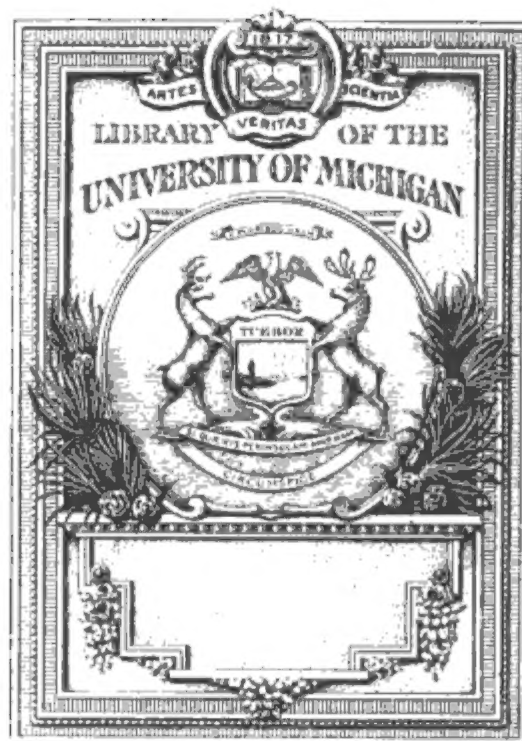
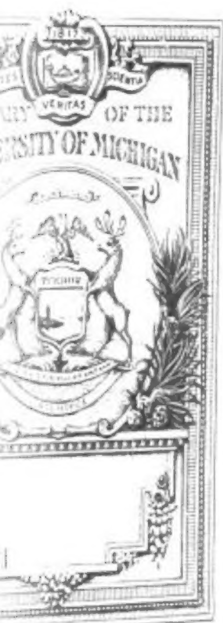
Dictionnaire universel des contemporains ...

Gustave Vapereau

Digitized by Google


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


VERITAS
SCIENTIA
OF THE
ERSITY OF MICHIGAN

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS

L'Auteur et les Éditeurs du *Dictionnaire des Contemporains* recevront toujo avec empressement les communications tendant à rendre cet ouvrage de plus plus exact et complet.

20915. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

AVEC LEURS NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET PSEUDONYMES,
LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE, LEURS DÉBUTS,
LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES, LEURS GRADES ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS,
LEURS ŒUVRES, LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT,
LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET TENU A JOUR

AVEC LE CONCOURS D'ÉCRIVAINS DE TOUS LES PAYS

PAR G. VAPEREAU

AGRÉGÉ DE PHILOSOPHIE

ANCIEN PRÉFET, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CINQUIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE

ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^IE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET STRAND

—

1880

PRÉFACE

Entre cette cinquième et tardive édition du *Dictionnaire des Contemporains*, et la précédente, depuis longtemps épuisée, il s'est écoulé dix années si remplies d'événements, et de si graves, qu'elles ont imposé à notre travail primitif un renouvellement complet. Un simple coup d'œil suffit à ceux qui ont la pratique de l'ouvrage pour juger de la transformation qu'il a subie. Une revue rapide des changements survenus en France et au dehors, depuis 1870, fait comprendre toute la nouveauté des hommes et des choses dont le *Dictionnaire des Contemporains* devait être la fidèle et mobile image.

En France, après le plébiscite, la politique incertaine des derniers jours de l'Empire, l'agitation factice et les provocations diplomatiques d'où sort une imprudente guerre; nos premiers désastres entraînant la chute du trône, le rétablissement du régime républicain; les efforts honorables d'une lutte prolongée au delà de nos ressources, la conclusion d'une paix douloureuse, la crise révolutionnaire aboutissant, dans Paris, sous les yeux et sous la main de l'ennemi, à la guerre civile, les folies et les horreurs de la Commune, ses crimes et leur répression; la réunion de l'Assemblée nationale à Bordeaux et à Versailles, la reconstitution légale à titre provisoire du pouvoir exécutif; la reprise des luttes des anciens partis dans des conditions stratégiques nouvelles, toutes les prétentions monarchiques renaissant en face des affirmations républicaines, les négociations et les manœuvres au grand jour contre le gouvernement de fait, la royauté à la veille d'être ramenée par une majorité de coalition qui, condamnée par le pays, dans une longue suite d'élections partielles, et sentant l'impossibilité d'un accord définitif, se résigne à constituer la République; les élections générales d'où sortent les nouveaux grands corps politiques, l'administration plus ou moins ouvertement hostile aux institutions légales, entravant sans profit leur fonctionnement, le président lui-même d'accord avec la minorité parlementaire, s'associant à ses campagnes contre la majorité par le coup d'État du 16 mai et la dissolution de la Chambre; après quatre mois d'agitation stérile, de pression officielle, de résistance légale, le pays renvoyant par l'élection la majorité des 363, devant laquelle la contre-révolution s'incline; le premier renouvellement triennal du Sénat amenant dans la Chambre haute elle-même une majorité républicaine, la politique de plus

en plus accentuée des principaux groupes parlementaires s'imposant à des cabinets qui se remanient, pour répondre à ses exigences; enfin la retraite du chef du pouvoir exécutif, choisi, dans d'autres vues, par l'ancienne Assemblée nationale, et la transmission régulière et sans secousse des pouvoirs présidentiels. Et à côté de la politique proprement dite, principal objet de l'activité parlementaire, de grandes questions qui émeuvent les intérêts et mettent en lutte toutes les forces vives du pays : la réorganisation de l'armée, les grands projets de travaux publics, l'accroissement des ressources financières, la discussion des traités de commerce et des tarifs de douane, le développement et la transformation de l'enseignement à tous ses degrés, enfin les rapports chaque jour plus tendus de l'État avec l'Église.

L'histoire politique du reste de l'Europe n'offre guère moins d'imprévu. La guerre contre la France a pour suite le remaniement de toute l'Allemagne, par la restauration de l'Empire au sein duquel les anciens petits souverains disparaissent ou prennent un rôle subordonné. Dans cet État agrandi, les crises éclatent et se succèdent; le ministre tout-puissant du nouvel empereur a des conflits à soutenir contre des adversaires d'origines diverses; au nom de la civilisation moderne, il engage, contre les doctrines et les prétentions ultramontaines, la lutte du *Kulturkampf*, et gagne du terrain ou recule suivant les intérêts de sa politique; il fait une guerre non moins vive aux socialistes, contre lesquels il arrache, non sans peine, à son parlement des lois d'exception. Les mesures économiques ou financières ne tiennent pas moins de place dans l'Allemagne impériale. Si les milliards de la paix ne l'ont pas enrichie, sa grandeur militaire ne l'a pas calmée, et le trouble des esprits se manifeste par des tentatives de régicide coup sur coup, qui provoquent la mise en état de siège de Berlin. Son action sur les affaires étrangères n'en est pas moins devenue prépondérante ; l'alliance entre les trois empereurs, qui a pour prétexte le maintien de la paix, préoccupe l'opinion plus qu'elle ne la rassure et n'empêche pas le recours aux armes dans la question d'Orient qui se règle d'ailleurs, d'une façon plus ou moins provisoire, à Berlin même, sous la haute main du chancelier allemand.

A côté et, pour ainsi dire, dans l'ombre de l'Allemagne, l'Autriche, exclue violemment par la diplomatie prussienne, après Sadowa, de la famille germanique où elle a eu si longtemps le premier rang, a maintenu avec assez de bonheur l'équilibre instable de son dualisme, avec ses populations hétérogènes, séparées par la race, les traditions, les tendances. Entre ses Slaves et ses anciens Allemands, il s'est produit une entente inespérée, et le chef de l'Empire, si maltraité tour à tour par la révolution et la guerre, s'est vu l'objet, à l'occasion de ses noces d'argent, des manifestations d'une affection unanime et profonde. Cependant le pays était en proie aux embarras financiers les plus graves qui avaient signalé par une effroyable crise l'ouverture de l'Exposition universelle de Vienne. Entraînée dans l'alliance des trois empereurs, à la suite des intérêts de la politique allemande, l'Autriche a été appelée par le traité de Berlin à prendre, presque malgré elle, sa part des

dépouilles de la Turquie, et elle a étendu sa ligne de dangereux contact avec la puissance russe, tandis que son gouvernement central paraissait subir de plus en plus la prépondérance de la politique allemande.

La Russie, après quelques années de calme apparent et de prétendue politique pacifique, dans le concert de la triple alliance, provoque le démembrement de la Turquie par le soulèvement de ses tributaires qu'elle encourage et qu'elle soutient; puis elle entre elle-même en scène et pousse contre les Turcs une guerre marquée par de sanglants échecs et de décisives victoires; elle la couronne par le trop avantageux traité de San-Stefano dont les effets, suspendus par l'intervention tardive, mais résolue, des flottes anglaises, sont annulés par les stipulations de celui de Berlin. Mais l'Empire russe est encore plus éprouvé à l'intérieur par ses différentes sectes que l'Empire allemand par le socialisme, et pour toute réforme de la constitution politique ou sociale du pays, les nihilistes organisent, dans une mesure qui effraie l'Europe, l'incendie et l'assassinat.

L'Angleterre, dont les luttes parlementaires sont la vie normale, a porté tour à tour au pouvoir les deux partis qui diversifient sa politique : les libéraux et les conservateurs. Les uns et les autres l'ont gardé assez longtemps pour donner la mesure de leurs principes, au dedans ou au dehors. Après [illegible] trop désintéressée des conflits européens, même de ceux qui engageaient la question d'Orient, l'Angleterre y est rentrée tout à coup à la suite des victoires de la Russie, et, par une intervention de la dernière heure, elle a sauvé l'Empire ottoman d'une ruine imminente, en prélevant elle-même les arrhes de sa protection. Puis venaient les guerres lointaines, facilement engagées et compliquées de difficultés inattendues, soit dans le Sud de l'Afrique, soit dans l'Asie centrale. Les Indes anglaises ont été transformées en Empire, et leurs limites reculées par l'occupation ou la conquête, au risque de se heurter aux frontières russes ou de provoquer un soulèvement national et une suite de guerres et de massacres sans issue.

L'Espagne a continué de donner le spectacle de son instabilité. Les tentatives de restauration monarchique avec un prince étranger ont été suivies d'un essai de république, puis du retour à la dynastie nationale, sans compter les nouveaux déchirements de la guerre civile et les luttes lointaines pour la conservation de l'esclavage dans la dernière de ses colonies. Au milieu de ces vicissitudes, des querelles parlementaires sans trêve, des ministères éphémères, les rivalités des chefs de parti, la proscription des vaincus, et, après comme avant la restauration monarchique, l'assassinat politique menaçant la solidité des institutions.

L'Italie a eu aussi ses changements, mais qui l'ont affermie. Favorisée par nos désastres mêmes, elle a vu crouler le pouvoir temporel, dont nous étions le dernier soutien; elle a achevé l'œuvre patiente de son unité en transférant sa capitale de Florence à Rome. Dès lors elle eut à compter, soit chez elle soit en France, avec les intérêts politiques ou religieux atteints par

cette grande transformation. Elle a vu cependant s'accomplir la transmission héréditaire et pacifique de sa nouvelle couronne royale, et, à part une tentative criminelle, devenue pour son jeune souverain, l'occasion d'un acte de clémence, elle n'a connu d'autres agitations que celles que comporte le jeu des institutions constitutionnelles. Toutefois les embarras financiers du pays ont multiplié sans mesure les crises politiques et condamné les ministères à une perpétuelle mobilité.

La Belgique, préservée par sa neutralité des contre-coups d'une guerre voisine, a continué, sur le terrain politique et religieux, sa lutte traditionnelle; mais, intervertissant les rôles, elle a fait passer aux mains des libéraux le pouvoir si longtemps possédé par le parti clérical. Dès lors, redoublant d'ardeur, celui-ci a tourné contre le Gouvernement toutes les forces de l'Église et employé contre ses adversaires victorieux jusqu'aux armes de l'excommunication. Il a fallu toute la modération d'un nouveau pape pour calmer, dans ce pays, cette sorte d'insurrection religieuse que l'organisation légale de l'enseignement public a provoquée successivement dans toute l'Europe. Dans le même temps, la Hollande, menacée un instant par des convoitises puissantes puis troublée par la perspective d'une couronne sans héritier, a support bravement les épreuves d'une guerre lointaine, et poursuivi, dans l'empir d'Atschin, après l'œuvre de la conquête, celle non moins laborieuse de l pacification.

Hors de l'Europe et des pays soumis directement à son influence, le États-Unis d'Amérique ont offert encore une histoire digne d'intérêt. Aprè l'expiration légale des pouvoirs du vainqueur de la guerre civile, on éclaté les rivalités acharnées des candidats à la présidence, pour aboutir la plus discutée des élections. Puis le pays, dans l'apaisement de ses ancienne querelles, a tourné sa fièvre d'activité vers le commerce et l'industrie

Dans l'Amérique du Sud, l'Empire du Brésil, sorti de sa lutte avec l Paraguay, n'a cessé de poursuivre son œuvre de civilisation sympathiqu à la France, sous un chef de plus en plus apprécié en Europe par se voyages et ses relations de savant et de lettré.

Au milieu de toutes ces vicissitudes de la société politique contemporaine l'activité intellectuelle ne s'est point arrêtée dans le monde des lettres, de sciences et des arts. Quoique le maître de la fameuse génération de 183 soit encore debout, et malgré les bruyants efforts de nouveaux venus pou rajeunir sous d'autres drapeaux de vieilles audaces, on peut dire que les chef d'école font défaut, pour le moment, à la littérature. Elle n'en a pas moin sa vie et sa fécondité. Les œuvres ne manquent à aucune de ses branches et, si elles ne paraissent pas toujours dignes de survivre, elles n'e occupent pas moins et souvent passionnément la curiosité. Il s'est produit chez nous, dans la poésie et au théâtre, depuis nos malheurs, d'honorable tentatives sous des inspirations patriotiques et populaires; le roman a remué plus encore à l'étranger qu'en France, les questions politiques et sociales

qui ont pris partout le premier rang dans les livres et les brochures. La philosophie, se faisant de plus en plus cosmopolite, a pratiqué sur une large échelle l'échange international des systèmes et des polémiques. Les journaux et les revues ont pullulé et mis en lumière les individualités de chaque groupe et de chaque parti. Les études d'érudition ne sont pas restées en arrière, et pour l'archéologie ou la paléographie, comme pour la linguistique, chaque année marque par des travaux et des progrès.

Parmi les arts, la peinture, après avoir perdu quelques-uns de ses plus grands maîtres compte encore une foule chaque jour croissante de talents originaux et brillants. La gravure continue de lutter avec honneur contre la concurrence de la photographie. La sculpture soutient, par des œuvres magistrales, les traditions du grand art. L'architecture porte tour à tour dans les monuments la science de l'ingénieur ou l'érudition et le goût de l'archéologue. La musique, après la disparition des plus illustres compositeurs modernes, a faibli plus que tout le reste, et, à part quelques jeunes talents qui s'élèvent et nous rassurent, elle dissimule mal la disette des grandes inspirations par la multitude des productions légères et sans lendemain.

La science suit sans défaillance toutes les carrières qui s'ouvrent devant elle : la physique et la chimie se signalent chaque jour par des découvertes fécondes ou d'ingénieuses applications; l'astronomie, non contente de saisir, aux limites du ciel, des astres inconnus, s'est ouvert un champ nouveau d'observation par l'étude de la composition intime des corps célestes; l'histoire naturelle a encore plus étendu et enrichi ses domaines : d'une part, la physiologie des animaux et des plantes a dû à la méthode expérimentale, secondée par le microscope, toute une transformation scientifique; d'autre part, la connaissance extérieure de la nature a reçu un contingent précieux d'observations et de matériaux de tous les points du globe, exploré par les plus hardis voyageurs qui se virent jamais.

Tout ce mouvement de la vie publique, ces transformations politiques et sociales, cette activité incessante de l'esprit dans les lettres, les arts, les sciences, ces progrès ou ces travaux, tout cela, pour le *Dictionnaire des Contemporains*, vient se résoudre dans des noms propres et lui fournir simplement des éléments de biographies. Et ces biographies, où nous avons à relever la part de chacun dans l'histoire universelle, sont de deux sortes : les unes, entièrement nouvelles, se rapportent à des noms qui doivent aux événements de ces dix dernières années toute leur notoriété, ou dont l'omission avait pour cause l'insuffisance des premiers renseignements recueillis ; les autres, consacrées, dans nos éditions précédentes, à des personnages d'une notoriété plus ou moins ancienne, reparaissent, dans ce volume, modifiées ou agrandies, selon la part qu'ils ont eue dans l'histoire de la même période.

Parmi les noms nouveaux, les uns, et c'est le plus grand nombre, ont été pris pour l'importance même des personnages, les actes ou les œuvres, les

services rendus, le bruit du rôle; ils appartiennent à tous les ordres de faits, à la politique, à l'armée, à l'administration, à la littérature, aux arts, aux sciences, et, à un moment donné, une célébrité personnelle les a signalés à la curiosité publique, sinon à l'histoire.

D'autres noms que leur notoriété propre n'aurait pas toujours suffi à désigner à l'attention du biographe, devaient être l'objet de nos nouvelles notices, comme appartenant à des corps qui prêtent à chacun de leurs membres quelque chose de leur importance ou de leur éclat : c'est ainsi que nous avons cru devoir prendre, autant que possible, sans exception, notre parlement : Sénat et Chambre des députés, représentant aujourd'hui le souverain. Nous avons pris également, pour la haute position qu'ils occupent, tous les membres de l'épiscopat français, à part trois ou quatre d'une nomination toute récente : et au lieu de les réunir en un article collectif, comme nous l'avions fait dans les précédentes éditions, sous la rubrique de *Clergé français*, nous avons mis chacun sous son nom et à son rang alphabétique, en joignant les titres personnels et les œuvres au renseignement relatif à la promotion. Nous n'avons pas cru devoir maintenir un autre article collectif, celui des *Cardinaux*, mais nous nous sommes efforcé de donner des notices spéciales à ceux de ces hauts dignitaires de l'Eglise qui ont acquis une notoriété personnelle.

Il est en France un grand corps littéraire et scientifique dont nous nous sommes préoccupé, dans cette édition, d'accueillir tous les membres, c'est l'Institut, avec ses cinq classes, correspondant à toutes les directions de l'activité intellectuelle. Quoiqu'il ne comprenne pas moins de deux cent soixante membres, titulaires ou libres, nous sommes parvenu à consacrer à tous, sans omission, des notices résumant leur vie et leurs travaux. L'Institut compte en outre deux cent trente-huit correspondants, choisis par le suffrage de chaque classe parmi les savants et les artistes de la France et du monde entier: nous avons tenu à honneur d'aller chercher, même dans les contrées les moins voisines, ces élus de la réputation et du mérite, et de recueillir, avec les renseignements essentiels sur leur personne, les titres qui justifient la distinction dont ils ont été l'objet.

En dehors de cette sélection académique, le monde des arts était trop étendu pour nous imposer des cadres et des limites; toutefois nous avons voulu tenir le plus grand compte du concours presque perpétuel ouvert par les Expositions publiques, et, sans rejeter les artistes signalés, non par des récompenses, mais par la popularité des œuvres ou l'originalité du talent, nous nous sommes attaché à comprendre dans nos notices tous les peintres, graveurs, sculpteurs ou architectes, auxquels leurs succès officiels ont valu des médailles ou la décoration.

Ces milliers de noms nouveaux, imposés par la notoriété ou consacrés par ces divers choix, composent, en apparence, la partie neuve de la présente édition du *Dictionnaire des Contemporains*, mais n'en constituent pas encore le

principal renouvellement. Si les événements dont la France et le monde ont été le théâtre depuis dix ans, ont suscité une foule de nouveaux acteurs, ils ont aussi ramené en scène d'anciens personnages qui, dans la politique, la guerre, la diplomatie, ont repris les premiers emplois. Les uns, croyant n'avoir rien à apprendre ou à oublier, ont suivi leur voie première et agi constamment dans le même sens; les autres, se portant en avant ou se rejetant en arrière, ont donné hardiment un démenti à leur passé et une direction toute contraire à leur vie publique. Nous avons suivi les uns et les autres dans leur évolution, et telle est l'importance relative des faits les plus récents que, pour les rattacher à nos anciennes notices, nous avons dû briser le cadre de ces dernières, et doubler ou en tripler l'étendue. Il y a tels et tels noms qui, introduits dans une de nos éditions antérieures avec quelques lignes, occupent aujourd'hui une place considérable, mais proportionnée à leur notoriété. En général et à quelque date qu'ils soient entrés dans le *Dictionnaire*, c'est à des noms anciens que se rattachent, sous forme de biographies, nos principaux résumés d'histoire contemporaine [1].

Pour faire place aux nouvelles notices et au développement des anciennes, sans doubler l'étendue de l'ouvrage, nous avons dû faire des suppressions. Non content de retoucher toute l'ancienne rédaction, pour lui donner, avec plus d'exactitude encore, une concision plus grande, nous avons d'abord éliminé, à très peu d'exceptions près, les personnages morts avant le 1er janvier 1871. Nous avons renoncé ensuite à conserver dans le corps du livre les mentions nécrologiques qui marquaient la trace des notices ayant figuré précédemment dans le *Dictionnaire*. Mais, pour maintenir le lien entre nos éditions successives, considérées à juste titre comme les divers tomes d'un même ouvrage, nous avons recueilli toutes ces mentions pour en dresser, à la fin du volume, une table générale : cette vaste nomenclature de morts illustres ou notables, revisée avec un soin particulier par M. Aug. Kuscinski, et rectifiée en un certain nombre de points, offrira certainement, avec ses indications essentielles, un répertoire intéressant pour les curieux et utile aux travailleurs.

On retrouvera dans la présente édition du *Dictionnaire* la plus grande partie des notices du *Supplément* considérable, publié, à la fin de 1872, par M. Léon Garnier, à un moment où la vie publique m'avait détourné, comme tant d'autres, de mes travaux ordinaires. Spécialement consacré aux événements de la guerre et de l'insurrection, ce *Supplément* en avait traité les divers acteurs avec l'impartialité que nous aurions gardée nous-même, mais avec une moins grande sobriété de détails, afin de mieux répondre à l'ardente curiosité dont ils étaient l'objet, au lendemain même de ces jours de malheur. En reprenant, à distance, les notices de ceux qui ont survécu ou mé-

1. L'astérisque (*), mis à la fin des articles, indique les noms nouveaux. — Placé en tête, à côté du nom, il annonce une rectification d'une certaine importance ou même la substitution d'un article nouveau à l'ancien. — Les remaniements et additions de détail ne sont indiqués par aucun signe.

rité de survivre, nous les avons fait rentrer dans le cadre et ramenées mesure commune.

Dans le travail que m'imposait ce nouveau remaniement du *Dictionn des Contemporains*, pour lutter, une fois de plus, avec la mobilité de la j'ai encore trouvé, jusqu'au jour de sa nomination à ses hautes fonct actuelles, le plus utile auxiliaire dans M. Ferdinand Herold, à la collab tion si dévouée duquel je suis heureux de rendre un nouvel hommage. eu ensuite un coopérateur assidu et précieux dans M. Maurice Tourn déjà connu par d'importants travaux bibliographiques. J'ai continué d'être aidé par ce concours de communications bienveillantes, venues de les points de la France ou des pays étrangers, et mises à profit, sous bén d'inventaire, dans la mesure où elles pouvaient contribuer à rendre l'ouv plus exact et plus complet. Car, je ne crains pas de le répéter, on a compris puis longtemps qu'il ne s'agit pas ici d'une publication ayant en vue la va ou l'intérêt d'un certain nombre de personnes, mais d'un livre d'une uti générale, s'adressant au public lui-même, destiné peut-être à faciliter, d l'avenir, la tâche de l'historien, mais surtout à satisfaire, au milieu du m vement universel de la vie moderne, une curiosité légitime. Aujourd'hui répertoire des hommes et des choses du présent, créé par nos labeurs, devenu un besoin, et à chacune de ses éditions, plus promptes à s'épuiser faciles à refaire, s'accroît en nous la conscience d'être utile.

GUSTAVE VAPEREAU.

Paris, 29 février 1880.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS

AA'LI

AA'LI-pacha (Mehemet-Emin), homme d'État ottoman, né à Constantinople, l'an 1230 de l'hégire (1815), fut attaché, à l'âge de quinze ans, sur la recommandation de Réchid, au bureau de traduction de la Porte. En 1834, il fut appelé, en qualité de troisième secrétaire, à l'ambassade d'Ahmet-Fethi-pacha, à Vienne. Il passa deux années dans ce poste, et revint, en 1836, à Constantinople par la Russie. Dès lors nous le voyons successivement grand interprète du Divan (novembre 1837), conseiller d'ambassade, puis chargé d'affaires à Londres (1838-39), sous-secrétaire d'État des affaires étrangères (1840), ambassadeur en titre à Londres (1841-44), membre du conseil suprême d'État et de justice, ministre des affaires étrangères par intérim et chancelier du Divan impérial (1844-46). Lors de l'élévation de Réchid au grand vizirat, il le remplaça au ministère des affaires étrangères, et le suivit dans toutes ses vicissitudes politiques de 1846 à 1852. Ce fut dans cet intervalle qu'après l'heureuse terminaison du différend turco-grec, il fut promu à la dignité de muchir, et changea son titre d'effendi en celui de pacha. Son court passage au grand vizirat (août-novembre 1852) fut signalé par le rejet du premier emprunt ottoman, qui servit de prétexte à sa retraite. Tombé de nouveau en disgrâce, après un court séjour à Smyrne, en qualité de gouverneur général, il demeura, pendant une année environ, éloigné des affaires. Au mois de mai 1854, il obtint le gouvernement général de Brousse, et, le 1er octobre de la même année, fut rappelé à Constantinople, où il reçut les fonctions de président du conseil du tanzimat ou des réformes et de ministre des affaires étrangères.

Délégué, l'année suivante, pour représenter la Porte aux conférences de Vienne, il revint presque aussitôt pour occuper de nouveau le poste de grand vizir (juillet 1855). Il présida, en cette qualité, la commission chargée d'arrêter les bases du quatrième point des garanties, en formulant, de concert avec les représentants des puissances alliées, les nouvelles mesures en faveur des chrétiens, qui furent confirmées par le *hatti-chérif* du 18 février 1856. Nommé, dans l'intervalle, premier plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, Aa'li-pacha prit une part active aux délibérations, y déploya à la fois beaucoup de finesse et de fermeté, et signa, non sans répugnance, le traité de paix du 30 mars 1856.

Le 1er novembre de la même année, par suite des difficultés qu'avait suscitées l'exécution du traité, notamment en ce qui concernait les Principautés, il quitta le grand vizirat, où il fut remplacé par Réchid-pacha. Néanmoins il consentit, trois semaines après (20 novembre), à rentrer dans le conseil, en qualité de ministre des relations extérieures; mais sa ligne politique différait trop de celle du chef du nouveau cabinet, et, dès le lendemain, il se démit de son poste. Une ordonnance impériale, rendue deux jours après, le nomma ministre sans portefeuille et membre du Conseil d'État. La mort de Réchid le ramena au grand vizirat (11 janvier 1858). Remplacé bientôt comme grand vizir par Mehemed-Ruchdi-pacha, il resta dans le cabinet, comme président du tanzimat. Il recouvra encore à plusieurs reprises, avant et après Kibrisly-Mehemet-pacha, en 1861, le titre et les fonctions de grand vizir, remplaça Fuad-pacha au ministère des affaires étrangères, conclut le traité de commerce du 29 avril avec la France et l'Angleterre, et soutint avec une certaine fermeté les fonctionnaires de la Porte contre les réclamations de la diplomatie européenne. Comme Abdul-Medjid, le sultan Abdul-Azis ne l'a écarté du pouvoir que pour l'y ramener promptement. En mai 1864, il a été membre et président de la conférence des représentants des puissances signataires du traité de Paris, ayant pour but de régler la situation de la Roumanie.

Aa'li-pacha a été encore plusieurs fois rappelé au pouvoir, surtout dans des situations difficiles. En février 1867, lorsque les événements de Crète éclatèrent, il fut nommé de nouveau grand vizir, et quelques mois plus tard, il fut chargé de la régence de l'empire pendant le voyage du sultan à Paris. Il essaya tour à tour de la clémence et de la rigueur contre les Candiotes, accorda une amnistie, puis livra les insurgés aux conseils de guerre. Il se chargea lui-même en Crète d'une mission de pacification qui échoua (février 1868). La même année, il contribuait à donner au Conseil d'État de Turquie un caractère constitutionnel. On lui dut ensuite la pacification du conflit menaçant élevé entre le gouvernement de Con-

stantinople et le royaume de Grèce. En février 1869, après la mort de Fuad-pacha, il reprit encore une fois la direction des affaires étrangères. Il força le vice-roi d'Égypte à reconnaître solennellement la suzeraineté du sultan. Lorsque éclata, en 1870, la guerre entre la France et l'Allemagne, il témoigna de ses sympathies pour la première et de son intention de lui prêter son concours. — Aa'li-pacha, contraint à la retraite par sa santé, mourut à Erenkeui, en Asie Mineure, le 6 septembre 1871.

Tout le temps qu'il a été aux affaires, Aa'li a été représenté comme un homme d'État laborieux, instruit, très au courant de la civilisation moderne, tenace sous une apparence chétive et des dehors modestes. Il a été, avec Réchid, un des propagateurs les plus zélés et les plus sincères de la réforme en Turquie. Ses compatriotes ont loué avec emphase son talent pour la poésie.

AASEN (Iwar-André), philologue norvégien, né à Œrsten, le 5 août 1813, de paysans pauvres, s'instruisit lui-même au milieu de beaucoup de difficultés, et rechercha d'abord l'origine des mots populaires qui désignent les plantes. Il vint, en 1847, à Christiania, où il se livra à des études philologiques, qui lui firent un nom dans son pays; en 1850, le Storthing lui vota une pension nationale, et il fut nommé, la même année, membre de l'Académie des sciences.

Ses principaux ouvrages sont : *Grammaire populaire* de la langue norvégienne (Det norske Folkesprog Grammatik, Christiania, 1848); *Dictionnaire* de la langue populaire norvégienne (Ordbog over norske Folkesprog, Ibid., 1850); *Proverbes norvégiens* (Norske Ord-prog, Ibid., (1856); *Échantillons des dialectes norvégiens* (Pröver af Landsmaalet i Norge, Ibid., 1853); *Grammaire norvégienne* (Norske Grammatik, Ibid., 1864); *Dictionnaire norvégien-danois* (Norsk Ordbogmed dansk Forklaring, Ibid., 1865).

ABADIE* (Paul), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 9 novembre 1812, est fils de Paul Abadie, architecte distingué, auteur de divers grands travaux. Il suivit, de 1835 à 1838, les cours de l'École des Beaux-Arts, sous la direction de l'architecte Achille Leclère. Il fut aussi l'élève du peintre Alaux. Attaché dès 1840 aux travaux de construction des Archives, il devint en 1845 inspecteur des travaux de Notre-Dame sous la direction de MM. Lassus et Viollet-le-Duc et fut nommé en 1849 architecte diocésain. Membre de la commission des monuments historiques depuis 1871, inspecteur général des édifices diocésains depuis 1872, il est entré à l'Institut (Académie des Beaux-Arts) le 9 janvier 1875, en remplacement de Gilbert. Parmi ses nombreux travaux, nous citerons l'église Saint-Ferdinand à Bordeaux, l'Hôtel de ville à Angoulême, diverses églises dans cette dernière ville, ainsi qu'à Périgueux, à Bergerac, et dans toute l'étendue de la Dordogne, de la Charente et de la Gironde, puis et surtout l'église du Sacré-Cœur de la butte Montmartre, appelée église du *Vœu national*, dont il obtint la construction au concours en 1874 avec le prix de 12 000 francs. M. Abadie, chevalier de la Légion d'honneur depuis le 16 juin 1856, a été promu officier, le 14 août 1869.

ABBADIE (Antoine-Thomson et Arnaud-Michel d'), voyageurs français, nés à Dublin (Irlande), d'une famille originaire du département des Basses-Pyrénées, sont deux frères très connus par leurs excursions en Abyssinie. Ils sont nés, le premier, en 1810, le second en 1815. Celui-ci n'avait pas trois ans quand leur père rentra en France avec ses enfants. En 1835, M. Antoine d'Ab[...] partit pour le Brésil, chargé d'une missio[...] l'Académie des sciences. M. Arnaud, qui [...] suivi une première fois en Algérie le mar[...] Clauzel en 1833, y retourna en 1836, dans [...] tention de faire partie de l'expédition de Con[...] tine. A la suite d'une tempête, il se ren[...] Alexandrie, où il se retrouva avec son frère [...] la fin de l'année. Ils entreprirent ensemble [...] plorer l'Éthiopie et séjournèrent dans ce pa[...] 1837 à 1845. Ils furent encore retenus da[...] pays des Gallas, par l'hospitalité du souve[...] jusqu'en 1848. L'année précédente, sur le br[...] leur mort, un troisième frère, M. Charles [...] badie, était allé à leur recherche : il les ra[...] en Europe. M. Arnaud d'Abbadie retourn[...] Éthiopie en 1853 et y passa encore une ann[...]

Dans ces explorations, les frères d'Abbad[...] recueilli, sur les sources du Nil, des rens[...] ments dont l'exactitude a été contestée; ma[...] tes leurs observations, sous le rapport eth[...] phique et linguistique, présentent beaucou[...] térêt. Ils ont envoyé leurs relations de v[...] à la Société de géographie, et l'on cite, par[...] articles insérés sous leur nom, dans le *B*[...] de cette Société, celui imprimé à part s[...] titre : *Notes sur le haut fleuve Blanc* (184[...]

MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont été [...] més chevaliers de la Légion d'honneur le [...] jour (27 septembre 1850). Le premier, élu m[...] titulaire de l'Académie des sciences, le 2[...] [1]867, a été nommé membre du Bureau d[...] [é]tudes (section de géologie) le 9 août 187[...] M. Arnaud d'Abbadie a publié, en 185[...] observations *sur le tonnerre en Éthiopie* [...] *Travaux récents sur la langue basque* [...] *Douze ans dans la haute Éthiopie* [Aby[...] (1868, in-8, t. I[er]). M. Antoine a com[...] en 1860 : *Géodésie d'une partie de la* [...] *Éthiopie*, revue et rédigée par Radau [...] 4e fascicule, in-4, av. pl.) et donné depuis : [...] *vations relatives à la physique du globe fa*[...] *Brésil et en Éthiopie* (1873, in-4).

ABBADIE DE BARRAU (Bernard-Gab[...] vier, comte d'), comte DE CARRION DE CAL[...] homme politique français, ancien repré[...] né à Dax (Landes), le 12 mars 1820. Prop[...] agriculteur dans le département du Ger[...] élu conseiller général du canton de C[...] Aux élections du 8 février 1871, pour l'As[...] nationale, il fut élu, le quatrième sur [...] 59 004 voix. Il siégea à droite et fut un [...] tiens dévoués de la politique cléricale. A[...] séparation de l'Assemblée nationale, il se p[...] de concert avec M. Lacave-Laplagne, aux é[...] sénatoriales, dans le Gers, comme candi[...] fois constitutionnel et légitimiste, mais i[...] pas élu. M. d'Abadie de Barrau est beau-[...] général de Cissey.

ABBAL (l'abbé Basile-Joseph), prêtre fr[...] ancien représentant du peuple, né à Pon[...] meret (Aveyron), le 2 mars 1799, fut [...] curé de Gissac, puis vicaire général de [...] de Tarbes, et plus tard de celui de Ro[...] 1848, le département de l'Aveyron l'élut, [...] dix, représentant à l'Assemblée constitu[...] vota presque constamment avec la droi[...] fut point réélu à l'Assemblée législative. [...] est auteur de publications spéciales d'ha[...] et de liturgie.

ABBATTUCCI (Charles), homme p[...] français, fils de l'ancien ministre de la jus[...] né à Paris, le 25 mars 1816. Il était avoc[...] qu'il fut nommé par le gouvernement pr[...]

[illegible] substitut du procureur général à la Cour [illegible] de Paris. Envoyé, en 1849, à l'Assemblée [illegible] par le département de la Corse, il [illegible] comme son père, la politique napoléonienne. [illegible] maître des requêtes en 1852, il [illegible] conseiller d'État en 1857. Après la chute de l'Empire, M. Ch. Abbattucci ne parvint à se faire [illegible] représentant de la Corse à l'Assemblée [illegible] aux élections complémentaires du [illegible], après la mort de M. Conti. Il se représenta aux élections législatives du 20 février 1876, [illegible] par le candidat républicain, [illegible]. Candidat officiel du 16 mai 1877, il [illegible] de nouveau sur le même concurrent, [illegible] du 14 octobre, avec 4036 voix contre [illegible], mais la validation de son mandat fut subordonnée à une enquête dont le rapport n'était pas [illegible] à la fin de la session de 1878. [illegible] a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

[illegible] Dominique Abbattucci, né à [illegible], le 4 janvier 1818, entré au service [illegible] des zouaves, décoré à La[illegible] 1852), fit avec distinction [illegible] de Crimée. Il a été promu, en 1856, [illegible] du 52ᵉ de ligne. Il a fait la campagne [illegible] a été nommé colonel du 91ᵉ, le [illegible] général de brigade le 14 décembre [illegible] de division le 24 juin 1871. Il [illegible] le commandement de la division de Nancy. [illegible] dans cette ville le 25 janvier 1878. Il [illegible] commandeur de la Légion d'honneur [illegible] 1864.

[illegible], Paul-Séverin Abbattucci, troisième [illegible], né à Zicavo (Corse), le [illegible] élu, en 1852, député de la [illegible] Corps législatif, comme candidat du [illegible] constamment depuis cette [illegible] en 1863, par 15 211 voix sur [illegible] en 1869 par 15 913 voix sur [illegible] la République, M. Sév. Abbat[illegible] représentant de la Corse à [illegible] aux élections du 8 février [illegible]. Il votait avec la droite, [illegible] mois, dans la séance du [illegible] démission, « pour des motifs [illegible] résigné, dans l'intérêt du [illegible] céder son siège à l'ancien [illegible] Rouher, qui fut en effet élu à [illegible] 1872. Il a été promu officier [illegible]. — Les trois frères Abbat[illegible], en 1865, du conseil général [illegible].

[illegible], écrivain américain, né à Hal[illegible], fit ses études au collège [illegible] et le reçu docteur en théologie au [illegible]. En 1825, il commença à [illegible] (éducation morale et religieuse [illegible] Jeune Chrétien (the Young [illegible]; la Pierre angulaire (the [illegible] Manière de faire le bien (the [illegible]. La collection porte pour titre [illegible] christian series. Vinrent en[illegible]: Rollo's tour in Europe, [illegible], Rollo in Paris, etc. (16 [illegible] vol.), et les Jonas Books [illegible] et courses de Marc-Paul à [illegible] connaissances (Marco Paul's [illegible], etc., New-York, 6 vol. [illegible] stories (18 vol. in-16, New[illegible]. Jacob Abbott a publié, avec le [illegible] son frère John (voy. ci-dessous), les [illegible], environ trente volumes, [illegible] la vie de quelque grand [illegible] l'histoire ancienne et moderne, [illegible] Story Books, un volume par mois. On a encore de lui : *un Été en Écosse* (a Summer in Scotland, New-York, in-12). Tous ces ouvrages, généralement destinés à l'enfance, ont été loués pour la clarté et l'intérêt du récit.

Lyman Abbott, fils du précédent, né à Roxbury (Massachusetts), le 18 décembre 1835, successivement homme de loi et pasteur, s'est consacré exclusivement à la littérature depuis 1869, et est devenu, en 1872, un des directeurs du *Harper's Magazine*, puis de l'*Illustrated Christian Weeckly*. Il a publié quelques ouvrages religieux.

ABBOTT (John-Stephens-Cabot), historien américain, frère de Jacob Abbott, est né à Hallowell (Maine), le 18 septembre 1805. Il commença par exercer les fonctions de pasteur, qu'il abandonna peu à peu, pour se livrer aux études littéraires. Il a publié plusieurs ouvrages historiques parmi lesquels nous citerons une *Histoire de la guerre civile en Amérique*, une *Histoire de Napoléon Bonaparte*, *Napoléon à Sainte-Hélène*, *la Révolution française de 1789*, enfin une *Histoire de Napoléon III* (1868). Ses ouvrages, inspirés du plus grand enthousiasme pour Napoléon Iᵉʳ, se sont extrêmement répandus en Amérique. Écrits dans un style vif et pittoresque, ils manquent absolument d'exactitude et d'esprit critique. — Il est mort le 17 juin 1877.

ABD-EL-HALIM (*Esclave du Clément*), ou plus communément le prince Halim-pacha, quatrième des cinq fils survivants de Mohammed-Ali d'Égypte, est né au Caire, l'an 1242 de l'hégire (1826), d'une esclave blanche du harem de Mohammed-Ali. Envoyé de bonne heure à Paris, il s'initia rapidement aux langues, aux mœurs et aux idées de l'Occident. A son retour en Égypte, l'avènement d'Abbas-pacha le tint éloigné des affaires. Abbas s'étant même emparé de la succession patrimoniale de Mohammed-Ali, au mépris de la loi musulmane, les enfants de Mohammed-Ali, dépossédés, en appelèrent au sultan, et le prince Halim se rendit à Constantinople, obtint justice et retourna en Égypte avec le titre de pacha et le grade de général de division (*muchir*). A l'avènement de son frère, Mohammed-Saïd, il demanda et obtint le gouvernement général du Soudan oriental, partit, vers la fin de 1855, pour Khartoum, siège de son gouvernement, et parcourut les rives du Nil Blanc; mais il se démit de ses fonctions en juin 1856.

ABD-EL-KADER (Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin), célèbre défenseur de la nationalité arabe, est né vers 1807, aux environs de Mascara, sur le territoire des Hachems. Il fut élevé avec ses trois frères à la *guetna* (sorte de séminaire) de son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très vénéré de la province d'Oran, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au prophète. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait dès l'enfance les passages les plus difficiles du Coran. Plus tard il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que par sa fervente piété, et mérita les titres de marabout et de thaleb, c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et le yatagan. Le dey d'Alger, redoutant son ambition, voulut le faire assassiner. Abd-el-Kader put s'enfuir en Égypte avec son père et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européenne, au Caire et à Alexandrie. Il alla visiter alors le berceau du prophète, à la Mecque, et se recommanda encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français et la domination turque anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance; elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs et s'emparèrent de Mascara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahiddin pour roi, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils dont l'autorité s'étendit de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers progrès, il se mit à prêcher la guerre sainte et vint avec 10000 cavaliers assiéger Oran, occupé par nos troupes sous le commandement du général Boyer (1832). Il fit preuve d'un grand courage et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Boyer fut remplacé par le général Desmichels, qui battit Abd-el-Kader dans des embuscades sanglantes et mit garnison sur deux points importants de la côte, Arzew et Mostaganem. Cependant l'influence de l'émir allait croissant; il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen. En 1834, au milieu du chagrin que lui causa la mort de son père, il eut la satisfaction de conclure avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Mascara pour capitale, entre l'empire du Maroc, les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot, de reconstituer la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir brouillé les généraux Voirel et Desmichels, et comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chélif et s'empare de Médéah. Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la Macta; mais, entouré par 20000 cavaliers, il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages. Cette victoire doubla le fanatisme des Arabes et jeta la consternation dans notre armée. On choisit alors pour gouverneur de l'Algérie le maréchal Clauzel, qui partit accompagné du duc d'Orléans. Il commença par semer la mésintelligence entre les chefs arabes, puis, avec un corps de 8000 hommes, il se dirigea vers Mascara, qu'il trouva évacuée, et dont il ordonna la destruction. De là, il alla occuper Tlemcen, et, après quelques escarmouches, où se distingua le commandant Cavaignac, il revint imprimer à Alger des bulletins annonçant l'extermination d'Abd-el-Kader.

Les premiers succès véritables contre l'émir furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlanges, enfermé dans son camp, et rompit le prestige attaché au nom et à la fortune d'Abd-el-Kader. Toutefois, pour faciliter notre première expédition contre Constantine, il offrit la paix à son ennemi vaincu et lui fit, par le traité de la Tafna (3 mai 1837), des conditions encore plus avantageuses que celles du traité Desmichels. L'émir profita de la paix pour resserrer le lien de fédération entre les diverses tribus arabes, se créer des intelligences dans les provinces françaises et s'approvisionner de munitions de toute sorte. Puis, quand il se crut prêt pour recommencer la guerre, il trou des prétextes d'hostilités dans certaines claus mal définies du traité de la Tafna, et, en nove bre 1839, fit massacrer nos colons. Alors le d d'Orléans et le maréchal Valée commencère cette rude campagne de 1840, signalée par victoire de Mouzaïah et par la prise de Médéah de Milianah. Ils réduisirent l'ennemi à la défe sive, mais sans pouvoir assurer la tranquill des populations algériennes.

On vit bien alors qu'il fallait une lutte acharr pour en finir avec Abd-el-Kader, et le géné Bugeaud fut nommé gouverneur. Il changea tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colon d'attaque, leur donna une plus grande légèr et organisa ce système de razzias qui, en port nos armes jusqu'aux limites du désert, fit na bientôt la famine parmi les Arabes. Mascara prise en décembre 1841, et un grand nom de tribus firent leur soumission. Abd-el-Ka redoubla d'efforts, souleva les Kabyles de Bou et recula pas à pas vers le désert, avec les tri fidèles à sa cause. La prise de sa *Smala* pa duc d'Aumale, en février 1842, le força à se fugier sur le territoire de l'empereur du Ma Abd-er-Rahman, qui l'avait soutenu sourden jusque-là, et qui se décida, en 1844, à atta les positions françaises. La victoire complète général Bugeaud sur les troupes marocaine Isly (14 août), et le bombardement de Mogad de Tanger par le prince de Joinville, guéri l'empereur de l'envie de protéger ouverter Abd-el-Kader. Mais l'infatigable émir sut en trouver chez les peuples fanatiques du Maro malgré leur souverain, des secours en homm en argent, qui lui permirent de se jeter de veau sur l'Algérie. En 1845, la plaine de Mé se trouva encore une fois menacée, et le gé Bugeaud dut recommencer cette guerre de ches et de contre-marches, de poursuites razzias continuelles qui, empêchant son a saire d'établir un gouvernement régulier, d aboutir à sa soumission. Il fallut encore deu pour réduire Abd-el-Kader, qui profitait de pitalité d'Abd-er-Rahman pour pratiquer de telligences dans le Maroc et y préparer une lution à son profit. Il parvint à soulever faveur un certain nombre de peuplades et traignit l'empereur à faire cause commun les Français contre lui. Après une tentative tile contre la ville d'Oudtscha, l'émir rem deux victoires sur les troupes marocaines, la plupart refusaient de le combattre, s'en d'un de leurs camps, puis de la ville de Te se tourna de nouveau contre les possessions çaises. Enveloppé bientôt par des forces sup res, il fut contraint de fuir, et après la m ses derniers partisans, il vint se rendre au ral Lamoricière, sous la condition d'être m Alexandrie ou à Saint-Jean-d'Acre. Il fut e qué pour la France avec sa famille, et après été détenu quelque temps au fort Lamalg Toulon, puis au château de Pau, il fut en stallé au château d'Amboise. L'Assemblée nale, plusieurs fois saisie des réclamatio prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans in nient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin liberté par l'empereur Napoléon III, à l'oc même de la proclamation de l'Empire (2 d bre 1852), et en témoigna la plus vive reco sance. Il s'embarqua le 21 du même mois toute sa suite, pour Brousse, où il vécut d retraite jusqu'au tremblement de terre qui d sit cette ville en 1855. Il passa alors à Con nople.

Depuis, il s'est établi à Damas, où, a de juin 1860, il prit généreusement la d

[illegible] contre les fureurs meurtrières des [illegible] être fait grand-croix de la [illegible] « Abd-el-Kader, disait, à pro-[illegible], une correspondance étran-[illegible] et consacre les écono-[illegible] qu'il réalise sur sa pension de [illegible] payée par la France, à l'achat de [illegible]. Il n'a que trois femmes; [illegible] enfants, il lui en reste onze. Plu-[illegible] vivent auprès de lui. » L'at-[illegible] n'a cessé de suivre les mou-[illegible] Kader. En 1863, il a traversé [illegible] travaux de l'isthme de Suez et [illegible] de la Mecque. Depuis il [illegible] à Paris l'Exposition universelle [illegible] assisté, en novembre 1869, à [illegible] du canal de Suez. Lorsque éclata [illegible] la France et l'Allemagne, Abd-el-[illegible] à l'empereur pour lui demander [illegible] à la tête des soldats de l'Afrique [illegible]. Il renouvela ensuite au gouverne-[illegible] nationale l'assurance de son [illegible] (septembre 1870, janvier [illegible], son fils aîné ayant trempé [illegible] de soulèvement des tribus [illegible] le désavoua et protesta [illegible] à la France (juin 1871). Au [illegible] de 1873, il en donna une nou-[illegible] 3000 fr. à la caisse des [illegible]. Dans les dernières années, le [illegible] été répandu et démenti. — On a, [illegible], un recueil de pen-[illegible] par M. G. Dugat, sous ce titre : [illegible], avis à *l'indifférent* (Paris, [illegible]).

[illegible]-KHAN, sultan ou empereur [illegible] des Ottomans, 32e souverain de la [illegible] et le 26e depuis la prise de [illegible], second fils du sultan Mahmoud-[illegible] du dernier sultan Abd-ul-Medjid, [illegible] de l'an 1245 de l'hégire (9 fé-[illegible]) succédé à son frère le 25 juin 1861. [illegible], il avait toujours vécu [illegible] la plus profonde : aussi, tout en [illegible] plus ferme et plus énergique [illegible] successeur, on l'a jugé très diverse-[illegible] représenté comme attaché [illegible] et aux préjugés du vieux [illegible]; d'autres, au contraire, lui [illegible] propension pour les idées mo-[illegible] opinion était plus en [illegible] premiers actes et avec son édu-[illegible] Français, il parlait parfai-[illegible] et l'anglais, et était très [illegible] littérature et dans la politique [illegible] s'était beaucoup occupé d'amé-[illegible], et il avait fondé, près de [illegible] modèle.

[illegible] son avènement par quelques [illegible] et par des promesses excellentes, [illegible] à des réformes intérieures [illegible] tous les ministres de son [illegible] du ministre des finances, [illegible] accusé de dilapidation, fut ar-[illegible] chambellan, et remplacé [illegible]. Il réduisit sa liste civile de [illegible] à 12 000 000, confirma le [illegible] et le hatti-humayun de [illegible] à tous ses sujets, sans dis-[illegible], et recommanda spéciale-[illegible] l'économie dans les finances. Il [illegible] établissements publics, épura [illegible] justice et de l'administration, [illegible] dépenses de la cour, et, déclarant [illegible] qu'une femme, congédia le [illegible] au palais que les sultanes mères de princes. Contrairement à l'usage établi, il retint près de lui ses neveux que les traditions condamnaient à une sorte de reclusion; il nomma pacha Méhémet Mourad, l'aîné d'entre eux, et plaça les autres à l'école militaire de Constantinople. Il leur présenta son fils, âgé de quatre ans, qu'il avait jusque-là fait élever secrètement, avec le consentement tacite d'Abd-ul-Medjid, pour se conformer en apparence à l'usage qui défendait à l'héritier du trône d'élever ses enfants mâles venus au monde avant son avènement.

Au dehors, Abd-ul-Aziz reconnut le royaume d'Italie, conclut avec ce pays, l'Angleterre et la France des traités de commerce, se montra conciliant pour l'arrangement de la question du Liban; puis, après une guerre sanglante, il triompha du Monténégro, et son général, Omer-pacha, imposa la paix aux belliqueux montagnards sous les murs mêmes de leur capitale (22 sept. 1862). Pour resserrer les liens de la Turquie avec l'Égypte, le sultan profita de l'avènement d'un nouveau vice-roi, Ismaïl-pacha, et, après que celui-ci fut venu à Constantinople chercher l'investiture, il alla lui-même visiter les provinces égyptiennes. Plus tard, sur la demande du vice-roi, il décida que la succession au trône d'Égypte se ferait de père en fils, en ligne directe et non plus en ligne collatérale, comme le voulait la loi d'hérédité musulmane (mai 1866).

Le trait saillant du gouvernement d'Abd-ul-Aziz était la tendance à créer ou à confirmer en Turquie des institutions en rapport avec la civilisation européenne. Ainsi le sultan a sanctionné la loi qui étend le droit de succession sur les terres domaniales, ainsi que sur les biens religieux administrés par l'État (mai 1867), puis, par une innovation plus hardie, au moment de partir pour la France pour visiter l'Exposition universelle, il promulgua une loi qui accordait pour la première fois aux étrangers le droit de posséder des immeubles sur le territoire ottoman. Son voyage à Paris manifestait particulièrement ses idées de tolérance : son grand aumônier, ou kazi-askar, qui l'accompagnait, rendait visite au nonce apostolique et à Mgr Darboy, l'archevêque. Le sultan, en quittant la France, allait visiter l'Angleterre, et il acceptait, à Londres, le titre de bourgeois de la cité (juillet 1867). L'année suivante, sous l'influence du gouvernement français, il créait un conseil d'État, dont il inaugurait l'ouverture par un discours en faveur du progrès et de la régénération de la Turquie (mai 1868). Il marquait, en même temps, son désir d'initier le pays à nos idées, en décrétant la fondation, à Galata-Séraï, d'un lycée impérial sur le modèle des lycées français et où, sous la direction de maîtres européens, les musulmans et les chrétiens recevraient une instruction commune. Peu après, il fondait à Constantinople un observatoire météorologique. En juillet 1869, la Cour suprême de l'Empire, chargée de préparer un Code civil, publiait la première partie de son travail inspiré de l'esprit moderne. L'année suivante, il témoignait le plus vif intérêt à l'œuvre de la création des chemins de fer turcs, et à son exemple, toute la cour, la sultane elle-même, souscrivaient un nombre considérable d'obligations. Il favorisait aussi l'établissement de câbles télégraphiques entre Stamboul et les ports européens. Ce qui était plus nouveau encore, il appelait des chrétiens aux hautes fonctions de l'État. Dans ses discours à l'assemblée de la Sublime-Porte à l'ouverture des séances, il parlait des progrès modernes dans le même langage que les souverains de l'Europe avec lesquels il s'efforçait de se mettre sur un pied de royale amitié.

De grandes difficultés furent créées au gou-

vernement d'Abd-ul-Aziz par les tentatives d'affranchissement des Crétois, secondées par les Grecs. Elles furent, pendant trois ans, une source de complications et d'inquiétudes pour l'Europe entière. Au mois d'août 1866, l'insurrection éclata en Candie, en déployant le drapeau hellénique. De grands efforts furent faits pour la comprimer, et l'on annonça souvent des succès que l'on n'avait pas obtenus. Une amnistie, accordée en septembre 1867, servit aux insurgés à se réfugier à Athènes, d'où ils devaient revenir avec la connivence du gouvernement grec. Le grand vizir Aali-pacha, envoyé en Crète, ne parvint pas à organiser la pacification. Les puissances européennes demandèrent une enquête, qui leur fut refusée, et déclarèrent retirer à la Turquie leur appui moral dans cette sanglante affaire (novembre 1867). Des mesures plus énergiques et des menaces contre la Grèce amenèrent un apaisement momentané à la fin de 1868.

Jaloux de s'assurer le dévouement absolu de l'armée, le sultan avait, au commencement, témoigné pour ses troupes des prévenances inaccoutumées; il leur avait fait en 1863 des largesses vraiment énormes et qui donnèrent lieu, en Europe, à de fâcheuses interprétations. Une assez violente opposition avait été fomentée dès lors, et à plusieurs reprises, contre Abd-ul-Aziz par le vieux parti turc, mécontent des gages donnés par le sultan aux idées de réforme et des mesures prises pour initier la Turquie aux progrès de la civilisation et de l'industrie européennes. Une conspiration ourdie contre sa personne et découverte en octobre 1868 ne parut pas devoir arrêter Abd-ul-Aziz dans l'accomplissement de son œuvre. Mais toutes les circonstances étaient contre lui. La fermeté de l'attitude de son gouvernement dans les conflits provoqués par les prétentions et les empiètements d'Ismaïl-pacha eut d'abord pour résultat de forcer, en 1870, le vice-roi de l'Égypte à venir à Constantinople reconnaître son souverain et lui rendre hommage; à deux reprises même, en 1872 et 1873, Ismaïl renouvela ses visites et ses actes de déférence; seulement il profita de l'extrême pénurie des finances du sultan, pour obtenir, après l'abrogation de la loi de succession musulmane, l'abandon de presque tous les droits de suzeraineté de la Porte sur l'Égypte.

Dans les dernières années, l'effacement imposé à la politique extérieure de la France par ses défaites, et l'abstention systématique des cabinets anglais dans les questions où l'intérêt commercial n'était pas directement engagé, laissaient visiblement les affaires de la Porte à la discrétion de l'influence russe. Pendant qu'Abd-ul-Aziz, malade et exténué, laissait flotter le pouvoir, depuis la mort d'Aali-pacha, entre les mains de ministres éphémères et inconsistants et ne se préoccupait plus personnellement que du projet de changer l'ordre de la succession au trône, de graves soulèvements éclataient dans l'Herzégovine et la Bosnie (juillet 1875). Mal combattue militairement, malgré la cruauté des représailles excitées par le fanatisme, l'insurrection menaçait de s'étendre dans toute la chaîne des Balkans, forte des secours et des sympathies du dehors, lorsque, le 30 mai 1876, une révolution de palais s'accomplit à Constantinople : Abd-ul-Aziz Khan, en butte au fanatisme des softas et des ulémas qui, dans les derniers temps, faisaient et défaisaient les ministres, était détrôné lui-même et remplacé par l'héritier présomptif selon la loi musulmane, Mourad effendi, devenu Mourad V. Quelques jours plus tard (4 juin), on le trouvait mort dans le palais où il avait été relégué. Il avait les veines coupées, et de petits ciseaux ensanglantés étaient auprès de lui. L'opinion publique restait indécise entre l'hypothèse d'un meurtre et celle peu probable d'un suicide. — Parmi les publications relatives au règne d'Abd-ul-Aziz nous citerons : *la Turquie sous le règne d'Abd-ul-Aziz*, par Fréd. Millingen (Osman-Seify-pacha) (Bruxelles, 1868, in-8, avec carte). — Pour la famille du sultan, voy. Turquie.

ABEILLE (Jonas), chirurgien militaire français, né à Saint-Tropez (Var), le 28 novembre 1809, fit ses études de médecine à Montpellier et fut reçu docteur en 1837. Nommé médecin-adjoint au concours en 1839, il devint successivement médecin titulaire de divers hôpitaux militaires de Paris. Son dernier poste fut l'hôpital du Roule. Il s'est particulièrement signalé comme un des promoteurs de la méthode de traitement du choléra par la strychnine, et ses services lui ont valu, en 1853, la décoration de la Légion d'honneur. Il était médecin-major de 2e classe lorsqu'il donna sa démission en 1857, pour se livrer à la pratique civile et à ses travaux de science médicale.

On a du docteur J. Abeille : *Mémoire sur les injections iodées* (1849, in-8), honoré d'une médaille d'or par la Société de médecine de Toulouse; *Traité des hydropisies et des kystes* (1852, in-8); *Études cliniques sur la paraplégie indépendante de la myélite* (1854, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1853; *Traité des maladies à urines albumineuses et sucrées* (1863, in-8); *des Corps fibreux de l'utérus*, etc. (1868, in-8); *l'Électricité appliquée à la thérapeutique chirurgicale* (1870, in-8); *Chirurgie conservatrice* (1874, in-8); *Traitement des maladies chroniques de la matrice* (1875, in-8); de nombreux articles dans le *Moniteur des hôpitaux*, *la Gazette médicale*, *le Courrier médical*, etc.

ABEL DE PUJOL (Adrienne-Marie-Louise Grandpierre Deverzy, dame), femme peintre française, veuve du peintre de ce nom, née à Tonnerre, en 1798, et élève de son mari, débuta au salon de 1836, par *l'Intérieur d'un atelier de peinture*, qui reparut à l'Exposition universelle de 1855. Citons encore : *Scène du roman de Gil Blas*; des *Portraits* (1842-1850), etc. Mariée en mars 1856, elle figura, sous son nouveau nom, au salon de 1857. Elle a obtenu une 3e médaille en 1836. — Un fils de M. Abel de Pujol, né à Paris, vers 1815, s'est occupé également de peinture, et a figuré plusieurs fois au Salon, depuis 1844. Il s'est retiré à La Rochelle où il se livre à l'enseignement du dessin.

ABERCORN (James Hamilton, 2e marquis d'), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1811, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1786 à la pairie héréditaire; son second titre est vicomte Hamilton. Il fit ses études au collège de Christchurch à Oxford, qui lui donna, en 1856, le titre de docteur en droit, succéda, en 1818, aux honneurs de son père qui, en 1790, avait été créé marquis d'Abercorn, et devint, en 1846, gentilhomme de la chambre du prince Albert, charge qui lui ouvrait l'accès du conseil privé et qu'il conserva jusqu'en 1859. Il appartient au parti conservateur. Lord-lieutenant du comté de Donegall, en 1844, il reçut les insignes de l'ordre de la Jarretière et devint, en 1860, capitaine des volontaires écossais de Londres. A l'avènement du cabinet Derby, le marquis d'Abercorn fut nommé gouverneur général de l'Irlande. De son mariage avec une fille du duc de Bedford (1832) il a eu dix enfants, dont l'aîné, James, vicomte Hamilton, est né en 1838, à Brighton.

[illegible] (Henry-Austin Bruce, lord), [illegible] anglais, est né à Duffryn (Gla[illegible]) en 1815. Il débuta dans le barreau [illegible], puis entra au Parlement [illegible] successivement à la Chambre [illegible] les circonscriptions de Merthyr-[illegible] de Renfrewshire (1868), et siégea [illegible]. Sous-secrétaire d'État de [illegible] novembre 1862 à avril 1864, puis [illegible] la Commission d'éducation jus[illegible], et en même temps membre du [illegible] second commissaire des biens de [illegible], entra en décembre 1868 dans le [illegible] comme secrétaire d'État de [illegible] nommé, l'année suivante, com[illegible]. Élevé à la pairie en [illegible] le titre de baron Aberdare, il oc[illegible] de lord président du Conseil, en [illegible] lord Ripon, démissionnaire, jus[illegible] cabinet libéral en février 1874. *

[illegible] George Hamilton Gordon, 6e com[illegible] 1841, fut nommé capitaine des vo[illegible] d'Aberdeen en 1861, et succéda [illegible] père en 1864. Il a pour héritier son [illegible] Campbell Hamilton Gordon, né en [illegible].

[illegible] (Jean-Joseph), compositeur allemand, [illegible], en Bohême, le 21 septembre 1832, [illegible] sa famille à l'état ecclésiastique, [illegible] sa vocation musicale et entra [illegible] de Prague. Tout en étudiant la [illegible] acquit de l'habileté comme contre-[illegible] en cette qualité dans la cha[illegible] de Stuttgart. Il avait fait déjà [illegible] œuvres, lorsqu'il vint à Paris, [illegible] des maîtres français et fit jouer [illegible] de ses symphonies aux Concerts [illegible] de M. Pasdeloup. Il passa ensuite à [illegible] les Pays-Bas, toute l'Allema[illegible] il fut nommé maître de chapelle [illegible] Ratisbonne. On cite parmi ses œuvres [illegible] majeur, en *ut mineur*, etc.); [illegible] symphonique de *Christophe Colomb*, [illegible] Paris et qui fut accueilli avec succès [illegible]; des opéras : *Anne de Land*-[illegible], 1859, *le Roi Enzio* (1862), [illegible] etc.; des ouvertures et morceaux [illegible] lieder, etc. *

[illegible]-Hermann), naturaliste alle[illegible] en Russie, né à Berlin le 11 dé[illegible] dans cette ville et y fut reçu [illegible] appelé, en 1842, à Dorpat, il [illegible] de l'Académie des sciences de [illegible] en 1853. Il a fait de nom[illegible] scientifiques en Italie, en Sicile, [illegible] en Arménie, en Perse, etc.
Les principaux ouvrages de M. Abich sont : [illegible] *sur le Vésuve et l'Etna*, [illegible] geolog. Erscheinungen beo[illegible] und Aetna, etc. Berlin, 1837); [illegible] *Haute-Arménie* (Ueber die geolog. [illegible]. Dorpat, 1843); *Étude* [illegible] *eaux de la mer Caspienne*, etc. [illegible] Untersuchungen des Kasp. [illegible] und Vansees. Saint-Pétersb., [illegible] *paléontologiques sur la Russie* [illegible] zur Paläontologie des Asiat. [illegible], 1858); *Étude géologique* [illegible] *du Caucase, de l'Arménie* [illegible] *de la Perse* (Vergleich. geol. [illegible] hoch. Arm. Gebirge. Saint-Pé[illegible] 1858); *Sur la structure et la géologie* [illegible] Saint-Pétersbourg, 1862, en fran[illegible] sans compter de nombreux travaux insérés dans les *Bulletins* et les *Mémoires* de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

ABINGDON (Montagu Bertie, 6e comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1572 à la pairie héréditaire, sous le nom de baron Norreys, qui est son second titre nobiliaire; il fut élevé au collège de la Trinité, à Cambridge, prit ses grades en 1829, puis reçut en 1834, de l'Université d'Oxford, le diplôme de docteur en droit. Il siégea à la Chambre des communes, d'abord pour la ville et le comté d'Oxford (1832-1852); puis pour Abingdon (1852-1854). Ayant pris le nom et la place de son père à la Chambre des lords, il se rallia aux principes de lord Derby. En 1855, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Berks. Marié à la fille de G. Harcourt (1835), il a eu huit enfants, dont l'aîné, Montagu-Arthur, baron Norreys, est né à Londres, en 1836.

ABINGER (William-Frédéric Scarlett, 3e baron), fils du précédent, né en 1826 à Abinger-Hall (Surrey), entra au service, dans les gardes, en 1846, fit comme major la campagne de Crimée, et se distingua particulièrement aux batailles de l'Alma, d'Inkerman et de Balaklava, et au siège de Sébastopol, dans la sortie du 26 octobre. En 1861, il succéda aux titres de son père et devint député-lieutenant du comté d'Inverness.

ABOUL-SOOUD (*le Père des prospérités*), poète arabe, né d'une pauvre famille, dans un village de la basse Égypte, vers 1828, fut compris dans le petit nombre d'enfants qu'on choisissait, chaque année, dans les écoles primaires, pour leur faire suivre le cours de l'École des langues que Mohammed-Ali avait fondée au Caire. Il en fut un des élèves les plus distingués, et, lorsqu'il en sortit, le gouvernement égyptien lui offrit une place dans l'administration, qui lui laissait assez de loisir pour cultiver l'étude et la poésie.

Dans ses premiers vers, il commença par imiter les poètes élégiaques de l'Arabie. Ses romances (*maouals*) et ses odes (*kacida*) contenaient le même fonds d'idées, mystiques et voluptueuses à la fois; quelques-unes devinrent très populaires au Caire. L'avènement de Mohammed-Saïd lui inspira une *kacida* qui fut très goûtée, et la chute de Sébastopol, un dithyrambe qui, révélant un ordre d'idées et de sentiments jusqu'ici peu connus en Orient, exprimait sous des images tout orientales des aspirations vers un idéal de civilisation supérieure et vers l'alliance fraternelle de tous les peuples. L'œuvre de prédilection d'Aboul-Sooud a été longtemps, dit-on, un poème inédit de dix mille vers, une myriade (*elfia*), dont Mohammed-Ali est le héros.

ABOUT (Edmond-François-Valentin), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta, en 1848, le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, d'où il passa, en 1851, à l'École française d'Athènes. Pendant son séjour en Grèce, il rédigea un mémoire intitulé : *l'Île d'Égine* (Paris, 1854, in-8). Mais peu soucieux de s'enfermer dans des travaux de pure érudition, il amassait les matériaux de quelques livres qui n'ont rien de commun avec l'archéologie ou le professorat. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par un succès : *la Grèce contemporaine* (1855, in-16), qui, publiée dans la *Bibliothèque des Chemins de fer*, fut rapidement réimprimée en France et traduite à

l'étranger. Cet ouvrage, où le peuple hellénique était traité avec sévérité, offrait déjà, dans la forme, une facilité vive et légère, de l'esprit jusqu'à l'abus et les qualités de style propres à l'auteur.

M. About reçut alors des encouragements de toute sorte. La *Revue des Deux Mondes* accueillit immédiatement *Tolla* (1855, in-16), roman plein de détails autobiographiques, qui avait été inspiré par un livre très peu connu : *Vittoria Savorelli, storia del secolo* XIX (Paris, 1841, in-8). Quoiqu'il eût indiqué tout d'abord cette source, l'auteur se vit en butte à de bruyantes accusations de plagiat. L'orage n'était pas calmé qu'il risquait, sur la scène classique du Théâtre-Français, une comédie en trois actes, *Guillery*, intitulée d'abord *l'Effronté* (2 février 1856). Cette pièce, reçue et jouée sans aucun retard et avec une solennité inusitée, eut une chute éclatante; elle fut retirée après deux représentations. Une revue de critique d'art, intitulée *Voyage à travers l'exposition des beaux-arts* (1855, in-16), et une suite de charmantes nouvelles, *les Mariages de Paris* (1856, in-16), obtinrent un succès qui compensait, et au delà, les attaques de la critique envers l'auteur de *Tolla* et de *Guillery*. Il accepta cependant une place au *Figaro*, pour engager contre ses détracteurs, par manière de représailles, une polémique pleine de spirituelles impertinences, sous les pseudonymes de *Valentin de Quévilly* et du *Vicomte de Quévilly*. Le feuilleton littéraire du *Moniteur*, auquel il avait déjà donné *les Mariages de Paris*, reçut de lui, dans les années suivantes, quatre romans : *le Roi des Montagnes* (1856, in-16); *Germaine* (1857, in-16); *les Échasses de maître Pierre* (1857); *Trente et Quarante* (1858), ainsi que *Nos Artistes au Salon*, nouvelle revue de peinture.

Publiées en volumes, toutes ces œuvres avaient fait au jeune auteur une grande place dans la littérature contemporaine, lorsqu'à la suite d'un voyage en Italie et d'un séjour à Rome, dont le *Moniteur* avait publié en partie la relation, il lança un pamphlet politique, qui eut le plus grand retentissement : *la Question romaine* (Bruxelles, grand in-8). Il rédigea ensuite, dans le même esprit antipapal, une chronique hebdomadaire dans l'*Opinion nationale*, sous le titre de *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine*. La même année, il fit jouer au Gymnase un petit acte, *Risette, ou les Millions de la mansarde* (8 août), et fit recevoir aux Français un grand drame, qui ne devait pas être joué à ce théâtre. Représenté à l'Odéon, sous le titre de *Gaëtana* (le 2 janvier 1862), ce drame excita le plus violent orage, et fut retiré, après quatre soirées des plus tumultueuses, devant la coalition de tous les ennemis politiques, religieux ou littéraires, que s'était faits l'auteur. Pendant plusieurs semaines, il fut joué dans un grand nombre de villes de province, au milieu d'orageuses manifestations.

M. About, qui, à cette époque, fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, avait encore publié, en 1860, deux autres brochures politiques : *la Nouvelle carte d'Europe* et *la Prusse en 1860*, ainsi que *Rome contemporaine* (Paris, 1860, in-8). Depuis, il a donné, soit en feuilletons, soit en volumes : *Lettre à M. Keller* (1861, in-8, broch.); *Ces Coquins d'agents de change* (1861, in-8, broch.); *l'Homme à l'oreille cassée* (1861, in-18); *le Nez d'un notaire* (1862, in-18); *le Cas de M. Guérin* (1862, in-8), trois romans de fantaisie physiologique; *Madelon* (1863, in-8 et 2 vol. in-18); *Lettres d'un bon jeune homme à sa cousine Madeleine* (1861, in-18), suivies des *Dernières Lettres d'un bon jeune homme*, etc. (1863, in-18); *le Progrès* (1864, in-8 et in-18; 4ᵉ éd. 1868); *la*

Vieille roche (1865, 3 vol. in-8),
Moniteur du soir, et comprenan
le Mari imprévu et *le Marquis*
volumes de *Causeries* (1865, 1866
(1866, in-18) ; *l'Infâme* (1867,
riages de province (1868, in-8);
vailleur, manuel populaire d'éco
(1868, in-18); *le Fellah*, *Sou*
(1869, in-8), etc.

En 1868, M. About fut l'un des
borateurs du journal *le Gaulois*,
une série de lettres très remarqué
ques-unes valurent à cette feuille
la vente sur la voie publique. Vers
pire, il devint un des princip
politiques du *Soir*. Lorsque la
prussienne eut éclaté, il fut envoyé
ter, sur le théâtre des évènements,
sans périls, dans l'Alsace et les
combats et à nos désastres. Après l
réunion de l'Assemblée nationale,
vertement à la République, soutint
M. Thiers, puis fonda, avec M. Fr. S
ques amis, le journal *le XIXᵉ Siècle*
publicain conservateur », remarqué
cité de ses polémiques contre les pa
et monarchiques. La voie publique
constamment interdite à ce journal
ministères de réaction, sans nuire
prospérité et à son influence, que ne c
pas davantage les procès suscités cont
personnes en butte à ses attaques. A la
M. About étant allé en Alsace pour vis
priété près de Saverne, fut arrêté par la
sienne (14 septembre), en vertu d
lancé contre lui dès l'année précéde
prison, et accusé de haute trahison et
envers l'empereur d'Allemagne : ces
rent écartées par des considérations
ternational, et M. About fut remis en
une ordonnance de non-lieu. Quelque
après, paraissait son livre patriotiqu
(1872, in-18, plus. édit.).

Au théâtre, M. About a fait jouer, a
de retentissement que *Gaëtana* : *le Cap*
terlin, en un acte (Gymnase, 1860); *U*
de Paris, en trois actes (Vaudeville,
deux pièces avec M. Em. de Najac, d
aussi le collaborateur anonyme pour *L*
au profit des pauvres (Odéon, 1862),
médie destinée à accompagner le drame
tana; *Nos gens* (Gymnase, 1866); *His*
cienne (Français, 1868), avec le même c
teur : *l'Éducation du prince*, proverbe
de l'Union artistique, 1869), etc. M.
fait imprimer, en outre, quelques pièc
le titre de *Théâtre impossible* (1861,
Décoré de la Légion d'honneur au 15 ao
il a été promu officier au 15 août 1
mai 1870, il s'est présenté comme candid
cadémie française, pour succéder soit à
Pongerville, soit au duc de Broglie, mais
aux rancunes religieuses, politiques ou litt
qu'il avait excitées, il n'a obtenu que 5 voi
le premier fauteuil et 7 pour le second
votants. M. About a épousé, le 24 mai
Mlle de Guillerville, à Roncherolles, p
Rouen.

ABOVILLE (Auguste-Ernest, VICOMTE D'
cien représentant français, né à Paris le 4 d
bre 1819, admis à l'École polytechnique en
en sortit, l'année suivante, dans l'artiller
terre, et donna sa démission, en 1844, po
livrer à des travaux agronomiques. Memb
secrétaire de la Société forestière de Franc
était, sous l'Empire, maire de Glux, dans la Ni

[illegible] qui donna sa démission à la suite du décret relatif à la Société de Saint-Vincent-de-Paul, rendu sur la proposition de M. de Persigny, et contre lequel il protesta dans les journaux. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant du Loiret, le cinquième sur sept, par 3[illegible]509 voix. Il prit place à l'extrême droite, et après avoir été un des adversaires les plus ardents de M. Thiers, il se montra l'un des plus fidèles partisans du maréchal de Mac-Mahon, auquel il reprochait, dans une lettre publiée par l'Univers (21 mars 1874), de « prendre trop au sérieux le rôle de président de la République. » Il prit part à la discussion de plusieurs projets de loi, notamment de celui sur le recrutement de l'armée (1872), et présenta plusieurs propositions, entre autres tendant à obliger tous les journaux politiques à reproduire le compte rendu officiel des débats de l'Assemblée. Protestant jusqu'au bout que « la monarchie nationale et chrétienne était le seul moyen de salut du pays, » il vota, avec le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia, la proposition tendant à la rétablir, et repoussa également l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il n'a été renvoyé ni au Sénat ni à la Chambre des députés aux élections de janvier et de février 1876. *

ABRAHAM (Émile), littérateur français, né à Paris en 18[illegible], s'est entièrement consacré au théâtre soit comme auteur de pièces, soit comme journaliste. L'un des rédacteurs de l'*Entr'acte*, il a été chargé de la critique théâtrale au *Petit Journal*, et est devenu secrétaire général du théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il a écrit, seul ou en collaboration, un certain nombre de comédies et vaudevilles, ordinairement en un acte, entre autres : *Chapitre V* (1863) ; *le Lorgnon de l'amour* (1863), qui a reparu sous le titre *les Yeux du cœur* (1865) ; *les Parents de province*, avec Jules Prével (1865) ; *l'Amour d'une ingénue* (1866) ; *l'Amour des Sceptres* (1866) ; *Nicaise*, paysannerie d'après le conte de La Fontaine (1867) ; *les Petits crevés*, en 3 actes, avec Al. Flan et J. Prével (1868), etc. ; puis au moment de la vogue des opérettes et des bouffonneries musicales, toute une suite de livrets de ce genre : *l'Homme entre deux âges* (1862) ; *Un drame en l'air*, avec MM. Adrien Marx et Cartier (1866) ; *le Train des maris* (1868) ; *les Croqueuses de pommes*, en cinq actes, avec M. Eug. Grangé (1869) ; *la Cruche cassée*, avec H. Lucas (1870), etc. *

ABRAHAMS (Nicolas-Christian), archéologue danois, né à Copenhague, le 6 septembre 1798, s'occupa d'abord de droit romain, puis de langues modernes. Dans l'année 1819, et de 1825 à 1828, il visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France, et fit un assez long séjour à Paris pour y étudier les monuments de la littérature française du moyen âge ; de là son mémoire intitulé : *de Roberti Wacii carmine quod inscribitur Brutus* (Copenhague, 1828, in-12). Reçu maître ès arts, il fut nommé lecteur (1829) et professeur adjoint de langue et de littérature française (1832), puis professeur de littérature allemande (1839) à Copenhague. — Il est mort le 26 janvier 1870.

M. Abrahams a été à plusieurs reprises membre et président du conseil de la Société pour les progrès de la littérature et de l'Union artistique à Copenhague. Il est chevalier du Danebrog (1845) et de l'ordre suédois de l'Étoile polaire (18[illegible]). Sa *Description des manuscrits français du moyen âge de la Bibliothèque royale de Copenhague, précédée d'une notice historique sur cette bibliothèque* (Copenhague, 1844, in-4, avec 3 planches), lui a valu la croix de la Légion d'honneur (1847). Il a aussi publié : *Grammaire française, à l'usage des Danois* (1843) ; *Balthazari Castilionei aulici liber tertius secundum veterem versionem agallicam* (Copenhague, 1848, in-4), etc.

ABT (Franz), musicien allemand, né à Eilenburg (Saxe), le 22 décembre 1819, et fils d'un ministre, étudia d'abord avec une certaine ardeur la théologie à l'Université de Leipzig, à son penchant pour la musique, et publia des compositions pour le piano. En 1841, il entra comme directeur de la musique au théâtre de Berne et peu après à celui de Zurich ; en 1852 il devint maître de chapelle de la cour de Brunswick. Estimé comme professeur de chant et chef d'orchestre, il a écrit un grand nombre de mélodies, dont quelques-unes (*les Hirondelles, le Bonsoir*, etc.) ont eu de la vogue en Allemagne et à l'étranger. *

ABY ou AEBY (Christophe-Théodore), anatomiste suisse, né dans le voisinage de Phalsbourg, le 25 février 1835, d'une famille originaire du canton de Berne, fut élevé à Bâle, où il étudia la médecine de 1853 à 1856. Il passa les deux années suivantes à l'Université de Gœttingue. Il revint prendre ses grades à Bâle, et fut d'abord professeur particulier d'anatomie et de physiologie, puis prosecteur ; après avoir voyagé quelque temps, il reçut, dans cette ville, en 1863, le titre de professeur extraordinaire, mais il fut aussitôt appelé à Berne comme professeur ordinaire d'anatomie humaine et d'anatomie comparée. Membre actif du Club alpin de la Suisse, M. Aeby a exécuté des explorations et des ascensions dont les résultats ont été consignés dans les journaux spéciaux et dans son livre, publié en collaboration avec E. de Fellenberg et Gerwer : *la Chaîne de Grindelwald*, esquisse naturelle des Alpes suisses (Das Hochgebirge von Gr. ; Coblentz, 1865.)

Parmi ses travaux scientifiques, nous citerons : *Nouvelle méthode pour la détermination de la forme du crâne chez l'homme et les mammifères* (Neue methode zur Bestimmung der Schaedelform, etc. ; Bruswick, 1862) ; *la Forme du crâne de l'homme et du singe* (die Schaedelform de Menschen und der Affen ; Leipzig, 1867) ; *la Construction du corps humain, au point de vue morphologique et phisiologique* (der Bau des menschlichen Kœrpers, mit... ; Ibid., 1871). *

ABZAC (Raymond DE VANDIÈRE DE VITRAC, vicomte D'), agriculteur français, né le 1er janvier 1808, à Loudonie (Dordogne), fut adopté, en 1828, par son grand-oncle, le vicomte d'Abzac, commandant du manège du roi à Versailles, et ancien directeur du haras du Pin. Au sortir du collège de Périgueux, il fut attaché, jusqu'en 1830, à la maison du roi, comme élève, puis comme écuyer du manège. A la révolution de Juillet, il se retira dans sa propriété de Milon-la-Chapelle, près Chevreuse (Seine-et-Oise), où il s'est livré avec succès jusqu'à ce jour à l'agriculture et à l'élève du cheval, non moins utile à son département par les exemples qu'il donne que par les fonctions qu'il remplit. Membre du comice et de la Société d'agriculture de Versailles et président de cette société, en 1849, il a organisé et dirigé, pendant dix-huit ans, le service gratuit des étalons. Défrichements, irrigations, perfectionnement du matériel, il a suivi ou hâté, en agriculture, tous les progrès. Il avait notamment devancé la méthode anglaise du drainage, par l'usage des pierrées dans ses prés. Le vicomte d'Abzac a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1859.

ABZAC (Marie-Charles-Venance, MARQUIS D'),

général français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 29 mars 1822, entra à l'École militaire de Saint-Cyr, en avril 1841, et fut nommé sous-lieutenant, après sa sortie, le 1er avril 1843. Il a été promu successivement lieutenant le 12 janvier 1846, capitaine le 25 novembre 1849, chef d'escadron le 14 août 1866, lieutenant-colonel le 21 décembre 1866, colonel le 20 août 1870, et général de brigade le 30 décembre 1875. Il fit la campagne de 1870, dans l'état-major du maréchal de Mac-Mahon, à la personne duquel il est resté attaché, avec le titre de premier aide de camp du Président de la République. En cette qualité, il a été chargé à plusieurs reprises de missions honorifiques ou diplomatiques auprès des souverains étrangers, notamment en 1877, auprès de l'empereur d'Allemagne. Il a été nommé membre de la Commission universelle et internationale de l'Exposition de 1878. Le général d'Abzac, décoré de la Légion d'honneur le 23 février 1855, a été promu officier le 25 juin 1859 et commandeur le 11 octobre 1873.

ACCARIAS (Calixte), jurisconsulte français, né à Mens (Isère), le 17 décembre 1831, fut admis à l'École normale, dans la section des lettres, en 1850. Entré dans l'enseignement libre après 1852, il fit ses études de droit, les poussa jusqu'au doctorat et à l'agrégation, et fut chargé d'un cours de droit romain à la Faculté de Douai. Plus tard il fut attaché comme agrégé à la Faculté de Paris, et chargé du cours de *pandectes*. En septembre 1870, il fut appelé dans la Commission chargée de remplacer le Conseil d'État en qualité de maître des requêtes, fonctions que son absence de Paris l'empêcha de remplir. Il a été nommé à la chaire nouvelle de Pandectes à la Faculté de Paris, le 24 décembre 1878.

On cite de M. Accarias plusieurs publications : *Étude sur la transaction en droit romain et en droit français* (1863, in-8), thèse de doctorat; *Théorie des contrats innommés*, etc. (1866, in-8); un important *Précis de droit romain* (1869-1873, t. I-II).

ACCENTI (N....), patriote roumain de la Transylvanie, né vers 1822, était professeur à Bucharest lorsque éclata la révolution de juin 1848. Il eut une grande influence sur le mouvement des esprits durant cette courte période. Doué d'une parole éloquente, il réunissait chaque jour dans le champ de la Liberté, à Bucharest, plusieurs milliers d'auditeurs auxquels il commentait les articles de la constitution. Après la chute de la calmacamie, il retourna en Transylvanie, où la guerre des magyars contre l'Autriche excita bientôt de violentes secousses. La population roumaine, opprimée par les magyars, s'étant levée en armes, à la voix de l'intrépide Ianko, Accenti se trouva à la tête d'un corps nombreux de partisans, avec lequel il guerroya pendant près de huit mois contre les magyars. Sa réputation de bravoure égala celle de Ianko. Trompé comme lui dans ses patriotiques espérances, il refusa les titres qui lui étaient offerts par l'Autriche, et se retira avec sa famille dans une terre qu'il prit à ferme et qu'il cultiva lui-même.

ACHARD (Louis-Amédée-Eugène), romancier français, né à Marseille, en avril 1814, fut d'abord destiné au commerce. Il alla à vingt ans, en Algérie, coopérer à la fondation d'une entreprise agricole, qu'il abandonna, en 1835, pour devenir chef du cabinet du préfet de l'Hérault. Il avait déjà débuté comme littérateur dans *le Sémaphore de Marseille*, lorsqu'il vint à Paris, en 1838, et fut attaché à la rédaction du *Vert-Vert*, de *l'Entr'acte* et du *Charivari*, où il ne tarda pas à se faire un nom. Lors de la fondation du journal *l'Époque* (1845), il fut chargé du *Courrier de Paris*, et y publia les *Lettres parisiennes* sous le pseudonyme de Grimm. En 1846, il fut choisi pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier, en qualité d'historiographe des fêtes de son mariage. L'année suivante, il faisait paraître dans *l'Esprit public* le joli roman de *Belle-Rose* (1847, 5 vol. in-8), le plus souvent réimprimé de ses ouvrages. Il fut alors décoré de la Légion d'honneur (11 octobre 1847).

Après la révolution de 1848, M. Achard se jeta dans la presse politique, et fonda (mai 1848) *le Pamphlet*, journal illustré qui parut jusqu'à l'insurrection de juin. Dans ces tristes journées, M. Achard vit son frère tomber à ses côtés, atteint de deux coups de feu, et fut lui-même fait prisonnier par les insurgés. Capitaine d'état-major de la garde nationale, il se démit de ce grade après la destitution du général Changarnier. En 1849, il entra au journal *l'Assemblée nationale*, et y donna, outre de nouvelles *Lettres parisiennes* sous le pseudonyme d'*Alceste*, *la Chasse royale* (1849-1850, 7 vol. in-8; 1858, 2 vol. in-12). En 1850, blessé très grièvement en duel par M. Fiorentino, à la suite d'un article du *Corsaire*, M. Achard se rendit aux eaux d'Aix et publia une *Saison à Aix-les-Bains*. Il est, du reste, auteur de plusieurs itinéraires de la *Bibliothèque des Chemins de fer*.

M. Am. Achard a aussi écrit pour le théâtre : *le Socialiste en province*, *Par les fenêtres*, *Donnant donnant*, etc. (Gymnase); *Souvent femme varie* (Odéon); *les Souvenirs de voyage* (Français); *le Jeu de Sylvia* (Vaudeville, 1859); *Albertine de Mierris*, comédie en trois actes (Gymnase, 1867), tirée de son roman *les Fourches caudines*; *le Sanglier des Ardennes*, en un acte; *les Tyrannies du colonel*, en trois actes, etc.

Parmi ses autres ouvrages, qui ont, pour la plupart, paru en feuilletons dans les journaux, avant d'être imprimés en volumes, il faut citer : une *Arabesque* (1840, in-8); *les Petits-fils de Lovelace* (1854, 3 vol. in-8); *les Châteaux en Espagne*, recueil de nouvelles (1854, in-18); *la Robe de Nessus* (1854, 3 vol. in-8); *Maurice de Treuil*, *Madame Rose*, *le Clos-Pommier* (1856-57, in-18); *l'Ombre de Ludovic* (1858, in-18); *Montebello*, *Palestro*, etc. (1859, in-18); *les Vocations* (1859, in-18); *la Famille Guillemot* (1860, in-18); *les Séductions* (1860, in-12); *les Misères d'un millionnaire* (1861, 2 vol. in-18); *Noir et blanc* (1862, in-18); *le Roman du mari* (1862, in-18); *Histoire d'un homme* (1863, in-18); *la Traite des blondes* (1863, in-18); *le Duc de Carlepont* (1864, in-8); *les Fourches caudines* (1866, in-18); *la Chasse à l'idéal* (1867, in-18); *les Chaînes de fer* (1867, in-18); *Marcelle* (1868, in-18); *le Journal d'une héritière* (1868, in-18); *la Vie errante* (1868, in-18); *Olympe de Mézières* (1871, in-18); *Récits d'un soldat* (1871, in-18); *Souvenirs personnels d'émeutes et de révolution* (1872, in-18); *Histoire de mes amis* (1874, in-18, grav.), etc. M. Am. Achard a été promu officier de la Légion d'honneur au 15 août 1866. Envoyé, en 1870, par le journal *le Moniteur* sur le théâtre de la guerre, il fut un des principaux reporters des premières campagnes de la guerre franco-prussienne. — Il est mort à Paris le 25 mars 1875.

ACHARD (Alexis-Jean), peintre français, né à Voreppe (Isère), le 18 juin 1807, vint en 1835 à Paris, où il s'exerça à la peinture, et fit ensuite un voyage en Égypte; à son retour, il débuta par un *Paysage* au salon de 1839. Il a depuis exposé : *Vue prise aux environs du Caire*, *la Vallée du*

Graisivaudan, les Hameaux et la *Vallée de l'Isère* (1844); la Grande Chartreuse (1845); *les Peupliers* de Brotille, sur les bords de l'Ain, *le Parc du* Bourg, le Moulin de Crémieu (1848); *un Sentier* du Dauphiné, un Effet d'automne *dans la vallée* de l'Isère, acquis par le ministère d'État (1853), une Matinée, à l'Exposition universelle de 1855; la Ferme abandonnée, *Vue d'Anvers* (1857); Chaumière sous des arbres, *Environs de Lyon,* Vue prise à Honfleur (1859); *Bords de la mer* aux environs d'Honfleur, une *Chaumière* (1861); Vallée de Chevreuse, Dessous *de bois à Cernay-*la-Ville, la Cascade du *Ravin* (1863) : cette dernière admise au musée du Luxembourg; *Arbres* au bord d'un étang (1864); un *Étang, Chemin* sous bois (1865); la *Cascade du ravin de Cernay-*la-Ville (1866), *Vue prise aux environs de Hon*fleur, Dessous de bois à *Cernay* (1870). M. Achard a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, deux secondes en 1845 et 1848, et une 3ᵉ en 1855.

ACHARD (Léon), chanteur français, fils du précédent, est né à Lyon, le 16 février 1831. Son père, qui fut plus tard si applaudi au Palais-Royal et au Gymnase, donnait alors des représentations dans cette ville. Après avoir appris de bonne heure la musique, il fit ses études classiques au collège Henri IV, où il fut le condisciple de M. V. Sardou, puis suivit les cours de droit. Reçu licencié en janvier 1852, il entra dans une étude d'avoué et se fit admettre en même temps dans une classe de chant du Conservatoire. Il y remporta, en 1854, le premier prix d'opéra-comique et débuta, la même année (9 octobre), au Théâtre-Lyrique, dans le rôle de Tobias du *Billet de Marguerite.* Il y chanta ensuite les rôles de Julien dans les Charmeurs, de Manoël dans *le Muletier de Tolède,* de Simplice dans *les Compagnons de la Marjolaine.* Il venait d'y jouer *le Barbier de Séville,* lorsque la mort de son père, en 1856, l'éloigna du théâtre. Après s'être trouvé quelque temps dans les affaires, il accepta un engagement de six ans à Lyon, où il eut de grands succès. Il consentit à revenir à Paris lorsque M. Perrin reprit la direction de l'Opéra-Comique, où il débuta, le 4 octobre 1862, dans le rôle de Georges de la Dame blanche. Il y a tenu depuis, dans *Haydée,* le Songe d'une nuit d'été, etc., les rôles de ténor les plus propres à faire valoir ses qualités et ses études. Rengagé au même théâtre en 1870, puis au grand Opéra, il a fait ensuite des tournées en province. — M. Léon Achard a épousé, en juillet 1864, Mlle Le Poittevin, fille du peintre de ce nom.

ACHENBACH (André), peintre allemand, né à Cassel, le 29 septembre 1815, vint de bonne heure à Dusseldorf, où il étudia sous Schadow, et se livra spécialement au paysage. Ses principaux tableaux portent le nom général de *Vues* et sont empruntés aux natures si diverses des bords du Rhin, des Alpes, de la Norvège et de l'Italie. Il s'exerça aussi avec succès aux marines et se fit dans ce genre une grande réputation. La plupart des musées d'Allemagne offrent des tableaux de lui; la Pinacothèque de Munich contient les principaux. Un grand nombre ont été acquis par divers souverains étrangers.

M. Achenbach, qui avait déjà paru plusieurs fois aux Expositions de Paris, figura à l'Exposition universelle de 1855, avec cinq paysages : *Marée haute à Ostende, Vue de Corleone en Sicile, Mer orageuse sur la côte de Sicile, Kermesse en Hollande, Clair de lune, Paysage*; et à celle de 1857, avec une *Vue d'Amsterdam* et le *Port d'Ostende*; il a exposé en outre : *Plage de Scheveningue en Hollande* (1861), appartenant au musée de Kœnigsberg (Prusse); *Paysage* dans les Pays-Bas (1863); le *Quai d'Ostende à la marée haute* (1864); *Marine* (1865); *Environs d'Ostende par un temps pluvieux* (1866); *la Demande indiscrète, Intimité, Scène du temps de Louis XIII,* (1868). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, deux secondes en 1844 et 1848, une 1ʳᵉ en 1855 et une 3ᵉ à l'Exposition universelle de 1867. Il a remporté la grande médaille d'or aux Expositions de Prusse et de Belgique. M. Achenbach est aussi renommé comme peintre d'architecture. On vante enfin, dans ses caricatures, la malice, le mouvement et la fantaisie. Il a été élu membre des Académies royales de Berlin, d'Amsterdam, de Philadelphie, d'Anvers, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

ACHENBACH (Oswald), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 2 février 1827, imita d'abord son frère, copia, comme lui, la nature dans toute sa vérité, mais revint bientôt à la manière classique et au paysage animé. Il a surtout représenté les sites d'Italie. Nommé, en mars 1863, professeur de paysage à l'Académie de Dusseldorf, il a exercé ces fonctions jusqu'en 1872. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *Soirée d'automne, Pèlerins se rendant à Rome,* qui lui ont valu une mention, et à celle de 1867 : *Rocca di Papa,* dans la montagne d'Albano près de Rome; au Salon de 1859, *le Môle de Naples*; à celui de 1861, *Convoi funèbre de Palestrina,* qui obtint une médaille de 2ᵉ classe; à celui de 1863, *Ruines du palais de la reine Jeanne à Naples, Bords de la mer à Naples, le Môle de Naples, Messe dans la campagne romaine, Monument de Cœcilia Metella à Rome* (1864); *une Fête à Genazano,* admise au musée du Luxembourg, *Cascade à Tivoli* (1865); *Villa Torlonia,* près Frascati (1866); *une Rue de Torre del Greco,* au pied du Vésuve, *Campagne de Rome* (1868). M. Oswald Achenbach a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

ACHENBACH (Henri), jurisconsulte et homme politique prussien, né à Saarbruck, le 23 novembre 1829, fils d'un administrateur des mines, étudia le droit à Berlin et à Bonn, remplit, à partir de 1851, diverses fonctions judiciaires et administratives à Siegen, à Arnsberg et à Bonn, puis se fit agréger à l'Université de cette dernière ville, y enseigna le droit allemand, comme privat-docent, et y obtint, en 1860, une chaire de professeur. Membre en même temps du conseil supérieur des mines, il publia à cette époque un certain nombre d'écrits sur l'administration minière et sur différents sujets de droit. Il fonda et dirigea pendant quatorze ans le *Journal du droit minier* (Zeitschrift für Bergrecht; Bonn, 1860, 1874, t. I, XV). En 1866, il entra, comme conseiller des mines, au ministère du commerce à Berlin, et fut attaché, en 1870, à la chancellerie fédérale. Comme délégué de cette dernière, il intervint, l'année suivante, dans les débats du Reichstag sur diverses lois, et bientôt il fut appelé par M. Falk, ministre des affaires ecclésiastiques, de l'instruction publique et de la médecine, aux fonctions de sous-secrétaire d'État (avril 1872). En cette qualité, il fut mêlé aux grandes discussions des rapports entre l'Église et l'État qui agitèrent la session du Landtag de 1872-1873. Après avoir pris une part non moins active aux travaux parlementaires relatifs aux chemins de fer, il reçut, le 13 mai 1873, le portefeuille du commerce, de l'industrie et des travaux publics. Il y joignit par intérim, pendant toute l'année suivante, celui de l'agriculture. Il obtint de la Chambre des députés d'importants crédits pour l'achèvement du réseau allemand.

Membre de cette assemblée depuis 1866, il appartenait au parti conservateur indépendant, et comme administrateur, il s'est montré l'adversaire des restrictions bureaucratiques propres à entraver l'activité du pays.

M. Achenbach n'a cessé de publier des ouvrages de jurisprudence spéciale, parmi lesquels nous citerons : *Le Droit minier français et son développement sous l'influence du Droit minier prussien* (das franz. Bergrecht und die Fortbilding desselben durch, etc., Bonn, 1869), et *le Droit minier allemand dans ses rapports avec le Droit minier prussien* (das Gemeine deutche Bergrecht in Verbindimg, etc., Bonn, 1871, t. I).

ACHTERFELD (Jean-Henri), théologien catholique allemand, né à Wessel (Prusse), le 17 juin 1788, reçut les ordres en 1813 et devint, l'année suivante, vicaire dans sa ville natale. En 1817, sur la proposition du prince Joseph de Hohenzollern, évêque d'Ermeland, il fut chargé de la chaire de théologie au séminaire de Braunsberg. Il y professa pendant six ans et publia, pendant cet intervalle, son *Manuel de la foi et de la morale chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Glaubens- und Sittenlehre, Braunsberg, 1819), abrégé sous le titre de *Catéchisme*. En 1823, chargé de la réorganisation du grand séminaire de Braunsberg, M. Achterfeld dirigea pendant un an la nouvelle institution, fut appelé, en 1826, par le comte Spiegel, archevêque de Cologne, à la chaire de théologie catholique de Bonn, et réunit à cette place, dès l'année suivante, celle d'inspecteur du *Convictorium theologicum*, qu'il garda pendant seize ans. Il rencontra à Bonn son ancien professeur Hermes et le professeur Clément de Droste-Hülshoff, avec lesquels il se lia intimement. Après la mort du premier (1831), il publia la *Dogmatique chrétienne catholique* (Christ-catholische dogmatik), ouvrage plutôt philosophique que catholique. Désapprouvé par ses supérieurs ecclésiastiques, M. Achterfeld fut suspendu de ses fonctions de professeur et renvoyé de l'Université de Bonn. Depuis cette époque, il rédigea, avec M. Johann-Wilhelm-Joseph Braun, le *Journal de philosophie et de théologie catholique*, à la rédaction duquel il avait déjà pris part en 1832. — Il est mort à Bonn, le 11 mai 1877.

ACHTERMANN (Guillaume), sculpteur allemand, né près de Münster, le 15 août 1799, s'exerça longtemps seul à la sculpture et avait plus de trente ans quand il put suivre à Berlin l'atelier de Rauch. Il reçut les conseils et les encouragements de Schadow et fit plus tard le voyage de Rome. On cite de lui un certain nombre de bas-reliefs, de statues et de groupes religieux, dans le style du moyen âge, notamment une *Descente de croix*, qui se trouve dans la cathédrale de Münster, avec plusieurs autres de ses œuvres.

ACLAND (Henry-Wentworth), médecin anglais, est né en 1815. Il fut nommé répétiteur d'anatomie en 1845, et reçut le grade de docteur en 1848, à l'Université d'Oxford. Il prit une part active à la formation de la collection physiologique de Christ Church, réunie ensuite au Muséum de l'Université d'Oxford, dont il fut aussi un des organisateurs. Nommé professeur royal en 1858, il fit partie de plusieurs commissions d'hygiène, représenta l'Université d'Oxford dans le conseil médical, fut membre ou président de plusieurs sociétés, notamment de la section physiologique de l'Association britannique. Il a été attaché, comme médecin, au prince de Galles pendant son voyage en Amérique, en 1860. Le docteur Acland a publié plusieurs ouvrages de médecine, d'hygiène, entre autres un *Mémoir du choléra à Oxford* en 1854.

ACLOCQUE (Paul-Léon), homn industriel français, ancien représen didier (Somme), le 19 janvier 183 directeur des contributions indirect des écoles militaires de Saint-Cyr tion; mais en 1857 il quitta l'état-démissionnaire, pour entrer dans devint un des fondateurs des établi tallurgiques de l'Ariége. Au momen guerre avec l'Allemagne, il était lieut d'état-major de la garde nationale Chargé d'organiser un des bataillon de l'Ariége, il fut nommé ensuit 69e régiment de mobiles et fit avec campagne de la Loire. Il fut décoré d'honneur pour sa conduite à la bata miers (9 novembre 1870). Il passa en mée des Vosges. Aux élections génér vrier 1871, il fut élu, le dernier sur sentant de l'Ariége à l'Assemblée n siégea au centre droit. Il prit une p plusieurs discussions, et se fit remarq vote de la constitution, par une moti à faire proroger l'Assemblée nationa 1880. Réélu aux élections de 1876, dép rondissement de Foix, par 9387 voix, c didat du comité national-conservateur voix à peine de majorité sur le candid cain, il prit rang dans le groupe dit co nel. Après la dissolution de la Chambre de juin 1877, il se présenta de nouvea candidat officiel du maréchal de Mac-M malgré l'appui de l'administration, il éc élections du 14 octobre.

M. Aclocque a cultivé également l' science. Il suivit l'atelier de peinture de et il a exposé à quelques salons, depuis 186 ment à celui de 1876, *le Fumoir de l'A nationale au palais de Versailles*. Occup vaux géologiques, il a publié, en 1869, sur l'origine et la composition du globe Il a été promu officier de la Légion d' le 10 février 1878.

ACLOCQUE (Charles-Paul-Jacques), litt français, frère du précédent, est né à Mon (Somme), le 25 mai 1832. Après avoir coll plusieurs journaux parisiens, comme rédac sport, sous le pseudonyme de *comte d'Am* il s'est également fait connaître comme r cier. Nous citerons principalement *les Lé bretonnes* (1862, in-18); *Récits bretons* (in-18); *les Parias de l'amour* (1864, in-18 *Amours de contrebande* (1866, in-18); *l'Amo partie double* (1868, in-18); et dans le pr genre où M. Ch. Aclocque s'est exercé : *les seurs excentriques* (1874, in-18); *Comment l'e vient aux bêtes* (1876, in-18); *Ce que l'on vo chassant* (même année, in-18), etc.

ACOLLAS (Émile), jurisconsulte et publi français, né à La Châtre, le 25 juin 1826, fit classes au collège de Bourges et ses études droit à Paris, sous la direction du professeur dot. Il embrassa la carrière de l'enseignement droit et donna des leçons, comme répétiteur bre, depuis 1850. Le nom de M. Acollas a mêlé, avec un assez grand retentissement, en 18 aux débats du congrès de Genève, qui avait po objet de préparer la formation d'une fédérati démocratique européenne, et où les idées les p avancées se produisirent. La part active qu'il av prise à cette réunion lui valut, devant les tribuna

[illegible] de décembre de la même année, [illegible] à une année d'emprisonnement [illegible] 1871), un décret de la Commune [illegible] de Paris le nomma, pendant son [illegible] de la Faculté de droit. Aux élections [illegible] du 20 février 1876, M. Acollas [illegible] comme candidat démocratique radical [illegible] VI[e] arrondissement de Paris; sa [illegible] appuyée par une lettre, rendue publique [illegible], ne réunit que 1912 voix [illegible] contre 6878 données au [illegible].

[illegible] est auteur de plusieurs publications [illegible] et de politique, dont les principales [illegible] « Droit et Liberté » : *l'En*[illegible], *recherche de la paternité* [illegible] *Réponse à M. Thiers*, la question [illegible] religieuse au Corps législatif [illegible]; *Nécessité de refondre l'ensemble* [illegible], et notamment le code Napoléon, [illegible] de l'idée démocratique (1866, in-8, [illegible]. Son ouvrage principal est un *Cours* [illegible] devant comprendre sept parties [illegible], sous les titres de *Manuels* : [illegible] civil, qui justifie hardiment [illegible] « commentaire philosophique et [illegible] Napoléon », a été le premier [illegible] 3 vol. in-8). L'auteur a donné [illegible] dans le même esprit : *les Droits du* [illegible] de droit politique (1873, 2 vol. [illegible] politique, *philosophie du droit* [illegible], et fondé une revue mensuelle inter[illegible] ce même titre, *la Science politique* [illegible].

[illegible]), colonel de génie au service [illegible] Nouvelle-Grenade, un des savants les [illegible] de l'Amérique du Sud, servit d'a[illegible] armée colombienne. En 1831, la république [illegible] étant dissoute et partagée [illegible], il resta dans la Nouvelle-Grenade. [illegible], avec le botaniste Cespedes, une [illegible] depuis la vallée del So[illegible] celle de la Magdalena. Sept ans [illegible], avec un corps de troupes, [illegible] Anserma, à travers des tribus indi[illegible] les mœurs et l'histoire. Il fit, [illegible] voyage d'Europe, visita l'Espagne et [illegible], où il a demeuré plusieurs années. [illegible] excellente carte du territoire de la [illegible], il fit paraître à Paris un ouvrage [illegible] américaine : *Compendio his*[illegible] *descubrimento y colonizacion de la* [illegible] *en el siglo decimo sexto* (1848). [illegible], il publia une nouvelle édition, [illegible] augmentée, d'un livre important, de[illegible] introuvable : *Semenario de la* [illegible]. *Miscelanea de ciencias, litera*[illegible], *publicada por una socie*[illegible] *granadinos, bajo la direccion de* [illegible] *de Caldas* (Paris, 1849, grand in-8, [illegible] et carte). Le colonel Acosta résida [illegible] Santa-Fé di Bogota, continuant dans sa [illegible] recherches savantes. La Société de géo[illegible] reçu de lui des documents très pré[illegible] dans son *Bulletin*.

[illegible] John-Emerich-Edward DALBERG-ACTON, [illegible], pair d'Angleterre et écrivain religieux, [illegible] en 1834. Sorti du collège catholique [illegible] Sainte-Marie d'Oscott, il fut envoyé à [illegible] les doctrines de Doellinger exercèrent [illegible] grande influence. En 1856, il accom[illegible] comte Granville, son beau-père, aux fêtes [illegible] couronnement de l'empereur Alexandre II à [illegible] après avoir représenté à la Chambre des [illegible] la ville irlandaise de Carlow (1859-1865), il s'offrit aux électeurs de Bridgnorth comme candidat de « l'esprit de l'Église catholique »; il fut élu, mais invalidé. Quatre ans plus tard, M. Gladstone le fit créer pair du Royaume-Uni avec le titre de baron Acton d'Aldenham.

Le baron Acton s'est distingué parmi les catholiques anglais, par son opposition à l'agitation ultramontaine. Il fonda à cet effet, en 1862, la *Home and Foreing Review*, qui, désavouée par le clergé, ne vécut que deux ans, puis le journal hebdomadaire *la Chronique* et la revue trimestrielle *North British Review*, qui eurent le même sort. En décembre 1870, il se rendit à Rome, à l'occasion du Concile œcuménique, et soutint jusqu'au dernier moment avec beaucoup de vivacité l'opposition de Doellinger et de son école contre la doctrine de l'infaillibilité. Il eut alors pour organe l'*Allgemeine Zeitung*. Il publia en outre une *Lettre à un évêque allemand présent au concile du Vatican* qui fit sensation et fut traduite en diverses langues. Son zèle pour la cause de Doellinger et du parti Vieux-Catholique lui fit conférer le grade de docteur honoraire par la Faculté philosophique de Munich (août 1872). Il prit une part active, dans le même sens, à la controverse qui s'éleva, en 1874, au sujet du pamphlet de M. Gladstone sur les décrets du Vatican. Lord Acton a encore publié une brochure sur la *Guerre de* 1870 (Londres, 1871).

ADALBERT (Henri-Guillaume), prince de Prusse, cousin germain du roi régnant Frédéric-Guillaume IV, est né à Berlin, le 29 octobre 1811. Fils de Frédéric-*Guillaume*-Charles et d'Amélie-*Marie-Anne* de Hesse-Hombourg, il perdit sa mère le 14 avril 1846, et son père le 28 septembre 1851. Il entra fort jeune dans l'armée prussienne et fut attaché au corps de l'artillerie. Entraîné par le goût des voyages, il visita en 1826 la Hollande; en 1832, l'Angleterre et l'Écosse; en 1834, Saint-Pétersbourg et Moscou; en 1837, la Russie méridionale, la Turquie, la Grèce et les îles Ioniennes. Sur une frégate que le roi de Sardaigne mit à son service, en 1842, il partit de Gênes, visita Gibraltar, Tanger, Madère, Ténériffe, traversa l'Océan et explora les côtes du Brésil. A son retour de Rio-Janeiro, il fit paraître le récit de son voyage (*Aus meinem Reisetagebuche*, 1842-1843), ouvrage dont il n'existe dans le commerce qu'une traduction en anglais. En 1848, il fut chargé d'organiser la marine nationale allemande et reçut le titre d'amiral. Il publia alors un écrit de circonstance (*Denkschrift über die Bildung einer deutschen flotte*, Potsdam, 1848). La flotte allemande n'existant plus, le prince Adalbert n'eut à commander que la marine de la Prusse. En 1856, il fit un nouveau voyage dans la Méditerranée et sur la côte du Maroc; il eut à soutenir contre les pirates du Riff un combat dans lequel il fut blessé, et à la suite duquel une guerre sembla imminente avec le Maroc. Conservant toujours le titre de commandant en chef de la marine prussienne, il avait avec le ministre de la marine les rapports déterminés par ce rang. C'est lui qui inspecta les premières chaloupes canonnières que la Prusse fit construire en 1861. Lorsque la guerre éclata entre les troupes austro-prussiennes et le Danemark, les dépêches lui donnèrent la qualité d'amiral. De plus il a les titres de chef du 1[er] régiment d'infanterie de Thuringe, n° 31, 1[er] commandant du 3[e] bataillon du 2[e] régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, et à la suite de la brigade d'artillerie de la garde, et chef de la 2[e] brigade d'artillerie russe à cheval. Il est mort à Carlsba dle 6 juin 1873.

En 1851, le prince Adalbert avait épousé morganatiquement Mlle Thérèse Elssler, qui

fut anoblie par Frédéric-Guillaume IV, sous le nom de Mme de Barnim. Il en a eu un fils, le baron Adalbert DE BARNIM, né en 1841, mort en 1860. Destiné à la carrière militaire, mais d'une santé trop faible pour la suivre, il entreprit, avec le docteur Hartmann, un voyage en Égypte et en Nubie, où il succomba à une fièvre de climat.

ADAM (Gabriel-Ambroise), sénateur français, né à Rozoy-en-Brie (Seine-et-Marne), le 28 janvier 1800, étudia le droit et fut, de 1828 à 1845, avoué au tribunal de première instance de la Seine. Ancien maire de Clichy-la-Garenne, plus tard membre du Conseil général de Seine-et-Marne, pour le canton de Rozoy, il se présenta aux élections sénatoriales de janvier 1876, en accentuant vivement, dans sa profession de foi, les principes républicains. Porté de concert avec M. le comte Foucher de Careil, il fut élu, le second sur deux, par 321 voix sur 611 électeurs. Au Sénat, il vote avec la gauche républicaine.

ADAM (Lucien), magistrat et philologue français, né à Nancy en 1833, ancien substitut du procureur impérial, puis du procureur général de cette ville, reçu membre de l'académie de Stanislas, en 1873, est auteur des travaux philologiques suivants: *Grammaire de la langue mandchoue* (1873, in-8); *Grammaire de la langue tongouse* (1874, in-8); *de l'Harmonie des voyelles dans les langues ouralo-altaïques* (1874, in-8); *Esquisse d'une grammaire comparée du Cree et du Chippé-Way* (1875, in-8. Nouv. édit., 1876). Il a publié en outre des écrits d'actualités tels que : *la Question américaine, abolition de l'esclavage* (Nancy, 1861, in-8); *Réforme et liberté de l'enseignement supérieur* (1870, in-8).

ADAM (Antoine-Edmond), homme politique français, né au Bec-Hellouin (Eure), le 19 novembre 1816, d'une famille de cultivateurs, fit ses études au collège de Rouen, son droit à Paris, et débuta dans le journalisme à Angers, en 1840. En 1846, il fut appelé au *National*, à la rédaction duquel il prit part jusqu'en 1848. Peu de jours après la révolution, il fut nommé adjoint de M. Armand Marrast, à la mairie de Paris, puis secrétaire général de la Préfecture de la Seine, et enfin élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée, et devint, au commencement de 1853, secrétaire général du Comptoir d'escompte, à la fondation duquel, aidé de M. Pinard, il avait beaucoup contribué. Il occupa ce poste jusqu'en 1866.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Edmond Adam fut nommé préfet de police, par décret du gouvernement de la Défense du 11 octobre 1870, en remplacement de M. de Kératry, démissionnaire. Il donna à son tour sa démission, à la suite de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre. Nommé représentant à l'Assemblée nationale, aux élections du 8 février 1871, dans le departement de la Seine, le quarantième sur quarante-trois, par 73 245 suffrages sur 328 970 votants, il prit place à gauche, et devint vice-président de la réunion de l'*Union républicaine*. A la fin de 1875, il fut élu sénateur inamovible par 315 voix sur 653 votants. Au Sénat, il vota avec la minorité républicaine. — M. Edmond Adam est mort à Paris le 14 juin 1877. Il avait épousé Mlle Juliette Lambert (voy. ce nom).

ADAM-SALOMON (Antony-Samuel), sculpteur français, né à la Ferté-sous-Jouarre, en 1818, d'une famille israélite, fut élevé à Fontainebleau, où il passa quelques années dans le commerce, connut l'Italien Vercelli, et entra comme modeleur, vers 1838, dans la manufacture de M. Jacob-Petit. A cette époque il exécuta son *Béranger*, la plus vraie et la plus populaire des reproductions des traits de ce poéte, et vint ensuite à Paris comme pensionnaire du département, pour étudier la sculpture. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Suisse et en Angleterre.

M. Adam-Salomon, qui a exposé deux fois aux salons, sous le pseudonyme d'*Adama* (1844-1846), a donné entre autres œuvres : *Copernic, Amyot*, médaillons; *Hermann*, le violoniste, *miss Georgine, M. Hector de Laborde, l'amiral de Rigny, M. Louis Ratisbonne, Mme Delphine de Girardin, miss Émilia-Julia*, bustes en marbre (1847-1849), *Léon Faucher*, buste en marbre (1861), *Alexis de Tocqueville* et deux autres bustes en marbre (1863). En dehors des expositions annuelles, il a exécuté un admirable bas-relief de *Charlotte Corday*, qui a occasionné de nombreux procès en contrefaçon; les bustes de *Lamartine* et de *Rossini*, pour les États-Unis, le premier reproduit plusieurs fois; ceux du docteur *Amussat*, pour l'Académie de médecine, de *Léopold Robert*, pour les galeries du Louvre, de *Mme de Girardin*; celui de *Marie-Antoinette*, pour Mme de Rothschild; le monument funéraire du duc de Padoue aux Invalides; *le Génie de la musique* et *l'Étude*, au nouveau Louvre, etc. En mars 1869, après la mort de Lamartine, il a reproduit ses traits moulés en plâtre d'après nature et a fait le buste du poète pour le village de Nully. Dans les derniers temps, M. Adam-Salomon s'est occupé, avec succès, de photographie. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

ADAM-SALOMON (Georgine-Cornélie COUTELLIER, dame), femme du précédent, depuis 1850, a exposé en 1853 plusieurs médaillons. Elle s'est tournée depuis vers les questions de morale et d'éducation, et elle a publié notamment : *de l'Éducation, d'après Pan-Hoei-Pan*, précédé d'une *préface* de M. de Lamartine (1856, in-32).

ADAMS (Charles-Francis), diplomate américain, né à Boston, en 1807, est le petit-fils de John Adams, le second président des États-Unis, et le fils de John Quincy Adams, le sixième président. Il suivit son père en Russie, en Angleterre, étudia le droit et prit à Boston, en 1828, le titre d'avocat (barrister). Peu après son mariage avec la fille de M. Brocks qui lui apporta une fortune énorme, il consacra une partie de ses biens à des travaux littéraires, notamment à la publication des papiers et correspondances laissés par son père et son grand-père. En 1831, il fut élu membre du sénat du Massachusetts. Beau-frère de M. Everett, il fut désigné, en 1848, par le parti abolitionniste, comme candidat à la vice-présidence de la république. Député en 1859, au Congrès de Washington par le Massachusetts, il fut accrédité à Londres comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, par le président Lincoln, le 16 mai 1861. Au milieu des émotions internationales, causées par l'affaire de l'*Alabama*, il s'efforça d'exercer par ses discours et par ses écrits une action conciliatrice (1870-72), et fut nommé arbitre pour les États-Unis dans la conférence arbitrale de l'*Alabama* (ouverte le 15 juin 1872). Il a publié les *Mémoires de John-Quincy Adams*, son père (Mémoires of J.-Q. Ad.; Philadelphie, 1874).

ADAMS (John-Couch), astronome anglais, né le 5 juin 1819, près Launceston (Cornouailles), et fils d'un fermier, fut envoyé au collège Saint-Jean, à Cambridge, où son aptitude particulière pour l'étude des sciences abstraites le fit nommer

[illegible] de mathématiques, place mo- [illegible] jusqu'en ces derniers temps. [illegible] de rechercher la cause des [illegible] donnait lieu la rotation [illegible], sans savoir si on pouvait les attri- [illegible] d'une planète inconnue située [illegible] que M. Le Verrier (voy. ce [illegible] que dans l'été de 1845, et sur [illegible], à s'occuper de la théorie [illegible] à cette longue suite de [illegible] avoir pour résultat de déter- [illegible] l'orbite et la position de la pla- [illegible], invisible à nos télescopes. [illegible] publia immédiatement le fruit [illegible] la confiance d'annoncer so- [illegible] l'Institut, le 1er juin 1846, l'ap- [illegible] de la planète et la région du [illegible] au premier jour de l'année [illegible] tout l'honneur de [illegible].

[illegible] Adams n'en est pas moindre. [illegible] antérieures, sans contredit, [illegible] Le Verrier; le savant Humboldt [illegible] à reconnaître dans le *Cosmos*. [illegible] pour l'honneur de l'astronome [illegible] restées inédites. Il fit part, [illegible] résultats, mais sans rien [illegible], au professeur Challis, et, [illegible], à M. G. B. Airy, [illegible] au mois d'octobre 1845. Ce [illegible] communication des résultats [illegible] de nouveau en septembre 1846, [illegible] le savant français venait de don- [illegible] l'éclat de la publicité. Aussi la [illegible] de Londres pensa faire acte [illegible] son prix annuel entre les [illegible], M. Adams, devenu depuis [illegible] à l'Université de Cam- [illegible] correspondant de l'Institut le [illegible].

[illegible]-Henry-Davenport), homme [illegible] à Londres en 1828, s'est fait [illegible] par sa collaboration aux jour- [illegible] périodiques de la province et [illegible] s'occupant spécialement de pro- [illegible] vulgarisation, déploya une [illegible] extrêmes. Il a traduit ou [illegible] publications scientifiques il- [illegible] Figuier et Arthur Mangin, [illegible] littéraires de Michelet et de [illegible] produit lui-même des recueils [illegible] ou tableaux historiques, des- [illegible] biographies, etc.

[illegible] (Charles-Bowyer), homme d'État [illegible], fut élevé à Oxford et y prit [illegible] depuis 1841 à la Chambre [illegible] district nord du comté de Staf- [illegible] le parti conservateur, et oc- [illegible] les fonctions les plus élevées. [illegible] administration de lord Derby, il [illegible] l'État pour les colonies (1866- [illegible], en 1874, ministre du com- [illegible] nommé en outre lord-lieutenant [illegible] Warwick et de Stafford. Sir Charles [illegible] grande activité pour la ré- [illegible] des colonies, et a publié [illegible] sur l'éducation et le système [illegible]

[illegible] (Gérald-Oscar D'), ancien re- [illegible] peuple français, né à Longwy [illegible] décembre 1811, et fils d'un pri- [illegible] qui avait épousé une [illegible] au collège Louis-le-Grand. [illegible] militaire de Saint-Cyr et de l'École d'État-Major, il fit plusieurs campagnes en Afrique, devint aide de camp du général Baraguey-d'Hilliers, fut blessé grièvement et reçut la décoration de la Légion d'honneur, le 17 août 1841. En 1844, il se retira du service avec le grade de capitaine, et alla s'établir à Nancy, où il fut nommé commandant de la garde nationale et administrateur du bureau de bienfaisance.

Après la révolution de Février, M. d'Adelsward fut nommé, le dixième sur onze, représentant de la Meurthe à la Constituante, par 42 123 voix sur plus de 100 000 votants. Il vota ordinairement avec la fraction de la droite la plus modérée. Après l'élection du 10 décembre, seul des onze représentants de la Meurthe, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, adopta la proposition Rateau, et fut seul réélu à l'Assemblée législative, le second sur neuf. Après le coup d'État du 2 décembre, il se retira de la vie politique. — On peut citer de lui : *la Liberté de conscience en Suède* (1861, in-8), et *Considérations sur la réformation et les lois de 1860 en Suède* (1862, in-8).

ADLERBERG (Wladimir-Fedorowitch, comte), général et homme d'État russe, né à Saint-Pétersbourg en 1793, fit, comme officier de la garde, les campagnes de 1812 à 1814 et devint, en 1817, aide de camp du grand-duc Nicolas, plus tard empereur, qui fit de lui son compagnon inséparable et son ami. Il le suivit comme major général dans l'expédition de Turquie en 1828; il fut nommé lieutenant général en 1833, général d'infanterie en 1843. Deux ans auparavant, il avait été appelé aux fonctions de directeur général des postes, et il introduisit dans ce service plusieurs importantes réformes, notamment l'uniformité de taxe pour toutes les lettres circulant dans l'empire. En 1847, il reçut le titre de comte. Devenu en 1852 ministre de la maison de l'empereur et chancelier des ordres russes, il ne quitta la direction des postes qu'en 1856. L'empereur Nicolas le recommanda en mourant à son fils Alexandre II, qui fit aussi de lui son plus intime conseiller. Le comte Adlerberg a pris sa retraite à cause de son âge, en 1872. — Ses fonctions de ministre de la maison de l'empereur et de chancelier passèrent à son fils aîné Alexandre ADLERBERG II, qui eut bientôt au même degré que son père l'amitié et la confiance du maître, et qui fut chargé du soin de toutes ses affaires personnelles. Il a les grades de général d'infanterie et d'aide de camp général de l'empereur. — Un autre fils, Nicolas ADLERBERG, également général d'infanterie et aide de camp général de l'empereur, a été attaché militaire à Berlin et est devenu, en 1866, gouverneur général de Finlande.

ADNET (Jean-Joseph-Marie-Eugène), homme politique français, sénateur, né à Donzac (Landes), le 4 décembre 1823, fit son droit à Paris, et entra dans la magistrature. Procureur impérial à Tarbes, lors des évènements de septembre 1870, il fut remplacé par le gouvernement de la Défense nationale. Il se rallia immédiatement à l'opinion républicaine, dans ses professions de foi, comme candidat aux élections pour l'Assemblée, qui furent retardées jusqu'au 8 février 1871. A cette époque, il fut élu député des Hautes-Pyrénées, le deuxième sur cinq, par 31 530 voix. Il siégea au centre droit et combattit particulièrement la proposition Rivet destinée à lier les pouvoirs de M. Thiers à ceux de l'Assemblée elle-même. Après le vote de la Constitution républicaine, M. Adnet fut porté comme candidat de l'Union conservatrice aux élections sénatoriales dans les Hautes-Pyrénées et fut élu, le second sur deux, par 312 voix sur 539 électeurs. Il prit rang parmi les conservateurs les plus résolus du

la majorité du nouveau sénat et vota, en juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés.

ADOLPHE, duc de Nassau. Voy. Nassau.

ADVIELLE (Victor), littérateur français, est né à Arras, en 1823. Il entra dans l'administration, devint sous-chef de division à la préfecture de l'Aveyron, puis vint habiter Paris. Il est auteur de notices biographiques ou historiques sur des personnages et évènements appartenant à l'histoire du Dauphiné, de l'Artois et du Rouergue et tirées à un petit nombre d'exemplaires. Nous citerons *l'Abbé J.-H.-R. Prompsault* (Pont-Saint-Esprit, 1864, in-8, avec portrait); *Livret de poche du voyageur français à l'Exposition universelle de Londres en* 1862, etc. (1862, in-16); *les Artistes dauphinois au Salon de* 1863 (1863, in-8); *Causeries dauphinoises* (Grenoble, 1864, in-8); *les Ecossais en Rouergue* (1865, in-4); *le Rouergue dans ses rapports avec le Nord de la France* (Arras, 1866, in-8);.... *avec le Dauphiné et la Savoie* (Vienne, 1868, in-18); *les Beaux-Arts en Rouergue* (1868, in-4); *Notice sur l'hospice d'Aubrac en Rouergue* (Bruges, 1874, in-8), complétée par de *Nouvelles conjectures* (Ibid., 1875, in-8), etc. On lui doit aussi plusieurs publications sur le droit administratif et un petit volume de *Lettres et Poésies inédites* de Voltaire (1872, in-18).

ADYE (sir John-Miller), général anglais, né à Sevenoaks (Kent) en 1819, fut élève de Woolwich, entra dans l'artillerie en 1836, passa par les divers grades, fit les campagnes de Crimée et de l'Inde, et obtint le rang de brigadier général en 1876. Chevalier commandeur du Bain, en 1873, il a été fait commandeur de la Légion d'honneur à la même époque.

On cite du général Adye : *la Défense de Cawnpore par le major général sir Windham en novembre* 1857 (The Defence of C.; Londres, 1858, in-8); *Relation de la guerre de Crimée* (a Review of the Crimean War, etc.; Ibid., 1860, in-8); *Sitana: campagne dans les montagnes des frontières de l'Afghanistan* (ibid., 1867, in-8).

AFINGER (Bernard), sculpteur allemand, né à Nuremberg, le 6 mai 1813, et fils d'un tisserand, apprit l'état de ferblantier, mais manifesta beaucoup de goût et d'ardeur pour les arts du dessin, et après divers voyages, y consacra tous les loisirs que lui laissaient ses travaux dans un établissement métallurgique de sa ville natale. Il put suivre les cours de l'École des arts, et dès 1820, il attira l'attention sur lui par une remarquable copie de l'ancienne *Madone en prière*, de Nuremberg. Il fut mis alors en relations avec Rauch et alla étudier l'antique à Berlin. D'abord voué à la statuaire religieuse, il exécuta pour des églises divers monuments, un *Christ* en relief, une *Vierge et son Fils*, et d'autres œuvres qui appartenaient aux traditions de l'art du moyen âge. Sa statue de *Mademoiselle Rachel*, en 1850, inaugura une série de travaux où il a particulièrement réussi. On cite de lui beaucoup de statues, de bustes, de portraits-médaillons, notamment de savants et d'auteurs célèbres, tels que ceux de *Humboldt*, *Rauch*, *Cornelius*, *Kaulbach*, *Ritschl*, *Dahlmann*, *Kugler*, etc., et de princes et princesses de divers États allemands. Une de ses œuvres capitales est le monument exécuté pour l'Université de Greifswald, à l'occasion de son quatrième anniversaire séculaire, et offrant les figures de Bugenhagen, Mevius, Berndt et Arndt : la statue de ce dernier est une des plus populaires de M. Afinger, qui est encore revenu, à plusieurs reprises, aux œuvres de sculpture religieuse. On cite encore de lui une *Pénélope*, statue, un *Mo-ment funèbre* dans la chapelle des Invalide Berlin, qui a paru à l'Exposition universelle Vienne, etc. Cet artiste, qui jouit d'une gr notoriété en Allemagne, n'a rien envoyé expositions de notre pays. En 1873, à la suite voyage en Italie, il fut nommé membre de l'A démie des Beaux-Arts de Berlin.

AFZELIUS (Arvid-Auguste), littérateur sué né le 6 mai 1785, d'une famille qui compte un nombre d'écrivains et de savants, embrass carrière ecclésiastique, fut nommé pasteur à kœping, en 1821, et dans cette position s'oc spécialement de la littérature nationale et de histoire. — Il est mort à Enköping le 25 sep bre 1871.

On lui doit trois ouvrages importants : *Sv Folkvisor*, recueil des chansons populaires Suède, publié de concert avec Geijer (3 vol. les vieilles mélodies du pays, notées en re du texte); une traduction des légendes myt giques scandinaves *Saemundar*, *Edda* et *wara-Saga*; une histoire de la Suède, b sur les traditions populaires : *Svenska Fo Sagohaefder* (1839-1870, liv. I-II), puis un dr *Den sista Folkungen*, plein d'une poésie rê très goûtée des peuples du Nord.

AGAR (Florence-Léonide Charvin, dite), a française, née à Valence (Drôme), le 18 sep bre 1836, vint à Paris, vers 1858, pour do des leçons de piano, et débuta comme chan dans des cafés-concerts. Sa voix et sa bea firent remarquer par Ricourt qui lui con d'étudier les rôles tragiques. Après s'êtr applaudir sur la petite scène de l'Ecole ly de la Tour-d'Auvergne, dans *Phèdre*, *Agn Méranie*, *Médée*, elle reprit avec éclat le pr de ces rôles à l'Odéon. Elle tint avec succ ce théâtre les emplois tragiques dans l'a répertoire. Elle se fit aussi applaudir dans sieurs créations du drame moderne, parti rement dans celle de la reine mère de *la Co ration d'Amboise* (octobre 1866). Un autre d de Louis Bouilhet, *Faustine*, joué à la Saint-Martin, dut en partie l'accueil que l le public lettré au talent de Mlle Agar, ch du principal personnage. Sa rentrée à l'O en 1869 lui valut deux brillants succès : la tion du rôle de Sylvia dans *le Passant* de Coppée (janvier), et la reprise de celui d crèce dans la tragédie de Ponsard (avril).

Engagée peu après à la Comédie-Fran elle se vit sollicitée de réciter *la Marseilla* la suite d'une représentation du *Lion amo* (juillet 1870) et la chanta en *ut*, ainsi que R l'avait fait en 1848. Ce fut sur l'invitation ex de M. Édouard Thierry, administrateur de l médie-Française, qu'elle dit des vers da concert organisé, en mai 1871, aux Tuilerie profit des blessés de la garde nationale féd Dénoncée, pour ce fait, à plusieurs reprise la presse conservatrice, Mlle Agar donna s au Théâtre-Français un certain nombre de r sentations brillantes du répertoire classique obtint un congé et parcourut la province d 1872 à 1876, elle interpréta spécialement la gédie. Elle est rentrée à la Comédie-Françai créant avec succès le personnage de Mme nard dans *les Fourchambault* de M. Emile gier (avril 1878).

AGARDH (Jacob-Georges), botaniste suédo à Lund, le 8 décembre 1813, fils du célèbr turaliste Ch.-Ad. Agardh (mort en 1858), d professeur de botanique dans sa ville natale.

[illegible] de la botanique générale, il a [illegible] de son père sur les algues et [illegible] collection de ces plantes [illegible] par ce dernier. On cite de lui : *Algæ [illegible] et Adriatici* (Paris, 1842, in-18; [illegible] *hodierna adversaria* (Ibid. 18[illegible]); *Species, genera et ordines algarum* [illegible], le principal traité sur la [illegible] *systematis plantarum* (Ibid., [illegible]).

[illegible], célèbre naturaliste suisse, [illegible], à Orbe (canton de Vaud), où [illegible] protestant. Il fit ses premières [illegible] de Biel, acheva son éducation [illegible] Lausanne et alla étudier la médecine [illegible] Heidelberg et à Munich. Il se fit [illegible] cette dernière ville, en 1830. [illegible] sciences naturelles, particulièrement par l'anatomie comparée, il se lia, [illegible] Martius et Spix, et quand celui-ci [illegible] M. Agassiz se chargea, à la [illegible], de publier la description des [illegible] poissons que leur ami avait recueillis [illegible] et dont un grand nombre [illegible]. De là son premier ouvrage [illegible] intitulé : *Pisces*, etc., *quos* [illegible] *accedit Spix, descripsit* [illegible] 1829 et suiv., in-fol., 96 [illegible] il expose les idées sur la classification [illegible], qu'il a toujours soutenues.

[illegible] nouvelles d'ichthyologie, [illegible] la publication de son *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale* [illegible] et suiv., avec planches et légendes en français, allemand et anglais [illegible] pour ce grand ouvrage, plein [illegible] intéressants, par M. Ch. Vogt [illegible] le tome II (*Embryologie* [illegible]).

[illegible] en même temps ses *Recherches* [illegible] *fossiles* (Neufchâtel, 1833-[illegible], 400 pl. in-fol.), travail spécial [illegible] il avait puisé les principaux [illegible] collections de Paris, pendant [illegible], de 1831 à 1832, dans [illegible] animaux antédiluviens furent [illegible] et il publia successivement [illegible] *des échinodermes fossiles* [illegible] 1839 et suiv., avec pl.); [illegible] *vivants et fossiles* [illegible]; *Études critiques sur* [illegible] 1840, 4 parties, 115 pl.); [illegible] *de mollusques* (1840); [illegible] *poissons fossiles du vieux grès* [illegible] pl.).

[illegible] grand ouvrage de géologie : [illegible] (Neufchâtel, 1840, avec [illegible] des *Nouvelles études sur* [illegible] atlas. M. Agassiz y explique [illegible] erratiques dans des [illegible] analogie avec leur con[illegible] d'énormes monceaux [illegible] rattachée à l'hypothèse d'un [illegible] du globe qui aurait [illegible] la période actuelle de la [illegible] de cette théorie par l'ex[illegible] de longues années [illegible].

[illegible] ouvrage s'est publié en Allemagne [illegible] de MM. Agassiz, A. Gould et [illegible] : *Zoologie générale* [illegible] et Esquisses générales de [illegible] la structure, le développement [illegible] de tous les types [illegible] (Grundzüge der Zoologie, mit bes. Rücksicht auf den Bau, etc.; Stuttgart, 1854 et suiv.).

Nous devons citer encore de cet illustre savant : la grande publication de *Bibliographie zoologique* (Londres, 1848-1850, 4 vol. in-8, en anglais) avec la relation d'un voyage de Mme Agassiz dans le Brésil, insérée avec illustrations dans le journal de voyages le *Tour du Monde* (1868) ; *De l'Espèce et de la classification en zoologie*, traduit en français par F. Vogeli (1869, in-8).

M. Agassiz eut pour collaborateurs dévoués, dans ses divers travaux, MM. Ch. Vogt et E. Desor, qui se lièrent avec lui, en 1838, à Neufchâtel, où il avait été nommé professeur d'histoire naturelle. En 1846, il quitta la Suisse et l'Europe pour aller prendre possession d'une chaire à New-Cambridge, près Boston. Sa réputation scientifique ne souffrit pas de cet éloignement, comme le prouvent le grand prix que lui décerna l'Académie des sciences de Paris, et l'offre d'une chaire à la Faculté des sciences qui lui fut faite par le ministre au mois d'août 1859. Il revint pour la première fois en Suisse où il présida une assemblée de naturalistes. Dans les grandes controverses récentes, qui ont eu lieu sur l'origine de l'espèce humaine, M. Agassiz se déclara pour la pluralité des races. Il a entrepris encore, dans l'intérêt d'importantes questions scientifiques, des expéditions et voyages auxquels l'État et les particuliers ont donné un large concours (1870-72). En 1873, il fonda, dans l'île de Penikesé (État de New-York), une école d'été pour les études d'histoire naturelle. Cette île même, les bâtiments qu'elle contenait, plus une somme de cinquante mille (50,000) dollars, furent donnés par amour pour la science, à l'illustre savant par un riche marchand de tabacs de New-York, M. John Anderson. M. Agassiz, élu correspondant de l'Institut de France en 1849, a été nommé associé étranger le 26 février 1872. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Cambridge, près de Boston, le 14 décembre 1873. — Son fils, Alexandre AGASSIZ, qui a partagé ses travaux, a gardé la direction de l'école d'été.

AGIDI ou AEGIDI (Louis Charles), administrateur et homme politique allemand, né à Tilsitt, est fils du médecin Charles Julius Agidi, mort en 1814, et qui acquit de la notoriété comme homœopathe. Il étudia le droit et les sciences historiques et économiques à Heidelberg et à Berlin, fut en 1848 secrétaire particulier des ministres prussiens Auerwald et Dœnhoff. Il s'était jeté dès lors dans le journalisme et il rédigea notamment, avec Moritz Veit, la *Gazette constitutionnelle*. En 1853, il se fit agréger à l'Université de Gœttingue, et y enseigna, comme privat-docent, le droit national, le droit ecclésiastique, et le droit des gens. En 1856, les défiances politiques qu'il excita firent interdire son enseignement; mais l'année suivante, il fut appelé à une chaire de droit à Erlangen. Il passa en 1859 au gymnase académique de Hambourg, et en 1868 à l'Université de Bonn. Élu depuis 1867 membre de la Chambre des députés, il prit place dans le parti conservateur indépendant, et reçut de la confiance du prince de Bismarck plusieurs titres et emplois. On cite de M. Agidi, outre un écrit anonyme de circonstance, *la Prusse et la paix de Villafranca* (Preussen und der Friede von V.; Berlin, 1859), un assez grand nombre d'essais de droit public et d'histoire.

AGNEL (Émile), avocat et littérateur français, né à Paris en 1810, inscrit, depuis 1831, au barreau de Paris, a publié : *Codes-Manuels spéciaux à l'usage des propriétaires et des locataires* (1839,

in-18, 5e édition, 1874); *des propriétaires ruraux et des fermiers* (1848); *des artistes* (1850), etc.; une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* (1852-1854); des *Observations sur le langage des environs de Paris* (1855, in-18); *De l'influence du langage populaire sur la forme de certains mots* (1870, in-8), etc.

AGNELLO (Salvatore), compositeur italien, né à Palerme en 1817, fut élève du conservatoire de Naples. Il s'attacha spécialement au genre dramatique et fit jouer sur diverses scènes d'Italie une série d'opéras, peu remarqués : *Due Pedanti* (Naples, 1834); *il Lazzarone di Napoli*. (Ibid., 1838), qui, suivant Fétis, ne manquaient pas de verve; *Una Notte di carnovale* (Palerme, 1838); *Due Gemelli* (Ibid. 1839); *la Sentinella notturna* (Naples 1840), *il Fantasma* (Ibid, 1842); etc. M. Agnello vint résider à Marseille en 1846 et fit jouer au théâtre de cette ville deux grands opéras : *la Jacquerie* (1849) et *Léonore de Medecis* (1845), un opéra comique sur le même libretto que celui des *Deux avares* de Grétry (1860). On cite en outre de lui *l'Apothéose de Napoléon Ier*, cantate (1866), un *Stabat Mater*, etc.

AGNENI (Eugène), peintre italien, né à Sutri, près de Rome, en 1819, et l'un des élèves favoris de Fr. Coghetti, s'était exercé dans tous les genres de peinture, quand la révolution de 1848 le fit soldat. Chef de bataillon dans une légion romaine, il prit part aux agitations de cette époque, dut s'exiler et se retira à Gênes, puis à Paris, où il se fixa en 1853. En 1869, il se rendit à Florence, où il fut employé depuis à la décoration de plusieurs édifices publics et particuliers.

On a de lui : *Minerve conduisant les Vertus sur la terre*, et *Apollon couronnant les œuvres de Métastase*, deux fresques exécutées avant son exil; des marines commandées par le prince Alexandre Torlonia pour le théâtre Apollo, des tableaux pour diverses églises de Rome, de Sutri et de Savone, où son maître Coghetti l'associa à ses grands travaux de l'église de la Mission. Il exposa à Gênes, en 1851 : *une Scène de la vie intime; un Souterrain de l'Inquisition; Abraham conduisant son fils Isaac vers le mont Moria; le Corps de Sapho retiré de la mer*, sujet divisé en deux tableaux. Il peignit, en 1853, chez le marquis F. Piama, une fresque intitulée : *l'Italie triomphante*, et plus de 40 tableaux d'histoire pour le palais Rocca. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Eve effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute*, et six dessins représentant *les Phases de la vie humaine;* et au Salon de 1857 : *Zampieri dit Dominichino, les Ombres des grands hommes florentins, rêve d'un exilé*, etc.

AGOULT (Mme D'). Voy. STERN (Daniel).

AHLBORN (Lea LUNDGREN, dame), artiste suédoise, née à Stockholm, vers 1820, étudia la gravure sous la direction de son père, graveur à la monnaie de Stockholm. Elle n'a guère exécuté que des médailles, fort remarquables, il est vrai, et qui lui ont acquis dans son pays le rang le plus distingué. On a vu d'elle à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, les œuvres suivantes : *Birger Jarl, régent de Suède au XIIIe siècle, Charles XIV, Jean, roi de Suède*, d'après les statues de *Fogelberg*, les médailles de *Triewald*, mécanicien suédois, de *J. Berzelius*, de *Jenny Lind* et deux autres médailles de *Charles XIV*.

Son frère, M. Charles AHLBORN, né à Brunswick, vers 1815, et élève du sculpteur Steinhauser de Brême, a obtenu des médailles de bronze aux expositions suédoises de 1847 et 1
et exposé à Paris, en 1855, un *Bouquet de fl*
en marbre de Carrare.

AHLQUIST (Auguste-Enguelbert), philolo
et écrivain finnois, né à Kuopio, dans le dist
de Savolax, le 7 août 1826, fit à Helsingfors
sérieuses études philosophiques et philologiq
et se voua de bonne heure au dessein de t
les anciennes langues finnoises de leur obscu
et d'en faire non-seulement un objet de curi
savante, mais un instrument de littérature na
nale. S'associant à quelques jeunes gens ani
des mêmes sentiments, il fonda, dès 1847,
journal qu'il appela, du nom finnois de son p
Suometar. Il y collabora lui-même activem
Mais sa réputation comme savant repose
d'importants travaux de linguistique et d'ethno
phie. M. Ahlquist est devenu, en 1862, profes
de langue et de littérature finnoises à l'Unive
d'Helsingfors.

Recherchant les dernières et les moindres
ces d'un peuple presque entièrement détruit
Wots, il recueillit tout ce que les biblioth
pouvaient contenir de souvenirs sur leur com
puis entreprit de parcourir, au prix de gr
fatigues, tout le nord de la Russie et la Si
orientale, se familiarisant avec les langues e
dialectes locaux de ces peuples d'origine ou
altaïque. Ses voyages eurent pour résultat,
une relation descriptive en langue finnoise (
telmia matkoilta Wenäjällä ruosina, 1853-1
Helsingfors, 1860), quelques essais de gramm
locales, notamment une *Grammaire de la la*
wotique (Wotisk grammatik jemte sprakpro
ordföqurteckning). M. Ahlquist a en outre pu
Recherches sur les langues ouralo-altaïques (
kningar på de Ural-Altaiska Ipråkens om
Helsingfors, 1871); *Du Perfectionnement des*
gues finnoises de l'Ouest (De Westfinska språ
Culturord, 1874); un recueil de ses propres
sies finnoises, sous le titre de *Säkeniä*, qui si
Étincelles. Il a de plus traduit en finnois que
ouvrages de Schiller.

AHMED-VEFIK-pacha, homme d'État e
bliciste ottoman, est né à Constantinople,
1818. Son père, l'un des premiers Osmanli
se fût livré à une étude approfondie de notre
gue, et ami personnel de Réchid, accom
celui-ci en 1834 à Paris, en qualité de pr
drogman, et emmena avec lui son fils qu'il
dans l'institution de M. Hortus. Ahmed-
passa trois années dans cette maison, puis
les cours du lycée Saint-Louis. A son ret
Constantinople, il devint membre et plus
chef du bureau de traduction de la Porte.
vrant avec ardeur aux recherches historiq
statistiques, il amassa une quantité de docu
qui lui servirent à la compilation de son *Sal*
ou Annuaire de l'empire ottoman, tradu
M. Bianchi, publication importante corre
dant à l'année 1263 de l'hégire (1847) et qu
continuée, depuis, sans interruption.

A la fin de 1849, Ahmed-Vefik fut n
commissaire de la Porte dans les Princip
en remplacement de Fuad. Les dix-huit
qu'il passa dans ce poste révélèrent en l
négociateur habile et intègre. Peu après s
tour à Constantinople, il fut envoyé comm
bassadeur extraordinaire en Perse (mai 18
contribua beaucoup par la fermeté de son
tude à éloigner le shah d'une alliance a
Russie. Il revint en Turquie vers la fin de
et fut nommé successivement membre du C
d'État, avec le titre de fonctionnaire du pr
rang, membre du haut Conseil de la guerr

[illegible] du Conseil du tanzimat. Ahmed-Vefik- [illegible] pour l'un des hommes les plus [illegible] de la réforme; il a présidé, en [illegible], la commission instituée pour juger [illegible] presque européennes le procès [illegible] (juillet 1856). De mars à [illegible], il fut ministre de la justice. [illegible] Ahmed-Vefik, qui ne portait [illegible] d'effendi, fut accrédité à Paris [illegible] extraordinaire. Au commencement [illegible], il fut rappelé à Constanti- [illegible], déplu au gouvernement [illegible] prononçant énergiquement contre [illegible] de la Syrie. Quelques semaines [illegible] envoyé en France pour représen- [illegible] à la Conférence de Paris relative [illegible], puis il rentra à Constanti- [illegible] il reçut le titre de pacha. [illegible] appelé encore à des postes [illegible].

AHRENS [illegible], jurisconsulte allemand, né [illegible] le Hanovre, en 1808, fit ses [illegible] et à Gœttingue et adopta [illegible] de Krause. Dès 1830, [illegible] sa thèse académique, *De* [illegible], par ses idées sur l'ap- [illegible] représentatif à l'Allemagne. [illegible] politiques de l'année [illegible] de fuir et se réfugia à Paris. [illegible] de notre langue, il [illegible] à plusieurs publications fran- [illegible] à la *Revue encyclopédique;* [illegible], un cours gratuit de philo- [illegible] ses leçons l'année sui- [illegible] titre de *Cours de psychologie* (Pa- [illegible] 1 vol.). Il donna presque en même [illegible] *droit naturel, ou Philosophie* [illegible] 1838, 4e édition, Bruxelles, [illegible] refondue, Vienne, 1870, [illegible] traduit en plusieurs langues et [illegible] dans les écoles de droit de l'A- [illegible] fatigué des promesses sans effet [illegible] France, il accepta, en 1839, [illegible] à Bruxelles, et la garda, [illegible] villes de Leyde et d'Utrecht, [illegible].

[illegible] envoya alors comme député au [illegible], où il fit partie du co- [illegible]. Il se signala par son op- [illegible] qui réclamait l'exclusion de [illegible] avec les autres députés ha- [illegible] Gratz, en 1850. M. Ahrens [illegible] le premier volume de la [illegible] *sur la philosophie et* [illegible] Staatslehre auf phi- [illegible], Vienne). Il a aussi en- [illegible] la publication d'une *Encyclopé-* [illegible] *science politique, fondés sur* [illegible] Encyclopaedia, [illegible]. — M. Ahrens venait de [illegible] *route du nouvel esprit* [illegible] *nécessaire de l'Instruction* [illegible] in der neuen deutschen [illegible], etc.; Prague, 1873), lors- [illegible] le 4 août 1874.

[illegible]-Ludwig-Henri), philologue al- [illegible] (Brunswick) le 6 juin 1809, [illegible] de cette ville et à celle de [illegible] et la philologie, [illegible] d'Alfred Müller s'occupa [illegible] dernière. Il a dirigé suc- [illegible] établissements scolaires du [illegible] 1834, dans la première [illegible], et fut nommé [illegible] du synode hanovrien.

On cite parmi ses travaux : ***De Græcæ linguæ dialectis*** (Gœttingue, 1839-43), et ***Bucolicorum græcorum reliquiæ*** (Leipzig, 1855, 2 vol.), puis un certain nombre d'ouvrages pour les classes : ***les Éléments d'Homère*** (Elementar Buch aus H.; Gœttingue, plusieurs édit.) ; ***Théorie du dialecte homérique et attique.*** Griech Formenlehre des Hom. und attischen Dialekts; (Ibid., 1852, plus. édit.).

AICARD (Jean), littérateur français, né vers 1815, en Provence, vint de bonne heure à Paris et collabora à plusieurs journaux et recueils périodiques ; il fournit un grand nombre d'articles à l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux, à la *Revue indépendante*, à l'*Athenæum*, ainsi qu'au *Million de faits*, à *Patria* (1845), à la *Biographie portative universelle*, à la *Bibliothèque de poche*, à l'*Encyclopediana* et aux *Cent traités*. M. J. Aicard n'a publié en volume qu'un *Cours d'histoire nationale* (1849, in-8), qu'il avait professé la même année à Toulon.

AICARD (Jean), poète et littérateur français, fils du précédent, né à Toulon le 4 février 1848, s'est fait connaître par plusieurs volumes de vers : *les Jeunes croyances* (1867, in-18) ; *les Rébellions et les apaisements* (1871, in-18) ; les *Poèmes de Provence* (1874, in-18; 2e édition augm., même année) et *la Chanson de l'enfant* (1876, in-8) : ces deux derniers couronnés par l'Académie française. Il a donné, à l'Odéon : *Au clair de la lune* (1870) et *Pygmalion* (1872); au Théâtre-Français, *Mascarille* (1873), pièce en un acte et en vers. Il a également publié une étude archéologique qui a fait quelque bruit : la *Vénus de Milo*, recherches sur l'histoire de la découverte d'après des documents inédits (1874, in-18).

AIGUEBELLE (Paul-Alexandre NEVEUE D'), officier de marine française au service de la Chine, est né le 7 janvier 1831. Il entra dans la marine en 1846, fut nommé aspirant en août 1848, enseigne de vaisseau en juin 1853 et promu lieutenant de vaisseau, le 9 août 1858. Il fit partie, de 1862 à 1864, du corps franco-chinois qui opérait dans la province du Tche-Kiang, contre les Taï-Pings. Il en prit le commandement dans des conditions singulièrement difficiles : il succédait à trois officiers qui avaient été tués par leurs troupes mêmes. Il vint à bout, par une énergie extraordinaire, de maîtriser ce corps indiscipliné, et s'empara, en 1864, de la ville de Hang-Tcheou, capitale de la province. Sollicité alors de passer au service du gouvernement chinois, il obtint, à cet effet, de l'administration française, un congé illimité. Élevé au rang de mandarin de première classe, il organisa avec le concours d'un autre officier français, M. Gicquel, l'important arsenal militaire de Fou-Tcheou-Fou. En moins de trois ans cet établissement fut mis en état de produire tous les types de vaisseaux européens et lança son premier navire de guerre le 2 juin 1869. On créa alors pour M. d'Aiguebelle le titre de grand amiral des flottes chinoises. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1865. — Il est mort à Paris le 21 février 1875.

AIMARD (Gustave), ou AYMARD, romancier français, né vers 1818, fut embarqué, jeune encore, pour l'Amérique, en qualité de mousse, et vécut pendant près de dix ans parmi des peuplades et des tribus sauvages. Il parcourut ensuite l'Espagne, la Turquie, le Caucase, souvent mêlé aux guerres ou aux conspirations, et vint en 1848 à Paris, où il fut nommé officier dans la garde mobile. Après une nouvelle série de lointains voyages, M. G. Aimard a entrepris de raconter,

sous forme de romans, ses pérégrinations et ses études, et s'est acquis, dans ce genre, une prompte réputation. Dès le début de la guerre de 1870, M. G. Aimard organisa un corps de francs-tireurs de la presse qui se replia sur Paris, lors du siège, et prit une part brillante à l'affaire du Bourget (30 octobre 1870).

Nous citerons parmi les publications de ce fécond romancier : *les Trappeurs de l'Arkansas* (1858, in-18), l'un des plus populaires des récits de ce genre; *le Grand chef des Aucas* (1858, 2 vol. in-18); *le Chercheur de pistes* (1858, in-18); *le Cœur loyal* (1861, in-18); *les Francs-Tireurs* (1861, in-18); *les Rôdeurs de frontières* (1861, in-18); *la Main-Ferme* (1862, in-18); *Valentin Guillois* (1862, in-18); *les Aventuriers* (1863, in-18); *les Nuits mexicaines* (1863, in-18); *l'Araucan* (1864, in-18); *les Chasseurs d'abeilles* (1864, in-18); *une Vendetta mexicaine* (1866, in-18); *les Vaudoux* (1867, in-12); *le Forestier* (1869, in-12); *les Invisibles de Paris*, avec M. H. Crisafulli (1867-69, 5 vol. in-18); *les Scalpeurs blancs* (1873, 2 vol. in-18); *Cardenio* (1874, in-18); *les Bois-Brûlés* (1875, 3 vol. in-18); *le Chasseur de rats* (1876, 2 vol. in-18), etc. Plusieurs ont paru d'abord en feuilletons dans le *Moniteur*, *la Presse*, *la Liberté*, etc. M. G. Aimard a aussi donné, en 1847, sous un pseudonyme, un volume intitulé : *Un coin du rideau*.

AINSWORTH (William-Harrison), un des plus féconds romanciers de l'Angleterre, est né à Manchester, le 4 février 1805. Fils d'un avoué, il étudia quelque temps le droit, mais un goût décidé l'entraîna vers la carrière des lettres. Il débuta par des esquisses insérées dans l'*European Magazine*, l'*Edinburgh Magazine* et le *London Magazine*, fonda un petit journal, *the Manchester Iris*, et écrivit un volume de *Poésies* (Poems, 1824) sous le pseudonyme de *Cheviot Tichebourne*. Il vint alors à Londres et publia son premier roman de longue haleine, *sir John Chiverton* (1825). Peu de temps après, il épousa la fille d'Ebers, un des principaux libraires de la capitale. En 1829, il édita le *Keepsake*, qui eut un long succès.

M. W. Ainsworth se fit connaître davantage par une œuvre d'imagination, *Rookwood* (1834), écrite dans la manière encore fort goûtée d'Anne Radcliffe. L'histoire plus intéressante que morale de *Jack Sheppard* (1839, 3 vol.), voleur fameux par ses aventures, eut une vogue immense. Depuis, déployant une verve infatigable, il a traité avec un égal succès les genres les plus opposés, loué pour la fécondité de ses plans, la variété de ses caractères, l'éclat de son style, son habileté à peindre les localités et les mœurs.

Nous citerons parmi ses nombreux romans, dont la plupart ont d'abord paru dans la presse périodique: *Crichton* (1837), *Guy Fawkes* (1840), épisode de la conspiration des poudres; *Jacques II* (nouv. édit., 1854), dont la principale figure est bien étudiée; *la Fille de l'avare* (the Miser's daughter, 1843), *la Cathédrale de Saint-Paul* (the Old St-Paul's); *le Château de Windsor* (Windsor Castle, 1843); *Saint James ou la Cour de la reine* (1844; 2e édit., 1853); *la Tour de Londres* (the Tower of London, 1840), un des plus dramatiques; *les Sorcières du Lancashire* (the Lancashire witches, 1848); *la Chambre ardente* (the Star chamber), histoire des procès d'empoisonnement sous Louis XIV; *la Flèche de lard* (the Flitch of bacon, 1854), tableau des mœurs d'autrefois, etc. Un choix de ses premières nouvelles, illustrées par Cruikshank, a paru sous le titre : *Contes d'hiver* (December tales). Plusieurs de ses œuvres, *Abigail*, *Crichton*, *le Gentilhomme des grandes routes*, *J. Sheppard*, *la Tour de Londres*, ont été traduites en français ; elles ont reproduites, en partie, dans la *Bibliothèque meilleurs romans étrangers*.

Fondateur, en 1842, d'un recueil mensuel quel il attacha son nom, *the Ainsworth's Magazine*, il acheta, en 1845, à Colburn, la propri du *New monthly Magazine*, et plus tard c du *Bentley's Miscellany*. Ces revues contenai souvent, toutes trois ensemble, de nouvelles p ductions de sa plume. Dans le dernier de recueils parut, entre autres : *le Constable de Tour* (1860), suivi de *Lord maire de Londres* bleau de la vie anglaise au XVIIIe siècle (1862); *Cardinal Pole* (1863); du *John Law* (1864); *Charles Stuart à Madrid* (1870); d'un *Réc l'année* 1651 (1872), etc., etc. On cite, en ou de M. Ainsworth un poème légendaire : *le C bat des Trente* (1860).

AINSWORTH (William-Francis), médecin voyageur anglais, cousin du précédent, est n Exeter, le 9 novembre 1807. Il étudia la m cine et les sciences naturelles, et, après a été reçu docteur (1827), fit une excursion gé gique à travers l'Auvergne et les Pyrénées. retour à Édimbourg (1828), il prit la rédac du *Journal of natural and geographical sci* et fit des cours publics de géologie. Lors de l vasion du choléra, il fut attaché aux hôpitaux Londres, puis envoyé en Irlande, où il fit recherches géognostiques et donna plusieurs çons à Limerick et à Dublin.

En 1835, M. Ainsworth fut adjoint comme decin à l'expédition qui, sous les ordres du c taine Chesney, cherchait par l'Euphrate une plus directe pour aller aux Indes. Après s' arrêté quelque temps à Bombay, il revint s en 1837, par le Kourdistan, le Taurus et l' Mineure. Ces mêmes pays furent de sa part l jet d'une seconde exploration qui dura plu trois ans (1838-1841); voyageant de compa avec Rassam et Théodore Russell, il fut ch par la Société royale de géographie de recon tre le cours du Halys, et, par la Société de pr gande chrétienne, de visiter les chrétiens Kourdistan. Au printemps de 1840, il parvi pénétrer dans le pays des Nestoriens. M. A worth se retira ensuite dans le voisinage Londres.

On a de lui les ouvrages suivants : *Recher en Assyrie* (Researches in Assyria); *Voy d'exploration dans l'Asie Mineure, la Mésop mie, la Chaldée et l'Arménie* (Travels and searches in Asia Minor, etc.: Londres, 1 2 vol.); *Réclamations des chrétiens d'Orient* Claims of the christian aborigines in the E *Voyages sur les traces de la retraite des Dix-* (Travels in the track of the 10 000 Greeks; 1 2 vol.), et plusieurs mémoires communiqués compagnies savantes. En 1854, il a édité l'A *base* et les *Dits mémorables* de Xénophon, a fait suivre d'un commentaire géograph (in-8).

AIRD (Thomas), poète écossais, est né à B den (comté de Roxburg), le 28 août 1802. Il mina son éducation à l'université d'Édimbou succéda au célèbre bibliophile J. Ballantyne, la direction du *Weekly Journal*. En 1835, il la rédaction en chef du *Dumfries Herald*, or destiné à défendre les principes de la polit conservatrice. On a de lui : *du Caractère gieux* (Religious characteristics, 1827), esq métaphysique; *le Vieux garçon* (the old Ba lor, 1845), recueil de nouvelles, et un vol de vers (*Poetical Works*, 1848), dans leque remarque la légende du *Père du Diable*, o

[illegible] et traité avec une grande puissance [illegible]. En 18[illegible], M. Aird a réuni et édité les [illegible] Moir, qui était comme lui un [illegible] collaborateurs ordinaires du *Blackwood's Magazine* [illegible]. — Il est mort à Édimbourg en [illegible].

AIRY (sir Richard), général anglais, né en 18[illegible], [illegible] et fils d'un lieutenant général, [illegible] au collége royal militaire. Entré, en 18[illegible], [illegible] au 34e régiment d'infanterie, [illegible] aide de camp du lord commissaire [illegible] (1827), puis du gouverneur [illegible] (1830). Lorsqu'il revint [illegible] fut nommé lieutenant-colonel [illegible] attaché à l'état-major des [illegible] (1838), et fit partie de l'expédition [illegible] qualité de quartier-maître général [illegible] difficiles, dont il s'acquitta [illegible] auprès des généraux en [illegible], lui valurent la croix de [illegible] l'ordre du Bain, le rang honorifique [illegible] général, et, en 1860, le titre [illegible] régiment d'infanterie. Lord [illegible] ont cité plusieurs fois [illegible] dans leurs rapports officiels. [illegible] fut nommé gouverneur de Gibraltar [illegible] général en 1871, sir Rich. [illegible] pair du royaume en 1876, avec le [illegible]. Il est commandeur de la [illegible], grand-croix du Bain, etc.

AIRY (sir George-Biddell), astronome anglais, [illegible] juin 1801, à Alnwick (Northumberland), [illegible] à l'université de Cambridge, de[illegible] 1824, et fut, en 1827, élu à la [illegible] fondée par Lucas, et que l'en[illegible] et de Newton a illustrée : [illegible] au nombre des concurrents. [illegible], M. Airy ouvrit un cours public [illegible] expérimentale qu'il reprit, en [illegible] développements. On re[illegible] des ondulations de la lumière. [illegible] premiers mémoires ont été con[illegible] Transactions de la Société de philosophie [illegible], qui l'avait admis, dès [illegible]. Il participa aux travaux [illegible] bureau des longitudes de Londres [illegible] conseil de l'université de Cambridge [illegible] chaire d'astronomie, puis la [illegible] qui venait d'être élevé. [illegible] réunies en corps d'ouvrage [illegible] observations; Cambridge, 1829- [illegible] a servi de modèle à toutes les [illegible] de l'Angleterre.

[illegible] de 1835, la charge d'astronome [illegible] de Greenwich étant devenue [illegible] de John Pond, M. Airy [illegible] le choix spécial de lord Auckland [illegible] dans le conseil d'Amirauté. [illegible] travaux utiles et intéressants, [illegible] d'instruments nouveaux ou [illegible] méthodes de calcul plus ra[illegible], des recherches suivies sur [illegible] la météorologie, la photographie [illegible] qu'en 1854 il a indiqué le [illegible] les déviations de la boussole [illegible] construits en fer, et qu'il a [illegible] d'Harton une série d'expé[illegible] avec le pendule pour arriver [illegible] pesanteur exacte de la terre, ainsi [illegible] du soleil et des principaux [illegible] sphère.

[illegible], on a encore de ce sa[illegible] à vulgariser la science, [illegible] sur la *Gravitation* (1837), [illegible]; sur l'astronomie (1853), sur la trigonométrie (1855), pour la *Metropolitan Cyclopedia*, etc. M. Airy fait partie de la Société royale de Londres, de la Société astronomique, de l'Institut des ingénieurs civils. Depuis plusieurs années correspondant de l'Institut de France, il en a été élu membre associé le 26 février 1872. A diverses reprises, il a reçu de la Société astronomique diverses récompenses, entre autres des médailles d'or pour un travail sur les inégalités de Vénus (1833) et un abrégé des observations planétaires faites de 1750 à 1830 à Greenwich (1846). En 1856, il a été décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus à la science. Fait chevalier du Bain pour ces mêmes services, en 1871, sir G. Airy a été promu l'année suivante commandeur de l'ordre.

AÏVAZOVSKI (Gabriel), érudit arménien, est né à Théodosie (Crimée), le 22 mai 1812, de l'ancienne famille des Aïvaz ou Haïvaz, établie depuis environ deux siècles en Galicie (Pologne). Entré dès l'âge de quatorze ans au couvent de religieux mekhitaristes de Saint-Lazare, près Venise, il eut pour maître le célèbre historien et théologien Aucher, prit les ordres et exerça successivement, dans le monastère de Saint-Lazare, les fonctions de professeur de langues européennes et orientales, de philosophie et de théologie, celles de maître des profès et de secrétaire général de l'ordre. En 1848, il fut nommé préfet des études au collége arménien de Samuel Moorat, à Paris.

Des dissensions religieuses ayant porté le trouble dans la communauté mekhitariste, le P. Gabriel, qui soutenait le principe national contre l'ultramontanisme, se démit de ses fonctions, et entra, en qualité d'aumônier et d'instituteur, chez Artin-Bey, ancien ministre de Méhémet-Ali, demeurant alors à Paris (1854). Bientôt les querelles tournèrent au schisme, et de concert avec ses anciens collègues, le P. Aïvazovski fonda le nouveau collége arménien de Grenelle.

Membre de la Société asiatique, de l'Institut des langues orientales de Moscou, etc., le P. Gabriel Aïvazovski est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Russie* (Venise, 1836, in-12, en arménien), et d'une *Histoire de l'empire ottoman* (Ibid., 2 vol. in-12, aussi en arménien). Il a fondé au couvent arménien de Venise et dirigé pendant six années le *Pazmareb* ou *Polyhistore*, revue arménienne littéraire et scientifique. Il a été l'un des principaux collaborateurs de son ancien maître, le P. Jean-Baptiste Aucher, dans la publication de son *Grand dictionnaire de la langue arménienne* (in-4, 2 vol.), et a annoté les deux premiers volumes de la *Collana degli Storici armeni*, en italien, comprenant Moïse de Khorène et Agathange. On lui doit également un *Atlas arménien*, en dix planches gravées à Paris sur cuivre, aux frais de M. Ohannès Dadian (voy. ce nom), et la publication d'une revue arménienne-française, la *Colombe du Massis* (Paris, 1855).

AÏVAZOVSKI (Jean), peintre russe, frère du précédent, professeur à l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, est né à Théodosie (Caffa), en Crimée, au mois de juillet 1817. Admis à l'âge de seize ans, par ordre spécial du czar Nicolas, comme pensionnaire impérial à l'Académie, il ne tarda pas à être cité comme le premier peintre de marine de la Russie. Il fut nommé, en 1848, membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam. M. Aïvazovski a composé un grand nombre de toiles placées dans tous les musées de Russie; ce sont, pour la plupart, des représentations de batailles navales tirées de l'histoire russe, ou des vues maritimes : il est

devenu, dans le dernier genre, un des principaux représentants de l'art de son pays. M. Aïvazovski est décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie et du Lion Néerlandais.

Il a exposé à Paris : *Vue de Venise*, *Effet de lune*, *les Moines arméniens à Venise* (1848) ; *l'Hiver dans la grande Russie*, *les Champs de blé*, *les Steppes*, *Tempête au pied du mont Athos*, *Soleil couchant*, *Café turc à Rhodes* (1857); *Vue prise sur la côte de Crimée*, à l'Exposition universelle de 1867, etc. Il a reparu à l'Exposition universelle de 1878 avec trois belles toiles : *Tempête au bord de la mer Noire*, *Nuit dans l'Archipel*, *le Brouillard dans le golfe de Naples*. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1843 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1857.

AIZELIN (Eugène-Antoine), statuaire français, né à Paris le 10 juillet 1821, suivit les cours de Ramey et de Dumont à l'école des Beaux-Arts et débuta au salon de 1852 par une *Sapho*, plâtre, qui reparut l'année suivante en bronze. Il n'a cessé dès lors de produire des œuvres empreintes du sentiment de la grâce moderne, et parmi lesquelles nous citerons : *Nyssia au bain* (1859), plâtre dont le marbre a figuré au salon de 1861, puis au palais pompéien de l'avenue Montaigne ; *Psyché*, marbre (1863), au musée du Luxembourg ; *l'Enfant et le sablier*, plâtre (1864); *une Suppliante*, plâtre (1865), réexposée en marbre en 1867 et acquise par l'État; *l'Adolescence*, buste en marbre (1868) ; *la Jeunesse*, plâtre (1869 ; *Orphée descendant aux enfers*, plâtre (1870) ; *une Veuve*, plâtre (1872); *l'Idylle*, marbre (pour la cour du Louvre), *une Merveilleuse de* 1796 (1874); *l'Avril*, plâtre ; *Ophélia*, buste en marbre ; *la Sortie de l'église*, buste en marbre (1875) ; *Amazone vaincue*, marbre (1876); *Pandore* et *la Pastorale*, statue et buste en marbre (1877). M. Aizelin est en outre auteur de deux figures de *la Danse* pour les façades du Cirque (1861) et du théâtre du Châtelet (1863); de *saint Grégoire de Nysse* et de *sainte Cyrille*, statues en pierre (1866) pour l'église de la Trinité; de *sainte Geneviève*, statue en pierre pour Saint-Roch (1872). Il a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1859, une médaille de 2ᵉ classe en 1861, avec rappel en 1863, et la croix de la Légion d'honneur en 1867.

ALARD (Jean-Delphin), violoniste français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 8 mars 1815, reçut de très-bonne heure des leçons de violon d'un vieux musicien distingué du théâtre de Bayonne, M. Armingaud, père du violoniste de ce nom, et à huit ans il fit lui-même sa partie dans l'orchestre. A onze ans, son père le conduisit à Paris pour le faire concourir à une place vacante dans la classe d'Habeneck, au Conservatoire; il fut admis, le 5 février 1827, et y resta jusqu'en 1830, année où il eut le premier prix. En 1838, il fut nommé membre de la Société des concerts; en 1840, violon solo de la chapelle des Tuileries; en 1843, professeur de violon, en remplacement de M. Baillot, au Conservatoire; en 1845, violon solo de la Société des concerts.

Ses œuvres gravées sont : *l'École du violon*, méthode complète, adoptée par le Conservatoire; cinq livres d'*Études*, des *Duos*, *Concertos*, *Symphonies* pour violon, *Quatuors*, *Duos* pour piano et violon, et une vingtaine de *Fantaisies*. On a surtout remarqué la *Symphonie pour deux violons*, jouée en 1855. A part ses *Fantaisies* et quelques morceaux de concert qui sont un sacrifice au goût brillant, les œuvres de M. Alard appartiennent au genre classique par leur sévérité. Son jeu est très-pur et très-expressif. Il s'est appliqué à faire apprécier la musique classique, et a établi avec M. Franchomme, en 1847, des séances musique de chambre, où il ne fit guère ent dre que les œuvres de Haydn, de Mozart et Beethoven, et qui eurent un grand succès. donné ses dernières séances en 1872. Il a pris octobre 1875, sa retraite de professeur au Con vatoire, après y avoir formé, pendant trente-d ans, toute une génération de brillants élè M. Alard a été décoré de la Légion d'honneu 10 décembre 1850.

ALARY (Jules-Abraham-Eugène Alari, d musicien français, d'origine italienne, né 1814, à Mantoue, d'une famille française, dia, de 1827 à 1831, au Conservatoire de M et fut, jusqu'en 1833, flûtiste au théâtre d Scala. Il vint alors se fixer à Paris, où il se à l'enseignement du chant et du piano. Il nommé, en 1852, pianiste accompagnateur d chapelle et de la chambre de l'Empereur, et 1853 directeur du chant au Théâtre-Italien conserva ces deux fonctions jusqu'en 1870.

Connu par de nombreux morceaux de mus publiés en Italie et en France, M. Alary a et fait représenter sur divers théâtres les co sitions dramatiques suivantes : *Rosmonda*, o seria en 2 actes (Florence, 1840); *la Rédemp* mystère en 5 parties (Paris, Italiens, 1850); *le Nozze*, opéra bouffe en 3 actes (Ibid., 18 *Sardanapale*, grand opéra en 5 actes (Th impérial de Saint-Pétersbourg, 1852); *l'Org Barbarie*, opérette en 1 acte (Bouffes-Parisi 1856); *la Beauté du Diable*, opéra comiqu 1 acte (Opéra-Comique, 1861); *la Voix huma* opéra en 2 actes (Opéra, 30 décembre 1861 *Locanda gratis*, opéra bouffe en un acte (P Italiens, 10 février 1867), etc.

ALAUX (Jules-Émile), professeur et littér français, né à Lavaur (Tarn), en 1828, se sacra de bonne heure à l'enseignement, recevoir docteur ès lettres, puis agrégé de p sophie. Après avoir professé dans plusieurs léges de province et dans l'établissement Sainte-Barbe, à Paris, il a été appelé à la ch de philosophie du lycée de Nice.

M. Alaux est auteur de divers ouvrages p sophiques ou littéraires : *Essai sur l'art matique* (Toulouse, 1855, in-8); *la Religion dix-neuvième siècle* (1857, in-8); *Visions d'a* (1858, in-16), volume de poésies sur lequel le de l'auteur imprimé par erreur est ainsi : *All la Raison*, essai sur l'avenir de la philosophie (1 in-12) ; *Laure*, étude (1861, in-12); *Pape et* (1861, in-8); *la Philosophie de M. Cousin* (1 in-12); *les Tendresses humaines*, poésies (1 in-12) ; *la Religion progressive* (1869, in- *l'Analyse métaphysique*, méthode pour consti la philosophie première (Neufchâtel, 1872, in *Études esthétiques* (1873, in-18), etc.

ALAUZET (François-Isidore), publiciste f çais, est né à Alexandrie (Piémont), le 10 avril 1 de parents français. Entré comme employé ministère de la justice en 1831, après avoir ses études de droit, il y devint chef de bur et fut plus tard nommé juge au tribunal de la Seine. Il a pris sa retraite, avec le titr juge honoraire, en 1876. Il a été décoré de la gion d'honneur.

M. Alauzet a écrit sur diverses questions conomie politique, dont il a fait le but de études, plusieurs ouvrages estimés, entre autr *Essai sur les peines et le système pénitenti* (1842, in-8), couronné par l'Académie des sci ces morales et politiques; *Traité général des surances* (1843-1844, 2 vol. in-8), plein de fait

[illegible] ; *Histoire de la possession* [illegible] *possessoires en droit français*, [illegible] introduction sur le droit de pro[illegible] (Imprimerie nationale, 1849, in-8), ouvrage [illegible] couronné par l'Institut; *De la qualité de* [illegible] *et de la naturalisation* (1851, in-8); [illegible] *Code de commerce et de la législation commerciale* (1851-57, 4 vol.; 2e édit., [illegible]). M. Alauzet a collaboré à divers [illegible] de science administrative.

[illegible] (George-Thomas KEPPEL, 6e comte [illegible]), né en 1799, à Londres, [illegible] partisan de Guillaume III, créé [illegible] héréditaire. Entré dans l'ar[mée] [illegible] à la bataille de Waterloo, [illegible] colonel en 1841 et colonel en [illegible] campagnes dans l'Inde et [illegible] général en 1858. Après avoir [illegible] d'officier d'ordonnance de la [illegible], de 1846 à 1852, au cabinet [illegible], alors premier ministre. Il a [illegible] à la Chambre des Communes, d'a[illegible] de Norfolk (1832-1835), puis [illegible] de Lymington (1847-1850); il s'y [illegible] dévoué aux principes de [illegible] de tradition dans sa fa[mille] [illegible] a quitté le nom de Keppel qu'il [illegible] pour prendre les titres et la [illegible] à la Chambre des Lords. On a [illegible] : *Voyage dans le Balkan* ([illegible] the Balkan), *Voyage des Indes en* [illegible] (from India to England), *Sou*[illegible] *de Rockingham* (Memoirs, [illegible]

[illegible] avec la fille de sir C. Trotter [illegible] enfants, dont l'aîné, *William*-[illegible], appelé par courtoisie (dit le *Pee*-[illegible], né en 1832, à Londres, a [illegible] comme enseigne, puis lieutenant [illegible] d'infanterie, et s'est retiré en [illegible] l'emploi de secrétaire du gou[verneur] [illegible] Canada. En juin 1859, il a été [illegible] de la maison de la reine et créé [illegible] privé. Il a représenté à la [illegible] Communes d'abord Norwich (1857-[illegible]). Il a épousé, en 1855, la [illegible] Nab.

[illegible] THYM (Joseph-Antoine), écri[vain] [illegible] à Amsterdam, le 13 août 1820, [illegible] commerce avant de se tourner vers [illegible] et religieuse. Il fonda ou [illegible] le *Spectator* (1842-1849), [illegible] (1855-1860), la *Dietsche* [illegible]. Il a en outre publié : *Drie* [illegible] *en grover gebloemte* [illegible] (1846); *Legenden en* [illegible] *Palet en harp* (1849); *Het* [illegible] *andere gedichten* (1853); *Ger*-[illegible], *Mademoiselle Leclerc* [illegible]; *De la littérature néerlan*[*daise*] [illegible] *époques*, *l'Art et l'archéo*-[illegible] en français), et un grand [illegible] dans divers recueils.

[illegible], littérateur italien, né à Pa[illegible] fit ses études à l'université de [illegible] publié plusieurs ouvrages histo[riques] [illegible] un rang très-distingué [illegible] Nous citerons : *Guerra d'Italia del* [illegible] *di Savoia* (1839); *Vita di Ca*-[illegible]; *De lavori di G. Galilei* [illegible] a été proscrit par la congré[illegible].

[illegible] (Alexandre MARTIN, dit), ouvrier mécanicien français, membre du gouvernement provisoire en 1848, né à Bury (Oise), le 27 avril 1815, et fils d'un cultivateur, apprit l'état de mécanicien modeleur chez un de ses oncles, fit ensuite son tour de France et vint à Paris, où, à peine âgé de quinze ans, il se battit, dit-on, en Juillet 1830. On l'a souvent confondu avec un des principaux accusés de Lyon, qui fut condamné, en 1835, à la déportation, Pierre-Jean-Marie-Édouard ALBERT, né à Riom (Puy-de-Dôme), en 1801. En 1840, M. Albert fonda à Paris le journal populaire *l'Atelier*, qu'il rédigea avec d'autres ouvriers, sans cesser de travailler comme ouvrier lui-même. En 1841, le nom d'Alexandre Martin, dit *Albert*, fut mêlé au procès de Darmès, mais sans donner lieu à des poursuites.

Quand la révolution de Février éclata, M. Albert était employé chez M. Bapterosse, fabricant de boutons. Il prit les armes le 23, et, dès le soir du 24, recommandé par son double titre d'écrivain révolutionnaire et de travailleur, ainsi que par des relations d'amitié avec M. Louis Blanc, il prit place à côté de lui dans le gouvernement provisoire. Son nom, dans toutes les proclamations, était accompagné de la qualification d'ouvrier, titre alors en honneur, que son éducation et ses manières lui firent contester. Vice-président de la commission des délégués du Luxembourg, il se borna à seconder de sa voix et de son influence les propositions de M. Louis Blanc. Il eut, à cette époque, la présidence de la commission des récompenses nationales, dont il se démit bientôt.

M. Albert fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, par 133041 voix sur 215000 votants; mais il n'y siégea que quelques jours. Arrêté comme complice ou comme instigateur de l'attentat du 15 mai, il fut traduit devant la haute Cour de justice de Bourges. Déclinant la compétence de ce tribunal, il refusa même de répondre, et fut condamné à la déportation. Il fut d'abord renfermé à Doullens, puis à Belle-Isle, d'où il passa au pénitencier de Tours. Après l'amnistie, il est entré dans l'administration du gaz parisien. Son nom n'a été rappelé depuis que rarement au public. On le voit nommer, en septembre 1870, membre de la commission des barricades pour la défense de Paris. Il fut porté sans résultat aux élections de la Seine du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale.

ALBERT (Paul), professeur et littérateur français, né le 14 décembre 1827, fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, entra à l'École normale dans la section des lettres en 1848, et fut reçu agrégé en 1851. Après avoir professé la classe de rhétorique à Dijon, il prit avec distinction le grade de docteur ès lettres en 1858. Ses thèses avaient pour sujet, l'une : *De Poesia quartæ Christiania post Christum natum sæcula* (in-8), et l'autre : *Saint Jean Chrysostome considéré comme orateur populaire* (in-8). Cette dernière fut ensuite couronnée par l'Académie française. Il occupa, l'année suivante, la chaire de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Poitiers, d'où il fut rappelé à Paris, comme maître de conférences de littérature à l'École normale. Il a été plus tard nommé professeur de littérature française au Collège de France en remplacement de M. de Loménie (octobre 1878).

Hors de l'enseignement universitaire, le jeune professeur s'était livré avec un succès tout particulier à l'enseignement secondaire des filles, organisé vers la fin de l'Empire, sous l'impulsion de M. Duruy, et ses premiers livres ne furent que la reproduction de ses conférences mondaines, qui firent du bruit : l'éloge que Sainte-Beuve voulut

en faire dans le *Moniteur* fut la cause de sa retraite de la feuille officielle et son entrée au journal le *Temps*. M. Albert a été décoré de la Légion 'honneur.

Ses ouvrages, outre ses thèses, sont : *La Poésie, leçons faites à la Sorbonne pour l'enseignement secondaire des jeunes filles* (1869, in-8, et in-12); *la Prose* (1870, in-8 et in-12), pendant du précédent; *Histoire de la littérature romaine* (1871, 2 vol. in-8), ouvrage récompensé d'un prix Montyon; *la Littérature française*, depuis ses origines jusqu'au dix-huitième siècle, formant 3 séries (1872-1875, 3 vol. in-12). Il a donné une édition critique des *Lettres de Ducis* (1878).

ALBERT (Frédéric-Rodolphe), archiduc d'Autriche, est né le 3 août 1817. Fils de l'archiduc Charles, mort le 3 avril 1847, et de la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, morte le 29 décembre 1829, il est frère de Marie-Thérèse, reine douairière des Deux-Siciles. Il entra de bonne heure dans l'armée autrichienne et se distingua comme général de cavalerie. En 1849, il commanda une division en Italie et prit une part importante à la bataille de Novare. A la suite de cette campagne, il reçut le commandement du 3e corps d'armée. Il devint ensuite et resta, jusqu'en 1860, gouverneur général du royaume de Hongrie. En 1859, à la suite d'une mission infructueuse auprès de la cour de Prusse, il reçut le commandement d'un corps d'armée qui n'eut point à agir, puis remplaça un instant à la tête de l'administration militaire le comte Grünner. Il a également pris, en 1861, le commandement des troupes du royaume lombardo-vénitien pendant un congé accordé au feldzeugmestre, chevalier de Benedek. Propriétaire du 44e régiment d'infanterie autrichien, il était en même temps chef du 5e régiment de lanciers dans l'armée russe et du 2e régiment de grenadiers de Prusse orientale n° 3.

L'archiduc Albert eut un rôle important dans les événements d'Italie et d'Allemagne en 1866. Dès le mois d'avril, il reçut le commandement de l'armée autrichienne en Vénétie, dite l'armée du Sud et comprenant quatre corps des meilleures troupes de l'empire. Il remporta sur les Italiens, commandés par le général Durando, la victoire complète de Custozza (24 juin 1866), et les repoussa vers le Mincio. Les succès des Prussiens contre les Autrichiens dans le cœur de l'Allemagne rendirent cette victoire inutile, et après la défaite du général Benedek à Sadowa, l'archiduc fut rappelé en toute hâte pour le remplacer. Les négociations succédèrent dès lors aux opérations militaires. Le vainqueur de Custozza resta commandant en chef de l'armée autrichienne. En mars 1869, il échangea ce titre contre celui d'inspecteur général de l'armée. En 1869, il publia un écrit qui fut remarqué : *De la Responsabilité dans la guerre* (Ueber die Verantwortlichkeit im Kriege), traduit en français par le capitaine d'artillerie L. Dufour (Vienne, 1869, in-8). Il a visité plusieurs fois la France.

L'archiduc Albert a épousé, le 1er mai 1844, l'archiduchesse *Hildegarde* (Louise-Charlotte-Thérèse-Frédérique), née le 10 juin 1825, fille de Louis, ex-roi de Bavière. De ce mariage il a eu deux filles, nées en 1845 et 1849.

ALBERT (Frédéric-Auguste-Antoine-Ferdinand-Joseph-Charles-Marie-Baptiste-Népomucène-Guillaume-Xavier-Georges-Fidèle), roi de Saxe, né à Dresde le 23 avril 1828, fils aîné du roi Jean, reçut une éducation très-soignée sous la direction du savant historien Fr.-Alb. de Langenn. L'art militaire, pour lequel il montrait de l'aptitude, lui fut enseigné par e lieutenant g néral saxon de Mangoldt, et à l'âge de quin ans il reçut dans l'armée régulière le grade lieutenant. Il suivait les cours scientifiques l'université de Bonn, où il eut pour condiscip le prince royal Frédéric-Guillaume de Pruss lorsqu'éclatèrent les mouvements révolutio naires de 1848. Il quitta l'université et al prendre part avec les troupes saxonnes à guerre contre le Danemark. Il servit comme cap taine sous le général prussien de Pritwitz da le Schleswig et fut décoré de divers ordres mil taires à la fin de la campagne. Il partagea ensui son temps entre les occupations militaires et l voyages, et, lorsque son père monta sur le trô en 1854, il avait déjà le commandement de l'i fanterie saxonne avec le titre de lieutenant-g néral. Il fit, avec celui de général, la campag austro-allemande de 1866, dans laquelle la Sa avait pris parti pour l'Autriche contre la Pruss Il déploya beaucoup d'activité et de valeur a combats de Munchengraetz (28 juin); de Gitsch (29 juin), et de Kœnigsgraetz (3 juillet). Lorsqu par suite de cette guerre, le royaume de Saxe f incorporé dans l'Allemagne du Nord, le roi Prusse, Frédéric-Guillaume, chef de la conféd ration, confia au prince Albert le command ment général de l'armée saxonne, qui devent le 12e corps de l'armée fédérale.

C'est à la tête de ce corps, placé dans la de xième armée allemande, sous les ordres du prin Frédéric-Charles, que le prince Albert fit la guer contre la France. Il entra en campagne dès mois de juillet 1870, fut engagé l'un des premie dans la lutte et contribua pour beaucoup a avantages chèrement achetés de Gravelotte et Saint-Privat. Lors de l'investissement de Met il reçut le commandement d'une quatrième arm allemande, dite de la Meuse, et eut pour missi d'opérer contre le maréchal de Mac-Mahon et s Paris, conjointement avec l'armée du prince roy de Prusse. Ce fut le corps saxon, resté sous s ordres, qui servit de pivot au mouvement de co version qui porta les armées des deux prince royaux sur Sedan. Victorieuse du maréchal d Mac-Mahon à Beaumont, le 30 août, l'armée d la Meuse eut encore à soutenir le 1er septembre contre le général Ducrot, un combat acharn quelques heures avant la capitulation de Napo léon III. Après ce désastre des Français les deu princes royaux reprirent leur marche sur Pari Le prince de Saxe investit la rive droite avec so quartier général au Grand-Tremblay, et soutin presque tout l'effort de la bataille de Champign (2 décembre), ainsi que celui de plusieurs sortie moins importantes. Aussitôt l'armistice concl il fut remplacé dans son commandement par l général de Fabrice, ministre de la guerre de Saxe et rentra en Allemagne. Après la paix, le nouve empereur d'Allemagne nomma le prince royal d Prusse inspecteur général des armées et feld-maréchal-général. L'empereur de Russie, Alexandre II, lui conféra aussi ce dernier titre.

Le prince Albert succéda à son père le roi Jean, sur le trône de Saxe, le 29 octobre 1873. Au commencement de l'année suivante, les Chambres accordèrent au nouveau roi une augmentation de 290,000 thalers sur la liste civile. Peu d'événements ont signalé les premières années de son règne. On peut remarquer néanmoins les efforts du parlement pour la réorganisation des autorités administratives, les tentatives de réforme des écoles primaires, donnant lieu à des conflits confessionnels; enfin, en dépit de l'absorption générale des petits États dans l'empire d'Allemagne, la déclaration unanime des deux Chambres saxonnes contre l'acquisition par l'empire des che-

[illegible] de fer allemands. — Pour la famille du roi [illegible], voyez Saxe.

ALBONI (Marietta), célèbre cantatrice italienne, née en [illegible], à Forli, dans la Romagne, reçut une éducation distinguée et, après avoir fait dans sa ville natale de fortes études de solfège, alla prendre des leçons de chant à Bologne, auprès de Mme Bertolotti. Elle reçut à cette époque les conseils de Rossini. A seize ans, elle débuta sur le théâtre communal de Bologne, d'où elle passa à la Scala de Milan. Après de grands succès sur cette dernière scène, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre, et eut partout les plus brillants triomphes. A Londres surtout, la saison de 1847 lui fut doublement favorable; le directeur du théâtre de Covent-Garden éleva de lui-même, le lendemain de ses débuts, le chiffre convenu de ses appointements de 12 000 à [illegible] francs. Elle soutint glorieusement la concurrence de ce théâtre contre celui de la Reine, où se faisait alors applaudir Jenny Lind.

Au mois d'octobre de la même année, elle parut à l'Opéra de Paris dans trois concerts, fut engagée aux Italiens, débuta par le rôle d'Arsace, dans *Sémiramide*, et chanta successivement dans les principales pièces du répertoire. Appelée à l'Opéra, au mois de mai 1850, elle joua, après Mme Viardot, le rôle de Fidès dans le *Prophète*, puis créa le rôle de Zerline dans *la Corbeille d'oranges*, écrit pour elle par M. Auber. Dans l'intervalle, elle avait passé l'hiver à Madrid. Depuis cette époque, elle a paru soit à Londres, soit à Paris, et dans cette dernière ville, tantôt à l'Opéra, tantôt aux Italiens, où elle resta plus longtemps. Sur ces deux scènes, outre ses rôles dans les pièces déjà connues en France, elle en a créé ou repris plusieurs du répertoire de M. Verdi, notamment celui d'Ulrica, dans *Un ballo in maschera* (janvier 1861). Elle a visité les principales villes de l'Amérique, où elle a été l'objet des plus bruyantes ovations. En février 1869, elle a été engagée aux Italiens à raison de 3000 fr. par soirée, pour chanter la messe posthume de Rossini.

Mlle Alboni a dû ses succès à la nature de sa voix et à son talent comme cantatrice. C'était le contralto le plus étendu, le plus souple et le plus pur que l'on connût; sa vocalisation était étonnante de richesse et de facilité. Les prodiges pour lesquels on sent d'ordinaire le travail et l'étude, elle les exécutait sans effort et comme en se jouant. Inférieure comme comédienne, un peu lourde dans les situations dramatiques, contrariée dans les rôles gracieux par un épanouissement excessif de santé, sa voix suffit à racheter toutes ces imperfections et tous ces défauts.

Pendant qu'elle était au théâtre, Mlle Alboni était devenue par mariage comtesse Pepoli, sans cesser de prendre devant le public le nom qu'elle avait elle-même illustré. Après la mort du comte Pepoli, en 1866, elle renonça à la scène, et se borna à chanter dans les concerts, au profit d'œuvres de charité. Elle reparut toutefois par extraordinaire, au Théâtre Italien de Paris, en avril 1872, dans le *Mariage secret*, et y retrouva tout le succès d'autrefois. Elle s'est remariée, en février 1877, à un officier de la Garde républicaine, M. Zieger, nommé la même année capitaine de gendarmerie à Besançon.

ALBRECHT (Wilhelm-Édouard), jurisconsulte allemand, né en 1800, à Elbing (Prusse), fit ses études de droit aux universités de Kœnigsberg et de Gœttingue. En 1822, il obtint le grade de docteur, et, après un court séjour à Berlin, il revint à Kœnigsberg, devint professeur suppléant (1827), professeur titulaire (1829), et fut, en 1830, appelé à Gœttingue, pour y occuper la chaire d'Eichhorn. Les événements de 1837 brisèrent sa carrière. L'un des sept qui protestèrent contre la loi du 1er novembre par laquelle la constitution hanovrienne de 1833 était renversée, il fut suspendu de ses fonctions, quitta Gœttingue, se rendit à Leipzig et fit des cours particuliers de droit. En 1840, il fut nommé professeur titulaire à l'université et conseiller honoraire de la cour. En 1848, il fut choisi avec Dahlmann pour discuter les bases de la constitution germanique, puis envoyé à l'Assemblée nationale; mais dès le mois d'août il se retira pour se consacrer, tout entier à l'enseignement. — Il est mort à Leipzig le 22 mai 1876.

M. Albrecht professait le droit allemand privé et public, le droit ecclésiastique et l'histoire du droit allemand; son enseignement était très-suivi, mais il n'a guère publié que : *Commentatio juris Germanici antiqui, doctrinam de probationibus adumbrans* (Kœnigsberg, 1825 et 1827), et son important ouvrage *De la possession comme source de l'ancien droit des choses en Allemagne* (die Gewer als Grundlage des alten deutschen Sachenrechts, *Ibid.*, 1827).

ALBRESPY (André), peintre et publiciste français, né à Montauban, d'une famille protestante, le 22 septembre 1833, suivit les leçons de M. Léon Cogniet et exposa aux salons de 1861, 1863 et 1864, des paysages et des natures mortes. Il écrivit ensuite dans un grand nombre de journaux et de revues tels que : *l'Investigateur*, journal de l'Institut historique, *la Revue chrétienne* de M. de Pressensé, *l'Electeur libre*, etc. Vers la fin de l'Empire, M. Albrespy s'est retiré dans sa ville natale.

Il a publié à part : *Influence de la liberté et des idées religieuses et morales sur les beaux-arts* (1867, in-8); *De l'Enseignement des arts dans les écoles primaires de France* (1872, in-8); *Comment les peuples deviennent libres* (1875, in-8), étude développée des conditions religieuses et morales du progrès politique; *la Liberté comme en Belgique* (1876, in-8), etc.

ALBUFÉRA (Louis-Napoléon Suchet, duc d'), député français, né à Paris, le 23 mai 1813, et fils du maréchal de l'Empire mort en 1826, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit dans l'artillerie. Après quelques campagnes en Algérie, il revint à Paris, épousa une des filles du riche banquier prussien Schickler (1844) et donna sa démission de capitaine à la révolution de Février. Il a siégé, de 1838 à 1848, au Luxembourg, comme pair de France à titre héréditaire (création du 5 mars 1819). M. d'Albuféra représenta au Corps législatif, pour la session 1852-1856, la circonscription d'Évreux; son concurrent était M. de Salvandy; il fut réélu en 1857 et en 1863 : à cette dernière date il obtint 17 702 voix sur 26 929 suffrages exprimés. Il était alors maire de Vernon et conseiller général de l'Eure. Le duc d'Albuféra fut de nouveau élu député en 1869 par 14 497 voix sur 25 065 votants. Il prit une part très-active au mouvement plébiscitaire de mai 1870, et présida le comité qui en eut la direction. Il avait été compris parmi les 18 sénateurs du décret du 27 juillet 1870, qui ne fut pas promulgué et qui se retrouva aux Tuileries après la chute de l'Empire. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 4 décembre 1857, il a été promu officier le 2 juin 1864, commandeur en juillet 1867, et grand officier à l'occasion du plébiscite, le 18 mai 1870. — Il est mort à Paris, le 22 juillet 1877.

ALBUQUERQUE (Luis DE ALMEIDA D'), journaliste et professeur portugais, né à Serpa, dans la province d'Alemtejo, le 21 juin 1819, fut reçu docteur en droit à Coïmbre en 1843 et nommé, l'année suivante, professeur d'économie politique à l'École polytechnique. En 1846, il débuta comme journaliste dans l'*Illustraçao*, dirigée par M. T. de Vasconçellos. De 1851 à 1852, il fut secrétaire de la préfecture de Lisbonne; il était à Paris, en 1857, lorsqu'il fut de nouveau chargé de ces fonctions, dont il se démit en 1858, à propos de la question des sœurs de charité et des frères lazaristes. M. d'Albuquerque a fondé à Lisbonne, en 1853, le *Jornal do comercio*.

ALCAN (Michel), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Donnelay (Meurthe), le 21 mai 1811, d'une famille israélite, et fils d'un ancien soldat de la République, fut employé, dès son enfance, aux travaux des champs; il entra ensuite, comme apprenti, chez un relieur de Nancy, lut avidement et suivit le soir les cours publics. La *Société des amis du travail* lui décerna une médaille d'argent. En 1830, il vint à Paris et combattit sur les barricades. Appelé devant la commission des récompenses nationales: « Je ne vous demande qu'une chose, dit-il, c'est de l'instruction. » On lui donna une décoration. A force de travail, il se fit admettre à l'École centrale des arts et manufactures, et obtint, au bout de trois ans, le diplôme d'ingénieur civil. Pour compléter ses études, il entreprit de faire à pied son tour de France. Il se fixa quelque temps à Louviers, s'y fit connaître comme ingénieur habile, puis se rendit à Elbeuf, où il fonda pour les ouvriers un cours gratuit des sciences élémentaires. Il fit alors plusieurs découvertes utiles et perfectionna les procédés de tissage. Les résultats de ses travaux sont consignés dans son *Essai sur l'industrie des matières textiles*, comprenant le travail complet du coton, du lin, du chanvre, des laines, du cachemire, de la soie, du caoutchouc, etc. (Paris, 1847, in-8, avec un atlas de 35 planches, 2ᵉ tirage, 1859). La Société d'émulation de Rouen, la Société industrielle de Mulhouse et le jury central de l'Exposition récompensèrent ses services par des distinctions honorifiques. M. Alcan fut nommé, en 1845, professeur de filature et de tissage à l'École centrale des arts et manufactures.

Après la révolution de Février, il fut élu dans le département de l'Eure, comme candidat démocrate, représentant du peuple par 59 267 voix, le 6ᵉ sur onze, fit partie du comité de travail, et vota ordinairement avec la gauche. Il fut l'auteur de plusieurs propositions adoptées par la Constituante en faveur des ouvriers. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Alcan reprit son cours de filature et de tissage, et ses recherches scientifiques. A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il fut décoré de la Légion d'honneur sur la proposition du jury international. — Il est mort à Paris le 26 janvier 1877. M. M. Alcan a publié un *Traité complet de la filature du coton. Origines, progrès, caractères*, etc. (1864, in-8, avec atlas, in-4). Il a collaboré au *Dictionnaire des arts et manufactures*.

ALCOCK (sir Rutherford), diplomate anglais, né à Londres en 1809, se destina d'abord à la carrière médicale. Chirurgien dans la brigade marine de Portugal (1833-1834), il servit comme inspecteur général des hôpitaux dans la légion espagnole aux ordres de sir de[...] 1837), et fut ensuite chargé, [...] saire, de régler les réclamation[s] de 1839 à 1844. A cette époq[ue] consul à L'oo-chow-foo, passa [...] 1846, puis à Canton, en 1859, [...] néral au Japon, en décembre [...] l'année suivante, à ce titre, ceu[...] ordinaire et ministre plénipotenti[aire] sa fermeté à la haine du parti h[...] péens, il fut l'objet de plusieurs [...] 1861) dont il força les autorités [...] paration, et eut notamment à so[...] nuit du 5 au 6 juin 1862, une atta[que] ne put être définitivement repouss[ée] tervention des troupes indigènes. [...] il fut envoyé à Pékin en qualité d[...] nipotentiaire; il a gardé ce poste [...] de juillet 1871.

Chevalier de l'ordre de la Tour et [...] tugal, de Charles III d'Espagne et [...] Catholique, M. Alcock a été promu [...] de l'ordre du Bain en 1863. Il a é[...] mières noces la fille de sir Charles [...] remarié, en 1862, à la veuve du r[...] Lowder, chapelain anglais à Shang[...] de lui: *the Capital of the Tycoon,* [...] *of a Three years' Residence in Japa[n]*

ALCOTT (Louisa-May), femme de [...] ricaine, née à Germantown (Pennsylva[nie] [...] est fille du philosophe Amos Bronson [...] après s'être beaucoup occupé d'éd[...] écrit quelques livres mystiques. Elle [...] même de bonne heure à écrire et pub[...] un recueil de *Contes de fées* (Fairy t[...] dant la guerre civile de 1863, elle [...] blessés et écrivit ensuite un volume [...] *d'hôpital* (Hospital sketches). A part[...] ration à divers journaux, elle a publié [...] nombre de romans: *Petites femmes* (L[...] men, 1867); *Une jeune fille à la vi[...]* (an Old-fashioned girl, 1869); *Petit[...]* (Littles men, 1871), etc.; la plupart o[...] duits en français par Mme Remy (Pa[ris] 1875, in-18).

ALDRICH (Thomas-Bailey), poète e[t] [...] cier américain, né à Portsmouth (New-Ha[mpshire]) en 1836, entra dans le comptoir d'un [...] oncles à New-York, et y passa trois an[s] [...] dant lesquelles il fournit de la prose et [...] à divers recueils. Il a publié plusieurs [...] de poésies, entre autres: *les Cloches* (th[...] 1855); *Pampinea* (1861); *le Drap d'or* ([...] Gold). Parmi ses nouvelles et romans en p[...] suivants ont été traduits en français par T[...] zon et réunis en un volume: *Marjorie Da[...] dence Palfrey, Mlle Olympe Zabriski, le P[...] dattes du père Antoine, Tout-à-fait* (Paris [...] in-18).

ALEARDI (Gaetano, dit ALEARDO, poète i[talien] [...] né à Vérone en 1810, fils d'un propriétai[re] [...] par haine du gouvernement impérial fra[nçais] s'était retiré dans son domaine aux enviro[ns de] cette ville, étudia à Vérone et à Padoue les l[ettres,] la philosophie et le droit; mais la police [autri]chienne avec laquelle il eut presque toute [...] des démêlés l'empêcha de suivre une car[rière.] Il prit part aux différents mouvements [...] pour objet l'affranchissement de l'Italie et [...] à plusieurs reprises de longs et pénibles e[mpri]sonnements. En 1859, il fut élu député de l[...] cia au Parlement, et nommé à une chair[e de] littérature italienne à Milan, mais il la re[fusa.] En 1864, il est devenu professeur d'esthétiq[ue]

Académie des Beaux-Arts, puis membre du Sénat. — Il est mort à Vérone en juillet 1878.

Les poésies d'Aleardi, en général descriptives, avec des tendances de réformation politique et religieuse, sont nombreuses et se rapportent aux différentes époques de sa vie, ainsi qu'aux phases de l'indépendance italienne. On cite entre autres : *Arnoldo da Brescia* (Milan, 1842); *Prime storie* (Vérone, 1845); *il Monte Circello* (Ibid., 1846), fragment d'un poème en quatre chants imité de Childe-Harold; *Lettere a Maria*, en deux parties (Ibid., 1846); *Raffaello e la Fornarina* (Ibid., 1855); *Ore di mia giovinezza* (Ibid., 1858); *Triste drammi* (Ibid., 1859); *I sette soldati* (Florence, 1861), dédié à Garibaldi; *Canto politico* (Vérone, 1862), inspiré d'une vive pitié pour le pape Pie IX. Une édition générale de ses poëmes a été donnée sous le titre de *Canti* (1862). *

ALEXANDER (sir James Edward), officier et voyageur anglais, servit d'abord aux Indes dans la cavalerie, devint secrétaire particulier et aide de camp de sir Benjamin d'Urban, gouverneur de la colonie du Cap, et suivit ce général, avec le même titre, quand il reçut le commandement des forces anglaises dans l'Amérique du Nord. Il appartint ensuite à l'état-major de sir William Rowan, général en chef des troupes anglaises au Canada, et prit part aux guerres de Birmanie, de Perse, de Turquie, de Portugal et de Kaffir. Devenu colonel dans l'armée anglaise, il conduisit devant Sébastopol le 14ᵉ régiment d'infanterie; il fut aussi chargé d'un commandement dans la Nouvelle-Zélande pendant la guerre contre les Maoris.

Sir J. Alexander a pris part à deux importants voyages de découvertes : l'un dans l'intérieur de l'Afrique, l'autre dans les forêts du Nouveau-Brunswick. On lui doit plusieurs volumes de voyages, des traductions du persan; *Passages in the Life of a Soldier*, etc. Créé chevalier du Bain en 1838, il est devenu commandeur de l'ordre en 1873. Il a épousé, en 1837, la fille du lieutenant-colonel Michel, inspecteur général au Cap.

ALEXANDER (Stephen), astronome américain, né à Schenectady (New-York), le 1ᵉʳ septembre 1806, fit ses études au collège de l'Union, entra au séminaire théologique de Princeton en 1832, devint en 1834 professeur adjoint de mathématiques au collège du New-Jersey, et fut appelé en 1840 à la chaire nouvellement créée d'anatomie qu'il échangea plus tard contre celles de mathématiques et de mécanique. Il a dirigé plusieurs expéditions d'observations scientifiques, notamment celles ayant pour objet d'étudier les éclipses de soleil de juillet 1860 dans le Labrador, et d'août 1869 dans l'Ouest. Ses mémoires d'astronomie, de mathématiques ou de physique, très-remarqués dans le monde savant, portent sur des observations d'éclipses, sur les conditions des groupes d'étoiles, les nébuleuses, les lois du système solaire, ainsi que sur les principes fondamentaux des sciences mathématiques. *

ALEXANDRE * (Charles-Alfred), magistrat et jurisconsulte français, né le 28 août 1816, fit ses études au lycée Henry IV, étudia le droit et fut secrétaire de Philippe Dupin. Il entra dans la magistrature en 1841 comme substitut du roi à Arcis-sur-Aube, d'où il passa, en la même qualité, à Rambouillet (1845), puis à Reims (26 décembre 1846). Révoqué après février 1848, il fut nommé, le 7 novembre de la même année, procureur de la République à Draguignan, et exerça les mêmes fonctions à Laon (1849), puis à Strasbourg (27 novembre 1850). Après le coup d'État, il se rallia non sans quelque hésitation au gouvernement impérial, et devint, le 18 octobre 1852, premier avocat général à Nancy. Dix ans plus tard il fut nommé président de Chambre à la Cour de Grenoble (23 novembre 1862), mais ne prenait pas possession de ce siége et était appelé un mois plus tard à Paris comme vice-président du tribunal de la Seine (31 décembre 1862). Conseiller à la Cour de Paris depuis le 20 février 1865, il est devenu président de Chambre le 4 mars 1870. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 3 août 1875.

M. Alexandre est auteur de divers travaux d'histoire et de jurisprudence, et on lui doit particulièrement la traduction du *Traité de la preuve en matière criminelle* de Mittermaïer (1848, in-8), et celle plus importante de l'*Histoire romaine* de M. Théodore Mommsen (1863-1872, 8 vol.), avec *Index alphabétique* et *Carte*.

ALEXANDRE (Jacob), industriel français, né en 1804, d'origine israélite, s'est fait connaître depuis un grand nombre d'années par la fabrication en grand des orgues à anches libres, et notamment de l'*orgue à cent francs*. Dès 1829, M. Alexandre père avait fondé un petit établissement qui prit bientôt une extension considérable. Il s'associa ensuite avec son fils. Acquéreurs des procédés brevetés de M. Martin de Provins, MM. Alexandre sacrifièrent des sommes énormes pour les faire connaître. A l'Exposition universelle de 1855, M. Martin reçut la décoration, et leur maison obtint elle-même une médaille d'honneur. En 1858, ils fondèrent à Ivry (Seine), sur les plans de l'ingénieur M. F. Leblanc, une usine modèle, centre d'une importante colonie ouvrière. Leur participation dans l'ambitieuse affaire des Magasins-Réunis, avec obligations-warrant pour le remboursement du prix des achats, entraîna leur propre ruine (1866-1868).

M. Alexandre père est mort à Paris le 11 juin 1876. Son fils, qui avait été décoré de la Légion d'honneur en 1860, était mort lui-même, laissant pour veuve Mlle Charlotte Dreyfus, connue par son habileté à toucher de l'harmonium.

On a, sous le nom de M. Alexandre, une ***Méthode pour l'accordéon*** (Paris, nouv. édit., 1840, en anglais, 1839); une ***Notice sur les orgues mélodium d'Alexandre et fils, inventeurs*** (Paris, 1844 et 1848, in-4), etc.

ALEXANDRE II-NICOLAIEVITCH, empereur de Russie, est né le 29 avril 1818. Son père Nicolas n'était alors que simple grand-duc et se trouvait séparé du trône par son frère aîné le grand-duc Constantin; mais déjà, dit-on, un pacte de famille le désignait comme héritier présomptif de la couronne. Élevé d'abord par sa mère Alexandra Feodorowna, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, Alexandre, encore enfant, eut pour premier gouverneur le général Mœrder, Allemand d'origine et protestant de religion. Son éducation fut achevée par le poëte Joukowski, de l'école romantique et du vieux parti russe. Mais son maître le plus zélé fut Nicolas lui-même, qui, de bonne heure, s'efforça de le façonner pour l'empire, à son image, lui fit porter un habit de soldat, et lui apprit l'exercice avec le soin et la rudesse d'un caporal instructeur.

Le 4 mai 1834, à l'âge de seize ans, le czarévitch fut déclaré majeur. Commandant des lanciers de la garde, ataman des Cosaques, premier aide de camp de l'empereur, il ne put se plier sans peine à cette vie de manœuvres, de revues et de parades militaires que Nicolas imposait même aux princesses de la maison impériale. Sa santé parut compromise par une sorte de spleen. Il reçut l'ordre d'aller se distraire et se guérir en

Allemagne, fit un voyage qui fut une longue fête, s'arrêta quelque temps à la cour de Hesse-Darmstadt, et ne la quitta qu'après avoir conclu son mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc Louis II (1841).

Depuis le 11 janvier 1826, il avait le titre de chancelier de l'université de Finlande. Jusqu'à l'époque de sa majorité, il n'avait pu en remplir les fonctions; après son mariage, il s'appliqua à se faire aimer des Finnois pour les gagner à la Russie, et sut endormir leur esprit d'indépendance. Il fonda une chaire de langue et de littérature finnoises, accorda son patronage à l'Académie ou Société de littérature finnoise, et pourvut aux frais des explorations lointaines entreprises par des savants finnois tels que Cygnœus, Wallin et Castren. Il avait aussi, depuis la mort du grand-duc Michel Paulovitch, la haute direction des Écoles militaires de l'empire. Dans ces fonctions, il mérita les éloges de Nicolas, qui le remercia du soin qu'il prenait d'élever la jeunesse « dans le véritable esprit russe. »

En 1850, il visita la Russie méridionale, Nicolaïeff, Sébastopol, Tiflis, Erivan, Derbent, et termina cette promenade de deux mois par une escarmouche contre les Circassiens du Caucase. Le prince Worontzoff, témoin de sa conduite, demanda et obtint pour lui l'ordre de Saint-Georges.

On prétend qu'il ne vit pas sans regrets et sans inquiétude les provocations adressées à l'Europe par Nicolas, et que, dans les conseils intimes de la famille impériale, il désapprouva la guerre d'Orient. A la mort de son père (2 mars 1855), il hérita d'une situation qu'il n'avait point faite, et continua la lutte avec fermeté en préparant le rétablissement de la paix. « Je jure, dit-il à son avénement, de rester fidèle à tous les sentiments de mon père et de persévérer dans la ligne des principes politiques qui lui ont servi de règle. » Il renouvela cette déclaration dans un manifeste adressé à tout l'empire, qui était à la fois une satisfaction donnée au parti de la guerre et une sorte d'hommage aux vieux sentiments moscovites : mais, tout en restant fidèle aux traditions de sa famille, Alexandre sembla, suivant les paroles de Napoléon III, animé d'un sincère désir de mettre fin aux causes qui avaient amené ce sanglant conflit. Quand, aux yeux des Russes, la prise de Kars eut compensé en partie la perte de Sébastopol, il accepta les conditions mises à la paix, envoya ses plénipotentiaires à Paris et déclara qu'il voulait consacrer aux affaires intérieures toute l'activité de son gouvernement.

A son avénement, il avait d'abord maintenu dans leurs postes tous les ministres de Nicolas. Après la conclusion de la paix, il accepta la démission du comte de Nesselrode, que remplaça le prince Gortchakoff. Il se montra décidé à réformer les mœurs administratives. Dans ses voyages, il avait jugé par ses yeux des périls qu'entraîne pour l'État la corruption des fonctionnaires, et il s'était promis de la combattre par des remèdes énergiques. Il fit plusieurs exemples. Dans ses projets d'amélioration, Alexandre donna une grande place à l'instruction publique. Par un décret du 23 octobre 1855, il fit disparaître les restrictions qui limitaient le nombre des élèves dans les universités russes. Nicolas avait décidé en 1849 que tous les professeurs du lycée Alexandre et de l'École de droit de Saint-Pétersbourg seraient choisis parmi les officiers supérieurs de l'armée. Alexandre rendit, le 25 février 1856, une ordonnance toute contraire. « Je désire, dit-il, que désormais des militaires ne soient point nommés à des fonctions de ce genre dans les établissements civils. » Une nouvelle Faculté, dite des langues orientales, fut inaugurée, le 8 septembre 1855, à l'université de Saint-Pétersbourg, e un ukase publié à la fin de mai 1856, en réglan l'instruction publique d'après de nouveaux principes, la plaça sous la surveillance directe e personnelle de l'empereur.

Sa réputation de douceur et de modératio donna quelques espérances à la Pologne. U ukase du 27 mai 1856 autorisa le retour des émigrés de 1830 et de 1831. Mais cette amnistie très-limitée, ne s'appliquait qu'à ceux qui témoigneraient leur repentir, et elle ne leur restitua pa les biens confisqués. Sous des dehors plus conciliants, Alexandre n'était pas moins attaché qu son père au principe de l'unité. « Avant tout dit-il, point de rêveries; ceux qui voudraient continuer à nourrir des illusions, je saurai le maintenir dans le devoir. La Finlande et la Pologne me sont aussi chères que toutes les autres provinces de mon empire; mais, pour le bien de Polonais eux-mêmes, il faut qu'ils restent uni pour toujours à la grande famille des empereur de Russie. J'aime mieux récompenser que punir mais au besoin je saurai sévir et je sévirai. C'est ainsi que, durant son voyage à Varsovie, i s'exprimait devant la noblesse polonaise, au applaudissements du vieux parti russe. D'autr part, des victoires importantes dans le Caucase e la prise de Schamyl préparèrent la pacificatio de cette partie si agitée de son empire.

Bientôt la Pologne devait créer à l'empereu Alexandre II ses plus grands embarras à l'intérieur et dans ses rapports avec l'Europe. Les concessions qu'il fit ne satisfirent pas le sentimen national. Dès la fin de mars 1861, il accorda à l Pologne la réorganisation de l'enseignement, l fondation d'établissements d'instruction supérieure et d'une école de droit, un Conseil d'État composé de hauts dignitaires ecclésiastiques e des principaux citoyens, des conseils électifs dan les départements et les districts, des municipalités électives dans les villes principales. De troubles éclatèrent, qui furent sévèrement réprimés, et à la fin de 1862 l'insurrection de la Pologne fut presque générale. Un gouvernement révolutionnaire occulte, insaisissable, en dirige tous les mouvements. La lutte se prolongea et excita dans toute l'Europe une émotion profonde et dans plusieurs pays, en France, en Angleterre, en Italie, une longue suite de manifestations. Un congrès spécial fut proposé par les puissances occidentales, et, après des refus hautain du ministre Gortchakoff, accepté par le czar (6-18 novembre 1863), sans pouvoir aboutir à une réalisation. Un ukase signé de Kissingen, en juin 1864, permit aux Polonais réfugiés à l'étranger à cause des derniers événements de rentrer en Pologne, pourvu qu'ils n'eussent pas commis de crime capital. Divers décrets du mois de septembre suivant réorganisèrent l'instruction publique en Pologne, autorisèrent l'usage de la langue national et modifièrent le code pénal, en adoucissant le peines et abolissant les châtiments corporels.

Mais les intermittences de clémence furen courtes. Un ukase de décembre 1865 interdit au Polonais d'acquérir à l'avenir des fiefs seigneuriaux en Pologne, en facilitant l'acquisition pa les Russes des biens mis sous le séquestre. Celui du 6 août 1866 ordonna que toutes les affaires publiques seraient désormais traitées en langue russe, dans la Pologne, comme dans les autres parties de l'empire. Presque aussitôt une révolte considérable éclata; en Sibérie, les déportés, Polonais pour la plupart, s'organisèrent en régiments et firent subir aux troupes russes d'importants échecs, malgré lesquels la révolte fut assez promptement apaisée pour ne laisser aucun espoir à la Pologne. Au mois de septembre de la même

..., le czar conférait la noblesse à tout bourgeois russe acquéreur d'immeubles confisqués sur les Polonais. L'année suivante, un ukase de la fin de février prononçait la suppression du Conseil d'État de l'ancien royaume de Pologne, la seule et dernière de ses institutions nationales. Le 28 mai, un autre ukase décidait que l'instruction publique polonaise serait régie directement par le ministère de Saint-Pétersbourg. Enfin, aux premiers jours d'avril 1868, un ukase abolissant définitivement le royaume de Pologne causait une émotion stérile auprès des divers gouvernements européens. Quelques décrets secondaires de la fin de l'année interdirent aux Polonais et aux Polonaises certains détails caractéristiques du costume national.

Une autre œuvre, qui honore davantage, à l'intérieur, le règne d'Alexandre, est celle de l'émancipation des serfs, à laquelle l'empereur se consacra d'abord tout entier. Le manifeste relatif à cette grande transformation sociale porte la date du 19 février (3 mars) 1861. Il fut décidé dans une longue et solennelle séance du Conseil de l'empire, conformément à la volonté expresse d'Alexandre, et malgré l'opposition des principaux de ses conseillers. D'après ses dispositions, les seigneurs conservaient le droit sur la terre, mais ils laissaient aux paysans, à titre d'usufruit perpétuel, la ferme qu'ils habitaient avec une certaine contenance de terre, à charge de redevances déterminées : sous ce régime de transition, les paysans furent appelés *paysans obligés*. Ils eurent le droit de racheter leurs fermes et d'acquérir des terres, avec l'autorisation des seigneurs, et devinrent propriétaires libres.

La politique extérieure d'Alexandre n'a manqué, dès le début, ni de fermeté ni de souplesse. « Depuis la paix, disait le prince Gortchakoff, la Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les débats relatifs aux points litigieux du traité de Paris, le gouvernement d'Alexandre apportait une certaine modération. Il montra plus de hauteur vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Autriche, et témoigna d'une assez grande condescendance pour la France. Lors des fêtes de son couronnement à Moscou (7 septembre 1856), il manifestait clairement des sympathies pour l'empereur Napoléon III, et, l'année suivante, l'entrevue de Stuttgart (septembre 1857) semblait le gage d'une plus intime alliance. La neutralité dans le conflit armé entre la France et l'Autriche, en 1859, contribua à isoler celle-ci du reste de l'Allemagne. Plus tard, l'empereur Alexandre n'hésita pas à reconnaître le royaume d'Italie (10 juillet 1862). Néanmoins, à la fin de l'année 1859, l'entrevue de Breslau avec le prince régent de Prusse (23 oct.), venait marquer un nouveau rapprochement entre les cours de Pétersbourg et de Berlin. La part prise par l'Autriche, en 1863, au projet de Congrès d'accord avec la France et l'Angleterre, augmentait l'éloignement entre cette puissance et la Russie sans les séparer sur la question de leurs intérêts communs.

On reconnaissait pourtant chez l'empereur Alexandre une vive préoccupation des affaires européennes. Ainsi, lorsqu'à la fin de 1866, à la suite des événements d'Allemagne et au milieu des inquiétudes de toute l'Europe, il ordonna de mettre l'armée russe sur le pied de guerre, cette nouvelle produisit de l'émotion. Toutefois les efforts militaires de la Russie ne se portèrent que vers l'Asie centrale et l'extrême Orient. La principale guerre de ces premières années fut celle entreprise, dans le Turkestan, contre l'émir de Bokhara (novembre 1866). Après dix-huit mois de résistance, l'émir fut vaincu, l'armée bokharienne dispersée ou détruite, et la ville de Samarkande tomba entre les mains des troupes du czar (juin 1868). Dans l'Afghanistan, la Russie devint pour l'Angleterre une voisine dangereuse et une puissante rivale. D'un autre côté, l'empereur resserrait les limites de ses vastes domaines et cédait toute l'Amérique russe aux Etats-Unis pour une somme de trente-cinq millions (mars 1867).

Parmi les affaires européennes, le czar suivait avec une attention particulière celle du soulèvement de la Crète contre la Turquie et du conflit qu'il amena entre cette puissance et le gouvernement grec. Dès le commencement de la révolte, il fit d'actives démarches auprès des puissances en faveur des Candiotes, pour amener un arrangement pacifique ; un peu plus tard, la flotte russe s'empressait de recueillir et de conduire en Grèce les familles des insurgés poursuivies par Omer-pacha et réfugiées dans les cavernes de la côte (juillet 1867), tandis que les grandes puissances, la Russie en tête, déclaraient retirer leur appui moral au gouvernement ottoman dans cette lutte inégale et sanglante. Le nom d'Alexandre II fut spécialement attaché, en 1868, à des conférences diplomatiques ayant pour objet de supprimer l'emploi des balles explosibles dans les guerres européennes.

Il faut rappeler parmi les événements intérieurs de cette période les efforts du czar pour accroître l'autorité de l'Eglise dont il est le chef. En avril 1867, il ordonnait que tous les enfants nés d'un mariage mixte fussent élevés dans la religion grecque-russe ; il supprimait le diocèse catholique de Kamieniec, et défendait aux évêques catholiques de Russie de communiquer avec le Saint-Siége. D'autre part, il supprimait par un ukase du 1er juillet 1869 l'hérédité des fonctions ecclésiastiques et rendait aux fils des prêtres séculiers la liberté de se consacrer au service de l'État et aux autres professions libérales. Malgré des crises de misère et de désolation, dont les incendies multipliés étaient les symptômes, on commençait à remarquer un progrès notable dans l'instruction populaire en Russie ; les statistiques de 1868 nous montrent surtout les troupes sortant de leur complète ignorance. L'empereur avait fait établir, dès 1866, une ligne télégraphique terrestre entre Saint-Pétersbourg, la Sibérie et l'Amérique du Nord ; il favorisait la construction des chemins de fer, etc.

Deux attentats analogues furent dirigés à un an de distance contre la personne du czar. Le 16 avril 1866, un coup de pistolet fut tiré sur lui par Dimitri Korakosow ; le paysan Komissaroff qui détourna le bras de l'assassin fut anobli avec éclat. Le meurtrier fut pendu à Smolensk, le 16 septembre suivant. Le second attentat eut lieu à Paris, où l'empereur Alexandre II était venu à l'occasion de l'Exposition universelle et où il avait été reçu avec de grands honneurs (juin 1867). Au retour d'une grande revue à Longchamps, le polonais Berezowski tira sur lui, dans la voiture où il se trouvait avec l'empereur Napoléon III et les grands-ducs, ses fils. Un écuyer de l'empereur des Français, M. Raimbaux, lui sauva la vie. L'assassin, traduit devant le jury, obtint une déclaration de circonstances atténuantes et fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Les grands événements européens de l'année 1870 montrent l'empereur de Russie se préparant de plus en plus à en profiter, sans toutefois se presser de prendre son rôle. Il resserre ses liens d'alliance intime avec le roi Guillaume, auquel il a conféré le titre unique de chevalier de Saint-Georges de 1re classe, comme une marque « de la plus profonde estime et d'amitié personnelle » (décembre 1869). Lorsque la guerre éclate entre la France et la Prusse, le czar se déclare résolu à

garder « une stricte neutralité entre les puissances belligérantes, aussi longtemps que le conflit n'atteindra pas les intérêts russes », et il laisse dépouiller la France de deux de ses provinces, malgré quelques discrètes restrictions diplomatiques, au nom des anciens traités qui ont lié l'équilibre européen à notre intégrité territoriale. Ses bonnes intentions à notre égard se réduisent, vers la fin du siège de Paris, à demander au roi de Prusse un sauf-conduit pour M. Thiers et à favoriser par là la négociation d'un armistice (novembre 1870). Le premier profit que l'empereur tire de nos défaites est de réviser sans nous, dans les conférences de Londres, le traité de Paris de 1856, et d'en abolir les stipulations qui gênent le plus sa puissance maritime.

L'objectif principal de l'ambition russe se manifeste bientôt par des tentatives du côté de l'Asie orientale. Le voyage de l'empereur et de deux de ses fils dans le Caucase jusqu'à Tiflis a montré que la pacification de cette vaste province, la patrie de Schamyl, est une œuvre accomplie (octobre 1871). Depuis deux ans déjà, le grand rebelle avait reçu des mains impériales la noblesse héréditaire. Dès lors la Russie travaille à s'assurer la route des Indes par des traités et, au besoin, par la guerre. La mission diplomatique du baron Kaulbach dans le Turkestan ne semble servir que les intérêts de l'industrie et du commerce, mais, l'année suivante, l'expédition militaire du général Kaufmann dans le khanat de Khiva, la prise de cette ville (11 juin 1873), et le traité qui la suit, consolident ouvertement l'extension de la puissance russe. Deux ans plus tard, à la faveur d'insurrections locales dans lesquelles il s'immisce, le général Kaufmann, devenu gouverneur du Turkestan, fait occuper le khanat de Khokand par les troupes russes (août 1875), et au bout de quelques mois on annonce que ce pays, « suivant le vœu de ses populations, » est incorporé à l'empire et reçoit un gouverneur russe (février 1876). Au milieu de ces progrès, en apparence étrangers aux intérêts européens, la situation de l'Europe ne cessait pas d'être l'objet d'une attentive surveillance. En vue des remaniements futurs, la politique russe continuait de s'appuyer sur le chef du nouvel empire d'Allemagne, auquel avaient profité les derniers remaniements. Le czar comble l'empereur Guillaume de ses marques de sympathie : c'est une suite de visites et d'entrevues à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Ems (septembre 1872, mai 1873, mai 1874, mai 1875, février et mai 1876), où les démonstrations les plus amicales de la réception ne dissimulent pas aux yeux de l'Europe inquiète l'importance et la gravité des conventions. Les deux chanceliers de Russie et d'Allemagne, les princes Gortchakoff et de Bismarck, qui assistent leurs souverains, dans plusieurs de ces entrevues, ont l'habileté d'entraîner l'Autriche dans leur action commune et de la retenir, malgré la diversité des intérêts, dans « l'alliance des trois empereurs » (3-10 septembre 1872).

Enfin la question d'Orient, si longtemps mal assoupie, va éclater, et la Russie entrer en scène. A ce moment solennel, il est question à plusieurs reprises de l'abdication de l'empereur Alexandre II ou du moins d'une retraite temporaire pendant laquelle la régence serait confiée au czarévitch Alexandre (mars-octobre 1876). Ces bruits se fondent sur les dispositions personnellement pacifiques qu'on ne cesse d'attribuer au souverain, malgré la politique belliqueuse inspirée à son gouvernement par les tendances panslavistes. Ils sont bientôt démentis par l'attitude et les discours de l'empereur en présence des complications produites dans la presqu'île des Balkans par l'insurrection des Serbes contre la Turquie. Il se rend Livadia, devenue le centre des négociations des démarches européennes relatives à la question d'Orient. Il multiplie les revues de son armée, les visites de la flotte et des arsenaux. Pendant toute la durée de la guerre turco-serbe, laisse passer dans les pays insurgés des officier des soldats, des armes et de l'argent, dans un telle mesure que le prince de Bismarck pourra dire dans un discours public, que la Russie, jusqu' l'armistice, « a fait la guerre officieusement à Turquie. » Les Serbes vaincus, l'intervention d l'empereur de Russie devient plus directe et plu menaçante. Vainement le sultan répond à la de mande d'un minimum de réformes, réclamées pa les puissances européennes, en octroyant à s populations de toute race une constitution parle mentaire : les conditions imposées par la confé rence de Constantinople, l'attitude et le langag du général Ignatieff, font prévoir une prochain rupture. Au commencement de novembre 187 l'empereur décrète la mobilisation de l'armée rus et, tandis qu'une circulaire du prince Gortchako commente cette mesure dans les termes les plu durs pour la Turquie, l'empereur lui-même pro nonce le fameux discours de Moscou tout remp de déclarations belliqueuses qui, par de là l'em pire ottoman, atteignent son alliée naturell l'Angleterre ; lord Beaconsfield y répond déj dans son discours au banquet du lord-maire, déclarant que l'Angleterre est la mieux prépar des puissances pour une lutte armée (novemb 1876). Enfin la guerre est déclarée le 24 avril 18 au milieu de l'abstention générale de l'Europ et l'Angleterre elle-même paraît se désintéresse d'une lutte qui, sous le prétexte de protection d chrétiens, tend à donner à la Russie la supr matie dans l'Orient. L'empereur s'avance perso nellement jusqu'à Kischenev dans la Bessarabi excite l'ardeur des troupes et préside au passa du Danube. La guerre se poursuit près d'u année, tant en Europe qu'en Asie, au milieu cruels revers et de succès sanglants, avec d cruautés inouïes et des représailles dignes du fan tisme réciproque, jusqu'à l'écrasement final de puissance militaire turque. L'empereur ne rent dans sa capitale qu'après les succès décisifs son armée (décembre 1877). Mais le traité San Stefano (février 1878), qui met toute l'an cienne Turquie d'Europe à la discrétion de Russie, a trahi la volonté de profiter trop vite d'un victoire si longtemps attendue et si chèreme achetée ; il prépare à la Russie de plus grav complications, en faisant rentrer en lice l'Angle terre elle-même et en détachant l'Autriche-Hon grie de l'alliance qui a favorisé de tels dessein Les déclarations menaçantes de la première ces puissances et les armements qu'elle prépa jusqu'au fond de l'Inde semblent annoncer monde l'explosion du conflit tant redouté ; il e écarté, pour l'instant, par le Congrès de Berli où, après de longues négociations, la Russie fa à l'Angleterre et à l'Autriche d'assez important concessions pour conserver, avec la sanction d toute la diplomatie européenne, les plus sérieu des avantages que la guerre lui a apportés (13 juillet 1878).

Pour assurer l'accomplissement de ses projets avant même de les dévoiler, l'empereur de Russ avait appliqué tous ses soins à la réorganisatio militaire de ses vastes États. Le service avait ét étendu à toutes les classes et, sauf les exception légales, déclaré obligatoire. C'était une appropria tion à la Russie de la landwehr prussienne qu rendait disponible, au moins en principe, une conscription annuelle d'environ 700000 hommes. D'une autre part, on empruntait à la France

[illegible] des grands commandements territ[illegible] toutes les mesures étaient prises pour [illegible] la mobilisation de cette [illegible] armée. La flotte recevait aussi des accrois[illegible], sans atteindre les mêmes proportions. Les voies de communication étaient l'objet des [illegible] : à l'avénement d'Alexandre II, la Russie ne possédait que 974 kilomètres de chemins de fer, il en a été construit [illegible] premières années de son règne [illegible], comprenant une ligne qui reliait [illegible] Noire et la mer Caspienne. [illegible] la navigation fluviale quin[illegible] de ses paquebots. L'œuvre de [illegible] marchait rapidement : on [illegible] 1874 plus de sept millions de [illegible] libres et propriétaires. L'in[illegible] faisait aussi de notables pro[illegible] fondé, en 1876, 22 000 écoles [illegible] et les sciences ont eu aussi leurs [illegible] et leur fondation sous les aus[illegible] lui-même. Le budget, pour [illegible], s'était élevé, en vingt ans, [illegible] de roubles.

[illegible] ces progrès dans le sens de [illegible] le gouvernement impérial n'a jamais [illegible] politique de russification, c'est[illegible] forcée des éléments dispara[illegible] territoires. La distinction des [illegible] combattue en Pologne et sur [illegible] par le bannissement des sou[illegible] et par celui des langues parti[illegible] documents officiels, l'enseigne[illegible] publiques. Les fonction[illegible] le mieux réussi dans cette tâche [illegible] les dépouilles des vain[illegible] entiers, confisqués à leur profit. [illegible] au bon plaisir et aux ri[illegible]; les journaux sont sus[illegible] sans jugement. Il faut dire [illegible] a été poussé ou soutenu dans sa [illegible] « jeune parti russe », qui veut [illegible] prix, le nivellement social, un [illegible] politique d'action au dehors. [illegible], c'est, au milieu de la [illegible] d'un pouvoir autocratique, [illegible] de sectes dont les doctrines [illegible] tendent à la destruction de [illegible] même à l'anéantissement du [illegible] qui vouent les plus hauts fonc[illegible] assassinats. Tels sont les [illegible] au service militaire, [illegible] du vagabondage une vertu [illegible], les plus redoutables de [illegible] des poursuites contre Bakou[illegible] (1870-1872), prêchent haute[illegible] brutal, les Skoptsys qui, [illegible] en eux-mêmes et chez [illegible] naturelles de la vie.

[illegible] extérieures, à part la ques[illegible] mentionner, sous le règne [illegible] certain nombre de négociations [illegible] au commerce, aux postes, [illegible], sur ces deux derniers points, [illegible] à l'initiative russe et con[illegible] entre les divers États [illegible] gouvernement impérial s'est mon[illegible] l'écart de l'Espagne pendant la [illegible] et de ses guerres civiles; [illegible] en plus à l'écart du Saint-Siège [illegible], en cherchant à sous[illegible] catholiques de son empire. [illegible] II a entretenu longtemps [illegible] courtoises relevées [illegible] de sa fille unique avec le [illegible] 1874), et par la visite qu'il [illegible], dans son île même, à la reine Victoria. — Pour la famille impériale, voy. Russie.

ALEXANDRE-KARAGEORGEWITZ (prince), kniaze de Serbie, né en 1806, est fils du fameux Kara ou Czerni Georges (Georges le Noir), le fondateur de l'indépendance serbe, qui, de simple pâtre, s'était élevé au rang suprême. Après la mort de son père (voy. Miloch), Alexandre, alors âgé de dix ans, quitta la Bessarabie où il avait reçu un commencement d'instruction dans une école primaire, et passa avec sa mère en Valachie, où ils vécurent l'un et l'autre d'une modique pension. Plus tard, il reçut de Michel Obrénovitch (voy. ce nom) l'autorisation de rentrer en Serbie, et fut même attaché à la personne du prince en qualité d'aide de camp. Lors de la convocation de la grande Assemblée nationale qui se réunit le 14 septembre 1842, après la déchéance de Michel, le fils du *libérateur* fut salué kniaze par les acclamations de la diète. La Porte ratifia ce choix, mais la Russie protesta, et deux commissaires, l'un russe, l'autre ottoman, furent envoyés dans la principauté; Alexandre dut se démettre provisoirement du gouvernement, qui fut confié à une *caïmacamie*. Le 15 juin 1843, il fut réélu à l'unanimité en présence des deux commissaires, puis reçut de la Porte son firman définitif d'investiture.

Le nouveau prince avait une situation pleine de difficultés et de périls qu'il conjura en partie. Placé entre les rancunes de la Russie et les convoitises de l'Autriche, il affecta de s'appuyer fidèlement sur la puissance suzeraine de la Porte et s'attacha à améliorer l'état de la Serbie. Des encouragements furent donnés à l'agriculture et au commerce; les importations et les exportations doublèrent en dix ans. Des chaussées construites sous l'administration éclairée de M. Garachanine (voy. ce nom) ouvrirent à la principauté des débouchés sur toutes les provinces voisines. L'instruction publique fut organisée sur une très vaste échelle et le pays doté de deux nouveaux gymnases, d'une École militaire, d'une École de commerce, des arts et métiers, et d'une École d'agriculture, etc. (1843-1855).

Lors de la rupture entre la Porte et la Russie (1853), le prince Alexandre Karageorgewitz ne voulut pas se départir de son système de neutralité et résista au parti national qui poussait à une révolte contre la Porte. Celle-ci l'en récompensa par l'octroi spontané d'un firman par lequel elle confirmait les immunités et priviléges de la Serbie. Le traité du 30 mars 1856 a substitué à la garantie isolée de la Turquie la garantie collective des puissances signataires.

L'année 1857 a été signalée par la découverte d'un vaste complot formé contre le prince par les agents de Miloch et dans lequel entrèrent des sénateurs et de hauts fonctionnaires, notamment le président même du sénat, Stéfanovitz, et celui de la Cour de cassation, Sveko Raïovitz. Les deux principaux accusés furent condamnés à mort et six autres aux travaux forcés à perpétuité. La rigueur de la sentence fit éclater des sympathies pour les coupables, et la Porte, appuyée par les consuls de la France et de la Russie à Belgrade, fit surseoir à l'exécution. Un peu plus tard, l'Assemblée nationale ayant demandé l'abdication du prince, il fut forcé de prendre la fuite, déclaré déchu (22 décembre) et remplacé par Miloch. Lors de l'assassinat du prince Michel de Serbie, au mois de juin 1868, Alexandre fut accusé d'en être l'instigateur et son extradition fut demandée; le gouvernement autrichien la refusa, mais fit traduire l'accusé devant le tribunal de Pesth. Acquitté en première instance pour manque de

preuves, en 1870, le prince fut condamné, devant le tribunal d'appel, le 14 janvier 1871, à huit années de prison.

ALEXANDRESCO (Grégoire), poète valaque, né vers 1812, à Tirgoviste, *la ville des poètes*, fut disciple d'Héliade, avec lequel il se brouilla plus tard. Lié avec le colonel Campineano, chef de l'opposition libérale, sous Al. Ghika, il quitta le service militaire et prit une part active aux travaux de la Société philharmonique, instituée vers cette époque (1835). Ses satires et ses fables politiques lui acquirent en peu de temps une grande popularité, qu'il paya d'un internement de plusieurs années dans un monastère. C'est durant cet intervalle qu'il publia sa fameuse pièce *l'An* 1840, où les vœux et les espérances de la *Jeune Roumanie* étaient exprimés avec une rare vigueur de pensée et de style. Appelé en avril 1859 au ministère des finances dans le cabinet Crezzulesko, il s'en retira au bout de quelques mois, pour rentrer dans les rangs de l'opposition libérale. Il publia de temps en temps dans les journaux des *Fables politiques*. Les œuvres poétiques d'Alexandresco ont été réunies en un volume, sous le titre de *Souvenirs et impressions, Lettres et Fables* (Bucharest, 1847; 2e édit., 1863).

ALEXANDRI ou ALECSANDRI (Basile), poète roumain, né en 1821, d'une famille originaire de Venise, passa plusieurs années dans un pensionnat français à Jassy, et fut envoyé à Paris, à l'âge de quatorze ans, sous la surveillance d'un gouverneur. Reçu bachelier ès lettres, il fut destiné tour à tour à la médecine, au droit, aux sciences exactes, sans trouver sa vocation. Il revint, en 1839, dans son pays, après avoir accompli un premier voyage en Italie. Il s'associa à la Jeune Roumanie, qui travaillait à l'introduction des idées et des littératures de l'Occident, et débuta par une nouvelle, *la Bouquetière de Florence*, dans la revue de Cogolniceano, *la Dacie littéraire*, dont il devint le collaborateur assidu.

Une longue excursion qu'il entreprit, après la mort de sa mère (1842), dans les montagnes de son pays, lui inspira diverses poésies : *la Baba-Kloanta*, *la Strounga*, *la Doina*, *la Hora*, *le Kraia-Noii*, etc. En même temps, il commençait cette série de ballades et de chants populaires, qu'il ne publia que dix années après (1852). Chargé, en 1844, avec Cogolniceano et Negruzzi, de la direction des deux théâtres, français et moldave, de Jassy, il composa des pièces originales : *Georges de Sadagoura*, *Jassy en carnaval*, *la Pierre de la maison*, *la Noce villageoise*, *Mme Kiritza à Jassy*, *Mme Kiritza en province*, etc., qui excitèrent l'enthousiasme de toute la Roumanie. La même année, il fonda avec Cogolniceano et Jean Ghika une nouvelle revue scientifique et littéraire, *le Progrès*, qui, après neuf mois d'existence, fut aussi suspendue par ordre du prince. Il entreprit alors de visiter une partie de l'Orient. Etant tombé malade, il se borna à visiter Brousse, Athènes, les Iles Ioniennes, Venise, et revint dans sa patrie, ayant en portefeuille la plus grande partie de ses *Lacrimiore*. Compromis, en 1848, dans le mouvement de Jassy (avril), qui précéda la révolution de Bucharest, il se rendit à Paris, où, pendant cinq mois, il ne cessa de plaider, dans la presse, la cause de la Moldo-Valachie. En 1855, il fonda *la Roumanie littéraire*, qui fut encore supprimée au bout de l'année. Il composa, en 1856, un chant national appelé *la Hora de l'Union*. Il fit partie, l'année suivante, des divans *ad hoc*. Deux ans auparavant, devenu, par la mort de son père, maître de sa fortune, il s'était hâté d'affranchir tous les esclaves de ses terres, et cet exemple fut suivi par neuf cent vingt-onze particuliers, avant l'affranchis[sement] général décrété par le prince Grégoire Ghi[ka].

En 1857, au moment de la réunion de[s] principautés, M. Alexandri fit partie du [comité] chargé de préparer une constitution. En 1859, il fut ministre des affaires étran[gères] dans le cabinet Ghika, mais il donna sa [démis]sion au mois de mai suivant. Depuis 1865 [à] Jassy, il redoubla d'activité comme écri[vain] fut un des fondateurs de la société *Junime[a]* [et de] la revue *Convorbiri litterare*, à laquelle i[l four]nit de remarquables petits poèmes (*Pa*[...] Dumbrava rosie), et une comédie, *Cioco*[...]

Outre un grand nombre d'articles littérai[res in]sérés dans les recueils périodiques, M. Ale[xandri] a publié : *Répertoire dramatique* (Jassy, [...] in-8, à 2 colonnes); *Ballades populaires* [de la] *Roumanie* (1852 et 1853, 1re et 2e parti[es]); *Collier littéraire* (1857), recueil d'articles [et] morceaux de poésie; *les Doïnas*, poésies ([...] 1853); ces dernières ont été traduites en fr[ançais] par M. Voïnesco (Paris, 1853 et 1855); un[e par]tie des *Ballades* l'ont été par M. Alexandri [lui-]même, sous le titre de *Ballades et Chants* [popu]*laires de la Roumanie* (Paris, 1855), ave[c une] introduction par M. A. Ubicini.

ALEXANDRY (Frédéric ORENGIANI, baro[n]), sénateur français, né à Chambéry, le [...] 1829, est fils d'un ancien président du Sé[nat de] Piémont. Il avait lui-même, avant l'anne[xion à] la France, beaucoup d'influence comme p[ropr]iétaire et par ses fonctions locales. Nommé [maire] de Chambery en 1860, il garda ce poste j[usqu'à] la chute de l'Empire. Depuis, il est devenu [maire] de Villard-d'Héry, commune du canton de [Mont]moux, qu'il représenta au conseil général [de la] Savoie. Il a obtenu, en 1870, la prime d'ho[nneur] du département. Aux élections sénatori[ales du] 30 janvier 1876, il fut porté comme candida[t con]servateur, et nommé par 206 voix sur 433 [élec]teurs. La validation de son élection et de ce[lle de] son collègue, M. Dupasquier donna lieu à u[n inci]dent, qui fut remarqué. M. Alexandry prit [place] dans les rangs de la majorité hostile aux [institu]tions républicaines. Décoré de la Légion d'ho[nneur] à l'occasion de l'annexion le 31 mai 1860, il [fut] promu officier le 20 août 1869. Il était, depuis[...] officier de Saint-Maurice et Lazare.

ALEXIS (Wilibad). Voy. HERING.

ALFORD (le révérend Henry), poète et [...] anglais, né à Londres, en 1810, fut élevé da[ns le] comté de Somerset, prit ses grades à Cambr[idge,] embrassa l'état ecclésiastique et obtint un [vica]riat dans le comté de Leicester (1835). Ses [pre]*mières poésies* (Poems and poetical fragm[ents,] Cambridge, 1831) et *l'École du cœur* (the S[chool] of the heart. 1835, 2 vol.), poème qui a été [im]primé plusieurs fois en Angleterre et en Améri[que,] appartiennent à l'école de Goldsmith. Il p[ublia] en 1841, un ouvrage sur les *Poëtes de la G[rèce],* et les universités de Cambridge et de Londr[es] l'attachèrent, la première comme professeur [d'hu]manités, la seconde comme examinateur de [phi]losophie. En 1844, il fit paraître l'*Ancien T[esta]ment*, texte grec, et le *Nouveau* en 1852. [Ces] deux parties ont été réimprimées (Londres, [...] grand in-8), avec notes et variantes.

On a encore du même auteur des pièce[s de] vers disséminées dans les recueils périodiq[ues,] les albums et les annuaires; quelques volu[mes] de *Sermons* et des mémoires critiques sur [des] points d'histoire ancienne. M. Alford exerç[ait,] depuis 1853, son ministère à Londres, dans

de Quebec-street, et jouissait, comme sacré, d'une grande faveur, lorsqu'en fut nommé doyen de l'église cathédrale ...bery. — Il est mort dans ces fonctions ... 1871.

...ARRA (Carlos d'), comte de VERGARA, an... espagnol, né à Barcelone le 5 juin ... d'une famille militaire, entra de bonne ... comme sous-lieutenant dans les lanciers de ... qu'il quitta, en 1836, pour suivre la ... de don Carlos. Officier d'état-major de ... Cabrera, Marnto et autres chefs, il se ... par des actions qui lui firent accorder par ... le titre de comte de Vergara. Exilé ... en 1840, il s'occupa de travaux litté... et donna à l'Odéon un drame en 5 actes, ... la Chute d'un ministre, traduit ... et arrangé pour la scène française ...). Se... enrichi dans les affaires de ..., il résida à Paris et continua de servir ... carliste. Il a épousé, en 1845, Mlle Fau... ...quières.

... (William Rounceville), écrivain amé... né à Freetown (Massachusetts) en 1823, ... degrés au collège Harvard et devint pas... l'église unitaire, à Roxburg, près de ..., et plus tard des chrétiens libéraux dans ... dernière ville. On cite de lui *la Poésie de* ..., ou spécimens métriques de la pensée, ... et de la fantaisie chez les Orientaux (... Poetry of the Or., 1856), *Histoire critique* de la doctrine de la Vie future (Critical History ..., 1864), le Génie de la solitude (The Ge... ..., 1867); *Amitiés de femmes* (Friendships ..., 1870), etc. — Son cousin, Horatio ..., né à Revere, près de Boston, le 13 janvier ..., établi à New-York après un séjour d'un an ..., s'est spécialement occupé des enfants ... et a publié deux séries d'esquisses de ... en haillons (The Ragged Dick), et de *Tom* ... (The Tattered Tom), ainsi que de ... articles dans les périodiques.

...-USSING. Voy. USSING.

ALIGNY (Claude-Félix-Théodore CARUELLE, ...), paysagiste français, né à Chaumes (Nièvre), ... janvier 1798, vint à Paris en 1808, y fit ses ... sous Regnault et M. Watelet et débuta en ... par un paysage historique, *Daphnis et Chloé*. ..., à peu près abandonné aujourd'hui, a ... depuis par M. Aligny à la plupart des ... de peinture. On a remarqué parmi ... nombreux tableaux : *le Massacre des druides* (...); *les Carrières de Fontainebleau* (1833); ... (1837); *la Campagne de Rome* (1839); *... de Virgile*, *Vue de Capri* (1841); ... et l'hydre de Lerne (1842); *le Bon Sa...* (1844); *Bacchus enfant* (1848); *la So...* (1851); *la Gorge aux loups* (1852); *Épi...* de la récolte des Gaulois au IIIe siècle, ... d'Athènes (1855); *la Tarentelle* près ..., *le Soir*, *les Longs-Rochers*, *le Val* ... (1859); *les Baigneurs*, *le Tombeau de Ce...*, appartenant à Mme la baronne ... de Rothschild; *Souvenir des roches Scy...*, au ministère d'État (1861); *le Prin...*, *Jardin et villa antiques*, *Ermitage sur* ... bords du Rhône (1863); *la Chasse* (1865), etc. ... encore un recueil d'eaux-fortes (1846) ... la chapelle baptismale de Saint-Étienne-du-... (1861). M. Aligny a obtenu une 2e mé... en 1831, une 1re en 1837 et la décoration le ... juillet 1842. Devenu directeur de l'École des ... de Lyon (février 1861), il a été élu correspondant de l'Institut. — Il est mort à Lyon le 24 février 1871.

ALGLAVE (Émile), publiciste français, né à Valenciennes, le 27 avril 1842, fit ses études au collège de cette ville et au lycée Louis-le-Grand, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, conjointement avec ceux des facultés des sciences et de médecine, et rédigea à cette époque, pour la *Revue des cours scientifiques*, les cours de physiologie de Claude Bernard. Il se fit en outre recevoir élève pensionnaire de l'école des Chartes, et obtint le diplôme d'archiviste paléographe avec une thèse sur le Droit mérovingien d'après la loi des Francs Ripuaires (1864). Plus tard, il se faisait recevoir docteur en droit : l'une de ses thèses avait pour sujet *le Droit d'action du ministère public en matière civile*, l'autre, *les Juridictions civiles chez les Romains jusqu'à l'introduction du Judicia extraordinaria* (1868, in-8°). Admis au concours de l'agrégation, il fut nommé, en avril 1869, professeur de droit romain et de droit administratif à la faculté de Douai et chargé en outre d'un cours d'économie politique à Lille.

M. Alglave, tout en professant ces cours avec succès, était l'un des actifs collaborateurs et le directeur de deux intéressants recueils parisiens : *la Revue politique et littéraire* et *la Revue scientifique*. Les opinions libérales et républicaines de ces journaux déplaisant au gouvernement inauguré le 24 mai 1873, le professeur fut suspendu par M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, puis mis en disponibilité illimitée sans traitement, forme déguisée de révocation contre laquelle la faculté de droit de Douai protesta énergiquement. En dehors de ses deux revues, M. Alglave collaborait au *Temps*. Il a été appelé, le 20 décembre 1878, à la chaire nouvelle de science financière de l'école de Droit de Paris.

On lui doit, outre ses thèses, un important ouvrage de droit : *Action du ministère public et théorie des droits d'ordre public en matière civile* (1868, 2 vol. in-8, 2me édition, 1874). Il a édité à part les *Leçons sur les propriétés des tissus vivants*, de M. Claude Bernard (1868, in-8), qu'il avait recueillies et rédigées pour la *Revue des cours scientifiques*.

ALI-pacha, diplomate et homme politique ottoman, était attaché comme référendaire au Divan impérial, lorsqu'en 1858 il accompagna Fuad-pacha, plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris relatives à la réorganisation des principautés danubiennes. Il s'y fit remarquer par son aptitude pour les affaires diplomatiques. En 1861, il fut nommé premier secrétaire de l'ambassade ottomane à Paris, et, l'année suivante, pendant un congé, il fut envoyé comme commissaire en Serbie, après le bombardement de Belgrade, et sut aplanir les difficultés de cette délicate mission. En 1865, le gouvernement lui confia la direction politique de la province de Bosnie. Membre du Conseil d'État en 1868, sous-secrétaire d'État au ministère des travaux publics en 1869, il fut nommé en 1870 gouverneur d'Erzeroum, et un peu plus tard, de Trébizonde. Il fut élevé à cette occasion à la dignité de pacha. Préfet de Constantinople en 1872, il travaillait à y établir d'importantes réformes, lorsqu'en septembre 1873 il fut mis à la tête de l'ambassade de Paris.

ALICOT (Jean-Jacques-César-Eugène-Michel), homme politique français, ancien député, né à Montpellier le 17 juillet 1842, commença à exercer la profession d'avocat à Paris avant la guerre de 1870, servit, pendant le siège, comme lieutenant d'état-major dans la garde nationale, fut nommé

sous-préfet de Bagnères-de-Bigorre en février 1871, et devint sous-chef de cabinet de M. Victor Lefranc, ministre de l'intérieur. Retiré ensuite à Argelès-Vieuzac et maire de cette ville, il se présenta aux élections complémentaires des Hautes-Pyrénées pour le remplacement de M. de Goulard à l'Assemblée nationale, le 3 janvier 1875. Partisan du septennat du maréchal de Mac-Mahon, il échoua au second tour de scrutin, avec 23 000 voix, contre M. Cazeaux, le candidat bonapartiste, malgré le désistement en sa faveur du candidat républicain, M. Brauhauban. Il se représenta aux élections de février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain constitutionnel, et fut élu dans la circonscription d'Argelès, au second tour de scrutin, par 5594 voix, contre moins de 4000 données au candidat bonapartiste, M. Sasserre. M. Alicot suivit la politique de la majorité républicaine et fut l'un des 363 députés des gauches réunies, qui émirent un vote de défiance et de blâme contre le ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Porté aux élections du 14 octobre suivant, il échoua avec 3156 voix contre le candidat bonapartiste, M. de Breteuil, qui réunit 6502 suffrages.

ALISHAN (le P. Léon), poète et historien arménien, né à Constantinople le 30 juillet 1820, fit ses études à Venise, entra dans les ordres en 1838 et fut fait prêtre en 1840. Il prit le grade de docteur en théologie l'année suivante. Nommé professeur au collége Raphaël de Venise, dont il devint directeur en 1848, il passa en 1858 au collége arménien de Paris avec la même fonction. Rappelé à Venise en 1865, il fut chargé de diriger les études théologiques des élèves de Saint-Lazare. Dans la congrégation des mekhitaristes il occupe, depuis 1876, le rang de vicaire général.

Le P. Alishan est considéré par ses compatriotes comme un poète national. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : *Poésies complètes* (Venise, 1857-1867, 5 vol. in-12); *Chansons populaires des Arméniens*, traduites en anglais (Ibid., 1867, in-8); dans un autre ordre : *Géographie universelle* (Ibid., 1854, in-4); *l'Arménie moderne* (1855, in-4); *Tableau succinct de l'histoire et de la littérature de l'Arménie*, en français (1860, in-8); *Monographies historiques* (1870, 2 vol. in-24); *l'Arménie pittoresque*, en arménien, français et anglais (1870, III parties, in-8). Il a également traduit de lord Byron : un *Chant de Child-Harold*; de Pyrker : *Rodolphe de Habsbourg*; diverses poésies de Schiller; un choix de poètes américains sous le titre : *Lyre américaine*. Il a donné d'après la version arménienne une publication très-importante : *les Assises d'Antioche*, du connétable Sempad (1876, in-4). Il a dirigé, en outre, pendant plusieurs années, le journal scientifique et littéraire arménien, le *Polyhistor*, et préparé une *Histoire et géographie de l'Arménie*.

ALKAN (Charles-Valentin MORHANGE, dit), ou Alkan l'aîné, musicien français, né à Paris, le 30 novembre 1813, de parents israélites, entra, en 1819, au Conservatoire, et y remporta, de 1821 à 1826, les premiers prix de solfége, de piano et d'harmonie. Nommé, deux ans après, professeur honoraire au Conservatoire, titre dont il se démit en 1833, il s'est livré depuis à l'enseignement du piano, s'est aussi fait un nom comme virtuose.

M. Ch. Valentin Alkan a publié les compositions suivantes : *les Omnibus*, variations dédiées aux *Dames Blanches* (1832), un grand *Concerto*, exécuté aux concerts du Conservatoire (1833); une *Marche funèbre*, une *Marche triomphale*, de nombreuses *Variations*, des *Études*, des *Sonates* et des *Préludes* pour le piano et l'orgu (1840-1848), et depuis cette époque la *Bourrée d'Auvergne* (1852), *Souvenir des concerts du Conservatoire*, et *Quatre impromptus originau* (1854), etc. Citons encore, sans date, parmi le principales œuvres : *Études-caprices*, dédiées M. Liszt; les *Mois*, douze morceaux en quat suites; *Douze études dans les tons mineurs*, ou vrage en 276 pages, dédié à M. Fétis, qui l'appe « une véritable épopée pour le piano. »

Son frère, M. Napoléon-Alexandre ALKAN, né Paris, le 2 février 1826, élève, au Conservatoir d'Adam et de Zimmermann, lauréat de l'Inst tut, en 1850, est devenu professeur de solfé au Conservatoire. Il a aussi publié un certa nombre de compositions pour le piano, notan ment une *Étude fuguée sur le Prophète*.

ALLAIN-TARGÉ (François-Henri-René), av cat et homme politique français, né à Angers 7 mai 1832, est fils d'un procureur général q garda ces fonctions jusqu'en 1848. Il fit son dr à Poitiers et revint s'inscrire au barreau d'Ange en 1853, et fut un des avocats qui plaidèrent 1855 dans l'affaire de la Marianne. Le 23 juil 1861, il obtint le poste de substitut du procure impérial à Angers, mais n'ayant pu, malgré l'a pui de M. Dupin, l'échanger contre celui substitut du procureur général à la même co il donna sa démission, le 26 janvier 1864, et vint fixer à Paris. Il avait épousé, quelques ann auparavant, une fille de M. Villemain. Il collabo aux rares journaux d'opposition de cette époq notamment, en 1866, au *Courrier du dimanch* dans lequel il traitait déjà les questions fina cières, devenues pour lui une spécialité. Il ent en 1868, à l'*Avenir national* dont il fut un rédacteurs principaux, et fonda, la même ann la *Revue politique* avec MM. Challemel-Laco Gambetta, Spuller et Brisson, feuille qui fut s primée au bout de quelques mois. Aux électi du 23 mai 1869 pour le Corps législatif, M. Alla Targé se présenta à Angers, comme candidat l'opposition, contre le candidat officiel, M. L vet, mais il ne réunit que 7000 voix environ plus de 25 000 votants.

Après la révolution du 4 septembre 1870, nom préfet de Maine-et-Loire, il résigna ses foncti dès le mois suivant, pour pouvoir se présenter élections de l'Assemblée nationale dont on ann çait la convocation prochaine. Il remplit alors fonctions de commissaire aux armées dans départements de Maine-et-Loire, de la Sarth de la Mayenne, puis fut appelé par M. Gamb à la préfecture de la Gironde. Partisan de la défe à outrance, il donna sa démission aussitôt a la capitulation de Paris. Candidat dans le Ma et-Loire aux élections générales du 8 février 18 il échoua avec toute la liste républicaine et n tint que 19 900 voix sur plus de 100 000 vota Il se représenta aux élections complémenta du 2 juillet dans le département de la Sein réunit 67 000 voix sans être nommé. Le 30 du m mois, il était élu au second tour de scrutin con ler municipal de Paris dans le 19e arrondissem où il fut réélu en 1874. Il prit place dans le Co à l'extrême gauche et s'occupa spécialement questions de finances, des emprunts et du bud Au mois d'avril 1873, il soutint la candidatur M. Barodet contre celle de M. de Rémusat. Il é un des principaux rédacteurs du journal quoti la *République française*, qu'il avait contribu fonder, en novembre 1871.

Aux élections de février 1876, pour la Cham des députés, M. Allain-Targé, porté dans le 19e rondissement de Paris, contre le général Cré

[illegible] premier tour, 5196 voix sur 11 000 votants [illegible], au second, par 6320 suffrages. [illegible] de conseiller municipal et [illegible] gauche de la Chambre où il [illegible] la majorité, l'amnistie pleine et [illegible] par les faits se rattachant à la Commune [illegible] la dissolution qui suivit l'acte du [illegible] se représenta dans le même arrondissement [illegible] l'un des 363, et fut réélu sans [illegible] 6976 voix sur 12 103 votants. [illegible] session, l'ardeur politique de [illegible] entraîné à échanger à la tribune [illegible] de ses collègues bonapartistes, [illegible], des démentis suivis d'une [illegible] laquelle il blessa son adversaire. [illegible] remarquée à plusieurs discussions [illegible] à celle relative au rachat des [illegible] et s'y est montré partisan résolu [illegible] par l'État. Une de ses filles a [illegible] M. Charles Ferry, ancien préfet [illegible] — A part ses études insérées dans [illegible] M. Alain-Targé a publié : *les Défi*[illegible] 1868, in-8, broch.).

[illegible] général français, député, [illegible] (Deux-Sèvres), le 27 octobre [illegible] de l'École polytechnique, où [illegible] premiers rangs dès l'âge de seize [illegible] d'une de ces deux promotions [illegible] défendu Paris contre l'invasion [illegible] licenciées en 1816. Dix ans [illegible] capitaine dans le génie (1825), il con[illegible], à l'expédition d'Alger, [illegible] premières reconnaissances qui eu[illegible] l'Atlas (1830). Attaché, comme [illegible] au général Valazé, dont il par[illegible] relatifs aux fortifications de [illegible] divers écrits pour faire prévaloir [illegible] continue.
[illegible] député de l'arrondissement de [illegible] M. Allard vint s'asseoir à la Chambre [illegible] centre gauche et fit une opposi[illegible] lui doit des rapports remarqua[illegible] questions qui intéressent l'armée et [illegible] défendit avec beaucoup d'ardeur [illegible] les fortifications. Il fut nommé [illegible] de bataillon (1840), lieute[illegible] et colonel (1847). Promu gé[illegible] en 1852, général de division le [illegible] M. Allard fut nommé président de [illegible] guerre au Conseil d'État, où il [illegible], comme maître des requêtes. [illegible] rapporteur de l'exposé des motifs [illegible] l'armée et la garde nationale [illegible] l'administration par la révo[illegible] septembre 1870, il a été ramené [illegible] aux élections générales [illegible] 1876 par la Chambre des dé[illegible] arrondissement de Parthenay, [illegible] de l'union conservatrice, par [illegible], données au candidat répu[illegible], il prit place au centre [illegible] du 16 mai 1877, soutint de [illegible] de Broglie dans sa lutte [illegible] républicaine. Après la dissolu[illegible] pas aux élections du [illegible] élu, à plusieurs reprises, par [illegible], membre du conseil géné[illegible]. Promu, le 12 mai 1855, [illegible] Légion d'honneur, il a été fait [illegible] 6 août 1860. — Le général Allard [illegible], le 25 octobre 1877.

[illegible] (Hortense), femme de [illegible], née à Paris, en septembre 1801, [illegible] 1830, M. Louis de Méritens. Élevée [illegible] a traduit quelques ouvrages de l'anglais, elle débuta par un roman remarqué : *la Conjuration d'Amboise* (1821), puis elle donna ses *Lettres sur Mme de Staël* (1824). Parmi ses romans postérieurs, nous mentionnerons : *Gertrude* (1817), *Sextus ou le Romain des Marennes* (1832), *l'Indienne* (1832), *Settimia* (1836). Elle a aussi publié des études historiques : *Lorenzo de Médicis*, *Cola de Rienzi*, *l'Italie*, etc. ; une *Histoire de la République de Florence* (1837-1843, 2 vol.) ; *Essai sur l'histoire politique* (1856, 2 vol. in-18), *Novum organum ou Sainteté philosophique* (1857, in-12) ; *Histoire de la République d'Athènes* (1866, in-18), etc.

ALLASSEUR (Jean-Jules), statuaire français, né à Paris le 1er juillet 1818, fut à la fois élève de David d'Angers et de l'École des Beaux-Arts. Après avoir débuté au Salon de 1846 par un buste en plâtre, de *M. A.*, il ne reparut qu'à celui de 1853 avec un *Moïse sauvé des eaux*, plâtre dont le marbre figura au Salon de 1859 ; une réduction de ce marbre a été exposée en 1875. Parmi les autres envois de cet artiste, nous mentionnerons : *Rotrou*, statue en bronze (1866) pour la ville de Dreux ; *Saint Joseph*, statue en pierre (1867) pour l'église Saint-Etienne-du-Mont ; bustes de *M. Mansard*, bronze, et de *M. R...*, plâtre (1868) ; portrait de *Mme Edmond About*, terre cuite (1870). M. Allasseur a en outre exécuté, pour les monuments publics, un grand nombre de statues, celles de *Malherbe*, de *la Sculpture*, de *la Pêche fluviale*, de *Leucothoé*, placées dans les cours du Louvre, celle de *Saint Charles Borromée*, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, etc. Il a obtenu une médaille de 2me classe en 1853, une médaille de 1re classe en 1859 et la croix de la Légion d'honneur en août 1867.

ALLÈGRE (Vincent-Gaëtan), député français, né à Six-Fours (Var), le 7 août 1835, avocat du barreau de Toulon, maire de cette ville pendant la guerre et sous le gouvernement de M. Thiers, fut révoqué par le ministère de M. de Broglie après le 24 mai 1873. Porté dans la seconde circonscription de Toulon aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés comme candidat de l'opinion républicaine avancée, il fut élu, au second tour de scrutin, par 7361 voix. Il prit place à l'extrême gauche et appuya les propositions d'amnistie plénière. Après la dissolution de la Chambre obtenue par le ministère du 16 mai 1877, il fut réélu comme l'un des 363 des gauches réunies par 9155 voix contre 6010 données au candidat officiel bonapartiste, M. Gax. M. Allègre représente le canton ouest de Toulon au Conseil général du Var dont il a été vice-président.

ALLEMAND (Pierre-Léger-Prosper), député français, né le 16 juillet 1815, reçu docteur en médecine en 1841, exerçait sa profession avec succès dans la ville de Riez, dont il devint maire et dont il représenta le canton au conseil général des Basses-Alpes. Il fut élu membre de l'Assemblée, en remplacement de M. Thiers, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 14 212 voix. Il siégea dans les rangs de la gauche et fut un des députés républicains révoqués de leurs fonctions municipales par le ministère de Broglie, après le 24 mai 1873.

Après s'être présenté sans succès, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 dans le département des Basses-Alpes, il fut porté au même titre aux élections générales du 20 février suivant pour la Chambre des députés dans l'arrondissement de Digne, et fut élu par 7463 voix contre 2242 obtenues par

le candidat bonapartiste, M. Falcon de Cimier, ancien préfet du département. M. Allemand siégea dans les rangs de la gauche de la nouvelle Assemblée. Après l'acte du 16 mai et la dissolution de la Chambre, il fut réélu, comme l'un des 363 des gauches réunies, par 6407 voix contre 3104 accordées à M. Fruchier, candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon. *

ALLEMAND (Hector-Louis), peintre et critique français, né à Lyon en 1809, passa une partie de sa jeunesse dans le commerce avant de pouvoir se livrer à son goût pour les arts. Il se retira des affaires en 1845 et exposa plusieurs fois à Lyon et à Paris où il obtint deux mentions honorables. L'étude des maîtres hollandais et ses relations avec Théodore Rousseau le conduisirent à rédiger pour le *Salut public* des articles réunis depuis sous le titre de *Causeries sur le paysage* (Lyon, 1877, in-18). On voit plusieurs de ses tableaux aux musées de Lyon, de Nîmes, de Montpellier. Ses eaux-fortes, tirées à un nombre restreint d'exemplaires, sont très-recherchées des amateurs. M. H. Allemand a été frappé de paralysie en 1877. *

ALLEMAND-LAVIGERIE. Voy. LAVIGERIE.

ALLEN (Charles-Ferdinand), historien danois, né à Copenhague le 23 novembre 1811, suivit les cours de l'Université de sa ville natale, puis alla explorer les collections d'archives des divers pays de l'Europe. En 1851, il rentra à Copenhague et y obtint une chaire à l'Université. Il devint, en 1862, professeur ordinaire d'histoire et d'archéologie septentrionales. — Il est mort à Copenhague le 27 décembre 1871.

On cite de lui plusieurs monographies importantes d'histoire nationale et quelques écrits de circonstance sur les relations politiques naturelles du Slesvig avec le Danemark, d'après l'histoire et la langue. Deux de ses livres sont devenus particulièrement populaires : *le Manuel d'histoire nationale* (Haanbog i Fädrelandets Historie; Copenhague, 1840; 7e éd., 1873), et *Cours d'histoire nationale* (Lärebog i Fädrelandets H.; ibid., 1842, 11e éd., 1873). Ces deux ouvrages ont été plusieurs fois traduits en allemand. *

ALLENOU (Jean-Marie), sénateur français, né à Quintin (Côtes-du-Nord), le 22 avril 1818, n'était connu que comme riche maître de forges, lorsqu'il fut porté aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, dans les Côtes-du-Nord, sur la liste conservatrice, et élu, le septième sur treize, par 69171 voix. Il appuya d'abord le gouvernement de M. Thiers, puis, après sa chute, passa au centre droit et vota presque constamment avec le parti monarchique. Après avoir repoussé l'amendement Wallon, il se prononça pour les lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 dans le même département, comme candidat « résolûment conservateur et catholique convaincu, » fut nommé, le premier sur trois, au second tour de scrutin, par 287 voix sur 491 électeurs. Il fit partie au Sénat de la majorité de droite. M. Allenou a représenté depuis le 8 octobre 1871 le canton d'Uzel au conseil général des Côtes-du-Nord. *

ALLIBONE (Samuel-Austen), bibliographe américain, né à Philadelphie le 17 avril 1816, s'occupa de bonne heure de la littérature anglaise dont il mena l'étude de front avec le commerce et la propagande biblique. Son principal ouvrage est le *Dictionnaire critique de bibliographie anglaise par des auteurs anglais et américains* (Critical Dict. of engl. literature, etc., 1858-1871, 3 vol répertoire contenant plus de 46 000 notices av 40 tableaux systématiques, et qui coûta di sept années de travail. M. Allibone a éc beaucoup d'articles de revues, des brochures ligieuses et édité les publications de la Soci américaine des écoles du dimanche. *

ALLIES (Thomas-William), écrivain religie anglais, né à Bristol en 1813, se voua à l'instr tion et prit ses grades à Oxford. Il était recte de Launton depuis 1842, lorsqu'en 1850 il se co vertit au catholicisme et abandonna sa charge. fut nommé en 1854 secrétaire de la commissi des écoles catholiques des pauvres. Parmi ouvrages, on cite, avant sa conversion : *l'Égl anglaise purifiée du péché de schisme* (The Chu of England cleared, etc.), et depuis : *le Siége saint Pierre* (See of S. P.; 1850); *le doct Pusey et l'ancienne Église* (D. P. and the Anci Church); un grand ouvrage inachevé : *la For tion du Christianisme* (tomes I et II). Il a traduit en français de M. Allies : *Journal d' voyage en France, et lettres écrites de l'It* (Tournai, 1858, in-8). *

ALLINGHAM (William), littérateur anglais, à Ballyshannon (Irlande) vers 1828, et fils d administrateur de la Banque provinciale, col bora de bonne heure à des recueils littéraires publia, dès 1850, son premier volume de *Poè* (Poems), dédiés à Leigh Hunt. Il obtint un po dans les douanes d'Angleterre et, en 1864, pension littéraire du gouvernement. En 1874, pris la direction du *Frazer's Magazine*. On de lui : *Chants du jour et de la nuit* (Day Night Songs, 1854; éd. ill., 1855), et *Laure Bloomfield en Irlande*, poème moderne en do chants (1864). *

ALLIOLI (Joseph-François), théologien cat lique allemand, prévôt du chapitre d'Augsbou né le 10 août 1793, à Sulzbach (Bavière), ent en 1815, au séminaire épiscopal de Ratisbon reçut les ordres en 1816, et obtint au concou la même année, le titre de docteur en théolog De 1818 à 1821, il suivit l'université de Landsh où il fut nommé, en 1823, professeur adjoint. L'a née suivante, il fut appelé à Munich, où il obt le titre de conseiller ecclésiastique et devi en 1830, recteur de l'université. En 1835, il nommé chanoine à Ratisbonne, et, en 1838, p vôt du chapitre d'Augsbourg. M. Allioli a nommé membre de l'Académie des sciences Munich. — Il est mort à Augsbourg le 22 août 18

Ce savant doit surtout sa réputation à sa t duction allemande de la *Vulgate* (Nurembe 1830; 6e édit., 1839-1845, 6 vol.), accompag de notes et approuvée par le pape. Parmi ses a tres travaux, on remarque : *Antiquités bibliq* (biblische Alterthümer, Landshut, 1825, 1 vo *Manuel d'archéologie biblique* (Handbuch der blischen Alterthumskunde, ibid., 1841), *la de Jésus* (das Leben Jesu, ibid., 1840), ouvr fondé sur le livre des Barradius et Lamy; p divers écrits sur des sujets de théologie et qu ques sermons remarqués.

ALLMAN (George-James), naturaliste angl né à Cork en 1812, prit ses grades de médecin l'Université de Dublin. Il s'appliqua quelq temps à l'étude des lois pour défendre les cat liques irlandais contre les injustices de la légis tion anglaise, puis se voua tout entier aux étu biologiques. En 1841, il fut nommé professeur botanique à l'Université de Dublin, et, en 18 professeur d'histoire naturelle à celle d'Edi

1870. Il a gardé cette dernière chaire jusqu'en 1874. Aux élections générales de 1874, il refusa la candidature qui lui était offerte par le parti libéral de Bandon pour la Chambre des communes. La même année, il succéda à M. Bentham comme président de la Société linnéenne.

Les travaux de M. Allman, portant particulièrement sur la structure et la vie des animaux inférieurs, ont été couronnés par les Sociétés royales d'Édimbourg et de Londres. On cite, à part sa collaboration à des recueils scientifiques : *Monographie des polypes d'eau douce* (A monograph of the Freshwater Polyzoa, 1856, in-fol.) ; *Monographie des Hydroïdes gymnoblastes* (A M. of the Gymnoblastic H., 1871-1872, in-fol., ill. de pl., etc.).

ALLOU (Mgr Auguste), prélat français, est né à Provins, le 21 janvier 1797. Ancien vicaire général de Meaux, il fut nommé évêque de ce diocèse par ordonnance royale le 19 janvier 1839, préconisé le 21 février et sacré le 28 avril de la même année. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1856.

Outre ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, on cite de Mgr Allou : *Les Souvenirs de Sainte-Fare*, chronique du monastère de la Visitation de Meaux (Meaux, 1875, in-8).

ALLOU (Édouard), avocat français, né le 6 mars 1820, à Limoges, fils d'un ingénieur des mines, fit de brillantes études à Paris, au collège Bourbon, et se fit inscrire, après avoir terminé son droit, au barreau de Paris, le 4 novembre 1841. Secrétaire de la conférence des avocats dès la fin de sa première année de stage, il fut chargé, l'année suivante, de l'un des discours de rentrée dont le sujet était l'Éloge de Férey. Après des débuts brillants à la cour d'assises, il s'effraya de l'entraînement et des séductions des affaires criminelles, s'enferma pendant deux ans dans une étude d'avoué, devint secrétaire de Me Liouville, puis se livra tout entier à la pratique des affaires civiles. En 1849, il fut nommé membre de la commission de réforme du Code d'instruction criminelle. Appelé au conseil de l'ordre en 1855, il devint aussi avocat de l'administration des Douanes et de celle des hospices.

On cite parmi les affaires où il a figuré le procès Mérentié, qui dura vingt-trois jours; l'affaire Pradines; l'assassinat de Nangis; le duel de Saint-Cyr; le procès Didot contre Thoisnier-Desplaces sur la propriété de la *Biographie universelle*; l'affaire Dubouchage (nullité de mariage); l'affaire Proudhon (poursuite du livre *l'Église et la Révolution*); le procès Patterson, où il a défendu le prince Napoléon; le procès Mirès, où il a plaidé à Paris pour le célèbre financier, et à Douai pour le comte Siméon; le procès du duc de Brunswick contre Mme de Civry; le procès de séparation entre M. et Mme Scholl, dans lequel il était l'avocat du mari, etc. Quoiqu'il se produisît plutôt dans les affaires civiles que dans les procès politiques, il se fit remarquer dans plusieurs de ces derniers, comme dans le complot des quatre Italiens où il était chargé de la défense de Greco. C'est lui que M. Ém. de Girardin choisit lors des fameuses poursuites que lui valut, de 1866 à 1867, la rédaction de la *Liberté*, et qui lui firent prendre le titre de « condamné du 6 mars. » C'est aussi lui qui, dix ans plus tard, se vit chargé de défendre M. Gambetta, poursuivi, sous le ministère du 16 mai 1877, pour la fameuse formule de son discours de Lille : « Se démettre ou se soumettre. »

A cette époque, M. Allou comptait au premier rang des adversaires de la politique inaugurée par le coup d'État parlementaire du 16 mai, et prenait une part active aux délibérations de la réunion de jurisconsultes qui reçut le nom de « comité de la résistance légale. »

M. Allou n'était toutefois jamais entré complètement dans la vie politique. Parmi les candidatures que fit naître, en juillet 1869, l'éventualité d'élections partielles à Paris, on avait remarqué la sienne accentuée par lui-même dans le sens d'une « opposition décidée à ce qui est. » Au mois de novembre, il se présenta en effet, avec une profession de foi modérée et libérale; il obtint, sur 29055 votants, seulement 4550 voix, qu'il reporta sur le candidat républicain, M. Glais-Bizoin. Élu membre du conseil de l'ordre plus de vingt fois de suite, il en a été bâtonnier en 1866 et 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur par M. Dufaure.

ALLOURY (Jean-Louis-Antoine), journaliste français, né à Anisy (Nièvre), le 24 septembre 1805, fit ses études à Paris, au collège de Sainte-Barbe, où il eut pour professeur M. Cuvillier-Fleury, puis suivit les cours de droit et travailla pour divers avocats en renom, notamment pour M. Dupin. Sur la recommandation de M. Cuvillier-Fleury, il fut attaché par M. Bertin à la rédaction du *Journal des Débats*, et chargé du compte rendu des discussions de la Chambre. Il servit avec beaucoup de zèle la cause de la monarchie de Juillet et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition libérale. Il reçut la croix de la Légion d'honneur le 20 mai 1845. L'année suivante il se présenta, dans le département de la Nièvre, comme candidat à la Chambre des députés, obtint les voix du parti conservateur, mais échoua contre la coalition des légitimistes et des radicaux. Après la révolution de Février, il continua de soutenir les principes du constitutionnalisme modéré. Après le 2 décembre, n'ayant plus de débats parlementaires à analyser, M. Alloury se renferma longtemps dans les questions religieuses ou de politique générale, puis fut chargé de rédiger régulièrement, un mois sur deux, le bulletin quotidien du journal. Il a été nommé chevalier de l'ordre des Saints Maurice et Lazare en 1862.

ALMA-TADÉMA (Laurence), peintre hollandais naturalisé Anglais, né à Dronryp, le 8 janvier 1836, d'une très-ancienne famille de la Frise occidentale, fut élevé au gymnase de Leeuwarden, où il se prit de passion pour l'archéologie égyptienne et gréco-romaine. Destiné par sa famille à la profession de médecin, il obtint seulement en 1852 la permission de se livrer à la peinture, qu'il alla étudier à l'Académie d'Anvers, sous la direction de M. H. Leys. Ayant perdu, en 1869, sa première femme, la comtesse Pauline Dumoulin, il épousa, en secondes noces, une artiste anglaise, Mlle Thérèsa Epps, passa avec elle à Londres en 1870, et obtint des lettres de dénization (petite naturalisation) en janvier 1873.

Les œuvres de M. Alma-Tadéma, systématiquement empreintes d'un caractère archéologique, se distinguent par le soin de la composition, la fermeté du dessin, la sobriété du coloris. On a remarqué entre autres : *Éducation des petits-fils de Clotilde* (1861), *Venantius Fortunatus et Radegonde* (1862), *Comment on s'amusait en Égypte il y a 3000 ans* (1863), *Frédégonde et Prétextat* (1864), *Catulle chez Lesbie*, *le Soldat de Marathon* (1865), *Entrée d'un théâtre romain*, *Danse romaine* (1866), *la Momie*, *Tarquin le Superbe* (1867), *la Sieste dans l'ancienne Rome*, *Phidias et les marbres d'Elgin* (1868), *le Convalescent*, *un Cabaret* (1869), *un Bateleur*, *la Vendange à*

Rome (1870), *l'Empereur Claude*, *une Fête intime en Grèce* (1871), *Homie de la période romaine*, *l'Improvisateur* (1872), *le Dîner*, *la Sieste* (1873), *Joseph, intendant des greniers de Pharaon*, *l'Automne*, *les Bons amis*, *la Dixième plaie d'Égypte* (1874), *la Peinture*, scène d'atelier romain (1875), etc., etc. M. Alma-Tadéma, qui a souvent exposé à Paris, a obtenu une médaille en 1864, une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration de la Légion d'honneur le 1er novembre 1873. Il a été décoré également de divers ordres étrangers. Il a été reçu membre ou correspondant des académies d'Amsterdam, de Munich, de Berlin, etc. — Sa femme a envoyé aussi elle-même quelques peintures au Salon de Paris, *le Miroir* (1873), *le Coin du feu* (1874), etc.

ALMÉRAS-LATOUR (baron Louis-Michel), magistrat français, fils d'un général du premier Empire, est né à Vienne (Isère), le 19 août 1811. Il entra dans la carrière judiciaire en 1834, comme substitut à Saint-Marcellin, d'où il passa à Valence, et devint substitut du procureur général à la Cour de Grenoble, en 1843. Avocat général en 1849, il porta la parole, en 1855, dans la fameuse affaire de Mlle Lamerlière (miracle de la Salette). Premier avocat général, puis président de chambre à la même Cour en 1861, premier président de la Cour de Metz en 1862, il fut enfin nommé conseiller à la Cour de cassation le 20 juillet 1867. Il siége à la Chambre des requêtes, dont il est devenu le doyen. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

ALMŒFF (Nils-Wilhelm), acteur suédois, né le 24 mars 1799, à Stockholm, où son père était valet de chambre du roi, se livra d'abord à l'étude de la médecine et de la chirurgie, qu'il abandonna, en 1818, pour entrer au théâtre royal de Stockholm. Il trouva ses principaux rôles dans *Virginie* de Léopold, *Wallenstein*, *Fiesque*, *Marie Stuart* de Schiller, *la Faute* de Müllner, *Othello*, *Hernani*, etc. Il réussit très-bien dans la tragédie, le drame et la comédie de caractère. Plusieurs pièces d'une médiocre valeur lui ont dû le succès dont elles ont joui. Il se rendit à Paris, en 1829, pour y étudier la scène française.

Ses compatriotes l'ont considéré comme le Talma de la Suède. M. Almœff avait, en effet, quelques-unes des qualités de ce grand artiste. Doué d'une forte constitution, d'une belle figure, d'un accent ferme et noble, il excellait, dit-on, dans les sentiments héroïques, les scènes sublimes, mais on lui reprochait de manquer de souplesse et de négliger les nuances. — Il est mort à Stockholm le 26 février 1876.

ALONCLE (Antoine-Félix), officier et publiciste français, né le 29 décembre 1824, entra à l'École polytechnique en 1844. Sorti dans l'artillerie de marine, il fut promu successivement aux grades de sous-lieutenant en 1847, de lieutenant en second en 1849, de lieutenant en premier le 1er janvier 1855, de capitaine le 29 décembre de la même année, de chef de bataillon le 8 janvier 1868, de lieutenant-colonel le 1er août 1874, et de colonel le 1er décembre 1877. M. A.-F. Aloncle a été décoré de la Légion d'honneur le 31 mars 1860 et promu officier le 13 juillet 1872. — Il est mort le 9 février 1878.

On lui doit, entre autres études sur son arme spéciale, trois traductions intéressantes : *Études sur l'artillerie rayée de marine, conditions indispensables au canon destiné au service de la flotte* (1864, in-8, 4 pl.); *le Canon rayé de Woolwich* (1865, in-8, 3 pl.) ; *Renseignements sur l'artillerie navale de l'Angleterre et des États-Uni*[s] (1865, in-8, 3 pl.). Ces trois ouvrages ont ét[é] réunis sous une même couverture, portant le titre : *Études d'artillerie navale de l'Angleterre et des États-Unis*, traduites des derniers document[s] officiels (1865, in-8, 11 pl.). Citons encore : *Perforation des cuirasses en fer par les projectile[s] massifs ou creux*, etc. (1867, in-8, fig. et pl.).

ALPHAND (J.-Charles-Adolphe), ingénieur et administrateur français, né à Grenoble (Isère) le 26 octobre 1817, entra à l'École polytechnique en 1835 et en sortit, en 1837, dans les ponts et chaussées. Envoyé à Bordeaux en 1839, il fu[t] chargé, pendant quinze ans, des ponts, des chemins de fer et des landes, et fut nommé, le 22 octobre 1843, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées. Au mois de novembre 1854, il fut appelé à Paris, où il reçut le titre d'ingénieur en chef des embellissements de cette ville. Il eut successivement la direction des services des promenades et plantations, de l'éclairage, des concessions sur la voie publique et des voitur[es] publiques. Le service des promenades et plantations, le plus important de tous, comprend [les] bois de Boulogne et de Vincennes, qui ont é[té] transformés en parcs, les buttes Chaumont soumises ensuite à la même métamorphose, [les] Champs-Élysées, dessinés en jardins, tous [les] squares créés dans les anciens et nouveau[x] quartiers, toutes les promenades, les pépiniè[res] et serres de la ville de Paris, les cimetières, [les] boulevards, les quais et fontaines monumental[es], en un mot, les divers travaux qui ont le plus contribué, sous l'administration de M. Haussman[n], à transformer l'aspect de l'ancien Paris.

Lors de l'Exposition universelle de 1867, M. A[l]phand fut chargé de l'importante opération [du] nivellement du Trocadéro, dont il employa [les] terres à remblayer le Champ de Mars : il [la] conduisit avec une incroyable rapidité. Plus ta[rd] les pelouses établies sur les pentes du Trocadé[ro] et encadrant un escalier monumental fure[nt] remplacées par des jardins anglais (1872) [qui] ont fait place eux-mêmes aux constructions [de] l'exposition universelle de 1878, dont les jardi[ns] furent aussi l'œuvre de M. Alphand.

M. Ad. Alphand, qui, pendant sa résidence [à] Bordeaux, avait fait partie du conseil munici[pal] de cette ville, fut élu membre du Conseil géné[ral] de la Gironde, par le canton de Coutras, et ré[élu] jusqu'à la fin de l'Empire. Après la révolution [du] 4 septembre 1870, il conserva ses fonctions [de] directeur de la voie publique et des promenad[es] de Paris, et fut chargé par le génie militaire [de] fermer les fortifications et d'organiser un corps [de] génie auxiliaire pour la défense des abords de [la] place. Après la guerre, nommé par décret de [M.] Thiers directeur des travaux de Paris, il s'appli[-] qua à faire disparaître au plus vite les traces [des] deux siéges, et repeupla le bois de Boulogne av[ec] des arbres empruntés aux forêts de Sénart et [de] Fontainebleau. A la mort de M. Belgrand (187[8]) la direction des eaux et égouts fut réunie à ce[lle] des travaux de Paris, et l'ensemble constitua, [en-] tre les mains de M. Alphand, le plus important s[er-] vice de la préfecture de la Seine. Dans ces mul[ti-] ples et difficiles fonctions, M. Alphand sut gard[er] toute l'initiative compatible avec le contrôle [in-] cessant d'un conseil municipal élu. Il a été nom[-] mé inspecteur général de première classe [des] ponts et chaussées par décret du 3 mai 1875. D[é-] coré de la Légion d'honneur au mois d'octo[bre] 1852, il a été promu officier en décembre 1862, [et] commandeur le 30 juin 1867. Il a reçu en ou[tre] de nombreuses décorations étrangères.

Comme souvenir des grands travaux exécu[tés]

[illegible] ses ordres, M. Alphand a entrepris une [illegible] publication : *les Promenades de Paris*, *Bois de Boulogne*, *Bois de Vincennes*, *Parcs*, *Squares*, *Boulevards*, etc. (1867-73, 2 vol. in-folio [illegible] et chromolithographies). Cet ouvrage [illegible] une étude historique sur les jardins [illegible] l'Égypte et la Chine jusqu'à nos [illegible] a été extrait un livre descriptif et de [illegible] important : *Arboretum et fleuriste de* [illegible] (1874, in-folio).

[illegible] (Charles-Ferdinand-Joseph-Jean-Pie [illegible] de la maison des Bourbons d'Espagne, [illegible] Carlos, est né à Londres le 12 septembre [illegible] Après avoir servi dans l'armée autrichienne [illegible] en 1869 dans les zouaves pontificaux [illegible] jusqu'à l'incorporation de Rome [illegible] Italie. Le 26 avril 1871, il épousa, [illegible] Heubach en Bavière, l'infante Maria-[illegible] née à Heubach le 5 août 1852, fille de [illegible] régent de Portugal. La jeune princesse [illegible] dans les expéditions aventureuses [illegible] guerre carliste, dans laquelle don [illegible], l'année suivante, avec ardeur. [illegible] ans, les actes de violence, les [illegible] il fut accusé signalèrent son nom [illegible]. Mis à la tête des troupes [illegible] en Catalogne, le 30 décembre [illegible] se vit enlever ce commandement par [illegible] de dissentiments sur des me-[illegible] et de compétitions de personnes; [illegible] son armée par un ordre du jour, [illegible] 1874, dans lequel il protesta de [illegible] dévouement à la cause de Dieu, [illegible] et du roi. Par suite des crimes de [illegible] incendie, viol et assassinat,) dont [illegible] Alphonse, le gouvernement du [illegible] III demanda à l'empire allemand [illegible] de ce prince (18 mars 1875). Le ministre [illegible] de Berlin, sur les pièces à [illegible] cette demande, ordonna son arrestation [illegible] prussien (23 mars). L'infant [illegible] en Autriche. Après avoir séjourné à [illegible] à Gratz, il y fut l'objet de témoignages [illegible] de toute la noblesse autrichienne [illegible] part, de manifestations populaires, contre lesquelles l'intervention [illegible] dut le protéger (avril 1875). [illegible] tard (juillet 1875), il refusait le commandement que son frère lui offrait [illegible].

[illegible] XII (François-d'Assise-Ferdinand-[illegible]-de-la-Conception-Grégoire, etc.), [illegible], né le 28 novembre 1857, est fils [illegible] Isabelle II et du roi François d'Assise [illegible]. Il portait le titre de prince des [illegible], lorsque la révolution de 1868 chassa sa [illegible] et la contraignit de se réfugier à [illegible] sa famille. Après être resté quelque [illegible] d'elle, il fut envoyé au collège de [illegible] Vienne, appelé Theresianum, au mois [illegible] 1870; mais il le quitta au bout de [illegible], lorsque sa mère se décida à abdiquer [illegible] ses droits au trône d'Espagne. [illegible] dans la portion libérale de l'émigration [illegible] une assez vive opposition entre [illegible] les partisans du duc de Montpensier. [illegible] cependant continuait son éducation [illegible] France qu'en Angleterre, où il suivit [illegible] de Sandhurst. A la fin de l'année 1874, [illegible] passer les vacances des fêtes de [illegible] auprès de sa mère, lorsque tout à [illegible] de l'affaissement graduel du gouvernement [illegible] républicain, causé par la prolongation [illegible] guerre civile carliste, le général Martinez-[illegible], le 29 décembre, à Murviedro, don Alphonse roi d'Espagne. Cette manifestation eut plus de succès qu'on ne pouvait s'y attendre. Malgré la protestation du ministère Sagasta contre les conspirateurs alphonsistes, toutes les troupes appuyèrent tour à tour le mouvement; Primo Rivera, capitaine général de Madrid, se déclara pour le nouveau roi, et un ministère de régence se forma dès le 31 décembre sous la présidence de Canovas del Castillo. Alphonse fut aussitôt conduit en Espagne, y fut reçu avec enthousiasme et fit son entrée à Madrid le 14 janvier 1875. Il conserva la présidence de son premier cabinet à M. A. Canovas del Castillo, qui, à part sa fidelité à la cause alphonsiste, était connu par sa constante hostilité contre le parti modéré et son aversion pour les idées libérales.

Le jeune roi, désormais désigné sous le nom d'Alphonse XII, après avoir adressé une proclamation aux provinces insurgées, alla se placer à la tête des troupes pour attaquer les carlistes. Il fut complétement battu à Lucar et à Lorca, mais ses ennemis ne profitèrent pas de leur victoire (3 février 1875). Cependant, le ministère poursuivait sa politique contre-révolutionnaire : les réunions publiques étaient interdites, la loi sur le mariage civil abrogée, la liberté de l'enseignement supprimée (8-28 février), les écoles des jésuites retablies, un certain nombre de professeurs expulsés pour leurs opinions libérales (5-9 avril), des négociations engagées avec Rome pour la conclusion d'un concordat (juin). Quelques mois plus tard, la guerre contre les carlistes devenait plus favorable, grâce surtout à une proclamation que leur avait adressée Cabrera, pour les engager à reconnaître le roi Alphonse. Beaucoup se retirèrent de la lutte. Le général Jovellar reprit l'offensive contre ceux qui tenaient encore la campagne. Les troupes royales avaient déjà fait de grands progrès et dégagé un certain nombre de villes, lorsque le roi vint se mettre de nouveau à leur tête : elles prirent, sous son commandement, la ville d'Estella (19 février 1876), et occupèrent successivement le pays insurgé. Tandis que les bandes carlistes se dispersent vers la frontière et que leurs chefs passent en France, le roi Alphonse fait son entrée à Tolosa (20 février) et s'avance jusqu'à Saint-Sébastien. Une amnistie pleine et entière assure la pacification de ces provinces et met un terme définitif à l'insurrection (4 mars); quinze jours après, le roi rentre à Madrid à la tête de son armée victorieuse (20 mars 1876).

Les vicissitudes de la politique intérieure à laquelle le jeune roi prenait une part moins directe se marquaient par des modifications dans le cabinet. Le 11 septembre 1875, M. Canovas del Castillo avait cédé la présidence du conseil au général Jovellar, mais il avait repris la direction des affaires le 27 novembre de la même année. Parmi les causes de conflit on remarque l'application du suffrage universel demandée par le ministre dirigeant, la question de tolérance religieuse s'imposant, malgré les résistances, aux débats sur la Constitution, l'abolition des priviléges des fueros, qui avaient été le principal prétexte de la guerre civile dans les provinces basques et en Navarre, la prolongation de l'insurrection de Cuba qui ne prit fin qu'au mois de février 1878.

A peine sortie de ses crises, l'Espagne se vit conviée, et toute l'Europe avec elle, aux fêtes les plus pompeuses qu'elle eût vues depuis de longues années, pour la célébration du mariage du jeune roi avec la princesse Marie de las Mercedes, troisième fille du duc de Monpensier (23 janvier 1878); mais cette union était presque aussitôt brisee par la mort; la jeune reine succomba à la maladie le 26 juin de la même année. — Pour la famille du roi Alphonse, voy. ESPAGNE.

ALTAROCHE (Marie-Michel), littérateur français, ancien représentant, né le 18 avril 1811, à Issoire (Puy-de-Dôme), et fils d'un avocat qui le destinait au barreau, vint à Paris après la révolution de Juillet et ne tarda pas à se jeter dans la presse républicaine. Il collabora tour à tour au *Courrier des électeurs*, à *la Révolution de* 1830, au *Diable boiteux*, à *la Tribune*, au *Populaire*, à *la Caricature*, au *National*, et donna plus tard des feuilletons au *Courrier français* et au *Siècle*. En même temps, il publiait *la Chambre et les Écoles* (1831), satire en vers, et des brochures imprimées aux frais de la Société des Droits de l'homme. En 1834, il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, et succéda bientôt à M. Louis Desnoyers dans la direction de cette feuille satirique; il la conserva jusqu'au 24 février 1848. A cette époque se rattache la publication de quelques ouvrages politiques : *Chansons* (1835-1836, 2 vol., plusieurs tirages); *Contes démocratiques* (1837); *la Réforme et la Révolution* (1841), études sur Alexandre VI et Louis XV; *Aventures de Victor Augerol* (1838, 2 vol.), imitation de celles de Faublas. Il a collaboré au *Dictionnaire politique*, à *Paris révolutionnaire*, à l'*Almanach populaire*, et a écrit quelques pièces : *Lestocq* (1836), avec M. Laurencin, *le Corrégidor de Pampelune* (1843), avec M. Moléri, *la Coiffure de Cassandre*, opérette, etc.

Envoyé en 1848 dans le Puy-de-Dôme, en qualité de commissaire du gouvernement, M. Altaroche s'y fit remarquer par une extrême modération et, aux élections du 28 avril, il fut nommé le premier de la liste, à la presque unanimité des suffrages. A l'Assemblée constituante, il fit partie de la gauche modérée et ne fut pas réélu en 1849 à la Législative.

De la vie politique M. Altaroche passa à une direction de théâtre et déploya beaucoup d'activité dans l'administration de l'Odéon, de 1850 à 1852. Il s'associa ensuite avec M. Louis Huart pour l'exploitation d'une nouvelle scène de genre, les Folies-Nouvelles, devenue depuis le Théâtre-Déjazet, et se consacra enfin à la création de l'établissement de Cabourg-Dives.

ALTENHEIM (Gabrielle Soumet, dame Beuvain d') ou Daltenheim, *femme de lettres française*, est née à Paris, le 17 mars 1814. Fille unique de l'auteur de *la Divine Épopée*, elle manifesta de bonne heure beaucoup de penchant pour la poésie. Le recueil de pièces diverses qu'elle publia en 1838 (*Nouvelles filiales*, in-12) date de son enfance, et on se plaisait alors dans le monde à lui en faire réciter des fragments. A vingt ans, elle épousa M. Beuvain d'Altenheim. Le 24 avril 1841, elle fit représenter au Théâtre-Français *le Gladiateur*, tragédie en cinq actes, écrite par elle en collaboration avec Soumet et jouée le même soir que *le Chêne du roi*, comédie historique en un acte de ce dernier. Ces deux pièces eurent le même succès d'estime et furent imprimées sous le titre d'*Une soirée au Théâtre-Français*. La tragédie de *Jane Grey*, qu'elle fit encore en collaboration avec Soumet, obtint un meilleur sort à l'Odéon (29 mars 1844), grâce à des situations heureuses, à une sensibilité vraie et à un style harmonieux. Mme d'Altenheim a encore publié : *Berthe Bertha* (1843), poème; *Récits de l'histoire d'Angleterre*, *les Anges d'Israël* (1856); *les Deux mères, ou Dieu pardonne*, *les Marguerites de France*, *la Croix et la lyre* (1858); *les Quatre siècles littéraires* (1859); 3e édit., augmen. 1868, in-8, et 1869, in-18. Elle avait gardé en portefeuille, outre plusieurs pièces de son père et d'elle-même, une traduction en vers des *Nuits* d'Young, une étude sur la Jacquerie, etc.

ALTMEYER (Jean-Jacques), littérateur belge, né le 20 janvier 1804, à Luxembourg, fit avec succès ses premières études à l'Athénée de sa ville natale. Après avoir remplacé à Ypres dans la chaire de rhétorique l'abbé Delebecque, devenu évêque de Gand, il passa les examens de docteur en philosophie (1831) et de docteur en droit (1832), fut appelé, en 1836, à l'université libre créée à Bruxelles par le parti libéral et y fut d'abord chargé du cours d'histoire, auquel il joignit ensuite celui d'antiquités grecques et romaines. Professeur d'histoire commerciale à l'École centrale de commerce, il cumula ce cours à l'Athénée royal avec celui d'économie politique. — M. Altmeyer est mort à Bruxelles le 15 septembre 1877.

Il a publié à Bruxelles : *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* (1837, in-8); *Précis de l'histoire ancienne* (1838, in-8); *Cours de philosophie de l'histoire* (1840, in-8); *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique et sa cour* (Liége, 1841, in-8); *Histoire des relations commerciales et politiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le XVIe siècle* (1840, in-8); *Résumé de l'histoire moderne* (1842, in-36); *Du droit d'asile en Brabant* (1849, in-12; 2e édit., 1851); *une Succursale du Tribunal de sang* (1854, in-12), etc. M. Altmeyer a fourni en outre un grand nombre d'articles aux diverses revues belges.

ALTON-SHÉE de Lignères (Edmond, comte d'), ancien pair de France, né le 1er juin 1810, est le fils unique de Jacques-Wulfranc, baron d'Alton, et de Françoise Shée, fille du comte Henri Shée, conseiller d'État et sénateur de l'Empire. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie de son grand-père maternel, avec autorisation de réunir les deux noms de d'Alton et de Shée. Entré à la Chambre des pairs en 1836, il vota d'abord avec les conservateurs. En 1839, il publia sa brochure : *De la Chambre des pairs dans le gouvernement représentatif*, œuvre d'un homme attaché à la royauté constitutionnelle. Pendant plusieurs années il resta dans les rangs du parti dynastique et appuya la politique de M. Guizot. En 1847, par une conversion inattendue, il s'associa sans réserve à l'agitation réformiste et scandalisa ses collègues par l'audace de ses professions de foi révolutionnaires. Il déclara qu'il n'était « ni catholique ni chrétien », appela M. de Metternich : « ce vieillard aussi cruel que corrompu »; le duc de Modène : « un Néron en raccourci »; la reine de Portugal : « une princesse parjure », et soutint que, si l'homme sur la tête duquel était tombée la couronne d'Autriche n'était pas empereur, il ne pourrait pas même être citoyen. « Ce n'est pas, s'écriait-il un jour, en tendant le cou comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur leurs oppresseurs, que doivent mourir les martyrs de la liberté! »

Après de telles paroles sa place semblait marquée aux barricades. Il y parut en effet durant les journées de Février, et s'efforça d'y entraîner les députés de la gauche. Nommé colonel de la 2e légion de la banlieue, il se rangea du côté de M. Ledru-Rollin, attaqua, dans les clubs et les banquets, le gouvernement du général Cavaignac, se prononça hautement pour la république démocratique et sociale, et prit part à toutes les manifestations révolutionnaires. Après l'élection du 10 décembre, il fit une protestation très-vive contre la suppression des clubs, fut arrêté et mis au secret. Aux élections générales du mois de mai 1849, son nom fut porté en vain sur la liste des candidats présentés par le comité démocratique socialiste, et, aux réélections partielles qui suivirent, il ne fut pas même proposé. M. d'Alton-

[illegible] entièrement retiré de la vie politique, lors des élections générales de mai 1869 il se porta, dans la 2e circonscription de la Seine, candidat du socialisme, et en opposition à M. Thiers, non moins qu'à M. Devinck, le candidat du gouvernement. Après avoir obtenu, sur [illegible] votants, 8714 suffrages, tandis que M. Thiers en réunissait 13333, il ne se retira pas, suivant l'usage adopté par les candidats de l'opposition, devant le concurrent libéral, qui l'emporta définitivement au second tour de scrutin.

Après la révolution du 4 septembre, il collabora au journal de la famille Hugo, le *Peuple souverain* (1870), et fonda lui-même une feuille [illegible] à dix centimes, *le Suffrage universel* (octobre 1873). — M. d'Alton-Shée est mort [illegible] 1874; il eut, sur sa demande, un enterrement civil, signalé, dans la presse, par [illegible] M. Gambetta.

[illegible] de l'ancien pair de France, outre [illegible] brochures (*Une Fusion légitimiste, orléaniste et républicaine* (1863), in-8, et *le Mariage du Duc Pompée* (1864, in-8), puis l'intéressante publication les *Mémoires du vicomte d'Aulnis* [illegible], et celle de ses propres *Mémoires* [illegible] 2 vol. in-8 et in-18).

ALTSCHUL (Élias), médecin allemand, né à Prague, le 8 avril 1812, fit ses études à Vienne, et devint, en 1848, professeur d'homœopathie théorique et pratique à l'École de médecine de Prague. Il est le premier qui ait introduit l'enseignement de l'homœopathie dans les facultés autrichiennes. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons: *Dictionnaire de Médecine oculaire* ([illegible], 2 vol.); *Traité de pharmaco-dynamique physiologique, ou Pharmacologie clinique à l'usage des médecins homœopathes* (Lehrbuch der physiologischen pharmacodynamik, Prague, 1850-1852); *la Loi de polarité thérapeutique des doses médicales, ou le Principe fondamental de la pharmaco-dynamique physiologique* (das therapeutische Polaritætsgesetz; Prague, 1853).

ALVARENGA (Pedro-Francisco DA COSTA), médecin portugais, né à Piauhy (Brésil) en 1826, fit ses études à la faculté de médecine de Bruxelles et y fut reçu docteur en 1850. Il alla se fixer à Lisbonne, y fut nommé médecin de la Chambre des pairs, de l'hôpital Saint-Joseph et de la Maison de la Miséricorde, membre de l'Académie royale des sciences, etc. Directeur et rédacteur en chef de la Gazette medica de Lisbonne, il y a inséré de nombreux et importants mémoires, la plupart traduits en français, et dont quelques-uns sont de véritables ouvrages.

Nous citerons entre ces traductions dues à MM. P. Garnier, Papillaud, Barbier, Bertherand, H. [illegible]: *Anatomie pathologique et symptomatologie de la fièvre jaune de Lisbonne en 1857* (Paris, 1861, in-8); *les Ectocardies* (Bruxelles, 1869, in-8); *la Thermoséméiologie et Thermocologie* (Anvers, 1871, in-8); *Précis de thermométrie clinique générale* ([illegible], 1869, in-8); *Anatomie pathologique et physiologie des communications entre les cavités droites et les cavités gauches du cœur* (Marseille, 1871, in-8); *De la Cyanose* (Lille, 1872, in-8); *Notes sur un voyage au Brésil* (Lisbonne, 1873, in-8). — Il a été publié une étude biographique et bibliographique sur le *Docteur Pedro Francisco da Costa Alvarenga, ses travaux*, etc., par le [illegible], l'un de ses traducteurs.

ALVENSLEBEN (Gustave D'), général prussien, né le 30 septembre 1803, élevé au corps des cadets, entra, en 1821, comme officier aux grenadiers de l'empereur Alexandre. En 1847, il passa comme capitaine dans l'état-major. Après avoir été attaché au service du prince de Prusse, puis du roi, il était, depuis 1863, lieutenant général, lorsque éclata la guerre austro-prussienne. Il reçut le commandement du 4e corps. Nommé général d'infanterie en 1868, il prit part, à la tête du même corps, aux campagnes de France de 1870-1871, et se fit remarquer à Sedan et dans plusieurs des luttes qui eurent lieu sous Paris. Il appartint successivement à la seconde armée commandée par le prince Frédéric-Charles et à la quatrième commandée par le prince royal de Saxe.

ALVENSLEBEN (Constant D'), général prussien, né le 26 août 1809, élevé également au corps des cadets, et entré aussi au régiment des grenadiers de l'empereur Alexandre, prit une part brillante, comme major général, à la guerre de 1864 contre le Danemark et à celle de 1866 contre l'Autriche. Il fut alors nommé lieutenant général. Dans la guerre franco-allemande de 1870, il eut le commandement du 3e corps dans la seconde armée commandée par le prince Frédéric-Charles, et prit part aux premiers engagements de la campagne. Il se signala aux sanglantes affaires de Vionville, de Mars-la-Tour, de Gravelotte, et pendant tout l'investissement de Metz. Après la capitulation de cette ville, il conduisit son corps sur la Loire et eut un rôle encore important dans les batailles de Beaune-la-Rolande, d'Orléans et du Mans.

ALVIN (Louis-Joseph), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 mars 1806, professeur au collège de Liège en 1826, secrétaire de l'administration de l'instruction publique, de 1830 à 1850, devint à cette dernière date, conservateur en chef de la bibliothèque de Bruxelles. Il était, depuis 1845, membre de l'Académie de Belgique.

M. Alvin a pris place parmi les rares auteurs dramatiques de son pays et a fait imprimer, entre autres pièces: *Sardanapale*, tragédie en cinq actes (Bruxelles, 1834), et *le Folliculaire anonyme*, comédie en trois actes, en vers (Ibid., 1835). Il faut citer aussi de lui: *Souvenirs de ma vie littéraire* (Bruxelles, 1843, in-18), *les Nielles de la Bibliothèque royale de Belgique* (Ibid., 1857, in-8, avec 21 fac-simile photographiques); *l'Enfance de Jésus, tableau flamand*, poëme de Jérôme Wierix, avec une notice sur les frères Wierix (Ibid. 1860, in-8); *l'Alliance de l'art et de l'industrie*, relativement à l'enseignement du dessin en Belgique (Ibid., 1864, in-8); *les Académies et les autres Écoles de dessin de la Belgique en 1864* (Ibid., 1867, in-8); *Catalogue raisonné de l'œuvre des trois frères Wierix* (Ibid., 1866, in-8), *Louis Gruyer, sa vie, ses écrits, ses correspondances* (Ibid., 1867, in-18); *Rapport sur l'exposition universelle de Vienne: éducation, enseignement* (Ibid., 1874, in-8), etc. Il a donné, en outre, un grand nombre de pièces de poésie dans les journaux et recueils périodiques de la Belgique, ainsi que des articles de critique d'art et de littérature. L'un des fondateurs du *Recueil encyclopédique belge*, il a continué, de 1851 à 1856, l'*Annuaire de la Bibliothèque royale de Belgique* du baron F. de Reiffenberg.

ALZOG (Jean), historien ecclésiastique allemand, né à Ohlau (Silésie), le 29 juin 1808, étudia la philosophie et la théologie catholique aux universités de Breslau et de Bonn. Après avoir été précepteur particulier à Aix-la-Chapelle, il entra, en 1834, au séminaire de Cologne, et fut ordonné prêtre. Il devint dès lors professeur d'exégèse, d'histoire ecclésiastique, de philosophie ou de théologie

aux séminaires de Posen, de Hildesheim et de Fribourg-en-Brisgau. — Il est mort dans cette ville le 1er mars 1878.

Ses ouvrages sur l'histoire de l'Église sont nombreux et importants. On met à part son *Traité de l'histoire ecclésiastique universelle* (Lehrbuch der universal Kirchengeschichte; Mayence, 1840; 8e éd., très-augmentée, 1859, 2 vol.), ouvrage traduit dans toutes les langues, notamment en français par l'abbé J. Goschler et C. F. Audley (Paris, 1845-1846, 3 vol. in-8; 4e éd., 1874-1875, 4 vol. in-12). Mentionnons ensuite : *Explicatio catholicorum systematis de interpretatione litterarum sacrarum* (Münster, 1835), thèse de doctorat; *Esquisse de patrologie ou d'ancienne bibliographie chrétienne* (Grundriss der P.; Fribourg, 1866; 3e éd., 1874), traduits en français par l'abbé P. Bélet (Paris, 1867, in-8). On cite en outre plusieurs discours académiques, et une collaboration importante à divers recueils.

AMADOR DE LOS RIOS (D. José), né en 1818, à Baena, dans la province de Cordoue, et fils d'un sculpteur distingué, fut amené à Séville et y reçut des leçons d'Alberto Lista et des encouragements du duc de Rivas. Au sortir de l'école, il fonda avec D. Juan José Bueno un journal de littérature intitulé *le Cygne*. En 1839 il publia avec son ami un petit recueil de poésies et prit part aux tentatives faites pour ressusciter l'ancienne Académie de Séville. En 1841 il épousait la sœur du littérateur bien connu D. José Villalta, dont le père, attaché au patrimoine royal, habitait l'Alcazar. C'est là que M. Amador de los Rios publia, en 1841-42, une version avec commentaires de l'ouvrage de Sismondi, intitulé : *Histoire des littératures du midi de l'Europe*, et qu'il écrivit, en 1844, son livre, *Séville pittoresque*, et en 1845, sa *Tolède pittoresque*, contenant la description des plus célèbres monuments.

Venu à Madrid, il composa, en 1848, ses *Études politiques et littéraires sur les Juifs d'Espagne*, publia une magnifique édition des *Œuvres du marquis de Santellane* en 1852, et donna, de 1852 à 1855, une édition de *l'Histoire générale des Indes, îles et terre ferme de l'Océan*, du capitaine Gonzalo Fernandez de Oviedo (4 vol. in-4°). Pendant qu'il semait dans les revues et les journaux littéraires de Madrid une foule d'articles variés, il travaillait à élever à la littérature espagnole le monument qui lui manquait, c'est-à-dire son *Histoire critique* (1861 et suiv., t. I, VII). Ajoutons encore : *Histoire de la ville et de la cour de Madrid*, publiée avec D. J. de Rios y Delgada; un intéressant mémoire sur le Trésor de Guarrazar, sous le titre de *l'Art latino-byzantin en Espagne*, et sa collaboration à la description des *Monumentos arquitectonicos* que le gouvernement publia en espagnol et en français.

Doyen de la faculté de philosophie et de littérature à l'Université centrale de Madrid, administrateur de la faculté, membre de l'Académie royale d'histoire et de l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand, M. Amador de los Rios a été élu député aux Cortès en 1863. — Il est mort à Séville en mars 1878.

AMARI (Michel), homme politique et orientaliste italien, est né à Palerme, le 7 juillet 1806. Il avait à peine terminé ses études et était employé au ministère d'État (1822), quand son père fut condamné à mort à la suite d'une conspiration, et le laissa à la tête d'une famille assez nombreuse, qu'il dut faire vivre de son travail. Suspect lui-même, il reçut l'ordre, en 1837, de se transférer à Naples, où il resta quatre ans. Rentré à Palerme, il y publia son *Histoire des Vêpres siciliennes* (1842), souvent réimprim[ée] depuis et, grâce aux améliorations successive[s], restée l'œuvre principale de l'auteur. Elle lui v[a]lut de telles persécutions qu'il fut contraint [de] s'exiler. Il vint à Paris et s'y livra à l'étude [de] l'arabe, du grec moderne, et prépara son *His-toire des musulmans de Sicile*.

Au commencement de 1848, il fut rappelé dan[s] son pays comme professeur de droit public. Ma[is] à son arrivée à Palerme on lui confia la vic[e]-présidence du comité de la guerre. Élu représe[n]tant de cette ville à la Chambre des députés, [il] ne tarda pas à être appelé au ministère des [fi]nances; puis, au mois d'août, il fut envoyé [en] mission auprès des gouvernements de France [et] d'Angleterre. Il publia à Paris une brochure, [*La*] *Sicile et les Bourbons* (1849), sur l'incompatibili[té] des droits de son pays et des prétentions du r[oi] de Naples. Quand les hostilités recommencèren[t], il retourna à Palerme (avril 1849); mais la cau[se] sicilienne était déjà perdue; il dut reprendre [le] chemin de l'exil, se retira de nouveau à Paris, [et] se remit à ses travaux littéraires.

En 1860, il rentrait en Sicile et prenait u[ne] part active aux affaires de ce pays. Nommé séna[-]teur par le roi Victor-Emmanuel, au commence[-]ment de 1861, il s'associait à la politique du com[te] de Cavour, et devenait président de la lieutenan[ce] de Sicile, avec le portefeuille des finances. [Au] mois de juillet de la même année, il était nomm[é] gouverneur de Modène. En décembre 1862, il f[ut] appelé au ministère de l'instruction publique p[ar] M. Farini, et garda ce portefeuille dans le cabin[et] Minghetti (mars 1863).

Outre une série de savants articles sur la lang[ue] et l'histoire arabes dans la *Revue archéologiqu[e]*, le *Journal asiatique* et autres recueils, il a p[u]blié une traduction anglaise du *Solwan d'I[bn] Djafer* (Londres, 1852, 2 vol. in 8), le tome [I] de son *Histoire des musulmans de Sicile* et s[on] *Histoire des Vêpres siciliennes* (la Guerra d[el] vespro siciliano, 2 vol. in-8), qui compte, en I[ta]lie, six éditions, a été traduite en anglais et [en] allemand et transportée en français par un [in]signe plagiat. La traduction anglaise est de lo[rd] Ellesmere, qui a mis en tête la biographie [de] l'auteur. On cite encore de M. Michel Amari u[ne] traduction en vers blancs du *Marmion* de Walt[er] Scott (1832). Correspondant de l'Institut (Inscri[p]tions et belles-lettres) depuis 1857, il en a été é[lu] membre associé le 29 juin 1871.

AMAT (Henri), représentant français, né [à] Marseille en 1815, inscrit au barreau de cet[te] ville et connu de bonne heure pour ses opinio[ns] républicaines, se signala par son influence apr[ès] 1848, fut proscrit après le coup d'État de 1851 [et] séjourna quelque temps en Italie. Rentré à Ma[r]seille, il y fut un des chefs de l'opposition légal[e]. Libre penseur et partisan de la coopération indu[s]trielle, il devint, en 1865, membre du cons[eil] municipal de Marseille. Il le poussa dans la vo[ie] des réformes libérales et démocratiques, et obtin[t] la publication de ses procès-verbaux. Aux élec[-]tions du 8 février 1871, il fut nommé représe[n]tant du département des Bouches-du-Rhône [à] l'Assemblée nationale, le quatrième sur onze, p[ar] 47 371 voix. Il prit place à gauche et vota con[-]stamment avec les groupes républicains. Aux élec[-]tions législatives du 20 février 1876, il fut port[é] dans la 2e circonscription de Marseille, comm[e] candidat républicain modéré, et échoua au pre[-]mier tour de scrutin, avec 4184 voix, contr[e] M. Raspail, qui en réunit 5163 et qui passa a[u] second tour. La mort de M. Raspail ayant donn[é] lieu à une élection partielle, M. Amat, après un[e] lutte très-vive entre candidats également répu[-]

Marseille, fut élu le 17 mars 1878, au second tour de scrutin, par 4453 voix, contre 4284 obtenues par M. Clovis Hugues, sans compter 566 données à M. Blanqui.

AMAT (Paul-Léopold), chanteur et musicien français, né à Toulouse, en 1814, vint à Paris vers 1835 et s'y fit connaître par un certain nombre de romances, mélodies et chansonnettes, dont il composait souvent la musique et les paroles. De 1850 à 1854, il tenta, sans grand succès, d'établir à Alger une maison de librairie musicale. Vers la fin de 1856, il obtint le privilège du théâtre Beaumarchais, que l'insuffisance des capitaux l'empêcha d'exploiter. Il a fait avec succès, en province, des soirées musicales. M. Amat a été décoré de la Légion d'honneur le 24 septembre 1866. — Il est mort à Nice le 31 octobre 1872.

Outre ses nombreuses romances, dont quelques-unes ont eu de la vogue, telles que *la Fleur fanée*, *Tu m'oublieras*, *la Feuille et le serment*, M. Léopold Amat a écrit pour la scène des Bouffes-Parisiens : *Élodie, ou le Forfait nocturne*, quiproquo musical en un acte (1856).

AMAURY-DUVAL (Eugène-Emmanuel-Amaury Pineux-Duval, dit), peintre français, né à Montrouge le 16 avril 1808, est fils d'Amaury-Duval, diplomate et archéologue, mort en 1839, et neveu du littérateur Alexandre Duval. Dès 1826, il fréquenta l'atelier de M. Ingres et fit, dans l'intervalle, un voyage en Morée. Il débuta avec succès au Salon de 1833 par un *Portrait*, celui de M. *Marc-Hurt-Binet*, *les Enfants de Nourrit*, dessin, et quelques autres portraits qui lui firent tout d'abord, dans ce genre de peinture, une grande réputation. Il a été chargé plus tard d'importants travaux pour les églises de Paris et de la banlieue. Il a entrepris, à la fin de 1855, un voyage de huit mois en Italie.

M. Amaury-Duval a exposé, depuis 1833, entre autres sujets historiques ou portraits : *Pâtre grec découvrant un bas-relief antique, souvenir de Morée* (1835); *un Ange*, étude datée de 1840; le portrait d'Alexandre et d'*Amaury-Duval*, de *Barre*, le graveur, de MM. *Dumont*, *Barthe*, *Geffroy*, dans le rôle de don Juan, etc.; puis de nombreuses études de différents âges, types et costumes (1835-1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Tragédie*, représentée sous les traits de Mlle Rachel, deux autres *Portraits*, les quatre dessins ou cartons des peintures murales de l'église Saint-Germain en Laye, intitulées : *Redemptio*, *Verbum*, *Misericordia*, *Humanitas*; aux salons de 1857 et 1859, le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, *Tête de jeune fille*, *M. Alphonse Karr*; au salon de 1861, *Portrait de Mlle Emma Fleury*, de la Comédie-Française; à celui de 1863, *Naissance de Vénus*; à celui de 1864, *Etude d'enfant*, *Portrait de femme*; à celui de 1865, *Daphnis et Chloé*; à celui de 1867, *Psyché* et le *Portrait du général de Bruyer*; à celui de 1868, un *Projet de décoration pour une chapelle* et le *Portrait de Mme F. D.*

En dehors des Salons, cet artiste a exécuté à fresque la décoration de l'église de Saint-Germain en Laye (1848-1853) et précédemment (1840) la chapelle de la Vierge, à Saint-Germain l'Auxerrois; il a peint à l'huile la chapelle de Sainte-Philomène, à Saint-Merry (1839). M. Amaury-Duval a obtenu une 2e médaille, pour l'histoire, en 1834, et une 1re médaille, pour le portrait, en 1839. Décoré de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1845, il a été promu officier le 12 août 1865. Il a écrit des *Mémoires*, dont un fragment a été détaché et a paru sous ce titre : *l'Atelier d'Ingres* (1878, in-18).

AMBERT (Joachim-Marie-Jean-Jacques-Alexandre-Jules), général et écrivain militaire français, ancien représentant, né à Lagrezette (Lot), le 8 février 1804, est le fils d'un général de la République. Sorti de l'École militaire en 1824, il fit neuf campagnes, en Espagne, en Belgique et en Algérie. Il a été successivement promu lieutenant le 21 décembre 1830, capitaine le 28 février 1837, chef d'escadron le 19 janvier 1843, lieutenant-colonel le 22 avril 1847, colonel le 16 avril 1850, général de brigade le 12 août 1857, et admis dans la réserve en 1867. En septembre 1870, il fut rappelé à l'activité et chargé du commandement du 5e secteur; mais il fut bientôt destitué par le gouvernement de la Défense nationale à la suite de manifestations hostiles provoquées contre lui par ses sentiments politiques. Il avait fait partie, en 1848, de l'Assemblée constituante, comme représentant du Lot, qui l'avait élu, le cinquième sur huit, et qui le renvoya, en 1849, à la Législative. Sous l'Empire, il devint conseiller d'État en service ordinaire (5 mai 1866). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 mars 1860.

C'est surtout comme journaliste et écrivain que le général Ambert s'est fait connaître du public. Pendant de fréquents congés, il parcourut l'Europe et l'Amérique, séjourna longtemps à la Guadeloupe ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, où il écrivait dans le journal *l'Abeille*. En France, il a donné de nombreux articles d'histoire et de fantaisie au *National*, au *Courrier français*, au *Siècle*, au *Messager*, au *Spectateur militaire*, etc. Il a aussi publié à part plusieurs écrits, entre autres : *Éloge du maréchal Moncey* (1842); *Esquisses historiques et pittoresques des différents corps de l'armée* (Saumur, 1835, in-fol.; 2e édit., 1837, 2 vol. in-8); *la Colonne Napoléon et le camp de Boulogne* (1839, in-8); un essai historique sur *Duplessis-Mornay* (1847, in-8). *Soldat* (1854, in-8); *Conséquences des progrès de l'artillerie* (1866, in-8); *Arabesques* (1868, in-18); *Histoire de la guerre de 1870-1871* (1873, in-8, avec cartes); *l'Héroïsme en soutane* (1876, in-18).

AMBROS (Auguste-Wilhem), compositeur et musicographe autrichien, né à Mauth (Bohême) le 17 novembre 1816, suivit, malgré sa vocation musicale, la carrière administrative, étudia le droit à Prague et entra dans les bureaux du Trésor public. La notoriété que lui firent ses compositions ne l'empêcha pas d'être appelé, depuis 1848, à divers emplois dans le service public de la presse et auprès du tribunal local de Prague; puis, après avoir été membre du Conservatoire de cette ville, il fut nommé, en 1870, professeur de musique et d'histoire de l'art à l'Université. Deux ans plus tard, il fut appelé à Vienne pour donner des leçons de cette spécialité au prince impérial Rodolphe, et eut en même temps un poste au ministère de la justice.

Parmi les compositions de M. Ambros, qui le rattachent particulièrement à l'école de Mendelssohn, on cite des ouvertures, une partition d'*Othello*, des symphonies, un *Stabat*, des messes, des *lieder*. Ses écrits sur la musique, outre de nombreux articles de journaux, comprennent : *les Limites de la musique et de la poésie* (die Grenzen der Musik und P.; Leipzig, 1855); *le Conservatoire de Prague* (das Conservatorium zu Prag; Prague, 1858); *De l'Interdiction des quintes* (die Lehre vom Quintenverbot (Ibid., 1859); *Histoire de la musique* (Geschichte der Musik; Breslau, 1862-1868, 3 vol.); un recueil de *Variétés* (Bunte Blaetter; Leipzig, 1872-1874, 2 vol.).

AMÉDÉE (Ferdinand-Marie), ex-roi d'Espagne, prince de la maison royale de Savoie, duc d'Aoste, né le 30 mai 1845, est le deuxième fils du roi d'Italie Victor-Emmanuel II. Élevé à la cour de Sardaigne, il entra de bonne heure dans les rangs de l'armée, et dès l'âge de quatorze ans il prenait part à la guerre de 1859 contre l'Autriche. Il fit aussi la campagne de 1866 et assista à la bataille de Custozza, où il fut même blessé. Il se consacra ensuite à la marine italienne et eut le rang de contre-amiral. En 1867, il épousa la princesse Marie dal Pozzo della Cisterna, célèbre par sa beauté et par la richesse de sa famille.

Vers la fin de l'année 1870, la couronne d'Espagne lui fut offerte, au nom des Cortès, par le général Prim, « le faiseur de rois. » Le trône des Bourbons était vacant depuis la révolution de septembre 1868. Une constitution nouvelle rétablissant la monarchie héréditaire, avec deux Chambres, avait été laborieusement votée le 26 mai 1869, et plus de dix-huit mois s'étaient passés à provoquer ou à écarter des candidatures royales. Après avoir repoussé celles de don Alphonse, fils d'Isabelle, du roi de Portugal, du duc de Montpensier, de Charles, duc de Madrid, petit-fils de don Carlos, on avait dû renoncer à la candidature du prince Léopold de Hohenzollern, qui avait été le prétexte de la guerre entre la France et l'Allemagne. Après de longues négociations, le fils de Victor-Emmanuel fut proclamé roi par les Cortès, à la majorité de 191 voix sur 344 votants. Parmi les 153 membres de la minorité, 63 se déclarèrent pour la république, 19 pour don Carlos ou le prince Alphonse, quelques-uns s'abstinrent. Le prince Amédée vint débarquer à Carthagène le 30 décembre 1870, le jour même où le général Prim, qui l'appelait, succombait aux blessures qu'il avait reçues deux jours auparavant des mains d'un assassin.

Son règne, commencé sous ces funestes auspices, fut court et agité. Le prince Amédée entra à Madrid le 2 janvier 1871, prêta serment le même jour à la Constitution, et le régent Serrano déposa ses pouvoirs entre les mains du président des Cortès. Le nouveau roi fit vainement appel à la conciliation et au dévouement des divers partis monarchiques; il confia vainement le pouvoir aux chefs autorisés des libéraux et des progressistes. Les intrigues de cour et les divisions politiques firent échouer toutes les tentatives d'organisation et de réforme. L'impopularité s'attachait à sa personne même, à cause de sa qualité d'étranger. Le duc de Madrid en profita pour appeler le parti carliste aux armes, et l'insurrection éclata dans les provinces basques, en Navarre, en Aragon et en Catalogne (avril 1872). La même année, le roi et la reine étaient l'objet de la plus audacieuse tentative de meurtre : dans la nuit du 18 au 19 juillet 1872, cinq assassins attaquèrent à la fois la voiture qui les portait, et plusieurs coups de feu furent tirés sur eux. Amédée garda sept mois encore cette souveraineté si impuissante et si dangereuse. Enfin, le 11 février 1873, il adressa aux Cortès, dans un message très-digne, sa démission de roi, et dès le lendemain il quittait la capitale avec la reine, qui était accouchée d'un fils moins de deux semaines auparavant. Pendant qu'ils étaient en route pour Lisbonne, les Cortès proclamaient la république. Le couple royal passa de Lisbonne à Bordeaux, de là à Marseille, et rentra en Italie. Renonçant au titre même de roi, le prince Amédée fut nommé par Victor-Emmanuel lieutenant général de l'armée italienne, et sa précédente renonciation à ses droits éventuels sur le trône d'Italie fut annulée. Il reprit sa place dans les rangs du Sénat, et les deux Chambres votèrent, à la presque unanimité, le rétablissement de sa dotation annuelle de 400,000 francs.

La princesse d'Aoste, sa femme, née le 9 août 1847, fille du prince dal Pozzo della Cisterna et de la comtesse Louise-Caroline-Ghislaine de Mérode, est morte le 8 novembre 1876. Elle a laissé trois fils : 1° le prince *Emmanuel*, duc des Pouilles, né le 13 janvier 1869; 2° le prince *Victor*, comte de Turin, né le 23 novembre 1870, et le prince Louis, né le 31 janvier 1873.

AMEIL (Alfred-Frédéric-Philippe-Auguste-Napoleon, baron), général français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais) le 8 novembre 1810, entra à Saint-Cyr en novembre 1827 et en sortit dans la cavalerie avec le grade de sous-lieutenant, le 1er octobre 1829. Il a été promu successivement lieutenant le 30 mai 1837, capitaine le 15 octobre 1840, chef d'escadron le 23 février 1847, lieutenant-colonel le 3 novembre 1851, colonel le 8 novembre 1853, général de brigade le 12 août 186[illegible] et général de division le 26 février 1870. Il a fai[t] avec distinction plusieurs campagnes en Afrique de 1847 à 1852, et prit une part importante a[u] fait d'armes de Kalah, qui mit fin à l'insurrection du Ouled-Dhan. Il fit partie de l'armée d'Italie e[n] 1859, et assista à la bataille de Solférino.

Après avoir commandé plusieurs subdivisions en France depuis 1861, il était chargé de l'inspection générale en Afrique, en 1870, lorsqu'[il] fut rappelé par la guerre. Il reçut le commandement de la division de cavalerie du 7e corps. Fa[it] prisonnier à Sedan avec ses troupes, il partage[a] leur captivité et passa sept mois à Bonn. Employ[é] d'abord à des inspections générales, puis appelé en 1873, au commandement de la division de Lunéville, il reçut, en avril 1874, celui de la division de cavalerie de Versailles, qu'il a quitté, le 8 novembre 1875, pour passer au cadre de réserve. L[e] général Ameil, décoré de la Légion d'honneur l[e] 10 décembre 1849, a été promu officier le 8 octobre 1857, commandeur le 14 mars 1860 e[t] grand-officier le 3 août 1875.

AMÉLIE (Marie-Frédérique), ex-reine de Grèce, née le 21 décembre 1818, est fille aînée du premier lit de feu le grand-duc d'Oldenbourg, Paul Frédéric-Auguste, mort le 27 février 1853, e[t] d'Adélaïde, princesse d'Anhalt-Bernbourg, morte en 1820. Mariée, le 21 novembre 1836, au r[oi] Othon Ier, dix-sept mois après que ce prince, par[ve]nu à sa majorité, eut pris les rênes du gouvernement, elle reçut à son arrivée en Grèce un accueil enthousiaste, où la femme n'avait p[as] moins de part que la souveraine. Le temps et le[s] fautes de la cour n'effacèrent pas de sitôt d[e] l'esprit des Grecs cette première impression, e[t] pendant longtemps, la reine Amélie fut plu[s] populaire à Athènes que son mari. Elle ava[it] beaucoup plus de décision dans le caractère et dans plusieurs occasions difficiles, notamment pendant une de ses dernières régences (mars-décembre 1856), en face de l'occupation étrangère, elle fit preuve d'une énergie qui n'était pa[s] exempte de passion, mais qui tendait à rallier au trône des sympathies nationales. Néanmoins, chargée une fois encore de la régence, pendant un voyage du roi Othon de Bavière (septembre 1861), elle se vit l'objet d'un attentat : un étudiant nommé Donisios tira sur elle un coup de pistolet, pendant qu'elle se promenait à cheval. Elle témoigna dans cette circonstance de beaucoup de sang-froid. Le 24 octobre 1862, elle avait quitté Athènes avant le roi, lorsque éclata la conspiration qui, deux jours après, aboutissait à une proclamation de déchéance. Elle rentra avec lui en Allemagne. La reine Amélie avait fond[é]

a fondé plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hospice pour les jeunes aveugles. — Elle est morte à Bamberg (Bavière), le 20 mai 1875.

AMERLING (Frédéric), peintre allemand, né à Vienne, en 1803, colora d'abord des images pour payer sa pension à l'Académie des beaux-arts. Il y exécuta quelques bons tableaux à l'huile, dont il retira quelque argent, voyagea en Angleterre, s'y lia avec le célèbre portraitiste Lawrence, puis passa en France et travailla quelque temps sous M. H. Vernet. De retour à Vienne, il a exécuté des tableaux historiques qui furent remarqués, entre autres *Didon délaissée par Énée*, et *Moïse dans le désert*, qui obtint le prix de l'Académie des beaux-arts. En 1831, il fit le voyage d'Italie et alla étudier les grands maîtres à Venise, Florence et Rome. Citons, parmi ses toiles les plus estimées, une *Judith* qui a fait sensation en Allemagne, une *Ophélie* qui a paru à l'Exposition universelle de 1867, ainsi qu'une *Tête d'étude*, le *Portrait du prince de Windischgraetz*, le propre *Portrait de l'artiste*, et celui de l'empereur *François Ier*, couronne en tête et sceptre en main. M. Amerling, chevalier de l'ordre de François-Joseph d'Autriche, de Saint-Michel de Bavière, etc., a reçu le titre de peintre de l'Académie des beaux-arts à Vienne.

AMET (Joséphine JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 5 janvier 1802, fut élevée par sa mère, qui lui inspira le goût de la littérature, héréditaire dans la famille. Après avoir été quelque temps sœur de charité et professe, par M. de Quélen, à la dignité de chanoinesse, elle a épousé, en 1841, M. James Amet, commissionnaire de roulage. Avant et depuis son mariage, elle a écrit, sous son nom de famille, plusieurs ouvrages d'imagination et de morale, que divers recueils bibliographiques ont attribués par erreur à sa sœur, Mme Constance Aubert. En voici les titres: *Histoires morales et édifiantes* (1837, 2 vol. in-12); *une Vie de jeune fille* (in-8, même année); *la Duchesse de Valombray* (1838, 2 vol. in-8); *les Deux sœurs*, scènes de la vie d'intérieur (1840, 2 vol. in-8); *Étienne Saulnier*, roman historique (1842, 2 vol. in-8).

AMEZECH (le comte D'), pseudonyme de F. Ch. Aclocque (Voy. ce nom).

AMICIS (Edmond DE), littérateur italien, né à Oneglia, le 21 octobre 1846, de parents génois, domiciliés momentanément au Piémont, fit ses classes à Coni, puis à Turin, et entra, en 1863, au collège militaire de Modène, d'où il sortit sous-lieutenant au 3e de ligne. Il prit part aux expéditions contre les brigands en Sicile, puis à la guerre de 1866 contre l'Autriche. Dès 1867, il accepta la direction du journal *l'Italia militare*, à Florence, et écrivit, sous le titre de *Bozzetti militari*, une suite de nouvelles, dont le charme et le naturel furent très-goûtés (1868). En 1871, il quitta le service militaire, pour se consacrer entièrement aux lettres, et se fixa à Turin.

On doit encore à la plume facile et féconde de M. Edmond de Amicis: *Novelle* (Florence, 1872); *la Spagna* (Milan, 1873), très-agréable relation de voyage; *Ricordi di Londra* (Ibid., 1874); *Olanda* (Ibid., 1874); *Marocco* (Ibid., 1876); *Ricordi di Parigi* (Ibid., 1878). Plusieurs de ces livres ont été traduits à l'étranger, notamment en français (1879).

AMIGUES (Jules), littérateur et journaliste français, né à Perpignan en 1829, fit dès sa jeunesse divers voyages à l'étranger. En 1860, il envoya d'Italie au journal *le Temps* une correspondance qui inaugura dans ce journal *les Lettres d'Italie*, continuées depuis par M. Erdan. Il traduisit, à la même époque, l'*Histoire d'Italie* du comte Cesare Balbo (1860, 2 vol. in-18), en la continuant jusqu'aux derniers événements. En 1864, il fut chargé de la correspondance politique du *Moniteur universel*, sans renoncer à la collaboration du *Temps*. Le ministère, dont le *Moniteur* était l'organe officiel, l'autorisa, deux ans plus tard, à fournir aussi une correspondance à *la Presse*, dirigée, en ce moment, par M. Émile Ollivier. En 1869, M. Amigues resta d'abord attaché à la rédaction du *Moniteur*, devenu feuille indépendante; il s'en sépara, au mois de juillet suivant, pour fonder un journal dont la préfecture de police refusa de recevoir et d'enregistrer le titre: *la République*. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Depuis la révolution du 4 septembre 1870, M. Amigues a servi la cause bonapartiste par sa collaboration aux divers journaux du parti et par d'actives démarches pour lui recruter des auxiliaires. Pendant l'insurrection de la Commune, il soutint dans les journaux et par des brochures la cause de Paris. Après le rétablissement de l'ordre, il prit vivement en mains la défense du capitaine Rossel, traduit devant les conseils de guerre, et, la condamnation prononcée, il s'efforça de provoquer sa grâce en organisant des manifestations en sa faveur parmi la jeunesse des écoles. Lorsque la lutte électorale entre M. de Rémusat et M. Barodet vint faire échec à la politique de M. Thiers, il fit afficher un placard et distribuer une brochure (*Rémusat et Barodet*) recommandant aux Parisiens l'abstention. Un peu plus tard, dans l'affaire du Comité central bonapartiste, mise en lumière par l'enquête parlementaire sur l'élection de M. de Bourgoing dans la Nièvre, il eut, à côté de M. Rouher, un rôle signalé comme très-important par les rapports de M. Savary, commissaire de l'enquête, et par M. Léon Renault, préfet de police (mars 1875). Aux frais du comité, il répandit à profusion les numéros de l'*Espérance nationale*, dont il était le fondateur, avec accompagnement de photographies de l'ex-prince impérial. La distribution des photographies de M. Amigues lui-même entraîna, à la même époque, la condamnation correctionnelle de son éditeur. Toujours l'un des premiers à organiser l'agitation bonapartiste, c'est lui qui avait mené des députations ouvrières à Chislehurst, à propos de la mort de l'ex-empereur et de la majorité de son fils. M. Amigues, devenu l'un des rédacteurs en chef du journal *l'Ordre*, en signa les articles les plus virulents contre les hommes et les choses de la République. Sous le ministère du 16 mai 1877, il fut porté aux élections générales du 11 octobre pour la Chambre des députés, comme candidat officiel du maréchal, dans la deuxième circonscription de Cambrai, et sa candidature, appuyée par tout le parti monarchique et par le clergé, réunit 10 534 voix contre 9863 obtenues par le candidat républicain, M. Bertrand-Milcent, député sortant; mais son élection fut invalidée dans la séance du 9 mai 1878 et au scrutin qui suivit cette invalidation il ne fut pas réélu.

M. J. Amigues avait publié sous l'Empire: *l'Église et les Nationalités*, brochure anonyme (1860, in-8); *l'État romain depuis 1815 jusqu'à nos jours*, avec notes et documents recueillis par M. L.-C. Farini (1862, in-8); *Politique et finances en Italie*, à propos de l'emprunt de sept cents millions et des projets de crédit foncier italien (1863, in-8); deux volumes de romans ou nou-

velles, *les Amours stériles* (1865, in-18), et *Jean de l'Aiguille* (1869, in-18); une relation pittoresque, *les Fêtes romaines illustrées* (1867, gr. in-8); *la Politique d'un honnête homme* (1869, in-18), etc. M. Jules Amigues avait aussi voulu aborder le théâtre; il a fait représenter à la Comédie-Française, en collaboration avec M. Marcellin Desboutin, un drame historique, en vers, en cinq actes, *Maurice de Saxe* (1870), qui n'obtint qu'un succès d'estime.

Ce qu'il a écrit depuis se rattache à son rôle politique : *La France à refaire : la Commune*, « dédié aux ouvriers et aux bourgeois de Paris » (1871, in-8); *Lettres au peuple* (1872, 2 séries, in-16); *l'Homme de Sedan et les hommes de Septembre* (1873, broch. in-18); *Réponse à MM. Savary et Léon Renault* (1875, in-18); *Rossel*, *Lettres à M. Saint-Genest sur le prétorianisme* (1875, in-18). Il a recueilli et édité les *Papiers posthumes de Louis-Nathaniel Rossel* (1871, in-8).

AMOUROUX (Charles), membre de la Commune de Paris en 1871, né à Chalabre (Aude) le 24 décembre 1843, vint à Paris vers 1865 comme ouvrier chapelier. Imbu d'idées socialistes, orateur ardent et écouté dans les ateliers, président habituel de réunions électorales, il fut condamné, en avril 1869, à quatre mois de prison pour excitation au mépris du gouvernement. Au mois de décembre suivant, il subit deux nouvelles condamnations pour outrages à l'empereur. Poursuivi de nouveau au mois de mars 1870, il passa en Belgique. Il rentra au 4 septembre, fut l'un des agents les plus actifs de l'Internationale, fit la plus vive opposition au gouvernement de la défense et prit part à la tentative du 31 octobre. Porté aux élections de la Seine le 8 février 1871, il n'obtint que 28 777 voix sur 328 970 votants, mais il fut élu membre de la Commune, le 26 mars suivant, dans le 4ᵉ arrondissement, par 8150 voix. Il prit part aux principales discussions de cette assemblée et y appuya presque toujours les partis extrêmes. Arrêté après l'entrée des troupes régulières à Paris, conduit sur les pontons de Brest, il put dissimuler quelque temps son individualité ; puis il fut reconnu et traduit successivement devant les conseils de guerre de Lyon, de Marseille, de Saint-Étienne et de Versailles, pour crimes relatifs à l'insurrection, et devant la cour d'assises du Puy-de-Dôme pour complicité dans l'assassinat de M. de l'Espée, préfet de la Loire; il fut d'abord condamné à la déportation dans une enceinte fortifiée et plus tard (22 mars 1872) aux travaux forcés à perpétuité. Le 19 juin suivant, il était embarqué pour la Nouvelle-Calédonie.

AMSBERG (Auguste-Philippe-Christian-Théodore D'), administrateur allemand, né à Rostock, le 17 juillet 1789, destiné d'abord au commerce, puis employé dans la perception des impôts de Westphalie, fit les dernières campagnes contre Napoléon. De retour dans sa patrie, il devint d'abord secrétaire de la chambre du grand-duc de Brunswick, puis conseiller, et fut choisi, grâce à ses connaissances spéciales, pour négocier un traité de douanes avec le Hanovre, puis des traités de commerce entre les différents États de l'Allemagne centrale (1828). M. d'Amsberg a poussé, dès 1826, à la création du réseau des chemins de fer allemands. C'est lui qui exécuta les plans des lignes de Nuremberg et en général de toutes les lignes secondaires qui relient le duché de Brunswick au royaume de Hanovre. Nommé conseiller d'ambassade en 1832, il devint, en 1833, directeur du collège des finances, puis conservateur des monuments de Brunswick, et se consacra spécialement à la prospérité des chemins de fer du grand-duché, dont la com mission l'a choisi pour son président. Il devi en outre, en 1850, directeur de la Société d chemins de fer et des postes de Brunswick. Il est mort à Harzburg le 9 décembre 1871.

AMYOT (Ferdinand), éditeur français, né Paris, le 20 décembre 1818, reprit en 1854, à mort de son père, la maison fondée par celui en 1814, et qu'il dirigeait avec lui depuis 18 Ses publications se rapportent en général à la d plomatie, à la politique, aux mémoires et a voyages. Parmi les principales, il faut citer l *Œuvres* de l'empereur Napoléon III, celles M. Capefigue, l'*Histoire de l'expédition de Crim* et de *la Guerre d'Italie*, du baron de Baza court, etc., et, dans ces derniers temps, une co lection de romans dont plusieurs ont eu u grande vogue. — Il est mort à Neuilly le 7 ja vier 1875.

ANASTASI (Auguste-Paul-Charles), paysagi et lithographe français, né à Paris le 15 n vembre 1820, étudia la peinture sous MM. Del roche et Corot, et débuta au Salon de 18 Depuis 1849, il a traité avec succès la lith graphie. Il a exposé, comme paysagis *Démocrite et les Abdéritains*, *Chemin de N mandie*, *Roches et Bruyères*, *Dessous de bo la Mare aux corneilles*, prise dans la forêt de Fo tainebleau (1848); *les Bords de la Touque*, *Derniers rayons*, *la Saison des foins*, ces de derniers commandés par le ministère de l'in rieur (1850 et 1852); des *Chaumières normande la Seine à Chatou*, *Matin d'été* et *Soir d'hiver* Bougival; de nombreux *Effets de soleil* et d *Études de feuillage*, traités quelquefois à l'aqu relle (1843-1853); *la Vallée du Vellace* (Seine-I férieure), *Vue prise à Bougival*, *les Bords de Sprée*, près de Berlin (1855); *les Bords de Meuse*, et plusieurs *Sites* de Hollande (1857); *lac en Tyrol*, *Chemin en hiver*, *Groupe de chê* (1859), *Village de Wilemsdord* (Hollande), *Ap la pluie*, *Hiver*, *Village de Lynbann* (Hollande *Coucher du soleil aux bords de la Meuse* (H lande), *Retour du troupeau* (1861); *Terrasse de villa Pamphili*, admise au musée du Luxe bourg ; *Aqueducs de Claude* (1864); *le Foru au soleil couchant* et *les Bords du Tibre à Ro* (1865) : ce dernier a paru à l'Exposition unive selle de 1867 ; *Terrasse d'un couvent à Rom Cascatelles de Tivoli* (1866); *un Lavoir aux en rons de Naples*, *un Coin d'un village au sole couchant* (1868); *Mai*, *la Maison aux laurier roses* (1869).

Comme lithographe, M. Anastasi a particuli rement concouru à la publication du journal *l'A tiste* et à celle des *Artistes contemporains*, po lesquels il a reproduit les paysages les plus est més de l'école moderne. Il a obtenu, comme pei tre, une 2ᵉ médaille en 1848 et en 1865 comme l thographe, une 3ᵉ en 1850 et une mention en 185 Il a été décoré de la Légion d'honneur en 186 Atteint de cécité en 1869, M. Anastasi fut se couru par ses confrères qui organisèrent des ventes, l'une de ses propres œuvres, l'aut d'objets d'art qu'ils lui avaient offerts et dont l produit mit à l'abri du besoin l'artiste si cruelle ment frappé.

ANCEL * (Daniel-Édouard-Jules), négociant homme politique français, sénateur, né au Havre le 16 octobre 1813, acquit dans sa ville natale une grande situation comme armateur, fut élu mem bre du conseil municipal, nommé adjoint au maire (1846), puis maire, président de la chambre du commerce, membre du conseil général, etc

[illegible] poursuivis depuis, relatifs [illegible] de la ville et du port du Havre [illegible] des anciennes fortifications et [illegible] et d'Ingouville. Élu repré[illegible] législative de 1849, M. Ancel, [illegible] de questions mariti[illegible], accepta le coup d'État du [illegible], en 1852, le candidat offi[illegible] pour le Corps législatif dans [illegible] de la Seine-Inférieure. [illegible] titre, en 1857. Abandonné [illegible] en 1863, il passa au second [illegible] 15 918 voix sur 24 198. En [illegible] 11 911 voix contre le candi[illegible] M. Jules Lesne, qui, obtint [illegible]

[illegible] à l'Assemblée nationale aux [illegible] du 8 février 1871, siégea au [illegible] dans toutes les questions poli[illegible] avec la majorité monarchi[illegible] à la fin de la session, l'amende[illegible] et les lois constitutionnelles. Il prit [illegible] aux questions de commerce [illegible] plusieurs fois rapporteur du bud[illegible] lois spéciales. Il se présenta [illegible] dans son département, [illegible] conservateur et monarchique, et [illegible] sur quatre, par 571 voix sur [illegible] le gouvernement du ma[illegible] contre la majorité républi[illegible] des députés, et après l'acte [illegible] la dissolution. M. Ancel a été [illegible] président du conseil général de la [illegible] il représentait le canton de [illegible] par décret du 13 mars 1872 [illegible] conseil supérieur du commerce, de [illegible] et de l'industrie. Il a été décoré de [illegible]

[illegible]), député français, né à [illegible] 1844, maire de la commune de [illegible] (Mayenne), où il était propriétaire, [illegible] général de la Mayenne pour le [illegible] fut porté aux élections du 20 fé[illegible] la Chambre des députés, dans [illegible] de Château-Gontier, comme can[illegible] soutenu par les partis monar[illegible] voix contre 7121 obtenues [illegible] candidat constitutionnel. Il sié[illegible], après l'acte du 16 mai 1877, [illegible] de Broglie. Après la dissolution qui [illegible], dans la même circonscription, [illegible] 14 octobre 1877, comme candi[illegible] maréchal de Mac-Mahon, par 9773 [illegible] données à son concurrent répu[illegible] Dubois-Fresnay.

[illegible] (Michel-Auguste), architecte fran[illegible], le 21 novembre 1829, suivit, en [illegible] de MM. Lequeux et Baltard, en [illegible] les cours de l'École des beaux-[illegible] le grand prix d'architecture [illegible] 1854, sur ce sujet : *un Hospice* [illegible]. Son séjour à la villa Médicis a été [illegible] remarquable envoi d'une *Restaura*[illegible], exposée un peu avant [illegible] (octobre 1856). Elle reparut [illegible] universelle de 1867 et mérita la [illegible]. M. Ancelet avait séjourné [illegible], au commencement de cette [illegible] architecte du château de Pau de[illegible] de celui de Compiègn [illegible] été nommé chevalier de la Légion [illegible] 25 juin 1867.

[illegible] (Étienne-Auguste), médecin fran[illegible] à Nancy, en 1806. Reçu docteur en 1828, il alla exercer la médecine à Dieuze. Porté aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, dans le département de la Meurthe, il fut élu représentant, le sixième sur sept, par 45 098 voix. Il prit place dans la gauche républicaine et vota constamment avec elle.

On cite de lui quelques travaux utiles insérés dans la *Gazette des Hôpitaux*, entre autres : *Mémoire sur l'état de la végétation dans les terrains salifères* (1847, in-8); *Des Causes du goitre et du crétinisme endémique* (1850), d'après les observations qu'il avait faites dans la Meurthe : *l'Art de conserver la santé* (1852, in-18); *Influence de l'inoculation de la vaccine sur les populations* (1854); *Philosophie mathématique et médicale de la vaccine* (1858, in-8); puis quelques brochures étrangères à la médecine : *De Marsal à Bordeaux* (Nancy, 1862, in-8); *Écriture, papyrus, parchemin, pâte à papier* (Ibid., 1862, in-8); *la Vérité sur la fuite et l'arrestation de Louis XVI à Varennes*, d'après des documents inédits (1866, in-8, avec portr., vues, plans, etc.).

ANCELOT (Marguerite-Louise-Virginie CHARDON), femme de lettres française, est née à Dijon (Côte-d'Or), le 15 mars 1792. Elle vint à Paris en 1804 et épousa, vers 1818, M. Ancelot, mort en 1854, alors employé de la marine, et que la tragédie de *Louis IX* allait bientôt faire connaître. Elle s'occupa assez tard de littérature. D'après son propre aveu, ce ne fut qu'après 1830, lorsque son mari travailla pour les scènes secondaires, « qu'elle s'amusa à arranger avec lui quelques petites pièces, ne cherchant dans cette collaboration secrète que le plaisir d'exprimer ses idées. » La publicité l'effrayait. Il serait donc difficile de savoir dans quelle proportion elle contribua au succès des jolis vaudevilles : *Un Divorce*, *Deux jours*, *Reine*, *Cardinal et page* (1832). Elle collabora aussi au recueil de nouvelles : *Emprunts aux salons de Paris* (1835, in-8), publié sous le nom de M. Ancelot.

Ses véritables débuts littéraires remontent au *Mariage raisonnable* (1835), comédie qu'elle a revendiquée comme étant d'elle. Le Théâtre-Français donna successivement de cette dame plusieurs comédies en prose, que Mlle Mars joua avec le plus grand succès : *Marie, ou Trois Époques* (1836), le chef-d'œuvre de l'auteur traduit dans les principales langues ; *le Château de ma nièce* (1837); *Isabelle* (1838).

Ensuite elle donna au Gymnase, au Vaudeville et aux Variétés, plusieurs pièces favorablement accueillies : *Juana* (1838); *Clémence* (1839); *les Honneurs et les Mœurs*, *Marguerite* (1840); *le Père Marcel* (1841); *l'Hôtel de Rambouillet* et *les deux Impératrices* (1842); *Hermance, une Femme à la mode*, *Loïsa* et *Mme Roland* (1843), etc. Après s'être quelque temps éloignée du théâtre, elle a fait représenter à la Gaîté *les Femmes de Paris* (1848), drame qui n'a pas réussi. Les pièces de Mme Ancelot réunissaient les mérites et les défauts que l'on rencontre d'ordinaire dans les ouvrages des auteurs de son sexe, c'est-à-dire beaucoup de finesse et de grâce, des détails bien observés, un style assez élégant, mais des situations défectueuses et une fable languissante. Son *Théâtre complet*, comprenant 20 pièces, a été publié en 1848 (4 vol. in-8).

Mme Ancelot a écrit aussi des romans dont quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés et traduits à l'étranger : *Gabrielle* (1839, plusieurs éditions, in-8, in-18 et in-4); *Émerance* (1841); *Médérine* (1843), etc. Deux des mieux accueillis, *Renée de Varville* et *la Nièce du banquier*, sont de 1853. Plus récemment, elle a fait paraître : *une Famille parisienne* (1856, plusieurs édit.),

insérée d'abord dans le *Journal pour tous; les Salons de Paris, foyers éteints* (1857, in-18), étude rétrospective sur la société moderne; *Une route sans issue* (1857, 2 vol. in-8); *Un nœud de ruban* (1858); *la Fille d'une joueuse* (1858, in-12, et 1859, in-18); *le Baron de Fresmoutiers* (1861, 2 vol. in-8); *Antonia Vernon ou les jeunes filles pauvres* (1863, in-18); *Un Salon de Paris* (1865, in-8, et 1866, in-18, avec eaux-fortes).

Mme Ancelot a aussi cultivé la peinture; on a remarqué d'elle un joli tableau de chevalet exposé au Salon de 1828 sous ce titre : *Une lecture de M. Ancelot*. — Elle est morte à Paris le 21 mars 1875.

ANDELARRE (Jules DE JAQUOT, marquis D'), ancien magistrat et homme politique français, né à Dijon (Côte-d'Or), le 25 octobre 1803, fut, sous la Restauration, substitut du procureur du roi dans sa ville natale et donna sa démission en 1830. Maire d'Andelarre (Haute-Saône) depuis 1831, membre du Conseil général de la Haute-Saône depuis 1837 pour le canton de Vesoul, il s'occupa activement des intérêts de ce département. Élu, en 1852, comme candidat officiel, député au Corps législatif, pour la circonscription de Vesoul, il fut réélu en 1857, malgré l'opposition de l'administration, et son mandat lui fut maintenu, en 1863, par 17640 voix, sur 26773 votants, puis en 1869, par 18653 voix sur 21846 votants. M. d'Andelarre fut un des membres influents de ce qu'on appelait, depuis 1868, le tiers-parti libéral. Décoré de la Légion d'honneur en 1842, il a été promu officier le 14 août 1869.

Après la révolution de septembre 1870 et les désastres de la guerre, le marquis d'Andelarre fut porté, comme candidat monarchiste et conservateur, aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, et élu représentant du département de la Haute-Saône, le second sur six, par 23549 voix. Il prit place à droite, fut un membre actif de plusieurs réunions du parti monarchique, avec lequel il vota dans toutes les questions politiques et religieuses, et repoussa également l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Il se représenta, néanmoins, comme candidat constitutionnel, dans l'arrondissement de Vesoul, concurremment avec deux autres candidats conservateurs monarchiques, MM. Courcelles et de Saint-Mauris, contre le candidat républicain, M. Noirot; il n'obtint, au premier tour de scrutin, que 3424 voix sur près de 24000 votants, contre 11915 voix obtenues par M. Noirot, et se retira avant le scrutin de ballottage.

On a du marquis d'Andelarre quelques brochures : *Études sur la question du travail, dans ses rapports avec la législation* (1851); *Du Vingtième des produits forestiers, lettre à M. le directeur général des forêts* (1853); *Forme et réforme du budget de l'État* (1859); *De la Démocratie en Franche-Comté*, (1867) in-8; *les Principes de la Révolution française et le Programme de 1789* (1873, in-8), etc.

ANDERDON (le P. William-Henry), jésuite anglais, né à Londres le 26 décembre 1816, neveu du prélat Manning, prit ses grades à l'Université d'Oxford et entra dans l'Église anglicane. Mais il quitta bientôt le ministère, voyagea en France, passa à Rome où il étudia la théologie et reçut la prêtrise. De 1856 à 1864, il appartint à l'Université catholique de Dublin, puis fut envoyé en mission en Amérique. Après un nouveau séjour à Rome, il s'attacha, en 1869, à la Société de Jésus, et prononça ses vœux en 1874. Renommé comme prédicateur, il a publié aussi un certain
nombre d'ouvrages qui ont eu une grande circu-
tion, tels que : *Saint François et les Francisca*
Voyage au Purgatoire (Purgatory surveyed), *B*
neval, épisode de la Fronde (1857), *Owen Eve*
le Robinson catholique (1862), *Dans la ne*
récits du mont Saint-Bernard (1866), *l'É*
chrétien (1871).

ANDERSEN (Hans-Christian), célèbre p
et romancier danois, est né le 2 avril 180
Odensée, dans l'île de Fionie. Ses ancêtres avai
été riches, mais leur fortune s'était trouvée
sipée peu à peu et son père avait été rédui
prendre l'humble état de cordonnier. Son tra
suffisait au moins à faire vivre sa famille.
mourut dans la force de l'âge, et Andersen r
à la charge de sa mère. Possédé tout enfant
démon de la poésie, il faisait des vers à do
ans et jouissait déjà d'une petite réputation d
sa ville natale. En revanche, il avait une aver
profonde pour tous les travaux manuels qui
raient pu lui donner du pain. Placé dans une
brique, puis mis en apprentissage chez un t
leur, il ne réussit nulle part, si bien qu'après
confirmation, sa mère, à l'instigation d'une
seuse de bonne aventure, se décida enfin à
laisser partir pour Copenhague.

M. Andersen rêvait alors d'entrer au thé
royal; on l'éconduisit « parce qu'il était t
maigre. » Grâce à sa jolie voix, il trouva, pa
les musiciens, quelques protecteurs qui lui d
nèrent des leçons et fondèrent quelque temps
lui de grandes espérances; mais une maladie
bite lui enleva sa voix et ses protecteurs. La po
vint alors à son secours. Il publia plusieurs p
ces de vers, parmi lesquelles *l'Enfant mour*
eut un grand succès. Les poëtes en renom, O
lenschlæger et Ingemann, le conseiller Coll
parlèrent au roi en sa faveur et obtinrent p
lui une bourse dans une des meilleures écoles
Copenhague. Andersen commença ses étude
vingt-trois ans, en 1828.

Bientôt il fit paraître, sous forme de récit h
moristique, une satire littéraire : *Voyage à p*
à Amak, qui eut trois éditions. En 1830, il don
son premier recueil de *Poésies*, qui excita
véritable enthousiasme. Un autre volume q
publia dès l'année suivante, *Fantaisies et*
quisses, révéla en lui un des plus grands poë
du Nord. Dans un voyage en Allemagne, il co
nut Tieck et Chamisso, qui se chargèrent de r
véler ses œuvres à leurs compatriotes. De reto
dans sa patrie, il publia des *Esquisses de voya*
(Skyggebilleder af en Reise til Harzen), qui f
rent goûtées du roi. Le poëte obtint un subsi
pour visiter la France, la Suisse, l'Italie et u
seconde fois l'Allemagne. Le spectacle de ces di
férentes contrées fournit à son imagination d
tableaux nombreux et variés. Il prit surtout
l'Italie le sujet du meilleur de ses romans, *l'Im*
provisateur, suite de scènes vraies et intéressant
qu'il a su revêtir des couleurs du Midi (1834). Ce
ouvrage a été traduit en français par Mme C. Le
brun (1837, 2 vol. in-8). Six ans plus tard
fuyant des inimitiés personnelles et des jalousie
littéraires qu'il eut le tort de prendre trop
cœur, il retourna en Italie et de là passa dan
l'Orient, le pays de ses rêves. Il l'a décrit sou
les couleurs les plus brillantes dans son *Bazar d*
poëte (1842). De nouvelles critiques l'aigrirent
encore davantage contre ses compatriotes et dès
lors il passa presque toute sa vie à voyager. Il
vint à Paris en 1848; l'année suivante, il reparut en Allemagne, où il reçut de véritables ovations. Il passa l'hiver de 1845-1846 à Berlin et à Weimar, et prépara en même temps à Leipsig une édition générale de ses œuvres. Au printemps, il

Vienne et Trieste, à Rome et à Naples, commença sa biographie, *le Récit de ma* ... terminée plus tard aux bains de Vernet, ... Pyrénées. En 1847, il visita l'Angleterre ... Écosse.

Dans les intervalles de ses courses, il avait publié ... nouveaux ouvrages, deux romans pleins ... originalité jusque dans leurs titres : *O·T*, c'est-à-dire la maison de réclusion d'Odensée (1835) ... qu'un violoniste (Kun en Spillemand, ... 2e édit., 1853); un drame qui réussit, *le* ...; un autre qui n'eut point de succès, ... (1840). La même année, parut encore ... sans dessins, suite de tableaux de fantaisie où il a pu déployer à l'aise les richesses ... imagination. Après une comédie sentimentale, *la Fleur du bonheur* (1842), il donna ... Contes (3 volumes, publiés d'abord séparément) où son talent se révèle dans toute sa force ... originalité. La plupart ont été traduits d'abord en allemand, puis en français et dans plusieurs autres langues. Un choix des plus jolis a ... sous le titre de *Contes choisis*, dans la *Bibliothèque rose illustrée* (1855, in-16); d'autres ... publiés sous les titres de : *Livre d'images sans images* (1859, in-18), de *Nouveaux contes* ... in-18), de *Fantaisies danoises* (1861, ... etc. Les auteurs de ces diverses traductions ... sont MM. Marmier, Soldi, Minssen, Caralp, ..., P. Boyer, Mme C. Lebrun.

... a encore de M. Andersen un drame symbolique, *Ahasvérus*, et un roman emprunté aux ... nationales, *les Deux baronnes*, qui ont ... dans l'édition générale de ses *Œuvres* ... (Leipzig, 1847-1848, 35 vol.).

... n'est plus à retrouver, dans M. Andersen, ... un esprit qui rappelle le XVIIIe siècle par ... fine et déguisée, le sentiment et la rêverie des peuples du Nord, et une richesse d'imagination vraiment orientale; ce mélange de qualités diverses a contribué à faire de lui un des ... les plus originaux de ce temps. — Il venait d'être, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, nommé commandeur de l'ordre du Danebrog lorsqu'il mourut à Rolighed le 5 août 1875. A part des legs aux bibliothèques et établissements d'instruction publique, il a laissé sa fortune à la famille du conseiller Collin, le bienfaiteur de sa jeunesse.

ANDERSON (Robert), général américain au service de l'Union, né le 14 juin 1805, est sorti de l'École militaire de West-Point en 1825. Il fit la guerre de Blackhawk, en qualité de ..., dans la compagnie commandée par le capitaine Lincoln, plus tard, président. Il se signala par sa brillante conduite dans la guerre du Mexique. Lorsque la Caroline du Sud se sépara de l'Union, le major Anderson commandait à Charleston la petite garnison fédérale, forte de soixante-seize hommes. Bien qu'aucune hostilité directe n'eût encore eu lieu, il ne se dissimula pas la gravité de la situation, et se prépara à la défense. Ne pouvant protéger avec ... peu de soldats les forts Moultrie et Sumter, il évacua le premier et se réfugia dans le second, qui est vraiment la clef du port de Charleston. Le 11 avril 1861, le général Beauregard le somma de capituler : Anderson refusa et le lendemain matin, à quatre heures et demie, toutes les batteries de la ville tirèrent sur le fort : la guerre était déclarée. Après avoir riposté de son mieux à cette canonnade, le major se rendit à des conditions honorables, et le 14 avril, il s'embarqua avec sa petite troupe pour New-York. Sa conduite fut approuvée par le Congrès, et il reçut le commandement de la brigade du Kentucky. Le 18 septembre, la législature de cet État l'appela à prendre la direction du département de Cumberland, pour en chasser les sécessionistes, et le surlendemain cette mesure fut maintenue, malgré l'opposition du gouverneur Magoffin. Depuis cette époque, le général Anderson continua de défendre le drapeau fédéral. Après la victoire définitive sur les Confédérés, il quitta le service militaire et ouvrit un office de sollicitor. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages militaires d'une grande valeur. — Il est mort à Nice le 27 octobre 1871.

ANDERSON (Henry-James), mathématicien et astronome américain, né le 6 janvier 1798, fut nommé professeur de sciences mathématiques et astronomiques à Columbia-collège (New-York) en 1825 et donna sa démission en 1843. Depuis cette époque, il a voyagé en Europe et a été attaché, comme géologue, à l'expédition chargée, sous le commandement du lieutenant Lynch, d'explorer la mer Morte et le Jourdain. Son remarquable travail a été publié aux frais du gouvernement des États-Unis, sous ce titre : *Reconnaissance géologique de la partie de la Terre Sainte qui embrasse la contrée du Liban, la Galilée septentrionale, la vallée du Jourdain et de la mer Morte* (Geological reconnoissance of part of the holy Land, etc.; New-York, 1848, in-8). M. Anderson a aussi publié plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels il faut distinguer celui *sur le Mouvement des solides sur les surfaces*, publié, en 1830, dans les *Transactions* de la Société philosophique américaine. — Chargé en 1874 d'observer le passage de Vénus sur le soleil, il visita ensuite l'Australie et le Thibet, et contracta dans les fatigues de l'ascension de l'Himalaya une maladie dont il mourut à Lahore, le 19 octobre 1875.

ANDERSON (Elizabeth Garrett, Mme), dame anglaise exerçant la médecine, née à Londres en 1837, commença en 1860 à étudier la médecine dans les hôpitaux de Middlesex, de Saint-André à Édimbourg et de Londres. En 1866, elle fut chargée de la surveillance médicale du dispensaire de Sainte-Marie, puis, après être allée en France se faire recevoir docteur de la Faculté de Paris, en 1870, elle revint à Londres comme médecin de visite de l'hôpital de l'Est. Au mois de novembre de la même année, elle fut élue membre du comité des écoles de Londres pour Marylebone. Le 9 février 1871, miss Garrett épousa M. Anderson; elle continue à exercer la médecine, spécialement en ce qui concerne les femmes et les enfants. Elle a écrit plusieurs mémoires sur des questions médicales et sociales.

ANDERSON (Sir Henry Lacon), magistrat anglais, né à Surate dans les Indes-Orientales, en 1817, fit des études brillantes à Oxford et à Haileybury. Il entra dans les services civils de la présidence de Bombay en 1840, fut nommé juge en 1853, secrétaire au département de justice en 1854, secrétaire en chef du gouvernement en 1860, membre du conseil de l'Inde en 1863. Il abandonna cette fonction en 1865 et fut nommé, l'année d'après, secrétaire à l'India-Board. En 1867, au moment où il quittait la présidence de Bombay, il fut créé chevalier commandeur de l'Étoile de l'Inde. Un prix qui porte son nom fut fondé à l'université de Bombay, par souscription publique, et son portrait placé à l'Hôtel de Ville, en souvenir des services qu'il avait rendus à la colonie. Sir Henry Anderson, membre de l'université de Bombay, a beaucoup écrit dans les recueils périodiques qui se publient aux Indes.

ANDERSON (sir James), marin anglais, né à Dumfries en 1824, commença à naviguer sur les navires au long cours à l'âge de seize ans. Il fit plusieurs voyages aux Indes et à la côte occidentale de l'Amérique méridionale, au Chili et au Pérou. Quelques années après, il navigua dans le golfe Persique et les mers Orientales, depuis Bombay jusqu'à Natal. En 1851, il prit du service dans la compagnie Cunard et commanda successivement quatorze bateaux appartenant à cette puissante association, dans la Méditerranée et l'Océan. Sa réputation de savoir et d'expérience le désigna à la compagnie du télégraphe transatlantique, pour le commandement du *Great-Estern*, lors des expéditions de 1865 et 1866. Le succès de la dernière entreprise a mis le comble à la renommée du capitaine Anderson. Il a été créé chevalier en novembre 1866. Après avoir achevé, le 28 juillet, avec des précautions infinies, la pose du nouveau câble, il put repêcher le câble ancien et rétablir les communications avec Valentia par cette voie. En récompense de cette brillante opération, il fut anobli et reçut le titre de chevalier.

Sir J. Anderson, dont le nom était devenu inséparable de celui du *Great-Estern*, avait accepté le commandement du vaisseau-monstre dans les traversées qu'il devait faire entre la France et l'Amérique, pendant toute la durée de l'Exposition universelle de 1867, pour le compte d'une Compagnie française qui ne put soutenir cette entreprise. L'année suivante, le *Great-Estern* a été de nouveau aménagé pour la pose d'un câble transatlantique français qui s'est accomplie avec beaucoup de rapidité et de bonheur : cette opération a été décrite dans ses moindres détails par le journal *l'Illustration* (août 1869).

ANDERSSEN (Adolphe), célèbre joueur d'échecs allemand, né à Breslau, le 6 juillet 1818, répétiteur, puis professeur de mathématiques au gymnase de Frédéric de cette ville, s'exerça de bonne heure aux combinaisons du jeu d'échecs et y obtint une supériorité qui lui fit un renom européen. Il alla prendre part à des concours d'amateurs en Angleterre et en France, où il fut plusieurs fois victorieux. En 1851, il battit l'Anglais Staunton à Londres, mais en 1858, il fut battu par l'Américain Morphy à Paris, et au concours d'échecs qui eut lieu à Vienne à l'occasion de l'Exposition de 1873, il n'eut que le troisième prix. M. Anderssen a publié un recueil de *Soixante compositions originales*, et a écrit de nombreux articles de théorie dans les journaux spéciaux.

ANDERSSON (Nils-Johann), botaniste suédois, né le 20 février 1821, dans le Smaeland, donna des leçons de botanique à Upsala, puis devint maître à la nouvelle école élémentaire de Stockholm. Il fit divers voyages dans son pays et à l'étranger et de 1851 à 1853, accompagna, en qualité de botaniste, la frégate *Eugénie* dans son expédition autour du monde; il en rapporta de riches matériaux pour les collections de l'Académie des sciences de Suède, et publia ses notes de voyage sous le titre de : *Navigation autour du monde* (En Verldsomsegling, Stockholm, 1853-1854, 3 vol.); cet ouvrage a été traduit en norvégien, en allemand et en hollandais. M. Andersson fut depuis aide-botaniste à Lund, et bientôt professeur et conservateur des collections botaniques de l'Académie, etc.

Ses ouvrages, également remarquables par la science et le talent d'exposition, ont contribué beaucoup à l'avancement de la botanique dans son pays. Nous citerons : *Conspectus vegetationis Laponiæ* (Upsal, 1846); *Introduction à la botanique* (Inledning till Botaniken, Stockholm, 1[…] 1853, 3 vol.) ; *Traité de botanique* (Laere Botanik ; ibid., 1851-1853, 3 vol.); *Atlas d[…] Flore scandinave* (Atlas oefver den scandinav[…] Florans naturliga familjer, ibid., 1849), […] compter d'importantes monographies.

ANDIGNÉ (Henri-Marie-Léon, marquis D'), [gé]néral français, ancien pair de France, séna[teur], né à Orléans le 19 novembre 1821, est fils du g[éné]ral d'Andigné qui prit part aux guerres de Vend[ée et] devint pair de France. Il embrassa lui-même la [car]rière militaire, entra à l'École militaire de Sain[t-Cyr] en novembre 1840 et en sortit dans l'État-m[ajor] avec le grade de sous-lieutenant (1er oc[tobre] 1842). Il a été promu successivement lieut[enant] le 8 janvier 1845, capitaine le 8 septembre […] chef d'escadron le 27 mai 1859, lieutenant-[colo]nel le 12 août 1864, colonel le 3 août 18[…] général de brigade le 3 mai 1875. Il a fait la [cam]pagne d'Italie en 1859, et pris part, en 1870[, aux] premières campagnes contre l'Allemagne, c[omme] chef d'état-major du général Lartigue, qui [com]mandait la 4e division du 1er corps de l'arm[ée du] Rhin. Il eut un cheval tué sous lui à Reich[shof]fen et fut criblé de balles et laissé pour mo[rt sur] le champ de bataille de Sedan.

Le marquis d'Andigné, qui avait occupé […] Chambre des pairs, du 11 février 1847 au 24 […] 1848, le siège que son père avait abandonné e[n …] pour refus de serment, se vit porté aux éle[ctions] sénatoriales de 1876, comme candidat des m[onar]chistes, accepté par les bonapartistes, d[u] département de Maine-et-Loire, et il fu[t élu] le premier sur trois, par 345 voix sur 471 [élec]teurs. Il vota avec la droite. Aux élections […]nales du 5 janvier 1879, le marquis d'A[ndigné] fut renvoyé au Sénat, le second sur trois, p[ar …] voix sur 459 votants. Il a été, en outre, élu [mem]bre du Conseil général de Maine-et-Loire […] le canton de Segré. Décoré de la Légion d'h[onneur] le 12 juin 1856, il a été promu officier le […] cembre 1861 et commandeur le 20 avril 187[…]

ANDIGNÉ DE LA CHASSE (Charles-Fra[nçois], marquis D'), ancien député français, né à […] le 6 janvier 1791, servit sous la Restau[ration]. Membre du Conseil général d'Ille-et-Vilaine […] envoyé, en 1839, à la Chambre des dépu[tés par] les électeurs de Montfort et vota avec la […] contre le ministère Guizot. Après la révolu[tion de] Février, il fut nommé représentant par 78[…] frages, le dixième sur la liste des quator[ze …] du département d'Ille-et-Vilaine. Membre […] mité d'administration, il vota ordinaireme[nt avec] la droite, sanctionna néanmoins l'ensem[ble de] la Constitution et se prononça, avec la g[…] pour la suppression complète de l'impôt […] Réélu, le troisième, à l'Assemblée législ[ative, il] ne se sépara plus de la droite. Depuis 18[…] versaire de la politique de l'Élysée, il so[…] proposition des questeurs présentée par […] et, le 2 décembre, protesta contre la dis[solution] de l'Assemblée. Après le rétablissement d[e l'Em]pire, il vécut en dehors de la politique. [M. d'An]digné de La Chasse a été décoré de la [Légion] d'honneur le 27 janvier 1815.

ANDLAU (Gaston-Hardouin-Joseph, c[omte D'], officier français, sénateur, né à Nancy, l[…] [jan]vier 1824, fils d'un général de brigade q[ui repré]sentait le canton de Liancourt au Consei[l général] de l'Oise, se destina à la carrière milita[ire; il fut] admis à l'école de Saint-Cyr dans les […] rangs en 1842 ; il en sortit le second […] grade de sous-lieutenant en 1844 et […] l'école d'état-major l'année suivante.

[illegible] lieutenant le 1er février [illegible] novembre 1850, chef d'es[illegible] juillet 1859, lieutenant-colonel le [illegible] le 3 août 1869. Après avoir [illegible] corps d'occupation de Rome, il fit [illegible] campagne de Crimée et se distingua [illegible] affaire du Mamelon [illegible] de Sébastopol. Après la [illegible], il fut envoyé en Autriche [illegible]; il fut plus tard délégué [illegible] de la France pour un traité [illegible] frontières entre la Turquie et [illegible] de la guerre de 1870, il fut chargé [illegible] au grand état-major de [illegible]. Après avoir assisté à diverses [illegible] autour de Metz, il partagea [illegible] soldats enfermés dans cette [illegible] capitulation, fut emmené en [illegible] à Hambourg. A son retour [illegible], sous l'anonyme, bientôt dé[illegible] officier supérieur de l'armée du [illegible] intitulé : *Metz, campagne et négo*[illegible] (in-8, 9e édit., 1873), qui eut un [illegible] et qui, par le tableau précis [illegible] qui amenèrent la capitulation, [illegible] à faire admettre la culpabilité [illegible] Bazaine. L'auteur fut appelé lui-[illegible] procès.

[illegible], qui, après son père, avait [illegible] près de douze ans, le canton [illegible] Conseil général de l'Oise, fut [illegible] sénatoriales de janvier 1876 [illegible] département, comme candidat du [illegible] libéral rallié à la République, [illegible] tour de scrutin, le dernier [illegible] voix sur 778 électeurs. Lors du [illegible] de la Chambre des dépu[illegible] 1877, M. d'Andlau s'est abstenu. [illegible] par des ressenti[illegible], il était le plus ancien officier [illegible] lorsqu'après les élections [illegible] du 5 janvier 1879, il fut [illegible] brigade (14 janvier). Il venait [illegible], dans son département, le [illegible] par 525 voix sur 774 votants. [illegible] d'honneur le 7 juin 1855, [illegible] en Crimée, il a été promu [illegible] 1861.

[illegible] plus haut et auquel nous [illegible] la *Lettre d'un colonel d'état-*[illegible] *capitulation de Metz*, insérée dans [illegible] *capitulation de Metz* (Bruxelles, [illegible] publié : *De la Cavalerie* [illegible] *avenir*, conférence faite [illegible] (1869, in-8, trois planches); [illegible] de l'*infanterie française* [illegible] (1872, in-8) : ces derniers [illegible] *Revue militaire française* et [illegible] militaires.

[illegible] Bernard D'), homme poli[illegible] 1802, d'une des plus [illegible] de l'Allemagne, entra, en 1821, [illegible] du grand-duché de Bade, prit [illegible] et fut nommé conseiller à Fri[illegible], il fut envoyé à la première [illegible], et il n'a cessé dès lors de dé[illegible] de la noblesse et du clergé. Ul[illegible], partisan du système féodal [illegible], il s'est montré pendant [illegible] des brochures, soit dans [illegible], l'adversaire infatiga[illegible] mesures libérales prises par le [illegible] de Bade. Parmi ses brochures, [illegible] importante : l'*Insurrection* [illegible] *de Bade, comme suite naturelle de* [illegible] und Umsturz in Baden; Fribourg, 1850). — Il est mort aux environs de Fribourg-en-Brisgau, le 4 mars 1871.

ANDOUILLÉ (Edmond), administrateur français, né à Mézières, en 1804, fit son droit à Paris, puis entra dans les finances, passa successivement par les diverses classes de l'inspection générale et devint chef du personnel et directeur du mouvement général des fonds au ministère des finances. Au commencement de 1858, il a remplacé M. Gautier comme premier sous-gouverneur de la Banque de France dont il est devenu sous-gouverneur honoraire en 1868. M. Andouillé, dont le nom fait autorité en matière de finance, a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845; il a été promu, le 29 décembre 1855, au grade de commandeur.

ANDRÆ (Charles-Christophe-George), homme politique danois, né le 14 octobre 1812, à Hjertebjerg (île de Moen), se destina à la carrière militaire que suivait son père, devint, en 1828, second lieutenant au corps du génie et fut nommé lieutenant-colonel en 1851. Il fit, aux frais de l'État, un voyage scientifique à l'étranger, séjourna une année en France et fut plus tard chargé d'enseigner la topographie et la géodésie (1842), l'analyse mathématique et la mécanique (1843), à l'École militaire. L'Académie des sciences de Copenhague l'admit au nombre de ses membres en 1853. Député par le roi à l'Assemblée constituante (1848-49), il prit une part active aux discussions et rédigea l'article 15 de la Constitution. Il fit de nouveau partie de l'Assemblée nationale en 1850-51, comme membre de la première Chambre (Folkething), et, en 1853, comme membre de la seconde Chambre (Landsthing). S'étant prononcé contre le ministère Oersted, il fut destitué de toutes ses fonctions le 15 avril 1854. Mais après la chute de ce ministère, M. Andræ reçut le portefeuille des finances (12 décembre 1854) et, le 18 octobre 1856, il succéda à M. Bang comme président du conseil des ministres. Dans le cabinet reconstitué ensuite par M. Hall, le 13 mai 1857, il ne conserva que son portefeuille des finances. Il a encore fait partie, depuis 1866, de plusieurs combinaisons ministérielles.

ANDRAL (Gabriel), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est né à Paris, le 6 novembre 1797. Fils d'un médecin distingué, il suivit la même carrière, fut reçu docteur en 1821, se présenta, au premier concours d'agrégation, en 1823, et fut nommé. Quelque temps après, il devint le gendre de Royer-Collard, dont l'influence et la popularité étaient alors à leur plus haut point. Appelé, en 1828, à la chaire d'hygiène, il fut promu, en 1830, à celle de pathologie interne.

Membre de l'Académie de médecine depuis 1824, il fut désigné, en 1830, par ses collègues pour succéder à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale, la première de l'école, dans laquelle il a montré toute l'étendue de ses connaissances médicales. Cependant, en s'occupant trop exclusivement de l'étude de l'anatomie pathologique de l'homme mort, le besoin systématique de faire concorder les résultats de l'autopsie avec les phénomènes morbides observés au lit du malade, le jeta dans des erreurs qu'il finit par reconnaître lui-même, et il se laissa aller, par découragement, jusqu'à douter de la médecine, au lieu de se borner à confesser le danger des systèmes, en médecine comme dans toutes sciences. M. Andral, élu membre de l'Académie des sciences en 1843, en remplacement de Dou-

ble, a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1858. — M. Gabriel Andral est mort à Paris le 13 février 1876.

C'est par l'anatomie pathologique qu'il avait commencé ses recherches, et il présenta d'abord à l'Académie plusieurs mémoires, celui entre autres *sur l'Anatomie pathologique du tube digestif*, qui fut fort apprécié. Il publia ensuite un *Précis élémentaire* de cette science (1829, 3 vol. in-8), qui eut un grand succès. La même année parut la refonte générale de sa *Clinique médicale* (1823-1826, 1829-1830, 5 vol. in-8, 1840, 4e édit.). Cet ouvrage, composé de traités distincts, publiés d'abord séparément, étudie les maladies de poitrine, de l'abdomen, de l'encéphale, etc.

Il faut citer encore, parmi les ouvrages de M. Andral: *Traité de l'auscultation médiate et du cœur* (1836, 2 vol. in-8), ouvrage de Laennec considérablement augmenté par l'éditeur; *Cours de pathologie interne* (1836-1837, 3 vol. in-8, 2e édit., 1848), recueilli par M. Amédée Latour; un rapport à l'Académie *sur le Traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs* (1837) et ses *Recherches sur les modifications de proportion de quelques principes du sang*, faites en commun avec MM. Gavarret et Delafond, et destinées à élucider la question des maladies des liquides; *Essai d'hématologie pathologique* (1843, in-8), etc.

ANDRAL (Charles-Guillaume-Paul), fils du précédent, né à Paris, le 13 juin 1828, attaché au ministère de l'instruction publique sous M. de Falloux, et avocat à la Cour de Paris depuis 1851, plaida avec distinction dans quelques affaires politiques. Candidat de l'opposition libérale, dans la Mayenne, aux élections générales de 1869, il échoua avec 7 629 voix. Après la révolution du 4 septembre 1870, lorsque la commission provisoire remplaçant le Conseil d'État fut elle-même remplacée par un conseil dont l'Assemblée nationale fournit par voie d'élection les premiers membres, il fut élu, dans la séance du 22 juillet 1872, au premier tour de scrutin, le dixième sur vingt-deux, par 368 voix sur 633 votants. Désigné pour sortir en 1875, il fut, en vertu de la loi constitutionnelle du 25 février, renommé conseiller d'État par décret du 23 juillet de la même année. Il a été appelé en outre et maintenu par d'autres décrets à la vice-présidence du Conseil. En 1873, ses collègues l'ont élu membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Dans ces hautes fonctions, sans prendre un rôle politique direct, M. Andral a été plusieurs fois signalé dans la presse, comme exerçant une action sur les déterminations du chef du pouvoir exécutif; on a attribué en partie à son influence, en décembre 1877, l'apaisement de la longue crise du 16 mai par la constitution, sous la présidence de M. Dufaure, d'un ministère parlementaire et républicain. Il a donné sa démission aussitôt après celle du maréchal de Mac-Mahon (1er février 1879). Décoré de la Légion d'honneur en 1872, il a été promu officier le 3 août 1875.

On ne cite de M. Andral qu'un commentaire, en collaboration avec divers sur *les Sociétés coopératives et leur constitution* (1865).

ANDRASSY (Jules, comte) homme d'État hongrois, né le 8 mars 1823 à Zemplin, est le second fils du comte Charles, mort à Bruxelles en 1845, qui déploya tant d'activité pour le progrès scientifique et industriel de son pays. Son éducation s'est complétée par des voyages, dans lesquels il fut associé à quelques-uns des grands projets industriels de son père. Il remplaça ce dernier, comme président de la Société, pour la régularisation du cours de la Theiss. Élu représent[ant] de Zemplin, à la Diète de 1847, il s'y disting[ua] comme orateur, et soutint l'action de sa [pa]role par ses écrits. Il se jeta tout entier dan[s le] mouvement révolutionnaire de 1848, devint, s[ous] le ministère d'avril, administrateur supéri[eur] du comtat de Zemplin, et se mit à la t[ête] de la landsturm de ce pays à Schwechat. Lors[que] le gouvernement national hongrois se fut réfu[gié] à Debreczin, en 1849, le comte Jules Andrassy [fut] envoyé en mission à Constantinople. Après la [dé]faite complète de la révolution, condamné à m[ort] par contumace, et pendu en effigie, il vint à P[aris] et résida dès lors en France et en Angleterre. [En] 1857, l'amnistie générale lui permit de rentrer [en] Hongrie. Après avoir refusé de reprendre, [sous] un ministère autrichien, les fonctions d'admi[nis]trateur de Zemplin, il fut élu, en 1860, par [le] district de ce comitat à la Diète hongroise. [Il] prit place dans les rangs du parti Déak, et [fut] nommé vice-président. Lors de la réorganisa[tion] de l'empire d'Autriche et de la constitution [du] ministère hongrois, le comte Andrassy désig[né par] la politique conciliatrice de M. de Beust par [le] parti national, fut nommé ministre prési[dent] et chargé du département de la défense du [pays] (11 février 1867). Le couronnement solenne[l de] l'empereur d'Autriche, comme roi de Hon[grie,] célébré à Pesth le 8 juin 1867, put être consi[déré] comme le dénoûment de toute l'histoire de [Hon]grie, depuis 1848.

Parmi les premiers actes de la nouvelle ad[mi]nistration du comte Andrassy, on a remarq[ué la] conclusion d'un emprunt de cent millions, de[stiné] à l'achèvement des chemins de fer hongrois [et,] dans un autre ordre de faits, la présentation [du] projet de loi tendant à accorder les droits civ[ils et] politiques, à tous les Israélites du royaume [(no]vembre 1867), projet qui fut accueilli avec un [vé]ritable enthousiasme. Le ministre hongrois [ac]compagna l'empereur d'Autriche à Paris, pen[dant] l'Exposition universelle de 1867. Il assista a[ussi,] avec son souverain, en 1869, à l'inaugur[ation] solennelle du canal de Suez. Aux élections de [la] même année pour la Chambre des représen[tants] de Hongrie, il était élu à Pesth à l'unanimit[é des] suffrages.

Au moment où éclata la guerre entre la Fr[ance] et l'Allemagne, le comte Andrassy exprim[a au] nom de l'Autriche-Hongrie, la ferme inte[ntion] de conserver la plus stricte neutralité, [et] maintint à plusieurs reprises cette poli[tique] d'abstention devant les témoignages de sy[mpa]thie pour la France qui se manifestaient [sous] forme d'interpellations dans les Cham[bres] hongroises (novembre 1870-janvier 1871). Lor[sque] la constitution de l'Empire d'Allemagne, c[onsé]quence des victoires de la Prusse, fut notifi[ée au] gouvernement austro-hongrois, le comte [An]drassy déclara aux États de Hongrie, que le [nou]vel ordre de choses était reconnu aussi co[mplè]tement par le ministère hongrois que par le [mi]nistère autrichien (26 janvier 1871).

Dès lors se prépara et s'affirma l'allianc[e des] trois empires, qui allait devenir, par le co[ncours] de M. Andrassy avec les chanceliers de Bism[arck] et Gortschakoff, le fait dominant de la poli[tique] européenne depuis les défaites de la Fr[ance.] M. Andrassy monta, en effet, aux premiers [rangs] de la politique extérieure, en prenant, da[ns le] ministère commun à toute la monarchie au[stro-]hongroise, le portefeuille des affaires étrang[ères,] le 14 novembre 1871, et avec sa constante p[arti]cipation, la triple alliance se consolida en [une] suite d'entrevues qui la signalaient aux in[qui]ludes du reste de l'Europe. L'empereur d['Au]triche, assisté de son ministre des affaires ét[ran-]

s, reçut la visite de l'empereur d'Allemagne à Vienne, en même temps que celle du roi d'Italie (17-23 septembre 1873), et se rendit à son tour à Saint-Pétersbourg (février 1874) ; puis après quelques rencontres plus ou moins fortuites, les trois empereurs et leurs trois premiers ministres se réunirent, avec plus d'éclat, dans l'entrevue de Reichstadt (8-19 juillet 1876). La question d'Orient qui menaçait l'Europe d'une conflagration générale, parut être le principal objet de leur accord. Le comte Andrassy y trouva la règle de conduite du gouvernement autrichien, et sa politique, exposée à la Chambre hongroise par le président Tisza, consistait à s'efforcer, de concert avec les puissances garantes, de maintenir la paix et d'assurer un meilleur sort aux habitants chrétiens de la Turquie, en veillant aux intérêts austro-hongrois (6 octobre 1876). Pendant l'insurrection de la Serbie (1876-1877) et jusqu'au moment de la lutte engagée par la Russie contre l'empire turc, la diplomatie autrichienne parut avoir le premier rang dans les démarches de l'Europe ; tous les pourparlers qui précédèrent la réunion de la conférence de Constantinople (23 novembre 1876) eurent pour base le document appelé la « note Andrassy, » exposant le minimum de réformes que les puissances devaient exiger de la Porte en faveur des chrétiens. Mais lorsque le sort des armes eût décidé la ruine de la Turquie (janvier-mars 1878), l'attitude de M. Andrassy fut toute d'expectative et d'hésitations. Partagé entre la réserve et la menace, tantôt il paraissait prêt à envahir la Bosnie et l'Herzégovine, pour prendre des sûretés, tantôt il déclarait que les intérêts particuliers de la monarchie austro-hongroise ne se trouvaient pas compromis par les formidables progrès des armées russes. Enfin, la Turquie étant réduite à merci, le gouvernement autrichien, au milieu des négociations, se vit l'objet, de la part de la Russie victorieuse et de son allié, l'empire d'Allemagne, de prévenances et d'assurances tendant à l'empêcher d'incliner vers l'alliance de l'Angleterre. Dans cette situation, si grave pour l'Europe en général et pour l'Autriche en particulier, le comte Andrassy eut une grande part dans la proposition d'un congrès européen, destiné à résoudre pacifiquement les questions à l'ordre du jour et qui se réunit à Berlin (13 juin), sous la présidence du prince de Bismarck, élevé à cet honneur sur la proposition même du comte Andrassy. D'un autre côté, pour parer au besoin un surcroît de ressources militaires et un appui moral plus grand, le chancelier austro-hongrois demandait aux Chambres et en obtenait un subside extraordinaire de 60 000 000 de florins (mars 1878.) Enfin le traité de Berlin (13 juillet) chargeait l'Autriche de la pacification de la Bosnie et de l'Herzégovine : œuvre difficile et séduisante, offrant des espérances de possession définitive, mais débutant par une occupation militaire pleine de dangers. Malgré les décisifs succès qui suivirent les premiers revers, l'annexion de ces provinces eut pour effet immédiat d'aggraver encore les tiraillements intérieurs de l'empire austro-hongrois et de provoquer sur les questions de dépenses et de crédits, une longue crise parlementaire dans laquelle l'empereur ne cessa de soutenir son ministre (janvier 1879). Entre autres décorations étrangères, le comte J. Andrassy a reçu, en 1872, de l'empereur d'Allemagne, celle de l'Aigle-Noir, et de l'empereur de Russie, celle de l'ordre de Saint-André.

Le comte Jules Andrassy, au nom de qui se rattache officiellement le titre de la famille de Csik-Szent-Király et *Kraszna Horka*, a deux frères, l'aîné, le comte Emmanuel ANDRASSY, né le 3 mars 1821, élu à la Diète de 1847, par le district de Torna, et nommé administrateur supérieur de ce district par le ministère hongrois de 1848, devint en 1860, administrateur de celui de Zemplin. Il a fait un voyage en Asie orientale et en a publié la relation. Il est devenu, en 1867, administrateur supérieur du comitat de Gonör, — Le plus jeune, le comte Aladar ANDRASSY, né le 16 février 1827, combattit avec distinction, sous les ordres de Bem, en 1848. Il a été nommé, en 1865, membre de la chambre haute hongroise et, depuis, administrateur supérieur du comitat de Zemplin.

ANDRÉ (Marius), ancien représentant du peuple français, né à Toulon (Var), le 23 décembre 1808, était simple ouvrier du port, lorsque la révolution de Février éclata. Envoyé par le parti démocratique à l'Assemblée constituante, le troisième sur neuf, il fit partie du comité de la marine. Il suivit presque toujours la majorité et se rapprocha plus souvent de la droite que de l'extrême gauche. L'acte le plus important de sa vie politique, ce fut son apparition à la tribune, le 2 novembre 1848. Dans un discours, dont l'arrangement et la forme trahissaient le secours de quelque collègue plus expérimenté, il repoussa le droit au travail. « Ce n'est pas un patron qui vous parle, dit-il, c'est un ouvrier qui a passé sa vie à travailler, et qui vient vous assurer que le travail manque rarement à ceux qui le cherchent sérieusement. Quand cela arrive, c'est un devoir pour l'État d'intervenir, et son intérêt doit être garant qu'il n'y manquera point. Je voterai pour qu'on ne puisse pas exiger de la République le travail comme un droit. » Ces paroles furent couvertes d'applaudissements. Après l'élection du 10 décembre, M. Marius André se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (Jean-François-Gustave), homme politique français, ancien député, sénateur, né le 17 octobre 1805, exerça longtemps les fonctions de notaire à Aigre (Charente), devint membre du Conseil général pour ce canton, puis fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1852, la troisième circonscription de la Charente l'envoya au Corps législatif comme candidat du gouvernement, et lui continua son mandat en 1857. En 1863, il fut réélu, au même titre, par 23 642 suffrages sur 23 970 votants, et en 1869, par 24 279 suffrages sur 25 736 votants. Élu représentant de la Charente à l'Assemblée nationale de 1871, aux élections du 2 juillet, il prit place au centre droit, puis s'inscrivit au groupe de l'Appel au peuple, et s'associa à tous les votes hostiles à la République. Il repoussa également l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se porta aux élections sénatoriales de son département, comme candidat bonapartiste, de concert avec M. Hennesy, et fut élu, le 30 janvier 1877, le premier sur deux, par 300 voix sur 503 électeurs. Il reprit sa place, au Sénat, dans le groupe bonapartiste. M. André a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1869. — Il est mort à Paris le 28 novembre 1878.

ANDRÉ (Édouard-Alfred), banquier et homme politique français, ancien représentant, né en 1819 d'une famille protestante, était, sous l'Empire, l'un des chefs de la maison de banque André, Marcuard et C[ie], membre de la Chambre de Commerce de Paris et régent de la Banque de France. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut élu adjoint au maire du 9[me] arrondisse-

ment, au premier tour de scrutin, par 4 253 voix sur 6 860 votants, et se montra, pendant le siège, l'un des partisans les plus persévérants, de la résistance. Aux élections générales du 8 février 1871, il fut porté comme candidat républicain libéral, et réunit, sans être élu, 50 959 voix. Présenté de nouveau par le Comité de l'Union républicaine de la presse, aux élections complémentaires du 2 juillet, il fut élu, le second sur 21, par 131 208 voix, sur 290 823 votants. Il prit place au Centre gauche et soutint particulièrement les droits des protestants et des israélites, compromis par les règlements militaires (28 janvier 1874). Il prit en outre une part remarquée à la discussion des lois financières et des questions d'emprunts et d'impôts. M. Alfred André ne fut pas réélu à la Chambre des députés en février 1876, mais il fut à plusieurs reprises présenté comme candidat de la minorité républicaine du Sénat aux siéges vacants de sénateurs inamovibles, notamment, en mars 1877, contre M. Dupuy de Lôme, pour remplacer le général Changarnier; à chaque fois, il fut distancé seulement de quelques voix par le candidat de la majorité monarchique.

ANDRÉ (l'abbé Michel), écrivain ecclésiastique français, né à Avallon (Yonne), le 29 avril 1803, fit ses études dans sa ville natale, et fut ordonné prêtre à Sens en mai 1829. Il fut nommé vicaire général de Quimper, mais il résida à Paris et se fit connaître par ses publications de droit ecclésiastique. Il a été nommé protonotaire apostolique en 1863.

On a de lui: *Cours alphabétique et méthodique de droit canon, mis en rapport avec le droit civil ecclésiastique ancien et moderne* (1844-45, 2 vol. gr. in-8: 3e édit. 1859); *Cours alphabétique théorique et pratique de la législation civile ecclésiastique*, contenant tout ce qui concerne les fabriques, etc. (1847-1848, 2 vol. gr. in-8; 2e édition, 1868-1869, 4 vol. in-8); la continuation de l'*Histoire chronologique et dogmatique des conciles* (1854, tomes IV à VI gr. in-8); *Cours alphabétique et méthodique de droit civil ecclésiastique*, spécialement relatif aux concordats (1859, 3e édition, 6 vol. in-8); *Dictionnaire théorique et pratique de droit civil et ecclésiastique*, (1874, 2 vol. in-4), etc.

ANDRÉ (l'abbé Jean-François), prêtre et littérateur français, né à Menerbes, en 1809, et curé de Vaucluse, a écrit des ouvrages religieux et littéraires; parmi les premiers, nous citerons: *le Cœur du Christ et le cœur de l'homme* (1839); *Mes souvenirs d'une année, ou Promenades dans Rome*, 2e édit. (1839); *Vie des saints de l'Église d'Avignon* (1836); *Affaire Rosette Tamisier* (1851); *Histoire de saint Roch* (1854); *Somme théorique et pratique de tout le droit canonique* (1868, 2 vol. in-12), etc.

On lui doit ensuite divers travaux historiques, la plupart relatifs au Comtat-Venaissin: *Histoire de la révolution avignonnaise* (1844-1845, 2 vol. in-8); *Histoire du gouvernement des recteurs pontificaux dans le Comtat* (1847); *Histoire politique de la monarchie pontificale au XIVe siècle, ou la Papauté à Avignon* (1845, in-8); *Histoire de sainte Isabelle de France* (1855); *Précis de l'histoire de la maison de Rustichelli-Valori* (1855, in-8), etc. L'abbé André a été nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques.

ANDRÉ (Louis-Jules), architecte français, né à Paris, le 24 juin 1819, entra à seize ans dans l'atelier d'Huyot, fut ensuite élève de M. H. Lebas, remporta, en 1843, un second prix et, en 18[illegible] grand prix de Rome sur ce sujet de conco[illegible] *une Chambre des députés*. Pendant son s[illegible] en Grèce, à la fin de 1851, il fit une remarq[illegible] *Étude du temple de Thésée*, à Athènes, vue [illegible] née suivante à l'École des beaux-arts et plu[illegible] envoyée par la commission de l'Institut à l[illegible] sition universelle de 1855. De retour en F[illegible] au commencement de 1852, il fut nommé inspecteur et presque aussitôt inspecteur de[illegible] vaux du Muséum, sous M. Rohault de Fleur[illegible] an après, inspecteur à la Bibliothèque impé[illegible] sous M. Henri Labrouste, et en 1855 arc[illegible] diocésain, chargé du département de la Co[illegible] 1867, il remplaça M. Rohault comme archit[illegible] Muséum et, en cette qualité, il a construit [illegible] gant bâtiment affecté aux reptiles. M. J. An[illegible] été décoré de la Légion d'honneur le 7 aoû[illegible]

ANDRÉ-LÉO. Voyez Léo.

ANDRIEU (Jules), membre de la Commu[illegible] Paris en 1871, né vers 1820, était employé, [illegible] l'Empire, à la préfecture de la Seine, lo[illegible] s'affilia à l'Internationale. Fils du directeu[illegible] journal du quartier Latin, il fut mêlé à la B[illegible] littéraire de cette époque. Après l'insurr[illegible] du 18 mars 1871, il se porta comme ca[illegible] aux élections communales dans le 1er arro[illegible] ment, mais ne fut nommé que dans un [illegible] partiel, le 16 avril, par 1736 voix. Quinze [illegible] auparavant, il avait été fait chef du person[illegible] l'administration communale. Après avoir [illegible] avec les membres les plus modérés de la [illegible] mune, il protesta, le 22 mai, contre la cr[illegible] d'un comité de salut public et réussit, peu [illegible] à gagner l'Angleterre. Il a publié une petit[illegible] *toire du moyen âge*.

ANDRIEUX (Louis), député français, [illegible] Trévoux (Ain) le 20 juillet 1840, fit son d[illegible] Paris et débuta dans la politique en colla[illegible] aux feuilles libérales du quartier Latin (*la* [illegible] *France, la Jeunesse*, etc). Il alla s'inscri[illegible] barreau de Lyon, où il prit bientôt une situ[illegible] à part; plaida de nombreux procès politi[illegible] fut l'un des fondateurs et l'un des premiers [illegible] fesseurs d'une école libre de droit, organis[illegible] réunions publiques, tant à Lyon que dan[illegible] villes voisines, et se mêla partout à la lutt[illegible] parti libéral contre l'Empire. Poursuivi en [illegible] 1870, à propos d'un discours dans une réu[illegible] publique, pour outrage envers l'Empereur, [illegible] condamné à trois mois de prison. L'anné[illegible] cédente, il avait assisté au congrès philosoph[illegible] de la libre pensée, organisé à Naples en op[illegible] tion avec la réunion du concile à Rome.

Nommé procureur de la république à Lyo[illegible] 4 Septembre, M. Andrieux montra beaucou[illegible] zèle et de courage pour le maintien ou le r[illegible] blissement de l'ordre dans les troubles qui [illegible] tèrent ou même ensanglantèrent la ville [illegible] Lyon pendant toute la durée de la guerr[illegible] jusqu'à la soumission de la Commune de P[illegible] Le jour de l'assassinat du commandant Arn[illegible] il procéda résolûment à l'enquête judiciaire [illegible] milieu des menaces d'une foule furieuse et [illegible] rée. Il n'en fut pas moins violemment atta[illegible] par la presse réactionnaire pour ses opinions [illegible] tendues socialistes et matérialistes; une in[illegible] pellation fut même adressée à ce sujet par [illegible] membre de la droite de l'Assemblée nation[illegible] M. Paris, au ministre de la justice, M. Dufa[illegible] (30 mai 1872). M. Andrieux donna sa démiss[illegible] avant l'avènement du ministère du 24 mai [illegible] et, reprenant sa place au barreau de Lyon, s[illegible] tint une lutte ardente contre le préfet du « [illegible]

[illegible] de combat, » M. Ducros. Il plaida [illegible] loi dans l'affaire de la Permanence, dans [illegible] Dourier et Coco, etc. Il exposa au ministre de l'intérieur, M. Buffet, dans une lettre [illegible] publique, les effets de l'arrêté sur les enterrements civils et autres mesures administratives de même nature.

Membre du Conseil municipal de Lyon et du Conseil général du Rhône, depuis 1875, il fut [illegible] dans la quatrième circonscription de l'agglomération lyonnaise aux élections du 20 février [illegible] pour la Chambre des députés, comme candidat [illegible] libéral et fut élu par 10,445 [illegible] contre 4,465 données à M. Rapet, républicain conservateur. Il prit place à gauche, dans le groupe de l'Union républicaine, et contribua à [illegible] des différentes fractions du parti républicain. En dehors de la politique, il a signé une [illegible] tendant à supprimer le résumé du président, prescrit par l'article 336 du Code d'instruction criminelle (février 1877). Après la dissolution de la Chambre, qui suivit l'acte du 16 mai 1877, il fut renvoyé à Versailles, comme l'un des [illegible] non sans une lutte assez forte, par 10304 [illegible] contre 8,284, obtenues par M. de Fenoyl, candidat [illegible]. La vivacité avec laquelle [illegible] sert sa cause politique l'a entraîné, au [illegible] des luttes trop souvent personnelles de la Chambre, à provoquer M. Paul de Cassagnac en [illegible], et, sur sa demande, en qualité d'offensé, le [illegible] au pistolet (12 mars 1878). Rapporteur du projet de loi d'amnistie partielle en faveur des [illegible] pour faits relatifs à la Commune [illegible] avec beaucoup de résolution [illegible] d'une amnistie plénière (20 février [illegible]). Il représente au Conseil général du Rhône le canton de Neuville-sur-Saône.

ANDRIVEAU-GOUJON (Gabriel-Gustave), libraire-éditeur français, né à Paris, vers 1808, [illegible] en 1830 un rang distingué parmi les éditeurs [illegible], en faisant soigneusement réduire [illegible] de cartes, dont la plupart manquaient [illegible] dans le commerce. Parmi les [illegible] de ce genre qui lui ont valu beaucoup [illegible], on a remarqué son *Plan*, exactement [illegible], *de Paris et des communes environnantes*, édité en 1837 et exposé en 1839. Il faut citer aussi l'*Atlas classique et universel de géographie ancienne et moderne* (nouvelle édit. 1865, [illegible], 30 cartes). M. Andriveau-Goujon a [illegible] aux Expositions quinquennales depuis 1834, [illegible] aux Expositions universelles depuis 1855 à [illegible], et a obtenu plusieurs médailles.

ANDUZE-FARIS (de l'Aude), ancien représentant du peuple français, né à Chalabre (Aude), [illegible] 1789, et fils d'un fabricant de draps, [illegible] lui-même un riche manufacturier. En 1830, il fut nommé maire de Chalabre et membre du Conseil général de l'Aude. Il professait des opinions très-avancées. En 1848, il fut élu dans son département, le dernier sur cinq représentants, à l'Assemblée nationale par 30918 voix. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de ses affaires commerciales. Il a été nommé maire de Chalabre, [illegible] jusqu'en 1870, membre du Conseil général de l'Aude et décoré de la Légion d'honneur. — [illegible] mort le 2 octobre 1872.

ANETHAN (Jules-Joseph, baron d'), magistrat et homme politique belge, né en 1803, fut nommé [illegible] du roi en 1831, puis avocat général près la Cour d'appel de Bruxelles en 1836. Le 16 août 1843, il entra comme ministre de la justice dans le cabinet présidé par M. Nothomb, et conserva son portefeuille dans les ministères Van de Weyer (30 juillet 1845) et de Theux (31 mars 1846), jusqu'à l'avènement du parti libéral (12 août 1847). Connu par son dévouement absolu à la politique cléricale, M. d'Anethan présenta un projet de loi restrictif de la liberté de la presse (6 avril 1847). Après la victoire des libéraux et la dissolution du cabinet de Theux, il fut nommé représentant de Louvain, comme candidat du parti catholique. Ce parti ayant repris le dessus et étant revenu au pouvoir au mois de juillet 1870, M. d'Anethan se trouva de nouveau à sa tête et eut, avec la présidence du Conseil, le ministère des affaires étrangères. Il le garda jusqu'en décembre 1871. Ce fut lui, qui au mois de juin de cette dernière année, dut donner l'ordre au représentant de la Belgique auprès du roi d'Italie, de suivre Victor-Emmanuel à Rome, malgré les violentes récriminations des journaux catholiques. Il ne cessa depuis d'être le *leader* du parti conservateur.

ANGELINI (Tito), statuaire italien, né à Naples le 10 mars 1806, commença ses études artistiques sous la direction de son père, peintre distingué, et obtint, à l'âge de dix-sept ans, le prix de Rome. Il exécuta pendant son séjour dans cette ville un certain nombre de bas-reliefs en plâtre et de groupes en marbre qui furent remarqués. En 1847, il se rendit à Paris et exposa au Salon de cette année *le buste de la duchesse d'Aumale*; de retour dans sa ville natale, il devint professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts et directeur de l'Ecole de dessin. Il a été élu correspondant de l'Istitut en 1854, et décoré de la Légion d'honneur en 1847.

On évalue à 150 environ le nombre de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Statue monumentale du roi Ferdinand II*, pour la ville de Palerme ; *Télémaque abandonnant la nymphe Eucharis sur le conseil de Mentor; un Amour brisant son arc*; le même *Amour dans diverses positions*, exécuté pour le duc de Buckingham et pour l'empereur de Russie ; les statues de la *Foi* et de l'*Espérance*, pour la chapelle royale de Naples ; *Fontaine monumentale, avec trois statues*, pour la ville de Catane ; *Sapho*; groupe représentant la *Religion avec quatre anges*, pour l'église de Camposanta ; *statue du général Carlo Filangieri*, etc. M. Angelini a été chargé, en 1876, de l'exécution de la statue de Mercadante, pour la ville de Naples.

ANGLADE (Hippolyte-Clément), ancien député et représentant du peuple français, est né à Urs (Ariège), le 20 décembre 1800. Sous la Restauration il se fit recevoir avocat et partagea les sentiments libéraux que professait alors toute la jeunesse des écoles. Après la révolution de 1830, il continua de combattre la royauté. Membre de la Chambre des députés, en 1833 et en 1834, il siégea à l'extrême gauche à côté de Dupont (de l'Eure) et de F. Arago. Il fut un des premiers à réclamer la réduction de l'impôt du sel. Il se récusa lors du procès de *la Tribune*, plaidé par A. Marrast devant la Chambre des députés. Non réélu, il se retira aux Cerbanes près d'Ax. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par le département de l'Ariège, le premier sur sept, avec 42 971 voix. Il fit partie du comité de législation, et monta plusieurs fois à la tribune dans les discussions générales. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche. C'est lui qui présenta l'amendement qui fut adopté dans la séance du 20 décembre 1848, et en vertu duquel, à dater

du 1er janvier 1849, l'impôt du sel fut réduit à dix francs par cent kilogrammes. Réélu à l'Assemblée législative, le premier sur six, il continua de lutter contre la politique de l'Elysée et contre la réaction royaliste, vota contre la loi sur l'enseignement et protesta contre la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai. Le coup d'État du 2 décembre l'écarta de la vie politique. Il n'y est rentré qu'après les événements de septembre 1870. Nommé préfet de l'Ariège, il garda ses fonctions jusqu'au mois d'avril 1871. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution de la Chambre, il fut élu, comme candidat républicain, député de l'arrondissement de Foix par 9723 voix, contre 9204 données à M. Aclocque, député sortant et candidat officiel.

ANGLEMONT (Édouard-Hubert-Scipion D'), littérateur français, né à Pont-Audemer (Eure), le 28 décembre 1798, débuta, en 1825, par quelques odes légitimistes et un poëme en quatre chants intitulé : *Berthe et Robert*. La même année il fit encore imprimer une comédie en un acte, en vers, *le Cachemire*, avec MM. Lesguillon et Ader, et un opéra, *Tancrède*, pour l'inauguration à l'Odéon, de la musique de Rossini. Cet opéra, retardé par un concours de circonstances fâcheuses, fut joué le 7 septembre 1827.

En 1829, M. d'Anglemont publia un recueil en vers de *Légendes françaises*. En 1830, il avait adressé au peuple de Paris une pièce de vers intulée : *Dix-huit octobre*. En 1832, il écrivit, en collaboration avec M. Théodore Muret, le drame de *Paul Ier*, et, seul, un volume intitulé : *le Duc d'Enghien*, histoire-drame. On lui doit encore : *Nouvelles légendes françaises* (1833); *Pèlerinages* (1835); *le Prédestiné* (1839); *Euménides* (1840); *Amours de France* (1841); *l'Ouverture de la chasse aux environs de Paris*, dans les *Cent et un*; et, plus tard, quelques autres recueils de poésies politiques, morales ou religieuses, qui lui ont valu, en 1874, un des prix de l'Académie française. — Il est mort à Paris, le 22 avril 1876.

ANGLETERRE (famille royale d'). Voy. VICTORIA et GRANDE-BRETAGNE.

ANHALT * (Maison d'), famille souveraine allemande qui fait remonter son origine au Xe siècle, et dont les États, enclavés dans le territoire prussien, renferment une population de 170 000 âmes. Elle se divisait jusqu'en ces derniers temps en deux branches, *Anhalt-Dessau-Cœthen* et *Anhalt-Bernbourg*, appartenant toutes deux à l'Église évangélique, mais la mort du dernier duc d'Anhalt-Bernbourg, le 19 août 1863, décédé sans héritiers mâles, a amené la réunion des deux duchés.

ANHALT (*Léopold*-Frédéric-François-Nicolas, duc D'), né le 29 avril 1831, succéda, comme duc d'Anhalt, à son père Léopold-Frédéric, le 22 mai 1871. Il porte les titres de duc de Saxe Enzern et Westphalie, comte d'Ascanie, seigneur de Zerbst, Bernbourg et Grœbzig, etc. Il est général d'infanterie à la suite de l'armée prussienne. Marié le 22 avril 1852 à la duchesse *Antoinette* de Saxe-Altenbourg, il en a eu six enfants, dont l'aîné, *Léopold*-Frédéric-François-Ernest, est né le 18 juillet 1855.

ANICET-BOURGEOIS (Auguste-Anicet BOURGEOIS, plus connu sous le nom d'), auteur dramatique français, né à Paris, le 25 décembre 1806, reçut une instruction première fort incomplète et entra, en 1821, dans une étude d'avoué, où le hasard lui donna pour camarades L. Pillet, G. de Wailly et Alph. Royer. Il prit avec eux le goût du théâtre, et, quoique le plus jeune, il parvint le premier à faire jouer une œuvre de lui, *Gustav ou le Napolitain*, mélodrame donné à la Gaît le 25 octobre 1825. Le succès l'engagea tout à fa dans la carrière littéraire.

Doué d'une grande facilité et d'une vive intelli gence des conceptions dramatiques, M. Anice Bourgeois, pendant plus de trente ans, a écrit seul ou en collaboration, près de deux cents ou vrages; il a traité à peu près tous les genres et de préférence, le mélodrame, dans lequel il e longtemps resté sans rival et a, pour ainsi dire fait école. Il a été l'un des premiers de ceux qu l'on appelle, en jargon de théâtre, des *charpen tiers*, c'est-à-dire des auteurs qui, dédaignan les artifices du style, bâtissent leurs pièces s une intrigue plus saisissante que vraisemblabl mais habilement conduite et féconde en périp ties. Quelques-uns de ses meilleurs succès ont é dus pourtant à des combinaisons plus simples.

Parmi les œuvres de M. Anicet-Bourgeois, no citerons celles qui ont eu le plus de retentiss ment. Au théâtre du Vaudeville, il a donné : av M. Vanderbuch, *Mathieu Laensberg* (1829 2 actes; avec Ancelot, *Père et parrain* (1834 en 2 actes; avec M. Lockroy, *Pourquoi?* (1833 *Passé minuit* (1839); *la Première ride* (1840); *Chevalier d'Essonne* (1847), en 3 actes; av M. Decourcelle, *la Joie de la maison* (1855), (3 actes; *le Fils de M. Godard* (1856), en 3 a tes, etc.; au Gymnase : avec M. Brisebarre, *la V en partie double* (1846), 1 acte; *le Premier co de canif* (1848), 2 actes; avec M. Decourcelle, *l Petites lâchetés* (1857), 3 actes; au Palais-Roya avec M. Dumanoir, *la Savonnette impérial* 2 actes; *la Fiole de Cagliostro* (1835), 1 acte; av M. Brisebarre, *Pascal et Chambord* (1839), 2 a tes; avec M. Labiche, *l'Avare en gants jau* (1858), 3 actes; avec M. Decourcelle, *les Mariag d'aujourd'hui*, comédie en 4 actes (décemb 1861), etc.; aux Variétés : avec M. Lockroy, *Trois épiciers* (1840), 3 actes; *le Maître d'écol* avec M. Lafont, *la Petite Fadette* (1850), 2 acte avec M. Labiche, *l'École des Arthur*, 2 actes, e

Dans le drame, M. Anicet-Bourgeois a compo seul : *la Vénitienne* (1834), 5 actes, un de meilleurs ouvrages; *Djengis-Khan, ou la Co quête de la Chine* (1837), 3 actes; *la Pauvre f* (1838); *Stella* (1843); *les Maréchaux de l'Emp* (1853). Il a écrit, en collaboration avec Vict Ducange, de véritables mélodrames qui ont eu vogue : *Sept heures, ou Charlotte Corday* (1827 3 actes; *le Couvent de Tonnington* (1830), 3 a tes, et une imitation libre de Shakspeare : *Ma beth*; avec M. Francis [Cornu], des pièces mi taires : *Napoléon* (1830), 3 actes; *le Grenadier l'île d'Elbe* (1831); des pièces politiques : *Chouans, ou Coblentz et Quiberon; Robespierr ou le 9 thermidor*, drame en 3 actes (1831); *H loïse et Abailard*, grand succès du temps; *Nab chodonosor* (1836), drame biblique; — av M. Lockroy, *Périnet Leclerc* (1832), 5 actes, t bleau émouvant des factions qui déchiraie Paris sous Charles VI; *l'Impératrice et la Jui* (1834); *Karl, ou le châtiment* (1835); *Marie R mond* (1839); — avec G. de Pixérécourt, le f meux drame de la captivité et de l'évasion de *L tude* (1834), représenté à la Gaîté; — av M. Maillan, *la Nonne sanglante* (1835), 5 acte un des rôles les plus pathétiques de Mlle George — avec M. Dennery, *le Portefeuille* (1837); *Ga pard Hauser* (1838), 4 actes; *Jeanne Hachet* (1839); *la Dame de Saint-Tropez* (1844); *l Sept péchés capitaux* (1848), 7 actes; *le Médec des enfants* (1855); *l'Aveugle* (1856); *le Fou pa amour* (1857); *la Fille du paysan*, en 5 act (Gaîté, janvier 1862); — avec M. Albert, *Mad leine* (1843); *Notre-Dame des Anges* (1848); —

M. Barrière, la *Vie d'une comédienne* (1854); avec M. F. Dugué, *les Fugitifs*, épisode de la révolte des Indes (1858); *le Cheval fantôme* (1860); *la Fille des chiffonniers*, en 5 actes (Gaîté, 1861); *le Massacre des Innocents*, en 5 actes et 11 tableaux [illegible], janvier 1862); — avec M. P. [illegible], *le Bossu*, en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1862); *le Capitaine fantôme*, en 5 actes (1864); *le Mousquetaire du roi*, en 5 actes (1865); *la Bonne Aventure*, en 5 actes (1866); — avec M. J. [illegible] *le Sorcier, ou les États de Blois* (Ambigu, 1860); — avec M. Ponson du Terrail, [illegible], en 5 actes, avec prologue (1864), etc.

[illegible] a obtenu, pendant plusieurs années, [illegible] succès avec Michel Masson, qui [illegible] son collaborateur habituel. Ils ont [illegible] ensemble, depuis *Atar-Gull* (1832) : en [illegible], *les Enfants de la République*, [illegible] un nouveau succès au Théâtre [illegible] 1848; en 1849, *les Orphelins* [illegible], et *Piquillo Alliaga*, d'après [illegible] de M. Scribe; en 1850, *Marianne*, 7 [illegible] l'Ambigu; en 1851, *le Muet*, et *Marthe* [illegible] actes; en 1852, *la Dame de la halle*; en 1854, *le Pendu*.

M. Anicet-Bourgeois a également collaboré à des féeries, entre autres, *les Pilules du Diable*, [illegible] qui comptent plus de huit cents représentations; *les Quatre parties du monde* (1851), etc. On lui attribue encore la paternité littéraire de [illegible] pièces de théâtre signées du nom seul [illegible], notamment celle des drames [illegible]. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1871.

ANNAM (Empereur d'): Tu-Duc. Voy. ce nom.

ANISSON-DUPERRON (Roger-Léon), député français, né à Paris le 21 avril 1819, est fils d'un ancien pair de France. Il usa de sa fortune pour faire des voyages en Europe et en Orient et en donna le récit dans le *Correspondant*. Il entra dans la vie politique aux élections du 8 février 1871; porté sur la liste de l'Union conservatrice, il fut élu représentant de la Seine-Inférieure le septième [illegible], par 13,535 voix. Il prit place au centre droit, devint un des membres les plus actifs de ce groupe et vota constamment avec la majorité monarchique, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Partisan déclaré de la décentralisation, il appuya cependant, en 1874, la loi qui rendait au pouvoir central la nomination des maires. Aux élections législatives du 20 février 1876, M. Anisson-Duperron se présenta, dans la première circonscription d'Yvetot, comme candidat constitutionnel et mac-mahonien, et n'obtint au premier tour de scrutin que 5,427 voix contre 6,435 données à ses deux concurrents. Il fut élu le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage, par 6,440 voix. Il suivit la même ligne politique à la Chambre et fut un des 158 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de gauche après l'acte du 16 mai. Candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon aux élections du 14 octobre 1877, dans la même circonscription, il fut réélu par 8,310 voix contre 4,627 données au candidat républicain, le colonel Anfrye. Depuis 1871, il représente au conseil général de la Seine-Inférieure le canton de Caudebec.

ANKER (Albert), peintre suisse, né à Anet (canton de Berne) en 1830, se destina d'abord au ministère évangélique; mais après des études [illegible] de théologie protestante, il céda à sa vocation et suivit les leçons de M. Gleyre. Il s'est surtout fait remarquer aux salons annuels par des tableaux de genre dont un certain nombre ont été gravés : *École de village dans la Forêt-Noire* (1859), *Luther au château d'Erfurt* (1861), *Sortie d'église*, *la Petite amie* (1863), *Enterrement d'un enfant* (1864), *les Petites baigneuses* (1865), *Dans les bois*, *la Leçon d'écriture* (1866); *les Dominos*, *Saute-Mouton* (1867); *le Hochet* (1868); *les Marionnettes* (1869); *Soldats de l'armée de Bourbaki soignés par des paysans suisses* (1872); *l'Ours de neige*, *le Jeu du berceau* (1873); *le Petit musicien* (1874); *Un vieux huguenot*, *le Vin nouveau* (1875); *les Petites brodeuses* (1876); *Guerre de* 1798 (1877). M. Albert Anker a obtenu une médaille en 1866.

ANOT DE MAIZIÈRES (Cyprien), littérateur français, né le 27 avril 1794, à Saint-Germain-Mont (Ardennes), fit ses études à Reims, entra dans l'université et professa successivement la grammaire, les lettres et l'histoire. Volontaire royal, pendant les Cent-Jours, il prit part aux luttes de la presse contre les tendances illibérales de la Restauration. Il fit paraître, sous le pseudonyme d'*Icilius*, une série de *Lettres sur l'état actuel des choses* (Versailles, 1828-34, in-8), qui eurent du retentissement. Une collaboration assez active au *Siècle* mit plus tard M. Anot en relations avec les chefs de l'opposition dite dynastique. Après le 2 décembre 1851, il était inspecteur de l'Académie de Seine-et-Oise, lorsque ses articles dans le journal *l'Union* le firent révoquer de ses fonctions. Depuis il vécut dans la retraite aux environs de Versailles, et l'on a annoncé à tort sa mort en 1862.

M. Anot de Maizières a publié : *Discours sur la nécessité du maintien de la charte constitutionnelle* (1819, in-8), couronné par l'Académie de Châlons; *Élégies rémoises*, suivies de *Fragments dramatiques* et d'un *Essai sur les nouvelles théories littéraires* (1825, in-8) : *Code sacré, ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre*, etc., extrait des livres originaux (1836, in-folio), le plus considérable de ses travaux; *Traité du pathétique, ou Étude littéraire du cœur humain* (1842, 2 vol. in-12); *Cours gradué de narrations françaises* (1848, in-12), et autres ouvrages à l'usage des classes; *Cromwell*, protecteur de la République anglaise, tragédie en 5 actes et en vers (1861, in-8), etc.

ANSART (Edmond), professeur français d'histoire et de géographie, né à Paris, en 1827, est le fils de Charles-Félix Ansart, professeur d'histoire et inspecteur général de l'Université, qui s'est acquis dans l'enseignement de l'histoire et de la géographie une grande notoriété par son *Atlas historique et géographique* et ses autres livres élémentaires. M. Edmond Ansart a repris la série des travaux de son père et a donné de ses ouvrages quelques éditions nouvelles revues et corrigées. Il a rédigé lui-même, en collaboration avec M. Ambroise Rendu, un *Cours complet d'histoire et de géographie*, d'après les programmes universitaires (1857-1858, 6 vol. in-12), M. Ed. Ansart a collaboré à divers recueils, notamment à la *Revue française*.

ANSDELL (Richard), peintre anglais, né vers 1815 aux environs de Liverpool, s'est révélé en France, à l'Exposition universelle de 1855, par une grande toile qui fut très-remarquée : *le Tueur de loups*, et par deux tableaux de moindre dimension : *Chiens de berger dirigeant des moutons* et *Bergers rassemblant leurs moutons dans la vallée de Pligicham* (île de Pkye). A notre exposition de 1867, *les Chevaux foulant le blé dans l'Alhambra* obtinrent moins de succès. Parmi les œuvres de cet artiste qui n'ont pas figuré sur le conti-

nent, mais qui nous sont connues par la gravure, nous citerons : *le Berger perdu au milieu des neiges* (Exposition universelle de Londres en 1862); *la Chasse aux esclaves* (1863), *la Route de Séville*; *Voulez-vous acheter un chien, madame?* (Buy a dog, ma'am ?); *le Chemin le plus court en été*, avec M. Creswick, etc. M. Richard Ansdell a été élu membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres. *

ANSPACH (Philippe-Léon), magistrat et jurisconsulte français, est né à Metz le 2 novembre 1801. Avocat à Paris en 1830, il prit une certaine part aux journées de Juillet et fut nommé procureur du roi à Meaux. Quelques années après, il revint comme substitut à Paris, où il fut nommé plus tard substitut du procureur général, puis conseiller à la Cour impériale, enfin, président de Chambre. C'était le premier et seul israélite qui fit partie de la magistrature parisienne. En 1864, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il prit sa retraite, en 1873, avec le titre de conseiller honoraire. Il était membre du consistoire central israélite officier de la Légion d'honneur. Sa fille a épousé M. G. de Rothschild. — Il est mort à Paris le 2 décembre 1875.

M. Anspach avait entrepris une publication intitulée: *De la Procédure devant les cours d'assises; doctrine et jurisprudence en cette matière* (1856; 2e édit. 1858, in-8).

ANSTED (David-Thomas), géologue anglais, né à Londres en 1814, alla terminer ses études à l'Université de Cambridge, où il prit en 1836 le grade de bachelier ès-arts. En 1840, il fut nommé professeur de géologie au King's College de Londres, en 1845, lecteur pour la même science à l'école militaire des Indes à Addiscombe, et enfin professeur au Collège des ingénieurs de Putney. En 1848 il fut chargé des fonctions officielles d'examinateur pour la géographie physique. Vice-secrétaire de la Société géologique depuis 1844, il a dirigé en cette qualité la publication du bulletin trimestriel de cette société. M. Ansted, qui a collaboré à de nombreux recueils scientifiques et industriels, a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs ont eu de la popularité, entre autres : *Géologie élémentaire, descriptive et pratique* (Geology, Introductory, etc., Londres, 1844); *l'Ancien monde* (the ancient World), ibid., 1847); *Manuel du chercheur d'or* (Gold seeker's manual, ibid., 1849) ; *Scènes de la science et de l'art* (Scenery, science and art, ibid., 1854) ; *Causeries géologiques* (Geological gossip, ibid., 1860) ; *le Grand livre de pierre de la nature* (the Great stone book of n., ibid., 1863) ; *Application de la géologie aux arts et à l'industrie* (the applications of the g., ibid., 1865) ; *Géographie physique* (Physical g., ibid., 1867 ; 5e édit. 1871) ; *le Monde où nous vivons* (the World we live in, ibid., 1869), traduit en français (Bruxelles [Londres], 1871, in-18, carte et fig.) ; *Rapport sur les grandes expositions de 1851 et de 1862*. *

ANSTEY (Thomas-Chisholm), légiste et politique anglais, né à Londres, en 1816, fut admis en 1839 au barreau de Middle-Temple. Nommé professeur de droit à Bath, il entra au Parlement pour représenter, de 1847 à 1852, le bourg irlandais de Youghal. Libéral ardent, il s'est prononcé en faveur du rappel de l'Union, de l'abolition des taxes sur le revenu et de la réforme judiciaire. — Il est mort le 12 août 1873.

On a de lui : *les Catholiques d'Angleterre et le Parlement* (British Catholics and the new Parliament, 1841) ; *les Lois qui règlent la situation des catholiques* (A guide to the laws affecting roman catholics); *Introduction à l'histoir[e de la] législation anglaise* (A Guide to the histor[y of the] laws and constitution of England); de[s ...] politiques, et une foule d'articles de rev[ues].

ANTHOARD (Jean-Augustin-Adolphe), [...] français, né à Lus-la-Croix-Haute (Dr[ôme ...]) 3 septembre 1807, professa constamment [les opi]nions républicaines, fut nommé maire de [...]ble en 1848 et le redevint en septem[bre ...]. Aux élections du 8 février 1871, il fut [...] comme candidat républicain, mais il n'ob[tint que] 47,363 voix. Il a été élu député le 20 févri[er ...] dans la 2e circonscription de Greno[ble, par] 8,329 voix contre 7,780, partagées entre [...] concurrents monarchiques. Inscrit au [...] l'Union républicaine, il vota avec la maj[orité] lors de l'acte du 16 mai, fut un des 363 [...] des gauches réunies qui émirent un vote [de dé]fiance et de blâme au ministère de M. de [...]. Il a été réélu dans la même circonscripti[on aux] élections du 14 octobre 1877, par 14,3[...] contre 3144 obtenues par le candidat offi[ciel bo]napartiste le colonel Breton. Il représente, [depuis] 1871, le canton de Sassenage au conseil [...] de l'Isère.

ANTHONY (Suzanne-Brownell), réform[atrice] américaine, est née à South Adams (Mas[sachu]setts) le 15 février 1820. Fille d'un quaker [pro]priétaire d'une petite manufacture de coton, [elle] travailla comme ouvrière pendant son e[...] puis, ayant suivi les écoles de Philadelphi[e, elle] donna des leçons pendant quinze ans dans [l'État] de New-York. Le refus qu'on lui fit de l'ad[mettre] à un congrès de tempérance, à cause de son [sexe,] la détermina, en 1849, à convoquer elle-[même] un congrès de femmes, et depuis cette ép[oque] elle fut activement mêlée à tous les mouve[ments] de réformes en faveur de son sexe; elle pri[t une] grande part à l'agitation pour le suffrage fém[inin.] Elle a fondé à New-York, en 1868, le journa[l ré]formateur *The Revolution.*

ANTIGNA (Jean-Pierre-Alexandre), peintre [fran]çais, né le 7 mars 1817, à Orléans, fit ses étu[des au] collège de cette ville et y eut pour maître de [des]sin M. Salmon, artiste de mérite qui l'ent[ra...] en 1836, dans l'atelier de M. Norblin. Il n'y [resta] qu'un an et s'attacha à M. Delaroche. Sous [cette] influence il débuta par des sujets religieux [...] posés de 1841 à 1845. Un petit pamphlet qu[i fai]sait alors du bruit, *l'Art de devenir député [et mi]nistre, etc.*, lui inspira *la Pauvre famille*, [...] de ses fantaisies les plus originales. [...] peinture de genre, qui confine parfois au [...] historique, lui a successivement inspiré: *le [...] du feu, le Premier joujou, l'Orage* et *les [Bai]gneuses*, achetées par le musée d'Orléans, [...] l'on crut devoir, par décence, suppléer à l'in[suf]fisance du vêtement (1846); *les Enfants de Pa[ris,] les Enfants de la Savoie, les Enfants égarés, [...] Lecture* (1847); *le Matin, le Soir, l'Atelier, [...] clair*, achetés par M. Ledru-Rollin pour le mu[sée] d'Avignon (1848); *Après le bain* (1849); *l'In[cen]die*, acquis pour le musée du Luxembourg, *l'[Hi]ver, un Bas-Bleu, les Enfants dans les blés* (185[...]); *l'Inondation de la Loire* (1852); *la Gamelle, [la] Ronde d'enfants* (1853); *la Fête-Dieu, le Pa[ra]lytique, la Jeune mendiante, une Fileuse d'Au[]vergne, le Denier de l'ouvrière, le Vieux pêche[ur] de truites, la Fille du bouquiniste* (1855); [...] *Inondations de 1856 d'Angers, Pauvre femme, Méfiance, Fileuse bretonne, un Rebouteur* (185[...]); *Scène de guerre civile, Baigneuses effrayées pa[r] une couleuvre, la Descente, le Sommeil de mi[di]* (1859); *Filles d'Ève, le Lendemain de la Tou[ssaint]*

[illegible], [illegible] breton, *Marie enfant à sa fe-*[illegible], [illegible] du poème de *Marie*, de Brizeux, [illegible] scènes bretonnes (1861); *Mendiant* [illegible] (1863); le *Miroir des bois*, une *Fon-*[illegible] (Haut-Aragon) (1864): *Dernier baiser* [illegible], le Dimanche des Rameaux (1865); *Un* [illegible], *Sérénade à écho* (1866): *A quoi tient* [illegible]; *l'Enfant et son ombre* (1868); *le Roi* [illegible], *Fascination* (1869); *une Fausse* [illegible] *Imaginaires d'Anso et Bohé-*[illegible], *les Ombres chinoises*, *la Tache* [illegible] *Bohémiens* (1873); *Marée mon-*[illegible] la tempête (1874); *Yvonne et Marc*, [illegible]; *les Femmes et le secret*, [illegible] *Saint-Brisc* (1876); *un Feu de Saint* [illegible] *la perche* (1877), etc. Citons [illegible] portraits, entre autres ce-[illegible], non exposé (1854) et une [illegible] au musée de Montargis.

[illegible], qui, dans ses sujets pris à la vie [illegible] la composition et la vérité de [illegible], dans le genre historique, [illegible] en 1847, une 2ᵉ en 1848, une 1ʳᵉ [illegible] 3ᵉ à l'Exposition universelle de [illegible] le 3 juillet 1861. — Il est [illegible] le 26 février 1878.

[illegible] ANTIGNA, née à Melun [illegible], élève d'Auguste Delacroix et [illegible] exposé, en 1861, *Chercheuse de* [illegible], *Nature morte* (gibier); en 1863, [illegible]; en 1864, le *Retour du contre-*[illegible] 1865, *la Leçon de tricot*, *l'Histoire* [illegible] 1868, *Intérieur d'Église à Bénodet*, [illegible] *Intérieur breton*; en 1870, *la Part* [illegible] 1872, *le Jour du pauvre en Breta-*[illegible], *une Jeune mère*; en 1874, *un Cel-*[illegible] 1875, *Baigneuses indigènes à Saint-*[illegible] *la cruche à l'eau*; en 1876, *une* [illegible] 1877, *On n'entre pas* et *le Cidre nou-*[illegible] 1878, *Tricoteuses de Pornic*, *un For-*[illegible].

[illegible] (Marc), sculpteur polonais, né [illegible], montra de bonne heure des dis-[illegible] les beaux-arts, mais ne pouvant [illegible] maître, entra dans un ma-[illegible] et s'exerça lui-même à la sculp-[illegible] deux ans, lorsqu'il se rendit [illegible], et fut admis, comme élève [illegible] de cette ville. Il se fit remar-[illegible] des têtes du Christ et de la Vierge, [illegible] *le Tailleur juif*, qui lui valut, dès [illegible] (1864), une médaille d'argent. [illegible] il obtint une pension pour son [illegible] à Paris en 1867. A cette [illegible] il produisit le *Baiser de Juda*, et [illegible] *massacrés par des inquisiteurs.* [illegible] à Berlin et exécuta, en 1870, [illegible] assise de grandeur natu-[illegible] *Ivan le Terrible*, en plâtre; il en [illegible], la reproduction en mar-[illegible] des Beaux-arts de Saint-Pétersbourg [illegible] dès lors au nombre de ses [illegible] a envoyé, comme expo-[illegible] Exposition universelle de 1878 [illegible] suivants : *Christ devant le peu-*[illegible], *Pierre le Grand*, buste en mar-[illegible] *le Savoie*, en marbre, œuvre très-[illegible] *Dernier soupir*, haut relief en [illegible], buste en marbre, et *l'En-*[illegible] en marbre. Il obtint une mé-[illegible]. L'Académie des Beaux-arts de [illegible] correspondant au mois de [illegible].

[illegible] (Giacomo), homme d'État italien, [illegible] Sonnino, près de Terracine, le 2 avril 1806, descend d'une ancienne famille de la Romagne qui, dans ses alternatives de splendeur et de déchéance, compte parmi ses membres des jurisconsultes, des historiens et des voleurs de grand chemin. Un de ses parents fut condamné à mort et exécuté sous l'Empire, pendant l'occupation française. On a dit que son père était un simple bûcheron; mais il avait grandi par le travail et le commerce et avait acquis une fortune qui compta pour une part notable dans celle de son fils. Celui-ci fit ses études au grand séminaire de Rome, où il fut remarqué et devint, après avoir reçu les ordres, l'un des favoris de Grégoire XVI, qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844 et, l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques (ministre des finances), à la place de Tosti. Pie IX le fit cardinal le 12 juin 1847.

A cette époque, M. Antonelli se recommandait par des opinions assez libérales, auxquelles il dut la faveur du nouveau pape. La souplesse de son caractère, son énergie déguisée sous les dehors les plus affables, lui donnèrent sur le pontife un ascendant qui devint bientôt une véritable domination. Il fit partie, comme ministre des finances, du premier conseil des ministres établi par Pie IX (14 juin 1847) et, de plus, fut nommé président de la consulte d'État, sorte de commission extraordinaire chargée d'examiner les besoins nouveaux de l'époque et de présenter ses rapports sur les réformes qu'elle jugerait nécessaires (novembre); elle fit plusieurs propositions très-patriotiques qui n'eurent pas de suite. Le cardinal Antonelli exerçait encore une grande influence à Rome comme membre de la commission de constitution qui donna à l'Italie (14 mars 1848) ce fameux *statut*, presque arraché à Pie IX et si éphémère. Dans le même mois, le cardinal était devenu, après la dissolution des cabinets Gizzi, Ferretti et Bofondi, président d'un ministère libéral composé de neuf membres, dont trois seulement étaient ecclésiastiques. Il fut un instant très-populaire, lorsque, malgré les indécisions du pape, il flatta le parti national en mettant en campagne une armée de 17 000 hommes destinée à combattre les Autrichiens dans les Légations et au besoin en Lombardie. Mais déjà il se trouvait, entre son rôle de cardinal et son titre de ministre populaire, dans une situation fausse, qui se dénoua par sa retraite du ministère. Alarmé, depuis un mois, du caractère sérieux de la révolution, obligé d'exécuter les promesses d'une constitution repoussée de tout le haut clergé, il céda la place au cabinet Mamiani.

En cessant d'être ministre du pape, le cardinal Antonelli resta son conseiller intime et le directeur souverain de sa politique. C'est par lui que Pie IX correspondait avec Charles-Albert, par lui et ses amis qu'il faisait élaborer des lois sur la presse; sur son choix qu'il nommait les conseillers d'État et les auditeurs; enfin, d'après ses indications qu'il se décida à remplacer Mamiani par un ministre habile, mais impopulaire, Pellegrino Rossi, dont la modération doctrinaire n'avait guère de chance de succès au milieu des factions extrêmes qui divisaient Rome et l'Italie.

Après l'assassinat de Rossi, le cardinal conseilla et dirigea la fuite du pape, qu'il alla bientôt rejoindre à Gaëte (novembre 1848). Là, il se montra favorable à l'idée d'une intervention autrichienne, repoussa les députés de la commission provisoire de Rome, qui voulaient voir le pape, et protesta, en son nom et au nom de son souverain, contre le nouveau gouvernement. Il

fut alors nommé secrétaire d'État de la cour pontificale de Gaëte. Le 18 février 1849, il adressa collectivement aux représentants de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et de Naples, la circulaire qui réclamait de la chrétienté tout entière le rétablissement de son souverain spirituel sur le trône de saint Pierre. Toutefois il continuait de protester de son respect pour le statut du 14 mars. Le 9 avril, quand déjà les troupes françaises avaient débarqué à Civita-Vecchia, il fut nommé président d'une commission spéciale chargée des réformes de l'Église.

Après la capitulation de Rome, il conseilla au pape d'user avec les Français d'une grande réserve et de ne point précipiter sa rentrée dans Rome. On attribua à son inspiration les premières mesures répressives qui frappèrent la ville, et les Romains se sentirent de nouveau sous la puissance du «pape rouge», c'est-à-dire du cardinal pape. Le *motu proprio* de celui-ci passa encore pour son œuvre. Quand Pie IX eut consenti à rentrer dans Rome (12 avril 1850), il nomma son fidèle serviteur ministre secrétaire d'État des affaires étrangères. Le cardinal Antonelli, qui a gardé jusqu'au jour de sa mort cette haute position, déploya toute l'ardeur de son nouveau zèle contre-révolutionnaire. Il ne permit de donner suite aux promesses du *motu proprio* que deux ans après, en 1852. Le 10 septembre 1850, il constitua par deux édits les départements ministériels, établit un Conseil d'État, et, dans les deux mois suivants, réorganisa, sur les bases les moins libérales, l'administration des provinces et celle des communes; réorganisation qui, par la faute des hommes ou la force des choses, devait avoir pour résultats la ruine des finances, sans espoir d'emprunt, l'anéantissement du commerce, le dépérissement des études, le brigandage impuni, l'état de siège permanent, le mécontentement universel.

Diverses hostilités contre le tout-puissant premier ministre éclatèrent de temps en temps jusqu'au sein du sacré collège, effrayé des mesures extrêmes de son chef, et les avertissements des puissances étrangères ne firent pas défaut. En vain la France et l'Angleterre adressèrent au pape leurs remontrances; il refusa la démission de son ministre. Sur ces entrefaites (12 juin 1855), celui-ci fut frappé par un fou ou par un assassin. Depuis les conférences de Paris, où le comte de Cavour fit entendre ses plaintes, le sort des États de l'Église préoccupa toute l'Europe, et c'est au cardinal que s'adressèrent directement ou indirectement toutes les récriminations. Pendant et après la guerre d'Italie de 1859, le bruit de la retraite du cardinal Antonelli fut souvent répandu; mais le pape lui donna de nouvelles marques de confiance; c'est lui notamment qu'il chargea de représenter le Saint-Siège au congrès qui devait avoir lieu au mois de janvier 1860, pour le règlement des affaires d'Italie.

Dans les dernières années de l'Empire, plusieurs circulaires du cardinal eurent du retentissement, notamment celles relatives au refroidissement survenu entre la cour de Rome et le cabinet des Tuileries et aux difficultés et conflits naissant de la présence des troupes françaises au milieu de la population romaine. C'est encore le cardinal Antonelli qui répondit aux interpellations de l'ambassadeur de Russie au sujet de l'allocution du pape en faveur de la Pologne (mai 1864). Nul ne s'entendait mieux à atténuer au dehors les effets de la politique pontificale: son langage au sujet de l'Encyclique de 1864 fut empreint d'un esprit de modération qui contrastait avec le texte de ce fameux document. A la fin de 1867, lors de la crise provoquée par la nouvelle prise d'armes de Garibaldi, on signala encore diverses dépêches et circulaires du cardinal Antonelli, notamment celle à Narvaëz pour réclamer les secours de l'Espagne en faveur du pape, celle au gouvernement anglais pour se plaindre du concours qu'il donnait à la révolution, enfin celle aux divers États de l'Europe, pour leur dénoncer la complicité du gouvernement italien dans les entreprises de Garibaldi contre les États pontificaux.

L'habileté diplomatique du cardinal eut ensuit[e] à s'exercer, le plus souvent sans résultat, dans l[a] situation de plus en plus grave que la cour d[e] Rome se fit à elle-même, ou que les événement[s] lui firent. De 1869 à 1870, il s'agit des préparatif[s] du concile œcuménique et de ses décisions, don[t] quelques unes étaient de nature à porter ombrag[e] au pouvoir civil dans les États les plus cathol[i]ques. Les cabinets de France et d'Autriche prote[s]tèrent contre les conséquences de certains canon[s] notamment du schème *De Ecclesia*. Au *memo[]randum* du comte Daru, du 20 février 187[0] comme à la note de M. de Beust, du 10 du mêm[e] mois, le cardinal Antonelli s'efforça de répond[re] par des dépêches d'un caractère conciliant, [e]n enlevant aux textes incriminés leur portée pol[i]tique, mais en maintenant, dans son domai[ne] propre, l'autorité du Concile (mars-mai 1870). O[n] le regardait alors comme secrètement hostile [à] l'influence des Jésuites, toute-puissante dans cet[te] solennelle circonstance. Empêché, d'ailleurs, p[ar] ses nombreuses occupations, il ne prit que tr[ès] peu de part aux délibérations du Concile, et l'o[n] remarqua particulièrement qu'il s'abstint de vot[er] sur l'infaillibilité. Lorsque les premiers désastres [de] la guerre avec la Prusse eurent amené, au mo[is] d'août de la même année, l'évacuation de Ro[me] par les troupes françaises et laissé le champ lib[re] au roi Victor-Emmanuel, le cardinal Antone[lli] protesta dans une note très vive (fin septemb[re] 1870) contre les faits en voie de s'accomplir; p[uis] il multiplia ses démarches auprès des puissan[ces] européennes pour empêcher le gouvernem[ent] italien de transférer officiellement son siège da[ns] les murs de Rome, et ses négociations à ce suj[et] aussi persévérantes qu'infructueuses, se menai[ent] parallèlement avec les préparatifs d'installati[on] du gouvernement italien dans sa nouvelle ca[pi]tale (mai 1871).

Cette révolution consommée, le cardinal Anton[elli] combattit les conseils et les influences qui pou[s]saient le pape à quitter la ville pontificale et l'I[ta]lie. Il l'emporta et continua, du centre du Vatic[an] laissé au Saint-Père par les lois de garantie, [à] gérer les affaires extérieures de l'Église, montr[ant] dans les nouvelles difficultés qui surgirent, parti[cu]lièrement dans le conflit du vieux-catholicism[e] allemand, cette souplesse qui tourne les difficul[tés] du moment, sans abandonner les principes. S'il [ne] paraissait pas encourager, dans la Républi[que] française, les agitations imprudentes et stéri[les] du parti clérical et monarchique, il avait enc[ore] assez d'influence pour contribuer au rétablis[se]ment de la monarchie dans la catholique Es[pa]gne, et le nouveau roi, Alphonse XII, en rec[on]naissance de son concours, lui faisait remet[tre] par le pape la Toison d'or (août 1875). — [Le] cardinal Antonelli est mort à Rome le 6 novem[bre] 1876. Il laissait une fortune princière que [les] journaux ont évaluée à 80 millions, sans comp[ter] l'une des plus belles collections de pierrer[ies] existant en Europe. Son nom est plusieurs f[ois] revenu dans la presse à l'occasion d'un procès [in]tenté à ses héritiers par la comtesse Lamb[er]tini, regardée comme sa fille, et qui invoqu[ait] en sa faveur les dispositions du Code civil [du] royaume d'Italie, sous l'empire duquel le car[dinal]

Mort : les héritiers, sans contester l'état de la comtesse, repoussaient ses prétentions au nom de la loi religieuse de Rome, qui prononce contre une « fille sacrilège » l'exclusion de tous droits successoraux. Plusieurs jugements sont intervenus dans cette affaire, destinée à passer par tous les degrés de la juridiction italienne (1878-79).

AOSTE (duc d'). — Voy. AMÉDÉE.

AOUST (abbé Louis-Stanislas-Xavier-Barthélemy), mathématicien français, né à Béziers en 1814, chanoine honoraire de Montpellier, professeur de calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Marseille, chevalier de la Légion d'honneur, est auteur de travaux qui lui assurent un des premiers rangs parmi les représentants de l'enseignement scientifique en province. Il a été, à plusieurs reprises, porté comme candidat pour le titre de correspondant de l'Académie des sciences.

A part des mémoires insérés dans divers recueils, il a publié : *Théorie des coordonnées curvilignes quelconques* (Marseille, 1re partie, 1864, in-4; 2e p., 1868; *Complément*, 1869) ; *Recherches sur les surfaces du second ordre* (Ibid., 1864, in-4; 2e p., 1866); *Analyse infinitésimale des courbes tracées sur une surface quelconque* (Ibid., 1869, in-8); *Analyse infinitésimale des courbes planes* (Ibid., 1873, in-8) ; *Analyse infinitésimale des courbes dans l'espace* (Paris, 1876, in-8, avec figures). Citons en outre une *Etude sur la vie et les travaux de Saint-Jacques de Silvabelle*, astronome marseillais (Marseille, 1871, in-8, avec portrait).

APOIL (Suzanne-Estelle BÉRANGER, dame), veuve de M. Ch. Apoil, peintre-décorateur, mort en 1867 (voir les précédentes éditions), née à Sèvres, le 19 octobre 1825, s'est livrée à la peinture de fleurs sous la direction de son père et a exposé, dans ce genre, à la plupart des Salons, depuis 1846. Citons, outre des *Fleurs et Fruits* : *la Sainte-Famille*, d'après Raphaël, porcelaine (1861); *la Poésie*, d'après Raphaël, émail; *Carton d'autel*, aquarelle vélin (1864); *Isabelle de France*, émail (1866). Elle a obtenu une 3e médaille en 1846 et une 2e en 1848.

APPERT (Félix-Antoine), général français, né à Saint-Rémy-sur-Bussy (Marne), le 12 juin 1817, fut élève de Saint-Cyr en 1836, sortit dans l'état-major, et servit longtemps en Algérie. Capitaine en 1843, chef d'escadron en 1853, lieutenant-colonel en 1859, colonel en 1862, il a été nommé général de brigade le 14 juillet 1870, général de division le 3 mai 1874. Il exerça, en 1871, l'important commandement de la place de Versailles, puis il reçut celui d'une division d'infanterie à Orléans. Le général Appert a collaboré assez activement au *Moniteur universel* et surtout au *Petit Moniteur*. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 16 décembre 1879.

APPERT (Benjamin-Nicolas-Marie), philanthrope et écrivain français, né à Paris, en 1797, s'occupa de bonne heure de propager l'enseignement mutuel dans le Nord (1816), l'appliquant aux écoles régimentaires. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, ministre de la guerre, le nomma professeur du cours normal institué pour les officiers et les sous-officiers (1818). Trois mois après, 100 écoles, fréquentées par 20 000 hommes, furent en pleine activité, en peu d'années 100 000 soldats apprirent à lire et à écrire par les soins du jeune instituteur.

Il venait de publier un *Manuel des écoles régimentaires* (1822), lorsqu'il fut accusé d'avoir aidé à l'évasion de deux détenus politiques. Enfermé à la Force, le séjour qu'il y fit lui inspira le projet de travailler désormais à améliorer l'état des prisons et à adoucir le sort des condamnés.

Depuis lors, M. Appert s'est voué sans relâche à cette entreprise généreuse et a successivement publié : *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers* (1822) ; un *Journal des prisons*, qui a paru tous les mois, de 1825 à 1830; *Bagnes, prisons et criminels* (1836, 4 vol. in-8), traduit en plusieurs langues; une suite de *Voyages*, ou comptes rendus de ses visites aux prisons, hôpitaux et écoles de la Belgique (1846), de la Russie (1847), de Hambourg (1850), de l'Autriche et de la Bavière (1851); enfin, des *Notices* lues à des sociétés de bienfaisance. M. Appert a été décoré de la Légion d'honneur, le 8 mai 1835.

APPIAN (Adolphe), peintre et graveur français, né à Lyon en 1819, élève de Corot et de M. Daubigny, prit part au Salon de 1835 (*Roger dans l'île d'Alcine; Ruines*) et ne reparut qu'à celui de 1855 avec *une Idylle*, fusain, mais ses envois ont continué dès lors sans interruption. Il n'a presque jamais quitté sa ville natale et s'est particulièrement inspiré des paysages du Rhône, de l'Ain, de l'Isère et de la Savoie. Il a obtenu, au Salon de 1868, une médaille pour deux tableaux (*Temps gris; Marais de la Burbanche* et *Bords du Furon en octobre à Rossillon*) et deux fusains (*Environs de Rochefort (Ain)* et *Marais de Virieu-le-Grand*). Plusieurs eaux-fortes de M. Appian ont été publiées dans les recueils de la Société des aqua-fortistes.

APPLEGARTH (Robert), chef d'associations ouvrières anglaises, né à Kingston-sur-Hull le 23 janvier 1831, était fils d'un matelot et apprit le métier de menuisier-ébéniste. A 19 ans, il alla travailler à Sheffield, et cinq ans plus tard passa aux Etats-Unis. Il résida dans l'Illinois, se livrant avec ardeur à toutes les études propres à développer son intelligence. De retour à Sheffield, il fut frappé du contraste entre la situation des ouvriers de son pays et celle des ouvriers d'Amérique, et devint un des membres actifs des sociétés ouvrières locales. Il prit un des premiers rôles dans la grande grève des ouvriers du bâtiment qui eut lieu à Londres en 1859, et provoqua, l'année suivante, la formation de la Société coopérative (Amalgamated Society) des charpentiers et menuisiers. Il fut élu annuellement, de 1862 à 1871, secrétaire général de cette société, qui dut à son habile et énergique direction une extension considérable, et lorsqu'il quitta ses fonctions, elle comprenait 240 branches, 105,000 membres et un fonds social de 18,000 livres sterling (450,000 francs). En 1869, il alla étudier en Suisse le système des écoles ouvrières, et publia le résultat de son enquête dans l'*Indépendant de Sheffield*. Porté candidat à la Chambre des communes en février 1870 par les électeurs de Maidstone, il se retira devant sir John Lubbock. La même année, il fut nommé membre de la commission royale d'enquête sur les maladies contagieuses ; c'était la première fois que le gouvernement anglais appelait un ouvrier à cet honneur.

M. Applegarth, membre actif de la Ligue pour la Réforme, a fait partie quelque temps du conseil général de l'Association internationale des travailleurs, et a été délégé de Londres au congrès de Bâle en septembre 1869. Il représentait à Londres une maison française d'industrie sous-marine et minière.

APPONYI (Georges, comte), homme d'État hongrois, né le 29 décembre 1808, est le second fils du comte Georges de Nagy-Apponyi né en 1780, mort le 3 août 1849) et de la comtesse Anna Zichy. Il suivit la carrière politique et eut une grande part d'influence personnelle dans l'évolution laborieuse des rapports entre l'Autriche et la Hongrie. D'abord secrétaire de la chancellerie hongroise à Vienne, il devint premier chancelier par lettre impériale du 31 octobre 1847. Malgré toutes les aspirations libérales de sa jeunesse, il défendit, en arrivant au pouvoir, les intérêts conservateurs et aristocratiques, mais les événements en firent un des chefs du parti national hongrois. Dans le Reichstag de 1843-1844, il avait pris une situation qui contribua à préparer la révolution. Aussi, après les journées de mars qui amenèrent la dissolution de la chancellerie, il rentra dans la retraite. Il fut rappelé à Vienne en 1859, comme membre à vie du nouveau conseil de l'Empire et se montra dès lors un des partisans décidés de l'indépendance hongroise.

La curie royale ayant été rétablie par le diplôme du 20 octobre 1860, comme cour suprême de Hongrie, le comte Georges Apponyi fut envoyé à Pesth avec le titre de *Judex curiæ*. Il présida la conférence de la curie, ayant pour objet la réorganisation judiciaire de la Hongrie, et dont les projets, ratifiés par le gouvernement, n'eurent qu'une existence provisoire. Le 6 avril 1861, en qualité de commissaire royal plénipotentiaire, il ouvrit le Landtag à Ofen, reçut la présidence de la Chambre haute, et, d'accord avec le président de la Chambre des députés, rédigea les adresses du Landtag des 6 juillet et 14 août. Le Landtag fut dissous le 21 août, mais le comte Georges fut maintenu dans ses fonctions de *Judex curiæ* : il avait pour lui le suffrage public. Après avoir longtemps lutté pour faire triompher une politique de conciliation, il donna sa démission en 1862. Nommé représentant à la Chambre basse, dans le Landtag convoqué en 1865, il s'efforça de nouveau de constituer un tiers-parti, mais les événements de la guerre austro-prussienne, en 1866, vinrent suspendre ses projets. Depuis lors, le comte Georges Apponyi s'est rattaché au parti Deák.

APPONYI (Rodolphe, comte), diplomate austro-hongrois, cousin germain du précédent, né le 1er août 1812, est fils du comte Antoine (né en 1782, mort le 17 octobre 1852) et de la comtesse Thérèse de Nogarola. Comme son père, qui fut vingt-trois ans ambassadeur d'Autriche à Paris (1826-1849), il se voua à la carrière diplomatique. En 1836, il fut attaché à l'ambassade de Paris, puis fut deux ans secrétaire de celle de Saint-Pétersbourg et fut nommé, en 1847, ministre à Carlsruhe. A la suite de la guerre avec le Piémont, en 1849, il alla comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Turin, où il resta jusqu'en 1853, époque où les relations diplomatiques furent rompues entre les deux cours. Il passa alors à Munich. Trois ans plus tard (1856), il fut envoyé à Londres, où il fut élevé en 1860 au rang d'ambassadeur. Il y resta jusqu'au mois de novembre 1871, époque à laquelle il remplaça le prince de Metternich à l'ambassade de Paris. Il fut accrédité auprès de la République française le 31 janvier 1872. — Forcé par sa santé de prendre sa retraite au commencement de 1876, il mourut à Venise le 30 juin suivant. Le comte Rodolphe Apponyi, conseiller intime et chambellan de l'empereur d'Autriche, était grand'-croix des ordres de Léopold (1861) et de Saint-Étienne (1871), chevalier de la Toison d'or (1865), et grand'croix de la Légion d'honneur (1876).

ARAGO (Étienne), littérateur et homme politique français, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales), le 9 février 1802, est le dernier frère survivant de l'illustre astronome François Arago, mort le 3 octobre 1853. Il fit ses études au collège de Perpignan, dirigé alors par un ecclésiastique, et à l'école de Sorèze, et vint ensuite à Paris, où il fut admis comme préparateur de chimie à l'École polytechnique. Mais il se livra bientôt tout entier à son goût pour les lettres et surtout pour le théâtre. Il s'était associé aux premiers travaux de Balzac, et avait composé avec lui : *l'Héritière de Birague, histoire tirée des manuscrits de don Rago, ex-prieur de bénédictins, mise au jour par ses deux neveux* (Paris, 1822, 4 vol. in-12); don Rago n'était autre qu'Étienne Arago. Cet ouvrage obtint peu de succès; les collaborateurs se séparèrent et M. Arago devint vaudevilliste.

Il a fait représenter à Paris, sur tous les théâtres de genre, une centaine de pièces, presque toutes, selon l'usage, en société avec un ou deux collaborateurs. Parmi les noms auxquels le sien a été le plus souvent uni, nous citerons MM. Maurice Alhoy, Ancelot, Anicet-Bourgeois, Benjamin Antier, Bayard, Decomberousse, Derville (Desnoyers), Desvergers (Chapeau), Dumanoir, Dupeuty, F. Duvert, Jaime, Lepoitevin Saint-Alme, Lubize, Rougemont, Théaulon, Varin, Paul Va[illegible]mond et Ferdinand de Villeneuve.

La plupart de ces pièces ont eu du succès et plusieurs sont restées au répertoire. Parmi les vaudevilles et comédies mêlées de couplets, nous mentionnerons : *Stanislas, ou la Suite de Michel et Christine* (1822); *un Jour d'embarras* (1824); *l'Anneau de Gygès* (1824); *l'Amour et la guerre* (1825); *le Compagnon d'infortune, ou les Prisonniers* (1825); *C'est demain le treize, ou le Sentiment et l'almanach* (1826); *Gérard et Mar[illegible]* (1827); *les Quatre artistes, ou les Lettres et les portraits* (1827); *la Fleuriste* (1827); *le Cousin Frédéric, ou la Correspondance* (1829); *le Pr[illegible] de folie* (1834); *les Malheurs d'un joli garçon* (1834); *Théophile, ou Ma vocation* (1834); *les Pages de Bassompierre* (1835); *le Démon de la nuit* (1836); *Arriver à propos* (1836); *le Cabaret de Lustucru* (1838); *les Mémoires du diable* (1842); *Brelan de troupiers* (1843); *une Invasion de grisettes* (1844), etc. Citons encore dans un autre genre : *le Pauvre Arondel, ou les Trois tali[illegible]mans*, vaudeville-féerie en deux actes (1828); *27, 28 et 29 juillet, tableau épisodique des trois journées* (1830); *les Chemins de fer*, vaudeville-revue composé à la mécanique, avec les couplets faits à la vapeur (1833); *Paris dans la comète*, revue-vaudeville (1836). Dans le genre mélodramatique, il a composé : *le Pont de Kehl, ou les Faux témoins* (1824); *Lia, ou une Nuit d'absence* (1826); *l'Avocat* (1827); *la Fille du Portier* (1827), et *Mandrin* (1827). Les pièces qui se rapprochent le plus de la comédie proprement dite, sont : *Départ, séjour et retour* (1827); *Madame Dubarry* (1831); *la Vie de Molière* (1832); *Casanova au fort Saint-André* (1836), et *les Maris veng[illegible]* (1839). Son œuvre principale est une comédie en cinq actes et en vers, *les Aristocraties*, jouée en 1847 au Théâtre-Français.

En 1829, M. Étienne Arago avait acquis de M. de Guerchy le privilège de la direction du Vaudeville. L'exploitation de cette scène ne l'enrichit pas; l'incendie du théâtre acheva sa ruine, le privilège fut donné à un autre en 1840, et le directeur déclaré en faillite, avec un passif de 246 393 fr. Il a plus tard, au prix d'épargnes et de constants sacrifices, payé tous ses créanciers pour obtenir une pleine réhabilitation (juin 1872). Mêlé, sous la Restauration, à la polémique de ce qu'on appelle la petite presse, il avait été rédacteu[r]

[illegible] de l'ancien *Figaro*. Après avoir [illegible] Vaudeville, il donna au *Siècle* des nouvelles [illegible] pseudonymes, notamment [illegible] de Jules Ferney. En 1841, il fut un des fondateurs de la *Réforme*, et jusqu'en 1848 il con[illegible] activement à la rédaction politique de ce journal. Il y publia un roman historique, *les Bleus et les Blancs*, tableau pittoresque des guerres vendéennes qui n'a paru en volumes que beaucoup plus tard (1862, 2 vol. in-18). Il y fit aussi la critique théâtrale.

Dès l'âge de vingt ans, M. Ét. Arago s'était [illegible] politiques; il était entré de bonne heure dans la Charbonnerie. Le 27 juillet 1830, il ferma les portes du Vaudeville, distribua [illegible] les armes qui étaient en réserve [illegible] de son théâtre, paya [illegible] les trois jours et, le 29 juillet, fut à l'hôtel de ville un des aides de camp de la Fayette. Il fut au nombre des délégués envoyés auprès de Louis-Philippe par la jeunesse républicaine. [illegible] l'artillerie dans la garde nationale, il fut compromis, avec MM. Guinard, Godefroy Cavaignac et la plupart de ses amis, dans les événements de 1832 et de 1834. Il put se soustraire aux poursuites de la police et se cacha quelque temps dans un coin de la Vendée, puis [illegible] concourir à l'évasion des détenus de Sainte-Pélagie que devait juger la Cour des Pairs. [illegible] campagne des banquets réformistes, de [illegible] il suivit la ligne politique de M. Ledru-Rollin, et, pendant les journées de février, il [illegible] aux postes où les engagements furent les plus vifs. Dans l'après-midi du 24, il s'était rendu à l'hôtel des postes, et installé à la place du directeur général. Il en conserva les fonctions jusqu'à la fin de la présidence du général Cavaignac. C'est alors qu'il consentit à retarder de quelques heures le départ des courriers qui portèrent en province le compte rendu de la séance du 25 novembre 1848, et la réponse de l'Assemblée contre les accusations calomnieuses dirigées contre le général Cavaignac. C'est sous son administration que fut appliqué en France l'usage des timbres-poste à 20 centimes.

M. [illegible] représentant du peuple [illegible] par le département des Pyrénées-Orientales, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition ardente à la politique de l'Élysée [illegible] du président et des ministres à l'occasion du siège de Rome. Il ne fut [illegible] à l'Assemblée législative. Au 13 juin 1849, il se plaça à la tête des gardes nationaux [illegible] à l'appel de la Montagne. La haute cour de Versailles le condamna par contumace à la peine de la déportation. Il avait pu se réfugier en Belgique. Le 2 décembre 1851, à la nouvelle du coup d'État, il essaya de rentrer en France et s'avança jusqu'à Valenciennes. Bientôt [illegible], il organisa à Bruxelles un comité de secours [illegible] émigrés. Le gouvernement français [illegible] son expulsion, à la suite de ses articles dans la *Nation*, sur les vainqueurs et les vaincus des guerres civiles. Après s'être arrêté en Angleterre, en Hollande, à Genève, sans trouver nulle part une entière hospitalité, il alla habiter Spa, où il reprit ses travaux littéraires jusqu'à sa rentrée en France, en 1859. En 1862 (15 août), [illegible] la Société des gens de lettres, à propos de [illegible] libéralités de M. Mirès envers [illegible] écrivains, eut un certain éclat.

Les événements de 1870 lui rendirent un rôle. Nommé maire de Paris par le gouvernement de la défense nationale, il s'efforça d'assurer l'ordre [illegible] la République; il se signala par [illegible] dans les divers services municipaux intéressant la défense et provoqua une souscription publique pour la fabrication des canons. Il ouvrit aussi largement les écoles communales laïques aux familles de la banlieue réfugiées dans la ville. A la journée du 31 octobre, il présidait la réunion des maires, et pour arrêter les progrès de l'émeute, il crut pouvoir promettre au nom du gouvernement des élections municipales à bref délai; cette promesse donna lieu à de bruyants débats. M. Etienne Arago se démit de ses fonctions de maire quelques jours après. Il les avait exercées sans vouloir toucher de traitement. Nommé, le 17 novembre, commissaire général des monnaies, il refusa cet emploi comme une sinécure. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu rerpésentant à l'Assemblée nationale dans les Pyrénées-Orientales par 18 870 voix, mais il jugea que « sa vieillesse devait refuser cette tâche, » et il donna sa démission Après avoir rempli encore à cette époque une mission extraordinaire en Italie, il rentra dans la vie privée. Il eut à se défendre auprès de la commission d'enquête de l'Assemblée nationale contre les accusations du général Ducrot à l'occasion de la journée du 31 octobre, et leur opposa le plus énergique démenti. Dans les derniers jours de février 1878, il a été nommé archiviste de l'École des beaux-arts.

A la suite des événements qui l'ont éloigné de France, M. Ét. Arago a publié: *Spa, son origine, son histoire, ses eaux, ses environs et ses jeux*, poëme en sept chants (Bruxelles, 1851, in-16, poésies); *Une Voix de l'exil*, (Genève. 1860, in-18); *les Postes en* 1848 (1867 in-8); *l'Hôtel de ville au 4 septembre et pendant le siége*, réponse à M. le comte Daru, et aux commissions d'enquête parlementaire (1874, in-18). Il a achevé, dit-on, des comédies de caractère et préparé le recueil de ses *Souvenirs*. En 1865, il s'était chargé du feuilleton théâtral de l'*Avenir national*.

ARAGO (François-Victor-Emmanuel), neveu du précédent, avocat et homme politique français, sénateur, est né à Paris, le 6 juin 1812. Fils aîné de François Arago, il suivit d'abord l'exemple de ses oncles Jacques et Étienne, et débuta dans la carrière des lettres par des essais poétiques. A vingt ans, il publia un volume de *Vers* (1832, in-8). Les bibliographes le désignent comme collaborateur de MM. Marie Aycard, Ed. Monnais et de Rochefort, et lui attribuent quelques vaudevilles signés de son prénom d'Emmanuel : *la Demande en mariage ou le Jésuite retourné* (1830); *la Nuit de Noël ou les Superstitions* (1832); *Mademoiselle Aïssé* (1832); *Un pont-neuf* (1833); *Un antécédent* (1834); *Un grand orateur* (1837). A vingt-cinq ans, il renonça au théâtre pour s'appliquer à l'étude du droit et à l'exercice de la profession d'avocat. Inscrit au barreau en 1837, il plaida avec succès les procès de contrefaçon, se mit au service du parti radical et fut, en 1839, un des défenseurs de Martin-Bernard et de Barbès.

En février 1848, il se mêla avec beaucoup d'ardeur aux événements. Le 24, il pénétra dans la Chambre des députés, protesta, sur les marches de la tribune, contre la régence et réclama la déchéance de la famille d'Orléans. Le 27, il partit pour Lyon avec le titre de commissaire général de la République. Il décréta un impôt de quatre-vingt-dix centimes, sans parvenir à discipliner les *Voraces* de la Croix-Rousse. Il ordonna de prendre sur un fonds de 500 000 francs, destiné au Comptoir national de Lyon, la somme nécessaire à la solde des ateliers nationaux. Cette mesure, qui sauva la ville d'un désastre imminent, exposa M. Emm. Arago à de violentes accusations, auxquelles donna tort, un an plus tard, un vote

formel de la Constituante (15 février 1849). Élu représentant du peuple dans le département des Pyrénées-Orientales, le second sur cinq, il ne parut que par intervalles à l'Assemblée. Le 25 mai, la Commission exécutive l'envoya à Berlin, comme ministre plénipotentiaire. Il intervint en faveur des Polonais du grand-duché de Posen et fit remettre en liberté le général Mierolawski. A la nouvelle de l'élection du 10 décembre, il donna sa démission et revint à Paris. Il protesta vivement contre l'expédition de Rome. A l'Assemblée législative, il vota ordinairement avec la Montagne. Après le coup d'État du 2 décembre, M. Emm. Arago renonça à la vie politique, mais il ne quitta point la France. Il rentra plus tard au barreau de Paris. C'est lui qui fut chargé, en 1867, de la défense de Berezowski. Aux élections générales de 1869, porté comme candidat de l'opposition démocratique dans les Pyrénées-Orientales et dans le Var, il réunit un assez grand nombre de voix, sans être élu, dans l'une et l'autre circonscription. Sa candidature fut posée à Paris, dans la 8ᵉ circonscription, aux élections partielles de novembre. Élu par 19 832 voix, sur 32 823 votants, contre deux autres concurrents républicains, MM. Gent et Hérold, il devint un des orateurs écoutés de la gauche.

Après le désastre de Sedan et l'invasion du Corps législatif par la garde nationale, M. Emm. Arago fut l'un des membres du Gouvernement de la Défense nationale proclamé à l'Hôtel de ville, le 4 septembre 1870. Lors de l'envoi dans les departements de la délégation de ce gouvernement, dont M. Crémieux, garde des sceaux, faisait partie, un décret du 12 septembre délégua à M. Arago la signature politique du ministère de la justice, dont la signature administrative était donnée à M. Hérold, secrétaire général. Ce fut en cette qualité de ministre de la justice provisoire, qu'il eut l'exercice du droit de grâce pendant le siège de Paris, et qu'il présida la commission d'organisation judiciaire nommée le 17 septembre. Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, prisonnier de l'émeute, avec le général Trochu et plusieurs de ses collègues, sa courageuse attitude contribua à contenir les factieux, en attendant l'arrivée de la garde nationale de l'ordre. Après la signature de l'armistice, il partit pour Bordeaux, avec MM. Pelletan et Garnier-Pagès (6 février), pour contre-balancer l'influence prépondérante de M. Gambetta. A son arrivée, il fut nommé ministre de l'Intérieur, et conserva cette fonction jusqu'à la nomination de M. Ernest Picard par M. Thiers. C'est en cette qualité qu'il adressa aux préfets une circulaire rappelant que les membres de l'ex-famille impériale n'étaient point éligibles à l'Assemblée nationale.

Aux élections du 8 février 1871, M. Emm. Arago fut élu représentant du département des Pyrénées-Orientales, à l'Assemblée nationale, le premier sur quatre, par 23 122 suffrages. Il prit place à gauche et vota constamment contre les lois et les mesures hostiles à la république. Il se rattacha à la politique modérée de M. Thiers et soutint, au mois d'avril 1873, la candidature républicaine conservatrice de M. de Rémusat, contre la candidature radicale de M. Barodet. Il prit la parole dans plusieurs discussions importantes et présenta notamment, mais sans succès, un projet de loi sur le mode de nomination et les conditions de capacité des magistrats. Après le vote de la constitution, porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans les Pyrénées-Orientales, il fut élu, le premier sur deux, par 160 voix sur 277 électeurs. Il fut, au Sénat, l'un des principaux représentants de la gauche républicaine.

ARAGO (Alfred), second fils de Françoi[s], frère puîné du précédent, a cultivé la peintur[e] qu'il a étudiée sous Paul Delaroche, et a fait, [de] 1841 à 1852, divers envois aux Salons, notam[-]ment : *Charles-Quint au couvent de Saint-Ju[st]*; *la Récréation de Louis XI*, qui lui a valu u[ne] 3ᵉ médaille en 1846; *l'Aveugle*, souvenir d'[un] voyage en Italie; *Abraham*, etc. En 1852, il f[ut] attaché, comme inspecteur général des beau[x-]arts, au ministère d'État, et il a fait partie [du] comité d'organisation, ainsi que du jury de l'E[x]position universelle de 1855. Décoré de la Légi[on] d'honneur en 1854, il a été promu officier [le] 1ᵉʳ janvier 1870.

ARANY (Janos), célèbre poète hongrois, [né] le 1ᵉʳ mars 1817, à Nagy-Szalonta, dans le comi[tat] de Bihar, d'une famille protestante pauvre, suiv[it] pendant plusieurs années, les cours du collè[ge] de Debreczin. A l'âge de dix-sept ans, il ne p[ut] résister à l'amour des aventures, s'attacha à u[ne] troupe de comédiens ambulants et mena pe[n]dant quelque temps leur existence vagabon[de]. Des malheurs domestiques le firent revenir [à] Szalonta, où il obtint la place de professeur [de] langue latine à l'école réformée. En 1840, il fut nommé second notaire. La Société Kisfalu[dy] de Pesth, ayant ouvert, en 1843, un conco[urs] pour la meilleure épopée comique populair[e], M. Arany envoya son poème, *la Constitution p[er]due* (Az elveszett Alkotmany), dans lequel il p[er]siflait les intrigues des candidats à l'Assembl[ée], et il remporta le prix. Un second poème, *To[ldi]* (1847), dont le sujet national est emprunté [au] quatorzième siècle, eut le même succès, et fut [im]primé aux frais de la Société. Devenu en peu [de] temps l'auteur favori de la nation hongroise, [il] balança la réputation de Petœfi. A la révoluti[on] de 1848, M. Arany fut appelé à un emploi d[ans] les bureaux du ministre Szemory ; il ne fut [pas] forcé d'émigrer après la défaite de Kossuth, [et] bientôt même il devint professeur de littérat[ure] hongroise au gymnase reformé de Nagy-Kőr[ös]. Il passa, en 1860, à Pesth où il fut directeur de [la] société Kisfaludy et rédacteur du journal lit[té]raire *la Couronne* (Koszorú). Il avait été nomm[é], en 1859, membre de l'Académie de Hongr[ie], dont il devint secrétaire général à la mort [de] Szalay.

Outre les deux ouvrages déjà mentionnés et [un] grand nombre de poésies, disséminées dans diverses revues littéraires de la Hongrie, [on] cite de M. Arany plusieurs poèmes : *la Conqu[ête] de Murany* (Murany ostroma; Pesth, 1848) ; *C[a]therine* (Katalin; Ibid., 1850); *les Tziganes [du] grand Ida*, poème comique (1852), une secon[de] partie de *Toldi* (1854) ; *Buda-Halála*, légende [des] Huns (1864) ; une édition générale de ses poé[sies] (1867, 6 vol.); d'importantes traductions [de] pièces de *Shakespeare* ; des études sur d'ancie[ns] poèmes hongrois, etc. Les poèmes de *Toldi* et *la Conquête de Murany* ont été traduits en all[e]mand par M. Kerbety (Leipzig, 1851); le pr[e]mier l'a été aussi par M. Kolbenheyer (Pest[h], 1855).

ARAQUY (Jean-Raymond-Eugène D'), littér[a]teur français, est né en 1808, à New-Arth, Ét[at] de New-Jersey (États-Unis), de parents frança[is] originaires de l'ancien Quercy (département [du] Lot). Il embrassa la carrière militaire, se fit rec[e]voir à l'École de Saint-Cyr et devint lieutenant [au] 13ᵉ de ligne. Se tournant plus tard vers la litt[é]rature, il a publié les volumes suivants : *les Ch[â]taigniers*, paysannerie en vers (1856, in-18) ; *[les] Bonnes fortunes de Pierre Mendea* (1857, in-12); *les Mondes habités ; révélations d'un esprit, d*

[illegible] et expliquées (1859, in-12) : cet ouvrage sous le pseudonyme de William Snake; *Galienne*, [illegible] de mœurs (1860, in-12). M. d'Araquy a en outre fourni plusieurs romans et feuilletons à divers journaux et revues, particulièrement à la Revue contemporaine.

ARBAN (Joseph-Jean-Baptiste-Laurent), musicien français, né à Lyon, le 28 février 1825, entra au Conservatoire dans la classe de trompette de Dauverné et y obtint, en 1843, le second prix, et en 1845, le premier. Il adopta spécialement le cornet à piston qui commençait à jouir d'une grande vogue et lui en fit une plus grande encore. Ses procédés nouveaux, entre autres celui des [illegible] coups de langue, contribuèrent à ses succès. Il joua dans de nombreux concerts, et dirigea lui-même les orchestres des Champs-Elysées, du Casino Cadet, de Valentino, de Frascati et celui des bals de l'Opéra, en remplacement de M. Strauss à la salle de la rue Le Peletier. M. Arban fut nommé professeur au Conservatoire, d'abord de la classe de sax-horn pour les élèves militaires (8 juin 1857), puis d'une classe régulière de cornet à piston, nouvellement créée (1er février 1869). Il a donné sa démission de ce poste en mai 1874. Il a organisé, pour l'exposition universelle de 1878, et dirigé lui-même les concerts de l'Orangerie des Tuileries. Cet artiste a publié une *Grande méthode complète de cornet à piston et de saxhorn* et un Extrait de cette méthode; puis un très-grand nombre de morceaux pour son instrument, et un nombre plus grand encore de morceaux de musique de danse.

ARBEL (Lucien) [de Flassieu], sénateur français, né à Saint-Claude (Jura) le 26 septembre 1826, ancien élève de l'École des arts et métiers d'Aix, maître de forges à Rive-de-Gier, était parvenu à une situation industrielle considérable, au moment où éclata la guerre de 1870. Il commanda, après le 4 septembre, en qualité de colonel, la garde nationale de Rive-de-Gier. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu député de la Loire, le huitième sur onze, par 47 704 voix. Il siégea au centre gauche, soutint par ses votes le gouvernement de M. Thiers, puis la politique républicaine que celui-ci avait inaugurée. Il se présenta aux élections sénatoriales du même département, comme candidat franchement attaché à la République. Il fut élu seulement au troisième tour, et le dernier sur trois, par 308 voix sur 396 électeurs. Aux élections triennales du 5 janvier 1879, il a été réélu, le premier, par 283 voix sur 390 votants. Médaillé et diplômé dans plusieurs grands concours industriels, M. Arbel a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de Philadelphie (1876).

ARBOIS DE JUBAINVILLE (Marie-Henri D'), archiviste français, né à Nancy, le 5 décembre 1827, et fils d'un avocat distingué de cette ville, fit son droit et suivit, de 1848 à 1851, les cours de l'École des chartes. Il est devenu archiviste du département de l'Aube, membre de la Société d'agriculture, sciences et belles-lettres de ce département; il a obtenu, comme auteur du *Répertoire archéologique de l'Aube*, un premier prix (médaille de 1100 fr.) au concours des Sociétés savantes, en 1861. Couronné deux fois par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il en est devenu correspondant en 1867.

Collaborateur de la Revue *archéologique*, de la Bibliothèque de l'École des Chartes et de la collection des mémoires *de la Société de l'Aube*, M. d'Arbois de Jubainville a publié séparément: *les Armoiries des comtes de Champagne* (1852); *Recherches sur la minorité et ses effets en droit féodal français* (1852); *Quelques pagi de la première Belgique* (Nancy, 1852); *Pouillé du diocèse de Troyes* (1853); *Voyage paléographique dans le département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1855); *Essai sur les sceaux des comtes de Champagne* (1856); *Études sur l'état des abbayes* (1858); *Histoire des ducs et des comtes de Champagne* (1859-1869, t. I-VII, in-8), qui obtint, en 1863, le second prix Gobert, à l'Académie des inscriptions, et le premier prix, l'année suivante; *Étude sur la déclinaison des noms propres dans la langue franque* (1870, in-8); *la Déclinaison latine en Gaule, à l'époque mérovingienne* (1872, in-8), etc.

ARÇAIS (Francesco, marquis D'), musicien et critique italien, né dans l'île de Sardaigne, vers 1830, fut attaché de bonne heure, comme critique musical, au journal *l'Opinione* de Turin, qu'il suivit aux changements de capitale du royaume d'Italie, à Florence, puis à Rome. Son feuilleton spécial, qui a joui d'une grande notoriété, montra en lui un ardent partisan des formes musicales italiennes et un adversaire déclaré de l'école allemande de M. Richard Wagner et de l'école française de M. Gounod. Il fut en outre un des rédacteurs ordinaires de la *Gazetta musicale de Milan*. Le marquis d'Arçais s'est exercé lui-même à la composition et a produit, outre de petits opéras (*i Due precettori*, *Sganarello*, *la Guerra amorosa*, Florence, 1862-1872), qui n'ont pas eu de succès, un certain nombre de mélodies et romances, *une Messe funèbre*, etc.

ARCELIN (Adrien), archiviste paléographe français, né à Fuissé (Saône-et-Loire) en 1838, ancien élève de l'École des chartes, fut d'abord archiviste du département de la Haute-Marne, puis se retira dans celui de Saône-et-Loire et devint secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon. Il s'est spécialement occupé des questions d'archéologie préhistorique en général et dans leurs rapports avec la contrée qu'il habite. Nous citerons : *Indicateur héraldique et généalogique du Mâconnais* (Mâcon, 1865, in-8); *Solutré ou les Chasseurs de rennes de la France centrale*, histoire préhistorique (Paris, 1872, in-8, dix grav.), sous le pseudonyme-anagramme d'Adrien *Cranile*; *la Question préhistorique* (1873, in-8); *Études d'archéologie préhistorique* (1875, in-8). Il a édité *le Mâconnais préhistorique* (1870, in-4, avec atlas), ouvrage posthume d'Henry de Ferry, avec lequel M. Arcelin avait publié *l'Age du renne en Mâconnais* (Mâcon, 1869, in-8).

ARCH (Joseph), chef du mouvement des travailleurs agricoles en Angleterre, est né à Barford (Warwickshire) le 10 novembre 1826. Fils d'un pauvre journalier, il dut lui-même, dès l'enfance, travailler dans les champs pour gagner sa vie. Ayant épousé la fille d'un artisan, il fut poussé par celle-ci à augmenter son léger bagage d'instruction, et prit l'habitude de passer ses soirées à lire. Il acquit ainsi une grande supériorité intellectuelle sur les autres ouvriers agricoles, qui le choisirent unanimement pour leur chef, quand ils commencèrent leur agitation. En 1872, il fonda l'*Union nationale des travailleurs agricoles*, dont il fut nommé président. Il fit alors une tournée dans toute l'Angleterre, provoquant des meetings dans les principaux districts agricoles et propageant ainsi le mouvement. Il alla ensuite étudier au Canada les questions du travail et de l'émigration. M. Joseph Arch est venu à Paris en 1875, comme membre de la délégation de l'Asso-

ciation ouvrière de la paix, pour répandre le mouvement pacifique parmi les ouvriers français. Son rôle a été mis en lumière dans le livre de M. Fr.-G. Heath, intitulé : *The english Peasantry*, 1874).

ARCO (Charles d'), publiciste et historien italien, né à Mantoue le 8 septembre 1799, s'est consacré tout entier à l'étude de l'histoire politique et artistique de sa ville natale, où il remplit les fonctions de podestat. — Il y est mort le 26 janvier 1872.

On lui doit une très intéressante monographie d'histoire artistique : *Delle arti e degli artifici di Mantova* (1857-1859, 2 vol.); puis, dans l'ordre historique et politique : *Della Economia politica del municipio di Mantova* (1842; 2e éd., 1846); *Studj intorno al municipio di Mantova* (1871-1872, 3 vol.), etc.

ARDITI (Luigi), compositeur italien, né le 22 juillet 1822 à Crescentino, près de Verceil (Piémont), fit ses études musicales au Conservatoire de Milan, où il apprit le violon. Il commença à se faire connaître dans les concerts à partir de 1839. Deux ans après, il fit jouer au Conservatoire de Milan son opéra, *I Briganti*, occupa le poste de chef d'orchestre dans plusieurs théâtres italiens, puis partit pour l'Amérique. En 1851, il donnait des concerts à la Havane et à New-York. En 1856, il écrivit, dans cette dernière ville, l'opéra de *la Spia*. En 1857, il vint à Londres, où il fut nommé chef d'orchestre au Théâtre de Sa Majesté. Son orchestre passa pour un des meilleurs de l'Europe. Il s'est livré avec succès à de grandes entreprises de concerts. Une de ses œuvres, la valse brillante, *il Bacio*, a obtenu une vogue prolongée. M. Arditi a publié, en outre, des duos pour violon et piano, un sextuor pour tous les instruments à cordes, etc.

ARENBERG (Auguste-Louis-Alberic, prince d'), député français, né le 15 septembre 1837, appartient à la branche française de l'ancienne famille ducale de ce nom et est fils de l'ancien pair de France, le prince Pierre d'Arenberg, mort à Bruxelles le 29 septembre 1877. Propriétaire dans le département du Cher, il représentait le canton de Saint-Martin d'Auxigny au conseil général, lorsqu'il fut porté aux élections du 14 octobre 1877 pour la Chambre des députés, comme légitimiste et candidat officiel du maréchal. Il fut élu dans la 1re circonscription de Bourges par 9107 voix, contre 6717 obtenues par M. Devoucoux, candidat républicain et député sortant. Le prince d'Arenberg prit place dans la droite monarchique de la Chambre.

ARENDS (Léopold-Alexandre-Frédéric), sténographe russe, né à Rakiski, près de Vilna, le 1er décembre 1817, étudia aux universités de Riga et de Dorpat les sciences et la philosophie, et passa en 1844 à Berlin, où il se livra surtout à la linguistique. Après de longues années de recherches, il mit au jour un système de sténographie, qui eut un assez grand retentissement. L'ouvrage, où il l'exposa, intitulé : *Manuel d'écriture abrégée rationnelle* (Leitfaden einer rationellen Kurzschrift, Berlin, 1860, 8e éd., 1875) a été traduit en français par M. Henri Grosse, et approprié à notre langue (Vienne et Paris, 1873, in-8, 12 pl.) Il a été aussi publié en espagnol et en hongrois.

On cite, en outre, de M. Arends un travail de phonétique et de linguistique comparées : *le Chant du langage dans l'antiquité et de la musique vocale chez les premiers Hébreux* (Ueber den Sprachgesang der Vorzeit, etc.; Berlin, 1867), ainsi q... des essais dramatiques.

ARÈNE (Paul-Auguste), littérateur français, ... à Sisteron (Basses-Alpes), le 26 juin 1843, ... reçu licencié ès-lettres tout en remplissant ... fonctions de maître d'étude aux lycées de M... seille et de Vanves. Il appartenait encore à ... dernier quand il fit jouer à l'Odéon un acte ... vers, *Pierrot héritier* (octobre 1865), qui obt... un vif succès auprès du public lettré. M. Ar... quitta l'Université et donna d'abord des leç... particulières; mais le journalisme et la littérat... les lui firent bientôt abandonner. Il a successi... ment collaboré au *Nain Jaune*, au *Figaro*, ... *Corsaire*, au *Petit Journal*, à *l'Événement*, ... et fait représenter à l'Odéon, avec M. Va... Vernier, *les Comédiens errants*, à-propos en ... acte et en vers (15 janvier 1873); au théâtre ... la Tour-d'Auvergne, *le Duel aux lanternes*, com... en un acte et en vers (août 1873); au Thé... Français, avec M. Charles Monselet, *l'Ilote*, co... die en un acte et en vers (1875); à l'Opéra-Co... que, avec M. Alph. Daudet, *le Char*, opéra-comi... en un acte, musique de M. Emile Pessard (18...

On lui doit aussi un roman : *Jean des-Fi...* (1870, in-18), qui a été réimprimé avec qu... autres nouvelles sous le titre de *la Gueuse pa... mée* (1876, in-18). Il fut, avec MM. Alph. Dau... Delvau, etc., un des auteurs du *Parnassic...* (1868, in-18), cette charmante parodie des ... cédés poétiques des « Parnassiens. »

Son frère, M. Jules Arène, né aussi à Si... ron, en 1850, fut emmené très-jeune en Chi... devint interprète de la légation de France à ... kin. Il a publié un curieux volume de poési... de comédies chinoises : *la Chine familière et ... lante* (1876, in-18).

ARESE (François, comte), homme politi... italien, sénateur, né en Lombardie, vers 18... fut forcé, à la suite des événements révoluti... naires de 1848-1849, pour échapper aux po... suites du gouvernement autrichien, de se ré... gier dans le Piémont, où il devint sénat... Après la réunion de la Lombardie à la Sardai... la paix de Villafranca, qui suspendit tout à c... la guerre de l'indépendance italienne, a... amené la retraite de M. de Cavour, le comte A... fut appelé à la présidence du cabinet, le 13 jui... 1859. Il l'occupa peu de temps. Il devait, dit-... cette élévation moins à ses idées libérales ... ses anciennes relations d'intimité avec l'... pereur Napoléon III. Au mois de juillet 1861 ... fut chargé de venir remettre à celui-ci la ... tification de l'acte législatif en vertu du... Victor-Emmanuel prenait le titre de roi d'Ita... Reçu en audience particulière, à Fontainebleau ... fut nommé grand'croix de la Légion d'honneu... cette occasion. Le comte Arese est revenu p... sieurs fois à Paris, notamment en 1866; il y ... avec l'empereur et le ministre des affaires étr... gères plusieurs entrevues. En 1866, par un ... cret du 15 août, il fut nommé président eff... de la commission royale italienne pour l'Ex... sition universelle de 1867, dont le prince ro... était président honoraire.

ARGELANDER (Frédéric-Guillaume-August... célèbre astronome allemand, né le 21 mars 17... à Memel, en Prusse, eut pour maître le sav... Bessel qui, en 1820, le prit pour aide. En 18... il fut appelé à Abo, en Finlande, pour diriger ... nouvel observatoire. Il s'y occupa surtout ... étoiles fixes, dont le déplacement dans l'espa... est assez considérable pour qu'il puisse être d... terminé avec exactitude. Un catalogue de 5...

[illegible] fut le résultat de ces observations; il lui [illegible] de l'Académie de Saint-Pétersbourg le [illegible].

En 18[illegible], un incendie détruisit la ville d'Abo; [illegible] de la Finlande fut établie dans la [illegible], Helsingfors. M. Argelander y [illegible], en 1832, pour diriger la construction [illegible], qui fut achevé en 1834, [illegible] directeur jusqu'en 1837, époque [illegible] prussien l'appela à Bonn, [illegible] d'astronomie. Quoiqu'il fût ré[illegible] les premières années à un observ[illegible], il fit de grands travaux qui [illegible] à ses belles cartes célestes. [illegible] grand travail de Bessel, il déter[illegible] les positions des étoiles qui [illegible] la zone de 45° à 80° de décli[illegible] dans ses *Observations* [illegible] de Bonn (Beobachtungen auf der [illegible], Bonn, 1846), ouvrage qui [illegible] de 22 000 étoiles. Quelques [illegible], il avait publié sous le titre [illegible] (Berlin, 1843) un excellent [illegible] les étoiles visibles à l'œil nu, avec [illegible] de leurs grandeurs apparentes. [illegible] de Bonn a été achevé en [illegible] de M. Argelander. Il a été [illegible] correspondant de l'Institut de France. [illegible], dès cette époque, de l'obser[illegible] périodiques ou non périodi[illegible] et de la grandeur apparente des [illegible] déjà constaté par Tycho-Brahé, [illegible] n'avait observé avec autant de [illegible] et d'exactitude. — Il est mort à [illegible] février 1875.

[illegible] BOUCHER DE GUILLER[illegible], [illegible] français, né à Caen le 11 no[illegible], entra en 1839 à l'École de Saint-[illegible] l'armée en 1868, avec le grade de [illegible] des cuirassiers. Il avait été promu [illegible] la Légion d'honneur le 14 mars 1865. [illegible] collaborateur du *Spectateur* [illegible] et de la *Sentinelle de l'Armée*, il se [illegible] à la littérature et publia successive[illegible] la guerre de la succession d'Es[illegible]; *Sainte Marguerite d'Écosse* [illegible] de Verdun (1867, in-18; [illegible] de *Henri VIII* (1864, in-18), [illegible], le *Roman de l'Histoire* (1873, [illegible] (1874, in-32); *Heures* [illegible], in-18), etc.

[illegible] (George-Douglas CAMPBELL, 8e duc D'), [illegible], né en 1823 à Ardencaple-Castle [illegible], descend de l'illustre famille [illegible] Campbell élevés au rang de ducs [illegible], et à la pairie héréditaire en [illegible] achever ses études lorsqu'il pu[illegible] (1842), au sujet des con[illegible] d'Écosse. La même ques[illegible] point de vue plus élevé dans [illegible] : *Examen du presbytérianisme* [illegible] exposé à grands traits les [illegible] en Écosse depuis la [illegible] prononce vivement contre toute [illegible] ecclésiastique. En 1847, il [illegible] à la Chambre des lords, où il [illegible], grâce à la variété de [illegible]. Nommé lord du sceau privé en [illegible] ministère Palmerston la charge [illegible] des postes (novembre 1855), [illegible] 1858; l'année suivante, il de[illegible] privé. Shérif héréditaire du [illegible] a été nommé lord-lieutenant [illegible] et 1854 aux fonctions de con[illegible] 1851 à celles de chancelier de l'université de Saint-André, et, en 1854, à celles de recteur de l'université de Glasgow, il fut reçu docteur ès-lettres à Cambridge en 1862. Lors de la formation d'un ministère libéral par M. Gladstone, en décembre 1868, le duc d'Argyll fut nommé secrétaire d'État pour les Indes et garda son portefeuille jusqu'à la chute du cabinet en février 1874. Il en fut un des membres actifs et l'un des orateurs à la Chambre haute.

Protecteur éclairé de la littérature et des arts, le duc d'Argyll a lui-même pris part aux travaux de la *British association* et fait plusieurs lectures remarquées dans les comtés du nord de l'Angleterre. Outre un ancien *Essai sur l'histoire ecclésiastique d'Écosse depuis la Réforme*, on cite de lui : *le Règne de la loi*; the Reign of Law, 1866 (plus. édit.); *l'Homme primitif*, examen de plusieurs théories récentes (Primeval Man, an Examination, etc.; 1869); *Histoire et antiquités de l'île Iona* (Hist. and Antiquities of Iona, 1870), île dont le duc est propriétaire; *le Bill de patronage de* 1874 (the Patronage act of 1874), encore relatif à la question de l'Église d'Écosse, etc.

De son mariage avec la fille aînée du duc de Sutherland (1844), le duc d'Argyll a eu neuf enfants dont l'aîné, George-Edward-Henry-Douglas Sutherland, marquis de LORNE, est né à Londres en 1845. Élu juge de paix pour le comté d'Argyll, en 1868, il a été nommé, au mois de décembre de la même année, secrétaire particulier de son père au ministère de l'Inde.

ARIENZO (Nicolas D'), musicien italien, né à Naples le 24 décembre 1843, étudia le piano et la composition, et se produisit de très bonne heure, et avec le même succès, dans les concerts et au théâtre. Il est devenu professeur dans plusieurs établissements de sa ville natale. On cite de lui : *Monzù Gnazio*, opéra-bouffe en dialecte napolitain (juin 1860); *i Due mariti*, dans le même dialecte, traduit plus tard en italien (Naples 1866, Milan 1871); *le Rose* (Naples 1868); *il Cacciatore delle Alpi* (Naples, 1870); *il Cuoco* (ibid. 1873); une symphonie, *Pensiero sinfonico;* des nocturnes, cantates, etc. Il a publié un manuel intitulé : *Elementi di lettura musicale* (Naples).

ARISTIAS (N....), poète valaque, Grec d'origine, né vers 1798, entra de bonne heure dans l'hétairie (1816-19); il se joignit à Hypsilantis, lors de sa tentative sur les principautés, et fit partie de ce *bataillon sacré* qui montra tant de courage à Dragachan. Échappé comme par miracle au massacre de ses compagnons, il se fixa en Valachie, après le départ des Turcs, et de soldat se fit professeur de langues et de déclamation. En 1835, il fut un des membres les plus actifs de la *Société philharmonique* fondée par le colonel Campineano, et donna au théâtre la traduction de plusieurs chefs-d'œuvre français et italiens, notamment celle de *Saül* d'Alfieri. En 1848, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution, fut nommé commandant en chef de la garde nationale, et, à la chute de la lieutenance princière, fit partie du groupe de prisonniers que les Turcs traînèrent à leur suite sur le Danube. Il obtint, l'année suivante, l'autorisation de rentrer en Roumanie. L'œuvre capitale d'Aristias, comme poète, est sa traduction en vers de l'*Iliade* (Bucharest, 1835-40), dans laquelle il a poussé la fidélité jusqu'à reproduire tous les mots composés par un procédé analogue de formation.

ARJUZON (Félix-Jean-François-Thomas, comte D'), homme politique français, député au Corps législatif, né à Paris le 28 avril 1800, fut gentil-

homme de la chambre de Charles X, puis représenta le canton de Montfort au Conseil général de l'Eure. La 3e circonscription de ce département l'envoya au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement; il conserva son mandat en 1857 et fut réélu en 1863 par 20 833 voix sur 26 128 votants, en en 1869, par 14 614 voix sur 24 897 votants. M. le comte d'Arjuzon, chambellan de l'Empereur, a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861. — Il est mort à Paris le 24 septembre 1874.

ARLÈS-DUFOUR (Jean-Barthélemy), industriel français, né à Lyon vers 1805, était fils d'un conseiller municipal de cette ville. Commissionnaire en soieries, il s'allia à la famille des Dufour, notables négociants lyonnais, et unit dès lors leur nom au sien. Il a été membre du jury de l'Exposition de 1849, et de ceux des Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il fut en outre attaché, dès 1853, à la commission impériale, en qualité de secrétaire général. Il s'est fixé alors à Paris, où il a ouvert une maison de commerce et de commission pour les soieries. M. Arlès-Dufour fait, depuis une quinzaine d'années partie de la chambre de commerce et du conseil municipal de Lyon, de la Société d'instruction primaire et du Conseil général du département. Décoré de la Légion d'honneur en février 1837, il a été, en 1854, promu officier, et commandeur en 1860. Il a concouru, depuis 1855, à plusieurs publications relatives à l'Exposition universelle. — M. Arlès-Dufour est mort à Cannes le 12 janvier 1872.

ARLT (Ferdinand, chevalier D') ophthalmologiste allemand, né à Obergraupen, près de Tœplitz, le 18 avril 1812, fit ses études de philosophie et de médecine à Prague, où il prit ses grades en 1839. Il se consacra, comme médecin et comme professeur, à l'étude et au traitement des maladies des yeux, et enseigna à Prague, à Leipzig et à Vienne. Il a écrit, dans sa spécialité, un ouvrage capital : *Description pratique des maladies de l'œil* (Die Krankheiten des Auges für praktische Aerzte geschildert ; Prague, 1851-1856, 3 vol.), dont les différentes parties ont eu des éditions séparées. On cite, en outre, une publication populaire sur *le Soin de la vue dans la santé et la maladie* (Die Pflege der Augen im gesunden und kranken Zustande ; ibid., 1846) et des articles dans des recueils spéciaux, entre autres les *Archives d'ophthalmologie* qu'il a fondées à Berlin, en 1854, avec Donders et Alb. de Graefe.

ARMAN (Jean-Lucien), industriel français, député, né à Bordeaux, en 1811, y a dirigé d'importants chantiers pour la construction des navires. Il est sorti de ses ateliers des frégates pour l'empereur de Russie, et des canonnières et des batteries flottantes pour la France. Il remit en activité le chantier d'Ajaccio et y construisit des bâtiments pour l'État. M. Arman s'est fait remarquer à l'Exposition universelle de 1855 par son nouveau système de vaisseaux en bois et en fer, qu'il développa dans une note publiée à cette occasion (Bordeaux et Paris, in-4). Il obtint à la suite de cette exposition une médaille de première classe. Membre du Conseil général de la Gironde pour le canton de Cadillac, il fut élu, en 1857, comme candidat officiel, député de la 5e circonscription de la Gironde. En 1863, il fut réélu, par 16 552 voix sur 30 460 votants : il avait pour concurrent, entre autres, le duc Decazes qui obtint une minorité de 12 838 voix. A la Chambre, il fut rapporteur de diverses commissions spéciales. Au mois d'août 1868, le bruit se répandit que la mise en faillite de M. Arman comme négociant allait rendre vacant son siége au Corps législatif. Malgré les protestations du député contre cette nouvelle et son recours en appel contre la déclaration de faillite, celle-ci fut confirmée, e M. Arman donna sa double démission de député et de membre du Conseil général. Décoré de la Légion d'honneur en octobre 1852, il avait été promu officier, et commandeur le 13 août 1864. — Il est mort au mois d'octobre 1873.

ARMAND (Alfred), architecte français, né à Paris, le 3 octobre 1805, entra, au commencement de 1827, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère. Huit ans après, lors de l'installation des premiers chemins de fer, il fut attaché à celui de Versailles et Saint-Germai et dirigea, outre la gare et les bâtiments de la rue Saint-Lazare, les premiers travaux sérieux entrepris en France pour l'organisation des voies nouvelles. Appelé ensuite aux chemins de fer de l'Ouest ainsi qu'à celui du Nord, il a successivement exécuté sur ces deux lignes, à partir de 1839, les gares de Versailles et de Saint-Cloud (1840) et celles d'Arras, de Lille, d'Amiens (1846-1847), de Calais (1848), de Saint-Quentin (1850) e de Douai (1851). M. Alfred Armand a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1847, et promu officier le 14 août 1862.

ARMAND (François-Victor-Adolphe), médecin militaire français, est né à Die (Drôme) le 8 ma 1818. Comme médecin des armées françaises, il a suivi la plupart de nos dernières expéditions en Algérie, en Crimée, où il a été attaché à l'ambulance de la garde impériale, en Italie, en Turquie, en Chine et en Cochinchine. Promu, le 25 m 1875, au grade de médecin-principal de deuxième classe, il a été attaché, en cette qualité, à l'hôpital militaire de Nice. M. A. Armand a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1862.

Il a consigné dans divers ouvrages les observations médicales et les souvenirs recueillis dans les nombreux pays qu'il a visités. Nous citerons *l'Algérie médicale ; topographie, climatologie, hygiène*, etc. (1854, in-8) ; *Des Concrétions fibrineuses polypiformes du cœur. développées pendant la vie* (1857, in-8) ; *Des Eaux minérales de Viterbe et de son climat* (1857, in-8, 2e édit.) ; *Études étiologiques des fièvres en Algérie et dans l'Italie centrale* (1857, in-8) ; *Histoire médico-chirurgicale de la guerre de Crimée*, etc. (1858, in-8) ; *Souvenirs d'un médecin militaire* (1858, in-32) ; *Médecine et hygiène des pays chauds et spécialement de l'Algérie et des Colonies* (1859, in-8, avec carte) ; *Lettres de l'expédition de Chine et de Cochinchine* (1864, in-8) ; *Traité de climatologie générale du globe* (1873, in-8). M. Adolphe Armand a aussi collaboré à divers journaux de médecine, notamment à la *Gazette médicale de Paris*.

ARMAND-DUMARESQ (Charles-Édouard ARMAND, puis), peintre français, est né à Paris, le 1er janvier 1826. Élève de M. Couture, il débuta par des sujets religieux et exposa, entre autres ouvrages, un *Christ des naufragés* (1850), acheté par le ministère de l'intérieur, *Saint Bernard prêchant la croisade* (1852), *le Martyre de saint Pierre* (1853), grande toile placée dans la cathédrale de Caen ; il fit, en outre, vers la même époque, le portrait du comédien *Prévost*, un *Christ* pour le Palais de justice à Paris, et un *Départ pour les Croisades*, qui lui valut la croix de Saint-Sylvestre. Il se tourna ensuite vers la spécialité de la peinture militaire et y prit un rang distingué. Il a suivi nos troupe

les diverses expéditions, en Kabylie, en Italie, etc., pour recueillir des scènes et sujets de tableaux.

On cite, parmi les œuvres plus récentes de M. Armand-Dumaresq, autorisé à s'appeler ainsi par un décret de 1858 : une *Mort glorieuse*, [illegible] 1812, à l'Exposition universelle de 1855; la *Prise de la grande redoute à la bataille de la Moskowa* (1857); *la Mort du général* [illegible] (1859); un *Épisode de la bataille de* [illegible] (1861), placé aux galeries de Versailles, [illegible] à l'Exposition universelle [illegible] de la division *Desvaux à Solferino*, [illegible] *la Garde du drapeau* (1865); *Charge* [illegible] *à Eylau* (1866); *Cambronne à Waterloo*; *le Retour de l'île d'Elbe* (1868), *la* [illegible] (1869); *Défense de Saint-*[illegible] 1870 (1872); *un Conseil de* [illegible] (1874); *Reddition de York-town*, [illegible] 1781 (1875); *Charles XII à Bender* [illegible] 1713 (1877). M. Armand-Dumaresq [illegible] un certain nombre de dessins, [illegible] la collection des uniformes de [illegible] pour le Musée de Versailles. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1861, un [illegible] et la décoration de la Légion d'honneur en 1867.

ARMENGAUD (Jacques-Eugène), dit *Armengaud aîné*, [illegible] industriel et ingénieur, [illegible] à Ostende, le 26 octobre 1810, s'est [illegible] ainsi qu'à l'enseignement [illegible] appliqué à l'industrie. Il entreprit en [illegible] d'ouvrages destinés à faire connaître par les figures et un texte explicatif toutes [illegible] inventions nouvelles. Il les exécuta [illegible] collaboration de M. Jules Amouroux et M. Ch. Armengaud, son frère. Il a été [illegible] de dessin linéaire au Conservatoire des arts et métiers. Il a ouvert un cabinet d'ingénieur-conseil pour toutes les questions relatives aux brevets d'invention. M. J.-E. Armengaud a [illegible] un nombre toujours croissant de dessins [illegible] de l'industrie, depuis 1834, [illegible] universelles de Londres et de Paris [illegible]. Il a obtenu aux premières deux médailles [illegible] (1839 et 1844), une médaille [illegible] et aux dernières, deux médailles [illegible]. M. Armengaud aîné a été décoré de la Légion d'honneur, le 16 août 1863.

[illegible] : *Traité théorique et pratique des moteurs hydrauliques et à vapeur* (1843, [illegible]), ouvrage entièrement refondu [illegible] en deux parties, dans les nouvelles éditions [illegible], 1861-1868, in-4, avec atlas); *Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents, employés dans les différentes branches de l'industrie française et étrangère* (1840-1858, 11 vol. in-8, [illegible]); *le Vignole des mécaniciens* ([illegible], avec atlas); *Instructions pratiques à l'usage des inventeurs* (1859, in-8), avec [illegible] : *les Progrès de l'industrie à l'Exposition universelle de 1867* (1868, atlas [illegible] M. Eug. Armengaud fils, etc.

ARMENGAUD (Charles), frère puîné du précédent, [illegible] une part active aux publications industrielles [illegible] qui portent leur nom. Il a [illegible] le titre d'ingénieur-conseil, un cabinet [illegible] pour les brevets. Il est professeur [illegible] spéciale de commerce.

[illegible] : *Cours de dessin linéaire* [illegible] *des machines* (1840, in-4); [illegible], traité de mécanique pratique [illegible] in-12, 4ᵉ édition, 1854); *Guide de* [illegible] *dans les principaux États de l'Europe*, ou *Précis des lois et règlements en vigueur* (1840, in-8, 2ᵉ édition, 1844); *Guide manuel de l'inventeur et du fabricant, ou de la Propriété industrielle en France et à l'étranger* (3ᵉ édition, 1853, in-8); et avec M. Ém. Barrault, *l'Ingénieur de poche*, tablette usuelle du constructeur, règles et données pratiques (1855, in-12).

MM. Armengaud ont donné ensemble : *l'Industrie des chemins de fer*, dessins et descriptions des principales locomotives, etc. (1838-1839, in-4, avec planches in-fol.), et, sous le nom d'Armengaud frères et Amouroux : *Nouveau cours raisonné de dessin industriel appliqué*, etc. (1848-1850, in-8, 45 planches in-fol.); *Cours élémentaire de dessin industriel à l'usage des écoles primaires* (1850, in-4, 24 planches); *Études d'ombres et de lavis* : machines et architecture (1854, 12 pl. in-fol.). Ils ont aussi dirigé une revue des inventions françaises et étrangères : *le Génie industriel* (1851-1856, in-4).

ARMEZ (Louis), député français, né à Paris le 19 août 1838, entra à l'École Centrale des arts et manufactures en 1860 et en sortit comme ingénieur civil. Maire de la commune de Plourivo (Côtes-du-Nord) depuis 1871, il fut révoqué par M. de Broglie en 1873 et n'en continua pas moins à l'administrer, le gouvernement n'ayant pu lui trouver un successeur. Aux élections du 20 février 1876, il se présenta dans la deuxième circonscription de Saint-Brieuc et obtint, au premier tour de scrutin, 6634 voix, contre 8899 données à ses deux concurrents monarchiques; il fut élu au second tour, le 5 mars par 8460 suffrages. Il siégea à gauche et vota constamment avec la majorité républicaine et fut un des 363, qui, après l'acte du 16 mai, votèrent un blâme au ministère de M. de Broglie. Après la dissolution qui s'ensuivit, il se représenta dans sa circonscription aux élections du 14 octobre 1877 et échoua avec 7821 voix contre le candidat officiel bonapartiste, M. Garnier-Bodéléac, qui réunit 8615 voix et qui fut élu ; mais celui-ci ayant été invalidé par la Chambre, M. Armez, le 3 mars 1878, fut nommé député par 10040 voix contre 6204 données à son concurrent. Il représente, depuis 1871, le canton de Paimpol au conseil général des Côtes-du-Nord. *

ARMITAGE (Edward), peintre anglais, né à Londres, le 20 mai 1817, vint à Paris en 1836, et travailla deux ans sous Delaroche. En 1842, il envoya au Salon un sujet allégorique, et retourna peu après en Angleterre, où il se fit connaître lors du concours des fresques destinées aux salles du nouveau Parlement, en 1847; il y remporta un premier prix, avec un carton ayant pour sujet le *Débarquement de Jules César en Angleterre*. Depuis cette époque il s'est livré presque exclusivement à la peinture de batailles, et a pris pour modèle M. H. Vernet. Cependant on a remarqué de lui à l'Exposition universelle de 1867, une toile d'un genre différent, *le Festin d'Esther*. On cite surtout de lui, entre autres pages empruntées à l'histoire contemporaine : la *Bataille des Meeanee*, remportée par sir Charles Napier dans l'Inde, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; la *Bataille de Balaclava* et la *Bataille d'Inkerman*; l'*Emancipation des serfs*, à l'Exposition universelle de 1878. Il a peint des fresques dans l'église catholique de Saint-John, à Islington. Il a été élu membre de l'Académie royale de Londres en décembre 1872.

ARMSTRONG (William-George), inventeur anglais, né à Newcastle sur Tyne (Northumberland), en 1810, d'une famille bourgeoise, fut

d'abord avocat dans sa ville natale. Un goût prononcé pour la mecanique lui fit abandonner le droit pour les études scientifiques et techniques. Il fonda un atelier de construction de machines, et s'occupa, d'abord, sans dessein arrêté, des instruments d'artillerie. Reprenant les essais du major piémontais Cavalli et du baron suédois Wahrendorf (1846), sur l'application des procédés de la fabrication du fusil à la fabrication du canon, il conçut un projet qu'il soumit, en 1854, au ministre de la guerre, le duc de Newcastle. En 1858, le gouvernement faisait subir au système Armstrong des épreuves qui parurent si favorables que, dès lors, l'application à toute l'artillerie anglaise en fut décidée. Le 3 février 1859, l'inventeur recevait pour récompense, outre une pension nationale, le brevet de chevalier du Bain. Il fut en outre nommé, au ministère de la guerre, ingénieur du service de l'artillerie rayée. Au mois de février 1863, il résigna cette situation officielle pour reprendre la direction de la manufacture d'Elswick. Outre le canon qui porte son nom et qui doit ses qualités de légèreté, de solidité, de portée et de justesse, à la matière même et aux procédés de fusion autant qu'à des dispositions particulières, sir W. Armstrong a inventé un siphon et diverses machines à pression hydraulique. Reçu docteur en droit civil des universités de Cambridge et d'Oxford, il a été fait commandeur de divers ordres étrangers.

ARNAL (Étienne-Nicolas-Joseph), acteur comique français, né à Meulan (Seine-et-Oise), le 1er février 1794, entra à quatorze ans aux pupilles de la garde, fit dans la jeune garde les campagnes de France et prit part à la défense de Paris en 1814. Au commencement de la Restauration, il se mit dans une fabrique de boutons; mais il en sortit bientôt, entraîné vers le théâtre par un penchant irrésistible, et joua quelque temps chez Doyen. Dans l'origine, il se croyait un talent tragique, et s'essaya dans *Gabrielle de Vergy* et dans *Mithridate;* il dit lui-même avec quel succès :

« L'effet produit par moi dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques. »

Il comprit sa véritable vocation et se tourna vers la comédie. Engagé aux Variétés, en 1817, il y remplit les rôles d'amoureux, dans lesquels il fut peu goûté. Mais son engagement au Vaudeville, en 1827, inaugura une longue période de succès. Avec Lepeintre jeune, il suffit à la vogue du théâtre. *Mlle Marguerite*, *M. Galochard*, *le Mari de la dame de chœurs*, *l'Humoriste*, *les Cabinets particuliers*, *les Gants jaunes*, *le Poltron*, *Passé minuit*, *l'Homme blasé*, etc., établirent à jamais sa réputation. Il quitta cependant le Vaudeville pour entrer au Gymnase, dont les traditions correctes gênèrent son talent. Il revint au Vaudeville, et n'en sortit que pour retourner aux Variétés. Il quitta encore une fois ce théâtre, en 1856, pour passer au Palais-Royal. En 1864, il donna plusieurs représentations aux Variétés et après une retraite de quelques mois, il reparut aux Bouffes-Parisiens dans la pièce de *Passé Minuit*, arrangée en opérette. Engagé plus tard au Gymnase, il y a créé, entre autres rôles, celui de l'avocat Avertin, dans *Héloïse Paranquet* (1866) et celui de Barantin dans *les Idées de Mme Aubray* (1867), l'un et l'autre avec grand succès. En 1867, il a paru au Vaudeville dans quelques petites comédies de l'ancien modèle, comme *les Femmes d'emprunt*. Pendant sa longue carrière, M. Arnal amusait par une sorte d'excentricité niaise très-originale, mais où l'on pouvait trouver plus de naturel que de variété.

Il a cultivé la poésie : outre son *Épître à Bouffé* (1840, in-8), qui contient des détails piquants sur lui-même, on citait de lui un certain nombre de pièces qu'il a réunies en volume, sous le titre de *Boutades en vers* (1861, in-18). *Les Gendarmes*, poëme épique en deux chants (1826, in-32; 3e édit. 1829, avec ce faux titre : *Chefs-d'œuvre d'Odry*), ne sont que des couplets à peine versifiés qui, ainsi que le conte érotique *la Planche à bouteilles*, ne valaient pas une mention bibliographique spéciale. — M. Arnal est mort à Genève le 7 décembre 1872.

ARNASON (Jón), littérateur islandais, né le 17 août 1819 et fils d'un pasteur luthérien, fut élevé au collège de Bessestad, devint précepteur dans la famille du recteur du collège, et se livra avec ardeur à l'étude des langues classiques et à celle de l'histoire et de la littérature de son pays. Il fut nommé, en 1849, bibliothécaire à Reykiavik et, en 1856, secrétaire de l'évêque d'Islande. Outre divers travaux biographiques, il a publié conjointement avec M. Grimson, un recueil de *Contes islandais*, suivi de la collection plus importante intitulée : *Récits populaires islandais* (Leipzig, 1862-1864). Une partie de ces récits a été traduite en anglais par MM. J. Powell et E. Magnússon, sous le titre de *Légendes islandaises* (1864).

ARNAUD (Frédéric) [de l'Ariège], homme politique français, ancien représentant, sénateur, né à Saint-Girons (Ariège), le 8 avril 1819, était depuis peu avocat à Paris, lorsque éclata la révolution de Février. Connu à la fois par ses opinions républicaines et par son zèle pour les intérêts du clergé, il avait, disait-on, demandé à plusieurs reprises la restitution du Panthéon au culte. Aux élections pour la Constituante, il fut nommé par ses compatriotes, le quatrième sur sept, et vint représenter à l'Assemblée la démocratie catholique. Son discours sur l'expédition de Rome, dans lequel il déclarait que le soldat, dans une semblable rencontre, pouvait refuser d'obéir à la discipline pour obéir à sa conscience, causa une extrême sensation. M. Arnaud repoussa, avec la droite, l'amendement Grévy, appuya l'ordre du jour contre la proposition Proudhon et la déclaration que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et repoussa la demande de mise en accusation du président et de ses ministres. Ses autres votes appartinrent à la gauche. Il fut réélu à la Législative, le second sur six, et suivit la même ligne politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint à l'écart des affaires publiques. Il accepta la candidature à la députation, dans les deux circonscriptions de son département, pour les élections générales de 1863, mais il n'obtint que 7030 voix dans la 1re et 490 dans la 2e, sur plus de 25 000 votants dans l'une et dans l'autre.

Après la révolution du 4 septembre 1870, nommé conseiller d'État dans la Commission provisoire chargée de remplacer le Conseil impérial (25 octobre), il fut élu, au scrutin municipal du 5 novembre, maire du septième arrondissement par 6527 voix sur 9317 votants : fonctions dans lesquelles il fut maintenu depuis par le gouvernement. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département de la Seine à l'Assemblée nationale, le trente-cinquième sur quarante-trois, par 79 955 voix sur 328 970 votants. Porté malgré lui, dans son arrondissement, aux élections communales du 26 mars suivant, il réunit, sans être élu, 986 voix. A l'Assemblée, M. Arnaud prit place à gauche et vota constamment avec le parti républicain. Il approuva avec lui la

[illegible] du gouvernement en faveur du [illegible] temporel. Il s'abstint de voter sur la proposition de M. [illegible] de Pradines, relative aux prières publiques, en déclarant « qu'il avait trop le respect de Dieu pour abaisser son nom dans les querelles de parti. » Candidat républicain aux [illegible] du 30 janvier 1876, dans l'Ariège, avec M. Vigarosy, il fut élu le premier par [illegible] électeurs. — Il est mort à Versailles [illegible] 1878.

[illegible] (de l'Ariège) a publié, outre un *Programme politique, À ses concitoyens de l'Ariège* ([illegible]), plusieurs brochures et ouvrages qui [illegible] ses efforts constants pour réconcilier [illegible] et la démocratie moderne : *l'Indépendance du pape et les Droits des peuples* (1860, [illegible]) ; *la Papauté temporelle et la Nationalité* [illegible] (1860), broch. in-8) ; *l'Italie* (1864, [illegible]) ; *la Révolution et l'Église* (1869, 2 vol. [illegible]). Il a donné une traduction des *Mémoires* [illegible] (1857, 2 vol. in-18).

ARNAUD (Antoine), membre de la Commune [illegible], est né à Lyon le 20 avril 1831. [illegible] l'administration du chemin de fer [illegible] pendant plusieurs années, il fut [illegible] à l'Internationale et l'un [illegible] les plus importants de cette association. [illegible], il devint rédacteur du journal [illegible]. Pendant le siège, membre du [illegible] de la garde nationale, il figura à [illegible] 31 octobre, puis il fut un des signataires des premières affiches qui annonçaient [illegible] du 18 mars 1871. Délégué au ministère [illegible] le 25 mars, il fut élu le 26, [illegible] Commune dans le 3me arrondissement [illegible] voix. Nommé, le premier sur [illegible] du Comité de salut public créé le [illegible] la destruction de la maison de [illegible], le 24 mai 1871, au moment [illegible] régulières entraient à Paris, les [illegible] de l'insurrection. Il réussit [illegible]. On a signalé sa présence [illegible] plusieurs réunions ultérieures [illegible], en Suisse et en Hollande [illegible].

ARNAUDEAU (Eugène-Jean-Marie), général [illegible], né à Laon le 8 septembre [illegible] à l'École Polytechnique le 12 novembre [illegible] dans le génie militaire et [illegible] dans l'infanterie. Sous-lieutenant [illegible] 1er octobre 1843, il fut promu successivement [illegible] le 1er octobre 1845, capitaine [illegible] 1849, chef de bataillon le 17 [illegible], lieutenant-colonel le 28 janvier [illegible] le 15 mai 1863, général de brigade [illegible] 1868, et général de division [illegible] 1875. Le général Arnaudeau [illegible] servit en Afrique, notamment [illegible] d'Oran, a pris part à plusieurs [illegible] de l'Empire. Dans celle de 1870, il [illegible] la 2me brigade de la 3me division du [illegible] l'armée sous les ordres du maréchal [illegible], il a commandé la subdivision [illegible] et de la Dordogne, à Angoulême, [illegible] comme général de division, [illegible] d'infanterie (8me corps d'armée), [illegible] de régions de Cosne, Bourges [illegible]. Il a été nommé membre de la Commission [illegible] de l'Exposition universelle [illegible].

[illegible] de M. Bourbeau, sénateur du département de la Vienne, M. le général Arnaudeau [illegible] par le parti conservateur pour le remplacer [illegible], le 2 décembre 1877, par [illegible] contre 20 bulletins blancs, aucun concurrent ne lui ayant été opposé par le parti républicain. Décoré de la Légion d'honneur le 10 août 1853, il a été promu officier le 1er octobre 1858 et commandeur le 7 juin 1865.

ARNAULT (Gabrielle-Geneviève PLANAT, dame), dite NAPTAL-ARNAULT, actrice française, née à Paris, en 1823, est fille de J.-B. Planat, peintre, acteur et écrivain, qui retoucha le *Don Sanche* de Corneille. Au théâtre, elle a pris, par anagramme, le nom de *Naptal*. Élève du Conservatoire, pensionnaire, à plusieurs reprises, de la Comédie-Française et de l'Odéon, jeune première à Rouen et à Bruxelles, elle épousa M. Fr.-Alph. Arnault, en mai 1846. Elle a depuis accompagné son mari et interprété ses œuvres en figurant sur les diverses scènes du boulevard, dans des drames à grand spectacle, tels que *les Cosaques* (Gaîté, 1853), et les *Aventures de Mandrin* (même théâtre, 1856).

ARNDTS (Louis VON ARNESBERG), jurisconsulte allemand, né à Arnsberg (Prusse), le 19 août 1805, d'une ancienne famille de magistrats, étudia le droit aux universités de Bonn, de Heidelberg et de Berlin, passa son examen de docteur en 1825, devint agrégé à la faculté de droit de Bonn en 1826, y fut nommé professeur extraordinaire en 1837, et professeur ordinaire en 1839. Appelé dès lors à l'université de Munich il résida dans cette ville, où ses cours et ses ouvrages lui ont acquis une grande réputation.

De 1844 à 1847, M. Arndts fut membre de la commission législative de Bavière, et en 1848 député de la ville de Straubing à l'Assemblée nationale de Francfort. Il se retira en même temps que MM. Gagern, Dahlmann, Beseler, Waitz, Mathy, etc. (21 mai 1849), dont la retraite entraîna la fin de l'assemblée de Francfort. Devenu professeur à Vienne en 1865, il fut nommé membre de la Chambre des seigneurs en 1867, puis anobli avec ce titre : Von Arnesberg. — Il est mort à Vienne le 1er mars 1878, et il a été enterré à Munich.

M. Arndts a publié, entre autres ouvrages, un *Manuel de Pandectes* (Lehrbuch der Pandecten) ; des *Études sur diverses parties du droit civil et de la procédure civile* (Beitræge zu verschiedenen Lehren des Civilrechts und Civilprocesses, Bonn, 1837), etc. Il a collaboré à plusieurs revues de jurisprudence et au *Lexicon de droit* (Rechtslexicon) de Weiske. Pendant un voyage en Italie (1834-1835), il collationna le manuscrit farnésien de *Festus*, pour l'édition donnée par Ottfried Müller.

ARNETH (Alfred, chevalier D'), historien autrichien, né à Vienne le 10 juillet 1819, est le fils de Joseph Calasanza, chevalier d'Arneth (né en 1791, mort le 31 octobre 1863), connu lui-même par d'importants travaux sur l'histoire de l'art et les antiquités. Après avoir étudié le droit à Vienne, il entra aux Archives de la maison impériale et royale d'Autriche, de la Cour et de l'État, et se tourna vers les recherches historiques. Ses travaux accueillis avec faveur par la critique, lui valurent en 1858, le titre de vice-directeur des archives et dix ans plus tard celui de directeur. Dans les mouvements révolutionnaires de 1848, il avait été envoyé à l'Assemblée nationale constituante allemande par le district de Neunkirchen qui l'élut, en 1861, membre du Landtag de la Basse-Autriche et ensuite du comité provincial. Appelé, en 1869, comme membre à vie dans la Chambre des seigneurs du Reichsrath autrichien, il prit une part active aux débats célèbres sur les lois confessionnelles. Le chevalier d'Arneth a été élu

correspondant de l'Institut (sciences morales) le 30 décembre 1876.

Parmi ses travaux, facilités par sa situation aux Archives de son pays, on cite : *Vie du Feld-maréchal impérial comte Guido de Starhemberg* (Leben des K. Feld marschalls Grafen G. v. S.; Vienne 1853); *le Prince Eugène de Savoie* (Prinz Eug. v. S.; Ibid. 1858-59); *Marie-Thérèse* (Ibid. 1869-70, t. I-IV); *Marie-Thérèse et Marie Antoinette; leur correspondance pendant les années* 1770-1780. (Ibid., 1865; 2ᵉ édition augmentée, 1866; *Marie-Antoinette, Joseph II et Léopold II, leur correspondance* (Ibid., 1866); *Marie-Thérèse et Joseph II, leur correspondance* (Ibid., 1867, 3 vol.); *Beaumarchais et Sonnenfels* (Ibid., 1868); *Joseph II et Catherine de Russie* (Ibid., 1869); *Jean Christophe Bartenstein et son temps* (Ibid., 1872); *Joseph II et Léopold de Toscane, leur correspondance de* 1781 *à* 1790 (Ibid., 1872, 2 vol.); *Marie-Antoinette, correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau*, etc. (Paris, 1874, 3 vol. gr. in-8°), publication faite avec M. A. Geffroy, etc.

ARNIM (Dietlof-Frédéric-Adolphe comte D'), administrateur allemand, né au château de Boitzenbourg, dans la Marche de l'Ucker, le 12 décembre 1832, est le fils de l'ancien ministre d'État prussien, le comte Adolphe-Henri d'Arnim, mort le 8 janvier 1868. Après avoir étudié le droit à Gœttingue, Bonn et Berlin, il remplit diverses fonctions judiciaires et administratives et devint, en 1862, assesseur du gouvernement à Potsdam. Il fit la campagne du Danemark comme officier d'ordonnance du prince Frédéric-Charles, puis du général de Herwarth. Pendant la guerre franco-allemande, il fut attaché, en la même qualité, à l'État-major du 3ᵉ corps. En mars 1873, il fut envoyé à Metz, comme président de l'Alsace-Lorraine; au mois de septembre suivant, la mort de sa femme le détermina à quitter ce poste, mais il acceptait, le 10 décembre de la même année, celui de premier président de la Silésie. Depuis la mort de son père (1868), le comte d'Arnim lui avait succédé dans son majorat et faisait partie, à ce titre, de la Chambre des seigneurs. Membre du Reichstag de l'Allemagne du nord pour le cercle de Ruppin-Templin où est situé le château de Boitzenbourg, il fut élu, en 1871 et 1874, par le même cercle député au Reichstag allemand, où il prit place dans les rangs du parti conservateur libéral, devenu le parti de l'Empire allemand.

ARNIM (Harry-Charles-Conrad-Édouard, comte D'), diplomate allemand, né à Moitzelsitz (Poméranie) le 3 octobre 1824, de la branche d'Arnim-Suckow, est le neveu de l'ancien ministre d'État, Henri Alexandre, baron d'Arnim, mort en 1861. Il fut élevé au gymnase de Kœslin où il fit, dit-on, déjà paraître ses aspirations vers la carrière diplomatique. Après avoir étudié le droit, il entra dans les services publics comme auditeur, le 1ᵉʳ février 1847. En 1850, il débuta dans la diplomatie, comme attaché à la légation de Munich. De 1853 à 1855, il fut secrétaire d'ambassade à Rome, puis fut appelé à Berlin au service auxiliaire du ministère de l'extérieur, avec le titre de conseiller de légation. De 1859 à 1861, il fut premier conseiller de l'ambassade prussienne à Vienne et dans l'intervalle, il fut nommé chambellan. Il fut envoyé extraordinaire à Lisbonne en 1862; il passa en la même qualité à Munich en 1864, et à la fin de la même année fut nommé ministre plénipotentiaire à Rome, où il resta jusqu'à la chute du pouvoir temporel du pape, en septembre 1870. Ce fut lui qui prépara et fit réussir, en 1866, le traité d'alliance offensive et défensive entre la Prusse et l'Italie, si avantageux pour les deux pays. Il travailla aussi à susciter dans l'épiscopat allemand des protestations contre le dogme de l'infaillibilité papale Au mois de juillet 1870, il se vit conférer le titre de comte.

A la fin de la guerre franco-allemande de 1870-1871, le comte d'Arnim fut nommé (18 mars) commissaire pour les négociations de la paix qui commencèrent à Bruxelles et s'achevèrent à Francfort. Les qualités qu'il fit voir dans cette circonstance le firent choisir, le 23 août, par le gouvernement prussien pour son premier représentant auprès de la République française, et, le 9 janvier 1872, il fut accrédité à Paris comme ambassadeur de l'Empire allemand. Dès ce moment se produisirent des divergences graves entre les vues de M. d'Arnim et celles du chancelier, le prince de Bismarck. Tandis que celui-ci se montrait empressé de consolider l'ordre de choses sorti de la dernière guerre, et de hâter le paiement, des indemnités, en traitant avec le gouvernement de M. Thiers pour l'évacuation du territoire français, l'ambassadeur, au contraire, pensant servir des intérêts de dynastie ou de cour, travaillait à retarder le résultat des négociations, en se préoccupant des questions de politique intérieure de la France. D'une part, il signalait au prince de Bismarck les tentatives des bonapartistes pour entrer en connexion avec l'Allemagne, en offrant un programme de réconciliation (rapport du 6 mai 1872); d'autre part, il s'employait et travaillait d'accord avec les chefs du parti légitimiste, à favoriser le rétablissement de la royauté. Il contribuait particulièrement au succès des manœuvres parlementaires qui amenèrent la chute de M. Thiers, en la présentant, malgré des instructions contraires, comme devant être agréable au cabinet de Berlin. A la suite de ces complications M. d'Arnim fut rappelé de Paris, le 2 mars 1874 et nommé, le 19 du même mois, ambassadeur à Constantinople; mais il ne se rendit pas à son poste et fut mis en disponibilité le 15 mai.

Dans l'intervalle, M. d'Arnim avait donné une publicité, blâmée par la presse prussienne, à une correspondance échangée entre lui et le chanoine Dœllinger de Munich, relativement au dernier concile. D'un autre côté, son successeur à Paris le prince de Hohenlohe signalait la disparition, à l'ambassade de Paris, d'un assez grand nombre de pièces officielles concernant la vacance éventuelle du Saint-Siège et la réunion du conclave ce nombre s'éleva jusqu'à 80. M. d'Arnim, accusé de la suppression ou du détournement de ces pièces, réduisit l'importance de l'inculpation en restituant quelques documents et en soutenant que ceux qu'il gardait appartenaient à lui-même et non à l'ambassade. Il s'ensuivit un procès de nature à donner une extrême publicité aux pièces dont le chancelier avait paru redouter la divulgation, et l'acharnement des poursuites fut tel que l'opinion européenne l'imputa, en grande partie au désir d'étouffer dans le germe une dangereuse rivalité d'influence. L'instruction commença à Berlin au mois d'octobre, et pendant l'enquête, le comte d'Arnim, après avoir été en prison, ne fut relâché que sur les avis des médecins et moyennant une caution de 100000 thalers. L'affaire fut plaidée devant le tribunal de 1ʳᵉ instance. L'inculpé dont le tribunal exigea la comparution personnelle, était défendu par MM. Munkel, Dockhorn et Holtzendorf. Le jugement, rendu le 19 décembre 1874, écarta le chef de prévarication et de suppression de documents, mais admit celui de « délit contre l'ordre public par le détournement de treize documents officiels concernant les questions politico-religieuses, et officiellement remis à sa garde. » Des circonstances

[illegible] accordées, surtout en raison de [illegible] faite de plusieurs [illegible], le comte d'Arnim fut condamné aux [illegible] et à un emprisonnement de trois [illegible] sur lequel il serait tenu compte d'un mois [illegible] préventive.

[illegible] public et les défenseurs du comte [illegible] appel contre cet arrêt. La [illegible] plus vive, et après des incidents [illegible] encore son caractère de [illegible], la cour de Berlin, dans l'audience [illegible], confirmant les chefs d'accusation [illegible] la peine, condamna le comte d'Arnim [illegible] de prison, comme convaincu [illegible] avec préméditation des [illegible] qui lui avaient été confiés en raison de [illegible]. [illegible] pourvoi en nullité fut formulé par le comte d'Arnim, sous prétexte d'incompétence [illegible] de Berlin, et fut repoussé après [illegible] au mois d'octobre 1875. Vers le [illegible] une brochure intitulée [illegible] contre la politique de M. de [illegible] dans toute cette affaire. [illegible] à M. d'Arnim qui était passé [illegible], puis en Italie. Il y fut répondu plus [illegible] par une brochure consacrée, [illegible], à l'apologie du chancelier [illegible] pour auteur M. de Harlessem. [illegible] les poursuites avaient repris leur [illegible] l'ex-ambassadeur, accusé de haute [illegible] envers l'empereur Guillaume [illegible] personnellement et le ministre [illegible] étrangères considéré comme [illegible] (février 1876). Traduit devant la [illegible] condamné à la destitution par un [illegible] chambre disciplinaire de Potsdam, [illegible] la cour disciplinaire impériale [illegible] Leipzig, le comte d'Arnim, qui avait [illegible] de la juridiction prussienne, [illegible] au nom de sa santé très-gra[illegible] un nouvel ajournement ; il fut [illegible] condamné par contumace à cinq [illegible] sur les deux chefs de haute [illegible] (octobre 1877). M. d'Arnim, [illegible], résida quelque temps à Nice [illegible], puis il acheta en Hongrie [illegible] donnait, avec le titre de ci[illegible] le droit de siéger dans une des [illegible] de l'Empire. Il n'avait pas abandonné [illegible], et la traité comme émanant de lui de [illegible], telles que *le Nonce arrive* [illegible], particulièrement dirigées [illegible] M. de Bismarck sou[illegible] Kulturkampf, ou conflit de la société [illegible] l'infaillibilité papale (décembre [illegible]).

[illegible] (Mathew), poète anglais, né à Laleham [illegible] décembre 1822, et fils du docteur [illegible] l'enseignement en Angleterre [illegible] des meilleures études classiques [illegible], et 1843, le grand prix de poésie [illegible] poème sur *Cromwell*. Inspiré [illegible] il adoptait les idées philosophiques [illegible] recueil, d'abord anonyme, de [illegible] surtout celui d'*Empédocle* (Empedocles on Etna and other Poems [illegible]) une paraphrase brillante des [illegible]. Peu de temps après, [illegible] recueil (*Poems*, Londres, 1854), [illegible] préface où l'auteur soutenait [illegible] des Grecs rien n'est grand. Imita[illegible] des anciens, dans les légendes [illegible] Sohrab et Rustum, de *Tristram et* [illegible] sobrement et à grands traits; [illegible] et surtout de l'éclat.

[illegible] première publication, M. Math. Arnold avait été nommé par lord Lansdwone, dont il était le secrétaire, à un emploi d'inspecteur de *l'Éducation-Board*. En 1858, il fut élu professeur de poésie à l'université d'Oxford, et il prit un rang distingué dans l'enseignement littéraire de l'Angleterre. En 1861, il reçut du gouvernement la mission d'aller étudier les méthodes d'éducation pratiquées en France, en Hollande et en Allemagne et publia des *Mémoires* sur ces questions sous forme de rapports à la commission d'enquête sur l'éducation populaire (1861). Il retourna six ans plus tard sur le continent avec une mission analogue, et publia encore le résultat de ses observations sur les établissements d'instruction secondaire et supérieure dans les principaux États de l'Europe (1867). A son retour, il abandonna sa chaire à l'université d'Oxford qui, trois ans plus tard (1870), lui conféra le titre honorifique de docteur en lois. Il avait déjà reçu ce titre, en 1869, de celle d'Édimbourg. Directeur des études du jeune duc de Gênes pendant son séjour en Angleterre, il a été nommé commandeur de la couronne d'Italie.

Outre les poèmes et écrits précédents, M. Arnold a encore publié : *Mérope* (1858), tragédie d'après l'antique, avec une préface sur ce genre; *De la traduction d'Homère* (On translating Homer, 1858); conférences. *Essais de critique* (Essays in criticism 1865) ; *Leçons sur la littérature celtique* (Lectures, etc.; 1867); *Nouveaux poèmes*, (New poems, 1868); *Culture et anarchie*, essai de critique politique et sociale, (Culture and Anarchy, (1869); *Saint Paul et le Protestantisme* (1870); *Littérature et dogme* (1873).

ARNOLD (Edwin), érudit et publiciste anglais, né le 10 juin 1832, fils d'un magistrat du Sussex, fit de brillantes études au collège du Roi, à Londres, et à celui de l'Université à Oxford. Il reçut ses grades en 1854, fut nommé professeur au collège d'Édouard VI à Birmingham, puis envoyé dans l'Inde comme principal du collège sanscrit de Pouna, dans la présidence de Bombay, à l'Université de laquelle il resta attaché pendant l'insurrection de 1857. Il la quitta en 1861. A part une active collaboration à divers recueils littéraires, il publia des essais de poésie et de prose, un drame, *Griselda*, quelques traductions du grec, et surtout une édition annotée de l'ouvrage classique sanscrit, *Hitopadeça*, avec un vocabulaire sanscrit, anglais et mahratte ; puis la traduction en vers du même recueil, sous le titre de *Livres des bons conseils*. Il donna aussi une *Histoire de l'administration de l'Inde sous le marquis de Dalhousie* (1862-1864). Depuis 1861, devenu l'un des directeurs du *Daily Telegraph*, il a préparé la première expédition de George Smith en Assyrie, et, de concert avec la direction du *New-York Herald*, celle de Stanley ayant pour objet de compléter les découvertes de Livingstone. M. E. Arnold a encore publié, en 1874, une traduction en vers du poème grec *Héro et Léandre*.

ARNOLD (Arthur), publiciste anglais, né le 28 mai 1833, frère du précédent, se fit d'abord connaître en 1863 par une mission dans le comté de Lancastre, ayant pour objet de remédier aux effets de la disette du coton ; il s'en acquitta pendant trois années avec un zèle qui lui valut des remerciements publics, et écrivit une *Histoire de la disette du coton* (The history of the cotton famine ; 1864, 2[e] édition, 1865). Il parcourut ensuite pendant deux années le Sud et l'Est de l'Europe, ainsi que l'Afrique, et publia, après son retour en Angleterre, son voyage dans le *Levant* (From the Levant ; 1868, 2 vol.), pour lequel il reçut plus tard la croix d'or de l'ordre grec du

Rédempteur. Il devint à la même époque rédacteur en chef du journal *l'Écho*, qui prit une grande extension. M. Arthur Arnold a été sans succès, en 1873, candidat à Huntingdon pour la Chambre des Communes.

ARNOULD (Arthur), littérateur français, membre de la Commune de Paris né à Dieuze (Meurthe), le 7 avril 1833, est le fils d'Edmond-Nicolas Arnould, qui fut professeur de littérature étrangère à la Sorbonne. Il fit ses études à Paris, fut admis comme employé à la préfecture de la Seine, et quitta bientôt les bureaux de l'Hôtel de ville pour la littérature. Devenu secrétaire de la *Revue nationale*, publiée par l'éditeur Charpentier, dont son père avait été le collaborateur, il écrivit en même temps dans la *Revue européenne* et la *Revue de l'Instruction publique*. Il passa de là à l'*Opinion nationale*, puis, en 1867, à l'*Époque* avec M. Clément Duvernois. Un article publié dans ce journal, à propos des sergents de ville, lui valut une première condamnation. Il s'en attira d'autres par sa collaboration successive au *Rappel*, au *Charivari*, à la *Réforme*, à la *Presse libre* et par la publication d'un petit pamphlet, *la Foire aux sottises*. Rallié tout à fait au socialisme radical, il fonda, au mois de janvier 1870, la *Marseillaise*, avec M. H. de Rochefort, puis le *Journal du peuple*, avec M. J. Vallès. Après le 4 septembre 1870, il collabora à l'*Avant-garde*. Nommé d'abord sous-bibliothécaire de la ville, il devint adjoint au maire du 4ᵉ arrondissement. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale il obtint, sans être élu, 65 005 voix. Après l'insurrection du 18 mars, il fut élu membre de la Commune dans les 4ᵉ et 8ᵉ arrondissements, et opta pour le 4ᵉ, où il avait recueilli 8 608 suffrages. Membre de la Commission des relations extérieures, puis de celle des subsistances il fut délégué, le 9 avril, à la mairie du 4ᵉ arrondissement. Il vota avec la partie relativement modérée de la Commune, combattit la création du comité de salut public, et se retira devant les empiètements de ce comité. Il parvint à passer à l'étranger. En février 1871, sa collaboration à la *Révolution française* a valu à ce journal une condamnation.

M. Arnould a publié un certain nombre d'ouvrages dont les premiers sont exclusivement littéraires : *Contes humoristiques* (1857, in-18 ; les *Trois poëtes*, nouvelles (1859, in-18); *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* (1864, 2 vol. in-18); la *Liberté des théâtres et l'Association des auteurs dramatiques* (1865, in-8°); *Histoire de l'inquisition* (1869, in-18); *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris* (Bruxelles 1878, t. I-III) qui a donné lieu, dans la presse, à de vives contestations.

ARNOULD-PLESSY (Jeanne PLESSY, dame), actrice française, née à Metz, le 7 septembre 1819, entra au Conservatoire le 12 décembre 1830 et en sortit l'année suivante, la classe dont elle faisait partie ayant été supprimée. Le 10 mars 1834, elle débuta à la Comédie-Française dans le rôle d'Emma de *la Fille d'Honneur*. Elle créa ensuite divers personnages dans *la Passion secrète*, *le Verre d'eau*, *une Chaîne*, *le Guerrero*, *le Mariage raisonnable*, *Julie* (1834-1845) et reprit la plupart des pièces de l'ancien ou du nouveau répertoire; dès la fin de 1834, elle avait été reçue sociétaire. En juillet 1845, Mlle Plessy quitta brusquement Paris et alla se marier à Londres avec l'auteur dramatique J.-F. Arnould, mort en 1854; après de longs pourparlers sans résultat, la Comédie-Française l'assigna en justice et, le 17 août 1846, elle fut condamnée à 100 000 francs de dommages-intérêts, à la confiscation de ses fonds sociaux, et déclarée déchue de ses dro[its] de sociétaire. Jusqu'en 1855, elle eut au Théât[re] Français de Saint-Pétersbourg une position [et] une réputation des plus brillantes et ne repa[rut] qu'une fois à Paris, en 1853, pour jouer Ar[a]minte, des *Fausses confidences*, dans la représ[en]tation de retraite de M. Samson. Deux ans ap[rès] (17 septembre 1855), Mme Arnould-Plessy est re[n]trée à la Comédie-Française à titre de pensio[n]naire et avec un engagement de huit ans; [les] pièces qu'elle joua le plus habituellement fure[nt] avec celles de Marivaux, *Tartufe* et *le Misanthro[pe]*. Elle eut en outre de grands succès dans des rô[les] importants du répertoire moderne, notamm[ent] dans les dernières œuvres de M. Ém. Augier : [la] création de la baronne Pfeifer, dans *le Fils [de] Giboyer*, a été un de ses principaux triomph[es]. Le rôle de Mme Lecoutellier dans *Maître Gué[rin]* (1864-1865), lui a valu un succès différent, m[ais] non moins brillant. Les reprises de *l'Aventuri[ère]* de M. Augier, remaniée dans le sens du drame [de] mœurs, lui ont fourni un des rôles où elle a [dé]ployé le plus d'habileté à la fois et de puissan[ce].

Mme Arnould-Plessy a cessé d'appartenir [au] Théâtre-Français le 1ᵉʳ mai 1876 ; elle a donné [le] 8 du même mois, sa représentation de retraite, [en] jouant les trois premiers actes de *l'Aventuri[ère]*, le 3ᵉ acte du *Misanthrope* et le *Legs*, qui rap[pe]laient le mieux ses genres différents de succès.

ARNOULT (George-Marie), député français, né à Pont-l'Abbé, le 9 juin 1832. Riche prop[rié]taire du Finistère et président du Comice agri[cole] de son canton, il fut porté aux élections du 20 [fé]vrier 1876 pour la Chambre des députés dan[s la] deuxième circonscription de Quimper, tandis [que] M. L. Hémon, avocat, se présentait, au même t[emps] dans la première : ils firent une professi[on de foi] commune. Il fut élu par 7832 voix contre 48[..] données au candidat conservateur, M. Bollor[é], siégea à gauche, vota avec la majorité républica[ine] et fut un des 363 députés des gauches réu[nies] qui soutinrent l'ordre du jour de défiance et [de] blâme contre le ministère de Broglie après l[e 16] du 16 mai. Aux élections qui suivirent la diss[olu]tion, il fut renvoyé à la Chambre avec 6 267 v[oix] contre 3 506 données à son concurrent, M. de [...] cluse, candidat officiel et monarchiste. M. [Ar]noult représente le canton de Pont-l'Abbé au c[on]seil général du Finistère.

ARON (Henri), professeur et publiciste franç[ais], né le 11 novembre 1842, se destina à l'enseig[ne]ment et entra à l'École normale dans la sect[ion] des lettres en 1862. Reçu agrégé en 1865, il qu[itta] presque aussitôt le professorat pour suivre la c[ar]rière du journalisme. Il entra au *Journal des [Dé]bats*, dont le libéralisme s'était rallié à la ré[pu]blique, et en devint un des rédacteurs assidus. [Au] mois de mars 1876, sous la première administ[ra]tion républicaine qui suivit les élections généra[les], il fut appelé par M. Ricard, ministre de l'Intérie[ur], à la direction du *Journal officiel* et du *Bulle[tin] français*, en remplacement de M. Ernest Daud[et]. Il la garda jusqu'à l'acte du 16 mai 1877. Ap[rès] la réélection de la majorité républicaine de [la] Chambre des députés, il fut remis à la tête [du] *Journal officiel* par M. de Marcère. Il a été [dé]coré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1878.

ARREST (Henri-Louis D'), astronome allema[nd], né à Berlin le 13 août 1822, suivit le gymn[ase] français de cette ville et étudia l'astronomie so[us] la direction d'Encke. Il entra, en 1845, à l'Obs[er]vatoire de Berlin, passa en 1848 à Leipzig, y p[rit] ses grades et y devint professeur extraordinai[re] en 1852. A la fin de 1857, il fut appelé com[me]

[illegible] d'astronomie à Copenhague, [illegible] la construction du nouvel observa[illegible] et l'installation des instru[illegible]. — M. d'Arrest est mort à Copenhague le [illegible].

[illegible] de nombreuses et savantes observa[illegible] des découvertes, entre autres [illegible] comètes et de la planète Fréia. [illegible] à l'étude des nébuleuses [illegible] le plus complet et fit con[illegible] de quelques unes d'entre elles. [illegible] insérés dans le *Bulletin* des [illegible] du Danemark et de l'Allemagne, [illegible] : *Du Système des petites pla*[illegible] das System der kleinen Planeten, [illegible] *des observations de nébu*[illegible] Beobachtungen der Nebelflec[illegible]), ibid., 1856; *Recherches sur* [illegible] *leurs rapports avec l'analyse* [illegible] 1872 (danois).

[illegible] Juan-Emilio), compositeur [illegible] Puente-la-Reina, le 21 octobre 1823, [illegible] de six ans, en Italie et entra en [illegible] de Milan, où il eut Vaccaj [illegible] de composition. Sorti en 1845, il [illegible] à écrire des opéras, dont l'un, *Il*-[illegible], sans succès, à Milan. [illegible] les troubles de l'année 1848, il re[illegible] et prit rapidement dans le [illegible] une haute situation. Après avoir [illegible], en 1850, au théâtre Royal [illegible], *Isabelle la Catholique ou la* [illegible], il entreprit de faire re[illegible] d'opéra-comique propre au [illegible] et appelé zarzuela; il donna [illegible] grand nombre d'ouvrages [illegible] un succès populaire. M. Ar[illegible], professeur de composition [illegible] de Madrid dont il est devenu, [illegible]. Il a été nommé en outre, [illegible] du Conseil de l'instruction pu[illegible].

[illegible] cités plus haut, nous mention[illegible] comique national: *le Domino* [illegible], 1852), en trois actes; *le* [illegible], en deux actes, ayant pour [illegible] Corsario (1853); *Marino*, en [illegible] *l'Étoile de Madrid*, (la Estrella [illegible] actes, *Tel bois, tel copeau* (De [illegible] *Somnambula*; *Guerra a* [illegible], *Cadenas de oro*; *el Agente* [illegible] *Barataria*; *la Taber*[illegible] *Circasianos*, etc. *

[illegible] Voy. P[illegible] (duc DE).

[illegible] (le comte Jean), économiste ita[illegible], en 1801, élevé au collège de sa [illegible] en prison, à Venise, en 1821, [illegible] Silvio Pellico. Il y resta [illegible] s'expatrier, il passa en France, [illegible]. Le 21 janvier 1824, il était [illegible] par contumace. S'étant établi [illegible], il n'obtint de l'Autriche son [illegible] qu'en 1838. En 1840, il fut na[illegible]. Il prit un des premiers rangs [illegible] de son pays d'adoption, et [illegible] et plus tard président [illegible] d'économie politique. En 1860, [illegible] et, fut nommé sénateur. Il [illegible] la société d'économie natio[illegible] une notable influence. Depuis [illegible] à Mantoue. M. Arriva[illegible] correspondant de l'Académie des [illegible] le 22 avril 1865. [illegible] articles insérés dans le *Journal des économistes* de Paris, il a publié : *Sur les Sociétés de bienfaisance* (Londres et Lugano, 1828, 1832, 2 vol.); *Des moyens les plus propres à améliorer le sort des ouvriers* (Lugano, 1832); *Situation économique de la Belgique* (Bruxelles, (1843). Il a traduit en italien les *Principes d'économie*, de Stuart Mill (Lugano, 1833), et en français les *Principes fondamentaux de l'économie politique*, de Senior (Paris, 1836). Il faut citer un volume de mémoires : *D'une époque de ma vie* [1820-1822] avec six *Lettres* inédites de Silvio Pellico, traduit en français sur le manuscrit original par M. S. Morhange (Bruxelles, 1861, in-18). Il a été publié un choix de ses *Écrits moraux et économiques* (Scritti morali, etc.; Florence, 1870).

ARTAMOV (Piotre). Voy. LA FITE DE PELLEPORE (le comte DE).

ARTARIA (Mathias), peintre allemand, né à Manheim, le 19 juin 1814, étudia à l'Académie de Dusseldorf, et se tourna vers le genre historique. a emprunté ses sujets à la nature et à l'histoire du Tyrol, et retracé plusieurs épisodes de la vie d'André Hofer. Parmi ses tableaux on cite : *Engagement entre les Français et les Tyroliens; Tyroliens embusqués tirant sur l'ennemi; Paysans hollandais écoutant leur arrêt de mort*, et une série de tableaux inspirés par un voyage en Espagne. M. Artaria s'est depuis longtemps fixé dans sa ville natale.

ARTAUD-HAUSSMANN (Louis-Charles-Marie-Emmanuel, baron), fils de l'inspecteur général de l'instruction secondaire, connu par des traductions classiques, est né à Paris, le 24 octobre 1842. Il a été autorisé, en 1864, à joindre à son nom celui de sa mère, sœur du baron Haussmann, préfet de la Seine. Nommé auditeur au Conseil d'État, le 1er janvier 1865, il fut attaché comme commissaire du gouvernement au Conseil de préfecture de la Seine. A la suite d'un voyage en Palestine et en Orient, en 1868, il a été fait chevalier du Saint-Sépulcre.

On doit à M. Artaud-Haussmann la première traduction du poëme allemand du treizième siècle, le *Tournoi poétique de la Wartbourg*, avec des notes et une étude historique et littéraire sur la poésie chevaleresque de l'Allemagne au moyen âge (1865, in-8). Il a, en outre, recueilli et publié un ouvrage posthume de son père : *Études sur la littérature depuis Homère jusqu'à l'école romantique* (1863, in-8).

ARTHUR (Timothée-Shay), romancier américain, né en 1809, près de Newburgh (Orange-County, New-York), et élevé à Baltimore, entra d'abord dans les affaires et alla, en 1833, dans l'Ouest, comme agent d'une compagnie de banque; mais la compagnie ayant fait faillite, il revint à Baltimore et se fit romancier. En 1841, il alla s'établir à Philadelphie.

M. Arthur a écrit de nombreuses séries d'ouvrages d'imagination qui renferment des peintures assez vives de la vie et des mœurs américaines. Dans le genre des romans, esquisses, nouvelles, etc., il a produit plus de cinquante volumes, dont voici les principaux : *Sketches of life and character* (in-8); *Lumières et ombres de la vie réelle* (Lights and shadows of real life, in-8); *Tales for rich and poor* (6 vol. in-12); *Library for the Household* (12 vol. in-18); *Arthur's juvenile library* (12 vol. in-16); *Tales of married life* (3 vol. in-18); *Tired of house-keeping* (in-12), etc. On cite ensuite quelques précis historiques : *the History of Kentucky* (in-16, Philadelphie, 1852), *of Georgia*, *of Virginia*, *of New-Jersey*;

enfin des écrits dirigés contre l'ivrognerie, tels que : *Dix nuits passées dans une taverne* (Ten nights in a barroom, in-12), etc.

ARTOM (Isaac), diplomate italien, né à Asti le 31 décembre 1829, d'une famille israélite, étudia le droit à Turin et entra au ministère des affaires étrangères où Cavour le remarqua et le prit pour secrétaire particulier. A la mort du célèbre homme d'Etat, en 1861, il fut attaché comme secrétaire de légation au comte Arese, ministre à Paris; mais il fut rappelé l'année suivante, sous le ministère Farini, et nommé directeur aux affaires étrangères. Envoyé en 1864 à Paris, comme conseiller de légation, il accompagna, en 1866, le comte Menabrea à Vienne et prit part aux négociations de la paix entre l'Autriche et l'Italie. En reconnaissance de ses services, il fut nommé, au mois d'août 1867, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du royaume d'Italie à Copenhague. Il fut accrédité, en la même qualité, à Carlsruhe le 10 mars 1868. Lorsqu'éclata la guerre de 1870, entre la France et l'Allemagne, il fut envoyé en mission secrète à Vienne. Depuis, le ministre Visconti-Venosta l'appela, comme secrétaire général, aux affaires étrangères.

ARTOT (Marguerite-Joséphine-Désirée MONTAGNEY, dite), dame PADILLA, cantatrice belge, née à Paris le 21 juillet 1835, pendant un voyage de ses parents dans cette ville, est fille de Désiré Artot, professeur de cor au conservatoire de Bruxelles, et nièce du célèbre violoniste belge, Alexandre-Joseph Artot. Après ses premières études musicales faites dans sa famille, elle reçut des leçons de chant de Mme Viardot qui lui valut les encouragements et la protection de Meyerbeer. Grâce à la protection de celui-ci, elle fut engagée à l'Opéra de Paris et y joua, au commencement de 1858, le rôle de Fidès dans le *Prophète*. Malgré l'accueil assuré à la beauté de sa voix, elle quitta l'Académie impériale de musique pour parcourir la province et l'étranger; elle se produisit avec succès à Bordeaux, à Lyon, à Montpellier, à Orléans, puis dans les principales villes de Belgique et de Hollande, avant de se rendre en Italie pour se consacrer particulièrement à l'opéra italien. Engagée à Berlin, pendant plus de cinq années, elle y exécuta d'une façon brillante le répertoire, tant allemand qu'italien. Elle fut également applaudie dans la plupart des villes de l'Allemagne. Après des excursions en Hongrie et en Danemark, elle passa en Angleterre où elle fut accueillie avec la même faveur à Hay-Market et Covent-Garden. Elle se rendit ensuite en Pologne et en Russie, et fut très-applaudie à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Mlle Artot unissait, dès l'origine, à un jeu passionné une puissante voix de mezzo-soprano, à laquelle le travail a donné de l'étendue et de la souplesse. Elle a épousé, en 1869, M. Padilla, chanteur espagnol.

ASCHBACH (Joseph), historien allemand, né à Hœchst (duché de Nassau), le 29 avril 1801, fit ses classes au lycée de Heidelberg et étudia la théologie et la philosophie à l'université de cette ville. Quelque temps après, il embrassa la carrière de l'enseignement, s'adonna aux travaux historiques, occupa à Francfort une chaire d'histoire (1823), et fut appelé à l'université de Bonn en 1842. Il passa, en 1853, comme professeur d'histoire générale, à l'École supérieure de Vienne où il dirigea en outre le séminaire historique qui a fourni à l'Autriche un grand nombre d'historiens distingués.

M. Aschbach s'est principalement occupé [...] annales de l'Espagne au temps des barbares [...] des Maures. De là : *Histoire des Visigoths* (G[...]chichte der West-Gothen, Francfort, 1827); *H[is]toire des Ommejades en Espagne* (Geschichte [...] Ommajaden in Spanien, Francfort, 1830, 2 vol[...]; *Histoire de l'Espagne et du Portugal sous la [do]mination des Almoravides et des Almohades* (G[es]chichte Spanien's und Portugal's zur Zeit [...] Herrschaft der Almoraviden und Almohad[...] Francfort, 1833-1837, 2 vol. in-8).

Parmi ses autres écrits on remarque : *Hist[oire] de l'Empereur Sigismond* (Geschichte des Kays[...] Sigmund, Hambourg, 1838-1845, 4 vol.); *Hist[oire] des Hérules et des Gépides, pour servir à l'h[is]toire des émigrations germaniques* (Geschic[hte] der Herulen und Gepiden, Ibid., 1835), [ou]vrage qui se trouve aussi dans le tome VI [des] *Archives historiques et littéraires* de Schlosse[r et] Bercht; *Histoire des comtes de Wertheim* ([Ge]schichte der Grafen von Wertheim, Ibid., 18[...] 2 vol.); *Hroswitha et Conrad Celtes* (Roswit[ha] etc; Vienne, 1867, 2ᵉ édit. 1868), où l'aut[eur] déclare apocryphes les ouvrages de l'abbess[e et] les attribue à Conrad Celtes; *les Premiers [vo]yages de Conrad Celtes* (die frühern Wand[er]jahre des C. C.; Ibid., 1869), etc. Ce labori[eux] écrivain a fourni en outre beaucoup d'artic[les à] l'*Encyclopédie ecclésiastique* (Kirchen-Lexi[con] 1846 et suiv., aux *Annales littéraires* de Hei[del]berg et de Berlin, etc.

ASCOLI (Graziadio-Isaia), philologue itali[en,] né le 16 juillet 1829, d'une famille israélite, destiné au commerce, mais se tourna de bo[nne] heure vers l'étude comparée des langues. [A] l'âge de seize ans, il publiait un écrit remar[quable] sur les rapports du valaque avec l'idiome [du] Frioul. Il fit paraître un peu plus tard un rec[ueil] d'*Études orientales et linguistiques* (Studij or[ien]tali e linguistici, 2 vol.) où, entre autres [opi]nions nouvelles, il affirmait la présence de n[om]breux éléments sémitiques dans la langue étrus[que]. Cette publication lui valut d'être appelé com[me] professeur de philologie à l'académie de Mi[lan,] dont il devint plus tard président. Il a été [élu] correspondant de l'Académie des inscriptions [et] belles-lettres, le 28 décembre 1877.

Parmi les écrits de M. Ascoli, qui a fo[rmé] toute une école de philologues italiens, il [faut] citer surtout pour son importance, la *Pho[no]logie comparée du sanscrit, du grec et du l[atin]* (Fonologia comparata, etc., Turin et Flore[nce,] 1870), ouvrage traduit en allemand (Ha[lle,] 1872).

ASOPIOS (Constantin), érudit et littérat[eur] grec, né dans l'Épire, vers 1791, fut, au dé[but] de sa carrière littéraire, un des princip[aux] collaborateurs du *Mercure littéraire* (ὁ λό[γιος] Ἑρμῆς), recueil périodique qui exerça une ha[ute] influence sur le réveil de la nationalité hell[éni]que; il fut nommé professeur de littérature gr[ec]que à l'université de Corfou, nouvellement in[sti]tuée par lord Guilford, et inséra un grand nom[bre] d'articles dans l'*Anthologie ionienne*. Il passa [en]suite à l'université d'Athènes. — Il est mort d[ans] cette ville en décembre 1874.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrag[es :] *Leçons grecques* (Γραικικὰ μαθήματα, Venise, 18[...] anonyme); *Abrégé de l'histoire grecque* (Corfo[u]); *Introduction à la syntaxe grecque*, ouvrage v[olu]mineux dont l'abrégé sert de base à l'enseig[ne]ment dans la plupart des écoles grecques de l'[O]rient; *Introduction à Pindare* (Athènes, 18[...] inachevé); *Histoire des lettres grecques* (Athèn[es,] 1851, t. I, in-8).

[illegible] (Eugène-Auguste), littérateur et journaliste français, né à Paris en 1833, fit ses études [illegible], suivit les cours de l'École [illegible] de Paris, dont il fut lauréat en 1857, [illegible], comme collaborateur, à M. Oscar [illegible]. Il [illegible] par des articles littéraires [illegible] la Revue [illegible] (1860) et devint [illegible] l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur universel*.

Outre un certain nombre de notices importantes [illegible] la Nouvelle biographie *générale* (entre [illegible]) M. Asse a publié et annoté [illegible] suivies des *Lettres de* [illegible] (1873, in-18) ; les *Lettres de* [illegible] de Lespinasse (1876, in-18), complétées [illegible], par une brochure intitulée *[illegible] de Lespinasse et la marquise* [illegible] de nombreux documents [illegible] *la marquise du Châtelet*, réunies pour la [illegible] fois et augmentées de [illegible] Lettres inédites (1878, in-18) ; un [illegible] *vers et en prose* de Boufflers [illegible], in-18), etc.

ASSELINE [illegible], littérateur français, né à [illegible] en 18[illegible], termina ses classes au lycée [illegible], fit son droit et fut reçu avocat en [illegible]. Après quelques années d'étude, il entra [illegible], comme chargé des rapports [illegible] avec la presse. En 1865, [illegible] de la rue de la Paix, [illegible] sur Diderot et le XIX[e] siècle, eut [illegible]. Il fonda, en 1866, un [illegible], la *Libre pensée*, organe [illegible] matérialisme scientifique, et qui [illegible] mois d'existence, par suite [illegible] du tribunal correctionnel. [illegible] sur la *Pensée nouvelle*. Après avoir [illegible] de publier une *Revue encyclopédique* [illegible], sept ans plus tard, l'un des principaux [illegible] de l'*Encyclopédie générale*, à la [illegible] philosophique et littéraire de laquelle [illegible] part (1869-1871, t. I-III.)

[illegible] du 4 septembre 1870, nommé [illegible] du gouvernement de la Défense [illegible] du 14[e] arrondissement (Montrouge). M. Asseline [illegible] beaucoup d'énergie [illegible] d'une population pauvre, [illegible] de bombardement. Lors [illegible] du 5 novembre, il fut [illegible] du 14[e] arrondissement, au deuxième [illegible] sur 5823 votants. Après la [illegible] et le renouvellement de Paris, il [illegible] (8 février 1871). Au scrutin [illegible] pour l'assemblée nationale, il [illegible], 65821 voix, et figurait [illegible] recensement des votes, sur la [illegible] de la Seine, qui nommait 43 [illegible] élections municipales du 22 juillet, [illegible] dans le quartier du Petit-Montrouge [illegible] par la majorité, mais il fut élu au re[illegible] du conseil. Il y prit place [illegible] les représentants les plus avancés de l'o[illegible]. Ce fut sur sa proposition et [illegible] qu'au mois de novembre 1876, [illegible] un vœu en faveur de l'amnistie [illegible], vœu politique et, comme tel, [illegible] Il ne se présenta pas aux élections suivantes [illegible] se consacrer entièrement au journalisme. — M. Asseline est mort subitement à Paris [illegible].

[illegible] collaborateur assidu, comme critique [illegible] de la nouvelle *Revue de Paris*, de la [illegible] de la *Tribune*, de l'*Universel*, etc. [illegible] la rédaction en chef du *Peuple* [illegible] (février 1872), puis il a collaboré [illegible] au *Rappel*, et enfin fondé une *Correspondance républicaine* pour les journaux de province. Il a publié à part : *Diderot et le* XIX[e] *siècle* (1866, in-8) ; *les Nouveaux saints, Marie Alacoque et le Sacré-Cœur* (1873, in-18) ; *Histoire d'Autriche depuis la mort de Marie-Thérèse* (1877, in-18).

ASSELINEAU (Charles), littérateur français, né à Paris en mars 1820, fut attaché à la Bibliothèque Mazarine depuis 1859. Il a publié un certain nombre de volumes ou brochures de curiosité littéraire et bibliographique, tirés, en général, à très-petit nombre : *Jehan de Schelandre* (1854, in-8) ; *André Boulle, ébéniste de Louis XIV* (1854, in-8) ; *Neufgermain et Marc de Maillé* (1854, in-8) ; *les Albums et les autographes* (1855, in-8) ; *Histoire du sonnet pour servir à l'histoire de la poésie française* (1855, in-16) ; *Notice sur Lazare Bruandet, peintre* (1855, in-8) ; *la Double vie*, nouvelles (1858, in-18) ; *l'Enfer du bibliophile* (1860, in-18) ; *le Paradis des gens de lettres selon ce qui a été vu et entendu l'an du Seigneur* MDCCLI (1862, in-18, avec grav.) ; *Mélanges tirés d'une bibliothèque romantique* (1866, in-8 ; 2[e] édition sous le titre de *Bibliographie romantique*, 1872, in-8) ; *l'Italie et Constantinople* (1869, in-18) ; *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre* (1869, in-18 avec cinq portraits) ; *les Sept péchés capitaux de la littérature* (1872, in-16) ; *la Ligne brisée, histoire d'il y a trente ans* (1873, in-12), etc. Il a collaboré aux *Poètes français* de M. Crépet, au *Bulletin du bibliophile*, et autres recueils littéraires. — M. Asselineau est mort le 25 juillet 1874 à Châtelguyon (Puy-de-Dôme).

ASSÉZAT (Jules), littérateur et bibliographe français, né à Paris, le 21 janvier 1832, fils d'un compositeur au *Journal des Débats*, entra comme employé dans les bureaux de ce journal et fut chargé plus tard du dépouillement des feuilles de province et de comptes-rendus bibliographiques. Il prit part, avec MM. Duranty et Thulié, à la fondation de la revue *le Réalisme* (1856). Attiré vers les sciences physiologiques et naturelles, M. Assézat, qui avait écrit précédemment une brochure sur les tables tournantes (*Magnétisme et crédulité*, 1853 in-8), commença, en 1865, une collection de « singularités » scientifiques dont il ne parut que deux volumes : *Lucina sine concubitu* d'Abraham Johnston et l'*Homme Machine* de La Mettrie, accompagnés de savantes introductions. Ses fonctions de secrétaire de la société d'anthropologie ne l'empêchèrent pas d'annoter les *Œuvres facétieuses* de Noël du Fail (1874, 2 vol. in-16) et de préparer la grande édition des *Œuvres complètes* de Diderot (1875-1877, 20 vol. in-8), à laquelle il a attaché son nom, et qui a été terminée par M. Maurice Tourneux. — Il succomba, le 24 juin 1876, aux fatigues de ce travail, pendant lequel il donna encore un choix très judicieux des *Contemporaines* de Rétif de la Bretonne (1875-1876, 3 vol. in-16).

On doit, en outre, à M. Assézat, un grand nombre d'articles dans le *Journal des Débats*, la *République française*, la *Revue de Paris*, *la Revue nationale*, le *Musée universel*, le *Bulletin du Bouquiniste*, etc.

ASSI (Adolphe-Alphonse), membre de la Commune de Paris en 1871, né vers 1840, d'une famille méridionale d'origine italienne, fit son apprentissage comme ouvrier mécanicien, s'engagea à dix-sept ans, déserta en Suisse deux ans après, et devint volontaire de Garibaldi. Amnistié en 1864, il travaillait au Creusot, en 1868, et était le gérant de la caisse de secours mutuels des ouvriers, lorsqu'éclata la première grève dans cet

établissement. Son expulsion des ateliers, le 19 janvier 1870, fut le signal d'une grève générale, soutenue par les fonds de l'Internationale dont M. Assi faisait partie, et qui nécessita à plusieurs reprises l'intervention de la force armée. Arrêté le 1er mai et impliqué dans le procès fait à l'association, il fut renvoyé des fins de la prévention et fut dès lors un des orateurs influents des réunions populaires. Après avoir eu, au 4 septembre 1870 et pendant le siège un rôle assez effacé, il obtint, aux élections du 8 février, 58 776 suffrages. Organisateur du comité central de la garde nationale, il signa le premier les affiches annonçant l'insurrection du 18 mars, rompit les négociations commencées avec l'amiral Saisset et fut élu membre de la Commune le 26, dans le onzième arrondissement, par 18 041 voix. Son action et son influence dans les premiers jours de l'insurrection, excitèrent la jalousie de ses collègues, qui le firent arrêter et puis relâcher après un solennel interrogatoire. Il vota toutes les mesures extrêmes, fut pris le 21 mai, condamné par le 3e conseil de guerre à la déportation dans une enceinte fortifiée, et embarqué pour la Nouvelle-Calédonie le 8 mai 1872.

ASSIER (Alexandre), archéologue français, né à Troyes le 10 avril 1821, devint en 1848 chef d'institution dans sa ville natale, d'où il passa plus tard, en la même qualité, à Courbevoie, près de Paris. Il est auteur d'un assez grand nombre de publications d'histoire et d'archéologie locales : les *Archives curieuses de la Champagne et de la Brie* (Troyes, 1853, in-8); *Légendes, curiosités et traditions de la Champagne et de la Brie* (Ibid, 1859, in-8); *Bibliophile du département de l'Aube* (Ibid., 1853-1874, 12 liv. in-8°); *Bibliothèque de l'amateur champenois* (Ibid., 1859-1876, 14 liv. in-8); la *Champagne encore inconnue*, documents curieux et inédits (Chartres, 1875-76, 2 vol. in-8). Il a édité, d'après des archives locales, des comptes de fabriques et autres documents sur des constructions d'églises, sur les *foires* du pays, etc. aux XIIIe et XIVe siècle. Il a écrit, en outre, quelques petits livres de morale et d'instruction, entre autres : les *Grandes plaies de la France* (1875, 3 part.), sous le pseudonyme d'*Alexandre de Beaune*.

ASSIER (Adolphe d') voyageur et philologue français, né à Labastide-de-Sérou (Ariège), en 1828, devint professeur de mathématiques et membre de l'académie des sciences de Bordeaux. Il a fait, dans l'ancien et le nouveau monde, des voyages d'études dont il a consigné les résultats dans des publications comme les deux suivantes : le *Brésil contemporain*, races, mœurs, institutions, paysages (1867, in-8°), et *Souvenirs des Pyrénées* (1872, in-18). Il a donné ensuite une série d'écrits relatifs à la science du langage : *Essai de grammaire générale, d'après la comparaison des principales langues indo-européennes* (1861, in-8°) ; *Histoire naturelle du langage*, en deux parties; *Physiologie du langage phonétique* (1867, in-18) et le *Langage graphique* (1868, in-18). Citons encore : *Essai de philosophie positive au XIXe siècle* (1870, 1re partie, in-18 : le *Ciel*).

ASSING (Ludmilla) femme auteur allemande, née à Hambourg le 22 février 1821, est fille du docteur D.-A. Assing (né en 1787, mort le 25 avril 1842), aussi connu comme poète lyrique que comme médecin, et de Rosa-Maria Varnhagen von Ense (née en 1783, morte le 22 janvier 1840), sœur du célèbre écrivain allemand de ce nom, et renommée par ses relations littéraires et son talent poétique. Après la mort de ses parents, la jeune Ludm se retira à Berlin chez son oncle, et son séj auprès de lui eut sur elle une influence capit En relation constante avec des hommes dis gués, elle se mit elle-même à écrire dans p sieurs journaux, mais sans signer de son nom. deux premiers ouvrages remarqués furent d études biographiques : la *Comtesse Elisa d'Al feldt*, femme d'Adolphe de Lutzow, amie Charles Immermann (Graefin El. v. A., Freudin K. Immermanns ; Berlin, 1857), *Sophie de Laroche*, amie de Wieland von L. ; Ibid 1859). Chargée par son oncle soin de mettre au jour les écrits littéraires laissait à sa mort, elle donna, d'après ses mar crits, toute une série de publications dont sieurs firent grand bruit et lui attirèrent d cheuses affaires. Elle fit paraître successiven les tomes VIII et IX des *Mémoires de Varnha* (Denkwurdigkeiten, Leipzig, 1859), complétés les *Lettres d'Alexandre de Humboldt à Va hagen von Ense pendant les années* 1827- (Briefe Al. v. H's an V. ; ibid. 1860), tradu en français, deux fois la même année (B xelles, in-12; Paris, in-8) ; puis les portefeu de Varnhagen von Ense (Tagebücher von V. v. Leipzig 1861-62, t. I-VI; Zurich, 1865, t. I-V Hambourg, 1868-70, t. IX-XIV), publica énorme dont les volumes III-IV-V-VI, fi poursuivre Mlle Assing pour offense envers l et la reine, et lui valurent une double condam tion à huit mois et à deux ans de prison. l'intervalle, elle passa en Italie, se fixa à Flo et continua de se livrer avec une ardeur in gable à ses travaux et publications. En décem 1874, elle épousa M. Cino Grimelli, offici l'armée italienne.

Mlle L. Assing a encore édité : *Corres dance de Varnhagen et d'Œlsner* (Stutt 1865, 3 vol.); *Lettres de Staegemann*, *ternich*, etc. (Leipzig, 1865); *Lettres de Chamisso, Gneisenau* (Ibid., 1867, 2 vol.); *R choisis de Varnhagen von Ense* (Ibid., 187 14 vol.); *Correspondance et portefeuille prince de Puckler Muskau* (Hambourg, 1 t. I-II, Berlin 1874, t. III-VI); *Portefeuille Frédéric de Gentz* (Leipzig 1873-74, 4 vol.); *respondance de Varnhagen et de Rachel* (Lei 1874-75, 6 vol.), etc. Elle a écrit en outre la graphie en italien de *Piero Cironi* (Prato, 18 reprise ensuite en allemand, comme *Étude h rique sur la révolution italienne* (Piero Ci P. C., ein Beitrag zur Geschichte der Rev Italien; Leipzig, 1868) ; *la Positione sociale donna* (Milan, 1866); *Pages de l'histoire pr sienne* (Blaetter aus der Preuss. Geschichte, Le 1868, 5 vol.) ; *Portraits biographiques* (Bi Portraets; Ibid. 1871); *le Prince Herman Puckler Muskau*, étude biographique en parties (Hambourg 1873, Berlin 1874, etc.). a aussi traduit plusieurs ouvrages italiens, autres les *Écrits* de Joseph Mazzini (G. Schriften ; Hambourg, 1868).

ASSOLLANT (Jean-Baptiste-Alfred), littérat français, né à Aubusson (Creuse), le 20 mars 18 se destina à l'enseignement et entra à l'É normale en 1847. Il en sortit en 1850 et, ap quelques années de professorat, passa aux Ét Unis. Peu satisfait du spectacle de la civilisat anglo-américaine, il revint en France, écr dans la *Revue des Deux Mondes*, après un ticle sur *Walker et les Américains du Nica gua*, deux nouvelles très-remarquées pour vivacité du style et la couleur locale : *Acu et les Buterfly*, qu'il réunit à une troisiè nouvelle, *Une Fantaisie américaine*, sous le ti

[illegible] *la vie des États-Unis* (1858, in-12, [illegible])

[illegible], entre autres œuvres [illegible] : *Deux amis en* 1792 (1859, [illegible] (même année, in-18) : *la Mort de* [illegible], *poème épique* (1860, in-18); *Histoire* [illegible] *Pierrot* (même année in-18); [illegible] *Karl Brunner, docteur en théologie* [illegible] *histoire d'un étudiant* [illegible] nouv. édit. 1873), que l'auteur [illegible] contre la commission du [illegible], *Rose d'amour*, etc., [illegible]; *Gabrielle de Chênevert* [illegible] *Une fille de garnison* (1865, in-18), [illegible] *Phœbus* (1866, in-18); [illegible] *du capitaine Corcoran* [illegible] *la Confession de l'abbé Passe*[illegible] *le Docteur Judassohn* (1873, [illegible] *histoire joyeuse* (1874, in-18); [illegible] (1875, in-18), etc.

[illegible] publié plusieurs de ces romans [illegible] *la Presse*, le *Journal pour tous* [illegible]. Il a aussi rédigé des [illegible] dans plusieurs feuilles libérales; [illegible] *la Presse*, dont [illegible] temps le bulletin politique, et [illegible], où il fit des chroni[illegible] qui valurent à ce journal, [illegible], une suspension de deux [illegible] d'août 1864. Candidat aux [illegible] de 1869 dans la 5e circonscrip[illegible] avec MM. Raspail, [illegible], obtenant un nombre insigni[illegible] la révolution du 4 septembre [illegible] la carrière politique. Il se [illegible], comme républicain démo[illegible] pour l'Assemblée nationale, [illegible] pays natal, au 8 février 1871, [illegible] des élections complémentaires [illegible] la politique radicale, il écrivit [illegible] il combattit la politique [illegible] républicaine. A la fin [illegible] il se porta candidat à l'Académie [illegible] concurrent du duc d'Au[illegible] candidature de la dernière heure [illegible]

[illegible] ses principaux articles [illegible] *heure en heure* (1862, in-18); [illegible], in-18); *Pensées diverses*, [illegible] *opinions et paradoxes de* [illegible], in-18), etc. Il faut citer [illegible] écrits d'actualité : *A ceux qui* [illegible], in-8); *le Branle-bas euro*[illegible]; *Canonniers, à vos pièces!* [illegible] *des femmes* (1868, in-18); [illegible] : *Campagne de Russie* [illegible], illustré), etc.

[illegible]), historien et écrivain [illegible] à Nérac (Lot-et-Garonne), [illegible] été pasteur à New-York [illegible] et devenu professeur de philo[illegible]. Il a publié plusieurs ouvrages [illegible] et de polémique philoso[illegible], entre autres : *M. Scherer*, [illegible], *par quelqu'un qui* [illegible] (Lausanne, 1854, in-8), [illegible] *religieux des États-Unis*, [illegible], 1859, in-12); *les Deux théo*[illegible] *dans le sein du protestantisme* [illegible] historico-dogmatique (1862, [illegible] *de l'Évangile selon saint Jean* [illegible], 3 vol. in-8), « par un chré[illegible] de la république des États-Unis [illegible], 3 vol. in-8); *Théologie alle*[illegible] (1874, in-8.) M. Astié [illegible] des *Pensées* de Pascal.

ASTON (Louise), femme célèbre en Allemagne par l'excentricité de sa vie et ses ouvrages, est née vers 1820, dans les environs de Halberstadt. Elle était fille d'un pasteur qui lui inspira, dès l'enfance, certaines idées d'émancipation. Mariée fort jeune avec un riche négociant anglais, elle voulut les mettre en pratique; mais ses tentatives n'aboutirent, après quelques années d'une existence très malheureuse, qu'à une séparation de corps. Elle vint à Berlin vers 1846, et se mit à parcourir les rues, portant le costume d'homme et fumant le cigare. La police s'en émut, la fit arrêter; mais on ne put autrement accuser sa conduite. En 1848, elle se lia avec tout ce qu'il y avait de plus avancé dans Berlin; puis quitta tout à coup cette ville et alla soigner, avec un grand dévouement, les malades et les blessés dans les hôpitaux du Sleswig-Holstein. En 1851, elle s'est mariée avec le docteur Meier, de Brême.

Mme Louise Aston a publié sa profession de foi sous ce titre : *Mon émancipation, mon renvoi et ma justification* (Meine Emancipation, Verweisung, und Rechtfertigung, Bruxelles, 1846). On a aussi d'elle plusieurs romans tirés de sa vie : *Scènes de l'existence d'une femme* (Aus dem Leben einer Frau, Hambourg, 1847); *Lydia* (Magdebourg, 1848); *Révolution et contre-révolution* (Manheim, 1849); enfin des volumes de poésie, entre autres : *Roses sauvages* (Wilde Rosen, Berlin, 1846).

AUBANEL (Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore), littérateur français, né à Avignon, le 26 mars 1829, et fils d'un imprimeur de cette ville, y est devenu lui-même imprimeur. Il est, avec MM. Mistral et Roumanille (voy. ces noms), un des chefs du mouvement littéraire qui a pour objet la régénération de la langue et de la poésie provençales. Éditeur des principaux recueils qui ont signalé ce réveil, il a lui-même collaboré à celui des *Provençales*, avec M. Mistral (1852), à celui des *Noëls* (Li Nouvé, même année), avec MM. Saboly, Peyrol et Roumanille, et à l'*Almanach des Félibes* (1854 et années suiv.), sorti de ses presses. Mais le principal ouvrage de M. Aubanel, qu'on a surnommé « le Pétrarque français », est *la Grenade entr'ouverte* (la Miougrano entraduberto); Avignon et Paris, 1860 (in-12), qui eut un succès populaire dans le Midi.

AUBARET (Louis-Gabriel-Galdéric), officier de marine et orientaliste français, est né à Montpellier, le 27 mai 1825. Entré au service en 1841, il a été nommé successivement aspirant de marine, en septembre 1843, enseigne de vaisseau, en novembre 1847, lieutenant de vaisseau, le 12 août 1854 et capitaine de frégate le 27 juillet 1862. Chargé du consulat français du royaume de Siam en résidence à Bangkok, il reçut le titre de consul de première classe, après avoir pris sa retraite comme capitaine de frégate, et passa en cette qualité à Scutari, en 1867. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1861.

M. Aubaret a servi avec distinction dans les mers d'Orient; il commanda l'aviso *le Prégent* pendant toute la guerre de Chine. Il s'est fait remarquer par sa facilité à se familiariser avec les langues orientales. Pendant la campagne de Crimée, il fut l'interprète des amiraux pour la langue turque. Son séjour dans l'Indo-Chine a eu pour résultat les publications suivantes : *Histoire et description de la basse Cochinchine* (Gia-Dinh), traduite d'après le texte chinois original (Impr. impér. gr. in-8 avec carte); *Code annamite, lois et règlements du royaume d'Annam*, traduits du texte chinois original, etc. (Ibid., 1865, 2 vol. gr. in-8), et *Grammaire annamite*, suivie d'un

Vocabulaire français-annamite et annamite-français (Ibid., 1867, gr. in-8).

AUBÉPIN (François-Augustin-Henri), magistrat français, est né au Blanc (Indre) le 30 septembre 1830. Docteur en droit de la Faculté de Paris en 1852, il entra dans la carrière judiciaire en 1854, comme substitut du procureur impérial au Blanc, d'où il passa à Nevers en 1855. Procureur impérial à Charleville en 1860 et signalé par une rare capacité professionnelle, il fut appelé au tribunal de la Seine comme substitut en 1861. Nommé substitut du procureur général à la cour d'appel de Paris en 1867, et avocat général en 1868, il est devenu président du tribunal de la Seine le 9 juillet 1872. Dans cette haute situation, M. Aubépin a fait preuve d'une supériorité incontestée comme jurisconsulte et comme magistrat. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 octobre 1873.

AUBER (l'abbé Charles), prêtre et archéologue français, né à Bordeaux en 1804, est devenu chanoine titulaire de Poitiers et historiographe de ce diocèse. Il est auteur d'un certain nombre de livres de piété, d'histoires morales, d'un poëme en cinq chants sur *le Sacerdoce catholique en Chine* (1839) et d'un assez grand nombre de notices historiques et archéologiques. Nous citerons à part : *Table générale, analytique et raisonnée des matières contenues dans la première série* du Bulletin monumental (1846, in-8); *Histoire de la cathédrale de Poitiers* depuis le IIIe siecle (1850, 2 vol. in-8, pl.); *Considérations générales sur l'histoire du symbolisme chrétien*, ses causes, son développement, etc. (Caen, 1857, in-8); *les Catacombes*, considérées comme types primitifs des églises chrétiennes (Arras, 1862, in-8); *Histoire de saint Martin, abbé de Verton*, etc. (Nantes 1870, 2e édit. in-18); *Étude sur les historiens du Poitou* (Niort, 1871, in-8); *Histoire et théorie du symbolisme religieux avant et depuis le Christianisme* (Poitiers et Paris, 1872, 4 vol in-8), etc.

AUBER (Théophile - Charles Emmanuel - Édouard), médecin français, né à Pont-L'Évêque (Calvados), en 1804, est le cousin germain du précédent. Il fit ses études à la faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1831. Mais il n'exerça pas sa profession et s'est consacré à la rédaction d'ouvrages qui la concernent, tels que : *Coup d'œil sur la médecine* (1835), envisagée sous le point de vue philosophique; *Traité de philosophie médicale* (1839, in-8), exposition des vérités générales de la médecine; *Hygiène des femmes nerveuses* (1841); *Traité de la science médicale* (1853, in-8), histoire et principes; *Esprit du vitalisme et de l'organisme* (1855, in-8), examen critique des doctrines enseignées à Paris et à Montpellier; *De la Fièvre puerpérale devant l'Académie impériale* (1858); *Institutions d'Hippocrate*, exposé philosophique des principes traditionnels de la médecine (1861, in-8), etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 8 juin 1873.

AUBER (Daniel-François-Esprit), compositeur français, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, est né à Caen (Calvados), le 29 janvier 1782, pendant un voyage que ses parents, marchands d'estampes à Paris, faisaient dans cette ville. Très jeune encore et quoique destiné au commerce, il apprit plusieurs instruments, entre autres le piano, sous le compositeur tyrolien Ladurner, et écrivit quelques romances. A vingt ans, il fut envoyé à Londres pour y étudier les affaires. Il revint, après la rupture de la paix d'Amiens,
rapportant des *Quatuor*. Il écrivit alors les (
certos pour basse, publiés sous le nom et da
manière du violoncelliste Lamare, célèbre virt
qui voulait prendre rang parmi les composit
En même temps, il fit exécuter sous son nom
Conservatoire, un concerto de violon qui
beaucoup de succès.

M. Auber refit ensuite la musique d'un
opéra-comique intitulé *Julie*, et écrivit celle
libretto dont on ne sait plus même le titre
essais ne furent joués que sur des théâtres d
ciété, notamment chez le prince de Chima
ils furent très-applaudis. Sentant néanmoins
lui fallait, pour suivre cette voie, des études
fortes, il s'y livra sous la direction sévèr
Chérubini. Il fut bientôt en état d'écrire d
morceaux de musique religieuse, parmi les
on remarqua une messe à quatre voix, dont
nus Dei devint plus tard la prière de la *M*

Ce ne fut qu'en 1813 que M. Auber début
vant le public, à Feydeau, avec un opéra
acte, *le Séjour militaire*, paroles de Bouil
éprouva un premier échec qui le détourna,
dant plusieurs années, d'écrire pour le théâtre
la ruine et la mort de son père le contraign
à demander plus sérieusement à la musiqu
moyens d'existence. Il donna des leçons de
et voulut affronter une seconde fois le jug
du public. En 1819, il donna à l'Opéra-Co
le Testament et les Billets doux, en un ac
ne reçut pas un meilleur accueil. On dés
déjà de son avenir, quand il revint à la ch
au commencement de l'année suivante, et *la*
gère châtelaine, en trois actes, paroles de
nard, ouvrit enfin la longue série de ses s
Emma, ou la Promesse imprudente, en
actes (1821); *Leicester*, en trois actes (1823),
blement remarquable par la première assoc
des deux noms d'Auber et Scribe, désorma
séparables, et par les premières marques d
fluence rossinienne; *la Neige*, en quatre
(1823), qui a eu d'heureuses reprises; *le Conce*
cour, en un acte; *Léocadie*, en trois actes (
le Maçon, en trois actes (1825), qui eut la
popularité; *le Timide*, en un acte, et *Fio*
en trois actes (1825), placèrent M. Auber au
des compositeurs de l'Opéra-Comique les pl
més du public.

M. Auber eut bientôt sur la scène du
Opéra, dans un genre plus élevé, son plus
triomphe. Le 29 février 1828, *la Muette de*
tici, en cinq actes, paroles de MM. Scribe et
Delavigne, prit au répertoire de notre pr
théâtre une place qu'elle a gardée, à côté de
belles œuvres de Rossini et de Meyerbeer.
foule de morceaux, l'ouverture, des mél
des chœurs, firent aussitôt le tour de l'Eu
un duo surtout, *Amour sacré de la patrie*,
comme une seconde *Marseillaise*, et, deu
plus tard, chanté par Nourrit, fut le sign
Bruxelles, de la révolution du 23 septembre
M. Auber avait déjà donné au grand Opé
1823, en collaboration avec Herold, un act
ciel, *Vendôme en Espagne*, à l'occasion du
du duc d'Angoulême à Paris. Il y a fait rep
ter, depuis *la Muette*, l'opéra-ballet, *le Dieu*
Bayadère, en deux actes (1830), qui réunit
rit, Mme Damoreau et Mlle Taglioni; *le Ph*
en deux actes (1831), qui ne manque ni de
vement ni d'esprit; *le Serment*, en trois
(1832); *Gustave III*, en cinq actes (1833), d
libretto confié d'abord à Rossini présentait, c
le Serment, des situations dramatiques au-de
desquelles resta le musicien; *le Lac des fé*
cinq actes (1839); *l'Enfant prodigue*, en
actes (1850); *Zerline ou la Corbeille d'ora*
en trois actes (1851), etc.

[illegible] à l'Opéra-Comique, son vrai terrain [illegible] de succès en succès, à [illegible]: la Fiancée, en [illegible] (1829); Fra Diavolo, en trois actes [illegible], l'une de ses œuvres les plus travaillées; [illegible], en trois actes (1831), [illegible] Halévy, Chérubini, Paër, [illegible] etc.; Lestocq, en [illegible]; le Cheval de bronze, en trois [illegible] plus tard pour le grand [illegible]; les Chaperons blancs, [illegible] Ambassadrice, en trois actes [illegible] peut-être des opé[illegible] Domino noir, en trois actes [illegible] triomphes de Mme Da[illegible] actes (1840); les Dia[illegible], en trois actes (1841); le [illegible] actes (1842); la Part du [illegible] (1843); la Sirène, en trois [illegible], en trois actes (1845); [illegible] (1848); Marco Spada, en [illegible] les débuts de Mlle Duprez; [illegible] (1855); Manon Lescaut, [illegible] des pièces de l'auteur [illegible] accueillies du public et [illegible], en trois actes [illegible] de Garde, en trois actes [illegible] de bonheur, en trois actes [illegible] d'arrière-saison, [illegible] enthousiaste à [illegible] de l'auteur, enfin le Rêve [illegible], paroles de MM. d'En[illegible] décembre 1859). — Parmi ses [illegible], hors du théâtre, on cite [illegible] de l'Exposition uni[illegible] en 1861. Un peu plus tard, [illegible] du Mexique, Maximilien, [illegible] d'un air national mexi[illegible] est mort à Paris, le [illegible] salé les fatigues du [illegible] partie de l'insurrec[illegible] n'ont été célé[illegible] grande pompe, que le 15 [illegible] lui fut élevé par [illegible] Montmartre.

[illegible] des plus populaires des [illegible] lui a assigné, parmi les [illegible], le même rang [illegible] les vaudevillistes. Seule[illegible] la Muette, qu'il pou[illegible] qu'il a de préfé[illegible] une manière à lui, et [illegible], mais peu ou [illegible] est, d'ordinaire, lé[illegible] toujours gracieuse, sou[illegible] avec beau[illegible] que Rossini, il avait [illegible] clarté, mais moins [illegible] et d'énergie. Sur [illegible], il se répéta parfois [illegible] mais elle ne descendit [illegible] de négli[illegible] plus volontiers [illegible] du far presto. [illegible] peu la musique, et [illegible] dédains que [illegible] la volonté de ses répu[illegible] composition.

[illegible], dans la section [illegible] de Gossec, au [illegible] par le roi Louis-Phi[illegible] des concerts de la cour, [illegible], comme directeur [illegible] savant et labo[illegible] de tous les maî[illegible] le moins. Il [illegible] la musique de la cha-pelle impériale. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis le mois de mai 1825, officier en 1835, il fut promu commandeur le 29 avril 1847, et grand officier le 8 août 1861. Entre autres ordres étrangers, il reçut, des mains du ministre des Beaux-Arts, la grand'croix de l'Osmanié, envoyée par le sultan Abd-ul-Aziz (février 1870).

AUBERT (Constance JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, est née à Paris, le 12 mai 1803. Fille aînée de la duchesse d'Abrantès, elle se forma de bonne heure dans le salon tout littéraire que sa mère tint ouvert jusqu'à l'époque de sa mort (1838) et travailla avec elle à plusieurs romans et nouvelles. Mariée à M. Louis Aubert, ancien garde du corps et capitaine d'infanterie retraité, elle n'est connue en littérature que sous le nom de *Constance Aubert*. Les sujets sur lesquels s'exerce sa plume sont d'ailleurs fort modestes. Elle a fondé en 1843 les *Abeilles parisiennes*, devenues plus tard les *Abeilles illustrées*, tablettes mensuelles de l'industrie, du commerce et du confortable, auxquelles elle a ajouté à diverses reprises (1849 et suiv.) un petit album sous le titre d'*Étrennes*. Elle a longtemps rédigé le *Bulletin des modes* pour *le Temps* et donné de plus un certain nombre de courriers et de nouvelles au *Sélam*, à *l'Opale*, au *Salmigondis*. *Le Dévouement*, feuilleton de ce dernier recueil, a paru en volume en 1842. Elle a publié en 1859 un *Manuel d'économie élégante* (in-18), et plus récemment, son petit manifeste sur le luxe: *Encore le luxe des femmes, les Femmes sages et les femmes folles* (1865, in-16).

AUBERT (Jean-Ernest), graveur et lithographe français, né à Paris, le 11 mai 1824, entra au commencement de 1841 à l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Paul Delaroche et Achille Martinet; il y remporta le grand prix de gravure en 1844, et passa les cinq années d'usage en Italie. Après de sérieux travaux de gravure, il a abordé la lithographie en 1853.

On cite de M. Aubert, également dessinateur: *Triomphe de Galatée*, *Héliodore chassé du temple*, *la Vierge à l'œillet*, le *Portrait de Raphael*, tous sujets de ce dernier peintre copiés à l'aquarelle dans les musées d'Italie, exposés en 1850 et 1852; *la princesse Mathilde*, gravée d'après le pastel de M. Eugène Giraud (1853); *Rêverie*, sujet de genre (1859); et parmi les lithographies: la *Saison des Papillons*, les *Orphelins*, d'après M. Hamon, à l'Exposition universelle de 1855; la *Galatée* de M. Gleyre; le *Théâtre Guignol*, le *Dompteur d'amours*, la *Boutique à quatre sous*, d'après M. Hamon (1857); *Palestrina*, d'après M. Heilbuth; le *Calvaire*, d'après M. Jobbé-Duval (1859), etc. M. Aubert a aussi exposé pour la peinture: *Confidences* et deux *Portraits* (1861); les *Martyrs sous Dioclétien*, et *Portrait de Mme G. Delessert* (1863); *Jeunesse*, à l'Exposition universelle de 1867: ce tableau avait déjà paru au Salon de 1865; *Jeune fille d'Atina* (1868). Il a obtenu trois 3es médailles: en 1844 pour la gravure, en 1857 pour la lithographie, et en 1861 pour la peinture, ainsi qu'un rappel en 1859.

AUBERT (Mlle Anaïs-Pauline AUBERT, dite ANAÏS), comédienne française, née à Toury (Eure-et-Loir), en 1802, n'avait pas encore quinze ans lorsque, le 10 novembre 1816, elle débuta au Théâtre-Français dans les rôles d'ingénues. Ayant eu à lutter contre des rivales influentes, elle ne tarda pas à se retirer, pour donner à Londres des représentations fort suivies, reparut quelque temps sur notre première scène et passa une saison au Gymnase. En 1821 elle entra à l'Odéon

et y créa avec beaucoup de distinction plusieurs rôles du répertoire moderne, entre autres celui de Juliette dans le drame en vers de Frédéric Soulié (1828). Ce ne fut que dix ans après qu'elle fut admise au Théâtre-Français comme sociétaire et, malgré son âge, elle y joua constamment les ingénues; elle s'y fit remarquer par un jeu naturel, vrai, élégant, dans les rôles de Chérubin du *Mariage de Figaro*, de Richard des *Enfants d'Édouard*, de Victorine du *Philosophe sans le savoir*, d'Henriette des *Femmes savantes*, d'Agnès de *l'École des Femmes*, de Pablo dans *Don Juan d'Autriche*, etc. Elle a pris sa retraite en 1851. — Mlle Anaïs Aubert est morte à Louveciennes (Seine-et-Oise), en avril 1871.

AUBERTIN (Charles), administrateur et littérateur français, né à Saint-Dizier (Haute-Marne) le 24 décembre 1825, entra en 1846 à l'École normale, dans la section des lettres. Après avoir occupé plusieurs chaires de lycées, notamment celle de rhétorique à Saint-Étienne, il prit le diplôme de docteur ès-lettres en 1857, et entra dans l'enseignement des Facultés. Professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon, il fut appelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. Il passa ensuite dans l'administration et fut nommé successivement recteur des Académies de Clermont (1872) et de Poitiers (octobre 1874). Décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1864, M. Aubertin a été nommé correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 11 avril 1874.

Ses thèses ont pour titre: *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint-Paul* (1857, in-8, nouvelle édit. 1869, in-8 et in-18) et *De Sapientiæ doctoribus qui a Ciceronis morte ad Neronis principatum Romæ viguere* (1857, in-8). Nous avons à citer en outre: *l'Esprit public au* XVIII*e siècle*, étude sur les mémoires et correspondances politiques des contemporains (1872, in-8); *les Origines de la langue et de la poésie française* d'après les travaux les plus récents (1875, in-8); *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen-âge*, d'après les travaux les plus récents (1876-78, 2 vol. in-8); sans compter quelques éditions annotées d'auteurs classiques latins et français, et un *Recueil de compositions littéraires françaises et latines* (2e édit., 1866, in-18).

AUBERT-ROCHE (Louis), médecin français, né vers 1810, à Vitry-le-François, fut reçu docteur à Paris en 1833. Il passa les premières années de sa carrière médicale en Orient, y étudia avec soin la peste et s'occupa des questions qui intéressent l'hygiène, le commerce et la politique internationale. De retour en France en 1839, il publia un ouvrage intitulé: *De la peste ou typhus d'Orient, documents et observations recueillis pendant les années* 1833 *à* 1839, *en Égypte, en Italie, etc., suivis d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste* (Paris, 1840, in-8). Dans cet ouvrage, M. Aubert déclare que la peste n'est nullement contagieuse et conclut à une réduction considérable des quarantaines, dont il a réclamé la réforme dans des mémoires adressés à l'Institut, à l'Académie, et des pétitions aux Chambres et aux ministres. Il a encore présenté à l'Académie un *Projet d'institution de médecins envoyés en Orient*, qui fut renvoyé par elle au ministre des affaires étrangères. Il a publié dans les *Annales d'hygiène* un remarquable *Essai sur l'acclimatation des Européens dans les pays chauds*. Il devint chef du service de santé de la compagnie de l'isthme de Suez et publia divers *Rapports*, un notamment sur la salubrité de cette région, *la Santé des travailleurs dans l'isthme et le choléra* (1862-1867). — Il est mort à Paris le 20 décembre 1874.

AUBRELICQUE (Louis), sénateur français, né à Compiègne le 10 avril 1814, suivit la carrière de l'enregistrement, qu'il quitta par démission volontaire en 1862. Il a rempli dans la ville et l'arrondissement de Compiègne un grand nombre de fonctions administratives et honoraires, et a été pendant plusieurs années, depuis la guerre, maire de sa ville natale. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté candidat dans l'Oise par le parti républicain constitutionnel et élu sénateur au premier tour de scrutin, le second sur trois, par 497 sur 778 électeurs. Au Sénat, il fit partie de ce groupe de « constitutionnels » qui, pendant les deux premières années, votèrent avec la droite monarchique, puis il fut l'un des vingt-deux qui, au mois de mai 1878, refusèrent de le suivre jusqu'au bout dans son opposition au ministère républicain de M. Dufaure. M. Aubrelicque ne se représenta pas aux élections triennales du 5 janvier 1879. Il avait été élu aussi conseiller général de l'Oise par le canton de Compiègne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1877.

AUBRY (Charles-Marie-Barbe-Antoine), jurisconsulte français, né à Saverne (Bas-Rhin) le 20 mars 1803, et reçu docteur en droit à la faculté de Strasbourg, en 1824, devint professeur de Code Napoléon et doyen de la même faculté, ainsi que juge suppléant au tribunal. Nommé, le 5 mars 1872, conseiller à la Cour de cassation il en est devenu membre honoraire en 1878. Décoré de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier en 1861 et commandeur le 15 juillet 1878.

Il a publié, avec M. Rau, son collègue à la faculté de Strasbourg, une édition annotée du *Cours de droit français*, de K. S. Zachariæ (1839-1846, 5 vol. in-8; 3e édition, 1856 et suiv.)

AUBRY (Maurice), ancien représentant du peuple français, banquier à Paris, est né à Mirecourt (Vosges), en 1820. Avocat au barreau de Mirecourt dès 1845, il se fit journaliste en 1848. Il organisa les comptoirs nationaux dans le département des Vosges, et fut appelé à diriger celui d'Épinal. Nommé à l'Assemblée législative, il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851, et fut arrêté à la porte de la mairie du dixième arrondissement pour être conduit à l'Abbaye. Il se retira alors de la politique et fonda à Paris, en 1852, une maison de banque considérable. Candidat de l'opposition en 1863, il obtint dans la 2e circonscription des Vosges, près de 14 000 voix contre 16 000 données au candidat officiel.

M. Aubry a publié plusieurs écrits d'économie et de finances: *Théorie et Pratique*, ou Union de l'économie politique avec la morale (1851, in-8); *Discours* sur la loi de 1807 (prononcé à la Législative en 1851); *les Banques d'émission et d'escompte*, suivi d'un tableau graphique de la marche comparée des taux de l'escompte en Europe, (1864, in-8), etc.

AUBRYET (Xavier), littérateur français, né à Pierry, près d'Épernay (Marne), en 1827, est le fils d'un auteur dramatique qui portait le même prénom, et dont on a remarqué quelques comédies, notamment *la Matinée du comédien de Persépolis*. Élevé à Saint-Quentin (Aisne), il vint achever ses études à Paris au lycée Charlemagne. Il entra dans l'administration des finances, où il devint sous-chef. Occupé, dès 1849, de la fondation d'un petit journal littéraire, il c

[illegible] à *l'Artiste*, au *Corsaire*, à [illegible] à *l'Illustration* et partagea la direction [illegible] avec M. Ed. Houssaye.

[illegible] a publié en volumes : *la Femme* [illegible] (1853, in-18; 2ᵉ édition, 1858), [illegible] et proverbes ; *Jugements* [illegible] (1860, in-18), études de critique littéraire [illegible] sur divers compositeurs et écrivains [illegible] et *les idées fausses* (1865, [illegible]); *les Patriciennes de* [illegible] (1866, in-18); *la République rose*, 1848-[illegible]; *Madame et Mademoiselle* [illegible]; *le Docteur Molière*, comédie en [illegible] (1873, in-18); *la Vengeance de* [illegible] année, in-18); *Robinsonne* [illegible], in-18); *Philosophie mon*[illegible]; *le Poème des mois républi*[illegible], amplification poétique sur [illegible] révolutionnaire, etc. Il a [illegible] quelque temps, une causerie hebdomadaire à la *Presse*. En 1865, il devint un des [illegible] du *Moniteur du soir*, et, en [illegible] chroniqueurs du journal *Paris*. [illegible] de 1870, il a collaboré au [illegible] *Paris-Journal*, faisant partout la [illegible] aux idées et aux institutions [illegible]. L'Académie française lui a [illegible] Lambert. Il a été décoré de la [illegible] d'honneur, le 12 août 1866.

[illegible] (Paul-Armand), magistrat français, [illegible] le 12 juillet 1814, entra dans la carrière [illegible] en octobre 1848 comme procureur [illegible] à Blois, où il avait exercé la [illegible]. Il fut, en décembre 1851, [illegible] commission mixte de Loir-et-Cher. [illegible] tribunal de Montbrison en 1855, [illegible] de Saint-Étienne en 1856, il fut [illegible] fonctions à Lyon en 1864 et [illegible] élevé un grand renom de [illegible]. Nommé premier président [illegible] de Rennes le 20 juin 1868, il fut [illegible] 1870, comme conseiller à la [illegible] Il siégea à la Chambre civile. [illegible] promu officier de la Légion [illegible] 1863.

[illegible], administrateur et jurisconsulte [illegible], est né à Paris, le 10 septembre [illegible] École d'administration en 1848, [illegible] de l'Intérieur en 1851, auditeur au Conseil d'État en 1852, il a été nommé [illegible] en 1860, et, après avoir été [illegible] classe, est devenu Conseiller [illegible] (23 octobre 1869). Il a [illegible] commissaire du gouvernement [illegible]. Spécialement occupé [illegible], il fut chargé de cet enseignement [illegible] des ponts et chaussées. [illegible] du 4 septembre 1870, seul [illegible] en fonctions par le [illegible] commission provisoire chargée [illegible] Conseil impérial, il fut appelé à [illegible] de président de la section [illegible] et des finances et de la Commission [illegible] des travaux publics. Il fut [illegible] de mars 1872, membre de la [illegible] de préparer la réorganisation [illegible] des Facultés de droit. Lors de [illegible] Conseil d'État par l'Assemblée [illegible], il fut élu, dans la séance du [illegible] membre d'État, au premier tour [illegible] sur vingt-deux, par [illegible] voix, et nommé président de [illegible] 27 juillet. Deux décrets du [illegible] fait entrer au Conseil supérieur [illegible] de l'agriculture et de l'industrie, et au Conseil de l'ordre national de la Légion d'honneur. Membre de la Société de législation comparée, il en a eu la présidence jusqu'en décembre 1877. Le 15 de ce même mois, il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, dans la section de législation, en remplacement de Cauchy. Décoré de la Légion d'honneur en 1862, il a été promu officier le 8 août 1870 et commandeur le 3 août 1875.

M. Aucoc a publié : *Des Obligations respectives des fabriques et des communes* relativement aux dépenses du culte (1858, in-8); *Des Sections de commune*, de leurs droits, charges, ressources, de la gestion de leurs biens et de la représentation de leurs intérêts (1858, in-18; 2ᵉ édit. très augmentée, 1864, in-8); *Voirie urbaine*, des alignements individuels délivrés par les maires (1862, in-8); *les Sections de commune et la loi du 28 juillet 1860, sur la mise en valeur des biens communaux* (1863, in-8); *Introduction à l'étude du droit administratif*, conférence d'ouverture à l'École des ponts et chaussées (1865, in-8); *Conférences sur le droit administratif*, faites à cette École en 1869-1870 (1871-1875, tome I-III); *le Conseil d'État avant et depuis 1789* (1876, in-8). Il a inséré d'importants articles dans plusieurs recueils d'où sont extraits quelques-uns des travaux précédents : *la Revue critique de législation*, *le Journal des économistes*, *l'École des communes*, etc.

AUDEBRAND (Philibert), journaliste français, né en 1816, à Issoudun, commença ses études au collège de Saint-Amand et au petit séminaire de Bourges, et les acheva à Paris. Il fut, de 1842 à 1848, attaché comme sténographe et rédacteur du compte rendu des Chambres, à divers journaux. Après la révolution de Février, il rédigea pour le *Corsaire* la *Physionomie de l'Assemblée nationale*. Il a écrit en outre, depuis 1845, un nombre presque incalculable de chroniques et causeries pour diverses feuilles, notamment pour la *Gazette de Paris* (1857), *les Souvenirs de la tribune des journalistes*, publiés depuis en volume (1867, in-18), nouvelle édit. (1877, in-18). C'est lui qui fournit depuis de nombreuses années le *Courrier de Paris à l'Illustration*. Il a donné avec M. H. de Kock, *le Panier de pêches*, pièce tirée d'un de ses feuilletons.

On cite en outre de lui : *Feuilles volantes historiettes et menus propos*, avec R. de Rovigo (1851 3 vol. in-18); *Schinderhannes et les bandits du Rhin* (1862, in-18); une édition illustrée du *Voyage et aventures autour du monde*, de Robert de Kergorien (1862, grand in-8, avec vignettes; *les Mariages d'aujourd'hui* (1865, in-18); *Histoire intime de la révolution du 18 mars, Comité central et Commune* (1871, in-18); *le Drame de la Sauvagère* (1874, in-18); *l'Enchanteresse*, histoire parisienne (1876, in-18); *la Lettre déchirée* (même année, in-18).

AUDEVAL (Élie-Adolphe-Hippolyte), romancier français, né en 1824, à Limoges où son père était receveur général, s'est fait connaître par un certain nombre de récits et nouvelles remarqués pour l'esprit d'observation et la vérité dramatique. Tels sont : *les Demi-Dots* (1862, in-18); *le Mariage grec* (1863, in-18); *la Dernière, un Tueur de femmes* (1869, in-18); *Paris et Province*, deux histoires de notre temps (1872, in-18); *la Vierge de Mai ou les Deux mères* (1874, in-18); *les Cœurs simples* (1876, in-18). Citons en outre *le Livre des époux* (1869, in-18). M. Audeval a donné avec M. de Jallais quelques vaudevilles et parodies. Il a collaboré à *la Revue contemporaine*, au *Correspondant*, à *la Semaine*

des familles, etc. — M. Audeval est mort à Paris le 9 novembre 1878.

AUDIAT (Louis), littérateur et archéologue français, né à Moulins-sur-Allier en 1833, devint professeur de rhétorique au collège de Saintes et conservateur de la bibliothèque de cette ville. Dans l'incendie de cette bibliothèque, en 1871, il se signala par le courage avec lequel il sauva des flammes environ 7000 volumes. Il déploya ensuite la plus grande activité pour reconstituer la collection.

M. Audiat est auteur de quelques essais littéraires et d'un assez grand nombre d'études d'archéologie et d'histoire locale. Nous citerons : *F. Péron de Cérilly, sa vie et ses ouvrages* (Moulins, 1855, in-16); *les Oubliés*, deux séries (1864 t. I et II, in-8) : la seconde série contient une étude sur la vie et les travaux de *Bernard Palissy*, qui a été réimprimée à part (1868, in-18) et couronnée par l'Académie française; *la Réforme et la Fronde en Bourbonnais* (Moulins, 1867, in-8); *une Élection au XV^e siècle* (Imp. imp., 1868, in-8); *les États provinciaux de Saintonge*, études et documents inédits (Niort, 1870, in-8); *Épigraphie santone et aunisienne* (Angers, 1870, in-8, grav.); *les Pontons de Rochefort en 1793* (1873, in-8); *Saint-Pierre de Saintes, cathédrale et insigne basilique*, histoire, documents, etc. (Saintes, 1871, in-8); *Entrées épiscopales* et *Entrées royales à Saintes* (1869 et 1875, in-8).

AUDIFFRET (Charles-Louis-Gaston, marquis D'), ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris le 10 octobre 1787, descend de l'ancienne famille italienne des Audiffredi, qui s'établit en Provence au XII^e siècle. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1805, dans l'administration des finances et fut nommé chef de bureau par M. Mollien (1812), qui, frappé de son aptitude pour les affaires, le fit nommer auditeur au Conseil d'État. En 1814, il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, devint chef de division et chevalier de la Légion d'honneur, refusa d'adhérer à l'acte additionnel des Cent-Jours, et n'en conserva pas moins sa place. Maître des requêtes, en 1817, et conseiller d'État, en 1828, il fut appelé le 29 octobre 1829 aux fonctions de président de la Cour des comptes et promu, l'année suivante, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Sous Louis-Philippe, il siégea au Luxembourg, en qualité de pair, de 1837 à 1848. Il a été compris par Louis-Napoléon dans la première promotion de sénateurs, en date du 26 janvier 1852. Par décret du 7 mai 1859, il fut nommé président du conseil d'administration de la nouvelle Société générale de crédit commercial et industriel. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 7 octobre 1847, M. d'Audiffret a été fait grand'croix le 28 décembre 1869.— Il est mort à Paris le 28 avril 1878.

On doit à M. d'Audiffret une grande partie des améliorations introduites, depuis 1814, dans le système de la comptabilité publique. Il fut chargé par M. de Chabrol, en 1830, d'exposer, dans un rapport au roi, les conséquences de ces mesures d'ordre et d'économie. En 1838, il a présidé à la délibération et à la rédaction du règlement général sur la comptabilité publique, ainsi qu'aux règlements relatifs à chaque ministère.

Parmi ses travaux, qui se résument surtout dans une foule de rapports, d'instructions, d'arrêtés et d'ordonnances, nous citerons : *Examen des revenus publics* (1839, in-8); *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8; nouv. édit. 1863-70, t. I-VI, in-8), excellent tableau de l'état des finances françaises; *le Budget* (1841, in-8); *Souvenirs de l'administration de M. de Villèle* (1855, in-8); *Aperçu du progrès du crédit public et de la fortune nationale de 1790 à 1860, et de 1789 à 1873*, mémoires lus à l'Académie des sciences morales et politiques (1861, in-8; 1875, in-8), et plusieurs brochures sur les questions financières à l'ordre du jour. En 1844, on a réimprimé, dans la *Collection des économistes*, un choix des principales publications du marquis d'Audiffret (4 vol. in-8).

AUDIFFRET-PASQUIER (Edme-Armand-Gaston, comte D'AUDIFFRET, puis duc D'), homme politique français, membre de l'Institut, sénateur, né à Paris le 20 octobre 1823, petit-neveu et fils adoptif du chancelier baron Pasquier, titré duc par ordonnance royale du 16 décembre 1844, fut, aux termes de cette ordonnance, héritier du titre de son grand-oncle. Son père, le comte Florimond-Louis, comte d'Audiffret, receveur général, avait épousé, en 1820, Mlle Zoé Pasquier, nièce du duc. Entré au Conseil d'État, comme auditeur, en 1845, le jeune Gaston d'Audiffret siégea jusqu'en 1848. Pendant la durée de l'Empire, il fut écarté des fonctions politiques, et n'obtint que celles de conseiller général du département de l'Orne pour le canton de Mortrée et celles de maire de la commune de Saint-Christophe-le-Jajolet, où il possédait le magnifique château de Sacy. A deux reprises, il s'était présenté, comme candidat indépendant, aux élections du Corps législatif, dans la 2^e circonscription de l'Orne. Il avait obtenu 15000 voix en 1863, et seulement 8249 en 1869. Sa profession de foi était celle d'un partisan absolu de la liberté.

Aux élections du 8 février 1871, le duc d'Audiffret-Pasquier fut nommé représentant du même département à l'Assemblée nationale, le premier sur huit, par 60226 voix. Président de diverses commissions, et candidat à la vice-présidence de la Chambre, il parut tout d'abord vouloir se placer au premier rang des esprits libéraux du parti conservateur par l'énergie avec laquelle, dans la séance du 25 mars 1871, il flétrit, à l'exemple de M. Dufaure, l'œuvre des commissions mixtes, ne craignant pas de « la qualifier de hideuse », et d'y voir « la violation la plus outrageante de tout ce que les peuples civilisés ont de plus respectable et de plus sacré ». Mais c'est surtout comme président de la commission des marchés que M. le duc d'Audiffret-Pasquier a joué un rôle important dans l'Assemblée. A la suite de l'incident du général Susane, directeur de l'artillerie au ministère de la guerre, dont la commission des marchés provoqua la démission, et du dépôt de son rapport relatif aux achats d'armes et de matériel faits avant la révolution du 4 septembre (séance du 4 mai 1872), M. d'Audiffret-Pasquier dut répondre à une interpellation de M. Rouher, qui eut un retentissement considérable. L'ancien ministre d'État, sous prétexte de discuter les chiffres énoncés à la tribune par le président de la commission, tenta de réhabiliter l'Empire en faisant le procès du gouvernement de la Défense nationale. La réponse du duc, qui, fortifiant ses premiers arguments, accentuait « sa haine contre l'Empire, auteur de la démoralisation de son pays », fut généralement considérée comme un événement politique, et comme la révélation d'un talent oratoire remarquable (séance du 22 mai). A la fin du mois de juillet suivant, il prit à partie le gouvernement de Tours, à propos des marchés Maxvell et Parott, attaqua directement M. Gambetta et M. Naquet, et obtint le renvoi du rapport au ministère de la justice. M. d'Audiffret-Pasquier figura parmi les délégués de la droite chargés dans l'entrevue du 20 juin 1872, d'imposer

[illegible] conforme aux vues de la [illegible] de novembre suivant, il était [illegible] de la commission Kerdrel, [illegible] la réponse au Message pré[illegible], qui reconnaissait, au grand [illegible] royalistes déjà coalisés contre la [illegible] d'en faire le gouverne[illegible] pays.

[illegible]-Pasquier, qui avait siégé dès le [illegible], devenait de jour en jour [illegible] plus autorisés de ce groupe ; il [illegible] président de ses réunions après la [illegible] Marc-Girardin (mai 1873). Il [illegible] dans son opposition au [illegible] M. Thiers, qu'il s'était abstenu [illegible] établissement, en ne votant [illegible]. Il avait été même un de [illegible] son attitude à l'égard du [illegible] la question du pouvoir [illegible] chute de M. Thiers, il eut un [illegible] fameuses négociations en[illegible] monarchiques pour amener [illegible] les deux branches royales de la [illegible]; mais, au dernier moment, [illegible] à accepter le drapeau [illegible] de la monarchie légitime [illegible] restaurer. Au milieu de ces in[illegible], il fut nommé vice-pré[illegible] nationale (2 décembre 1874), [illegible] ces fonctions à l'élection sui[illegible], avec une plus forte ma[illegible] de président le 15 mars [illegible] par 418 voix sur 455 suffrages [illegible] point de concurrent, mais [illegible] protestèrent contre cette ma[illegible] antibonapartistes d'une [illegible]. Il fut encore appelé deux [illegible] 1875), au fauteuil de [illegible] à la presque unanimité des suf[illegible], et ce fut lui qui eut la mission [illegible] d'où sortit, avec ses princi[illegible], la constitution républicaine. [illegible] Assemblée fut marquée d'une [illegible] aux élections des sénateurs [illegible] élu, le 9 novembre, au pre[illegible], et par 551 voix sur 688 vo[illegible] cent sept voix de plus [illegible], à laquelle les soixante[illegible] eurent tant de peine à [illegible].

[illegible] d'Audiffret-Pasquier présida, le [illegible] la transmission des pouvoirs de [illegible] aux nouvelles Chambres, et [illegible] la pratique sincère de la Consti[illegible] qu'il qualifia d'œuvre de concilia[illegible]. Quelques jours après il était [illegible] Sénat par 203 voix sur [illegible]. Il s'est vu maintenir [illegible] pendant près de trois ans, non [illegible] contestations manifestées [illegible] d'une partie de la ma[illegible] les conditions du gou[illegible] dont il s'est toujours [illegible] partisan, le duc d'Audiffret-Pas[illegible] de l'opinion publique [illegible] ou dans le pays, et le coup [illegible] mai 1877 contre la majorité de [illegible] n'eut pas son appui. Pen[illegible] du Sénat, qu'entraînait la [illegible] Chambre, il ne craignit pas de [illegible] de ses collègues, mé[illegible] dans l'emportement [illegible]. Lorsque de nouvelles élec[illegible] en grande partie l'ancienne [illegible] de concourir à la formation [illegible] de résistance, et l'on [illegible] intervention auprès du maréchal de Mac-Mahon la mise à l'écart des conseillers violents. Il eut même à cette occasion, au palais de la Présidence, une altercation si vive avec M. Batbie, que celui-ci lui envoya ses amis, MM. de Lareinty et Bocher, pour lui demander des explications (12-13 décembre 1877). Ce fut à lui enfin que l'on dut la rentrée du pouvoir exécutif, avec le ministère de M. Dufaure, dans les voies constitutionnelles et parlementaires.

Après avoir conservé sa haute situation, sinon son influence, dans le Sénat jusqu'au premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il devait la perdre après les élections qui amenaient dans la Chambre haute une majorité républicaine. Il paraissait même avoir renoncé à se mettre sur les rangs pour la présidence de la nouvelle Assemblée; mais sa candidature fut reprise par la droite et elle ne réunit que 81 voix contre 153 données à Martel, candidat de la gauche républicaine (15 janvier 1879). Deux semaines auparavant, le duc d'Audiffret-Pasquier, porté, pour la seconde fois, à l'Académie française, sans avoir rien publié, avait été élu, en remplacement de Mgr Dupanloup, par 22 voix (26 décembre 1878).

M. le duc d'Audiffret-Pasquier a épousé, en 1845, Mlle Maria-Jenny Fontenilliat, fille d'un ancien receveur général. M. Casimir Périer, ministre de M. Thiers, était son beau frère. — Son frère, le comte Louis-Henri-Prosper D'AUDIFFRET, né le 1er juin 1826, est officier de cavalerie en retraite.

AUDIGANNE (Armand), avocat et publiciste français, né à Ancenis (Loire-Inférieure), et non à Anvers, en 1814, fit à Paris son droit, s'occupa de questions politiques et débuta par des brochures électorales en 1838. Il abandonna ce genre de publications, pour chercher dans l'économie politique et l'industrie, des études en harmonie avec les fonctions auxquelles il fut bientôt appelé. Entré au ministère du commerce en 1840, il fut placé à la tête du service de l'industrie en 1848. En décembre 1853 il fut nommé, avec M. Chemin-Dupontès, secrétaire de la commission de l'Exposition universelle de 1855, pour la section de l'agriculture et de l'industrie, et attaché, dix-huit mois après, au *Moniteur*, pour les comptes rendus de cette même Exposition. Aux élections générales de 1869, il se présenta dans la 4e circonscription de la Loire-Inférieure et y réunit 8598 voix sur 23 491 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854. — Il est mort à Paris le 9 janvier 1875.

M. Audiganne a successivement publié : *Monsieur Guizot*, brochure apologétique (1838, in-8); *Histoire électorale de la France depuis la convocation des états généraux de 1789* (1841, in-8); *De la prochaine session des Chambres et du ministère actuel* (même année); *l'Industrie française depuis la révolution de février* (1849, in-12); *les Ouvriers en famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits du travailleur dans les diverses relations de sa vie laborieuse* (1840, in-8; 5e édit. 1858), ouvrage couronné par l'Académie française et la Société pour l'instruction élémentaire; *les Populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du XIXe siècle* (1854, 2 vol. in-18), recueil de fragments publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a prêté une active collaboration; *l'Industrie contemporaine*, livre formé de la série de ses articles insérés au *Moniteur* sur l'Exposition de 1855 (1856, in-8); *les Chemins de fer aujourd'hui et dans cent ans chez tous les peuples* (1858, t. I); *les Ouvriers d'à présent* (1865, in-8); *l'Économie de la paix et la Richesse des peuples* (1866, in-18); *Mé-*

moires d'un ouvrier de Paris, 1871-1872 (1873, in-18).

AUDIGIER (Charles-Louis-Alexandre-Henri, comte D'), journaliste français, né le 24 décembre 1828, à Paris, d'une très ancienne famille historique du Languedoc, fut élève du collège Stanislas et du lycée Louis-le-Grand, et entra à l'École normale en 1849. En septembre 1857, renonçant à la carrière universitaire, il débuta dans la presse par quelques articles insérés dans la *Revue de l'Instruction publique*, le *Journal général de l'Instruction publique*, le *Journal de la propriété littéraire* et la *Revue française*. Bientôt exclusivement attaché à la rédaction de la *Patrie*, il y signa des articles de critique littéraire et la *Chronique*. En 1859 il suivit l'expédition d'Italie, de Gênes à Valeggio, en qualité de correspondant de ce journal. — Il est mort à Bourg-Saint-Andéol, le 2 août 1872.

M. d'Audigier a publié en volumes : *la Vie de garçon, souvenirs anecdotiques d'un chroniqueur parisien* (1859, in-8); *Procès d'outre-tombe*, Joseph Lesurques, etc. (1861, in-8); *Histoire de Pierre Terrail, chevalier de Bayart* (1862, in-18).

AUDOUARD (Olympe N...., dame), femme de lettres française, née à Aix (Bouches-du-Rhône) vers 1830, épousa, très jeune, un notaire de Marseille, dont elle fut séparée judiciairement peu de temps après. Elle entreprit de grands voyages, alla en Égypte, d'où elle revint par Constantinople et Saint-Pétersbourg. Venue à Paris vers 1860, elle y publia ses premiers ouvrages. Elle fonda ou dirigea plusieurs journaux, notamment, en 1865, le *Papillon*, et en 1867, la *Revue Cosmopolite*. L'autorisation de rendre cette dernière publication politique lui fut refusée, par ce motif qu'elle ne pouvait être accordée qu'à « un Français » jouissant de ses droits civils et politiques. Mme Audouard protesta bien haut, dans la presse, contre cette exclusion. Elle fut, peu après, l'objet de poursuites pour délit contre la nouvelle loi sur les réunions publiques. En 1868, elle partit pour l'Amérique, où, dans un rapide séjour, elle fit des lectures publiques qui lui valurent d'assez bruyants succès, puis revint à Paris, où, au commencement de 1869, elle fit aussi sur divers sujets gynécologiques des conférences sous la présidence et le patronage de M. Alexandre Dumas, non sans avoir d'orageux démêlés avec les règlements sur les réunions publiques. Elle a pris également part aux conférences des matinées dramatiques, aujourd'hui en usage dans plusieurs théâtres (1879).

Mme Audouard a publié quelques romans et des livres dont ses voyages ou les incidents de sa vie lui ont fourni la matière : *Comment aiment les hommes* (1861, in-18, 3e édit. 1865, avec le portrait de l'auteur); *Un mari mystifié* (1863, in-18); *les Mystères du Sérail et des harems turcs* (1863, in-18, avec dessins); *les Mystères de l'Égypte dévoilés* (1865, in-18, avec portrait); *Guerre aux hommes* (1866, in-18); *l'Orient et ses peuplades* (1867, in-18); *Lettre aux députés, les droits de la femme*, (1867, broch. in-8); *A travers l'Amérique, le Far-West, North-America* (1869 et 1871, t. I-II in-18); *l'Ami intime* (1873, in-18); *Gynécologie, la femme depuis six mille ans* (1873, in-18); *les Mondes des esprits ou la vie après la mort* (1874, in-18); *les Nuits russes* (1876, in-18); *le Secret de la belle-mère* (1876, in-18), et un certain nombre de *Lettres* et de brochures, etc.

AUDRAN (Marius), chanteur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 26 septembre 1816, fut destiné, par son père, entrepreneur de maçonnerie, à la carrière de l'architecture. Son penchant pour la musique le tourna vers celle du théâtre. Avec l'aide de son premier maître, Étienne Arnaud, il vint à Paris et entra au Conservatoire où il ne put se maintenir. Revenu à Marseille, il chanta dans les salons, débuta au grand théâtre en 1837, et joua avec succès dans *le Châlet*, la *Dame blanche* et *le Pré aux Clercs*. L'année suivante, il passa au théâtre de la Monnaie à Bruxelles. Après un double engagement à Bordeaux et à Lyon, il entra à l'Opéra Comique en 1842, et y tint les premiers rôles dans le répertoire courant, sans compter diverses créations. Au bout de dix ans, il quitta l'Opéra-Comique, retourna à Marseille, fit quelques tournées en province, et revint à Paris avec un engagement au Théâtre-Lyrique. En 1863, après une nouvelle série de représentations en province, il se fixa à Marseille où il fut nommé professeur à l'école de chant, qui était alors une des succursales du Conservatoire. M. Audran a écrit un certain nombre de romances, dont quelques-unes ont réussi dans les salons.

Son fils, Edmond AUDRAN, né à Lyon le 11 avri 1842, suivit à Paris l'école Niedermeyer. En 1861 il alla se fixer à Marseille avec son père, et devint maître de chapelle à l'église Saint-Joseph. Il a fait jouer sur les théâtres de cette ville quelqu opéras-comiques ou opérettes : *l'Ours et le Pach* (1862), *la Chercheuse d'esprit* (1864), *la Nivernaise* (1866), *le Petit Poucet* (1868). Une *Mes* de lui a été exécutée avec succès tant à Marseil qu'à Paris. Il a publié aussi quelques mélodi et romances.

AUDREN DE KERDREL. Voy. KERDREL.

AUERBACH (Berthold), écrivain allemand, n le 28 février 1812, à Nordstetten, en Wurten berg, de parents israélites, étudia, aux universit de Tubingue, Munich et Heidelberg, la théolog judaïque, la philosophie et l'histoire (1832-36 puis se consacra à la littérature. Il a habité Fran fort, Mayence, les bords du Rhin et s'est fixé 1845 dans l'Allemagne septentrionale.

M. Auerbach doit sa réputation aux *Histoir villageoises de la forêt Noire* (Schwarzwald Dorfgeschichten, Manheim, 1843, 2 vol., 4e édi 1848; nouvelle série, 1849), qui, remarquabl par l'exactitude des peintures, eurent un tr grand succès en Allemagne et furent traduites en anglais, en hollandais, en suédois, quelques un en français. Le modèle du genre est *la Fem professeur* (die Frau Professorinn), qui paru en 1848, dans l'*Urania* et plus tard dans la *Nouvelle série d'Histoires de village*. C'est cette p tite histoire que Mme Birch-Pfeiffer a transporté contre la volonté de l'auteur, dans son dra *Village et ville* : ce qui donna lieu à leur proc On cite encore de ces recueils : *le Maladroi, la Pipe de Guerre, Toinette mordue à la fou Lucifer, les Prisonniers*, etc., simples cont inspirés par les mêmes tendances philosophiqu et libérales, et où l'auteur montre comment civilisation pénètre peu à peu jusqu'au fond d villages et change insensiblement les mœurs l'esprit de leurs habitants. Il a été publié en fra çais, à part des récits détachés, un recueil *Contes d'Auerbach* (1853, in-16). Son derni ouvrage dans ce genre de récits est *Waldfrie histoire patriotique d'une famille* (W., eine Vat laendische Familien-Geschichte; Stuttgart, 187 3 vol.; 2e édit. 1875).

On a de M. Auerbach beaucoup d'autres ou vrages : *le Judaïsme et la littérature moder* (das Judenthum und die neueste Literatu

[illegible] Spaens (ibid., 1837, 2 vol.), [illegible] des tableaux très- [illegible] à la vie religieuse et sociale des [illegible] (Dichter und Kauf- [illegible], 1839, 2 vol.), roman; *le Bourgeois* [illegible] *pour la bourgeoisie intelligente* [illegible], ein Buch für den denken- [illegible] (Leipzig, 1842); *Littérature et* [illegible] *d'une littérature populaire* [illegible] *caractéristique de J.-P. Hebel* [illegible] der volksthüml. Li- [illegible] *journal à Vienne, depuis Latour* [illegible] (Tagebuch aus Wien, etc., [illegible] en anglais, présentant les [illegible] au point de vue des démo- [illegible] *allemandes* (Deutsche [illegible], 1850), recueil d'histoires et de [illegible] plusieurs éditions géné- [illegible] (Gesammelte Schriften; [illegible] ; 3e édit. 1871, 22 vol.)

[illegible] écrit une tragédie : *André* [illegible] 1858. On lui doit une traduction [illegible] *Œuvres complètes de Spinoza* [illegible] 5 vol.) accompagnée d'une bio- [illegible] de ce philosophe. Il a rédigé, de [illegible] almanach politique, *le Compère* [illegible], et plus tard un *Almanach* [illegible] (Deutscher Volkskalender; [illegible]).

[illegible] (Antoine-Alexandre, comte D'), [illegible] politique autrichien, très connu [illegible] d'*Anastasius Grun*, est né à Lai- [illegible] le 11 avril 1806. Il fit ses études [illegible] et dans plusieurs éta- [illegible] Vienne. Unique héritier des do- [illegible], il en prit en main l'adminis- [illegible] presque constamment occupé [illegible] juillet 1839, Marie d'Attems, [illegible]. Dès cette époque, il avait [illegible] dans le parti libéral, [illegible] 1848, il fut envoyé au parle- [illegible] allemand et ensuite à l'Assem- [illegible] député du district de Lai- [illegible] la fin de la même année, il [illegible] dehors de la vie politique. Il y [illegible] en faisant partie d'une commis- [illegible] de la Carniole et, l'année sui- [illegible] au Reichsrath. Un décret [illegible] de la Chambre des députés [illegible] seigneurs. Il a contribué comme [illegible] cette Chambre, à la nouvelle [illegible] l'empire d'Autriche et aux princi- [illegible] de sa législation. A de nom- [illegible], il fut le rédacteur de l'adresse [illegible] en réponse au discours du trône. [illegible] des ardents partisans de l'unité [illegible] de l'Autriche-Hongrie, et com- [illegible] à tendances fédéralistes. [illegible], le 12 septembre 1876.

[illegible] est auteur d'un assez grand [illegible] littéraires qui ont popularisé, [illegible] pseudonyme d'*Anastasius* [illegible] des ses premiers écrits. Nous [illegible] : *Feuilles d'amour* (Blaetter der [illegible], 1830); *le Dernier chevalier* [illegible], ibid., 1830, 8e édit. 1860), [illegible] dans le rhythme des *Nie-* [illegible] le chevaleresque empereur [illegible] et le héros; *Promenades d'un* [illegible] Spaziergänge eines wiener Poeten; [illegible], 1831, 6e édit. 1861), recueil très [illegible] lyriques, humoristiques et po- [illegible] de deux autres volumes non moins [illegible] (Schutt; Leipsick, 1835, [illegible]; Gedichte; ibid., 1837, 12e édit. [illegible] *en habits* (die N. im Frack; Leipsick, 1843), sorte d'épopée comique; *le Curé de Kahlenberg* (der Pfaff vom K. Leipsick, 1850), poème champêtre; *les Chants populaires de Carniole* (Volkslieder aus Krain; Ibid., 1850), traduction moderne, mais très fidèle, de poésies primitives; *Robin Hood* (Stuttgart, 1864), imitation allemande de l'ancienne poésie nationale anglaise. Le comte d'Auersperg, ami de Nicolas Lenau, a publié les écrits posthumes, puis une édition des *œuvres complètes* de ce poète (Stuttgart, 1855, 4 vol.).

AUERSPERG (Charles-Guillaume-Philippe, prince D'), chef de la maison allemande de ce nom, reçue au collège des princes de l'Empire le 28 février 1664, est né le 1er mai 1814. Il a succédé, le 25 janvier 1827, à son père le prince Guillaume, comme possesseur du duché de Goltschée en Carniole, comte princier de Wels et grand maréchal héréditaire de Carniole et de Windischmark. Successivement conseiller intime de l'empereur d'Autriche et grand chambellan héréditaire, il a été nommé, le 29 avril 1861, président de la Chambre haute ou Chambre des seigneurs de l'empire d'Autriche. Membre de la Diète de Bohême à la même époque, il s'y distingua comme chef du parti libéral allemand aristocratique. Dans les premiers jours de janvier 1868, il fut appelé à la présidence du ministère cis-leithan. En cette qualité, il posa la question de cabinet à propos de l'impôt sur la rente autrichienne, porté d'abord à 25 pour 100 et dont il obtint la réduction à 16 pour 100. Il donna sa démission à la fin de septembre de la même année. Il ne cessa toutefois de mettre son influence au service de la politique constitutionnelle et libérale et, pendant les années 1869 et 1870, combattit vivement le parti fédéraliste. Il fut aussi l'adversaire du ministère Hohenwart jusqu'à sa chute (30 octobre 1871). Au contraire il devint l'un des meilleurs soutiens du cabinet cisleithan formé enfin par son frère Adolphe (Voy. l'article suivant), et l'aida efficacement, comme président de la chambre des seigneurs, à triompher de toutes les résistances féodales et ultramontaines liguées contre sa politique libérale.

AUERSPERG (Adolphe-Guillaume-Daniel), homme politique autrichien, frère du précédent, né le 21 juillet 1821, étudia d'abord le droit, puis servit dans l'armée autrichienne qu'il quitta en 1860, avec le grade de major de cavalerie. Élu par le parti constitutionnel membre de la diète de Bohême, il fut nommé peu après gouverneur de cette province et, en 1868, conseiller intime et membre à vie de la Chambre des seigneurs. Au milieu des crises des années 1870 et 1871, il ne cessa de soutenir énergiquement la constitution. Après la chute du ministère Hohenwart (30 octobre 1871) et les tentatives impuissantes d'un ministère provisoire, il fut appelé à la tête du ministère cisleithan avec la mission de réaliser un programme vraiment constitutionnel d'unité gouvernementale. Il prit sur ce terrain, une situation solide, et sut obtenir et garder une majorité compacte dans le Reichsrath renouvelé par des élections favorables à sa politique. Il fit sanctionner par l'assemblée une réforme électorale profonde, qui substituait l'élection directe des députés à leur désignation par les diètes provinciales (mars 1873). Il réussit à supprimer la question galicienne qui produisait, depuis près de dix ans, une agitation stérile, et réduisit l'opposition des tchèques à l'impuissance. Il eut surtout la force, avec l'aide du ministre des cultes, M. de Stremayr, de faire adopter les lois confessionnelles, telles qu'il les avait proposées, et de protéger le domaine civil

contre es empiètements de l'Église, en maintenant les droits de l'Etat, comme législateur, dans les questions de mariage, de testament et de juridiction civile; et, comme le parti catholique et fédéraliste menaçait de ne pas obéir à la loi si elle était votée, le prince Auersperg répliqua qu'il saurait la faire exécuter malgré toute résistance. Son discours dans cette circonstance fut un de ses plus grands succès politiques et oratoires (mars 1874). Il fit également approuver par le Reichsrath et par l'opinion ses combinaisons financières, et eut l'honneur d'ouvrir, comme président du conseil, l'Exposition universelle de Vienne (mai 1873), à côté de l'empereur d'Autriche, qui n'a cessé de témoigner sa confiance au chef du plus heureux et du plus durable de ses cabinets (1878).

AUERSTAEDT (duc D'), voy. DAVOUST.

AUFRECHT (Théodore), philologue allemand, né à Leschnitz, en Silésie, le 7 janvier 1822, fut élevé au collège d'Oppeln, et acheva ses études à l'Université de Berlin, en s'attachant aux leçons et aux livres de Michaelis, de Bœckh et de Bopp. Reçu *privat-docent* dans la même ville, en 1850 il s'occupa des anciennes langues du Nord, particulièrement de l'anglo-saxon. Il passa en Angleterre en 1852, pour y étudier le sanscrit dans les documents originaux et fut chargé d'exécuter le catalogue de la collection d'Oxford. En 1862, il fut appelé à la chaire de sanscrit de l'Université d'Édimbourg; après avoir refusé, en 1873, la chaire de philologie comparée à l'Université de Strasbourg, il accepta en 1875 le même poste à celle de Bonn. Des voyages en Suède, en Norvège et des relations avec l'Islande ont familiarisé M. Aufrecht avec les langues scandinaves.

Outre de nombreux articles dans les recueils spéciaux; entre autres dans le *Journal de philologie comparée* qu'il fonda lui-même avec Kuhn, on lui doit: *De Accentu compositorum sanscriticorum* (Bonn, 1847); *les Monuments de la langue ombrienne*, avec Kirchhoff (die Umbrischen Sprachdenkmaeler; ibid., 1851, 2e part.); *Catalogus codicum manuscriptorum samscriticorum postredicorum... in bibliotheca Bodleiana* (Oxford, 1859-1864, 2 vol.); *Halâyudha's Abhidhânarat Halâgu* (Londres, 1861); *les Hymmes du Rig-Véda*, (die Hymmen des R.; Berlin, 1861-1863, 2 vol.); *a Catalogue of sanskrit manuscripts in the library of Trinity College Cambridge* (Cambridge, 1869); *Fleurs de l'Hindoustan*, (Blüten aus Bonn, 1873); *the Ancient languages of Italy* (Oxford, 1875).

AUGER (Hippolyte-Nicolas-Just), littérateur français, né le 25 mai 1797, à Auxerre, élevé chez un ancien bénédictin et placé en 1812 dans une maison de commerce à Paris, entra deux ans plus tard au service de la Russie et resta jusqu'en 1817, en qualité de sous-officier des gardes, au régiment d'Ismaïlowski. De retour en France, il se consacra à la littérature, et publia ses premiers travaux sous le nom de *Saint-Hippolyte*. Ce furent des romans : *Marpha* (1818), traduction de Karamsin; *Boris* (1819); *Gabriel Venance* (1820); *Ivan VI* (1825, 3 vol.), épisode des annales moscovites; *Rienzi* (1825, 3 vol.). Plus tard il a écrit dans le même genre : *le Prince*, de Machiavel (1833); *Moralités* (1834); *la Femme du monde* (1837); *Tout pour de l'or* (1839), scènes de mœurs modernes; *Avdotia*, nouvelle russe; *Un roman sans titre* (1846), etc.

Au théâtre, qu'il a abordé sous le pseudonyme de *Gérau*, il a donné quelques pièces qui ont eu du succès, entre autres : *Une séduction* (1832), avec Ancelot; *la Folle, Pierre le Grand* (1836), avec Charles Desnoyers; *Pauvre mère!* (1837) avec Fr. Cornu. Il a écrit seul : *Marcel* (1838) *Précepteur à vingt ans* (1838); *Benoît ou les Deux cousins* (1842), etc. Il a fait représenter des pièces au Théâtre-Français : *Plus de peur que de mal* (1833) et *Un dévouement* (1834). Sa *Physiologie du théâtre* (1839-1840, 5 vol. in-8) est un ouvrage considérable, rédigé avec soin, et comprenant l'histoire littéraire des théâtres de Paris, leur organisation intérieure, la législation, etc.

On a encore de M. Auger un essai historique sur la *République de Saint-Marin* (1827, in-8); *le Gymnase* (1828, 4 vol.), recueil de morale composé avec Hipp. Carnot; *les Mœurs et la l*... (1832), drame en cinq actes et en prose, non représenté, et quelques nouveaux romans : *le Commissionnaire*, *Madame Brice*, *le Roi des petits maîtres*, 1852, etc. Il a collaboré à *la Mode*, le ... de sa fondation, à l'*Européen*, etc.

AUGIER (Guillaume-Victor-Émile), poète dramatique français, membre de l'Institut, né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820, est petit-fils de Pigault-Lebrun, dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *la Ciguë*. Après d'excellentes études universitaires il fut destiné au barreau par sa famille; mais la passion des vers, qui l'avait tourmenté dès le collège, l'emporta, et il présenta au comité du Théâtre-Français une pièce en deux actes, en vers, *la Ciguë*. C'était en 1844. La pièce, que la jeunesse de l'auteur rendait suspecte, fut refusée presque à l'unanimité et portée par M. Émile Augier au comité de l'Odéon, qui la reçut et la fit jouer. Ce fut un triomphe pour le jeune poète; sa pièce tint l'affiche près de trois mois, et fit la fortune du théâtre. La Comédie-Française l'a depuis dans son répertoire. *La Ciguë*, qui est peut-être la plus achevée des œuvres de l'auteur, est sous la forme d'un élégant pastiche des mœurs antiques, une leçon de morale donnée à l'indifférence égoïste et à la vieillesse prématurée des jeunes gens de notre époque. On y vit aussi un retour heureux vers la comédie de mœurs écrite en vers.

Recherché dès lors par le comité du Théâtre-Français, M. Augier lui présenta l'année suivante une seconde comédie, *Un homme de bien*, en trois actes, en vers, empruntée aux mœurs contemporaines, mais dont la donnée fut jugée un peu paradoxale; elle n'eut qu'un demi-succès. Il ne reparut que trois ans plus tard, avec une grande comédie en trois actes, *l'Aventurière*, donnée au Théâtre-Français en 1848, et qui réussit, mais qu'il a profondément remaniée depuis (1860), pour en tirer, avec plus d'intérêt, une leçon plus forte. On y remarquait un penchant vers cette moralité littéraire facile à satisfaire qui donne la récompense à la vertu, ainsi que cette exaltation des mœurs bourgeoises qui devait gagner au poète tant de sympathies.

En 1849 parut, sur le même théâtre, *Gabrielle*, comédie en cinq actes, en vers, qui fut, en son genre, le triomphe de M. Émile Augier. Sacrifiant systématiquement l'amant au mari, il mettait la poésie dans la famille, et cherchait des effets dans cette moralité moyenne et de convention qui sait allier le calcul de l'intérêt au langage du sentiment. Le dernier vers, assez en dehors de l'intrigue et du caractère de l'héroïne, était accepté comme la morale et le résumé de toute la pièce :

O père de famille, ô poète, je t'aime!

L'Académie décerna à cette œuvre le prix Montyon, qu'elle partagea avec *la Fille d'Eschyle*, d

[illegible] M. Augier avait, en quelque [illegible] créé un genre, et *Gabrielle*, montée avec [illegible] reprise, eut un succès durable. [illegible] *Joueur de flûte*, comédie en un acte, en [illegible] que M. Émile Augier fit encore représenter [illegible] au Théâtre-Français, parut une imitation [illegible] et fut beaucoup moins applaudi. En [illegible] le poète, sollicité par Mlle Rachel d'écrire [illegible] drame où elle aurait le premier rôle, fit [illegible] en cinq actes, qui, malgré les efforts [illegible] n'eut que peu de succès. Toute [illegible] roulait sur ce fameux édit des duels, [illegible] s'était déjà servi dans *Ma-* [illegible] *Delorme*. L'auteur revint à la comédie. [illegible] une grande pièce en cinq actes, en prose, [illegible] à laquelle avait collaboré [illegible] Sandeau, et qui fut le point de départ [illegible] succès. En effet, la même [illegible] au Gymnase *Philiberte*, [illegible] en trois actes, en vers, charmante pièce [illegible] et la grâce des détails suppléait au vide [illegible]

[illegible] Depuis cette époque, M. Émile Au- [illegible] abandonner ce genre ingénieux et spi- [illegible] pour la comédie plus émouvante d'intrigue [illegible] contemporaines. Il donna, en [illegible] au Vaudeville, *le Mariage d'Olympe*, [illegible] reproché comme une concession au [illegible] par la *Dame aux Camélias* et qui [illegible] puis, au Gymnase, en col- [illegible] avec M. Jules Sandeau, *le Gendre de* [illegible] *Poirier*, comédie en quatre actes, en prose, [illegible] pour l'une des plus fortes [illegible] pièces. Il faisait y entre-choquer, avec une [illegible] les travers de la noblesse [illegible] et les ridicules mesquins de [illegible] enrichie. Il semble pourtant avoir [illegible] l'avantage à cette dernière, [illegible] le premier titre qu'il avait d'abord [illegible] pièce : *la Revanche de Georges Dan-* [illegible] *Gendre de M. Poirier* passa au réper- [illegible] Théâtre-Français en 1864. L'auteur a fait [illegible] au Gymnase, la même année, [illegible] comédie en trois actes, en prose [illegible] la demi-paternité à M. Édouard [illegible]

[illegible] pour M. Émile Au- [illegible] par deux œuvres bien différentes : une nou- [illegible] en cinq actes et en vers, *la Jeu-* [illegible] dont les situations, les [illegible] et le langage ont paru avoir une [illegible] avec *l'Honneur et l'argent*, et une [illegible] en cinq actes, *les Lionnes pauvres* [illegible] 22 mai), composée avec M. Ed. Fous- [illegible] la conception hardie, mais non im- [illegible] la censure. Représentée, grâce [illegible] du prince Napoléon, cette pièce [illegible] succès; reprise au même théâtre [illegible] fournit encore une longue carrière. [illegible] que les auteurs y ont jointe, est une [illegible] revendication des droits de la poésie [illegible] à l'égard de la morale. Ils ont encore [illegible] au Gymnase, *Un Beau mariage*, [illegible]

[illegible] Augier devait porter sur la scène [illegible] Comédie-Française les témérités du [illegible] et de satire sociales qu'il sem- [illegible] définitivement adopté. Le 10 janvier [illegible] représenter *les Effrontés*, qui furent [illegible] discutés par la critique, mais qui [illegible] un succès bruyant et prolongé : c'était [illegible] des abus résultant de l'immixtion des [illegible] et de finances dans le journalisme [illegible] A la fin de l'année suivante, il [illegible] cette œuvre hardie une suite, un pen- [illegible] encore, *le Fils de Giboyer* [illegible] 1862), satire très violente contre l'immixtion de la religion dans la politique. Cette pièce eut, à Paris, pendant plus de six mois, la vogue la mieux soutenue; en province, elle déchaîna des orages de passions contraires. Une foule de brochures furent publiées pour l'attaquer ou la défendre. M. Émile Augier a ensuite donné au même théâtre *Maître Guérin*, comédie en cinq actes, en prose (28 décembre 1864), qui a renouvelé jusqu'en mai 1865 le succès de ses principales œuvres.

Il faut placer à part, pour les incidents qui en ont signalé la représentation, la pièce de *la Contagion*. Elle excita d'avance une telle curiosité que M. de Villemessant offrit à M. Em. Augier 10 000 fr. pour en publier le manuscrit dans *l'Événement*. D'abord reçue au Théâtre-Français sous le titre de *Baron d'Estrigaud*, du nom du principal personnage, elle fut retirée par l'auteur à cause des retards que le succès du *Lion amoureux* de Ponsard menaçait de lui faire subir, et portée à l'Odéon, où le sociétaire, M. Got, obtint, par autorisation supérieure, d'aller l'interpréter avec MM. Berton et Brindeau et Mme Doche pour auxiliaires (17 mars 1866). Le public parisien fit un accueil moins empressé qu'à l'ordinaire à ces nouvelles épreuves de types d'intrigant et de courtisane, renouvelés avec talent de Balzac et de M. Alexandre Dumas fils. M. Got ayant organisé une troupe ambulante, fit faire ensuite à *la Contagion* son tour de France.

Un succès plus décisif fut, deux ans plus tard, au Théâtre-Français, celui de *Paul Forestier*, comédie en quatre actes, en vers (25 janvier 1868). C'était un grand drame de passion, où malgré l'élément poétique et le dénoûment moral de convention, l'auteur atteignait les limites de la hardiesse que comporte la mise en scène d'une situation immorale et de l'entraînement des sens. Les suppressions et retouches apportées au manuscrit y laissèrent encore bien des choses scabreuses que le talent de l'auteur et celui de ses interprètes firent passer ou même applaudir. *Paul Forestier* a été repris, non sans éclat, dans les derniers mois de 1876.

L'activité de M. Augier a continué de se manifester par des œuvres d'inspirations diverses : Il suffit de mentionner en passant *le Post-Scriptum* comédie en un acte et en prose (Théâtre-Français, 1869). Les *Lions et Renards*, comédie en cinq actes et en prose (décembre de la même année), n'ont pas répondu à l'attente du public. *Jean de Thommeray*, pièce en cinq actes et en prose, tirée d'un roman de M. Jules Sandeau (Théâtre-Français, 29 décembre 1873), a dû son succès aux intentions morales et patriotiques, aussi bien qu'à l'éclat et à l'ingéniosité de la mise en scène. M. Émile Augier reprit ses thèses de socialisme dramatique avec *Mme Caverlet*, comédie en quatre actes et en prose (Vaudeville, 1er février 1876), qui devait d'abord s'appeler *le Divorce*, et qui est en effet un plaidoyer en faveur de cette cause, au point de vue particulier de l'intérêt des enfants. La même année, l'auteur de tant de pièces politiques et sociales s'essayait dans le genre bouffon en donnant au théâtre du Palais-Royal, avec M E. Labiche, *le Prix Martin*, comédie en trois actes, qui n'eut pas le succès de gaieté habituel à cette scène. M. Augier est revenu au Théâtre-Français et au genre qui est le sien, avec *les Fourchambault*, comédie en 3 actes, (8 avril 1878).

Il faut citer encore, pour être complet, deux pièces auxquelles il a pris part avec MM. Sandeau et Alfred de Musset : *la Chasse au roman* et *l'Habit vert*, ainsi qu'un opéra en trois actes, *Sapho*, dont M. Gounod a composé la musique (1851).

On doit en outre à M. Émile Augier un recueil de *Poésies* (Paris, 1856, in-12), qui renferme quel-

ques petites idylles, une satire intitulée *la Langue* et dirigée contre les avocats mêlés aux événements politiques de 1848, une comédie en cinq actes, en vers, non représentée, *les Méprises de l'amour*, qui fut écrite immédiatement après *la Ciguë*, et qui est plus goûtée à la lecture qu'elle n'aurait sans doute été applaudie à la représentation. Il a été commencé une publication de ses *Œuvres complètes* (1877-78, 6 vol. in-8).

M. Émile Augier, lors de ses débuts, était considéré, à côté de l'auteur de *Lucrèce*, comme un des chefs de l'école dite du bon sens. Mais depuis longtemps ses comédies ressemblent moins à celles de F. Ponsard qu'à celles de M. Dumas fils. Son style, plus brillant qu'égal, mêlait volontiers, dans les premiers temps surtout, une extrême simplicité à l'éclat de l'école de M. Victor Hugo et au chatoiement de la phraséologie moderne. Il y a eu, dans ses diverses œuvres, un esprit petillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, souvent de l'intérêt et de jour en jour plus de vigueur.

Après des candidatures nombreuses, M. Augier a été reçu à l'Académie française, le 28 janvier 1858, en remplacement de Salvandy. C'est lui qui, après l'élection de M. Émile Ollivier, se trouva chargé de répondre au ministre dont la réception, successivement ajournée, n'eut pas lieu. Son discours et celui du récipiendaire furent publiés dans les journaux, au mois de mars 1874, par une indiscrétion qu'on ne sut à qui attribuer. Sans être entré dans la vie politique, M. Émile Augier, avait été nommé sénateur par décret impérial du 27 juillet 1870, « pour services rendus par ses productions littéraires » ; le décret qui ne fut pas promulgué, a été rendu public après la chute de l'Empire et inséré dans les *Papiers et Correspondances des Tuileries*. Décoré de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier le 19 juin 1858, et commandeur au 15 août 1868.

AUGU (Henri), journaliste et romancier français, est né à Landau (Bavière), en 1818. Il s'est fait connaître par un certain nombre de romans-feuilletons publiés dans des journaux ou dans des recueils illustrés. Nous citerons : *les Zouaves de la mort*, épisode de l'insurrection polonaise (1863, in-18); *les Faucheurs polonais*, épisode de l'insurrection de 1830 (1863, in-18); *les Français sur le Rhin* (1864, in-4, illustré); *Montgommery, ou les Anglais en Normandie* (1865, in-4); *le Tribunal du sang* (1866, in-4); *les Oubliettes du vieux Louvre* (1867, in-18), type complet du roman historique, divisé en scènes et en tableaux, comme une pièce à grand spectacle; *l'Abbesse de Montmartre* (1870, 2 vol. in-18); *Une grande pécheresse*, roman d'un vélite de 1812 (1873, in-18); *le Mousquetaire du cardinal*, en deux parties (1873, 2 vol. in-18); *une Vengeance de comédien* (1875, in-18). M. Augu a encore donné une comédie en trois actes, *les Femmes sans nom* (1867, in-18). Il a fourni à divers journaux et publications périodiques, outre des romans, des articles littéraires ou politiques, et a collaboré à *la Revue germanique*, au *Monde illustré*, aux *Veillées parisiennes*, au *Journal de Cherbourg*, à *la Réforme*, au *Siècle*, dont il fut rédacteur de 1849 à 1870, etc.

AULAGNIER (Antonin), professeur et éditeur de musique français, né à Manosque (Basses-Pyrénées), en 1800, fit ses études à Marseille, vint à Paris, entra au Conservatoire et eut M. Benoist pour principal maître. A sa sortie, M. Aulagnier se livra avec succès à l'enseignement, puis se tourna vers le commerce et se fit éditeur de musique, sans abandonner complètement la composition. Il fut à la fois l'auteur et l'éditeur d'e
ron quinze recueils de *Variations*, *Ronde*
Mélanges pour le piano sur des airs d'opér
de ballets, de plusieurs recueils de *Contred*
pour divers instruments, de *Romances*, de
breux morceaux de musique religieuse : *O S*
taris, *Domine salvum*, *Magnificat*, etc. Il
blié une *Méthode élémentaire pour le piano*
a eu plusieurs éditions.

AUMALE (*Henri*-Eugène-Philippe-Louis
LÉANS, duc D'), prince de la famille d'Orl
né à Paris, le 16 janvier 1822, est le quat
fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine M
Amélie. Comme ses frères, il reçut au co
Henri IV une éducation publique, se dist
par ses succès universitaires et remporta
prix en rhétorique. Héritier, par la mort du
nier des Condé, d'une fortune considérab
entra à dix-sept ans dans les rangs de l'ar
débuta comme officier au camp de Fontainet
dirigea quelque temps l'école de tir de Vince
et fut en 1839 promu capitaine au 4e de lign
1840, il accompagna, en qualité d'officier
donnance, son frère le duc d'Orléans, à qu
amitié vive l'unissait particulièrement, fit
lamment ses premières armes aux comba
l'Affroun, du col de Mouzaïa et du bois de
viers, obtint dans la même année les grad
chef de bataillon et de lieutenant-colonel, e
vit de nouveau sous les ordres des générau
geaud et Baraguey d'Hilliers. Atteint par l
vres, il fut rappelé en juillet 1841, traver
France au milieu des ovations et, au mome
il faisait à Paris son entrée triomphale à l
du 17e léger, faillit être victime de l'atten
Quénisset (13 septembre).

Après avoir complété à Courbevoie son in
tion militaire, le duc d'Aumale qui venait
créé maréchal de camp (octobre 1842), s'e
qua pour l'Algérie, y commanda, jusqu'en
la subdivision de Médéah, où il se signala
brillants faits d'armes; le plus hardi fut ce
le rendit maître de la smala d'Abd-el-K
campée dans les environs de Goudjilah, et
tomber entre ses mains une multitude de
peaux, un butin immense, quatre dra
3600 prisonniers, la correspondance et le
de l'émir (16 mai 1843). Cet acte d'audace
lui le grade de lieutenant général (octobre)
que le commandement supérieur de la prov
Constantine. En 1844, il dirigea l'expédit
Biskara et se distingua dans les campagne
les Ziban et les Ouled-Sultan. Le 25 novem
la même année, il épousa une fille du prin
pold de Salerne, Marie-Caroline-Auguste de
bon, née le 26 avril 1822. Après avoir com
en chef le camp de la Gironde (1845) et co
à la pacification des Kabyles de l'Ouarensen
il se rendit à Madrid, où il assista au mar
duc de Montpensier.

Bientôt le roi, à la suite d'un dissentim
s'était élevé entre lui et le maréchal Buge
sujet des camps agricoles, voulut rempl
dernier dans ses fonctions de gouverneur
de nos possessions d'Afrique (21 septembre
Ce fut le duc d'Aumale qui lui succéda. Il
à Alger, au milieu des sympathies de l'
une sorte de vice-royauté, qui devint l'ol
attaques de l'opposition et fut défendue à
bune par M. Guizot (janvier 1848). La re
d'Abd-el-Kader, auquel il eut l'imprude
garantir la mise en liberté, signala la fin
administration. Lorsqu'il connut la nou
la révolution de Février, il engagea la co
attendre paisiblement les ordres de la
pole, remit le pouvoir au général Ca

[illegible] à l'armée des adieux pleins de dignité. Il s'embarqua le 3 mars, avec le prince et la princesse de Joinville, sur *le Solon*, qui le conduisit à Gibraltar, d'où il gagna l'Angleterre. Au [illegible] de mai suivant, il se joignit au prince de Joinville pour protester contre le bannissement de sa famille. A partir de cette époque il résida [illegible] à tour à Claremont et à Twickenham.

Pendant son long exil, le duc d'Aumale attira l'attention par divers écrits. En 1855 il insérait dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom du [illegible] M. de Mars, deux articles l'un sur *les Zouaves*, l'autre sur *les Chasseurs à pied* (ensemble, 1859, 4e édit. in-18), et qui [illegible] dus à la plume du prince, déjà connu par ses recherches sur la *Captivité du roi Jean* et sur le *Siége d'Alesia*. Au mois d'avril 1861, il fit imprimer, en France, une brochure adressée au prince Napoléon, sous le titre de *Lettre sur l'histoire de France*, critique fort vive du gouvernement impérial; cette brochure fut saisie et déférée aux tribunaux; l'éditeur Dumineray et l'imprimeur [illegible] de Saint-Germain, furent condamnés, le premier à un an de prison et 5000 fr. d'amende, [illegible] à la même amende et à six mois de [illegible]. M. Bocquard écrivit au *Times*, qui avait [illegible] cette *Lettre*, pour en démentir quelques [illegible]. L'année suivante, on commença d'imprimer à Paris une *Histoire des princes de Condé*, [illegible] depuis longtemps que le duc [illegible] travaillait. Les exemplaires en furent saisis [illegible] l'achèvement du tirage : ce qui donna lieu, de la part du prince, à des réclamations judiciaires qui furent longtemps sans succès. Ce fut seulement quatre ans plus tard (mars 1869) [illegible] qu'ils étaient remis aux éditeurs [illegible] permission de vendre, par ordre du ministre de l'intérieur, et qu'on offrit de rembourser les [illegible] d'instance. L'ouvrage fut publié le mois suivant en deux vol. (in-8). Le prince fit encore paraître dans la *Revue des Deux Mondes* en 1867, une étude sur les *Institutions militaires de la France*, et un article intitulé *l'Autriche*. Au commencement de 1868, on lui attribua une brochure [illegible], ayant pour titre : *Qu'a-t-on fait de la France?* qui était apocryphe.

Lors des élections pour l'Assemblée nationale, le [illegible] 1871, le duc d'Aumale, qui pendant la guerre avait sollicité vainement, comme ses frères et ses neveux, l'autorisation de servir dans l'armée française, adressa de Londres une proclamation aux électeurs de l'Oise, dans laquelle, [illegible] affirmant ses préférences pour la monarchie constitutionnelle, il se déclarait prêt à s'incliner devant la souveraineté nationale adoptant la république libérale comme forme de gouvernement. Il fut nommé représentant du département de l'Oise, le second sur huit, par 52222 suffrages sur [illegible] votants. Les lois de bannissement subsistant encore, il ne put rentrer en France qu'après leur abrogation (8 juin). Son élection fut validée, le même jour, à une grande majorité, mais, eu égard à la situation politique et à la demande de M. Thiers, le duc avait promis, ainsi que le prince de Joinville, à ne pas occuper son siége à l'Assemblée. Après l'adoption de la proposition Rivet et la consécration des pouvoirs du nouveau président de la République, les princes demandèrent à être dégagés de leur parole; la prise de possession de leur siége donna lieu à des débats animés et à un ordre du jour leur laissant à eux-mêmes l'interprétation de leur engagement (18 décembre 1871).

Au mois de mars 1872, les journaux annoncèrent que le duc d'Aumale avait obtenu sa réintégration dans le cadre d'activité comme général de division. Lors de la discussion de la loi sur la constitution du conseil de guerre qui aurait à juger le maréchal Bazaine, le duc, montant pour la première fois à la tribune, confirma cette nouvelle, en déclarant qu'il « était prêt à faire son devoir de soldat, quelque pénible qu'il pût être » (15 mai). Quelques jours après (28 mai), il prononça, à propos de la loi sur la réorganisation de l'armée, un discours terminé par une invocation au drapeau tricolore, « symbole de gloire, de concorde et d'union », qui contraria pour l'instant, les espérances des partisans de la fusion monarchique, et fut considéré comme une réponse au manifeste légitimiste d'Anvers. Au mois de novembre de la même année, une loi de l'Assemblée restituait aux membres de la famille d'Orléans les biens dont les avait dépouillés l'Empire.

Désigné, au mois d'octobre 1873, pour présider le conseil de guerre chargé de juger le maréchal Bazaine, le duc d'Aumale dirigea les débats avec une grande autorité. Son attitude sévère et patriotique pendant la durée du procès, ne l'empêcha pas, aussitôt après la condamnation, de prendre l'initiative du recours en grâce auprès du maréchal de Mac-Mahon (10 décembre 1873).

Aux débats de cette cause célèbre qui mit le prince tout à fait en évidence, se rattacha un détail curieux. Pour mieux s'éclairer sur la conduite de l'accusé, il avait voulu visiter les champs de bataille autour de Metz ; sa demande d'autorisation au ministère de la guerre ayant été communiqué à Berlin, le gouvernement allemand exprima le désir que le voyage n'eût pas lieu, malgré la promesse faite par le duc d'Aumale de garder le plus strict incognito.

Nommé au commandement du septième corps d'armée par décret du 28 septembre, il alla prendre possession de son poste après le procès de Trianon. Il annonça aussitôt l'intention de se démettre de ses fonctions de représentant, mais il en fut détourné par ses amis politiques; il se borna, deux ans plus tard, à ne pas se présenter dans le département de l'Oise aux élections sénatoriales, en déclarant, dans une lettre adressée à ses collègues du Conseil général de l'Oise, dont il était le président, que son expérience lui avait démontré, l'impossibilité de prendre une part utile aux délibérations d'une assemblée parlementaire, en continuant d'exercer le commandement dont il était investi. En effet, pendant la longue existence de l'Assemblée nationale, le duc d'Aumale, avait à peine assisté et encore moins participé aux débats; il s'était abstenu de voter dans la plupart des questions. Au milieu des fameuses négociations qui eurent lieu dans l'automne de 1873, entre les partis royalistes de l'Assemblée nationale et le comte de Chambord, pour le rétablissement de la monarchie dite légitime, le duc d'Aumale eut une attitude assez réservée pour ne pas enlever un dernier espoir aux orléanistes restés fidèles à la monarchie constitutionnelle, et à plusieurs reprises on vit se produire, dans les journaux du parti, l'idée d'une candidature éventuelle du duc d'Aumale à la présidence de la République, sous la forme d'une sorte de stathoudérat. Après la démission du maréchal de Mac-Mahon, il fut, par un double décret du 11 février 1879, remplacé dans son commandement et désigné pour l'inspection générale des corps d'armée.

Le duc d'Aumale, élu membre de l'Académie française, le 30 décembre 1871, en remplacement de Montalembert, par 28 voix sur 29 votants, fut reçu en séance solennelle, seulement le 3 avril 1873. Des débats, consignés aux procès-verbaux de l'Académie (4 mars 1873) avaient eu lieu sur la question de savoir si le récipiendaire serait ap-

pelé par l'académicien chargé de lui répondre « Monseigneur, » d'après l'usage des relations du monde, ou simplement « Monsieur, » suivant la tradition académique. Ce fut, d'après le vœu même du récipiendaire, la tradition académique qui l'emporta. Le prince reçut aussi, au mois de décembre de la même année, d'après les statuts de l'Académie de Besançon, le titre de directeur de cette société, en qualité de commandant en chef des forces militaires de la province. Il est l'un des vingt-quatre membres et le président de la Société littéraire aristocratique des bibliophile français. Grand'croix de la Légion d'honneur dès l'âge de vingt ans, le duc d'Aumale avait été rayé, sous l'Empire, des listes des légionnaires; il y a repris son rang, sous la République, à la date de sa promotion (28 avril 1842). A part son discours de réception à l'Académie française, le prince n'a publié, depuis l'Empire, que le *Discours prononcé, sur la réorganisation de l'armée le* 28 *mai* 1872, *à l'Assemblée nationale*, (1872, in-18).

M. le duc d'Aumale a eu deux fils: *Louis-Philippe*-Marie-Léopold d'Orléans, prince de Condé, né à Paris, le 15 novembre 1845, mort, à vingt ans, de la fièvre typhoïde à Sydney, en Australie, (septembre 1866), et *François*-Louis-Marie-Philippe d'Orléans, duc de Guise, né le 5 janvier 1854, qui faillit périr à la chasse, en janvier 1869, et qui a succombé à une maladie cérébrale le 25 juillet 1872.

AUNET (Mme *Léonie* D'). Voy. BIARD (Mme).

AURELLE DE PALADINES (Louis-Jean-Baptiste D'), général français, né à Malzieu (Lozère) le 9 janvier 1804, entra à l'école de Saint-Cyr en 1822, en sortit dans l'infanterie avec le grade de sous-lieutenant le 1er octobre 1824, et a été promu successivement lieutenant le 26 juin 1830, capitaine le 30 décembre 1834, chef de bataillon le 12 février 1843, lieutenant-colonel le 22 avril 1847, colonel le 30 juin 1849, général de brigade le 22 décembre 1851 et général de division le 17 mars 1855. Il servit en Afrique de 1841 à 1848, fit la campagne de Rome, puis celle de Crimée, où il gagna son grade de général de division, en s'emparant des bâtiments de la Quarantaine. Pendant l'expédition d'Italie, il commandait la division militaire de Marseille, où il présida au départ des hommes et à l'envoi du matériel. Mis dans le cadre de réserve à la fin de 1869, il fut rappelé à l'activité, l'année suivante, lors de la guerre contre la Prusse, et replacé à la tête de la division de Marseille. La révolution du 4 septembre 1870 l'obligea à quitter cette ville; mais, après les défaites du général de La Motterouge près d'Orléans, un décret du 14 novembre l'appela au commandement de la 1re armée de la Loire, dans laquelle il introduisit la plus sévère discipline. Cette armée ne comprenait à l'origine que le 15e corps. Le 16e et le 17e lui furent successivement adjoints. M. d'Aurelle entreprit alors d'envelopper et de couper le corps bavarois du général de Thann, qui lui était opposé. Ce mouvement réussit en partie, et, après la bataille de Coulmiers (9 novembre), l'ennemi fut contraint d'abandonner Orléans et de se retirer sur Saint-Peravy et sur Toury. Malheureusement, la capitulation de Metz ayant rendu disponibles les troupes du prince Frédéric-Charles, des renforts considérables furent envoyés sur la Loire, et le grand-duc de Mecklembourg mis à la tête de l'armée d'observation. Les forces du général d'Aurelle s'étaient accrues, dans l'intervalle, des 18e, 19e, 20e et 21e corps, à peine équipés et fort peu exercés. Avant de prendre l'offensive, il fortifia Orléans, en construisant, pour le couvrir, un camp retranché armé de canons de marine: la perte de la bataille de Beaune-la-Rollande traîna la réoccupation d'Orléans par les trou[pes] allemandes. M. d'Aurelle de Paladines reno[nça à] défendre la ville, donna l'ordre de l'évacu[er le] 3 décembre, et se retira en Sologne. Sur de p[res]santes dépêches de la Délégation, il voulut [au] dernier moment arrêter son mouvement de [re]traite, mais il était trop tard; le général Ma[rtin] des Pallières, qui, à la tête du 15e corps, for[mait] l'arrière-garde, avait déjà passé la Loire. La [Dé]légation de Tours, menacée par l'armée a[lle]mande, partit pour Bordeaux (9 décembre). [Elle] nomma une commission d'enquête pour exami[ner] la conduite du général d'Aurelle, qui donna [im]médiatement sa démission, en demandant à [être] traduit devant un conseil de guerre. Appelé q[uel]que temps après au commandement du camp [de] Cherbourg, il déclina cette nomination pour [rai]son de santé et se retira à Belley.

Lors des élections du 8 février 1871, il [fut] nommé représentant du département de l'Al[lier] à l'Assemblée nationale, le quatrième sur [...] par 51 004 voix, et du département de la Gir[onde] par 96 796 voix. Il opta pour l'Allier, et fut [du] nombre des quinze commissaires choisis par l'[As]semblée pour suivre les négociations de paix a[vec] la Prusse. Nommé, le 3 mars, commandant su[pé]rieur de la garde nationale de la Seine, il [fit] appel « au patriotisme des bons citoyens pou[r le] maintien de l'ordre »; mais il était trop impo[pu]laire pour empêcher l'insurrection du 18 ma[rs]. Au mois de juillet suivant, il fut mis à la tête [de] la 14e division militaire à Bordeaux. Dans l'[As]semblée le général d'Aurelle de Paladines av[ait] pris place au centre droit, avec lequel il v[otait] dans les diverses questions politiques et religi[eu]ses, lorsque ses fonctions militaires ne le forçai[ent] pas de s'abstenir. Lors de la constitution [des] grands corps d'armée, il reçut le commandem[ent] du 18e, dont Bordeaux était le quartier géné[ral]. L'année suivante, il atteignait la limite d'âge [du] service actif. Le général d'Aurelle fut élu [par] l'Assemblée nationale sénateur inamovible au [se]cond tour de scrutin le 10 décembre 1875, [par] 346 sur 600 votants. Au Sénat, où il fut nom[mé] questeur le 13 août 1876, il faisait partie de [la] majorité monarchique. Décoré de la Lég[ion] d'honneur le 20 décembre 1843, il a été pro[mu] officier le 25 janvier 1846, commandeur [le] 21 octobre 1854, grand-officier le 28 décem[bre] 1859 et grand'croix le 28 décembre 1868. — Il [est] mort à Versailles le 17 décembre 1877. Les Cha[m]bres votèrent une pension de 6000 fr. en fave[ur] de sa veuve. Le général d'Aurelle a publié un ré[cit] de ses opérations sous ce titre: *la Première arm[ée] de la Loire* (1872, gr. in-8.

AURIAC (Philippe-Eugène-Jean-Marie d'), non DAURIAC, journaliste français, né à Toulouse, 17 octobre 1815, est devenu, en 1858, employé [à] la Bibliothèque impériale. Il a publié: *Louis-Ph[i]lippe prince et roi* (1843); *D'Artagnan le mous[]quetaire* (1847, 2e édit., 1854), mémoires pré[ten]tifs du héros de M. Alexandre Dumas; *Recherch[es] sur l'ancienne cathédrale d'Alby* (1855); *Descri[p]tion sensible et naïve de la fameuse cathédrale*, [...] (1857; nouv. édit. 1867, in-18); *Histoire de la c[a]thédrale et des évêques d'Alby* (1858); *Essai hi[s]torique sur la boucherie de Paris* (1861, in-18); *Histoire anecdotique de l'industrie française* (mêm[e] année, in-18); *Nouveau guide du voyageur e[n] Belgique et en Hollande* (1864, in-18); *la Rédu[c]tion de Bordeaux sous Charles VII* (1865, in-8); *Guide pratique, historique et descriptif au[x] bains de mer de la Manche et de l'Océan* (1866, in-18, avec cartes et grav.); *le Destin antique*

[illegible] des cartes (1868, in-18); *l'Avant-dernier* [illegible] de Metz, en l'an 1552 (1874, in-18), etc. ; puis [illegible] nombreux articles dans *le Capitole*, *la Renommée*, *le Siècle*, et il rédige spécialement les [illegible].

AUSONIO FRANCHI. Voy. FRANCHI.

AUTENRIETH (Hermann-Frédéric), médecin allemand, né à Tubingue, le 5 mai 1799, et fils du professeur de clinique Jean-Henri-Ferdinand Autenrieth, étudia la médecine à l'université de sa ville natale sous la direction de son père, et obtint en 1821 le grade de docteur. Il entreprit [illegible] plusieurs voyages et publia le résultat de ses observations dans l'ouvrage intitulé : *Des Maladies du peuple dans la Grande-Bretagne* (Ueber die [illegible] in Grossbritanien, Tubingue, 1824). Nommé, en 1826, professeur adjoint à Tubingue, il fut appelé, en 1835, à la chaire de [illegible] que son père avait occupée pendant [illegible] quarante ans.

On [illegible] encore de M. Autenrieth fils : *Sur le* [illegible] *des poissons* (Ueber das Gift der Fische, [illegible], 1833); *les Eaux sulfureuses de Se*[illegible] *en Wurtemberg* (das Schwefelbad [illegible] in W. ibid., 1834), etc.

AUTRAN (Joseph), poète et littérateur français, né à Marseille, en juin 1813, fit d'excellentes études littéraires, et débuta, en 1832, par une ode à M. de Lamartine, qui s'embarquait alors à Marseille; elle était intitulée : *le Départ pour l'Orient* et respirait un vif enthousiasme. Il donna ensuite un recueil de poésies, *la Mer* (Paris, 1835), complété à près de vingt ans de distance, par *les Poèmes de la Mer* (Paris, 1852, 1859, [illegible]). On rencontre dans ces deux recueils des [illegible] originales et vivement senties, auxquelles se mêle l'imitation de l'antiquité classique. [illegible] avait donné dans l'intervalle un autre [illegible] *Ludovic* [illegible] (Paris, 1838), qui avait [illegible] succès.

En [illegible], il publia un volume de prose : *Italie* [illegible] *Semaine sainte à Rome* (Marseille, 1841) et, [illegible] suivante, un poème héroïque : *Milianah* (Marseille, 1842). En mars 1848, il fit jouer à l'Odéon *la Fille d'Eschyle*, tragédie en cinq actes, en vers (Marseille et Paris, 1848, in-16), qui [illegible], au jugement de l'Académie française, le grand prix Montyon avec la *Gabrielle* de [illegible] Augier.

On a encore de M. Autran plusieurs recueils [illegible], entre autres : *Laboureurs et soldats* (1854), [illegible] (1856), qui se recommandent par [illegible] de la pensée, le travail consciencieux [illegible], un sentiment vrai et profond de la nature et une foi pénétrante dans la poésie. Citons [illegible] ouvrages plus récents : *Épîtres rustiques* (1861, in-18); *le Poème des beaux jours* [illegible]; *Études grecques*, *le Cyclope d'après* [illegible] (1863, in-18). La candidature de M. J. Autran à l'Académie française, souvent produite, [illegible] deux ou trois fois la moitié des suffrages sans atteindre à la majorité. Il en a été [illegible], en remplacement de M. Ponsard, [illegible] 1868; sa réception eut lieu le 15 avril [illegible] M. Cuvillier-Fleury répondit à son discours. — M. Autran est mort à Marseille, le 6 mars [illegible] avait commencé une édition de ses *Œuvres* complètes qui a été achevée depuis et dont le [illegible] volume contient des fragments de mémoires autobiographiques intéressants (1874-78, [illegible], in-8).

AUTRICHE (maison impériale d'), dynastie de [illegible]-Lorraine. Empereur régnant (Voy. FRANÇOIS-JOSEPH). Impératrice régnante : *Élisabeth*-Amélie-Eugénie, fille de *Maximilien*-Joseph, duc de Bavière, née le 24 décembre 1837.

Enfants : l'archiduchesse *Giselle*-Louise-Marie, née le 12 juillet 1856, mariée au prince Léopold de Bavière, le 20 avril 1873; l'archiduc *Rodolphe*-François-Charles-Joseph, prince royal, né le 21 août 1858, colonel et propriétaire du 19e régiment d'infanterie et du 2e régiment d'artillerie; l'archiduchesse *Marie*-Valérie-Mathilde-Amélie, née le 22 avril 1868.

Père et mère de l'empereur régnant : Voyez FRANÇOIS-CHARLES.

L'empereur François-Joseph a eu trois frères : l'archiduc *Ferdinand*-Maximilien-Joseph, devenu, sous le nom de Maximilien Ier, empereur du Mexique; *Charles-Louis*-Joseph-Marie, né le 30 juillet 1833, gouverneur du Tyrol et du Voralberg, général-major, propriétaire du 7e régiment de lanciers, chef du 4e régiment des hussards russes de Ludoff et du 8e régiment des lanciers prussiens, marié, 1° le 4 novembre 1856, à la princessse *Marguerite*-Caroline-Frédérique, etc., fille du roi de Saxe, née le 24 mai 1840 et morte le 15 septembre 1858; 2° par procuration à Rome, le 16 octobre, et en personne à Venise, le 21 octobre 1862, à l'archiduchesse Marie-*Annonciade*-Isabelle-Filomène-Sabazie, princesse des Deux-Siciles, née le 24 mars 1843, morte le 4 mai 1871; 3° le 23 juillet 1873, à l'archiduchesse *Marie*-Thérèse Ferdinande, fille du feu prince Michel de Portugal, née le 24 août 1855; et *Louis*-Joseph-Antoine-Victor, né le 15 mai 1842, colonel et propriétaire du 65e régiment d'infanterie.

Oncles et tantes de l'empereur régnant : l'empereur *Ferdinand*-Charles-Léopold, etc., et l'impératrice Marie-*Anne* (voy. FERDINAND Ier); l'archiduchesse *Marie* Clémentine-Françoise-Josèphe, née le 1er mars 1798, mariée, le 28 juillet 1816, à *Léopold*-Jean-Joseph, prince de Salerne, oncle du roi de Naples Ferdinand II, veuve le 10 mars 1851, mère de la princesse *Caroline*, duchesse d'Aumale.

AUVRAY (Louis-Jean-Baptiste), administrateur français, député au Corps législatif, est né à Saint-Lô (Manche), le 14 novembre 1808. Entré à l'École polytechnique en 1827, il en sortit en 1829 comme élève sous-lieutenant dans l'artillerie de terre, mais il donna sa démission, l'année suivante, pour se consacrer, dans sa ville natale, à l'industrie et au commerce des bois. Il y prit une position considérable et remplit les fonctions de conseiller d'arondissement, de conseiller général du département, de président du tribunal de commerce et de la Chambre consultative des arts et manufactures de Saint-Lô, enfin, en 1868, de maire de cette ville. Au commencement de janvier 1869, il fut porté, comme candidat de l'administration, dans l'élection partielle à laquelle donna lieu la mort de M. Havin, député au Corps législatif, pour la première circonscription de la Manche. M. Auvray fut élu par 17 648 voix sur 28 499 votants. Il a été réélu, en 1869, comme candidat officiel, par 23 364 voix sur 33 400 votants. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 14 août 1869. La révolution de septembre 1870 l'a écarté de la vie politique.

AUVRAY (Louis), artiste et littérateur français, est né à Valenciennes (Nord), le 7 avril 1810. Élève de David d'Angers, il a surtout produit, en sculpture, des médaillons et des bustes. Il a exposé aux divers Salons un certain nombre de bustes de personnages historiques ou contemporains et quelques rares sujets de fantaisie, notamment :

Lesueur (1857), *Watteau* (1859), une *Bacchante* (1863), *Sauvageot* (1865), *Condillac*, pour la ville de Grenoble (1868); *un Philosophe* (1870); *Solon* (1873); *Félix Auvray et Auvray père* (1875); *Moitte, statuaire* (1875), pour l'Institut; *Alex. Du Bois, architecte* (1876). M. Auvray est l'auteur (en collaboration avec M. J. Adeline, architecte) d'un monument élevé à Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure) à la mémoire du graveur Brevière (1874). Il a été nommé président du Comité central des artistes.

Comme littérateur et critique d'art, il a publié: *Délassements poétiques d'un artiste* (Munich, 1849, in-8); *Concours des grands prix et envois de Rome* (1858, in-18); *Projet de tombeau pour l'empereur Napoléon Ier* (1861, in-4, avec pl. et photogr.); *Exposition des Beaux-Arts : Salons de* 1834, de 1835, de 1837, etc. (1834-1865, 14 vol. in-8), etc., sans compter un recueil d'*Allocutions maçonniques* (1840, in-18). Directeur de la *Revue artistique et littéraire*, il a collaboré à la *Revue des Beaux-Arts* et à divers journaux artistiques.

AUXAIS (Jules-Charles-François-Alexis D'), ancien sénateur français, est né à Périers (Manche) le 10 juillet 1814. L'un des grands propriétaires du département de la Manche, maire de Saint-Aubin-du-Perron, membre du Conseil général pour le canton de Saint-Sauveur-Lendelin et vice-président de cette assemblée, il a été élu représentant de la Manche à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le quatrième sur onze, par 71 122 voix. Il s'inscrivit à la réunion des Réservoirs, vota constamment avec la droite monarchique et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta dans son département, comme candidat conservateur, et fut élu à ce titre, le dernier sur trois, par 404 voix sur 749 électeurs. Il siégea dans les rangs de l'extrême droite et ne fut pas réélu aux élections triennales du 5 janvier 1879.

AUZOUX (Th....-Louis), médecin anatomiste français, né à Saint-Aubin d'Écroville (Eure), vers 1797, fut reçu docteur à Paris, en 1822. Préoccupé des moyens de faciliter et de vulgariser l'étude de l'anatomie, il imagina une pâte susceptible de prendre les empreintes les plus délicates et d'acquérir par la dessiccation une grande solidité, et il en composa des pièces anatomiques artificielles imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur. Les modèles ainsi obtenus sont formés d'éléments séparés, représentant des organes distincts ou des parties distinctes d'un même organe, et pouvant à volonté se monter ou se démonter et représenter par leurs divers assemblages tous les rapports des organes entre eux ou des parties d'un organe entre elles. De là le nom d'*anatomie classique* (de κλάω, rompre). L'inventeur a exposé lui-même les bases et les applications de son système dans ses *Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie, ou Description succincte des phénomènes physiques de la vie, etc., à l'aide de l'anatomie plastique* (Paris, 1839, 3e édit., 1858). M. Auzoux fit lui-même, à l'aide de ses préparations, des cours d'anatomie très suivis.

Dès 1822, l'Académie royale de médecine et l'Institut accordèrent un de leurs prix annuels à M. Auzoux, qui établit à Saint-Aubin une vaste fabrique de modèles, citée au premier rang pour son organisation dans le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, etc., que M. Villermé fut chargé de tracer en 1849. Les produits de cette fabrique se sont répandus dans la plupart des écoles médicales du monde civilisé.

M. Auzoux reproduit l'anatomie de la ma
la plus complète. Des détails trop délicats
être vus facilement dans les proportions ordi
res ont été augmentés dans d'énormes pro
tions. C'est ainsi qu'il a présenté l'œil, l'ore
le larynx, la face, la base du crâne, le cerv
l'œuf humain dans tout son développement,
puis son apparition dans l'ovaire jusqu'à la
mation de l'embryon. Embrassant ensuite
l'anatomie des animaux, il a reproduit un
de chaque grande famille : type des grands m
mifères, le cheval, magnifique modèle com
de 200 pièces, avec plusieurs modèles partie
de mâchoires de cheval et de bœuf; type des
latiles, le dindon ; type des serpents, le boa
strictor, plus une tête de vipère avec l'app
venimeux, muscles, glandes et crochets;
des poissons, la perche de mer ou aigle (m
aquila); type des insectes, le hanneton gr
décomposable en 500 fragments, l'abeille gro
sous ses six formes différentes, etc. ; type
mollusques, un énorme colimaçon avec 600
ments; type des annélides, la sangsue, etc.

M. Auzoux, dont M. Roux a dit, dans le co
rendu officiel de l'Exposition universelle de
dres, en 1851, que sa puissance d'inventio
jusqu'au génie, a obtenu : à l'Exposition de
une médaille d'or; à celles de 1839 et de 18
rappel de médaille d'or, et, en 1849, une
velle médaille d'or. Décoré de la Légion d'
neur, le 27 avril 1833, il a été promu offici
12 mars 1862.

Outre l'ouvrage principal cité plus haut,
de M. Auzoux : un *Mémoire sur la vipère*,
Considérations générales sur l'anatomie, m
de rendre son étude plus facile, plus géné
moins insalubre et un *Mémoire sur le cho*
morbus, son siège, sa nature, son traitement.

AVÉ-LALLEMANT (Frédéric-Christian-B
dict), administrateur, publiciste et roma
allemand, né à Lübeck le 23 mai 1809, é
le droit à l'Université d'Iéna tout en se li
avec passion à des études artistiques et
raires. Reçu docteur en 1834, il rentra à Lüb
y fut attaché au barreau, puis à la magistra
et à la suite d'une publication sur l'organis
de la police dans cette ville libre, il fut mis
tête de ce service. Des recherches sur le m
de la police et des voleurs ne cessèrent d'o
per les loisirs de sa vie active, et à partir de l
ceux de sa retraite. Son principal ouvrage,
Escrocs en Allemagne (das deutsche Gau
thum, Leipzig, 1858-62, 4 parties), trait
toutes les formes d'escroquerie dans ce pay
de l'argot des voleurs. Il a publié, en outre,
sieurs écrits de circonstance sur les questio
police dans divers États de l'Allemagne. L'é
de ce sujet l'a conduit à écrire un certain n
bre de romans de police qui ont eu de la vo

AVÉ-LALLEMANT (Robert-Berthold), frère
précédent, né le 25 juillet 1812, étudia la mé
cine à Berlin, Heidelberg et Paris, fut profes
à Kiel, puis se rendit à Rio-Janeiro où il s'é
blit comme médecin, et se fit une réputation
des observations savantes. Il fit partie de plusi
expéditions scientifiques, entre autres celle
la Novara. A part des dissertations médicales
a écrit un remarquable *Voyage au Brésil* (R
durch Süd-Brazilien; Leipzig, 1859, 2 part., et R
durch Nord-Brazilien; ibid., 1860, 2 part.).
cite en outre des tableaux poétiques de la natu
en octaves, sous le titre d'*Anson* (Altona, 18
des *Esquisses de voyage* sous celui de *Fata M*
gana (Ibid., 1872, 2 vol.); *le Séjour de Humb*
à Paris (H. 's Aufenthalt in P.), faisant pa

[illegible] la biographie d'Alexandre de Humboldt, publiée par Bruhns Leipzig, 1872).

AVELINE (Alfred d'), pseudonyme de M. Van [illegible]. Voy. ce nom.

AVELLANEDA (Gertrudis Gomes de), femme poète espagnole, née en 1816, dans l'île de Cuba, où son père commandait une division de la flotte espagnole, vint en Europe, séjourna à Bordeaux, retourna à Cuba et vint habiter successivement Cadix, [illegible], Séville et Madrid, où elle se fixa en 1840. Elle s'était déjà fait connaître par des poésies publiées sous le pseudonyme de *Peregrina* et par des compositions dramatiques jouées à Cuba dans les réunions privées. A Madrid, elle multiplia ses publications et donna : des *Poésies lyriques* (Poesias lyricas, Madrid, 1841); des nouvelles : *Sab*, *les Deux femmes* (Dos Mugeres); [illegible]; des tragédies qui eurent un grand succès : *Alfonso Munio*; *le Prince de Viana*; *Egilona*; *Guatimozin*, etc.

En 1846, elle épousa don Pedro Sabator, député aux Cortès, le perdit au bout de quelques mois, et se retira dans un couvent. Après quelques années de silence, elle donna au public deux poèmes : la Croix (la Cruz) et *le Dernier accent de ma harpe* (El ultimo acento di mi arpa), puis revint au théâtre avec plus d'ardeur et fit représenter en deux ans : Saül, tragédie; *Recaredo*; *la Vérité vainqueur des apparences* (la verdad vence apariencias); *les Erreurs du cœur* (Errores del corazon); *les Gloires de l'Espagne* (las Glorias de España, 1858-1861). Ses œuvres postérieures sont : *le Don du diable* (el Donativo del diablo) et *la Fille des Fleurs* (la Hija de las flores); *l'Aventurière* (la Aventurera); *Hortensia*; *la Somnambule* (la Sonambula); *la Fille du roi René*; deux comédies : *Sympathie et antipathie* (Simpatia y antipatia) et *les Oracles de Thalie* (Oraculos de Talia, 1852-1856). Ces différentes pièces, dont plusieurs sont des imitations de pièces françaises, ont été accueillies avec faveur et témoignent toutes d'une grande entente de la scène. Remariée en 1854 au colonel et député [illegible], elle le perdit en 1860, et se retira à Séville. — Elle est morte dans cette ville le 1er février 1873. Elle n'avait publié dans les dernières années de sa vie qu'un *Livre de dévotion* (Devocionario, Madrid, 1867), écrit dans une retraite au couvent de Lorette.

AVELLANEDA (Nicolas), homme d'État argentin, né le 1er octobre 1836, est fils de Marcos Avellaneda, ancien gouverneur du Tucuman, mis à mort sous la dictature de Rosas. Sa famille vécut dans l'exil jusqu'à la chute du dictateur en 1852. Le jeune Avellaneda étudia le droit à Cordova et à Buenos-Ayres, puis dirigea le journal *le National*, la plus importante des feuilles de la république. En 1861, il occupa la chaire d'économie politique à l'Université de Buenos-Ayres. [illegible] année précédente, il faisait partie du [illegible] où il fut réélu plusieurs fois. A l'avènement de Sarmiento à la présidence, il eut le ministère de la justice, du culte et de l'enseignement. Il s'occupa surtout de développer l'instruction publique, et, malgré les difficultés de la situation, lui fit faire de réels progrès.

A l'expiration des pouvoirs de Sarmiento, les fédéralistes, menacés par les projets du général Mitre et du parti unitaire, prirent M. Avellaneda comme candidat à la présidence pour la période de 1874-1880. La retraite d'un candidat rival, le Dr Alsina, assura son élection : il obtint une majorité de 146 voix contre 79 et fut proclamé par le Congrès le 6 août 1874. Il entra en fonctions le 12 octobre, malgré l'insurrection militaire qui avait éclaté aussitôt après les élections, et qui était dirigée par le général Mitre. Il fut obligé de proclamer l'état de siège dans plusieurs provinces; mais après quelques rencontres demeurées indécises entre les troupes du président et celles du général rebelle, celui-ci envoya des parlementaires à Buenos-Ayres et fit sa soumission. Les troubles pacifiés, le président accorda une amnistie générale. Nous avons à signaler sous son administration, l'envoi d'un corps de 4000 hommes, sous le commandement du colonel Aldina, contre les Indiens, pour punir leurs incursions et déprédations (mars 1875), la dissolution de la flotte en vue de diminuer les dépenses publiques (avril 1876).

AVENEL (Denis-Louis-Martial), journaliste et littérateur français, né à Orbec (Calvados), le 28 mai 1782, fut auditeur au Conseil d'État du royaume de Westphalie et secrétaire du roi. Devenu actionnaire du *Courrier français*, il fut jusqu'en 1842 un de ses principaux rédacteurs. Il a été aussi collaborateur du *Temps*, du *Moniteur universel*, etc. Il a donné un grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde* et au *Journal des Savants*. L'un des conservateurs, depuis 1848, de la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il a été longtemps sous-bibliothécaire, il a publié, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, un recueil de *Lettres, papiers d'État et instructions diplomatiques du cardinal de Richelieu* (1863, tom. I-V, in-4). M. Avenel a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861. — Il est mort à Paris le 19 août 1875.

AVENEL (Paul), littérateur français, né à Chaumont (Oise), en 1823, suivit en 1837 les cours de l'École de commerce, puis se tournant vers la littérature, aborda également la poésie, le roman et le théâtre. Il a fondé et dirigé le *Daguerréotype théâtral*, un *Journal de la jeunesse*, collaboré au *Lycée français*, au *Mousquetaire*, etc.

On a de lui, au théâtre : *Monsieur Monaco, ou l'Huissier en bonne fortune*; *le Pavé d'or*, revue de fin d'année; *Un homme sur le gril*, *le Gendre de M. Caboche*, vaudevilles en un acte; *le Feu de Lux*, *le Veilleur de nuit*, opéras-comiques en un acte; *l'Antichambre en amour*, comédie en vers; *les Chasseurs de pigeons*, vaudeville en trois actes (Folies-Dramatiques, 1860); *la Paysanne des Abruzzes*, drame en cinq actes, en collaboration avec M. H. de Charlieu (Beaumarchais, 1861); *les Jarretières d'un huissier*, vaudeville en un acte (Palais-Royal, 1861); *les Amoureux pris par les pieds*, en un acte (Folies-Dramatiques, 1863); *Soyez donc concierge* (1864, même théâtre); *un Oncle du midi*, vaudeville, avec M. Em. Adam (1867); *l'Homme à la fourchette*, vaudeville d'actualité en un acte (1874), etc.

Il a aussi publié *les Antithèses morales*, poème dramatique (1850-1854); puis *le Coin du feu*, recueil de nouvelles (1839); *Tablettes d'un fou, ou le Voyage entre deux mondes* (1852); *la Société des malins* (1854), et quelques volumes de vers, entre autres : *Alcôve et boudoir*, scènes de la comédie humaine (1855, in-8), interdit par les tribunaux, la même année; *le Roi de Paris*, roman historique (1860, in-18); *le Duc des Moines*, roman historique (1864, in-18); *les Calicots*, scènes de la vie réelle (1866, in-12), d'où l'auteur a aussi tiré un vaudeville; des recueils de *Chants et chansons politiques* (1869, 1870, 1872, in-18), etc.

AVENEL (Georges), littérateur français, frère

du précédent, né à Beaumont (Oise) le 31 décembre 1828, préluda par un livre curieux, écrit dans une forme fantaisiste, *Anacharsis Cloots, l'orateur du genre humain* (1865, 2 vol. in-8), aux savantes recherches sur les hommes et les choses de la Révolution qui lui ont valu une légitime notoriété. C'est lui qui a préparé l'édition de Voltaire, publiée par le *Siècle* (1867-1870, 9 vol. in-4) et dans laquelle la correspondance générale a été soigneusement révisée et augmentée. M. G. Avenel a réuni ses principaux articles historiques de *la République française* sous le titre de *Lundis révolutionnaires* (1875, gr. in-8). — Il est mort à Bougival, le 1er juillet 1876.

AVEZAC-MACAYA (Marie-Armand-Pascal D'), géographe français, né à Baguères de Bigorre, en 1799, se fit recevoir avocat à Paris, fut admis ensuite, comme employé, au ministère de la marine, et y devint chef de bureau. Après avoir fait paraître des *Essais historiques sur le Bigorre* (Bagnères, 1823, 2 vol. in-8), il se tourna vers la géographie et s'occupa des explorations faites en Afrique. Il écrivit sur ce sujet des notices et des articles de revues, et, en 1830, soutint l'authenticité du voyage de Caillé à Tombouctou. En 1837, il donna une *Esquisse générale de l'Afrique* (in-12), précédée d'une série d'*Études de géographie critique sur l'Afrique septentrionale* (1836, in-8).

Secrétaire général de la Société de géographie dès 1834, il a fait, outre le compte rendu des travaux de la Société (1834-1836), diverses publications savantes et a fourni au *Bulletin* de la Société, dont il est devenu l'un des membres directeurs, de nombreuses communications. Il a inséré des articles de géographie dans la *Revue des Deux Mondes*, les *Annales des voyages*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Globe*, etc.

Citons encore de M. d'Avezac, l'un des fondateurs de la Société ethnologique de Paris, et membre des principales Sociétés de géographie et d'ethnologie étrangères, une *Dissertation sur le géographe latin Ethicus* et sur les ouvrages cosmographiques qui en portent le nom, imprimée dans les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1841); *Notice sur le pays et le peuple de Yébous* (1845); *Notice des découvertes faites au moyen âge, dans l'océan Atlantique*, lue à l'institut en 1845 et 1846; *les Iles fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge* (Paris, 1845, in-8), travaux importants pour l'histoire de la découverte de l'Amérique.

M. d'Avezac, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 26 janvier 1866, en remplacement de Victor Leclerc. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 30 mars 1839, il a été promu officier le 31 décembre 1861. — Il est mort à Paris le 14 janvier 1875.

AVRIL (Sophie-Émile-Philippe), ingénieur français, né à Paris, le 12 novembre 1797, entra, en 1814, à l'École polytechnique. Sorti en 1817, il fit, depuis cette époque, partie des ingénieurs du corps des ponts et chaussées. Après avoir passé successivement par toutes les classes d'ingénieur et d'inspecteur, il a été nommé, à la mort de F. de Cavenne (avril 1856), directeur de l'École des ponts et chaussées. Il devint en outre membre de la commission mixte des travaux publics, du Conseil général des ponts et chaussées, du comité consultatif des chemins de fer et fut appelé au Conseil municipal de la Seine. Il a été admis à la retraite en 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, officier depuis le 1er mai 1843, il a été promu commandeur le 5 août 1857. — M. Avril est mort à Paris le 23 ja[nvier] 1872.

AYGUESVIVES (Auguste, comte D'), hom[me] politique français, ancien député, né à Toulo[use] en 1829. Écuyer, puis chambellan de l'Empere[ur], membre du Conseil général de la Haute-Garon[ne] pour le canton de Montgiscard, candidat offi[ciel] aux élections de 1863, il fut envoyé au Co[rps] législatif pour la 1re circonscription de ce [dé]partement, par 17 906 voix sur 23 134 votants, [et] en 1869, par 15 611 voix sur 27 470 votants. À [la] suite de cette dernière élection, il fut obligé par [les] réclamations de l'opinion publique de résigner [ses] fonctions à la Cour et nommé chambellan hon[o]raire. Écarté de la scène politique par la révolut[ion] de septembre 1870, il fut envoyé à la Chambre [des] députés, aux élections générales de 1876, par [la] 3e circonscription de Toulouse, comme candi[dat] bonapartiste; il ne passa qu'au second tour [de] scrutin, le 5 mars, avec 8713 voix, sur 16[...] votants. Aux élections qui suivirent l'acte [du] 16 mai 1877, il fut renommé, comme candi[dat] officiel du maréchal de Mac-Mahon, par 9341 v[oix] contre 8038 obtenues par le candidat républic[ain]. Son élection ayant été invalidée le 11 mai 18[...], il ne se représenta pas. M. le comte d'Ayguesvi[ves] a été nommé officier de la Légion d'honn[eur] le 14 août 1869.

AYLIES (Raymond-André-Séverin), magis[trat] français, ancien représentant et député, est [né à] Auch, le 11 février 1798. Avocat à la Cour roy[ale] de la Seine, il entreprit, en 1825, avec M. Cl[...] la publication des *Annales de l'éloquence ju[di]ciaire en France* (1826-1827, 2 vol. in-8). [En] 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma conseill[er à] la Cour royale de Paris. Il fit paraître, en 18[...] un volume intitulé : *Du Système pénitentiair[e et] de ses conditions fondamentales* (Paris, in-8). [En] 1842, l'opposition le choisit pour candidat d[ans] le collège électoral de Domfront (Orne). Élu [dé]puté, il fut un des membres les plus actifs d[e la] gauche constitutionnelle, prit plusieurs fois la [pa]role dans les débats relatifs à la politique e[xté]rieure et, malgré son titre de conseiller, dema[nda] que les fonctionnaires publics fussent exclus d[e la] Chambre. En 1846, il fut remplacé par M. [...]mercier, candidat ministériel. Après la révolut[ion] de Février, deux départements, l'Orne et le [Gers] l'élurent en même temps représentant du peu[ple] à l'Assemblée nationale. Il opta pour le Gers [et] vota presque toujours avec la droite. Non réél[u à] l'Assemblée législative, il fut nommé, en 18[...], conseiller à la Cour de cassation. Il a été [...] membre du Conseil général du Gers pour le ca[n]ton de Mauvezin. Candidat du gouvernement [aux] élections générales de 1869, M. Aylies fut [élu] député, dans la 1re circonscription du Gers [par] 16 536 voix sur 25 134 votants. Il signa la fame[use] demande d'interpellation des 116. Décoré de [la] Légion d'honneur le 17 décembre 1849, il a [été] promu depuis officier. — Il est mort à Paris [le] 25 janvier 1875.

AYMARD (Édouard-Alphonse-Antoine, baro[n]), général français, né à Villemoustaussou (Au[de]) le 30 janvier 1820, est fils du général qui eut [à] réprimer en 1834 l'insurrection de Lyon. Il ent[ra] à l'école militaire de Saint-Cyr en novemb[re] 1838 et en sortit comme sous-lieutenant [le] 1er octobre 1840. Il fut promu lieutenant le 16 d[é]cembre 1842, capitaine le 9 avril 1846, chef [de] bataillon le 21 février 1854, lieutenant-colonel [le] 17 février 1855, colonel le 6 septembre 1859, gé[]néral de brigade le 12 août 1864 et général [de] division le 12 août 1870. Malgré la rapidité [...]

[illegible] par les dates précédentes, [illegible] par des opinions [illegible] à l'établissement du second [illegible] que, capitaine [illegible] en Afrique, au moment du coup [illegible] sur le registre où [illegible] à voter. Mis en non-acti- [illegible], il était alors entré dans [illegible], avec laquelle il fit les plus [illegible]. Il suivit le maréchal de [illegible] et se signala à la prise [illegible] du Mexique, il fut cité à l'ordre [illegible] combat de Montechuala, pour [illegible] de la journée par sa dé- [illegible].

[illegible] la guerre de 1870 éclatait, [illegible] général de division, le [illegible] commandant la 1re brigade de [illegible] 2e corps d'armée, sous les [illegible] Bazaine. Il reçut ensuite [illegible] de la 4e division dans le même [illegible] aux batailles des 14, 17 [illegible], dans l'affaire du 31, se [illegible] la dernière dans le village de [illegible] des pertes les plus cruelles. [illegible] par ses énergiques [illegible] combats engagés autour [illegible] prisonnière avec son [illegible] réorganisation des commande- [illegible], le général Aymard fut appelé, [illegible] septembre 1873, à celui du [illegible] des 10e et 11e divisions terri- [illegible] à Montpellier. Un décret du [illegible] gouverneur de Paris, [illegible] du général Ladmirault, et a [illegible] une satisfaction marquée par [illegible] Chambre des députés et toute [illegible]. Décoré de la Légion d'hon- [illegible]. Il a été promu officier le [illegible], commandeur le 12 mars 1866 [illegible] 3 février 1875.

[illegible], magistrat et homme po- [illegible], est né le 14 juin 1806, [illegible]. Il fit ses études de droit, [illegible] substitut du procureur du [illegible] de Juillet, puis fut nommé [illegible] tribunal de Neufchâteau. [illegible] précédemment adjoint au [illegible], devint alors maire de Neuf- [illegible] du Conseil général pour [illegible]. En 1852, il fut élu au [illegible] candidat du gouverne- [illegible] mandat au même titre en [illegible] 1863. A ces dernières élec- [illegible] voix sur 19 944 votants. [illegible] du 20 février 1876, il se [illegible] conservateur, dans l'ar- [illegible] de Neufchâteau, mais ne fut pas [illegible] officier de la Légion [illegible].

[illegible] (Félicie-Marie-Émilie D'), femme de [illegible], est née à Paris en 1801. Entrée [illegible] dans la maison impériale de [illegible] pendant trente-cinq [illegible] qu'en 1852, avec le [illegible] préparer les ouvrages [illegible] les matériaux. [illegible] un certain nombre d'ou- [illegible] poésies, quelques nouvelles [illegible] des études historiques ou [illegible] nous bornerons à citer : [illegible] 2e édit. in-18), couronné [illegible] ; Symbolique des pierres [illegible] des gemmes (1846, in-8) ; [illegible] apocalyptiques et de leurs *représentations sur les églises au moyen âge* (1846, in-8) ; *les Statues du porche nord de la cathédrale de Chartres*, ou explication de la présence des statues de la Beauté, de la Volupté, de l'Honneur, sur les basiliques chrétiennes (1849, in-8), ouvrage qui a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France* (1861, Impr. impér. 2 vol. in-8), couronné aussi par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; *Iconographie du dragon* (Arras, 1864, in-8) ; *Au temps passé* (Tournai, 1867, in-18), etc. Mme Félicie d'Ayzac a collaboré à la *Revue de l'architecture* (en 1847), à la *Revue de l'Art chrétien* (de 1860 à 1866), et surtout aux *Annales archéologiques* (de 1846 à 1848), et à la *Revue archéologique* (de 1852 à 1855), d'où sont extraits plusieurs des ouvrages que nous venons de citer.

AZE (Louis-Valère-Adolphe), peintre français, né à Paris, le 4 mars 1823, entra à l'École des beaux-arts en 1840, fut élève de M. Robert Fleury et, après un voyage en Orient et en Italie (1842-44), débuta au Salon de 1845. Il a surtout exposé : *Un médecin* (1845) ; *Lesueur au couvent des Chartreux*, *Souvenir d'Égypte*, *le Marchand de Constantinople*, plusieurs *portraits de chiens* (1845-1850) ; *la Vente du butin*, *le Billet de logement*, *le Fripier*, *l'Arrestation discrète* (1853) ; *le Fat*, *Jean Goujon recevant l'ordre de Saint-Michel à Saint-Eustache des mains du duc d'Anjou* (1855) ; *Côme Ier de Médicis tuant son fils*, *Ribera faisant de l'or*, *Épisode de Gil-Blas* (1857-59) ; *Nature morte*, panneau décoratif (1861) ; *Philippe II, roi d'Espagne*, *Don Juan d'Autriche* (1863) ; *Tribunal indigène en Algérie*, *Ablutions de la grande Mosquée* (1865) ; *Femme kabyle* (1866) ; *Masacchio*, *Marchands israélites* (1868) ; *Louis XI se promenant dans Lyon*, *les Porteuses d'eau à Venise* (1869). M. Aze a obtenu une 3e médaille en 1851, et un rappel en 1853.

AZÉMAR (Louis-Armand-Auguste), député français, né à Rodez le 21 février 1815, s'inscrivit comme avocat au barreau de Rodez, et devint adjoint au maire de cette ville. Il fut nommé, à la fin de l'Empire, membre et vice-président du conseil de préfecture de l'Aveyron. Conseiller général du département depuis 1871, pour le canton de Marcillac, il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme candidat du comité national conservateur, et fut élu, au second tour de scrutin, par 6288 voix contre 4500 environ obtenues par M. Mazenc, le candidat républicain. Il siégea dans les rangs des bonapartistes, vota avec la minorité monarchique et se rallia, après l'acte du 16 mai 1877, au ministère présidé par M. de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se présenta comme bonapartiste et candidat officiel du Maréchal, et fut réélu par 6110 voix contre 2314 recueillies par son même concurrent. M. Azémar a été décoré de la Légion d'honneur.

AZEVEDO (Alexis-Jacob), littérateur et critique français, né à Bordeaux, le 18 mars 1813, de parents israélites, étudia d'abord le solfége sous la direction de son père, puis le violon et la flûte. Il vint à Paris, en octobre 1832, et fut admis au Conservatoire dans la classe de Tulou. Comme flûtiste, il fit partie, à plusieurs reprises, des orchestres du Cirque, des Folies dramatiques et de l'Ambigu. Plus tard, il se mit à écrire et donna des articles de critique musicale au *Siècle* (1843-1844), à la *Notomanie* et à la *France musicale* (1844). Il soutint, dans cette dernière feuille, contre M. Fétis, une polémique au sujet de l'origine

de la gamme. En 1859, au moment de la fondation de l'*Opinion nationale*, il fut chargé d'y écrire le feuilleton musical et s'y fit remarquer par la vivacité de ses polémiques et le caractère personnel de ses jugements. Il donna, en outre, des articles au *Ménestrel*.

Ses principales publications en volume sont : *Félicien David, avec portrait et autographes* (1863, gr. in-8); *Rossini, sa vie et ses Œuvr*[es] (1865, gr. in-8), ouvrage revu par Rossini lu[i-]même, et dont une seconde édition était annoncé[e] comme devant contenir le catalogue des Œuvr[es] inédites du maître; *Sur le Livre de M. Scudo* [in]*titulé :* Critique et littérature musicales (185[.] br. in-18). — M. Azevedo est mort à Paris [le] 21 décembre 1875.

B

BABAUD-LARIBIÈRE (de la Charente), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Confolens (Charente), le 5 avril 1819, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers, et s'inscrivit, en 1840, au barreau de Limoges. Il débuta dans le journalisme, comme rédacteur de l'*Écho du peuple* de Poitiers, et du *Progressif* de la Haute-Vienne. Revenu à Confolens, il continua de s'associer aux luttes de la presse, et publia de nombreux articles dans l'*Écho de la Charente* et l'*Indépendant*. Il fut élu membre du conseil général de la Charente et prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1848, commissaire du département, il fut nommé par 35 919 suffrages, le cinquième sur neuf, représentant à l'Assemblée constituante. Membre du comité de l'intérieur, il prit une part active aux discussions et monta souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et soutint la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Babaud-Laribière vivait retiré dans ses propriétés de la Charente, se consacrant à des travaux d'économie politique ou d'histoire, lorsqu'au mois de juin 1870, dans des circonstances qui firent quelque bruit, il fut élu grand-maître des francs-maçons. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé préfet de la Charente d'où il passa plus tard dans les Pyrénées-Orientales. — Il est mort à Perpignan, le 25 avril 1873.

M. Babaud-Laribière, qui fut, après 1848, un des collaborateurs de la *Liberté de penser*, a publié : *Histoire de l'Assemblée nationale constituante* (1850, 2 vol. in-18); *Études historiques et administratives* (Confolens, 1863, 2 vol. in-8); *Lettres charentaises*, en deux séries (Angoulême, 1865-1866, 2 vol. in-8); *Questions de chemin de fer* (1867, in-8), etc.

BABBAGE (Charles), célèbre mathématicien anglais, né en 1790, fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, passa de brillants examens scientifiques et s'abandonna à son goût pour les mathématiques. La lenteur des opérations et des calculs qu'exige la construction des tables de logarithmes lui suggéra l'idée de les faire exécuter par une machine à calculer, ou plutôt de perfectionner, dans des proportions plus vastes, les essais de Pascal et de Neper. Avec le concours du gouvernement, il parcourut, dans cette vue, l'Angleterre et le continent. A son retour (1821), il écrivit son ingénieux *Traité de l'économie des machines et des manufactures* (Economy of manufactures), ouvrage traduit en français par M. Ed. Biot, et que l'économiste Blanqui appelait un hymne en l'honneur des machines. En 1828, il fut chargé, à l'université de Cambridge, de la chaire de mathématiques, jadis occupée par Newton, et qu'il garda pendant onze ans. Il avait alors publié, dans les recueils des Sociétés savantes de Londres, dont il était déjà membre, d'intéressants mémoires tels que : *les Jeux de hasard* (1821); *l'A*[p]*plication de l'analyse à la recherche des théorè*[mes] *sur les lieux géométriques* (1822); *la Mesure* [des] *hauteurs par le baromètre* (1824); *le Magnétis*[me] *par rotation* (1825); *l'Application des machi*[nes] *à calculer* (1825), inséré dans le *Philosophical M*[a]*gazine; les Rotations électriques et magnétiq*[ues] (1826), etc.

La machine de M. Babbage, commencée ve[rs] 1820, devait se composer de deux parties d[is]tinctes : l'une, pour calculer les nombres, l'a[u]tre, pour les imprimer. La construction de la pr[e]mière partie étant à peu près achevée, en 18[..] permit à l'inventeur de recueillir ses excelle[ntes] *Tables logarithmiques*, qui vont de 1 à 108 000 [et] se recommandent par leur exactitude et la com[]modité de leur disposition. La deuxième par[tie] n'était pas, à cette date, à moitié terminée, lo[rs]qu'il reçut l'ordre d'interrompre ce magnifiq[ue] travail dont la dépense s'élevait à 425 000 fr. [et] qui, pour arriver à son complet achèvement, [eût] au moins exigé le double de cette somme. M. Ba[b]bage s'occupa encore de projets de machines p[our] les opérations algébriques.

On lui doit, outre les ouvrages déjà cités : Co[m]*paraison des diverses institutions d'assuran*[ces] *sur la vie* (a Comparative view of the vario[us] institutions for the assurance of lives, 1826, in-[8]); *De la décadence des sciences en Angleterre* ([The] Decline of science, 1829), thèse développée d[ans] sa *Revue de l'Exposition universelle de 1851* ([The] Great exhibition, 1851, in-8). — M. Babbage [est] mort le 18 octobre 1871. Il était correspond[ant] de l'Institut depuis 1844.

BABINET (Jacques), physicien français, mem[]bre de l'Institut, né à Lusignan le 5 mai 179[4], fut élève de M. Binet, au lycée impérial Nap[o]léon, entra à l'École polytechnique en 1812, passa à l'École d'application de Metz d'où il sor[tit] sous-lieutenant d'artillerie. Il quitta bientôt [la] carrière militaire pour l'enseignement et fut su[c]cessivement professeur de mathématiques à Fon[]tenoy-le-Comte, à Poitiers et au collége Sain[t-]Louis. De 1825 à 1828 il fit, à l'Athénée, un cou[rs] de météorologie; en 1838, il suppléa Savary [au] Collége de France et entra, deux années plu[s] tard, à l'Académie des sciences en remplacement de Dulong. Il devint ensuite astronome adjoint d[u] Bureau des longitudes. Il a été décoré de la Lé[]gion d'honneur le 1er mai 1831. — Il est mort [à] Paris le 22 octobre 1872.

M. Babinet est auteur d'un grand nombre d[e] mémoires importants sur les diverses branch[es] des sciences mathématiques et des sciences phy[]siques, insérés dans les *Annales de physique* [et] *de chimie*, ou dans les *Comptes rendus* de l'Aca[]démie des sciences. Nous citerons entre autre[s] en astronomie : *Mémoire sur la détermination d*[e] *la masse de la planète Mercure*, lu à l'Académi[e] en 1825; en physique : *Recherches sur les cou*[]*leurs des réseaux* (1829); *Mémoire sur la doubl*[e] *réfraction circulaire* (1837); *Mémoire sur les ca*[]*ractères optiques des minéraux*, etc. (1837); *Mé*[-]

[illegible] les demi-intervalle d'interférences [illegible] à la surface d'un milieu [illegible]; Rapport sur le microscope po[illegible] etc.; en météorologie : [illegible] détermination du magnétisme ter[illegible] sur le cercle parhélique, [illegible] etc. (1832); Théorie [illegible] (1848, 1849); Note relative [illegible] à la formule barométrique de [illegible] sans le secours des lo[illegible] sur les rapports de la [illegible] le développement des plantes [illegible] les inondations (1855); en [illegible] De la télégraphie électrique, [illegible] parties du monde (1860).

[illegible] modifications [illegible] divers appareils de phy[illegible] perfectionnement important [illegible] auquel son nom est [illegible] un nouvel hygromètre [illegible], pouvant servir à la [illegible] des indices de ré[illegible] transparentes, etc. En [illegible] du câble transatlantique, [illegible] hautement contre ce [illegible] telle tentative était [illegible] la communication durerait à [illegible] essaya de le démontrer [illegible], auxquelles les faits [illegible] démenti. Plus d'une fois [illegible], trompées par [illegible], dans certains jour[illegible].

[illegible] ses communications à l'Institut [illegible] titres, M. Babinet a aussi, [illegible] travaillé à la propagation des [illegible] en publiant de fréquentes [illegible] et les revues, notam[illegible] des Deux Mondes et le [illegible] de nombreux sujets d'as[illegible] et de météorologie. A ce [illegible] se rapporter son Traité [illegible] descriptive (1 vol. in-8 [illegible] recueil intitulé : Études [illegible] d'observation et sur [illegible], qui ont formé suc[illegible] (1855, in-18).

[illegible] éditer, par les soins de [illegible] nombre de cartes géo[illegible] a donné le nom de Car[illegible], et dans lesquelles, pour la [illegible] système nouveau de pro[illegible] des surfaces entre les es[illegible] était exactement [illegible] Atlas.

BABI[illegible], magistrat français, [illegible] le 5 décembre 1821. [illegible] docteur à la faculté de [illegible] dans la magistrature. [illegible] au tribunal de [illegible] en 1853, comme substitut [illegible] à la cour de la même ville. [illegible] en 1859, premier avocat [illegible] il devint, le 4 mars [illegible] criminelles et des [illegible] de la justice. Le zèle qu'il [illegible] pour le gouvernement [illegible] ne l'empêcha pas de [illegible] gouvernement du 4 sep[illegible] M. Crémieux, [illegible] à Tours et à Bordeaux. [illegible] le 25 juillet [illegible] conseiller à la même Cour [illegible] à la chambre des [illegible] commandeur de la [illegible] août 1869. •

BABINGTON (Charles-Cardale), botaniste anglais, né à Ludlow en 1808, fut élevé au collège de Saint-Jean à Cambridge, où il obtint ses degrés de 1830 à 1833. Il devint professeur de botanique à l'Université de cette ville et se fit un nom par son enseignement et ses travaux. On cite de lui : *Flora Bathoniensis*, *la Flore des îles du canal* (Fl. of the Channal Islands), *la Flore du comté de Cambridge* (Fl. in Cambridgeshire), un *Manuel de botanique anglaise* (Manual of British botany), plusieurs fois réimprimé, etc. Membre de la société archéologique de Cambridge, il a publié des ouvrages et des articles sur les antiquités de ce pays. •

BABINGTON (le révérend Churchhill), savant anglais, né en 1821, fils d'un pasteur de campagne du comté de Leicester, fit de brillantes études au collège de Saint-Jean à Cambridge et fut reçu membre de l'Université de cette ville en 1846. La même année, il obtint un prix académique pour un *Essai sur l'influence du christianisme pour l'abolition de l'esclavage en Europe*. Il remplit simultanément des fonctions ecclésiastiques et universitaires, et fut à diverses reprises examinateur à Cambridge pour la théologie et pour les sciences naturelles. Membre des sociétés anglaises de littérature et de numismatique, il devint correspondant des sociétés savantes de Leipzig et de Rome.

Parmi les travaux du Rév. Ch. Babington, qui portent à la fois sur les lettres classiques, l'archéologie et la botanique, on cite : deux *Discours d'Hypéride* d'après les manuscrits récemment découverts (Cambridge, 1852, in-fol.), et *l'Oraison funèbre de Léosthène*, etc., par le même orateur (Londres 1858, in-fol.); des publications de documents historiques sous les auspices du gouvernement, la réimpression en fac-simile du *Beneficio di Cristo*; des *Catalogues* annotés; puis de nombreux articles de philologie classique et sacrée, ou de numismatique et d'archéologie dans divers écrits périodiques de Cambridge et autres recueils. Il a collaboré activement à des journaux de botanique, d'ornithologie, etc. •

BABOU (Hippolyte), littérateur français, né à Peyriac (Aude), le 24 février 1824, débuta jeune encore dans *le Corsaire* et *le Charivari*, par des articles signés ou anonymes. Il écrivit ensuite dans *la Revue de Paris* sous le pseudonyme de *Camille Lorrain*, puis dans la *Revue nouvelle*, *le Courrier français*, *l'Illustration*, *la Patrie*, fournissant à ces diverses feuilles des comptes rendus, des nouvelles et des feuilletons. Dans les années suivantes, il a été un des rédacteurs les plus assidus de *l'Athenæum français* et de la *Revue française*, jusqu'à sa disparition (1859). Plusieurs de ses études littéraires, avant d'être publiées en volumes, ont paru en feuilletons. Il est mort à Paris le 16 octobre 1878.

Nous citerons de lui : *les Payens innocents* (1858, in-18); une édition des *Lettres familières écrites d'Italie*, par le président de Brosses (1858, 2 vol.); *Lettres satiriques et critiques, avec un défi au lecteur* (1860, in-18); *les Amoureux de Mme de Sévigné*, les Femmes vertueuses du grand siècle (1862, in-8); *Vive le luxe! la Comédie de M. Dupignac*, réponse à M. Dupin, par une grande dame et une petite dame (1865, in-8); plusieurs brochures, entre autres *l'Homme à la lanterne* (1868), sous le pseudonyme de Jean-sans-peur; une autre relative à la révolution d'Espagne : *Montpensier roi d'Espagne* (1869, in-8), anonyme; *les Sensations d'un juré*, vingt figures contemporaines (1875, in-18); *les Prisonniers du 2 décembre*, souvenirs personnels

1876, in-18), publié dans le *Temps*, sous le titre de *Casemates de Bicêtre* (même année).

BACH (Alexandre, baron DE), homme d'État autrichien, né à Loosdorf (basse Autriche), le 4 janvier 1813, entra d'abord dans l'administration, mais après la mort de son père, qui était un avocat très renommé, il se fit inscrire au barreau de Vienne. En 1848, comme député de l'ordre des avocats, il fit partie de la commission provisoire qui prit l'administration de la ville. Bientôt après, il fut admis dans le comité des États de la basse Autriche, qui le choisit pour délégué au comité central des États provinciaux de la monarchie autrichienne. Partisan déclaré de la centralisation politique, il se montra également opposé à l'absorption de l'Autriche dans l'Allemagne et à l'indépendance des nationalités diverses qui ont produit l'empire autrichien. Il fit partie du premier cabinet libéral, comme ministre de la justice, et de l'Assemblée constituante, comme député du faubourg de Wieden. Il s'occupa avec ardeur de réorganiser le système judiciaire. Il réclama pour la couronne le droit de *veto*, s'opposa à la suppression pure et simple des corvées féodales, dont il voulait faire payer le rachat aux paysans, et refusa de reconnaître les privilèges nationaux de la Hongrie. L'insurrection du 6 octobre 1848 l'obligea de prendre la fuite. Il se retira d'abord à Salzbourg, et de là se rendit à Olmütz, auprès de l'empereur qui lui donna le portefeuille de la justice dans le ministère Schwartzenberg-Stadion. Il prit une part importante à toutes les mesures qui retirèrent de l'abîme la vieille dynastie des Habsbourg, et firent tourner au profit du principe d'unité tous les mouvements révolutionnaires qui avaient menacé l'empire d'Autriche d'une complète dissolution. La constitution du 4 mars 1849, si contraire aux prétentions des provinces, résume toute la politique de M. de Bach. La mission de la mettre en vigueur lui échut plus spécialement après la mort de Stadion, qu'il remplaça au ministère de l'intérieur (mai 1849). Les complications amenées par la guerre d'Orient ne le détournèrent pas de son but; il poursuivit et acheva l'œuvre de l'unification. Enfin, au bout de dix ans, cette politique ayant amené pour l'Autriche une redoutable crise, l'intrépide ministre fut sacrifié au mécontement et ou à l'inquiétude générale et envoyé à Rome comme plénipotentiaire (21 août 1859). Sa mission qu'il sut rendre agréable au gouvernement pontifical prit fin en 1867. M. Al. de Bach a été fait baron en 1854.

BACHARACH (Henri), grammairien et traducteur français, né vers 1810, en Allemagne, d'une famille israélite, vint à Paris à l'âge de vingt ans. Professeur de langue allemande à l'École polytechnique et examinateur pour celle de Saint-Cyr. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Bacharach a publié surtout des ouvrages relatifs à l'enseignement de l'allemand : *Grammaire allemande* (1850, in-8; 4e édit., 1854); *Cours de thèmes allemands* (1850); *Leçons de langue allemande* (1805, in-8); *Cours complet de préparation littéraire* (1850, 4 vol. in-8), à l'usage des aspirants aux Écoles du gouvernement, etc. On a aussi de lui la traduction de la *Physiognomonie* de Lavater (1845, gr. in-8, pl.); celle de *Faust* (1873, in-18), avec *Préface* de M. Dumas fils.

BACHELET (Jean-Louis-Théodore), littérateur français, né en 1820, à Pissy-Pôville (Seine-Inférieure), fit ses études aux lycées de Rouen et de Versailles, entra, en 1840, à l'École normale, et fut reçu agrégé d'histoire en 1846. Successivement professeur d'histoire aux collèges du Havre, Chartres et de Saint-Quentin, aux lycées de C mont-Ferrand et de Coutances, il fut nomm la même chaire au lycée de Rouen ainsi l'École préparatoire à l'enseignement supéri Il est devenu en outre conservateur de la bibliothèque de la ville. M. Bachelet a été d de la Légion d'honneur.

Il a publié : *la Guerre de Cent ans* (18 *Mahomet et les Arabes*, *les Français en I au XVIe siècle*, *les Rois catholiques d'Esp ou Ferdinand et Isabelle* (1853); *les Hom illustres de France* (Rouen, 1861, gr. in-8, grav.); un *Cours d'histoire*, en trois pa (1868, 1870, 1875, 3 vol. in-18); un *Cours d toire de France*, aussi en trois parties (72-74, 3 vol. in-18), etc.; plus divers disc *Sur le rôle historique de la France* (1850), *la Méthode historique* (1850), *Sur la Fo tion de la nationalité française* (1859), etc. M chelet a dirigé, avec M. Ch. Dezobry, la pub tion d'un *Dictionnaire de biographie et d'his* (1857, 2 vol. gr. in-8) et d'un *Dictionnaire gé des lettres, des beaux-arts et des sciences mo et politiques* (1862-1863, 2 vol. gr. in-8); important *Supplément* a été donné au premi ces deux ouvrages (1876).

BACHMANN (Dieudonné-Louis-Ernest), p logue allemand, né le 1er janvier 1792, à Le acheva ses études à l'université de sa ville n Professeur à Halle et à Wertheim (duché de B de 1816 à 1824, il donna sa démission et explorer pendant trois ans les bibliothèque Vienne, Rome, Naples et Paris. En 1832, appelé à Rostock, comme directeur du coll de l'École normale et professeur de littérat l'université. Il prit sa retraite en 1865.

On doit à M. Bachmann : *Les Papyrus égy de la bibliothèque du Vatican* (Leipzig, 1 *Anecdota græca e codicibus bibliothecæ Parisiensis* (Ibid., 1828, 2 vol.); *Scholia in H Iliadem* (Ibid., 1835-1838); le texte grec du p *Alexandra* de Lycophron (Ibid., 1830), acco gné de notes critiques : deux brochures : *Sc vetusta in Lycophronis Alexandram* (Ros 1848) et *Joannis Tzetzæ opusculum*, etc. (I 1851), aussi relatif à l'*Alexandra*; un trava *la Connaissance des manuscrits* (Handsch kunde; ibid., 1850-61, 3 part.)

BACK (sir George), navigateur anglais, 6 novembre 1796, à Stockport (comté de Che entra dans la marine royale comme midshi (1808), prit part, en 1809, à la capture de sieurs bâtiments français sur les côtes d'Esp et se trouvait à bord de *l'Aréthuse* lorsqu' fait prisonnier et envoyé en France, où il cinq ans. Devenu libre à la rentrée des Bourb il servit tour à tour sur *l'Akhbar*, *le Bulw* le brick *le Trent*, commandé par sir Franklin, qui encouragea son goût pour voyages.

Sa première expédition date de 1818. Il avec W. Beechey sur *la Dorothée*, confiée a pitaine David Buchan, qui avait mission de s'a cer en ligne directe vers le pôle à travers les du Spitzberg aussi loin que la route serait p cable. Les glaces s'opposèrent à ce qu'on plus loin que le 80e degré de latitude nord.

A peine M. Back était-il de retour qu'il fu signé par sir J. Franklin pour coopérer à l'e dition de 1819 dans la baie d'Hudson. Dans entreprise hasardeuse, durant laquelle une e ration à pied, aller et retour, fut accompli cœur de l'hiver depuis le fort de l'Entreprise qu'au fort Chippwyan (plus de 1800 kilom

[illegible] et cette constance héroïques [illegible] art de preuves.

[illegible] en 1821, il accompagna sir [illegible] mémorable campagne de ce [illegible] Beechey et Parry; [illegible] (1825-1827) et fut marquée [illegible] Quant à M. Back, il [illegible] jusqu'au 70e degré de lati[illegible] Franklin à la garde des [illegible]ique, il s'avança, [illegible] glaces, jusqu'à la York-Fac[illegible] Angleterre qu'en 1827.

[illegible] quelques années, et [illegible] d'aller à la recherche [illegible] depuis 1829 et dont on [illegible]. Ayant appris dans les [illegible] du Nord l'heureux re[illegible], il résolut néanmoins de [illegible] en lui donnant une utilité [illegible] passé au lac des Esclaves [illegible] découvrit, en 1834, les lacs [illegible]: ensuite il remonta le [illegible] Back, auquel on a donné [illegible] une navigation périlleuse [illegible] réussit à déboucher dans [illegible] la communication avec les [illegible] constatée; enfin il releva [illegible] mer entre le détroit [illegible] d'Hudson. Les résultats de [illegible] consignés par lui dans sa *Rela[illegible] sur terres arctiques pendant* [illegible] (Narrative of the arctic land [illegible] of the great Fish river; [illegible] in-4, fig.). Une traduction [illegible] (2 vol. in-8) en a paru [illegible].

[illegible] venait d'être promu au grade [illegible] chargé, l'année suivante, [illegible] qui avait pour but de [illegible] les côtes entre le détroit du [illegible]. Il quitta les îles [illegible] la Terror, bâtiment spéciale[illegible] polaires et qui devait [illegible] Franklin; mais il ne put [illegible] des instructions qui lui [illegible] enfermé au milieu [illegible] un équipage dans l'état le [illegible] le compte rendu de [illegible] du voyage de la Ter[illegible] en 1836-1837 (Narrative [illegible] M. ship *Terror* on the arc[illegible], 1838, in-8).

[illegible] géographie de Londres fut de [illegible] à cet habile marin une [illegible] (1835), et la reine [illegible] chevalier. Depuis, [illegible] nommé, à l'ancienneté, [illegible] mars 1857, vice-amiral [illegible] et amiral en 1867. — Il est [illegible] 1878.

[illegible] Voy. BABEKER.

[illegible] théologien et publiciste [illegible] (Michigan), le 19 février [illegible] pasteur de la première [illegible] de New-Haven et en [illegible] pendant quarante et [illegible] titre de « pasteur émérite », [illegible] de théologie à Yale-[illegible] il se consacra avec une [illegible] publiques et à des [illegible] de nombreux ou[illegible] de circonstance, des [illegible] ou dirigé plusieurs [illegible] Spectator (1836-38), [illegible] (1843), *the Independent*

(1848-1863). — Sa sœur Delia BACON, née en 1811, morte en 1859, et qui s'était vouée à l'enseignement, avait écrit plusieurs drames et publié, en 1857, un essai sur *la Philosophie de Shakespeare*, tendant à prouver que ses pièces étaient l'œuvre de lord Bacon.

BACQUÈS (Henri), publiciste français, né en 1825, à Monein-de-Béarn (Basses-Pyrénées), débuta de très-bonne heure comme journaliste dans de petites feuilles de la localité, puis écrivit dans *le Mémorial des Pyrénées*, dans *l'Akhbar* d'Alger, dans *l'Illustration*, et, de 1857 à 1858, dans *le Courrier de Paris*. Il entra au ministère des finances dans l'administration des douanes.

Collaborateur de diverses publications économiques ou politiques, telles que le *Dictionnaire du commerce et de la navigation* et le *Dictionnaire général de la politique*, M. H. Bacquès a publié séparément: *les Douanes françaises* (1852, 2e édit., 1862, in-12); *Des Arts industriels et des expositions en France*, recherches et études historiques, etc. (1855, in-12); *l'Empire de la femme* (1859, in-15), réimprimé sous le titre: *le Génie de la femme* (1867, in-18), etc.

BADE (Maison grand-ducale de). Grand-duc régnant: *Frédéric*-Guillaume-Louis (voy. FRÉDÉRIC). Grande-duchesse: *Louise*-Marie-Élisabeth, née le 3 décembre 1838, fille du prince de Prusse.

Enfants: Grand-duc héréditaire, *Frédéric-Guillaume*-Louis-Léopold-Auguste, né à Carlsruhe, le 9 juillet 1857; princesse Sophie-Marie-*Victoria*, née le 7 août 1862; prince *Louis-Guillaume*-Charles-Frédéric-Berthold, né le 12 juin 1865.

Frères et sœurs: Louis-*Guillaume*-Auguste, né le 18 décembre 1839, major-général à la suite au service de Prusse, lieutenant général et inspecteur général du corps d'armée badois, propriétaire du régiment badois d'infanterie n° 4, marié le 11 février 1864 à Marie, fille du duc de Leuchtemberg, née le 16 octobre 1841; *Charles*-Frédéric-Gustave-Guillaume-Maximilien, né le 9 mars 1832, colonel dans l'armée autrichienne, en retraite, marié morganatiquement le 17 mai 1871 à *Rosalie*-Louise, comtesse de Rhena, née baronne de Beust, née en 1845; *Alexandrine*, mariée au duc régnant Ernest II (voy. SAXE-COBOURG-GOTHA); *Marie*-Amélie, née le 20 novembre 1834, mariée, en 1858, au prince Ernest de Linange; *Cécile*-Auguste, née le 20 septembre 1839, mariée, en 1857, au grand-duc Michel de Russie.

BADIOU DE LA TRONCHÈRE (Émile), statuaire et administrateur français, né en 1826, au Monastier (Haute-Loire), appartient à une ancienne famille du haut Languedoc. Il s'adonna de bonne heure à la sculpture, vint à Paris en 1846 et suivit avec assiduité les cours de l'École des beaux-arts en même temps qu'il travaillait sous la direction et dans l'atelier de M. Jouffroy. M. Badiou exposa pour la première fois au Salon de 1852, où il envoya *les Deux captives*, groupe plâtre; en 1855, il exposa le modèle de sa statue de *Valentin Haüy, fondateur de l'Institution des jeunes aveugles*, qui reparut en marbre au Salon de 1859, avec une statue de la *Prodigalité*, et fut placée au milieu de la cour de l'Institution, au mois d'août 1861. M. Badiou reçut à cette occasion la croix de la Légion d'honneur. On doit encore à cet artiste une statue de *Praxitèle* pour la cour du Louvre, une statue colossale du baron Larrey pour la ville de Tarbes, ainsi qu'un grand nombre de bustes et de médaillons. Nommé en 1854 directeur-adjoint des jeunes élèves, puis en

1856 inspecteur des Quinze-Vingts, il fut, en 1866, nommé inspecteur général des prisons.

BADUEL (Mgr François-Marie-Benjamin), prélat français, est né à Oustrac près Laguiole (Aveyron), le 6 décembre 1818. Ancien curé de Notre-Dame de Villefranche (Aveyron), et vicaire général honoraire de Mende et de Rodez, il a été nommé évêque de Saint-Flour par décret du 15 juin 1877, préconisé le 21 septembre et sacré le 21 novembre de la même année.

BAECKER (Louis DE), ou DE BACKER, archéologue français, né à Saint-Omer, le 16 avril 1814, revint, après avoir fait son droit à Paris, s'établir dans sa ville natale, où il exerça la profession d'avocat, puis fut juge de paix à Bergues. Il a fait pendant plusieurs années à la salle Gerson de la Sorbonne des conférences de littérature et de philologie. Membre de la Société des antiquaires de Picardie, il a été nommé correspondant du ministère de l'intérieur.

On a de lui : *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4); *Rapport sur l'église de Saint-Éloi à Dunkerque* (1850, in-8); *De la Religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8); *Légende de sainte Godelive* (1854, 2e édit.); *Chants historiques de la Flandre* (Lille, 1855, in-8); *Analogie de la langue des Goths et des Franks avec le sanscrit* (Gand, 1858); *Rapport au ministre de l'instruction publique sur l'histoire et l'état des lettres en Belgique et dans les Pays-Bas*, 1re partie, *Langue néerlandaise* (1863, in-8); *les Tables eugubines*, études sur les origines du peuple et de la langue d'une province de l'Italie (1867, gr. in-8); *De l'Origine du langage d'après la Genèse* (1861, in-8); *Histoire de la littérature néerlandaise jusqu'à Vondel*, cours fait à la Sorbonne, en 1868-69 (1873, in-8); *Essai de grammaire comparée des langues germaniques*, cours fait à la Sorbonne en 1869-70 (1873, in-8); *l'Archipel indien*, origines, langues, littératures, religions (1874, in-8); *Bidasari*, poëme malais (1875, in-8), etc.

BAEDEKER (Charles et Fritz), éditeurs allemands, nés le premier en 1837, le second en 1844, sont les fils et les successeurs de Charles Bædeker (né le 3 novembre 1801, mort le 4 octobre 1859), le fondateur d'une collection allemande de *Guides de voyage* (Reisehandbücher), aussi connue en Europe que la collection française de Joanne, ou la collection anglaise de Murray. Avec leur frère aîné Ernest (né le 26 octobre 1833, mort le 23 juillet 1861), ils dirigèrent la maison de Coblentz, qu'ils ont depuis transportée à Leipzig. Ils ont ajouté aux volumes publiés par leur père les guides sur *Londres et l'Angleterre* (Coblentz, 1862), sur *l'Italie* (3 parties : *Haute-Italie*, Ibid. 1861 ; *Italie centrale et Rome*. Ibid. 1866 ; *Basse-Italie, Sicile*, etc., Ibid. 1866), sur *la Palestine et la Syrie* (Leipzig, 1875), formant la première partie de l'itinéraire de l'Orient. La plupart de ces guides, souvent réimprimés, ont été traduits en français par les soins de leurs éditeurs eux-mêmes.

BAEHR (Jean-Chrétien-Félix), philologue allemand, né à Darmstadt, le 13 juin 1798, et fils d'un prélat, fit ses études au collège et à l'université de Heidelberg, où il devint successivement agrégé (1819), professeur adjoint (1821), puis titulaire (1826) de littérature classique. Il n'a pas quitté cette ville, où il a été nommé conservateur en chef de la bibliothèque (1833), inspecteur supérieur (éphore) du lycée (1839), et enfin directeur du séminaire philologique (1845). Le grand-duc de Bade lui a conféré le titre conseiller aulique intime. — Il est mort à H delberg le 29 novembre 1872.

On doit à M. Baehr une très-savante édit d'*Hérodote* (Leipsick, 1832-1833, 4 vol. in-8, a notes, cartes, gravures, etc.; 2e édit., 185 *Histoire de la littérature romaine* (Geschic der rœmischen Literatur; Carlsruhe, 1828; 3e é tion, 1844-1845, 2 vol. in-8), suivie d'un *Abr* (Abriss der, etc. Heidelberg, 1833; traduit français, Louvain, 1838); *les Poëtes et histori chrétiens de Rome* (die christlichen Dichter Geschichtsschreiber Roms; Carlsruhe, 1836) *Théologie romano-chrétienne* (die christlich mische Theologie; Ibid., 1857); *Histoire de littérature romaine durant l'époque carlo gienne* (Geschichte der rœm. Literat. im karol Zeitalter, Ibid., 1840), etc.

On cite encore plusieurs éditions grecques; dissertation *De litterarum universitate Cons tinopoli quinto sæculo condita* (Heidelberg, 18 une étude historique sur la *Transportation d bibliothèque de Heidelberg à Rome en* 1623 (L sick, 1845); enfin, un grand nombre d'arti de critique historique et archéologique ins dans l'*Encyclopédie universelle* d'Ersch et Gr ou dans les *Annales de Heidelberg*.

BAER (Charles-Ernest DE), naturaliste ru né le 17 février 1792, en Esthonie, étudia la decine à l'université de Dorpat. En 1814, il compléter son éducation scientifique en magne, et, après avoir travaillé pendant que temps sous la direction des savants profes Dœllinger et Nees von Esenbeck, il vint, en 1 à Kœnigsberg, où Burdach l'attacha à la Fa de médecine en qualité de prosecteur. Il y r sauf de rares interruptions, jusqu'en 1834 chargé d'y organiser le musée zoologique exerça, en outre, les fonctions de professe zoologie (1819) et de directeur du cabinet a mique (1826). Appelé, en 1834, à l'Académi Saint-Pétersbourg, il en fut bientôt un des m bres éminents. Ses travaux sur les pays laires le firent désigner pour diriger des v ges d'exploration dans le nord de la Russi a été élu, en décembre 1858, correspondan l'Académie des sciences, et associé le 24 1876. — Il est mort à Dorpat le 28 nove 1876.

M. Baer, comme naturaliste, s'est surtout cupé de la génération et a écrit spécialemen ce sujet : *Epistola de ovi mammalium et h nis genesi* (Leipsick, 1827, in-4); *Histoire développement des animaux* (Ueber die Entw lungsgeschichte der Thiere, Kœnigsberg, 1 1837, tom. II); *Recherches sur l'histoire du d loppement des poissons* (Untersuchungen übe Entwickelungsgeschichte der Fische, Leip 1835); *Recherches sur les monstres à double c* (Ueber doppelleibige Missgeburten, Saint-Pé bourg, 1845), etc.

Ce savant voyageur a encore inséré plus travaux dans les *Mémoires de l'Académie de S Pétersbourg* et dans ses *Bulletins scientifiq* notamment son compte rendu d'un voyage ploration scientifique entrepris par ordre du en 1837, dans le pays d'Archangel, le sud Laponie et la Nouvelle-Zemble. Il a publié récemment : *Comptes rendus des travau voyages récents destinés à faire connaître pire de la Russie* (Berichte über wissenschaft Arbeiten und Reisen, etc., Pétersbourg, 1855 *Études sur l'empire russe et les pays en nants de l'Asie* (Beitrag zur Kenntniss des Reiches, etc., ., 1856, 9e livraison), M. Helmersen.

[illegible], né à [illegible] (Haïti), est un [illegible] prit une part active à l'in[illegible]. Sa activité politique, jointe [illegible] devint une grande in[illegible] République. Après l'expulsion de [illegible] à la présidence, refusée [illegible]. L'amitié qui les unissait fit [illegible] déclarée, lors de la nouvelle [illegible]. Au mois de mai 1856, Santa[illegible], et M. Baez fut porté à la [illegible] à sa place. Mais la lutte [illegible] et deux ans après, le 11 juin [illegible] au pouvoir. La France, [illegible] d'Espagne s'interposèrent alors [illegible] Baez à quitter le pays. Il [illegible] à Saint-Domingue en [illegible] absence, les rivalités et les [illegible] pas cessé. On compta, [illegible], sur son influence, et il fut [illegible].

[illegible] que la nouvelle élévation de [illegible] avait partout excité ne fut [illegible]. En mars 1866, il fut chassé [illegible] à la tête duquel était le géné[illegible] inspira bientôt des méconten[illegible] de violence et d'arbitraire [illegible] d'une entente trop étroite [illegible] concentraient les ports de la [illegible]. M. Baez qui, au contrai[illegible] à ces prétentions, fut de [illegible] président. Il débarqua à Saint-[illegible] 1868, et fut reçu avec un [illegible] en prenant contre ses [illegible] de rigueur, M. Baez réor[illegible], rendit un peu d'ordre [illegible] la confiance des commer[illegible] utiles avec les étran[illegible] Cabral, qui avait fui, n'avait [illegible], les Yankees, de leur côté, [illegible] au nouveau président, [illegible] au milieu de dangers et [illegible] contraint de se jeter dans [illegible] américain et décréta [illegible] dominicain aux États-[illegible] américain refusa les propo[illegible] les troubles recommencèrent [illegible] de Baez dont le nom fut [illegible] par ses partisans.

[illegible], publiciste anglais, né à [illegible] le 3 février 1826, suivit à [illegible] de l'Université, où il devint [illegible] pris, en 1848, le degré de [illegible] 1852, il se fit inscrire au [illegible]; puis il prit la direction [illegible] de banque provinciale et [illegible] celle de l'important journal [illegible]. Il fut aussi l'un des [illegible] *Review* et de la *Fort-*[illegible] de nombreux articles dans [illegible] W. Bagehot est auteur d'ou[illegible] politique et de science sociale [illegible] dans son pays et ont été [illegible] entre autres : *la Consti-*[illegible] *English C.*), traduit en [illegible] (1869, in-12); *Physique* [illegible] *Politics*, 1872); *Lombart-*[illegible] financier en *Angleterre* [illegible] en français (1874, in-12). [illegible] internationale a [illegible] du *développe-*[illegible] *leurs rapports avec les* [illegible] *naturelle et de l'hérédité* [illegible].

[illegible], littérateur français, [illegible] à [illegible] (Seine-et-Oise), s'occupa d'abord de peinture et obtint en 1837 une médaille de 3e classe pour ses aquarelles. Puis il publia dans les journaux de l'opposition plusieurs satires contre le gouvernement de Juillet, réunies sous le titre : *la Cause du peuple* (1848, in-8). Précédemment, il avait fait paraître *les Trois lyres* (1842), essais de poésie intime. On a représenté de lui au théâtre de l'Odéon deux drames en cinq actes et en vers : *Isabelle de Castille* (1847) et *Raymond Varney* (1849).

BAGUENAULT DE PUCHESSE (Fernand), littérateur et publiciste français, est né à Orléans, en 1814, d'une des anciennes familles de cette ville. Il est devenu membre du Conseil municipal d'Orléans. Associé à l'activité religieuse et politique de Mgr Dupanloup, il a été l'un des fondateurs du *Moniteur du Loiret*, dont il fut un des principaux rédacteurs, et a publié, sous les auspices du prélat, plusieurs études littéraires ou de philosophie religieuse. Il fut l'un des principaux membres de l'Académie de Sainte-Croix, fondée en 1863 par l'évêque d'Orléans.

M. Baguenault de Puchesse a publié : *l'Immortalité, la mort et la vie*, étude sur la destinée de l'homme, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque d'Orléans (1846, in-8 ; 2e édit., 1868, in-18); *le Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves* (1859, 2 vol. in-12); *Histoire du concile de Trente* (1870, in-8). Il a collaboré au recueil des *Études chrétiennes de littérature, de philosophie et d'histoire*, publié en 1865, par l'Académie de Sainte-Croix, au *Correspondant*, etc.

BAILEY (James-Roosevelt), prélat catholique américain, né à New-York, en 1814, descend d'une ancienne famille coloniale. Il fut élevé au collége de la Trinité, à Hartford, prit, en 1835, ses grades universitaires, et étudia pour le ministère de l'Église protestante épiscopale, sous la direction du révérend Jarvis. Pendant quelque temps, il fut pasteur d'une paroisse de Harlem. En 1842, il embrassa la foi catholique à Rome, entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice à Paris et reçut la prêtrise à son retour aux États-Unis (1844). Il devint président du collége de Saint-Jean de Fordham, puis secrétaire de l'évêque Hugues. En 1853, il a été consacré évêque de Newark, et, en 1872, archevêque de Baltimore.

BAILEY (Philippe-James), poëte anglais, né à Nottingham, le 22 avril 1816, passa deux années à l'université de Glasgow, entra, en 1833, chez un avoué, devint membre de la Société de Lincoln's-Inn et fut admis à plaider en 1840. Mais, entraîné vers la poésie, il renonça au barreau en publiant le poëme de *Festus* (Londres, 1839). Cet ouvrage, auquel on fit en Angleterre et en Amérique un accueil enthousiaste, était en quelque sorte sa propre biographie, ou plutôt l'histoire d'une âme malade qui cherche le calme dans les régions les plus élevées de la pensée humaine. De retour dans son pays natal, M. Bailey y publia de nouveaux poëmes spiritualistes : *le Monde des anges* (the Angel world, 1850), *le Mystique* (the Mystic, 1854, in-8); *le Siècle*, satire (the Age, 1858) ; *l'Hymne universel* (the univ. H., 1867).

BAILEY-ALDRICH, voy. ALDRICH.

BAILLARGER (Jules-Gabriel-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Montbazon (Indre-et-Loire), en 1806, fit ses études médicales à Paris et fut admis au concours, comme interne, à la maison de Charenton. S'étant surtout consacré à l'étude des

maladies mentales, il suivit les enseignements d'Esquirol et fut attaché, en 1840, à l'hospice de la Salpêtrière; il devint ensuite l'un des directeurs de la maison d'aliénés qu'Esquirol avait fondée à Ivry. L'Académie de médecine ayant mis au concours cette question : *Des Hallucinations, des causes qui les produisent et des maladies qu'elles caractérisent*, M. Baillarger obtint le prix en 1842; son remarquable travail parut dans le tome XIII des *Mémoires* de cette Société.

De concert avec MM. Longet et Cerise, M. Baillarger fonda, en 1843, un recueil spécialement destiné à l'étude des maladies nerveuses et mentales sous le titre d'*Annales médico-psychologiques du système nerveux*, dans lequel il a inséré un grand nombre de mémoires de pathologie mentale, notamment sur la *Stupidité des aliénés*, sur la *Statistique de la folie héréditaire*, sur la *Fréquence de la folie chez les prisonniers*, sur les *Hallucinations*, sur la *Pellagre ou Paralysie pellagreuse*, sur le *Crétinisme* et la *Folie à double forme*, etc. Plusieurs de ces mémoires ont été publiés séparément, ainsi que d'autres travaux du même savant ; l'un des plus importants est l'*Enquête sur le goître et le crétinisme* (1873, in-8), rapport rédigé pour le Comité consultatif d'hygiène publique.

Il s'est aussi livré à des recherches physiologiques; on a beaucoup remarqué dans le tome VIII des *Mémoires* de l'Académie de médecine celui qu'il y a inséré sous le titre de *Recherches sur la structure de la couche corticale des circonvolutions du cerveau*. Ces divers travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie, en 1847. Lors de la seconde invasion du choléra, en 1849, M. Baillarger, qui habitait la Salpêtrière où l'épidémie sévissait avec le plus de fureur, fit preuve de beaucoup de dévouement et fut décoré de la Légion d'honneur la même année (18 juillet). Il a été promu officier le 7 août 1871.

BAILLÈS (*Jacques-Marie-Joseph*), prélat français, est né à Toulouse, le 31 mars 1798. Ordonné prêtre en 1822, il remplit successivement les fonctions de secrétaire de l'évêché de Verdun, de supérieur du grand séminaire de Bayonne et de vicaire général à Toulouse. Il fut appelé à l'évêché de Luçon (Vendée) le 15 août 1845. Il a eu, en 1849, avec le ministre de l'instruction publique, et en 1851, avec l'archevêque de Bordeaux, des démêlés qui ont fait du bruit. Le premier de ces conflits eut pour sujet la nomination au collège de Luçon d'un professeur israélite, M. Cahen, que le ministre dut retirer devant les exigences de l'évêché ; le second s'éleva à l'occasion d'un appel porté devant l'autorité archiépiscopale par un prêtre que M. Baillès avait interdit, et il donna lieu, de la part du prélat, à un mémoire intitulé : *des Sentences épiscopales dites* « de conscience informée » (1851, in-8). Amené, par la continuité de ses résistances au pouvoir, à donner sa démission (1856), il resta chanoine d'honneur de son ancien diocèse, et se retira à Rome. — Il y est mort le 9 novembre 1873.

BAILLIÈRE (Jean-Baptiste-Marie), libraire-éditeur français, né à Beauvais, le 20 novembre 1797, fonda à Paris, dès 1818, une librairie exclusivement consacrée aux sciences naturelles et médicales, et obtint, en 1828, le privilège de libraire de l'Académie de médecine. Créant ou étendant ses relations à l'étranger, il fonda à Londres, en 1826, une maison de librairie scientifique française, dirigée par M. Hippolyte Baillière, son frère, et devenue la librairie du British Museum et de plusieurs autres grands établissements. Puis il contribua à l'établissement de ses neveux à New-York, ainsi qu'à celui de son neveu, M. Bailly-Baillière, à Madrid.

Il entreprenait en même temps à Paris de vaste publications scientifiques, la plupart riches et soi gnées comme des ouvrages de luxe, telles qu l'*Anatomie pathologique*, du docteur Cruveilhi (1830-1842, 2 vol. in-fol., 233 pl. coloriées); l'*A natomie pathologique*, du professeur Lebert (2 vol in-fol., 200 pl. gr. et col.); les *Œuvres d'Hip pocrate*, grec et français (1839-1860, 9 vol. in-8) par les soins de M. Littré; l'*Iconographie ophth mologique*, du docteur Sichel (1852-1859, 80 pl.) la collection des *Mémoires de l'Académie de mé decine* (1828-1859, 24 vol. in-4, avec pl.); les *Bul letins* de la même société (1835-1859, 26 vol.), etc Plusieurs de ces ouvrages ont figuré avec honneu aux Expositions universelles.

M. J.-B. Baillière, longtemps vice-président d Cercle de la librairie et membre de plusieur commissions pour la propriété littéraire et le divers intérêts de la librairie, est devenu, e 1852, membre du conseil d'escompte de la Banqu de France. Il a été décoré de la Légion d'hon neur le 24 janvier de la même année.

Son fils aîné, M. Jean-Baptiste-Émile BAILLIÈR né à Paris en 1831, est devenu son associé e 1857. Il a été nommé membre de la Chambre d commerce. Il a donné un certain nombre d'a ticles, signé de ses initiales, à la *Chronique d Journal de la Librairie*. — Un second fil M. Henri BAILLIÈRE, né à Paris en 1840, asso également à la librairie, et juge au tribunal d commerce, a écrit quelques études littéraire *En Égypte*, *Alexandrie*, *Port-Saïd*, etc., journ d'un touriste (1868, in-8), et *Henri Regnaul* 1843-1871 (1872, in-18).

BAILLIÈRE (Gustave-Germer), libraire et é teur français, neveu et cousin des précédents, à Paris le 26 décembre 1837, fit ses études m dicales complètes et prit le grade de docteur. se rendit alors en Allemagne et profita de s séjour à Berlin pour traduire en français l'impo tant *Traité pratique de médecine légale* du pr fesseur Casper (1859, 2 vol. in-8). Rentré à Par il prit la direction de la librairie médicale q lui laissait son père et la transforma en une librair scientifique et philosophique. Il devint bient l'éditeur spécial des publications de sociolog de biologie et d'anthropologie tant françai qu'étrangères, remarquées par la nouveauté ou l hardiesse des idées. Il fonda, dans le même e prit, une série de collections, telles que : la *Bi bliothèque de philosophie contemporaine* (1863) la *Bibliothèque d'histoire contemporaine* (1866) la *Bibliothèque scientifique internationale* (187 et une série de revues, entre autres : la *Rev politique et littéraire* (1871); la *Revue scient fique* (même année) ; la *Revue philosophique* la *Revue historique* (1876).

M. Germer-Baillière, présenté aux élections d l'Assemblée nationale du 8 février 1871, dans l département de l'Oise, ne fut pas élu, mais arriv le premier en tête de la liste républicaine. Il fu élu le 29 novembre 1874, comme candidat répu blicain et anticlérical, membre du conseil muni cipal de Paris, dans le 6e arrondissement, et fu choisi comme vice-président du conseil génér de la Seine.

BAILLON (E.-H.), médecin et naturaliste fran çais, est né à Calais, le 30 novembre 1827. I étudia la médecine et s'occupa spécialement de recherches botaniques. Reçu professeur agrégé de la Faculté de Paris, il a été nommé à la chaire d'histoire naturelle médicale de l'École de méde- cine. Il a été appelé en même temps à celle d'hy-

[illegible] d'histoire naturelle appliquée à l'industrie, à l'École centrale des arts et métiers. M. H. Baillon a été décoré de la Légion d'honneur le [illegible] 1867.

Ses principales publications sont : *Étude générale du groupe des euphorbiacées* (1858, gr. in-8, avec atlas de [illegible] pl.); *Recherches organogéniques sur la fleur femelle des conifères* (1860, in-8, [illegible]); *Recherches sur l'organisation, le développement et l'anatomie des caprifoliacées* (1861, in-8, [illegible]); *Histoire des plantes*, vaste suite de monographies (1866-76, t. I-VI, in-8, avec fig.), et plusieurs autres *Monographies* et *Mémoires*. Il publia, depuis 1860, un recueil périodique d'observations botaniques originales : *Adansonia* (in-8), où il a inséré plusieurs de ses travaux, imprimés ensuite séparément. M. Baillon a repris la publication des *Leçons sur les familles naturelles des plantes*, faites à la Faculté des sciences par M. Payer ([illegible], 1re partie). Il a commencé en 1876 la publication d'un *Dictionnaire de botanique* (1876 et suiv., par fascicules in-4, avec planches).

BAILLOT (René-Paul), pianiste français, né le [illegible] 1813, et fils du célèbre violoniste de ce nom, suivit les cours de son père au Conservatoire et reçut en même temps des leçons de piano de MM. Dessumery et Pleyel. Voué de bonne heure à la carrière de l'enseignement, il fut nommé, le 18 mai 1848, professeur au Conservatoire où il a fondé la classe d'ensemble instrumental, classe créée pour lui. Il a composé et publié de nombreux morceaux, *Études*, *Variations*, etc.

BAILLOUD (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), officier français, né en 1811, entra à l'École polytechnique en [illegible], puis à l'École d'application en [illegible]. Comme officier d'artillerie, il fit longtemps partie de l'armée d'Afrique et fut, pendant plusieurs années, inspecteur de la colonisation. Décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1846, il a été promu officier le 13 août 1863. On lui doit un travail remarquable sur le *Desséchement des marais et la culture du riz en Algérie*, 1853 (in-4).

BAILLY (Antoine-Nicolas), architecte français, né à Paris le 6 juin 1810, est le fils d'un employé de l'administration des postes. Entraîné par une vocation précoce, il travailla dans l'atelier de Debret, entra à l'École des beaux-arts et devint en 1830 élève de M. Duban, membre de l'Institut. Attaché à l'administration de la Ville de Paris comme architecte inspecteur en 1834, M. Bailly fut successivement employé à l'achèvement de l'hôtel de Ville et à l'édification de la fontaine Médicis. Nommé en 1844 architecte du gouvernement, M. Bailly fut plus tard chargé des diocèses de Bourges, Valence et Digne, où il exécuta des travaux considérables. A Digne, il a presque entièrement reconstruit la cathédrale, refait sa façade et dirigé sa décoration intérieure. A Valence, il reconstruisit une tour de l'église métropolitaine, et à Bourges il restaura complètement le célèbre édifice religieux qu'on y admire. A la suite de ces grands travaux M. Bailly fut nommé architecte en chef de la sixième section des travaux d'architecture de la ville de Paris. En 1860 il devint architecte en chef de la troisième division, et en cette qualité il fut chargé de la reconstruction du lycée Saint-Louis, de l'érection du nouveau tribunal de commerce et des bâtiments de la nouvelle mairie du quatrième arrondissement.

M. Bailly a encore exécuté pour les particuliers de nombreux travaux parmi lesquels on cite l'hôtel de M. Schneider, président du Corps législatif, celui du prince de Montmorency-Luxembourg, le château de M. Lagorette à Choisy-le-Roi, la Restauration des châteaux de Cany et de Theuville, dans la Loire-Inférieure, etc. Il a pris sa retraite avec le titre d'inspecteur général honoraire des travaux d'architecture. Décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1853, il a été promu officier le 15 août 1868. Le 13 décembre 1875, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement de M. Labrouste.

BAILLY (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Chambéry en 1822, conservateur d'ornithologie au muséum d'histoire naturelle de Savoie, est auteur d'un ouvrage important : *Ornithologie de la Savoie, ou Histoire des oiseaux qui vivent en Savoie à l'état sauvage soit constamment, soit passagèrement* (Paris, 1853-1864, 4 vol. in-8, avec un atlas).

BAILLY (Emma). Voy. CHANDENEUX (Claire DE).

BAIN (Alexandre), philosophe et professeur anglais, est né à Aberdeen, en 1818, d'une famille pauvre. A force de privations et d'efforts il entra au collège de cette ville et obtint le diplôme de maître ès arts en 1840. D'abord suppléant de la chaire de morale, puis professeur de philosophie naturelle à l'université d'Aberdeen, il passa, en 1845, à celle de Glasgow, et fut appelé à celle de Londres, par lord Brougham, en 1857, en qualité d'examinateur de philosophie. En 1860, il revint à Aberdeen, comme professeur de logique et de littérature anglaise.

M. Alexandre Bain s'est fait connaître par plusieurs ouvrages philosophiques : *les Sens et l'entendement* (the Senses and the intellect, 1855) ; *les Sentiments et la Volonté* (the Emotions and the Will, 1859) : ces deux ouvrages ont été plusieurs fois réimprimés ; *l'Étude du caractère* (the Study of Character, 1861), contenant un essai de phrénologie ; *Idéologie et morale* (Mantal and Moral science, 1859) ; *Logique déductive et inductive* (Logic deductive and inductive, 1870) ; *l'Esprit et le corps*, théorie de leur relation (Mind and Body, 1873), etc. Les principaux ouvrages philosophiques de M. Alex. Bain ont été traduits en français dans la *Bibliothèque scientifique internationale* (1874, 1875, in-8). Il est en outre auteur d'un grand nombre de brochures d'instruction populaire, d'une grammaire anglaise, d'un manuel de composition littéraire, etc. ; il a prêté une active collaboration à la *Revue de Westminster*, au *Cours d'éducation* de Chambers, à l'*Encyclopédie populaire*, etc.

BAINES (Edward), homme politique et publiciste anglais, né en 1800, est le frère de Mathieu Talbot Baines, ancien chancelier du duché de Lancastre (Voy. l'éd. précéd.). Il fut associé par son père, député de Leeds au Parlement, à la publication du *Leeds Mercury*, important organe libéral, dont il devint à son tour directeur et propriétaire. Membre lui-même du Parlement pour la ville de Leeds, de 1859 à 1874, il fut l'auteur d'une motion pour l'abaissement du cens électoral, mais il ne put la faire passer. Il s'appliqua activement, comme membre de diverses commissions, à favoriser le développement de l'instruction populaire, et fut aussi un des chauds partisans du rappel des lois sur les céréales et des mesures en faveur de la liberté du commerce. M. Edw. Baines est auteur d'une *Histoire de l'industrie cotonnière* (Hist. of the Cotton manufacture, Londres, 1835) et autres ouvrages sur le commerce et l'industrie; d'une *Vie de feu Edw. Baines*, son père, d'une *Visite aux Vaudois du Piémont* (a Visite to the V. of the Piedm.), etc. *

BAIRD (Spencer Fullerton), naturaliste américain, né à Reading (Pennsylvanie) le 3 février 1823, fut nommé, en 1846, professeur d'histoire naturelle au collége Dickinson, où il avait fait ses études. En 1855, il devint secrétaire-adjoint de l'Institut Smithsonien à Washington. Depuis cette époque, il a conquis une grande notoriété par ses travaux sur divers sujets de zoologie. Il avait débuté par traduire, sous le titre d'*Encyclopédie iconographique* (New-York, 1849-51, 4 vol.), l'*Atlas* des *Conversations-Lexicon* de Leipzig. Il rédigea ensuite des rapports sur les collections d'histoire naturelle, recueillies dans diverses expéditions, et fournit deux volumes sur les mammifères et les oiseaux, au Rapport sur le chemin de fer du Pacifique (t. VIII et IX). En 1871, il a été nommé commissaire des pêches avec mission d'étudier les causes de la diminution des poissons aux États-Unis, et les moyens d'y remédier. M. Baird a publié, en collaboration avec M. John Cassin : *Les Oiseaux de l'Amérique du Nord* (The Birds of N. A., 1860, 2 vol. in-4°), et *les Mammifères de l'Amérique du Nord* (The Mammals of N. A., 1861, in-4°), et a refondu le premier de ces deux ouvrages avec le docteur T. M. Brewer de Boston. Il a donné seul : *Revue des Oiseaux américains du Musée de l'Institut Smithsonien* (Review of Am. birds in the Museum of the Sm. Institution, 1864). Il a écrit de nombreux articles de zoologie dans des revues scientifiques, et fourni pendant quelques années au *Harper's Magazine* un résumé mensuel des progrès de la science.

BAITER (Jean-George), philologue suisse, né en 1801 à Zurich, étudia la philologie à Munich, à Gœttingue et à Kœnigsberg (1827). De retour dans sa patrie, il occupa diverses places au collége de Zurich et fut nommé professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1849, il donna sa démission de ces fonctions. — Il est mort à Zurich le 17 octobre 1877.

M. Baiter a publié, seul ou en collaboration avec d'autres philologues, diverses éditions grecques, notamment celle des *Orateurs attiques* (Zurich, 1839-1850, 2 vol.; 1838-43, 8 vol.); celle d'*Isocrate*, dans la collection des classiques grecs de MM. Didot (Paris 1846); celle des *Œuvres complètes de Platon* (Zurich, 1839-1842, 21 vol.), en commun avec Orelli, Winckelmann; celle de *Cicéron* (Leipzig, 1860-69, 11 vol.), etc.

BAKER (Sir Samuel-White), voyageur anglais, né le 8 juin 1821, fut pris de bonne heure du goût des voyages. En 1848, il entreprit avec son frère, le colonel Baker, l'établissement d'une ferme-modèle dans l'île de Ceylan. Il a publié en 1855 sur cette contrée d'intéressants détails dans *Huit années de pérégrinations* (Eight Years Wanderings). En 1861, il se prépara à une expédition en Afrique dans l'espoir d'y rencontrer Grant et Speke aux sources du Nil. Il explora d'abord pendant plusieurs mois les affluents de l'Athara, et s'avança jusqu'à Khartoum pour y organiser son voyage au grand Nil blanc. Au mois de décembre 1862, il partit de Khartoum avec une suite nombreuse, mais le pays où il entra était marécageux, et la fièvre y fit mourir tous ses compagnons européens. Cependant à Gondokoro, l'expédition fut rejointe par Grant et Speke, et celui-ci apprit à Baker que les naturels affirmaient l'existence d'un grand lac à l'ouest qu'on regardait comme une seconde source du Nil. Le capitaine Speke en suivait le cours principal qui s'inclinait à l'ouest; il quitta donc Baker et sa femme, et leur laissa bien malgré lui la réalisation de cette découverte. Baker, que ses guides indigènes refusèrent d'accompagner plus loin, partit sans crainte, et re-
joignant une caravane arriva à Latooka, situ
cent dix milles à l'est de Gondokoro, le 17 m
1863. Il y séjourna quelques temps, puis pours
vit son voyage entre le Sobat et le Nil blanc j
qu'au Kamrasis. Ce fut le 14 mars 1864, a
dix jours de marche encore, que Baker et
femme, qui l'avait suivi dans toute cette longu
périlleuse exploration, aperçurent le lac
désiré. Ils descendirent un escarpement de 1
pieds pour arriver à ses bords et se désalt
dans ses eaux. M. Baker le nomma l'Albert Nya
Le second grand réservoir du Nil était trouvé.

Au mois de septembre 1869, sir Samuel Ba
entreprit au centre de l'Afrique une expédit
plus considérable, à la tête d'une petite ar
d'environ 2000 hommes que le khédive avait
à sa disposition et soumise absolument à
ordres. Avec une partie de cette troupe, il rem
le Nil dont il s'agissait d'ouvrir toute la contré
commerce européen, en abolissant le trafic des
claves. C'était, pour le vice-roi, une grande te
tive de conquête, plus encore qu'une œuvre
civilisation. Sir Samuel Baker était nommé
vance pacha et gouverneur général de ces
velles terres égyptiennes. Il remonta d'al
avec un certain nombre de barques jusqu'à G
dokoro (15 avril 1871), qu'il baptisa du
d'Ismailia, et pénétra ensuite jusqu'à Ung
malgré la résistance armée des indigènes et
marchands d'esclaves. Après deux ans de l
et de dangers, au milieu desquels son intré
et fidèle compagne, lady Baker, lui sauva la
il revint à Gondokoro en avril 1873, et de l
Egypte au mois d'août de la même année, l
sant au colonel Gordon le soin de reprendre
projets de conquête; il se hâta de rentrer à l
dres. Sir Samuel Baker, membre de la Soc
royale de Londres, des Sociétés de géo
phie de Londres et de Paris, a été fait
valier de l'ordre du Bain en novembre 186
décoré de la Légion d'honneur à la même
que.

Sir S. Baker a publié la relation de sa
mière découverte sous ce simple titre : *l'Al*
Nyanza (the Albert Nyanza, 1866). Cet ouvr
traduit en français par M. G. Masson (*Dé*
verte de l'Albert Nyanza, nouvelles explorat
des sources du Nil, 1867, gr. in-8, av. carte
grav.), comme beaucoup des beaux livres
voyage de ce temps, avait paru d'abord
le journal *le Tour du Monde*. Il a été ab
par M. Belin de Launay (*le Lac Albert*, 1870,
18). Le second voyage a produit la publica
suivante : *Ismaïlia, récit d'une excursion*
l'Afrique centrale, pour l'abolition du trafi
esclaves (Ismailia, a narration, etc., 1874, 2 v
traduite en Français par Hipp. Vattemare (1
in-8, avec grav. et carte). Citons en outre
Affluents du Nil en Abyssinie (the Nile tributa
of Ab., 1871).

Un frère du célèbre voyageur, le col
BAKER, a été l'objet de poursuites pour outr
aux mœurs commis en chemin de fer, et, l
suite d'un procès très-retentissant, condam
douze mois de prison et 12 500 francs d'ame
Forcé de quitter l'armée anglaise, il reçut d
Porte la mission d'organiser un corps de gend
merie turque au début de la guerre contr
Russie (mars 1877).

BAKER (John-Gilbert), botaniste anglais,
à Guisborough (York) le 13 janvier 1834.
élevé aux écoles de quakers d'Akworth et d'Yo
et devint, en 1856, conservateur-adjoint
l'herbier du Jardin royal à Kew. Il fut en ou
lecteur de botanique à l'hôpital de Londres. Il
secrétaire du *Botanical exchange club* et l'un

[illegible] *Journal de botanique* de Seeman. [illegible] de botanique descriptive [illegible] botanique. On cite parmi les [illegible] ouvrage commencé [illegible] et contenant le catalogue [illegible] de tous les genres connus de [illegible] *des fougères du Brésil* [illegible] trois volumes de description [illegible] *Refugium botanicum* de [illegible] I, III, IV), etc.; parmi [illegible] *Essai de classification des* [illegible] *d'après leurs rapports* [illegible] to classify the plants of [illegible]; *Distribution géographique* [illegible] le globe (on the geogr. distr. of [illegible], 1868); les flores locales [illegible] Northumberland, etc. *

[illegible] (Michel), révolutionnaire russe, [illegible] famille aristocratique, [illegible] de Trechek, dans le gouvernement [illegible] fut élevé à l'école des cadets [illegible] et entra comme enseigne [illegible] il donna sa démission et [illegible] paternelle pour se consacrer [illegible] des sciences. Il s'y livrait depuis [illegible] beaucoup de succès, lorsqu'[illegible] quitta la Russie et se rendit à [illegible] de philosophie en s'attachant [illegible] aux doctrines de Hegel, et [illegible] chefs de la Jeune-Allemagne. [illegible], il passa à Dresde, y continua [illegible] relations suivies avec Arnold [illegible] écrits philosophiques [illegible] allemands, sous le pseudonyme [illegible]. En 1843, il vint à Paris et [illegible] l'émigration polonaise, [illegible] Suisse et s'engagea dans le [illegible] communiste au point d'é[illegible] gouvernement russe, qui lui [illegible] de séjourner à l'étranger. Au [illegible] son pays, M. Bakounine [illegible], dans un banquet de Polonais [illegible], il tint un discours qui fit [illegible] et qui avait pour objet de [illegible] les Polonais dans une sorte [illegible]. Au mois de janvier [illegible] de France à la demande [illegible] russe. La révolution de Février [illegible], qu'il quitta bientôt pour [illegible] mêler aux troubles dont le [illegible] fut le signal. L'année suivante, [illegible] où il fut l'un des chefs de [illegible] et membre du gouvernement [illegible].

[illegible], M. Bakounine fut arrêté, mis en [illegible] à mort au mois de mai 1850; [illegible] commuée en prison perpétuelle [illegible], il fut de nouveau con[illegible] mai 1851, comme coupable de [illegible] la peine fut encore changée en [illegible] perpétuel. Le gouvernement [illegible] le livra bientôt à son tour à la [illegible] politiques furent l'objet de [illegible]. Après plusieurs années de [illegible] dans la forteresse [illegible] exporté dans la Sibérie orientale [illegible] dans une colonie [illegible] de passer sur le territoire [illegible]. En 1860, il réussit à [illegible], puis en Californie, et rentra [illegible] à Londres, il se livra avec [illegible] à la propagande révolutionnaire [illegible] de nombreuses adresses le [illegible] à la guerre de [illegible] à la formation d'une grande [illegible]. Lié avec Alexandre Herzen et Ogareff, il fut un des collaborateurs actifs du journal *la Cloche* (Kolokol), et devint même suspect ou incommode aux autres chefs du parti par l'exagération de ses idées radicales. Après avoir parcouru encore diverses parties de l'Europe pour répandre ses idées et exciter les Polonais et les Russes à les soutenir, il séjourna en Suisse et chercha un appui dans l'Internationale. Mais ses efforts pour créer, comme but ou comme moyen, l'anarchie universelle, le mirent en opposition avec les autres chefs de la Société, et au congrès de La Haye, en 1872, il fut exclu avec ses amis, puis combattu vivement par la presse démocratique et sociale. La publication de son *Catéchisme révolutionnaire* redoubla les hostilités contre lui. En 1873, l'éclat de son dissentiment avec M. Karl Marx lui fit abandonner l'Internationale et rentrer dans la vie privée. — M. Bakounine est mort à Berne le 1er juillet 1876. Quelques-uns de ses manifestes ont été traduits en français, comme celui intitulé : *A mes amis russes et polonais* Leipzig (1862, in-8). *

BALARD (Antoine-Jérôme), et non Ballard, savant chimiste français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 30 septembre 1802, d'abord pharmacien, puis successivement préparateur du cours de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier, professeur au collége royal, à l'École de pharmacie et enfin à la Faculté des sciences de la même ville, s'est signalé, en 1826, par une importante découverte, celle du brome, corps simple métalloïde qu'on n'était pas encore parvenu à isoler. Appelé à Paris pour y occuper la chaire de chimie à la Faculté des sciences, en remplacement de Thénard, il fut encore nommé, en 1844, membre de l'Académie des sciences où il prit le fauteuil laissé vacant par la mort de Darcet. Déjà maître de conférences à l'École normale, il a succédé, en 1851, à M. Pelouze dans la chaire de chimie au Collége de France.

La science et l'industrie doivent à M. Balard, outre tous ses travaux sur le brome et ses composés, de savantes recherches et d'heureuses applications. Il n'a point écrit de livres, mais ses travaux consistent en un grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences. Il a exposé des produits chimiques à Londres, en 1851, et a fait partie du jury de l'Exposition universelle de Paris, ainsi que de celui de la seconde Exposition universelle de Londres en 1862. Par un décret du 15 février 1868, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur et professeur honoraire à la Faculté des sciences de Paris. Décoré le 2 juin 1837, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er décembre 1855 et commandeur le 24 janvier 1863. — M. Balard est mort à Paris, le 30 mars 1876.

BALDASSERONI (*Jean*), homme politique italien, né à Livourne, en 1790, et d'abord simple employé des douanes à Pise, ne tarda pas à être nommé inspecteur de la comptabilité à Florence, puis devint administrateur des finances. Nommé, en 1845, conseiller d'État, et deux ans plus tard directeur général des finances, il traversa sans secousse les crises ministérielles de septembre 1847 et de juin 1848, et s'associa alors au changement de principes adopté ou subi par le gouvernement. La démonstration républicaine du 30 juillet 1848 le renversa pourtant avec le ministère Ridolfi dont il faisait partie. Quoique sénateur, il se tint un instant éloigné des affaires sous le ministère de Capponi et pendant la période révolutionnaire. Rappelé par le grand-duc, il reprit, comme ministre, la politique de conservation (24 mai 1849).

En 1850, il acompagna le grand-duc à Vienne, et concourut aux deux lois qui suspendirent indéfiniment la constitution et supprimèrent la liberté de la presse, et qu'on appela les lois de septembre de la Toscane. Comme ministre des finances, M. Baldasseroni fit face aux nécessités du moment par un emprunt de 30 millions et des augmentations d'impôts. — Il est mort à Florence le 25 octobre 1876.

BALDUS (Édouard-Denis), artiste et photographe français, né à Paris, en 1820, cultiva d'abord la peinture, fit aux Salons de 1842 à 1850 quatre envois de portraits ou de sujets religieux et se tourna vers la photographie, au progrès de laquelle il a contribué en gélatinant, le premier, le papier des épreuves. Il s'est consacré surtout à la reproduction des vues, paysages et monuments, et a entrepris, en 1854, sur la commande du ministère d'État, une vaste collection qui comprit bientôt plus de 1200 clichés. Il s'est aussi occupé avec un succès particulier de gravure héliographique. Ses œuvres les plus importantes, dans ces divers genres, sont : les *Vitraux de Sainte-Clotilde*, plusieurs *Vues du Louvre*, des *Planches d'architecture*, d'après Lepautre, et les *Scènes d'inondation* recueillies, sur les bords du Rhône, en juin 1856. La plupart ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur une médaille de 1re classe. Il a été depuis décoré de la Légion d'honneur.

On doit à M. Édouard Baldus plusieurs grandes publications artistiques, exécutées à l'aide des procédés de l'héliogravure : *Recueil d'ornements d'après les maîtres les plus célèbres des* XVe, XVIe *et* XVIIe *siècles* (1868, in-folio avec planches); *Palais du Louvre et des Tuileries, motifs de décoration*, etc. (1875, in-fol., 300 pl.); *les Monuments principaux de la France* (1875, in-fol. 60 pl.).

BALDWIN (John-Denison), journaliste et archéologue américain, né à North-Stonington (Connecticut) le 28 septembre 1809, étudia la théologie et, tout en s'appliquant à la prédication, apprit les langues française et allemande et s'occupa activement de recherches archéologiques et historiques. Il dirigea, en 1852, à Hartford, le *Charter Oak*, publication antiesclavagiste, puis, à Boston, le journal quotidien *Commonwealth* et le *Worcester Spy*, l'un des organes les plus anciens et les plus influents du pays. De 1863 à 1869, il siégea aux Congrès sans interrompre ses travaux archéologiques. Il a publié : *les Nations préhistoriques* (1869), et un *Essai sur l'ancienne Amérique* (1872).

BALFOUR (Johnthilton), savant botaniste anglais, né le 15 septembre 1808, appartient à la famille du célèbre géologue James Hatton, fit ses études à l'Université d'Édimbourg et y prit ses grades. Il y est revenu comme professeur de médecine et de botanique, après avoir professé à celle de Glasgow la botanique de 1841 à 1845. Doyen de la Faculté de médecine, il a été nommé membre de plusieurs sociétés savantes et secrétaire de la Société royale d'Édimbourg.

Parmi ses écrits, assez nombreux, nous citerons : un *Manuel de botanique* (Manual of bot.); *Phytothéologie ou Botanique et religion* (Phytothéol.); *Esquisses de botanique* (Outlines of bot.); *la Flore de la Bible* (the Plants of Scripture); *Introduction à l'étude de la botanique paléontologique* (Intr. to the study of Pal. bot., 1872), sans compter un certain nombre de livres de botanique pour les classes et des articles dans divers recueils.

BALFOURIER (Adolphe-Paul-Émile), peintre français, né à Montmorency, le 11 août 1816, fit d'abord son droit et s'inscrivit comme avocat au barreau de Paris, puis étudia le paysage sous Charles Rémond. Il entreprit deux voyages en Italie et deux autres en Espagne, où il séjourna même assez longtemps. De 1853 à 1857, cet artiste a exécuté et exposé sans interruption : des *Vues de Porezza, Castello, Cima*, sur le lac Lugano; la *Villa Mécène* et des *Ruines*, prises à Tivoli; *Vallons de la Cervara* (1846); *Nazeppo*, une *Étude de Majorque*, le *Lac de Némi*; de nombreuses *Études* et *Vues d'Elche, de Crevillente, de Valldemusa* en Espagne; des *Paysages* naturels ou composés (1847–1853); *Pâturage, Fontaine à Majorque, le moulin d'Elche* (1855); *Lisière de forêt; Environs d'Oradour, Pont sur le Roubaud* (1857), plusieurs *Vues* d'Hyères et de Sainte-Eulalie, dans le Var (1859); *Vue de la ville d'Hyères* (Var) (1861); *Barque sur le Gapeau* (Var), *Beaucallon*, Hyères, *le Puits de Saint-Pierre*, Hyères (1863); *Vue de la ville de Crevillente* (Espagne), *Bois de pins au bord de la mer* (1864); *Étang de Cotaria*, *Environs de la Crau* (1865); *Ruines d'un couvent*, *Étang des Pesquiers* (1866); *Embouchure du Gapeau* (1867); un *Vallon, le Ravin d'Elche* (1868); une *Fontaine à San-Moraguès* (Majorque); *Cours de la Tordoire* (Haute-Vienne) (1869); *Vue prise à Hyères* (1870), *Cascatelles de Tivoli*, *Vue prise dans le Var* (1872), *Environs de Valence* (1874) *le Pressoir à huile* (1875), etc. M. Balfourier a aussi cultivé la gravure, et donné un certain nombre d'eaux-fortes à *l'Artiste*. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846.

BALL (John), homme politique et écrivain anglais, né en 1818, à Dublin, et fils d'un magistrat, acheva ses études à l'université de Cambridge et fut, en 1843, admis au barreau de son pays. Il remplit quelques années les fonctions de commissaire de la loi des pauvres, et en 1852 entra au Parlement pour le comté de Carlow (Irlande). Il se rallia au parti libéral. Au mois de février 1855, il fut nommé sous-secrétaire d'État au département des colonies. Il est auteur de divers traités sur les mathématiques et l'histoire naturelle, et d'un mémoire politique sur les améliorations que réclame l'Irlande.

BALL (John-Thomas), magistrat et homme politique anglais, né à Dublin en 1815, fut élevé au collège de la Trinité de cette ville, y prit ses grades pour les lettres, le droit et la théologie et y devint professeur de cette dernière faculté. Inscrit, dès 1840, au barreau de l'Irlande, il fut conseiller et avocat de la reine, juge de la cour consistoriale, enfin solicitor général et attorney général de l'Irlande; une première fois sous l'administration de M. Disraëli, à la fin de 1868. Cette année-là il avait été élu à la Chambre des communes par l'université de Dublin; il prit place dans le parti conservateur et se fit remarquer, comme orateur parlementaire, par sa vivacité à soutenir les divers bills ecclésiastiques et territoriaux en faveur de l'Irlande. Le retour des conservateurs au pouvoir, en 1874, le ramena aux fonctions d'attorney général de l'Irlande qu'il quitta, la même année, pour celles de lord chancelier de ce pays.

BALLANDE (Jean-Auguste-Hilarion), artiste et auteur dramatique français, né à Pombué (Lot-et-Garonne) en 1820, suivit d'abord, comme acteur, la carrière du théâtre, et joua sur les scènes de la banlieue de Paris avant d'être engagé à l'Odéon. Il s'était occupé de bonne heure de littérature et de poésie, et s'était attaché particulièrement à l

thérapie de la lecture à haute voix et de la déclamation. En 1869, il eut l'idée toute nouvelle de faire jouer le dimanche, au milieu de la journée, les chefs-d'œuvre du théâtre classique, en faisant précéder la représentation d'une conférence qui expliquait l'œuvre et préparait les auditeurs à la mieux comprendre. Cette innovation, que l'on critiqua beaucoup, eut un très-grand succès. La première séance, qui eut lieu le 17 janvier 1869 à la Porte-Saint-Martin, fut consacrée au *Cid*, et la conférence était faite par M. Chavée. La vogue fut telle, pendant plusieurs années, que les autres théâtres se mirent à donner aussi des représentations de jour, et comme ils pouvaient y consacrer des ressources qui manquaient à M. Ballande, celui-ci ne put lutter contre la concurrence qu'il avait provoquée. Il avait en outre institué un concours de pièces nouvelles, dont le prix était la représentation de l'œuvre couronnée. C'est ainsi que le drame en vers de M. Parodi, *Ulm le parricide*, fut joué, et avec un très grand succès. Ses conférenciers ordinaires étaient MM. Fr. Sarcey, Chavée, Legouvé, Lapommeraye, Delpit, Talbot, Gidel, etc. L'Académie française consacra l'institution de M. Ballande en lui décernant un des prix réservés à la publication des œuvres morales. M. Ballande eut, à l'occasion de ces séances, des démêlés judiciaires avec l'Assistance publique au sujet du droit des pauvres, dont il réclamait l'exemption (1874). Il fut aussi, en 1873, le promoteur du jubilé de Molière. Il a obtenu la direction de l'ancien théâtre Déjazet, devenu le troisième Théâtre-Français. Il a fait jouer en 1876, avec un succès d'estime, un drame en vers de sa composition, intitulé *les Grands devoirs* (20 mars).

M. Ballande a publié : *la Parole appliquée à la diction et à la lecture à haute voix* (1785, in-18; édition remaniée et augm., 1868, in-18; *Une Prière à Notre Saint-Père le Pape*, en vers (1860, in-8), *Châteaux en Espagne* (1861, in-8).

BALLU (Théodore), architecte français, né à Paris, le 8 juin 1817, entra, en 1835, à l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Hippolyte Lebas, et remporta au bout de cinq années le grand prix d'architecture : le sujet de concours était une Chambre des Pairs (1840). En 1846, au retour d'un voyage en Grèce, d'où il ne rapportait que quelques dessins de l'Erechthéon, il fut d'abord attaché, comme inspecteur, aux travaux de Sainte-Clotilde, que conduisait encore Gau. Depuis 1850, il a remplacé ce dernier et achevé la nouvelle église dont il n'a guère modifié le plan qu'en y substituant aux tours projetées des flèches sculptées et percées à jour. En 1872, il a été chargé de la restauration de la tour gothique de Saint-Jacques la Boucherie et, en 1858, de celle de l'église Saint-Germain l'Auxerrois. Il a construit depuis l'église de la Trinité dans le style de la Renaissance florentine (1867), celle de Saint-Ambroise dans le genre roman (1868-1869), etc. Il a obtenu le prix au concours pour la reconstruction de l'Hôtel de ville de Paris, avec la collaboration de M. Deperthes, et a été chargé avec lui de l'exécution des travaux (mars 1873). Architecte en chef de la 4e division de la ville de Paris, depuis 1860, et membre du conseil de l'École des beaux-arts, M. Ballu a été nommé inspecteur général des travaux diocésains en 1874, en remplacement de M. Viollet-le-Duc, démissionnaire. Il a reçu depuis le titre d'inspecteur général honoraire. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts le 20 avril 1872, en remplacement de Duban. Il a obtenu comme peintre une médaille de 3e classe au Salon de 1856. Décoré de la Légion d'honneur en 1857, M. Ballu a été promu officier le 7 août 1869. Il a publié une *Monographie de l'Eglise Saint-Ambroise* (1874, in-fol.).

BALOCH (Jean), homme politique hongrois, né dans le comitat de Barsch, en 1800, et nommé, depuis 1825, député à toutes les diètes de Hongrie, par les comitats de Barsch et de Komorn, prit place sur les bancs de l'opposition. Un duel avec le comte Zichy, député de la noblesse, dont il attaquait les privilèges, commença sa popularité, qui s'accrut par ses résistances ouvertes au gouvernement autrichien. Poursuivi et même destitué par l'Autriche, il fut réélu à une immense majorité membre de la diète, et continua encore un certain temps cette vive opposition. Après des tentatives de rapprochement du gouvernement, il rentra dans l'opposition, et se rangea parmi les membres les plus ardents de l'extrême gauche, à la suite des événements de mars 1848. On l'accusa même d'avoir poussé le peuple à l'assassinat du comte Lamberg; mais on ne put fournir aucune preuve à l'appui d'une imputation contre laquelle il a toujours protesté. Pendant la révolution, il défendit, soit à l'armée, soit dans l'administration, la cause de la nationalité hongroise, et quand elle fut perdue, il passa avec M. Kossuth sur le territoire turc, où il vécut dans la retraite. Il n'est rentré en Hongrie qu'en 1867, après les désastres de l'Autriche.

BALTACCHINI (Xavier), poète italien, né à Barletta (Deux-Siciles), le 27 avril 1800, se fit journaliste pendant la période constitutionnelle de 1820 à 1821, parcourut ensuite l'Italie, et publia à Pise une traduction estimée de Colutus le Thébain. Rentré à Naples, il fit successivement paraître un recueil de poésies et le joli conte de *la Giojetta; Claudius Vannini* (1836), poème en vers blancs, et *Hugo de Cortone* (1838), autre poème, composé au retour d'un voyage en France, en Angleterre et en Suisse. Vers le même temps, il traduisit la *Parisina* de Byron et l'*Alaptor* de Shelley. En 1848, il fut un des principaux rédacteurs du *Musée des sciences et de la littérature* et du journal politique *le Temps*. Pendant la courte période du régime constitutionnel de cette époque, il siégea comme député au parlement de Naples parmi les libéraux modérés, et présida la commission d'instruction publique.

BALTACCHINI (Michel), littérateur italien, frère du précédent, né à Naples, le 11 février 1803, avait vingt-six ans quand il publia ses *Novellette morali* (1829), qui eurent rapidement plusieurs éditions. Sa remarquable *Histoire de Masaniello* (Lugano, 1834) fut aussi réimprimée plusieurs fois. En 1838, après un voyage à Paris, il fit paraître un roman historique, *le Fils du proscrit*, réimprimé à Naples l'année suivante. C'est à Naples qu'il publia aussi des travaux philosophiques importants, une étude sur *la Vie et les écrits de Campanella* (1830-1843), un *Traité du scepticisme* (1851), et une *Exposition de la philosophie de Kant* (1854). Ainsi que le précédent, il a beaucoup écrit dans plusieurs recueils, entre autres, le *Musée des sciences*, et la *Revue sébétienne*. Uniquement occupé de travaux littéraires ou philosophiques, il a été nommé membre ou correspondant de plusieurs académies tant napolitaines qu'étrangères.

BALTARD (Victor), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 juin 1805, est un des trois fils de Pierre-Louis-Baltard, architecte et graveur mort en 1846 et connu en outre par une foule de publications relatives au beaux-arts. Il

fit ses études sous son père et remporta le premier grand prix d'architecture en 1833 sur ce programme : *une École militaire*. Il partit pour l'Italie où il exécuta des travaux sérieux. Son principal envoi de Rome fut le *Théâtre de Pompéi;* il fut nommé à son retour architecte du gouvernement et de la ville de Paris, puis architecte-directeur, chargé de l'inspection supérieure des Beaux-Arts. C'est à lui qu'on doit la restauration ou la décoration des églises Saint-Germain des Prés, Saint-Séverin et Saint-Eustache, l'exécution de l'église Saint-Augustin, inaugurée le 30 mai 1868, ainsi que l'achèvement du nouvel hôtel du Timbre, commencé par P. Lelong. Depuis il a dirigé, d'abord avec Victor Callet, l'exécution des halles centrales. A propos du grand prix de 100 000 francs à décerner en 1869, il a été longtemps question, dans la presse, de cette dernière œuvre, comme de la plus digne de cette récompense extraordinaire, par la nouveauté de l'idée et la parfaite appropriation du monument à son objet ; mais on s'est plu à rapporter cette idée à un autre artiste, M. Horeau. La plupart des travaux de M. Baltard accusent autant de goût que de science, de l'érudition archéologique et une grande habileté de praticien.

Cet artiste a enrichi de nombreuses planches dessinées d'après nature un remarquable ouvrage imprimé par les soins de M. le duc de Luynes, les *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, dont le texte est dû à M. A. Huillard-Bréholles. Il s'est chargé de continuer la publication des *Grands prix d'architecture*, commencée par son père. Il a lui-même rédigé le texte historique et dessiné toutes les planches d'une splendide monographie de la *Villa Médicis* (in-fol., 1847-48). Une de ses dernières œuvres est le dessin du *Berceau du prince impérial*, commandé par la ville de Paris. M. Victor Baltard a pris part plusieurs fois aux Salons; il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Théâtre de Pompéi*, étude faite en 1837, et au Salon de 1859, un *Projet de restauration de Saint-Eustache*. Il a obtenu, en 1855, une médaille de 2ᵉ classe. Décoré de la Légion d'honneur le 20 décembre 1854, il a été promu officier le 13 août 1863, et a été élu membre de l'Académie des beaux-arts (section d'architecture), le 7 février 1863. Au mois de septembre 1870, il était président de l'Institut lorsque ce grand corps savant protesta à l'unanimité contre la destruction des monuments et l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg par l'armée prussienne. — M. Baltard est mort à Paris le 13 janvier 1874.

BALTHAZAR (Casimir-Victor-Alexandre DE), peintre français, né à Hayange (Moselle), en 1809, vint à Paris vers 1827 et suivit, jusqu'en 1832, l'atelier de Paul Delaroche. Il débuta l'année suivante au Salon, et traita l'histoire et le portrait. On a remarqué de lui : *la Tête de saint Jean offerte à Hérodiade; Tobie conduit par l'ange; Lara et Kaled; Goëtz de Berlichingen* (1837) ; *la Vision de Jeanne d'Arc, Jeanne d'Arc dans sa prison* (1838) ; *le Baptême de Clovis; le Dévouement du trompette Escoffier; Diane au repos; la Mère pieuse;* les portraits du *colonel Haudy*, de *l'évêque de Gap*, du *cardinal Donnet*, et beaucoup d'autres; des *Études*, etc. *La Mort de Lara*, déjà exposée en 1840, *le Christ et la Samaritaine* et un *Portrait*, ont reparu à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé, en 1859, *Au bord de la fontaine*. Cet artiste a obtenu successivement une 3ᵉ médaille en 1837, une 2ᵉ en 1838, et une 1ʳᵉ en 1840. — Il est mort à Paris le 4 avril 1875.

BALTZER (Jean-Baptiste), théologien cathol[...] allemand, né le 16 juillet 1803, à Andernach [...] le Rhin, étudia, de 1823 à 1827, la théolog[...] l'université de Bonn, sous la direction du cél[...] professeur Hermès. Ordonné prêtre et prome[...] divers grades universitaires, il fut appelé à B[...] lau où il devint successivement professeur [...] théologie (1830-1831), membre du conseil du c[...] sistoire (1843), examinateur ecclésiastique (1[...] et chanoine à Breslau (1846). Il a rempli dive[...] missions ecclésiastiques et a eu quelques con[...] avec ses chefs. Lors du concile de 1870, [...] déclara contre l'infaillibilité. — Il est mor[...] Bonn, le 1ᵉʳ octobre 1871.

Les principaux ouvrages de M. Baltzer se r[...] portent à des polémiques religieuses. Nous c[...] rons : *le Caractère fondamental du système her[...] sien* (Hinweisungen auf den Grundcharakter [...] hermesischen Systems, Bonn, 1831) ; *Orig[...] de l'opposition de doctrine entre le catholici[...] et le protestantisme* (Ueber die Entstehung r[...] giœser Gegensætze unter Kathol. und Pr., Bo[...] 1832), ouvrages inspirés par les principes d'H[...] mès ; *Lettres théologiques* (Theologische Brie[...] Mayence et Breslau, trois séries, 1844-1853), [...] diées à M. Günther ; *Bases d'un jugement éq[...] table sur le catholicisme et le protestantis[...]* (Beitraege zur Vermittelung eines richtigen [...] theils über Kat. und Pr., Breslau, 1839-[...] 2 vol.) ; *la Béatitude de l'autre vie d'aprè[...] confession catholique et d'après la confess[...] protestante* (das christliche Seligkeits dog[...] nach, etc. Mayence, 2ᵉ édit., 1844) ; *la Créa[...] d'après la Bible* (die biblische Schœpfungs[...] schichte, etc., Leipzig, 1867-73, 2 vol.), etc.

BALTZER (Guillaume-Édouard), pasteur de [...] commune libre de Nordhausen, né le 24 octob[...] 1814, à Hohenleine, village de Prusse, où s[...] père était ministre protestant, étudia, de 183[...] 1838, la théologie aux universités de Halle et [...] Leipzig et fut nommé prédicateur protestan[...] dans la ville de Delitzch. Ayant donné sa démis[...] sion, il fonda, le 5 janvier 1847, à Nordhausen [...] une commune libre. En 1848, il fit partie du par[...] lement de Francfort et de l'Assemblée nationale [...] et vota avec la gauche. En 1849, il fut compro[...] mis dans le grand procès intenté contre ceux des [...] députés de la Prusse qui refusaient au roi le droit [...] de lever les impôts, et fut acquitté.

On cite de M. Baltzer : *Delitzch-Halle-Nordhausen; Ma route de l'église nationale à la commune libre protestante* (Delitzch-Halle-Nordhausen. Oder mein Weg aus, etc., Leipzig, 1847) ; *Discours prononcés dans la commune libre de Nordhausen* (Vortræge gehalten in der freien Gemeinde Nordhausen, etc., 1850-1851, 2 vol.) ; *la Commune libre de Nordhausen* (die freie Gemeinde, Ibid., 1851) ; *Nouveaux prophètes, discours sur leur vie, leur caractère et leur importance* (Neue Propheten. Vortræge über deren, Ibid., 1853) ; *Histoire religieuse universelle, manuel dédié aux personnes qui réfléchissent* (Allgemeine Religionsgeschichte, etc. Ibid., 1854) ; *les Nouveaux fatalistes du matérialisme* (die neuen Fatalisten des Mat., Gotha, 1859) ; *le Régime naturel de la santé et du salut social* (die natürliche Lebensweise der Weg zu Gesundheit und socialen Heil (Nordhausen, 1867-72, 4 vol).

Deux de ses frères, MM. Frédéric et Théodore BALTZER, anciens pasteurs, se sont fait aussi remarquer par des opinions analogues. Le premier, forcé de s'exiler, vécut à Zurich.

BALZAC (Laure DE). Voy. SURVILLE (Mme).

BALZE (Jean-Étienne-Paul), peintre français,

[illegible] le 13 août 1815, de parents d'origine [illegible] Paris, en 1831, les cours [illegible] et l'atelier de M. Ingres, [illegible] en Italie. Il dut ensuite à [illegible] la commande de plusieurs [illegible] de Raphaël et exécuta, [illegible], les plus importantes, [illegible], placée en 1850 dans [illegible] de la nouvelle bibliothèque [illegible] et les médaillons allégoriques [illegible], exposés dans les couloirs [illegible] (1856). A la suite de l'Exposition [illegible] de 1855, il fut chargé avec [illegible] la même salle une copie [illegible] d'Ingres.

[illegible] exposé : *Combat entre* [illegible], tiré de la *Dame du* [illegible] (1849); *la Lapidation* [illegible] acquis par le ministère d'État [illegible], une médaille de 3e classe en [illegible] de la Légion d'honneur en [illegible] le *Couronnement de la* [illegible] Saint-Symphorien, à Ver[illegible] des porches de Saint-Au[illegible], et a refait presque en[illegible] de Romanelli dans les [illegible] d'Autriche au rez-de-chaus[illegible]. [illegible] est, en outre, inventeur [illegible] sur briques émaillées.

[illegible] (Raymond), peintre fran[illegible], né à Rome, le 4 mai [illegible] à Paris l'atelier d'In[illegible] son maître en Italie. [illegible] aux grandes copies [illegible] ci-dessus), il a figuré [illegible] au Salon depuis 1849. On [illegible], un *Christ calmant* [illegible] le ministère de l'intérieur; [illegible]; *Horace à Tibur* [illegible] 1855; *Apothéose de saint* [illegible] par le ministère d'État; *Un* [illegible] Carroche, plusieurs [illegible] 1866; *la Guerre, ses causes* [illegible] (1867); *Élégie ma*[illegible] *d'Arc à Patay* et *Silène* [illegible] a été décoré de [illegible] 1871.

[illegible] (Adrien), homme poli[illegible], né à Strasbourg le 25 [illegible] la médecine et fut reçu [illegible] à Metz, et s'occupa [illegible] d'instruction. Aux élec[illegible] 1871, il fut élu représentant à [illegible], dans le département de la [illegible], par 33 632 voix. A [illegible] à Bordeaux, il vota [illegible] préliminaires de paix, avec [illegible] départements annexés, puis [illegible] le 1er mars. Il revint cepen[illegible], avec un autre député de [illegible] la Moselle, M. Deschanges, [illegible] proposition, tendant à ce [illegible] la commission des capitu[illegible]. Cette proposition, qui [illegible], amena en effet son [illegible].

[illegible] M. Bamberger, qui [illegible] toutes les mesures fa[illegible] au régime républicain. [illegible] générales pour la nouvelle [illegible] en février 1876, il se pré[illegible] circonscription de l'arron[illegible] (Seine), comprenant le [illegible], au premier tour de [illegible] votants, et ne passa qu'au scrutin de ballottage, avec 560 voix de majorité. Il suivit la même ligne républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se présenta dans la même circonscription et fut réélu, le 14 octobre, par 8871 voix, contre 3204 obtenues par M. L. Detroyat, directeur du journal *la Liberté*.

BAMBERGER (Louis), homme politique allemand, né à Mayence le 22 juin 1823, étudia le droit à Giessen, à Heidelberg et à Gœttingue, et revint exercer la profession d'avocat dans sa ville natale. Il se donna en même temps à la politique et au journalisme, et lorsque les événements de 1848 survinrent, il fut un des chefs du mouvement. Il prit part à l'insurrection de 1849, qui avait pour but de réclamer une constitution pour la Bavière rhénane. Lorsqu'elle fut comprimée, il se réfugia en Suisse, pendant que le tribunal de Mayence le condamnait à la réclusion, et les assises de la Bavière rhénane à la peine de mort. Il passa de Suisse en Angleterre, puis en Belgique et en Hollande, et vint enfin s'établir à Paris où, pendant quinze ans (1853-1867), il dirigea une importante maison de banque. L'amnistie qui suivit la guerre austro-prussienne de 1866 permit à M. Bamberger de rentrer dans sa ville natale, qui l'envoya, en 1868, au Parlement douanier allemand, et en 1871 au Reichstag.

Au moment où éclata la guerre contre la France, M. Bamberger, qui s'était empressé de consacrer à la défense des intérêts nationaux allemands, avec son talent de publiciste, sa longue connaissance des affaires de notre pays, fut appelé par M. de Bismarck au quartier général dès le mois d'août 1870; il fut ensuite attaché au gouverneur de l'Alsace pour le seconder dans l'administration politique de cette province. Dans le Reichstag, M. Bamberger devint l'un des chefs du parti national-libéral et y prit une place importante comme orateur financier, moins par l'éclat de la parole que par la netteté de l'exposition, la rigueur de la logique et l'autorité de l'expérience.

Comme publiciste, il a fait paraître un certain nombre d'écrits d'histoire contemporaine et d'économie politique, : *la Lune de miel de la liberté de la presse* (die Flitterwochen der Pressfreiheit; Mayence, 1848); *Résultats du soulèvement du Palatinat* (Erlebnisse aus der pfalz. Erhebung; Francfort, 1849); *Monsieur de Bismark* (Paris, 1868, in-18), livre publié d'abord en français, puis traduit en allemand (Breslau, même année); *l'Histoire naturelle de la guerre française* (Zur Naturgeschichte der Franzkriegs; Leipzig, 1871); *les Travailleurs et le droit de réunion* (die Arbeiterfrage unter dem Gesichtspunkte des Vereinsrechts; Stuttgardt, 1873), etc., et de nombreux articles dans les recueils et journaux démocratiques allemands.

BAMBERGER (Henri DE), médecin autrichien, né à Zwonarka, près de Prague, le 27 décembre 1822, étudia à Vienne sous des maîtres célèbres. Après avoir professé la clinique médicale à l'hôpital Julius de Würzbourg, il fut rappelé à Vienne à la mort d'Appolzer, comme directeur de clinique médicale. A part de savants articles dans les premiers recueils de médecine d'Allemagne, on lui doit : *les Maladies de l'appareil chylifère* (Krankheiten der chylopoëtischen Systems; Erlangen, 2e édit., 1864); *Traité des maladies du cœur* (Lehrbuch der Kr. des Herzens; Vienne, 1857, etc.). Citons à part une étude spéciale sur Bacon de Verulam, au point de vue de la médecine (Ueber B. v. V., besonders vom med. Standpunkte; Würzbourg, 1865).

BANCEL (Baptiste-François-Désiré), homme politique français, ancien représentant du peuple, est né à La Mastre (Ardèche), le 2 février 1822. Fils d'un avocat distingué de Valence (Drôme), il se fit lui-même avocat et commença à se faire remarquer, en 1848, en publiant un *Essai sur le crédit hypothécaire envisagé comme base fondamentale du crédit public et de l'organisation du travail* (Valence et Paris, in-18). Aux élections générales de 1849, il fut nommé, le dernier sur sept, représentant du peuple dans la Drôme. Membre de la Montagne, il combattit à la fois la majorité royaliste et la politique de l'Élysée; il se signala particulièrement dans les débats relatifs à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et expulsé du territoire français et se retira à Bruxelles, où il fit, avec un très-grand succès, un cours libre à l'Université, ainsi que des conférences très suivies dans la plupart des villes de la Belgique.

Rentré en France, après l'amnistie, M. Bancel fut, mais sans succès, candidat aux élections générales de 1863; puis sa candidature, à celles de 1869, se produisit dans diverses circonscriptions, avec toute l'importance d'une protestation politique. Représentant « l'opposition irréconciliable et l'éternelle revendication », elle fut surtout dirigée, dans la 3ᵉ circonscription de la Seine, contre les tentatives de démocratie conciliatrice rattachées au nom de M. Émile Ollivier durant la précédente législature; il obtint 22 848 suffrages sur 36 073 votants contre 12 848 obtenus par son rival. Aux mêmes élections, il fut aussi nommé par 16 953 voix, dans la 2ᵉ circonscription du Rhône. Il recueillit en outre 12 258 voix dans la 1ʳᵉ circonscription de la Drôme, sans toutefois être élu. En dehors de ses discours et de ses écrits destinés à soutenir sa candidature, M. Bancel excita encore l'attention par des conférences et des lectures soi-disant littéraires. Celles qu'il fit sur Corneille, dans le théâtre du Châtelet, prit les proportions d'une manifestation politique (mai 1869). Une grave maladie le força à renoncer à la lutte au moment où l'Empire tombait, et à rentrer dans son pays natal. — Il est mort à La Mastre le 23 juin 1871.

M. Bancel a publié : *les Révolutions de la parole* (1868, in-8); *les Origines de la Révolution* (1870, in-8, broch.); *les Mystères*, étude littéraire et philosophique (1871, in-32). M. Ant. Dubost s'est chargé de la publication de ses *œuvres posthumes*.

BANCROFT (George), homme politique et historien américain, est né le 3 octobre 1800 à Worcester (État de Massachusetts). Fils d'un savant docteur en théologie, il fut élevé à l'École alors célèbre d'Exeter, dans le New-Hampshire, et plus tard à l'université d'Harvard, où il soutint, à l'âge de dix-sept ans, ses examens de sortie d'une manière très brillante. Un subside assez considérable, obtenu par l'entremise d'Everett, lui permit d'aller compléter son éducation en Europe; il passa deux années à l'université de Gœttingue, qui, en 1820, lui conféra le diplôme de docteur en philosophie; s'étant ensuite fixé à Berlin, il s'y lia avec Hegel, Humboldt, Savigny, Schleiermacher, Varnhagen von Ense et autres hommes remarquables; puis il parcourut les différentes parties de l'Allemagne et de l'Italie, et, après un court séjour à Paris et à Londres, il revint, en 1822, en Amérique.

Nommé aussitôt professeur de langue grecque à l'université d'Harvard, M. Bancroft conçut dès lors le projet de réformer le système de l'éducation américaine, à l'aide des méthodes qu'il avait vu pratiquer sur le continent. Il fonda à Northampton un établissement pédagogique ap *Round-Hill-School*, et s'entoura de profess allemands d'un haut mérite; mais les oppositi qu'il eut à combattre le rebutèrent, et il tou vers les questions politiques toute l'activité de intelligence. Il alla établir sa résidence à Spri field (1826), servit le parti démocratique par discours publics et ses articles polémiques d les journaux, fut appelé, en 1838, à rempl Boston le poste de receveur des douanes, q garda jusqu'en 1841. Dans cette première pér de sa vie, il se fit aussi connaître par des vaux purement littéraires, notamment des *Po* (Poems, 1823), une traduction des *Manuels d' toire d'Heeren* (Heeren's Historical treati 1824-1825), et des cours publics de littéra allemande.

Ce qui compléta la réputation de M. Ban fut l'apparition de sa remarquable *Histoire États-Unis depuis la découverte de l'Amé jusqu'à nos jours* (History of the United tes, etc.; Boston, 1834-1874, 10 vol. in-8; breuses édit.). Cet ouvrage antérieur aux tra de Prescott, et le premier qui traite l'histoire ricaine à la manière large et philosophiq l'école moderne, parut suffire pour ranger auteur parmi les écrivains supérieurs de son Il a été traduit en français par Mlle I. Gat Gamond (1862-64, t. I-IX) et Ad. de Cir (1876, t. X-XII).

Après avoir, en 1844, brigué les fonctions tives de gouverneur de l'État du Massachu M. Bancroft fut, l'année suivante, nommé mi de la marine par le président Polk et sign trop courte administration par la création observatoire à Washington et d'une école de rine à Anapolis. Vers la fin de 1846, il éch ce portefeuille contre l'ambassade d'Angl et mit à profit son séjour en ce pays pour pléter ses recherches sur la période relat l'insurrection des colonies. Il eut à cette é des relations intimes avec les plus célèbre toriens français. Rappelé en 1849, il se New-York et reprit ses travaux favoris.

Le résultat de nouvelles investigations Bancroft parut en 1850 dans son *Histoire révolution d'Amérique* (History of the revol of Northern America, t. I, in-8). Il fut un des cipaux collaborateurs de la *Northern Ame Review*, l'un des organes les plus accrédités presse littéraire aux États-Unis; les articles y a fournis ont été l'objet d'un recueil d *langes* (Miscellanies, essays and reviews; York, 1855, in-8). C'est M. Bancroft qui fut ch en 1856, de prononcer dans le Congrès de shington, l'éloge funèbre du président Linc a été traduit en français (Bruxelles, 1866,

En 1867, M. Bancroft fut de nouveau à ses études par le président Johnson et à Berlin, comme ministre plénipotentiair près du royaume de Prusse et de la Co ration de l'Allemagne du Nord. Il conclut la Prusse et divers États allemands plu conventions importantes, notamment au su la naturalisation des Allemands aux États Pendant la guerre franco-prussienne, il pr dans l'intérêt de la paix, un projet de méd américaine qui n'eut pas de suite (sept 1870). Il a été relevé de son poste le 1ᵉʳ 1874. M. Bancroft a été élu, dès 1848, c pondant de l'Académie des sciences moral politiques.

BANDEL (Ernest DE), sculpteur allema à Anspach (Bavière), en 1800, alla étudier cadémie de Munich. Dès 1820, il donna un *endormi* qui révéla en lui un artiste d'un

gueur. Il resta dans la capitale de la Bavière jusqu'en 1834, et, durant ces quatorze années, exécuta plusieurs œuvres d'un grand mérite, parmi lesquelles il faut citer les bustes de *Maximilien* de Bavière, des artistes *Quaglio* et *Pierre Hess*, le *Monument du chevalier de Skell* dans le jardin anglais de la ville, celui du peintre *Langer*, les statues de plusieurs divinités antiques, et surtout une statue de la *Charité*, regardée comme l'un des plus beaux morceaux de la sculpture classique moderne chez les Allemands.

En 1834, M. Bandel se rendit à Berlin, où il sculpta, pour un tombeau, un *Génie endormi*, plusieurs bas-reliefs remarquables, un *Christ* de grandeur naturelle, et le modèle en plâtre de la statue d'Hermann, prince des Chérusques, qui devait être érigée à Detmold. Le *Monument d'Hermann*, dont il publia la lithographie en 1838, est l'œuvre capitale de sa vie artistique de M. Bandel. Des souscriptions nationales couvrirent les frais de bronze et de métal de cette œuvre gigantesque dont les fondements furent posés en 1841, mais dont l'exécution rencontra de telles difficultés qu'elle ne fut achevée qu'en 1875. Elle fut inaugurée au mois d'août de cette même année, au milieu de fêtes nationales.

On doit encore à M. Bandel un buste du sculpteur Grabbe, une statue en marbre de *Thusnelda*, la femme d'Hermann, *enchaînée et conduite prisonnière* par les Romains. D'un voyage qu'il fit en Italie, il rapporta les bustes du *prince de Lippe-Detmold* et de la duchesse *Pauline*, en marbre de Carrare. Toutes les œuvres de M. Bandel se distinguent par une grande habileté d'exécution et un haut style. Ses bustes ont de l'expression et du mouvement. Il est resté en dehors des diverses écoles qui divisent l'Allemagne. — Il est mort à Donauwerth, le 25 septembre 1876.

BANDMANN (Daniel-Edward), artiste dramatique, né à Cassel, en Allemagne, le 1er novembre 1839, montra, dès l'enfance, de grandes dispositions pour la scène. A dix-huit ans, il parut au théâtre de la Cour, à New-Strélitz, où il fut engagé par la faveur spéciale de la grande-duchesse de Mecklembourg. Il alla jouer ensuite dans diverses villes, Prague, Gratz, Weimar, Pesth et Vienne, et s'y fit remarquer dans le répertoire de Shakespeare. A la suite de fatigues causées par l'étude, il passa en Amérique. Prié par ses compatriotes de donner quelques représentations à New-York, il obtint un tel succès qu'il prolongea son séjour et se mit à apprendre l'anglais. Au bout de six semaines de travail, il parut dans le rôle de Shylock, dans la langue anglaise. Encouragé par l'accueil enthousiaste qu'on lui fit, il continua quelque temps dans cette voie, et fit aux États-Unis une tournée qui ne dura pas moins de cinq ans et qui fut un constant triomphe. Il vint à Londres en février 1868, et y débuta au Lyceum-Theatre; il fut remarqué par le feu lord Lytton, qui se fit son hôte, l'invita à son château de Knebworth et écrivit pour lui son drame, *le Capitaine de mer*, joué sous le nouveau titre de *l'Héritier légitime*, et représenté pendant trois mois avec le plus grand succès. Après une tournée en Angleterre, M. Bandmann alla en Australie en 1869, y resta deux ans, et revint par Honolulu, où il joua devant le roi Kamehameha V. Depuis cette époque, il a continué de faire des tournées de représentations dans toute la Grande-Bretagne.

BANFIELD (Charles-Thomas), économiste anglais, né à Londres, en 1800, séjourna quelque temps en Allemagne et fut chargé de l'éducation du prince Louis II de Bavière. De retour en Angleterre, il fit, de 1844 à 1855, le cours d'économie politique à l'Université de Cambridge. Le crédit et l'amitié de sir Robert Peel lui valurent, dès 1846, les fonctions de secrétaire du conseil privé de la reine. Il a été décoré de divers ordres.

Les leçons de M. Banfield, réunies sous le titre d'*Organisation de l'industrie* (the Organisation of the industry), ont été plusieurs fois réimprimées, et traduites par M. Em. Thomas (1851, in-8), dans la *Collection des économistes contemporains*. Il a en outre collaboré à l'*Annuaire de statistique* de M. de Weld (the Statistical Companion; Londres, 1800, in-12), contribué à la fondation d'une revue mensuelle pour l'émancipation des colonies anglaises, et fourni des articles au *Journal des Mines* (Mining Journal).

BANKS (Nathaniel-Prentiss), général américain au service de l'Union, né le 30 janvier 1816, à Watham (Massachussets), où son père était contremaître dans une manufacture de coton, travailla d'abord sous sa direction, s'instruisit seul, puis se destina à la profession de mécanicien, et enfin opta pour la carrière littéraire. Il fit des lectures sociales et politiques dans divers meetings, et, en 1842, il était devenu rédacteur-propriétaire d'un journal assez répandu. Le président Polk le remarqua et lui donna un emploi dans la douane de Boston. En 1849, il entra, après six échecs consécutifs, à la Chambre des représentants de Massachussets, qui le choisit pour président en 1851. Deux ans plus tard, il présida aussi l'assemblée chargée de reviser la constitution de cet État. Vers cette époque, il vota dans le Congrès contre les démocrates pour le bill de Kansas-Nebraska. En décembre 1854, il fut nommé président du Congrès et s'acquitta de sa charge avec distinction. En 1856, il obtint un certain nombre de suffrages comme candidat à la présidence. En 1857, il devint gouverneur du Massachussets; puis, en 1860, succéda à Mac-Clellan, comme directeur de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois.

S'il n'appartenait pas à l'armée active, il avait du moins acquis une certaine expérience des affaires militaires, comme administrateur et en présidant à l'organisation des milices volontaires. Aussi, en 1861, fut-il un des premiers citoyens désignés pour le commandement, dans la pénurie d'officiers expérimentés qui était la grande difficulté du moment. On voulut lui donner les fonctions de quartier-maître général, mais il préféra le service actif, et il fut placé, comme major général, à la tête du 5e corps de l'armée du Potomac, composé de sa division et de celle du général Shield. Avec ces troupes il battit, le 23 mars, à Winchester, le général confédéré Jackson; puis, chargé de contenir Baltimore où des sentiments séparatistes se faisaient jour, il mit la ville en état de siège, fit arrêter le chef de la police et y maintint l'autorité fédérale. Après la défaite de Bull's Run, à laquelle il n'avait point assisté, il fut appelé à remplacer le général Patterson, et en cette qualité, occupa Harper's-Ferry le 24 juillet.

Au printemps de 1862, le général Banks reçut le commandement du département militaire de la Shenandoah, comprenant la partie de la Virginie et du Maryland située entre le département des montagnes et le Blue-Ridge. Dans cette campagne, il fit preuve d'une bravoure et d'une activité remarquables; mais, affaibli par le départ d'un corps de 15 000 hommes qu'il avait été forcé d'envoyer au secours de Mac-Dowell, il éprouva de graves revers. Une partie de ses forces, sous les ordres du colonel Kenly, fut taillée en pièces à Fort-Royal, le 23 mai; lui-même, forcé de battre en retraite sur Winchester, en fut chassé.

le 24, par Ewell et Jackson qui le rejetèrent au delà du Potomac. Ayant reçu des renforts, il put rentrer à Fort-Royal, le 28 mai, et à Martinsbourg, deux jours plus tard. Là, ses troupes, jointes à celles des généraux Frémont et Mac-Dowell, formèrent une seule armée dont Pope devint le général en chef. Le 9 août, Banks soutint, seul avec son corps d'armée, un combat meurtrier contre Jackson, à Cedar-Mountain, y fut blessé, et, quoique inférieur en nombre, parvint à conserver ses positions.

Au bout de quelques jours, lorsque les généraux Lee et Stonewall Jackson, par des marches rapides, eurent opéré cette habile concentration de forces qui les conduisit presque sous les murs de Washington, Banks prit encore une part active et distinguée aux nombreux et sanglants combats que les fédéraux livrèrent presque chaque jour tout en battant en retraite. C'est ainsi qu'il assista, sur le Rappahannock, aux combats des 20, 21, 22 et 23 août. Quatre jours plus tard, il payait aussi de sa personne, les 28, 29, 30 et 31 août, dans la terrible lutte livrée, entre Manassas et Warrenton, contre Jackson qui, presque vaincu le 30, triomphait le lendemain d'une manière décisive et envahissait le Maryland. Dans l'armée d'élite que Mac-Clellan improvisa aussitôt pour rejeter les confédérés au delà du Potomac, Banks obtint le commandement d'une division, et prit part avec ces troupes nouvelles aux sanglantes affaires d'Hagerstown (14 et 15 septembre) et d'Antietam (16 et 17 septembre), qui reportèrent la guerre dans la Virginie.

Quelques semaines plus tard, son caractère doux et modéré le fit choisir pour remplacer, à la Nouvelle-Orléans, le général Butler, démissionnaire. En prenant possession de son poste (16 décembre 1862), il proclama son dévouement inflexible à l'Union, tout en se signalant par plusieurs mesures de conciliation. L'hiver ne lui permit guère d'autre opération que l'occupation de Bâton-Rouge; mais au printemps de 1863, secondé par l'amiral Farragut, il tenta une attaque contre la Louisiane occidentale qui, après plusieurs combats (avril), tomba tout entière au pouvoir des fédéraux; mais il fut repoussé devant Port-Hudson (27 mai). Quelques jours auparavant, il avait chassé sur le territoire confédéré tous ceux qui refusaient encore de prêter le serment d'allégeance à l'Union. Grâce à sa ténacité, il reçut enfin, le 8 juillet, la reddition de Port-Hudson. Au mois de novembre il fut chargé d'attaquer le Texas et s'empara d'abord de Brownsville et du fort Brown, sur le Rio-Grande (6 novembre). Peu de temps après, tout le littoral, à l'exception de Galveston, tombait au pouvoir des armées fédérales.

Au mois de mai 1864, à la suite d'une expédition malheureuse dans la rivière Rouge, il fut relevé de son commandement. Élu à plusieurs reprises membre du Congrès, le général Banks s'est éloigné des républicains pour se rapprocher des démocrates; il soutint, en 1872, la candidature de M. Horace Greeley contre le général Grant. Il a été jusqu'en 1875 président du comité des affaires étrangères.

BANVILLE * (Théodore FAULLAIN DE), poète français, né à Moulins, le 14 mars 1823, fils d'un capitaine de vaisseau, vint de bonne heure à Paris, et se consacra exclusivement aux lettres. Il fit bientôt quelque bruit par la publication de deux volumes de vers : *les Cariatides* (1842, in-8) et *les Stalactites* (1846, in-8). *Les Odelettes* (1856, in-16), et surtout *Odes funambulesques* (1857, in-16), sorte de grande parodie lyrique, consacrèrent sa réputation. L'année suivante, il fut décoré de la Légion d'honneur.

M. Th. de Banville, qui avait déjà donné a
théâtre *les Nations*, opéra-ballet en un act
(Opéra, 1851), *le Feuilleton d'Aristophane*, e
deux actes, avec Phil. Boyer (1852), *le Cousin d*
Roi, en un acte, avec le même (1857), *les Foli*
nouvelles, prologue en vers pour l'ouverture
ce théâtre (1854, in-18), a fait jouer depuis s
plusieurs scènes et non sans succès : *le Bea*
Léandre (1856), comédie en vers, en collabor
tion avec M. Siraudin, joué ou repris longtem
au Vaudeville; *Diane au bois*, comédie héroïqu
en deux actes, en vers (Odéon, 1863); *les Fou*
beries de Nérine, comédie en vers, en un ac
(Vaudeville, 1864); *la Pomme*, comédie en
acte, en vers (Théâtre-Français, 1865); *Gri*
goire, comédie en un acte, en prose (Théâtr
Français, 1866); *Deïdama*, comédie héroïq
en trois actes, en vers (Odéon, 18 novem
1876), etc.

M. de Banville a encore écrit un certain nom
d'autres volumes de poésie, romans ou étude
les Pauvres saltimbanques (1853, in-16); *la*
d'une comédienne (1855); *Esquisses parisienn*
Scènes de la vie (1859, in-18); *la Mer de Ni*
lettres à un ami (1860, in-18); *les Camées pa*
siens (1866-73, trois séries, in-18); *les Parisien*
de Paris (1866, in-18), réimpression des *Esquis*
parisiennes; *les Exilés*, poésies (1866, in-1
Nouvelles Odes funambulesques (1869, in-1
Idylles prussiennes (1871, in-18); *Trente*
ballades joyeuses (1873, in-18); *les Prince*
(1874, in-18). La plupart de ces ouvrages ont
réunis sous le titre collectif d'*Œuvres* (1873-
8 vol. in-16), etc. M. Th. de Banville a en ou
collaboré à un grand nombre de journaux et
revues, aux *Poètes français* de M. Eug. Crépet,
Il a rédigé le feuilleton dramatique du journ
Pouvoir, de 1850 à 1852, et celui du *Nati*
depuis 1869.

BAR (Charles-Louis DE), juriste allema
né à Hanovre, le 24 juillet 1836, étudia le dr
Gœttingue et à Berlin, et, après avoir e
plusieurs fonctions dans la magistrature, s
recevoir privat-docent à l'Université de (
tingue en 1868. Il fut successivement profes
de droit pénal et de droit civil à Rostock
Breslau. Sa réputation repose, à part son en
gnement, sur de très nombreux écrits. On
comme les plus importants : le *Droit inte*
tional privé et pénal (das internationale Pr
und Strafrecht. Hanovre, 1862); *le Droit e*
témoignage devant le jury (Recht und Be
im Geschworenengericht, id., 1865); *le I*
et le témoignage dans la procédure civile (R.
B. in Civil processe, Leipzig, 1867); *Fondem*
du droit pénal (die Grundlagen des Strafre
id., 1869); un recueil de *Cas de droit p*
études académiques et personnelles (Strafre
faelle, zum acad. Gebrauch und zum Selbs
dium, Berlin, 1875).

BARA (Jules), homme politique belge, n
à Tournai le 31 août 1836. Il fit ses études
sa ville natale dont il était boursier. A peine
du collège, il se fit recevoir avocat, devint
fesseur à l'Université de Bruxelles, et rédi
sous le titre d'*Essais sur les rapports de l'*
et des Religions au point de vue constitution
une thèse qui fut très remarquée. Au moi
novembre 1862, il fut élu représentant en
placement de M. Dupré, député de Tournai,
se retirait. Il portait à la Chambre une gr
admiration pour le talent de M. Frère-Or
et son entier dévouement à la politique du m
tère. Il s'y distingua bientôt dans des di
importants.

Lors de la démission de M. Victor Tesch, ministre de la justice, M. Bara fut appelé à le remplacer par le roi Léopold I[er] (12 novembre 1865), aux applaudissements du parti libéral. Après s'être prononcé au Sénat belge contre la peine de mort, il proposa une loi tendant à l'abolir : elle fut repoussée (juin 1868). Un incident assez singulier marqua, en février 1869, les sentiments d'opposition du Sénat contre ce ministre. Grâce à l'absence d'un certain nombre de sénateurs du parti libéral qui a d'ordinaire la majorité dans l'assemblée, le budget de la justice fut rejeté, mais le lendemain même, M. Frère-Orban déposait un nouveau budget qui était approuvé et voté séance tenante. Un autre incident montre à la fois l'influence du jeune ministre et l'hostilité du parti rétrograde contre lui. En mai 1869 le Sénat rejeta la loi d'abolition de la contrainte par corps, soutenue avec succès devant la Chambre des représentants par M. Bara. Celui-ci donna sa démission, mais il dut la retirer sur les instances de ses collègues qui voulurent présenter de nouveau la loi à la Chambre ; elle y fut votée une seconde fois, de confiance, dans les premiers jours de juin. Il se retira, au mois de juin 1870, avec tout le cabinet Frère-Orban, à la suite d'élections qui donnèrent la majorité au parti catholique. Il resta l'un des chefs de l'opposition, adressa aux ministres des interpellations qui eurent beaucoup de retentissement. A la suite de celle relative à l'affaire Langrand-Dumonceau, le cabinet d'Anethan fut renversé, mais sans que le parti libéral eût assez de prépondérance pour reprendre le pouvoir (décembre 1871). Il le ressaisit seulement sept ans plus tard, après la chute du ministère Malou-Aspremont, qui suivit les élections du 11 juin 1878. M. Bara reprit le portefeuille de la justice dans le nouveau cabinet libéral formé par M. Frère-Orban.

BARABAS (Nicolas), peintre hongrois, né en 1810, à [illegible], en Transylvanie, alla, à l'âge de dix-neuf ans, à Vienne, où des essais heureux lui valurent une bourse à l'Académie des beaux-arts et la protection de son compatriote, le paysagiste [illegible]. Après avoir terminé ses études, il parcourut la Valachie et la Moldavie, peignant quelques portraits, et puis entreprit le voyage de Rome. Il revint ensuite à Pesth, où il s'acquit par ses portraits une très grande réputation. On cite, parmi les plus remarquables, ceux des palatins *Joseph* et *Étienne*, du baron de *Fesselenyi*, de l'évêque *Pyrker*, des généraux Georgei et *Klapka*. Il a en outre dessiné une galerie de toutes les notabilités hongroises pour une publication littéraire et bibliographique intitulée : *Divatlap*. Il a aussi exécuté des tableaux d'histoire et plus tard de genre. M. Barabas devint membre de l'Académie de Pesth, en 1837.

BARAGNON (Louis-Numa), avocat et homme politique français, né à Nîmes, le 24 novembre 1835, fut reçu avocat et se signala par une collaboration active aux journaux catholiques et légitimistes du Midi. Élu, comme candidat de l'opposition, au conseil municipal de Nîmes, il organisa dans cette ville un comité antiplébiscitaire, et fit plus tard partie de la commission provisoire installée à Nîmes le 4 septembre 1870. Il contribua à l'organisation de la garde nationale du département. Ayant été élu représentant du Gard à l'Assemblée nationale, le septième sur neuf, par [illegible] voix, il alla siéger à droite et devint un des principaux orateurs de la majorité monarchique. Promoteur et signataire du manifeste légitimiste (février 1872), il fut, ainsi que M. Ernoul, chargé de le porter à M. le comte de Chambord, à Anvers. Plus tard, il fut secrétaire et rapporteur de la commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Ranc. La part qu'il avait prise, le 24 mai 1873, à la chute de M. Thiers, lui valut, le 26 novembre suivant, le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, lorsque M. de Broglie remplaça M. Beulé. M. Baragnon eut, à ce titre, à défendre devant l'Assemblée et à appliquer la loi des maires; ce fut au cours de cette discussion qu'il aurait prononcé le mot resté fameux: « Il faut que la France marche. » Lorsque M. de Broglie quitta le ministère, le 16 mai 1874, M. Baragnon conserva le titre de sous-secrétaire d'État, mais passa au ministère de la justice qu'il dut abandonner le 25 février 1875.

Comme représentant, M. Baragnon vota constamment avec la droite et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, M. Baragnon se présenta, comme candidat conservateur, dans l'arrondissement d'Uzès; il échoua avec 7920 voix contre 11 234 obtenues par le docteur Mallet, candidat républicain, et rentra dans la vie privée. Après l'acte du 16 mai 1877 et la dissolution de la Chambre qui en fut la suite, M. Baragnon se représenta aux élections du 14 octobre, dans le même arrondissement, comme candidat officiel et monarchiste. Il fut élu par 12 409 voix contre 10 207, données à M. Mallet, un des 363 et son ancien concurrent. Dès la réunion de la nouvelle Chambre et à la veille de la chute de M. de Broglie, M. Baragnon reprit, envers la majorité républicaine, une attitude agressive que ne modifia pas l'arrivée au pouvoir du cabinet Dufaure. Son élection fut invalidée au mois de mai 1878. Il se représenta aux élections complémentaires du 7 juillet et échoua contre le même M. Mallet, élu par 11 448 suffrages; il en avait obtenu 9665. Comme compensation, M. N. Baragnon fut accepté comme l'un des candidats de la majorité monarchique et cléricale du Sénat, pour l'un des trois sièges inamovibles vacants, auxquels il fut pourvu par le scrutin du 15 novembre 1878; il fut élu le troisième, par 157 voix. Depuis sa sortie des affaires, il a plaidé dans plusieurs de ces procès pour diffamation ou fraude électorale, auxquels ont donné lieu les agitations politiques de plusieurs départements du Midi. M. Baragnon représenta le canton de Villeneuve-lès-Avignon au Conseil général de Vaucluse.

BARAGNON (Pierre), journaliste français, parent du précédent, a dirigé pendant plusieurs années le *Journal de Constantinople*, organe des intérêts français de la Turquie. Rentré en France, il devint un des principaux rédacteurs politiques de *la Presse*, puis fonda *le Courrier international* et, en 1869, *le Centre gauche*, représentant le tiers-parti libéral, qui contribua à l'avènement du cabinet du 2 janvier 1870. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé préfet des Alpes-Maritimes, mais son administration suscita des difficultés qui provoquèrent l'intervention de M. Senard, notre ministre en Italie, et M. Baragnon fut, au bout de quelques semaines, remplacé par M. Marc Dufraisse (14 octobre). Il fut alors chargé de l'inspection générale des camps en Provence. Lors du renouvellement des conseils généraux (8 octobre 1871), il fut élu conseiller général des Bouches-du-Rhône pour le canton de la Ciotat. M. P. Baragnon a publié comme « réimpression du *Centre gauche* » : 1870, *Plébiscite, guerre, désastres* (1873, in-18). Il a créé à Paris un petit journal d'information, le *Courrier du soir* (1878).

BARAGUEY D'HILLIERS (Achille, comte), maréchal de France, ancien vice-président du Sénat, né à Paris, le 6 septembre 1795, est fils du général Louis Baraguey d'Hilliers, qui mourut, disgracié par l'Empereur, en 1813. Il fut soldat dès l'enfance. En 1807, il entra au Prytanée militaire, fut nommé sous-lieutenant aux chasseurs à cheval en 1812 et eut le poignet gauche emporté par un boulet à la bataille de Leipzick. Capitaine en février 1814, il embrassa, dans les Cent-Jours, le parti de la Restauration et donna sa démission le 10 mai 1815. Il rentra comme capitaine dans la garde royale en octobre 1815, y obtint, sans changer d'emploi, le rang de chef de bataillon le 26 février 1818, puis passa dans le 9e de ligne, fit la campagne d'Espagne et fut nommé lieutenant-colonel le 27 octobre 1825.

Il prit part à l'expédition d'Alger en 1830, à la suite de laquelle il fut nommé colonel (31 août). Attaché, en 1832, à l'école de Saint-Cyr, comme commandant en second, il y réprima un mouvement républicain, et acquit par son énergie la confiance du gouvernement. Promu maréchal de camp, le 20 septembre 1836, il prit le commandement en chef de l'école et le garda jusqu'à la fin de 1840. Mis, au commencement de l'année suivante, à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, il fit plusieurs expéditions contre les Arabes et eut sous ses ordres le duc d'Aumale, à la valeur duquel il rendit justice, dans son rapport sur la prise de Thaza. Il fut nommé lieutenant général le 6 août 1843 et commandant supérieur de Constantine. Mais, à la suite de revers, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

M. Baraguey d'Hilliers était inspecteur général d'infanterie depuis 1847, lorsque éclata la révolution de Février. Le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la division militaire de Besançon. Son opposition aux partisans de M. Ledru-Rollin lui valut les suffrages des électeurs modérés du Doubs, qui le choisirent pour représentant à l'Assemblée constituante. Il fut élu, le cinquième sur sept, par 31 933 suffrages. Il se mit, le 15 mai, à la disposition de la Commission exécutive; mais il n'accepta pas, aux journées de juin, le commandement que lui offrait le général Cavaignac. Il vota, en général, avec la droite : pour les deux chambres, pour le vote à la commune, contre l'impôt progressif, le crédit foncier, etc. Il se prononça toutefois, avec la gauche, contre la suspension des journaux, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) et contre l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection du 10 décembre, il devint un des chefs de la majorité et s'associa à toutes les mesures répressives contre la presse et les clubs. Il fut un des fondateurs et le président du comité de la rue de Poitiers. Réélu, le deuxième, par le département du Doubs, il se rallia, dans l'Assemblée législative, à la politique de l'Élysée. Il fut envoyé à Rome pour remplacer le général d'Hautpoul et y travailla à la consolidation de l'autorité du pape. De retour en France, en 1850, il fut nommé, le 9 janvier 1851, commandant de l'armée de Paris, à la place du général Changarnier. Ce changement de personne provoqua, de la part de l'Assemblée, le vote de défiance qui renversa le ministère Baroche, malgré les protestations de respect du général Baraguey pour les droits du pouvoir législatif. Six mois après, il donna sa démission de ces fonctions temporaires, pour se conformer à la loi sur les incompatibilités parlementaires.

Au 2 décembre 1851, le général Baraguey d'Hilliers concourut à l'accomplissement du coup d'État et fut nommé membre de la Commission consultative. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances alliées, il fut chargé de commander le corps expéditionnaire de la Baltique et s'empara de la forteresse de Bomarsund. Ce succès lui valut le grade de maréchal de France (28 août 1854) et son admission au Sénat, dont il fut un des quatre vice-présidents. Nommé, en avril 1859, commandant du premier corps de l'armée des Alpes, il se vit chargé des premières opérations militaires de l'expédition française en Italie. Après s'être signalé par le combat et la prise de Melegnano (8 juin), il eut une part importante à la bataille de Solferino, en prenant possession du village même de ce nom.

Dès le début de la guerre franco-prussienne, le général Baraguey d'Hilliers fut nommé commandant de Paris, déclaré dès lors en état de siège (juillet 1870); il demanda lui-même à être déchargé de ces fonctions à l'avènement du ministère Palikao (10 août). L'année suivante, il fut nommé président du conseil d'enquête relatif aux capitulations de la guerre. Il a aussi présidé le conseil de guerre spécial chargé, en juillet 1872, de juger le général Cremer dans l'affaire Arbinet. Le maréchal Baraguey d'Hilliers a été promu, le 11 décembre 1850, grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort à Amélie-les-Bains, le 6 juin 1878.

BARANTE (Prosper-Claude-Ignace Brugière, baron de), sénateur français, né à Paris, le 2 août 1816, fils du baron de Barante, ambassadeur et pair de France sous Louis-Philippe, entra de bonne heure dans la diplomatie, qu'il quitta, peu après, pour l'administration. Attaché d'ambassade en 1837, sous-préfet de Bressuire, puis d'Autun en 1842, préfet de l'Ardèche en 1845, démissionnaire en 1848, il rentra dans la vie privée et se consacra aux intérêts agricoles de son département. Membre du conseil général du Puy-de-Dôme en 1863, il fut élu député au Corps législatif en 1869, comme candidat de l'opposition, par 13 085 voix sur 25 773 votants.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Puy-de-Dôme, à l'Assemblée nationale, le quatrième sur onze, par 49 738 suffrages sur 96000 votants. Élu secrétaire de l'Assemblée par 330 voix, le 15 février 1871, et plusieurs fois réélu, il prit place au centre droit et vota ordinairement avec la droite. Au mois de janvier 1876, il se présenta aux élections sénatoriales, avec une profession de foi constitutionnelle, et fut élu, le premier sur trois, par 2[illegible] voix sur 574 électeurs. Il suivit au Sénat la même ligne politique et vota la dissolution demandée par M. de Broglie à la suite de l'acte du 16 mai 1877. Il représente le canton de Saint-Rémy au conseil général du Puy-de-Dôme dont il a été élu vice-président. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

BARANOFF (Nicolas de), peintre allemand, sourd et muet de naissance, et originaire d'Esthonie, où il est né en 1810, étudia la peinture sous Guillaume Wach, à Berlin. Il s'est distingué comme lui dans le genre et dans l'histoire, et l'on cite de cet artiste, avec une bienveillante sympathie, diverses toiles : un *Héraut d'armes*, un *Chasseur écoutant deux jeunes filles*, etc.

BARASCUD (Antoine-Hippolyte), homme politique français, député, né à Saint-Affrique, le 10 juin 1819, s'inscrivit d'abord au barreau de Montpellier, puis retourna dans sa ville natale pour s'occuper de travaux agronomiques. Candidat de l'opposition aux élections législatives de 1869

échoua contre M. Calvet-Rognat; mais il fut élu à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le premier sur les huit représentants de l'Aveyron, par plus de 63 000 voix. Il siégea au centre droit, repoussa l'amendement Wallon et s'abstint de voter sur les lois constitutionnelles. En février 1876, il fut élu député dans l'arrondissement de Saint-Affrique, sans concurrent. Il fit partie de la minorité de la nouvelle Chambre, et, après la dissolution qui suivit l'acte du 16 mai 1877, se représenta avec l'appui de l'administration; il fut élu à la majorité de 8708 voix, contre 5000 obtenues par le docteur Malleviale, candidat républicain. M. Barascud a été nommé maire de Saint-Affrique dont il représente le canton au conseil général. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

BARATTA (Ermène), sculpteur italien, né à Carrare (duché de Modène), en 1825, d'une famille célèbre dans les arts, étudia à l'académie de Modène, obtint le grand prix de Rome, en 1852, et se distingua depuis aux expositions d'Italie. Son œuvre principale, *l'Innocence endormie*, a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

Un autre artiste du même nom, M. François Baratta, né à Gênes, vers 1805, et membre de plusieurs académies, a cultivé la peinture d'histoire: son tableau le plus connu est un épisode des guerres des Guelfes et des Gibelins, intitulé: *Jacques de Ferragine*.

BARBANSON (Jean-Pierre), avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, le 9 juillet 1797, avocat près la Cour d'appel de cette ville en 1818, fit partie, après la révolution de 1830, du comité provisoire au ministère de la justice. Député de sa ville natale au Congrès, il rédigea le *Rapport* sur la forme de gouvernement à adopter. Depuis 1836, il siégea au conseil provincial de Brabant. L'un des premiers avocats de Bruxelles, il a été élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre.

BARBAT (Louis), éditeur et lithographe français, né à Châlons-sur-Marne, en 1820, dirigea, depuis 1850, la maison de librairie et d'imprimerie fondée par M. Thomas Barbat, son père, le premier qui ait exécuté des impressions typo-lithographiques en or et en couleur. Leurs principales publications sont un *Évangile des dimanches et fêtes*, envoyé à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une *Histoire de Châlons-sur-Marne et de ses monuments*, dont ils ont fait également le texte et les dessins. Cette publication a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1861. Leur maison, qui a figuré, depuis 1835, aux diverses expositions françaises ou étrangères, a successivement obtenu plusieurs médailles d'or et d'argent aux expositions de Paris et de la province, une mention à Londres, en 1851, une médaille de bronze à New-York, en 1853, et une médaille de première classe à Paris, en 1855.

BARBEDETTE (Hippolyte), critique musical et député français, né à Poitiers en 1827, étudia le droit et entra dans la magistrature, comme juge au tribunal civil de La Rochelle. Jouissant d'une fortune qui lui assurait l'indépendance, il se démit de ses fonctions judiciaires en 1870, pour se livrer à des recherches sur l'histoire de la musique et à la critique d'art. Président de la Société philharmonique de La Rochelle et collaborateur du journal le *Ménestrel*, il y inséra diverses études, tirées à part. Nous citerons: *Beethoven, esquisse musicale* (La Rochelle, 1859, in-8; 2e édit., Paris, 1870, in-8); *Chopin, essai de critique musicale* (1861, in-8; 2e édit., 1869, in-8); *Ch.-M. Weber, sa vie et ses œuvres* (1862, in-8; 2e édit., 1874, in-8); *F. Schubert, sa vie, ses œuvres, son temps* (1866, in-8); *Félix Mendelssohn-Bartholdy* (1869, in-8); *Stephen Heller* (1876, in-8), sans compter, dans le *Ménestrel*, les articles sur *Haydn* et *Gluck*.

Aux élections générales pour la Chambre des députés, en février 1876, M. Barbedette s'était porté candidat dans l'arrondissement de La Rochelle; il échoua avec 8034 voix contre 9441 obtenues par M. Fournier, conservateur et bonapartiste. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, il reprit la lutte et obtint une minorité de 9430 voix contre 9954 données au même concurrent. Les journaux publièrent quelques jours après une lettre de M. Dufaure, déplorant toute la pression exercée dans l'arrondissement de La Rochelle par l'administration, sans laquelle le succès du parti républicain était assuré. L'élection de M. Fournier ayant été annulée, au mois de mai 1878, les deux candidats se retrouvèrent en présence pour la troisième fois, et, le 14 juillet, M. Barbedette l'emporta avec 9523 voix contre 8368.

BARBEDIENNE (Ferdinand), industriel français, né à Saint-Martin-de-Fresnoy (Calvados), en 1810, a ouvert, en 1838, une maison destinée à la reproduction, en bronze, des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ou moderne; il s'était associé M. Achille Collas, inventeur de la réduction mathématique. Ses ateliers occupèrent bientôt plus de trois cents artistes ou ouvriers, et offrirent au public près de 1200 sujets tirés des principaux musées d'Europe. Il traita aussi en grand les bronzes d'ornement et l'application des œuvres d'art à la décoration. Il fut chargé, de 1850 à 1854, de l'ameublement des salons de l'hôtel de ville de Paris. Il a contribué à mettre en faveur les cloisonnés chinois, les bronzes japonais, et perfectionné la fabrication européenne des émaux. M. Barbedienne avait fondé, en 1834, une fabrique de papiers peints, qu'il a cédée en 1856. Il a obtenu une médaille de bronze en 1844, une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855 (classe de l'Ameublement) et à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, deux grandes médailles (*Council medals*), l'une pour les bronzes d'art, l'autre pour l'ameublement. M. Barbedienne a rédigé, pour le *Catalogue officiel* de l'Exposition universelle de 1867, une très importante notice sur la classe des bronzes qu'il y représentait. Officier de la Légion d'honneur depuis le 30 juin 1867, il a été promu commandeur à la suite de l'exposition de Vienne, le 7 juillet 1874.

BARBEREAU (Auguste-Mathurin-Balthazar), compositeur français, né à Paris, le 14 novembre 1799, fut admis, en 1810, au Conservatoire, y fit toutes ses études musicales et eut Reicha pour professeur de contre-point. En 1824, il obtint le premier grand prix de composition avec la cantate intitulée: *Agnès Sorel*, et devint, à son retour de Rome, chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés. Il y fit exécuter plusieurs ouvertures et collabora à l'opéra des *Sybarites de Florence* (1831). En 1832, il fut chargé de la direction de la musique du Théâtre-Français, puis il devint chef d'orchestre du Théâtre-Italien (1836-1838). En 1854 et 1855, il a dirigé l'orchestre de la Société de Sainte-Cécile. Nommé à la chaire d'histoire musicale, créée au Conservatoire en 1872, il dut l'abandonner, au bout de peu de temps, pour cause de santé, et fut remplacé par M. Eug. Gautier. M. A. Barbereau s'est livré avec succès à l'enseignement de la composition et a compté

parmi ses élèves MM. Amb. Thomas et Guiraud.

Il a écrit un *Traité d'harmonie* (1843-1845), et entrepris de publier une série de mémoires intitulés : *Études sur l'origine du système musical* (Metz, 1852, gr. in-8).

BARBET (Henri), ancien député et pair de France, né à Rouen, le 28 juin 1789, comptait sous la Restauration au nombre des patriotes de cette ville. Élu par ses concitoyens maire, membre du conseil général et député (1830), il s'associa à toutes les mesures de la majorité ministérielle. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Depuis cette époque, il vécut à Paris, éloigné des affaires publiques. En 1863, candidat du gouvernement dans la 5ᵉ circonscription de la Seine-Inférieure, il fut nommé député au Corps législatif par 19862 voix sur 23107 votants. Non réélu en 1869, il fut compris dans les dix-huit sénateurs du décret du 27 juillet 1870, qui ne fut pas promulgué, mais qui se retrouva aux Tuileries, après la chute de l'Empire. Il avait été fait grand officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort au château de Valmont (Seine-Inférieure) le 18 mars 1875.

BARBET (Auguste), économiste français, né en 1792, entra d'abord dans l'industrie, et devint plus tard receveur général des finances. Admis, en 1830, dans la Société libre d'émulation de Rouen, il lut devant elle, le 1ᵉʳ mars 1831, un *Essai sur la régénération morale des prisonniers* (Rouen, 1838, in-8). Partisan des idées démocratiques et ami de M. de Lamennais, il publia divers écrits inspirés par une sorte de socialisme gouvernemental : *Réforme politique, organisation d'une nouvelle force unitaire et gouvernementale* (Paris, 1840, in-8); *Système social et responsabilité de l'homme* (1845, in-8); *Mystères de l'homme et de sa responsabilité*, ou *de la Nécessité du prêt par l'État* (1846, in-8); *Du Peuple, de Moïse à Louis-Philippe* (1847, 2 vol. in-8), etc.

Après la révolution de 1848, M. A. Barbet prit part à la fondation du *Peuple constituant*, journal de Lamennais, et fit paraître un *Projet de constitution* et diverses brochures. En 1850, il adressa encore, sous le titre de *Questions financières* (in-8), une lettre à M. Fould, ministre des finances. — Il est mort à Paris le 6 août 1872.

BARBET DE JOUY (Joseph-Henri), littérateur et archéologue français, né à Canteleu, près de Rouen, le 16 juillet 1812, est fils d'un ancien consul de France à l'île Maurice et à Brême, et neveu de l'ancien député de la Seine-Inférieure, M. Henri Barbet. Il a été autorisé, en même temps que son père, par décret de juillet 1859, à joindre à son nom celui de DE JOUY. Conservateur du musée des Souverains et des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre, il a continué de veiller sur les dépôts qui lui étaient confiés, pendant toute la durée du siège de Paris et de la Commune. Devenu conservateur des peintures, puis de la sculpture moderne au Louvre, il a été nommé, par décret du 1ᵉʳ mars 1879, administrateur des musées nationaux. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ juillet 1872.

On doit surtout à M. Barbet de Jouy des publications relatives aux objets d'art conservés dans les collections confiées à ses soins. Mettons à part, comme la plus importante : *les Gemmes et joyaux de la couronne*, dessinés et gravés à l'eau-forte, par Jules Jacquemart (1865, 1ʳᵉ partie, in-fol. avec 30 pl., prix : 100 fr.; avec la grav. avant la lettre, 200 fr.; 2ᵉ partie, 30 pl.). Nous citerons ensuite : *les Della Robbia, sculpteurs en terre émaillée*, étude sur leurs travaux, avec un catalogue de leurs œuvres (1855, in-18); *Description des sculptures modernes, de la Renaissance et du moyen âge du musée impérial du Louvre* (1856, in-8); *les Mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome*, décrites et expliquées (1857, in-8); *Étude sur les fontes du Primatice* (1859, in-8); *Notice des antiquités, objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes composant le musée des Souverains* (1865, in-18).

BARBETTI (Angelo), sculpteur italien, né à Sienne, en 1803, fut entraîné dès son enfance par une vocation irrésistible vers la sculpture; il exécutait avec son couteau de petites figurines de bois, qui depuis ont été payées fort cher par de riches amateurs. De là sa prédilection pour la sculpture sur bois. Il tâcha d'y introduire la pureté du style des plus belles statues de l'antiquité. Toutefois il réussit mieux dans l'ornementation et, pour ainsi dire, dans la ciselure sur bois. Les façades des cathédrales de Sienne et d'Orvieto, exécutées par lui, sont citées comme des chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse. En 1851, M. Barbetti, qui avait déjà obtenu trois médailles d'or au concours de Florence, envoya à la première Exposition universelle de Londres un coffret qui lui valut une médaille d'honneur.

BARBEY D'AUREVILLY (Jules-Amédée), journaliste et romancier français, né à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), le 2 novembre 1808, débuta, en 1825, par une brochure intitulée : *Aux héros des Thermopyles*. Il travailla ensuite dans divers journaux de province et habita longtemps la ville de Caen. A partir de 1851, il fut attaché au *Pays*, pour lequel il rédigea des articles littéraires, signalés par les allures tapageuses, la personnalité des polémiques et la recherche du style et fut dès lors un des « virtuoses de l'éreintement ». Il a été avec MM. Escudier et Granier de Cassagnac l'un des fondateurs et des rédacteurs du *Réveil* (1858), et, depuis, l'un des principaux collaborateurs littéraires de *la Situation*, du *Gaulois*, du *Constitutionnel* et de *la Veilleuse* (1868, in-16 et in-folio).

Outre quelques essais littéraires imprimés à Caen à très petit nombre par les soins de M. Trébutien, son ami, et non mis dans le commerce, on a de lui : *l'Amour impossible* (1841, in-8; 2ᵉ édit., 1859, in-18); *la Bague d'Annibal* (1843, in-16); *du Dandysme et de G. Brummel* (Caen et Paris, 1845; 2ᵉ édit., 1861, in-18); *les Prophètes du passé, J. de Maistre, de Bonald, Chateaubriand, Lamennais* (ibid., 1851; 2ᵉ édit., Paris, 1860); *Une vieille maîtresse* (1851, 3 vol. in-8; 1858, in-18; 1873, in-16), dont les dernières éditions ont un peu gazé les tableaux les plus risqués; *l'Ensorcelée* (1854, 2 vol. in-8; 1858, in-18; 1873 et 1879, in-16), souvenirs de la chouannerie normande, l'une des œuvres les plus caractéristiques de l'auteur; *Dix-neuvième siècle, les Hommes et les Œuvres* (1861-1865, t. I-IV, in-18), complétées plus récemment par *les Bas-Bleus* (1877, in-18); *les Misérables de M. V. Hugo* (1862, in-18); *les Quarante médaillons de l'Académie française* (1863, in-18); *le Chevalier Des Touches* (1864, in-18); *Prêtre marié*, publié d'abord en feuilletons dans le *Pays* (1864, 2 vol. in-18; 3ᵉ édit., 1874, in-18); *les Diaboliques* (1874, in-18), recueil de nouvelles, saisi comme contraire à la morale et détruit par l'éditeur, sans avoir été poursuivi.

BARBIER (Henri-Auguste), poète satirique

çais, membre de l'Académie française, né à Paris, le 28 avril 1805, fit d'abord son droit jusqu'au grade de licencié. Mais entraîné vers la littérature, il écrivit, en collaboration avec Alphonse Royer, un roman historique : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8), dont le sujet était la peinture de la société française au moyen âge. La révolution de Juillet réveilla son talent. Il fit de la satire d'actualité et écrivit ses *Iambes*. Il avait donné à la *Revue de Paris* (août 1830) une première pièce restée célèbre, *la Curée*, dans laquelle il poursuivait les solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir. Il publia ensuite dans le même recueil : *la Popularité*, puis, dans diverses feuilles quotidiennes : *le Lion*, *Quatre-vingt-treize*, *Varsovie*, etc. Les autres *Iambes* parurent successivement dans la *Revue des Deux Mondes*. Puis, ils furent réunis en un volume qui eut de nombreuses éditions (1831-32, 27e édit., 1878, in-12). Mêlant la satire morale à la satire politique, il s'attaquait à la corruption des mœurs aussi bien qu'à l'ambition et combattait la manie du suicide. Son vers, âpre et énergique jusqu'au cynisme, fut extrêmement goûté, et de vives tirades restèrent longtemps dans toutes les mémoires.

M. Barbier fit ensuite paraître dans la *Revue des Deux Mondes* : *il Pianto* (1832-1833), et *Lazare* où il peignait l'abaissement politique de l'Italie et la misère du peuple en Angleterre. Il donna encore, en 1837, deux satires, *Érostrate* et *Pot-de-vin*, assez froidement reçues. Il écrivit pour Berlioz, en société avec Léon de Wailly, l'opéra de *Benvenuto Cellini*. Il fournit aussi les paroles de l'*Hymne à la France*, que Berlioz fit exécuter dans un grand festival, en 1844, à l'Exposition de l'industrie.

Le public, que l'éclat des débuts de M. Barbier avait rendu exigeant, parut peu remarquer ses *Chants civils et religieux* (1841, in-8), ses *Rimes héroïques* (1843, in-16), suite de sonnets avec notes historiques, et, plus tard, les *Silves*, poésies diverses (1864, in-18), contenant des pièces de toutes les époques de sa vie, ainsi qu'un nouveau recueil de *Satires* (1865, in-18), qui ne rappelaient guère l'auteur des *Iambes*, et un volume de nouvelles, sous ce titre : *Trois Passions* (1867, in-18). En 1848, M. Barbier traduisit en vers le *Jules César* de Shakespeare (nouv. édit. illustrée, 1874, in-8), et en 1876, *la Chanson du vieux marin*, de S. Coleridge (in-fol., illustré par M. G. Doré). On lui attribue, en 1851, un recueil anonyme de *Chansons et odelettes*, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Les *Iambes* et les poëmes *il Pianto* et *Lazare* ont été plusieurs fois réunis en un même volume (1837, in-8). Il a paru une édition des *Iambes* avec traduction en allemand (Quedlinburg, 1831).

M. Aug. Barbier fut élu, seulement le 29 avril 1869, membre de l'Académie française, en remplacement d'Empis, au 4e tour de scrutin, par 18 voix, tandis que M. Théophile Gautier, son concurrent, en obtenait 14. Il fut dispensé, après sa réception, de la visite officielle à l'empereur (17 mai 1870). Enfin, M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, réparant incomplètement, à l'égard de l'auteur des *Iambes*, l'oubli ou le mauvais vouloir de trois ou quatre gouvernements, l'a décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

BARBIER (Paul-Jules), auteur dramatique français, né à Paris en 1822, embrassa de bonne heure la carrière des lettres et débuta par le drame intitulé : *le Poëte* (1847), en cinq actes et en vers, qui obtint au Théâtre-Français un succès honorable; la même année, il faisait lire sur la même scène *l'Ombre de Molière*. Ensuite il donna *Amour et bergerie* (Odéon, 1848), *André Chénier* (Porte-Saint-Martin, 1849), drame en trois époques, et *Bon gré mal gré* (1849), comédie en prose. Toutes ses productions postérieures furent signées en collaboration, le plus grand nombre avec M. Michel Carré, quelques-unes avec MM. Barrière et Decourcelles.

Nous citerons d'abord, parmi les comédies ou les drames : *les Amoureux sans le savoir* (1850) et *les Derniers adieux* (1851), comédies; *Graziella* (1849), au Gymnase; *un Drame de famille* (1849), *Jenny l'ouvrière* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *les Contes d'Hoffmann* (1851), *les Marionnettes du docteur* (1852), *le Maître de la maison*, comédie en cinq actes avec M. Ed. Foussier (1er septembre 1866), et *la Loterie du mariage*, comédie en deux actes, en vers (mai 1868), à l'Odéon; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1852), *Cora ou l'Esclavage* (21 août 1866), *Princesse et Favorite* (1865), en 5 actes, et *Maxwel*, en 5 actes (février 1867), à l'Ambigu; puis parmi les vaudevilles, *le Feu de paille* (1849), *l'Amour mouillé* (1850), *Voyage autour d'une jolie femme* (1852).

Pendant quelque temps M. Barbier fut, avec son collaborateur habituel, M. Carré, le librettiste de l'Opéra-Comique, où il a introduit le genre grec dans la pièce de *Galatée* (1852). Ses autres livrets, sur diverses scènes, sont : *les Noces de Jeannette* (1853); *le Roman de la Rose* (Théâtre-Lyrique); *les Sabots de la marquise* (1854); *Deucalion et Pyrrha* (1855); *Valentine d'Aubigny* (1856); *les Noces de Figaro*, en 4 actes, traduit de l'italien (1858); *le Pardon de Ploërmel*, opéra-comique en 3 actes (1859); *la Statue*, opéra-comique en 3 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1861); *la Nuit aux Gondoles* (même théâtre, novembre 1861); *la Reine de Saba*, opéra en 4 actes (Opéra, 28 février 1862); *la Fille d'Égypte*, opéra-comique en 2 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1862); *Peines d'amour perdues*, comédie lyrique en 4 actes (même théâtre, 1863); *le Mariage de don Lope*, opéra-comique en 1 acte (même théâtre, 29 mars 1865); *la Colombe*, opéra-comique en 2 actes, avec M. Carré (Opéra-Comique, 7 juin 1866); *Roméo et Juliette*, opéra en 5 actes, avec le même (Théâtre-Lyrique, 27 avril 1867); *Don Quichotte*, opéra-comique en 3 actes, avec le même (Théâtre-Lyrique, 1869) : *Jeanne d'Arc*, drame lyrique en cinq actes (Gaîté, 1873); *les Amoureux de Catherine*, en un acte (1876); *Sylvia*, ballet en trois actes (Opéra, 1876); *Paul et Virginie*, avec M. Carré (Théâtre-Lyrique, 1876); *le Timbre d'argent* (1876), etc. M. Jules Barbier a aussi traduit un opéra-comique de Nicolaï, en 3 actes, *les Joyeuses commères de Windsor*, monté par le Théâtre-Lyrique avec un médiocre succès (1866). Il a publié un volume de poésies patriotiques : *le Franc-tireur*, chants de guerre (1871, in-18). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

BARBIER (Louis-Nicolas), bibliothécaire français, né à Paris, le 4 novembre 1799, est le fils aîné du savant auteur du *Dictionnaire des anonymes*. Initié par son père aux recherches bibliographiques, il termina ou continua plusieurs des ouvrages restés inachevés à la mort de celui-ci (1825). Le gouvernement le chargea, en 1832, de former une bibliothèque spéciale pour le conseil d'État. Il fut ensuite nommé, en 1827, sous-bibliothécaire au Louvre et, dix ans après, à la mort de de Jouy, bibliothécaire. La bibliothèque du Louvre étant devenue publique en 1848, M. Louis Barbier reçut alors le titre ordinaire de conservateur-administrateur, qu'il a gardé jusqu'à l'incendie de cet établissement, le 24 mai 1871. Il

a épousé la fille du bibliographe Beuchot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1837.

On lui doit entre autres opuscules ou brochures : *Notice sur Antoine-Alexandre Barbier* (1833, in-8), plusieurs fois réimprimée : *Notice sur le manuscrit appelé* Livres d'heures de Charlemagne (1837), publiée dans les *Voyages pittoresques et romantiques* du baron Taylor ; *le Bibliothécaire de l'Empereur, ou Souvenirs littéraires de l'Empire* (1852). Il a en outre fourni un 4e volume au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, ou Supplément général* des trois autres volumes, avec des *Tables* et des *Renvois*. Il a été chargé de la revision bibliographique du *Dictionnaire historique* du général Beauvais, de quelques parties de *la France littéraire*, etc.

BARBIER (Olivier-Alexandre), frère du précédent, né à Paris, le 20 juin 1806, fut, comme lui, attaché de bonne heure au service des bibliothèques, et, depuis 1832, à la Bibliothèque royale, dont il est devenu conservateur-adjoint trésorier, puis, en juin 1864, conservateur sous-directeur-adjoint au département des imprimés. Frappé de paralysie, il prit sa retraite en 1872.

On a de lui : *Notice bibliographique sur Charles Fourier*, extraite du feuilleton du *Journal de la librairie* (1837) et reproduite dans *le Phalanstère* (1840); *Mode d'indication du placement des ouvrages, etc..., pour le Salon de* 1837, avec M. Foisy (1837, in-8). Il a collaboré à plusieurs recueils bibliographiques, notamment au *Bulletin du bibliophile*, et préparé la réimpression du *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de son père, publié par ses soins et ceux de MM. René et Paul Billard (1872-1877, sept parties in-8).

BARBIER (Frédéric - Étienne), compositeur français, né à Metz, le 15 novembre 1829, fit ses classes à Bourges et reçut dans cette ville ses premières leçons de composition. Il entra, après 1848, à l'École d'administration, et commença des études de droit qu'il abandonna bientôt pour la musique. Il a été chef d'orchestre de plusieurs établissements lyriques, notamment, en 1867, du théâtre international et depuis de l'Alcazar. Il a rédigé la critique musicale dans quelques journaux, l'*Avenir musical*, l'*Indépendance dramatique*, etc.

M. Barbier a composé un nombre considérable d'opéras-comiques ou plutôt d'opérettes jouées sur divers théâtres : *le Mariage de Colombine* (Bourges, vers 1848), *une Nuit à Séville*, en un acte (Théâtre-Lyrique, 1855), *le Faux Faust*, parodie en trois actes (Folies-Nouvelles, 1859), *la Cigale et la Fourmi*, en un acte (Folies-Marigny, 1862), *un Congrès de modistes*, en un acte (Bouffes-Parisiens, 1865), *Gervaise*, en un acte (Théâtre international, 1867), *les Légendes de Gavarni*, en trois actes (Fantaisies-Parisiennes, 1867), *Mam'zelle Rose*, en un acte (Variétés, 1874); puis beaucoup de scènes ou de chansonnettes pour l'*Eldorado*, l'*Alcazar*, etc.; enfin quelques ouvrages non représentés.

BARBIER DE MEYNARD (Casimir), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Marseille, en 1827, suivit d'abord la carrière des consulats et fut attaché à la légation de France en Perse. Il devint plus tard professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes et fut nommé, en outre, professeur de langue persane au Collège de France, en remplacement de M. Mohl (mai 1875). Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du baron de Slane (29 novembre 1878). M. Barbier de Meynard a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

On lui doit l'importante publication du *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes* (1861, Imp. impér., in-8), extrait du Mo'djem el-Bouldan de Yaquout et complété à l'aide de documents arabes et persans, pour la plupart inédits. M. Barbier de Meynard a encore donné : *Description historique de la ville de Kazvîn*, extraite du Tarikhe-Guzideh de Hamd-Allah-Mustofi Kasvini (même année, in-8); *Extraits de la chronique persane d'Hérat* (même année, Imp. impér., in-8); *Notice sur Mohammed ben Hassan Ech-Cheibani, jurisconsulte hanéfite* (même année, in-8); *Tableau littéraire du Khorassân et de la Transoxiane au IVe siècle de l'hégire* (même année, in-8); *Ibrahim, fils de Mehdi*, fragments historiques (1869, in-8); *le Seïd Himyarite* (1875, in-8). Il a publié, en collaboration avec M. Pavet de Courteille, le texte et la traduction française des *Prairies d'or* de Maçoudi, et a traduit aussi et annoté le *Livre des routes* d'Ibn-Khordadbeh.

BARBIERI (Francisco ASENJO), compositeur espagnol, né à Madrid, le 3 août 1823, fils d'un courrier de cabinet, reçut une instruction littéraire et scientifique distinguée, et fut détourné de la carrière d'ingénieur à laquelle il se destinait par sa passion pour la musique. Il étudia plusieurs instruments, s'engagea, comme clarinette, dans un bataillon de la milice, copia de la musique et donna quelques leçons pour vivre, devint choriste d'un théâtre de Madrid, puis acteur dans une troupe ambulante, et mena toute une vie d'aventures avant de percer comme compositeur. A partir de 1850, il écrivit pour diverses scènes une foule de *zarzuelas*, sorte de pièces comiques particulières au théâtre espagnol, dans laquelle il se fit une grande réputation. Après avoir exploité ce genre au théâtre du Cirque, il fonda le théâtre spécial de la Zarzuela, où il fut à la fois chef des chœurs et chef d'orchestre. Il organisa, dans ce théâtre, de grands concerts spirituels. Il fonda plus tard une société de concerts de musique classique, devenue, en 1867, la Société des concerts de Madrid, et qui exécuta dans ses séances populaires les grandes œuvres de l'école allemande. M. Barbieri organisa et dirigea en outre un grand théâtre d'opéra, le théâtre Rossini. Nommé, en 1868, professeur d'harmonie et d'histoire musicale au Conservatoire, il refusa ces fonctions et prit, l'année suivante, la direction de l'orchestre du Théâtre Royal. Il a été nommé, en 1873, membre de l'Académie des beaux-arts de Madrid.

Les zarzuelas et autres ouvrages dramatiques de M. Barbieri ont atteint, en vingt-cinq ans, le nombre de soixante, à commencer par *Gloire et Perruque*, en un acte (Gloria y Peluca, théâtre des Variétés, 9 mars 1850), pour finir au *Tour du Monde*, en quatre actes, avec M. Rogel (la Vuelta al Mundo ; Cirque, 18 août 1875). Une douzaine de ces œuvres ont été faites en collaboration. En dehors de cette féconde activité, l'infatigable compositeur et chef d'orchestre écrivait d'innombrables articles de critique, d'histoire et de littérature musicale, dans une vingtaine de journaux et revues espagnols. Possesseur d'une riche bibliothèque spéciale, M. Barbieri a été, en 1866, l'un des fondateurs de la Société des bibliophiles espagnols.

BARBOT (Pierre), peintre français, né à Nantes, en 1798, suivit, de 1815 à 1822, les ateliers de MM. Watelet et J. Coignet, fit ensuite un voyage en Italie et en Sicile et débuta au Salon de 1827.

ues qu'il prit et recueillit plus tard dans ses excursions en Angleterre, en Allemagne, en Hollande ont figuré aux salons jusqu'en 18.. Nous citerons : *Vues d'Agrigente* et de *Ségeste*, en Sicile (1828); *Sites de Calabre*, *la [illegible]*, *les Falaises de Dieppe*, *Vue de Saint-Florent-sur-Loire*, *Taillis de la forêt de Fontainebleau*, *Intérieur de l'hôpital d'Angers*, *[illegible] de rochers et de ruines*. Il a obtenu une médaille en 18...

BARDELEBEN (Kurt de), homme politique allemand, né dans la Prusse orientale, le 24 avril 17.., prit les armes en 1813 et ne quitta le service qu'après la chute de Napoléon. En 1819 il épousa à Kœnigsberg la fille du président d'Auerswald, dont toute la famille professait des opinions constitutionnelles. Élu, en 1834, député de la noblesse à la diète provinciale, il signa, en 1840, la pétition adressée au nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, pour réclamer des institutions représentatives. Dans la diète de 1847, il fut un des adversaires les plus énergiques de M. de Bodelschwing. En 1848, le cercle de Kœnigsberg l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il prit place au centre droit parmi les royalistes constitutionnels. Après le meurtre de son beau-frère le général d'Auerswald (18 septembre 1848), il quitta Francfort avec ses neveux. Membre de la première Assemblée nationale de Prusse, il s'associa d'abord aux efforts de la droite contre le parti révolutionnaire; mais, à partir de 1849, il se plaça de nouveau au premier rang de l'opposition libérale et combattit la politique de M. de Manteuffel, avec une éloquence qui lui rendit une nouvelle popularité. Après la chute de ce ministère, il fut nommé gouverneur de province, puis entra dans la Chambre des seigneurs.

BARDENFLETH (Charles-Émile), homme politique danois, né le 8 mai 1807, devint en 1832 gouverneur général de l'Islande, après avoir passé par les degrés inférieurs de la carrière administrative. Il était grand bailli d'Odensée, lorsque le nouveau roi Frédéric VII, qui était son ami d'enfance, lui confia le portefeuille de ministre de la justice (24 janvier 1848). MM. Oersted, Reventlow-Criminil et de Moltke lui disputèrent vivement la faveur du roi; mais appuyé par le « parti du Danemark jusqu'à l'Eider, » il resta à son poste; et après que ses collègues eurent donné leur démission (mars 1848), il fut chargé de former un nouveau ministère. Il fit partie au même titre du ministère qui parvint aux affaires le 16 novembre 1848; mais, dans la combinaison du 13 juillet 1851, il fut nommé ministre du Slesvig, charge dont il se démit lorsque son parti eut perdu toute influence dans les conseils du roi (janvier 1852). Au mois de mars 1855, il fut nommé directeur des domaines.

BARDOUX (Agénor), homme politique français, né le 15 janvier 1829, non à Clermont, comme le disent les divers biographes, mais à Bourges, où son père était alors receveur des contributions directes, fit ses classes au lycée de Clermont où était fixée sa famille. Il étudia le droit, se fit inscrire au barreau de cette même ville, et devint bientôt bâtonnier de l'ordre des avocats. Il collabora, sous l'Empire, à *l'Indépendant du Centre*, qu'il défendit et fit acquitter dans l'affaire de la souscription Baudin. Après la révolution du 4 septembre 1870, chargé des fonctions de maire à Clermont-Ferrand, il fit face, avec modération et fermeté, aux difficultés de la situation, et acquit une si grande influence qu'il fut élu, le 8 février 1871, représentant du Puy-de-Dôme, le premier sur onze, par 81 265 voix sur 96000 votants. Il prit part aux travaux des commissions les plus laborieuses et se signala par l'élégance de sa parole dans les réunions du centre gauche et dans plusieurs discussions importantes à l'Assemblée : loi municipale, organisation du Sénat, budget des beaux-arts, etc. Le 10 mars 1875, M. Bardoux fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de la justice, mais il se sépara plusieurs fois du cabinet et vota constamment avec la gauche ; lorsque le ministère se fut prononcé pour le scrutin d'arrondissement, il donna sa démission (10 novembre 1875), et fut aussitôt élu président du centre gauche.

Aux élections du 20 février 1876, M. Bardoux fut élu, dans la première circonscription de Clermont, par 11 998 voix, contre M. Rouher et M. Thibault, candidats conservateurs. Parmi ses discours dans la nouvelle Chambre, on remarqua surtout celui par lequel il repoussait la suppression du budget des cultes, proposée par M. Boysset, et montrait les dangers de la séparation de l'Église et de l'État pour les intérêts mêmes de la République. Il fut alors plusieurs fois question pour lui d'un nouveau poste de sous-secrétaire d'État. Après l'acte du 16 mai, M. Bardoux fut un des chefs les plus autorisés de la majorité des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie, et quand il se représenta aux élections du 14 octobre 1877, on n'osa point lui opposer de concurrent officiel : il fut réélu par 13 203 voix sur 14 640 votants. Il entra dans le ministère du 14 décembre avec le portefeuille de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. A la tête de cet important service, il s'efforça d'en développer toutes les branches dans un sens hautement libéral, également dévoué aux intérêts de l'instruction primaire et à ceux de l'enseignement supérieur et des beaux-arts. D'une extrême bienveillance pour les personnes, ses discours prononcés dans plusieurs solennités, publiés par le *Journal officiel*, reproduits et commentés par toute la presse, ont toujours donné la note la plus accentuée de la politique républicaine et libérale du cabinet dont il faisait partie. Il a préparé plusieurs importants projets de lois, un, entre autres, sur l'enseignement primaire, auquel il appliquait, comme plusieurs de ses prédécesseurs, le principe de l'obligation (24 janvier 1879). Après la retraite du maréchal de Mac-Mahon, dans le remaniement du cabinet, sous la présidence de M. Waddington, M. Bardoux fut remplacé au ministère de l'instruction publique par M. Jules Ferry, appartenant à un groupe plus avancé de la gauche républicaine (4 février 1879). Il représente le canton de Saint-Amant-Tallende, au conseil général du Puy-de-Dôme dont il a été élu le président.

M. Bardoux a publié dans la *Revue historique du droit français et étranger* divers mémoires sur les légistes du moyen âge au XVIII^e siècle; il les a complétés et réunis en un recueil, sous ce titre : *les Légistes et leur influence sur la société française* (1878, in-18). On lui attribue, sous le pseudonyme d'*Agénor Brady*, un volume de poésies, intitulé : *Loin du monde* (1857, in-18).

BARDSLEY (sir James-Lomax), médecin anglais, né en 1801, à Nottingham, étudia la médecine à l'Université d'Édimbourg, y reçut en 1823 le diplôme de docteur et vint exercer sa profession à Manchester, où il a acquis une brillante réputation. Il a été créé chevalier en 1853, pour services rendus à la science.

On cite de lui une série d'intéressantes observations faites à la clinique des hôpitaux de Manchester (*Hospital facts and observations*,

1837) et un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux de médecine, principalement dans la *Cyclopædia of practical medicine.*

BAREILLE (l'abbé Jean-François), écrivain ecclésiastique et prédicateur français, est né à Valentine (Haute-Garonne), en 1813. Voué à la fois à la prédication et aux fortes études ecclésiastiques, il a été nommé chanoine honoraire des diocèses de Toulouse et de Lyon, et choisi pour diriger l'école de Sorèze, fondée par le P. Lacordaire. Dans ces dernières années, il s'est consacré tout entier à ses importantes publications.

L'abbé Bareille est auteur des ouvrages suivants : *Histoire de saint Thomas d'Aquin* (1846, in-8, avec portrait, 4ᵉ édit., 1862) ; *Emilia Paula* (1854, 2 vol. in-8, plusieurs édit. in-8 et in-18) ; *la Vie du cœur* (1856, in-8 ; 3ᵉ édit., 1863, in-32). Il a donné la traduction de plusieurs ouvrages du publiciste espagnol Balmès : *Mélanges religieux, philosophiques, politiques et littéraires*, etc. (1854, 3 vol. in-8 et in-18), et *Lettres à un sceptique en matière de religion* (1855, in-8 et in-18) ; puis celle des *Œuvres complètes de Louis de Grenade* (1861-1866, 21 vol. in-8), et celle des *Œuvres complètes de saint Jean Chrysostome*, d'après toutes les éditions faites jusqu'à ce jour (1864-1873, t. I-XXVI, in-4, avec le texte en regard ; autre édition sans le texte, 1866 et suiv., 13 vol. in-4 et 20 vol. in-8) : l'Académie française a décerné à l'abbé Bareille un prix Montyon, en 1868, pour la traduction des *Homélies* contenues dans le tome III de cette édition.

BARET (Eugène), professeur et littérateur français, est né à Bergerac (Dordogne), le 16 décembre 1816. Ancien élève de l'École normale et agrégé des lettres, il prit le grade de docteur ès lettres, le 16 juillet 1853, et fut nommé, l'année suivante, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Clermont-Ferrand dont il est devenu le doyen en 1869. Inspecteur de l'Académie de Paris (12 septembre 1873), puis recteur de l'Académie de Chambéry (17 septembre 1875), il a été nommé inspecteur général de l'instruction publique (enseignement primaire), le 26 août 1878. Occupé spécialement de la littérature de l'Espagne, il a fait à différentes reprises des voyages dans ce pays et a été nommé membre de l'Académie d'histoire de Madrid. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1869.

A part ses thèses (*Étude sur la rédaction espagnole de* « l'Amadis de Gaule » *de Garcia Ordoñez de Montalvo*, et *De Themistio sophista et apud imperatores oratore*, in-8), M. Eugène Baret a publié : *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et sur la littérature au* XVIᵉ *et au* XVIIᵉ *siècle* (1853, in-8 ; 2ᵉ édit. augm., 1873, in-8) ; *Espagne et Provence*, études sur la littérature du midi de l'Europe (Clermont-Ferrand, 1857, in-8) ; *Du Poëme du Cid dans ses analogies avec la chanson de Roland* (Ibid., 1858, in-8) ; *Ménage, sa vie et ses écrits* (Lyon, 1859, in-8), extrait de la *Revue centrale des arts en province ; Histoire de la littérature espagnole depuis ses origines les plus reculées jusqu'à nos jours* (1863, in-8 et in-18) ; *Mémoire sur l'originalité de* Gil Blas *de Lesage* (1864, in-8) ; *les Troubadours et leur influence sur la littérature du midi de l'Europe* (1857, in-8 ; 3ᵉ édit., 1867, in-18) ; la traduction des *Œuvres dramatiques* de Lope de Vega (1869-1870, 2 vol., in-8), couronnée par l'Académie française en 1874, etc. ; M. Eugène Baret a collaboré à la *Biographie générale* et au *Dictionnaire général des lettres, sciences et arts*, de Bachelet et Dezobry.

BARETTA (Blanche-Rose-Marie-Hélène), actrice française, née le 22 avril 1856 à Avignon où son père tenait un hôtel, vint se fixer à Par avec sa famille et fit connaissance de Mlle Sara Bernhardt, qui, remarquant en elle de précoc dispositions, lui conseilla de suivre la carriè théâtrale. Après avoir joué, dès l'âge de neuf an le rôle de la petite fille dans *le Supplice d'u femme* (1865), elle fut admise à douze ans Conservatoire (1868). Elle en sortit, en 1872, av un second prix, et débuta à l'Odéon. L'année su vante, elle fut très remarquée dans le rôle d'A gnès de *l'École des femmes*, bien que, selon critique, elle y montrât « un accent contemp rain et personnel. » M. Perrin n'hésita pas à l proposer un engagement au Théâtre-Français elle obtint un vif succès dans le personnage Victorine du *Philosophe sans le savoir* et *Mariage de Victorine*, de George Sand. Elle aussitôt élue sociétaire (1ᵉʳ juillet 1876).

BARFORD (Paul-Frédéric), publiciste et hist rien danois, né en 1811, près de Grenae, dans Jutland, se fit d'abord connaître par quelq essais de poésie et des ouvrages historiques spirés par l'esprit démocratique : *Histoire du nemark et de la Norrège sous le règne de F déric III, Biographie de la famille Rantza Dissertation sur l'état des Juifs*. A la mort Frédéric VI, il se fit l'ardent propagateur de l'i de la réunion de la Suède, de la Norvège et Danemark en un seul État. Il fonda, en 18 une revue trimestrielle, *Brageog Idun*, desti à populariser les écrits danois, suédois et nor gions animés du même esprit politique.

BARGÈS (l'abbé Jean-Joseph-Léandre), ori taliste français, né à Auriol (Bouches-du-Rhô le 27 février 1810, fit ses classes à Marseille, il étudia ensuite les langues arabe et hébraïq Ordonné prêtre en 1834 et d'abord voué au nistère, il fut nommé, trois ans après, profess suppléant à la chaire d'arabe de Marseille. Il a appelé à Paris en 1842, pour remplacer M. l'al Glaire à la Faculté de théologie, où il a prof depuis les langues orientales. A deux reprises férentes (1839 et 1846), il a visité l'Algérie p en étudier l'histoire et les idiomes. Depuis 18 il a été nommé chanoine honoraire de Not Dame, et décoré de la Légion d'honneur.

On a de l'abbé Bargès un certain nombre dissertations, de traductions et de mémoires d plusieurs sont extraits du *Journal asiatique* de la *Revue de l'Orient* : *Rabbi Yapheth ben Bassorensis karitæ in librum Psalmorum comm tarii arabici* (1846, in-4), édition et traducti latine ; *Temple de Baal à Marseille, ou Grande scription phénicienne*, etc. (1847, in-8 avec f simile) ; *Aperçu historique sur l'Église d'Afriq en général et en particulier sur l'Église épis pale de Tlemcen* (1848, in-8) ; les traductions l'*Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlem* (1852, in-12), par Cidi-Abou-Abd'-Allah Moha med ibn Abd'-el-Djelyl et Tenessy ; du *Livre Ruth* (1854, in-8), avec double version et notes, etc. ; *les Samaritains de Naplouse* (18 in-8), épisode d'un pèlerinage aux lieux sai une édition de l'*Epistola de studii targum uti tate*, etc., de Zeluda ben Koreisch (1857, in- *Inscription phénicienne. Nouvelle interprétati* (1858, in-4) ; *Tlemcen, ancienne capitale royaume de ce nom*, etc. (1859, in-8, 1 pl.) ; édition annotée des *Libri psalmorum David gis*, traduits par Rabbi Yapheth ben Hali (18 in-8) ; *Papyrus égypto-araméen*, du musée Louvre (1862, in-4, 2 pl.) ; *Hebron et le tombe du patriarche Abraham* (1863, in-8) ; *Notice*

Fragments d'un Pentateuque hébreu-samaritain (1865, in-8); *Inscription phénicienne* de Marseille, nouvelles observations (1868, in-8); des Notices sur des autels antiques (1875, in-4, et in-8, avec pl.), etc.

BARIC (Jules-Jean-Antoine), dessinateur français, est né à Sainte-Catherine-de-Fierbois (Indre-et-Loire), en 1830. Élevé à Tours, il fut quelque temps employé dans l'administration des postes, puis se livra tout entier à l'illustration des journaux humoristiques et devint un de nos caricaturistes les plus vifs et les plus féconds. La multiplication des feuilles bouffonnes illustrées a donné à son crayon une carrière de plus en plus étendue. M. Baric ne compte pas moins d'une centaine de recueils ou de séries de dessins se rapportant, soit à des événements historiques ou actuels, soit aux mœurs, aux travers et aux modes du jour, soit à des ouvrages d'art ou de théâtre ayant fait sensation.

Nous citerons, dans l'ordre chronologique : *les Vices travestis*, ou la Morale en carnaval (1857, in-4); *Bêtises militaires* (même année, in-4); *Comment on devient riche* (1858, in-4); *les Pioupious* (même ann., in-4); *les Autrichiens en Italie* (1859, in-4); *Ces bonnes petites femmes* (1860, in-4); *l'Éducation de la poupée* (1861, in-8); *Portiers et locataires* (même ann., in-4); *Parodie des « Misérables » de Victor Hugo* (1862, gr. in-8, 2 parties); *Coquesigrues* (1862, in-4); *la Prise de Troie* (1863, in-4); *Un tour au Salon*, album comique de l'Exposition des Beaux-Arts (même ann., in-18); *Comment on se fait un théâtre* (même ann., in-4); *Martin Bâton ou la musique enseignée aux enfants*, par Arnaud (1864, in-4, 16 pl.); *Fantasia militaire* (même ann., in-4); *la Fée Carabosse* (1864, in-4).

BARING-GOULD (le rév. Sabine), né à Exeter en 1834, fut élevé à Clare College (Cambridge), où il prit ses grades en 1856. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé recteur d'East Mersea (Essex) en 1871. Il a publié, outre de nombreux ouvrages religieux, une étude sur *l'Islande, paysages et légendes* (1861), et des recherches sur les *Mythes du moyen âge* (Curious myths of the Middle age; 1866-1867).

BARKER (lady Mary-Anne), femme auteur anglaise, née à la Jamaïque, est fille de M. W.-G. Stewart, alors secrétaire du gouvernement de cette île. Élevée en Angleterre, elle retourna à la Jamaïque en 1850, et épousa en 1852 le capitaine d'artillerie George R. Barker, qui se distingua dans la guerre de Crimée et l'insurrection de l'Inde (1857). Celui-ci étant mort en 1860, elle épousa, en 1865, M. Frederick Napier Broome qu'elle accompagna à la Nouvelle-Zélande. Revenue avec lui en Angleterre en 1869, elle publia vers la fin de la même année un volume intitulé : *la Vie dans les établissements de la Nouvelle-Zélande* (Station Life in New-Zealand). Ce premier livre ayant réussi, elle publia, en 1870, un petit volume d'*Historiettes* pour les enfants (Stories about), qui fut suivi d'un grand nombre d'ouvrages du même genre. Au commencement de 1874, lady Barker publia des *Premiers principes de cuisine* (First principles of cooking) qui eurent un grand succès et la firent nommer surintendante de l'École nationale de cuisine. Après avoir écrit dans divers *magazines*, elle fonda elle-même une revue de famille : *Evening Hours* (Heures du soir).

BARKLY (sir Henry), administrateur anglais, né à Londres, d'une famille écossaise, en 1815, s'adonna tout d'abord au commerce. De 1845 à 1849 il représenta, à la Chambre des communes, la circonscription de Leominster, et fut l'un des plus fermes soutiens de la politique commerciale de sir Robert Peel. Il entra alors dans l'administration coloniale comme gouverneur de la Guyane anglaise, où il possédait des propriétés; il sut développer les ressources de cette colonie par l'introduction des chemins de fer, et des colons chinois, et par l'apaisement des factions qui l'avaient troublée jusqu'alors. Il passa ensuite au gouvernement de la Jamaïque (1853), puis de Victoria (1856), et de l'île Maurice (1863). Enfin, en août 1870, il fut nommé gouverneur de la colonie du Cap. Ayant pris possession au nom de l'Angleterre de la terre occidentale des Griquas (Griqualand West), au détriment de l'État Libre du fleuve Orange, il fut désavoué par le Parlement colonial et dut laisser le Griqualand West s'organiser en colonie indépendante de celle du Cap. Compromis par cette affaire, il fut remplacé par sir Bartle Frère en novembre 1876.

BARLOW (Thomas-Oldham), graveur anglais, né à Oldham, près de Manchester, le 4 août 1824, montra dès le jeune âge un goût prononcé pour les arts. Son père, encourageant cette vocation, lui fit étudier la gravure à Manchester, où il obtint le premier prix à l'école de dessin. Après des commencements difficiles, il vint à Londres et entra en relation avec le peintre John Phillip, dont il grava de nombreux tableaux, et qui devint son protecteur et son ami. En 1873, un vote presque unanime le nomma graveur associé de l'Académie royale. Outre les compositions de J. Phillip, il a gravé celles de beaucoup de peintres connus : J.-J. Saat, W. Topham, P. Frith, Henriette Browne, sir G. Kneller, H. Wallis, J.-E. Millais, etc.

BARNARD (Frederick Augustus Porter), savant américain, né à Scheffield (Massachussets), en 1809, prit ses grades au Yale College en 1828 et y fut répétiteur dès l'année suivante. Il devint ensuite professeur dans les asiles de sourds-muets de Hartford et de New-York; puis il passa à l'Université de l'Alabama, où il fut professeur de mathématiques et de philosophie naturelle, de 1837 à 1848, et professeur de chimie de 1848 à 1854. Il fut alors appelé, comme professeur de mathématiques et d'astronomie, à l'Université du Mississipi, dont il fut élu président en 1856. Enfin il devint président du Collège Columbia, à New-York. Il fit partie de plusieurs missions scientifiques, entre autres de celle qui alla, en 1860, au Labrador, pour y observer une éclipse totale de soleil, et à la suite de laquelle il fut nommé président de l'Association américaine pour l'avancement de la science. Il fut chargé, en 1863, de la publication des cartes des côtes des États-Unis. Il fut, en 1867, commissaire des États-Unis à l'Exposition universelle de Paris. Il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique.

Outre une large collaboration à des journaux de science et d'éducation, M. F.-A.-P. Barnard a publié : un *Traité d'arithmétique* (1830); une *Grammaire analytique* (1836); l'*Histoire du relèvement des côtes des États-Unis* (1857); un *Rapport sur les arts mécaniques et industriels* (1869); *Récents progrès de la science* (1869); le *Système métrique* (1871), etc.

BARNARD (Henry), administrateur et publiciste américain, né à Hartford (Connecticut), le 24 janvier 1811, fut reçu docteur en droit et

littérature aux collèges de Yale (1831), d'Harvard et de l'Union (1832), et se consacra à la cause de l'éducation publique. Après avoir voyagé pendant plusieurs années aux États-Unis et en Europe, il fut, de 1837 à 1840, membre de la législature du Connecticut où il provoqua la réorganisation complète des écoles publiques. Il prit activement part à l'application de cette réforme comme membre et secrétaire du bureau d'éducation. Un changement politique le rendit, en 1842, à la vie civile. Après une année de voyages et d'études, il fut appelé à la direction des écoles publiques du Rhode Island. Il remplit pendant cinq ans ces fonctions, puis revint à Hartford, et fut nommé, en 1850, principal de l'École Normale du Connecticut, en même temps que surintendant d'État pour les écoles publiques. Sa santé, compromise par un travail assidu, l'obligea à se retirer en 1855. C'est alors qu'il fonda l'*American Journal of Education*. Depuis, il a été nommé président de l'Association américaine pour l'avancement de l'éducation, président et chancelier de l'Université du Visconsin (1856-1859), président du collège de Saint-John, à Annapolis dans le Maryland (1865-1867), et commissaire des États-Unis pour le département de l'éducation (1868-1870). M. H. Barnard a publié une *Histoire de l'instruction des sourds-muets* (Tribute to Gallaudet with History of Deaf mute Instruction); *l'Architecture des Écoles; les Écoles Normales aux États-Unis et en Europe; l'Éducation nationale en Europe; les Professeurs et Éducateurs américains; les Bienfaiteurs de l'Éducation*, etc.

BARNARD (John-G.), officier américain, né dans le comté d'Essex (Massachussetts), le 19 mai 1815, sortit le second de l'Académie de West-Point et entra dans l'armée du génie. Il s'occupa pendant dix-huit ans de la défense des côtes, principalement du golfe du Mexique. Il fit partie depuis 1851 de divers comités consultatifs du génie, fut surintendant de West-Point en 1855, et chargé des travaux de défense de New-York de 1856 à 1861. Pendant la guerre civile, il eut le commandement supérieur du génie de l'armée du Potomac, puis de toutes les armées réunies sous la direction du général Grant.

M. John-G. Barnard a publié : *Exploration de l'Isthme de Tehuantepec* (Survey of the I. of T., 1852); *Phenomènes du Gyroscope* (1857); *Dangers et défenses de New-York* (1859); *Notes sur la défense des côtes* (N. on the Sea-Coast defense); *les Armées confédérées et la bataille de Bull Run* (1862), et les *Opérations d'artillerie de l'armée du Potomac* (1864).

BARNE (Herman-Guillaume-Euthyme), avocat et sénateur français, né à Arles, le 9 septembre 1831, avocat distingué du barreau de Marseille, était, dans cette ville, l'un des représentants du parti républicain, lorsqu'il fut porté comme candidat à l'élection sénatoriale du 5 janvier 1879, qui eut lieu dans les Bouches-du-Rhône par suite de la mort de M. Esquiros. Son élection ne fut disputée que devant les comités par des concurrents d'une opinion républicaine plus avancée, qui se désistèrent avant le scrutin. Il fut élu par 141 voix sur 167 votants et 143 suffrages exprimés : M. Esquiros, en 1876, n'avait réuni que 86 voix. M. Barne prit place dans la Chambre Haute parmi les membres du groupe de l'Union républicaine et signa avec l'extrême gauche la demande d'amnistie pleine et entière présentée par M. Victor Hugo (28 janvier 1879).

BARNES (le rév. William), philologue et poète anglais, né en 1806 à Rushhay, près de S minster Newton, dans le comté de Dorset, o famille était établie depuis plusieurs siècles élevé à Sturminster, se fit d'abord maître d'é puis alla compléter ses études à Cambridge, fut reçu en 1850 bachelier en théologie. Il re le ministère évangélique à Whitcombe et, à p de 1862, à Winterbourne Came.

M. Barnes s'est fait un nom par ses *Poème la Vie champêtre*, en anglais national (Poe Rural Life, in national english; Londres, 1 4ᵉ édition, 1866), suivis d'un recueil de *Po en dialecte du Dorset* (P. in the Dorseshire lect; ibid., 1859), et de divers autres e poétiques remarqués pour la grâce et le na du langage populaire. Il a, d'autre part, don la science philologique des publications intérêt général ou relatives au dialecte de comté, entre autres : *Gefylsta, Recueil anglo-s* (Londres, 1849; 2ᵉ éd., 1853); *Grammai dictionnaire du dialecte du Dorset*, avec introduction historique (a Grammar and glo of the Dorset dialect; ibid., 1854); *Gram philologique, fondée sur l'anglais compar plus de 60 langues* (a Philological gra grounded, etc.; ibid., 1854). M. Barnes a ob pour ses travaux, une pension sur la liste de la reine, en 1861. Il a fourni en out nombreux essais à divers *magazines*.

BARNETT (John), compositeur anglais, n à Bedford, en 1802. Doué d'une voix très éte il débuta à onze ans au théâtre de Drury-L puis fut engagé à celui de Covent-Garden. Pl après, il renonça au chant pour se livrer à la sique instrumentale, sous la direction de On a publié de lui : des *Messes solennelles*, *Ouvertures* à grand orchestre, des *Sonates*, sieurs recueils de *Chansons* (Glees); *Airs et italiens*; un volume de *Mélodies russes*,

BARNI (Jules-Romain), philosophe et ho politique français, ancien représentant, Lille (Nord), le 1ᵉʳ juin 1818, fit ses étud collège royal d'Amiens, entra à l'École no en 1837. Reçu avec éclat à l'agrégation de p sophie en 1840, il fut chargé pendant quelque de la classe de philosophie au collège royal de et rappelé presque aussitôt à Paris, comme gé suppléant de la même classe, qu'il pr pendant dix ans dans divers collèges. Il f outre, pendant un an (1841-1842), secréta M. Cousin, et se fit recevoir docteur ès lett occupait, en 1851, la chaire de philosophi Rouen, lorsqu'il donna sa démission aussitôt le coup d'État. Depuis, il fut appelé à la c d'histoire de la philosophie de l'académie d nève, par le Conseil d'État de cette ville (1861). Il s'est acquis, en Suisse, une gran légitime réputation par ses cours gratuits lui ont fourni la matière de plusieurs de se niers ouvrages. Il a été un des organisateurs Congrès internationaux de la Paix. Il ét président de celui de 1870, lorsque éclata la g franco-prussienne, et il signa, en cette qu l'appel fait aux peuples de l'Europe au no principes du Congrès.

Après la révolution du 4 septembre, M. B rentra en France et fut nommé par la Délég de Bordeaux inspecteur général de l'ense ment secondaire, poste qu'il ne conserva pas. des actifs propagateurs de l'opinion républi dans le département de la Somme, il y fit ave cès de nombreuses conférences. Aux élections tielles qui eurent lieu dans ce département en 1 pour l'Assemblée nationale, il fut porté comme didat républicain; il n'obtint, le 7 janvier,

[illegible] 3 [illegible] données à M. Dauphin, [illegible] qui se démit aussitôt [illegible] le 3 juin, n'ayant pour con[illegible] M. Cornuau, [illegible]. Il siégea à l'extrême [illegible] de la gauche [illegible]. Sa santé, gravement [illegible] de s'abstenir dans [illegible]. Il fut cependant [illegible] républicain à la Chambre [illegible] générales du 20 février [illegible] la première circonscription [illegible] contre 5515 données au [illegible] officiel, M. de Fourmont. [illegible] de la Chambre qui suivit [illegible], il ne se représenta pas aux [illegible]. — Il est mort à Mers [illegible].

[illegible] Barni a introduit en France [illegible] à la philosophie de Kant, par [illegible] contenant, outre la [illegible] analyse critique très déve[illegible] ouvrage allemand sous [illegible] et en discute la valeur. Il a [illegible] de jugement, suivie des *Ob[illegible] du beau et du sublime* [illegible], *Critique de la raison prati[illegible]* [illegible] de la *métaphysique* [illegible] *Métaphysique des mœurs*, [illegible] *métaphysiques de la doc[illegible]* [illegible] *la Doctrine de la vertu*, [illegible] tels que l'*Essai sur la* [illegible] *Traité de pédagogie* (1853-[illegible] *de la raison pure* (1869), [illegible] sous le titre de [illegible] de la *Critique du* [illegible] et celui des *Fondements de* [illegible] et de la *Critique de* [illegible] (1851, in-8). Il se proposait [illegible] critique générale [illegible] de la métaphysique kan[illegible] à *la Liberté de pen[illegible]* (1855), à *la Revue de* [illegible] publié à Genève, sous [illegible] *pensée*, quelques-[illegible] dans cette ville [illegible] *et son historien* [illegible] dont la 1re édi[illegible], Paris, 1869, [illegible] *idées morales et poli[illegible]* *siècle* (1866, 2 vol. [illegible] 3e volume, intitulé *les* [illegible] *siècle* (1873, in-18); [illegible] (1868, in-8). Il a [illegible], un *Manuel républicain* [illegible].

BARN[illegible] [illegible]), célèbre charlatan [illegible], dans le Con[illegible] de bonne heure la mai[illegible] berger et valet de [illegible], comme il l'avoue [illegible] les spéculations les plus [illegible] avant toute chose, à ga[illegible] de la moralité [illegible] un journal, *le Hé*[illegible], en trois ans, lui [illegible] pour injures ou ca[illegible] à New-[illegible] avait achetée mille [illegible] Philadelphie, et qu'il [illegible] de Washington, âgée [illegible] les divers États de [illegible] et de saltim[illegible] misère d'où [illegible] ne tardèrent pas [illegible] assez peu loua-bles, il se rendit acquéreur de l'*American Museum*, cabinet de curiosités de New-York, et, reprenant de plus belle ce métier d'*exhibiteur* qui lui avait déjà réussi, il fit admirer tour à tour au crédule public un monstre antédiluvien fabriqué par ses soins, une prétendue sirène des îles Fidji, des géants, des panoramas, des animaux qu'il avait rendus difformes, etc.

En 1855, M. Barnum, qui réalisait à son musée cent mille dollars de recettes annuelles, fit la rencontre de Charles Stratton, devenu célèbre sous le nom de *Tom Thumb* ou *général Tom Pouce*. Cet enfant, âgé de cinq ans, passa pour en avoir quinze, et, après avoir été dressé pendant plusieurs mois à jouer convenablement son rôle, il parcourut l'Amérique et l'Europe, qui célébrèrent à l'envi le merveilleux nain, et fut admis dans les cours de la reine Victoria et de Louis-Philippe.

Après cette immense mystification, vint l'affaire de Jenny Lind, qui a couronné magnifiquement la vie du plus grand charlatan de notre époque. En 1850, Barnum engagea la cantatrice suédoise pour une série d'environ 150 concerts; il la produisit aux États-Unis de ville en ville, excitant l'enthousiasme populaire à force de réclames, de puffs, d'articles, d'expédients de toute sorte, et réalisa, tous honoraires payés, près de trois millions de francs de bénéfices! Jenny Lind n'en remercia pas moins son directeur de la fortune qu'elle lui devait. Quant à ce dernier, il ne borna pas là ses étranges spéculations : un jour il se mit en tête d'acheter et de montrer en Amérique la maison où était né Shakespeare, mais les Anglais se fâchèrent et il renonça à ce projet.

Après être devenu millionnaire, M. Barnum quitta cette vie aventureuse et borna ses soins à l'administration de son *muséum*, dont les curiosités, adroitement renouvelées, tiennent en haleine la passion des Américains pour le merveilleux. Puis l'ambition politique parut s'emparer de lui, et on le vit poser sa candidature pour la législature du Connecticut (avril 1865). Il a écrit lui-même sa *Vie* pour l'édification des innombrables gens qu'il a dupés (*the Life of P. T. Barnum*, New-York, 1855). Elle a été traduite en français la même année, à Paris, par M. de la Bédollière. Depuis, il a fait paraître à Paris et à New-York un livre qui fit un certain bruit : *les Blagues de l'Univers* (1865-1866, in-18). Il se donnait, en même temps, une édition populaire de ses *Mémoires* (in-4 illustré). On cite un dernier ouvrage : *Luttes et triomphes* (Struggles and triumphs; Hartford, 1869).

BARODET (Désiré), ancien représentant français, député, né à Sermesse (Saône-et-Loire), le 27 juillet 1823, fils d'un instituteur communal, fut destiné à l'état ecclésiastique et mis au petit séminaire d'Autun, qu'il quitta pour entrer à l'École normale primaire de Mâcon. Nommé instituteur d'abord dans le Jura, puis, en 1847, à Bantange (Saône-et-Loire), il se passionna pour la politique réformiste, et après la révolution de Février, pour les idées républicaines. Révoqué pour ses opinions, sous le ministère de M. de Falloux (19 février 1849), il fonda une école libre à Cuisery, et dut l'abandonner après le coup d'État de décembre 1851. Il fut alors précepteur particulier chez un riche minotier de cette commune et cinq ans plus tard alla se fixer à Lyon, où il fut successivement teneur de livres, directeur d'une fabrique de baryte et agent d'assurances. Vers la fin de l'Empire, lié avec M. Hénon, député de Lyon, il fit une active propagande électorale en sa faveur.

Dès le matin du 4 septembre 1870, M. Barodet fut au premier rang de ceux qui proclamèrent la

République à l'hôtel de ville de Lyon avant même qu'elle le fût à Paris, et fit partie du comité chargé d'organiser les nouveaux pouvoirs administratifs; le 20 suivant, il était élu conseiller municipal et choisi comme adjoint par le maire, M. Hénon. L'importance qu'il acquit dans les évènements intérieurs de l'agglomération lyonnaise pendant la durée de la guerre le fit envoyer, comme délégué du conseil municipal, d'abord à Bordeaux pour protester auprès des membres de l'Assemblée nationale contre l'armistice et, un mois plus tard, à Versailles, pour tenter d'amener une transaction entre le gouvernement légal de M. Thiers et le gouvernement insurrectionnel de la Commune. Un an après, M. Hénon étant mort, M. Barodet fut nommé maire de Lyon par M. Thiers, sur la désignation du conseil municipal (25 avril 1871). Il remplit ces fonctions pendant une année, et, soutenu par ses collègues du conseil, il ne cessa de lutter contre les divers préfets chargés par le ministre, conformément à la volonté expresse de l'Assemblée, de reconquérir la plénitude des pouvoirs de l'administration départementale. Enfin la loi du 4 avril 1873 ayant modifié l'organisation de la municipalité lyonnaise et supprimé la mairie centrale, M. Barodet résigna, deux jours après, ses fonctions de maire entre les mains du préfet du Rhône.

Sur ces entrefaites, une élection partielle pour l'Assemblée nationale devant avoir lieu à Paris, par suite du décès d'un représentant, M. Sauvage, le parti radical adopta aussitôt M. Barodet comme un candidat de protestation contre le système de restriction des fonctions municipales inauguré par l'Assemblée, et il l'opposa à M. de Rémusat, ministre de M. Thiers, son ami de longue date, et candidat par excellence de la « République conservatrice, » que le chef du pouvoir exécutif cherchait si péniblement à imposer à la sagesse et au patriotisme d'une majorité monarchique. La lutte des deux politiques, personnifiées dans les deux candidats d'une notoriété si inégale, fut très vive et d'un haut intérêt. Un détail curieux de statistique montre les efforts des comités pour leur candidat : c'est le nombre inimaginable des affiches, placards et bulletins répandus dans Paris pour cette élection d'un unique représentant : le comité de M. Barodet fit imprimer, pour sa part, 93 000 affiches, 180 000 placards, 1 million 500 000 bulletins. Sa victoire fut complète: M. Barodet obtint, sur 342 656 votants, 180 045 voix : 45 000 de plus que M. de Rémusat, qui en réunit 135 028; le parti conservateur, qui avait aussi son candidat, M. Stoffel, ne lui en donna que 26 644, et il y eut moins d'un millier de voix perdues (27 avril 1873).

L'effet de cette démonstration de l'opinion républicaine radicale fut, à un mois de distance, le renversement de M. Thiers. Pour calmer les frayeurs vraies ou feintes, le nouvel élu, qui avait réclamé dans sa profession de foi la « dissolution immédiate de l'Assemblée de Versailles » et, par la « convocation à bref délai d'une Assemblée constituante unique et souveraine, » l'amnistie et la levée de l'état de siége, s'efforça vainement, dans une proclamation aux électeurs de la Seine, d'enlever à sa victoire tout caractère agressif ou menaçant et de personnifier en lui l'esprit de calme, de modération et de concorde; la majorité ne voulut voir dans son élection qu'une marque accablante de l'impuissance de M. Thiers et de la République conservatrice devant le radicalisme, et en fit l'argument principal en faveur de la révolution parlementaire du 24 mai. Quant à M. Barodet, il prit place à l'extrême gauche et vota sans bruit avec elle. Il ne s'en sépara que pour s'abstenir dans les questions des lois constitutionnelles. Aux élections gén[...] 20 février 1876 pour la Chambre des dé[...] fut porté dans le IVe arrondissement de [...] fut élu par 8925 voix contre 4385 do[...] député sortant, M. Vautrain, candidat ré[...] modéré. A la Chambre des députés, M[...] occupa le même rang dans la gauche [...] caine, et après l'acte du 16 mai, il s'a[...] vote de blâme et de défiance prononcé [...] ministère de Broglie par les 363 dé[...] réunies. La Chambre dissoute, il se r[...] dans le même arrondissement et fut ré[...] avoir de concurrent, par 12 570 voix.

BARON (Henri-Charles-Antoine), pei[ntre fran]çais, né à Besançon, en juin 1816, élè[ve de] M. Gigoux, débuta au Salon de 1840 et [...] plusieurs artistes de la jeune école, un [...] voyage en Italie. Il a traité les sujets d[...] et exposé : *un Atelier de sculpteur, le [...]tin* (1840), *l'Enfance de Ribeira, la Sie[...]lie, Condottieri, les Oies de frère Phil[ippe, ...]gione Barbarelli* (1841-1845); *Sarto pe[...] Madone, Soir d'été* (1847); *le Printemps [...]cane, Enfant vendu* (1848); *les Noces d[...]che, les Patineurs, la Pêche, l'Atelier d[...]* (1849-1853); *le Bouquet, le Toucher, [...] Vendanges en Romagne*, allégories et [...] genre commandés pour le ministère de l'I[...] (1855); *Retour de la partie de paume, [...]mériste, Arlequinade* (1857); *Entrée d'un [...] vénitien, Arlequin et Pierrot*, aquarelle[s; ...] *Retour de chasse au château de Nointe[...]* (1861); *Tir à l'arc en Toscane, une March[...] pantins* (1864); *Cerf-volant, Hallebardie[r, ...] la Fête de saint Luc, à Venise* (1867); *le B[...] l'Arrivée*, en collaboration avec M. F[...] (1868); *les Patineurs* (1870); *le Vieux fo[...] Altesse, Son Éminence chez ses neveux, [...] de boules* (1874) : *un Coin de rue à Catane*[...] *Arlequinade* (1876). M. H. Baron a obten[u une] 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, un[e ...] 1855, et la décoration de la Légion d'h[onneur] en 1859.

BARON (Vincent-Alfred), artiste dramati[que et] sculpteur français, né à Meximieux (Ain), le [...] 1820, vint à Paris, en 1835, avec son père, [...] panoramique. Il suivit d'abord les cours de [...] de dessin, fréquenta deux ans après l'atel[ier de] M. Georges Jacquot et s'inscrivit à l'Écol[e des] beaux-arts en 1837. Trois ans après, il ent[ra au] Conservatoire et débuta, en 1841, à l'Odéon, [...] il passa à l'Ambigu (1845), à la Gaîté (1847) [...] après une interruption remplie par des tra[vaux] artistiques, au théâtre de la Porte-Saint-M[artin], que dirigeait depuis peu M. Marc-Fournier, [...] beau-frère (1852); il y devint un an plus [...] chef du matériel.

Comme sculpteur, M. Alfred Baron a expo[sé au] Salon de 1848 ses portraits et médaillons [...] estimés, entre autres : *Edmond Audait, [...]burau, M. A. d'Houdetot et ses enfants, MM. [...]mont, Caron du Villards, L. Vézu, Mme [...]risse Robert.* On lui doit encore ce[...] *Mlle Rachel*, de *MM. Traviès, Samson, B[...]vallet*, etc.

Comme acteur, il a créé avec succès Co[...] dans *le Courrier de Lyon*, Ascanio dans *Benven[uto] Cellini*, le double rôle d'Aramis et de Buck[in]gham dans *la Jeunesse des mousquetaires*, [...] personnages différents dans *Paris*, et plus[ieurs] autres rôles.

BARON (Delphine), artiste dramatique fra[n]çaise, sœur du précédent, née à Lyon en 182[...] étudia le dessin dans l'atelier de son père, appr[...]

[illegible] la gravure sur bois, sous la di- [illegible] pour le *Dia-* [illegible] quelques sujets [illegible]. Entrée au Conservatoire [illegible] avec la pension d'encoura- [illegible], débuta à l'Odéon, en sep- [illegible] après M. Marc-Fournier, [illegible], et fut engagée, en 1846, à [illegible]. Elle y créa presque aussitôt [illegible] drame de son mari, *les* [illegible], passa ensuite un an sur la [illegible] et reparut, en 1851, à la [illegible], que son mari venait d'obte- [illegible], elle passa à Bruxelles. [illegible] nombreux rôles et composé [illegible] de plusieurs pièces à grand [illegible] Paris, cette artiste y ouvrit [illegible].

BAR [illegible] (Odysse), littérateur et jour- [illegible] à Mirabeau (Vienne), en [illegible] de bonne heure dans le journa- [illegible] à la *Réforme*, depuis 1849 [illegible] de cette feuille radicale. Il [illegible] pas moins active à di- [illegible] à *la Presse*, à laquelle il [illegible] ans (1851-1865), et où il [illegible] temps, l'un des auxi- [illegible] de M. Émile de Girardin. Il [illegible], lorsqu'il devint propriétaire de [illegible] d'être mis en évidence par [illegible] à ce journal. Ses articles [illegible] du Mexique, à propos [illegible] de Kératry (1868), lui atti- [illegible] le banquier Jecker, dont les [illegible] si bruyamment mêlées [illegible]. Il fut atteint, en [illegible] balle qui, sans un hasard [illegible] mortelle : les deux adver- [illegible], en Belgique où le duel [illegible] de prison et 200 francs [illegible], par la première applica- [illegible] contre les étrangers. M. Odysse [illegible] encore au *Bien-être uni-* [illegible] *politique et religieuse*, au [illegible], etc., etc., fonda, en 1863, [illegible] *scientifiques et littéraires*, dont [illegible].

[illegible] Paris et les troubles de la [illegible] M. Odysse Barrot prit aux [illegible] cette période, soit comme [illegible] comme journaliste, une [illegible]. Il fut secrétaire de [illegible], et à part sa collaboration à [illegible] lui-même son journal, *le* [illegible] derniers jours de mai, les [illegible] même son arrestation. [illegible] cessa d'avoir un rôle [illegible] presse politique, et lorsque [illegible] la direction de *la* [illegible] à ses côtés pour s'associer [illegible]; il le seconda sur- [illegible] campagne menée contre [illegible] du 16 mai. M. Odysse [illegible] séjours à Londres d'où [illegible] sur les institu- [illegible].

[illegible] : *Grandeur et décadence* [illegible] (1865, in-18); *La* [illegible] in-18); *Lettres sur la* [illegible] (1864, in-18), extraites [illegible] *des idées au XIXe siècle*, [illegible], etc. (1866, in-18); [illegible] in-8); *Histoire de* [illegible] *en Angleterre* (1874, [illegible] Regnault; *Histoire* [illegible] de Carlyle (1865-1867, 3 vol. in-18), et depuis, les *Fables lyriques* de Robert Lytton (1875, in-18).

BARRAL (Octave-Philippe-Anne-Amédée, vicomte DE), homme politique français, ancien sénateur, est né à Voiron (Isère), le 1er juillet 1791. Après avoir administré, comme préfet, le département de l'Isère, de 1849 à 1850, il fut appelé au Sénat, à la mort du comte de Barral, par le décret du 24 juin 1856. Il a été élu membre du Conseil général de l'Isère, depuis 1853, pour le canton de Saint-Laurent-du-Pont. Officier de la Légion d'honneur, le 14 décembre 1850, il a été promu commandeur le 14 août 1862. M. de Barral a publié, en 1852, une *Notice sur les murs d'enceinte de la ville de Bourges d'après les manuscrits du général vicomte de Barral* (Bourges, in-8).

BARRAL (Jean-Augustin), chimiste et physicien français, né à Metz, en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique et entra, deux ans après, dans l'administration des tabacs. Il a été momentanément répétiteur adjoint à l'École polytechnique et a professé, sous l'Empire, la physique au collège de Sainte-Barbe.

On lui doit plusieurs mémoires de chimie et d'importants travaux météorologiques. Nous signalerons ici ses *Recherches sur la nicotine et sur le tabac* insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (1842 et 1845); diverses *Notes sur la dorure galvanique et les procédés de M. de Ruolz*; un mémoire sur la *Composition chimique de l'eau de pluie aux différentes époques de l'année* (ibid., 1852), etc.

En 1850, M. Barral entreprit, avec M. Bixio, un voyage aérostatique dont le but était, avant tout, d'observer les variations de la température et du degré d'humidité de l'atmosphère, et de recueillir de l'air à différentes hauteurs. Le récit de leur ascension, qui eut un grand retentissement, a été publié dans le tome XXXI des *Comptes rendus*, ainsi que le résumé des observations météorologiques qui s'y rapportent. Les deux savants publièrent ensemble un *Journal d'agriculture pratique*, et depuis lors, M. Barral a rédigé un certain nombre d'ouvrages de cette spécialité, notamment : *Manuel du drainage* (1854, in-18, 233 grav.); *le Bon Fermier* (1858, in-18, 231 grav.); *le Blé et le Pain* (1863, in-18); *l'Agriculture du Nord de la France* (1867, tome I, gr. in-8 avec pl.); *Trilogie agricole* (1867, in-18).

M. Barral a été désigné par F. Arago pour être, après sa mort, l'éditeur de ses œuvres complètes. Il a mené à fin, en près de dix ans, cette belle collection (1854-1862, 17 vol. in-8), qu'il a enrichie de *Tables analytiques* et de documents importants. Membre du Conseil général de la Moselle, il a été candidat à la députation dans la circonscription de Metz, aux élections de 1863 et 1869, et il a obtenu, aux premières, 4730 voix sur 29 355 votants; aux secondes, 10 718 voix sur 35 180 votants. Décoré de la Légion d'honneur en 1856, M. Barral a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de l'Exposition universelle de Londres.

BARRAUD (l'abbé Pierre-Constant), archéologue français, est né à Beauvais (Oise), en 1801. Il a été directeur du grand séminaire de Beauvais, et est devenu, en 1846, chanoine titulaire de la cathédrale. Ses nombreux travaux archéologiques et historiques l'ont fait nommer membre de l'Institut des provinces de France, inspecteur de la Société française d'archéologie et correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Il est auteur d'un nombre considérable de recherches d'archéologie et de curiosité ecclésiastique sur les monuments et les œuvres d'art religieux, et les divers objets du culte. Nous nous bornerons à citer : *Notice sur les tapisseries de la cathédrale de Beauvais* (Beauvais, 1853, in-8); *Description des vitraux des hautes fenêtres du chœur de la cathédrale de Beauvais* (Beauvais, 1856, in-8); *Notice archéologique et liturgique sur l'encens et les encensoirs* (Caen, 1860, in-8); *Beauvais et ses monuments pendant l'ère gallo-romaine et sous la domination franque* (Caen, 1861, in-8, avec fig.); *Description de l'ancienne église collégiale Saint-Barthélemy de Beauvais* (Beauvais, 1862, in-8, 7 pl.); *Des Bagues à toutes les époques et en particulier de l'anneau des évêques et des abbés* (Caen, 1864, in-8, avec fig.); *Des Gants portés par les évêques et par d'autres membres du clergé* (Beauvais, 1867, in-8, avec fig.); etc. La plupart de ces travaux ont été insérés d'abord dans le *Cueilleur du Beauvaisis*, le *Bulletin monumental*, de M. de Caumont, etc.

BARRE (Jean-Auguste), artiste français, fils aîné du célèbre graveur, Jean-Jacques Barre, né à Paris, le 25 septembre 1811, étudia la sculpture sous Cortot. Il s'est fait remarquer aux Salons de 1831 à 1855 par des envois qui lui ont valu une 2e médaille en 1834, une 1re en 1840, et la décoration de la Légion d'honneur le 16 juillet 1852.

Son plus jeune frère, M. Désiré-Albert BARRE, né à Paris le 6 mai 1818, après avoir suivi l'atelier de Paul Delaroche et visité l'Italie, s'est appliqué, dès 1850, à l'étude de la gravure en médailles, et a aidé son père dans quelques-uns de ses derniers travaux. Il a fait, avec ou sans lui, un certain nombre de médailles estimées en dehors de leur caractère officiel, et lui a succédé, en 1855, comme graveur général de l'hôtel des Monnaies. M. Albert Barre a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 29 décembre 1878.

BARRIAS (Félix-Joseph), peintre français, né à Paris, le 13 septembre 1822, fut élève de M. Léon Cogniet, remporta en 1844 le premier grand prix de Rome sur ce sujet : *Cincinnatus recevant les députés du Sénat*, et débuta, au Salon de 1847, par une *Jeune fille portant des fleurs* et une *Fileuse romaine* (1847). Il a exposé depuis : *les Exilés de Tibère* (1850), placé au musée du Luxembourg, *Dante Alighieri* (1853), *les Pèlerins se rendant à Rome pour le jubilé de l'an 1300*, *Michel-Ange à la chapelle Sixtine* (1857), *Débarquement de l'armée française à Oldport en Crimée* (1859), de nombreux *portraits*, les sujets photographiés du *Virgile* et de l'*Horace* publiés par M. F. Didot; *la Communion* (souvenir de Ravenne), *Conjuration chez les courtisanes* (Venise, 1530), *Malvina* et quelques *portraits* (1861); *la Picardie*, tableau allégorique destiné à décorer le grand escalier du musée d'Amiens, appartenant au ministère d'État (1863); *Épître à Auguste*, *Horace*, *Auguste et Mécène*, *Danseuse du Triclinium* (1864); *Portrait de Mme F. B....*, à la cire (1865), qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *le Repos*, ou le Titien peignant une Vénus (1866); deux *Portraits* (1869); *Luisa l'Albanaise* (1870); *Électre au tombeau de son père*, *Hélène se réfugiant sous la protection de Vesta* (1873); *l'homme est en mer*, sujet tiré de *la Légende des siècles* (1875); *Ève*, *Portrait de la marquise F. de B...* (1877). M. Barrias a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1855, une 1re en 1851, et a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'exposition de 1859.

BARRIAS (Louis-Ernest), statuaire français, f[...] du précédent, né à Paris, le 13 avril 1841, sui[...] les cours de MM. Jouffroy, Cavelier et Lé[...] Cogniet, et après avoir obtenu en 1861 le 2e p[...] au concours pour Rome, avec *Chryséis rendu[e à] son père par Ulysse*, remporta le prix en 1[...] pour *la Fondation de Marseille*. Dès 1861 il exp[...] les bustes en marbre de MM. *Jaset* et *Barr[...]* en 1863, ceux de MM. *Jules Favre* et *Cavel[...]* marbre; en 1864, celui de *M. D...*, plâtre; [...] *Guerre, le Commerce et la Pêche*, projet de f[...] décorative (1865). Cinq ans après, il env[...] de Rome même une *Jeune fille de Mégare*, [...] tue marbre (1870). Depuis il a pris part à t[...] les Salons annuels où il a exposé : *le Sermen[t de] Spartacus*, groupe marbre, placé en 1877 dan[s le] jardin des Tuileries; *la Fortune et l'Amour*, gro[upe] bronze (1872); *la Religion et la Charité* (18[...]) statues plâtre, destinées à un tombeau et qui reparu en bronze, avec un ange et une sainte [...]phio, également en bronze, au Salon de 18[...] ces quatre figures entourant la statue couché[e de] *Mme X...*, marbre; deux bustes d'anonymes, marbre (1875); *Groupe pour un tombeau*, ma[...] (1876); *les Premières funérailles* (1878). On [a] encore de cet artiste les statues de *Virgile* et [du] *Printemps* dans l'hôtel de Mme de Païva, et [une] frise décorative dans la villa de M. Jolliv[et à] Deauville. Le sculpteur Barrias a obtenu une [mé]daille en 1870, une médaille de 1re classe en 1[...] et la médaille d'honneur en 1878.

BARRIÈRE (Théodore), auteur dramat[ique] français, né à Paris, en 1823, appartient à [la fa]mille des graveurs-géographes attachés d[e]près de quarante ans au Dépôt de la guerre [et de] la marine, et fut occupé lui-même, pendant [plus] de dix années (1834-43), de travaux graphi[ques]. Consacrant toutefois ses loisirs à la littér[ature] dramatique, il écrivit, à vingt ans, sa prem[ière] pièce, *Rosière et nourrice*, jouée au th[éâtre] Beaumarchais avec un succès qui la fit p[...] dans le répertoire du Palais-Royal. Il s'as[socia] dès lors à divers dramaturges déjà connus, [et] gna avec eux, de 1842 à 1860, une cinquan[taine] de pièces. Son nom dut son principal retentiss[ement] aux *Filles de marbre*, qu'il donna au Vaude[ville] en 1853, avec M. Lambert Thiboust; elles [sont] restées jusqu'ici un des succès les plus sout[enus] des vingt dernières années, et comme la co[...] partie brillante de *la Dame aux camélias*. D[e] cette œuvre, le nom de M. Barrière a eu sur [le pu]blic un grand ascendant. — Il est mort le 1[6 oc]tobre 1877. Il avait été promu officier de la [Lé]gion d'honneur le 4 mars 1875.

Il a produit seul : *De midi à quatorze h[eures]* (1851); *les Bâtons dans les roues* (1854); *les [Pa]risiens*, annoncés d'abord sous le titre de *[Pa]risiens de la décadence* (1855), etc. Il faut lui [rap]porter ensuite pour sa part de collaboration : [avec] M. Poujol, *Jeanne de Naples*, drame (1842); [avec] M. Maurice de Saint-Aguet, *les Trois Fe[...]* (1844); avec M. Duval, *le Seigneur des brouss[...]* (1845); avec M. Clairville, *les Chroniques [...]tonnes*, vaudeville (1848); avec Henri Mur[ger,] *la Vie de Bohême* (1848); avec Bayard, *Quan[d on] attend sa belle* (1850); avec M. Marc-Fourn[ier,] *Manon Lescaut* (1851); avec M. Michel Carré, *Duel chez Ninon*, *Laurence*, *la Plus belle [nuit] de la vie* (1849-1851); avec M. Jaime fils, *[...] mort*, *la Boissière*, drames en cinq actes (18[...]); avec M. Lambert Thiboust, *une Femme dans [une] fontaine* (1853); avec M. A. de Beauplan, *[...] dans la vallée* (1853), imitation du roman de [Bal]zac froidement accueillie au Théâtre-Fran[çais;] avec Jules Lorin, *le Piano de Berthe*, *Q[uand] on veut tuer son chien....* (1852-1853);

[illegible] *la Vie en rose* (1854); avec [illegible], *la Vie d'une comédienne* [illegible] E. Adrien Decourcelle, son [illegible], *les Douze travaux d'Her*[illegible] *mouche*, *les Portraits*, *la Pe*[illegible] *Pêcheur qui suit les femmes*, [illegible] *English exhibition*, un [illegible] *Tambour battant*, *la Tête de* [illegible] *les Femmes de Gavarni*, [illegible] (1848-1855); *Adieu paniers* [illegible] au théâtre de Bade (1858), repris [illegible] (Vaudeville, 1873); [illegible] des limousins, en un acte [illegible].

[illegible], en 1856, au Vaudeville, [illegible], *Colino*, en un acte, [illegible] Ernest Capendu, *les Faux* [illegible] comédie satirique en quatre [illegible], qui, après avoir joui [illegible] succès, a été reprise par le [illegible] les acteurs lui ont donné [illegible] Vaudeville, mais avec moins de [illegible] *bonnes femmes*, en cinq ac[illegible] il est aussi produit ensemble [illegible], en quatre actes (Gym[illegible]. Il a fait jouer encore, avec divers [illegible], drame en sept actes, avec [illegible]-Martin, février 1859); [illegible] de Préfoix, une *Pécheresse*, [illegible], 1860); *le Feu au cou*[illegible] acte (Théâtre-Français, [illegible], drame fantastique en six [illegible] (Ambigu, mars 1861); [illegible], drame en cinq [illegible] (même théâtre, 1861); [illegible] *de l'amour*, comédie [illegible], 1861); *une Corneille* [illegible] comédie en trois actes, avec [illegible] Palais-Royal, 1862); *le Bout de* [illegible] *à deux* (Gymnase, 1863); [illegible] comédie en cinq actes, avec [illegible] théâtre, 1863); *un Ménage* [illegible], 1864); *Aux crochets d'un* [illegible] 1864), comédie en quatre ac[illegible]; *les Jocrisses de l'amour*, [illegible] Palais-Royal, février 1865), [illegible], comédie en 3 actes (Pa[illegible] 1866), avec le même; *les* [illegible] en 4 actes (Vaudeville, [illegible], drame en cinq actes [illegible] (Châtelet, 1868); *le Sacri*[illegible], avec Léon Beauvallet [illegible].

BARRILLON [illegible] (François-Sophie-Alexandre), an[illegible] représentant du peuple français, [illegible] 25 avril 1801. Avocat à Paris [illegible] conseil général de l'Oise, il fut [illegible] député de l'arrondissement de [illegible] gauche dynastique, por[illegible] et le rejeté aux élections de [illegible] à la campagne des banquets [illegible] février 1848, il fut nommé [illegible] commissaire provisoire à Beau[illegible] le destitua. Le dé[illegible] le nomma en le nom[illegible], représentant du peuple. [illegible] des finances, M. Barrillon [illegible] des questions administra[illegible] il vota presque toujours avec la [illegible] Législative, le [illegible] sur huit, il [illegible] monarchique. Écarté de [illegible] coup d'État de 1851, il est [illegible], en 1866, comme can[illegible] de la [illegible] circonscription de [illegible] en mai 1869, par 20 806 voix, [illegible] d'Eucourt-Sainte-Marguerite, il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1851. — Il est mort en octobre 1871.

BARROILHET (Paul), chanteur français, est né le 22 septembre 1805, à Bayonne, où son père était négociant. Ses dispositions pour le chant se manifestèrent dès l'enfance. Il ne vint à Paris qu'à dix-neuf ans et fut admis en 1828, sur la recommandation de Rossini, au Conservatoire, où il reçut deux ans les leçons de Benderali. Il partit pour l'Italie et y resta neuf ans. En compagnie de la Pasta, de Rubini, de Galli, et associé à leur popularité, il se fit applaudir successivement dans toutes les grandes villes. Il créa des rôles dans *Elena di Feltra* et *la Vestale* de Mercadante, et dans l'*Assedio di Calais*, *Robert Devereux* et *Colombo* de Donizetti.

A Naples, M. Barroilhet rencontra Nourrit et se lia avec lui d'une amitié toute fraternelle. Après sa mort, il voulut revenir en France et obtint facilement un engagement à l'Opéra (1839). Il travailla quelque temps à corriger son accent méridional, puis débuta dans *la Favorite*, au succès de laquelle il a tant contribué. A côté de M. Duprez, il enleva les applaudissements dans *les Martyrs*, *Don Juan*, *Guillaume Tell*, *le Lazzarone*, *la Reine de Chypre* et surtout dans *Charles VI*. En 1847, l'Opéra lui refusant une augmentation de traitement, il se retira et ne parut plus que dans des soirées musicales et des concerts.

M. Barroilhet était un baryton plus rapproché du ténor que de la basse. Malgré les ornements étrangers qu'on lui reprochait d'y ajouter, il a fait valoir la musique des maîtres par l'étendue, la souplesse et l'action pénétrante de sa voix. Il a été professeur de chant au Conservatoire. Amateur de peinture et spéculateur habile, il a réuni et vendu à plusieurs reprises des collections assez belles de tableaux modernes. — M. Barroilhet est mort le 4 avril 1871.

BARROT (Camille-Hyacinthe-Odilon), homme d'État français, est né à Villefort (Lozère), le 19 juillet 1791. Son père, J. A. Barrot, était député à la Convention, faisait partie de la Plaine et vota contre la mort de Louis XVI; membre du Corps législatif en 1804, il fut le seul député qui protesta contre l'établissement de l'Empire, continua de siéger dans cette assemblée pendant toute la durée du règne de Napoléon, et dans les derniers jours il fut un des promoteurs de l'opposition royaliste et libérale. En 1814, il accueillit avec joie les Bourbons et la Charte, soutint dans la nouvelle Chambre des députés le gouvernement constitutionnel et rédigea, le 18 mars 1815, un manifeste énergique contre Napoléon qui, revenu de l'île d'Elbe, touchait déjà aux portes de Paris. La vie du père explique en partie celle du fils. M. Odilon Barrot, qui avait, à dix-neuf ans, terminé ses études de droit, fut, en 1814, nommé, par dispense d'âge, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. Il montra alors pour les Bourbons un dévouement qu'on lui a vivement reproché depuis. Il s'en est justifié en rappelant que Louis XVIII apportait la Charte et le gouvernement représentatif. Pendant les Cent-Jours, fidèle à son serment, il résigna son titre d'avocat à la Cour de cassation et ne le reprit qu'au retour des Bourbons. Il vota ouvertement contre le rétablissement de l'Empire et signa, dans la chambre des avocats, une pétition qui, près d'un mois avant le retour de Louis XVIII, demandait le roi et la Charte.

La seconde Restauration ne réalisa point ses vœux et ses espérances. En présence des prétentions des émigrés et des excès de la Chambre introuvable, M. Odilon Barrot entra dans l'oppo-

sition et, par une évolution rapide, il se trouva bientôt au premier rang du parti libéral, près de Dupont (de l'Eure) et de La Fayette. Le barreau, transformé en arène politique, fut le théâtre de ses combats et de ses triomphes. En 1818, il partagea avec Benjamin Constant l'honneur d'arracher Wilfrid Regnault à l'échafaud. Il ne put sauver l'infortuné Caron; mais il défendit avec succès les protestants du Midi, poursuivis pour avoir refusé de tapisser leurs maisons devant la procession de la Fête-Dieu (1817-1819). Dans ce procès fut prononcé un mot célèbre, souvent reproché à M. Barrot. Comme il soutenait que la loi doit rester neutre entre tous les cultes : « La loi est donc athée, en France? s'écria de Lamennais. — Oui, elle l'est, et doit l'être, » répondit l'avocat des protestants devant toutes les chambres de la Cour de cassation, assemblées sous la présidence du garde des sceaux. « Elle doit l'être en ce sens qu'elle protège toutes les religions et ne s'identifie avec aucune. » L'arrêt de la Cour lui donna raison.

M. Odilon Barrot avait gagné la faveur sans réserve du parti national; son mariage avec la petite-fille de Labbey de Pompières resserra les liens qui l'attachaient à la cause de la liberté; il fut appelé à présider la société *Aide-toi! le ciel t'aidera!* Dans ce poste avancé, il tint d'une main assez ferme le drapeau de l'opposition; mais sa pensée n'allait pas encore au delà de la Charte et, dans le banquet des *Vendanges de Bourgogne*, il déclara que les voies légales suffisaient au triomphe de la liberté. « Mais, ajouta-t-il, si ces voies étaient fermées, alors il n'y aurait d'autre ressource que dans le courage des citoyens, et le courage ne manquerait pas. » La publication des ordonnances le décida, en 1830, à prendre une part active à la révolution de Juillet.

Secrétaire de la commission municipale qui remplit, durant quelques jours, les fonctions d'un gouvernement provisoire, il exerça, dit-on, une grande influence sur le général La Fayette et le retint sur la pente de la république. Il s'opposa, d'autre part, à toute espèce de transaction avec la monarchie de droit divin. Le 30 juillet, au moment où les députés entraient en pourparlers avec les délégués de Charles X, il se présenta au palais Bourbon et, parlant au nom de l'hôtel de ville : « Avant de prendre, dit-il, un parti décisif et au lieu de proclamer *a priori* un chef qui ferait des concessions plus ou moins larges, il faudrait commencer par stipuler en assemblée générale les conditions désirées par le peuple et déférer la couronne en même temps qu'on proclamerait les garanties stipulées. » Aux républicains de la réunion Lointier qui réclamaient l'appel au peuple, il prêchait l'union et la nécessité de ne pas se séparer des 221. Aux députés, il montrait le peuple en armes et les barricades prêtes à se relever, si la Chambre pactisait avec les vaincus. Comme Béranger, Laffitte, Benjamin Constant et presque toute la bourgeoisie libérale, M. Odilon Barrot voulait « un trône populaire, entouré d'institutions républicaines. » Sa médiation eut pour résultat le programme de l'hôtel de ville, qui donna la France à Louis-Philippe.

Quand Charles X partit pour l'exil, M. Odilon Barrot fut chargé d'accompagner la famille royale jusqu'à Cherbourg. Il s'acquitta de sa mission avec tout le respect dû au malheur. Au retour, il fut nommé préfet de la Seine. C'était à la fois une récompense personnelle que lui devait la monarchie de Juillet et une satisfaction donnée au parti de l'hôtel de ville. Mais bientôt les doctrinaires commencèrent à dominer dans les conseils de Louis-Philippe, et M. Barrot fut en butte à des attaques qui épargnaient encore La Fayette et Dupont (de l'Eure). Son attitude pendant les procès de Polignac et de ses complices en fut l'occasion. Tout en recommandant le calme aux citoyens de Paris, il assurait dans ses proclamation officielles que justice serait faite et que les cou pables n'échapperaient pas au châtiment (19 octo bre 1830). M. Guizot demanda sa destitution, Louis-Philippe l'aurait accordée sans l'énergiqu résistance de Dupont (de l'Eure). Peu de temp après, M. Barrot se présenta aux électeurs du d partement de l'Eure, sous les auspices de Dupo et de La Fayette, et avec une profession de f qui justifiait cet illustre patronage. Il fut élu, pour la première fois, à l'âge de quarante an il eut accès à cette tribune, où il devait, ju qu'aux derniers jours du régime parlementair soutenir des rôles divers avec tant d'éclat.

Son premier discours fut une réplique M. Guizot, qui venait de déposer son portefeuil avec M. de Broglie et qui engageait une lutte o verte avec le ministère Laffitte. Il s'agissait déterminer le sens et la portée de la révoluti de Juillet. M. Odilon Barrot déclara, com M. Dupin, que la nouvelle dynastie, loin de co tinuer la Restauration, devait se recomman au pays par ses dissemblances avec la dynas de Charles X. Dans les débats relatifs à l'orga sation municipale, il précisa sa pensée, en re sant d'admettre la propriété comme unique m sure de la capacité électorale. Impossibilité rétablir l'aristocratie, nécessité de prévenir revendications légitimes de la démocratie et d'a sorber pour ainsi dire la république dans u monarchie largement et sincèrement consti tionnelle : telle était la thèse de M. Barrot; i défendit avec éloquence; mais sa voix, qui n'a plus de crédit dans les conseils de la royauté, prévalut pas dans la chambre contre l'habi des doctrinaires; et le parti de l'hôtel de v dut céder la place au juste-milieu.

Tandis que M. Odilon Barrot exposait ains programme de la gauche, il était encore pr de la Seine; il ne put longtemps conserver poste, et sa chute précéda même celle du mi tère Laffitte. Le 14 février 1831, les carlistes lébrèrent à Saint-Germain l'Auxerrois l'anni saire de la mort du duc de Berri. Cette prov tion amena de graves désordres, qui ne fur point empêchés par la police. Son inaction p dant le sac de l'archevêché avait l'air d'une c nivence. A tort ou à raison, M. de Montaliv ministre de l'intérieur, en imputa la respons lité à M. Barrot, son subordonné, ou, comm disait, son inférieur; celui-ci donna sa démis (19 février). Quelques jours après, Laffitte se tira et Casimir Périer prit en main la direct des affaires (13 mars 1831).

M. Odilon Barrot, rentré dans l'opposit combattit énergiquement ce qu'on appelait al le système du 13 mars. Chef de la gauche dy tique, ami des radicaux les moins attachés système monarchique, allié des républicains rejetaient franchement la royauté, il se prono fortement contre l'hérédité de la pairie, dema que les maires fussent nommés directement les conseillers municipaux, protesta contre la nomination de sujet, contribua très activem la révision du code pénal et fit accepter à t reprises, par la Chambre des députés, la prop tion de M. Schonen tendant au rétablissement divorce repoussée par celle des Pairs.

La mort de Casimir Périer (16 mai 1832 l'avènement du ministère Montalivet fourni à l'opposition l'occasion de constater sa force une manifestation solennelle. Les diverses f tions de la gauche s'unirent et chargèrent M. O dilon Barrot et M. Cormenin de rédiger un

de la situation politique et des griefs de l'opposition. Après de vives discussions entre les républicains et les dynastiques, le *Compte rendu* fut signé, le 28 mai, chez Laffitte, et bientôt il reçut cent trente-cinq adhésions. Il souleva dans la presse une ardente polémique et valut à M. Barrot les plus vives attaques des journaux ministériels, qui feignaient de voir en lui un transfuge passé dans le camp des républicains. Il est vrai que le Compte rendu ne donnait point une adhésion formelle au système monarchique; il se contentait de dire : « La France de 1830 a pensé, comme la France de 1789, que la royauté héréditaire, entourée d'institutions populaires, n'a rien d'inconciliable avec les principes de liberté. » Il ajoutait : « La Révolution veut qu'on se donne à elle sans retour, sans arrière-pensée.... La Restauration et la Révolution sont en présence; la vieille lutte, que nous avions crue terminée, recommence; que le gouvernement choisisse, la position équivoque qu'il a prise, n'est pas soutenable.... La Révolution s'irrite et se défie. »

L'insurrection des 5 et 6 juin suivit de près la publication de ce manifeste; elle jeta la gauche dans de terribles perplexités. Convaincue que la victoire resterait au gouvernement, et redoutant les effets d'une réaction inévitable, l'opposition envoya aux Tuileries M. Odilon Barrot, Arago et Laffitte, pour présenter à Louis-Philippe non des menaces et des remontrances, mais des vœux, qui ne furent pas écoutés. La relation de leur entrevue avec le roi, rendue publique, sous la signature des trois visiteurs, est une des pièces historiques les plus curieuses du temps. Le ministère proclama l'état de siége, et les conseils de guerre rendirent des arrêts de mort. L'ancien défenseur de Wilfrid Regnault eut de nouveaux accusés à défendre. Le 29 juin, il reparut devant la Cour de cassation et fit triompher ce principe de la Charte : « Nul ne peut être distrait de ses juges naturels. » Ce succès qu'il obtint avait l'importance d'un événement historique, et son plaidoyer a été cité comme un des chefs-d'œuvre de notre éloquence judiciaire.

Malgré cet appui donné aux vaincus de juin, M. Odilon Barrot, effrayé des périls qui menaçaient la dynastie de Juillet, s'arrêta dans la voie d'opposition à outrance où l'avaient poussé les radicaux. Répondant à M. Thiers qui accusait les tendances républicaines de la gauche, il fit profession de foi monarchique et renouvela ses protestations en faveur de la royauté (novembre 1832). Il défendit néanmoins contre M. de Broglie les associations (mars 1834), demanda l'amnistie en faveur des insurgés de Lyon (décembre 1834) et combattit énergiquement les lois de septembre 1835. Mais quand M. Thiers, se séparant de M. Guizot, forma le ministère du 22 février 1836, le chef de la gauche dynastique soutint le chef du centre gauche contre les attaques des doctrinaires. Après la chute de M. Thiers (septembre 1836), il entra dans la coalition. Mais dans le partage du pouvoir enlevé à M. Molé, les promesses faites ne furent pas exactement tenues. M. Odilon Barrot, à qui on avait promis la présidence de la Chambre, vit sa candidature, mal soutenue par ses alliés de la coalition, échouer devant celle de M. H. Passy. Pendant la longue crise ministérielle qui suivit le renversement de M. Molé (avril 1839), éclata l'insurrection du 12 mai, la dernière levée de boucliers tentée par M. Barbès et le parti républicain. Au lendemain de cette journée, les radicaux, renonçant à la lutte armée, se maintinrent sur le terrain légal, s'attachèrent à la question de la réforme électorale et commencèrent l'agitation qui devait aboutir à la révolution de Février. Le 3 octobre 1839, se forma un comité réformiste, sous la direction de Laffitte et Dupont (de l'Eure), et dont l'organe était *le National*. M. Odilon Barrot, se séparant de plus en plus de ses anciens amis de l'hôtel de ville, essaya de constituer un second parti réformiste et présida un comité distinct qui déclara que la réforme était urgente et nécessaire, mais qui se contentait d'étendre la capacité électorale à la seconde liste du jury, à tous les conseillers municipaux et aux officiers de la garde nationale. Ce programme ne portait guère le nombre des électeurs qu'à cinq cent mille, tandis que celui des radicaux l'eût élevé à quatre ou cinq millions. La question d'Orient vint faire diversion au mouvement réformiste sous le ministère du 1^{er} mars. Confiant dans le libéralisme de M. Thiers, M. Barrot lui assura les votes de la gauche dynastique, mais il ne put consolider son pouvoir; l'avénement de M. Guizot (29 octobre 1840) le rejeta parmi les adversaires les plus acharnés de la politique conservatrice.

Placé en face d'une majorité compacte qui, sans se laisser entamer, repoussait toutes les attaques par sa seule force d'inertie, et réduit à ne faire entendre que des protestations impuissantes contre ce qu'on appelait les lâchetés du pouvoir et la corruption du corps politique, il retrouva pour flétrir le système de l'abaissement continu toute l'énergie de son éloquence. Le duel de sept ans, sans trêve, sans relâche, qu'il soutint à la tribune contre M. Guizot, lui rendit son ancienne popularité et la faveur même de la fraction républicaine de la bourgeoisie, sans qu'il perdît l'amitié de M. Thiers ni les sympathies des libéraux les plus modérés. Il devint, sinon le chef, du moins le porte-étendard de l'opposition.

Les élections de 1846, qui firent entrer à la Chambre deux cents fonctionnaires publics, démontrèrent mieux que jamais l'urgence de la réforme électorale. M. Odilon Barrot entreprit alors la campagne des banquets réformistes, à laquelle s'associèrent toutes les nuances de l'opposition libérale et démocratique. Le 9 juillet 1847, au Château-Rouge, il donna le signal, et bientôt, dans toute la France, l'agitation se propagea. M. Barrot, dont la voix provoquait de tous côtés des manifestations éclatantes, fut « le héros des banquets, » comme le proclamèrent ses amis et ses ennemis. Il prononça plus de vingt discours et sut donner une variété infinie aux développements de sa pensée vague et incertaine; « ses accents, partis du cœur, disait alors un de ses partisans, et presque son seul aspect, ont fait aimer la probité et haïr la corruption. Il a accompli un infatigable apostolat. Il a enseigné partout et popularisé le gouvernement représentatif. Il en a fait apparaître l'idéal, il en a dévoilé l'ignoble parodie, fait toucher du doigt toutes les plaies. Il a semé à toutes mains les germes d'une régénération qui ne s'arrêtera plus. » Ces lignes étaient écrites au mois de janvier 1848, et l'auteur ajoutait : « M. Barrot ne se doute pas lui-même de la fécondité de sa mission. » Il ne se doutait pas, en effet, qu'il avait frayé le chemin à la république. Sans doute il avait rencontré, sur le terrain de la réforme, des alliés incommodes, et à leur tête M. Ledru-Rollin. Mais le nombre semblait restreint des républicains intraitables qui repoussaient le pacte conclu par le *National* avec la gauche dynastique. M. Barrot avait à ses côtés MM. Marie et Garnier-Pagès, et pouvait ne voir dans les dissidents du radicalisme qu'une minorité opiniâtre et impuissante.

Toujours fidèle et dévoué à la monarchie constitutionnelle, lorsque, à l'ouverture des Chambres, la couronne accusa « les passions ennemies ou aveugles » de l'opposition, il se plaignit vive-

ment d'être calomnié. Il se croyait maître du mouvement, et la révolution de Février fut pour lui non seulement une surprise, mais une douloureuse déception. Après l'interdiction du banquet du douzième arrondissement, il s'abstint d'aller au rendez-vous qu'il avait assigné à la population de Paris, et se borna à présenter une simple demande de mise en accusation contre le ministère, qui ne trouvait plus de défenseurs. Le 23 février, la chute de M. Guizot dépassait ses espérances et il applaudissait à l'avénement de M. Thiers, quand quelques heures après il se vit appelé lui-même à la présidence du Conseil. C'était la victoire complète et définitive de l'opposition. Il ne douta point qu'elle ne fît cesser immédiatement la guerre civile. Comme le feu ne s'arrêtait pas, « c'est, dit-il, un malentendu » ou « une étrange aberration, » et, plein de confiance dans sa popularité, il se présenta devant les barricades, où les insultes l'accueillirent. Après M. Guizot, le roi lui-même succomba. M. Barrot mit en mouvement le télégraphe pour annoncer à la France l'abdication de Louis-Philippe, la régence de la duchesse d'Orléans et la fin des troubles. Mais, tandis qu'il s'installait au ministère de l'intérieur, le parti démocratique, au palais Bourbon, réclamait la nomination d'un gouvernement provisoire. M. Barrot accourut. « Eh quoi! dit-il, on voudrait revenir sur les grandes questions décidées par la révolution de Juillet! » Sa voix fut couverte par celle de M. Ledru-Rollin et le gouvernement provisoire, nommé séance tenante, dans la Chambre envahie par la foule, proclama la république.

M. Odilon Barrot se soumit à la force des événements. Il se présenta aux suffrages des électeurs de l'Aisne, fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur quatorze, par 107 000 voix, et se plaça à la Constituante dans les rangs de la droite. Membre du comité de la justice, il ne prit point d'abord une part active aux travaux de l'Assemblée et parut peu à la tribune avant la présidence du général Cavaignac. Il fit partie de la commission chargée d'élaborer la constitution, et ne put y faire prévaloir la théorie anglaise de la pondération des pouvoirs. Il prononça, sur la question des deux chambres, un discours très-applaudi (27 septembre 1848). Il présida la commission chargée de procéder à une enquête sur les événements de mai et de juin, et dont M. Quentin-Bauchart fut le rapporteur.

Après l'élection du 10 décembre, M. Odilon Barrot entra dans le premier ministère nommé par Louis-Napoléon (20 décembre 1848). Il eut le portefeuille de la justice, avec la présidence du Conseil, en l'absence du président de la République. Il ne conserva qu'un an le pouvoir, au milieu d'une opposition qui lui rappelait, tous les jours, cette prophétie de M. Guizot : « Si vous étiez à ma place, vous feriez comme moi. » Il proposa ou soutint toutes les mesures qui hâtèrent la dissolution de la Constituante, écarta toutes les demandes d'amnistie, supprima les clubs, restreignit le droit de réunion et la liberté de la presse, et, par les explications qu'il porta devant l'Assemblée (16 avril 1849), assuma sur lui la responsabilité du siége de Rome. Tant que le ministère du 20 décembre se trouva en présence d'une majorité républicaine dans la Constituante, l'accord se maintint entre tous ses membres, et le cabinet tout entier s'associa étroitement à la politique de Louis-Napoléon. Le 12 juin resserra cette alliance, et l'Assemblée législative accorda au gouvernement toutes les lois et mesures demandées dans l'intérêt de l'ordre et de l'autorité. Mais « à peine les dangers de la rue étaient-ils passés, dit le message du 31 octobre, qu'on vit les anciens partis relever leur drapeau, réveille leurs rivalités et alarmer le pays en semant l'in quiétude. » M. Odilon Barrot fut sacrifié un de premiers, au milieu de ces divisions. « J'ai lais arriver aux affaires, ajoutait le président, l hommes d'opinions les plus diverses, mais sa obtenir les heureux résultats que j'attendais de rapprochement. Au lieu d'opérer une fusion nuances, je n'ai obtenu qu'une neutralisation forces. Pour raffermir la république, il faut d hommes qui comprennent la nécessité d'une rection unique et ferme, qui ne compromette le pouvoir par aucune irrésolution, qui soie aussi préoccupés de ma propre responsabilité q de la leur et de l'action que de la parole. » Ain après avoir tant sacrifié de sa popularité et de s convictions les plus anciennes, M. Odilon Barr se voyait repoussé comme un instrument inut ou un obstacle.

La retraite du ministère (30 octobre 1849) a nonçait une rupture prochaine entre l'Elysée l'Assemblée législative. M. Odilon Barrot vou essayer le rôle de médiateur et s'efforça de ma tenir l'unité du parti de l'ordre. Il prêta son c cours à la loi sur l'instruction publique, à l sur la presse, à la loi du 31 mai contre le suffr universel (1850) et prit part, au nom d'une po tique de conciliation impossible, aux discussi si envenimées sur la révision de la constituti Tandis que, pour toute l'Assemblée, il s'agis de savoir si cette révision tournerait au pr de la royauté parlementaire ou de la monarc impériale, M. Odilon Barrot cherchait à placer question en dehors des intérêts et des passio « Moi, je demande la révision, dans l'intérêt mon pays, pour faire sortir de nos nouvelles stitutions tout ce qu'elles peuvent donner de curité et de grandeur » (19 juillet 1851). Il voulut pas voir la portée des vœux exprimés les Conseils généraux pour une révision, mê illégale, et il encourageait l'agitation comme trefois le mouvement réformiste. Le 2 décem dut être pour lui, comme le 24 février, une ception. A la nouvelle de la dissolution de l' semblée, il signa une des premières protestati et se rendit à la mairie du dixième arrondi ment, où fut proclamée la déchéance du pr dent; puis, sans vouloir prolonger une lutte possible au nom d'une constitution dont il a lui-même fait bon marché, il se retira de la politique.

Il consentit à y revenir vers la fin de l'Emp sous l'administration de M. Emile Ollivier. Il alors question de son entrée dans le cabi comme ministre de la justice et des cultes, m il déclina ces fonctions, en alléguant, pour uni raison de refus, son grand âge. A la suite d' entrevue avec l'empereur (janvier 1870), il cepta la présidence de la grande commissio décentralisation. Il en dirigea les travaux dans sens très-libéral et adressa au ministre, au de juin suivant, une note fort étendue sur réformes préparées. Il y constatait quelques de la politique impériale, notamment la malh reuse situation des « juges de paix actuels, venus bien plutôt les agents dociles du pou que les protecteurs des populations. » Il regre que la France n'eût « jamais connu les bien réunis de la liberté politique appuyée sur de tes et libres institutions municipales. » La volution du 4 septembre fit disparaître en une fois M. Barrot. Il ne fut pas présenté élections générales du 8 février 1871 ; mais élections complémentaires de juillet, il acce dans le département de l'Aisne, une candida qu'il retira devant la division des partis. L'an suivante, lors de l'élection du nouveau co

[illegible] assemblée nationale, il fut nommé, le [illegible] procureur de scrutin, le neu[illegible], par 375 voix sur 633 [illegible] un décret de M. Thiers le [illegible] du conseil. M. Odilon [illegible] de l'Institut depuis 1855, [illegible] titulaire de l'Académie des [illegible] politiques, dans la section de [illegible] 1870, en remplacement de [illegible] est mort à Bougival le 6 août [illegible] une fortune assez notable, et par [illegible] à l'Académie des sciences [illegible] une somme de 50 000 francs, [illegible] la fondation d'un prix à décer[illegible] sur le jury » et « au tra[illegible] plus pratique sur l'émancipation [illegible] municipales et dé[illegible].

[illegible] avait publié sous l'Empire quel[illegible] : *De la Centralisation* [illegible] (1861, in-12), où il deman[illegible] conseils de canton à la place [illegible], et qu'on augmentât [illegible] conseils généraux. Il a donné [illegible] *judiciaire en France* [illegible]. Il avait pris part aux con[illegible] faites à Paris, en faveur [illegible] après sa mort un recueil [illegible] (1875-6, 4 vol. in-8), qui [illegible] de curiosité.

[illegible] (Ferdinand), frère du précé[illegible], né à Paris, le [illegible] se fit recevoir avocat vers la fin [illegible] après la révolution de Juillet [illegible] substitut du procureur du [illegible] à quitter la magistra[illegible] de Paris. Nommé [illegible] (Indre-et-Loire), il siégea au [illegible] alors avocat du Trésor. Il [illegible] de la question algérienne et [illegible] de terrain en Afrique. [illegible] électeurs de l'Algérie l'en[illegible] constituante, en rempla[illegible], qui avait opté pour [illegible]. Il vota presque con[illegible], mais il adopta l'ensem[illegible] républicaine.

[illegible] 10 décembre, M. Ferdinand [illegible] il prit les fonctions de [illegible] la présidence. D'anciennes [illegible] au parti bonapartiste : en [illegible] colonel Vaudrey devant [illegible], après l'affaire de Bou[illegible] des trois conseils du prince [illegible] la Cour des pairs. Son [illegible] du président lui valut [illegible], après la retraite du [illegible] son frère aîné (31 octobre [illegible] que quelques mois et fut [illegible] 1850, par M. Baroche. [illegible] la place de ministre [illegible]. Aux élections géné[illegible], il ne fut pas réélu; il n'en[illegible] mois de juillet, sous [illegible] électorale. Il continua [illegible] de la droite, jusqu'au [illegible] ouvertement avec le parti [illegible] du coup d'État du 2 dé[illegible] commission consultative, [illegible] au Conseil d'État (sec[illegible], de l'agriculture et du [illegible] Barrot fut promu com[illegible] d'honneur, le 8 décembre [illegible] le 4 mars 1853. Il en [illegible] remplacement de M. Bou[illegible]. Il fut aussi désigné comme membre du Conseil municipal de Paris, pour le 6ᵉ arrondissement, par décret du 15 novembre 1864. Il a été fait grand officier le 12 août 1859.

Écarté de la vie politique par les événements de septembre 1870, il essaya d'y rentrer sous le régime du 16 mai 1877, et fut porté aux élections du 14 octobre, comme candidat officiel et bonapartiste dans l'arrondissement de Courbevoie; il n'obtint que 2698 voix contre 6227, données au candidat républicain, M. Émile Deschanel. Le 4 décembre suivant, il était élu sénateur inamovible en remplacement de M. P. Lanfrey. — Son fils, M. Joseph BARROT, s'est présenté sans succès aux élections législatives de 1863 et de 1869, comme candidat officiel, dans la Lozère, en concurrence avec le comte de Chambrun.

BARRY (François-Bernard), peintre français, né à Marseille, le 3 mai 1813, vint étudier à Paris sous M. Th. Gudin et traita les marines et le paysage. Il a exposé depuis ses débuts : *Effet de brouillard*, *Bateaux de pêche* (1840); *Sortie du port de Marseille*, *Pêche du thon*, *par des Catalans* (1843); *Arrivée de la reine au Tréport* (1845); *Après la tempête*, *Navires en calme* (1849); *le Nouveau Parlement de Londres*, *Entrée du port de Marseille*, *Naufrage* (1855); *Réception à Marseille du cardinal Latrizzi*, *Vue générale des ports de Marseille* (1857); *Rade de Cherbourg*, *Souvenir des environs de Bordeaux*, *Sauvetage d'un navire échoué* (1859); *Marseille, le matin par un léger brouillard*, *Effet du soir*, quatre *Aquarelles* (1861); *Arrivée des eaux de la Méditerranée au lac Timsah* (cérémonie du 18 novembre 1862, onze heures du matin), appartient à la compagnie universelle du canal maritime de Suez; *Vue générale du Seuil* (El Guisr), appartient à M. Hardon; *Vue prise à Birket-el-Sab* (Basse-Égypte), appartient à S. A. le prince Halim (1863); *Thèbes, ruines de Karnac*, *Chouna, extrémité de la première cataracte du Nil* (1864). M. F. Barry, qui habite tour à tour Paris et Marseille, a obtenu une 3ᵉ médaille en 1840 et une 2ᵉ en 1843.

BARRY (Edward-Middleton), architecte anglais, né en 1830, étudia l'architecture à Londres et succéda à son père, en 1860, comme architecte des Chambres du Parlement, dont il compléta le palais. Il a édifié à Londres un grand nombre d'hôtels et de maisons particulières, mais son œuvre principale est le théâtre de Covent Garden, qu'il construisit, en 1857, dans le court espace de huit mois. Il fut désigné, au concours en 1867, pour l'édification de la nouvelle Galerie nationale; mais la même année, au concours pour le nouveau Palais de Justice, classé premier *ex æquo* avec M. G.-E. Street, il vit les plans de celui-ci préférés par l'administration. M. Barry est membre de l'Institut royal des architectes britanniques, dont il a été vice-président, et, depuis 1870, de l'Académie royale, qui l'a élu professeur d'architecture le 16 mai 1873, et trésorier en 1874. Il a été nommé en outre membre honoraire ou correspondant de plusieurs Sociétés ou Académies de l'Europe.

BARTH (Jean-Baptiste-Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1806, à Sarreguemines (Moselle), fut reçu interne des hôpitaux de Paris en 1832 et obtint, au concours de 1835, la médaille d'or. Il soutint, en 1837, sa thèse de docteur sur *les Rétrécissements et les oblitérations spontanés de l'aorte* et devint, la même année, chef de clinique de Chomel, à l'Hôtel-Dieu. Il concourut encore avec succès, en 1839, pour l'agrégation,

et, en 1840, pour le bureau central, entra à l'Académie en 1854, et devint médecin de l'Hôtel-Dieu. Décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847, il a été promu commandeur le 15 avril 1873. — Le docteur Barth, qui était le médecin de M. Thiers, est mort à Paris le 2 décembre 1877.

On a de lui plusieurs travaux importants, entre autres : *De quelques cas d'absence du bruit respiratoire vésiculaire*, inséré dans *les Archives générales de médecine* (juillet 1838); *De l'Ulcération des voies aériennes* (ibid., juin 1839); *Histoire médicale du choléra* (ibid., 1849). Son principal ouvrage, en collaboration avec M. Henri Roger, est le *Traité pratique d'auscultation* (1840, in-18; 8e édit. augmentée, 1874), qui réunit toutes les recherches antérieures sur l'auscultation.

BARTH (Marquard-Adolphe), jurisconsulte et homme politique bavarois, né à Eichstaedt le 1er septembre 1809, étudia le droit à Munich, puis s'établit en 1837 comme avocat à Kaufbeuren, d'où il passa, en 1870, à Munich, pour y exercer la même profession. Député à l'Assemblée nationale constituante allemande de 1848, il fut un des partisans de la formation d'un empire d'Allemagne. Il siégea, depuis 1855, dans la Chambre des députés de Bavière et fut longtemps l'un des chefs du parti libéral, rapproché du parti national allemand. Il prit souvent la parole et s'efforça particulièrement, en 1870, de démontrer la nécessité pour la Bavière d'entrer dans la confédération de l'Allemagne du Nord. Il se signala aussi, en janvier 1871, par son ardeur à défendre la convention de Versailles, qui rétablit l'empire allemand. Membre du Parlement douanier, puis du Reichstag allemand, il fut nommé par l'empereur conseiller du tribunal supérieur de commerce de l'empire à Leipzig.

Entre autres ouvrages de droit, on cite de M. Barth un *Commentaire pour la nouvelle procédure civile du royaume de Bavière* (Commentar zur Neuen Civilprocessordnung, etc., Nordlingen, 1869-72).

BARTHE (Marcel), avocat et homme politique français, né à Pau, le 15 janvier 1813, et fils d'un maître ouvrier, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de droit. Il se fit recevoir avocat; mais, ne s'occupant d'abord que de littérature, se mêla aux querelles des classiques et des romantiques et écrivit dans *l'Artiste* et dans le journal *le Temps*. Il alla ensuite se faire inscrire au barreau de Pau. Livré à l'étude des questions d'économie sociale, il adopta les théories phalanstériennes. Adversaire déclaré de la monarchie de Juillet, il fut nommé conseiller municipal par l'influence des radicaux. Repoussé aux élections générales pour la Constituante, il fut nommé aux élections complémentaires du 4 juin 1848. Secrétaire du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac et se montra très opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut pas réélu à la Législative.

Aux élections du 8 février 1871, M. Barthe fut élu représentant des Basses-Pyrénées, le second sur neuf, par 58 734 suffrages, et, le 8 octobre suivant, conseiller général de ce département pour le canton Est de Pau. Il est l'auteur de l'ordre du jour exprimant la confiance de l'Assemblée dans le chef du pouvoir exécutif, à propos de la discussion sur le maintien du pouvoir temporel du pape. M. Barthe vota d'ailleurs constamment avec la gauche. Réélu, le 20 février 1876, par 6920 voix, contre M. le comte de Luppé, candidat légitimiste, il échoua, le 14 octobre 1877, devant le même concurrent. Mais la Chambre ayant prononcé l'invalidation de celui-c M. Marcel Barthe fut élu, le 7 juillet 1878, p 6 566 voix contre 5 804 obtenues par M. de Lupp

Outre des articles de journaux, on cite de l une brochure : *Du Crédit foncier* (1850, in-4).

BARTHÉLEMY (Antoine-Auguste), ancien r présentant du peuple français, né à Paris, 18 avril 1802 et élève du collège Sainte-Barb exerça quelque temps la profession d'imprime En 1829, il se retira à Bailleau-l'Évêque (Eu et-Loir) et fit partie de l'opposition libéra Nommé maire de sa commune en 1830 et co seiller général en 1836, il ne put obtenir mandat législatif. Après la révolution de Févri il fut nommé commissaire de la République, a M. Marescal. Élu par 57 000 suffrages, le q trième sur sept, représentant à la Constituan il vota ordinairement avec le parti du général vaignac, et, après l'élection du 10 décembre, au ministère Odilon Barrot une opposition modérée. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée gislative, il combattit, avec la gauche démoc tique, la coalition des anciens partis, prot au nom du suffrage universel, contre la loi 31 mai et s'opposa à la révision de la Constituti Après le coup d'État du 2 décembre, il se re de la vie politique et résida à Paris.

BARTHÉLEMY (Emmanuel), ancien repré tant du peuple français, est né à Marseille, 22 juillet 1804. Fils d'un notaire, qui l'éleva d des idées très religieuses et très monarchiq il rompit de bonne heure avec les traditions sa famille et combattit le gouvernement de la R tauration. Il se fit, comme courtier de co merce, une position considérable, et mit influence au service du parti radical. Après 18 il se montra très hostile au ministère Gui En 1848, il fut mis à la tête de la municip de Marseille, et la manière dont il s'acquitta ses difficiles fonctions lui valut la presque u nimité des suffrages aux élections du 23 a Nommé représentant du peuple par 72 034 sur moins de 80 000 votants, il prit plusi fois la parole dans les discussions générales l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le p démocratique non socialiste. Après l'élection 10 décembre, il combattit la politique de l'Ély Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BARTHÉLEMY (SAUVAIRE, marquis DE). V SAUVAIRE-BARTHÉLEMY.

BARTHÉLEMY (Anatole-Jean-Baptiste-Anto DE), archéologue français, né à Reims (Marne) 1er juillet 1821, est fils de Claude-Félix-Hyacin de Barthélemy, ancien préfet. Élève de l'É des chartes, il entra dans la carrière adminis tive, remplit les fonctions de secrétaire général la préfecture dans le département des Côtes- Nord, puis fut nommé sous-préfet de l'arron sement de Belfort (Haut-Rhin). M. A. de Bart lemy a été nommé correspondant du ministère l'instruction publique, puis membre du Com des travaux historiques et de la commission d topographie des Gaules.

Il a publié, en archéologie ou en numism que : *Rapport sur quelques monuments religi et féodaux du département de la Loire* (Ca 1842, in-8); *Essai sur l'histoire monétaire prieuré de Souvigny* (Clermont-Ferrand, 18 in-8); *Monnaies des Aulerci* (1847, in-8, extrait la *Revue numismatique*); *Études sur les monn des ducs de Bourgogne* (Dijon, 1849, in-8); *No veau manuel complet de numismatique ancie* (1851, in-18, 12 pl.), et *Nouveau manuel comp*

numismatique du moyen âge et moderne (1851, in-16, 12 pl.); *Jean de Fabas* (Saint-Brieuc, 1854, in-8); *Diocèse de Saint-Brieuc, histoire et monuments* (Saint-Brieuc et Paris, 1855, gr. in-8 avec un atlas de 13 grandes planches); *Étude sur la révolution en Bretagne* (1858, in-8), avec M. Geslin de Bourgogne; *Armorial de la généralité d'Alsace*, recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV; *Numismatique mérovingienne* (1865, en deux suites, in-8); *Mélanges historiques et archéologiques sur la Bretagne* (1869, in-8); une *Revue des travaux de numismatique* de 1855 à 1861 et de 1861 à 1863, etc.

BARTHÉLEMY (Édouard-Marie DE), frère du précédent, archéologue et littérateur français, est né à Angers (Maine-et-Loire), le 21 novembre 1830. Ancien auditeur au conseil d'État et secrétaire du conseil du sceau des titres, il fut nommé auditeur en service extraordinaire par décret impérial du 25 décembre 1869. Il a été décoré, en 1864, de l'ordre de Pie IX.

Collaborateur du *Bulletin monumental* de M. de Caumont, il a publié un grand nombre de travaux relatifs au département de la Marne : *Essai historique sur les comtes de Champagne* (Châlons, 1853, in-8); *Études biographiques sur les hommes célèbres nés dans le département de la Marne* (Châlons, 1853, in-12); *Claude d'Épense, Louis Blondel et Perrot d'Ablancourt* (1855, in-8); *Châlons pendant l'invasion anglaise* (1852, in-8); *Correspondance inédite des rois de France avec le conseil de ville de Châlons-sur-Marne* (1855, in-12); *la Réforme et la Ligue à Châlons* (1851, in-8); *Statistique monumentale de l'arrondissement de Sainte-Menehould* (Caen et Paris, 1852, in-8); *Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne* (Châlons et Paris, 1853, in-8); *Abbayes du département de la Marne* (Paris, 1853, in-12); *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne et de ses institutions, depuis son origine jusqu'en* 1789 (Châlons, 1855, in-8), ouvrage qui résume les travaux précédents de l'auteur et qui a obtenu, en 1855, une mention honorable de l'Académie des inscriptions; *la Noblesse en France avant et après* 1789 (1858, in-12); *Diocèse ancien de Châlons-sur-Marne, histoire et monuments* (1861, 2 vol. in-8, cart. et grav.); *les Amis de la marquise de Sablé*, recueil des habitués de son salon (1865, in-8); deux séries de *Variétés historiques et archéologiques sur Châlons-sur-Marne* (1864 et 1866, in-8); *les Ducs et les Duchés français avant et depuis* 1789 (1867, in-8); *Gerbert, Étude sur sa vie et ses ouvrages* (1868, in-18); *les Livres nouveaux*, quatre séries (1859-1868, 4 vol. in-8); *Mesdames de France, filles de Louis XV* (1870, in-8); *les Filles du Régent* (1874, 2 vol. in-8); *Une Nièce de Mazarin, la Princesse de Conti* (1875, in-8); un certain nombre de *Notices* sur des localités et des personnages de la Champagne, etc. M. Ed. de Barthélemy a édité aussi les œuvres de plusieurs poètes, de *La Rochefoucauld*, de *Mme de Sablé*, de *Regnier*, etc.; puis, avec M. Eudore Soulié, le *Journal de Jean Héroard sur l'enfance et la jeunesse de Louis XIII* (1869, 2 vol. in-8).

BARTHÉLEMY (Charles), archéologue français, né à Paris, en 1825, membre de la Société des Antiquaires de Picardie et de l'Académie de la religion catholique de Rome, correspondant du ministère de l'instruction publique, a écrit plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivants : *Vie de saint Éloi* (1847, in-8), traduite de saint Ouen; une traduction annotée du *Rational des divins offices* de Guillaume Durand, évêque de Mende au XIIIe siècle (1848); *la Bretagne ancienne et moderne* (1854); *Histoire de Russie* (1855); *Annales hagiologiques de la France* (Versailles, 1860-65, 6 vol. in-8); *Erreurs et mensonges historiques* (1863-74, 5 vol. ou séries, in-18); quelques volumes d'histoire écrits au point de vue de l'éducation religieuse, etc. En 1850, il a fondé, avec des savants français et étrangers, *l'Érudition*, revue mensuelle qui a subsisté trois ans (3 vol. gr. in-8).

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (Jules), philosophe et érudit français, membre de l'Institut, ancien représentant, sénateur, né à Paris, le 19 août 1805, fut attaché, pendant la Restauration et jusqu'en 1838, au ministère des finances; mais il n'en fut pas moins, de 1826 à 1830, un des rédacteurs habituels du *Globe*, et le 28 juillet 1830, il signa la protestation des journalistes. Après la révolution, il fit partie de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera !* rédigea plusieurs de ses notices biographiques, fonda *le Bon Sens*, avec Victor Rodde et M. Cauchois-Lemaire, et continua d'écrire dans les journaux d'opposition, *le Constitutionnel*, *le Courrier français* et *le National*. Vers la fin de 1833, il parut renoncer à la politique et s'appliqua tout entier à des travaux d'érudition. Il fut nommé, en 1834, répétiteur du cours de littérature française à l'École polytechnique. Il avait entrepris, dès 1832, de donner une traduction complète des œuvres d'Aristote, qui servit de pendant à la traduction de Platon publiée par M. Cousin. Ce travail lui valut la chaire de philosophie grecque et latine au Collége de France (6 janvier 1838) et le fit admettre à l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Broussais (23 mars 1839). En 1840, il fut pendant quatre mois chef de cabinet auprès de M. Cousin, ministre de l'instruction publique. Tout en poursuivant ses études sur Aristote, il reprit l'étude du sanscrit, qu'il avait appris avec Eug. Burnouf dès 1823, pour remonter aux sources de la philosophie.

A la révolution de Février, M. Barthélemy-Saint-Hilaire, chef à titre gratuit du secrétariat du gouvernement provisoire, s'associa étroitement à la politique du parti modéré. Le département de Seine-et-Oise l'envoya, le onzième sur douze, à l'Assemblée constituante, où il fut un des chefs du tiers parti républicain; il vota assez souvent avec la droite et appuya l'ensemble de la Constitution, bien qu'il se fût déclaré partisan des deux Chambres. Tout en approuvant les mesures de répression dirigées contre le socialisme, il refusa sa confiance au général Cavaignac, et ce fut lui qui se chargea de porter à la tribune les griefs de la Commission exécutive contre le vainqueur des insurgés de juin; ces débats aboutirent à la déclaration solennelle que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie (25 novembre 1848).

Après l'élection du 10 décembre, M. Barthélemy soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et le maintien du cautionnement des journaux, et approuva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il se rapprocha peu à peu de la gauche. Dans les débats relatifs à la loi de l'enseignement, il parla le premier et il défendit vivement l'Université et les droits de l'État.

Au coup d'État du 2 décembre, il protesta à la mairie du Xe arrondissement, puis, comme professeur, il refusa de prêter serment, et, bien que dispensé de cette formalité par la tolérance du pouvoir, il quitta sa chaire du Collége de France et la direction de cet établissement, où l'avait appelé l'élection. Il ne fut remplacé définitivement dans cette chaire qu'en 1862. Depuis 1852

il avait repris ses travaux d'érudition, continué sa traduction d'Aristote, poursuivi ses recherches sur la philosophie de l'Inde, et pris une part active aux discussions de l'Académie des sciences morales et politiques. Attaché, jusqu'en octobre 1858, à la commission chargée d'étudier la question du percement de l'isthme de Suez, il fit, avec M. Ferd. de Lesseps et les représentants des diverses nations, le voyage d'Égypte de 1855, et publia dans *les Débats* le récit intéressant de cette exploration. Il se porta candidat à la députation aux élections générales de 1869, dans la première circonscription de Seine-et-Oise, obtint la majorité relative au premier tour de scrutin, et fut élu, au scrutin de ballottage, par 18 541 voix sur 31 748 votants. Il signa le manifeste de la gauche après les troubles occasionnés par les funérailles du député Baudin, refusa de faire partie de la commission chargée d'étudier la réforme de l'enseignement supérieur, et demanda par voie d'interpellation, au mois de juin 1870, une révision du décret du 23 prairial an XII, sur les sépultures, afin de donner aux administrations municipales le droit de trancher toutes les questions relatives aux inhumations.

Après la révolution du 4 septembre 1870, et pendant le siége de Paris, M. Barthélemy Saint-Hilaire resta dans la capitale, qu'il ne quitta qu'après l'armistice, pour aller prendre place à la gauche de l'Assemblée nationale où l'avait appelé le département de Seine-et-Oise, le premier sur onze, par 47 224 suffrages. Il avait obtenu à Paris, sans être élu, 26 185 voix sur 328 000 votants. Ancien ami et partisan déclaré de M. Thiers, il présenta, le 16 février, avec MM. Grévy, Dufaure, Léon de Malleville et Vitet, un projet de décret nommant M. Thiers chef du pouvoir exécutif, et accepta de remplir auprès de lui les fonctions de chef de cabinet. Le 19, il fit partie de la commission des quinze membres chargés d'assister le gouvernement dans les négociations de la paix avec la Prusse. M. Barthélemy Saint-Hilaire fut un des signataires de la proposition Rivet, qui égalait la durée du pouvoir de M. Thiers à celle de l'Assemblée. Sa situation auprès du chef du pouvoir exécutif et le rôle de confident que les journaux lui prêtaient volontiers, donnaient une importance particulière à sa correspondance avec les fonctionnaires et les divers corps électifs ; beaucoup de ses lettres furent vivement discutées dans la presse; quelques-unes durent être officieusement ou officiellement démenties; d'autres, au contraire, implicitement avouées, traduisaient devant l'opinion publique la pensée même du gouvernement. M. Barthélemy Saint-Hilaire quitta l'hôtel de la Présidence en même temps que M. Thiers, après le 24 mai 1873. Il siégeait au centre gauche, votant constamment avec le parti républicain modéré. Il adopta, après l'amendement Wallon, l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté par les gauches aux élections des sénateurs inamovibles, il fut nommé le quatorzième, au second tour de scrutin (10 décembre 1875), par 349 voix sur 691 votants. Il prit place au Sénat dans la minorité républicaine et combattit, avant et après l'acte du 16 mai 1877, les projets et les mesures hostiles à la République. Toutefois il n'a guère pris la parole que dans la discussion de questions spéciales : c'est ainsi qu'à propos du budget de 1879, il soutint vivement à la tribune la proposition de l'isolement et de l'agrandissement de la Bibliothèque nationale (16 décembre 1878).

Profondément dévoué à la personne de Victor Cousin, M. Barthélemy Saint-Hilaire fut choisi par lui comme exécuteur testamentaire, et chargé spécialement de la conservation de la riche bibliothèque léguée à la Sorbonne par l'illustre philo-sophe. Il en fut nommé bibliothécaire à vie. La mort de M. Thiers, à la fin de 1877 (3 septembre) fut pour lui l'occasion de montrer le même dé-vouement à ses intérêts et à sa mémoire. Il a é[té] décoré de la Légion d'honneur.

Comme écrivain, le titre principal de M. Bar-thélemy-Saint-Hilaire est sa traduction françai[se] d'Aristote, devenue le centre de ses travaux. Voi[ci] les principales publications qui s'y rapporten[t] : *Politique d'Aristote* (Paris, 1837, 1re édition, Imp. royale, 2 vol. in-8; 2e édition, 1848, in-8; *De la Logique d'Aristote*, mémoire couronné par l'In-stitut (1838, 2 vol. in-8); *la Logique d'Aristo[te]* traduite en français pour la première fois (183[9]-1844, 4 vol. in-8); *Psychologie d'Aristote*, *Trai[té] de l'âme* (1846, in-8); *Opuscules* (1847, in-8); *la Morale d'Aristote* (1857, 3 vol. in-8); *la Po[li]tique* (1858, in-8); *la Physique* (1862, 2 v[ol.] in-8); *la Météorologie* (1863, in-8); *Traité du c[iel]* (1865, gr. in-8); *Traité de la production et de la destruction des choses*, suivi de divers autres tr[ai]tés (1866, gr. in-8); *la Rhétorique* (1870, 2 v[ol.] in-8); ces diverses traductions sont accompagn[ées] de notes perpétuelles, et plusieurs, comme ce[lle] de la *Logique*, sont les premières qui aient [été] faites en notre langue.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a publié en out[re] : *De l'École d'Alexandrie*, rapport à l'Institut, p[ré]cédé d'un *Essai sur la méthode des alexandr[ins] et le mysticisme* (1845, in-8); *Rapport sur [le] concours ouvert pour la comparaison de la p[hi]losophie morale et politique de Platon et d'Ar[is]tote avec les doctrines des plus grands philo[so]phes modernes* (1854, in-4); *Des Védas* (18[54], in-8); *du Bouddhisme* (1855, in-8); *Lettres [sur] l'Égypte* (1856, in-8 et in-18); *le Bouddha [et] sa religion*, etc. (1859, in-8; 3e édit., 18[..], in-18); *Mahomet et le Coran* (1865, in-8 et in-1[8]) avec une introduction sur les devoirs mutuels [de] la philosophie et de la religion; *Philosophie [des] deux Ampère* (1866, in-8; 2e édit. in-18); [une] traduction en vers de *l'Iliade* (1869, 2 vol. in-[8]); *A la démocratie française*, 1873 et 1848 (18[..], in-18).

BARTHET (Armand), littérateur français, [né] à Besançon, le 15 avril 1820, vint faire son d[roit] à Paris en 1838. Il écrivit en 1846 dans *l'Arti[ste]* et *le Corsaire-Satan*, puis se fit heureuseme[nt] connaître par une charmante comédie, *le Moine[au] de Lesbie* (1849), qui fut interprétée par Mlle R[a]chel au Théâtre Français. En 1853, il écrivit po[ur] la même scène *le Chemin de Corinthe*, comé[die] grecque en trois actes, en vers, qui fut impr[i]mée sans être jouée; une autre comédie en ci[nq] actes, *le Veau d'Or*, reçue à correction, est r[es]tée en portefeuille. On a aussi de lui deux r[e]cueils, l'un de *Nouvelles* (1852), l'autre de po[é]sies, intitulé : *la Fleur du panier* (1853), et [un] opéra comique en un acte, *Chapelle et Bache[au]mont* (1858). Il a réuni ses pièces sous le titre [de] *Théâtre complet* (1861, in-18), et n'a publié d[e]puis que *Montauciel* (1869, in-16). — M. A. Ba[r]thet est mort dans une maison de santé, à Iv[ry] (Seine), le 14 février 1874.

BARTHEZ (Antoine-Charles-Ernest DE), méd[e]cin français, né à Narbonne (Aude), en 1811, e[st] le petit-neveu de l'illustre Barthez de Montpellie[r]. Après avoir fait de brillantes études et rempor[té] plusieurs prix, il fut reçu docteur à Paris e[n] 1839. Sa thèse sur *les Avantages de la marc[he] et les exercices du corps dans les cas de tumeu[rs] blanches, caries, nécroses des membres inférieu[rs] chez les scrofuleux*, fut fort bien accueillie. [Il] fut désigné, la même année, avec MM. Guéneau

[illegible], pour aller observer et [illegible] de santé militaire, qui a [illegible] 1815, dans l'arrondisse-[illegible]. Il a été médecin de [illegible] et du Prince impérial. [illegible] d'honneur le 27 avril 1847, [illegible] le 14 mars 1863. Il a [illegible] de l'Académie de médecine en [illegible].

[illegible], outre sa thèse, plusieurs [illegible] *de l'enfance*, sur *la* [illegible] *hémorrhagies de la grande* [illegible], sur *les Angines et les* [illegible], insérés dans la *Gazette* [illegible] les *Archives générales*. Ces [illegible] de bases à l'ouvrage impor-[illegible], en 1843, en collabora-[illegible] *Traité clinique et pratique* [illegible] *enfants* (1843, 3 vol. in-8; [illegible] couronné par l'Académie de mé-[illegible] sciences.

[illegible] (Frédéric-Auguste), statuaire [illegible] le 2 avril 1834, étudia [illegible] Ary Scheffer, mais il [illegible] du public que comme [illegible] aux divers salons : *la Lyre* [illegible] du Nil, groupe bronze; [illegible] *J. K...*, buste bronze (1857); [illegible] *griffes de la misère*, groupe [illegible] *le président R...*, buste [illegible] *du général Schramm*, [illegible], statue plâtre [illegible], statue plâtre; *portrait de* [illegible] terre cuite (1866); *portrait* [illegible] de l'école des eaux et [illegible] (1867); *les Loisirs de la paix*, [illegible]; *Jeune vigneron alsacien*, [illegible]; *Vercingétorix*, statue éques-[illegible]. Après la guerre, pendant [illegible] servit avec distinction dans [illegible], et malgré les grands [illegible] chargé, il a de nouveau [illegible] *MM. Erckmann et Chatrian*, [illegible] *de l'Alsace*, groupe [illegible]; *Lafayette arrivant en* [illegible]; *les Loisirs de la paix*, [illegible] mentionné plus haut (1873); [illegible] *de la vie chrétienne* (1874). [illegible] statuaire monumentale que [illegible] célébrité. Après avoir décoré [illegible] fontaine en l'honneur de [illegible], graveur et orfèvre, d'une [illegible] de la statue de l'amiral [illegible] général Rapp, il a sculpté [illegible] de la défense, et [illegible] la gigantesque statue de *la* [illegible] au-dessus de la mer, [illegible] du port de New-York et dont [illegible] a demandé des années. [illegible] de la Légion d'honneur [illegible].

[illegible]), homme politique [illegible] le 22 août 1822. Ingé-[illegible] de Sciez, membre du [illegible] de la Haute-Savoie pour le canton [illegible] du gouvernement dans [illegible] de ce département, [illegible] au mois d'avril 1861, [illegible] votants. Il a con-[illegible] en 1863 : à ces [illegible], il a obtenu 16 932 voix sur [illegible] de 1869, après avoir eu au [illegible] une majorité relative de [illegible], avec 13 079 voix, au [illegible].

BARTHOLONY (J.-François), administrateur français, né à Genève, en 1796, est le fondateur de la compagnie du chemin de fer d'Orléans. Placé, par sa situation dans les affaires, à la tête d'un groupe de capitalistes puissants et possédant lui-même un grand crédit personnel, il a constamment réclamé la participation de l'État dans les entreprises de chemins de fer, et, dès 1835, il fut le promoteur de la garantie d'un minimum d'intérêt de l'argent versé par les particuliers. Président du conseil d'administration des chemins d'Orléans et de Lyon à Genève, M. Bartholony, décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1843, a été promu officier le 14 août 1867.

Il a développé ses vues économiques dans les écrits suivants : *Quelques idées sur les encouragements à accorder aux Compagnies concessionnaires des grandes lignes de chemin de fer* (1835); *Du Meilleur système à adopter pour l'exécution des travaux publics en France*, etc. (1837); *Appendice au précédent écrit*, etc. (1838); *Lettre à un député sur le nouveau système de travaux publics adopté par le gouvernement* (1841); *Deuxième lettre à un député, Observations sur l'exécution de la loi du 11 juin 1842*, etc. (1843); *Résultats économiques des chemins de fer, ou Observations pratiques sur la distribution des richesses*, etc. (1844).

BARTLETT (John Russell), ethnologiste américain, né le 23 octobre 1805, à Providence (Rhode-Island), fut élevé dans diverses écoles du Canada et de New-York, administra d'abord, dans cette dernière ville, une importante maison de librairie, et prit part en même temps à des travaux historiques et ethnologiques. Secrétaire de la Société historique de New-York, il fonda, avec Albert Gallatin, dans sa librairie même, la Société ethnologique américaine, qui compta bientôt parmi ses membres MM. Stephens, Schoolcraft, Edward Robinson, Hawks, etc.

En 1846, M. Bartlett quitta les affaires et fut choisi, l'année suivante, par le président Taylor pour déterminer la ligne frontière entre les États-Unis et le Mexique, d'après les nouvelles conventions du traité de Guadalupe-Hidalgo. Il fit, dans ce but, jusqu'en janvier 1853, d'immenses voyages dans toute l'étendue du continent américain; ses diverses explorations, complétées par des observations astronomiques, magnétiques et météorologiques, embrassent une étendue de plus de 2500 milles (1000 lieues de France). Il a publié, en 1854, la *Relation de voyages et d'aventures dans le Texas, le Nouveau Mexique, la Californie, les provinces de Sonora et de Chihuahua, lors de l'exploration de la frontière du Mexique*, de 1850 à 1853 (Personal Narrative of explorations and incidents in Texas, etc., New-York, 1854, 2 gr. vol. in-8), ouvrage d'un haut intérêt, écrit avec soin et exactitude. Il avait donné dès 1847 *les Progrès de l'ethnologie* (the Progress of Ethnology, New-York, in-8). On a encore de lui un *Dictionnaire des américanismes* (Dictionary of americanisms), 1848 (2ᵉ édit., 1871); *Bibliographie des livres et pamphlets relatifs à la guerre civile* (A Bibliography of books and pamphlets, etc., 1866); *Mémoires d'un officier de Rhode-Island pendant la guerre de la sécession* (Memoirs of Rhode-Island's officers, 1867); *l'Homme primitif* (Primeval man, 1868), etc.

BARTSCH (Karl-Friedrich), savant philologue allemand, né à Sprottau (Silésie) le 25 février 1832, fit à l'Elisabethanum de Breslau ses premières études sérieuses de philologie classique, puis, sous la direction de Weinhold, s'appliqua aux langues germaniques et romanes. Après avoir

suivi les cours les plus célèbres, à Berlin et à Halle, il prit ses degrés dans cette dernière ville en mars 1853, et partit bientôt pour Londres, Oxford et Paris, afin d'y étudier dans les bibliothèques les manuscrits provençaux. A la fin de 1855, il fut nommé conservateur de la bibliothèque du musée germanique de Nuremberg, et l'année suivante, professeur de philologie allemande et romane à Rostock. Il passa, en 1871, à l'Université de Heidelberg. Dans l'intervalle, il avait séjourné un hiver en Italie, en vue de poursuivre ses études sur les troubadours. Le même intérêt l'avait ramené deux fois à Paris, où il travaillait encore dans nos bibliothèques pendant tout le prepremier mois de la guerre de 1870.

Les travaux de M. Bartsch sur la littérature provençale forment une série à part d'une grande importance. Nous mentionnerons: *le Livre de lecture provençale* (Provenzal. Lesebuch, Elberfeld, 1855), refondu sous le titre de *Chrestomathie provençale*, avec grammaire et glossaire (Id., 1867, in-8; 3ᵉ édit., 1875); *Monuments de littérature provençale* (Denkmaeler der provenz. Literatur, Stuttgart, 1856); l'édition des *Poésies de Pierre Vidal* (Peirer' Lieder, Berlin, 1857); et celle du mystère de *sainte Agnès* (Id., 1869). L'étude de notre ancienne langue lui doit ensuite: *Chrestomathie de l'ancien français, du* VIIIᵉ *au* XVᵉ *siècle*, avec grammaire et glossaire (Leipzig, 1866, gr. in-8; éd. aug. 1872; 3ᵉ édit., 1875); *Romances et pastourelles en vieux français* (Altfranz-Romanzen und Pastourellen, id., 1870), etc. Ses travaux sur l'ancienne langue germanique et ses monuments sont beaucoup plus nombreux. On peut citer à part ceux sur la *Chanson des Nibelungen*, dont il a donné des éditions plusieurs fois réimprimées (Nibelungenlied; Leipzig, 1866: 4ᵉ édit., 1875), et particulièrement une grande édition critique comprenant le poëme de *la Plainte* (Ibid., 1870-75); il en a également publié une traduction (Leipzig, 1867). Parmi ses autres éditions d'anciens textes germaniques, on remarque le *Charlemagne du Stricker* (Quedlimbourg, 1857); *Poëmes en moyen allemand* (Mitteldeutschen Gedichte, Stuttgart, 1860); *les Chants de maître du manuscrit de Colmar* (Meisterlieder der Kolmarer Handschrift, Ibid., 1862); *les Chanteurs allemands du* XIIᵉ au XIVᵉ siècle (Deutsche Liederdichter des XIIᵗᵉⁿ bis XIVᵗᵉⁿ Jahrh.; Leipzig, 1864); la chanson de *Kudrun*, dans les classiques du moyen âge allemand (Ibid., 1865); *Parcival et Titurel*, de Wolfram d'Eschenbach (Ibid., 1870-71, 3 part.), etc. M. Bartsch a écrit en outre d'intéressantes dissertations sur *Karl Meinet* (Ueber K., Nuremberg, 1861); *Albrecht de Halberstadt et Ovide au moyen âge* (Alb. von H. und Ovid im Mittelalter; Quedlimbourg, 1861); de très importantes *Recherches sur la chanson des Nibelungen* (Untersuchungen über das Nibelungenlied, Vienne, 1865). M. Bartsch a donné une traduction de *Robert Burns* (Hildbourghausen, 1865), et écrit quelques poésies.

BARY (Henri-Antoine DE), botaniste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 26 janvier 1831, étudia la médecine aux Universités de Heidelberg, Marbourg et Berlin, et, reçu docteur en 1853, s'établit comme médecin dans sa ville natale. Bientôt il se tourna vers l'étude des sciences naturelles et l'enseignement, et à la fin de 1854, il s'attacha à l'Université de Tubingue comme professeur libre (docent) de botanique. L'année suivante, il fut appelé à Fribourg-en-Brisgau, comme professeur extraordinaire de cette science, et il y devint professeur ordinaire en 1859. Appelé en la même qualité à Halle, en 1867, il devint, en 1872, professeur de botanique à la nouvelle Université de Strasbourg. Outre les [illegible] rendus à la science botanique par son [illegible] ment et la direction de son laboratoire, [illegible] Bary s'est fait connaître par un certain [illegible] de publications dont les principales se [illegible] à la cryptogamie. Telles sont: *Recherches [illegible] champignons de la gangrène* (Untersuch[illegible] über die Brandpilze, Berlin, 1853); *Rech[illegible] sur la famille des conjuguées* (Untersuch[illegible] die Familie der Conjugaten; Leipzig, 18[illegible]; *Mycétozoaires* (die Mycetozoer, Ibid., 1859; [illegible] 1864); *Recherches sur le développement [illegible] ques champignons parasites* (Paris, 1863); [illegible] *de morphologie et physiologie des ch[illegible] gnons, lichens, etc.* (Handbuch der [illegible] der Pilze, Flechten, etc.; Leipzig, 18[illegible]) [illegible] a rédigé le journal de botanique ([illegible] *Zeitung*), fondé à Halle par Schlechten[illegible]

BARYE (Antoine-Louis), statuaire fran[illegible] à Paris, le 24 septembre 1795, entra à [illegible] et demi dans l'atelier de Fourier, grave[illegible] acier, spécialement chargé des matrices de[illegible] pements militaires, et quelquefois emplo[illegible] l'orfèvre Biennais. En 1812, réclamé par [illegible] scription, il servit un an dans la briga[illegible] graphique du génie, et modela quelques [illegible] plans en relief conservés au dépôt de la [illegible] passa ensuite dans le bataillon des sap[illegible] même corps et reprit, après la capitula[illegible] 1814, son état de ciseleur. Il étudiait, en [illegible] temps, le dessin et le modelé, genres da[illegible] quels il se fortifia rapidement, en suivant [illegible] lier de Bosio et plus tard celui du baron [illegible] Admis alors aux grands concours de l'École [illegible] beaux-arts, où il travailla également la [illegible] vure en médailles et la statuaire, il [illegible] toutefois qu'une mention honorable pour [illegible] vure, sur le sujet de *Milon de Crotone [illegible] par un lion* (1819); et deux seconds prix de [illegible] ture (1817 et 1820), sur les sujets d'*Ale[illegible] dans la ville des Oxydraques* et de *Caïn [illegible] entendant la voix de l'Eternel*. Un nouve[illegible] au concours des coins pour les monnaie[illegible] Charles X (1825) le réduisit, pour quelque[illegible] nées, à travailler pour l'orfèvre Fauconnier, [illegible] nisseur de la duchesse de Berri; c'est dan[illegible] intervalle qu'il essaya et aborda les divers [illegible] de sculpture, approfondit la science de la [illegible] et des différents métaux, s'exerça à l'aqua[illegible] et même à la grande peinture, fréquenta [illegible] ment les écoles et les cours d'anatomie et [illegible] les connaissances de l'ouvrier, de l'artiste et [illegible] l'observateur.

M. Barye débuta par quelques bustes au Sa[illegible] de 1827, et exposa aux salons suivants jusqu[illegible] 1836. Le jury de cette année ayant refusé [illegible] sieurs de ses œuvres, son absence aux expo[illegible] tions annuelles se prolongea jusqu'en 1850. J[illegible] que-là, à peu près complètement dépourvu [illegible] commandes officielles, il avait pris le parti de s'[illegible] dresser à l'industrie privée, et livré au commer[illegible] une foule de bronzes de toute dimension; ils fo[illegible] ment une espèce de muséum dont il a classé d[illegible] puis les divers groupes, et dont il s'est fait l'é[illegible] teur. De 1848 à 1851, il occupa, au musée [illegible] Louvre, où l'avait appelé M. Ledru-Rollin, [illegible] poste de conservateur de la galerie des plâtres [illegible] de directeur des moulages; il y eut, en mêm[illegible] temps, son atelier. Chargé en 1850 de cours d[illegible] dessins d'histoire naturelle à Versailles, il pro[illegible] fessa, depuis 1854, le même cours au Muséum.

M. Barye a successivement exposé, comm[illegible] sculptures de genre et d'histoire: *un Jeu[illegible] homme* et *une Jeune femme*, bustes (1827); [illegible] *Martyre de saint Sébastien* (1831); *Charles [illegible] dans la forêt du Mans*, *un Cavalier du* XVᵉ *siècle* [illegible]

[illegible] (18[illegible]), un *Centaure* et [illegible] en plâtre (1850); plusieurs [illegible] et de médaillons modelés [illegible] états ou esquisses d'ani[illegible] le tems marqué sa place au [illegible] le mérite de l'originalité : *le* [illegible], un *Ours* (1831); *Lion* [illegible] regardé comme l'un des chefs-[illegible] et placé dans le jardin des [illegible] par deux lévriers, *Cheval* [illegible], *l'ombot d'ours*, *Gazelle* [illegible], acquis par le duc de Ne-[illegible] dans sa auge, acquis par le [illegible] terrassant un *cheval*, [illegible] d'une gazelle, acheté [illegible], *Étude d'un cerf* et d'un [illegible] en bronze (1835); un *Lion* [illegible] en pierre (1836); [illegible] (1850), modèle en [illegible], et exposé de nouveau en [illegible].

[illegible], M. Barye a exécuté : *les* [illegible] et *Roger*, types d'élé-[illegible] le *minotaure*, un des [illegible] de la sculpture de genre; [illegible], pour l'église de la Made-[illegible] statues équestres remarqua-[illegible] *de Foix*, *le général* [illegible] de la colonne de Juillet, le [illegible] au repos (1847), donné pour [illegible] de 1834; *les Jeunes* [illegible] un *Tigre dévorant une* [illegible] et un nombre infini [illegible] leurs combats et de leurs [illegible].

[illegible] dimension plus large, [illegible] de table commandé [illegible] et composé, sur les dessins [illegible] groupes allégoriques ou [illegible], pour la décoration [illegible] Louvre, quatre groupes [illegible] la *Paix*, la *Guerre*, la [illegible], et l'*Ordre* compri-[illegible] chacune de ces allégo-[illegible] animaux symboliques; [illegible], placés à l'un des guichets [illegible] équestre, représentant [illegible] romaine et le front ceint [illegible] retiré après la révolution [illegible], et remplacé par *le Génie des* [illegible].

[illegible] doublement à l'Exposition [illegible] *Jaguar dévorant un liè-*[illegible] division des beaux-arts; [illegible] palais de l'Industrie, un [illegible], que M. Devéria dé-[illegible] dignes, par leur supé-[illegible] de concours. Cette su-[illegible] procédés de fonte d'un seul [illegible], oubliés ou négligés depuis [illegible] par Gonon (voy. ce [illegible] enfin de M. Barye, dans [illegible] *Portraits* de ses deux filles, [illegible] de sujets au dessin [illegible] les scènes de ses [illegible] (1850-1854).

[illegible] une 2e médaille en 1831, [illegible] de 1855, la seule [illegible] décernée, dans la [illegible] d'art. En 1861, il fut [illegible] l'admission des œuvres [illegible] de Londres, et en [illegible] des Beaux-Arts. Dé-[illegible] le 1er mai 1833, il [illegible] en novembre 1855. — Il [illegible] juin 1875.

[illegible] Barye, a étudié la sculpture sous la direction de son père et exposé un *Cheval de course*, en bronze, et un portrait-médaillon, en bronze, au salon de 1866.

BARZYKOWSKI (Stanislas), patriote polonais, né le 19 novembre 1792, à Droycon (Mazovie), entra en 1808 dans l'administration, et était en 1815 secrétaire du Conseil d'État. A la chute de l'Empire, il passa en Allemagne, où il suivit les cours de plusieurs universités. Rentré en Pologne, en 1818, il fut élu nonce (député) en 1824, et se distingua dans la diète comme orateur de l'opposition libérale. En 1829, il protesta contre les atteintes portées à la constitution de la Pologne par l'acte additionnel de Nicolas. Pendant la révolution de 1830, il se déclara contre les faiblesses fatales du dictateur Chlopicki, et fut un des cinq membres du gouvernement national présidé par Adam Czartoryski. Il assista en personne à plusieurs batailles, et après la défaite de la nationalité polonaise, il se réfugia en France. — Il est mort à Paris le 16 mars 1872.

BASCHET (Armand), littérateur français, est né à Blois en 1829. Il n'était encore connu que par quelques essais de critique, lorsqu'il reçut la mission d'aller explorer les archives de Venise. C'est aux publications résultant de cette exploration qu'il doit sa notoriété. En voici les titres : *les Archives de la sérénissime république de Venise; Souvenirs d'une mission* (1858, in-8) : *la Diplomatie vénitienne; les Princes de l'Europe au XVIe siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens* (1862, in-18, avec fac-simile) ; *les Archives de Venise, histoire de la chancellerie secrète, etc.* (1870, in-8) ; *le Roi chez la Reine ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, d'après le journal de la santé du roi, les dépêches du nonce*, etc. (1864, in-8, 2e édit., 1866). M. Armand Baschet a également publié d'après d'autres sources : *Journal du concile de Trente, rédigé par un secrétaire vénitien* (1870, in-18); *le Duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits* (1874, in-8); *Histoire du dépôt des archives des Affaires étrangères* (1875, in-8); il a traduit de l'allemand d'A. de Reumont *la Jeunesse de Catherine de Médicis* (1866, in-8).

On cite, en dehors de ces publications spéciales : *Honoré de Balzac*, avec notes historiques de M. Champfleury (1851, in-8); *Physionomies littéraires de ce temps, H. de Balzac* (1851, in-8), reproduction de l'écrit précédent; *les Origines de Werther* (1855, in-8); *les Femmes blondes selon les peintres de l'école de Venise*, par deux Vénitiens (1865, in-8, édit. de luxe), en collaboration avec M. Feuillet de Conches. M. A. Baschet a été décoré de la Légion d'honneur, le 1er mai 186[illegible].

BASCLE DE LAGRÈZE (Gustave), magistrat et archéologue français, né à Pau, le 23 août 1811, d'une ancienne famille noble du Quercy, et fils d'un magistrat distingué, étudia le droit à Paris et s'y fit inscrire au barreau. Nommé substitut en 1837, puis procureur impérial à Pau, il devint en 1852 conseiller à la Cour impériale de cette même ville. M. Bascle de Lagrèze a été élu membre du Conseil général des Basses-Pyrénées. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été décoré de divers ordres étrangers.

On cite de lui, entre autres livres de jurisprudence : *le Droit criminel à l'usage des jurés* (1854, in-8); *De la Réorganisation de la magistrature* (1871, in-8); *le Parlement de Navarre* (1873, in-8); puis des travaux d'archéologie relatifs au département qu'il habite : *Chronique du château et de la ville de Lourdes* (1845, in-8); 3e édit.,

1875, in-8); *Antiquités du Béarn* (1846, in-8), d'après le manuscrit de Pierre Marca; les monographies de Saint-Savin, de l'Escale-Dieu et de Saint-Pé; *le Trésor de Pau* (1851, in-8, pl.), archives du château de Henri IV; *le Château de Pau* (1854, in-8; 4e édit., 1865, in-18), souvenirs historiques; *Histoire religieuse de la Bigorre* (1863, in-18); *la Féodalité dans les Pyrénées* (1864, in-8); *Rome et Naples*, simples notes (1864, in-18); *Histoire du droit dans les Pyrénées* (1867, Imprimerie impériale, in-8), ouvrage qui a obtenu une mention au concours des Antiquités nationales, en 1868. Il a encore publié : *Pompéi, les Catacombes, l'Alhambra* (1872, in-8) et a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud.

BASSANO (Napoléon-Joseph-Hugues MARET duc de), diplomate français, ancien sénateur, né à Paris, le 3 juillet 1803, est le fils aîné du secrétaire de Napoléon, qui fut ministre en 1811 et pair de France en 1831. Il entra dans la diplomatie après la révolution de Juillet, et remplit, pendant longtemps, le poste de secrétaire d'ambassade à Bruxelles. L'avènement de la République l'écarta quelques mois des affaires; mais il fut rappelé par le président qui lui confia, en 1849, la légation du grand-duché de Bade, et, en 1851, celle de Belgique. Le duc de Bassano a été nommé sénateur le 31 décembre 1852, et en même temps grand chambellan du Palais. La duchesse était dame d'honneur de l'impératrice. Promu, le 7 août 1852, commandeur de la Légion d'honneur, il a été fait grand officier le 30 décembre 1855.

Son frère puîné, le prince Eugène de BASSANO, a longtemps dirigé, près de Bone (Algérie), une exploitation de mines et publié en 1848, quelques lettres et brochures sur la colonisation algérienne.

BASSANVILLE (Anaïs LEBRUN, comtesse DE), femme de lettres française, née en 1806, fut élevée sous la direction de Mme Campan. Elle ne se décida qu'assez tard à prendre la plume et collabora à plusieurs journaux de littérature et d'éducation. Elle a fondé le *Journal des jeunes filles* et dirigé le *Moniteur des dames et des demoiselles* et le *Dimanche des familles*.

On pourrait citer de cette dame un grand nombre de livres d'éducation et de romans qui ont été en se multipliant dans les dernières années : *Aventures d'une épingle* (1845); *la Corbeille de fleurs* (1848); *les Mémoires d'une jeune fille* (1849); *le Soir et le Matin de la vie* (1850); *le Monde tel qu'il est* (1853); *les Primeurs de la vie* (1854); *Délassements de l'enfance* (1856); *Géographie en action ou les Plaisirs des vacances*, *les Épis d'une glaneuse* (1858); *les Deux familles* (1859); *les Salons d'autrefois*, *souvenirs intimes* (1861-1870, 4 séries, in-18); *les Contes du bonhomme Jadis* (1861); *De l'éducation des femmes* (même année); *Un voyage à Naples* (même année); *l'Entrée dans le monde ou les Souvenirs de Germaine* (1862); *la Chambre rouge* (1863); *les Ouvrières illustres* (même année); *les Secrets d'une jeune fille* (même année); *le Code du Cérémonial*, guide des gens du monde, etc. (1867, in-18); *Souvenirs d'une douairière* (1868, in-8); *l'Ange du logis* (1870, in-8); *le Monde tel qu'il est* (1876, in-8), etc. Plusieurs de ces volumes ont des *préfaces* de MM. Alfr. Nettement, L. Énault, etc. Elle a aussi traduit l'œuvre attribuée à Cervantès : *Suite de la vie de Sancho Panza* (1851, in-18), etc.

BAST * (Louis-Amédée DE), romancier français, né à Paris, le 8 septembre 1795, officier sous l'Empire, fut mis en demi-solde par la Restauration, embrassa la carrière des lettres et débuta par une épître en vers : *Ma destinée* (1819). Outre un grand nombre d'articles et de nouvelles impri[més] dans divers recueils périodiques, il a publié bea[u]coup de romans, entre autres : *Le Mameluck de [la] Grenouillère* (1829, 4 vol. in-12); *Malfilâtre* (18[..], 2 vol. in-8); *le Testament de Polichinelle* (183[.]); *le Cabaret de Ramponneau* (1842); *la Colère [de] M. de Vivonne* (1848); *les Galeries du palais [de] justice* (1851, 2 vol. in-8), etc. — C'est par erre[ur] que, d'après les journaux du moment, nous av[ons] annoncé la mort de M. de Bast en 1864.

BASTARD (Octave, comte DE), officier franç[ais], ancien sénateur, né à Enghien le 21 août 18[..], est le neveu du comte de Bastard d'Esta[ng], pair de France. Il entra à l'École de Saint-[Cyr] en 1849, en sortit, comme sous-lieutenant, [en] 1851, et fut attaché à l'état-major du maré[chal] Baraguey-d'Hilliers. Promu capitaine d'état-ma[jor] le 9 janvier 1856, il fit la campagne d'Italie, [et] fut décoré de la Légion d'honneur après So[lfé]rino. Il passa chef d'escadron le 24 décem[bre] 1869; il fut attaché l'année suivante, dans l'ar[mée] du Rhin, à l'état-major général du maréchal [de] Mac-Mahon. Sa conduite à Reichshoffen lui v[alut] la croix d'officier le 20 août 1870. Il assista [au] désastre de Sedan et où il fut grièvement ble[ssé].

Aux élections générales du 8 février 1871 p[our] l'Assemblée nationale, M. de Bastard fut élu re[pré]sentant de Lot-et-Garonne, le cinquième [sur] six, par 55 226 voix. Il siégea à droite, vota d[ans] toutes les questions politiques avec le parti mo[nar]chique et repoussa les lois constitutionnelles. [Il] fut porté aux élections sénatoriales du 30 j[an]vier 1876, dans son département, comme c[an]didat monarchique et conservateur, et élu, [au] second tour, le premier sur deux, par 203 v[oix] sur 394 électeurs. Dans les rangs de la major[ité] il a soutenu ou proposé diverses mesures [de] résistance, notamment lors de la discussion d[e la] loi sur le colportage, la production par le po[stu]lant, d'un ensemble excessif de garanties. Il [ne] fut pas réélu lors du premier renouvellem[ent] triennal du 5 janvier 1879. Lieutenant-colo[nel] depuis le 10 février 1871, M. de Bastard a [été] promu colonel en 1875, nonobstant ses fo[nc]tions politiques. Après son échec électoral, il [fut] appelé par le général Borel au poste de chef [d'é]tat-major du 17e corps à Toulouse : poste qui [lui] fut presque aussitôt retiré par le nouveau minis[tre]. Il a représenté au Conseil général de Lot-et-Ga[ronne] le canton de Bouglan depuis le 8 [oc]tobre 1871.

BASTARD D'ESTANG (Jean-François-Augu[ste], comte DE), officier français, frère de l'ancien [pair] de France de ce nom (1783-1844), né en 17[..] à Nogaro, fut admis en 1810 à l'École spéciale [de] cavalerie, en sortit, en 1813, comme sous-lieu[te]nant au 2e de cuirassiers, et fit avec ce corps [la] campagne de Saxe. Blessé à Dresde et à Leipsi[ck], il tomba au pouvoir de l'ennemi et resta pris[on]nier jusqu'à la paix de 1814. Après avoir été b[ri]gadier des mousquetaires gris, il fut attaché, [en] 1816, à l'état-major de la Seine, puis servit d[ans] la garde royale jusqu'en 1830. Nommé chef d'[es]cadron d'état-major, il devint aide de camp [du] maréchal Oudinot. Chevalier de Saint-Louis [de]puis 1815, le comte Bastard d'Estang a été pro[mu] officier de la Légion d'honneur le 17 avril 18[..].

Membre du comité historique des arts et mo[nu]ments, il a publié divers travaux : *Librairie [de] Jean de France, premier duc de Berry* (in-fol.); *Costumes de la cour de Bourgogne sous le rè[gne] de Philippe le Bon* (petit in-fol.); *Peintures [et] ornements des manuscrits français* (in-fol.); divers *Rapports* imprimés au *Bulletin* du com[ité] (1838-1860).

[illegible] (Henri-Bruno, vicomte [illegible], frère du précédent, né à [illegible] 1799, fut reçu avocat à [illegible] province, à [illegible] (1822), à Nîmes (1825), [illegible] public, il fut nommé [illegible] à la Cour royale de Paris. Il [illegible] la Légion d'honneur le 6 mai [illegible] à Paris le 11 juillet 1875.

[illegible] *Recherches sur l'ancien duché-* [illegible], in-8); une monographie [illegible] (1854, in-8) et *les* [illegible]. *Essai historique sur leurs* [illegible], etc. (1858, 2 vol. in-8); [illegible] en 1789 (1862, in-8).

[illegible], voyageur et ethnologiste [illegible] 1826, suivit les [illegible], Heidelberg, Prague, Iéna [illegible] étudia d'abord le droit, puis [illegible], à l'histoire naturelle et [illegible] docteur en médecine, [illegible], comme chirurgien pour [illegible] visité les mines d'or et [illegible] l'intérieur du pays, il passa [illegible] et de là au Pérou. Il fit [illegible] à Cuzco, où il étudia les [illegible]. Il remonta ensuite des Andes [illegible], d'où il s'embarqua [illegible] les Indes. Désireux d'approfondir [illegible] britannique, il suivit le [illegible] dans le Dekkan et chez les [illegible] sur Bombay et par Bassora [illegible] les restes de Babylone et de [illegible] en Mésopotamie, en Syrie et en [illegible] ensuite quelque temps au [illegible] Nil, et, appuyant vers l'est, [illegible] de Kosséir à Djeddah et alla [illegible]. Il suivit de là une caravane [illegible] s'embarqua pour le cap de [illegible], et touchant à l'île Maurice. [illegible] les pays voisins du Cap, il [illegible] dans les possessions portu- [illegible] occidentale d'Afrique, visita [illegible] et revint enfin [illegible] de ces excursions loin- [illegible] quelque temps à Tromsoe, [illegible] à Brême à la fin de 1859, [illegible] de ses observations et se [illegible] nouveaux.

[illegible] janvier 1861, M. Bastian com- [illegible] voyage autour du monde. Il se [illegible], où il fit quelque séjour [illegible] pour Madras. De là il passa [illegible], s'arrêta dans la [illegible] où il consacra une année [illegible] la langue et de la littérature [illegible] à Moulmein et à [illegible] la langue et la littérature des [illegible] à Java d'où il s'embarqua [illegible] il passa à Shang-Haï, [illegible] se fit conduire par un [illegible] désert de Gobi, traversa le [illegible] l'Oural en traîneau pendant [illegible] Caucase, suivit les bords de la [illegible] mer Noire et rentra par la [illegible]. Ce second voyage avait [illegible].

[illegible] Bastian s'inscrivit comme privat- [illegible] de philosophie de Berlin. [illegible] nommé professeur extraordinaire [illegible] conservateur du musée ethnolo- [illegible] Dove comme pré- [illegible] géographie et à M. Virchow [illegible] de la Société anthropologique [illegible]. Il fut aussi le prin- [illegible] président de la Société africaine et se chargea de l'établissement de la station de Chinchoxo, sur la côte de Loango; c'est d'après ses plans que s'exécutèrent plusieurs expéditions sur la côte occidentale d'Afrique.

A part de nombreuses et importantes communications insérées dans les bulletins et mémoires des sociétés savantes, M. Bastian a publié un certain nombre de relations de voyage et d'ouvrages d'ethnographie et de philosophie, entre autres : *l'Homme dans l'histoire, ouvrage destiné à servir de base à une exploration psychologique du monde* (der Mensch in der Geschichte, zur Begründung, etc.; Leipzig, 1860, 3 vol.); *les Peuples de l'Asie orientale* (die Vœlker des œstl. Asien, Iéna, 1866-71, 6 vol.); *la Fixité des races humaines* (das Bestaendige in den Menschenrassen; Berlin, 1868); *Essais de psychologie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Ps.: Berlin, 1868); *Études de linguistique comparée* (Sprachvergleichende Studien: Leipzig, 1870); *Recherches ethnologiques* (Ethn. Vorschungen; Iéna, 1871-73, 2 vol.); *Tableaux géographiques et ethnologiques* (Geogr. und. ethn. Bilder; *Ibid.* 1873), *Création ou naissance* (Schœpfung oder Entstehung, Ibid. 1875). Il a fondé, en 1869, avec M. R. Hartmann, l'important recueil, *die Zeitschrift für Ethnologie*, servant de bulletin à la Société anthropologique de Berlin.

BASTIAN (Henri-Charlton), médecin anglais, né à Truro (Cornouailles), le 26 février 1837, prit ses degrés au Collège de l'université de Londres. Il fut attaché successivement, comme médecin et comme professeur, à plusieurs hôpitaux et est devenu doyen de la Faculté de médecine. Il a été élu membre de la Société royale, de la Société linnéenne et de diverses autres sociétés savantes.

Les principaux ouvrages de M. Bastian sont : *les Modes d'origine des organismes inférieurs* (the Modes of origin of lowest organisms, 1871), *les Commencements de la vie* (the Beginnings of life, 1872, 2 vol.); *l'Évolution et l'origine de la vie* (Evolution and the origin of life, 1874); *Leçons cliniques sur la paralysie de cause cérébrale* (Clinical lectures on the common forms of Paralysie, etc., 1875). Il a fourni de nombreux mémoires aux recueils de médecine.

BASTID (Martial-Raymond), homme politique français, député, né à Aurillac (Cantal), le 30 juin 1821, occupait le premier rang au barreau de sa ville natale, lorsqu'il fut porté, comme candidat de l'opposition, aux élections législatives en mai 1869, dans la 1re circonscription du Cantal. Il l'emporta, au second tour de scrutin, sur M. de Parieu père, candidat officiel, qui avait obtenu au premier tour la majorité relative, et il fut élu par 19 117 voix sur 19 759 votants. Il se fit remarquer au Corps législatif parmi les membres les plus fermes à la fois et les plus modérés de l'opposition ; il signa l'interpellation des 116, fut nommé rapporteur du projet de loi portant abrogation de la loi de sûreté générale et conclut à l'abrogation. Après le 4 septembre 1870, il retourna dans son département et seconda activement l'administration républicaine dans l'organisation et l'équipement des mobiles et des mobilisés. Aux élections générales du 8 février 1871, M. Bastid fut nommé représentant du Cantal, le premier sur cinq, par 35 297 voix. Il fit partie du centre gauche et vota, avec la minorité républicaine de l'Assemblée nationale, toutes les mesures propres à consolider la République, pour laquelle il s'était hautement prononcé en 1872, au Comice agricole de Tulle.

Après le vote de la Constitution, M. Bastid refusa la candidature sénatoriale qui lui était offerte dans le Cantal, en janvier 1876, et se présenta, le mois suivant, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement d'Aurillac. Il fut élu sans concurrent par 13 042 voix, et reprit sa place au centre gauche de la nouvelle Assemblée. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. A l'ouverture de la période électorale, les candidatures républicaines, la sienne surtout, furent ardemment combattues par l'administration, dans son département; mais tous les efforts du nouveau préfet, M. Oscar de Poli, échouèrent contre l'influence prépondérante de M. Bastid. Les quatre candidats républicains furent élus, et M. Bastid lui-même réunissait 14 986 voix contre 3871 obtenues par M. de Chazelles, ancien préfet, candidat officiel et monarchiste. Cette influence se manifesta encore, d'une manière plus éclatante, le mois suivant, aux élections pour le renouvellement des conseils généraux; elle fit échouer M. de Parieu, ancien ministre de l'Empire et sénateur du Cantal, depuis longtemps membre et président du Conseil général. M. Bastid, qui représentait au même conseil le canton de Saint-Cernin, en fut élu président. A la chambre, il a traité avec autorité et compétence les questions d'affaires, notamment celles relatives aux chemins vicinaux, et il a été nommé rapporteur de la commission pour la réforme des lois concernant la vicinalité.

BASTIDE (Jules), publiciste et homme politique français, ministre des affaires étrangères en 1848, membre de l'Assemblée constituante, est né à Paris, le 22 novembre 1800. Fils d'un agent d'affaires, il fit ses études au lycée Henri IV, suivit les cours de l'École de droit et entreprit ensuite un commerce de bois. Il prit une part active à la lutte du libéralisme contre la Restauration et fut un des premiers affiliés de la Charbonnerie française. Lors des journées de 1830, il paya de sa personne et fut, dit-on, le premier qui arbora le drapeau tricolore au faîte des Tuileries. Sous la dynastie d'Orléans, il fut, jusqu'en 1848, aux premiers rangs des hommes d'action comme des écrivains de l'opposition radicale. Lors de la reconstitution de la garde nationale, M. Bastide fut élu commandant en chef de la légion de l'artillerie, dans laquelle se groupaient les républicains. Arrêté à l'occasion du mouvement insurrectionnel de Grenoble, en 1832, il fut acquitté par le jury. Condamné à mort pour sa participation à l'émeute qui éclata à Paris, le 5 juin de la même année, jour des funérailles de Lamarque, il parvint à s'échapper de prison, et se réfugia à Londres, où il demeura deux ans. En 1834, il revint à Paris purger sa contumace et fut acquitté. Les actionnaires du *National*, qui venait de perdre Armand Carrel, l'appelèrent, en 1836, avec M. Charles Thomas, plusieurs fois déjà son associé commercial, à la rédaction de cette feuille. En 1837, il appela à son tour Armand Marrast, qui devait y déployer tant de verve. M. Bastide, sincèrement attaché aux principes du christianisme, qu'il croyait pouvoir allier au radicalisme politique, n'était pas d'accord, sur ce point, avec ses plus actifs collaborateurs du *National*, qu'il quitta enfin, en 1846. Il collabora, l'année suivante, avec M. Buchez, à la rédaction de la *Revue nationale*, organe spécial du néo-catholicisme républicain.

A la révolution de 1848, M. Bastide se trouva porté au pouvoir avec les hommes du *National*. Il remplit d'abord, à côté de Lamartine, les délicates fonctions de secrétaire général au ministère des affaires étrangères, dont il re[çut] même le portefeuille, après l'ouverture d[e l'As]semblée nationale et la formation de la Comm[ission] exécutive. Il fut aussi, pendant quelques sem[aines] chargé du ministère de la marine (29 ... Envoyé à l'Assemblée constituante par les départements de la Seine, Seine-et-Mar[ne] Saône-et-Loire, il y représenta celui de Se[ine-et-] Marne, qui lui avait donné 21 103 suf[frages]. Fidèle au parti républicain non sociali[ste] modéré, M. Bastide resta ministre des [affaires] étrangères jusqu'au dernier jour du pouv[oir du] général Cavaignac (20 décembre 1848) ... l'élection du 10 décembre, il protesta co[ntre la] direction des affaires de Rome, tout en re[pous]sant la mise en accusation du président et [des] ministres. Il vota l'amnistie en faveur des [trans]portés de juin, mais il s'abstint ou vota [avec la] droite dans les questions sociales. Candidat aux élections législatives de 1857, il se pr[ononça] vivement pour l'abstention après la mes[ure du] serment préalable. — A peine sorti de la r[etraite] en 1870, il est mort à Paris le 2 mars 1879.

La collaboration de M. Bastide aux journ[aux de] son parti l'a fait surtout connaître comme [publi]ciste. Outre un écrit intitulé : *De l'éducation [pu]blique en France* (1847, in-32), il a concouru [à la] 2ᵉ édition de *l'Histoire parlementaire de la [Révo]lution française* de M. Buchez (1845-1847, ... in-12). Il a aussi donné le tome Iᵉʳ d'une *Hist[oire de] l'Assemblée législative* (1847, in-12), qui d[evait] avoir 25 volumes et n'a pas été continuée; *[La] République française et l'Italie en 1848* (Br[uxel]les, octobre 1858); *Guerres de religion en Fr[ance]* (1859, 2 vol. in-16) pour la *Bibliothèque* ... Il a été un des rédacteurs de la *Revue de* ...

BASTIEN-LEPAGE (Jules), peintre fran[çais], né à Damvillers (Meuse), le 1ᵉʳ novembre ... entra d'abord dans l'administration, que ... abandonner une vocation décidée pour la [pein]ture. Élève de M. Cabanel, il a successive[ment] exposé : *Au Printemps* (1873); *la Chanson du [prin]temps* et le *Portrait de mon grand-père* (1874) ... *Communiante* et un *Portrait; Portrait de M.* ... *lon* (1876); un *Portrait* et « *Mes Parents* » (18..); *les Foins*, *Portrait d'André Theuriet* (1878) ... a obtenu, en 1874, une médaille de 3ᵉ classe, en 1875, une médaille de 2ᵉ classe et un sec[ond] prix de Rome.

BATAILLARD (Paul-Théodore), littérateur fran[çais], né à Paris, le 23 mars 1816, fit son droit [à] Paris et suivit les cours de l'École des chartes de 1838 à 1841. Il a écrit dans plusieurs journaux surtout pendant l'année 1848, et s'est signalé p[ar] ses opinions démocratiques, qui furent, en 185. le principal motif d'un procès étrange, veuf d[e] la fille de Mme Mélanie Waldor, et remarié à un[e] Anglaise, il se vit disputer devant les tribunaux par son ancienne belle-mère l'enfant qu'il avai[t] eu de son premier mariage. Une ordonnance d[e] référé le lui enleva; un arrêt de la Cour impériale le lui rendit.

M. Bataillard a publié divers travaux : *Gustave Millot, Reliquiæ* (Troyes, 1838, in-8); *l'Œuvre philosophique et sociale de M. Edgar Quinet* (1846, in-8); *Nouvelles recherches sur l'appari[tion] et la disparition des Bohémiens en Europe* (1849, in-8), extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes;* plusieurs brochures sur la Moldavie et la Valachie, extraites de la *Revue de Paris* et de la *Libre recherche* (1856-57); *les Derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale* (1873, in-8); *Sur les Origines des Bohémiens ou Tsiganes avec l'explication du nom Tsigane* (1875, in-8), etc.

[illegible] (Noël-Eugène), homme politique [illegible] (Jamaïque), le 15 no-[illegible], [illegible], en 1834, à l'École poly[illegible] classé dans aucun [illegible] des agents du parti [illegible] à Londres le prince [illegible] avec lui à Boulogne, [illegible] devant la Cour des Pairs, [illegible] à Doullens, et amnistié [illegible] s'occupa de machines à va-[illegible] ces matières un ouvrage spé-[illegible] dont le second volume fut terminé [illegible]. Après plusieurs candida-[illegible], obtint, en 1851, le mandat [illegible] à l'Assemblée législative. Il [illegible] consultative du 2 décem-[illegible] au Conseil d'État comme mal-[illegible] devint conseiller en 1857. Il [illegible] Légion d'honneur le 5 sep-[illegible] est mort à Paris le 5 août [illegible]

[illegible] (Henri-Jules), général français, [illegible] à Bourg-d'Oisans (Isère), [illegible] entra à l'École de Saint-Cyr, [illegible] en sortit dans l'infanterie [illegible] le 12 mars 1843, il fut [illegible] chef de bataillon le 16 jan-[illegible] colonel le 8 août 1851, co-[illegible], général de brigade le 12 [illegible] de division le 12 août 1866. [illegible] il fit celle de Crimée, [illegible] Algérie, commanda une bri-[illegible] garde impériale en Italie, et prit [illegible] dès le mois d'août 1870, [illegible] contre la Prusse.

[illegible] des commandements [illegible] fut nommé commandant du [illegible] à Orléans (28 sep-[illegible] ce poste jusqu'après la dé-[illegible] de Mac-Mahon qui se refu-[illegible], suivant les prévisions [illegible] les grands commande-[illegible] février 1879, rendu sous [illegible] Grévy, lui donna le général [illegible]. Le général Bataille [illegible] procureur général, M. Rahou, [illegible] du sénateur. Décoré de [illegible] 12 décembre 1851, il a été [illegible] juin 1856, commandeur le [illegible] le 19 août 1870, et [illegible] janvier 1876. Il a reçu égale-[illegible] la grand' croix de l'ordre [illegible] jusqu'alors au seul maréchal [illegible] l'armée française.

[illegible] (Louis-Désiré-César), prélat [illegible] Hospitaliers (Nord), le 23 août [illegible] curé-archiprêtre de Saint-[illegible] chanoine honoraire de Cam-[illegible] évêque d'Amiens par décret [illegible], préconisé le 25 juillet, sacré à [illegible] Saint-Jacques, le 21 septembre [illegible] même mois. On ne cite rien [illegible] de ses *Lettres pastorales* et [illegible]

[illegible] (Anselme-Polycarpe), jurisconsulte [illegible] français, sénateur, est né à [illegible] mai 1828. Il fut nommé, [illegible] au Conseil d'État en août [illegible] par la Faculté de droit [illegible]. Il ne fut pas compris [illegible] du Conseil, après les [illegible] décembre 1851. L'année sui-[illegible] au concours ouvert pour [illegible] plusieurs professeurs suppléants dans les facultés de droit, et obtint l'une des places. Attaché d'abord aux Facultés de Dijon (1[er] juin 1852) et de Toulouse (décembre 1852), il devint, en janvier 1857, professeur suppléant à la Faculté de Paris, fut chargé, à la fin de 1862, d'un cours de droit administratif dont il est devenu titulaire. A Toulouse, il avait fait, de 1854 à 1856, un cours de droit public et administratif comparé. Élu, en 1853, membre de l'Académie de législation de cette ville, il publia dans le Recueil de cette académie un mémoire sur le *Forum judicum* des Visigoths.

En 1860, M. Batbie fut chargé par M. Rouland, ministre de l'instruction publique, de visiter les universités de Belgique, de Hollande et d'Allemagne pour y étudier l'organisation de l'enseignement du droit public et administratif. La même année, l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna le prix Faucher pour un mémoire sur la vie et les œuvres de Turgot, ouvrage qui a été publié sous ce titre : *Turgot, philosophe, économiste et administrateur.* En 1861, il a commencé la publication très considérable d'un *Traité théorique et pratique du droit public et administratif* (1862-1868, 7 vol. in-8). En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques a encore décerné à M. Batbie deux récompenses : le grand prix Beaujour pour un mémoire sur les institutions de crédit populaire, qui a été publié sous ce titre : *le Crédit populaire*, et un des prix ordinaires de l'année pour un mémoire sur *le Prêt à intérêt.*

Les événements de 1870 détournèrent M. Batbie de cette carrière brillante de professeur et de jurisconsulte, pour le jeter dans tout le tumulte de la vie politique. Il avait essayé déjà de s'y aventurer après la révolution de février 1848; président d'un comité électoral républicain de Paris, il avait signé, en cette qualité, une adresse aux électeurs du Gers, empreinte d'un ardent et juvénile républicanisme, que plus tard la presse n'a pas manqué de lui rappeler. L'année suivante, il se présentait sans succès, au nom des mêmes idées démocratiques, comme candidat à l'Assemblée législative, dans le département du Gers. Aux élections du 8 *février 1871*, il fut élu dans ce même département, le premier sur six, par 59 860 voix. Il prit place dans les rangs du centre droit et fut bientôt un des chefs et des orateurs du parti monarchique, dans la lutte engagée contre M. Thiers et contre les institutions républicaines. Il fut membre et souvent rapporteur d'importantes commissions, notamment de celle des quinze représentants chargés de suivre les négociations du traité de paix, de celle de l'enquête sur l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine, de celle des grâces, de celle de la réforme des études de droit, etc. Il fut rapporteur de la loi sur la réorganisation du Conseil d'État. Après avoir figuré le 20 juin 1872, parmi les délégués de la droite chargés de conférer avec M. Thiers pour lui imposer une politique conforme aux vues de la majorité monarchique, il se trouva désigné, après le message présidentiel du 13 novembre suivant, pour faire partie de la fameuse commission Kerdrel chargée d'opposer à ce manifeste républicain le programme de la coalition monarchique. Il en fut le rapporteur, et ce fut en cette circonstance qu'il proposa d'organiser contre « les progrès de la barbarie révolutionnaire » un système de résistance qu'il appela « le gouvernement de combat ». Ce mot fit fortune, et, passant dans la langue courante de la politique, devint une arme contre lui et son parti. M. Batbie a cherché à plusieurs reprises à

l'expliquer et à l'atténuer par des lettres insérées dans les journaux (*le Messager de Toulouse*, 6 décembre 1872).

Après le renversement de M. Thiers, auquel il avait si activement contribué, il entra dans le cabinet de M. de Broglie le 25 mai 1873, comme ministre de l'instruction publique des cultes et des beaux-arts. Il s'appliqua à rapporter un certain nombre de mesures prises par un de ses prédécesseurs républicains, M. Jules Simon. Il repoussa le principe de l'obligation de l'enseignement primaire, et se vit reprocher de se mettre en contradiction sur ce point avec ses livres de jurisprudence, où il faisait découler ce principe de la conception légale des devoirs des parents. On signala surtout son rôle dans la discussion du projet de loi tendant à déclarer d'utilité publique les travaux de construction de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre, et à leur appliquer le bénéfice des lois spéciales d'expropriation. M. Batbie ne prit pas une part moins active aux négociations engagées par les monarchistes en vue de la fusion, et l'échec de cette fameuse tentative ayant amené, avec la prorogation des pouvoirs du maréchal, la retraite de M. de Broglie, il dut suivre ce dernier dans sa chute et fut remplacé, au ministère, par M. de Fourtou (26 novembre 1873). Il resta jusqu'en 1875 président de la commission des Trente, chargée de l'examen des lois destinées à compléter la constitution et qui fut forcée de se séparer devant l'impossibilité d'accomplir son œuvre. Dans la dernière période de l'Assemblée nationale, M. Batbie vota également contre l'amendement Wallon et contre l'ensemble des lois constitutionnelles.

Porté sur la liste de la droite pour les élections des sénateurs inamovibles, il échoua dans la longue et laborieuse suite des dix tours de scrutin. Mais il se présenta aux élections sénatoriales du Gers, de concert avec M. Peraldi, et, quoiqu'il eût affirmé, avec les idées conservatrices, son respect de l'intégrité du suffrage universel, pour avoir, avec l'appui des monarchistes, celui du parti de l'appel au peuple, il ne passa que le second, après M. Lacave-Laplagne, et seulement au troisième tour de scrutin, en réunissant 285 voix sur 542 électeurs. M. Batbie resta, au Sénat, l'un des principaux membres de la majorité hostile à l'établissement de la République. Il employa surtout son influence contre elle après l'acte du 16 mai 1877, et lorsque les élections du 14 octobre eurent donné tort à la politique du nouveau gouvernement de combat, toute la presse s'accorda à représenter M. Batbie comme le conseiller persévérant du maréchal, le poussant à prolonger, par une seconde dissolution de la Chambre, la résistance à la volonté déclarée du pays; elle le montra mêlé à toutes les négociations relatives à la rentrée de M. Dufaure aux affaires, les faisant plusieurs fois échouer et soutenant contre M. d'Audiffret-Pasquier, partisan d'une politique parlementaire, une lutte d'influences qui dégénérait en altercations les plus vives et provoquait un envoi de témoins et un échange d'explications. Lors du premier renouvellement triennal du Sénat, il se représenta avec M. Lacave-Laplagne et fut réélu, le second, par 297 voix contre 242, obtenues par M. Maumus, le premier des candidats républicains. M. Batbie a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre les publications mentionnées plus haut, nous devons citer encore : *Doctrine et Jurisprudence en matière d'Appel comme d'abus* (janvier 1852); *Précis du cours de droit public et administratif* (1863, in-8; 3e édit. entièrement refondue, 1869, in-8, 4e édit. 1876); *Nouveau cours d'économie politique* (1864-1865, 2 vol. in-8); *Mélan[ges] d'économie politique* (1865, in-8); *Grèves [et] coalitions* (1867, in-18), recueils d'articles pa[rus] dans la *Revue des Deux Mondes*. M. Batbi[e a] revu les *Constitutions d'Europe et d'Améri[que]* recueillies par Laferrière (1869, in-8), etc. On [a] aussi remarqué un long article qu'il publia, [en] 1866, dans la *Revue critique de législation*, [au] moment où les Facultés de Douai et de Na[ncy] venaient d'être établies, sur le danger pour [les] études de droit de la création de nouvelles fa[cul]tés en province.

BATEMAN (Kate-Joséphine), actrice am[éri]caine, née à Baltimore en 1842, appartient à [la] célèbre famille d'acteurs de ce nom, montra [des] dispositions précoces, et parut pour la prem[ière] fois au théâtre vers l'âge de onze ans. Malgré [le] succès qu'elle obtint alors, elle consacra plus[ieurs] années à de sérieuses études, et ne fit ses vé[rita]bles débuts qu'en 1859. Après avoir été appl[audie] sur les principaux théâtres de l'Amérique, [Miss] Bateman vint chercher en Europe la consécra[tion] de sa réputation. Engagée à Londres au thé[âtre] Adelphi, elle y débuta (1863) par le rôle de L[eah] dans la pièce de ce nom traduite du drame [alle]mand *Deborah*, de Mosenthal, qu'elle joua [plus] de cent cinquante fois de suite avec le plus [bril]lant succès. On cite parmi les principales c[réa]tions de cette artiste : Évangéline, dans la p[ièce] de ce nom tirée du poème de Longfellow; G[ér]aldine, dans une pièce écrite spécialement [pour] elle par Mrs Bateman, sa mère; Julia, da[ns le] *Bossu* (The Hunchback), de Sheridan Know[les;] Pauline, dans *Lady of Lyons*; Juliette [et lady] Macbeth dans le répertoire de Shakspeare, etc. [En] décembre 1865, elle a épousé M. George Cr[owe,] frère de l'historien de ce nom. Elle a repa[ru en] 1868, sous son premier nom, au théâtre, où el[le est] considérée comme l'une des meilleures tr[agé]diennes de l'Angleterre.

BATES (Henry-Walter), voyageur et nat[ura]liste anglais, né à Leicester, le 18 février 1[825,] entra dans une maison de commerce que [son] goût décidé pour l'étude des sciences natur[elles] et la lecture passionnée des livres de voya[ges le] conduisirent à quitter. Avec son ami Wal[lace,] il résolut d'aller explorer dans le plus grand [dé]tail les pays de l'Amérique du sud traversés [par] le fleuve des Amazones. Ils s'embarquèrent [à] Liverpool sur un voilier, au mois d'avril 1[848,] et le voyage ne finit qu'en juin 1859. Wal[lace] quitta toutefois son ami pour rentrer en An[gle]terre en 1852. Pendant ces onze années d'ex[plo]ration, M. Bates recueillit de nombreuses o[bser]vations géographiques et les plus riches co[llec]tions de botanique, de zoologie et d'ethnogra[phie.] A son retour, il fut nommé second secrétai[re de] la Société géographique de Londres.

M. Bates a consigné les résultats de son vo[yage] dans un livre de haute valeur: *le Naturaliste [sur] les bords de l'Amazone* (the Naturalist on [the] river Amazones; Londres, 1863, 2 vol.; 3e é[dit.] 1873); cet ouvrage a été traduit en allemand (L[eip]zig, 1866). On cite en outre : *Contributions [to] the insect fauna of the Amazon valley* (Il[lustr.] 1867) et *Voyages illustrés* (Illustr. travels, a [ma]gazine of travel. Geography and adventures; 1[867-] 1869; 4 vol.), ainsi que la traduction anglaise [de] *l'Expédition allemande au Pôle Nord* (Ib[id.] 1874).

BATISSIER (Louis), médecin et archéolo[gue] français, né à Bourbon-l'Archambault, le 29 [...] 1813, fut reçu docteur à Paris en 1842, avec [une] thèse sur *l'Origine et l'action des eaux néo[...]*

[illegible] Il est devenu, plus tard, vice-consul de [illegible] à Suez.

[illegible] de lui des travaux de recherches archéologiques : *le Mont Dore et ses environs* (1840, [illegible], 11 pl.); *Éléments d'archéologie nationale* ([illegible], in-18); *Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivie d'un Traité de peinture sur verre* (1845, gr. in-8, illustré, [illegible] édit., 1866); *le Nouveau Cabinet des Fées*, contes [illegible] avec une notice sur les fées et les génies ([illegible] gr. in-8, illustré); puis une réédition de l'*Histoire de Paris*, de Dulaure (1845); différents [illegible] relatifs à l'ancien Bourbonnais, etc.

BATTA (Alexandre), violoncelliste hollandais, né à Maestricht, en 1816, et fils d'un musicien [illegible], qui fut longtemps professeur au Conservatoire de Bruxelles, fut élève de Platel, qu'il [illegible], dès l'âge de dix ans, dans des soirées. [illegible] dans toutes les grandes villes d'Europe, c'est à Paris qu'il a donné depuis vingt ans le plus grand nombre de ses concerts. Il a [illegible] fréquemment visité la cour de La Haye. M. Batta a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible] 1875.

Comme virtuose il se distingue par la grâce, le [illegible] et la coquetterie même de son jeu. Il a [illegible], pour son instrument, des *Fantaisies*, *Scènes*, [illegible] variés. Il a publié dans *l'Union libérale et démocratique de Seine-et-Oise* un certain nombre d'articles de critique musicale.

BATTAILLE (Charles-Amable), chanteur français, né à Nantes, le 30 septembre 1822, où son père exerçait la médecine, fut destiné à embrasser la même profession, malgré son penchant vers le théâtre, et alla commencer à Caen ses études médicales. Reçu docteur, il s'établit, comme médecin, dans sa ville natale; mais bientôt l'insuccès de sa pratique lui fit prendre, malgré les nouvelles résistances de son père, le parti de venir tenter à Paris la fortune dramatique. Après s'être fait entendre avec assez de succès, comme soliste, à l'église de la Madeleine, il se présenta, au mois de novembre 1845, au Conservatoire, où il fut reçu, [illegible], à l'unanimité. Encouragé par Garcia, il se remit à l'étude et obtint de débuter à l'Opéra-Comique, en 1848. Ses débuts, qui devaient avoir lieu le 23 février, furent ajournés, par suite des événements, jusqu'à l'année suivante. Il parut enfin dans le rôle du chevrier du *Val d'Andorre*, et fut engagé à ce théâtre, où il a compté depuis tant de créations importantes dans le *Toréador*, la *Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Carillonneur de Bruges*, *la Dame de pique*, *Marco Spada*, et *l'Étoile du nord*. Le rôle de Pierre le Grand, dans cette dernière pièce, a été son principal triomphe et a mis en relief toutes ses qualités. Sa voix est une basse chantante, d'un timbre agréable, particulièrement souple, énergique au besoin; sa vocalisation facile et la sûreté de sa méthode révèlent d'excellentes études. Cet artiste, éloigné pendant quelque temps de l'Opéra-Comique, a été engagé en 1860 au Théâtre-Lyrique, puis rappelé l'année suivante, à son premier théâtre. Il est devenu, en 1861, professeur de chant au Conservatoire. De septembre 1870 au 13 juillet 1871, il a rempli non sans mérite les fonctions de sous-préfet à Ancenis (Loire-Inférieure). — Il est mort à Neuilly le 1 mai 1872.

Il a été présenté à l'Académie des sciences par M. Ch. Battaille un mémoire intitulé : *Nouvelles recherches sur la phonation* (1861, in-8, avec 7 pl.), [illegible] a paru sous ce titre : *De l'Enseignement du chant*, 1re partie : *De la physiologie appliquée à l'étude du mécanisme vocal* (1863, in-8).

BATZ-TRENQUELLÉON (Charles de), littérateur et journaliste français, né en 1835, au Mas-d'Agenais (Lot-et-Garonne), a successivement collaboré au *Journal de Calais*, à la *Revue de Toulouse*, à la *France centrale* et est devenu rédacteur de *la Guienne*. On cite de lui : *A la fenêtre* (Calais, 1852, in-12), étude de mœurs publiée sous le pseudonyme de *Georges Linois*; *Nouvelles* (Calais, 1854, 2 vol. in-12); *les Voix Perdues*, poésies (1856, in-12); *le Paupérisme et les souffrances morales de la société* (Bordeaux, 1857, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de Bordeaux; *le Devoir*, comédie en deux actes, en vers; poèmes et bluettes (1858, in-12); *Variations de l'esprit public* (1864, in-8). M. de Batz-Trenquelléon a fait aussi représenter, le 14 janvier 1866, sur le Théâtre-Français de Bordeaux, une comédie en trois actes, en prose, *Nos ennemis*, qui a été jouée avec succès et a été surtout remarquée comme une tentative de décentralisation littéraire. Il a donné depuis *le Béarnais*, drame historique en cinq actes (Bordeaux, 1867, in-8), et *le Dahlia bleu*, comédie en trois actes (Toulouse, 1870, in-8).

BAUCHART (Alexandre-Quentin), administrateur français, ancien représentant, et ancien sénateur, est né à Villiers-le-Sec (Aisne), le 1er février 1809. Avocat au barreau de Laon et riche propriétaire, il était membre du conseil général de l'Aisne, lorsque, avec l'aide du *National*, dont il représentait les doctrines dans son département, il se porta candidat aux élections de l'Assemblée constituante de 1848; il fut élu, le 11e sur quatorze, par 65000 voix. Son nom est attaché à ce fameux *Rapport sur les causes qui ont amené le* 15 *mai et l'insurrection de juin* (1848, 3 vol. in-4), qui a été l'objet de tant d'attaques passionnées et contraires, œuvre habilement conçue néanmoins et dont les matériaux disparates, groupés avec art, seront un jour profitables à l'historien. A la Constituante, M. Bauchart, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite. Il reparut à la Législative, élu le second sur douze, dans les rangs du parti modéré, et plus tard dans la fraction de ce parti qui se rattacha à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1852, M. Bauchart fut appelé au Conseil d'État et nommé sénateur le 22 janvier 1867. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1866. Outre le *Rapport* mentionné ci-dessus, on cite de lui un *Manuel de l'électeur et de l'éligible* (1849, in-32).

Son fils, M. Quentin-François-Victor-Adèle-Édouard-Ernest Bauchart, né en 1829, a fait ses études et son droit à Paris; il a été, sous l'Empire, auditeur de 1re classe au Conseil d'État.

BAUCHER (F....), écuyer français, né en 1796, s'est fait connaître à la fois, pendant plus de vingt-cinq ans, comme professeur d'équitation, comme écuyer du Cirque et comme inventeur d'une méthode qu'il a développée dans plusieurs ouvrages. Nous citerons : *Dictionnaire d'équitation* (1833, in-8, 3e édit., 1859); *Dialogues sur l'équitation* (1834, in-8), avec M. Pellier; *Passe-temps équestres* (1840, in-8); *Réponse à des observations de M. d'Aure* (1842); *Méthode d'équitation basée sur de nouveaux principes* (1842, in-8, 11e édit., 1859); tous ces ouvrages ont été réunis, en 1854 et 1859, en un volume intitulé : *Œuvres complètes* (gr. in-8). — Il est mort à Paris le 14 mars 1873.

BAUDE (Louis), ingénieur français, né le 17 octobre 1804, fut admis, en 1822, à l'École polytechnique, entra dans l'administration des ponts et chaussées et devint, en 1847, ingénieur en chef

de première classe, puis, en 1851, inspecteur général. Il fut attaché au service de plusieurs chemins de fer, celui de Rennes entre autres. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 mai 1849.

BAUDEMENT (Théophile-Charles-Étienne), bibliothécaire français, né à Paris, le 26 juillet 1808, fit une sérieuse étude des langues classiques et fut, pendant quelques années, précepteur du petit-neveu de l'abbé Siejès, puis secrétaire d'Augustin Thierry. Attaché ensuite à la bibliothèque Mazarine (1845), il passa, en 1853, comme employé à la Bibliothèque impériale au département des imprimés et y devint plus tard bibliothécaire. — Il est mort le 17 octobre 1874.

M. Baudement a traduit et annoté un assez grand nombre d'auteurs dans la collection des *Classiques* de M. Nisard : *César*, *Florus*, *Suétone*, *l'Histoire auguste*, etc. Il a publié une étude bibliographique sur *les Rabelais de Huet* (1867, in-16).

BAUDET DULARY (M....), médecin français, né en 1791, suivit les cours de la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1814. Entraîné vers le système de Fourier, il se retira volontairement de la Chambre des Députés où l'avaient envoyé, en 1831, les électeurs de Seine-et-Oise, pour coopérer activement à la propagation de ses idées favorites. Outre divers articles insérés dans *la Phalange* et *le Phalanstère*, il publia : *Crise sociale* (1834, in-8), écrit remarqué pour sa vigueur. Plus tard, il s'occupa même d'une réalisation pratique du fouriérisme sur ses propriétés, mais elle n'eut d'autre caractère que celui d'une exploitation agricole. — M. Baudet-Dulary est mort à Paris le 29 juin 1878.

On cite encore de lui : *Essai sur les harmonies physiologiques* (1838-1845, in-8); *Hygiène populaire* (1856); *Principes et résumé de physionomie* (1859, in 8, 20 pl.), publié d'abord avec les seules initiales de l'auteur, puis sous son nom en toutes lettres (1865), etc.

BAUDET-LAFARGE (Jacques-Antoine) [du Puy-de-Dôme], ancien représentant du peuple français, est né à Maringues, le 28 janvier 1803. Fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, il se montra fidèle aux principes de la Révolution, qui étaient ceux de sa famille. Après les journées de Juillet, il fut nommé sous-préfet d'Ambert; mais il ne conserva pas longtemps ces fonctions, et renonça à la carrière administrative. Il prit au Conseil général du Puy-de-Dôme la place laissée vacante par la mort de son père. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur seize, par 74 840 suffrages. Il vota presque toujours avec le parti du *National* et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Depuis il s'est occupé de travaux agricoles et a pris part à la rédaction du *Journal d'agriculture pratique*.

BAUDISSIN (Wolf-Henri-Frédéric-Charles, comte DE), littérateur allemand, né le 30 janvier 1789, à Rantzau, fit ses premières études sous la direction de l'historien Kohlrausch, qu'il suivit aussi aux universités de Berlin, de Kiel, de Heidelberg et de Gœttingue. En 1810, il entra dans la carrière diplomatique dans laquelle son père, ancien ambassadeur danois à la cour de Berlin, s'était distingué. Nommé secrétaire de légation au service du Danemark, il séjourna successivement à Stockholm, à Vienne et à Paris; mais ses sympathies pour l'Allemagne le firent destituer et lui valurent même un emprisonnement de six mois à la forteresse de Friedrichs- Après avoir voyagé pendant plusieurs années Italie, en France et en Grèce, il se fixa en 18 à Dresde, où il se lia intimement avec le p Tieck, alors occupé de la traduction des œu de Shakspeare. M. de Baudissin, qui avait traduit l'*Henri VIII* (Hambourg, 1819), four dans l'espace de deux ans et demi, douze pi à cette publication. — Il est mort à Dresd 4 avril 1878.

On cite encore de lui : *Ben Johnson et école, avec des commentaires et un aperçu torique de la scène anglaise* (Ben Johnson und s Schule; Leipzig, 1836, 2 vol.), où l'on tr la traduction de vieux drames anglais; *I avec le lion*, de Hartmann von der Aue (I mit dem Loewen; Berlin, 1845); *Wigalois* Wirnt de Gravenberg (Leipzig, 1848), et u anciennes épopées germaniques traduites en mand moderne.

BAUDOT (Joseph-Eugène-Anatole DE), archi français, né à Sarrebourg (Meurthe) le 14 oct 1834 élève de H. Labrouste et de M. Viollet-le- a exposé aux salons annuels : *Projet d'é pour la commune de la Roche* (Nièvre); *É sur le système de construction des nefs de l'é de Champeaux* (Seine-et-Marne) *et de Mo Marly* (Seine-et-Oise), neuf dessins (1866); *I de Rambouillet en cours d'exécution*; *Anc église de Saint-Frambourg à Senlis* (1869); *jets d'églises pour Sèvres et pour Levallois-P* (1870); *Projet de château* (1872); *Habitatio M. B... dans la Loire* (1874); *Restauratio l'église Saint-Nicolas à Blois* (1875); *Ab normandes, études comparatives*; *Projet d'é paroissiale pour la ville de Privas* (1876); *I d'orgue exécuté en 1876 dans la cathédral Clermont-Ferrand*; *Projet d'église paroi* 1877). Il a obtenu une médaille en 1869 e médaille de 2e classe en 1872.

M. de Baudot a publié, outre une brochure *Réorganisation de l'École des beaux-arts* (in-8), un grand ouvrage : *Églises de bour de villages* (1861 et ann. suiv., 2 vol. in- dirigea, avec M. Viollet-le-Duc fils, la *G des architectes et du bâtiment*, et avec M. P bat, le *Journal de menuiserie*.

BAUDOUIN (Jean-Magloire), professeur e ministrateur français, né à Saint-Benoît-sur- (Loiret), le 15 septembre 1819, fit toutes ses ét au séminaire d'Orléans, fut maître de clas répétiteur au collège de Pont-Levoy, puis v Paris pour suivre les cours de l'École de méd tout en donnant des leçons de mathématique se tourna peu à peu vers l'étude des scienc suivit, comme externe libre, les leçons de l'É polytechnique. Il écrivit dès cette époque d mémoires de mathématiques ou de phy (*Asymptotes*, *Effets de la vapeur dans les chines*) et d'économie sociale (*les Étalons nétaires*, *la Question de l'or*), etc. En 1 lorsque M. Regnier résigna ses fonction précepteur des enfants du duc d'Orléans, M. douin fut choisi pour diriger spécialement études scientifiques; il resta auprès de famille royale, comme précepteur du com Paris et du duc de Chartres, jusqu'en 18 fit, pendant cette période, de nombreux voy en Belgique, en Suisse, en Allemagne, et fut docteur des universités de Bonn et d'Iéna. A retour en France, il épousa la fille du savant fesseur de droit Bugnet, se livra aux études diques sous la direction de son beau-père, fit recevoir docteur en droit (1861).

En 1863, M. Baudouin fut chargé par M.

[illegible] ministre de l'instruction publique, d'aller [illegible] la situation des écoles professionnelles en [illegible], en Allemagne et en Suisse. Le *Rapport* [illegible] au retour de cette mission (1865, [illegible]) fut très remarqué et lui valut le titre d'inspecteur général de l'enseignement primaire. En [illegible] envoyé à Constantinople pour y étudier la fondation d'écoles spéciales turques sous le patronage de la France et ses plans reçurent un commencement d'exécution. Élu au conseil général [illegible] en remplacement de son beau-père, il [illegible] partie en 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. On cite de lui, outre les écrits déjà mentionnés, une traduction des *Nibelungen* (1866, in-18).

BAUDRILLART (Henri-Joseph-Léon), économiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le [illegible] 1821, fils d'un savant publiciste forestier, mort en 1832, fit ses études au collège Bourbon, [illegible] prix d'honneur de philosophie, en 1841. Il obtint successivement, en 1844, une [illegible] de l'Académie française; les prix d'éloquence en 1846, pour le *Discours sur Voltaire*, pour l'*Éloge de Turgot*, et, en 1850, pour l'*Éloge de Mme de Staël*; puis en 1853, pour l'ouvrage intitulé *Jean Bodin et son temps, Tableau des théories politiques et économiques du XVI[e] siècle*, [illegible] des prix Montyon. Depuis 1852, suppléant au Collège de France, de M. Michel Chevalier, il fut appelé à la fin de 1866 à la nouvelle chaire d'histoire de l'économie politique. En [illegible] remplaçé M. J. Garnier comme rédacteur en chef du *Journal des économistes*. Longtemps attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, M. Baudrillart devint, en 1856, le gendre de M. de Sacy, rédacteur en chef de ce journal. Lui-même fut nommé, en avril 1868, rédacteur en chef du *Constitutionnel*, en remplacement de M. [illegible], il le quitta à la fin d'avril 1869. Le [illegible] suivant, il fut nommé inspecteur général des bibliothèques, et c'est en cette qualité qu'il présenta au ministre de l'instruction publique, en 1871, un rapport sur les *Pertes éprouvées par les bibliothèques publiques de Paris pendant le siège et la Commune* (2[e] édit. aug., 1872, in-8). M. Baudrillart a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1863.

[illegible] *Manuel d'économie politique* ([illegible] 1872), qui obtint aussi, l'année suivante, un prix Montyon; *Études de philosophie morale et d'économie politique* (1858, 2 vol. in-12); *Des Rapports de la morale et de l'économie politique*, cours professé au Collège de France (1860, [illegible]), couronné, en 1861, de l'Académie française [illegible] 2000 francs; *Publicistes modernes* (1862, [illegible] 1863, in-18); *la Liberté du travail, l'association et la démocratie* (1865, in-18); *Éléments d'économie rurale, industrielle et commerciale* (1867, in-18); *la Famille et l'éducation en France dans leurs rapports avec l'état de la société* (1874, in-18); *Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (1878, [illegible]), des discours d'ouverture, sur les rapports du travail et du capital, sur le *Rôle et les principes de l'économie politique*, sur *le Principe de propriété*, etc., reproduits dans le *Journal des économistes*; des *Conférences* faites à [illegible] de Vincennes; de nombreux articles de politique, de littérature et de philosophie, [illegible] au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Dictionnaire de l'économie politique*, [illegible] politique de M. Block, à la *Revue des Deux Mondes*, etc.

BAUDRIMONT (Alexandre-Édouard), chimiste français, est né en 1806, à Compiègne (Oise). Après avoir été attaché quelque temps à la pharmacie des hôpitaux de Paris, il étudia la médecine et fut reçu docteur en 1831. A cette époque, il s'établit à Valenciennes, où il rendit de grands services pendant le choléra, et, de retour à Paris, devint successivement préparateur de chimie au Collège de France et professeur agrégé à la Faculté de médecine. Il a été appelé depuis à la chaire de chimie à la Faculté de Bordeaux. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de M. Baudrimont: *Table analytique et raisonnée du* Bulletin *et du* Journal de pharmacie (1831, in-8), qui comprend une période de vingt-deux années (1809-1830); *Introduction à l'étude de la chimie* (1834, in-8) par la théorie anatomique; *Traité de chimie générale et expérimentale* (1845, 2 vol. in-8); *Recherches anatomiques et physiologiques sur le développement du fétus* (1850, Imp. nationale, in-8, 18 pl.), avec le docteur Martin Saint-Ange, ouvrage qui a remporté le grand prix des sciences physiques à l'Institut, etc. On a encore de lui de nombreux et importants mémoires: *Du Sucre et de sa fabrication* (1841); *De l'Existence des courants interstitiels dans le sol arable* (1851); *Expériences sur l'action chimique de la lumière solaire* (1862, in-8, 5 tableaux); trois *Mémoires sur la structure des corps* (1863-1864, in-8); *Recherches sur le choléra épidémique* (1865, in-8), etc.; puis un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire de l'industrie* (1833), dans les *Annales de chimie et de physique*, dans les *Mémoires des savants étrangers*, dans ceux de l'Académie des sciences de Bordeaux, etc.

Son neveu, M. Marie-Victor-Ernest BAUDRIMONT, d'abord pharmacien en chef de l'hôpital Sainte-Eugénie, a été nommé en 1873 professeur de pharmacie chimique à l'École supérieure de pharmacie de Paris. Il a publié, outre sa thèse inaugurale (*Théorie de la formation des eaux minérales*, 1852, in-4), un volume de *Recherches sur les chlorures et les bromures de phosphore* (1864, in-4), thèse pour le doctorat ès sciences.

BAUDRY (Frédéric), littérateur et philologue français, est né à Rouen, le 25 juillet 1818. Se destinant à l'enseignement, il fut admis, en 1837, à l'École normale, d'où il sortit volontairement presque aussitôt. Il fit son droit, tout en suivant les cours de l'orientaliste Eugène Burnouf, fut reçu avocat en 1841, et devint secrétaire de J.-B. Duvergier. En 1844, il alla se faire inscrire au barreau de Rouen. Nommé, en 1849, bibliothécaire du nouvel Institut agronomique de Versailles, il devint, en 1859, bibliothécaire à l'Arsenal, et passa, en 1874, comme conservateur adjoint, à la bibliothèque Mazarine, où il a succédé, comme administrateur, à M. de Sacy, par décret du 17 février 1879. M. F. Baudry est gendre de l'ancien président de l'Assemblée constituante, M. Sénard, membre de la Société de linguistique de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864.

Ses principales publications sont: *Résumé élémentaire de la théorie des formes grammaticales du sanscrit* (1852, in-18); *Étude sur les Védas* (1855, in-8); *les frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864, in-8); *De la Science du langage et de son état actuel* (1864, in-8), et surtout *Grammaire comparée des langues classiques* (1868, t. I[er], in-8). Il a édité les *Mémoires de Nicolas-Joseph Foucault*, dans la collection des *Documents inédits* (Impr. impér., 1862, in-4.); rédigé, avec M. Jourdier, un *Catéchisme d'agriculture* (1853, in-18, 2[e] édit. 1868); traduit et annoté, avec M. Délerot, « les Contes mythologiques » de John Cox, *les Dieux et les héros* (1867, in-8), et col-

laboré à diverses revues, où ont été insérés plusieurs des travaux précédents.

Son frère, M. Alfred BAUDRY, né à Rouen, le 8 septembre 1828, devenu gérant d'une société financière dans cette ville, a publié, avec le bibliothécaire André Pottier, en remaniant et complétant le manuscrit de feu Langlois du Pont-de-l'Arche, un important *Essai historique, philosophique et pittoresque sur les* « Danses des morts » (Rouen, 1852, 2 vol. in-8). — Un des compatriotes homonymes des précédents, M. Frédéric-Paul BAUDRY, né en 1825, membre de la Société des bibliophiles normands, a publié un certain nombre de volumes et de brochures d'archéologie religieuse et de voyage, et inséré, dans les journaux et revues de Rouen, divers articles dont plusieurs ont été tirés à part.

BAUDRY (Paul-Jacques-Aimé), peintre français, né à Bourbon-Vendée, le 7 novembre 1828, fut élève de Drolling et de M. Sartoris, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1850, sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit, aux expositions de l'École, plusieurs envois remarquables, et réunit au Salon de 1857 : *Saint Jean-Baptiste*, *Léda*, *Portrait de M. Beulé*, *Supplice d'une vestale*, *la Fortune et le jeune enfant* (musée du Luxembourg), qui comptèrent au nombre des tableaux les mieux accueillis du public et de la critique. M. Baudry, de retour de Rome cette même année, exposa : *la Madeleine pénitente*, *la Toilette de Vénus*, *Guillemette*, trois *Portraits* (1859) ; *Charlotte Corday*, *Amphitrite*, plusieurs *portraits*, entre autres ceux de *M. Guizot*, appartenant à sir John Boileau, de *M. Ch. Dupin*, de *Mlle Madeleine Brohan*, du *Fils de Mme la comtesse Szidejkowska* (1861) ; *la Perle et la vague* (fable persane) et deux *Portraits* (1863) ; *Diane* et un *Portrait* (1865), le portrait de *M. Charles Garnier*, architecte (1869). Chargé des peintures des foyers et des galeries du Nouvel Opéra, M. Baudry a consacré près de dix années à ces travaux dont l'ensemble fut l'objet d'une exposition spéciale publique avant l'achèvement du monument et qui excitèrent un vif intérêt ; ils ont donné lieu à plusieurs publications spéciales. M. Baudry a reparu aux Salons de 1876 et de 1877 avec des *Portraits*. Il a obtenu une 1re médaille en 1857, un rappel en 1861, la décoration de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861, celle d'officier, le 12 août 1869 et celle de commandeur, le 3 mars 1875. Il a été élu membre de l'Académie des Beaux-arts en remplacement de M. Schnetz, le 24 mai 1870.

BAUDRY (Ambroise-Alfred), architecte français, frère du précédent, né à Napoléon-Vendée le 1er juillet 1838, suivit à l'École des Beaux-Arts les cours de Le Bas et de Louvet. Il fut chargé peu de temps après la fin de ses études d'une mission archéologique en Valachie et en Bulgarie. Les vingt-deux dessins d'après divers monuments de ces contrées, qu'il exposa en 1866 et en 1867 (Exposition universelle), lui valurent deux médailles. Il n'a depuis envoyé au Salon annuel que ses *Etudes sur le Forum romain et le mont Capitolin au siècle d'Auguste* (1870), pour lesquelles il a reçu une médaille et la croix de la Légion d'honneur.

BAUDRY (l'abbé Ferdinand), archéologue français, né à Saint-Philbert-de-Pont-Charrault (Vendée) le 2 novembre 1816, fut ordonné prêtre en 1840 et consacra plusieurs années à la prédication avant d'être nommé en 1858 curé du Bernard, petit village du canton de Talmont (Vendée). L[a] découverte d'un grand nombre de sépultures gall[o-]romaines, mises à nu par le percement d'u[ne] route, lui révéla une nouvelle vocation, et [de] 1859 à 1878, vingt-cinq de ces sépultures ont é[té] explorées par M. l'abbé Baudry, qui a consigné [le] résultat de ses recherches dans diverses notices. [Il] a publié avec M. Léon Ballereau, architecte, [un] recueil très-apprécié de notes et d'observations r[e]latives au même sujet : *Puits funéraires du Bernard* (La Roche-sur-Yon, 1873, gr. in-8, av[ec] 410 vign. sur bois). On lui doit aussi quelqu[es] études d'histoire religieuse.

BAUDRY-D'ASSON (Léon-Armand-Charles), député français, né à Rocheservière (Vendée), [le] 15 juin 1836, descend d'une des plus ancienn[es] familles de la Vendée. Conseiller général pour [le] canton de Challans, depuis le 8 octobre 1871, [il] se présenta aux élections générales de févr[ier] 1876, comme candidat catholique et légitimis[te] dans la 2e circonscription de l'arrondissement [des] Sables-d'Olonne, et fut élu par 6221 voix con[tre] 3803 données à son concurrent républica[in] M. Richer. Il prit place à l'extrême droite et [se] signala par de nombreuses et bruyantes interr[up]tions. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Baud[ry] d'Asson fut un des 158 députés qui accordèr[ent] leur vote de confiance au cabinet de M. Brog[lie]. Aux élections qui suivirent la dissolution, il [se] représenta dans la même circonscription, [sans] concurrent, et obtint, le 14 octobre, 8560 v[oix] sur 9397 votants.

BAUER (l'abbé Marie-Bernard), prédicat[eur] français d'origine hongroise, est né à Pesth [en] 1829 d'une riche famille israélite. Il eut [une] jeunesse pleine d'aventures et abandonna [les] cours d'étudiant pour venir servir comme vol[on]taire, sous Cavaignac, en 1848. Il fit ensuite, [...] on, de la peinture et de la photographie. Ay[ant] embrassé le catholicisme, il entra dans l'or[dre] des Carmes qu'il a quitté depuis. L'abbé Ba[uer], qui avait pris rang parmi les prédicateurs [de] renom, tant en France qu'en Allemagne, et [qui] s'était fait entendre à Vienne, fut appelé, en 18[..] à Paris pour prêcher le carême à la cour, [et] au mois de novembre de l'année suivante, [fut] spécialement attaché, comme desservant, à la c[ha]pelle des Tuileries. Il prêcha dans d'autres ég[li]ses, notamment l'Avent de 1867 à Saint-Thom[as] d'Aquin, où un de ses discours sur la Pologne [eut] du retentissement. Chanoine honoraire d'un d[io]cèse de Bretagne, il fut élevé, en janvier 18[..] à la dignité de protonotaire apostolique. Penda[nt] la guerre de 1870-1871, il prit une part active [à] la direction des ambulances de la Presse.

L'abbé Bauer a publié plusieurs recueils de [...] sermons sous des titres généraux : *le Judaïs[me] comme preuve du Christianisme*, conférences p[rê]chées à Vienne (Vienne et Paris, 1866, in-8), *le But de la vie*, sermons prêchés aux Tuileri[es] devant l'empereur et l'impératrice (1869, in-[8]). On cite aussi de lui une brochure politique qu[i fit] quelque bruit : *Napoléon III et l'Europe* en 18[..] (1867, in-8).

BAUER (Bruno), célèbre philosophe alleman[d], né à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Alte[n]bourg, le 6 septembre 1809, est fils d'un pei[n]tre sur porcelaine qui se fixa en Prusse en 18[..]. Après de fortes études dans les collèges et [à] l'université de Berlin, il fut reçu docteur [en] théologie, en 1834. Dès lors il sembla se propo[ser] pour but unique la critique savante et appr[o]fondie des livres saints et de la religion. Nomm[é] en 1839 professeur à Bonn, il reçut l'ordre, [...]

[illegible] lire aucun cours. Il revint [illegible] tout entier à des tra[illegible] qui lui ont fait la [illegible] les plus savants et [illegible] écrivains de l'Allemagne.

[illegible] et toute la nouvelle [illegible] de son pays, M. Bruno Bauer [illegible] une réconciliation entre [illegible] et les théologiens. Telle est la [illegible] dans ses premières œuvres : [illegible] de Strauss, publiée [illegible] *scientifique de Berlin* [illegible] *de théologie spéculative* [illegible] Theologie, Berlin, 1836, [illegible] *de la religion de l'Ancien* [illegible] Darstellung der Religion des [illegible], Berlin, 1838, 2 vol.). Il s'y [illegible] théories de Hegel.

[illegible], il demanda successi[illegible] de ses livres, au nom de [illegible], des concessions dont le [illegible] la ruine de la tradition et [illegible] Parmi les ouvrages de cette [illegible] citer : *le docteur Hengs*[illegible]; *l'Église évangélique de* [illegible] (die evangelische Landeskir[illegible] der Wissenschaft, Leipsick, [illegible] *des faits contenus dans l'évan*[illegible] (Kritik der evangelischen Ges[illegible], Brême, 1840); *Critique* [illegible] *des évangiles* (Kritik der evan[illegible], Leipzig, 1840, 2 vol., 2ᵉ édit., [illegible].

[illegible] dès lors à subir [illegible] sa rupture éclatante [illegible] de Berlin, il publia [illegible] : *la Question de la liberté* [illegible] (die Sache der Freiheit, und [illegible], Zurich, 1843). Le [illegible] saisir, avant l'impression, [illegible] *dévoilé* (das entdeckte Chris[illegible] 1843), espèce de résumé de [illegible] fait précéder de deux li[illegible] *l'athée et les trompettes* [illegible] (Posaune des jüngsten Ge[illegible], Leipsick, 1841) [illegible] *sur l'art et la religion* [illegible] der Kunst und Religion, [illegible] le même temps il se séparait [illegible], sur la question de l'éman[illegible] : la *Question juive* (die [illegible], 1843).

[illegible] dans une nouvelle période [illegible] pratique à ses études de [illegible]. Tels sont : *Journal géné*[illegible] (Allgemeine Literaturzeitung, [illegible] 1843-1844), avec son frère [illegible] *Faits de l'histoire des* [illegible] *la Révolution française* [illegible] zur Geschichte der neuern [illegible], 1843-1844, 12 livraisons); [illegible] *de la civilisation et des* [illegible] (Geschichte der Politik, [illegible] 1843-1845, 4 vol.); *Histoire de* [illegible] *la Révolution française et* [illegible] Geschichte Deutschlands [illegible], etc. Ibid., 1846, 2 vol.); [illegible] *française jusqu'à l'éta*[illegible] Geschichte der franz. [illegible]; *Histoire complète* [illegible] *de l'Allemagne de 1842* [illegible] Geschichte der Parteikämpfe [illegible], etc., Charlottenbourg, [illegible] *nationale en Alle*[illegible], Berlin, 1849); *la* [illegible] *de Francfort* (der Untergang [illegible], Berlin, 1849).

M. Bruno Bauer publia en une nouvelle série d'ouvrages de philosophie ou d'histoire : *Critique des Évangiles et histoire de leur origine* (Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprungs, Berlin, 1850-1851, 2 vol.), sorte de complément des travaux théologiques de toute sa vie; *Histoire des apôtres* (die Apostelgeschichte, ibid., 1850); *Critique des épîtres de saint Paul* (Kritik der paulinischen Briefe, Ibid., 1850, 2ᵉ édit., 1852), que l'auteur considère comme complètement apocryphes, et écrites seulement au IIᵉ siècle; *De la dictature occidentale* (Charlottenbourg, 1855); *Situation actuelle de la Russie* (die jetzige Stellung Russlands, 1855); *l'Allemagne et la Russie* (Deutschland und das Russenthum, Ibid., 1855); *la Russie et l'Angleterre*, Ibid., 1855); *Philon, Strauss, Renan et le christianisme primitif* (Berlin, 1874).

BAUER (Edgar), publiciste allemand, frère du précédent, né à Charlottenbourg, en 1821, étudia la théologie et le droit, débuta par une défense de son frère Bruno, insérée dans les *Annales allemandes* (Deutsche jahrbücher) et suivie d'une brochure intitulée : *Bruno Bauer et ses adversaires* (Bruno Bauer und seine Gegner, Berlin, 1842), dont une édition remaniée fut saisie par la police. L'année suivante une seconde brochure valut à l'auteur un procès et une condamnation à quatre ans de prison; elle avait pour titre : *la Querelle de la critique avec l'Église et avec l'État* (der Streit der Kritik mit der Kirche und Staat; 1843). Pendant l'instruction de son procès, M. Edgard Bauer publia : *Procès de censure* du 31 *janvier* 1843 (die Censurinstruction, etc.), qui fut saisi à Berlin et reparut à Berne, la même année. L'année suivante furent publiées les pièces du procès sous ce titre : *Procès de presse* (Pressprocess, Bern, 1844).

Pendant sa détention à Magdebourg, M. Edgar Bauer déploya une grande activité; il collabora à quelques publications de son frère et donna lui-même : *Histoire du mouvement constitutionnel dans le sud de l'Allemagne de* 1831 *à* 1834 (die Geschichte der constitutionnellen Bewegung im, etc.; Charlottenbourg, 1845-1846, 3 vol.); *les Efforts des libéraux en Allemagne* (die liberalen Bestrebungen in Deutschland, Zurich, 1843, 2 vol.); *Histoire de Luther et de son temps* (Geschichte des Lutherthums), qui parut, en cinq volumes, dans la *Bibliothèque des érudits allemands*, publiée par M. Edgar Bauer lui-même, sous le pseudonyme de *Martin de Geismar* (Leipzig, 1845-1847); *sur le Mariage dans la religion de Luther* (Ueber die Ehe im Sinne des Lutherthums; Leipsick, 1849). Rendu à la liberté par l'amnistie du 18 mars 1848, M. Edgar Bauer publia une revue politique intitulée : *les Partis* (die Parteien; Hambourg, 1849, 1-3). Il s'est fixé depuis à Altona où il dirigea les *Feuilles ecclésiastiques* et la *Revue trimestrielle, chrétienne et politique*. Il a publié en outre *la Vérité sur l'Internationale* (Altona, 1872); *l'Empire allemand dans son développement historique* (das deutsche Reich), etc. Ibid., 1872).

BAUER (Aurel-Reinhard-Edwin), écrivain allemand, né, le 7 juillet 1816, à Walda (Saxe), étudia la théologie à l'université de Leipsick et se livra pendant plusieurs années à des travaux littéraires. Il rédigea la *Gazette des écoles de Saxe* (1840-1844) et publia plusieurs ouvrages : *Recueil de sermons* (Predigtsammlung, Leipsick, 1841-1844, 3 vol.); *Galerie des réformateurs de l'Église chrétienne* (Galerie der Reformatoren der christlichen Kirche, Meissen, 1841-1843); *Vie de Zschokke, le Pasteur Cotta, Bibliothèque popu-*

laire (Zchokke's Leben, der Landpfarrer Cotta, etc. Ibid., 1844-1845, 3 vol.), etc.

En 1845, s'étant lié avec Robert Blum et avec d'autres chefs du parti germanique catholique, il reçut de M. Jean Ronge l'ordination de prêtre catholique allemand. Il publia dès lors les ouvrages suivants : *le Christianisme primitif* (das Urchristenthum, Dresde, 1846) ; *Histoire de la fondation et du développement de l'Église germanique-catholique* (Geschichte der Gründung und Fortbildung der deutsch-katholischen Kirche, Meissen, 1846). Adversaire ardent de l'Église orthodoxe protestante, il obtint le titre de ministre des communes germaniques-catholiques du royaume de Saxe.

M. Bauer publia dès lors : *Vingt-trois sermons* (Drei und zwanzig Predigten, Meissen, 1846); *Livre de prières chrétiennes* (Allgemeines christliches Gebetbuch, Dresde, 1846); *Dix sermons sur la confession catholique allemande* (Zehn Predigten über, etc., ibid., 1847); *le Christianisme des apôtres* (das Christenthum der Apostel, ibid., 1847); *le Christianisme des Églises* (das Christenthum der Kirchen, Ibid., 1848); *la Démagogie en Saxe* (die Demagogie in Sachsen, Grimma, 1849). Ces publications rencontrèrent des adversaires dans le parti même de l'auteur qui, en 1849, se démit de ses fonctions et revint au culte protestant. Peu après, il fut nommé professeur au collège de Zwickau. Depuis, il a fait paraître une *Symbolique du Cosmos* (Weimar, 1851).

BAUER (Caroline), comédienne, allemande, née à Heidelberg en 1808, débuta au théâtre dès l'âge de quatorze ans et fut peu après engagée au théâtre de la cour à Berlin. Au bout de cinq années de succès, elle devint comtesse Montgomery, et vécut deux ans en cette qualité dans la société de Londres et de Paris. Puis elle fut ramenée par l'amour de l'art à sa première carrière, prit un engagement de trois ans à Saint-Pétersbourg, fit des excursions dans toute l'Allemagne avec de brillants succès, et entra enfin au théâtre de la cour de Dresde. En 1844, elle épousa le comte polonais Ladislas de Broel-Plater et se retira en Suisse. Mme Caroline Bauer se distinguait par une élégance piquante dans les comédies mondaines et n'était pas sans mérite dans la tragédie. Elle a écrit des mémoires qui intéressent la vie et les mœurs dramatiques de son temps. Ils ont été publiés par M. A. Wellmer, sous ces titres : *Ma vie de théâtre. Souvenirs* (Aus meinen Bühnenleben. Erinnerungen von K. B.; Berlin, 1871), et *Excursions dramatiques. Souvenirs et études* (Komœdianten Fahrten ; Ibid., 1875).

BAUERNFELD (Édouard DE), poëte comique allemand, né à Vienne le 13 janvier 1802, étudia le droit et obtint, en 1826, une place d'employé dans une administration du gouvernement autrichien. Profitant des loisirs qu'elle lui laissait, il publia quelques comédies et d'autres œuvres dont l'esprit et la verve étaient très goûtés de la société viennoise.

On cite en première ligne parmi ses comédies : *les Confessions* (die Bekenntnisse), *Bourgeoisie et romantisme* (Bürgerlich und romantisch) et *Majeur* (Grossjaehrig). Il faut y joindre : *Industrie et cœur* (Industrie und Herz); *Un Journal* (Ein Tagebuch); *Baron Ringelstern; Un Guerrier allemand* (Ein deutscher Krieger), drame; *François de Sickingen*, drame, etc.

Un choix de ses nombreux ouvrages a paru sous les titres : *Comédies* (Lustspiele, Vienne, 1833) et *Théâtre* (Mannheim, 1836-1837, 2 vol.). Il a donné plus tard une édition générale de ses *Œuvres* (Gesammelte Schriften; Vienne, 1871-73, 12 vol.). M. Bauernfeld a aussi traduit, en collaboration avec Schumacher, les *Œuvres poétiques complètes* de Shakspeare (Saemmtliche Gedichte, Vienne, 1827) et publié des *Pensées fugitives sur le théâtre allemand* (Flüchtige Gedanken über das deutsche Theater, Vienne, 1849) dont le tome XII contient ses *Mémoires*.

BAUGNIET (Charles), peintre et dessinateur belge, né à Bruxelles, en 1814, s'est fait connaître à l'origine par une galerie de plus de trois mille portraits lithographiés et dessinés directement sur la pierre d'après nature. Toutes les célébrités contemporaines de la Belgique et de l'Europe y prirent place. En 1841, M. Baugniet fut nommé dessinateur du roi des Belges, et, en 1843, décoré de l'ordre de Léopold. A cette époque, il alla habiter l'Angleterre, où pendant dix-huit ans il eut du succès comme portraitiste. Fixé ensuite en France, il se livra à la peinture de genre et y acquit une grande vogue. En 1872, M. Baugniet fut promu officier de l'ordre de Léopold.

Parmi ses tableaux qui traitent des scènes intimes de famille ou de la vie élégante et mondaine, et qui figurent surtout dans les collections anglaises et américaines, on a remarqué : *la Dame de charité*, *le Repentir*, *le Premier-Né*, *le Retour du marin*, *le Beau conteur*, et *la Fille aînée*; ce dernier, remarqué à l'Exposition de 1863, a été popularisé par la photographie. Il a exposé depuis : *Retour de la fille aînée* (1864); *Visite à la ...* *la Conscience troublée* (1865); *la Toilette de la mariée*, *Visite de la marraine* (1866); *le Dép...* (1868), *le Départ de la mariée*, *la Visite à l'accouchée* (1869); *la Réponse embarrassante*, *la Marraine*, *la Bonne aventure* (1870); *l'Incendie de Chicago* (1871); *les Premiers pas* (1872), tableau perdu dans le naufrage de l'*Europa*, *the Old arm chair*, d'après une poésie de miss Elisa Cook; *Mon petit neveu* (1876); *le Colin-Maillard*, payé 25 000 fr. par M. Stewart, de New-York; *Premier trouble du cœur* (1878); *le Centenaire de Washington*, *l'Automne* à l'Exposition universelle de la même année. La plupart de ces tableaux ont été reproduits par la photographie et la photogravure.

BAUMGAERTNER (Charles-Henri), médecin allemand, né le 21 octobre 1798, à Pforzheim (grand-duché de Bade), fit ses études aux universités de Tubingue et de Heidelberg, obtint en 1818, le grade de docteur et exerça, de 1820 à 1824, les fonctions de chirurgien-major. Appelé alors à l'université de Fribourg, il y occupa la chaire de clinique médicale. Il prit sa retraite en 1862.

Parmi les travaux de M. Baumgaertner sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, on cite surtout son *Système dualistique de médecine* (Stuttg., 1835-37), divisé en deux parties : *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières* (Handb. der speciel. Krankheits- und Heilungslehre, 1835, 2 vol., 4e édit., 1842), et *Éléments de physiologie, de pathoogie et de thérapeutique générales* (Grundzuge zur Phys. und zur allgem. Krankheits- und, etc., 1837, 2e édit. 1843).

On a ensuite de lui : *Des fièvres et de la manière de les traiter* (Ueber die Natur und Behandlung der Fieber, Fribourg, 1827); *Observations sur les nerfs et sur le sang* (Beobachtungen über die Nerven und das Blut, ibid., 1830); *Instructions populaires sur le choléra* (Anleitung für Nichtaerzte zur Behandlung der Cholera, ibid., 1832); *De la Physionomie des malades* (Krankenphysiognomik, Stuttg., 1839, 2e édit. 1841-42, avec atlas de 80 planches coloriées); *Nouvelles recherches de physiologie et de médecine pratique* (Neue Untersuchungen in den Gebieten der Physiol.

[illegible], 1849); *Nouveau traitement de la pneumonie* (Neue Behandlungsweise der Lungenentzündung, etc., Stuttg., 1850), et, dans l'ordre de la philosophie générale : *Nature et Dieu* (Natur und Gott, Leipzig, 1870).

BAUMSTARK (Antoine), philologue allemand, né en avril 1801, à Sinzheim près Bade, fit d'excellentes études à l'université de Heidelberg, obtint en 1826 une place au collége de Fribourg et fut, [illegible] plus tard, professeur de philologie à l'université de cette ville. Il eut en outre la direction du séminaire philologique. Il prit sa retraite, après quarante et un ans de services académiques, [illegible] 1871.

On a de lui divers travaux estimés de philologie [illegible] les éditions de *César* (Fribourg, [illegible]; 2ᵉ édit., 1832), de *Quinte-Curce* ([illegible], 1839, 2 vol.), de la traduction grecque de la *Guerre des Gaules* attribuée à Maxime Planude (ibid., 1831, etc.); la traduction allemande des *Œuvres de César* (Stuttgart, 1837, [illegible]); une *Anthologie grecque* (Blüten der griechischen Dichtkunst, Carlsruhe, 1840, 6 vol.); une *Anthologie romaine* (Blüten der rœmischen Dichtkunst, ibid., 1841, 4 vol.); des *Commentaires d'Horace* (Commentar zu den Gedichten des Horaz, 1841, 2 vol.) et des *Études sur l'antiquité pour servir de commentaires des poésies d'Horace* (Bilder des Alterthums zur Erlæuterung der Gedichte des Horaz, 1841), *les Antiquités primitives de l'Allemagne* (die urdeutsche Staatsalterthümer; Berlin, 1873), etc., sans compter un grand nombre de brochures, de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, particulièrement dans l'*Encyclopédie* de Pauly.

BAUMSTARK (Édouard), économiste allemand, frère du précédent, né à Sinzheim, en mars 1807, fit ses études à l'université de Heidelberg, et ouvrit un cours particulier d'économie politique. Il y fit en même temps paraître ses premiers ouvrages : *Essai sur le crédit national* (Staatswissenschaftliche Versuche über Staatscredit, [illegible], 1833); *Encyclopédie des sciences économiques et administratives* (Kameralistische Encyclopædie, ibid., 1835). Depuis 1835, il rédigea aussi, avec M. Gervinus, les *Annales allemandes* (Deutsche Jahrbücher) et collabora activement à divers autres recueils. Appelé, en 1838, comme professeur, à l'université de Greifswald, il devint, en outre, l'année suivante, professeur et l'un des directeurs de l'Académie des sciences économiques d'Eldena, dont il fut nommé directeur en chef en 1843.

Après la révolution de 1848, M. Baumstark fut élu député à l'Assemblée nationale de la Prusse ; il y vota en faveur de la monarchie constitutionnelle et devint chef de la droite et un des membres les plus influents de l'Assemblée. En 1849, il fit partie de la première Chambre. Nommé vice-président, il resta fidèle à ses anciennes opinions [illegible] et se trouva alors soutenu par le centre [illegible] dans la lutte contre le système de la monarchie [illegible] qui prenait alors le dessus. Réélu, en 1851, membre de la première Chambre, M. Baumstark se trouva cette fois à la tête de la gauche même et combattit avec elle la politique du ministère Manteuffel. Sous le cabinet Hohenzollern-Auerswald, il entra dans la Chambre des seigneurs, où il fut encore un des chefs et des orateurs de la [illegible]. En 1864, il fut nommé curateur de l'Université de Greifswald, sans interrompre sa carrière politique. Bientôt il s'attachait à la politique de M. de Bismarck et était élu en 1866, par le [illegible] de Greifswald Grimmen, député au Reichstag constituant de l'Allemagne du Nord. Membre du parti libéral-national, il se trouva, en 1873, l'un des ardents partisans d'une politique toute germanique.

On cite encore de lui : *les Académies d'économie politique et d'économie rurale* (Ueber Staats- und landwirthschaftliche Academien, Greifswald, 1839); *De la Taxe sur les revenus* (Zur Einkommensteuer, ibid., 1849); *l'Histoire des classes ouvrières* (Zur Geschichte der arbeitenden Klassen, ibid., 1853), etc. ; une traduction allemande des *Principes d'économie* de Ricardo (Grundgesetze der Volkswirthschafte, Leipsick, 1837), à laquell se rattachent les *Explications économiques* (Volkswirthschaftlike Erlaeuterungen, 1838). Après 1848, il rédigea les *Annuaires de l'Académie des sciences économiques d'Eldena*, où il publia un travail important sur la *question de l'impôt du revenu* (1849). M. Baumstark, a autrefois édité, sous le titre de *Bardale*, un recueil de chants de tous les peuples du monde (Leipzig, 1836).

BAUMSTARK (Frédéric), publiciste allemand, l'aîné des trois fils de M. Antoine Baumstark, né à Fribourg en 1831, étudia le droit, suivit la carrière judiciaire et devint conseiller à la cour d'appel de Constance. Il publia un livre de controverse religieuse qui fit beaucoup de bruit, sous ce titre : *Pensées d'un protestant sur l'invitation du Pape à la réunion avec l'Eglise catholique romaine* (Gedanken eines Protestanten über die paep. Einladung, etc., Ratisbonne, 4ᵉ édit., 1868), ouvrage qui a été traduit en français par le baron Th. de Lamezan (Auch, 1869, in-8). A la suite de cette publication, il passa au catholicisme, et comme il était membre des Chambres badoises, il y devint l'un des chefs du parti ultramontain-grand-allemand. On cite en outre de lui : *Mon excursion en Espagne* (Ratisbonne, 1868, plus. édit.), également traduite en français par le baron de Lamezan (1872, in-8); *Don Francisco de Quevedo* (1871), etc.

BAUNARD (l'abbé Louis), ecclésiastique et écrivain français, est né à Bellegarde (Loiret) en 1826. Menant de front les études théologiques et littéraires, il a obtenu le double diplôme de docteur en théologie et de docteur ès lettres. Après avoir été professeur au petit séminaire d'Orléans, il a été nommé vicaire à la cathédrale, dont il est devenu chanoine honoraire.

Il a publié un certain nombre d'ouvrages religieux, historiques ou philosophiques, notamment : *Théodulphe, évêque d'Orléans et abbé de Fleury-sur-Loire*, thèse pour le doctorat ès lettres (Orléans, 1860, in-8); *Quid apud Græcos de institutione puerorum senserit Plato* (ibid., in-8); une *Vie des saints et personnages illustres de l'église d'Orléans* (Orléans, 1862-1863, 3 vol. in-18); *le Doute et ses victimes dans le siècle présent* (1865, in-8), son plus important ouvrage, contenant, entre autres articles sur les philosophes et écrivains contemporains, une étude remarquable sur Th. Jouffroy ; *l'Apôtre saint Jean* (1869, in-8; 2ᵉ édit. 1872, in-18); *Histoire de saint Ambroise* (1871, in-8); *Histoire de Mme Barat*, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus (1876, 2 vol. in-8). L'abbé Baunard a encore écrit un certain nombre de récits, de nouvelles et épisodes chrétiens, publiés sous le voile de l'anonyme, et des ouvrages de dévotion. Il a collaboré au *Correspondant*, à la *Revue d'économie chrétienne*, etc.

BAUNE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Montbrison (Loire), le 5 septembre 1799, et élève de l'École industrielle de cette ville, se destina d'abord à la profession d'ingénieur civil. Mais il se jeta de bonne heure dans

l'arène politique, s'affilia à la Charbonnerie, et se fit à la fois journaliste et conspirateur contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il entra dans la Société des droits de l'homme et eut, à Lyon, une grande influence dans le parti républicain. Étranger à l'émeute de 1831, dans laquelle les ouvriers lyonnais ne prirent les armes que pour une question de salaires, il publia, bientôt après, un *Essai sur les moyens de faire cesser la détresse de la fabrique* (Lyon, 1832, in-8), resserra les liens qui l'unissaient aux chefs d'ateliers, se créa des intelligences dans l'armée, puis, en 1834, répondit à la loi contre les associations par une insurrection formidable, dont la devise était : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Durant le procès d'avril, il fit partie du comité provincial et fut chargé de lire devant la Cour des Pairs la protestation des accusés contre les restrictions apportées aux droits de la défense. Condamné à la peine de la déportation, il s'échappa de Sainte-Pélagie et se réfugia à l'étranger. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Rédacteur de *la Réforme*, il attaqua l'alliance du *National* avec la gauche dynastique et, dans la campagne des banquets réformistes, soutint vivement la politique de M. Ledru-Rollin.

Après le 24 février 1848, M. Baune, qui avait pris place un des premiers sur les barricades et contribué à la proclamation immédiate de la République, fut chargé par le gouvernement provisoire de la mission difficile de rétablir l'ordre un moment troublé dans la vallée du Rhône et de contenir les ouvriers de Saint-Étienne et de Lyon. A la Constituante, où il fut envoyé par le département de la Loire, le second sur une liste de onze représentants, il fit partie du comité des affaires étrangères et se signala parmi les membres les plus actifs de la Montagne. Il parut souvent à la tribune, surtout pour plaider la cause des nationalités étrangères. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très vivement la politique de l'Élysée et signa les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition d'Italie. A l'Assemblée législative, où il ne fut réélu que le dernier sur neuf, il continua de s'associer à tous les actes de l'extrême gauche et de la Société de la solidarité républicaine; il prit part à la manifestation du 13 juin et fut quelque temps détenu à Sainte-Pélagie. Après le départ de M. Ledru-Rollin et la scission de Michel (de Bourges), la fraction la plus nombreuse de la Montagne le choisit pour président. Arrêté dans la nuit du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion, et alla se fixer à Bruxelles, d'où il a pris part aux discussions engagées entre les différentes écoles démocratiques. — Son frère, M. Aimé Baune, attaché aux mêmes idées politiques, a été aussi expulsé de France après le coup d'État de 1851.

BAURY (Antoine), député français, ancien magistrat, est né à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), le 29 juin 1817. Reçu avocat, il fut d'abord avoué, puis juge au tribunal civil de sa ville natale. Il donna sa démission le 15 janvier 1876, pour se présenter, comme candidat républicain, aux élections de la nouvelle Chambre des députés et fut élu, le 20 février, par 3939 voix, contre 3700 environ, obtenues par ses deux concurrents, MM. Saint-Marc-Girardin fils, et Pisani. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de M. de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Aux nouvelles élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 5789 voix, contre M. Sensaud, candidat officiel et bonapartiste, qui en réunit 2857.

BAUTIER (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen, le 30 mai 1801, fut associé, en 1821, à un établissement industriel de Louviers, perdit une partie de son patrimoine, vint à Paris étudier la médecine et contracta dans les amphithéâtres de dissection une affection grave qui le força de se rendre en Italie pour rétablir sa santé. De retour, en 1830, il se fit recevoir docteur. Occupé spécialement d'histoire naturelle, il publia un *Tableau analytique de la Flore parisienne* (1827, in-18; 7e édit., 1853). Il s'établit à Rouen en 1831 pour y exercer la médecine et passa de là à Dieppe, où il fut élu conseiller municipal. Après la révolution de Février, il fut nommé maire provisoire et représentant de la Seine-Inférieure, le quinzième sur dix-neuf, par 104 950 suffrages. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti républicain, et ne fut pas réélu à la Législative. Il retourna à Dieppe où il exerça la médecine. Il a publié en outre : *Flores partielles de la France comparées* (1868, 2 vol, in-8).

BAUX (Jean-Martin-Jules), archiviste et archéologue français, né à Lyon, en 1806, fut nommé archiviste du département de l'Ain. Correspondant du ministère de l'instruction publique, il devint membre des Académies de Lyon, de Dijon, de Savoie et de plusieurs autres Sociétés savantes. Il a publié un certain nombre d'ouvrages d'histoire et d'archéologie dont quelques-uns sont considérables. Nous citerons : *Recherches historiques et archéologiques sur l'église de Brou* (Bourg, 184[illegible], in-8), réimprimé sous le titre : *Histoire de l'église de Brou* (Lyon, 1854, gr. in-8, et in-18; 4e édit., Bourg, 1865, in-18); *De Urbe et antiquitatibus matisconensibus liber*, etc. (Lyon, Perrin, 18[illegible], in-18), édité aux frais de M. Yemeniz; *Histoire de la réunion à la France des provinces de Bresse, Bugey et Gex, sous Charles-Emmanuel I* (1852, in-8); *Extraits analytiques des registres municipaux de la ville de Bourg*, comprenant deux parties, la première, de 1536 à 1559, la seconde de 1559 à 1600 (Bourg, 1861-1862, 2 vol. in-8); *Nobiliaire du département de l'Ain* (XVIIe et XVIIIe siècles), comprenant : *Bresse et Dombes* (Bourg, 1863, in-8); *Bugey et Pays de Gex* (1864, in-8); *Mémoires historiques de la ville de Bourg* (1868-69, t. I-II, in-8).

BAVAY (Georges de), homme politique belge, né vers 1802, avait été secrétaire général des travaux publics, lorsqu'il fut nommé, le 31 mars 1846, ministre des travaux publics dans le cabinet présidé par M. de Theux. Étranger aux passions politiques, il s'appliqua tout entier aux questions de sa compétence, fit autoriser par les Chambres la concession du chemin de fer dit du Luxembourg, celle du chemin de fer de Manage à Waivre et commença le canal de Deynze à Schipdonck pour l'écoulement des eaux surabondantes de la Lys. Il succomba avec M. de Theux après les élections libérales de 1847, et fut remplacé par M. Frère-Orban. Il obtint alors la place de directeur du trésor public à Hasselt. Il a été nommé grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Charles-Victor de Bavay, né à Bruxelles, en 1801, procureur général près la Cour d'appel de Bruxelles depuis 1844, a publié des mémoires pleins de recherches curieuses et prononcé de nombreux discours de rentrée, relatifs à l'histoire nationale de la Belgique. Nous citerons de lui : *Histoire de la révolution belge*

[illegible] (Bruxelles, 1873, in-8). Il est mort à [illegible] en novembre 1875.

BAVIÈRE (maison de), divisée en deux bran[illegible] la branche ci-devant électorale, élevée à la [illegible] royale le 26 décembre 1805; la branche [illegible], ci-devant palatine Deux-Ponts-Birkenfeld. [illegible] (branche royale). Roi régnant : Louis II [illegible] — Mère : Frédérique-Françoise-Au[illegible], fille de feu Frédéric-*Guil*[illegible], oncle du roi actuel de Prusse, née [illegible] 1825, mariée le 5 octobre 1842. — [illegible] -Guillaume-Luitpold-Adalbert-Wal[illegible], né le 21 mai 1848, à Munich, sous-lieu[illegible] de la garde.

[illegible] (branche ducale). Chef actuel : *Maxi*[illegible], duc en Bavière, né le 4 décembre [illegible], mort en 1837, général de [illegible], marié le 9 septembre 1828 à la prin[illegible] -Wilhelmine, née le 30 août 1808, [illegible] trois fils et cinq filles : *Louis*-Guil[illegible], né le 21 juin 1831, co[illegible] 1er régiment des chevau-légers bavarois [illegible] -Théodore, né le 9 août 1839, capi[illegible] 1er régiment de cuirassiers bavarois, et [illegible] (Max-Emmanuel), né le 7 décembre 1849. [illegible] cinq filles sont mariées : *Hélène*, née le [illegible] 1858, au prince Maximilien de Thurn et [illegible]. Élisabeth, née le 24 décembre 1837, à [illegible] 1er, empereur d'Autriche (voy. [illegible]), née le 4 octobre 1841, à [illegible] roi des Deux-Siciles (voy. ce nom); [illegible] le 30 septembre 1843, au comte de [illegible], frère de l'ex-roi François II, et *Sophie*-[illegible], née à Munich, le 22 février [illegible], mariée en 1868, au prince Ferdinand d'Or[illegible], duc d'Alençon.

BAVOUX (Joseph-Évariste), ancien conseiller [illegible], né à Paris, le 5 octobre 1809, fils [illegible] suppléant de la Faculté de droit, [illegible] de police en 1830, fit de fortes [illegible] aux collèges Louis-le-Grand et Charle[illegible] les cours de droit et se fit inscrire [illegible] de Paris en 1834. Il se présenta plu[illegible], comme candidat de l'opposition, [illegible] de Provins, en concur[illegible] avec M. d'Haussonville. Après la révolu[illegible] de Février, le suffrage universel l'envoya aux deux Assemblées républicaines comme représen[illegible] de Seine-et-Marne. M. Bavoux, élu le dernier de la liste des représentants de ce département à la Constituante, se prononça à peu près constam[illegible] avec la droite. En 1852, il a été envoyé, [illegible] candidat officiel, député au Corps légis[illegible] par le même département, où il possède de [illegible] propriétés. Il fut plus tard nommé con[illegible] d'État. Il a été promu officier de la Légion [illegible] 15 août 1864.

M. Évariste Bavoux s'est fait connaître, comme [illegible], par un certain nombre d'ouvrages : *Phi*[illegible] politique, ou l'Ordre moral dans les so[illegible]* (1840, 2 vol. in-8); *Alger, voyage politique et descriptif* (1841, in-8; 2e édit., 1843, [illegible]); *Études diverses de législation, de [illegible] et de morale* (1843, in-8); *du Commu[illegible] en Allemagne et du radicalisme en Suisse* ([illegible]); *la France sous Napoléon III, l'Em[illegible] et le régime parlementaire* (1870, 2 vol. in-8). Depuis la guerre franco-allemande, il s'est vive[illegible] occupé de propagande en faveur de la dy[illegible] déchue; nous citerons, parmi ses bro[illegible] : *Appel à la nation* (1874, in-18); *Chisle*[illegible] -*Tuileries, souvenirs intimes sur l'empereur* ([illegible], in-18); *Une Sœur de charité* (l'impératrice [illegible]) (1874, in-18); *les Vacances du quatrième [illegible] à Arenenberg* (1874, in-18); *Il a dix-neuf ans* (1875, in-18), etc. En dehors de la politique militante, M. Bavoux a publié, avec M. Alph. François : *Voltaire à Ferney, sa correspondance avec la duchesse de Saxe-Gotha*, suivi de notes entièrement inédites (1860, in-8, 2e édit. 1865), et édité les *Mémoires secrets* de J.-M. Augeard, secrétaire des commandements de la reine Marie-Antoinette (1866, in-8).

BAXTER (William-Edward), littérateur et homme politique anglais, né en 1825, à Dundee (Écosse), élevé au séminaire de Dundee et à l'université d'Edimbourg, fit de longs voyages en Europe et en Amérique et entra dans la maison d'exportation de son père, qui l'associa bientôt à ses affaires. En 1855, il fut élu député au Parlement par le district écossais de Montrose qu'il a continué de représenter et qui l'a encore réélu en 1868. Il prit rang dans le parti libéral, se prononça pour l'extension des suffrages, le vote au scrutin et un système d'éducation nationale en dehors des influences religieuses. Secrétaire de l'Amirauté sous le ministère de M. Gladstone, puis secrétaire du Trésor, il fut nommé membre du conseil privé le 24 mars 1873.

On a de M. Baxter quelques volumes d'impressions de voyages : *l'Orient central et méridional* (Impression of central and southern East 1850); *le Tage et le Tibre* (the Tagus and the Tiber, 1852, 2 vol.), *l'Amérique et les Américains* (America and the Americans, 1855); *Idées suggérées aux penseurs* (Thinks to Thinkers, 1850); *l'Italie libre* (Free Italy, 1874), etc.

BAYARD (Emile-Antoine), peintre et dessinateur français, est né à La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) le 2 novembre 1837. Elève de M. **Léon** Cogniet, il exposa d'abord des portraits au fusain et des études de chevaux (1859 et 1861). Après de fréquentes abstentions, il reparut au Salon de 1873 avec les portraits au fusain de MM. *L. Franchetti* et *Ph. de Montbrison*. On lui doit aussi *le Défilé, Pendant le siége* (peintures), *Gloria victis*, triptyque, fusain (1874); *le Lendemain de Waterloo* (1875); quatre panneaux décoratifs : *une Guinguette* et *un Marché au XVIIIe siècle; Baigneuses* et *Patineurs* (1876-1877). M. Bayard a fourni un nombre considérable de bois au *Tour du Monde*, au *Journal de la jeunesse*, à la *Bibliothèque rose*, etc. Son grand dessin allégorique, intitulé *Sedan*, et représentant Napoléon III, la cigarette aux lèvres, passant en calèche sur les cadavres prussiens et français, ne put être édité, à l'origine, à cause des réclamations de la presse bonapartiste (1872), et la reproduction par la photographie n'en fut autorisée que plus tard. M. Bayard a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

BAYER (Jérôme-Jean Paul), jurisconsulte allemand, né à Salzbourg (Autriche), le 21 septembre 1792, termina ses études de droit aux universités de Salzbourg et de Landshut et obtint, en 1815, le grade de docteur. Il travailla, pendant deux ans, chez un avoué de Munich et alla ensuite à Gœttingue. Agrégé, en 1818, à la Faculté de droit de Landshut, il obtint, dès l'année suivante, une place de professeur extraordinaire et le titre de professeur ordinaire, en 1822. En 1826, il passa à Munich, où il a été, à plusieurs reprises, directeur de la Faculté. En 1853, il fut nommé conseiller d'Etat à vie. — Il est mort à Munich le 13 juin 1876.

Parmi ses ouvrages, plusieurs fois réimprimés, on cite : le traité intitulé *Ueber die Ænderung des Klagelibells* (Landshut, 1819); *Leçons de procédure civile ordinaire d'après le manuel de Martin* (Vortraege über den gemeinen ordentlichen Civil-

process nach, etc., Munich, 10e édit., 1869); *Théorie de la procédure sommaire* (Theorie der summarisch. Processe, Ibid., 6e édit., 1846); *Théorie de la procédure de concours* (Theorie des Concursprocesses, Ibid., 5e édit., 1868), etc.

BAYLE (l'abbé Marc-Antoine), écrivain ecclésiastique et prédicateur français, est né à Marseille, en 1825. Reçu docteur en théologie, il devint aumônier du lycée de Marseille. Il a été élu membre de l'Académie de cette ville. — Il est mort à Marseille le 18 mars 1877.

Ses publications, très nombreuses, comprennent des poésies religieuses, sous le pseudonyme de *Théotime*, des livres de dévotion ou d'édification, des « romans honnêtes, » des sermons et des études historiques, littéraires ou religieuses. Citons, entre autres : *Vie de saint Vincent Ferrier, de l'ordre des frères prêcheurs* (Marseille, 1855, in-18); *Vie de saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire* (Ibid. 1859, in-8); *Massillon*, étude historique et littéraire (1867, in-8). Il a fait imprimer plusieurs de ses sermons et discours religieux, comme l'*Oraison funèbre du R. P. H.-D. Lacordaire*, prononcée le 19 décembre 1861 à Marseille (Ibid. 1862, in-8), et les *Homélies sur les évangiles* (Tournai, 1865, 2 vol. in-18). M. l'abbé Bayle a donné aussi plusieurs traductions, telles que : *le Christianisme et l'Église à l'époque de leur fondation*, par Dœllinger, *Cathemerinon*, par Prudence, *Cesonnia*, par Lehmann, etc. En 1851 et 1852, il a fait paraître une revue religieuse hebdomadaire : *le Conseiller catholique*. Il a inséré plusieurs travaux dans divers journaux et revues : *la Revue de Marseille*, *l'Ami de la religion*, *la Gazette du Midi*, *le Messager de la semaine*, où ses « Causeries littéraires » étaient signées du pseudonyme *A. Marc*.

BAYLE-MOUILLARD (Jean-Baptiste), magistrat français, né à Billom (Puy-de-Dôme), le 4 janvier 1800, s'était fait connaître, dès 1835, par un mémoire *sur l'Emprisonnement pour dettes* (in-8), qui remporta le prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Avocat général à la cour d'appel de Riom, il fut envoyé, en 1847, à la Guadeloupe comme procureur général; il y fit appliquer avec fermeté les lois qui protégeaient les noirs. Maintenu en 1848, il seconda les efforts du commissaire républicain, M. Gâtine; mais les démêlés qu'il eut ensuite avec le nouveau gouverneur, lorsque la réaction reprit le dessus, amenèrent son retour forcé en France dans des circonstances qui firent alors du bruit. Il fut bientôt justifié et, en 1851, après avoir été procureur général à Douai, devint secrétaire général de la justice. Conseiller à la Cour de cassation, il échangea en 1863 ce poste contre celui de conseiller d'État et prit une part active à la préparation de la loi sur l'abolition de la contrainte par corps (juillet 1867). M. Bayle-Mouillard est rentré dans la vie privée après le 4 septembre 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 octobre 1844, et promu officier le 12 août 1864.

On a encore de ce magistrat distingué : un *Éloge du baron de Gérando* (1846, in-8); une édition complétée du *Traité des donations*, du baron Grenier (1844, in-8); le *Rapport sur les travaux de l'Académie de Clermont, de 1833 à 1834* (1835, in-8).

BAYNE (Peter), publiciste anglais, né à Fodderty (Écosse) le 19 octobre 1830, fit de brillantes études et remporta, dans des concours de toute l'Université, deux grands prix pour un poëme et pour un essai en prose. Il se lança dans la littérature et devint successivement rédacteur et du *Commonwealth* de Glasgow, du *Witness* d'Edimbourg, enfin du *Dial* et de la *Weekly R*... de Londres. Ses opinions sur l'inspiration ... fait scandale, il renonça, en 1865, à ... direction de journaux, mais continua de ... des articles à de nombreuses publications ... *Essais biographiques* (Édimbourg, 185.) ayant attiré l'attention sur lui, il publia, en ... *la Vie chrétienne à notre époque*, où il essa... justifier par des exemples illustres la foi ... tienne. Ce livre eut un grand succès en ... rique. M. Bayne a publié *la Correspondance* ... *vie de Hugh Miller* (2 vol.), aux opinions d... il semble préférer celles de Darwin et de Hux... l'égard de l'évolution géologique. Il a donn... 1862, un premier *Essai sur les Puritains*, ... été pour lui le point de départ d'une série ... des sur l'histoire du puritanisme. Il a coll... aux *Contemporary Fortnightly*, *British* ... *terly* et *London Quarterly Reviews*.

BAYNES (Thomas-Spencer), philosophe ... bliciste anglais, né le 24 mars 1823, à We... ton (comté de Somerset), acheva ses étu... l'Université d'Édimbourg, où il devint ... suppléant de sir William Hamilton, et prof... de logique en 1851. Il passa à Londres en ... comme examinateur de logique et de philos... mentale; il fut attaché en outre à la directi... *Daily News*, qu'il quitta en octobre 1864, ... aller occuper la chaire de logique à l'Univ... de Saint-Andrews.

M. Baynes a publié une traduction de la ... *gique de Port Royal* (1851, éditions 7,) et ... *sai sur la nouvelle analyse des formes log*... (Essay on the New Analytic of Logical F... 1852). Il a écrit, dans le *Daily News*, de nom... articles sur la guerre civile en Amérique, et ... laboré à un grand nombre de journaux et de ... vues, tels que la *Literary Gazette*, l'*Athen*... l'*Edimburgh Review*, la *North British Re*... le *Fraser's Magazine*, la *Pall Mall Gazette*... *Saturday Review*.

BAYRHOFFER (Charles-Théodore), philos... et homme politique allemand, né en 1812 à ... bourg (Hesse-Électorale), suivit à Heidelberg ... cours de droit et de philosophie. En 1834 il ... ses grades à l'université de Marbourg; il y ... nommé professeur adjoint, en 1838, et professeur titulaire en 1845. Un discours académique, d... lequel il se montrait partisan du nouveau catholicisme allemand, le fit suspendre de ses fonctio... Il se jeta dans le mouvement politique en 18... et fut, en 1848, un des membres radicaux ... États de Hesse. Il présida la Chambre, du 26 ... au 2 septembre. Après la défaite du parti dé... cratique, il passa à Paris, puis en Amérique.

M. Bayrhoffer a écrit d'assez nombreux trai... de philosophie spéculative, dans lesquels il ... montre le disciple de Hegel : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (Grundproble... der Metaphysik, Marbourg, 1835); *Idée du Christianisme* (Ibid., 1836); *la Guérison organique* ... *l'homme et les moyens de guérison du temps présent* (Begriff der organichen Heilung des Menschen, etc., Ibid., 1837), ouvrage dans lequ... l'auteur s'efforce de rattacher la médecine à la philosophie; *Idée et histoire de la philosophie* (Idee und Geschichte der Philosophie, Leipzig 1838); *Essais de philosophie naturelle* (Beitræg... zur Naturphilosophie, Ibid., 1839-40).

On cite aussi de lui, sur les questions religieuses : *les Véritables rapports de l'État libre e... chrétien avec la religion et l'Église chrétienne* (Das wahre Verhæltniss des freien christlichen

[illegible], etc., Marbourg, 1838); *Du Catholicisme allemand* (Ueber den Deutschcatholicismus, [illegible], 1845); *la Véritable essence de la Réformation actuelle en Allemagne* (das wahre Wesen der gegenwärtigen Reformation in Deutschland, [illegible], 1846); *Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion* (Untersuchungen über Wesen, Geschichte und, etc., 1849), où [illegible] les opinions de l'auteur.

BAZAINE (François-Achille), général français, ex-maréchal de France, ancien sénateur de l'Empire, né le 13 février 1811, d'une famille connue dans les annales militaires, se présenta au concours de l'École polytechnique, [illegible] en 1831 et passa en Afrique [illegible]. Au bout de quatre ans, il était [illegible] et avait gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille. En 1837, il fut envoyé à la légion étrangère, suivit ce corps en Espagne et, après deux campagnes [illegible] contre les bandes carlistes, revint en Algérie avec le grade de capitaine (1839). Il prit part aux expéditions de Milianah, de la Kabylie [illegible], puis eut la direction des affaires arabes de la subdivision de Tlemcen.

[illegible] en 1848 et mis, en 1850, à la tête du 1er régiment de la légion étrangère, il [illegible] au début de la guerre d'Orient, pour commander la brigade d'infanterie qui fut formée [illegible] (1854). Les bulletins des généraux [illegible] ont plus d'une fois, durant le cours du siège de Sébastopol, rendu témoignage de sa bravoure et de son esprit d'organisation. Après la retraite des Russes, il fut nommé commandant de la place et promu, le 22 septembre 1855, général de division. Au mois d'octobre, il fut mis à la tête du corps expéditionnaire destiné à agir contre Kinburn, qui tomba au pouvoir des alliés, après trois jours de [illegible], et livra 1420 prisonniers et 174 canons. [illegible] le général Bazaine fut chargé de [illegible].

Mis à la tête de la première division d'infanterie du corps expéditionnaire au Mexique, en juillet 1862, il quitta Vera-Cruz au commencement de [illegible] de la même année et alla prendre le commandement de Jalapa. Au mois d'octobre de l'année suivante, il succéda au général Forey, [illegible] général en chef de l'expédition, et le [illegible] juillet 1863, il entra à Mexico, avec l'armée française. Il se mit ensuite vigoureusement à la poursuite de l'ex-président Juarez [illegible], en 1864, aux extrêmes frontières [illegible], le [illegible] février 1865, il s'emparait encore de la ville d'Oajaca, dont la garnison, comptant [illegible], se rendait sans conditions. Il avait [illegible] les partisans mexicains, une [illegible] sous la direction du fameux [illegible], luttait avec les bandes indigènes de bravoure et de barbarie.

Les événements n'en tournèrent pas moins [illegible], soit par la persévérance de la résistance [illegible], soit par l'attitude des États-Unis [illegible], soit enfin par de funestes mésintelligences entre le chef de l'expédition française et le nouvel empereur. Au mois de septembre 1866, le général Bazaine dut se préparer à ramener les troupes en France. Pendant que San [illegible] tombait aux mains des Juaristes, [illegible] évacuaient les diverses places qu'ils avaient occupées, se concentraient sur Vera-Cruz [illegible] pour un embarquement général, en tenant tête jusqu'au bout aux agressions des indigènes. Dans un dernier conseil [illegible] mexicains, tenu par Maximilien, le général Bazaine avait déclaré l'empire impossible et la prolongation de la lutte contre Juarez inutile et sans espoir. Le 12 mars 1867, il quittait Vera-Cruz avec tout le corps expéditionnaire. M. de Kératry a publié dans la *Revue contemporaine* (septembre et octobre 1867), sur les actes du maréchal Bazaine au Mexique, des articles qui ont eu beaucoup de retentissement.

Le général Bazaine avait été élevé à la dignité de maréchal de France par décret du 5 septembre 1864, ce qui lui donnait, à son retour, le droit d'entrer au Sénat, où il fut admis le 17 mai. Le 12 novembre suivant, il fut nommé au commandement du 3e corps d'armée, dont le siège était Nancy et, le 15 octobre 1869, commandant en chef de la garde impériale. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 août 1856, il avait été ai grand-croix le 2 juillet 1863.

Nommé commandant en chef du 3e corps de l'armée du Rhin, au moment de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne (15 juillet 1870), le maréchal Bazaine eut la principale part aux luttes inégales, mais glorieuses, du début; son nom domine ensuite toute l'histoire de nos désastres. Dès le commencement du mois d'août, l'empereur, qui avait voulu d'abord se réserver la direction en chef des opérations militaires, déclara la lui confier, mais sans cesser de l'entraver, jusqu'à la catastrophe de Sedan, par une intervention funeste. Le 9, le maréchal prit en main le commandement des troupes réunies sous Metz. Les 13 et 14, il soutenait les terribles combats de Longueville et de Gravelotte, s'efforçant par ses manœuvres stratégiques d'éviter d'être enveloppé et d'attirer l'ennemi sous le feu de la place. Il tenta d'effectuer un mouvement de retraite sur Verdun, tenant tête aux forces supérieures du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz, dans des engagements meurtriers, dont quelques-uns étaient des batailles, à Vionville, Doncourt, Rezonville, Borny, Saint-Privat-la-Montagne, Courcelles, etc., infligeant à l'ennemi des pertes sérieuses, mais en éprouvant lui-même d'irréparables. Loin de pouvoir opérer avec le maréchal Mac-Mahon une jonction qui paraissait être l'objectif de cette campagne, il se vit, aux premiers jours de septembre, bloqué par l'ennemi sous les murs de Metz, et lui laissa parfaire ses travaux d'investissement avant d'essayer de se dégager.

Dès ce moment, la capitulation de Sedan ayant amené la chute de l'Empire et la proclamation de la République, le maréchal Bazaine parut subordonner ses devoirs militaires à des préoccupations d'un autre ordre, et sans profit pour les combinaisons politiques qu'il croyait pouvoir servir, il compromit et perdit la grande armée qui restait la dernière espérance et la suprême ressource de son pays. Les négociations entamées avec Versailles se compliquèrent d'une intrigue obscure à laquelle le général Bourbaki fut mêlé sans la comprendre; éloigné de Metz sous le prétexte d'une mission auprès de l'impératrice, il fut interdit à cet officier d'y rentrer, et il alla se mettre à la disposition du gouvernement de la Défense nationale. Ces mouvements avaient excité la plus vive inquiétude et préparé les esprits à l'idée d'une trahison, lorsque bientôt la France apprit, d'abord avec incrédulité, puis avec stupeur, la capitulation du maréchal Bazaine, avec une armée évaluée à 170000 hommes, et la reddition de Metz, avec toutes les munitions accumulées dans ses murs (27 octobre). C'en était fait de la fortune de la France. En vain la délégation de Tours essaya de tirer de ce que M. Gambetta appelait une « capitulation scélérate, » une excitation de plus à la résistance à outrance, le pays entier sentit que non seulement il avait

perdu sa dernière armée, mais que l'Allemagne en avait une de plus, la plus redoutable et la mieux commandée, pour écraser toutes les tentatives de la province en vue de secourir Paris.

Le maréchal, appelé naguère « le glorieux Bazaine, » voué maintenant à l'exécration et décrété d'arrestation par le gouvernement de la Défense nationale, se retira à l'étranger, et, après quelques timides apologies de sa conduite, insérées dans les journaux belges, il publia lui-même un mémoire justificatif, où il s'efforçait de rejeter la responsabilité de la capitulation sur son conseil de guerre (décembre 1870). Il rentra à Paris huit mois plus tard, et se vit appelé à déposer devant la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale. Traité avec des égards dans quelques régions officielles, il devint, d'autre part, notamment dans la ville de Metz, l'objet de pétitions demandant qu'il fût traduit devant un conseil de guerre, pour répondre de sa capitulation. Sous la pression de l'opinion publique, le conseil d'enquête sur les capitulations se saisit de l'examen de celle de Metz, et formula contre le maréchal Bazaine les conclusions les plus sévères, en conséquence desquelles il fut déféré à un conseil de guerre organisé par la loi spéciale du 16 mai 1872, et interné au Petit-Trianon de Versailles pour toute la durée de l'instruction. Les débats s'ouvrirent le 6 octobre, devant le conseil composé du duc d'Aumale, président, et des généraux de La Motterouge, baron de Chabaud-Latour, Tripier, Princeteau, Ressayre et de Malroy, ces deux derniers comme jurés supplémentaires.

Après la lecture d'un rapport long et approfondi du général de Rivière, l'accusé obtint l'autorisation de faire lire un mémoire justificatif non moins étendu : c'était une dérogation à la procédure des conseils de guerre, qui s'expliquait par l'importance du procès. Dans son interrogatoire, M. Bazaine ne nia pas les visées politiques auxquelles il avait subordonné ses devoirs militaires et ses opérations. Il avait voulu « garder son armée intacte : elle pouvait servir la France, » et il prétendait que, vis-à-vis d'un gouvernement insurrectionnel, il ne relevait que de sa conscience. A la suite de débats qui excitèrent dans le pays une vive émotion et qui ne jetèrent pas sur tous les points importants une égale lumière, l'accusé fut, à l'unanimité, déclaré coupable sur tous les chefs, c'est-à-dire d'avoir, le 28 octobre 1870, à la tête d'une armée en rase campagne, signé une capitulation ayant eu pour résultat de faire poser les armes à cette armée ; d'avoir signé cette capitulation sans avoir fait tout ce que lui prescrivaient le devoir et l'honneur ; puis d'avoir rendu à l'ennemi la place de Metz sans avoir épuisé tous les moyens de défense. Il fut, en conséquence, condamné à mort avec dégradation (10 décembre 1873). Mais les membres du conseil de guerre, aussitôt après avoir prononcé cette sentence, signèrent un recours en grâce pour en empêcher l'exécution, et le maréchal de Mac-Mahon commua la peine en vingt années de détention, avec dispense de la dégradation militaire. M. Bazaine accueillit cette faveur par un remerciment hautain, en déclarant son honneur suffisamment vengé par la demande en grâce de ses juges. L'ex-maréchal fut transporté à l'île Sainte-Marguerite pour y subir sa peine (27 décembre 1873). Il n'y resta que quelques mois : profitant des complaisances de l'administration à son égard, il put préparer son évasion sans être inquiété, et l'accomplit dans la nuit du 9 au 10 août 1874. Ses auxiliaires et ses complices, parmi lesquels figuraient MM. Alvarès de Rull, le lieutenant-colonel Villette, l'ex-capitaine Doineau, furent condamnés de deux à six mois [de] prison. M. Bazaine gagna l'Italie et passa en Sui[sse], où il reçut au château d'Arenenberg le plus c[or]dial accueil de l'ex-impératrice et du prince [im]périal. Plus tard, il se rendit en Angleterre, p[uis] en Portugal et de là en Espagne, où on lui p[rê]tait l'intention d'offrir ses services à don Car[los].

Il a paru sous le nom de l'ex-maréchal Baz[aine] un certain nombre de rapports particuliers [sur] des opérations de la guerre franco-prussienne [et] un tableau d'ensemble sous ce titre : *l'Armée [du] Rhin depuis le 12 août jusqu'au 29 octobre* [1870] (1872, in-8). On lui a attribué aussi diverses [bro]chures d'une authenticité suspecte.

BAZAINE (Dominique), ou BAZAINE-VASS[EUR], ingénieur français, frère du précédent, est n[é le] 1[er] décembre 1809. Reçu à l'École polytechni[que] en 1827, il en sortit dans les ponts et chau[ssées]. Il a pris part, comme ingénieur, à la construc[tion] de nos premiers chemins de fer. Ingénieur à [Mul]house, il a exécuté, en 1839, la ligne de Mulh[ouse] à Thann, et, deux ans plus tard, celle de S[tras]bourg à Bâle. En 1847, il construisit le che[min] de fer d'Amiens à Boulogne. Il entra ensuite [à la] compagnie de Paris à Lyon et à la Méditerr[anée] et fut chargé, en 1856, de la construction de [la li]gne de Paris à Lyon par le Bourbonnais, et en [...] de la reconstruction du chemin de fer de Roan[ne à] Saint-Etienne et à Lyon. Il exécuta aussi le[s li]gnes de Moret à Nevers et à Vichy, de S[aint-]Etienne à Montbrison et de Roanne à Lyon [par] Tarare. En 1856, M. Bazaine fut appelé à l'École [des] ponts et chaussées, comme professeur de che[mins] de fer. Il s'est spécialement occupé de la que[stion] des voies ferrées d'intérêt local à construire [par] les départements. Ingénieur en chef de pre[mière] classe, il a été décoré de la Légion d'hon[neur] en 1841 et promu officier en 1860. Après la [con]damnation à mort de son frère, M. Ba[zaine] donna sa démission de professeur et rentra [dans] la vie privée. — Ses deux fils, officiers d[ésig]gués, l'un dans l'artillerie, l'autre dans [l'in]fanterie, offrirent aussi, après la condamn[ation] de leur oncle, leur démission qui ne fut pa[s ac]ceptée.

BAZALGETTE (sir Joseph-William), ingé[nieur] anglais, d'origine française, né en 1819, comm[ença] sa carrière sous les auspices de sir John Mac[neill], auquel il fut attaché jusqu'en 1842. S'étant [fait] connaître dès 1848 par des travaux exécutés [dans] le nord de l'Irlande, il fut bientôt appelé à [Lon]dres et succéda à M. Franck Forster, com[me] ingénieur de la commission métropolitaine [des] égouts. Il se fit remarquer par des études su[r les] meilleurs procédés à appliquer pour la distr[ibu]tion et l'écoulement des eaux dans les vill[es], après avoir fait construire, d'après ses des[sins], trois cents milles d'égouts dans la ville de Lon[dres], il fut nommé, à la suite d'un concours, ingé[nieur] en chef du service métropolitain des travaux [pu]blics. La supériorité de son système le fit [con]sulter de toutes parts, et ce fut d'après ses [rap]ports que l'on établit les égouts de Port-L[ouis] (île Maurice), de Pesth (Hongrie), de Glas[gow], Dublin, Belfast, Bruxelles, Oxford, Cambr[idge], Saint-Léonard, Folkestone, Norwich et beau[coup] d'autres villes du Royaume-Uni. Il eut le pre[mier] l'idée de poser les tuyaux d'eau et de gaz e[t les] fils télégraphiques sous les nouvelles voies [pu]bliques qu'il avait lui-même construites, au mo[yen] de travaux souterrains, sans déranger les pa[vés ni] interrompre la circulation. C'est à lui que la [ville] de Londres doit la construction de la plus gr[ande] partie des quais de la Tamise. Sir J. W. Bazalg[ette] a rédigé des *Instructions* pour l'établissemen[t]

s et les modifications des rues, et s'est donné [illegible] de garantir les intérêts publics contre [illegible]onvénients des travaux de viabilité. Il a été chevalier le 12 mai 1874.

[BA]ZE (Jean-Didier), avocat et homme politique [fran]çais, sénateur, né à Agen (Lot-et-Garonne), [le] 5 janvier 1800, et fils d'un percepteur, [reçu]t une éducation soignée, étudia le droit et [s'in]scrivit, en 1821, au barreau de sa ville [nata]le. Son activité et une remarquable faci[lité] d'élocution le placèrent bientôt au premier [rang] des avocats d'Agen, et sa réputation s'éten[dit] dans toute la province. Il fut élu deux fois [bâto]nnier de son ordre. En 1830, il fut nommé [adjoi]nt au maire de la ville; mais, peu satisfait [de la] politique adoptée par la monarchie de Juil[let], il ne tarda pas à donner sa démission et [quit]ta le commandement de la garde natio[nale]. [Il] fut appelé par sept élections suc[cess]ives. Fidèle aux principes de 1830, il resta [dan]s les rangs de l'opposition dynastique jusqu'à la [chut]e de Louis-Philippe. En 1848, il se multiplia [dans] les réunions électorales, décida le succès [de la] liste adoptée par les modérés et fut nommé [repré]sentant du peuple, le cinquième sur neuf, [par] [illegible] suffrages. Membre du comité de la jus[tice], il [illegible] à la droite par la plupart de ses [votes], mais il adopta l'ensemble de la Constitu[tion]. [Après] l'élection du 10 décembre, il soutint [le cabinet] présidé par M. Odilon Barrot, admit [la proposition] Rateau et approuva l'expédition [de Rome].

[Réélu], le cinquième, à l'Assemblée législative, [il fu]t appelé aux fonctions de questeur. Il les [rem]plit avec beaucoup de zèle et d'énergie et se [mon]tra gardien vigilant des prérogatives par[lement]aires, tout en votant toutes les lois de [réacti]on demandées à la majorité. Mais, après [le mess]age du 31 octobre, sans se rapprocher du [parti] républicain, il refusa de tout sacrifier au [princi]pe d'autorité et devint l'adversaire déclaré [de la] politique napoléonienne. Partisan de la mo[narch]ie constitutionnelle et de la dynastie d'Or[léans], [il] vota néanmoins contre la révision de la [Constitution] républicaine. Au mois d'octobre 1851, [il fut l'un] des auteurs de la fameuse proposition [dit]e des questeurs, qui avait pour objet de mettre [en] [illegible] le droit de requérir directement les [trou]pes accordé implicitement par la Constitution [au] président de l'Assemblée nationale. [Dans] la nuit du 1er au 2 décembre 1851, il fut [arrêté], [illegible] à Mazas et, un mois après, ex[pulsé du] territoire. Depuis 1852, il habita la ville [de Liè]ge où il exerça avec succès la profession [d'avoc]at. Après avoir refusé la grâce qu'avait ob[tenue] pour lui, sans son aveu, son compatriote, [illegible]. M. Baze rentra en France à la [suite de l']amnistie générale du 16 août 1859, et [se fit in]scrire au barreau de Paris. Candidat aux [électio]ns de 1869, pour la première circonscrip[tion] [d]e Lot-et-Garonne, il échoua, avec 7548 voix [sur] [illegible] votants.

[Aux] élections du 8 février 1871, il fut [élu re]présentant de ce département à l'As[semblée] nationale, le second sur six, par 57 107 [voix]. [R]éélu questeur de l'Assemblée à plusieurs [reprises], il se signala par sa sévérité dans l'exer[cice] de ses fonctions, dont l'importance ne lui [laissa] que rarement de prendre part aux délibé[ratio]ns de ses collègues. Il présida toutefois la [commission] chargée de préparer la liste des can[didats] au conseil d'État (10 juin 1872), et celle [qui examina] l'autorisation des poursuites contre [illegible] [juin] 1873). Sans faire partie d'aucun [groupe], M. Baze vota ordinairement avec la droite; [il] adopta l'ensemble des lois constitution-nelles. Porté sur la liste de la gauche républicaine aux élections des sénateurs inamovibles, il a été élu, au troisième tour de scrutin, par 345 voix sur 690 votants. Nommé premier questeur du Sénat le 13 mars 1876, il été classé dans le groupe des constitutionnels; mais il vota de préférence avec la minorité républicaine et au renouvellement de la questure, la droite cessant de le soutenir, il ne fut plus élu qu'au second rang.

BAZILLE (Jean-François-Gaston), sénateur français, né à Montpellier le 29 septembre 1819, s'inscrivit au barreau de sa ville natale, puis s'occupa spécialement de l'étude des questions agricoles. Membre du Conseil supérieur de l'agriculture et du commerce et président de la Société d'agriculture de l'Hérault, il fut nommé membre de la commission supérieure du phylloxera. Aux élections triennales du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il fut porté, comme candidat républicain, et fut élu, le premier sur trois, par 281 voix, sur 418 électeurs inscrits et votants, contre 139 données au premier candidat de la liste monarchique, qui, aux élections de 1876, avait passé tout entière. M. Bazille s'inscrivit à la gauche républicaine. Il eut l'occasion de débuter, comme orateur, dès son entrée à la Chambre haute, en défendant, avec un succès marqué, les élections républicaines de l'Hérault contre les attaques de M. N. Baragnon (24 janvier 1879). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 février 1875.

BAZIN (Antoine-Pierre-Ernest), médecin français, né à Saint-Brice (Seine-et-Oise), le 20 février 1807, fut reçu docteur en 1834, avec une thèse *sur les Lésions des poumons dans les fièvres essentielles*. Il a été tour à tour médecin de l'hôpital de Lourcine (1841), de l'hôpital Saint-Antoine (1844) et, depuis 1847, de l'hôpital Saint-Louis, où il devint en outre professeur libre de dermatologie. Chevalier de la Légion d'honneur en 1853, il a été promu officier le 9 mai 1873. — Il est mort à Paris le 14 décembre 1878.

On doit au docteur Bazin de nombreux mémoires et ouvrages sur les affections de la peau, entre autres : *De l'Achné varioliforme* (1851); *Des Teignes achromateuses*, *Recherches sur la nature et le traitement des teignes* (1853, in-8); *Considérations générales sur la mentagre et les teignes de la face* (1854); *Leçons théoriques et cliniques sur les affections cutanées parasitaires* (1857); *Leçons sur les syphilides* (1858), recueillies et rédigées par M. L. Fournier; *Examen critique de la divergence des opinions actuelles en pathologie cutanée* (1867, in-8); *Leçons théoriques et cliniques sur la syphilis et les syphilides* (1866, in-8, 2e édit.); *Leçons sur le traitement des maladies chroniques en général et des affections de la peau en particulier* (1870, in-8). En 1848, il avait entrepris, sous le titre de *Répertoire des études médicales*, un exposé analytique et complet de toutes les matières de l'enseignement officiel: l'ouvrage n'eut que cinq livraisons.

BAZIN (François-Emmanuel-Joseph), compositeur français, né le 4 septembre 1816, à Marseille, où son père était chef de division à la préfecture, fit ses études musicales sous la direction de M. Barsotti, fondateur de l'école communale de musique de cette ville. En 1834, il entra au Conservatoire de Paris et après avoir remporté, en 1836, le premier prix d'harmonie et d'accompagnement pratique, il fut nommé professeur adjoint de cette classe l'année suivante. Plusieurs fois lauréat du Conservatoire et de

l'Académie des beaux-arts, il obtint enfin, en 1840, le grand prix de Rome. La cantate qui le lui mérita, *Loyse de Montfort* (paroles d'Ém. Deschamps et Pacini), eut les honneurs extraordinaires de plusieurs représentations à l'Opéra.

En Italie, M. Bazin fit exécuter avec succès une *Messe solennelle* (1842 et 1843), un oratorio, *la Pentecôte*, et divers morceaux de musique sacrée et profane. De retour à Paris, il donna à l'Opéra-Comique plusieurs ouvrages qui ont réussi : *le Trompette de Monsieur le Prince*, en un acte (1846), qui a eu plusieurs reprises; *le Malheur d'être jolie*, en un acte (1847); *la Saint-Sylvestre*, en trois actes (1849); *Madelon*, en deux actes (1850); *Maître Patelin* en un acte (1856), son plus grand succès; *les Désespérés* (1857), *le Voyage en Chine* (1865) en trois actes, *l'Ours et le Pacha* (février 1870), ancien vaudeville de Scribe, arrangé en opéra comique. On a aussi de lui des mélodies, chœurs, morceaux pour piano et des œuvres instrumentales exécutées au Conservatoire.

M. Bazin était devenu en 1848, dans cet établissement, professeur titulaire de la classe dont il avait été chargé comme adjoint, lorsqu'il n'était encore qu'élève. En 1871, il échangea cette chaire contre celle de composition. Il était directeur de l'enseignement municipal de la musique à Paris. M. Bazin a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 5 avril 1873, en remplacement de Carafa, et promu officier de la Légion d'honneur le 26 juillet 1876. — Il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 2 juillet 1878.

BAZLEY (Thomas), économiste anglais, né en 1797, au village de Gilon près Bolton, entra comme apprenti dans la manufacture de coton de MM. Ainsworth et comp., qui avaient succédé à sir R. Peel. En 1818, il fonda une maison de commerce à Bolton et en transporta, en 1822, le siège à Manchester, où elle a pris de grands développements sous la raison sociale Gardiner et Bazley. Après s'être associé aux efforts de W. Huskisson pour l'abaissement des droits d'entrée, il ouvrit, en 1837, à Liverpool, avec Cobden et J. Brooks, la fameuse campagne du libre échange, dite *Anticornlaw League*.

M. Bazley prit une part active aux travaux de son comité directeur, dont il était membre, et porta souvent la parole dans les meetings. Après le vote du 25 juin 1846, qui consacrait la victoire du parti de Manchester, la Ligue annonça publiquement sa dissolution, et l'agitation, qui avait duré plus de dix ans, s'apaisa. Sir Robert Peel écrivit à M. Bazley, pour lui témoigner sa satisfaction de voir les districts manufacturiers rentrer dans l'ordre. De 1845 à 1859, M. Bazley a présidé la chambre de commerce de Manchester. En 1851, il concourut à l'organisation de l'Exposition universelle de Londres et en 1865 à celle de Paris. Représentant de Manchester de 1858 à 1868, il échoua aux élections de cette année, contre son concurrent conservateur, et fut réélu aux élections générales de février 1874. Il a été créé baronnet en octobre 1860.

BEALE (Lionel-S.), médecin anglais, né à Londres en 1828, fut nommé membre de Physician's College, en 1859, médecin de l'hôpital du même nom, professeur de physiologie générale et d'anatomie morbide à King's College. Il fait partie d'un grand nombre de sociétés savantes, et a publié beaucoup d'ouvrages de médecine, de physiologie et de chimie médicale.

Les principaux sont : *le Microscope appliqué à la médecine pratique* (the Microscope, in its applications to practical medicine); *la Structure des tissus du corps* (the Str. of the tissues of Body); *l'Anatomie du foie* (the Anatomy of the [...] *De l'Urine, des dépôts urinaires et des* [...] (Urinary deposits Urine, 1850, in-8, p[...] éditions) : cet ouvrage a été traduit en fr[...] sur une nouvelle édition anglaise et ann[...] MM. Auguste Ollivier et Georges Bergero[...] in-18) ; *l'Anatomie physiologique* (the A[...] physiological), *l'Anatomie de l'homme* (th[...] tomy of man) ; *les Théories de la vie et l'i[...] fluence sur les idées religieuses* (Life th[...] their influence 1871) ; *les Mystères de la vi[...] et arguments contre le vitalisme, réponse a[...] teur Gull* (the Mystery of life, etc., 1871). M[...] a, en outre, présenté à la Société Royale d[...] decine, en collaboration avec M. Bowma[...] sieurs mémoires sur la structure du foie, [...] tribution des nerfs dans le muscle, l'anato[...] centres nerveux et des fibres nerveuses; [...] été publiés dans les *Philosophical Transa[...]* Il a fondé, en 1857, le recueil des *Archives [...] decine* et a collaboré à divers journaux.

BEALES (Edmond), avocat et homme po[...] anglais, né aux environs de Cambridge le 3[...] 1803, est le fils de M. Samuel Pickering Beal[...] gociant dans cette ville, et qui s'y était fai[...] naître par son zèle pour la politique réfor[...] Il suivit les traces de son père. Étudiant à [...] il y collabora au journal *l'Etonian*, qui f[...] que bruit à cette époque. Plus tard, à [...] College (Cambridge), il fut un des principaux [...] bres de la conférence l'*Union*. Inscrit au b[...] de Middle Temple, le 25 juin 1830, il devint [...] tôt notaire, sans se détourner de la politiq[...] provoqua des manifestations en faveur des ré[...] polonais, fit toute une campagne en leur fa[...] et présida la ligue nationale polonaise, [...] ensuite président du comité circassien, me[...] de la Société d'émancipation pendant la [...] civile américaine, du comité de la Jamaïque [...] M. John Stuart Mill, enfin du comité garibal[...]

Ses relations avec Garibaldi le mirent en [...] dence, au moment de la visite que fit ce de[...] en Angleterre en 1864. Il défendit le droit du [...] ple de tenir, à Primrose Hill, un meeting [...] amena un conflit avec la police, et publia un p[...] phlet sur le droit de réunion. Président d[...] ligue pour la réforme électorale, organisée [...] de concert avec les sociétés de métiers, M. Be[...] obtint du comte Russell la promesse d'un bil[...] réforme. Le bill fut présenté, bruyamment sou[...] par la Ligue et rejeté par le Parlement. Les no[...] breux meetings qui suivirent ce vote effrayèrent [...] gouvernement conservateur, qui voulut les s[...] primer. M. Beales fut à la tête du mouvement [...] résistance légale, et son énergique persistance o[...] gea le chef de la police à retirer son interdict[...] pour le meeting du 2 juillet 1866, qui, formé [...] plus de 60 000 personnes, fut tenu sans la p[...] légère infraction aux lois. Néanmoins, le 23 juil[...] l'autorité crut pouvoir interdire le meeting de Hy[...] Park, en fermant les grilles. La foule, invoqua[...] son droit, brisa la grille, pénétra dans le pa[...] et y campa pendant trois jours. Une lutte ét[...] imminente. M. Beales fut appelé par le secrétai[...] d'État de l'intérieur, M. Walpole, qui lui rem[...] le soin de calmer l'émotion populaire et de fai[...] évacuer le parc. Il y réussit sans difficulté. L'an[...] née suivante, après l'adoption du bill de réform[...] de M. Disraëli, la mission de la Ligue étant virtue[...] lement terminée, M. Beales donna sa démissio[...] de président le 10 mars 1869, et la Ligue fut dis[...] soute trois jours plus tard. Par suite de sa parti[...] cipation à l'agitation, M. Beales s'était vu retirer, e[...] 1866, les fonctions d'avocat d'appel de Middlesex [...] qu'il occupait depuis 1862. En septembre 1870, il fu[...] nommé aux fonctions de juge.

[illegible] Beales a publié sous forme de brochures [illegible] de ses discours sur la réforme et les [illegible] électorales, ainsi que divers écrits sur [illegible], la Circassie et la réforme parlemen[illegible], et enfin un ouvrage sur l'Acte de réforme [illegible].

BEATTIE (William), médecin et voyageur an[illegible] né à Dalton (comté de Dumfries), commença [illegible] études en 1810 à l'Académie de Clarencefield, [illegible] ses études à l'Université d'Édimbourg en [illegible]. Après avoir voyagé pendant plusieurs an[illegible] en France, en Italie et en Allemagne pour [illegible] ses études, il revint s'établir à Londres [illegible] membre du Collége royal des [illegible], pendant douze ans, médecin du [illegible] de Clarence, depuis Guillaume IV. Il eut [illegible] les deux poëtes Campbell, dont [illegible] la vie et la correspondance, et Rogers, [illegible] à faire élever une statue à [illegible] Westminster. Il est membre des so[illegible] et ethnographique, de l'In[illegible] et de l'Institut d'Afrique de Paris. [illegible] quelques ouvrages médicaux, parmi les[illegible] une étude en latin sur *la [illegible] pulmonaire*, M. Beattie a publié de [illegible] volumes d'histoire et d'impressions de [illegible] tels que *l'Écosse, la Suisse, le Wal[illegible]*, *[illegible] et abbayes d'Angleterre* (Castles [illegible] of England); *Trois séjours dans les [illegible]* (Three residences at German [illegible]); *le Pèlerin en Italie* (The Pilgrim in It.); [illegible]. Plusieurs de ses ouvrages ont [illegible] en français et en allemand.

BEAUCHAMP (Louis-Évariste-Robert DE), [illegible] français, député, est né à Lhom[illegible], le 1er avril 1820. Maître de forges [illegible] natale et maire de cette [illegible], il devint membre du Conseil géné[illegible] par le canton de Lussac, et entra en 1854 [illegible], comme candidat du gouver[illegible] pour représenter la 1re circonscription [illegible] dont son beau-frère, le baron [illegible], représentait la 2e cir[illegible]. Il fut réélu en 1863 au même [illegible] sur 24 061 votants, et en [illegible] 25 062 votants. Dans cette [illegible], il fut nommé secrétaire du Corps [illegible]. Il fit partie du groupe qui pous[illegible] évolution libérale.

[illegible] la vie privée après le 4 septembre [illegible], dans une élection par[illegible] à l'Assemblée nationale pour le départe[illegible]; mais il échoua contre M. [illegible] républicain modéré, soutenu [illegible]. Aux élections générales du 20 fé[illegible], il fut élu député de l'arrondissement [illegible] (Vienne), par 10 083 voix contre [illegible] à M. Berland, son concurrent [illegible]. Il prit place à droite et fut un des [illegible] qui appuyèrent, après l'acte du [illegible], le ministère de Broglie. Après la [illegible] de la Chambre, il se présenta, comme [illegible] officiel et bonapartiste, dans le même [illegible], et fut réélu par 9524 voix contre [illegible] par le candidat républicain, [illegible]. M. de Beauchamp a été promu officier [illegible] d'honneur le 14 août 1862 et comman[illegible] 1869.

BEAUCHESNE (Alcide-Hyacinthe DU BOIS DE), [illegible] français, né à Lorient, le 31 mars 1804, [illegible] famille de Bretagne, fit ses études [illegible]. Nommé, en 1825, chef de [illegible] des Beaux-Arts, il devint, [illegible], gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il conserva ces fonctions jusqu'en 1830, et noua avec les auteurs et les artistes de l'époque d'intimes relations. Il s'était jeté lui-même avec ardeur dans la littérature romantique et avait fait élever, auprès du Madrid du bois de Boulogne, un manoir gothique dont toute la jeune école fit grand bruit. Plus tard, après un voyage d'études de deux ans en Allemagne, il fut nommé chef de section aux Archives (1853). Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 1er novembre 1828, et promu officier le 15 août 1865. — Il est mort au château de la Varenne (Allier) le 5 décembre 1873.

On a de M. A.-H. de Beauchesne : *Souvenirs poétiques* (1830, in-16, 3e édit., 1834, in-8); *Louis XVII, sa vie, son agonie, sa mort* (1852, 2 vol. in-8, 2e édit., 1853, 2 vol. in-18, 8e édit., 1872), ouvrage couronné par l'Académie française, ayant pour pendant une *Vie de Mme Élisabeth* (1869, 2 vol. in-8; 2e édit. 1871); *le Livre des jeunes mères*, poésies (1858, 2e édition, 1860), également couronné par la même Académie; *la Vie et la légende de saint Notburg* (1867, gr. in-8). Il a collaboré aux *Souvenirs du vieux Paris*, au *Livre des Saints*, à divers recueils, etc.

Son frère, M. Alfred DE BEAUCHESNE, né en 1803, longtemps secrétaire de l'administration du Conservatoire de musique, fut décoré de la Légion d'honneur pour ses services dans ces fonctions, le 8 août 1861. — Il est mort à Paris le 27 novembre 1876. Il avait réuni une curieuse collection d'autographes.

BEAUDEMOULIN (Louis-Alexis), ingénieur français, né en 1790, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le service des ponts et chaussées. En 1850, il a pris sa retraite en qualité d'ingénieur en chef. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 1er mai 1845. — Il est mort à Passy le 25 juin 1877.

On a de lui : *Recherches sur la fondation, par immersion, des ouvrages hydrauliques* (1829, in-4); *Considérations administratives sur les ponts et chaussées* (1833, in-8); *Hygiène publique, Assainissement, Londres et Paris* (1858, in-8); un grand nombre de brochures et d'articles sur l'assainissement des villes, et, dans un ordre à part : *la Guerre s'en va*, preuves nouvelles résultant de la dernière guerre (1872, in-8).

BEAUFORT D'HAUTPOUL (Charles-Marie-Napoléon), général français né le 9 novembre 1804 à Tarente, fut de 1820 à 1824 élève des Écoles de Saint-Cyr et d'état-major et fit la campagne de Morée, dans laquelle sa conduite, lors de l'attaque du château, fut mise à l'ordre du jour. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger, comme aide de camp du général Valazé. De 1834 à 1837 il fut chargé par le maréchal Soult de missions en Égypte et en Syrie et devint alors aide de camp de Soliman-pacha, chef d'état-major d'Ibrahim-pacha. Attaché à l'ambassade de Perse, il visita toute l'Asie Mineure, puis remplit une nouvelle mission en Égypte. Aide de camp du duc d'Aumale, il servit en Algérie jusqu'en 1848, y gagna les grades de chef d'escadron et de lieutenant-colonel et eut part à la prise de la Smala. Rappelé à Paris par le général Cavaignac, il retourna en 1849 en Afrique, où il fut pendant cinq ans chef d'état-major du général Pélissier dans la province d'Oran. Colonel en 1850, général de brigade le 1er janvier 1854, il dirigea plusieurs expéditions contre le Maroc et commanda les subdivisions de Mostaganem et de Tlemcen. Rentré en France en 1858, il commanda le département de l'Yonne et devint en 1859 chef d'état-major du 5e corps d'armée. En avril 1860, il fut chargé de la déli-

mitation de notre nouvelle frontière savoisienne; il fut promu général de division le 14 août de la même année.

Au mois d'août de la même année, le général Beaufort d'Hautpoul fut mis à la tête du corps expéditionnaire envoyé en Syrie pour protéger les chrétiens contre le fanatisme musulman et obtenir satisfaction des violences et des massacres déjà commis. Il déploya, dans les limites où il lui était permis d'agir, un esprit de tolérance et de modération propre à calmer un peu l'effervescence des dissensions religieuses. Après avoir présidé, en juin 1861, au départ des troupes pour la France, il n'y rentra lui-même qu'après avoir visité le Caire, Alexandrie et les travaux de l'isthme de Suez. Le général Beaufort d'Hautpoul, officier de la Légion d'honneur, depuis 1841, a été promu commandeur le 16 juin 1856, et grand-officier le 14 août 1865. Il a été admis au cadre de réserve en 1869 — Sa famille est étrangère à celle du sénateur le marquis d'Hautpoul (Voy. ce nom), à qui l'on a donné aussi quelquefois, par erreur, le nom de Beaufort.

BEAUJEAN (Émile-Ambroise-Amédée), professeur et lexicographe français, né à Saint-Fargeau (Yonne), le 17 décembre 1821, fit ses études classiques à Auxerre et au collège Henri IV de Paris, entra à l'École normale en 1841, et fut reçu agrégé de grammaire en 1845. Après avoir professé deux ans à Laval et un an à Bourges, il fut appelé, en 1846, à Paris, où il a occupé des chaires de grammaire dans les lycées Saint-Louis, Napoléon et Louis-le-Grand. Officier de l'Instruction publique depuis 1861, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1878.

M. Beaujean est connu par sa constante et honorable collaboration au grand *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré (1863-72), dont il a ensuite publié un premier *Abrégé*, encore considérable (1874, gr. in-8). On lui doit en outre un *Petit dictionnaire universel* (1876, in-18), réunissant à un nouvel abrégé du *Dictionnaire* Littré un résumé alphabétique d'histoire et de géographie.

BEAULIEU (Anatole-Henry de), peintre français, né à Paris en 1819, l'un des plus brillants élèves d'Eugène Delacroix, débuta au Salon de 1844 par *l'Exorcisme*, scène tirée de l'histoire de l'Inquisition. Il a pris part à presque tous les Salons annuels par des sujets empruntés à la vie ou à la comédie italiennes : *une Surprise* (1852); *à Venise, la Sérénade* (1853 et 1855); *la Casaccia, Auberge de Bohémiens* (1857); *le Billet* (1864); des souvenirs de voyage tels que *la Maison du Chanuch de Gourgourouk* (1853 et 1855); *la Porte du décédé* (Côtes-du-Nord) (1863); des épisodes militaires comme *la Batterie d'irréguliers turcs après le bombardement de Sinope* (1857); *Ancienne batterie du Goalennec* (Morbihan); *Souvenir d'une rencontre* (1870); *Après l'attaque, armée de la Loire*, et un *Puits dans une maison pillée* (1874). Au Salon de 1868, *l'Œuf d'autruche* a valu une médaille à M. de Beaulieu.

BEAUME (Joseph), peintre français, né à Marseille, en 1798, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, entra dans l'atelier de Gros et se fit connaître avantageusement, en 1819, par le tableau d'*Eliézer et Nepthali*, aujourd'hui placé dans la galerie de Fontainebleau. Il exposa pour la première fois en 1822, et eut, plus tard, de nombreuses commandes pour Versailles.

On cite parmi ses tableaux : *l'Esclave de Velasquez. Henri III au lit de mort* (1822); *Alain Chartier, la Mère infirme*, appartenant à MM. de
Sazerac et Duval (1825); *le Roi boit, Halte
chasse, Intérieur rustique*, acquis par M. Dusc
merard (1828); *les Pêcheurs, le Maître d'éc
endormi, les Savoyards, le 28 Juillet à l'Hô
de Ville*, fait avec M. Mozin (1831); *la Bal
çoire, la Main chaude, Scène d'orage, Étud
Trouville* (1833); *la Mort de la Grande Dauph
en 1690*, acquis pour le Luxembourg; *la Ch
au chien courant* (1835); des *Scènes de jeux
fantins* (1836); *la Mort de Charles V, la
convalescente* (1838); *l'Enfance de Sixte-Q
(1839); *la Lecture de la Bible, le Pardon,
seau mort* (1840); *les Enfants surpris par
marée, Agar au Désert* (1844); *la Sortie de
glise, le Gué, Giotto enfant dessinant ses m
tons* (1845); *Virginie au bain, la Prière,
vrier, Bergers des Pyrénées* (1846); *le Bouto
la rose, Rêve de jeune fille, Vaches dans la p
rie* (1847); *l'Avare, la Leçon, l'Oisiveté, le
Eyck* (1850); *Marguerite* (1852); *la prison de
lilée, la Dîme, la Chasse au lion* (1853); *Bat
de l'Alma, la Fuite en Égypte, Italiens
fontaine* (1855); *Moïse exposé, Mort de Cha
Quint au couvent de Saint-Just* (1855); *la S
des fleurs, Rêves d'automne, Une famille
lienne, le Bonheur de l'Avare, la Lessive* (18
*les Voleurs et l'Ane, les Braconniers, le Ren
vous de Chasse, Chasse au Cerf, Chasse au
glier* (1861); *Louis XVII au Temple, Margu
au rouet* (Faust, de Gœthe); *Chasse au Cerf* (1
*la Tentation de saint Antoine, Épisode de l
traite de Russie* (1864) : ce dernier a repa
l'Exposition universelle de 1867; *les Con
inattendus, le Pantin* (1865); *la Fuite en Ég
Scène de la campagne de Russie* (1866) *Port
d'enfants* (1868); *Bonaparte à Toulon* (186
Printemps, l'Automne (1870), *la Sortie de l'*
(1872); *le Rendez-vous de chasse, le Départ
le marché* (1874); *une Scène de l'invasio
Tentation de saint Antoine* (1876); *le Déj
du chasseur, la mère de famille* (1877).

M. Beaume a fait aussi quelques portr
des marines. Ses principaux sujets histori
exécutés de 1836 à 1843, appartiennent au m
de Versailles et représentent les exploits les
récents de la galerie des batailles : *le Passa
Rhin à Dusseldorf, Combat du Diernste
Journée d'Alberto, la Bataille de Lutzen, la
de Halle, le Combat d'Oporto, la Batail
Bautzen*, celle de *Toulouse* et *le Combat de*
sujets d'ailleurs presque tous exposés à dive
tervalles et complétés par le *Napoléon (em
quant à Porto-Ferrajo*, au début des Cent-J
Il a obtenu dès longtemps les distinctions d
nées aux artistes : une 2ᵉ médaille en 182
1ʳᵉ en 1827 et la décoration au 1ᵉʳ mai 183

Son fils, M. Louis-Alexandre Beaume,
1827, avocat à Paris, a publié, avec M. Ét.
plusieurs ouvrages de droit, dirigé les *An
des justices de paix* et signé du pseudony
Beaumont quelques librettos avec M. Nuitte

BEAUMONT (Charles-Edouard de), peint
dessinateur français, né à Lannion (Côtes-du-
vers 1821, est fils d'un sculpteur disting
élève de A.-F. Boisselier. Ses premiers envo
rent des paysages empruntés aux enviro
Cernay et de Senlis (1838, 1839, 1840).
après de fréquentes abstentions, des sujets m
logiques : *Andromède* (1866); *Circé* (1867);
(1868). Il a également abordé l'allégorie
peinture de genre : *les Écueils de la vie* (1
les Femmes chassant la Vérité (1864); *la Po
capitaine* (1868); *Quærens quem devore
Femmes sont chères* (1870); *la Fin d'une ch*
et *Où diable l'amour va-t-il se nicher?* (1
Outre de nombreuses lithographies et aquar

[illegible] d'une édition du [illegible] (1845, in-12), des [illegible] G. Falh (1845, in-12), [illegible] de l'édition de *Notre-Dame* [illegible] par Perrotin (1845, gr. in-8), [illegible] de ces cartes d'invitation [illegible] par la chromolithographie, [illegible] depuis quelques [illegible] Beaumont a reçu une médaille [illegible], une médaille de 2e classe à [illegible] décoration de la Légion d'honneur [illegible].

[illegible] Voy. ÉLIE DE BEAUMONT.

[illegible] (Édouard-Ferdinand DE [illegible]), publiciste français, [illegible] (Indre-et-Loire), [illegible] la littérature par des romans : [illegible] (1838, in-8), *Don Luis* [illegible], etc., genre qu'il n'a [illegible] il est revenu, après un [illegible]. Il se tourna ensuite vers l'histoire [illegible] *les Suédois depuis* [illegible] *Oscar Ier* (1841, 2 vol. in-8, [illegible] in-18), d'après des recherches [illegible] une mission spéciale [illegible] de M. Guizot.

[illegible], un des hommes les plus [illegible] monarchique, attaché [illegible] de Férrier dans différents [illegible], tels que *la Politique des* [illegible] et la *Préface du 2 décembre* [illegible], il siégea, comme membre du [illegible] d'Indre-et-Loire, à la Haute [illegible] qui jugea les accusés de l'attentat [illegible] de l'Aisne, de 1851 à 1853, [illegible] maître des requêtes de première [illegible] d'État. Décoré depuis le [illegible], il fut fait officier de la Légion [illegible]. Mais depuis quelques années [illegible] s'était jeté dans de fraudes [illegible] financières par suite desquelles [illegible], en avril 1859, à deux ans [illegible]. — Il est mort à Paris le 25 [illegible].

[illegible] encore de M. de Beaumont-[illegible] en Stockholm en 1736 (1842, [illegible] suédoise : *Histoire des* [illegible] le congrès de Vienne (1843-[illegible]) publication inachevée qui [illegible] l'histoire particulière des [illegible], du Danemark, de la [illegible]-Bretagne, de l'Italie et de [illegible] *de jeunesse* (1852, [illegible] *de mon temps* (1855-1858, [illegible] impartiale du règne de [illegible]; *les Salons de* [illegible] *sous Louis-Philippe* [illegible] *Une intrigue dans le grand* [illegible], roman de mœurs contemporaines [illegible] *de Paris et la société parisienne* [illegible] (1868, in-18); *l'A-*[illegible] (1869, in-18); *Histoire authentique* [illegible] (1871, in-12; 2e édit. 1872, [illegible] *du second Empire* (1874, [illegible] *d'un homme de cour* [illegible].

[illegible] (Victor-Arthur ROUSSEAU DE), auteur [illegible] français, né à Paris, en juin 1823, [illegible] de ce nom, mort en 1853. [illegible] Bonaparte, et, après [illegible] en poésie, il travailla, [illegible] les théâtres de genre, auxquels [illegible] en collaboration, une [illegible] après avoir été, au commencement de 1868, commissaire impérial près de l'Odéon, il fut nommé aux mêmes fonctions près les théâtres lyriques et le Conservatoire, puis chef du bureau des Théâtres (juin 1871) et sous-directeur des Beaux-Arts au ministère de l'instruction publique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

Nous citerons parmi ses pièces : *le Lis dans la vallée* (Théâtre-Français, 1853), drame en cinq actes, tiré du roman de Balzac; *Le Règne des escargots*, revue de l'année 1847; *Hortense de Cerny* (Vaudeville, 1851); *la Poupée de Nuremberg* (Théâtre-Lyrique, 1852); *Élisa, ou un chapitre de l'Oncle Tom* (Gymnase, 1853); *Boccace, ou le Décameron* (1853); *To be or not to be* (1854); *Dans les vignes* (1855); *Thérèse, ou Ange et Diable* (Gymnase, 1858); *les Pièges dorés* (Français, 1858); *l'École des Ménages*, drame en cinq actes, en vers (mai 1858); *les Plantes parasites*, comédie en quatre actes (Vaudeville, mai 1862), etc.

BEAUQUIER (Charles), littérateur français, né à Besançon, le 19 décembre 1833, fit son droit à Paris, entra à l'École des Chartes en 1854 et obtint le diplôme d'archiviste-paléographe. Il s'occupa tout à la fois de critique musicale et de journalisme politique. Nommé sous-préfet de Pontarlier, le 6 septembre 1870, il donna sa démission après la signature de la paix, rédigea diverses feuilles républicaines du département du Doubs, dont il a été élu conseiller général en 1871. Il devint rédacteur en chef de *la Fraternité* de Besançon, et fut élu conseiller municipal de cette ville en 1873.

M. Beauquier a publié : *Notice historique et pittoresque sur le Raincy* (1865, in-8); *Philosophie de la musique* (1865, in-18); *les Dernières Campagnes dans l'Est* (1873, in-18); *le Drame et la Musique* (1877, in-18). Il a donné une édition annotée du *Théâtre de Beaumarchais* (1872, 2 vol. in-16).

BEAUREGARD (Pierre-Gustave TOUTANT, DE), général américain sécessionniste, né en 1817, aux environs de la Nouvelle-Orléans, appartient à une des familles les plus aristocratiques de la Louisiane, et descend, par sa mère, des ducs italiens de Reggio. En 1833, il entra à l'École militaire de West-Point; il était lieutenant d'artillerie en 1835, et dans la guerre du Mexique, en 1847, il prit part, comme capitaine, aux batailles de Controvas et de Cherubusco. Il fut chargé ensuite de diriger la construction de la Douane et de la Monnaie de la Nouvelle-Orléans, ainsi que celle des défenses élevées à l'embouchure du Mississipi. Il fut nommé directeur de l'École de West-Point, mais n'accepta point ces fonctions.

Dès le commencement de la scission entre le Nord et le Sud, M. J. Davis désigna le général Beauregard pour commander à Charleston. Celui-ci attaqua, le 12 avril, le fort Sumter et le força à se rendre le lendemain. C'était le premier acte d'hostilité entre les deux partis. Aussitôt l'armée confédérée s'organisa, et Beauregard fut nommé général en chef. Il se chargea spécialement de diriger la division occidentale de l'armée, et se porta sur Norfolk que menaçait Butler. Pendant quelques jours, tout se passa en escarmouches; enfin le 21 juillet, les confédérés livrèrent la première bataille de Bulls'Run, victoire qui fut plutôt pour le Nord un grand échec moral qu'un désastre matériel, et qui exalta l'enthousiasme du Sud. Dans cette journée, le général Beauregard soutint sa haute réputation militaire, mais il ne sut pas profiter de son succès et du désordre qui régnait dans les troupes de l'Union. Soit qu'il

n'ait pas osé, soit que ses troupes affaiblies par leur triomphe même n'aient pu aller plus loin, il laissa les fédéraux se réorganiser pendant le mois d'août et se fortifier en septembre sur la ligne du Potomac, de manière à arrêter la marche des vainqueurs. Le reste de la campagne ne fut signalé par aucun incident remarquable.

Au mois de janvier 1862, le général Beauregard prit le commandement de l'armée du Missisipi, sous la direction supérieure du général A. Sidney Johnstone. Tous deux livrèrent, le 6 et le 7 avril, la bataille de Pittsburg-Landing, près de Corinth, dans l'Alabama, qui, favorable le premier jour pour leurs armes, se changea le lendemain en défaite. En voyant les fédéraux maîtres de la Nouvelle-Orléans, Beauregard adressa le 27 avril une proclamation aux planteurs du Sud, pour les engager à brûler immédiatement tout leur coton. Cependant l'offensive vivement reprise par les fédéraux depuis la panique de Bulls'Run et l'impuissance à laquelle Beauregard fut réduit par leurs manœuvres dans les formidables lignes de défense qu'il avait élevées près de Corinth, nuisirent à sa popularité; il fut rappelé à Richmond, et, le 15 juin, il laissa au général Bragg le commandement de l'Alabama. On revint bientôt sur cette décision, et au mois de septembre, on lui rendit un commandement, en lui confiant le département des Côtes, avec Charleston pour quartier général. Le général Beauregard inaugura son commandement en battant les fédéraux près de Savannah (22 octobre 1862), puis, s'occupant spécialement de la défense du territoire confédéré, il fit élever, à Charleston surtout, des fortifications redoutables. Bientôt après, il subit, dans cette ville, le bombardement infructueux du général Gillmore (août 1863); il repoussa également les attaques du général Kilkpatrick et du colonel Dahlgreen (27 février-1^er^ mars 1864). Il alla ensuite défendre Richmond contre Butler et battit l'armée fédérale à Drury's-Bluff (16 mai). Dès que la défense des villes fortes lui permit de reprendre la campagne, il marcha contre Memphis avec des forces considérables. Mais bientôt, il fut arrêté par la marche victorieuse de Sherman en Georgie, marche qu'il n'osa pas entraver avec son armée formée en grande partie de milices. La prise de Richmond et la réduction de l'armée de Virginie rendirent toute lutte impossible, et au mois d'avril 1865, l'armée de Beauregard dut se rendre à Sherman, en même temps que celles de Johnstone, Hardee et Breckenridge, dernières ressources de la confédération. En 1865, après le rétablissement de l'Union il rentra dans sa plantation. Plus tard il devint président des chemins de fer du Missisipi.

BEAUREPAIRE (DE). Voy. ROBILLARD DE BEAUREPAIRE (DE).

BEAUREPAIRE-ROHAN (Henri DE), voyageur brésilien, d'origine française, né vers 1818, dans la province de Piauhy, où il a passé une partie de son enfance, entreprit, en 1845, d'explorer les vastes solitudes qui s'étendent au sud de Rio de Janeiro. Partant de Cuyaba, il pénétra, en 1846, dans le Paraguay avec un officier français, M. Leverger, qui, après avoir été naturalisé Brésilien, a reçu le gouvernement de la province de Matto-Grosso, et le grade de capitaine de frégate. A l'Assomption, il reçut un excellent accueil du président Lopez, et alla visiter M. Bonpland à Santa-Borgia. Les résultats de cette pénible exploration, très-curieux pour la météorologie et la géographie, ont été consignés dans la *Revue de l'Institut historique du Brésil* et publiés ensuite sous ce titre : *Descripção de huma viag[illegible] Cuyaba ao Rio de Janeiro* (Rio, 1846, in-[illegible]

A la suite d'un voyage au lac Guaiba, [illegible] Beaurepaire-Rohan fut placé dans le co[illegible] ingénieurs, avec le titre de major (1850) et [illegible] plus tard par le gouvernement de recue[illegible] notions exactes sur les régions centrales [illegible]pire, à peu près abandonnées aux tribus [illegible]nes. Dans les années suivantes il entrep[illegible] *Géographie complète du Matto-Grosso* et [illegible] *toire générale* des provinces méridionale[illegible] avait parcourues.

BEAUSSIRE (Émile-Jacques-Amand), p[illegible] et ancien représentant français, né le 26 ma[illegible] Luçon (Vendée), où son père était négocian[illegible] études dans sa ville natale, et à Bourbon-[illegible] puis à Paris, au collège Louis-le-Grand, et [illegible] l'École normale en 1844. Reçu le second [illegible] cours d'agrégation de philosophie de 1[illegible] M. Renan était le premier et M. Caro [illegible]sième, puis docteur ès lettres en 1855, il [illegible]cessivement professeur aux lycées de [illegible] Rennes, de Tournon et de Grenoble, p[illegible] de littérature étrangère à la faculté des [illegible] Poitiers, et de philosophie au collège R[illegible] lycée Charlemagne. Resté à Paris après l'in[illegible]tion du 18 mars, il fut arrêté le 13 Mai [illegible] par l'ordre du Comité de salut public, et re[illegible] liberté peu de jours après. Nommé aux él[illegible] complémentaires du 2 juillet 1871, représ[illegible] de la Vendée à l'Assemblée nationale, par [illegible] voix sur 61 498 votants, il présenta sur l'[illegible]tion primaire, un projet complet qui com[illegible] le principe de l'instruction obligatoire ave[illegible] de la liberté d'enseignement, et combattit [illegible]lontariat d'un an, lors de la discussion de [illegible] sur l'armée (18 juin 1872). Il vota constam[illegible] avec la gauche et adopta l'ensemble des lo[illegible]stitutionnelles. Il échoua avec une honora[illegible]norité aux élections sénatoriales de la V[illegible] mais il fut élu député, le 5 mars suivant, [illegible] la 2^e^ circonscription de l'arrondissement [illegible] Fontenay-le-Comte, par 8544 voix. Il s[illegible] même ligne politique à la Chambre qu'à [illegible]semblée nationale et fut un des 363 députés [illegible] après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un v[illegible] confiance au ministère de Broglie. Aux élec[illegible] du 14 octobre suivant, il échoua avec 1612[illegible] contre 97 944 données à M. Alfred Le[illegible], [illegible] député, candidat officiel et bonapartiste. Ce[illegible]ci, ayant été invalidé, ne se représenta pa[illegible] M. Beaussire, de nouveau candidat des rép[illegible]cains de la Vendée, fut élu, sans concurrent, [illegible] 2 février 1879, par 9088 voix sur 1061[illegible] votants.

Outre ses deux thèses de doctorat (*Du Fo[illegible]ment de l'obligation morale* et *De Summ[illegible] Anglos poetæ tragædiis e Plutarcho ductis* ([illegible] in-8), M. Beaussire a publié : *Lectures phil[illegible]phiques ou Leçons de logique extraites des [illegible]teurs dont l'étude est prescrite par l'Unive[illegible]* (1857, in-18); *Notice sur un manuscrit iné[illegible] la bibliothèque de Poitiers* (1864, in-8); *Ant[illegible]dents de l'hégélianisme dans la philosophie fr[illegible]çaise* (1865, in-18); *La Liberté dans l'ordre in[illegible]lectuel et moral*, études de droit naturel (18[illegible] in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *la Guerre étrangère et la Guerre civile* (18[illegible] in-18); divers articles dans la *Revue des De[illegible] Mondes*, la *Revue des cours littéraires*, le journ[illegible] *le Temps*, et des mémoires insérés dans [illegible] *Comptes rendus de l'Académie des sciences m[illegible]rales*, etc.

BEAUVALLET (Pierre-François), artiste dr[illegible]matique français, né à Pithiviers (Loiret), [illegible] 13 octobre 1801, se voua d'abord à la peinture [illegible]

[illegible] atelier de Paul Delaroche, d'excellentes [illegible] promenade avec Casimir Delavigne, [illegible] en sa présence et les encoura- [illegible] reçut de lui, déterminèrent la vo- [illegible] M. Beauvallet pour le théâtre. Il entra [illegible] et débuta, deux ans après, à [illegible] et y compta quelques bons rôles. En [illegible] à l'Ambigu et s'essaya avec assez [illegible] plusieurs des drames les plus [illegible] boulevard du crime. » Engagé au [illegible] en 1830, il eut beaucoup de [illegible] des habitudes romantiques [illegible] et dut faire de nouvelles [illegible] la scène classique. M. Beau- [illegible] 1832, devint le tragédien or- [illegible] Comédie-Française. Il a joué pres- [illegible] ancien, *Cinna*, *le Cid*, [illegible] *Phèdre*, *Bajazet*, *Tan-* [illegible], tout Racine et tout Voltaire. [illegible] des classiques furent Rodrigue, [illegible], et Orosmane. Il a repris [illegible] après Ligier. Il a créé la plupart [illegible] d'ailleurs, de la tragédie con- [illegible] même abordé la comédie. Après [illegible], il reparut sur la scène à [illegible]. En 1868, par exemple, [illegible] le rôle du roi Lear dans la [illegible], imitée par M. Jules Lacroix. [illegible] de M. Beauvallet étaient l'en- [illegible], la pureté de la diction; on lui [illegible] de convention et surtout les [illegible] trop puissant qu'il lui a été [illegible] modérer.

[illegible], à la fois acteur et, depuis 1839, [illegible] Conservatoire, fut encore, comme [illegible] M. Samson, un littérateur distingué. [illegible] drame en deux actes, en col- [illegible] (1830); un dithyrambe [illegible] *les Trois jours*, avec le même, et deux [illegible] classiques, auxquelles sa [illegible] et son talent d'acteur n'ont pu don- [illegible], ce sont : *Robert Bruce*, en cinq [illegible] Théâtre-Français (1847) et *le Dernier* [illegible] en trois actes (1851). L'artiste poète [illegible] aux anniversaires de Corneille [illegible], des vers de sa composition. — Il [illegible] à Paris, le 21 décembre 1873.

[illegible]VALLET (Léon), littérateur français, fils [illegible], né à Paris, en 1829, a abordé, [illegible] le journalisme et le théâtre. [illegible] partie du grand voyage dramatique, [illegible] en 1855, aux États-Unis par Mlle Rachel, [illegible] : *Rachel et le Nouveau* [illegible] dans le *Figaro* (1856). Il [illegible] à diverses scènes, seul ou en [illegible] *Sur Terre et sur Mer*, comédie en [illegible] *les Femmes de Gavarni*, avec [illegible] Decourcelle (1852); *le Roi de* [illegible] en cinq actes, avec M. Ch. Des- [illegible] *Ninon et Ninette*, vaudeville (1858); [illegible], vaudeville en deux actes, [illegible] (Théâtre Déjazet, 1862); *le* [illegible] (1864); *les Quatre Henri* [illegible], drame historique, en six actes, [illegible] (1869); *le Sacrilège*, avec [illegible] *les Femmes de Paul de Kock*, [illegible] en cinq actes (1875); *le Fils* [illegible], avec Frantz Beauvallet (1875),

[illegible]VAU (Marc-René-Antoine-Victurnien, [illegible], né à Paris, le 29 mars 1816, s'est [illegible] longtemps une réputation dans le [illegible] sport. Excellent cavalier, grand [illegible] membre actif du Jockey-Club, il a [illegible] dans toutes les courses de chevaux, et son nom a été plusieurs fois proclamé parmi les vainqueurs sur le turf de Chantilly, de la Marche, du Champ-de-Mars, de la Croix-de-Berny, etc. Il est entré dans la vie politique en acceptant la candidature officielle, aux élections législatives de 1852, dans la 4ᵉ circonscription de la Sarthe. Élu et réélu, sans concurrence, jusqu'en 1863, sa nomination fut plus disputée en mai 1869 : il n'obtint que 12130 voix sur 22510 votants. Il signa, en juillet, la demande d'interpellation des 116. Décoré de la Légion d'honneur depuis 1858, le prince Marc de Beauvau a été promu officier le 14 août 1866.

BEAUVERGER (Edmond, baron PETIT DE), homme politique français, député, est né à Paris, en 1818. Après s'être fait recevoir avocat, il devint maire de Chevry-Cossigny, et membre du Conseil général pour le canton de Tournon. En 1852, il entra au Corps législatif comme député de la 1ʳᵉ circonscription de Seine-et-Marne, et il a conservé son siège aux élections suivantes comme candidat du gouvernement. En 1863, il a obtenu 19459 voix sur 25419 votants. En 1869, il a échoué au scrutin de ballotage avec 13387 voix, contre 17829 données à M. de Choiseul-Praslin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — M. de Beauverger est mort à Paris, le 15 juin 1873.

On cite de lui, outre des études politiques *sur les Constitutions de la France et sur le système politique de Napoléon* (1852, in-8), un *Tableau historique des progrès de la philosophie politique*, suivi d'une *Étude sur Sieyès* (1858, in-8); *les Institutions civiles de la France*, considérées dans leurs principes, leur histoire, leurs analogies (1864, in-8).

BEAUVOIR (Ludovic, marquis DE), littérateur français, est né à Bruxelles en 1846. Attaché par des traditions de famille aux princes de la famille d'Orléans, il avait à peine vingt ans, lorsqu'il accompagna, en qualité d'ami, le jeune duc de Penthièvre dans son voyage autour du monde de 1866 à 1867. Après avoir servi dans les mobiles de la Somme pendant la guerre franco-prussienne, il entra au ministère des affaires étrangères et fut sous-chef du cabinet du ministre M. le duc Decazes. M. de Beauvoir a publié le récit de son excursion dans l'extrême Orient, en trois séries (I, *Australie*; II, *Java*, *Siam*, *Canton*; III, *Pékin*, *Yeddo*, *San-Francisco*), réunies sous le titre de *Voyage autour du monde* (1869-1872, 3 vol. in-18; 14ᵉ édit. 1879, gr. in-8, illustré) : cet ouvrage où la vivacité du récit supplée à l'autorité que ne comportait ni la jeunesse de l'auteur, ni la rapidité de l'expédition, eut auprès des gens du monde un succès attesté par ses éditions multiples, et fut couronné par l'Académie française.

BEBEL (Ferdinand-Auguste), chef socialiste et homme politique allemand, né à Cologne, le 22 février 1840, reçut l'instruction primaire dans une école de village et à celle de la ville de Wetzlar, puis fit son apprentissage et s'établit à Leipzig comme maître tourneur. Dès 1862, il était déjà l'un des membres les plus actifs et les plus zélés du mouvement populaire allemand, qui prenait à cette époque un caractère socialiste, sous la direction de Lassalle, et il entraîna dans cette voie la réunion ouvrière de Leipzig, dont il était président depuis 1865. Dans la Commission permanente des sociétés ouvrières allemandes, dont il était également membre, son influence s'exerça dans le sens socialiste-démocratique. En février 1867, M. Bebel entra dans la vie politique, comme député du district de Glau-

chau-Meerane (Saxe), à l'Assemblée constituante de l'Allemagne du Nord, et il fut réélu au Reichstag ordinaire au mois d'août de la même année. En janvier 1871, il fit partie du premier Reichstag de l'Empire allemand. Sans fortune, il travaillait, dans l'intervalle des séances, chez des tourneurs de Berlin, pour pourvoir à son existence. Il se montra à la tribune, comme dans la presse, le chef le plus capable et le plus déterminé de son parti, qui prit la dénomination du « parti ouvrier d'Eisenach » (Eisenacher Arbeiterpartei), pour se distinguer des lassalliens, mais qui se rattacha au parti ouvrier international de Londres, dirigé par M. Karl Marx. Accusé du crime de haute trahison, ainsi que son collègue M. Liebknecht en 1872, ils furent l'un et l'autre jugés à Leipzig, déclarés coupables et condamnés, le 26 mars, à deux ans d'emprisonnement dans une forteresse. En outre, M. Bebel se vit juger, la même année, pour crime de lèse-majesté envers l'empereur d'Allemagne, à la suite d'un discours prononcé à Gohlib, et condamné à neuf mois de prison et à la perte de son mandat de député (6 juillet); il protesta par une lettre énergique à ses électeurs, mais ne put siéger, malgré la proposition de M. Sonnemann, député de Francfort. Il fut réélu au Reichstag, en janvier 1874, par le même district, mais échoua, en 1876, aux élections pour la Diète particulière du royaume de Saxe. Au milieu des discussions sur la loi contre les socialistes qui fut l'occasion de la dissolution du Reichstag allemand, en 1878, M. Bebel, soutint activement la lutte contre le chancelier de Bismarck. Réélu au Reichstag, il ouvrit l'attaque contre le projet de loi et reprocha à son auteur d'avoir eu avec le socialiste Lassalle, des relations que le chancelier s'efforça de démentir (septembre 1878).

BÉCEL (Mgr Jean-Marie), prélat français, est né à Beignon (Morbihan) le 1er août 1825. Ancien missionnaire apostolique, puis curé-archiprêtre de Vannes, il a été nommé évêque de ce diocèse par décret du 30 décembre 1865, préconisé le 22 juin 1866 et sacré à Paris le 25 juillet suivant. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Avant sa promotion à l'épiscopat, Mgr Bécel avait publié quelques écrits, notamment : *Souvenirs de première communion et confirmation* (1855, in-32); *l'Age de raison* (1856, in-18); *Souvenirs de cathéchisme*, ou conférences à l'usage des jeunes gens (1856, in-18).

BÉCHAMP (J....-A....), médecin français, né à Bassing, près de Dieuze (Meurthe), le 16 octobre 1816, fut conduit en Valachie par sa famille qu'il y perdit, et revint en France à dix-sept ans. Il s'établit pharmacien à Strasbourg. Après de longues années de pratique et d'études, il résolut de se faire une carrière dans les sciences. Reçu bachelier ès lettres et ès sciences, agrégé à l'École de pharmacie de Strasbourg, docteur ès sciences (1853), avec une thèse *sur la Pyroxyline*, enfin docteur en médecine (1856), avec une thèse *sur les Substances albuminoïdes et sur leur transformation en urée*, il fut aussitôt nommé professeur de chimie médicale et de pharmacie à la Faculté de médecine de Montpellier, et y ouvrit son cours en janvier 1857. Il est devenu depuis professeur de chimie à la Faculté de médecine de Nancy.

Parmi ses travaux, dont la plupart sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, on a surtout remarqué ceux sur la pyroxyline ou coton-poudre et sur les transformations des substances albuminoïdes. Il a publié à part une série de : *Leçons sur la fermentation vineuse et sur la fabrication du vin* (Montpellier, 1863, in-8 *la circulation du carbone dans la nature* *intermédiaires de cette circulation* (1868, *Lettres historiques sur la chimie* (1876, in-8

BÉCHARD (Frédéric), littérateur fr né à Nîmes (Gard), en novembre 1824, est Ferdinand Béchard, ancien représentant ses études au collège Henri IV, et partag 1843, avec M. Laboulaye, un prix propo l'Académie du Gard sur ce sujet : *De la Fe* Inscrit, en 1846, au tableau des avocats de il fut, de janvier 1849 à août 1850, sous à Lectoure et à Montargis. Le ministère de glie, après l'acte du 16 mai 1877, le ramena l'administration, comme préfet de l'Orne.

M. Fr. Béchard a donné au théâtre : *les lations d'un grand homme*, comédie en trois (Odéon, 1847); *les Déclassés*, comédie en actes (Vaudeville, 1856) ; *le Passé d'une f* drame en quatre actes (Odéon, 1859), avec Lafont. Il a publié, outre son mémoire cou (1850, in-18), *les Existences déclassées*, nouvelles (1859, in-18; 2e édit. 1864); *Jambe gent*, scènes de la grande chouannerie in-18); *De Paris à Constantinople* (1872, in *la Loi électorale* (1873, in-18); *les Traque dot* (1870, in-18), en collaboration avec M. Pontmartin, sans compter des articles de tique dans *l'Artiste*, *la Mode nouvelle*, *la* *la Revue de Paris*, *la Gazette de France*, et

BECHER (Siegfried), économiste allemand à Plan (Bohême), le 28 février 1806, achev études à Vienne, où il fut reçu docteur en en 1831. Pendant la révolution de 1848, secrétaire général du ministère Dobblhoff, chargé d'une mission en Allemagne et en Belgi — Il est mort à Vienne le 4 mars 1873.

On cite de lui : *Manuel pour l'étude de l toire* (Handbuch zum historischen Studium, *Géographie universelle* (Allgemeine Geogra 1842); *Tableau statistique du commerce exté de l'Autriche, de* 1829 *à* 1838 (Statist. Ueber des Handels der œstreich. Monarchie mit Auslande, etc., Stuttgart et Tubingue, 18 *Tableau statistique de la population de l'em d'Autriche de* 1834 *à* 1840 (Statist. Uebers. Bœvelkerung der œstrich., etc., Stuttgart, 18 *la Population de l'empire d'Autriche, de* 18 1843 (die Bœvelkerungsverhæltnisse der, Vienne, 1846) : *Du commerce et des recettes do nières de l'Autriche en* 1842 (Ergebnisse Handels und Zolleinkommens der, etc., Leipz 1842); *le Système monétaire autrichien, de* 1 *à* 1838 (das œstrichische Munzwesen von, Vienne, 1838); *Relations douanières et comm ciales de l'Allemagne avec l'Autriche* (die de schen Zoll und Handelsverhaeltnisse Leipz 1850) ; *Économie populaire* (die Wolkswir schaft, Vienne, 1853), etc.

BECHTSEIN (Reinold), érudit allemand, né Meiningen, le 12 octobre 1833, est fils du po et savant écrivain Ludwig Bechstein, mort 1860. Après avoir étudié aux Universités Leipzig, de Munich, d'Iéna et de Berlin, la lang allemande et l'archéologie, il fut attaché aux chives du Musée germanique, sous la direction son père qu'il aida dans ses travaux. En 1866, se fit recevoir privat-docent à l'Université d'Iéna et y devint professeur extraordinaire en 1869. passa, en 1871, à l'Université de Rostock, com professeur ordinaire de littérature allemande moderne.

Outre ses thèses sur *la Prononciation du moye haut allemand* (Ueber die Aussprache des Mitte

... Halle, 1858) et sur *le Mystère* ... édité par son père (Iéna, 1866), ... surtout des éditions de monuments ... de l'ancienne Allemagne, entre autres ... *traditions et légendes* (Altdeut... Sagen, und Legenden, Leipzig, ... et le poème de *Tristan*, de Gottfried de ... 1869, 2 vol.); puis une nouvelle ... *Museum*, commencé par son ... 1862, t. I); enfin des articles dans ... spécialement dans la *Germa*...

... théologien allemand, né à ... le 22 février 1804, étudia ... après avoir été pas... villes, il revint comme pro... prédicateur. Il se fit un nom par ... ses sermons et ses écrits, en ... de la jeunesse le système de ... de Baur, et en s'efforçant de ... à la stricte interprétation ... Nous nous bornerons à citer de ... *au système de la doctrine chré*... in das System des Christl. ..., 1808; nouvelle éd., 1870); *la* ... *d'après les sources bibliques* ... Lehrewissenschaft nach den bibl. ...; Ibid., 1841); *Esquisses de psychologie* ... der Bibl. Seelenlehre; Ibid., 1843; ...; *Naissance de la vie chrétienne et* ... *chrétienne* (die Geburt des Christl. ... Christl. Menschenliebe; id., 1872); ... *des Sacrements* (die Lehre von den ...; Ibid., 1874). Ses *Sermons chrétiens* ...), forment six recueils (1834 et ... — M. Beck est mort à Tubingue le 28 ... 1878.

... poète allemand, fils d'un négo... né à Baja (Hongrie), en 1817, ... temps les cours de médecine à l'u... de Vienne, entra dans les bureaux de ... à Leipzig des études de ... avec des artistes et des lit... dès lors exclusivement à la ... il se rendit à Berlin, d'où il ... du grand mouvement révo...

... ses œuvres poétiques, où ... la peinture fidèle du caractère vif ... des Hongrois, ainsi que l'élégance ... du langage : *les Nuits* (Naechte, ...; *le Poète ambulant* (der fahrende ... 1838); *Chants de paix* (Stille Lieder, ... *le Hongrois, gardien des* ..., roman en vers, son chef-... *Recueil de poésies* (Gesammelte ... 1844), d'abord supprimé par la police ...; *Chants du pauvre homme* (Lieder ... Mann, 1846, trois éditions presque ...; *les Roses de tous les mois* (Mo-... 1848; *les Chants armés* (Gepanzerte ... 1848); *Adresse à François-Joseph* ..., Vienne, 1849); une tragédie, ... (1853; 2e édit., 1854); ... (Still und bewegt, Berlin, ...

... (Jean-Népomucène), chanteur autrichien, ... le 5 mai 1828, suivait dans sa ville na-... universitaires, lorsque la beauté de ... remarquée par le ténor Erl, lui fit em-... la carrière d'artiste. Il débuta, à 18 ans, ... allemand de Pesth, dans *les Puri*-... Bellini. Il passa à Vienne pour achever ... de chanteur, et parut ensuite avec succès sur les scènes de Hambourg, Brême, Cologne, Mayence, Wiesbaden, Francfort, etc. En 1853, il fut appelé, comme premier baryton, à l'Opéra de Vienne, et dix ans plus tard, attaché comme chanteur à la Maison de l'empereur d'Autriche. M. Beck, qui maniait avec art une voix puissante, a chanté, pendant ses congés, sur la plupart des grandes scènes de l'Allemagne et de l'Europe.

BECKER (Charles-Ferdinand), organiste et musicographe allemand, né à Leipsick, le 17 juin 1804, et fils d'un médecin distingué, étudia la musique dans sa ville natale, sous la direction de Schicht et de Schneider, devint, à quatorze ans, organiste de l'église Saint-Nicolas et se fit applaudir dans les concerts. Menant de front l'histoire et la théorie de la musique avec la composition et le professorat, il publiait son *Conseiller des organistes* (1828) et donnait des *Trios* qui eurent du succès.

Ses ouvrages se succédèrent sans interruption : *Recueil des chœurs des* XVI*e et* XVII*e siècles* (1831); *Exposé systématique et chronologique de la littérature musicale* (Leipzig, 1836); *la Musique de chambre aux* XVI*e*, XVII*e et* XVIII*e siècles* (1840); *Collections chorales des diverses Églises chrétiennes* (1841) ; *Catalogue alphabétique et raisonné d'une collection d'écrits sur la musique* (1846); *OEuvres musicales des* XVI*e et* XVII*e siècles* (1847); *les Musiciens du* XIX*e siècle* (1849), etc. M. Becker a inséré en outre dans le *Journal universel de musique* un grand nombre d'articles.

Nommé professeur d'orgue au Conservatoire de Leipzig, dès sa fondation (1843), il a formé des élèves très distingués. Familier avec la construction de l'orgue, il a donné des plans qu'on a suivis pour un grand nombre d'églises — Il est mort à Leipzig, le 26 octobre 1877.

BECKER (Jean-Philippe), publiciste et homme politique allemand, né à Frankenthal (Bavière), le 19 mars 1809, et fils d'un menuisier, avait appris lui-même l'état de brossier, lorsque les événements de 1830 le jetèrent dans les luttes politiques. Il rédigea le *Messager de l'Ouest* avec Sieben-Pfeiffer et, pendant huit années, fit la plus active propagande en faveur de la *Société des amis de la presse*. Plusieurs fois incarcéré, il fut enfin forcé, en 1838, de gagner la Suisse où il fut le collaborateur de la *Gazette du Jura* et publia, en 1840, une brochure révolutionnaire : *Un mot sur la question du moment*.

En même temps il organisait, parmi les émigrés allemands et les radicaux, des compagnies franches destinées à agir dans l'occasion. En 1846, elles prirent une grande part à la révolution de Berne, et M. Becker, nommé bourgeois de cette ville, servit M. Ochsenbein, en qualité d'aide de camp dans la guerre qui suivit les mesures énergiques prises contre les jésuites et le Sonderbund. A la révolution de 1848, il rentra en Allemagne et, à la tête de ses compagnies, remua le duché de Bade. Après une infructueuse tentative, il revint en Suisse et forma une ligue défensive à Huningue. Il envoya quelques-unes de ses compagnies au secours des révolutionnaires de Rome et de Sicile. Arrêtées à Marseille par le gouvernement français, elles revinrent sur leurs pas et allèrent soutenir l'insurrection qui venait d'éclater dans le Palatinat et le grand-duché de Bade. M. Becker y eut pendant trois mois quelques avantages sur les troupes du gouvernement et, après la défaite définitive des démocrates, regagna la Suisse, à travers les défilés de la forêt Noire. Il fonda à Genève un établissement industriel. Depuis, il n'a négligé aucune

occasion de soutenir le parti démocratique et socialiste, notamment lors de la formation de l'Internationale. Il a publié, avec M. Eisselen, une *Histoire de la révolution de mai 1849, dans l'Allemagne méridionale* (Genève, 1849).

BECKER (Jacques), peintre allemand, né à Dittelsheim, près de Worms, le 15 mars 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf et emprunta le sujet de ses premières toiles à la vie chevaleresque : sa plus remarquable fut *le Chevalier et sa Maîtresse*. S'inspirant ensuite de la vie moderne du peuple allemand, il produisit une série de tableaux de genre qui excitèrent une vive sensation : *Famille de paysans en prière; le Soir à la fontaine; le Retour de la guerre; la Mort du chasseur tyrolien; les Paysans surpris par l'orage; le Berger frappé de la foudre*, et autres toiles d'un grand effet dramatique. M. Jacques Becker a été appelé à la direction de l'Institut Stadel de Francfort. Il a encore composé un certain nombre d'idylles d'une grande fraîcheur, ou de petites comédies de mœurs d'une exécution brillante : *Jeune paysan portant le seau de sa fiancée*, *Jeunes filles regardant passer des recrues*, *Vieille femme avec son chat*, *Jeune fille donnant à manger à un agneau*, *Famille aux champs*, *Jeune ménage buvant devant sa maison*, *la Dégustation du vin*, *le Paysan et sa femme*, etc., ainsi qu'un grand nombre d'aquarelles — Il est mort à Francfort, le 22 décembre 1872.

BECKER (Karl), peintre allemand, né à Berlin le 18 décembre 1820, suivit dans sa ville natale l'atelier de Klœber, puis alla compléter ses études à Munich, sous la direction de H. Hess. Lauréat de l'Académie de Berlin en 1842, il vint passer une année à Paris, puis trois années à Rome. Il séjourna aussi à Venise, et se passionna pour les maîtres de l'ancienne école de cette ville. Il traita le genre historique et porta dans ses tableaux la puissance de la couleur et l'harmonie de la composition. On cite de lui : *les Masques à Venise*, *Charles Quint chez Fugger*, *Gœtz de Berlichingen*, *l'Inquisition*, etc. Quelques-unes de ses toiles sont dans les collections nationales ou municipales allemandes. M. Karl Becker fait partie du Sénat de l'Académie de Berlin.

BECKER (Karl), statisticien allemand, né à Strohausen (Oldenbourg) le 2 octobre 1823, professa les mathématiques à l'école militaire du grand duché, puis fit, comme capitaine, la campagne du Sleswig-Holstein en 1850. Après la guerre, il étudia la statistique et l'économie politique aux universités de Gœttingue et de Berlin, et fut mis, en 1861, à la tête du bureau de statistique du gouvernement oldenbourgeois. En cette qualité, il dirigea d'importantes publications relatives au grand-duché d'Oldenbourg, et prit part aux conférences de commissions ayant pour objet l'unification des rapports intérieurs de l'Allemagne. En 1872, une administration de statistique de l'empire allemand ayant été fondée, M. Karl Becker en fut nommé directeur, et l'on dut à son activité la publication, en moins de trois ans, des treize premiers volumes de la *Statistique de l'empire allemand* (1875). On cite en outre de lui : *Des Tables de mortalité par rapport à la statistique de la population* (Zur Berechnung von Sterbetafeln an die, etc.; Berlin, 1874).

BECKER (Jean), violoniste allemand, né à Manheim le 11 mai 1833, étudia d'abord en Allemagne, outre son instrument, le piano et la composition, et fut attaché comme virtuose à la maison de la grande-duchesse Stéphanie [de] Bade. En 1854, il vint à Paris pour se perfe[c]tionner en prenant les leçons d'Alard. Un p[eu] plus tard, il voyagea dans beaucoup de pays donnant des concerts. A Florence, il prit la dir[ec]tion d'une société de quatuors, fondée dans ce[tte] ville par Basevi, puis, en 1866, il en fonda lui-même une nouvelle, qui eut un très grand succès [en] Italie, et qui se produisit sous le nom de Quat[uor] florentin dans une grande partie de l'Euro[pe]. M. J. Becker a publié un certain nombre de co[m]positions pour violon et pour chant.

BECKER (Georges), peintre français, né [à] Paris vers 1845, élève de M. Gérôme, a succe[ssi]vement exposé : *Dans les Catacombes* (18[..]); *Oreste et les Furies* (1870); *la Veuve du Mar[tyr]* (1872); *Respha protège les corps de ses fils co[ntre] les oiseaux de proie*, toile de dimensions co[los]sales et d'effets violents, vivement discutée pa[r la] critique, et qui a reparu à l'Exposition univ[er]selle; *Portrait de Mlle F. B.*; et *saint Jo[..]* (1877). Il a obtenu une médaille en 1870 et [une] médaille de 2e classe en 1872.

BECKX (Pierre-Jean), général des Jésuites, [né à] Sichem, en Belgique, le 8 février 1795, embr[assa] l'état ecclésiastique et, à peine nommé prêtre, [fut] admis dans la Société de Jésus, à Hildeshei[m], en octobre 1819. Très apprécié de ses supéri[eurs] pour son habileté et son talent, il fut charg[é de] bonne heure de missions délicates. Le duc Fe[rdi]nand d'Anhalt-Kœthen s'étant converti au ca[tho]licisme, le jeune Père lui fut envoyé pour con[fes]seur, et il remplit, pendant plusieurs années[, les] fonctions de curé de la nouvelle église cathol[ique] élevée à Kœthen. Après la mort du duc, il re[sta à] la cour de sa veuve, la comtesse Julie, et la s[uivit] plus tard à Vienne. Nommé, en 1847, proc[ura]teur de la province d'Autriche, il alla, en c[ette] qualité, faire partie du collège des procurat[eurs] à Rome. En 1848, les Jésuites furent éloi[gnés] pour quelque temps d'Autriche : le P. Beckx [re]tourna en Belgique, et, après avoir rempli q[uel]ques fonctions comme suppléant, fut nom[mé] recteur du collège de Louvain. Lors du rétabl[isse]ment des Jésuites dans l'empire d'Autriche[, il] seconda de toutes ses forces les projets du gou[ver]nement si favorables aux intérêts de son or[dre]. C'est avec son concours que le primat de Hon[grie], le cardinal Szcitowsky, parvint à obtenir la [réin]tégration des Jésuites dans cette partie de l'[em]pire et fonda l'important noviciat de Tyrnau. [En]voyé à Rome en 1853, à l'assemblée convo[quée] pour donner un successeur au P. Rothaan, [il fut] élu général de l'ordre. Son habileté et sa fer[meté] ont puissamment contribué aux succès obt[enus] par les Jésuites pendant les vingt dernières [an]nées, dans les divers pays de l'Europe, sur[tout] dans les pays protestants. Lors de la suppres[sion] à Rome des couvents de son ordre, il se reti[ra à] Florence d'où il ne cessa d'inspirer le journ[al] *Civilta cattolica*. Dans les derniers mois d[e la] vie de Pie IX, il a été question de donner, [par] dérogation aux règles de l'Institut, la dignit[é de] cardinal au P. Beckx. Au mois de janvier 1[...], au moment du triomphe complet du parti ré[pu]blicain en France, le journal *l'Univers* a [publié] une lettre du général de la Compagnie [aux] provinciaux, déclarant que l'ordre des Jésu[ites], exclusivement voué aux intérêts spirituels [de] l'Eglise, avait toujours été et devait être in[dif]férent aux questions politiques. Le P. Beck[x a] publié, outre divers écrits et discours de circ[on]stance, un *Mois de Marie* (Vienne, 1843), q[ui a] été traduit dans beaucoup de langues et sou[vent] réimprimé.

BÉCLARD (Jules), médecin français, né le [illegible] décembre 1818, à Paris, est fils du célèbre [illegible] mort en 1825. Après avoir suivi les [illegible] de la Faculté de Paris, il fut reçu docteur [illegible] 1842, nommé, en 1845, agrégé pour la chaire [illegible] physiologie, et en 1872, professeur de physiologie. Membre de l'Académie de médecine depuis [illegible], il en est devenu secrétaire perpétuel en [illegible]. Il a été élu conseiller général de la Seine [illegible] canton de Charenton en 1871, réélu en 1874 [illegible] 1878; mais il a échoué aux élections du 20 [illegible] 1876 pour la Chambre des députés contre [illegible] qui ne l'emporta que d'un très petit [illegible] de voix. M. Béclard a été promu officier [illegible] la Légion d'honneur le 14 août 1867.

On a de lui : le *Système cartilagineux* (1864); [illegible] édition augmentée des *Éléments d'anatomie* [illegible] de son père (1851); *Hygiène de la première enfance* (1851); *Traité élémentaire de physiologie humaine* (1855, in-8, 235 fig. 6ᵉ édit., [illegible], deux parties). Il a traduit, de l'allemand, avec M. Sée, les *Éléments d'histologie* [illegible] du docteur Koelliker, collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, [illegible] avec le docteur Axenfeld le *Rapport sur* [illegible] progrès de la médecine en *France* (1868, in-8) [illegible] partie des *Rapports sur les progrès des* [illegible] et des arts, demandés par M. Duruy.

BECQ DE FOUQUIÈRES (Louis-Aimé-Victor), [illegible] français, né à Paris, le 17 décembre [illegible] l'école de Saint-Cyr en 1850; il était [illegible] d'infanterie, lorsqu'il donna sa démission [illegible] 1856 pour se consacrer aux lettres. Outre [illegible] *Drames et Comédies* (1860, in-18), [illegible] publié les *Jeux des anciens* (1868, gr. in-8 [illegible] gravures, nouv.; édit., 1873); *Aspasie de* [illegible], étude historique et morale (1872, in-18); [illegible] attaché son nom à une remarquable [illegible] critique des *Poésies* d'André Chénier avec [illegible] et lexique (1862, in-8; 1872, in-18), [illegible] par les *Œuvres en prose* du même [illegible] 1872, in-18), les *Œuvres posthumes* (1872, [illegible]) et un volume de *Documents nouveaux* [illegible], in-18) sur Chénier et ses amis. M. Becq [illegible] Fouquières a également édité les *Œuvres* [illegible] François de Pange (1872, in-18) et donné des [illegible] de *Poésies choisies*, avec notes et index [illegible] Ronsard (1873, in-18), de *Malherbe* (1874, [illegible]), de Baïf (1875, in-18), de *J. du Bellay* (1876, in-18). On lui doit également une [illegible] biographique sur le peintre *Isidore Pils* [illegible], in-8).

BECQUEREL (Antoine-César), physicien français, membre de l'Institut, né le 7 mars 1788, à Châtillon-sur-Loing (Loiret), sortit en 1808 de [illegible] polytechnique comme officier du génie. [illegible] en Espagne sous les ordres du maréchal [illegible], prit part aux sièges de Tortose, de Tarragone, de Sagonte, de Valence. A son retour, [illegible] 1812, il fut nommé inspecteur de l'École polytechnique; en 1814, il fit la campagne de [illegible] et quitta le service, après avoir donné [illegible] de chef de bataillon du génie.

M. Becquerel, élu membre de l'Académie des sciences, comme successeur de Lefèvre-Gineau, [illegible] 1829, et membre correspondant de la [illegible] royale de Londres, en 1837, devint professeur de physique au Muséum d'histoire naturelle. Il a contribué par ses mémoires et ses rapports au conseil général du Loiret à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à [illegible] en Sologne. Il a été promu commandeur [illegible] la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est [illegible] à Paris le 18 janvier 1878.

[illegible] à M. Becquerel un grand nombre de travaux sur diverses branches de l'électricité. En 1835 et 1837, il décrivit sa *chaîne simple à oxygène*, première ébauche des piles à courant constant, et fit connaître la *balance électro-magnétique*. Il a publié un certain nombre d'importants mémoires dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, les *Annales de physique et de chimie* et autres recueils. Nous citerons : *Recherches sur le dégagement de chaleur dans le frottement* (1838); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839); *sur les Propriétés électro-chimiques des corps simples et leurs applications aux arts* (1841); *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux, à l'aide de courants électriques très faibles* (1852), etc., etc.

Il a donné dans les mêmes recueils, des mémoires de physique appliquée à la physiologie. *Recherches sur la chaleur animale* (1835-1836-1838); *Expériences sur la torpille* (1836); *Expériences sur la température propre des animaux à sang froid* (1841); *De l'action du sel dans la végétation et de son emploi en agriculture* (1849), etc.

M. Becquerel a aussi écrit plusieurs ouvrages étendus : *Traité de l'électricité et du magnétisme* (Paris, 1834-1840, 7 vol. in-8); *Traité d'électro chimie* (in-8); *Traité de physique appliquée à la chimie et aux sciences naturelles* (2 vol. in-8); *Éléments de physique terrestre et de météorologie*, avec M. Edm. Becquerel (1847, in-8); *Traité des engrais organiques* (in-12); *Traité de l'électricité et du magnétisme*, leurs applications, etc., avec le même (1855-1856, 2 vol. in-8); *Résumé de l'histoire de l'électricité et du magnétisme*, avec le même (1858, in-8).

BECQUEREL (Alexandre-Edmond), physicien français, fils du précédent, né à Paris, le 24 mars 1820, fut admis, en 1838, à l'École polytechnique, où cependant il n'entra pas. Il assista son père dans un grand nombre de recherches et fut aide-naturaliste au Muséum, puis professeur du Conservatoire des arts et métiers, où il obtint la chaire de physique en 1853. Il a succédé à son père, comme professeur du Muséum en 1878. Il a été en outre professeur de physique à l'Institut agronomique de Versailles et répétiteur de physique à l'École centrale. Élu membre de l'Académie des sciences en juillet 1863, en remplacement de Despretz, il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1851 et promu officier le 12 août 1868.

On doit à M. Edm. Becquerel, en dehors de sa collaboration active aux travaux de son père, des recherches intéressantes sur le spectre solaire et la constitution de la lumière électrique (*Comptes rendus* de l'Académie, 1839, 1840, 1841); de nombreuses déterminations de pouvoirs réfringents de corps liquides, effectuées en collaboration avec M. Cahours (1840); un *Mémoire sur les lois qui président à la décomposition électro-chimique des corps* (1849); des mémoires sur les phénomènes magnétiques et diamagnétiques (1845-1855); une *Note sur le tracé des lignes isothermes en France;* des *Recherches sur les effets électriques produits au contact des corps solides et liquides en mouvement* (1852 et 1855); *la Lumière, ses causes et ses effets* (1867-1868, 2 vol. in-8); *Des Forces physico-chimiques et de leur intervention dans la production des phénomènes naturels* (1875, in-8, avec atlas).

BÉDARRIDES (Gustave-Emmanuel), magistrat français, né à Aix le 20 février 1817, a débuté dans la carrière judiciaire, comme substitut du procureur du Roi, dans sa ville natale en 1840. Dès 1843, il y devenait substitut du procureur général. Premier avocat général dans la même ville, le

19 mars 1848, il fut nommé président de chambre, en 1854, mais rappelé aux fonctions du parquet, comme procureur général à Bastia le 7 janvier 1862. Le 19 mars 1864, avocat général à la cour de cassation, il y fut attaché à la chambre criminelle et se se plaça rapidement à la tête du parquet de la cour suprême. Nommé premier avocat général le 23 avril 1875, il passa à la Chambre civile. Le 7 juillet 1877, il fut nommé président de chambre et remplit cette fonction à la chambre des Requêtes. M. Bedarrides est vice-président du Consistoire central israélite de France. Il a été fait officier de la Légion d'honneur le 4 août 1863.

BEDDOE (*John*), anthropologiste anglais, né à Bewdley (Worcestershire) le 21 septembre 1826, fit ses études aux Universités de Londres et d'Edimbourg. Il reçut dans cette dernière ville, en 1853, le grade de docteur en médecine. Après avoir fait partie de l'état-major médical pendant la guerre de Crimée, il revint exercer la médecine à Clifton et fut attaché à plusieurs hôpitaux. S'étant fait remarquer par de nombreux mémoires sur des questions médicales, statistiques et anthropologiques, il fut nommé, en 1869 et 1870, président de la Société d'anthropologie et remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de membre du conseil de l'Association britannique. Il fut en outre élu membre de la Société royale et du Collège royal des médecins (1873).

Il s'est attaché dans ses ouvrages à appliquer à l'ethnologie la méthode numérique. Les principaux sont : *Stature et proportions de l'homme dans les Iles Britanniques* (Stature and Bulk of Man in the British Isles; 1869-70); *Rapports du tempérament et de la complexion avec la maladie* (Relations of Temp. and Compl. to Disease); *Du Régime des hôpitaux* (On Hospital Dietaries); *Comparaison de la mortalité en Angleterre et en Australie* (Comparaison of Mortality in England and Australia). Il a collaboré aux *Instructions anthropologiques pour les voyageurs*, publiées par l'Association.

BEECHER (Edward), théologien américain, né à East-Hampton (Long-Island) en 1804, et fils d'un théologien, et est devenu pasteur d'une église presbytérienne à Boston (Massachusets), où il suivit son père en 1850.

On cite de lui plusieurs ouvrages : *le Baptême, son importance et ses modes* (Baptism with reference to its import. and modes : New-York, in 12), *la Conspiration papale dévoilée* (Papal conspiracy exposed); *les Conflits des âges, ou le Grand Débat sur les relations de Dieu et de l'homme* (Conflicts of ages; Boston, in-12, 1853), ouvrage hardi et assez bizarre, où il rapporte l'origine du mal à l'existence supposée des « progeniteurs de la race humaine, » qui auraient, selon lui, vécu avant Adam; puis de nombreux articles sur la littérature biblique.

BEECHER (Henry-Ward), théologien américain, frère du précédent, né à Litchfield (Connecticut) le 24 juillet 1813, longtemps pasteur presbytérien à Brooklyn, dans l'Etat de New-York, a été, pendant quelques années, missionnaire dans les États de l'Ouest et en particulier chargé d'une église à Cincinnati. Il a acquis une grande réputation par ses sermons et par ses *lectures*. Adversaire enthousiaste de l'esclavage, il devint l'un des chefs du mouvement abolitionniste dans les États du Nord. Sa parole entraînante et énergique, était pleine de saillies originales et plaisantes. Il a publié un recueil de ses sermons sous divers titres et formant une collection de 15 vol. in-12. Rédacteur en chef de *l'Indépendant*, journal hebdomadaire presbytérien de New-York, qui obtint une grande popularité M. Beecher se vit intenter par M. Th. Tilton, son associé et plus tard son successeur à cette feuille un procès en adultère dont les débats prolongés eurent un grand retentissement en Amérique et en Europe (1874-1876).

BEECHER (Charles), frère des précédents, né à Litchfield (Connecticut), en 1815, pasteur à Newark (New-Jersey), est auteur d'un ouvrage de théologie très répandu aux États-Unis : *l'Incarnation, ou tableaux de la Vierge et de son Fils* (the Incarnation, or pictures of the Virgin and her son : New York, in-12), avec une introduction par sa sœur, mistress Stowe (voy. ce nom). En 1853, il accompagna cette dernière en Europe et il a écrit dans les *Sunny memories* toute la partie qui se rapporte au continent.

BEECHER (miss Esther-Catherine), femme auteur américaine, sœur des précédents, née le septembre 1800, à East-Hampton (Long-Island) s'est consacrée toute sa vie au progrès et au développement de l'éducation des femmes. Dès 1822 elle a établi à Hartfort (Connecticut) un grand établissement destiné à former des institutrices et des maîtresses d'école. Sa fermeté et son bon sens lui ont fait obtenir, dans cette œuvre de dévouement philanthropique, les plus estimables résultats. Elle est aussi fort connue comme écrivain, et son nom, jusqu'au moment où fut publié *la Case de l'Oncle Tom*, était beaucoup plus répandu que celui de sa sœur, Mme Stowe (Voy. ce nom.) — Elle est morte à Elmira (New York), le 12 mai 1878.

On a de miss Catherine Brecher, outre des contes et des nouvelles, plusieurs ouvrages d'économie domestique, de morale et de religion : *Économie domestique* (Domestic Economy; New York, in-12); *Éducateur moral* (Moral Instructor, in-12); *Le Vrai remède aux maux de la femme* (The true remedy for the wrongs of woman; Boston, in-12); *Devoirs des femmes américaines envers leur pays* (Duty of american women to their country; Boston, in-12); *la Vérité plus étrange que la fiction* (Truth stranger than fiction; Boston, in-12), satire contre les mœurs des jeunes étudiants en théologie, etc., etc.

BEECHER-STOWE (Harriet). Voyez Stowe (mistress).

BEER (Adolphe), historien autrichien, né à Prossnitz (Moravie) le 27 février 1831, étudia l'histoire, la philologie et l'économie politique aux universités de Berlin, Heidelberg Prague et Vienne, enseigna dans diverses villes l'histoire générale et spécialement l'histoire du commerce et reçut le titre de professeur ordinaire, en 1857 à l'Académie du commerce, et, en 1868, à l'École technique supérieure de Vienne. En 1870, il entra dans l'administration du ministère du culte et de l'instruction publique. Il s'est beaucoup occupé de la réforme des écoles populaires. Aux élections de 1873, il fut élu député au Reichsrath.

On cite parmi ses ouvrages : *Histoire du commerce universel* (Geschichte des Welthandels; Vienne, 1860-64, 3 vol.); *la Hollande et la guerre de la succession* (Holland und der Oesterr. Erbfolgekrieg; id., 1871); *le Premier partage de la Pologne* (die erste Theilung Polens; id., 1873-74, 3 vol.), *Léopold II, François II et Catherine de Russie, leur correspondance*, etc. (Leipzig, 1874), etc.

BEETS (Nicolas), littérateur hollandais, né à

[illegible] le 13 septembre 1814, étudia la théologie [illegible] et fut longtemps pasteur à Heemstede, [illegible] de Harlem, et à Utrecht. En 1874, il fut [illegible] professeur ordinaire de théologie dans [illegible] dernière ville. Il s'était fait, dès sa jeu[nesse], une grande réputation comme poète, en [illegible] dans la littérature hollandaise les [illegible] byroniens. Il donna un certain nombre [de] poèmes [illegible] (*Jose*, 1834; *de Masquerade*, [illegible]; *Guy de Vlaming*, 1837), et plusieurs re[cueils] de poésies lyriques (*Gedichten*, 1838; *Ko[...]*, 1853; *Nieuwe Gedichten*, 1857); [illegible] *Gedichten*, 1862, 2 vol.). Comme [prosateur], il a publié plusieurs volumes d'histoire [et] de critique littéraire (*Verpoozingen op Letter[...] Gebied* (Harlem, 1856); *Verscheidenhe[...]*, etc. (1864-73, 6 fasc.); ainsi qu'un essai [d'études] théologiques sur la *Vie de saint Paul* (Amsterdam, 1865, plus. édit.). Plusieurs de ces [ouvrages] ont été traduits en allemand.

BÉGAT (Pierre), ingénieur français, né le [1er] avril 1800, à Louhans (Saône-et-Loire), entra [illegible] à l'École polytechnique et fut admis, [à sa] sortie, dans le génie hydrographique. Il y [devint] ingénieur en chef, le 16 février 1853. [illegible], le 12 août 1857, commandeur [de] la Légion d'honneur.

On a de lui : *Description physique et politique de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la France* ([illegible], 3 vol.), accompagnée de cartes dressées par [illegible]; *Traité de géodésie à l'usage des marins* ([illegible]); *Méthodes et formules relatives [à la] levée des plans hydrographiques*; un *Exposé des opérations géodésiques*, exécutées sur les cô[tes] du nord et du midi de la France, en 1839 et 1844, sous la direction de MM. Beautemps-Beau[pré] et Monnier, etc.; M. Bégat a collaboré acti[vement] aux *Fastes de la Légion d'honneur* (1842-[illegible], 5 vol. gr. in-8, inachevé) avec MM. Lyé[nais] et Verdot.

BÉGIN (Auguste-Émile), médecin et littérateur français, né à Metz, le 23 avril 1803, et fils d'un [illegible] de cette ville, se destina d'abord à l'École polytechnique, puis se tourna vers la méde[cine] et fut attaché, pendant la guerre d'Espagne, à l'hôpital de [illegible]. Reçu docteur à Stras[bourg] en 1825, avec une thèse sur *l'Influence des travaux intellectuels sur le système physique et moral de l'homme*, il se fixa dans sa ville natale. Il y fonda, en 1830, l'*Indicateur de l'Est*. En 1846, il vint s'établir à Paris, où il s'occupa de [illegible] littéraires. Il fut employé aux tra[vaux] de la Commission chargée de rassembler la *Correspondance de Napoléon Ier*.

On a de M. Émile Bégin un assez grand nombre de volumes ou brochures, qui se rapportent à la littérature proprement dite, entre autres : *His[toire] des sciences, des lettres, des arts,... dans le pays Messin* (1829); *Biographie de la Moselle* ([illegible], 4 vol.); *le Barbon français* (1836); *Connais[sance] physique et morale de l'homme* (1837); *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France*, *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (1840); *His[toire] des rues de Metz* (1843, 3 vol.); *Voyages pittoresques en Espagne et en Portugal*, *en Suisse, en Savoie et sur les Alpes* (1852); une *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque, au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde* (1853 et suiv., 6 vol. in-8); de nombreux *Essais sur divers points d'histoire locale*, des *Éloges*, et une traduction de *la Moselle d'Ausone* (1840).

BEHAGHEL (Arthur-Alexandre), publiciste et [fonctionnaire] français, né à Nancy, en 1833, a habité, pendant cinq ans, l'Algérie (1860-1865), où il a été successivement rédacteur en chef de *l'Observateur de Blidah* et rédacteur de plusieurs autres journaux de la colonie. De retour en France, il appartint à la rédaction de divers journaux, notamment à celle de *l'Époque*, et après avoir été secrétaire rédacteur du Corps législatif, il devint sous-chef du même service à l'Assemblée nationale et à la Chambre des députés. Il a été reçu membre de la Société historique d'Afrique et de la Société de climatologie algérienne.

M. Behaghel a publié : *la Liberté de la presse, ce qu'elle est en Algérie*, lettre à M. le baron David, député (1863, in-8); *Guide à Alger* (1863, in-16), et un ouvrage plus important : *l'Algérie, histoire, géographie, hygiène, agriculture, richesses minérales, commerce et industrie, population, armée, marine*, etc. (Alger, 1865, in-18).

BÉHAGUE (Amédée DE), éleveur français, né à Strasbourg, le 12 octobre 1803, est connu par les expériences et les travaux agricoles qu'il a exécutés dans ses propriétés du Loiret, et dont il a consigné les résultats dans différents écrits. Membre et président de la Société d'agriculture, il lui a fait d'importantes donations. Il a aussi été nommé membre du Conseil général d'Agriculture et a fait partie du Conseil général du Loiret. Il a été promu, le 12 janvier 1847, officier de la Légion d'honneur.

On a de M. de Béhague, l'un de nos premiers agronomes : *Note sur quelques travaux agricoles exécutés sur la terre de Dampierre* (1841); *Bêtes ovines; troupeau mérinos, dishley-mérinos et dishley-solognot* (1853); *Expériences sur l'emploi du sel dans l'alimentation du bétail* (1850), avec M. Ém. Baudement; *Notes sur l'engraissement précoce des bêtes à cornes* (1852); *Considérations sur la vie rurale*; *Un Grand-Père à ses petits-enfants* (1873, in-18).

BÉHIC (Armand), homme politique français, ancien ministre, sénateur, né à Paris, le 15 janvier 1809, fut attaché très jeune à l'administration des finances, prit part à l'expédition d'Alger, comme employé à la Trésorerie de l'armée, puis devint inspecteur des finances et fit, en cette qualité, plusieurs voyages aux colonies, notamment aux Antilles. Il quitta les finances pour entrer au ministère de la marine, où il parvint aux fonctions de secrétaire général. En 1846, il entra à la Chambre comme député d'Avesnes, fut chargé du rapport de la loi relative au chemin de fer de Paris à Lyon. Élu représentant du peuple à l'Assemblée législative en 1849, il entra peu après au Conseil d'État, et y resta jusqu'en 1851, époque où il prit la direction des fonderies de Vierzon.

Deux ans plus tard, M. Béhic devint inspecteur général du service maritime des Messageries impériales, puis directeur de ces Messageries. Il prit alors une part active aux transports pour l'expédition de Crimée, donna une vive impulsion à l'organisation du service de l'Indo-Chine et créa, près de Toulon, les ateliers de construction de la Seyne. Successivement membre du conseil d'administration des bâtiments civils, président de la commission pour l'organisation des banques coloniales, membre du Conseil général des Bouches-du-Rhône pour le canton de la Ciotat, M. Béhic fut appelé à remplacer M. Rouher au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, le 23 juin 1863.

Il faut remarquer, entre les actes de son administration, le Rapport sur la nécessité d'une enquête agricole, suivi d'un décret conforme du 30 mars 1866, un Projet de modification du régime sanitaire concernant le choléra, adopté par

le décret du 23 juin de la même année, puis la Convention monétaire de septembre suivant, entre la France, la Suisse, la Belgique et l'Italie, d'après laquelle les pièces fabriquées par les quatre États, au même titre et sur le même type, furent reçues dans leurs caisses publiques respectives. M. Béhic, ayant donné sa démission du ministère, fut nommé sénateur par décret du 20 janvier 1867. Au mois de novembre suivant, il fut désigné comme membre du Conseil supérieur de perfectionnement pour l'enseignement secondaire spécial. Rendu à la vie privée par la révolution du 4 septembre 1870, il se présenta, en janvier 1876, aux élections sénatoriales dans le département de la Gironde, avec une profession de foi nettement bonapartiste, et fut élu, le troisième sur quatre, par 367 voix sur 672 électeurs. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 3 octobre 1860, il a été fait grand'croix le 20 janvier 1867.

BÉHIER (Louis-Jules), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, en 1813. Professeur à la Faculté de médecine de Paris, il a été successivement médecin de plusieurs hôpitaux, notamment de la Charité et, depuis 1861, de la Pitié. M. Béhier a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867 et commandeur le 6 décembre 1872, pour services dans les ambulances pendant la guerre. — Il est mort à Paris le 8 mai 1876.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Traité élémentaire de pathologie interne*, en collaboration avec M. A. Hardy, (1844-1858, in-8, t. I à III; 2e édit. 1858-1865, in-8, t. I à III); *Études sur la maladie dite fièvre puerpérale*, lettres adressées à M. le professeur Trousseau (1858, in-8) *Conférences de clinique médicale* faites à la Pitié (1861-1862), recueillies par MM. Menjaud et Proust et revues par l'auteur (1864, in-8).

BEKE (Charles-Tilstone), voyageur anglais, né le 10 octobre 1800, abandonna le commerce pour l'étude du droit; puis ayant acquis sur l'histoire d'Orient des connaissances assez étendues, il publia sur les premières races humaines un ouvrage qui fut vivement critiqué en Allemagne: *Origines biblicæ, or researches in primeval history* (1834, Londres); ce livre a été réfuté par le docteur Paulus. Il entreprit alors de pénétrer par l'Abyssinie dans l'Afrique centrale et, après diverses démarches infructueuses, se décida à accompagner le major Harris (1843), chargé d'une mission en Abyssinie.

Durant ce voyage, M. Beke rendit des services signalés; à la tête d'une troupe d'indigènes, il explora les provinces méridionales et découvrit des territoires complètement ignorés. Le résultat de ses recherches a été publié dans les recueils spéciaux des Sociétés géographiques de Londres et de Paris. Il a lui-même traité divers points particuliers de géographie et d'ethnographie et rédigé, au sujet du Nil et de ses sources mystérieuses, trois mémoires dont le plus important est: *On the Sources of the Nile* (Londres, 1849). Il a publié, en outre, *Mémoire justificatif* (en français) en faveur des Pères Paëz et Lobo (Paris, 1848); *Notes critiques sur le voyage à Kaffa*, de M. A. d'Abbadie (Londres, 1850); *De la Distribution géographique des idiomes abyssins* (Edimbourg, 1843), etc.

De retour en Europe, M. Beke reçut la médaille d'or des sociétés de géographie de Londres et de Paris. Il séjourna quelques années en Angleterre, s'y maria et repartit, avec sa femme pour l'Orient. Il parcourut de nouveau diverses régions, la Syrie, l'Abyssinie, etc. Il a publié également plusieurs mémoires sur ces excursions, et sur des questions relatives à l'ancienne histoire bibl[...]. Sa femme a écrit elle-même, sur une de[...] questions le livre suivant : *la Fuite de Jacob* [...] Fleight. Londres, 1864). — M. Beke est m[ort à] Londres le 31 juillet 1874.

BEKKER (Emmanuel), philologue allem[and], né à Berlin, en 1785, acheva ses études à H[alle] sous le célèbre Wolf, qui le regardait comme [le] plus distingué de ses élèves. En 1807, il o[btint] une chaire de littérature grecque à Berlin, il la quitta trois ans après pour venir à [Paris] compulser les manuscrits de la Bibliothèque [im]périale. De retour en Allemagne en 181[?], commença à publier ses *Anecdota græca* (B[erlin], 1814-1821, 3 vol.) et sa grande édition de P[laton] (1814-1821, 10 vol.).

Nommé membre de l'Académie des scienc[es de] Berlin, il fut chargé par cette compagnie de[...] un second voyage à Paris, pour examiner [les pa]piers de Fourmont et préparer ainsi un *C[orpus] inscriptionum græcarum*. Il passa ensuit[e en] Italie (1817), avec son collègue Gœschen, et [visita] successivement Rome, Florence, Venise, le [Mont-]Cassin, Césène, Milan et Turin, etc. Les [deux] savants déchiffrèrent, à Vérone, un man[uscrit] palimpseste des *Institutes* de Gaius découve[rt par] Niebuhr. Bekker explora également l'Anglete[rre], la Hollande et le nord de l'Allemagne; puis [il re]prit à l'université de Berlin la chaire qu'o[n lui] avait conférée dès 1807. — Il est mort dans [cette] ville le 7 juin 1871.

Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'i[mpor]tants. Il a donné d'excellentes éditions: *Or[ateurs] attiques* (Oxford, 1823, 7 vol.; Berlin, 5[...]); *Thucydide* (Oxford, 1821, 3 vol.; 1824, [...] Berlin, 1832, *id.*); *Bibliothèque de Photius* [(Ber]lin, 1824, 2 vol.); *Aristophane* (Londres, [...] 3 vol.); *Scholies de l'Iliade* (Londres, 182[?], 3 vol.); *Sextus Empiricus* (Berlin, 1842), [ainsi] que plusieurs poètes grecs. On lui doit au[ssi la] révision du texte des principaux historiens [grecs] et latins, et il a travaillé au *Corpus script[orum] historiæ byzantinæ*, publié à Bonn en 2[...]. Il s'est aussi occupé savamment de phil[ologie] provençale et vénitienne.

BEL (François), homme politique frança[is, dé]puté, né à Rumilly (Haute-Savoie), le 20 m[...] 1805, a été juge à Chambéry, pendant vingt [ans] sous le gouvernement sarde. Conseiller gé[néral] pour le canton de Montmélian et présid[ent du] Conseil, il fut élu député, aux élections géné[rales] de février 1876, dans la deuxième circonscri[ption] de Chambéry, par 7,600 voix contre 5,5[..] nues par M. La Chambre, candidat monarc[histe]. Il fit partie de la gauche républicaine et, [après] l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 dé[putés] qui votèrent contre le ministère de M. de Br[oglie]. Après la dissolution qui suivit, il se repré[senta] dans la même circonscription et fut réélu [le 14] octobre, par 8,549 voix, contre 6,763 obten[ues par] le concurrent officiel.

BÉLANGER (Charles), naturaliste françai[s], né à Paris, le 29 mai 1805. Après avoir dir[igé le] jardin royal de Pondichéry, il devint propri[étaire] d'une mine en France, et résida, depuis 18[..], [à] Paris. Plus tard, il fut nommé directeur du [jar]din botanique de la Martinique. En 1825, il entreprit un long et pénible voyage aux Indes, [il a] visité le Caucase, l'Arménie, la Perse, toute l['Inde], le Pégou, les îles de l'équateur, le Cap, etc., et [en a] rapporté des collections fort intéressantes [de] plantes et d'animaux. Il a raconté lui-même [cette] exploration sous ce titre : *Voyage aux I[ndes] orientales* (1831-1846, 8 vol. in-8 et atlas

[illegible] Mgr, [illegible] de la Légion [illegible] a été promu à la [illegible] universelle de 1878 (20 oc-[illegible]

[illegible] ([illegible]-Charles-Joseph), [illegible] né en 1790, à Valen-[illegible], élève de l'École polytech-[illegible] dans le corps des ponts et [illegible] après 1830, pour se livrer [illegible] longtemps les fonc-[illegible] à l'École centrale [illegible], passa à celle des ponts [illegible] de mécanique, [illegible], à l'École polytechni-[illegible] problème d'hydrodyna-[illegible] un nouveau procédé [illegible] des géomètres et qu'il [illegible] l'Essai *sur la solution* [illegible] *problèmes* (1828), relatifs [illegible] des eaux courantes. [illegible] se retraite avec le titre [illegible], a été décoré de la Légion [illegible] 1844. — Il est mort le 8 [illegible]

[illegible] : *Géométrie analytique* [illegible] propres leçons; *Cours* [illegible], comprenant la dynamique [illegible]; *Théorie de la résistance* [illegible] *des solides*, etc. (1858, in-8; [illegible], in-4); *Traité de cinématique* [illegible] *la dynamique des systèmes* [illegible] pl.), etc.

[illegible] (Jean-Antoine-Auguste), prélat [illegible] Toulouse le 9 avril 1802. Pré-[illegible] général de sa ville natale, il a [illegible] de Pamiers par décret du [illegible] le 27 septembre et sacré [illegible]. On ne cite rien hors de [illegible] *instructions pastorales*. Mgr [illegible] officier de la Légion d'hon-[illegible]

[illegible] Antoine-Louis-Pierre-Jo-[illegible] sénateur français, né à Rouen, [illegible] issu d'une ancienne fa-[illegible] de Normandie. Peu [illegible] naissance, son père, député [illegible], avait émigré. Pour lui, à [illegible] droit terminées, il entra [illegible] et obtint, sous nos divers [illegible] soutenu. Conseiller au-[illegible] Paris en 1815, conseiller titu-[illegible] président de la Cour de [illegible] appelé à la Chambre des [illegible] de la politique par la ré-[illegible], il fut rappelé au Sénat [illegible] en 1852. Le marquis de [illegible] officier de la Légion d'hon-[illegible] commandeur en 1864. — [illegible] 16 février 1872.

[illegible] *histoire des grands panetiers* [illegible] *de la grande pa-*[illegible] *la Noblesse fran-*[illegible] « [illegible] de village » (1861, [illegible]

[illegible] (Jean-Baptiste-Gaston-Gabriel-[illegible]), homme politique [illegible], né à Toulouse le 26 oc-[illegible]. Il fit [illegible] au collège des Jé-[illegible] à la Faculté de Paris, puis [illegible] et s'occupa d'agri-[illegible] dans la vie politique qu'en [illegible] représentant à l'Assemblée [illegible] département de la Haute-Ga-ronne, le dernier sur dix. Il prit place à l'extrême droite et se signala par l'exaltation de ses opinions religieuses et monarchiques. Après le vote sur les pétitions des évêques, il rédigea une adresse à Pie IX, protestant contre les « usurpations sacrilèges » de l'Italie à l'égard du Saint-Siège; cette adresse, publiée par l'*Univers*, réunit quarante-six adhérents, mais les signataires voulurent demeurer inconnus, à l'exception de MM. de Belcastel et Combier. Adversaire de M. Thiers et ennemi déclaré du gouvernement républicain, il fut un des onze représentants qui refusèrent leur vote de confiance au chef du pouvoir exécutif, après la crise provoquée par le rejet de l'impôt sur les matières premières (20 janvier 1872). Il s'employa activement au renversement de l'illustre homme d'État.

M. de Belcastel continua son opposition sous le maréchal de Mac-Mahon. Il déclara à la tribune, à M. de Broglie, qu'il ne supporterait pas la présence d'un préfet protestant à la tête de son département, et exigea le changement de M. de Guerle. M. de Belcastel prit une part très-active à toutes les manifestations religieuses qui eurent lieu dans le courant des années 1873 et 1874; il organisa notamment le fameux pèlerinage à Paray-le-Monial, où, en juin 1873, il « voua la France au Sacré-Cœur. » Il vota, dans l'Assemblée contre la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il se porta comme candidat, dans le département de la Haute-Garonne, avec une profession de foi monarchique, et ne fut élu qu'au troisième tour de scrutin, le dernier sur trois, par 378 voix sur 674, grâce aux électeurs républicains, qui reportèrent sur lui leurs suffrages pour empêcher l'élection d'un candidat bonapartiste. Au Sénat, il continua à siéger à l'extrême droite et s'associa à tous les efforts de la majorité monarchique de cette Assemblée, notamment lors de la dissolution de la Chambre des députés (juin 1877). Il n'a pas été réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879.

On cite de M. de Belcastel quelques publications : *les Iles Canaries et la vallée d'Orotava au point de vue hygiénique et médical* (1862, in-8); *la Citadelle de la liberté, ou la question romaine au point de vue de la liberté du monde* (Toulouse, 1867, in-8); *Ce que garde le Vatican* (1871, in-18).

BELCHER (sir Edward), navigateur anglais, né en 1799, d'une famille qui a occupé de hauts emplois dans les colonies américaines, fut inscrit, dès l'âge de treize ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire de première classe, devint bientôt midshipman et assista, dans les campagnes de 1815 et de 1816, à la prise de Gaëte et au bombardement d'Alger. En 1819, il commanda, comme lieutenant, le sloop de guerre *le Mirmidon*, qui faisait partie de la station navale d'Afrique. De 1825 à 1828, il fut attaché à l'expédition arctique du capitaine Beechey.

Promu capitaine (1829), M. Belcher fut chargé de croiser, à bord de *l'Etna*, sur les côtes de Guinée et dans les eaux de Portugal. Au mois de novembre 1836, il reçut le commandement du *Sulphur*, avec mission d'explorer les côtes occidentales de l'Amérique et des Indes. Ce voyage, qui dura sept ans, a été publié sous le titre de : *Voyage du Sulphur autour du monde, de 1836 à 1842* (Narrative of the voyage round the world on *the Sulphur*, Londres, 1843, in-8) : il eut pour résultat de nombreux renseignements sur la géographie du littoral, et l'histoire naturelle de la

Nouvelle-Guinée et des archipels de la Chine, ainsi qu'une étude complète des embouchures du Sacramento. En 1841, M. Belcher rallia la flotte de guerre destinée à agir contre la Chine, opéra, dans la rivière de Canton, les sondages nécessaires, poussa dans l'intérieur une reconnaissance qui aida beaucoup au succès du général H. Gough, fit la chasse aux jonques chinoises et en coula bas une trentaine. Il fut promu capitaine en second et créé chevalier (1843).

Sir E. Belcher reprit bientôt la mer à bord du *Samarang* et accomplit son expédition la plus importante, dont le compte rendu a paru en 1848, sous ce titre : *Relation d'un voyage aux Indes orientales* (Narrative of a voyage to the east Indies during the years 1843-1848, in-8, fig.); la partie botanique, très détaillée, est l'œuvre du chirurgien Adams. Sir Belcher visita l'archipel de Bornéo, où il obtint du sultan la cession de l'île de Laboan, aida puissamment le fameux John Brooks à combattre les pirates malais et reçut même, dans un engagement, une blessure dangereuse. Il parcourut ensuite les ports chinois, les Manilles, les Célèbes, la Gorée, le Japon, les Philippines, etc. Son livre donne de curieux et importants détails sur les mœurs, les productions, les phénomènes naturels de ces pays. En 1852, il fut chargé d'une expédition envoyée à la recherche de sir J. Franklin. Son voyage ne fut pas heureux; surpris dans les banquises, il fut obligé, pour sauver l'équipage, d'abandonner son bâtiment. Traduit, à son retour, devant un conseil de guerre (1854), il prouva clairement qu'il n'avait pas eu d'autre alternative et fut acquitté à l'unanimité. En 1863, il fut nommé contre-amiral de l'escadre Blanche. — Il est mort à Londres le 20 mars 1877.

Outre les ouvrages cités, on a du capitaine Belcher un *Traité de la topographie navale* (Treatise on practical surveying, Londres, 1835, in-4); deux excellents ouvrages d'hydrographie, l'un pour la navigation du Douro (*Direction for the river Dours*, 1835, in-8) et l'autre pour celle de la Gambie (*Direction for the river Gambia*, 1835, in-8), *le Dernier voyage au pôle Nord* (the Last of the arctic voyages, 1855, 2 vol. in-8, fig.), dont la partie scientifique a été confiée aux soins de sir J. Richardson, Rob. Owen, Th. Bell, etc. En 1856, il a publié un roman, *Horace Edward Brenton* (3 vol.), qui offre une vive peinture des scènes de la mer, et en 1871, *le Grand courant équatorial ou Gulf Stream* (the great equatorial current, etc.).

BELCREDI (Richard, comte), homme d'État autrichien, est né le 12 février 1823, d'une ancienne famille noble. Il occupait déjà, en 1861, un poste politique important en Silésie; il fut, en 1862, nommé gouverneur de cette province. Au mois de mai de l'année suivante, il passa au gouvernement de Bohême dont il devint vice-président. Enfin, le 27 mai 1864, il fut promu, par rescrit impérial, vice-roi de cette importante région et nommé conseiller privé. Il fit preuve, dans ces différents postes, d'un esprit de conciliation et d'une puissance de travail exceptionnelle et son administration réussit à satisfaire à la fois les Allemands et les Tchèques. Nommé président du conseil des ministres et ministre d'État, il eut à lutter inutilement contre les circonstances désastreuses de la guerre avec la Prusse. Entré en fonctions le 27 juillet 1865, il se retira au mois de février 1867, pour faire place à M. de Beust.

BELEZE (Guillaume-Louis-Gustave), littérateur français, né à Montpellier, le 21 août 1803, fit ses études avec éclat au collège royal de cette ville et obtint les six premiers prix de la classe [illegible] torique. Admis à l'École normale, en [illegible] fut enveloppé, deux ans après, dans le [illegible] ment qui frappa cet établissement et, se [illegible] à l'enseignement libre, donna des leçons, [illegible] éducation particulière et prit enfin la di[illegible] de l'institution Morin, qu'il conserva vi[illegible] (1831-1852). Il a été décoré de la Légion [illegible] neur au 15 août 1869.

On doit à M. Beleze un *Cours compl[illegible] seignement élémentaire*, qui ne forme pa[illegible] de vingt volumes in-18 et qui compre[illegible] toire ancienne et moderne, la géograp[illegible] exercices de langue et de littérature, les [illegible] physiques et naturelles, etc. : la plupart [illegible] tés de ce cours ont eu de dix à vingt [illegible] Son principal ouvrage est le *Dictionna[illegible] versel de la vie pratique* (1859, gr. in-8 [illegible] 4e édition, avec *supplément*, 1872). Il a [illegible] encore : *Jeux des adolescents* (1855, in-1[illegible] *tionnaire des noms de baptême* (1863, in-[illegible] *tionnaire d'instruction primaire* (1877 [illegible] a donné aussi un certain nombre d'édition[illegible] siques de textes grecs et latins, la plupart [illegible] deux traductions, l'une en regard du texte, [illegible] interlinéaire; il a fourni la traduction de Ju[illegible] aux *Classiques latins* de M. Nisard et de no[illegible] articles de biographie littéraire au *Répert[illegible] littérature ancienne et moderne*.

BELGIOJOSO (Christine TRIVULZIO, pri[illegible] DE), fille de Jérôme-Isidore, marquis de [illegible] zio, née le 28 juin 1808, épousa, en [illegible] le prince Émile de Barbian et Belgiojoso [illegible] elle. Passionnée pour la double cause de l'I[illegible] de la liberté, elle ne put se résigner à [illegible] Milan sous la domination autrichienne [illegible] s'établir à Paris, où sa fortune, son am[illegible] lettres et des arts et ses opinions politique[illegible] rérent autour d'elle une société d'élite. Elle [illegible] l'amie de plusieurs écrivains et hommes d'[illegible] lèbres, particulièrement de M. Mignet et d'A[illegible] tin Thierry, dont elle dépassait de beauc[illegible] libéralisme de jour en jour plus modéré. En [illegible] elle donna, sous l'anonyme, un *Essai sur la [illegible] mation du dogme catholique* (4 vol.). En 184[illegible] se jeta avec ardeur dans le mouvement ré[illegible] tionnaire, courut à Milan qui venait de s'ins[illegible] et leva à ses frais un bataillon de volontaires. [illegible] victoires de Radetsky la forcèrent de s'expa[illegible] ses biens furent mis sous séquestre.

Pendant cette période de lutte, elle en[illegible] quelques articles à *la Liberté de penser*. En 18[illegible] elle publia, dans *le National*, ses *Souvenirs d'[illegible]* et, se mit à rédiger des *Notions d'histoire à l'u[illegible] sage des enfants* (1851, in-18). Elle a fait dep[illegible] un voyage en Asie Mineure, dont le récit a p[illegible] dans la *Revue des Deux Mondes*, puis en vo[illegible] mes, sous les titres de : *Asie Mineure et Sy[illegible]* (1858, in-8), *Scènes de la vie turque* (185[illegible], in-1[illegible] *Emina, récits turco-asiatiques* (Leipzig, 18[illegible] 2 vol. in-16). Elle a encore écrit *Histoire de [illegible] maison de Savoie* (1860, in-8); *Réflexions s[illegible] l'état actuel de l'Italie et de son avenir* (18[illegible] in-18), ainsi que d'intéressantes nouvelles, rév[illegible] lant un véritable talent d'écrivain.

Rentrée en possession de ses biens, grâce [illegible] l'amnistie décrétée par l'empereur François-J[illegible] seph, la princesse Belgiojoso continua de che[illegible] cher dans ses travaux littéraires un aliment [illegible] cessaire à son activité. Balzac a cru reconnaît[illegible] dans cette grande dame artiste et républicaine [illegible] cette duchesse de San-Severino dont Stendhal [illegible] fait l'héroïne de *la Chartreuse de Parme*. — El[illegible] est morte à Milan le 5 juillet 1871.

BELGIQUE * (Maison royale de), branche c[illegible]

[illegible] de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha. [illegible] régnant : Léopold II (Voy. ce nom). [illegible] : Marie-Henriette-Anna, archiduchesse [illegible]che, née le 23 août 1836, fille de feu l'ar[illegible] Joseph-Antoine-Jean, palatin de Hongrie. [illegible]ants : princesse *Louise*-Marie-Amélie, du[illegible] de Saxe, née à Bruxelles, le 18 février [illegible] mariée le 4 février 1875 au prince *Philippe* [illegible] Saxe-Cobourg-Gotha; princesse *Stéphanie*-[illegible]-Louise-Hermine-Marie-Charlotte, du[illegible] de Saxe, née à Laeken, le 21 mai 1864. [illegible]-Albertine-Marie-Léopoldine, née le 30 [illegible] 1872.

[illegible] et sœur du roi : prince *Philippe*-Eugène-[illegible]-Marie-Clément-Baudouin-Léopold-[illegible], comte de Flandre, duc de Saxe, né à [illegible], le 24 mars 1837, lieutenant général, ma[illegible] à la princesse Marie de Hohenzollern-Sigma[illegible], cousine de l'empereur d'Allemagne et [illegible] du prince de Roumanie, le 1[er] mai 1867, [illegible] a eu quatre enfants; princesse Marie-[illegible]-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-[illegible], duchesse de Saxe, née à Laeken, le [illegible] 1840, mariée le 27 juillet 1857 à *Ferdi*[illegible]-Maximilien-Joseph, archiduc d'Autriche, [illegible] du Mexique, le 10 avril 1864.

[illegible]GRAND (Marie-François-Eugène), ingé[illegible] français, membre de l'Institut, né à Ervy [illegible] le 23 avril 1810, entra en 1829 à l'École [illegible]technique et à celle des ponts et chaussées en [illegible]; il devint ingénieur en chef en 1858 et [illegible] général en 1874. Attaché au service [illegible]graphique du bassin de Paris et plus parti[illegible]ment, en 1856, à la direction des eaux et [illegible], il devint directeur de ce dernier service [illegible] 1867. Météorologiste distingué, M. Belgrand [illegible] un réseau de stations hydrométriques [illegible] à rendre de grands services aux riverains [illegible] la Seine, pendant les inondations, par des in[illegible] d'une exactitude rigoureuse sur la crue [illegible] la Seine et de ses affluents. Élu membre libre [illegible] l'Académie des sciences le 28 août 1871, en [illegible] de Duhamel, il avait été promu [illegible] de la Légion d'honneur le 22 janvier [illegible] la même année. — Il est mort à Paris le 8 avril 1878. Une pension de 3000 francs fut accordée à [illegible] veuve par le ministère des travaux publics.

[illegible] connus de M. Belgrand : *Note sur le [illegible] de Passy* (1863, in-8, 6 pl.); et surtout [illegible] grands ouvrages sur la Seine et les travaux [illegible] de Paris : *la Seine, bassin parisien [illegible] âges antéhistoriques* (Imprim. imp., 1869, [illegible], 78 pl., avec deux atlas de géologie et de [illegible]tologie comparées, ouvrage faisant partie [illegible] la magnifique collection l'*Histoire de Paris*; [illegible] les *Travaux souterrains de Paris* (1873, [illegible] I, in-8, 73 pl.; 1875, t. II, 12 pl. et 3 atlas; 1877, t. III).

[illegible]GRANO (Louis-Thomas), archiviste italien, [illegible] à Gênes, le 2 février 1838, commença ses [illegible] de droit à l'Université de sa ville natale, [illegible] fut forcé de les abandonner, par suite de [illegible] de fortune de sa famille. Il entra en 1860, [illegible] archives de l'État de Gênes et y devint, en [illegible], professeur de paléographie. Membre de la [illegible] royale de l'histoire nationale, il est [illegible] conservateur des monuments historiques de la province de Gênes. Il a été nommé officier de l'ordre des Saint-Maurice-et-Lazare et cheva[illegible] de la Couronne d'Italie.

La plupart des nombreux travaux de M. Bel[illegible] ont été insérés soit dans les *Atti della so[illegible] ligure di storia patria*, dont il est secré[illegible], soit dans l'*Archivio storico italiano*, soit dans le *Giornale ligustico*, d'archéologie et d'histoire, fondé par lui en 1874; on cite entre autres : *Della Vita e delle opere del Marchese Girolamo Serra* (Gênes, 1859); *Documenti inediti reguardanti le due crociate di S. Ludovico IX, re di Francia* (Ib., 1859); *Della Vita privata dei Genovesi* (2[e] édit.), recueil intéressant de monographies.

BELHOMME (Jacques-Étienne), médecin français, né à Paris en 1800, et reçu docteur à Paris, en 1824, fut, sous Esquirol, élève interne de la division des aliénés de la Salpêtrière. Il dirigea très longtemps un établissement de santé, fondé il y a près d'un siècle, par son père, sous les auspices de Pinel, et devint membre de la Société de médecine, dont il a été plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

Parmi les nombreux mémoires de M. Belhomme, nous nous bornerons à citer : ***Essai sur l'idiotie*** (1824), thèse inaugurale; ***Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal*** (1829); ***Considérations sur l'influence des événements politiques sur le développement de la folie*** (1831); ***Considérations sur l'appréciation de la folie, sa localisation et son traitement*** (1834); ***Examen de la valeur des lésions anatomiques dans la folie*** (1839); ***Expériences sur les animaux pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux*** (1840); ***Mémoire sur la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence*** (1842); ***Nouvelles recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale*** (1845). Plusieurs de ces mémoires ont paru pour la première fois dans la ***Gazette des hôpitaux*** ou dans les ***Bulletins*** de la Société médico-pratique.

BELIN (Pierre-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Valence (Drôme), le 13 décembre 1810, fut reçu docteur en droit, se fit inscrire d'abord au barreau de Valence, puis, vers 1845, s'établit à Lyon. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Drôme, le dernier sur huit. Membre du Comité de l'agriculture et du Crédit foncier, il prit quelquefois la parole dans les débats de l'Assemblée. Il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, puis, après le 10 décembre, vota toujours avec la gauche. Réélu à l'Assemblée législative, le 6[e] sur sept, il se rapprocha de la Montagne. Après le 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Belgique. Quelques mois après, par le décret partiel du mois d'août 1852, il reçut la permission de rentrer en France; mais il protesta contre cette grâce par une lettre rendue publique. Les avocats proscrits n'ayant pas été admis à plaider à Bruxelles, M. Belin se livra à des travaux littéraires. Il revint à Paris, après l'amnistie générale, et entra dans la maison de librairie Hetzel. Chef du contentieux dans la maison de banque de M. J. Mottu, il fut, en 1868, l'un des directeurs de l'*Encyclopédie générale*. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé d'abord inspecteur général des établissements de bienfaisance (18 novembre), puis conseiller de préfecture de la Seine (18 décembre). Révoqué comme fonctionnaire républicain, avec deux de ses collègues, le 30 juillet 1873, par le ministère du 24 mai, il n'a été réintégré que sous le ministère Dufaure, le 9 avril 1878.

Parmi les publications qui datent de son séjour en Belgique, il faut citer de M. Belin la traduction française de la *Théorie du droit public* de Diégo Soria (9 vol. in-18), et celle du *Nationalisme* d'Ausonio Franchi (in-18).

BELIN DE LAUNAY (Jules-Henri-Robert), pro-

fesseur français d'histoire, né à Paris, en 1814, est fils de l'éditeur Auguste Belin et petit-neveu, par sa mère, du célèbre graveur Nicolas de Launay. Il débuta comme journaliste, en 1835, à la *Revue des Théâtres*, puis fut quelque temps typographe. Nommé régent d'histoire à Bergerac, en 1840, il fut reçu agrégé d'histoire en 1849 et devint titulaire de la chaire d'histoire au lycée de Bordeaux en 1857. En 1867, il fut, dans cette ville, le fondateur du cours pour l'enseignement secondaire des filles. Nommé inspecteur d'académie à Bourges, il a été admis à la retraite au commencement de 1877.

Outre des livres élémentaires d'histoire, M. Belin de Launay a publié les travaux suivants : *Sur les Temps mérovingiens*, lettre à M. Augustin Thierry (1843, in-18); *Du Traité d'Andelot, considéré sous les points de vue historique et politique* 1844, in-8); *Guerre à la Russie! ! État de l'Europe en* 1854 (1854, in-8), anonyme; *État et progrès des sciences historiques au XIX*e *siècle* (Bordeaux, 1866, in-8). Il a entrepris une publication d'un grand intérêt pour la vulgarisation de la science géographique : c'est une série d'éditions et de traductions abrégées des grands récits de voyages accomplis par les explorateurs modernes, français et étrangers, Livingstone, Mme Ida Pfeiffer, Speke, Grant, Baines, Baironn, Burton, M. et Mme Agassiz, Mage, Hayes, Vambéry, etc. (1868-1875, in-18).

BELIZAL (Louis-Adolphe-Marie, vicomte GOUZILLON DE), député français, né à Saint-Brieuc le 6 mars 1834, était conseiller général des Côtes-du-Nord, pour le canton de Momontan, lorsqu'il se présenta aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de Saint-Brieuc, comme candidat catholique et légitimiste. Il fut élu par 10 520 voix contre M. Lebreton, ancien représentant et candidat républicain. Il prit place à droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 499 voix.

BELL (Joachim HOUNAU, dit George), littérateur français, né le 20 janvier 1824, fils d'un médecin de Pau (Basses-Pyrénées), se jeta dans la politique en 1848, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Bourges, à la suite du 15 mai, obtint de rentrer en France, et dès lors se tourna vers la littérature. On a annoncé, par erreur, sa mort en 1870.

M. G. Bell a publié : *Études contemporaines* [Mlle Person, Gérard de Nerval] (1854-1855), *Appendice historique*, *Voyage en Chine* du capitaine Montfort (1854, in-18); *Étude littéraire* sur M. Méry, en tête des *Œuvres* de ce dernier (1853); *Introduction* aux *Doïnas* de V. Alexandri (1855); *les Revanches de l'Amour* (1861, in-18, 2e édit. 1863); *Scènes de la vie de château* (1861, in-18); *Lucy la blonde* (1863, in-18); *Ethel, souvenirs d'Afrique* (1866, in-18); *la Croix d'honneur* (1867, in-18); *Paris incendié* (1872-1873, in-4), etc., puis des articles bibliographiques et des feuilletons. Il a fait jouer, au Château-d'Eau, un drame, *le Drapeau tricolore* (1876).

BELL (sir John), général anglais, né en 1782, à Bonytoun (comté de Fife), entra, en 1805, au service militaire, fit ses premières armes dans l'expédition de Sicile, passa en Espagne et y resta jusqu'à l'évacuation complète de ce pays. Après avoir pris part à la guerre d'Amérique (1815), il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance en 1822, et devint principal secrétaire de cette colonie en 1828, poste qu'il occupa jusqu'e 1841. Promu alors au grade de major général il gouverna l'île de Guernesey de 1848 à 1854 Nommé, en 1841, major général, en 1847, membre du conseil des officiers généraux, en 185 colonel du 4e régiment d'infanterie, il fut enfi promu général en 1860, et créé chevalier grand croix de l'ordre du Bain. — Il est mort à Londr le 23 novembre 1876.

BELL (sir George), général anglais, né en 1795, entra dans l'armée en 1811, servit e Espagne sous le duc de Wellington jusqu' 1814, et s'y distingua dans de nombreus affaires contre les Français. Il passa ensuite a Indes et prit part à la première guerre de B manie. Lors de l'insurrection du Canada (18 1838), il se fit remarquer dans plusieurs comba et reçut le grade de major. Il servit ensuite Gibraltar, dans la Nouvelle-Écosse, les Antill la Méditerranée et en Turquie. En Crimée (18 1855), il commandait le régiment royal aux b tailles d'Alma et d'Inkermann, et fut ble devant Sébastopol. Il devint lieutenant général reçut les décorations des ordres du Bain, de Légion d'honneur et du Medjidié. Il a publié 1867 : *Simples notes de 50 années de service*, un *Vieux soldat* (Rough Notes by an old Sol during Fifty Years service). — Sir G. Bell mort le 10 juillet 1877.

BELL (Isaac-Lowthian), ingénieur anglais, de feu Thomas Bell, né en 1816, fit ses étu scientifiques à Édimbourg et à Paris. Il ent comme ingénieur, à l'usine de fer et de pr chimiques de Walker, et en eut bientôt la dir tion. En 1850, il fut attaché à la manufacture produits chimiques de Washington (comté Durham), dirigée alors par son beau-pè M. H. L. Pattinson, et lui donna un dévelop ment considérable. Il fit construire une nouv usine pour la fabrication de l'oxychlorure plomb, belle couleur jaune découverte M. Pattinson. Il quitta cette entreprise en 18 Il avait en outre fondé, en 1852, de concert a ses deux frères, MM. Thomas et John Bell, usines de Clarence sur la Tees, une des plus a ciennes et des plus importantes fonderies de ce région, à laquelle il rattacha des exploitati considérables de mines de houille et de fer. I rempli à plusieurs reprises les fonctions de mai de schériff et d'alderman de Newcastle-on-Ty Il fut plusieurs fois sans succès candidat du pa libéral à la Chambre des communes. L'un hommes les plus compétents dans toutes questions relatives à la métallurgie du fer, i fréquemment fourni à diverses sociétés savant des mémoires sur ces matières.

BELL (Thomas), naturaliste anglais, né 11 octobre 1792, à Poole (comté de Dorset), son père exerça la chirurgie pendant plus de ci quante ans, fit ses études sous sa direction, f dès 1814, admis au collège des Chirurgiens, entra l'année suivante dans la Société linnéenne Professeur de chirurgie pratique à l'hôpital Guy depuis 1817, il ouvrit en outre un cours d natomie comparée, le premier qui ait été fai Londres. Il fonda en 1825, avec MM. Soverb Children et Vigors, l'important *Journal de z logie* (5 vol.). En 1836, il devint professeur zoologie au Collège du Roi. Admis, en 1828, à Société royale de Londres, il y a rempli, de 18 à 1853, les fonctions de secrétaire.

On cite de M. Th. Bell : *Histoire des repti d'Angleterre* (a History of british reptiles, 18 in-8) ; *Monographie des testudinacés* (Monograp

...1833, in-fol.); *Histoire des ... d'Angleterre* (History of british qua... 1859, in-8); *Histoire des crustacés* (History of british crustacea, 1853, in-8), etc., ... de nombreux articles dans les recueils ... dont il est membre.

... (John), sculpteur anglais, né en 1812, à ... ne commença qu'assez tard à prendre ... Expositions de l'Académie de Londres, ... en 1832, par un groupe re... : *Jeune fille à la fon...* ... par les *Zéphirs*, *Psyché et* ... Jean-Baptiste, etc. En 1837, pa... sur un *aigle*, qui fut très ... aux Expositions univer... de Paris. *L'Art-Union* en fit ... en bronze. On cite aussi une ... les statuettes en porcelaine ... en Angleterre, et *Clorinde* ... M. Bell a exposé : *un Enfant* ... par la reine Victoria; *lord* ... et *sir Robert Walpole* (1854) : ... au nouveau Parlement; *les* ... *la forêt*, groupe, *Andromède* (1851), ... est *Angélique*. A l'Expo... de 1855, il avait envoyé : *la* ..., allégorie destinée à l'arsenal de ..., *Omphale se moquant d'Her...* ... de lui deux publications : *Des...* ... *la liturgie romaine* et *Manuel de* ... *des artisans*.

... (Louis-François), littérateur fran... 1807, à Sens (Yonne), ancien ... Rollin, devint chef du bureau ... au ministère de l'instruction ..., le 6 mai 1846, de la Légion ... officier le 14 août 1867. ... des ouvrages traduits de l'italien : ... du cardinal Pacca (1833, 2 vol. in-8), ... de pièces authentiques déposées au ... du royaume de *Naples par le* ... (1835, 4 vol. in-8), en collabora... de Bécour. Il a traduit du ... de documents inédits sur ... France, la *Chronique du religieux* ... (1839-1852, 6 vol. in-4), dont ... introduction, et qui a ... de l'Académie des inscriptions une mé... (1852); puis des articles de critique dans ... de Paris (1838), la *Nouvelle Revue* ... (1847), etc.

... (Paul-Alphonse), peintre et graveur ... à Paris le 22 mars 1826, élève de ..., obtint le prix de Rome ... en 1852 pour une *Académie*, et se tint ... éloigné des Salons annuels. Il ... de 1861 diverses aquarelles, trois ... d'après Raphaël, et le ... M. Thiers d'après Paul Delaroche; à ... deux aquarelles de l'*École d'Athènes* ... du *Saint-Sacrement*, ainsi que le ... de M. Schnetz. Ses autres envois ... consisté en copies à l'aqua... d'après Raphaël. Il a obtenu ... 1866, 1857, 1859 et la décoration ... l'honneur en 1873.

... (Antoine-Dieudonné), député français, ... décembre 1824, à Montlouis (Indre-et-...) ... père fut trente ans notaire et vingt ... avocat au barreau de Tours, il ... suppléant au Tribunal civil : fonc... il se démit, en 1866, pour accepter ... au maire de Tours, qui était alors M. Gouin. Pendant la guerre de 1870, il s'engagea, quoique marié, et devint capitaine d'une compagnie de mobiles d'Indre-et-Loire. Il tenta ensuite la carrière politique et se présenta aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, mais il ne réunit que 11 077 voix sur plus de 70 000 votants. Il se porta de nouveau candidat aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, avec une profession de foi qui témoignait d'un républicanisme encore récent, mais déterminé. Il fut élu, par 10 078 voix contre 5571 obtenues par le candidat conservateur, M. Charpentier. M. Belle prit place dans les rangs de la majorité républicaine, et à la suite de l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il était alors maire de la ville de Tours, où, préoccupé de l'instruction primaire, il fonda la première école laïque de filles. Il se vit bientôt révoqué, sans qu'on pût lui trouver un successeur. Comme conseiller général, il eut, pendant la période de la dissolution de la Chambre, à recevoir, au retour du voyage de Bordeaux, le maréchal-président de la République, qui, en lui répondant, parla pour la première fois de sa « politique », et de la nécessité, pour le pays, de s'y soumettre. M. Belle fut réélu, le 14 octobre, par 12 006 voix, contre 7456 recueillies par M. Alfred Mame, candidat conservateur et officiel. Il représente au Conseil général depuis 1871, le canton de Tours-Sud.

BELLECOMBE (André-Ursule Casse de), littérateur français, est né à Montpezat (Lot-et-Garonne), le 1er mars 1822. Fils d'un ancien officier de cavalerie qui consacrait ses loisirs à l'étude, il acheva ses classes au collège de Cahors et se tourna de bonne heure vers la littérature. Il débuta par un volume de poésies romantiques, *Fantaisies* (Paris, 1843, in-8), et écrivit dans plusieurs journaux, notamment dans le *Courrier de la Gironde*. Il a publié ensuite *l'Agenais illustré* (Agen, 1846, in-4 avec portraits), recueil de notices sur les hommes célèbres de cette province; *Mélanges littéraires* (Cahors, 1849, in-12); une analyse des questions politiques du jour, sous le titre : *la France républicaine* (1848-1849, in-8); *Élisa*, poème (1853-54, in-8); *Polygénisme et Monogénisme* (1867, in-8). Mais son ouvrage le plus important est une *Histoire universelle* (1849-1870, 18 vol. in-8), embrassant l'histoire politique, militaire et religieuse et l'histoire scientifique, littéraire et artistique.

BELLEL (Jean-Joseph), peintre français, né à Paris, le 28 janvier 1816, suivit, de 1832 à 1835, l'atelier de M. Justin Ouvrié et débuta au Salon de 1836. Quatre ans après, il faisait un premier voyage en Italie, où il est retourné vers la fin de 1856. Ce paysagiste a principalement exposé : *Vue du clos de Saint-Marc à Rouen* (1836); *le Christ et la Samaritaine; Environs de Clermont; les Gorges d'Atrans; Vue de Massa*, acquise par la duchesse d'Orléans (1846); onze dessins intitulés *Souvenirs d'Italie* (1848); *Macbeth et les sorcières*, dessin fantastique; *Daphnis et Chloé*, *O bona pastorum!* églogues champêtres; de nombreux *Souvenirs d'Auvergne*, des *Paysages composés* (1849-1853); *la Fuite en Égypte*, paysage, *la Solitude*, dessin, et neuf autres sujets au fusain (1855); *Une rue de Constantine, Souvenirs d'Auvergne* (1857); *Paysage et ruines, la Halte, Oasis du Sahara* (1859); *Souvenir de Taures* (Auvergne), *Souvenirs de l'oasis de Tolga* (Sahara algérien), *Paysage composé, Route d'El-Kantara à Bathna* (province de Constantine, 1861); *Solitude, Route de Médéah à Boghar* (Algérie), *Souvenir de Pro-*

vence, dessin au fusain appartenant à M. Denière (1863); *Joseph emmené en captivité*, *Souvenir du Dauphiné*, et deux dessins au fusain : *Daphnis et Chloé*, *le Lac des corbeaux* (1864); *Souvenir du Dauphiné*, *Marche de Bohémiens* (1865); *Route de Chateldon à Montpeyroux* (Puy-de-Dôme); *les Bords du Thérain* (1866); *Arabes fuyant un incendie*; *Une Scierie sur la rivière du Sillet, à Berthecourt* (1868); *les Derniers beaux jours*, *Vue des environs de Médéah* (1869): *Vue prise dans les montagnes de Lachaut* (Puy-de-Dôme) (1870); *De Boghar à Boussdada* (Sahara algérien); *Vue prise aux environs de Cassis* (Bouches-du-Rhône) (1873); *Environs d'Allevard* (1874); *Solitude, de Constantine à Batna* (1875); *Arabes à la recherche d'un campement* (1876). M. Bellel a obtenu une 1re médaille en 1848 et a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 17 août 1860.

BELLELLI (Gennaro), homme politique et administrateur italien, est né à Naples, le 19 septembre 1812. Il étudia le droit et était déjà avocat à vingt ans, lorsqu'il fut impliqué dans un procès politique, jeté sans jugement en prison et tenu pendant deux ans au secret. Il fut ensuite acquitté par la commission d'État, et vécut dans la retraite jusqu'aux événements de 1848. A cette époque, il fut nommé membre du Comité révolutionnaire, puis député, et se distingua au premier rang du parti libéral et constitutionnel. Lorsque la réaction eut repris le dessus, il fut condamné à mort par contumace, se réfugia en France et passa ensuite en Piémont. Membre du Sénat italien, M. Bellelli a été directeur général des postes du royaume et s'est efforcé d'introduire dans cette administration quelques-unes des améliorations en vigueur dans le reste de l'Europe. Il est auteur d'un certain nombre de *Mémoires* de législation et d'économie politique.

BELLEMARE (Adrien-Alexandre-Adolphe DE CARREY DE), général français, né à Paris le 14 décembre 1824, entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 16 avril 1841, et en sortit dans l'infanterie, comme sous-lieutenant, le 1er avril 1843. Il a été promu successivement : lieutenant le 25 juillet 1848, capitaine le 5 juillet 1854, chef de bataillon le 17 mai 1859, lieutenant-colonel le 13 août 1863, colonel le 10 août 1868 et général de brigade le 25 août 1870. Parmi ses services, on a surtout remarqué la part qu'il prit à la guerre de 1870. Après le désastre de Sedan, il parvint à s'échapper des mains de l'ennemi et accourut à Paris, où, en récompense de ses actes d'éclat, il fut nommé, le 10 décembre, général de division, moins de quatre mois après sa promotion au grade de général de brigade. Il exerça d'importants commandements, et on lui dut la prise du Bourget, qu'on ne put pas conserver.

Après la paix, la commission de révision des grades, dès le 13 mai 1871, replaça le général de Bellemare dans son ancien rang de général de brigade, en considérant l'extrême brièveté du délai entre les deux promotions. Cette décision fut maintenue, malgré la protestation du général Ducrot en faveur d'une promotion « parfaitement régulière », récompensant des actes de courage et de dévouement (octobre 1871), et malgré une pétition du général adressée à l'Assemblée nationale et vivement discutée en séance publique (22 mars 1873). Sous le ministère du 24 mai 1873, le général de Bellemare qui commandait alors la subdivision de la Dordogne, ayant protesté dans une lettre au ministre de la guerre, contre les projets de restauration monarchique préparés par la majorité, fut mis en non-activité par retrait d'emploi, par un décret du 28 octobre 1873, port qu'il avait « refusé de reconnaître la souverain de l'Assemblée nationale. » Un ordre du jour Maréchal fut publié à ce sujet. Toutefois, le néral de Bellemare fut rappelé à l'activité au n de juin 1874, et, après quelques semaines de ponibilité, nommé, le 6 août, au commandem de la 69e brigade d'infanterie à La Rochelle Dé de la Légion d'honneur le 28 juillet 1858, il a promu officier le 12 mars 1868.

BELLERMANN (Jean-Frédéric), écrivain a mand, né à Erfurth, le 8 mars 1795, fit ses p mières études à Berlin, prit part aux campag de 1813 et 1815, puis revint compléter ses étu aux universités de Berlin et d'Iéna. Après a pris tous ses grades au Cloître gris de Berlin devint directeur de cet établissement en 1847. Il est mort à Berlin le 5 février 1874.

On a de lui une savante édition des *Hymnes Denys et de Mesomède* (die Hymnen des Diony und Mesomedes; Berlin, 1840); *Anonymi scri de musica et Bacchii senioris introductio a musicæ* (Ibid., 1841), d'après les manuscrits; *Gammes et les notes des Grecs* (die Tonleitern Musiknoten der Griechen, Ibid., 1847).

BELLET (Benjamin-Louis), littérateur franç né à Paris, le 7 novembre 1805, et neveu l'ancien bénédictin Basset, débuta, jeune enc par des *Notions générales et élémentaires su droit français*, qui furent couronnées par la ciété pour l'enseignement élémentaire (1825). même Société a couronné aussi le *Code mor des ouvriers, contre-maîtres et apprentis* ad par l'Université (1847, in-16).

Sous la Restauration, M. Bellet visita une p mière fois la Belgique, où ses écrits le firent c damner à une année de prison; relâché et ba au bout de huit mois, il revint en France. De 1 à 1833, il habita une seconde fois la Belgique prit une part active à la rédaction de l'*Émancipation*. M. Bellet s'était également attiré en Fra avant 1830, les poursuites et les rigueurs de l' cien régime. En 1829, il avait fondé *la Silhou journal des caricatures*, le premier recueil ait intercalé des vignettes sur bois dans le te En 1848, il fut un des premiers fondateurs comité de l'union électorale de la Seine, qu'il rigea jusqu'en 1851. Il a longtemps rédig bulletin quotidien de *la Patrie*.

Les écrits de M. Bellet embrassent la politiq l'histoire, le journalisme, le théâtre et l'écon mie politique et financière; nous citerons, en autres : *la Coquette sans le savoir*, comé (Lille, 1828); *la Morte*, mélodrame en deux ac (Bruxelles, 1832); *Reine de France* (1839), com die en un acte, avec P. Colomb; *Biographie condamnés politiques en France sous la Resta ration* (4 vol.); *la Belgique pittoresque* (Bruxell 1828-1834); *Manuel des héritiers*, suivi du *Co de la famille* (1838, 3e édit., 1846); *Mémoire d commission supérieure du chemin de fer* (184 *Cri de ralliement* (septembre 1848); *le Guide l'emprunteur, ou ce que c'est que le Crédit fonc* (1853, 3e édit., 1854); *le Timbre et l'Exposition universelle* (1855); *Du Nouveau mode de libér tion du service militaire par la création de Caisse de la dotation de l'armée* (1854), etc ainsi que plusieurs petits traités sur les assuranc et de nombreuses brochures politiques.

BELLIARD (Jean), homme politique françai ancien député, né à Lectoure, le 1er messido an VIII, fut nommé sous-commissaire de la Répu blique en 1848 par la Commission exécutive, et d vint préfet du Gers, le 4 juin de la même anné

[illegible] conserva ces fonctions que jusqu'au 31 octobre, puis fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative. Candidat du gouvernement, en 1852, il entra au Corps législatif, comme député de la 1re circonscription du Gers, et fut réélu ensuite au même titre. Aux élections de 1863, il obtint 18 066 voix sur 23 088 votants. M. Belliard est membre du Conseil général pour le canton de Lectoure. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

BELLIER DE LA CHAVIGNERIE (Emile), littérateur français, né à Chartres (Eure-et-Loir), le [illegible] décembre 18[illegible], fut d'abord receveur de l'enregistrement et des domaines, puis devint employé [illegible] au catalogue de la Bibliothèque impériale, [illegible] inspecteur aux Expositions des beaux-arts. — Il est mort à Saint-Malo le 6 février 1871.

Les [illegible] ouvrages qu'il a publiés sont relatifs à l'histoire des arts du dessin et à la biographie des artistes. Nous citerons : *Recherches historiques, biographiques et littéraires sur le peintre Lantara* ([illegible], in-8); *Biographie et catalogue de l'œuvre du graveur Miger* (1856, in-8; *Recherches sur Louis Licherie, peintre normand*, ([illegible], in-8); *Lettres inédites du peintre Girodet-Trioson, de Suvée, du général Gudin, à [illegible] Renault, peintre, graveur et lithographe [illegible]* (Pithiviers, 1863, in-18); *Manuel biographique du photographe français*, etc. ([illegible] anonyme); *les Artistes français du XVIIIe siècle oubliés ou dédaignés* (1865, in-8.), etc. Il a [illegible] un certain nombre de recherches d'un intérêt local pour l'histoire du pays chartrain et de l'Orléanais, comme *Chroniques de Saint-Mathurin de Larchant en Gasthinais*, (1864 in-8). Il a collaboré, en outre, à la *Revue des beaux-arts*, aux *Archives de l'art français*, à la *Revue universelle des arts*; il a été chargé, pour la nouvelle édition de la *Biographie universelle* Michaud, de la révision ou de la rédaction de la plupart des articles relatifs aux artistes français. Il avait commencé la publication d'un *Dictionnaire général des artistes de l'Ecole française* ([illegible], 9 livr. in-8), travail excellent interrompu par la mort de l'auteur.

BELLIN (Antoine-Gaspard), littérateur français, né à Lyon le 4 juin 18[illegible], étudia le droit et prit le grade de docteur. Il est devenu juge suppléant au tribunal civil de Lyon et bibliothécaire de ce tribunal. Secrétaire de la Société littéraire de sa ville natale, il est membre d'un grand nombre de sociétés savantes et d'académies.

M. Gaspard Bellin est auteur de nombreuses publications de droit, d'économie sociale, d'histoire, de littérature et d'études orientales; nous citerons : *De la nécessité d'organiser en France l'enseignement du droit public* (Lyon, 1841, in-8); *Examen critique des principes de l'école sociétaire* (Ibid., 1844, in-8); deux brochures sur les principes de Platon et d'Aristote en matière de [illegible] et sur la question du langage (Ibid., [illegible], in-8); *Tableaux judiciaires et administratifs* ([illegible], 3 livr. gr. in-8); *Notice sur l'ancien Grand Théâtre et du Palais de justice de Lyon* (Lyon, 1855, in-8); *les Souhaits d'un brahmane à ses concitoyens*, par Dvitiya Purusha, [illegible] de Bénarès, ayant aussi pour titre : *la Comédie du jour, abus, vices, travers* [illegible] (2e édit. 1857-1860, t. I et II; *l'Éducation universelle*, poëme didactique en 15 chants ([illegible], in-8), ayant fait la matière d'une série de « conférences poétiques, » etc.; sans compter un certain nombre de notices et comptes rendus pour diverses sociétés, d'articles littéraires et statistiques dans les journaux de Lyon.

BELLIO (Barbe de), magistrat et homme politique roumain, né à Bucharest, en 1825, est le fils d'Alexandre de Bellio, boyard de première classe et grand logothète. Il alla compléter ses études à Athènes. Rentré en Valachie, il fut nommé, en 1850, juge au tribunal de première instance dont il fut président l'année suivante. Il devint plus tard procureur à la Cour d'appel, puis membre de la haute Cour. Envoyé à la Chambre des députés en 1858, il contribua activement à l'élévation du prince Jean au trône. En 1861, il fut réélu député par deux districts en même temps. Il devint ministre de l'instruction publique, en février 1862, dans le cabinet présidé par Katargi, son parent; après l'assassinat de celui-ci il donna sa démission, et reprit place parmi les députés conservateurs. Il fut rappelé au pouvoir, avec le portefeuille de la justice, en 1863, mais pour peu de temps, et au milieu des combinaisons éphémères qui suivirent, il rentra dans la vie privée.

BELLIOL (Jean-Alexis), médecin français, né à Marseille, en 1799, fit à Paris ses études médicales, y fut reçu docteur en 1825, avec une thèse intitulée : *Essai sur les avantages de l'iode dans le traitement de la dartre furfuracée*, et se livra dès lors à la spécialité à laquelle se rapportent ses ouvrages de médecine : *Méthode sur un nouveau mode pour la guérison des dartres* (1826; 4e édit., 1828), traduit par l'auteur lui-même en espagnol; *Sur les dangers du mercure* (1829); *Rapport sur le choléra-morbus* (1832); *Traité sur la nature et la guérison des maladies de la peau* (1843, 10e édit.), et une foule de livres spéciaux de médication secrète. Le docteur Belliol a fait en outre quelques opuscules en vers : une épître adressée *au Roi des Français, en le priant d'accepter le nom de populaire* (1830); *Marseille vengée* (1842), réponse au poëte Barthélemy, son compatriote; *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849), etc. Il a épousé une sœur de M. Garnier-Pagès.

BELLOC (Louise Swanton, dame), veuve du peintre de ce nom, mort en 1866, est née à La Rochelle, en 1796. Fille d'un officier supérieur irlandais, elle reçut une excellente éducation. Quelques années avant son mariage (1823), elle avait débuté par une traduction des *Patriarches, ou la Terre de Chanaan*, de miss O'Keeffe (1818, 2 vol. in-12), et un *Petit manuel de morale élémentaire* (1819, in-18). Mme Belloc a beaucoup écrit ou traduit, soit seule, soit avec Mlle A. de Montgolfier, son amie. Elle a rendu populaires en France les œuvres si morales de miss Edgeworth : *Petits contes moraux* (1812, 2 vol. in-12); *les jeunes Industriels* (1826, 4 vol.) *Éducation familière* (1828-34, 12 vol. in-18), et ses traductions ont obtenu une médaille d'or à l'Institut en 1825. Elle a également traduit Thomas Moore, lord Byron, les *Mémoires de lord Byron* (1830-31, 5 vol. in-8); la relation du *Voyage des frères Lander en Afrique* (1832, 3 vol. in-8); *le Vicaire de Wakefield* (1839, in-18); *la Case de l'oncle Tom* (1851). Elle a publié *la Tirelire aux histoires* (1869, in-8, illustré et 2 vol. in-12); *le Fond du sac de la grand'mère* (1873, in-8); *Histoires et contes de la grand'mère* (1874, in-8 illustré), sans compter une foule d'articles dans la *Bibliothèque de famille* (1821-22) et *la Ruche* (1836), deux recueils mensuels destinés aux enfants; fondés par elle, et dans divers journaux.

BELLOGUET (Dominique-François-Louis, baron Roget de), archéologue français, né en 1796, à Bergheim (Haut-Rhin), et fils du général Roget, servit lui-même comme officier de cavalerie, fit,

dans les grenadiers à cheval de la garde, la campagne de France, et fut décoré de la Légion d'honneur, à l'âge de dix-neuf ans. Il fit partie de l'expédition d'Espagne, en 1823. En 1830, il fut attaché, comme officier d'ordonnance, à la commission chargée d'accompagner Charles X jusqu'à la mer. Il prit sa retraite en 1834 et appliqué à des études historiques et archéologiques sur la province de Bourgogne, qui lui ont valu, en 1847, une médaille d'or de l'Institut, le rappel de cette médaille en 1849 et une nouvelle médaille d'or en 1852. — Il est mort à Nice le 3 août 1872.

M. Belloguet a publié : *Questions bourguignonnes* (Dijon, 1846, in-8), traitant de l'origine et des migrations des anciens Burgondes ; *Carte du premier royaume de Bourgogne*, avec un commentaire sur l'étendue et les frontières de cet État, d'après les vingt-cinq signatures épiscopales du concile d'Espagne en 547 (Dijon, 1848, in-8); *Origines dijonnaises dégagées des fables et des erreurs* (1851, in-8); *Ethnogénie gauloise, Mémoires critiques sur l'origine et la parenté des Cimmériens, des Cimbres, des Ombres, des Belges, des Ligures et des anciens Celtes* (1858-1875, tomes I, IV, in 8), ouvrage important pour l'étude des origines celtiques, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné son premier prix Gobert en août 1869. En 1862, M. Roget de Belloguet a publié, sous le titre de *Pétition pour la réforme des élections à l'Institut* (in-8), une brochure qui a fait quelque sensation.

BELLOWS (Henry-Whitney), écrivain ecclésiastique américain, né à Boston le 10 juin 1814, prit ses degrés à Harvard-College et devint pasteur de la congrégration unitarienne à New-York. Il se fit remarquer par de nombreux articles dans les journaux religieux et par ses discours dans les réunions publiques. Il acquit une notoriété plus grande encore comme organisateur de la commission sanitaire des États-Unis, qui rendit de sérieux services au pays et aux armées pendant la période de la guerre civile. Il en fut président pendant toute la durée de la guerre. Venu en Europe en 1866, il contribua à l'organisation de commissions sanitaires analogues.

Ses principaux écrits sont : *Défense du drame* (1857); *Traitement des maladies sociales* (Treatment of the soc. diseases, 1857); *le Vieux monde sous sa nouvelle face* (The old World in ist new face; New-York, 1868-69, 2 vol.); un recueil de sermons sur *la Doctrine chrétienne*, etc.

BELLOY (Auguste, marquis DE), poète français, né à Paris vers 1815, d'une noble et ancienne famille, débuta dans les lettres par une traduction poétique du *Livre de Ruth* (1843). Il fit ensuite représenter à l'Odéon *Karl Dujardin* (1844), *Pytias et Damon* (1847); puis au Théâtre-Français le petit drame mélancolique de la *Mal' aria* (1853), qui fut suspendu par ordre, et eut un grand succès de lecture, et plus tard *le Tasse à Sorrente* (1857), qui fut aussi favorablement accueilli. — Il est mort à Dromesnil (Somme), le 15 avril 1871. La même année l'Académie décerna à sa veuve le prix Lambert.

Il faut encore citer de M. de Belloy le poème d'*Orfa* (1853), inséré dans la *Revue de Paris*; *le Chevalier d'Aï, ses aventures et ses poésies* (1854, in-18); le recueil des *Légendes fleuries* (1855, in-18); *Portraits et souvenirs* (1859, in-24; *les Toqués* (1860, in-18); *Christophe Colomb et la découverte du Nouveau Monde* (1864, in-4, avec gravures), et surtout une remarquable traduction en vers des comédies de *Térence* (1862, in-18) et de *Plaute* (1870, in-18).

BELLY (Léon-Auguste-Adolphe), peintre [...]çais, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le [...] 1827, fut élève de Troyon et de Th. Rou[...] Il a exposé les tableaux suivants : à l'Exp[...] universelle de 1855, une *Haute futaie*, [...]cule de *Novembre*, un *Effet d'automne*, [...]cheurs d'Equilles* et deux *Portraits*, dont [...] *M. Manin;* au Salon de 1857 : *le Village* [...] (Égypte), *le Désert de Nassoub* (Sinaï) qui [...] paru à l'Exposition universelle, une *Ino*[...] *en Égypte* et une *Tête d'étude;* à celui de [...] *le Nil, les Barques du Nil, la Plaine de* [...] une *Digue au bord du Nil ;* à celui de [...] différents sujets empruntés encore à l'Égy[...] que *les Bords du Nil, l'Avenue de C*[...] *les Pèlerins allant à la Mecque*, qu'il [...] exposé en 1867, etc; à celui de 1863 : *les* [...] *de la Basse-Égypte*, une *Rue du Caire* [...] *Femmes fellahs au bord du Nil ;* à celui de [...] *Fellah hâlant une dahobiek, Fantasiah;* [...] de 1865 : *un Coucher de soleil à marée* [...] celui de 1866 : *la Mer Morte*; à l'Exposition [...]verselle de 1867 : *la Plaine de Djyseh* (É[...] *le Nil près de Rosette, le Soir, Oasis d*[...] *Sinaï*; au Salon de 1868 : *le Canal du* [...] *dieh à Alexandrie*; à celui de 1869 : une [...] *religieuse au Caire, la Pêche des dorades;* [...] de 1874 : *Bords de la Sauldre, la Mare* [...] à celui de 1875 : trois paysages de Solo[gne] [...] celui de 1877 : le *Gué de Montboulon en Sol*[ogne] [...] *Dahabieh engravé sur le Nil.* M. L. Belly [...] tenu successivement une médaille de troi[sième] classe, pour le paysage, en 1857; une médaille [...] deuxième classe, en 1859; une médaille de [pre]mière classe, en 1861, une médaille de troi[sième] classe à l'Exposition universelle de 1867, la [...]ration de la Légion d'honneur, le 14 août [...] — Il est mort le 27 mars 1877. Au mois de [...]vrier de l'année suivante, il a été fait, par [...] soins de l'Association des artistes, une expo[sition] spéciale de ses œuvres.

BELMONTET (Louis), poète et homme p[oliti]que français, né le 26 mars 1799, à Montau[ban] où son père, Italien de naissance et qui écri[...] son nom *Belmonte*, s'était établi d'abord, en q[...]tant le service du Piémont, fit ses études [...] cée de Toulouse. Il y avait obtenu au conc[ours] une bourse, que son attachement enthousi[aste] pour la dynastie impériale lui fit enlever, ap[rès] 1815. Il étudia ensuite le droit et travailla [...] un avoué; mais il ne s'occupa bientôt plus q[ue] de politique et de poésie. Il envoya au concours des Jeux floraux une première pièce de [...] napoléoniens, *les Mânes de Waterloo*, qui [...] mal accueillie. Deux satires, qu'il publia ensuite, *la Mission* et *Mon Apologie* (1819), émurent l'au[...]torité, et l'auteur fut invité à quitter immédiate[...]ment Toulouse.

M. Belmontet vint à Paris, s'y lia avec les [...]béraux, reprit son cours de droit qu'il avait in[...]terrompu de nouveau pour les concours acadé[...]miques. A l'Académie française, son dithyrambe à la louange de Malesherbes, dont Népomucène Lemercier voulut payer les frais d'impression, échoua complètement; mais à Toulouse, l'acadé[...]mie des Jeux floraux lui décerna plusieurs fois le prix de poésie (*Pierre l'Ermite, les Petits orphelins, le Pèlerin*, etc.). En 1821, il improvisa une ode sur *les Funérailles de Napoléon*, qui eut trois éditions successives. Accueilli, malgré la divergence des opinions, de la pléiade romantique, qui avait pour chefs MM. Hugo, Émile Deschamps et Sainte-Beuve, il collabora à *la Muse française* (1823). A cette époque, il fut forcé d'accepter [...] place de maître d'étude que Michel (de Bourges) laissait vacante dans la pension Saint-Victor, d[...]

… M. Guibaut; six mois après, le comte … le fit entrer comme précepteur chez … le comte Germain, pair de France. … qu'il donna ses trois principales œuvres : … *Tristes* (1824, in-18), recueil élégiaque. … *l'Auguste* (1828), poëme, et *une Fête* … tragédie en collaboration avec son … Soumet, qui jouée à l'Odéon, … 1829, eut plus de cent représentations et a été reprise en 1861.

… la révolution de Juillet, le poète avait … de la reine Hortense, l'accueil … ses ardentes convictions bonapartistes … aux républicains contre Louis-… un des rédacteurs de la *Tribune*. … la cause de Napoléon II dans … peuple, journal hebdomadaire qui … mars et qui fut supprimé, dans … aux Belges et au duc de … furent saisies, et dans la brochure … pour titre : *Observations d'un pa-…* … des relations personnelles avec … et l'ex-roi Joseph, dont il publia … (1833). Plus tard, il passa au *Capi-…* … bonapartiste, et fut, en 1839, chargé … l'impression des Mémoires de la reine … Parmi ses pièces de vers de cette époque … surtout celle intitulée : *l'Em-…* … mort (1841). Il reçut alors du … les fonctions de commissaire près … frontinières et, le 6 mai 1846, à la … publication du recueil *les Nombres* … (1846), il fut décoré de la Légion …

… République de 1848, M. Belmontet ne … faire élire à l'Assemblée nationale, … activement que jamais au retour … impérial. En 1852, il entra au Corps … député de Castel-Sarrasin, et il y … parole en faveur de la politique … Son mandat fut renouvelé aux di-… générales jusqu'à celles de mai … une concurrence inaccoutumée, … 18419 voix sur 29 221 votants. Il … officier de la Légion d'honneur le 16 … 1862.

… poétique s'était réveillée, et il avait … une trentaine d'odes à célébrer le … le Saint-Napoléon, *les Impéria-…* … *Honneur de l'Empire*, *Sébastopol*, *à l'Ar-…* … *Odes nationales sur la campagne* … *Fils de Napoléon III*, *la Poésie de* … *Napoléoniennes*, etc. En dehors … chants spéciaux, on peut citer encore, … dernières publications *le Luxe des* … *jeunesse de l'époque* (1858, in-18); … de la vie, pensées, maximes et pro-… (1861, in-18); *Poésie des larmes* … *les Enfants du soleil*, tragédie … *Choix de pensées et de Maximes* … *l'imitation, traduites en vers, suivies* … (1873, in-18).

… (Adolphe), auteur dramatique et romancier français, né à la Pointe-à-Pitre le 6 novembre … vint en France, pour étudier le droit, … et se fit inscrire comme avocat au … Nancy. Il a visité dans ses voyages … le Brésil et autres contrées lointaines … 1855, il débuta dans la carrière littéraire … un volume qui passa inaperçu (*Châ-…* … 1855), et, deux ans après, il aborda … avec une comédie en un acte (*A la* … 1857), qui ne fit pas prévoir l'im-… succès que devait avoir son … dramatique, *le Testament de César* … comédie en trois actes, jouée à l'Odéon le 30 septembre 1859. Cette pièce, pour laquelle M. A. Belot eut M. Villetard pour collaborateur, rajeunissait le vieux spectacle comique de la cupidité des héritiers et légataires, par des combinaisons nouvelles et ingénieuses, par le mouvement, la verve satirique et la gaieté. Interprétée avec beaucoup d'ensemble, elle fut jouée près de deux cents fois de suite, et elle a été souvent reprise, par le théâtre de l'Odéon, dans les moments de pénurie dramatique.

L'auteur du *Testament* a donné, en outre, au théâtre, avec un succès très-inégal : *Un Secret de famille*, drame en cinq actes (Ambigu, juillet 1859); *la Vengeance du mari*, drame en trois actes (Odéon, octobre 1860); *les Parents terribles*, comédie en trois actes, en collaboration avec M. Léon Journault (même théâtre, novembre 1861); *les Maris à système*, comédie en trois actes (Gymnase, juillet 1862); *le Vrai courage*, comédie en deux actes (Vaudeville, 1862); *les Indifférents*, comédie en quatre actes (Odéon, octobre 1863); *le Passé de monsieur Jouanne*, comédie en quatre actes, avec M. H. Crisafulli (Gymnase, novembre 1865), suite assez malheureuse de la *Vie de Bohême*, de Murger; *le Drame de la rue de la Paix*, drame en cinq actes, découpé dans un roman judiciaire du même titre (Odéon, novembre 1868); *Miss Multon*, en collaboration avec M. Eug. Nus (Vaudeville, 1867); *l'Article 47* (Ambigu, 1871), tiré d'un roman; *Fromont jeune et Risler aîné* (Vaudeville, 1876), avec M. Alph Daudet.

M. A. Belot a publié aussi plusieurs volumes de nouvelles et quelques grands romans feuilletons : *Marthe*, *Un cas de conscience*, *Nouvelles* (1857, in-18); *Trois nouvelles* (1863, in-18), contenant, avec des récits du volume précédent, le sujet du drame, *la Vengeance du mari*, remis sous forme de narration; *la Vénus de Gordes*, en collaboration avec M. Ernest Daudet (1867, in-18); *Mademoiselle Giraud ma femme* (1870, in-18) qui dut son succès à la hardiesse du sujet, ainsi qu'à la brusque interruption de la publication dans le *Figaro*, sous prétexte de moralité; *la Femme de feu* (1872, in-18) dont l'auteur tira une pièce jouée pour l'inauguration du théâtre de la Renaissance; *les Mystères mondains*, comprenant quatre séries (1875-1876); *Folies de jeunesse* (1876, in-18), etc. M. Ad. Belot a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1867.

BELOT (Émile-Joseph), professeur et littérateur français, né à Montoire (Loir-et-Cher), le 24 septembre 1829, fit de très brillantes études au collège Louis-le-Grand. Entré à l'École d'administration en 1848, il se présenta, l'année suivante, à l'École normale, où il fut reçu le premier dans la section des lettres. Successivement régent au collège de Blois en 1852, professeur de quatrième à Orléans en 1853, professeur d'histoire à Vendôme en 1854, à Strasbourg en 1857, à Versailles en 1863, il a été nommé en 1872 professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Lyon. M. Em. Belot a tenté d'introduire dans la science historique les idées de Niebuhr encore peu répandues en France, et c'est à cette tentative que se rattache sa publication de l'*Histoire des chevaliers romains*, qui obtint, en 1867, un prix Montyon à l'Académie française (1867-1873, 2 vol. in-8).

BELOUINO (Paul), littérateur français, né en 1810, aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire), vint à Paris étudier la médecine et fut reçu docteur en 1837. Après avoir exercé dans son département, il s'établit, en 1850, à Paris. — Il est mort dans cette ville le 28 avril 1876.

M. Belouino est auteur de quelques ouvrages: *Des Passions* (1844, 2 vol. in-8; 4e édit., 1873), considérées dans leurs rapports avec la religion, la philosophie et la médecine légale; *la Femme* (1845, in-8; 4e édit., 1865, in-8), traité historique et physiologique; *Histoire générale des persécutions de l'Église* (Lyon, 1848-1856, 10 vol. in-8); *Histoire d'un coup d'État* (décembre 1851) (1852, in-8), précédée d'une introduction de M. de Césena; *Fables et Apologues* (1868, in-12).

BELPER (Edward STRUTT, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, est né en 1801, à Derby. Élevé à l'université de Cambridge (collège de la Trinité), il entra en 1830 à la Chambre des Communes, où il siégea sans interruption pour sa ville natale jusqu'en 1848; il représenta ensuite Arundel (1851) et Nottingham (1856). Partisan zélé des doctrines libérales, il soutint toutes les réformes politiques. Après avoir présidé la commission des chemins de fer, qui devait réparer les maux causés par la crise de 1845, il administra, en 1853, la chancellerie du duché de Lancastre, devint haut-shériff de Notts (1850), député-lieutenant de ce comté (1854), et vice-lieutenant (1860). En 1856, il fut élevé à la pairie héréditaire sous le titre de baron Belper, le 29 juillet 1871 il fut élu à l'unanimité président du collège de l'Université de Londres, en remplacement de l'historien Georges Grote. De son mariage avec la fille de l'évêque de Chichester (1837), il a eu plusieurs enfants, dont l'aîné, Henri STRUTT, né en 1840, a pris ses grades, en 1863, au collège de la Trinité, à Cambridge.

BEMBO (le comte Pierre-Louis), administrateur et publiciste italien, né en 1825, fut élevé à Vérone et alla étudier le droit à l'université de Padoue. De 1850 à 1857, il fut assesseur à la municipalité de Venise, puis attaché à la cour de l'archiduc Ferdinand-Maximilien, gouverneur général du royaume lombard-vénitien, plus tard empereur du Mexique, il jouit auprès de ce prince d'une grande faveur. Lorsque les événements de 1859 eurent amené la dissolution du gouvernement général du royaume, le comte Bembo fut nommé conseiller de la lieutenance, puis élu podestat de Venise. Nommé par l'empereur d'Autriche membre à vie de la Chambre des seigneurs, il ne parut pas dans cette assemblée d'une nationalité étrangère. Il ne se rendit à Vienne, en 1863, que pour s'occuper du statut promis aux populations vénitiennes. Au commencement de 1866, la position du comte Bembo à Venise, en face des autorités autrichiennes, devint si difficile qu'il donna sa démission. Décoré de divers ordres, il avait été fait grand officier de Notre-Dame de Guadalupe du Mexique.

On cite de lui plusieurs écrits : *Delle Istituzioni di beneficenza nella città e provincia di Venezia*, étude historique et économique (Venise, 1859), dédiée à l'archiduchesse Charlotte; *Il comune di Venezia nel triennio* 1860-1862 (1863), etc.

BÉNARD (Charles), professeur français, né à Sainte-Foy (Seine-Inférieure), le 15 février 1807, fit ses études à Rouen, entra à l'École normale en 1828, fut reçu agrégé en 1831, et docteur en 1838. Successivement professeur à Rodez, Besançon, Nancy et Rouen, il vint en 1848 à Paris et a été attaché depuis aux lycées Bonaparte (1848) et Charlemagne (1856). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

On a de lui : *Cours d'esthétique, de W. F. Hegel, analysé et traduit* (1840-1851, 5 vol. in-8); *Précis d'un cours élémentaire de philosophie* (1841 : 7e édition, 1873, in-8); *Schelling. Écrits philosophiques et morceaux propres à donner une idée générale de son système*, traduits de l'allemand (1847); *la Poétique par W. F. Hegel* (1853, 2 vol.); *De l'Étude de la mythologie*, *Du Mal et de la destinée humaine*, extraits du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, dont M. Bénard a été un des collaborateurs. On a remarqué la part que M. Bénard a prise, en 1863, à la réorganisation des études philosophiques dans les lycées et à la restauration des anciens programmes et de l'ancien nom de la philosophie. Le livre qu'il a publié sous le titre : *De la Philosophie dans l'éducation classique* (1862, in-8) a obtenu de l'Académie française une médaille de 2500 francs. Il a écrit dans le même sens : *l'Enseignement actuel de la philosophie dans les lycées et les collèges, ou les Antinomies dans la logique classique* (1863, in-8).

BENARY (François-Ferdinand), orientaliste et exégète allemand, né à Cassel, le 22 mars 1805, fit ses études de théologie et de philosophie aux universités de Bonn et de Halle. Reçu docteur en 1827, il vint à Berlin, y continua ses études, devint, en 1829, agrégé à la Faculté de théologie et obtint, en 1831, la place de professeur adjoint d'exégèse de l'Ancien Testament à l'université de Berlin, après avoir refusé la chaire de sanscrit de celle de Saint-Pétersbourg.

Les écrits de M. Benary consistent en un grand nombre de dissertations et d'articles critiques insérés dans différents recueils littéraires, particulièrement dans les *Annuaires de critique scientifique*. On lui doit en outre une édition du *Nalôdaya*, poëme sanscrit avec traduction et explication en langue latine (Berlin, 1830), et une dissertation *De Hebræorum levitatu* (Berlin, 1835), qui lui valut le titre honorifique de docteur en théologie de l'université de Halle.

BENDEMANN (Édouard), célèbre peintre allemand de l'école de Dusseldorf, né à Berlin, le 3 décembre 1811, et fils d'un banquier, reçut une brillante éducation littéraire; il entra ensuite dans l'atelier de M. Schadow. Dès l'âge de vingt et un ans, en 1831, il exposa au Salon de Berlin un grand tableau : *la Douleur des Juifs*, d'après le psaume 136, œuvre magistrale popularisée par la gravure de Ruscheweyh et par les lithographies de Weis et de Schreiner, et qui se trouve au musée de Cologne. L'année suivante, il exécuta un tableau de genre, gravé depuis par Felsing : *Deux jeunes filles à la fontaine* (1833), qui fut acheté par la Société des Arts de Westphalie. Vint ensuite : *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, toile de grande dimension, qui valut à l'artiste une médaille de première classe au Salon de Paris, en 1837, et qui est aujourd'hui dans la galerie particulière du roi de Prusse, on en a une très belle lithographie de Weiss; puis la Moisson, tableau de genre qui fut gravé par M. Eichens. Ce succès entraîna quelque temps M. Bendemann dans la peinture de genre. Il donna *le Berger et la bergère* (collection du comte Raczynski), d'après une idylle d'Uhland, *la Fille du prince serbe*, d'après une ballade serbe traduite par Herder, et toute une série de petites toiles.

Il ne tarda pas toutefois à revenir à la grande peinture, surtout après avoir été nommé professeur à l'Académie des arts de Dresde et membre du conseil académique. Il fut chargé de la décoration entière du château royal et entreprit de grandes fresques auxquelles est surtout attachée sa réputation. Cet énorme travail, interrompu par une maladie d'yeux que M. Bendemann avait co

… en Italie, n'a été achevé que plusieurs … après.

… cite encore de M. Bendemann une fresque … la *Poésie et les Arts*, qu'il exécuta … propre maison à Berlin; le dessin du *Mo… de Sébastien Bach* élevé à Saudstein par … un portrait de l'empereur *Lothaire II* … de Francfort, plusieurs autres por… de notabilités allemandes, particulièrement … sa femme, une fille de Schadow, qu'il … En 1860, il devint directeur de … de Dusseldorf, en remplacement de … Il a été nommé en 1848, correspon… de l'Académie des beaux-arts de Paris.

BENEDEK (Louis de), général autrichien, est … à Œdenbourg (Hongrie). Fils d'un …, il étudia l'art militaire à l'Académie de …, en qualité de cornette, dans l'ar… (1822), monta rapidement en … colonel en 1843. Deux ans plus … de l'insurrection de la Gallicie, il se … par son courage et ses talents militai… chargé par l'archiduc Ferdinand d'Este … la partie occidentale de la province, et … permirent au général Collin de … en avant et de prendre Podgorze d'as… Il obtint à cette occasion les insignes de … de Léopold. Il était à la tête du régiment … du comte de Gyulay, lorsqu'il reçut, … l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. … campagne de 1848, il montra beaucoup … à la retraite de Milan, à Osone, et … à la bataille de Curtatone où il sou… les efforts de l'ennemi; porté à … par le maréchal Radetzki, il fut … de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1849, à … des hostilités, il contribua à la reddi… de Mortara et combattit à la tête de son ré… à Novare.

… général-major et brigadier du premier … de réserve à l'armée du Danube (3 avril …, M. de Benedek prit une part active aux … militaires de la Hongrie. Ainsi, à … à Osziny, il commanda l'avant-garde, … blessé à Uj-Szegedin et se trouva … de Szöregh-Ivány, où il fut atteint … éclat de bombe. A la fin de cette guerre il … en qualité de chef d'état-major au 2[e] corps … en Italie. Pendant la guerre de 1859 … le Piémont et la France, il couvrit la re… de Milan au Mincio, et, à la bataille de …, il commanda l'aile droite autrichienne … l'avantage sur l'aile gauche des …. Il remplaça ensuite le maréchal de Hess … commandement supérieur de l'armée. … la paix, le feldzeugmestre de Benedek resta … à la tête des troupes autrichiennes, et … remarqué plusieurs fois les proclamations … à ses soldats, pour les maintenir … malgré la diversité de leurs na… et leurs dissidences politiques.

… dans l'Allemagne même, la lutte … l'Autriche et la Presse, le général Bene… appelé, dès le 5 mai 1866, au com… de l'armée du nord. Mis en présence … prussiennes, au milieu de juin, il … pendant plusieurs jours devant elles, … les attirer, sur ses pas, dans la po… plus favorable à son armée. On attendait … quelque grand coup, malgré l'avantage … prendre aux corps ennemis, en leur … de se réunir en Bohême. Enfin eut … terrible bataille de Kœnigsgraetz, ou de Sa… fut, pour les Autrichiens, une fou… défaite (3 juillet) Le combat dura de six … du matin à deux heures. On attribua le succès des Prussiens à la supériorité de leur fameux fusil à aiguille sur le fusil ordinaire en usage dans l'armée autrichienne. Des plaintes et des accusations très vives s'élevèrent contre le général Benedek qui se vit enlever le commandement et fut mis à la retraite au mois d'octobre suivant. Il se retira à Gratz.

BENEDETTI (Vincent), diplomate français, né à Bastia (Corse), le 29 avril 1817, d'une ancienne famille du pays, fut destiné à suivre la carrière diplomatique. Après avoir été élève consul, puis consul au Caire, il obtint le consulat de Palerme en 1848 (3 mai); puis il devint premier secrétaire d'ambassade à Constantinople; le 5 mai 1855, il fut désigné pour remplacer M. Bourée dans les fonctions d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Téhéran. Il refusa cette position, et fut mis en disponibilité; mais, quelques mois après, il fut nommé directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères, et comme secrétaire du congrès de Paris, il rédigea les protocoles du traité (1856). Il se lia en cette circonstance avec M. de Cavour, et il était considéré, dans le monde officiel, comme un des personnages les plus dévoués à l'indépendance italienne. Ses sympathies bien connues amenèrent sa nomination au poste de ministre plénipotentiaire de France à Turin en 1861, quand le gouvernement français reconnut, après la mort de Cavour, le royaume d'Italie. M. Thouvenel ayant quitté le ministère des affaires étrangères, M. Benedetti crut aussi devoir se retirer (août 1862).

Nommé ambassadeur en Prusse, en remplacement de M. de Talleyrand-Périgord, le 5 novembre 1864, il occupait encore ce poste en janvier 1870, au moment de la formation du cabinet Émile Ollivier et de la retraite de M. de Lavalette, comme ministre des affaires étrangères, M. Benedetti, qui avait été chef de cabinet de ce dernier, fut sur le point de résigner ses fonctions. Il les conserva sur le désir exprès de l'Empereur, qui lui avait conféré depuis peu le titre de comte. Au commencement du mois de juillet suivant, les ouvertures du maréchal Prim, au sujet de l'acceptation de la couronne d'Espagne par un prince de la maison de Hohenzollern, rendirent la position de notre ambassadeur à Berlin extrêmement délicate. Le public, se rappelant l'insuccès des négociations qui avaient précédé et suivi le coup de foudre de Sadowa, le croyait peu préparé à une tâche aussi importante, et, lorsque la nouvelle, plus tard démentie, d'une injure faite à l'ambassadeur de France par le roi de Prusse, à Ems, fut apportée à Paris par le télégraphe, le 14 juillet 1870, et officiellement communiquée au Corps législatif, on ne manqua pas d'accuser M. Benedetti de faiblesse et d'incapacité. Son impopularité augmenta encore après la publication, faite par le *Times*, le 25 juillet suivant, d'un projet de traité entre la Prusse et la France, garantissant à l'une ses conquêtes, et permettant à l'autre l'annexion de Belgique, projet que M. de Bismarck prétendait posséder, écrit de la main même de M. Benedetti. La connaissance de ce document secret, daté de la fin de 1866, souleva de véritables orages parlementaires et nécessita des explications du ministère au sein des commissions du Corps législatif. On prétendit que, par une perfidie calculée, le chancelier prussien avait dicté à l'ambassadeur français les conditions d'une future entente, et en avait conservé la minute. Lorsque la chute de l'Empire eut rendu son indépendance au comte Benedetti, il protesta à plusieurs reprises, dans les journaux anglais, à l'occasion des imputations dirigées contre lui, et prouva, notamment dans un

livre justificatif, intitulé : *Ma Mission en Prusse* (1871, in-8), qu'il avait rempli son mandat auprès du roi de Prusse avec succès et fidélité, et averti M. de Grammont et l'Empereur des dangers auxquels la France était exposée. Sans s'expliquer complètement au sujet du traité secret dont M. de Bismarck mettait l'initiative au compte du gouvernement impérial, il signalait le procédé du chancelier comme un acte d'une « outrageante déloyauté ».

Admis à la retraite le 16 août 1871, M. Benedetti qui était allé résider en Italie après le 4 septembre 1870, fut élu conseiller général de la Corse pour le canton de Piedicorte, le 11 août 1872. Il a depuis lors conservé ces fonctions et s'est fait inscrire comme avocat au barreau d'Ajaccio. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1845, officier le 6 août 1853, commandeur le 2 avril 1856, grand officier le 28 juin 1860, il a été promu grand croix le 1er septembre 1866. Il est grand officier de l'ordre des Saint-Maurice et Saint-Lazare, de l'Aigle noir de Prusse, etc.

BENEDICT (sir Julius), compositeur et pianiste anglais, d'origine allemande, né à Stuttgart, le 27 novembre 1804, et fils d'un riche banquier israélite, reçut les leçons d'Hummel à Weimar, et, à Dresde, celles de Charles-Marie de Weber, qu'il suivit à Berlin en 1821, puis à Vienne en 1823. Chef d'orchestre dans cette dernière ville et déjà applaudi dans les concerts, il fut emmené en Italie par Barbaja et attaché, comme chef d'orchestre, au théâtre San-Carlo, où il donna, en 1827, son premier opéra-bouffa, *Ernesto e Giovinta*. Après avoir parcouru toute l'Italie, il repassa en Allemagne, se fit applaudir à Stuttgart, à Dresde, à Berlin (1860), et se rendit à Paris, où il ne fut pas moins bien accueilli. Lié avec Bériot et la Malibran, il retourna avec eux en Italie. Il reprit son ancien poste à San Carlo; il y donna deux opéras : *les Portugais à Goa* et *Un an et un jour* (1836).

M. Benedict passa ensuite à Londres et y devint directeur du nouvel Opéra-Bouffe, où il fit représenter, en 1838, *the Gypsy's warning*. Dans l'automne de 1850, il suivit Jenny Lind en Amérique, comme accompagnateur, et partagea ses succès. Depuis, il a eu à Londres divers emplois, et s'est fait un nom comme professeur. Il y donna souvent de grands concerts où l'on a joué jusqu'à cinquante morceaux. On cite encore de lui : *les Fiancés de Venise*; un grand opéra, *les Croisés*, joué en Allemagne avec succès (1848); *le Lys de Killarney* (1862), opéra resté populaire en Angleterre : des *Cantates*, des *Oratorios* parmi lesquels nous rappellerons ceux de *Sainte-Cécile* (1866) et de *Saint-Pierre* (1870), des *Concertos*, des *Rondos*, des *Sonates*, des *Variations*, etc. Élu correspondant de l'Institut de France en 1864, il a été créé chevalier en mars 1871, et décoré de nombreux ordres étrangers.

BENEDIKTOF (Wladimir), poète lyrique russe, né vers 1810, entra d'abord dans le corps des cadets à Pétersbourg, prit quelque temps du service et obtint ensuite une place dans les finances. Il n'avait publié en vingt-cinq ans, qu'un volume de *Poésies* (1832); mais jamais poète russe n'a excité à un plus haut degré l'admiration de ses compatriotes. Les pièces les plus citées de ce recueil sont : *Trois figures*, *la Mer* et *la Tombe*. Il donna ensuite à divers journaux d'autres pièces dont il a publié une édition générale en 1856 (3 parties). — Il est mort à Saint-Pétersbourg le 26 avril 1873.

BENEDIX (Julien-Roderich), poète comique allemand, né à Leipsick, en 1811, fit de très imparfaites dans plusieurs écoles de natale, débuta par de petites pièces morab le goût de Berquin, qui furent représent des scènes particulières. Reprenant ses dans un collège, il s'appliqua spécialemen tude des langues modernes. Il entra ens théâtre et joua deux ans la comédie d troupe de Bethmann. En même temps il é la musique et il parut en 1833, comme tén plusieurs scènes des villes du Rhin et de la phalie, où il obtint quelques succès. Deve gisseur du théâtre d'hiver de Wesel, il et rédigea dans cette ville un journal litté *le Parleur*. Il écrivit aussi alors des pièc portantes, parmi lesquelles on cite *Jean* (1835), *la Tête moussue* (das bemooste H qui fut représentée d'abord à Wesel et fit le de l'Allemagne, ainsi qu'une trentaine de dr ou comédies qui, pour la plupart, ont été tra en flamand et en hollandais, et représentés succès tant en Allemagne qu'en Hollande e Belgique. Nous mentionnerons : *le Do Wespe*, *l'Ennemi des femmes* (der Weiberfei *le Procès* (der Process), *le Voyage des noces* Hochzeitsreise), *les Jaloux* (die Eifersüchti et *la Lettre d'amour* (der Liebesbrief), qui ol une prime d'encouragement au théâtre imp de Vienne. Ces différentes pièces ont paru en volumes, sous le titre inexact d'*Œuvres dra tiques complètes* (Gesammelte dramatische We Leipzig, 1846-1851, t. VI). En 1859, il a en donné une comédie, *Junker Otto*, et un dra *la Marâtre* (die Stiefmutter). Il a publié une tion générale de ses *Œuvres dramatiques* (Le zig, 1846-1874, 27 vol.).

En 1842, M. Benedix était passé de Wese Cologne, où il fit des cours sur la littérature al mande. En 1845 il se chargea de la direction nérale du nouveau théâtre d'Elberfeld et fut, 1847 à 1848, régisseur général du théâtre de ville à Cologne. Il continua de se livrer, de cette ville, à toute son activité littéraire. — Il mort à Leipzig le 26 septembre 1873.

En dehors du théâtre, voici ses principaux vrages : *Contes populaires allemands* (Deuts Volkssagen; Wesel, 1839-1840, 6 vol.); un ré très animé de la guerre de l'indépendance all mande, intitulé : *1813, 1814 et 1815* (Wese 1841, 6 livraisons); *Itinéraire de Rotterdam Strasbourg* (Handbuch für die Reise von Rotte dam bis Strasbourg; Wesel, 1839); un *Almanac populaire du Bas-Rhin* (Niedderrheinischer Volks kalender), qui parut de 1836 à 1842; *Scènes d la vie des comédiens* (Bilder aus dem Schauspie lerleben; Leipsick, 1847, 2 vol.; 2e édition, 1851) roman; une suite d'histoires intimes, *L'un sans l'autre* (Auseinander, 1850); *les Rhythmes alle mands* (des Wesen des deutschen Rhythmus, 1862); *la Shakespearomanie* (Stuttgart, 1874).

BENFEY (Théodore), orientaliste allemand, né le 28 janvier 1809, à Noerten près Gœttingue, suivit jusqu'en 1827 les cours du collège et de l'université de cette dernière ville, dirigé dans ses études par les savants philologues Otfried Müller et Dissen. Après avoir passé ensuite une année à Munich, il parcourut plusieurs autres universités d'Allemagne et retourna, en 1834, à Gœttingue, où il remplit les fonctions de professeur de langue sanscrite et de grammaire comparée. En 1861 (25 janvier), il a été élu correspondant étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

On cite de M. Benfey : *les Noms des mois de quelques peuples anciens*, etc. (die Monatsnamen einiger alten Vœlker, etc.; Berlin, 1836);

[illegible] allemande des *Comédies de Térence* [illegible] 1837); *Lexicon des racines grecques* [illegible] 1839-1842, 2 vol.), ouvrage qui a [illegible] à l'Institut, le prix Volney; *des Rapports entre la langue égyptienne et les racines* [illegible] 1844), *les Inscriptions cunéiformes persanes* (die persischen Keilinschriften, [illegible] 1847), avec une traduction allemande [illegible] une édition des *Hymnes de Sama-Véda* [illegible] 1848), aussi avec traduction et [illegible] *Études sur le Zend* (Beitraege zur [illegible] Zend; Gœtt., 1853); *Manuel de la langue sanscrite* (Handbuch der Sanskritsprache [illegible] 1852-1854, 2 vol.), composé d'une [illegible] chrestomathie et d'un glossaire [illegible] en a publié un *Abrégé* (Kurze [illegible], etc., 1855, in-4), etc. Mentionnons [illegible] article *Inde* dans l'*Encyclopédie* [illegible].

BENJAMIN (Judah-Peter), avocat et homme politique [illegible] né à Saint-Domingue, en 1812, [illegible] qui émigra, en 1816, à Savannah [illegible] inscrit, en 1834, au barreau de la [illegible], il ne tarda pas à y occuper une [illegible] considérable. S'étant mêlé activement aux [illegible], il s'attacha au parti démocratique [illegible], et fut élu sénateur des États-[illegible] réélu en 1858, il se prononça ouvertement [illegible] décembre 1860, pour le Sud, et [illegible] février suivant. Nommé attorney [illegible] le gouvernement provisoire confédéré [illegible] au mois d'août 1861, secrétaire [illegible] de la guerre, donna sa démission [illegible] à la suite d'un blâme, et fut [illegible] par le président Davis comme [illegible]. Il remplit ces fonctions jusqu'à [illegible] guerre civile, et se retira alors à [illegible] profession d'avocat. Il y a [illegible] un *Traité sur la loi de vente des* [illegible] (Treatise on the law of sale of [illegible]).

BENNETT (James-Gordon) publiciste américain, [illegible] le 18 septembre 1795, fut [illegible] séminaire catholique d'Aberdeen. [illegible] en Amérique, exerça pendant [illegible] de privations et de souffrances, [illegible] journaliste à Halifax, Charleston [illegible], etc., avant de fonder, le 5 mai [illegible] *New-York Herald*, destiné à devenir, [illegible] le type le plus remarquable de la [illegible] d'un journal. Entre autres [illegible] introduisit, en 1837, le bulletin [illegible] un service universel d'information [illegible] les paquebots et par les télégraphes [illegible] grands sacrifices; il ne craignait [illegible] d'Europe, par voie télégraphique [illegible] étendus, et de publier [illegible] des discours ou des messages le [illegible] du jour où ils s'étaient produits [illegible]. Aucune dépense ne l'arrêtait [illegible] la nouvelle attendue par [illegible]. En 1871, il envoya l'un de [illegible] M. Stanley, dans l'Afrique centrale, [illegible] expédition et pousser plus loin des [illegible] retrouver Livingstone. On sait [illegible] fut couronnée de succès. En [illegible] a reproché à M. Bennett de n'avoir [illegible] sur l'opinion une influence politique [illegible] avec ses puissants moyens de propagande [illegible] moins aux opinions et aux [illegible] qu'au développement commercial [illegible], comme instrument de publicité. [illegible] le New-York *Herald* rapportait [illegible] dans les derniers temps, environ [illegible] millions de francs. — M. James Gordon Bennett est mort à New-York le 1er janvier 1872.

BENNETT (John-Hughes), médecin anglais, né à Londres le 31 août 1812, étudia la médecine, dès 1829, sous la direction de M. William Sedgwick. Après quatre années d'études à l'université d'Édimbourg (1833-1837), il y reçut le grade de docteur; il obtint en outre une médaille d'or pour un mémoire chirurgical, et mérita les éloges de Ch. Bell pour sa thèse sur la physiologie et la pathologie du cerveau. Venu à Paris en 1837, il y fonda la société médicale parisienne, dont il fut le premier président. En 1839, il partit pour l'Allemagne, où pendant deux ans il visita les principales universités, surtout celles de Heidelberg et de Berlin. Il rentra à Édimbourg en 1841, et y publia un travail sur l'huile de foie de morue dont il s'efforça de répandre l'usage. Peu de temps après, il fit une série de conférences remarquées sur l'histologie et l'emploi du microscope. Attaché, en 1841, à l'infirmerie royale, il se livra à d'importantes recherches sur l'histologie, l'anatomie pathologique et la médecine clinique, et publia, sous forme de brochures ou d'articles dans les revues spéciales, les résultats de ses travaux. En 1845, il décrivit, dans un grand ouvrage, avec planches coloriées, une maladie du sang, inconnue jusqu'alors, et qu'il appela leucocythémie (ou sang à globules blancs). Dans la même année, il fit paraître une observation d'empoisonnement par la ciguë, et, par une curieuse comparaison avec la description de la mort de Socrate donnée par Platon, établit l'identité de la ciguë actuelle avec celle qui servait, chez les Grecs, aux exécutions capitales. En 1848, il fut nommé professeur à l'Université d'Édimbourg, en remplacement d'Allen Thomson. Le docteur Bennett a été élu membre d'un grand nombre de sociétés médicales d'Europe et d'Amérique.

Outre les ouvrages indiqués plus hauts, le docteur J.-H. Bennett a publié : un *Traité de médecine clinique* (1856) qui a atteint cinq éditions en Angleterre et en Amérique, et a été traduit non-seulement en français (Paris, 1873, 2 vol. gr. in-8), mais en russe, en hindou et autres langues; *De l'inflammation des centres nerveux* (On Infl. of the nervous centres); *Traité de l'Inflammation* (Treatise on Infl.) : *Productions cancéreuses et cancroïdes* (Cancerous and cancroid growths); *Principes et pratique de la médecine* (Principles and Practice of M.); *Pathologie et Traitement de la consomption pulmonaire* (On the Path. and Treatment of pulm. Consumption), *Conférences sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique moléculaires* (Lectures on Molecular Phys. Path. and Therapeutics); *la Pneumonie* (Pneumonia), etc. Il a fourni de nombreux mémoires aux *Transactions* de l'Association britannique pour l'avancement de la science.

BENNETT (William Sterndale), pianiste et compositeur anglais, né le 13 avril 1816, à Sheffield, d'une famille de musiciens, fut placé, à huit ans, comme choriste, au collège du roi, devint élève de l'Académie royale de musique et se distingua de bonne heure comme compositeur et comme virtuose. Il avait déjà écrit des *Symphonies* et des *Concertos* remarquables, quand il se lia avec Mendelsohn, qui, en 1836, l'appela à Leipzig, où il eut de grands succès. En 1838, il revint à Londres et y fut élu membre de la Société royale de musique. Il fut nommé, en 1858, professeur de musique à Cambridge. — Il est mort à Londres le 1er février 1875.

M. Bennett, l'un des rares représentants de la musique anglaise, a publié, comme écrits didactiques : *Classical practices for piano forte stu-*

dents (Londres, 1841); une dissertation *sur l'harmonie* (1849), etc. Parmi ses œuvres musicales, on cite : *les Naïades*, *la Nymphe des bois*, *Parisina*, *les Joyeuses commères de Windsor*, et la musique de l'ode de M. Alfr. Tennyson pour l'ouverture de la seconde Exposition universelle de Londres (1862).

BENNETT (William-Cox), chansonnier et publiciste anglais, né à Greenwich en 1820, fut forcé de bonne heure par la mort de son père, horloger dans cette ville, d'entrer dans le commerce et de lui succéder. Il s'occupa activement des affaires de sa cité, de la fondation d'un institut littéraire et surtout d'établissements populaires, écoles, bains, lavoirs. Il prit une part active à l'agitation qui avait pour objet l'abolition de l'impôt sur le papier et du timbre des journaux, comme membre de l'Association pour le rapel des taxes sur la science. Il fut en outre, pour la ville de Greenwich, secrétaire du comité de la Ligue de l'éducation nationale. Il a été secrétaire de l'œuvre charitable des réfugiés pendant la guerre franco-allemande de 1870.

Comme publiciste, M. C.-W. Bennet écrivit dans plusieurs journaux, particulièrement dans la *Weekly Despatch*. Il s'est fait surtout un nom par ses recueils de vers et de chansons, tels que : *Poëmes* (Londres, 1850). *Verdicts* (Ibid., 1852) : *Chants de guerre* (War Songs, Ibid. 1855) ; *Vengeance de la reine Eléonor et autres poëmes* (Queen El.'s vengeance, etc., Ibid., 1857) ; *Chansons d'un chansonnier* (Songs by a song-writer, Ibid., 1859) ; *Baby May et autres poëmes sur les enfants* (Ibid. 1861); *Notre Rôle glorieux, poëmes nationaux* (Our glory Roll, Ibid. 1866) ; *Chansons pour les matelots* (Songs for Sailors Ibid., 1872).

BENNIGSEN (Rodolphe DE), homme politique allemand, né le 10 juillet 1824 à *Lunebourg* (Hanovre), où son père officier supérieur, était en garnison, fit ses études classiques à Hanovre puis alla suivre les cours de droit des Universités de Gœttingue et de Heidelberg. Entré dès 1845 dans la magistrature du royaume de Hanovre, il remplit diverses fonctions dans plusieurs villes et obtint en 1854, un siège de juge inamovible à la cour de Gœttingue. Il avait repris dans cette ville, avec Zachariæ, Miquel et autres jurisconsultes distingués, ses études de droit, lorsqu'en 1855, il fut élu par la ville d'Aurich membre de la seconde Chambre. Il donna sa démission de magistrat, et se consacra à l'économie rurale et à la gestion de son domaine paternel de Bennigsen. Aux élections de 1857, il fut réélu avec une grande majorité à Gœttingue et à Dannenberg et opta pour la première de ces deux villes. Il fut bientôt, dans la Chambre, le chef d'un parti d'opposition, peu nombreux, mais ardent et opiniâtre, qui, sans prévoir la destruction du royaume, aspirait à l'unité allemande. MM. Bennigsen, Miquel et leurs amis demandèrent de bonne heure la formation d'un parlement fédéral, avec une forte centralisation administrative de l'Allemagne, conformément aux projets de la Prusse. Il se forma, dans le Hanovre même une association de libéraux dont M. Bennigsen fut l'inspirateur; il en présida le comité directeur avec une infatigable activité. Il était en même temps à la tête de l'agitation ecclésiastique qui aboutit à la constitution synodale et presbytérale de l'église luthérienne du Hanovre.

De 1863 à 1866 il fut l'âme d'une majorité parlementaire ralliée au parti grand allemand, et au nom de laquelle il s'efforça en vain, lorsqu'éclata la guerre de 1866, de maintenir la neutralité du royaume. Lorsque Georges V, par une politique contraire, eut perdu son trône et que le Hanovre eut été annexé à la Prusse, M. Bennigsen resta le chef du parti libéral-national et continua de poursuivre la réalisation de l'unité parlementaire allemande. Élu membre du Reichstag de l'Allemagne du Nord, ainsi que de la Chambre des députés prussienne, il fut vice-président de ces deux Assemblées, et s'efforça, dans le nouvel état de choses, de concilier avec la centralisation politique l'autonomie administrative des provinces. Pendant la guerre franco-allemande, il fut mêlé à toutes les négociations entre l'Allemagne du Sud et la confédération du Nord, et fut appelé au quartier général de Versailles pour discuter les bases de la reconstitution de l'empire germanique. Élu membre du Reichstag allemand en 1871 et en 1874, il en fut vice-président dans les sessions de 1872-1873, et à partir de cette dernière année, remplaça M. Forckenbeck à la présidence. Aux élections de 1877, le parti socialiste combattit en vain sa candidature.

BENOIST (Louis-Victor, baron DE), homme politique français, ancien député, est né le 29 octobre 1813 à Dugny (Meuse). Spécialement occupé de travaux agricoles, il devint maire de Waly, membre du Conseil général pour le canton de Triaucourt, et, avec le patronage du gouvernement, entra en 1858 au Corps législatif comme représentant de la 2ᵉ circonscription de la Meuse. Il a été réélu au même titre, en 1863, par 20 797 voix sur 20 861 votants, et en 1869, par 19 605 voix sur 20 513 votants. M. le baron de Benoist a soutenu à la Chambre la politique conservatrice la plus absolue. La révolution du 4 septembre 1870 l'a rendu à la vie privée. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1866.

BENOIST (Albert), député français, né à Saint Mathurin, le 11 juin 1842, était clerc de notaire lorsqu'il fut nommé sous-préfet de Baugé le 2[illegible] septembre 1870. Il garda cette fonction jusqu'au 14 juin 1871. Élu député de l'arrondissement de Baugé, le 20 février 1876, par 10 837 voix, contre 6004 obtenues par M. le vicomte de Rocheboüet candidat conservateur, il fit partie du groupe de l'union républicaine, et fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance, au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. A la suite de la dissolution de la Chambre, il se représenta aux élections du 14 octobre et fut réélu, par 9648 voix, contre M. Merlet, ancien préfet, candidat bonapartiste et officiel, qui en obtint 9320. Il fait partie du Conseil général de Maine-et-Loire.

BENOIST (François), compositeur français, né à Nantes, le 10 septembre 1794, y reçut les premières leçons de musique et de piano ; à seize ans, il vint à Paris et entra au Conservatoire en 1811. Ses maîtres furent Catel pour l'harmonie et L. Adam pour le piano. Grâce à cette savante direction heureusement secondée par ses dispositions naturelles, il remportait, cette année même, le premier prix d'harmonie, et trois ans après le premier prix de piano (1814). En 1815, l'Institut lui décerna le grand prix de composition pour sa cantate d'*Œnone*. Envoyé en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il passa trois ans à Naples et à Rome, et revint à Paris vers le commencement de 1819. Très habile improvisateur sur l'orgue, il obtint au concours la place de premier organiste du roi, et, bientôt après, passa, comme professeur d'orgue et d'improvisation, au Conservatoire de musique, qu'il n'a quitté qu'en 1872. En 1821, il donna à l'Opéra-Comique *Léonore et Félix*, qui resta longtemps

[illegible]. En 1836, il composa le 1er acte [illegible]; en 1846, les 1er et 3e actes du *Diable* [illegible]; puis *l'Apparition*, en deux actes [illegible] *Amazones*, ballet en trois actes [illegible] *Pâquerette*, ballet (1851); des *Messes*. [illegible] Benoist a été décoré de la Légion d'hon[neur] [illegible] décembre 1851. — Il est mort à Paris le [illegible] 1878.

[illegible] (Louis-Eugène), professeur et huma[niste] [illegible], est né à Nangis (Seine-et-Marne), [illegible] 1831. Il commença ses études [illegible] de Fontainebleau, les acheva [illegible] de Paris et entra à l'École [illegible] en 1852. Professeur au lycée de Marseille [illegible] 1863, il se fit recevoir docteur ès lettres, [illegible] deux thèses sur *Guichardin, histo*[rien] [illegible] *du seizième siècle*, et *De Personis* [illegible] *Plautum*. En 1867, il remplaça [illegible] comme professeur de littérature [illegible] à la Faculté de Nancy, et en 1871, il fut [illegible] professeur de littérature étrangère à la [illegible]. M. Patin, le choisit en 1874, [illegible] suppléant à la Sorbonne pour la chaire [illegible] latine, dont il est devenu titulaire en [illegible] même année, il a été décoré de la Légion [illegible].

[illegible] thèses et un recueil de *Lettres de Com*[illegible] *des archives de Florence* (1863, [illegible]. Benoist, qui s'est particulièrement con[sacré] [illegible] à la philologie latine, sur les conseils de [illegible] Le Clerc et Émile Egger, a publié d'élé[illegible] de la *Cistellaria* de Plaute, avec [illegible] (1863, in-8), et du *Rudens*, du même [illegible] notes en français (1864, in 12); [illegible] *sur divers passages de l'*Aulula[ria] [illegible] (1865, in-8), ainsi qu'un recueil de [illegible] de ce comique latin (1871, in-16). [illegible] important travail est une édition de [illegible] (1867-1872, 3 vol. in-8), faisant partie de [illegible] des *Éditions savantes* et accompa[gnée] [illegible] d'un commentaire philologique, critique et [illegible].

[illegible] D'AZY (Denis, vicomte), homme [politique] français, ancien député et ancien re[présentant], né à Paris, le 3 février 1796, entra, [sous] la Restauration, dans l'administration des [illegible], fut nommé inspecteur par M. de Villèle [illegible] décoré de la Légion d'honneur le [illegible] 1828. Après la révolution de Juillet, [il resta] fidèle au parti légitimiste, qui le fit élire [illegible] en 1842, par l'arrondissement de Châ[teau-Chinon] (Nièvre). Il vota constamment avec [illegible] de droite et se prononça pour la ré[forme] parlementaire, sans s'associer à l'agitation [illegible]. Réélu en 1846, il continua de [illegible] le ministère et la majorité.

[M. Ben]oist d'Azy ne fit point partie de l'As[semblée] constituante de 1848; mais en 1849, il [fut élu] le premier des huit représentants du Gard [illegible], comme vice-président, au bureau de [l'Assem]blée législative. Il fit partie de la coali[tion] des anciens partis contre la République, [vota] la loi du 31 mai et demanda la révi[sion de] la Constitution; mais il refusa de se ral[lier à] la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre [illegible] protesta très énergiquement contre le [coup d']État. Ce fut lui qui présida la réunion des [représen]tants à la mairie du Xe arrondissement [illegible] le décret de déchéance. Il [fut] compris dans les mesures de rigueur [illegible] et vécut en dehors des affaires pu[bliques] jusqu'au 8 février 1871 où deux élections [dans] la Nièvre et le Gard, le rendirent à la vie [illegible]. Président de l'Assemblée, en qualité de [doyen d']âge, lors de la séance préparatoire du 13 février, il fut réélu cinq fois vice-président; mais, en mars 1875, il échoua contre M. Ricard. M. Benoist d'Azy a soutenu toutes les propositions de la droite monarchique et voté notamment contre l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne s'est pas représenté, en 1876, aux élections du Sénat et de la Chambre.

BENOÎT (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Martin-de-Bovel (Ain), le 15 septembre 1812, d'une famille de paysans, fut d'abord employé aux travaux des champs; mais il ne tarda pas à entrer dans l'industrie, comme ouvrier en soieries, et il devint chef d'atelier. Partisan des doctrines démocratiques et socialistes, membre de plusieurs sociétés secrètes, il fut un des rédacteurs du journal communiste *la Fraternité*. Après la révolution de Février, il se trouva porté à la tête du parti qui dominait dans les faubourgs de Lyon et fut élu représentant, le huitième sur quatorze, par 63 981 voix. Il vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique de l'Élysée et signa l'acte d'accusation présenté contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le cinquième sur onze, à la Législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et usa de son initiative parlementaire pour proposer quelques propositions qui furent repoussées par la majorité, comme entachées de socialisme. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et se retira en Suisse.

BENOÎT (Charles), professeur et littérateur français, né à Nancy le 25 août 1815, se voua à l'enseignement. Élève de l'École normale de 1835 à 1838, il fut reçu docteur ès lettres en 1846, et l'un des premiers membres de l'École française d'Athènes. Appelé à la chaire de littérature française de la Faculté de Nancy, il est devenu doyen de cette Faculté. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Charles Benoît a publié, outre ses deux thèses pour le doctorat (*Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire*, in-8, et *Historica de M. T. Ciceronis officiis commentatio*, in-8) : *Essai historique et littéraire sur la comédie de Ménandre*, avec le texte de la plus grande partie des fragments (1854, in-8); *Des Chants populaires dans la Grèce antique* (Nancy, 1857, in-8), extrait des *Mémoires* de l'Académie de Stanislas; *Chateaubriand, sa vie et ses œuvres*, étude littéraire et morale (1865, in-18).

BENOÎT-CHAMPY (Adrien-Théodore), magistrat et homme politique français, né à Provins, le 24 mai 1805, comptait parmi les avocats distingués du barreau de Paris, lorsque éclata la révolution de février 1848. Le gouvernement provisoire l'envoya en qualité de ministre plénipotentiaire à Florence, où, favorisant la politique de M. Montanelli (voy. ce nom), il montra une vive sympathie pour la cause de l'indépendance italienne. De retour en France, il se rattacha de bonne heure au parti de l'ordre et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Élu représentant à l'Assemblée législative, dans le département de la Côte-d'Or, le quatrième sur huit, par 49 782 voix, il appartint par ses votes à la majorité jusqu'au moment où éclatèrent les conflits entre l'Assemblée et l'Élysée, dont il embrassa la politique.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Benoît-Champy se renferma quelque temps dans l'exercice de sa profession d'avocat, devint membre du

Conseil de l'Ordre, et fut élu député de l'Ain au Corps législatif, en remplacement de M. Delormet. En 1855, M. Paillet, désigné d'office pour défendre Pianori, auteur d'un attentat contre la vie de l'Empereur, n'ayant pu remplir cette mission, M. Benoît-Champy fut chargé, au dernier instant, de le suppléer. Appelé, en 1856, à la présidence du tribunal de la Seine, comme successeur de M. de Belleyme qui, avait exercé pendant près de trente ans ces importantes fonctions, il sut se concilier par des qualités différentes la même estime. M. Benoît-Champy, fut un des dix-huit sénateurs nommés par le décret du 27 juillet 1870 qui ne fut pas promulgué et qui se retrouva aux Tuileries, après la chute de l'Empire. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 8 décembre 1849, officier au mois d'août 1856, il a été promu commandeur le 13 août 1861, et grand officier le 12 août 1865. — Il est mort à Paris le 28 juin 1872.

BENOUVILLE (Jean-Achille), paysagiste français, né à Paris, le 15 juillet 1815, fut élève de M. Picot, et obtint, dans le concours de 1845, le premier grand prix de Rome pour le paysage, l'année même où son frère remportait celui d'histoire. Le sujet était *Ulysse et Nausicaa*. Depuis son retour d'Italie, cet artiste a principalement envoyé aux salons : *l'Étang de Fausse-Repose* (1834) ; *les Bords de la Seine à Bougival* (1837) ; *la Forêt de Compiègne* (1839); *Effet du soir* (1844); deux *Paysages* (1848); *Langezza* (1850); *Latium, Bois de chênes verts*, ou vue de la villa Doria (1855) ; *Saint-Pierre de Rome*, vu de la villa Borghèse ; *le Colisée*, vu des jardins Farnèse; *l'Anio*, près Tivoli (1863); *Tivoli, Lunghezza* (1864) : *le Colisée*, vu des jardins du Palatin (1865) ; une *Vue de Torre de Schiavi* à l'Exposition universelle de 1867; *le Ravin*, panneau décoratif pour l'Opéra (1876); *le Pic du midi de Bigorre* (1872); *Château de Lugagnan dans la vallée d'Argelès* (1873) ; *Souvenirs des environs de Valmontone* (Italie), *l'Ariccia* (1874) ; *Dans les bois* (1875); *le Saut-du-loup*, vue des environs de Cannes (1876); *le Lac d'Albano, Portrait de Mme N. B.* (1877). M. Ach. Benouville a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, une mention en 1855 et une médaille de première classe en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet de la même année.

BERALDI (Pierre-Louis), sénateur français, né à la Martinique le 18 août 1823, suivit la carrière d'administration dans la marine, et était sous-directeur de la comptabilité commerciale au ministère, lorsqu'il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de l'Aude. Porté sur la liste de l'Union conservatrice et soutenu à la fois par le parti bonapartiste et par l'administration, il fut élu au second tour de scrutin, le premier sur deux, par 266 voix sur 511 électeurs. Il vota avec la droite monarchique. M. Beraldi a été élu par le canton de Salle-sur-l'Hers, membre du conseil général de l'Aude, dont il a été président. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1869.

BÉRANGER (J.-B.-Antoine-Émile) peintre français né à Sèvres, le 30 août 1814, a partagé les études et la plupart des travaux de son père et de son frère, tous deux artistes à la manufacture de Sèvres. Il a exposé plusieurs fois, notamment en 1863 : *Ordre*, *Désordre*, en 1864 : *les Premières joies*, en 1866 : *la Nouvelle servante*, en 1867 : *le Mariage rompu* ; en 1868 : *un Garçon qui promet* ; en 1869 : *une Brodeuse* ; en 1870 : *une Maille échappée*. Il a obtenu, comme peintre de genre, une 3ᵉ médaille en 1846 et une se conde en 1848. — Mlle Suzanne-Estelle BÉRAN GER, sa sœur, qui cultive également la peinture, avait épousé M. Apoil (Voy. ce nom.)

BÉRARD (Jules), ancien représentant du peup français, né le 22 octobre 1818, d'une famil d'artisans, fut élevé gratuitement dans les écol publiques ; il s'appliqua, de bonne heure, l'étude des sciences et se fit admettre, en 1842, l'École polytechnique d'où il fut renvoyé pour discours prononcé à l'enterrement de Jacqu Laffitte. Après la révolution de Février, il obti du gouvernement provisoire le grade de lieut nant d'artillerie et fut nommé commissaire de République dans le département de Lot-et-G ronne. Il s'y lia avec M. Baze, qui était alor à Agen, le chef du parti modéré et fut élu repr sentant du peuple par 39 258 voix, le derni sur une liste de neuf élus. Membre du Com des affaires étrangères, il se montra par ses d cours et par ses votes dévoué aux idées de droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la co stitution républicaine. Après l'élection du décembre, il soutint le gouvernement de Lou Napoléon et s'associa à toutes les mesures rép sives. Réélu, le deuxième sur sept, à l'Assemb législative, il continua de voter avec les chefs la majorité monarchique et fut un des memb les plus actifs du comité de la rue de Poitie Lorsque la rupture se déclara entre le présid et les royalistes parlementaires, il se rallia à politique de l'Élysée. Après le coup d'État 2 décembre, il fut nommé préfet de l'Isère. 1856, appelé à une préfecture d'un ordre in rieur, il sortit des emplois publics. Il avait nommé chevalier de la Légion d'honneur le décembre 1851.

BÉRARDI (Jean-Baptiste-Augustin-Léon), pul ciste français, né à Marseille le 22 novembre 18 fit en partie ses études à Lyon, puis dans sa v natale, et vint les terminer à Paris au coll Henri IV. Reçu licencié en droit, à l'âge de d neuf ans, il ne poursuivit pas la carrière du b reau et s'adonna d'abord à la littérature. Il jouer quelques pièce sur divers théâtres de Par entre autres, *le Papillon jaune et bleu*, (Vau ville, 1844) et publia dans les journaux des no velles que depuis il a recueillies en volume so le pseudonyme de *Mané, Thecel, Pharès*. Pu attiré par la politique, il fut attaché, en 1846, la rédaction du journal l'*Indépendance bel* Pendant dix ans, il en fut le principal rédacte et lui donna une vive impulsion, tant en Belgiq qu'au dehors. En 1856, M. Bérardi fit l'acquisit de ce journal et en devint le directeur politiqu en même temps que le rédacteur en chef, et c'e sous sa direction que l'*Indépendance* est deven un des organes les plus importants et les pl accrédités de la presse européenne. Il a été déco de la Légion d'honneur le 14 janvier 1879.

Son fils, M. Gaston BÉRARDI, né à Bruxelles 28 octobre 1849, fit de brillantes études à Paris, après d'assez longs séjours à Londres et à Berli parcourut l'Europe, le littoral nord de l'Afriqu l'Amérique, les Indes, la Chine et le Japon, d' il adressa à l'*Indépendance belge* des correspo dances. Il vint ensuite représenter ce journ à Paris où il s'est fait également connaître p diverses compositions musicales signées de s nom ou du pseudonyme de *Britta*

BERCHÈRE (Narcisse), paysagiste français, né Étampes (Seine-et-Oise), le 11 septembre 1819, étu dia la peinture dans les ateliers de Renoux et Charles Rémond et fit son premier envoi au Salon

[illegible] 1847, il parcourut l'Espagne et partit, [illegible], pour l'Orient. Il a principalement [illegible] : Paysage, tiré de Gil Blas (1844) ; Environs d'Avignon, Vue prise à Mariotte, Couvent [illegible] Margarita, à Majorque, Vue d'Elche, [illegible], le Puits de Jacob, en Syrie, Vue du [illegible] au Caire (1845-1853) ; Matarieh ou [illegible] du Caire (1855) ; Campement des Oualed-[illegible] (1859) ; le Simoun, Tombeaux de la vallée [illegible] (1860), Passage d'une caravane au gué [illegible] (à Suez), Temple d'Hermonthis, [illegible] du temple de Ramsès le Grand, Basse-[illegible], Environs de Damiette (1861) ; Dahabieh, [illegible] du Nil, Enfants gardant les moissons de [illegible], Bords du lac Timsah (1863) ; Crépuscule [illegible] le simoun (1864), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867 ; Sakhieh sur les bords du Nil, ancienne jument et temple de Rhamsès, [illegible] (1865) ; Ralliement des caravanes à la [illegible] de nuit, Murailles de Jérusalem près de [illegible] des Croisés (1866) ; Nomades en [illegible] dans la presqu'île de Sinaï (1868) ; Port [illegible] sur le Nil (1869) ; Embouchure [illegible] (1870) ; Plaines du Delta au [illegible], Coup de vent sur le Nil pendant [illegible], le Haut Nil à midi (1875) ; le Sakieh [illegible] d'irrigation usité en Égypte (1876) ; un [illegible] en Égypte (1877). M. Berchère a publié : le Désert de Suez, Cinq mois dans l'isthme [illegible]. Il a obtenu, pour le paysage, une médaille en 1859, un rappel en 1861, une médaille en 1864, et la décoration de la Légion d'honneur le 22 juin 1870.

BERENDS (Jules), homme politique allemand, né à Ayrps (Brandebourg), le 30 avril 1817, et [illegible] du bourgmestre de sa ville natale, étudia la théologie et la philosophie à l'université de [illegible] et se destina au professorat. Il demanda, [illegible], une place vacante à Lindow ; mais ses [illegible] la lui firent refuser avec éclat. Alors il [illegible] une imprimerie à Berlin avec Krause et [illegible] une part active au mouvement politique. [illegible] des plus ardents promoteurs de la Société des [illegible], il établit à ses frais, pour l'instruction des travailleurs, une école, lorsque, sur une dénonciation venue de Paris, en 1846, le gouvernement fit arrêter, comme communistes, les membres de l'association et les retint en prison pendant plusieurs semaines. En juin 1847, le parti libéral nomma M. Berends membre du Conseil municipal de la ville de Berlin, où il se maintint jusqu'en avril 1848.

Après la révolution, il fut envoyé à l'Assemblée nationale prussienne par deux circonscriptions, prit place à l'extrême gauche parmi les membres les plus ardents du parti radical, et fut membre du comité de constitution. C'est lui qui fit déclarer par l'Assemblée que les combattants des 18 et 19 mars avaient bien mérité de la patrie : vote qui renversa le ministère Camphausen. Il fut nommé député à la seconde chambre prussienne, en février 1849. Mais bientôt cette chambre fut dissoute, la loi électorale revisée, l'état de siège établi. M. Berends fut au nombre des membres du parti radical qui, à l'approche des nouvelles élections, furent arrêtés par ordre du gouvernement et condamnés par une cour martiale à trois mois de prison. Après la levée de l'état de siége, il fit partie de deux sociétés qui furent fermées par deux décrets successifs du mois de mars 1850. Il a cessé depuis de prendre part aux affaires politiques.

BÉRENGER (René), sénateur français, né à Bourg-lès-Valence (Drôme), le 22 avril 1830, fils du célèbre magistrat de ce nom, pair de France et membre de l'Institut, fit son droit à Paris, fut reçu avocat en 1850 et docteur en droit en 1853. Substitut à Évreux, procureur impérial à Bernay, puis à Neufchatel, il devint en 1860, substitut du procureur général à Dijon, et en 1862 avocat général à Grenoble. Nommé avocat général à Lyon, il prononça un discours de rentrée très-remarqué, où il signalait la nécessité de réformer l'organisation judiciaire. Lors du plébiscite, il prit part à des réunions publiques. Au moment de la révolution du 4 septembre 1870, il fut arrêté par ordre d'un comité de salut public improvisé, avec le procureur général de Lyon, pour avoir voulu prendre sa défense, et fut relâché après douze jours de captivité. Il se fit alors inscrire au barreau et sur les contrôles de la garde nationale. Poursuivi de nouveau par le parti radical, il s'engagea, bien que marié et père de famille, comme volontaire, dans les mobilisés du Rhône et fut blessé, le 28 décembre, à la bataille de Nuits. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Rhône, à l'Assemblée nationale, par environ 72,000 voix, et de la Drôme par 36 417, et opta pour ce dernier département. Il avait fait partie d'abord du groupe Feray, puis du groupe Casimir Périer et enfin du centre gauche, tout en s'en séparant par ses votes et ses discours sur quelques questions. Au moment de la chute de M. Thiers, il fut, pour quelques jours, ministre des travaux publics, du 19 au 24 mai. Il vota contre la loi de prorogation des pouvoirs du maréchal. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il a été élu, au septième tour de scrutin, le soixante-deuxième sur soixante-quinze, par 325 voix sur 591 votants. Inscrit au centre gauche du Sénat, il vota ordinairement avec la minorité républicaine, notamment contre la dissolution de la Chambre des députés, en juin 1877.

BÉRENGER (Octave-Camille), ancien représentant du peuple français, né à Monts (Vienne), le 11 février 1815, propriétaire à Loudun, professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, par 48 473 suffrages, le troisième sur les huit élus de la Vienne. Il vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative (1849). Il a été porté sans succès aux élections sénatoriales de la Vienne en janvier 1876.

BÈRES (Émile), publiciste français, né à Castelnau d'Anzac (Gers), en 1801, étudia le droit à Paris, se fit recevoir avocat et s'occupa d'économie politique et de législation industrielle. Après un voyage en Écosse, avec M. de La Nourais, il fit, dans le midi de la France, des tentatives agricoles infructueuses et fut nommé, vers 1848, rapporteur au bureau de l'industrie parisienne. — Il est mort à Saint-Mandé (Seine), le 8 décembre 1877.

M. E. Bères a publié : *Essai sur les moyens de créer la richesse territoriale dans les départements méridionaux* (1830) ; *Éléments d'une nouvelle législation des chemins vicinaux, grandes routes, chemins de fer*, etc. (1831), couronné par la Société agricole de Châlons ; *Causes du malaise industriel* (1832), couronné par la Société de Mulhouse ; *Mémoires sur les causes de l'affaiblissement du commerce de Bordeaux* (1836), lu à l'Institut et inséré dans le *Recueil des savants*

étrangers; les Classes ouvrières; moyens d'améliorer leur sort (1836, in-8), couronné par l'Académie de Mâcon, par la Société de la morale chrétienne et par l'Académie française; *les Sociétés commerciales sous le rapport de l'économie politique* (1838); *Manuel de l'actionnaire* (1839, in-8); *l'Association des douanes allemandes* (1848, in-8), en collaboration avec M. de La Nourais; *Études économiques pratiques, ou Compte-rendu de l'Exposition de 1849*, réunion d'articles publiés dans *le Moniteur; Manuel de l'emprunteur et du prêteur aux caisses du crédit foncier* (1853 in-16), etc.

BERGER (Abel), magistrat et administrateur français, né à Valence (Drôme), en 1828, se fit inscrire au barreau de Paris en 1849, devint secrétaire de la conférence des avocats en 1850 et prononça, en 1851, un discours de rentrée dont le sujet était *Charlemagne, législateur*, et qui n'a pas été imprimé. Peu de temps après, il alla s'établir comme avocat à Valence où il se fit une réputation qui s'étendit dans les départements voisins. Gendre du préfet de la Drôme, il fut, sous l'Empire, nommé membre du Conseil général de ce département pour le canton de la Motte-Chalençon. Mais M. Berger avait conservé des sentiments républicains, et, en 1869, il posa sa candidature libérale au Corps législatif, contre la candidature officielle de M. Monier de la Sizeranne; il avait aussi pour concurrent M. Crémieux devant lequel il s'empressa de se retirer au second tour de scrutin, ayant eu moins de voix que lui. A ce second tour, M. de la Sizeranne fut élu.

En septembre 1870, M. Berger fut nommé procureur général à la cour d'appel de Riom et s'acquitta, en plusieurs occasions, de ses fonctions d'une manière remarquable. Maintenu par le gouvernement de M. Thiers, il fut révoqué peu de jours après le 24 mai 1873. Rappelé, au commencement de 1876, comme procureur général à la Cour d'appel de Chambéry, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1877; mais bientôt après survenait l'acte du 16 mai et M. Berger était de nouveau révoqué. Il a été nommé préfet du Rhône en décembre 1877.

BERGER (François-Eugène), homme politique français, député, est né à Cholet (Maine-et-Loire) le 10 janvier 1829. Il fit ses études au collège royal d'Angers, vint suivre les cours de droit à Paris et fut reçu licencié en juin 1851. Attaché dès lors au ministère de l'intérieur, il fut successivement conseiller de préfecture des Basses-Alpes en novembre 1853 et du Loiret en août 1856, puis sous-chef au cabinet du ministre de l'intérieur en mars 1857, et chef de bureau du personnel en octobre 1860. Une élection partielle le fit entrer au Corps législatif, en juillet 1866, comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de Maine-et-Loire. Il se rangea parmi les défenseurs les plus zélés de la politique conservatrice, et prit la parole dans la discussion de la loi sur la presse, pour réclamer la peine de l'emprisonnement contre les journalistes. Il fut réélu, en mai 1869, au même titre, par 21 283 voix sur environ 22 400 votants. Il ne signa pas, en juillet, la demande d'interpellation des 116.

Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, M. Berger se présenta, en 1874, à une élection partielle, dans son département, et adressa aux électeurs une profession de foi nettement bonapartiste qui provoqua une interpellation à l'Assemblée; M. de Chabaud-Latour, ministre de l'intérieur, se déclara prêt à poursuivre M. Berger qui sollicitait lui-même ce procès, mais qui se retira au second tour, et l'affaire n'eut pas suites. Le 5 mars 1876, M. Berger fut élu scrutin de ballottage, dans l'arrondissement Saumur, par 12 299 voix. Après l'acte du 16 mai il fit partie des 158 députés qui accordèrent l vote de confiance au ministère Broglie. Aux é tions du 14 octobre il se présenta dans le m arrondissement, comme candidat officiel et b partiste, et fut élu par 13 441 suffrages co 9080 donnés à ses deux concurrents républica M. Eug. Berger a été décoré de la Légion d'h neur au 15 août 1862. Auteur de quelques trav littéraires, notamment d'une *Étude sur Vol* il a été nommé officier de l'instruction publi

BERGERAT (Émile) poète et critique français, né à Paris le 29 avril 1845, fils chimiste, passa quatre ans chez les Jés de la rue de Vaugirard, puis entra au lycée C lemagne, où l'un de ses professeurs, J. Thié encouragea son goût pour la poésie et le thé Il avait à peine vingt ans quand il fit représ à la Comédie-Française une comédie en un et en vers : *Une Amie* (1865, in-18), que la nesse de l'auteur fit bien accueillir de la crit Un drame en trois actes, *Père et Mari*, jou Théâtre-Cluny (1870), n'obtint pas le même cès. Pendant le siège de Paris, M. Berg s'inspirant de nos désastres récents, publi verses poésies, dont deux entre autres, *le M d'école* et *les Cuirassiers de Reichshoffen*, d rent rapidement populaires; elles ont été ré sous le titre de *Poëmes de la guerre* (1871, plus. édit). Il fit jouer encore, sans beaucou succès, *Ange Bosari*, drame en trois actes, M. Arm. Silvestre (Vaudeville, 1873) et *Sé de corps*, comédie en un acte (même thé 1874). Après avoir épousé, en 1872, Mlle E Gautier, seconde fille de Th. Gautier, le qui avait écrit jusque là au *Gaulois* et au *Fi* entra au *Journal officiel*, en 1874, pour y particulièrement les comptes rendus des ex tions et des publications artistiques.

On cite en outre de M. Ém. Bergerat : *Pe res décoratives du foyer de l'Opéra*, étude cri (1875, in-18); *Théophile Gautier, peintre* (in-8) et un grand nombre de préfaces à des logues de tableaux dont M. E. Bergerat s'est une sorte de spécialité.

BERGERON (Louis), journaliste français, Chauny (Aisne), le 1er octobre 1811, était pétiteur dans une pension de Paris, lorsq juin 1832 il prit part au combat sanglant la rue Saint-Merry. Le 19 novembre de la m année, il fut arrêté sous l'inculpation d'a tiré un coup de pistolet sur Louis-Philippe moment où le roi traversait le pont Royal aller faire l'ouverture des Chambres. On ne duisit aux débats contre lui qu'un seul té gnage, celui d'une jeune provinciale, qui tendit avoir, par un mouvement instinctif, dévier l'arme homicide. Défendu par M. J M. Bergeron fut acquitté par le jury. Il alors au *National*, puis au *Siècle* (1836), où donné, ainsi qu'au *Journal du Peuple* et *Charivari*, des articles signés *Émile Pa* pseudonyme qu'il avait pris pour échapper poursuites de la police. Vers 1840, M. de Gira ayant écrit, dans *la Presse*, que *le Siècle* co tait des régicides au nombre de ses rédacte et refusant également de donner satisfactio M. Bergeron et de se rétracter, celui-ci le s fleta publiquement dans une loge à l'Opéra, fut, sur la plainte de l'offensé, condamné à ans d'emprisonnement, maximum de la pe Après février 1848, il fut envoyé dans l'Aisne

[illegible] de commissaire extraordinaire. Depuis [illegible], il abandonna le journalisme et la [illegible] pour s'occuper d'assurances et d'affaires [illegible]. Il a publié deux brochures spéciales : [illegible] l'assurance *sur la vie? Causeries* [illegible] (1867, in-18) et *la Vérité sur les ton-* [illegible]

[illegible] de lui : *Fables démocratiques* [illegible] quelques vaudevilles en collaboration et un grand nombre de feuilletons.

[illegible] (Georges) médecin français, né le [illegible] à Blois, où son père était no-[illegible] au lycée Bonaparte et suivit [illegible] de médecine, sous la direction [illegible] Ambroise Tardieu. Interne et [illegible] il fut reçu docteur en 1866, [illegible] agrégé à la Faculté de méde-[illegible] inspecteur des maisons d'aliénés [illegible], dès l'âge de vingt-six ans, [illegible], il a été chargé des exper-[illegible] dans toute une série d'affaires [illegible] telles que celles de l'herboriste [illegible] et du pharmacien Danval ; ses témoi-[illegible] plusieurs fois dans la presse et [illegible] des débats passionnés. [illegible] a été nommé chevalier de la Lé-[illegible].

[illegible] les *Réactions physiologiques des* [illegible] ; des mémoires sur *l'existence* [illegible] *dans l'organisme* (1873, in-8), [illegible] a décerné le prix Orfila, [illegible] (1875, in-8), sur *l'empoison-*[illegible] (1877, in-8), sur *l'ar-*[illegible].

[illegible] (André-Pierre), compositeur da-[illegible] 1801, à Copenhague, composa, [illegible] ans, des morceaux de mu-[illegible] quelques années plus tard : [illegible] *accompagnement de guitare* (1822-23, [illegible] le vœu de ses parents, il étu-[illegible] abandonna bientôt pour revenir [illegible] 1838, il obtint la place d'orga-[illegible] à la Trinité de Copenhague, et, [illegible] maître de chant à l'église mé-[illegible] des *Chants à l'usage des* [illegible] 1834-1839, 7 part. in-4), [illegible] ont été réédités, il a publié : [illegible] *Ballades et romances* (1824), [illegible] *pour la guitare* (1825) ; *Chants* [illegible] *nationales et étrangères*, [illegible] (1842-1847, 4 vol. in-4) ; *Douze* [illegible] (1846) ; *Chants nationaux* (1848). [illegible] composé les *Mélodies* d'un nou-[illegible] 1853, in-4) et les airs de quel-[illegible] d'Œhlenschlæger, de Blicher, [illegible], de 27 *chants de Bellmann* [illegible] *suédois de J. L. Runeberg* [illegible] une feuille musicale, intitulée [illegible] 1854).

[illegible] (Henri), célèbre géographe alle-[illegible] à Clèves (Prusse), le 3 mai 1797, fit [illegible] au collège Paulinum de Munster et [illegible] 1811, une place de conducteur des [illegible] dans l'ancien département [illegible] de la Lippe. Lors de la suppression du [illegible] de Westphalie et des départements han-[illegible], il entra, comme volontaire, dans l'ad-[illegible] militaire, et fit partie, en 1815, du [illegible] du général Tauenzien. Il vint jus-[illegible] il mit à profit son séjour en France, [illegible] carte (*Karte von Frankreich*), [illegible] en 1824. Ses études de géodésie et [illegible] importantes qu'il dirigea pour le [illegible] prussien, comme ingénieur géo-graphe du ministère de la guerre, lui firent obtenir, dès 1821, une place à l'Académie d'architecture de Berlin, où, trois ans plus tard, il devint professeur ordinaire de mathématiques appliquées. En 1836, il se retira à Potsdam et y fonda une école géographique. Il a occupé dans cette ville de hautes fonctions municipales.

Suivant la voie que M. Ritter avait tracée, M. Berghaus a eu, après lui, sa part aux progrès que la géographie a faits depuis le commencement de ce siècle. Doué d'une grande activité, il a publié une foule de travaux parmi lesquels il faut citer, en première ligne, son grand *Atlas physique* (physikalischer Atlas, Gotha, 1838-1848; 2ᵉ édit., 1849-1852; édition anglaise, par M. Johnston, Edimbourg). Ce magnifique travail, composé de 90 feuilles, comprend, en huit parties distinctes, la météorologie et la climatographie, l'hydrologie et l'hydrographie, la géologie, le magnétisme terrestre, la géographie des plantes, la géographie des animaux, l'anthropologie, et enfin l'ethnographie. *L'Atlas physique des écoles* (der physikalische Schul-Atlas, Gotha, 1850, 28 feuilles) est un abrégé de cet important ouvrage auquel l'*Annuaire géographique*, publié par M. Berghaus depuis 1849, sert de commentaire.

Parmi ses autres travaux, nous devons signaler : *Carte des Pays-Bas* (Karte der Niederlande, tracée de 1812 à 1816); *Carte d'Afrique* (Karte von Afrika, Stuttg., 1825); *Carte de la presqu'île ibérienne* (Karte von dem iberischen Halbinsellande, Stut., 1829); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien, Gotha, 1833-1843), en 18 feuilles accompagnées d'observations géographiques; *Collection de cartes hydrographiques-physiques de marins prussiens* (Sammlung hydrographisch-physikalischer Karten des preussischen Seefahrer, Berlin, 1840); *Atlas de la monarchie autrichienne d'après les dernières divisions politiques et judiciaires* (Atlas der oesterreichischen Monarchie, etc., Gotha, 2ᵉ édit., 1855); plusieurs cartes faisant partie de l'*Atlas* de Stieler, etc.

A côté de ces cartes et atlas, il faudrait citer de M. Berghaus de nombreux écrits sur différents sujets de géographie, destinés, pour la plupart, selon une tendance commune aujourd'hui parmi les savants de l'Allemagne, à vulgariser la science : *Guide critique dans le domaine de la science géographique* (Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landkartenkunde, Berlin, 1828-1835, 7 vol.); *Connaissance générale des pays et des peuples* (Allgemeine Laender- und Vœlkerkunde, Stuttgart, 1837-1844, 6 vol.); *Principes de géographie* (Grundriss. der Geographie, Bresalu, 1842-1843, 2 vol.), ouvrage dont un abrégé a été traduit en hollandais, par Buddingh (Harlem, 1846-1847, 2 vol.); *les Peuples du globe d'après leurs origines, leurs parentés et leurs particularités* (die Vœlker des Erdballs, etc., Bruxelles et Leipzig, 1845-1847, 2 vol. avec 180 gravures coloriées, 2ᵉ édit.; Ibid., 1852); *Description physique générale de la terre* (Grundlinien des physikalischen Erdbeschreibung, Stuttgart, 1847, 2ᵉ édit. 1856), traitant d'une manière populaire de la géologie, de l'hydrographie, de la climatographie, de la géographie des plantes et des animaux, et du magnétisme terrestre; *Principes de la connaissance des États* (Grundlinien der Staatenkunde, Stuttgart, 1850; 2ᵉ édit., 1856); *Principes de l'ethnographie* (Grundlinien der Ethnographie, Stuttg., 1850; 2ᵉ édit., 1856), dont la première partie traite de la distribution des peuples sur la terre selon les différences de race et de langue, et dont la seconde donne un aperçu général des mœurs et coutumes des diverses peuplades de notre globe; enfin, la traduction de l'ouvrage de Breton, intitulé : *les Monuments de*

tous les peuples de la terre (Leipzig et Bruxelles, 1849, 2 vol.) et celle du travail de Catlin, sur *les Indiens de l'Amérique du Nord* (Ibid., 1848).

M. Berghaus a collaboré en outre à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Éphémérides géographiques*, de Bertuch. Il a rédigé lui-même la revue géographique *Hertha* (Berlin, 1825-1829, 4 vol.); *les Annales de la connaissance de la terre, des peuples et des États* (Berlin, 1830-1841, 1 vol. in-24; Breslau, 1842-1843, vol. XXII-XXIII); *Almanach dédié aux amis des sciences géographiques* (Almanach den Freunden der Erdkunde gewidmet; Stuttgart, 1837-1839, vol. I-III, Gotha, 1840-1841, vol. IV et V); et, pendant un an, la *Revue géographique de Berlin* (Zeitschrift für Erdkunde, 1847). Il a entrepris enfin de publier une description très détaillée, sous le rapport géographique, historique et statistique, du Brandebourg (*Landbuch der Mark Brandenburg*, etc., Berlin, 1855-1856 et suivantes, 12 livraisons in-4) et de la Poméranie. *Landbuch des Herzogthums Pommern etc.*, (1862-1875: 8 vol.) et un ouvrage intitulé : *Ce que l'on sait de la terre* (Was man von der Erde weiss, Berlin, 1855 et suiv.), résumé de l'état actuel des sciences géographiques.

BERGK (Théodore), linguiste allemand, né à Leipzig, le 22 mai 1812, fils de Jean-Adolphe Bergk, connu en Allemagne pour ses traductions d'auteurs modernes et ses livres de philosophie populaire, fit ses études dans sa ville natale. Reçu membre du séminaire philologique et de la Société grecque, en 1835, il fut appelé, la même année, à Halle, pour professer la langue latine au Collège des orphelins. En 1838, il passa à Neustrelitz. Successivement professeur à Berlin (1839) et à Cassel (1840), il occupa une chaire de philosophie à Marbourg, de 1842 au commencement de 1847. Connu pour ses opinions libérales, il avait dès lors, dans l'université, un parti qui l'envoya à la Diète. Il y combattit de toutes ses forces le ministère Scheffer; mais, lors de la révolution de 1848, il se tint dans le parti libéral très modéré. Nommé, en mars, membre du comité de confiance des dix-sept, il appuya tous les projets de loi qui avaient trait à l'unité allemande. Dans la Diète hessoise, il vota contre la loi d'élection qui laissait, selon lui, trop peu de place à l'élément conservateur. Cette loi ayant passé, il donna sa démission et retourna à ses études de philologie et de critique. Il fut nommé professeur à Fribourg en 1852 et en 1857 à Halle, où il resta jusqu'en 1869. Depuis, il se retira à Bonn.

On cite surtout de M. Bergk, outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans toutes les revues ou journaux scientifiques de l'Allemagne : une édition d'*Anacréon* (Leipzig, 1834); *Commentationes de reliquiis comœdiæ atticæ antiquæ* (Leipzig, 1838); une collection des *Fragments d'Aristophane* (Bruchstücke des Aristophanes, Berlin, 1840); une édition très savante des *Poetæ lyrici græci* (Ibid., 1843; 2e édition, 1853); un examen critique du traité d'Aristote *De Xenophane, Zenone et Gorgia* (Marbourg, 1843); un traité spécial sur l'*Ancienne prosodie grecque* (Ueber das aelteste Versmaass der Griechen, Fribourg, 1854); *Histoire de la littérature grecque* (griechiesche Literaturgeschichte, Berlin, 1872), etc. M. Bergk a été en outre, depuis 1843, un des rédacteurs les plus actifs de la *Gazette pour la connaissance de l'antiquité*.

BERGMANN (Frédéric-Guillaume), philologue français, né à Strasbourg le 9 février 1812, fréquenta les universités d'Allemagne et fut nommé, après 1848, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Strasbourg, dont est resté doyen jusqu'en 1871. Après la cess de l'Alsace-Loraine, M. Bergmann opta pour nationalité allemande. Il avait été décoré de Légion d'honneur, le 14 août 1863.

On a de lui : *Poèmes islandais* (1838, in- traduits de l'Edda de Sœmund et annotés; *Aventures de Thor dans l'enceinte extéri* (1853); l'*Introduction* de son cours de littérat *les Amazones dans l'histoire et dans la fable* (1 in-8); *les Peuples primitifs de la race de Ja* (1854, in-8), esquisse historique; *les Scythes, ancêtres des peuples germaniques et slaves* (mar, 1858, in-8); *les Gètes, ou la Filiation g logique des Scythes ou Gètes*, etc. (1859, in *Notice sur la Vision de Dante au Paradis restre* (1865, in-8, Imp. impériale); *Origi signification du nom de Franc* (Strasbourg, 1 in-8; *Dante, sa vie et ses œuvres* (1866, in *les Prétendues maîtresses de Dante* (Strasbo 1869, in-12); *Résumé d'ontologie générale linguistique générale* (1875, in-12).

BERGMANN (Ignace), peintre et lithogr allemand, né à Au (faubourg de Munich) en l' fit ses études à l'académie de cette ville. Il v gea ensuite et passa plusieurs années en M. Bergmann a peint en miniature des port d'un coloris gracieux et copié, avec une e tude scrupuleuse, un certain nombre de c d'œuvre. Mais il doit surtout sa réputation remarquables lithographies, parmi lesquelles citerons : *la Mort de Marie*, d'après Scho *le Crucifiement*, d'après Mabuse; *le Dôme d vers; le Dôme de Milan*, d'après Migliara.

BERGOUNIOUX (Édouard), romancier fran né le 14 octobre 1806, à Séez (Orne), suivit les c de droit de la Faculté de Paris, fut reçu avoc 1829, et fit, après 1830, paraître quelques ro sous le voile de l'anonyme, entre autres : *C rette* (1832, in-8); *les Deux maîtresses* (1834, i esquisse dramatique; *Jules* (1834, in-8), *Al ou le Testament de Robert* (1835, 2 vol. in-8); Ceux qui suivent portent son nom : *Madam Varennes* (1835, in-8); *le Conseil de guerre* (1 2 vol. in-8); *l'Homme de trente ans* (1839, 2 v A cette époque il fut attaché au Conseil d' comme auditeur. En 1848 il rentra dans la privée. On a encore de lui le projet d'un *prunt national de deux milliards en billets pothécaires* (1848); *une Visite à la Tr* (1849); *Essai sur la vie de Lazare Hoche* Mans, 1852, in-8); *le Roman d'un chrétien* XIXe siècle (1862, in-18), etc.

BERGSÖE (Guillaume-Jürgen), poète et rom cier danois, né à Copenhague le 8 février 18 étudia dans l'Université de sa ville natale, d'ab la médecine, puis les sciences naturelles et spé lement la zoologie. En 1862, il passa en It pour étudier la faune méditerranéenne et pub à son retour, une monographie : *Philichthy Xip* (Copenhague, 1864), et une dissertation sur *Tarentule italienne et le Tarentisme au moyen et dans les temps modernes*, (Ibid. 1865). Son ap cation aux recherches micrographiques lui att une atteinte de cécité. Il se mit à écrire des poé lyriques et des romans. Il fit en Italie deux n veaux séjours, dans l'un desquels il recouvra partie la vue.

M. Bergsöe a donné plusieurs recueils de poési dont on loue l'originalité et qui ont pour titr *I Ny og Næ* (Copenhague, 1867, plus. éd *Hjemvee* (Ibid., 1872); *Blomstervignetter* (Ibi 1873). De ses romans remarqués à la fois p l'observation des mœurs et l'imagination,

[illegible] : *Fra Piazza del Popolo* (Copen- [illegible] *Fra den gamle fabrik* (Ibid., 1869; [illegible] 1871), roman par lettres; [illegible] (Ibid., 1872); *Gjengangerfor-* [illegible] 1873), roman fantastique. Un ou- [illegible] est *Rome sous Pie IX* (Rom [illegible] 1874-75, livraisons 1-10). [illegible] de M. Bergsöe ont été tra- [illegible].

BERJEAU [illegible]-Philibert), littérateur et biblio- [illegible] à Ballon (Sarthe) en 1809, [illegible] en 1851, y vécut depuis et y [illegible] publications qui appartiennent la [illegible] bibliographique. Les plus im- [illegible] *Speculum Humanæ Salvationis*, [illegible] de la xylographie et de [illegible], avec une introduction [illegible] 1861, in-4), livre remarqué [illegible] comme une mer- [illegible] typographique; *Essai biblio-* [illegible] Speculum Humanæ Salvationis [illegible]; *Catalogue illustré des livres* [illegible] 1865, gr. in-8, nombreu- [illegible] de M. J.-P. Berjeau des [illegible] (Ibid., 1853, in-32). Il [illegible] qui n'eut que deux [illegible] *illustré* (1862-1865), con- [illegible], sous le titre : *the Book-* [illegible]).

BERKELEY [illegible]-Charles-Grantley Fitz- [illegible] d'État et littérateur anglais, [illegible] actuel d'une famille an- [illegible] d'hommes politiques, servit [illegible] l'armée. De 1832 à 1852, il a [illegible] de Gloucester à la Chambre [illegible] la politique libérale. On a de [illegible] *de Berkeley* (Berkeley [illegible] *d'un chasseur* (Re- [illegible] sportsman, 1853); *Un Mois dans* [illegible] (A Month in the forests of [illegible] *Anglais en Amérique* (the [illegible] America); *Ma vie et mes* [illegible] recollections, 1864); *His-* [illegible] (Tales of life an death, [illegible] Berkeley a été en outre col- [illegible] feuilles périodiques où [illegible] des matières rusti- [illegible].

BERKELEY [illegible]-Joseph), botaniste anglais, [illegible] embrassa la carrière ecclé- [illegible] été vicaire de Margate, [illegible] comme doyen rural dans [illegible] de bonne heure aux [illegible], étudia particulièrement les [illegible] et la botanique cryptogami- [illegible] membre ou correspondant [illegible] de sociétés savantes anglaises [illegible] que la société Linnéenne, les [illegible], de Londres, de Paris et de [illegible] de Paris, l'Académie [illegible], l'Académie des sciences [illegible].

[illegible] articles dans les journaux [illegible], M. M. I. Berkeley a publié : [illegible] britanniques (Gleanings of [illegible] *Introduction à la botanique* [illegible] to crypt. Botany; Londres, [illegible] *de mycologie britan-* [illegible] British Fungology; Londres, [illegible] britanniques (Hand- [illegible]), etc.

BERLAGE [illegible], théologien catholique alle- [illegible] le 11 décembre 1805, étudia la théologie aux universités de Bonn et de Tubingue et fut reçu docteur à Munich. Il est devenu professeur de morale, puis de dogme dans sa ville natale. De ses travaux, très considérés en Allemagne, et qui lui ont valu à Rome le titre de prélat palatin, nous citerons seulement : *Apologie de l'Église* (Apologetik der Kirche; Münster, 1835) et *Dogmatique catholique* (Kath. dogmatik, Ibid., 1839-63).

BERLET (Albert-Ernest-Edmond), homme politique français, député, né à Nancy, le 18 octobre 1837, étudia le droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale et fut un des signataires du manifeste libéral et décentralisateur de Nancy. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant, le dernier sur sept, par 44,495 voix pour le département de la Meurthe. Inscrit au groupe de la gauche républicaine, il vota contre les préliminaires de paix et soutint de ses votes toutes les mesures tendant à l'établissement du régime républicain. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et se représenta aux élections générales de février 1876, dans la deuxième circonscription de l'arrondissement de Nancy; il fut élu par 12 052 voix, contre 7,300 environ obtenues par ses deux concurrents, conservateurs constitutionnels. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et obtint 14,625 voix, contre 6,740 données au général Chautan de Vercly, candidat officiel et légitimiste.

BERMUDEZ DE CASTRO (Salvator), marquis de Lema, diplomate et homme politique espagnol, né vers 1814, débuta dans la carrière, en 1844, comme ministre plénipotentiaire au Mexique. Les relations de la France avec ce pays ayant été interrompues, M. Bermudez de Castro fut pendant deux ans chargé des intérêts français au Mexique, et réussit à dénouer toutes les difficultés. M. Guizot, alors président du Conseil, demanda et obtint, pour le diplomate espagnol, la croix de grand officier de la Légion d'honneur. De 1848 à 1853, le marquis de Lema siégea à la Chambre des députés, et y prononça plusieurs discours très remarqués. Nommé, en 1853, ministre à Naples, il remplit ces fonctions jusqu'à la chute de François II, auquel il n'avait cessé de conseiller une politique plus libérale. Après avoir résidé quelque temps à Rome auprès du roi déchu, M. Bermudez fut, à son retour en Espagne, nommé sénateur, et prononça à propos de Saint-Domingue, dans la Chambre haute, un discours qui fit sensation. En 1865, il remplaça M. Mon comme ambassadeur d'Espagne à Paris; mais, dès le mois d'août de l'année suivante, ce poste fut rendu à son prédécesseur. M. Salvador Bermudez de Castro est un littérateur distingué. Il a publié des ouvrages très estimés, entre autres une remarquable étude sur *Antonio Perez et Philippe Ier*.

BERNADOU (Mgr. Victor-Félix), prélat français, est né à Castres (Tarn), le 25 juin 1816. Ancien curé-archiprêtre de la cathédrale d'Alger, il a été nommé évêque de Gap, par décret du 14 janvier 1862, préconisé le 7 avril, sacré à Castres le 29 juin et installé le 10 juillet de la même année. Promu archevêque de Sens par décret du 16 mai 1867, préconisé le 12 juillet, il a été intronisé le 3 septembre suivant. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

BERNARD (Martin), dit MARTIN-BERNARD, ancien représentant du peuple, est né à Montbrison (Loire), le 17 septembre 1808. Deuxième fils de l'imprimeur Laurent Bernard, il se fit apprenti typographe et vint, en 1821, compléter à Paris son éducation. Après l'avènement de Louis-Philippe, il entra dans le parti républicain et s'affilia à la Société des Droits de l'homme. En 1835, il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Il s'unit ensuite avec MM. Barbès et Blanqui pour organiser la Société des familles, et plus tard celle des Saisons. Il prit une part personnelle à l'insurrection du 12 mai 1839 et comparut devant la Cour des Pairs; mais il refusa de répondre : « Vous êtes mes ennemis, dit-il, vous n'êtes pas mes juges. » Il fut condamné à la déportation, passa plusieurs années au mont Saint-Michel, et fut transféré, en 1846, à la citadelle de Doullens. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'envoya, avec le titre de commissaire général, dans les quatre départements du Rhône, de la Loire, de la Haute-Loire et de l'Ardèche, où ses efforts et ceux de M. E. Baune empêchèrent l'explosion de la guerre civile.

Nommé représentant du peuple par le département de la Loire, le troisième sur onze, M. Martin Bernard fit partie du comité de l'intérieur, et vota constamment avec la Montagne, dans les questions sociales ou politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une guerre opiniâtre à la politique de l'Élysée, présida la Solidarité républicaine, et signa toutes les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il s'associa au mouvement du 13 juin 1849; mais il échappa aux poursuites de la justice, et put se réfugier en Belgique, d'où il passa en Angleterre. Après une candidature infructueuse à Saint-Etienne en 1869, M. Martin Bernard qui s'était tenu à l'écart de la politique militante pendant le siège de Paris, fut élu le 8 janvier 1871, pour le département de la Seine le vingt-deuxième sur quarante-trois, par 102 366 voix, sur 328 970 votants. Il siégea à l'extrême gauche et vota toutes les mesures propres à la consolidation de la République. Il ne se représenta pas aux élections de 1876 pour le Sénat et la chambre des députés.

M. Martin Bernard a publié : *Dix ans de prison au mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens* (Paris, 1851-1852, in-8, avec gravures; Bruxelles, 1854, in-12; Paris, 1861, in-12).

BERNARD (Pierre), littérateur français, né en 1810, étudia d'abord la médecine à Paris; mais il ne tarda pas à renoncer à cette carrière, pour entrer dans le journalisme. Après avoir été secrétaire d'Arm. Carrel, au *National*, il fut chargé, comme sténographe, de rendre compte des débats législatifs dans *le Siècle*. Plus tard, il fut, avec les fils de M. Victor Hugo, un des fondateurs de l'*Événement*. — Il est mort à Paris le 25 septembre 1876.

M. Pierre Bernard a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, puis publié quelques écrits politiques pleins de verve : *Aperçus parlementaires* (1840-1841, 2 vol.); *Physiologie du député* (1841); *Mes cocottes* (1847), ou mémoires d'un jeune député flottant. On a encore de lui : *Physiologie du Jardin des plantes* (1841, in-8); *Histoire d'Autriche*, *Histoire de Prusse* (1846); *l'Avenir au coin du feu* (1839, in-8), causeries socialistes et humanitaires; *la Bourse et la vie* (1855), satire de mœurs industrielles; *l'A B C de l'esprit et du cœur* (1861, in-18), recueil de pensées, etc.

BERNARD (Claude), physiologiste, membre de l'Institut, sénateur, est né ... lien près Villefranche (Rhône), le 12 ... Il vint à Paris avec une tragédie, qui ... mais imprimée, ni représentée, et, dé... la carrière littéraire par Saint-Marc-G... commença ses études médicales. Reçu ... interne des hôpitaux, il devint, deux ... tard, préparateur de M. Magendie au ... France. En 1843, il soutint ses thè... doctorat en médecine, et en 1853, ce... doctorat ès sciences. Il fut appelé, en ... à la chaire de physiologie générale ... d'être créée à la Faculté des sciences ... La même année, il fut élu membre de ... des sciences, en remplacement de ... l'année suivante, nommé professeur de ... gie expérimentale au Collège de France ... placement de Magendie, qu'il supplé... 1847. Au mois de décembre 1868, il pa... séum, comme professeur de physiologie ...

Les premières recherches de M. Cl... ont eu pour objet le rôle que jouent ... gestion les diverses sécrétions du ca... taire. Dans un mémoire inséré, en 18... *Gazette médicale*, il a fait connaître le ... de la sécrétion du suc gastrique et les ... tions que les substances alimentaires ... de la part de ce liquide. D'autres trav... salive, sur le suc intestinal et sur l... qu'exercent les différentes paires de ne... organes de la digestion, de la respira... la circulation, ont été publiés par lui ... *Comptes-rendus de la Société de Biolog...* réputation date de ses *Recherches sur ... du pancréas*, insérées dans les *Comptes-r... l'Académie des sciences* (1856, in-4, 9 pl.) ... moire, où il démontrait que le pancré... véritable agent de la digestion des cor... lui valut le grand prix de physiologie ... mentale décerné en 1849.

La même année, il fit connaître ses p... découvertes sur la *Fonction glycogénique* ... il établit, par de nombreuses expérience... le sang qui pénètre dans le foie ne ... point de sucre, tandis que celui qui sort ... organe et qui se rend au cœur par les vei... patiques, en est abondamment chargé. Il ... l'influence du système nerveux sur cette ... tion et produisit des cas de véritable d... artificiel. Après bien des contradictions ... luttes plus opiniâtres en France qu'à l'étr... ses idées triomphèrent. Il obtint encore, en ... et en 1853, le grand prix de physiologie ex... mentale, avant d'entrer lui-même à l'Acad... En 1852, M. Cl. Bernard avait présenté à l'In... stitut ses *Recherches expérimentales sur le ... sympathique et sur l'influence que la secti... ce nerf exerce sur la chaleur animale* (1... in-8). Ce sont les curieuses expériences co... gnées dans ce mémoire qui valurent à l'aut... pour la troisième fois, le prix de physiologie ... périmentale en 1853.

Membre de l'Institut (Académie des sciences) depuis 1854, M. Claude Bernard fut élu, ... 1861, à la presque unanimité, membre de l'A... démie de médecine (section d'anatomie et de p... siologie). A la mort de Raver, en novembre 1... il devint président de la société de biolog... Au mois de mai 1868, il fut appelé au sein de l'A... cadémie française, comme successeur de M. Flou... rens. Sa réception eut lieu le 27 mai 1869, ... son discours fut très remarqué, comme exp... des rapports de subordination entre les doctrin... philosophiques et la science expérimentale. ... décret impérial du 6 du même mois avait fait en... trer M. Cl. Bernard au Sénat. Il avait été prom...

[illegible] de la Légion d'honneur le 14 août [illegible] — Cet illustre savant est mort à Paris le [illegible]. Ses funérailles furent célébrées le [illegible] grande pompe, aux frais de l'État. Un [illegible] pressé sur son retour, *in extre-*[illegible] sacrements religieux a donné lieu, pen-[illegible] jours, à d'assez vives discussions.

[illegible] nombre de communications [illegible] à l'Institut et relatives à la fonc-[illegible] du foie ou à d'autres sujets, [illegible] du sang, la nature de la [illegible] du cuivre, etc., M. Cl. Bernard [illegible] grand nombre de volumes qui [illegible] pour la plupart, à son cours au [illegible] : *Leçons de physiologie expéri-*[illegible] *à la médecine* (1855-1856, [illegible]) ; *Leçons sur les effets des sub-*[illegible] *médicamenteuses* (1857, in-8); *Leçons* [illegible] *physiologie et la pathologie du* [illegible] 1858, 2 vol. in-8); *Leçons sur* [illegible] *physiologiques et les altérations* [illegible] *différents liquides de l'orga-*[illegible] (1859, 2 vol. in-8); *Leçons et expériences* [illegible] *sur la nutrition et le développe-*[illegible] 1 vol. in-8); *Introduction à l'étude* [illegible] *expérimentale* (1865, in-8); *Le-*[illegible] *et propriétés des tissus vivants* (1865, [illegible]) ; *Rapport sur les progrès de la physiologie* [illegible] (1867, gr. in-8), faisant par-[illegible] officielle des rapports pour [illegible] universelle, et réédité sous ce titre : [illegible] *générale* (1872, in-8) ; *Leçons* [illegible] *expérimentale* (1872, in-8), cours [illegible] publié en anglais par M. Ball, [illegible] français par le même ; *Leçons sur* [illegible] *et sur l'asphyxie* (1875, in-8, [illegible]) *sur la chaleur animale et sur la* [illegible] etc.

[illegible] ([illegible]-Joseph-Émile), sénateur [illegible] Salins (Meurthe), le 13 dé-[illegible] se fit inscrire au barreau de Nancy [illegible] au conseil de l'ordre et bâton-[illegible] de la Légion d'honneur en 1866, [illegible] centenaire de la réunion de la [illegible]. Mais depuis la perte de cette [illegible] de porter les insignes de cette [illegible] municipal de Nancy, il rem-[illegible] pendant la guerre, les fonc-[illegible] de cette ville, dont il fut nommé [illegible]. Il avait opté, l'année pré-[illegible] nationalité française. Aux élec-[illegible] du 30 janvier 1876, il fut porté, [illegible] comme candidat républicain, [illegible] et élu, le second sur deux, [illegible] électeurs. Il siégea, dans la mino-[illegible] centre gauche.

[illegible] ([illegible]), jurisconsulte anglais, [illegible] (comté de Gloucester), le [illegible] fit ses études à l'Université [illegible] en 1844 au barreau, où il [illegible] ans. Il fut nommé, en 1859, [illegible] international et de diplomatie [illegible] et ne quitta ce poste [illegible] dans l'intervalle, il fut successi-[illegible] à la Cour de chancellerie [illegible] de deux commissions d'en-[illegible] et l'administration des écoles [illegible] et sur la peste bovine, commissaire [illegible] sur la naturalisation (1869). En fé-[illegible] 1871, il fut nommé membre de la haute [illegible] qui conclut, au mois de mai suivant, [illegible] le traité de Washington, [illegible] de l'Alabama. A son retour, [illegible] 1871, entré au conseil privé, il fit partie [illegible] judiciaire de ce conseil.

BERNARD (Thalès), littérateur français, né à Paris, le 15 mai 1821, passa en Provence les premières années de sa jeunesse et fut admis par concours, en 1846, dans l'administration centrale du ministère de la guerre; il se démit de son emploi en 1849. — Il est mort à Paris le 10 janvier 1873.

M. Th. Bernard a publié: *Dictionnaire mythologique universel* (1846), traduit de l'allemand d'E. Jacobi ; *Études sur les variations du polythéisme grec* (1853); *Couronne de saint Étienne, ou les Colliers rouges* (1853); *les Rêves du commandeur* (1855), romans; *Adorations* (1855), *Poésies pastorales* (1856), *Poésies nouvelles* (1857), *Poésies mystiques* (1858) ; *Voyage dans la vieille France* (1859), traduit du latin de l'Allemand Jodocus Sincerus; *Histoire de la poésie* (1864, in-18, contenant des traductions de poésies hongroises d'Arany de Czuczor); *la Lisette de Béranger, souvenirs intimes* (1865, in-32); *Mélodies pastorales* (1871, in-4).

BERNARD-DUTREIL (Jules), homme politique français, ancien représentant et sénateur, né à Laval (Mayenne), le 8 mai 1804, d'une très riche famille, entra, en 1824, à l'École polytechnique, et passa, en 1826, à l'École d'application de Metz. Il fut nommé sous-lieutenant du génie, mais il donna sa démission en 1830. Après la révolution de Juillet, il sollicita et obtint une place de conseiller de préfecture. En 1846, il donna sa démission pour se présenter, comme candidat du centre gauche, aux élections de la Chambre des députés. Il échoua; mais après la révolution de 1848, il fut élu, le sixième sur neuf, dans la Mayenne. Membre du Comité de l'instruction publique, il soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite, admit la proposition Rateau qui renvoyait la Constituante et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Maire de Saint-Denis-d'Arques, dans la Sarthe et conseiller général de ce département pour le canton de Loué, il fut porté candidat aux élections générales de février 1871 pour l'Assemblée nationale et fut élu représentant, le quatrième sur neuf, par 53 534 voix. Il siégea à droite, vota avec la majorité monarchique et repoussa même les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta dans la Mayenne et fut élu, au second tour de scrutin, par 184 voix sur 337 électeurs. — M. Bernard-Dutreil est mort le 14 juin 1876. Il fut immédiatement remplacé par son fils, qui siégea, comme lui, à la droite monarchique, mais qui ne fut pas réélu au renouvellement triennal du 5 janvier 1879.

BERNAYS (Jacques), philologue allemand, né à Hambourg, en 1824, d'une famille israélite, étudia la philologie et la philosophie à l'Université de Bonn et s'y fit privat-docent en 1849. Appelé en 1853 au séminaire israélite de Breslau comme professeur de philologie classique, il devint, en 1866, professeur de philologie et bibliothécaire de l'Université de Bonn. On lui doit des éditions critiques de *Lucrèce* (Leipzig, 1852), de *Scaliger* (Berlin, 1855), et de divers fragments ou écrits d'Aristote, de Théophraste, d'Héraclite, de Sulpice Sévère, etc ; une dissertation savante sur le *Poème de Phocylide* (Berlin, 1856); la traduction des trois premiers livres de la *Politique d'Aristote* (Ibid., 1872); de nombreux articles dans le *Rheinisches Museum*, etc. — Son frère, Michel BERNAYS, né à Hambourg, le 27 novembre 1834, sorti des Universités de Bonn et de Heidelberg, privat-docent à Leipzig en 1872, et l'année suivante, professeur d'histoire de la littérature à Munich,

entreprit, sur les textes de Gœthe et de Shakespeare, des travaux philologiques d'après la méthode appliquée aux textes anciens.

BERNE-BELLECOUR (Étienne-Prosper), peintre français, né à Boulogne-sur-Mer, le 29 juin 1838, élève de Picot et de M. Barrias, exposa aux Salons de 1861, 1864, 1866, 1868 des portraits et des paysages, puis adopta la peinture de genre et la peinture militaire, auxquelles il dut de réels succès ; nous rappellerons notamment : *Désarçonné*, *un Sonnet* (1869), *un Coup de canon*, toile très remarquée, *un Nid d'amoureux* (1872), *le Jour des fermages* (1873), *le Prétendu* (1874), *les Tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison le 21 octobre 1870*, *la Brèche* (1875), *la Desserte* (1876), *Dans la tranchée* (1877). Les premiers de ces envois ont valu à l'auteur une médaille en 1869 et une médaille de 1re classe en 1872.

BERNECK (Charles-Gustave DE), écrivain allemand, connu sous le pseudonyme *Bernd von Guseck*, né le 28 octobre 1803, à Kirchhain dans la basse Lusace (Prusse), passa par l'École militaire de Berlin, et entra, en 1820, en qualité d'officier dans la cavalerie prussienne, où il resta jusqu'en 1839. Nommé alors professeur d'histoire à l'École militaire de Francfort-sur-l'Oder, il fut appelé ensuite à Berlin pour enseigner la tactique à l'École des cadets et l'histoire de la stratégie et de la statistique à l'École d'artillerie et du génie. Il obtint, en outre, le rang de chef d'escadron et fut nommé membre de la Commission supérieure d'examens militaires. — Il est mort à Berlin le 8 juillet 1871.

M. de Berneck s'est fait connaître par la publication d'un grand nombre de nouvelles et de quelques romans. Les premières ont été réunies en partie dans les recueils : *Nouvelles et contes* (Novellen und Erzaehlungen, Leipzig, 1837, 3 vol.); *Perles d'écume* (Schaumperlen, Bunzlau, 1838); *Pierres volcaniques* (Vulkansteine, ibid., 1838); *De la source du temps* (Vom Borne der Zeiten, Berlin, 1844, 3 vol.), etc. On remarque parmi ses romans : *les Stedinger* (Leipzig, 1837); *l'Héritage de Landshut* (das Erbe von Landshut, Kottbus, 1842, 2 vol.); *le Fils de la Marche* (der Sohn der Marck. Francfort, 1848), etc.

Il a écrit les paroles de deux opéras de Kreutzer, *l'Écossaise des montagnes* (die Hochlaenderinn) et *le Roi Conradin* (Kœnig Konradin), et publié des traductions allemandes de la *Divine comédie* du Dante (Stuttg., 1840) et de quelques ouvrages de *lord Byron* (ibid., 1845).

Occupé plus tard de sciences militaires, M. de Berneck a publié en 1852, sous son nom véritable : *Traité élémentaire de la tactique de toutes les armes* (Elemente der Taktik für alle Waffen, Berlin, 6e édit., 1854-1870); *Précis de l'histoire de l'art militaire* (Grundriss der Geschichte des Kriegswesens, Berlin, 1854; 3e édit., 1867).

BERNHARDT (Rosine BERNARD, dite Sarah), actrice française, née à Paris, le 22 octobre 1844, est fille d'une juive hollandaise et d'un père qui la fit baptiser et élever dans un couvent. Admise au Conservatoire en 1858, elle suivit les cours de Provost et de Samson et y remporta un deuxième prix de tragédie, en 1861, et un deuxième prix de comédie, en 1862 : ce qui lui permit de débuter au Théâtre-Français, quelques mois plus tard, dans le rôle d'Iphigénie. Elle fut peu remarquée et quitta momentanément la scène, après un court passage au Gymnase. Elle reparut, en 1866, à la Porte-Saint-Martin, dans *la Biche au bois*, et obtint enfin, par la protection de M. Camille Doucet, u[n enga]gement à l'Odéon, où elle joua successi[vement] des rôles très divers, tels que ceux d'A[rmande] des *Femmes savantes*, d'Anna Damby, d[e] de Cordélia, du *Roi Lear*, et surtout [de] Zanetto, du *Passant*, de M. Coppée. Ce rôle et celui de la reine d'Espagne, da[ns Ruy] *Blas*, lui valurent un si éclatant succè[s] signa un traité avec la Comédie-França[ise] d'avoir terminé son engagement à l'Odéo[n] un début dans *Mademoiselle de Belle-Isle* répondit pas aux espérances de ses adm[irateurs]. Mlle Sarah Bernhardt ne tarda pas [à] ses brillantes qualités dans *Phèdre*, où e[lle] d'abord Aricie et plus tard Phèdre ell[e]. Elle joua ensuite *Andromaque*, *Zaïre*, q[ui] de ses triomphes, *le Sphinx* de M. Octa[ve Feui]llet, *la Fille de Roland* de M. de Bornier, *[la] vaincue* de M. Parodi, *le Mariage de Fi[garo]* elle retrouva, sous le travesti de Chérubin, [le] succès de sa création de Zanetto, et en[fin Her]*nani*, dans lequel son interprétation du [person]nage de Dona Sol acheva de la placer [au pre]mier rang des artistes contemporaines. [Mlle Sa]rah Bernhardt, dont les moindres actions ont souvent défrayé la chronique parisienne, [s'est] fait en outre connaître comme sculpteur [élève] de MM. Mathieu-Meusnier et Franceschi[; elle a] exposé, en 1874, un buste de jeune fille e[n mar]bre, et, en 1876, un groupe : *Après la t[empête]* qui a vivement occupé l'attention publique.

BERNHARDY (Godefroy), philologue all[emand], né le 20 mars 1800, à Landsberg dans [la Nou]velle-Marche (Prusse), étudia à l'Univer[sité de] Berlin et y fut agrégé en 1823. Après y [avoir] exercé avec succès les fonctions de pro[fesseur] adjoint, il fut appelé à Halle où il devi[nt, en] 1829, professeur titulaire de littérature c[lassique] et, en 1844, bibliothécaire de l'Univer[sité]. Il est mort dans cette ville le 14 mai 1875.

M. Bernhardy avait publié, dès l'âge de [vingt-]deux ans, sous le titre *Eratosthenica* (B[erlin], 1822), l'édition la plus complète des frag[ments] des écrits d'Ératosthène. Il a donné depuis [: *Syn*]*taxe scientifique de la langue grecque* (Wissen[schaf]tliche Syntax der griechischen Sprache, Be[rlin], 1829 ; 3e édit., 1872) ; *Éléments de la littér[ature] romaine* (Grundriss der rœmischen Liter[atur], Halle, 1830; 5e édit., 1869); *Éléments d'une [ency]clopédie philologique* (Grundlinien zur Ency[klo]paedie der Philologie, ibid., 1836-1845, 2 v[ol.;] 3e édit., 1855); puis une édition de Suidas (H[alle], 1834-1851, 3 vol.), accompagnée de notes critiq[ues] et littéraires, et une édition inachevée des [*Geo*]*graphi græci minores* (Leipzig, 1828, t. I). [Il a] publié la *Bibliothèque des éditions critiques [et exé]gétiques des classiques latins*, et collaboré act[ive]ment aux *Annuaires de critique de Berlin* [et à] l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, etc.

BERNIER (Mesmin-Florent), homme politi[que] français, député, né à Vineuil-sur-Loison (Lo[ir-]et-Cher), le 28 janvier 1809, fit une partie de [ses] classes au collège d'Orléans, suivit les cours [de] droit à Paris et se fit recevoir avocat. Aya[nt] acheté une étude de notaire à Orléans, il exer[ça] pendant trente années (1837-1868) et devi[nt] président de la Chambre. Conseiller général d[u] Loiret depuis 1871, il se présenta aux électio[ns] générales du 20 février 1876, comme candid[at] républicain, dans la 2e circonscription d'Orléans et fut élu député par 8186 voix. Il fit partie d[e] la majorité républicaine de la Chambre et, apr[ès] l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 qui refu[]sèrent leur vote de confiance au ministère d[e] Broglie. A la suite de la dissolution, il se repré[senta]

[illegible] élections du 14 octobre et, quoique [illegible] combattu par l'administration, il fut [illegible] par 10411 voix, contre 9598 obtenues par [illegible] d'Harcourt, ancien représentant, [illegible] secrétaire de la présidence, candidat offi[illegible] du maréchal de Mac-Mahon. Il sou[illegible] le ministère Dufaure. M. Bernier [illegible] vice-président du conseil général du [illegible]

[illegible] (Camille), peintre français, né à Col[illegible] élève de M. L. Fleury, s'est fait con[illegible], depuis 1863, aux salons annuels par des [illegible] représentant principalement des sites de [illegible] : *Landes près de Bannalec*, [illegible] *ferme en Bretagne* (1867), *Sentier dans* [illegible] *Étang de Quimerc'h* (1868), *Lande de* [illegible] *Fontaine en Bretagne* (1869), *D'Ann*[illegible] (1873). Les trois premiers de ces [illegible] ont valu trois médailles et le dernier [illegible] de la Légion d'honneur.

[illegible] (Aaron), publiciste et savant alle[illegible] à Dantzig en 1812, d'une famille [illegible], venu à Berlin en 1832, s'y livra à des [illegible] très variées et y noua des relations litté[illegible] et sociales qui l'entraînèrent à écrire dans [illegible] des journaux créés vers 1840 et à pren[illegible] au mouvement contemporain des idées [illegible] la littérature, la science, la politique et la [illegible] Il fonda lui-même, en 1849, une feuille [illegible], l'*Urwählerzeitung*, qui lui valut [illegible] et des condamnations et fut sup[illegible] en 1853. On cite de M. Aaron Bernstein [illegible] les plus divers : une traduction libre [illegible] des *Cantiques* (Berlin, 1834) ; des [illegible] (Lilier-Studien, ibid., 1838); [illegible] (Novellen und Debensbilder; [illegible] 1840) : un écrit anonyme de critique finan[illegible] ibid., 1843, 2ᵉ édit.; [illegible] importante d'*Essais de science natu*[illegible] ibid., 1867 et suiv., 20 vol.); *Humboldt et* [illegible] *de deux siècles* (ibid., 1869), et quelques [illegible] biographiques; *Origines des tradi*[illegible] *d'Abraham, Isaac et Jacob* (ibid., 1871), et [illegible] brochures.

[illegible] Jules Bernstein, né à Berlin, le 8 dé[illegible] 1839, étudia la médecine à l'Université de [illegible], où il devint professeur extraordinaire [illegible] 1871. Il passa, en 1873, à celle de Halle avec [illegible]. Il s'est fait connaître par ses tra[illegible] sur le système nerveux, et nous citerons [illegible] l'ouvrage intitulé *les Sens*, [illegible] dans la Bibliothèque scientifique interna[illegible] (Paris, 1877; 2ᵉ édit., 1878; Leip[illegible]

[illegible] (Albrecht, comte DE), diplomate et [illegible] prussien, né le 22 mars 1809, [illegible] dans la carrière diplomatique sous les [illegible], comme attaché à la légation [illegible] à Hambourg. Il passa en la même qua[illegible] à Saint-Pétersbourg et à Paris, remplit une [illegible] à Naples, et fut, en 1845, nommé ministre [illegible] à la cour de Munich où il lutta [illegible] influence toute-puissante du parti ultra[illegible]. En 1848, il fut envoyé à Vienne et eut à [illegible] la plus délicate des situations, au milieu [illegible] qui s'accomplissaient en Europe. [illegible] la ville de Berlin membre de la première [illegible] prussienne en 1851, il rentra dès l'année [illegible] dans la vie diplomatique comme ambas[illegible] à Naples. En 1854, il fut appelé au poste [illegible] de l'ambassade d'Angleterre, et [illegible] à rendre plus intimes les relations entre [illegible] cours de Londres et de Berlin. Il fut de [illegible] dans l'arène politique en 1861 et succéda à M. Schleinitz, comme ministre des affaires étrangères. Ce fut sous son administration qu'eut lieu la reconnaissance du royaume d'Italie. La formation d'une alliance des États de l'Allemagne du Nord s'accomplit suivant des idées qui n'étaient pas les siennes ; mais il eut une influence directe et favorable sur la conclusion de conventions commerciales entre la Prusse et les autres pays, soit en Europe, soit jusque dans l'extrême Orient. A la fin de 1862, le comte de Bernstorff donna sa démission et retourna à Londres, comme ambassadeur de Prusse. Il y fut en outre accrédité en 1867, comme ministre de la Confédération de l'Allemagne du Nord, et en 1871, comme ambassadeur de l'empire d'Allemagne. — Il est mort à Londres, le 26 mars 1873.

BERNUTH (Auguste-Maurice-Louis-Henri-Guillaume DE), magistrat et homme politique allemand, né à Münster (Westphalie) en 1808, étudia le droit aux universités de Gœttingue et de Berlin et entra de bonne heure dans le service judiciaire. Après avoir occupé plusieurs postes, il était conseiller rapporteur au ministère de la justice lorsqu'il fut élu en 1849 et en 1850 membre de la première chambre. Il s'attacha au parti libéral et réclama des réformes avec une vivacité qui lui créa des ennuis. Renonçant à la vie politique, il rentra dans la carrière judiciaire, fut nommé, en 1855, vice-président du tribunal de Glogau, et en 1859, président de celui de Posen. Nommé, en 1860, membre à vie de la Chambre des seigneurs et syndic royal, il fut appelé presque aussitôt au ministère d'État et de la justice. Il mit la main aux réformes judiciaires qu'on attendait de lui; mais l'échec du cabinet Schwerin, dans la Chambre des députés, entraîna sa retraite en mars 1862. Il soutint le gouvernement dans la Chambre des seigneurs, dont il est devenu le premier vice-président en 1873. Il faisait partie, en outre, depuis 1867, du Reichstag de l'Allemagne du Nord et il est entré, en 1871, au Reichstag allemand, où il s'est rattaché au parti national-libéral. — Son cousin Otto Friedrich Karl DE BERNUTH, né à Berlin en 1816, a rempli également diverses fonctions dans la magistrature, a été membre de la Chambre des députés, préfet de police à Berlin, de 1862 à 1867, et à cette dernière date, gouverneur de Cologne.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Aimé-Julien-Félix), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 26 septembre 1810, reçu avocat à Paris en 1831, et docteur en droit le 19 mars 1832, est devenu, en 1872, juge de paix du canton de Charenton (Seine). Il a publié de nombreux travaux de législation, entre autres : *Commentaire sur la Charte constitutionnelle* (1836) ; *Exposé des principes généraux du mariage et de la séparation de corps* (1839); *Guide pour l'étude des examens de droit* (1840; 3ᵉ édit., 1847) ; *Questions de droit romain et de droit français*, *De l'incapacité des femmes mariées mineures, etc.* (1841) ; *Notes élémentaires sur le droit civil* (1846-1848, 3 vol.); *Plan de constitution* (1848) ; *Théorie du droit constitutionnel français* (1851); une *Méthode de lecture* (1852) ; *Analyse du Code pénal*, *Guide pour les thèses* (1855); *Guide pour l'étude du Droit, ou indication des principales difficultés*, etc. (1856, in-18); *Notes théoriques sur le Code civil* (1856, in-8), etc. Il a collaboré à diverses revues ou recueils spéciaux.

BERSEZIO (Victor), romancier et auteur dramatique italien, né à Coni, en 1830, manifesta sa précocité, en écrivant dès l'âge de onze ans des librettos pour de petites scènes lyriques. En

1845, il alla suivre les cours de droit à Turin, se jeta dans le mouvement libéral qui signala la fin du règne de Charles-Albert, et fut admis par M. Valerio à écrire dans les *Letture di Famiglia*, et par M. Brofferio dans le *Messagiere Torinese*. Il fit avec les étudiants la campagne de Lombardie. Collaborateur du *Cimento* et de la *Revista contemporanea*, du *Fischietto*, de *l'Espero*, dans lequel il donna ses *Profils politiques*, il devint le rédacteur littéraire de la *Gazette Piémontaise*.

On a de M. Bersezio une série de romans, où reparaissent, comme dans ceux de Balzac, les mêmes personnages, et dont les *Nouvelles* (Novelliere), traduites en français par M. Amédée Roux sous le titre de *Nouvelles piémontaises* (1859, in-18), forment l'introduction; ce sont jusqu'à présent : *la Famiglia*, *l'Amor di patria*, *Palmina* (1855-1858), *l'Odio* (1859). On les cite pour le soin du style et de la peinture exacte de la vie et des mœurs piémontaises contemporaines. Au théâtre, il a donné *Micca d'Andormo*, drame; *Romulus*, tragédie, un des succès de l'acteur Salvini; *la Pasque Veronesi*, *il Perdono* (le Pardon), drame joué en 1869 au théâtre Valle à Rome.

BERSOT (Pierre-Ernest), littérateur français, membre de l'Institut, né à Surgères (Charente-Inférieure), le 22 août 1816, d'un père suisse et d'une mère française, et naturalisé en 1848, fit ses classes au collège de Bordeaux, où il devint maître d'étude, de 1833 à 1836. Admis ensuite à l'École normale, il fut reçu agrégé de philosophie en 1839, et nommé aussitôt professeur de philosophie au collège de Rennes; mais il échangea cette position contre celle d'agrégé suppléant à Paris, et devint secrétaire particulier de M. Cousin, pendant l'année de son ministère (1er mars-29 octobre 1840). Envoyé ensuite à Bordeaux, comme professeur de philosophie, il y eut, en 1841, avec le clergé, à l'occasion des prédications du P. Lacordaire, une vive querelle, qui amena la mise à la retraite du proviseur et du recteur de l'académie, qui réclamaient sa destitution. Forcé lui-même de demander un congé, il se fit recevoir docteur à Paris, en 1843, avec une thèse brillante sur *la Liberté et la Providence, d'après saint Augustin* (1843, in-8). Chargé, comme suppléant, du cours de philosophie à la Faculté de Dijon, de 1843 à 1844, il demanda sa réintégration dans l'enseignement secondaire, et devint, en 1845, professeur au collège de Versailles. Démissionnaire, par refus de serment, en 1852, M. Bersot se renferma dans l'enseignement particulier et les études philosophiques et littéraires. En 1859, il entra au *Journal des Débats*, où il traita ordinairement des sujets de philosophie et de littérature et quelquefois les questions politiques. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 23 juin 1866, en remplacement de M. G. de Beaumont. Le 1er octobre 1871, il fut nommé, par M. J. Simon, directeur de l'École normale supérieure et, en juin 1876, par M. Waddington, membre du conseil supérieur de l'instruction publique. M. Bersot, décoré de la Légion d'honneur, depuis juillet 1871, a été promu officier le 5 août 1878.

On cite de lui un certain nombre d'écrits très appréciés : *Du Spiritualisme et de la nature* (1846, in-8); *Essai sur la Providence* (1853, in-18, 2e édit., 1855), le principal ouvrage philosophique de l'auteur, où sont en partie refondus sa thèse et le livre précédent; *Mesmer et le magnétisme animal* (1853), pour la *Bibliothèque des chemins de fer*, remanié et augmenté depuis (1879, 4e édit., in-18); *Études sur le XVIIIe siècle* (1855, 2 vol. in-18), suite d'esquisses, comprenant une *Étude générale* et des *Études particulières*, insérées jadis dans *la Li-berté de penser*; *Littérature et morale* (1861, in-18), recueil d'articles de critique; *Lettres s[ur] l'enseignement secondaire* (1857), contenant le[s] premières attaques contre l'organisation des étud[es] classiques sous l'Empire; *Questions actuelles* (186[.], in-18); *Essais de philosophie et de morale* (1864, 2 vol. in-8); *Morale et politique* (1868, in-8), r[e]cueil d'articles ayant en général paru dans l[es] *Débats*; *Libre Philosophie* (1868, in-18), et[c.] M. Bersot a encore publié, sous le titre [de] *Philosophie de Voltaire*, un recueil d'extraits [de] ce philosophe sur la liberté, Dieu et la mor[ale] (1848, in-18); puis quelques brochures politique[s :] *Trois séances du conseil municipal de Versaille[s,] publicité des délibérations* (1866, in-18); *la Pre[sse] dans les départements* (1867, in-18); enfin [de] très intéressants *Rapports* sur l'école qu'il dirig[e].

BERT (Paul), physiologiste et homme politiq[ue] français, né à Auxerre (Yonne), le 17 octo[bre] 1833, fit ses études médicales à Paris, et obti[nt], en 1863, le grade de docteur en médecine a[vec] une thèse sur *la Greffe animale*, et, en 1866, ce[lui] de docteur ès sciences naturelles avec une th[èse] sur la *Vitalité des tissus animaux*. Il entra d[ans] l'enseignement, l'année suivante, comme prof[es]seur à la Faculté des sciences de Bordeaux [et] s'adonna spécialement à l'étude de la physiolog[ie]. Bientôt ses travaux furent remarqués du mo[nde] savant, et il obtint la chaire de physiologie gé[né]rale à la Faculté des sciences de Paris, le 5 [dé]cembre 1869. Il y continua ses expériences t[ou]chant l'influence des modifications de la press[ion] barométrique sur les phénomènes de la vie, [et] présenta sur ce sujet une série de mémoire[s à] l'Académie des sciences, qui lui décerna, en 18[..] le grand prix biennal de 20 000 francs.

Après les événements du 4 septembre 18[70], M. Bert fut nommé secrétaire général de la p[ré]fecture de l'Yonne, puis, le 15 janvier 1871, [pré]fet du Nord; mais il résigna cette fonction a[us]sitôt après la démission de M. Gambetta com[me] ministre de la guerre et de l'intérieur. Aux é[lec]tions de février 1871, il obtenait 10 828 voix d[ans] le département de l'Yonne, sans s'être porté c[an]didat. Une élection partielle, dans le même dép[ar]tement, le fit rentrer dans la vie politique: [le] 9 juin 1874, il obtint 34 813 voix. Il se fit inscrire [au] groupe de l'Union républicaine et ne tarda pa[s à] prendre une part très-active aux travaux de l'[As]semblée, notamment dans les questions touch[ant] l'instruction publique : lois ou projets de lois re[la]tifs au conseil supérieur, à la fondation de fac[ul]tés de médecine à Lyon et à Bordeaux, à l'or[ga]nisation de l'enseignement primaire, à la liquidat[ion] des retraites des instituteurs, etc. Il fut éga[le]ment rapporteur du projet de loi qui accordai[t à] M. Pasteur une pension annuelle de 12 000 fran[cs] comme récompense nationale. Aux élections [du] 20 février 1876, pour la Chambre des députés[, il] se présenta dans la deuxième circonscription [de] l'arrondissement d'Auxerre et fut élu par 8[...] voix, contre 5118 données à M. Cherest, candi[dat] conservateur. A la nouvelle assemblée, il suivit [la] même ligne politique et, après l'acte du 16 m[ai] 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent [le] vote de confiance au cabinet de M. de Brogl[ie]. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut ré[élu] dans la même circonscription, par 9654 voi[x,] contre M. Tarbé des Sablons, ancien préfet [de] l'Empire, candidat officiel et bonapartiste, q[ui] n'en réunit que 4996. Revenant avec une arde[ur] nouvelle à l'étude des questions qui intéress[ent] l'instruction publique, il a été membre, pré[si]dent ou rapporteur des commissions chargées [de] préparer les projets de loi relatifs à l'organi[sation]

[illegible] l'enseignement supérieur en Algérie, aux [illegible] ou au remaniement général de [illegible] primaire, conformément aux idées [illegible] et d'obligation. M. Paul Bert [illegible], en mars 1876, membre du Comité [illegible] historiques et des sociétés savantes. [illegible] 1878, président de la Société [illegible] en remplacement de Claude Bernard, [illegible] comme candidat au siège laissé [illegible] l'Académie des sciences par le même [illegible] 14 voix contre 40 obtenues par [illegible] présenté déjà plusieurs fois (2 dé- [illegible] le mois d'octobre 1877 à 1879, il [illegible] canton d'Aillant au conseil général [illegible] de l'Yonne.

[illegible] : *De la Greffe animale* (1863, [illegible] *travaux d'anatomie et de phy-* [illegible] *en France pendant l'année* 1864 [illegible] *d'anatomie et de physiologie* [illegible] 1870, 2 séries in-8); *Recherches* [illegible] *de la sensitive* (1867-1870, in-8, [illegible] *sur la physiologie comparée de* [illegible] 1869, in-8 avec fig.), professées au [illegible] naturelle; des mémoires dans [illegible] de l'Académie des sciences, [illegible] *de la vie sous l'influence de* [illegible] *barométriques*, qui ont été [illegible] sous ce titre : *la Pression baro-* [illegible] *de physiologie expérimen-* [illegible] enfin, dans le journal *la Répu-* [illegible] depuis sa fondation, des feuille- [illegible] très remarqués, etc.

BERTALL ([illegible] Charles-Albert D'ARNOUX, dit), des- [illegible], né à Paris, le 18 décembre [illegible] d'Arnoux, ancien commis- [illegible]. Sa famille le destinait à l'École [illegible] il préféra s'adonner à la peinture, [illegible] quelques années, dans l'atelier de [illegible] laquelle il renonça pour cultiver [illegible] le dessin d'illustration et la cari- [illegible], disséminées partout, et dont [illegible] de 1843, ont paru sous le [illegible] *Bertall*, sorte d'anagramme d'*Al-* [illegible] par Balzac, le protecteur [illegible] débuts. M. Bertall a été décoré [illegible] le 3 mars 1875.

[illegible] empreintes d'une mordante [illegible] : *les Omnibus*, revue [illegible] (1843, in-8); *le Diable* [illegible] (in-8); *Petites misères de* [illegible] de Balzac (in-8); *le Cahier des* [illegible] *de fer*, pamphlet illustré [illegible] à la *Bourse* (in-32) : *la Phy-* [illegible], *Paris en l'an 3000* (in-8); [illegible] humaine de Balzac; *Biblio-* [illegible], collection Hetzel, depuis 1848; [illegible] dans le *Journal* [illegible] la Semaine, l'Illustration, etc., etc. [illegible] a fourni 3000 dessins à la col- [illegible] *populaires illustrés*, est de- [illegible] ordinaires d'une foule [illegible], notamment de la *Bibliothèque* [illegible] de fer, du *Magasin pittoresque*, du [illegible], de la *Semaine des enfants* et [illegible] pour tous. Il a pris part à la rédac- [illegible] le Soir (1869-1876). On lui doit [illegible] et les dessins de divers albums pour [illegible] et de grands ouvrages illustrés : *la* [illegible] *notre temps* (1873-1874, 2 séries [illegible] *la Vie hors de chez soi* (3e série de *la* [illegible] *de notre temps*, 1875, gr. in-8); *les* [illegible] recueillis et illustrés (1876, [illegible] (1877, gr. in-8), etc.

BERTAULD (Charles-Alfred), jurisconsulte [illegible], né à Verson (Calvados), le 9 juin 1812, reçu docteur à la Faculté de Caen, en novembre 1841, fut nommé au concours, en 1846, professeur suppléant, puis, en 1853, professeur titulaire de procédure civile et de législation criminelle à la même Faculté. Inscrit en outre au barreau de cette ville, il a été deux fois bâtonnier de son ordre.

Aux élections du 8 février 1871, M. Bertauld fut élu représentant du Calvados à l'Assemblée nationale, le septième sur neuf, par 52000 suffrages. Il ne tarda pas à se signaler dans les discussions importantes et principalement dans celles que provoquèrent les lois sur l'organisation du Conseil d'État, l'Internationale, la presse; ce fut dans l'article 1er de cette dernière loi qu'il fit introduire les mots « gouvernement de la République » omis par M. Buffet dans la rédaction première. Après quelques hésitations, il s'était rallié franchement à l'opinion républicaine et s'était fait inscrire à la réunion du centre gauche dont il a même été président. Aux élections des sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, M. Bertauld fut élu au quatrième tour de scrutin, le trente-sixième, par 350 voix sur 689 votants. Il ne prit pas une part moins sérieuse aux travaux du nouveau Sénat, et ce fut sur sa proposition qu'une modification du règlement permit aux commissions sénatoriales de se réunir à Paris (24 janvier 1879). M. Bertauld a été nommé, par décret de M. le président J. Grévy, procureur général à la Cour de cassation (11 février 1876). Nommé maire de Caen en juillet 1875, il représentait au conseil général du Calvados le canton ouest de Caen. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1859.

M. Bertauld est auteur des ouvrages suivants : *Études sur le droit de punir* (1850); *De l'Hypothèque légale des femmes mariées sur les conquêts de la communauté* (1852); *De la Subrogation à l'hypothèque légale des femmes mariées* (1853); *Cours de Code pénal et leçons de législation criminelle* (1853; 4e édit., 1873); *Questions et exceptions préjudicielles en matière criminelle* (1856); *Loi abolitive de la mort civile* (1857); *Introduction à l'histoire des sources du droit français* (Caen, 1860, in-18); *Des Substitutions et des vraies causes de leur prohibition* (1861, in-8); *Philosophie politique de l'histoire de France*, étude critique sur les publicistes contemporains (1861, in-8); *la Liberté civile*, nouvelle étude critique sur les publicistes contemporains (1864, in-8); *l'Ordre social et l'ordre moral* (1873, in-18), etc. Il a collaboré à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

BERTEAUD (Mgr Jean-Baptiste-Pierre-Léonard), prélat français, est né à Limoges le 30 novembre 1798. D'abord chanoine théologal de Limoges, il fut nommé évêque de Tulle (Corrèze) par ordonnance du 15 juin 1842, préconisé le 22 juillet et sacré le 21 septembre de la même année. Il a été en outre prélat assistant au trône pontifical et décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 4 mai 1879.

A part ses *Mandements* et *Instructions* de circonstance, on cite de Mgr Berteaud : *l'Infaillibilité*, discours prononcé à Rome (1870, in-18), et un recueil de Lettres pastorales, réunies sous ce titre : *l'Église, la Papauté, le Concile* (Tulle, 1871, in-8).

BERTEAUX (Héléna HÉBERT, dame Léon), statuaire française, fille de M. P. Hébert, sculpteur, dont elle reçut les leçons en même temps que celles de M. A. Dumont, est née à Paris en 1825. Après avoir débuté au Salon de 1849, sous le pseudonyme d'*Allelit* par une statuette en plâtre

(portrait de *Mlle Gabrielle M. de V...*), elle ne reparut qu'à celui de 1857 avec le portrait de *M. P. de B.*, buste en plâtre; elle s'est désormais fait représenter, presque chaque année, par des œuvres souvent très remarquées: *les Trois vertus théologales*, bénitier en bronze pour l'église de Saint-Gratien (1859); *Assomption de la Vierge*, groupe en plâtre; *l'Hiver*, bas-relief en bronze; *Pour les pauvres, s'il vous plaît*, groupe formant un tronc, en bronze (1861); *Jeune Gaulois prisonnier des Romains*, statue en plâtre (1864), réexposé en marbre (1867); *l'Amour, dominateur*, statue en plâtre (1865); *les Caresses fatales*, statue en plâtre (1866); Portrait de *Mlle Marie C. D...*, médaillon en plâtre (1867); Portrait de *Mme V.*, terre cuite (1868); *Jeune fille au bain*, statue en plâtre (1873), réexposée en marbre (1876); *Jeune prisonnier*, statue en bronze; *Au printemps*, buste en bronze (1874); *le Printemps*, buste en marbre (1875). On doit encore à Mme Léon Berteaux *la Navigation*, fronton pour la nouvelle façade des Tuileries (1865); une fontaine monumentale inaugurée à Amiens le 4 juillet 1864; *le Baptême de J.-C.*, à Notre-Dame de Vincennes, et *saint Matthieu* et *saint Laurent* pour le portail de Saint-Laurent à Paris.

M. Léon Berteaux, mari et élève de la précédente, né à Boury (Oise) en 1827, a exposé divers portraits ou bustes: *l'Age d'Or*, bustes en plâtre de jeune homme et de jeune fille (1868); *Berger* et *Nymphe*, bustes, terre-cuite (1873).

BERTEN (Édouard-Félix), général belge, né à Ypres, le 6 juin 1806, entra au service militaire après la révolution de 1830, à laquelle il prit une part active, et devint officier d'ordonnance du maréchal Magnan. Il a commandé, entre autres corps, le régiment des guides, auquel appartenait le comte de Flandre, second fils du roi. Nommé, en février 1857, général-major et commandant de la place de Bruxelles, il reçut le portefeuille de la guerre dans le cabinet Charles Rogier (9 novembre 1857).

BERTHAUT (Jean-Auguste), général français, ancien ministre, né à Genlis (Côte-d'Or), le 29 mars 1817, entra à Saint-Cyr le 24 novembre 1837, passa à l'École d'état-major avec le grade de lieutenant, et fit les campagnes d'Afrique. Lieutenant le 14 janvier 1842, capitaine le 16 mars 1844, chef d'escadron le 28 décembre 1854, lieutenant-colonel le 27 mai 1859, colonel le 4 mars 1864. M. Berthaut fut chargé, en 1869, d'organiser la garde mobile dans le Nord et dans l'Est. Promu général de brigade le 19 juillet 1870, il reçut le commandement de la garde mobile de Paris qu'il conduisit d'abord au camp de Châlons et qu'il ramena ensuite à Paris, sur l'ordre du général Trochu. Il se distingua, pendant le siège, dans les combats du Bourget, de Champigny et de Buzenval. Le 16 septembre 1871, il fut nommé général de division et reçut le commandement de la 10ᵉ division d'infanterie du 5ᵉ corps d'armée.

Le général Berthaut présidait depuis 1874 la commission d'organisation de l'armée territoriale, lorsqu'il fut appelé, le 15 août 1876, au ministère de la guerre, dans le cabinet Dufaure, en remplacement du général de Cissey. Il signala son administration par la réduction de son état-major particulier, par l'envoi d'une circulaire aux chefs de corps, invitant les officiers généraux à s'abstenir d'appréciations politiques dans les cérémonies qu'ils pouvaient être appelés à présider, et plus tard par le maintien en fonctions de tous le commandants de corps d'armée, au delà du terme de trois ans fixé par la loi. Au mois d'octobre 1876, interpellé sur le refus des honneurs militaires aux légionnaires enterrés civilement, le généra Berthaut donna au règlement une interprétatio mal accueillie par la majorité. Il remit sa démission, le 2 décembre suivant, avec M. Dufaure e les autres membres du cabinet; mais il garda so portefeuille sous le ministère de M. Jules Simon, et le conserva même après l'acte du 16 mai 1877. Grâce à sa fermeté, l'armée résista aux excitation du parti conservateur, et le général prit même de mesures de rigueur envers un officier de l'armé territoriale, qui, sous le nom de plume de Saint-G nest l'avait, plusieurs fois, dans *le Figaro*, violem ment attaqué comme ministre, et demandé hau tement son renvoi. Le 24 novembre 1877, il quitt le ministère. Nommé le 16 mai 1878 commandar du 18ᵉ corps d'armée à Bordeaux, il donna sa dé mission le 16 mars 1879, à la suite du vote de fl trissure contre le cabinet du 16 mai. Le génér Berthaut, décoré de la Légion d'honneur 7 août 1851, a été promu officier le 13 août 186 commandeur le 7 juin 1875, et grand officier 7 février 1878.

BERTHEAU (Ernest), orientaliste alleman né le 23 novembre 1812, à Berlin, étudia théologie à l'Université de cette ville et se co sacra particulièrement aux langues orientale Répétiteur à Gœttingue depuis 1836, il se recevoir privat-docent en 1839, devint professe extraordinaire en 1842, et ordinaire, l'année s vante. Ses cours et ses livres, qui portent ég lement sur l'exégèse biblique, l'histoire et théologie hébraïques, et sur les diverses langu sémitiques, sont appréciés en Allemagne, spéc lement : *les Sept groupes de lois mosaïques* (Sieben Gruppen mosaïscher Gesetze; Gœtting 1840) et *Essais d'histoire juive* (zur Geschich der Israeliten; ibid., 1842). On estime égaleme ses *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bibl *les Juges, Ruth, les Proverbes, les livres Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther*, e (Leipzig, 1845-62). Ces travaux font partie *Manuel de l'exégèse de l'Ancien Testament* (Ku gefasstes exegetisches Handbuch zum Alten T tament), publié en collaboration avec M. Hitz Hirzel, O. Thenius, etc.

BERTHELIN (Max), architecte et dessinate français, né à Troyes, le 18 juin 1811, vint à P ris en 1830, et suivit quelques années l'atelier M. Henri Labrouste en même temps que l'Éco des beaux-arts. En 1835, il parut au Salon av plusieurs *Aquarelles* d'anciens monuments de ville natale. Attaché, en 1852, aux travaux e traordinaires de la ville de Paris, il surveill comme sous-inspecteur, les constructions l'église Sainte-Clotilde; il fut nommé ensu architecte au chemin de fer de l'Est. M. Be thelin, qui entra en 1847 dans la Commissi des monuments historiques, a exposé de nom breux *Dessins* exécutés pour elle, et de pl divers projets de restaurations ou d'achèvement ainsi que des *Vues pittoresques de Saint-Vincen de Paul* (1846) et *de Saint-Eustache* (1852) C divers envois lui ont valu une 3ᵉ médaille 1837, ainsi que la commande d'importants dessi dans des albums officiels. Il a publié, avec M. V guet : *Projet d'un théâtre impérial pour l'Opéra avec salle de concerts* (1855, in-fol.).

BERTHELOT (Pierre-Eugène-Marcellin), chi miste français, membre de l'Institut, né à Par le 25 octobre 1827, et fils d'un médecin, obtint prix d'honneur de philosophie au concou général, puis se livra à l'étude des sciences s'occupa spécialement de recherches sur les acide et les corps gras, ainsi que sur la fermentation.

[illegible] sciences, en avril 1854, avec [illegible] thèse sur les *Combinaisons de [illegible] avec les acides, et reproduction des corps gras neutres naturels* : il a tiré de là sa [illegible] des alcools polyatomiques, l'une des [illegible] de la chimie organique. L'Académie [illegible] sciences lui décerna, en 1861, un prix de [illegible], pour ses recherches relatives à la [illegible] par la voie synthétique d'un certain [illegible] chimiques existantes dans les [illegible].

[illegible] 1861, au Collège de France comme [illegible] au cours de chimie de M. Balard, [illegible] il fut nommé, en décembre 1859, [illegible] de chimie organique à l'École supérieure de pharmacie et, sur la demande de l'Académie des sciences, une nouvelle chaire de chimie organique fut créée pour lui au Collège de France en 1865. Élu membre de l'Académie de [illegible] février 1863, dans la section de [illegible] médicale, M. Berthelot entra [illegible] des sciences, le 3 mars 1873 (section [illegible]), en remplacement de Duhamel. [illegible] du comité scientifique de défense, [illegible] 1870, il s'occupa pendant le siège [illegible] à la fabrication des canons et des [illegible] de guerre, et spécialement de la nitroglycérine et de la dynamite. Aux élections générales [illegible] 1871, sans s'être porté candidat, [illegible] voix, sur 328000 votants. Il a été [illegible] général de l'enseignement supérieur [illegible] 1876. Décoré de la Légion [illegible] août 1861, il a été promu officier [illegible] et commandeur le 11 janvier 1879.

[illegible] de M. Berthelot ont eu pour objet [illegible] la synthèse chimique, c'est-à-dire la [illegible] des substances qui entrent dans la [illegible] des êtres organisés; ils ont ouvert [illegible] à la science, qui s'était bornée [illegible] presque exclusivement à l'analyse. [illegible] des matières colorantes extraites du [illegible] de la houille, a tiré un grand parti de [illegible]. Outre sa thèse (1854), et un [illegible] de mémoires publiés dans [illegible] chimie et de physique et dans les [illegible] de l'*Académie des sciences*, relatifs [illegible] des *carbures d'hydrogène*, des [illegible] on doit les ouvrages suivants : [illegible] *fondée sur la synthèse* (1860, [illegible] *sur les principes sucrés* (1862, [illegible] *méthodes générales de synthèse* [illegible]); *Leçons sur l'isomérie* (1865, [illegible] *élémentaire de chimie organique* [illegible]; *Sur la force de la poudre et des matières explosives* (2e édit., 1872, in-18); *Vérification* [illegible] Baumé (1873, in-8); *la Synthèse* [illegible], in-8). M. Berthelot a en outre [illegible] articles de sciences et de philosophie [illegible] revue germanique, la *Revue des Deux Mondes*, *Revue des cours scientifiques*, *le Temps*, [illegible] articles, intitulé *Science idéale et* [illegible], lettre à M. Renan (*Revue des Deux Mondes*, 1863), a été très remarqué.

BERTHERAND (Alphonse-François), médecin [illegible] français, né à Bazeilles (Ardennes), le [illegible] 1815, entra au service le 29 janvier 1834, [illegible] docteur en 1837. Sa thèse avait pour [illegible] *médicale en général et la va*[illegible] *dans le diagnostic*. Nommé chirurgien [illegible] en 1846, il devint médecin principal [illegible] de la division d'Alger, puis directeur [illegible] préparatoire de cette ville et correspondant de l'Académie de médecine. Chevalier de [illegible] d'honneur depuis 1841, il a été promu [illegible] en 1854.

[illegible] une *Notice biographique sur feu le docteur Moreau* (Strasbourg, 1852, in-8), il a publié un *Traité des maladies idiopathiques, et spécialement de celles du col* (Strasbourg, 1852, in-8), *des Plaies d'armes à feu de l'orbite* (Paris, 1851, in-8), *des Pansements des plaies sous le rapport de leur fréquence et de leur durée* (Strasbourg et Paris, 1851, in-8), et *Précis des maladies vénériennes, de leur doctrine et de leur traitement* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8); *Études sur les eaux minérales de l'Algérie* (1859); *Alger, son climat et sa valeur curative au point de vue de la phthisie* (1858); *Campagnes d'Italie* (1859); *Lettres médico-chirurgicales* (1860, in-18); *Campagnes de Kabylie*, histoire médico-chirurgicale des expéditions de 1854, 1856 et 1857 (1862, in-8), etc.

M. E.-L. Bertherand, frère du précédent, ancien chirurgien militaire, attaché à l'armée d'Afrique, puis docteur en médecine à Lille, a publié un *Mémoire sur l'emploi thérapeutique des eaux ferrugineuses de Teniet-el-Hald* (Paris, 1851, in-8); une *Notice sur le chancre du Sahara* (Lille, 1854, in-8); et, sous le titre de *Médecine et hygiène des Arabes* (Lille, 1854, in-8; 2e édit., 1874), des études sur l'exercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans d'Algérie, et leurs connaissances en anatomie, histoire naturelle, *Des Ressources que la matière médicale arabe peut offrir aux pharmacopées française et algérienne* (1859, in-8); *les Eaux minérales et les bains de mer de l'Algérie* (1860, in-8); il a aussi traduit de l'italien : *Du Cœur pneumatique*, par Gandolfi.

BERTHET (Élie-Bertrand), romancier français, né le 9 juin 1815, à Limoges, où son père était commerçant, fit ses études au collège de cette ville et montra à la fois du goût pour les sciences naturelles et la littérature. En 1834, il vint à Paris, sous prétexte d'étudier le droit, tenter, malgré sa famille, la fortune littéraire. Il y apportait quelques nouvelles écrites sur les bancs du collège même; il en forma un volume, *la Veilleuse*, qu'il publia sous le pseudonyme d'*Élie Raymond*. Quelques années plus tard, il commença à se faire connaître par des feuilletons dans le journal *le Siècle*. De 1837 jusqu'à ce jour, M. Élie Berthet a donné, soit dans ce journal, soit dans *l'Union*, *le Commerce*, *la Patrie*, *le Constitutionnel*, un grand nombre de romans publiés ensuite séparément. Il a aussi collaboré à divers recueils, la *Gazette des enfants*, *Paris élégant*, la *Revue du XIXe siècle*, le *Journal pour tous*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Les ouvrages de M. Élie Berthet forment environ cent volumes, dont les principaux, réimprimés en divers formats, sont : *la Croix de l'affût* (in-8, 1841); *le Braconnier* (2 vol. in-8, 1846); *le Nid de cigognes* (3 vol. in-8, 1848); *la Roche tremblante* (2 vol. in-8, 1851); *les Mystères de la famille* (3 vol. in-8, 1854); *les Catacombes de Paris* (8 vol. in-8, 1854); *la Bête du Gévaudan* (1858, 5 vol.), *la Falaise Sainte-Honorine* (1831, in-18); *l'Homme des bois* (1861, 5 vol. in-8); *le Gentilhomme Verrier* (1862, 6 vol. in-8); *l'Oiseau du Désert* (1863, 5 vol. in-8); *le Capitaine Blangis* (1864, 4 vol. in-8); *le Fou de Saint-Didier* (1864, 4 vol. in-8); *la Belle Drapière* (1865, in-18); *l'Enfant des bois* (1865, in-18); *les Houilleurs de Polignies* (1866, in-18); *le Bon vieux temps* (1867, in-18); *le Réfractaire* (1867, in-18); *les Drames de Cayenne* (1868, in-8); *le Séquestré* (1869, in-18); *le Gouffre* (1872, in-18); *l'Année du grand hiver* (1873, in-18); *les Drames du cloître* (1874, in-18); *Maître Bernard*, roman historique (1875, in-18); *Romans préhistoriques* (1876, in-18, illustré), etc. M. Élie Berthet a, en outre, fait représenter deux drames tirés de ses

œuvres, *le Pacte de famine*, en collaboration avec M. Paul Foucher, et *les Garçons de recette*, avec M. Dennery.

BERTHIER. Voy. WAGRAM (prince DE).

BERTHIER (Jean-Ferdinand), professeur à l'institution des sourds-muets de Paris, né en 1803, à Louhans (Haute-Saône) est un des sourds-muets de naissance qui, par leur exemple et leurs leçons, ont le plus contribué à propager la méthode de l'abbé de L'Épée et de l'abbé Sicard. En toute occasion, il a rendu hommage à la mémoire de ses bienfaiteurs, comme l'attestèrent ses Adieux *gesticulés*, le 11 mai 1823, au nom de ses compagnons d'infortune, sur la tombe de l'abbé Sicard (Paris, 1823, in-8), sa *Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Bebian, ancien censeur des études à l'institut des sourds-muets* (Paris, 1839, in-8), et son intéressante biographie de l'abbé de L'Épée (*L'abbé de L'Épée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte et ses procès*, Paris, 1852, in-8, 1 vol. avec portrait, planches, etc.). Un de ses mémoires, *les Sourds-muets avant et depuis l'abbé de L'Épée* (Paris, 1840, in-8), a obtenu, le 26 mars 1840, la médaille d'or proposée par la Société des sciences morales de Seine-et-Oise. En 1852, il a présenté aux Académies de médecine et des sciences morales et politiques une réfutation de l'opinion de feu le docteur Itard, relative aux facultés intellectuelles et morales des sourds-muets (Paris, 1852, in-8). Depuis, il a fait paraître des *Observations sur la mimique considérée dans ses rapports avec l'enseignement des sourds-muets* (Paris, 1853, in-8); une édition du *Code Napoléon* (code civil) à l'usage des sourds-muets (1869, in-18); une notice très étendue sur *l'abbé Sicard* (1873, in-8). M. J.-F. Berthier a été décoré de la Légion d'honneur le 21 août 1849.

BERTHOLON (César), homme politique français, député, né à Lyon, le 18 janvier 1808, et fils d'un négociant, fit lui-même le commerce des soieries et se retira avec une fortune considérable. Après la révolution de Juillet, il fut à Lyon un des organisateurs de la Société des Droits de l'homme. Cité comme témoin dans le procès d'avril, il dit : « Ma place n'est point ici ; elle est au banc des accusés. » Propriétaire et rédacteur du journal républicain *le Censeur*, il présida, en 1840, un banquet patriotique de 6000 citoyens, et prit part en 1847, à l'agitation réformiste. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Vienne, et fut élu représentant de l'Isère par 106 186 voix, le cinquième sur quinze. A la Constituante, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique napoléonienne et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Il fut réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative. Le 13 juin 1849, son nom parut sur la liste des représentants qui tentèrent un appel au peuple. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut interné d'abord en Algérie, puis habita l'Angleterre et rentra en France après l'amnistie.

Aux élections générales de 1869, pour le Corps législatif, M. Bertholon se porta candidat dans la 1re circonscription de la Loire, et n'échoua qu'au scrutin de ballottage, avec 14 131 voix contre 14 830 données au candidat officiel. Nommé préfet de la Loire le 6 septembre 1870, il résigna cette fonction, à la signature de la paix (4 mars 1871). Aux élections générales de février 1876, M. Bertholon se porta candidat dans la circonscription d'Alger et dans celle de Saint-Étienne : il obtint 2444 voix dans la première, et fut élu député de la 1re circonscription de Saint-Étienne, contre M. Martin Bernard. Il fit partie de la majorité républicaine et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre M. Bertholon obtint, dans la même circonscription 15 067 voix, contre 2596 données au candidat officiel et monarchiste, M. Aug. Gérin.

BERTHON (Mlle Sidonie), artiste miniaturiste française, née à Paris, en 1818, et fille de T.-Rén Berthon, peintre d'histoire estimé, étudia d'abord avec lui la peinture, et reçut ensuite les leçons de Mme de Mirbel. Elle figura presque sans interruption aux Salons à partir de 1840. Ses portraits les plus connus sont ceux de *Partarrieu-Lafosse de Gournay*, de *Mme Decazes*, de *Mme de Mirbel* fait de souvenir en 1853, et celui du docteur *Nacquart*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Elle a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841, et une 1re en 1845. — Mlle Sidonie Berthon est morte à Paris le 31 janvier 1871.

BERTHOT (Jean-Baptiste-Eugène), ingénieur français, né le 26 septembre 1800, fils d'un professeur distingué, inspecteur général de l'Université, entra, en 1819, à l'École polytechnique d'où il passa, en 1821, à l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1845, il devint, en août 1852, ingénieur en chef de première classe à Besançon, spécialement chargé de l'inspection du canal du Rhône au Rhin. M. Berthot s'est aussi occupé des questions relatives à la pisciculture, et a fait paraître avec M. Detzem, un mémoire intitulé : *Fécondation artificielle du poisson* (Mulhouse, 1852, in-4), accompagné de deux *Rapports*, l'un sur les faits constatés du 8 mai 1851 au 7 mars 1852 (Mulhouse, 1852, in-4), l'autre, en collaboration avec M. Bol[illegible] sur les faits constatés depuis le 7 mars 1853 (Besançon, 1853, in-8).

BERTHOUD (Samuel-Henri), littérateur français, né le 19 janvier 1804, à Cambrai (Nord), fils d'un imprimeur-libraire de cette ville, fit ses études au collège de Douai, rédigea le journal qu'éditait son père, puis fonda, en 1828, la *Gazette de Cambrai*, et y inséra des feuilletons qui furent remarqués. Il fut alors admis à *la Mode*, la *Revue des Deux Mondes*, etc. En même temps il instituait à Cambrai des cours gratuits d'hygiène, d'anatomie, de droit commercial, et se chargeait lui-même de celui de littérature. Sa collection des *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre* fut commencée à cette époque (1831-1834, tomes I-III).

A la fin de 1832, il vint se fixer à Paris, et grâce à une collaboration active aux divers journaux, se fit rapidement connaître. De la direction du *Musée des familles* (1834), qu'il remit, en pleine voie de prospérité, à M. Pitre-Chevalier, il passa à celle du *Mercure* (1835), qui servit à fonder *la Presse*, et entra à ce dernier journal dont il fut un des rédacteurs les plus assidus jusqu'en 1848. Il a écrit, pendant plusieurs années, des articles scientifiques et une chronique régulière dans *la Patrie*, sous le pseudonyme de *Sam*. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er septembre 1844, il a été promu officier le 14 août 1867.

Nous citerons de M. Berthoud : *Contes misanthropiques* (1831, in-8); *la Sœur de lait du vicaire* (1832, in-8), dont le premier titre était *Bah!*; *le Cheveu du diable* (1833, 2 vol.), le-

…que; *Mater dolorosa* (1834, 2 vol.); …*nne* (1837, in-8), simple et attachante : *Pierre-Paul Rubens* (1840, …é d'abord au *Musée des familles*; …ique (1842, 4 vol.), roman en deux … Frésicourt (1843, 2 vol.); *l'En*…*fant* (1843, 2 vol.); *le Fils du rabbin* …, *Israel* (1845, 2 vol.), un de ses … les plus intéressants; *la Palette* … *du diable* (1847); *El-Hioudi* … contes de mœurs algériennes, … *d'El-Arouch* (1850), qui a … journal *le Pays*; *le Dragon rouge* …, etc. M. Berthoud a aussi publié en … pseudonyme de *Sam*, et sous … *scientifiques* (1861, 4 vol. … le recueil de ses causeries … de la *Patrie*, depuis 1862, les *Petites* … (1857-1871, 10 vol. in-18). … pour la jeunesse : *la France* … *et pittoresque* (1835-1837, … volumes de la collection des … *de M. le curé* (1844-1850); *Histoires* … *et pour les grands enfants* (1863, … *des insectes* (1864, in-8 illust.); … cinq mille ans (1865, in-8, illust.); … *Oiseaux* (Tours, 1866, in-8, avec gr.); … (1867, in-8, avec gr.); *la* … (1868, in-8); *les Soirées du* … (1871, in-8), etc. M. H. Berthoud a … 1841, au théâtre des Variétés, *Une* … [illegible], vaudeville.

… (Dominique), professeur et homme politique, … né en Piémont. Il a fait partie … en 1848, et depuis lors il a … au Parlement piémontais et au … Sous la première administration … Rattazzi, il remplit les fonctions de … général de l'agriculture et du com… … publiques ne lui firent point … les travaux littéraires et philosophiques … depuis 1848 : *la Philosophie au* …, *le Néoplatonisme*; *la Ré*… … des leçons de méthode générale, … *la Vie de Giordano Bruno*, d'après des … depuis longtemps au … politique et les sympathies …, ce n'est que sur les vives in… … Victor-Emmanuel, qu'au mois de dé… 1861, il consentit à faire partie du cabi… … et à accepter le portefeuille de … publique et du commerce. Il le con… … la présidence de M. Ricasoli, au mois … 1862.

… (Achille) (d'Ille-et-Vilaine), ancien … du peuple, né à Rennes, le 24 octo… …, fit de fortes études médicales et fut … en 1829. En 1830, il exerçait à … et faisait un cours de chimie. … sous-préfet de Fougères, après la … de Juillet. Pendant dix-sept ans, il resta … cet arrondissement qui lui doit plu… … utiles : caisse d'épargne, salles … agricoles, conseil agricole, …, en 1846, l'*Histoire statistique et* … *de l'arrondissement de Fougères*, et … *Observations sur l'enseignement* … M. Am. Bertin fut ensuite nommé sous-… Cambrai.

… proclamation de la République, il alla … dans le département d'Ille-et-Vi… … il fut élu représentant par 117 522 … l'opposition du commissaire général. … comité de l'administration départe… … communale, il vota ordinairement avec la majorité, en se rapprochant quelquefois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTIN (Jean-Louis-Henri, dit Henri), jurisconsulte français, né en 1800, s'inscrivit, en 1820, au barreau de Paris, y prit un rang distingué et devint membre du conseil de l'Ordre. Il était depuis quelques années rédacteur du *Droit*, lorsqu'il remplaça, en 1848, M. O. Pinard comme rédacteur en chef. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *De la Revision des procès criminels* (1851); *Historique et révision du procès Lesurques* (même date); *Code des irrigations* (1852); *Chambre du Conseil en matière civile et disciplinaire; Jurisprudence du tribunal civil de la Seine* (1852-54, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1856); *De la Diffamation envers les morts* (1867, in-8); *Ordonnances sur requête* (1874, in-8); *Ordonnances de référé* (1874, in-8).

BERTIN (Édouard-François), peintre français, né à Paris en 1797, et fils du fondateur du *Journal des Débats*, fut élève de Girodet pour l'histoire et de Bidault pour le paysage. Il devint inspecteur des beaux-arts sous Louis-Philippe, et remplit, en cette qualité, plusieurs missions en Italie. Nous citerons parmi ses œuvres : *Vue de la forêt de Fontainebleau*, au musée du Luxembourg; *un Ermitage dans une ancienne excavation étrusque près de Viterbe*, au même musée; *Vue des Apennins*, au musée de Montpellier; *la Tentation du Christ* (1842), grand paysage historique, à Saint-Thomas-d'Aquin; *les Sources de l'Alphée* (1853), tableau acheté par l'État. Il a obtenu une médaille d'or en 1828, et la décoration au 1ᵉʳ mai 1833. Il a publié en outre une série de dessins rappelant les sites de la France, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Égypte, sous le titre : *Souvenirs de voyages*.

En 1854, après la mort de son frère cadet, Louis-Marie-Armand Bertin, qui avait, depuis la mort de leur père (1842), gouverné d'une manière si active la rédaction politique et littéraire du *Journal des Débats*, M. Ed. Bertin prit à son tour la direction de cet important organe de publicité, qui resta ainsi pendant près de soixante-dix-ans sous le même nom et dans la même famille. En septembre 1863, il a été nommé commandeur de l'ordre des Saint-Maurice et Lazare. — Il est mort à Paris, le 13 septembre 1871.

BERTIN (Mlle Louise-Angélique), musicienne française, née au hameau des Roches, près de Bièvre (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1805, sœur du précédent, fut élevée dans une famille où le goût des arts était héréditaire, elle se livra de bonne heure à la peinture. Mais bientôt la poésie et la musique se partagèrent ses études. Elle reçut des leçons de composition de Fétis et de Reicha, et débuta par l'opéra de *Gui Mannering*, où l'on remarqua, malgré beaucoup d'inexpérience, le sentiment des situations dramatiques. En 1827, elle donna au théâtre Feydeau *le Loup-Garou*, opéra-comique en un acte, qui eut du succès. *Fausto*, en quatre actes, joué aux Italiens en 1831, témoigna d'une certaine originalité. Sa dernière œuvre, *la Esmeralda*, dont Victor Hugo, son ami, avait fourni les paroles, fut froidement accueillie à l'Opéra en 1836. La vie retirée de Mlle Bertin avait empreint sa musique d'un caractère intime, qui convient peu à la scène.

Elle a publié, en 1842, un volume de poésies, intitulé *les Glanes*, qui a été couronné par l'Académie française. — Mlle Bertin est morte à Paris le 26 avril 1877.

BERTIN DE VAUX (Auguste-François-Thomas), général français, ancien pair, né à Paris, le 29 mai 1799, est le fils de Louis-François Bertin de Vaux, mort en 1842, et l'un des fondateurs du *Journal des Débats*. Il embrassa la carrière militaire, fut officier d'ordonnance du duc d'Orléans, puis aide de camp du comte de Paris. Il eut à cette époque, comme tous les membres de sa famille, son rôle politique. Député de Saint-Germain en Laye, il siégea à la Chambre de 1837 à 1842, parmi les conservateurs. Le 13 avril 1845, il fut créé pair de France. Après la révolution de Février, colonel au 5e lanciers, il fut employé pendant les événements de juin 1849. Général de brigade le 23 octobre 1852, il fut nommé général de division le 7 mars 1861. M. Bertin de Vaux a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1849. commandeur le 5 novembre 1859 et grand officier le 5 août 1867.

BERTINI (Henry-Jérôme), pianiste français, né à Londres, le 28 octobre 1798, d'une famille française, émigrée pendant la Révolution, fut tout enfant conduit en Hollande, où il fut formé par son père lui-même. Dès l'âge de douze ans, il donna des concerts très applaudis dans les Pays-Bas, puis en Écosse et en Angleterre. Venu en France, il se fit entendre à Paris et parcourut les départements. Il n'acquit pas moins de réputation comme compositeur que comme virtuose. En 1833, il prit part à la publication d'un ouvrage périodique intitulé : *Encyclopédie pittoresque de la musique*. M. Bertini s'était retiré depuis de longues années à Maylan (Isère). — Il y est mort le 1er octobre 1876.

On a de lui : vingt livres d'*Études* contenant 500 morceaux; des *Trios*, des *Sérénades*, des *Sextuors*, des *Fantaisies*, des *Rondeaux*, des *Variations* sur des thèmes originaux, plusieurs *Symphonies*; deux *Messes*, et des morceaux de musique religieuse, les *Préludes et Fugues de Seb. Bach*, arrangés à quatre mains; un livre didactique intitulé : *le Rudiment du pianiste*, etc. Ces ouvrages, publiés pour la plupart à Paris, ont eu plusieurs éditions en Allemagne.

BERTINOT (Gustave-Nicolas), graveur français, membre de l'Institut, né à Louviers (Eure) le 23 juin 1822, fut élève de Drolling et de Martinet, remporta en 1850 le prix de Rome (gravure) pour une *Académie d'après nature* (Chalcographie du Louvre), et prit part aux salons annuels par les planches suivantes : *Portrait du pape Clément XI*, d'après un portrait attribué à Velazquez (Chalcographie du Louvre) (1857); *l'Amour fraternel*, d'après M. Bouguereau (1859); *Jeune mère italienne* d'après M. Jalabert; *Salomé recevant la tête de Saint Jean-Baptiste*, d'après le tableau de Luini, au Louvre (1861); *le Bouquet*, d'après M. Toulmouche (1863); *Portrait de Van Dyck par lui-même* (1865); *la Vierge au donataire*, d'après Van Dyck, musée du Louvre (1866) ; *Côté droit de la chapelle des catéchismes dans l'église Saint-Eustache*, d'après les peintures de M. Signol (Exposition universelle); *Portrait de M. Jules Favre*, d'après M. Ch. Lefèbvre (1867); *Portrait du docteur Amussat*, d'après M. Naigeon; *l'Éducation de Marguerite*, d'après M. H. Merle (1869); *le Christ succombant sous la croix*, d'après le tableau de Lesueur, musée du Louvre, pour la Société française de gravure; *Pénélope*, d'après Ch. Marchal (1870); *Pastorale* et *une Jeune Mère*, d'après M. Bouguereau (1872); *Mgr Darboy*, d'après M. H. Lehmann, pour la Société française de gravure (1874); *la Belle Jardinière*, d'après Raphaël (1874); *Portrait de M. J. Maniel*, d'après un dessin de Rousseaux (1876). M. Bertinot a obtenu deux médailles, en 1861 (avec rappel e 1863) et en 1865, une médaille de première clas à l'Exposition universelle (1867), et la décorati la même année. Il a été élu membre de l'Acad mie des Beaux-Arts, le 9 février 1878, en rempl cement de M. Martinet.

BERTON (Émile-Adolphe-Joseph), méde français, né à Dinant, le 30 décembre 1801, de nier fils du général Berton, fit ses études au co lége Sainte-Barbe où il eut pour compagne Cavaignac et Guinard, puis entra, en 1819 l'École de Saint-Cyr. A la mort tragique de s père, il quitta la carrière des armes pour ce de la médecine et se fit recevoir docteur à Pa en avril 1828, avec une thèse intitulée: *Con dérations sur la pneumonie partielle*. Deux a après, il prenait part aux événements de 18 et devenait, à la suite des journées de Juill chirurgien aide-major de la garde municip de Paris. Il passa plus tard, avec le même tit au corps de la gendarmerie de la Seine et attaché, en 1853, comme médecin en chef, à maison du prince Jérôme. M. le docteur Bert ancien décoré de Juillet, fut fait chevalier de Légion d'honneur, le 30 mai 1838.

On a de lui : *Recherches et considérations sur dégénérescence tuberculeuse* (1830), couronné la Société médicale d'émulation; *Recherches l'hydrocéphale aiguë* (1834), couronné par l'Aca mie médicale de Stockholm : *Traité des mala des enfants, ou Recherches sur les principales a tions du jeune âge* (1837, 2e édit., 1841); *Réflex sur les névroses et la fièvre intermittente* (18 *Formulaire thérapeutique, concernant les ma dies de l'enfance*, avec M. Lehuby (1864), etc.

BERTON (Charles-Francisque Montan-), teur français, né à Paris, le 16 septembre 18 et petit-fils du célèbre compositeur François B ton, fut admis au Conservatoire, le 7 octo 1836, y fut élève de M. Samson, remporta le p mier prix de comédie et débuta au Théâtre-Fr çais, en décembre 1837, dans *l'École des ma* Il y obtint peu de succès et réussit mieux Vaudeville, dont la direction l'utilisa dans *Jolie fille du faubourg*. Mais le théâtre fer peu après, et M. Berton tenta une nouvelle plus heureuse épreuve à la Comédie-Franç dans *le Menteur*. A cette époque, il suivit la cla de chant de M. Duprez. Attiré par de brillan propositions à Vienne, où il eut des succès com chanteur, puis à Saint-Pétersbourg, il fut, de cette dernière ville, de 1846 à 1853, le successe de M. Bressant, qu'il vint ensuite remplacer Gymnase. Applaudi depuis dans *Diane de L le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-Monde*, *Fra çoise*, et autres pièces importantes du réperto moderne, il était regardé comme un des me leurs interprètes du drame-vaudeville, genre vori de ce théâtre. Il retourna une seconde f en Russie, où il joua les rôles les plus dive depuis *Chatterton* jusqu'au *Chapeau de pa d'Italie*. Il en revint en 1860, fut engagé à Gaîté et y joua *la Fille du Paysan*, *la Belle G brielle*, *le Château de Pontalec*. A la fin 1863, il parut au Vaudeville, dans *les Diab noirs*, en attendant la représentation du *Marq de Villemer* à l'Odéon, où il eut pendant tr mois un grand succès. Il a joué sur le mê théâtre, avec plus d'éclat encore, en 1866, le r du baron d'Estrigaud, dans *la Contagion* de M. E Augier, et en 1867, celui du prince de Cond dans *la Conjuration d'Amboise* de L. Bouilh Il a paru encore sur diverses scènes du bo levard, notamment, depuis mars 1869, à Porte-Saint-Martin, dans le drame de *Patrie*

[illegible] — Il est mort à Paris le 18 janvier [illegible].

[illegible] avait épousé, en 1842, la fille de son [illegible] professeur, Mlle Caroline SAMSON, qui [illegible] connaître par de gracieux romans et [illegible] plusieurs ont été imprimés; nous [illegible]: *les Journées de Madeleine* (1843); [illegible] *d'une poupée de Nuremberg* (1845); *les* [illegible], lectures pour l'enfance; *les* [illegible] *à vingt ans* (1851); *la Diplomatie* [illegible], proverbes en un acte; *le Bonheur* [illegible], *Mort et vivant*, nouvelles [illegible], *le Bouquet d'un pauvre jardin* [illegible], etc.

[illegible] (Pierre) artiste et auteur dramatique, [illegible], né à Paris en 1843, a appartenu [illegible] grand nombre d'années, au Gymnase [illegible] ou créé beaucoup de rôles de [illegible], et dans les pièces de Scribe, soit [illegible] plus nouveau. Il parcourut ensuite [illegible], joua notamment au Grand-[illegible] Bordeaux, en 1871, et entra, l'année [illegible], comme pensionnaire, à la Comédie-Française. M. P. Berton a aussi écrit quelques [illegible]: *les Jurons de Cadillac* (1865); *la Vertu* [illegible], en un acte (Gymnase, 1867); *Didier* [illegible] (Odéon, 1868), etc.

BERTRAND ([illegible]-Arthur-Henri), officier [illegible], ancien représentant du peuple, né en [illegible], est le fils du général comte Bertrand [illegible] dans l'exil, entra à l'École [illegible] en 1830. Au mois de juin 1832, [illegible] républicaine, il fut renvoyé [illegible] avec un grand nombre de ses camarades, [illegible] réintégré, au mois de décembre, [illegible] janvier 1833, il reçut son brevet [illegible] d'artillerie. En 1836, il partit pour l'Algérie, fit la première expédition de [illegible] avec le maréchal Clausel, et fut décoré de la Légion d'honneur (13 janvier 1837). Il [illegible] en France en 1839 et obtint, l'année suivante, le grade de capitaine.

[illegible] élections de 1848, M. Bertrand se [illegible] suffrages des électeurs de l'Indre [illegible] représentant, le second sur sept, [illegible] membre du Comité de la guerre, [illegible] avec la fraction non socialiste [illegible] démocratique. Après l'élection [illegible], il fit partie de l'opposition [illegible] la proposition Rateau et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de capitaine [illegible] et fut nommé chef d'escadron en [illegible] la campagne d'Orient et assista au [illegible], où il devint lieutenant-colonel. [illegible] en France, il fut officier d'ordonnance du prince Jérôme. En 1858, il fut [illegible] colonel et inspecteur des manufactures [illegible] général de brigade en 1864, il fut mis [illegible] de réserve et, à cette occasion, [illegible] officier de la Légion d'honneur, le [illegible] 1873. — Il est mort à Paris le 22 janvier [illegible].

BERTRAND (l'abbé François-Marie), orientaliste français, né le 24 octobre 1807, à Fontainebleau (Seine-et-Marne), étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, reçut les ordres, [illegible] d'Herblay, puis devint chapelain [illegible] de Versailles.

[illegible] traductions de l'hindoustani, [illegible] *l'Histoire du règne des Pandavas dans* [illegible] (1844, in-8), éditée par la Société [illegible]; *les Séances de Haidari* (1846, in-8), [illegible] historiques sur la vie et la mort des principaux martyrs musulmans; une étude sur *le Dix-huitième chapitre du livre de Job* (1847) et une bonne *Chrestomathie hindoustani* (1847, in-8), publiée avec M. Théodore Pavie, sous la direction de M. Garcin de Tassy; *les Psaumes disposés suivant le parallélisme*, traduits de l'hebreu (1857, in-8); *Vocabulaire hindoustani-français pour le texte des aventures de Kamrup* (1858, in-8). De 1848 à 1851, il a fourni à la *Bibliothèque religieuse* de l'abbé Migne un *Dictionnaire universel, historique et comparatif de toutes les religions du monde* (4 vol. in-8). Il a encore publié, en 1864, sous le pseudonyme de *Sophronius*, cinq lettres sur la question liturgique.

BERTRAND (Félix), sénateur français, né à Saint-Flour (Cantal) le 18 septembre 1808, suivit la carrière de la magistrature, et fut substitut dans sa ville natale (1833), procureur du roi à Ambert (1835), substitut du procureur général à Riom et avocat général à Grenoble et à Bastia. En 1858, il demanda et obtint de revenir à Saint-Flour remplacer son oncle comme président du tribunal civil. A l'approche des élections sénatoriales de 1876, il donna sa démission et se porta candidat, de concert avec M. de Parieu, pour le département du Cantal, comme conservateur constitutionnel et libéral; il fut élu, le second sur deux, par 186 voix sur 328 électeurs, et prit place au centre droit, dans la majorité monarchique de la Chambre haute. Il vota toutefois avec la gauche dans plusieurs occasions.

BERTRAND (James), peintre français né, à Lyon en 1825, élève de M. A. Périn, débuta au salon de 1857 par *une Idylle* et se consacra à la peinture religieuse et à la peinture d'histoire. *La Conversion de sainte Thaïs* (1861), *les Frères de la mort recueillant un homme assassiné dans la campagne de Rome* (1863), *la mort de Virginie* (1869), *l'Aurore* et *la Marguerite de Faust* (1876), lui ont valu, en 1861, une médaille de troisième classe qui fut l'objet d'un rappel en 1863, une autre médaille en 1869 et la décoration de la Légion d'honneur en 1876.

BERTRAND (Léon), littérateur français, né en 1804, débuta par une tragédie, *Laurent de Médicis* (1829) et un drame en vers, *Olivier Cromwell* (1831): puis il se consacra à la littérature cynégétique. Il a écrit: *Pétition à MM. les députés pour obtenir la répression du braconnage* (1843); *Vade-mecum des chasseurs* (1844); *Règlement du club des chasseurs* (1849); *Chasses à tir de la forêt de Saint-Germain* (1850); *Du Faisan, considéré dans l'état de nature et dans l'état de domesticité* (1851); *la Chasse et les chasseurs* (1862, in-18); *Un Savant incomplet*, nouvelle (1864, in-8); *Tonton, tontaine, tonton* (1864, in-18), avec une préface d'Alexandre Dumas; *le Comité de lecture*, comédie en un acte et en vers (1869, in-18), etc. Il a rédigé le *Journal des chasseurs*, fondé en 1837. — M. Léon Bertrand est mort à Paris le 7 juin 1877.

BERTRAND (Pierre), médecin français, né à Rochefort (Puy-de-Dôme), est fils du docteur Michel Bertrand, mort en 1857. (Voy. les édit. précédentes.) Il a fait ses études à Paris, où il a passé, en 1828, sa thèse de doctorat. Directeur de l'École préparatoire de Clermont, il y a été chargé de la chaire de chimie et de pharmacie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 août 1870. On a de lui un *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1839) et des rapports sur les travaux de l'Académie des sciences et arts du Puy-de-Dôme (1845-1856).

BERTRAND (Alexandre), archéologue français, né à Paris le 28 juin 1820, élève de l'École normale (1840), puis de l'École française d'Athènes (1848) et docteur ès lettres (1859), membre du comité des travaux historiques, est devenu conservateur du Musée de Saint-Germain, à la fondation duquel il avait beaucoup contribué (1862). Nommé chevalier de la Légion d'honneur. Outre ses thèses : *Essais sur les dieux protecteurs des héros grecs et troyens dans l'Iliade* et *De fabulis Arcadiæ antiquissimis*, on cite de lui : *Etudes de mythologie et d'archéologie grecques* d'Athènes à Argos (1858, in-18) ; *les Voies romaines en Gaule* (1863, in-8) ; *Archéologie celtique et gauloise* (1876, in-8, avec planches), recueil d'articles insérés dans la *Revue archéologique*, dont il a pris la direction. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

BERTRAND (Joseph-Louis-François), frère du précédent, mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris le 11 mars 1822, manifesta dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques, fit rapidement ses études au collège Saint-Louis, fut admis, à onze ans, à l'École polytechnique, à titre d'essai, et y entra le premier à l'âge de dix-sept ans. Attaché, dès 1842, au service des mines, il fut successivement professeur au lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École polytechnique et maître de conférences à l'École normale, répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collège de France, professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon. Ses travaux lui ont ouvert, à l'âge de trente-quatre ans, les portes de l'Académie des sciences (1856), où il a remplacé Sturm. A la mort d'Élie de Beaumont, il en a été élu secrétaire perpétuel le 23 novembre 1874. M. Bertrand a été nommé, en 1862, professeur titulaire de la chaire de physique générale et mathématique au Collège de France. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 14 août 1867.

Outre ses trois ouvrages classiques : *Traité d'arithmétique* (1849, in-8; 4ᵉ édit., 1867), *Traité d'algèbre* (1850, in-8), et *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral* (1864-1870, 2 vol. in-4), on cite de M. Joseph Bertrand un certain nombre de mémoires, embrassant à la fois la physique, les mathématiques pures, la mécanique, et dont nous citerons les principaux : *sur les Conditions d'intégralité des fonctions différentielles; sur le Nombre des valeurs que prend une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme; sur la Théorie générale des surfaces; sur la Théorie des mouvements relatifs; sur la Similitude en mécanique; sur l'Intégration des équations générales de la mécanique; sur la Théorie des phénomènes capillaires; sur la Théorie de la propagation du son*, etc. Ces différents mémoires sont insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. M. Bertrand a publié en outre : *les Fondateurs de l'astronomie moderne* (1865, in-8, deux édit.) ; *l'Académie des sciences et les académiciens de 1666 à 1793* (1868, in-8) ; *la Théorie de la lune d'Aboul Wefd* (1873, in-4).

BERTRAND DE SAINT-GERMAIN (Guillaume-Scipion) médecin français, né au Puy-en-Velay, le 25 octobre 1810, et fils d'un magistrat, descend par sa mère de la famille de Morgues de Saint-Germain. Reçu docteur à Paris en 1840, il fut plusieurs années attaché à un des bureaux de bienfaisance d'arrondissement, et reçut deux médail d'honneur, en 1849 et 1854. Il a publié : *Des* I *nifestations de la vie et de l'intelligence à l'aide l'organisation* (1847) ; *De la Diversité origin des races humaines et des conséquences qui en sultent dans l'ordre intellectuel et moral* (184 *Visite au château de Montaigne* (1850) ; *Descat considéré comme physiologiste et comme méde* (1869 in-8) ; une traduction de la *Protogæa* Leibniz ; une édition de *la Santé des gens lettres*, de Tissot, et quelques articles spéci dans l'*Assemblée nationale*.

BESCHERELLE (Louis-Nicolas), grammair français, né à Paris, le 10 juin 1802, fit études au collège Bourbon et entra, en 1825, archives du Conseil d'État. En 1828, il nommé bibliothécaire du Louvre. Porté une vocation particulière vers les études gr maticales, son premier écrit fut *le Partic passé ramené à sa véritable origine* (1820). ensuite sa *Revue grammaticale ou Réfutat des principales erreurs des grammairiens* (18 où l'auteur, comme il le fit aussi plus tard d sa *Réfutation complète de la Grammaire MM. Noel et Chapsal* (1838, in-12), met en r l'opposition perpétuelle des règles absolues arbitraires de nos théoriciens modernes, s l'usage général et l'autorité des grands écriva

A part ses ouvrages élémentaires d'enseig ment grammatical, les œuvres principales M. Bescherelle sont : *Grammaire nationale* (1 1838, 2 vol. gr. in-8; 5ᵉ édit., 1852, in *Dictionnaire usuel de tous les verbes fran* 1842-1843, 2 vol. in-8) ; *Dictionnaire natio ou Grand Dictionnaire critique de la lan française* (1843-1846, 2 vol. gr. in-4) ; *Petit* I *tionnaire national* (1857, in-32) ; *l'Usage monde*, ou conseils sur l'art de plaire en ciété (1861, in-8) ; *Grammaire pour tous* (18 in-18, en 2 parties). Il a publié, de 1856 à 18 avec M. Devars, un *Grand Dictionnaire de géog phie universelle* (4 vol. in-4 ; nouvelle édit. 18

Son frère, né à Paris, le 12 juin 1804, an employé au Conseil d'État, a participé à la part de ses travaux. On a de lui seul une *Méth pour apprendre les langues modernes* (18 4 vol.). ; *la Christéide*, poëme en douze ch (1874, in-8, avec grav.)

BESELER (Guillaume-Hartwig), homme p tique danois, né le 3 mars 1806, au château Marienhausen, dans le duché d'Oldenbourg, s vit les cours des universités de Kiel et de Heid berg, de 1823 à 1827. Bientôt il se fit, com avocat, une belle clientèle dans le Sleswig. même temps, il prit part aux affaires politiqu comme partisan déclaré de l'union des duchés de leur adjonction à l'Allemagne, et persév dans cette ligne de conduite, malgré les mena du Danemark. En 1844, la ville de Tondern choisit pour son représentant aux États de Sl wig, où il soutint les intérêts du parti allemar Ardent promoteur de la révolte qui éclata commencement de 1848, il fit partie du gouv nement provisoire. Quelque temps après, il vint membre du gouvernement municipal, p du conseil de régence institué par l'Allemag Le district de Rendsburg le choisit pour dép à l'Assemblée nationale de Francfort, où il nommé premier vice-président, et soutint droits des duchés et la légitimité de la révol Les insurgés ayant été définitivement vaincu M. Beseler dut s'expatrier et se retira auprès duc de Brunswick. En 1865, il entra au servi de la Prusse et devint curateur de l'univers de Bonn avec le titre de conseiller privé.

[illegible] (Charles), ingénieur français, ancien représentant du peuple, est né à Di-[illegible] juillet 1795. Fils de Charles-Leleu-Ber-[illegible], député sous l'Empire, la Restaura-[illegible] monarchie de Juillet, mort en 1840, [illegible] de bonne heure à l'étude des scien-[illegible] longtemps occupé des travaux du ca-[illegible] à Brest. En 1830, il se trouvait à [illegible] les ouvriers de Glomel marchè-[illegible] cette ville. Son intervention pacifique [illegible], et les électeurs de Pon-[illegible] par reconnaissance, à la Cham-[illegible] où il siégea en même temps [illegible] prit place à l'extrême gauche et [illegible] des opinions très radicales. Il fit en [illegible] du Conseil général du Morbihan. Il [illegible] député et établit à Paris, dans [illegible] Popincourt, des ateliers de construc-[illegible] où il essaya le système d'as-[illegible]

[illegible] révolution de Février, M. Ch. Bes-[illegible] commissaire général dans le [illegible] il résigna bientôt ces fonctions et fut [illegible] du peuple par 95 000 suffrages, [illegible]. Membre du Comité du tra-[illegible] avec la fraction la plus modérée du [illegible] soutint le général Cavaignac [illegible] de la constitution. Après l'élec-[illegible], il fit peu d'opposition à la [illegible] et s'abstint dans les ques-[illegible] et dans les débats relatifs à l'ex-[illegible]. M. Ch. Beslay ne fut pas ren-[illegible] législative et reprit à Paris ses [illegible]

[illegible] continuant ses études d'éco-[illegible], ami et disciple de Proudhon, il [illegible] un projet de banque d'es-[illegible] dans lequel il perdit sa fortune. Il se [illegible] politique renaissante des der-[illegible] du Corps législatif. Au début [illegible] franco-prussienne, en 1870, il s'en-[illegible] son grand âge, comme volon-[illegible] un régiment de ligne, que sa santé [illegible]. Après le 4 septembre, il se [illegible] parti radical dont il signa les [illegible] contre le gouvernement de la Dé-[illegible] aux élections générales du 8 [illegible] 1871, comme candidat de l'association [illegible] des travailleurs, sur la liste des [illegible] extrême gauche, il ne fut pas élu; mais [illegible] du 18 mars, il fut nommé [illegible] de la Commune, dans le VI[e] arrondis-[illegible] à installer la nouvelle assemblée, [illegible] comme doyen d'âge. A plusieurs re-[illegible] protester contre divers excès, il [illegible], qui ne fut pas acceptée. Il [illegible], le 11 avril, sur sa demande, [illegible] Banque de France qu'il protégea [illegible] contre les perquisitions de la [illegible] fédérée. En considération des [illegible] qu'il avait rendus au crédit public, [illegible] permis de quitter la France, après la [illegible] la Commune. Il se retira en Suisse [illegible]. Il y rédigea un volume de [illegible] publia sous ce titre : 1830-1848-[illegible] Souvenirs (Neufchâtel, 1873, in-18). — [illegible] à Neufchâtel, le 30 mars 1878.

[illegible] (François), avocat et publiciste fran-[illegible] du précédent, né à Paris, en 1835, se [illegible] licencié ès lettres et docteur en droit. [illegible] tableau des avocats de Paris, en 1856, [illegible] 1859, secrétaire de la conférence du [illegible], en outre, pendant six ans, le secré-[illegible]. Il fonda, le 1[er] août 1868, *le* [illegible] journal catholique conservateur qui, [illegible] siège, passa pour l'organe de M. Trochu et qui fut depuis celui du duc de Broglie.

M. F. Beslay a collaboré au *Correspondant*, à la *Revue contemporaine*, à la *Revue d'économie chrétienne*, et a publié : *Du Style et des formes de la plaidoirie* (1861, in-8), discours de rentrée de la conférence des avocats ; *Lacordaire, sa vie, ses œuvres*, précédé d'une lettre du P. Lacordaire à l'auteur (1862, in-18); *Des Actes de commerce*, commentaire théorique et pratique des articles 632 et 633 du code de commerce (1865, in-8); *Voyage aux pays rouges*, « par un conservateur » (1873, in-18).

BESSEMER (Henry), ingénieur anglais, né en 1813, dans le comté de Hertford, porta de bonne heure son esprit actif vers les inventions industrielles. Son nom est resté attaché à un nouveau procédé pour la trempe de l'acier, qui a pris, dans le monde entier, une extension considérable et produit, pour les plus grandes industries, d'immenses résultats. Il s'est vu décerner des honneurs et des récompenses dans la plupart des pays. En 1858, le mémoire où il exposa sa découverte lui valut une médaille d'or de la Société des Ingénieurs civils d'Angleterre. Le prince royal de Suède, président de la commission de l'industrie du fer, ayant assisté aux premières expériences de M. Bessemer, le nomma membre honoraire de cette commission. En Allemagne, l'inventeur reçut le titre de bourgeois de Hambourg, ainsi qu'une médaille d'or et une lettre des plus flatteuses du roi de Würtemberg. Son procédé, adopté en Styrie, puis par la compagnie du chemin de fer du nord de l'Autriche et dans les usines du prince Demidoff, lui fit conférer par l'empereur le titre de chevalier commandeur de l'ordre de François-Joseph. En 1867, une commission scientifique française le proposa pour la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur; mais l'ambassadeur d'Angleterre ne lui permettant pas d'en porter les insignes, elle ne lui fut pas accordée. En revanche, quoiqu'il ne fût pas exposant, l'empereur lui donna une magnifique médaille d'or en reconnaissance de la valeur de ses inventions. En 1871, l'Institut britannique du fer et de l'acier le choisit comme son président. En 1872, il reçut encore une médaille d'or de la Société des Arts. Enfin les Américains lui ont témoigné leur reconnaissance d'une façon toute spéciale : au milieu d'un des plus riches districts métallurgiques, non loin de Cincinnati, ils ont construit une nouvelle ville, à laquelle ils ont donné son nom, et qui, par sa situation, est destinée à devenir un des grands centres commerciaux et industriels des États-Unis. Le nom de M. Bessemer rappelle dans ces dernières années une invention d'un autre genre, celle des paquebots à salon suspendu, pour éviter le mal de mer.

BESSON (Gustave-Auguste), industriel français, né à Paris, en 1820, d'une famille d'artisans, s'occupa, jeune encore, de la fabrication des instruments de musique, étudia, chez divers facteurs, le système et les défauts des cuivres, et débuta, à l'Exposition de 1844, par plusieurs instruments qui furent récompensés. Depuis cette époque ses travaux ont porté sur toute la famille des instruments en cuivre, et il a inventé les pistons qui portent son nom, ainsi que la perce pleine, qui permet de donner à tous les instruments le diapason voulu. M. Besson, qui a exposé plusieurs fois depuis 1844 et qui, dans l'intervalle, s'est réhabilité d'une faillite, a obtenu une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris, en 1855.

BESSON (Mgr François-Nicolas-Xavier-Louis), prélat français, est né à Baume-les-Dames (Doubs), le 5 octobre 1821. Précédemment chanoine du diocèse de Besançon et superieur du collège de Saint-François-Xavier, il a été nommé évêque de Nîmes en remplacement de Mgr Plantier, par décret du 3 août 1875, préconisé le 23 septembre, sacré à Besançon le 14 novembre suivant et installé le 25 du même mois.

L'un des orateurs les plus infatigables du clergé français, les sermons et conférences de Mgr Besson, prêchés à la métropole de Besançon et dans d'autres villes de la région, ont formé un nombre considérable de recueils empruntant leurs titres aux sujets traités: *l'Homme-Dieu* (Besançon, 1864, in-8 et in-18; 7ᵉ édit., 1869, in-8); *l'Église œuvre de l'Homme-Dieu* (ibid., 1865, in-8 et in-18; 6ᵉ édit. augm., 1873, in-8); *le Décalogue ou la Loi de l'Homme-Dieu* (ibid., 1868, 2 vol. in-8 et in-18); *les Sacrements ou la Grâce de l'Homme-Dieu* (ibid., 1873, 2 vol. in-8 et in-18); *le Sacré-Cœur de l'Homme-Dieu* (ibid., 1873, in 8 et in-18); *l'Année d'expiation et de grâce* (1870-1871; ibid., 1873, in-8); *l'Année des pèlerinages* (1872-1873); ibid., 1874, in-8 et in-18); *les Mystères de la vie future ou la gloire de l'Homme-Dieu* (1874, in-8 et in-18); puis une série de *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*, publiés séparément ou réunis en un recueil spécial (1870, 2 vol. in-8 et in-18; nouvelle série, 1874, in 8 et in-18).

On doit en outre à Mgr Besson des recherches archéologiques d'intérêt local et des notices biographiques, notamment: *Mémoire historique sur l'abbaye et la ville de Lure* (Besançon, 1846, in-8); *Histoire de la ville de Gray et de ses monuments*, avec l'abbé Gratin (Ibid., 1851, in-8); *Vie de Mgr Jean-François-Marie Cart, évêque de Nîmes* (ibid., 1856, in-18); *Vie de M. l'abbé Busson, ancien secrétaire général des affaires ecclésiastiques* (ibid., 1852, in-18).

BESSON (Faustin), peintre français, né à Dôle (Jura) le 15 mars 1821, est fils d'un fabricant d'horlogerie qui se fit connaître comme sculpteur, professa à l'École de dessin de cette ville et créa un musée dont il fut nommé conservateur, fonctions remplies aujourd'hui par M. F. Besson. Celui-ci, élève de Decamps, de MM. Brune et J. Gigoux, suivit en outre les cours de l'École des Beaux-Arts, à Paris. De 1842 à 1867, il a presque constamment figuré aux salons annuels, soit pour des portraits, soit pour des sujets épisodiques ou allégoriques, parmi lesquels nous citerons: *les Femmes et le Secret*; *Autant en emporte le vent* (1848); *Jeunesse de Lantara* (1852), appartenant au musée de Dôle; *Boucher et Rosine* (1853); *Promenade de la Dauphine* (1855); *Enfance de Grétry* (1857); *l'Atelier de Coustou, à Versailles* (1861); *Callot et les Saltimbanques*; *une Aventure de Quentin de La Tour* (1866); *un Sourire* (1867). M. Besson avait peint pour le cabinet de travail de Napoléon III à Saint-Cloud deux dessus de porte: *Flore et Zéphyr*; *Psyché et l'Amour*; il a décoré plusieurs hôtels particuliers à Paris et à Besançon; on voit à Paris un tableau de lui dans l'église Saint-Paul et un dessus d'autel dans l'église Saint-Eustache. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

BEST (Jean), graveur et imprimeur français, né à Toul (Meurthe), en 1808, et orphelin de bonne heure, vint à Paris, à l'âge de vingt ans, et eut à surmonter bien des obstacles. Il commença par graver sur bois des lettres d'alphabet; bientôt après il travailla pour le *Guide dans Paris*, publié par Carpentier, puis entra par un mariage dans la famille de cet éditeur. 1833, il prit part à la fondation du *Magasin p toresque*. L'année suivante, il obtint à l'Expo tion une médaille de bronze pour ses grave sur bois et sur cuivre. Il perfectionna différe procédés de son art et parvint à des résultats obtinrent une médaille de bronze en 1839 et d'or en 1844. Il a formé d'habiles artistes fr çais et étrangers avec le concours desquels il paraître, dans le *Magasin pittoresque*, dans l'*Illustration*, dans le Supplément de l'*Illustra London news*, des chefs-d'œuvre de gravure pographique, et exécuta pour la Belgique, Suisse, le Wurtemberg, la Prusse, l'Autriche Russie, etc., les illustrations d'ouvrages imp tants. En 1855, il a reçu du jury de l'Exposi universelle de l'industrie, comme graveur comme imprimeur, une médaille de prem classe.

BETHMANN-HOLLWEG (Maurice-Auguste juriseonsulte et homme politique allemand, n 10 avril 1795, à Francfort-sur-le-Mein, est de Jean-Jacques Hollweg et de Suzanne-Élisa Bethmann. Son père, après son mariage ave sœur de Simon-Maurice Bethmann, le g banquier, prit le nom et les armes de cette fam En sortant du gymnase de Francfort, Mau Bethmann voyagea en Suisse et en Italie, il revint suivre les cours des universités de G tingue et de Berlin, où il eut pour maîtres E et Savigny; il fut reçu docteur en droit en 1 Quelques années plus tard, il se rendit à B où il fut successivement professeur et curateur l'université. En 1845, il fut nommé conseiller et, l'année suivante, il fit partie du synode g ral tenu à Berlin. Anobli en 1840, à l'avènem de Frédéric-Guillaume IV, M. Bethmann-Holl un des plus riches propriétaires de la prov rhénane, fut élu, en 1849, membre de la p mière Chambre prussienne et prit place dan parti constitutionnel modéré. Appelé au mi tère des cultes, en 1858, il se signala par grand esprit de tolérance, et prépara des pour régler tout le système de l'instruc publique. Au mois de mars 1862, M. Bethm Hollweg ne contre-signa pas l'ordonnance dissolvait la Chambre des députés; il donn démission qui fut acceptée, mais le roi lui lais titre de ministre d'État. — Il est mort au châ de Rheineck, le 12 juillet 1877.

On cite parmi ses principaux ouvrages: *É ments de procédure civile* (Grundriss des Civil cesses; 3ᵉ édit., Bonn, 1832); *Essais sur q ques parties de la théorie de la procédure ci* (Versuche über einzeilne Theile der Theorie Civilprocesses, 1834); *la Constitution judici et la procédure dans l'Empire romain à l'épo de la décadence* (Gerichtsverfassung und Pro des sinkenden rœm., Reichs, 1834); *Origine libertés des communes lombardes* (Ursprung lombardischen Staedtefreiheit, 1846); *la Pro dure civile au point de vue historique du dr commun* (der Civilproces des gemeinen Rech etc., Bonn., 1864-1874, 6 vol.).

BETHMONT (Paul-Louis-Gabriel), homme litique français, député, né à Vitry-sur-Seine, 12 octobre 1833, est fils de l'ancien ministre de République de 1848. Après de brillantes études droit et des débuts remarqués au barreau, il présenta, au mois de janvier 1865, dans la 2ᵉ c conscription de la Charente-Inférieure, et fut par 13 317 voix sur 21 805 votants; il prit souv la parole dans les questions de politique générale dans les affaires relatives aux intérêts maritim Aux élections de 1869, il fut réélu par 13 3

[illegible] sur 25 661 votants. Après la révolution du 4 septembre 1870, il resta à Paris pendant le siège et s'engagea comme volontaire dans une compagnie de garde de la garde nationale. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Charente-Inférieure à l'Assemblée nationale, le [illegible] par 84 800 voix; élu à deux reprises [illegible] de l'Assemblée, M. Bethmont fit partie de la gauche républicaine et du centre gauche, dont il a été le président. Il vota en toutes circonstances avec la minorité républicaine. Le 20 février 1876, il se présenta dans l'arrondissement de Rochefort, et fut élu par 6844 voix contre 6406 [illegible] à M. G. Roche, candidat bonapartiste. Le [illegible] suivant, il fut nommé vice-président de la Chambre par 349 voix sur 429 votants. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés [illegible] de confiance au ministère de Broglie. Aux élections générales du 14 octobre, [illegible] vivement attaquée, n'en réunit pas moins [illegible] voix, contre le même concurrent [illegible] M. Roche, qui, soutenu par le pré[illegible] de l'administration, n'en obtint [illegible] M. Bethmont a pris à la Chambre, dans [illegible] républicaine, une situation dont l'im[illegible] par son élection, plusieurs [illegible], de vice-président de l'Assemblée; à [illegible] la session de 1876, il a été réélu à ces [illegible] le premier, par 255 voix sur 274 votants. Il a été aussi nommé membre [illegible] de la Commission du budget, et [illegible] de la Commission des ports maritimes. [illegible] canton de Rochefort sud au conseil général de la Charente-Inférieure depuis 1865.

[illegible] Louis-François-René BETHMONT, [illegible] docteur en droit, membre du Conseil [illegible], candidat républicain aux élections [illegible] de janvier 1878, dans ce département, [illegible] la même année.

BETHUSY-HUC (Édouard-Georges, comte de), [illegible] allemand, né au domaine de [illegible], le 3 septembre 1829, étudia le droit aux universités de Bonn, de Breslau et de Berlin. Il fit des voyages en France, en Italie, en [illegible], et [illegible] en 1853 au milieu de ses [illegible]. Après avoir fait partie plusieurs années [illegible] diètes provinciales, il fut élu, [illegible] à la Chambre des députés de [illegible] un rôle marquant. Attaché [illegible] du parti conservateur qui réclamait [illegible] de l'armée, il finit par aban[illegible] les doctrines de la *Gazette* [illegible] soutint, en 1863, la loi de res[illegible] proposée par M. Schulze-[illegible]. La Chambre ayant été dissoute, il se [illegible] celle qui suivit, en dehors des [illegible], et il se proposa d'en créer un nou[illegible] à former sous le nom de parti [illegible] indépendant, et qui se fondit plus tard [illegible] de l'empire allemand. Le comte de [illegible] fut élu, en outre, membre du [illegible] de l'Allemagne du Nord, et à partir de [illegible] Reichstag allemand. Dans la session de [illegible], il fut élu vice-président de la [illegible] des députés. Le parti dont il était le chef [illegible] les idées d'unité politique, de décen[illegible] communale, d'administration gratuite [illegible], de liberté civile et économique : [illegible] de Bethusy-Huc les avait soutenues, [illegible], dans des brochures parues [illegible]

BÉTOLAUD (Victor-André-Raymond), profes[illegible] grammairien français, né à Paris, le [illegible], fit ses études au lycée Louis-le-Grand, devint un des collaborateurs de l'humaniste N.-E. Lemaire, se fit recevoir docteur ès lettres et agrégé des classes supérieures en 1826 et entra dans la carrière de l'enseignement public. Il s'était aussi fait recevoir licencié en droit. M. Bétolaud a été, pendant plus de vingt ans, professeur au lycée Charlemagne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849. — Il est mort à Paris le 8 février 1879.

Outre sa thèse française *Sur la Vraisemblance en poésie*, et sa thèse latine : *De Conjunctionibus idearum* (1826, in-4), il a publié plusieurs éditions d'auteurs latins et grecs, la traduction de quelques *Vies* de Plutarque, des *Comédies* de Térence et surtout du roman de *l'Ane d'or* d'Apulée pour la collection Panckoucke (1835-1838, in-8), etc. Il est connu dans l'Université comme auteur d'un *Traité élémentaire de l'accentuation grecque* (1836; 5e édition, 1853, in-12); *de Oratore dialogi tres* (1871, in-18). On a cité aussi sa facilité à faire des vers; quelques-unes de ses pièces de circonstance ont été imprimées.

BÉTOLAUD (Jacques-Alexandre-Célestin), avocat français, parent du précédent, est né à la Souterraine (Creuse) le 14 janvier 1828. Il fit son droit à Paris, fut inscrit au barreau de la Cour d'appel le 19 novembre 1848 et se fit recevoir docteur en droit en 1851. Secrétaire de la conférence des avocats en 1852, il ne tarda pas à acquérir du renom et de l'autorité par la méthode et la clarté de sa parole et par ses connaissances juridiques. Membre du Conseil de l'ordre dès 1864, il fut élu bâtonnier en 1876 et 1877. M. Bétolaud a plaidé, depuis une quinzaine d'années, les plus grandes affaires civiles du palais de Paris, et partage, dans ce genre, le premier rang avec M. Allou. On a parlé, à diverses reprises, de sa nomination aux premiers postes de la magistrature de Paris. En plusieurs circonstances, ses opinions libérales, quoique très modérées, se sont produites avec un certain éclat, notamment dans l'allocution qu'il a adressée à M. Dufaure, au moment du retour de celui-ci au ministère, en décembre 1877.

BEUDANT (Léon-Charles-Anatole), professeur et jurisconsulte français, né à Fontenay-le-Fleury (Seine-et-Oise), le 9 janvier 1829, est fils du célèbre minéralogiste, membre de l'Institut, mort en 1850. Il fit son droit à Paris et fut reçu docteur en 1852. Nommé, au concours, en 1857, agrégé des facultés de droit, il fut attaché d'abord à la faculté de Toulouse, puis appelé, en 1862, à celle de Paris, où il fut chargé, comme suppléant de M. F. Duranton, de l'un des cours de Code Napoléon.

M. Beudant a publié : *de l'Indication de la loi pénale dans la discussion devant le jury* (1861, in-8); *de la Subrogation à l'hypothèque légale des femmes, et des sous-ordres* (1867, in-8). Rédacteur assidu de la *Revue critique de législation* et de la *Revue pratique de droit français*, il y a donné, notamment : *de la Naturalisation* (1855); *des Expertises médico-légales* (1863); *de l'Influence au civil de la chose jugée au criminel* (1865). Il a aussi collaboré depuis 1867 au recueil périodique de M. Dalloz. Il en est devenu depuis titulaire. Il a fait partie du conseil municipal de Paris de 1871 à 1877. M. Beudant a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 4 août 1875.

BEUDIN (Jacques-Félix), banquier français, homme de lettres, est né à Paris, le 12 avril 1796. Chef d'une grande maison de banque parisienne, il a néanmoins contribué par ses pièces de théâtre au triomphe du genre romantique. Il a donné avec M. Goubaux à la Porte-Saint-

Martin : *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), drame qui compte les représentations par centaines, et *Richard d'Arlington* (1832), où le caractère de l'ambitieux est poussé jusqu'au cynisme. Deux dramaturges en renom, Victor Ducange et Alex. Dumas, avaient retouché l'un la première, l'autre la seconde pièce. C'est sous le pseudonyme de *Dinaux*, formé des dernières syllabes de leurs deux noms, que paraissaient les œuvres collectives de MM. Beudin et Goubaux ; ce dernier l'a seul conservé au théâtre.

Sans cesser de diriger sa maison de banque, M. Beudin se tourna vers la politique et réussit, en se plaçant sous le patronage ministériel, à succéder à M. Paturle, comme député de Paris (1837). Dans cette session, il se prononça contre la conversion des rentes et fit passer un crédit de 60 000 fr. relatif à la bibliothèque de l'Arsenal. Remplacé, en 1842, par M. Bethmont, il rentra à la Chambre en 1846 ; il continuait d'y voter avec la majorité conservatrice, lorsque la révolution de Février le rendit exclusivement aux affaires de finance. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 28 octobre 1843.

BEULÉ (Charles-Ernest), archéologue et homme politique français, membre de l'Institut, né à Saumur, le 29 juin 1826, fut élève de l'École normale, de 1845 à 1848. Agrégé pour les classes supérieures des lettres, il fut nommé professeur de rhétorique à Moulins, puis envoyé à l'École française d'Athènes. Il y reprit avec ardeur les fouilles déjà tentées pour rechercher les propylées de l'Acropole, et fit des découvertes qui causèrent une vive sensation dans le monde savant et décidèrent du maintien de l'École, dont on niait alors volontiers l'utilité. De retour en France en 1853, M. Beulé prit le grade de docteur et fut nommé, dès l'année suivante, en remplacement de Raoul-Rochette, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale. Il fut décoré, à la même époque, de la Légion d'honneur. Après avoir fait exécuter des fouilles très importantes sur l'emplacement de Carthage, M. Beulé fut élu, en février 1860, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Ch. Lenormant. Au mois d'avril 1862, il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts par dix-neuf voix contre quatorze données à M. Berlioz. C'est lui qui, après la réorganisation de l'École des beaux-arts, à la fin de 1863, protesta, au nom de l'Académie, contre le nouvel état de choses.

Aux élections du 8 février 1871, M. Beulé, qui s'était tenu jusqu'alors en dehors de la politique militante, fut nommé représentant du département de Maine-et-Loire pour l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 102 600 voix sur 110 000 votants. Il prit place au centre droit, fut rapporteur de diverses propositions, notamment de celle de la translation de l'Assemblée à Versailles, et soutint avec éclat, lors de la discussion du budget de 1872, le maintien des subventions théâtrales. Le 24 mai 1873, il vota l'ordre du jour Ernoul, qui provoqua la chute de M. Thiers et accepta le portefeuille de l'intérieur, en remplacement de M. Casimir Périer. Son administration fut signalée par un remaniement préfectoral considérable, par l'interdiction des envois d'adresses de conseils municipaux, et surtout par une circulaire secrète aux nouveaux préfets, dans laquelle M. Pascal, secrétaire général de l'intérieur, les invitait à gagner les journaux « conservateurs ou susceptibles de le devenir. » Ce document fut apporté à la tribune par M. Gambetta, le 10 juin 1873, quelques moments après que M. Beulé, répondant à une interpellation de M. Lepère, définissait l'ordre établi « le pouvoir de l'Assemblée que le pays a choisie dans un jour de malheur. » Cette par[illegible] équivoque n'eut pas moins de retentissement q[illegible] la circulaire rédigée par M. Pascal, sans que, [illegible] son propre aveu, le ministre l'ait ni signée ni l[illegible] Malgré un vote de l'Assemblée qui repoussa [illegible] 368 voix contre 308 la motion de blâme propo[illegible] par M. Christophle, la situation parlementaire [illegible] M. Beulé devint chaque jour plus difficile et l[illegible] que, le 24 novembre suivant, dans une répon[illegible] une interpellation de M. Léon Say sur la non-c[illegible] vocation des électeurs pour les sièges inoccup[illegible] il eut parlé de la responsabilité ministérielle qu[illegible] présentait « dans toute sa beauté », il comp[illegible] que cette situation n'était plus tenable. Le [illegible] lendemain, il remit le portefeuille de l'intéri[illegible] à M. de Broglie. Quelques mois après, le 4 [illegible] 1874, il fut trouvé dans sa chambre, frappé [illegible] deux coups de couteau au cœur. Ce suicide [illegible] tour à tour attribué à des pertes d'argent, [illegible] souffrances d'une maladie de cœur et au chag[illegible] d'avoir inutilement compromis sa notoriété [illegible] crivain et d'érudit.

Outre ses deux thèses : *An vulgaris lin[illegible] apud veteres et Græcos exstiterit?*; *les Arts [illegible] la poésie à Sparte sous la législation de [illegible] curgue* (1853), on a de M. Beulé : *les Frontons [illegible] Parthénon* (1854, broch.); *l'Acropole d'Ath[illegible]* (1854, 2 vol. in-8; 2e édit., 1863, in-8); *Études [illegible] le Péloponèse* (1855, in-8), ces deux derniers [illegible] vrages publiés par ordre du ministère de l'instr[illegible] tion publique; *les Temples de Syracuse* (18[illegible]) inséré d'abord dans le *Bulletin des Sociétés [illegible] vantes*; *les Monnaies d'Athènes* (1858, in-4); *l'[illegible] chitecture au siècle de Pisistrate* (1860, in[illegible]) *Éloge de M. Horace Vernet* (1863, in-8); *P[illegible] dias, drame antique* (1863, in-12); *Éloge d'H[illegible] polyte Flandrin* (1864); *Histoire de la sculpt[illegible] avant Phidias* (1864, in-8), tiré de la *Gaz[illegible] des Beaux-Arts*; *Éloge de Meyerbeer* (1865, in-[illegible]) puis divers articles insérés dans la *Revue [illegible] Deux-Mondes*, entre autres un sur la Crète ([illegible] vier 1867), qui lui valut une adresse de féli[illegible] tation des patriotes crétois, dans le *Journal [illegible] savants*, *la Gazette des Beaux-Arts* et autres [illegible] cueils; *Auguste, sa famille et ses amis* (18[illegible] in-8); *Tibère et l'héritage d'Auguste* (1868, in-[illegible]) *le Sang de Germanicus* (1869, in-8); *Titus et [illegible] dynastie* (1870, in-8), formant la suite de [illegible] deux premiers volumes sur la famille d'Augu[illegible] Réunies sous le titre général de *Procès des Cés[illegible]* ces études résument les cours de l'auteur à [illegible] Bibliothèque impériale; grâce aux allusions [illegible] crètes et profondes dont elles sont remplie[illegible] elles ont pu être accusées, sans trop d'invr[illegible] semblance, de donner satisfaction, en racont[illegible] la vie des Césars, à des rancunes contemporain[illegible] M. Beulé a réuni aussi en volume ses *Causer[illegible] sur l'art* (1870, in-8°), et publié une *Histoire [illegible] l'art grec avant Périclès* (1870, in-8).

BEURNONVILLE (Étienne Martin, baron [illegible] général français, né à la Ferté-sur-Aube (Haut[illegible] Marne), le 11 juillet 1779, et neveu du maréch[illegible] du même nom, entra à l'École militaire de Fo[illegible] tainebleau, devint à seize ans sous-lieutena[illegible] au 27e léger et passa, après Friedland, en E[illegible] pagne, où Macdonald l'appela près de lui e[illegible] qualité d'aide de camp (1809). Il le suivit e[illegible] Russie, assista au siège de Riga, fut nommé ch[illegible] de bataillon et colonel dans la même année (181[illegible]) et reçut une balle dans la poitrine en défendan[illegible] les approches du pont de Kehl contre le corp[illegible] prussien de Bulow.

Au retour des Bourbons, M. de Beurnonvill[illegible] obtint les plus hautes faveurs : le titre de baro[illegible] (1814), un régiment dans la garde royale, le grad[illegible] de maréchal de camp (7 novembre 1817) et enfi[illegible]

...e (1821), dignité dans laquelle il succéda ...e qui venait de mourir. En 1822, il fut ... de camp du duc d'Angoulême et fit la guerre d'Espagne, qui lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur (23 mai ... plusieurs décorations espagnoles. Après ... de Juillet, il se rangea d'abord ... légitimiste; mais l'abolition de ... de la pairie le détermina à se retirer ... des fonctions publiques (1832) et quel... à demander sa mise à la retraite ... général. — Il est mort à La Chapelle de Partaise, le 31 janvier 1876.

...ST (Frédéric-Constantin, vicomte DE), mi... et géologue allemand, né à Dresde, ... 1806, étudia les sciences mathémati... à l'académie de Freiberg et le ... de Leipzig et de Gœttingue. ... dans diverses administrations ... des mines, parcourut tous les gra... chargé, en 1842, de la direction de l'in... des mines de Freiberg. Bien... spéciaux attirèrent sur lui l'at... publique, et lui donnèrent un rang ho... parmi les économistes et les hommes ... En cette dernière qualité, il devint, ... le chef d'un certain parti, et fut envoyé, ... représentant de la Diète de Francfort, aux ... de Londres ouvertes le 25 avril 1864. ... M. de Beust entra au service de ... comme inspecteur général des mines, ... qui prirent sous sa direction un ... considérable.

... : *Critique de la théorie de Wer... des filons* (Kritische Beleuchtung der ... Gangtheorie, Freiberg, 1840); *Es...* ... des *principales masses de ... entre Freiberg, Frauenstein, Tharandt* ... (Freiberg, 1835) et un grand nombre de ... et brochures, notamment : *l'Exploi... des mines en Saxe et ses rapports avec les ...* du royaume (Freiberg, 1855); *Sur une ...* la distribution des *minerais dans les filons* ... *l'Erzgebirge et les chemins* ... etc.

...ST (Frédéric-Ferdinand, baron DE), célèbre ... d'État allemand, frère du précédent, est ... le 13 janvier 1809, d'une ancienne ... famille originaire de la province de ... Il fit ses classes à l'École de la Croix ... puis alla suivre les cours de l'U... de Gœttingue où il étudia les sciences ... sous la direction de célèbres profes... autres de Heeren. Il compléta ses étu... et prit ses grades à l'Université de ... En 1831, il entra au ministère des af... de Saxe, remplit pendant quel... plusieurs emplois, fit divers voyages ... fut nommé secrétaire de légation ... 1836 et, deux ans plus tard, à Paris. ... à Munich, en 1841, il y traita ... utiles, et y épousa la fille du gé... de Jordan. Il passa ensuite à Lon... ministre résident. Rappelé un in... lors de la Révolution de 1848, ... au mois de mars, le portefeuille de ... Il se trouva à son arrivée en pré... autre combinaison ministérielle et ... Londres. Le mois suivant, il était ... représentant de la Saxe, à Berlin. ... 24 février 1849, au ministère des ... étrangères, dans le cabinet de Held, il ... importante aux mesures de restaura... réaction qui signalèrent le gouverne... à cette époque. Une émeute éclata à Dresde aux premiers jours de mai; M. de Beust appela les troupes prussiennes à son secours pour la réprimer, une partie de l'armée saxonne se trouvant alors occupée dans le Schleswig-Holstein. Sur ses conseils, le roi prit la fuite et se retira avec une partie de ses ministres à Kœnigstein. Cet abandon de la capitale permit aux chefs du mouvement de nommer un gouvernement provisoire. Lors du changement de ministère qui suivit le rétablissement de l'ordre, M. de Beust reprit, sous la présidence de Zschinsky, son portefeuille, auquel il joignit celui des cultes. Il eut la plus grande part à la conclusion avec la Prusse de l'alliance dite des Trois-Rois (30 mai), dont l'idée n'eut pas les suites qu'on en attendait pour le salut de l'Allemagne. Il travailla ensuite à former l'union des quatre souverains avec le concours de l'Autriche, sur laquelle il comptait alors beaucoup. Il soutenait à l'intérieur une politique toute conservatrice signalée par des lois restrictives sur la presse, les associations et l'administration communale. Les négociations à l'étranger tendaient à entraîner les divers gouvernements dans la voie des mêmes répressions. Les écoles et les affaires ecclésiastiques reçurent de lui une réglementation rigoureuse. En 1853, il échangea le ministère des cultes contre celui de l'intérieur, et presque aussitôt la mort du chef du cabinet, Zschinsky, le rendit titulaire de la présidence qu'il exerçait en réalité.

Au mois d'août 1854, eut lieu l'avènement du roi Jean; M. de Beust resta le conseiller écouté d'un nouveau règne. C'est à lui qu'il faut attribuer l'attitude prise par la Saxe au milieu de l'Allemagne, au moment de la guerre de Crimée et, plus tard, de notre expédition d'Italie. Dans le mouvement national qui agita dès lors les esprits allemands, M. de Beust chercha moins à l'activer qu'à le diriger. Il fit quelques concessions à l'opinion parlementaire, laissa réviser la loi électorale, rendit à la presse quelque liberté, et s'associa à l'opinion libérale et patriotique par ses discours dans plusieurs circonstances solennelles. M. de Beust joua un rôle important et populaire dans le conflit amené entre l'Allemagne et le Danemark par la mort du souverain danois, Frédéric VII. Dans les conférences diplomatiques internationales qui eurent lieu à cette occasion, il défendit l'indépendance de l'union allemande en présence des prétentions des deux grandes puissances, et il soutint son idée favorite d'une trinité politique, mettant à côté de la Prusse et de l'Autriche le groupe des autres États allemands sur le même pied de droit et d'influence. Ce fut le but de ses efforts à la conférence de Londres, où il reconnut d'ailleurs le droit des populations du Schleswig-Holstein à disposer d'elles-mêmes par leur vote.

Lorsque la Prusse et l'Autriche, chargées de l'exécution fédérale décrétée contre le Schleswig-Holstein par la Confédération germanique, entreprirent de substituer leur action propre à celle de la Diète de Francfort, elles excitèrent dans tous les États allemands secondaires une irritation qui fut surtout très vive en Saxe; la main et le nom de M. de Beust sont alors dans toutes les protestations contre l'ambition démasquée des Prussiens et des Autrichiens et contre leur infidélité à leur mandat. Le cabinet saxon s'unit au Hanovre, à la Bavière et au Wurtemberg pour soutenir, d'accord avec la Diète, le prince d'Augustenbourg, comme duc du Holstein. Mais il invoque en vain le droit de toutes les conventions contre la politique de la force; les troupes fédérales sont expulsées de la ville de Rendsbourg par les Prussiens, et, par le traité de Gastein (14 août 1865), les deux grandes puissances allemandes se partagent, suivant leurs convenances particulières, des pro-

vinces et des populations plus ou moins allemandes, qu'il s'agissait de rendre à la libre disposition d'elles-mêmes. M. de Beust ne cessa de protester contre ces arrangements, de revendiquer les droits de la Diète germanique, par laquelle il fit inutilement décider la convocation des États des duchés, et fixer même le jour des élections.

L'accord ayant bientôt cessé entre l'Autriche et la Prusse et fait place à un conflit dont les suites intéressaient ou menaçaient toute l'Allemagne, M. de Beust tint à honneur de mettre la Saxe en mesure d'y prendre part et de soutenir ses droits et ceux de la Confédération. Le commencement de l'année 1866 est signalé par des armements que les sommations de la Prusse n'empêchent pas M. de Beust de continuer. Il professe le principe de la neutralité armée et met dans la bouche du roi de courageuses paroles. Mais toute pensée de résistance fut déjouée par la foudroyante bataille de Sadowa (3 juillet), qui mit l'Autriche au bord du tombeau et toute l'Allemagne à la discrétion du vainqueur.

Dans ce désastre, l'action de M. de Beust devait grandir, en changeant de théâtre. L'Autriche, exclue de l'Allemagne, restait, avec sa capitale allemande, en présence de ses nombreuses populations rivales entre elles et hostiles à la métropole, sans lien, sans cohésion, amoindrie, ruinée, désarmée, désorganisée, dépouillée de tout prestige : M. de Beust parut le seul homme capable de la sauver d'une inévitable dislocation. Il avait dû donner sa démission de premier ministre de Saxe, le 19 août, devant le refus de M. de Bismarck de l'admettre personnellement aux négociations de la paix. Aussi, lorsque deux mois après il fut appelé par l'empereur François-Joseph et chargé, le 30 octobre, du ministère des affaires étrangères, ce choix pouvait être interprété comme une menace ou une provocation. M. de Beust se mit immédiatement à l'œuvre de politique réparatrice et libérale, dont sa circulaire du 2 novembre, remarquée pour sa fermeté et son habileté tout ensemble, contenait le programme. La Diète des représentants de la Hongrie, immédiatement convoquée, accueillit avec faveur le rescrit royal et ses larges concessions. Un Reichsrath extraordinaire, convoqué, fut saisi d'un projet de réorganisation de la vieille monarchie autrichienne, suivant les principes de liberté et de tolérance acceptés par l'esprit moderne. Les résistances de l'ancien personnel autrichien aux vues du nouveau ministre furent vaincues ou écartées. La démission du comte Belcredi fut offerte et acceptée, et M. de Beust appelé à la présidence du ministère, avec le titre de chancelier de l'Empire.

Au milieu de crises inévitables, la politique de M. de Beust fut, sur presque tous les points, couronnée de succès; la conciliation avec la Hongrie fut surtout complète, et le 8 juin 1867 le couronnement de l'empereur, comme roi de Hongrie, eut lieu à Pesth avec un grand éclat; il fut célébré comme le gage de réconciliation définitive avec les Magyars, en attendant les satisfactions à donner aux Tchèques qui réclament une autonomie et une liberté égales à celles de la Hongrie.

Cependant, l'organisation intérieure de l'Empire se poursuivait dans le sens libéral. Les Israélites étaient admis aux droits civils et politiques dont ils avaient été jusque-là privés. Le Reichsrath se laissait docilement conduire à la séparation de l'Église et de l'État, et admettait l'égalité des confessions religieuses devant la loi. Le fameux concordat fait avec Rome, en 1855, était remis en question et, ne pouvant être revisé à l'amiable, devait être renversé malgré des résistances toutes-puissantes. « Nous reviserons nos lois concernant le mariage, avec le haut clergé, sans le haut clergé, ou contre le haut clergé, » disait M. de Beust en octobre 1867; et il tint parole. La loi s[ur] le mariage civil, adoptée au mois de mars suiva[nt] fut, pour le ministre, l'occasion de véritables ov[a]tions, en Autriche; mais elle souleva, à Rom[e] des anathèmes et des violences de langage, [qui] eurent leur écho dans plusieurs mandements d['é]vêques, déférés aux tribunaux ordinaires. M. [de] Beust y répondit, au mois de juillet, par une c[ir]culaire diplomatique d'une grande modératio[n]. Entre autres concessions à l'esprit moderne et [li]béral, il faut rappeler l'abolition de la contrain[te] par corps (mai 1868), un projet de loi sur [la] presse, déférant les délits de presse au jury, e[tc.]

La situation financière de l'Autriche et son [in]fériorité militaire appelaient des remèdes ou d[es] expédients énergiques. L'impôt de 16 pour 1[00] mis sur la dette autrichienne, même entre [les] mains de créanciers étrangers, excita dans to[ute] l'Europe une vive émotion, et fit prononcer le [mot] de banqueroute; une circulaire de M. de Beust [au] comte Apponyi, ambassadeur à Londres, fut d[es]tinée à calmer les récriminations de la presse [an]glaise (juin 1868). La réorganisation militaire [in]diqua un vif sentiment des dangers de l'ave[nir] malgré les protestations pacifiques du chanceli[er]. La nouvelle loi, divisant les forces nationales [en] armée active et en landwehr, porta la premièr[e à] huit cent mille hommes et la seconde à deux c[ent] mille hommes, en tout un million d'homm[es]. M. de Beust fut obligé d'employer toute l'auto[rité] de sa parole auprès du Reichsrath pour obtenir [de] haute lutte le vote d'un pareil effectif, rendu [né]cessaire, dit-il, par l'état général de l'Europe [et] la situation particulière de l'Autriche vis-à-vi[s de] la Russie. La Chambre des députés de Vie[nne] acheva, dans la séance du 17 mars 1869, de vo[ter], sauf de légères modifications, les articles de l[a loi] sur la landwehr.

M. de Beust accomplit en trois ans cette gra[nde] œuvre de reconstitution et d'affranchissem[ent] avec le concours et le soutien constant de [son] souverain, entraîné par lui en dehors des [tra]ditions séculaires de la politique autrichienn[e et] de ses propres voies. Il y a gagné, personne[lle]ment, une popularité qui s'est souvent manife[stée] dans les différentes provinces de l'Autriche, [par] des témoignages publics de respect et d'affect[ion]. Dans les derniers jours de décembre 1868, il [fut] nommé à l'unanimité par le Conseil municip[al de] Vienne bourgeois honoraire de la capitale. T[oute] l'Empire, après tant d'épreuves, paraissait comp[ter] sur lui pour sa réorganisation et sa défe[nse], comme l'Italie avait fait sur Cavour, pour la c[on]quête de son unité. M. de Beust accomp[agna] l'empereur François-Joseph en France, à l'oc[ca]sion de l'Exposition universelle de 1867.

Au milieu des événements de l'année 187[0] [et] des profondes modifications qu'ils amenè[rent] en Allemagne, le chancelier austro-hongrois [eut] l'habileté de maintenir la situation et l'indép[en]dance de l'Autriche, chaque jour plus menac[ée] par la prédominance de la Prusse. Malgré la [re]traite du prince Auersperg (janvier 1870), il [ne] cessa de représenter la conciliation entre les [élé]ments si divers de l'empire et de marquer, au [de]hors, sa persistance dans les voies libérales par [ses] protestations contre le *Syllabus* (février). Au [mo]ment où la candidature d'un Hohenzollern [au] trône d'Espagne vint fournir un prétexte de r[up]ture entre la France et la Prusse, il insista aup[rès] du gouvernement espagnol sur les dangers [que] cette détermination faisait courir à la paix [de] l'Europe (juillet). Lorsque la guerre éclata, le [ba]ron de Beust borna ses efforts à tenir l'Autri[che] en dehors du mouvement qui, sous la conduite [du] roi Guillaume et de M. de Bismarck, précipi[ta]

[illegible] l'Allemagne contre la France. C'est auprès [illegible] et de l'empereur François-Joseph que [illegible] au mois d'octobre, cherchant des ap[illegible], trouva les plus chaleu[illegible], mais sans obtenir une assis[illegible].

M. [illegible] dès lors à des complications [illegible] d'un autre côté, à la faveur des [illegible] de l'Europe occidentale : à la note [illegible] Russie dénonçait le traité de 1856, [illegible] dépêche qui signalait à l'atten[illegible] les conséquences d'une pareille ré[illegible]; mais il se garda d'en [illegible] de paix ou de guerre pour son [illegible] il rappela l'attitude réservée, [illegible] guerre de Crimée, dans cette même [illegible]. En même temps, il entretint [illegible] italien les relations les plus [illegible] l'intention de l'Autriche de [illegible] dans la question romaine.

[illegible] des immenses succès de l'Allema[illegible], [illegible] sous la main de Guillaume, [illegible] austro-hongrois témoigna de sa dé[illegible] par le nouvel empereur et son tout-[illegible]; il protesta contre toute idée de [illegible] la part de l'Autriche; mais il se re[illegible] pour une alliance plus [illegible] populations allemandes des deux [illegible] 1871), et il demanda au pays un [illegible] forces militaires en vue des éven[illegible] tromper les intentions les [illegible]. Après la consolidation du nouvel [illegible] en Allemagne, l'empereur Fran[illegible] M. de Beust eurent avec l'empereur [illegible] M. de Bismarck, à Gastein et à Salz[illegible], [illegible] qui occupèrent l'attention [illegible], mais qui ne parurent pas exer[illegible] considérable sur la politique de [illegible] jusque-là par le chancelier austro-[illegible], M. de Beust combattit avec [illegible] fédéraliste de M. Hohenwart, et [illegible] ce cabinet, il fut lui-même relevé [illegible] ministre et nommé, le 8 novem[illegible] de la Chambre des seigneurs et [illegible] ambassadeur à Londres. Pendant [illegible] l'Orient fut le théâtre, de [illegible] cessa de représenter M. de [illegible] d'une politique de conci[illegible] octobre 1878, il a été nommé [illegible] de Paris. — Décoré des [illegible] allemands et étrangers, le [illegible] été fait grand'croix de la Légion [illegible].

[illegible] (Charles-Louis, comte DE), homme po[illegible], né à Friedrichstanneck (Saxe-[illegible]) [illegible] 12 février 1811, suivit les Univer[illegible] Leipzig et Berlin, et entra, en 1834, [illegible] Prusse, comme référendaire du [illegible]. Il retourna, en 1838, dans le [illegible] Altenbourg et y remplit diverses [illegible] ou administratives jusqu'en [illegible] 1848, époque où il fut mis par le duc [illegible] du ministère d'État. Il y fut main[illegible] Georges, dont l'avènement eut [illegible] semaines plus tard. Le comte de [illegible] activement aux tentatives démo[illegible] alors l'Allemagne. En [illegible] fut nommé conseiller intime. Quand [illegible] direction des affaires altenbourgeoises, [illegible] à Berlin comme représentant du [illegible] de Saxe et accessoirement des du[illegible] d'Anhalt et des principautés de [illegible] et de Reuss. Il prit sa retraite en [illegible] depuis à Altenbourg.

[illegible] (William-Roxby), peintre anglais, est né, en 1824, à Richmond (Surrey) et y fut élevé. Son père, nommé Roxby, ancien midshipman sous l'amiral Nelson, devenu acteur avec le nom de guerre de Beverly, voulut lui faire embrasser la carrière du théâtre, mais ne put arriver à étouffer sa vocation bien décidée pour la peinture. A vingt-sept ans, M. W.-R. Beverly, déjà connu par ses tableaux de paysages, était nommé peintre et directeur des ateliers de décors des théâtres de Covent-Garden et de Drury-Lane : depuis, il se consacra exclusivement à ce dernier théâtre. Il s'est fait une véritable renommée par ses décors de féerie. D'autre part, ses aquarelles, très recherchées par les amateurs, ont obtenu beaucoup de faveur aux expositions de l'Académie royale.

BEWER (Clément), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 30 mai 1820, étudia à Dusseldorf, à Anvers et à Paris, exécuta, dans cette dernière ville, une *Fuite de Marie Stuart*, aujourd'hui à Cologne, et y commença un *Roméo et Juliette* qui compte parmi ses meilleures productions. De retour en Allemagne, il attira sur lui l'attention par une grande toile représentant *le Tasse lisant sa Jérusalem à la cour de Ferrare*. Un riche amateur américain l'ayant achetée, en commanda aussitôt le pendant à l'artiste, qui fit sa *Guerre de Wartbourg*, vaste tableau encyclopédique du moyen âge avec de grands et remarquables effets de couleur et de lumière : c'est une des toiles que la reproduction par la gravure a le plus popularisées. M. Bewer s'est aussi essayé dans la peinture religieuse et dans le portrait.

BEYER (Gustave-Frédéric DE), général prussien, né le 26 février 1812, à Berlin, entra dès l'âge de 17 ans dans l'armée prussienne où, avant d'avoir fait campagne, il devint major général. En 1850, il entra au ministère de la guerre et fut nommé, en 1855, chef de la division centrale. Lors des événements militaires de 1866, il avait depuis deux ans le commandement des troupes d'occupation de Francfort-sur-le-Mein ; il fut chargé de les réunir à la division prussienne qui marcha sur Cassel. A la suite de succès contre l'électeur de Hesse, il occupa le pays. Il fut ensuite envoyé avec sa division à l'armée du Mein sous le général Vogel de Falkenstein, et prit une part brillante à toute la campagne. Après la paix, M. de Beyer reçut le commandement de Francfort et fut nommé, en octobre 1866, lieutenant général. Au commencement de l'année suivante, il fut envoyé comme plénipotentiaire militaire à Carlsruhe. Autorisé par le roi de Prusse, en février 1868, à passer au service du grand-duc de Bade, il fut nommé ministre de la guerre et chargé de réorganiser la division badoise sur le modèle prussien. Lorsque survint la guerre franco-allemande de 1870, il prit le commandement de cette division, qui, avec celle de Wurtemberg, fit partie du corps d'armée du général de Werder. Il fut envoyé sous les murs de Strasbourg, où il dut, pour cause de maladie, céder, pendant quelque temps son commandememt au général de Glümer. Après la prise de la ville, il alla rejoindre le 14[e] corps, prit part aux engagements sur l'Oignon et occupa Dijon. Remplacé de nouveau dans son commandement par le général de Glümer, il retourna à Carlsruhe reprendre le ministère de la guerre. Il rentra après la paix, en 1871, au service de la Prusse, fut nommé gouverneur de Coblentz et d'Ehrenbreitstein et promu, le 22 mars 1873, général d'infanterie.

BEYRICH (Henri-Ernest), géologue allemand, né à Berlin, le 31 août 1815, est devenu professeur

de géologie à l'université de sa ville natale et président de l'Institut géologique prussien. Il s'est particulièrement consacré à l'exploration géologique de la Silésie et à l'étude des formations crétacées et tertiaires de cette province. A part de savants mémoires dans les *Annales* de Poggendorf, les *Bulletins mensuels* de l'Académie des sciences de Berlin, le *Journal* de la Société géologique allemande, il a publié des travaux scientifiques importants, inspirés de l'esprit et de la méthode de Léopold de Buch, entre autres: *Sur les Fossiles des terrains de transition du Rhin* (Beiträge zur Kenntniss der Versteinerungen des Rhein-Uebergangsgebirgs; Berlin, 1837); *Recherches sur les Trilobites* (Untersuchungen über die Trilobiten; Ibid. 1846); *Coquilles des terrains tertiaires de l'Allemagne du Nord* (Conchylien des norddeutschen Tertiärgebirgs; Ibid. 1853 - 1857, 6 fasc.); *Céphalopodes du calcaire conchylien des Alpes et familles voisines* (Ueber einige Cephalopoden aus dem Muschelkalk der Alpen, etc.; Ibid. 1867). M. Beyrich a dirigé l'exécution d'une belle *Carte géologique de la Prusse et des États Thuringiens*.

BÉZARD (Jean-Louis), peintre français, né à Toulouse, le 15 novembre 1799, suivit en 1822 les ateliers de Pierre Guérin et de Picot, il entra en même temps à l'École des beaux-arts et remporta le 2e prix de peinture en 1825 et le grand prix au concours de 1829, sur ce sujet : *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. A la suite de son séjour en Italie, il reparut aux Expositions annuelles, où il avait figuré dès 1824 et où il a donné, entre autres œuvres : *la Madeleine dans le désert*, *le Repos de la Madeleine*, *l'Intérieur de l'Église du bois d'Arcis*, *Scène de la révolution de 1830*, *au Louvre*, *le Martyre de saint Saturnin* (1836), *le Règne des méchants sur la terre* (1837), exposé de nouveau en 1855; *le Martyre de saint Eutrope*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Méphistophélès, ou la Joie de l'esprit du mal*, *l'Ange et l'enfant*, *le Dormeur napolitain*, *les Sept œuvres de la miséricorde*, *l'Assomption*, *Saint Roch priant pour les pestiférés*, *Saint Michel arrachant les âmes des mains du démon*, *l'Ange de saint Mathieu*, *Apothéose*, *les Sept sacrements*, commandé par le ministère de l'intérieur, *Henri de Bourbon au tombeau de Fleurette;* plusieurs *Portraits* et diverses *Allégories;* enfin des dessins d'après ses propres tableaux; en 1863 : la *Nativité* et la *Résurrection*, dessins des compositions peintes dans la cathédrale d'Agen.

M. Bézard a encore exécuté, en grande partie, la décoration de l'église Sainte-Élisabeth (1849), les peintures murales de la chapelle Saint-Joseph à l'église Sainte-Clotilde et concouru à la restauration de Saint-Eustache. Il a donné des cartons de vitraux et fourni des aquarelles à plusieurs *Albums* officiels ou recueils d'actualités. Il a obtenu une 1re médaille en 1836, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859, et a été promu chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1860.

BIANCHI (Marius), député français, né à Saint-Tropez (Var), le 7 juillet 1823, fut nommé agent de change à Paris en 1866. Il se présenta aux élections pour la Chambre des députés en février 1876 dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Mortagne (Orne), sous le patronage de M. Dugué de la Fauconnerie, son beau-frère, comme candidat bonapartiste. Il ne fut élu que le 5 mars, au scrutin de ballottage par 7012 voix. M. Bianchi vota à la Chambre avec la minorité monarchiste, et, après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. A la suite de la dissolution, il fut soutenu par l'administratio comme candidat officiel, et réélu, le 14 octobre par 7220 voix contre 6478, obtenues par M. Fleur candidat républicain. On a remarqué que M. Bianchi, comme son beau-frère, M. Dugué, se détach dans la nouvelle Chambre, du groupe des bon partistes intransigeants et vota divers projets travaux publics présentés par le cabinet républicain.

BIANCHI (Barthélemy-Urbain), constructe d'instruments de physique à Paris, né à Mon pellier, le 25 décembre 1821, fit ses études cla siques au collège de Toulouse, puis passa cin ans, comme élève, dans les ateliers de Gambe Il suivait, en même temps, les cours publics sciences. Il commença à travailler pour son comp en 1840, construisit avec beaucoup de soin d appareils relatifs à toutes les branches de la phy que. Il est surtout l'inventeur d'une *machi pneumatique rotative*, à double effet et à un se corps de pompe oscillant, plus puissante, pl commode et moins coûteuse que les machin pneumatiques ordinaires; elle a figuré à l'Exposition universelle de 1855.

M. Bianchi a construit encore : un *Appar pour la détermination de la densité des poud de guerre*, adopté en France, en Belgique et Suède pour les poudreries de l'État, et qui a va à son auteur le grade de chevalier de l'ordre st dois de Wasa; un *Appareil pour la liquéfacti du protoxyde d'azote*, établi d'après les indic tions de M. Dumas; un *Anémomètre* perfectionn d'après le système du général Morin; un *Appareil destiné à l'étude des phénomènes de la po risation rotatoire*, d'après un plan de M. Biot, décrit dans les *Comptes rendus de l'Académie sciences* (tome XXV); enfin d'utiles perfectionn ments apportés à la construction des balances précision. Les travaux de M. Bianchi ont obte plusieurs médailles aux diverses expositions, notamment, à l'Exposition universelle de 185 une médaille de première classe.

BIARD (Auguste-François), peintre françai né à Lyon, le 8 octobre 1798, fut destiné d'abord l'état ecclésiastique, puis suivit, près d'un an, l cours de l'École lyonnaise, sous Révoil et R chard. Il se mit ensuite à voyager, visita, en 182 Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie, parcour successivement les principales contrées de l'Eu rope, affronta les glaces de la Laponie et du Spit berg et vint, en 1835, se fixer à Paris, où il éta déjà connu par un premier tableau, devenu prom tement populaire, *les Enfants perdus dans un forêt* (1828).

M. Aug. Biard a exposé : *une Famille de men diants*, *la Diseuse de bonne aventure*, *Conce de fellahs*, toiles acquises par sa ville natale *Attaque de brigands*, acheté par la duchesse de Berri; *les Comédiens ambulants*, au Luxem bourg; *le Vent du désert*, au musée de Nîmes; *l Baptême sous la ligne*, *le Bon Gendarme*, *la Traite des nègres*, *la Garde nationale de campa gne*, *le Branlebas de combat*, à l'empereur d Russie; *les Honneurs partagés*, *Duquesne déli vrant les captifs d'Alger*, *le Désert*, au châtea de Saint-Cloud; *la Sortie d'un bal masqué; l'Em barcation attaquée par les ours blancs* (1831 1840); *la Chasse aux rennes; Du Couedic rec vant les adieux de son équipage en 1780*. *la Pêche aux morses*, acheté par Louis-Philippe; *une Aurore boréale au Spitzberg*, *Jane Shore*, *Gulliver dans l'île des géants* (1841-1852) : ces cinq derniers tableaux et le *Duquesne* ont repar à l'Exposition universelle de 1855, avec un *Portrait* et *le Salon du comte de Nieuwerkerke; le*

[illegible] de Bomarsund, *le Mal de mer*, [illegible] à bord d'une corvette anglaise, etc. (1856-[illegible]); *la Chasse aux esclaves fugitifs*, *la Prière* [illegible], *le Naturaliste*, *Comment on voyage* [illegible] l'Amérique, *Portrait de don Pedro II*, etc. ([illegible]); *Embarquement d'esclaves à bord d'un négrier*, [illegible] qui a reparu à l'Exposition universelle de [illegible]; *la Bourse à Paris*, *un Plaidoyer en province* ([illegible]); *Épisode de la fête de l'Être Suprême le 20 prairial 1794*, un *Portrait* (1864); [illegible] Portrait (1866); *le Pont d'une frégate* [illegible] pendant le combat, à l'Exposition [illegible] de 1867; *les Pêcheuses de la rivière* [illegible], un Portrait (1868); *Mort de Dupetit-Thouars à la bataille d'Aboukir*, *Passagers incommodés par les moustiques* (1869); *Capture* [illegible] par le chevalier de Forbin ([illegible]); *Épisode de la bataille d'Aboukir*, *Tra*-[illegible] (1872); *Ouverture de la chasse à* [illegible] (1873); *les Convives en retard* (1874); [illegible]; *Appartement à louer*, *Maison* [illegible] *à louer* (1876); *Compartiment de* [illegible] (1877). Cet artiste a obtenu deux [illegible] médailles, en 1828 et 1848, une 1re en [illegible] et la décoration en juin 1838. Ses tableaux, [illegible] ont été gravés par M. Jazet, sont [illegible], surtout en Angleterre.

M. Auguste Biard a publié dans le *Tour du Monde*, en 1862, puis en volume, la relation d'un *Voyage au Brésil*, avec de nombreux dessins [illegible].

BIARD ([illegible] d'AUNET, dame), femme du précédent, [illegible], séparée judiciairement depuis [illegible], a représenter à la Porte-Saint-Martin, [illegible] de famille, le drame de *Jane* [illegible], et publia des feuilletons dans *le* [illegible], *le Courrier de Paris*, *le Journal* [illegible].

[illegible] d'Aunet a encore donné : *le Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854, in-16; [illegible]), relation d'une des courses dans [illegible] accompagna son mari; *Un Mariage* [illegible] (2e édit., 1857); *Une Ven*-[illegible] (1858); *Étiennette*, *Silvère*, *le* [illegible]. — Elle est morte à Paris, le [illegible].

BIART (Lucien), littérateur français, né à Versailles le 11 juin 1829, s'embarqua très jeune [illegible], s'occupa de zoologie et adressa à [illegible] d'histoire naturelle de Paris de nombreuses [illegible] d'insectes et d'oiseaux. Doc-[illegible] de l'Académie de Puebla, il fit [illegible] du Mexique et fut décoré [illegible] par Maximilien. Rentré [illegible] une absence de près de vingt an-[illegible] dans diverses revues, et no-[illegible] *Revue des Deux Mondes*, des récits [illegible] et des romans dont les sujets sont, [illegible], empruntés aux mœurs de l'Amé-[illegible] et du Mexique; il a écrit également [illegible] à l'usage de l'enfance et de la jeu-[illegible] de 1872 à 1873, le feuilleton dra-[illegible] journal *la France*, que sa santé le [illegible] abandonner.

[illegible] M. Lucien Biart : *les Mexicaines*, [illegible] in-18); *Présent et Passé*, poésies [illegible]; *la Terre chaude* (1862, in-18); *la* [illegible] (1866, in-18); *Benito Vasquez* [illegible]; *Aventures d'un jeune naturaliste* [illegible] illustré); *Pile et face* (1870, in-18); [illegible] (1872, in-8, illustré; 1875, [illegible] (1872, in-18); *les Clientes* [illegible] (1873, in-18); *l'Eau dor*-[illegible]; *À travers l'Amérique* (1876, [illegible] couronné par l'Académie française; *Voyage dans un parc* (1877, in-8, illustré); *Deux Amis* (1877). M. Biart a, en outre, traduit *Don Quichotte*, avec une longue introduction inédite de Prosper Mérimée (1878, 4 vol. in-18). *

BIBESCO (Georges-Demètre), ex-hospodar de Valachie, frère cadet de l'hospodar Barbo Stirbey, son successeur, est né en 1804, dans le banat de Craïova, d'une famille originaire de la Petite-Valachie. Leur père, le vornik Demètre Bibesco, obtint le rang de grand boyard. Les deux frères reçurent une brillante éducation, d'abord au lycée de Bucharest, ensuite à Paris, où Georges ne passa pas moins de sept ans à perfectionner ses études (1817-1824). Avant son élévation à l'hospodarat, il fut sous-secrétaire d'État au département de la justice sous l'administration du général Kisseleff, puis secrétaire en chef à celui des affaires extérieures; il donna sa démission peu après l'avènement d'Alexandre Ghika (voy. ce nom) et quitta la Valachie pour aller vivre, soit à Paris, soit à Vienne, où il contracta de hautes amitiés. En 1851, il parut à Bruxelles un opuscule qu'on lui attribua : *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie, par un habitant de la Valachie*. La même année, il retourna dans son pays, fut élu membre, puis secrétaire de l'Assemblée générale et devint un des chefs de l'opposition. L'année suivante il rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, l'adresse qui amena la déchéance de l'hospodar, et on lui attribua la publication de la brochure où cette adresse est reproduite et qui a pour titre : *De la situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghika* (Bruxelles, 1844). Alexandre Ghika fut destitué (14 octobre), et le 1er janvier suivant, le prince Bibesco, malgré un grand nombre de compétiteurs, fut porté à l'hospodarat par une forte majorité. Le 17 janvier 1843, l'élection fut confirmée par la Porte et, le 25, le nouvel hospodar fut installé solennellement. Il était le premier prince élu par le pays même et à vie.

Dès les premiers actes de son administration, l'opposition se reconstitua contre lui par la coalition des libéraux et des chefs du parti phanariote. Le prince obtint de la Porte un firman qui prononça la clôture immédiate d'une Assemblée systématiquement hostile. Les Assemblées suivantes prêtèrent leur concours à toutes les lois et mesures qui réalisèrent dans le pays d'incontestables progrès. Les corvées des paysans furent réduites; des routes ouvertes à travers les Carpathes; on construisit un quai à Ibraïla, des digues à Giurgevo, un pont sur l'Olto, entre les deux Valachies, des casernes, des postes sur pilotis aux frontières danubiennes, des prisons en pierre, des greniers de réserve, des fontaines, etc.; Bucharest fut assaini; les esclaves des monastères affranchis; un lycée fondé avec des professeurs français pour former des maîtres indigènes; des conventions commerciales avantageuses conclues avec la Turquie et l'Autriche; les douanes supprimées entre la Valachie et la Moldavie, premier acte d'union entre les deux principautés.

De son côté toutefois, le parti phanariote publiait à Bruxelles, en 1847, sous ce titre : *le Prince Bibesco et son administration*, une brochure où l'on se faisait une arme contre le prince de tous les abus reprochés à son prédécesseur. En même temps, il s'était formé un parti radical dont les chefs, MM. Golesco, Balcesco, Jean et Demètre Bratiano, Rosetti, Jean Ghika, etc., se préparaient, au dedans et au dehors, pour un mouvement. La nouvelle de la révolution de Février en accéléra l'explosion. Après une manifestation organisée sans succès pour arracher à l'hospodar une constitution nouvelle, l'insurrection

éclata dans la Petite-Valachie, où MM. Héliade, Stéfan Golesco, Tell, proclamèrent la constitution (9/21 juin); elle gagna promptement Bucharest, où l'arrestation de plusieurs de leurs collègues, MM. Rosetti, Voïnesco, l'archimandrite Josaphat, avait produit, depuis quelques jours, une grande fermentation. Abandonné de la population et de l'armée, le prince Bibesco, qui s'était même vu en butte à une tentative de meurtre, adhéra aux vingt-deux articles de la constitution et nomma un ministère composé des chefs du mouvement. Mais, deux jours après, en présence de la situation qui lui était faite, il se démit de l'hospodarat et passa à Cronstadt en Transylvanie, puis à Vienne. Après s'être tenu à l'écart de la politique, le prince Bibesco fut élu membre du divan *ad hoc*, réuni en 1857 pour préparer la réorganisation politique de la Moldo-Valachie. Il s'y montra, comme son frère aîné, le prince Stirbey, partisan déclaré de l'union des deux principautés sous la souveraineté d'un prince étranger. Élu député au parlement roumain, au mois de septembre 1862, il n'a pas accepté ce mandat. — Il est mort à Paris le 1er juin 1873.

De son premier mariage avec Mlle Brancovano, le prince Georges Bibesco a eu quatre fils: Grégoire, prince BRANCOVANO, du chef maternel, Nicolas, Georges et Alexandre. Tous les quatre ont été élevés et ont fait leurs études militaires en France. Le second, après avoir servi en Afrique, au titre d'officier étranger, devint aide de camp du général Randon, avec lequel il a fait l'expédition de la Kabylie. Décoré de la Légion d'honneur à la suite de cette campagne, il a été promu officier le 28 avril 1864. Il a épousé Mlle d'Elchingen, petite-fille du maréchal Ney. Le troisième a servi dans l'armée française au Mexique, comme capitaine au régiment étranger. Il a été promu, à la même date que son frère, officier de la Légion d'honneur.

BIBESCO (Jean), frère du prince Georges et du prince Stirbey, a rempli, sous le gouvernement de ce dernier (1850-1853), les fonctions de ministre du culte et de l'instruction publique.

BICKERSTETH (Edward-Henri), ecclésiastique anglican, né à Islington, le 25 janvier 1825, reçut les ordres en 1848, fut attaché à diverses paroisses et devint, en 1861, chapelain de l'évêque de Ripon. Rédacteur en chef d'une revue religieuse et de famille, les *Evening Hours*, il a publié un volume de vers en 1848, et plus tard des livres ou brochures sur la Trinité (1858), sur l'état et les occupations des bienheureux après la résurrection, sur le ciel et l'enfer (1863); *Hier, aujourd'hui et toujours*, poème en 12 chants (1866), des *Hymnes* (1870), *les deux Frères et autres poèmes* (1871), etc. Deux de ses ouvrages, *Wilberforce Richmond* (Toulouse, 1854, in-12), et *le Compagnon à la Sainte Cène* (Ibid. 1855, in-12) ont été traduits en français.

BICKMORE (Albert-Smith), naturaliste américain, né à Saint-George (Maine), le 1er mars 1839, fit ses études à l'académie de New-London (New-Hampshire) et au collège de Dartmouth. Vers la fin de l'année 1860, il se consacra spécialement à l'histoire naturelle, sous la direction du célèbre Agassiz, à Cambridge (Massachussetts), et fut chargé, l'année suivante, du département des mollusques au Muséum de zoologie comparée de cette ville. Après cinq ans d'études assidues, désireux de compléter les collections de ce Muséum, et poursuivant depuis le commencement de sa carrière l'idée d'en fonder un à New-York, il entreprit en 1865, un grand voyage dans l'extrême Orient, passa un an à recueillir des coquillages des animaux inférieurs dans l'Archipel Indien, se rendit par Singapoure et Saïgon à Hong-Kon il explora une grande partie de la Chine et du J pon, où il étudia la curieuse race des Aïnos Yéso, traversa la Mandchourie et la Sibérie, vis la plupart des contrées de l'Europe et revint New-York, après trois années d'absence. En 18 il fut nommé professeur d'histoire naturelle l'université de Madison (État de New-York).

Outre de nombreux articles dans l'*Améri Journal of science* et dans le *Journal* de la ciété royale géographique de Londres, M. Bi more a publié la relation de ses *Voyages de l'Archipel Indien* (Travels in the East Ind Archipelago, Londres et New-York, 1869; tr allemande, Iéna).

BIDA (Alexandre), dessinateur français, n Toulouse, en 1813, vint à Paris étudier l'aq relle et le dessin sous Eugène Delacroix. 1844 à 1846, il visita Constantinople et l'Ori qui lui ont fourni la plupart des dessins ou tels exposés depuis son retour. Il s'est born ces deux genres et l'on cite surtout de l *Boutique turque*, *Café arabe*, *le Chanteur g le Marché d'esclaves*, *le Barbier arménien Bastonnade*, *le Retour de La Mecque*, acquis l'État; *la Cérémonie du Dosséh*, *au Ca* acquis par le duc de Morny; *le Mur de Salo* qui a reparu à l'Exposition universelle de l *l'Appel du soir*, *le Chant du Calvaire*, (1847-1853), quatre dessins exposés au salo 1861 : *le Grand Condé à Rocroy; le Cham Booz à Bethléem*, acquis par l'État; *Intérieu femmes arabes*; *Massacre des mamelucks*; *le part de l'enfant prodigue*, dessin (1865); *Dé lation de saint Jean-Baptiste* (1868). M. Bi exécuté en outre divers portraits, tels que du *duc de Morny*, du *conseiller Darricau*,

Après avoir été l'un des meilleurs dessinat du *Tour du Monde*, M. Bida a fourni les p cipaux dessins de la splendide publication *Évangiles*, dont on a vu les spécimens au verses Expositions, depuis 1867, et qui a par 1873 (2 vol. in-folio). Il a également dessin illustrations d'une édition d'Alfred de M (1866, 10 vol. in-4), de *l'Histoire de Ruth* (1 in-folio) et de celle de *Joseph* (1878, in-fo Il a obtenu une 2e médaille en 1848, une méd de 1re classe, ainsi que la décoration, à la de l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1re classe après l'exposition uni selle de 1867 et la croix d'officier de la Lé d'honneur, le 22 juin 1870.

BIDARD (Théophile) professeur et hom politique français, né à Rennes, en 1806, ét le droit et devint professeur de procédur la Faculté de sa ville natale. Sous le régi Louis-Philippe, son indépendance lui a quelques démêlés avec le ministère de l'instruc publique. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le dixième sur torze, par 77 599 voix. Membre du Comité de struction publique, il vota, en général, ave gauche. Après l'élection du 10 décembre, il c de prendre part aux travaux de l'Assemblé donna sa démission le 24 février 1849. Non r à la Législative, M. Bidard reprit à la Facult Rennes son cours de procédure civile et de gislation criminelle et devint doyen de la fac de droit. En 1867, candidat au conseil général d'I et-Vilaine, pour le canton de Rennes, où il é professeur, il protesta, dans sa circulaire, con les candidatures officielles, et fut mis à la retr à la suite de cet acte d'indépendance.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Bidard remplit les fonctions de maire de Rennes, et présida la commission municipale, jusqu'au mois de janvier 1871. Aux élections du 8 février, il fut nommé représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le troisième sur douze, par 95980 suffrages. Il prit place au centre droit et vota, en toute circonstance, contre le gouvernement de M. Thiers d'abord, puis pour toutes les mesures hostiles à l'institution républicaine. Il repoussa également l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne reparut pas aux assemblées parlementaires [illegible]. — Il est mort à Rennes, le 23 octobre 1876. M. Bidard avait été décoré le 14 août 1863.

BIDDLECOMBE (Sir George), officier de marine et hydrographe anglais, né en 1807, entra fort jeune dans la marine marchande et prit part, sur un transport, à la guerre de Birmanie (1824). Passé en 1828 dans la marine de l'État, il commença une série de travaux hydrographiques très estimés. Il a relevé, en particulier, diverses portions des côtes de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Amérique du Sud, les parages d'un archipel découvert par lui dans le Pacifique, un grand nombre de mouillages des îles Ioniennes, des Dardanelles, de la mer Noire, et du Levant, en particulier la baie de St-Jean-d'Acre, avant le bombardement de cette ville, auquel il assista (1840). Il fit plus tard le relevé des ports de la Jamaïque, de l'embouchure du Tage, etc. En 1849, il accompagna la reine et le prince consort dans leur voyage en Irlande et en Écosse. Appelé, en 1854, à un commandement sur la flotte de la Baltique, il releva la rade de Sveaboy et la côte de [illegible]. L'année suivante, il fut nommé [illegible] de port adjoint à Devonport. Promu capitaine de vaisseau, il fut créé chevalier le 25 [illegible].

Sir George Biddlecombe a publié plusieurs ouvrages estimés, tels que : *Tactique navale* (Naval Tactics), *Tactique des flottes à vapeur* (Steam Fleet Tactics), *Remarques sur la Manche* (Remarks on the English Channel), *l'Art du gréement* (the Art of Rigging).

BIEDERMANN (Frédéric-Charles), philosophe et homme politique allemand, né à Leipzig, le 25 septembre 1812, prit ses grades universitaires dans cette ville, où il devint, en 1838, professeur adjoint de philosophie à l'université. En 1845, il dut renoncer à ces fonctions à cause de ses opinions politiques. Il a particulièrement fondé et dirigé le *Herald* (Leipzig, 1844-1847), revue hebdomadaire libérale, et la *Revue mensuelle allemande de littérature et de vie publique* (1842), [illegible], en 1846, par la revue trimestrielle *Notre présent et notre avenir*, laquelle, [illegible], forme 10 volumes.

M. Biedermann prit une part assez importante aux événements politiques de 1848. Vice-président du conseil [illegible] de Leipzig, il proposa [illegible] l'adresse de cette ville au roi de Saxe [illegible] 1848. Il fit ensuite partie du parlement de Francfort, où il devint secrétaire du Comité [illegible], près de l'Assemblée nationale allemande, [illegible] secrétaire et, peu de temps [illegible], vice-président. Au mois de [illegible] il ne suivit pas l'Assemblée à Stuttgart. M. Biedermann reparut bientôt sur la scène politique et prit part aux séances du parlement de [illegible] et de la seconde Chambre de Saxe (1849-[illegible]). Il obtint plus tard l'autorisation de rouvrir [illegible] cours d'économie politique à l'université de Leipzig. M. Biedermann a, en outre, collaboré à plusieurs recueils littéraires. En 1850, il prit la direction d'une publication encyclopédique intitulée: *Germania*, et la remplaça en 1852 par les *Annales allemandes* (Deutsche Annalen). Un peu plus tard, ses attaques répétées contre le coup d'État du 2 décembre 1851 lui attirèrent un procès, qui se termina par une condamnation à la prison et lui fit perdre sa place de professeur. Rédacteur de la *Deutsche allgemeine Zeitung* en 1863, il devint en 1866 chef d'un nouveau parti libéral-national en Saxe. Il a fait partie du Landtag saxon en 1849, et du Reichstag allemand en 1871-1873.

On lui doit, entre autres ouvrages de philosophie et de politique: *De Genetica philosophandi ratione et methodo, præsertim Fichtii, Schellingii, Hegelii*, etc. (Leips., 1835); *Fundamental philosophie* (Ibid., 1837); *la Science et l'Université* (Wissenschaft und Universitaet, Ibid., 1838); *la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* (die deutsche Philosophie von Kant bis auf unsere Tage, Ibid., 1842-1843, 2 vol.); *Leçons sur le socialisme et sur des questions sociales* (Vorlesungen über Socialismus und sociale Fragen, Ibid., 1847); *le Parlement allemand* (das deutsche Parlement, Ibid., 1848); *Souvenirs de l'église de Saint-Paul* (Erinnerungen aus der Pauls Kirche, Ibid., 1849), où sont caractérisés très nettement les différents partis de l'Assemblée nationale de Francfort; *l'Allemagne au* XVIII*e siècle* (Deutschland i. a, etc. 1854-1875). On a encore de lui trois drames historiques: *Henri IV* (Heinrich IV, 1861); *Otto III* (1862); *le Dernier maire de Strasbourg* (der letzte Bürgermeister etc., 1870).

BIEDERMAN (Aloys-Emmanuel), théologien protestant suisse, né à Winterthur, le 2 mars 1819, étudia la théologie à Bâle et à Berlin, fut pasteur en 1843, à Münchenstein, près de Bâle, puis fut nommé, en 1850, professeur de théologie à l'Université de Zürich. En 1864, il passa à l'école supérieure comme professeur de dogmatique. Il représente, dans l'église suisse, les tendances et les doctrines panthéistiques de l'école de Hegel, dont il a même conservé en partie la terminologie. Il les a défendues dans plusieurs recueils périodiques, tels que *l'Église présente* (die Kirche der Gegenwart), et *les Voix du temps* (Zeitstimmung). Entre les articles insérés dans ces recueils et publiés à part, nous citerons seulement: *le Monde à notre point de vue jeune hégélien, ou le nouveau soi-disant panthéisme* (Unsere junghegelsche Weltanschaung, etc., 1849), et *les Voix du temps au tribunal de l'Alliance évangélique* (die Zeitstimmung vor dem Richterstuhl der evang. Allianz; 1862. Son principal ouvrage est une *Dogmatique chrétienne* (Christliche Dogmatik.; Zürich, 1869).

BIEFVE (Édouard DE), peintre belge, né à Bruxelles, en 1808, apprit, dès son enfance, le dessin comme art d'agrément. A vingt ans, il fit un voyage artistique à Paris, s'y passionna pour les chefs-d'œuvre de la jeune école romantique et entra dans l'atelier de David d'Angers, où il fit des statues en même temps que des tableaux. Il s'est renfermé dans la peinture et a donné, entre autres tableaux d'histoire: *Masaniello*, *le Comte Ugolin*, *la Présentation de Rubens à Charles-Quint*. Citons encore quelques tableaux mythologiques, entre autres *Eucharis et Télémaque*; des sujets religieux, *la Flagellation du Christ*; des peintures de genre, *Raphaël et la Fornarina*, etc. Il a fait aussi un grand nombre de portraits estimés. Son œuvre principale est *le Compromis des nobles à Bruxelles le 16 février 1566*, qui parut

et fut très remarqué à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

M. E. de Biefve, qui s'est signalé par la vigueur et l'harmonie de sa couleur, a reçu l'ordre de Léopold et de Saint-Michel de Bavière. Le roi de Prusse, pour lequel il a fait un grand tableau d'histoire : *les Chevaliers de l'ordre teutonique reconnaissant pour leur grand maître l'électeur de Brandebourg*, l'a nommé officier de l'ordre royal de l'Aigle rouge.

BIELOWSKI (Auguste), littérateur polonais, né en 1806, en Gallicie, s'est fait connaître par une excellente traduction d'un poème slave fort ancien : *l'Expédition d'Igor contre les Polowtsi* (Léopold, 1833, in-8) ; puis par un poème original qui est estimé et dont un souverain de Pologne, *Henri le Pieux*, est le héros. On a encore de lui une traduction du *Faust* de Gœthe ; les biographies de Henri Malczewski et de Joseph Borkowski et de nombreux articles d'histoire ou d'imagination dans la *Ziewonia*, l'*Album* et la *Gazette des modes*, recueils littéraires de la Gallicie. M. Bielowski a été attaché à la bibliothèque Ossolinski, à Léopold. — Il est mort dans cette ville le 12 octobre 1876. Il avait commencé la publication importante des *Monumenta historica Poloniæ*, qui sera continuée par l'Académie des sciences de Cracovie.

BIENAYMÉ (Irénée-Jules), administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 août 1796, fut admis en 1815 à l'École polytechnique, d'où il se retira au bout d'un an pour entrer dans le service des finances ; il y parvint au rang d'inspecteur général et prit sa retraite peu de temps après. En 1852, il fut élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du duc de Raguse. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 28 avril 1844. — M. J. Bienaymé est mort à Paris le 20 octobre 1878.

On a de lui : *De la Durée de la vie depuis le commencement du XIXe siècle* (1835), extrait des *Annales d'hygiène ; Considérations à l'appui de la découverte de Laplace, sur la loi de probabilité dans la méthode des moindres quarrés* (1854) ; une *Notice* sur ses travaux, à l'appui de sa candidature à l'Institut en 1852, et des *Extraits des comptes rendus de l'Académie des sciences* et d'autres recueils.

BIENNOURRY (Victor-François-Éloi), peintre français, né à Bar-sur-Aube, le 10 janvier 1823, suivit en 1839 l'atelier de Drolling, en même temps que l'École des beaux-arts ; il y remporta le grand prix de peinture au concours de 1842, sur ce sujet : *Samuel sacrant David*, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. Depuis son retour en France, M. Biennourry n'a produit qu'un petit nombre d'œuvres, notamment la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Séverin. Il a envoyé aux Salons, où il avait figuré une première fois, en 1842, avec un *Portrait de jeune fille : Portrait de Drolling*, dessin ; *le Mauvais riche*, tableau acquis par le ministère de l'intérieur (1849) ; *l'Homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit* (1857) ; *le Baptême de Jésus-Christ* (1859) ; *les Arts*, plafond en peinture mate, acquis par le ministère d'État ; *Projet de la décoration du salon vert, au palais des Tuileries*, et *Projet de la décoration du salon rose*, dessins (1863) ; *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, appartenant au ministère de la maison de l'Empereur, *Projet de la décoration du salon bleu, au palais des Tuileries*, deux dessins (1864) ; *l'Amitié*, panneau décoratif, *Parthénope* (1865) ; *Socrate s'exerçant à la patience* (1868) ; *Ésope composant une fable* (1869) ; *le Rôdeur* (1870). M. Biennourry a obtenu une médaille en 1864.

BIENVENU (Léon), député français, né à Pouzauges (Vendée), le 19 novembre 1835, était maire de Saint-Hilaire-des-Loges et conseiller général pour le canton du même nom, lorsqu'il se présenta aux élections générales pour la Chambre des députés en février 1876. Il fut élu comme candidat républicain, dans la 1re circonscription de la Vendée, par 9335 voix contre 5660 obtenues par le candidat monarchiste, M. de Fontaine. Il siégea au centre gauche et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8655 voix, contre le candidat officiel et bonapartiste, M. Sabouraud, qui en réunit 8014. On lui attribue un ouvrage intitulé : *l'Église, l'État et la Liberté !*

BIENVENU (Charles-Léon), journaliste et littérateur français, né à Paris, le 25 mars 1835, a collaboré à une foule de journaux littéraires et satiriques : *Figaro, Diogène, le Nain jaune, le Corsaire, le Soleil, la Lune, l'Éclipse, le Journal Amusant*, etc. Il s'est fait surtout connaître par sa participation assidue à la rédaction du *Tintamarre*, journal dont il est devenu rédacteur en chef et auquel il a fourni, sous le pseudonyme de *Touchatout*, une énorme quantité d'articles humoristiques. Il y a donné, entre autres séries, *l'Histoire de France tintamarresque de Touchatout*, qui a paru ensuite en volume sous son propre nom (1867, in-18, édit. illustrée, 1875, in-4). Il devint, en 1868, l'un des principaux rédacteurs du *Charivari* et fonda, en octobre 1868, une revue drolatique bi-mensuelle, qu'il a rédigée seul, sous le titre de *Touchatout-Revue*. M. Bienvenu a signé du pseudonyme devenu désormais inséparable de son nom, des parodies de *l'Homme qui rit* de Victor Hugo et des *Tragédies de Paris* de M. de Montépin ; une *Histoire tintamaresque de Napoléon III* (1873, in-4), dont la publication fut un moment suspendue par ordre ; *les Cinquante lettres républicaines de Gervais Martial*, recueillies par Touchatout (1875, in-8), et un recueil de biographies drôlatiques, *le Trombinoscope*, formant quatre séries ou volumes (1872-1875). Il a fait représenter, sous son propre nom, au théâtre Déjazet un vaudeville en un acte : *Un Monsieur qui veut se faire un nom* (1866).

BIERMANN (Charles-Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 26 juillet 1803, entra, à quatorze ans, dans une fabrique de porcelaines, y apprit les éléments du dessin, et passa dans l'atelier de Schinkel. Depuis 1825, il a parcouru l'Allemagne, l'Italie et la Suisse. Ses travaux, dont le nombre est considérable, ont la plupart été reproduits par la gravure ou la lithographie ; on remarque des *Panoramas* d'un grand effet, plusieurs *Vues de Suisse* traitées avec puissance, un *Soir sur les hautes Alpes*, une *Vue de Florence* et la *Cathédrale de Milan*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, seize aquarelles représentant des *Vues de Dalmatie*. Cet artiste, membre et professeur de l'Académie des beaux-arts à Berlin, a fondé dans cette ville une école de peinture à l'aquarelle, très fréquentée.

BIERSTADT (Albert), peintre américain, né en 1830, à Solingen, près de Dusseldorf (Prusse rhénane), avait à peine deux ans lorsque ses parents émigrèrent en Amérique. Il fut élevé à New-Bedford, dans le Massachusetts, montra de bonne heure un grand talent pour le dessin,

... à peindre qu'après l'âge de ... 1853. Il vint à Dusseldorf et suivit l'académie. Il visita ensuite l'Italie et retourna, à la fin de 1857, aux ... prit sa résidence à New-York, et, dans le voisinage de cette ville, sur ... Ayant accompagné le gé... dans une expédition géodésique à ... prairies et les montagnes Rocheuses, ... ce voyage d'innombrables sujets ... Ses vues de plaines, montagnes et ... et ses scènes d'émigrants ont ... en Europe et particulièrement aux ... M. Albert Bierstadt a été ... Légion d'honneur, en 1869.

... (Dr Johannes Henrich), hé... né au commencement de ce ... le duché de Posen, d'une famille ... études approfondies sur le Talmud, ... au christianisme. Il s'efforça d'y ... coreligionnaires et représenta à ... de Londres, pour la propagation ... Il fut très lié avec le doc... Il a publié un *Dictionnaire hé-* ... (Berlin 1840), une *Histoire de l'É-* ... *pendant les trois premiers* ... *les sources talmudiques* (Ibid. ... année, il compléta et publia un ... *sur saint Luc* en hébreu talmu... par le Dr J. Frommann, de ... ensuite les *Épîtres de saint* ... *et aux Hébreux*, avec com... (1853 et 1857). Enfin il a ... J. C. Reichardt la version ... Nouveau Testament.

... (Charles-Henry-Étienne-Edmond ...) vaudevilliste français, né à Pa... 1814, fut admis, en 1832, à Saint-... dans la littérature légère, sous le ... qui était celui de sa mère et ... l'autorisation de porter. Il ... pièces avec Théaulon et M. N. ... amitié avec Bayard, dont ... des plus assidus collaborateurs. Ses ... principalement le réper... de genre; nous citerons parmi ... : *l'Huissier amoureux* ... (1833); *la Contrebasse* ... (1841); *Préparation* ... *le Meunier, son fils et Jeanne* ... (1835).

..., en collaboration avec divers au... (1836); *le Saute-ruisseau.* ... (1838); *Phœbus ou l'Ecrivain* ... *les Enfants de troupe* (1840); *le* ... (1841); *le Héros du Marquis de* ...; *la Gardeuse de dindons* (1845); ... (1847); *Eric le fantôme* (1848), ...; *Gardée à vue* (1849); *les Deux* ...; *Si Dieu le veut* (1851); *les Enfants* ... (1852); *Un fils de famille* (1853); *Sur* ... *l'onde* (1854); *les Fanfarons de* ... *des cartes* (1855); *Ce que de-* ... (1857); *Rêves d'amour* (Fran-... avec M. Scribe; *les Deux rats*, en ... (Palais-Royal, octobre 1861). Depuis ... Biéville a été chargé des comptes ... au journal *le Siècle*.

... (John), diplomate et publiciste amé... né dans l'État de New-York, en 1817. ... successivement consul (1861), chargé ... (1864), puis, à partir de 1865, envoyé ... et ministre plénipotentiaire des ... à Paris. Il s'est trouvé chargé d'aplanir les difficultés créées dans nos relations avec la république américaine par notre attitude à l'égard des États séparatistes du Sud et surtout par notre expédition au Mexique. Il échangea une longue correspondance sur ce dernier sujet avec notre ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, en mai 1865. Il a été rappelé de Paris, sur sa demande, en décembre 1866. Rentré dans son pays, il a été quelque temps directeur du *New-York Times*; mais il revint bientôt en Europe et se fixa à Berlin. Pendant son séjour en France, M. Bigelow a produit un travail de statistique qui fut très remarqué : *les États-Unis d'Amérique en* 1863, *leur histoire politique, leurs ressources minéralogiques, agricoles, industrielles et commerciales*, etc. (1863, in-8). Il a consacré depuis quelques pages au souvenir de notre compatriote Berryer (*Some recollections of the late A. P. Berryer*, 1869).

BIGOT (Charles), publiciste français, né à Paris le 14 septembre 1840, entra à l'École normale en 1860, fut reçu agrégé des lettres et professa successivement la rhétorique à Cahors, Nevers, Nîmes, etc. Il donna sa démission après la guerre de 1870, pour se livrer au journalisme et, après avoir appartenu pendant plusieurs années à la rédaction politique du *Siècle*, auquel il continua de fournir des articles de critique littéraire, il devint un des rédacteurs ordinaires du *XIXe Siècle*, où il seconda particulièrement M. Fr. Sarcey dans la défense des intérêts et des institutions laïques contre l'influence cléricale. Il a également collaboré au *Journal officiel*, à la *Revue politique et littéraire*, etc. M. Charles Bigot a publié à part deux volumes d'études politiques et sociales qui ont été remarqués : *les Classes dirigeantes* (1875, in-18), et la *Fin de l'anarchie* (1878, in-18).

BILETTA (Emanuele), compositeur italien, est né à Casal, dans la province de Monferrato, le 20 décembre 1825. Il étudia la musique à Turin et à Bologne, publia quelques compositions religieuses et profanes et alla se fixer à Londres en 1848. Attaché comme compositeur de balleta au théâtre de Covent Garden, il donna, outre sa musique de danse, un opéra en deux actes, *With Magie*. Il a fait jouer à Parme, en 1853, *l'Abbazia di Kelso*, à Paris, en 1856, *la Rose de Florence*, et encore à Londres, en 1859, *Caught and Cage*, opérette. M. Biletta a publié une méthode de chant et un très grand nombre de morceaux de musique de chambre.

BILEZIKDJI (Pascal-Arutin), architecte et dessinateur turc, né à Constantinople, le 10 juin 1814, était fils d'un négociant. Il se lia avec M. Jules Laurens, pendant le passage de celui-ci en Turquie, et vint quelques années après étudier l'architecture à Paris. Il suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Duban. De retour à Constantinople, il parcourut l'Asie Mineure, se livra au dessin architectural et travailla à divers projets, qui ont surtout le mérite de marquer les premiers pas de la Turquie dans les travaux artistiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs *Dessins de faïences et de décorations*, recueillis dans diverses mosquées et tombeaux, et *Projet d'un monument commémoratif du tanzimat et de l'alliance de l'Angleterre, de la France et de la Turquie*. Ces œuvres lui ont valu une mention.

BILIAIS (Henri-Victor-Marie DE LA), député français, né à Nantes, le 22 mars 1836, était

conseiller général de la Loire-Inférieure pour le canton de Machecoul et maire de cette ville, lorsqu'il protesta, en octobre 1870, contre la dissolution des conseils généraux, par une lettre à M. Gambetta publiée dans les journaux. Il prit part à la défense nationale comme commandant d'un régiment de mobilisés. Il n'entra dans la vie politique qu'en 1876; candidat catholique et légitimiste dans la 3e circonscription de Nantes, il obtint le 20 février qu'une majorité relative et ne fut élu qu'au scrutin de ballotage le 5 mars, par 8593 voix. Il siégea à l'extrême droite, et, après l'acte du 16 mai, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre 1877, il fut réélu par 9545 voix, contre 6018 obtenues par le candidat républicain, M. Roch.

BILLE (Steen-Andersen), marin danois, né à Copenhague, le 5 décembre 1797, et fils de l'amiral Bille, mort en 1833, fut enseigne de vaisseau dès 1816, entra au service de la France en 1819, prit part à la guerre d'Espagne, et fut employé dans les stations de l'océan Pacifique, des Antilles et du Levant. De retour dans sa patrie, il fut nommé chevalier du Danebrog, promu au grade de lieutenant et attaché à la maison de la princesse Caroline. Il n'en fit pas moins, en 1840, partie de l'expédition de *la Bellone* sur les côtes de l'Amérique méridionale. En 1845, M. Bille reçut le commandement de *la Galathée*, avec mission de faire un voyage de circumnavigation dans un but à la fois commercial et scientifique. Il consigna les résultats de cette intéressante expédition, qui dura vingt-six mois, dans un ouvrage intitulé : *Relation du voyage autour du monde de la corvette* la Galathée *en* 1845, 1846 *et* 1847 (Copenhague, 1849-1851, 3 vol. avec cartes et gravures), et traduit en allemand et remanié par de Rosen (1852, 2 vol.).

Quand l'insurrection du Holstein amena la guerre avec l'Allemagne et la Prusse (1848), M. Bille commanda, en qualité de capitaine de vaisseau, l'escadre qui effectua le blocus de l'Elbe et du Weser, puis celui des duchés, et garda cette dernière station jusqu'à la fin de 1850. Le 27 janvier 1852, le roi Frédéric VII chargea M. Bille du ministère de la marine, qu'il a dirigé pendant deux années, et l'éleva, à peu de temps de là, au grade de contre-amiral. Retraité depuis quelques années, il a été l'un des fondateurs de la Société de géographie de Copenhague, en 1876.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, cet officier a publié un *Manuel de terminologie maritime française* (1831); des pièces relatives à l'histoire du commerce danois dans la Méditerranée à la fin du XVIIIe siècle; un grand nombre d'articles dans les *Archives de la marine* de Copenhague; enfin une traduction de *l'École des Vieillards*, de Casimir Delavigne.

BILLET (Félix), physicien français, né à Fismes (Marne), le 15 septembre 1808, entra à l'École normale supérieure en 1830, et en sortit en 1833, comme agrégé et docteur ès sciences. Après avoir professé aux lycées de Nancy, de Marseille et de Rouen, il a été nommé professeur de physique à la faculté des sciences de Dijon, le 29 octobre 1845, et doyen de cette faculté en 1873. Membre de l'Académie des sciences de Dijon, il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 23 décembre 1873. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 août 1860.

M. Billet a publié, soit dans les *Mémoires* de l'Académie de Dijon, soit dans les *Annales de physique et de chimie*, soit dans les *Comp[tes] rendus* de l'Académie des sciences, un cert[ain] nombre de mémoires intéressants ; nous citer[ons] entre autres : *Sur les changements de vol[ume] des corps par le passage de l'état solide à l'[état] liquide* (1845); *Condensations électriques [de] deuxième et troisième espèce* (1851); *Sur [les] moyens d'observer la constitution des vei[nes] liquides* (1851); *Sur la constitution de la [lu]mière polarisée* (1852); *Description de quelq[ues] appareils qui facilitent les expériences de l'él[ec]tricité dynamique* (1854); *Mémoire sur les de[mi-]lentilles d'interférences* (1862); *Mémoire sur [les] dix-sept premiers arcs-en-ciel de l'eau* (1863), un ouvrage : *Traité d'optique physique* (18[58-]1859; 2 vol. in-8).

BILLING (Archibald), médecin irlandais, [né] en 1791, fit ses études à Dublin et à Ox[ford]. Reçu docteur, il devint, en 1818, membr[e du] collège royal des médecins, et fut attaché q[uel]ques années à l'hôpital de Londres. Il fut, [en] 1836, un des premiers membres de la nou[velle] université de Londres. Président de la Soc[iété] huntérienne, vice-président de la Société roy[ale] médicale et chirurgicale, membre de la Soc[iété] royale, ainsi que de beaucoup d'autres soc[iétés] savantes anglaises, il est correspondant de n[om]breuses sociétés médicales étrangères.

Le docteur Billing écrit dans la *Lancet*, la [*Me*]*dical Gazette*, et autres revues, de nomb[reux] articles de médecine et de physiologie, su[r la] fièvre, le choléra, les anévrysmes, et su[r la] cause des bruits du cœur dont on lui attrib[ue la] découverte. Il a publié des *Observations [pra]tiques sur les maladies des poumons et du c[œur]* (Pratical obs. on the diseases of the lungs [and] heart). Son ouvrage classique : *First princ[iples] of medicine*, qui a eu plusieurs éditions en [An]gleterre et en Amérique, a été traduit en fra[nçais] et en allemand. La traduction française, [par] M. A. Chereau (*Premiers principes de médec[ine]*) a été publiée à Paris en 1847.

BILLMARK (Charles-Jean), lithographe [sué]dois, né à Stockholm, le 28 janvier 180[4] d'abord de la gravure industrielle, puis, [grâce] aux leçons de Fossel, se livra, en 1828, à [la li]thographie artistique. Il vint se perfection[ner à] Paris en 1833, et fit plusieurs voyages en It[alie,] en Russie, en Allemagne, en Angleterre, [sans] interrompre la série de ses travaux et de ses [pu]blications. Il a donné, depuis 1829, entre au[tres] collections de sujets noirs ou à plusieurs teint[es] *Études de paysage* (100 planches); des [*Vues*] *d'Écosse* (24 planches); le *Parc royal de Stock[holm]* (27 planches); les *Bords du Rhin* (20 planch[es]) le *Panorama de Stockholm* (in-8 format oblong) *Voyage pittoresque de Stockholm à Naples* (100 [pl.] in-4, 1848); et les *Aquarelles lithographi[ques]* planches in-folio des divers sites de la Suède, [en] voie de publication depuis 1852. Il a envo[yé à] l'Exposition universelle de Paris, en 1855, [une] *Vue de Rotterdam*, une *Vue de Rome* et qu[elques] *Vues du château de Gripsholm*, tirées d'un gr[and] ouvrage sur la Suède.

BILLOT (Jean-Baptiste), général français, [sé]nateur, né à Chaumeil (Corrèze), le 15 août 18[28,] fut admis à l'École de Saint-Cyr le 1er déc[em]bre 1847, en sortit comme sous-lieutenant [le] 1er octobre 1849, et entra dans l'état-major. [Il a] été promu successivement lieutenant le 1er [jan]vier 1852, capitaine le 26 janvier 1854, chef d'[es]cadron le 28 septembre 1863, lieutenant-colo[nel] le 3 août 1869, colonel le 9 novembre 18[70.] Sa carrière militaire, aussi brillante que rapi[de]

[illegible] presque tout entière en Algérie, [illegible]. Rappelé d'Afrique au moment [illegible] contre la Prusse, il fut nommé gé[illegible] par le gouvernement de la [illegible], puis, quelques semaines après, [illegible] au titre auxiliaire. Il fut ra[illegible] au grade de général de brigade [illegible] de la commission de la revision des [illegible] à la tête du 18ᵉ corps, il remporta [illegible] près de Baune-la-Rollande [illegible] de Villers-Sexel.

[illegible] l'armistice, le général Billot fut élu [illegible] à l'Assemblée nationale, dans le [illegible] de la Corrèze, le quatrième sur six, [illegible]. Il prit place dans les rangs de la [illegible], et fut nommé président de [illegible] indépendamment de sa participation [illegible] des lois spéciales relatives à la [illegible] institutions militaires, il se mêla [illegible] aux débats politiques, et s'opposa [illegible] vigueur aux tentatives de res[illegible] qui se produisirent en [illegible] de 1875, il fut élu sénateur ina[illegible] voix sur 591 votants (16 décem[illegible], il prit une part de plus en [illegible] aux lois militaires, et c'est à sa [illegible] intervention que l'on dut, à la fin de [illegible] le projet de loi sur l'état-major, [illegible] d'un « état-major ouvert » à un [illegible] ». Promu général de division, [illegible] la 1ʳᵉ division du 1ᵉʳ corps d'ar[illegible] 1878. Le général Billot repré[illegible] général de la Corrèze le canton de [illegible] la Légion d'honneur le 19 mars [illegible] officier le 1ᵉʳ février 1867.

[illegible] (Théodore), chirurgien allemand, [illegible] île de Rügen), le 26 avril 1829, [illegible] aux universités de Gœttingue, [illegible] de Vienne, et après avoir été pré[illegible] Langenbeck à la clinique chirurgicale [illegible] de Berlin, se fit recevoir privat[illegible] cette ville en 1856. Appelé à Zürich [illegible] professeur de chirurgie et di[illegible], il passa, en 1867, à Vienne [illegible] fonctions. En 1870, il fut atta[illegible] militaires du Rhin.

[illegible] auteur d'ouvrages scientifiques [illegible] la réputation qu'il avait acquise [illegible] chirurgicale. Nous citerons : *De [illegible] pulmonum affectionis, quæ [illegible] dissectio exoritur* (Berlin 1852); [illegible] et autres *maladies trauma[illegible]* [illegible]studien über Wundfieber, etc. [illegible] *Pathologie et thérapeutique chirur[illegible]* (die allgemeine chirurg. P. [illegible], ibid., 1863; 7ᵉ éd. 1875), ouvrage [illegible] français par les docteurs L. Culmann et [illegible], avec *Introduction* par le docteur [illegible], 1867, in-8, 100 fig.); une série [illegible] de *Cliniques chirurgicales* (Zürich, [illegible], 1868, 1869; Berlin, 1869, 1870, [illegible] chirurgicales *écrites des ambu[illegible] de [illegible] et de Manheim en 1870* [illegible] aus den Feldlazareten, etc. Ber[illegible]

[illegible] (Jean-Eugène), homme politique et [illegible] français, né à Metz le 30 mars 1820, fit [illegible] au barreau de Metz et fut [illegible] de préfecture en 1848. Révoqué [illegible] interné à Spincourt, après le 2 dé[illegible], par décision d'une commission mixte. [illegible] la profession d'avocat et s'occupa [illegible]. Conseiller d'arrondissement en [illegible] candidat de l'opposition aux élections lé[illegible] 1869, il combattit les candidatures officielles et protesta contre le plébiscite. Aux élections générales de février 1871, il fut élu représentant du département de la Meuse, le troisième sur six, par 21 309 voix et vota contre les préliminaires de paix. C'est sur sa proposition, que le nom du département de la Moselle, a été conservé aux cantons du département de la Meurthe. A l'Assemblée nationale, il fit partie de gauche républicaine avec laquelle il a toujours voté.

Porté candidat aux élections sénatoriales du département de la Meuse en 1876, M. Billy ne réunit qu'une minorité de 268 voix, mais il fut élu député de l'arrondissement, le 20 février suivant, par 7673 voix contre M. Péchenart, candidat monarchiste. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et se signala comme un des partisans les plus décidés de l'instruction primaire obligatoire. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. A la suite de la dissolution de la Chambre, sa candidature fut énergiquement combattue par l'administration et il n'obtint que 7057 voix contre 7702 données à M. d'Egremont, candidat officiel et monarchiste; mais l'élection de ce dernier ayant été annulée, il se représenta et fut réélu le 5 mai 1878. M. Billy représentait le canton de Spincourt au conseil général de la Meuse. — Il est mort le 20 novembre 1878.

BIMBENET (Jean-Eugène), ancien greffier en chef de la Cour d'Orléans, né dans cette ville, le 2 avril 1801, conservateur de la bibliothèque municipale, et membre fondateur de la Société archéologique, s'est fait connaître par diverses publications intéressantes: *Relation fidèle de la fuite du roi Louis XVI et de sa famille à Varennes*, extraite des pièces judiciaires et administratives, produites devant la haute Cour nationale établie alors à Orléans, et déposées au greffe (1844, in-8; 2ᵉ édit. augm., 1868, in 8); *Monographie de l'hôtel de la mairie d'Orléans* (1851, in-8, édit. refondue, 1855); *Histoire de l'Université de lois d'Orléans* (1853, in-8), etc. Il a fourni à la *Revue orléanaise* des *Recherches sur les inondations de la Loire* (1847); aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie un *Mémoire sur les écoliers de la nation picarde, à l'Université d'Orléans* (1850, in-8); à la *Revue critique de législation* des *Recherches sur l'état de la femme, l'institution du mariage et le régime nuptial* (1855-1856); *les Essais de Montaigne dans leurs rapports avec la législation moderne* (1864, in-8); *Université d'Orléans, chronique historique* (Orléans, 1875, in-8), etc.; sans compter d'utiles travaux manuscrits, tels que : *Recherches sur la fondation de la bibliothèque publique d'Orléans; Rangement méthodique et chronologique* des archives judiciaires de la province de l'Orléanais et *Jurisprudence de la Cour impériale d'Orléans*, table analytique de ses arrêts, depuis l'an VIII.

BIN (Jean-Baptiste-Philippe-Émile), peintre français, né à Paris le 10 février 1825, entra en 1842 à l'École des Beaux-Arts, où il suivit les cours de M. Léon Cogniet, et remporta, en 1850, le deuxième prix pour Rome sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Il avait précédemment débuté par des portraits dont il a exposé un certain nombre de 1847 à 1853. Depuis son retour de Rome il a constamment figuré aux Salons annuels ; parmi ses envois nous citerons : *Pœte, non dolet* (1861); *Orphée mis à mort par les bacchantes* (1863); *Atalante et Hippomène* (1864); *Persée et Andromède* (musée de Tours)

(1865); *Hercule, frappé de démence, tue ses enfants et Mégare leur mère* (musée de Nantes) (1866); *Prométhée enchaîné* (1869); *Hèraklès Téraphonios* (1872); *Vénus Astarté* (1874); *Ave Cæsar, scoparii te salutant* (1875); *Portrait de M. Mallet* (1877). Mais l'œuvre la plus considérable de M. Bin est la décoration d'un très grand nombre de monuments publics et d'hôtels privés, tels que le palais de l'exposition égyptienne en 1867, le Polytechnicon de Zurich, dont un des plafonds ne mesure pas moins de 260 mètres carrés, le palais de la Légion d'honneur, et les hôtels d'Osmond, Pillet-Will, Grelou, Pereire, etc., les plafonds d'une partie du Grand-Hôtel et de l'Hôtel du Louvre. M. Bin a obtenu deux médailles en 1865 et en 1869.

BINDER (Guillaume-Christian), écrivain allemand, né à Weinsberg, dans le Wurtemberg, le 16 avril 1810, fils d'un ministre protestant, s'occupa d'abord de théologie avec succès à l'université de Stuttgart, puis alla continuer ses études à Tubingue, où il étudia plus spécialement l'histoire, et fut appelé, en 1831, comme professeur de littérature allemande et d'histoire au gymnase de Biel, dans le canton de Berne. A vingt-trois ans, il fut attaché à la chancellerie de Vienne, et nommé professeur d'économie politique dans cette ville. Étant ensuite revenu tout entier à l'étude de la théologie, il se convertit avec éclat au catholicisme, et expliqua sa conversion dans une brochure intitulée : *Ma Justification et ma foi* (Meine Rechtfertigung und mein Glaube, Augsbourg, 1845).

M. Binder a donné, à partir de 1831 : *l'Horace allemand* (der Deutsche Horatius, Louisbourg, 3ᵉ édition, 1841); *la ville de Biel et ses environs* (Geschichte der Stadt und Landschaft Biel, Biel, 1834); *le Prince de Metternich et son siècle* (Schaffouse, 1836; 3ᵉ édition, 1845); *la Chute de la nationalité polonaise* (der Untergang des poln. nationalstaats, Stuttgart, 1839); *Pierre le Grand et son siècle* (1841); *Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire* (Geschichte des philosophischen und revolutionaeren Jahrhunderts, Schaffouse, 1843; 2ᵉ édition, 1844-1845); *le Protestantisme dissous par lui-même* (der Protestantismus in seiner Selbstauflœsung, Ibid., 1843; 2ᵉ édition, 1846). Depuis sa conversion, M. Binder n'a cessé d'écrire dans l'*Encyclopédie de l'Allemagne catholique*.

BING (Valentin), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 22 avril 1812, étudia à Driebergen, sous M. Jean-Adam Kruseman, et se consacra à la peinture d'histoire ainsi qu'aux tableaux d'intérieur. Il s'est fait connaître aux Expositions hollandaises par plusieurs sujets estimés, entre autres un *Saint Marc, Isaac et Rébecca;* et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, par une *Femme de l'îlot de Schokland*, favorablement accueillie par la critique.

BIONDELLI (Bernardino), philologue et antiquaire italien, né à Vérone le 14 mars 1804, suivit l'Université de Padoue et y étudia d'abord les mathématiques avant de suivre son goût pour les recherches de linguistique et d'archéologie. Après avoir enseigné pendant un certain nombre d'années à Venise, à Padoue, dans le Piemont et à Milan, il fut nommé, en 1849, directeur du cabinet des médailles de cette dernière ville. En 1860, il devint professeur ordinaire d'archéologie et de numismatique à l'Académie royale. On cite de M. Biondelli, qui occupe un rang très honorable parmi les philologues contemporains, des ouvrages de linguistique générale, tels que : *Atlant linguistico d'Europa* (Milan, 1841); *Studj linguistici* (Milan, 1856); plusieurs études sur les formes particulières de la langue italienne, comme l'important *Saggio sui dialecti gallo-italici* (Milan, 1855); une série de travaux sur la langue aztèque, notamment : *Evangeliarium, Epistolarium et lectionarium aztecum*, avec traduction, annotations et dictionnaire (Ibid., 1860); *Sulla antica lingua azteca* (Ibid., 1860); *Glossarium azteco-latinum et latino-aztecum* (Ibid., 18..). M. Biondelli a publié dans plusieurs recueils périodiques de la Haute-Italie un certain nombre d'études de numismatique; on cite à part : *Sulle monete auree dei Goti in Italia* (Milan, 1861). Mentionnons dans un autre ordre, *la Cremazione dei cadaveri umani*.

BIRCH (Samuel), archéologue anglais, né à Londres, le 3 novembre 1813, fut d'abord attaché à l'administration des archives publiques (18..) et passa deux ans après au British Museum, comme auxiliaire au département des antiquités. En 18.. il devint conservateur adjoint, et lors de la réorganisation, en 1861, fut nommé conservateur des antiquités et des collections ethnographiques de l'Orient, du moyen âge et de l'Angleterre. Il fit deux voyages en Italie; le premier, en 18.., pour étudier la collection Anastasi d'antiquités égyptiennes, à Livourne, et les collections de Rome et de quelques autres villes; le second en 1856, avec mission de sir G. Cornewall Lewis, chancelier de l'Échiquier, pour expertiser, avec M. Newton, la collection Campana, dont l'acquisition était offerte au gouvernement anglais. Il s'occupa de bonne heure des hiéroglyphes égyptiens et collabora, pour cette partie, à l'ouvrage du baron Bunsen sur l'Égypte, qu'il revit et compléta, en 1867, après la mort de celui-ci. M. Birch est membre correspondant de l'Institut archéologique de Rome, des académies de Berlin et d'Herculanum, de l'Institut de France. Il a présidé le Congrès des orientalistes, tenu à Londres en septembre 1874.

On a de lui la *Galerie des antiquités* (the Gallery of ant., 1842); le *Catalogue des vases grecs* (C. of greek vases, 1851) en collaboration avec M. Newton; *Introduction à l'étude des hiéroglyphes* (Int. to the study of the H., 1857); *Histoire de la poterie ancienne* (History of ancient pottery, 1858); *Description du papyrus de Nash-Khem* (D. of the papyrus of N.-K., 1863), etc. M. Samuel Birch a publié en outre des mémoires et des dissertations sur la numismatique, l'ethnographie et les antiquités grecques, romaines et britanniques; des inscriptions cunéiformes; des traductions du chinois dans l'*Asiatic Journal*, et de nombreux articles dans l'*Archæologia*, la *Revue archéologique*, l'*Archæologische Zeitung*, le *Zeitschrift für ægyptische Sprache und Alterthumskunde*, etc.

BIRKS (Thomas-Rawson), ecclésiastique anglican, né en septembre 1810, prit ses degrés au Trinity-College de Cambridge en 1834, et entra dans les ordres. Après avoir rempli diverses charges, il revint, en 1866, à Cambridge, où il prit une part active aux affaires de l'Université. Examinateur de théologie (1867), puis membre du comité des études théologiques, il fut élu, le 30 avril 1872, professeur de théologie morale et casuistique, et de philosophie morale. Après avoir été vingt et un ans (1850-1871) l'un des secrétaires honoraires de l'Alliance évangélique, il a donné sa démission pour divergence d'opinion au sujet des peines éternelles.

M. Birks a publié de nombreux ouvrages religieux et philosophiques parmi lesquels nous cite-

[illegible]: *Premiers éléments de prophétie* (First el. [illegible]), *les deux dernières visions de Daniel* (the [illegible] of D.); *le Rationalisme moderne*; *l'État chrétien* (the Christian State); *Difficultés de la Foi* (Diff. of belief): *la Bible et la pensée moderne* (the B. and modern Thought); *Matière et Éther, ou les secrètes lois des changements physiques* (Matter and Ether, or the secret laws of [illegible] change); *l'Exode d'Israël* (the [illegible]); *Premiers principes de la science* [illegible] principles); *l'Utilitarianisme moderne, examen et comparaison des systèmes de* [illegible] *et Mill* (Modern Util., or the [illegible] of P., examined and compared).

[illegible] (Jean-Michel-François), jurisconsulte [illegible], né à Bamberg, le 19 septembre [illegible] à Erlangen et à Landshut, et reçut [illegible] docteur en droit à Wurtzbourg en [illegible] professeur du comte de Westphalie. [illegible] d'abord de poésie et écrivit un [illegible], puis une trilogie, *Adalbert de* [illegible], et plusieurs autres pièces, représentées avec un certain succès sur plusieurs [illegible], comme professeur de droit, à l'Université de Louvain, il renonça au théâtre [illegible] et fonda avec plusieurs de ses collègues la *Bibliothèque du jurisconsulte*, [illegible] plus tard dans la *Thémis*, publiée [illegible] la révolution de 1830, renvoyé, [illegible] professeurs étrangers, il se retira [illegible] cours. En 1835, il fut nommé [illegible] de droit à Utrecht et, en 1840, [illegible] est mort le 14 décembre 1877. [illegible] qui est l'éditeur des *Archives* [illegible] (Archiv des criminalrechts), a, [illegible]: *Exposé des droits du duc de* [illegible] *sur la principauté de Rheina-* [illegible] der Rechte des Herzogs, etc., [illegible]): *la Nature légale des* [illegible] Natur der Zehnten, Bonn, [illegible] *de Hugonis Grotii in definiendo* [illegible] *vera mente* (Ibid., 1835).

[illegible] (Charles-Joseph-Eugène), fils du [illegible] mai 1829, à Louvain, étudia [illegible] Giessen et d'Iéna, fit pendant [illegible] d'agriculture pratique, puis se fit [illegible], en 1857, à Giessen. Il [illegible] la direction d'un Institut agronomique à [illegible], près de Leipzig, et fut nommé [illegible], à l'Université de cette dernière ville, professeur d'agriculture et d'économie [illegible]. [illegible] il fut élu député au Reichstag [illegible] le district rural de Leipzig. Il se [illegible] national-libéral, mais ne s'occupa [illegible] des questions agronomiques. [illegible] entre autres ouvrages: *Traité d'économie rurale* (Lehrbuch der Landwirthschaft; [illegible] 3 vol.); *Manuel des agriculteurs* [illegible] für Landwirthe; Berlin, 8e éd. [illegible] *Principe de l'association appliqué à* [illegible] das Genossenschaftsprincip in Anwendung [illegible] der Landwirthschaft; Leipzig. [illegible] *l'applicabilité de l'impôt sur le revenu* [illegible] *de l'impôt* (Ueber die Anwendbarkeit [illegible] Einkommensteuer, etc.; Ibid. 1873). [illegible], le recueil mensuel, *Georgika*, [illegible] *le Journal mensuel allemand des* [illegible].

[illegible] (Théodore-Louis-Guillaume), anatomiste et physiologiste allemand, né à Hanovre, [illegible] octobre 1807, est le fils du médecin Christian-[illegible] Bischoff, professeur à Bonn [illegible] un certain nombre d'ouvrages, entre [illegible] *Traité de la médication chimique* (die Lehre von den chemischen Heilmitteln, Bonn, 1825-1831). Il étudia, sous la direction de son père, à Dusseldorf, à Bonn et à Heidelberg, obtint, en 1829, le grade de docteur en philosophie, en 1832, celui de docteur en médecine, et fut attaché, comme aide-médecin, à la Maternité de Berlin, où il fit la connaissance du physiologiste Müller et du naturaliste Ehrenberg, et s'appliqua spécialement à l'anatomie physiologique. Reçu agrégé, il ouvrit à Heidelberg, en 1835, un cours particulier d'anatomie pathologique comparée, et y resta comme professeur adjoint jusqu'en 1843. Il alla occuper alors à Giessen une chaire de physiologie, et y joignit bientôt celle d'anatomie. M. Bischoff a fondé dans cette ville un institut physiologique et un amphithéâtre d'anatomie. En 1854, après avoir refusé les offres de plusieurs universités, il consentit à remplacer à Munich l'anatomiste Foerg comme professeur titulaire d'anatomie humaine et de physiologie. Il a été décoré en 1871, de l'ordre du mérite de la couronne de Bavière qui donne droit à la noblesse personnelle.

Ce savant s'est particulièrement occupé de la formation des mammifères, et ses recherches et ses écrits ont fait faire de grands progrès à cette partie de la physiologie qu'il a traitée dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Archives d'anatomie, de physiologie*, etc., de J. Müller, dans le *Dictionnaire de physiologie* de Rodolphe Wagner (Brunswick, 1843 et suiv.), et dans le septième volume de la nouvelle édition du grand *Traité d'anatomie* de Sœmmering (Leipsick, 1839-1844, 9 vol.), publiée sur un plan nouveau par les premiers physiologistes de l'Allemagne, ainsi que dans les ouvrages suivants: *Recherches sur les enveloppes de l'œuf du fœtus humain* (Beitraege zur Lehre von den Eihüllen des menschlichen Fœtus, Bonn, 1834); *Histoire du développement de l'œuf de lapin* (Entwickelungsgeschichte des Kanincheneis, Brunswick, 1843), travail couronné par l'Académie des sciences de Berlin; *Histoire du développement de l'œuf de chien* (Entwickel. des Hundeeies, Bonn, 1844); *Maturation et détachement périodique d'œufs chez les mammifères et les hommes*, etc. (Beweis von der Begattung der unabhaengigen periodischen Reifung und Loslösung der Eier der Saeugethiere und der Menschen, Giessen, 1844); *Histoire de la formation du cochon d'Inde* (Entwickel. des Meerschweinchens, Ibid., 1852); *Histoire de la formation du chevreuil* (Entwickelung geschichte des Rehes (Ibid., 1854). On cite encore de M. Bischoff d'importantes dissertations sur la respiration (Heidelberg, 1837), sur l'urée (Giessen, 1853); *Différence de la conformation du crâne du gorille, du chimpanzé et de l'orang-outang* (Ueber die Verschiedenheit, etc., 1867); *Mémoire sur l'anatomie comparée des muscles des singes et de l'homme* (Beitraege zur anatomie, etc., 1870); *Anatomie d'une fille microcéphale de quatre ans* (Anatomische Beschreibung, etc. (1873), etc.

En 1850, M. Bischoff fut appelé à Darmstadt, pour se prononcer, dans le fameux procès du comte de Gœrlitz, accusé d'avoir assassiné sa femme, sur la possibilité d'une combustion spontanée. D'accord avec M. Liebig, il soutint contre M. Siebold l'impossibilité d'une pareille combustion. Son rapport et sa dissertation *Sur la Combustion spontanée* (Ueber die Selbstverbrennung) sont imprimés dans les *Annales de la médecine légale* de Henke (1850) et dans le *Nouveau Pitaval* (1851), tome XVII.

BISCHOFFSHEIM (Louis-Raphael), banquier

et philanthrophe français, d'origine allemande né en 1800, à Mayence, de parents pauvres et israélites, établit, en 1820, à Amsterdam, une maison de banque qui réussit et qu'il dirigea jusqu'en 1850. A cette époque, il vint se fixer à Paris, fut nommé successivement administrateur du chemin de fer du Midi, de la Société générale du comptoir d'escompte, président de la Société philotechnique et membre du conseil supérieur de la Société du Prince impérial. Au mois de novembre 1866, il fonda l'*Athénée*, cette salle de spectacle, ouverte à des conférences et à des concerts, et dont le produit était exclusivement destiné au soulagement des pauvres. On y entendit successivement Joachim, le violoniste, l'orchestre Pasdeloup et des conférenciers élégants ou originaux, comme MM. Deschanel et Sarcey. Mais l'entreprise n'eut pas tout le succès qu'en espérait son fondateur : les frais d'exploitation furent rarement couverts par les recettes, et, au mois de juin 1867, M. Bischoffsheim se résigna à transformer l'Athénée en une salle de spectacle lyrique et comique où l'on jouerait concurremment l'opérette bouffe et le vaudeville. A partir de ce moment, son œuvre perdait toute sa première originalité. — M. Bischoffsheim est mort à Paris le 14 novembre 1873. Il laissa plusieurs legs importants de bienfaisance. — Son fils, Raphaël-Louis BISCHOFFSHEIM, qui a pris la direction de la maison paternelle, suivant les mêmes traditions, s'est aussi fait remarquer par ses libéralités envers les établissements scientifiques. Il a particulièrement encouragé les progrès de l'astronomie française, et les journaux ont enregistré avec éloge les sommes qu'il a données pour construction d'appareils aux observatoires de Paris et de Montsouris, ainsi qu'à celui installé par le général Nansouty dans le pic du Midi (1874-1879).

BISI (Louis), peintre italien, né en 1814 à Milan, fit ses études artistiques à l'Académie de cette ville. Il a peint de nombreux tableaux d'intérieur et des vues d'églises. On remarque surtout de lui : l'*Intérieur du dôme de Milan* (1842), au musée de Vienne, qu'il a de nouveau exposé en 1867, à l'Exposition universelle; l'*Intérieur* de la même cathédrale, au docteur Cavezalli; les *Monuments des ducs de Savoie*, dans le chœur de l'église de Brou, au comte Litta, etc. Ces deux dernières toiles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec la *Chaire de la cathédrale de Milan*, appartenant au marquis Rocca.

Deux artistes italiens du même nom, Joseph et Michel BISI, ont également figuré à l'Exposition universelle de 1855 : le premier, dès longtemps connu comme paysagiste, conseiller et professeur à l'Académie de Milan, n'y a envoyé qu'un *Paysage*. Le second, lauréat de la même Académie, a exposé l'*Immaculée Conception*, gravée d'après le Guide, et *les Baigneuses*, aquarelle.

BISMARCK-SCHŒNHAUSEN (Othon, baron, puis comte et enfin prince DE), autrefois BISMARK, homme d'État prussien, né le 1[er] avril 1814, à Schœnhausen, près de l'Elbe, appartient à une noble et antique famille qui remonte, dit-on, aux anciens chefs d'une tribu slave. Il étudia le droit à Gœttingue, à Berlin et à Greifswald, puis entra dans la carrière militaire. D'abord volontaire dans l'infanterie légère, il devint lieutenant dans la landwehr. Membre de la Diète de la province de Saxe en 1846, et de la Diète générale en 1847, il se fit remarquer par la vivacité de son esprit et la hardiesse paradoxale de ses discours. Il prétendait, dit-on, que toutes les grandes villes devaient être balayées de la surface de la terre, parce qu'elles sont des centr de la démocratie et du constitutionalisme. L événements de 1848 ne ralentirent pas son act vité ni ne modifièrent ses tendances.

Ses débuts dans la carrière diplomatique date de 1851. Son rôle dans la seconde Chambre d parlement prussien avait attiré sur lui l'attentio du roi Frédéric-Guillaume IV. La légation Francfort, à cette époque recherchée, offrait ce moment des difficultés exceptionnelles : le r la confia à M. de Bismarck. Celui-ci, enne déclaré des alliances exclusives, regardait l'Au triche comme l'antagoniste de la Prusse et comm un danger pour l'Allemagne. En 1852, il fut e voyé à Vienne, contribua à repousser l'Autric du Zollverein, et se montra, soit dans cette vill soit à Francfort, où il resta jusqu'en 1859, l'a versaire constant de M. de Rechberg. En 18 parut une brochure célèbre : *la Prusse et question italienne*, qui lui fut attribuée, non s quelque vraisemblance, car elle n'était que développement de la politique qu'il avait toujo soutenue. L'auteur anonyme, rappelant le v antagonisme de la Prusse et de l'Autriche, so tenait avec beaucoup d'énergie la thèse d'u triple alliance entre la France, la Prusse et Russie, comme moyen de produire l'unité al mande par la suprématie de la Prusse.

En mars 1859, M. de Bismarck fut nommé a bassadeur à Saint-Pétersbourg; il y resta ju qu'en 1862, et se concilia l'estime et la confian du czar, qui lui conféra l'ordre de Saint-Alex dre Newski. Au mois de mai de cette année, passa à l'ambassade de Paris. Cette nomination favorablement accueillie, car on attribuait à M. Bismarck un esprit loyal, sincère, conciliant, jugement droit et sûr qui inspirait aux Tuiler beaucoup de confiance; il ne fit qu'un as court séjour à Paris, mais il eut l'habileté nouer alors avec l'empereur Napoléon des rel tions de courtoisie personnelle dont il s'est va plusieurs fois, et jusque dans les discussions Reichstag (22 février 1879), d'avoir tiré le pl heureux parti pour la politique prussienne, pe dant la guerre contre l'Autriche. A la suite d conflits suscités dans le parlement prussien par budget de l'armée, il fut appelé, le 22 septemb 1862, à la présidence du conseil des ministr avec les deux portefeuilles de la maison du roi des affaires étrangères.

La situation était alors très grave. Il ne pu malgré tous ses efforts, triompher de la résistan de la Chambre des députés qui s'opposait à l réorganisation militaire, comme tendant à affai blir la landwehr au profit de l'armée, c'est-à-dir de la réaction. Dans cet esprit, les députés ado tèrent, à une très forte majorité, les proposition de la commission du budget, déclarées imprati cables par le gouvernement. La Chambre des se gneurs au contraire adopta le budget de M. d Bismarck; mais les députés ayant protesté contr ce vote et l'ayant déclaré illégal, la session fu close par un message royal. Son administratio continua d'être signalée par des luttes très vives, des conflits de pouvoir et des rigueurs contre la presse. Au mois de janvier 1863, il protesta contre l'adresse que les députés présentèrent au roi, et dans laquelle ils accusaient le ministre d'avoir violé la Constitution. Les affaires de Pologne provoquèrent peu après d'autres difficultés : un traité secret avec la Russie ayant été conclu le 8 février, la Chambre blâma vivement la conduite du ministre à la majorité de 246 voix contre 46. Les journaux de l'opposition avaient été dès lors l'objet de nombreuses poursuites : à cette époque, le gouvernement prussien soumit la presse au régime des avertissements et des suppressions qui

[illegible] depuis dix ans en France. Les succès de la politique extérieure du ministère contre le Danemark ne modifièrent pas ses relations avec la Chambre, devenues, en juin 1865, plus orageuses que jamais. C'est l'époque des grandes luttes oratoires de M. de Bismarck avec M. de Virschow. Il [illegible] que les triomphes de l'année [illegible], pas faire taire devant l'ascendant du [illegible] les velléités libérales de la majorité.

Dans les débats relatifs à la protestation de la Chambre des députés contre la mise en jugement de deux de ses membres, MM. Twesten et Frentzel (février 1866), M. de Bismarck parla avec une [illegible]; il se sentait soutenu par la Chambre des seigneurs dont la majorité protesta, [illegible] au roi, contre les résistances opposées par l'autre Chambre aux prétentions du [illegible]. Le 23 février, le chef du cabinet, [illegible] à obtenir le concours des députés, [illegible] prononce la clôture de la session. [illegible] les grands démêlés avec l'Autriche. M. de Bismarck reprochait à celle-ci de favoriser, [illegible] de l'Elbe, les intérêts du [illegible]; l'Autriche répondait en [illegible] prussien de préparer, par [illegible], l'annexion des duchés [illegible] la question des armements. [illegible] du mois d'avril nous montrent [illegible] deux puissances dénonçant les [illegible] de l'autre, et faisant, du [illegible] rivale, une condition de paix. Pendant ce temps, M. de Bismarck négociait [illegible] d'alliance offensive et dé[illegible] à l'Autriche la nécessité de [illegible] militaires dans les provinces [illegible] de nouveaux sujets d'accusation de la part du ministre prussien contre [illegible].

[illegible] M. de Bismarck conteste à [illegible] le droit d'intervenir dans le [illegible] austro-danois. Il demande [illegible] dans l'organisation de la Confédération [illegible] et propose dès lors la convocation [illegible] national, élu par le suffrage [illegible] des États secondaires se mettent [illegible] résister par les armes aux pro[illegible] prussienne, M. de Bismarck [illegible] désarmer. La Saxe, en par[illegible] d'une manière évasive aux in[illegible], par l'organe de son ministre M. de Beust, devenu, dès ce moment, l'ennemi [illegible] du cabinet prussien. Un attentat contre M. de Bismarck, le 8 mai, pro[illegible] en sa faveur, auprès de plu[illegible] qui désavouent sa politique : at[illegible] par l'un des quatre coups de [illegible], le ministre arrête lui-même [illegible] Blind, qui se donna la mort à [illegible] dans sa prison. Le lendemain M. de Bismarck demandait au roi la dissolution de la Chambre des députés et reprenait, [illegible] soi-disant pacifique, ses protestations contre les armements prétendus de l'Autriche, de la Saxe et du Wurtemberg. Jusqu'au mi[illegible] juin, il s'efforce, par ses circulaires et [illegible] diplomatiques, de rejeter sur les autres [illegible] de la guerre qui se prépare. A [illegible] époque se rapportent des négociations [illegible] la Prusse avec la France : on assure [illegible] M. de Bismarck avait promis personnellement [illegible] Napoléon III des compensations ter[illegible] le Rhin, en vue des agrandissements [illegible] devaient résulter pour la Prusse du [illegible] de l'Allemagne.

[illegible], la fameuse convention de Gastein est [illegible] par l'entrée des soldats prussiens dans le Holstein, malgré les protestations de la Diète et les dernières représentations diplomatiques que fait l'Autriche par une note de son ministre, le comte Mensdorff. M. de Bismarck y répond en déclarant qu'il considère comme ennemis les gouvernements qui votent, dans la Diète, l'exécution fédérale contre la Prusse; le 15 juin, il fait remettre ses passe-ports à l'ambassadeur d'Autriche, et donne aux troupes du roi l'ordre d'entrer dans le Hanovre, la Hesse et la Saxe. Les événements militaires marchent avec une extrême rapidité; après une courte série d'opérations stratégiques et d'engagements sans importance, la grande bataille de Sadowa (3 juillet) met l'Autriche à la discrétion de l'ambition prussienne.

Le rôle actif de M. de Bismarck recommence plus important que jamais. Le ministre signe avec l'Autriche, dès le 26 juillet, le traité de paix préliminaire de Nikolsbourg : sans pousser une puissance, si redoutée la veille, aux extrémités du désespoir, on lui enlève tout ce qu'elle peut perdre sans cesser d'être; surtout on la retranche de la Confédération germanique qui reste toute à la dévotion du vainqueur. La ligne du Mein sépare provisoirement les États du Nord des États du Sud : les premiers sont désormais entraînés dans l'action prussienne. Des provinces, des royaumes sont annexés immédiatement; la ville libre de Francfort reçoit une garnison prussienne qu'elle essaye en vain de repousser par des protestations et des tentatives d'émeutes; le Hanovre est incorporé tout entier, territoire, armée et administration. Les témoignages de fidélité envers le roi dépossédé ou d'aversion contre la domination prussienne sont résolument comprimés. M. de Bismarck avoue hautement les rigueurs par lesquelles il maintient le nouvel ordre de choses établi au profit de son pays. Il va sans dire que les duchés du Schleswig-Holstein, prétexte de la guerre, seront aussi annexés purement et simplement à la monarchie prussienne : la patente d'incorporation ne sera pourtant publiée à Kiel que dans le commencement de l'année suivante. M. de Bismarck signe, dans les derniers mois de 1866, avec la Bavière, le duché de Bade, le Wurtemberg, etc., des traités de paix et d'alliance offensive et défensive qui assurent, en cas de guerre, le commandement supérieur des armées au roi de Prusse. Au milieu de ce mouvement d'agrandissement de territoire et de puissance, les revendications de compensations produites à Berlin par la France, vers les derniers jours de juillet, et conformes ou non à des promesses antérieures, avaient été formellement repoussées.

L'année 1867 est marquée par l'organisation de la Confédération du Nord, cette partie importante de l'œuvre accomplie par M. de Bismarck : vingt-deux États y sont compris, représentant une population de 29 millions d'habitants; trois pouvoirs sont constitués : la présidence qui est déférée au roi de Prusse, un conseil fédéral, composé de délégués des États confédérés, et la Diète ou parlement commun, élue, suivant l'ancienne idée de M. de Bismarck, par le suffrage universel. La nouvelle constitution fédérale est adoptée par les Chambres prussiennes, auxquelles on la présente au commencement du mois de juin, et elle est mise en vigueur dès le 1er juillet suivant. Par un mouvement naturel de reconnaissance, M. de Bismarck fut nommé chancelier de la Confédération et président du Conseil fédéral.

La question du Luxembourg met ensuite le cabinet prussien aux prises avec le gouvernement français. Dès le mois de mars, M. de Bismarck s'était formellement opposé à la cession consentie par la Hollande à la France de cette province.

sortie désormais de la Confédération germanique. Malgré la transaction intervenue, pour assurer la neutralisation de ce territoire par le démantèlement des forteresses, les chances de guerre entre la France et la Prusse semblent grossir à chaque instant, et les deux puissances s'accusent réciproquement de pousser leurs armements à outrance, malgré le renouvellement perpétuel de leurs protestations pacifiques. M. de Bismarck n'en continue pas moins l'œuvre de l'agglomération de l'Allemagne sous la main de son roi. Il obtient, au mois de juin, des États du Sud restés étrangers à la nouvelle Confédération, qu'ils viendront au moins siéger au parlement douanier, destiné à s'occuper des affaires commerciales de toute l'Allemagne. Au mois de septembre, dans une circulaire en réponse à celle du ministre français, M. de Moustier, sur l'entrevue de Salzbourg, il soutient et affirme une fois de plus le droit de l'Allemagne de se souder entièrement à l'intérieur et de s'agglomérer sous toutes les formes qui lui conviennent. La Confédération du Nord lui accorde toutes les sortes d'appui. Il est autorisé, en octobre, à contracter un emprunt spécial de 40 millions pour la défense des côtes et la marine militaire. Cependant, dans la Prusse proprement dite, s'accomplissent quelques réformes; M. de Bismarck obtient de la Chambre des seigneurs une loi qui augmente les députés de la seconde Chambre, et présente à celle-ci une loi pour développer et rendre plus efficace le système prussien de l'instruction populaire obligatoire.

M. de Bismarck paraît s'effacer davantage pendant l'année 1868. Au mois de février, il obtient un congé et s'éloigne momentanément des affaires pour raison de santé. A ce moment, il est appelé à la Chambre des seigneurs et en est nommé membre héréditaire aussitôt que son majorat est constitué. Il reprend, mais pour peu de temps, ses fonctions officielles, et, dans les premiers jours d'avril, il essuie son premier échec au parlement de l'Allemagne du Nord, qui vote, malgré sa résistance, et à une grande majorité, l'inviolabilité de la parole parlementaire. Il réussit du moins, à la même époque, à faire abolir la contrainte par corps dans toute l'Allemagne du Nord. Les difficultés non réglées avec le cabinet danois auquel M. de Bismarck envoie, vers le 1er juin, un rigoureux ultimatum, à propos du nord du Schleswig, sont à peu près le seul accident orageux dans ce temps d'arrêt pacifique. La santé du premier ministre était d'ailleurs profondément altérée; une maladie nerveuse fort grave, résultat très naturel d'une existence aussi surmenée, lui imposa plusieurs mois de repos. On craignit qu'il ne pût revenir aux affaires; mais il rentra à Berlin pour en reprendre la direction, dans les derniers jours d'octobre.

Les complications extérieures cèdent de plus en plus la place aux préoccupations intérieures; un rapprochement semble se préparer avec la France à propos de la question d'Orient; les lois de budget et de finance sont les premières à l'ordre du jour des Chambres prussiennes. Celle des députés adopte une motion tendant à garantir la liberté de la tribune parlementaire, et le cabinet de M. de Bismarck, par un heureux revirement, abandonne son ancienne prétention de poursuivre les députés pour leurs discours prononcés à la tribune (fin novembre). Il est vrai que, le mois suivant, la Chambre des seigneurs repousse le principe de l'inviolabilité des députés dans l'exercice de leur mandat, quoique ce principe fût alors accepté par M. de Bismarck lui-même.

L'action personnelle du chef du cabinet prussien est encore marquée, dans les premiers mois de 1869, par quelques circulaires diplomatiques, mais surtout par des discours dans les Chambr prussiennes et dans le parlement de l'Allemag du Nord; il faut remarquer, dans les premie jours de février, la discussion du double projet loi relatif au séquestre de la fortune du roi Hanovre et de celle de l'électeur de Hesse. ministre, invoquant avec force, contre les princ dépossédés, l'intérêt de la Prusse et les sent ments germaniques, fait sanctionner ces m sures de spoliation par une majorité considérabl Devant le parlement du Nord, les débats anim du mois d'avril valurent à M. de Bismarck un b autre triomphe. Le chancelier de la Confédér tion réclamait pour ses nouvelles fonctions u responsabilité pleine et entière, une autonom d'action presque absolue, sauf la sanction du pa lement fédéral. Il obtint plus qu'il ne demanda et, malgré une minorité importante, réclamant, nom du parti national-libéral, l'institution d'un v ritable cabinet de ministres fédéraux, tous respo sables devant le Reichstag, la majorité conf au chancelier lui-même le droit de créer des m nistères fédéraux sous sa propre responsabili Ainsi ne cessait de grandir, à côté de la do nation prussienne, la prépondérance de son to puissant ministre.

Malgré la place que prennent les événeme militaires dans la lutte entre la France l'Allemagne, pendant les années 1870-1871, comte de Bismarck ne cesse, comme minis dirigeant et comme diplomate, d'y tenir le p mier rang. Son action personnelle se fait d'a sentir dans les complications européennes milieu desquelles le gouvernement de Na léon III se trouve conduit à déclarer à l'Allema une guerre qu'il n'est pas prêt à faire. C'est qui négocia et fit triompher, à l'insu de la dip matie française, la candidature du prince Léop de Hohenzollern au trône d'Espagne, et, lorsq après l'abandon de cette candidature, M. Be detti alla demander au roi Guillaume, à Ems, satisfactions que la France n'était pas en me d'exiger, M. de Bismarck signifia à notre minist éconduit par le roi, un refus qui équivalait à u acceptation de la guerre. En même temps, il nonçait à l'Europe les précédentes tentatives q le gouvernement impérial aurait faites auprè lui, par l'intermédiaire de M. Benedetti, afin d' tenir pour la France, par un accord avec la Prus un agrandissement de territoire contraire a principes de l'équilibre européen (circulaire 29 juillet 1870).

Lorsque les armées allemandes passèrent n frontières, le comte de Bismarck suivit le quarti général, pour être à portée des événements. moment de la capitulation de Sedan, il eut av l'empereur Napoléon III, le 2 septembre, l'entr vue dramatique de Frénois. Loin de songer adoucir les conditions de la capitulation, le com de Bismarck soutenait dès lors la prétention mettre pour prix à la paix la cession de l'Alsace de la Lorraine, afin d'assurer l'avantage à l'All magne dans les guerres à venir. Une entrevue q eut beaucoup de retentissement, au milieu d nos désastres, fut celle que le chancelier e avec M. J. Favre, à Ferrières, dès le commenc ment de l'investissement de Paris. Après hu jours de discussions sur des questions de form M. de Bismarck consentit à recevoir le minist de la Défense nationale (16 et 20 septembre) maintenant, sur la question de la paix, ses ex gences connues, il mettait même à un armisti des conditions assez inacceptables pour rejete la France dans le parti de la lutte à outrance C'est en cette occasion qu'il aurait donné à politique allemande cette formule devenue his torique : « La force prime le droit. »

[illegible] longs mois du siège de Paris, le [illegible] se fit remarquer par sa persi[illegible] les nécessités d'une guerre im[illegible] lors du bombardement, son [illegible] entre les étrangers pour lesquels [illegible] de l'Europe restés dans [illegible] cette faveur (12 janvier 1871). [illegible] insolence à refuser aussi à [illegible] passer pour aller assister à [illegible] de Londres relative à la question [illegible] (13 janvier). Mais son œuvre prin[illegible] Versailles, la transformation de [illegible] de l'Allemagne. A la [illegible] 1870, M. de Bismarck avait réuni [illegible] représentants des puissances alle[illegible] déterminées à entrer à leur tour [illegible] de l'Allemagne du Nord, et [illegible] apparentes étaient laissées à la [illegible] cette nouvelle œuvre de fusion. [illegible] il proposa alors de reconstituer, [illegible] Guillaume, l'ancien empire [illegible] et M. de Bismarck obtint facile[illegible] cette consécration monarchique [illegible] déjà réalisée.

[illegible] après le couronnement de Guil[illegible] (18 janvier 1871), le chancelier impérial [illegible] M. J. Favre les négociations qui de[illegible] armistice, dans des conditions [illegible] de mettre la France entière à la [illegible] (23-28 janvier). Pendant les [illegible], M. de Bismarck intervint [illegible] contre le décret de la délégation de [illegible] des cas inattendus d'iné[illegible] fut aussitôt rapporté. L'Assemblée [illegible] réunie, les négociations com[illegible] M. Thiers, assisté d'un comité [illegible] et M. de Bismarck, et, après une [illegible] de l'armistice, les préliminaires de [illegible] à Versailles le 26 février. Sans [illegible] contribution de cinq milliards, [illegible] la cession de territoire ré[illegible] chancelier dès le début de la guerre. [illegible] M. de Bismarck signait à Franc[illegible] MM. J. Favre et Pouyer-Quertier, le [illegible] définitive, et profitait du nouvel [illegible] la République résultant de l'in[illegible] Commune, pour ajouter encore [illegible] d'abord imposées à la [illegible] furent échangées le 20 [illegible] ce dénoûment inespéré [illegible] sa vie, le comte de Bis[illegible] prince par la reconnaissance [illegible]. Il reçut plus tard une dotation [illegible] sur les premiers verse[illegible] de guerre.

[illegible] l'exécution des diverses [illegible] de Francfort : évacuation du [illegible] des chemins de fer de l'Alsace-[illegible] rhénanes allemandes, [illegible] indemnité de guerre, etc., M. de [illegible], dès les premiers mois [illegible] contre les catholiques, vivement [illegible] protection accordée aux schismati[illegible] et que ne désarmait pas [illegible] du cardinal de Hohenlohe comme [illegible] près du Saint-Siège. Le premier [illegible] fut la loi d'expulsion des [illegible], désignés comme les premiers [illegible] à poursuivre dans cette lutte de la [illegible] le passé, à laquelle il donnait le [illegible]. Puis vinrent aussitôt après [illegible] exercées contre les évêques d'Erm[illegible] qui refusaient d'obéir à cette loi [illegible], le projet de loi sur les cercles [illegible] le démembrement du pouvoir [illegible] dans la chambre haute une [illegible] pour que M. de Bismarck crût devoir demander à l'empereur la nomination de vingt-cinq pairs dont les voix lui donnèrent la majorité nécessaire à l'adoption de ce projet; mais, sentant son influence un moment compromise près du souverain par l'influence du parti catholique, il offrit, le 2 janvier 1873, sa démission de président du conseil, en alléguant des raisons de santé. L'empereur lui donna pour successeur le général de Roon, en lui témoignant par une lettre autographe l'intérêt qu'il prenait à son prompt rétablissement et le désir de lui voir consacrer encore « à la grande patrie allemande et à la patrie restreinte prussienne ses services éprouvés. » Ces souhaits ne tardèrent pas à se réaliser, car M. de Bismarck rentra aux affaires le 9 novembre 1873.

Dès son retour, la lutte un moment suspendue contre le clergé militant devint plus vive que jamais. Lors de la discussion par la Chambre des seigneurs d'un projet tendant à modifier les rapports de l'Église et de l'État, définis par les articles 15 et 18 de la constitution, M. de Bismarck, afin d'enlever un vote cette fois encore difficile à obtenir, exprima hautement ses griefs contre les dignitaires catholiques et nommément contre Mgr Ledochowski, archevêque de Posen, qui, au mépris d'un décret prescrivant l'enseignement de la langue allemande dans toutes les écoles des provinces annexées, enjoignait aux prêtres de son diocèse d'employer pour leurs instructions religieuses la langue parlée par la majorité de leurs élèves, c'est-à-dire le polonais. M. de Bismarck obtint le vote de la modification qu'il proposait, mais ne s'en tint pas là. Le conseil d'État se prononça bientôt (mai 1874) pour la suppression de diverses congrégations, notamment de celles des Rédemptoristes, de Saint-Lazare, de l'Esprit-Saint et du Sacré-Cœur, comme se trouvant sous le coup de la loi contre les jésuites, et la fermeture de leurs couvents eut lieu dans un délai de quelques mois. Les journaux ultramontains qui se firent l'écho des protestations de l'épiscopat ou qui exprimèrent leur propre opinion, furent poursuivis rigoureusement. Mgr Ledochowski, devenu en quelque sorte le chef du parti de la résistance, fut tour à tour privé de traitement, emprisonné, et enfin destitué; le prince-évêque de Breslau et la plupart des évêques de la Prusse subirent diverses condamnations à l'amende ou à l'internement dans une forteresse. La conséquence de cette politique d'intimidation fut l'accroissement de la minorité cléricale dans le Landtag et, à défaut de manifestations plus efficaces, l'accueil blessant fait par la presse officielle du Vatican à une phrase, d'ailleurs comminatoire, d'un discours de M. de Bismarck sur l'éventualité, alors imminente, de la mort de Pie IX.

L'irritation se traduisit bientôt par trois tentatives plus ou moins graves et presque simultanées: un Belge nommé Duchenne et un Autrichien, Wiesinger, offrirent l'un à l'archevêque de Paris, l'autre au P. Beckx, général des Jésuites, à Rome, d'assassiner M. de Bismarck; la proposition du premier entraîna de nouvelles dispositions plus sévères inscrites dans les lois pénales de la Belgique et de la Prusse pour la répression des excitations de cette nature; quant à Wiesinger, son procès ayant démontré des projets d'escroquerie et non d'homicide, il fut acquitté. L'émotion causée par ces deux affaires durait encore quand, le 13 juillet 1874, pendant un séjour du chancelier aux eaux de Kissingen, un jeune ouvrier tonnelier, appelé Kullmann, le blessa au bras droit d'un coup de pistolet. Arrêté aussitôt, et condamné, le 30 octobre suivant, à quatorze ans de travaux forcés, l'auteur de cet attentat appartenait à un cercle d'ouvriers catholiques, et l'e-

pinion publique vit dans son crime les effets de la lutte incessante du ministre contre le parti ultramontain. Une statue de M. de Bismarck fut érigée, en 1876, à la place où il avait failli périr.

La politique étrangère n'avait pas tenu moins de place dans ses préoccupations. Il avait préparé, en mai 1873, l'entrevue de Saint-Pétersbourg entre les empereurs Guillaume, Alexandre et François II, qui rétablissait l'accord un moment menacé entre les puissances slaves et affermissait la prépondérance toujours combattue du chancelier sur son souverain. En janvier 1874, il obtenait du gouvernement français la réparation des violences de langage contenues dans certains mandements; le 4 août, il adressait aux puissances étrangères une circulaire pour les inviter à reconnaître le gouvernement espagnol, mais il envoyait sur les côtes d'Espagne deux canonnières, chargées de protéger les nationaux allemands et de donner satisfaction à l'opinion publique indignée de l'assassinat par les carlistes d'un correspondant de journaux, le capitaine Schmitt. Ces canonnières, furent, le 5 septembre, l'objet d'une attaque des bandes de don Carlos à laquelle elles ripostèrent aussitôt.

Les débats parlementaires provoquaient souvent l'intervention personnelle du prince de Bismarck, et parfois il s'y adonnait volontiers à toutes les violences de la parole. Témoin cette séance où un député catholique, M. de Mallinckrodt, vint rappeler, sur la foi du livre du général de La Marmora (*Un peu de lumière*), que M. de Bismarck, pour assurer ses projets contre l'Autriche, avait promis de céder à la France une portion du territoire allemand de la rive gauche du Rhin (16 janvier 1874); le chancelier s'élevant contre « un mensonge impudent, inventé pour noircir sa personne, » déclara, aux applaudissements tumultueux de l'Assemblée, qu'il n'avait jamais parlé de céder « un seul champ de trèfle de l'Allemagne. » Très-peu de temps après l'arrestation du comte d'Arnim (voy. ce nom), qu'il poursuivait d'une rancune impitoyable, sa politique fut attaquée par M. Jorg, député au Reichstag comme « irréfléchie et maladroite. » Le chancelier répliqua aussitôt et sa réponse fut couverte d'applaudissements (4 décembre 1874). Le lendemain, sur l'interpellation d'un autre député, M. Winthorst, il fut amené à s'expliquer sur la suppression de l'ambassade d'Allemagne près du Saint-Siége et rappela qu'en 1870, le nonce du pape à Munich, Mgr Meglia, avait déclaré que « la révolution pouvait seule sauver les catholiques. » Il fut moins heureux lors de la discussion d'une proposition tendant à rendre les députés inviolables pendant les sessions et qui avait pour but de les soustraire à la domination absolue que le chancelier aspirait toujours à exercer sur les chambres; l'adoption de cette proposition par 158 voix contre 151 irrita M. de Bismarck au point de lui faire offrir sa démission qu'il retira, le lendemain, à la suite d'un vote de confiance du Parlement. Il ne reprit la parole qu'à la session suivante, le 16 mars 1875, lors de la première lecture de la loi portant suppression des allocations fournies par l'État au clergé catholique. Durant ce débat, qui eut parfois un caractère passionné, M. de Bismarck exprima sa ferme résolution de toujours défendre la liberté de conscience des Allemands contre « les intrigues rancunières des jésuites et du pape. » Le 6 avril, le projet fut voté et sa présentation à la Chambre des seigneurs fournit de nouveau au chancelier l'occasion d'exposer les principes de sa politique en matière religieuse (16 avril). Le 4 juin, M. de Bismarck obtint, pour raison de santé, un congé illimité, et pour le même motif, n'accompagna pas l'empereur Guillaume lors de son entrevue à Milan avec Victor-Emmanuel (octobre 1875). Cette absence fut très remarquée.

Les premiers mois de l'année 1876 s'écoulèrent sans amener aucune intervention directe de M. de Bismarck dans la politique intérieure ou étrangère. Toutefois, il contribua puissamment à l'incorporation du duché de Lauenbourg à l'empire d'Allemagne (juillet).

Les événements d'où la guerre d'Orient allait naître prouvèrent une fois de plus quelle place tenait la Prusse dans les démêlés diplomatiques, non par ses efforts pour jouer un rôle actif, mais par l'attitude qu'elle sut donner à sa neutralité armée. Le soulèvement de la Serbie, soutenu par les secours de toute nature de la Russie qui faisait ainsi, selon les propres expressions de M. de Bismarck, une guerre « officieuse » à la Turquie, dégénéra en une lutte longue et cruelle, sans que celui-ci se départit de sa réserve. Dans un grand discours adressé au Reichstag en février 1878, le chancelier, fidèle à ses sympathies pour le fait accompli, rappelait à l'Angleterre et à l'Autriche combien la situation militaire de la Russie lui assurait d'avantages et appliquait à cette puissance la parole évangélique : *beati possidentes*. Il comparait, dans ce même discours, la médiation de l'Allemagne au rôle d'un « courtier honnête. » Il faut chercher sa véritable pensée dans les entretiens familiers, dont il laissait volontiers colporter les traits saillants par les correspondants de journaux étrangers : « Je n'ai jamais vu un poisson faire la guerre à un cheval, » disait-il en parlant de l'Angleterre et de son intervention dans cette question d'Orient agitée à propos d'un « brin d'Herzégovine », qui, toujours selon lui, « ne valait pas les os d'un fusilier poméranien. »

Cette réserve savante, cette impassibilité feinte ou sincère ne tardèrent pas à porter leurs fruits. L'éphémère traité de San-Stefano (17 mars 18[illegible]) ne satisfaisant ni les parties belligérantes, ni les autres puissances, et un congrès étant jugé nécessaire, Berlin en fut le siége, et M. de Bismarck fut le président désigné par tous les membres de la réunion. Après une entrevue préliminaire qui eut lieu le 13 juin, le congrès commença, le 17, ses travaux et les poursuivit sans interruption jusqu'au 13 juillet, sous la direction prépondérante de M. de Bismarck dont jamais peut-être l'autorité n'eut plus de poids. Le traité [illegible] signé, jour pour jour, au bout d'un mois. Jam[ais] l'Europe n'avait vu mener aussi rondement [des] questions aussi considérables de remaniem[ent] de territoire, de déplacement d'intérêts et d'[in]fluence, et avec moins de souci des moy[ens] d'exécution et des difficultés pouvant naître [de] solutions incomplètes ou hâtives. Prêt à ti[rer] parti de ces difficultés pour l'avantage de l'Al[le]magne, M. de Bismarck, quelques mois p[lus] tard (11 octobre 1878), obtenait de l'Autriche-Hongrie, absorbée par l'occupation militaire [de] la Bosnie et de l'Herzégovine, l'annulation [de] l'article 5 du traité de Prague relatif au rég[le]ment de l'ancienne question des provinces [da]noises annexées à l'Allemagne.

Au milieu de ce prestige et de cette domina[]tion en Europe, le prince de Bismarck se trouva à l'intérieur, en présence des symptômes d'[une] perturbation morale et sociale contre laque[lle] il ne concevait que des remèdes difficilem[ent] acceptés par les chambres et par l'opinion p[u]blique. Après la démoralisation et la fièvre [des] spéculations financières qui avaient été, pour [les] classes élevées et bourgeoises, le fruit des m[illiards]

.. France, le peuple était à son tour par une agitation socialiste qui, à la ... du congrès de Berlin, se manifestait ... tentatives successives d'assassinat sur la ... de l'Empereur (11 mai et 2 juin 1878). ... leurs auteurs, Hœdel et Nobiling, ex... crime, l'un sur l'échafaud, l'autre ... M. de Bismarck que les journaux ... depuis longtemps déjà, comme ... entouré d'un escorte d'agents protec... dérobait à moitié à son souverain et à ... la sécurité. Après avoir fait prononcer ... du Reichstag (12 juin), il présentait ... nouvellement un projet de loi dicta... contre les socialistes (16 septembre) et ... grands discours pour le ... (19 octobre). Dans les nombreuses ... qui suivirent, il ne craignit ... trois députés au Reichstag, ... à la réouverture du parlement. ... décréter le « petit état de ... Berlin pour la rentrée solennelle de ... sa capitale (5 décembre) : so... son état de santé le dispensait ... part, revenant encore une fois à son ... autoritaire des débats ... pour les séances du Reichstag ... discipline intérieure qui souleva ... libérale, en Allemagne comme à l'é... traité par les journaux anglais de ... fit partout l'effet d'une tentative ... complet de la représentation ... par les députés, le projet de ... parlementaire fut reproduit par M. de ... quelques adoucissements (février

... cette double lutte contre les socia... la restauration du principe d'auto... Bismarck s'était toujours montré très ... à accueillir les offres de concours ... faites par le clergé catholique et la ... après la mort de Pie IX, des né... furent reprises par son successeur, ... pour amener des rapports moins ... entre l'Allemagne et le Saint-Siège, et ... qu'elles étaient sur ... à une réconciliation. Toutefois ... par son ascendant sur l'empereur ... parvenait à maintenir dans leur inté... du Vatican, les droits de la société ... son inspiration, le ministre spécial ... M. Falk (voy. ce nom), n'avait apporté ... sérieuse aux mesures prises ... contre les représentants des doctrines ... Son prestige auprès du Reichstag ... dans la discussion relative à la ... autorisation de poursuivre les députés ... et Hasselmann pour infraction ... de la loi contre les socialistes ; après ... les poursuites furent refusées à la ... (19 février 1879).

... de ses discours, de ses circulaires ... citée plus haut, on ne connaît ... qu'un recueil épistolaire dont ... ont été revus par lui avant d'être ... 1876, à Leipzig, par M. Koppen. Il a ... en français par M. Antonin Proust ... *le Prince de Bismarck, sa correspon*... année, in-8). Malgré les suppres... l'auteur a pu y pratiquer, ces lettres, ... adressées à madame de Bismarck ... d'Arnim, sœur du chancelier, ont ... intéressantes pour l'étude de ses pre... Un autre livre qui fit énormé... et dont le prince de Bismarck passa ... inspirateur, sinon l'auteur, a été pu... 1878, sous le titre de *M. de Bismarck et ses gens*, par M. Busch qui fut, de 1870 à 1873, attaché à sa personne. On y trouve, au milieu d'une foule d'anecdotes, de conversations, de relations d'une authenticité suspecte, l'expression systématiquement outrageante de la haine du chancelier et de son esprit de dénigrement à l'égard de la France.

En quittant l'ambassade de Paris, M. de Bismarck, avait été nommé par Napoléon III grand'croix de la Légion d'honneur. En mars 1867, il reçut de Victor-Emmanuel le collier de l'Annonciade accompagné d'une lettre autographe. Les autres ordres européens dont il est membre, et qu'il est inutile d'énumérer ici, lui ont presque toujours été conférés avec solennité et, le plus souvent, les souverains y ont joint des insignes d'une valeur considérable.

BISMARCK-BOHLEN (Frédéric-Alexandre, comte DE), général allemand, né le 25 juin 1818 à Karlsbourg, en Poméranie, lieu d'origine de sa famille, fut élevé à l'école des Cadets et entra, en 1835, comme sous-lieutenant dans les dragons de la garde. En 1842, il accompagna en Amérique le prince Adalbert, avec qui il visita particulièrement le Brésil. A son retour, il obtint un congé de deux ans pour suivre les cours de l'Université de Berlin. Nommé lieutenant, en octobre 1845, il fut attaché, quelques mois plus tard, à la personne du prince Frédéric-Charles pendant son séjour à l'Université de Bonn. Il rentra dans son régiment au mois de mars 1848, fut nommé, en 1849, chef d'escadron et attaché, en 1853, au service personnel du roi Frédéric-Guillaume IV qui en fit son aide-de-camp. A la mort de ce prince, il garda les mêmes fonctions auprès de son successeur le roi Guillaume. Nommé major en 1854, lieutenant-colonel en 1857, il eut, en sa qualité d'aide-de-camp, le commandement des gardes du corps et d'un régiment de hussards de la garde. Promu colonel le 31 mai 1859, il alla prendre le commandement de la 5ᵉ brigade de cavalerie à Francfort et devint major-général le 25 juin 1864. Pendant la guerre de 1866, il prit part, dans l'état-major de cavalerie de la première armée, aux divers engagements de la campagne de Bohême. A la fin de la même année, il fut nommé commandant de la ville de Hanovre et promu lieutenant-général. Le 7 janvier 1868, il fut appelé à Berlin comme commandant militaire de la capitale et chef de toute la Landsgensdarmerie. Dès le commencement de la guerre de 1870, il fut nommé, le 14 août, gouverneur-général de l'Alsace et de la Lorraine. Il alla d'abord s'installer à Haguenau, d'où il se transporta à Strasbourg le 7 octobre. Les Allemands vantent beaucoup les services qu'il rendit à son pays dans cette situation et prétendent qu'il sut tempérer par sa modération naturelle les rigueurs de la conquête. Il quitta ce poste en septembre 1871, fut nommé général de cavalerie et reçut de l'empereur le titre d'adjudant général en disponibilité.

BISSING (Henriette KROHN, dame DE), femme de lettres allemande, née le 31 janvier 1798, à Worm (Mecklembourg-Schwerin), épousa, à l'âge de 16 ans, le lieutenant de Bissing et, en 1837, se retira avec son mari, devenu lieutenant-colonel, à Nienbourg, sur le Weser. — Elle est morte à Anklam, en janvier 1879.

Mme de Bissing a publié depuis 1840 un assez grand nombre de romans et de nouvelles, avec quelques recueils de poésies. Nous citerons parmi les romans : *Werner* (Hanovre, 1840); *la Famille Steinfels* (Ibid., 1841, 2 vol.); *Victorine* (Ibid., 1842, 2 vol.); *Waldheim* (Ibid., 1844, 2 vol.); *Minona* (1844); *Ivan* (1845, 2 vol.); *Don*

Manoel Godoy (1845, 3 vol.); *Lucretia Tornabuoni* (1846, 2 vol.); *Raimer Widdrick* (1847, 3 vol.), etc.

BISSON (Louis-Auguste et Auguste-Rosalie), ou BISSON *frères*, artistes photographes français, nés à Paris, le premier le 1er avril 1814, le second le 29 avril 1826, sont fils du peintre héraldique Louis-François Bisson, qui a exécuté l'*Armorial* de la Chambre des pairs et des grands ordres de la France. L'aîné, d'abord architecte, fut attaché en 1838 au service municipal de Paris. Occupé dès cette époque de l'étude de la chimie, il fut l'élève de MM. Dumas et Becquerel, et on lui doit, outre divers perfectionnements scientifiques des épreuves daguerriennes, la découverte du bronzage et du laitonnage de la fonte de fer et de zinc, devenu depuis l'objet d'une si grande exploitation industrielle. Le second se consacra pendant quelque temps au dessin et à la peinture héraldique pour lesquels il fut l'élève de son père.

En 1840, les deux frères s'associèrent pour exploiter et perfectionner l'art nouveau de Daguerre, de qui l'aîné avait reçu ses premières leçons. Ils ont concouru depuis aux principaux progrès de cet art et à ceux de la photographie. Indépendamment des vues et portraits qu'ils ont livrés au commerce, ils ont exécuté des travaux importants au point de vue de l'art et de la science, et ont été chargés de diverses publications et opérations officielles. De 1859 à 1862, M. Bisson jeune a accompli dans les hautes régions des Alpes de remarquables ascensions; il a atteint trois fois la cime du Mont-Blanc et en a reproduit photographiquement les divers aspects. Le *Moniteur universel* a publié la relation de ces expéditions périlleuses. Les frères Bisson ont obtenu, entre autres récompenses, des médailles d'argent aux expositions nationales de 1844 et 1849, une première médaille à l'Exposition universelle de 1855 à Paris et la médaille d'honneur à celle de Londres en 1862.

Parmi leurs grandes publications on remarque: *la Galerie des représentants à l'Assemblée nationale constituante* (1848-1850), contenant 900 lithographies, d'après des portraits au daguerréotype; l'*OEuvre de Rembrandt*, avec *Texte* de M. Ch. Blanc (1852 et suiv., in-fol.); l'*OEuvre complet d'Albert Durer* (1853 et suiv., in-4°); *Reproductions photographiques des plus beaux types d'architecture et de sculpture*, sous la direction de MM. Duban, de Gisors, Lefuel, Labrouste, Lassus, etc. (1853-1862, in-folio, plus de 200 planches), puis diverses séries de planches zoologiques, pathologiques, géologiques, etc., soit pour des savants, soit pour le gouvernement.

BITTO (Etienne DE), homme politique hongrois, né le 22 mars 1822, à Sarosfa, dans l'île de Schütt, étudia le droit à Presbourg, se fit homme de loi et devint notaire du comitat de Wieselbourg, puis de celui de Presbourg. Il représenta le district inférieur de l'île de Schütt au Reichstag de Pesth, en 1848, s'attacha au gouvernement révolutionnaire et dut fuir à l'étranger, en 1849, après la capitulation de Vilagos. Il rentra dans son pays deux ans plus tard. A partir de 1861, il fut constamment membre de la chambre basse dont il a été élu vice-président pour trois ans en 1869. Au mois de juin 1871, lorsque M. Horvath quitta le ministère, il prit dans le cabinet Andrassy le portefeuille de la justice. Il se mit résolûment à la réorganisation des tribunaux et au renouvellement difficile du personnel judiciaire; mais il se retira du ministère au bout de quelques mois (14 novembre 1871), lorsque M. Lonyay en prit la présidence, et se rejeta avec une activité nouvelle dans les luttes orageuses du parl[ement]. Après la double chute du cabinet Lonya[y et du] cabinet Szlavy, M. Bitto devint, le 25 mar[s 1874] président du conseil des ministres. Mais [...] le choix qu'il fit de M. Ghyczy comme m[inistre] des finances, pour se concilier la gauche [consti]tutionnelle, il dut donner sa démission a[u bout] de moins d'un an (14 février 1875). Il fu[t rem]placé par le cabinet Wenckheim-Tisza.

BIXIO (Girolamo, dit *Nino*), officier [...] né à Gênes, en 1821, frère de l'ancien [repré]sentant français de ce nom, servit dans la [marine] sarde, comme Garibaldi, et la quitta vers [...] pour commander un bâtiment de commer[ce. En] 1847, il fut, à Gênes, un des promote[urs du] mouvement qui décida le roi Charles-Al[bert à] donner une constitution. En 1848 et 1849 [il se] signala dans la guerre contre l'Autriche, co[mme] à la défense de Venise, et surtout à ce[lle de] Rome : ce fut lui qui repoussa, lors de not[re pre]mière attaque contre la ville, les forces [...] santes du général Oudinot.

Après avoir navigué comme capitaine [...] bâtiment génois dans les mers du Sud, [...] couru les aventures les plus périlleuses, il [de]vint en 1859 le compagnon d'armes de Ga[ribaldi,] commanda un bataillon des chasseurs des [Alpes] et fut nommé colonel. Il a surtout pris u[ne part] importante à l'expédition de Sicile, au prin[temps] de 1860, comme premier lieutenant de ce gé[néral.] Il commandait le *Piemonte*, l'un des deu[x bâti]ments qui portèrent le premier corps de [volon]taires et le débarquèrent à Marsala. Par [...] du jour du 19 juillet suivant, le dictateur l[e promut,] en même temps que ses compagnons Co[senz,] Medici et Carini, du grade de général de b[rigade] à celui de major général. M. Bixio avait [com]battu aux premiers rangs à Calatafimi, et [com]mandé une des colonnes d'attaque devant [Pa]lerme où il fut blessé. Il se signala égalem[ent à] la prise de Reggio, à la bataille de Volturn[e, et] fut alors nommé lieutenant général.

Au milieu des difficultés de l'établissem[ent de] la monarchie italienne, M. Nino Bixio e[ut] pendant quelque temps assez d'influence [sur le] général Garibaldi, pour calmer les senti[ments] d'hostilité que celui-ci témoignait contre le [mi]nistre de Cavour et le rallier aux projets [de sa] politique modératrice. Il fit beaucoup d'e[fforts] dans ce but au sein du Parlement italien e[t au] dehors, et l'opinion publique dans toute l'Eu[rope] suivit avec préoccupation ses démarches (1[861).] Il avait été élu député à Gênes, et sa candida[ture] avait eu l'appui du ministère. A cette épo[que,] considérant les observations du général Fant[i sur] les lieutenants de Garibaldi comme une in[jure] pour lui, il donna sa démission; mais les déc[rets] royaux du 5 mai le confirmèrent dans son gr[ade] de lieutenant général du corps des volont[aires] italiens et l'investirent de diverses missions. L'[an]née suivante, il fut transféré, avec son grade, d[ans] l'armée régulière et mis à la disposition du [mi]nistère de la guerre (avril 1862). En octo[bre] 1863, il fut nommé commandant militaire d'[A]lexandrie. Dans les derniers jours de 1865, il [fut] réélu député à Ancône.

L'année suivante, dans l'attente des événem[ents] que préparait l'alliance de l'Italie avec la Prus[se,] le général Bixio reçut le commandement d'u[ne] des divisions italiennes prêtes à entrer en ca[m]pagne. Il couvrit avec elle la retraite de l'arm[ée] italienne après la défaite de Custozza (24 juil[let] 1866). Il quitta quelque temps après le serv[ice] et prit la direction d'une société commerci[ale] des mers du Sud. Mais à l'approche des évé[ne]ments de 1870, il demanda de nouveau un co[m-]

[illegible] et fut mis à la tête de la division [illegible]. Il prit part, au mois de [illegible] à l'attaque de Rome par les Italiens, [illegible] l'assaut de la porte de Pancrace. [illegible] encore une fois ses fonctions pour [illegible] d'une société de transports [illegible] mit lui-même, avec le navire [illegible] à la disposition du gouvernement [illegible] transport des troupes à Atchin. — [illegible] en rade de cette ville, le [illegible].

[illegible] DE FONTENAY (Pierre), homme politique [illegible] député, né à Versailles le 20 [illegible] appartient à une ancienne et riche [illegible] de la Haute-Marne. Nommé [illegible] de Vassy, le 7 septembre 1870, il [illegible] de son poste le jour même de [illegible] dans cette ville. Il lutta avec [illegible] les exigences des Prussiens, fut [illegible] condamné à un an d'internement [illegible] d'Allemagne et à 2000 francs [illegible] conclusion de la paix le rendit à la [illegible] ses fonctions de sous-préfet et [illegible] jusqu'à la fin de juillet 1874. A cette [illegible] Chabaud-Latour, ministre de [illegible] ayant envoyé à Embrum (Hautes-[illegible] sa démission, et se prononça [illegible] définitive de la République, [illegible] dalieu aux maires de l'arron[illegible] les élections générales de février [illegible] comme candidat républicain dans [illegible] de Langres, M. Bizot de Fon[illegible] 12 123 voix contre 11 125 obte[illegible] Breuil de Saint-Germain, repré[illegible] candidat monarchiste. Il prit [illegible] gauche et vota avec la majorité [illegible] Chambre. Après l'acte du 16 mai, [illegible] députés qui refusèrent leur vote [illegible] ministère de Broglie. Aux élec[illegible] qui suivirent la dissolution, [illegible] le même arrondissement, par [illegible] 11 336 voix données à son [illegible], devenu candidat officiel.

Bj[illegible] ([illegible]erne), romancier et poète [illegible] à Quikne (Oesterdal), le 8 dé[illegible] d'un pasteur de campagne, il [illegible] par quelques articles et [illegible] les journaux de son pays. [illegible] illustrée (Illustr. Folkeblad) [illegible] de lui, à cette époque, [illegible]. *En munter Mand*, etc. [illegible] 1856 et 1857 à Copenhague [illegible], d'Œlenschlaeger et des [illegible] danois exerça sur lui une [illegible]. Il fournit alors à *la Patrie* [illegible] nouvelle de *Thrond*. Deux au[illegible] suivirent, *Arne* et *Synnœve Sol*[illegible] beaucoup à la popularité de [illegible] surtout, qui rappelle le [illegible] citée comme la peinture [illegible] de la vie et de la nature dans [illegible] appelées les Alpes norwégiennes. [illegible] a aussi écrit pour le théâtre, [illegible], entre autres une *Ma*[illegible] que des traductions de pièces [illegible]. On cite en outre : *Poésies et* [illegible] *Sigurd Jorsalafar* (1872) ; *Brude*-[illegible]

[illegible]LING ([illegible]-Olaf), évêque suédois, né à [illegible] le 17 octobre 1804, commença ses [illegible] termina à l'Université d'Upsal, [illegible] docteur en philosophie en 1830. Il [illegible] de Gefle, comme répé[illegible] et y fit ensuite des cours de philosophie, d'histoire, etc. Docteur en théologie, en 1844, il reçut les ordres et fut attaché à la paroisse d'Arboga. Il était en outre recteur du gymnase de Gefle. Revenu dès 1852, comme doyen à Westerae, sa ville natale, il en devint évêque en 1866. Commandeur de l'ordre Suédois de l'Étoile du Nord depuis 1870, il en a été promu grand'croix.

M. Bjorling a publié quelques savants ouvrages de philosophie, de théologie et d'histoire, tels que : *De Intuitu mentis ejusque objecto dissertatio* (1830), *De Formâ imperii apud Græcos antiquissimâ dissertatio* (1840), *De Notione theologicæ practicæ commentatio* (1856), *Dogmata religionis christianæ ad formulam doctrinæ quæ libris confessoriis ecclesiæ lutheranæ continetur, proposita* (1re partie, 1847 ; 2e éd., 1866 ; 2e partie, 1869).

BLAAS (Charles DE), peintre allemand, né à Nauders, petit village du Tyrol, le 28 avril 1815, se livra de lui-même à la peinture, qu'il apprit d'abord en faisant des copies. Après avoir donné des leçons de dessin, il alla faire des études régulières à l'Académie et dans les musées de Venise. Sa première toile historique lui valut, de l'empereur Ferdinand Ier, une pension de cinq années pour aller se perfectionner à Rome. En 1852, il fut nommé à Vienne professeur à l'Académie de peinture, mais à la mort du peintre Liparini, son ancien maître, il fut choisi pour le remplacer à l'École des beaux-arts de Venise (1856). En 1866 il retourna à Vienne et reprit sa place de professeur à l'Académie.

Il a exécuté un grand nombre de portraits, des sujets d'histoire, de genre et de religion, notamment : *la Séparation de Jacob et de Laban*, au musée de Vienne ; *la Vie de Jésus-Christ*, suite de fresques exécutées dans l'église moderne de Foth, en Hongrie, une partie des fresques de la nouvelle cathédrale de Vienne ; *la Bataille de Zentha* et *la Bataille de Nordlingen*, qu'il a fait reparaître à l'Exposition de 1867. Son *Charlemagne visitant une école de garçons* a obtenu une 3e médaille à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Ch. Blaas représentait l'Autriche dans le jury international de la même exposition. Il a envoyé un tableau, les *Paysans tyroliens*, à l'Exposition universelle de 1878.

BLACHÈRE (Ernest), député français, né à Largentière (Ardèche), en 1838, est petit-fils du conventionnel Privat de Garilhe. Il fit ses études à l'École militaire de Saint-Cyr et servit quelque temps dans l'armée. Il entra ensuite à l'École des hautes études fondée par M. Duruy, et s'occupa d'archéologie. Pendant la guerre, il commanda un bataillon de mobiles et devint, en 1871, maire de Largentière et conseiller général de l'Ardèche pour le canton du même nom. Il se présenta, comme candidat monarchiste, aux élections de février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Largentière et fut élu par 6931 voix, contre 4013 données à M. Odilon Barrot fils. Il siégea à droite et après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 7720 voix. Il se montra l'un des députés les plus hostiles à l'établissement du nouveau régime, et l'on remarqua la vivacité de son interpellation au ministre de l'intérieur sur la recrudescence des agressions nocturnes à Paris, attribuée par lui à la désorganisation jetée dans les services de la police par l'épuration du personnel au point de

vue des intérêts républicains (17 février 1879). M. Blachère est gendre du sénateur Tailhand, ancien ministre après le 24 mai 1873.

BLACKBURN (Henry), écrivain et dessinateur anglais, né à Portsmouth, le 15 février 1830, fit ses études au King's college de Londres et fut en 1853, secrétaire particulier de M. E. Horsman, membre du Parlement. Il devint bientôt correspondant à l'étranger et critique d'art pour des journaux et revues de Londres. Après un voyage en Espagne et en Algérie (1853-1855), il fit une série de conférences qui ont été publiées. Il fut de 1870 à 1872, rédacteur en chef de la *London Society*. M. H. Blackburn a écrit et en partie illustré les ouvrages suivants : *Voyage en Espagne* (Travelling in Spain, 1866) ; *les Pyrénées* (The Pyr., illust. par G. Doré, 1867), *Artistes et Arabes* (Artists and Arabs, 1868) ; *la Normandie pittoresque* (Normandy picturesque, 1869) ; *l'Art dans les montagnes* (Art in the mountains, 1870) ; *l'Histoire du mystère de la Passion en Bavière* (The Story of the Passion-play in Bavaria, 1870) ; *les Montagnes du Harz*, (Harz Mountains, a tour in the Toy Country, 1873); *Catalogue illustré de la section des Beaux-Arts* (*École anglaise*) *à l'Exposition universelle* (1878, in-8).

BLACKIE (John-Stuart), philologue, poète et publiciste anglais, né à Glasgow, en juillet 1809, fils d'un banquier d'Aberdeen, fit ses études universitaires dans cette dernière ville et à Édimbourg, puis alla les compléter à Gœttingue et à Berlin. Après avoir cultivé également la littérature allemande et la philologie classique, il visita l'Italie, séjourna quelque temps à Rome et revint en Écosse. Inscrit au barreau, il ne plaida pas et se remit à ses études littéraires. Une traduction soignée du *Faust* de Gœthe (1834) le fit remarquer et accueillir comme collaborateur de plusieurs revues (*Foreign, Quarterly Review, Blackwood's Magazine, Westminster Review*,) auxquelles il fournit de nombreux essais sur la littérature allemande. En 1841, il fut appelé à la chaire de littérature latine nouvellement créée au collège Marischal à Aberdeen. Il eut, comme professeur, un grand succès. Onze ans plus tard, il échangea cette chaire contre celle de langue et de littérature à l'Université d'Édimbourg. Il joignait à un remarquable talent d'élocution une sérieuse érudition classique dont témoignent plusieurs travaux spéciaux : une traduction d'*Eschyle* (Édimbourg, 1852); *Prononciation du grec, accent et quantité* (Prononciation of greek, etc. ; Ibid., 1852) ; *Discours sur la beauté*, avec exposition de la théorie du beau suivant Platon (Discourse on Beauty, with., etc. ; ibid., 1858) ; *Homère et l'Iliade* (Homer and the Iliad ; ibid., 1866), contenant la traduction du poème, dans le rhythme des ballades, et une série de volumes d'essais critiques et de dissertations philologiques et archéologiques, notamment les *Horæ hellenicæ* (Londres et Édimbourg, 1874).

A part ces travaux d'érudition ou de critique littéraire, M. Blackie a donné plusieurs recueils distingués de poésies : *Chants et légendes de l'ancienne Grèce, et autres poèmes* (Lays and Legends of ancient Greece ; Édimbourg, 1857) ; *Poèmes anglais et latins* (Poems, english and latin, Ibid., 1860) ; *Musa burschicosa*, livre de chansons d'étudiants (Ibid., 1869) ; *Chants des montagnes et des îles* (Songs of the Highlands and Islands, Londres, 1872); *Chants de guerre des Allemands* (War Songs of the Germans, Édimbourg, 1870), publiés à l'occasion de la guerre franco-allemande sous l'inspiration des sentiments les plus hostiles à la France.

Le poète philologue a pris en outre une par[t] active, comme publiciste, aux débats relatifs à [la] réforme des Universités écossaises et à l'agitatio[n] qui eut pour résultat l'abolition du *Test Act* votée par le Parlement en 1859. Il se mêla aus[si] activement aux luttes engagées en faveur de [la] nationalité écossaise et publia, sur le bill d[e] réforme de 1868, ainsi que sur les questions pol[i]tiques du jour, un certain nombre de brochure[s] et un volume d'*Opuscules politiques* (Politi[cal] Tracts ; Édimbourg, 1868). Il prit parti avec n[on] moins d'ardeur dans les querelles philosophique[s] du temps, et il fit à l'Institution royale d[e] Londres des conférences qu'il réunit sous [le] titre : *les Quatre phases de la morale, Socrat[e], Aristote, Christianisme et philosophie utilitai[re]* (Four phases of Morals, ibid., 1871). Il a fait p[a]raître en outre, un essai sur l'éducation int[el]lectuelle, physique et morale, sous le titre [de] *Culture de soi-même*, (Essays on Self-Cultu[re], etc. ; ibid., 1873).

BLACKWELL (miss Élisabeth), femme méde[cin] américaine, est née à Bristol, le 3 février 18[..] La mort de son père, émigré depuis longtemps [à] New-York, ayant plongé sa nombreuse fam[ille] dans la détresse, elle entreprit de l'en tir[er]. Aidée de ses deux sœurs aînées, elle ouvrit u[ne] école de filles, la dirigea pendant sept ans et [ne] se retira qu'après avoir assuré à tous les si[ens] une honnête aisance (1843). Elle songea alor[s à] mettre à exécution le projet, longuement méd[ité] par elle, d'étudier la médecine, dans la pens[ée] d'élargir le champ de l'activité féminine. E[lle] consacra deux années entières à acquérir la c[on]naissance des langues grecque et latine ; ma[is] lorsqu'elle voulut suivre des cours publics, l'ac[cès] lui en fut partout interdit, et elle dut se bor[ner] à accepter les conseils bénévoles que lui offrir[ent] deux professeurs de la Caroline du Nord. Qu[ant] à l'anatomie, elle l'étudia à Philadelphie sous [la] direction du docteur Allen, qui l'admit à [des] leçons particulières. Dans la même ville, e[lle] obtint l'autorisation de suivre la clinique [de] l'hôpital Blockley, et plus tard elle profita [de] l'enseignement médical du collège de Genève [à] New-York. Pour subvenir aux frais des exame[ns] et à ses propres dépenses, elle donnait des leço[ns] d'anglais et de musique.

En 1849, miss Blackwell fut reçue, à Ne[w-]York, docteur en médecine, et sa thèse inaug[u]rale *sur les Maladies des gens de mer* fut impri[]mée par les soins de la Faculté. L'année suivant[e] elle visita l'Angleterre, où elle reçut de ses co[n]frères l'accueil le plus distingué. A Paris, [où] elle vint ensuite, on ne lui permit d'assister a[ux] cours publics qu'à la condition de prendre [le] costume masculin, ce qu'en sa double quali[té] d'Anglaise et de puritaine, elle repoussa av[ec] indignation. Néanmoins elle put, à l'hôpital [de] la Maternité, étudier quelque temps les mal[a]dies des femmes et des enfants. L'exemple donn[é] par cette dame a porté ses fruits en Amérique, et une Académie de médecine, exclusivem[ent] consacrée à son sexe, a été ouverte en 1856, [à] New-York.

Miss Blackwell fit en 1859, un second voyage e[n] Angleterre et y donna une série de conférences médicales. Elle a publié *les Lois de la Vie* (th[e] Laws of Life), et plusieurs autres ouvrages d[e] médecine et d'hygiène, tels que *la Religion de la santé* (the Religion of Health), tradui[t] en français par Mme Hippolyte Meunier, (Paris, 1872).

Sa sœur, Mlle Emily BLACKWELL a aussi em[]brassé la carrière médicale, et a été reçu[e] docteur en 1854. Après avoir complété ses étude[s]

[illegible] de New-York, Élimbourg, [illegible] elle revint s'associer avec sa [illegible] la direction de son dispensaire [illegible] et enfants.

[illegible] (John), libraire-éditeur anglais, [illegible], le 7 décembre 1818, fit d'excel[illegible] complétées par des voya[illegible] long séjour en Italie et par la [illegible] de plusieurs langues vivantes. En [illegible] la direction du *Blackwood's Maga*[illegible] en 1817, par son père, Wil[illegible], qui la dirigea jusqu'en 1834, [illegible] de ses frères aînés, Alexan[illegible], avant d'arriver dans les siennes. [illegible] sa direction, toute son im[illegible], en Angleterre, l'un des prin[illegible] de la littérature générale, de [illegible] de la philosophie. M. Blackwood [illegible] un quatrième frère, le [illegible] pour la direction de [illegible] fondée par leur [illegible] et à Londres.

[illegible] ([illegible]), sculpteur allemand, né à [illegible] 1813, d'une famille de com[illegible], apprit le dessin dans sa [illegible] entra chez différents maîtres [illegible], à Mayence et à Berlin où il [illegible] l'élève de Rauch. Après avoir [illegible] sous-ordre à plusieurs grands [illegible], en 1843, au concours pour [illegible] Beethoven à Bonn, et remporta [illegible] composa ensuite pour une des [illegible] modèle d'une grande fontaine [illegible] allégoriquement les gloires [illegible], mais qui ne fut pas exécutée. [illegible] à Rome, d'où il fut rappelé [illegible] un des huit groupes du [illegible]; ce groupe, représentant un [illegible] dans le *combat par Minerve*, est [illegible] capitales. On cite en outre de [illegible] de l'*Apôtre Mathieu* pour [illegible], le *Prophète Daniel* pour [illegible] de Berlin, *la Prusse* au [illegible] la même ville, plusieurs statues [illegible], notamment une colos[illegible] de *Frédéric-Guillaume IV* [illegible], à Cologne, et la statue de [illegible] *Frédéric-Guillaume III* pour la même [illegible] un très grand nombre de [illegible] d'hommes d'État, d'artistes, [illegible] avec succès la sculpture [illegible] a obtenu à l'Exposition [illegible] 1855, une médaille de 2ᵉ classe. [illegible] le 20 avril 1874.

[illegible] ([illegible]-Preston), *junior*, homme poli[illegible] américain, né à Lexingston, dans [illegible] février 1821, est fils de Fran[illegible] qui rédigea pendant seize ans [illegible] (1829-1845), et qui fut un [illegible] du parti républicain. [illegible] études au collège Princeton, [illegible] à Saint-Louis. Sa santé l'ayant [illegible] sa carrière, il voyagea et ex[illegible] Rocheuses. Se trouvant au [illegible] au commencement de la guerre [illegible] et les États-Unis, il s'engagea [illegible] et fit partie de l'expédition jus[illegible] 1852 à 1860, il fut élu cinq fois au [illegible] représentant de Saint-Louis. [illegible], il fut un des premiers [illegible] Missouri et leva un régiment dont il [illegible] avec le général Fré[illegible] pas d'avoir un avance[illegible] et de général. Après la sou-mission des Etats du Sud, il y conserva une assez grande influence, et, en juillet 1868, il fut choisi comme candidat à la vice-présidence par la convention démocratique qui portait comme candidat à la présidence M. Horatio Seymour. — Il est mort à Saint-Louis (Missouri), le 8 juillet 1875.

Son frère aîné, Montgomery Blair, né dans le Kentucky, le 10 mai 1813, suivit l'école militaire de West-Point, et prit part, en 1835, à la guerre contre les Indiens Séminoles de la Floride. Il étudia ensuite le droit, se fit inscrire au barreau de Saint-Louis, et occupa divers postes dans le Missouri (1839-1849). En 1852, il passa, comme homme de loi, dans le Maryland. Suivant l'évolution politique de son père et de son frère, il quitta le parti démocratique pour le parti républicain. Nommé directeur général des postes par Lincoln en 1861, il garda ses fonctions jusqu'en 1864.

BLAISE (Adolphe-Gustave), économiste français, est né à Épinal (Vosges), le 17 juin 1811. Collaborateur de plusieurs feuilles quotidiennes, et surtout du *Journal des Économistes*, il a recueilli et publié, avec M. Joseph Garnier, le *Cours d'économie industrielle* fait au Conservatoire des arts et métiers par M. Blanqui (1836-39, 4 vol. in-8). En 1848, ses liaisons politiques avec les rédacteurs du *National* le firent nommer secrétaire général du département de la Seine-Inférieure; il garda ce poste quelques mois et revint à Paris traiter les questions d'économie politique, soit dans des annuaires et des revues, soit dans des écrits détachés tels que *l'Assistance publique* (1849), *Bordeaux, son commerce et son industrie* (1854, in-8), et *Observations sur les projets de loi concernant les sociétés à responsabilité limitée et la modification de l'article* 28 du *Code de Commerce* (1863, in-8). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, M. Blaise, qui avait été secrétaire du jury international, a été décoré de la Légion d'honneur.

BLAIZE (Ange), publiciste français, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 28 décembre 1811, est le neveu de son illustre compatriote Lamennais. Après avoir été admis au barreau de Rennes, il vint à Paris, où ses opinions démocratiques lui donnèrent un facile accès dans les journaux de l'opposition; il y traita spécialement les matières d'économie et d'assistance publique. Deux ouvrages qu'il publia à cette époque : *des Monts-de-piété et des banques de prêt* (1843, in-8), et *des Commissionnaires au Mont-de-piété de Paris* (1844, in-8), ont acquis à cet écrivain une véritable autorité dans les questions relatives à cette institution, et lui valurent, en 1848, sa nomination de directeur du mont-de-piété de Paris. C'est à lui qu'on est redevable de la mesure administrative qui abaissa l'intérêt du prêt à 4 1/2 pour 100. Il a été remplacé en 1851 par M. Ledieu. Depuis la mort de son oncle, il a soutenu, au sujet de la publication de ses œuvres posthumes, un procès avec M. Forgues et fait paraître lui-même un important *Essai biographique sur M. F. de La Mennais* (1858, in-8). — Il est mort à Rennes le 14 février 1871.

BLAKENEY (Richard-Paul), ecclésiastique anglican et controversiste, né à Roscommon, le 2 juin 1820, fit ses études au Trinity College de Dublin, entra dans les ordres et fut attaché à diverses paroisses jusqu'en 1874. Il a écrit de nombreux ouvrages de controverse religieuse contre le catholicisme, notamment *Manuel de controverse papiste* (Manual of Romisch contro-

versy, 1851), qui a eu dix éditions; puis *le Livre des Prières ordinaires, son histoire et son interprétation* (the Book of Common prayer, in its history and int.; 1865; 3ᵉ éd., 1870), et *Catéchisme du livre de prières* (Catechism of the prayer book, 1869); enfin un *Catéchisme protestant* (Protestant Catechism, 1851), qui n'a pas eu moins de soixante éditions.

BLAKESLEY (Joseph-Williams), ecclésiastique et écrivain anglais, né en 1808, fit ses études au Trinity College de Cambridge, dont il devint plus tard membre et tuteur. Il y fit deux séries de sermons, qui furent publiées sous le titre de *Conciones academicæ*. Après avoir rempli diverses fonctions ecclésiastiques et universitaires, il devint, en 1872, doyen de Lincoln. Il a écrit au *Times*, sous la signature : « Hertfordshire Incumbent. » Il a publié *la Vie d'Aristote, et Examen critique de quelques questions d'histoire littéraire* (the Life of Aristotle, with a critical examination, etc., 1839); une édition d'Hérodote, dans la *Bibliotheca Classica* (1854); *Quatre mois en Algérie, et visite à Carthage* (Four months in Algerio, with a visit to C., 1859).

BLANC (Jean-Joseph-Louis), publiciste et homme politique français, est né à Madrid, le 29 octobre 1811 et fut baptisé le lendemain, à la paroisse de Saint-Sébastien, sous les prénoms de Juan-José-Carlos-Luis. Sa famille, originaire du Rouergue, avait beaucoup souffert et vu périr son chef sous la Terreur. Son père était inspecteur général des finances en Espagne, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte. Sa mère appartenait à la famille Pozzo di Borgo. Amené en France, à la chute de l'Empire, le jeune Louis Blanc fit ses études au collège de Rodez. Il en sortit à la révolution de 1830 et rejoignit son père à Paris. A peine âgé de dix-neuf ans, il se vit forcé par la position de sa famille de chercher dans le travail des moyens d'existence, et donna des leçons de mathématiques. Il put toutefois compléter ses études à l'aide d'une petite pension qu'il recevait de son oncle Ferri-Pisani. En 1831, il entra, comme clerc, chez un avoué de la Cour royale. Dès cette époque, M. de Flaugergue, ancien président de la Chambre des Députés, et ami de sa famille, se plut à l'initier à la vie politique. Chargé, en 1832, de l'éducation du fils de M. Hallette, mécanicien d'Arras, M. L. Blanc habita deux ans cette ville, publia dans le *Progrès du Pas-de-Calais* divers articles de politique et de littérature, et composa trois ouvrages couronnés par l'académie d'Arras : le poème de *Mirabeau*; un autre poème sur *l'Hôtel des Invalides*, et l'*Éloge de Manuel*.

M. Louis Blanc revint à Paris après ces succès et se mêla bientôt à la rédaction des feuilles politiques avancées. Il donna quelques articles au *National*, entre autres une *Appréciation du* XVIIIᵉ *siècle*, dans laquelle il se prononçait énergiquement pour Rousseau contre Voltaire, le représentant, à ses yeux, des classes bourgeoises. Il fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine*, que supprimèrent au bout de quelques mois les lois de septembre (1835). Il écrivit ensuite, sous la direction de Sarrans jeune, dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du journal *le Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il la quitta pour fonder une autre feuille radicale, la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, où il traita toutes les questions sociales à l'ordre du jour. Le 15 août 1839, il y fit paraître un *Compte rendu des Idées napoléoniennes* qui fit une vive sensation. Peu de jours après, il était victime d'un attentat dont les auteurs sont demeurés inconnus. Rentrant le soir dans son domicile de la rue Louis-le-Grand, il fut violemment attaqué, frappé de coups, et laissé pour mort. Il garda le lit plusieurs semaines des suites de ses blessures.

C'est dans la *Revue du progrès* que M. Louis Blanc donna, pour la première fois, sa fameuse théorie de l'*Organisation du travail*, qui fut ensuite imprimée à part (Paris, 1840, in-32; 1841, in-12, etc.). Là, déroulant tous ses plans de réforme sociale, il attribue la misère des masses à l'individualisme, et à la concurrence qui en résulte, et réclame « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés ». Une conséquence de ce système était l'égalité des salaires, malgré l'inégalité du travail produit. Dans l'atelier social, le mobile de l'intérêt individuel, ainsi que tout mobile égoïste, n'avait pas d'action; il était remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Bientôt très connu comme publiciste, M. Louis Blanc se fit encore une plus grande réputation comme historien. Le succès de son *Histoire de dix ans*, de 1830 à 1840, fut immense (Paris, 1841 et suiv., tom. I-V, in-8; quatre édit. simultanées). Il était dû à la fois au caractère de certains faits révélés, à l'ardeur passionnée qui transformait parfois l'histoire en pamphlet, et au soin, souvent même excessif, du style, qui tournait volontiers à la pompe académique. Ce livre était l'interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition contre la dynastie de Juillet. L'auteur voulut en préparer plus directement la chute par son *Histoire de la révolution française* (1847, tome I et II, in-8), dont le premier volume, formé de monographies historiques et littéraires, annonçait ouvertement l'avènement du socialisme, et faisait remonter les origines de la Révolution de 1789 par delà Luther.

La popularité de M. Louis Blanc auprès des ouvriers de Paris le fit porter parmi les membres du gouvernement provisoire, lors du nouveau triomphe de la Révolution, en 1848. Ses adeptes attendaient de lui l'atelier social et l'organisation du travail. Ce fut sur sa proposition que l'on décréta l'abolition de la peine de mort en matière politique. Il proposa avec moins de bonheur la création d'un ministère du *Progrès*, et offrit sa démission. Mais il la retira sur les instances de ses collègues du gouvernement, qui craignaient que sa retraite ne provoquât des troubles dans la rue. En revanche, il fit créer une commission permanente dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs*, dont il fut le président, et qui siégea sur les bancs des Pairs, au Luxembourg. L'ouverture des conférences du Luxembourg produisit dans tout le pays un effet prodigieux, et excita ici des espérances qui allaient jusqu'à l'attendrissement, là l'effroi et la stupeur. C'était tout le vieux monde social qu'on venait discuter, et qu'on se disposait, avec toute la pompe officielle, à jeter par terre. Au milieu des discours ou plutôt des hymnes en l'honneur de l'organisation du travail, on appela en congrès mixte ouvriers et maîtres, pour donner plus d'autorité aux solutions qui seraient adoptées en faveur des travailleurs. Débordés bientôt par les événements, les hommes du Luxembourg, « les pairs du travail, » comme les appelait M. Louis Blanc, rejetèrent sur la contre-révolution l'impossibilité radicale où ils se sentaient de rien faire de praticable et de durable, au nom des doctrines idéales de leur jeune chef.

L'enthousiasme dont il fut d'abord l'objet, prit plus d'une fois un caractère menaçant contre les autres membres du gouvernement provisoire. La

[illegible] formidable du 17 mars, ou promenade de 200 000 hommes, était une sorte d'invitation à la dictature, qui lui était adressée par [illegible] et le socialisme. M. Louis Blanc ne [illegible] pas assez fort pour la prendre, et espérer par elle l'application de son système; il [illegible] son autorité toute révolutionnaire pour [illegible] l'ordre, et l'eut bientôt perdue. La [illegible] du 16 avril contre le communisme [illegible] autant dirigée contre lui que contre M. Cabet. Avec les conférences du Luxembourg, [illegible] souvent à tort à M. Louis Blanc [illegible] des ateliers nationaux qui ont tant [illegible] la République. L'auteur de l'*Organisation du travail*, à raison même des principes [illegible], fut complétement étranger [illegible] essentiellement pratique, prise par [illegible] les plus modérés du gouvernement [illegible] un expédient nécessaire, au lendemain [illegible] révolution et dans ces temps de crise, mais [illegible] l'extension et la prolongation étaient pleines de périls.

M. Louis Blanc fut nommé représentant du peuple [illegible] Paris, le vingt-neuvième sur trente-quatre, [illegible] élu aussi en Corse. Il siégea peu de temps à l'Assemblée constituante. Parmi les comptes rendus que firent les membres du gouvernement provisoire de leur administration, aux applaudissements [illegible] de l'Assemblée, le sien rencontra [illegible]. Quelques jours plus tard, il [illegible] traité et accusé, en ennemi. Au milieu des [illegible] du 15 mai, il faillit être écrasé par [illegible], puis massacré par quelques gardes [illegible], à la fureur desquels quelques représentants, entre autres M. de La Rochejaquelein et M. Arago, ne l'arrachèrent qu'avec peine. Impliqué ensuite dans les poursuites auxquelles le [illegible] au Jeux lieu, et accusé, sans preuves, d'avoir accompagné M. Barbès à l'Hôtel de ville, il [illegible] une première fois par le vote de l'Assemblée (3 juin), qui refusa l'autorisation de poursuites, demandée par MM. Portalis et Landrin. Cette autorisation fut accordée enfin, sur une nouvelle [illegible] du ministère public, dans la nuit du 25 au 26 août, par une majorité de 504 voix contre 252. M. Louis Blanc se déroba pendant le [illegible] et reçut asile chez un représentant, adversaire de ses opinions, M. d'Aragon; il put gagner la frontière de la Belgique, d'où il passa en Angleterre. Il continua dans l'exil ses travaux de [illegible] et d'histoire. Il avait épousé, à Brighton, le 23 octobre 1865, Mlle Christina Groh, morte à Paris, le 21 avril 1876.

À la fin de l'année 1869, lors de l'évolution libérale d'où sortit le cabinet du 2 janvier, le bruit courut que M. Louis Blanc allait rentrer en France, mais il resta à Londres jusqu'après la révolution du 4 septembre 1870, et n'arriva à Paris que le 5. Espérant encore une intervention des puissances neutres, plusieurs citoyens le [illegible] de retourner en Angleterre pour éclairer le cabinet Gladstone, et exciter les sympathies du peuple anglais en faveur de la France. Le gouvernement de la défense nationale, « comptant sur le dévouement et le patriotisme de M. Louis Blanc, » s'associa au vœu qui lui était exprimé (16 septembre); mais l'investissement de Paris et le refus de sauf-conduit par l'état-major général prussien, en empêchèrent la réalisation. Au commencement du mois d'octobre, [illegible] pour les élections municipales en présence, il se prononça contre toute tentative ayant pour but d'ébranler le gouvernement de la Défense nationale, voulant à tout prix « éviter toute chance de collision en présence de l'ennemi ». Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, il fut porté, sans son consentement, sur les listes du Comité de salut public, reçut de nombreuses députations, mais refusa absolument de prêter son influence ou son nom à un mouvement qu'il réprouvait. Aux élections municipales du 5 novembre, il déclina de nouveau toute candidature. Quelques jours après, au moment du refus de l'armistice, il adressa aux Parisiens une lettre éloquente pour les engager à la résistance à outrance. Dès les premiers jours de janvier, il adjura encore la population, dans un document rendu public, « de briser le cercle de fer qui l'étreignait, » ajoutant que le seul dénouement possible du siège « c'était le dénoûment héroïque. »

Après la capitulation, M. Louis Blanc qui déclarait ne reconnaître à l'Assemblée nationale convoquée, qu'un seul droit, celui de faire la paix ou la guerre, fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine, le premier sur quarante-trois, par 216 471 voix, sur 328 970 votants. Il protesta, lors de la nomination de M. Thiers comme chef du pouvoir exécutif, contre le rapport de la commission qui semblait n'admettre la République qu'à titre provisoire, et soutint « que la République était la forme nécessaire de la souveraineté nationale. » Il protesta aussi d'avance contre une paix qui livrerait à la Prusse, l'Alsace et la Lorraine, et réclama, à tout prix, l'intégrité du territoire (1er mars). Dans la séance du 6 mars, il déposa sur le bureau de l'Assemblée, un projet de loi obligeant les membres du gouvernement de la Défense nationale à rendre compte de tous les actes politiques et militaires de leur administration. Cette proposition avait surtout en vue le général Trochu, dont, pendant le siège, il avait énergiquement blâmé, dans le *Temps* et dans le *Rappel*, le système de temporisation. Lors de l'insurrection du 18 mars, il reconnut la légitimité de la revendication des franchises municipales, mais combattit vivement les prétentions de la Commune au gouvernement central. Porté, malgré lui, comme candidat à la Commune, aux élections du 26, dans le 14e arrondissement, il obtint, sans être élu, 5680 voix. Dans l'Assemblée nationale, où il avait pris place à l'extrême gauche, il combattit par ses votes et par sa parole les diverses tentatives de restauration monarchique; parmi ses principaux discours, il faut rappeler ceux qu'il prononça en faveur du retour de l'Assemblée à Paris, sur la loi électorale municipale, contre l'organisation du Sénat et sur l'adoption des lois constitutionnelles. Il se déclara hautement pour une Assemblée unique, et lors du vote de l'amendement Wallon, il soutint que « la République ne doit pas être mise aux voix, parce qu'elle ne peut pas être mise en question. » Il adopta toutefois cet amendement avec les diverses fractions de la gauche.

M. Louis Blanc, porté aux élections sénatoriales de la Seine (janvier 1876), ne réunit que 87 voix sur 227 électeurs ; mais, le 20 février suivant, il fut élu trois fois député : dans le 5e arrondissement, par 9822 suffrages sur 15 306 votants ; dans le 13e arrondissement, par 6938 sur 8436 ; dans la 1re circonscription de Saint-Denis par 8386 sur 11 988. Il opta pour le 5e arrondissement et alla siéger à l'extrême gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, dans le 5e arrondissement, par 12 228 voix sur 15 400 votants. M. L. Blanc resta dans la Chambre, un des chefs de cette minorité de l'extrême gauche toujours prête à se compter sur les questions de principes et se refusant, avant comme après la démission et le remplacement du maréchal de Mac-Mahon, aux transactions

aux atermoiements de la politique opportuniste. C'est ainsi qu'à l'ouverture de la session de 1879, au milieu d'une crise ministérielle et gouvernementale, il présenta et soutint devant la seconde chambre, en faveur des condamnés politiques de la Commune, le même projet d'amnistie pleine et entière que M. Victor Hugo portait devant le Sénat (janvier-février 1879).

Outre un certain nombre de brochures politiques et quelques écrits de polémique (*Appel aux honnêtes gens*, 1849, in-12; *Catéchisme des socialistes*, 1849, in-16 et in-18; *Pages d'histoire de la révolution de Février*, 1850; *Plus de Girondins; la République une et indivisible*, 1851, in-18, etc.), M. Louis Blanc a publié, pendant deux ans, un journal mensuel, *le Nouveau monde* (15 juillet 1849 — 15 juillet 1851), et a surtout poursuivi avec ardeur l'achèvement de son *Histoire de la Révolution française* (1852-1862, tom. III-XII, in-8, nouv. édit. 1868 et 1872, 2 vol. in-4, illustrés), qui contient tour à tour des documents curieux et des plaidoyers chaleureux en faveur des principes, des hommes ou des actes représentant plus particulièrement l'époque révolutionnaire. La réimpression de cette histoire et de celle de M. Michelet, en 1868, a occasionné, entre les deux écrivains révolutionnaires, une intéressante polémique. En 1857, M. L. Blanc fournit, pendant six mois, une correspondance de Londres au *Courrier de Paris*, sous le pseudonyme de *Weller*. Il a été, depuis, le correspondant anonyme du *Temps* et de plusieurs autres journaux français. Il finit par signer de son nom, dans *le Temps*, ses *Lettres de Londres*, qui furent très-remarquées et dont il a fait paraître un recueil considérable, sous le titre de *Lettres sur l'Angleterre* (1866-67, 4 vol. in-8). Il a publié en anglais et en français, la réfutation d'une *Année de révolution*, de lord Normanby, sous ce titre : *Révélations historiques* (Londres et Paris, 1859, in-8): repris et complété, ce travail est devenu une *Histoire de la Révolution de* 1848 (1870, 2 vol. in-18). Enfin, il a réuni ses articles du *Rappel* sous le titre de *Questions d'aujourd'hui et de demain* (1873-74, 2 vol. in-18). En 1876, il entreprit la publication d'un journal quotidien, *l'Homme libre*, qui disparut au bout de quelques mois et dont il avait d'ailleurs abandonné la direction à la suite d'un différend avec un des rédacteurs de cette feuille.

BLANC (Auguste-Alexandre-Philippe-Charles), littérateur français, né le 15 novembre 1813, à Castres (Tarn), est le frère du précédent. Après avoir cultivé la gravure, il rédigea des comptes rendus du Salon et des articles de critique artistique dans *le Bon Sens* et la *Revue du progrès* que dirigeait son frère. Il collabora ensuite au *Courrier Français*, à *l'Artiste*, au *Journal de Rouen*, et devint, en 1841, rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube*, puis du *Journal de l'Eure* qui dura peu. En 1842, il publia à Paris l'*Almanach du mois*. Lors de la révolution de Février 1848, M. Ch. Blanc fut appelé à la direction des beaux-arts, où il fut maintenu jusqu'en 1852. Il reprit les mêmes fonctions en novembre 1870; il se signala pendant cette nouvelle administration par quelques réformes dans l'organisation des salons annuels et par l'impulsion qu'il donna aux travaux du *Musée des copies*, interrompus après la chute de M. Thiers. Dénoncé à plusieurs reprises par les journaux conservateurs, M. Ch. Blanc fut révoqué le 24 décembre 1873 et remplacé par M. de Chennevières. En novembre 1868, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement de M. Walewski. Après av[...] disputé à M. Caro le fauteuil de M. Vitet à l'Ac[...]démie française, il fut élu le 8 juin 1876, me[m]bre de cette Académie en remplacement de M. [de] Carné. Il a été décoré de la Légion d'honneur [le] 1er juillet 1872, et nommé professeur d'esthétiq[ue] et d'histoire de l'art au Collège de France p[ar] décret du 26 mars 1878.

On a de lui : *Histoire des peintres franç[ais] au XIXe siècle* (1845, in-8), dont il n'a paru q[ue] le premier volume; *les Peintres des fêtes galan[tes]* (1853), qui comprennent Watteau, Lancret, P[a]ter et Boucher; l'*Œuvre de Rembrandt* (185[...] in-fol., 1859-1864, t. I-III, in-8; nouv. édition 1868, 2 vol. in-8 et 1873, 2 volumes in-4 av[ec] eaux-fortes et héliogravures); une notice biogra[...]phique sur *Grandville* (1855, in-32); *les Tr[é]sors de l'art à Manchester* (1857, in-18); *De P[a]ris à Venise; Notes au crayon* (1857, in-18); *Trésor de la curiosité* (2 vol. in-8). M. Ch. Bla[nc a] été, avec MM. Delaborde, P. Mantz, Silvestre, P[h.] Chasles, Thoré, Chaumelin, etc., le principal [...]teur de l'importante *Histoire des Peintres de to[utes] les écoles* (1849-1875, 630 livr. illustrées, form[ant] 14 volumes in-4); on lui doit encore : *Gramm[aire] des arts du dessin*, architecture, peinture, gr[a]vure, etc. (1867, in-8, avec fig.), ouvrage q[ui] en 1868, a disputé sérieusement le prix bien[nal] de l'Empereur décerné par l'Académie des bea[ux-]arts; *Ingres, sa vie et ses ouvrages* (1870, gr. in[-8], avec portraits et planches); *les Artistes de m[on] temps* (1876, gr. in-8, avec gr.); *Voyage de [la] Haute-Egypte* (1876, in-8, avec 80 dessins). I[l a] été jusqu'en 1870 le rédacteur en chef de la *G[a]zette des beaux-arts*, fondée en 1859. Il a [en] publié dans *le Temps* la critique de plusie[urs] Salons et fourni à ce journal de nombreux artic[les] d'esthétique et de bibliographie.

BLANC (Pierre), député français, né à Bel[...]fort (Savoie), le 19 juin 1806, fut avant l'a[n]nexion, député au Parlement sarde. Avocat [à] Chambéry depuis 1836, il n'aborda la carriè[re] politique, comme Français, qu'en 1876, en [se] portant aux élections pour la Chambre des d[é]putés, dans l'arrondissement d'Albertville, co[m]me candidat républicain. Il fut élu par 4403 vo[ix] contre 2204 obtenues par le candidat conserv[a]teur. Il fit partie de la majorité républicaine après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 qui r[e]fusèrent un vote de confiance au ministère [de] Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suiv[i]rent la dissolution, M. P. Blanc fut réélu p[ar] 4539 voix contre 2856 obtenues par M. Rosset [de] Tours, conseiller à la Cour de Chambéry, cand[i]dat officiel et bonapartiste.

BLANC (Adolphe), violoniste et compositeur français, né à Manosque (Basses-Alpes), le 24 jui[n] 1828, fut envoyé à Paris à l'âge de treize ans [et] entra au Conservatoire en 1841, dans une class[e] de violon, et y obtint au concours un prix d[e] cet instrument, ainsi qu'un premier prix de sol[...]fège. Il y fit ensuite des études de composition sous la direction d'Halévy. Cet artiste, qui s'es[t] distingué par le genre sérieux de ses compo[...]sitions, a publié un certain nombre d'œuvres, notamment des *Sonates*, des *Trios*, des *Quatuors*, des *Quintettes*, un *Septuor*, etc. On connaît en[...]core de M. Blanc quelques morceaux de chant, entre autres : *les Danses chantées*; une opérette : *les Deux billets*, et un opéra-comique qui a ob[...]tenu une médaille et une mention honorable de la Société de Sainte-Cécile de Bordeaux, ainsi que plusieurs chœurs composés pour les Orphéons, honorés de diverses médailles d'or. L'Institut (Académie des beaux-arts), dans sa séance du

[illegible] a décerné à l'unanimité le prix [illegible] pour la musique. Il a été quelque [illegible] chef d'orchestre au Théâtre-Lyrique.

[illegible] sénateur français, né à Gap, [illegible] reçu avocat dès l'âge de vingt [illegible] aussitôt au barreau de sa ville [illegible] plus tard, partie du conseil de [illegible] fut vingt-quatre fois bâtonnier. [illegible] conseil général des Hautes-Alpes, [illegible] pour le canton de Saint-Etienne-en- [illegible] à deux reprises, en 1848 et en [illegible] intérim de l'administration du [illegible] à ce titre, lors des élections de [illegible] protégea hautement le suffrage [illegible] toute pression administrative. [illegible] il fit partie de la commis- [illegible] et la présida. Aux élections [illegible] janvier 1876, il se présenta [illegible] républicain et fut nommé le [illegible] par 188 voix sur 238 électeurs. [illegible] place dans les rangs de la gauche [illegible] laquelle il a constamment voté. [illegible] président de plusieurs commis- [illegible] une part importante en 1877 et [illegible] du code rural.

[illegible] Paul-Joseph), peintre français, né à [illegible] 1846, élève de MM. Cabanel et [illegible] 1867 un 2e accessit pour le con- [illegible] de Rome (*Thétis apportant à* [illegible] *forgées par Vulcain*) décerné à [illegible] et remporta ce prix en 1867 pour [illegible] par Œdipe. De Rome même [illegible] (1864); *Persée* (1870) [illegible] *Palladium* (1872); aux expo- [illegible] (1873); *la Délivrance*; [illegible] *la bataille de Tolbiac et son* [illegible] esquisse de peintures des- [illegible] Panthéon (1876). M. Blanc a [illegible] médaille en 1870, une autre médaille [illegible] en 1872, et la décoration de la Lé- [illegible] le 10 juillet 1878.

[illegible] SAINT-BONNET (Antoine-Joseph- [illegible]), philosophe français, né en [illegible], est fils d'un magistrat. Il fit ses [illegible] la direction de l'abbé Noirot et devint [illegible] disciples de Ballanche. Il publia, à [illegible] ans, un traité de métaphysique [illegible] *spirituelle* (1841, 3 vol. in-8), [illegible] démontrer, d'après les théories [illegible], la constitution de la société et [illegible] des temps. Il a donné depuis : [illegible] (1851, in-8; 2e édit. 1873, [illegible] (Tournai, 1873, in-8); *la* [illegible] in-8, etc. Il collaboré à la [illegible] *Mondes*. En 1845, M. Blanc-Saint- [illegible] décoré de la Légion d'honneur.

[illegible] (Émile), naturaliste français, [illegible] l'Institut, né à Paris, le 6 mars 1820, [illegible] Ém.-Théoph. Blanchard, qui [illegible] militaire à la fin de l'Empire et [illegible] d'une manière spéciale sur les [illegible], se consacra aux recherches d'a- [illegible] physiologie, en 1843. Nommé aide- [illegible] au Muséum, professeur titulaire de [illegible] 1862, il a rempli, en outre, de 1844 à [illegible] scienti- fiques en Italie et en [illegible] mémoires, ayant pour objet les animaux [illegible], ont été insérés dans les *Comptes* [illegible] *Académie des sciences* ou dans les *An-* [illegible] *naturelles*. Ses *Recherches sur* [illegible] *des vers* (in-4, avec atlas de 25 pl.) [illegible] en 1854, le prix décerné par l'Acadé- [illegible] sciences. Membre de la Société philoma-tique de Paris, de l'Académie de Philadelphie, de diverses Sociétés entomologiques, etc., il a été élu membre de l'Académie des sciences (section d'anatomie et zoologie), en remplacement d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, le 10 février 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860 et promu officier le 4 mars 1875.

M. Emile Blanchard a publié, outre les travaux précédents : *Histoire naturelle des insectes orthoptères, névroptères*, etc. (1840) in-8; *Catalogue de la collection entomologique du Muséum* (1850-1851, 2 vol.); *la Zoologie agricole* (1854 et suiv., in-4 avec planches); *Organisation du règne animal* (1851-1864, livrais. 1 à 36, in-4); *les Poissons des eaux douces de la France* (1866, in-8); *les Insectes; métamorphoses, mœurs et instincts* (1867, in-8, 2e édit. 1876, in-8, 40 pl.); une édition des *Insectes et Zoophytes* dans *le Règne animal*, de G. Cuvier. Il a collaboré également à la *Revue des Deux-Mondes*.

BLANCHARD (Henri-Pétros-Léon-Pharamond), peintre français, né à la Guillotière (Rhône), le 27 février 1805, vint à Paris en 1819, entra à l'École des beaux-arts et suivit les ateliers de Chasselat et de Gros. Il exécuta de nombreux voyages dans presque toutes les parties du monde, en Espagne (1833), en Afrique, au Mexique, où il fit partie de l'expédition française (1838), en Allemagne, dans le midi de la France et, en septembre 1856, en Russie, où il assista au sacre du tzar.

Les absences fréquentes de M. Pharamond Blanchard ne l'ont pas empêché de figurer à la plupart des Expositions annuelles depuis 1833. Ses principaux sujets appartiennent à peu près à tous les genres et à tous les climats. Nous citerons : *Courses de taureaux*, *la Chapelle ardente*, *les Contrebandiers* (1836), *le brigand José Maria*, *le Désarmement de la Vera-Cruz* (1840), à Versailles; *Fernand Cortez*, *la Rue d'El-Alari à Tanger*, *les Funérailles d'un Maure*, *Musicien arabe*, *Joueurs mexicains*, *l'Encaissement du Rhône*, près de Bellegarde, *San Isidro Labrador*, patron de Madrid, *Souvenirs des bords du Rhin* et l'*Intérieur de l'église de Chatou*. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *Vasco Nuñez de Balboa découvrant la mer du Sud*, tableau acquis par l'État, et *la Vallée de Josaphat*; il exposa au Salon de 1861 : une *Pêche aux équilles*, et trois aquarelles : le *Khleb-sol*, *Fête donnée au prince Bariantinski dans le temple des adorateurs du feu à Bahou* (Caucase), *Retour de la pêche à Tréport*; à celui de 1865 : une *Marche d'une division de l'armée française sur Mexico* et deux aquarelles : *Intérieur d'une cour de ferme à Chatou*, *la Djiguietofka, au Caucase*. Il a obtenu une 3e médaille pour le paysage en 1836, et la décoration de la Légion d'honneur le 5 mai 1840.

M. Ph. Blanchard a, en outre, donné d'innombrables dessins dans divers recueils et publications pittoresques, notamment dans l'*Illustration*. En 1855, il a publié l'*Itinéraire historique et descriptif de Paris à Constantinople* (in-12, planches). — Il est mort à Paris le 19 décembre 1873.

BLANCHARD (Auguste-Thomas-Marie), graveur français, né à Paris, le 18 mai 1819, fut élève de son père, obtint un second prix de gravure au concours de l'Institut et se consacra surtout à la reproduction des œuvres capitales de l'école moderne. Il a notamment exposé, depuis 1843 : *le Repos en Égypte*, d'après Bouchot; *Tête de Christ*, *l'Ange Gabriel*, d'après Pau. Delaroche; *le Christ rémunérateur*, *Faust et Marguerite*, d'après Ary Scheffer; *Portrait de l'Empereur*, d'après M. Ed.

Dubufe; *les Fumeurs*, d'après M. Meissonier, qui ont figuré, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrège (1857); *le Jour du Derby à Epsom*, d'après M. Frith, *les Joueurs d'échecs*, d'après M. Meissonier (1864); *le Mariage de la princesse royale d'Angleterre avec le prince Frédéric-Guillaume de Prusse*, d'après John Philip (1866), etc. La plupart de ces gravures ont reparu à l'Exposition universelle de 1867. M. Blanchard a obtenu une 3ᵉ médaille en 1843, une 2ᵉ en 1847, une 1ʳᵉ en 1857, une mention en 1855 et une 3ᵉ médaille en 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861. A l'Exposition universelle de 1878, où il avait envoyé cinq gravures, entre autres la *Fête des Vendanges à Rome*, d'après M. Alma-Tadéma, il a obtenu une 2ᵉ médaille.

BLANCHARD (Edward-Leman), écrivain et auteur dramatique anglais, fils d'un acteur distingué de Covent-Garden, est né le 11 décembre 1820. Il débuta de fort bonne heure dans les publications périodiques. A 25 ans, il était déjà connu comme rédacteur en chef du *Chamber's London Journal*, auteur des *Guides descriptifs des chemins de fer de Bradshaw*, et d'une série de petits ouvrages, contes, essais, drames, farces, etc. Plus tard, il publia le *Shakspeare* de Willoughby, la *Description de l'Angleterre et du pays de Galles* (England and Wales delineated) et deux romans: *Temple Bar*, et l'*Homme sans destinée*, (the Man withont a Destiny). Il a écrit aussi environ 80 pièces de théâtre dont la plupart sont des farces de Noël et des féeries mythologiques. Pendant vingt-cinq années, il en a fourni régulièrement ces sortes de pièces au théâtre de Drury-Lane. Vers 1863, il fit partie de la direction littéraire du *Daily Telegraph*.

BLANCHARD (Jules), statuaire français, né à Puiseaux (Loiret), le 25 mai 1832, fut élève de M. Jouffroy, débuta au Salon de 1859, par la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm*, bas-relief, en pierre, et exposa les années suivantes: *Portrait de M. F. Bisson*, buste terre cuite (1861); *un Faune dans l'ivresse* et *Gaulois combattant*, statues plâtre, portrait de *Mme J. Hunebelle*, buste marbre (1863); Portraits de *Mme J.-B.*, buste marbre, et de *M. P. D.*, buste terre cuite (1864); *Samson lançant les renards dans les blés des Philistins*, statue plâtre (1865); *un Jeune équilibriste*, statue plâtre (1866) dont la répétition en bronze a figuré à l'Exposition universelle de 1867 et a été acquise par Napoléon III; *Chasseresse*, statue plâtre (1867); *le Drame*, *la Comédie*, *la Musique* et *la Danse*, modèles demi-grandeur de figures destinées au fronton du théâtre d'Angoulême (1869); *la Bouche de la vérité*, statue plâtre (1870) réexposée en marbre en 1872 avec *Bethsabée*, statue plâtre, réexposée en marbre en 1875; *Jeune faune*, statue plâtre, Portrait de *Mlle G.-F.*, buste marbre (1873); *Mgr Buquet*, *la Foi*, *l'Espérance*, figures plâtre, destinées au tombeau élevé à ce prélat dans l'église des Carmes (1875); un *Faune*, statue bronze; portrait de *Mme Paul P.*, buste terre cuite (1876); *Hercule et Omphale*, groupe plâtre, (1877); *Mgr Dupanloup*, buste plâtre (1878). M. Jules Blanchard a obtenu deux médailles en 1866 et 1867 et une médaille de 2ᵉ classe en 1873.

BLANCHARD (Edouard-Théophile), peintre français, né à Paris, le 18 avril 1844, élève de Picot et de M. Cabanel, obtint en 1866 un 3ᵉ accessit au concours du prix de Rome, un 2ᵉ à celui de 1867 et le prix en 1868 pour *la Mort d'Astyanax*. Il exposa en 1867 un *Panneau de salle à manger*, peint en collaboration avec Henri Regnault et M. G. Clairin, et envoya de Rome une *Courtisan* (1872); on a vu depuis de cet artiste: *Hylas e traîné par les nymphes*; *Hérodiade*; *Portrait jeune **** (1874); portraits de *Mme de M.*, de *M. C* *Cortigiana* (1875); *portrait d'enfant*, *le Lutri* (1876); *portrait de Mme la Duchesse de Cas glione Colonna* (1877); *le Bouffon* (1878). M. Bla chard a obtenu en 1872 une médaille de 2ᵉ clas et une de 1ʳᵉ classe en 1874.

BLANCHE (Antoine-Émile), médecin françai né à Paris, en 1820, et fils du célèbre aliéni Esprit Blanche, mort en 1852, a pris, à cette de nière date, la direction de l'établissement Passy fondé par son père. Décoré de la Légi d'honneur en 1856, il a été promu officier le août 1870. M. Ém. Blanche a été fréquemme choisi par les tribunaux pour juger de l'état ment des accusés et des prévenus. Il n'a écrit que thèse inaugurale: *Du Cathétérisme œsophag chez les aliénés* (1848) et la *Description d'* mandrin articulé de son invention, spécialeme destiné à ses malades.

BLANCHE (Antoine-Georges), magistrat criminaliste français, de la même famille que précédent, né à Rouen le 29 septembre 180 reçu docteur en droit en 1832, fut longtem avocat général à Rouen, puis procureur géné à Riom et en 1835 avocat général à la Cour cassation où il devint premier avocat géné en 1871. Il a été promu officier de la Légi d'honneur le 12 août 1860 et commandeur l août 1874. — Il est mort à Paris le 13 avril 18

M. A.-G. Blanche, praticien connu aux affai et jurisconsulte instruit, est auteur d'*Études pr tiques sur le Code pénal* (1861-1872, tome I-V in-8), formant un véritable traité de jurispr dence, et d'où il a extrait un volume d'*Études s les contraventions de police* (1872, in-8). On remarqué, pour les tendances progressives, deux discours de rentrée sur *la Législation co merciale*, et sur l'*Étude comparée de la lég lation criminelle en France avec la loi crimine en Angleterre*.

BLANCHE (Alfred-Pierre), administrateur fra çais, frère du précédent, né à Rouen, le 3 nove bre 1816, avocat à la Cour d'appel de Paris d puis 1837, fut nommé, en 1848, directeur l'École d'administration. Après avoir été succe sivement secrétaire général du ministère de l'I térieur (avril-novembre 1851), du ministère d tat (avril 1852-juillet 1858) et du nouveau mini tère de l'Algérie et des colonies pendant toute durée (juillet 1858-décembre 1860), il devi conseiller d'État en service ordinaire, en jan vier 1861. Quatre ans plus tard (novembre 1865 il fut appelé aux fonctions de secrétaire géné de la Seine, en reprenant la situation de co seiller d'État en service ordinaire hors sections qu'il avait déjà occupée de 1857 à 1861. M. Bla che, associé par sa position aux derniers acte de l'administration de M. Haussmann, fut charg de les défendre comme commissaire du gouve nement, devant le Corps législatif. A la suite d décret impérial du 5 janvier 1870, qui relevai M. Haussmann de ses fonctions, il donna sa dé mission qui ne fut point acceptée. Lors de la for mation du ministère Palikao (10 août), M. Che vreau, préfet de la Seine, ayant reçu le porte feuille de l'intérieur, M. Alfred Blanche charg de l'intérim, eut à préparer l'approvisionnemen de Paris et l'armement de la garde nationale Après la révolution du 4 septembre, il se tin éloigné des affaires publiques et reprit sa place au barreau de Paris. Il a été promu officier de la

[illegible] le 13 août 1855 et commandeur [illegible].

[illegible] Alf. Blanche : *Répertoire d'adminis-[illegible] et communale, ou Table* [illegible] de l'École des communes, etc. (1846, [illegible] le *Dictionnaire général de l'ad-*[illegible] (1847 et suiv., gr. in-8 ; 2e édit. avec [illegible] 1860), et achevé, avec M. Boulati-[illegible] du *droit administratif*, du [illegible] (tomes IV et V, 1846).

[illegible], né en 1813, reçu doc-[illegible] en 1839, longtemps avocat au bar-[illegible], bâtonnier de l'ordre et chevalier [illegible] d'honneur, a été nommé, en 1867, [illegible] la cour d'appel de la même ville.

[illegible]COTTE (Augustine-Malvina SOUVILLE, [illegible] de lettres française, née à Paris [illegible], s'est fait connaître par des recueils [illegible] et par une collaboration fré-[illegible] journaux et revues, principale-[illegible], au *Journal officiel*, à la [illegible] France. Outre les études littéraires [illegible], on doit à Mme Blanchecotte : [illegible] (1856, in-18, 3e édit., 1876) [illegible] par l'Académie française ; *Im-*[illegible] *femme*, pensées, sentiments et [illegible] in-18) ; *Tablettes d'une femme pen-*[illegible] (1872, in-18) ; *les Militantes*, [illegible] in-18) ; *le Long de la vie*, nouvelles [illegible] femme (1876, in-18). Mme Blan-[illegible] une introduction pour un recueil [illegible] et de poésies arabes : *Les Quatrains* [illegible], traduits par J.-B. Nicolas (Impr. [illegible] in-8). *

[illegible]MAIN (Jean-Baptiste-Prosper), litté-[illegible], né à Rouen le 16 juillet 1816, [illegible] en 1834, et entra cette même an-[illegible] rédacteur au ministère de l'intérieur, [illegible] plus tard le bibliothécaire. En 1842, [illegible] fille unique de M. Boissel, député de [illegible] commença peu après à se faire con-[illegible] ses poésies et ses publications biblio-[illegible] obtint deux mentions aux concours [illegible] française en 1837 et 1843, et fut [illegible] jeux floraux en 1853.

[illegible] *Poèmes et Poésies* (1845, in-18 et [illegible] 1853, 3e édition, 1866) ; *Foi, Espé-*[illegible] (1853 et 1866, in-18) ; *Idéal, poé-*[illegible] 1866, in-18) ; *Poésies complètes* (1858, [illegible] *poétiques de Vauquelin des Yve-*[illegible] *du dix-septième siècle* (1854, [illegible] inédites de *Ronsard* (1855, in-8, [illegible] *Œuvres complètes de Pierre de Ron-*[illegible] 1860, 8 vol. in-16 ; Bibliothèque elzé-[illegible] *Œuvres poétiques de François May-*[illegible] inédites, *la Philandre* (Paris et [illegible] 1864, 3 vol., in-18) ; *le vicomte de Beau-*[illegible] in-8), etc.

[illegible]HET (M.... P.... Alphonse), mathémati-[illegible], né en 1813, fut admis à l'École [illegible] en 1832, et sortit dans l'artillerie [illegible] donna sa démission en 1835, pour se [illegible] enseignement. Cinq ans après, il fut [illegible] directeur des études mathématiques [illegible] l'École préparatoire annexée au collège [illegible]. En octobre 1867, il donna sa [illegible] peu après il se consacra à la fonda-[illegible] collège Monge, dont son gendre, M. Go-[illegible] ensuite la direction.

[illegible] d'une édition augmentée et modifiée des [illegible] de géométrie de Legendre (1845, 13 [illegible] 3e édit., 1854), M. Blanchet est surtout [illegible] l'impulsion qu'il a donnée à l'ensei-[illegible] des mathématiques dans l'établissement libre dont la direction scientifique lui était confiée, et dont les succès extraordinaires lui ont valu, à la suite du concours de 1858, la décoration de la Légion d'honneur.

BLANCHET (Paul-Auguste-Charles), industriel français, né à Paris, en 1819, entra, pour quelques mois, à l'École polytechnique en 1838, y fut admis une seconde fois en 1840 et fit deux ans partie du génie militaire. Sous-lieutenant démissionnaire à la fin de 1843, il remplaça son père dans la fabrique de pianos que celui-ci dirigeait depuis plus de trente ans avec M. Roller, la première qui ait construit, en France, dès 1826, les pianos droits. Il succéda à M. Roller en 1852 et figura seul à l'Exposition universelle de 1855, où il obtint une médaille de première classe et la décoration de la Légion d'honneur. M. C. Blanchet a professé pendant plusieurs années un des cours gratuits de l'Association philanthropique.

BLANDIN (Eugène), homme politique et député français, né à Villeneuve-les-Couverts (Côte-d'Or), le 28 juillet 1830, fut avoué à Épernay où il s'était fixé depuis longtemps, puis s'associa dans une maison de commerce de vins de Champagne. Nommé maire d'Épernay, le 17 juin 1871, il se signala par l'impartialité de son administration et fut élu, l'année suivante, conseiller général pour cette même ville. Porté aux élections générales de février 1871, sur la liste républicaine pour l'Assemblée nationale, il avait réuni plus de 28 000 suffrages. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député par 13 813 voix, pour l'arrondissement d'Épernay. Il prit place à gauche et vota constamment avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Il fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 14 810 voix, contre 9 361 obtenues par M. Chandon de Briailles. M. Blandin a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1872, pour « dévouement et énergie pendant l'occupation. » *

BLANGER (Benjamin-Joseph), prélat français, est né à Abbeville (Somme), le 19 mars 1821. Précédemment vicaire général de Saint-Pierre et curé de Fort-de-France (Martinique), il a été nommé évêque de la Basse-Terre par décret du 21 mars 1873, préconisé le 25 juillet, et sacré à Paris à Saint-Sulpice, le 29 septembre de la même année. Il a obtenu du pape Pie IX, pour lui et ses successeurs, le privilège de se faire précéder de la croix archiépiscopale dans son diocèse. Il a été décoré de la Légion d'honneur. *

BLANKENBURG (Henri), officier et publiciste allemand, né le 16 octobre 1820, près de Cologne, entra dans le génie militaire prussien et fut chargé de quelques importantes constructions. Passant ensuite dans le service actif, il fut attaché à l'état-major en 1857 et parvint au grade de lieutenant-colonel. Il quitta alors l'armée pour se livrer aux travaux historiques et littéraires. Il a écrit dans plusieurs recueils périodiques, notamment dans la *Gazette de Silésie* et collaboré à l'*Unsere Zeit*. De 1870 à 1873, il a fait partie de la Chambre des députés prussienne.

On cite de M. Blankenburg, entre autres publications séparées : *la Guerre allemande* de 1866 (der deutsche Krieg von 1866 ; Leipzig, 1868) et *la guerre civile des États-Unis de l'Amérique du Nord, jusqu'à l'élection présidentielle de* 1868 (die innern Kaempfe der Nordamerick. Union bis, etc ; Leipzig, 1869.) *

BLANQUI (Louis-Auguste), homme politique français, né au Puget-Théniers (Alpes-Maritimes) le 7 février 1805, est le frère puîné d'Adolphe Blanqui, l'économiste, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mort le 28 janvier 1854. Étudiant à Paris, après avoir rempli les fonctions de précepteur particulier, il suivit tour à tour les cours de droit et de médecine. Sa passion pour la politique le jeta de bonne heure dans toutes les affiliations secrètes. Blessé, en 1827, dans l'affaire de la rue Saint-Denis, il reprit les armes aux journées de 1830 et fut décoré de la croix de Juillet. Il eut part depuis à toutes les conspirations et à toutes les émeutes. Membre de la Société des amis du peuple, il fut d'abord impliqué dans le *Procès des dix-neuf*, et se défendit en accusant, avec une extrême véhémence de langage, le gouvernement de Juillet d'indifférence et de cruauté calculée envers le prolétariat. Il fut condamné à un an de prison et à deux cents francs d'amende. Dans le procès d'avril, il ne figura pas devant la Chambre des Pairs parmi les accusés, mais parmi leurs défenseurs. L'année suivante, il fut traduit en police correctionnelle, sous prévention d'association illicite et de fabrication de poudre de guerre (affaire de la rue de Lourcine). Il subissait sa peine, lorsque l'amnistie de 1837 lui rendit la liberté.

M. Blanqui, après avoir fait partie de la Société des familles, travailla, avec MM. Raisant, Lamieussens et Martin-Bernard, à la transformer en une société plus agissante, celle des Saisons, qui, avec celle des Montagnards, tenta, le 12 mai 1839, sous sa conduite et sous celle de Barbès, la dernière prise d'armes contre le gouvernement de Louis-Philippe. L'émeute fut facilement écrasée, et M. Blanqui, après avoir échappé, pendant six mois, aux recherches de la police, fut pris, traduit devant la Chambre des Pairs et condamné à mort, sans vouloir se défendre (janvier 1840). La peine fut commuée, au dernier moment, en celle de la détention perpétuelle. Envoyé au mont Saint-Michel, il y subit, avec les autres prisonniers politiques, des traitements qui servirent longtemps de texte à des accusations contre la monarchie de Juillet. Épuisé, presque mourant, il fut transporté à Tours et trouva, dans l'hospice de cette ville, avec son ami et disciple en révolution, M. Huber, toutes les douceurs compatibles avec la privation de la liberté.

La révolution triomphait à peine, le 24 février 1848, que M. Blanqui accourut à Paris pour surveiller et menacer le gouvernement provisoire. Il forma le club de la Société républicaine centrale, qui avait ses séances au Conservatoire et qui fut la cause des grandes agitations populaires de cette première période. M. Blanqui fut l'âme et le chef de ces trois journées, échelonnées de mois en mois, qui perdirent son parti et compromirent la République. La première, celle du 17 mars, avait à peine échoué, qu'il eut une grave épreuve à traverser. Au moment où son nom était une menace, même pour les hommes les plus avancés du gouvernement, il parut tout à coup, dans la *Revue rétrospective* de M. Taschereau, une pièce trouvée dans les papiers de l'ex-roi, qui contenait les révélations les plus détaillées sur les anciens complices de M. Blanqui et qui semblait ne pouvoir être attribuée qu'à M. Blanqui lui-même. Sommé de se justifier par tout son parti, notamment par Barbès, qui témoignait déjà contre lui un extrême éloignement, il redoubla ses attaques contre le gouvernement provisoire et détermina la manifestation populaire du 16 avril.

L'Assemblée nationale constituante n'était pas réunie depuis huit jours, que M. Blanqui se mêla très activement à l'organisation de la troisième manifestation révolutionnaire, connue sous le no[m] d'attentat du 15 mai. Prêchée à son club, con[...] sommée par lui-même et ses amis, cette tentati[ve] à laquelle il fut entraîné, dit-on, malgré lu[i] par l'impatience de son parti, lui fut attribu[ée] tout entière. A la tête des masses qui envahire[nt] la salle des séances et porteur de la pétition [en] faveur de la nationalité polonaise, il parut à la t[ri]bune, demanda la reconstitution de l'ancienne P[o]logne et rappela la misère du peuple. Huber [alla] plus loin et proclama la dissolution de l'Assemblé[e]. Mais la force resta à la légalité; M. Blanqui p[ut] fuir et se cacher pendant une douzaine de jour[s], puis fut saisi, jugé par la Haute Cour de Bourge[s], devant laquelle éclatèrent ses dissentiments av[ec] Barbès, et condamné à dix ans de prison, qu['il] subit à Belle-Isle, puis à Corte en Corse. L'a[m]nistie générale de 1859 lui rendit la liberté. [Au] mois de mars 1861, il fut arrêté, au retour [de] Londres, sous l'inculpation de société secrèt[e], et condamné, pour ce chef, à quatre ans de pr[i]son, cinq cents francs d'amende et cinq ans [de] privation des droits civiques, par le tribunal [de] police correctionnelle de Paris (16 juin) : le j[u]gement fut confirmé, le 17 juillet, par la Co[ur] impériale. Au mois de janvier 1862, M. Blanq[ui] obtint d'être transporté de Sainte-Pélagie da[ns] une maison de santé.

A la nouvelle de la révolution du 4 septem[bre] 1870, il accourut à Paris et y fonda *la Patrie [en] danger*, feuille révolutionnaire qui devint l'or[]gane de quelques clubs radicaux socialist[es]. M. Blanqui y demandait l'institution de la Com[]mune, la suppression des cultes, l'affectation d[es] églises à des usages nationaux, l'enrôleme[nt] forcé et l'armement des prêtres, la constructi[on] des barricades, la révélation des richesses d[issi]mulées, la mise en commun et le rationneme[nt] des subsistances, etc. Nommé chef du 169e ba[]taillon de la garde nationale, à Montmartre, il [ne] fut pas réélu après la manifestation du 10 oct[o]bre, qui préludait à la tentative insurrectionnel[le] du 31. Ce jour-là, M. Blanqui fut, pendant qu[el]ques heures, membre du Comité de salut publ[ic], ordonna la mise en arrestation des membres d[u] gouvernement de la Défense, tenta vaineme[nt] de faire occuper la Préfecture de police, et en[]voya des commissaires dans tous les secte[urs] pour en surveiller les commandants. A l'arriv[ée] des forces de l'ordre, il fut arrêté par le 17e ba[]taillon. Relâché le lendemain, puis recherché d[e] nouveau, après qu'une instruction eut été ordon[]née contre les chefs du 31 octobre, il réussit à s[e] cacher jusqu'au moment où fut rendue une or[]donnance de non-lieu arrachée à la faiblesse d[u] gouvernement. Il reprit la rédaction de *la Patri[e] en danger*, qui cessa de paraître le 6 décemb[re] suivant, faute de ressources. Après l'armistice, M. Blanqui s'éloigna de Paris; il figura néanmoins sur les listes radicales, aux élections du [8] février 1871, obtint, sans être nommé, 52 38[9] voix sur 328 970 votants, et, au moment de l'insurrection du 18 mars, fut élu membre de la Commune, dans le 18e arrondissement, par 14 953 suffrages. Arrêté dans le Midi par ordre de M. Thiers, et conduit au fort du Taureau, prison d'État sur les côtes de Bretagne, il refusa de répondre à tout interrogatoire, et fut maintenu au secret pendant plus de quatre mois. Traduit devant le 4e conseil de guerre, siégeant à Versailles, il consentit enfin à se défendre. Ayant été condamné à mort par contumace, le 10 mars, pour séquestration avec violences d'un capitaine de la garde nationale, il eut d'abord à purger cette condamnation, puis à répondre à l'accusation d'excitation à la guerre civile. Il fit citer

[illegible] à décharge tous les membres du [illegible] de la Défense, présents à Paris au [illegible] de la tentative du 31 octobre. Les débats [illegible] le 16 février 1872, et donnèrent [illegible]. M. Blanqui fut condamné [illegible] dans une enceinte fortifiée. Un [illegible] par vice de forme ayant été [illegible] conseil de guerre confirma [illegible] des premiers juges; un nouveau [illegible] à la fin du mois de mai 1872, [illegible] devint définitive. Le mauvais [illegible] de M. Blanqui fit retarder son [illegible] pour la Nouvelle-Calédonie et après un [illegible] au fort Quélern, il passa [illegible] de Clairvaux. Le bruit de [illegible] à plusieurs reprises.

[illegible] en avant dans diverses [illegible], mais cette candidature de pro[illegible], à Marseille comme à Paris, [illegible] de voix insignifiant, lorsqu'à la [illegible] décrets d'amnistie, signés par [illegible] de la République, la presse [illegible] hautement la mise en liberté du [illegible] et plusieurs députés de [illegible] portèrent cette revendication à la [illegible]. En même temps, la candidature de [illegible] dans la 1re circonscription [illegible] avoir lieu une élection [illegible] légalement inéligible, il re[illegible] tour de scrutin (6 avril 1879) [illegible] votants et fut élu au second [illegible] par 6801 suffrages; son concur[illegible] avait obtenu 5330. Le [illegible] de proclamer au *Journal* [illegible] de l'élection qui fut annulée [illegible] juin), et, laissant s'écouler le [illegible] il aurait pu accorder à [illegible] de l'amnistie, il se contenta [illegible], ce qui le maintenait dans [illegible]. Aussitôt libre, M. Blanqui [illegible] pour soutenir en personne [illegible] candidature, menaçant de perpétuer [illegible] pouvoir républicain et le suf[illegible].

[illegible] de prison, M. Blanqui [illegible] : *l'Éternité dans les* [illegible] *astronomiques* (1872, in-18).

BLASIUS [illegible], chirurgien allemand, né à [illegible] 1802, étudia à l'Institut [illegible] de chirurgie de sa ville natale. [illegible], il fut, pendant quatre [illegible], puis exerça quelque [illegible] à Berlin. Il passa ensuite à [illegible] un rang distingué comme pro[illegible]. — Il y est mort le 11 [illegible] les ouvrages nous citerons : *Ma*[illegible] (Handbuch der Akiurgie, Halle, [illegible]; 1re édit., 1839-1842), traduit en [illegible]: *Atlas acurgique* (Akiurgische [illegible], Berlin, 1831-1833; 2e édit., 1841-[illegible]; *Leçons d'acurgie* (Lehrbuch [illegible], Halle, 1835; 2e édit., 1846), sous [illegible]; *Dictionnaire général de* [illegible] *et d'ophthalmologie* (Handwœrterbuch [illegible] Chirurgie und Augenheilkunde, [illegible], 4 vol.); *l'Incision diagonale* [illegible] *d'amputation* (der Schræg[illegible], Berlin, 1838); *Études de chirurgie prati*[illegible] (Beiträge zur praktischen Chirurgie, Berlin, [illegible]) *de clinique chirurgicale, ophtal*[illegible] *de l'université de Halle* (Schlussbericht [illegible], etc., Halle, 1868, etc).

BLAU (Ernest-Otto-Frédéric-Hermann), diplo[illegible] allemand, né le 21 avril 1828, [illegible], suivit le gymnase de cette ville où son père était professeur, puis l'école nationale de la Pforta, et de 1848 à 1851, les universités de Halle et de Leipzig. Dans ces deux dernières villes, il se consacra fructueusement aux études orientales, grâce à ses relations avec Alex. de Humboldt et Ritter. Attaché à l'ambassade prussienne à Constantinople en 1852, il fit toute sa carrière diplomatique dans l'Orient, étudiant également les langues, l'histoire, la civilisation et le commerce, et recueillant dans ses voyages des manuscrits, des inscriptions, des monnaies et des médailles. Après diverses missions, il fut nommé, en 1864, au nouveau consulat prussien de Bosnie, en résidence à Séraievo, où il devint en 1867, représentant de l'Allemagne du Nord, comme consul-général. Pendant la guerre de 1870, il se trouvait à Berlin où il fut attaché au service des affaires étrangères; l'année suivante il retourna à son poste d'où il passa en décembre 1872, à Odessa, comme consul général de l'Empire. — Il s'y est suicidé le 26 février 1879.

M. Blau a fourni sur ses voyages dans l'Asie-Mineure, l'Herzégovine, l'Albanie, la presqu'île des Balkans, une foule de savants mémoires aux recueils spéciaux de l'Allemagne, telles que les *Archives commerciales de Prusse*, les *Mittheilungen* de Petermann, le *Journal de Géographie générale* de Berlin, le *Journal de numismatique* de Vienne, ainsi que des articles dans plusieurs publications collectives! On cite à part : *De Nummis Achæmenidarum dramæo-persicis* (Leipzig, 1855); les *Monuments des langues bosniaque et turque* (1868); ses recherches sur l'*Emigration des races sabéennes au second siècle* (1869), sur *les Arabes au sixième siècle* (1870), etc.

BLAVET (Emile-Raymond) journaliste français, né à Cournonterral (Hérault), le 14 février 1838, débuta dans la carrière de l'enseignement et fut successivement professeur à Tournon, à Clermont-Ferrand et à Nice où il connut M. Alph. Karr. Ce fut sur ses conseils que M. Blavet écrivit ses premiers articles dans la *Gazette de Nice*, et dans le *Lazzarone* qu'il avait fondé. Il vint bientôt après à Paris et passa tour à tour du *Club* au *Nain jaune*, du *Soleil* à *la Situation* et enfin au *Figaro* auquel il collabora très activement jusqu'à la guerre de 1870. Pendant le siège, il fit partie du corps des éclaireurs de M. de Poulizac. Il rédigea en 1871 à Versailles *le Rural*, brochure hebdomadaire destinée à défendre les opinions conservatrices et qui n'eut que quelques numéros. Après avoir travaillé à l'*Eclair*, il entra au *Gaulois* dont il devint rédacteur en chef en septembre 1876, sous la direction de M. Eug. Tarbé. M. Blavet a fait représenter aux Folies-Dramatiques le *Ruy-Blas d'en face* (1872) avec M. de Saint-Albin; il a écrit les paroles du *Bravo*, opéra en quatre actes de M. Salvayre, joué à l'Opéra-Comique.

BLAVIER (Édouard), ingénieur français, né à Paris, le 28 mars 1802, est fils de M. Blavier, ingénieur en chef des mines et traducteur du grand ouvrage de Cancrin sur la *Jurisprudence générale des mines en Allemagne*. Admis à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans et deux ans plus tard à l'École des mines, il devint ingénieur en chef, à Paris, chargé des carrières de la Seine. Il a pris sa retraite comme inspecteur général des mines. Chevalier de la Légion d'honneur le 26 avril 1844, il a été promu officier le 16 août 1860.

Il a publié une *Notice statistique et géologique sur les mines et le terrain à anthracite du Maine* (1834, in-8) et un *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* (1837, in-8)

BLAVOYER (Joseph-Arsène), ancien représentant du peuple français, né à Troyes (Aube), le 28 janvier 1815, termina ses études au collège de sa ville natale et vint à Paris faire son droit. Il se livra ensuite à l'agriculture. Après la révolution de Février 1848, il fut nommé représentant de l'Aube par 26 674 voix, le dernier sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite, mais sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit d'abord aucune opposition au gouvernement du Président. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il soutint encore le Président contre les démocrates, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution, mais, aux approches du coup d'État, il défendit le régime parlementaire contre la politique de l'Élysée, et après le 2 décembre 1851, resta en dehors de la vie politique. Aux élections générales de février 1871, il fut élu député à l'Assemblée nationale, le quatrième sur cinq par 27 675 voix sur 56 484 votants. Il se fit inscrire au centre droit, vota avec la majorité de l'Assemblée, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et ne se représenta plus aux élections suivantes.

BLAZE (Ange-Henri), dit DE BURY, littérateur français, né en mai 1813, à Avignon, et fils de Castil-Blaze, a ajouté à son nom celui de sa mère, qui est d'origine anglaise. Il fit ses études au collège Bourbon, à Paris, et fut associé de bonne heure aux travaux de traduction de son père, avec lequel M. Ém. Deschamps arrangea le *Don Juan* pour la scène de l'Opéra. Vers 1836, il commença, sous le pseudonyme de *Hans Werner*, une collaboration des plus actives à la *Revue des Deux-Mondes*, dont le directeur, M. Buloz, avait épousé Mlle Christine Blaze, sa sœur aînée. La plupart des articles qu'il y a insérés ont été réunis en volumes. Il y a rédigé la chronique musicale depuis la mort de M. Scudo.

On cite particulièrement de M. H. Blaze de Bury : le *Faust* de Gœthe (1840, in-18; 9e édit., 1861), traduction accompagnée d'une étude sur le mystique du poème; *Rosemonde* (1841), légende illustrée; un recueil de *Poésies* (1842, in-18); les *Poésies* de Gœthe (1843); *Écrivains et poëtes de l'Allemagne* (1846, 2 vol. in-12); *la Nuit de Walpurgis* (1850); *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche* (1854, in-18); *les Kœnigsmark* (1855); *les Musiciens contemporains* (1856, in-18), études sur Rossini, Mozart, Beethoven; *Intermèdes et poèmes* (1859, in-18); *les Salons de Vienne et de Berlin* (1861, in-18), anonyme; *le Chevalier de Chasot* (1862, in-18); *Meyerbeer et son temps* (1865, in-18); *les Écrivains modernes de l'Allemagne* (1868, in-18); *la Légende de Versailles* (1870, in-18, 3e édit., 1876, in-18); *les Maîtresses de Gœthe* (1872, in-8); *les Femmes et la Société au temps d'Auguste* (1875, in-8), etc. Ajoutons une agréable comédie littéraire, en un acte, en vers, *le Décaméron*, jouée à l'Odéon (septembre 1861). En 1868, M. H. Blaze réclama à la famille Meyerbeer la mise à la scène de la partition de *la Jeunesse de Gœthe* dont il avait composé le livret. On lui opposa le testament de Meyerbeer et les tribunaux le déboutèrent de sa demande.

Sa femme, Mme Henri BLAZE, née Marie-Pauline-Rose STEWART, d'une ancienne famille écossaise, a donné, dès l'âge de dix-huit ans, sous les pseudonymes d'*Arthur Dudley* et de *Maurice Flassan*, un certain nombre d'articles de critique et des nouvelles dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a publié sous son nom, en 1851, la relation d'un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne*, accompli pendant les événements révolutionnair de 1848.

BLAZNAVATZ (Milivoye PETROVITCH), génér et homme d'Etat serbe, est né en 1826, au villa de Blaznavatz, dont il a pris plus tard le no Il entra de bonne heure dans l'armée serbe où se signala par de brillantes qualités militair et fut promu capitaine avant l'âge de vingt-de ans. Il servit avec éclat, en 1849, sous le géné Knitzanine dans une expédition contre les Ho grois, et obtint le grade de major. A la paix, passa à Vienne pour y faire des études qu'il v continuer en France, et se fit admettre à l'Éc de Metz. Il fit un séjour à Paris, où il suivit l cours d'économie politique de M. Michel Chev lier, puis visita la Belgique, en étudiant spécial ment la fabrication des armes et des machin A son retour en Serbie, le prince Michel, qui v nait de monter sur le trône, l'appela au minist de la guerre et des travaux publics. Il créa établissements militaires sur le plan de ceux grandes puissances européennes et organisa u milice nationale serbe, forte de 70 à 80 000 ho mes, pour soutenir l'armée régulière.

Après l'attentat qui enleva le prince Mic Obrenovitch, il déploya beaucoup d'activité d'énergie, s'installa en permanence au palais gouvernement et maintint l'ordre et la sécu intérieure dans cette crise, et après la procla tion du jeune Milano comme prince régnant Serbie, l'assemblée de la nation, ou Skoupcht le nomma à l'unanimité l'un des trois mem du conseil de Régence pendant la minorité l'héritier du trône. — Le général Blaznavatz mort à Belgrade le 5 avril 1873.

BLEDSOE (Albert), écrivain américain, dans le Kentucky, vers 1808, suivit l'école m taire de West-Point et servit dans l'armée d frontière jusqu'en 1832. Il devint alors professeu mathématiques dans plusieurs collèges, puis 1840 à 1848, fut homme de loi à Springfield (nois). Il redevint ensuite professeur de ma matiques aux universités du Mississipi (18 1853), et de la Virginie (1853-1861). Pendant guerre civile, il soutint la cause du Sud, et retira ensuite quelque temps en Angleter Rentré à Baltimore, il fut rédacteur en chef d *Southern Review*, publiée à Saint-Louis. Il a p blié plusieurs ouvrages, entre autres une *Théo cée, ou Apologie de la gloire divine* (Theodic or vindication of, etc. 1856), et un *Essai sur liberté et l'esclavage.* (Essay on Liberty and Sl very 1856), tendant à justifier cette dernière stitution.

BLEEK (Guillaume-Henri-Emmanuel), phi logue allemand, né à Berlin le 8 mars 1827, f du savant théologien de ce nom, suivit les un versités de Bonn et de Berlin, s'appliqua de bon heure avec passion à l'étude des langues de l'Afr que australe et fit sa thèse de docteur sur ce suj (*De nominum generibus linguarum Africæ au tralis*, Bonn. 1851). En 1854, il partit av Baikie pour l'expédition du Niger, mais sa santé l força de s'arrêter à Fernando-Pô. Il passa en 185 dans la colonie anglaise de Natal, et avec l'aid de l'évêque Colenso, se livra fructueusement l'exploration de la colonie et des pays cafres d voisinage. A la fin de l'année suivante, il s rendit au Cap, où il trouva dans le gouvern sir Georges Grey une complète assistance pou ses études sur les langues de l'Afrique. Lorsqu sir Georges Grey eut quitté la colonie, en laissan une précieuse collection de linguistique et d'ethno graphie, M. Bleek en fut nommé bibliothécair

garda ce poste jusqu'à sa mort qui arriva le [illegible] août 1875. On lui doit d'importants travaux, notamment la plus grande partie du *Manuel de philologie africaine, australienne et polynésienne* (Handbook of African, Australian... philology; le Cap et Londres, 1858-63, 3 vol.), la *Grammaire comparée des langues de l'Afrique du Sud* (Comparative Grammar of South African languages, Londres, 1862-69, tomes I-II). On cite en outre un recueil de légendes et de fables hottentotes, sous le titre de *Reynard the Fox in South Africa* (Londres, 1864), de *l'Origine du langage* (Ueber den Ursprung der Sprache; Weimar, 1868). *

BLÉMONT (Léon-Émile PETITDIDIER, connu sous le nom d'Émile), littérateur français, né à Paris le 17 juillet 1839, se fit recevoir avocat et voyagea en Europe et en Amérique. Après avoir collaboré au *Nain jaune* de 1868 à 1870, il fonda en 1872 la *Renaissance littéraire et artistique* qui vécut deux ans. Il a rédigé depuis la même époque le compte-rendu des livres nouveaux dans le *Rappel*. M. Blémont a fait représenter à l'Odéon en collaboration avec M. Léon Valade : *Molière à Auteuil* (15 janvier 1876) et le *Barbier de Pézenas* ([illegible] janvier 1877), comédies en un acte et en vers. Il a publié en outre : *Contes et féerie* (1866, in-18); *Poèmes d'Italie* (1870, in-18), *les Cloches*; traduit d'Edgar Poë (1876, in-8), et prit part à divers recueils de vers, tels que le *Parnasse contemporain*, la *Muse républicaine*, etc. *

BLÉRY (Eugène), dessinateur et graveur français, né à Fontainebleau, le 3 mars 1808, cultiva de bonne heure la gravure à l'eau-forte. De 1835 à 1840, il reproduisit à la plume et au crayon des *Vues et des Sites du Dauphiné*, de la Suisse et de l'Auvergne : le *Pont de Dorieu*, près Lyon, les *Vaux-de-Cernay*, dans Seine-et-Oise. Depuis, il a fait une immense collection d'eaux-fortes, *Forêts et Paysages*, quelques-uns d'après Ruysdaël, Hobbema, etc., les autres, d'après les croquis, faits par lui-même, des *Environs de Fontainebleau*, etc.

A côté de ces sujets, dont plusieurs ont été acquis par la chalcographie du Louvre, M. Bléry a exécuté et édité, depuis 1848, des *Plantes* et des *Groupes*, dont il est à la fois le graveur, l'éditeur et l'imprimeur; parmi ses eaux-fortes on a remarqué au Salon de 1863 : *Grandes plantes au pied d'un châtaignier*, *le Chêne et le roseau*, *Tronc de hêtre*. Il a obtenu une 3e médaille en 1836, une 2e en 1841 et une 1re en 1842. Il a été décoré le 3 juillet 1846.

BLIN DE BOURDON (Marie-Alexandre-Raoul, vicomte), homme politique français, député, né à Abbeville le 20 mai 1837, est petit-fils d'un ancien député qui représenta le département de la Somme de 1815 à 1816 et de 1823 à 1848. Il voyagea en Europe, en Asie et en Amérique, et fut attaché d'ambassade. Capitaine de mobiles pendant la guerre de 1870, il fut blessé et décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite en présence de l'ennemi. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le troisième sur [illegible], par [illegible] voix, il fit partie du bureau de l'Assemblée en qualité de secrétaire, siégea au centre droit et vota contre les lois constitutionnelles. Réélu à la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Doullens, par 10 642 voix, sans concurrent, il fit partie de la minorité monarchiste qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de ses votes le ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 9 078 suffrages, contre 5 127 obtenus par M. Legrand, son concurrent républicain. Son élection fut validée, après une vive contestation. *

BLIND (Charles), révolutionnaire allemand, né à Manheim, le 4 septembre 1820, était étudiant à Heidelberg lorsqu'il commença de se mêler aux agitations politiques. En 1847, la publication d'une brochure (*Deutscher Hunger und Deutsche Fursten*) lui valut un court emprisonnement. L'explosion révolutionnaire de 1848 le trouva au premier rang des insurgés de Carlsruhe, de Francfort, mais après l'insuccès du soulèvement badois suscité par Hecker, il se réfugia en France, d'où il fut conduit à la frontière suisse par ordre du général Cavaignac. Au mois de septembre de la même année, il organisa avec Struve une seconde tentative d'insurrection, fut pris et condamné à huit ans de détention. Délivré par le peuple et les soldats dans une troisième émeute en 1849, il fut l'auxiliaire suspecté de Brentano qui l'éloigna en le chargeant d'une mission diplomatique à Paris. Sa participation au mouvement du 13 juin 1849 le fit bannir pour toujours de la France. Il vécut depuis en Belgique, puis en Angleterre, entretenant des relations suivies avec les chefs de la démocratie européenne et fournissant des articles à de nombreux journaux d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique et d'Italie. Depuis le rétablissement de l'empire d'Allemagne en 1871, il a servi, comme journaliste, la cause nationale allemande, en combattant également le socialisme international et l'ultramontanisme, comme contraires aux sentiments patriotiques.

Outre de nombreux essais d'histoire, de mythologie et d'archéologie germanique, on cite de M. Charles Blind une *Étude historique sur le parti républicain en Angleterre* (Zur Geschichte der republ. Partei in England). Il a donné particulièrement une série de biographies politiques : *Ledru-Rollin*, *Francis Déak*, *Freiligrath*, etc. — Son gendre Ferdinand COHEN-BLIND fut le 7 mai 1866 l'auteur d'un attentat contre le comte de Bismarck et se suicida le même jour dans sa prison en s'ouvrant les veines. *

BLOCH (Maurice), philologue hongrois, né le 17 avril 1816, à Ternova, d'une pauvre famille israélite, commença ses études à Pesth et vint les achever à Paris. En 1840, il se rendit à Tubingue, y étudia la théologie et embrassa le protestantisme. En 1844, il fut nommé professeur au lycée de Szaryas. En 1848, il remplit quelque temps les fonctions de secrétaire au ministère de la guerre. En 1851, il se fixa à Pesth et y fonda un établissement évangélique réformé.

Il a publié les *Livres de Moïse et de Josué*, traduits en langue magyare (Pesth, 1840-1843); une *Grammaire théorique et pratique de la langue magyare* (3e édition, Pesth, 1850), ayant pour complément l'*Anthologie magyare* (A' magyar nylv' szepségei; Ibid., 1847), et le *Dictionnaire complet des langues hongroise et allemande* (Ibid., 1846, 2 vol.), 4e édit., 1870; *A'szidokrol* (Ibid., 1840); Mémoire en faveur de l'émancipation des Juifs; *Recueil de proverbes magyares* (Magyar példabeszédek; Ibid., 1850, 2 vol.). M. Maurice Bloch est connu en Hongrie sous le nom magyare de *Ballagi*.

BLOCK (Maurice), économiste français, né à Berlin, le 18 février 1816, fut amené en France dès l'âge de cinq ans, et s'est fait naturaliser. Attaché au bureau de statistique générale, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, depuis 1843, il y devint sous-chef en 1853. Il quitta l'administration en 1861 et se consacra à ses travaux de publi-

ciste et à la rédaction de divers journaux français ou étrangers.

M. M. Block a publié de nombreux travaux de statistique et d'économie politique, notamment : *Des charges de l'agriculture dans les divers pays de l'Europe* (Paris, 1850, in-8), ouvrage dont M. R. de Villermé loua l'esprit et l'exécution, et qui fut couronné par l'Institut et par la Société d'agriculture ; *l'Espagne en 1850, tableau de ses progrès les plus récents* (1851, in-18); *Du Commerce des grains* (1854, in-8), traduit de l'allemand du docteur G. Roscher; *Statistique de la France, comparée avec les divers États de l'Europe* (1860, 2 vol. in-18; 2e édit. 1874, 2 vol. in-8); *Puissance comparée des divers États de l'Europe* (1862, in-8, avec atlas, in-fol.), traduit en plusieurs langues; *l'Europe politique et sociale* (1869, in-8); *les Théoriciens du socialisme en Allemagne* (1872, in-8); *les Communes et la Liberté* (1876, in-18); plusieurs volumes de l'*Annuaire d'économie politique*, avec M. Guillaumin (1860-1864); *les Finances de la France depuis 1815* (1863, in-8); l'*Annuaire de l'administration française* (1858-1868, 11 vol. in-18), sans compter de fréquents articles dans *le Temps*, *le Journal des économistes*, etc. M. Block dirigea, en 1855, le *Dictionnaire de l'administration française* (gr. in-8, 3e tirage, 1862, 2e édit., 1875-1876, in-8), puis le *Dictionnaire général de la politique* (1862 et suiv., 2 vol. gr. in-8, 2e édit. 1872-1874, in-8), la *Bibliothèque de l'administration française*, etc. Il a fourni au *Bulletin* de la Société nationale et centrale d'agriculture plusieurs mémoires publiés à part, ainsi qu'une *Table générale des matières* des *Mémoires* de cette société, de l'an VII à 1850 (1851, in-8). Il a obtenu, en 1861, de l'Académie des sciences, le prix Montyon de statistique, réservé depuis 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur et d'une vingtaine d'ordres étrangers.

BLOCK (François-Eugène DE), peintre belge, né à Grammont (Flandre), en 1812, étudia le genre dans l'atelier de M. de Braekeller, à Anvers, et l'histoire sous la direction de Van Huffel, alors directeur de l'Académie de Gand. Il a exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles : *Ce qu'une mère peut souffrir; Ferme flamande; Intérieur d'une ferme; le Vieux braconnier; Kermesse flamande; la Sortie de l'école*, envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. M. de Block a obtenu une 3e médaille au Salon de 1841 et a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

BLODGET (Lorin), savant américain, né à Jamestown (État de New-York), le 25 mai 1823, devint en 1851 adjoint à l'Institut smithsonien de Washington, où il fut chargé des études météorologiques. En 1852 et 1853, il fut attaché aux explorations préparatoires du chemin de fer du Pacifique, pour la détermination des altitudes. En 1854, il réunit en un volume les observations scientifiques faites dans tous les postes militaires de l'Union. En 1857, parut son principal ouvrage, une étude remarquable sur la *Climatologie des États-Unis* (Climatology of the United States). Depuis 1863, il a rempli diverses fonctions dans l'administration des finances, et a publié plusieurs volumes de statistique, entre autres, sur les progrès de l'industrie, d'après les recensements de 1861 et de 1871.

BLOMMAERT (Philippe-Marie), écrivain flamand, né à Gand (Belgique), le 27 août 1808, se dévoua, lors de la renaissance de la littérature flamande, à la même œuvre que M. Henri Conscience, la restauration des légendes belges dans l'idiome national. Dès 1834, il inséra, dans le journal hollandais *Letteræ femingen*, des pièces de vers, simples et graves jusqu'à la rudesse. Puis il tira de l'oubli les vieilles chroniques rimées et les poésies flamandes des XIIIe et XIVe siècles (Gand, 1838-1841, 2 vol. in-8) en les accompagnant de glossaires et de savantes annotations. Il publia vers la même époque une traduction flamande des *Niebelungen* en vers iambiques. Mais son ouvrage le plus remarqué fut une *Histoire des Belges* (Bruxelles, 1849), dans laquelle il prétend que la destinée politique des Pays-Bas a été de tout temps identique à celle de l'Allemagne. M. Blommaert s'est montré plus hostile encore à l'influence française dans plusieurs journaux, notamment dans le *Messager des sciences* de Bruxelles. — Il est mort le 14 août 1871.

BLONDLOT (Nicolas), médecin français, né à Charmes (Vosges), vers 1810, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur en 1833. Professeur de chimie et de toxicologie médicale à l'École de médecine de Nancy, il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861. — Il est mort à Nancy en janvier 1877.

Outre sa thèse inaugurale : *Dissertation sur la fistule lacrymale*, M. Blondlot a publié beaucoup d'articles dans les mémoires des diverses sociétés lorraines et des brochures qui ont pour objet les fonctions du foie et la digestion, notamment : *Essai sur les fonctions du foie et ses annexes* (1846); *Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite* (1851); *Sur l'origine du sucre de lait* (1845); *Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique* (1851); *Recherches sur la digestion des matières grasses, suivies de considérations sur la nature des agents du travail digestif* (1855), etc. Son ouvrage le plus étendu est un *Traité analytique de la digestion, considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés* (Nancy, 1843, in-8).

BLOSSEVILLE (Bénigne-Ernest POREY, vicomte DE), littérateur français, né à Rouen, le 19 janvier 1799, est le frère du navigateur qui périt malheureusement, en 1833, sur les côtes de l'Islande. Chargé d'une mission particulière en Espagne, lors de la guerre en 1823, il publia à son retour la traduction d'un ouvrage de Séb. Mina (*Histoire de la révolution de 1820-1824*, 2 vol. in-8), puis les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8), qui furent désavoués par celui-ci malgré sa participation avérée. En 1832, il se démit des attributions de conseiller de préfecture de Seine-et-Oise, qu'il tenait de Charles X, et prit une part très active à la rédaction des journaux légitimistes : *le Courrier de l'Europe*, *le Rénovateur* et *la Quotidienne*, qu'il dirigea même de 1838 à 1841. L'*Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie* (1831, in-8, 1859, in-8) obtint de l'Académie le seul prix Montyon décerné en 1832. Il a publié depuis *les Puységur, leurs œuvres de littérature*, etc. (1874, in-8). M. de Blosseville a fourni quelques articles à la *Biographie universelle* et à la *Revue archéologique*.

BLOT-LEQUESNE (Jean-Baptiste-G...), publiciste français, né vers 1810, avocat à la Cour de Paris depuis 1837, rédacteur de la *Gazette de France*, a soutenu en 1854, avec M. Émile de Girardin, une longue polémique sur la nature métaphysique du droit qui le fit remarquer. Déjà, en 1839, il avait prononcé sur la *Justice absolue* un discours à l'ouverture des conférences de l'ordre des avocats

[illegible] des *Fragments de philosophie sociale* [illegible] in-8), il a publié : *De l'autorité* [illegible] modernes, ou *Examen compara*[illegible] révolutionnaire et du principe [illegible] Paris, 1855, in-8).

[illegible] (Friedrich), ou BLUME, jurisconsulte [illegible] né à Hambourg, le 29 juin 1797, étu[illegible] à Gœttingue, Berlin et Iéna, et ob[illegible] de docteur en 1820, avec une thèse [illegible] *De geminatis et similibus, quæ in di*[illegible] *capitibus* (Iéna, 1820). Il in[illegible] dans le *Journal de jurisprudence* [illegible] un mémoire sous ce titre : *Ordre des* [illegible] dans les titres des *Pandectes* (die Ord[illegible] in den Pandect.). M. Bluhme [illegible] en 1821, un voyage en Italie et y ex[illegible] nombre de bibliothèques. Les ré[illegible] recherches se trouvent dans les notes [illegible] aux éditions de Gaius, aux *Monu*[illegible] *historica*, au *Corpus juris ci*[illegible], à l'*Histoire du droit romain* [illegible] de Savigny et aux *Archives de* [illegible]*allemande*, ainsi que dans deux de ses [illegible], *Iter italicum* (Berlin et Halle, [illegible]-1836) et *Bibliotheca librorum ma*[illegible] *italica* (Gœttingue, 1834). Ces tra[illegible] à M. Bluhme une grande réputation [illegible], avec le titre de conseiller à la [illegible] des villes libres, à Lubeck (1833), [illegible] chaires de droit dans les universités de [illegible] Gœttingue et, en dernier lieu, de Bonn. [illegible] dans cette ville le 5 novembre 1874. [illegible] autres écrits, il faut citer : *le Droit* [illegible] des juifs et des chrétiens, *particu*[illegible] *en Allemagne* (das Kirchenrecht der [illegible], etc., Halle, 1826, 2e édit., [illegible] des *Pandectes* (Grundriss des Pan[illegible], Halle, 1829; 2e édit., 1843); *En*[illegible] *et système des droits en vigueur en* [illegible] (Encyclopaedie und System der in[illegible] geltenden Rechte, Bonn, 1847-1858, [illegible]. Il a aussi édité des ouvrages de [illegible] et collaboré au *Musée de jurispru*[illegible] *provinces rhénanes*.

[illegible] (Jean-Auguste), mathématicien fran[illegible] en 1811, fit ses études à Dijon, fut ad[illegible] 1831 à l'École polytechnique et sortit [illegible] dans l'artillerie de mer. Il donna sa [illegible] en 1835 et se consacra à l'enseigne[illegible] publié, dans la *Collection des tableaux* [illegible], un *Résumé d'algèbre élémen*[illegible] *d'arithmétique* (Paris, 1843, [illegible]) et un *Cours complet de ma*[illegible] Paris, 1843-1845, 2 vol. in-8, avec [illegible] En 1848, il se mêla au mouvement [illegible] fut vice-président de la commission [illegible]. Compromis et arrêté, il fut bien[illegible] et se chargea de la direction des [illegible] à l'institut professionnel de [illegible]. En 1844, il avait essayé vainement [illegible] *Bulletin polytechnique*, revue des [illegible], de leurs applications et de leur [illegible]. En 1855, il voulut donner aux ma[illegible] pures et appliquées un organe quoti[illegible] le journal *la Science*, qui passa en [illegible]. M. Blum se tourna ensuite vers [illegible] — Il est mort le 5 janvier 1877.

[illegible] (Ernest), auteur dramatique français, est [illegible] le 15 août 1836. Fils d'un acteur, il [illegible] bonne heure pour le théâtre. A dix[illegible] donnait aux Variétés sa première [illegible] *femme qui mord*, et il devint bientôt [illegible] attitré des Délassements-Comiques. [illegible] ce théâtre, en collaboration avec M. Al. Flan : *l'Escarcelle d'or; Suivez le monde; les Délassements en vacances*, en trois actes et vingt tableaux (1859); *l'Almanach comique*, en trois actes (1860); *A vos souhaits*, en trois actes et vingt tableaux (1860); *Paris journal, le Plat du jour, la Tour de Nesle pour rire*, revue en douze tableaux (1861); *En zigzag*, en trois actes et douze tableaux (1861); *les Jolis farceurs*, en quatre actes (1862); *les Noces du diable*, en trois actes et douze tableaux (1863), etc. M. Blum a fait aussi représenter, à la Gaîté : *la Petite Pologne*, drame en quatre actes, en collaboration avec Lambert Thiboust (1861); aux Variétés : *Crockbête et ses lions*, deux actes en collaboration avec M. Clairville (1863), *Montjoie fait peur*, avec M. Siraudin (1863); *la Revue au cinquième étage*, trois actes avec MM. Siraudin et Clairville (1863); à l'Ambigu : *Rocambole*, drame en cinq actes et sept tableaux avec MM. Anicet Bourgeois et Ponson du Terrail (1864); au Châtelet : *la Lanterne magique*, en vingt tableaux, avec MM. Clairville et Monnier (1865); *Cendrillon*, féerie en cinq actes et trente tableaux, avec MM. Clairville et Monnier (1866); *le Diable boiteux*, revue en trente tableaux, avec MM. Clairville et Flan (1866); *les Voyages de Gulliver*, féerie en quatre actes et trente tableaux, avec MM. Clairville et Monnier (1867); *le Vengeur*, drame en cinq actes, avec Ed. Brisebarre (1868); à la Renaissance, *la Jolie parfumeuse*, opéra comique en trois actes avec M. H. Crémieux, musique d'Offenbach (1874); à l'Ambigu, *Rose Michel* (1875), drame en cinq actes qui dut son succès au talent de Mme Fargueil; *l'Espion du roi*, drame en cinq actes (1876).

M. Ernest Blum, qui a appartenu, pendant plusieurs années, à la rédaction du *Charivari*, a réuni en volume ses principaux articles sous ce titre : *Entre Bicêtre et Charenton* (1866, in-18). Il est entré au *Rappel* dès la création de ce journal (1869) et y a rédigé le bulletin des coulisses, celui de la Bourse sous le pseudonyme d'*Ursus* et des fantaisies tintamarresques. On lui doit aussi une *Biographie complète d'Henri Rochefort* (Bruxelles, 1868, in-18).

BLUMENTHAL (Leonhard DE), général prussien, né à Schwedt, sur l'Oder, le 30 juillet 1810, fut élevé dans le corps des cadets, d'où il sortit en 1827, comme officier dans la réserve de la garde. De 1830 à 1833, il suivit l'école militaire de Berlin. Adjudant dans un bataillon de la Landwehr de la garde à Coblentz, il fut promu lieutenant en 1844 et appelé, deux ans plus tard, dans le service topographique. Pendant plusieurs années, pour se familiariser avec les armes spéciales, il servit dans l'artillerie de la garde et commanda la division de pionniers. Lors des événements de mars 1848, il prit part avec un bataillon de fusiliers aux engagements livrés dans les rues de Berlin. Il entra peu après avec le grade de capitaine (janvier 1849) dans le grand état-major général, auquel il appartint depuis presque constamment. Il fit partie de l'état-major du général de Bonin dans l'expédition du Slesvig et du Jutland et fut nommé au mois de mai 1849 chef de l'état-major général de l'armée slesvig-holsteinoise. Après la guerre, il fut chargé de deux missions militaires en Angleterre. Promu lieu tenant-colonel, dans l'intervalle, il fut attaché, comme aide de camp, à la personne du prince Frédéric-Charles. Colonel du 71e régiment d'infanterie, puis chef d'état-major du 3e corps d'armée, il fut nommé à la fin de 1863 chef de l'état-major général du corps d'armée mixte, envoyé contre le Danemark, et prit une part importante à l'assaut de Düppel et à toute l'expédition. Nommé major-général en juin 1864, il eut successivement le

commandement de la septième et de la trentième brigade d'infanterie. Lorsque la guerre austro-prussienne éclata en 1866, il devint chef de l'état-major général de la seconde armée commandée par le prince royal de Prusse. Il se signala particulièrement à la bataille de Sadowa et dans les opérations qui la suivirent, et reçut le commandement de la 14e division à Dusseldorf, avec le grade de lieutenant-général.

Dans la guerre contre la France, chef d'état-major du prince royal, le général de Blumenthal eut une grande influence dans la direction et l'exécution du plan de campagne. Il fut un des principaux auteurs du succès des Allemands à Sedan et contribua successivement aux mesures d'investissement de Paris et aux opérations contre l'armée de la Loire. Après la paix, il reçut le commandement du 4e corps d'armée à Magdebourg qu'il a conservé depuis, et le 22 mars 1873, le grade de général d'infanterie. En 1871, il avait été chargé de représenter l'empire d'Allemagne en Angleterre aux grandes manœuvres de Cobham. Le général de Blumenthal, qui passe pour l'un des premiers stratégistes de l'Allemagne, a reçu les plus hautes décorations de son pays : l'aigle rouge, l'ordre pour le mérite, la feuille de chêne du même ordre, l'étoile de commandeur de l'ordre de la maison de Hohenzollern, etc. *

BLUNT (John Henry), écrivain religieux anglais, né en 1823 à Chelsea, fit ses études à l'University college de Durham, entra dans les ordres et devint vicaire de Kennington, et en 1873, recteur de Beverston (Gloucestershire). Il a publié de nombreux ouvrages religieux, entre autres : *Histoire de la Réforme de l'Eglise d'Angleterre* de 1514 à 1547 (History of the Reformation of the Church of England, tome Ier), *Dictionnaire de théologie doctrinale et historique* (Dictionary of Doctr. and Hist. Theology), et *Dictionnaire des sectes, hérésies, partis ecclésiastiques, et écoles de pensée religieuse* (Dictionary of sects, heresies, ecclesiastical, parties, and schools of religious thought, 1874). Il a entrepris un *Commentaire de la Bible* (Annotated Bibel, 1878, t. I). *

BLÜNTSCHLI (Jean-Gaspard), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 7 mars 1808, y suivit avec distinction les cours de droit, puis passa en Allemagne où, sous les auspices de Savigny et de Niebuhr, il s'attacha à l'école historique. Son *Traité sur la succession d'après le droit romain* (1831) lui fit obtenir à Berlin le prix de l'Académie des sciences, en même temps que le grade de docteur en droit de l'université. De retour en Suisse, il prit une part active, dans les journaux libéraux de Zurich, aux luttes politiques qui divisaient son pays. Il venait d'être nommé membre du grand conseil, lorsque éclata, en 1839, à Zurich, une véritable révolution au sujet de la nomination du docteur Strauss à la chaire de théologie dogmatique. M. Blüntschli fit une vive opposition au mouvement populaire qui ramena le parti conservateur, et il devint conseiller d'État, membre du gouvernement et du directoire fédéral, député aux diètes qui suivirent.

Continuant alors même ses travaux littéraires, il publia son importante *Histoire de la ville et du pays de Zurich sous le rapport politique et juridique* (1838, 2 vol.). Puis il s'associa aux recherches des frères Grimm sur les traditions des races germaniques, recueillit pour eux une grande partie des coutumes de la Suisse allemande, et publia les *Systèmes modernes des juristes allemands* (Zurich, 1841).

Il consacra ensuite plusieurs ouvrages à l'histoire nationale : *Les trois pays d'Uri, de Schwiz et d'Unterwald et leur première alliance* (Zurich 1847) : *Histoire de la république de Zurich* (1849) résumé des chroniques locales. *Le Droit politiq[ue] général* (Munich, 1850) a surtout contribué à [la] réputation de M. Blüntschli comme historien [et] jurisconsulte. Lors de la fondation de l'universi[té] de Zurich (1833), il devint professeur titulaire [à] l'École de droit. Il a été élu, en 1859, corre[s]pondant de l'Académie des sciences morales [et] politiques. En 1861, il présida à Dresde le Co[n]grès des jurisconsultes et passa la même anné[e] comme professeur de droit public à Heidelber[g] le 13e district électoral du grand-duché de Ba[de] l'élut député au parlement douanier en 186[8]. Il entra depuis à la première Chambre badois[e] et concourut à sa réorganisation. Il a pub[lié] depuis : *Histoire du droit politique général* (Ge[s]chichte des allgemeinen R., etc., 1864) ; *Idé[es] des anciens asiatiques, sur Dieu et le mon[de]* (Altasiat. Gottesund Weltidee. 1866) ; *le Dr[oit] de Guerre moderne* (Das moderne Kriegsrec[ht] 1866) ; *le Droit moderne des peuples* (Das moder[ne] Volkerrecht 1868 ; 2e édit., 1872) ; *Théorie [de] l'État moderne* (Die Lehre vom., etc., 1875).

BOCAGE (Paul), littérateur français, neve[u du] célèbre acteur de ce nom, né à Paris en 18[..] fit ses études à Louis-le-Grand, où il eut pour co[n]disciple M. Octave Feuillet, avec lequel il fit [ses] premiers ouvrages : *le Grand vieillard*, rom[an] (1845) ; *Échec et mat*, comédie en cinq act[es] jouée à l'Odéon en 1846 ; *Palma, ou la Nuit [du] vendredi-saint*, drame en cinq actes, pour [la] Porte-Saint-Martin (1847) ; *la Vieillesse de Ric[he]lieu*, comédie en cinq actes, accueillie au Thé[âtre-]Français (1849), et enfin *York*, comédie-vau[de]ville pour le Palais-Royal (1852).

M. Paul Bocage a fait encore, avec M. Théo[dore] Cogniard, *Janot chez les sauvages*, vaudevill[e en] un acte pour les Variétés (1856). Il passe p[our] avoir collaboré au *Chariot d'enfant*, drame [en] cinq actes, de MM. Méry et Gérard de Nerval, présenté à l'Odéon en 1850, au *Romulus* (18[..]) à *Une nuit blanche* (1850), au *Marbrier* (1854) [à] *l'Invitation à la valse* (1857), d'A. Dumas. [Il a] fait représenter également *la Question d'am[our]* (Gymnase, 1864), avec M. Aurélien Scholl.

Rédacteur du *Mousquetaire*, M. Paul Bocag[e] publia un grand nombre de nouvelles et d'arti[cles] de fantaisie sous le titre de *Bric-à-Brac*. On [lui] attribue la paternité littéraire des *Mohicans [de] Paris*, scènes de la vie parisienne publiées d[ans] le journal d'A. Dumas et qui devaient for[mer] trente volumes. Il a publié dans *la Presse*, en 18[..] puis en volumes, *les Puritains de Paris* (18[..], 6 vol. in-8).

BOCANDÉ (Bertrand), naturaliste et voyag[eur] français, né à Nantes, vers 1800, fit de fréque[nts] voyages aux comptoirs français de l'Afrique [et] s'établit dans la Sénégambie méridionale ; pend[ant] un séjour d'au moins seize ans, il y recueillit, [sur] les races, sur la topographie et l'histoire naturel[le] des renseignements précieux, insérés en gra[nde] partie dans ses *Notes sur la Guinée portugaise [et la] Sénégambie méridionale*, ainsi que dans div[ers] *Mémoires* du *Bulletin* de la Société de géograp[hie] (1849).

M. Bocandé, qui a réuni de fort belles coll[ec]tions d'objets de toute sorte, antiques et moder[nes] a rapporté à Nantes plus de quarante-cinq mi[lle] insectes. Retournant en Afrique, il se fixa da[ns] une bourgade appelée *Ziguichor*, sur les bords [de] la Cassa-Mansa, à une journée de Cacheo, é[ta]blissement commercial exploité par les Portug[ais]. Il se familiarisa avec la langue, les usages [et] même les préjugés des Mandingues et des Bala[ntes]

[illegible] de s'avancer aussi loin que [illegible].

[illegible] (Henri-Édouard), sénateur français, [illegible] représentant du peuple, né à Paris, le 16 [illegible] au collège Henri IV de brillantes [illegible] de bonne heure au Conseil d'État, [illegible], et fut nommé sous-préfet d'É[illegible] beau-père, le comte Alexandre de la [illegible] député. Au mois de février [illegible] à la préfecture du Gers. Deux [illegible] d'apaiser les troubles excités à [illegible] recensement, il s'acquitta avec [illegible] de cette délicate mission. [illegible] fut nommé préfet du Calvados, [illegible] jusqu'à la révolution de 1848. [illegible] de la Légion d'honneur [illegible].

[illegible] générales du 23 mai 1849, le dé[illegible] l'envoya le quatrième sur [illegible] législature. M. Bocher se plaça [illegible] et prit une part impor[illegible] parlementaires. Membre des [illegible] du budget, des chemins vicinaux, du [illegible], etc., il fut rapporteur de [illegible] des boissons. Fidèle au système [illegible] protesta contre le coup d'État du [illegible]. Nommé par le roi Louis-Philippe [illegible] des biens de la maison d'Orléans, [illegible] de séquestre, il s'opposa, par [illegible] légales, à l'exécution des décrets [illegible], relatifs aux biens de l'ex-fa[illegible] aux élections générales de 1869 [illegible], il se porta candidat dans [illegible] du Calvados et échoua avec [illegible] données au candidat offi[illegible] 1871, il fut nommé représentant [illegible] l'Assemblée nationale, le deuxième [illegible] voix. Rapporteur de la com[illegible] de présenter le projet de loi relatif [illegible] par l'État des biens non vendus [illegible] d'Orléans, il eut à soutenir contre [illegible] une lutte oratoire des plus [illegible] que ces biens n'avaient au[illegible], et la loi fut votée. M. Bo[illegible] active aux négociations qui [illegible] de la Constitution du 20 fé[illegible] il refusa, pour des raisons de [illegible] de l'intérieur qui lui fut offert [illegible]. Lorsqu'il se présenta aux [illegible] dans le Calvados, il adressa [illegible] circulaire, où il affirmait la [illegible] toute confiance à la Répu[illegible] au pays, « sous un autre nom [illegible] nouvelle, les garanties essen[illegible] gouvernement parlementaire. » Il fut [illegible] trois, par 648 voix sur 862 vo[illegible] vota le 22 juin 1877 la disso[illegible], mais pendant la crise mi[illegible] les élections du 14 octobre, il [illegible] son influence à faire prévaloir une [illegible] conciliation et refusa de nouveau [illegible] des combinaisons qu'il pro[illegible], son opposition au régime répu[illegible] seulement par la vivacité avec [illegible] la discussion du budget de 1879, i[illegible] et le contrôle sévères du Sénat [illegible] financière du gouvernement (dé[illegible]).

[illegible], M. Louis-Alfred Bocher, né à [illegible] 1819, élève de l'École de [illegible] 1837, chef de bataillon en 1856, [illegible] 1865, servit avec distinction en Afr[illegible] les diverses guerres du second Em[illegible] général de brigade le 25 août 1870, [illegible] commandement à Paris, pendant le [illegible] promu général de division le 3 mars 1878. Il est commandeur de la Légion-d'Honneur.

Son frère cadet, M. Charles-Philippe Bocher, ancien élève de l'école de Saint-Cyr, s'est distingué dans les campagnes d'Afrique et de Crimée. Successivement attaché à l'état-major des généraux Lamoricière, Achard, Canrobert et Bosquet, il a publié dans la *Revue des Deux Mondes* le récit du siége et de la prise de Zaatcha.

BOCK (Karl-Ernst), anatomiste allemand, né à Leipzig, le 21 février 1809, reçut de son père les premières notions d'anatomie et acheva ses études à l'université de sa ville natale. En 1831, il entra au service du gouvernement insurrectionnel de la Pologne, comme médecin de l'hôpital de Varsovie et en même temps de l'armée. Après la prise de cette ville par les Russes, il retourna à Leipzig, où il fut nommé, en 1839, professeur suppleant de l'université et, en 1850, directeur de la clinique. — Il est mort à Wiesbaden le 19 février 1874.

M. Bock, très connu, soit comme réformateur de l'organisation des établissements de médecine en Saxe, soit comme propagateur des doctrines de l'école de Vienne, a surtout exposé ces dernières dans son *Traité de pathologie et de diagnostique* (Lehrbuch der Anatom. pathol. und Diagnostik, Leipzig, 1848; 3[e] édit., 1851). Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Manuel d'anatomie et de physiologie* (Handbuch der Anatomie des Menschen, mit, etc., Ibid., 1838, 2 vol.; 4[e] édit., 1849); *Petit manuel d'anatomie* (Anatomisches Taschenbuch, Ibid., 1839; 4[e] édit., 1851); *Atlas de l'anatomie de l'homme, avec un Manuel explicatif d'anatomie* (Handatlas der Anatomie des Menschen, nebst einem tabell. Handbuche der Anat., Ibid., 1840-1841; 3[e] édit., 1850). MM. V. Desguin et C. Van Straelen ont traduit en français, de M. Bock, *le Livre de l'homme sain et de l'homme malade* (Bruxelles, 1865 et suiv., tom. I-II), dont le texte allemand était, en 1875, à sa 10[e] édition.

BOCK (Franz), archéologue allemand, né à Burtscheid en 1823, ordonné prêtre en 1850, chanoine de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, s'est fait connaître par son zèle infatigable pour la restauration de l'industrie artistique du moyen âge appliquée à l'ornementation religieuse. Après avoir visité presque toute l'Europe dans l'intérêt de ses recherches archéologiques, il fonda à Aix-la-Chapelle, à Cologne, etc., des écoles spéciales et des sociétés d'art industriel sacré.

On lui doit un grand nombre de publications de luxe sur ces divers sujets. Nous mentionnerons seulement : *Histoire des tissus liturgiques du moyen âge* (Geschichte der liturgischen Gewaender des Mittelalters; Bonn, 1859-70, 3 vol.); la *Sainte Ville de Cologne*, description des trésors d'art du moyen âge, de ses églises et de ses sacristies (das heilige Kœln Beschreibung, etc.; Leipzig, 1859-61), ouvrage traduit en français par MM. de Suckau (Paris 1861, gr. in-8°, 48 pl.), et les *Joyaux du saint empire romain d'Allemagne avec les insignes royaux de Bohême, de Hongrie et de Lombardie* (die Kleinodien des heiligen Rœmischen Reichsdeutscher Nation, nebst, etc; Vienne, 1864, in-fol., 58 pl. chromo-lith.).

BOCKUM-DOLFFS (Florens-Henri-Gottfried de), homme politique prussien, né le 19 février 1801, à Soest, d'une ancienne famille de noblesse westphalienne, étudia le droit, les mathématiques et les finances à Heidelberg et à Berlin. Il remplit plusieurs fonctions dans l'administration de la justice à Berlin et à Münster et débuta de bonne heure dans la vie parlementaire, comme député

aux diètes locales et provinciales de la Westphalie et de la Saxe prussienne; il s'occupa particulièrement de la création des chemins de fer, de l'impôt foncier et du progrès de l'agriculture. Connu par ses tendances libérales, il fut révoqué de ses fonctions de conseiller du gouvernement par le ministère Manteuffel, mais il fut rétabli en 1859 par le ministère Auerswald-Schwerin et envoyé, comme conseiller supérieur, à Coblentz. Aux élections de 1861, il fut nommé membre de la Chambre des députés, dont il devint second vice-président. Il eut en outre la présidence de plusieurs commissions importantes, notamment de celle de la loi militaire. Il forma dans l'Assemblée un groupe nombreux du centre gauche, qui porta spécialement son nom. L'histoire parlementaire de la Prusse a enregistré le conflit de M. Bockum-Dolffs avec le ministre de la guerre de Roon, dans la session de mai 1863. Membre du Reichstag constituant de la confédération de l'Allemagne du Nord en 1867-1868, M. Bockum-Dolffs prit place dans l'union libérale et fut président du comité de la dette publique. Il a également appartenu au premier et second Reichstags de l'empire allemand, mais sans se lier à aucun groupe. Il a pris part, avec une activité infatigable, malgré son grand âge, aux discussions sur l'administration intérieure et sur la question militaire.

BODENSTEDT (Frédéric-Martin), écrivain allemand, né à Heine, en Hanovre, le 22 avril 1819, et destiné par son père au commerce, passa plusieurs années dans les bureaux d'un négociant. A force de travail, il parvint à acquérir de l'instruction et put prendre, à l'âge de vingt et un ans, une place de précepteur dans la maison du prince Galitzin à Moscou. En 1844, il fut chargé par le général de Neithart, gouverneur des provinces du Caucase, de diriger une institution pédagogique à Tiflis, et de faire des cours de langues latine et française au collège de cette ville. Il parcourut tous les pays du Caucase et revint en Allemagne à travers la Crimée, la Turquie, l'Asie Mineure et les îles Ioniennes. Après divers autres voyages, pendant l'un desquels il travailla quelques mois à la rédaction du journal autrichien *le Lloyd*, il devint, en 1850, rédacteur de la *Gazette du Weser* (Weser Zeitung), et résida depuis cette époque à Brême. Cette même année, il fit partie du congrès de la paix de Francfort. En 1864, il reçut, à Munich, la chaire des langues et littératures slaves, qu'il échangea en 1858 contre celle de l'ancienne littérature anglaise. Il quitta l'enseignement en 1866, pour prendre la direction du théâtre ducal de Meiningen.

Nous citerons parmi les ouvrages de M. Bodenstedt : ***l'Ukraine poétique*** (Stuttg., 1845); ***les Peuplades du Caucase et leurs guerres d'indépendance contre les Russes*** (die Vœlker des Caucasus, etc., Francfort, 1848, avec 7 planches, 4 vignettes), ouvrage contenant des notions sur la langue, la religion et les mœurs de ces peuplades, et l'histoire des guerres de 1823 à 1842, traduit en français par le prince E. de Salm Kyrburg (1859, in-8); ***Mille et un jours dans l'Orient*** (Tausend und ein Tag im Orient, Berlin, 1850, 2 vol.), traduit en anglais par Waddington (Londres, 1851); ***l'Introduction du christianisme dans l'Arménie*** (die Einführung des Christianismus in Armenien, Berlin, 1850). M. Bodenstedt a publié, en outre: ***Kaslow, Puschkin et Lermontow*** (Leipz., 1843), choix de poésies de ces auteurs; une traduction libre en allemand des ***Poésies du Persan Mirza-Schaffy*** (Berlin, 1850); un drame, ***Demetrius*** (1861). Il a aussi donné un grand nombre d'esquisses de voyages pleines d'intérêt aux journaux allemands l'*land*, le ***Morgenblatt***, l'***Allgemeine Zeitung***

BODICHON (Eugène), médecin français, Nantes (Loire-Inférieure), vers 1810, suivi cours de la Faculté de Paris, et se fit recevoir teur, en 1835, avec une thèse sur *le Diagn différentiel de quelques maladies*. Il se ret Alger, où il exerça la profession de médec s'occupa beaucoup des questions relatives colonisation, se mêla aux mouvements politi qui suivirent la révolution de Février et en 1849, un des candidats démocrates de gérie, aux élections de la Législative.

Il a publié un *Tableau synoptique* repré tant les noms, les émigrations, les filiati l'origine, les caractères physiques et moraux races de l'Afrique septentrionale (Nantes, 1 in-folio); *Considérations sur l'Algérie* (P 1845, in-8); *Étude sur l'Algérie et l'Af* (Paris et Alger, 1847, in-8); *Sujet d'une* ex*ration politique, commerciale et scienti d'Alger à Tombouctou par le Sahara* (P 1849, in-8, avec une carte); ***Hygiène à suiv Algérie, acclimatement des Européens*** (Al 1851, in-12); ***Hygiène morale*** (Ibid., 1851, in *de l'Humanité* (Bruxelles, 1867, 2 vol.

Sa femme, miss Barbara Leigh SMITH, d'un membre du Parlement anglais, née avril 1827, s'est occupée de bonne heure de q tions sociales. En 1855 et 1856, elle provoqua agitation en vue d'obtenir pour les femmes riées la libre disposition de leurs biens et leurs gains. Ce mouvement amena une mo cation de la loi sur le mariage et le div Mlle Smith avait fondé à Paddington une é pour les filles d'artisans. Elle épousa M. B Bodichon en 1857, et collabora à son grand vrage sur l'Algérie. Elle s'est livrée depuis c époque à la peinture de paysage, et sa collec d'aquarelles a été deux fois exposée à Lond non sans succès.

BODIN (Jean-Baptiste-Adolphe-Victor), an représentant et député, est né à Lyon, en 18 Établi dans le département de l'Ain et riche p priétaire, il s'occupa d'agriculture. Sous le rè de Louis-Philippe, il compta parmi les lég mistes. En 1848, candidat à l'Assemblée nation il fut nommé, après une lutte assez vive, le c quième sur neuf. Membre du comité de l'agric ture et du crédit foncier, il vota en général avec droite. Non réélu à la Législative, il entra Corps législatif, comme candidat du gouvern ment, pour représenter, en 1852, la circonscri tion de Trévoux. Réélu depuis au même titre, obtint, en 1863, 22 789 voix sur 23 180 votan En 1869, n'ayant plus l'appui de l'administratio il échoua avec 10 242 voix. Nommé chevali de la Légion d'honneur, il fut promu offici le 13 août 1864.

Par une erreur sur laquelle des événements o appelé l'attention, on avait confondu l'anci représentant de l'Ain à la Constituante avec l représentant du même département à la Législa tive, Alphonse Baudin, de Nantua, né dans cett ville en 1811, tué sur les barricades du faubour Saint-Antoine, au mois de décembre 1851, et en l'honneur duquel se firent, en 1868, les fameuse souscriptions Baudin, à la suite des scènes d cimetière Montmartre.

BODINIER (Guillaume), peintre français, né à Angers, le 9 février 1795, fut l'élève et l'ami de Guérin et le suivit à Rome où il vécut longtemps et où il a exécuté presque tous ses tableaux. Il a exposé, entre autres ouvrages, témoignant d'un

[illegible], une *Vue des bords du Tibre* [illegible] par le duc d'Orléans et placé [illegible] d'Angers. Il a obtenu une [illegible] en 1837 et 1846, et la décoration de la Légion d'honneur en 1849. Retiré [illegible] et nommé directeur honoraire [illegible], il a contribué à développer au[illegible] archéologiques et artistiques [illegible] en 1858, membre correspondant [illegible] des Beaux-Arts. — Il est mort à [illegible] 1871.

BODMER (Karl), peintre français d'origine [illegible] à Zurich, vers la fin de 1805, se [illegible] à l'étude du paysage et en[illegible] plusieurs grands voyages. Il accom[illegible], le prince Maximilien de Wied [illegible] du Nord, vint ensuite à Paris [illegible] de 1836. Il habita depuis, al[illegible], la Prusse rhénane et la France. Il [illegible] Salons annuels : *Costumes et per*[illegible], aquarelles (1836); plusieurs [illegible], dont l'un a été acquis par [illegible] de l'intérieur (1850); *les Feuilles* [illegible] Étang (1855); *Après la pluie, So*[illegible], intérieur de forêt (1857); *Au Bas*[illegible], le Soir, lithographies d'après [illegible] tableaux (1859); *Poules sous un abri*, [illegible]; *Au Bas-Bréau, forêt de* [illegible], *Combat de Cerfs*, lithographie [illegible] tableau (1861); une *Famille d'ours* [illegible] Alleghany, *Dindons sauvages sous* [illegible] le Missouri, aquarelles (1863); *la* [illegible] *les derniers jours d'automne*, et une [illegible] *Sous bois* (1865); *Bande de san*[illegible] (1866) : cette dernière toile [illegible] l'Exposition universelle de 1867, avec [illegible] la neige; *Terrier de renards* [illegible]; *la lisière d'une forêt marécageuse* (1872); [illegible] la forêt de *Fontainebleau* (1874); [illegible] Eaux-fortes (1875); *Préliminaires* [illegible]; *Bouquet de bouleaux* et un [illegible], à l'Exposition universelle [illegible].

[illegible] en dehors des expositions : *la* [illegible] *Moselle de Trèves à Coblentz*, ou [illegible] *dessinées d'après nature* (Co[illegible]), dessins qui ont été gravés à [illegible] frère, et l'*Atlas du Voyage* [illegible] *l'Amérique du Nord* (1839). Il [illegible] médaille en 1851, une 3ᵉ en [illegible] 1863, et la croix de la Légion [illegible] 1876.

[illegible] (Charles-Louis-Narcisse), administra[illegible], ancien député, est né à Pecquen[illegible] le 1ᵉʳ février 1808. Fils d'un receveur [illegible] de Valenciennes, il fit ses classes au [illegible] de Valenciennes et ses études de droit à [illegible] de Paris. Il fut inscrit comme avocat à [illegible] de 1833 à 1836, puis exerça [illegible] vingt et un ans les fonctions de notaire [illegible]. Il fut président de la chambre [illegible] notaire honoraire par décret impérial [illegible] janvier 1859. Membre du conseil municipal [illegible] sociétés administratives, M. Bo[illegible] aux élections générales de 1869, [illegible] candidat indépendant, dans la 6ᵉ circon[illegible] électorale du département du Nord, [illegible] le marquis d'Havrincourt, candidat of[illegible], au second tour de scrutin, par [illegible] sur environ 25 000 votants.

BOE (François-Didier), peintre norwégien, né à Bergen (Norwège), le 28 mai 1820, étudia le [illegible] à l'Académie de Copenhague et dans l'atelier de M. Gudenand et vint, en 1849, se perfectionner à Paris, où il se fixa. Les tableaux de fleurs qu'il a exposés dans les galeries de Christiania ainsi qu'aux Salons français se font remarquer par la fraîcheur du coloris et la coquetterie de l'arrangement. Sa *Grappe de raisins* (1850) a été achetée, pour le musée du Louvre; les *Camélias sur une toilette* ont obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé en 1857 : *Orange entr'ouverte* et *Faisan et perdrix*; en 1863 : un *Aigle dévorant un jeune renard norwégien*, paysage polaire avec le soleil de minuit, et *Couple de gelinottes de Norwége dans leur plumage de printemps*; à l'Exposition universelle de 1867 : *Oiseaux de mer éclairés par le soleil de minuit*, *Aigle tenant un petit renard*, *Poissons rouges et morues*, avec quelques autres tableaux qui, comme ceux-ci, avaient déjà figuré aux Salons précédents ; *Vue des montagnes de Vestenaalen*, à l'Exposition universelle de 1878.

BOECKLIN (Arnold), peintre suisse, né à Bâle en 1827, alla étudier à Düsseldorf, où il fut élève de Schirmer. Après avoir voyagé et séjourné un certain temps à Paris et à Rome, il s'établit en 1858 à Munich d'où il fut appelé, à la fin de 1860, à la nouvelle école des Beaux-Arts de Weimar, comme professeur de paysage. Il ne garda cette fonction que deux ans et alla s'installer de nouveau à Rome qu'il quitta plus tard pour se fixer à Florence. M. A. Bœcklin s'est fait remarquer, comme paysagiste, par la puissance, le mouvement et la vie ; ses tableaux, qui représentent les bois, les montagnes, les plaines, en les animant de scènes variées de la vie réelle et mythologique, se retrouvent dans les grandes collections publiques de Munich, de Berlin ou de Bâle.

BOEHM (Théobald), flûtiste allemand, né en Bavière, vers 1802, s'est acquis le renom du premier virtuose de l'Allemagne sur son instrument. Après avoir obtenu des succès éclatants, dans les villes principales de l'Allemagne, tant par le brillant que par la perfection et les tours de force de son exécution, il passa en Angleterre en 1834 et y fut universellement applaudi. Il devint ensuite membre de la chapelle et de la musique particulière du roi de Bavière.

On a de cet artiste des *Concertos* pour flûte, des *Variations*, entre autres sur l'air de *la Sentinelle*, sur un thème du *Freischütz*, des *Divertissements*, des *Polonaises*, des *Rondos*, des *Fantaisies*, etc. M. Bœhm a apporté d'importantes modifications dans la construction de la flûte et inventé un nouveau genre de piano qu'il essaya en vain de populariser dans son voyage à Londres, en 1834. On a traduit en français une brochure de lui, sous le titre : *De la Fabrication et des derniers perfectionnements des flûtes* (Mayence, 1847; Paris, 1848, in-8).

BOEHM (Joseph), violoniste allemand, né à Pesth (Hongrie) le 4 mars 1795, reçut de son père, virtuose distingué, ses premières leçons de chant et de violon. En 1806, il partit avec ses parents pour la Pologne, où il reçut les leçons de Rode, élève lui-même de Viotti. En 1815, M. Bœhm fut applaudi à Vienne par l'empereur; en 1818, il partit pour l'Italie et se fit particulièrement entendre à la Scala de Milan. De retour à Vienne en 1820, il obtint la place de professeur au Conservatoire, et, deux ans après, le brevet de violoniste de la chapelle de la cour. En 1825, il fit une grande excursion en Allemagne et obtint des succès éclatants dans les diverses capitales. — Il est mort à Vienne le 28 mars 1876.

M. Joseph Bœhm, qui a formé au Conservatoire de Vienne plusieurs élèves, devenus d'habiles

maîtres, a publié quelques œuvres pour son instrument, entre autres des *Polonaises*, des *Variations* sur des thèmes de Rossini, un *Concertino*, des *Quatuor*, etc.

BOEHM (Joseph-Edgar), sculpteur anglais, né à Vienne (Autriche), le 6 juillet 1834, est fils d'un Hongrois qui fut directeur de la monnaie de l'empire d'Autriche. Il fit ses études artistiques à Vienne, en Angleterre, en Italie et à Paris, où il résida pendant trois ans; puis il alla se fixer à Londres en 1862; il y devint associé de l'Académie des Beaux-Arts en janvier 1878.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, nous mentionnerons : *Statue colossale de la reine* en marbre (1869), pour le château de Windsor; *Monument du duc de Kent*, à la chapelle Saint-Georges; *Statuettes en bronze de la famille royale*, pour la reine d'Angleterre; les statues de *John Bunyan*, de *sir John Burgoyne;* de la *Duchesse de Bedford*, la statue équestre du *prince de Galles*, pour Bombay; les monuments du *général Scaslett*, de *lord Cardiguan;* les bustes de *M. Millais*, de *lord Landsowne*, de *lord Shaftesbury*, de *M. Henri Cole*, etc. Il a donné à l'Exposition universelle de Paris, de 1878 : le *Cheval du Clydesdale*, groupe; *Thomas Carlyle*, statue, et le buste de *J.-A. Whistler*. Il y a obtenu une médaille de 2e classe.

BOEHMERT (Charles-Victor), économiste allemand, né le 23 août 1829 à Quesitz, près de Leipzig, étudia dans cette dernière ville le droit et l'économie politique et s'établit avocat en 1852 à Meissen, où il fonda une société de crédit d'après les principes de Schultze-Delitzsch. Après plusieurs voyages à l'étranger, il alla rédiger à Brême un journal de commerce dévoué à la défense de la liberté commerciale et industrielle. En 1866, il fut appelé en Suisse comme professeur d'économie et de statistique au Polytechnicon et à l'Université de Zurich. En 1875, il obtint la même chaire au Polytechnicon de Dresde et la direction de la statistique de la Saxe.

Nous citerons parmi les écrits économiques de Bœhmert : *Liberté du travail* (Freiheit der Arbeit; Brême, 1858); *Essai sur l'histoire du revenu* (Beitraege zur Geschichte des Zunftwesens; Leipzig 1861), ouvrage couronné par la Société Jablonowski de Leipzig; le *Socialisme et la question des travailleurs* (der Socialismus und die Arbeiterfrage). Il faut mentionner d'une façon particulière sa collaboration au journal l'*Ami du travailleur* (der Arbeiterfreund) qu'il rédigea, depuis 1873, avec Gneist, et dont il a fait l'organe de l'économie politique libérale.

BOEHTLINGK (Otton), célèbre orientaliste russe, né le 30 mai 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une famille allemande de Lübeck, fit ses études dans sa ville natale, puis à Dorpat, et se rendit, en 1835, en Allemagne, pour suivre les leçons des savants orientalistes de Berlin et de Bonn. Après un séjour de sept ans dans ce pays, il retourna en Russie, où il obtint bientôt un siége à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et le titre de conseiller d'État.

M. Bœhtlingk s'est surtout appliqué à la partie grammaticale et lexicographique de la langue sanscrite. On cite son édition des *Huit livres des règles grammaticales* de Panini (Bonn, 1840, 2 vol.); sa nouvelle édition de la *Grammaire* de Vopadeva (Saint-Pétersbourg, 1846), faite d'après l'édition *Mugdhabodha* (Calcutta, 1826); l'édition du *Dictionnaire* de Hematschandra (Saint-Pétersbourg, 1847), accompagnée d'une traduction; l'édition du texte indien et la traduction allemande de *Sakuntala* (Bonn, 1842); une dissertation *sur l'Accent en langue sanscrite* (Ueber den Accent in Sanskrit, Bonn, 1843); une *Chrestomathie* sanscrite (Saint-Pétersbourg, 1845) et enfin, en collaboration avec Rodolphe Roth, l'éditeur du *Nirukta* de Yaska, un *Dictionnaire de la langue sanscrite* (Sanskritwœrterbuch, Saint-Pétersbourg, 1853 et suiv.). On a encore de M. Bœhtlingk un ouvrage considérable sur la *Langue des Yakutes* (Ueber die Sprache der Yakuten, Saint-Pétersbourg, 1849-51, 3 vol.); *Sentences indiennes* (Indische Sprüche, ibid., 2e édit. 1870-1878); *Dictionnaire sanscrit* (sanskrit Wœrterbuch, ibid. 1853-1875, 7 vol.) avec M. Roth, plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, etc.

BOERESCO (Basile), homme politique roumain, né à Bucharest, le 1er janvier 1830, d'une honorable famille bourgeoise, fit ses classes au collége de Saint-Sava, et à l'âge de dix-huit ans, au moment de la révolution de 1848, se mit à écrire dans les journaux roumains sous le pseudonyme de *Pruncul Roman*. Poursuivi pour ses opinions libérales, il fut obligé de se cacher, puis obtint d'un ami riche l'argent nécessaire pour venir faire ses études à Paris, suivit la faculté de droit, et fut reçu docteur en 1857. Un an auparavant, au moment du congrès de Paris, il avait adressé aux plénipotentiaires un *Mémoire sur la question politique et économique de la Moldo-Valachie*, qui eut un certain retentissement, et publié un ouvrage intitulé : *la Roumanie après le traité de Paris du* 30 *mars* 1856 (1856, in-8), ainsi qu'un ouvrage important, ayant pour titre : *Traité comparatif des délits et des peines au point de vue philosophique et juridique* (1857, in-8). Il retourna alors en Roumanie et fonda un journal politique, *le National*, qui se fit l'organe de la bourgeoisie roumaine. Il fut, dès son arrivée à Bucharest, nommé professeur de droit commercial à la Faculté de droit de cette ville. A cette époque, il publia un commentaire du Code commercial valaque. Un an après, il abandonna sa position officielle pour exercer la profession d'avocat. Il fut élu, le 12 janvier 1859, membre de l'Assemblée législative, contribua beaucoup à l'union des principautés sous le prince Couza, fut réélu en 1860 et devint un brillant orateur politique. Appelé au ministère de la justice le 28 mai 1860, il a été ramené plusieurs fois aux affaires.

M. Basile Boeresco, outre les écrits mentionnés, a encore publié : *Examen de la convention du* 19 *août relative à l'organisation des Principautés danubiennes* (1858, in-8); *Mémoire sur la juridiction consulaire dans les Principautés-unies-roumaines* (1865, in-8). — Son frère, M. Constantin Boeresco, a fait aussi ses études de droit à Paris. Il a publié : *les Principautés devant le second congrès de Paris* (1858, in-8), et *De l'Amélioration de l'état des paysans roumains* (1861, in-8).

BOESWILLWALD (Émile), architecte français, né le 2 mars 1815, à Strasbourg, étudia dans cette ville, puis à Munich et à Paris, où il fut élève de l'École des beaux-arts et de M. H. Labrouste. Attaché, en 1843, à la Commission des monuments historiques, il fut ensuite nommé inspecteur à Notre-Dame de Paris (1845), architecte de la cathédrale de Luçon (1847), architecte diocésain (1849), et successivement envoyé dans les sections de Soissons, Luçon, Bayonne et Orléans (1852-1855). Il fut chargé de la restauration de divers monuments historiques dans les départements de la Meuse, de la Haute-

[illegible], de la reconstruction de [illegible] à Metz et de la res[illegible] de Laon. Il a été nommé [illegible] des monuments historiques.

[illegible] a exposé au Salon divers des[illegible] : *la Chapelle d'Elbrach*, en Ba[illegible] *religieux de Picardie*, [illegible] *de Saint-Germer*, dessin [illegible]; *Projet de restauration de* [illegible] (1849); et à l'Exposition [illegible], outre plusieurs des sujets [illegible] *de Guebwiller*, *Neuwiller*, [illegible] dans le Haut et le Bas-Rhin, celle [illegible] (Haute-Marne), *le Palais des* [illegible], à Nancy. M. Bœswillwald a [illegible], en 1855, la médaille des monuments [illegible] de l'intérieur), une 2ᵉ mé[illegible] 1ʳᵉ médaille en 1855, et la dé[illegible] 1853. Il a été promu officier de [illegible] le 14 août 1865.

BŒTTCHER (Christian), peintre allemand, [illegible], près d'Aix-la-Chapelle, le [illegible], fit ses études à l'Académie de [illegible] par des lithographies, puis [illegible] à l'huile. On cite parmi ses [illegible] : *Aveugle avec son guide*, *En*[illegible] *corbeille*, *Retour des champs* et [illegible] *prisonnier politique*, œuvre du [illegible], après laquelle, malgré les con[illegible] peintres politiques, M. Bœttcher [illegible] une série de petites scènes, [illegible] le principal rôle. Nous cite[illegible] : *une Mère et ses enfants jouant* [illegible], *une Jeune femme auprès du ber*[illegible], *un Ménage causant sur* [illegible], *une Demande en mariage à* [illegible] *se promenant dans une* [illegible] *la forêt*, *Paysanne avec son* [illegible] *à un mendiant*. Puis [illegible] plus importantes : *Jeu*[illegible] *le Retour de la fête*, [illegible] *avec leurs petits-enfants* [illegible] *la forêt Noire*, une de ses meil[illegible], avec *le Soir de combat*, [illegible] les divers épisodes d'un [illegible] un grand caractère.

BŒTTICHER (Charles), archéologue allemand, [illegible], le 29 mai 1806, s'appliqua [illegible] et compléta ses études [illegible] de Berlin. Il se tourna [illegible] archéologiques, fut [illegible] professeur à l'Académie des Arts [illegible] d'architecture, ainsi que [illegible] de sculpture du Musée de [illegible] capital a pour titre : *l'Archi*[illegible] (die Tektonik der Hellenen; [illegible], 2ᵉ édit. Berlin, 1869 et suiv.). [illegible] : *les Constructions en bois au* [illegible] des Mittelalters; [illegible] feuilles); *le Livre d'ornementa*[illegible]; ibid. 1834-44, 28 feuilles); [illegible] (Dessinateurschule, ibid., [illegible] *des arbres chez les Grecs* (der [illegible]; ibid., 1857); *Notice sur* [illegible] *de l'Acropole d'Athènes* (Bericht [illegible] auf der Akropolis zu [illegible].

BŒTTIGER (Charles-Guillaume), poète sué[illegible], le 15 mai 1807, d'une fa[illegible], reçu docteur en philosophie à [illegible] (1833), entreprit, en 1835, un [illegible] l'Allemagne, l'Italie, la France [illegible]. Il tomba alors malade et le gou[illegible] lui accorda des secours pour aller se rétablir en Italie (1838). Adjoint à l'Université d'Upsal en 1839, il fut nommé, en 1845 professeur titulaire de la littérature moderne, et en 1856 professeur d'esthétique. Retraité en 1867, il est mort à Upsal le 24 décembre 1878.

Les poésies les plus connues de M. Bœttiger, couronné deux fois par l'Académie suédoise, sont : *Souvenirs de jeunesse* (Ungdoms Minnen fran Sangers Stunder, Upsal, 1830), qui ont été très-souvent réimprimés; puis deux *Recueils de poésies*, dont le second (1837) contient des traductions de ballades du poète Uhland; *Chants religieux* (Religiœse Sanger, 4ᵉ édit. 1841); *Oraison funèbre de Gustave III* (1837); *Chant sur Charles XIV* (Sang œfves Carl XIV, 1845), qui lui valut un prix de 100 ducats et le fit nommer membre de l'Académie suédoise, en 1847; *Almanach des muses* (1841), *les Oiseaux* (Foglarne, 1852), et une traduction de la *Jérusalem délivrée*. Une édition de ses *OEuvres* (Samlade Skrifter) a été commencée en 1856. Des traductions ont fait passer ses meilleures poésies dans la langue allemande (Stockholm, 1844).

BOFFINTON (Jean-Baptiste-Stanislas), sénateur français, né à Bordeaux, le 27 août 1817, entra dans l'administration, comme sous-préfet de Jonzac, sous la présidence du prince Louis-Napoléon, passa, en 1852, sous-préfet de Saintes, fut quelque temps sous-préfet d'Alais (Gard) et revint dans la Charente-Inférieure, en qualité de préfet. Il occupa ensuite les préfectures des Basses-Pyrénées et de la Dordogne, et fut signalé, dans ces divers postes, comme l'un des plus zélés serviteurs de l'Empire et l'un des plus habiles dans la pratique de la candidature officielle. Écarté des fonctions publiques par la révolution du 4 septembre 1870, il se porta sans succès, comme candidat à l'Assemblée nationale, dans la Charente-Inférieure, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 : mais deux ans plus tard, lors de l'élection partielle du 11 mai 1873, pour le remplacement de M. Chasseloup-Laubat, il se présenta de nouveau, comme candidat à la fois de la politique bonapartiste et de la liberté commerciale, et fut élu représentant par 51,072 voix contre 47 000 données au candidat républicain, le docteur Rigaud. M. Boffinton siégea à droite et vota avec la majorité monarchique, sauf sur la loi de l'enseignement supérieur qu'il repoussa. Il marqua particulièrement son attachement au régime déchu en se rendant, le 16 mars 1874, à Chislehurst pour saluer l'ex-prince impérial le jour de sa majorité. Il fut jusqu'à la fin de l'Assemblée nationale l'un des membres du groupe de l'appel au peuple et vota contre les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de la Charente-Inférieure, le second sur trois, par 341 voix sur 575 électeurs. Il représente au conseil général le canton de Saint-Geniès. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 août 1863.

BOGGS (Charles-Stuart), marin américain, né à New-Brunswick (État de New-Jersey) le 28 janvier 1811, entra dans la marine de l'Union en 1826, devint lieutenant en 1837 et capitaine de frégate en 1855. En 1858, il fut nommé inspecteur des phares du Pacifique. Lors de l'explosion de la guerre civile, il reçut le commandement de la canonnière *Varuna*, de l'escadre de Farragut. Quand celle-ci força le passage des forts confédérés du Mississipi, en aval de la Nouvelle-Orléans, la *Varuna* détruisit six canonnières ennemies, mais fut à son tour désemparée; pendant qu'elle sombrait, M. Boggs fit continuer le feu jusqu'au dernier moment. Nommé capitaine de vaisseau

pour sa belle conduite (1862), il devint commodore en 1866, contre-amiral en 1870, reçut en 1871 le commandement de la flotte d'Europe et fut ensuite attaché au service des côtes. *

BOHNSTEDT (Ludwig), architecte allemand, né le 27 octobre 1822 à Saint-Pétersbourg, suivit dans cette ville l'école de Saint-Pierre, et alla étudier à l'école royale d'architecture et à l'Académie des arts de Berlin. De 1841 à 1842, il visita l'Italie, puis rentra à Saint-Pétersbourg, où il eut avec le brevet d'architecte un emploi ministériel dans le département des voies et communications. Quelques années après il fut nommé professeur à l'académie des arts (1858). Il quitta la Russie et s'établit à Gotha, en 1863. Ses constructions tant en Russie qu'en Allemagne sont très nombreuses; ce sont, outre des habitations particulières, le cloître de la Résurrection, l'Hôtel-de-Ville et le palais du ministère du domaine à Saint-Pétersbourg, un certain nombre d'hôtels de compagnies financières à Bade et à Gotha. Il a aussi fait exécuter en Portugal la cathédrale de San Torquato à Guimaraens. Sa facilité de production est telle qu'à l'Exposition des Beaux-Arts à Munich, en 1869, il présentait douze volumes in-folio d'esquisses et de projets. M. Bohnstedt a pris part en outre à de nombreux concours et obtenu souvent les premiers prix. *

BOHTZ (Auguste-Guillaume), esthéticien allemand, né à Stettin, le 17 juillet 1799, étudia la théologie à l'université de Halle et s'occupa en même temps de philologie, de philosophie et d'histoire. De 1823 à 1828, il fréquenta les universités de Berlin, de Gœttingue et de Dresde, où il se lia avec Tieck. Docteur en philosophie, puis professeur particulier à Gœttingue, il y obtint une chaire en 1837 et devint titulaire en 1842. Il fit des cours très suivis sur la littérature nationale, sur la psychologie dans ses rapports avec la logique, sur la philosophie de la religion, sur la morale et sur l'esthétique.

M. Bohtz, dont le principe est que le beau dans l'art résulte des contrastes, l'a exposé particulièrement dans quatre ouvrages : *De Aristophanis Ranis* (Hambourg, 1828); *Leçons sur l'histoire de la nouvelle poésie allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der neuern deutschen Poesie; Gœttingue, 1832); *Idée du genre tragique* (die Idee des Tragischen; Ibid., 1836); *le Comique et la comédie* (das Komische und die Komœdie, Ibid., 1844).

BOICHOT (Jean-Baptiste), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative, né à Villiers-sur-Suize (Haute-Marne), le 20 août 1820, et fils de paysans, s'engagea le 2 mars 1839 et fut incorporé dans le 7ᵉ léger, à Nancy. En 1849, il était sergent-major d'une compagnie d'élite et porté sur le tableau d'avancement pour le grade d'officier, lorsque le choix des sous-officiers de la garnison de Paris le désigna au Comité des démocrates socialistes comme un des deux candidats militaires de la Seine. Nommé représentant du peuple par plus de 100 000 voix, il parut en uniforme à la manifestation du 13 juin, et se rendit avec son chef, M. Ledru-Rollin, au Conservatoire des arts et métiers. Il échappa aux poursuites de la justice, et parvint à gagner la Suisse. La Haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la déportation. En 1850, il publia deux adresses : *Aux démocrates socialistes du département de la Seine* (Paris, in-8) et *Aux électeurs de l'armée* (Paris, in-16). De Lausanne il se rendit en Angleterre, où il a fait paraître, après le coup d'État, plusieurs écrits en collaboration avec MM. Caussidière et Félix Pyat. Il fut [un des] organisateurs et des présidents d'une So[ciété po]litique de Londres, dite *Commune ré[volution]naire.* Au mois de juin 1854, il fit un [voyage en] France; découvert par la police de Paris [et], après une condamnation nouvelle, en[fermé à la] prison d'État de Belle-Isle. Il habita su[ccessive]ment la Suisse, l'Angleterre et la Belg[ique. En] 1864, on annonça à tort qu'il était [aux] États-Unis et qu'il était devenu colonel [dans les] armées fédérales. Fixé en Belgique, il é[pousa une] jeune Anglaise et fonda, dans un faub[ourg de] Bruxelles, un pensionnat.

M. Boichot a publié, dans son exil, [un] nombre d'ouvrages d'instruction [...] *Petit traité de connaissances à l'usage* [...] (1862, in-18); *Instruction populaire* (Br[uxelles], 1862, in-18, avec fig.); *Esquisse de* [...] éléments de géographie physique et [...] (Ibid., 1863, in-18); *Éléments de géograp[hie phy]sique* (Ibid., 1864, in-18); puis, dans [un autre] ordre : *la Révolution dans l'armée franç[aise ...] tion des sous-officiers* (Ibid., 1865, in-18); [*Sou*]*venirs d'un prisonnier d'État sous le sec*[*ond Em*]*pire* (Ibid., 1867, in-18); *la Question de* [...] (Ibid., 1868, in-18); sans compter *le* [...] *proscrit*, comédie en quatre actes (Ibid., [...] in-18); *Après l'orage* (Ibid., 1875, in-8).

BOIELDIEU (Adrien), musicien franç[ais, né] à Paris, le 3 novembre 1815, et fils du [célèbre] compositeur François-Adrien Boieldieu, [mort en] 1834, a donné, depuis 1838, plusieurs [opéras] comiques que des journaux étrangers ont [...]rement attribués à son père. Le gouvern[ement] lui fit, en souvenir de ce dernier, une p[ension] de 1200 francs. Il a été décoré de la [Légion] d'honneur en 1853.

On cite de M. Adrien Boieldieu : *Marg*[...] (1838); *l'Opéra à la cour*, en quatre actes [...] avec M. Grisar; *l'Aïeule* (1841); *le Bouq*[...] *l'infante* (1847), donnés à l'Opéra-Comi[que; la] *Butte des Moulins* (1852), *la Fille* [...] (1853), au Théâtre-Lyrique; *la Halte* [...] (1875), opéra comique en deux actes; une [...] exécutée à Rouen le 15 juin 1875, lors des [fêtes] organisées pour le Centenaire de Boieldieu. Il a publié, à l'occasion des élections de [...] une brochure politique sous ce titre : *Ce qu*[*e tout*] *le monde pense, ce que tout le monde veut* (...).

BOIGNE (Ernest, comte DE), homme polit[ique] français, ancien député, est né le 7 décembre 1[...]. Membre du Conseil général pour le ca[nton] d'Yeune, il entra, en 1860, au Corps législ[atif] sous le patronage du gouvernement, pour re[pré]senter la première circonscription de la Sa[voie]. En 1863, réélu au même titre, il obtint 25[...] voix sur 25 404 votants, et en 1869, 20 642, [sur] 28 463. Au 4 septembre 1870, il rentra dans la [vie] privée. Il se représenta aux élections d'oct[obre] 1877, dans la première circonscription de l'arr[on]dissement de Chambéry, comme candidat offi[ciel] bonapartiste; mais il n'obtint que 6 432 vo[ix] contre 10 128 accordées à M. Parent, un des 3[63]. M. le comte de Boigne a été décoré de la Lég[ion] d'honneur.

BOIGNE (Charles DE), littérateur français, [né] vers 1806, a écrit assez longtemps la revue [pa]risienne du *Constitutionnel*. On a de lui quelq[ues] ouvrages de littérature légère : *Dans les Hig*[*h*]*lands* (1852), récit de voyage; *Lequel choisir* [...] (1852), roman; *Petits mémoires de l'Opéra* (185[...]); une étude sur l'élève et l'amélioration du chev[al] en France (1843, etc.), et une brochure, *les Ch*[...]

[illegible] *devant la loi française* [illegible]. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

[illegible] (Pierre-Prosper), mathématicien [illegible], né en 1811, élève de l'École polytechnique en 1831, entra dans l'artillerie, et avait le grade de capitaine, lorsqu'il fut nommé professeur de mécanique à l'École d'application de Metz. Il a été promu chef d'escadron, le 24 décembre 1858, et admis à la retraite en 1867. M. Boileau a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le [illegible] mars 1875. Décoré de la Légion d'honneur le 5 décembre 1852, il a été promu officier le [illegible] mars 1866.

[illegible] *Introduction à l'étude de la mécanique pratique*, à l'usage des écoles régimentaires et de l'enseignement industriel (Metz, 1838, [illegible]); *[illegible] pratique sur les sciences, contenant* [illegible] *les valeurs de la résistance des* [illegible] *à l'action de l'outil* (Metz, 1855, in-8, [illegible] planches); *Jaugeage des cours d'eau à faible* [illegible] (Paris, 1850, in-4, avec [illegible] planches); *Traité de la nature des eaux courantes*, [illegible] *expériences, observations et méthodes* [illegible] *les lois des vitesses, le jaugeage*, etc. [illegible], in-4 de 43 feuilles et demie, 7 planches), son principal ouvrage. On lui doit une [illegible] des *Applications de la mécanique* [illegible] (1842, in-8) de Taffe.

[illegible] (Louis-Auguste), architecte français, né à [illegible], le 24 mars 1812, entra, en 1826, dans un grand atelier de menuiserie, se fit, à [illegible], et après avoir pris quelques notions de sculpture, se livra spécialement à la science des ornements gothiques. Il fonda [illegible] une école spéciale de menuiserie, [illegible] à Mirecourt (Vosges), en 1843, et [illegible] le buffet d'orgue du chœur de [illegible], le jubé de Saint-Pierre [illegible], etc. En 1840, M. Boileau fut [illegible] cette dernière église.

[illegible] constructions en fer le conduisit à [illegible] nouvelle forme architecturale, [illegible] pour la *Chaussée-d'Antin* [illegible] pour terminer les travaux [illegible] Eugène, il modifia les fon[illegible], et y produisit l'ap[illegible] idées nouvelles.

[illegible] publié : *Esquisse scénographique* [illegible] *de l'église de Saint-Pierre* [illegible]; *De l'Art religieux et monumental* [illegible] Saint-Eugène (1856), etc. Il a [illegible] quatre dessins représentant un [illegible] *construite en métal et en maçonnerie*; [illegible] cinq dessins sur *l'Église du Vésinet* [illegible] construction; en 1866, cinq dessins [illegible] un *Projet de palais pour les* [illegible]; à l'Exposition universelle [illegible] *Projet de cathédrale*; en 1868, six [illegible] l'*Église de Notre-Dame de* [illegible]; en 1869, le *Projet d'un ma*[illegible]. M. Boileau a obtenu une [illegible] universelle de 1855 et une [illegible] 1861.

[illegible] (Jacques-Marie), magistrat et jurisconsulte [illegible], né à Caen (Calvados), le 2 mars [illegible] droit à Paris et y fut reçu docteur [illegible], pendant les dernières années [illegible] Restauration, et dans les journées de [illegible] libéralisme. En 1842, il fut [illegible] civil de Vendôme, d'où [illegible] à celui de Blois. Il devint, en [illegible] du tribunal de Saint-Jean-de-[illegible] et peu après conseiller à la Cour de Chambéry. Il a été décoré de la Légion d'honneur en septembre 1869. — Il est mort à Aix-les-Bains le 26 juillet 1872.

On doit à M. Boileux un important travail destiné à adapter la science du droit civil au système des examens : *Commentaire sur le code civil* (1828-1844, 3 vol. in-8), réédité sous le titre de *Commentaires sur le code Napoléon* (6ᵉ édit., 1854-1859, 6 vol.). Il a fourni au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* tous les termes de droit, publié, avec M. R. Gandillot, un *Manuel de droit administratif*, et refondu le *Traité des faillites et banqueroutes* de Boulay-Paty (1839).

BOILVIN (Émile), peintre et graveur français, né à Metz, le 7 mai 1845, fut élève de Pils, et débuta au Salon de 1865 par un *Portrait de Mᵉ R.*, dessin. Il envoya aux salons suivants des scènes de genre dont quelques-unes furent très-remarquées : *Françoise de Rimini* (1866); *Un Écorcheur* (1867), *Harangue de maistre Janotus de Bragmardo* (1868); *Panurge* (1869); *Louis XI en prière* (1870); *Metz, 8 octobre 1870* (1873); mais c'est surtout comme graveur à l'eau-forte que M. Boilvin a acquis la notoriété; outre de nombreuses planches d'après Franz Hals, Wouvermans, Boucher, Lancret, Drouais, MM. Bida, Émile Lévy, etc., il a composé et gravé deux suites d'illustrations pour des éditions de luxe de *Rabelais* et de *Mᵐᵉ Bovary*; la seconde de ces séries lui a valu une médaille de 3ᵉ classe au Salon de 1877.

BOINVILLIERS (Éloi-Ernest FOIRESTIER), administrateur français, ancien sénateur, né à Beauvais (Oise), le 28 novembre 1799, est le fils d'un fécond auteur de livres de classes. Il suivit les cours de l'École de droit et se fit inscrire au barreau de Paris en 1822. C'est à l'époque de sa jeunesse que se rattache les publications suivantes : *Code moral* (1825); *Beautés de Tacite*, *Beautés des orateurs sacrés* (1826, 2 vol. in-12); *Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire* (1826, in-8).

Pendant qu'il travaillait à ce que son père nommait des *friperies littéraires*, M. Boinvilliers était un des membres actifs des sociétés d'opposition. Combattant de Juillet, il fut un des aides de camp de La Fayette. Sous le nouveau régime, il devint tour à tour avocat de la ville de Paris (1830), juge suppléant au tribunal de première instance et vice-président du comité consultatif du département. Membre du conseil de l'ordre des avocats après 1830, il fut élu bâtonnier en 1848. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de la Chambre des Députés, il fut, sous le patronage de l'*Union électorale*, envoyé à la Législative, en juillet 1849, par les électeurs de la Seine. Il y vota constamment avec le parti modéré, et en dernier lieu avec celui de l'Élysée.

Après les événements du 2 décembre 1851, il fut nommé au Conseil d'État, dans la section des finances, et présida successivement la section de l'intérieur, instruction publique et cultes, et celle des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Il fut appelé au Sénat par décret du 5 octobre 1864. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 août 1860, et grand officier le 3 mai 1869.

L'aîné de ses deux fils, M. Ernest BOINVILLIERS, né à Paris en 1822, admis au barreau en 1845, membre du Conseil général de Loir-et-Cher, est mort en 1876. — Le plus jeune, M. Édouard Boinvilliers, né à Paris en 1826, entra, en 1857, comme maître des requêtes au Conseil d'État (section des travaux publics). Outre deux ouvrages élémentaires sur l'histoire de France, il a publié

un recueil d'*Études politiques et économiques* (1860-1865, 3 vol. in-8), et fourni à la *Revue contemporaine* quelques articles relatifs aux chemins de fer, à leurs rapports avec l'État, à leurs tarifs, etc. Tous deux ont été décorés de la Légion d'honneur.

BOIS-DUVAL (Jean-Alphonse), médecin et naturaliste français, né à Ticheville (Orne) le 17 juin 1801, fit des études à Vimoutiers, et, après avoir travaillé dans plusieurs officines, à Rouen et à Paris, remporta, en 1824, à l'École de pharmacie, un prix de botanique et un prix d'histoire naturelle médicale. Il reçut, en 1828, le diplôme de docteur en médecine. Sa participation au voyage scientifique de *l'Astrolabe* et les services qu'il rendit, lors de la première invasion du choléra, lui valurent la croix de la Légion d'honneur (30 avril 1835). Il a joint à son titre de docteur en médecine les diplômes de docteur ès sciences et de docteur ès lettres.

Parmi ses nombreux ouvrages qui ont trait à la botanique et à l'entomologie, on distingue: *Flore française* (1828, 3 vol. in-18), où les plantes sont classées par familles naturelles; *Essai sur une monographie des zygénides*, en latin (1828 et 1840, in-8); *Histoire des lépidoptères et des chenilles de l'Amérique septentrionale* (1829-1847, in-8, av. fig.), avec M. Leconte; *les Coléoptères d'Europe* (5 vol. in-8, 1829 et années suiv.), avec le comte Dejean; *les Chenilles d'Europe* (1832 et années suiv., 2 vol. in-8); *Icones historiques des lépidoptères nouveaux* (1832-1841, 2 vol. in-8); *Species général des papillons* (1836, tom. I, in-8); *Histoire des lépidoptères de la Californie* (1852, in-8), avec M. A. Guénée; *Essai sur l'entomologie horticole*, etc. (1866, in-8); *Histoire naturelle des insectes* (1874, t. I, in-8).

BOISGOBEY (Fortuné DU), littérateur français, né à Granville (Manche), en 1824, fut payeur à l'armée d'Afrique et fit en cette qualité diverses campagnes de 1844 à 1848. Il ne débuta qu'en 1868 dans la littérature par une nouvelle insérée au *Petit Journal*, intitulée: *Deux comédiens*. Puis *l'Homme sans nom* et *le Forçat colonel* (1872, in-18), publiés dans le *Petit Moniteur*, commencèrent sa réputation. Bientôt partageant la vogue populaire de Ponson du Terrail et d'Émile Gaboriau, il fit successivement paraître dans les journaux dirigés par M. Paul Dalloz: *les Gredins* (1873, 2 vol. in-18); *le Chevalier Casse-Cou* (même année, 2 vol. in-18); *la Tresse blonde* (1874, in-18), *les Collets noirs* (même année, 2 vol. in-18), *l'As de cœur* (1875, 2 vol. in-18); *le Coup de pouce* (même année, in-18), *les Mystères du nouveau Paris* (1876, 3 vol. in-18); etc.; puis *le Demi-Monde sous la Terreur* (1877, 2 vol. in-18), publié par *le Figaro*, et quelques autres feuilletons non réunis en volumes; on lui doit encore: *Du Rhin au Nil, souvenirs de voyage* (1876, in-18).

BOIS-LE-COMTE (Alexandre-Joseph, vicomte DE), général français, né à Paris, le 18 février 1794, entra au service en 1811, fit dans le 6ᵉ chasseurs à cheval les campagnes de 1813 à 1815 et se distingua à Waterloo. Sous la Restauration, il passa dans les chasseurs de la garde et fit avec distinction la campagne d'Espagne. Chargé d'une mission en Afrique, il rejoignit, en 1830, le maréchal de Bourmont. Colonel du 11ᵉ chasseurs en 1837, maréchal de camp en 1845, il commanda, à Arras, la brigade de cavalerie du Nord. En 1848, destitué d'abord par le gouvernement provisoire, il prit néanmoins, sur l'invitation du général Négrier, le commandement de la subdivision du Pas-de-Calais pour maintenir l'ordre et réprimer l'insubordination d'une partie des soldats. Une députation du département demanda et obtint la confirmation du général de Bois-le-Comte. Promu général de division le 10 mai 1852, il eut d'abord le commandement de la 7ᵉ division, à Besançon, puis, en 1855, celui de la 3ᵉ, à Lille. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 18 septembre 1847 et grand officier le 2 février 1859. — Il est mort à Paris le 3 avril 1873.

BOISLECOMTE (André-Olivier-Ernest SAIN DE), publiciste et diplomate français, né à Tours, le 20 juin 1799, entra dans les gardes du corps en 1816, et à l'École d'état-major en 1819. Le 25 juillet 1830, après les ordonnances du ministère Polignac, il donna sa démission. Membre de la Société des Amis du peuple, et lié avec plusieurs des chefs du parti républicain, il prit part à la rédaction de *l'Européen*. Réintégré dans l'armée comme capitaine d'état-major, il fut, à partir de 1833, aide de camp du maréchal Harispe, et remplit une mission en Afrique pendant la campagne de 1840. Il se retira du service en 1846, pour concourir à la deuxième édition de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, de Buchez et Roux, et à la rédaction de la *Revue nationale*.

A la révolution de Février, M. Sain de Boislecomte fut choisi pour chef du cabinet des affaires étrangères par M. de Lamartine, puis envoyé, le 24 mai, comme ministre de la République, à Naples, où il obtint des indemnités pour les Français victimes des événements du 15 mai. Il passa en août suivant, comme ministre plénipotentiaire, à Turin, où il fut remplacé, en septembre 1849, par le prince Murat. Nommé alors ministre aux États-Unis, il fut destitué en mars 1851 et rentra dans la vie privée. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 septembre 1849.

BOISSE (Adolphe), sénateur français, né à Rodez, le 16 septembre 1810, admis à l'École des Mines en 1832, en sortit en 1835 avec le brevet d'ingénieur civil et devint directeur des mines de Carmaux jusqu'en 1853, puis directeur du chemin de fer de Carmaux à Albi. Aux élections de février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de l'Aveyron, le deuxième sur huit, par 59,563 suffrages, et siégea au centre droit. Il vota contre les lois constitutionnelles. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, porté sur la liste dite de « l'Union conservatrice » avec MM. Delsol et Mayran, il fut élu, le deuxième sur trois, par 210 voix sur 388 électeurs. Fondateur de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, M. Boisse appartient à plusieurs sociétés savantes, notamment à la Société géologique de France.

BOISSELOT (Dominique-François-Xavier), compositeur et industriel français, né à Montpellier le 2 décembre 1811, vint à Paris en 1830, entra au Conservatoire, et remporta, en 1836, le grand prix au concours de l'Institut. Dix ans après, il donna un opéra comique en trois actes, *Ne touchez pas à la reine*, dont MM. Royer et Vaëz avaient emprunté le titre et le sujet au roman de M. Masson (Opéra-Comique, 16 janvier 1847).

Malgré le succès de ce début musical, il alla prendre, à Marseille, une part dans l'importante maison de pianos fondée par son père, dont il devint l'associé. Facteurs distingués, ils obtinrent des récompenses à toutes les expositions nationales de l'industrie et la décoration à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où leurs produits figuraient à la fois parmi ceux de la France

[illegible] l'Égypte, à cause de leur succursale de [illegible]. M. Boissier a épousé la fille du com- [illegible].

[illegible] (Pierre), ancien représentant du peu- [illegible] dans le département de Lot- [illegible] 1806. Riche propriétaire et [illegible], il faisait partie du Conseil gé- [illegible] doctrines libérales, lorsque, [illegible] envoyé à la Constituante par [illegible] place au comité de l'in- [illegible] avec le parti démocra- [illegible] l'élection du 10 décembre [illegible] opposition au gouvernement de [illegible], le sixième, à l'Assemblée [illegible] rallia au tiers-parti, soutint le [illegible], combattit, après le [illegible], la politique de l'Élysée, [illegible] 1851, fut au nombre de ceux [illegible] résister au coup d'État. Il a été [illegible] général de Lot-et-Garonne.

[illegible] (Marie-Louis-Gaston), professeur et [illegible] membre de l'Institut, né à [illegible] 1823, fit, au lycée de cette [illegible] études qu'il vint compléter à [illegible] et à Louis-le-Grand. Entré [illegible] en 1843, reçu agrégé des classes [illegible], il fut nommé professeur de [illegible], puis à Nîmes où il [illegible] docteur en 1856, il fut appelé à [illegible], comme professeur sup- [illegible] au lycée Charlemagne ; il ne [illegible] désigné pour suppléer M. Havet [illegible] dans la chaire d'éloquence [illegible] nommé maître de conférences à [illegible] (1865), il fut chargé, quelques [illegible] suppléant de M. Sainte-Beuve, [illegible] poésie latine. M. G. Boissier a épousé [illegible] d'Eugène Burnouf. Il a été élu [illegible] française, le 8 juin 1876, [illegible] de Patin. Décoré de la Légion [illegible], il a été promu officier le 15 [illegible]

[illegible], outre ses thèses de docteur [illegible] sur *Plaute* (1856), une *Étude* [illegible] (1859, in-8), qui obtint le [illegible] des inscriptions et belles [illegible] *amis, étude sur la société* [illegible] *César* (1866, in-8 ; 2e édit., [illegible] couronné par l'Académie fran- [illegible] *romaine d'Auguste aux Anto-* [illegible] ; *l'Opposition sous les Cé-* [illegible], sans compter plusieurs séries [illegible] ou de critique littéraire dans [illegible] *Mondes*, la *Revue de l'Instruc-* [illegible]

[illegible] (Edmond-Pierre), botaniste suisse, [illegible] 1810, parcourut en 1837 le midi [illegible], puis, à deux reprises (1842-1845), [illegible], et fit, en 1849, une tournée [illegible] ces divers pays, complétant ses [illegible] recherches sur les espèces nouvelles [illegible]. Il en a consigné les principaux résul- [illegible] suivants : *Voyage botanique* [illegible] *de l'Espagne, pendant l'année 1837* [illegible], 2 vol. in-4) ; *Elenchus plantarum* [illegible] *cognitarum*, etc. (1838-1840, [illegible] *plantarum orientalium nova-* [illegible] 1859, 3 vol. in-8), etc. M. Boissier [illegible] avec M. Reuter divers travaux in- [illegible] *Annales des sciences naturelles*.

[illegible] (Prudence), grammairien français, [illegible] (Manche), en 1806. Professeur [illegible], il a publié, outre quelques ouvrages de grammaire française et des exercices de langue pour les maîtres et les élèves, un nouveau ***Dictionnaire analogique de la langue française***, « répertoire complet des mots par les idées et des idées par les mots » (1862, gr. in-8). Dans un autre ordre d'études, M. Boissière a fait paraître, sous le pseudonyme de *Sièrebois*, deux ouvrages philosophiques : *l'Autopsie de l'âme* (1865, in-18), essai de psychologie physiologique, et *la Morale fouillée dans ses fondements* (1867, in-18), où le devoir est ramené à l'intérêt.

BOISSIEU (Alphonse DE), archéologue français, né à Lyon, vers 1810, est petit-fils du célèbre dessinateur Jean-Jacques. Ses travaux d'épigraphie l'ont mis en relation avec les savants des divers pays, et lui ont valu, en 1855, le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est membre de l'Académie de Lyon et de la Société littéraire de cette ville.

Son principal ouvrage a pour titre : *Inscriptions antiques de Lyon*, reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs (Lyon, 1846-1854, in-folio). On cite en outre : *De l'Excommunication* (Ibid., 1860, in-8) ; *Ainay, son autel, son amphithéâtre, ses martyrs* (Ibid., in-8). M. A. de Boissieu est un des collaborateurs de la *Gazette de Lyon*.

BOISSIEU (Arthur DE), journaliste français, né en 1835, s'est fait une notoriété littéraire très-rapide par la publication, dans la *Gazette de France*, de chroniques intitulées *Lettres d'un passant*, et réunies ensuite en volumes formant cinq séries dont trois ont paru sous les titres : *Figures contemporaines*, *les Vivants et les Morts* et *De chute en chute* (1866-1875, 5 vol. in-18). M. Arth. de Boissieu avait été, dix ans auparavant, l'auteur anonyme des *Lettres de Colombine*, qui eurent une grande vogue dans le *Figaro* et dont le mystère fut longtemps si bien gardé. On peut encore citer de lui : *Poésies d'un passant* (1870, in-18). — Il est mort à Paris le 29 mars 1873.

BOISSONNADE (Gustave), jurisconsulte français, né à Vincennes en 1828, est fils du célèbre helléniste, mort en 1857 (voyez les deux prem. édit.). Il étudia le droit et se fit recevoir docteur avec une thèse : *Essai sur l'histoire des donations entre époux et leur état d'après le code Napoléon* (1852, in-8). Agrégé de la Faculté de Paris, il occupa une chaire à celle de Grenoble. Plus tard, il accepta la mission d'aller au Japon, pour initier ce lointain pays au droit et à l'administration de l'Europe.

On a de M. Boissonnade : *Histoire héréditaire et de son influence morale et économique* (1873, in-8), *Histoire des droits de l'époux survivant* (1874, in-8), et un grand nombre de mémoires dans la *Revue historique du droit français*, dans la *Revue de législation ancienne et moderne* et dans la *Revue historique du droit français et étranger*.

BOISSONNET (André-Denis-Alfred), général français, ancien sénateur, né à Sézanne (Marne) le 19 décembre 1812, fils d'un général du génie du premier Empire, entra à l'École Polytechnique le 14 novembre 1832, et en sortit dans le génie, comme sous-lieutenant, le 1er octobre 1834. Il a été successivement promu lieutenant le 1er octobre 1836, capitaine le 23 novembre 1840, chef d'escadron le 5 février 1855, lieutenant-colonel le 25 janvier 1860, colonel le 12 août 1864, et général de brigade le 27 octobre 1870. Il fit de brillantes campagnes en Algérie, à Rome, et en Crimée, et fut blessé au siège de Rome et à

Malakoff. Lorsque survint la guerre de 1870, il venait d'être nommé commandant de l'École Polytechnique; il quitta ce poste pour passer à l'armée du Rhin, comme chef d'état-major général du génie. Il prit part aux divers combats livrés sous les murs de Metz et fut fait prisonnier dans cette ville, après avoir insisté inutilement auprès du général en chef pour tenter une sortie désespérée. Membre du conseil général de la Marne pour le canton de Sézanne depuis de longues années, le général Boissonnet se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale, dans ce département, lors d'une élection partielle, en 1873. Se déclarant indifférent à la question de la forme de gouvernement, il se portait comme partisan des institutions et des idées conservatrices, politiques ou religieuses. Sa candidature échoua, après une lutte assez vive, contre celle de M. Alph. Picart, candidat républicain. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut plus heureux et fut nommé sénateur de son département, le premier sur deux, par 396 voix sur 750 électeurs. Il prit place au centre droit et vota avec la majorité monarchique. Membre du groupe spécial des sénateurs constitutionnels, il fut, lors de la scission de ce groupe aux premiers jours de mars 1878, un de ceux qui refusèrent de pousser à l'extrême la résistance à la politique républicaine du cabinet Dufaure. Il ne fut pas réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Décoré de la Légion d'honneur le 20 juillet 1849, il a été promu officier le 18 juillet 1855, commandeur le 6 mars 1867 et grand officier le 18 décembre 1874. Il a présidé le conseil général de la Marne pendant plusieurs années.

Son frère, le baron Estève Laurent BOISSONNET, né à Paris le 19 juin 1811, fut aussi élève de l'École Polytechnique, d'où il sortit dans l'artillerie comme sous-lieutenant le 1er octobre 1832. Successivement promu lieutenant le 1er octobre 1834, capitaine le 19 décembre 1840, chef d'escadron le 5 septembre 1851, lieutenant-colonel le 2 juin 1856, colonel le 14 mars 1860, général de brigade le 14 juillet 1870 et général de division le 16 septembre 1871, il fut fait baron personnel vers la fin de l'Empire. Il servit avec éclat pendant le siège de Paris et fut grièvement blessé à Champigny. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 11 janvier 1876.

BOITEAU (Dieudonné-Alexandre-Paul), littérateur français, né à Paris, le 25 novembre 1829, fit ses études au lycée Charlemagne, et entra ensuite à l'École normale, d'où il sortit volontairement en 1852. Il se tourna dès lors vers la littérature, puis vers l'économie politique, à laquelle se rapportent ses plus importantes publications.

On a de lui, tant sous son nom que sous celui de *Boiteau d'Ambly*, qu'il prit surtout à ses débuts : *Aventures du baron de Trenck* (1853); *les Cartes à jouer et la cartomancie* (1854); *Légendes recueillies ou composées pour les enfants* (1856); *Lettres choisies de lady Montague* (1853); *Album de l'Exposition universelle* (1855, in-4), ouvrage incomplet; *Erreurs des critiques de Béranger* (1858, in-32); *Philosophie et politique de Béranger* (1858); *En avant!* (février 1859), brochure politique, immédiatement saisie; *Lettre à M. Renan sur Béranger* (1859); *l'Équité de M. Pelletan* (1860), brochure également relative à Béranger; *la Situation* (1861), anonyme, etc.; puis, comme ouvrages d'histoire, de statistique et d'économie politique : *État de la France avant 1789* (1860, in-8); *les Traités de commerce*, texte historique et pratique des traités en vigueur (1863, in-8); *Fortune publique et finances de la France* (1865, 2 vol. in-8); *les Finances de la ville de Paris* (1865, in-8); *le Régime des chemins de fer franç*[...] (1875, in-18).

M. Boiteau a en outre édité les *Œuvres posth*[...]*mes* de Béranger (1857, 4 vol. in-8) et réuni[...] volumineuse et intéressante *Correspondance* (18[...]60, tom. I-IV). Il a fait paraître depuis 1860 un [...]*manach de Béranger* (in-32) avec des vers iné[...] du poète national. Il a encore publié l'*Hist*[...] *amoureuse des Gaules*, avec un commentaire [...]torique et les *Mémoires de Madame d'Épinay*[...] a fourni un grand nombre d'articles ou de va[...]tés historiques et littéraires à *l'Artiste*, à la [...]*vue de Paris*, à *l'Athenæum*, au *Bulletin du* [...]*bliophile*, au *Moniteur*, au *Journal* et à la *Re*[...] *de l'Instruction publique*, au *Journal pour to*[...] *à la Propriété littéraire*, au *Courrier de la* [...]*brairie*, dont il fut rédacteur en chef, et surt[...] depuis 1862, au *Journal des Économistes*, o[...] traite les questions financières, etc.

BOITTELLE (Symphorien), homme polit[...] français, né à Cambrai, le 22 février 1813, e[...] à l'École militaire de Saint-Cyr en 1833. Sous-[...]nant au 5e lanciers en 1835, il ne figure [...] dans l'*Annuaire militaire* de 1841. En 1852, [...] nommé sous-préfet de Saint-Quentin, et peu a[...] décoré de la Légion d'honneur. Il devint ens[...] préfet de l'Aisne et passa, en 1856, à la préfect[...] de l'Yonne, d'où il fut appelé à la préfecture [...] police de Paris après l'attentat du 14 janvier 1[...] Il se démit de ses fonctions et fut nommé s[...]teur par décret du 20 février 1866. M. Boitte[...] été promu grand-officier de la Légion d'hon[...] le 14 août 1862.

BOKER (George-Henry), poète dramat[...] américain, né à Philadelphie, en 1824, débu[...] en 1847, par un volume de vers : *la Leçon d*[...] *vie* (the Lesson of life). Depuis, il a donné [...] théâtre plusieurs drames : *Calaynos*, épisode [...] la lutte des races espagnole et moresque, [...] avec succès en Amérique, en 1848, et r[...] l'année suivante en Angleterre; *Anne Boleyn*[...] *Fiançailles* (the Betrothal); *Léonor de Guz*[...] Il a écrit aussi une comédie : *le Monde n'est* [...] *masques* (All the world a mask). Il a publié [...] volume : *Pièces de théâtre et poésies* (Plays [...] poems, Boston, 1856, 2 vol. in-12); *Chants* [...] *la guerre* (Poems of the War, 1864). Il a [...] ministre plénipotentiaire des États-Unis à Co[...]stantinople de 1871 à 1878.

BOLINTINEANO (Démètre), poète roumain, [...] à Bolintina, près Bucharest, en 1826, d'une [...]mille de petits boyards, fit ses classes au collè[...] national de Saint Sava, et fut attaché ensuite [...] un ministère. Diverses poésies, répandues da[...] le public par les journaux, ayant attiré sur l[...] l'attention, M. Stefan Golesco et quelques autr[...] boyards patriotes se réunirent pour lui fourn[...] les moyens d'aller compléter ses études à Par[...] (1847). Les événements politiques de l'année sui[...]vante le ramenèrent à Bucharest, où il rédige[...] pendant plusieurs mois, *le Peuple souverain*[...] Après le rétablissement de l'ordre légal, il fu[...] proscrit, se réfugia en France et passa plus tar[...] en Turquie. En 1855, le prince Grégoire Ghik[...] lui fit offrir une chaire de littérature roumaine [...] Jassi, mais la Porte refusa de le laisser rentrer [...] en Moldavie.

En 1852, une souscription fut ouverte dans [...] cette province pour imprimer le recueil de ses [...] œuvres, qui parut sous le titre de *Chants et* [...] *plaintes* (Cantice si plangeri), et fut réimprimé en [...] 1855, sous le simple titre de *Poésies*. Une traduction en vers français, faite par l'auteur lui-même, en fut publiée sous le titre de *Brises d'O-*

[illegible], avec une préface de Philarète Chasles. [illegible] a inséré, en outre, un grand [illegible] dans la *Roumanie littéraire* [illegible] notamment un poëme philosophique [illegible]. Il a aussi fait publier à Paris, en [illegible] intitulée : *les Principautés roumaines* [illegible] sous le prince Couza, il fut appelé [illegible] pendant trois mois, partie du [illegible] 1861). Il devint ensuite con[illegible]. — Il est mort à Bucharest, dans [illegible] septembre 1872.

[illegible], poëte et publiciste roumain, [illegible] Bucharest, fit ses études au collège [illegible] dix-sept ans entra, comme cadet, [illegible] quitta bientôt pour les lettres. [illegible] le poëte des paysans et [illegible] ses premiers vers furent insérés, [illegible] dans les journaux valaques. Il a suc[illegible] à Bucharest : *Operile lui Cé*[illegible] odes, satires et légendes dont [illegible] ont été traduites en français dans [illegible] de M. Vaillant; *Matilda* (1836), le [illegible] écrit et joué en langue roumaine; [illegible] 1842), poésies sociales; [illegible] Poésies nouvelles, 1847). Le recueil [illegible] chants patriotiques roumains, sui[illegible] historique sur *Domnulador* (Vla[illegible] des héros de la révolution de [illegible] Paris en 1852.

[illegible] prit part, en 1836, au mou[illegible] contre la Russie. Il fonda, en [illegible] Carieux), petite revue lit[illegible] suspendue, après quatre numéros. [illegible] quelques satires politiques, qui le [illegible] fois en prison (1838). Ar[illegible] en 1840, après la tentative d'in[illegible] le protectorat russe, il fut, [illegible] de détention, exilé pour quelque [illegible] Marului, monastère russe sur la [illegible]. Mêlé à toutes les conspirations [illegible], il se jeta tout entier dans le [illegible] 1848 et fut l'un des membres du [illegible] l'organisa. Après la chute de [illegible] (juin 1848), il devint tour à [illegible] de Bucharest, l'un des [illegible] du gouvernement provisoire, [illegible] roumain, et l'un des rédac[illegible]. Il fit partie alors de la [illegible] l'affranchissement des Tsiganes. [illegible], au camp de Fuad-Effendi [illegible] contre le rétablissement du règle[illegible], il fut arrêté avec ses compa[illegible] à s'échapper et passa en [illegible] il fonda *l'Expatriasul* (l'Ex[illegible]) il se rendit à Constantinople, [illegible] 1856), où il commença, en 1856, [illegible] *Mémoires sur la Roumanie* dont il [illegible] la première partie (1856, in-8). Il [illegible] une traduction française de ses [illegible], in-8).

[illegible] (Jean-Raymond), ancien sénateur [illegible] le 12 mars 1821, s'occupa d'industrie [illegible] président de la chambre de commerce [illegible]. Maire de cette ville pendant l'oc[illegible] allemande, il fut élu, le 8 février [illegible] représentant de la Meuse à l'Assemblée [illegible] le premier sur six, par 27 561 voix. Il [illegible] centre gauche et vota avec ce groupe, [illegible] de M. Thiers (24 mai 1873), puis [illegible] centre droit et, après le vote des lois [illegible], s'inscrivit au groupe Lavergne. [illegible]-le-Duc, il donna sa démission après [illegible] aux élections municipales de no[illegible] 1874. Porté, aux élections sénatoriales [illegible] 1876, avec M. Salmon, sur la liste dite constitutionnelle, il fut élu le second sur deux, par 398 voix sur 654 électeurs. Lors de la scission du groupe des constitutionnels, au commencement de mars 1878, il fut un des onze qui se rallièrent à la droite monarchique. Il ne fut pas réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Représentant le canton de Bar-le-Duc au conseil général de la Meuse jusqu'en 1878, il en a été élu vice-président, M. Bompard a été décoré de la Légion d'honneur.

BONAFOUS (Paul-Eustache-Eugène), magistrat français, ancien sénateur, né à Caunes (Aude) le 11 juin 1812, entra dans la magistrature en 1837, comme substitut du procureur du roi à Bellac. Il fut successivement procureur du roi à Saint-Pons en 1841, puis substitut du procureur général à Montpellier, avocat général dans la même ville et à Toulouse, procureur général à Grenoble en 1858, et enfin premier président de cette dernière cour en 1861. Propriétaire à Saint-Pons, il avait été, sans succès, en 1871, candidat dans ce canton pour le conseil général de l'Hérault; il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le même département, soutenu par un comité de coalition légitimiste et bonapartiste, conjointement avec MM. Pagézy et Rodez-Bénavent. Il fut élu, au second tour, le dernier sur trois, par 217 sur 420 électeurs, et prit place dans la droite monarchique. Il ne fut pas réélu lors du renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 11 avril 1868.

BONALD (Victor DE), publiciste français, né le 19 mai 1780, est l'un des fils du célèbre auteur de la *Législation primitive*, et le frère aîné du cardinal archevêque de Lyon. Il fut emmené de bonne heure en émigration, fit ses études au collège de Heidelberg. Nommé, en 1814, recteur de l'Académie de Montpellier, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1825, et donna sa démission en apprenant la chute de la branche aînée en 1830. — Il est mort à Rodez le 6 mars 1871.

Auteur de deux ouvrages où l'on retrouve les idées de son père et qui, vers 1850, amenèrent une vive discussion entre lui et le père Ventura : *Moïse et les géologues modernes* (1835, in-18), et *Des Vrais principes opposés aux erreurs du* XIX*e siècle* (1833, in-8), il a publié, en outre : *Encore un mot sur Pascal, les Jésuites et l'enseignement*, à propos du *Rapport* de Cousin à l'Académie française sur les *Pensées* (Avignon ; 1845, in-8), et *De la vie et des écrits du vicomte de Bonald*, défense de ses principes philosophiques (1844, in-8; 2e édit., 1853, in-18).

BONAPARTE* (Maison), famille française d'origine italienne, élevée à la dignité impériale le 18 mai 1804 et le 2 décembre 1852, et dont la déchéance a été prononcée par l'Assemblée nationale à Bordeaux le 1er mars 1871. Elle comprend l'ex-famille impériale de France (voy. NAPOLÉON) et la branche aînée, résultant de la fusion des deux lignes de Joseph et de Lucien, frères de Napoléon Ier. Celle-ci se compose de Charles, prince de Canino, de ses sœurs et de ses enfants, et de ses frères Louis-Lucien, Pierre et Antoine (voy. ci-dessous).

La branche aînée avait pour chef, jusqu'en 1857, le prince *Charles*-Jules-Laurent-Lucien Bonaparte, fils aîné de *Lucien*, et connu, comme homme politique italien et comme naturaliste, sous le nom de prince de Canino (voy. ce nom dans les deux premières éditions du *Dictionnaire*). De son mariage avec la princesse *Zénaïde*-Char-

lotte-Julie, fille de l'ancien roi de Naples et d'Espagne, *Joseph*-Napoléon-Bonaparte, morte le 8 août 1854, il avait eu huit enfants, trois fils et cinq filles.

Le second des fils, le prince *Lucien*-Louis-Joseph-Napoléon BONAPARTE, né à Rome le 15 novembre 1828, baptisé par le cardinal Fesch, et tenu sur les fonts par le prince Louis-Napoléon, plus tard empereur, ordonné prêtre en 1853, camérier secret du pape, fut élevé au cardinalat le 13 mars 1868. Par la mort de son frère, le prince Joseph, il est devenu, en 1865, le chef de la branche aînée de la famille. La même année, il reçut les titres de prince français et d'altesse.

Le troisième fils, le prince *Napoléon-Charles* Grégoire-Jacques-Philippe BONAPARTE, né à Rome le 5 février 1835, devenu capitaine aux tirailleurs algériens, et qui a fait l'expédition du Mexique, a épousé, le 25 novembre 1859, la princesse Marie-*Christine*, née le 25 juillet 1842, fille du prince Jean-Népomucène Ruspoli.

Les filles du prince de Canino, encore vivantes en 1879, sont : la princesse *Julie*-Charlotte-Zénaïde, etc., née le 6 juin 1830, mariée, le 30 août 1847, au marquis de Roccogiovine; la princesse *Charlotte*-Honorine-Joséphine, née le 4 mars 1832, mariée, le 4 octobre 1848, au comte Pierre Primoli; la princesse *Marie*-Désirée-Eugénie, etc., née le 18 mars 1835, mariée, le 2 mars 1851, au comte Paul de Campello; la princesse *Augusta*-Amélie, etc., née le 9 novembre 1836, mariée, le 2 février 1856, au prince Placido Gabrielli.

La branche aînée de la famille Bonaparte comprenait encore les frères et sœurs du prince de Canino, issus du second mariage du prince Lucien avec *Alexandrine* - Laurence de Bleschamps, veuve de l'agent de change Jouberthon savoir : les trois princes Louis-*Lucien*, *Pierre*-Napoléon et *Antoine* Bonaparte (voy. ci-dessous), puis les princesses *Lætitia*, *Marie* et *Constance* toutes trois mortes aujourd'hui.

BONAPARTE (Louis-*Lucien*, prince), ancien sénateur français, né à Mongrove (Worcestershire), le 4 janvier 1813, est le second fils de Lucien, frère de Napoléon Ier. Sa jeunesse a été moins agitée que celle de ses frères. Rentré en France après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par les électeurs de la Corse. Mais son élection, qui eut lieu le 28 novembre 1848, fut annulée le 9 janvier 1849. Quelques mois après, il fut un des candidats choisis par *l'Union électorale*, et, après la journée du 13 juin, sa candidature triompha dans le département de la Seine. A l'Assemblée législative, il ne se sépara de la droite que pour soutenir, en 1851, la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre ne le mit point d'abord en évidence, mais au rétablissement de l'Empire, il fut nommé sénateur (31 décembre 1852) et reçut les titres de prince et d'altesse. Il fut promu grand'croix de la Légion d'honneur, le 15 mars 1863.

Savant et philologue distingué, il a publié une *Grammaire basque*, des ouvrages sur la chimie, en français et en italien, puis, en 1857, la *Parabole du Semeur* de saint Matthieu, en soixante-douze langues et dialectes européens. Il a aussi traduit en langue basque *le Cantique des cantiques* (Londres, 1863, in-18).

BONAPARTE (*Pierre*-Napoléon, prince), ancien représentant français, né à Rome le 12 septembre 1815, et frère du précédent, est le troisième fils de Lucien. En 1832, il alla rejoindre aux États-Unis son oncle Joseph, ancien roi d'Espagne, et suivit en Colombie le général républicain Santander, qui le nomma chef d'escadron. Peu de tem après, il revint en Italie; mais le gouverneme du pape, en 1836, lui intima l'ordre de quitter États de l'Église. Cerné par une troupe de sbir il en blessa deux et tua leur chef de sa main; m il reçut lui-même deux blessures dans la lu et fut contraint de se rendre. Après une as longue détention au fort Saint-Ange, il pa pour l'Amérique; puis il passa en Angleterre, de là dans l'île de Corfou. Dans une excursion Albanie, il eut une querelle avec les Pallikares leur livra, presque seul, un combat meurtri Le gouvernement anglais l'engagea à s'éloig des côtes de la Grèce et de l'Italie. Il reprit al le chemin de Londres, après avoir vainement fert ses services à la France et au vice-roi d gypte Méhémet-Ali. En 1848, à la nouvelle de révolution, il accourut à Paris, invoqua le s venir de son père qui avait toujours témoigné opinions républicaines, et obtint le grade de c de bataillon au titre étranger.

Envoyé à l'Assemblée constituante par les él teurs de la Corse, il y fit partie du Comité de guerre. Il vota ordinairement avec l'extr gauche : contre les deux Chambres, pour le d au travail, pour l'impôt progressif, pour le c dit foncier, pour la suppression complète l'impôt du sel, pour l'amnistie des transporté pour l'ensemble de la constitution républica mais il repoussa l'amendement Grévy. Dans p sieurs occasions il se porta garant des sentim républicains de son cousin Louis-Napoléon. A l'élection du 10 décembre, il continua de ger près de la Montagne, repoussa la proposi Rateau et désapprouva l'expédition de Rome ne se sépara des démocrates que dans les q tions relatives à la personne même du prési Réélu dans les deux départements de la Cors de l'Ardèche, il fut, à l'Assemblée législative, des adversaires les plus ardents de la réac Il repoussa la loi Parieu-Falloux sur l'enseig ment, et demanda la question préalable su projet de loi présenté par M. Baroche contr suffrage universel. Son ardeur démocratique cita souvent les colères de la droite, sans dis les défiances de la gauche. Il niait les projets coup d'État avec une vivacité assez peu pa mentaire. Il porta non moins d'indiscipline d sa conduite militaire. En 1849, il partit p l'Algérie et assista aux premières opérations siége de Zaatcha, puis, avant l'assaut, rentra France sans permission. M. d'Hautpoul, minis de la guerre, le destitua, et cette mesure, fut suivie d'un duel entre M. P. Bonaparte et journaliste de l'extrême droite, obtint l'app bation expresse de l'Assemblée.

Le coup d'État du 2 décembre mit dans u position très délicate ceux des membres de la f mille Bonaparte qui s'étaient prononcés pour maintien de la Constitution. M. Pierre Bonapa rentra dans la vie privée. Lors du rétablisseme de l'Empire, il reçut, comme ses frères, les tit de prince et d'altesse, mais sans faire non pl partie de la famille impériale. Ne fréquentant p assidûment la cour des Tuileries, tantôt il se l vrait en Corse à sa passion pour la chasse, ta tôt il vivait retiré à Auteuil dans une maison d campagne. Après avoir longtemps sollicité en vai l'autorisation de l'empereur, le prince Pierr épousa, en 1868, sur le territoire belge, la fille d'u ouvrier du faubourg Saint-Antoine, dont il ava eu deux enfants, que cette union avait pour bu de légitimer.

Au mois de janvier 1870, une violente polé mique entre la *Revanche* et l'*Avenir*, journau corses, rendit une rencontre imminente entr M. Tommasi, rédacteur de la *Revanche*, et le princ

...avait défendu dans l'*Avenir* la mé... Ier. Mais M. Paschal Grousset, ... la *Marseillaise*, représentant à Paris ... ayant pris fait et cause pour ce jour... gravement le prince, celui-ci provo... Rochefort, rédacteur en chef de ... dédaignant de se battre avec « l'un ... » M. Grousset envoya cependant deux témoins, M. Iwan Salmon, ... et M. Ulric de Fonvielle. Dans une ... M. Pierre Bonaparte tira ... de revolver sur les visiteurs, et ... Noir. La nouvelle de ce déplorable ... l'opinion publique au point ... Émile Ollivier à faire arrêter le ... devant la Haute cour de ... à Tours. Ce procès eut ... tant par l'attitude pro... l'accusé que par le caractère des ... la notoriété des témoins cités. Le ... acquitté sur le chef du meurtre ... seulement envers la famille Sal... à 25 000 francs de dommages... somme ayant été refusée par les ... prince la versa entre les mains du ... pour les pauvres de la ville. Il se ... dans sa propriété d'Épioux (Arden... courut qu'il avait reçu de l'empe... quitter la France. Après le désastre ... passa en Belgique et vendit son do... Les journaux du mois de ... que sa femme, la princesse ... avait fondé à Londres une ... de couturière, qui recrutait ... la noblesse et la haute finance ... qui fit bientôt de mauvaises af... un procès entre la princesse ... qui lui avait cédé son fonds de ... M. Pierre Bonaparte écrivit alors aux ... diverses lettres qui ramenèrent ... l'attention sur lui. Il s'est retiré à ... a été nommé par Victor-Emmanuel ... des saints Maurice et Lazare, le 29 ... le 3 novembre de la même ... de la Légion d'honneur.

..., qui s'est de tout temps livré aux ... lettres, a publié une traduction en ... de *Nabuchodonosor*, tragédie de ... in-4°), et un volume de vers fran... intitulé *Loisirs* (1865, in-18). On ... diverses brochures politiques ano... entre autres ayant pour titre *Sur la* ... (1868, in-8°).

...TE (Antoine), frère des précédents, ... de Lucien, né le 31 octobre 1816, ... par son père. En 1832, il se ..., passa de là dans les États ... et, comme son frère Pierre, de ... avec la force armée pontificale. ... de Rome, où il ne revint qu'a... de 1848; mais il se tint à l'é... italiens. Il vint en France, en ... la cause de l'Élysée, fut envoyé à ... législative par les électeurs modérés ... donna l'appui de ses votes à la coa... partis monarchiques. Après le ... 2 décembre, il ne sembla pas re... honneurs et ne fut pas compris dans ... ayant rang à la cour. — Il est ..., le 28 mars 1877.

...AGNI DI MOMBELLO (Charles), ... italien, né en Piémont, le ..., et dont le père fut procureur gé... sous Napoléon Ier, entra dans ... en 1826. Substitut de l'avocat des pauvres en Savoie en 1830, avocat fiscal (procureur du roi) à Pallanza en 1833, substitut de l'avocat général à Turin en 1834, il fut, en 1845, nommé sénateur (conseiller d'appel) dans la même ville. En 1838, il fit partie avec Cavour de la Commission qui dirigea le premier recensement des États sardes. Plus tard, il s'occupa de la création des asiles et des écoles d'enfants et publia à cette occasion deux petits volumes. Quelques travaux littéraires le firent entrer en 1841 à l'académie de Turin. Son principal ouvrage, *Introduzione alla scienza del diritto*, parut en 1848.

Secrétaire général de l'instruction publique sous le marquis Alfieri de Sostegno, M. Bon-Compagni fut placé à la tête de ce département dans le premier ministère constitutionnel du roi Charles-Albert, et fut le principal auteur de la loi organique de l'instruction publique du 4 octobre 1848. En décembre suivant, il donna sa démission, qui entraîna celle du ministère. Il fit partie du ministère Alfieri, d'abord comme ministre des travaux publics, puis comme ministre de l'instruction publique pour la seconde fois. Ce fut lui qui suivit la négociation relative à une ligue italienne et qui échoua par le refus du pape de soutenir la guerre d'indépendance. Après Novare, il fut l'un des deux plénipotentiaires qui conclurent la paix avec l'Autriche et ce fut lui qui défendit le traité devant le parlement. Comme député, il soutint, dans les circonstances difficiles de 1849 à 1852, les ministères qui se succédèrent. Lorsque Cavour tomba et que M. d'Azeglio lui succéda, il devint ministre de grâce et de justice et proposa la loi sur le mariage civil qui échoua devant le sénat. Peu après, le ministère changea encore, mais M. Bon-Compagni resta ministre, au retour de Cavour, jusqu'en 1853. Il fut alors porté à la présidence de la chambre élective, présidence qu'il conserva jusqu'en 1857. Pendant cette période, il fut rapporteur des lois sur la réforme de l'instruction secondaire et sur la réforme de l'administration provinciale et communale.

En 1857, M. Bon-Compagni fut nommé ministre plénipotentiaire à Florence. Il occupait ce poste, lorsqu'en avril 1859 la révolution unitaire se fit en Toscane. Il refusa de faire partie du gouvernement provisoire toscan; mais Victor-Emmanuel ayant accepté la dictature militaire, M. Bon-Compagni reçut le titre de commissaire extraordinaire du roi pour la guerre de l'indépendance. Après Villafranca, il fut rappelé, mais, le 7 décembre, l'assemblée toscane ayant voté la régence du prince de Carignan, il revint comme lieutenant de celui-ci et prit le titre de gouverneur des provinces liguées de l'Italie centrale. De Florence, il passa à Bologne, lors du nouveau ministère Cavour, et y resta jusqu'à l'annexion définitive de l'Italie centrale. Député de Villanuova au parlement italien, il appuya la cession de Nice et de la Savoie. En décembre 1861, il parla sur la question romaine, et ce fut sur ses interpellations que le ministère Rattazzi tomba.

Entre autres opuscules politiques parus de 1860 à 1862, il faut citer de lui une brochure sur *la Puissance temporelle du pape*, qui eut du retentissement. En octobre 1870, il présida la commission consultative des lois de garantie de l'indépendance spirituelle du pape, et élabora un projet sur les rapports de l'Église et de l'État. M. Bon-Compagni a été promu grand-officier de Saint-Maurice le 14 janvier 1857. La faculté de philosophie de l'Université de Turin lui a décerné, en 1862, le titre de docteur-agrégé.

BONDY (comte François-Marie TAILLEPIED DE), homme politique français, ancien pair, né à Paris, le 23 avril 1802, est le fils du comte de Bondy mort en 1847, après avoir été préfet de la Seine et pair de France. Destiné à l'état militaire, il fut, de 1820 à 1822, élève de l'École polytechnique; il était, en 1826, sous-lieutenant dans l'artillerie de terre, lorsqu'il donna sa démission. En 1834, il fut nommé préfet de l'Yonne, et administra ce département jusqu'à la fin de 1841. Il fit en même temps partie du Conseil d'État, d'abord comme auditeur, puis comme maître des requêtes. Le 25 décembre 1841, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février, qui le rendit à la vie privée.

Il en sortit aux élections de février 1871 et fut nommé représentant de l'Indre à l'Assemblée nationale, le deuxième sur cinq, par 44 722 voix; il prit place au centre droit, vota avec la majorité monarchique de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, M. de Bondy fut porté candidat, avec son collègue du centre droit, M. Clément, sur la liste dite de « l'Union conservatrice », et fut élu par 166 voix sur 309 électeurs.

Il siégea à la droite du nouveau sénat et vota la dissolution demandée par le cabinet de Broglie, le 16 juin 1877. Après les élections du 14 octobre et la victoire électorale du parti républicain, le groupe des constitutionnels, présidé par M. de Bondy, résolut de refuser un vote de confiance au ministère de Broglie. Les réunions de ce groupe furent suivies par le public avec une vive curiosité. Après la chute du cabinet d'affaires Rochebouët et l'avénement du ministère Dufaure, ce groupe se divisa : les uns cherchèrent à se rapprocher du centre gauche, mais M. de Bondy, avec plusieurs autres, suivit la politique de la droite monarchique. Il fut réélu lors du premier renouvellement triennal du 5 janvier 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 juin 1838.

BONGHI (Ruggiero), philosophe et homme politique italien, né à Naples le 20 mars 1828, se livra de bonne heure avec passion à l'étude de la philosophie et publia, dès l'âge de dix-huit ans, une traduction de schapitres de Plotin sur le beau (1845); il la fit suivre d'une traduction avec commentaires critiques du *Philèbe* de Platon (1846). Au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848, il fonda à Florence un journal, *il Nazionale*, et prit aux événements, jusqu'en 1849, une participation qui le fit exiler du royaume de Naples. Établi sur les bords du lac Majeur, il se lia étroitement avec le poëte Manzoni et le philosophe Rosmini et reprit avec son ancienne ardeur, de 1852 à 1859, ses études philosophiques. Il donna alors son importante traduction de la *Métaphysique* d'Aristote (Turin, 1857), et entreprit une traduction nouvelle des *Œuvres de Platon* (Opere di Platone, Milan, 1858 et suiv., in-8°). Un écrit en forme de lettres sur les causes qui ont nui à la popularité de la littérature italienne (*Lettere critiche sul perchè la letteratura italiana non è popolare in Italia;* Milan, 3e éd. 1873) date aussi de cette époque. En 1859, il fut nommé professeur de philosophie à l'Académie nouvellement créée à Milan et publia son cours sous le titre de *Lezioni di logica* (Ibid., 1860). L'année suivante il était élu député au Parlement italien.

En 1863, il fonda à Turin le journal *la Stampa* pour la défense de la démocratie modérée. Nommé en 1864 professeur de littérature grecque à l'Université de Turin, il passa en 1865, comme professeur de latin, à l'Institut des autes études de Florence et devint membre du conseil supérie[ur] de l'enseignement. Il retourna occuper une cha[ire] à l'Académie de Milan, et y dirigea le jour[nal] *la Perseveranza*, puis fut appelé, comme prof[es]seur d'histoire ancienne, à l'Université de Rom[e], d'où il passa à Naples, en 1872, pour prendre [la] direction de l'*Unità nazionale*. Le 3 octobre 18[..] M. Bonghi fut appelé à remplacer M. Scial[oja] au ministère de l'instruction publique dans [le] cabinet Minghetti. Il s'occupa activement [à] relever le niveau de l'instruction publique [en] Italie et contribua à l'affranchissement de l'I[talie] vis-à-vis de l'Église. Il défendit même, à [la] tribune de la Chambre, les droits d'un gouv[er]nement laïque dans les affaires religieu[ses] avec une élévation et une indépendance qui, d[ans] le ministre, trahissaient le penseur. Toutefoi[s, il] ne prit pas, comme orateur politique, une pl[ace] égale à celle qu'il occupait comme philosoph[e et] comme écrivain. M. R. Bonghi a gardé son p[or]tefeuille jusqu'à l'avénement du cabinet Dep[retis] (22 janvier 1876).

A la liste de ses travaux, nous devons ajout[er] *Storia della finanza italiana* [1864-1868] (F[lo]rence, 1868); *la Vita e i tempi di Vale[ntino] Basini* (Ibid. 1869): *Frati, Papi e Rè : dis[cus]sioni tre* (Naples, 1873); une brochure su[r le] *Conclave* (1877), et une suite de remarqu[ables] chroniques politiques dans la *Nuova Antolog[ia]*.

BONHEUR (Mlle Rosalie, dite *Rosa*), fe[mme] peintre française, née à Bordeaux, le 22 [...] 1822, eut pour maître son père, Raymond [Bon]heur, artiste de mérite, mort en 1853. Elle dé[buta] au Salon de 1841 par deux petites toiles : *L[es] Lapins* et *Chèvres et moutons*. Elle a donné de[puis] aux Expositions successives, dans l'espace de [...] ans, des *Animaux dans un pâturage*, le *Ch[eval] à vendre*, des *Chevaux sortant de l'abreu[voir]*, des *Chevaux dans une prairie*, des *Vach[es au] pâturage*, *la Rencontre*, *un Ane*, *les Trois M[ous]quetaires*, *le Labourage*, un *Troupeau chemin[ant]*, *le Repos*, une *Étude d'étalons*, une *Nature m[orte]*, une *Étude de chien courant*, le *Meunier ch[emi]nant*, le *Labourage nivernais*, au Luxemb[ourg]. En 1851 et 1852, Mlle Rosa Bonheur, press[ée de] commandes, ne put rien envoyer au Salon, [...] sa grande toile du *Marché aux chevaux* fu[t le] principal succès de l'exposition de 1853. A l['Ex]position universelle de 1855, elle envoya un [nou]veau paysage de vastes dimensions, *la Fena[ison] en Auvergne*. A celle de 1867, elle a exposé [jus]qu'à dix toiles : *Moutons au bord de la mer*, [ac]quis par l'impératrice; *Bœufs et vaches*; *Be[rgers] béarnais; Une Barque; Bourriquaires aragon[ais]*; *Cerfs traversant un espace découvert*; *Ra[zzia] (Écosse)*, *Chevreuils au repos*, *Poneys*, [*Ber*]*ger écossais*. On loue surtout la fermeté du de[ssin] et le grand caractère de ses paysages. Ses [ta]bleaux, comme ceux de Paul Delaroche, [sont] particulièrement recherchés par les Anglais. [Elle] s'est exercée aussi à la sculpture, et a envoyé [plu]sieurs fois au Salon des groupes d'animaux [qui] n'ont rien ajouté à sa réputation. Depuis 1[...] Mlle Rosa Bonheur a dirigé l'École gratuite [de] dessin pour les jeunes filles.

L'éminente artiste a obtenu une 1re médaille [en] 1848, une de première classe en 1855, et une [de] deuxième classe en 1867. En 1868, elle a été n[om]mée membre de l'Institut d'Anvers. Elle a été [dé]corée de la Légion d'honneur, le 10 juin 18[..]. Retirée auprès de Fontainebleau, elle fut, dit[-on], pendant la guerre de 1870-1871, de la part de[s] ennemis, l'objet d'une protection spéciale, [par] les ordres du prince royal de Prusse.

BONHEUR (François-Auguste), peintre franç[ais]

[illegible] cadet de la précédente, né à Bordeaux, le [illegible] 1824, étudia sous son père, visita les [illegible], le Cantal et l'Auvergne, et débuta, [illegible] de 1845, par les *Enfants aux hannetons.* [illegible] suivantes il exposa : *le Bain*, *l'Heu*-[illegible], *la Grappe*, *Matin d'automne*, *Des*-[illegible] de bois, *les Ruines d'Apchon* (à M. de Morny), [illegible] de Bretagne, au musée d'Amiens, et *les* [illegible] du Puy-Griou, acquis par l'État; *le Vieux* [illegible], *le Col de Cabre* (1855); *Souvenir de la* [illegible] Bretagne (1857); *Troupeau de vaches*, *le* [illegible] du gué, *l'Abreuvoir* (1859); *l'Arrivée à* [illegible] (Auvergne); *Rencontre de deux troupeaux* [illegible] les Pyrénées; *la Sortie du pâturage* (Auver-[illegible] 1861); *le Combet*, *la Mer*, *le Ruisseau* [illegible]; *le Retour de la foire* (1864); *le Dormoir*, [illegible] (Auvergne), *le Plomb du Cantal* (1866); [illegible] des Pyrénées; *Souvenir d'Auvergne*, à [illegible] universelle de 1867; *Environs de Jal*-[illegible] (Auvergne), *le Berger et la mer* (1868); [illegible], *souvenir des Pyrénées* (1869); [illegible] d'Auvergne (1874); *Avant la pluie* (1875), [illegible] de la Jordanne (1878). On lui doit aussi [illegible] portraits, dont les plus remarqués ont [illegible] de son père et de sa sœur (1847 et 1848). [illegible] obtenu une 3ᵉ médaille en 1852, une 2ᵉ en [illegible], une 1ʳᵉ en 1861 et un rappel en 1863. Il a [illegible] de la Légion d'honneur en 1867.

BONHEUR (Jules-Isidore), sculpteur français, [illegible] des précédents, né à Bordeaux, le 15 mai [illegible], étudia aussi la peinture sous son père, [illegible] en même temps à l'étude de la sta-[illegible] et des groupes d'animaux. Il débuta au [illegible] de 1848, comme peintre, et comme sculp-[illegible], sur le même sujet, *le Combat d'une lionne et d'un cavalier africain.* Depuis, il a aban-[illegible] la peinture. Comme sculpteur, il a donné: [illegible], *Cavalier chassant un tau*-[illegible], *Lièvre attaqué par une panthère*, études en [illegible], étude en cire; *Groupe* [illegible], *Cheval*, études en bronzes; *Hercule* [illegible] de Diomède, groupe en plâtre, ex-[illegible], ainsi que *le Zèbre et la Panthère* [illegible], qui ont été coulés en bronze pour l'État; [illegible], *Vache défendant son* [illegible]; *Jument et son poulain*, *Chien et* [illegible], marbre (1861); *Ju*-[illegible] par un *jockey*, plâtre; *Éta*-[illegible], bronze (1863); *Enfants et Chiens*, [illegible] (1864); *Taureau* (1865); *Cheval an*-[illegible] (1866); *Dromadaire*; *Tigre royal* [illegible]; *Lionne et ses petits*, bronze (1869); *Bœuf* [illegible], groupe plâtre (1870); *Jument et pou*-[illegible]; *le Bref dans l'arène*, groupe plâtre [illegible] reproduit en bronze l'année sui-[illegible] de chien courant et de chien [illegible]; *un Lion*, plâtre (1876); *le Déni*-[illegible], statue plâtre (1877); *Cheval de* [illegible] de manège (1878). Il a obtenu deux [illegible] en 1865 et en 1869.

BONHEUR (Juliette), artiste peintre, sœur des [illegible], née à Paris, le 19 juillet 1830, étu-[illegible] ses frères, sous la direction de son [illegible], en 1853, par une *Nature morte.* [illegible] année, elle a figuré depuis aux [illegible] de 1853 à 1877, sous le nom de Mme [illegible] de nombreuses études de nature [illegible] d'animaux. Son *Troupeau d'oies* a ob-[illegible] mention à l'Exposition universelle de [illegible]. Elle a secondé activement Mlle Rosa, sa [illegible], dans la direction de son École de dessin.

BONHOMÉ ou **BONHOMMÉ** (Ignace-François), [illegible] français, né à Paris, le 15 mars 1809, [illegible] de 1828 à 1832, l'École des beaux-arts, et les ateliers de MM. Horace Vernet, Guillon-Lethière et Delaroche, et débuta au Salon de 1833. On cite de lui : *Chien de Terre-Neuve*, plusieurs *Usines de la Meuse*, *l'Amour*, *Souvenir du pays*, *la Coulée du fer*; des *Portraits* à l'aquarelle, commandés ou acquis par M. Alex. Dumas; *les Forges d'Abbainville*, *l'Intérieur* des mêmes forges (1833-1853); la plupart des sujets précédents ont été exposés de nouveau en 1855; *Mines et usines du Creusot*, *Mines de houille de Blanzy*, et autres aquarelles (1857); *Histoire de la métallurgie*, série de dessins des peintures exécutées à l'École des mines (1859); une suite de la même *Histoire* en plusieurs aquarelles, divers *Aspects* et *Vues* de l'exploitation métallurgique et les *Fondeurs Berrichons* (1861). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1855.

BONHOMME (Jean-François-Honoré) littérateur français né à la Tremblade (Charente-Inférieure) le 29 janvier 1811, fut d'abord clerc de notaire, puis secrétaire d'un sous-préfet, et entra dans l'administration des contributions indirectes. Il quitta le ministère des finances, en 1866, pour raison de santé, et se consacra entièrement aux travaux littéraires.

Parmi ses publications, nous citerons : *Œuvres inédites* de Piron (1859, in-8), suivies plus tard d'un *Complément* (1865, in-18); *Madame de Maintenon et sa famille* (1863, in-18); *Correspondance inédite* de Collé (1864, in-8), terminée par la réimpression de son *Journal* augmenté de fragments inédits (1866, 3 vol. in-8); *le Duc de Penthièvre* (1869, in-8); *le Dernier abbé de cour* (1873, in-18); *Correspondance inédite de Mˡˡᵉ de Fernig* (1873, in-18); *Correspondance inédite du chevalier d'Aydie* (1874, in-18); *Louis XV et sa famille* (1874, in-18). M. H. Bonhomme a fait représenter en 1863 à l'Odéon une comédie en un acte et en vers, *la Fille de Dancourt.* Il est un des collaborateurs de la *Revue de France* et de la *Revue Britannique.*

BONIN (Gustave DE), homme politique allemand, né à Heeren (Westphalie), en 1797, a suivi la carrière administrative. En 1845, il fut nommé président de la province de Saxe. Il se rangea, en 1848, parmi les constitutionnels modérés, et combattit à la fois les réactionnaires et les démocrates. Après la retraite du ministère Auerswald-Hansemann (sept. 1848), il fut chargé du portefeuille des finances, à la satisfaction de l'Assemblée nationale. Mais bientôt, il reprit ses fonctions de premier président de la province de Saxe. Il fut nommé membre de la première Chambre, où il soutint encore les idées libérales modérées. Appelé au poste de président de la province de Posen, il s'efforça de respecter les droits de la nationalité polonaise, refusa de mettre à exécution les ordres ministériels du 18 et du 27 mai 1851, sur le rétablissement des états de cercles et des états provinciaux, et fut alors mis en disponibilité. En 1861, il fut appelé à assister aux conférences du ministère prussien, relatives à l'attitude des provinces polonaises. Élu député au Reichtag allemand, en 1871, il était le doyen d'âge de l'Assemblée et siégeait au centre. — M. G. de Bonin est mort en décembre 1878.

BONIN (Adolphe DE), général prussien, né le 11 novembre 1803, élevé à l'école militaire générale de Berlin, fut aide de camp du roi en 1838, avec le grade de lieutenant. Il était général d'infanterie depuis 1864 et commandait depuis trois ans le premier corps à Kœnigsberg, lorsqu'éclata la guerre contre l'Autriche. Il y eut un rôle important : battu à Trautenau par Gablenz et forcé à la retraite dans les montagnes de Silésie, il

prit sa revanche à Kœniggraetz et contribua beaucoup au gain de cette grande bataille. Il fut lors nommé commandant des troupes prusiennes en Saxe et gouverneur de Dresde. L'habileté qu'il montra au milieu de cette situation particulièrement délicate le fit choisir, au mois d'août 1870, comme gouverneur général de la Lorraine envahie par les troupes allemandes. Il s'établit d'abord à Nancy, puis à Metz, après la prise de cette ville. Les sentiments hostiles des habitants, et les résistances patriotiques des fonctionnaires, lui créèrent de nombreuses difficultés qu'il comprima par la force. Après la conclusion de la paix, il reprit auprès de l'empereur son service actif d'adjudant général. — Le général Adolphe de Bonin est mort à Berlin le 16 avril 1872.

BONITZ (Hermann), érudit allemand, né à Langensalza, le 29 juillet 1814, eut pour maîtres de philologie classique G. Hermann à Leipzig et Bœckh et Lachmann à Berlin. Il occupa plusieurs chaires et eut la direction de plusieurs gymnases ou écoles à Dresde, à Berlin, à Stettin et à Vienne. Il fut, dans cette ville, l'un des principaux auteurs du projet d'organisation des gymnases autrichiens et, pour le soutenir, fonda en 1850 un *Journal des gymnases d'Autriche* qu'il rédigea avec Mozart, Seidl et Hochegger. Rappelé à Berlin en 1867, comme directeur du gymnase du Cloître gris, il remplaça ensuite Bœckh dans la direction du séminaire pédagogique, devint membre de l'Académie des sciences et, en 1875, conseiller rapporteur au ministère de l'instruction publique.

M. Bonitz, qui passe pour un des hommes les plus versés dans la philosophie de Platon et d'Aristote, a donné une édition capitale de la *Métaphysique* de ce dernier (Bonn, 1848-1849) à laquelle se rattache comme travail préparatoire une récension du *Commentaire* d'Alexandre d'Aphrodisios (Berlin, 1847). On cite en outre : *Des Catégories d'Aristote* (Ueber die Ar. Kategorien; Vienne, 1853); *Études platoniciennes* (Plat Studien; ibid., 1858-1860. 2 livr., 2e éd. Berlin, 1875); *Études aristotéliques* (Ar. Studien : Vienne, 1862-67, 5 livr.); *Index Aristotelicus* (Berlin, 1870); puis, dans un ordre plus littéraire, des *Commentaires sur Thucydide* (Beitraege zur Erklaerung des Th. : Vienne, 1854) et *sur Sophocle* (Ibid., 1855-1857) et une importante dissertation sur *l'Origine des poëmes homériques* (Ueber den Ursprung der Hom. Gedichte; ibid., 1860, 4e éd., 1875), sans compter de nombreux articles dans les recueils périodiques *.

BONJEAN (Louis-Bernard), jurisconsulte français, ancien ministre, sénateur, né à Valence (Drôme), le 4 décembre 1804, d'une ancienne famille de Savoie éprouvée par des revers, eut à lutter lui-même contre la pauvreté. Après avoir donné à Paris des répétitions de droit, il se fit inscrire au barreau et passa ses examens pour le doctorat (1830). Cette même année, il fut décoré de Juillet pour avoir pris une part active au triomphe de la révolution. Reçu docteur en droit en 1873, il concourut plusieurs fois pour une chaire à la Faculté de droit, et, n'ayant pas réussi, acheta une charge d'avocat aux Conseils du roi et à la Cour de cassation (1838). Très-versé dans la connaissance du droit romain, M. Bonjean, qui avait déjà donné une traduction des *Institutes* de Justinien, publia un *Traité des actions* (2e édit., 1841-1844, 2 vol. in-8), exposition historique, savamment ordonnée, de l'organisation judiciaire de la procédure civile chez les Romains. Il commença *le Corps diplomatique*, dont quelques livraisons seulement ont paru en 1845. Il quitta le barreau de la Cour de cassation en 1850, et fut alors nommé avocat général à la même Cour.

La révolution de Février arracha M. Bonjean à ses études de jurisprudence. Il se présenta comme candidat républicain, aux électeurs de la Drôme, qui l'envoyèrent, le premier de leurs représentants, siéger à la Constituante. Il se plaça bientôt dans les rangs de la droite, avec laquelle il vota constamment, et devint un des membres du Comité de la rue de Poitiers. Dès le 16 mai 1848, il dénonça à la tribune le préfet de police M. Caussidière, et bientôt après il appela le blâme de l'Assemblée sur les actes et la circulaire de M. Carnot, ministre de l'instruction publique.

M. Bonjean ne fut pas réélu dans le département de la Drôme, où dominait l'opinion républicaine; il échoua également aux élections partielles de Paris en mars 1850, avec une minorité toutefois de 125 000 voix. A cette époque, il s'était rapproché de l'Élysée, et, dans un remaniement ministériel, le président lui confia, pendant quelques jours, le portefeuille de l'agriculture et du commerce (9-24 janvier 1851). Lorsqu'en 1852 le Conseil d'État fut réorganisé, il fut désigné l'un des premiers pour en faire partie. Quelque temps après, il remplaça M. Delangle dans les fonctions de président de la section de l'intérieur. Premier président de la Cour impériale de Riom, en 18[illegible], il fut appelé à la Cour de cassation, comme président de chambre, le 25 avril 1865, et présida la chambre des requêtes. Dans ces fonctions il se faisait remarquer par une ardeur toute juvénile, la passion des discussions juridiques approfondies et le retour à ses premières idées libérales.

La même évolution se produisait dans le domaine politique. Élevé à la dignité de sénateur par décret du 16 février 1855, il s'imposa plusieurs fois à l'attention de ses collègues, en soutenant des opinions contraires à celles de la majorité du Sénat. Ainsi, en 1866, il défendit, dans un remarquable discours, le royaume d'Italie contre les attaques des cardinaux sénateurs, et montra les vices du pouvoir temporel, avec autant de franchise que de science historique. Dans la discussion du sénatus-consulte de septembre 1869, tendant à ramener le gouvernement parlementaire, il produisit dans les bureaux et soutint un amendement qui fit grand bruit : il consistait à transformer le Sénat en une seconde chambre législative par une modification profonde de ses attributions et par l'application du principe de l'élection à une partie de ses membres. Cet amendement que le rapporteur, M. le président Devienne, essaya en vain d'écarter par la question préalable, fut discuté, mais repoussé à une grande majorité. M. Bonjean fut nommé plusieurs fois membre du conseil impérial de l'instruction publique. Chevalier de la Légion d'honneur 10 décembre 1850, officier le 3 janvier 185[illegible], commandeur depuis le 11 août 1855, il fut promu grand officier le 14 août 1862.

Après la révolution du 4 septembre 1870 et la suppression du Sénat, M. Bonjean, malgré son âge, resta à Paris. Il fit le service de la garde nationale sédentaire et s'engagea plus tard dans un bataillon de marche du huitième secteur. Il refusa de quitter la capitale même au moment de l'insurrection du 18 mars 1871, et fut arrêté comme otage, le 10 avril, par ordre de la Commune. Enfermé à Mazas avec MM. Darboy, Deguerry et un assez grand nombre d'ecclésiastiques, il fut transféré à la Roquette et fusillé avec les autres otages, le 27 mai 1871, après avoir montré jusqu'au bout une fermeté d'âme héroïque. Une loi du 6 juin suivant décida que ses obsèques, ainsi que celles des autres otages, seraient faites aux frais de l'État; mais, comme il avait expressément demandé par son testament

[illegible] funérailles fussent modestes, sa veuve [illegible] son corps et le fit transporter à Orge-[illegible] dans le caveau de la famille.

[illegible] les ouvrages cités, on a de M. Bonjean [illegible] l'Encyclopédie des lois, publication inachevée; *Socialisme et sens commun* (1849, in-18); [illegible] *Pouvoir temporel et de la papauté* (1862, [illegible]); *Conservation des oiseaux, leur utilité pour* [illegible] (1865, in-18); *Révision et conserva-*[illegible] *la* [illegible]..., *Péréquation de l'impôt*, etc., [illegible] Œuvres du président Bonjean, conti-[illegible] par Georges Bonjean, son fils (1874, 2 vol. [illegible]) [illegible] grand nombre de plaidoyers, mé-[illegible] et brochures sur des questions de droit, [illegible] politique et d'administration.

BONNAFONT (Jean-Pierre), chirurgien fran-[illegible], né à [illegible] (Gers), en 1805, entra [illegible] dans la garde royale en [illegible], et [illegible] quelque temps après dans la [illegible]. En 1830, il fit partie de l'ex-[illegible] et resta douze années en Afrique, [illegible] lesquelles il assista à vingt-deux combats. [illegible], il se fit recevoir docteur en médecine à [illegible], avec une thèse sur *les Plaies d'ar-*[illegible] *observées en Afrique*. Il devint ensuite [illegible] de l'École d'état-major. Il a été [illegible] officier de la Légion d'honneur le 12 juin [illegible].

M. Bonnafont a publié un certain nombre de [illegible], la plupart insérés dans les *Bulletins* [illegible] de médecine, dont il est corres-[illegible] 1835 : *sur la Dégénérescence des* [illegible]; *Nouveau procédé opératoire pour la* [illegible] *mammaire interne; sur le* [illegible] d'Alger (1835); *sur l'Influence du cli-*[illegible] *pulmonaire* (1836); [illegible] *du climat d'Alger* (1837); [illegible] (1841); *Nouveau pro-*[illegible] *contre l'imperforation congéniale du conduit* [illegible] (1843); *Réflexions sur l'Algérie* [illegible]; *sur les Polypes de l'oreille* (1851); [illegible] *déplacements de la matrice* [illegible]; *De la Surdimutité* (1853, in-8); *Traité théorique et pratique des maladies de l'oreille et des organes de l'audition* (1860, in-8, avec fig.; [illegible]); *la Femme arabe dans la province de Constantine* (1865, in-8); *le Choléra et le congrès sanitaire diplomatique internatio-nal* ([illegible]), etc.

BONNASSIEUX (Jean-Marie), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Pannissière (Loire), le [illegible] 1810, étudia d'abord la sculpture à Lyon, et se fit connaître au Salon de 1834 par [illegible], modèle en plâtre. Il [illegible] à Paris, fréquenta les ateliers de MM. [illegible], Jamey fils, Dumont, entra cette [illegible] à l'École des beaux-arts, et remporta [illegible] grand prix de sculpture en 1836; le sujet du [illegible] : *Socrate buvant la ciguë*. De re-[illegible] en 1841, cet artiste a successive-[illegible] aux salons : *l'Amour se coupant les* [illegible] par l'État (1842); *David* (1843); le [illegible] *M. Terme*, maire de Lyon (1846); *l'abbé* [illegible] (1847); *Jeanne Hachette*, pour le jardin [illegible] Luxembourg; *la Vierge mère*, destinée à l'église [illegible] (1848); les bustes de *Ballanche* [illegible], commandés par la ville de Lyon [illegible] (1849). Une *Tête d'étude*, datant [illegible], et un *Amour*, de 1842, envoyés, en 1851, [illegible] de cristal de Londres, reparurent à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Médita-*[illegible] en marbre; au Salon de 1864, [illegible] la statue de *Las Cases*, destinée à la [illegible]. M. Bonnassieux a été chargé de [illegible] la nouvelle église de Saint-Augustin, à Paris. Il a obtenu deux secondes médailles en 1832 et 1848, une 1re en 1844, une de 1re classe en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1856 et nommé membre de l'Institut, en remplacement de Jaley, le 28 juillet 1866.

BONNAT (Joseph-Florentin-Léon), peintre français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées) le 20 juin 1833, fut élève de MM. Frédéric de Madrazo et Léon Cogniet, obtint, en 1857, un 2e prix au concours de Rome pour la *Résurrection de Lazare* et exposa la même année trois portraits. Il n'a dès lors cessé de figurer aux expositions annuelles, et aucun de ces envois n'est passé inaperçu : *le Bon Samaritain* (1859); *Adam et Eve trouvant Abel mort* (Musée de Lille); *Mariuccia; portrait* (1861); *Martyre de Saint André; portrait de Mme L., Pasqua Maria* réexposée en 1867, (1863); *Pèlerins aux pieds de la statue de saint Pierre dans l'église Saint-Pierre de Rome*, acquis par l'impératrice et réexposé en 1867, (1864); *Antigone conduisant Œdipe aveugle*, portrait de *M. G.*, pour la chambre des avoués (1865); *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien*, aujourd'hui à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, *Paysans napolitains devant le palais Farnèse à Rome* (1866); ces deux tableaux ont figuré à l'exposition universelle de 1867; *Ribéra dessinant à la porte de l'Ara Cœli à Rome* (1867). Après un voyage en Orient, M. Bonnat a reparu avec *l'Assomption*, destinée à l'église Saint-André de Bayonne, et les plafonds de la salle des Assises du Palais de justice (1869); *Femme fellah et son enfant; une Rue à Jérusalem* (1870); *Cheik d'Akabah* (Arabie Pétrée); *Femmes d'Ustaritz* (pays basques) (1872); *Barbier turc* et *Scherzo* (1873), tableaux que la gravure a rendus populaires; *le Christ*, destiné à une des salles de la cour d'assises, où l'anatomie et la décomposition du cadavre sont rendues avec une extrême vérité; portrait de *Mlle D.*; les *Premiers pas*, succès égal à celui du *Scherzo* (1874); portraits de *Mme Pasca* et de *l'Auteur* (1875); *Barbier nègre à Suez* et *la Lutte de Jacob* (1876); portrait de *M. Thiers* (1877), œuvre magistrale à qui, trois mois plus tard, la mort de son illustre modèle donna un redoublement de célébrité, en en faisant le dernier type de cet homme d'Etat. M. Bonnat a obtenu deux médailles de 2e classe en 1861 et en 1867, la médaille d'honneur en 1869; décoré de la Légion d'honneur en 1867 à la suite de l'Exposition universelle, il a été promu officier le 7 juillet 1874.

BONNE (François-Julien DE), magistrat et député belge, né à Bruxelles, le 10 mai 1789, appartient à une famille française, originaire du Dauphiné, et qui, parmi ses illustrations, compte le connétable de Lesdiguières, et, dans une branche italienne, le savant cardinal Bona. Fils d'un officier autrichien en service dans les Pays-Bas, il étudia le droit à Bruxelles, et suivit pendant dix années le barreau de cette ville. Appelé, en 1822, aux fonctions de substitut, il ne les accepta que sur les instances du jurisconsulte Merlin, qui, banni par la Restauration, avait trouvé auprès de lui des adoucissements à l'exil. Il fut nommé juge en 1826. Dans l'affaire des poursuites à diriger contre MM. de Potter, Tielemans, Barthels, etc., il se prononça, avec son collègue Herry, en faveur des inculpés; ce qui n'empêcha pas le procureur du roi de publier que la décision avait été prise à l'unanimité. Il en résulta une vive polémique dans les journaux.

Après la révolution de 1830, M. de Bonne donna sa démission. Envoyé par Bruxelles à la Chambre des Représentants (1845 à 1848), il fut l'un des membres les plus fermes et les plus éclairés [illegible]

l'opposition libérale. Sur son refus d'un nouveau mandat législatif, les électeurs l'appelèrent au conseil provincial.

On a de M. de Bonne : *De l'Inamovibilité des curés succursalistes* (Bruxelles, 1846, in-8), en faveur du clergé inférieur, dont il a aussi défendu les intérêts pendant sa carrière parlementaire. Il a été l'un des collaborateurs des *Archives de droit et de législation.*

BONNEAU (Alexandre), littérateur français, né à Exoudun (Deux-Sèvres), le 24 avril 1820, acheva ses études à Paris, et fut attaché deux ans à l'administration civile en Algérie. Il a publié : *Odes et poëmes* (1842, in-12); *la Révolte de l'Inde* (1857, in-4, avec carte); *les Turcs et la civilisation* (1860, in-8); *Rome et la Méditerranée* (1861, in-8); *Haïti, ses progrès, son avenir* (1862, in-8), et la première partie d'un *Atlas politique de l'Europe* (1864, in-fol., 25 pl. et 10 cartes), exposant le développement des principes de 89, l'esprit des traités de 1814 et de 1815, les besoins et les tendances du peuple, etc. M. A. Bonneau a collaboré à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, à la *Revue orientale*, à la *Revue contemporaine*, surtout à *la Presse*, où il a donné une série d'articles sur la crémation. Il fut jusqu'à sa disparition l'un des principaux rédacteurs de l'*Opinion nationale*.

BONNECHOSE (Henri-Marie-Gaston BOISNORMAND DE), prélat français, cardinal, ancien sénateur, né à Paris, le 30 mai 1800, entra de bonne heure dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur du roi à Rouen, procureur du roi à Neufchâtel, substitut près la cour royale de Bourges et avocat général à Riom. Il était avocat général à Besançon lorsqu'il donna sa démission, en 1830, et se tourna vers l'état ecclésiastique. Ordonné prêtre à Strasbourg, quatre ans après, il fut nommé évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, et transféré au siége d'Évreux le 1er novembre 1854. Il passa au siége archiépiscopal de Rouen le 21 février 1858. Le pape le nomma cardinal au consistoire du 21 décembre 1863, dignité qui lui ouvrit le Sénat.

Il se montra, dans cette assemblée, l'un des plus ardents défenseurs du pouvoir temporel, et l'on remarqua de lui deux discours à ce sujet, celui du 12 février 1866, sur le bonheur des populations romaines sous le gouvernement papal, et celui du 29 novembre 1867, où il demandait que le gouvernement français défît lui-même l'unité de l'Italie pour rétablir le pouvoir temporel du Saint-Siége dans son intégrité. Mgr de Bonnechose se signala encore, en mai 1868, à propos de la fameuse pétition Giraud contre l'enseignement de l'École de médecine de Paris, par sa vivacité à soutenir des allégations reconnues ensuite pour calomnieuses. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 24 août 1863 et commandeur le 11 août 1869.

Mgr de Bonnechose s'était fait, dans la chaire, une réputation d'orateur. En 1840, il avait été appelé à prêcher à Paris et l'avait fait avec succès. En 1843, Mgr Giraud, archevêque de Cambrai, lui conféra le titre de chanoine à la suite du carême qu'il prêcha dans cette ville. La même année, il prêcha l'Avent à Rome et fut nommé supérieur de la communauté de Saint-Louis et des pieux établissements français. En 1835, il a publié, sous le titre de *Philosophie du christianisme* (2 vol. in-8), la correspondance religieuse de l'abbé Bautain.

BONNECHOSE (François-Paul-Émile BOISNORMAND DE), littérateur français, frère du précédent, né à Leyerdorp (Hollande), le 18 août
servit sous la Restauration, comme offici
tat-major; mais, en 1829, il donna sa dé
et obtint du roi la place de bibliothécaire
lais de Saint-Cloud, qu'il conserva pendant
la durée du règne de Louis-Philippe. De
1853, il a été conservateur de diverses bib
ques de la liste civile, entre autres de cel
palais de Versailles et de Trianon. — M.
de Bonnechose, qui appartenait au culte
tant, est mort à Paris le 15 février 1875.

M. de Bonnechose avait donné, dès 18
tragédie, *Rosemonde*, représentée au T
Français. En 1833, son poëme intitulé : *la*
Bailly, eut le prix de l'Académie françai
née suivante parut son *Histoire de Fran*
in-12), dont la 14e édition est de 1869. On
core de lui : *Christophe Sauval, ou la So*
France sous la Restauration (1836, 2 vol.
Histoire sacrée (1838); des *Abrégés de l'h*
de France et de l'histoire sainte (1840
Réformateurs avant la réforme du XV
Gerson, Jean Hus et le concile de Co
(1844, 2 vol. in-8); *Chances de salut et con*
d'existence de la Société actuelle (1850
Histoire d'Angleterre (1858-1859, 4 vol.
ouvrage traduit en anglais et publié à
en un format populaire: *Bertrand Dugu*
connétable, etc. (1866, in-18); *Lazare Hoche*
in-18); *la Crise actuelle dans l'Église réform*
France, à propos de Théodore Parker et d
école (1868, in-8). M. de Bonnechose a tra
au *Complément du Dictionnaire de l'Acad*
et collaboré à la *Revue contemporaine*.

BONNEFOY-SIBOUR (Jacques-Adrien),
ciant français, sénateur, né à Dieulefit (Dr
le 28 novembre 1821, est le neveu par allianc
l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, qui le dés
par son testament pour porter et perpétuer
nom. Son beau-père Sébastien Sibour, an
maire de Pont-Saint-Esprit et conseiller gé
du Gard, lui laissa une des plus anciennes
sons de commerce de soie du pays, et l'hé
d'une influence politique secondée par une gr
fortune. M. Bonnefoy-Sibour devint lui-m
maire de la commune de Pont-Saint-Esprit et
présentant de ce canton au conseil général.
l'Empire, il fut candidat de l'opposition lib
aux élections de 1869 et échoua contre la
didature officielle. Après la révolution du 4
tembre, il adhéra sans réserve à la républiqu
à la politique de M. Thiers. Aussi, après la ch
de ce dernier, se vit-il révoquer de ses foncti
de maire; par le ministère du 24 mai 1873,
vertu de la nouvelle loi sur la nomination
maires : aux élections sénatoriales du 30 janv
1876, il fut porté, comme candidat libéral et
publicain en compagnie de MM. Loget et le co
nel Meinadier, et, malgré l'hostilité de l'adm
nistration et les efforts du clergé contre sa can
dature, il fut élu par 223 voix sur 432 électe
et prit place au centre gauche dans la mino
républicaine de la Chambre haute. — M. A. Bo
nefoy-Sibour est mort à Hyères, le 16 décemb
1876. Le 11 février suivant, M. Georges BONNE
FOY-SIBOUR fut élu à sa place, comme candid
républicain, conseiller général du Gard pour
canton de Saint-Esprit. Il se porta ensuite au
élections législatives du 2 février 1879 et obtin
6528 voix sans être élu.

BONNEGRACE (Adolphe-Charles), peintre
français, né à Toulon, le 2 avril 1812, suivit, d
1831 à 1833, les cours de l'École des beaux-arts
prit en même temps les leçons du baron Gros, e
débuta par un *Portrait* au salon de 1834. Il

…mi des œuvres de divers genres : *la … pêcheur priant Notre-Dame de La … st Pierre aux liens* (1839); *le Christ …, la Nuit chassée par l'Aurore, la … saint Jean* (1842); *le baptême de Jésus … saint Jean, l'Extase de saint Louis* de … *saint Laurent martyr* (1853), et de … portraits, dont quelques-uns ont été … acquis par l'État (1835-1853); … et parmi les docteurs, pour la ville de …; *Antiope, Daphnis et Chloé, Piffe- … Saint François de Paule, fondateur des Minimes, l'Amour et Psyché*, cinq … *la Pudeur vaincue par l'Amour*, … par l'Empereur; trois portraits : *M. Tchernadoff* et *M. Théophile Gau-…*; ces deux derniers reparurent à l'Exposition universelle de 1867 ; trois autres portraits, …: *M. Hébel, Carré* (1863); *la Manne …*, pour l'église de Saint-Louis en l'Ile … *de la Forge* (1865); *le comte …* et *Mme Ernesta Grisi* (1866) : *la … Berger* (1867); *M. Guillaume Laveis- … M. Busy* (1869); *George Feydeau … Leplichin* (1872); *l'Auteur* et *Mlle Cel- … M. Thiébault* (1874); *Naissance de …*; portraits divers anonymes (1876, …). M. Bonnegrace a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, une 2ᵉ en 1842, et la décoration … a été nommé chevalier de l'ordre des … et Lazare en 1862.

…HÉE (Marc), chanteur français, né à … (Hautes-Pyrénées), le 2 avril 1828, … envoyé à l'École succursale de Tou-… … des succès. Appelé au Conservatoire de Paris, pour y subir des examens, il fut … pensionnaire le 25 novembre 1850. Il … successivement le premier prix de grand … , le premier prix de chant en 1853 … prix d'opéra comique la même année. … du professeur de chant M. Révial. … débuta heureusement, le 16 décembre … l'Opéra, dans le rôle d'Alphonse de … Il a créé un grand nombre de rôles … et il remplaça, dans l'emploi de … chanteur Bessilhet.

…EL (Léon), homme politique français, … né à Narbonne (Aude) le 24 août 1829. … et maire de sa ville natale, … à l'Assemblée nationale, dans une élection … le 14 décembre 1873. Il siégea à … gauche, vota toutes les mesures tendant … de la République et adopta l'en- … des lois constitutionnelles. Aux élections … du 20 février 1876 pour la Chambre … il se présenta dans l'arrondisse- … de Narbonne et fut élu par 10 916 voix, … données à M. Peyrusse, ancien député … Il suivit la même ligne politique … du 16 mai, fût un des 363 députés … un vote de confiance au cabinet de … se représenta aux élections du 14 oc- … suivirent la dissolution, contre le même … devenu candidat officiel, et fut réélu … sur 21,753 votants. *

…MÈRE (Joseph-Eugène), littérateur … né à Saumur (Maine-et-Loire), le 20 fé- … petit-fils de Bonnemère de Chavigny, … cette ville à l'Assemblée législative, fit … sur la petite scène du Panthéon, en … *Premiers Sucres*, vaudeville en deux … *…cromégas*, féerie en cinq actes. En … à Angers où il publia pendant cinq … *le Précurseur de l'Ouest*, des causeries hebdomadaires et des études historiques. Il fit en outre représenter diverses pièces sur le théâtre de cette ville, et revint à Paris en 1849.

M. Bonnemère a publié : une importante *Histoire des Paysans*, 1200-1850 (1857, in-8; 2ᵉ édit., 1874, 2 vol. in-18) ; *la Vendée en* 1793 (1866, in-18); *le Roman de l'avenir* (1867, in-18); *Histoire des Camisards* (1869, in-18), et plusieurs mémoires couronnés par diverses académies : *Paysans au dix-neuvième siècle* (Nantes, 1847), *Histoire de l'association agricole et solutions pratiques* (Ibid., 1849), *le Morcellement agricole et l'association* (Besançon), etc. Collaborateur de *la Démocratie pacifique*, de la *Revue de Paris*, de *la Libre recherche*, etc., il a fourni en 1858 au *Messager russe* (Rowski Westnick) de Moscou, une série de *Lettres à la Russie sur la situation actuelle des paysans et de l'agriculture en France.*

BONNET (Louis-Eugène), sénateur français, né à Jujurieux (Ain), le 6 octobre 1815, étudia la médecine à Paris et fut ensuite interne chirurgien dans les hôpitaux de Lyon. Reçu docteur en 1842, il alla exercer la médecine dans son pays natal et acquit une grande notoriété dans le canton de Poncin qu'il fut appelé à représenter au conseil général. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se porta comme candidat républicain et fut élu sénateur de l'Ain, le premier sur deux, par 350 voix sur 540 électeurs. Il prit place à gauche dans la minorité républicaine de la Chambre haute. — Son frère, M. Jules BONNET, se présenta aux élections législatives du 14 octobre 1877 dans l'arrondissement de Nantua comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, soutenu par la coalition monarchique et par l'administration ; il échoua avec 2025 voix, contre 11 621, obtenues par le candidat républicain M. Mercier. *

BONNET (Mgr Joseph-Michel-Frédéric), prélat français, est né à Langogne (Lozère), le 29 septembre 1835. Précédemment vicaire général de Périgueux, il a été nommé évêque de Viviers (Ardèche) par décret du 7 juin 1876, préconisé le 26 du même mois et sacré le 24 août suivant. *

BONNET (Pierre-Ossian), mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique, d'où il sortit comme élève ingénieur des ponts et chaussées; mais il renonça aux services publics afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'étude, devint répétiteur de mathématiques à l'École polytechnique, examinateur d'analyse en 1869, et directeur des études en 1873. Un décret du 16 avril 1878 le nommait également professeur d'astronomie mathématique à la Faculté des sciences en remplacement de Le Verrier. A la fin de l'année 1878, M. Ossian Bonnet fut l'objet, près du ministère de la guerre, de dénonciations qui eurent le plus grand retentissement. Ces dénonciations, relatives à sa situation privée, provoquèrent les protestations les plus honorables en sa faveur au sein du conseil de perfectionnement de l'École et de la part de ses confrères de l'Académie des sciences. Néanmoins il se vit frappé de révocation et remplacé par un successeur à titre provisoire (10 décembre 1878). M. Ossian Bonnet avait été élu membre de l'Académie des sciences, en 1862, dans la section de géométrie. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 1ᵉʳ février 1872.

On doit à M. Bonnet des travaux intéressants sur diverses branches des mathématiques et insérés, à leur date, dans le *Journal de M. Libu-*

ville, le *Journal* de l'École polytechnique, et les *Comptes rendus* de l'Académie; en analyse, diverses *Notes sur la convergence des séries* (1843-1849); *sur le développement des fonctions en séries* (1852), et quelques *Notes relatives aux intégrales définies* (1841 et 1849); en géométrie, des mémoires : *sur les surfaces isothermes et orthogonales* (1845, 1849); *sur la Théorie générale des surfaces* (1849); *sur les surfaces dont les lignes de courbure sont planes ou sphériques* (1853); *sur Quelques propriétés générales des surfaces et des lignes tracées sur les surfaces* (1844); *sur Quelques propriétés des lignes géodésiques* (1855); *sur la Théorie mathématique des cartes géographiques* (1852); enfin diverses notes *sur les Propriétés de la lemniscate* (1844); *sur les Ombilics des surfaces* (1845); en mécanique : *Mémoire sur la théorie des corps élastiques* (1845); *Mémoire sur quelques cas particuliers de l'équilibre de température dans les corps dont la conductibilité varie avec la position et la direction* (1848); enfin, plusieurs *Notes sur diverses questions et problèmes de mécanique* (1844).

BONNET (Bernard-Auguste-Fer.), médecin français, né le 21 octobre 1791 à Miramont (Lot-et-Garonne), fit ses études à la Faculté de Paris et y reçut, en 1816, le diplôme de docteur. Il avait servi, pendant six ans, comme officier de santé dans les armées de l'Empire, avait été blessé et fait prisonnier en Portugal, et avait assisté aux batailles de Fleurus et de Waterloo, où sa conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Sous la Restauration, il alla s'établir à Bordeaux, où il occupa la chaire de pathologie à l'École préparatoire. Il y fut un des rédacteurs du *Journal de médecine de la Gironde*. — M. Aug. Bonnet est mort dans cette ville en août 1873.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies du foie* (1828, in-8); *De la Nature et du siége du choléra-morbus* (1832), qui a pour complément le mémoire où il traite *in extenso* le mode de propagation des maladies épidémiques réputées contagieuses (1837); *Traité des fièvres intermittentes* (1835, in-8; 2e édit. augmentée, 1852); *De la Monomanie du meurtre* (1852, in-8); *Considérations sur la déportation*, etc. (1864, in-8); *De la contagion en général, en particulier du mode de propagation du choléra-morbus et de sa prophylaxie* (Bordeaux, 1866, in-8); des mémoires lus au congrès scientifique de France, etc. M. Bonnet s'est beaucoup occupé du système pénitentiaire, sur lequel il a écrit, de 1844 à 1846, plusieurs mémoires, puis l'*Hygiène physique et morale des prisons* (1847, in-8).

BONNET-DUVERDIER (Édouard-Guillaume), homme politique français, député, né en 1824, était étudiant en médecine quand il prit part au mouvement du 13 juin 1849 et dut se réfugier à Jersey où il passa plusieurs années. Il ne rentra dans la vie politique qu'au renouvellement du conseil municipal de Paris en novembre 1874; il fut élu par le 11e arrondissement. Le 20 février 1874, il se présenta aux élections générales pour la Chambre des députés dans le 3e arrondissement, contre M. E. Spuller, et obtint 4424 voix sur 17 000 votants. Dans un voyage officiel à Londres, où il avait été reçu comme président du conseil par le lord-maire, il accepta un banquet offert par des réfugiés de la Commune. Il présidait encore le conseil municipal lorsque, quelques jours après l'acte du 16 mai 1877, dans une réunion privée tenue à Saint-Denis, il tint un discours signalé pour sa violence contre le maréchal président de la République où il niait sa bravoure personnelle et qu'il terminait ainsi : « Luttons d'abord avec les urnes... puis il y a le moyen légal que vous connaissez », faisant, assura-t-on, le geste d'un homme qui tire un coup de feu. Dénoncé dès le lendemain par la presse conservatrice et arrêté à son domicile, M. Bonnet-Duverdier fut condamné, le 8 juin, à quinze mois de prison et 2000 francs d'amende.

Il subissait sa peine à la Conciergerie lorsque sa candidature fut posée dans la 2e circonscription de Lyon aux élections générales du 14 octobre; il fut élu par 15 193 voix contre 1332 obtenues par M. Ed. Ordinaire, député démissionnaire, et 26[illegible] données à M. Degrange, candidat bonapartiste. Au moment où M. Bonnet-Duverdier se disposait à remplir son mandat, de graves accusations de malversations étaient formulées contre lui par les membres du comité de la bibliothèque du 14e arrondissement. Elles furent suivies de protestations très-vives pour et contre ce député qui, lors de la validation de ses pouvoirs par la Chambre, déclara à la tribune, le 8 novembre 1878, qu'il se considérait comme absous par ses électeurs des soupçons dont il avait été l'objet et du verdict rendu par un jury d'honneur composé de MM. Floquet, Madier-Montjau, Lockroy, H. de Choiseul et A. Joly. Malgré de nouvelles mises en demeure encore plus énergiques d'un membre de son comité électoral, M. Bonnet-Duverdier continua à siéger, isolé de ses collègues, sur les bancs de l'extrême gauche.

BONNETTY (Augustin), publiciste français, né le 9 mai 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), fonda en 1830 un recueil mensuel qui n'a pas cessé de paraître : *Annales de philosophie chrétienne*. Il souleva notamment une polémique très-vive contre l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, au nom de cette opinion qu'il est impossible à la raison d'atteindre seule à la connaissance de la vérité. En 1836, il prit la direction de l'*Université catholique*, revue encyclopédique à laquelle ont collaboré MM. de Salinis, de Montalembert, Jager et Gerbet. — Il est mort à Paris le 29 mars 1879.

On a de M. Bonnetty : *Beautés de l'histoire de l'Église* (1841); une *Table de tous les auteurs édités par le cardinal Maï* (1850, in-8); *Documents historiques sur la religion des Romains* (1867, t. I, in-8), etc.

BONNIER (Édouard-Louis-Joseph), jurisconsulte français, né à Lille, le 27 septembre 180[illegible], fit ses études au collége Rollin, en rivalité de gloire scolaire avec M. de Montalembert. Reçu licencié en droit en 1830 et docteur en 1832, il obtint à la Faculté de Paris une chaire de suppléant au concours de 1839, et fut par la même voie professeur titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle en 1844. Il devint, la même année, gendre de M. Ortolan, son collègue. Il a suppléé, à plusieurs reprises, M. Oudot, dans son cours philosophique du Code civil. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1858. — Il est mort à Paris, le 11 septembre 1877.

M. Bonnier a publié à un point de vue général et historique : *Traité théorique et pratique des preuves en droit civil et criminel* (1843, in-8; 2e édit., 1873, 2 vol., traduit en italien en 18[illegible]); *Éléments de l'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol. in-8); *Éléments de procédure civile* (1853, in-8) : ces deux ouvrages ont été réédités en 1858, avec les *Éléments de droit pénal* de M. Ortolan (3 vol. in-8); *Commentaire théorique et pratique du Code civil* (1848, 2 vol. in-8), commencé avec MM. Ducaurroy et Roustain; *Abélard et saint Bernard, la philosophie*

... siècle (1862, in-18), etc. M. Bon... ... en outre, à la *Revue du droit étranger*, à la *Revue de législation*, à ... *France* et au *Correspondant*, dans ... des articles sur les *Rapports* ... et l'État.

M. Pierre-Elzéar BONNIER-ORTOLAN, né ... novembre 1849, obtint, après de ... au collège Rollin, le diplôme de ... part, en qualité d'engagé ... à la défense du pla... ...cembre 1870). Il a depuis fait ... diverses pièces de théâtre en vers ... ses seuls prénoms : *les Ecoliers d'a...* ... acte (Athénée, 1874); *l'Oiseau bleu*, ... (Vaudeville, 1875); *le Grand frère*, ... trois actes (Odéon, 1876), *Racine sif...* ... en un acte (même théâtre, décem... ... *Cousin Florestan*, en un acte (Gym... ...). M. Pierre-Elzéar Bonnier a égale... ... des poésies, des fantaisies et des ar... ... dans plusieurs revues littéraires.

... (Clarisse), actrice française, née à ... passa du Conservatoire au Théâtre-... octobre 1843, et y fut admise comme ... à son second début, en juillet 1847. ... dans l'intervalle, paru sans succès au ... de Lyon, et avec plus de bonheur ... de l'Odéon. En 1852, elle devenait so... ... la Comédie-Française ; elle y tint ... soubrettes, principalement dans les ... Elle se retira du théâtre, ... avec M. Thomassin, ancien ... Elle est morte à Verneuil, en août

... (François), peintre français, est né à ..., le 22 septembre 1817. Fils d'un ... appris le dessin dans une école gra... ... compositeur d'imprimerie ... il consacrait à la peinture les mo... ... que lui laissaient ses travaux ma... ... tableaux de genre décelèrent ... observation savante de la réalité, et ... assez heureuse des procédés de ... Cet artiste a exposé, en 1849 : ... une *Cuisinière*, entourés d'acces... ...; en 1850, *l'École des pe...* ..., gracieuse peinture achetée pour ... Langres; en 1852, *la Charité*, au ...; en 1853, *l'École régimentaire*; ... *Religieuses tricotant*, *la Basse messe*, ... à l'État; en 1857, *les Forgerons*, ...; en 1859, *la Lettre de re...* ..., *Intérieur de cuisine*, *la Ravau...* ..., M. Oct. Feuillet; en 1861, *Inté...* ..., acquis au ministère d'État; en ... en cuivre, *le Déjeuner de l'ap...* ... deux appartenant à M. Bressant, ... Française, et *Religieuses revenant* ... acquis au ministère d'Etat; en 1865, ... *pauvres*, souvenir de Bretagne, ... *la peinture et de la musique*; en 1866, ... *grand'maman*; en 1868, *Harengs* ... *Lettre de réception*, intérieur d'une ...; en 1869, *Religieuse tricotant*, *le* ...; en 1870, *l'Ave Maria*, *le Pâtu...* ..., *le Réfectoire*, *le Laboratoire*; en ... *ses frères*, *l'Écureuse*; en 1875, ... *Cochon*, *l'Écolier en retenue*; en ..., *environs de Londres*, *le Bateau* ... 1877, *le Couvreur tombé*; en 1878, ... *cordonnier* et *Soir d'automne à Port-* ... a obtenu une 3e médaille en ... en 1851, et la croix de la Légion ... 1870.

BOOTH (James), mathématicien anglais, né en 1814, fit ses études au Trinity collège de Dublin. Il débuta en 1840 par la publication de sa *Nouvelle méthode de coordonnées tangentielles* (New method of Tangential coordinates), et l'invention d'un nouveau système de trigonométrie parabolique. En 1846, il devint membre de la Société royale dans le conseil de laquelle il entra plus tard. Dans la même année, il publia une brochure tendant à répandre l'institution des concours pour les universités et les emplois publics. Ses idées furent adoptées peu à peu, et lui-même fut chargé de les mettre en pratique, comme président du Conseil de la Société des arts en 1856. Il fit, à cette époque, toute une série de conférences, dont quelques-unes intitulées : *Comment apprendre?* (How to learn) et *Qu'apprendre?* (What to learn), furent publiées et plusieurs fois rééditées. En 1857, il fut chargé d'annoter et de faire connaître dans la presse les *Discours et adresses* du prince consort, dont une édition à bon marché pour les classes ouvrières.

M. J. Booth a encore publié un traité *sur l'Application de la théorie des intégrales elliptiques à l'étude du mouvement rotatoire des corps* (On the Appl. of the Th. of elliptic Integral to the Investigation of the rotatory motion of the bodies 1851) : deux mémoires, insérés dans les *Philosophical Transactions* (1853-1854), sur *les Propriétés géométriques des intégrales elliptiques*; des articles dans le *Philosophical Magazine*, et autres journaux de mathématiques, enfin un *Traité sur quelques nouvelles méthodes géométriques* (Treatise on some new geom. methods, 1872), contenant des essais sur les questions indiquées plus haut, sur les polaires réciproques et l'origine géométrique des logarithmes. — M. Booth est mort le 15 mai 1878.

BORDEAUX (Jean-Hippolyte-Raymond), jurisconsulte et archéologue français, né à Lisieux, le 21 novembre 1821, fit son droit et prit le grade de docteur en 1846. Fixé depuis à Évreux et inscrit au barreau de cette ville, il a été bâtonnier de son ordre. — Il est mort à Amélie-les-Bains, le 10 avril 1877.

Il a publié divers ouvrages ou brochures, entre autres : *Notice sur le logis abbatial de l'évêque de Castres, à Caen*; *Études héraldiques sur les anciens monuments de Caen* (1845); *De la transmission du droit de propriété entre-vifs et à titre onéreux* (1846, in-4) ; *Lisieux, Bernay, Évreux, statistique routière* (1848); *De la législation des cours d'eau*, etc. (1849), couronné par la Faculté de droit de Caen; *Excursion faite dans la vallée d'Orbec* (1850; 2e édit., 1851); *Principes d'archéologie pratique* (1852); *le Département de l'Eure, description pittoresque* (1854, 2 vol. in-fol.) ; *Philosophie de la procédure civile* (1857), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *la Serrurerie du moyen âge* (1859); *les Brocs à cidre en faïence de Rouen* (Rouen, 1869, in-4, pl.), etc. Il a encore édité *la Vie et l'office de saint Adjuteur* par Jean Théroude, avec une *Introduction* (Rouen, 1866, in-8, avec grav.).

BORDIER (Henri-Léonard), archiviste français, né à Paris, le 8 août 1817, suivit à la fois les cours de l'École de droit et de l'École des chartes, et prit les titres d'avocat et de paléographe. Attaché quelque temps aux Archives de l'Empire, il est devenu auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et bibliothécaire honoraire à la Bibliothèque nationale.

M. Bordier a publié les études suivantes : *Du recueil des chartes mérovingiennes formant la première partie de la collection des chartes et diplômes*

relatifs à l'histoire de France, etc. (1850); *les Archives de la France, ou Histoire des archives de l'Empire, des archives des ministères*, etc. (1853); *les Églises et monastères de Paris, pièces en prose et en vers des* IX^e^, XIII^e^ *et* XIV^e^ *siècles* (1856); *les Livres des Miracles de Grégoire de Tours* (1857); *les Inventaires des archives de l'Empire* (1867, in-4); *une Fabrique de faux autographes* (1870, in-4); *l'Allemagne aux Tuileries de* 1852 *à* 1870 (1872, in-8). Il a rédigé en outre, avec M. Lud. Lalanne, un mémoire sur l'*Affaire Libri*, et le *Dictionnaire des pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France*; avec M. Ed. Charton, une *Histoire de France, d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (1860, 2 vol. in-8, avec grav. historiques; 2^e^ édit., 1863), M. Bordier a entrepris une réimpression revue et augmentée de *la France protestante* de M. Haag (1878, t. I et II).

BOREAU (Alexandre), botaniste français, né à Saumur (Maine-et-Loire), le 15 mars 1803, reçu pharmacien à Paris en 1828, exerça la pharmacie à Nevers, et devint, en 1838, directeur du jardin botanique d'Angers. Il fut aussi professeur de botanique appliquée à l'École supérieure des sciences et des lettres de cette ville. — Il est mort à Angers le 2 juillet 1875.

On a surtout de lui : *Promenades botaniques aux bords de la Loire* (Nantes, 1824, in-12); *Voyage aux montagnes du Morvan, suivi d'observations sur les végétaux de cette contrée* (Nevers, 1832, in-18); *Programme de la Flore du centre de la France, suivi du catalogue de plantes observées dans le rayon de cette Flore* (Ibid., 1852, in-8); *Flore du centre de la France* (1841, 2 vol. in-8; 3^e^ édit., 1857, 2 vol. in-8); des travaux dans les *Mémoires de la société linnéenne de Paris*, les *Archives de botanique*, le *Bulletin de la société industrielle d'Angers*, la *Revue botanique* et les *Mémoires de la société d'agriculture, sciences et arts d'Angers*.

BOREAU (Victor), littérateur français, né à Angers, en 1804, débuta dans la carrière des lettres par un volume de *Poëmes* (1829), qui ne fut point remarqué. Il donna ensuite des romans dont le plus estimé fut *la Conjuration d'Amboise* (1834, 2 vol. in-8), chronique du XVI^e^ siècle. A partir de 1838, il dirigea une publication qui, sous le titre de *Cours complet d'instruction*, devait mettre à la portée des enfants l'étude des connaissances les plus nécessaires. Une trentaine de volumes ont paru, et plusieurs ont eu des éditions nouvelles.

BOREL (Jean-Louis), général français, ministre de la guerre, né à Faujeaux (Aude), le 3 avril 1819, entra à l'École militaire supérieure de Saint-Cyr le 19 novembre 1838 et en sortit comme sous-lieutenant, dans l'état-major, le 1^er^ octobre 1840. Lieutenant le 6 janvier 1843, il a été promu successivement capitaine le 9 novembre 1845, major le 11 septembre 1855, lieutenant-colonel le 9 juin 1868, colonel le 12 août 1864. Il fit les campagnes de Crimée et d'Italie comme aide de camp du maréchal de Mac-Mahon, et quitta le service actif en 1869, pour devenir chef d'état-major de la garde nationale de Paris. La déclaration de guerre l'engagea à reprendre le service actif en 1870; promu général de brigade le 13 septembre, il fut successivement chef d'état-major du général d'Aurelle de Paladines à la première armée de la Loire, du général Bourbaki à l'armée de l'Est et enfin du maréchal de Mac-Mahon à l'armée de Versailles. Général de division le 16 septembre, il commanda d'abord la division de Reims, fut membre de la commission mixte pour la réorganisation de l'arm… après avoir été chef d'état-major du minis… la guerre Du Barail, passa après le départ… lui-ci, avec les mêmes fonctions, auprès d… verneur de Paris. Il entra dans le cabinet… mentaire du 14 décembre 1877, comme m… de la guerre, et en fut le seul membre n'ap… nant à aucune des deux Chambres. Sa no… tion fut d'abord bien accueillie par l'opin… blique : la presse républicaine rappelait… avait été à peu près le seul militaire qui e… du pleine et entière justice aux efforts d… vernement de la Défense nationale en p… pour l'organisation des armées. Le premi… du nouveau ministre fut le remplacement… commandement d'un corps d'armée du g… Ducrot, qui s'était fait tant remarquer par… mixtion dans la politique. Mais peu à peu… néral Borel sembla vouloir se dégager… soupçon de républicanisme; il se sépara… ligne de conduite de ses collègues du mi… par son attitude et son langage dans les… Chambres. On a remarqué, notamment,… Chambre des députés, sa réponse à l'inte… tion de M. Levavasseur sur les rapports de la… darmerie avec les autorités civiles, et au… son rôle dans la discussion du projet de… l'état-major. Aussi plusieurs journaux dév… la politique du cabinet entreprirent-ils plus… campagne contre le ministre de la guerr… accentuant les divers conflits que certaine… sures paraissaient révéler entre lui et ses c… gues. Jusqu'au jour où les élections triennale… 5 janvier amenèrent dans le Sénat une maj… républicaine, il fut considéré comme le de… représentant du parti conservateur dans le c… net Dufaure. Il en sortit, huit jours après (13… vier), et fut nommé au commandement du 3^e^ c… d'armée, à Rouen. Décoré de la Légion d'honn… le 7 août 1851, il a été promu officier le… août 1857, commandeur le 7 juin 1866 et gra… officier le 12 juillet 1879.

BOREL D'HAUTERIVE (André-François-J… seph), généalogiste français, est né à Lyon… 6 juillet 1812. Après avoir obtenu le diplôme… docteur en droit, il fut promu pensionnaire… l'École des chartes et attaché aux travaux his… riques entrepris par le gouvernement, puis no… mé secrétaire de l'École des chartes. Le 1^er^ j… 1864, il entra comme bibliothécaire à la bibli… thèque Sainte-Geneviève, dont il devint conse… vateur-adjoint le 1^er^ janvier 1874.

Ses études spéciales dans l'art des Chérin… des d'Hozier ont produit un *Précis historique s… la maison royale de Saxe* (1843, in-4); un *No… liaire de France* (1854, 3 vol. in-4); un *Annuai… de la noblesse*, qui paraît régulièrement depu… 1842, un *Armorial de Flandre* (1856, in-4), et u… *Armorial d'Artois et de Picardie* (1866-78, tom… I-II, in-8).

Outre divers articles sur l'armorial et le blason… fournis au *Dictionnaire de la conversation*, au… *Cabinet de lecture*, etc., M. Borel d'Hauterive a… encore fondé une *Revue historique de la noblesse… de France* (1845-1847, 3 vol. in-8). On lui attri… bue aussi la rédaction des deux voyages pitto… resques intitulés : *la Saône et ses bords* (1835, in-8) et *la Seine et ses bords* (1836, in-8), ainsi que celle des *Grands corps politiques de l'État* (1853, in-12), biographie des sénateurs, conseillers d'État et députés au Corps législatif. Il a donné depuis : *les Sièges de Paris* (1871, in-18).

BORGES DE CASTRO (José-Ferreira), diplomate portugais, né le 3 octobre 1825 à Porto, et neveu du vicomte de Castro, ancien ministre des

[illegible] au Portugal et l'un des principaux [illegible] de la Chambre des pairs, entra de [illegible] dans les bureaux des affaires [illegible] et fut successivement attaché en Russie [illegible], à [illegible] (1844), à Rome (1847), puis [illegible] à Madrid (1851) et chargé d'affaires à [illegible]. De 1846 à 1847, il fut nommé lieutenant [illegible] au régiment d'artillerie de [illegible] de divers ordres portugais et [illegible] de l'Académie des sciences de [illegible]. Il a publié : *Collecçao dos Tratados, [illegible], etc., entre Portugal os outras [illegible]* (Lisbonne, 1856-1858).

[illegible] ([illegible]), peintre français, né à Issoudun [illegible], le 30 août 1808, fut élève de Boichard [illegible] de M. Gudin, débuta au Salon de [illegible] un grand voyage autour du monde [illegible] les deux Amériques, l'Océanie et [illegible] successivement : *Bords du [illegible]*; *[illegible] chinois à Macao*, *Gerbes de [illegible] de Calcutta* (1841); *Forêt [illegible] de Luçon* (1842); une *Vue de [illegible]*; *[illegible] d'Assam* (1844); *Rio-Janeiro [illegible]*, le jour de la fête des Lanternes [illegible]; *Grande dame chinoise*, *Bords de [illegible]*; une seconde vue de *Rio-Janeiro* [illegible] *la bonne aventure*, *Restaurateur [illegible] chinois* (1848); *Caravansérail [illegible]* (1849); *Village indien* (1850); *le [illegible]*, *Environs de Dordrecht* (1859). [illegible] une 3e médaille en 1843.

[illegible] grands albums de voyages [illegible] *les Chinois* (1842, in-fol.); *Fragments d'un voyage autour du monde* (Moulins, [illegible], oblong), etc. Il a illustré *la [illegible]*, texte par Old-Nick (1845, in-8, [illegible]) et fourni de nombreux dessins à [illegible]. Il s'était retiré à Bourges depuis [illegible]. — Il est mort à Châteauroux le [illegible].

[illegible] (Adélaïde Borghi, dame), [illegible], née à Bologne, en 1829, fut [illegible] conseils de Mme Pasta à cultiver [illegible] naturellement remarquable. [illegible], à Urbin, dans le *Giuramento*, [illegible] qu'elle retrouva ensuite dans plusieurs [illegible], et en 1849, à Malte, où elle [illegible] à Naples, Pacini écrivit pour [illegible] et *Romilda*; Mercadante, [illegible], *l'Alchimista*. Applaudie à [illegible] elle vint à Paris l'année suivante [illegible] salle Ventadour jusqu'en 1856. [illegible] *la Cenerentola*, *le Barbier*, *Ma[illegible]* dans *le Trovatore* de M. Verdi, [illegible] à la scène pendant deux saisons [illegible] l'Opéra à l'engager pour [illegible] joué *la Favorite*, *le Prophète*, *la [illegible]* et *le Trovatore* traduit et [illegible] titre du *Trouvère*, pour la scène [illegible] après avoir parcouru la Russie et l'An[illegible], elle retourna en Italie, se retira du [illegible] Florence.

[illegible] (Charles-Joseph-Adolphe), littérateur [illegible], né à Namur le 28 mars 1804, commença [illegible] au collège de Reims et les termina à [illegible] de Namur. Reçu docteur en 1826, à [illegible] de Louvain, il fut d'abord avocat à [illegible], en 1830, dans la magistrature, [illegible] professeur d'histoire à l'université de Liège [illegible], de 1848 à 1852, les fonctions [illegible]. Il fut nommé en 1866 membre [illegible] royale de Belgique.

[illegible] parmi les ouvrages de M. Adolphe [illegible] : *Lettres sur la révolution brabançonne* (Bruxelles, 1834, 2 vol. in-18); ***Histoire des Belges à la fin du XVIIIe siècle***, pendant l'occupation française (Ibid., 1844, 2 vol. in-8; 2e édit. 1861), ouvrage d'une valeur originale; ***Manuel d'histoire et de géographie anciennes*** (Ibid., 1854, in-18), travail anonyme, d'après le Manuel allemand de Putz, plusieurs fois réimprimé; ***Histoire de la révolution liégeoise de 1789*** (Liège, 1865, 2 vol. in-8), qui a obtenu l'année suivante le prix quinquennal d'histoire. M. Borgnet a donné aussi, sous le pseudonyme de ***Jérôme Pimpurniaux***, un ***Guide du voyageur en Ardennes***, excursions d'un touriste belge en Belgique (Bruxelles, 1856-1857, 2 vol., in-18; 2e édit. 1858). On lui doit en outre plusieurs savantes éditions dans la collection des ***Chroniques nationales***, ainsi que des articles et mémoires dans les principaux recueils périodiques belges. — Il est mort à Liège le 15 février 1875.

Son frère, M. Jules Borgnet, né en 1819, archiviste de l'Etat à Namur et professeur à l'Athénée de cette ville, a lui-même publié une ***Histoire du comté de Namur*** (Bruxelles, 1848, petit in-8), quelques notices historiques et archéologiques sur la ville et la province. Il a donné le ***Cartulaire de Bouvignes*** (Ibid., 1863, 2 vol. in-8) et le ***Cartulaire de la commune de Fosse*** (1867, in-8) à la collection des ***Documents inédits concernant l'histoire de la province de Namur***. Il est mort à Namur en janvier 1873.

BORIE (Victor), agronome français, né à Tulle (Corrèze) en 1818, vint de bonne heure à Paris et débuta dans le ***Siècle*** par des articles remarqués sur les questions techniques du labourage, des irrigations, des engrais, etc. Plus tard, il épousa la fille de M. Ch. de La Rounat, alors directeur de l'Odéon, et occupa une situation importante au Comptoir d'escompte. Membre de la Société centrale d'agriculture depuis 1866, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Borie a publié les volumes suivants : ***la Question du pot-au-feu*** (1857, in-18); ***l'Agriculture au coin du feu*** (1858, in-18); ***les Douze mois***, calendrier agricole (1860, nouv. édit., 1865, in-18); ***Animaux de la ferme, espèce bovine*** (1863-1867, 20 livr. in-4 illustrées); ***le Patrimoine universel***, avec introduction, par M. Michel Chevalier (1865, in-8, 3e édition, même année), ***le Mouvement agricole*** (1865, 1866, 2 vol. in-18); ***l'Agriculture et la liberté*** (1866, in-18), etc.

BORNIER (Vicomte Henri de), poète et auteur dramatique français, né à Lunel (Hérault), le 25 décembre 1825, fit ses études aux séminaires de Versailles, de Montpellier et de Saint-Pons, et vint, en 1845, faire son droit à Paris. Il y publia, dès cette même année, un volume de vers, ***les Premières feuilles*** (in-18), et présenta au Théâtre-Français un drame en cinq actes, en vers, ***le Mariage de Luther***, qui fut reçu à correction. Le retentissement de ces premiers essais arriva au ministre de l'instruction publique, de Salvandy, qui nomma le jeune poète surnuméraire à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il y est devenu sous-bibliothécaire, puis bibliothécaire. M. H. de Bornier publia, en 1853, un second drame, en cinq actes, en vers, ***Dante et Béatrix***, et donna, dans ***la Revue contemporaine***, une comédie en vers, ***le Monde renversé***, qui fut jouée à Saint-Pétersbourg par Mme Arnould-Plessis. En 1854, il écrivit pour l'Odéon un à-propos en vers, ***la Muse de Corneille***, récité plusieurs fois depuis aux anniversaires de la naissance du poète; il lui donna pour pendant, en 1860, un acte en vers, ***le Quinze janvier ou la Muse de Molière***, représenté aux Français. L'année suivante commença, pour

M. de Bornier, une série de succès académiques. Il obtint le prix de poésie, au concours de 1861, sur ce sujet : *l'Isthme de Suez*, et, au concours de 1863, sur celui-ci : *la France dans l'extrême Orient;* puis le prix d'éloquence, au concours de 1864, pour *l'Éloge* de *Chateaubriand*. Trois fois lauréat de l'Institut, il fut, selon l'usage, décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1864. Il a fait représenter au Théâtre-Français, en 1868 (22 juin), une tragédie d'*Agamemnon*, en deux actes, librement traduite de Sénèque. Mais son principal titre fut, en 1875, *la Fille de Roland*, drame en quatre actes, auquel des vers fortement frappés et patriotiques valurent un succès prolongé et, plus tard, le premier grand prix de la fondation Jean Reynaud (août 1879).

Outre ces œuvres dramatiques et académiques qui ont été imprimés à leur date, M. de Bornier a encore publié : *la Guerre d'Orient*, poëme (1858, in-8); *la Sœur de charité au dix-neuvième siècle* (1859, in-18), poëme mentionné par l'Académie; *la Cage du lion*, comédie en vers; un roman, *le Fils de la terre* (1864, in-8), inséré d'abord dans *le Correspondant; Un Cousin de passage*, scènes de la vie de château (1865, in-8), etc.; puis un grand nombre de nouvelles, articles littéraires et poésies dans divers journaux.

BORREGO (don Andreas), publiciste espagnol, né à Malaga en 1802, fut élevé en France où il étudia particulièrement l'économie politique. De retour en Espagne, il fut, vers 1840, quelque temps ministre des finances, et plus tard, chargé de négociations en Suisse et en Allemagne. Il a soutenu l'un des premiers l'idée de la réunion du Portugal à l'Espagne.

On cite particulièrement de don A. Borrego : *De la dette publique et des finances de la monarchie espagnole* (1834, in-8); *Principes de l'économie politique* (Principios de economica politica, Madrid, 1844, in-8); *De l'état des partis en Espagne* (1854, in-8); *le Journal du siège de Paris* (1871), dont un extrait a été traduit en français sous le titre : *le Général Trochu devant l'histoire* (1871, in-18).

BORREL (Maurice-Valentin), graveur en médailles français, né à Montataire (Oise), le 18 août 1804, suivit, à sept ans, son père en Savoie, et subit pendant près de six années toutes les souffrances de la misère. Revenu en France, en 1816, il étudia chez M. J.-J. Barre, et débuta au Salon de 1833. Trois ans après, il fut nommé par Honoré V graveur de la Monnaie de Monaco. Il commença, vers 1840, une série de médailles estimées pour diverses collections, telles que celles des hommes célèbres et des hommes utiles, et toutes placées au musée des monnaies. Nous citerons les suivantes : *Papin*, *l'abbé de l'Épée*, *James de Montgomery*, commandé par l'École de Londres; *Bouvard*, *Coster* et *Guétard*, pour le roi de Sardaigne; *la Pose de la première pierre du Timbre* (ministère des travaux publics); *le Conseil des prud'hommes*, pour la ville de Paris; *les Membres de la famille d'Orléans*, *la Chapelle Saint-Ferdinand;* les portraits *d'Andrieux*, *Théaulon*, *Mickiewicz;* de *MM. Victor Hugo*, *Lamartine*, *Michelet*, *Quinet*, *de Girardin*, *Provost; une tête de République*, au concours de 1848; *Mgr Affre; l'Amnistie*, pour le pape Pie IX, *M. Provost*, *M. A. Lourmand* (1859); *A. Bella*, *Napoléon II* (1864); *le duc de Morny* (1868), etc. A l'Exposition universelle de 1867, on remarqua de M Borrel un nombre considérable de médaillons et de médailles; mais la plupart avaient déjà paru dans les salons précédents.

Il a depuis exposé : *Pelouze*, *membre de l'Institut*, *M. Esquirou de Parieu* (1869); *Ponsard* (1870); *le Maréchal Niel* (1872) : *Quétand*, *avocat*, *M. Lambrecht* (1873); *Pierre Corneille* (1875); *le frère Philippe* (1876). M. Borrel a obtenu une 3e médaille en 1842, un rappel en 1859, une médaille en 1864, et un certain nombre de récompenses et de décorations étrangères.

Son fils, M. Afreld Borrel, qui fut élève de son père et celui de MM. Jouffroy et Merley, a obtenu en 1860 le 2e prix au concours pour Rome. Il a pris part à presque tous les salons annuels, depuis 1863, par des envois de portraits en médaillons et de médailles commémoratives.

BORRIGLIONE (Alfred-Ferdinand), député français, né à Nice le 17 février 1811, exerçait la profession d'avocat, et était considéré comme le chef du parti séparatiste dans sa ville natale. Il se porta vainement aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et aux élections partielles du 2 juillet suivant. Au commencement de 1876, après le vote de la constitution, les journaux de Nice publièrent une note déclarant que M. Borriglione se ralliait « à la République définitivement fondée, et abandonnait ses idées séparatistes. » Aux élections sénatoriales, il soutint la candidature éminemment française de M. Joseph Garnier, et se présenta lui-même aux élections pour la Chambre des députés, dans la première circonscription de Nice. Il fut élu par 5,317 voix, sans concurrent. Il fit partie du centre gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au cabinet de M. de Broglie. Aux élections du 14 octobre, auxquelles donna lieu la dissolution de la Chambre, il fut réélu, encore sans concurrent, par 7,443 voix. M. Borriglione représente le canton de Sospel, au conseil général des Alpes-Maritimes.

BORROW (George), écrivain anglais, né à Norfolk, en 1803, et fils d'un officier instructeur, ne reçut aucune éducation première; il vint de lui-même très-tard suivre les cours de l'université d'Édimbourg et embrassa l'état ecclésiastique. Il se mit au service de la Société biblique d'Angleterre, dont il fut l'agent le plus hardi et le plus infatigable. La Bible à la main, il parcourut, dans tous les sens, presque tous les pays catholiques de l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique, « passant sa vie, comme il le dit lui-même, à la recherche de l'inconnu. » A Madrid, en 1840, il fut emprisonné pour avoir distribué la Bible en langue vulgaire; son arrestation fit grand bruit et faillit se tourner en *casus belli*. On le relâcha; mais la populace fanatisée s'ameuta contre lui, et, durant plusieurs semaines, il fut obligé, pour échapper à une mort certaine, de vivre dans les bois comme un sauvage. Il y retrouva la race des bohémiens, parmi lesquels s'était écoulée une partie de son enfance, et dont il sut, dans des ouvrages bizarres, expliquer les mœurs, les traditions et l'histoire même, grâce à la connaissance exacte qu'il possédait de leur langue.

Son premier livre, *les Zingaris* (the Zincary, or an account of the gypsies, 1841, 2 vol.), fut remarqué pour la vivacité dramatique du style et l'étrangeté des personnages peints d'après nature, mais il dut sa réputation littéraire à *la Bible en Espagne* (the Bible in Spain, 1843, 2 vol.), où, dans un désordre pittoresque, se déroule toute la série de ses aventures personnelles. Après un long silence, M. G. Borrow a encore publié *Lavengro* (1850, 3 vol.), espèce d'autobiographie où l'auteur ramène en scène les bohémiens et les réhabilite. Il lui a donné pour suite, en 1858, *Romany Rye*. On lui doit enfin, sous le titre de

[illegible] *Lavo-Lil*, un vocabulaire du langage romany ou bohémien-anglais (1874).

BORSIG (Auguste-Jules-Albert), industriel allemand, né à Berlin, le 7 mars 1829, est le fils unique de Jean-Charles-Frédéric-Auguste Borsig (né à Breslau le 23 juin 1804, mort à Berlin le 6 juillet 1854), fondateur des grands établissements métallurgiques qui portent son nom. Sorti du gymnase, il reçut son éducation industrielle pratique dans les ateliers paternels, puis alla visiter les grandes usines de l'Allemagne et de l'Angleterre. Lorsqu'il remplaça son père à la tête de ses entreprises, il profita de l'impulsion donnée à la construction des chemins de fer allemands pour développer encore dans d'énormes proportions des établissements déjà réputés comme gigantesques. L'usine de Moabit auprès de Berlin, reconstruite avec les annexes pour la fabrication des machines et de toutes les fournitures des chemins de fer, fut agrandie et outillée de manière à pouvoir construire 250 locomotives par an : de [illegible] il en fut livré 3000. Du vivant du père, il n'en avait été construit 500. Les fonderies pour l'approvisionnement d'une pareille fabrication furent aussi agrandies et transformées. Celle établie en 1854 dans la Haute-Silésie (Borsigwerk) comprend plusieurs puits, quatre hauts fourneaux, des marteaux-pilons et autres appareils des plus puissants modèles. En 1875, elle employait plus de 3000 ouvriers avec mille familles réunies en une colonie avec les constructions spéciales et toutes les institutions économiques et sociales.

BORSINI (Lorenzo), poëte satirique italien, né à Sienne, en 1800, d'une famille peu aisée, eut d'abord une existence aventureuse. Volontaire à l'âge de dix-sept ans au 1er régiment anglo-sicilien, il se dégoûta de la vie militaire et, son engagement expiré, reprit ses études à l'université de Sienne, fut reçu docteur en théologie en 1819, et nommé professeur d'exégèse biblique au séminaire. Un écrit de controverse qu'il publia, en 1821, sous le titre de *Réflexions sur la science sacrée* (Riflessioni sulla scienza sacra, Colle, 1821), le força de renoncer à l'enseignement. Il se rendit à Pise, étudia le droit avec ardeur et fut reçu avocat en 1823. Forcé de s'éloigner de cette ville, il fut tour à tour comédien, musicien, journaliste, et eut des succès littéraires.

Pendant un emprisonnement M. Borsini avait publié un recueil de sonnets satiriques : *la Bibarolaide* (Florence, 1831), que suivirent d'autres [illegible] remarqués. En 1835, il fonda à Florence, avec M. S. Fiorentino, deux journaux littéraires, *l'Iride* et *le Globe*, que la police fit supprimer. Un *Poëme sur Mme Pasta*, un *Poëme sur Barbaja*, le fameux impresario napolitain, et un voyage humoristique (*Viaggio sentimentale*, Naples, 1837), appartiennent à cette période.

Après un court voyage à Paris, où il fonda, avec L. Fiorentino, le journal italien *il Bravo*, M. Borsini se rendit à Malte en 1841. Il y publia un recueil de ses œuvres choisies : *Poche* [illegible] (1841), et une seconde édition du *Voyage sentimental* (1842); *le Prédicateur* [illegible]; *Mes prisons en Sicile* (le mie Prigioni in Sicilia, 1841); *l'Espion*, comédie politique en prose (la Spia, in 3 atti, 1842), et enfin les deux poëmes qui fondèrent sa réputation : *l'Âne* (l'Asino, 1844), sorte d'épopée allégorique, et le *Nouveau Galateo* (1851), vaste satire morale, dont l'idée et le sujet étaient tirés d'un traité d'éducation, le *Galateo* de Mgr Casa, écrit en tercets et composée de cent livres. M. Borsini quitta Malte en 1851, et fit un voyage [illegible] en Égypte, où il composa une touchante *Élégie* sur sa fille, qui y mourut du choléra, en 1855.

BOSBOOM (Johannes), peintre hollandais, né à La Haye, le 18 février 1817, étudia dans l'atelier de B.-J. Van Brée, et se fit connaître par des vues de villes et des intérieurs d'église. On cite surtout : *la Tombe d'Engelbert II, comte de Nassau, dans l'église de Bréda; la Grande église protestante à Amsterdam*, appartenant au roi de Bavière; *les Franciscains chantant un* Te Deum, actuellement dans la galerie de M. Völcker, à La Haye; *la Sainte Cène dans une église protestante*, à M. Fodor; *la Salle du consistoire à Nimègue*, etc. Ces trois derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et y ont obtenu une médaille de troisième classe. A celle de 1867 il a exposé deux toiles : *Vue dans l'église à Alkmaar* et la *Cathédrale de Rotterdam*. M. Bosboom est chevalier de l'ordre du Lion néerlandais, de l'ordre de Léopold, etc.

BOSIO (Astyanax Scevola), dit Bosio jeune, sculpteur français, né à Paris, le 23 novembre 1793, est le fils du peintre d'histoire Jean Bosio, et l'élève du célèbre sculpteur le baron Bosio, son oncle. Aux Salons, où il a débuté en 1831 et figuré d'une manière peu suivie, on a vu : *Buste de l'amiral Bougainville* (1831); *Jeune chasseresse pansant son chien blessé* (1835); *Soldat romain redressant son arme* (1838); *Flora la courtisane* (1840); des *Bustes*, *Bas-reliefs*, etc. (1835-1849). Il a obtenu une deuxième médaille en 1838, et la décoration de la Légion d'honneur en 1857. — M. Bosio jeune est mort à Paris le 27 juin 1876.

BOSSANGE (Hector), ancien libraire et bibliographe français, né à Paris, en 1795, d'une famille de libraires distingués, a pris, en 1837, la direction de la maison de son père, à laquelle il a, par de nombreux voyages, donné une extension nouvelle. Partisan déclaré, dès 1836, du principe d'une rétribution perpétuelle en faveur des auteurs et de leurs ayants droit, il l'a exposé sous ce titre : *Opinion nouvelle sur la propriété littéraire* (in-8). On lui doit aussi de savants *Catalogues* et un recueil de notes bibliographiques, sous ce titre : *Ma bibliothèque française* (1855).

BOSSE (Auguste), marin français, né le 15 mars 1809, entra au service en 1826. Aspirant en 1827, enseigne en 1832, lieutenant de vaisseau en 1836, capitaine de frégate en 1847, capitaine de vaisseau en 1853, contre-amiral en 1861, il fut promu vice-amiral le 4 mars 1868. Il était à cette époque membre du Conseil d'amirauté et grand officier de la Légion d'honneur depuis le 23 décembre 1865.

Après la révolution du 4 septembre 1870, l'investissement de Paris par l'armée prussienne, et la division de l'enceinte et de la ville en neuf secteurs, l'amiral Bosse fut chargé du commandement du troisième secteur dont le quartier général était à La Villette. Après la guerre, il resta en disponibilité jusqu'à son admission dans le cadre de réserve en 1874.

BOSSELET (Hippolyte), journaliste et publiciste français, né à Paris le 19 juillet 1824, se jeta de bonne heure dans le journalisme. En 1848, il appartenait à la rédaction de *la Réforme* et, en 1850, à celle du *Temps*. Dans l'intervalle, il fut rédacteur en chef de *l'Avant-garde*. Il devint plus tard collaborateur de *l'Intérêt public* et rédacteur en chef du *Glaneur d'Eure-et-Loir*. Candidat de l'opposition libérale dans l'Eure-et-Loir en 1857, 1863 et 1869, il obtint la première fois 6337 voix, 10 416 la seconde, et 7723 en 1869. Il

a été attaché, en 1877, à la rédaction du *Journal officiel*.

M. Bosselet a publié : *le Cardinal Richelieu*, tragédie nationale en vers (1848, in-18); *la Crise* (1852, in-18); *De la Liberté et du gouvernement* (1858, in-18); *Lettres de M. Journal* (1861, in-18); *les Élections générales de* 1863 *et l'Opinion* (1863, broch. in-18); *la Liberté ajournée* (1865, in-18); *l'Union des classes* (1874, in-18).

BOSSU (Antoine-François, dit *Antonin*), médecin français, né à Monceau-le-Comte (Nièvre), en 1809, étudia la médecine à Paris, et fut reçu docteur en 1834, avec une thèse *sur la Fièvre puerpérale*. Après avoir exercé quatre ans à Eutains, il revint à Paris, où il devint médecin de l'infirmerie de Marie-Thérèse et du bureau de bienfaisance du Xe arrondissement.

On a du docteur A. Bossu divers ouvrages : *Nouveau compendium médical à l'usage des médecins praticiens* (1841, in-12; 1874, in-18); *Anthropologie, ou Étude des organes, fonctions et maladies de l'homme et de la femme* (1845, 2 vol. in-12, 6e édit.; 2 vol. in-8, 1870-1871, avec *Atlas*); *Anatomie descriptive du corps humain, à l'usage des gens du monde et des artistes* (1849, in-8); *Petit dictionnaire de médecine usuelle* (1849, in-18, 3e éd., 1855); *Nouvel agenda-formulaire des médecins praticiens pour* 1851 (1850, in-24; 1856, in-12); *Traité des plantes médicinales indigènes, précédé d'un cours de botanique* (1853, in-8, 60 pl.; 3e édit., 1872, 2 vol. in-8); *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle* (1858-1859, 3 vol. in-4, 1400 fig.); *Législation médico-pharmaceutique* (1865, in-18); *Lois et mystères des fonctions de reproduction* (1875, in-18, avec pl.), etc. Il a été en outre rédacteur en chef de l'*Abeille médicale*.

BOST (Jean-Augustin), théologien protestant français, né en 1815, fit ses études à Genève et y prêcha l'Évangile. Appelé dans l'Église réformée de France, il fut pasteur à Bourges, à Reims, à Sedan et, depuis 1872, à Chartres.

On a de lui plusieurs ouvrages d'histoire et de controverse : *Histoire générale de l'établissement du christianisme* (Valence, 1838, 4 vol. in-8), traduite de l'allemand de Blumhardt; *Histoire ancienne et moderne de l'Église des frères de Bohême et de Moravie* (1844, 2 vol., 2e édit.); *Dictionnaire de la Bible* (1849, 2 vol. in-8), concordance raisonnée des Écritures contenant, en plus de 4000 articles, la biographie sacrée, l'histoire sainte, l'archéologie, etc.; *Petit abrégé de l'histoire des papes* (1853, in-12); *Mémoires pour servir à l'histoire du réveil religieux des Églises protestantes de Suisse et de France* (1854-1856, 2 vol. in-8); *l'Époque des Machabées* (Strasbourg, 1862, in-18); *Quelques pensées sur la foi* (Genève, 1863, in-18); *Marie Lothrop*, ou les merveilles de la grâce de Dieu dans le cœur d'un enfant (Lausanne, 1865, in-18); *Souvenirs d'Orient, Damas, Jérusalem* (1875, in-8).

BOST (Alexandre-Armand), jurisconsulte et administrateur français, né à Fumel (Lot-et-Garonne), le 14 juillet 1799, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir avocat. En 1830, il entra au ministère de l'intérieur, où il devint sous-chef de bureau. Nommé sous-préfet à Nontron en 1838, et, l'année suivante, à Brioude, il revint, en 1842, reprendre son premier emploi au ministère de l'intérieur. Préfet du Lot, en mai 1848, il conserva ces fonctions jusqu'en 1849.

Il a publié : *Législation et jurisprudence des tribunaux de simple police* (1830, in-8, 2e édit., 1842), avec M. Daussy; *Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* (1837-1838, 2 vol. in-8), réimprimé sous le titre d'*Encyclopédie municipale*, et qui doit contenir 24 code[s] formulaires (1856 et suiv., in-18); *Encyclopédi[e] des justices de paix et des tribunaux de simpl[e] police* (1851, 2 vol. in-8; 2e édit., 1854); *Code formulaire des élections municipales* (1874, in-8). M. Bost a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, et a fourni de nombreu[x] articles d'économie politique, de jurisprudenc[e] et d'administration au *Journal des communes*, a[u] *Courrier des communes*, etc.

BOSWORTH (révérend Joseph), philolog[ue] anglais, né dans le comté de Derby en 1790 prit ses grades à Aberdeen. Plus tard, il reçut [à] Leyde le diplôme de docteur en philosophie, [à] Cambridge (1839) et à Oxford (1847) celui de do[c]teur en théologie. Il s'occupa d'abord avec arde[ur] de l'étude des sciences et de la littérature, p[uis] se familiarisa avec l'hébreu, le chaldéen, le s[y]riaque et l'arabe. Nommé, en 1815, vicaire [de] Bunny, près Nottingham, il obtint ensuite la cu[re] de Horwood, où, de 1817 à 1829, il se fit co[n]naître par la publication de livres élémentair[es] de grammaire grecque et latine, ainsi que p[ar] plusieurs brochures.

En 1829, le docteur Bosworth se rendit [en] Hollande pour exercer les fonctions du culte an[glican], d'abord à Amsterdam, puis à Rotterd[am] (1832); ce fut pendant son séjour en ce pays qu['il] traduisit en hollandais le *Book of common pray[er]* et écrivit une dissertation sur l'*Origine des Ho[llandais]* (Origin of the Dutch, in-8), accompag[née] de recherches assez étendues sur leur langa[ge]. De retour en Angleterre en 1840, il acce[pta] un des bénéfices du comté de Lincoln; mais [sa] santé l'obligea, en 1842, à renoncer à l'exerc[ice] du sacerdoce. Le docteur Bosworth a fait, dep[uis] 1829, partie de la Société royale de Londr[es] ainsi que d'un grand nombre de sociétés savan[tes] étrangères.

Ses principaux travaux roulent sur l'angl[o-]saxon et ses dialectes; il fut le premier, dans [ses] *Éléments de grammaire anglo-saxonne* (Eleme[nts] of anglo-saxon grammar, Londres, 1823, in-[8]) qui débarrassa cet idiome des prétendues affi[ni]tés latines dont on l'avait surchargé. Cet ouvra[ge] estimé le mit en rapport avec divers savan[ts] notamment avec Grimm, et le professeur dan[ois] Rask, dont il traduisit, en 1830, la gramma[ire] anglo-saxonne. Il employa ensuite près de quin[ze] ans à préparer les matériaux de son grand *Di[c]tionnaire anglo-saxon* (a Dictionary of the angl[o-]saxon language, 1838, grand in-8), qui renferm[e] un traité complet des formes grammaticales et [un] lexique, aussi étendu que possible, de tous [les] mots traduits en anglais et en latin, avec leurs éq[ui]valents dans les langues teutoniques. Il y a au[ssi] fait entrer deux mémoires précédemment publi[és] par lui sur l'*Origine du langage danois* (Orig[in] of the danish language, 1834), et sur l'*Origi[ne] des nations et des langages germaniques et scand[i]naves* (Origin of the german and scandinavian lan[]guages and nations; 1836). Il a paru, en 184[8] une édition abrégée de cet ouvrage si considérab[le] sous le titre : *a Compendious anglo-saxon an[d] english Dictionary*. M. Bosworth a encore trad[uit] et annoté la *Version anglo-saxonne de l'histoir[e] du monde* du roi Alfred (King Alfred's anglo-sax[on] version of the history of the world, 1855, in-4) et une importante édition des Évangiles en angl[o-]saxon et mésogothique mis en colonnes parallèle[s] (1865, 2e édit., 1873). — Il est mort à Oxford l[e] 27 mai 1876.

BOTTA (Anne-Charlotte Lynch, dame), femm[e] poète américaine, née à Bennington (Vermont)

[illegible] à Albany et alla vivre à Providence [illegible], où elle débuta dans la vie littéraire [illegible] New-York, où elle a toujours résidé [illegible] 1855, elle a épousé M. Botta, professeur [illegible] au collège de Turin (États [illegible] membre du parlement national, en 1848, [illegible] après la bataille de Novare, [illegible] Amérique.

[illegible] des romans et des nouvelles [illegible] Expositor et les journaux littéraires [illegible] volume de *Poésies* (New-York, [illegible]. La Fréd. Bremer conçut, dans son [illegible] Amérique, une vive amitié pour elle [illegible] son nom en Europe.

[illegible] (le père Paul), jésuite et historien [illegible] Palerme (Sicile), le 15 août 1823, [illegible] des jésuites de Palerme et [illegible] dans les ordres et devint successivement [illegible] au Gesù de Naples, professeur [illegible] universelle au Collegio Massimo de [illegible] histoire ecclésiastique au Collége romain [illegible] dogmatique au collége de [illegible] du Nord). Collaborateur de [illegible] de Rome, il y publia des [illegible] sur l'*Eglise et l'Empire* (Studi [illegible] Chiesa e l'Imperio).

[illegible] ouvrages, imprimés tour à tour [illegible] et en anglais, sont : un [illegible] d'histoire et de géographie universelles du [illegible] di Storia e di geografia universale [illegible], Palerme et Gênes); traduit en [illegible] *Histoire de la Révolution de 1860* [illegible] causes et de ses effets dans la [illegible] de l'Italie (Bruxelles, édit. [illegible], 2 vol.); *le Pape et l'Eglise considérés* [illegible] *relations mutuelles à l'égard* [illegible] *de la Haute Eglise en Angleterre* (the Pope and the Church considered in [illegible], etc., Londres, I[e] et II[e] vol., 1868 [illegible] *le Pape Honorius devant le tribunal de* [illegible] (Pope H. before the trib. [illegible] 1868), réponse à la brochure [illegible] Renouf; *la Condamnation* [illegible] *Papauté et le Schisme* (the [illegible] 1869), etc.

BOTT ([illegible] Achille), musicien et critique [illegible] à Pavilly (Seine-Inférieure), le [illegible] fut admis au Conservatoire de [illegible] fut l'élève de Zimmermann, [illegible]. En 1842, il alla s'établir à [illegible] entendre ses compositions. En [illegible] Paris et se fit goûter également [illegible] et comme compositeur.

[illegible] productions, on cite un double *Album* [illegible] (Rouen, 1846); deux ouvertures à [illegible] Jocelyn et le *Corsaire*, exécutées [illegible] mélodies détachées : *le Chrétien* [illegible], *l'Ange gardien*, *le Vallon*, [illegible] de morceaux pour piano : *Etudes*, [illegible] *Morceaux caractéristiques*, etc. Comme [illegible], M. A. Bott a fourni, en partie [illegible] de *Pavilly*, des comptes [illegible] au *Messager des théâtres*, [illegible] *Gazette des théâtres*, au *Journal de* [illegible] politique, etc.

BOTTESINI (Antonio), compositeur et contrebassiste [illegible], est né à Crème le 24 décembre [illegible] comme élève au Conservatoire de [illegible] un virtuose sur la contrebasse. [illegible] successivement en Italie, en [illegible], en Angleterre et en Amérique. [illegible] de plusieurs opéras, dont *l'Assedio* [illegible] aux Italiens, à Paris, en 1857, et *Il* [illegible] représenté à Milan, n'ont pas réussi. *Marion Delorme*, donné à Barcelone, en 1863, a obtenu quelque succès. Un ouvrage plus récent, *Éro et Léandre*, a été favorablement accueilli à Turin (février 1879). M. Bottesini était chef d'orchestre au théâtre italien de Paris, au moment où ce théâtre a monté son *Siége de Florence*. Il s'est fait entendre pendant plusieurs saisons en Angleterre et à Nice.

BOUANGE (Mgr Guillaume-Marie-Frédéric), prélat français, est né à Aurillac (Cantal), le 19 janvier 1814. Précédemment curé-archiprêtre de Saint-Géraud d'Aurillac, vicaire général du diocèse de Saint-Flour et protonotaire apostolique, il a été nommé évêque de Langres par décret du 15 juin 1877, préconisé le 21 septembre, sacré à Aurillac le 18 novembre et installé le 3 décembre de la même année. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. On lui doit une intéressante monographie : *Saint-Géraud d'Aurillac et son illustre abbaye* (Aurillac, 1871, in-8.)

BOUCHARD (Léon), magistrat et publiciste français, né à Paris, le 22 janvier 1830, entra, en 1856, à la Cour des comptes dont il fut nommé conseiller référendaire de 2[e] classe le 29 décembre 1855, conseiller référendaire de 1[re] classe, le 24 octobre 1868, conseiller-maître, le 5 novembre 1877, et président de chambre le 18 décembre 1878. Membre du conseil supérieur de la guerre depuis le 5 octobre 1872, il a fait partie en outre de toutes les commissions instituées près des ministères de la guerre et des finances par l'Assemblée nationale et la Chambre des députés, notamment de la commission des marchés créée, le 13 juin 1872, à la suite du discours de M. le duc d'Audiffret-Pasquier sur le matériel de guerre et les arsenaux de l'Empire. Le rapport présenté à l'Assemblée à cette occasion avait été fourni par M. Bouchard. Un autre de ses rapports sur la préparation d'un projet de loi concernant l'administration de l'armée fut très-remarqué lors de la discussion de ce projet par le Sénat, le 16 novembre 1876. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1867, M. Bouchard a été promu officier le 3 août 1875.

Outre quelques articles dans la *Revue des Deux Mondes*, on lui doit une importante *Etude sur l'administration des finances de l'Empire romain dans les derniers temps de son existence* (1871, gr. in-8).

BOUCHARDAT (Apollinaire), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), en 1806, fut destiné de bonne heure à la pharmacie, et vint fort jeune à Paris faire ses études. Il s'occupa de médecine et d'hygiène, ainsi que des sciences accessoires que ces deux sciences supposent. Au commencement de l'année 1832, et à la fin de cette même année, il fut nommé agrégé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine où il était pharmacien en chef à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855; il les résigna alors pour se consacrer à des travaux scientifiques. M. Bouchardat disputa à M. Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 17 septembre 1866.

On a de ce savant médecin des ouvrages considérables et de nombreux mémoires. Nous citerons : *Cours de chimie élémentaire avec ses principales applications à la médecine et aux*

arts (1834-1835, 2 vol. in-8); *Cours des sciences physiques* (1841-44, 3 vol.), comprenant la physique, la chimie, l'histoire naturelle; *Éléments de matière médicale et de pharmacie* (1838, in-8); un *Annuaire de thérapeutique*, depuis 1841; *Nouveau formulaire magistral* (1840), souvent réimprimé; *Recherches sur la végétation* (1846, in-12); *Formulaire vétérinaire* (1849, in-18); *Opuscules d'économie rurale* (1851, in-8); *Archives de physiologie* (1854, 2 livr.); *Répertoire de pharmacie*, recueil mensuel depuis 1847; *l'Eau-de-vie, ses dangers* (1863, in-18); *la Glycosurie* ou *Diabète sucré* (1875, in-8); puis une série de travaux intéressants sur la vigne et les vins, sur le lait, sur les eaux potables, sur le chloroforme, etc., travaux insérés dans les recueils spéciaux ou présentés à l'Académie de médecine, et repris dans les publications en volume de l'auteur.

BOUCHÉ DE CLUNY (Jean-Baptiste), littérateur français, né en 1815 à Cluny (Saône-et-Loire), a publié un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Druides* (1844, in-8), histoire de l'origine des sociétés et des sciences, réimprimée en 1848; *Voyage en Bourgogne* (1845, in-8); *Christ et pape* (1846); *un Cri de la vérité* (1855, in-18), etc. Après la révolution de Février, il commença une satire hebdomadaire en vers, *le Scorpion politique*, et, en 1852, il écrivit *les Scapins de la République* (in-8), épopée satirique en 32 chants.

BOUCHENÉ-LEFER (Adèle-Gabriel-Denis), jurisconsulte français, né le 4 juillet 1796, avocat au barreau de Paris en 1821, fut attaché au Conseil d'État en 1832, comme maître des requêtes. En 1849, il fut nommé conseiller d'État par le choix de l'Assemblée nationale, et siégea jusqu'au 2 décembre 1851. Il s'inscrivit alors de nouveau au barreau de Paris et donna même des répétions de droit, plutôt que d'accepter des fonctions de l'Empire. Nommé, le 19 septembre 1870, membre de la Commission provisoire remplaçant le Conseil d'État, il y siégea jusqu'en avril 1871, et fut alors admis à la retraite, comme conseiller d'État honoraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1849. — Il est mort à Élancourt (Seine-et-Oise) le 3 janvier 1872.

M. Bouchené-Lefer a publié un *Discours sur le caractère politique de l'avocat* (Cambrai, 1822, in-8), puis un traité important intitulé : *Droit public et administratif français, ou Analyse et résultat des dispositions législatives et réglementaires publiées ou non sur toutes les matières d'intérêt public et d'administration* (1830-1840, 4 vol. in-8); *Principes et notions élémentaires de droit public et administratif* (1862, in-8). Il a collaboré à la *Revue étrangère de législation et d'économie politique*.

BOUCHERIE (Auguste), chimiste et inventeur français, né à Bordeaux, au mois de septembre 1801, fit ses études au collège de cette ville et dut entrer dans une maison de commerce, avant de suivre son goût pour les recherches scientifiques. Il passa ensuite à l'École de médecine de Bordeaux et vint deux ans plus tard à Paris, où, avec des ressources à peine suffisantes pour vivre, il parvint, à force de privations, à se créer un petit laboratoire et à faire des cours particuliers. Docteur en mai 1832, il retourna à Bordeaux, où il se livra à la pratique de la médecine et fit avec succès des cours publics de chimie.

Le docteur Boucherie commença dès lors ses recherches sur la conservation des bois. Après une multitude d'essais inspirés par des connaissances théoriques, il arriva, en pénétrant profondément le bois de sulfate de cuivre, à le métalliser en quelque sorte et à le rendre incorruptible. Il exposa ce résultat dans un mémoire à l'Institut, en mai 1840, mémoire inséré dans les *Annales de chimie et de physique* (t. LXXIV). Les rapports les plus favorables furent faits sur cette découverte par les hommes les plus compétents de l'Académie des sciences, du ministère de la marine, et reproduits dans toute la presse.

Au lieu de se livrer à l'exploitation de brevets qui contenaient plusieurs fortunes, le docteur Boucherie ne s'occupa que de perfectionner ses procédés, de les rendre aussi économiques que sûrs et d'une main-d'œuvre facile. Ces résultats, qui lui coûtèrent douze années de nouvelles expériences, furent complets. Outre de nouveaux rapports officiels dont ses procédés furent l'objet, ils eurent pour eux la pratique des compagnies de chemins de fer, qui comptèrent par millions les économies dont elles leur sont redevables. A l'Exposition universelle de 1855, l'inventeur fut récompensé par une grande médaille d'honneur. Il avait déjà obtenu des médailles d'or à nos expositions nationales et à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Le docteur Boucherie, dont la biographie spéciale des *Médecins de Paris* attribue les travaux à un de ses confrères qui n'était pas même un homonyme, au docteur Bourgery, n'a écrit que son *Mémoire sur la conservation des bois*, réimprimé à part en 1857 (in-8°, 31 p.). — Il est mort à Bordeaux au mois d'avril 1871.

BOUCHET (Paul-Emile-Brutus), député français, né à Embrun (Hautes-Alpes), le 28 décembre 1840, étudia le droit à Paris et exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, puis à Marseille. Il prit une part active à la lutte électorale de 1869, et fut élu conseiller d'arrondissement l'année suivante. Nommé substitut du procureur de la République en septembre 187[illegible], il se démit de cette fonction le 23 mars 187[illegible]. Arrêté à la suite des événements de Marseille, il subit trois mois de prison préventive et fut acquitté, mais ne put obtenir de rentrer au barreau. Une élection partielle du 7 janvier 1872 à l'Assemblée nationale lui ouvrit la carrière politique. Élu représentant par 47,513 voix, il siégea à l'extrême gauche et vota habituellement avec ce groupe. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 187[illegible] il fut élu député de la quatrième circonscription de Marseille, par 8872 voix, contre M. de Sabran-Pontevès, candidat monarchiste, et M. Louis Guibert, candidat républicain. A la nouvelle Chambre il suivit la même ligne politique, vota la proposition d'amnistie pleine et entière, et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se représenta aux élections du 14 octobre et fut réélu par 10 718 voix, contre 5578 obtenues par M. Marrel, candidat officiel et bonapartiste. M. Bouchet a été nommé conseiller général par le cinquième canton de Marseille.

BOUCHETAL-LAROCHE (Pierre-Christophe-Régis), ancien député français, est né à Saint-Bonnet-le-Château (Loire), le 26 novembre 179[illegible]. Ancien conseiller de préfecture de la Loire, maire de Saint-Bonnet-le-Château, et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il entra en 1852 au Corps législatif comme député de la 3e circonscription de la Loire, et conserva son siége, comme candidat du gouvernement, aux élections suivantes. En 1863, il obtint, au mêm[illegible]

…oix sur 25 435 votants. En 1869,
…eur et libéral, il fut réélu par
…ur 27 986 votants. M. Bouchetal-
…promu officier de la Légion d'hon-
…in 1868.

…(Eusèbe), médecin français, né en
… fit ses études médicales et y re-
…(1841), le diplôme de docteur. Après
…les fonctions de chef de clinique à
… il fut nommé agrégé de la Faculté
… passa, en 1852, à l'hôpital Bon-
…en 1856, il est devenu médecin de
…la Pitié et des Enfants malades.
…M. Bouchut a été chargé de la sup-
…de M. Duméril à la Faculté de
…Il a été nommé chevalier de la Légion
…décembre 1852 et promu officier
…1871.

…*Traité des maladies des nouveaux-nés et des enfants à la mamelle* (1845, in-12; …); *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements prématurés* (…1874, 2e édit.), couronné par l'Insti-…; *…des de classification en nosologie* (…d'agrégation; *Traité de pathologie* …, in-8 avec fig., 3e édit., 1874); … *attributs* (1862, in-8); *Histoire de(s) doctrines médicales* (1864, in-8); … *maladies du système nerveux par* … *…pie* (1866, in-8, avec atlas); *Dic-…thérapeutique médicale et chirurgi-…* … à 2 col., 500 fig.; 1872, 2e édit., … *…ne de la première enfance* (1874, …, avec grav.); ainsi qu'un grand … dans les *Annales d'hygiène* … *Gazette des hôpitaux*, etc.

…LT (Dion), auteur dramatique et …, né à Dublin, le 26 décembre 1822, … première pièce au théâtre de Covent … de mars 1841. En 1853, il fit un … États-Unis et y resta jusqu'en 1860. …, à son retour à Londres, il fit … sur le théâtre Adelphi, *The Colleen* … dans laquelle il jouait lui-… sa femme. Cette œuvre a obtenu … succès de vogue non-seulement en … mais en Écosse, en Irlande, et même … arrangée pour la scène française …, elle a été jouée à l'Ambigu sous … *Lac de Glenaston* (17 octobre 1861). … fortune de son auteur, qui a pu, … des sommes provenant de ce … acheter, dans un des plus beaux … Londres, une magnifique résidence. … devenu directeur du théâtre Adel-… 1861, a quitté la scène, à la … se consacrer spécialement à la … a repris sa carrière d'artiste drama-… à New-York, où il a produit une … pièces dans lesquelles il se réserva … rôles.

…fécond, il n'a pas composé moins … pièces, dont les plus connues … *…ce à Londres*, son début en 1841; … *et jeunes cœurs* (Old heads and …); *l'Amour dans l'embarras* (Love …) … (Used up); *le Taillis des saules* …; *Janet Pride; Louis XI; les* … *Faust et Marguerite; le Vampire;* … (The Octoroon, 1861); *la Nuit* … (1868); *Paul Lafarge* (1870); le … 1878.

…), homme d'État français, né à La-… le 13 novembre 1800, d'une famille protestante, fut inscrit au barreau de Paris en 1821, fit partie, sous la Restauration, des Sociétés secrètes, et devint, après 1830, un des plus zélés partisans de la dynastie nouvelle. De 1834 à 1848, il représenta sans interruption le collège de Laval à la Chambre des Députés; en 1839, M. Teste, alors garde des sceaux, l'appela auprès de lui comme secrétaire général et le nomma conseiller d'État, doubles fonctions qu'il conserva sous le ministère de M. Thiers. A la chute de ce dernier, M. Boudet se trouva dans l'opposition et vota contre l'indemnité Pritchard.

Il était rentré dans les rangs des conservateurs lorsque la révolution de Février éclata. M. Boudet, qui cessait d'être conseiller d'État, dut à son influence locale d'être nommé représentant de la Mayenne à la Constituante. Élu, le huitième sur neuf, par 39 966 suffrages, il vota presque constamment avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, appuya la politique de l'Élysée. Lorsque le Conseil d'État fut recomposé par l'Assemblée, M. Boudet y rentra par l'élection, et y fut maintenu après le coup d'État du 2 décembre 1851, contre lequel il avait protesté, avec la minorité du Conseil. Il devint ensuite président de la section du contentieux.

A la suite des élections générales du Corps législatif, en 1863, qui laissèrent passer à Paris et dans les grandes villes un certain nombre de candidats de l'opposition, M. Boudet fut appelé le 23 juin à remplacer M. de Persigny comme ministre de l'intérieur. Son administration n'amena pas dans le régime de la presse les adoucissements que l'on paraissait attendre. Remplacé, le 28 mars 1865, par le marquis de Lavalette, il fut nommé sénateur par un décret du même jour, et le 31 du même mois, secrétaire du Sénat, en remplacement de M. Lacrosse, décédé. Par un décret du 17 novembre 1865 il fut nommé vice-président du Sénat. Il était membre du Conseil général de la Mayenne. M. Boudet a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1855, commandeur le 30 juillet 1856, grand officier le 14 août 1862 et grand'croix le 6 novembre 1864. — Il est mort à Paris, le 17 novembre 1877.

BOUDET (Félix-Henri), pharmacien français, né à Paris le 22 mai 1806, et petit-neveu de J.-P. Boudet, a dirigé lui-même une des principales pharmacies de Paris, et professé plusieurs années à la Faculté de médecine. Il a été nommé, en 1856, membre de l'Académie de médecine, et a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846. — Il est mort le 8 avril 1878.

On a de lui : *Notice historique sur Jean-Pierre Boudet* (1829); *De l'action de l'acide hyponitrique sur les huiles* (1832); *Essai critique et expérimental sur le sang* (1833); *Notice sur F.-P. Boullay* (1835); *Éloge de Louis-Antoine Planche* (1841); *Hydrotimétrie. Instruction sur l'emploi de l'hydromètre*, etc. (1855), etc.

BOUÉ DE VILLIERS (Amable-Louis), journaliste et romancier français, né à Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), en 1834, a débuté dans la carrière littéraire par un poème, *l'Agriculture*, et quelques nouvelles. Il a collaboré à plusieurs journaux ou revues de Paris et de la province, sous de nombreux pseudonymes, tels que *le Capitaine Lancelot, le Docteur Rouge, Raymond de Ferrières, Guy de Vernon, Mirlitir, Jacques Artevelle*. Il a dirigé, de 1863 à 1866, la publication des *Échos littéraires contemporains* et fondé ensuite à Évreux un petit journal mensuel, *le Petit bonhomme d'Évreux*. Il est devenu rédacteur en chef du *Progrès de l'Eure*.

Nous citerons parmi les publications de M. Boué

de Villiers : *Vierge et prêtre*, 1789-1793 (1862, in-18); *Martyres d'amour* (1863, in-18); *les Amoureux de Flavie* (1864, in-18); *Armand Lebailly*, étude sur la vie littéraire contemporaine (1865, in-18); *Messieurs les pompiers* (1863 et 1864, in-18), d'abord simple brochure, signée *Mirlitir* et qui, augmentée, devint la *Bible des pompiers* (1868, in-18) : sous ce nouveau titre, l'ouvrage fut saisi, pour cause d'outrage à la morale religieuse, et l'auteur et l'éditeur furent condamnés chacun à cent francs d'amende ; il reparut sous ce titre : *les Pompiers peints par eux-mêmes* (1868, in-18) ; *la Normandie superstitieuse* (1870, in-18); *les Prussiens à Évreux* (1871, in-18).

BOUET-WILLAUMEZ (Louis-Édouard, comte), marin français, né le 24 avril 1808, doit le second de ces noms à son adoption par le vice-amiral Willaumez, pair de France. Admis en 1823 à l'École navale, enseigne en 1829 et lieutenant en 1835, il fut attaché à la station navale de la Plata, assista au bombardement de Mogador et fut chargé en 1838, par le contre-amiral Montagniès de La Roque, de relever les côtes de l'Afrique occidentale, travail qu'il publia sous le titre de *Description nautique des côtes comprises entre le Sénégal et l'équateur* (1849, in-8, 2ᵉ édit.), inséré, en 1845, dans les *Annales maritimes*. Quelque temps après sa nomination au grade de capitaine de vaisseau (17 septembre 1844), il devint gouverneur de nos possessions au Sénégal et rentra en France en 1847; deux ans plus tard, la croix de commandeur de la Légion d'honneur récompensait le zèle et l'activité qu'il avait déployés dans cette colonie. Nommé contre-amiral le 12 août 1854, il prit part à l'expédition de Crimée sous les ordres de l'amiral Hamelin. Il devint depuis préfet maritime à Cherbourg, d'où il passa à la préfecture maritime de Toulon le 4 mars 1861. Promu vice-amiral le 9 juillet 1860, il commanda l'escadre de la Méditerranée. Ayant été nommé sénateur le 5 août 1865, il usa des droits nouveaux conférés au Sénat par le décret du 5 février 1867, pour proposer une transformation de l'artillerie de marine qui fut repoussée par les bureaux. Lors de la guerre franco-prussienne, chargé du commandement en chef de la flotte de la Baltique, il lui fut impossible de réunir tous les bâtiments qui la devaient composer, et l'absence de troupes de débarquement le réduisit à l'impuissance dans des eaux trop peu profondes pour ses évolutions. Il rentra à Cherbourg à la fin de septembre 1870. — Il est mort à Maisons-Lafitte, le 10 septembre 1871. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856, et grand-croix le 30 décembre 1868.

Outre la *Description* citée plus haut, on a de M. Bouet-Willaumez : *Campagne aux côtes occidentales d'Afrique* (1850, in-8); *la Flotte française et les Colonies en* 1852, articles extraits de la *Revue des Deux Mondes*; *Batailles de terre et de mer* (1855, in-8), jusques et y compris la bataille de l'Alma; *Tactique supplémentaire à l'usage d'une flotte cuirassée* (Toulon et Paris, 1865, in-18).

Son frère aîné, M. Adolphe-Charles-Émile BOUET, né le 7 octobre 1802, entré dans la marine en 1817, parvint au grade de contre-amiral le 9 juillet 1860 et commanda, pendant les deux dernières années de sa carrière maritime, la station navale de l'Océan pacifique. Il appartient depuis 1864 au cadre de réserve. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ décembre de la même année.

BOUFFÉ (Marie), acteur français, né à Paris le 4 septembre 1800, passa son enfance moitié à l'école, moitié dans la rue. C'était alors le temps des théâtres de société : malgré les répugnances de son père, il s'essaya chez Doyen, vint ensuite débuter au Panorama-Dramatique avec 300 francs d'appointements, que son succès dans les rôles de traîtres fit porter à 1200, puis à 3000. Lorsque ce théâtre ferma, il fut engagé à la Gaîté et se fit goûter dans *le Pauvre Berger* & *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu*. Il entra, en 1827, aux Nouveautés, où étaient réunis Potier, Mlle Déjazet et Lafont. *Le Futur de la Grand'Maman*, *le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Caleb*, *le Couvreur*, *Sir Jack*, établirent sa réputation.

Engagé au Gymnase, en 1831, il y entra après une tournée à Londres, où il joua douze fois. Il tint sa place dans cette troupe brillante qui réunissait Mmes Déjazet, J. Vertpré, J. Colon, MM. Paul, Numa, Klein, etc. Cependant il n'obtint pendant trois années que des demi-succès mêlés à beaucoup d'échecs. Les auteurs lui donnaient des rôles qui convenaient mal à son talent. Il se releva, en 1831, dans *Michel Perrin*, et bientôt il eut plusieurs triomphes : *la Fille de l'Avare*, *le Bouffon du prince*, *le Gamin de Paris*, *les Vieux péchés*, *Pauvre Jacques*, *les Enfants de troupe*. Ces deux dernières pièces surtout l'ont rendu populaire et son nom y est resté attaché. Le Gymnase refusant de céder à ses prétentions, il alla jouer aux Variétés, et transporta la vogue à ce théâtre. En 1864, après un long repos, il se rappela au public, dans *Pauvre Jacques* et *le Gamin de Paris*, et eut à la Porte-Saint-Martin son succès habituel. En 1855, il joua aux Variétés dans *l'Abbé galant*. Il reparut encore aux Variétés dans une création nouvelle, *Jean Toqué* (1857). Le talent de M. Bouffé se distinguait par une finesse de nuances qui n'aurait pas déparé la haute comédie, et par une grande habileté à exciter, selon l'occasion, le rire ou les larmes. C'était par excellence l'acteur du drame-vaudeville.

BOUGAUD (L'abbé Émile), prédicateur et théologien français, né à Dijon le 26 février 18[illegible], fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice et fut ordonné prêtre le 6 juin 1846. Il fut pendant quelques années professeur de dogme et d'histoire ecclésiastique au séminaire de Dijon; mais sa santé l'ayant contraint à renoncer à l'enseignement, il devint aumônier du monastère de la Visitation, et se livra dès lors à des travaux d'érudition religieuse. Outre une *Étude historique et critique sur la mission, les actes et le culte de saint Bénigne*, publiée en 1859 par la Société Éduenne, il a fait paraître l'*Histoire de sainte Chantal et des origines de la Visitation* (18[illegible], 2 vol. in-8; 1868, 8ᵉ édition). A la suite de cette publication, M. Dupanloup l'invita à prendre auprès de lui la place de vicaire général que le P. Gratry venait de quitter. Orateur véhément et pathétique, l'abbé Bougaud a prêché successivement le Carême à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, à la cathédrale d'Orléans, à Saint-Thomas-d'Aquin, à Sainte-Clotilde ; l'Avent à Saint-Sulpice, et fait le panégyrique de Jeanne d'Arc à Orléans en 1865. Il a publié depuis l'*Histoire de sainte Monique* (1866, in-8), favorablement accueillie dans le monde religieux; *le Christianisme et les temps présents* (1872-1874, 2 vol. in-8); *le Grand péril de l'Église de France au XIXᵉ siècle* (18[illegible], in-8), pressant appel aux familles pieuses sur les difficultés croissantes du recrutement des jeunes prêtres, qui attira l'attention de toute la presse.

BOUGRON (Louis-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 2 novembre 1798, entra dans les ateliers de Dupaty et fut élève de l'École des arts et métiers de Châlons, puis se livra

[illegible] l'École de la sculpture sous la direction de Ch. Dupaty. Il a envoyé aux diverses expositions [illegible] : *le Spartiate mourant* [illegible] *Sainte Apolline* (1827), à l'église Saint-[illegible] *Achille furieux pour venger Patro-cle* [illegible] ; *le roi Pépin combattant* [illegible] au musée de Saint-Omer ; *Kléber* [illegible] ; *le Génie du Suicide* (1835), et [illegible] pour les galeries de Versailles [illegible], M. Bougron alla à Lille ; il a [illegible] d'assez nombreux travaux, [illegible] de sainteté, l'ornementation [illegible] beffroi d'Arras, des bas-reliefs [illegible], et il a obtenu une 2e médaille en [illegible].

[illegible] (Adolphe-William), peintre [illegible] à la Rochelle, le 30 novembre 1825, [illegible] 1850, les cours de l'École des [illegible] élève de M. Picot, et partagea [illegible] le grand prix de Rome au [illegible] dont le sujet était : *Zénobie* [illegible] *de l'Araxe*. De retour à Paris [illegible] diverses décorations d'hôtels [illegible]. Il a exposé en 1855 : *le Triomphe* [illegible] *le Corps de sainte Cécile apporté* [illegible], appartenant à l'État : *l'A-*[illegible], *Portrait* et une *Étude* ; et [illegible] *visitant les inondés de Tarascon* [illegible] par le ministère d'État ; *le Retour* [illegible] *le Printemps, l'Été, l'Amour, l'Amitié,* [illegible] *Arion sur un cheval marin,* [illegible] *panthère*, ces huit derniers [illegible] ; *les Quatre heures du jour*, plafond [illegible], *le Jour des morts, l'Amour blessé* [illegible] *Discorde, Faune et bacchante,* [illegible], *la Paix* (1861) ; *la Sainte* [illegible], *la Bacchante* (1863) ; [illegible] *le Sommeil* (1864) ; *Famille in-*[illegible] *Portrait* (1865) ; *les Premières ca-*[illegible] (1866) ; *la Sœur aînée*, un [illegible] l'Exposition universelle de 1867 ; *Pasto-*[illegible] (1868) ; *Apollon et les* [illegible], pour un plafond du théâtre [illegible] *la richesse et l'amour* (1869) ; [illegible] *et la moisson* (1872) ; [illegible] *Petites maraudeuses* (1873) ; [illegible] *et son guide*, *Italiennes à la* [illegible] *Vierge, l'Enfant Jésus et saint* [illegible] *et Zéphire, Baigneuse* (1875) ; [illegible] *idolâtrice*, *la Jeunesse et* [illegible] on cite encore de lui les peintures [illegible] dans la chapelle Saint-Louis de [illegible], représentant divers épisodes [illegible] saint Louis, etc. Il a été chargé [illegible] de Saint-Augustin, à Paris. [illegible] (1856) a été popularisé [illegible] la lithographie. M. Bouguereau [illegible] médaille en 1855, une 1re en [illegible] l'Exposition universelle de 1867. [illegible] de la Légion d'honneur en août [illegible] officier le 26 juillet 1876. [illegible] membre de l'Académie des Beaux-[illegible] remplacement de Pils le 8 janvier 1876.

[illegible] (Édouard), ancien représentant [illegible], est né à Qurcy-la-[illegible]ille, près [illegible] (Côte-d'Or), en 1809. Riche [illegible] de la grande Société des [illegible] de Châtillon et propriétaire [illegible] des Quatre-Bornes, il était, sous [illegible], un des chefs les plus [illegible] dans le département [illegible]. En 1848, il fut élu représentant [illegible] Constituante, le cinquième sur dix, [illegible]. Membre du comité du travail, il [illegible] avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit par la plupart de ses votes la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Bouguéret reprit la direction de ses forges à Voulaine. Il a été élu membre du Conseil général de la Côte-d'Or.

BOUGY (Alfred-James-Louis-Joseph DE), littérateur français, né à Grenoble, le 1er novembre 1816, et fils d'un banquier, commença son droit, puis s'engagea. Deux ans après, il se retira à Lausanne, où il se fit protestant et vécut en donnant des leçons de français et de musique. Il vint à Paris en 1840. Entré, en 1842, comme surnuméraire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il y devint employé en 1844 et passa en 1849, comme bibliothécaire, à celle de la Sorbonne. En 1853 et 1856, il fut chargé par M. Fortoul de deux missions en Espagne, en Suisse et en Italie, dont il a publié les résultats. Il a été décoré de l'ordre équestre de la République de Saint-Marin. — Il est mort à Évian-les-Bains, le 4 septembre 1871.

On a de M. de Bougy un assez grand nombre d'écrits divers : *le Tour du Léman* (1846, in-4) ; *Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève* (1847, in-8) ; *Turlupinades à l'encontre des pédagogues et des cuistres de l'école du bon sens* (même date) ; *la Luizina* (1852, in-18) ; *Évian et ses environs* (Genève, 1852) ; *J.-J. Rousseau* (1853, in-18) ; *Voyage aux républiques d'Andorre et de Saint-Marin* (1855-56, in-8) ; *la Suisse française et ses quatre lacs* (1859, in-12) ; *Voyage dans la Suisse française et le Chablais* (1860, in-18) ; *le Supplice du bourreau* (1864, in-18) ; *Légende, histoire et tableau de Saint-Marin* (1865, in-18), avec une préface par George Sand, etc. Il a en outre édité ou annoté les *Confessions de J.-J. Rousseau*, *Un million de rimes gauloises*, *Chansons et poésies de Désaugiers*, etc.

BOUILLAUD (Jean-Baptiste), médecin français, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, est né à Angoulême, le 16 septembre 1796. Dirigé par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua ses soins, il fut reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors une admiration enthousiaste pour les doctrines et la méthode de Broussais.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantageusement connaître en publiant, avec R.-J. Bertin, un *Traité des maladies du cœur* (in-8), qu'il remplaça depuis par un travail plus personnel, le *Traité clinique des maladies du cœur* (1835, 2 vol. in-8 ; 2e édit., 1841). Devenu professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, en 1831, il se plaça au premier rang des médecins pour la précision du diagnostic ; mais sa dangereuse méthode des saignées coup sur coup et ses opinions médicales excitèrent de vives critiques. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Membre du conseil supérieur de l'Université, il fut choisi, en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement d'Orfila, mais il s'éleva entre l'administration du nouveau doyen et celle de l'ancien des débats assez bruyants, à la suite desquels il dut se retirer. M. Bouillaud a été élu membre de l'Académie des sciences en 1868. Officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1847, il a été promu commandeur le 12 août 1864.

Parmi ses ouvrages très nombreux, nous citerons : *Traité de l'encéphalite* (1825, in-8) ; *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (1826, in-8) ; *Traité clinique et statistique du choléra* (1832) ; *Essai sur la philosophie médicale* (1836, in-8) ; *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1837, 3 vol. in-8), *Sur l'Introduction de l'air dans les veines* (1838) ; *Traité clinique du*

rhumatisme articulaire (1840, in-8); *Sur le Siége du sens du langage articulé* (1839-1848); *Traité de nosographie médicale* (1846, 5 vol. in-8), le travail le plus important de l'auteur; *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux* (1853, in-8); *Du Diagnostic et de la curabilité du cancer* (1854, in-8); *De l'Influence des doctrines ou des systèmes pathologiques de la thérapeutique* (1859, in-8); *Discours sur le vitalisme et l'organisme* (1860, in-8); *De la Congestion cérébrale apoplectiforme dans ses rapports avec l'épilepsie* (1861, in-8); *Discussion sur l'organologie phrénologique en général et sur la localisation de la faculté du langage articulé en particulier* (1865, in-8), etc. La plupart de ces travaux sont extraits du *Bulletin de l'Académie de médecine*.

BOUILLÉ (Charles, comte de), ancien sénateur français, né le 30 août 1816, à Villars (Nièvre), est fils du général de ce nom. Spécialement adonné à l'étude de l'agriculture, il a été un des membres actifs de la société d'agriculture de la Nièvre dont il est devenu président. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de ce département, le cinquième sur sept, et prit place à l'extrême droite de l'Assemblée. Il vota, en toute circonstance, avec le parti monarchique, repoussa, dans la dernière session, les lois constitutionnelles, et protesta contre l'alliance de quelques-uns des siens avec les députés de la gauche pour l'élection des 75 sénateurs inamovibles. Porté, avec le marquis d'Espeuilles, sur la liste monarchique pour l'élection sénatoriale de la Nièvre, il ne fit, dans sa profession de foi, aucune concession aux institutions républicaines et fut élu, le second, par 192 sur 375 électeurs. Il ne fut pas réélu au renouvellement triennal du 5 janvier 1879. M. le comte de Bouillé, vice-président de la société des agriculteurs de France, a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

BOUILLET (Jean-Baptiste), géologue français, banquier à Clermont-Ferrand, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1799, est auteur d'un grand nombre de mémoires et de publications diverses sur la géologie du Puy-de-Dôme et de l'Auvergne. Mais il a surtout consacré ses loisirs à rassembler une riche collection de minéraux et de coquillages fossiles provenant des environs du plateau central. — Il est mort à Clermont le 28 décembre 1878.

Nous citerons de lui : *Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme* (1829, in-8); *Description scientifique de la haute Auvergne* (1835, in-8 et atlas); *Nobiliaire d'Auvergne* (Clermont-Ferrand, 1846-1853, 7 vol. in-8, avec pl.); *Album auvergnat, bourrées, montagnardes, chansons*, etc. (Moulins, 1853, gr. in-8, avec vignettes); *Dictionnaire héraldique de l'Auvergne* (Clermont-Ferrand, 1858, gr. in-8); *Notice sur le papier-monnaie émis en Auvergne de* 1790 *à* 1793 (*Ibid.*, 1865, in-8), etc.

BOUILLIER (Francisque), philosophe français, né à Lyon, le 12 juillet 1813, commença ses études au collége Stanislas de Paris, les acheva à celui de Lyon, fut admis à l'École normale en 1834, et reçu le premier, en 1837, à l'agrégation de philosophie. D'abord professeur de philosophie à Orléans, il prit le grade de docteur en 1839; sa thèse principale avait pour objet : *la Légitimité de la faculté de connaître*. Nommé professeur à la Faculté de Lyon, la même année, il remporta, en 1841, le prix de l'Académie des sciences morales et politiques sur ce sujet : *Histoire du cartésianisme*, et fut élu correspondant de l'Institut l'année suivante. De 1846 à 1848, M. Bouillier a fait partie du conseil municipal de Lyon. Doyen de la Faculté depuis la fin de 1848, il a été, en 1856, président de l'Académie impériale de sa ville natale. Il a été nommé inspecteur général en 1865, membre du conseil de l'instruction publique, le 18 août 1866, et directeur de l'École normale supérieure le 24 octobre 1867. Il quitta ce poste, en 1872, et reprit les fonctions d'inspecteur général de l'enseignement secondaire. Il a été mis à la retraite avec le titre d'inspecteur général honoraire, le 10 février 1879. M. Bouillier a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 11 décembre 1875, en remplacement de Rémusat. Décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu officier le 14 août 1867.

On a de lui : *Histoire et critique du cartésianisme* (Paris, 1842, in-8), reproduction développée de son mémoire couronné; *Théorie de la raison impersonnelle* (1845, in-8); *Histoire de la philosophie cartésienne* (1854, 2 forts vol. in-8; 2ᵉ édit., 1867, 2 vol. in-18); *De l'Unité de l'âme pensante et du principe vital* (1858); *Du Principe vital et de l'âme pensante, ou Examen des diverses doctrines spéciales et psychologiques, etc.* (1862, in-8); *Du Plaisir et de la douleur* (1865, in-18); *De la Conscience en psychologie et en morale* (1872, in-18); *Morale et progrès* (1875, in-18); l'*Institut et les Académies de province* (1879, in-18). Il a traduit de l'allemand : *De la Religion dans les limites de la raison*, de Kant (1842, in-12), avec M. Lortet, et *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse*, de Fichte (1845, in-8). Il a collaboré à *la Liberté de penser*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et a publié à part des *Discours* d'ouverture et écrits de circonstance.

BOUISSON (Étienne-Frédéric), médecin français, ancien représentant, né à Mauguio (Hérault), le 14 juin 1813, fit ses études à Montpellier, et fut élève de Delpech. Premier agrégé au concours de chirurgie, en 1836, il fut nommé, l'année suivante, professeur de physiologie à la Faculté de Strasbourg et rappelé, en 1840, à Montpellier, comme professeur de pathologie chirurgicale, puis de clinique chirurgicale, en remplacement de Lallemand. En 1851, il concourut avec éclat pour la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine de Paris, qui fut obtenue par Nélaton. Associé de l'Académie de médecine en 1859 et correspondant de l'Institut en 1863, il est devenu doyen de la Faculté de médecine de Montpellier en 1868. Conseiller municipal de cette ville en 1847, en 1860, en 1868 et en 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Hérault à l'Assemblée nationale, le premier sur huit, par 51 724 voix. Dans la séance du 27 février 1872, il déposa une proposition tendant à ouvrir une souscription publique pour la libération du territoire, et s'inscrivit d'avance pour 10 000 francs. Sa proposition fut repoussée par l'Assemblée. Il vota constamment avec le centre droit, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections pour la Chambre et le Sénat. M. Bouisson a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1864.

Comme médecin, il a publié : *De la Bile, de ses variations physiologiques, de ses altérations*, etc. (Montpellier, 1843, in-8), traduit en allemand par le docteur Platner avec annotations (Vienne, 1845); *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique*, etc. (Paris, 1850, in-8, traduit en italien, Milan, 1850), couronné par l'Académie des

[illegible] (1851): des *Vices de conformation de l'anus et du rectum* (1851), thèse d'agrégation; [illegible] à la chirurgie, ou *Mémoires sur divers sujets de cette science* (Montpellier, 1857-1861, 2 vol. [illegible]); un grand nombre de *Mémoires de chirurgie et de physiologie*, publiés en grande partie dans la *Gazette médicale de Paris* ou dans les *Annales de la chirurgie*; des *Observations cliniques*, [illegible], *Discours*, *Éloges académiques* ([illegible]), etc. De 1840 à 1848, M. Bouisson a été un des principaux rédacteurs du *Journal de la Société de médecine de Montpellier*.

BOULANGER (François-Louis-Florimond), architecte français, né à Douai le 29 novembre [illegible], entra à l'École des beaux-arts au commencement de [illegible], suivit les ateliers d'Huyot, de Lebas et de E. Châtillon, et partagea le grand prix d'architecture, en 1836, avec M. J. Clerget; le sujet du programme était : *un Palais pour l'Exposition des arts et de l'industrie*. Pendant son séjour en Italie, il envoya en France une belle *Restauration de la maison du Faune*, à Pompéi, l'une des plus grandes et des mieux conservées, et, deux ans après (1842), les *Thermes de Dioclétien*, présentés par la commission de France à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1841, M. Florimond Boulanger repartit quelques années après pour la Grèce. Disciple de Fourier, il avait abandonné les beaux-arts pour s'occuper de littérature et de publications [illegible]. — Il est mort en avril 1875.

BOULANGER (Gustave-Rodolphe-Clarence), peintre français, né à Paris, le 25 avril 1824, fut élève de P. Delaroche et de M. Jollivet et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome en 1849, sur ce sujet : *Ulysse reconnu par Euryclée*. De retour d'Italie en 1856, il a figuré avec succès aux salons annuels où il a envoyé : *Jules César arrivé au Rubicon*, *les* [illegible], *la Maison du poète tragique à Pompéi*, [illegible] (1857); *les Kahia (pâtres arabes)*, [illegible] (1859); *Hercule aux pieds d'Omphale*, *Répétition du Joueur de flûte et de la Femme de Diomède dans l'atrium de la maison du prince Napoléon*, appartenant à ce prince; *un Arabe* (1861); *Jules César à la tête de la X[e] légion*, *Kabyles*, *la Déroute* (1863), *la Cella Frigidaria*, *Cavaliers sahariens* (1864); [illegible], *Portrait de Hamdy-Bey* (1865); *Catherine I[re] chez Mehemet Baltadji*, *une Marchande de couronnes à Pompéi* (1866); *le Mamil*[illegible], *Portrait de Mlle Nathalie de la Comédie-Française* (1867); *El Hiasseub, Conteur arabe*, *la Promenade sur la voie des tombeaux à Pompéi* (1869); *C'est un émir*, *les Chaouches du Hakem*, *Souvenir du vieux Blidah* (1870); *Attendant le maître* (1872); *la Quête de l'Aïd-*[illegible] (1873); *la Via Appia au temps d'Auguste* (1874), *le Gynécée* (1875); *un Bain d'été à Pompéi*, *Comédiens romains répétant leurs rôles* [illegible], *Saint Sébastien et l'empereur Maximien Hercule* (1877). M. Boulanger a obtenu une médaille en 1857, qui a été rappelée en 1859 et en 1863, et la croix de la Légion d'honneur en août 1865.

BOULANGER (Henri-Alexandre Ernest), compositeur français, né à Paris, le 16 décembre [illegible], est le fils de l'actrice morte en 1850 et qui fut une des célébrités de l'Opéra-Comique. Élève du Conservatoire, sous la direction de Lesueur et de Halévy, il remporta le grand prix de Rome en [illegible]. Depuis son retour d'Italie, il a donné au théâtre, à des intervalles très-inégaux : *le Diable à l'école* (1842), qui se joua longtemps, *les Deux bergères* (1843), *Une voix* (1845), qui eut beaucoup de succès : opéras comiques en un acte; *la Cachette*, en trois actes (1847); *les Sabots de la marquise*, en un acte (1854); *l'Éventail*, en un acte (1860); *Don Quichotte*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1869), etc. M. Boulanger, professeur de chant au Conservatoire, a été décoré de la Légion d'honneur en août 1869.

BOULARD (Auguste-Henri), député français, né à Mehun-sur-Yèvre (Cher) le 3 avril 1825, fut juge de paix à Genlis (Côte-d'Or) de 1862 à 1871. Rentré dans sa ville natale, il en fut nommé maire et se vit révoqué après le 24 mai 1873. Conseiller général pour le même canton, il se présenta, comme candidat républicain, dans la deuxième circonscription de Bourges aux élections générales de février 1876, et fut élu par 7621 voix, contre M. de Clamecy, candidat monarchiste. Il prit place au centre gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au ministère de M. de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 8929 voix, contre le même concurrent, soutenu par l'administration.

BOULART (François-Marie-Eucher-Charles), député français, est né à Linxe (Landes) le 16 novembre 1828. Maître de forge, et l'un des plus riches propriétaires du département des Landes, il se présenta avec l'appui des monarchistes et des bonapartistes, aux élections pour la Chambre des députés, en février 1876, dans la deuxième circonscription de l'arrondissement de Dax, et fut élu par 5949 voix, contre M. Dubois, candidat républicain, qui en eut 5464. Il fit partie du groupe bonapartiste, vota avec la minorité de la Chambre et, après l'acte du 16 mai, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote la politique inaugurée par le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 7686 voix. M. Boulart représente le canton de Castets au conseil général des Landes.

BOULATIGNIER (Sébastien-Joseph), administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Valognes (Manche), le 11 janvier 1805, fit ses études au collège de Caen et son droit à Paris. Macarel, nommé directeur général de l'administration départementale et communale, le fit entrer, en 1837, comme chef de bureau au ministère de l'intérieur. Bientôt après maître des requêtes en service ordinaire au Conseil d'État, il fut chargé des fonctions du ministère public. Collaborateur de Macarel pour l'ouvrage intitulé : *De la Fortune publique en France et de son administration* (Paris, 1838-1841, 3 vol. in-8), il a publié en outre un *Traité sur les conflits* et des articles de droit dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et le *Dictionnaire d'administration*.

Après la révolution de Février, M. Boulatignier fut élu représentant du peuple, le huitième sur quinze, dans la Manche, par 79 302 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Il fut élu conseiller d'État et donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Jusqu'au coup d'État il fut compté parmi les partisans de la république modérée, et le 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation du Conseil. Il fut néanmoins appelé à faire partie du Conseil d'État réorganisé, puis nommé membre de la commission municipale de la ville de Paris, du conseil de perfectionnement de l'enseignement se-

condaire spécial, etc. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853, il a été promu commandeur le 12 août 1863.

BOULAY DE LA MEURTHE (François-Joseph, baron), ancien sénateur français, né à Paris le 6 novembre 1799, est frère du vice-président de la République de 1848. Ancien secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, il était depuis 1837 conseiller d'État, lorsque les suffrages de la Constituante le maintinrent dans ces fonctions. En juillet 1855, il remplaça M. Bonjean comme président du comité de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. Le 9 juin 1857, un décret impérial le fit entrer au Sénat. Son rôle y a été peu marqué; il fut cependant l'un des trois sénateurs qui votèrent seuls, le 3 septembre 1869, contre le sénatus-consulte tendant à ramener le gouvernement parlementaire. M. Boulay fut nommé, le 19 avril 1865, membre de la commission des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations. Membre du conseil du sceau des titres, du conseil impérial de l'instruction publique, etc., il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 août 1859.

BOULÉ (Théodore), imprimeur et administrateur français, né le 23 février 1799, fit ses études au collége Charlemagne, puis son droit, et après avoir été principal clerc d'avoué, s'inscrivit au barreau de Paris en 1821. De 1824 à 1832, il fut commissaire-priseur. En 1833, il créa *l'Estafette*, journal de reproduction, dont il resta propriétaire jusqu'à sa suppression par décret impérial en mai 1858. *L'Estafette* eut à soutenir à la fois dix-huit procès contre dix-huit journaux refusant de laisser reproduire leurs articles. M. Boulé les désarma en acquérant, en 1835, *le Messager des Chambres*, journal du soir, dont le service sténographique était mis à profit par les autres feuilles. La même année, il fonda, rue Coq-Héron, l'imprimerie spéciale pour les journaux. Parmi ceux qu'il a créés depuis cette époque, ou dont il est devenu propriétaire, il faut citer à part *la République*, créée le 24 février 1848, et répandue dans Paris le soir même, avant la proclamation de la République à l'Hôtel-de-Ville. Ce journal, dont Eugène Bareste était le rédacteur en chef, fut, le 13 juin 1849, l'occasion du saccage de l'imprimerie par un détachement de la garde nationale. Une indemnité promise par le ministre à la tribune de l'Assemblée ne fut jamais payée, et le brevet d'imprimeur fut retiré, l'année suivante, à M. Boulé, qui mit alors son imprimerie en société, sous la gérance de M. Dubuisson. Il eut pour auxiliaire, dans l'administration de plusieurs journaux, son beau-frère, M. Dumont, associé depuis aux créations les plus productives de M. de Villemessant. Quelques-unes de ces entreprises ont donné lieu à des débats judiciaires attestant la réalisation d'énormes bénéfices. — M. Boulé est mort à Paris, le 23 mai 1877.

BOULET (Jean-Baptiste-Étienne), jurisconsulte et pédagogue français, né à Metz, le 4 février 1804, fit son droit, s'inscrivit fort jeune au barreau de la Cour royale de Paris, et publia à vingt ans le *Ferrière moderne, ou Nouveau dictionnaire des termes de droit et de pratique* (1824, 2 vol. in-8). Il traduisit peu après les *Institutes de Gaius* (1826, in-8), qui venaient d'être découvertes. En 1835, il fonda la *Revue du Nord*, destinée à propager l'influence de la littérature allemande. Il acheta ensuite une des institutions libres qui suivaient le collége Bourbon. Dès lors, il ne s'occupa plus que de livres classiques et fit paraître plusieurs *Manuels pratiques* de langue grecque, de langue latine, de lecture, de rhétorique, un *Cours d'études préparatoires* (1840, 7 vol. in-12) et diverses brochures.

BOULEY (Henri), médecin-vétérinaire français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1814, professeur de clinique et de chirurgie à l'École d'Alfort et, depuis 1855, membre de l'Académie de médecine (section de médecine vétérinaire), a été nommé inspecteur général des écoles vétérinaires le 6 janvier 1866. Il a été élu membre de l'Académie des sciences en 1868 en remplacement de Rayer. Aux élections générales pour le Corps législatif, en 1869, il se porta, dans la 9e circonscription de la Seine, comme candidat officieux, sinon officiel, en concurrence avec M. Pelletan, candidat de l'opposition radicale. Il échoua avec 9810 voix contre 23 420 données à son adversaire. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 25 décembre 1854, il a été promu officier le 9 décembre 1865.

M. H. Bouley est auteur des ouvrages et traités suivants : *Causes générales de la morve dans nos régiments de cavalerie* (1860); *Traité de l'organisation du pied du cheval*, etc. (1851); *De la péripneumonie épizootique du gros bétail* (1854); *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires* (1856-1874, t. I à X), avec M. Reynal; *Maladies contagieuses du bétail* (1873, in-8), etc. Il a publié un certain nombre de *Notices*, *Rapports*, *Mémoires*, *Exposés*, et rédigé, depuis 1844, le *Bulletin de la Société centrale de médecine vétérinaire*.

BOU-MAZA (Si-Mohammed-ben-Abdallah, surnommé), c'est-à-dire *Père à la chèvre*, chef arabe, né vers 1820, au milieu des tribus situées entre Tlemcen et Mascara, s'affilia de bonne heure à la secte religieuse de Muley-Taïeb et mena pendant trois ans la vie austère des derviches. Profitant à la fois de l'éloignement d'Abd-el-Kader, réfugié dans le Maroc, et de l'ardeur belliqueuse des Kabyles, il se mit à prêcher l'extermination des chrétiens et usa de toutes les jongleries en usage pour fanatiser un peuple ignorant, se disant envoyé de Dieu, invulnérable, promettant le ciel ou des richesses à qui le suivrait. [illegible] Tout le Dahra se souleva à sa voix. Le 20 avril 1845, il remporta un facile avantage sur un convoi de travailleurs près d'Orléansville; puis il assiégea en vain cette place et essuya, aux environs de Tenez, une sanglante défaite (31 mai). Le mois suivant, après avoir été battu par nos alliés Sidi-Darribi et Hadj-Ahmed, il remonta la vallée de l'Oued-Riou et disparut quelque temps. Le [illegible] juillet, il manifesta sa présence par le meurtre de l'agha Hadj-Ahmed; mais, harcelé par les colonnes mobiles de Mostaganem et de Tenez, il chercha un asile chez les Cheurfas des Flittas.

A la fin de 1845, Bou-Maza, sans accepter la suprématie de l'émir, s'entendit avec lui pour le seconder dans la lutte qu'il préparait. En effet, tandis qu'Abd-el-Kader écrasait, à Sidi-Brahim, le malheureux lieutenant-colonel de Montagnac, il assaillit dans les défilés de Flittas la colonne du général de Bourjolly, la réduisit à la défensive derrière la basse Mina, et s'avança même un jour jusque dans les jardins de Mostaganem. D'autres rudes échecs lui firent expier la témérité de ses entreprises; abandonné de ses partisans, il réussit pourtant à reprendre la campagne avec un millier d'hommes du bas Dahra. Atteint, sur l'Oued-Kss, par le colonel Saint-Arnaud ([illegible] 1846), il fut, dans le combat, blessé d'une balle qui lui ôta pour longtemps l'usage d'un bras, parvint encore une fois à se soustraire aux poursuites et rejoignit Abd-el-Kader à [illegible]

[illegible] entre les deux pro-[illegible] à grand'peine des em-[illegible], Ben-Mara parcourut de nou-[illegible] du petit désert, soutint [illegible] un combat meurtrier con-[illegible] (18 janvier 1843) et, se [illegible] ressources, vint se rendre, le [illegible] Saint-Arnaud.

[illegible] Ben-Mara fut interné à Paris, [illegible] riche appartement aux [illegible] près de l'hôtel de la princesse [illegible] gouvernement une pension [illegible] ne tarda pas à devenir tout à [illegible] il aurait été pourvu du comman-[illegible] corps indigène en Afrique, sans les [illegible] marqué sa carrière [illegible] de Paris, pendant la [illegible] 1848 et avoir été arrêté à Brest, [illegible] et remis en liberté, [illegible], par le prince Louis-Napoléon, [illegible] pension. En 1854, il quitta [illegible] la France, commanda un corps de [illegible] dans la campagne d'Anatolie, et [illegible] d'août 1855 le grade de colonel [illegible].

BOU[illegible] [illegible], député français des Bouches-[illegible] la médecine et fut reçu docteur [illegible] Empire, il fut, à Marseille, l'un [illegible] qui, après de longues [illegible] à faire échouer les candidatures [illegible] législatives de 1863 et de [illegible] pour le canton de Lam-[illegible], en 1876, aux élections pour [illegible], comme candidat radical, [illegible] circonscription de Marseille va-[illegible] de l'option de M. Gambetta; il [illegible], par [illegible] voix. Il prit place à [illegible] et se prononça contre la politi-[illegible]. Après l'acte du 16 mai 1877, [illegible] députés, qui refusèrent un vote [illegible] ministère de Broglie. Il fut réélu, [illegible], par [illegible] voix, contre 2306 obte-[illegible], candidat bonapartiste.

BOUQ[illegible] [illegible] peintre français, né à Lo-[illegible] le 17 octobre 1807, s'est fait [illegible] par de nombreuses marines [illegible] il s'est attaché à repro-[illegible] sujets favoris, et cette inno-[illegible] de nouveaux succès. Nous rap-[illegible] ses principaux envois : *Effet* [illegible] musée du Luxembourg), *Vue* [illegible] (1839) ; *Maison de* [illegible] la vallée de Chevreuse; *Halte de* [illegible]; *Vue prise aux environs* [illegible] *du Danube en Hongrie*, pastel [illegible] dans les steppes de la *Moldo-Va-*[illegible] de la vallée de Chevreuse; *Der-*[illegible] et *Souvenir de Norman-*[illegible]; *la Mare aux vaches en Bre-*[illegible] (1863), *Printemps et Automne;* [illegible] *Bateaux chargés de foin sur la Ta-*[illegible] (1866), *les Quatre Saisons*, faïence [illegible] à Villers, *Tentes arabes* [illegible] faïences (1876) ; *le vieux Moulin,* [illegible], faïence (1877). M. Bouquet a ob-[illegible] de 3e classe en 1835 et deux [illegible] 2e classe en 1837 et en 1838.

BOUQUET (Jean-Claude), mathématicien fran-[illegible] (Doubs), le 7 décembre 1819, [illegible], en 1839, à l'École polytechnique et à [illegible] de préférence à cette der-[illegible], à sa sortie (1841), profes-[illegible] au collège royal de Mar-[illegible], comme professeur de ma-thématiques pures, à la Faculté des sciences de Lyon, où il resta jusqu'en 1852. Rappelé alors à Paris, il professa les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, puis au lycée Louis-le-Grand, et devint maître de conférences à l'École normale. En 1873, il fut nommé professeur de mécanique rationnelle à la Sorbonne. M. Bouquet a été élu membre de l'Académie des sciences, le 19 avril 1875, en remplacement de M. Bertrand, nommé secrétaire perpétuel. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Bouquet a donné, avec son collègue M. Briot, outre les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, un des meilleurs livres destinés à l'enseignement, la série de recherches *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*, qui ont reçu à l'Institut un favorable accueil. Il était déjà connu par sa thèse importante de docteur (*sur le Calcul des variations*, 1841, in-4) et par des mémoires sur des sujets de géométrie et d'algèbre, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences.

BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques), archéologue français, né à Sainte-Maure (Indre-et-Loire), le 22 décembre 1813, fit toutes ses études au séminaire de Tours, puis vint suivre les cours des grands établissements scientifiques de Paris. Après avoir été professeur au petit et au grand séminaire de Tours, il fut nommé, en 1843, chanoine titulaire de la cathédrale de cette ville. Membre de plusieurs Sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Tours le 4 octobre 1872.

On doit à l'abbé Bourassé des ouvrages élémentaires d'histoire naturelle : *Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons* (Tours, Mame, 1840, in-12); *Esquisses entomologiques* (Ibid., 1842, in-12); des éditions ou traductions d'ouvrages théologiques : *Décrets et actes du concile de Rennes, tenu en* 1849, Tours (1850, in-8); *V. Hildeberti, primo cenoman. episc., deinde Turon. archiepisc., opera omnia....* (Paris, Migne, 1854, in-4); *Dictionnaire de discipline ecclésiastique, d'après le traité de L. Thomassin* (Ibid., 1856, 2 vol. in-4); de nombreuses publications archéologiques, entre autres : *Archéologie chrétienne, ou Précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge* (Tours, 1841, in-8, plusieurs éditions); *les Cathédrales de France* (Ibid., 1843, grand in-8); *Verrières du chœur de l'église métropolitaine de Tours* (Paris et Tours, 1849, in-fol.), avec l'abbé Manceau; *la Touraine* (Tours, 1855, in-folio), avec le concours de plusieurs de ses collègues de la Société archéologique d'Indre-et-Loire; *Les Plus belles églises du monde* (Ibid., 1857, gr. in-8) ; *Résidences royales et impériales de France* (1863, in-8, avec gravures); enfin des livres d'éducation ou de vulgarisation édifiante : *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1861, in-8, illustré) ; *Histoire de la sainte Vierge mère de Dieu* (1862, in-8 illustré) ; *Summa aurea de laudibus beatissimæ Virginis Mariæ*, etc. (1862, 13 vol. gr. in-8); *les Enquestes de Posthumien, disciple de saint Martin* (Tours, 1863, in-8); *Recherches historiques et archéologiques sur les églises romanes en Touraine, du* VIe *au* XIe *siècle* (Ibid., 1869, avec photogr.), etc.

BOURBAKI (Charles-Denis-Sauter), général français d'origine grecque, né à Pau, le 22 avril 1816, élève de l'École militaire de St-Cyr en 1834, était, depuis 1836, sous-lieutenant aux zouaves, lorsqu'il passa, en 1838, comme lieutenant, au 1er régiment de la légion étrangère. Capitaine aux zouaves en juin 1842, chef de bataillon des

tirailleurs indigènes le 28 août 1846, lieutenant-colonel le 16 janvier 1850, d'abord au 7e de ligne, puis aux zouaves, colonel le 24 décembre 1851, il est devenu général de brigade le 14 octobre 1854 et général de division le 12 août 1857. Il a été notamment employé dans la campagne de Crimée (1855), où il se distingua successivement à l'Alma, à Inkermann et à l'assaut de Sébastopol. Il fit aussi partie de l'expédition d'Italie (1859). Il fut désigné, en mai 1869, pour commander le deuxième camp de Châlons, et au mois de juillet nommé aide de camp de l'empereur.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse, en juillet 1870, le général Bourbaki, appelé au commandement de la garde impériale, fit partie de l'armée de Bazaine, prit part aux combats livrés autour de Metz, du 14 au 18 août, et se réfugia dans la place avec ses troupes. Le maréchal l'en fit sortir avant la capitulation, au milieu d'une intrigue restée obscure, pour nouer les négociations politiques qui pouvaient faire jouer à l'armée un rôle inattendu. Après l'echec de cette mystérieuse mission il vint à Tours offrir, le 14 octobre, ses services au gouvernement de la Défense nationale. Destiné un moment à commander l'armée de la Loire, il fut, sur sa demande, chargé du commandement supérieur de l'armée du Nord et de l'Oise, par décision du 17 octobre. Il établit d'abord son quartier général à Lille, et s'occupa activement de l'organisation de ses troupes. Quelques engagements heureux l'amenèrent à Amiens, d'où il écrivit, le 20 novembre, au général Trochu, qu'il était prêt à marcher, et qu'il suivrait les instructions venues de Paris. Malheureusement, la reprise d'Orléans vint interrompre l'exécution de ce plan de campagne.

Rappelé par M. Gambetta, pour l'aider à la réorganisation des 15e, 18e et 20e corps de la première armée de la Loire, que des marches forcées sous des pluies torrentielles avaient désorganisés, il s'établit entre Nevers et Bourges, et fut nommé, le 6 décembre, commandant en chef de la première armée du centre, qui devait bientôt devenir l'armée de l'Est. Le brillant combat livré à Nuits par le général Cremer décida l'évacuation de Dijon et de Gray par les Prussiens, qui se replièrent sur Vesoul et Épinal. C'est alors que le général Bourbaki fut chargé, à la tête de près de cent cinquante mille hommes, d'exécuter un mouvement vers l'Est, qui devait couper les communications de l'armée ennemie avec l'Allemagne du Sud. Le 4 janvier 1871, il était à Dijon, donnant la main à Garibaldi, commandant de l'armée des Vosges, et à l'armée de Lyon, qui marchait sur Montbéliard. Remontant la vallée de l'Oignon, il arriva le 8 janvier à Montbozon près de Vesoul. Le lendemain, il attaquait avec toutes ses forces le général de Werder, retranché à Villersexel. La bataille dura toute la journée, et à sept heures du soir, les positions ennemies étaient emportées. Le 12, il occupa Lure, Gray et Vesoul; le 13, il enleva à la baïonnette les villages d'Arcey et de Sainte-Marie; le 15, il s'empara de Montbéliard, après une lutte violente; le 16, il attaqua Werder fortement retranché à Héricourt, ne put l'entamer, revint à la charge, le 17, sans plus de succès, et commença son mouvement de retraite sur Besançon, en manœuvrant pour échapper à l'armée de Manteuffel, qui avait déjà coupé ses principales communications. Des ordres formels du ministre de la guerre l'empêchaient de battre en retraite sur Lyon. Les soldats étaient sans vivres et sans munitions, après une retraite désastreuse, par un froid de 10 degrés. Le 27 janvier, à son arrivée à Besançon, pris de désespoir en se voyant absolument cerné, et craignant d'être accusé de trahison, il désigna le général Clinchant comme son successeur, et, pendant la nuit, trompant [la sur]veillance d'un médecin de ses amis, se [tira un] coup de pistolet dans la tête. Sa mort fut [annon]cée officiellement, mais bientôt démentie; [trans]porté à Lyon, il y resta huit jours dans [un état] désespéré. Dans l'intervalle, l'armée [de l'Est] s'était réfugiée en Suisse. Cependant, vers [le 10 fé]vrier, un mieux sensible se produisit da[ns l'état] du malade et, le 15, il était hors de danger. [La gué]rison complète fut très-lente et s'achevait lorsqu'au mois de juillet 1871, M. Thiers [nomma] le général du commandement de la 8e di[vision mi]litaire et du 6e corps d'armée. Dans cette [impor]tante situation, M. Bourbaki eut à s[...] plusieurs reprises le préfet de Lyon, M. [...] contre les entreprises insurrectionnelles [...]lation, et à mener à bonne fin le désa[rmement] de la garde nationale.

Lors de la création des grands comman[dements,] il reçut, avec le titre de gouverneur mili[taire de] Lyon, celui de commandant du 14e cor[ps, qu'il] conserva jusqu'au 11 février 1879, et [fut] remplacé par le général Farre. Comm[andeur de] la Légion d'honneur le 22 septembre 18[..], officier le 18 septembre 1860, il a été [nommé] grand'croix le 20 avril 1871.

BOURBEAU (Louis-Olivier), jurisco[nsulte et] homme politique français, sénateur, né [à Poi]tiers, le 2 mars 1811, fit ses études de dr[oit sous] la direction de Boncenne et débuta, jeu[ne en]core, au barreau de Poitiers, où sa parol[e facile] et précise lui valut bientôt un rang honora[ble et] une belle clientèle. En 1841, il fut reçu, a[u con]cours, professeur de la Faculté de droit de [cette] ville et fut chargé des cours de procédure civ[ile et] de législation criminelle. Nommé maire de Poi[tiers] en 1847, M. Bourbeau conserva ses fonction[s au] milieu de la crise de 1848 et sut se concilier [les] sympathies de ses administrés, qui l'envoyè[rent] à l'Assemblée constituante. Élu, le quatrième [sur] les huit représentants de la Vienne, par 50[...] voix, il fut rapporteur de plusieurs commiss[ions.] Son indépendance le rapprocha et l'éloigna to[ur à] tour des différentes fractions de l'Assemblée[; il] vota en général avec le parti démocratique [mo]déré. Non réélu à la Législative, il reprit sa p[lace] au barreau de Poitiers, où il a été deux fo[is bâ]tonnier de son ordre. Il était doyen de la fa[culté] de droit depuis 18[.]6.

Aux élections générales de 1869, pour le C[orps] législatif, il se présenta comme candidat libé[ral,] appuyé par l'administration, en concurrence a[vec] M. Thiers, dans la 3e circonscription de la Vien[ne,] et fut élu par 12 325 voix sur 20 268 votants. [Dans] le remaniement ministériel qui suivit le mes[sage] du mois de juillet, M. Bourbeau fut appe[lé au] département de l'instruction publique (17 ju[illet] 1869). Il appartenait au tiers-parti libéral et é[tait] un des 116 signataires de la demande d'interpel[lation] qui provoqua le sénatus-consulte ramenant le gouvernement parlementaire. Son passage a[u] ministère fut aussi court que peu remarquable; [sa] modestie fut traitée de « manque de prestige. » Il donna sa démission avec le cabinet Forcade [de] la Roquette, dès le 27 décembre 1869, et fut, [à] cette occasion, promu commandeur de la Légion d'honneur: il était officier de l'ordre depuis l[e] 14 août 1868. Dans la nouvelle session législati[ve] de l'Empire, il fit un rapport très remarqué sur l[e] projet de loi de M. Jules Simon, relatif à l'aboli[tion] de la peine de mort (mars 1870).

Ecarté de la politique par les événements de septembre, M. Bourbeau fut rétabli dans sa chaire de procédure civile et de législation crimi[nelle] à la Faculté de Poitiers, par un arrêté de M. Jules Simon, en date du 29 juillet 1871. Fo[r]te

[illegible] de la Vienne, le 30 janvier [illegible] par [illegible] voix sur 380 électeurs et [illegible] au centre droit [illegible]. Il y soutint avec un [illegible] marqués le projet de loi [illegible] sur le douaire de l'époux [illegible]. — [illegible] mort à Poitiers, le 7 octobre [illegible].

[illegible] comme jurisconsulte, a continué [illegible] ouvrage de Boncenne, [illegible] civile (Paris, 1837-1845), [illegible] deux volumes (1844-1847, [illegible]).

[illegible] [illegible], dernière branche sur[illegible] dynastie française; divi[illegible] XIII, en deux lignes prin[illegible] Bourbons d'Artois, ou branche [illegible] Bourbons d'Orléans, ou bran[illegible].

[illegible] a pour chef actuel le prince [illegible], etc., duc de Bordeaux [illegible] (voy. CHAMBORD).

[illegible] a pour chef actuel le prince [illegible] d'Orléans, comte de Paris [illegible].

[illegible] est aussi la branche royale [illegible] (voy. ALPHONSE XII et [illegible]), à son tour, l'ancienne [illegible] Bourbons de Naples et l'an[illegible] de Parme.

[illegible] ([illegible]-Désiré), architecte français, [illegible] 1835, et fils d'un capitaine [illegible] à l'École centrale en 1857 et [illegible] le diplôme d'ingénieur. Il [illegible] Hector Horeau. Nommé, [illegible] de l'arrondissement de Brest, [illegible] architecte du département de [illegible]. Il était, depuis 1874, architecte[illegible] Paris, lorsque s'ouvrit le con[illegible] projet de palais au Trocadéro [illegible] universelle de 1878. Il présenta, [illegible] M. Davioud, des plans d'une [illegible] et qui furent adoptés. [illegible] collègue à leur difficile et [illegible] dès lors le titre d'architecte [illegible] Palais du Trocadéro. Che[illegible] d'honneur depuis le 7 février [illegible] le jour même de l'ou[illegible], le 1er mai 1878.

[illegible] auparavant obtenu les pre[illegible] concours publics, [illegible] 1863, pour la construction du [illegible] du Havre, et en 1875, en collabo[illegible], pour celle du théâtre [illegible] en outre, dans le Finistère [illegible] un certain nombre d'églises, [illegible] d'écoles, etc., une partie [illegible] de Montauban, l'école [illegible], la maison de répression [illegible] palais de justice de Charleroi, etc. [illegible] son *Traité pratique de la résistance* [illegible] appliqué à la construction des [illegible], des machines, etc. (1859, [illegible]) collaboré à l'*Encyclopédie de* [illegible].

[illegible] (Achille-Étienne), éditeur fran[illegible], en 1818, a été administrateur de [illegible] et gérant du *Bien-être universel*, [illegible] coup d'État du 2 décembre 1851. A cette [illegible], avec M. Jacottet, coadminis[illegible], une maison de librairie, [illegible] le titre de « Librairie nouvelle », et [illegible] plus tard, le format in-18 et [illegible]. Une édition de Balzac eut un grand succès dans ces conditions de périlleux bon marché. M. Bourdilliat joignit à sa librairie une imprimerie en 1856. Il fonda, en avril 1857, le recueil hebdomadaire *le Monde illustré*. Il fut forcé, en 1862, d'abandonner sa maison, qui devint une succursale de MM. Lévy. M. Bourdilliat avait été décoré de la Légion d'honneur, le 23 août 1848.

BOURDON (Mathilde LIPPENS, dame FROMENT, puis dame), femme de lettres française, est née à Gand en 1817. Elle a épousé en secondes noces M. Hercule Bourdon, publiciste, né à Dunkerque en 1808, ancien rédacteur du *Globe* saint-simonien et de *la Revue du progrès social*, et auteur de quelques dissertations de droit. Elle s'est signalée, par une étonnante fécondité, dans la littérature spéciale de l'éducation religieuse et de l'édification mondaine.

Les livres de Mme Bourdon comprennent des récits pour l'enfance et des romans moraux pour la famille, comme *la Famille Clairval*, *le Legs d'une mère*, *Gérard l'aveugle*, *les Récits du foyer*, etc. (in-18); des histoires et biographies religieuses, comme *Mlle d'Epernon*, *Marcia*, *sainte Geneviève*, *sainte Jeanne de Valois*, *Marie Alacoque*, *les Servantes de Dieu*, etc.; des opuscules de dévotion, comme *les Béatitudes*, *le Mois des serviteurs de Marie*; des tableaux dramatiques, scènes et proverbes, comme *les Trois sœurs*, *les Trois proverbes*, *la Pierre angulaire*, *Un bienfait n'est jamais perdu*, etc. Tous ces divers volumes, dont la plupart se sont réimprimés un très-grand nombre de fois, sont de peu d'étendue et d'un prix très-minime. Le seul important, comme format, est l'*Histoire de Notre-Dame de la Treille* (Lille, 1851, in-8, 20 livr.).

BOURÉE (Nicolas-Prosper), diplomate français, est né à Boulogne-sur-Mer en 1811, d'une ancienne famille de magistrats au parlement de Bourgogne. Ayant achevé ses études de droit, il entra au ministère des affaires étrangères en 1836. Nommé consul à Beyrouth en 1840 et consul général à la même résidence en 1846, il prit part aux laborieuses négociations qui préparèrent l'organisation nouvelle du Liban. En 1851, il assista, comme chargé d'affaires au Maroc, sur le vaisseau *le Henri IV*, commandé par le capitaine de Gueydon, au bombardement de la ville de Salé, et imposa, le surlendemain, aux autorités de Tanger les satisfactions demandées. L'année suivante, M. Bourée fut nommé ministre en Chine; mais, en 1853 et 1854, il fut chargé de missions d'exploration dans la Turquie, en vue de la guerre prochaine de Crimée. Nommé ministre à Téhéran en 1855, il conclut un traité de commerce destiné à régler nos relations avec la Perse. Il avait aussi négocié le concours offensif et défensif du shah pour le cas où la guerre contre la Russie serait portée en Asie. Pendant notre expédition d'Italie, il fut chargé d'aller faire une enquête en Allemagne sur l'état des esprits, et ses conclusions paraissent n'avoir pas été étrangères à la prompte signature de la paix de Villafranca. Ministre en Grèce de 1860 à 1863, M. Bourée assista à la chute du roi Othon et à l'établissement de la dynastie danoise. Il fut envoyé comme ministre, en Portugal, en 1864. Il y négocia diverses conventions, et surtout un traité de commerce.

Le 28 octobre 1866, M. Bourée fut nommé ambassadeur à Constantinople. C'est lui qui décida le sultan Abd-ul-Aziz à venir en France, en 1867, à l'occasion de l'Exposition. C'était la première fois qu'un sultan ottoman se montrait hors de ses États. M. Bourée conclut, l'année suivante, avec

la Porte une convention en vertu de laquelle les Français auraient le droit d'acquérir des propriétés dans l'empire ottoman. Notre ambassadeur auprès du sultan était le partisan déclaré de la conservation de la Turquie, dont il faisait un article de foi diplomatique. Mais il s'attachait à pousser le gouvernement ottoman dans la voie des réformes, tout en le défendant contre les ennemis qui lui étaient suscités, en Grèce, sur le Danube ou en Asie, par des ambitions étrangères. Il avait été nommé sénateur le 20 juin 1870, et remplacé, comme ambassadeur, par M. de la Guéronnière; sa nomination fut la dernière faite par Napoléon III. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

BOURGAULT-DUCOUDRAY (Louis-Albert), musicien et professeur français, né à Nantes, le 2 février 1840, fit des études classiques complètes, puis suivit les cours de droit, mais renonça au barreau, pour tenter la carrière musicale. Il entra au Conservatoire de Paris en 1860, remporta le premier grand prix de composition en 1862, et, pendant son séjour à l'École de Rome, envoya des fragments d'un drame lyrique en trois actes. Revenu à Paris, il organisa une société chorale d'amateurs qui eut quelque éclat. Pendant la guerre de 1870-1871, il s'engagea volontairement et fut blessé dans les opérations du second siège de Paris. Il a été nommé, à la fin de 1878, professeur d'histoire générale de la musique au Conservatoire.

On cite de M. Bourgault-Ducoudray, comme compositeur, un *Stabat*, qui eut plusieurs auditions, quelques mélodies et cantiques, des morceaux pour orchestre ou piano. Il a recueilli et édité *Trente mélodies populaires de Grèce et d'Orient*, avec texte grec, traduction italienne en vers et française en prose. Il a publié en outre : *Souvenirs d'une mission musicale en Grèce et Orient* (1878, in-18), ayant paru d'abord dans le journal *le Temps*. *

BOURGEOIS (Paul), homme politique français, député, né à la Verrie (Vendée) le 6 mai 1827, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1853. Il s'établit dans sa ville natale dont il devint maire. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale il fut élu représentant de la Vendée, le quatrième sur huit, par 69,408 voix. Il prit place à l'extrême droite, combattit par tous ses votes l'établissement du régime républicain, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut élu député le 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de la Roche-sur-Yon, par 8106 voix. Il suivit à la Chambre des députés la même ligne, vota avec la minorité monarchiste et fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il se représenta, aux élections du 14 octobre, comme candidat officiel et légitimiste, et fut réélu par 9505 voix, contre 4935 obtenues par le candidat républicain, M. de Grancourt. M. Bourgeois représente le canton de Mortagne au conseil général de la Vendée. *

BOURGEOIS (Charles-Arthur, baron), statuaire français, né à Dijon le 19 mai 1838, fut élève de Duret et de M. Guillaume, et obtint le prix de Rome, en 1863, pour un groupe de *Nisus et Euryale*. Il débuta au Salon de cette même année par un *Charmeur de serpents*, dont la répétition en bronze figura au Salon de 1864. On lui doit encore : *l'Amour de cire*, bas-relief en plâtre, envoi de Rome (1866); *Laveuse arabe* et *Acteur grec*, statues en bronze (1868); *Sainte Agathe*, statue en plâtre; portrait de *M. le marquis de Barthélemy*, buste en marbre (18..); ... *de Delphes*, statue en marbre, acq... (1870); portrait de *M. D...*, buste en ma... *Un Esclave*, statue en plâtre, et Sai... statue de pierre, pour l'église Sai... (1873); *la Religion*, statue en pierre po... ton de l'Église de la Sorbonne; *Circ*... plâtre (1875); portrait de *Mme G...* (1... *et Léandre*, groupe en plâtre (1878). M... a obtenu deux médailles en 1863 et ... une médaille de 2e classe en 1873.

BOURGEOIS (Anicet). Voy. ANICET-...

BOURGOING (Philippe LA BRAGUE, ...), homme politique et député français, né le 22 octobre 1837, appartient à une ... famille du Nivernais. Écuyer de l'emp... Napoléon III, il fut porté aux élections ... de 1869, dans la deuxième circonscri... Nièvre, et élu député par 19,820 voix ... sur les bancs de la majorité et vota la ... 1870, à laquelle il prit part comme ... colonel d'un bataillon de mobiles de ... Il se présenta à une élection partielle ... tement de la Nièvre pour l'Assemblée ... avec une profession de foi bonap... publia dans les journaux une lettre où il ... de l'approbation du maréchal de Mac-M... élu, le 24 mai 1874, par 37699 voix co... obtenues par M. Gudin, candidat répu... se rendit immédiatement à Chislehurst, p... senter son hommage à l'ex-impératrice ... fils. Cependant son élection fut vivem... testée; des pièces du comité de l'ap... peuple, révélant les agissements des ... tistes, furent produites, et une enquête ... donnée par l'Assemblée nationale. Les d... de diverses personnes, notamment de M. ... Renault, furent consignées dans un rap... rapport de M. Savary, et l'élection de M. ... Bourgoing fut invalidée le 13 juillet 18... même temps, l'Assemblée supprimait les ... tions partielles.

Au mois d'octobre 1874, M. de Bourgoing ... présenté aux élections pour le conseil gé... dans le canton de la Charité, et avait ... contre M. Girerd, représentant à l'Assemblée ... tenu par le préfet, M. Sazerac de Forges, il ... de celui-ci une lettre de félicitations, qui pro... de vives réclamations et fut tenue pour ... preuve de l'immixtion de l'administration ... les affaires électorales.

Aux nouvelles élections générales du 20 fé... vrier 1876, pour la Chambre des députés, ... Bourgoing se porta, dans l'arrondissement ... Cosne, avec une profession de foi qui ... mait ainsi : « Respect du présent, ... l'avenir, » et il fut élu par 9042 voix, co... M. Massé, candidat républicain, qui en ob... nait 8583. Il siégea dans le groupe de l'ap... au peuple, et, après l'acte du 16 mai 1877, ... un des 158 députés qui accordèrent un vote ... confiance au cabinet de Broglie. Il fut ... le 14 octobre suivant, comme candidat ... et bonapartiste, par 9723 voix, contre M. ... candidat républicain qui en obtint 1790. ... élection fut soumise à une enquête parlementaire ... (mai 1878), et la vérification en fut ajournée ... Invalidé le 13 novembre, il ne se représenta pas ... à l'élection du 2 février 1879. Promu officier de ... la Légion d'honneur en 1862, il a été fait commandeur le 8 août 1871.

BOURGOIS (Siméon), marin français, né le 26 mars 1815, entra au service en 1830, fut promu successivement aspirant en octobre 1831, enseigne ...

[illegible] lieutenant de vaisseau le 26 avril [illegible] la frégate le 2 décembre 1852, ca[illegible] le 28 août 1858 et contre-ami[illegible] 1863. Il commanda, dans l'ex[illegible], sous l'amiral Charner, une [illegible] et occupa les forts de [illegible] jusqu'au règlement des in[illegible], en 1870, au commandement [illegible] côtes occidentales d'Afrique, [illegible] guerre franco-prussienne, l'oc[illegible] combat à une frégate ennemie [illegible] à Madère. Depuis, son [illegible] les comptoirs fran[illegible], dont la surveillance coûtait [illegible] grand nombre de soldats et de [illegible] d'un climat meurtrier. Lors [illegible] Conseil d'État par l'As[illegible], le 26 juillet 1872, [illegible] de scrutin, conseiller d'État, [illegible], par 436 voix sur 540 [illegible] par le sort, comme conseiller [illegible] sur décret du président [illegible] le 23 juillet 1875, mais après [illegible] grade de vice-amiral, le 13 oc[illegible], il prit rang de conseiller d'État [illegible] nommé préfet maritime [illegible] rappelé au Conseil d'État par dé[illegible] 1873. Commandeur de la Légion [illegible] 16 janvier 1861, il a été fait [illegible] 1873.

[illegible] beaucoup de réputation [illegible] sur la construction du navire [illegible] ses découvertes relatives aux [illegible]. Il a partagé avec M. Du[illegible] l'Académie des sciences, [illegible] aurait fait accomplir le plus [illegible] machine à vapeur. Il a particu[illegible], sur beaucoup de points, [illegible] du capitaine Maury. [illegible] ses ouvrages : *Recherches [illegible] expérimentales sur les propulseurs* [illegible] qui ont contribué à faire [illegible] *Rapport à M. Ducos, ministre [illegible] la navigation commerciale [illegible] l'Angleterre* (1854, in-4), travail [illegible] *sur la résistance de [illegible] des corps et particulière[illegible] de mer* (1857, in-4, 3 pl.); [illegible] *recueillis à bord du [illegible], pendant un voyage en* [illegible], avec cartes); *Réfutation [illegible] de M. Maury* (1863, in-8); [illegible], *d'expériences et d'évolu[illegible] l'escadre de la Méditerranée*, [illegible] de l'amiral Bouet-Willau[illegible].

[illegible] ([illegible]-Auguste), magistrat [illegible] à Chaumont (Haute-Marne) le 12 [illegible], se fit inscrire comme avocat à [illegible] de Paris en 1843, puis fut avocat [illegible] et à la Cour de cassation de [illegible] au tribunal de Beauvais en [illegible] de Clermont (Oise) en [illegible] conseiller à la Cour d'appel [illegible].

[illegible] *Traité de droit rural appliqué* [illegible] (1858, in-8); [illegible] *des établissements indus[illegible]* (1863, in-8), *De la Propriété des* [illegible] (1866, in-12; édit. 1875, in-8); [illegible] *de la loi sur les sociétés*, avec [illegible] (1868, in-8).

[illegible] (Robert), homme politique anglais, né [illegible] le 11 juin 1827, est le troi[illegible] comte de Mayo. Après avoir fait ses études au Trinity-College de Dublin, il fut reçut avocat au barreau d'Inner-Temple en 1852 et devint magistrat dans le pays de Galles. En décembre 1868, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le parti conservateur de Lynn Régis et réélu en 1874. A cette époque, M. Disraëli, rentrant au ministère, l'appela au poste de sous-secrétaire d'État des affaires étrangères. M. Bourke a voyagé en Amérique, dans l'Inde et dans la Terre Sainte, et a publié ses impressions de voyage dans diverses revues. Il a écrit un volume intitulé : *Précédents parlementaires* (Parliamentary Precedents). Il a épousé, en 1863, une fille du marquis de Dalhousie.

BOURNAT (Calixte), homme politique français, ancien député, est né le 14 octobre 1814. Avocat, puis avoué à Marseille, il devint membre du Conseil général pour le canton de Peyrolles, puis fut envoyé, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, en 1863, pour la 2ᵉ circonscription des Bouches-du-Rhône, par 15 717 voix sur 23 591 votants, et en 1869, par 15 005 voix sur 27 410 votants. A la courte session qui suivit, il fut nommé secrétaire de la Chambre. Après le 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée. Il s'est cependant porté, comme candidat conservateur, aux élections sénatoriales de janvier 1876, dans les Bouches-du-Rhône, mais il échoua. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 4 août 1867.

BOURRET (Mgr Joseph-Christian-Ernest), prélat français, est né à Lubro, près de Saint-Étienne de Lugdarès (Ardèche), le 9 décembre 1827. Entré dans la congrégation des prêtres de l'Oratoire, il se fit recevoir docteur en théologie à la faculté de Paris en 1857, avec une thèse *sur l'Origine du pouvoir civil d'après saint Thomas et Suarez* (1857, in-8), et devint professeur de droit ecclésiastique à la Sorbonne. Il prit en outre, en 1858, le diplôme de docteur ès lettres devant la même faculté. Nommé évêque de Rodez par décret du 19 juillet 1871, il a été préconisé le 27 octobre et sacré le 30 novembre de la même année.

A part la thèse citée plus haut et ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, Mgr Bourret a publié : *l'École chrétienne de Séville sous la monarchie des Visigoths* (1855, in-8) ; *De Schola Cordubæ christiana sub gentis Ommiaditorum imperio* (1858, in-8), thèse latine pour le doctorat ès lettres, et *Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson*, d'après les manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale et de la Bibliothèque de Tours (1858, in-8), thèse française pour le même doctorat.

BOUSQUET (Victor-Alphonse-Jean), homme politique français, député, né à Saint-Hippolyte (Gard), le 20 avril 1839, et fils d'un ancien représentant du peuple de 1848, étudia le droit à la faculté de Paris, fut reçu docteur et s'inscrivit au barreau de Nîmes, dont il devint bâtonnier. Il avait rempli les fonctions de sous-préfet au Vigan du 6 septembre au 21 octobre 1870. Conseiller général pour le canton de Lassalle, il fut élu député, le 20 février 1876, pour la deuxième circonscription de Nîmes, par 14 060 voix, contre M. Portalès, candidat monarchiste, qui n'en obtint que 7200. Il prit place à gauche, vota constamment avec la majorité républicaine, et après l'acte du 16 mai fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre 1877 qui suivirent la dissolution de la Chambre, il fut réélu par 13 522 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel.

BOUSQUET (Charles-Louis-Pierre), littérateur français, né à Paris, le 2 mai 1823, débuta dans la petite presse parisienne, puis alla rédiger, de 1847 à 1853, deux journaux à Boulogne-sur-Mer. Il donna au théâtre de cette ville : *Phébus Bournichon, ou le Neveu de mon oncle; 1425 Francs ou l'Étudiant en gage*, vaudevilles en un acte; *Gribouillard aéronaute*, revue en deux actes; *le Corsaire boulonais*, drame en cinq actes; *le Pêcheur boulonais*, vaudeville en deux actes. En janvier 1853, il fut attaché au *Pays, journal de l'Empire*, comme secrétaire de la rédaction. On cite encore de lui : *la Garde impériale au camp de Châlons* (1857, in-8).

BOUSQUET (Jean-Baptiste-Édouard), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1794, fit ses études à la Faculté de Montpellier et y fut reçu docteur en mai 1815. Il vint exercer sa profession à Paris et fut nommé, en 1820, chef des bureaux de l'Académie de médecine, membre titulaire en 1824 et, après 1830, secrétaire de son conseil d'administration. Depuis de longues années, il dirigeait le service de la vaccine. M. Bousquet a été nommé, le 15 janvier 1832, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Toulouse, en juin 1872.

On a de lui, entre autres publications : *Traité de la maladie scrofuleuse* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand de Hufeland; *Traité des maladies des yeux* (1820, in-8), traduit de l'italien de Scarpa; *Traité de la vaccine et des éruptions varioleuses* (1833, in-8, nouv. édit., 1848), rédigé sur la demande du gouvernement et couronné par l'Académie des sciences; *Notice sur le cowpox* (1836, in-4), etc. Il a été un des fondateurs de la *Revue médicale* et a rédigé, de 1836 à 1850, le *Bulletin* de l'Académie de médecine.

BOUSSINGAULT (Jean-Baptiste-Joseph-Dieudonné), savant chimiste et agronome français, membre de l'Institut, ancien représentant, né à Paris, le 2 février 1802, fut élevé à l'École des mineurs de Saint-Étienne. A sa sortie, il fut chargé par une compagnie anglaise d'aller dans l'Amérique du Sud retrouver d'anciennes mines comblées depuis de longues années, de les rouvrir et d'en diriger l'exploitation. Il en profita pour observer une foule de phénomènes particuliers aux régions tropicales; les comptes rendus qu'il rédigea le firent remarquer des savants, notamment de G. de Humboldt, qui alors explorait aussi le nouveau monde. Mais bientôt éclata l'insurrection générale des colonies espagnoles. Arraché à son entreprise industrielle, M. Boussingault fut attaché à l'état-major du général Bolivar. Il parcourut ainsi, en savant plus encore qu'en soldat, outre la Bolivie et la province de Vénézuela, les contrées situées entre Carthagène et l'embouchure de l'Orénoque.

Lorsqu'il revint en France, il fut nommé professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon, dont il devint doyen peu de temps après. En 1839, il fut appelé au sein de l'Académie des sciences et vint à Paris, où il obtint une chaire d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers.

En 1848, les électeurs du département du Bas-Rhin, où M. Boussingault était un des propriétaires de l'usine de Béchelbronn, l'envoyèrent, le douzième sur quinze, à la Constituante. Il y siégea parmi les républicains modérés. Il devint, par élection, membre du Conseil d'État, dont il fit partie jusqu'au 2 décembre. A partir de cette époque, il renonça à la vie politique et reprit ses travaux favoris, au grand profit de la science et de l'industrie. Il a été promu, le 14 mars 1857, commandeur de la Légion d'honneur, et [...] cier, le 23 août 1876.

La chimie, dans ses applications à [...] ture et à l'élève des bestiaux, doit be[...] travaux de M. Boussingault, notamme[...] lentes indications sur l'appréciation [...] par le dosage de l'azote et sur les pro[...] tritives des aliments destinés aux [...] C'est lui aussi qui, conjointement [...] mas, a déterminé les proportions des [...] de l'air. Il a donné dans les *Annales [...] et de chimie*, dont il est un des [...] collaborateurs, dans les *Comptes ren[...] démie des sciences*, etc., un grand [...] mémoires, dont plusieurs ont été ré[...] titre de : *Mémoires de chimie agricole [...] siologie* (Paris, 1854, in-8). Il a en [...] un excellent *Traité d'économie rur[...]* 1844, 2 vol. in-8), réédité ensuite sous [...] *Agronomie, chimie agricole et physiol[...]* 1874, 5 vol. in-8), et des *Études sur la [...] mation du fer en acier* (1875, in-8).

BOUSSON DE MAIRET (Emmanuel), [...] français, né à Salins, le 4 août 17[...] blié divers ouvrages d'éducation et d'[...] les principaux sont : *Cours de belles-le[...]* in-8); *Éloge historique et littéraire [...] d'Olivet* (1839, in-8); *le Muséum littér[...]* 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1843); *É[...] rique du général Lecourbe* (1855, in-8); [...] *historiques et chronologiques de la ville [...] depuis son origine jusqu'en 1830* (Arbois, in-8); *les Soirées jurassiennes, ou Épis[odes de l'his]toire de la Franche-Comté* (1858, in-8). [...] les *Mémoires de la république séquan[...]* L. Gollut (1844-1846), et les *Œuvres de [...]* — Il est mort à Arbois, le 11 novembre 18[...]

BOUTAN (Augustin), administrateur et [...] cien français, né à Lectoure (Gers), le [...] 1820, acheva ses études à Paris au Collège [...] et fut admis à l'École normale supérieure [...] la section des sciences, en 1840. Reçu [...] des sciences physiques, en 1845, il a été [...] sivement professeur de physique aux lycées [...] gnon (1843), de Grenoble (1845), de Rouen [...] de Versailles (1853), et de Saint-Louis (18[...] 1865, il devint proviseur de ce dernier ly[cée], en 1868, inspecteur de l'académie de Par[is] [...] mois d'octobre 1873, il fut appelé, avec le [...] d'inspecteur général de l'instruction publique [...] la direction de l'enseignement primaire, qu'il [con]serva sous les différents ministères qui suiv[...] jusqu'au 10 février 1879. A cette date, nom[mé] directeur honoraire, il rentra dans le serv[ice] de l'inspection générale. Officier de l'instr[uction] publique depuis 1853, il a été promu offici[er de] la Légion d'honneur le 11 janvier 1876.

M. Boutan a publié, en collaboration avec [...] d'Almeïda, un *Cours élémentaire de phys[ique]* (1862, 2 vol. in-8), avec planches; 4ᵉ édit. 18[...] Il a inséré dans différents recueils périodi[ques] de nombreux articles de critique scientifique [...] notamment, dans le *Précis analytique* des [tra]vaux de l'Académie de Rouen, de 1847 à 1853, [une] suite de mémoires sur l'électricité atmosphérique, la caléfaction des liquides, la photométrie, etc.

BOUTARIC (Edgar-Paul), historien et archi[...] viste français, né à Châteaudun, le 9 septembre 1829, fit ses classes au collége Bourbon. Élève de l'École d'administration créée par la répu[...] blique de 1848, il fut aussi reçu, en août 1848 [...] à celle des chartes. Letronne, alors directeur de cette École, le fit entrer aux Archives de l'Empire. M. Boutaric a remporté en quelqu[...]

[illegible] les concours de l'Académie [illegible] et belles-lettres, l'un pour une [illegible], l'autre pour un travail [illegible] d'Alphonse, frère de saint [illegible] sous ce titre : *la France sous* [illegible] 1 vol. in-8), son mémoire [illegible] des inscriptions. Un au- [illegible] *institutions militaires de la* [illegible] in-8), a partagé un des prix [illegible] sciences morales et politiques. [illegible] ouvrage sur *Saint Louis et* [illegible] (1870, in-8) a obtenu de [illegible] le prix Gobert (25 [illegible] élu membre de cette der- [illegible] février 1876, en remplace- [illegible]. — Il est mort à Paris le 17 dé- [illegible]

[illegible]-Baptiste-Michel-Auguste-Os- [illegible], né le 13 novembre 1825, [illegible] depuis longtemps et [illegible] pour le canton de ce nom, [illegible] comme candidat républi- [illegible] avec M. Allemand, repré- [illegible] aux élections sénatoriales de [illegible] n'obtint que 114 voix sur 326 [illegible] député de l'arrondissement [illegible] mars 1876, par 4390 voix, au [illegible] contre M. de Salve, candidat [illegible] de la majorité républicaine [illegible], après l'acte du 16 mai [illegible] députés qui refusèrent un [illegible] ministère de Broglie. Aux [illegible] suivant, il fut réélu par [illegible] par le même con- [illegible]

[illegible], magistrat français, an- [illegible] à Louhans (Saône-et-Loire). [illegible] après ses études de droit, il [illegible] de la magistrature, que son [illegible] instruction. Successivement [illegible] du roi à Autun (1831), à [illegible] du roi à Mâcon (26 sep- [illegible] signala par son dévoue- [illegible] de 1840, il fut appelé, [illegible], comme conseiller, de la [illegible]. Il passa à celle de [illegible] d'avocat général et [illegible]. Membre du Conseil gé- [illegible] depuis cette époque, [illegible] Corps législatif pour la [illegible] Saône-et-Loire, dans une élec- [illegible] aux élections géné- [illegible] par 16244 voix sur environ [illegible], décoré de la Légion [illegible] a été promu officier au 15 [illegible]

[illegible] DE ROCHEFORT (Jean-Baptiste- [illegible] français, est né à Semur-en- [illegible]-et-Loire) le 8 avril 1814. Riche [illegible], il entra au conseil [illegible] de Semur, en 1871, et se [illegible] candidat républicain, dans la [illegible] de Charolles (Saône-et- [illegible] du 20 février 1876 pour la [illegible]. Il fut élu par 8833 voix, [illegible], représentant sortant, [illegible] au centre gauche [illegible] républicaine. Après l'acte [illegible] un des 363 qui refusèrent [illegible] au ministère de Broglie. [illegible] par l'administration, il a [illegible], par 8151 voix, [illegible] par M. Caruzeville, candidat [illegible]

BOUTIOT (Joseph - Théophile), archéologue français, est né à Vendeuvre-sur-Barse (Aube), le 20 novembre 1816. Habitant la ville de Troyes, il s'est occupé spécialement d'études archéologiques, géographiques et géologiques se rapportant au territoire de cette ville et du département. Membre de la Société académique de l'Aube depuis 1852, il a été nommé correspondant de la Société des antiquaires de France. L'un de ses travaux, le *Dictionnaire topographique du département de l'Aube*, en collaboration avec M. Socart, a obtenu un des deux prix décernés en 1867 au premier concours solennel des sociétés savantes des départements. — M. Boutiot est mort à Troyes le 7 janvier 1875.

Les publications de cet érudit sont nombreuses; elles consistent, en général, en *Notes et Recherches* très-spéciales sur des points d'histoire, d'archéologie, de géographie, d'hydrologie ou de géologie, d'intérêt local. Nous citerons à part : *Recherches sur les anciennes pestes à Troyes* (Troyes, 1857, in-8); *Lettres missives de Henri IV*, conservées dans les archives municipales de Troyes (Ibid., 1857, in-8); *Notice historique sur Vendeuvre* (Ibid., 1861, in-8); *Études sur la géographie ancienne, appliquées au département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1861, in-8, avec carte); un supplément au *Répertoire archéologique du département de l'Aube*, avec M. E. Socart (Ibid., 1861, in-4); *Histoire de l'instruction publique et populaire à Troyes pendant les quatre derniers siècles* (Ibid., 1865, in-8, 4 pl.); *Histoire de la ville de Troyes et de la Champagne méridionale* (1870-74, 4 vol. in-8). M. Boutiot a collaboré au *Dictionnaire des communes de France*, de M. Joanne, à la *Revue agricole régionale de Troyes*, etc.

BOUTMY (Émile), publiciste français, né à Paris en 1835, est le fils de l'un des fondateurs de *la Presse*. Après de brillantes études, il débuta dans ce journal par des articles de politique et de littérature, et suivit M. de Girardin à *la Liberté* en 1866. Appelé par M. Émile Trélat à concourir à la fondation de l'École spéciale d'architecture, M. Boutmy y professa les cours d'histoire des civilisations et d'histoire comparée de l'architecture. Il a contribué surtout à la création de l'École libre des sciences politiques qu'il dirige et où il s'est chargé des cours d'histoire constitutionnelle comparée. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1871.

On doit à M. Émile Boutmy : *Introduction au cours d'histoire comparée de l'architecture* (1869, in-8), et *Philosophie de l'architecture en Grèce* (1870, in-18).

BOUTOWSKI (Alexandre), économiste russe, est né à Saint Pétersbourg, en 1814. Après avoir rempli divers postes dans l'administration, il reçut le titre de conseiller d'État et fut envoyé à Paris, comme agent officiel du ministère des finances. Membre de la Société impériale d'agriculture de Moscou, il a publié un important *Essai sur la richesse nationale et les principes de l'économie politique* (Saint-Pétersbourg, 1847, 3 vol. in-8, en langue russe) : il y développe les théories de Smith et de Rossi, avec des vues nouvelles applicables spécialement à son pays.

BOUTRON-CHARLARD (Antoine-François), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 2 décembre 1796, a dirigé longtemps une des principales officines de cette ville. Ses travaux, insérés en grande partie dans les recueils scientifiques, le firent admettre, en 1824, à l'Académie. Ancien membre du conseil de salubrité de Paris, il a été nommé

chevalier de la Légion d'honneur le 28 avril 1841, et promu officier le 11 août 1866.

On a de lui : *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées* (1823, in-8), avec M. Bussy; *Manuel des eaux minérales naturelles* (1837, in-8), avec M. Patissier; *Analyse chimique des eaux qui alimentent les fontaines publiques de Paris* (1848, in-8), etc. Il a inventé, en 1854, un instrument appelé *hydrotimètre*, pour déterminer la composition des eaux et à propos duquel il a publié son *Hydrotimétrie* (1856, in-8, 3e édit. 1862). M. Boutron a publié avec M. Rathery *Mlle de Scudéry, sa vie et sa correspondance* (1873, in-8), d'après les originaux faisant partie de sa riche collection d'autographes.

BOUVENNE (Ernest-Aglaüs), archéologue français, né à Paris, le 5 février 1829, a publié les notices suivantes : *Piscine de l'église d'Ahun (Creuse)*, (1860, br. in-8); *Essai sur l'église Saint-Hippolyte à Paris* (1863, in-8), complété par de *Nouvelles recherches* (1866, in-8); *Essai historique sur les lanternes des morts* (1864, in-8); *la Légende de sainte Wilgeforte* (1866, in-8); *les Monogrammes historiques d'après les monuments originaux* (1870, in-12), intéressant travail sur un point négligé jusqu'ici ; *Catalogue de l'Œuvre gravé et lithographié de R. P. Bonington* (1873, in-8, avec portraits et pl.). M. Bouvenne a gravé un certain nombre d'eaux-fortes, notamment des *ex-libris*, dont il s'est formé une très-riche collection.

BOUVET (François-Joseph-Francisque), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Vieu-d'Izenave (Ain), le 5 août 1799, servit le parti libéral par ses écrits philosophiques et littéraires. Son premier ouvrage : *Loisirs de la solitude, ou Poésies et nouvelles* (Paris, 1828, in-8), fut vendu au profit des Grecs. Il publia ensuite *République et Monarchie, ou Principes d'ordre social* (Paris, 1832, in-8) ; *Du Principe de l'autorité en France et de la limite des pouvoirs; conciliation des partis* (Paris, 1839, in-8); *Du Catholicisme, du protestantisme et de la philosophie en France*, en réponse à M. Guizot (Nantua et Paris, 1840, in-8); *Du Rôle de la France dans la question d'Orient; Congrès universel et perpétuel à Constantinople* (2 éditions, Nantua, 1840, broch. in-8); *Aux Députés et aux journaux de l'opposition; Appel à l'union* (Paris, 1844, broch. in-8); *les Ultramontains et les gallicans devant la nation, ou Nécessité pour la France de se séparer de Rome* (1845, in-12); *De la Confession et du célibat des prêtres* (1845), etc.

M. Francisque Bouvet, rédacteur de la *Revue indépendante*, fonda *le Réveil de l'Ain*, où il développa ses idées sur la paix universelle. Après la révolution de Février, élu, le troisième sur neuf, représentant de l'Ain à la Constituante, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Réélu, le premier sur huit, à la Législative, il fit à la politique du président la même opposition. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il ne sortit de la retraite que pour réclamer, dans les débats soulevés par la question d'Orient, la formation d'une sorte de conseil amphictyonique dont l'arbitrage terminerait à l'amiable les différends des puissances rivales. Il accepta plus tard les fonctions de consul. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861. — Il est mort à Lyon le 1er décembre 1871.

M. Bouvet a publié depuis le rétablissement de l'Empire : *la Turquie et les cabinets de l'Europe depuis le XVe siècle* (1854, in-18); *la Guerre et la civilisation* (1856, in-18); *Napoléon III et la France dans la question romaine* (1860, brochure in-8); *Du Pape* (1863, in-8), sous le pseudonyme de *Philothète*; *le Problème européen* (186., broch. in-8); *les Athées et les théologiens au concile œcuménique* (1868, in-8), etc.

Un de ses parents, M. Aristide Bouvet, médecin à Ambérieux, représentant à l'Assemblée législative, pour le même département, et qui siégea à l'extrême gauche, est mort à Ambérieux 27 juin 1876.

BOUVIER (Sauveur-Henri-Victor), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, à Paris, le 22 janvier 1799, fit ses études médicales dans cette ville et fut élève de Béclard, qui l'associa à ses travaux. Docteur en 1823, il obtint par la voie du concours, un service à la Salpêtrière et le titre d'agrégé à la Faculté. Forcé par sa santé de renoncer à cette carrière, il embrassa la spécialité de l'orthopédie et acheta en 1825 un établissement à Chaillot. Il obtint, en 1831, pour ses procédés, un prix de 6000 francs à l'Académie des sciences. Il a contribué aux progrès de la méthode de ténotomie sous-cutanée. M. Bouvier fut depuis 1839, un des membres les plus actifs de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie. Médecin en chef de l'hôpital des Enfants, il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 ... 1838. — Il est mort à Paris le 21 novembre 18..

Le docteur Bouvier est auteur d'importants travaux scientifiques. Nous citerons : *Recherches sur quelques points d'anatomie et de physiologie*, etc. (1823), thèse inaugurale; *Étiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier*, travail couronné par l'Institut; *Mémoire sur les causes et le traitement du pied-bot*; divers autres mémoires lus à l'Académie, entre autres celui sur *la Surdi mutité* (18..); *Leçons cliniques sur les maladies chroniques de l'appareil locomoteur* (1858, in-8, avec atlas).

BOUVIER (Alexis), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 15 janvier 18.., d'une famille d'ouvriers bronziers, apprit le métier de ciseleur et l'exerça jusqu'en 1863, tout en consacrant ses loisirs à compléter son instruction. A cette époque, ses premiers succès de chansonnier et de vaudevilliste lui permirent de se livrer au théâtre et à la littérature. Outre une chanson démocratique, longtemps populaire dans les cafés-concerts (*la Canaille*), M. Bouvier est l'auteur, seul ou en collaboration, d'une dizaine d'opérettes représentées sur de petites scènes de genre. Il a obtenu de plus réels succès avec les romans suivants : *les Pauvres* (1870, in-18); *les Soldats du désespoir* (1871, in-18); *Auguste Manette* (18.., in-18), emprunté à une cause judiciaire du premier Empire et dont l'auteur a tiré, avec la collaboration de M. Léon Beauvallet, un drame en cinq actes, sous le même titre ; *les Drames de la forêt* (1873, in-18); *le Mariage d'un forçat* (1873, in-18), qui a fourni à M. Bouvier et à M. Elie Brault le sujet d'un autre drame joué au théâtre Cluny (1878), etc.

BOUZIQUE (Étienne Ursin), ancien représentant du peuple français, né à Châteauneuf-sur-Cher, le 7 janvier 1801, fit ses études au collége de Bourges et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Bourges, il consacra ses loisirs à l'étude et publia *Les VIIIe, Xe et XIVe satires* de Juvénal, traduites en vers français (Paris, 1825, in-8); il a donné depuis une traduction complète, avec le texte en regard (1843, in-8; 1854, in-8). Avant et après la révolution de 1830, il fit partie de l'opposition radicale et fut élu, en 1833, membre du Conseil

[illegible] de combattre l'adminis- [illegible] il fut nommé par acclamation [illegible] et fut élu, le premier [illegible] à la Constituante, à la pres- [illegible] des suffrages. Membre du comité [illegible] avec le parti [illegible]. Après l'élection du 10 dé- [illegible] dans les rangs de l'opposi- [illegible] les derniers jours de la [illegible], le deuxième sur six, à la [illegible] de l'extrême gauche. [illegible], le 2 décembre, contre le [illegible] il se retira de la vie politique. [illegible] depuis un volume de [illegible] et souvenirs (Paris, 1851, [illegible] : *Servius Tullius*, [illegible]. — Il est mort à Châ- [illegible] 1877.

[illegible] (Jean-Antoine), graveur fran- [illegible], né à Genève, en 1803, [illegible] où il fréquenta l'atelier de [illegible] graveur, au Salon de [illegible] grand nombre de mé- [illegible] exécutés d'après des com- [illegible] : *le Jubilé de la réformation* [illegible] *le chemin de fer* (1845) : *Fran-* [illegible]. *Prix pour les beaux-* [illegible] *de Luxembourg, le duc de* [illegible], *Napoléon Ier, Gœthe,* [illegible], *le général Dufour*, etc. [illegible] (1857) : *Médaille de* [illegible] de 1855 (1859) ; *Médaille* [illegible] *le prince Napoléon*, face [illegible], acquis au ministère [illegible] *de l'Impératrice*, médail- [illegible] *de M. Soret, numismate,* [illegible] ; *Portrait du Prince impé-* [illegible] (1864) ; *le général Dufour*, [illegible] ; *le Prince Impérial*, [illegible], et quatre médailles [illegible] Exposition universelle de 1867. [illegible] 2e médaille en 1835, une [illegible] le 14 septembre 1843. — [illegible] septembre 1877.

[illegible], philosophe américain, né [illegible], le 8 septembre [illegible] université de Cambridge. [illegible] dans cette université, en [illegible] de philosophie et d'écono- [illegible] 1843 jusqu'en 1853, il diri- [illegible] revues des États-Unis, le [illegible]. Il attira ensuite l'atten- [illegible] sur la question hongroise, [illegible] à l'enthousiasme populaire [illegible] de M. Kossuth aux États- [illegible] comble. Il a été appelé [illegible] morale et d'économie [illegible].

[illegible] ouvrages estimés : *Es-* [illegible] *et la condition pré-* [illegible] (Critical [illegible] and present condition of [illegible], Boston, in-12, 1842) ; *Dis-* [illegible] *de la métaphysique et* [illegible] *de la religion* [illegible] metaphysical and, [illegible] et plusieurs volumes de [illegible] de Sparks.

[illegible] (George Ferguson-Bowen), admi- [illegible], né en 1821. Il fit ses étu- [illegible] au barreau, puis fut nommé, [illegible] de l'université de Corfou, [illegible] en 1851. Il devint en 1854 [illegible] du gouvernement des îles Ioniennes, puis, en 1859, capitaine-général, gouverneur et vice-amiral de Queensland en Australie, et en 1867 gouverneur de la Nouvelle-Zélande. En 1860, il fut promu chevalier grand croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George. Sir George Bowen a épousé, en 1856, la comtesse Diamantina, fille unique du comte Candiano Roma, président du sénat ionien. Il a écrit : *Ithaque en 1850*; *le Mont Athos; la Thessalie, l'Épire*, etc.

BOWLES (sir George), général anglais, né en 1787, à Heale-House (comté de Wilts), obtint à dix-sept ans un brevet d'enseigne aux Coldstream-guards, fit en Allemagne ses premières armes sous la conduite de lord Cathcart (1805), assista au siége de Copenhague, fut envoyé en Espagne, où il servit avec distinction de 1808 à 1814, prit part à la campagne de Waterloo et resta en France avec l'armée d'occupation, jusqu'en 1818, époque où il alla remplir au Canada les fonctions de secrétaire militaire du duc de Richmond. Il servit aux Indes, comme député-adjudant-général, de 1820 à 1825, puis au Canada, de 1837 à 1843. Durant l'insurrection de 1838, il commanda les troupes qui agirent sur la frontière des États-Unis et déploya beaucoup de vigueur contre les rebelles. Devenu major général, il rentra en Angleterre et fut, de 1845 à 1851, directeur de la maison de la reine. Lorsqu'il résigna cette charge, il fut nommé lieutenant gouverneur de la Tour de Londres et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. En 1854, il fut promu au grade de lieutenant général, mis à la tête du 1er régiment d'infanterie des Indes, et en 1862 nommé général. — Il est mort à Londres le 21 mai 1876.

BOWMAN (William), chirurgien anglais, né à Nantwich en 1816, fit ses études au King's College de Londres et commença à exercer la médecine dans cette ville. En 1842, il obtint, pour ses travaux de physiologie, une médaille de la Société royale dont il est devenu plus tard un des principaux membres. Il appartint, en outre, comme membre ou correspondant, à une foule de Sociétés savantes médicales, anglaises ou étrangères. Il a été nommé chirurgien de l'hôpital ophtalmologique de Moorfields, à Londres, de l'hôpital du King's College, et professeur de physiologie, d'anatomie normale et pathologique au même collége.

M. W. Bowman a écrit, avec le docteur Todd, *l'Anatomie physiologique et la physiologie de l'homme* (The physiological Anatomy and Physiology of man); puis d'importants travaux sur la chirurgie des yeux, tels que des *Observations sur les pupilles artificielles* (Obs. on artif. Pupils), et divers mémoires dans les recueils spéciaux.

BOWRING (sir John), homme politique et littérateur anglais, né à Exeter (comté de Devon), le 17 octobre 1792, était fils d'un honorable manufacturier, qui l'associa quelque temps à ses affaires. Issu d'une famille de vieux puritains, il se prononça de bonne heure, dans la presse et dans les assemblées politiques, contre les lois qui avaient frappé les dissidents d'incapacité politique. Il se fit connaître en exposant dans la *Revue de Westminster*, dont il fut l'éditeur de 1825 à 1830, les principes utilitaires de son maître, Jérémie Bentham; lié avec lui d'une étroite amitié, il fut chargé d'exécuter ses dernières volontés et de préparer l'édition de ses *OEuvres complètes*. En 1840, il a donné une traduction française des *Sophismes parlementaires* (Paris, in-8).

M. Bowring a enrichi la littérature anglaise de traductions de chants populaires anciens et modernes recueillis sur les lieux mêmes et dans presque toutes les contrées de l'Europe. Il a suc-

cessivement publié : *Choix de poésies russes* (Specimens of the russian poets, 1821-1823); *Anthologie javanaise* (Batavian anthology, 1824); *Choix de poésies polonaises* (Specimens of the polish poets, 1827); *Chants populaires de la Serbie* (Servian popular Songs, 1827) ; *Poésies de la Hongrie* (Poetry of the Magyars, 1830) ; *Anthologie des Tchèques* (Cheskian anthology, 1832) ; *Romanceros d'Espagne* (Ancient poetry and romances of Spain, 1834), etc.

M. Bowring, attaché au parti whig, fut mis, dès 1832, en rapport avec le gouvernement de lord Grey et obtint dès lors, sous divers ministères, des missions en pays étrangers, relatives à des questions industrielles et commerciales. Parmi les rapports qu'il a rédigés et qui furent très-remarqués, nous citerons les suivants : *Relations commerciales entre la France et l'Angleterre* (On the commercial relations between France and England; 1834 et 1835, 2 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Villiers; *Commerce et fabriques de la Suisse* (On the commerce and manufactures of Switzerland, 1836, in-fol.), où il défend les avantages de la liberté commerciale; *l'Égypte, Candie, et statistique industrielle de la Syrie* (On Egypt, Candia, on commercial statistics of Syria, 1840, 2 vol. in-fol.); *De l'Association douanière allemande* (On the prussian commercial union, 1840, in-fol.).

Élu membre de la Chambre des Communes pour Kilmarnock (1835), M. Bowring fut réélu en 1841 pour Bolton; mais, en 1849, il accepta les fonctions de consul britannique à Canton. En 1854, il fut nommé commandant en chef, gouverneur et vice-amiral à Hong-Kong, surintendant du commerce en Chine, et fait chevalier. Il envoya à Siam une mission qui aboutit au traité de mars 1855. Lors des événements de novembre 1856, il prit vis-à-vis des autorités de Canton une attitude d'une extrême énergie et donna l'ordre à sir M. Seymour de bombarder la ville; approuvé par lord Palmerston, blâmé par le vote des Communes, il fut rappelé en Angleterre à la fin de mars 1857. On a publié de lui la même année : *le Royaume de Siam et ses habitants* (Kingdom of Siam and its people, 1857, 2 vol. in-8). Il avait visité deux ans auparavant ce pays. En 1860, il fut nommé député-lieutenant de Devon. — Sir John Bowring est mort à Londres le 23 novembre 1872.

BOWYER (George, 7e baronnet), jurisconsulte écossais, né en 1811, à Radley-Park (comté de Berks), fit ses études à l'université d'Oxford, reçut le diplôme de docteur ès lettres et fut admis au barreau par l'École de Middle-Temple. Plusieurs ouvrages sur le droit national ou étranger lui ont acquis de la réputation; nous citerons une dissertation sur les *Institutions municipales des républiques italiennes* (On the statutes of the italian cities); des commentaires sur *le Droit constitutionnel de l'Angleterre* (On constitutional law of England) et sur *le Droit civil moderne* (On the modern civil law). On trouve aussi de nombreux articles de lui dans les recueils de législation et de jurisprudence. Député du bourg de Dundalk en 1852, il se déclara partisan de la politique libérale et vota pour le bill de réforme en 1859. Il a été depuis nommé député-lieutenant du comté de Berks.

BOYER (Marie-François-Charles-Ferdinand), homme politique français, député, est né à Nîmes le 12 octobre 1823. Avocat distingué, jouissant d'une grande clientèle, et ancien bâtonnier, il se présenta aux élections générales de février 1871 et fut élu représentant pour le département du Gard, le cinquième sur neuf, par 54 522 voix. Il siégea à l'extrême droite, vota toutes les mesures contraires à l'établissement du régime républicain, et repoussa les lois constitutionnelles. Il avait pris une part assez active à la discussion d'un certain nombre de projets de lois. Aux élections de février 1876, il fut élu député dans la première circonscription de Nîmes, comme candidat légitimiste et catholique, par 6889 voix contre 6 491 réunies par ses deux concurrents républicains. Il suivit la même ligne politique [illegible] la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent le vote de confiance au ministère de Broglie. Candidat officiel, aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9064 voix contre M. Manse, candidat républicain.

BOYER (Hippolyte), archéologue français, [illegible] à Bourges le 23 octobre 1822, conservateur [illegible] la bibliothèque de cette ville et président de [illegible] Société historique du Cher. Il a publié : *Histoire des imprimeurs et libraires de Bourges* (Bourges, 1854, in-8); *Guide de l'étranger dans Bourges* (ibid, 1855, in-18), en collaboration avec M. [illegible] baron de Girardot; *Notes historiques sur les confréries d'archers, arbalétriers et arquebusiers [illegible] la ville de Bourges* (ibid, 1857, in-8); *Un Ménestrel littéraire en Berry au seizième siècle* (ibid, 18[illegible], in-8); *César chez les Bituriges* (ibid, 1865, in-[illegible]). M. H. Boyer a collaboré activement à la *Nouvelle biographie générale* et préparé, pour [illegible] collection de *Dictionnaires topographiques* publiés par l'État, celui du département du Cher.

BOYSSET (Charles), homme politique français, député, né à Chalon-sur-Saône, le 29 avril 18[illegible], était avocat et appartenait à la démocratie [illegible]cée, lorsque éclata la révolution de Février. Nommé procureur de la République, il fut révoqué quand le parti modéré arriva au pouvoir, se porta candidat à l'Assemblée législative, dans le département de Saône-et-Loire où il fut [illegible] le quatrième sur douze représentants. Il vota avec la gauche et, au coup d'État du 2 décembre, [illegible] arrêté et exilé. Il ne rentra en France qu'en 18[illegible]. Il se présenta sans succès aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, dans [illegible] des deux circonscriptions de Chalon-sur-Saône comme candidat de l'opposition radicale. [illegible] 8 février 1871, aux élections pour l'Assemblée nationale, il obtint, sans être élu, 46 876 voix, mais, le 2 juillet suivant, il en réunit 69 [illegible] et alla siéger à l'extrême gauche. Parmi les [illegible]tions qu'il a proposées ou soutenues, on a remarqué celle de la suppression du budget des cultes. Il vota toutes les propositions propres à établir [illegible] gouvernement de la République et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Le 20 février 1876, il fut élu député de la première circonscription de Chalon-sur-Saône par 10 907 voix contre 4 638 données à M. de la Chaise, candidat conservateur. M. Boysset siégea de nouveau [illegible] l'extrême gauche et fut un des 363 qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu dans la même circonscription par 11 941 suffrages; son concurrent, M. Thénard, candidat officiel et bonapartiste, en réunit 4 [illegible]. Il a été, en 1878, rapporteur du budget de l'instruction publique pour 1879.

Outre sa collaboration à la presse politique, notamment au *Peuple* de Proudhon, on doit à M. Boysset un livre assez important de propagande libérale et de morale philosophique, [illegible] *Catéchisme philosophique du XIXe siècle* (18[illegible], in-18).

[illegible] (Jules-François Jeannotte-), avocat [illegible] français, né à Paris, le 28 octobre [illegible] famille à laquelle appartint, sous le [illegible] Empire, un ... célèbre, fit de bril[illegible] au lycée Louis-le-Grand, et com[illegible]. Il s'essaya ensuite dans la litté[illegible] l'usage de la jeunesse, reprit ses [illegible] 1851, sous la direction de M. [illegible] ancien condisciple, et débuta [illegible], dans le procès du complot [illegible] où il plaida pour l'étudiant [illegible] s'accrut en 1856, à la [illegible] constitutionnel de l'association [illegible], qu'il perdit en première [illegible] en appel. Cette affaire popu[illegible] dans le Vendômois pour le [illegible] du Conseil général de ce [illegible] en 1861. Il était, depuis un an, [illegible] d'État et à la Cour de cassa[illegible] d'importants pourvois crimi[illegible] la Pommeraye, de Troppmann, [illegible] comme défenseur de la famille [illegible] de la demande en révision portée [illegible]. Aux élections du 8 fé[illegible] représentant du Loir-et-[illegible], le premier sur cinq, [illegible], et siégea au centre gauche. [illegible] discussions financières [illegible] il prit part. M. Bozérian [illegible] mesures, de déférer au jury [illegible] les délits politiques commis par [illegible] de modifier la loi sur les bre[illegible] à la rente 5 pour 100 [illegible] la loi de 1862, etc. Il adopta [illegible] constitutionnelles. Le 30 jan[illegible] sénateur du Loir-et-Cher, le [illegible] par 212 voix sur 351 électeurs, [illegible] la gauche républicaine. Il vota [illegible] de la Chambre, après l'acte [illegible] réélu lors du premier re[illegible] du 5 janvier 1879, le pre[illegible] sur 346 votants. De[illegible] il a été plusieurs fois pré[illegible] général de Loir-et-Cher, où il [illegible] de Vendôme. Il a été dé[illegible] d'honneur le 20 octobre 1878. [illegible]: *Noir et blanc*, vie et [illegible] et d'Arlequin, racontées [illegible] (in-8); *la Bourse, ses opé[illegible] appréciés au point [illegible] la jurisprudence et de l'éco[illegible]* (1858, 2 vol. in-8), [illegible] du procès des agents [illegible]. Il a aussi fait pa[illegible] de la Société archéologi[illegible] une biographie de Ronsard. [illegible], depuis 1862, de la Société [illegible] chrétienne, il a prononcé [illegible] publiques de cette association [illegible] remarqués, entre autres, en [illegible] entre Fénelon et le pasteur [illegible]. Il a en outre collaboré à [illegible] de jurisprudence et traité spé[illegible] de propriété industrielle [illegible].

BRABANT (Jean-Baptiste), homme politique [illegible] en 1802, fut élu au congrès [illegible] et se prononça pour la monarchie [illegible] à la Chambre des re[illegible] le district de Namur, qui l'a [illegible] depuis 1831 jusqu'en 1848, il [illegible] les plus actifs du parti ca[illegible] temps un des défenseurs [illegible] belge. Parmi les propo[illegible], on mentionne le [illegible] l'université catholique de Louvain en personne civile (10 février 1841) et connu sous le nom de proposition Du Bus-Brabant. On a remarqué ses efforts pour diminuer le budget de la guerre, en vertu de ce principe, « que le principal élément de la défense d'un État est dans le bien-être des populations, dans leur affection pour leur gouvernement. » La victoire du parti libéral, en 1847, jeta M. Brabant dans l'opposition. Non réélu après la dissolution de la Chambre en 1848, il rentra dans la vie privée. — Il est mort à Namur, en avril 1872.

BRACHELLI (Hugues-François), statisticien autrichien, né à Brünn (Moravie), le 11 février 1834, étudia la philosophie, le droit et l'économie politique à l'Université de Vienne, et s'appliquant de bonne heure aux recherches statistiques et géographiques, commença dès l'âge de dix-neuf ans ses publications sur ces matières. Entré, en 1855, à la direction de la statistique administrative, il fut nommé, en 1860, professeur extraordinaire, et, en 1863, professeur ordinaire de statistique et de droit constitutionnel et administratif à l'École technique supérieure de Vienne. Lors de la fondation des nouvelles écoles militaires, il eut une chaire de statistique et de droit public austro-hongrois, dans le haut enseignement de l'intendance, de l'artillerie et du génie. En février 1872, il fut nommé président du nouveau département de la statistique.

Les travaux de statistique et de géographie politique de M. Brachelli sont considérables et nombreux, et mettent pour la plupart en œuvre des documents puisés aux sources officielles. Nous citerons à part : *les États de l'Europe* (die Staaten Europas, Brünn, 1853, 3ᵉ éd., 1875), travail remarquable d'un débutant, complété plus tard par *les États allemands* (deutsche Staatenkunde; Vienne, 1856, 2 vol.), dont l'auteur a détaché *la Statistique de la monarchie autrichienne* (Statistik der Œster. Monarchie; Ibid., 1857). Viennent ensuite des travaux de description géographique et de statistique sur *la Turquie* et *la Grèce* (1858), *l'Empire d'Autriche* (1861), *le Royaume de Prusse* et *les États secondaires de l'Allemagne* (1861-1864), *la Suisse* (1870), *l'Italie* (1871), etc. ; puis une série d'*Esquisses statistiques* (Statist. Skizzen; Leipzig, 1874, etc).

BRACHET (Auguste), philologue français, né à Tours le 29 juillet 1845, étudia la philologie sous Diez et M. Littré, fut attaché, en 1864, à la Bibliothèque nationale, et débuta par une série de travaux sur les langues et les littératures du moyen âge : *Études sur les trouvères tourangeaux du treizième siècle* (1865, in-8) ; *Du Rôle des voyelles latines atones dans les langues romanes* (Leipzig, 1866, in-8) ; *Dictionnaire des doublets* (1867, in-8), couronné, en 1868, par l'Académie des inscriptions. En 1870, M. Brachet fut nommé professeur de philologie romane à l'École des hautes études. Chargé, en 1871, d'une mission scientifique dans les Universités anglaises, il a été l'année suivante nommé examinateur et professeur de langue et de littérature allemandes à l'École polytechnique.

Les deux principaux livres de M. Brachet : *Grammaire historique* (1867, in-18; 13ᵉ édit., 1875) et *Dictionnaire étymologique de la langue française* (1870, in-18, 7ᵉ édit., 1875), ont été couronnés l'un et l'autre par l'Académie française. Le premier a été traduit en anglais sous la direction de Max Müller. Collaborateur de diverses revues spéciales et du *Journal des débats*, M. Brachet a entrepris, avec M. G. Paris, la traduction de la *Grammaire comparée des langues romanes*, de Fréd. Diez (1873-1874, fascicules III, in-8).

BRACHVOGEL (Albert-Émile), littérateur allemand, né à Breslau, le 29 avril 1824, se crut d'abord une vocation pour la carrière d'acteur, s'essaya sans succès sur des théâtres de Vienne, puis reprit, à l'Université de sa ville natale, ses études littéraires restées incomplètes, et en 1847, se fixa à Berlin. En 1853, ayant perdu sa fortune, il devint secrétaire d'un théâtre qui fit faillite au bout de quelques années; il y fit jouer pourtant un drame, *Narcisse* (1856), dont le succès de représentation et de lecture fut très-grand dans toute l'Allemagne. Il donna, avec moins d'éclat, un certain nombre d'autres pièces : *Mon de Caus* (1859); *l'Usurpateur* (1860); *la Princesse de Montpensier* (1865) ; *l'École des harpes* (1869); *les Vieux Suédois* (1874), etc.

M. Brachvogel s'est ensuite fait connaître comme romancier d'un esprit facile et fécond. De ses très-nombreuses compositions appartenant pour la plupart au genre historique, nous nous bornerons à citer : *Friedmann Bach* (1858, 3 vol.), *Benoni* (1860, 3 vol.), *le Fripier* (1862, 2 vol.). *Un nouveau Falstaff* (1862, 3 vol.), *Schubart et ses contemporains* (1863, 4 vol.), *Beaumarchais* (1865, 4 vol.), *William Hogarth* (1866, 3 vol.), *l'Allemand Michel* (1868, 4 vol.), *Louis XIV ou la Comédie de la vie* (1870, 4 vol.), *l'Énigme de Hildburghausen* (1873, 4 vol.). Il a publié en outre une série de biographies sous ce titre : *les Hommes de l'Allemagne nouvelle* (die Mænner der Neuen deutschen Zeit, Hanovre, 1872-1875, t. I-IV), et fait imprimer un recueil de *Poésies lyriques* (Lieder und lyrische Dichtungen, Berlin, 1861); il a donné encore une suite d'*Études dramatiques* (Theatralische Studien, Leipzig, 1863) et commencé une édition de ses *Œuvres choisies* (Ausgewählte Werke, Berlin, 1873). — M. Brachvogel est mort à Berlin, le 27 novembre 1878.

BRACKENBURY (Charles-Booth), officier anglais, né à Bayswater le 7 novembre 1831, fit ses études militaires à Woolwich, et entra dans l'artillerie où il fut nommé capitaine en premier en 1855, pendant le siége de Sébastopol. Il suivit, avec l'armée prussienne, la campagne de Bohême en 1866, et plus tard, en France, avec le prince Frédéric-Charles, la campagne du Mans en 1871.

Il a publié plusieurs ouvrages militaires, entre autres : *les Forces constitutionnelles de la Grande-Bretagne* (the const. forces of great Britain) ; *la Campagne d'hiver du prince Frédéric-Charles en* 1870-1871 (the Winter campaign of Prince F.-C.), et *Réformes dans l'armée française* (Reforms in the French Army, 1874).

BRACKENBURY (Henry), officier anglais, né à Bolingbroke, comté de Lincoln, le 1[er] septembre 1837, entra dans l'artillerie en 1856 et servit presque aussitôt contre l'insurrection de l'Inde en 1857-1858. Rentré en Angleterre, il fut attaché à l'École de Woolwich, où il devint professeur d'histoire militaire. Pendant la guerre franco-allemande, il fut le principal représentant de la Société anglaise de secours aux blessés, et reçut, de l'empereur d'Allemagne, la décoration de la Croix de fer, du gouvernement français, celle d'officier de la Légion d'honneur, et du gouvernement bavarois, celle de chevalier de première classe de l'ordre de Saint-Michel. En 1873, il fit la campagne contre les Achantis, comme secrétaire militaire de sir Garnet Wolseley.

Le major H. Brackenbury a publié : *Fantis et Achantis* (Fanti and Ashanti, 1873) et un *Récit de la guerre des Achantis* (Narrative of the Ashanti war), ainsi que divers mémoires archéologiques et militaires dans les périodiques.

BRACQUEMOND (Joseph-Félix), peintre et gra-veur français, né à Paris le 22 mai 1833, élè de M. Joseph Guichard, débuta au Salon de 18 par un portrait de M[me] B... dessin, et reparut d lors presque à chaque Salon, le plus souvent av une ou plusieurs planches à l'eau forte qui o été très-remarquées Parmi ses dessins, pastels peintures, nous citerons : *Portrait de l'auteur*, au crayon noir (1852 et 1855) ; portrait de M[me] A. aux trois crayons (1857) ; une série de portrai à l'huile, entre autres celui de *M. Auguste Va querie* (1867) ; *Don Juan et le pauvre*, table (1869). Comme aquafortiste, il a produit par cer taines les planches dues à sa propre inspiratio ou gravées d'après d'autres artistes ; parmi l premières, nous nous contenterons de mention ner : le *Portrait de l'auteur*, d'après le des exposé en 1853; *Margot la critique*; *le Ha d'un battant de porte* ; *Sarcelle* ; *Ils allai dodelinant de la tête*.... ; seize compositio pour une édition de Rabelais; un certain no bre de frontispices ou d'illustrations de livr des portraits (*Baudelaire*, *Méryon*, *Chenav Delacroix*, *Duchesne aîné*, *Ed. Manet*, *E. et J. Goncourt*, *Robert*, *Ed. Edwards*, etc.). M. Bra quemond a reproduit de nombreux tableaux dessins d'après Ingres, Delacroix, Boning Turner, Corot, Courbet, Manet, etc ; il a pour la chalcographie du Louvre le *Portrait d' rasme* d'Holbein et *le Tournoi* de Rubens (1 plusieurs dessins de M. Bida pour les *Évan* (1867); *Maison rustique* d'après I. Van Os *Vaches au repos*, d'après Albert Cuyp (1 Cet artiste, très-expert dans tous les procédés niques de l'art, a essayé avec succès, vers 1 un nouveau mode de décoration pour la fa usuelle. Attaché, en 1872, aux ateliers de la nufacture de Sèvres, il a peu après quitt établissement pour prendre la direction des vaux d'une importante fabrique de céramiq a obtenu deux médailles en 1866 (peinture) 1868 (gravure).

BRADDON (Marie-Élisabeth), romancière glaise, née à Londres en 1837, est fille de M. Braddon, qui collabora sous divers pseudo à l'ancien *Sporting Magazine*. Elle débuta dans la presse et publia d'abord des vers dan feuilles de province : élégies, pamphlets politi ou parodies. Elle s'est fait une notoriété péenne en écrivant un grand nombre de rom Les premiers connus en France furent : *le Se de lady Audley* (Lady Audley's secret), et *Aur Floyd* (Aurora Floyd). De ce dernier fut tiré fameux drame *le Secret de Miss Aurore*, MM. Lambert Thiboust et Bernard-Derosne, au théâtre du Châtelet le 3 juillet 1863, et l'apparition de spectres obtenus au moyen appareil de réflexion valut un éclatant succè

Parmi les autres romans de miss Braddo peut citer : le *Triomphe d'Éléonore* (Eleanor's tory), *le Testament de Jean Marchmont* Marchmont's legacy), *Henri Dunbar* (Henry bar); *la Femme du docteur* (The doctor's *Only a Clod*, *le Locataire de sir Jasper* (Sir per's tenant), *le Mille de Madame* (The L Mile). La plupart de ces romans ont été tra en français sous les titres originaux ou sous titres différents, par M. Ch. Bernard-Derosne, *le Secret de lady Audley*, traduit par sa Mme Judith, de la Comédie-Française.

Miss Braddon a publié en outre, en 1861 : *baldi et autres poëmes* (Garibaldi and other Po et fait jouer, en 1860, au théâtre royal du Str une petite comédie : *Amours d'Arcadie* (Love Arcadia). Elle dirige à Londres le Magazine *gravia*, où elle a donné *les Oiseaux de*

[illegible]) C'est dans ce journal que fut pu[illegible] contrefaçon ou plutôt une traduction [illegible] du fameux roman de M. Octave [illegible] *Sauveur de l'amour*. Miss Braddon a [illegible] grand nombre de journaux [illegible] publié beaucoup d'œuvres anonymes. [illegible] : la *Triste fin* (To the [illegible], 1873); *Lucius Davoring* (1873); [illegible] (Strangers and Pilgrims, [illegible] (Lost for Love, 1874); [illegible] (Taken at the flood, 1874); [illegible] (Hostages to Fortune, 1875); [illegible] l'homme mort (Dead Men's Shoes, [illegible] *la Fille de J. Haggard* (J. H.'s Daughter, [illegible] public (An Open Verdict, 1878). [illegible] Braddon un drame en quatre [illegible] joué au Princess's Théâtre, en [illegible]

[illegible]), écrivain ecclésias[illegible] né à Dublin, en 1825, fit ses [illegible]-Collège de cette ville, entra [illegible] fut attaché comme chapelain à [illegible] d'Irlande. Il a pris une part [illegible] qui aboutirent au bill [illegible] l'Église irlandaise. Il se rendit [illegible] pour y faire des recherches dans [illegible]. Plus tard, il donna [illegible] la cure de Donoughpatrick dont [illegible] titulaire, et fut reçu [illegible] par Mgr Kirby, du col[illegible], en mai 1873.

[illegible], nous citerons : *la Réforme* [illegible] Reformation); *Papiers* [illegible] *Église irlandaise au temps de* [illegible] State papers concerning the [illegible] of Queen El.); *Essai sur* [illegible] *en Irlande* (Essays on [illegible] Church in Ireland, 1869), et, [illegible] : *la Succession des évêques* [illegible] *et Irlande* (The episcopal [illegible]; Rome, 1877, t. III).

[illegible] (Ferdinand DE), peintre belge, [illegible] 1792, étudia la pein[illegible] l'atelier de Philippe Van[illegible] la peinture de genre. Il a formé [illegible] nombre de peintres de [illegible] de lui : une *Vue inté*[illegible], au musée de Bruxelles; [illegible], toile grotesque exposée [illegible] *le Jour de saint Thomas*, [illegible] les Belges; *l'École de village*, [illegible] d'Anvers, etc. Ces [illegible] ont figuré à l'Exposition [illegible] en 1855. Cet artiste a été [illegible] de Léopold. — Son neveu [illegible] Félix DE BRAEKELEER, né à [illegible] s'est fait un nom dans la pein[illegible] et le portrait.

[illegible] (Théophile), littérateur et historien [illegible] en 1843, fit ses études à [illegible] de Coïmbre, et débuta en 1864 par [illegible], qui obtinrent du succès : [illegible] (A visão dos tempos; *les* [illegible] (as tempestades sonoras); *le* [illegible] (A ondinhado lago). Il pu[illegible] chansonnier général et un *Ro*[illegible] et une *Histoire du droit portu*[illegible] principal est une *Histoire de* [illegible] portugaise, qui compte vingt vo[illegible] au concours la chaire de la [illegible] la Faculté supérieure des lettres, [illegible] Pedro V. En politique, M. Braga [illegible] des chefs du parti républicain [illegible]

BRAGG (Braxton), général américain confédéré, est né, en 1815, dans le comté de Warren (Caroline du Nord). Élève de l'École militaire de West-Point, il entra, en 1837, comme sous-lieutenant au 3e régiment d'artillerie. Lieutenant à l'époque de la guerre du Mexique, il fut successivement promu capitaine, major et enfin lieutenant-colonel pour sa défense du fort Brown (mai 1846) et sa belle conduite aux combats de Monterey (septembre 1846) et de Buena-Vista (février 1847). En 1856, il quitta le service et se retira dans sa plantation de Thibodeaux en Louisiane.

Dès le début de la guerre civile, il reçut, avec le grade de brigadier général, le commandement des troupes réunies à Pensacola, et en février 1862 il fut promu major général et placé, avec son corps, dans l'armée du Mississipi. Il se distingua à la bataille de Shiloh (6 et 7 avril), fut promu général, et, le mois suivant, succéda à Beauregard dans le commandement général de l'armée. Au mois d'août, il envahit le Kentucky, mais fut battu par Mac Cook à Perrysville (9 octobre) et contraint de rentrer à son camp de Chattanooga. L'année suivante, Rosencranz à son tour prit l'offensive, envahit le Tennessee, et Bragg perdit la sanglante bataille de Murfreesborough (30 décembre). Il vengea sa défaite à Rossville (septembre 1863), mais attaqué par Grant, qui avait remplacé Rosencranz, il fut battu dans la vallée de la Chickamanga (23-25 novembre 1863) et forcé de faire retraite vers la Géorgie. Remplacé par Johnston, il fut appelé au commandement de la Caroline du Nord. Après le rétablissement de l'Union, il rentra dans la vie privée. — Il est mort le 27 septembre 1876.

BRAME* (Jules-Louis-Joseph), homme politique français, sénateur, est né à Lille le 9 juillet 1818. Avocat en 1833, il entra, vers 1836, au Conseil d'État comme auditeur, et devint maître des requêtes en 1840. Dès 1837, il avait été élu membre du Conseil général par les trois cantons d'Orchies, de Cysoing et de Tourcoing. A l'explosion de la révolution de 1848, il se retira dans le domaine de son père et se livra activement à l'agriculture et aux études agronomiques. Pendant les années de disette qui suivirent le rétablissement de l'Empire, il acquit une grande notoriété dans le nord de la France, comme partisan de la protection du travail national.

En 1857, M. J. Brame fut envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par la 4e circonscription du Nord, et fut réélu au même titre, en 1863, par 23 955 voix sur 24 204 votants. Il prit un rang à part parmi les conservateurs dynastiques par l'indépendance de ses votes et de sa parole dans les questions économiques. Il combattit avec vivacité le traité du libre échange dans ses principes et ses conséquences, et le parti protectionniste trouva en lui son orateur infatigable. Aux derniers jours de la législature, en février 1869, il présentait à l'Empereur les délégués de la Chambre consultative du commerce de Roubaix et de Tourcoing, porteurs d'une pétition couverte de 13 800 signatures, contre le traité de commerce. Réélu en mai 1869 par 26 145 votants, il fut, au mois de juillet, un des 116 signataires de la demande d'interpellation du nouveau tiers parti libéral.

Lors de nos premières défaites dans la guerre franco-prussienne, M. Brame prit l'initiative, comme président d'un groupe important de députés du centre, de signaler à l'impératrice-régente l'imprévoyance du ministère Ollivier et la nécessité de son remplacement. Il signalait aussi le général Trochu comme désigné par l'opinion pour le ministère de la guerre. L'impératrice

préféra le comte de Palikao, et M. J. Brame eut lui-même place dans le cabinet du 10 août, comme ministre de l'instruction publique, en remplacement de M. Mége, démissionnaire. Il transforma aussitôt en ambulances les lycées, colleges et écoles normales, et, afin de disséminer le plus possible les blessés sur le théâtre de la guerre, invita les préfets du Nord et de l'Est à organiser un service hospitalier dans les écoles communales de ces départements. Après la révolution du 4 septembre, M. Brame rentra dans la vie privée. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Nord à l'Assemblée nationale, le troisième sur vingt-huit, par 213 859 voix, il siégea d'abord au centre droit, puis il s'inscrivit au groupe de l'Appel au peuple et représenta par ses votes et par son attitude le parti bonapartiste dans son union avec la majorité monarchique. Il repoussa également à la fin de la session l'amendement Wallon, et l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors des premières élections sénatoriales, M. Brame fut porté en tête de la liste de « l'Union conservatrice, » dans le département du Nord, et élu, au premier tour, le second sur cinq par 483 voix sur 814 électeurs. — Il est mort à Paris le 1er février 1878.

On doit à M. Jules Brame un volume sur *l'Émigration des campagnes* (Lille, 1859, in-8).

BRAME (Georges-Jules-Louis), député français, fils du précédent, né à Paris le 16 août 1839, avait été sous l'Empire auditeur au Conseil d'Etat. Capitaine de mobilisés pendant la guerre, il se distingua et fut décoré de la Légion d'honneur en 1871. Porté candidat dans la cinquième circonscription de Lille, aux élections du 20 février 1876, et soutenu par l'influence de son père, il fut élu par 11 148 voix, contre 6294 obtenues par le candidat républicain M. Desmazières. Il fit aussi partie du groupe de l'Appel au peuple et fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, apres l'acte du 16 mai. Il a été réélu le 14 octobre par 11 314 voix sur 18 981 votants.

BRAND (sir Henry-Bouverie-William), homme politique anglais, président de la Chambre des Communes, né en 1814, est le second fils du vingt et unième baron Daere, et héritier présomptif du titre. Il fut secrétaire particulier du garde de George Grey. En 1852, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le collége de Lewes qu'il a représenté jusqu'en 1868, époque où il devint député du Comté de Cambridge qui l'a constamment réélu depuis. Après avoir occupé plusieurs postes parlementaires, M. Brand, qui appartenait au parti libéral, fut élu, en 1872, sans opposition, speaker ou président de la Chambre des Communes; il s'acquitta de ces fonctions délicates avec tant d'impartialité qu'après les élections générales de 1874, qui ramenèrent le parti conservateur au pouvoir, il fut porté de nouveau à la présidence avec la même unanimité. Sir H.-W. Brand s'occupe spécialement des questions et des progrès agricoles.

BRANDES (Georges-Maurice-Cohen), littérateur danois, né à Copenhague, le 4 février 1842, d'une famille juive, étudia la philosophie et l'esthétique à l'Université de sa ville natale et se fit remarquer par deux thèses, l'une sur le *Roman historique*, l'autre sur le *Destin dans la tragédie antique*. D'autres écrits lui firent une notoriété précoce, entre autres celui intitulé le *Dualisme dans la philosophie de nos jours* (1866) à l'occasion des débats entre la science et la foi. Ils lui valurent, en général, de vives attaques de la part des orthodoxes, qui s'opposèrent à [illegible] dans l'Université. En littérature, M. [illegible] pris pour guide un critique français, M. [illegible] il passe lui-même pour un écrivain d[illegible]

On cite de lui *Etudes esthétiques* (Co[illegible] 1868); *Critiques et portraits* (Ibid., 18[illegible] *thétique française actuelle* (Ibid.; 18[illegible] spéciale sur M. Taine; *les Grands cou[illegible] raires du XIXe siècle* (Ibid., 1871), suite [illegible] traduites en allemand par A. Strodtma[illegible] 1872-1874, 3 vol.); une traduction dano[illegible] vrage de Stuart Mill, *Subjection of* [illegible] (Copenhague, 1869).

BRANDON (Robert), architecte angla[illegible] 1810, élève de l'Académie de Londres, [illegible] à l'Exposition universelle de Paris, en [illegible] sieurs dessins : *l'Église de Porstwood*, [illegible] *et lavoirs publics*, etc. Il a publié avec [illegible] qui suit la même carrière que lui, de[illegible] vrages artistiques : *l'Architecture got[illegible]* Analysis of gothic architecture, 2 vol. [illegible] compagnée de plus de 700 gravures); [illegible] *en charpente du moyen âge* (the Op[illegible] roofs of the middle ages, 1842, in-4); [illegible] *paroissiales* (Parish churches, 1854, [illegible] in-8 et 160 pl.), etc.

BRANDON (Jacob-Emile-Edouard), pei[illegible] çais, né à Paris le 3 juillet 1831, élève de [illegible] de M. Montfort, a pris un rang distingu[illegible] les peintres de sujets religieux. Il a déco[illegible] toire de Sainte-Brigitte, à Rome, de p[illegible] murales dont divers fragments ont fig[illegible] Salons de 1861, 1863, 1864, 1865. On [illegible] aussi : *le Baiser de la mère de Moïse; le [illegible] Sainte en extase* (1866), *Sermon du Da[illegible] à la synagogue d'Amsterdam le 22 juillet* [illegible] *la Prière* et *la Méditation*, cartons de [illegible] aquarelles (1867); *Un Atelier* [illegible] *de M. Octave Feuillet* (1868); la [illegible] *jour du sabbat*, *la Leçon de Talmud* (18[illegible] *Sabbat* et *l'Examen* (1870). Il a obten[illegible] médailles en 1865 et en 1867.

BRANICKI (le comte Xavier), homme po[illegible] polonais, né vers 1815, dut à sa richesse [illegible] services qu'elle lui permit de rendre à [illegible] patriotes d'être un des personnages les [illegible] considérables de l'émigration. En 1849, il [illegible] à Paris un journal démocratique, *la Tri[illegible] peuples*, organe de la révolution européen[illegible] n'eut qu'une courte existence. Pendant la [illegible] d'Orient, il suivit le prince Napoléon à Co[illegible] tinople, où il essaya vainement d'organi[illegible] régiment polonais. Il représentait une op[illegible] termédiaire entre les démocrates et le [illegible] prince Czartoryski. Naturalisé Français, il a [illegible] une vaste propriété en Touraine, dans la com[illegible] de Montrésor, dont il fut nommé conseiller [illegible] cipal et maire. Au commencement de la g[illegible] Franco-Prussienne, lors de nos premiers d[illegible] tres, il mit à la disposition du ministre [illegible] térieur la somme de 500 000 francs, pour le [illegible] lagement des blessés français (30 août 1870). [illegible] élections sénatoriales de janvier 1876 la ca[illegible] dature du comte Branicki a été mise en [illegible] dans le département d'Indre-et-Loire, sans [illegible] soutenue. On cite de lui : *la Politique du* [illegible] *et la politique de l'avenir* (1876, in-8).

BRANISS (Christlieb-Jules), philosophe a[illegible] mand, né à Breslau, le 18 septembre 179[illegible] [illegible] études à Berlin et à Breslau, et s'occupa [illegible] lement de philologie et de philosophie. Il ob[illegible] le prix de l'Académie des sciences de Berlin [illegible] une dissertation intitulée : *la Logique dans*

... philosophie (die Logik in ihrem ... Philosophie, Berlin, 1823), qui ... le titre de docteur à l'uni... Il fut admis comme profes... de philosophie de Bres... thèse *De Notione philosophiæ* ... 1825). Il ne fut nommé pro... qu'après avoir déjà donné d'im... — M. Braniss est mort à ... 1873.

... *la Foi selon Schleiermacher* (...'s Glaubenslehre, Berlin, ...); ... *de la logique* (Grundriss der ..., 1830); *Système de métaphy...* (...Metaphysik, Ibid., 1834); *His... depuis Kant* (Geschichte ... Kant, Ibid., 1842); *la Tâche ..., pour servir d'introduction ... académique* (die wissenschaft... Gegenwart, als, etc., Ibid., 1841). ... un écrit politique : *l'Assem... allemande et la Constitution prus...* (...che Nationalversammlung und ..., Breslau).

...-Lucien), ancien représentant du ..., né à Soubran (Charente-In... janvier 1804, suivit à Paris les ... de médecine et fut reçu doc... dévoué à la cause libérale, sous la ... Juillet, il combattit constamment, ... électoral de Cognac, la candida... ministériel. En 1847, il se signala au ... de Saintes. Après la révolution ... représentant du peuple dans ... -Inférieure, le dixième sur douze, par ... vota avec la gauche, et après l'é... décembre, fut un des signataires de ... mise en accusation contre Louis-... ministres à l'occasion de l'expé... Il ne fut pas réélu à l'Assemblée ...

... DE BOURBOURG (l'abbé Charles-... ...teur et historien français, né à ..., en 1814, descendait, par sa ... portant le nom de cette ville. ... de la légation de France au Mexi... administrateur ecclésiastique des ..., dans le Guatemala. Il prit ... aux travaux de la commission ... Mexique, formée par le ministre ... publique lors de l'expédition fran... — Il est mort à Nice en jan...

... parmi les ouvrages de l'abbé ...bourg, ses importantes publica... et les antiquités américaines, ... au duc de Valmy, pour ser... à l'histoire primitive des na... l'Amérique du Nord (Mexico, ...çais et espagnol) ; *Histoire du ... Église*, etc., d'après des docu... recueillis à Québec (1852, 2 vol. ...); *Histoire des nations civilisées du Mexique ... centrale avant Christophe Co...*, ... documents puisés aux anciennes ... (1857-1859, 4 vol. gr. in-8); ... *documents dans les langues indi...* ... *à l'étude de l'histoire et de la ... Amérique ancienne* (1861-1868, ...); *Voyage sur l'isthme de Thuan...*, exécuté dans les années 1859 et ...; *Monuments anciens du Mexique, ... ruines de l'ancienne civilisa...*, ouvrage publié sous les auspices ... l'instruction publique (1864-1866, 13 livr. in-fol., nombreux dessins); *Manuscrit troano*, études sur le système graphique et la langue des Mayas (1869-70, 2 vol. in-4) ; *Bibliothèque mexico-guatemalienne* (1871, in-8). En dehors de cet ordre de recherches, l'abbé Brasseur de Bourbourg a encore publié : *la Dernière vestale, ou le Sérapéon*, épisode du IV^e siècle (1839, in-8, 2^e édit., 1853, in-18); *le Khalife de Bagdad ou l'Exilée*, scènes de la vie orientale au IX^e siècle (1853, 2^e édit., 1859, in-16); *Histoire du patrimoine de saint Pierre depuis les temps apostoliques* (1853, in-8), sans compter un certain nombre de petits volumes, contes moraux, romans historiques, etc., anonymes ou signés du pseudonyme d'*Étienne-Charles de Ravensberg*.

BRATIANO (Demètre), publiciste roumain, né en 1818, à Bucharest, fit ses premières études au collège national de cette ville, puis son droit à Paris, où, de 1836 à 1848, il se mêla au mouvement politique et littéraire et publia plusieurs articles dans le *National* et la *Revue indépendante*, sous le pseudonyme de *Regnault*. Il combattit avec son frère (voy. ci-dessous), sur les barricades de février 1848, et retourna dans sa patrie deux mois après. Il fit partie du comité révolutionnaire et fut envoyé en Transylvanie et en Hongrie, afin de rallier le mouvement roumain au mouvement magyare. Revenu à Bucharest, il fit partie de la commission qui se rendait à Constantinople, pour présenter la nouvelle constitution à la sanction du sultan. Après la chute de la lieutenance-princière (septembre 1848) et l'entrée des Russes dans les Principautés, il parvint à gagner la Transylvanie, d'où il se rendit en France et plus tard (1852) à Londres. Il y noua des relations suivies avec lord Palmerston, lord Dudley-Stuart, M. Layard et autres personnages influents, et parvint, dès les premiers mois de 1853, à faire porter la question roumaine à la tribune du Parlement. Depuis, il a publié dans les feuilles et les revues anglaises un nombre considérable d'articles sous forme de lettres ou de mémoires relatifs à l'histoire et aux droits des Principautés. En juillet 1857, il a obtenu l'autorisation de rentrer en Valachie, avec les autres exilés de 1848. Nommé ensuite député au divan *ad hoc*, M. Demètre Bratiano rédigea un mémorandum explicatif des résolutions adoptées et fut chargé, avec M. Golesco, de les soutenir auprès du congrès de Paris. Beaucoup moins mêlé que son frère Jean aux événements qui suivirent, il fut ministre de l'instruction publique, dans un des cabinets où figurait ce dernier (1868).

BRATIANO (Jean), frère du précédent, né en 1822, à Bucharest, entra à l'âge de seize ans dans l'armée et, trois ans après, vint compléter ses études à Paris (1841). Il suivit les cours de l'École polytechnique, puis ceux du Collège de France, étudiant à la fois l'histoire, l'économie politique, l'art militaire, etc. Après la révolution de Février, il se rendit en toute hâte à Bucharest, où il fut un des membres les plus ardents du comité révolutionnaire et devint l'un des quatre secrétaires du Gouvernement provisoire. Il était un des chefs du parti qui rejetait à la fois le protectorat de la Russie et la suzeraineté de la Porte, et aspirait à faire de la Roumanie un État démocratique indépendant. Ministre de la police, sous la lieutenance princière, il fut proscrit après la journée du 21 septembre et revint en France, où il publia plusieurs brochures et écrits périodiques, notamment, en 1855, un *Mémoire sur l'empire d'Autriche dans la question d'Orient*. Il était, à cette époque, détenu dans la maison de santé du docteur Blanche, à la suite d'un ju-

gement du tribunal correctionnel de Paris qui l'avait condamné à trois mois de prison et 3000 fr. d'amende pour dépôt de presse clandestine (septembre 1853), après son acquittement en cour d'assises. Remis en liberté au mois de juillet 1856, M. Jean Bratiano rentra, avec son frère, en Valachie, et fut aussi député au divan *ad hoc*, où il se distingua comme orateur. Appelé plusieurs fois au pouvoir, il eut, dans le cabinet Catargi, le ministère des finances qu'il a occupé de nouveau en 1868.

Il se retira des affaires et même de la vie publique, au commencement de janvier 1870. La proclamation de la république en France, au mois de septembre de cette année, eut pour contre-coup en Roumanie des troubles, qui menacèrent un instant le prince régnant, et dans lesquels M. Jean Bratiano parut avoir la principale part. Mais les circonstances donnèrent aux esprits et aux événements une autre direction. Au moment où la révolte des Serbes contre les Turcs annonçait une prochaine dislocation de l'empire ottoman, l'opinion publique roumaine engagea le gouvernement à faire tous ses efforts pour en profiter. M. Jean Bratiano se trouva porté à la tête de ce mouvement et fut ramené au pouvoir comme ministre des finances et comme président du Conseil dans le cabinet du 24 juillet 1876. Il présida aux préparatifs d'une guerre qui ne fut retardée que par le manque de ressources militaires et surtout d'argent. Il conçut des projets d'emprunt et négocia avec le Crédit foncier roumain toute une opération de lettres de gage sur les propriétés immobilières de l'État. Dès lors se préparait une alliance russo-roumaine dont l'effet se fit sentir aussitôt que le tzar eut déclaré lui-même la guerre à la Turquie : la Roumanie, malgré les conventions antérieures, laissa le libre passage à l'armée russe (16 avril 1877). A ce moment, M. Jean Bratiano venait d'échanger le portefeuille des finances contre celui de l'intérieur, tout en restant président du Conseil. Bientôt l'alliance avec la Russie était complète ; le 20 mai 1877, eurent lieu la proclamation de l'indépendance de la Roumanie et la déclaration de guerre à la Turquie. Le prince Charles avait pris d'avance le commandement en chef de l'armée, et les Chambres avaient voté les crédits demandés pour la campagne. Les Roumains eurent une part brillante à diverses opérations, notamment au siége et à l'assaut de Plevna, dont la prise fut un coup décisif pour les Russes. Mais la victoire définitive de ses alliés jeta le gouvernement roumain dans une situation plus critique. Par le traité de San-Stefano, aucun des avantages espérés ne lui était fait ; au contraire, la cession de la Bessarabie à la Russie mettait les provinces roumaines, pour l'avenir, à la discrétion de cette dernière. M. Jean Bratiano s'épuisa en efforts pour empêcher ce résultat ; il protesta diplomatiquement, auprès des puissances, contre l'incorporation projetée ; il se rendit lui-même auprès des cours de Vienne et de Berlin, où l'on annonça que ses démarches n'avaient pas reçu un bien sympathique accueil (avril 1878). Pendant ce temps-là les Russes s'établissaient dans un certain nombre de points stratégiques en Roumanie et menaçaient d'occuper militairement la capitale. Dans le congrès de Berlin, M. Bratiano fut admis à présenter les réclamations de la Roumanie, mais sans y avoir voix délibérative. Il ne put obtenir aucune satisfaction du Congrès, soit pour les cessions de territoire, soit pour le règlement de l'indemnité. La Roumanie dut donc céder à la Russie la Bessarabie, en recevant en échange la Dobrutscha. Le seul avantage qu'elle retirait était que le Congrès la reconnaissait, de fait, comme une nation tout à fait indépendante de la suzeraineté ottomane, et c'est par cette considération que M. Bratiano demanda instamment à la Chambre roumaine, à la session suivante, l'acceptation des résolutions du Congrès.

On cite de M. Jean Bratiano un *Mémoire sur la situation de la Moldo-Valachie depuis le trait[é] de Paris* (1857, in-8), et *la Question religieuse en Roumanie* (1866, in-8).

BRAUN (Théodore-Elysée), ancien magistrat et littérateur français, né à Béligny (Rhône), le 17 janvier 1805, était conseiller à la cour d'appe[l] de Colmar en 1850, lorsqu'il fut appelé à Strasbourg, comme président du consistoire supérieur et du directoire de l'Église de la confession d'Augsbourg. A la suite de la guerre de 1870-1871, il donna sa démission aussitôt après les préliminaires de paix qui stipulaient l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne.

M. Braun a publié la traduction en vers d[u] *Théâtre de Schiller* (Strasbourg et Paris, 1870, 3 vol. in-8), dont il avait fait imprimer séparément quelques pièces : ce travail a été couronn[é] par l'Académie française en 1872. On cite aus[si] de lui un volume de poésies intimes, tiré à pet[it] nombre et intitulé : *A la ville et aux champ[s]* (Nancy, 1876).

BRAUN (Charles), homme politique et écon[o]miste allemand, né à Hadamar (Nassau), l[e] 20 mars 1822, suivit les cours de philologie [à] Marbourg et étudia le droit et l'économie pol[i]tique à Gœttingue. Entré dans la magistrat[ure] du duché de Nassau, en 1844, il dut, à cause [de] ses écrits et de ses tendances politiques, quitter cette carrière en 1849 et se faire avocat. Dep[uis] ce moment jusqu'à l'annexion de son pays à [la] Prusse, il consacra toute son activité, com[me] publiciste et comme homme politique, à pr[o]voquer cet événement, à la suite duquel il pa[ssa] au barreau de Berlin. Membre de la Chambre [des] députés de Nassau il eut pour objectif l'unité [de] l'Allemagne, dont il poursuivit encore la réalisa[]tion depuis 1867 comme membre du Reichsta[g] de l'Allemagne du Nord, et de la Diète pru[s]sienne. Élu depuis 1871 au Reichstag allemand, il continua à être un des chefs du parti nation[al] libéral. Il s'occupa particulièrement de la questi[on] d'union douanière, de celle des postes et de [la] réorganisation administrative dans le sens [de] l'unité politique. Il s'efforça toutefois de concili[er] cette dernière avec la liberté commerciale dont [il] fut toujours un des plus ardents partisans. L[ié] avec les principaux économistes de l'Allemagne, il fonda en 1858 le Congrès d'économie pol[i]tique dont il devint le président, ainsi que la *Rev[ue] trimestrielle d'économie politique* (Vierteljah[rs]schrift für Volkswirthschaft), organe de la libert[é] économique.

Les écrits et brochures de M. Ch. Braun so[nt] nombreux et ont paru d'abord dans un gra[nd] nombre de journaux. On cite entre autres : *Ta[]bleaux des petits États de l'Allemagne* (Bilder [aus] der deutschen Kleinstaaterei ; 1re série, Leipzig, 1869, 2 vol ; 2e série, Berlin 1870, 2 vol. nou[v.] éd. Hanovre, 1875, 5 vol.) ; *Pendant la Guerre, récits, esquisses et études* (Waehrend des Krieg[es,] Erzaehlungen, etc., Leipzig, 1871) ; *Histoires [de] meurtre* (Hanovre, 1874, 2 vol.), relatives à [la] situation politique et sociale des petits États [de] l'Allemagne ; *Tableaux de voyage* (Reisebilder, Stuttgart, 1875).

BRAUX (Augustin), ancien représentant du pe[u]ple français, né le 8 juin 1796, à Rambervillers (Vosges), exerça quelque temps la profession d'avo[cat]

... à l'agriculture. En 1848, en- ... stituante, le dernier sur onze re- ... 31 914 suffrages, il fut membre ... Algérie et des colonies et vota avec ... plus modérée du parti Cavaignac. ... élu à l'Assemblée législative.

... (François), homme politique français, ... est né en 1817, à Pont-Saint-Esprit. ... suite de revers de fortune éprouvés ..., il vint habiter Paris, et pendant ... employé dans le commerce des ..., il partit pour chercher fortune en ... à Alexandrie une maison de com- ... tarda pas à prendre la plus grande ... pacha, en 1848, en défendant ... France contre une émeute, fut à ... chargé de représenter les inté- ... française, et obtint la protec- ... pacha qui l'avait connu avant d'ar- ... Plusieurs fois millionnaire, ... en France, devint conseiller ... canton de Pont-Saint-Esprit, et en ... député au Corps législatif pour la ... du Gard, comme candidat de ... par 14 665 voix sur 21 956 votants. ... annulée deux fois de suite par la ..., réélu une troisième fois, comme ... gouvernement, il fut définitive- ... dans la session de 1865. On remar- ... année, l'achat qu'il fit, pour la ... cents francs, du journal quotidien ... mois de mars 1869, avant la clô- ... législature, retenu en Égypte ... personnels, il donna sa démis- ... — M. Bravay est mort à Paris le ...

... (Ambroise), député français, est né à ... (Isère), le 30 juin 1820. Ancien ... propriétaire agriculteur, il se présenta ... générales de février 1876 pour la ... députés, dans la première circon- ... comme candidat républi- ..., et fut élu par 11 550 voix contre ..., M. Aristide Rey. Membre du ... des 363 députés qui, après ... 1877, refusèrent un vote de con- ... de Broglie. Aux élections du ..., il fut réélu par 11 691 voix ... officiel et bonapartiste, M. Gail- ... n'eut que 6390. M. Bravet, maire ..., a été élu conseiller général pour ...

... (González), homme d'État espagnol, né ... par le journalisme, et défendit, ... les plus avancées, les opinions ... fut signalé depuis à l'attention ... sa participation aux réactions qui ... insurrections espagnoles avant la ... Il reçut à plusieurs reprises le mi- ... dans les cabinets présidés ... Narvaez, notamment en septembre ... 1866 et en juin 1867. Il proposa, ... les Cortès et exécuta avec résolu- ... restrictives apportées à la liberté ... la législation électorale et à l'orga- ... cipale. Lorsque Narvaez, président ..., M. G. Bravo fut mis à la tête du ... conservant le portefeuille de l'inté- ... avril 1868. Il déclara vouloir suivre ... la politique de son prédécesseur. ... calme apparent, se croyant en butte ... militaires, il prit des mesures ... extrême, fit arrêter et incarcérer un ... d'officiers supérieurs, éloigna le duc de Montpensier et sa famille et prépara tout pour une vigoureuse résistance à une nouvelle insurrection. La rapidité de la révolution de septembre 1868 déjoua toutes ses mesures. Le soulèvement des populations et les pronunciamientos des villes furent soutenus par l'armée, et l'intervention des frégates à Cadix fut le signal de la victoire de la révolution. Le retour du général Prim l'acheva. M. G. Bravo donna sa démission de président du conseil (20 septembre), puis prit la fuite avec tous ses collègues du cabinet, passa la frontière et vint rejoindre à Bayonne la reine détrônée. — Il est mort à Biarritz le 2 septembre 1871. Il était grand'croix de la Légion d'honneur.

BRAVO-MURILLO (don Juan), homme politique espagnol, né à Frejenal de la Sierra (province de Badajoz), en juin 1803, étudia d'abord la théologie à Séville et à Salamanque; mais, quittant l'Église pour le barreau, il s'établit, en 1825, à Séville, où quelques procès politiques mirent son talent en évidence. Après la mort de Ferdinand VII, il obtint la place de fiscal à Cacères et s'y montra dévoué à la monarchie constitutionnelle. En 1835, à l'avénement des progressistes, il donna sa démission et alla fonder à Madrid le *Bulletin de jurisprudence*. L'année suivante, il fut nommé secrétaire du département de la justice dans le ministère Isturitz. La révolution de la Granja (14 août 1836) le jeta dans l'opposition. Il fut, dans le journal *el Porvenir*, un des adversaires les plus actifs du parti radical. Envoyé aux Cortès par la province de Séville, il y traita surtout les questions de droit. Pendant la domination des progressistes, il resta quelque temps en dehors de l'Assemblée, mais, en 1839, il fut réélu par la province d'Avila, et depuis lors il prit place parmi les orateurs politiques du parti conservateur. Après la fuite de Marie-Christine (octobre 1840), il fut compromis dans une conspiration formée contre la régence d'Espartero, se réfugia dans les provinces basques et de là passa en France, où il vécut jusqu'à la chute du dictateur (juillet 1843). Pendant la première administration de Narvaez (1844-1846), il resta en dehors des emplois publics et ne s'occupa que de plaidoirie. Lorsque l'exil du duc de Valence fit passer le pouvoir aux mains de MM. Mon et Pidal, M. Bravo-Murillo garda une sorte de neutralité entre les diverses fractions du parti modéré. Après l'affaire des mariages espagnols, il accepta le portefeuille de la justice dans le ministère transitoire du duc de Sotomayor (1847), bientôt remplacé par le ministère Pacheco. Quelques mois après, il rentra au pouvoir avec Narvaez, qui lui confia successivement l'administration du commerce et des travaux publics et celle des finances. Vers la fin de 1850, la division éclata de nouveau dans le parti modéré; Narvaez donna sa démission et M. Bravo-Murillo resta à la tête du gouvernement. La nouvelle administration menaça toutes les libertés conquises au prix de tant de sang par la nation espagnole, supprima le droit de réunion, comprima la presse et voulut réviser, dans le sens absolutiste, la constitution monarchique de 1845. Mais au moment où M. Bravo-Murillo semblait le plus puissant, il perdit l'appui de la reine et céda la place au général Lersundi (1852). Ses mesures contre-révolutionnaires, imitées par ses successeurs, eurent pour résultat l'insurrection de 1854 et la victoire d'Espartero et d'O'Donnell, qui l'obligea de quitter l'Espagne. Il y rentra lors du rétablissement de la prérogative royale (1856), et se vit appelé depuis à de hautes fonctions diplomatiques, malgré ses rivalités de longue date contre Narvaez, ramené alors à la tête du pou-

voir. Il prit définitivement sa retraite à la chute de la reine Isabelle, et resta à Madrid. — Il y est mort le 11 janvier 1873.

BRAY (Othon-Camille-Hugues DE), diplomate allemand, né à Berlin, le 17 mai 1807, et fils d'un Français admis au service de la Bavière, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique et fut chargé de plusieurs missions à Vienne, à Paris et à Saint-Pétersbourg. En 1846, il fut nommé ministre des affaires étrangères; mais bientôt il déposa son portefeuille pour protester contre la faveur scandaleuse de Lola Montès. Cet acte le rendit assez populaire, et la révolution de 1848 le ramena au pouvoir. Il se montra très-hostile à la démocratie, soutint d'abord la politique de la Prusse, puis se tourna du côté de l'Autriche. Vivement attaqué par les Chambres, il donna sa démission, le 5 mars 1849, et alla reprendre son poste à Saint-Pétersbourg. Au mois de mai 1860, il passa avec la même qualité à Vienne. Appelé, le 7 mars 1870, au ministère des affaires étrangères en remplacement du prince de Hohenlohe, il chercha à maintenir l'indépendance de la Bavière; il se rendit à Versailles avec deux de ses collègues, pendant la guerre franco-prussienne, et adhéra à l'entrée de la Bavière dans le nouvel empire allemand. Cette convention, vivement attaquée dans les Chambres bavaroises, le força de donner sa démission le 22 juillet 1871. Il reprit alors son poste à Vienne.

BRAY (Anna-Éliza KEMPE, mistress), femme de lettres anglaise, est née dans le comté de Surrey, vers la fin du dernier siècle. Douée d'une vive intelligence et d'une aptitude remarquable pour tous les arts d'imagination, elle avait la pensée de se faire comédienne, lorsqu'elle préféra cultiver la peinture. Elle reçut les conseils de Stothard, dont elle épousa, en 1818, le fils, Charles, artiste distingué, qu'elle seconda dans ses travaux. Elle parcourut avec lui la Normandie et la Bretagne, et plus tard les Flandres. Le premier voyage donna lieu à la publication d'un volume de *Lettres* adressées à sa mère (Letters written a tour in Normandy and Britain), qui parut en 1820 avec des dessins originaux des deux époux. Cette même année, Charles Stothard périt misérablement dans le Devonshire, laissant inachevé le grand ouvrage des *Monuments de la Grande-Bretagne* (Monumental effigies of Great Britain), auquel il travaillait depuis plusieurs années. Sa veuve entreprit de le terminer avec l'aide de son frère, au milieu des malheurs répétés qui l'assaillirent et malgré une cécité momentanée qui l'obligea au repos. En 1° 3, elle consacra au souvenir de son mari une i.téressante biographie : *Memoirs of Ch. Stothard*. Deux ans après, elle épousait, en secondes noces, le révérend Edw. Atkyns Bray, curé de Tavistock à Londres, et auteur de divers ouvrages de théologie.

C'est depuis cette époque, au milieu d'une retraite profonde, que mistress Bray, presque aveugle et d'une santé languissante, a écrit la plus grande partie de ses romans, dont les suivants appartiennent au genre historique : *Gaston de Foix* (1826, 3 vol.), d'après la légende de Froissard; *les Chaperons blancs* (The white hoods, 1828), sur les guerres civiles de la Flandre; *le Protestant* (the Protestant, 1829), scènes du règne de Marie Tudor; *le Talba* (the Talba, 1834), épisode relatif au séjour des Maures en Portugal; *Courtenay de Walreddon* (1838, 3 vol.), tableau du règne orageux de Charles I^er, etc.

Parmi ses œuvres de fantaisie, nous citerons : *Fitz de Fitzford* (1831); *Warleigh, ou le Chêne fatal* (1836); *Trelawny de Trelawne* (1837); *les Épreuves du cœur* (Trials of heart); *Hen... meroy* (1845); *les Épreuves de famille* (... domestic life; 1848, 3 vol.), etc. Il a par... la collection des *Novels and Romances* ... man, un choix des romans de mistress Br... 1846, 10 vol.). Ajoutons à cette longue li... les divers genres : *Voyage en Suisse* (Tou... ghout the mountains and lakes of Switz...; *Vie du peintre Thomas Stothard* (1851, ... beau-père et son premier maître; *l'Appar... fées* (1852); *Saint Louis et son temps* (...; *Soulèvement des protestants de Cévenne...*; *la Forêt de Hartland* (1871); *Jeanne d'...; France du temps de Charles VII* (1874)...

BRÉAL (Michel-Jules-Alfred), savant ph... français, membre de l'Institut, né le ... 1832, à Landau (Bavière rhénane), d... français, fit ses études en France et ent... cole normale supérieure en 1852. A sa ... il se rendit à Berlin pour y compléter ... struction philologique et étudier le sans... près de Bopp et de M. Weber. Revenu à ... fut attaché à la Bibliothèque impériale. L... mie des inscriptions et belles-lettres ayan... concours l'*Étude des origines de la reli... roastrienne*, il obtint le prix en 1862. Aprè... du savant Hase, professeur de gramm... parée à la Sorbonne (1864), sa chaire fut tr... au Collége de France, et M. Bréal, d'abord ... du cours, en devint titulaire en 1866. Il ... membre de l'Institut, le 3 décembre 18..., remplacement de M. Brunet de Presles, et ... directeur de l'École des hautes études. Il ... venu inspecteur général de l'instruction pub... pour l'enseignement supérieur (15 avril ... M. Bréal a été décoré de la Légion d'honne... 11 août 1869.

Il a successivement publié : *Hercule et Ca...; étude de mythologie comparée* (1863, in-8), ... française de doctorat où l'auteur combattait ... principes de l'école symbolique, en montrant ... secours qu'on peut tirer de la philologie ... l'explication des mythes; *Des noms perses che... écrivains grecs*, thèse latine (même année, i...; *le Mythe d'Œdipe* (même année, in-8), écrit ... dans le même esprit que la thèse sur Herc...; l'importante traduction du grand ouvrage ... Bopp, *Grammaire comparée des langues indo... ropéennes* (1867-1872, 4 vol. gr. in-8), avec ... faces historiques et critiques; puis divers o... cules et fragments se rattachant à ses leçons ... des mémoires dans les recueils des sociétés ... vantes. On lui doit aussi un travail d'une gra... portée sur les réformes scolaires : *Quelques m... sur l'instruction publique en France* (2 ... 1872, in-18; 3e édit., 1875), ainsi que des a... cles très-remarqués pour leur libéralisme su... questions actuelles de l'instruction publique.

BRÉBISSON (Alphonse DE), naturaliste franç... né à Falaise, en 1798, fils d'un entomologiste d... tingué, fut porté de bonne heure vers l'étude d... sciences naturelles et surtout de la botaniqu... Ses nombreuses excursions dans l'ouest de ... France, dans les Alpes du Dauphiné, dans la Sa... voie, lui permirent de recueillir de nouvelle... plantes et de faire de nombreuses découverte... dans les algues dites inférieures. Ses recherche... et ses études mycographiques l'avaient mis e... relation avec les plus savants mycographes d... l'Europe. Il forma dans sa ville natale une très ... belle collection botanique et entomologique, et, pendant plus de quarante ans, remplit les fonc... tions gratuites de conservateur de la Bibliothèque ... et du Musée. — Il y est mort le 28 avril 1872.

Ses principaux ouvrages sont : *Mousses de la* ...

nse, 1828-1833, 8 livr.); *Notions ... sur le sol et les terrains ...* (1835, in-8); *Flore de la ...* (Caen, 1836, in-18, *Notes sur quelques diatomées ... de Cherbourg* (1854, in-8). ...les sur la botanique, M. Alph. de ... occupé du daguerréotype dès son ... de photographie, surtout au ... la partie scientifique des opéra... sur ce sujet : *Traité complet de ... collodion* (dernière édit., 1855, ... instantané, détails complets* ... 1863, in-8).

... (John-Cabell), homme po... du parti sécessioniste, né le ... près de Lexington (Kentucky), ... profession d'avocat dans cette ... 1847, lorsque la guerre du Mexique ... dans l'armée et prit part à l'ex... major d'un régiment de volon... Il eut l'occasion dans cette ... reprendre momentanément son ... en plaidant la cause du co... avec les généraux Worth et ..., il entra à la chambre des repré... Kentucky, et en 1851, fut envoyé ... cette assemblée, lors de la dis... Kansas-Nebraska, M. Brecken... M. Cutting, député de l'État de ... dispute si violente qu'elle faillit ... contre.

... de M. Pierce, l'ambassade ... à M. Breckenridge, qui la ... Buchanan arriva au pouvoir, ... vice-président de la république, ... du nouveau président. Il n'eut ... de jouer de rôle politique; ce... 1860, lors du choix des candidats à ..., les électeurs du Sud réunirent ... sur lui, par une division qui assura ... Lincoln.

..., toutes les anciennes sym... Breckenridge l'entraînaient vers la ... il resta cependant à Washington ... Kentucky ne se fut pas déclaré. Le ... le Sénat prononçait son expulsion. ... 1862, M. Breckenridge fut ... commandement militaire important. ... était un des trois généraux sépa... à Pittsburg-Landing (Alabama), ... de deux jours qui avait d'abord ... opéra pendant tout l'été dans ... éprouva, le 5 août, un san... s'emparer de Bâton-Rouge. ... de Lee et de Jackson eurent, ... mois, rejeté Pope et Mac-Clellan ... du Potomac, Breckenridge, dont ... cinquante mille hommes, reprit ... menaça la Nouvelle-Orléans, où ... les troupes fédérales à une éner... Sans être chargé d'un comman... il prit une part active aux di... de la guerre dans cette contrée, ... notamment à la bataille de Mur... depuis le mois de février 1865 ... la guerre, il tomba bientôt avec ... confédérés et déposa les armes, ... du mois de mai suivant, avec ... Johnston, Beauregard, etc.— Il est ... le 16 mai 1875.

...(Louis), horloger et physicien fran... le 22 décembre 1808, est petit... Bréguet, l'académicien. A la mort ... père, en 1823, il fut envoyé en Suisse, où il s'exerça pendant trois ans dans la chronométrie; son père le rappela en 1826 et le mit à la tête de son horlogerie de marine. En 1833, après la retraite définitive de M. Bréguet père, M. Louis Bréguet dirigea ses idées vers l'application des sciences physiques. Plusieurs découvertes le firent admettre au Bureau des longitudes dont il fut nommé membre titulaire le 26 mars 1862. F. Arago l'encourageait dans ses recherches sur le télégraphe électrique.

Ce constructeur, dont les travaux d'horlogerie ont fréquemment mérité le rappel des quatre médailles d'or obtenues par sa famille, est regardé comme le premier qui se soit chez nous sérieusement occupé de la télégraphie électrique. Le *Traité* dans lequel il l'a résumée, en 1845, est le premier qui ait paru. Il a imaginé un télégraphe à signaux, adopté quelque temps par l'administration en France, et qui employait les signes mêmes de la télégraphie aérienne. Chevalier de la Légion d'honneur le 3 mars 1845, il a été promu officier le 20 octobre 1878. M. Bréguet est membre du Bureau des longitudes, de la Société philotechnique de Paris, de celle des ingénieurs civils, correspondant de la Société des sciences de Liége et de l'université de Kazan (Russie). Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 30 mars 1874, en remplacement de A. Passy.

BREHM (Alfred-Edmond), voyageur et naturaliste allemand, né à Renthendorf (Saxe-Weimar) le 2 février 1829; fils du savant ornithologiste Christian-Ludwig Brehm, mort en 1864, il se livra de bonne heure, sous la direction de son père, à l'étude des sciences naturelles, spécialement de la géologie. Avant de suivre les cours universitaires, il fit un long voyage en Afrique pour y recueillir des sujets d'observation, passa cinq ans à parcourir l'Égypte, la Nubie, le Soudan oriental, puis revint en Allemagne et fréquenta les universités d'Iéna et de Vienne. Il entreprit ensuite de nouveaux voyages. Après avoir visité l'Espagne il partit pour la Norvége et la Laponie. En 1862, il retourna en Afrique et explora le Nord de l'Abyssinie en compagnie du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha. Dans l'intervalle de ses excursions, il avait fait des cours à Leipzig et commencé la publication de ses ouvrages. Nommé en 1863 directeur du jardin zoologique de Hambourg, il passa quatre ans plus tard à Berlin, où il fonda le grand aquarium, l'une des curiosités scientifiques de la ville.

Au premier rang des publications de M. A.-Ed. Brehm, nous mettrons : *la Vie des animaux illustrée* (Illustrirtes Thierleben, Hilburghausen, 1863-1869, 6 vol., 2ᵉ éd. Leipzig, 1868 et suiv., 10 vol.), ouvrage traduit en français par M. Z. Gerbe (Paris, 1869-1873, t. I-IV, grand in-8°, nombr. grav.). Citons ensuite : *Esquisses de voyage au N.-E. de l'Afrique* (Reiseskizzen aus Nordostafrica; Iéna 1855, 3 part.); *la Vie des Oiseaux* (das Leben der Vögel, Glogau, 1860-1861); *les Animaux des bois*, avec Rossmæssler (die Thiere des Waldes), sans compter de nombreux articles dans les recueils périodiques.

BREITHAUPT (Jean-Auguste-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 18 mai 1791, à Probotzella près Saalfeld (Saxe-Meiningen), termina ses études à l'université d'Iéna et à l'Académie de Freiberg. Nommé, dans cette dernière ville, inspecteur des pierres précieuses et professeur adjoint, il publia, outre des travaux scientifiques, tels que : *sur la Pureté des cristaux* (Ueber die Echtheit der Kristalle, Freiberg, 1816), une excellente étude topographique, *la Ville de Freiberg* (Die Bergstadt Freiberg, Ibid., 1825), et fut nommé profes-

seur ordinaire d'oryctognosie, en 1827. — Il est mort à Freiberg le 22 septembre 1873.

On cite parmi ses plus importants ouvrages de minéralogie : *Caractéristique complète du système minéral* (Vollstaendige Charakteristik des Mineralsystems, Freiberg, 1820, 3e édit., Dresde, 1832); *Manuel complet de minéralogie* (Vollstaendiges Handbuch des Mineralogie, Ibid., 1830-1847, 3 vol.), *Aperçu du système minéral* (Uebersicht des Mineralsystems, Ibid., 1830); *la Paragénèse des minéraux* (die Paragenensis der Mineralien, Freiberg, 1819); *les Caractères des genres et espèces du système minéral* (die Charaktere der Klassen und Ordnungen des Mineralsystems, Ibid., 2e édit., 1854), etc. M. Breithaupt a continué en outre le *Manuel de minéralogie* de Hoffmann et collaboré au *Journal de chimie pratique* d'Erdmann, aux *Annales* de Schweigger-Seidel, aux *Annales* de Poggendorf, etc.

BRELAY (Pierre-Eugène-Émile), homme politique français, député, est né à Puyraveau (Charente-Inférieure), le 7 décembre 1817. Négociant en tissus, il avait été, en 1848, commandant de l'artillerie de la garde nationale de Paris et l'un des nombreux candidats pour l'Assemblée constituante. Nommé adjoint au maire du deuxième arrondissement le 5 septembre 1870, il obtint, aux élections de février 1871, quelques milliers de voix, mais ne fut pas élu. Aux élections pour la Commune, il réunit 7025 voix dans son arrondissement, mais refusa ce mandat. Il fut envoyé à l'Assemblée nationale aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 98 248 voix, comme représentant de la Seine, prit place à l'extrême gauche et vota toutes les mesures tendant à l'établissement du régime républicain. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il échoua, faute d'une voix, et se présenta aux élections générales pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans le deuxième arrondissement de Paris. Élu par 7,963 voix contre 4,300 environ données à ses trois concurrents républicains, de nuances diverses, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre, sans concurrent, par 10 622 voix.

Son frère, M. Ernest Brelay, né à Rochefort (Charente-Inférieure), a été élu membre du Conseil municipal de Paris, pour le quartier des Champs-Elysées. Il a publié un certain nombre d'écrits politiques : *Clovis Bourbon, excursion dans le XXe siècle* (1868, in-18), dédié à M. Ed. Laboulaye, et signé de pseudonyme Ernest Jonchère, pompier honoraire de Bougival; *Réforme électorale*, brochure, 1871, in-18); *le Malentendu social*, entretiens économiques familiers, 1873, in-8).

BREMOND D'ARS (Guillaume), général français, sénateur, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 19 mars 1810, entra à l'École militaire de Saint-Cyr, le 15 novembre 1828, et en sortit, deux ans après, dans l'arme de la cavalerie, avec le grade de sous-lieutenant. Promu successivement lieutenant le 27 décembre 1833, capitaine le 15 janvier 1838, lieutenant-colonel le 10 mai 1852, et colonel le 20 octobre 1855, il fut mis à la tête du 2e régiment des chasseurs d'Afrique. Nommé général de brigade le 13 août 1863, il commanda la subdivision de la Charente. Le gouvernement de la défense nationale le fit général de division le 31 octobre 1870. Il commanda la 1re division du 17e corps de l'armée de la Loire, puis une division de cavalerie dans l'armée de l'Est. Laissé en disponibilité après la guerre, il fut nommé inspecteur général de cavalerie en 1874 et atteignit, dans ces fonctions, la limite d'âge du service actif. M. Bremond d'Ars, porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat légitimiste, dans le département de la Charente échoua avec 116 voix ; mais il se représenta trois ans plus tard, dans le même département pour le siège laissé vacant par le décès de M. André, et, soutenu par l'opposition monarchique et cléricale, il fut élu, le 16 février 1879, par 30 voix sur 501 votants, contre 151 voix données M. Bellamy, candidat républicain, devant lequel M. Mathieu-Bodet avait retiré sa candidature. Décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849, il a été promu officier le 15 avril 185 commandeur le 8 décembre 1859 et grand officier le 5 mai 1871.

BRÉNIER (baron Anatole), diplomate français ancien sénateur, né à Paris, le 20 août 180 et fils du baron Brénier, directeur des fonds de la comptabilité aux affaires étrangère entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. Il fut successivement secrétaire légation à Lisbonne, second secrétaire à Londres pendant l'ambassade Talleyrand (1831), cons puis consul général à Varsovie, où il res plusieurs années. Il occupait, depuis 1845, même poste à Livourne, lorsqu'en 1848 il succéda à son père dans la direction des fonds de la comptabilité au ministère. Il la conserva en 1848, sous la République, et dans les premières années de l'Empire, sauf deux courtes interruptions. En 1851, il fut chargé du portefeuille des affaires étrangères dans le ministère intérimaire 24 janvier au 10 avril. C'est pendant son administration qu'eurent lieu les protestations de la France contre la prétention de l'Autriche à entrer avec tous ses États dans la Confédération germanique. Lors du retour de M. Baroche aux affaires, M. Brénier reprit, avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire, ses fonctions de directeur qu'il échangea encore, après le coup d'État sous le ministère de M. de Turgot, contre celle de secrétaire général du même département. Nommé, en 1855, ministre plénipotentiaire à Naples, il en fut rappelé en même temps que son collègue d'Angleterre, lorsque les cabinets de Londres et de Paris demandèrent sans succès au roi de Naples Ferdinand II des réformes politiques. Il retourna à son poste après l'avènement du nouveau roi François II, en juin 1859. Il le quitta un an après, lors de l'invasion de Garibaldi. Brénier fut nommé sénateur le 24 mars 18 Promu commandeur de la Légion d'honneur, 16 janvier 1851, il devint grand officier le 1er 1855. Il a épousé Mlle Hutchinson, nièce de des libérateurs du comte de La Valette.

BRENNER (Richard), voyageur allemand, né Mersebourg (Saxe prussienne), le 20 juin 18 fut attaché d'abord à l'administration forestière puis entra dans l'industrie du sucre. Ses études personnelles ayant développé en lui le goût des voyages, il obtint d'accompagner le baron Decken dans son expédition de l'Afrique orientale à la fin de 1864. Après le meurtre du baron par les indigènes (3 octobre 1865), sur les bords du fleuve Djoub, il atteignit à grand'peine avec compagnons l'embouchure du fleuve et revint Zanzibar. Rentré en Allemagne, il prépara avec Kinzelbach une seconde expédition pour faire une enquête sur les circonstances de la mort du baron de Decken. Il explora, de 1866 à 1868, fleuves de la côte des Gallas et donna la première carte du sud de cette région. Cette carte a pa

les Mittheilungen de Petermann.
urope, M. Brenner fut chargé.
plusieurs maisons suisses et autri-
expédition commerciale qu'il con-
dans le golfe Persique, au pays
la côte orientale d'Afrique, depuis
jusqu'au fleuve Kingani, en
La maladie le fit revenir dans
Il en repartit, l'année suivante,
consul d'Autriche à Aden. — Il
d'une fluxion de poitrine, le

(Ludwig-Joseph), surnommé *Lujo*,
né à Aschaffembourg, le
alla terminer ses études à
Rentré en Allemagne, il
villes, se livrant à des
et d'économie politique, puis
de statistique de Berlin,
de M. Engel, qu'il accompagna,
voyage en Angleterre. Reçu
l'Université de Berlin en 1871, il
1872, après un nouveau voyage
professeur de sciences politiques à
Breslau. Les écrits et l'enseigne-
le classent parmi les parti-
socialisme doctrinaire dans ses
école économique libérale. Outre
polémiques et des articles de jour-
: *les Corporations ouvrières*
die Arbeitergilden der Gegenwart,
2 vol.); *Rapport du salaire et*
le travail (Ueber das Verhael-
und Arbeitszeit zur Arbeits-
, etc.

impériale de), dynastie de
régnant : don PEDRO II
Impératrice régnante : *Thérèse-*
fille de feu François I^er^, roi des
le 14 mars 1822, mariée le
la princesse *Isabelle*-Chris-
etc., née le 29 juillet
1864, à *Louis*-Philippe
d'Eu, dont elle a deux fils :
octobre 1875, et *Louis-Philippe*,
1878.
empereur, nées du premier mariage
avec Léopoldine-Caroline-José-
d'Autriche : dona *Janua-*
prince Louis, comte d'Aquila;
mariée au prince de Joinville

(Jean-Baptiste-Prosper), acteur
Châlon-sur-Saône, le 24 octobre
temps clerc d'avoué à Paris et
au théâtre de Montmartre. Les
Bonjour et les leçons de Mi-
un engagement aux Varié-
une actrice, Mlle Dupont.
démêlés judiciaires avec la di-
tout à coup vers la fin de
conditions l'attendaient à
d'où, après sept ans de vogue,
aussi brusquement qu'il était
allures lui coûtèrent 20 000 fr.
envers l'administration des Va-
envers le général Guédéonoff. De
dans les rôles de jeunes pre-
distingué sur la scène du Gym-
de son engagement, il préféra
qu'il touchait pour dix mois à
aux 10 000 que lui offrait, pour le
la Russie, le titre de sociétaire de
qui lui fut conféré d'office, le 31 janvier 1854. Atteint d'une maladie organique qui le tenait depuis plusieurs années éloigné de la scène, il a pris sa retraite en 1876.

Les créations de M. Bressant, en qui l'on a vanté longtemps la distinction, peut-être un peu conventionnelle, du débit et des manières, ont été nombreuses au Gymnase, où il a compté plus de quarante rôles marquants, depuis le Lovelace de *Clarisse Harlowe* jusqu'au Paul Aubry de *Diane de Lys*. Dans le répertoire si varié des Français, il reprit, entre autres rôles, ceux de Bolingbroke dans *le Verre d'eau*, d'Ancenis dans *mon Étoile*, de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, de Gaston dans *le Gendre de M. Poirier*, de Fabrice dans *l'Aventurière*, etc. Dans les pièces classiques, il a abordé ceux de Clitandre dans *les Femmes savantes*, d'Alceste dans *le Misanthrope*, de don Juan dans la pièce de Molière, du comte dans *Figaro*, etc.

Dans les œuvres nouvelles, il a créé Maurice de Verdières, dans *Un jeune homme qui ne fait rien* (1861), le comte d'Orémond, dans *la Loi du cœur* (1862), Humbert, dans *le Lion amoureux* (1866), Armand, dans *le Fils* (1866), Rosay, dans *Mme Desroches* (1867), etc. Il a continué, après M. Samson, le rôle du marquis, dans *le Fils de Giboyer* (1863). La reprise solennelle de *Hernani* peut aussi lui être comptée comme une nouvelle création du rôle de Don Carlos (1867). Une spécialité de M. Bressant furent les proverbes ou comédies à deux ou trois personnages. Il a eu des succès souvent renouvelés dans les proverbes d'Alf. de Musset, sans compter toutes les petites pièces de ce genre qui semblaient avoir été écrites pour lui, avec ou sans Mme Arnould-Plessy, telles que : *Qui femme a guerre a*; *la Pluie et le beau temps*; *Une Loge d'Opéra*; *Un Baiser anonyme*, etc.

BRESSANT * (Alix), fille du précédent, née à Paris, en 1838, veuve du prince russe Kotschoubey, mariée en seconde noces à M. d'Artigues préfet de l'Ariège, en octobre 1878, est auteur de quelques essais littéraires, tels que le roman très-vanté de *Gabrielle Pinson* (1867, in-18); *Une Paria* (1869, in-18); *le Manuscrit de Mlle Camille* (1874, in-18). — C'est par erreur que l'on a annoncé qu'elle était morte en juillet 1869.

BRESSON (Édouard-Victor-Stanislas), député français, est né à Darney (Vosges), le 27 juin 1826. Riche industriel de l'arrondissement, maire de Monthureux, depuis de longues années, il fut révoqué après le 24 mai 1873. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, sa candidature, produite pour la première fois, fut vivement recommandée par les trois sénateurs républicains des Vosges, nouvellement élus. Il avait à lutter contre M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, et qui, depuis 1848, avait représenté l'arrondissement de Mirecourt aux diverses assemblées parlementaires. Il fut élu par 8611 voix, avec une majorité de plus de 1500 voix, sur son tout-puissant concurrent. Membre du centre gauche, il fut un des 363 qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Vivement combattu par l'administration, il a été réélu, le 14 octobre suivant, par 9708 voix.

BREST (Germain-Fabius), peintre français, né à Marseille, le 31 juillet 1823, élève de Loubon et de Troyon, se fit connaître aux Salons de 1851, 1852, 1853, 1855, par des paysages de Provence, puis, à la suite d'un voyage en Turquie et en Asie, prit un rang distingué parmi les peintres orientalistes. Ses œuvres les plus remarquées sont :

Un Café turc au Petit-Champ des Morts à Constantinople; *les Murailles de Constantinople* (1857); *Bords du Bosphore à Bebec* (1861), au musée du Luxembourg; *les Bords du Bosphore à Béicos (Asie Mineure)*; *Un Caravansérail à Trébizonde*, réexposé en 1867 à l'Exposition universelle (1864); *Le Béïram, cérémonie du baisement de main à Constantinople; Débarcadère d'Eyoub dans la Corne-d'Or* (1865); *Vue du Grand-Canal à Venise* (1866); *Intérieur d'un établissement de pâtissier à Marseille* (1867); *Pêcheries du Bosphore* (1868); *Mosquée à Trebizonde* (1870); *le Pont du Rialto à Venise; Khan de la sultane Validé à Constantinople* (1872); *le Pont des Soupirs* (1874); *Eglise Saint-Jean à Beauvais* (1877); *Entrée du Bosphore; le Platane de Godefroy de Bouillon, à Buyuck-Déré* (1878). M. Brest a reçu une médaille en 1864.

BRETON (François-Pierre-Hippolyte-Ernest), archéologue et dessinateur français, né à Paris, le 21 octobre 1812, étudia le dessin dans les ateliers de Regnier, de Watelet et de Champin, parcourut l'Italie à diverses reprises et exposa au Salon quelques paysages qui furent remarqués. En 1838, il fit paraître un important ouvrage sur l'archéologie gauloise, en collaboration avec M. Achille de Jouffroy, intitulé : *Introduction à l'histoire de France, ou Description physique et monumentale de la Gaule jusqu'à l'établissement de la monarchie* (in-folio avec planches), couronné, l'année suivante, par l'Académie des inscriptions. Après avoir activement travaillé aux *Monuments anciens et modernes*, que publiait M. Jules Gailhabaud, il donna lui-même les *Monuments de tous les peuples* (1843, 2 vol. gr. in-8, 300 grav., résumé de l'histoire générale de l'architecture, traduit en diverses langues.

M. Breton a publié depuis: *Pompéia* (1855, in-8, 3ᵉ édition, 1869, in-8, avec de nombreux dessins); *Athènes décrite et dessinée* (1862, gr. in-8; 2ᵉ édit. 1868; nombreux dessins), etc. Il a collaboré, comme écrivain, à *l'Artiste*, au *Magasin pittoresque*, à la *Biographie générale*, aux *Recueils* des sociétés savantes dont il est membre, puis, comme dessinateur, au *Moyen âge et la Renaissance*, au *Musée des familles*, à l'*Histoire de Paris* et aux *Environs de Paris*, de Dulaure; au *Manuel d'archéologie nationale*, etc. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1861, il a été décoré de plusieurs ordres étrangers. — Il est mort à Paris le 29 mars 1875.

BRETON DE CHAMP (Paul-Émile), ingénieur et mathématicien français, né le 21 avril 1814, à Champ, près Vizilles (Isère), fut reçu en 1834 à l'École polytechnique et en sortit, en 1836, dans les ponts et chaussées. Nommé successivement ingénieur ordinaire de deuxième, puis de première classe, et enfin ingénieur en chef (mai 1863), il devint directeur-adjoint du dépôt des cartes et plans au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. M. Breton a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Traité de nivellement*, ouvrage théorique et pratique (1848, in-8; 3ᵉ édit. augm. 1873, in-8); *Tracé de la courbe d'intrados des voûtes de pont en anse de panier*, d'après le procédé de Perronet (1857, in-4, avec pl., 2ᵉ édit.); *Recherches nouvelles sur les porismes d'Euclide* (1855, in-4), auxquelles il a donné, sous le même titre, un *Supplément* consacré à l'examen et à la réfutation de l'interprétation proposée par M. Vincent des textes de Pappus et de Proclus, relatifs aux porismes (1858, in-4); *Traité du lever des plans et de l'arpentage* (1864, in-8, 9 pl.); *Question des porismes* (1865, in-8), etc.

BRETON (Jules-Adolphe-Aimé-Louis), de paysage français, né à Courrières Calais), le 1ᵉʳ mai 1827, fut élève de et de M. F. Devigne. Il a exposé dep les tableaux suivants : à l'Exposition selle de 1855 : *les Glaneuses* (Courr *Lendemain de la Saint-Sébastien paysannes consultant les épis*; au Salon *la Bénédiction des blés* (Artois); à celui *le Rappel des glaneuses* (Artois); *Plant calvaire; le Lundi* et une *Couturière*; 1861 : *le Soir, les Sarcleuses*, appar comte T. Duchâtel; *le Colza, l'Incendi* de 1863 : *Consécration de l'église d'Oig* de-Calais), appartenant à M. L. de Cler *Faneuse*; à celui de 1864 : *les Vendang teau Lagrange, une Gardeuse de dind* lui de 1865: *la Fin de la journée*, la l'Exposition universelle de 1867 : *la source au bord de la mer; la Moisson*; de 1868 : *Femmes récoltant des pommes l'Héliotrope*; à celui de 1869 : *Un grand breton; les Mauvaises herbes*; à celui *les Lavandières des côtes de Bretagne*. à celui de 1872 : *Jeune fille gardant* la *Fontaine*; à celui de 1873 : *Bretonne* de 1874 : *la Falaise*; à celui de 1875 : *Jean*; à celui de 1877 : *la Glaneuse*.

M. J.-A. Breton a obtenu successive médaille de 3ᵉ classe, pour le paysage, une médaille de 2ᵉ classe en 1857; en médaille de 1ʳᵉ classe rappelée en 1861, médaille de 1ʳᵉ classe à l'Exposition univer 1867 et la médaille d'honneur en 1872. la Légion d'honneur, le 3 juillet 1861, promu officier le 29 juin 1867. Il a publié lume de poésies : *les Champs et la mer* in-18), qui a été remarqué.

BRETON (Émile-Adélard), frère et élève précédent, né à Courrières (Pas-de-Calais), posé en 1861 trois paysages : *Effet du Soleil couchant* et *Automne*; en 1863 : puscule en automne et un *Coup de vent*; en un *Ouragan, soleil couchant*; en 1865 : *d'été, Un crépuscule*; en 1866 : *Un* 1868 : *Une source, la Neige*; en 1869 : *couchant, Entrée de village*; en 1870 : *le Ruisseau d'Orchiman* (Ardennes belges 1872 : *Une matinée d'hiver, un Soir d'hiver* 1873 : *Soleil couchant après l'orage*, *manche matin en hiver* (Artois); en 1874 : *tomne, Crépuscule, Nuit d'hiver*; en 1875 *Canal de Courrières, un Village d'Artois ver, l'Étoile du berger*; en 1876 : *l'Hiver*, en 1877 : *une Matinée d'été*. M. Émile Breton obtenu trois médailles en 1866, 1867 et 1868

BRÉTON (Louis), éditeur français, né à Pa le 17 novembre 1817, fils d'un ancien député de Paris, sous la Restauration, fit études au collége Rollin et au collége et entra, en 1839, comme employé dans la brairie L. Hachette. Devenu, en 1841, associé M. Hachette, dont il épousa, en 1844, la fille, il n'a cessé depuis lors de prendre part direction de la maison. Président du cercle librairie, de l'imprimerie et de la papeterie, 1864 à 1868, décoré de la Légion d'honneur 15 août 1866, il fut nommé, lors de l'Exposition universelle de 1867, secrétaire du Comité d'ad mission, devenu plus tard le Comité perman de la classe de l'imprimerie et de la librairie Aux élections municipales du 30 juillet 1871 M. Bréton obtint, au second tour de scrutin, dans le quartier de la Monnaie, 1410 voix sur votants, fut proclamé élu et siégea au conseil

… mois; mais l'élection ayant été an… fut pas renommé.

…E LOS HERRERos. Voy. Los Her…

…uillaume-Joseph-Auguste), littéra… à Amiens, le 2 mars 1811, fut … de paix dans sa ville natale. …démie de la Somme et de la So… …ires de Picardie, qu'il a prési… Il a publié : *Lettres inédites de … Roland adressées aux demoi…* (… vol.); *Du Culte de saint Jean… … profanes qui s'y rattachent … Bonaparte jugé par les poètes* … *l'Éclair*, comédie en un acte, … imitée de Müllner; *la Confrérie … du Puy* (1854); des *Vers* en l'hon… … Galand, Gresset, Pierre l'Er… … l'inauguration de leurs bustes ou … (1851), et des pièces ou mémoires … des *antiquaires de Picardie.*

…D (Abraham-Auguste), ancien re… …publicain français, né au Puy (Haute-… … avril 1806, se destina d'abord au … et se prépara aux examens de … combattit en 1830 et fut décoré … nommé sous-lieutenant, il partit … Quatre ans après, il donna sa … revint au Puy, où il fut en rela… avec les chefs du parti républicain. … 1848, il prit possession de l'adminis… …partementale et présida la commission … représentant du peuple, le qua… …, par 25 218 voix, il vota presque … l'extrême gauche, tout en s'éloi… … socialiste. Réélu à la Législative, … il fit partie de la Montagne, … 1849, s'associa aux manifestations … L'Assemblée donna l'au… … le poursuivre, mais il réussit à se … coup d'État du 2 décembre l'a éloi… … la politique. — Il est mort au Puy … 1873.

…ONT (Laurent-Mathieu), général belge, … 1789, à Seraing, près de Liége, en… … comme soldat et comme officier, … grandes guerres de l'Empire depuis … notamment les campagnes d'Alle… …gne, de Russie, et fut décoré de la … à la Moskowa. Après Waterloo, … l'armée de la Loire. Rentré au ser… des Pays-Bas, il tomba bientôt en … (1830), il contribua au mouvement … du Limbourg. Il devint aide de … Léopold, et eut successivement le … d'Anvers (1837) et de Mons (1840). … ministre de la guerre dans le ca… … mais son ardeur toute militaire et … ce qu'il appelait les gens de loi … relations avec ses collègues si diffi… … de huit mois il dut se retirer : … démission avec éclat à la tribune … Chambre.

…ONT (Alexis-Henri), général et écrivain …ge, fils du précédent, né à Venloo, …bourg, le 25 mai 1821, sortit de l'École … Bruxelles, en 1843, avec le grade de …nant. Attaché comme officier de génie, … des fortifications, il fut chargé des … la ville forte de Diest. De 1847 à 1850, … secrétaire particulier du ministre de la … général Chazal. En 1846, il avait été mis en disponibilité pour sa résistance aux instructions catholiques du ministère de Theux. En 1855, il passa du corps du génie dans l'état-major. Elevé successivement aux grades supérieurs, il a été promu lieutenant-général en 1877.

M. Al. Brialmont s'est fait connaître par un certain nombre d'ouvrages de tactique et d'histoire militaire, dont les plus importants ont été traduits à l'étranger. Nous citerons : *Éloge de la guerre, ou Réfutation des doctrines des Amis de la paix* (1849), sorte de pamphlet écrit à l'occasion du congrès, et dédié à l'armée; *De la guerre, de l'armée et de la garde civique* (même année); *Considérations politiques et militaires sur la Belgique* (Bruxelles, 1851-52, 3 vol.); *Précis d'art militaire* (1844), dans la *Bibliothèque populaire* de la Société pour l'émancipation intellectuelle; *Histoire du duc de Wellington* (1856-57, 3 vol.); *Étude sur la défense des États et sur la fortification* (Bruxelles, 1863, 3 vol. gr. in-8, avec atlas in-fol.); *le Corps belge du Mexique* (Ibid., 1864, in-8); *Reflexions d'un soldat sur les dangers qui menacent la Belgique* (Ibid., 1865, in-8); *Considérations sur la réorganisation de l'armée* (Ibid., 1866, in-8); *Traité de fortification polygonale* (1869, 2 vol. in-8, avec atlas in-fol.); *la Fortification à fossés secs* (1872, 2 vol.); *Etude sur la fortification des capitales* (1873, in-8). M. Brialmont a fondé, en 1850, le *Journal de l'armée belge.*

BRICE (René), avocat et homme politique français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 23 juin 1839, d'une famille connue dans le commerce et la banque, fit son droit dans sa ville natale, au barreau de laquelle il s'inscrivit en 1859. Reçu docteur en 1863 et lauréat de la faculté de droit cette même année, il acquit bientôt de la notoriété comme avocat, et se présenta en 1867, en qualité de candidat indépendant, au conseil général, dans le canton Sud-ouest de Rennes. Le vote des campagnes, acquis au candidat officiel, le fit échouer. En 1869, il collabora à un journal de circonstance, *l'Électeur indépendant*, et fut élu conseiller municipal de Rennes. Le 5 septembre 1870, il fut nommé sous-préfet de Redon, mais, en vue de rester éligible, il donna sa démission lors de la promulgation du premier décret convoquant une Assemblée nationale. Rentré à Rennes, il fit partie de la commission municipale, devint adjoint au maire le 25 septembre 1870, et donna sa démission au mois de janvier 1871.

Aux élections du 8 février, porté à la fois sur la liste républicaine et sur la liste de fusion, il fut élu représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 102 540 suffrages. Inscrit au centre gauche, il soutint les propositions et projets de loi tendant à l'établissement régulier de la République, prit la parole dans plusieurs discussions, et présenta à la loi de l'organisation des Conseils généraux un amendement demandant que les journaux fussent autorisés à publier les séances, sans être tenus à en reproduire le compte rendu officiel. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles, se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés dans l'arrondissement de Redon et fut élu par 11 981 voix. Dans la nouvelle Chambre, il siégea également au centre gauche, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il a été réélu le 14 octobre suivant par 12 345 voix, contre 7187 obtenues par M. Gérard, candidat officiel et bonapartiste, et nommé le premier des huit secrétaires de la Chambre. M. R. Brice représente le canton de Sel au Conseil gé-

néral d'Ille-et-Vilaine. Il est le gendre de M. Camille Doucet, de l'Académie française.

BRIDOUX (François-Eugène-Augustin), graveur français, né à Abbeville, le 26 juillet 1813, suivit à Paris l'atelier de M. Forster. En 1834, il remporta le grand prix de gravure à l'École des beaux-arts et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. De retour en 1841, il exposa *la Vierge au candélabre*, d'après Raphaël. Les principales gravures au burin qu'il a exécutées depuis cette époque sont : *la Sainte Famille*, *la Conception*, de Murillo; *la Ferronnière*, de Vinci; *le Portrait de Louis-Philippe*, d'après M. Winterhalter; *Laure*, d'après Simon Memmi; *Agar et Ismaël*, d'après M. Eastlake; une *Vierge* de lady Alford, *la Vierge* dite *Aldobrandine*, d'après Raphaël. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1841 et un rappel en 1859.

BRIERRE (Jacques-Hyacinthe), député français, né le 21 janvier 1818, avait, comme négociant, une importante situation dans l'arrondissement de Pithiviers, lorsqu'il fut, en 1862, nommé maire de cette ville par le gouvernement impérial, dont il soutint vivement les candidats officiels dans les diverses luttes électorales. Il fut décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta lui-même, comme candidat bonapartiste, contre M. le comte d'Harcourt, représentant sortant et candidat constitutionnel. Il fut élu par 8647 voix contre 7682 obtenues par son concurrent. Membre du groupe de l'Appel au peuple, il vota constamment avec la minorité monarchiste et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre, M. Brierre, candidat officiel et bonapartiste, fut réélu par 8455 voix. Il représente au Conseil général du Loiret le canton de Pithiviers depuis le 11 juin 1870.

BRIERRE DE BOISMONT (Alexandre-Jacques-François), médecin français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 18 octobre 1797, fut reçu docteur en août 1825, et commença sa réputation en publiant, en 1825, des *Éléments de botanique*, en collaboration avec M. André Pottier, et un *Traité de la pellagre et de la folie pellagreuse en Italie* (2ᵉ édit., 1830). Il était médecin de l'hôpital temporaire des Bonshommes à Paris, quand il fut envoyé en Pologne, avec Legallois, en 1831, à l'époque de la fameuse insurrection de ce pays, par le comité polonais; muni des instructions de l'Académie des sciences, rédigées par MM. Serres, Larrey et Magendie, il fut attaché à l'hôpital des gardes d'Alexandre, à Varsovie, et nommé officier de l'ordre du Mérite militaire de Pologne. Il fut fait, à la même époque, chevalier de la Légion d'honneur (15 janvier 1832).

M. Brierre de Boismont a successivement publié : *Relation historique et médicale du choléra-morbus de Pologne*, honorée d'une médaille d'or par l'Institut, en 1832; *l'Anthropotomie, ou Traité élémentaire d'anatomie* (1832); *Sur les Établissements d'aliénés en Italie* (même année); *Leçons orales de clinique chirurgicale faites à l'Hôtel-Dieu de Paris par Dupuytren*, publiées avec la collaboration du docteur Marx (1833, 2ᵉ édition, 1839); *Mémoire pour l'établissement d'un hospice d'aliénés*, couronné par l'Académie des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, en 1836; *Influence de la civilisation sur le développement de la folie* (1839; 2ᵉ édit., 1854); *De la Menstruation considérée dans ses rapports physiologiques et pathologiques*, ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1842; *Du Délire aigu*, mémoire auquel il a été aussi décerné par l'Institut une médaille d'or, en 1845; *Des Hallucinations ou Histoire raisonnée des apparitions, visions, songes* (1845; 2ᵉ édit., 1852); *De l'Ennui (tædium vitæ)*; *De l'Interdiction des aliénés* (1852); *Sur le Suicide et la folie-suicide* (1856, 2ᵉ édit. revue et augmentée, 1865); *Études médico-légales sur la perversion des facultés morales et affectives dans la paralysie générale* (1860, in-8); *Recherches sur l'unité du genre humain* (1860, in-16); *De la Responsabilité légale des aliénés* (1863, in-8); *Des Maladies mentales* (1866, in-8); *Esquisse de médecine mentale* (1867, in-8), etc.; sans compter divers articles dans les *Annales médico-psychologiques* et dans les *Annales d'hygiène*.

BRIEY (Mgr Marie-Camille-Albert DE), prélat français, né à Magné (Vienne), le 10 novembre 1826, appartient à la branche française de la famille du diplomate belge. Élevé à Paris au collége Stanislas, sous la direction de l'abbé Gratry, il fut attaché, comme gouverneur, aux princes de la famille royale de Belgique. Il entra ensuite dans les ordres, et il était vicaire général de Poitiers, lorsqu'il fut nommé évêque du diocèse de Saint-Dié (Vosges), par décret du 20 avril 1876. Il a été préconisé le 26 juin suivant, sacré à Poitiers le 24 août et installé le 14 septembre de la même année.

BRIEY (Camille, comte DE), diplomate et homme politique belge, oncle du précédent, né en 1799, d'une ancienne famille de Lorraine, fut envoyé au Sénat, en 1839, par le district de Neufchâteau (Luxembourg), qui depuis l'a constamment réélu. Il prit place à l'extrême droite et fit une vive opposition au cabinet Lebeau-Rogier. En 1841, il fut un des premiers signataires de l'Adresse présentée au roi par le Sénat, et, par cet acte peu conforme à la Constitution, précipita la chute du ministère libéral, dont il recueillit un moment l'héritage. Il entra dans le ministère Nothomb (13 avril 1841), d'abord avec le portefeuille des finances, puis avec celui des affaires étrangères, qu'il conserva du 5 août 1841 au 16 avril 1843. Il signa la convention commerciale du 16 juillet 1842, plus avantageuse à la France qu'à la Belgique, celle du 25 octobre 1842 avec l'Espagne, qui accorda beaucoup moins qu'elle n'obtenait, et celle du 5 novembre 1842 avec la Hollande, qui régla les points litigieux du traité de 1839.

Mécontent de la prorogation de la Société générale, à laquelle il s'était vainement opposé, M. le comte de Briey donna sa démission, qui fut tenue secrète pendant quelques jours, et sa retraite suscita d'assez graves embarras à M. Nothomb. Membre influent du parti catholique, M. de Briey fut aussitôt appelé au poste de ministre plénipotentiaire de Belgique près de la diète de Francfort. Il a été maintenu par le ministère libéral pendant les crises qui ont suivi en Allemagne la révolution de 1848. Il avait en même temps le même titre auprès des cours de Wurtemberg, de Hesse-Cassel, de Hesse-Darmstadt, de Bade et de Nassau, et de la ville libre de Francfort. Il fut remplacé, au mois de juin 1853, par M. Du Jardin. Décoré de l'ordre de Léopold, du Lion néerlandais, de l'ordre d'Espagne de Charles III, etc., M. le comte de Briey a été promu grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort au château de Claireau (Belgique), le 3 juin 1877.

BRIGHAM, ou BRIGHAM-YOUNG, gouverneur et second prophète des mormons, né à Wittenham dans l'État de Vermont (Amérique du Nord),

[illegible] juin 1801, d'une famille de cultivateurs, fut [illegible] lui-même jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Affilié alors à la secte religieuse fondée par Joseph Smith, sous le nom de *Saints des derniers jours* (*Latter days saints*), il en partagea les tribulations pendant son séjour à Nauvoo et, comme il le dit lui-même, « marcha quatre ans [illegible] les souliers pleins de sang. » Lorsque Smith fut mis à mort par les habitants de l'Illinois (27 juin 1844), il présidait le conseil des [illegible]; grâce à une intelligence et à une [illegible] supérieures à celles de ses associés, il se fit élire prophète, excommunia S. Rigdon, son compétiteur, et au lieu de chercher à venger la mort de Smith, le reconnut pour roi et pour [illegible], et remit à Dieu la punition des coupables [illegible], par cet acte de modération, apaiser les [illegible] soulevées autour d'elle la [illegible].

[illegible] se renouvelèrent avec tant de [illegible] les habitants de l'Illinois se montrèrent [illegible] à ne pas souffrir au milieu d'eux [illegible] « un ramassis de voleurs et [illegible], » que Brigham dut prendre le [illegible] abandonner l'établissement déjà prospère [illegible]. En février 1846, il donna le signal de [illegible], qui, à cause de la difficulté des [illegible] grand nombre des mormons (ils [illegible] quinze mille), ne fut pas terminé [illegible]. Marchant vers l'ouest, la [illegible] se dirigea à travers l'Iowa et [illegible] mauvais traitements ne lui fu[illegible] elle fournit à l'armée du Mexique [illegible] bataillon de guerre, passa [illegible] ou sur les wagons de trans[illegible] les maladies, pillée par les [illegible] au printemps de 1847, les Mon[illegible] et s'arrêta enfin dans la vallée [illegible] (21 juillet), entre la Califor[nie] [illegible] à dix milles au sud de ce lac, [illegible] de Deseret ou la Nouvelle-[illegible] occupait déjà 8000 habitants, [illegible] une école normale, des [illegible] publics, un fort, une vaste [illegible] et un temple.

[illegible] ans, la colonie des mormons [illegible] si rapides, qu'elle fut érigée [illegible] d'Utah (9 septembre 1850). [illegible] gouverneur en titre et fut sa[illegible] gouvernement fédéral. Mais il était [illegible] du Congrès, que toute loi con[illegible] serait annulée, ce qui [illegible] contre la polygamie et la [illegible] parut d'abord à faire [illegible] en Amérique; plein d'é[illegible], il affectait une foi [illegible] de sa mission, et déployait [illegible] vis-à-vis des gentils ou étran[illegible] son peuple. Quoiqu'il ne fût [illegible] le pouvoir absolu, son auto[illegible]; lui seul avait le don de [illegible]. Il avait le droit de dé[illegible] nombre de sept épouses [illegible], et l'on dit qu'en 1857 [illegible] plus de soixante-dix : nombre [illegible]. Par ses soins, la propa[illegible] avec beaucoup d'activité; [illegible] l'émigration des saints [illegible] dans l'Océanie, en Afri[illegible] quatre-vingt-dix mission[illegible] à la propagande. A Paris même, [illegible] publications en faveur de la [illegible] par l'apôtre J. Taylor et autres [illegible] le Livre des mormons (1852, [illegible] des mormons, l'Étoile du désert [illegible]. C'est dans ce dernier [illegible] un résumé des croyances du prophète. Les principales sont : la foi en Jésus-Christ, le repentir, le baptême par immersion, l'imposition des mains pour la réception du Saint-Esprit, la Cène, le rassemblement des saints à la Nouvelle-Jérusalem, la résurrection des morts qui arrivera après le règne millénaire du Christ, et le jugement éternel. Quant à la polygamie, si ouvertement acceptée par lui et ses adeptes, il s'écrie avec audace : « Je défie qu'on me prouve par la Bible que je n'ai pas le droit de prendre mille femmes, si cela me convient! »

En 1856, le président Pierce avait refusé de recevoir le territoire de l'Utah au nombre des États de l'Union, bien que sa population atteignît le chiffre de 30 000 habitants, et, à la fin de 1857, la guerre éclata entre l'Utah et le gouvernement fédéral, qui ne fit pas triompher sans peine les principes sociaux sur lesquels repose l'Union américaine. Le 3 mars 1862, Brigham-Young fut élu président de l'Utah, au moment où les journaux annonçaient que son autorité était très-gravement compromise par l'apparition d'un nouveau prophète et la division qui en résultait parmi les mormons. Plus tard le gouverneur fédéral Harding faisait arrêter le chef du mormonisme pour crime de polygamie, et ne le laissait en liberté que sous caution, moyennant 2000 dollars (mars 1863). Malgré toutes les hostilités, l'Utah reconnu comme territoire, avec son prophète pour gouverneur, n'a cessé de prospérer, et le message de Brigham-Young, apporté par les journaux américains, en 1868, présentait ce pays comme accomplissant les plus grands progrès, sans contracter aucune dette publique, et à la veille d'entrer dans l'Union avec le rang d'État. Des complications l'arrêtèrent bientôt dans cette voie. La grande quantité de nouveaux émigrants, appelés les Gentils, amena des schismes. La polygamie fut blâmée et combattue dans l'Utah même, tandis que le Congrès des États-Unis la menaçait d'une prohibition absolue. On parla de l'envoi de troupes fédérales et de préparatifs de résistance armée (1871-1872). Des procès eurent lieu, en attendant l'emploi de la force; le prophète parut devant les tribunaux et s'y défendit lui-même. En 1875, le message présidentiel en était encore à mentionner la répression de la polygamie comme un projet recommandé à l'attention de la législature. Pendant que les choses traînaient en longueur, une des femmes de M. Brigham-Young introduisait une instance particulière en divorce et obtenait gain de cause avec une forte pension alimentaire (1875). — M. Brigham-Young est mort le 28 août 1877.

BRIGHT (John), homme politique anglais, est né en 1811, dans le comté de Lancastre. Associé de la grande filature de Rochdale, qui a pour raison sociale *John Bright et frères*, il comprit de bonne heure de quelle importance était, pour les districts manufacturiers, le rappel des lois prohibitives de l'introduction des blés étrangers, et fut un des premiers, en 1835, à organiser la ligue de Manchester connue sous le nom d'*Anti-corn-law league*. Bientôt il fit partie du bureau et prit, avec M. Cobden, la part la plus active à l'agitation d'où sortit, en 1846, le triomphe du libre échange. En 1843, grâce au concours de ses amis, il obtint, mais à grands frais, le mandat des électeurs de Durham, et demanda, la même année, la liberté commerciale; depuis 1857, il représenta Manchester à la Chambre des Communes. Partisan déclaré de la paix, au double titre de quaker et d'industriel, il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre contre la Russie, et contribua, dans une assemblée de ses coreligionnaires, à l'envoi d'une députation au tzar Nicolas pour l'amener à cesser les hos-

tilités (1854). Au Parlement, il s'acquit, par l'élégance de sa parole et l'autorité de son caractère, une position des plus honorables; ardent réformiste, il s'attacha surtout à soutenir toutes les améliorations demandées en faveur du peuple.

Après la dissolution des Communes, en mars 1857, M. Bright perdit, sans aucune raison apparente, la confiance des électeurs de Manchester; mais il put, quelques mois plus tard, reprendre son siége par suite d'une réélection partielle. En 1860, le traité de commerce avec la France fut pour M. Bright un triomphe et une occasion de développer sans ménagement le programme d'une politique qui met au-dessus de toutes les victoires diplomatiques ou militaires, des annexions ou des conquêtes, les progrès de l'industrie et l'extension des relations commerciales. Les grands armements qui se firent à cette époque en Angleterre, pour répondre à ceux qui se faisaient, disait-on, en France, trouvèrent en lui un adversaire ardent : il combattit dans de nombreux meetings l'exagération des préparatifs militaires, les dépenses qui en résultaient, les sentiments haineux contre la France dont ils témoignaient. Il se déclara spécialement contre la formation de corps de volontaires, objet de la faveur populaire. A la fin de 1861, on annonça qu'il allait partir pour l'Amérique, afin de se porter comme médiateur entre les deux fractions de la république des États-Unis. Il s'opposa du moins de tout son pouvoir à toute intervention européenne propre à compliquer les dissensions et à étendre la guerre. La chambre de commerce de New-York exprima en mars 1862 sa reconnaissance pour le dévouement de M. Bright aux principes de paix et de justice internationales.

Au commencement de 1865, l'infatigable orateur populaire entreprit, avec son ardeur accoutumée, une campagne en faveur de la réforme électorale. Elle fut l'œuvre capitale des quatre années qui suivirent, et pendant lesquelles M. Bright réunit d'immenses meetings, prononça des discours qui donnèrent lieu à de véritables ovations, provoqua des pétitions formidables, et répandit dans tout le pays une agitation réformiste tendant ouvertement au suffrage universel. Dans ses discours il se livrait à de très-vives attaques contre les Chambres et s'efforçait surtout de montrer l'inutilité de celle des Lords, et l'excellence des institutions américaines. Des adresses de remerciments et de félicitations lui furent votées par les meetings; sa réélection aux Communes, à Birmingham, en 1865, avait été un bruyant triomphe qui s'est renouvelé en 1869 et en 1873, lorsque son entrée aux affaires l'a forcé de se représenter devant ses électeurs.

Sans négliger la réforme électorale, M. Bright s'est associé activement à la campagne de M. Gladstone contre l'Église d'Irlande, et a demandé, dans divers discours très-retentissants, des réformes pour ce malheureux pays. Aussi, au mois de décembre 1868, se trouva-t-il mis en demeure d'entrer dans le nouveau cabinet formé par M. Gladstone, et il y reçut le portefeuille du commerce. M. Bright ne cessa, dans cette situation, de défendre les traités de commerce de l'Angleterre avec la France au nom des avantages qu'ils rapportaient aux deux pays. Dès 1870, atteint d'une excitabilité nerveuse, qu'on assimilait aux maladies de M. de Bismarck, il songeait à donner sa démission, qui ne fut acceptée qu'à la fin de 1871 (21 décembre). Il rentra au ministère en octobre 1873, après avoir été réélu à Birmingham à l'unanimité des votants. Au pouvoir ou dans l'opposition, il ne cessa de prêcher la neutralité de l'Angleterre dans les grands conflits de l'Europe ou de l'Amérique. M. Bright a été nommé, en 1868, membre du Conseil privé. Il a publié un recueil de *Discours sur les questions de politique générale* (Speeches on Q. of public Policy; 1868, 2 vol.).

BRIGHT (sir Charles-Tilston), ingénieur anglais, né à West-Ham (Essex) en 1832, exerçait, depuis 1850, sa profession, lorsqu'il fut nommé, en 1853, ingénieur de la Compagnie du télégraphe anglo-irlandais. Il fut chargé, en cette qualité, de la pose du câble sous-marin entre l'Angleterre et l'Irlande. Encouragé par le succès de cette entreprise, il forma, en 1856, de concert avec Cyrus Field, le projet d'une communication télégraphique entre l'Europe et l'Amérique, et fut choisi pour ingénieur en chef de la Compagnie du premier câble transatlantique entr New-York et la côte d'Irlande. L'exécution d cette idée rencontra des difficultés qui tinrent e éveil l'attention publique. Mais à force de per sévérance, le câble fut complétement posé a mois d'août 1858 et transmit les premiers messa ges d'un monde à l'autre. Outre les échanges d compliments entre la reine d'Angleterre et l président des États-Unis, il fit passer une dépê che contremandant l'envoi de deux régiments d Canada dans l'Inde, ce qui épargnait au gouver nement une dépense de 1 250 000 francs. Pe après, la suspension du courant électrique dans premier câble força d'en établir un nouveau. E reconnaissance de ses services, M. Bright fut fa chevalier par le lord-lieutenant d'Irlande. Nomm ingénieur de la Compagnie télégraphique a glaise, il dirigea, en 1864, la pose du câble de l'I de par le golfe Persique, puis s'occupa de communication télégraphique avec les Antill et acheva, en 1871, le câble qui réunit ces île avec l'isthme de Panama. De 1865 à 1868, s Ch.-T. Bright fit partie du Parlement, comme d puté de Greenwich. Il a fait imprimer, outre pl sieurs articles dans les journaux, quelques ra ports sur les questions relatives à la télégraph électrique.

BRILLIER (Marc-Antoine), ancien représenta du peuple français, sénateur, né le 2 août 180 Heyrieu (Isère), et fils d'un cultivateur, vint à Pa étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il exerç depuis douze ans sa profession à Vienne, lorsq fut élu, comme candidat démocrate, représenta à l'Assemblée constituante, le dernier de la lis par 99 197 voix. Membre du comité de législa tion, il vota avec le parti républicain modé Après l'élection du 10 décembre, il combattit gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'A semblée législative, il vota constamment avec gauche. Après le coup d'État du 2 décembre, reprit sa place au barreau de Vienne. Il avait un des sept représentants qui accompagnère leur collègue Baudin sur les barricades où dernier reçut la mort. En 1863, il se porta com candidat à la députation et n'obtint que 9 suffrages. Aux élections de 1869, il réu 12 957 voix, tandis que le candidat officiel en o tenait 15 014.

Préfet de l'Isère après le 4 septembre 18 M. Brillier ne garda ce poste qu'un mois, nommé maire de la ville de Vienne et élu co seiller général le 8 octobre 1871. Une élection pa tielle du 7 janvier 1872 le fit entrer à l'Assemb nationale, avec 54 773 voix; il fit partie du grou dit de l'*Union républicaine* et vota avec la ma rité républicaine de l'Assemblée. Aux électio sénatoriales de janvier 1876, il fut élu sénateur l'Isère, le dernier sur trois, par 366 voix sur 6 électeurs. Il suivit la même ligne politique a Sénat et vota contre la dissolution. Après la

[illegible] généraux du mois d'août [illegible] de son mandat de conseiller pour [illegible] de Vienne ; les journaux annon[illegible] même temps que, malgré les sympa[illegible] du parti démocratique, son état [illegible] permettait pas de se représenter [illegible] de janvier 1879.

[illegible] (Louis-Georges), peintre français, né à [illegible]-d'Angély (Charente-Inférieure) [illegible], élève de Drolling et de Cabat, [illegible] peinture de genre et lui a dû de con[illegible]. On a particulièrement remarqué : [illegible]; une *Partie décisive*, scène du [illegible], le [illegible] donnant une leçon de [illegible], dessins (1845); l'*Atelier de Ru*[illegible] tirés des poésies de Victor [illegible]; les *Deux prisonniers*, esquisse [illegible] italiens, dessins (1849); un [illegible], une *Visite d'amateurs*; la [illegible] (1857); *Rembrandt dans son* [illegible] l'église de messire *Josué*; *Ama*[illegible]: *Passe-temps de page* [illegible]; la *Partie de musique* [illegible]; *Bredouille* (1863); [illegible] (1865); la *Vedette* (expo[illegible] *Officiers en reconnaissance*; [illegible] de l'hôte et la *Patrouille*, [illegible] (1867), l'*Écot de Lantara*; la [illegible], gouaches à l'essence (1868): la [illegible]; le *Libraire ambulant*, [illegible] bibliophile: un *Homme d'armes*, [illegible] (1869); l'*Éducation du* [illegible] (1870); *Pastorale*; un *Capi*[illegible] propos (1873); *les Noces de* [illegible], peintures; *la Lande et la* [illegible] de Saintonge (1874); *Vieux pa*[illegible] *Mandolinata* (1875); *la Vo*[illegible] famille: l'*Antichambre* (1876); [illegible] Chloé, peintures; *Stan*[illegible] Chloé, gouaches (1877); [illegible]. M. Brillouin a obtenu deux [illegible] et en 1869 et une médaille de [illegible].

[illegible] (Paul-Louis-Édouard), acteur [illegible], le 21 décembre 1814, fit [illegible] collège Bourbon, débuta au [illegible] puis parut au Vaudeville, [illegible] de Gordy d'un *Duel sous* [illegible] aux Variétés et joua les [illegible] pièces en vogue: *Ma*[illegible] le *Chevalier de Saint-George*, [illegible] part, etc. En 1841, il fut admis [illegible]-Français, dans le rôle de [illegible] l'eau, et, la même année, [illegible] sociétaire. Il prit au théâtre [illegible], puis ceux de Fleury et de [illegible], le *Barbier de Séville*, [illegible] d'Autriche, etc. Il compta [illegible] importantes dans une [illegible] à la compagnie, *Sullivan*, *la* [illegible]. Les comédies de M. Alfred de [illegible] dans Brindeau un excel[illegible] M. Bressant passa, en [illegible] au Théâtre-Français, M. Brin[illegible] au second plan, après [illegible] pour garder au moins les [illegible] jusque-là, crut devoir [illegible] reprises, au Vau[illegible], et alla donner des repré[illegible] les principales villes des dé[illegible] l'étranger. Il a encore été [illegible] février 1869, à la Porte-[illegible]. Mme Harville-Brin[illegible] obtenu, en 1854, le second prix de déclamation au Conservatoire, et appartenu quelque temps au personnel de l'Odéon. Elle était en 1859 au théâtre de Rouen.

BRION (Gustave), peintre français, né à Rothau (Vosges), le 24 octobre 1824, étudia de 1841 à 1844 sous la direction de Gabriel Guérin, peintre à Strasbourg. Il vint à Paris, en 1850, pour faire une copie du *Dante* d'Eugène Delacroix et exposa au Salon de 1852 le *Chemin de halage*. En 1853, les *Schlitteurs de la Forêt-Noire* et la *Récolte de pommes de terre pendant l'inondation* lui valurent une médaille de 2ᵉ classe. Il donna à l'Exposition universelle de 1855 le *Radeau sur le Rhin*, l'*Enterrement dans les Vosges*, la *Fête-Dieu* et la *Source miraculeuse*; en 1857, le *Saltimbanque au moyen âge*; en 1859, une *Porte d'église*, l'*Enterrement sur le Rhin* et le *Jeu de quilles*; en 1861, la *Noce en Alsace*, le *Repas de noce*, le *Benedicite* et la *Batterie de machines de guerre*, tableau acquis par l'empereur; en 1863, *Jésus et Pierre sur les eaux* et les *Pèlerins de Sainte-Odile*; en 1864, la *Fin du déluge*, la *Quête au loup*; en 1865, *le Jour des rois en Alsace*; en 1868, *une Lecture de la Bible*; en 1869, *un Mariage protestant en Alsace*; en 1870, *un Enterrement à Venise* (1868); en 1872, *Gullertanz* (danse du coq), *Souvenir d'Alsace*; en 1874, *une Noce en Alsace*; en 1875, *le Jour du Baptême*; en 1876, *les Premiers pas*; en 1877, *le Réveil* (campement de pèlerins sur le mont Saint-Odile). M. Brion a fourni deux cents dessins sur bois à une édition illustrée des *Misérables* (1865, in-4), plusieurs fois réimprimée, et divers bois à une édition également illustrée d'un autre roman de M. Hugo : *Quatre-vingt-treize* (1876, in-8). M. Brion a obtenu une médaille de 2ᵉ classe en 1853, deux rappels, l'un en 1859, l'autre en 1861; une médaille de 1ʳᵉ classe et la décoration de la Légion d'honneur au Salon de 1863; une 2ᵉ médaille à l'Exposition universelle de 1867 et une médaille d'honneur en 1868. — Il est mort à Paris, le 4 novembre 1877.

BRIOT (Charles-Auguste-Albert), mathématicien français, né le 19 juillet 1817, à Saint-Hippolyte (Doubs), commença très-tard ses études classiques, et les termina avec beaucoup de succès au collège Saint-Louis. Admis le premier à l'École normale, en 1838, il en sortit en 1841, alla professer pendant quatre ans les mathématiques spéciales au collège royal d'Orléans, et passa, en 1845, à la faculté de Lyon. En 1848, il vint à Paris et fut professeur aux lycées Bonaparte et Saint-Louis, et répétiteur à l'École polytechnique. Il devint, en 1855, maître de conférences de mécanique et d'astronomie à l'École normale supérieure et suppléa M. Leverrier à la Sorbonne, où il a obtenu plus tard la chaire de physique mathématique. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Briot a écrit pour les classes une collection de traités, savoir: *Leçons nouvelles d'arithmétique* (1 vol. in-8); *Éléments de géométrie* (2 vol. in-8), comprenant la théorie et les applications, et publiés en collaboration avec M. Vacquant, professeur au lycée Bonaparte; *Leçons d'algèbre* (in-8, composé de deux parties); *Cours de cosmographie, ou Éléments d'astronomie* (in-8, avec figures dans le texte); *Leçons nouvelles de trigonométrie* (1 vol. in-8, 2ᵉ édit., 1850); *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, par MM. Briot et Bouquet (2ᵉ édit., 1851, 1 vol. in-8): dans ce dernier ouvrage, les auteurs ont introduit les considérations de la géométrie nouvelle, étrangères jusque-là à l'enseignement élémentaire de la géométrie analytique; *Éléments d'arithmé*-

tique (1855, in-8); *Arpentage, levé des plans et nivellement* (1858, in-18, avec pl.), etc.

Outre ces livres, destinés à l'enseignement, M. Briot s'est fait connaître par divers travaux académiques. Après avoir publié, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, plusieurs mémoires d'un intérêt secondaire sur diverses questions d'analyse, de mécanique et de physique mathématiques, il a uni ses efforts à ceux de M. Bouquet, son collègue et son ami d'enfance, pour présenter à l'Institut une série de mémoires très-importants *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles.* Ces mémoires, objet de rapports très-favorables de la part de M. Cauchy, ont été jugés dignes de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers.* Des extraits en ont été imprimés dans les *Comptes rendus* de l'Académie (1854-56), et ils ont paru complétement dans le *Journal de l'École polytechnique* (XXVIe cahier; 1856).

BRIQUET (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne, en 1796, a été reçu docteur à Paris, en 1824, avec une thèse *sur la Phlébectasie ou dilatation variqueuse des veines.* Agrégé libre de la Faculté, médecin de l'hôpital Cochin, puis de la Charité, il a été élu, en 1860, membre de l'Académie. Décoré le 25 avril 1847, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1871.

Il a écrit : *De l'Éclairage artificiel, considéré sous le point de vue de l'hygiène publique et privée* (1837), thèse d'agrégation; *Recherches sur l'étiologie des tubercules* (1842); *Traité pratique et analytique du choléra-morbus* (1850); *Traité thérapeutique du quinquina et de ses préparations* (1853), couronné par l'Académie des sciences; *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie* (1859), etc.

BRISEBARRE (Édouard-Louis-Alexandre), auteur dramatique français, né à Paris, le 12 février 1818, fit ses études au collége Charlemagne, fut clerc d'avoué à dix-huit ans, puis employé dans une recette de contributions. Ayant perdu sa place, il alla jouer la comédie dans une troupe des environs de Paris. Médiocre acteur, il se mit à écrire pour le théâtre. Il débuta par un vaudeville, *la Fiole de Cagliostro*, joué au Palais-Royal, le 31 décembre 1835, où Mlle Déjazet tenait le principal rôle, et qui eut un succès complet. Il entrait en même temps dans l'administration de la Banque de France, où son père était chef de bureau; mais au bout d'un an, il se démit de son emploi et revint au théâtre. Il réussit d'abord dans ce genre de vaudevilles excentriques, où l'esprit touche à la bouffonnerie. Il a aussi abordé le drame. — Il est mort à Paris le 18 décembre 1871.

Le nombre des pièces que M. Brisebarre a fait représenter, la plupart en collaboration avec MM. Anicet-Bourgeois, Dumanoir, Lubize, Eug. Nyon, Nus, Marc-Michel, etc., s'élève à plus de cent. Elles ont été publiées dans les divers recueils dramatiques. Parmi celles qui jouirent de la plus grande vogue, nous citerons : *Pascal et Chambord* (1839); *Mme Camus et sa demoiselle* (1841); *la Vie en partie double* (1845); *le Tigre du Bengale* (1849); *Drin-Drin* (1851); *Rose Bernard*, drame en cinq actes (Ambigu, 1857); *les Ménages de Paris*, en sept actes (Gaîté, 1859); *les Portiers, scènes de la vie parisienne* (Variétés, 1860); *le Garçon de ferme*, drame en 8 parties (Th. de Belleville, 1861); *la Maison Saladier, scènes de la vie réelle* (Déjazet, 1861); *M. de la Raclée, scènes de la vie bourgeoise* (Variétés, ... *Léonard*, drame en cinq actes (Th. du Bo... du Temple, 1863), l'un des succès les pl... plets et le plus souvent renouvelés par ... prises; les *Médecins*, pièce en cinq actes (V... 1863); *la Vache enragée*, comédie en trois ... (Folies-Dramatiques, 1865); *le Musicien d...* pièce en sept parties (théâtre Beaum... 1866); *les Rentiers*, comédie en cinq acte... nus-Plaisirs, 1867); *les Pauvres filles*, p... cinq actes (Folies-Dramatiques, 1867); ... *cheur de dents* (1868); *la Comédie de la vie* ... *la Boule de neige* (1870), etc. — M. Bris... aussi publié en volume, avec M. Eug. N... plus assidu collaborateur, deux premièr... de *Drames de la vie* (1860, 2 vol. in-18). ...

BRISSET (Pierre-Nicolas), peintre fran... à Paris, le 18 août 1810, et fils d'un ba... canicien, suivit à dix-huit ans l'atelier de ... der, puis celui de M. Picot, en même te... les cours de l'École des beaux-arts, et r... le grand prix de peinture historique au c... de 1840, sur ce sujet : *la Mort de Priam.* S... jour en Italie fut signalé par l'envoi d'u... *Laurent montrant les trésors de l'Église*, ... en 1846 au palais des Beaux-Arts, et ad... née suivante au Salon. Après avoir expo... ques portraits en 1837, M. Brisset ne repar... l'Exposition universelle de 1855, avec u... religieux, acquis par le ministère d'Éta... encore exécuté un *Saint Sébastien*, et do... Salon, à un grand intervalle, *les Deux s... charité* (1876). Il a aidé M. Picot, son ... dans la fresque de l'église Saint-Vincent de ... Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1... une médaille de 2e classe en 1855, et la dé... tion en août 1868.

BRISSON (Eugène-Henri), homme politi... français, député, né à Bourges, le 31 juillet 18... fils d'un avoué de cette ville, fit son droit à P... et s'inscrivit au barreau en 1859. Il collab... au *Temps* et à l'*Avenir national*, et fonda, ... 1868, avec MM. Challemel-Lacour et Allain-Tar... la *Revue politique*, supprimée à la fin de la mê... année. En novembre 1869, il se présenta ... élections, comme candidat démocratique, ... le Corps législatif, dans la quatrième circ... scription de la Seine; il obtint, au prem... tour de scrutin, 6148 voix sur 29 015 votants; ... se retira, au second tour, devant M. Glais-Bizo... Après la révolution du 4 septembre 1870, il ... nommé adjoint au maire de Paris par le gouve... nement de la Défense nationale. Il donna sa d... mission, au lendemain du 31 octobre, en mê... temps que MM. Étienne Arago et Floquet. ...

Élu, le 8 février 1871, représentant de la Se... à l'Assemblée nationale, par 115 594 voix s... 328 970 votants, il déposa, au mois de septem... 1871, au nom de l'extrême gauche, une propo... tion d'amnistie pour tous les crimes ou délits po... litiques, à laquelle la gauche modérée refusa d... s'associer, la déclarant prématurée et inoppo... tune. Au mois de janvier 1872, il fit adopter ... loi supprimant le régime exceptionnel en ver... duquel le vote et le règlement du budget extra... dinaire de la ville de Paris étaient soumis à l'ap... probation du pouvoir législatif. Le 12 mars s... vant, la majorité de la Chambre lui infligea l... censure simple, à propos de la discussion rela... tive aux poursuites contre les représentants qu... avaient injurié l'Assemblée dans les journau... (séance du 12 mars). Membre du groupe de l'U... nion républicaine; il en a été président. Aux ... élections générales du 20 février 1876, pour l... Chambre des députés, M. H. Brisson fut élu, dans ...

le [illegible] arrondissement de Paris, par 15 630 voix, contre M. [illegible], républicain conservateur. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre élue après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par [illegible] voix; son concurrent, l'abbé de Humbert, candidat légitimiste, n'obtint que 3101 voix. A l'ouverture de la session de 1879 (14 janvier), M. Brisson fut élu vice-président, le 2e, par [illegible] voix sur [illegible] votants. Il fut, un peu plus tard, nommé président de la commission du budget (27 février 1879). Choisi pour rédiger le rapport de la commission d'enquête parlementaire sur les actes des ministres du 16 mai et du 23 novembre, il déposa et lut, dans la séance du 8 mars 1879, cet important document qui concluait à la mise en accusation de leurs auteurs, mais qui donna seulement lieu au vote d'un ordre du jour de blâme contre ces deux cabinets.

BRISTED (Charles Astor), écrivain américain, né à New-York, en 1820, petit-fils, par sa mère, du riche marchand de New-York Jacob Astor, fit [illegible] ses études en Angleterre, et suivit pendant cinq ans les cours de l'université de Cambridge. Il retourna en Amérique en 1847, et écrivit de nombreux articles de critique littéraire et d'érudition dans les recueils périodiques. En [illegible], il fit paraître, à Londres, dans le *Fraser's Magazine*, une série de scènes animées et [illegible], réunies en un volume, qui eut beaucoup de succès, sous ce titre : *the Upper ten thousand: sketches of american society* (Londres, [illegible], in-12). A la même époque, il publia un autre ouvrage d'un genre plus sévère : *Five years in an english University* (New-York, [illegible], 2e édit., 1 vol. in-12), plein de détails sur la vie universitaire en Angleterre.

M. Bristed est venu à Paris, d'où il a envoyé au *Fraser's Magazine* des articles sur la politique, la littérature et les mœurs américaines, et [illegible] les idées françaises. Il était aussi le correspondant français de divers journaux de New-York, entre autres du *Spirit of the times*. — Il est mort à Washington le 15 janvier 1874.

BRISTOW (Henry-William), géologue anglais, né en 1817, fit ses études au King's College de Londres et fut attaché en 1842 au service géologique de la Grande-Bretagne. L'année suivante, il fut reçu membre de la Geological society, et peu de temps après, nommé géologue du service géologique de la Grande-Bretagne. Il fut élu, en 1862, membre [illegible]; et en 1863, membre honoraire de [illegible]; en 1865, examinateur de géologie et minéralogie, du Conseil d'éducation [illegible]. En 1867, il fut promu au rang de directeur (district surveyor) du service géologique, et en octobre 1872, il devint directeur général du service géologique du Royaume-Uni.

On a de M. Bristow : un *Catalogue descriptif* des minéraux du musée du *King's-College*, une [illegible] du *Catalogue descriptif des spécimens* [illegible] du musée de géologie pratique de Londres; un *Glossaire de minéralogie* (glossary of mineralogy, [illegible]); des articles de minéralogie, dans les dictionnaires de Ure et de Brande, et, en collaboration avec [illegible] Etheridge, les *Couches sédimentaires* [illegible] de la *Grande-Bretagne* (British sedimentary and fossiliferous strata, 1872). Il a [illegible] de nombreux mémoires de géologie [illegible] un *Tableau des couches de la* [illegible] (table of British strata), et la [illegible] des ouvrages français : *la Terre avant le déluge*, de M. Louis Figuier, et *la Vie souterraine*, de M. Louis Simonin.

BRIVES (Jacques), ancien représentant du peuple français, né à Montpellier (Hérault), le 9 août 1800, fut élevé, ainsi que toute sa famille, dans les idées républicaines, qu'il a toujours ouvertement professées. Sous le règne de Louis-Philippe, il exerçait dans l'Hérault une influence politique qu'il mit au service du parti radical. Il conduisit la campagne des banquets réformistes, et, après la révolution de Février, fut nommé commissaire général de la République. Candidat du parti le plus avancé, il fut envoyé à la Constituante par 27 338 suffrages. Il siégea et vota avec la Montagne, et rejeta l'ensemble de la constitution ainsi que l'ordre du jour de Dupont (de l'Eure) déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il fut réélu le huitième à l'Assemblée législative. Son nom parut, le 13 juin 1849, au bas de la proclamation adressée au peuple par la Montagne. Il fut arrêté et détenu quelque temps à Sainte-Pélagie; mais il n'encourut pas de condamnation. Il fut un des fondateurs et des rédacteurs principaux du journal *le Vote universel*, protestation quotidienne contre la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, M. J. Brives passa à Bruxelles. Eloigné de nouveau de France, en 1871, après l'insurrection de la Commune, il est rentré à la suite de l'amnistie de juin 1879.

BROCA (Paul), chirurgien français, est né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 28 juin 1824. Ayant terminé ses études médicales, et reçu agrégé en 1853, il fut chirurgien du bureau central, des hospices et hôpitaux de Bicêtre (1861), de la Salpêtrière (1862), de Saint-Antoine (1865), de la Pitié (1867), des Cliniques (1872). Il a été nommé professeur de pathologie chirurgicale à la faculté de médecine, puis de clinique externe. Il fut élu membre de l'Académie de médecine, le 26 juillet 1866. M. P. Broca a été, à la fin de 1875, l'un des fondateurs de l'École d'anthropologie représentant la science indépendante. Il y professe lui-même le cours d'anthropologie anatomique. L'un des principaux membres de la Société d'anthropologie, il a été vice-président de la commission spéciale de l'exposition anthropologique, à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868 et promu officier le 27 juillet 1879.

M. P. Broca a publié les ouvrages suivants : *De l'Étranglement dans les hernies abdominales*, thèse de concours d'agrégation (1853, in-8; 2e édit. 1856); *Des Anévrismes et de leur traitement* (1856, in-8); *Etudes sur les animaux ressuscitant* (1860, in-8, avec pl.); *Recherches sur l'hybridité animale en général et sur l'hybridité humaine en particulier* (1860, in-8); *Instructions générales pour les recherches anthropologiques* (1865, in-8); *Traité des tumeurs* (1865-69, 2 vol. in-8); *Mémoires sur les caractères physiques de l'homme préhistorique*, etc. (1869, in-8); *l'Ordre des primates*, parallèle anatomique de l'homme et des singes (1870, in-8); *Mémoires d'anthropologie* (1871-75, t. I-II); *Sur l'Origine et la répartition de la langue basque* (1875, in-8); *Instructions craniologiques et craniométriques*, pour la Société d'anthropologie de Paris (1875, in-8); *Sur la Topographie cranio-cérébrale* (1876, in-8), etc. Il a collaboré avec MM. C. Bonamy et Émile Beau, au grand *Atlas d'anatomie descriptive du corps humain* (in-4, avec pl.), et fourni des articles à divers recueils spéciaux de médecine et de chirurgie, au *Dictionnaire encyclopédique des*

sciences médicales, à *l'Encyclopédie générale*, et surtout à la *Revue d'anthropologie*, dont M. P. Broca est devenu rédacteur en chef et d'où plusieurs des travaux précédents sont tirés.

BROCH (Ole-Jacques), homme d'État et savant norvégien, né à Frederiksstad, le 14 janvier 1818, entra à l'université de Christiania en 1835, et après avoir terminé ses études mathématiques, séjourna assez longtemps à Paris, voyagea en Allemagne, en Suisse et en Italie. De retour dans son pays, il fut nommé professeur à l'École militaire en 1843, professeur agrégé à l'Université en 1848 et professeur ordinaire en 1858. M. Broch a été, en outre, gouverneur de la Banque en 1852 et directeur des chemins de fer norvégiens de 1855 à 1859. Il a été député au Storthing, pour la ville de Christiania de 1862 à 1869; il fut appelé à cette dernière date au ministère de la marine et des postes; en 1872 il abandonna son portefeuille pour reprendre sa chaire à l'Université. Membre de la commission internationale du mètre pour la Norvége, M. Broch a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 10 janvier 1875.

Il a fourni à divers recueils, notamment au *Journal de Crelle*, des mémoires de mathématiques pures, de mécanique, etc. Il a donné divers ouvrages pour les écoles, tels que *Manuel de trigonométrie* (1851); *Manuel de mécanique* (1854); *Géométrie plane* (1864, 3ᵉ édit.); il a publié ses cours de mathématiques de l'Université et édité l'*Annuaire de statistique du royaume, de Norvége* (Statitisk Aerbog for Konggeriget norge, 1867, 1871). A l'occasion de l'Exposition universelle de Paris de 1878, il a rédigé un rapport intitulé : *le Royaume de Norvège et le peuple norvégien* (Christiania, 1878, in-8).

BROCKHAUS (Henri), imprimeur-libraire-éditeur allemand, né à Amsterdam, le 4 février 1804, est le propriétaire actuel de la librairie *Friedrich-Arnold Brockhaus* de Leipsig, fondée par son père, en 1817, et l'une des plus importantes de l'Allemagne. Sous sa direction et celle de son frère aîné, Frédéric, né en 1800, aujourd'hui retiré des affaires, la maison paternelle, prit une nouvelle extension. Elle réunit successivement à la librairie, dans le même local, une imprimerie, avec tous les perfectionnements récents que la typographie doit à la mécanique, une stéréotypie, des ateliers de reliure, un atelier de construction de machines, etc. — Il est mort à Leipzig, le 15 novembre 1874.

Parmi les publications qui ont paru et qui paraissent encore, en grande partie, dans cet établissement, il faut signaler : la *Gazette allemande universelle* (Deutsche allgemeine Zeitung), fondée en 1837; l'important *Dictionnaire de conversation* (Conversationslexicon, 12ᵉ édit. 1877-1879, t. I-XIV : l'ouvrage a 16 vol.), sorte d'encyclopédie universelle, à laquelle se rattachèrent quatre autres recueils, dont deux dictionnaires : *Conversationslexicon der neusten Zeit und Literatur* (1832-1834, 4 vol.) et *Conversationslexicon der Gegenwart* (1838-1841, 4 vol.), et deux revues : *le Présent* (die Gegenwart, 1848-1857) et *Unsere Zeit* (1857 et suiv.), servant plus spécialement de supplément au *Conversationslexicon*; une série d'*Atlas* (Bilder-Atlas), complément iconographique de toutes les parties de l'ouvrage; *l'Encyclopédie universelle des sciences et des arts d'Ersch et Gruber* (Allgemeine Encyclopedie der Wissenschaften und Künsten), commencée en 1818, vaste répertoire, auquel les savants et les écrivains les plus distingués de l'Allemagne ont collaboré, et qui doit se composer de plus de 100 volumes; l'almanach littéraire *Urania*, (depuis 1810); l'annuaire critique de littérature, *Hermes* (depuis 1819); la *Revue littéraire périodique de conversation* (Literarisches Conversationsblatt, depuis 1820) qui prit, en 1826, le titre de *Feuilles de conversation littéraire* (Blaetter für literarische Unterhaltung; le *Dictionnaire bibliographique universel d'Ebert* (Eberts allgemeines bibliographisches Lexicon, depuis 1823); la *Bibliographie universelle de P. Trœmel* (Allgemeine Bibliographie); le recueil périodique, *Pfennig Magazin* (depuis 1833), etc., etc.

BROCKHAUS (Hermann), orientaliste allemand, frère du précédent, né à Amsterdam, le 28 janvier 1806, étudia particulièrement la littérature indienne aux universités de Leipsig, de Gœttingue et de Bonn et séjourna ensuite successivement à Copenhague, Paris, Londres et Oxford, pour y compléter ses travaux. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur adjoint à l'université d'Iéna (1839) et, deux ans plus tard, appelé à Leipsig, où il devint, en 1841, professeur adjoint et, en 1848, professeur titulaire de langue et de littérature indienne. — Il est mort le 5 janvier 1877.

On doit à M. Hermann Brockhaus, entre autres éditions : le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres du recueil de légendes de Somadeva intitulé : *Kathâ sarit sâgara* (Leipsig, 1839; traduction allemande seule 1843, 2 vol.); le texte et les scolies indiennes du drame de Krishna Mira intitulé : *Prabodha candrodaya* (Ibid., 1845); le texte persan des *Sept maîtres savants* de Nachschebi (Ibid., 1845); celui du *Vendidad Sade* (Ibid., 1850), d'après les éditions de Paris et de Bombay, avec un *Dictionnaire* et un *Glossaire* de la langue zend : le texte persan des *Chansons de Hafis* (Ibid., 1854), accompagné du commentaire de Sudi. On cite aussi de lui une dissertation sur *l'Impression des œuvres sanscrites en caractères latins* (Ueber den Druck sanskritisch. Werke mit lateinischen Buchstaben, 1841), qui a contribué à faire adopter cette pratique par les orientalistes. Fondateur de la Société orientale allemande, il dirigea la publication de ses recueils de 1852 à 1865.

BRODHEAD (John-Romeyn), historien américain, né le 2 janvier 1814, à New-York, étudia le droit et fut admis à la profession de légiste en 1835. Quatre ans plus tard, il fut attaché à la légation des États-Unis, à la Haye, et là il conçut le projet d'écrire une histoire de l'État de New-York, pour laquelle il trouvait, en Hollande des renseignements fort considérables. Puis la législature de cet État ayant décidé qu'un agent serait chargé de recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de New-York, qui pourraient se trouver en Europe, il fut choisi pour cette mission. Parti en 1841, il revint en Amérique au bout de trois ans, après avoir tiré des bibliothèques et des archives de France, d'Angleterre et de Hollande, plus de 5000 pièces, inédites pour la plupart, et formant une collection de 80 volumes manuscrits. Un acte de la législature de l'État de New-York, du 30 mars 1849, en a ordonné la publication, qui forme 12 volumes in-4. En 1846, M. Bancroft, envoyé en Angleterre, comme ministre des États-Unis (1846) obtint du président Polk, que M. Brodhead fût nommé secrétaire de la légation. Il y resta jusqu'en 1849 et, à son retour, s'occupa de mettre à exécution l'œuvre qu'il avait si longtemps méditée. Le premier volume de son *Histoire de l'État de New-York*, qui comprend la période hollandaise, de 1609 à 1649, parut à New-York

[illegible] 1863. Cette même année, M. Brodhead fut [illegible] du port de New-York. On [illegible] de lui un *Essai sur l'histoire commerciale de New-York* (1854). — Il est mort le [illegible]

BROGLIE ([illegible]), homme politique [illegible], ancien ministre, membre de [illegible] ministre et pair de France, [illegible] est né le 13 juin 1821. Il se fit, au [illegible] l'Université, une réputation [illegible]. Après avoir débuté dans la [illegible], où il écrivit, en 1848, [illegible] étrangère de la République, un [illegible] que l'on attribua à son [illegible] des principaux rédacteurs [illegible]. Tour à tour adversaire des [illegible] de l'*Univers religieux* et de [illegible] rationaliste, du pouvoir [illegible] la démocratie, il défendit à la [illegible] catholiques et les principes du [illegible] modéré. Le 20 février [illegible], il fut élu membre de l'Académie française, [illegible] de 22 voix sur 29, en remplacement du P. Lacordaire. Sa réception eut [illegible] 1863.

[illegible] générales de 1869 pour le Corps [illegible] présenta dans l'Eure, comme candidat [illegible], mais n'obtint que 3854 voix. [illegible] en réunissait plus de [illegible], il devint chef de la [illegible] de M. Victor de Broglie, son [illegible] 1870), à côté duquel il avait su [illegible] un rôle et acquérir une notoriété [illegible] dans le monde religieux, littéraire [illegible] passé, son attitude libérale [illegible], sa situation de grand [illegible], le mettaient aux premiers [illegible] les élections nouvelles, dans [illegible] d'opposition que la guerre [illegible] en furent les conséquences, [illegible] à la fois contre l'Empire et con[illegible] républicain.

[illegible] 8 février 1871, le duc Albert [illegible] en effet nommé représentant de [illegible] nationale, le quatrième sur [illegible]. Un décret du 19 le nomma [illegible] extraordinaire et plénipotentiaire à [illegible] de mars 1872, il fut chargé de [illegible] anglais la dénonciation [illegible]. On lui reprochait dès lors [illegible], dans ses discours à la [illegible] respectueux pour la forme du [illegible] mission de représenter [illegible] partie de la presse républicaine [illegible] cette occasion, pour qu'il fût [illegible] ambassadeur. M. de Broglie, [illegible] avec répugnance des fonctions [illegible], demanda alors à être mis [illegible] en alléguant des raisons de [illegible] par M. le comte d'Harcourt, [illegible], le 26 juin suivant, au [illegible] de la droite, chargés d'im[illegible] une politique conforme aux [illegible] monarchique, et essaya, quel[illegible] de justifier cette démarche, dans [illegible], longuement commentée par [illegible]

[illegible] novembre suivant, à la suite de [illegible] du général Changarnier sur le [illegible] de M. Gambetta à Grenoble, M. de [illegible] à partir le chef de la gau[illegible] pas. Il espérait provoquer [illegible] parlementaire qui mît M. Thiers [illegible] malgré un vote rendu [illegible] abstentions, renonça [illegible] qu'il tenait toute prête. La commission des Trente, instituée le 5 décembre 1872, choisit M. de Broglie pour rapporteur et, après deux mois de travail, présenta à l'Assemblée, le 21 février 1873, ce projet de loi sur les relations du président de la République et des représentants, qualifié publiquement de *chinoiserie* par celui contre qui il était dirigé. En même temps, il y était stipulé que l'Assemblée ne se séparerait pas sans avoir statué sur l'organisation et le mode de transmission des pouvoirs exécutif et législatif, sur la création d'une seconde Chambre et sur la loi électorale. Ces diverses propositions furent votées par la majorité, sans donner encore pleine satisfaction à ses rancunes. Le 23 mai 1873, M. de Broglie, qui s'était assuré l'appui de toutes les fractions conservatrices de l'Assemblée et même d'un groupe de républicains dirigé par M. Target, interpella le gouvernement sur le nouveau ministère choisi par M. Thiers dans le centre gauche. Il évoqua le péril social que courait la France livrée aux radicaux, et déclara, en son nom et en celui des signataires de l'interpellation, que le pouvoir devait cesser de compter sur leur appui, s'il persistait dans ces errements. M. Dufaure, ministre de la justice, tenta vainement de désarmer la droite; elle se disposait déjà à voter un ordre du jour de défiance, quand M. Buffet, président de l'Assemblée reçut un message de M. Thiers qui demandait à être entendu, et la suite de la discussion fut remise au lendemain. En présence d'adversaires désormais implacables, M. Thiers ne se sentit plus tenu aux ménagements que sa situation l'avait jusqu'alors obligé à garder, et il prédit à M. de Broglie, avec une amère justesse, qu'il serait le protégé des bonapartistes. M. Casimir Périer essaya une dernière fois de fléchir l'Assemblée, et l'ordre du jour Ernoul qui infligeait un blâme à M. Thiers, réunit 16 voix de majorité. Dans la séance de nuit qui suivit, la démission de l'illustre homme d'État fut acceptée, et la nomination du maréchal de Mac-Mahon, comme président de la République, appuyée par 390 voix. Le lendemain, M. de Broglie, chargé de former un cabinet, prit le portefeuille des affaires étrangères et appela au pouvoir MM. Batbie, Beulé, Ernoul, etc.

Dans une circulaire adressée, dès le 28 mai, aux agents diplomatiques, le nouveau ministre déclara que le gouvernement suivrait «une politique résolument conservatrice, c'est-à-dire pacifique au dehors et modérée au dedans, et qu'aucune atteinte ne serait portée aux institutions existantes.» Si celles-ci furent respectées, les fonctionnaires chargés de les défendre étaient à ce moment même révoqués ou déplacés par les soins de M. Beulé, tout dévoué à la politique du chef du cabinet. Ce fut dans le même esprit que la loi sur les maires, attribuant exclusivement leur nomination au pouvoir central et aux préfets, fut présentée à l'Assemblée (20 novembre 1873) et soutenue par M. de Broglie, qui avait remplacé M. Beulé au ministère de l'intérieur. Dès qu'elle eut été votée, son application provoqua d'innombrables révocations, et le parti bonapartiste eut la plus large part dans le recrutement du nouveau personnel. Pendant la période des tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon (août-novembre 1873), M. de Broglie, protégea ouvertement les démarches des négociateurs et, afin d'obvier à l'échec auquel ils aboutirent, proposa la prorogation pour sept ans des pouvoirs du maréchal. Le septennat fut voté, mais l'extrême droite, dont les projets se trouvaient indéfiniment ajournés, ne pardonna pas à M. de Broglie cette mesure destinée, dans la pensée du centre droit, à donner à M. le comte de Chambord le temps de modifier son

inflexible résolution. Ce mécontentement éclata lors du vote de la loi électorale (16 mai 1874); M. de Broglie, battu par 381 voix contre 317, par suite de la défection de l'extrême droite, fut obligé de donner sa démission. Revenu au centre droit, il vota néanmoins pour l'adoption des lois constitutionnelles. L'hostilité du parti légitimiste le poursuivit encore lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles (décembre 1875), et, de scrutin en scrutin, fit échouer sa candidature. Il lui restait le département de l'Eure où l'appui des électeurs sénatoriaux bonapartistes lui permit de passer au second tour, le deuxième sur deux, avec 480 voix sur 786 votants. Il était membre du conseil général, pour le canton dont il porte le nom, depuis le 8 octobre 1871.

L'attitude de M. de Broglie dans la Chambre haute fut la même qu'à l'Assemblée : cherchant toujours à entraver par ses votes et son influence l'adoption des lois proposées par la majorité républicaine des députés, il se prononça notamment contre la collation des grades universitaires par l'État et combattit le cabinet Dufaure. Le 16 mai 1877, lorsque la lettre du maréchal de Mac-Mahon à M. Jules Simon eut provoqué la démission du ministère, M. de Broglie fut appelé à former un cabinet conservateur et reçut, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la justice. Son premier acte fut la prorogation de la Chambre, et il adressa aussitôt aux procureurs généraux une circulaire par laquelle il les invitait à « poursuivre le mensonge sous toutes ses formes; » ce qui revenait à interdire au parti républicain de répondre par la plume ou par la parole aux attaques dont il était l'objet. Le 16 juin suivant, il porta au Sénat le message présidentiel réclamant une dissolution, qu'il obtint par les voix de ceux-là même qui l'avaient renversé jadis dans l'Assemblée nationale.

La Chambre dissoute, M. de Broglie ne montra pas d'abord moins d'activité que son collègue, M. de Fourtou à « bousculer le pays » en vue des élections, selon une expression familière échappée au ministre de l'intérieur. Les révocations de fonctionnaires de tout rang furent nombreuses, ainsi que les nominations des serviteurs les plus compromis de l'Empire et d'anciens membres des commissions mixtes à de hautes situations. Comme président du conseil, c'était à lui autant qu'à ses collègues que l'opinion rapportait la responsabilité des actes les moins justifiables des divers ministres, jusqu'aux violentes injures prodiguées par un organe officiel subalterne, le *Bulletin des communes*, aux 363 députés de la majorité. Sur ces entrefaites, M. de Broglie se vit au Théâtre-Français, lors d'une reprise du *Mariage de Figaro* (18 juillet), l'objet d'une manifestation blessante, que la presse se plût à accentuer. Malgré ces marques d'impopularité auprès de la partie libérale ou républicaine du pays, son ardeur contre-révolutionnaire paraissait insuffisante à certains journaux dévoués à la politique de l'Élysée, qui demandaient le remplacement du ministre de la justice par un homme plus énergique, et des dissentiments, maintes fois démentis par la presse officieuse, se manifestaient entre MM. de Broglie et de Fourtou, dans les polémiques des partis conservateurs. Toutefois, cette scission n'eut pas de conséquence officielle, et les deux ministres s'unirent dans un dernier effort pour faire triompher aux élections les candidats de la coalition anti-républicaine, mis officiellement sous le patronage du maréchal de Mac-Mahon. Ensemble ils adressèrent aux préfets et aux parquets une circulaire les invitant à réprimer particulièrement les imputations de cléricalisme dirigées contre le gouvernement. A l'intervention déclarée et active de l'administration dans la lutte électorale, aux poursuites multipliées des parquets contre la presse républicaine, contre les candidats eux-mêmes et les orateurs des réunions publiques le cabinet de Broglie voulut ajouter l'action personnelle du maréchal président de la République, dont les voyages à travers la France, les déclarations officielles, les appels de la dernière heure ne purent entraîner le pays à sanctionner, au scrutin du 14 octobre l'acte du 16 mai et la politique qui l'avait inspiré.

Après la réunion de la Chambre des députés où étaient revenus en grande majorité les ennemis de M. de Broglie, celui-ci, maintenu à la tête du cabinet, comme pour une lutte nouvelle, eut un premier échec en combattant l'urgence demandée pour la proposition Albert Grévy tendant à la nomination d'une commission d'enquête électorale : cette urgence fut votée par 312 voix contre 204 (15 novembre). Cinq jours après, le ministère donnait enfin sa démission et était remplacé par le cabinet intérimaire de Rochebouet, auquel succéda, le 14 décembre, le cabinet Dufaure.

M. de Broglie ne prit la parole, durant la session suivante, que dans les commissions du Sénat, et notamment pour se plaindre des lenteurs de la préparation du budjet ; à cette réclamation le bureau répondit, par l'organe de M. Barthélemy Saint-Hilaire, que les retards dont on osait se plaindre, provenaient uniquement de l'arrêt et du trouble apportés aux affaires publiques par l'acte du 16 mai.

Comme publiciste, M. de Broglie a réuni ses premiers essais en un volume intitulé : *Études morales et littéraires* (1853, in-18). Son œuvre principale est *l'Église et l'Empire romain au IVe siècle* (1856, 2 vol. in-8), qui a eu jusqu'à cinq éditions : c'est l'histoire du règne de Constantin écrite au point de vue catholique ; elle est suivie de deux autres parties : *Julien l'Apostat* et *Théodose le Grand*. En 1846, il a donné une traduction du *Système religieux* de Leibniz (in-12). Il a publié en outre : *Une Réforme administrative en Algérie* (1860, in-18), brochure qui fit beaucoup de bruit ; *Questions de religion et d'histoire* (1860, 2 vol. in-8) ; *la Souveraineté pontificale et la Liberté* (1861, in-8); *la Liberté divine et la Liberté humaine* (1865, in-8); *le Secret du Roi* (1878, 2 vol. in-8), mise en œuvre de papiers de famille et autres documents relatifs à la diplomatie occulte de Louis XV, etc.

M. Albert de Broglie a épousé, le 19 juin 18[illegible], Mlle Pauline-Éléonore de Galard de Béarn, morte le 28 novembre 1860. Il en a eu quatre fils, dont l'aîné, *Victor*, né le 30 octobre 1846, a été chef du cabinet de son père et décoré de la Légion d'honneur. Le dernier, *Emmanuel*, né le 25 avril 18[illegible], a publié *le Fils de Louis XV, Louis dauphin de France* (1877, in-18).

Un frère du duc de Broglie, le prince Auguste-Théodore-Paul DE BROGLIE, né le 18 juin 1834, entra dans la marine, comme aspirant, en 1851, fut nommé enseigne, le 10 juin 1857, et lieutenant de vaisseau le 16 août 1862. Il quitta cette carrière pour embrasser l'état ecclésiastique et entra dans les ordres en mai 1869. Il a été aumônier de l'École normale et municipale d'Auteuil. Il est chevalier de la Légion d'honneur. L'abbé P. de Broglie a publié un volume de *Conférences sur la vie surnaturelle* (1878, in-18).

BROHAN (Augustine-Suzanne), actrice française, née le 29 janvier 1807, d'une famille d'artisans, entra dès l'âge de onze ans au Conservatoire, y eut pour maîtres Saint-Prix et Lafon, et obtint, en 1821, le premier prix de comédie

[illegible] en province et parut avec succès [illegible], à Tours et à Angers. Elle entra ensuite, [illegible], au second Théâtre-Français, et [illegible] dans le rôle de Dorine du *Tartufe*, beaucoup d'intelligence et de verve. Lorsque la musique [illegible], elle partit pour Rouen, [illegible] était alors très-goûtée. Elle rentra [illegible] le 1er avril 18[illegible], y resta quinze mois [illegible], où elle eut de grands succès [illegible], surtout dans *Frontin mari* [illegible]. Elle fut appelée, en 1835, à la Comédie-Française, y fit d'heureux débuts dans le rôle de Dorine et dans celui de [illegible]. Mais bientôt les tracasseries [illegible] des rivalités parmi les [illegible] première scène, la déterminèrent à [illegible] au Vaudeville, où elle retrouva [illegible] *le Rouge*, *un Monsieur et* [illegible], toute la faveur du public. De [illegible], un naturel qui n'excluait pas [illegible], une grande habileté à ménager ses [illegible], furent les principales qualités que [illegible] Brohan dans sa courte [illegible]. Elle avait à peine trente-[illegible] renonça aux agitations du [illegible].

BROHAN (Joséphine-Félicité-Augustine), actrice française, fille de la précédente, née à Paris [illegible] de Rambouillet, le 2 décembre 18[illegible], fut admise, à dix ans, pensionnaire [illegible] et entra dans la classe de [illegible] s'y fit d'abord remarquer par [illegible], dont son premier professeur [illegible], lui avait inculqué les [illegible] remporta pas moins le second [illegible] l'âge de treize ans et le premier [illegible]. A la suite de ces succès, [illegible], dans un couvent de la rue [illegible] eut grand'peine à la tirer, pour la [illegible] au Théâtre-Français dans *Tartufe* [illegible] *d'eux-mêmes*. Elle avait qua-[illegible]. Sa grâce, sa vivacité, tempérée par une certaine pudeur juvénile, lui [illegible] les suffrages. Elle fut engagée [illegible] appointements de 3000 francs. [illegible] n'eut point de plus spirituelle [illegible] interprète; car elle ne tarda [illegible] de cet embarras naïf qui n'est [illegible] des soubrettes de l'ancienne [illegible] de Dorine du *Tartufe*, de [illegible] *malade imaginaire*, de Cléanthis [illegible], furent trois de ses plus beaux [illegible] avec succès tout l'ancien répertoire, [illegible] le rôle de Suzanne [illegible] *Figaro*.

[illegible] repris des rôles importants [illegible] pièces modernes : *Oscar, ou le* [illegible] *sa femme*, *l'Homme de bien*, *le* [illegible], *la Marinette*, *la Tutrice*, *Pas*-[illegible], *les Amoureux sans le* [illegible], *le Testament de César*, *la* [illegible], *le Carrosse*, *la Vieillesse de Ri*-[illegible] *Château de cartes*, *le Roi s'amuse*, *la* [illegible], *les* [illegible] *de Madame*, *le Songe* [illegible], *le Pour et le contre*, *le Béar*-[illegible], *la Marquise de Senneterre*, [illegible] *de Belle-Isle*, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, etc. Justice est rendue à [illegible] de cette artiste dans la devise fière [illegible] qu'elle a prise ou qu'on lui a prêtée [illegible] ses yeux, Soubrette ne daigne, [illegible]. »

En 18[illegible], Mlle Augustine Brohan obtint un [illegible] qu'elle consacra à une tournée [illegible] et à l'étranger; elle reçut de véritables [illegible] dans plusieurs villes, particulièrement à Bordeaux et à Turin. Ses derniers rôles, au Théâtre-Français, ont été ceux de Nicole, dans *le Bourgeois-Gentilhomme* (1858); de Caroline, dans *les Deux veuves* (1860), de Mallefille; de Nanon, dans *le Cœur et la Dot*, du même auteur; de Camille, dans *la Papillonne*, de M. V. Sardou. Éloignée de plus en plus de la scène, elle s'en est retirée tout à fait en février 1868, après vingt-sept années de service à la Comédie-Française, avec une pension de retraite dont on a porté le chiffre à 6400 fr.

Mlle Brohan compte aussi des succès comme auteur dramatique. Elle a écrit, pour les théâtres de société, un proverbe : *Compter sans son hôte; les Métamorphoses de l'amour*, petit drame; *Quitte ou double; Il faut toujours en venir là; Qui femme a, guerre a*, etc. Plusieurs de ces pièces ont été jouées devant le public, au Théâtre-Français. Mais elle a refusé de livrer à la publicité des œuvres diverses, entre autres des *Mémoires*, très-vantés de ses amis. En 1857, elle se laissa aller à rédiger, sous le nom de *Suzanne*, quelques *Courriers de Paris* dans *le Figaro*. Ses attaques contre M. Victor Hugo, son ancien ami, et de plus exilé, lui attirèrent de la part de la presse et des gens de lettres des représailles sévères qui la déterminèrent à renoncer au journalisme. Elle reçut, peu de temps après, la succession de la chaire de Mlle Rachel, au Conservatoire.

Nous ne pouvons passer sous silence, au sujet de Mlle Augustine Brohan, cet esprit d'à-propos, cette science de repartie qui, dans le monde du théâtre, a contribué à sa réputation autant que son talent dramatique, et plus que son talent littéraire. Elle apportait, dit-on, dans ce genre d'escrime une vivacité dont la bienveillance n'était pas le défaut, et une verdeur d'expression ou de pensée rappelant ce style audacieux des soubrettes de Molière, auquel ont dû renoncer les auteurs dramatiques de nos jours.

BROHAN (Émilie-Madeleine), sœur de la précédente, née à Paris, le 21 octobre 1833, fut aussi destinée de bonne heure à la carrière dramatique. Au sortir du Conservatoire où elle remporta, en 1850, le prix de comédie, elle débuta, le 15 septembre, au Théâtre-Français, sous les auspices du renom de sa mère et de sa sœur, dans le rôle de Marguerite des *Contes de la reine de Navarre*, et reçut moins d'éloges pour son talent dramatique que pour la grâce et l'éclat de sa beauté. Bientôt admise sociétaire, elle a abordé depuis l'ancien répertoire, notamment le rôle de Célimène. Mais c'est dans les pièces modernes qu'elle a le mieux répondu aux espérances fondées sur son nom ; elle trouva ses premiers bons rôles dans *Mademoiselle de la Seiglière*, *Par droit de conquête*, *les Caprices de Marianne*, etc. Elle a représenté depuis avec succès Jeanne dans *Rêves d'amour*, l'un des derniers ouvrages de Scribe (1859), Laure, dans *les Deux veuves* (1860), la comtesse, dans *le Mariage de Figaro* (1861), la marquise, dans *Une Amie*, pièce d'un jeune débutant, M. Bergerat (1865), la marquise de Maupas, dans *le Lion amoureux* (1866), etc. En 1854, Mlle Madeleine Brohan a épousé M. Mario Uchard. (Voyez ce nom.)

BROISAT (Émilie) actrice française, née à Turin en 1848, débuta au Vaudeville en 1866, sans avoir passé par le Conservatoire, dans un rôle épisodique de *Maison-Neuve*, comédie de M. V. Sardou. Elle se rendit ensuite à Bruxelles où l'appelait un engagement qui lui permit de jouer quelques rôles importants du répertoire moderne, fut applaudie dans une série de représentations données à Vichy et parcourut l'Italie avec un

impresario qui avait organisé une troupe d'artistes français. M. Régnier lui fit enfin obtenir un engagement à l'Odéon, et Mlle Broisat ne tarda pas à y prendre un rang distingué : les rôles de Casilda et de la reine, dans *Ruy Blas*, où elle remplaça pour ce dernier, Mlle Sarah Bernhardt, ceux d'Électre, dans *les Erynnies* de M. Leconte de Lisle, d'Agnès de *l'École des femmes*, de Suzanne du *Mariage de Figaro* et de Mimi de *la Vie de Bohême*, mirent en relief ses qualités délicates et distinguées. Entrée à la Comédie-Française en novembre 1872, elle y débuta avec succès dans *Philiberte*, *le Demi-Monde* et *Mlle de Belle-Isle*. Malgré le talent avec lequel elle interpréta le rôle de Kitty Bell dans le drame de *Chatterton*, repris pour elle, ce drame n'eut que quelques représentations (février 1877).

BRONGNIART (Adolphe-Théodore), savant botaniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 14 janvier 1801, est le fils d'Alexandre Brongniart, l'un des plus illustres naturalistes de notre siècle, mort en 1847. Il se livra, lui aussi, à l'étude des sciences naturelles, et surtout à celle de la botanique, dans laquelle il s'appliqua encore de préférence à une branche spéciale, l'histoire des cryptogames. Dès 1825, il publiait une *Classification des champignons;* et, en 1828, il présentait à l'Institut les premiers fragments de son *Histoire des végétaux fossiles*, *ou Recherches botaniques et géologiques sur les végétaux renfermés dans les diverses couches du globe* (tomes I-II, in-4), travail important pour la paléontologie végétale et dont la faible santé de l'auteur arrêta la publication.

M. A.-T. Brongniart a remplacé, en 1834, Desfontaines à l'Académie des sciences. Il est docteur en médecine, agrégé à cette Faculté, et professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle depuis 1833, et, depuis 1852, inspecteur général de l'Université pour les sciences. En 1866 il fut nommé membre du Conseil de perfectionnement de l'enseignement secondaire spécial, et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu commandeur le 17 août 1864. — Il est mort, à Paris, le 18 février 1876.

L'un des fondateurs et des principaux collaborateurs des *Annales des sciences naturelles*, il y a inséré, ainsi que dans plusieurs autres recueils scientifiques, un assez grand nombre de mémoires de botanique et de physiologie. On a aussi imprimé de lui la partie botanique du *Voyage de la Coquille* (1831, in-4, pl.), et *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843; 2e édit., 1850).

BROOKS (Charles-Timothée), littérateur américain, né à Salem (Massachusetts), le 20 juin 1813, étudia la théologie, et, après avoir été ministre dans diverses paroisses, se fixa, en 1837, à Newport (Rhodes-Island). Il s'est fait connaître dans les lettres par deux volumes de *Poésies*, et principalement par des traductions en prose et en vers de différentes œuvres modernes de l'Allemagne. Il en a réuni un certain nombre en 1853, sous le titre de *German Lyrics* (Boston, in-12). On a aussi de lui un *Voyage aux Indes* et les traductions de *Guillaume Tell* de Schiller et de *Faust* de Gœthe, etc.

BROOKS (Shirley), auteur dramatique anglais, né en 1816, étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour se livrer à son goût pour le théâtre. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à Londres avec succès : *Notre nouvelle gouvernante*, comédie amusante; *Honneurs et richesse*, comédie de mœurs ; *la Créole*, drame, etc. Il a fourni aux divers *Magazines* de Londres un grand nombre d'articles et de nouvelles. Collaborateur du *Morning Chronicle*, il a exploré, en 1854, aux frais de ce journal, la Russie méridionale, la Turquie et l'Égypte ; ses lettres ont été réunies en un volume sous ce titre : *les Russes du Midi* (Londres, 1855). — Il est mort le 24 février 1874.

BROSBOELL (Charles), romancier danois, né dans le Jutland, le 7 avril 1820, étudia quelque temps la peinture à l'Académie des beaux-arts de Copenhague ; mais, orphelin et sans fortune, il entra dans le journalisme, et, pour gagner sa vie, écrivit des romans et des pièces de théâtre. Le talent d'observation et la facilité distinguent la plupart de ses œuvres, qui ont été traduites en anglais, en allemand et en hollandais.

On cite de lui, dans le genre dramatique : *les Deux Étudiants* (de to Studenter ; Copenhague, 1838) ; *le Fils du contrebandier* (Smuglerens Søn, 1839) ; *les Fils d'Eingh* (Eings Sønner, 1845); *Ayella* (1847) ; *Jane Tuyon* (1849), pièces représentées à Copenhague, etc. ; dans le roman : *le Parentage* (Slægtskabet, 1839) ; *les Conflits de la vie* (Livets conflicter, 1844) ; *Contes et légendes du Jutland* (1847-1848) ; *Récits de châteaux de campagne* (Herregaards fortællinger, 1853).

BROSSARD (Étienne), député français, né à Pouilly-sous-Charlieu (Loire), le 16 mars 1839, termina ses études à l'École des Mines en 1860, comme ingénieur civil, et fut envoyé en Algérie pour explorer le département de Constantine au point de vue géologique. Ingénieur des mines de Malfidana (île de Sardaigne) de 1868 à 1870, il rentra en France quelques mois avant la guerre et prit part à la défense, comme capitaine de l'artillerie mobilisée à l'armée de la Loire. Maire de Charlieu, révoqué après le 24 mai 1873, conseiller général pour le canton du même nom, il fut élu député, le 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de Roanne, par 10 680 voix, contre M. de Bouillier représentant sortant qui n'en eut que 5824. Il se fit inscrire au groupe dit la gauche républicaine avec lequel il vota et, après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 10,356, contre le même concurrent devenu candidat officiel.

M. Brossard a publié un mémoire : *Description géologique et physique de la subdivision de Chéli* (*Algérie*), à la suite de sa mission.

BROSSAYS-SAINT-MARC (Mgr Godefroy), prélat français, est né à Rennes le 5 février 1803. On a raconté qu'il fut employé de commerce avant d'entrer dans les ordres. Ancien vicaire général du diocèse, il fut nommé évêque de Rennes par ordonnance royale du 25 février 1841 et sacré le 10 août suivant. Son siége ayant été érigé en archevêché par bulle du 3 janvier 1859 et par une loi du 14 mai suivant, il fut nommé, par décret du 15 mai, archevêque de Rennes et intronisé le 5 juin suivant. Ardemment dévoué aux intérêts ultramontains, il fut créé cardinal de l'ordre des prêtres et du titre de Sainte-Marie de la Victoire, le 17 septembre 1875. Il fut empêché par sa santé d'assister en février 1878, au conclave, qui a élu le pape Léon XIII. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1857. — Il est mort à Rennes le 26 février 1878.

BROSSET (Marie-Félicité), orientaliste français, né à Paris, le 5 février 1802, fut d'abord destiné

…ique, et fut pendant trois ans pro-
…ses au Petit-Montrouge et à un
…suites. Abandonnant les études
…vint se fixer à Paris, et, au mi-
…ns d'existence les plus modestes,
… les langues sémitiques, le chi-
…is et le thibétain, et, à partir
…ien et le géorgien. Il allait être
…sion en Géorgie, lorsque survint
…1830. N'attendant de ses études spé-
…ssource, il se fit compositeur, puis
…une imprimerie. Enfin, il se dé-
…la France et sollicita une chaire
… littératures arménienne et géor-
…émie impériale des sciences de
… il devint successivement acadé-
…, conseiller d'État, inspecteur des
… de Saint-Pétersbourg (1841), bi-
…la grande bibliothèque publique
…eur de la collection des mon-
…du palais de l'Ermitage (1851) et
correspondant de la Société asia-

…publié, à Paris, sous le nom de
…Chronique géorgienne, texte et
…, in-8; nouv. trad. corrigée dans
…*l'Acad. des sciences de Saint-*
…série, t. V); les tomes XIII-XXI
…ition de *l'Histoire du Bas-Em-*
…commencée par Saint-Martin,
…s d'auteurs orientaux. ***Mémoires***
…langue et l'histoire géorgiennes
…*ral*, ou *Grammaire géor-*
…-8). Il a fourni un assez grand
…s au *Journal asiatique*, et édité
…s à l'usage du clergé.
… Brosset a trouvé, dans la belle
…nuscrits, de monnaies et d'anti-
…tés que possède l'Académie, les
…ètrer plus avant que ne l'avait
…péen, dans la connaissance de la
…blié à Saint-Pétersbourg : *Des-*
…phique de la Géorgie, par le
…, texte et trad. avec car-
…; *Catalogue de la bibliothèque*
… en russe et en français (1840,
… de la Géorgie, texte et traduction
…1856, in-4; 2e partie, 1854-
…*et éclaircissements relatifs à*
…*orgie* (1851, in-4), et un grand
…s dans le *Bulletin scientifique*,
…*Bulletin historico-philologique* de
…ersb. Il a publié aussi *Rapport*
…*ologique dans la Géorgie et*
… exécuté en 1847-48 (1849-1851,
…las in-4); et *Ruines d'Ani, capi-*
…*e sous les rois Bagratides aux*
…en deux parties (1860-1861, 2 vol.
…; *Étude de chronologie technique*
…, in-8); *Histoire chronologique*
…duite de l'arménien

…-Alphonse), romancier français,
…2 avril 1809, fut clerc chez un
…commis chez un banquier (1829),
…per de littérature. En 1830, il
…*Chants d'amour* (in-8), insérés en
…oleur, puis donna une vingtaine
…*es pour elle!* (1833, 2 vol. in-8);
…1833); *Jane Grey* (1835, 2 vol.;
…*Carl Sand* (1836, 2 vol.); *la Com-*
…*…lands* (1838, 2 vol.); *la Nuit ter-*
…*Secrets de famille* (1841, 2 vol.);
…*…es* (1845, 2 vol.); *le Réveil-matin*
…*la Terre promise* (1849, 2 vol.);
…*…uerre* (1853, 2 vol. in-8); *les Deux*
…l. in-8); *la Cousine du roi* (1865, in-18), etc. Il a aussi écrit quelques drames en collaboration : ***Juliette*** (1834); ***la Lescombat*** (1841); ***la Tour de Londres*** (1855); ***Jane Grey*** (1856); ***la Marnière des saules***, drame en cinq actes (Gaîté, 1858), avec M. Ch. Lemaître; ***les Espions*** (1874); des articles de journaux, des nouvelles et des pièces de vers.

BROUARD (Pierre-Étienne-Eugène), écrivain pédagogique français, né à Saint-Lyé (Loiret), le 20 février 1824, fit ses études au séminaire d'Orléans, fut maître répétiteur au lycée de cette ville, et, après avoir été reçu bachelier ès lettres, se pourvut du certificat d'aptitude aux fonctions d'inspecteur primaire. Il fut appelé à remplir ces fonctions à Sancerre (1850), à Loches (1852), à Gien (1854) et à Blois (1858). Délégué à l'administration centrale, le 31 août 1861, il fut nommé inspecteur primaire de la Seine le 1er décembre 1864, et inspecteur général de l'instruction publique pour l'enseignement primaire, par décret du 23 janvier 1877. Membre de divers conseils et comités relatifs à cet enseignement, il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

M. Brouard a publié : ***Manuel de l'instituteur primaire***, résumé de conférences faites aux instituteurs du Loiret (1854, in-18), avec MM. Pinet et Mettas; ***le Livre des classes laborieuses*** (1859, in-8); ***Agriculture théorique et pratique*** à l'usage des écoles (1860, in-18); ***Inspection des écoles primaires*** (1875, in-8), avec M. Ch. Defodon; ***Leçons de géographie*** et ***Leçons d'histoire de France***, comprenant le livre du maître et le livre de l'élève (1876, in-18), etc.

BROUARDEL (Paul-Camille-Hippolyte), médecin français, né à Saint-Quentin (Aisne), en 1837, fit ses études médicales à la Faculté de Paris, et obtint le grade de docteur en 1865. Reçu ensuite médecin des hôpitaux, il fut chargé, en 1873, du service médical à l'hôpital Saint-Antoine. Agrégé en 1869, il a été nommé professeur de médecine légale le 12 avril 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que ses deux thèses pour le doctorat et l'agrégation : ***De la Tuberculisation des organes génitaux de la femme*** (1865, in-8), et ***Étude critique des diverses médications employées contre le diabète sucré*** (1869, in-8). Il a pris la direction des ***Annales d'hygiène publique et de médecine légale*** (1878, 50e année).

BROUCKÈRE (Henri-Marie-Joseph-Ghislain DE), homme politique belge, né à Bruges, en 1801, entra dans la magistrature pendant la domination hollandaise, comme substitut du procureur du roi à Maëstricht, et remplissait ces fonctions à Ruremonde, quand éclata la révolution de septembre 1830. Nommé conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, il fut élu en même temps membre du Congrès national. Il se prononça pour la monarchie constitutionnelle et fut au nombre des commissaires envoyés auprès de Léopold pour lui offrir la couronne de Belgique. Élu représentant de Ruremonde, le 29 août 1831, il développa une proposition tendant à la suppression de la peine de mort. Représentant de Bruxelles en 1833, et constamment réélu depuis, il approuva le traité de 1839, relatif au Luxembourg et au Limbourg. L'année suivante, il fut nommé gouverneur civil à Anvers, par le ministère libéral Lebeau-Rogier. Il conserva ces fonctions pendant trois ans sous le ministère mixte de M. Nothomb; mais, en 1844, il fut pensionné pour infirmités. Il reprit sa place dans les rangs de l'opposition, et entra dans une combinaison ministérielle dont MM. Rogier et Deffose devaient faire partie. Cette combinaison

échoua, et, le 30 juillet 1845, le ministère Van de Weyer (voy. ce nom) succéda au ministère de M. Nothomb. Il dirigea des attaques très-vives contre un des membres du nouveau cabinet, M. d'Anethan, ministre de la justice.

Après la victoire du parti libéral, en 1847, M. Henri de Brouckère fut nommé ministre d'État. En 1849, il remplit diverses missions diplomatiques en Italie. Après la chute du cabinet Rogier et Frère-Orban, il fut chargé d'organiser (31 octobre 1852) un ministère, dit de conciliation, dont il eut la présidence. L'abolition de la contrefaçon, le traité de commerce avec la France, la conversion des rentes, la *convention d'Anvers*, tentative de rapprochement entre l'autorité civile et le clergé catholique dans la question de l'éducation publique, tels furent les principaux actes de la nouvelle administration. M. H. de Brouckère s'appliqua à éteindre les querelles intérieures, à pacifier les partis, et à ménager les susceptibilités des grandes puissances, sans trahir l'honneur de la Belgique. Cette politique ne pouvait satisfaire que la fraction la plus modérée du parti libéral. Aussi, bien que l'opposition ne fût, dans la Chambre des Représentants, ni très-nombreuse ni très-vive, le ministère, à la suite de quelques échecs partiels, ne se jugea point assez soutenu et assez fort pour traverser la crise où la guerre d'Orient pouvait d'un jour à l'autre entraîner la Belgique. Au mois de mars 1855, tous les ministres déposèrent leurs portefeuilles; M. H. de Brouckère, invité par le roi à reconstituer un cabinet, déclina cet honneur et céda la place à M. de Decker. Revenu sur les bancs de la gauche, il combattit, avec autant de persévérance que de mesure, les concessions faites par ses successeurs aux exigences de la réaction cléricale. Ramené à la Chambre des Représentants, par le district de Mons (décembre 1857) il y siégea jusqu'en 1870, époque où, devenu aveugle, il se retira de la vie publique.

BROWN (John-Lewis), peintre français, né à Bordeaux, le 16 août 1829, d'une famille d'origine anglaise, s'est fait connaître par des études de chevaux et de chiens, des scènes de sport et surtout par des sujets militaires empruntés au siècle dernier ou à l'époque présente : *Un tambour; Nidjeb, Colledano Letrado*, chevaux du haras d'Aranjuez; *Henriot au 10 août; Custine à Spire*, dessins à l'estompe (1848); *Vedette; Retraite de battue aux loups; Steeple chase; Intérieur d'écurie; Chevaux au vert* (1861); *Un temps de chien; Un cent-garde; en Crimée* (1863); *Épisode de chasse; Dans le bois de Vincennes en 1863; Campement de spahis à Saint-Maur* (1864); *Impérial militant stud* (acquis par l'empereur); *le Jour de sortie des pensionnaires; Aux avant-postes* (1865); *l'École du cavalier* (acquis par l'empereur (1866); *Une matinée au camp de Châlons; le Lendemain* (1867); deux épisodes empruntés à la guerre de l'Indépendance et à la guerre de Sept-Ans (1868); *17 juin* 1815 (Bataille de Ligny): *le comte de Saxe* (1869); *Hallali* (1870); *Reichshoffen; Harde de chiens courants* (1872); *la Nouvelle de la défaite de Wissembourg arrive à Haguenau le 4 août 1870; Avant-postes du premier corps de l'armée du Rhin*, 5 août 1870 (1873); *Paysages et animaux; Zoological garden; Épisode de la bataille de Froeschwiller* (1874); *Maquignons normands; le Voyage interrompu; la Maréchaussée conduit au présidial de Guérande une chaîne de faux-sauniers du Bourg-de-Batz* (1875); *la Marée montante; Voyage sentimental* (1876); *Piqueurs à la française; Visite aux marais salants du Croisic; chevaux hollandais* (1877); *un Épisode de la vie militaire du maréchal de Conflans; chasse à courre* (18[...] [...]sieurs de ces tableaux ont reparu à l'[...] universelle 1878. Médaillé en 1865, 18[...] M. Brown a été décoré de la Légion d[...] en 1870.

BROWN (Henri-Kirke), sculpteur [...] né à Leyde (États-Unis), en 1814, et [...] mier, fut élevé comme un paysan, e[...] aux champs jusqu'à l'âge de quatorze [...] à Boston et apprit à peindre le portrait [...] de femme, qu'il avait modelée par has[...] mina des connaisseurs à lui faire faire [...] ses études. En se formant à la prati[...] art, il improvisait des statuettes dont [...] l'aidait à vivre. Après bien des épreuv[...] visiter l'Italie, et ne revint en Amérique [...] plusieurs années de séjour à Rome. [...] s'établit à Brooklyn dans le Massachus[...]

C'est à M. Brown que l'on doit la pre[...] tue qui ait été coulée en bronze sur le [...] américain. Parmi ses principales prod[...] marbre, nous citerons : *l'Espérance*, fig[...] de charme; des bas-reliefs savamment [...] *les Hyades, les Pléiades, les quatre Sai[...]* bustes de *Bryant* et de *Spencer*; la re[...] en bronze de *l'Ange du jugement*, d'après [...]

BROWN (Thomas-Richard), philologue [...] né en 1791, fut élevé au Saint-John's co[...] Cambridge et entra dans les ordres. Il a [...] un grand nombre de savants ouvrages de [...] logie et d'exégèse parmi lesquels nous ci[...] *Analyse du texte chaldéen de Daniel* (An[...]lysis of the Chaldee Text of Daniel, 18[...]); *[...] des terminaisons anglaises* (A Treatise [...] English term. of words, 1838); *Hiéroglyphes [hé]braïques* (Hebrew Hieroglyphs, 18[...]); *Dic[tion]naire étymologique* (Etym. Dictionary, [...]); *Notes critiques sur l'Écriture-Sainte* (Crit. [...] on Sacred Scripture, 1848); *les Principes d[e] Grammaire sanscrite* (the Essentials of San[skrit] Grammar 1851); *Interprétation littérale des [...]caux chinois* (Int. Literal of the Chinese [...]cals, 1853); *Dictionnaire hiéroglyphique hébr[eu]* (Hebrew Hierogl. Dictionary, 1858); *Recu[eil de] documents originaux* (Scrap-Book of Dr. [...] 1858), contenant la traduction d'une inscr[iption] cunéiforme de Persépolis, une interprétation [...] nouvelle des vingt premières lignes de l'ins[crip]tion de la pierre de Rosette, etc. Presque [...] ces écrits ont été imprimés par l'auteur lui-[même] et quelques-uns offrant cette singularité [...] ont été tirés à deux ou trois exemplaires se[ule]ment.

BROWN-SÉQUARD (Édouard), physiolog[iste] français, né à l'île Maurice en 1818, est fi[ls de] M. Edward Brown, de Philadelphie qui a[vait] épousé une Française. Il vint à Paris, en 18[...] pour compléter ses études médicales, et fut [reçu] docteur en 1840. Il se consacra dès lors à [des] recherches de physiologie expérimentale sur [la] composition du sang, la chaleur animale, [la] moelle épinière et ses maladies, le système [mus]culaire, les nerfs et les ganglions sympathiques. Les découvertes résultant de ses savants trava[ux] l'amenèrent à traiter spécialement les malad[ies] du système nerveux. En janvier 1869, il [fut] nommé professeur agrégé à la Faculté de méde[cine] de Paris. Le 3 août 1878, il a succédé à Claude Bernard dans la chaire de médecine expérimen[tale] au Collége de France. M. Brown-Séquard [a] consigné ses recherches dans un grand nombre de brochures et de mémoires qui lui ont va[lu] plusieurs prix de l'Académie des sciences, et [qui] les a fait connaître en Angleterre et aux États[-Unis]

[illegible] série de conférences publiques et [illegible] pour les médecins.

BROWNE (Sophie de Boutillier, dame de [illegible]), femme peintre et graveur [illegible], née à Paris, en 1829, d'une famille [illegible] dont un des membres, le général [illegible] réfugié en France. Elle reçut [illegible] M. Chaplin et attira de bonne heure [illegible] par ses tableaux de genre; ceux [illegible] l'Exposition universelle de 1855 [illegible] remarqués. Elle avait épousé, en 1853, [illegible], qui suivait la carrière diplomatique, [illegible] est mort à Paris le 7 janvier [illegible] l'étranger divers voyages qui lui [illegible] les sujets de peinture. Mme Henriette Browne s'est aussi occupée de gravure [illegible].

[illegible] nous citerons : un *Frère* [illegible], *École des pauvres à Aix*, [illegible], *les Lapins* (1855); *les* [illegible], *la Grand'mère*, *la Leçon*, [illegible] (1857); *les Sœurs de charité* [illegible], *une Pharmacie*, *un* [illegible] *Femme d'Eleusis*, *une Visite*, [illegible] *à Constantinople*, *Joueuse* [illegible], *un Portrait* (1861); *la* [illegible] *de Joseph*, eaux-fortes d'a[illegible] *Enfant turque*, *un Portrait* [illegible] *à Tanger*, *un Portrait*, [illegible] *les Disciples de Jésus-Christ* [illegible] d'après M. Bida (1865); *un* [illegible], *la Vocation de saint* [illegible] d'après M. Bida (1866); elle a donné à [illegible] universelle de 1867 quelques-unes [illegible] de citer; au Salon de [illegible] *sœur*, *le Réveil*; à celui de [illegible] à Damas, *Danseuses en Nubie* [illegible]: *Portrait du R. P. H...*, *les* [illegible] *de la Haute-Egypte*; à celui [illegible], *Portrait*; à celui de 1873 : [illegible] *le Médaillon*; à celui de 1874 : [illegible] *copte*; à celui de 1875 : *la* [illegible] de 1876 : *le Ducat*, *un Biblio*[illegible] (1877) : *Portrait de Mlle S...* etc. [illegible] Mme Henriette Browne a obtenu [illegible] en 1855, deux rappels, en 1857 [illegible] une 2[e] médaille en 1861. Une [illegible] lui a été décernée pour la [illegible].

BROWNE (Ross), voyageur et écrivain [illegible] en 1817, fit, dès l'âge de [illegible] excursion à pied tout le long du [illegible], puis s'engagea sur un baleinier [illegible] à l'île de Zanzibar où il séjourna [illegible]. A son retour à Washington [illegible] quatre ans dans l'administration [illegible] au service du trésor en Californie [illegible]. Il fut choisi comme secrétaire [illegible] chargée de rédiger la constitution de l'État de Californie, récemment annexé. Après être revenu à Washington, [illegible] un grand voyage en Orient.

[illegible] : *Tableau d'une croisière* [illegible] *baleine, avec les détails d'un* [illegible] *de Zanzibar, et une histoire de la* [illegible] (Etchings of a Whaling cruise, [illegible] in-8 illustré); une série d'articles [illegible] *Magazine* sur une descente, en [illegible] de Juan Fernandez : *Yusef, ou le* [illegible], *croisade en Orient* (Yusef or [illegible]), New-York, 1854, in-8, [illegible] au genre humoristique.

BROWNE (William-Alexander), médecin aliéniste [illegible] en 1805, près de Stirling, étudia la médecine à Édimbourg, en France et en Allemagne. Il s'appliqua dès le début à l'étude des maladies mentales. Il fut nommé médecin de l'asile des aliénés de Montrose en 1834, et de la Crichton Institution de Dumfrie en 1838. Il occupa ce dernier poste jusqu'en 1857, époque à laquelle il fut appelé par le gouvernement aux fonctions d'inspecteur des établissements d'aliénés d'Écosse, qu'il remplit jusqu'en 1870. Il fut alors attaché de nouveau à la Crichton Institution comme *psychological consultant*. Pendant toute sa carrière, le docteur W.-A. Browne s'est appliqué à améliorer le sort des aliénés, en propageant le traitement par la douceur, les distractions, l'influence morale, et la plus grande liberté possible. Par ses nombreux écrits et ses conférences, il a contribué largement à faire de la psychologie une branche de la science médicale, et à la faire accepter comme telle dans les hôpitaux d'aliénés. Son principal ouvrage est intitulé : *Ce qu'étaient les Asiles, ce qu'ils sont, et ce qu'ils doivent être* (What Asylums were, are and ought to be).

BROWNE (miss Frances), femme de lettres irlandaise, née le 16 juin 1818, au village de Stranolar (comté de Donegal), où son père était maître de poste, devint aveugle, peu de mois après sa naissance, et reçut néanmoins les bienfaits de l'éducation. Dès l'enfance, elle s'exerça à la versification, et trois petites pièces de vers insérées dans un journal irlandais furent remarquées; en 1841, elle en envoya toute une série à l'*Athenæum*, dirigé alors par M. Hervey qui se plut à faciliter ses débuts dans la carrière littéraire.

Depuis cette époque, miss Brown a écrit deux volumes de vers, dont l'un, *l'Étoile d'Atteghei* (the Star of Atteghei, 1844), lui valut de la part de sir Robert Peel une petite pension de 20 liv. (500 fr.) par an. En 1852, un gracieux poëme imprimé dans l'*Athenæum* fit sur lord Lansdowne une impression si favorable qu'il s'empressa d'envoyer à l'auteur un bon de 100 liv. (2500 fr.), afin d'adoucir sa position précaire. Elle a fait aussi paraître plusieurs nouvelles en prose dans le *Fraser's Magazine*, le *Chamber's Journal*, le *Leisure hour*, etc. Après un séjour de quelques années à Édimbourg, miss Brown est venue se fixer à Londres.

BROWNE (Hablot-Knight), caricaturiste anglais connu sous le pseudonyme de *Phiz*, est né vers 1815. Élevé dans une école particulière, il montra de bonne heure ses dispositions pour le dessin comique et parut capable, dès l'âge de vingt ans, de remplacer Seymour, comme dessinateur des *Pickwick Papers* de Dickens. Il illustra ensuite d'autres romans du même écrivain entre autres, *Nicholas Nickleby*, puis des romans de Charles Lever, d'Ainsworth, de Mayhew, etc., une édition des *Œuvres de Byron*, etc. Il n'a cessé de fournir, toujours sous le même pseudonyme, des caricatures aux principaux journaux satiriques anglais.

BROWNING (Robert), poëte anglais, né à Camberwell près de Londres, en 1812, débuta par un conte en vers, *Pauline*, qui fut suivi de *Paracelse* (1836, in-8), drame fantastique, et, deux ans plus tard, de *Strafford*, drame historique qui tomba complétement, malgré le concours du tragédien Macready. En 1840, *Sordello*, tragédie fantastique, n'obtint pas un meilleur accueil. Il a publié depuis une série de poëmes sous ce titre : *Bells and pomegranates* (1848); un poëme à la fois religieux et philosophique intitulé : *Nuit de Noël et jour de Pâques* (Christmaseve and Easterday), etc.

Une édition générale des premiers poëmes de M. Browning a paru en 1849 (2 vol. in-8).

A une nouvelle série appartiennent un autre volume de *Poems* (1864); *la Bague et le livre* (the Ring and the Book, 4 vol.); plusieurs fantaisies, telles que *le Pays du Bonnet de coton rouge* (Red coton night-cap country; 1873); *l'Apologie d'Aristophane* (1875); *l'Album d'auberge* (the Inn-Album, 1863. — M. Browning avait épousé miss Élisabeth Barrett authoress distinguée, morte en 1861 (Voy. les trois premières édit.).

BROWNLOW (William Gannaway), homme politique américain, né en Virginie le 29 août 1805, orphelin dès l'âge de onze ans, fut d'abord apprenti charpentier, et devint ministre méthodiste en 1826. Pendant dix ans, il se consacra à la prédication, tout en s'occupant de politique. Vers 1837, il publia un journal, le *Knoxville Whig*, où il signait : *the Fighting parson* (le Pasteur combattant). Défenseur de l'esclavage, il fut emprisonné par les sécessionnistes en 1861. Un an après, il s'échappa, alla rejoindre les fédéraux, reprit la plume et, après la prise de Knoxville par les troupes du Nord, y fit paraître un nouveau journal. Il fut élu deux fois gouverneur du Tennessee, en 1865 et 1867, et représenta cet état au Sénat des États-Unis de 1869 à 1875. Il a publié : *Esquisses sur l'origine, le progrès et le déclin de la Sécession* (Sketches of the Rise, Progress and Decline of S., 1862).

BROWNSON (Oreste-Auguste), théologien et publiciste américain, né à Stockbriege (État de Vermont), le 16 septembre 1803, entreprit à travers les États-Unis une série de prédications religieuses qui durèrent plusieurs années. Il fut tour à tour presbytérien, déiste, méthodiste ou unitaire et enfin catholique, exerçant par sa parole enthousiaste la même autorité sur les masses. En 1837, il a fondé à Boston une *Revue religieuse et politique* (Brownson's Quarterly Review), qui prit un rang distingué dans la presse américaine. Outre des articles de revue, on a de lui un petit traité sur *les Rapports du christianisme avec la société* (1836); un roman bizarre, *Charles Elwood* (1840), où il fait l'historique de ses variations religieuses, et une foule d'écrits très-hardis de métaphysique ou de politique. — Il est mort à Détroit le 17 avril 1876.

BRÜCKE (Ernest-Guillaume), physiologiste allemand, né à Berlin le 6 juin 1819, fils d'un peintre, se tourna vers la médecine qu'il étudia à Berlin et à Heidelberg. Aide et prosecteur au Musée d'anatomie comparée de Berlin, en 1843, il devint, en 1846, professeur d'anatomie à l'Académie des Beaux-Arts. En 1848, il fut appelé à une chaire de physiologie à Kœnigsberg, d'où il passa, l'année suivante, à Vienne, comme professeur de physiologie et d'anatomie microscopique. Il fut élu, dès cette époque, membre de l'Académie des sciences. On lui doit de sérieux travaux de physiologie qui l'ont conduit à d'intéressantes applications. Nous citerons : *Description anatomique du globe de l'œil* (Anat. Beschreibung des Augapfels; Berlin, 1847), complétée par une foule d'articles insérés dans les journaux spéciaux et les *Bulletins mensuels* de l'Académie de Vienne; *Essai physiologique et systématique sur la parole* (Grundzüge der Physiologie und Systematik der Sprachlaute, Vienne, 1856), auquel se rattacha une *Nouvelle méthode de transcription phonétique* (Neue methode der phonet. Transcription, Ibid., 1863), ayant pour résultat d'apprendre à prononcer une langue sans l'avoir entendu parler *la Physiologie des couleurs pour servir aux arts indus*[...] Physiologie der Farben für die Zwecke de[...] gewerbe bearbeitet; Leipzig, 1866, [...] traduit en français par M. Schutzenberge[...] 1866, in-12, 49 fig.); *Principes physiol*[...] *de la versification du haut allemand* [...] (die Physiol. Grundlagen der neuhochd[...] Verskunst; Vienne, 1871); *Leçons de ph*[...] (Vorlesungen über Ph. Ibid. 1873-74, 2 [...]

BRUCKER (Raymond), littérateur fran[...] à Compiègne en 1800, a donné une [...] ses ouvrages sous le double prénom d[...] *Raymond*, qui cachait la collaboration d[...] Masson, son ami. Il a écrit aussi dans [...] nombre de recueils périodiques sous les [...]nymes les plus divers : *Champercier, D*[...] *Étienne de La Berge, Ch. Dupuy, Olivi*[...]

On a surtout de lui des romans, entre [...] *le Maçon* (1828); *les Intimes* (1831); *les* [...]*chés capitaux* (1833); *un Secret* (1835)[...] *songe* (1837); *Maria* (1840); *le Scandale* [...] *Au milieu des douleurs* (1842), etc. Il a [...] en 1848, *le Canon d'alarme*, et insé[...]ques feuilletons au *Constitutionnel*. — M. [...]ker est mort, à Paris, le 28 février 1875.

BRUCKNER (Fr.-Auguste), ancien re[...]tant du peuple français, né à Strasbourg [...]vrier 1814, entra à l'École polytechnique e[...] En 1848, il était capitaine d'artillerie lors[...] compatriotes du Bas-Rhin l'envoyèrent [...]semblée constituante. Élu, le dernier, sur q[...] par 46 193 voix, sur environ 120 000 vota[...] fit partie du comité de la guerre et vota c[...]rement avec l'extrême gauche. Il déclara tou[...] que le général Cavaignac avait bien mérité [...] patrie. Après l'élection du 10 décembre, il [...]battit le gouvernement de Louis-Napoléon e[...]gna la demande de mise en accusation prése[...] contre le président et les ministres à l'occa[...] du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Asse[...]blée législative, il s'associa aux actes de la M[...]tagne et protesta contre la loi du 31 mai. A[...] le coup d'État du 2 décembre, il fut compris [...] le décret d'expulsion, et se réfugia en Belgi[...] Rayé des contrôles de l'armée en 1853, i[...] habiter Liége, où il donna des leçons de ma[...]matiques. Il est devenu directeur de chemi[...] fer à Bâle.

BRÜGGEMANN (Charles-Henri), publiciste [...]lemand, né à Hopsten, dans la partie prussi[...] de la province de Munster, le 29 août 1810, [...]mina ses études à l'université de Bonn. Mêl[...] bonne heure, aux mouvements politiques de l[...]poque, il s'affilia, en 1830, à une société d'é[...]diants qui avait son siége à Heidelberg, fut arrê[...] en 1832, à la suite de troubles, condamné à [...] prison et à la surveillance, et interné successi[...]ment dans différentes villes. A la fin, convainc[...] de conspiration contre le gouvernement et cont[...] le roi, il fut condamné à être roué avec deux [...] ses camarades (1837). Son procès fit une grand[...] sensation en Allemagne, et le roi Frédéric-Gui[...]laume IV commua la peine en une détentio[...] perpétuelle.

L'amnistie de 1840 rendit la liberté à M. Brüg[...]gemann, qui, voulut se faire recevoir professeur[...] Rebuté par les difficultés qu'il rencontra, il s[...] mit à écrire des livres qui ont été remarqués. [...] donna d'abord un *Commentaire critique du trait*[...] *national d'économie politique* du docteur List. [...] Partisan déclaré du libre échange, il en soutint [...] les doctrines dans les journaux et dans son livre [...] intitulé : *le Zollverein allemand et le système pro*[...]*tectionniste* (der Deutsche Zollverein und das [...]

[illegible] En 1845, il devint rédacteur [illegible] de la *Gazette de Cologne*; il en garda [illegible], et [illegible] en se retirant, en [illegible] *à la Gazette de Cologne*, et [illegible] *prussienne* de 1846 à 1855 [illegible] der Kölnischen Zeitung und [illegible]. Il resta attaché à la rédaction [illegible].

BRUGSCH (Henri-Charles), savant égyptologue allemand, né à Berlin, le 18 février 1827. Encore sur les bancs du gymnase, il manifesta sa [illegible] par ses études sur l'antique Egypte par [illegible] en latin sur l'écriture démotique [illegible]. Ses publications de cette époque lui attirèrent la protection d'Alexandre de Humboldt et [illegible] Frédéric-Guillaume IV. Il lui [illegible] les monuments égyptiens [illegible] de Paris, de Londres, de Turin [illegible] en 1853, un premier [illegible] il assista à quelques-unes [illegible] exécutées par notre compatriote [illegible]. Rentré à Berlin en 1854, [illegible] de professeur particulier et fut [illegible] du musée égyptien. En 1860, [illegible] accompagna le baron Minutoli dans [illegible] en Perse, parcourut avec lui une [illegible] et, après la mort du [illegible] la direction de la mission. Il fut nommé, [illegible], consul de Prusse au Caire. [illegible] en 1868, il obtint une chaire [illegible] à l'Université de Goettingue [illegible] du vice-roi d'Égypte, [illegible] Caire, la direction de « l'École [illegible] fondée. Commissaire [illegible] expositions universelles, il [illegible].

[illegible] écrits latins de M. Brugsch [illegible] de voyages en allemand, ses [illegible] sur l'Égypte ont été rédigés en [illegible]. Il faut citer : *Lettre à M.* [illegible], au sujet d'un manuscrit bilingue [illegible]-égyptienne et en grec [illegible], in-4, 3 pl.); *Grammaire démotique* [illegible] les principes généraux de la [illegible] l'écriture populaire des anciens [illegible], 1855, in-4, 10 pl. 100 fr.); [illegible] *sur la division de l'année* [illegible] (Ibid., 1856, in-8, 4 pl.); [illegible] *Égypte*, décrits, commentés et [illegible] le séjour de l'auteur en 1853 et [illegible] 1^{re} livr. 18 pl.); *Histoire* [illegible] *temps jusqu'à nos jours*, [illegible] Saïd-Pacha (Ibid., 1859, in-4, [illegible], 1874, 2^e édit., in-8); *Re-* [illegible] *égyptiens*, dessinés sur les [illegible], 1859, gr. in-4, 1^{re} et 2^e partie, [illegible] *pour servir à la reconstruction* [illegible] *des anciens Égyptiens* (Ibid., [illegible]); *Inscriptions géographiques* [illegible] *égyptiens* (Geogr. Inschriften [illegible], 2 vol.); *Dictionnaire hiéro-* [illegible] -demotisch Woert. [illegible]); *Grammaire hiéroglyphique* [illegible] en français et en allemand; *l'Exode* [illegible] (Leipzig, 1875); *Nou-* [illegible] *Codex* [illegible] (Neue [illegible], 1875), etc. Ses ouvrages allemands [illegible] du voyage d'Égypte [illegible] Egypten; Leipzig, 1855); [illegible] *en Perse* (Reise [illegible] nach Persien [illegible], 2 vol.). M. Brugsch [illegible] en 1864 un *Journal de* [illegible] *égyptiennes*, dont il a [illegible] Europe, la direction à M. Lepsius.

BRUHNS (Charles-Chrétien), astronome allemand, né à Plœn (Holstein), le 22 novembre 1830, étudia de bonne heure avec beaucoup de zèle les mathématiques, l'astronomie et les langues étrangères. Employé dans un atelier de Berlin, il se fit remarquer du professeur Encke, directeur de l'Observatoire par la solution de quelques problèmes astronomiques et, en 1852, il fut admis par ce savant comme aide-astronome. En 1856, il soutint sa thèse *De Planetis minoribus* et se fit recevoir, en 1859, privat-docent de l'université de Berlin. La même année, il fut appelé à Leipzig, comme professeur d'astronomie et directeur de l'Observatoire, dont il fut un des premiers de l'Allemagne. M. Bruhns qui a présidé à la fondations de divers autres établissements météorologiques, s'est fait un nom par ses découvertes astronomiques et par ses écrits. Il a trouvé un certain nombre de comètes de 1853 à 1863. L'observation de l'une d'elles, en 1857, lui valut le prix Lalande à l'Académie des sciences de Paris.

A part de nombreux calculs, insérés dans les recueils spéciaux, M. Bruhns a publié *la Réfraction astronomique et son histoire* (die astron. Strahlenbrechung in ihrer histor. Entwickelung, Leipzig, 1861); *Histoire et description de l'Observatoire de Leipzg* (Geschichte und Beschreibung der Leipziger Sternwarte; Ibid., 1861); *Calculs astronomiques et géodésiques pour la méridienne d'Europe* (Astron. und geodaetische Arbeiten für die europ. Gradmessung; Ibid. 1865-1874); *Nouveau manuel des logarithmes à sept décimales* pour les nombres et les fonctions trigonométriques (Ibid. en allemand et en français, 1869, gr. in-8. Il a collaboré à la grande *Biographie scientifique d'Alexandre de Humboldt* (Al. von H. eine wissenschaftliche Biographie; Ibid., 1872, 3 vol.).

BRÜLOW (Alexandre), architecte russe, né à Saint-Pétersbourg, en 1800, frère du peintre Charles-Paulowitch Brülow, mort en 1852, fit avec lui ses premières études à l'Académie impériale des beaux-arts, et l'accompagna, en 1823, dans son voyage en Italie. On cite, au nombre des travaux qu'il a exécutés, l'église évangélique de Saint-Pierre, le théâtre de Michaïloff, l'Observatoire de l'Académie des sciences, et la restauration complète du Palais d'hiver, entreprise avec Strassoff. Professeur d'architecture à l'Académie des Beaux-arts et conseiller privé en 1864, M. Brülow a été élu correspondant de l'Institut en 1830. — Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 21 janvier 1877.

BRUN (Charles-Marie), ingénieur français sénateur, né à Toulon, le 22 novembre 1821, entra à l'École polytechnique en 1838, et en sortit, dans le génie maritime, le 19 novembre 1840. Sous-ingénieur de 3^e classe le 14 août 1842, il passa ingénieur de 2^e classe le 13 avril 1854 et de 1^{re} classe le 5 octobre 1861. Il a été nommé directeur des constructions navales, hors cadre, le 3 septembre 1875. Il n'avait pas de passé politique, lorsque aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant du Var, le premier sur six, par 39 877 voix. Il siégea à la gauche républicaine et repoussa constamment toutes les tentatives de restauration monarchique. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, porté dans son département, comme candidat républicain, avec M. Ferouillat, il fut élu, le premier, par 141 voix sur 207 électeurs. Il prit encore place à gauche dans la minorité républicaine de la Chambre haute. M. Charles Brun a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1863.

BRUN (Henri-Louis-Simon, dit Lucien) sénateur français, né à Gex (Ain), le 2 juin 1822, étudia le droit et fut reçu docteur à la Faculté de Paris le 1er juillet 1845. Il alla s'inscrire au barreau de Lyon dont il devint bâtonnier. Connu par la ferveur de ses opinions monarchistes et catholiques, il fut porté, comme candidat légitimiste, aux élections générales pour l'Assemblée nationale du 8 février 1871 et fut élu, le cinquième sur sept, par 41 505 voix sur 65 828 votants. Il siégea à l'extrême droite, fit partie de la réunion des Réservoirs et prit dans son parti une importante situation, soit comme orateur, soit comme négociateur. Après la chute du gouvernement de M. Thiers, à laquelle il avait contribué, il fut un des signataires de la proposition du 15 juin 1874, tendant au rétablissement de la monarchie. Il prit ensuite la part la plus active aux pourparlers entre les branches de la famille de Bourbon en vue de la fusion monarchique, et assista M. Chesnelong dans son entrevue de Salzbourg avec le comte de Chambord. Il était un de ceux qui repoussaient le plus fermement les concessions relatives à la couleur du drapeau.

M. Lucien Brun parut plusieurs fois à la tribune, particulièrement pour soutenir des interpellations. On a remarqué celle qu'il adressa au ministère au sujet de la suspension infligée au journal l'*Union* pour avoir publié le manifeste du comte de Chambord du 2 juillet 1874; l'Assemblée donna raison au cabinet. M. Lucien Brun prêta un énergique appui à la loi sur l'enseignement supérieur qui accordait aux facultés libres la collation des grades. Il repoussa, dans toutes ses formes et à tous ses degrés, la constitution républicaine, depuis l'amendement Wallon jusqu'à l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales de février 1876, il refusa toute candidature dans son département, afin, dit-il, de n'être ni un appui ni un obstacle pour les institutions contre lesquelles il avait voté. Il fut alors inscrit parmi les professeurs de la Faculté catholique de droit de Lyon et chargé, pour l'année scolaire 1876-1877, de conférences préparatoires à l'étude du droit. Un an plus tard, il était élu sénateur inamovible (15 novembre 1877). Il reprit, dans la Chambre haute, son rôle de défenseur des prérogatives du clergé, notamment, à propos du budget de 1879, en combattant vivement l'amendement qui subordonnait l'allocation des bourses de l'État pour les séminaires à la condition de ne pas employer comme professeurs les membres des congrégations non reconnues (25 mars). Il fit aussi, à propos de la mise en disponibilité de M. Dareste de la Chavanne, recteur de l'Académie de Lyon, une très-vive sortie contre la mollesse du cabinet de M. Dufaure devant les exigences du radicalisme (17 décembre 1878). *

BRUN-LAVAINNE (Élie-Benjamin-Joseph), littérateur français, né à Lille, le 22 juillet 1791, et fils d'un professeur de musique, se livra lui-même à l'enseignement de cet art. Après avoir publié une série d'études locales sous le pseudonyme du *Rôdeur wallon*, il fut nommé, en 1826, archiviste de Lille, et, dans cette position, rassembla les matériaux d'un ouvrage important intitulé : *Atlas topographique et historique de Lille* (1830-1836, in fol.). En 1833, il fonda un recueil mensuel, *la Revue du Nord*, dont il garda la direction pendant quatre ans, et qui amena, peu de temps après, la création de *l'Association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts*. Il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique. Il a encore publié : *les Sept siéges de Lille* (1839, in-8); *les Femmes en 1973* (1874, in-16); plusieurs petits livres destinés à l'éducation et signés *H. Précault*; *Souvenirs* (1858, in-8); quelques comédies : *Déraillement*, en 4 actes (1865), une *Goutte* en trois actes (1865); *Oui ou non* (1871), acte, et beaucoup d'articles dans *la Revue du Nord*, *la Gazette de Flandre*, etc. — M. Brun-Lavainne est mort à Lille, le 25 janvier 18…

BRUNEAU (Vital), député français, né à Villaines-la-Juhel (Mayenne), le 3 janvier …, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1860, et alla exercer dans son pays natal. Maire de Villaines et conseiller général, il se présenta aux élections du 20 février 1876, comme candidat républicain, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballotage, dans la deuxième circonscription de la Mayenne, par 9891 voix, contre M. Bigot, représentant sortant. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et fut un des 363 députés, qui, après le 16 mai 1877, refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections de l'octobre suivant, il fut réélu par 9153 voix, contre M. de Sablé, candidat officiel et légitimiste, qui en obtint 7033.

BRUNET (Jean-Baptiste), officier français, ancien représentant du peuple, né à Limoges (Haute-Vienne), le 3 novembre 1814, et fils d'un officier de la République et de l'Empire, se destina à la carrière militaire, fut reçu à l'École polytechnique en 1832 et nommé, à vingt-six ans, capitaine d'artillerie. Employé quelque temps à la poudrerie de Vonges, puis au comité d'artillerie, il alla en Afrique, où il fit plusieurs campagnes comme officier d'ordonnance de divers généraux, qui lui confièrent d'importantes missions.

En 1848, M. Jean Brunet fut élu représentant du peuple, le septième sur huit, dans la Haute-Vienne. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit au président de la République une opposition modérée, désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie, et repoussa la demande de mise en accusation présentée à ce propos contre le pouvoir exécutif. Il ne fut pas réélu à la Législative, et, deux ans plus tard, son refus d'adhérer au coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière militaire.

Les articles qu'il publia dans *le Siècle*, pendant le siége de Paris, sur les ressources et les fautes de la défense, furent assez remarqués pour lui permettre de poser sa candidature aux élections du 8 février 1871; il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le trentième sur quarante-trois, par 91 014 voix sur 328 9… votants. Dans la séance du 14 juin 1871, M. Jean Brunet attaqua très-vivement M. Trochu, à qui il reprocha d'avoir manqué de fermeté et de confiance. Il déposa diverses propositions dont l'excentricité fut remarquée, notamment la proposition de faire déclarer solennellement par l'Assemblée que « la France se vouait au Christ. » Il demanda aussi l'établissement d'un impôt national pour la libération du territoire, et porta utilement la parole dans la discussion sur la loi militaire. Après s'être associé par ses premiers votes à ses collègues de la gauche, il prit rang parmi les membres les plus intransigeants de la droite, saisit les occasions les plus inattendues pour faire profession publique de ses sentiments religieux et n'adopta point l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections générales du 20 février 1876.

M. Jean Brunet a publié un ouvrage considérable : *Histoire générale de l'artillerie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4), puis des

...ystème pénitentiaire de l'armée ...algérienne (1847).

...-Mathieu), magistrat français, ...ministre, né à Arnac-Pompa... le 4 mars 1829, entra dans la ...gistrature dès 1854, et fut suc... ...tut du procureur impérial à ... Tulle, juge, puis vice-prési... ...de Limoges, juge d'instruc... ...de la Seine (1865), vice-pré... ...tribunal (1868) et conseiller à ...de Paris (1873). Dans la suite de ...particulièrement comme prési... ...chambre correctionnelle de ...per d'importants procès de ...celui relatif à la souscription ...M. Gambetta prononça une ...célèbres plaidoiries.
...été sur le point d'entrer dans ...l'Empire, dès 1863, comme ...pour le Corps législatif, mais il ...son compatriote, M. Mathieu. ...partielle pour l'Assemblée ...département de la Corrèze, le ...se présenta comme candidat ...échoua contre le candidat répu... Aux élections sénatoriales du ...il fut porté pour le même ...comité de l'union conserva... ...de Saint-Mur. Par sa pro... ...s'engageait à combattre, sous ...nelle du maréchal de Mac-... ...isme et la démagogie, mais ...gements particuliers envers ...qui le revendiquait comme ...le second sur deux, par 237 ...il siégea dans les rangs de ...Après l'acte du 16 mai 1877, ...de la chambre des députés, ...dans le ministère de Broglie, ...instruction publique. La coa... ...archiques compta beaucoup ...nistère dans la lutte engagée, ...de la France, contre les can... ...et libérales. Les mesures ...par son administration por... ...fonctionnaires de l'instruc... ...immédiatement sous l'auto... ...n'atteignirent aucun des ...gnement secondaire ou supé... ...rôle, même auprès de la ...comme orateur politique. Il ...en même temps que M. de ...le 23 novembre 1877, et ...décembre, comme conseiller M. Brunet, membre du conseil ...pour le canton de Luber... ...plusieurs reprises sous l'Empire ...été élu depuis 1871. Décoré ...neur dès 1863, il a été promu 1870.

...-Gustave), littérateur français, ...18 novembre 1807, est men... ...des belles-lettres de cette ville, ...adjoint au maire. Ses publica... ...l'ont fait confondre quel... ...homonyme, M. J.-C. Brunet. ...occupé particulièrement de re... ...patois de la France, ainsi ...langue française, il a mis en ...nombre de brochures, de frag... ...impressions complètes d'auteurs ...rares, en les accompagnant ...santes. Nous citerons parmi ses ...logiques : *Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois* (1839, in-16); *les Amours de Colas*, comédie en vers poitevins (1843, in-8); *les Joyeuses recherches de la langue tolosaine* (1847, in-8); *la Piedmontoize*, en vers bressans (1855, in-12).

M. G. Brunet a donné en outre des traductions ou des éditions de divers ouvrages : *la Légende dorée*, de Jacques de Voragine (1843, 2 vol. in-12); *les Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12); *les Évangiles apocryphes* (1849, in-12; 1863, 2e édit.); *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent* (1855, 2 vol. in-18); *le Nouveau siècle de Louis XIV* (1857, in-18), choix de chansons inédites de 1634 à 1712, etc. Ses travaux spécialement bibliographiques sont encore plus nombreux, nous ne pouvons rappeler que les principaux : *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8); *Dictionnaire de bibliographie catholique* (1859); *Curiosités théologiques* (1861, in-18); *Essai sur les bibliothèques imaginaires* (même année); *Fantaisie bibliographique* (1863, in-18); *la France littéraire au XVe siècle, ou Catalogue raisonné des ouvrages imprimés en langue française jusqu'en l'an* 1500 (1865, in-8); *Imprimeurs imaginaires et Libraires supposés* (1866, in-8); *Curiosités bibliographiques et artistiques* (Genève, 1867, in-8); *Études sur la reliure des livres* (1873, in-8), etc. M. G. Brunet a donné avec M. Oct. Delepierre, sous le pseudonyme collectif de *Frères Gébéodé* (d'après les quatre initiales de leurs noms : G. B. O. D), une *Bibliothèque biblico-facétieuse*. Il s'est souvent servi, comme bibliophile, des pseudonymes de *Dom Catalogus* et de *Philomneste Junior*. Enfin, il a dirigé avec P. Jannet la réimpression des *Supercheries littéraires* de Quérard (1869-71, 3 vol. in-8) et rédigé avec M. P. Deschamps un *Supplément au Manuel du libraire* (1878, tome I, in-8).

On a encore de M. G. Brunet divers opuscules d'économie politique et commerciale, des mémoires sur les questions vinicoles, sur le libre-échange, etc. Il a traduit de l'anglais, sous le titre de *Principes de législation commerciale et financière* (Bordeaux, 1843, in-8), un écrit rédigé sous l'inspiration de sir Robert Peel. Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Journal des économistes*, au *Libre-Échange*, etc.

BRUNET-DEBAINES (Louis-Alfred), peintre et graveur français, né au Hâvre le 5 novembre 1845, fils d'un architecte distingué, suivit les cours de M. Pils à l'École des Beaux-Arts et les leçons de M. Maxime Lalanne. Ses principaux envois aux salons annuels sont : *Études de hêtres sur la côte de Grâce* et *Têtards de saules à Vasouy* (Calvados), aquarelles; *Ruines de Tancarville* eau-forte, (1866); *les Bords de la Seine à Chatou* et *Harfleur*, aquarelles (1867); une *Maison de campagne à Charette-sur-Doubs*, aquarelle; *Cour du château de Saint-Germain-en-Laye* en 1867, eau-forte (1868); *Vue prise à Blois; Chapelle Saint-Louis à Saint-Germain; Notre-Dame de Bourges*, eaux-fortes (1869); *l'église Saint-Vivien à Rouen; la Cour de l'Hôtel-Dieu à Beaune*, (1870); *Hôtel-Dieu de Paris, derniers vestiges du pont Saint-Charles; Vue perspective des terrasses de Saint-Germain-en-Laye* (1872); *Ruines du palais des Tuileries, pavillon de l'Horloge*, aquarelle; *six eaux-fortes* d'après Ruysdaël, Van Goyen, Constable et Corot; *Lanterne du château de Saint-Germain* (1873); *Intérieur de l'église de Saint-Ouen à Pont-Audemer* (Eure) (1874); *Eaux-fortes* d'après Canaletti, Daubigny, Albert Cuyp, Corot, Jules Dupré (1875); *les Bords de*

la Seine à Rouen; *caux-fortes* d'après Turner (1876); *Neuf gravures à l'aquatinta* d'après Turner (1877); *Daphnis et Chloé* d'après M. Français; *Retour d'Agrippine en Italie* d'après Turner (1878). M. Brunet-Debaines a obtenu deux médailles de 2ᵉ classe en 1872 et en 1873.

BRUNET DE PRESLE (Charles-Marie-Wladimir), helléniste et érudit français, membre de l'Institut, né à Paris le 10 novembre 1809, se livra de bonne heure, à l'étude des langues anciennes. Il s'attacha d'abord à celle du grec moderne, et publia, en 1828, une version dans cette langue des *Maximes* de La Rochefoucauld. En 1842, il obtint à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix pour les *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile* (Impr. roy., 1845, in-8), et, en 1846, une mention honorable pour *l'Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes* (1850, 1ʳᵉ partie, in-8).

A la mort de Letronne (1848), M. W. Brunet fut chargé de continuer la publication des papyrus grecs de l'Égypte préparée par le célèbre érudit. L'étude de ces papyrus et la nouvelle de la découverte de M. Mariette lui suggérèrent l'idée d'une *Monographie du Sérapéon de Memphis*, d'après les auteurs anciens, imprimée dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions. En 1852, M. Brunet fut élu membre de cette compagnie en remplacement de Walckenaer, et nommé plus tard professeur titulaire de grec moderne à l'École des langues orientales, en remplacement de M. Hase (21 septembre 1864). — Il est mort au Parouseau (Seine-et-Marne), le 12 septembre 1875.

BRUNN (Henri), archéologue allemand, né à Wœrlitz (Anhalt) le 23 janvier 1822, suivit à l'université de Bonn, l'enseignement philologique de Ritschl et de Welcker. Ayant pris ses grades en 1843, il fit un premier séjour à Rome, où tout en se procurant des ressources par sa plume, il étudia les musées, les collections d'art et les inscriptions antiques. Rentré en Allemagne en 1853, il devint, l'année suivante, privat-docent à Bonn et garde de la bibliothèque de l'Université. A la fin de 1856, il retourna à Rome et remplaça Braun comme secrétaire de l'Institut archéologique auquel il donna une impulsion nouvelle, grâce aux ressources mises à sa disposition par le gouvernement prussien. En 1865, il fut appelé à Munich, comme professeur d'archéologie et conservateur du cabinet des médailles, et devint, en outre, l'année suivante, conservateur de la collection de vases du roi Louis.

Parmi ses travaux, on cite comme les plus intéressants pour l'histoire de l'art, *l'Histoire des artistes grecs* (Geschichte der griech Künstler; Stuttgart, 1853-1859, 2 vol.) et *les Reliefs des vases étrusques* (I Relievi delle urne etrusche; Rome, 1870, t. I. On peut citer encore : *l'Art dans Homère* (die Kunst bei Homer; Munich, 1868); *la Glyptothèque du roi Louis Iᵉʳ* (Beschreibung der Glyptothek Kœnig Ludwig's; Ibid, 3ᵉ éd. 1874), sans compter de nombreux articles de recherches archéologiques dans les recueils académiques.

BRUNNOW (Ernest-Philippe, baron DE), diplomate russe, né à Dresde (Saxe), le 31 août 1796, d'une famille noble de Courlande, fit ses études à Leipzig et fut admis en 1818, par ordre de l'empereur Alexandre, au ministère des affaires étrangères de Russie; il assista ensuite aux congrès de Troppau et de Laybach. Secrétaire d'ambassade à Londres, de 1820 à 1823, il revint, après le congrès de Vérone, occuper un poste de confiance sous les ordres du comte de N[illegible]. En 1827, il fut attaché à la personne de Woronzow, gouverneur d'Odessa, et fit deux campagnes contre les Turcs. Il a[illegible] négociations d'Andrinople (1829), puis [illegible]gna le comte Orloff en qualité de conseil[illegible] bassade à Constantinople, à La Haye e[illegible] dres. Après 1830, il fut nommé consei[illegible] et premier rédacteur à la chancelleri[illegible] Nesselrode se loua de son concours dans missions et conférences diplomatiques.

En 1839, M. de Brunnow fut accrédi[illegible] ministre plénipotentiaire, auprès de [illegible] Wurtemberg, et régla à Darmstadt l[illegible] tions relatives au futur mariage du [illegible] Alexandre. Il fut ensuite envoyé en m[illegible] ciale à Londres, en vue de profiter d[illegible] sement survenu entre la France et l'A[illegible] au sujet de la question d'Orient. Ap[illegible] repris son poste en Allemagne pendant [illegible] semaines, il revint à Londres avec le titre [illegible] sadeur (mars 1840), y renoua, avec bea[illegible] prudence et d'habileté, les négociations [illegible] le fameux traité du 15 juillet 1840, p[illegible] l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et [illegible] s'engageaient, à l'exclusion de la Fra[illegible] miner les affaires d'Orient. Ce traité [illegible] allumer une guerre générale, et fit per[illegible] temps concourir l'Angleterre aux desse[illegible] politique russe, suffit pour placer M. [illegible] now au rang des premiers diplomates [illegible] rains.

Dès lors, M. de Brunnow eut ordre de [illegible] négliger pour faire croire aux tendance[illegible] fiques de la Russie : en 1849, il conclu[illegible] traité de commerce qui rapprocha les [illegible] et, en 1850, quand lord Palmerston [illegible] réclamations contre la Grèce et les États [illegible] il parvint à apaiser le différend et à r[illegible] bonnes relations. Rappelé en 1854, au m[illegible] où la guerre éclata, il fut accrédité auprès [illegible] Confédération germanique (1855), comme [illegible] nistre plénipotentiaire, avec mission de fai[illegible] ses efforts pour retenir les États secondaires [illegible] la neutralité. En 1856, M. de Brunnow [illegible] avec le comte Orloff, choisi par l'em[illegible] Alexandre II pour assister aux conférences [illegible] matiques du congrès de Paris. Le 10 févri[illegible] il fut accrédité, comme ministre plénip[illegible] tiaire, auprès de la cour de Prusse, [illegible] passa à celle de Londres, le 22 mars 18[illegible] siégea, comme représentant de la Russie, [illegible] conférence de Londres relative aux affaires d[illegible] nemark au mois d'avril 1864. — Admis à l[illegible] traite en octobre 1874, il se retira à Darm[illegible] où il est mort le 11 avril 1875. Le baron de B[illegible] now, était grand-croix de l'ordre de la Lé[illegible] d'honneur.

BRUNS (Paul-Victor DE), chirurgien alle[illegible] né à Helmstedt, le 9 août 1812, étudia l'a[illegible] tomie et la médecine à Brunswick, à Tubing[illegible] à Berlin sous les maîtres les plus célèbr[illegible] s'établit comme médecin à Brunswick en 18[illegible] fut chargé de la direction des préparations [illegible] tomiques au collége chirurgical de cette vil[illegible] y devint professeur en 1839. Deux ans plus t[illegible] il fit des voyages d'étude à Berlin, à Vienne [illegible] Paris. En 1843, il fut appelé comme profes[illegible] de clinique chirurgicale à Tubingue.

On lui doit des ouvrages estimés, notamment [illegible] *Atlas de chirurgie* (Chirurg. Atlas; Tubing[illegible] 1853 et suiv.); *Manuel de chirurgie prati[illegible]* (Handbuch der praktischen Chirurg. Ibid 185[illegible] 60, t. I-II), traitant spécialement des maladi[illegible] du cerveau et de ses enveloppes; *Première ext[illegible] pation d'un polype du larynx sans trachéotom[illegible]*

[illegible] eines Polypen in der Kehl-[illegible] Eröffnung der Luft-[illegible] 1863); *Laryngoscopie* [illegible] (die Laryng-und [illegible]; Ibid., 1865, avec atlas; 2e éd., [illegible] (die galvano-Chir.; [illegible], etc.

[illegible] (famille princière de). Voy. [illegible]

[illegible] ([illegible]), ancien représentant du peu-[illegible] (Saône-et-Loire), le 29 oc-[illegible] à Paris étudier le droit et se fit [illegible]. Il entra de bonne heure dans le [illegible], fut affilié à des sociétés secrè-[illegible] en 1834 et en 1838, deux condam-[illegible]. En 1847, il soutint, dans la [illegible] réformistes, les principes [illegible]. Candidat à l'Assemblée con-[illegible] par 67 178 voix, le dernier [illegible] représentants de Saône-et-Loire. [illegible] avec l'extrême gauche et re-[illegible] de la Constitution. Après l'élec-[illegible], il fut un des adversaires les [illegible] de l'Élysée, et signa la demande de [illegible] contre Louis-Napoléon et ses [illegible] à l'occasion du siège de Rome. Réélu, [illegible] à l'Assemblée législative, il continua [illegible] tous les actes de la Montagne, jus-[illegible] du 2 décembre. Expulsé du [illegible], il vécut à Louvain, avec un [illegible] lui. — Il est mort le 28 dé-[illegible]

[illegible] ([illegible]-Cullen), poète américain, [illegible] 1794, à Cummington (État du [illegible]), fut élevé d'abord par son père, [illegible], et manifesta dès l'enfance [illegible] pour la poésie. A quatorze [illegible] un recueil de morceaux déta-[illegible], parmi lesquels la satire de [illegible] seconde édition. Puis il passa [illegible] au collège Williams, étudia en-[illegible] et pratiqua le barreau pendant dix [illegible] et à Great-Barrington.

[illegible], en 1825, à New-York fonder [illegible], l'année suivante, à l'*United* [illegible] *and literary Gazette*. Il y inséra [illegible] de vers. En 1826, il entra à [illegible] de New-York, auquel il n'a cessé [illegible], et qu'il a dirigé seul, de [illegible]. En même temps, il collaborait à [illegible] périodiques, écrivait avec Sands [illegible], le *Talisman* (the Talisman, [illegible]) et faisait de fréquents voyages [illegible]. Ses relations, adressées à [illegible], forment un volume sous le titre [illegible] (Letters of a traveller).

[illegible] recueil des *Œuvres poéti-*[illegible] 1832), il a paru diverses édi-[illegible], soit en Angleterre, où [illegible] rattache, par ses principales qua-[illegible] école classique anglaise, fut [illegible]. Il est mort à Roslyn, près de New-[illegible] 1878.

[illegible] ([illegible]), poète allemand, né à Gotha, [illegible] 1817, passa du collège de sa [illegible] à l'Université d'Iéna, où il se lia avec [illegible], Einsiedel, Gœthe, etc., [illegible] dans cette ville (1821). [illegible] plusieurs familles, secré-[illegible] de Gotha (1836), secrétaire du [illegible] en 1842, directeur du cabinet des [illegible] d'une de ses publications : [illegible] de Gotha (das herzogliche Kunst-cabinet zu Gotha, 1846). — M. Bube est mort à Gotha le 17 octobre 1873.

Parmi ses ouvrages de poésie, on cite en première ligne ses *Contes allemands* (Deutsche Sagen und Sagenhafte Anklaenge, Iéna, 4e édit., 1842); puis : *Fleurs de la vie* (Lebensblüten, Cobourg, 1826); *Oboles* (Ibid., 1827); *Poésies* (Gedichte, Ibid., 2e édit., 1836); *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, Iéna, 1840) ; *Contes de la Thuringe* (Thuringische Volkssagen, Gotha, 1837 et 1848) ; *Tableaux de la nature* (Naturbilder, Ibid., 1848) ; *Trésor des Contes de la Thuringe* (Thuringen Sagenschatz, Ibid., 1851); *Ballades et romances* (Ibid., 1850). M. Bube a publié aussi divers ouvrages en prose, entre autres : *Souvenirs de Gotha* (Gothas Erinnerungen, Gotha, 1842). Il a collaboré à plusieurs recueils littéraires.

BUCHER (Lothaire), publiciste et administrateur allemand, né à Neustettin, le 25 octobre 1817, étudia le droit et les finances à l'Université de Berlin, entra dans l'administration judiciaire et occupa diverses fonctions dans plusieurs villes, tout en poursuivant ses études de droit public. En 1848, il fut élu membre de l'Assemblée nationale, où il soutint avec ardeur les idées de réforme. En 1849 et 1850, membre de la seconde chambre, il fut de ceux qui poussèrent l'opposition contre le gouvernement jusqu'au refus de l'impôt. Il échappa à la prison en passant à l'étranger, se réfugia à Londres, où il vécut dix ans comme journaliste ; il envoya notamment à la *Gazette nationale* de Berlin une correspondance très remarquée et réimprimée sous le titre de *Tableaux de l'étranger* (Bilder aus dem Fremde; Berlin, 1862). A l'occasion de démêlés avec la rédaction de ce journal sur des questions d'économie politique, il avait publié un autre écrit intitulé *le Parlementarisme tel qu'il est* (der Parlamentarismus wie er ist; Ibid., 1855). Il résida à Paris pendant l'Exposition de 1855, pour en faire un compte rendu.

Rentré en Allemagne à la suite de l'amnistie, il remplit plusieurs fonctions secondaires avant d'être appelé, en décembre 1864, par M. de Bismarck dans l'administration des affaires étrangères, où il obtint, l'année suivante, le titre de conseiller de légation et fut particulièrement chargé des affaires de Lauenbourg. La part qu'il prit, à la fin de 1866, aux négociations relatives à la constitution fédérale de l'Allemagne du Nord, lui valut la place de conseiller rapporteur au ministère des affaires étrangères. Pendant l'année qui précéda la guerre franco-allemande, le comte de Bismarck l'attacha particulièrement à son service et le chargea de délicates missions. Il l'appela auprès de lui à Ferrières, en septembre 1870, et, pendant toute la durée de la guerre, il l'associa aux affaires politiques, dans le grand quartier général de Versailles. Au mois de mai 1871, M. Bucher accompagna le chancelier de l'Empire aux conférences de Francfort, où fut conclue la paix avec la France.

Son frère, Adalbert Bruno BUCHER, né à Kœslin, le 24 mai 1826, longtemps journaliste à Vienne et, depuis 1869, secrétaire du musée autrichien de l'art et de l'industrie, s'est fait connaître par ses écrits sur les arts, tels que *l'Art dans l'industrie* (die Kunst im Handwerk ; Vienne, 1872), et le recueil, *l'Industrie artistique* (das Kunsthandwerk, Stuttgart, 1874 et suiv.).

BUCHERON (Arthur-Marie), journaliste français, connu sous le pseudonyme de *Saint-Genest*, né à Tours vers 1834, d'une riche famille bourgeoise de cette ville, fit une partie de ses études

classiques au lycée, puis entra, comme engagé volontaire, dans la cavalerie qu'il quitta, au bout de sept ans, avec le grade de sous-officier. Il reprit le service pendant la guerre de 1870, parvint au grade de lieutenant et fut décoré. Il avait débuté au *Figaro*, en 1869, par des *Lettres d'un provincial* qui furent peu remarquées; il donna, en 1872, dans le même journal une série d'articles sur la guerre franco-prussienne, où il rendait responsables de nos désastres les députés de la gauche du Corps législatif et les membres du gouvernement de la Défense. Bientôt familier avec les procédés d'une polémique à outrance, il poursuivit d'invectives intarissables les hommes et les institutions de la République. Parmi les articles à sensation qui se succédèrent sans interruption dans *le Figaro* pendant quatre ans, et dont quelques uns provoquèrent les solennels désaveux du rédacteur en chef, il faut rappeler celui intitulé : *le Demi-monde militaire*, où M. Bucheron comparait les officiers supérieurs qui avaient accepté des fonctions politiques ou législatives aux femmes galantes repoussées par toutes les femmes honnêtes. Cet article valut à son auteur des poursuites en police correctionnelle qui aboutirent à un acquittement : le tribunal, déclarant que le langage du journaliste était vraiment injurieux et diffamatoire, estimait qu'il attaquait les individus et non les grands corps de l'État, et que, par conséquent, c'était non au ministère public, mais aux généraux offensés à réclamer une réparation. Pendant la crise du 16 mai 1877, les attaques réitérées de M. Bucheron contre le ministre de la guerre, le général Berthaut, furent telles que celui-ci, malgré ses habitudes de tolérance, se décida à infliger trente jours d'arrêt à M. Bucheron, lieutenant de réserve au 9e chasseurs, par application de l'article 13 du décret du 15 juillet 1875, concernant les *injures* par voies de fait, propos ou menaces, des officiers de la réserve contre leurs supérieurs.

M. Bucheron a réuni en volumes la plupart de ses articles écrits pour des polémiques d'actualité : *la Politique d'un soldat* (1872, in-18); *Lettres d'un soldat* (1873, in-18); *Joyeuses années* (1874, in-18); *la Bride sur le cou*, souvenirs de voyages (1876, in-18). Il a publié plusieurs brochures dont les titres font connaître l'esprit : *Appel aux monarchistes* (1875, in-8); *J'y suis, j'y reste* (même année, in-8), etc.

BÜCHNER (Frédéric-Charles-Christian-Louis), naturaliste et philosophe allemand, né à Darmstadt, le 29 mars 1824, était le second des trois fils d'un médecin distingué de cette ville. Après avoir fait ses classes au gymnase et commencé l'étude des sciences naturelles à l'école professionnelle supérieure de sa ville natale, il passa, en 1843, à l'Université de Giessen, y étudia d'abord la philosophie, puis se tourna vers la médecine, pour satisfaire au vœu de sa famille. Il alla aussi suivre les cours de l'École de médecine de Strasbourg, revint à Giessen prendre le grade de docteur en 1848 et continua encore ses études aux Universités de Wurtzbourg et de Vienne. Dans la première de ces deux villes, il fut l'élève du savant M. Virchow, qui eut une grande influence sur la direction de ses idées. Après avoir pratiqué la médecine quelque temps à Darmstadt, il rentra dans la carrière de l'enseignement et devint à Tubingue professeur particulier et médecin adjoint de la clinique. C'est alors qu'il publia son livre : *Force et Matière* (Kraft und Stoff; Francfort, 1855, 13e édit., 1874), dont les hardiesses eurent un retentissement immense. Cet ouvrage, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, l'a été en français par MM. Gamper et Gros-Claude (1863, in-18; 2e édit., 1865, in-8). M. Büchner y exposait les principes d'une philosophie générale en harmonie avec les découvertes modernes des sciences naturelles; il y soutenait l'éternité de la matière, l'immortalité de la force, la simultanéité universelle de la lumière et de la vie, l'infinitude des formes de l'être dans le temps et l'espace. « Notre œil étonné, dit-il, ne peut, partout où il se tourne, rencontrer que des éternités. » Ces doctrines firent perdre à l'auteur les fonctions qu'il occupait à Tubingue, et il alla reprendre, dans sa ville natale, l'exercice de la médecine.

M. Büchner a développé ses idées dans plusieurs autres ouvrages : *Nature et Esprit* (Natur und Geist; Francfort, 1859; 3e édit. 1874), essai de conciliation entre les écoles matérialistes dissidentes; *Esquisses physiologiques* (Phis. Bilder; Leipzig, 1861); *Nature et Science* (Natur und Wissenschaft, ibid., 1862), recueil d'études analytiques et critiques sur les systèmes philosophiques des principaux savants contemporains, Moleschott, Schopenhauer, Cornill, Agassiz, Darwin, Fichte, Struve, etc.: cet ouvrage a été traduit en français par M. Aug. Delondre (1866, 2 vol. in-18), est particulièrement considéré comme l'éclaircissement et le complément du premier livre de l'auteur, et il a été, dans la presse savante européenne, l'occasion des mêmes discussions; *l'Homme selon la science* (der Mensch und, etc., 1872), traduit en français en 1874; *l'Idée de Dieu et son importance dans le présent* (Der Gottesbegriff und seine Bedeutung, etc., 1874), etc. M. Büchner a donné en outre à diverses publications périodiques de nombreux travaux de physiologie, de pathologie et de médecine légale.

BÜCHNER (Alexandre), littérateur français, frère du précédent, né à Darmstadt, en 1827, fut professeur adjoint à la faculté de Zurich, puis se fixa en France et professa à Valenciennes avant d'être appelé à la chaire de littérature étrangère à la faculté de Caen.

M. Al. Büchner a publié une *Histoire de la poésie anglaise* (Geschichte der engl. Poesie, Darmstadt, 1855, 2 vol.), des *Esquisses de littérature française* (Franz. Litteratur Bilder; Francfort, 1858, 2 vol.); des *Nouvelles*, etc. Il a donné en français, avec M. Léon Dumont, *Jean-Paul et sa Poétique* (1862, in-8), pour servir de préface à la traduction de la *Poétique* ou *Introduction à l'Esthétique* de J.-P. Richter.

BUCHWALD (Joseph-Henri de), officier et littérateur danois, né à Vienne, le 2 octobre 17.., entra à l'École militaire de Copenhague, puis s'embarqua, comme mousse, pour Batavia. De retour en Europe, il servit la France, comme aspirant de marine. Passé dans l'armée de terre, il fit les campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, et devint lieutenant. Sous la Restauration, il eut un commandement dans la légion de Hohenlohe, servit encore sept ans, et fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort le 9 février 1816.

M. de Buchwald a publié, tant en français qu'en danois, un grand nombre d'ouvrages : *Souvenirs d'un émigré du Nord* (Copenhague, 1822); *l'Album poétique d'un Scandinave* (Paris, 1823); *Dernières pensées d'un jeune invalide* (Ibid., 1824); *Souvenirs* (Erindringer, 1827-1829, 2 vol.); *Constant et Elvire* (Ibid., 1827); *Caprices d'un officier français* (Kiel, 1830). Il a donné trois recueils de poésie : *les Regrets d'Alfred* (Copenhague, 18..); *Pensées et essais poétiques* (Tankeløge og Digteforsøg, 1831), et *Fleurs de Kiel* (même année). Il a traduit du danois en français : *Kierlighed uden Strømper* (l'Amour sans bas), tragédie comique de M. Wessel (Kiel, 1838), et du français en ...

[illegible] *Alzire* de Voltaire, et [illegible]

[illegible] (Francis-Trevelyan), naturaliste [illegible], le [illegible] décembre 1826, fils aîné de [illegible], l'illustre géologue, commença [illegible], et devint chirurgien de [illegible]; puis de 1854 à 1863, du [illegible]. Il se consacra ensuite [illegible] de la pisciculture. Ses nom-[illegible] cette branche de la science le [illegible], en 1867, inspecteur des pêcheries [illegible] de l'Angleterre et du pays de Galles, [illegible] des médailles aux expositions [illegible] en Angleterre et [illegible] à ses frais le musée de [illegible] des jardins du South [illegible].

[illegible] ouvrages de M. F.-T. Buckland [illegible] de l'histoire naturelle (Cur. of [illegible]); [illegible] des poissons (Fish-hat-[illegible]) [illegible] familière des poissons britan-[illegible] history of british fishes, 1873); [illegible] et articles de revues.

[illegible] (James), naturaliste et agronome [illegible] en 1816, s'occupa de [illegible] sciences naturelles et alla étudier [illegible], la botanique et la géo-[illegible]. Il résida à Cheltenham, où il fut [illegible] secrétaire honoraire et confé-[illegible] Institution. En 1846, il [illegible] et professeur résidant à la [illegible] de Birmingham. Deux ans après, [illegible] de géologie et de bota-[illegible] royal d'agriculture de Cirences-[illegible] en 1863, et il y forma deux [illegible] de fossiles et d'antiquités ro-[illegible] dans le comté de Dorset une [illegible] qui lui a valu de nombreuses ré-[illegible].

[illegible] nombreux mémoires. M. J. Buck-[illegible] *l'ancien détroit de Malvern, ou* [illegible] *état de la mer qui séparait* [illegible] pays de Galles (the Ancient Straits [illegible]); [illegible] *de l'art romain* (the Re-[illegible], 1850); *Histoire des graminées* [illegible] of british grasses, 1858); [illegible] *de la culture dans une ferme* [illegible] et farm, etc., 1863).

[illegible] (John-Baldwin), auteur drama-[illegible], né aux environs de Lon-[illegible], se destina d'abord à la [illegible] dans une étude d'avoué, et [illegible], se décida à suivre la car-[illegible] en s'attachant à une troupe de [illegible]. Peu après, il s'engagea [illegible] les théâtres de [illegible] et Hastings, et reçut les [illegible] du célèbre Edmund Kean. Resté [illegible] 1824, il débuta à Londres [illegible] Terry, avec un succès qui lui [illegible] engagements. En 1828, [illegible] et se lia, par l'en-[illegible] D. Terry, avec Walter [illegible] des pièces pour le théâtre [illegible], où il fut ensuite engagé comme [illegible]. Il se quitta cette scène, depuis [illegible] un voyage aux États-Unis, [illegible] au Lyceum et à Drury-Lane, [illegible] engagements de courte durée. [illegible] du théâtre de Haymar-[illegible] ni d'écrire, ni de [illegible] pièces, il fut même, de surcroît, [illegible] et trésorier de la [illegible] des théâtres.

M. Buckstone a écrit plus de cent cinquante pièces, drames, farces ou comédies. Nous nous bornons à indiquer les plus populaires : *Luke le laboureur; le Navire à la côte* (The Wreck ashore); *Victorine; le Roi des Alpes*, imité de l'allemand; *le Débauché et son élève* (The Rake and his pupil); *la Reine de mai* (The May queen); *Henriette la delaissée; Isabelle ou la Vie d'une femme; le Songe à la mer* (The dream at Sea); *Un Mari à vue* (A Husband at sight); *John Jones; l'Oncle Jean; Arrière-Pensées* (Second Thoughts); *Vie mariée; Vie célibataire; Leçon pour les Dames; Nicolas Ham; Bonheur des champs; Côtés faibles* (Weak Points); *le Lion irlandais; Année bissextile ou le Privilège des Dames* (Leap-Year or, etc.); *Un Sacrifice alarmant; Propre à rien; les Verts Buissons* (The Green Bushes); *les Fleurs de la Forêt* (Flowers of the Forest), etc.

BUDBERG (André, baron DE), diplomate russe, est né en 1820, d'une famille allemande fixée en Courlande et en Livonie. Son père était général et gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg; son grand-père fut ministre du commerce, de l'intérieur et des affaires étrangères sous Alexandre Ier. M. de Budberg entra fort jeune dans la diplomatie, et devint, en 1846, secrétaire de légation à Francfort, sous M. Pierre d'Oubril, dont plus tard il épousa la fille. En 1849, chargé d'affaires dans cette même ville, il fut nommé, le 29 décembre 1851, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Berlin, et par extension (1852) à Hanovre et aux Mecklembourgs. Il passa, au même titre, à Vienne, le 15 septembre 1856, puis revint à Berlin (19 mars 1858). Il fut appelé à l'ambassade de Paris, le 17 novembre 1862, en remplacement du comte de Kisseleff. Au mois d'avril 1868, il eut avec M. de Meyendorff un duel qui fit beaucoup de bruit. Gravement insulté, il donna sa démission d'ambassadeur pour pouvoir se battre avec son adversaire. La rencontre eut lieu à Munich, au pistolet, et M. de Budberg fut légèrement blessé. Il a reçu le titre de conseiller privé actif en Russie.

BUDDEUS (Aurelio), publiciste allemand, né à Altembourg en 1819, descend de la famille du savant français Guillaume Budé. Fils du conseiller d'État Charles Buddeus, il étudia d'abord la médecine à Leipzig et fut reçu docteur en 1842. A la suite de voyages en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et dans les États du Nord, il résida dans le sud de l'Allemagne, et collabora à la *Gazette générale*, puis se fixa à Francfort, où il devint, en 1849, un des rédacteurs les plus actifs de la *Chronique européenne*.

On a de M. Buddeus plusieurs ouvrages sur la situation politique, économique ou statistique de quelques États : *Pétersbourg malade* (Petersburg im kranken Leben; Stuttgart, 1846); *A moitié Russe* (Halbrussisches; Leipzig, 1847); *la Russie* (Russland, 1851, 2 vol.); *la Suisse* (das Schweizerland, 2 vol., 1853); *État social actuel de la Russie et l'insurrection de Pologne* (Russlands sociale Gegenwart, etc., 1863), etc.

BUDENZ (Joseph), philologue allemand, né à Rasdorf, près de Fulda, en 1836, étudia la philologie à l'Université de Gœttingue, sous la direction spéciale du professeur Benfey. Il s'occupa dès lors particulièrement de la langue magyare et des idiomes ougro-finnois apparentés avec elle. Il passa, en 1858, en Hongrie, pour étudier sur place des types de ces langues. D'abord professeur au gymnase de Stuhlweissembourg, il fut appelé, en 1868, à l'Université de Buda-Pest, comme professeur d'ougrien et de magyare com-

parés, en attendant la création d'une chaire de philologie comparée de langues altaïques, qui lui fut confiée en 1872. En 1862, il avait été nommé membre correspondant et sous-bibliothécaire de l'Académie hongroise.

On cite parmi ses travaux : *Des Préfixes verbaux magyares* meg *et* el (Ueber die Verbalpraefix *meg* und *el* im Magyarischen; 1863-1864); *Formation des verbes magyares* (Zur Mag. Verbalbildung; 1865); un premier essai de *Vocabulaire ougrien et magyare* (Magyar és finn-ugor szoegyezések; 1867-1868) remanié sous forme de *Dictionnaire comparé magyare-ougrien* (Magyar-ugor öszehasonlító szótár, 1872 et suiv.); *Études de philologie ougrienne* (Ugrische Sprachstudien; Pest, 1870, 2 livr.).

BUDGE (Jules), physiologiste allemand, né à Wetzlar, le 6 septembre 1811, étudia la médecine à Marbourg, à Wurzbourg et à Berlin, se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, en 1833, et, tout en continuant ses études physiologiques, exerça la médecine dans sa ville natale, puis à Altenkirchen, près de Coblentz. Reçu privat-docent en 1842 à l'Université de Bonn, il y fut nommé professeur extraordinaire en 1847, et ordinaire en 1855, et embrassa dans ses leçons l'anatomie, la physiologie et la zoologie. En 1856, il fut appelé à Greifswald comme directeur de l'Institut anatomique et professeur d'anatomie et de physiologie. Il contribua beaucoup au développement que prit l'enseignement de la médecine dans cette ville. Les travaux physiologiques et anatomiques de M. de Budge qui ont été couronnés en France et en Belgique, ont porté particulièrement sur le système nerveux. On lui doit des observations et découvertes sur les relations des différentes parties du cerveau avec les organes génito-urinaires et celles du nerf grand sympathique avec la moelle épinière; sur l'origine des conduits biliaires, etc.

Outre de nombreux mémoires dans les recueils allemands ou français de médecine et d'histoire naturelle, il a publié : *Recherches sur le système nerveux* (Untersuchungen über das Nervensystem; Francfort, 1841-1842, 2 part.); *Pathologie générale* (Allgemeine Path.; Bonn, 1843); *Guide des préparations anatomiques* (Anleitung zer Praeparirübungen; Ibid., 1866); *Manuel de physiologie* (Handbuch der Phys.; Leipzig, nombr. édit.), refait sous le titre de *Compendium de physiologie* (Comp. der Phys.; Ibid., 1864; 3ᵉ éd., 1875) : ce dernier a été traduit en français par M. Eugène Vincent (Paris, 1874, in-18).

BÜDINGER (Max), historien allemand, né à Cassel, le 1ᵉʳ avril 1828, suivit les Universités de Marbourg, de Bonn et de Berlin, et prit ses degrés dans cette dernière ville avec une thèse sur *Gerbert considéré comme savant et comme homme politique* (Ueber G.'s wissenschaftliche und polit. Stellung; Cassel, 1851). Reçu privat-docent à Marbourg en 1851, il passa bientôt à Vienne où il travailla à la publication des actes du Reichstag (1859). En 1861, il fut appelé à Zurich, comme professeur ordinaire d'histoire universelle. Onze ans plus tard (1872), il revint à Vienne en qualité de professeur d'histoire et de directeur du séminaire historique.

Les travaux de M. Büdinger, très nombreux et très variés, ont paru en grande partie dans les *Bulletins de l'Académie de Vienne* et dans le *Journal des gymnases autrichiens*. Nous citerons : *Histoire d'Autriche jusqu'à la fin du XIIIᵉ siècle* (Oesterr. Geschichte bis zum Ausgange, etc.; Leipzig, 1858, t. I); *Richard III, roi d'Angleterre* (Kœnig R. III, von England; Vienne, 1858); *les Normands et leurs établissements* (die Normannen und ihre Staatengründungen, 1860); une traduction des *Annales russes de Nestor* (1861); des dissertations sur *le Manuscrit de Koniginhof* (die Kœniginhofer Handschrift; Munich et Vienne, 1859 et 1860), monument de l'ancienne langue bohême dont il combat l'authenticité; *Un Livre de l'histoire hongroise* (Ein Buch ungar. Geschichte; Leipzig, 1866); *l'Épopée populaire grecque au moyen âge* (Das mittelgriech. Volksepos; Ibid., 1866); des biographies de *Wellington* (1869), de *Lafayette* (1870); *Influence de l'Égypte sur le culte des Hébreux* (Aegypt. Einwirkungen auf hebr. Culte; Vienne, 1873, 1874).

BUFALINI (Maurizio), médecin italien, né à Cesena le 2 juin 1787, commença l'étude de la médecine à Rimini et la continua à Bologne où il fut reçu docteur en 1809, puis à Pavie et à Milan. En 1813, il publia son premier écrit, à Forli, *Saggio nella dottrina della vita*, en opposition aux doctrines des vitalistes. A la fin de la même année, il fut appelé à Cologne pour remplir une chaire de clinique comme suppléant. Nommé professeur de clinique à Urbin, en 1830, médecin en chef à Osimo, en 1832, il fut enfin appelé à diriger la clinique de Florence, en 1835, et il conserva ce poste jusqu'en 1860, époque à laquelle il prit sa retraite. Nommé membre du Sénat toscan, en 1848, il devint sénateur du royaume d'Italie, en 1860, quoique sa santé ne lui permît pas de siéger. — Il est mort à Florence le 31 mars 1875.

Les écrits médicaux de M. Bufalini sont nombreux et consistent en *Mémoires*, *Leçons*, *Discours* publiés par divers recueils, depuis 1813 jusqu'en 1863. Ses travaux qui lui ont valu beaucoup d'attaques, lui ont néanmoins acquis une grande autorité dans les écoles italiennes. Son principal ouvrage a pour titre : *Fondamenti di patologia analitica* (Pavie, 1819, 2 vol.; 3ᵉ édit. Pesaro, 1828-30). On a aussi de lui des *biographies*, des *éloges*, des *discours moraux* et autres morceaux académiques.

BUFFET (Louis-Joseph), homme politique français, sénateur, ancien ministre, né à Mirecourt (Vosges), le 26 octobre 1818, exerçait comme avocat avant la révolution de Février. Nommé représentant du peuple par 73761 voix, le deuxième des onze élus du département des Vosges, il vota ordinairement avec l'ancienne gauche dynastique devenue la droite de la Constituante, et se montra l'ardent adversaire du socialisme. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du prince Louis-Napoléon, qui lui confia le portefeuille du commerce et de l'agriculture après la démission de M. Bixio. Comme ministre et comme représentant, M. Buffet conforma sa conduite aux vœux du parti de l'ordre, mais il refusa de suivre complètement la politique de l'Élysée, et quitta le ministère avec M. Odilon Barrot (31 décembre 1849). Réélu le premier, par son département, il eut une assez grande influence dans l'Assemblée législative. En 1850, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer avec M. Baroche le projet de réforme électorale, et fut le plus jeune des dix-sept qui servirent de parrains à la loi du 31 mai. Après la crise qui suivit la destitution du général Changarnier, il rentra au pouvoir avec M. Léon Faucher (10 avril 1851), et, dans ce cabinet parlementaire, il représenta les idées de la majorité. Il donna sa démission avec ses collègues, lorsque le président se fut prononcé pour le retrait de la loi du 31 mai (14 octobre 1851). Quiques

[illegible], il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur [illegible].

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Buffet [illegible] des emplois publics pendant [illegible], et n'accepta que les fonctions [illegible] conseil général pour le canton de [illegible]. En [illegible], il se présenta, comme candidat [illegible], aux électeurs de la 1[re] circonscription des Vosges. Après un premier scrutin sans [illegible], il fut élu, le 17 janvier 1864, par [illegible] votants. M. Buffet se fit [illegible] à part au Corps législatif et y [illegible] d'un tiers parti qui s'efforçait [illegible] réformes libérales avec la fidélité à [illegible]. Il combattit particulièrement les tendances du gouvernement à équilibrer les budgets par les emprunts. Dans la session de 1868, il se prononça contre la nouvelle loi militaire, mais au [illegible] le concours de ses amis lui fit [illegible]. M. Buffet fut réélu en mai 1869, sans [illegible], par 23 992 voix sur 25 633 [illegible]. Dans la courte session qui s'ouvrit au [illegible], il fut un des promoteurs de la [illegible] d'interpellation, signée par [illegible] et qui provoqua le message et le [illegible] sénatus-consulte contenant la promesse [illegible] gouvernement parlementaire.

Après les longues négociations relatives à la [illegible] du premier ministère de « l'Empire libéral », [illegible] son nom fut constamment [illegible], M. Buffet fut appelé dans le cabinet du 2 janvier [illegible] par M. Émile Ollivier, et y prit le ministère des finances, en remplacement de M. Magne. Son arrivée au pouvoir fut accueillie [illegible] dans le monde des affaires. Parmi [illegible] se rattachant à son administration, [illegible] 9 janvier, sur les admissions [illegible], motivèrent à la Chambre de vives [illegible], suivies d'un vote favorable au ministère [illegible]. Le projet de budget présenté [illegible], où le nouveau cabinet se montrait prudent [illegible] et sévèrement économe, fut aussi [illegible] approbations et de violentes [illegible] au moment où M. Émile Ollivier, sous [illegible] de la Chambre, consentait au plébiscite, M. Buffet crut devoir donner sa démission [illegible] M. Daru (10 avril).

Après la [illegible] du 4 septembre, il rentra [illegible]. Aux élections du 8 février 1871, il fut [illegible] représentant du département des Vosges à l'Assemblée nationale, le premier sur [illegible] votants. M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, lui offrit le ministère des finances [illegible] de conciliation formé le 19 février. M. Buffet refusa ce portefeuille par crainte [illegible] que pourraient éveiller le rôle [illegible] qu'il avait rempli sous l'Empire. [illegible] centre droit, et prit bientôt après, [illegible] du pouvoir exécutif, une attitude [illegible] dans plusieurs importantes [illegible] de 1872, il s'associa aux efforts, [illegible], de la coalition monarchique [illegible], lors de la discussion sur les [illegible] et les rapports des pouvoirs publics, [illegible] l'article qui établissait, disait-il, [illegible] ministérielle approximative [illegible].

[illegible] jours après (2 avril), M. Grévy ayant [illegible] de président de l'Assemblée, M. Buffet, [illegible] par toutes les fractions de la [illegible], fut élu, le 4 avril, par 304 voix contre [illegible] à M. Martel. Il le fut de nouveau, le [illegible], par 359 voix contre le même concurrent qui en obtint 286. Il dirigea, le 24 mai, les débats [illegible] terminés par l'ordre du jour [illegible] et le renversement de M. Thiers. En annonçant l'élection du maréchal de Mac-Mahon à la présidence de la République, M. Buffet essaya de prononcer quelques paroles de remerciement à l'adresse du président démissionnaire; mais il fut interrompu par les protestations de la gauche, et l'un de ses membres, M. de Pressensé, l'invita à ne pas donner « à l'ingratitude les apparences du respect. »

Les hautes fonctions dont M. Buffet fut investi, pendant plus de dix-huit mois, dans l'Assemblée nationale, le montrèrent constamment hostile à la gauche, et il alla même jusqu'à qualifier d' « absurde » le discours d'un membre de la minorité. Aussi, lors des divers renouvellements du bureau, la fraction républicaine s'abstint d'appuyer sa candidature jusqu'au jour où il fut chargé par le maréchal de Mac-Mahon de former un cabinet moins hostile au régime établi (1[er] mars 1875) : cette fois M. Buffet obtint 479 suffrages sur 542 votants, et n'eut contre lui que l'extrême droite, dont quelques membres motivèrent leur vote en termes injurieux. Le 10 mars, il donna sa démission de président de l'Assemblée, prit le portefeuille de l'intérieur, en remplacement de M. de Chabaud-Latour, et fut désigné comme vice-président du conseil, dans le cabinet dont M. Dufaure faisait partie, comme ministre de la justice. Deux jours après, il lut à l'Assemblée une déclaration dans laquelle il insistait, comme ses prédécesseurs au pouvoir, sur le danger des « passions subversives, » et faisait l'éloge des fonctionnaires monarchistes. Il maintint, en effet, dans leurs postes les préfets les plus compromis, en déclarant qu'il ne pouvait les blâmer de leur déférence aux ordres qu'ils avaient reçus antérieurement. Il manifesta, en toute circonstance, une bienveillance particulière pour les bonapartistes qu'il qualifia « d'avant-garde du parti conservateur. » Après la publication du rapport de M. Savary sur les menées des agents de Chislehurst, il déclara à la tribune qu'il « n'avait pas eu le loisir de lire ce rapport. » Il se montra surtout résolu dans la répression de la presse. Lors d'une interpellation sur la prolongation de l'état de siége, il répondit que cette mesure était absolument nécessaire et que, pour lui, il n'y renoncerait pas, « tant qu'une loi sur la presse ne serait pas votée, car c'est surtout contre la presse que cette loi peut être utile. » Et comme un représentant rappelait que certains généraux avaient interdit la publication d'un journal avant l'apparition de son premier numéro : « L'autorité, répondit M. Buffet, pourrait supprimer le journal le lendemain de sa publication, il est donc beaucoup plus simple de le supprimer la veille. » En même temps, il annonçait l'ajournement indéfini de cette loi sur la presse (26 juillet 1875). Le lendemain, il se prononça contre la présence des candidats dans les réunions préparatoires des élections sénatoriales, et, donnant à la politique conservatrice un caractère provocateur, il repoussa toute alliance avec le parti libéral par ces paroles adressées à M. Christophle, l'un des chefs du centre gauche : « Je n'étais pas votre allié avant d'être au pouvoir, et je ne le deviendrai pas quand je l'aurai quitté. »

Tant d'âpreté valut à M. Buffet un premier et complet échec lors de la nomination des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale (12 décembre); devant les résultats des premiers tours de scrutin, il dut retirer sa candidature. Les électeurs sénatoriaux du département des Vosges ne lui furent pas moins hostiles. Toute cette période des élections pour le Sénat fut marquée par le désaccord de M. Buffet avec les membres libéraux du cabinet du 10 mars. Ces derniers furent sur le point de donner leur démission, quand le maréchal de Mac-Mahon, à la demande du vice-président du conseil, voulut forcer M. Léon Say à

désavouer les termes d'une circulaire électorale qu'il avait signée, avec MM. Gilbert-Boucher et Péray, comme candidat au Sénat dans Seine-et-Oise. M. Leon Say s'y refusa, et M. Dufaure offrit de le suivre dans la retraite, s'il abandonnait le portefeuille des finances. Devant cette attitude, l'incident n'eut pas de suite; mais M. Buffet se vit accusé dans la presse d'avoir provoqué cette crise en pleine période électorale, dans le dessein d'en faire sortir un cabinet entièrement dévoué à ses vues; son impopularité s'en accrut à un tel point qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, ayant été porté simultanément à Mirecourt, à Commercy, à Bourges et à Castelsarrasin, il fut battu dans les quatre circonscriptions. Cet échec, sans exemple, amena sa démission (23 février), et M. Ricard lui succéda au ministère de l'intérieur (9 mars).

Par une coïncidence singulière, ce fut la mort de ce dernier qui permit, quelques mois après, à M. Buffet de rentrer dans la carrière politique: le siége devenu vacant au Sénat lui fut vivement disputé par M. Renouard, ancien procureur général, sur lequel il l'emporta à la majorité de 144 voix contre 141, c'est-à-dire avec une voix de plus que la majorité absolue (17 juin). Il prit place parmi les membres de la majorité conservatrice et n'aborda la tribune que pour combattre la loi sur les maires. Pendant la crise qui suivit l'acte du 16 mai 1877, M. Buffet, après avoir voté la dissolution de la Chambre, parut se tenir à l'écart de la politique militante; il ne sortit de sa réserve que pour prononcer au comice agricole de Wittel (Vosges) un discours très provoquant contre la majorité républicaine et pour interdire à un orateur, dans un banquet qu'il présidait, de rendre hommage à la mémoire de M. Thiers. M. Buffet s'était présenté sans succès, le 8 octobre 1871, lors du renouvellement du conseil général des Vosges. Il n'a pas été réélu depuis.

BUISSON (Jules), ancien représentant français, né à Carcassonne en 1822, vint de bonne heure à Paris pour y étudier la peinture et la gravure. Il orna de délicates eaux-fortes quelques-uns des volumes publiés par MM. de Chennevières, G. Levavasseur et Prarond; puis, après un riche mariage, retourna dans son pays natal et fit valoir ses terres. Le 8 février 1871, élu dans le département de l'Aude, le premier sur six, par 35 464 voix, il vint siéger au centre droit. Ce fut lui qui présenta, le 2 février 1872, le rapport sur la proposition du retour de l'Assemblée à Paris appuyée par le gouvernement; il concluait au rejet de cette proposition, dans les termes les plus sévères contre l'esprit de la capitale, et son avis fut suivi d'un vote conforme de la majorité. Il ne prit depuis la parole que deux fois, pour attaquer le Musée des copies, dont la pensée première appartenait à M. Thiers, et pour blâmer l'acquisition de la fresque de la Magliana, attribuée à Raphaël. Pendant les séances de l'Assemblée, il dessinait les portraits de tous ses collègues, et un exemplaire de ces dessins photographiés, formant deux volumes, a été offert par lui à la Bibliothèque nationale. M. Jules Buisson ne s'est pas représenté aux élections générales du 20 février 1876.

BUISSON (Ferdinand-Édouard), administrateur et publiciste français, né à Paris le 20 décembre 1841, commença ses études à Argentan (Orne), les continua à Saint-Étienne où son père avait été nommé juge, et les acheva à Paris. Admissible à l'École normale, il s'en vit refuser l'entrée pour cause de santé, passa ses examens de licence, puis fut reçu au concours d'agrégation pour la philosophie. De 1866 à 1870, il fut professeur suppléant à l'Académie de Lausanne. Revenu en France, au moment de la guerre, il organisa, pendant le siège de Paris, avec le concours de plusieurs hommes distingués du parti libéral, l'Orphelinat laïque de la Seine. Nommé inspecteur primaire à Paris par M. J. Simon, en 1871, il fut dénoncé à l'Assemblée nationale, par M. Dupanloup, qui lut à la tribune divers passages d'écrits que M. Buisson avait publiés en Suisse sur les dangers de l'enseignement de la Bible et de l'histoire sainte dans les écoles; le ministre se vit forcé de lui retirer son poste. M. Buisson fut envoyé à l'Exposition universelle de Vienne (1873), comme délégué du ministère de l'instruction publique; en 1876, il alla remplir les mêmes fonctions à Philadelphie, et en 1878, il fut chargé du rapport sur la section de pédagogie à l'Exposition universelle de Paris. Il a été nommé inspecteur général hors cadre pour l'enseignement primaire, par décret du 31 août 1878, et appelé, sous le ministère de M. Jules Ferry, à la direction de l'enseignement primaire (10 février 1879). Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

Outre diverses brochures : *le Christianisme libéral* (1864, in-8), *l'Orthodoxie et l'Évangile dans l'Église réformée*, réponse à M. Bersier (même année, in-8), *De l'Enseignement de l'histoire sainte dans les écoles primaires* (Neuchâtel, 1869, in-8), *Principes du christianisme libéral* (Ibid., même année), M. Buisson a publié deux rapports considérables sur ses missions à Vienne et à Philadelphie (Imprimerie nationale, gr. in-8), un recueil intéressant de *Devoirs d'écoliers américains*, traduits par M. A. Legrand (1877, in-18, fig., etc.). Il a entrepris la publication d'un *Dictionnaire de pédagogie*, divisé en deux parties, vaste résumé des principes et des matières de l'instruction primaire.

BULGARIS (Demetrius), homme politique grec, est né en 1801, à Hydra, île dont son père et son grand-père ont été gouverneurs. Il entra dans l'administration, en 1833, devint sénateur et siégea longtemps, mais sans beaucoup d'éclat, dans les assemblées. Dans la guerre d'Orient, lorsque les forces anglo-françaises occupèrent le Pirée, M. Bulgaris reçut la présidence du conseil, et sa conduite habile hâta le rappel des flottes alliées; mais, ayant à lutter contre l'entêtement opiniâtre du roi Othon, il dut se retirer en 1859, et rentra dans la vie privée. La révolution de 1862 le rappela aux affaires : président du gouvernement provisoire athénien, il devint, avec MM. Canaris et Rouphos, un des membres du triumvirat. De dissentiments particuliers ayant éloigné M. Canaris au bout de quelques semaines, ses deux collègues formèrent un ministère approuvé par l'Assemblée nationale; mais le lendemain, un mouvement populaire força ministres et triumvirs à se retirer. Peu de temps après l'avènement du roi George, M. Bulgaris, qui n'avait pas cessé d'être mêlé activement et avec des fortunes diverses aux agitations politiques, devint président du conseil et ministre de l'intérieur (novembre 18[illegible]). Chargé, en 1865, de la constitution du nouveau ministère hellénique, il donna bientôt sa démission, motivée sur le refus du roi de proroger ou de dissoudre la Chambre. Il revint au pouvoir en janvier 1872, comme président du conseil des ministres, mais par suite du désaccord avec la Chambre dans la question du Laurion, il se retira avec son cabinet, le 17 juillet de la même année. M. Bulgaris fut encore appelé à la direction des affaires le 22 février 1874 : démissionnaire deux mois après, il fut forcé de rester au ministère par suite de l'impossibilité de con[illegible]

[illegible] il ne se retira que le 27 avril 1875. — Il est mort, à [illegible], le 16 janvier 1878.

[illegible], violoniste norvégien, né à [illegible], le 5 février 1810, fut destiné à la [illegible], malgré son penchant pour [illegible] à dix-huit ans à l'Université de [illegible], il eut occasion d'y prendre part [illegible] et excita le plus [illegible] le désir de faire des études [illegible] à Cassel, où Spohr, qui avait [illegible] de violoniste, l'entendit et [illegible] la musique. Il se rendit à Gœttingue [illegible] le droit. Repris bientôt par sa [illegible], il partit, en 1831, pour Paris, [illegible] d'aventures et d'extrême misère. [illegible] quelques succès et alla [illegible] et l'Italie, où il fut chaudement [illegible] applaudir dans toute [illegible] pour l'Amérique, où il se fixa [illegible] et se maria en 1870. La [illegible] était celle de Paganini, qu'il [illegible], et dont il a trop souvent [illegible]. Il n'a rien écrit et n'a point [illegible].

[illegible] (sir George), général anglais, né en [illegible] militaire dès l'âge de seize [illegible]-colonel de carabiniers, en [illegible] cap de Bonne-Espérance, [illegible] aux diverses campagnes [illegible] guerrières de la Ca[illegible] grièvement au combat de [illegible], et fut attaché, en 1852, à [illegible] l'armée d'occupation. Rappelé en [illegible] partie du corps expéditionnaire [illegible] une brigade de la division [illegible] de l'Alma et eut à Inkermann [illegible] sous lui. Il resta jusqu'au [illegible] Sébastopol, et fut, à son retour [illegible] major général et chevalier [illegible] l'ordre du Bain. Il reçut en [illegible] croix de commandeur de la Légion [illegible] 1862, il a été promu lieutenant [illegible].

[illegible]-Ernestine), homme politique [illegible], le 2 août 1815, appartient [illegible] bourgeoise de la famille qui [illegible] de généraux et d'administrateurs [illegible]. Après avoir étudié le droit à [illegible] et à Kiel, il entra au service [illegible] 1839, fut employé dans la chancellerie [illegible], Holstein et Lauenbourg, et [illegible] de légation au ministère des [illegible]. Il rentra en Allemagne au [illegible] de 1848, mais il fut appelé [illegible] à la fin de l'année suivante, pour [illegible] négociations de la paix; en 1852, [illegible] fédéral pour le Lauenbourg, [illegible] habileté d'une mission délicate. [illegible] en 1862, il fut mis, avec [illegible] d'État, à la tête du gouvernement [illegible] de toutes ses forces à [illegible] Confédération de l'Allemagne [illegible], il fut nommé ministre du [illegible] à Berlin et représenta les deux [illegible] dans le conseil fédéral. En 1873, [illegible] appelé à la direction de l'office [illegible] l'Empire d'Allemagne, sous l'autorité [illegible] chancelier impérial, le prince de [illegible], le titre de secrétaire d'État et le [illegible].

[illegible]), pianiste allemand, né [illegible] 8 janvier 1830, fils d'un poète dis[illegible] de Bülow (1803-1853), appartient à la branche thuringienne de la famille. Tout en cédant à une vocation précoce pour la musique, il fit ses études de droit qu'il acheva à Berlin en 1851. Depuis, il a été reçu docteur honoraire de l'Université d'Iéna (1858). Dès l'âge de seize ans, il donna des concerts. Il s'attacha quelque temps à MM. Richard Wagner et Liszt et fut, en 1850, chef de la musique des théâtres de Saint-Gall et de Zurich. En 1854, il se fixa à Berlin et fut nommé, en 1858, pianiste du prince royal. En 1864, sur l'invitation de M. Wagner, il passa à Munich, où il devint, en 1867, maître de chapelle de la cour et directeur de la nouvelle école royale de musique. Il se démit de ces fonctions en 1869, parcourut l'Italie pendant plusieurs années, et, après divers voyages d'artiste en Europe, partit, en 1875, pour les États-Unis. Il a épousé une fille de Liszt.

M. de Bulow, dont la manière et les compositions rappellent ses deux principaux maîtres, a écrit à la fois pour piano et pour orchestre. On cite de lui des morceaux de concert, des lieder, la musique de *Jules-César* de Shakespeare, des ballades orchestrées, une symphonie de *Nirvâna*, des arrangements et transcriptions d'œuvres de Berlioz, Wagner, Liszt, etc. Il a aussi fourni aux journaux des études de critique musicale et de biographie.

BULOZ (François), littérateur français, d'origine étrangère, né à Vulbens, près de Genève, en 1803, vint terminer ses études à Paris, où il fut d'abord prote d'imprimerie, et débuta dans la littérature par des traductions de l'anglais. En 1831, il fonda la *Revue des Deux Mondes*, l'œuvre capitale de sa vie, et dont le succès a répondu à ses efforts. Il y a tour à tour appelé ou produit les écrivains les plus brillants de l'école contemporaine. Ce vaste recueil, dont les deux livraisons mensuelles sont arrivées à composer un fort volume, a pris, en littérature et quelquefois en politique, un ascendant considérable sur l'opinion. La *Revue des Deux Mondes* eut longtemps pour secrétaire de rédaction M. Victor de Mars, mort en 1866. En 1850, M. Buloz avait annexé à sa *Revue* l'*Annuaire des Deux Mondes*, l'un des résumés les plus complets de l'histoire universelle. Il a paru, en 1875, une *Table générale de la Revue des Deux Mondes* (in-8).

En 1838, M. Buloz avait succédé à M. Taylor en qualité de commissaire royal près la Comédie-Française. Il a été révoqué de ses fonctions après la révolution de 1848. On ne peut citer sous son nom, en dehors d'une collaboration active à beaucoup d'articles de son recueil, que quelques *Lettres* et *Mémoires*, relatifs à divers procès. M. Buloz avait été nommé commandeur de l'ordre du Christ de Portugal. — Il est mort, à Paris, le 12 janvier 1877.

Son fils aîné, Louis Buloz, né en 1842, mort prématurément, à Ronjoux, près Chambéry (Savoie), en juillet 1869, prenait une part active à la direction de la *Revue des Deux Mondes*, qui a passé depuis aux mains de son plus jeune frère, M. Charles Buloz.

BULWER (sir Henry Lytton Earle), diplomate anglais, né en 1804, manifesta de bonne heure une grande aptitude pour les affaires. D'abord attaché de légation à Berlin (1827), il passa successivement à Vienne et à La Haye, d'où il alla, en 1830, avec une mission spéciale, étudier à Bruxelles les causes de la révolution de septembre. La même année, il fut élu député de Wilton à la Chambre des Communes, où il représenta aussi les bourgs de Coventry (1831-1832) et de Marylebone (1834-1837). Il prit peu de part

aux débats politiques, résidant la plupart du temps à Paris et s'occupant de travaux littéraires. Il écrivit alors : *la Société, la littérature et la politique en France* (1834, 2 vol.), une *Vie de lord Byron*, en tête d'une édition parisienne de ses œuvres (1835), *la Monarchie bourgeoise en France* (1836).

M. Bulwer alla ensuite, comme secrétaire d'ambassade, à Bruxelles (1835), puis à Constantinople (1837), où il négocia, en 1838, un traité de commerce avec la Turquie. Il revint, en 1839, à Paris, exercer les mêmes fonctions. Nommé ministre plénipotentiaire en Espagne (1843), il fut choisi comme arbitre entre cette puissance et le Maroc et termina, en 1844, leurs différends par un traité de paix. En 1846, il s'opposa sans succès à la conclusion des mariages espagnols, qui faillirent ruiner l'entente cordiale. Au milieu des troubles qui éclatèrent en mars 1848, il protesta avec fermeté contre le général Narvaez, qui avait suspendu les garanties constitutionnelles, se vit accusé de complicité dans les complots des progressistes et reçut, le 12 juin, ses passeports, avec ordre de s'éloigner sur-le-champ de Madrid. Le Parlement approuva sa conduite : il fut élevé au rang de chevalier grand-croix de l'ordre du Bain, et le gouvernement refusa, pendant deux ans, de lui donner un successeur. Il se maria, à cette époque, avec la plus jeune fille de lord Cowley.

En 1849, sir H. Bulwer représenta son pays aux États-Unis, où il jouit d'une grande popularité, et passa en Toscane en 1852. Rappelé au mois de janvier 1855, il fut chargé de diverses missions particulières à Constantinople et dans les principautés du Danube, et enfin, en 1858, choisi pour l'ambassade de Constantinople. En 1845, il entra au Conseil privé, et en 1849, il a fut nommé député-lieutenant du Hertshire. — Élevé à la pairie, sous le nom de baron Dalling and Bulwer, en 1872, il est mort à Naples, le 23 mai de la même année.

Outre les ouvrages déjà cités on a encore de sir H. Bulwer : un *Automne en Grèce* (an Autumn in Greece, 1826, in-8); *les Lords, le gouvernement et le pays* (the Lords, the government and the country; 1836, in-8).

BULWER-LYTTON (Sir Édouard-George-Earle), 1er baronnet Lytton, célèbre romancier anglais, né en 1805, à Heydon-Hall (comté de Norfolk), est le troisième fils du général Bulwer et le frère du diplomate précédent. A la mort de son père, il fut élevé sous la direction de sa mère, miss Lytton Knebworth, femme d'un esprit supérieur et cultivé. Dès l'âge de six à sept ans, il s'exerçait, dit-on, à rimer et faisait sa lecture favorite des vieilles ballades anglaises recueillies par l'évêque Percy. Après avoir fréquenté des institutions particulières, il fut envoyé à Cambridge pour y achever son éducation : ce fut à l'Université qu'il composa le poème sur *la Sculpture*, qui lui valut le prix du chancelier. Pendant les vacances, il entreprenait de longues excursions à pied, soit en Angleterre, soit en Écosse, et, un peu plus tard, il parcourut à cheval une grande partie de la France. Doué d'une imagination vive et brillante, il mit au jour ses premiers essais poétiques : *Herbes sauvages et fleurs des champs* (Weeds and wild flowers, 1826, in-8), *O'Neil ou le Rebelle* (O'Neil or the rebel, 1827, in-8), et *Falkland* (1827, in-8), qui rappelaient beaucoup la manière de lord Byron.

N'ayant pas réussi à sortir de l'obscurité comme poète, M. Bulwer essaya de vaincre l'indifférence du public en écrivant coup sur coup *Pelham* (1828, 3 vol. in-8), et *le Désavoué* (the Disowed, 1829, 3 vol.), romans pleins de fougue et de passion, dans lesquels il mettait en scène, avec une verve satirique, les vices et les préjugés de la haute société. Ces deux ouvrages excitèrent une grande clameur, et valurent au jeune écrivain un concert d'injures. Persistant dans la critique de l'aristocratie, il publia successivement : *Devereux* (1829, 3 vol); *Paul Clifford* (1830, 3 vol.), aventures d'un héros de grandes routes, puis *Eugène Aram* (1832, 3 vol.), drame de cour d'assises avec une exécution pour dénouement. Sa réputation était dès lors si bien établie qu'il fut invité à cette époque à prendre la direction du *New Monthly Magazine*, recueil accrédité. Il y inséra une suite d'études humoristiques, réunies, en 1835, sous le titre de *l'Étudiant* (the Student, 3 vol. in-8). Son livre de *l'Angleterre et les Anglais* (England and the English, 1833, 3 vol.) acheva de le placer au premier rang des essayistes.

Toute cette activité littéraire n'entravait pas M. Bulwer dans sa carrière d'homme politique. En effet, grâce à sa fortune patrimoniale bien plus qu'à ses talents d'écrivain, il obtint, en 1831, un siège à la Chambre des communes, pour le bourg de Saint-Ives, prit une part brillante à la réforme parlementaire, et se rangea dans cette fraction extrême du parti whig qui demandait le scrutin secret, le libre-échange et la plus large extension possible des droits électoraux; plus d'une fois il monta à la tribune pour y porter les plaintes de la presse et de la littérature. En 1835, une brochure intitulée *la Crise* (the Crisis), où il battait en brèche le cabinet tory de sir Robert Peel, s'enleva à plus de vingt éditions, et exerça une influence marquée sur les élections parlementaires; lord Melbourne, en reprenant, la même année, la direction des affaires, récompensa l'auteur, en lui donnant le titre de baronnet, sous le nom de Lytton (1838). En 1841, par une de ces conversions inexpliquées dont un autre célèbre romancier, M. Disraëli, avait donné l'exemple, il se rallia aux tories, perdit le mandat de Lincoln, qu'il représentait depuis dix ans, et ne put rentrer au parlement, après plusieurs échecs, qu'en 1852, pour le comté de Hertford; encore dut-il cette élection à une nouvelle brochure : *Lettres à John Bull, esq.* (Letters to John Bull, 1851, in-8), où il se faisait ouvertement le champion du système protecteur. Réélu en 1857, il resta à la Chambre, malgré cette défection, et des orateurs les plus considérés du parti conservateur. Sous la nouvelle administration de lord Derby, il fit partie du ministère tory, comme secrétaire d'État pour les colonies (mai 1858-juin 1859).

Reprenons la liste des productions littéraires de sir Ed. Lytton, qui continua à être désigné, comme auteur, sous le nom de Bulwer. Nous signalerons au nombre des mieux accueillies : *les Derniers jours de Pompéi* (1834, 3 vol. in-8), peinture ardente de la société romaine; *les Pèlerins du Rhin* (the Pilgrims of the Rhine, 1834, 3 vol.); *Rienzi, le dernier des tribuns* (1835, 3 vol.), qui passe pour son chef-d'œuvre; *Ernest Maltravers* (1837), dont *Alice* (1838) est la continuation; *le Dernier des barons* (the Last of the Barons, 1843, 3 vol.), excellente étude historique; *Harold le Saxon* (1848, 3 vol.); *les Caxtons* (the Caxtons, 1850, 3 vol.), touchante histoire domestique; *Mon roman* (My Novel; 1851, 3 vol.); *Qu'en fera-t-il?* (1860, 2 vol. in-18); *le Jour et la Nuit* (1865, 2 vol. in-18), etc.

M. Bulwer, qui a traité tous les genres de roman avec une supériorité évidente, s'est également exercé dans la littérature dramatique, et l'on cite de lui plusieurs pièces qui sont restées au répertoire, telles que *la Duchesse de la Vallière* (1836),

…Lady of Lyons, 1839); *Riche-*
… pourtant subordonné les res-
… à l'effet dramatique.
… encore publié : *les Jumeaux*
… twins, 1831, in-8), poëme
… *Funeste mariage* (1842, in-8);
… (the New Timon, 1846, in-8),
King Arthur, 1848, in-8), qui,
… sans nom d'auteur. Ses
… dramatiques ont été réim-
… et l'on a fait paraître en 1855
… marché de ses romans, qui,
… traduits en français et en
… figurent aujourd'hui dans
… meilleurs *romans étrangers.*
… est mort, dans sa villa de
… 1872.
… héritier, sir Edouard-Robert
… connaître, sous ce dernier
… et écrivain (Voy. Lyt-

…-Georges), jurisconsulte russe,
… 1802, fit ses études à l'Uni-
… devint, en 1823, professeur
Revel en 1842 et bourgmestre
… s'est occupé surtout de l'an-
… de la Livonie, de l'Esthonie et
… fut appelé à Saint-Pétersbourg
… président de la deuxième section
… impériale, et s'occupa de la
… privé des provinces baltiques.
… sanctionné par l'empereur en
…, il donna sa démission et se

… les travaux suivants : *Du*
… *considéré comme source du droit*
… *en Livonie* (Ueber den Sachsen-
… der mitlern und umgearbeite-
… Ritterrechts; Riga, 1827);
… *servir à la connaissance des*
… *en Livonie, en Esthonie et en*
… zur Kunde der Liv.-Esth.-
… Rechts Geschichte; Riga,
… *dans les provinces alle-*
… *sur les côtes de la Baltique*
… in den deutschen Ostsee-
…, Dorpat, 1833); *Introduc-*
… *droit en Livonie, en Esthonie*
… Einleitung in die Liv.-Esth. und
…-Geschichte; Revel, 1849);
… *de la Livonie, de l'Esthonie*
… (Archiv. für die Geschichte
…lands, 1842 et suiv.); *Traité*
… *Livonie*, etc. (Liv.-Esth.- und
… Urkundenbuch nebst Regesten,
… 6 vol.); *Histoire de la procé-*
… *des provinces baltiques* (Ges-
…wesens, etc.; Ibid., 1874).

…dre), botaniste russe, frère du
… le 24 septembre 1803, fit
… université de Dorpat, et fut reçu
… en 1825. L'année suivante, il
… où il rencontra M. A. de Hum-
… Académie de Saint-Pétersbourg
… naturaliste, à la mission de
… il visita de nouveau les régions
…, il fut nommé professeur de
… et, en 1836, il succéda à son
… Ledebours, comme professeur
… botanique à Dorpat. En 1857,
… expédition scientifique pour
… Khoraghu, visita le Caucase, la
… Asie centrale, et revint en 1859.
… retraite en 1867.
… principaux écrits, on cite : *Enume-*
ratio plantarum quas in China boreali collegit (Saint-Pétersbourg, 1831); *Plantarum mongholico-chinensium decas I* (Casan, 1835); *Catalogue des plantes recueillies en 1832 dans la partie orientale de l'Altaï* (Verzeichniss der im Jahr 1832 im œstlischen Altaïgebirge gesammelten Pflanzen; Saint-Pétersbourg, 1836); *Tentamen generis Tamaricum species accuratius definiendi*; Dorpat, 1852); *Flore des steppes de l'Asie centrale* (Beitrag zur Kenntniss der Flora Russlands u. der Steppen central Asiens; Saint-Pétersbourg et Leipzig, 1851), extrait du tome VII des *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg; *le Genre Cousinia* (die Arten der Gattung C.; Saint-Pétersbourg, 1865); *Generis Astragali species gerontogeæ* (Ibid., I-II, 1868-1869); *Labiatæ persicæ* (Ibid., 1873); *Species generis oxytropis* (Ibid., 1874).

BUNGENER (Louis-Félix), écrivain protestant français, né à Marseille le 29 septembre 1814, d'une famille d'origine allemande, fit de brillantes études au collège de cette ville, puis alla étudier la théologie à Genève où il se fixa ensuite. Son premier ouvrage, *Un Sermon sous Louis XIV*, roman historique et didactique sur l'art de la chaire, eut cinq éditions françaises et des traductions dans presque toutes les langues d'Europe. Il publia ensuite : l'*Histoire du Concile de Trente* (2 vol.), puis *Trois sermons sous Louis XIV* (3 vol.), tableau de la société religieuse et politique au milieu du XVII[e] siècle; *Voltaire et son temps* (2 vol.); *Julien ou la Fin d'un siècle* (4 vol.); *Christ et le Siècle*, *Rome et la Bible*, *Rome et le cœur humain*, *Vie de Calvin*, *Vie de Lincoln*, et plus récemment *Saint Paul, sa vie, son œuvre et ses épîtres* (Paris, 1867, in-18); *Pape et concile au XIX[e] siècle* (1870); *Rome et le vrai* (1873), ainsi que plusieurs brochures sur les questions religieuses contemporaines. — M. Bungener est mort à Genève, en juin 1874.

BUNSEN (Robert-Guillaume Eberard), chimiste allemand, né le 13 mars 1811, à Gœttingue, où son père était professeur de littérature occidentale, étudia à l'Université de cette ville les sciences physiques et naturelles, et compléta son instruction à Paris, à Berlin et à Vienne. Ayant pris ses grades, pour l'enseignement de la chimie, à Gœttingue, en 1833, il succéda, trois ans plus tard, à Wœhler, comme professeur à l'Institut polytechnique de Cassel. Appelé à l'Université de Marbourg, en 1838, il y devint professeur titulaire en 1841, puis directeur de l'Institut de chimie. En 1851, il passa à l'Université de Breslau, qu'il quitta, dès l'année suivante, pour aller occuper la chaire de chimie à celle de Heidelberg où a été célébré solennellement, en 1877, le 25[e] anniversaire de son installation. Il a été élu, en 1853, correspondant de l'Institut.

M. Bunsen s'est fait un nom, dans la chimie, par des recherches importantes et d'heureuses découvertes, consignées dans les recueils et journaux de son pays, notamment dans les *Annales de chimie* de M. Liebig. Il a construit une nouvelle pile de charbon d'un usage très répandu et qui porte son nom; il a découvert le contre-poison de l'arsenic. Depuis 1860, ses travaux sur le spectre solaire et l'analyse spectrale ont beaucoup ajouté à sa réputation. Nous citerons de lui : *Descriptio hygrometrorum* (Gœttingue, 1830); *l'Hydrate de fer, contre-poison de l'arsenic blanc et de l'acide arsénieux* (Eisenoxydhydrat, das Gegengift, etc.; Ibid., 2[e] édit., 1837); *Méthodes gazométriques*, traduit en français, sous les yeux de l'auteur, par M. Schneider (Paris, 1858, in-8); *Instruction pour l'analyse des cendres et des*

eaux minérales (Anleitung zur Analyse der Aschen und Mineralwasser; 1874).

BUONCOMPAGNI (prince Balthazar), savant italien, né à Rome, le 10 mai 1821, descend de la famille des princes de Piombino, qui compte, parmi ses membres, plusieurs cardinaux et le pape Grégoire XIII. L'abbé Dominique Santucci lui donna des leçons dans la maison paternelle et le poussa également vers les sciences et vers les lettres. Dès 1840, il inséra dans le *Journal des sciences, des lettres et des arts* une *Biographie de l'abbé Joseph Calandrelli*, et celle de l'abbé *Andrea Conti*. Vinrent ensuite ses *Notes à la traduction des épigrammes grecques* de l'abbé Dominique Santucci (Rome, 1841, in-8); *Recherches sur les intégrales définies*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Crelle, à Berlin; *Alcuni cenni intorno alla Maddalena Buoncompagni, principessa di Piombino; intorno ad alcuni avanzamenti della fisica in Italia nei secoli* XVI *et* XVII, dans le *Giornale Arcadico* (Rome, 1846).

En 1847, M. Buoncompagni fut nommé membre de l'Académie pontificale *de Nuovi Lincei*, dont il devint bientôt bibliothécaire et trésorier. Il se signala dès lors par des travaux encore plus importants, et publia, en 1851, une série d'études remarquables sur *la Vie et les œuvres de Guido Bonatti, astrologue et astronome du* XIII*e siècle* (Rome, in-8); *la Vie et les œuvres de Gérard de Crémone, traducteur du* XII*e siècle et de Ghérard de Sabbionetta, astronome du* XIII*e siècle* (Rome, in-4, avec des fac-simile de quelques manuscrits du Vatican); *la Vie et les œuvres de Léonard Pisano*, dans les *Actes de l'Académie pontificale de' Nuovi Lincei*; sur les *Traductions faites par Platon de Tibur, traducteur du* XII*e siècle* (in-4), avec des fac-simile en manuscrit). M. Buoncompagni, qui a dépensé pour ses travaux d'érudition beaucoup de temps et une grande partie de sa fortune, a publié également une revue mensuelle, intitulée : *Bolletino di bibliografia e di storia della scienze matematiche e fisiche*. Il a été nommé, en novembre 1874, sénateur du royaume d'Italie.

BUQUET (Henri-Alfred-Léopold, baron), homme politique français, ancien député, né à Paris, le 15 juillet 1809, est fils d'un général du premier Empire. Maire de Nancy et membre du Conseil général pour le canton de cette ville, il entra au Corps législatif en 1852, pour la 2e circonscription de la Meurthe, comme candidat du gouvernement. Réélu, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 19 606 voix sur 29 080 votants. En 1869, sa candidature, toujours soutenue par l'administration, rencontra, surtout à Nancy même, de nombreuses et fortes oppositions. Il eut, au premier tour de scrutin, seulement 12 229 voix sur 31 997 votants, et au second tour, 15 457 voix, contre 15 088, obtenues par le candidat démocrate, M. Voix. Il donna alors sa démission de maire. Après le 4 septembre 1870, il est rentré dans la vie privée. M. le baron Buquet a été promu commandeur de la Légion d'honneur.

BURBURE-WEZEMBEEK (Léon-Philippe-Marie, chevalier DE), compositeur et littérateur belge, né à Termonde en 1812, fut, après de brillantes études, reçu docteur en droit à l'Université de Gand (1832). Paléographe distingué, il fut chargé, en 1842, de classer les archives du chapitre et de l'église Notre-Dame de Termonde, et, en 1846, celles de la cathédrale d'Anvers. En 1830, un essai musical de lui ayant été applaudi à Gand, il écrivit un grand nombre de compositions diverses, puis devint directeur de plusieurs sociétés chorales. De 1855 à 1861, il fut administrateur de l'Académie royale d'Anvers. En 1862, il fut élu membre de l'Académie royale de Belgique, dans la section de musique, en remplacement de M. Snell. Président de l'Académie d'archéologie belge, en 1868, il organisa, à Anvers, de concert avec M. de Caumont, le premier congrès international d'archéologie.

M. de Burbure a publié un remarquable *Catalogue du musée d'Anvers* (1857). Il a donné des articles littéraires au *Messager des sciences historiques*, à *la Belgique musicale*, à la *Biographie nationale belge*, etc., et pris la direction en 18.. de la publication archéologique des *Inscriptions de la province d'Anvers* (in-4). Comme musicien il a écrit de nombreuses compositions, une symphonie triomphale, des psaumes, hymnes, etc.

BURCKHARDT (Henri), administrateur et écrivain forestier allemand, né à Adelebsen, près de Gœttingue, le 26 février 1811, administra de grandes propriétés particulières, avant d'entrer dans le service public. Après avoir été, de 18.. à 1849, professeur à l'ancienne école forestière de Munden, il devint conseiller forestier du royaume de Hanovre, puis, en 1858, directeur et secrétaire général de l'administration forestière au ministère des finances. Il siégea, en cette qualité, à la Chambre des députés et fut membre du conseil d'État. Après l'annexion du Hanovre à la Prusse en 1866, il garda ses fonctions.

M. H. Burckhardt est l'un des premiers représentants de la science forestière en Allemagne, tant par son influence que par ses écrits. Nous citerons parmi ces derniers : *Tables forestières* (Forstliche Hülfstafeln ; 1852-1858, 3 parties); *Semis et plantations* (Saeen und Pflanzen nach forstlicher Praxis; Hanovre, 1855; 4e édit. 1870), considéré comme le meilleur des manuels forestiers allemands; une série de mémoires sous ce titre *Hors du bois* (Aus dem Walde; ibid., 1865-18.., livr. 1-5).

BURCKHARDT (Jacques), historien suisse, né à Bâle le 25 mai 1818, étudia la théologie dans sa ville natale, sous la direction de Wette et de Hagenbach, puis alla compléter ses études littéraires allemandes à Berlin. Revenu en Suisse, il fut nommé à l'Université de Bâle professeur d'histoire générale et de l'histoire de l'art. Il avait déjà beaucoup écrit sur ces sujets. On cite de lui : *Œuvres d'art en Belgique* (die Kunstwerke der belg. Staedte; Dusseldorf, 1842) ; *Constantin et son temps* (die Zeit Konst. des Gr. ; Leipzig, 18..); *la Renaissance en Italie* (die Cultur der Renaissance in Italien; Bâle, 1860); *Histoire de la Renaissance en Italie* (Geschichte der Ren. in It.; Stuttgart, 1867); *le Cicerone italien* (Cicerone, eine Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens; 3e éd. par A. de Zahn, Leipzig, 1874), etc.

BURDACH (Ernest), physiologiste allemand, fils du célèbre savant de ce nom, est né à Leipzig en 1801. Prosecteur et professeur d'anatomie à l'Université de Kœnigsberg, où il a fait ses premières études, il a publié des *Recherches sur l'anatomie microscopique des nerfs* (Beitrag zur mikroskopischen Anatomie der Nerven, Kœnigsberg, 1837), et une seconde édition complètement revue et corrigée de l'ouvrage de son père *sur l'Homme*, sous le titre d'*Anthropologie pour les gens du monde* (Stuttgart, 1847). — Il est mort à Königsberg le 10 octobre 1876.

BURDETT-COUTTS (miss Angela-Georgina, baronne), dite plus ordinairement miss Coutts, philanthrope anglaise, née le 25 avril 1814, est

…ncis Burdett et petite-fille du …mas Coutts, dont la veuve de… Saint-Alban. Héritière de l'im… …sen grand-père maternel, à la …ter le nom, miss Angela Coutts …nage par de nombreux et il…, entre autres par le prince …Elle resta célibataire et se con… à la fondation et à l'entretien de …bienfaisance ou de propagande …sé à ses frais de belles églises, …Carlisle, etc., fondé des évê… dans la Colombie anglaise et …omit des écoles et des cités à la municipalité de Londres le Colombia, plusieurs fontaines … Dans certains moments de …publique, elle a favorisé l'émi…si encouragé plusieurs entre… artistiques. Ses bienfaits de …vals, à Londres et dans toute …grande popularité. En 1871, le …a reine lui a conféré le titre de …le Londres, en 1872, et celle …874, l'ont honorée du droit de …lite de la guerre turco-russe de …onne Burdett-Coutts reçut du …don du Medjidié, pour la part …l'organisation des secours aux …distinction était accordée pour …une femme (mars 1878).

…ppolyte), graveur français, est …juillet 1833. Élève de l'École …suivit en outre les leçons de …Cotiné et remporta, en 1863, …our Rome. Depuis 1865, il a …annuels un grand nombre de …s sur pierres fines ou de mé…quels nous citerons : *Portrait* …tume (1865); *Lévrier sur la* …, *Jules-César*, médaillon en …rs portraits de même matière …t *V. Guelle*, camée sur corna…; une *Charge de cuirassiers*, …te; *Marin du siège de Paris* …, statuettes en pierres fines …ières années, M. Burdy tra…clusivement pour les princi… Paris.

…, littérateur français, né en …823, à l'École polytechnique, …nterie de terre et donna sa …lieutenant pour s'occuper de …Partisan des réformes sociales …, il collabora activement à *la Démocratie pacifique*, qui lui …1849, il se présenta sans suc…gislatives du Cher.

…eurs compositions musicales, …tiques et des traductions de …es *les Chasseurs de chevelures*, …rces (1854), *le Buffalo blanc* …ances *naturalistes* (1866) de…

…), graveur et dessinateur alle… en 1818, manifesta de bonne …passion pour la gravure sur …sseldorf, en 1837, pour étudier …telier de John, il se livra à sa …il grava les illustrations de plu…ges, entre autres les *Nibelun*…gen de Bendemann et de Hüb…ivit les leçons d'Unzelmann à …mmé, en 1846, professeur de gravure sur bois à l'Académie de Dresde. Son nom fut attaché, depuis cette époque, à une foule de publications illustrées : les *Poésies* de Hebel, les *Chansons du peuple et des étudiants*, les *Annuaires de la veillée*, *la Bible* (Leipzig, 3e édit., 1875), une galerie de 200 personnages allemands, 17 portraits de souverains de Prusse, grandeur naturelle, des copies des anciens maîtres allemands; sans compter des aquarelles, des eaux-fortes et des dessins originaux, insérés, en grande partie, dans des recueils destinés à la jeunesse allemande.

BURMEISTER (Hermann), naturaliste allemand, né le 15 janvier 1807, à Stralsund, où son père était employé supérieur des douanes, fit ses premières études dans sa ville natale, et suivit pendant quatre ans les cours de médecine aux Universités de Greifswald et de Halle. Dans cette dernière ville, il se lia avec le professeur Nitzsch qui fortifia son goût pour la zoologie et particulièrement pour l'entomologie. Docteur en 1829, il débuta par la publication d'un *Traité d'histoire naturelle* (Lehrbuch der Naturgeschichte; Halle, 1830), se rendit ensuite à Hambourg, où il termina la classification de la grande collection d'insectes de M. Sommer, et passa à Berlin où il prit ses grades et professa jusqu'en 1837. En 1842, il remplaça Nitzsch à l'Université de Halle dans la chaire de zoologie.

Lors des événements de 1848, M. Burmeister, connu par son libéralisme, fut envoyé d'abord par la ville de Halle comme député à l'Assemblée nationale, et plus tard par la ville de Liegnitz à la première Chambre prussienne. Il prit place dans le parti Dyhrn, du côté gauche, et y resta jusqu'à la fin de la session. Sa santé l'obligea alors à demander un congé dont il profita pour faire un voyage de deux ans au Brésil. A la suite de ce voyage il publia : *les Animaux du Brésil* (Uebersicht der Thiere Brasiliens; Berlin, 2 vol., 1854-1856). A son retour en Europe, il reprit ses fonctions à l'Université de Halle. En 1861, il abandonna sa chaire et repartit pour Buenos-Ayres, où il devint directeur du musée d'histoire naturelle fondé par lui et, en 1870, curateur de la nouvelle Université de Cordoue.

M. Burmeister a écrit pour l'enseignement, outre le livre déjà cité : *Esquisse d'histoire naturelle* (Grundriss der Naturgeschichte; Berlin, 1832; 7e édit., 1851); *Manuel d'histoire naturelle* (Handbuch der Naturgeschichte; Ibid., 1837) et un *Atlas de zoologie*; Ibid., 1835-1838, 7 cahiers; *Histoire de la création* (Geschichte der Schœpfung; Leipzig, 1843; 4e édit., 1851); *Tableaux géologiques pour l'histoire de la terre et de ses habitants* (Geologische Bilder zur Geschichte der Erde und ihrer Bewohner; Ibid., 1851).

Parmi ses autres écrits, il faudrait citer un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les journaux scientifiques de l'Allemagne et plusieurs monographies qui ont été publiées à part, telles que : *Histoire naturelle de l'espèce Calandra* (zur Naturgeschichte der Gattung Calandra; Ibid., 1837); *l'Organisation des trilobites* (Ibid., 1843); *Nouvelles recherches sur l'espèce tarsius* (Beitraege zur neuern Kenntniss der Gattung Tarsius; Ibid., 1847); *Athlophorus Klugii* (Halle, 1847); *les Labyrinthodontes* (Berlin, 1849-1850, 3 vol.). On cite encore, dans un ordre spécial d'études : *Manuel d'entomologie* (Handbuch der Entomologie; Berlin, 1832-1844, 4 vol.), et *Genera insectorum* (Berlin, 1833-1846, cahiers I-IX).

BURNOUF (Émile-Louis), littérateur français, né à Valognes (Manche), le 25 août 1821, est cousin germain de l'orientaliste Eugène Burnouf.

Élève du lycée Saint-Louis, reçu à l'École normale en 1841, docteur ès lettres en 1850, ancien élève de l'école d'Athènes, il fut nommé professeur de littérature ancienne à la faculté de Nancy, puis directeur de l'École française d'Athènes. Il dirigea, en cette qualité, des fouilles intéressantes, et adressa à l'Institut les comptes rendus annuels des travaux de l'École. Au mois d'août 1875, arrivé au terme de sa délégation, il fut remplacé dans ce poste, malgré le vœu de l'opinion publique, et nommé, le 19 août, professeur et doyen de la faculté des lettres de Bordeaux. Il n'accepta pas cette nomination, qui ne fut pour lui que l'occasion d'une protestation contre les doctrines illibérales qui s'étaient produites à la rentrée solennelle de la faculté. Par une sorte de tardive réparation, il reçut, le 23 mars 1878, le titre de directeur honoraire de l'École d'Athènes.

Il a publié : ***Des Principes de l'art d'après la méthode et les doctrines de Platon*** et ***De Neptuno ejusque cultu, præsertim in Peloponneso*** (1850), thèses; une traduction d'***Extraits du Novum organum*** de Bacon (1854); ***Essai sur le Véda ou Introduction à la connaissance de l'Inde*** (1863, in-8), et avec M. Leupol, ***Méthode pour étudier la langue sanscrite*** sur le plan des ***Méthodes*** de J.-L. Burnouf (1859), ainsi qu'un ***Dictionnaire classique sanscrit-français*** (1863-1865, in-8); ***Histoire de la littérature grecque*** (1869, 2 vol. in-8); ***la Légende athénienne*** (1872, in-8); ***la Science des religions*** (2ᵉ édit., 1872, in-18); ***l'Indigo japonais*** (1874, in-8); ***la Mythologie des Japonais*** (1878, in-8); des articles remarqués dans la ***Revue des Deux Mondes***, etc.

BURNSIDE (Ambrose-Everett), général américain fédéral, né à Liberty (Indiana), le 23 mai 1824, entra à dix-huit ans à l'École de West-Point, servit successivement comme lieutenant dans le 2ᵉ et le 3ᵉ régiment d'artillerie, prit part à la guerre du Mexique, et fut, à la conclusion de la paix, envoyé au fort Adams, dans la rade de Newport. En 1849, il servit avec distinction sur les frontières du Nouveau-Mexique, comme 1ᵉʳ lieutenant dans la batterie du capitaine Braxton Bragg, depuis général confédéré; puis il fut nommé quartier-maître dans la Commission chargée de fixer les limites entre les États-Unis et le Mexique. En 1852, il quitta le service pour se livrer à la fabrication de fusils de son invention qui se chargeaient par la culasse. Il s'établit à Bristol; mais son entreprise ayant échoué, il se rendit à Chicago, où il entra comme caissier dans le bureau de la compagnie du chemin de fer central de l'Illinois. Il y connut le général Mac-Clellan, qui était alors surintendant général de la société. Après être resté deux ans caissier, il était trésorier de la société et s'était fixé à New-York, lorsque la guerre civile éclata.

Le gouverneur Sprague ayant offert, par le télégraphe, à M. Burnside le commandement du 1ᵉʳ régiment de Rhode-Island, fort de 1000 hommes, qui venait d'être levé, il accepta immédiatement, alla à Providence, le jour même, pour se faire reconnaître de ses soldats, et les conduisit à Washington, où ce régiment fut un des premiers prêts à entrer en campagne. Quelque temps après, il livrait le combat de Stone-Bridge, et à la suite de cette affaire, le gouvernement fédéral le nomma brigadier général de volontaires, le 6 août 1861. Lorsque le général Mac-Clellan eut reçu le commandement supérieur de toutes les forces fédérales, il appela M. Burnside à diriger, en plein hiver, l'expédition envoyée dans la baie de Pamliko. Le 7 février 1862, M. Burnside attaqua l'île Roanoke, et il la prit le lendemain. Le 18 février, il adressa aux Caroliniens du Nord une proclamation pour les inviter à rentrer dans l'U[illegible] 25 avril, il s'empara du fort Macon. Le [illegible] il avait reçu le grade de major général.

Au mois d'août, il opérait pour rallier [illegible] Mac-Clellan qui, comme lui, avaient [illegible] pour objectif, lorsque les défaites de [illegible] raux et leur retraite, signalée par [illegible] glants combats, vinrent arrêter [illegible] s'agissait de défendre Washington, [illegible] tomac était franchi, et les forces de [illegible] Stonewall Jackson envahissaient le [illegible] M. Burnside fut appelé alors à remplacer [illegible] ral Pope à la tête de l'armée de Virginie [illegible] tôt, de concert avec Mac-Clellan, il organisa [illegible] l'élite des régiments vaincus, une nouvelle [illegible] et deux semaines à peine s'étaient écoulées [illegible] les deux généraux fédéraux arrêtaient [illegible] Hagerstown, dans une bataille de deux [illegible] la victoire leur resta (14 et 15 septembre [illegible] Les confédérés, ayant voulu résister [illegible] jours suivants, furent enfin rejetés [illegible] Potomac, après les batailles de Sharpsburg [illegible] d'Antiétam (16 et 17 septembre). A Sh[illegible] M. Burnside, chargé du commandement [illegible] gauche, livra, depuis le matin jusqu'au [illegible] combat acharné: il ne put avancer, mais [illegible] tint toutes ses positions pendant que l'e[illegible] battu par Mac-Clellan et Hooker. Il occ[illegible] son corps d'armée l'importante position [illegible] Ferry, lorsqu'il fut appelé à remplacer Mac[illegible] à la tête de l'armée du Potomac (7 nov[illegible] Avec ces forces divisées en trois corps [illegible] ordres des généraux Franklin, Sumner et [illegible] il passa le Rappahannock, livra une sanglante [illegible] taille sous les murs de Fredericksburg, et [illegible] de battre en retraite (15 décembre). Quelques [illegible] maines après il donna sa démission, [illegible] Rhode-Island. Mais il ne tarda pas à rentrer [illegible] le service actif, et, après la bataille de Ch[illegible] manga, solidement retranché dans Kno[illegible] (novembre 1863), il parvint, par une résistance [illegible] opiniâtre, à arrêter Longstreet et à paralyser [illegible] résultats de la victoire des confédérés. M. Bu[illegible] abandonna le service militaire en 1865 et [illegible] l'année suivante, gouverneur de Rhode-I[illegible] En 1870, il se trouvait à Paris au moment [illegible] siège, et il servit à plusieurs reprises d'inter[illegible] médiaire entre les belligérants. En 1875, [illegible] élu, pour la période quinquennale suivante [illegible] nateur des États-Unis.

BURRITT (Élihu), philanthrope américain [illegible] nommé l'*Apôtre de la paix*, est né le 8 d[illegible] bre 1810, à Berlin, dans le Massachusetts [illegible] mort de son père, il fut mis en apprentissage [illegible] un forgeron, et exerça cette profession [illegible] la plus grande partie de sa vie. Consacrant [illegible] ses moments de loisir à d'opiniâtres études [illegible] familiarisa avec les auteurs classiques anglais [illegible] étudia les mathématiques et la linguistique [illegible] un attrait particulier. Afin de pouvoir lire [illegible] ble dans le texte original, il apprit l'hébreu [illegible] autres langues sémitiques : le syriaque, le ch[illegible] déen, l'arabe, le samaritain, etc. Il aborda [illegible] le grec et le latin, et passa à l'étude des [illegible] qui s'y rattachent. Le slave lui donna la [illegible] divers dialectes en usage en Russie. Il voulut [illegible] outre se rendre compte, comme le cardinal Mai, [illegible] principaux patois d'une partie de l'Europe. [illegible] dernier lieu, il tourna son attention vers la [illegible] rature indienne et chinoise.

La réputation du « savant forgeron » s'étendit [illegible] dans toute l'Union, et les journaux le proposèrent [illegible] pour modèle à la classe ouvrière. Il se mit [illegible] voyager, prêchant de ville en ville la concorde [illegible] la fraternité. Dès l'âge de vingt ans, il avait [illegible] formé ce qu'il appelait un « cercle de famille [illegible]

el il exposait ses idées, en pre-
…nt, à l'exemple de Channing, la
et pour base. En 1846, M. Burritt
…leterre, en étudia les institutions
…ublia un petit livre : *Étincelles de*
…s from the anvil; Londres, 1848),
…ablement accueilli. Dans les di-
…nus par la Société des Amis de
…les, à Londres, à Paris, à Franc-
…pa à la tribune la doctrine de
…de la guerre avec l'essence du
…t de la réalisation par la paix de
…nelle. Une de ses publications,
…e olives leaver, 1853), a été tra-
…s langues et imprimée à des mil-
…rs.
…mérique il publia le résultat de
…sous ce titre : *Réflexions sur les*
…et *de l'étranger* (Thoughts on
…and abroad; New-York, 1854).
…itt en Angleterre, s'occupa de
…les États-Unis, remplit les fonc-
…à Birmingham, et continua, par
…et des articles de journaux, de
…ussement en faveur de l'amélio-
…tions de la classe ouvrière. Il a
… *Jacob et Joseph ou leur vie*
…à la jeunesse (Jacob and Joseph,
… *Dix minutes d'entretien sur di-*
…minutes' talks, etc., 1874) ; un vo-
…rs (Chips from many Blocks,
…Burritt est mort à New-York le

…rad), philologue allemand, né à
…), le 11 novembre 1830, fit ses
…ues à l'Université de Leipzig où
…en 1851. Après avoir passé un
…sita la Belgique, la France, l'Ita-
…t un séjour de plus de deux ans
…pays, et revint, en 1855, à Leip-
…cteur privat-docent, l'année sui-
…thèse sur *l'Ile d'Eubée*. Deux ans
…t nommé professeur extraordi-
…n 1861, à Tubingue, comme pro-
…gie et d'archéologie classiques et
…direction du séminaire philolo-
…n 1864, avec les mêmes fonctions
…lles, qu'il a quittée, en 1874,
…urich. Il est membre de l'Aca-
…es de cette ville.
…rsian, entre autres travaux : une
…aphie de la Grèce (Geogr. von
…ipzig, 1862-1872, 2 vol.); des
…*Maternus* (Ibid., 1858), de *Sénè-*
…bid. 1857), et surtout de savants
…s *Mittheilungen* de la Société des
…rich, dans l'*Encyclopédie* d'Ersch
… il a fourni l'article *Art grec*
…), etc.

…n-Hill), jurisconsulte et littéra-
…é le 29 août 1809, étudia le droit
…fut admis, en 1831, au barreau
…fut nommé, en 1854, secrétaire
…ion des prisons d'Écosse. En ré-
…s travaux il reçut en 1868, de la
…istoriographe royal pour l'Écosse,
…ngtemps.
…ombreux ouvrages favorablement
…ques-uns ont trait à la jurispru-
…ays, tels que : *Manuel du droit*
…de la faillite, etc. Mais ceux qui
…plus de notoriété littéraire sont :
…dance de David Hume (Édim-
…vol. in-8); *Vies de lord Lovat et*
…bes (Londres, 1847, in-8); une

Histoire d'Écosse (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), qui s'étend depuis la révolution de 1688 jusqu'à la défaite de la dernière rébellion jacobite; une autre ***Histoire d'Écosse depuis l'invasion d'Agricola jusqu'à la révolution de*** 1688 (Édimbourg, 2ᵉ édit., 8 vol. 1873). Il est aussi l'auteur d'un petit traité d'*Économie sociale et politique* (Ibid., 1849), et d'un ***Compte rendu des affaires criminelles*** d'*Écosse* (Londres, 1852, 2 vol. in-8).

BURTON (Richard-Francis), voyageur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1821, étudia en Angleterre et en France, entra au service de la Compagnie des Indes, et obtint un brevet de lieutenant dans un régiment indigène. Attaché à la présidence de Bombay, il visita d'abord les Nilgherries ou montagnes Bleues, puis fut employé dans le Sindh où il fit une résidence de cinq années. Curieux, intrépide, doué d'une facilité remarquable pour apprendre les langues et se plier aux mœurs de chaque pays, il profita de son séjour dans cette province pour en étudier la géographie et les populations, et consigna ses observations dans trois ouvrages : *le Sindh ou la Vallée maudite* (Sindh or the unhappy Valley, 1850, 2 vol. in-8); *la Fauconnerie sur les bords de l'Indus* (Falconry in the valley of the Indus, 1850, in-8), et *le Sindh et les races de la vallée de l'Indus* (Sindh and the races that inhabit the valley of the Indus, 1851, in-8), livre aussi intéressant que complet, qu'il accompagna d'une description des Nilgherries: *Goa et les montagnes Bleues* (Goa and the blue Mountains, in-8).

En contact journalier avec une foule de populations asiatiques, il en apprit les langues : l'hindoustani, le persan, l'afghan, le moultan dont il a donné une *Grammaire* (a Grammar of the multani language), et s'attacha surtout à connaître l'arabe, qu'il ne tarda pas à parler comme un naturel. Il forma alors le projet de visiter Médine et la Mecque, où aucun Européen n'avait pénétré depuis Burckhardt. Il se rendit, à la fin de 1851, en Angleterre, pour prendre, avant de tenter ce voyage périlleux, les instructions de la Société de géographie de Londres, et s'embarqua à Southampton, en avril 1853. Arrivé à Suez, il pénétra dans le Hedjaz par Yembou, sous le déguisement d'un pèlerin afghan. Il réussit à visiter les deux villes saintes, et il opéra son retour par Djedda. La relation de ce *Pèlerinage à Médine et à la Mecque* (Personal narrative of a pilgrimage to el Medineh and Meccah; Londres, 1855, 3 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1857), obtint en Angleterre le plus grand succès.

Revenu au Caire, M. Burton reçut la mission de visiter le pays des Somaulis sur la côte de l'Afrique orientale, et partit avec les lieutenants Stroyan, Speke et Hern; mais il ne put dépasser Harar, qu'aucun Européen n'avait encore visité jusque-là. Dans cette expédition, il fut grièvement blessé et M. Stroyan tué. Le livre dans lequel il en est rendu compte, intitulé : *Première excursion dans l'Afrique orientale* (First footsteps in east Africa or an exploration of Harar; Londres, 1856, in-8), contient une grammaire de la langue d'Harar. L'intrépide voyageur se rembarqua à Barbera, le 6 avril 1854; il avait formé le projet d'aller à la découverte des sources du Nil, et il partit, à la fin de 1856, avec le lieutenant Speke, pour la côte de Mozambique, chargé par la Société de vérifier l'existence d'une mer intérieure annoncée par les Arabes et les missionnaires de la côte de Zanzibar. Il découvrit en effet le vaste lac Tanganyika. Il a donné la relation de cette découverte dans son *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, traduit en français par Mme H. Loreau (1862, gr. in-8, avec

cartes). En même temps, le capitaine Speke avait pénétré jusqu'au lac Nyanza et l'avait signalé comme la source du Nil.

A peine de retour en Europe, M. Burton, élevé au grade de capitaine, s'embarqua pour les États-Unis qu'il traversa d'un océan à l'autre; il publia les résultats de cette excursion sous le titre de : *Voyage à la cité des Saints*. Le pays des Mormons et leur société naissante paraissent, en effet, avoir été l'objet principal de ses études, et il prit parti pour ces nouveaux sectaires, avec une grande vivacité; *Le Tour du monde* en a publié des extraits (1862). Depuis, le major Burton, vice-président de la Société anthropologique de Londres, fut nommé consul d'Angleterre dans la baie de Biaffra, et prit pour résidence l'île de Fernando-Po, d'où il a encore entrepris de nouvelles explorations, comme l'indiquent les deux volumes publiés en 1863, sous ce titre : *Abéokuta and the Camarouns Mountains, an exploration* (in-8) et, en 1864 : *A Mission to Gelele King of Dahome* (Londres, 2 vol. in-8). A la fin de 1864, il passa, en qualité de consul, au Brésil et publia, pendant son séjour dans ce pays; *Explorations des montagnes du Brésil* (1868, 2 vol.) et *Lettres du champ de bataille du Paraguay* (1870). Consul à Damas de 1868 à 1872, il explora ce pays et en publia la description : *Unexplored Syria* (1872, 2 vol.), pendant que sa femme donnait un ouvrage sur l'état social des mêmes contrées : *Vie en Syrie, Palestine et Terre Sainte* (Londres, 1875, 2 vol.). En 1872, M. Burton fut envoyé à Trieste.

BURTY (Philippe), collectionneur et critique d'art français, né à Paris le 11 février 1830, d'une famille de commerçants, fit ses études aux colléges de Fontainebleau et de Melun, entra dans l'atelier de M. Chabal-Dussurgey, peintre de fleurs et d'ornements attaché aux Gobelins, y travailla pendant plusieurs années, et commença alors à étudier et à collectionner des estampes. Il débuta, comme critique, dans l'*Art au XIX^e siècle*, revue dirigée par M. Th. Labourieu, écrivit un Salon pour un journal de modes; puis, en 1859, entra à la *Gazette des Beaux-Arts*, et inaugura, dans cette feuille, les comptes rendus de ventes d'objets d'art. Après avoir été attaché à *la Presse*, pour y rédiger le courrier artistique, il suivit, en 1866, M. de Girardin à *la Liberté* avec les mêmes attributions, et prit part en 1869 à la rédaction du *Rappel*. Lors de la fondation de *la République française* (5 novembre 1871), il y fut chargé des comptes rendus de livres d'art et d'expositions, sans négliger une correspondance hebdomadaire adressée à un journal anglais, *The Academy*. Désigné par Eugène Delacroix, dans son testament, pour classer les dessins de ce maître, il remplit avec succès sa mission délicate, et le catalogue qu'il en a dressé (1864, in-8), est recherché, ainsi que ceux des ventes Parguez, de La Combe, Laperlier, Troyon, etc., qu'on lui doit également. Il a réuni une remarquable collection de lithographies et eaux-fortes des maîtres contemporains et une série d'objets japonais qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1879.

M. Burty a publié, outre les *Eaux-fortes de F. Seymour Haden* (1866, in-fol.), recueil d'un prix élevé qui eut un grand succès en Angleterre : *les Chefs-d'œuvre des arts industriels* (1866, gr. in-8 avec 200 bois); *Notice des Études peintes par Th. Rousseau exposées au cercle des arts* (1867, petit in-8) : *les Émaux cloisonnés anciens et modernes* (1868, petit in-8 avec planches); *Paul Huet, notice biographique et critique, suivie du catalogue de ses œuvres* (1869, in-8, avec eau-forte inédite du maître); *Maîtres et pe[...]* (1877, in-18), recueil d'articles revus [...] tés; une intéressante édition des *Lettres [...] Delacroix* (1870, in-8, portrait et fac-[...]); *Notices* et *Préfaces* pour d'importa[...] tions artistiques), etc. Citons aussi, [...] res très différents : *Pas de lendemain* (1869, petit in-4, avec pl.), et *les [...] grammes de l'Empire* (1870, br. in-8), [...] anonyme de dépêches trouvées aux Tu[...]

BURY (BLAZE DE), voy. BLAZE (Hen[...]

BUS (François-Louis-Joseph DU), h[...] tique belge, est né à Tournai (Hainaut[...]. Après la révolution de 1830, il fut [...] grès national et fit partie de la Comm[...] constitution. Il vota l'exclusion de la [...] Nassau et se rallia à la canndidature d[...] Envoyé à la Chambre des représentan[...] district de Tournai, il fut appelé, p[...] sieurs sessions, à la vice-présidence [...] blée, fut rapporteur d'un grand nomb[...] jets de loi, et prit place parmi les ch[...] éminents du parti catholique. Il pro[...] les traités de 1831 et de 1839, et c[...] les atteintes portées par la diplomatie [...] à l'intégrité du territoire belge. Il co[...] stitution de l'ordre royal de Léopold, [...] un amendement tendant à exclure [...] civil « les membres des Chambres, [...] provinciaux et de l'ordre judiciaire, [...] temps qu'ils seront en fonctions. »

Adversaire déclaré de l'enseignement [...] tat, M. du Bus formula en projet de [...] la séance du 10 février 1841, et de [...] avec son collègue M. Brabant, la dema[...] évêques belges, ayant pour but d'obtenir [...] sonnification civile de l'Université catholi[...] Louvain. Le projet Bus-Brabant, [...] tenu par les partisans du clergé, rencontr[...] le pays une opposition très énergique. Les [...] se décidèrent à demander, par une lettre [...] tive, que leur pétition fût regardée com[...] avenue, et M. du Bus déclara qu'il retirait [...] position. Dans la discussion relative à l'o[...] sation de l'enseignement primaire (août [...] il plaida de même la cause du clergé. Au [...] vellement partiel de 1843, il ne fut pas [...] Tournai, mais il rentra à la Chambre, le 2[...] 1844, comme représentant de Turnhout. [...] lors, il prit une part beaucoup moins [...] aux débats législatifs. La victoire du parti li[...] (8 juin 1847) l'éloigna définitivement de l'As[...] blée. Réélu à Turnhout, il renonça à son [...] dat. Il était président du tribunal de pre[...] instance de Tournai depuis le 4 octobre 18[...] 1845, il a été nommé par M. Nothomb comm[...] deur de l'ordre de Léopold. — M. Du Bus est m[...] à Tournai, le 7 janvier 1873.

Bus (Albéric DU), frère du précédent, [...] Tournai, le 10 mai 1810, a été comm[...] de district à Mons, puis à Turnhout. [...] comme lui au parti catholique, il fut envoyé [...] à la Chambre des représentants par le distr[...] Turnhout. La loi sur les incompatibilités lui [...] leva, en 1848, le mandat législatif, qu'il re[...] en juin 1854 comme représentant de Brux[...] — Il est mort le 2 juillet 1874.

BUS DE GHISIGNIES (Bernard-Amé-Léonard [...] vicomte DU), administrateur belge, né à Tourn[...] en 1808, fut envoyé à la Chambre des représen[...] tants par le district de Soignies (Hainaut), depu[...] 1835 jusqu'à 1847. Membre du parti catholique, [...] prit peu de part aux discussions de l'Assemblée, [...] eut un rôle politique très secondaire. Mais, comme [...]

upa de l'organisation de la biblio-
ésentants. Il se fit connaître sur-
teur du Musée d'histoire naturelle
s fonctions, qu'il remplit avec
et quelques travaux sur des ques-
, le firent nommer membre de
logique de France et de l'Aca-
Belgique. — Il est mort le 6 juil-

(Jean-Charles-Édouard), philo-
é à Magdebourg, le 14 février
dia les leçons de Bœckh, Wolf,
puis s'appliqua spécialement à
es modernes de l'Europe et de
suivi, en 1827, une expédition
glais au Mexique, il parcourut
me années. Revenu à Berlin, à
l fut mis par Bopp en relations
Humboldt, et resta jusqu'à leur
es travaux. En 1832, il entra à
yale, dont il fut nommé gardien
il devint bibliothécaire en 1853.
re depuis 1840, il entra en 1851
sciences.
s écrits d'intérêt secondaire sur
çaise, anglaise, etc., on cite
e haute importance les travaux
n sur les langues des familles
malaise et sur celles du centre
mérique. Ils font partie essen-
s de Guill. de Humboldt : *la*
ns l'île *de Java* (die Kawis-
in, 1836-1839, 3 vol.), qu'il fut
et dont le troisième volume est
ent de lui. Viennent ensuite :
me des *îles Marquises et de la*
Berlin, 1843, en franç.); une
sur les langues de l'Amérique,
ons de l'Académie de Berlin,
ons de lieux en aztèque (die
ozten, 1853), *les Traces de la*
dans le nord du Mexique et de
ren der azt. Sprache im nordl.
, *la Famille des langues atha-*
pakische Sprachstamm, 1856),
que et les langues athapasques
athapaskische Sprachstamm;
; *Grammaire des langues de*
mmatik der sonor. Sprachen; Ber-
etc. M. Buschmann a aussi
e tome V du *Cosmos* et dressé la
rage.

lliam-Bertrand), auteur drama-
é à Paris, le 7 mars 1832, est
famille de juifs arabes alliée à
eur F. Halévy. Après avoir oc-
ns les douanes, M. W. Busnach
théâtre de genre et administra
l'Athénée où, sous sa direction,
mporta ses premiers succès. Il a
r cette scène et sur d'autres plus
quarantaine de pièces, le plus
oration. Rappelons seulement :
, revue de l'année 1865, avec
rough *s'en va-t'en guerre*, avec
; *l'Ours et l'amateur de jar-*
un acte, musique de M. Mar-
oïse et Abélard, musique de
la *Liqueur d'or*, avec M. A. Lio-
M. L. de Rillé, opérette in ter-
ème représentation (1873); *Mon*
lles, vaudeville en un acte, avec
(1876); *Kosiki*, opérette, avec
, musique de M. Lecocq (même

BUSONI (Philippe), littérateur français, né le 15 mai 1806, d'une famille originaire d'Italie, fut, en 1830, un des signataires de la protestation des journalistes. Il fut ensuite chargé par M. Villemain de parcourir l'Italie pour recueillir sur la maison de Médicis les documents qui peuvent intéresser l'histoire de France. De 1845 à 1860, il rédigea la chronique parisienne dans *l'Illustration*. Il fonda lui-même ensuite un recueil hebdomadaire illustré, *le Temps* (1860, in-4).

On a de M. Busoni : *Racine* (Français, 1828), comédie en un acte et en vers, avec M. Brizeux; *d'Egmont, ou Paris et Saint-Cloud au 18 brumaire* (1831), étude historique; *Anselme* (1835, 2 vol.), roman; *les Alpes pittoresques* (1837, 2 vol. in-4); une édition des *Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises* (1841); *les Étrusques* (1843), poésies; un grand nombre de nouvelles et d'articles insérés dans la presse périodique.

BUSQUET (Alfred), littérateur français, né en 1820, commença ses études à Rouen et vint les terminer à Paris. Il fit ses débuts littéraires au *Corsaire*, puis commença dans *la Semaine*, sous le pseudonyme de *l'Intimé*, une série de chroniques judiciaires qui furent remarquées. De 1840 à 1850, il fut rédacteur en chef de *la Silhouette*, et devint en même temps l'un des collaborateurs assidus du *Pays*, de *l'Artiste*, de *la Liberté*, de la *Revue française*, du *Pamphlet*. Il a épousé Mlle Pagnerre, la fille du fondateur de la librairie de ce nom.

M. Alfred Busquet a publié *le Poème des heures* (1854, in-18), qui devait être la première partie d'une œuvre plus considérable : *la Nuit de Noël*, poème (1861, in-16); *Représailles* (1872, in-18).

BUSS (François-Joseph), publiciste allemand, né à Zelle le 23 mars 1803, étudia la philosophie, la médecine et le droit à Offenbourg et à Fribourg. En 1833, il fut nommé professeur de droit public. Après avoir soutenu des opinions très libérales, il devint un des adversaires les plus ardents du rationalisme et de la démocratie. En 1837, il entra à la seconde Chambre du grand-duché de Bade, mais il donna presque aussitôt sa démission. Il fut réélu en 1846, et cette fois encore il s'attira des attaques si vives qu'il renonça de nouveau au mandat législatif. Il fit cependant partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut l'orateur le plus fougueux du parti ultra-catholique. Lorsque la révolution éclata dans le pays de Bade, il donna tout son appui à la réaction, sans approuver toutefois l'occupation prussienne. Membre de la chambre badoise en octobre 1873, il y devint le chef du parti clérical et, en cette qualité, présenta une contre-adresse et interpella le gouvernement sur la reconnaissance de M. Reinkens, comme évêque vieux-catholique. En 1874, élu député au Parlement allemand, il siégea au centre.

Outre ses ouvrages de droit : *la Science politique et son histoire* (Geschichte und System der Staatswissenschaft, 1839, 3 vol. in-8), *de la Méthode du droit canonique* (die Methodologie des Kirchenrechts; Fribourg, 1842, in-8), etc., M. Buss a publié des écrits de circonstance : *Union des droits et des intérêts du catholicisme* (die Gemeinsamkeit der Rechte und der Interessen des Katholicismus; Schaffhouse, 1847-1850); *l'Unité allemande et la Prusse* (die Deutsche Einheit und die Preussenliebe; Stuttgart, 1849); *Haut et bas radicalisme* (der hohe und der niedere Radicalismus; Schaffhouse, 1850); *Réformation du clergé catholique en Allemagne* (Reformen im Dienst der katholischen Geistlichkheit Deutschlands; Ibid., 1853); *Histoire et origine de l'Église chez les Allemands* (Urkundliche Geschichte des national

und territorial Kirchenthums; ibid., 1851); *la Société de Jésus, son but, son histoire, son avenir* (die Gesellschaft Jesu, ihr Zweck, etc.; Mayence, 1853-1854), etc., etc.

BUSSIÈRE (Alfred Renouard, baron de), homme politique français, ancien député, est né le 14 juin 1804. Banquier à Strasbourg, puis président du tribunal de commerce de cette ville, il devint directeur de la Monnaie de Paris, membre du Consistoire supérieur de la confession d'Augsbourg, et conseiller général pour le canton de Geispolsheim. Député sous la monarchie de Juillet, il vint, en 1852, représenter au Corps législatif la 1re circonscription du Bas-Rhin. Réélu, les années suivantes, comme candidat du gouvernement, il obtint, en 1863, 21 541 voix sur 28 274 votants, et en 1869, 17 689 voix sur 29 337. Ses fonctions à la Monnaie furent invoquées comme un motif d'incompatibilité. En janvier 1863, il fut nommé administrateur de la Société générale du Crédit mobilier. Dès le début de la guerre franco-prussienne, M. de Bussière, membre de la Société de secours aux blessés, fut, malgré ce titre, arrêté par les Allemands, fait prisonnier et enfermé dans la prison d'État de Rastadt (août 1870). Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1858.

BUSSON (Charles), peintre français, né à Montoire (Loir-et-Cher), le 15 juillet 1822, élève de Rémond et de M. Français, s'est fait connaître par des paysages empruntés pour la plupart à son pays natal et dont plusieurs, *le Gué aux environs de Montoire* (1857), *la Chasse au marais dans le Berry* (1865), *le Retour du garde-chasse* (1867), ont été acquis par l'État et placés dans les musées de Tours, de Compiègne et du Luxembourg. M. Busson a reçu, en 1855, une médaille de troisième classe qui a été l'objet de trois rappels, en 1857, 1859 et 1863, la croix de la Légion d'honneur le 15 août 1866 et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1867.

BUSSON-BILLAULT (Julien-Henri Busson, puis), avocat français, ancien député, né à Joigny (Yonne), le 24 juillet 1823, se fit recevoir avocat en 1845 et docteur en droit en août 1848. Signalé, dans sa jeunesse, pour ses opinions républicaines, il débuta avec succès au barreau de Paris et à la conférence des avocats, dont il fut secrétaire en 1849; il prononça en 1850 l'*Éloge de Pothier*, qui fut remarqué. Devenu, en 1854, gendre de M. Billault, dont il fut plus tard autorisé à joindre le nom au sien, il entra, la même année, au Corps législatif comme député de la 2e circonscription de l'Ariège, qui le réélut depuis comme candidat du gouvernement. En 1863, il fut nommé à la presque unanimité, par 28 520 voix sur 28 583 votants. Aux élections de 1869, plus disputées partout, il obtint encore 21 995 voix sur 26 987 votants. Il était aussi membre du Conseil général de ce département pour le canton de Castillon. M. Busson-Billault se distingua particulièrement, dans la carrière législative, comme rapporteur d'un certain nombre de lois. Comme orateur, sa rapidité d'élocution était si grande que les sténographes pouvaient à peine le suivre. Au milieu des premiers désastres de la guerre franco-prussienne, il fut appelé, dans le cabinet du 10 août 1870, à succéder à M. de Parieu, comme ministre présidant le Conseil d'État. M. Busson-Billault a tenté de rentrer dans la vie politique en se présentant aux élections générales du 14 octobre 1877. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 14 août 1866.

BUSSY (Antoine-Alexandre-Brutus), pharmacien et médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Marseille le 20 mai 1794, fut reçu docteur à Paris en 18[illegible]. Ancien agrégé libre de la Faculté, et directeur honoraire de l'École de pharmacie, il fut appelé à l'Académie de médecine dès 1824, et depuis élu membre libre de l'Académie des sciences (1850) en remplacement de Francœur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 ju[illegible] 1856.

Outre plusieurs découvertes importantes, telle que le moyen de liquéfier l'acide sulfureux, chlore et plusieurs gaz considérés jusqu'alors comme fixes, on doit à M. Bussy un certain nombre d'écrits, la plupart en collaboration avec d'autres savants: avec M. Lecanu, *Essais chimiques sur l'huile de ricin* (Paris, 18[illegible]); *Recherches cliniques sur la saponaire d'Égypte* (Paris, 1833); *De quelques produits nouveaux obtenus par l'action des alcalis* (Paris, 1834); avec MM. Orfila et Olivier: *Réponse aux écrits de M. Raspail sur l'affaire de Tulle* (Paris, 18[illegible]); surtout, avec M. Boutron-Charlard, un *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées, et d'en constater le degré de pureté* (1 vol. in-8, 1829). M. Bussy est un des collaborateurs ordinaires du *Journal de pharmacie*. Il a revu la traduction des *Manipulations chimiques de Faraday*.

BUTLER (Benjamin-Franklin), général américain fédéral, né le 5 novembre 1818, à [illegible]field, dans le New-Hampshire, quitta son pays natal pour aller exercer dans le Massachusetts la profession de jurisconsulte, dans laquelle il obtint bientôt une importante situation. Il contribua, dit-on, à l'élection du président Lincoln. Au début de la guerre civile, sans autres connaissances militaires que celles qu'il avait pu acquérir dans les exercices périodiques de la milice du Massachusetts, il se distingua d'abord par un acte aussi hardi qu'heureux qui commença sa fortune. Washington menacée avait perdu toutes ses communications avec le [illegible]. Le 7e régiment de New-York et le 8e du Massachusetts, après avoir dépassé Philadelphie, se trouvaient arrêtés, comme tous les autres renforts destinés à la capitale fédérale. L'initiative de M. Butler sauva tout : il se mit à la tête des deux régiments, se saisit de tous les navires qui étaient dans le port, passa de l'autre côté de la Chesapeake, occupa Annapolis et ouvrit ainsi la route à toutes les troupes qui le suivaient. Cette conduite lui valut le grade de major général et le commandement du département de la Virginie. Par suite du plan d'attaque adopté par le général Scott, il prit position au sud-est du fort Monroë, en face de Norfolk, pour s'emparer de [illegible] Point, qui commande l'embouchure de la rivière James, et y fut bientôt rejoint par une foule d'esclaves fugitifs, qu'il employa aux travaux de défense. Quelques mois plus tard, le général Butler fut remplacé par le général Wool et chargé d'exécuter une expédition dont il avait [illegible] le plan.

Le 26 août, il quitta le fort Monroë avec une flottille composée de quatre frégates, deux canonnières et quelques autres bâtiments, qui portaient 4000 hommes et 140 canons; son but, d'abord inconnu, ne tarda pas à se dévoiler : le gouvernement fédéral voulait prendre sa revanche de Bull's-run, et tirer parti de sa puissante marine; le succès répondit à ses espérances. Le 27 août, le général Butler débarquait au cap Hatteras et s'emparait de la passe; le lendemain il forçait les deux forts qui la défendaient [illegible]

...tion, et les détruisait; en outre ...it plus rigoureux, et, sur les côtes ...u Nord, cette expédition effrayait ...es et rassurait le parti de l'Union. ...une seconde, et au mois d'oc... Butler fit encore partie, mais ...rang secondaire, de l'armée de ...qui, sous les ordres de Sherman, ...nt les ports de Beaufort, Char... rendre possible l'exportation du ...bre, Butler attaqua et prit inopi... et fit preuve une fois de plus de décision.

...gne de 1862, il passa à la Nou... s'était rendue au commodore ...vril il y fit entrer ses troupes le ...une proclamation qui mettait ...dépendances en état de siége, ...ètres européenne, ordonnait la ...magasins et des lieux publics, ...signe de ralliement illégal, et ...lois de l'Union. Ce ne fut pas ...sistance, et les insultes adressées ...ar les dames de la Nouvelle-...éans, le 15 mai, une fameuse ...s laquelle l'irascible général dé...nir les personnes qui s'en ren...s seraient considérées comme ...uniées en conséquence. Il dut ...août, frapper la ville d'une con...e 300000 dollars, destinée aux ...quelques mois plus tard, il fut ...néral Banks (16 décembre). Sa ...ées à ses troupes, simple et ...le réponse qu'il voulût opposer ...dont il était l'objet. En rentrant ...il reçut du reste le meilleur ...ès lui vota des remerciements, ...appelé au commandement du ...Sud, comprenant la Caroline du ...e. Il fut plus tard rappelé en ...t le commandement du corps ...d'appuyer les opérations du gé...cès de son expédition contre ...n destituer dans les premiers ...1865. Après la guerre de la ...utler reprit ses premières études ...Idaires, et redevint avocat. ...tés pour le Massachusetts, depuis ...t devant le Sénat, dans le pro...ident Johnson, un réquisitoire ...ement et la violence oratoires ...ites. Il a été porté deux fois, ...idat du parti républicain pour ...gouverneur de l'état du Massa...rangé, après l'élection du prési...nt les adversaires de sa politique

...am-Allan), poëte américain, né ...5, et fils d'un jurisconsulte qui ...charges politiques, termina ses ...sité de New-York, se fit ad..., voyagea sur le continent et ...traductions d'Uhland qui furent la *Democratic review*. On a en... *Villes artistiques et les pre...* (...e Cities of art and the early ar...), ...biographies et d'esquisses; *les ...l'Europe* (Out of the way places ...aux de voyage; *le Club du colo...* (...s club), mélanges humoristiques ...s, *le Parnasse de Barnum* (Barnum's Parnassus, 1850), publié à propos du tournoi poétique auquel ce dernier avait convié les écrivains en l'honneur de Jenny Lynd; *Rien à mettre, ou Crinoline et Misère*, poëme, traduit par A. Le Roy (1859, in-18), et une esquisse biographique sur *Martin Van Buren* (1862.)

BUTT (Isaac), homme politique et publiciste anglais, né à Stranorlar (Donegal), en 1813, fit ses études au collége de la Trinité de Dublin, professa deux ans l'économie politique et entra, en 1838, au barreau irlandais. Il a plaidé dans les procès de Smith O'Brien, en 1848, et des fenians en 1865. Depuis 1852, il a fait partie presque constamment de la Chambre des communes, où il représenta les intérêts irlandais.

M. Isaac Butt a publié des brochures et lettres politiques et des écrits plus étendus, tels que: *Histoire du royaume d'Italie* (History of the Kingdom of Italy 1860) et *Traité pratique de la nouvelle loi de compensation pour les fermiers irlandais et autres dispositions de l'acte de* 1870 (Practical Treatise on the new law of comp. to tenants in Ireland, etc. 1871).

BUYAT (Étienne), député français, né à Chaponnay (Isère), le 8 juillet 1831, étudia le droit et entra au barreau de Lyon. Élu, sous l'Empire, au Conseil général de l'Isère, comme candidat de l'opposition, il réclama la nomination des maires par les conseils municipaux et combattit le plébiscite. Au mois de novembre 1870, il accepta les fonctions de secrétaire général à la préfecture de l'Isère. Aux élections de février 1871, il obtint plus de 47 000 voix, sans être élu. Nommé conseiller général, pour le canton de Saint-Symphorien d'Ozon, le 8 octobre 1871, il ne cessa de lutter pour le maintien de la République, signa une protestation contre le retour du comte de Chambord en octobre 1873, et présida le comité électoral sénatorial de l'Isère. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu, dans la première circonscription de Vienne, par 10 761 voix, contre M. Thivollet, candidat radical. Il prit place au groupe de l'Union républicaine et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 13 434 voix, contre M. Harel, candidat du gouvernement, soutenu énergiquement par l'administration et qui n'en obtint que 5 078.

BYRON (Henri-James), auteur dramatique et acteur anglais, fils du consul d'Angleterre à Haïti, né à Manchester, alla achever ses études à Londres. Il a écrit un certain nombre de comédies, comme *la Vieille Histoire* (the Old Story), *la Guerre au couteau* (War to the knife), *Cent mille livres* (A hundred thousand pounds), *Une Dame américaine* (An American lady), *les Vieux Matelots* (Old Sailors), *le Taureau par les cornes* (the Bull by the horns), *Nos Enfants* (Aur boys, 1878). Il aborda même le drame, mais il a surtout réussi dans les parodies, bouffonneries et autres pièces du genre grotesque. Il débuta, comme acteur, en octobre 1869, au théâtre du Globe, dans un de ses propres ouvrages intitulé : *Pas si fou qu'il en a l'air* (Not such a fool as he looks). M. Byron a collaboré, en outre, à plusieurs magazines et revues, et fourni notamment au *Temple Bar Magazine* le roman intitulé *Bien payé* (Paid in full), publié ensuite séparément (3 vol.).

C

CABALLERO (Firmin-Agosto), journaliste et homme politique espagnol, né le 7 juillet 1800 à Barajas de Melo dans la province de Cuença, étudia le droit et reçut, à Madrid, le diplôme d'avocat. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution qui venait d'arracher à Ferdinand VII une constitution libérale (1820); mais, en 1823, après que les armées françaises eurent rétabli le despotisme, il se retira en Estramadure où il vécut pendant dix années. Après la mort de Ferdinand VII (1833), il revint à Madrid, où Marie-Christine, pour soutenir les droits de sa fille Isabelle contre les prétentions de don Carlos, faisait appel aux partisans de la liberté. Il fonda le *Boletin del comercio*, dans lequel il combattit également la cour constitutionnelle et les absolutistes. Cette feuille, poursuivie et supprimée en 1834, reparut bientôt sous le titre d'*el Eco del comercio*.

Ces persécutions donnèrent à M. Caballero une grande popularité, et les électeurs de Madrid et de Cuença le choisirent pour député aux Cortès. Il fut, dans l'Assemblée comme dans la presse, un des adversaires les plus redoutables du ministère modéré de M. Martinez de la Rosa. En 1835, le ministère Toreno poursuivit le directeur de *l'Écho du commerce*, qui n'en continua pas moins ses vives attaques. Lorsque Mendizabal fut mis à la tête du gouvernement et entreprit des réformes nécessaires, M. Caballero, qui était son ami, lui prêta un concours énergique; il se distingua surtout dans la discussion sur la suppression des couvents et réclama la vente des biens ecclésiastiques restitués à la nation. — Il est mort, à Madrid, le 17 juin 1876.

M. Caballero a publié, entre autres écrits : *Fisionomia natural y politica de los deputados a Cortes, en* 1834, 1835, 1836 (Madrid, 1836); *El Gobierno y los Cortes del Estatuto, materiales para su historia* (Ibid., 1837); *Manual geografico-administrativo de la monarquia española* (Ibid., 1844), etc.

CABALLERO (Cecilia BOHL DE ARRON, dite FERNAN), romancière espagnole, née en 1797 s'est fait connaître par une série de romans et de scènes de mœurs publiés sous le pseudonyme de *Fernan Caballero*. Fille de M. Bohl de Faber, négociant de Hambourg, retiré à Cadix, elle se maria d'abord au marquis d'Arco-Hermoso, puis à don Antonio de Arron, consul d'Espagne en Australie. Plus tard la reine lui donna un appartement à l'Alcazar de Séville, et la chargea d'écrire un livre d'éducation pour la jeune infante. — Elle est morte, à Séville, en avril 1877.

Nous citerons, parmi les romans les plus connus de cet auteur, qui ont tous pour sujets le langage, les traditions et les mœurs de la société ou du peuple de l'Andalousie, et dont plusieurs ont été traduits en France : *la Gaviota*, *la Famille Alvareda* (la Famiglia Alvareda), *Un Été à Bornos* (Un Verano en Bornos), *Elia*, *Pauvre Dolorès* (Pobre Dolorès), *Lucas Garcia*, *Clemencia*, *Larmes* (Lagrimas), et d'autres réunis sous les titres collectifs de *Récits* et *Tableaux de mœurs* (Relaciones, Cuadros de costumbres).

CABANEL (Alexandre), peintre français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 28 septembre 1823, élève de M. Picot se fit remarquer au Salon de 1844 par une *Agonie du Christ au jardin des Oliviers*; l'année suivante, il remporta le second grand prix de peinture, sur ce sujet : *Jésus* [illegible] *prétoire*, et obtint, par suite d'une [illegible] pension et les avantages attachés au grand prix. Revenu de Rome, il exposa, à 1853, entre autres œuvres, un *saint* [illegible] *Mort de Moïse* et une *Velléda*. Chargé [illegible] à l'Hôtel de ville de Paris, douze [illegible] présentant *les Douze mois*, il accepta [illegible] travail le concours désintéressé de M. [illegible] Il a depuis exposé : *le Martyr chrétien*, [illegible] *fication de saint Louis*, *Soir d'automne*, *Othello racontant ses batailles*, *Michel* [illegible] *Aglaé* (1857); *la Veuve du maître de* [illegible] (1859); *Marie-Madeleine*; *Nymphe enlevée par un faune*, l'une des œuvres les plus [illegible] Salon de cette année; *Poète Florentin*; [illegible] *traits* dont un du ministre de l'agriculture [illegible] des travaux publics (1861); *Naissance de* [illegible] une *Florentine*, *Portrait de Mme la* [illegible] *Clermont-Tonnerre* (1863); un *Portrait de l'Empereur* qui a reparu en 1867 et le *Portrait de la vicomtesse de Ganey* (1865); *le Paradis* [illegible] commandé par le roi de Bavière, à l'Exposition universelle de 1867; deux *Portraits* [illegible] *Portraits* (1869); *Mort de Francesca de Rimini et de Paolo Malatesta* (1870); *Giacomina* [illegible] *Premier extase de saint Jean-Baptiste*, [illegible] (1874); *Thamar*, *Vénus* (1875); *la Sulamite* [illegible] *Lucrèce et Sextus Tarquin* (1877).

M. Cabanel a obtenu une 2e médaille en [illegible] une 1re en 1855, ainsi que la décoration [illegible] novembre de la même année, et la [illegible] d'honneur au Salon de 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 29 [illegible] Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Horace Vernet, le [illegible] septembre 1863, et professeur à l'École des beaux-arts à la fin de la même année.

CABAT (Nicolas-Louis), paysagiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 [illegible] 1812, étudia la peinture sous M. Camille Fl[illegible] parcourut de bonne heure les sites les plus pittoresques de la France, explorant de préférence les bords de l'Indre, ceux de la Meurthe et le [illegible] dos. Il débuta au Salon de 1833 par des paysages qui furent alors accusés de « réalisme, » et [illegible] sévéra jusqu'en 1837 dans le genre qu'il a adopté et qui fit école. Jusqu'en 1848, il ne [illegible] plus que deux fois aux Expositions annuelles [illegible] et 1841), et fit deux voyages en Italie. Il a exposé presque sans interruption depuis 1848.

On a surtout de cet artiste : *Vue des bords de la Bouzanne*, *le Moulin de Dampierre*, *le Cabaret de Montsouris*, *Intérieur d'une* [illegible] *le Hameau de Sarasin*, *Hôtellerie dans l'Inde* [illegible] *l'Oiseleur à l'affût*, *la Fête de la Vierge de* [illegible] *les Plaines d'Arques*, *le Bois de Fontenay-aux-Roses*, *la Gorge aux Loups*, *l'Hiver*, *le Samaritain*, paysage historique; *le Jeune Tobie présenté par l'Ange à Raguel*; *le lac Némi*, *Genzano* près de Rome, tous deux acquis par le duc d'Orléans; *les Bords de la rivière d'Arques*, *les Disciples d'Emmaüs*; *la Chasse au sanglier*; [illegible] *dans un bois*; des *Vues de la Nésa*, *du lac* [illegible] *sena*, prises en Italie, etc., et autres sujets [illegible] produits fréquemment dans *l'Artiste* et autres recueils. Il a encore exposé : *le Ravin de Villeroy*, [illegible] site pittoresque, et trois effets différents de lumière, *le Matin*, *le Crépuscule*, *le Soir au* [illegible] *de la lune* (1855); *l'Ile de Croissy*, *les* [illegible]

...(1851); *l'Étang des bois* (1859), ...de Némi, à la maison de l'Em... ...dans les Bois 1864) : ces deux ...à l'Exposition universelle de ...(1865): *Après l'ondée*, *Solitude* ...*, Fontaine druidique* (1872); ...(1873); *un Matin dans le parc*. ...M. Cabat a gravé aussi quel... ...tirées à un petit nombre d'é...

...obtenu une 2ᵉ médaille en 1834, ...position universelle de 1867. Il a ...de l'Académie des beaux-arts, en ...de M. Brascassat, en novembre ...nommé, en novembre 1878, direc... ...française de peinture à Rome. ...Légion d'honneur depuis 1843, il ...le 14 novembre 1855.

...Joséphe DREULLETTE, dame), est ...janvier 1827. M. Louis Samson ...père, ancien officier de cavalerie ...française, était employé comme ...dans les principaux théâtres de ...tout enfant, elle montra de ...pour la musique, et Mme Viar... ...et sa fortune. Lorsque son ...savait assez de solfége pour en ...; son travail soutint sa mère. ...de chant, M. Louis-Joseph ...qu'elle épousa, continua son ...elle vint à Paris, chanta au ...y fut remarquée, fut élève ...de 1848 à 1849, et obtint un ...Opéra-Comique, où elle joua *le* ...*les Mousquetaires de la Reine*. ...directeur du théâtre de ...reprendre à nos théâtres. Elle ...des Belges dans *la Sirène*, ...*d'été*, *le Toréador*, *le Caïd*, ...et *le Prophète*. On a raconté ...rôle de Berthe, dans cette der... ...heures.

...terminé, Mme Cabel revint en ...*Galathée* à Lyon, donna ...à Strasbourg, et enfin ...au Théâtre-Lyrique. Là, elle ...succès des pièces faites ...*perdu*, *la Promise*, etc., et ...et la fortune de ce théâtre. ...elle débuta à l'Opéra-Comique ...écrit pour elle par M. Au... ...de Catherine créé par Mlle Du... ...*du Nord* et créa elle-même ...dans *le Pardon de Ploërmel* ...au Théâtre-Lyrique, elle y ...succès en 1863, dans *Peines d'a...* ...de Mozart, puis elle revint à ...sa création de Philine dans ...fut très-applaudie (1866). ...quitta Paris et obtint en province, ...surtout à Londres, de nouveaux ...).

...Charles), professeur et littérateur ...à Péronne (Somme), en novem... ...commença ses études dans sa ville na... ...au collége Henri IV, étant ...et maître d'étude à l'institution ...Reçu agrégé des lettres en 1834, ...vement de la rhétorique aux ...et Henri IV, il fut nommé ...classe au collége Charlemagne, ...en 1844, il fut reçu le premier ...la Faculté de Paris en 1848. Il ...tour MM. Saint-Marc Girardin et ...maître de conférences à l'École normale en 1851, il fut mis en congé sur sa demande en 1857. En 1861, il rentra dans le service actif, comme inspecteur de l'Académie de Paris et devint inspecteur général en août 1868. M. Caboche a été décoré de la Légion d'honneur, en 1846. — Il est mort à Paris, le 11 février 1874.

On a de lui, outre ses thèses sur *La Bruyère* et sur *la Médée d'Euripide*: un *Éloge de Mme de Sévigné* (1840, in-8); une édition des *Mémoires de Marguerite de Valois* avec introduction; *les Mémoires et l'Histoire en France* (1863, 2 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu, deux années de suite (1863 et 1864), une partie du grand prix Gobert à l'Académie française.

CABRERA (Ramon, comte DE MORELLA), général espagnol, né à Tortose, en Catalogne, le 31 août 1810, fut élevé au séminaire de Cervera et destiné à l'état ecclésiastique; mais des excès de jeunesse lui firent refuser les ordres majeurs. La mort de Ferdinand VII (1833), en donnant le signal de la guerre civile, lui ouvrit une carrière plus conforme à ses aptitudes et à ses goûts : il se mit à la tête d'une petite troupe de guérillas, prit parti pour don Carlos contre la reine Isabelle, et, pendant plusieurs années, porta la terreur dans les provinces d'Aragon, de Valence et d'Andalousie. En 1836, sa mère et ses trois sœurs, tombées au pouvoir des *Christinos*, furent mises à mort par ordre de Mina; il fit à son tour subir à ses prisonniers de terribles représailles et poursuivit la guerre avec une ardeur impitoyable. Rejeté en Aragon par des forces supérieures, il tomba dans une embuscade, reçut à la cuisse une grave blessure et n'échappa qu'avec peine aux recherches des Christinos. Les partisans d'Isabelle le traquaient dans les bois comme une bête fauve. Cependant il trouva un refuge, près des cantonnements ennemis, chez le curé du village d'Almagon.

On avait répandu la nouvelle de sa mort, lorsqu'il reparut tout à coup avec une armée, envahit la province de Valence, battit les troupes de la reine à Buñol, puis à Burjasot, et resta quelque temps maître du pays. Vaincu à son tour à Torre-Blanca par les chasseurs d'Oporto et grièvement blessé, il se tint de nouveau caché. Pendant son absence, les Christinos occupèrent l'importante position de Villa-Réal. Leurs succès ranimèrent son audace. Il reprit le commandement de ses bandes, s'empara de Morella et soutint la marche du prétendant jusqu'aux portes de Madrid. C'est alors que Don Carlos le nomma comte de Morella, lieutenant général et gouverneur général des provinces d'Aragon, de Valence et de Murcie (1838).

Les absolutistes se croyaient déjà maîtres de l'Espagne, et Cabrera se préparait à porter au trône d'Isabelle le coup décisif, lorsque la trahison de Maroto changea la face des choses, réduisit les carlistes à la défensive et le prétendant à la fuite. Cabrera continua néanmoins la guerre pour son propre compte, et s'établit dans une position presque inexpugnable au milieu des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Enfin, le 6 juillet 1840, il fut mis en déroute complète par le général Espartero. Sa fuite parut terminer la guerre civile.

Le gouvernement français refusa d'abord de le recevoir comme un réfugié politique et le fit enfermer au château de Ham. Mais bientôt il lui rendit la liberté et l'autorisa même à faire un voyage aux îles d'Hyères (1841). Durant son exil, le comte de Morella se sépara ouvertement de la fraction de son parti qui formait la cour de don Carlos, et se vit enlever, au mois de mai 1842, les pouvoirs et le titre de général des armées royales. En 1845, après s'être prononcé très-vivement

contre l'abdication du prétendant, il ne tarda point à se rapprocher du comte de Montemolin, et, croyant trouver, dans l'affaire des mariages espagnols, l'occasion favorable de recommencer la lutte, avec l'appui de l'Angleterre, il se rendit à Londres, pour préparer une invasion dans la Péninsule. Il dut en ajourner l'exécution jusqu'en 1848. Comme si la révolution de Février eût favorisé ses desseins, il débarqua en Espagne au mois de juin, et reparut en armes dans les montagnes de la Catalogne. Cette tentative aventureuse échoua complétement à Pasteral, le 17 janvier 1849, et Cabrera repassa les Pyrénées.

Après quelques mois de séjour en France, il retourna en Angleterre et épousa à Londres miss Richards qui lui apportait en dot une fortune considérable : lui-même passait pour avoir amassé de grandes richesses durant la guerre civile. En 1850, il se rendit en Italie, chercha en vain à mettre à profit la mésintelligence survenue entre la cour d'Espagne et celle des Deux-Siciles, et l'année suivante, fut expulsé du royaume de Naples. Lorsqu'après la révolution libérale de juillet 1854, les carlistes se soulevèrent sur plusieurs points contre le gouvernement d'Espartero et d'O'Donnell, Cabrera ne prit point part à cette lutte désespérée. Le comte de Morella ne se souvenait plus du guerillero Cabrera.

Il ne s'en souvint pas davantage après la révolution de septembre 1868, et son prestige était si complétement diminué que sa candidature pour les Cortès échoua à Madrid, en janvier 1870. Lorsque le parti carliste commença à s'agiter, le bruit courut à plusieurs reprises que Cabrera allait se mettre à sa tête; mais il fut constamment démenti, et la députation qui vint le solliciter à Londres, en juillet 1872, n'obtint qu'un refus formel, confirmé bientôt par une lettre où Cabrera proclamait la nécessité de « rétablir l'ordre dans l'Espagne déchirée » et d'inaugurer « une ère de réorganisation, de morale et de grandeur ». Après l'avénement d'Alphonse XII, il conclut avec lui un *convenio* par lequel Cabrera demandait le maintien des fueros dans les provinces basques et navarraises, celui des carlistes dans les emplois civils et militaires qu'ils occupaient et la réparation des dommages matériels causés par la guerre; il s'engageait de son côté à inviter les bandes de don Carlos à déposer les armes. A la proclamation qu'il leur adressa aussitôt après (mars 1875), don Carlos répondit par un arrêt décrétant Cabrera de haute trahison (20 mars); mais l'effet moral n'en était pas moins produit et contribua à la désorganisation de plus en plus profonde des insurgés. — Cabrera dont on avait déjà annoncé la mort en septembre 1876, a succombé à Londres, le 24 mai 1877.

CABRIÈRES (Mgr Fr.-M.-A., DE). — Voy. ROVÉRIÉ DE CABRIÈRES.

CADOL (Victor-Édouard), auteur dramatique français, est né à Paris, le 11 février 1831, d'une famille de commerçants qui fut de bonne heure en relation avec George Sand. Il essaya des carrières administratives et entra dans les bureaux du chemin de fer du Nord. A l'âge de 22 ans, il abandonna son emploi pour s'occuper exclusivement de littérature. Il débuta dans les petits journaux, puis écrivit successivement au *Courrier de Paris*, au *Journal (français) de Francfort*, devint le secrétaire de la rédaction du *Temps*, rédigea le courrier des Théâtres à l'*Esprit public*, fut l'un des fondateurs de l'*Esprit français*, avec MM. About, Sarcey et Gasperini, et s'occupa longtemps, dans différents journaux, d'études agricoles et vinicoles. Il publia aussi des nouvelles dans l'*Estafette*, au *Nord*, à l'*Univers*, au *Monde illustré*, tandis qu'il travaillait en collaboration pour les petites scènes du boulevard et de la banlieue. Mais il ne débuta réellement au théâtre qu'en 1864, avec *la Germaine*, comédie en trois actes, représentée au Vaudeville grâce au patronnage de Mme George Sand, chez laquelle la pièce avait été écrite et jouée d'abord devant un public d'amis. *La Germaine* n'obtint qu'un succès d'estime. Elle fut suivie, en 1867, à l'Odéon, d'une comédie en cinq actes, *le Maître de la maison*, en collaboration avec MM. Édouard Foussier et Jules Barbier, qui inaugura la direction Chilly. M. Cadol ne fut nommé ni à la scène ni sur l'affiche. Quelques mois après, il donnait, encore à l'Odéon, une comédie en cinq actes, signée de lui seul *les Ambitions de M. Fauvel*, que la censure avait beaucoup réduite et dans laquelle la critique crut voir une attaque contre les journaux libéraux puis au Gymnase, un petit acte, *l'Affaire est arrangée*; enfin, au Théâtre de Cluny, une comédie en quatre actes, *les Inutiles* (1868-1869), qui dépassa le chiffre de deux cents représentations consécutives et fut un des plus grands succès de la saison. Mais si *la Belle affaire* (février 1869) fut applaudie, *la Fausse monnaie* (octobre) fut une chute. Depuis, *le Spectre de Patrick*, drame (Château-d'Eau, mars 1872) et *la Grand'Maman* comédie en cinq actes (Théâtre-Français, ... 1875), n'ont obtenu que quelques représentations.

M. Cadol a publié divers volumes de nouvelles et de romans : *Contes gais*, *les Belles imbéciles* (in-18); *le Monde galant* (1873, in-18); *Madame Élise* (1874, in-18); *Roses, splendeurs et misères de la vie théâtrale* (même année, in-18); *la Bête noire* (1875, in-18); *la Grande Vie*, roman de vie parisienne (1879, in-18), etc.

CADORNA (Raffaële), général italien, né à Milan en 1815, sortit de l'École militaire de Turin comme officier d'infanterie, puis, après les examens nécessaires, passa dans le génie, en 18.. Il était capitaine de cette arme lorsque, en 18.. le ministère l'envoya à Milan pour former des compagnies, et le gouvernement provisoire de province le nomma major. Il devint peu après secrétaire général du ministère de la guerre. Après la défaite de Novarre, il rentra dans l'infanterie et fut mis en disponibilité. Ayant obtenu l'autorisation d'aller prendre du service en Algérie, il fit partie de l'état-major du général Saint-Arnaud pendant la seconde expédition de Kabylie. Rappelé à l'activité dans l'armée italienne, il commanda une compagnie dans la campagne de Crimée. Lorsqu'éclata la guerre de 1859, il venait d'être promu lieutenant-colonel, et attaché à l'état-major; il passa général, fut chargé de l'organisation de l'armée toscane, et commanda une division dans la campagne de l'Ombrie et des Marches. Après l'annexion de l'Italie du sud, il reçut le commandement de la Sicile et réprima avec énergie le brigandage. Pendant la guerre de 1866, il eut un commandement sous Cialdini, mais n'assista à aucun engagement. A la fin de l'année, il fut envoyé à Palerme pour comprimer un soulèvement. Au mois de septembre 18.. mis à la tête du quatrième corps d'armée, il entra à Rome, le 20, après une courte canonnade, et garda quelque temps le gouvernement de la province. Le 1er décembre 1873, il fut placé, avec le titre de lieutenant général, à la tête du corps d'armée de Turin.

CADOUDAL (Louis-Georges DE), littérateur français, né à Auzon (Haute-Loire), le 10 février 1823, est fils du général Joseph Cadoudal, mort en 1852 et neveu du célèbre Georges de Cadoudal

[illegible] de plusieurs journaux religieux et [illegible], il a publié les volumes suivants : [illegible] *contemporaine, recueil anecdotique* ([illegible], in-18); *les Signes du temps, critiques littéraires et morales* (1861, in-18); *Souvenirs de* [illegible], 1815-1861, *esquisses morales historiques et littéraires* (1862, in-18); *Madame Acarie, étude sur la société religieuse aux XVI*e *et XVII*e *siècles* ([illegible], 1863, in-18); *les Serviteurs* [illegible] *M. le comte de Cham*[illegible] *et correspondance* (1872, in-18); [illegible] *d'Histoires, Anecdotes, Honnêtes* [illegible].

[illegible] (Arnaud), homme politique français, [illegible], né à [illegible] (Gironde) en 1818, fut [illegible] quelques années, après le coup [illegible] France il exerçait la profession [illegible] de La Réole, lorsqu'il fut [illegible] une élection partielle pour l'Assemblée [illegible], par le comité républicain de la Gironde, contre M. de Forcade la Roquette, [illegible] de l'Empire. Il fut élu, le 20 oc[illegible] voix contre 47 061 obtenues [illegible]. Il se fit inscrire au groupe de la gauche et de l'Union républicaine, [illegible] propositions tendant à fonder le [illegible] et adopta les lois constitutionnelles. [illegible] républicain pour la Chambre des [illegible] générales du 20 février 1876, [illegible] de La Réole, il échoua avec [illegible]. Porté de nouveau, lors [illegible] dans la deuxième circonscription [illegible], pour le remplacement de [illegible], le 27 janvier 1878, une [illegible] voix, et fut élu, le [illegible], au scrutin de ballottage, par [illegible] relative, de 5003 voix : [illegible] autres concurrents républicains qui [illegible].

[illegible] (Eugène-Auguste, comte DE), [illegible] français, député, né à Milan, [illegible] 1806, est non le fils, comme il a [illegible], mais le neveu du général de [illegible] dans l'expédition d'Égypte [illegible] Saint-Jean d'Acre. Son [illegible], général de division, fut [illegible] Napoléon Ier. En juillet 1832, le [illegible] fut nommé auditeur au Conseil [illegible] des requêtes au mois d'août [illegible] du 10 décembre 1848, il fut [illegible] d'Ille-et-Vilaine (24 janvier 1849) [illegible] de ces fonctions le 9 mars [illegible] du Conseil général de l'Aisne [illegible] La Capelle, il entra en 1852, au [illegible] la 2e circonscription d'Ille-[illegible] et fut réélu aux élections posté[illegible] candidat du gouvernement. En [illegible] voix sur 27 846 votants. [illegible] ne représenta pas. Il a été nom[illegible] la Légion d'honneur en décembre [illegible] est mort à Paris le 19 juin 1878.

[illegible] (Jean-Louis Balthazar), médecin français, [illegible] (Savoie), en 1803, fut reçu [illegible] 1833, et devint, à l'Hôtel-Dieu, [illegible] du professeur Sanson qui s'occupait [illegible] d'ophthalmologie. Ses conférences [illegible] furent très-remarquées. [illegible] par le gouvernement d'aller [illegible] l'ophthalmie qui sévissait de[illegible] dans les armées belges [illegible]. A son retour, il [illegible] de l'agriculture un Rapport [illegible] en Belgique (1840). Il [illegible] de la Légion d'honneur le 16 décembre 1844 et officier le 14 août 1867. — Il est mort, à Paris, le 19 janvier 1876.

On a, de M. Caffe : *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (1832); *Paris vu dans ses causes* (1835, extrait du *Nouveau Tableau de Paris*); *l'Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, dans la *Revue administrative*; *Leçons pratiques sur l'amaurose* (1846, in-12); et divers articles insérés dans plusieurs recueils.

CAFFIN (Sir James Cradford), marin anglais né à Woolwich en 1812, entra dans la marine comme volontaire de 1re classe, à bord du *Pylade* et devint aspirant sur *le Cambrian* en 1827. Il assista en cette qualité à la bataille de Navarin et fit naufrage, peu après, à Grabusa. Il commanda *le Scourge* pendant la famine en Irlande, et *la Pénélope* dans la Baltique en 1854. Il assista à la prise de Bomarsund, et commandait le *Hastings* lors du bombardement de Sweaborg. Capitaine de frégate en 1842, capitaine de vaisseau en 1847, aide de camp de la reine en 1863, contre-amiral en 1865, directeur général de l'artillerie navale, la même année, il prit sa retraite en 1868. Il a été nommé chevalier du Bain en 1855 et commandeur en 1868. L'amiral Caffin a publié un ouvrage sur l'*Artillerie navale* (1859).

CAGNONI (Antonio), compositeur italien, est né à Godiasco, province de Voghera, en 1828. Il fit ses études au Conservatoire de Milan et y donna dès 1845 un petit opéra, *Rosaliadi San Miniato*, suivi en 1846 des *Due Savoiardi*, et en 1847 de *Don Bucefalo*, opéra-bouffe devenu populaire en Italie, et joué à Paris avec assez de succès en 1866. Après *Don Bucefalo*, M. Cagnoni a encore donné : *il Testamento di Figaro*, à Milan en 1848; *Amori e Trappole*, à Gênes en 1850; *la Valle d'Andora*, à Milan en 1851 ; *Giralda*, au même théâtre l'année suivante; *la Fioraia*, à Turin, en 1853; *la Figlia di Don Liborio*, à Gênes en 1856; *il Vecchio della montagna*, à Turin en 1863; *Michele Perrin* à Milan en 1864; *Claudia* (même théâtre) en 1866; *la Tombola* à Rome en 1869 (imitation de la bouffonnerie française, *la Cagnotte*); un *Capriccio di donna*, à Gênes en 1870; *Papa Martin*, à Florence en 1871 (tiré des *Crochets du père Martin*); *il Ducca di Tapigliano*, à Lecco en 1874, etc. M. Cagnoni, maître de chapelle de Vigevano, composa, pour l'anniversaire de Charles-Albert, une messe funèbre qui fut exécutées en 1859.

CAHAGNET (Louis-Alphonse), publiciste et spi-
rite français, est né à Caen en 1809. Avant d'en-
trer dans la carrière de révélateur et d'écrivain,
il parcourut diverses professions et fut succes-
sivement monteur en pendules, tourneur en chai-
ses, commis en nouveautés et photographe. Il
préluda par la pratique du magnétisme aux révé-
lations médicales, philosophiques et nécroman-
tiques, objet de ses nombreux ouvrages.

Nous citerons quelques titres : *Sanctuaire du*
spiritualisme, étude sur l'âme humaine et ses
rapports avec l'univers d'après le somnambulisme
et l'extase (1850, in-18); *Lumière des morts* ou
Études magnétiques, philosophiques et spiritualis-
tes (1851, in-18); *Révélations d'outre-tombe, par*
les esprits Galilée, Hippocrate, Franklin, etc.,
sur Dieu, la création, l'astronomie, etc. (1856, in-
18); *Arcanes de la vie future dévoilée* (1854-1860,
3 vol. in-18); *Encyclopédie magnétique, spiritua-*
liste (1854-1861, 7 vol. in-18); *Méditations d'un*
penseur (1860, 2 vol. in-18); *Magie magnétique,*
ou Traité historique et pratique des fascinations,
pactes, talismans, etc. (1858, in-18). *Force et ma-*

tière (1866, in-18), réfutation du livre de M. Büchner; *Études sur le matérialisme et le spiritualisme* (1869, in-18); une traduction des *Lettres odiques-magnétiques* du chevalier de Reichenbach (1853, in-18).

CAHEN (Isidore) hébraïsant français, né à Paris, le 16 septembre 1826, est fils du célèbre traducteur de la Bible. Ancien élève de l'École normale, et nommé en 1850 professeur de philosophie au collège de Napoléon-Vendée, il se vit forcé, sur les réclamations de l'évêque de Luçon, d'abandonner sa chaire et quitta l'enseignement public. Attaché d'abord à la rédaction des *Débats*, il fit, depuis 1856, des comptes rendus littéraires dans *la Presse*. Il a donné une foule d'articles aux *Archives israélites*. Il a en outre publié : *Deux libertés pour une* (1848); *Esquisse sur la philosophie du poëme de Job* (1851), et traduit *l'Immortalité de l'âme chez les Juifs*, de Brecher.

CAHOURS (Auguste-André-Thomas), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 octobre 1813, fut admis en 1833 à l'École polytechnique et classé dans le corps d'état-major. En 1836 il donna sa démission de sous-lieutenant et entra dans l'instruction publique. Il devint tour à tour professeur de chimie à l'École centrale des arts et manufactures, répétiteur de chimie et examinateur de sortie à l'École polytechnique, essayeur à la Monnaie de Paris, membre de la Société philomatique. Il s'est distingué par ses recherches en chimie organique et a été élu membre de l'Académie des sciences, en 1868, en remplacement de M. Dumas, nommé secrétaire perpétuel. Décoré de la Légion d'honneur, en 1846, il a été promu officier le 13 août 1863.

On doit à M. Cahours la connaissance d'un grand nombre de propriétés de l'huile de pommes de terre ou alcool amilique et de plusieurs dérivés de cette substance (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1836-1838-1840); la détermination des indices de réfraction d'une foule de liquides (Ibid., 1840); des mémoires sur les huiles essentielles de cumin, d'anis, de badiane, de fenouil, de son, etc. (Ibid., 1841-1844); sur l'essence de *gaultheria procumbens* (Ibid., 1843 et 1848); sur la densité de vapeur de l'acide acétique à différentes températures (Ibid., 1844); sur de nouveaux composés sulfurés de l'éthyle et du méthyle (Ibid., 1846); sur une série de bases phosphorées, parallèles aux bases ammoniacales, avec M. Hofmann (Ibid., 1856), etc. Il a publié des *Leçons de chimie générale élémentaire* (1855-1856, 2 vol. in-18, 3e édit., 1874-1875, 5 vol. in-18); *Chimie des demoiselles* (1869, in-8, illustré).

CAIL (Jean-François), industriel français, devenu chef de l'ancienne maison Derosne et Cail, est né à Chef-Boutonne (Deux-Sèvres), le 2 février 1804. Familiarisé dès sa jeunesse avec la construction des machines, il devint, en 1825, l'associé de Charles Derosne, qui possédait, à Paris, l'usine déjà importante du quai de Billy. Après leur association, ils établirent, à Chaillot, une usine nouvelle pour la construction des machines motrices, et secondèrent ainsi l'essor de la vapeur et l'extension des chemins de fer. La maison Derosne et Cail fournit, pendant quinze ans, au roi de Hollande toutes les machines employées pour l'épuration du sucre dans les colonies de ce pays; c'est elle aussi qui a fabriqué, depuis 1845, pour les Hôtels des monnaies de France et de l'étranger, les presses monétaires de Thonnelier. Elle s'est accrue de diverses succursales établies à Valenciennes, Douai, Bruxelles, Amsterdam, et placées sous la surveillance de M. Cail. Elle est restée définitivement dans les mains de ce... à la mort de Charles Derosne, en 1846. L'... qui éclata, en 1865, dans son usine du q... et qui détruisit 8000 mètres carrés d'atel... révéla encore l'importance au public : M. C... cupait alors 1500 ouvriers. Pendant le ... Paris, il contribua à la fabrication des ... dirigée par M. Dorian, ministre des ... publics, et celle du pain. Aux élections de ... 1871, il obtint 26 247 voix.

MM. Cail et Derosne ont publié en 184... *Fabrication du sucre aux colonies et des ... appareils propres à améliorer cette fa...* (2 parties in-4). Leurs noms, devenus ... bles, ont honorablement figuré, depuis ... toutes les Expositions, où ils ont obtenu ... terruption deux médailles d'or et trois ... M. Cail a figuré, sous son seul nom, aux ... tions universelles de Londres et de Paris ... 1855); il a obtenu à la suite de cette de... une grande médaille d'honneur pour la c... locomotives. Décoré de la Légion d'hon... juillet 1844, il a été promu officier. — Il ... aux Plants, près de Ruffec, le 22 mai 18...

CAILLAUX (Alexandre-Eugène), ... français, sénateur, né à Orléans, le ... bre 1822, entra à l'École polytechnique ... en sortit dans les ponts et chaussées et fut ... ingénieur de troisième classe le 4 ... Promu à la deuxième classe le 7 janvier ... à la première le 1er janvier 1862, il fut ... la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest ... le service de la construction comme ingénieur ... Mans, puis à Paris, comme ingénieur ... (1862-1872). Il était entré dans la vie politique ... 1871, comme représentant du département de la Sarthe à l'Assemblée nationale; ... tions générales du 8 février, le ... par 50 508 voix, il siégea au centre et fit ... des quinze députés du groupe Target qui, ... avoir soutenu le gouvernement de M. Thiers ... prononcèrent, au 24 mai 1873, contre lui et ... nèrent immédiatement sa chute. Un an plus ... il était appelé au ministère des travaux p... dans le cabinet d'affaires présidé par le g... de Cissey (22 mai 1874). Il resta dans les ... cabinets qui se succédèrent, y compris celui de M. Buffet (10 mars 1875), jusqu'aux élections générales, faites en vertu de la nouvelle constitution républicaine au commencement de 1876 ... alors remplacé par M. Christophle (9 mars ... Pendant le cours de son administration, M. ... laux, dont la situation auprès des grandes compagnies de chemin de fer était particulièrement délicate, eut à soutenir devant l'Assemblée ... questions relatives à l'achèvement du réseau ... tional. En politique, il vota, depuis le renversement de M. Thiers, avec le centre droit, et, ... avoir repoussé l'amendement Wallon, ... l'ensemble des lois constitutionnelles.

Porté aux élections sénatoriales du 30 ja... vier 1876, dans le département de la Sarthe ... comme candidat de l'Union conservatrice, a... MM. de Talhouët et Vétillart, il fut élu, le ... nier sur trois, par 285 voix, sur 463 votants ... Il siégea dans les rangs de la droite monarchique ... et se fit même l'interprète des sentiments d'op... sition de la Chambre haute contre le ministère ... républicain, en interpellant celui-ci sur le perce... ment d'une voie carrossable à travers l'ancien jar... din réservé des Tuileries (20 février 1877). Après l'acte du 16 mai 1877, M. Caillaux fut appelé dans le cabinet de Broglie, avec le portefeuille des fi... nances. Par ses circulaires et les divers actes de son administration, par l'ouverture et l'emploi de crédits non encore votés, il eut une part impor...

[illegible] pendant six mois, [illegible] des partis monarchiques et les [illegible] libérales et républicaines. Il quitta [illegible] ses collègues devant les votes de [illegible] de la Chambre, le 20 novem- [illegible] membre du conseil [illegible] pour le canton de Mamers. Il [illegible] Légion d'honneur.

CAILLÉ (Jules-Michel), statuaire français, [illegible] et de M. Guillaume, est né à [illegible] 1836. Il débuta au Salon de [illegible] pleurant la mort de *ses abeilles*, [illegible] qui reparut en marbre au Salon [illegible] Exposition universelle de 1867. Il a [illegible] : *Bacchante jouant avec une* [illegible] (1868) reproduit en mar- [illegible] et en bronze à celui de 1875; [illegible], médaillon de bronze [illegible] ou plâtre (1874), réexposée [illegible] ; *Portrait de Mlle E. Broisat*, [illegible] : *Chatterton*, buste en [illegible], statue en pierre (1878). Outre [illegible] pour une maison particulière de [illegible], on doit encore à M. Caillé [illegible] pour l'Exposition de [illegible] ; *les États-Unis d'Amérique* pour [illegible] de 1878; le buste de *Beu-* [illegible] ; celui de *Brunet de Presle* par l'École des langues orientales; le [illegible] de Voltaire choisi au con- [illegible] du centenaire (avril 1878), [illegible] trois médailles en 1868, [illegible]

[illegible], jurisconsulte et profes- [illegible] Saint-Lô (Manche) en 1837, [illegible] se fit inscrire au barreau de [illegible] entra bientôt dans l'ensei- [illegible] agrégé à la Faculté de Grenoble [illegible] titulaire du Code Napoléon et [illegible] à Lyon en 1875, comme [illegible] de droit et outre le cours de [illegible] un cours de l'histoire du [illegible] de l'Académie des sciences [illegible] 1876, il a été décoré de la [illegible] même année. [illegible] *Étude sur Michel de Marillac*, [illegible] (Caen, 1862, in-8); *Étude* [illegible], 1563-1566 (Ibid, 1864, in-8; [illegible] *sa vie et ses œuvres* (Ibid, 1864. [illegible] d'Études sur les anti- [illegible] : *Des Institutions com-* [illegible] *au siècle de Démosthène* [illegible] *de change et contrats d'as-* [illegible] ; *le Crédit foncier à Athènes* [illegible] *Papyrus grecs du Louvre et de* [illegible] (1867, in-8); *la Resti-* [illegible] *à Athènes* (1867, in-8); *la Pro-* [illegible] *à Athènes* (1868, in-8); *la Pres-* [illegible] (1870, in-8); *le Contrat de* [illegible]; *le Contrat de prêt* [illegible] *à Athènes* (1873, in-8). [illegible] en outre, diverses notices [illegible] Académies des sciences de [illegible] Grenoble.

[illegible] professeur et mathé- [illegible] né à Paimbœuf (Loire-Infé- [illegible] 1811. Il entra dans la ma- [illegible] professeur d'astronomie et [illegible] écoles navales et d'hydrogra- [illegible] classe, à cette époque, il [illegible] par les diverses classes, fut [illegible] en 1840 et devint examinateur [illegible] officier de la Légion [illegible]

M. Caillet a publié plusieurs ouvrages de mathématiques, appropriés aux besoins de la navigation et très-répandus dans la marine militaire et marchande, tels que : *Traité de navigation à l'usage des officiers de la marine militaire et de la marine du commerce* (1848, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1856 3ᵉ édit., 1861; 4ᵉ édit., 1868); *Tables des logarithmes et des cologarithmes des nombres et des lignes trigonométriques à 6 décimales, disposées de manière à rendre les parties proportionnelles toujours additives*, suivies de Tables astronomiques et nautiques (1854, in-8; 2ᵉ tirage 1858); *Tables de réfractions astronomiques* (1854, in-8), etc.

CAILLEUX (Alexandre-Achille-Alphonse DE CAILLOUX, dit DE), artiste français, membre de l'Institut, né à Rouen, le 31 décembre 1788, cultiva de bonne heure la peinture. Il n'exposa qu'une fois, au Salon de 1822. Vers le même temps, il prit part à la publication du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, du baron Taylor, à laquelle il fournit la partie comprise sous le nom d'*Ancienne Normandie*. Attaché, sous la Restauration, au ministère de la maison du roi, en qualité de secrétaire général des Musées, M. de Cailleux devint ensuite directeur adjoint et, en 1841, à la mort du comte de Forbin, directeur général des Beaux-Arts, occupa ce poste jusqu'en février 1848, et se tint, depuis, en dehors de toutes fonctions. Il succéda, en 1845, au comte de Vaublanc, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 17 mai 1825. — Il est mort, à Paris, le 24 mai 1876.

CAIN (Auguste), sculpteur français, né à Paris, le 16 novembre 1822, travailla d'abord chez le menuisier Guillonnet, puis suivit l'atelier de Rude. Il débuta au Salon de 1846 et se fit une spécialité de types et groupes d'animaux de petites proportions, dont il fut lui-même l'éditeur. Il épousa, en 1852, la fille du sculpteur Mène, son associé. Nous citerons parmi ses envois aux Salons annuels : *le Loir et les fauvettes* (1846); *les Grenouilles voulant un roi* (1850); *l'Aigle défendant sa proie*, commandé par le ministre de l'intérieur (1852); *Aigle chassant un vautour* (1857), *Faucon chassant aux lapins*, *Faisan surpris par une fouine* (1859); *Faucon chassant des lapins*, bas-relief, bronze, qui appartient au ministère d'État, ainsi que le *Renard chassant des canards*, bas-relief, plâtre; *Combat de coqs*, groupe, plâtre; *Coq cochinchinois*, étude, plâtre (1861); *Vautour*, plâtre; *Buse chassant aux perdreaux*, bas-relief, plâtre (1863); *Lionne du Sahara*, plâtre, *Combat de coqs*, bronze (1864); un *Lion du Sahara*, plâtre; un *Vautour fauve*, bronze (1865); *Trophée de chasse, faucon et héron* (1866); *Famille de tigres*, groupe, plâtre, à l'Exposition universelle de 1867; *Lionne*, plâtre, *Buse chassant le perdreau*, bas-relief, marbre (1868); *Tigre terrassant un crocodile*, groupe, plâtre (1869), reproduit en bronze l'année suivante; *Lion de Nubie et sa proie*, groupe, plâtre (1870); *Paons*, *Tête de tigre*, plâtres, (1872); *Famille de tigres*, groupe, plâtre, (1873), reproduit en bronze en 1876 et placé dans le jardin des Tuileries; *Nid de faisans*, groupe, bronze (1874); *Lion et lionne se disputant un sanglier*, groupe, plâtre (1875); *Combat de tigres*, groupe, plâtre (1878). Plusieurs des mêmes sujets ont reparu aux Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Cain a obtenu une 3ᵉ médaille en 1850, une médaille de bronze à Londres, en 1851, un rappel en 1863, une médaille en 1864, une 3ᵉ médaille à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration de la Légion d'honneur le 12 août 1869.

CAIRD (James), agronome et homme politique anglais, né à Stranraer dans le Comté de Wigton (Écosse), en 1816, fit ses études à Édimbourg et se consacra de bonne heure aux questions d'économie agricole. Il chercha d'abord dans la grande culture un remède aux conséquences de la suppression de la protection. Une brochure qu'il écrivit dans ce sens (*High farming as the best substitute for protection*; 1849, 8 édit.), eut une grande circulation. Il alla visiter l'Amérique et explora particulièrement les prairies du Mississipi. En 1857, il fut élu, comme candidat libéral, à la Chambre des communes, où il siégea jusqu'en 1865. Il s'y distingua par ses propositions et ses rapports sur les questions économiques et agricoles et provoqua la publication de statistiques agricoles pour toute la Grande-Bretagne. En 1870, il fut décoré de l'ordre du Bain. Ses voyages et enquêtes ont été pour lui l'occasion de lettres aux journaux et de publications répandues à l'étranger. Il a été traduit de lui en français : *Agriculture anglaise, Situation économique et agricole, modes de culture des comtés de l'Angleterre* (1854, in-8, carte).

CAIRNS (Hugh-Mac Calmont, comte), magistrat et homme politique anglais, né à Cultra, dans le comté de Down (Irlande), en 1819, étudia au Trinity collège de Dublin, fut appelé au barreau de Londres en 1844 par la Société de Middle-Temple et se créa promptement une importante clientèle. En 1852, il fut envoyé au Parlement par les conservateurs de Belfast. Sa science juridique et son talent de parole le mirent bientôt en évidence, et au mois de février 1858, le comte Derby le nomma solicitor-général. Pendant le peu de temps qui s'écoula entre sa nomination et la chute du cabinet (juin 1859), M. Cairns donna une haute opinion de lui comme jurisconsulte et orateur. Aussi, dès la formation du nouveau ministère Derby, en juillet 1866, il fut appelé au poste d'attorney-général, et, au mois d'octobre suivant, à celui de lord juge à la cour d'appel. En février 1867, il était fait baron Cairns de Garmoyle et entrait à la Chambre haute. Les service qu'il y rendit au parti conservateur au milieu des dissentiments élevés sur la question du bill de réforme, le désignèrent en 1868, au choix de M. Disraeli, lorsque celui-ci réorganisa le cabinet, pour les hautes fonctions de lord Chancelier. La chute du ministère jeta lord Cairns dans l'opposition et il combattit avec beaucoup d'énergie la plupart des réformes législatives proposées par le cabinet Gladstone. A la mort de lord Derby (octobre 1869), il se trouva le chef du parti conservateur de la Chambre des lords. En janvier 1874, la formation d'un second ministère Disraëli lui rendit le poste de lord Chancelier, et dans les sessions suivantes, il consacra toute son influence à la réforme de l'administration de la justice anglaise. Lord Cairns est chancelier de l'Université de Dublin. En 1878, il a reçu le titre de comte de Garmoyle.

CAIROLI (Benedetto), homme d'État italien, ancien ministre, né à Pavie le 28 janvier 1826, est le fils d'un chirurgien estimé, Charles Cairoli, qui prit part à la guerre de 1848 contre l'Autriche et mourut peu après la bataille de Novarre. Plusieurs de ses frères ont trouvé la mort dans les luttes de l'indépendance italienne. Benedetto Cairoli, qui avait vingt-deux ans en 1848 et qui était allé suivre les cours de l'université de Zurich, s'associa également aux premiers soulèvements contre la domination autrichienne. Il reprit les armes lors de l'expédition française en 1859, et continua la lutte après la paix de Villafranca; il fut un des mille qui firent une descente dans la Sicile pour l'arracher au gouvernement des Bourbons. Il se signala avec un de ses frères, Henri Cairoli, au combat de de Calatafimi et fut blessé à l'assaut de Palerme. Lors de la convocation du premier parlement italien, M. B. Cairoli, élu député de Brivio (province de Côme), y assista malgré sa blessure, et l'on raconte qu'il y vota en élevant ses béquilles. Sa guérison n'eut lieu que deux ans plus tard, à la suite d'une opération pratiqué par le docteur Bertani.

M. Cairoli ne cessa dès lors d'appartenir à la vie politique, et au milieu de la mobilité des combinaisons parlementaires italiennes, il s'éleva à son tour aux premiers rôles. C'est ainsi que, le 8 mars 1878, au lendemain de l'ouverture de la session, nous le voyons élu président de la Chambre des députés, puis quelques jours plus tard, le cabinet Depretis ayant donné sa démission, il fut appelé à former lui-même un cabinet qui, au bout de quelques mois, devait être remplacé par celui auquel il succédait. En dehors des crises qui signalèrent ces ministères successifs, un événement qui faillit être tragique, devait appeler sur M. Cairoli l'attention et la sympathie de l'Europe. Pendant un voyage du roi Humbert à Naples, le premier ministre se trouvait en voiture à côté de son souverain, lorsqu'eut lieu sur la personne de celui-ci la tentative criminelle de Passanante (17 novembre 1878); M. Cairoli fut assez grièvement blessé en s'efforçant d'arrêter la main et le poignard de l'assassin. Outre les témoignages de reconnaissance du roi, il fut de la part des Chambres et des populations italiennes l'objet des félicitations les plus chaleureuses auxquelles s'associèrent les souverains et les personnages les plus distingués de l'Europe. Toutes ces ovations ne pouvaient suspendre une nouvelle explosion d'une crise ministérielle en permanence, et, devant la coalition des partis [illegible]tés, non contre sa personne, mais contre ses collègues qu'il refusait de sacrifier, après avoir demandé vainement la dissolution de la Chambre, il donna et maintint sa démission (15 décembre). On a beaucoup remarqué, après l'attentat dont le roi et lui-même avaient failli être victimes, les déclarations de M. Cairoli à la tribune de la Chambre (6 décembre) « contre toute mesure préventive susceptible de porter atteinte à la liberté. » Il ajoutait : « Le poignard qui a cherché à atteindre le roi, ne réussira pas à atteindre la liberté dont le roi est le plus loyal et le plus fidèle gardien. » Malgré sa place dans les rangs de la gauche, M. Cairoli s'est efforcé d'associer dans l'intérêt de l'unité italienne, le dévouement à la dynastie à l'amour des libertés parlementaires. Dans les derniers jours de décembre 18[illegible], le ministre des affaires étrangères de France [illegible] a envoyé le grand cordon de la Légion d'honneur. Moins de six mois après, M. Cairoli fut rappelé au pouvoir, sans avoir rien abandonné de son programme (juillet 1879).

CALDERON (Philippe-Hermogène), peintre anglais, né à Poitiers en 1833, d'une famille espagnole, étudia la peinture dans l'atelier de Picot à Paris et dans celui de Leigh à Londres. Ses tableaux, exposés plus souvent à l'Académie royale de Londres qu'aux Salons de Paris lui ont valu, en 1867, le titre d'académicien royal, et, la même année, une médaille de 1^{re} classe à notre exposition universelle. Il a aussi obtenu à celle de Vienne, en 1873, l'une des médailles accordées aux artistes anglais.

Parmi les toiles de M. Calderon, on a remarqué : *la Fille du geôlier* (1858); *Paysans français retrouvant leur enfant volé* (1859); *Demande en mariage*, *le Retour de Moscou* (18[illegible]); *la Reine Catherine et ses femmes au* [illegible]

…le d'Angleterre à Paris pendant …y (1863); *l'Enterrement de* …mes (1864), *Femmes de Poi*…e (lase (1866), *le Jeune Hamlet* … Yorick (1867); *le Retour après* … la Duchesse de Montpensier et … 869); *le Printemps chassant* … sur les bords de la Tamise … *Bonsoir* (1872); *Sérénade* … 1873); *la Reine des tournois*, … bons auteurs (1874); *Veuve* … nière touche (1878), etc.

…rienne, Yousouf-bey, connu … de), prince de Lusignan, …, né à Constantinople, le … petit-fils du prince Amaury de … au service de la France … d'Égypte, comme général de … le nom d'Yousouf-bey, et fut … fut élevé au collège des mek…, où il étudia diverses lan… envoyé comme professeur au … Paris, où il devint, en 1854, … en remplacement d'Aivazowski. … d'une scission avec le supé…istes, il devint l'un des fonda… …tional arménien de Grenelle, … trois ans la direction. Forcé … abandonner ces fonctions, il se … d'importants travaux litté… but d'initier l'Arménie à la …ne et fut nommé membre de … et de la Société asiatique de … Calfa, qui avait repris le nom …-bey, revendiqua le titre de … que les circonstances avaient … de porter.

… ses nombreuses publica… …verselle (Venise, 1851, 6 vol.); … arithmétique (Venise et Théo… plusieurs *Guides de la con*… … et diverses langues (Paris, … *…que arménienne* (Paris, 1854, … où le type des caractères … d'après les écritures euro… … une mention à l'Expo… … 1855; *Histoire sainte* (Théo… …, 150 grav.); *Dictionnaire* … (Paris, 1860); *Dictionnaire* … 1866, in-18); *Lectures pour*

… en outre en arménien divers … *l'Éducation des filles* (Venise, … avec le texte en regard); *Paul* … 1856, 2ᵉ édit., l'une illustrée, …); *Télémaque* (Paris, 1859, … 1860, gr. in-8, illustré). Il … revue arméno-française, *la* … de 1857 à 1859.

… (Yousouf-bey, dit), prince de … arménien, frère du précédent, … en 1835, fut aussi élevé chez … de Venise, et devint, très… …sseur des novices et rédacteur … *Polyhistore*, fondé par Aiva… … avec son frère, s'associa à … ses fonctions dans le col… …tes. Bientôt, il entra dans les … aux intérêts nationaux de la … Sacré évêque à Etchmiadzine, … plusieurs missions à l'étranger, … Russie, fut mis à la tête d'un … turc et fut élevé à la dignité … 1875. Il a été nommé, comme … de la Société asiatique de Paris.

Connu surtout par ses poésies originales, Mgr de Lusignan en avait publié un grand nombre dans *la Colombe du Massis*. Il a aussi composé plusieurs airs nationaux devenus populaires. Ses compatriotes lui doivent une traduction en vers des *Harmonies poétiques* de Lamartine (Paris, 1859). On cite encore de lui : *Grammaire arménienne* (Théodosie, 1860); *Histoire d'Arménie* (ibid., 1860); *Dictionnaire arménien français* (1860, in-18); *Cours de langue française à l'usage des Arméniens* (1875); *Cours de religion* (Constantinople, 1877, 3 vol.).

CALLA (Chrétien-François), mécanicien français, né vers 1802, a dirigé, l'usine créée par son père pour les grands ouvrages de fonte et les machines industrielles ou agricoles. Il s'est spécialement occupé de la fonte artistique et du bronze monumental, et a exécuté, sur les dessins de M. Duban, les candélabres de la cour du Louvre (1854). Sa maison a obtenu, outre diverses récompenses, deux médailles de première classe à l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré en avril 1843. Secrétaire de la Société d'encouragement, il a écrit et publié divers rapports.

CALLEMARD DE LA FAYETTE (Charles), littérateur et agronome français, ancien député, est né au Puy, en 1815. Occupé tour à tour de poésie et d'agriculture, il devint président de la Société académique de sa ville natale. Élu, le 8 février 1871, représentant de la Haute-Loire, le quatrième sur six, par 32 801 voix, il siégea au centre droit, déposa une proposition tendant à faire créer un ministère spécial de l'agriculture, et vota contre l'adoption des lois constitutionnelles. Il ne fut pas réélu au 20 février 1876 et se présenta également sans succès aux élections du renouvellement triennal du Sénat, le 9 janvier 1879. Il a été élu conseiller général par un canton du Puy.

Ses travaux littéraires comprennent une étude sur *Dante, Michel-Ange, Machiavel* (1852, in-18); une traduction en vers français de *l'Enfer de Dante Alighieri* (1855, 2 vol. in-8); *la Statue de Notre-Dame de France* (1860, 1863, in-18); *le Poëme des champs* (1861, in-18), essai géorgique à la moderne, accueilli avec faveur et qui a obtenu de l'Académie française un prix Montyon; *Attila*, tragédie (1867, in-18), etc. Ses ouvrages de vulgarisation agricole sont : *Petit-Pierre, ou le Bon Cultivateur* (1859, in-18); *la Prime d'honneur* (1866, in-18); *l'Agriculture progressive à la portée de tout le monde* (1867, in-18).

CALLET (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Étienne (Loire) le 27 octobre 1812, vint de bonne heure à Paris, fut rédacteur de la *Gazette de France* jusqu'en 1840, inséra des articles de philosophie et de morale dans l'*Encyclopédie du XIXᵉ siècle*, et publia, sous le pseudonyme de *sir Walter Scott*, deux romans : *Allan Cameron* (1840, 2 vol. in-8) et *Aymé Verd* (1842-43, 3 vol., in-8). Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Loire, le huitième sur onze, par 41 607 voix sur près de 100 000 votants. Membre du comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti modéré et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et se prononça contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il se réfugia en Belgique. En 1853, il fut autorisé à revenir à Paris, mais il fut, bientôt après, traduit en justice et condamné à l'em-

prisonnement pour distribution en France de brochures qu'il avait publiées en Belgique contre le gouvernement impérial. Aux élections du 8 février 1871, M. Callet fut élu représentant de la Loire à l'Assemblée nationale, le neuvième sur onze, par 46 938 voix. Membre de la réunion Féray dont il se sépara quand elle se rapprocha de la gauche, il passa au centre droit et devint l'un de ses vice-présidents. Il s'abstint lors du vote des lois constitutionnelles et se présenta sans succès aux élections du 20 février 1876.

En 1851, M. Callet avait déjà fait paraître, sous le titre d'*Études morales* (Paris, in-16), un choix de ses anciens articles. Il reprit, à Bruxelles, ses travaux littéraires. Il a publié depuis : *Vie de Mme la marquise de Montagu* (Rouen, 1859, in-8, 4e édit., 1864, in-18), travail anonyme rédigé sur des papiers de famille et dont la paternité, attribuée à M. le duc de Noailles sans qu'il ait protesté, fut l'origine d'un procès intenté et perdu par M. Callet (jugement du tribunal civil de la Seine, 14 juillet 1865); *l'Enfer* (1861, in-18); *De la Propriété littéraire* (1865, in-8), factum écrit à l'occasion du procès de l'auteur contre M. le duc de Noailles; *la Légende des Gagats*, essai sur les origines de la ville de Saint-Étienne (1866, in-8). M. Callet a désavoué une brochure anonyme, *les Responsabilités* (1875, in-8), qui lui fut attribuée et relative à l'avortement des tentatives de restauration monarchique en 1873.

CALLEY DE SAINT-PAUL (Adrien-Charles), homme politique français, député, est né à Paris, le 27 décembre 1808. Mêlé aux grandes opérations financières et industrielles de notre époque, il fut fondateur, président ou administrateur des compagnies des chemins de fer d'Amiens à Boulogne et de Dijon à Belfort, des mines de Roche La Molière et Firminy, celles de la Soire, etc. En 1856, il fonda un nouveau grand établissement de crédit mobilier, sous le nom de l'Union financière et industrielle, au capital de 100 millions. Il en était le seul administrateur. Entre autres opérations, il souscrivit l'emprunt de 50 millions du département de la Seine. Dès 1860, par suite d'inquiétudes que les événements ont justifiées, il proposa aux actionnaires de liquider la Société, et cette liquidation se fit avec de notables bénéfices, à la veille des catastrophes qui atteignirent les plus grands établissements analogues.

En 1857, M. Calley de Saint-Paul, membre du Conseil général de la Haute-Vienne pour le canton de Magnac-Laval, avait été élu député au Corps législatif, comme candidat officiel, dans la seconde circonscription de ce département. Aux élections générales de 1863, soutenu encore par l'administration, il obtint 25 411 voix sur 28 822 votants. Il eut au Corps législatif une certaine influence et l'on dut à son initiative quelques réformes dans l'organisation du budget, le mode d'amortissement, le service des douanes et des contributions indirectes, etc. Le discours qu'il prononça sur la situation financière de la ville de Paris, le 27 février 1869, le mit particulièrement en vue : c'était l'exposé complet des irrégularités commises et tolérées et de leurs résultats onéreux pour les finances de la ville. Le ministre d'État dut faire, le lendemain, l'aveu des opérations irrégulières et excessives dénoncées, et, conformément à l'amendement proposé par M. de Saint-Paul, le traité de la Ville avec le Crédit foncier fut abandonné pour un emprunt direct au public. Par suite de ce succès, l'ancien candidat officiel fut vivement combattu aux élections générales de 1869 et échoua, au premier tour de scrutin, avec 9307 voix sur 25 824 votants, contre 11 905 suffrages donnés au candidat du gouvernement, M. Bardinet fils. Il prit sa revanche au second tour et obtint 15 869 voix, contre 10 598 restées à son adversaire. Dans la courte session de juin 1869, M. Calley de Saint-Paul fut un des 116 signataires de la demande d'interpellation qui amena le sénatus-consulte reconstituant le gouvernement parlementaire. M. Calley de Saint-Paul, gendre de Gay-Lussac, devint le beau-père du général Fleury et du duc d'Isly. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864. — Il est mort à Paris, le 8 [illegible] 1873.

CALLIAT (Victor), architecte français, né à Paris, le 1er septembre 1801, suivit avec succès les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Vaudoyer et Châtillon (1819-1824), et fut, dès l'année suivante, attaché aux travaux publics. Plus tard il dirigea, comme premier inspecteur, les travaux de l'Hôtel de ville de Paris (18[illegible]), puis devint inspecteur de la ville. Il a été nommé, en 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Calliat, dessinateur et graveur habile, a publié ou dirigé : *Hôtel de ville de Paris, mesuré, dessiné et gravé* (1846, 27 pl. in-fol.), et un *Supplément*; *Parallèle des maisons de Paris construites depuis 1830 jusqu'à nos jours* (18[illegible], 125 pl. in-fol.); *Église Saint-Eustache* (1850, [illegible] in-fol.). Il a fondé, en 1850, l'*Encyclopédie d'architecture*, publication mensuelle dont il a dirigé depuis la partie artistique. Au Salon de 1861, il a exposé une *Galerie*, dessin d'architecture [illegible] spective.

CALMEIL (Juste-Louis), médecin français, né à Poitiers (Vienne) en 1798, fut d'abord élève d'Esquirol, à la Salpêtrière, et passa ensuite à la maison royale de Charenton dont Royer-Collard était alors médecin en chef. Il fut reçu docteur en 1824; sa thèse *sur les Rapports de cause et d'effets qu'ont entre elles l'épilepsie et la folie*, tira l'attention sur la fréquence, jusqu'alors [illegible] remarquée, des désordres graves que produisent les accès épileptiques et même les vertiges, [illegible] des facultés intellectuelles et physiques. Pré[illegible] de rattacher les troubles fonctionnels de l'intelligence à une lésion déterminée des centres nerveux, il crut saisir une corrélation entre ces [illegible]bles et certains désordres appréciables au [illegible] et à l'œil, à la superficie de l'encéphale, et publia à ce sujet, en 1826, un travail intitulé : [illegible] *Paralysie considérée chez les aliénés* (in-8), [illegible] lui valut les éloges de Broussais. Successivement nommé inspecteur pour le service [illegible] médecin adjoint, puis en chef à la maison de Charenton. M. Calmeil a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1858.

Ses principaux ouvrages sont : *De la Folie considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire* (1845, [illegible] in-8), depuis la Renaissance jusqu'au XIXe [illegible] et *Traité des maladies inflammatoires du cerveau, ou Histoire anatomo-pathologique des congestions encéphaliques, du délire aigu, [illegible] paralysie générale ou périencéphalite, etc.* ([illegible] 2 vol. in-8). Il a publié, en outre, dans le *Journal du progrès*, les *Archives générales de médecine*, le *Journal hebdomadaire de médecine*, ainsi que dans la 2e édition du *Dictionnaire ou Répertoire général des sciences médicales*, un grand nombre d'importants mémoires sur les mêmes sujets.

CALMELS (Anatole-Célestin), sculpteur français, né à Paris, le 26 mars 1822, suivit les ateliers de Karl Elshoëct, Bosio et Pradier, et, [illegible] qu'en 1840, les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le second grand prix de Rome

[illegible], [illegible] et exposé : *Gutenberg*, [illegible] A. Chaix (1840); *Denis Papin*, [illegible] de l'Hôtel de ville; *la Naissance* [illegible], *la Présentation au temple*, bas-reliefs pour l'église de Saint-Maurice, à Lille [illegible]; *Psyché*, *Mme Fournier*, *M. Sanchez* [illegible]; *Colypso*, statue commandée [illegible] l'empereur; *saint Clément*, pour [illegible]; le groupe de *l'Industrie*; la [illegible], pour le nouveau Louvre; les [illegible], pour l'Institut, de *Géri*[illegible], [illegible] Louvre; *Oudot*, *Napoléon III*, [illegible], *Bruin*, *Dupotet*; les statuettes [illegible], du *marquis de Lawœstine*, [illegible], *Loroye*, *Doche*, etc.; enfin [illegible] groupes, statuettes et sujets divers, [illegible] *de la croix*, reproduits et [illegible] principaux bronziers. M. Calmels a [illegible] médaille en 1852 et un rappel en [illegible]. Il [illegible] depuis plusieurs années à Lisbonne [illegible] correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, le 13 décembre 1874.

CAL[illegible] ([illegible]-Antoine), homme politique [illegible], membre de l'Institut, né à [illegible], le 3 mars 1815, fils d'un [illegible] de l'Enregistrement qui fut dé[illegible] à 1848, fit son droit à Paris, [illegible], au Conseil d'État, comme auditeur [illegible]. Auditeur de 1[re] classe en 1838, [illegible] des requêtes en 1842, conserva [illegible] 1852, et se retira pour ne [illegible]. Dès 1840, il avait représenté [illegible] dans le conseil général [illegible] de 1844 à 1847. En 1862, il [illegible] conseil général pour le canton de [illegible], et le [illegible] octobre 1871, il fut réélu par les [illegible] de Peyrac et de Gourdon, et appelé [illegible] par le choix de ses collègues. Élu [illegible], il cessa de faire partie des assemblées [illegible], pendant la République de 1848 et [illegible]. Après les désastres de la guerre [illegible] et la constitution du premier [illegible]. M. Thiers, qui avait [illegible] attachement, le nomma sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur (le 21 février 1871). En cette qualité, M. Calmon [illegible] l'expulsion du prince Napoléon [illegible] était entré en France sans autorisation. [illegible] du ministère de M. V. Lefranc ([illegible] 1872), par suite d'un vote de l'Assemblée, M. Calmon se retira du ministère, devant [illegible] monarchique, et fut nommé [illegible] le 7 décembre 1872. Il ouvrit [illegible] municipal, le 12 du même [illegible] loyalement rallié à la République. [illegible] sa démission le lendemain de la [illegible] M. Thiers, le 24 mai 1873. Une élection [illegible] dans le département de Seine-et-Oise, [illegible] l'Assemblée nationale, le 14 décembre 1873 : il fut élu par 57 000 voix environ, [illegible] données par M. Lévêque, candidat [illegible] monarchique. Il prit place au centre [illegible] le vice-président. Au mois de [illegible], il déposa une proposition tendant à [illegible] des travaux de l'Assemblée, ainsi [illegible] à voter avant la dissolution, et qui [illegible] par la commission d'initiative. Lors des [illegible] des soixante-quinze sénateurs inamovibles [illegible] nationale, M. Calmon, porté [illegible] des gauches fut élu, au quatrième [illegible], le 13 décembre 1875, par 349 voix [illegible]. Au Sénat, il tint la même ligne [illegible], pendant la prorogation de la Chambre [illegible], en 1877, suivit la dissolution de [illegible], il fut placé par les bureaux des [illegible] de la gauche du Sénat, avec MM. Herold et Peyrat, à la tête du comité institué pour diriger la conduite du parti républicain, centraliser et distribuer les fonds recueillis pour la propagande; après la victoire électorale du 14 octobre suivant, il reçut, avec ses deux collègues, en séance plénière des gauches du Sénat, des félicitations pour leur énergie. M. Calmon a été décoré de la Légion d'honneur en 1844. Depuis longtemps signalé par de remarquables études économiques, il fut élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Pellat (4 février 1872).

M. Calmon a publié : *les Impôts avant 1789* (1865, in-8); *William Pitt, étude financière et parlementaire* (1865, in-8); une importante *Histoire parlementaire des finances de la Restauration* (2 vol. in-8); *Rapport de M. Fould, les crédits et l'amortissement* (in-8); *Étude des Finances de l'Angleterre depuis la réforme de Robert Peel jusqu'en 1869* (1870, in-8). Une partie de ces travaux a paru dans la *Revue des Deux Mondes* et le *Correspondant*. M. Calmon a écrit pour le recueil des *Discours* de M. Thiers (1879) une importante *Notice*.

CALONNE (Ernest DE), poète et auteur dramatique français, né à Paris le 11 janvier 1822, est fils d'un professeur de lettres connu par quelques écrits. Il fit ses études au collège Henri IV et obtint des succès au concours général. En 1842, il fit paraître un poème, *l'Amour et Psyché*. Peu de temps après, il présentait au directeur de l'Odéon une pièce en un acte, en prose, intitulée : *le Docteur amoureux*, et qui fut jouée sous le nom de Molière. La critique ne découvrit point tout d'abord cette innocente supercherie que, du reste, l'auteur n'a jamais avouée publiquement, et qui donna lieu à une polémique assez vive dans les journaux.

M. Ernest de Calonne entra ensuite dans l'Université et se fit recevoir agrégé des classes supérieures. En 1850, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Il fit jouer sur le théâtre de cette ville une comédie en vers, *Berthe et Suzanne* (13 décembre 1853). *L'Europe artiste* a publié, en 1856, son *Docteur amoureux*, avec un prologue et une préface. Il a donné depuis : *l'Oncle Sommerville*, comédie (1865, in-18); *Hier et demain*, poésies (1875, in-16); *le Gentilhomme citoyen* (Troisième Théâtre-Français octobre 1878); *la Dispense* (même théâtre, 1879).

CALONNE (vicomte Alphonse BERNARD DE), publiciste français, né à Béthune, en 1818, vint terminer ses études à Paris et y fit son droit de 1840 à 1842. Il débuta dans les lettres par des articles d'archéologie et de critique d'art. Après la révolution de 1848, dévoué à l'opinion légitimiste, il collabora à des brochures de circonstance : *les Trois journées de Février* (in-8), *le Gouvernement provisoire, histoire anecdotique et politique de ses membres* (juin, 1848), etc., et fut un des rédacteurs du *Lampion*, journal suspendu par le général Cavaignac (21 août 1848). M. de Calonne essaya, de concert avec MM. de Montépin et de Villemessant, de le remplacer par *la Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi le jour de son apparition. Il entra ensuite à *l'Opinion publique*, dirigée par M. A. Nettement, et s'y occupa surtout des questions d'art. Ses accusations contre Fiorentino amenèrent un duel entre celui-ci et Am. Achard, et il se vit condamné lui-même à l'amende par le tribunal.

Le 4 août 1850, M. Alphonse de Calonne fit paraître le premier numéro d'une feuille hebdomadaire : *le Henri IV, journal de la réconciliation*, destinée à servir la politique fusionniste,

mais qui ne put vivre. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma d'abord dans des travaux artistiques littéraires, prit part à la rédaction de la *Revue contemporaine*, fondée par le marquis de Belval (15 avril 1852), et où la littérature s'inspirait des idées de l'ancienne droite parlementaire. En 1855, devenu propriétaire de ce recueil, il en changea le caractère politique, et en fit, sous le patronage du gouvernement et avec le concours d'un grand nombre d'écrivains fonctionnaires, l'organe important d'une sorte de littérature d'État. En janvier 1859, ce patronage officiel passa tout à coup à un recueil nouveau, la *Revue européenne* qui n'eut qu'une courte durée. Au mois de novembre 1861, la disparition de ce dernier recueil rendit à la *Revue contemporaine* sa position et son importance; mais en 1868, la *Revue* marqua de nouveau son affranchissement des attaches officielles par des articles très-remarqués, entre autres ceux de M. de Kératry sur notre expédition mexicaine. Elle a cessé de paraître après le 4 septembre 1870. M. A. de Calonne a été décoré par le roi de Prusse de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

Il a publié à part: *Bérangère* (1852), nouvelle; *Voyage au pays de Bohême, Mendiants et flibustiers littéraires* (1852); *la Minerve de Phidias, restaurée, etc.* (1855); *Pauvre Mathieu* (1855, 2 vol. in-12); *les Frais de la guerre* (1856, 2 vol. in-12); *le Portrait de la Marquise* (1857, in-12); *De la défense des côtes en Angleterre* (1859, in-8); *la Pologne devant les conséquences des traités de Vienne* (1861, in-8); *M. Rattazzi et la crise italienne* (1862, in 8); *la Politique de la France dans les affaires d'Allemagne et d'Italie* (1866, in-8); *le Rôle de la Prusse et de l'Allemagne du Nord dans l'équilibre européen* (1866, in-8), etc.: ces dernières brochures sont des extraits de la *Revue contemporaine*.

CALVERT (George-Henry), écrivain américain né à Baltimore, le 2 janvier 1803, de la famille du célèbre fondateur de la colonie du Maryland, George Calvert, lord Baltimore, fit ses études au collége de Harvard, puis à l'université de Gœttingue, en Allemagne. A son retour, il se mit à la tête d'un journal important de Baltimore, *the Baltimore american*, en garda plusieurs années la direction et s'établit, en 1843, à Newport (Rhode Island).

On a de lui, outre de nombreux articles dans les revues américaines: *la Phrénologie expliquée* (Illustrations of phrenology, 3 vol., 1832); *la Vie d'Herbert Barklay* (a Volume from the life of Herbert Barclay, Baltimore, 1832); *Arnold et André* (1840), fragment dramatique; un poëme, *Cabiro*, (1re partie 1840, 2e partie 1864): deux séries de *Scènes et pensées en Europe* (Scenes and thoughts in Europe, New-York, 1848, 1852, 2 vol. in-8), sorte de relation de voyage originale et hardie; *Ellen*, poëme (1869); *Goethe, sa vie et ses œuvres* (1872); plusieurs traductions de l'allemand.

CALVET-ROGNIAT (Pierre-Paul), ancien député français, né à Salles-Curan (Aveyron), le 11 août 1812, fut adopté par le général Rogniat dont il ajouta le nom au sien. Avocat, maire de Chamagnieu (Isère), et membre du Conseil général de l'Aveyron pour le canton de Salles-Curan, et depuis pour celui de Laissac, il entra au Corps législatif, en 1852, comme représentant de la 2e circonscription de l'Aveyron. Réélu aux élections suivantes, comme candidat du gouvernement, il obtint, en 1863, 15052 voix sur 27193 votants, et en 1869, 16248 voix sur 29987 votants. Ses procédés d'influence électorale passèrent, sous l'Empire, à l'état de type et de légende. M. Calvet-Rogniat a été nommé officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Chamagnieu en août 1875.

CALVO (Carlos), publiciste argentin, est né à Buenos-Ayres, en 1824. Accrédité le 25 juin 1860, comme ministre plénipotentiaire, près les cours de Paris et de Londres avec une mission spéciale, il donna sa démission, après l'avoir remplie. Correspondant de l'Institut historique de Paris, depuis plusieurs années, il a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en février 1869. M. Calvo est officier de la Légion d'honneur.

Ses travaux, publiés en langue française, sont considérables et ont pour titres: *Recueil compl[et] des traités, conventions,... et autres actes diplom[a]tiques de tous les Etats de l'Amérique latine*, etc. avec Tableaux statistiques, Dictionnaire diplom[a]tique, Notices historiques, etc. (1862-1869, 11 vol. in-8): cet ouvrage a été aussi publié en lang[ue] espagnole; *Une Page du droit international*, [o]u l'Amérique du Sud devant le droit des gens mo[]derne (1864, gr. in-8); *Annales historiques de l[a] Révolution de l'Amérique latine*, avec docum[ents] à l'appui (1864-1871, t. I-V, in-8: l'ouvrage aur[a] 15 vol.); *le Droit international théorique et pra[]tique* (1870-1872, 2 vol. in-8), ouvrage consid[éré] par les jurisconsultes, comme le plus remarquabl[e] sur cette matière; *Étude sur l'émigration et l[a] colonisation* (1875, in-8).

CALZOLARI (Henri), chanteur italien, né [à] Parme le 22 janvier 1823, fut d'abord destiné [au] commerce, mais grâce aux succès de ses étud[es] musicales, il obtint de suivre sa vocation de chan[]teur. Après avoir reçu à Milan les leçons de P[a]nizza, il débuta, en 1844, à la Scala, dans *He[r]nani*, et reçut le plus favorable accueil. Il épou[sa] alors une sœur des artistes Cavalini, et partit po[ur] Vienne où il chanta les principales œuvres du r[é]pertoire italien; il revint dans cette ville apr[ès] plusieurs tournées en Italie. M. Calzolari a tour [à] tour paru, avec les meilleurs troupes d'opéra i[ta]lien, à Madrid, à Londres, à Paris et à Saint-P[é]tersbourg, il s'attacha particulièrement au thé[â]tre impérial de cette dernière capitale. Resté [un] des représentants de la méthode mélodique [ita]lienne, il s'est voué à l'interprétation de Rossi[ni,] Bellini et Donizetti.

CAMBACÉRÈS (Marie-Jean-Pierre-Hubert, [duc] DE), ancien sénateur français, né à Montpellier, [le] 20 septembre 1798, est l'aîné des deux neveu[x de] l'archi-chancelier du premier Empire. Pour [com]plaire à son oncle, il étudia le droit, et se [fit] inscrire, en 1823, au tableau des avocats [de] Paris. Élevé à la pairie le 11 novembre 18[]; il soutint les derniers ministères du règne [de] Louis-Philippe. La révolution de Février le [fit] rentrer quelque temps dans la retraite. Les tra[di]tions de sa famille le rattachaient naturellem[ent] au régime établi par le coup d'État de décem[bre] 1851, et il fut, un mois après, appelé à repre[ndre] son siége au Luxembourg, en qualité de sénate[ur.] M. de Cambacérès, devenu grand maître des [cé]rémonies de la maison de l'Empereur, fut charg[é,] en cette qualité, de plusieurs missions de cour[.] [Il] a été promu grand officier de la Légion d'hon[neur] le 30 décembre 1855.

CAMBACÉRÈS (Étienne, comte DE), frère [du] précédent, ancien député, né à Montpellier [en] 1804 et gendre du maréchal Davout, fut du [pe]tit nombre des bonapartistes qui refusèrent d[e se] rallier à la dynastie de Juillet. En 1842, envoy[é]

[illegible] par les électeurs indépen[illegible], il y remplaça M. Benoît [illegible], et siégea à l'extrême [illegible] pas sur les rangs aux élec[illegible]; mais, à celles de la Lé[illegible] représentant de l'Aisme à une [illegible] énergiquement la po[illegible], et, après le coup d'État de [illegible], reçut des mêmes électeurs un [illegible] pour le Corps législatif (1852-[illegible] de Cambacérès n'y rentra pas en [illegible] officier de la Légion d'hon[illegible] 1861. — M. Ét. de Cambacérès [illegible] Paris, le 30 décembre 1878.

[illegible] (Charles-Antoine), peintre décora[illegible] à Paris, au commencement de [illegible] d'abord de peinture à l'aquarelle [illegible], et fréquenta ensuite l'a[illegible] qu'il aida fréquemment [illegible] les plus importants. Dès 1828, [illegible] à la décoration théâ[illegible] ses premiers décors pour les [illegible] de la province, notamment le [illegible], le grand théâtre de Lyon, [illegible], et plusieurs autres. Associé plus [illegible], il a fait avec lui les déco[illegible] opéras, drames et ballets; [illegible] parmi les plus remarquables : *[illegible]*, *Anita*, *le Corsaire*, *les Noces* [illegible] qu'il a été souvent appelé à [illegible]. M. Cambon avait été dé[illegible]. — Il est mort à Paris, le [illegible].

[illegible], statuaire français, né à [illegible] avril 1828, élève de M. Jouf[illegible] de 1857 par des portraits [illegible]. Il s'est depuis fait distinguer [illegible] : *Loïs*, statue en plâtre; [illegible] en plâtre (1859); *Andro*[illegible] (1861); *la Cigale* (1864), [illegible] succès à l'artiste, et dont [illegible] 1865, et acquis par l'État, [illegible] universelle de 1867; *[illegible]* [illegible], réexposée en marbre [illegible] (1870); *Jeune chef gaulois*, [illegible] en bronze en 1868; *Buste* [illegible] (1869), pour les galeries de [illegible], répétition en bronze de la [illegible] (1868); *Ève*, statue en [illegible] *Icarus*, statue en plâtre (1874); [illegible] plâtre (1877). On doit encore à [illegible] en pierre pour la façade [illegible] Saint-Ambroise à Paris et [illegible] en pierre pour la cathédrale [illegible] a reçu deux médailles en [illegible] une médaille de 3[e] classe à l'Ex[illegible] de 1867.

[illegible]-DIGNY (Guillaume, comte DE), [illegible], ancien ministre né à [illegible], est le fils du comte Louis de [illegible], de savetier, ministre et [illegible] de Toscane, Ferdinand III. Il [illegible], et revint, à l'âge de vingt-[illegible] Léopold II lui témoigna [illegible] et de confiance. Le jeune [illegible] fut, avec le prince Corsini, mar[illegible] de ces partisans [illegible] qui lui conseillèrent jusqu'au [illegible] satisfaire par des concessions [illegible] temps et de renoncer [illegible] du grand mouvement na[illegible] dans l'alliance autri[illegible] 1859, le grand-duc eut été [illegible] et que la majorité des Toscans réclama l'annexion au Piémont, sous le gouvernement de Victor-Emmanuel, le comte de Cambray-Digny accepta cet acheminement vers l'unité et l'indépendance italiennes, et fut élu député de Toscane, à la presque unanimité. Très-populaire à Florence, il était gonfalonier de la ville, en 1865, lorsque le projet fut formé de célébrer le sixième anniversaire séculaire de la naissance du Dante. Il présida à ces pompes auxquelles s'associa toute l'Europe, et prononça l'éloge du poëte devant son monument.

La notoriété politique de M. de Cambray ne date toutefois que de la fin de l'année 1867. Nommé ministre des finances du royaume d'Italie, il se trouvait en présence d'un déficit d'environ 900 millions, dont 240 millions portant sur le budget de l'année suivante ; il promit de réduire cette dernière somme à 78 millions, par divers expédients. Il proposait d'abord le fameux impôt sur la mouture, si impopulaire, et le fit accepter par les Chambres au nom de la nécessité. Il s'opposa ensuite inutilement à l'établissement d'une retenue sur la rente italienne, pour les titres souscrits à l'étranger. Sa grande innovation fut de mettre en régie l'exploitation du monopole des tabacs, dans l'espérance d'augmenter considérablement le produit de cette branche du revenu public. Le projet de loi sur la ferme des tabacs rencontra, dans la Chambre des députés l'opposition la plus violente et n'en fut pas moins voté, dans les premiers jours d'août 1868, à la majorité considérable de 205 voix contre 161. Après ce triomphe le ministère sembla se résumer dans la personnalité de M. Cambray-Digny. Il tomba le 19 novembre 1869, et fut nommé sénateur.

CAMBRIDGE (George-William-Frédéric-Charles, 2[e] duc DE), général et pair d'Angleterre, né, le 26 mars 1819, à Hanovre (Allemagne), est le fils aîné du duc Adolphe et de la princesse Augusta de Hesse-Cassel et le cousin germain de la reine Victoria. Colonel d'infanterie à l'âge de dix-huit ans (1837), il commanda successivement un régiment de dragons et un régiment de fusiliers écossais. En 1852, il reçut les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Promu, en 1845, au rang de major général, et en 1854, à celui de lieutenant général, il fut attaché à l'expédition d'Orient et mis à la tête d'une division d'élite composée de gardes et de *highlanders*; au passage de l'Alma, il mena ses troupes au feu avec un sang-froid qui lui valut les éloges des chefs de l'armée, et, à la bataille d'Inkermann, il opposa la plus opiniâtre résistance aux Russes et eut un cheval tué sous lui. L'état de sa santé l'obligea à vivre quelque temps dans un repos absolu à Constantinople, et, en 1855, il était de retour en Angleterre. Lord Hardinge ayant succombé aux suites d'une chute de cheval, il lui succéda dans le poste important de commandant en chef des forces de terre (13 juillet 1856), lequel équivaut à un ministère et lui donna voix délibérative au conseil. En 1857, il reçut de la cité de Londres une épée d'honneur et le droit de bourgeoisie. En 1861, il fut nommé colonel de l'artillerie royale et de génie, en 1862, colonel des grenadiers-gardes, puis gouverneur de l'Académie de Wolwich, et enfin feld-maréchal, à la majorité du prince de Galles (9 novembre 1862).

Le duc de Cambridge attaché aux opinions libérales, s'est particulièrement occupé des améliorations de l'armée et de la situation matérielle du soldat. Il jouit, comme prince du sang, d'une dotation annuelle de 12 000 liv. (270 000 fr.) qui lui a été accordée, par décision du Parlement, après la mort de son père (août 1850). Il est docteur en

droit de l'université d'Oxford, président de l'Hôpital du Christ, chevalier de la Jarretière, grand-croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, et président de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George.

CAMBRIELS (Albert), général français, né à Lagrasse (Aude), le 11 août 1816, entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 24 novembre 1834, et en sortit dans l'infanterie, comme sous-lieutenant, le 12 octobre 1836. Lieutenant le 2 janvier 1841, il a été promu capitaine le 20 octobre 1847, major le 25 juin 1853, lieutenant-colonel le 11 août 1855 et colonel le 14 mars 1859. Il fit, avec ce dernier grade, la campagne d'Italie et commanda le 84e de ligne. Nommé général de brigade, le 13 août 1863, il commandait la subdivision des Pyrénées-Orientales, puis une brigade de l'armée de Paris, lors de la déclaration de la guerre contre la Prusse. Il fut placé dans le 3e corps, commandé par le maréchal Bazaine, mais ne put rejoindre l'armée du Rhin, et figura dans le 12e corps, formé après les premiers revers, sous la direction du général Lebrun, avec le grade de général de division (25 août 1870). Il fit partie de l'armée de Mac-Mahon, et fut dangereusement blessé à la tête pendant la bataille de Sedan (1er septembre). L'ambulance qui le recueillit tomba entre les mains des Prussiens, mais fut presque aussitôt renvoyée en France avec la plupart des blessés. Le général Cambriels se rendit aussitôt à Tours et se mit à la disposition du gouvernement, ne se doutant pas, dans sa situation, que les Allemands l'accuseraient d'avoir violé la capitulation. On lui confia d'abord le commandement de l'armée de l'Est. Des conflits d'autorité avec le général Garibaldi, et une aggravation dans ses souffrances, qui rendit plus tard nécessaire une terrible opération, le firent renoncer à ce commandement. Il fut remplacé par le général Michel (3 novembre).

Attaqué sans mesure par la presse radicale, le général Cambriels repoussa, dans une lettre adressée au ministre de la guerre, l'accusation de trahison et d'incapacité dirigée contre lui, et demanda le jugement d'une cour martiale. M. Gambetta refusa d'accéder à sa demande, attesta son dévouement passé, et lui répondit qu'il attendait de lui, après son rétablissement, de nouveaux et aussi excellents services (19 novembre). Nommé, le 2 décembre, au commandement du camp de Bordeaux, le général Cambriels fut mis, un mois après, à la tête du 19e corps; mais sa blessure s'étant rouverte, il dut quitter le service (27 janvier 1871), et resta en disponibilité. Lors de la création des dix-huit corps d'armée, il fut appelé au commandement de la 22e division d'infanterie du 14e corps et fut mis, le 6 mai 1875, à la tête du 10e corps à Rennes. Le général Cambriels, qui compte huit campagnes et deux blessures, a été décoré de la Légion d'honneur le 9 janvier 1850, et promu officier le 16 avril 1856, commandeur le 21 mai 1859, et grand officier le 20 novembre 1872. *

CAMERON (Simon), homme d'État américain, est né en Pensylvanie, le 8 mars 1799. Orphelin et forcé de pourvoir à ses besoins, il entra, en 1816, à Harrisburg dans une imprimerie, vint ensuite à Washington où il fut employé comme compositeur dans un journal; puis il obtint, en 1832, le poste d'inspecteur à West-Point. Pendant les années suivantes, il s'occupa activement d'affaires de banque et de chemins de fer. En 1845, la Pensylvanie l'envoya au Sénat, où il se montra républicain conservateur. A l'avénement du président Lincoln (mars 1861), il entra dans le nouveau cabinet, comme ministre de la guerre, et n'hésita pas à proposer des mesures énergiques. Il fut un de ceux qui voulaient, dès l'ouve[rture des] hostilités, affranchir les noirs et les ar[mer ...] autres ministres n'ayant point voulu par[tager ses] propositions d'abolition immédiate, il [...] de se retirer. Le 17 janvier suivant, le [...] nomma ambassadeur des États-Unis à la Russie, mais avant son départ, il fut arr[êté à Phi]ladelphie, sur la plainte de M. Pierce [...] l'accusait d'arrestation illégale. Peu apr[ès, le Con]grès émettait un vote de censure contr[e sa con]duite à propos de sa conclusion des ma[rchés de] l'armée; le président Lincoln prit sa dé[fense] dans un message (26 mai 1862), où il [...] la responsabilité de tous ses actes, le dé[...] chargé de tout blâme, erreur ou illéga[lité ...] élu sénateur en 1866, et réélu en 1873.

CAMERON (Verney-Lovett) officier de [...] et explorateur anglais, né en 1844, [...] anciennes familles de l'Écosse, est fils d[...] teur de Shorehan (Kent). Entré dans [...] anglaise en 1857, il servit successivem[ent dans] la Méditerranée, aux Antilles, dans la m[...] et en dernier lieu sur la côte orientale [...] où il fut occupé à des levées hydrog[raphiques.] Il s'acclimata bientôt à cette région et [...] Kisaouahili, langue des naturels du Z[...] qui, parlée par de nombreuses tribus [...] rieur, est, en réalité, la langue comm[une de] l'Afrique orientale. Il se trouvait dans [...] leures conditions pour entreprendre un [...] dans ce pays; aussi la Société royale g[éogra]phique de Londres le choisit-elle, en 1872, [pour] diriger une expédition destinée à ravitail[ler le] Dr Livingstone et à l'aider dans ses explora[tions.] Ayant obtenu un congé de demi-solde, M. [Ca]meron, qui était alors lieutenant de vai[sseau,] quitta l'Angleterre, le 30 novembre 1872, et ar[riva,] le 13 janvier 1873, à Zanzibar, où avec l'a[ide de] sir Bartle Frere, en mission auprès du sult[an, il] fit les préparatifs de son départ. Il s'adjoi[gnit le] Dr Dillon, médecin de marine, le lieut[enant] d'artillerie, Cecil Murphy et M. Moffat, [jeune] homme d'une vingtaine d'années, neveu d[u Dr Li]vingstone. Le 18 mars, il quittait, avec le D[r Dil]lon, Bagamoyo, port de la côte d'Afrique, [...] en face de l'île de Zanzibar, et pénétrait [dans] l'intérieur. Au bout de quelque temps, le li[eute]nant Murphy les rejoignit seul, M. Moffat [ayant] été enlevé par la fièvre après peu de jou[rs de] marche. Le 13 août, les voyageurs arrivè[rent à] Kouihara, dans l'Ounyanyembi où ils furent [for]cés de s'arrêter pendant trois mois, par la [diffi]culté de trouver des porteurs, ceux de la cô[te ne] dépassant pas ce point. Le 21 août, le lieute[nant] Cameron reçut, par l'intermédiaire des nat[urels] de l'Ouganda, — pays qui borde au N. O. [le] lac Oukéréoné ou Victoria Nyanza, — une le[ttre] adressée, de Gondokoro, par sir Samuel Ba[ker] au Dr Livingstone. La réponse qu'il y fit parv[int] au colonel Gordon, successeur de Baker, au b[out] de huit mois environ. C'était le premier exemp[le] d'une correspondance établie, au moyen des [na]turels, à de si grandes distances, sous [ces] latitudes. Le 29 octobre, les voyageurs étai[ent] tous trois en proie à de violentes attaques [de] fièvre, quand ils reçurent la nouvelle de [la] mort de Livingstone, dont le cadavre, emba[umé] et rapporté par ses fidèles serviteurs, arriva p[eu] de jours après à Koulkaea.

L'expédition n'avait plus sa principale rais[on] d'être; néanmoins, voulant aller chercher [à] l'Oudjidji, sur les bords du lac Tanganyika, des papiers que Livingstone y avait laissés, M. [Ca]meron résolut, pour compléter les découvertes de celui-ci, de poursuivre son voyage. Il chargea ses deux compagnons trop malades pour [...]

... à la côte, puis en Angle... illustre explorateur; M. Mur... de cette mission, le Dr Dillon ...rvelle dans un accès de fièvre ... ce temps, M. Cameron partait ...nce 1873) et arrivait, le 22 fé... ...ié, dans l'Oudjidji. Après un ... cette localité, il s'embarqua, ... Tanganyika et commença la ... la moitié sud de ce lac, dont ... avec la plus grande précision. ... le contour erroné porté par ... cartes antérieures, marquer ... rivières qui se jettent dans ... mai le long de la rive occi... ... de Kaouélé, il y découvrit ... le Loukouga, sortant du lac ... l'Ouest. Rentré à Kaouélé le ...paratifs pour pénétrer plus ..., et le 18, il quittait l'Oudjidji, ...és de prendre, vers le N. O. ...ué, où il arriva au mois d'août ... point extrême atteint par ...cendant le Loualaba vers le ... populations situées au delà ... de dépasser ce point; mais ...gnements fournis par les indi... ...voir affirmer que, d'une part ...ait dans le Louroua, affluent du ...art, que celui-ci, se détournant ... se jeter dans l'Atlantique, et ... avec le Zaïre ou Congo. Pre... ...tion du sud, M. Cameron re... ...amami, entra dans l'Ourona ... faire un long séjour, et y ... rivières et de lacs qui couvre ... ensuite au S. O. il entra ... Kassabi, l'une des origines ... au commencement de sep... ...ne de partage des eaux entre ... Zambèze. Enfin deux mois ...bre 1875, il atteignait la côte ... à Katombela, localité voi... ... dans les possessions portu... ...vembre, une dépêche annon... ... arrivée à Loanda. Depuis dix... ... aucune nouvelle de lui, on ...it.

...eron avait, dans l'espace de ... ans, parcouru près de 5000 ... 1900 en pays absolument ... les renseignements les plus ... contrées traversées. Il avait ...non-seulement un voyageur in... ... un savant distingué. Rentré ... commencement d'avril 1876, il ... le plus grand enthousiasme, ...le de « commander » (capitaine ... chevalier commandeur de ... reçut la grande médaille d'or ...éographie de Londres en 1876. ... la Société de géographie de Paris, au mois de janvier 1877, ... amphithéâtre de la Sorbonne, ...use assistance, une conférence ... grande médaille d'or de 1877 par la Société de géographie, ...ter de l'instruction publique lui M. Waddington. A son retour ...mandant Cameron reprit son ser... ... anglaise (février 1877). Il ... son départ, une traduction ... de *tactique navale* de l'a... et un mémoire original inti... ... vapeur (Steam tactics).

...(Jean-Jacques-Eugène), magistrat français, né à Brest, le 12 avril 1812, entra dans la carrière judiciaire, en 1834, comme substitut à Redon, d'où il passa à Quimper, puis à Lille en 1843, et devint procureur du roi à Dunkerque en 1845. Révoqué en 1848, il fut rappelé comme procureur de la République à Lille le 28 novembre 1851, et siégea, à ce titre, dans la Commission mixte du Nord. Nommé premier avocat général à Limoges, le 2 février 1853, et le 2 février 1856, procureur-général à Douai, d'où il passa à Rennes en 1861, il devint premier président de cette dernière cour le 27 août 1864, et enfin, le 20 juin 1868, conseiller à la Cour de cassation, où il siégea depuis lors à la Chambre criminelle. Dans cette dernière partie de sa carrière, M. Camescasse se fit remarquer par son mérite comme jurisconsulte et par ses idées libérales. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Son fils, M. Jean-Louis-Ernest CAMESCASSE, né vers 1837, inscrit comme avocat à la Cour de Paris en 1858, et secrétaire de la Conférence des avocats en 1861, entra dans l'administration immédiatement après le 4 septembre 1870. Il était préfet du Finistère lorsque le renversement de M. Thiers, au 24 mai 1873, amena sa retraite. Après s'être présenté sans succès à la députation dans l'arrondissement de Brest, en février 1876, il fut nommé préfet de la Haute-Savoie. Révoqué au 16 mai 1877, il fut mis à la tête du département du Pas-de-Calais, par M. de Marcère dès le mois de décembre 1877.

CAMPAIGNO (Jean-Marie-Anne, marquis DE), homme politique français, est né à Barcelone, le 2 juillet 1805. Fils d'un capitaine des gardes wallonnes devenu colonel dans les armées royales d'Espagne, il entra à l'École de Saint-Cyr en 1823, servit quinze ans et se retira capitaine de cuirassiers. Nommé dans la suite adjoint puis, maire de Toulouse et membre du Conseil général pour le canton sud de cette ville, il fut élu député pour la 2e circonscription de la Haute-Garonne, en 1863, comme candidat du gouvernement, par 17 536 voix sur 27 190 votants et réélu, au même titre, en 1869, pas 16 800 voix sur 33 140 votants contre 12 434 voix données à son adversaire, M. Paul de Rémusat, fils de l'ancien ministre de Louis-Philippe. M. le comte de Campaigno a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. — Il est mort à Toulouse, le 12 octobre 1876.

CAMPARAN (Victor), sénateur français, né à Saint-Gaudens, le 29 octobre 1832, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur en 1856, alla exercer dans sa ville natale, devint inspecteur des eaux thermales et médecin de l'hospice. Destitué en 1869, pour son opposition aux candidats officiels de l'Empire, il fut réinstallé dans ses fonctions en 1871. Il collabora aux divers journaux locaux de la région, s'occupa d'agriculture et obtint plusieurs médailles. Très-populaire dans son arrondissement qui l'avait élu conseiller général en 1871, il fut porté candidat républicain aux élections législatives du 20 février 1876 et du 14 octobre 1877, contre M. Tron bonapartiste, et échoua, la première fois, avec 5792 voix, la seconde avec 5643; mais aux élections sénatoriales du 5 janvier 1877, il fut nommé au second tour de scrutin par 357 voix sur 671 votants. Il prit place dans la Chambre haute, dans les rangs de la gauche républicaine.

CAMPARDON (Émile), littérateur français, né à Paris, le 18 juillet 1834, fut admis à l'École des chartes dans la promotion de 1857. Attaché, dès cette époque, aux Archives de l'empire, il a puisé

dans cet établissement la matière de publications relatives au XVIII[e] siècle et à la Révolution française, dont plusieurs ont fait quelque bruit. On cite : *Histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris*, d'après les documents originaux conservés aux Archives de l'Empire (1861, 2 vol. in-18), réimprimée sous ce nouveau titre : *Tribunal révolutionnaire de Paris* (1866, 2 vol. in-8); *Marie-Antoinette à la Conciergerie, pièces originales conservées*, etc. (1862, in-18, 2[e] édit. augm. 1867); *Marie-Antoinette et le procès du Collier* (1863, in-8, avec gravures et autographes); *Madame de Pompadour et la cour de Louis XV* (1867, in-8, avec portrait); *Documents inédits sur J.-B. Poquelin Molière*, avec fac-simile (1871, in-18); *les Spectacles de la foire* (1877, 2 vol. gr. in 8); *les Comédiennes du roi de la troupe française pendant les deux derniers siècles*, documents recueillis aux Archives nationales (1879, in-8). Il a édité, avec M. E. Boutaric, les *Mémoires de Frédéric II* (1866, 2 vol. in-8).

CAMPBELL (sir George), administrateur anglais, né en 1824, entra de bonne heure au service de l'administration civile des Indes et occupa divers postes, entre autres ceux de juge à la Haute Cour de Calcutta, de commissaire en chef des provinces centrales et enfin de gouverneur de Bengale. Ses services lui ont valu, en 1871, la croix de chevalier de l'Étoile de l'Inde. Il revint à plusieurs reprises en Europe, notamment en 1874 et fut élu, l'année suivante, député de Kirkaldy. Entre les vingt familles du nom de Campbell qui figurent au *Peerage* anglais, sir George mérite une mention à part, pour deux publications sur les Indes anglaises : *l'Inde moderne* (Modern India, 1852), et *l'Inde telle qu'elle peut être* (India as it may be, 1873).

CAMPELLO (comte Pompeo DE), homme politique et écrivain dramatique italien, est né à Spolète (Ombrie), le 15 février 1803. Il fit de fortes études littéraires, troublées ou interrompues par les événements politiques. En 1831, élu député à Bologne, il se prononça, dès cette époque, contre le pouvoir temporel du pape, ce qui lui valut des années de disgrâce. Au commencement de 1848, Pie IX l'appela auprès de lui avec le titre de consulteur d'État et le fit ministre de la guerre. Le comte de Campello, élu aussi député au parlement romain, fut un des membres du gouvernement provisoire, après la fuite du pape à Gaëte. Cependant, lors de la proclamation de la république à Rome, il donna sa démission de ministre de la guerre; il n'en fut pas moins élu député à la Constituante. A la restauration du pape, il émigra en France, où il se remit activement à l'étude et acheva des drames dont quelques-uns, comme *Beatrice Cenci* et *Guicciardini*, furent joués depuis, non sans succès, en Italie. En 1860, il fut envoyé comme commissaire royal de Victor-Emmanuel à Spolète et chargé de prendre possession de la province au nom du roi. En récompense de ses services, il fut nommé sénateur et commandeur des Saints Maurice et Lazare. On cite de lui un nouveau drame en vers, *Ladislas di Durazzo* (Spolète, 1876).

CAMPHAUSEN (Ludolf), homme politique allemand, né à Hünshoven, près d'Aix-la-Chapelle, le 4 janvier 1803, s'est d'abord fait connaître par son activité et son intelligence commerciales. Chef d'une maison de banque fondée à Cologne en 1825, il contribua au développement de la navigation à vapeur sur le Rhin et du réseau des chemins de fer en Allemagne. Il se déclara de bonne heure contre le système protectionniste. De 1839 à 1848, il présida la Chambre de commerce de Cologne. En 1842, il débuta dans la carrière politique comme membre de la Diète provinciale du Rhin et s'y plaça à la tête de l'opposition constitutionnelle qui réclamait la liberté de la presse et l'établissement d'une représentation nationale. En février 1847, il fit partie de la première Diète générale des États, convoquée à Berlin par le roi de Prusse. Dès les premières séances, il acquit une grande popularité, et devint l'espoir de la bourgeoisie libérale. Après les événements de Berlin (18 mars 1848), il fut nommé président du Conseil des ministres, mais il fut bientôt débordé par le parti révolutionnaire qui exigeait la convocation immédiate d'une Constituante, et donna sa démission (20 juin 1848). Il refusa la présidence de l'Assemblée nationale de Prusse, et le portefeuille des affaires étrangères que lui offrit le vicaire de l'empire, mais il accepta le titre de ministre d'État, et fut accrédité auprès du pouvoir central allemand, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il se prononça contre le rétablissement de l'Empire, mais proposa une confédération d'États dont la Prusse aurait eu la direction. Il approuva le traité dit des trois rois (26 mai 1849), et dans le Parlement fédéral, convoqué à Erfurt au nom de l'union restreinte (20 mars 1850), il remplit les fonctions de rapporteur du Comité de constitution. Après les conférences d'Olmütz et de Varsovie, qui dissipèrent les dernières illusions du parti modéré, M. Camphausen rentra dans l'opposition. Il reprit sa position d'associé gérant de la maison de banque qui porte le nom de sa famille, et parut renoncer, dès lors, à son ambition politique.

CAMPHAUSEN (Otto), homme d'état prussien, frère du précédent, né à Hünshoven (Prusse rhénane), le 21 octobre 1812, suivit les Universités de Bonn, Heidelberg, Munich et Berlin, et, sans préjudice de la philosophie, de l'histoire et de l'archéologie, étudia spécialement le droit et les finances. Attaché au gouvernement local de Cologne, comme référendaire, vers la fin de 1834, il prit une part active, sous la direction de son frère, aux affaires commerciales et industrielles. Trois ans plus tard, il fut envoyé à Magdebourg en qualité d'assesseur du gouvernement; il y passa aussi trois années et fut appelé une première fois au ministère des finances de Berlin à titre auxiliaire. Bientôt il fut renvoyé dans les administrations provinciales de Coblentz et de Trèves, fut nommé, dans cette dernière ville, conseiller de gouvernement en 1844, puis rentra au ministère des finances, où il fut chargé des affaires relatives à l'impôt foncier. En 1845, il eut le titre de conseiller intime des finances. Ce fut lui qui, en 1847, prépara le projet de loi sur l'établissement d'un impôt sur le revenu, présenté à la Diète générale, et il l'appuya d'un mémoire détaillé sur les différents aspects de la question. Membre de la seconde Chambre de 1849 à 1852, ainsi que de l'Assemblée nationale d'Erfurt en 1850, il se plaça à côté de son frère, dans les rangs du parti libéral modéré; il s'occupa particulièrement de finances et se montra partisan d'une sorte d'éclectisme économique également éloigné du système protecteur et de la liberté commerciale. En 1854, on lui confia la présidence de l'Institut du commerce maritime, et il acquit dans cette administration une grande autorité. Nommé membre à vie de la Chambre des seigneurs, en 1860, il prit depuis cette époque une part importante aux travaux de cette Assemblée et, le 26 octobre 1869, il fut appelé à succéder à M. von der Heydt, comme ministre des finances. Il s'occupa immédiatement de combler

[illegible] moins par des augmentations [illegible] réduction de la dette, et [illegible] la conversion de la rente. A [illegible] guerre contre la France, à la fin [illegible] chargé de créer des ressources [illegible] pour faire face aux nécessités de la [illegible] les services qu'il rendit alors furent [illegible] l'examen et, lors de la retraite [illegible], le 3 novembre 1873, M. Otto [illegible] vice-président du minis[illegible] la présidence étant réservée au [illegible]. Il présenta en 1874 un pro[illegible] à provoquer l'amortissement de [illegible] de guerre et à dégréver l'État. [illegible] des fractions du Reichstag, il [illegible] le 23 mars 1878.

[illegible] (Guillaume), peintre allemand, [illegible] le 8 février 1818, et fils d'un [illegible] dès l'enfance de grandes dis[illegible] dessin, et fut élève à l'Acadé[illegible]. Il peignit toujours de préfé[illegible] et les batailles, s'engagea [illegible] dans un régiment de hus[illegible] de plus près ses sujets favo[illegible] tournées en Belgique, en [illegible] en Italie et en Allemagne. [illegible] de M. Camphausen, nous [illegible] observant l'ennemi, apparte[illegible], à Berlin, et dont le roi [illegible]: *Transport de prisonniers* [illegible] *de Cromwell*, *Cavaliers* [illegible] *II à la retraite de Wor*[illegible] de Bavière; *Pillage d'un* [illegible] *les soldats de Cromwell*; [illegible] *de Naseby*; *Tilly à Breiten*[illegible] *à Belgrade*; *Godefroy de* [illegible]: *Prise du retranchement Dup*[illegible] exposition universelle de 1867 [illegible] par le roi de Prusse; *Guillaume* [illegible] *de l'ordre du Mérite* [illegible], il suivit l'armée prussienne [illegible] *l'Entrevue de Napoléon III* [illegible], après Sedan, *l'Empereur* [illegible] *champ de bataille de Grave*[illegible] *triomphale de l'empereur à Ber*[illegible] un album : *le Peintre* [illegible] (1866), sans compter [illegible] jour des publications illus[illegible] pour *l'Almanach mensuel de*

[illegible] (Ramon DE), poète, philo[illegible] espagnol, né en 1820 d'une [illegible] des Asturies, vint à Ma[illegible] médecine, mais s'y occupa [illegible] littérature et de politique. Dé[illegible] d'Alicante et de Valence, [illegible] fois député aux Cortès, et [illegible] les orateurs de l'Assemblée. [illegible] même, avec ses écrits [illegible] les portes de l'Académie. [illegible] est entré au ministère [illegible] est devenu directeur général de

[illegible] par ses poésies et ses écrits [illegible] parmi les premières : [illegible] 1842); un recueil très[illegible] de *Fábulas morales y poli*[illegible] édit. 1864); un recueil d'Élé[illegible] de langue italienne : [illegible] a été fait plusieurs éditions [illegible] *obras poéticas*; Ibid., [illegible] philosophiques, plus [illegible] ses poésies, sont : *Filo*[illegible]; el *Personalismo*, [illegible] (Ibid., 1850); *Pole*-*micas con la democracia* (1862) : *lo Absoluto* (1865), etc.

CANDOLLE (Alphonse DE). Voy. DECANDOLLE.

CANEL (Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure), le 30 novembre 1803, étudia le droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et fit partie de l'opposition jusqu'à la chute de la monarchie. Nommé sous-commissaire de la république à Pont-Audemer, il fut élu, en avril 1848, représentant de l'Eure par 64 418 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, mais sans appuyer la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à propos des affaires de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1876. — Il est mort à Pont-Audemer, le 10 janvier 1879.

Très-versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Normandie, M. Canel a écrit sur cette province : *Essai historique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer* (1833-1834, 2 vol. in-8 et atlas); *Revue historique des cinq départements de la Normandie* (1835-1837, 3 vol. in-8), publication trimestrielle; *Mémoire et recherches sur les États de l'ancienne province de Normandie* (1837-1839, in-8); *Lettres sur l'histoire de Normandie pendant le* XIV*e siècle* (in-8); *Blason populaire de la Normandie* (Rouen, 1859, 2 vol. in-8); *Histoire de la barbe et des cheveux en Normandie* (Ibid., 2 vol. in-8); *Notice sur la vie et les écrits de l'abbé G.-A.-R. Baston, chanoine de Rouen* (1861, in-18); *Armorial des villes et corporations de la Normandie* (1863, in-8); *Recherches sur les jeux d'esprit*, les singularités et les bizarreries littéraires, principalement en France (Évreux, 1867, 2 vol. in-8); *Recherches historiques sur les fous des rois de France* (1873, in-18), et un grand nombre d'articles tirés à part, dans le *Journal de Pont-Audemer*, la *Revue de Rouen* et les *Mémoires* de la Société des antiquaires normands.

CANÉTO (l'abbé François), archéologue français, est né à Marciac (Gers), en 1805. Ancien supérieur du petit séminaire d'Auch, il devint en 1856 vicaire général du diocèse. Il a été nommé officier de l'instruction publique.

On a de lui des travaux d'archéologie, dont le plus considérable est le suivant : *Sainte-Marie d'Auch, atlas monographique de cette cathédrale* (1854 à 1857, in-fol., 40 pl.). Il a publié, en outre : *Monographie de Sainte-Marie d'Auch*, histoire et description (1850, in-18, 4 pl.); *Une Visite à Sainte-Marie d'Auch*, étude descriptive (1852, in-32); *Tombeau romain de saint Léothade, évêque d'Auch* (1856, in-8, 4 pl.).

CANIVET (Charles-Alfred), journaliste français, né à Valognes (Manche), le 10 février 1839, fils d'un professeur de rhétorique, fut d'abord secrétaire d'Amédée Thierry. Il débuta au *Journal de Paris* en 1875, et passa au *Soleil* dont il devint un des principaux rédacteurs : outre des articles politiques, il y signa presque chaque jour du pseudonyme de *Jean de Nivelle* des chroniques sur les sujets les plus variés. Il a également publié quelques nouvelles, *Jean Dugoury*, scènes du pays bas-normand, *la Pendule de tante Justine*, *une Hallucination*, etc., et un volume de poésies, *Croquis et paysages* (1878, in-18).

CANNING (Sir Samuel), ingénieur anglais, né à Ogbourn-Saint-André (comté de Wilt), le

21 juillet 1823, fit ses études à Salisbury et obtint le diplôme d'ingénieur civil en 1845. Nommé ingénieur en chef de la Compagnie du câble transatlantique en 1865, il eut la plus grande part à l'appropriation et à l'emploi du *Great Eastern* pour l'opération de la pose du câble et aux mesures de toute nature qui assurèrent le succès de cette gigantesque entreprise. Outre les témoignages de reconnaissance que lui votèrent certaines villes, le gouvernement lui décerna, en 1866, le rang de chevalier.

CANOVAS DEL CASTILLO (Antonio), homme d'État espagnol, né à Malaga, en 1824, suivit à Madrid les cours de philosophie et de droit, et entra dans la carrière du journalisme. Bientôt, au milieu de ses travaux littéraires et historiques, il fut entraîné vers la politique. Dès 1852, il fut envoyé aux Cortès par la ville de Malaga; la même année, il reçut des fonctions au ministère de l'intérieur et, deux ans plus tard, fut nommé chargé d'affaires à Rome. Il contribua à préparer le Concordat entre l'Espagne et le Saint-Siége. Après avoir été à la tête de l'administration intérieure, comme directeur général, depuis 1858, et comme sous-secrétaire d'État en 1861, il devint ministre de l'intérieur en 1864, dans le cabinet Mon; il échangea ce portefeuille, dans le cabinet O'Donnell, contre celui de ministre des finances et des colonies, et il eut l'honneur de présenter un projet de loi pour l'abolition de l'esclavage des noirs. Renversé du pouvoir par Narvaez et Gonzalès Bravo, il fut un des derniers à défendre dans les Cortès les idées libérales conciliées avec la monarchie constitutionnelle, et fut banni peu de temps avant la révolution de septembre 1868, à laquelle il ne prit aucune part.

Après avoir combattu dans les Cortès constituantes, dont il fit partie, les projets de constitution démocratique, M. Canovas del Castillo s'employa à préparer la restauration bourbonnienne. Il fut l'un des chefs du mouvement qui porta Alphonse XII au trône. Aussi, après le pronunciamiento de Martinez Campos, il reçut, le 31 décembre 1874, la présidence du ministère de régence, et lors de l'avènement du prince, il resta à la tête du cabinet dit de conciliation. Il se retira au mois de septembre 1875, devant les exigences du parti conservateur extrême; mais il fut rappelé à la présidence du conseil dès le 2 décembre de la même année, et chargé particulièrement de diriger les premières élections législatives du nouveau régime. Il fut lui-même élu aux Cortès par la ville de Madrid en janvier 1876. Le jeune roi Alphonse XII a récompensé ses services en lui conférant la Toison d'or. Les travaux historiques et littéraires de M. Canovas del Castillo l'avaient fait admettre, en 1860, dans l'Académie d'histoire et, en 1867, à l'Académie espagnole.

CANROBERT (François Certain-), maréchal de France, ancien sénateur, né à Saint Céré (Lot), le 27 juin 1809, d'une famille originaire de la Bretagne, est fils d'un officier de l'armée de Condé. Admis en 1825 à l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1828 en qualité de sous-lieutenant au 47ᵉ de ligne, devint lieutenant en juin 1832, et s'embarqua en 1835 pour l'Algérie, où tout d'abord il prit part à l'expédition de Mascara; puis il assista successivement à la prise de Tlemcen, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkah. Capitaine en avril 1837, il se trouva au siége de Constantine, fit partie des colonnes d'assaut et reçut sa première blessure sur la brèche à côté du colonel Combes, qui, avant d'expirer, le recommanda au maréchal Vallée. Décoré de la Légion d'honneur, il rentra en France en 1839, et fut chargé d'organiser avec les débris des bandes carlistes un bataillon pour la légion étrangère.

De retour en Afrique (1841), il se distingua par son sang-froid et son active énergie dans les expéditions aventureuses qui lui furent confiées, notamment au col de Mouzaïa; commanda un bataillon de chasseurs à pied, puis le 64ᵉ de ligne, et, à la tête de ce dernier corps, réduisit à néant la rébellion de Bou-Maza et des tribus du Bas-Dhara; l'affaire de Sidi-Kalifa lui fit surtout beaucoup d'honneur. Huit mois de luttes opiniâtres et sanglantes lui valurent le grade de colonel (8 novembre 1847); en cette qualité, il dirigea l'expédition contre Ahmed-Sghir, s'avança jusqu'au défilé de Djerma où l'ennemi s'était retranché, le battit et rentra à Batna en emmenant deux cheiks prisonniers. Après avoir commandé le 2ᵉ régiment de la légion étrangère, il fut mis à la tête du 3ᵉ de zouaves qu'il conduisit avec le même bonheur contre les Kabyles et les tribus du Jurjura. Quittant ensuite Aumale (novembre 1849), il délivra Bou-Sada dont la garnison était bloquée, rallia le gros de l'armée devant Zaatcha, et monta un des premiers à l'assaut de cette ville; cette action d'éclat lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur (10 décembre 1849).

Rappelé en France l'année suivante, M. Certain-Canrobert s'attacha à la fortune du prince Louis-Napoléon qui le nomma général de brigade (13 janvier 1850), le prit pour aide de camp et lui donna un commandement à Paris. Il s'employa énergiquement à réprimer les tentatives de résistance qui suivirent le coup d'État. Quelques semaines plus tard, il fut chargé avec des pouvoirs très-étendus, de parcourir les départements et d'y étudier la situation politique. Le 14 janvier 1853, il devint général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Canrobert, qui avait adopté ce dernier nom, quitta le camp d'Helfaut, et prit le commandement de la 1ʳᵉ division de l'armée d'Orient (mars 1854), qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut si effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes et, malgré un feu très-vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée (20 septembre). Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud, qui sentait sa fin prochaine, lui remettait le commandement en chef, ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'Empereur en date du mars précédent. Le nouveau général marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries, ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre; mais, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit, au milieu d'innombrables obstacles et dans une saison des plus rigoureuses, les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement complet. Cette première période du siége, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), où il fut blessé, les combats de Balaclava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuelles sorties de l'ennemi. Par suite du refus de lord Raglan de coopérer au plan d'attaque proposé par M. Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, résigna le 16 mai 1855 le commandement en chef entre les mains du général Pélissier, et reprit sa place à la tête du 1ᵉʳ corps. A deux

[illegible] la Crimée et, l'année suivante, il [illegible], en même temps que MM. Bosquet et [illegible], à la dignité de maréchal de France [illegible] 1856.

[illegible] commencement de 1859, le maréchal Can[illegible] le commandement du 3e corps de [illegible], et fit partie de l'expédition [illegible] à la bataille de Magenta, il courut per[illegible] de graves dangers; le sort de celle [illegible] était chargé de protéger notre [illegible] contre l'attaque éventuelle d'une co[illegible], dépendit un instant du mou[illegible] à faire pour porter au général [illegible] dont celui-ci avait besoin. Séna[illegible], en qualité de maréchal, il vota, [illegible], contre l'amendement favorable [illegible] la puissance temporelle des papes. [illegible] 1862, il eut le commandement [illegible] de Châlons. Le 14 octobre de la même année, il fut nommé au commandement du [illegible] à Lyon, en remplacement du [illegible].

[illegible] troupes et des bataillons de [illegible] au camp de Châlons, au [illegible] de la déclaration de guerre à la Prusse [illegible] 1870, il fut bientôt obligé de quitter [illegible] son impopularité près des mo[illegible] de ces soldats im[illegible] intolérable. Nommé chef [illegible], il accepta, après le désastre [illegible] sous les ordres du ma[illegible] aux combats autour de [illegible] 18 août, une part impor[illegible] de Saint-Privat et Gravelotte. [illegible] Metz, et après la capitulation [illegible] prisonnier en Allemagne, il [illegible] de la signature des préli[illegible] et fut reçu favorablement par [illegible] à la disposition duquel il s'était em[illegible]. Il demanda et obtint l'auto[illegible] aux funérailles de Napoléon III, [illegible] de camp (janvier 1873). [illegible] avec un certain éclat [illegible] du Conseil supérieur de [illegible] partie depuis le 5 octo[illegible] cette décision à la surprise [illegible] appeler au comman[illegible] à Paris un simple général [illegible] de le placer à sa tête ne [illegible], mais cette proposition fut [illegible] des ministres à la majo[illegible].

[illegible] reprises par le parti bona[illegible] une candidature dans le dé[illegible], le maréchal Canrobert avait [illegible], bien qu'il déclarât [illegible] profond respect pour l'Empire [illegible] les institutions tutélaires de [illegible] l'expression directe de la vo[illegible], il estimait que les luttes de la [illegible] pour les « enfants [illegible]. Lors des élections sénatoriales [illegible] annoncée et, quoi[illegible] ait cru d'abord devoir [illegible] lettre adressée à M. Haentjens, [illegible] la présenta comme parti[illegible] à M. de Mac-Mahon. Porté [illegible] il fut élu au second tour de [illegible] sur deux, par 212 voix sur [illegible] dans le groupe de l'Appel [illegible] la tête que lors de la dis[illegible] les aumôniers de l'armée, et [illegible] militaire obli[illegible] la dissolution de la Chambre [illegible] 1877. Pendant la crise qui [illegible], on le représenta comme [illegible] avec M. de Mac-Mahon, qui aurait même un moment songé à lui confier la présidence d'un cabinet, à la suite des élections du 14 octobre. M. Canrobert était à peine remis d'une longue maladie lorsqu'il fut désigné pour assister aux obsèques de Victor-Emmanuel (janvier 1878). Lors des élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il n'obtint, dans le Lot, que 140 voix sur 383 votants. Chevalier de la Légion d'honneur le 4 décembre 1837, officier le 6 août 1843, commandeur le 10 décembre 1849, grand officier le 21 octobre 1854, le maréchal Canrobert a été promu grand-croix le 20 mars 1855. Sous l'Empire, il a fait partie du Conseil général du Lot.

CANS (Daniel-Hyacinthe-Léon), éditeur belge, ancien député, né à Bruxelles, le 10 février 1803, est l'un des chefs de la maison *Meline et Cans*, qui s'est fait une si grande réputation par la contrefaçon des livres français. Plusieurs fois élu député de Bruxelles depuis 1845, il appartint toujours au parti libéral. En 1853 il s'éleva vivement contre le traité relatif à la propriété littéraire conclu entre la France et la Belgique. Il déclarait que supprimer la contrefaçon, c'était compromettre l'existence de la librairie belge. Il quitta peu après la Chambre des représentants, et reçut vers le même temps la croix de l'ordre de Léopold.

CANTAGREL (Félix-François-Jean), littérateur français, ancien représentant, député, né à Amboise (Indre-et-Loire), le 27 juin 1810, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, où il s'occupa de littérature et coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, notamment *l'Artiste*. Attaché ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, il publia, aux frais de l'école sociétaire, *le Fou du Palais-Royal* (1841, in-8), satire dialoguée où il cherche à préparer la transition du monde actuel à l'unité *harmonienne* de Fourier. Il a écrit aussi une étude sur les colonies agricoles de *Mettray* et *Ostwald* (1842, in-8).

Aux élections de mai 1849, M. Cantagrel fut envoyé à l'Assemblée législative, comme représentant du Loir-et-Cher. Mais, accusé d'avoir pris part au mouvement du 13 juin avec les chefs de la Montagne, il fut condamné à la déportation à perpétuité par la haute Cour de Versailles, et se réfugia en Belgique. Il devint ensuite rédacteur en chef d'un journal en Suisse. Rentré en France, après l'amnistie de 1859, il fut employé dans l'administration du gaz parisien. Il posa avec un certain retentissement sa candidature au Corps législatif aux élections de mai 1869, dans le Loir-et-Cher et à Paris, dans la septième circonscription, en concurrence avec les candidatures de MM. J. Favre et H. Rochefort. Il échoua dans cette double tentative, le Loir-et-Cher lui ayant donné 6097 voix sur 32 521 votants, et Paris 7438 sur 34 308. Il exprima le désir que ces derniers suffrages fussent reportés, au scrutin de ballottage, sur M. H. Rochefort, en faveur duquel il se désista au mois de novembre suivant.

Peu de temps après la révolution du 4 septembre 1870, il fut condamné à Nantes, pour délit de presse, à six mois de prison. Élu le 30 juillet 1871, au second tour de scrutin, membre du conseil municipal de Paris, pour le quartier de la Chapelle (XVIIIe arrondissement), il fut réélu dans le même quartier, le 29 novembre 1874, par 2045 voix, sans concurrent, et prit une part active aux discussions des questions financières et administratives. Après les élections générales de février 1876, M. Louis Blanc, nommé dans plusieurs circonscriptions, ayant opté pour le Ve arrondissement de Paris, M. Cantagrel se

présenta à sa place dans le XIIIe et obtint, le 9 avril 1876, une majorité relative de 3800 voix, contre 4300 environ, partagées entre ses trois concurrents; il fut élu, le 23 du même mois, au second tour de scrutin, par 5596 voix, et donna sa démission de conseiller municipal. Il prit place à l'extrême gauche, demanda l'amnistie pleine et entière, déposa une proposition de loi tendant à garantir l'exercice du droit d'association et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu dans le même arrondissement par 8327 voix.

M. Cantagrel a publié quelques brochures, entre autres : *De la Nécessité d'un nouveau dogme, et Considérations sur quelques dogmes regardés comme essentiels* (Bruxelles, 1858, in-18) ; *De l'Élection véridique* (1874, in-8).

CANTÙ (César), historien italien, né à Brivio, dans le Milanais, le 5 décembre 1807, fut élevé à Sondrio, dans la Valteline, et devint à dix-huit ans professeur de littérature au collége de cette ville. De là il se rendit à Côme, puis à Milan, où il a passé une partie de sa vie. Il embrassa la cause libérale, et ses *Reflexions sur l'histoire de la Lombardie au* XVIIe *siècle* (Ragionamenti sulla storia Lombarda del secolo XVIIe, Milan, 2e éd., 1842-44) le firent condamner par la justice autrichienne, sous prétexte de conspiration, à une année d'emprisonnement. Pendant sa captivité, il composa un roman historique : *Margherita Pusterla* (Florence, 1835). Des chants religieux où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un vif amour de l'Église catholique; un poëme patriotique, *Algiso o la Lega Lombarda;* des *Lectures à l'usage de la jeunesse* (Letture giovanelli), propagées en Italie par plus de trente éditions et imitées en France par Mme Amable Tastu; des articles de littérature et d'histoire publiés dans la *Biblioteca italiana*, dans l'*Indicatore* de Milan, etc., tous ces travaux, qui popularisèrent le nom de M. Cantù, le rattachent à l'école romantique fondée par Manzoni et par Silvio Pellico.

Son titre principal est l'*Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8; 2e édit. française, 1854-1859), traduite en anglais, en allemand et en français, monument considérable, malgré ce qu'il laisse désirer aux penseurs et aux érudits, et dont l'esprit de parti a encore favorisé le succès. L'auteur, qui n'aime pas Voltaire, a cru servir l'Italie en dépréciant le XVIIIe siècle et la France. Le même esprit inspire son *Histoire de la littérature italienne* (1851), son *Histoire des cent dernières années*, traduite en 1852 par M. Amédée Renée, et son *Histoire des Italiens*, traduite sous ses yeux par M. Arm. Lacombe (1859, tom. I III); *les Hérétiques d'Italie*, traduits par MM. Digard et Martin (1866-1871, 5 vol. in-8). M. Cantù était de l'école qui, mettant dans la papauté l'espoir de l'Italie, ramenait, par l'absorption de l'État dans l'Église et de la politique dans la religion la révolution vers le moyen âge. Il fut, par exception, autorisé à assister aux séances du Concile en 1869 et nommé historiographe de cette assemblée. Il a été élu, la même année, correspondant de l'Académie des sciences morales. Il a donné depuis deux petits traités de morale populaire : *Buon senso et buon cor* et *Portafoglio d'un operajo* (Portefeuille d'un ouvrier), sorte de fiction autobiographique.

Un savant italien du même nom, M. Jean-Laurent Cantù, professeur émérite de chimie à Turin, docteur en médecine, membre de l'Académie des sciences de Turin, a été créé membre du Sénat piémontais en 1860.

CANZIO. Voy. Garibaldi.

CAP (Paul-Antoine Gratacap, dit), naturaliste français, né à Mâcon, le 2 avril 1788, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, se fit recevoir pharmacien, et succéda à L.-A. Planche, fondateur d'une des meilleures officines de Paris. Chevalier de la Légion d'honneur, il a été nommé membre associé de l'Académie de médecine de Paris, membre honoraire de celle de Belgique, etc. — Il est mort à Paris, le 11 novembre 1877.

Parmi ses travaux scientifiques, qui lui ont valu, en 1862, un des prix de l'Institut, on remarque : *De la Classification méthodique des médicaments* (1823), couronné, en 1821, par la Société de médecine de Paris; *Principes élémentaires de pharmaceutique* (1837, in-8); *Recherches sur les lactates* (1838), avec M. Henry; *Traité de pharmacie, Traité de botanique* (1847, in-8), avec MM. Montagne et Martins; *Histoire de la pharmacie* (Anvers, 1851, in-8); *le Muséum d'histoire naturelle* (1853, gr. in-8); *Éloges* de Benj. Delessert, Math. Bonafous, N. Lémery, Cas. Delavigne (1838-1854), couronnés par diverses Académies, etc. Ce savant a encore donné une traduction des *Aphorismes de physiologie végétale*, de J. Lindley (1838, in-8); plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités;* une édition des *Œuvres de Bernard Palissy* (1844), de celles de *Senecé* (18.. 2 vol.), avec M. Em. Chasles; *Études biographiques pour servir à l'histoire des sciences* (1857); *la Science et les Savants au* XVIe *siècle* (Tours, 1866-1867, 2 séries, in-8), et un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques.

CAPECELATRO (Vincent), compositeur italien, né à Naples, vers 1810, vint de bonne heure en France, où sa famille avait dû émigrer lors des événements de 1820. Il commença ses études musicales sous la direction de sa mère, et les compléta après 1830 au Conservatoire de Naples. Ayant épousé, en 1831, Mlle Irène Ricciardi, sœur du publiciste patriote, et déjà connue elle-même par ses poésies, il mit avec succès en musique quelques-unes de ces dernières et écrivit un opéra comique en deux actes dont elle tirait les paroles d'un ouvrage français, *la Mansarde des artistes* (la Soffita degli artisti, 1837). Parmi ses autres succès, celle qui fut le mieux accueillie est : *Gastone dy Chanlex*, dont sa femme avait également fourni le libretto. M. Capecelatro a publié en outre plusieurs recueils de romances.

Sa femme, Irène Ricciardi, née à Naples, qui avait reçu une brillante éducation dans sa famille, s'était produite de bonne heure dans les académies italiennes, comme auteur de Stances, de *Sonnets* et d'*Odes*. Outre les livrets d'opéra écrits pour son mari, elle a publié, tant à Naples qu'à Paris et à Vienne, un volume de *Chansonnettes et romances* qui ont eu du succès, des contes en vers, et un roman : *Aroldo*, etc...

CAPEFIGUE (Jean-Baptiste-Honoré-Raymond), publiciste français, né à Marseille en 1802, vint à Paris en 1821, suivit longtemps les cours de l'École des chartes, et commença son droit. Mais il se lança bientôt dans le journalisme et devint rédacteur de la *Quotidienne*. Sous le ministère Martignac, il fut choisi pour diriger le *Messager des Chambres*. Après la révolution de Juillet, il fournit des articles qui attestaient une facilité d'improvisation toute méridionale, au *Temps*, au *Moniteur du Commerce*, au *Courrier français*, à l'*Europe monarchique*, à la *Gazette de France*, etc. Il continuait à produire des publications historiques qui lui avaient déjà

...ration, quelques succès. La *Société ... bons livres* avait couronné sa *Vie ... de Paul* (1827, in-8), et quel... mémoires avaient été accueillis ... des inscriptions et belles-lettres. ... protections, dans ce genre, ... *philosophique des Juifs depuis la ... Machabées jusqu'à nos jours* (1833, ... par l'Académie des inscriptions; ... 1831, 2 vol. in-8); *Hugues Capet ... jusqu'à Philippe Auguste* ...; *Histoire de Philippe Auguste* ... couronnée par l'Institut, « le ... dit un bibliographe, où il y ait ... études sérieuses; » *Histoire con... administrative de la France, de... Philippe Auguste jusqu'à la fin du* ... 1831-1833, 4 vol. in-8); *Fran... Renaissance* (1834, 4 vol. in-8); *His... , de la Ligue et du règne de* ... 1835, 8 vol. in 8); *Richelieu, Ma... et le règne de Louis XIV* (1835-...; *Louis XIV, son gouvernement ... diplomatiques avec l'Europe* (1837-...); *Jacques II à Saint-Germain* ...; *Philippe d'Orléans, régent de* ... 2 vol. in-8); *Louis XV et la société* ... 1842, 4 vol. in-8); *Louis XVI, son ... et ses relations diplomatiques* ... 1844, 4 vol. in-8); *l'Europe pen... française* (1843, 4 vol. in-8); ... *le Consulat et l'Empire de* ... 1841, 10 vol. in-8); *les Cent-...* ... in-8); *Histoire de la Restau... ... qui ont amené la chute de la ... des Bourbons* (1831-1833, 10 vol. ... *européens* (2ᵉ édit., 1845, ... *depuis l'avénement de Louis-...* 1846, 10 vol. in-8); *le Congrès de* ... in-8); *les Quatre premiers siècles ...* (1850, 3 vol. in-8); *l'Église ...* 1852, 2 vol. in-8); *l'Église pen... derniers siècles* (1854-1856, 4 vol. ... *des grandes opérations financières* ... vol. in-8); *Avant 1789, Royauté*, ... in-8); *l'Église pendant les ...* (1858, 3 vol. in-8), etc.

... ces nombreux ouvrages, d'a... *Homme d'État*, appartiennent à ... M. Capefigue, grâce à la com... Guizot, vivait tout entier ... des documents diplomatiques, ... dans les plus précieuses ... la reproduction dans ses livres ... dont plusieurs ont paru ... a donné lieu à beau... Un reprochait, d'ailleurs, ... les théories tendent à la glorifi... politique et de l'intolé... de composition et de style ... précipitation du travail.

... de 1848 ferma à M. Capefigue ... affaires étrangères, et la *Revue* ... au jour sa large participation ... Il combattit un des premiers ... dans l'*Assemblée nationale*, et, ..., dicta les plans de la contre-... des lettres datées de Londres, de ..., et signées symboliquement ... d'un fer à cheval, jusqu'au mo... imposa aux journalistes ... la signature. Il entreprit depuis ... les figures féminines plus bril... recommandables des deux derniers ... *Pompadour* (1858, in-12); *Mme ... Barry* (1858, 2 vol. in-12); *Mlle ... et les favorites des trois âges de Louis XIV* (1859); *les Derniers jours de Trianon* (1866, in-18); *la Favorite d'un roi de Prusse* (1867, in-18); *la Duchesse de Bourgogne et la vieillesse de Louis XIV* (1867, in-18); *la Marquise du Châtelet et les Amies des philosophes du* XVIIIᵉ *siècle* (1868, in-18); *Madame de Montespan et les splendeurs de Versailles* (1868, in-18); *Isabelle de Castille* (1869, in-18), etc. — M. Capefique est mort à Paris, le 23 décembre 1872.

CAPITAINE (Ulysse), bibliographe belge, né à Liége, le 24 décembre, 1828, publia très-jeune, et souvent sans nom d'auteur, des ouvrages remarquables par l'érudition : *Recherches sur les journaux et écrits périodiques liégeois* (Liége, 1851-1864, 14 vol. in-18), au point de vue historique et bibliographique; *Nécrologe liégeois pour* 1851-1856 (6 vol. in-18), renfermant plus de 120 articles biographiques; *Bibliographie liégeoise du* XVIᵉ *siècle* (1852, in-8); *Sur l'Introduction de l'imprimerie dans la province de Liége* (Bruxelles, 1867, in-8), et diverses monographies. Il a collaboré au *Messager des sciences historiques*, au *Travail*, au *Bulletin du bibliophile belge*, à la *Biographie nationale belge*, aux *Supercheries littéraires* et à la *France littéraire* de Quérard, etc. Il avait fondé, en 1856, avec MM. de Thier, le journal quotidien *la Meuse*. — Il est mort à Rome, le 31 mars 1871.

Son père, M. Félix CAPITAINE, né en 1804, à Opleew (Limbourg), est auteur de divers rapports sur des questions commerciales ou sociales imprimés de 1844 à 1852, et a travaillé activement au *Journal de Liége* de 1831 à 1850. Il a été conseiller provincial et président de la chambre de commerce de Liége.

CAPMAS (Charles), jurisconsulte français, né à Gourdon (Lot), le 17 septembre 1818, commença ses études aux lycées de Toulouse et de Cahors et les acheva à Paris au lycée Louis-le-Grand. Après s'être occupé à la fois des sciences et des lettres et avoir remporté un prix de physique au concours général, il fit son droit et fut reçu docteur. D'abord suppléant à la faculté de droit de Toulouse (1844), il fut appelé, en 1852, à celle de Dijon où il a successivement professé les cours de droit romain et de code civil. Nommé recteur de l'Académie de Grenoble à la fin de 1878, il est devenu, en mai 1879, recteur de celle de Caen. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

M. Capmas a publié plusieurs travaux spéciaux, notamment des mémoires judiciaires dans des procès importants. Il a traduit de l'allemand : *De la Procédure civile et des actions chez les Romains*, par Keller (1870, in-8). Il a, en outre, attaché son nom à la découverte de *Lettres inédites de Mme de Sévigné* (1876, 2 vol. in-8) qui ont complété et rectifié sur bien des points l'édition donnée par MM. Ad. Regnier et Monmerqué, dont elles forment l'appendice. Ce recueil a été couronné par l'Académie française. *

CAPOUL (Joseph-Amédée-Victor), chanteur français, né à Toulouse le 27 février 1839, fut admis au Conservatoire en 1859 et y suivit les cours de Revial, pour le chant, et de Mocker, pour l'opéra comique ; il remporta en 1860 deux seconds prix dans ces deux classes, et en 1861, un premier prix d'opéra comique. Après des débuts assez obscurs dans *le Chalet* et dans *la Fille du régiment*, il créa quelques rôles dans des ouvrages d'importance secondaire et ne conquit réellement de notoriété que dans *Vert-Vert*, de M. Offenbach (1869), et surtout dans *le Premier jour de bonheur* d'Auber, qui lui dut une bonne part de son succès prolongé. Malgré la situation brillante qui lui

était offerte à Paris où ses avantages physiques n'étaient pas moins appréciés que sa voix, M. Capoul préféra accepter des engagements plus fructueux à l'étranger et partagea les triomphes de Mlle Nilsson à New-York et à Londres. Assez froidement accueilli, lors d'un retour à Paris, dans *Marta* (1873), il retrouva toute sa vogue dans l'interprétation du rôle de Paul dans *Paul et Virginie* de M. Victor Massé (Théâtre-Lyrique, 1876). Depuis, il organisa une troupe dont il fut l'impresario et reparut avec elle dans *les Amants de Vérone*, du marquis d'Ivry, représentés à la salle Ventadour (1878).

CAPPONI (Gino-Alexandre-Joseph-Gaspard, marquis), littérateur et homme d'État italien, est né à Florence, le 14 septembre 1792, d'une famille ancienne et illustre. Élevé par le célèbre antiquaire l'abbé Zannoni, il apprit un grand nombre de langues. Il voyagea en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. Il se vit très-recherché de Ferdinand III, puis de son fils Léopold II. Lorsque ce dernier pencha vers la réaction, le marquis Capponi lui renvoya même son brevet et ses insignes de chambellan. Léopold II le rappela auprès de lui, lorsque le mouvement réformiste eut gagné la Toscane, et, en 1847, le marquis, devenu, depuis 1839, presque aveugle, fut nommé conseiller d'État; après la proclamation de la Constitution, en 1848, il devint sénateur, puis ministre d'État sans portefeuille, et enfin président du conseil. Le triomphe du parti démocratique lui fit bientôt céder la place au ministère présidé par M. Montanelli. Éloigné des affaires publiques jusqu'au 12 avril 1849, il consentit à faire partie de la Commission gouvernementale qui régit la Toscane jusqu'au retour du grand-duc. Il essaya en vain de déterminer ce dernier à maintenir la Constitution, et rentra dans la vie privée. Le 29 avril 1859, il fut obligé de quitter Florence. Élu député à l'assemblée de Toscane, le marquis Capponi fut ensuite nommé sénateur du royaume d'Italie. — Il est mort à Florence, le 3 février 1876.

Les écrits du marquis Capponi sont nombreux; il a donné une foule d'articles à l'*Anthologie italienne* de Florence, supprimée en 1832, et lu beaucoup de mémoires très-remarqués à l'Académie de la Crusca, à celle des Géorgophiles et à l'Académie *colombarienne* dont il était président. Outre sa collaboration à diverses publications, il dicta, quand il fut aveugle, un ouvrage pédagogique important, sous le titre de *Fragments sur l'éducation* (Lugano, 1846). Il a été un des principaux rédacteurs des *Archives historiques* publiées à Florence par Vieusseux. En 1875 parut *Storia della Republica di Firenze*, 2 vol., qui produisit une certaine sensation dans le monde savant. Il prit une part active au *Vocabolario degli Accademici della Crusca*.

CARAFA DE COLOBRANO (Michel-Henri-François-Aloys-Vincent-Paul), compositeur français, d'origine italienne, membre de l'Institut, né à Naples, le 28 novembre 1785, manifesta de bonne heure de remarquables dispositions pour la musique et eut pour maîtres Francesco Piaggi et Fenaroli. Il abandonna néanmoins la carrière d'artiste pour celle de soldat. Enrôlé dans les troupes de son pays, il y obtenait un avancement rapide lorsqu'il fut fait prisonnier des Français en 1806, à Campo-Tenese, en Calabre. Il eut le talent de plaire au roi Murat, qui l'attacha à sa personne en qualité d'écuyer. Il fit, avec le grade de lieutenant dans les hussards de la garde, l'expédition de Sicile, qui lui valut celui de capitaine. En 1812, il suivit Murat en Russie comme officier d'ordonnance, fut décoré de la Légion d'honneur et nommé chef d'escadron. Après les événements de 1814, il revint à la culture de la musique.

M. Carafa avait déjà produit dans sa jeunesse quelques essais qui attestaient de la grâce naturelle et une grande facilité. Il avait même écrit un opéra de salon, *il Fantasma*, dont le succès l'engagea à se tourner vers le théâtre. En 1814, il fit jouer devant le public *il Vascello l'occidente*, qui fut accueilli avec faveur au théâtre del Fondo, à Naples, et fut suivi de plusieurs opéras, entre autres, *la Gelosia corretta*, *Gabriella di Vergi*, *i Due Figaro*, etc., écrits avec une élégance et une facilité tout italiennes. Après une assez longue série de succès à Naples, à Venise, à Milan, à Vienne, M. Carafa vint à Paris en 1821. Le théâtre Feydeau, sur lequel il voulut modestement débuter, lui confia le libretto en trois actes de *Jeanne d'Arc*. Cette œuvre n'eut qu'un demi-succès, qui était loin de faire présager la vogue que devait avoir, dès l'année suivante, son second opéra comique français *le Solitaire* (1822). L'engouement du public pour le roman de M. d'Arlincourt ne fut pas étranger à la fortune de l'œuvre musicale qui se recommandait d'ailleurs par toutes les qualités ordinaires du maître.

M. Carafa redoubla dès lors de fécondité. Ses opéras se succédèrent sans relâche, sur toutes les scènes de Paris et sur plusieurs grandes scènes de l'étranger. Il donna chez nous, de 1823 à 1826 des opéras comiques : *le Valet de chambre*, *l'Auberge supposée*, *Sangarido*, *la Violette*, avec M. Leborne, et de grands opéras : *la Belle au bois dormant*, *il Sonnambulo*, *il Paria*. En 1827 parut son œuvre principale, *Masaniello*, opéra en trois actes, également remarquable par ses mélodies populaires et l'élégance de son instrumentation. La même année, l'auteur donnait *Jeau* en trois actes, et les années suivantes *le Noze* ... *Lammermoor* (1829); *le Livre de l'ermite*; *l'Auberge d'Auray*, avec Herold (1830); *l'Orgie*, ballet (1831); *la Prison d'Édimbourg*, en trois actes; *Une Journée de la Fronde, ou la Maison du rempart*, à l'Opéra-Comique (1833); *la Grande-Duchesse*, en quatre actes, au même théâtre (183...

Aux œuvres que nous avons déjà citées il faut ajouter encore quelques partitions jouées à l'étranger : *Ifigenia in Tauride*, *Adela de Lusignan*, *Berenice in Siria*, *Elisabetta*, *il Sacrifizio*, sur divers théâtres d'Italie, avant 1820; *la Capricciosa*, à Rome, *Eufemia di Messina* et *Abufar*, à Vienne, pendant les premières années du séjour de l'auteur à Paris; puis des *Cantates* et des morceaux de circonstance, entre autres le *Prologue* d'ouverture de l'Opéra-National, intitulé : *les Premiers pas*.

L'auteur du *Solitaire* et de *Masaniello* a ... longtemps d'une faveur due à son élégante facilité. On lui a reproché une imitation trop constante des procédés et des allures de Rossini. Accablé de vieillesse et d'infirmités, il fut réduit, dit-on, à une position de fortune plus que médiocre. Il était entré, en 1837, à l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Le Sueur. Il avait aussi obtenu une chaire au Conservatoire et la direction du Gymnase musical militaire. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 mai 1847. — M. Carafa est mort à Paris, le 26 juillet 1872.

CARAGUEL (Mgr Jean-Augustin-Émile), prélat français, est né à Labruguières (Tarn), le ... août 1821. Chanoine titulaire de l'église métropolitaine d'Albi, depuis 1872, il a été nommé évêque de Perpignan par décret du 14 juillet 18..., préconisé le 21 septembre et sacré dans la cathédrale d'Albi, le 25 novembre suivant.

CARAGUEL (Clément), journaliste français, né à Mazamet (Tarn), en 1819, vint à Paris en 1835, avec l'intention de suivre la carrière des lettres, et publia, la même année, en collaboration avec M. Ch. Marchal, *Quatre mois en mer* (1835, in-8). Bientôt il se tourna plus spécialement vers le journalisme et fut l'un des plus actifs collaborateurs du *Vert-Vert*, du *National*, de l'*Entr'acte*, de la *Revue de Paris*, de *la Politique nouvelle*, de *la Silhouette*, du *Crédit*, etc. Mais la réputation de M. Caraguel date surtout de son entrée au *Charivari*, en février 1848. Il publia pendant quinze ans dans ce journal, au sujet de la politique contemporaine, des articles pleins de raison et de finesse qui dissimulaient souvent, sous une verve caustique, une haute et sérieuse portée. En 1852, il donna à l'Odéon une petite comédie en un acte, *le Bougeoir*, qui fut alors très-goûtée et qui a été reprise au Théâtre-Français avec succès en 1856. En 1864, il entra au *Journal des Débats*, où, après avoir longtemps rédigé le bulletin et des articles politiques, il remplaça Jules Janin comme critique dramatique.

On a de lui : les *Soirées de Taverny* (1854, in-18), recueil de nouvelles ; *Messieurs les cosaques* (1854, 2 vol. in-18 illustrés), avec MM. Taxile Delord et Louis Huart ; *Souvenirs et aventures d'un volontaire garibaldien* (1861, in-18), publié la même année dans *le Siècle*, etc.

CARAPANOS (Constantin), archéologue grec, né à Arta (Épire) (Ambracie), le 13 mars 1840, d'une famille de très-riches propriétaires, fit ses études aux gymnases de Famina, Corfou et Athènes, et fut reçu docteur en droit dans cette dernière ville en 1861. Attaché d'abord à l'ambassade ottomane à Paris, il fut plus tard secrétaire général de la Société générale de l'empire ottoman, fondée par le banquier grec Zographos, il fut l'associé de son beau-père, puis fonda une maison de banque que les événements d'Orient l'obligèrent à liquider (1876). Il reprit alors les travaux archéologiques qu'il n'avait jamais abandonnés et entreprit, dans ses vastes propriétés de l'Épire, des fouilles qui amenèrent la découverte des ruines de Dodone, à Tcharakovista. Une partie des objets d'art ainsi mis au jour fut exposée en 1878 au palais du Trocadéro. M. Carapanos a publié un important ouvrage : *Dodone et ses ruines* (1878, 2 vol. in-4, pl.). Il est membre correspondant de la Société des antiquaires de France et de l'Institut archéologique de Berlin.

CARATHÉODORY (Étienne), médecin et philologue grec, né à Andrinople en 1789, prit ses grades en Italie et en Allemagne, puis visita les principales contrées de l'Europe, dont il se rendit les langues familières. Fixé vers 1825 à Constantinople, il y acquit une grande réputation. Lorsque le sultan Mahmoud fonda l'École de médecine de Galata-Seraï (1828), il appela M. Carathéodory à l'une des principales chaires, et le nomma médecin du palais impérial. Il s'est retiré depuis à Andrinople.

Outre un grand nombre de mémoires et de travaux relatifs à son art, on doit à M. Carathéodory une traduction de Salluste en grec moderne (Constantinople, 1855) ; une dissertation savante sur l'inscription du temple de *Delphes* et divers travaux de linguistique et de littérature. Il est décoré de l'ordre du Mérite personnel et du Medjidié, membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Constantinople (1851), de la Société impériale de botanique de Vienne, etc.

Son fils Alexandre CARATHÉODORY-PACHA entra de bonne heure au ministère des affaires étrangères, à Constantinople et y devint sous-secrétaire d'État. Les memoranda diplomatiques qu'il a rédigés en diverses circonstances avaient été très-remarqués. Ministre plénipotentiaire de la Porte en Belgique (31 juillet 1875), il fut appelé, en juin 1878, à représenter la Turquie au congrès de Berlin. Depuis il fut chargé de poursuivre les négociations entamées avec l'Autriche au sujet de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine et appelé, le 4 décembre 1878, au poste de ministre des affaires étrangères.

CARAUD (Joseph), peintre français, né à Cluny (Saône-et-Loire) le 5 janvier 1821, élève d'Abel de Pujol et de M. Ch.-L. Muller, suivit en outre les cours de l'école des Beaux-Arts et, après avoir exposé un certain nombre de portraits, se fit connaître surtout par des scènes de genre, souvent reproduites par la gravure. Nous rappellerons : l'*Oracle des champs* (1847) ; *le Réveil ; Brune et Blonde* (1849) ; *la Leçon de danse ; le Déjeuner interrompu ; une Cuisine* (1855) ; *la Reine Marie-Antoinette au Petit-Trianon ; l'abbé Prévost lisant* Manon Lescaut *chez une actrice du temps*, (1857) ; *la Représentation* d'Athalie *à Saint-Cyr, devant Louis XIV ; Louis XV et Mme du Barry* (1859) ; *Prise d'habit de Mlle de la Vallière ; la Chaise à porteurs* (1861) ; *Retour du grand Condé après la bataille de Senef ; la Signature du contrat ; le Premier-né* (1863) ; *Louis XVI dans son atelier de serrurerie* (1865) ; *la Bénédiction du pain ; l'Alerte* (1867) ; *Scènes tirées du* Mariage de Figaro (1868) ; *Marie-Antoinette et Madame Royale à Versailles* (1870) ; *Soubrette repassant ; Jeune fille portant un chat* (1872) ; *le Déjeuner* (1873) ; *la Perruche* (1874) ; *le Doigt piqué* (1875) ; *l'Abbé complaisant* (1877) ; *le Moulin à café* (1878). Après avoir reçu une médaille de 3e classe en 1859, une autre de 2e classe en 1861, avec rappel en 1863, M. Caraud a été décoré de la Légion d'honneur le 29 juin 1867.

CARAYON (le P. Auguste), historien français, est né à Saumur, le 31 mars 1813. Entré dans la Compagnie de Jésus, il s'est fait connaître par d'importantes recherches historiques, portant spécialement sur les annales de son ordre. Il a publié, d'après des sources originales et des pièces inédites, les ouvrages suivants : *Documents inédits concernant la Compagnie de Jésus* (Poitiers, 1863-1876, 18 vol. in-8) ; *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus*, catalogue des ouvrages relatifs à l'histoire des Jésuites depuis leur origine jusqu'à nos jours (1864, un fort vol. in-4) ; *Premières missions des Jésuites au Canada* (1864, in-8) ; *Bannissement des Jésuites de la Louisiane* (1865, in-8) ; *Etablissement de la Compagnie de Jésus à Brest par Louis XIV* (1865, in-8) ; *Prisons du marquis de Pombal, ministre du Portugal*, journal de 1759 à 1777 (1865, in-8) ; *Notes historiques sur les parlements et les Jésuites au dix-huitième siècle* (1867, in-8), etc. Il a édité, en outre, l'*Histoire des Jésuites de Paris*, du P. Garasse (1864, in-8) ; les *Lettres inédites sur le rétablissement des Jésuites en Portugal*, du P. Joseph Delvaux (1866, in-8) ; *l'Université de Pont-à-Mousson* (1572-1650), extraits des manuscrits du Père Abron (1871, in-8). — Il est mort à Poitiers le 15 mai 1874.

CARAYON-LATOUR (Edmond, baron DE), ancien représentant et député français, est né à Paris, le 15 juillet 1811. Fils d'un receveur général, il travailla dans les bureaux de son père, puis se consacra à l'exploitation de ses propriétés. En 1846, il fut envoyé à la Chambre des député

par le collége électoral de Castres et prit place dans les rangs de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 48 043 voix, le troisième sur une liste de neuf élus, il vota constamment avec la droite; toutefois il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative, mais, après le coup d'État, il fut envoyé au Corps législatif par la circonscription de Castres et réélu en 1857. Il n'a pas fait partie des législatures suivantes. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

* **CARAYON-LATOUR** (*Joseph* DE), agriculteur et homme politique français, ancien représentant, sénateur, parent du précédent, est né à Bordeaux le 10 août 1824. Occupé principalement de travaux agricoles, il obtint, en 1866, la prime d'honneur au concours régional. Lors de la guerre contre la Prusse, il fut mis à la tête du bataillon des mobiles de la Gironde, fit la campagne de l'Est et se distingua à la bataille de Nuits. Nommé, à la suite de ce fait d'armes, lieutenant-colonel et chevalier de la Légion d'honneur, il resta à la tête de son bataillon, dont, après la défaite du général Bourbaki, il dirigea l'internement en Suisse.

Aux élections du 8 février 1871, M. de Carayon-Latour fut nommé représentant de la Gironde à l'Assemblée nationale, le premier sur quatorze, par 105 958 voix. Légitimiste et catholique, il prit place à l'extrême droite et fit partie de la réunion dite des Réservoirs. Il se signala par l'accusation qu'il produisit contre son collègue, M. Challemel-Lacour, ancien préfet du Rhône, lors de la discussion sur les marchés de Lyon; il affirmait avoir vu un billet de lui ainsi conçu : « Faites-moi fusiller ces gens-là, » et ajoutait que cet ordre avait été dirigé contre lui-même; mais il ne put produire ni la pièce, ni des témoignages probants (février 1873). Il fut un des signataires de la proposition du rétablissement de la monarchie, déposée le 15 juin 1874, et vota contre les lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections de février 1876, pour la Chambre des députés dans la 4e circonscription de Bordeaux, et échoua avec 3471 voix, contre le candidat républicain, M. H. de Lur-Saluces. Porté de nouveau comme candidat officiel aux élections du 14 octobre 1877, provoquées par la dissolution de la Chambre, il échoua contre le même concurrent, avec 5423 voix. La mort du général d'Aurelle de Paladines, sénateur inamovible, lui ouvrit les portes du Sénat; il fut élu au cinquième tour de scrutin, le 19 février 1878, par 140 voix, contre 135, données à M. V. Lefranc, et reprit sa place à l'extrême droite.

CARCANO (Giulio), poëte et romancier italien, né à Milan le 7 août 1812, d'une ancienne famille patricienne, fut élevé à Turin, puis alla étudier le droit à l'école supérieure de Paris. Rentré dans sa ville natale, il s'y occupait de littérature, lorsqu'en 1848 il fut nommé secrétaire du gouvernement provisoire de Milan, et envoyé à Paris avec une mission diplomatique. En 1849, il fut exilé par les Autrichiens; dix ans plus tard, le gouvernement italien le nomma professeur d'esthétique à l'Institut lombard dont il est devenu secrétaire en 1868. Il fut nommé à cette dernière époque inspecteur des études.

Les poésies de M. Giulio Carcano sont marquées, comme ses autres écrits, d'un caractere particulièrement religieux, et unissent les tendances romantiques à la direction cléricale. On cite notamment : *Ida della Torre* sa première nouvelle (1834); *Angiola Maria* (1839); *Damiano o storia d'una povera famiglia*, le plus connu de ses romans (nouvelle édit. 1869); *Racconti campagnuoli* (Milan, 1869); *Memorie di Grandi* (Ibid., 1870); *Racconti popolari* (Ibid., 1871). Il a été publié un choix de ses *Poésies* (Poesi varie edite ed inedite; Florence, 1869-70, 2 vol., et un autre choix de ses *Œuvres* (Ibid., 1861-70, 4 vol.). On n'a traduit en français de M. Giulio Carcano que de petites nouvelles sous ce titre : *le Chapelain de la Rovella* (Tournai, 1862, in-16).

CARETTE (Antoine-Ernest-Hippolyte), officier et publiciste français, né le 23 mai 1808, entra à l'École polytechnique en 1828, et prit une part active, avec la plupart de ses camarades, à la révolution de Juillet. Incorporé dans le génie militaire, il fit les campagnes d'Algérie. Il entreprit de nombreuses recherches historiques sur l'Afrique ancienne, et l'Institut accorda des mentions très-honorables à plusieurs de ses mémoires. Il fit partie de la Commission scientifique qui explora l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842. Après la révolution de 1848, mêlé activement aux débats engagés sur la question algérienne, il se présenta vainement, comme candidat républicain, aux élections de la Constituante. Chef de bataillon du génie, le 21 décembre 1852, lieutenant-colonel le 24 décembre 1858, colonel le 31 décembre 1863, il fut directeur des fortifications à Arras, et prit sa retraite en 1868. M. Carette a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 août 1867.

Il est l'auteur des *Études sur la Kabylie proprement dite* (1848-1849, 2 vol. gr. in-8), et des *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale* (1853, gr. in-8). On lui doit encore la *Description et division de l'Algérie*, en collaboration avec M. Warnier (1847, in-8); la *Notice explicative* qui accompagne l'*Atlas de l'Algérie* de L. Bouffard, dressé en partie d'après ses travaux; et dans la collection de l'*Univers pittoresque : Alger, Tunis, Tripoli et le Fezzan* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Rozet et Marcel. Il a fourni de nombreux articles au journal *l'Algérie*.

CARETTE (Antoine-Auguste), jurisconsulte français, frère du précédent, né à Paris, le 7 mai 1803, obtint, au concours de 1825, le prix d'honneur de philosophie, puis fit son droit, et fut reçu docteur en mars 1829. Avocat à la Cour de cassation, de 1836 à 1857, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1854. M. A.-A. Carette a été, depuis 1831, l'un des directeurs du *Recueil général des lois et arrêts*, fondé par Sirey, et, depuis 1845, des *Lois annotées, ou Lois, décrets, ordonnances, avis du Conseil d'État*. On cite en outre de lui : *Du recrutement de l'armée et du remplacement militaire* (1835, in-8); *Notice sur M. Devilleneuve* (1859, in-8), son principal collaborateur au *Recueil* de Sirey.

CAREY (Henry-Charles), célèbre économiste américain, né à Philadelphie en 1793, d'une famille d'origine irlandaise, est le fils du savant libraire-éditeur de Philadelphie, Mathew Carey, auquel il succéda en 1821. Il se retira du commerce en 1838 pour se livrer tout entier à ses études économiques. Il avait débuté en 1835 par un *Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences dans la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées du globe* (Essay on the rate of wages, Philadelphie, in-8), suivi de ses *Principes d'économie politique* (Principles of political economy, ibid., 1837-1840, 3 vol. in-8), ouvrage qui fut vivement discuté,

faits que des idées nouvelles
son second livre important in-
le Présent et l'Avenir (the Past,
the future, Philadelphie, 1848,
vaste synthèse de philosophie
... sur la science écono-
régulière et ascensionnelle de

M. Carey : *le Système du cré-
... Angleterre et aux États-Unis*
... France, England and the
Philadelphie, 1838, in-8); *Réponse
... : Qu'est-ce que la circula-
... les causes de son instabilité?*
... (Answer to the ques-
... concurrency? etc., ibid.,
... des esclaves au dedans
... Slave trade domestic and fo-
... *Harmonie des intérêts agri-
... et commerciaux* (the Har-
... ibid., 1851, in-8), où, tout en
... très-décidé de la liberté in-
... la liberté du commerce
... *agricole, manufactu-
... et financière à l'ouverture*
... the Prospect agricultural, ma-
... ibid., 1851, in-8); *Prin-
... sociale* (1861, 3 vol. in-8);
*... adressées à M. Michel Cheva-
... l'Unité des lois* (the Unity of
... etc. M. Carey a aussi publié
... sur la propriété littéraire et
... d'articles dans les revues amé-

... journaliste français, est né à
... mars 1843. Ses études termi-
... leçons, étudia tour à tour le
... et se fit recevoir licencié ès
... lutte que la jeunesse républi-
... contre le régime impérial, il
... de M. Jules Vallès quel-
... valurent plusieurs mois de
... guerre de 1870, il s'engagea
... prit part à la cam-
... l'Est et devint officier. En
..., écrivit dans *l'Évé-
...* de France, etc., et fonda le
... municipaux. Nommé, le 13
... préfet de Lectoure (Gers), il
... 1877. Pendant la période
... du 14 octobre suivant, il
... le *Petit Breton*, qui soutint
... candidatures républicaines du
... Carle fut choisi comme
... d'enquête parlemen-
... la nouvelle Chambre, le 15 no-
..., vers la même époque, au
... de secrétaire de la rédaction.
... prit la direction de *la Paix*,
... politique républicain de grand
... times.

... SCHMIDT, dame), célèbre ro-
... née à Stroemstad, le 8 août
... mariée au musicien Flyggare.
... de cette union malheureuse,
... Carlen, homme de loi établi
... s'est fait un nom par ses *Poésies*
..., Stockholm, 1838), ses *Ro-
...* ur svenska Folklifvel, Ibid.,
... et qui est mort à Stockholm le
... dit-on, par le désir de venir
... de sa famille, elle com-
... à publier ses écrits. Sans
... de diriger sa maison, elle
... composer plus de trente nou-velles ou romans, parmi lesquels on cite : *le Fidéicommis* (Fideikommisset, Stockholm, 1844, 3 vol. in-12), traduit en français en 1857; *la Rose de Tisteløen* (Rosen pa Tisteløen, 1842, 2 vol. in-16); *l'Ermite de l'écueil de Jean* (Enslingen pa Johannes-Skæret, 1846, 3 vol.): *un An de mariage* (Ett ar, 1846, 2 vol.), traduit en français en 1855; *une Femme capricieuse* (En nyckfull Qvinna, 1849, 2 vol. in-8), traduit par Mlle du Puget en 1856; *Alma ou la Fiancée de l'Omberg*, traduit en français, en 1858; *l'Héroïne de roman*, traduit en 1861; *Un brillant mariage*, traduit en 1862.

Il faut mentionner encore les suivants : *Waldemar Klein* (Stockholm, 1838); *le Représentant* (1839); *Gustave Lindorm* (1839, 3 vol. in-16); *les Frères de lait* (Fosterbrœderna, 1840, 3 vol. in-16); *la Dédicace de l'église à Hammarby* (Kyrke-invigningen i Hammarby, 1840-41, 3 parties); *le Garçon de poste* (Skjutsgossen, 1841, 2 vol. in-16); *Paul Værning* (1844, in-8); *une Nuit sur le lac Bullar* (En natt vid Bullar-sjœn, 1847, 3 vol. in-16); *la Tour de la jeune fille* (Jungfructornet, 1848, 2 vol. in-16); *l'Héroïne de roman* (Romanhjeltinnan, 1849, in-8); *un Heureux parti* (Ett lyckligt Parti, 1851, in-8); *un Nom* (Ett rykte, 1851, 3 vol. in-8); *le Tuteur* (Fœrmyndaren, 1851, 2 vol.); *Dans six semaines* (Inon sex veckor, 1853). La plupart de ces ouvrages ont été traduits en anglais par un anonyme, et en allemand par divers écrivains, soit à part, soit dans divers recueils.

CARLOS (Carlos-Maria-de-los-Dolores-Juan-Isidoro-Josef-Francesco-Quirino-Antonio-Miguel-Gabriel-Rafaël DE BOURBON, ou don), duc de Madrid, prétendant à la couronne d'Espagne, sous le titre de Charles VII, né le 30 mars 1848, est le fils aîné de l'infant don Juan, frère cadet du comte de Montemolin, mort sans enfants; celui-ci, sous le titre de Charles VI, avait repris et soutenu les prétentions élevées, au nom de la loi salique, par leur père don Carlos ou Charles V, frère de Ferdinand VII, contre Isabelle II, appelée au trône par une loi nouvelle de succession. Le jeune prince, devenu à son tour, par la renonciation de son père en date du 3 octobre 1868, le représentant de la monarchie absolue et prétendue légitime, avait été élevé en Autriche et avait épousé à Frohsdorf, le 4 février 1867, la princesse Marguerite de Bourbon, fille du feu duc de Parme Charles III, nièce du comte de Chambord. Dès l'année 1869, don Carlos essaya, avec l'appui du clergé, de profiter de la vacance du trône en Espagne et de réveiller en sa faveur les sentiments des anciens carlistes; mais les premiers mouvements furent écrasés par les troupes du gouvernement. Une seconde tentative, l'année suivante, n'eut pas plus de succès. Il avait fait de la France le centre de ses intrigues et de ses manœuvres et, sur les réclamations transmises par l'ambassadeur d'Espagne, le gouvernement impérial l'avait en vain fait conduire à la frontière de Suisse (février 1870). On remarqua à cette époque la lettre-manifeste qu'il adressa le 8 juin à M. Villadarias, président de la junte catholico-monarchique, et aux autres juntes du royaume. Mais son triple mot d'ordre : « Dieu, Patrie, Roi », eut alors peu de retentissement et, à la fin de l'année 1870, le prétendant se bornait à publier dans les journaux dévoués à sa cause une protestation contre l'élection du duc d'Aoste au trône d'Espagne par les Cortès. On fit courir alors le bruit qu'il avait offert à l'empereur Napoléon de prendre du service dans l'armée française. Au mois de septembre 1871, une lettre adressée par lui au général Elio montra qu'il

n'abdiquait pas ses espérances, tout en ajournant ses projets.

Il crut les circonstances plus favorables, dès le commencement de l'année suivante. Le 20 avril, une circulaire du secrétaire du duc de Madrid, M. Emilio de Arjona, est envoyée de Genève pour donner le signal de l'insurrection. Les provinces du Nord furent soulevées facilement. Le mouvement se propagea dans les provinces basques, la Navarre, l'Aragon et la Catalogne. Le prince don Alphonse, frère de don Carlos, vint se mettre à la tête des bandes armées dans ce dernier pays; elles formèrent peu à peu des corps importants qui, sans préjudice du pillage propre aux guerres de partisans, purent entreprendre des opérations militaires, assiéger ou défendre des places et tenir tête, pendant trois ans, aux troupes régulières des gouvernements successifs d'Amédée, de la République et d'Alphonse XII. Don Carlos, qui s'était tenu dans les départements français des Pyrénées, et qui, tout en restant invisible, avait son quartier général aux environs de Bayonne, entra en Espagne le 15 juillet 1873; il ne voulait pas, disait-il dans sa proclamation, « rester les bras croisés devant une lutte héroïque et réparatrice. »

Nous ne pouvons suivre ici le détail d'une guerre civile pendant laquelle de nombreuses correspondances espagnoles signalèrent à l'opinion européenne les partisans de don Carlos comme portant la violence jusqu'à l'atrocité, et les troupes régulières l'indiscipline jusqu'à la débandade. Nous nous bornerons à citer, d'une part, les noms des principaux chefs qui secondèrent le prétendant : son frère, don Alphonse, Dorregaray, le curé Santa-Cruz, Martinez, Valasco, Cucala, Lizarraga, Tristany, Gamundi, Saballs, etc.; d'autre part, à rappeler les événements de la guerre carliste qui ont laissé une trace dans la chronologie de ces dernières années. Tels sont : le serment prêté par don Carlos aux fueros des provinces basques (2 août 1873), la prise d'Estella par les carlistes (24 août), l'investissement de Bilbao (8 janvier 1874), les combats soutenus autour de cette ville contre les généraux Serrano et Concha (25, 26, 27 mars, 1er mai); puis la défaite et la mort de ce dernier (27 juin); l'exécution en masse du dixième des prisonniers et de tous les officiers serranistes, ainsi que du correspondant prussien, le capitaine Schmidt (30 juin); la prise de Puycerda, de Cuença, marquant alors les progrès sérieux des carlistes (juillet); un manifeste de don Carlos aux puissances chrétiennes, à l'effet de justifier sa manière de faire la guerre et spécialement l'exécution du capitaine Schmidt (6 août); les agressions de ses soldats contre des canonnières allemandes et une frégate française, ainsi que contre les trains de chemins de fer portant à Madrid les ministres d'Allemagne, après la reconnaissance par l'Europe du gouvernement du maréchal Serrano (3 septembre); le congé donné par décret de don Carlos à son frère don Alphonse à la suite de dissentiments avec d'autres chefs (août), la protestation du prétendant contre la révolution qui porta au trône Alphonse XII, le plus net et le plus vif de ses manifestes contre-révolutionnaires (6 janvier 1875), et qui lui vaut, de la part de l'évêque d'Urgel, au milieu de félicitations enthousiastes, la qualification de *Carlo Maximo*, (12 février); l'arrivée sur le théâtre de la guerre de son cousin le nouveau roi (3 février); au milieu de luttes indécises, la defection successive de plusieurs chefs carlistes, surtout après une proclamation tout alphonsiste de Cabrera (11 mars); l'offensive reprise avec succès par les troupes royales sous la conduite de Jovellar (7 juin), qui occupent Vitoria (9 juillet), dégagent Logrono, bombardent et prennent Ceo-d'Urgel [...] les progrès plus importants encore du [...] Quesada qui, mis à la tête de l'armée [...] (15 décembre), occupe la ville de Villa-[...] des lignes de défense carlistes (29 janv[...] entre à Bilbao (1er février), enlève [...] (5 février), Elguela (13), enfin, sous le c[...]ment du jeune Alphonse XII lui-même [...] d'Estella (19), l'entrée à Tolosa (20), à [...]bastien (23), et la marche victorieuse [...] royales jusqu'à la frontière de France [...] les principaux chefs de l'insurrection (1[...] eux don Carlos lui-même (27 février).

Arrivé sur le territoire français, ex[...] de son chef d'état-major général, le [...]tonio Lizarraga, le prétendant fut accu[eilli par les] autorités françaises avec des égards qu[...] un peu excessifs de la part d'un gouv[ernement] républicain, mais il dut être aussitôt d[...] le nord; un train spécial le conduisit à B[...] d'où, le 4 mars, il s'embarqua pour [...] après avoir reçu les félicitations d'une dé[...] légitimistes français comme « l'intrépi[de ...]seur de leur foi religieuse et l'auguste [...]tant de leur foi politique. » Lui-même [...] double manifeste « aux Espagnols » et [...] armée », daté du 1er mars, déclara qu'il [...] intacts tous ses droits », que « son drapeau [...] plié jusqu'à ce que Dieu fixe l'heure [...] la rédemption pour l'Espagne catholique [...]narchique », et qu'il « avait foi, aujourd'hui [...] toujours, dans l'œuvre de salut à laquelle [...]tine la Providence. » D'Angleterre, où [...] pas toujours l'objet de manifestations sym[...]ques, don Carlos passa sans bruit aux Éta[ts-Unis ...] puis revint en Europe, dont il parcourut [...] parties, sans que la presse politique se pr[...]pât beaucoup de sa présence.

Sa femme, l'infante Marguerite-Marie-[...] Henriette, à laquelle pendant la guerre [...] plusieurs journaux donnaient le titre de rei[ne ...] séjourné assez longtemps sur la frontière [...]çaise, d'où l'on prétendait que, grâce à la [...]rance du gouvernement ou des autorités lo[...] elle dirigeait les envois d'armes, de muni[tions ...] d'habillements, etc., dans les provinces [...] Don Carlos a eu d'elle cinq enfants : quatre [...] et un fils, l'infant Jacques-Jean-Charles-A[...] Philippe, né le 27 juin 1870.

CARLSON (Frédéric-Ferdinand), historien [...]dois, est né le 13 juin 1811, dans la pro[vince] d'Upland. Il étudia à Upsala, et y prit, ju[...] 1833, ses grades universitaires. L'année su[...] il se mit à visiter le Danemark, l'Allema[gne ...]talie et la France, et fit un assez long sé[jour à] Berlin et à Rome. Au retour de ses voyages (1[...] il fut nommé professeur d'histoire à Up[...] mais l'année suivante il fut appelé à Stock[holm] en qualité de précepteur du prince royal. En 1[...] il revint à Upsala et y obtint la chaire d'his[toire] laissée vacante par la mort de Geijer, à l'Univ[er]sité. M. Carlson quitta le professorat en 18[...] fut nommé chef du ministère des cultes à S[tock]holm. Depuis 1850, il avait été constamment [en]voyé à la Diète, comme député de l'Unive[rsité] d'Upsala, et avait pris une part active à ses [tra]vaux. Le 11 mai 1875, il fut rappelé au mini[stère] de l'instruction publique et des cultes, et g[arda] ce portefeuille jusqu'au 1er novembre 1878. [Il a] été élu membre des grandes académies [de] Suède.

Le principal ouvrage de M. Carlson, pour le[quel] il a recueilli de nombreux matériaux dans [ses] voyages, est son *Histoire de Suède*, qui parut [la] même année en suédois (Sveriges historia und[er] Konungarne af Pfalziska huset. Stockholm, 185[...]

[illegible], et en allemand (Hambourg, 1855) : [illegible] remarquable par le savoir et le talent [illegible], et comme la suite de l'ouvrage [illegible] sur la grande *Histoire des États européens* de Heeren et Ukert. M. Carlson a publié [illegible] sur des points particuliers [illegible] de son pays.

CARLYLE (Thomas), un des plus célèbres écrivains de l'Angleterre, né en décembre 1795, à [illegible], petit village du comté de Dumfries [illegible]. D'une famille de cultivateurs aisés, fut [illegible] à l'Église et envoyé à l'université d'Édimbourg. Il y étudia la théologie, la [illegible] et les langues modernes, entre [illegible]. D'un caractère sérieux et taciturne, [illegible] le bruit et la foule, pour se livrer [illegible], il préférait aux jeux de ses camarades la lecture des poètes ou une excursion [illegible] les montagnes. Après avoir enseigné [illegible] les mathématiques dans un collège [illegible], il déclara à ses parents qu'au [illegible] tous les ordres il voulait embrasser [illegible] littéraire. « La presse et la littérature, [illegible] la seule et militante Église des [illegible] modernes. L'écrivain n'est-il pas un prédicateur, [illegible] des idées, non pas ici ou là, [illegible], mais partout, à tous les [illegible] et dans tous les temps? » Vers 1822 il [illegible], à quinze milles de Dumfries, [illegible] domaine de famille, « verte [illegible] des déserts de granit et [illegible]. » Ce fut de là qu'il envoya ses [illegible] à l'*Encyclopédie* de Brewster [illegible] Montaigne, Nelson et les deux [illegible]. Il écrivit aussi des études littéraires [illegible] Revue d'*Édimbourg*. Cette même [illegible], il termina sa traduction de la *Géométrie* [illegible], à laquelle il ajouta un *Traité des* [illegible].

[illegible], M. Carlyle publia à Édimbourg une [illegible] de *Wilhelm Meister* (Wilhelm Meister's apprenticeship, 2 vol.), qui fut [illegible] d'une correspondance avec [illegible], « un des deux âmes de l'Allemagne; » [illegible], était Schiller, dont il se [illegible] raconter la vie (*Life of Schiller*, [illegible] des fragments dans le *London* [illegible]. Ces deux ouvrages furent suivis d'un [illegible] allemandes (German romances, [illegible], 1827, 4 vol.), extraites de [illegible], Richter, Fouqué, Musæus, Hoffmann, etc.

La publication de *Sartor resartus*, entreprise dans les colonnes du *Fraser's Magazine* après [illegible] à fait sur M. Carlyle l'attention [illegible] traduit d'un vieux livre [illegible] : *les Vêtements, leur origine* [illegible], par le docteur Diogène Teufelsdröckh [illegible], et édité dans la ville On [illegible]. À travers les obscurités et l'emphase [illegible] semblait un brillant pastiche de [illegible], et [illegible] de la profondeur, un esprit [illegible], des observations ingénieuses et une [illegible] pleine d'amertume des passions humaines. [illegible] une critique impitoyable de la société [illegible], faite, dans un langage hérissé de [illegible], par un philosophe dédaigneux qui [illegible] en avance de plusieurs siècles [illegible], elle obtint un succès d'étonnement [illegible] à l'auteur le surnom de *Censeur* [illegible] (great censor of age).

[illegible] l'*Histoire de la Révolution française* ([illegible] revolution, 1837), M. Carlyle continue [illegible] de l'écrivain frondeur et dogmatique. [illegible], la Révolution « est la victoire de [illegible] contre une autorité corrompue et rusée, une frénésie qui, phase après phase de délire, se consume et dirige les éléments d'ordre qu'elle contenait vers un pouvoir sage et bien réglé. » Plus hardi dans l'expression qu'original par l'idée, il veut frapper par la sombre horreur ou le grotesque entassement de ses tableaux. On retrouve la même exagération de style dans sa brochure politique sur le *Chartisme* (Chartism, 1839). Son *Histoire de la Révolution française* a été traduite dans notre langue par MM. Elias Regnault, Odysse Barot et Jules Roche (1865-1867, 3 vol. in-18).

En 1840 parut le fameux ouvrage intitulé : *Des Héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire* (on Heroe, hero-worship and the heroic in history, 1852, 4e édit.), dans lequel M. Carlyle résume son système politique : au héros seul appartient le droit de gouverner les sociétés, et le devoir des sociétés est de découvrir cet être providentiel et de lui obéir aveuglément. Cromwell et Napoléon sont présentés comme les types de l'*héroïsme*. La doctrine de l'individualisme érigé en principe de morale et en règle unique du salut de l'humanité a encore été développée et exagérée par l'auteur dans ses *Pamphlets du dernier jour* (Latter-day pamphlets, 1850); il y appelle l'année 1848 « une année qui marquera comme une des années les plus bizarres, les plus désastreuses, les plus épouvantables et les plus humiliantes qu'ait vues le monde européen! »

On cite encore de cet historien : *Essais* (Essays, 1841, 5 vol.), recueil des articles de toute sorte qu'il a fournis à la presse périodique; *le Passé et le présent* (the Past and the present Time; 1843), où il décrie les prétendus progrès de la civilisation et vante un passé imaginaire; *Vie de John Sterling* (Life of J. Sterling, 1851), qui fut un de ses plus enthousiastes admirateurs. Citons à part un travail historique intitulé : *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* (O. Cromwell's Letters and Speechen, 1846, 2 vol.), où il présente le Protecteur moins comme un politique que comme un fanatique inspiré. Il a publié de 1860 à 1864 une *Histoire de Frédéric II de Prusse* (the History of Frederick the Great, 2 vol.) qui lui valut en décembre 1873 le titre de chevalier dans l'ordre du Mérite de Prusse; il y succédait à Manzoni. Le 11 novembre 1865, M. Th. Carlyle fut élu à une forte majorité recteur de l'université d'Édimbourg, en remplacement de M. Gladstone : il avait pour concurrent le leader tory M. Disraeli. En janvier 1875, il refusa, ainsi que M. Tennyson, la grand'croix de l'ordre du Bain. Au mois de décembre de la même année, les notabilités intellectuelles de l'Angleterre lui décernèrent une médaille commémorative à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire.

CARMENÉ (Mgr Julien-François-Pierre), prélat français, est né à Trébry (Côtes-du-Nord), le 16 février 1829. Précédemment vicaire général de Saint-Denis (La Réunion), il a été nommé évêque de Saint-Pierre et Fort-de-France (Martinique), par décret du 24 août 1875, préconisé le 28 janvier 1876 et sacré à Paris le 5 mars suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

CARMOLY (Éliacin), hébraïsant français, né en 1805, à Soultz (Haut-Rhin), fit d'abord paraître en hébreu une *Biographie des Israélites anciens et modernes* (Metz, 1829, in-8). Il était alors secrétaire du marquis Fortia d'Urban. Quelque temps après, il alla s'établir en Belgique et fut, en 1834, élu grand rabbin à Bruxelles, fonctions dont il se démit, en 1839, pour se livrer plus li-

brement à ses études. Il fit partie de la Société asiatique. — M. Carmoly est mort à Francfort, en mars 1875.

Il a publié : *Wessely et ses écrits* (Nancy, 1829), notice sur un poète du XIIe siècle; *Vie de Saadin Gaon* (1830) ; *le Tour du monde* de Pethachia de Ratisbonne (impr. roy., 1831, in-8), traduction française avec texte et notes; *Des Khozars au Xe siècle*, peuplade espagnole (Bruxelles, 1833); *les Mille et un contes* (ibid., 1837, in-8), récits chaldéens; *Relation d'Eldad le Danite, voyageur du IXe siècle* (Paris, 1838, in-8); *Histoire des médecins juifs anciens et modernes* (Bruxelles, 1844, in-8); une collection fort curieuse des *Itinéraires de la terre sainte du XIIIe au XVIIe siècle* (ibid., 1847, grand in-8), traduits avec notes, cartes, etc., d'après Samuel bar Simon, Rabbi Jacob, Chizie, Farchi, Baruch, Eliezer, etc.; *Histoire littéraire des écrivains juifs du XIIe au XVIe siècle* (Francfort, 1850, in-8), en hébreu; *la Famille Almosnino* (Paris, 1850, in-8), etc. M. Carmoly a fourni, en outre, une grande quantité de notices, dissertations et mémoires aux recueils littéraires de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. La *Revue orientale*, qui a paru à Bruxelles de 1841 à 1843, fut due presque en entier à sa plume. En 1855, il fonda à Paris une revue mensuelle, *la France israélite*.

CARNANDET (Jean-Baptiste), bibliophile et archéologue français, né à Baigneux-les-Juifs (Côte-d'Or), en 1820, fut longtemps bibliothécaire de la ville de Chaumont (Haute-Marne). Membre de la Société des gens de lettres et de plusieurs sociétés savantes, il s'est fait connaître par ses recherches d'érudition ou d'archéologie et des publications dont quelques-unes ont de l'importance.

Outre une *Géographie historique, industrielle et statistique de la Haute-Marne* (1860, in-18), on cite un certain nombre de *Notes*, *Notices* et *Dissertations* sur des sujets de curiosité, tirées à un très-petit nombre d'exemplaires, comme *Notice sur le bréviaire d'Abeilard*, conservé à la bibliothèque de Chaumont (1865, in-8), *Saint Hyro, apôtre de Langres et d'Autun au premier siècle* (1863, in-8). On lui doit surtout la publication d'une intéressante collection, *le Trésor des pièces rares et curieuses de la Champagne et de la Brie*, documents pour servir à l'histoire de ces provinces (Chaumont et Paris, 1863-1867, t. I-II, in-8). Il a aussi dirigé, avec Mgr J. Fèvre, la traduction des *Actes des Saints, depuis l'origine de l'Église jusqu'à nos jours*, d'après les Bollandistes et les autres hagiographes (Lyon et Paris, 1865-1867, t. I-IV, gr. in-8). M. Carnandet a fondé ou rédigé plusieurs journaux religieux et d'intérêt local. Il s'est ensuite établi imprimeur à Saint-Dizier.

CARNARVON (Henry Howard Molyneux Herbert, 4e comte de), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, appartient à une branche cadette des comtes de Pembroke élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Porchester, il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, et prit, en 1849, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Député-lieutenant du comté de Hauts, il fut sous-secrétaire d'État pour les colonies de 1857 à 1859, et fut nommé, cette même année, haut commissaire de l'université d'Oxford. Il votait avec le parti conservateur modéré. Ramené aux affaires avec le cabinet Derby-Disraeli, en 1866, comme secrétaire d'État des colonies, il donna sa démission, l'année suivante, parce qu'il n'adhérait pas au bill de réforme électorale soutenu par ses collègues. A la formation du cabinet Disraeli (février 1874), il fut appelé au poste de sous-secrétaire d'État des colonies. Il a publié : *les Druses du Liban* (1860); *Souvenirs d'Athènes et de Morée*, notes d'un voyage en Grèce en 1859.

CARNÉ (Louis Marcein, comte de), publiciste français, membre de l'Académie française, ancien député, né à Quimper, le 11 février 1804, d'une famille noble de Bretagne, entra, en 1825, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, d'où il passa dans la carrière diplomatique, comme attaché et secrétaire d'ambassade. En 1830, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, conserva ses fonctions et fut élu, en 1833, membre du Conseil général du Finistère, pour le canton de Plougastel Saint-Germain. Le 30 juin 1837, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, il combattit la coalition et suivit la ligne politique de Lamartine qui défendait alors M. Molé. Il appartenait à ce *parti social* dont l'illustre poëte était un des chefs.

Lorsqu'en 1840 l'autorité passa aux mains de M. Guizot, M. de Carné se rapprocha de l'opposition, repoussa l'indemnité Pritchard, et blâma l'ensemble de la politique extérieure adoptée par le cabinet du 29 octobre. Il proposa même, en 1845, un amendement qui mit en péril l'existence du ministère. Il réclama la liberté de l'enseignement telle que l'entendait le parti catholique, proposa d'abolir le certificat d'études et défendit contre M. Thiers les associations religieuses non autorisées. On le comptait parmi les députés indépendants, lorsqu'au commencement de 1847 il accepta, au ministère des affaires étrangères, la place de chef de la direction commerciale. Depuis la révolution de Février, il n'a pas reparu dans les assemblées politiques. Sous la République et l'Empire, il ne garda que les fonctions de conseiller général du Finistère. Le 23 avril 1863, il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Biot. Cette élection, où il avait pour concurrent le savant M. Em. Littré, eut un grand retentissement. Il fut reçu en séance publique par M. Viennet, le 4 février 1864. Aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif, il se porta, dans la 1re circonscription du Finistère, comme candidat spécialement dévoué à l'Église et au pape ; il obtint 8665 voix sur 30319 votants. — Il est mort à Quimper, le 12 février 1876.

Comme publiciste, M. de Carné a fourni de nombreux articles à la *Revue européenne*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, au *Correspondant*, à la *Revue des Deux Mondes*, et, jusqu'à la fin de 1861, à *l'Ami de la Religion*. Parmi ses livres qui le rattachent à l'école religieuse de M. de Montalembert et à l'école politique de M. Guizot, nous citerons : *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol. in-8); *Des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de 1830* (1838, 2 vol. in-8); *Du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841, in-8); *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France, de 1789 à 1848* (1855, 2 vol. in-8); *Études sur les fondateurs de l'unité française* (1848-1856, 2 vol. in-8); *un Drame sous la Terreur* (1856); *Discours de réception à l'Académie française* (1864, in-8); *l'Europe et le second Empire* (1865, in-18); *les États de Bretagne et l'administration de cette province jusqu'en 1789* (1868, 2 vol. in-8); *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration* (1872, in-8).

M. de Carné a édité, en l'accompagnant d'une *Notice*, le *Voyage en Indo-Chine et dans l'Empire chinois* (1872, in-18, grav.), rédigé par son

[illegible] en 1844, attaché à l'expédition du Mé-Kong [illegible] le 18 novembre 1870.

[illegible] neveu de l'académicien, M. Jules DE CARNÉ, [illegible] (Seine-et-Oise), en 1835, a écrit dans [illegible] journaux et publié des nouvelles et ro[illegible] : *Pêcheurs et Pêcheresses* (1862, in-18), [illegible] le pseudonyme anagrammatique de *G. de* [illegible], sous son propre nom : *Un Homme* [illegible] (1863, in-18) ; *Cœur et sens*, nouvelles [illegible] in-18 ; *Charlotte Duval* (1874, in-18) ; [illegible] de Kerador (1876, in-18), etc.

CARNOT (Lazare-Hippolyte), homme politique [illegible], ancien ministre, fils de l'illustre conven[illegible] de ce nom, est né à Saint-Omer le 6 avril [illegible]. Il accompagna son père dans son exil en Bel[illegible], en Prusse, en Pologne, et étudia à loisir la [illegible] et les mœurs de ces pays, surtout de l'Allemagne. Il séjourna sept ans à Magdebourg. [illegible] en France après la mort de son père, en [illegible] il suivit la carrière du barreau, puis, do[illegible] par l'esprit de réformation philosophique [illegible] sociale, il devint un des plus zélés partisans [illegible] doctrine de Saint-Simon, jusqu'au jour où [illegible] Enfantin voulut en tirer les dogmes d'une [illegible] toute charnelle. D'accord avec Bazard, [illegible] Pierre Leroux, J. Reynaud, Ed. Char[illegible], etc., M. Carnot protesta hautement contre [illegible] « [illegible] de l'adultère, » et après avoir ré[illegible] et soutenu de sa fortune les divers journaux [illegible], le *Producteur*, *le Globe*, *l'Organisa[illegible]*, il développa dans la *Revue encyclopédique* des doctrines sociales plus saines. Son activité fut quelque temps suspendue par la douleur que lui [illegible] la mort d'un frère, mais, à la suite de nou[illegible] voyages en Angleterre, en Hollande et en [illegible], il reprit ses travaux. Président du Comité central des électeurs de Paris, il fut élu succes[illegible] député en 1839, 1842 et 1846, et prit [illegible] sur les bancs de l'opposition radicale. Il fut [illegible] des rédacteurs de la *Revue indépendante*. Pen[illegible] la campagne des banquets réformistes, il pu[illegible] une brochure intitulée : *les Radicaux et la Charte*, qui avait pour but de provoquer un rap[illegible] entre les républicains et la gauche [illegible], et qui souleva une vive polé[illegible] entre le *National* et la *Réforme*.

Après la révolution de Février, M. Carnot fut [illegible] ministre de l'instruction publi[illegible]. Tout en [illegible] les positions des princi[illegible] chefs de son administration, il appela au[illegible] de lui ses anciens amis, MM. J. Reynaud et [illegible] Charton. Les actes de son ministère répondi[illegible] à ses principes. Il ménagea les personnes, [illegible] le sort des instituteurs, fit [illegible] la gratuité de l'École normale, intro[illegible] l'enseignement agricole dans les écoles [illegible], [illegible] des lectures publiques pour [illegible] et fonda l'École d'administration qu'on [illegible], après lui, de supprimer. Une de ses circulaires aux instituteurs, ayant pour objet le [illegible] qu'ils devaient prendre dans les élections, [illegible] l'opinion et fut exploitée par les [illegible] hostiles à la République. M. Carnot eut le [illegible] d'élaborer un projet de loi sur l'in[illegible] primaire, d'après le double principe de [illegible] gratuité et de l'obligation. Il garda son porte[illegible] jusqu'au 5 juillet. Sa chute eut pour pré[illegible] les brochures de M. Renouvier, dont la [illegible] au ministère semblait indiquer une ap[illegible] officielle du socialisme qui les inspirait. M. Carnot se retira devant un vote de blâme de l'Assemblée et fut remplacé par M. Vaulabelle. Il [illegible] même partie de la Constituante, comme représentant du département de la Seine, où il [illegible] élu le cinquième sur trente-quatre, par [illegible] de 300000 suffrages. Il y prit place dans les rangs de la gauche républicaine, avec laquelle il soutint l'amendement Grévy. Il s'associa toutefois au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

M. Carnot échoua aux élections générales de la Législative, mais le 10 mai 1850, le parti démocrate et socialiste le fit passer avec MM. Vidal et de Flotte. Il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851 parmi les membres de l'opposition républicaine, qui essayaient de lutter à la fois contre la majorité royaliste et contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État, trois candidats républicains furent élus députés au Corps législatif : M. Carnot et le général Cavaignac à Paris, M. Hénon à Lyon. Le refus de serment les rejeta tous trois dans la vie privée. En 1857, M. Carnot fut élu une seconde fois député d'une des circonscriptions de Paris, et, persistant dans son refus, ne put siéger au Corps législatif. Ayant accepté la candidature dans la 1re circonscription de Paris, aux élections générales de 1863, il obtint 13 551 voix sur 19 865 votants et entra au Corps législatif. Il y a pris plusieurs fois la parole. Aux élections de 1869, porté de nouveau dans la même circonscription, il fut sacrifié, malgré son grand renom de loyauté politique, au désir d'avoir des hommes d'action ou de parole plus ardents et plus jeunes ; il échoua, avec 11 604 suffrages contre 21 744 donnés à M. Gambetta ; il échoua encore, le 21 novembre de la même année, dans une élection partielle avec 13 445 voix, contre M. H. de Rochefort, qui fut élu. Nommé maire du VIIIe arrondissement de Paris, après le 4 septembre 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par le département de Seine-et-Oise, le cinquième sur onze, avec 20 089 voix. Il prit place dans le groupe dit de la gauche républicaine et eut peu de part aux discussions publiques. Lors des élections des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée, porté sur la liste des gauches, il fut élu le 16 décembre 1875, au 6e tour de scrutin, par 344 voix, sur 681 votants. Il reprit sa place dans la gauche républicaine du Sénat.

En dehors de son active collaboration aux revues déjà citées et à plusieurs autres recueils, M. Carnot compte d'assez nombreuses publications : *Gunima*, nouvelle traduite de Van der Welde (1824, in-12) ; *Chants helléniens* de Wilhelm Müller (1828, in-18), ces deux publications sans nom d'auteur ; *Exposé de la doctrine saint-simonienne* (1830, in-8, plusieurs éditions), traduit en anglais ; *Mémoires de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois*, etc. (1837, 2 vol. in-8) ; *Quelques réflexions sur la domesticité* (1838, in-8) ; *Des devoirs civiques des militaires* (1838, in-8) ; *Sur les Prisons et le système pénitentiaire* (1840, in-8) ; *Mémoires de Bertrand Barrère*, d'après des manuscrits autographes (1842-1843, 4 vol. in-8), avec David d'Angers ; *De l'Esclavage colonial* (1845, in-8) ; un certain nombre de *Notices*, notamment sur Adolphe Müllner (1830, in-8), l'abbé Grégoire (1837), Barrère (1842), Joseph Lakanal (1845) ; *Lazare Hoche* (1874), des discours, rapports, lettres et autres brochures de circonstance, etc. M. Carnot a également publié d'intéressants *Mémoires sur Carnot par son fils* (1861-1864, tomes I-II, in-8 : chaque volume en deux parties séparées).

CARNOT (Marie-François-Sadi), ingénieur français, député, fils aîné du précédent, né à Limoges, le 11 août 1837, entra à l'École polytechnique en 1857 avec le numéro cinq, puis à l'École des ponts et chaussées avec le numéro un. Il en sortit le premier en 1863, et après avoir été quelque temps secrétaire-adjoint du Conseil des

ponts et chaussées, fut nommé ingénieur à Annecy. Le 10 janvier 1871, il devint préfet de la Seine-Inférieure et commissaire extraordinaire chargé d'organiser la défense nationale dans les trois départements de la Seine-Inférieure, de l'Eure et du Calvados. Elu représentant de la Côte-d'Or à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le troisième sur huit, par 41 711 voix, il prit place à gauche, se fit inscrire au groupe dit de la gauche républicaine et en devint secrétaire. Il vota pour toutes les mesures tendant à l'établissement définitif de la République et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Beaune, et fut élu par 7058 voix, contre 5700 environ, réunies par ses deux concurrents. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, dont il fut élu secrétaire, et après l'acte du 16 mai 1877 il fit partie des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu dans la même circonscription, par 7584 voix contre 5324, obtenues par le candidat officiel, M. Benoît Champy fils.

M. Sadi Carnot s'est fait remarquer dans les discussions spéciales concernant les travaux publics, principalement les chemins de fer, la navigation intérieure, etc. Il fit partie à plusieurs reprises de la commission du budget et fut choisi par elle, en 1878, comme rapporteur du budget du ministère des travaux publics. Un décret du 26 août de la même année le nomma sous-secrétaire d'Etat de ce ministère. On lui doit une traduction de l'ouvrage de F. Stuart Mill : *la Révolution de 1848 et ses détracteurs* (1875, in-18).

CARO (Elme-Marie), littérateur et philosophe français, membre de l'Institut, est né le 4 mars 1826, à Poitiers, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie. Il termina ses études au collège Stanislas, obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux prix de philosophie en 1845, et entra aussitôt à l'École normale. Agrégé de philosophie en 1848, il professa successivement aux lycées d'Alger, d'Angers, de Rouen et de Rennes. Il occupa ensuite avec succès la chaire de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, et, en 1858, fut rappelé à Paris comme maître de conférences à l'École normale. En 1856, M. Fortoul le choisit pour aller exposer à Anvers, devant la Société littéraire de cette ville, les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France. A la suite de cette mission, M. Caro fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1861, il devint inspecteur de l'Académie de Paris, et remplit par délégation les fonctions d'inspecteur général. Professeur à la Faculté des lettres de Paris, depuis le mois de juillet 1864, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale), en février 1869, en remplacement du vicomte de Cormenin, et membre de l'Académie française, le 29 janvier 1874, en remplacement de Vitet. Sa réception eut lieu le 11 mars 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en 1877.

Outre des mémoires favorablement accueillis par l'Institut, M. Caro a publié, à ses débuts : *Saint Dominique et les Dominicains*, et, sous le pseudonyme de Saint-Hermel, *la Vie de Pie IX*. Son livre, *du Mysticisme au XVIIIe siècle* (1852-1854, in-8), qui fut d'abord sa thèse de docteur, est un essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. Il a fourni à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue contemporaine* et à d'autres recueils, un grand nombre d'articles [illegible] les principaux ont été réunis sous le titre [illegible] *morales sur le temps présent* (1855, in-[illegible] édit., 1875, in-18), volume couronné par [illegible]démie française. Ses autres ouvrages sont [illegible] *de Dieu et ses nouveaux critiques* (1864, in-18; 5e édit. 1872, in-18); *la Philosophie de* [illegible] (1866, in-8); *le Matérialisme et la science* [illegible] in-18); *les Jours d'épreuve*, 1870-1871 [illegible] in-18); *Problèmes de morale sociale* (1876 [illegible]); *le Pessimisme au XIXe siècle* (1878, in-18).

CARPEAUX (Jean-Baptiste), sculpteur [illegible]çais, né à Valenciennes (Nord), le 14 [illegible] vint à Paris pour y étudier la sculpture [illegible] l'École des beaux-arts et fut élève de [illegible] Duret et d'Abel de Pujol. Il obtint quelques [illegible]dailles et remporta le prix de Rome en [illegible] 1859, il exposa une statue en bronze [illegible] *pêcheur*, où l'on remarquait déjà le talent [illegible]culier de l'artiste et son parti pris de [illegible] des conventions classiques. Cette propension [illegible]rut plus visible encore dans le groupe [illegible] *et ses enfants* (1863), qui fut acquis par [illegible] dont une épreuve en bronze fut placée [illegible] des Tuileries. M. Carpeaux n'a pas exposé [illegible]lièrement aux Salons annuels; nous [illegible] parmi ses principales œuvres : *le Pêcheur* [illegible]*litain* (1863) et *la Jeune fille à la coquille* [illegible] dont le baron Rothschild et le duc de Mouchy [illegible]sèdent les originaux; une *Négresse*, buste [illegible] *et rieuse napolitains*, bustes; *le Prince* [illegible] *et son chien Néro*; deux autres statues du [illegible] des figures de fantaisie telles que *l'Espérance* [illegible] *Candeur*, *le Printemps*, *l'Espiègle*, *la* [illegible]*bella*, *une Mater dolorosa*, un très-grand nombre de bustes, comme ceux de la *Marquise de la* [illegible]*lette*, de la *Duchesse de Mouchy*, de la *Princesse Mathilde*, de *M. Ch. Garnier*, de *Mlle Eugénie Fiocre*; de *M. Gérôme*; de *M. et Mme* [illegible]*gache*, de *Mme Sipierre*, de *M. Dumas fils*. [illegible]

Chargé en 1865 de décorer le pavillon de [illegible] du Louvre, M. Carpeaux exécuta le groupe [illegible] représente *la France impériale portant la* [illegible]*mière dans le monde et protégeant l'Agriculture et la Science*. Au mois d'août 1869, un groupe [illegible] *la Danse*, exécuté pour la façade du nouvel Opéra et placé entre les groupes classiques de MM. [illegible]froy, Guillaume et Perraud, excita les plus [illegible] contestations et, par sa fougue toute réaliste, [illegible]lut à l'auteur des louanges et des critiques [illegible]ment passionnées. La malveillance, la jalousie [illegible] le fanatisme inspirèrent contre cette œuvre [illegible] acte de vandalisme qui fit grand bruit. [illegible] nuit du 27 août, le groupe de M. Carpeaux [illegible] trouva souillé d'une encre corrosive dont on [illegible] toutefois faire disparaître les traces. En 1876 [illegible] plaça à l'extrémité du jardin du Luxembourg le groupe des *Quatre parties du monde* [illegible]*nant la Sphère* dont le plâtre avait été [illegible]marqué au Salon de 1872. — Depuis longtemps atteint d'une maladie organique, aggravée [illegible] par des chagrins domestiques auxquels [illegible] fut initié par des débats judiciaires, M. Carpeaux est mort au château de Bécon, près Courbevoie, le 12 octobre 1875. De solennelles funérailles lui furent faites par sa ville natale, le 1er décembre suivant. Cet artiste, qui avait pris une des [illegible]mières places dans la sculpture contemporaine par ses qualités et leur excès même, a obtenu [illegible] médaille de 2e classe en 1859, une médaille de 1re classe en 1863, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration en 1866. [illegible] médaille d'honneur lui a été decernée à l'Exposition de Bruxelles.

CARPENTER (Margaret GEDDES, mistress [illegible]

ise, née à Salisbury, en 1793,
du comte de Radnor, qui lui
rie de tableaux, les moyens
onne heure aux Expositions de
: elle y obtint, en 1813, la
r pour une *Tête d'enfant*. En
erfectionner à Londres, où,
épousa M. Carpenter, un des
British Museum. Pendant plus
contribua aux exhibitions de
Ses portraits et ses figures d'é-
excellent, furent très-goûtés.
verselle de 1855, elle envoya
d'une dame âgée. — Mistress
e le 13 novembre 1872.

illiam-Benjamin), naturaliste
en 1813, fils d'un ministre dis-
ses au collége de l'Université
à Edimbourg, et retourna
ns sa ville natale. En 1843, il
ur se livrer avec plus de loisir
ques. Dès le début de sa car-
connaître par la publication de
ysiologie *générale et compa-*
neral, etc.; Londres, 1839;
ant ce sujet avec plus de dé-
rages séparés (Principles of
logy; Londres, 1853; et Prin-
; ibid., 1854), et résuma en
s plus spéciales sous le titre
ysiologie *humaine* (Principles
., 1844; 8e édit., 1875). Ces
ent les fonctions d'examina-
e et d'anatomie comparée à
fres (1847), de professeur de
cale au collége de l'Université
ité de l'Université de Londres
. Carpenter fut élu membre
Académie des sciences (section
gie).
cités, et à part de nombreux
bulletins et recueils des socié-
est membre, ou qui ont cou-
nous devons mentionner en-
l'us des *liqueurs alcooliques*
use of alcoholic liquors; Lon-
couronné; le *Microscope et*
1856; 5e édit. 1875); *Prin-*
mentale (Principles of mental
, puis et surtout une série de
résultats de l'exploration des
de la mer publiés à la suite
fiques exécutées par MM. Car-
omson dans la mer du Nord
Plusieurs de ces *Rapports*,
érature des courants et des
nd de la mer, ont été publiés
traités populaires.

e Estelle-Zulma TOURANGIN-
auteur d'ouvrages d'éduca-
rs 1796, à Issoudun (Indre),
gtemps adjoint, puis maire,
Carraud, officier d'artillerie,
a composé, pour les enfants,
e d'ouvrages de morale et
ante qui lui ont valu, dans
ciale, beaucoup de notoriété.
t des principaux est *la Petite*
r, livre de lecture courante
8e édit.), couronné par l'Aca-
us citerons parmi les autres,
uvent réimprimés : *Contes et*
-18); *Maurice ou le Travail*
Métamorphoses d'une goutte
quelques autres essais analo-
gues d'histoire naturelle à l'usage de l'enfance (1863, in-18, 50 fig.); *Historiettes véritables* pour les enfants (1864, in-18, 94 vig.); *le Livre des jeunes filles* (1867, in-18); *les Veillées de maître Patrigeon* (1868, in-18), auxquelles l'Académie française a décerné le prix Monthyon en 1869.

CARRÉ (Narcisse-Épaminondas), magistrat français, né à Paris, le 1er mars 1794, étudia le droit dans cette ville, et se fit inscrire en 1815 au barreau de la Cour royale. Sous la Restauration, il s'occupa de jurisprudence civile, donna ses soins à une édition des *OEuvres de J. Domat* (1821-1822, 9 vol. in-8), revue, corrigée et augmentée d'une table de concordance avec les articles de nos codes. Nommé à la fin de 1831 président du tribunal de première instance de La Rochelle, il passa en 1834 à Tours en la même qualité, en 1848, fut nommé conseiller à la Cour de Paris et devint conseiller honoraire en 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : un *Code des femmes* (1828, in-18), analyse de toutes les dispositions législatives qui règlent les droits de la femme; *la Taxe en matière civile* (1839, in-8). — M. Carré est mort à Neuilly (Seine), le 23 décembre 1878.

CARRÉ (Michel), auteur dramatique français, né en 1819, fit ses études au collége Charlemagne et débuta, en 1841, par un volume de poésies romantiques, *les Folles rimes* (in-12). Il se tourna ensuite vers le théâtre, où il arriva difficilement à se produire; travaillant seul d'abord, il donna à l'Odéon *la Jeunesse de Luther* (1843), drame en un acte et en vers; *l'Eunuque* (1843), imitation libre de Térence; puis au Théâtre-Français, *Scaramouche et Pascariel* (1847), comédie en un acte. En 1850, il fit jouer au Gymnase la fantaisie de *Faust et Marguerite*.

Dès l'année précédente avait commencé la collaboration de M. Michel Carré avec M. Jules Barbier (voy. ce nom). Ils ont écrit en commun des drames, des vaudevilles et des opéras comiques, dont quelques-uns ont eu du succès : *un Drame de famille* (1849), à l'Ambigu; *Henriette Deschamps* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (Ambigu, 1852); *l'Amour mouillé* (1850), au Vaudeville; *Galathée* (1852); *les Noces de Jeannette* (1853); *Miss Fauvette* (1855); *les Saisons* (1855); *Psyché* (1856), à l'Opéra-Comique; *les Noces de Figaro* (1858); *le Pardon de Ploermel* (1859); *la Statue*, pour le Théâtre-Lyrique (1861); *la Reine de Saba*, pour l'Opéra (1862); *Peines d'amour*, pour le Théâtre-Lyrique (1863); *Mireille*, en cinq actes, tiré du poëme provençal de M. Fr. Mistral, pour le même théâtre (1864); *Mignon*, à l'Opéra-Comique (1866), etc.

On a encore de M. Carré : *Van Dyck à Londres* (1848), comédie en trois actes, en prose, avec M. Narrey, représentée à l'Odéon; *Jobin et Nanette* (Variétés, 1849), avec L. Battu; *Lalla-Rouck* (Opéra-Comique, 1862), avec M. Hipp. Lucas; *le Furet des salons* (Palais-Royal, 1862), avec M. Ed. Martin; *le Tourbillon*, comédie en cinq actes, avec M. Raimond Deslandes (Gymnase, 1867); *Fior d'Aliza*, opéra comique en 4 actes, d'après le roman de Lamartine (1867); *Hamlet*, opéra en 5 actes (1868); *une Journée de Diderot*, comédie en un acte (1868), etc. — Il est mort le 27 juin 1872.

CARRÉ-KÉRISOUET. Voy. KÉRISOUET.

CARRELET (Gilbert-Alexandre), général français, ancien sénateur, est né à Saint-Pourçain (Allier), le 14 septembre 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il prit part, comme

officier de cavalerie, à la guerre d'Espagne (1809-1811), où il reçut deux blessures, et aux campagnes de France et de Waterloo. Il était simple capitaine depuis 1822, lorsque, à la suite des événements de 1830, il fut nommé chef d'escadron et bientôt chargé d'organiser, en Afrique, le service de la gendarmerie. Colonel de la même arme en 1838, il reçut en 1842 le brevet de maréchal de camp avec le commandement du Gard. Il devint général de division en 1848. En 1851, il combattit les tentatives de résistance qui suivirent, à Paris, le coup d'État du 2 décembre. Créé sénateur de l'Empire, le général Carrelet fut promu grand-croix de la Légion d'honneur le 30 décembre 1855. — Il est mort à Paris, le 24 mai 1874.

CARREY (Emile), publiciste et député français, né à Paris le 26 septembre 1820, fit ses études au collège Saint-Louis, se fit recevoir avocat et plaida quelque temps au barreau de Paris. De 1840 à 1848, il exerça les fonctions de sous-bibliothécaire de la Chambre des pairs, dont son père était bibliothécaire. En 1847, il fut chargé de négocier, aux États-Unis, un échange annuel de documents parlementaires entre le sénat de Washington et la Chambre des pairs, et reçut, en 1852, la mission d'explorer l'Amérique du Sud au point de vue des intérêts politiques et commerciaux : il y employa trois ans, puis suivit, en 1857, l'expédition de Kabylie. Rentré en France, il devint maire de Vieille-Église (Seine-et-Oise) ; lors de l'invasion prussienne, son énergie préserva sa commune d'une ruine complète.

Porté candidat pour la Chambre des députés, aux élections générales de février 1876 dans l'arrondissement de Rambouillet, il fut élu par 8586 voix, contre MM. Maurice Richard, ancien ministre de l'Empire, et Joubert, autre candidat conservateur, soutenu par M. Buffet, qui obtinrent ensemble environ 6000 voix. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre 1877 qui suivirent la dissolution et fut réélu par 9102 voix contre 6395 données au duc de Padoue, ancien sénateur, candidat officiel et bonapartiste. Depuis 1870, M. Carrey représente le canton de Rambouillet, au conseil général de Seine-et-Oise.

Il a publié : *Recueil complet des actes du gouvernement provisoire* (1848, in-12) ; *l'Amazone*, roman en trois parties intitulées : *Huit jours sous l'équateur*, *les Métis de la Savane*, *les Révoltés du Para* (1856-57, 3 vol. in-12) ; *Récits de Kabylie* (1858, in-12) ; *Grandeur et avenir des États-Unis* (1863, in-8) ; *les Aventures de Robin Jouet* (Tours, 1863, gr. in-8) ; *le Pérou*, tableau descriptif de ce pays (1875, in-8), puis quelques articles insérés au *Moniteur*.

CARRIER (Joseph-Auguste), peintre français, né à Paris, en 1800, étudia la peinture sous Gros et Prud'hon, le portrait sous le chevalier Saint, et débuta aux Salons de 1824 et 1827 par plusieurs cadres de portraits et de miniatures. Vers 1840, il aborda le grand portrait et le paysage. Ses miniatures les plus connues, représentant souvent des figures en pied, sont celles du *baron Lagarde*, de *l'évêque de Poitiers*, et de plusieurs dames anglaises ; ses grands tableaux : un *Site de Lorraine*, un *Souvenir de la Gorge aux Loups* et divers *paysages*. M. Carrier n'a figuré que comme miniaturiste à l'Exposition universelle de 1855, et a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833, et une 1ʳᵉ en 1837.

Au Salon de 1863, il a exposé : *Chemin creux aux Choisets*, près Jouarre (Seine-et-Marne), une *Étude d'après nature à Auteuil* et un *Site de Bretagne* ; à celui de 1864 : *la Métairie de la Prou-dière* (Bretagne), *Vue prise à Saint-Jean-au-Bois* près Compiègne ; à celui de 1865 : *Vue prise dans la forêt de Senanches* (Eure-et-Loir) ; *Vue prise à la Maillère, près du lac de Grand-lieu* (Bretagne) ; à celui de 1866 : *Entrée d'un bois conduisant de Ferney-Voltaire à Genève* ; *Chemin boisé conduisant de Jouarre à la Ferté* ; à l'Exposition universelle de 1867 : *Portrait* ; au Salon de 1868 : *Entrée de chemin dans la forêt de Compiègne* ; *Chêne sur le bord d'une route dans la forêt de Rambouillet*. M. A.-J. Carrier a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. — Il est mort aux Batignolles, le 21 février 1875.

CARRIER-BELLEUSE (Albert-Ernest CARRIER DE BELLEUSE, dit), statuaire français, né à Anizy-le-Château (Aisne) le 12 juin 1824, élève de David d'Angers, débuta au salon de 1851 par deux médaillons en bronze (MM. Péquégnot et Auguste Cain), et ne reparut qu'à celui de 1857, avec un groupe en bronze, *l'Amour et l'Amitié*, et divers portraits. Il a dès lors pris part à presque tous les salons annuels ; nous citerons ici les principaux de ses très-nombreux envois : *Jupiter et Hébé*, groupe en bronze ; *Mort du général Desaix*, groupe en plâtre ; *une Vestale*, buste en terre cuite (1859) ; *Salve Regina*, groupe en plâtre ; *l'Empereur Napoléon III*, buste en bronze ; *C. Fechter*, *Mme Marie Laurent*, *Ern. Renan*, *l'Abbé Louvot*, *J. Chifflart*, *Jules Simon*, bustes en terre cuite (1861) ; *la Bacchante*, statue en marbre (1863) ; *On dîne*, statue en marbre (186.) ; *l'Empereur*, buste en marbre ; *Eug. Delacroix*, buste en bronze (1865) ; *Angelisca*, statue en marbre (1866), réexposée en 1867 à l'Exposition universelle, *le Messie* et *Entre deux amours* (Salon annuel) ; *Th. Gautier*, *Mlle Denière*, *Mme Viardot*, bustes en terre cuite (Exposition universelle 1867) ; *Monument à la mémoire du maréchal Masséna*, pour la ville de Nice (1868) ; *Baron James de Rothschild*, buste en bronze (186.) ; *Hébé endormie*, statue en marbre ; *Projet de monument à la mémoire d'Ingres*, en collaboration avec M. Davioud (1870) ; *M. Thiers*, buste en marbre ; *Psyché abandonnée*, statue en marbre (1872) ; *Mlle Croizette*, buste en plâtre (187.) ; *Deux anges*, statues en fonte de fer pour un monument à Santiago (Chili) ; *une Grande dame romaine*, buste en plâtre (1875) ; *M. F. Cormon*, peintre, buste en terre cuite (1877) ; *Molière*, buste en plâtre ; *Mathieu, de l'Institut*, buste en terre cuite (1878), etc. M. Carrier-Belleuse a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1861, avec rappel en 1863, une autre médaille en 1864, la médaille d'honneur et la décoration de la Légion d'honneur en 1867.

CARRIÈRE (Maurice), littérateur allemand, né à Griedel dans le grand-duché de Hesse, le 5 ... 1817, étudia la philosophie à Giessen, à Gœttingue et à Berlin, et l'enseigna successivement à Giessen en 1849 et à Munich depuis 1853. Administrateur de l'Académie des Beaux-Arts de cette ville. Adversaire déclaré du particularisme et de l'ultramontanisme, il contribua par son influence à faire accepter à Munich l'état de choses accomplies en Allemagne depuis 1866, et y fit des cours de l'histoire de l'art.

On cite parmi ses écrits : *la Cathédrale de Cologne et l'Église libre* (der Kölner Dom als freie deutsche Kirche, Stuttgart, 1843) ; *Abélard et Héloïse* (Giessen, 1844) ; *la Religion considérée dans son esprit, son développement*

... in ihrem Begriff, etc., 1841); ... philosophique du monde au ... formation (die philosophische ... der Reformationszeit, Stuttgart, ... nuit des Girondins, poëme (die ... Girondisten, Giessen, 1849); ... adressées au peuple alle... allemand, anonyme (Re... Betrachtungen für das deutsche ... 1850); le Portrait de Crom... Cromwells, 1851), dans ... Essence et forme de la ... und die Form der Poesie, Leip... qu'une introduction à son ... Leipzig, 1859; 2e édit., 1873); ... avec la civilisation (die ... etc. Leipzig, 1863-64, ...).

... littérateur et archéologue ... (Loire-Inférieure), ... imprimeur dans la ville ... -et-Marne), il devint bibliothé... de la Société d'agriculture, ... Il est mort à Meaux, le 11 juil...

... publié : Contes au coin du ... in-18); Santerre, général ... française, sa vie politique et ... documents originaux (1847, ...); Voyages chez les Celtes, ... Saint-Michel, par Carnac, ... sur les monuments celti... de Paris (Meaux, 1857, 27 ... tionnelle en province, cro... d'un tribunal d'arrondisse... in-18); Mémoire sur les mo... celtiques et antéceltiques, ... de leur origine et de leur des... 9 pl.); Histoire de Meaux et ... depuis les premières traces de ... jusqu'à ce siècle (Meaux, ... et pl. lithogr.), etc.

...SAINT-MARTIN (Paul, baron DE), ... français, ancien député, est né le ... de Chesnay, et membre du ... pour le canton ouest de Versailles, ... législatif, en 1852, comme dé... circonscription de Seine-et-Oise. ... il fut réélu aux élec... et obtint, en 1863, 16314 voix ... il ne fut pas réélu en 1869. ... de Saint-Martin a été nommé ... d'honneur. *

... (Jules), zoologiste allemand, né ... 1823, fils d'un professeur ..., étudia la médecine et les ... dans sa ville natale et devint, ... assistant à l'hôpital Georges. ... à Oxford comme conser... l'anatomie comparée. Il revint à ... s'y fit recevoir privat-docent et ... chaire d'anatomie comparée ... du cabinet zootomique. Pen... de 1873 et 1874, il alla sup... le professeur de zoologie ... alors engagé dans l'expédition ... Challenger.

... travaux de M. V. J. Carus sont : ... transformations par voie de géné... Kenntniss des Generations... 1849); Système de morphologie ... der Thier. Morphologie; Ibid., ... (Ibid., 1857, 1re part.); ... caractères zoologiques (Ueber die Werthbestimmung zool. Merkmale; Ibid., 1854); *Manuel de zoologie*, en collaboration avec Ad. Gerstaecker (Handbuch der Zoologie; Ibid., 1863-75, 2 vol.); *Histoire de la zoologie* (Geschichte der Zoologie; Munich, 1874). On lui doit en outre la traduction allemande des principaux ouvrages de Darwin et celle de la *Physiologie* de Lewes, ainsi que son *Etude sur Aristote*. *

CARUTTI (Dominique), baron de CANTOGNO, homme politique et historien italien, né à Cumiane, près de Turin, le 26 novembre 1821, se fit connaître de bonne heure par des travaux littéraires, qui le firent attacher, dès 1849, au ministère des affaires étrangères où il fut secrétaire général sous les ministres du Bormida, de Cavour et Ricasoli. Élu, à plusieurs reprises, député à la Chambre piémontaise, il fut nommé, en 1861, plénipotentiaire italien pour la délimitation des frontières avec la France. Envoyé comme ministre plénipotentiaire en Hollande en 1862, il y résida jusqu'en 1869 et à son retour, reçut le titre de conseiller d'État. Il est membre de l'Académie des sciences de Turin, de celle des Lincei de Rome et fait partie de la commission de l'histoire nationale. Il a été décoré de l'ordre du Mérite civil de Savoie.

A part un certain nombre de mémoires publiés dans les recueils des académies dont il fait partie ou dans l'*Archivio storico italiano*, on cite de lui les ouvages : *Dei Principii del Governo libero* (Turin, 1851); *Storia del regno di Vittorio-Amedeo II* (Ibid., 1856); *Storia della diplomazia della corti di Savoya* (Ibid., 1875-1876, tom. I, II); *il Conte Humberto I* (Flor., 1878), etc. *

CARVALHO-MIOLAN (Marie-Caroline, dite Félix MIOLAN, dame), cantatrice française, née à Marseille, le 31 décembre 1827, suivit, de 1843 à 1847, la classe de M. Duprez au Conservatoire, y remporta le premier prix de chant et débuta, en 1849, à l'Opéra-Comique. Elle y reprit ou créa avec succès, jusqu'à la fin de 1854, divers rôles, dans *Giralda*, *le Pré aux Clercs*, *la Cour de Célimène*, et surtout dans *les Noces de Jeannette*. En 1853, Mlle Miolan épousa M. Léon Carvaille, dit Carvalho, né en 1825, aux colonies, et qui figurait, depuis 1849, dans le personnel chantant de l'Opéra-Comique. Celui-ci, en 1856, au moment où sa femme était engagée comme première chanteuse au Théâtre-Lyrique, se trouvait être le principal créancier de l'administration de ce théâtre, dont il obtint le privilége. Il en fut de nouveau nommé directeur, en octobre 1862, en remplacement de M. Réty. Après de longues vicissitudes, au milieu desquelles se place, en mars 1868, la tentative de mener de front simultanément deux répertoires, l'un sur le Théâtre-Lyrique, l'autre à la salle Ventadour, M. Carvalho fut forcé, par l'épuisement de ses ressources, d'abandonner la direction du Théâtre-Lyrique et mis en faillite. La séparation de biens fut prononcée entre lui et sa femme, à la suite de débats judiciaires qui établirent que, depuis quatre ans, elle ne touchait rien sur ses appointements. M. Carvalho, après avoir dirigé avec succès le Vaudeville (1872-74), remplit les fonctions de directeur de la scène à l'Opéra, puis succéda à M. du Locle, dans la direction de l'Opéra-Comique.

Mme Carvalho a joué avec éclat sur le premier théâtre dirigé par son mari les principaux rôles dans *la Fanchonnette*, *les Noces de Figaro*, *la Reine Topaze*, *Mireille* et autres pièces qui eurent de la vogue. En 1860, elle fut engagée pour la saison au Théâtre italien de Londres, et depuis elle a donné avec succès des représentations et des concerts à l'étranger et en province. En novembre

1868, elle fut engagée à l'Opéra de Paris, pour deux ans, aux appointements, dit-on, de 60000 fr., et avec quatre mois de congé ; elle y débuta dans le rôle de Marguerite des *Huguenots*, dans *Faust*, et dans *Hamlet*. En mars 1869, son refus de se rendre à Bruxelles où le directeur du théâtre de la Monnaie l'avait engagée, la fit condamner, par le tribunal de la Seine, à 600 francs de dommages et intérêts par jour de retard, condamnation qui ne fut pas maintenue en appel. Pendant ce temps, elle remportait de grands succès de concert à Nice, à Marseille, etc. Après un court engagement à l'Opéra-Comique (1872), elle rentra à l'Opéra en 1875, et reprit avec éclat divers rôles, notamment celui d'Isabella de *Robert le Diable* dans lequel elle avait été froidement accueillie en 1870. Mme Carvalho, dont la voix est très-souple et d'un diapason élevé, brille surtout par sa facilité à exécuter les vocalisations les plus savantes ou les plus capricieuses.

CASABIANCA (François-Xavier, comte DE), ancien sénateur français, représentant et ministre, né à Nice (États sardes), le 27 juin 1796, appartient à une très-ancienne famille noble de la Corse, qui contribua beaucoup à la réunion de l'île à la France. Il fit ses études au lycée Napoléon, y remporta, en 1812, le prix de philosophie, et suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris. Reçu avocat en 1820, il se fit inscrire au barreau de Bastia. Il était le neveu et devint le gendre du vicomte Joseph de Casabianca, général de division, qui fut, en 1804, gouverneur de Mantoue.

Les opinions libérales de M. de Casabianca et son dévouement à la famille de Napoléon le tinrent éloigné des fonctions publiques jusqu'à la révolution de Février. Nommé représentant de la Corse à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six, par 16000 suffrages, il vota en général avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique du président. A la Législative, où il fut réélu, le troisième, par le même département, il adhéra au comité de la rue de Poitiers et n'abandonna la majorité parlementaire que lorsque les conflits éclatèrent entre elle et l'Élysée. A la fin de 1851, le président lui confia les ministères de l'agriculture et du commerce (26 octobre) et des finances (23 novembre).

Après les événements du 2 décembre, M. de Casabianca fut chargé d'organiser le ministère d'État qui venait d'être créé par le décret du 22 janvier 1852. Il quitta ces fonctions importantes pour entrer au Sénat, le 28 juillet suivant. Un décret du 5 mars 1864 le nomma procureur général impérial près la Cour des comptes. Au 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée et n'en sortit qu'à l'élection partielle du 14 mai 1876 : élu député de l'arrondissement de Bastia, il siégea à droite et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui donnèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, il se désista en faveur de son fils, qui fut élu, dans le même arrondissement, par 8423 voix, contre 3617 données à M. de Corsi, candidat républicain. Officier de la Légion d'honneur, le 4 août 1852, il a été promu grand officier le 30 juillet 1858.

CASATI (Gabrio, comte DE), homme d'État italien, né à Milan d'une famille noble, le 2 août 1798, alla faire ses études à Pavie, et fut reçu docteur en droit et en mathématiques. Lors de la révolution de 1821, il s'efforça de soustraire aux vengeances du gouvernement autrichien quelques-uns de ses compatriotes. Il se rendit à Vienne en 1824, pour obtenir la commutation de peine de son beau-frère, le comte Confalonieri, condamné à mort. Il passa les années suivantes dans une retraite profonde; mais ses concitoyens lui conférèrent, en 1837, et lui maintinrent jusqu'en 1848 les fonctions de podestat, les seules qui fussent restées nationales. Il fit sentir au gouvernement la nécessité de plusieurs réformes administratives, et retourna à Vienne, en 1844, pour plaider la cause de son pays. En 1846, l'évêque allemand étant mort, il obtint de l'empereur d'Autriche la nomination de l'évêque italien Romilli.

Au commencement de 1848, il fit tous ses efforts auprès de Radetzky pour faire mettre un terme aux violences des soldats. Patriote modéré il voulut encore, après la révolution française tenir la Lombardie en repos, mais il ne put arrêter l'élan général. Le 18 mars, il venait d'obtenir du gouverneur O'Donnell l'éloignement des shires et l'établissement d'une garde nationale lorsque commença la lutte de cinq jours qui termina par la retraite des Autrichiens. Nommé dès le 20 mars, membre du gouvernement provisoire, il écarta toute idée de république, se pr nonça pour la réunion de la Lombardie et Piémont et soutint la cause de Charles-Alb Bientôt celui-ci le choisit pour ministre des fin ces et président du conseil.

Après la soumission de Milan et l'occupa de la Lombardie par les Autrichiens (6 août, pressa les membres du gouvernement proviso d'obéir à la *loi de fusion* en se constituant à Tu en *consulta* lombarde, et il fut reconnu p président de ce nouveau comité. Après la bata de Novare, il se fit naturaliser Piémontais et nommé sénateur. — Le comte de Casati est à Milan, le 16 novembre 1873.

CASELLI (l'abbé Jean), savant italien, inv teur du télégraphe autographe, né à Sienne, 25 mai 1815, fit ses études littéraires et scien fiques à Florence, où il eut pour maître partic lier de physique Léopold Nobili qui mourut 1837. Le premier écrit de M. Caselli fut une n sur la vie et les travaux de ce célèbre physic (*Elogio di Leopoldo Nobili*, Florence, 1837) fut nommé dès lors membre ordinaire de l'Ath italien, où il lut plusieurs mémoires, notamm un *Discours critique sur l'histoire des républiq italiennes au moyen âge de S. de Sismondi*. Ay accepté un bénéfice ecclésiastique, il était dans les ordres en 1836 et reçut le diaconat. pelé à Parme, en 1841, pour faire l'éducation enfants du comte de Sanvitale, il fut exilé du ché en 1849, lors de la restauration du duc, avoir voté l'annexion à la monarchie cons tionnelle de Charles-Albert.

L'abbé Caselli rentra à Florence; il se con entièrement à l'étude des sciences et particul ment à celle du magnétisme et de l'électrici faisait ses expériences et ses recherches à l'a d'appareils et de machines qu'il construisait même, avec le concours de son frère, Lo Caselli, statuaire et mécanicien distingué. En 1 il fonda un journal illustré pour la vulgaris des sciences physiques, *la Récréation* (*la creazione, giornale di scienze fisiche e di* édité par la librairie de Le Monnier. C'est au lieu de ces travaux théoriques et pratiques fut amené, en 1856, à la découverte des prin et des procédés du nouveau système de télégr électrique qu'il appela *Pantélégraphe*, c'est-à télégraphe universel. Les premiers appareils l'abbé Caselli avaient été construits dans propre atelier; il en confia ensuite l'exécu l'éminent constructeur français, M. Froment.

L'administration des télégraphes français donné les premiers encouragements à l'inve

mis à sa disposition plusieurs
es. Une loi votée par le Corps
ai 1863, autorisa les change-
la mise en pratique du nou-
un décret du 14 février 1865
le premier service de télégra-
, entre Paris et Lyon et Paris
vernement de Russie signa
1865, avec l'abbé Caselli un
ation de son télégraphe sur les
, avec faculté d'en étendre
qui relient déjà la Russie à
On trouvera une description
de Caselli dans le *Traité* du
lectricité (t. III) de M. Au-
ont été décrits et représentés
journaux français, lors de la
bret impérial.

années l'abbé Caselli s'est oc-
invention d'un moteur élec-
ruction s'est exécutée, en juin
empereur. L'abbé Caselli a été
fficier de l'ordre des Saints-

R (Auguste-Casimir-Victor-
plus tard), homme politique
s, le 20 août 1811, fils aîné
mort en 1832, a été autorisé
ciel, en avril 1874, à joindre
nique le prénom illustré par
ingt ans dans la carrière di-
successivement secrétaire d'am-
, à Bruxelles et à La Haye,
Naples et à Saint-Pétersbourg
tentiaire en Hanovre. Élu dé-
le premier arrondissement de
it ses fonctions diplomatiques
mbre jusqu'à la révolution de
de laquelle il se retira dans ses
t. En 1849, les électeurs de ce
général, le second sur cinq, à
ture. Il s'associa par ses votes à
majorité, fut membre de la com-
mune, vota la revision de la
tout la politique de l'Élysée jus-
du ministère qui précéda le
le lendemain il protesta. Conduit, le
Mont-Valérien, il n'y fut retenu
, et rentra dès lors dans la vie
pendant quelques années de
nomies. Il a fait, de 1845 à
seil général de l'Aube, dont il
en 1861. Il y représentait le
-sur-Seine, représenté autre-
et qui devait l'être plus tard
élections législatives de 1869, il
dans la vie politique, mais il
2 voix, contre 20871 données
M. Casimir Périer avait été
membre libre de l'Académie
es et politiques, en remplace-
uglie qui changeait de section.
, le 21 avril 1846, grand offi-
honneur.

e franco-prussienne, M. Casi-
ir ses terres de Pont-sur-Seine
invasion, tandis que son fils,
bataillon des mobiles de l'Aube,
aux défenseurs de Paris. Arrêté
, sur une calomnieuse dénon-
la prison de Troyes, puis con-
y être mis à la disposition du
prussien, il fut mis en liberté
justice, en sa qualité de candidat
sonnage. Aux élections du 8 fé-
nommé représentant de l'Isère,

des Bouches-du-Rhône et de l'Aube, et opta pour ce dernier département dans lequel il était élu le second sur cinq, par 38548 voix sur 56484 votants. Sa compétence en matière financière le fit choisir comme rapporteur du budget exceptionnel de 1871, qui imposait à la nation 500 millions de charges nouvelles. Lors du renouvellement des conseils généraux, le 8 octobre, il fut réélu membre du Conseil général de l'Aube, qui le choisit pour son président.

A la mort de M. Lambrecht, M. Casimir-Périer remplaça ce député au ministère de l'intérieur (11 octobre). Sa nomination fut favorablement accueillie par les modérés de toutes les nuances. Inscrit aux réunions des deux centres, il avait voté, dans plusieurs questions politiques et religieuses, avec la droite, puis il s'était rattaché plus particulièrement au centre gauche, et avait accepté de plus en plus nettement, dans des documents rendus publics, les institutions républicaines. On remarqua la fermeté avec laquelle il réprima les écarts de la presse, notamment par la suspension des journaux bonapartistes, l'*Avenir libéral* et le *Pays*; d'autre part, on lui dut le système des rectifications officieuses, qui, en ménageant la susceptibilité des écrivains, sauvegardait les intérêts de la vérité. Il réorganisa les bureaux du ministère de l'intérieur, les répartit en quatre grandes directions, et créa une direction des affaires civiles de l'Algérie (18 novembre). Partisan convaincu du retour de l'Assemblée à Paris, il fit de la décision de la Chambre à ce sujet une question de portefeuille et donna sa démission après le vote du 2 février 1872. Depuis il fut membre ou président de plusieurs commissions parlementaires et continua de soutenir de tout son pouvoir la politique de M. Thiers. Au mois de janvier 1873, c'est-à-dire au moment où cette politique était le plus fortement battue en brèche par la droite, il fondait la réunion dite de la République conservatrice, et, malgré tous les efforts des hommes qui, au nom de ses relations sociales et de famille, prétendaient l'entraîner dans le courant monarchique, il ne cessa de marquer par ses actes, ses discours, ses communications à la presse, sa ligne de conduite républicaine. Après les élections radicales du 17 avril, qui jetèrent tant de trouble dans le parti modéré, il ne craignit pas de déclarer dans les journaux que, « sans fermer les yeux sur la gravité des circonstances, lui et ses collègues persévéraient de plus en plus dans leur attitude. » Quelques jours plus tard, dans un important discours au concours agricole de Bar-sur-Seine, il développait avec la même fermeté le programme de la république conservatrice (12 mai). Sur ces entrefaites, M. Thiers désespérant de désarmer les hostilités de la droite, essaya de reconstituer son cabinet avec l'appui du centre gauche, et il appela M. Casimir-Périer au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. de Goulard (décret du 18 mai 1873), mais au bout de six jours, le vote de l'ordre du jour de M. Ernoul entraîna du même coup la retraite du ministère et la démission du président de la République (24 mai); le portefeuille de l'intérieur passa aux mains de M. Beulé dans le premier ministère formé par le duc de Broglie.

Au milieu des intrigues qui eurent lieu dès ce moment, pour amener, par la fusion des partis monarchiques, l'élévation du comte de Chambord au trône, M. Casimir-Périer protesta par toutes les voies de la publicité contre des projets de restauration contraires au sentiment du pays, et resta le partisan fidèle et résolu des institutions républicaines et conservatrices. Il s'efforça d'entraîner l'Assemblée nationale à se prononcer en leur faveur, soit par la participation aux travaux des

commissions de constitution, soit en portant directement à la tribune une proposition à laquelle son nom fut attaché et qui tendait à la déclaration expresse du maintien de la République. Cette proposition, repoussée, dans la séance du 23 juillet 1874, par 374 voix, réunit une minorité de 333 suffrages. Lorsque, après toutes ses résistances, la majorité monarchique eut voté la constitution républicaine, M. Casimir-Périer fut porté au premier rang sur la liste des candidats des gauches pour les élections des membres inamovibles du nouveau Sénat. Il fut élu le 10 décembre 1875, au 2ᵉ tour des nombreux scrutins qui eurent lieu, par 347 voix sur 690 votants. Au moment de l'élection des sénateurs départementaux, il adressa aux électeurs de l'Aube une circulaire très-remarquée, où, résumant toute la politique de sa vie, il traçait le programme d'une « République irréprochable, étroitement liée aux intérêts conservateurs, ne séparant jamais la démocratie de la liberté, la liberté de l'ordre. » C'était, en quelque sorte, son testament. Après les élections républicaines des députés, invité par le maréchal de Mac-Mahon à former comme ministre de l'intérieur, le premier cabinet de la nouvelle constitution, il refusa cet honneur, ne voulant pas du pouvoir dans les conditions réduites où il s'offrait à lui, et pour ne pas couvrir de son nom et de sa responsabilité la continuation d'une politique hostile aux idées et aux institutions républicaines. Sur son refus, le ministère de l'intérieur fut confié à M. Ricard. — M. Casimir Périer est mort à Paris le 6 juin 1876.

Il a publié, comme économiste et publiciste : *le Traité avec l'Angleterre* (1860, in-8); *les Finances de l'Empire* (1861, in-8); *le Budget de 1863* (1862, in-8); *la Réforme financière* (1862, in-8); *les Finances et la politique* (1863, in-8); *les Sociétés de coopération* (1864, in-8); *l'Article 75 de la Constitution de l'an VIII sous le régime de la Constitution de 1852* (1867, in-8), etc.

CASIMIR-PÉRIER (Jean-Casimir PÉRIER, plus tard), député, fils aîné du précédent, né à Paris le 8 novembre 1847, autorisé, par le même décret que son père, à modifier son nom patronymique, fit de fortes études littéraires et historiques et se fit recevoir licencié ès lettres. Lors de la guerre franco-prussienne, il entra dans les mobiles de l'Aube qui furent appelés à Paris, et mérita par sa conduite pendant le siége, d'être cité à l'ordre du jour et décoré de la Légion d'honneur. Du mois d'octobre 1871 au mois de février 1872, il fut, au ministère de l'intérieur, chef du cabinet de son père, qui, pour lui ouvrir la carrière politique, donna sa démission de conseiller général de l'Aube, en avril 1874, et le présenta aux électeurs de Nogent-sur-Seine, sous le patronage de tous les souvenirs de sa famille; il fut élu sans concurrent, le 18 juillet, par 1907 voix sur 2017 votants. La même année, M. Jean Casimir-Périer faisait dans son département, une vive campagne électorale en faveur de la candidature républicaine du général Saussier, contre celle de l'ancien député bonapartiste, M. Argence. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, il se porta candidat, dans l'arrondissement de Nogent-sur-Seine, avec une profession de foi résolument républicaine, et fut élu, encore sans concurrent, par 6,980 voix. Il s'inscrivit aux deux réunions du centre gauche et de la gauche républicaine. Il vota constamment avec la majorité formée par ces groupes et, après l'acte du 16 mai 1877 fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 6515 voix, contre 3400 obtenues par le candidat bonapartiste, M. [illegible] kenaer. Lors de la formation du cabinet [illegible] cain du 14 décembre, il fut appelé au [illegible] sous-secrétaire d'État au département de [illegible] tion publique des cultes et des beaux-arts [illegible] M. Bardoux était nommé ministre; il [illegible] serva jusqu'à la retraite du cabinet Du[illegible] janvier 1879). Trois mois plus tard, M. [illegible] Périer passait du centre gauche au gro[illegible] gauche républicaine.

CASPARI (Charles-Paul), savant alle[illegible] à Dessau, le 14 février 1814, et élève [illegible] sités de Leipsig, de Berlin et de Kö[illegible] prit ses grades en théologie dans cette [illegible] ville et devint, en 1847, lecteur et mem[illegible] Faculté de Christiania. Il y fit des cours [illegible] logie et d'exégèse qui eurent un grand [illegible] ses ouvrages le firent regarder comme [illegible] théologiens les mieux pensants et les plu[illegible] de l'Allemagne du Nord.

On cite parmi ses écrits théologiques : [illegible] *d'exégèse pour les prophètes de l'ancienne alliance*, en collaboration avec le savant [illegible] (Exegetisches Handbuch zu den Pro[illegible] alten Bundes) ; *Études de théologie bi[illegible] critique apologétique* (Biblisch-theo[illegible] apologetisch-kritische Studien, Leipz. [illegible] *Introduction au livre d'Isaïe et à une hi[illegible] son temps* (Beitraege zur Einleitung in [illegible] Iesaias, etc., Ibid., 1848); *Sur la Guerre* [illegible] (Ueber den Syrisch-ephaimitischen Krieg [illegible] Jotham und Ahas, Christiania, 1849); *Mi[illegible] sa prophétie* (Ueber Micha und, etc., Ibid., [illegible] une traduction des *Psaumes* en langue [illegible] gienne (Ibid., 1851); *Commentaires sur les [illegible] phéties d'Isaïe* (Christ, 1867); *Sources pour [illegible] toire du baptême et du credo* (Quellen zur Gesch[illegible] etc., 1868). M. Caspari a aussi publié [illegible] travaux sur la langue arabe : une édition [illegible] l'*Enchiridion studiosi* de Borhan-ed-din (Leip[illegible] 1838); *Grammatica arabica* (Ibid., 1848), [illegible]

CASSAGNAC. Voy. GRANIER DE CASSAGNAC.

CASSE (Eugène-François-Germain), [illegible] français, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe [illegible] 23 septembre 1837, vint étudier le droit [illegible] et fit partie du groupe des étudiants qui [illegible] sayaient à combattre l'empire. Il prit par[illegible] rédaction de la plupart des petits journaux [illegible] rive gauche, comme : *le Matin*, *le Travail*, [illegible] et fut condamné plusieurs fois pour dé[illegible] presse. Vers 1866, il avait assisté au congrès [illegible] cialiste de Liége et prononcé contre le ré[illegible] impérial et le clergé un discours violent qui [illegible] pour conséquence son exclusion de toutes [illegible] facultés. Membre de la société internationale [illegible] travailleurs, il fut un des accusés dans le pro[illegible] intenté à cette société en 1870. D'abord colla[illegible] rateur du journal *la Marseillaise*, il était [illegible] des rédacteurs du *Rappel*, lorsque ses compa[illegible] tes de la Guadeloupe l'envoyèrent à l'Assemb[illegible] nationale, le 5 octobre 1873, en remplacement [illegible] M. Rollin, démissionnaire; il fut élu par [illegible] contre 2500 données à M. Paul Granier de C[illegible] sagnac. Il prit place à l'extrême gauche avec [illegible] quelle il vota ordinairement; il adopta [illegible] l'amendement Wallon et l'ensemble des lois con[illegible] stitutionnelles. La nouvelle loi électorale n'acc[illegible] dant qu'un député à chaque colonie, M. Ger[illegible] main Casse se présenta à Paris, d'abord dans [illegible] XIIᵉ arrondissement contre M. Greppo, puis ayant [illegible] obtenu le patronage de *la République française* [illegible] il transporta sa candidature dans le XIVᵉ, contre [illegible] M. Louis Asseline, ancien maire de l'arrondissement [illegible]

... qu'au second tour de scrutin, ... 3651 voix. L'un des 363 dépu... ...taires qui refusèrent leur vote ...istère de Broglie, après l'acte ... fut réélu, le 14 octobre sui... contre 2200 environ obtenues ...urrents monarchistes. A la ... il fit partie de plusieurs com... électorale.

... plus tard Paulus Stephanus), ...teur allemand, né à Gross-... 1821, de parents israélites, ...évangélique de Schneizwitz, ...études historiques, à Berlin, de L. Ranke. Il dirigea pen-...ment d'Erfurt la Gazette de ...*Gazette constitutionnelle*. En ... la confession évangélique. ...encore trois ans à Erfurt comme ... fixa, en 1859, à Berlin. En ...posé et se rattacha au parti ...mé prédicateur à l'église du ... succès qu'il fut appelé à ...urs grandes villes. Un certain ...ons ont été publiés séparé-... On cite particulièrement ceux ... 1869 à 1870, sur le concile de ... la papauté, et surtout ses ... suivante à l'occasion de la ...rance, discours reproduits sous ... *allemandes* (Berlin, 1870). ...Cassel sont extrêmement nom-... une foule de sujets; nous nous ... *Antiquités magyares* (Mag. ... 1848); l'*Histoire des Juifs*, ... d'Ersch et Gruber (Leipzig, ... *lieux de Thuringe* (Ueber die ...en; Erfurt, 1845-58, 2 part.); ... (Jüdische Studien; Weimar, ... *Jésus de Renan* (Ueber R's ... 1863); *Symbola Renati* (Ibid. ... *Hohenzollern* (Ibid., 1873); ... Aus Guten Stunden; Gotha, ...collaboration à de nombreux ... M. Cassel publie depuis 1869 ...*Sion*, une revue hebdoma-... évangélique orthodoxe.

...Jules-Antoine) publiciste fran-... (Charente-inférieure) en 1830, ...ds de droit et remplit les fonc-... une étude d'avoué. Il débuta ... d'esthétique : *Philosophie du* ...58, in-18). qui fut remarqué, ... à prendre son rang parmi les ...abord au *Monde Illustré*, puis ... plus tard la politique dans ce ... en devint l'un des rédacteurs ... conseiller municipal du XVe ...rtier de Javel), en 1874 et en ... 22 février 1879, il fut nommé ... supérieur des Beaux-Arts, en ...comte d'Armaillé. Le décret du ... fait entrer au Conseil d'Etat. ...cation restée inachevée, *les* ...*ïde. Salon de 1861*, (1861, in-...Stagnary a réuni sous ce titre : ...1864, in-18); quelques-uns de ...que littéraire, insérés pour la plu-...journe, et publié avec MM. Fr ... Paschal Grousset, *le Bilan de* ... dans lequel il s'était chargé ...t.

... Émile-Ferdinand Xavier), écri-... français, né à Belmont (Avey-ron) le 27 mai 1824, commença ses études au petit séminaire de sa ville natale et vint les continuer à celui de Saint-Sulpice. En 1844 il alla à Rome où il fut ordonné prêtre l'année suivante et reçu docteur en 1846. Il revint alors auprès de son oncle, Mgr Affre, archevêque de Paris, dont il fut secrétaire particulier jusqu'en 1848. Nommé alors vicaire à Saint-Sulpice, il devint, en 1875, chanoine titulaire du diocèse de Moulins. Il est, en outre, chanoine honoraire de Paris.

L'abbé Castan a publié un assez grand nombre d'ouvrages d'histoire ecclésiastique, de critique religieuse ou d'édification, notamment : *Elévations sur la vie de la Mère de Dieu* (1852, in-8), *Histoire de la vie et de la mort de Mgr Denis-Auguste Affre* (1855, in-18) ; *les Origines du christianisme d'après la critique rationaliste contemporaine*, et *d'après la tradition catholique* (1868, 2 vol. in-8) ; *De l'Idée de Dieu d'après la tradition chrétienne*, etc, (1871, 2 vol. in-8); *Histoire de la papauté* en plusieurs suites, (1860, 1873, 1875, T. I-III, in-8).

CASTAN (Ferréol-François-Joseph-Auguste), paléographe français, né à Besançon le 20 novembre 1833, entra à l'école des Chartes en novembre 1855. Nommé bibliothécaire-adjoint, archiviste de sa ville natale et inspecteur des archives du département, il est devenu conservateur de la même bibliothèque. Déjà correspondant du Comité des travaux historiques, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1875. M. Castan a publié divers travaux d'histoires locales, entre autres : *Origines de la commune de Besançon* (1858, in-8).

CASTELAR (Émilio), homme politique espagnol, né en 1832, se jeta de bonne heure dans les agitations politiques de son pays et se signala dans les diverses manifestations révolutionnaires par ses aspirations républicaines. Il les fit surtout paraître à la suite de l'insurrection de 1854. Collaborateur des feuilles les plus avancées, il fonda lui-même en 1864, un journal, *la Démocratie*, où ses idées politiques et sociales revêtirent une forte teinte de mysticisme théologique, à laquelle il a renoncé depuis, mais qui, à cette époque, éloigna de lui beaucoup de démocrates. Il se vit alors destitué de la chaire d'histoire et de philosophie qu'il avait obtenue au concours à l'Université de Madrid. Il prit parti en 1866, à la révolution qui fut comprimée par Serrano. Il s'était montré l'un des premiers aux barricades, où les autres insurgés le laissèrent sans secours, par aversion pour ses idées républicaines. Condamné à mort, il passa la frontière et se retira à Genève, puis en France.

Lors de la révolution de septembre 1868, M. Castelar, rentré en Espagne, fut, avec MM. Orense et Pierrad, un des chefs les plus ardents du mouvement démocratique; il travailla de toutes ses forces à pousser les événements vers la république dont il demanda vainement la proclamation immédiate au gouvernement provisoire. Il fut le promoteur de manifestations populaires à Madrid contre le rétablissement de la monarchie, organisa des meetings et y prit, par la parole, une grande autorité. Lors des élections municipales qui eurent lieu en décembre, il se transporta dans les provinces et détermina, dans beaucoup de villes, un mouvement si marqué qu'il envoya à *l'Avenir national* de Paris cette dépêche : « Nous avons gagné les élections municipales dans toutes les grandes villes, Madrid excepté; la république est moralement faite. » Néanmoins, aux élections générales pour les Cortès constituantes, en février 1869, le parti répu-

blicain ne fit passer qu'une minorité de représentants, dont M. Castelar resta l'un des chefs. Une de ses premières propositions, dans la nouvelle assemblée, fut celle d'une amnistie générale pour les délits politiques; elle fut repoussée, comme toutes celles qu'il fit ensuite en opposition à la politique monarchique des chefs de la majorité. Dans les discussions relatives à la nouvelle constitution de l'Espagne, M. Castelar s'efforça en vain de faire prévaloir le principe des institutions républicaines. Il combattit, en juin 1869, le projet de régence, mais refusa de s'associer aux insurrections républicaines du mois d'octobre.

Lorsqu'à la suite de ces insurrections, la minorité républicaine eût quitté la Chambre, M. Castelar obtint, par un éloquent discours, la libre rentrée de ses collègues. Il ne cessa de combattre les candidatures au trône d'Espagne qui se succédèrent pendant dix-huit mois, et notamment celle du duc d'Aoste, présentée par le général Prim. M. Castelar demanda aux Cortès un vote de blâme, déclarant qu'il ne comprenait pas « comment, pendant la guerre franco-prussienne, il pouvait exister des monarchistes. » Ce vote fut repoussé par 122 voix contre 44 (3 novembre 1870), et, le 30 décembre suivant, le nouveau roi débarquait à Carthagène. M. Castelar fit partie de l'opposition, de concert avec les députés carlistes, tout en se maintenant, selon son expression, dans une « expectative bienveillante. »

Après l'abdication qui termina le règne si court et si troublé d'Amédée I^er (11 février 1873), M. Castelar fut nommé ministre des affaires étrangères par 245 voix et, en qualité de président du conseil, adressa aussitôt aux puissances une circulaire où il insistait particulièrement sur le caractère pacifique de la nouvelle république et sur l'appui moral qu'elle rencontrait dans l'armée. A l'intérieur, l'influence de M. Castelar se fit surtout sentir lors du vote de l'abolition de l'esclavage à Porto-Rico, qui fut le dernier acte de l'Assemblée (22 mars 1873), et dans les énergiques, mais vaines tentatives qu'il fit pour réprimer l'insurrection carliste et rétablir l'ordre dans les finances. En présence des rivalités qui divisaient la fraction républicaine de la nouvelle Chambre, M. Castelar lui adressa, le 7 juin, un message pour annoncer sa démission et réclamer d'elle la continuation de ses efforts. Il fut remplacé au pouvoir par MM. Pi y Margall et Salmeron qu'il soutint de toute l'autorité de sa parole, mais dont l'impuissance le ramena aux affaires dès le 7 septembre suivant. Le lendemain, il accepta le pouvoir exécutif, blâma énergiquement la démagogie et se déclara prêt à appliquer la peine de mort pour obtenir le rétablissement de la discipline militaire. Tous les articles du projet de loi qu'il présenta à cet effet furent votés. La situation, d'ailleurs, exigeait d'impérieuses résolutions : l'insurrection envahissait les montagnes et la frontière et armait des navires de guerre. Deux d'entre eux s'étant aventurés dans les eaux de l'escadre anglaise qui croisait devant Alicante, le gouvernement espagnol obtint qu'ils lui fussent livrés, et lors du bombardement de ce port (septembre 1873), les vaisseaux carlistes se retirèrent avec de notables avaries. Le siége de Carthagène (novembre) ne fit pas moins reconnaître la vigueur des chefs de la république.

Malheureusement les dissentiments de M. Salmeron, président des Cortès, et de M. Castelar s'accentuaient chaque jour. M. Salmeron demandait le remplacement de deux membres du conseil, MM. Maisonave et Sanchez Braga, le retrait de la nomination de certains évêques à différents siéges et la mise en disponibilité des généraux Pavia, Moriones et Lopez Dominguez. M. Castelar refusa, et les divisions de la majorité ren[illegible] chute inévitable. Plusieurs tentatives de [illegible] tion furent faites avant la réunion des C[illegible] rentrèrent le 2 janvier 1874. L'inquié[illegible] d'autant plus grande à Madrid que l[illegible] M. Castelar n'était plus douteux et que, [illegible] chef politique ne pouvant se flatter de [illegible] cer, une révolution militaire était im[illegible]. Après une discussion qui ne dura pas [illegible] quatorze heures, 120 députés contre 10[illegible] noncèrent contre M. Castelar qui donna [illegible] démission. Le général Pavia écrivit alors [illegible] meron une lettre par laquelle il demanda [illegible] semblée de se dissoudre; sur son refus, il [illegible] militairement la salle des délibérations [illegible] les députés. M. Castelar publia, dès le [illegible] contre cet attentat une protestation, restée [illegible] et les vainqueurs poursuivirent à loisir le [illegible] ment des milices. Le chef de la gauche [illegible] en 1874, l'Italie et la France et reçut [illegible] chaleureux accueil. Lorsqu'à la suite de [illegible] ciamento du général Martinez Campos, [illegible] fils d'Isabelle fut proclamé sous le [illegible] phonse XII, M. Castelar fit partie des [illegible] Cortès, mais, au milieu d'une Chambre [illegible] exclusivement monarchique, sa [illegible] motions furent sans effet. Il [illegible] la formule du serment qu'il avait [illegible] prêter, revendiqua le maintien du suffrage [illegible] versel, combattit le projet de constitution, [illegible] dit la liberté religieuse, demanda l'électi[illegible] tous les maires par les conseils municipa[illegible] prononça pour le service militaire o[illegible] (mars-décembre 1876).

Les compatriotes du chef du parti républ[illegible] espagnol se sont plu à vanter les rares q[illegible] de l'homme privé dont le désintéressem[illegible] jamais été contesté de ses adversaires, et qui [illegible] garder de fidèles amitiés dans les partis les [illegible] opposés à sa politique. M. Castelar s'est fait [illegible] naître comme écrivain par un volume de [illegible] nirs et d'impressions intitulé : *l'Art, la reli[illegible] et la nature en Italie* (1874, in-18). Il a été [illegible] membre de l'Académie espagnole, en janvier [illegible]

CASTIAU (Adelson), avocat et homme poli[illegible] belge, né à Péruwelz (Hainaut), le 10 juin [illegible] avait acquis, au barreau, une brillante répu[illegible] lorsque les électeurs de Tournai l'envoyèrent [illegible] Chambre des Représentants en 1843. Il fut [illegible] dant cinq ans l'orateur de l'opposition libéra[illegible] l'adversaire infatigable de la politique de [illegible] Nothomb et de Theux. Il soutint quelque [illegible] le ministère libéral de 1847; mais, quand [illegible] en France la révolution de Février, il se [illegible] Belgique l'organe des idées qui venaient de tri[illegible] pher à Paris, « appelées, disait-il, à faire le [illegible] du monde. » Dans la séance du 4 avril, après [illegible] profession de foi franchement républicaine, [illegible] annonça qu'il se retirait de la vie parlementaire [illegible] et donna sa démission. Il a persisté à se [illegible] depuis en dehors des assemblées politiques, [illegible] s'est fixé à Paris. Il a été publié : *Adelson Castiau, sa carrière parlementaire, ses écrits* (1878, in-[illegible]

CASTIGLIONE (duchesse DE). Voy. COLONNA [illegible] CASTIGLIONE.

CASTILHO (Antoine-Félicien DE), poète portu[illegible] gais, est né à Lisbonne, le 26 janvier 1800. Devenu [illegible] aveugle à la suite d'une variole, il fut élevé par [illegible] son frère et ne commença à écrire qu'après avoir [illegible] acquis une connaissance approfondie de l'anti[illegible] quité, des sciences et de l'histoire moderne. Ses [illegible] premiers vers, harmonieux et de la plus belle [illegible] langue portugaise, *Lettres d'Écho à Narcisse* (Coïmbre, 1836), obtinrent un grand succès. La [illegible]

[illegible] le *Printemps* (Lisbonne, [illegible] *do Castello* (1836); les [illegible] (1844, in-8), et surtout [illegible] le poëme national [illegible] (1849, in-8). Parmi ses écrits en [illegible] un *Traité de versification* [illegible] les *Tableaux historiques du* [illegible] édition de luxe qui n'a [illegible] de nombreux articles dans [illegible] de Lisbonne, et des traductions [illegible] telles que celles des *Métamorphoses* [illegible] et des *Paroles d'un croyant* de [illegible] Castilho, après un séjour de quelques [illegible] se retira à Lisbonne, [illegible] connu sous [illegible]. — Il est mort dans [illegible] 1875.

CASTILLE (Charles-Hippolyte), romancier et [illegible], né à Montreuil-sur-Mer, le [illegible], est fils d'un colonel d'artillerie [illegible] d'ordonnance de l'Empereur [illegible] sous la Restauration. [illegible] aux colléges de Douai et de [illegible] à Paris où il fut quelque [illegible] au ministère des travaux [illegible] vers la carrière des lettres, [illegible] *des Familles*, puis dirigea [illegible] de *l'Esprit public*, fondé [illegible]. Il produisit alors, au [illegible] fécondité inépuisable, des [illegible] des feuilletons qui appartiennent [illegible] au genre sombre, et qui [illegible] dans la collection des *Romans* [illegible]. Nous citerons *les Oiseaux de proie* (1846-1848); *l'Ascalante* (1852), [illegible]; *le Marigrane des Claires* [illegible] *de la mort* (1854); [illegible] (1857). *Les Ambitieux*, qui [illegible] dans le journal *la Semaine*, [illegible] en volumes (1852-1853, 4 vol. [illegible]) un certain nombre de [illegible] sous le titre : *Histoires de* [illegible].

[illegible] avec assez de dédain ses [illegible] littéraires, M. Hippolyte Castille [illegible] par des travaux d'un [illegible] politique. En 1847, [illegible] *le Travail intellectuel* [illegible] 25 février 1848, il fit paraître, [illegible] journal quotidien intitulé *la* [illegible]. Il se présenta sans succès [illegible], comme candidat à [illegible]. Rédacteur de *la Révolution* [illegible] *et sociale*, et de *la Tribune* [illegible] quelque temps partie des divers [illegible] de Paris.

[illegible] M. Hippolyte Castille attira de [illegible] sur lui par ses écrits. Après [illegible] la *Revue de Paris*, un travail [illegible] *intellectuelle*, une nouvelle [illegible] du pouvoir, et une série [illegible] *et les mœurs sous le* [illegible] (1853, in-8; 1854, in-18), [illegible] plus considérable, *Histoire* [illegible] *République française* (1854-1855, [illegible] à l'esprit libéral et au [illegible], cette histoire, où l'absolutisme [illegible] sont présentés comme des [illegible], fut suivie d'une galerie de biographies [illegible] du même esprit, [illegible] *Portraits politiques au XIX[e] siècle* [illegible] 30 petits vol. in-32; 2[e] série [illegible] 20 vol. même format). Citons encore [illegible] *César, Charlemagne et* [illegible] et *Histoire de soixante ans* [illegible] (1859-1863, t. I-IV).

M. H. Castille, après avoir eu, en 1868, la rédaction en chef du journal *le Globe*, commença dans *l'Universel*, fondé par M. Ducuing, une série de lettres politiques signées *Alceste*, qui furent très-remarquées et réunies en volumes (*Lettres de Paris*, 1869, 3 broch. in-18). Après la guerre, de nouvelles lettres reparurent sous la même signature, dans *la Constitution* et *l'Avenir national*, dirigés par M. Edouard Portalis. L'une d'elles intitulée *A bas Chambord !* fit supprimer le second de ces journaux en vertu de la loi d'état de siége. M. H. Castille n'a jamais avoué ni renié la paternité de ces articles.

CASTILLON DU PORTAIL (Louis-Auguste), chimiste belge, d'origine française, né en 1794, entra en 1813 à l'École polytechnique et donna sa démission de lieutenant d'artillerie en 1820. Il s'occupa de chimie, et passa plus tard au service de la Belgique; il y devint un des directeurs de la poudrerie royale de Watteren et administrateur de plusieurs Sociétés industrielles. On lui dut, en 1842, une application du noir animal à la carbonisation du bois, qui a beaucoup contribué au progrès de la fabrication dans la poudrerie royale. Cet établissement a obtenu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Castillon du Portail avait publié en France : *Recherches sur les conditions et le meilleur mode d'exécution des chemins de fer* (1838, in-8).

CATAFAGO (Joseph), orientaliste français, d'origine corse, né à Alep (Syrie) en 1821, se livra de bonne heure à l'étude de l'arabe et fut nommé en 1840 secrétaire interprète de Soliman-pacha, major général de l'armée égyptienne en Syrie. Il devint ensuite chancelier interprète du consulat général de Prusse, à Beyrouth. Huit ans après, il passa au service de la Russie, comme secrétaire interprète du consulat de cette puissance dans la même ville. En 1855, il se rendit à Londres où il publia un premier *Dictionnaire arabe-anglais et anglais-arabe* (2 vol. in-8); nouv. édit. très-aug., 1873). Depuis, M. Catafago a entrepris d'autres publications de même nature, mais plus étendues, notamment : *Dictionnaire anglais-arabe* (2 vol. in-4); *Dictionnaire français-arabe* (Paris, in-4), en cours de publication. Il prépare, dit-on, d'autres dictionnaires, combinant l'arabe avec diverses autres langues, telles que le latin, l'allemand, le russe, etc.

CATALAN (Eugène-Charles), mathématicien français, né à Bruges, le 30 mai 1814, sortit de l'École polytechnique en 1835, et renonça aux services publics pour se vouer à l'enseignement. Il professa les mathématiques au collége de Châlons-sur-Marne, aux lycées Saint-Louis et Charlemagne et au collége Sainte-Barbe, et fut répétiteur à l'École polytechnique. Il avait pris ses grades universitaires et avait été reçu premier agrégé des sciences en 1846. En 1848, il prit une part assez active au mouvement révolutionnaire; depuis le coup d'État du 2 décembre, démissionnaire pour refus de serment, il professa dans plusieurs institutions libres les mathématiques supérieures, puis devint professeur d'analyse à l'université de Liége.

M. Catalan, qui fut longtemps l'un des plus populaires des professeurs de Paris, a publié à diverses époques, dans les journaux spéciaux, un certain nombre de notes, en général peu étendues, sur des questions difficiles de géométrie, d'analyse et de mécanique : les plus importantes se rapportent à la réduction et à la transformation des intégrales multiples (*Journal*

de M. Liouville, 1839, 1840, 1843; *Journal de l'École polytechnique*, t. XXI). On lui doit aussi quelques ouvrages classiques estimés : *Éléments de géométrie* (1843, in-8); *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1852, 2 vol. in-8 et atlas); un recueil de *Théorèmes et problèmes de géométrie élémentaire, avec leurs solutions* (1852, in-8); *Manuel des candidats à l'École polytechnique* (1857, 1858, 2 vol. in-12); *Notions d'astronomie* (1860, in-18, avec fig.); *Cours d'analyse à l'Université de Liége* (1870, in-8), ainsi que plusieurs parties d'un *Manuel des aspirants au baccalauréat ès-sciences*, etc.

CATENACCI (Hercule), peintre italien, né à Ferrare, en 1816, fit ses classes au collège de cette ville, puis étudia la peinture et alla se perfectionner à Bologne et à Rome. A la suite du soulèvement de 1831, il se réfugia à Corfou, d'où il visita la Grèce et l'Orient, professa quelque temps l'architecture et la topographie dans un des collèges de Constantinople, et vint enfin se fixer à Paris. Paysagiste et dessinateur habile, il a illustré, avec MM. Français et Girardet, le livre *la Touraine*, publié par la librairie Mame (1855), et, depuis, les *Trésors de l'Art* et les *Galeries publiques de l'Europe* (1858-59), édités par M. J.-F.-D. Armengaud.

CATTARA-LETTIERI (Antoine), philosophe italien, né à Messine (Sicile), le 27 août 1809, se consacra à l'étude de la philosophie, devint professeur de cette science à l'Université de Messine. Il a publié divers écrits philosophiques, qui ont été remarqués en Italie. Son système se rattache aux doctrines des anciennes écoles platoniciennes, modifiées sous l'influence du spiritualisme chrétien. Nous citerons : *Scritti vari di Etica e di diritto naturale* (1858); *Dialoghi filosofici sull intuito* (1860); *Introduzione alla filosofia morale ed al diritto razionale* (1862; 2e édit. 1872). Un certain nombre de ses articles ou mémoires dirigés contre le matérialisme, le sensualisme, etc., ont été reunis en volume sous le titre : *Opuscoli filosofici* (1854).

CATTEAU (Mgr Clovis Nicolas-Joseph), prélat français, est né à Sains-lez-Marquion (Pas-de-Calais), le 21 mars 1836. Précédemment vicaire-général d'Arras, il a été nommé évêque de Luçon par décret du 21 août 1877, préconisé le 21 septembre et sacré le 21 novembre de la même année.

CAUCHY (Eugène-François), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Paris le 16 octobre 1802, fils de l'archiviste de la Chambre des pairs et frère de l'illustre mathématicien, partagea, après 1830, les travaux de son père au Luxembourg, et lui succéda dans la charge de secrétaire archiviste qu'il remplit sans interruption jusqu'au 24 février. Le 28 avril 1841, il fut promu officier de la Légion d'honneur. Le 23 juin 1866, il a été élu membre de l'Académie des sciences morales, en remplacement de M. Berenger. — Il est mort à Paris, le 2 avril 1877.

On a de M. Eugène Cauchy : *les Précédents de la Cour des Pairs* (1840), sorte de manuel de jurisprudence, à l'usage des membres de la Chambre haute; *Du Duel, considéré dans ses origines et dans l'état actuel des mœurs* (1846, 2 vol. in 8); *De la Propriété communale* (1848, in-8); des *Etudes sur Domat* (1852), extraites de la *Revue de la législation*, etc. En 1862, l'Académie des sciences morales et politiques lui décerna un premier prix (1500 fr.) pour un *Mémoire sur les origines, les variations et les progrès du droit maritime international*.

CAUMONT (Aldrick-Isidore-Ferdinand), avocat et jurisconsulte français, né à Saint-Vincent-Cramesnil (Seine-Inférieure), le 15 mai 1825, suivit à Paris les cours de droit et se fit inscrire au barreau du Havre, où il s'occupa spécialement d'affaires de droit maritime, et fut chargé d'une chaire de droit commercial maritime à l'hôtel de ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

M. A. Caumont a surtout appelé l'attention sur lui par ses ouvrages de jurisprudence nautique dont le principal est le *Dictionnaire universel de droit commercial maritime, ou Répertoire méthodique et alphabétique de législation, doctrine et jurisprudence nautique*, etc. (1855-1869; gr. in-8, à 2 col.), comprenant 56 traités particuliers. Il a publié en outre : *Institution du crédit sur marchandises, ou le Commerce du monde d'après les travaux législatifs et les règlements d'administration publique sur les Warrants*, etc. (1859, in-8); *De l'Extinction des procès, ou l'amiable composition*, etc. (1860, in-8); *Revue critique de jurisprudence maritime* (1861, broch. in-8); *Plan de Dieu, ou Physiologie du travail* (1862, broch. in-8), sorte de dithyrambe philosophique et mystique en l'honneur du travail; *Étude sur la vie et les travaux de Grotius, ou le Droit naturel et le Droit international* (1862, in-8), couronnée par l'Académie de Toulouse; *Nantissement et vente des navires* (1863, in-8); *Cours public de droit maritime*, au point de vue commercial, administratif et pénal (Le Havre, 1866, in-8); *Langue universelle de l'humanité*, ou Télégraphie parlée par le nombre, réduisant à l'unité tous les idiomes du globe, etc. (1867, in-4), etc.

CAUMONT (Arcisse DE), antiquaire et géologue français, est né, le 28 août 1802, à Bayeux (Calvados). Ayant pu jouir de bonne heure d'une fortune qui le rendait indépendant, il étudia les sciences naturelles, l'archéologie, surtout dans les sources que les villes et communes de province peuvent offrir pour ces études. Il devint le fondateur de la Société linnéenne de Normandie, de la Société pour la conservation des objets d'art, et des congrès scientifiques de province dont la première session eut lieu en 1833, dans la ville de Caen et dont toutes les villes de France sont tour à tour le siége. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Caen, le 15 avril 1873.

On a de M. de Caumont plusieurs ouvrages importants parmi lesquels nous citerons : *Cours d'antiquités monumentales, professé à Caen en 1830*; *Histoire de l'art dans l'ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIIe siècle* (1831-1840, 6 vol. in-8), travail estimable, qui fit nommer l'auteur correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, militaire et civile au moyen âge* (Caen, 1831, in-8, 30 pl.); *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* (Ibid., 1850, in-8; 3e édit., 1869), extrait en grande partie du livre précédent; *Statistique monumentale du Calvados* (Ibid., 1861-1867, vol. I-V, in-8); *Archéologie des écoles primaires* (Ibid., 1868, in-18).

Ce laborieux écrivain a publié, en outre, quantité de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, dans les *Annuaires de Normandie*, dans le *Bulletin monumental* et dans le *Journal de l'Institut des provinces*. On lui doit plusieurs circulaires en forme d'instruction aux délégués des Sociétés savantes des départements auprès des

[illegible] et aux collaborateurs de [illegible].

CAUMONT LA FORCE (Auguste-Luc-Nompar, [illegible] sénateur français, né le 16 oc[illegible], [illegible] garde du corps Bertrand [illegible], par une adoption confirmée [illegible] maison ducale qui ve[illegible]. Il fut nommé en 1822, sous-[illegible] régiment de lanciers, passa, en [illegible] la garde, fut attaché, après la [illegible], à l'état-major du maréchal [illegible] siège d'Anvers. Nommé che[valier] de la Légion d'honneur le 9 janvier 1833, [illegible], sa mise en disponibi[lité] [illegible] le mandat législatif [illegible] de la Gironde. Après le coup [illegible], il fut élevé, le 26 janvier [illegible] de sénateur le 30 décembre [illegible] de la Légion d'honneur, [illegible] le 30 août 1865.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Amand-Pierre), [illegible], membre de l'Institut, né à [Paris], le [illegible] 1795, est fils d'un savant [illegible] Collège de France. Envoyé, en [illegible] à Constantinople, [illegible], la Turquie d'Asie, passa une [illegible] du mont Liban, et [illegible] l'emploi de drogman. A son re[tour] [illegible], en décembre 1821, [illegible] à l'École des langues [illegible], puis, en 1833, professeur de [illegible] arabe au Collège de [France] [illegible] attaché, en qualité d'in[terprète] [illegible] de la guerre. Décoré de la [illegible] en 1839, il a été admis à l'A[cadémie] des [inscriptions] et belles-lettres, en [illegible] Le Prévost d'Iray en [illegible] de Perceval est mort à Paris, [illegible].

[illegible] Précis historique de la guerre des [illegible] (1769-1774), tiré de l'his[toire] [illegible] (1822, in-8); Précis [illegible] du corps des janis[saires] [illegible] Mahmoud en 1826, traduit du [illegible]; Grammaire arabe vulgaire [illegible], une nouvelle édition, revue [illegible] Dictionnaire français-arabe [illegible] (1849, in-8), et un ouvrage [illegible] d'après les nombreux ma[nuscrits] [illegible] impériale de Paris : [illegible] les Arabes avant l'islamisme, [illegible] Mahomet et jusqu'à la réduc[tion] [illegible] sous la loi musulmane [illegible].

CAUVAIN (Jules-Antoine), romancier français, [illegible] mars 1829, fut élève de l'école [illegible] apprenti imprimeur [illegible] de livres, caissier, estimateur [illegible] secrétaire d'un théâ[tre] [illegible]. Il débuta dans les jour[naux] [illegible], fonda lui-même [illegible] et se consacra ensuite au [illegible]

[illegible] de ses ouvrages publiés [illegible] de journaux, nous rappel[lerons] [illegible] (1865, in-18), les Bu[illegible] même année, in-18), en colla[boration] [illegible]: Contes et chroni[ques] [illegible] de mer (1865, in-18); [illegible] (1867, 2 vol. in-18), les [illegible] illustré), le Pros[illegible] (1866, in-18), les Ar[illegible] in-4 avec gravures), en [collaboration] avec Alfred Robert; le Pilote in*fernal*, *la Peur du ridicule*, *le Corrégidor de Burgos*, *le Dernier corsaire*, avec M. Charles Deslys, etc. M. J. Cauvain a écrit en outre un grand nombre d'articles de fantaisie et de critique littéraire, théâtrale et artistique.

CAVAILLÉ-COLL (Aristide), industriel français, né en 1811, à Toulouse, où son père était facteur de pianos, vint à Paris en 1834, et y obtint, à la suite du concours ouvert à cette époque, la commande de l'orgue de l'église de Saint-Denis. Fixé dès lors à Paris, où son père transporta aussitôt son établissement, il dut à cette première œuvre une réputation soutenue par des travaux importants : à Paris, les orgues de la Madeleine, de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Sulpice, de Notre-Dame, de la Trinité, inauguré le 17 mars 1869, celui de Saint-François-Xavier, le grand orgue de la salle des fêtes du palais du Trocadéro (1878); les orgues de Saint-Paul de Nîmes, de Notre-Dame de Saint-Omer, de la cathédrale de Carcassonne, de Saint-Nicolas de Gand, en Belgique, etc. Ces instruments, dont quelques-uns comptent plus de 6500 tuyaux, renfermaient les plus heureuses applications de la science à l'art musical par des procédés et inventions dus à ce facteur.

M. Cavaillé-Coll, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, depuis 1844 jusqu'à 1878, y a constamment obtenu les premières médailles, ainsi que toutes les récompenses supérieures des expositions départementales et de diverses Sociétés. Nommé, en novembre 1849, chevalier de la Légion d'honneur, il a été promu officier, le 21 octobre 1878.

CAVALCASELLE (Giovanni-Battista), critique d'art et administrateur italien, né à Legnago, le 22 janvier 1820, se livra avec ardeur à l'étude des arts, et se rencontra, en 1847, avec le savant amateur anglais J.-A. Crowe (voy. ce nom), dont il partagea depuis les travaux. Il prit part aux mouvements révolutionnaires de l'Italie en 1848, et, lorsqu'ils eurent été comprimés, il fut forcé de s'exiler. Il se réfugia à Paris, où il retrouva son collaborateur ; ils rédigèrent alors cette remarquable *Histoire de l'ancienne peinture flamande* (History of early flemisch painting; Londres, 1857; 2e édit., 1872), qui rendit leurs noms inséparables et qui fut le prélude d'un ouvrage plus important : *Nouvelle histoire de la peinture en Italie, du IIe au XVIe siècle* (a New Hist. of Painting in Italy, from, etc.; Ibid., 1864-72, 5 vol.).

Après la réorganisation du royaume d'Italie, M. Cavalcaselle y fut rappelé avec honneur et nommé intendant général des collections artistiques italiennes à Rome. Il a été élu, le 17 août 1872, correspondant libre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts).

CAVALIÉ (Louis-Henri-Angéli), député français, est né à Albi (Tarn), le 4 mars 1831. Établi notaire dans sa ville natale, il en était maire lorsqu'il fut révoqué après le 24 mai 1873. Sans autre passé politique, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, dans son arrondissement ; il fut élu par 11 726 voix contre 10 353, données au baron Gorsse, ancien député. Il vota avec la nouvelle majorité républicaine, et après l'acte du 16 mai il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur confiance au ministère de Broglie. Aux élections générales du 14 octobre qui suivirent la dissolution, M. Cavalié échoua avec 11 631 voix, contre le même concurrent, qui en obtint 11 760 ; mais l'élection de ce dernier ayant été invalidée, il fut élu, le 27 janvier 1878, par

14 241 voix, sans concurrent. Il représente le canton d'Albi au Conseil général du Tarn.

CAVÉ (Élisabeth-Marie BLAVOT, veuve), artiste française, née à Paris, en 1810, étudia l'aquarelle sous Camille Roqueplan, et exposa plusieurs œuvres dans ce genre aux Salons de 1835 et 1836. Elle avait épousé, depuis quelques années déjà, le peintre Clément Boulanger, sous la direction duquel elle aborda la peinture de genre. Veuve, en 1842, elle se remaria avec François Cavé, qui fut directeur des beaux-arts jusqu'en 1848 et mourut en 1852.

On cite de Mme Cavé, dont la liste civile a souvent acquis les tableaux : *Enfant pleurant sa chèvre*, *Jean-Jacques et les petits Savoyards*, *la Pauvre femme*, *Bernardin de Saint-Pierre au village*, aquarelles; *l'Enfance de Véronèse*, *Plan du combat d'Ivry*, *les Premiers ennuis*, *Convalescence de Louis XIII*, *les Rois*, *le Mardi gras le Triomphe de Bacchus*, etc. (1835-1849), *la Vierge aux douleurs*, acquis par le musée de Rouen; un *Tournoi d'enfants*, aquarelle; un *Tryptique*, appartenant à l'État, sujets admis à l'Exposition universelle de 1855. Mme Cavé a obtenu pour l'aquarelle, une 3ᵉ médaille en 1836 et une 2ᵉ en 1839. Elle s'est fait connaître, en dehors des Salons, par une *Méthode de dessin sans maître* (1853, 1ʳᵉ partie).

CAVELIER (Pierre-Jules), sculpteur français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 30 août 1814. Son père faisait des dessins pour les bronzes, l'orfèvrerie et l'ameublement. Il avait un frère aîné, Louis, qui suivit la profession paternelle, et mourut à trente ans. Quant à lui, il eut pour maîtres David d'Angers et Paul Delaroche, et obtint en 1842 le grand prix de sculpture : le sujet du concours était *Diomède enlevant le Palladium*. La même année, il débutait au Salon avec un *Jeune coureur grec vainqueur aux jeux olympiques*. Pendant les cinq années de son séjour officiel à Rome, il envoya au Salon de 1849 sa célèbre statue de *Pénélope endormie*, achetée 10 000 francs depuis par M. le duc de Luynes, pour son château de Dampierre. Il obtint la médaille d'honneur, et conserva pendant trois années la pension de 4000 francs qui y était attachée. Au Salon de 1853, il envoya une statue de *la Vérité*, qui fut placée au Luxembourg. A l'Exposition universelle de 1855, il donna *Cornélie*, une *Bacchante*, un *Buste*, et deux nouveaux *Bustes* au Salon de 1857 ; puis, à l'Exposition universelle de 1867, un *Néophyte*, statue en marbre.

On doit encore à M. Cavelier deux statues placées au-dessus de l'horloge de l'ancien hôtel de ville de Paris, *la Seine* et *le Rhin*, et la restauration des figures qui ornaient le cadran, une statue équestre en bronze de *François Iᵉʳ* dans la cour d'honneur ; une *Renommée récompensant les arts*, au fronton de la galerie d'Apollon, du côté du jardin ; une statue de *saint Mathieu* pour le portail principal de Notre-Dame de Paris, et une statue de *Mgr Affre* pour la cour de la nouvelle sacristie; un groupe de cariatides au pavillon central du nouveau Louvre, côté du midi; sur la place du Carrousel, un couronnement de pavillon d'angle représentant *la Poésie* et *l'Histoire*; une statue d'*Abélard*, au nouveau Louvre; celle de *Blaise Pascal* pour le rez-de-chaussée de la tour Saint-Jacques la Boucherie (1856); les bustes d'*Ary Scheffer*, de *M. Henriquel-Dupont* (1859); le groupe de *Cornélie et ses enfants*, *Horace Vernet*, buste en marbre, et *Napoléon Iᵉʳ législateur*, statue en marbre appartenant au prince Napoléon (1861); *M. Isaac Pereire*, buste en marbre (1863), etc. Il a été chargé d'une partie de la décoration de l'église de Saint-Augustin, à Paris (1864).

M. Cavelier, dont les œuvres se distinguent par la science et la pureté de l'exécution, par l'élégance des formes et la grâce des attitudes, a aussi exécuté des modèles pour la bijouterie et l'orfèvrerie fine, entre autres celui d'une poignée d'épée offerte au général Cavaignac et ciselée par Froment Meurice (1849). En 1865, il a été nommé membre de l'Institut en remplacement de M. Duret. Il a obtenu, outre la médaille d'honneur de 1849, une 3ᵉ médaille en 1852, une médaille de 3ᵉ classe en 1855, et a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861. Il a fait partie du jury d'admission à l'Exposition universelle de Londres (1862).

CAVENTOU (Joseph-Bienaimé), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 30 juin 1795 fit à Paris ses études spéciales comme élève de Thénard, reçut de la Faculté son diplôme en 1820, et dirigea longtemps une des officines les plus accréditées de la capitale. Associé à Pelletier, un de ses confrères, dans des recherches sur les alcalis végétaux, il attacha son nom à la découverte si importante du sulfate de quinine (1820). Mais au lieu de garder pour eux-mêmes un secret qui pouvait leur rapporter tant de bénéfices, les deux chimistes s'empressèrent de le porter sans restriction à la connaissance du public. Un grand prix Montyon, de 10000 fr., leur fut décerné en 1837. Cette découverte valut à M. Caventou un siége à l'Académie de médecine (1821) à laquelle il a fait des communications fréquentes. Pendant plusieurs années, il a professé la toxicologie à l'École supérieure de pharmacie de Paris. Le 27 avril 1845, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 5 mai 1877.

Parmi les nombreux travaux de ce savant, nous rappellerons : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816, in-8), d'après la classification de Thénard; *Traité élémentaire de pharmacie théorique* (18[illegible], in-8); *Manuel du pharmacien et du droguiste* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand d'Ebermayer; beaucoup de mémoires et d'analyses chimiques imprimés à part ou dans les *Bulletins* de l'Académie; le *Journal de pharmacie*, les *Annales de chimie*, le *Bulletin de la Société médicale d'émulation*, etc.

CAVEROT (Mgr Louis-Marie-Joseph-Eusèbe), prélat français, est né à Joinville (Haute-Marne), le 26 mai 1806. Ancien vicaire général de Besançon, il fut nommé évêque de Saint-Dié, par décret du 16 mars 1849, et sacré le 22 juillet de la même année. Promu, par décret du 20 avril 1876, à l'archevêché de Lyon et de Vienne auquel est attaché le titre de primat des Gaules, il a été préconisé le 26 juin suivant et installé le 12 août dans l'église primatiale de Saint-Jean-Baptiste. Créé cardinal le 12 mars 1877, il est, comme tel, de l'ordre des Prêtres et du titre de Sylvestre in capite. On ne cite de lui que des *Mandements et Instructions pastorales*. Mgr Caverot a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1866.

CAXIAS (Luis Alvez de Lima, marquis, puis duc DE), maréchal de l'armée brésilienne, né à Rio-Janeiro en 1803, entra à l'École militaire de Rio-Janeiro, à l'époque de l'indépendance, et commença à Bahia, contre les Portugais, une brillante carrière d'officier. Successivement président de diverses provinces, et député du Maragnon en 1851, il fut envoyé au Sénat par la

[illegible] de la province de Rio-Grande. Cette [illegible], il commanda en chef l'armée brésilienne [illegible] contre le dictateur argentin [illegible]; il [illegible] le siège de Montevideo, [illegible] de Rosas, à capituler et [illegible] la victoire de Monte-Caseros. A son retour, [illegible] maréchal du Brésil [illegible] titre de marquis. Il fut ensuite [illegible] de la guerre et président du [illegible].

[illegible] maréchal Caxias fut nommé général [illegible] l'armée d'expédition au Paraguay, [illegible] troupes réunies du Brésil et des [illegible] engagées dans cette guerre. [illegible] de succès partiels lui permit [illegible], au milieu d'obstacles [illegible]. Cette marche en pays ennemi [illegible], avec une base d'opérations [illegible] du théâtre de la guerre, lui [illegible]. On remarqua surtout, de [illegible] 1868, le siège de la forteresse [illegible] le Sébastopol de ces [illegible], et dont la garnison fut forcée [illegible] après une furieuse résistance. Le maréchal Caxias faisait remonter le [illegible] par une escadre cuirassée, tandis [illegible] manœuvraient sur terre, se [illegible] à travers la forêt vierge. [illegible] janvier 1869, l'armée brésilienne [illegible] toutes les lignes des Paraguayens [illegible] de toutes ses forteresses, [illegible], dont elle s'empara le [illegible] du maréchal Caxias [illegible] à Montevideo, aussitôt qu'il [illegible] entreprise. Il fut, en [illegible] la dignité de duc.

CAYLA (Jean-Mamert), journaliste français, [illegible] 1812, termina ses études [illegible] Cahors et embrassa la carrière [illegible] 1843, il rédigea l'*Émancipation* [illegible], il fonda ensuite la *Mosaïque du* [illegible] un grand succès. [illegible], pendant son séjour à Toulouse, [illegible] de *Toulouse* (in-8 avec [illegible] *monumentale et pittoresque* [illegible], etc., et réédita les *Poésies* [illegible], avec une *Étude sur les* [illegible] (2 vol. gr. in-8). A Paris, [illegible] à l'*Esprit public* [illegible] (1847-1849), à la *République* [illegible], à l'*Estafette*, au *Messager* [illegible]. — Il est mort à Paris, le 2 mai [illegible]

[illegible], en outre, un volume de [illegible] (par livraisons grand in-8 [illegible] *Histoire des Invalides* (in-8); [illegible] de *Constantinople* (in-8); [illegible] (in-8); une *Histoire* [illegible] *et des corporations ouvrières* [illegible], depuis les temps les plus reculés [illegible] (1853, in-8); l'*Histoire de* [illegible]; puis une longue suite de brochures [illegible] sur les questions politiques et [illegible] *Pape et Empereur* (1860); *la France* [illegible]; *les Prêtres à marier*, *Plus* [illegible] pape, etc (même année) [illegible] cléricale (1861); *Ces bons* [illegible] *Saint-Vincent de Paul* (1863), *les* [illegible], etc. (1864); *le Diable, sa* [illegible] *et sa décadence* (1864, in-18); *César* [illegible], in-8; *l'Enfer démoli* (1865); [illegible] (1865, in-8), etc.

[illegible], mathématicien anglais, né [illegible] à Richmond (comté de Surrey), [illegible] l'Université de Cambridge, étudia le droit, fut admis, en 1849, au barreau, puis se livra avec ardeur à son goût pour les sciences. Ses recherches sur la partie transcendante des mathématiques sont consignées dans les divers recueils publiés à Cambridge, à Édimbourg et à Dublin, dans le *Journal* de M. Liouville et celui de Crelle. On remarque entre autres ses *Recherches analytiques sur le problème de Malfatti* (Analytical researches, 1852), et la *Théorie de la transformation géométrique* (On the theory of linear transformations). Membre de la Société royale de Londres, en 1852, correspondant de l'Institut, le 13 avril 1863, la même année professeur à l'Université de Cambridge, il obtint le titre honorifique de docteur de l'Université de Leyde en 1875.

CAYLUS (Jean-Baptiste-Ernest), journaliste français, né en 1813, entra à l'École polytechnique en 1831. Compromis dans les affaires d'avril 1834, il partit pour l'Amérique avec M. Latrade, fonda à New-York une maison de commerce, mais resta en relation avec les chefs du parti radical français, et fut un des correspondants du *National*. Après la révolution de Février, il devint administrateur du *National*, et fut préfet de la Marne, sous le général Cavaignac. Il fit partie de la *Société des amis de la Constitution*, qui rapprocha, en 1850, les démocrates purs des socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, il gagna la Belgique et repassa aux États-Unis. — Il est mort à New-York en mars 1878.

CAZALAS (Louis), médecin français, sénateur, né à Laborde (Hautes-Pyrénées), le 1er septembre 1813, d'une famille d'agriculteurs, termina ses études médicales à Paris, entra en 1838, en qualité d'aide-major, au 25e de ligne, et passa, en 1841, au service des hôpitaux de l'Algérie. Après avoir professé la pathologie interne à l'hôpital d'instruction de Metz, de 1844 à 1848, et occupé la même chaire au Val-de-Grâce, il revint en 1851 en Afrique, où son dévouement, pendant l'épidémie cholérique, à Oran, lui valut la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Médecin en chef de la division Canrobert, lors de la campagne de Crimée, il rendit de grands services dans la Dobroutscha et à l'hôpital militaire de Constantinople. Il fut, en 1859, attaché, comme médecin principal de première classe, au grand quartier général de l'empereur, et nommé, en 1860, médecin à l'état-major de la 1re division militaire, à Paris. Devenu médecin inspecteur général et membre du Conseil de santé des armées, il présida ce Conseil de 1873 à 1875.

Au Conseil général des Hautes-Pyrénées, où il représente, depuis 1871, le canton de Lannemezan, et dont il fut président, M. Cazalas se signala par ses opinions conservatrices; il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste de coalition monarchique, avec M. Adnet, représentant sortant, et élu, le premier sur deux, par 347 voix sur 539 électeurs; il prit place dans les rangs de la droite. Il a été promu officier de la Légion d'honneur à la suite de la campagne de Crimée, et commandeur le 11 août 1869.

M. Cazalas a publié : *Considérations générales et pratiques sur le traitement de la dyssenterie* (Metz, 1846, in-8); *Maladies de l'armée d'Orient* 1860, in-8); *Maladies de l'armée d'Italie* (1864, in-8); etc.

CAZALÈS (l'abbé Edmond DE), ancien représentant du peuple français, né à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne), le 31 août 1804, fils de Jacques de Cazalès, membre de la première Constituante, étudia le droit et devint juge au-

diteur au tribunal de Provins. Il abandonna ces fonctions en 1829 pour se consacrer à la discussion des questions religieuses. Il adopta les principes des catholiques qui essayaient de concilier l'Église romaine avec la Révolution française, et jusqu'en 1834 il fut rédacteur du *Correspondant* et de la *Revue européenne*. En 1835, il obtint une chaire à l'université catholique de Louvain (Belgique). Deux ans après, il embrassa la carrière ecclésiastique et fut ordonné prêtre en 1843. Après un voyage à Rome, il fut nommé en 1845 directeur du séminaire de Nîmes. A l'avénement de la République, il était vicaire général et supérieur du grand séminaire de Montauban. Il se présenta aux suffrages des électeurs de Tarn-et-Garonne et fut nommé représentant du peuple par 22 674 voix, le cinquième sur six. Il s'abstint de voter dans un grand nombre de questions, mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite. Réélu, le deuxième, à la Législative, il prit une part active à la discussion de la loi sur l'enseignement, puis donna sa démission. — Il est mort à Rennes le 28 janvier 1876.

Outre un certain nombre d'articles insérés dans *l'Université catholique*, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, etc., M. de Cazalès a publié quelques ouvrages de piété; une *Étude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853, in-8); *Nos maux et leurs remèdes* (1875, in-18); etc.

CAZE (Edmond-Marie-Justin), député français, né à Toulouse, le 16 septembre 1839, étudia le droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale, et prit le grade de docteur en droit. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Villefranche, ayant à lutter contre trois concurrents : MM. de Lamothe, candidat légitimiste, d'Auberjon, bonapartiste et Piou, représentant sortant, conservateur; il obtint au premier tour de scrutin 3756 voix, et fut élu au second tour, le 5 mars suivant, par 6712 voix. M. Caze fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie; il se représenta aux élections du 14 octobre 1877 qui suivirent la dissolution, et échoua d'abord avec 7135 voix contre 7189 obtenues par le candidat officiel, M. de Lamothe. L'élection de ce dernier ayant été annulée, M. Caze fut réélu, le 3 mars 1878, par 8400 voix environ, sans concurrent.

CAZEAUX (Dominique-Émile), député français, né à Bénac (Hautes-Pyrénées), le 12 décembre 1835, entra dans la magistrature, fut, en 1862, substitut du procureur impérial au tribunal civil d'Oloron, passa à Bordeaux, puis vint, en 1868, en la même qualité, à Paris, et occupa, assez souvent, le siége du ministère public dans divers procès de presse et de réunions publiques. Révoqué après le 4 septembre 1870, il rentra dans son pays, et fut élu capitaine d'une compagnie de mobiles des Hautes-Pyrénées. Il se présenta à une élection partielle pour l'Assemblée nationale dans son département, et fut élu le 17 janvier 1875, au scrutin de ballottage, par 29 855 voix. Il siégea à droite, fit partie du groupe de l'Appel au peuple prit part à la discussion du rapport de M. Savary sur les agissements des bonapartistes, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 1re circonscription de Tarbes, comme candidat bonapartiste, il fut élu par 8258 voix, suivit la même ligne politique, et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai, accordèrent leur vote de confiance au [illegible] de Broglie. Il se représenta aux élec[illegible] octobre, qui suivirent la dissolution, co[illegible] didat officiel, et fut réélu par 6217 vo[illegible] 5262 accordées à M. Baile, candidat ré[illegible] Maire de Bénac, M. Cazeaux représente [illegible] d'Ossan, au conseil général de son dé[illegible] et en a été secrétaire.

CAZELLES (Mathieu-Brutus), ancien re[illegible] tant du peuple français, né à Montagnac [illegible] le 7 octobre 1793, et fils d'un patrio[illegible] cain que ses amis appelaient le Dupont [illegible] du Midi, fit ses études aux colléges d[illegible] et de Montpellier et fut nommé, pendant [illegible] Jours, secrétaire d'état-major du génér[illegible] gade Guillet. Après la bataille de Wat[illegible] revint à Montpellier, où sa famille était [illegible] aux persécutions des royalistes. Son pè[illegible] avoir vu ses propriétés incendiées [illegible] ayant pris le parti de quitter le pays, il [illegible] le suivre, resta au milieu de ses ennemis [illegible] périr victime de sa témérité. Après avoir [illegible] jet d'une tentative d'assassinat nocturne, [illegible] provoqué en duel par un officier, le [illegible] traduit devant les tribunaux, mais [illegible] famille plaidait alors contre la commune [illegible] tagnac, pour obtenir réparation des dégâts [illegible] par les royalistes sur ses propriétés. [illegible] dura plusieurs années, et se termina par [illegible] damnation de la commune de Montag[illegible] 120 000 francs de dommages et intérêts. [illegible] la commune devait encore 40 000 francs [illegible] M. Cazelles fit l'abandon.

Il avait repris de bonne heure contre [illegible] Philippe l'opposition qu'il avait faite à la [illegible] che aînée. En 1848, il était à Paris, [illegible] prit une part active à la révolution de Fév[illegible] Il fut élu représentant du peuple, comme [illegible] dat des démocrates de l'Hérault, mais par [illegible] voix seulement et le neuvième sur dix. Mem[illegible] du Comité de la marine, il vota ordinairement [illegible] avec la gauche non socialiste. Non réélu à [illegible] semblée législative, il accepta les fonctions [illegible] specteur général de la police, à Lille, et, [illegible] le coup d'État du 2 décembre, fut l'un des [illegible] didats du gouvernement pour le Corps législ[illegible] dans le département de l'Hérault, dont il co[illegible] nua de représenter la 3e circonscription. [illegible] il obtint 28 495 voix sur 28 830 votants. [illegible] ne fut élu que par 15 629 voix sur 21 [illegible] Il a fait partie du Conseil général pour le can[illegible] de Gignac. M. Cazelles a été promu, le 14 [illegible] 1868, commandeur de la Légion d'honneur.

CAZENAVE (Jules-Jacques), médecin franç[illegible] né à Bordeaux, exerce dans cette ville dep[illegible] 1817. Il a été correspondant de l'Académie de [illegible] decine jusqu'en mai 1877. Il a publié un certain nombre d'écrits dont voici les principaux : *D[illegible] coryza chronique et de l'ozène* [illegible] (1835); *Fragments d'un traité complet des mala[illegible] dies des voies urinaires chez l'homme* (1836); [illegible] *Traitement des vaginites chroniques*; *Études expé[illegible] rimentales et pratiques sur le nitrate* (1841); *Choix d'observations sur le coryza chronique*, [illegible] *punaisie*, etc. (1848); des *Opérations*, *Observa[illegible] tions*, *Relations* de divers cas ou modes de trai[illegible] tement (1832-1854), etc.

CAZENAVE (P... L... Alphée), médecin français, né en 1795, reçut à Paris le diplôme de docteur, le 28 août 1821. Ancien interne de l'hôpital de Saint-Louis, il fut nommé, en 1839, agrégé [illegible] fut chargé à la Faculté d'un cours de matière médicale. Il s'occupa spécialement des maladies de la peau. Il a été, en 1843, décoré de la Lé-

[illegible] — M. Cazenave est mort en avril [illegible].

[illegible] les ouvrages suivants : *Abrégé pratique [illegible] peau* (1828, in-8 ; 4e édit., [illegible], en collab. avec M. Schedel ; *Traité des symptômes [illegible] de la peau* (1843, [illegible] *[illegible] pratiques sur les maladies de la peau* (1843-1844, in-folio), professées à l'École de médecine de 1841 à 1844 ; *Appendice* [illegible] (1846, in-8) ; *Traité des* [illegible] (1850, in-8) ; *Agenda médical* [illegible], in-24) ; *De la Décoration humaine* [illegible] (1867, in-18), *Pathologie [illegible] des maladies de la peau* (1868, in-[illegible]), in-8), etc.

CAZES (Romain), peintre français, né à Saint-[illegible], en 1810, fut élève d'Ingres. [illegible] par de nombreux portraits [illegible] tableaux d'histoire religieuse, tels que [illegible] la montagne (1839) ; *Rachel*, *Rébecca à la fontaine* (1840) ; *le Sommeil de Jésus* [illegible] ; *la Vengeance*, dessin [illegible] ; *les Trois âges de la vie* (1859) ; [illegible] ; *les Trois Vertus théologales* (1877) ; *Sapho* (1878). M. Cazes a exécuté [illegible] de Versailles un certain nombre de [illegible] et décoré de peintures murales [illegible] de Bagnères-de-Luchon, celle de Sainte-[illegible] (Hautes-Pyrénées), celle de Notre-Dame [illegible], et de Saint-François-[illegible]. Il a reçu en 1839 une médaille [illegible] en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

CAZOT (Théodore-Joseph-Jules), sénateur français, né [illegible], le 11 février 1821, fit de[illegible] droit à Paris, donna pen[illegible] des répétitions de droit, [illegible] de Paris, et plaida quelques [illegible]. En 1848, il retourna dans le [illegible] l'opinion républicaine. [illegible] le coup d'État de 1851, [illegible] Montpellier. En 1859, il se fit [illegible] de Nîmes. Dans les dernières [illegible] se présenta comme candidat [illegible] législatives du Gard ; mais il [illegible] rigueur des efforts de l'admi[illegible]. Après le 4 septembre 1870, [illegible] secrétaire général du minis[illegible] chargé comme représen[illegible] de la délégation du gou[illegible] et à Bordeaux. Il se présenta [illegible] pour l'Assemblée natio[illegible] 1871, dans le département du [illegible] à se faire nommer qu'aux [illegible] du 2 juillet suivant, où [illegible] sur 97 257 votants. Il prit [illegible] de la gauche et appartint au [illegible] de l'Union républicaine dont il fut [illegible]. Il vota ordinairement [illegible] gauche et défendit l'opinion répu[illegible] réunions publiques. A la [illegible], il fut élu sénateur inamovible [illegible] sur 691 votants (10 décembre). Au [illegible]. M. Cazot a repré[illegible] canton d'Anduze, au conseil [illegible].

CÉCILLE (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), ma[illegible] représentant et sénateur, né à [illegible] 1787, fut nommé aspirant [illegible] de vaisseau le 14 juin [illegible] campagnes mari[illegible]. Sous la Restauration, il devint [illegible] (1 juillet 1816), et capi[illegible] (31 octobre 1829). Sous le règne de Louis-Philippe, il obtint successivement le grade de capitaine de vaisseau (17 juin 1838), le commandement de plusieurs expéditions maritimes, la croix de commandeur de la Légion d'honneur (5 février 1843), le brevet de contre-amiral (2 juin 1844), des missions dans l'Inde et la Chine dont il s'acquitta avec honneur, enfin le grade de vice-amiral (23 décembre 1847).

Après la révolution de Février, ses compatriotes de Rouen et de la Seine-Inférieure le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, où il fut élu, le septième sur dix-neuf, par 130 870 suffrages. Membre du comité de la marine, il vota avec la droite dans toutes les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il se rangea de bonne heure parmi les partisans de la politique de l'*Élysée*, et le président de la République, qui le nomma grand officier de la Légion d'honneur (3 mai 1849), l'appela au conseil d'amirauté (6 novembre 1852). Entré au Sénat le 31 décembre 1853, il fut nommé le 7 mars 1868 président de la commission des Invalides de la marine. Il avait le titre de comte romain. — L'amiral Cécille est mort à Saint-Servan, le 8 novembre 1873.

CÉLESTE (Céleste Elliot, plus connue sous le nom de madame), artiste dramatique anglaise, est née à Paris, le 16 août 1814, de parents français, et entra dès l'enfance dans les classes de danse de l'Académie royale de musique. A l'âge de quinze ans, elle accepta un engagement pour l'Amérique où elle fut bien reçue, s'y maria avec M. Elliot, mort quelque temps après. Elle parut à Liverpool, dans Fenella de *Masaniello* (1830), et après avoir parcouru les grandes villes du Royaume-Uni, dansa avec un grand succès, à Londres, les ballets de *la Fille de Cachemire* et *la Révolte au sérail* (1833). En 1834, elle retourna aux États-Unis ; ses représentations ne furent qu'un long triomphe, et sa présence causa, partout où elle se montra, un incroyable enthousiasme; on lui portait les armes, la foule s'attelait à sa voiture, on alla jusqu'à la nommer par acclamation citoyenne de l'Union, et le président Jackson la présenta lui-même au conseil des ministres qui la félicitèrent d'avoir été jugée digne d'un tel honneur. Au bout de trois ans, elle revint millionnaire à Londres (1837), et se mit à jouer le drame et la comédie à Drury-Lane, puis à Haymarket. En 1844, elle prit la direction de la scène secondaire d'Adelphi, puis l'abandonna pour celle du Lyceum qu'elle conserva jusqu'en 1860. Après une nouvelle tournée de trois ans en Amérique, elle donna au théâtre d'Adelphi, le 22 octobre 1870, une représentation d'adieu. Elle a néanmoins reparu sur la scène à de rares intervalles.

CENAC (Jean-Pierre-Blaise), ancien représentant du peuple français, né à Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 4 février 1799, était, en 1848, médecin à Argelès et l'un des chefs de l'opposition radicale dans un département où dominait le parti conservateur. Nommé sous-commissaire de la République par le gouvernement provisoire, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par 20 066 voix, le cinquième sur six représentants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, mais il entra au Conseil général des Hautes-Pyrénées, et en 1850, il protesta contre toute revision de la Constitution en dehors des voies légales. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma, à Argelès, dans l'exercice de la profession de médecin. Il s'est représenté, mais

sans succès aux élections sénatoriales de janvier 1876.

CENDRIER (François-Alexis), architecte français, né à Paris, le 12 février 1803, suivit l'atelier de Vaudoyer et les cours de l'École des beaux-arts, et remporta, en 1827, le second prix d'architecture. Il voyagea en Italie et en Espagne, et travailla même à quelques publications étrangères. De retour en France, il exécuta, au cimetière de l'Est, le monument de Félix de Beaujour (1838). Nommé, deux ans après, architecte en chef du chemin de fer de Lyon, il fit ou dirigea pendant plusieurs années tous les travaux de cette ligne importante, et notamment ceux des gares de Paris et de Lyon. En 1854, M. Cendrier conduisit quelques mois les travaux du palais de l'Industrie, bientôt repris et terminés par M. Viel qui les avait commencés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1851.

CENTOFANTI (Sylvestre), professeur et écrivain toscan, né à Calci, près de Pise, le 8 décembre 1794 se fit connaître, dès 1814, par son poëme de *la Souveraineté parfaite*, en l'honneur du grand-duc Ferdinand III. Depuis il a publié une tragédie, *Œdipe* (1830), quelques *Stances sur Dante*, des *Préfaces* pour la collection des classiques de Le Monnier, à Florence (*Vie d'Alfieri*, *Étude sur Plutarque*, etc.), des articles de journaux, réunis sous ce titre : *Essai sur les connaissances humaines* une *Histoire de la littérature grecque depuis ses origines jusqu'à la prise de Constantinople* (Pise, 1870) ; *Un Essai critique sur Pythagore*, etc.

C'est surtout comme professeur que M. Centofanti s'est fait un nom. Ses cours d'histoire et de philosophie à l'université de Pise, eurent le plus grand retentissement. Aussi, quand le régime constitutionnel fut inauguré en Toscane (1848), fut-il nommé sénateur. En avril 1849, il fit partie du triumvirat établi à Pise par le parti contre-révolutionnaire, reçut du grand-duc, une médaille et le titre d'inspecteur général des bibliothèques de l'État ; mais il ne lui fut pas permis de reprendre ses cours. Il a été créé sénateur du royaume d'Italie.

CERFBERR DE MEDELSHEIM (Maximilien-Charles-Alphonse), publiciste français, né à Épinal (Vosges), le 20 juillet 1817, voyagea fort jeune en Algérie et en Orient, fut attaché, en 1839, à l'administration des prisons, près le ministère de l'intérieur, et s'occupa activement de la réforme ou de l'amélioration du régime pénitentiaire. En 1848, il fut quelque temps commissaire de la République dans le département de Saône-et-Loire il est resté depuis étranger à la politique et à l'administration.

On a de lui : *Voyage de la duchesse d'Orléans d'Allemagne en France* (1837) ; *Ce que sont les Juifs en France* (1843) ; *la Vérité sur les prisons* (1844), ainsi qu'un grand nombre d'articles dans le *Journal des prisons*, le *Journal du Haut et Bas-Rhin*, la *Revue d'Alsace*, le *Courrier de l'Isère*, etc. Il a également publié une traduction des *Contes du chanoine Schmidt* (1845, 2 vol. in-8), destinée à l'éducation du comte de Paris ; *les Juifs, leur histoire et leurs mœurs* (1846) ; *De la colonisation de l'Algérie par les pauvres, les orphelins et les condamnés libérés* (1847) ; *Paraboles* (1854, in-18) ; *Libre échange* (1855) ; *État actuel de la métallurgie en Europe* (1858) ; *la Police d'assurance* (1867, in-18) ; *l'Épargne par la dépense* (1867, in-18).

CERMAK. Voy. CZERMAK.

CERRITO (Francesca, dite Fanny), danseuse française d'origine italienne, née à Naples, le 11 mars 1821, et fille d'un ancien soldat de l'Empire, débuta, en 1835 comme premier sujet, au théâtre Saint-Charles, dans le ballet intitulé : *l'Horoscope*, où elle excita le plus vif enthousiasme Bientôt elle dansa sur les principales scènes de l'Italie, notamment à la Scala de Milan, en 1838, à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand. Vienne la retint ensuite pendant deux années, et Londres l'applaudit à chaque saison, de 1840 à 1845. Dans cette dernière ville, elle dansa un pas de quatre avec Fanny Elssler, Marie Taglioni et Carlotta Grisi, et sut se faire goûter à côté d'elles. Elle y épousa, vers le même temps, M. A. Saint-Léon, musicien et danseur distingué. Ils se séparèrent à Paris, en 1850. Elle était alors attachée à l'Opéra, où elle contracta, en 1852, un nouvel engagement. Sans exercer le prestige de quelques talents hors ligne, Mme Cerrito avait un charme qui l'a fait surnommer, lors de ses débuts en Italie, « la quatrième Grâce. » Elle a écrit et signé, entre autres ballets, celui de *Gemma*.

CESBRON (Jean-Marie-Guillaume-Ernest), député français, né à Bordeaux, le 4 avril 1818 exerça à Poitiers la profession de notaire et représenta au conseil général de la Vienne le canton de Lusignan. Il vivait retiré à la campagne lorsqu'il fut porté aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de Poitiers comme candidat bonapartiste, et élu par 8406 voix contre 4800, obtenues par le candidat républicain. Il siégea à droite, fit partie du groupe de l'Appel au peuple, et fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8142 voix contre 5121 obtenues par M. Périvier, son concurrent, républicain.

CESENA (Amédée GAYET DE), journaliste français, né à Sestri de Levante (États sardes), 1810, de parents français, tient le nom de Cesena du chef maternel. Il débuta par une hymne classique sur *la Conquête d'Alger* (Dijon, 1830), travailla quelque temps auprès du baron Taylor, publia une tragédie, *Agnès de Méranie* (1842), et alla diriger, en 1853, le *Journal de Saône-et-Loire* feuille ministérielle. Au mois de mars 1848, collabora au *Représentant du peuple* de Proudhon. De 1850 à 1852, il écrivit dans *la Patrie*, et fut ensuite, avec MM. Granier de Cassagnac et Cavaio, un des rédacteurs principaux du *Constitutionnel*. En mai 1857, il quitta celui-ci pour travailler exclusivement à *la Semaine financière* d'où il sortit pour fonder *la Semaine politique* qui devint *le Courrier du Dimanche*. En 18.. fut un des rédacteurs anonymes du *Figaro*.

M. Am. de Cesena a publié en outre : *les Césars et les Napoléons* (1856) ; *l'Angleterre et la Russie* (1858, in-12) ; *l'Italie confédérée* (1859-18.. t. I-IV, in-8) ; *Campagne de Piémont et de Lombardie en 1859* (1860, gr. in-8, avec grav.) ; *Papauté et l'adresse* (1862, in-8) ; *Environs de Paris*, guide pratique, descriptif, etc. (1864, in-18, avec grav.) ; *Histoire de la guerre de Prusse* (1871, in-8) ; *Une Courtisane vierge* (1873, in-1..

CEY (François-Arsène CHAISE DE CAHAGNE dit Arsène DE), littérateur français, est né 2 mars 1806, à Thiers (Puy-de-Dôme). Employé depuis longtemps dans l'administration, il devint sous-chef de bureau au ministère des travaux publics. Après avoir collaboré, sans se nommer, au roman de *Josaine* de V. Ducange, il écrit

[illegible] consacrés à la peinture des [illegible] : *la Fille du curé* (1832, 4 vol.); [illegible] (18[illegible], 4 vol.); *la Jolie fille* [illegible] (18[illegible]); *Sapeur, ou la Vie d'étudiant* [illegible]; *le Premier pas* (1836), etc. Il se tourna [illegible] vers le théâtre, et fournit en collaboration [illegible] pièces aux scènes de genre, telles [illegible] : *la Femme du prince* (1848); *le Mari d'une* [illegible] (18[illegible]), *l'Ami du roi de Prusse* (1852); [illegible] (1854).

[illegible] (Pierre-Auguste), ancien représentant [illegible], né à Rochefort (Corrèze), le [illegible] 17[illegible], et fils d'un magistrat républicain, [illegible] et entra dans la magistrature, [illegible] de la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge au tribunal [illegible]; il conserva dans ce poste une complète [illegible], fut le correspondant de la *Tribune* [illegible] et l'ami de M. Pierre Leroux. En 1848, le gouvernement provisoire le [illegible] commissaire de la République dans la [illegible], et les électeurs de ce département l'envoyèrent, [illegible], à l'Assemblée constituante, [illegible] voix. Il traita plusieurs fois à la [illegible] du paupérisme. Il vota [illegible] avec l'extrême gauche, avant et [illegible] l'élection du 10 décembre, et appuya la [illegible] en accusation présentée par la [illegible] contre Louis-Napoléon et ses ministres [illegible] l'expédition de Rome. Réélu, le [illegible] à l'Assemblée législative, il continua [illegible] le parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il renonça à la vie politique. — Il [illegible], à Paris le 17 février 1873.

[illegible] (Pierre-Adrien), peintre [illegible], né à Charlieu (Loire), en 1815, [illegible] l'École de Lyon, et vint en 1840 à Paris, [illegible] au Salon. Il a traité surtout [illegible] les fleurs et les fruits. Il a été [illegible] comme professeur à la manufacture des Gobelins.

[illegible] aux Salons : *Fleurs* (1842-1845); [illegible] *entourant le portrait du duc d'Orléans*, *Bouquet de Camélias* (1846); *le Printemps* (18[illegible]); *Études de fleurs* (1843-1852); *la* [illegible] *de fleurs*, *un Coin de* [illegible], à l'Exposition universelle de [illegible]; [illegible] *de fleurs*, *un Vase de fleurs* [illegible]; *le Printemps*, fleurs (1863) : ces deux [illegible] reparurent à l'Exposition universelle de 18[illegible], avec quatorze dessins, fleurs et [illegible]. On doit encore à M. Chabal-Dussurgey [illegible] de fleurs et de fruits pour le [illegible] du Théâtre-Français (1864), et la décoration [illegible] dans un hôtel privé appartenant à l'impératrice Eugénie. Il a obtenu une [illegible] médaille en 18[illegible], une 3[e] en 1847, et a été [illegible] de la Légion d'honneur en 1857.

[illegible]-CURTON-LA-PALICE (Octave-[illegible], vicomte de), marin français, [illegible], frère des deux généraux du même [illegible], né à Paris, le 16 mai 1803. Admis à l'École polytechnique en 1822, il passa en 1823 [illegible] à la marine, fit avec distinction diverses campagnes dans la Méditerranée et dans les mers [illegible], et conquit successivement les grades [illegible], de lieutenant de vaisseau, de capitaine de frégate et de capitaine de vaisseau. C'est [illegible] qu'en 1851 il fut nommé gouverneur de Cayenne, et chargé de préparer le [illegible] établissement pénitentiaire. Son dévouement, au milieu d'une colonie ravagée par la fièvre jaune, faillit lui coûter la vie, et, sur le [illegible] de sa mort, on lui donna un successeur.

De retour en France, il reçut, en 1854, le commandement du *Charlemagne;* c'est comme capitaine de ce vaisseau qu'il prit une part si glorieuse à l'attaque des forts de Sébastopol, sous le feu desquels il fut placé le premier; sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de contre-amiral le 2 décembre 1854. Il fut nommé, le 13 juin 1855, commandant des forces maritimes de la France en Algérie, puis mis à la tête de la division navale du Brésil et de la Plata. Le 4 mars 1861, il fut nommé membre titulaire du conseil d'amirauté, vice-amiral le 24 décembre de la même année et préfet maritime à Toulon le 19 avril 1864. Les mines sous-marines qu'il a inventées furent expérimentées en mars 1866 et reconnues d'un pouvoir destructeur effrayant. M. de Chabannes fut nommé, en février 1869, sénateur et membre de la commission des Invalides de la marine et admis en même temps dans le cadre de réserve. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 juin 1856, il a été promu grand officier le 29 octobre 1864. — Sa femme, Mme de Chabannes-Curton-la-Palice, reçut en 1866, des mains de l'impératrice, une médaille d'or, pour le dévouement qu'elle avait déployé à Toulon, pendant l'épidémie cholérique de 1865.

CHABAS (François-Joseph), égyptologue français, est né à Briançon (Hautes-Alpes) en 1817. Membre de l'Institut des provinces et de diverses autres sociétés savantes, ses nombreux travaux sur l'Égypte l'ont fait nommer membre honoraire de l'Institut égyptien. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 28 juillet 1871, et décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Une Inscription historique du règne de Séti Ier* (Châlon-sur-Saône et Paris, 1856, in-4, avec dessins et 1 pl.), *le Papyrus magique Harris*, traduction analytique et commentée d'un manuscrit égyptien, avec tableau phonétique et glossaire (Ibid., 1861, in-4, 12 pl.); *Mélanges égyptologiques* (Ibid., 1862-1873, in-8, 1re, 2e, 3e séries, avec pl.); *Recherches sur le nom égyptien de Thèbes* (Ibid., 1863, in-8); *les Papyrus hiératiques de Berlin*, « récits d'il y a quatre mille ans », avec un *Index* (Ibid., 1864, 2 pl.); *Revue rétrospective à propos de la publication de la liste royale d'Abydos* (1865, in-8, 2 suites); *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, en Palestine, etc., au quatorzième siècle avant notre ère*, traduction analytique d'un papyrus du Musée britannique (1866, in-4, avec pl., 70 fr.); *l'Inscription hiéroglyphique de Rosette, analysée et comparée à la version grecque* (1867, in-8, avec planches); *les Pasteurs en Égypte* (Amsterdam, 1868, in-4); *Traduction complète des inscriptions hiéroglyphiques de l'obélisque de Louqsor* (1868, in-8); *Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes* (1873, in-8); *Recherches pour servir à l'histoire de la XIXe dynastie* (1873, in-4); *les Études préhistoriques et la libre-pensée devant la science* (1875, in-8). M. Chabas publie depuis 1874 un journal mensuel, *l'Égyptologue*.

CHABAUD (Louis-Félix), graveur en médailles et statuaire français, né à Venelle (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1824, fut élève de Pradier, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1848. Il a exposé depuis son retour d'Italie : *Cérès embrassant Triptolème enfant pour lui rendre la santé*, *l'Agriculture* (1853); *Napoléon III*, cinq médaillons ou médailles avec les sujets précédents à l'Exposition universelle de 1855; une statue, *la Chasse* (1857); douze camées (1859); *la Chasse*,

statue de marbre appartenant au ministère d'État (1861); *l'Agriculture*, statue de plâtre; *l'Abolition de l'esclavage* (bas-relief), et une *Médaille* commémorative de la fondation de l'église Saint-Bernard par Napoléon III, avers et revers (1863); *la Nuit* et *l'Étoile du soir*, statues lampadaires en bronze pour le nouvel Opéra (1869). Il a obtenu pour la sculpture une 3ᵉ médaille en 1853 et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859.

CHABAUD-LATOUR (François-Ernest-Henri, baron DE), général français, sénateur, ancien député et ministre, né à Nîmes, le 25 janvier 1804, est fils d'un député qui a représenté le Gard pendant plus de trente ans à la Chambre. Admis, en 1820, à l'École polytechnique, il en sortit, le premier de la promotion, et choisit le génie militaire, où il devint capitaine en 1827. Au retour d'une excursion en Russie, il prit part à l'expédition d'Alger, y obtint la croix d'honneur, le 27 décembre 1830, travailla ensuite aux fortifications de Paris et, de 1832 à 1843, fut attaché comme officier d'ordonnance au duc d'Orléans avec lequel il fit les campagnes d'Anvers et de Mascara. Envoyé en 1837 à la Chambre des députés par l'arrondissement du Vigan, il fut réélu jusqu'en 1848 et soutint constamment le ministère dans les rangs de la majorité conservatrice. Chef de bataillon en 1837 et colonel en 1845, il fut promu, le 30 avril 1853, général de brigade et remplit les fonctions de commandant supérieur du génie en Algérie. Le 12 août 1857, il fut nommé général de division et mis dans le cadre de réserve en 1869; mais lorsque éclata la guerre, il fut rappelé à l'activité et commanda en chef, pendant le siége de Paris, le génie militaire. Il a été depuis maintenu dans le cadre d'activité, sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi.

Le général de Chabaud-Latour fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par le département du Gard, le premier sur neuf, avec 60 446 voix. Il prit place au centre droit, avec lequel il vota habituellement, et fut élu, à plusieurs reprises, vice-président de l'Assemblée. Il fit partie de plusieurs comités militaires et de commissions parlementaires, notamment du comité des fortifications, dont il fut président, du comité de défense, du comité supérieur de la guerre, de la commission pour la réorganisation de l'armée. Rapporteur du projet de loi sur les fortifications de Paris, il concluait à un périmètre de forts assez éloignés de la ville, projet qui fut adopté dans la séance du 29 mars 1874. Il fut un des juges du maréchal Bazaine. Le 20 juillet 1874, il entra, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet qui succédait au ministère de Broglie; son administration ne pouvait être que la continuation de la politique dite de combat, inaugurée après le 24 mai 1873. Cependant quelques maires bonapartistes furent suspendus de leurs fonctions, et malgré le nombre des poursuites dirigées contre les journaux républicains, le ministre crut pouvoir déclarer que « jamais la presse n'avait été plus libre en France. » Entre autres actes de la censure sous son ministère, on commenta beaucoup le refus de l'estampille dont un ouvrage posthume de M. de Gasparin fut l'objet, comme étant « trop remarquable pour figurer dans les bibliothèques des gares de chemin de fer. » Le général de Chabaud-Latour sortit du ministère le 10 mars 1875. Porté candidat dans le Gard, aux élections sénatoriales de janvier 1876, il échoua avec 215 voix sur 431 électeurs; mais il fut élu le 15 novembre 1877, sénateur inamovible, en remplacement d'Ernest Picard. Il a fait partie du Conseil général du Gard, pour le canton du Vigan. Il est membre du conseil central des églises réformées. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 23 novembre 1839, commandeur le 29 juillet 1854, grand officier le 12 août 1861, et élevé à la dignité de grand-croix le 7 janvier 1871.

Son fils, Arthur-Henri-Alphonse DE CHABAUD-LATOUR, né à Paris, le 6 juin 1839, avait suivi d'abord la carrière des armes et donné sa démission en 1861; il reprit du service pendant la guerre comme capitaine, à titre auxiliaire. Élu membre de l'Assemblée nationale, le 2 juillet 1871, par 32,430 voix, il prit place au centre droit, et s'abstint lors du vote sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat conservateur dans l'arrondissement de Sancerre (Cher), en 1876, et officiel en 1877, il échoua la première fois avec 2884 voix, et la seconde avec 8794. Il fait partie de l'administration des mines d'Anzin, et représente le canton de Sancerre, au conseil général du Cher. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

CHABOUILLET (Jean-Marie-Anatole), antiquaire français, né à Paris, le 18 juillet 1814, fut admis, jeune encore, en qualité d'employé au cabinet des médailles, où son oncle, Marion Dumersan, occupait le poste de conservateur. Il a pris une part active à la rédaction du *Trésor de numismatique et de glyptique*, dirigé par M. Charles Lenormant. Depuis il a fourni à la *Revue numismatique* et à la *Revue archéologique* un certain nombre de mémoires dont plusieurs ont été publiés à part, notamment *Catalogue d'émaux et de camées* (1858), *Description des antiquités et objets d'art composant le cabinet de M. Louis Fould* (1861, in-fol. avec pl.); *Recherches sur l'origine du cabinet des médailles* (1874, in-8). En 1849, il fut nommé conservateur adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. M. Chabouillet, décoré de la Légion d'honneur, en 1848, pour sa conduite dans les journées de juin, a été promu officier le 9 août 1870.

CHABRILLAN (Céleste VÉNARD, comtesse DE), femme de lettres et artiste dramatique française, née à Paris le 27 décembre 1824, et connue à Paris, pendant sa jeunesse, sous le surnom de Mogador, épousa, en 1853, le comte Lionel de Chabrillan, qui devint ensuite consul de France à Melbourne. Dès 1854, Mme de Chabrillan publia ses mémoires sous ce titre : *Adieux au monde, mémoires de Céleste Mogador* (5 vol. in-8); ils furent supprimés dès leur apparition. Réédités en 1858, ils furent saisis de nouveau. Elle publia ensuite : *les Voleurs d'or* (1857); *la Sapho* (1858); *Miss Pewell* (1859); *Est-il fou* (1860); *Un Miracle à Vichy* (1861); *Mémoires d'une honnête fille* (1865), etc. En 1862, elle donna un vaudeville en un acte, *En Australie*, au petit théâtre d'été des Champs-Élysées, où elle s'était engagée comme actrice, et dont elle prit la direction l'année suivante. Elle a fait jouer depuis sur divers théâtres : *Nedel*, opérette-bouffe en un acte (1863); *Querelle d'Allemand*, proverbe en un acte (1864); *En garde !* opérette en un acte (1864); *l'Amour de l'art*, vaudeville en un acte (1865); *Un Homme compromis*, vaudeville en un acte (1865), etc; *les Crimes de la mer*, comédie en cinq actes (1870); *l'Américaine*, comédie en cinq actes (1870); *les Revers de l'amour*, comédie en cinq actes (1870), etc.

CHABRON (Marie-Étienne-Emmanuel-Bertrand DE), général et sénateur français, né à Retournac (Haute-Loire), le 5 janvier 1806, fit ses études à l'école de la Flèche, et s'engagea au 26ᵉ régiment de ligne, le 13 janvier 1824. Sous-lieutenant le 31 janvier 1830, il servit de 1831 à

[illegible] et en Bretagne, et fut promu ca-
[illegible] octobre 1838. Compris dans la for-
[illegible] à pied en 1840, chef de ba-
[illegible] 1852, il prit part, cette même
[illegible] de Laghouat. Envoyé en Orient,
[illegible] cité à l'ordre de l'armée après la
[illegible] et après la prise du Mame-
[illegible] lieutenant-colonel (21 mars
[illegible] mois plus tard colonel (22 sep-
[illegible] à l'assaut de Sébastopol, et
[illegible] 3e régiment de zouaves, il re-
[illegible] il prit part à presque toutes
[illegible] contre les Arabes insurgés. En
[illegible] à Palestro avec son régiment,
[illegible] à l'ordre de l'armée et promu
[illegible] le 25 juin. Nommé au com-
[illegible] la 1re subdivision de la 20e division
[illegible] au cadre de réserve, le 5 jan-
[illegible] la déclaration de guerre à la
[illegible] rappelé à l'activité (17 juillet 1870),
[illegible] commandant de la 1re division du
[illegible] de la Loire), le 25 septembre
[illegible] général de division, le 25 novem-
[illegible] 28 janvier 1871, à la tête de la
[illegible] corps, le faubourg de Blois,
[illegible] par l'ennemi. Ce fut le dernier
[illegible] de la campagne.
[illegible] du 8 février, le général de Cha-
[illegible] représentant de la Haute-Loire
[illegible] nationale, le dernier sur six, par
[illegible] le 8 octobre suivant, conseiller
[illegible] département pour le canton de
[illegible] d'abord place au centre droit,
[illegible] généralement, sous le gou-
[illegible] M. Thiers et dans les premiers
[illegible] du maréchal de Mac-Mahon.
[illegible] des gauches pour le vote des lois
[illegible] et se rallia ouvertement aux
[illegible] républicaines. Il fut porté, comme
[illegible] des gauches, aux élections des
[illegible] et nommé, au 7e tour de
[illegible] voix sur 591 votants. Au Sénat,
[illegible] centre gauche. Le général de
[illegible] de la Légion d'honneur le 25 juin
[illegible] officier le 21 octobre 1854, et
[illegible] 13 août 1857.

[illegible] (Jean-Nicolas-Henri, dit DE),
[illegible] né à Cléry (Allier), le 30 juillet
[illegible] 1837 les cours de l'École des
[illegible] élève de M. Hersent, puis
[illegible] surtout le paysage sous
[illegible] au Salon de 1835, et compléta
[illegible] successivement l'Italie, la
[illegible] de lui, outre un certain
[illegible] de Sicile et de *Sites* recueillis
[illegible] *le Prisonnier de Chillon* (1835);
[illegible] (1838); *le Christ au jardin des*
[illegible] à Chartres (1844); plusieurs
[illegible] autres celui de l'auteur; *les*
[illegible], *Souvenirs de Smyrne*, admis
[illegible] universelle de 1855; *Souvenirs des*
[illegible], *les Latomies* et *le Couvent des*
[illegible] (1857), etc. M. de Chacaton a
[illegible] paysagiste, une 3e médaille en
[illegible], en 1844 et 1848.

[illegible] (Jean), astronome français, né à
[illegible] 1823, a été, de 1853 à 1854,
[illegible] de Marseille, et est de-
[illegible], astronome à celui de Paris.
[illegible] par de savantes observations,
[illegible] la découverte de nombreuses
[illegible] été fait chevalier de la Légion
[illegible] 1858. Il a collaboré aux *Annales*
[illegible], dont il a publié l'*Atlas* (1858,
[illegible] in-fol.; 1863, 6e livraison). — M. Chacornac est mort à Villeurbane, près Lyon, le 23 septembre 1873.

CHADENET (Félix-Jean-Baptiste), administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Verdun (Meuse), le 7 avril 1798, étudia le droit et s'établit comme avocat dans sa ville natale en 1821. Sous la Restauration, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller général du département. La gauche soutint sans succès sa candidature à la députation sous le règne de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par 37 260 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Il proposa d'abolir à perpétuité les titres de noblesse. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Elysée. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il vota d'abord avec les chefs de la droite et approuva la loi du 31 mai. Après le 2 décembre, il entra dans l'administration; maître des requêtes en service extraordinaire, il fut successivement préfet de Tarn-et-Garonne (4 mars 1853), de Loir-et-Cher (30 mars 1853), de la Meuse (21 juin 1854), de la Charente (26 novembre 1856), de l'Yonne (10 avril 1861). Admis à la retraite le 26 avril 1862 et nommé préfet honoraire, M. Chadenet fut élu, en 1863, député de la 3e circonscription de la Meuse au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, par 11 290 voix sur 22 513 votants, et en 1869, par 16 633 voix sur 20 926. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861 et commandeur le 14 août 1868. — Il est mort le 28 septembre 1874. Il avait obtenu le titre de baron pour son fils, alors maître des requêtes au Conseil d'État.

CHADEUIL (Gustave), littérateur français, né à Limoges en 1823, fit des études de droit en province pour se préparer au notariat, et écrivit dès lors dans l'*Indicateur* et le *Mémorial* de Bordeaux. Fixé à Paris, il publia des romans et des nouvelles dans une foule de journaux et recueils. En 1854, il entra au *Siècle* comme critique de musique et y fit depuis un feuilleton d'art hebdomadaire. M. G. Chadeuil a été l'un des fondateurs du *XIXe siècle* en 1871.

Il a publié en volumes : *les Djinns*, poésies (1846, in-8); *la Campagne d'Italie* (1859, 2 vol. in-8); *les Mystères du palais*, *Mémoires d'un petit bossu* (1860, in-18); *le Curé du Pecq* (1861, in-18); *le Panthéon des hommes utiles* (1862, gr. in-8, avec portraits), en collaboration avec M. Hippolyte Lucas; *Jean Lebon, étude* (1863, in-18); *les Amours d'un idiot* (1870, in-8), etc.

CHADOIS (Marc-Antoine-Marie-Gabriel-Paul DE), officier français, sénateur, né à Saint-Barthélemy (Lot-et-Garonne), le 12 mars 1830, se voua de bonne heure à la carrière militaire. Officier à l'âge de 21 ans, il comptait déjà de notables services, lorsqu'à la suite de son mariage avec Mlle de Ségur, en 1847, il donna sa démission de capitaine. Au moment de la guerre avec l'Allemagne, il fut nommé chef de bataillon de mobiles, puis colonel, fit, en cette qualité, la campagne d'Orléans, et fut blessé à la bataille de Coulmiers. Aux élections générales pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant de la Dordogne, le premier sur dix, par 80 152 suffrages. Il siégea au centre gauche, se prononça de plus en plus pour les institutions républicaines, combattit, sous le gouvernement du 24 mai, les tentatives de

restauration monarchique, et prit une part remarquée aux discussions des lois militaires. Après le vote des lois constitutionnelles, il fut porté, comme candidat des gauches, pour les élections des sénateurs inamovibles, et nommé, au troisième tour de scrutin, par 348 voix sur 690. Il prit place au centre gauche. Il représente, au conseil général de la Dordogne, le canton de Sigoulès. Le colonel de Chadois a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1871.

CHADWICK (Edwin), administrateur anglais, né en 1802, suivit la carrière du barreau, où il fut admis en 1830. Sa collaboration à la *Revue de Westminster*, et notamment un travail remarquable qui parut en 1828, sur la question alors très-débattue des assurances sur la vie, lui valut les encouragements de l'économiste J. Bentham, qui, à sa mort, lui fit don d'une partie de sa bibliothèque. Membre de la nouvelle commission d'enquête de l'administration de la loi des pauvres (1834) et chargé du rapport général, il fit adopter l'établissement d'écoles industrielles, comme moyen préventif de la misère.

M. Chadwick a également fait partie de diverses commissions administratives et attaché son nom à la nouvelle organisation de l'assistance publique. En 1835, au sujet du travail des enfants dans les manufactures, il contribua beaucoup à faire adopter le système des inspections locales, qui, depuis, a été étendu à toutes les branches d'industrie occupant des ouvriers mineurs. En 1838, il obtint du bureau des pauvres (*Poor law board*) l'autorisation d'entreprendre une enquête spéciale sur les causes physiques de la fièvre à Londres; il étendit ensuite cette enquête à toute l'Angleterre et fit un rapport sur les mesures à prendre pour l'assainissement des grandes villes. Depuis 1848, il a pris une part considérable aux travaux du comité général de santé.

M. Chadwick a été décoré de l'ordre du Bain et pensionné par le gouvernement pour ses longs services. En 1854, chargé de présenter un rapport sur différentes branches d'administration civile et les améliorations dont elle est susceptible, il a proposé, entre autres réformes urgentes, des examens d'admission, des concours publics et un avancement réglé sur le mérite. En février 1864, il a été nommé membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du docteur Whately.

CHAGOT (Louis-Jules), homme politique français, député, est né à Paris, le 29 mars 1801. De 1828 à 1830, il dirigea la cristallerie de Montcenis, et, de 1835 à 1836, il fut adjudicataire et directeur des établissements du Creuzot. Directeur des houillères de Blanzy, il occupait 3000 ouvriers, parmi lesquels il fonda diverses institutions de secours et de bienfaisance. Déjà membre du Conseil général pour le canton de Mont-Saint-Vincent, il entra, en 1863, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2ᵉ circonscription de Saône-et-Loire, où il obtint 17 907 voix sur 26 144 votants. En 1869, il fut réélu par 14 491 voix sur 28 621 votants. M. Chagot a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Mâcon, le 29 avril 1877.

CHAIGNET (Anthelme-Édouard), professeur et philosophe français, né à Paris, le 9 septembre 1819, fit ses études au Prytanée de la Flèche, où il débuta dans l'enseignement, comme répétiteur, en 1839; il y devint professeur de seconde en 1845. Reçu docteur ès lettres avec distinction, en 1863, il fut aussitôt nommé professeur de littérature ancienne à la Faculté de Poitiers. Il s'est acquis dans cette ville une grande influence qu'il fit tourner particulièrement au profit de l'instruction populaire. Décoré de la Légion d'honneur en 1868, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le 23 décembre 1876.

On cite de M. Chaignet : *les Principes de la science du beau* (1860, in-8), ouvrage présenté deux ans auparavant, sous forme de mémoire, à un concours de l'Institut et honoré d'une mention; *De la Psychologie de Platon* (1862, in-8), importante thèse de doctorat, couronnée par l'Académie française; *De Iambico versu*, seconde thèse pour le doctorat, complétée plus tard par une étude sur les *Formes diverses du chœur dans la tragédie grecque* (1865); *la Vie de Socrate* (1869, in-12); *la Vie et les écrits de Platon* (1871, in-12), couronné par l'Académie des sciences morales; *Pythagore et la Philosophie pythagoricienne* (1873, 2 vol. in-8); 2ᵉ édit., 1875, 2 vol. in-18); *Théorie de la déclinaison* (1874, in-8); *la Philosophie de la science du langage* (1875, in-18), etc.

CHAILLU (Paul Belloni du), voyageur français d'origine, naturalisé à New-York sous le nom de Chaylion, né à Paris, le 31 juillet 1835, est le fils d'un agent consulaire, qui s'occupait en même temps de commerce, vers l'embouchure de la rivière Gabon. Il fut élevé dans un des établissements que les Jésuites avaient formé dans ce pays. Le jeune du Chaillu se familiarisa de bonne heure avec les tribus voisines, réunit des informations, fit provision de vivres, de médicaments, d'armes et de présents, puis vers la fin de 1855 entreprit, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, un des plus curieux voyages qu'on ait jamais faits. Il parcourut pendant quatre années l'intérieur du continent africain, sous l'équateur, et y découvrit, dans une région couverte d'épaisses forêts, une chaîne de montagnes élevées, courant de l'E. à l'O., et dont un pic atteint, d'après ses calculs, la hauteur de 12 000 pieds. Suivant lui, c'est dans ces montagnes que prennent leur source les quatre grands fleuves de l'Afrique : le Nil, le Niger, le Zambèze et le Zaïre ou Congo. Il tua et rapporta plusieurs de ces singes gigantesques qu'on appelle *gorilles*, et une grande variété d'oiseaux d'espèces inconnues. Cette collection a été achetée par le Musée britannique. M. du Chaillu rencontra aussi les Fans, tribu inconnue de cannibales qui pourtant ne sont pas absolument dépourvus de civilisation. Il a fait depuis de longues explorations en Suède, en Laponie et en Finlande (1872).

M. du Chaillu a publié, en 1861, ses *Explorations et Aventures*, et une carte du pays découvert par lui. Il en a été fait une édition française, en 1862 (gr. in-8, avec carte et gravures). Il a donné depuis : *l'Afrique sauvage, nouvelles excursions au pays Ashangos*, édition française (1867, in-8); *l'Afrique occidentale* (1874, in-8); *Histoires du pays des Gorilles* (Stories of the Gorilla Country (1868); *la Vie sauvage sous l'Equateur* (Wild Life under the Eq., 1869); *Perdu dans les jungles* (Lost in the Jungle, 1869); *Mon royaume d'Apingli* (My Apingli Kingdom, 1870); *le Pays des nains* (the Country of the Dwarfs, 1871).

CHAIX (Bernard-Cyprien), homme politique français, député, né à Gap (Hautes-Alpes), le 11 novembre 1821, exerçait la profession d'avocat dans sa ville natale, lorsqu'il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1849, le deuxième sur deux, et vota dans toutes les questions politiques avec le parti républicain. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée. Aux élections de 1869, il se présenta dans le dé-

[illegible] les Hautes-Alpes contre M. Clément [illegible], comme candidat de l'opposition démocratique, et échoua avec une importante minorité. Nommé le 6 septembre 1870, préfet des Hautes-Alpes, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, dans ce département, par [illegible] voix; mais son élection fut annulée parce qu'il n'avait pas donné sa démission dans le délai légal. Il se réinstalla dans sa préfecture dont il se démit après la chute de M. Thiers (24 mai 1873). Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu dans l'arrondissement de [illegible] par 10952 voix, sans concurrent. Membre du groupe de l'Union républicaine, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai. Aux élections du 14 octobre 1877, qui [illegible], la candidature de M. Chaix [illegible] par l'administration et [illegible] 1772 voix contre 8116, données à M. [illegible], candidat officiel, légitimiste [illegible]. Mais cette élection fut invalidée, et M. Chaix réélu, le 27 janvier 1878, par 8068 voix contre [illegible] par le même concurrent. Il [illegible] confondu avec un ancien représentant des Basses-Alpes, à l'Assemblée constituante de 1848, M. Auguste Chais, mort à Riez, en novembre 1870.

CHAIX (Alban), imprimeur et éditeur [illegible] à Châteauroux (Indre), le 27 mars 18[illegible], fils de M. Napoléon Chaix, fondateur de l'Imprimerie des Chemins de fer, mort en 1865. [illegible] développé les publications créées par son père et a étendu les avantages assurés à ses ouvriers et à leurs enfants par l'institution [illegible] et de plusieurs caisses de prévoyance et de secours. Outre de nombreuses médailles qui lui ont été décernées par les sociétés de [illegible], il a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1871.

M. [illegible] a publié plusieurs brochures [illegible] aux bénéfices, sur les écoles [illegible], une statistique de l'imprimerie [illegible] dans la *Bibliographie de la France* [illegible] historique de l'établissement qu'il [illegible].

CHAIX D'EST-ANGE (Gustave-Louis-Adolphe-[illegible]), avocat français, ancien sénateur [illegible], le 11 avril 1800, était fils d'un magistrat [illegible]. Il venait à peine de débuter [illegible], resta orphelin, à l'âge de [illegible] avec une jeune sœur, et 600 francs [illegible]. Il se fit d'abord connaître [illegible] politiques : celle des événements [illegible] 1821; celle de la conspiration du [illegible] à la Cour des Pairs; celle des sergents de la Rochelle. En 1828, il défendit avec [illegible] de succès M. Cauchois-Lemaire [illegible] pour une lettre adressée au duc [illegible] Louis-Philippe I^er^.

La révolution de 1830 aplanit la route aux [illegible] entre autres à M. Chaix d'Est-Ange [illegible] ses nombreuses et célèbres affaires [illegible] depuis cette époque, il faut citer le [illegible] Benoît, où, plaidant pour la [illegible], il eut l'honneur d'arracher presque [illegible]; l'affaire La Roncière; l'affaire [illegible], qu'il sauva d'une [illegible]; l'affaire Pescatore (1856-[illegible]) la question de la validité du mariage [illegible] quant aux effets civils, donna un [illegible]. M. Chaix d'Est-Ange a [illegible] des questions de propriété littéraire [illegible] les droits de l'administration à [illegible] la suppression du drame de Victor Hugo, *le Roi s'amuse* (1832). Avocat de la ville de Paris, il eut l'occasion, dans les premiers temps de l'administration de M. Haussmann, de plaider dans une foule d'affaires d'expropriation. M. Chaix d'Est-Ange a été bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris, de 1842 à 1844.

A la fin de 1857, il entra dans la magistrature comme procureur général près la Cour impériale de Paris. Il fut nommé, peu après, conseiller d'État, et, le 2 novembre 1862, sénateur. Le 18 octobre 1863, il fut appelé à la vice-présidence du Conseil d'État et chargé, le 5 octobre 1864, de présider la section des travaux publics et des beaux-arts. Il prit part, comme commissaire du gouvernement, à d'importantes discussions du Corps législatif, mais sans que son talent d'orateur politique répondit à ses anciens succès d'avocat. Il se fit aussi remarquer dans plusieurs débats plus ou moins solennels du Sénat, où il entra au mois de janvier 1867 : c'est lui qui, en mars 1868, présenta à cette assemblée le rapport sur la fameuse pétition des catholiques demandant « la liberté de l'enseignement supérieur. » M. Chaix d'Est-Ange avait été nommé, en outre, par décret du 15 novembre 1864, membre du Conseil municipal de Paris, pour le 9^e^ arrondissement. Promu, le 11 août 1858, commandeur de la Légion d'honneur, il est devenu grand officier le 13 août 1861.

M. Chaix d'Est-Ange n'avait pas joué, sous les précédents régimes, un rôle politique très important, quoiqu'il eût été élu trois fois député par sa ville natale, en 1831, en 1837 et en 1844. Il siégeait parmi les conservateurs indépendants. En 1839, il se déclara contre la politique du ministère du 15 avril. Il parla contre la loi de disjonction et prit part aux discussions sur le projet de loi relatif à la navigation intérieure, sur la propriété littéraire, etc. En 1850, il défendit, à la barre de l'Assemblée législative, le gérant du journal *le Pouvoir*, qui fut condamné à 5000 fr. d'amende. Ses plaidoyers les plus importants ont été recueillis par *le Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, et quelques-uns ont été réimprimés, avec une notice biographique, dans les *Annales du barreau français*. — M. Chaix d'Est-Ange est mort à Paris, le 14 décembre 1876.

CHALAMET (Jean-Marie-Arthur), député français, né à Vernoux (Ardèche), le 19 décembre 1822, entra en 1842 à l'École normale supérieure, et fut reçu agrégé des lettres en 1846. Il professa la rhétorique aux lycées de Tournon, de Caen, de Clermont-Ferrand et de Lyon. Frère de Gaston Chalamet, préfet de l'Ardèche du 6 septembre 1870 au 10 avril 1871, et mort depuis, il fut porté sur la liste républicaine aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, et arriva le premier de cette liste, mais avec quelques voix de moins que le dernier élu. Candidat républicain dans la 1^re^ circonscription de Privas, aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu par 9200 voix, sans concurrent. Il fit partie du groupe de la gauche républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, sa candidature, violemment combattue par l'administration, réunit 8593 voix, tandis que M. H. Chevreau, ancien ministre, candidat officiel et bonapartiste, n'en obtenait que 5758. En février 1878, à propos de la discussion du budget de l'instruction publique, M. Chalamet prononça un remarquable discours sur la nécessité de réformer l'enseignement supérieur. Il avait fait, à Lyon, plusieurs conférences, dont une ayant pour sujet : *la Franc*

au XVIe siècle, fut publiée en brochure et vivement attaquée par la presse cléricale (mars 1873). Conseiller général de l'Ardèche, pour le canton de Vernoux, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 25 août 1869.

CHALANDON (Georges-Claude-Louis-Pie), prélat français, né à Lyon, le 15 février 1804, fut d'abord vicaire général de Metz, puis nommé en 1850 coadjuteur, avec future succession de Mgr l'archevêque de Belley, sous le titre d'évêque de Thaumacum *in partibus*. Évêque de Belley, par décret du 25 juillet 1852, il devint, le 4 février 1857, archevêque d'Aix. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 23 août 1862. — Il est mort à Aix, le 28 février 1876.

On a de M. Chalandon : *Éloge funèbre de Mme C. F. V. de Rouyn, comtesse de Saise-d'Apremont* (1850, in-8), prononcé en 1830; *Vie de Mme de Mejanès, fondatrice de l'ordre des sœurs de Sainte-Chrétienne* (1846, in-12).

CHALEY (Joseph-Camille), député français, né à Belley (Ain), le 29 septembre 1823, était membre et vice-président du Conseil général et maire de Ceyzérieu, lorsqu'il fut révoqué, en 1873, après la chute de M. Thiers. Il se présenta aux élections générales, pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, et fut élu, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Belley, par 12 945 voix, contre MM. Cottin, représentant sortant, candidat monarchiste, et Rosetti-Mollet, candidat radical, qui réunirent à eux deux environ 5800 voix. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine, et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 15 332 voix, contre 3490 obtenues par M. Récamier, candidat officiel et monarchiste.

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), littérateur français, né à Paris le 18 mars 1818, fit ses classes au collège de Henri IV, passa dix-huit mois dans une maison de commerce, étudia ensuite le droit, fut reçu avocat en août 1838, et se tourna vers la littérature. En 1844, il fut attaché à la bibliothèque de Sainte-Geneviève où il devint bibliothécaire.

On a de lui, outre de nombreux articles dans *la France littéraire* éditée par son frère, et des nouvelles fournies à plusieurs revues : *les Plus jolis tableaux de Téniers, Gérard Dow*, etc., (1839, in-4); *Album du Salon de* 1840 (1840, in-4); *Histoire-Musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire* (1841, 2 vol. 3e édit. 1857); *Saint Vincent de Paul* (1841, 3e édit. modifiée, 1856); *les Français sous la Révolution* (1843), avec W. Ténint; *un Été en Espagne* (1843); *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol.); *Mme du Maine, ou les Légitimes et les légitimés* (1851 et 1853); *Histoire populaire de la France, de la Révolution, de Napoléon, de Paris* (1851, 4 parties); *Histoire anecdotique de la Fronde*, insérée dans la *Revue française* (1859), et publiée ensuite en volume (1860, in-18); *Histoire du Piémont et de la maison de Savoie* (1860, in-4); *Histoire populaire des papes*, depuis saint Pierre (1859, in-4 à 2 col.; 2e édit., 1861, in-18); *la Régence galante* (1861, in-18); *le Roman de la plage* (1863, in-18); *Mémoires du peuple français*, depuis son origine jusqu'à nos jours (1865-1873, t. I-VIII, in-8); *l'Ancien boulevard du Temple* (1873, in-16); *Histoire de la mode en France* (1874, in-8); *les Revenants de la place de Grève* (1879, in-18), etc. Il a signé quelques-uns de ses écrits du nom de *Jules Robert*.

CHALLAMEL (Pierre-Joseph), artiste et éditeur français, frère du précédent, né à Paris, le 20 juillet 1813, a été élève de MM. Ingres et Rémond, et a cultivé tour à tour la peinture et la lithographie. Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor, il a publié un ouvrage sur *l'Exposition de l'industrie* (1844, 2 vol. in-4, avec grav.), puis des *Revues* des Salons, des *Œuvres* des peintres primitifs, ainsi que *l'Œuvre d'Eustache Lesueur*, ouvrages dans lesquels il a donné de nombreux dessins originaux. Il a depuis dirigé une maison de librairie géographique.

CHALLEMEL-LACOUR (Paul-Amand), publiciste et homme politique français, né à Avranches le 19 mai 1827, fit de brillantes études au lycée Saint-Louis, puis entra à l'École normale en 1846, et en sortit, premier agrégé de philosophie, en 1849. Nommé, cette même année, professeur de philosophie au lycée de Pau, et en 1851, au lycée de Limoges, il fut, au moment du 2 décembre, signalé pour ses opinions républicaines, emprisonné à Paris pendant quelques mois, puis expulsé de France en 1852. Il se retira en Belgique, où il fit avec éclat des conférences à Bruxelles et à Anvers. Après avoir voyagé en Allemagne et en Italie, il devint, en 1856, professeur de littérature française au *Polytechnicum* de Zurich, rentra en France trois ans après, lors de l'amnistie, et tenta de faire à Paris un cours public sur les beaux-arts, bientôt interdit par l'autorité. Chargé plus tard, avec M. Scherer, de la critique littéraire dans le *Temps*, il collabora aussi à la *Revue nationale*, à la *Revue des cours publics*, etc., fut directeur de la *Revue moderne* pendant plusieurs années, et quelques mois gérant de la *Revue des Deux Mondes*, après la mort de V. de Mars. A la fin de 1868, il fut poursuivi, comme directeur de la *Revue politique*, à propos de la souscription Baudin.

Nommé préfet du Rhône, quelques jours après le 4 septembre 1870, et commissaire de la République, il conserva cette situation difficile pendant toute la durée de la guerre, mais ne put contenir les mouvements communalistes de la ville de Lyon, ni résister à l'absorption du pouvoir préfectoral par la municipalité, ni empêcher des mesures de violence contre les représentants du régime déchu. Le meurtre du commandant Arnaud mit le comble aux excès de la démagogie lyonnaise que M. Challemel-Lacour parvint enfin à réprimer énergiquement. Après le vote des préliminaires de paix, il donna sa démission (5 février 1871), et fut remplacé par M. Valentin, ancien préfet du Bas-Rhin. Le 7 janvier 1872, après avoir accepté un mandat impératif, il fut élu représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, par 49 954 voix, et prit place à l'extrême gauche.

Il ne se fit connaître comme orateur que lors de la discussion des marchés conclus par la ville de Lyon (30 janvier 1873). Provoqué, au cours d'une orageuse séance, par M. de Carayon-Latour à s'expliquer sur l'ordre qu'il aurait donné de le fusiller, M. Challemel-Lacour déclara ne point se souvenir d'avoir rien écrit de pareil, et réclama inutilement la production de la pièce accusatrice. Ce discours fut considéré comme la révélation d'une éloquence politique de premier ordre. L'interpellation qu'il adressa au ministre de l'Intérieur, M. de Broglie, sur l'application de la loi des maires (mars 1874), la discussion qu'il soutint sur le projet de loi relatif à l'enseignement supérieur (décembre 1874), enfin, ses attaques contre le régime de l'état de siège (décembre 1874), fortifièrent sa situation au premier rang de la gauche. Lors des élections sénatoriales (janvier

[illegible], il fut élu, dans les Bouches-du-Rhône, le [illegible], par 91 voix sur 173 votants. Dans la Chambre haute, M. Challemel-Lacour se fit [illegible] lors de la discussion de la loi sur la collation des grades (18 juillet 1876), et [illegible] à M. Dupanloup, il mit en relief, par [illegible] de citations habilement groupées, la [illegible] absolue du catholicisme libéral [illegible] Rome.

Deux procès importants et de nature très différente furent soutenus presqu'à la même époque par M. Challemel-Lacour : le premier contre les Pères de la doctrine chrétienne de la commune de [illegible] (Rhône), dont l'établissement avait été [illegible] pendant la guerre de 1870 ; [illegible] débats, et nonobstant un arrêt [illegible] du 10 avril 1878 qui déclarait [illegible] agi au nom de l'État, la Cour de cassation renvoya devant la Cour de Dijon [illegible] qui se termina, le 30 janvier 1879, par la [illegible] de M. Challemel-Lacour et [illegible] c. de dommages-intérêts ; le [illegible] fut intenté par le publiciste contre [illegible], la *France nouvelle*, qui l'a[illegible] désigné comme ayant triché au [illegible] ; sur la plaidoirie de M. Gambetta, qui reprenait pour la première fois depuis [illegible] d'avocat, M. Maggiolo, auteur [illegible], et M. Cognot, gérant du [illegible] condamnés chacun à 2000 francs [illegible] à 10 000 francs de [illegible] (4 janvier 1879). Quelques [illegible], M. Challemel-Lacour [illegible] ambassadeur de France auprès de la [illegible] suisse. En prenant possession de [illegible], le 10 février, il eut à présenter [illegible], président de la Confédération, ses lettres de créance à la fois et la notification [illegible] de M. Jules Grévy à la présidence de la République française.

[illegible] articles sur la politique, les [illegible], la littérature, en particulier [illegible] allemande, et la philosophie, [illegible] a publié dans la « Bibliothèque [illegible] contemporaine » : *la Philosophie* [illegible] étude sur Guillaume de [illegible] (in-18). Il a donné une traduction [illegible] la philosophie de Ritter, avec [illegible] (3 vol. in-8), et édité les [illegible] (1860, 2 vol.)

[illegible]-François-Édouard HUGUETEAU [illegible], né le 16 mars 1812, entra à [illegible] Aspirant en 1828, enseigne [illegible] de vaisseau en 1840, capitaine de vaisseau [illegible] la division navale de la mer de Chine [illegible] de l'amiral Jaurès. Nommé [illegible] 1864, il fut, au moment [illegible] de Paris, lors de l'invasion allemande, puis à la [illegible]. Le 21 février 1871, il [illegible] du ministère de la marine [illegible] l'absence du vice-[illegible] l'année suivante. [illegible] division navale de [illegible]. Il a été fait grand [illegible] le 6 juin 1871, et [illegible] cadre de réserve.

[illegible] (Amédée DE NOÉ, dit), caricaturiste [illegible] janvier 1819, est fils [illegible] pair de France. Destiné [illegible] suivre son [illegible] l'illustration mais [illegible] l'atelier de Charlet, et développa sous l'influence de ce dernier maître son talent pour la charge et le dessin grotesque. Il débuta dès 1842, par des caricatures signées de ce pseudonyme à demi transparent, qui était lui-même un trait d'esprit. Il fournit dès lors aux *Albums*, *Physiologies*, *Almanachs*, notamment à *l'Almanach prophétique*, au *Musée-Philipon*, enfin et surtout au *Charivari*, une suite non interrompue de dessins, croquis, scènes et revues comiques, dont la plupart ont été réunis ensuite en albums (1843-1857, in-4).

Tels sont : *Souvenirs de garnison*, *Impressions de Voyage de M. Boniface*, *Mélanges comiques*, *Nouvelles charges*, *la Grammaire illustrée*, *Croquis en noir*, *Croquis de Printemps*, *Croquis d'automne*, *En carnaval*, *l'Exposition de Londres*, *Punch à Paris*, *Revue comique de l'Exposition de l'industrie* (1842) ; *Revue comique du Salon* (1851-1853) ; *Soulouque et sa cour*, *P. J. Proudhon en voyage*, *les Représentants en vacances*, *Histoire comique de l'Assemblée nationale*, *les Cosaques*, et tant d'autres séries dont quelques-unes sont restées anonymes, et qui forment, depuis un quart de siècle, la chronique satirique de tous les faits, gestes et types contemporains. Le dessinateur Cham a aussi écrit, seul ou en collaboration, un certain nombre de librettos ou de vaudevilles parmi lesquels nous citerons : *le Serpent à plumes*, opérette-bouffe (1865), et *le Myosotis* (Palais-Royal, 1866). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1876.

CHAMBARD (Louis-Léopold), sculpteur français, né à Saint-Amour (Jura), le 25 août 1811, suivit, tout en se destinant à la sculpture, l'atelier de M. Ingres. Il remporta le grand prix de Rome au concours de 1837, sur ce sujet de bas-relief : *Marius à Carthage*. De retour d'Italie en 1842, il a exposé : *Bacchus* (1842) ; *Buste de Christ*, *Oreste poursuivi par les Furies*, *Buste de Ch. Nodier*, *Aspasie* (1843-1847) ; *Oreste*, *Rouget de Lisle*, esquisse, *Blaise Pascal*, buste (1849) ; *la Parure*, figurine, *Jeune fille écoutant le bruit d'un coquillage*, une *Suppliante*, *Stratonice*, *Salmaüs* (1850-52) ; *l'Amour enchaîné* (1857) ; *Bacchante*, *l'Inspiration* (1859) : la *Modestie*, statue de marbre destinée à la décoration de la cour du Louvre ; un groupe : *Aristide banni et ses deux filles* (1861) ; *Enfant portant une coquille*, une *Chute*, terre cuite (1863) ; *l'Amour offrant son cœur à une jeune fille* (1864) ; *Mercure*, statue en plâtre (1866) ; un *Jeune faune* (1868) ; *Argus endormi par Mercure*, plâtre, *l'Amour aiguisant ses flèches*, statue plâtre (1870) ; *Rouget de l'Isle*, statuette (1872) ; *Marius*, statue, marbre (1874) ; la *Première pose*, statue, plâtre (1875) ; portrait de *M. André*, médaillon, terre-cuite, (1877). M. Chambard a obtenu une 2e médaille en 1842.

CHAMBERS (William et Robert), littérateurs et éditeurs écossais, sont nés à Peebles, petite ville située sur les bords de la Tweed, l'un en 1800, l'autre en 1802. Abandonnés dès l'enfance à leurs propres ressources, ils reçurent une éducation élémentaire et ouvrirent à Edimbourg, dans le même quartier, deux magasins de librairie. L'aîné qui était un peu typographe, ajouta au sien un petit atelier d'imprimerie ; le cadet, chez qui l'amour de l'étude avait développé des talents naturels, se mit à écrire. Son premier ouvrage, *les Traditions d'Édimbourg* (*Traditions of Edinburgh*, 1824, nouv. édit., 1852), eut beaucoup de vogue, et les deux recueils qui suivirent : *Ballades populaires de l'Écosse* (*Popular rhymes of Scotland*, 1826), et *Tableau pittoresque de l'Écosse* (*Picture of Scotland*, 1827), consolidèrent sa réputation naissante.

Ensuite il publia la *Vie de Jacques Ier* (Life of James I, 2 vol.); une collection plus complète des *Chants et chansons populaires de l'Écosse* (Scotish ballads and songs, 3 vol.); *les Anciens bords de la mer* (Ancient sea margins, in-8), et surtout une remarquable *Histoire des insurrections papistes en Écosse* (History of the rebellions in Scotland, 1828-1829, 5 vol. in-12), qui a eu plusieurs éditions.

Les deux frères ayant réuni en 1832, le commerce de librairie que chacun d'eux avait fait jusque-là séparément, prirent bientôt rang parmi les principaux éditeurs d'Édimbourg et de Londres, où ils ne tardèrent pas à établir une succursale. Quelque temps auparavant, William, qui de son côté avait écrit un bon *Guide en Écosse*, fonda une revue mensuelle à très bas prix, qui, après avoir longtemps porté le titre d'*Edinburgh Journal*, fut connue, depuis 1854, sous celui de *Chamber's Journal*, et atteignit un tirage de 200 000.

MM. Chambers unirent ensuite leurs efforts pour composer ou éditer de nombreuses collections à bon marché embrassant tout le cercle des connaissances humaines et sans cesse tenues au niveau du progrès. Les plus remarquables sont : *la Science populaire* (Information for the people, Édimbourg, 1834-1835, 2 vol. grand in-8), imitée en France sous le titre des *Cent Traités*, et le *Cours d'éducation* (The educational course, 1856, 100 vol. et atlas). Viennent ensuite : le *Cours de littérature anglaise* (Cyclopœdia of english literature, 1843-1844, 2 vol.), avec notices biographiques; les *Classiques anglais* (The people's edition of standard english works), édition populaire; le recueil des *Petits traités utiles et amusants* (Repository and miscellanies of tracts), qui comprend 24 volumes; le *Pocket miscellany* (12 vol.); la *Bibliothèque de la jeunesse* (Library for young people, 20 vol.); la *Feuille du peuple* (Papers for the people, 1852-1856, t. I à XII), etc.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de M. Robert Chambers : *Biographie écossaise* (Lifes of illustrious Scotsmen, Glasgow, 1833-1835, 4 vol.), avec notices critiques et bibliographiques; *Histoire naturelle de la création* (Vestiges on the natural history of creation) qui a paru sans nom d'auteur, et, sous le titre d'*Essais* (Essays, 4 vol.), un recueil d'articles fournis à la presse périodique. M. W. Chambers, de son côté, a publié dans son journal deux séries d'études sur les États-Unis : *l'Amérique telle qu'elle est* (Things as they are in America, 1854); *Mélanges sur l'Amérique* (American Jottings, 1855). En 1856, les deux frères ont donné leurs soins à une *Relation complète de la guerre d'Orient* (History of the russian war, grand in-8) et à une *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England, 1855-1856, 2 vol. in-8). — M. Robert Chambers est mort à Saint-Andrew, le 17 mars 1871.

CHAMBOLLE (François-Adolphe), journaliste français, ancien député et représentant, né à la Châtaigneraie (Vendée), le 13 novembre 1802, et fils d'un ancien militaire, entra, comme boursier, au collége de Bourbon-Vendée, puis vint finir ses études au collége Charlemagne, où il eut pour condisciple le général Cavaignac. Sous les auspices de Manuel, député de son département, il fut admis au *Courrier français*, dirigé par Châtelain. En 1830, il devint, au *National*, le collaborateur de Carrel, Thiers et Mignet. Mais, voyant ses opinions dépassées, il retourna au *Courrier français*. Il prit, en 1837, la direction du *Siècle*, qui lui dut un nouveau développement de publicité et d'influence, et il la garda jusqu'en 1848. Le gérant, L. Perrée, l'un des maires de Paris, ayant demandé aux rédacteurs du *Siècle* une adhésion à la République trop complète pour les convictions de M. Chambolle, celui-ci se retira et fonda lui-même le journal l'*Ordre*, qui disparut au 2 décembre 1851.

M. Chambolle fut député de la Vendée depuis 1838 jusqu'à la révolution de Février. Malgré ses liaisons avec Odilon Barrot, il refusa d'adhérer aux banquets réformistes. Envoyé à la Constituante par le département de la Mayenne, et à la Législative par celui de la Seine, il vota avec le parti de la contre-révolution. Mais au milieu des conflits entre le président et la majorité parlementaire, il se tourna contre l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut un des représentants qui se réunirent au 10e arrondissement, et il fut conduit à la caserne du quai d'Orsay et de là à la prison de Mazas. Le décret du 9 janvier 1852 le condamna à sortir de France, avec MM. Thiers, de Rémusat, etc. Mais un autre décret, du 9 août, lui permit d'y rentrer. Écarté de la politique, il devint, en 1855, secrétaire de la compagnie du chemin de fer de ceinture.

CHAMBORD (Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'ARTOIS, duc DE BORDEAUX, comte DE), chef actuel de la branche aînée des Bourbons, né le 29 septembre 1820, à Paris, est fils du duc de Berri, assassiné le 13 février 1820, et de Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berri. Baptisé en grande pompe avec de l'eau du Jourdain rapportée de la Terre Sainte par M. de Chateaubriand, l'*Enfant du miracle*, comme on l'avait surnommé, fut chanté par M. de Lamartine dans une de ses plus belles méditations. Une souscription nationale lui donna, en 1821, le château de Chambord. Il eut successivement pour gouverneurs les ducs de Montmorency, de Rivière et de Damas, qui l'élevèrent, ce dernier surtout, dans les principes de l'ancienne monarchie. Quoique Charles X eût pris la résolution d'abdiquer la couronne en sa faveur (2 août 1830), et tenté, en présence des troupes campées à Rambouillet, un simulacre de proclamation sous le nom de Henri V, il dut suivre les destinées de sa famille et prendre la route de l'exil.

Après avoir séjourné tour à tour à Holy-Rood, à Prague (1832), à Goritz (1836), le comte de Chambord entreprit un grand voyage afin de compléter son éducation, et visita, accompagné du général Latour-Foissac et du duc de Lévis, les établissements militaires de l'Autriche, la Hongrie, une partie de l'Allemagne, la Lombardie, les États de Rome et de Naples, où il fut traité en souverain. Il était à peine de retour que, pendant une promenade à cheval aux environs de Kirchberg, il eut, à la suite d'une chute malheureuse, la cuisse gauche fracturée dans sa partie supérieure (28 juillet 1841). Lorsqu'il fut complétement guéri, il reprit le cours de ses excursions (septembre 1843), visita la Saxe, la Prusse, la Grande-Bretagne, et descendit, le 27 novembre suivant, à Londres, dans un hôtel de la place de Belgrave (*Belgrave square*). Ce fut là qu'il fit, en quelque sorte, ses débuts politiques, en se posant en prétendant avoué à la couronne de France. Il y reçut, avec l'étiquette des cours, plusieurs notabilités du parti légitimiste, entre autres MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, Berryer, de Valmy, de Larcy, de Pastoret, etc. L'adresse parlementaire de 1844 *flétrit cette coupable manifestation*; les députés qui s'y étaient associés, se représentèrent devant leurs électeurs, qui les renvoyèrent à la Chambre.

Trois ans plus tard le comte de Chambord épousait, à Graetz, Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du duc de Modène, qui lui apporta

en eut plusieurs millions (16 novembre 1846), et dont il n'est pas d'enfants. Devenu, par la mort de son grand-père et par celle de son oncle, chef de la famille des Bourbons, il alla se fixer au château de Frohsdorff, près de Vienne.

Il était à Venise avec sa mère lorsqu'il apprit la nouvelle des événements de Février. Ne croyant pas qu'il y eût à tirer parti pour sa cause d'une révolution si soudaine, il se contenta du rôle de spectateur, protestant, dans ses lettres, « de son amour pour la France, » et attendant le jour où, « lasse d'expériences, elle tournerait vers lui ses regards et prononcerait son nom comme un gage de sécurité et de salut. » Ses partisans l'entretenaient en effet dans l'espoir d'une restauration prochaine, et afin d'en hâter l'accomplissement, unissaient leurs efforts à ceux des orléanistes et même des bonapartistes. Ils ne cachaient pas qu'à leurs yeux la présidence de Louis-Napoléon n'était qu'une planche pour arriver à la royauté. Quant au comte de Chambord, réglant sa conduite sur la politique temporisatrice de ses conseillers, il se montrait de temps en temps près de la frontière et accueillait, avec une bienveillance toute royale, l'élite de ses serviteurs à Ems, à Cologne ou à Wiesbaden. Ce fut dans cette dernière ville que l'on tenta pour la première fois la fusion des deux branches de la maison de Bourbon qui eut longtemps contre elle les prétentions du chef héréditaire de la famille où les répugnances de quelques membres de la branche cadette.

Le rétablissement du régime impérial, en 1852, força le comte de Chambord à rentrer dans l'expectative. Ses actes politiques se bornèrent à quelques lettres adressées, dans des circonstances solennelles, à des chefs de son parti et mises en circulation par la presse. C'est ainsi qu'il se prononça hautement, en juillet 1861, par une lettre à M. Nettement, pour la défense du pouvoir temporel du pape, se déclarant prêt à « payer de son sang le triomphe d'une cause qui est celle de la France, de l'Église et de Dieu même. » C'est ainsi encore qu'au mois de juin 1862, il engageait tous ses partisans à s'abstenir dans les élections générales prochaines, à moins que ce ne fût pour élire des partisans du pape. Quelques-uns des voyages du comte de Chambord eurent aussi une portée politique. En 1863, après avoir visité la Grèce, la Syrie, la Palestine, la basse et la haute Égypte, il alla s'établir à Lucerne, où son séjour donna lieu à diverses manifestations. Il témoigna à l'ex-roi de Naples François II, qu'il était allé visiter à Rome, les plus grandes sympathies. A la fin de 1866, après la cession forcée de la Vénétie par l'Autriche, il vendit son palais de Venise qu'il avait dû, ainsi que celui de sa mère, se pavoiser des couleurs italiennes, à l'entrée des troupes de Victor-Emmanuel.

Au début de la guerre avec la Prusse (août 1870), il mit le château de Chambord à la disposition de la Société de secours aux blessés de terre et de mer, ainsi qu'un don de 10 000 francs. Après les désastreux revers qui amenèrent la chute de l'Empire, la révolution du 4 septembre et l'investissement de Paris, il adressa, de la frontière suisse, à la date du 9 septembre, une proclamation à la France, dans laquelle il promettait que l'étranger serait chassé et l'intégrité du territoire conservée, si l'on se ralliait à lui, « au véritable gouvernement national, ayant pour base le droit, et pour principe l'honnêteté. » Le 7 janvier 1871, une nouvelle proclamation contre le bombardement de Paris fut adressée par lui à tous les gouvernements de l'Europe. Il ne voulait pas voir périr la grande cité qu'un chacun de ses aïeux avait appelée : « ma bonne ville de Paris. » Après l'insurrection du 18 mars et la réunion des représentants à Versailles, au milieu de l'agitation causée par les discours des membres de la droite, provoquant l'assemblée à une restauration légitimiste, il fit paraître, le 8 mai, une lettre manifeste où il s'efforçait de dissiper les préventions contre la « monarchie traditionnelle, » en déclarant que, loin de prétendre à un pouvoir sans limite, il n'avait d'autre désir que de travailler à la réorganisation du pays, et, « à la tête de toute la Maison de France, de présider à ses destinées, en soumettant avec confiance les actes du gouvernement au sérieux contrôle de représentants librement élus. » Il avouait d'ailleurs que « l'indépendance de la papauté lui était chère, et qu'il était résolu à lui obtenir d'efficaces garanties ; » il ajoutait : « qu'il n'était point un parti, et ne voulait pas revenir pour régner avec un parti ; » qu'il « ne voulait exercer de dictature que celle de la clémence ; parce que dans ses mains, et dans ses mains seulement, la clémence était encore la justice. » Il terminait par une phrase devenue célèbre : « La parole est à la France, et l'heure est à Dieu. » Cette lettre eut un grand retentissement dans la presse, mais ne recruta point d'adhérents dans le pays. On voulut y voir une menace de guerre contre l'Italie et un retour aux idées théocratiques.

Elle devait d'ailleurs être bientôt complétée et dépassée par une proclamation datée de Chambord, le 5 juillet 1871, dans laquelle, pour la première fois, dans un document public, le chef de la Maison de Bourbon prenait le titre de roi. L'abrogation des lois d'exil avait permis au prince de revenir en France. Il avait visité Paris et séjourné un moment à Chambord, où il avait reçu de nombreuses visites. La rentrée des princes d'Orléans, et la validation des élections du duc d'Aumale et du prince de Joinville, comme représentants des départements de l'Oise et de la Haute-Marne, avaient encore accru les espérances des monarchistes de l'Assemblée nationale, qui attendaient tout de la fusion des deux branches françaises de la Maison de Bourbon, dont l'entente et le rapprochement définitif semblaient évidents. Le manifeste de Chambord ne répondit point à l'attente des anciens partis. Avant de l'écrire, le prince s'était, paraît-il, imposé la retraite, la méditation et la prière. Il y reprenait chaque point du programme de la lettre du 8 mai, en le développant, admettait le suffrage universel, le gouvernement constitutionnel avec deux chambres, mais niait la légitimité des conquêtes de la Révolution, qu'il qualifiait de « révolte d'une minorité contre les vœux du pays, » et surtout refusait de « laisser arracher de ses mains l'étendard d'Henri IV, de François Ier et de Jeanne d'Arc. » « Français, disait-il, en terminant, Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc d'Henri IV. » En même temps, il déclarait qu'il reprenait le chemin de l'exil pour ne plus donner, « par sa présence, de nouveaux prétextes à l'agitation des esprits. » L'effet de ce manifeste fut considérable. Il amoindrit l'espoir des royalistes, et raffermit la minorité républicaine de l'Assemblée. Tout en rendant hommage à l'honnêteté du prince, qu'un scrupule chevaleresque poussait ainsi à se compromettre publiquement, la majorité de la presse monarchique le blâma de son imprudente franchise. On observa que, à la suite de cette publication, M. le comte de Paris, qui se préparait à visiter son cousin, crut devoir renoncer à cette démarche.

Depuis, M. le comte de Chambord séjourna à Genève, où, au moment des élections des conseils généraux, il tint une sorte de cour politique, et à Lucerne, où pendant le mois de novembre 1871 eurent lieu quelques manifestations légitimistes, dont le journal le *Figaro*, par la plume de M. de

Villemessant, se fit le principal écho. Au mois de janvier 1872, les bruits de fusion prirent une nouvelle force. Les journaux bien informés allèrent jusqu'à traiter de « dauphin » le comte de Paris, et à prédire à court délai « l'abdication d'Henri V. » Le prince crut devoir mettre à néant tous ces bruits par une nouvelle lettre, confirmant tout ce que l'on savait déjà de l'inébranlable fermeté de ses principes, et déclarant « qu'il n'abdiquerait jamais, » qu'il ne consentirait jamais à devenir « le roi légitime de la Révolution » (25 janvier 1872). Cette attitude, rebelle à tout compromis, poussa la droite monarchique à une tentative qui devait, en ménageant d'honorables scrupules, devenir un moyen politique de forcer la main « au roi. » Un manifeste, dont le texte fut tenu secret, mais qui était en réalité le programme d'une monarchie constitutionnelle conciliatrice, fut signé par 280 députés environ, et présenté à M. le duc de Chambord, à Anvers, où il s'était rendu, comme en pays neutre, pour recevoir les hommages et les communications de ses amis (24 février). Ce rendez-vous donné aux légitimistes français fut l'occasion de manifestations en face desquelles la population d'Anvers ne resta point indifférente. La ville devint le théâtre de rixes quotidiennes que la police fut impuissante à réprimer, tandis que des interpellations s'échangeaient à la Chambre belge entre les membres du ministère catholique conservateur et les chefs du parti libéral, qui demandaient l'expulsion du prince. M. le comte de Chambord, ne voulant pas que sa présence à Anvers restât plus longtemps une occasion de troubles ou un prétexte d'hostilité contre le gouvernement belge, partit pour la Hollande, d'où il regagna plus tard Frohsdorff. L'agitation du parti légitimiste était restée stérile, et l'on avait vainement attendu à Anvers la visite de M. le comte de Paris.

Toutes les négociations semblaient désormais rompues, et le prétendant exprima presque aussitôt après, dans diverses lettres rendues publiques, tous ses regrets et ses inébranlables convictions. « Au fond, écrivait-il à M. de la Rochette, représentant de la Loire-Inférieure (15 octobre 1872), la France est catholique et monarchique... l'Europe a besoin d'elle, la papauté a besoin d'elle... » Le 25 du même mois, en remerciant un de ses partisans d'une adresse de la ville de Nîmes et du département du Gard, il exprimait l'espoir que l'exemple de ces « généreuses populations » finirait par entraîner « tous ceux qui comprendraient alors où sont leurs vrais amis et leurs vrais défenseurs. » On signala aussi, quelques mois plus tard (février 1873), comme dérogation aux règles de conduite que M. le comte de Chambord avait observées jusqu'alors, sa présence à Vienne lors du mariage de l'archiduchesse Giselle, fille de l'empereur François II, avec le prince Léopold de Bavière; car il avait toujours refusé d'assister aux grandes cérémonies de la cour d'Autriche, et il dut cette fois se trouver en présence de M. le duc de Nemours. Cette sorte de concession fut présentée par la presse légitimiste comme d'un heureux augure pour la reprise des tentatives de réconciliation entre les deux branches de la maison de Bourbon. A quelques jours de là, *le Monde* et *l'Univers* reproduisirent le résumé d'une conversation de M. le comte de Chambord avec M. de La Rochefoucauld-Bisaccia, de laquelle il résultait que cette démarche était désirée et peut-être attendue de celui qui devait en être l'objet. Ces insinuations venaient d'être démenties par *l'Union*, quand une lettre de M. le comte de Chambord à M. Dupanloup fut publiée (8 février 1873). Ce nouveau manifeste, plus important que tous les précédents, par sa teneur et par le nom de celui à qui il s'adressait, répondait avec une certaine hauteur sur la question du drapeau, restée le principal sujet de division entre les deux camps monarchiques : « La France ne comprend pas plus le chef de la maison de Bourbon reniant l'étendard d'Alger qu'elle n'eût compris l'évêque d'Orléans se résignant à siéger à l'Académie française au milieu de sceptiques et d'athées, » et, après s'être félicité de la présence des princes d'Orléans à la cérémonie du 21 janvier à la chapelle expiatoire, où ils avaient dû subir « l'influence d'un lieu si propice aux grands enseignements et aux généreuses inspirations, » l'auteur de cette lettre la terminait ainsi : « Lorsque l'épreuve devient trop amère, un regard sur le Vatican ranime le courage et fortifie l'espérance. C'est à l'école de l'auguste captif qu'on acquiert l'esprit de fermeté, de résignation et de paix, de cette paix assurée à quiconque prend sa conscience pour guide et Pie IX pour modèle. »

Ces déclarations réitérées causèrent un vif désappointement aux partisans de la fusion, et quelques-uns d'entre eux ne craignirent pas d'annoncer que M. le comte de Chambord, renonçant à une entente impossible avec ses cousins, se proposait d'adopter l'ex-prince impérial. Ce renseignement, qualifié par les journaux légitimistes de « grotesque, » aussi bien que la revendication des héritiers de Naündorff (le faux Louis XVII) qui réclamaient l'annulation de l'acte de décès du Dauphin, fils de Louis XVI, entretenaient l'attention du public sur la personne et les actes de M. le comte de Chambord, quand on apprit que la fameuse entrevue de celui-ci et de M. le comte de Paris avait enfin eu lieu à Frohsdorf, le 5 août 1873. Longuement commentée par toute la presse et narrée dans ses moindres détails par les feuilles dites d'informations, cette visite, après les marques de sympathie les plus courtoises, se termina par la reconnaissance solennelle des droits de la branche aînée de Bourbon; mais les questions subsidiaires, et notamment celle du drapeau, furent, à dessein sans doute, passées sous silence. La chute récente de M. Thiers avait rendu aux meneurs du centre droit de l'Assemblée toute leur liberté d'action et des pourparlers s'engagèrent entre les diverses fractions de la droite pour adopter un programme qui comprit l'alliance de la monarchie légitime et des institutions parlementaires. Pendant que les démonstrations les plus enthousiastes avaient lieu à Frohsdorf et qu'on signalait une recrudescence de pèlerinages, plus politiques que religieux, à Paray-le-Monial et autres lieux de dévotion, l'inquiétude du pays, en présence d'une Chambre qui ne représentait plus ses aspirations, grandissait aussi, et la presse libérale de toutes nuances se faisait l'écho de ses justes alarmes. Un long article anonyme (attribué à M. Hippolyte Castille) intitulé : *A bas Chambord!* et publié par l'*Avenir national*, eut alors un grand retentissement et entraîna la suppression du journal. Au dehors, la préoccupation n'était pas moins vive ; la Russie, l'Allemagne et l'Italie resserraient leurs alliances comme en prévision d'événements d'où pouvait naître une nouvelle expédition de Rome.

En dépit de ces présages, les négociateurs n'en continuaient pas moins leur œuvre, et deux d'entre eux, choisis comme les plus influents sur l'esprit de M. le comte de Chambord, MM. Lucien Brun et Chesnelong (voyez ces noms), se rendaient à Salzbourg, pour lui demander la reconnaissance des libertés civiles et religieuses, de la liberté de la presse, du libre accès de tous aux emplois civils et militaires, du vote annuel de l'impôt par la représentation nationale divisée en deux chambres, du suffrage universel, de la responsabilité minis-

[illegible] ce qui constitue le [illegible] actuel des citoyens français. Le prince [illegible] à l'Assemblée nationale pour arrêter [illegible] dans l'acte même qui devait le faire [illegible] sur le trône, et, quant à la question si [illegible] du drapeau, il se contenta d'affirmer son « respect » pour le drapeau tricolore teint du sang de nos soldats. Une note de *l'Union* vint [illegible] la joie que ces déclarations [illegible] dans le parti. « Le roi n'a pas changé, [illegible] il est ce qu'il était hier, ce [illegible]... L'Assemblée, en vertu de [illegible], le roi absent, maintenir le drapeau tricolore, mais l'initiative royale reste [illegible], et ce qui sera décidé par l'accord du [illegible] avec le pays n'est point préjugé. » Malgré [illegible], l'éventualité d'une restauration [illegible], et ceux que n'aveuglaient [illegible] se demandaient si, selon [illegible] le maréchal de Mac-Mahon [illegible] « des chassepots ne partiraient [illegible], » lorsque *l'Union* publia une nouvelle lettre du prétendant, adressée de Salzbourg [illegible] et datée du 27 octobre 1873. Cette [illegible] testament politique de son trop [illegible], dès le début, qu'il [illegible] à être « le roi légitime de [illegible], » et [illegible] lui demandait cette fois [illegible]. » Il ne pouvait renier [illegible] et Ivry et ajoutait : « Les [illegible] ne donnent la mesure des [illegible], et je ne puis consentir à [illegible] réparateur et fort par un [illegible]. » Enfin, refusant de discuter [illegible] et de garanties, il [illegible]. « Ma personne n'est rien, mon principe [illegible] la France verra la fin de ses épreuves [illegible] le comprendre. Je suis le [illegible] seul capable de conduire le [illegible] parce que j'ai mission et autorité [illegible] résolu de sauver un [illegible] que le sceptre de la justice [illegible] des mains assez fermes pour [illegible].

[illegible] il quelque peu mystique de ce [illegible] plus aucun espoir à la coalition [illegible] le plus accrédité de [illegible] *Journal de Paris*, l'inséra [illegible] commentaires des autres [illegible] ne cachèrent pas l'ir[illegible] cette inflexible volonté. La [illegible] le comte de Chambord n'était [illegible] à fait [illegible]. Les préparatifs [illegible] à Paris, divulgués [illegible] n'avaient pas été [illegible] que le prince eût laissé [illegible] entre la dernière entrevue de [illegible] du 27 octobre. M. de Broglie [illegible] qui avait laissé se dénouer [illegible] intrigue, jugea le moment [illegible] prorogation des pouvoirs [illegible] le 20 novembre 1873, le [illegible] M. le comte de [illegible] aux membres de la [illegible] dans le plus strict [illegible] le château de [illegible], et assista même [illegible] suivi les obsèques [illegible] des Invalides. Il [illegible] dès que l'adoption du [illegible] fut un fait accompli. [illegible] introduite contre lui [illegible] devant les tri[illegible] de M. Jules [illegible] la demande d'enquête [illegible] le jugement du [illegible].

Au mois de juin suivant, M. le duc de La Rochefoucauld-Bisaccia déposa, au nom de soixante-cinq de ses collègues, une proposition tendant à rétablir la royauté. Quelques jours après parut dans *l'Union* un manifeste de M. le comte de Chambord, daté du 2 juillet, dont l'accent, de plus en plus pressant et parfois même comminatoire, n'échappa à personne. Après s'être étonné de l'obstination que mettait le pays à ne point comprendre la nécessité d'une restauration, le prince ajoutait : « La France a besoin de la royauté. Ma naissance m'a fait votre roi. » Il rappelait que la monarchie légitime était une monarchie tempérée, « n'ayant rien à emprunter aux gouvernements d'aventure qui promettent l'âge d'or et conduisent aux abîmes ; » qu'elle s'accommoderait fort bien du régime de deux chambres, l'une nommée par le suffrage universel, l'autre choisie par le souverain ; il terminait en souhaitant que « la réconciliation loyale et sincère de la maison de France fût le signal de son rappel au trône. » Ce document causa dans l'Assemblée plus de surprise et dans certains groupes du centre droit plus de mécontentement que dans la masse de la nation. Néanmoins, sa teneur était telle que le gouvernement crut devoir sévir et qu'une suspension de quinze jours fut infligée à *l'Union*, en vertu de l'état de siège (4 juillet). Une interpellation sur cette mesure de rigueur fut aussitôt déposée et soutenue par M. Lucien Brun ; l'ordre du jour motivé qu'il proposa fut repoussé par 272 voix contre 79. A la suite de cet incident, sorte de dernier acte de l'agitation royaliste, M. de Mac-Mahon réclama, par son message du 9 juillet, l'organisation définitive des pouvoirs publics.

Depuis lors, le nom de M. le comte de Chambord a encore été ramené par intervalles dans la presse politique ; en décembre 1874 parut une lettre à M. de La Rochette qui n'était que la confirmation de toutes les précédentes ; puis en mars 1877, une allocution à une députation de négociants de Marseille fut imprimée et affichée dans quelques communes du Midi ; enfin, jusqu'au mois d'août 1879, diverses lettres du prince sont venues témoigner de sa constance dans ses prétentions ou ses principes. Lors des inondations de la Garonne, il a fait remettre 15 000 francs au Comité de secours (juillet 1875).

Les diverses lettres et manifestes du comte de Chambord ont été publiés, comme brochures de propagande, sous différents titres : *Correspondances* (1871, in-18) ; *Lettres sur les ouvriers, sur l'agriculture, Proclamations* (1872, in-32) ; *Mes Idées* (1872, in-8) ; *Manifestes et programmes politiques* (1873, in-18), etc.

CHAMBRUN (Joseph-Dominique-Aldebert DE PINETON, comte DE), homme politique français, ancien sénateur, né à Saint-Chely d'Apcher (Lozère), le 19 novembre 1821, d'une ancienne famille noble de la Marche, fit de brillantes études de droit. Sous-préfet de Toulon en 1850, de Saint-Étienne en mars 1851, il fut appelé à la préfecture du Jura le 26 novembre de la même année et donna sa démission en octobre 1854. Membre du Conseil général pour le canton de Villefort, il entra au Corps législatif en 1857, comme candidat du gouvernement pour l'unique circonscription de la Lozère. En 1863, il fut réélu, mais comme candidat de l'opposition, par 17 871 voix sur 29 517 votants. Il l'emporta encore en 1869, malgré les efforts redoublés de l'administration, et obtint 18 027 voix, sur 32 408 votants. On lui avait opposé, comme candidat officiel, M. Fréd. Barrot, fils du grand référendaire du Sénat.

Dans les sessions précédentes, M. de Chambrun s'était fait remarquer à la Chambre par son active

participation au travail des bureaux et des commissions. Malgré son dévouement déclaré à la dynastie impériale, il s'était associé par ses votes et même par ses discours à la fraction de l'ancienne majorité qui forma peu à peu le tiers-parti libéral. Pendant la courte session de juillet 1869, il fut un des promoteurs de la fameuse demande d'interpellation des 116, qui provoqua la réforme de la Constitution dans le sens du gouvernement parlementaire. Au mois d'avril 1870, il présenta vainement à la Chambre une proposition de loi pour décider que le plébiscite ne pourrait être soumis au peuple français qu'après avoir été adopté par le Corps législatif et le Sénat. Quelques semaines après, dans une lettre adressée à la *Presse*, il déclara qu'il s'abstiendrait, le plébiscite du 8 mai étant la négation du gouvernement parlementaire. Pendant la période de la défense nationale, le 8 janvier 1871, le comte de Chambrun protesta contre la dissolution des conseils généraux, et demanda un appel au suffrage universel. Aux élections du 8 février suivant, il fut nommé représentant de la Lozère à l'Assemblée nationale, le deuxième sur trois, par 12 227 voix sur 25 502 votants. Il prit place au centre droit, vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et repoussa les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le second sur deux, par 145 voix sur 249 électeurs. Il siégea à droite et vota la dissolution de la Chambre des députés en juin 1877. Il ne se représenta pas aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat. Il avait cessé de faire partie du conseil général en 1874. M. le comte de Chambrun a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié quelques écrits, notamment: *De la Forme du gouvernement* (1848), apologie du gouvernement parlementaire. *Fragments politiques* (1871, in-8, 9e édit., 1872, in-8); *De l'Institution d'une régence* (1874, in-8).

CHAMBRUN (Charles-Emmanuel PINETON DE), député français, frère du précédent, né à Paris le 14 janvier 1827, ancien officier de cavalerie, se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, dans l'arrondissement de Marvejols (Lozère) et fut élu par 7867 voix, sans concurrent. Il vota avec la droite légitimiste et cléricale, et après l'acte du 16 mai, soutint le ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution et fut réélu par 7170 voix contre 3711 obtenues par le candidat républicain.

CHAMPAGNY (François-Joseph-Marie-Thérèse NOMPÈRE, comte Franz DE), publiciste français, membre de l'Académie française, né à Vienne (Autriche), le 10 septembre 1804, est le second des quatre fils de J. B. de Champagny, ministre sous l'Empire, créé, en 1809, duc de Cadore et mort en 1834. Partageant les idées politiques et religieuses de MM. Beugnot et de Montalembert, il collabora activement à *l'Ami de la religion* et au *Correspondant*. Quelques-uns de ses articles ont été publiés à part, tels que : *Un Mot d'un catholique* (1844); *Du Projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847) ; *De la Propriété* (1849); *Du Germanisme et du christianisme* (1850); *les Premiers siècles de la charité* (1854) : *De la critique contemporaine* (1864), etc. Son plus important ouvrage, l'*Histoire des Césars* (1841-1843, 4 vol. in-8; 2e édit., 1853), fut inséré, par longs fragments, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il lui a donné une suite sous ce titre: *les Antonins* (1863, 3 vol. in-8, 2e édit. 1866, 3 vol. in-18). Le comte de Champagny, dont la candidature à l'Académie française avait été plusieurs fois soutenue par MM. Dupanloup et Guizot, en fut élu membre le 29 avril 1869, en remplacement de Berryer, et reçu le 10 mars 1870. C'est lui qui se trouva chargé, le 5 juin 1873, de recevoir M. Littré. Ses deux discours prononcés dans ces deux circonstances ont été publiés (1870-1873 in-8.) Le comte de Champagny n'a eu qu'une fille, sourde-muette, mariée le 8 novembre 1864, au comte Charles de la Forest-Divonne, sourd-muet lui-même.

On a encore de cet écrivain : *l'Homme à l'école de Bossuet* (1847, 2 vol. in-12), extraits des œuvres de Bossuet; une traduction des *Lettres et discours de Donoso Cortès* (1850, in-8) ; *les Césars du IIIe siècle* (1870, 3 vol. in-8 et in-18) ; *le Chemin de la vérité* (1873, in-18 ; nouv. édit. 1874, in-18). Il a été, avec les notabilités de son parti, un des rédacteurs fondateurs de la *Revue contemporaine*.

CHAMPAGNY (Napoléon-Marie NOMPÈRE, comte DE), député français, frère puîné du précédent, et troisième fils du duc de Cadore, est né à Paris le 29 octobre 1806, au ministère de l'intérieur, et eut Napoléon Ier pour parrain. Il étudia le droit et fut reçu avocat en 1829 et docteur en 1831. En 1836, il épousa la fille du général Hercule Corbineau, et, quelques années après, se livra avec activité et succès à l'agriculture. En 1844, il entreprit la publication d'un *Traité de la police municipale, ou de l'Autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires* (Paris, 1844-1861, 4 vol. in-8). Maire de Loyat (Morbihan) et possesseur de vastes propriétés en Bretagne, il se porta sans succès candidat, en 1848 et 1849, aux élections pour la Constituante et la Législative. Au mois de mai 1850, lors des débats relatifs à la loi présentée par M. Baroche, il fit paraître : (*Quelques mots sur le système électoral, ou Des Garanties à demander au suffrage universel* (Vannes et Paris, in-8).

Après le coup d'État du 2 décembre, qu'il appuya, à Ploërmel, de toute son influence, le comte Nap. de Champagny fut nommé, comme candidat de l'administration, député de la 3e circonscription du Morbihan et réélu au même titre aux élections suivantes. Il a été aussi nommé, à diverses reprises, depuis 1844, membre du Conseil général du Morbihan, dont il a été choisi pour vice-président en 1867. Il a obtenu des médailles dans divers concours agricoles pour ses expositions d'animaux, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1861. — Le comte Napoléon de Champagny est mort le 31 janvier 1872.

CHAMPAGNY * (Jérôme-Paul NOMPÈRE, comte DE), quatrième fils du duc de Cadore, né à Paris, 9 mars 1809, frère des précédents, avocat, chambellan honoraire de l'Empereur, membre du Conseil général des Côtes-du-Nord pour le canton de Plouagat, et membre de la commission chargée de recueillir la correspondance de Napoléon Ier fut envoyé, comme candidat du gouvernement au Corps législatif, par la 2e circonscription du département des Côtes-du-Nord, le 4 septembre 1853, et réélu aux élections suivantes, au même titre. Sorti de la vie politique depuis le 4 septembre 1870, il y rentra un instant sous le ministère du 16 mai 1877 : porté aux élections générales du 14 octobre, comme candidat officiel et bonapartiste, il fut élu par 6735 voix, contre 5672 données à M. Even, député sortant et l'un des 363. Son élection fut invalidée et lorsqu'il se représenta le 3 mars 1878, devant ses électeurs, il n'eut plus que 4482 voix contre 7403 obtenues par le même concurrent. Le comte J.-P. de Cham

[illegible] a été nommé officier de la Légion d'honneur le [illegible] août 18[illegible].

Le [illegible] des trois précédents, Louis-Allix [illegible] de CHAMPAGNY, duc DE CADORE, étant mort en 18[illegible], le titre de duc de Cadore appartient [illegible] à son fils, Louis-Marie-Camille NOMPÈRE DE CHAMPAGNY, ancien ministre plénipotentiaire, né le [illegible] septembre 18[illegible]7, marié à la fille du marquis de [illegible], le 7 mars 1854, et fait commandeur de la Légion d'honneur le 15 août 18[illegible].

CHAMPAGNY (Henri-Félix-Stanislas-Marie, [illegible]), sénateur français, parent des précédents, né à Keranroux de Plougean (Finistère) le [illegible], s'est occupé d'agriculture dans ses grandes propriétés du département des Côtes-du-Nord, où il fut élu le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le quatrième sur treize par [illegible] voix. Il prit place à l'extrême droite, [illegible] avec elle et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste [illegible] des Côtes-du-Nord, il affirma [illegible] ses opinions légitimistes dans sa circulaire [illegible] au second tour de scrutin, le troisième [illegible], avec 3[illegible] voix sur 491 électeurs. M. de Champagny a fait partie, en 1870, du Conseil général du département, pour le canton de [illegible].

CHAMPFLEURY (Jules FLEURY-HUSSON, dit), littérateur français, né à Laon, le 10 septembre 18[illegible], fit au collège de cette ville des études incomplètes, [illegible] dans les bureaux de son père, secrétaire de la municipalité. Il entra en [illegible] dans une maison de librairie de Paris, et [illegible] une société de jeunes gens dont plusieurs acquirent de la réputation, tels que MM. Pierre Dupont, Murger, de Banville, [illegible], etc., qui travaillaient péniblement [illegible] vie dans le journalisme ou [illegible]. Il a raconté lui-même les [illegible] de ce temps d'épreuves dans [illegible], que n'ont pas fait oublier [illegible] la vie de Bohème de M. Murger, [illegible] les *Aventures de Mariette*. [illegible] à la rédaction du *Corsaire* [illegible] une foule d'esquisses, [illegible] et de fantaisies dont la plupart ont [illegible] dans la série intitulée : *Contes* [illegible] *Contes d'été*, *Contes* [illegible] de 18[illegible] à 1854. Il ne songeait [illegible] à se faire chef d'école. On ne [illegible] dans ses premiers essais, comme [illegible] marquée de réalisme, que [illegible] (1847); Victor [illegible] un chef-d'œuvre et traita [illegible] à la poésie.

[illegible], Nodier, Jules Janin, Th. [illegible] mis à la mode l'humble [illegible]; M. Champfleury se [illegible] Pierrot et Colombine, et ses [illegible], interprétées par M. Paul Legrand, [illegible] : *Pierrot valet* [illegible], qui fut son début; *la Reine* [illegible] *les Trois filles à Cassandre* [illegible] (1851).

[illegible] M. Champfleury figura parmi les fondateurs [illegible] auquel il fournit peu [illegible], il donna à la *Voix du peuple* [illegible] les *Oies de Noël*, roman rustique. [illegible] une place plus importante dans la [illegible] rapidement une vingtaine [illegible] la réimpression sous [illegible] d'*Œuvres complètes* [illegible] les *Excentriques* (1852), suite de portraits d'après nature; *les Aventures de Mariette* (1853); *les Contes vieux et nouveaux* (1854), et surtout *les Bourgeois de Molinchart* (1854), tableau satirique de mœurs provinciales, qui contribua le plus à la réputation de l'auteur, comme chef de l'école réaliste. Plusieurs de ces ouvrages et des suivants ont été réimprimés dans ses *Œuvres illustrées*.

M. Champfleury a été nommé, en mars 1872, chef des collections de la manufacture de Sèvres qu'il a réorganisées et dont il a dressé le catalogue. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Outre les publications ci-dessus mentionnées, on doit encore citer de M. Champfleury : les *Souffrances du professeur Deltheil* et les *Sensations de Josquin*, insérées dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*; *M. de Boisdhyver*, feuilleton de *la Presse* en 1856; *la Gazette de Champfleury* (liv. 1-2, 1856); *les Amis de la nature* (1858, in-12), roman réaliste, avec une *Caractéristique des œuvres de M. Champfleury* (1847-1858), par M. Edm. Duranty; *Souvenirs des funambules* (1859, in-18); *la Succession Le Camus* (1860, in-18); *De la Littérature populaire en France, recherches sur la légende du bonhomme Misère* (1861, in-8); *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* (1861, in-18); *les Peintres de la réalité sous Louis XIII* (1862, in-8); *les Demoiselles Tourangeau*, *Journal d'un étudiant* (1864, in-18); *Histoire de la caricature antique* (1865, 2e édition, 1867, in-18); *Histoire de la caricature moderne* (1865, 2e édition, 1871, in-18); *Ma tante Péronne* (1866, in-18); *Histoire des faïences patriotiques sous la Révolution* (1866, in-8, illustré); 3e édition, 1875, in-18); *la Comédie académique* (1867, in-8, 3e édition, 1875, in-18). *Les Chats*, histoire, mœurs, observations, anecdotes, (1869, in-18; 5e éd. illustrée, 1869, in-4); *l'Hôtel des commissaires-priseurs* (1867, in-18); *Histoire de l'imagerie populaire* (1869, in-18); *l'Avocat Trouble-ménage* (1870, in-18); *les Enfants* (1872, in-18; 4e édition, illustrée, 1873, in-8); *Souvenirs et portraits de jeunesse* (1872, in-18); *Madame Eugenio*, recueil de nouvelles (1874, in-18); *le Secret de M. Ladureau* (1875, in-18); *la Pasquette* (1876, in-18); *la Petite Rose* (1877, in-18), etc.

CHAMPION (Maurice), littérateur français, né à Paris, le 29 mars 1824, devint, avant même d'avoir fini ses classes, secrétaire de M. Capefigue et coopéra pendant près de dix ans à ses nombreuses productions historiques. En 1847, il entra dans l'administration du chemin de fer d'Orléans, où il devint sous-chef du secrétariat général et qu'il quitta depuis. Il avait débuté, dans les lettres, en 1845, par un mémoire pour le concours de l'Académie des inscriptions : *Examen critique des historiens de Constantin le Grand, comparés aux divers monuments de son règne*, qui obtint une mention.

Le principal travail de M. Champion a pour titre : *les Inondations en France, depuis le VIe siècle jusqu'à nos jours* (1858-64, in-8), 6 volumes, ouvrage considérable dont les premiers volumes ont obtenu une mention très honorable de l'Institut, en 1858, et un rappel en 1862. Il a publié en outre : *Mémoire autographe de M. de Barentin, sur les derniers conseils du roi Louis XVI*, etc. (1844, in-8); *Frédéric Soulié, sa vie et ses ouvrages* (1847, broch. in-16); *la Fin du monde et les comètes* (1859, in-16); etc. Il a collaboré à la *Biographie universelle* de Michaud, à la première édition du *Dictionnaire des Contemporains*, à la *Biographie générale* de Didot, au *Bulletin de la Société des gens de lettres*, etc. et signé du pseudonyme de *Gaston d'Arc*

des nouvelles et des articles de critique théâtrale. Membre et plusieurs fois secrétaire du comité de la Société des gens de lettres, M. Champion a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. — Il est mort à Paris, le 17 décembre 1878.

CHANAL (François-Victor-Adolphe DE), général et député français, né à Paris, le 20 juin 1811, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit, comme sous-lieutenant dans l'artillerie, le 1er octobre 1833. Il devint successivement lieutenant le 1er octobre 1835 et capitaine le 18 février 1841. Connu par ses opinions républicaines, il fut nommé préfet des Hautes-Alpes à la révolution de février 1848, et l'année suivante préfet du Gard. Il était préfet de l'Ain, lorsque eût lieu le coup d'État du 2 décembre: il fut un des trois préfets qui donnèrent immédiatement leur démission, et il reprit son grade de capitaine. Chef d'escadron le 1er février 1854, lieutenant-colonel le 14 mars 1860, il fut envoyé par le gouvernement aux États-Unis, pour suivre les opérations de la guerre de la Sécession. Il entra en relation avec le général Grant, depuis président des États-Unis, qui commandait l'armée du Potomac. Colonel depuis le 10 mai 1866, il prit part, en 1870, à la défense de Paris et fut promu général de brigade le 18 janvier 1871; la Commission de la révision des grades le confirma, le 16 septembre suivant. Il passa, en 1873, dans le cadre de réserve.

Propriétaire et agriculteur à Sedières, dans l'arrondissement de Tulle, M. de Chanal se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de cet arrondissement, et fut élu par 6847 voix contre 5878 données à M. Lestourgie, représentant sortant. Il fit partie du groupe dit de la gauche républicaine, avec lequel il vota et après l'acte du 16 mai 1877, refusa un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6584 voix contre 6170, obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel et légitimiste. Décoré de la Légion d'honneur, le 11 novembre 1848, comme administrateur, le général de Chanal a été promu officier le 23 août 1861, et commandeur le 11 mars 1868.

CHANDENEUX (Emma BÉRENGER, dame BAILLY, connue sous le nom de Claire DE), femme de lettres française, est née à Crest (Drôme) en 1836. Veuve du capitaine de Prébaron et remariée, en 1868, au capitaine Victor, elle n'a commencé à écrire qu'après son second mariage et s'est particulièrement attachée à la peinture de la vie militaire en province. Sous un titre collectif: *Les Ménages militaires*, elle publia quatre séries de romans sur ce sujet: *la Femme du capitaine Aubépin* (1875, in-18), *les Filles du colonel*, *le Mariage du trésorier*; *les Deux femmes du major* (1876, 3 vol. in-18). *Les Mariages de garnison* (1877, in-18), complètent ces études dont on loue l'exactitude et la moralité. On doit encore à Mme de Chandeneux: *les Remèdes contre l'amour* (1870, in-18); *les Visions d'or* (Poitiers, 1874, in-18); *Blanche-Neige* (1875, in-18); *les Terreurs de lady Suzanne* (1876, in-18); *Val-Régis la grande* (même année, in-18); *Vaisseaux brûlés* (1877, in-18), etc.

CHANGARNIER (Nicolas-Anne-Théodule), général français, né à Autun (Saône-et-Loire), le 26 avril 1793, sortit de Saint-Cyr, en 1815, avec le grade de sous-lieutenant, et entra, comme simple garde dans l'une des compagnies privilégiées des gardes du corps de Louis XVIII. Il passa, comme lieutenant, en janvier 1815, au 60e de ligne, formé de la légion départementale de l'Yonne, fit avec distinction, en 1823, la campagne d'Espagne et devint capitaine le 9 octobre 1825. En 1830, il faisait partie du premier regiment de la garde royale. Réintégré dans les cadres, il fut envoyé en Afrique, où il justifia, par une série d'actions de vigueur et d'éclat, un avancement rapide. Il prit part à l'expédition de Mascara, dans le 2e léger. Chef de bataillon (31 décembre 1835), il se signala par son intrépidité et son sang-froid dans la campagne du maréchal Clausel contre Achmet-Bey, et pendant la retraite de Constantine sur Bone, mit en fuite de nombreuses hordes qui harcelaient l'armée (24 novembre 1836). Il fut alors nommé lieutenant-colonel, le 25 janvier 1837.

La part que M. Changarnier prit ensuite à l'expédition des Portes-de-Fer lui valut le grade de colonel du 2e léger, et ses succès contre les Hadjoutes et les Kabyles, la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la suite de l'expédition de Médéah et des affaires du col de Mouzaïa et du Chéliff (1840), il fut fait maréchal de camp (21 juin). Trois années de nouveaux et brillants services, une blessure reçue près de Médéah, une vigoureuse charge de cavalerie contre des Kabyles supérieurs en nombre, enfin la réduction des tribus des environs de Tenez, qui soutenaient Abd-el-Kader, le firent élever au rang de général de division (3 août 1843). En 1847, il reçut le commandement de la division d'Alger des mains du duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie.

Lorsque Cavaignac eut été nommé par le gouvernement provisoire, à la fois général de division et gouverneur de la colonie, M. Changarnier revint en France, et, dans une lettre où il parle lui-même de son habitude de vaincre, sollicita « le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France. » M. de Lamartine le nomma ambassadeur à Berlin. Mais il préféra rester à Paris, et lors de la manifestation du 16 avril, si menaçante pour le gouvernement provisoire, il se mit spontanément à la tête des forces qui se trouvaient à la disposition du gouvernement et sut rétablir l'ordre. Au mois de mai, il alla remplacer en Algérie le général Cavaignac, qui venait siéger à la Constituante. Mais aux élections partielles du 4 juin, il fut lui-même élu représentant du peuple dans le département de la Seine. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, confia à M. Changarnier le commandement supérieur de la garde nationale de Paris, qu'il garda après l'élection présidentielle et auquel même il joignit à deux reprises (9 janvier et 14 juin 1849) celui des troupes de Paris portées alors au chiffre de 100 000 hommes.

Il tint dès lors une grande place dans les événements et les complications politiques de ce temps. Sa réputation et son attitude énergique prévinrent le 29 janvier, la guerre civile dans les rues de Paris, et la rapidité et la sûreté de ses mesures l'étouffèrent, le 13 juin, sous les murs du Conservatoire (voy. LEDRU-ROLLIN). Adversaire déclaré des institutions républicaines, il passait pour être prêt à les détruire par la violence au profit des ambitions monarchiques les plus opposées, et tout le monde s'accordait à lui prêter le rôle de Monk. Après avoir soutenu, pendant deux années, contre les inquiétudes ou les hostilités de l'Assemblée, le pouvoir du président, M. Changarnier se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon le 9 janvier 1851, et fut dépouillé de son double commandement. L'Assemblée voulut, pour sa propre sécurité, lui confier en échange celui des troupes destinées à la protéger; mais la proposition des questeurs, destinée à donner à son président le droit de requérir la force armée, échoua, et M. Changarnier, qui

[illegible] dans la Chambre que « pour inaugurer l'ère des Césars on ne trouverait ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade, » ne put rien pour prévenir ni pour empêcher le coup d'État. Arrêté, le matin du 2 décembre, il fut conduit à Mazas, où il resta quelques jours, puis éloigné de France par le décret du 9 janvier 1852. Depuis il résida en Belgique, à Malines, refusant de profiter de l'amnistie qui lui avait été accordée de rentrer dans son pays. Il envoya aux journaux français, le 21 mars 1855, une lettre opposant le plus [illegible] démenti au chapitre des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* de M. Véron, où celui-ci [illegible], au mois de janvier 1849, devant lui et d'autres témoins, M. Changarnier [illegible] à procéder à l'arrestation de ses collègues Cavaignac, Charras, Lamoricière et autres généraux [illegible]. Après l'amnistie générale, il revint dans ses propriétés de Saône-et-Loire.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), il offrit ses services au gouvernement français, et pria le maréchal Lebœuf de [illegible] le commandement en chef. [illegible] sa demande [illegible], et il serait rentré encore une fois dans la vie privée, si l'empereur Napoléon III ne l'avait appelé, le 8 août, à son quartier général de Metz. Après l'éloignement de l'empereur et la remise du commandement en chef au maréchal Bazaine, M. Changarnier resta auprès de ce dernier, assista aux combats autour de Metz, et, à la suite du conseil de guerre du 25 octobre, [illegible] de se rendre au quartier général du prince Frédéric-Charles, pour obtenir de celui-ci le libre départ de l'armée de Bazaine pour [illegible] avec droit de ravitaillement, pendant lequel l'ancien Corps législatif, convoqué, reconnaîtrait un nouveau gouvernement que l'armée de Metz ferait reconnaître par toute la France. Cette mission échoua, et la capitulation fut signée le 27 octobre. Prisonnier de guerre en Allemagne, M. Changarnier revint [illegible], et, aux élections du 8 février 1871, fut élu représentant à l'Assemblée nationale [illegible], dans le Nord, dans la Saône-et-Loire et dans la Somme, le second [illegible]. Il opta pour cette dernière.

Dans la séance du [illegible] mai, à propos de la pétition [illegible] capitulation de Metz, le général [illegible] les événements qui avaient précédé la reddition de la place, et reprocha au [illegible] ses manques de méthode et [illegible] devant la Chambre « de ne [illegible] sur des hommes [illegible]. » Plus tard, il [illegible] et affirma que « la France [illegible] si elle avait été loyalement [illegible] de la commission de la [illegible], il en pressa activement les [illegible] des poursuites contre les [illegible] qui avaient publié des articles [illegible] l'Assemblée, il sollicita pour [illegible] du débat, » dans un ordre du jour [illegible] la Chambre (21 mars 1872). Lors [illegible] la loi sur l'armée, il reprocha [illegible] d'avoir habité une casemate pendant le siège de la place, et [illegible] incident regrettable à propos [illegible] violem[illegible] au nombre des [illegible] chargés, dans l'entrevue [illegible] à M. Thiers une politique [illegible] de la majorité, il interpella [illegible] sur le discours prononcé [illegible] lequel M. Gambetta avait parlé [illegible] des « nouvelles couches [illegible] par M. le duc de Broglie, il chercha vainement à mettre le chef du pouvoir exécutif en minorité (novembre 1872). Il fut plus heureux au mois de mai suivant, quand il provoqua l'interpellation, d'abord signée par 302, puis par 330 députés, sur la formation d'un cabinet pris dans le centre gauche ; ce fut le signal du renversement de M. Thiers. M. Changarnier, paraissant renoncer à toute ambition personnelle, laissa répandre le bruit que la candidature de M. de Mac-Mahon à la présidence de la République était due à son initiative. Il fit partie du comité extraparlementaire, dit des *neuf*, qui se chargea d'élaborer un projet de constitution monarchique, en attendant l'entente définitive avec M. le comte de Chambord. Quand celui-ci eut absolument refusé d'accepter le compromis qu'on lui offrait, M. Changarnier déposa une proposition tendant à confier le pouvoir exécutif à M. de Mac-Mahon pour une période de dix ans (novembre 1873). Le 10 décembre 1875, il fut élu sénateur inamovible par 365 voix sur 690 votants. Son dernier acte politique important fut la présidence d'un comité conservateur siégeant à Paris qui s'efforça vainement d'entraver l'influence des idées républicaines aux élections générales du 20 février 1876. — Le général Changarnier est mort à Paris, le 14 février 1877, d'une attaque d'apoplexie séreuse. Ses funérailles furent célébrées à l'église des Invalides, le 17 du même mois. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 avril 1849.

CHANNING (William-Henry), écrivain américain, neveu de l'illustre William Ellery Channing, est né, le 23 mai 1810, à Boston (Massachusetts). Sorti du collège de Harvard en 1829, il prit ses degrés de docteur à l'École de théologie de Cambridge en 1833. On lui doit, sous le titre de *Mémoires*, plusieurs publications biographiques importantes : ***Memoirs of the Reverend James Perkins, of Cincinnati***, et surtout ceux sur son oncle, ***Memoirs of William Ellery Channing, with Extracts from his correspondence and manuscripts*** (Boston, 1848, 3 vol. in-12). Il a aussi collaboré aux ***Mémoires*** publiés sur la célèbre Marguerite Fuller. Il a traduit, en 1840, le *Cours de morale* de Jouffroy, et publié pendant deux ans, comme directeur d'une congrégation religieuse libre, un journal hebdomadaire, *the Present*, dévoué à la réorganisation sociale.

M. Channing ayant quitté l'Amérique, devint ministre d'une église unitairienne à Liverpool. Il possède un grand talent d'improvisation et jouit d'une certaine réputation comme orateur.

Un de ses cousins, William-Ellery Channing, aussi neveu de Channing le philosophe, a écrit plusieurs volumes de poésies et un ouvrage de considération sur l'art, intitulé : *Conversations in Rome between an artist, a catholic and a critic* (1847, Boston, in-12).

CHANTEMERLE (Louis-Gaspard-Laurent-Jacquelot de), sénateur français, est né à Coulanges (Allier), le 16 février 1818. Maire de Condré, il fut juge de paix de Jaligny et membre du conseil général pour le même canton. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste du « Comité national conservateur, » il fut élu le premier sur trois par 203 sur 386 électeurs. Il prit place à droite et vota avec la majorité conservatrice et monarchique.

CHANTEMILLE (Joseph), député français, est né à Saint-Sauvier (Allier), le 23 avril 1827. Riche négociant, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876. Candidat des délégués républicains pour la 1re circonscription

de Montluçon, il fut élu par 8312 voix, contre M. Fould, ancien député sous l'Empire. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, avec lequel il vota ordinairement et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9140 voix, contre M. Mony, autre ancien député bonapartiste et candidat officiel, qui en réunit 5935. M. Chantemille représente le canton Est de Montluçon au conseil général de l'Allier.

CHANTOME (l'abbé Paul), prêtre français, né près de Langres, en 1810, avait, en 1848, une réputation distinguée de prédicateur et d'écrivain religieux. A cette époque, il se jeta avec ardeur dans le mouvement des idées démocratiques, organisa une société d'études, prit le nom de *frère Paul Chantome*, présida des Clubs et fonda des journaux. Nous rappellerons, parmi ses divers écrits : *Exposition dogmatique et scientifique de la doctrine chrétienne* (1844); *De la Liberté; Premier traité, première partie. Traité complet de la liberté d'éducation considérée dans ses rapports avec le droit naturel et social* (1844); *Projet raisonné d'une constitution française, ou Études constitutionnelles* (1848); *le Drapeau du peuple, le Démocrate, le Rouge*, journaux quotidiens qui vécurent peu (1849); une traduction de l'*Imitation* (1857); *le Pape et sa cause* (1862, in-18); *la Politique catholique* (1862, in-18), etc. — Il est mort à Paris, le 17 octobre 1877.

CHANZY (Antoine-Eugène-Alfred), général français, sénateur, né à Nouart (Ardennes), le 18 mars 1823, fils d'un capitaine de cuirassiers du premier Empire, entra à l'âge de seize ans au service de la marine, en sortit au bout d'un an, et s'engagea six mois après au 5e régiment d'artillerie. Admis à Saint-Cyr le 13 décembre 1841, sous-lieutenant au régiment de zouaves, le 1er octobre 1843, lieutenant au 43e de ligne, le 18 juillet 1848, capitaine, le 12 mars 1851, détaché avec ce grade aux affaires de la province d'Oran, et chef du bureau arabe de Tlemcen, il fut nommé chef de bataillon au 23e de ligne, le 25 août 1856, et fit, en cette qualité, la campagne d'Italie, puis celle de Syrie, comme lieutenant-colonel au 71e de ligne. Colonel au 48e régiment, qui faisait partie du corps d'occupation de Rome, le 6 mai 1864, il revint en Algérie au moment de la grande insurrection arabe, passa au 92e, le 1er septembre 1868, fut promu général de brigade, le 14 décembre 1868, et commanda, dans ces deux derniers grades, les subdivisions de Bel-Abbès et de Tlemcen.

A la première nouvelle de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse, il était venu d'Afrique solliciter un commandement du ministère. Le maréchal Lebœuf le tint à l'écart ; mais, après la révolution du 4 septembre, le gouvernement de la Défense le nomma général de division le 20 octobre, et, le 2 novembre suivant, commandant du 16e corps, compris dans l'armée de la Loire, qui prit une part brillante, le 9 novembre, à la bataille de Coulmiers, et gagna, le 1er décembre, la bataille de Patay. Commandant en chef de la deuxième armée de la Loire le 5 décembre 1870, après la seconde bataille de Coulmiers et la retraite du général d'Aurelle de Paladines, et signalé par M. Gambetta au gouvernement de Paris, dans une dépêche du 14 décembre, comme « le véritable homme de guerre révélé par les événements, » il lutta héroïquement pendant deux mois, avec des forces improvisées, contre les armées des généraux allemands Von der Tann, grand-duc de Mecklembourg et Frédéric-Charles, et, malgré les rigueurs de l'hiver et les lacunes inévitables d'une organisation précipitée, fit preuve de talents militaires et d'une rare ténacité. A Beaugency, Josnes, Marchenoir et Origny, il arrêta le mouvement offensif des Allemands. En concentrant son armée entre Vierzon et le Mans, il trouva une solide base d'opérations, et put continuer une résistance, que la prise de Metz, et l'appel sur la Loire de tous les corps ennemis occupés jusqu'alors par le maréchal Bazaine, et des contingents détachés de l'armée de blocus de Paris, devaient rendre de plus en plus difficile. Après avoir lutté avec avantage, le 15 décembre, à Vendôme, et le 27, à Montoire, il fut attaqué, le 19 janvier 1871, à Montfort et Savigné-l'Evêque par les avant-gardes des deux armées prussiennes. Le 11, il avait à tenir tête à la fois au prince Frédéric-Charles et au duc de Mecklembourg, commandant 180000 hommes aguerris, devant lesquels il fut contraint de précipiter une retraite qui, le lendemain 12 janvier, devint une déroute. Il abandonna le Mans avec les approvisionnements qu'il renfermait, et la ligne de la Sarthe, pour se réfugier derrière la Mayenne et se reformer à Laval. Vigoureusement attaqué pendant ce mouvement, il soutint, le 15 janvier, avec le 16e corps, commandé par l'amiral Jauréguiberry, une lutte désespérée, qui donna au gros de son armée le temps de s'établir dans de fortes positions sur la Mayenne. Il avait perdu, après ces six jours de combat, douze pièces de canon et près de 20 000 hommes, morts, blessés ou prisonniers. C'est à Laval, au moment où, après avoir reposé ses troupes et reconstitué son armée, il se préparait à reprendre l'offensive, que le surprit la nouvelle de l'armistice. Appelé à Paris par le gouvernement, le 9 février, il traversa les lignes prussiennes avec un sauf-conduit, et rendit longuement compte des opérations militaires qu'il avait dirigées et des ressources encore disponibles.

Aux élections générales du 8 février pour l'Assemblée nationale, le général obtint à Paris, sans être élu, 60 760 voix, mais fut nommé représentant des Ardennes, le deuxième sur six, par 14 225 suffrages. Il se prononça énergiquement, dès les premières séances, pour la prolongation de la lutte et contre les préliminaires du traité de paix. Au moment du transfert de l'Assemblée à Versailles et de l'insurrection du 18 mars, il fut arrêté à la gare d'Orléans dans le wagon qui l'amenait à Paris, mais immédiatement élargi, sur l'intervention de quelques maires et députés de Paris. A l'Assemblée nationale il fit partie du centre gauche, dont il fut même élu président, le 10 mai 1872. Il prononça, à cette occasion, un discours dans lequel il se ralliait franchement à la république « par patriotisme et par raison. » Il fut rapporteur de la loi sur la dissolution et le désarmement des gardes nationales de France, et rédigea en outre un projet de réorganisation de l'armée, publié dans l'*Officiel*. Nommé membre du comité de défense, le 29 juillet 1872, et commandant du 7e corps d'armée, le 1er septembre de la même année, il engagea les officiers ses subordonnés, à se placer au-dessus des partis et des passions qui divisent le pays. Il ne reparut depuis qu'à de rares intervalles à l'Assemblée nationale.

Nommé, le 11 juin 1873, gouverneur général de l'Algérie, avec le commandement en chef des forces de terre et de mer de la colonie, il publia, en y arrivant, une proclamation très conciliante qui fut bien accueillie par l'opinion. Cependant des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre le gouverneur et ses administrés. C'est ainsi qu'un arrêté du 29 mars 1874 vint mettre en état de siège la commune d'Alger, à cause des attaques

et injures des journaux contre la municipalité ; cette mesure provoqua une protestation des négociants de la ville, comme portant atteinte aux intérêts du commerce; mais elle fut maintenue par une loi du 5 janvier 1875. Plus récemment, le désaccord qui se manifesta entre les sénateurs et députés de l'Algérie et le général Chanzy amena les premiers à donner leur démission de commissaires algériens à l'Exposition universelle. Cependant, les travaux publics de la colonie prenaient une grande extension : plusieurs lignes de chemins de fer étaient ouvertes, d'autres en construction; le barrage gigantesque de l'Oued-Fergoug, pour la distribution des eaux au domaine de la Compagnie franco-algérienne, était terminé; l'Algérie se couvrait d'un réseau de stations météorologiques; une exposition algérienne était inaugurée le 5 avril 1876, etc.

Lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, le général Chanzy fut élu le 10 décembre 1875, au 2e tour de scrutin, par 344 voix sur 690 votants. Il fit partie du centre gauche au nouveau Sénat ; mais, absent par suite de ses fonctions, il prit peu de part aux travaux de la chambre haute. Il déclara toutefois, en 1876, lors du rejet par le Sénat du projet de loi sur la collation des grades aux universités libres, qu'il aurait voté pour le projet présenté par le ministre M. Waddington.

Le 30 janvier 1879, lors de la réunion du congrès du Sénat et de la Chambre pour l'élection d'un président de la République, le général Chanzy réunit 99 voix, sans s'être porté candidat et protesta par une lettre adressée à M. Gailly, député des Ardennes, contre cette tentative d'a- [illegible]. Le 18 février, un décret le nomma ambassadeur de France en Russie, en remplacement du général Le Flô. On remarqua beaucoup la réception courtoise qui lui fut faite par l'empereur Guillaume et M. de Bismarck, lorsqu'il passa par Berlin pour se rendre à son poste. Par suite de ses fonctions d'ambassadeur, le général Chanzy fut placé hors cadre de l'armée. Elu depuis le [illegible] octobre 1871 conseiller général des Ardennes, pour le canton de Vouziers, il a été constamment réélu pour président de l'Assemblée départementale.

Décoré de la Légion d'honneur, le 16 juillet 1851, le général Chanzy a été promu successivement officier le 31 décembre 1860, commandeur le [illegible] 18[illegible], grand officier le 2 décembre [illegible]. Il a été élevé à la dignité de grand-croix le 12 août 1874.

On a de lui sous le titre : *la Deuxième armée de la Loire*, l'histoire de ses opérations militaires (1871, in-8, quatre éditions).

CHAPELLE [illegible]. Voy. [illegible].

CHAPIN (Edwin-Hubbell), prédicateur américain, né le 29 décembre 1814, à Union Village (Washington, New-York), commença par étudier le droit, entra dans le ministère évangélique et fut chargé d'une église à Richmond (Virginie) en 1838, puis à Charlestown (Massachusetts) et à Boston. En 1848, il fut mis à la tête des [illegible] universalistes de New-York [illegible] dont les prédications et les lectures [illegible], compte des publications qui se rapportent à la piété et à la morale : *Discourses on the Beatitudes* (Boston, [illegible]); *Characters in the Gospels* (New-York, [illegible]); *Crown of Thorns*, etc., ou qui sont des [illegible] de la société : *Moral Aspects of City Life* (New-York, in-12, 1853); *Humanity in the City*; [illegible] (New-York, in-12, [illegible]); *Lessons on the book of proverbs* (1874).

CHAPLAIN (Jules-Clément), statuaire et graveur en pierres fines français, né à Mortagne (Orne) le 12 juillet 1839, fut élève de MM. Jouffroy et Oudiné. En 1860, il remporta le 2e prix au concours pour Rome, et le 1er prix en 1863. Il débuta au Salon de cette année par des bustes et des dessins et envoya de Rome même aux salons suivants : ***M. Jules Petit**, artiste dramatique*, buste de terre cuite, ***M. Massenet***, dessin (1864), ***Andrea del Sarto***, dessin ; ***M. Schnetz***, médaillon (1866); ***la Mère** d'un assassin* (campagne de Rome), dessin : *la France victorieuse*, ***Tête de Cérès***, médailles (1868). Depuis son retour en France, ses principaux envois sont : ***M. Robert-Fleury*** et de ***Mme** Carolus Duran*, médaillons bronze (1869); ***Jetons** de présence pour les **professeurs de l'enseignement** du dessin* et *pour la **Comédie-Française***, ***M. E.** Renan*, médaillon bronze (1870); ***une** Carmélite*, *M. Joyau*, dessins ; ***la Résistance** de Paris*, médaille (1872); ***Portraits***, dessins, modèles de médailles pour *l'**enseignement primaire*** et pour la *médaille **d'honneur des salons*** (1873) ; médaille commémorative de la ***commission** du mètre* (1874) ; *Armes de la **ville de Paris***; ***Minerve***, modèles de médailles (1875); **médailles** commémoratives de *l'**emploi des aérostats pendant** le siège de Paris* et de la ***construction** de l'église Saint-Ambroise* (1876); ***le Maréchal** de **Mac-Mahon***, médaillon (1877) ; modèle de la *médaille d'honneur de **l'Exposition universelle*** de 1878, l'une des plus heureuses compositions du genre. M. Chaplain a obtenu une médaille en 1870, une médaille de 2e classe en 1872 et la décoration de la Légion d'honneur en 1877.

CHAPLIN (Charles), peintre et graveur français, né aux Andelys (Eure), le 8 juin 1825, de parents d'origine anglaise, fut élève de Drolling, et débuta par des portraits et des paysages empreints d'un énergique sentiment de réalité. Changeant bientôt de manière, il s'attacha à reproduire d'élégants types de femmes ou de gracieuses allégories. Parmi ses œuvres les plus remarquées, nous citerons : *Saint Sébastien percé de **flèches*** (1847) ; ***une Rue** dans un village de la **Basse-Auvergne**; **Auvergnate** des environs du **Puy-de-Dôme*** (1848); ***le Soir** dans les bruyères* (musée de Bordeaux); ***Montagnards** du Puy-de-**Dôme*** (1849) ; ***Portraits de femmes**; Muletier de la **Lozère*** (1851); ***Portraits*** (1852); ***le Matin*** (1855); ***les Premières roses***, sujet tiré de Shakespeare (1857) ; ***l'Astronomie**; la Poésie; Diane* (1859); ***Portraits*** (1861); *Les Bulles de savon* (musée du Luxembourg) et *les Tourterelles* (1864); ***le Château de cartes; le Loto***, aquarelles ; *un rêve* (panneau décoratif pour l'hôtel du prince Demidoff); ***Portrait en pied** de Mme M.* (1866); ***la Naissance de Vénus; le Jeu** de loto*, faïences (Exposition universelle); ***Sujet** tiré d'Ovide*, ***les Perruches, la Poésie***, faïences (1867); *Portrait de **Mme ...*** (1868); ***Portrait** de Mme P.; **Premiers liens*** (1869); ***l'Enfant** : Jeune fille tenant **un plateau*** (1870); ***Haïdée*** (1873) ; *Rose de mai* ; *la **Lyre brisée*** (1875); *Portrait de Mme de V.* ; ***Jours heureux*** (1876); *Portrait du duc d'Au-**diffret-Pasquier*** (1877).

M. Chaplin a gravé un certain nombre d'eaux-fortes d'après ses propres tableaux ou dessins, ainsi que plusieurs portraits d'après Rubens, *l'**Embarquement pour Cythère***, d'après Watteau pour la chalcographie du Louvre, et les ***Vierges** folles*, d'après M. Bida, pour la grande édition des ***Évangiles***. En 1861, il a peint le plafond et les dessins de portes du salon des Fleurs aux Tuileries, ainsi que le plafond du salon de l'hémicycle à l'Élysée ; en 1864, il a exécuté sur

glace, dans le même palais, huit panneaux et quatre dessus de portes pour la salle de bains de l'Impératrice. M. Chaplin a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1851, une de 2ᵉ classe en 1852, une médaille en 1865: décoré de la Légion d'honneur en août 1865, il a été promu officier en 1877.

CHAPMAN (sir Frederick-Edouard), général anglais, né dans la Guyane anglaise en 1816, fut élevé à l'école militaire de Woolwich et entra dans le génie royal en 1835, devint capitaine en 1846, et lieutenant-colonel en 1859. Il remplit, au mois de janvier 1854, une mission spéciale à Constantinople en vue de la guerre qui se préparait. Pendant cette guerre, il prit part aux batailles de l'Alma et d'Inkermann, et dirigea, au siége de Sébastopol, d'abord les opérations d'attaque de gauche, puis tout le service du génie anglais. Après la guerre il reçut, avec la médaille de Crimée, diverses décorations étrangères, entre autres la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était en outre décoré de l'ordre du Bain, dont il a été promu chevalier-commandeur en 1867. A cette dernière date, devenu major général, il fut nommé gouverneur et commandant en chef des Bermudes; il a exercé ces fonctions jusqu'en 1870. En mai 1872, il est devenu lieutenant général dans l'armée et colonel commandant le génie royal. De 1870 à 1875 il a été chargé de l'inspection générale des fortifications et de la direction des travaux.

CHAPU (Henri-Michel-Antoine), graveur en pierres fines et statuaire français, né au Mée (Seine-et-Marne) le 29 septembre 1833, élève de Pradier et de Duret, obtint deux fois le 2ᵉ prix au concours pour Rome, en 1851 avec *Neptune faisant naître un cheval*, en 1853, avec *le Désespoir d'Alexandre après la mort de Clitus*, et le premier prix en 1855, avec *Cléobis et Biton*. Il débuta au salon de 1863 par un *Mercure inventant le caducée* (musée du Luxembourg), et se fit dès lors remarquer aux expositions annuelles par les envois suivants : *M. Léon Bonnat*, buste, bronze (1864); *le Serment*, statue, plâtre (1865); *Mort de la nymphe Clytie*, statue plâtre, réexposée en marbre (1878); *M. le Dʳ Desmarres*, buste bronze (1866); *Jeanne d'Arc*, médaillon bronze (1868); *M. Duchâtel*, buste, marbre; *M. Civiale*, buste bronze (1869); *Jeanne d'Arc à Domrémy*, statue plâtre (1870), réexposée en marbre (1872); *le comte de Montalembert*, buste, marbre; *l'abbé Bruyère*, buste marbre (1873); *M. Vitet*, buste marbre (1874); *M. Questel*, médaillon, bronze; *la Jeunesse*, remarquable statue en marbre, destinée au monument élevé dans une cour de l'école des Beaux-Arts à Henri Regnault et aux élèves tués pendant la guerre (1875); *Alex. Dumas père*, buste marbre pour le foyer de l'Odéon (1876); *la Pensée*, modèle de la statue destinée au tombeau de Mme d'Agoult; *Berryer*, statue en marbre, destinée au Palais de Justice (1877). Citons aussi l'important monument de *M. Schneider*, pour le Creusot, inauguré au mois d'août 1879.

M. Chapu a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1863, deux médailles en 1865 et en 1866, la médaille d'honneur en 1875 et en 1877, et cette même année le prix biennal de 20000 francs décerné par l'Institut; nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1867, il a été promu officier en 1872.

CHAPUS (Eugène), littérateur français, né à Paris, le 18 novembre 1800, débuta par un *Essai critique sur le théâtre français, publié d'après les notes anglaises* (Paris, 1827, br. in-8), puis écrivit quelques romans : *le Caprice* (Paris, 1831, 2 vol. in-12), avec M. Victor Ch.; *Titime, histoire de l'autre monde* (Ibid., 1833, in-8); *la Carte jaune, roman de Paris* (1836, 2 vol. in-8), avec M. Léon Vidal; *Aux bains de Dieppe* (1838, 2 vol. in-12); *Cinq nouvelles à la suite des Jours de bonheur* de M. Léon Guérin (1840, in-12); *Deux heures de canapé* (1842, in-8); *le Roman des duchesses* (1844, 2 vol. in-8).

D'autres écrits d'un caractère spécial ont fait la réputation de M. Eugène Chapus. Il a rédigé quelque temps un recueil hebdomadaire intitulé: *Paris et Chantilly, bulletin des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et des chasses*. Il se fit ensuite l'historien du *turf* et du *sport*, comme l'atteste la liste suivante de ses œuvres: *les Chasses de Charles X, Souvenirs de l'ancienne cour*, études des mœurs royales au XIXᵉ siècle (1837, in-8); *les Chasses princières en France* de 1589 à 1841 (1853; in-16); *Théorie de l'élégance* 1844, in-32); *le Turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre* (1853, in-16); *le Sport à Paris*, ouvrage contenant le turf, la chasse, le tir au pistolet et à la carabine, les salles d'armes, la boxe, le bâton et les échecs, le whist, etc. (1854, in-16): *Manuel de l'homme et de la femme comme il faut* (1862, in-18). On doit aussi à M. Chapus toute une série de *Guides*, entre autres: le *Guide de Paris au Havre*, celui de *Paris à Dieppe*, *Dieppe et ses environs*. Il a fondé le journal hebdomadaire *le Sport* (1854). — M. Chapus est mort le 18 janvier 1877.

CHARAMAULE (Hippolyte-Mellon-Victor), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple, né à Mèze (Hérault), le 23 avril 1794, étudia le droit et devint un des avocats les plus connus du Midi. Envoyé, en 1834, à la Chambre des députés par le collège *extra muros* de Montpellier, il fit partie de l'extrême gauche. En 1834 et en 1839, il fut réélu par le collège de Lodève. Il ne se représenta point aux élections de 1842, mais ne cessa de protester contre le système soutenu par le ministère Guizot, et prit part à la campagne des banquets réformistes. Le 5 décembre 1847, il présida celui de Montpellier. A la révolution de Février, il fut président de la Commission exécutive formée à Montpellier et proclama la République. Il remplit quelque temps les fonctions de commissaire du gouvernement provisoire; mais il excita les plaintes du parti démocratique, et fut remplacé par M. Brives, le 21 mars. Un mois après, 50000 suffrages l'envoyèrent à la Constituante, le troisième des dix élus de l'Hérault. Membre du comité de législation, il monta souvent à la tribune et attacha son nom à plusieurs amendements qui tendaient à assurer la liberté de la presse. Il vota, en général, avec la gauche et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, à part la question du cautionnement des journaux dont il réclama la suppression, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il vota avec le parti de l'ordre, tout en réclamant le maintien de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, M. Charamaule renonça à la vie politique. Il fut néanmoins candidat pour l'élection de sénateurs inamovibles le 27 mai 1879.

CHARASSIN [de Saône-et-Loire] (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Bourg (Ain), en 1804, fit ses études de droit et s'établit à Lyon comme avocat. Il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès

[illegible] Depuis lors, il renonça au barreau et se livra à des études de linguistique. En 1842, il publia, avec M. F. François, un *Dictionnaire des racines et dérivés de la langue française* (Paris, in-8), ouvrage dans lequel on trouve tous les mots [illegible] par familles, d'après la similitude de consonnances et de signification, et chaque famille rangée dans l'ordre abécédaire de la racine dont elle dérive. En 1845, il ouvrit à l'Athénée [illegible] sur la philosophie des langues. En même temps il s'occupait des questions débattues par les diverses écoles socialistes : ami et disciple de [illegible], il prit place dans les rangs de la démocratie la plus avancée.

Après la révolution de Février, M. Fr. Charassin [illegible] un club dans le quartier Saint-Marceau et rédigea le *Défenseur du peuple*. En 1849, [illegible], posé à Paris par le conclave socialiste, [illegible] par les amis de la Constitution, obtint [illegible] suffrages; mais il ne fut envoyé à l'Assemblée législative que par les élections complémentaires de Saône-et-Loire. Il vota constamment avec la Montagne, et usa de son initiative parlementaire pour présenter des propositions que la majorité repoussa comme funestes. Arrêté au 2 décembre et compris dans le décret d'expulsion, il se réfugia en Belgique, d'où il passa en [illegible]. — Il est mort à Nice, le 30 avril 1876.

CHARAVAY (Gabriel), homme politique et [illegible] français, né à Lyon le 7 août 1818, [illegible] une librairie, et, peu après, se joignit à l'*Humanitaire* (1840) dont il ne parut que deux numéros qui lui valurent une condamnation à [illegible] ans de prison. Il subit sa peine à la citadelle de Doullens. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il fut impliqué dans l'affaire des [illegible] du *comité de résistance*, [illegible] de détention et enfermé à [illegible] déporté en Algérie par application de la loi de sûreté générale (1858), il [illegible] rédacteur en chef de *l'Algérie* [illegible] Duvernois et rentra en France [illegible], en vertu de l'amnistie de [illegible] G. Charavay s'associa d'abord [illegible]. M. Jacques Charavay, [illegible] les cabinets de MM. Cha[illegible] la *Revue des autographes* [illegible] organe spécial, *l'Imprimerie*. [illegible] nombre de catalogues d'autographes, [illegible] G. Charavay un *Guide de* [illegible] (1846, in-18) un *Projet de* [illegible], et, dans un autre ordre [illegible] de ponctuation dans le journal [illegible] ; *Règle définitive du* [illegible] in-8). Il a collaboré pendant [illegible] au *Grand Dictionnaire de* [illegible] — G. Charavay est mort à Paris, [illegible]

CHARAVAY (Marie-Etienne), paléographe et [illegible], neveu du précédent, né à [illegible] 1848, est fils du savant expert [illegible] Charavay, mort en 1867. [illegible] 1869 le diplôme d'archiviste [illegible] presque aussitôt le cabinet fondé [illegible] un nombre considérable [illegible], parmi les catalogues qu'il a [illegible] ornés de *fac-simile* [illegible] citer en première ligne ceux [illegible], Sully, Pécard, Benja[illegible]. Tout en continuant [illegible] d'autographes fondé [illegible] 1860, il a créé, en 1874, la *Revue* [illegible], recueil de pièces cu[illegible] de notes et de

Outre un certain nombre de tirages à part de ces deux revues, on doit à M. Etienne Charavay : *Notes sur Nicolas Thoynard d'Orléans*, d'après les notes de J. Ch. Brunet (1867, br. in-8); une édition annotée des *Amours pastorales de Daphnis et de Chloé* (1872, in-16); *Alfred de Vigny et Charles Baudelaire, candidats à l'Académie française* (1879, in-16, portrait). Il prépare, avec M. J. Vaesen, pour la Société de l'histoire de France, le recueil général des *Lettres de Louis XI*.

CHARCOT (Jean-Martin), médecin français, né à Paris en 1825, suivit les cours de la Faculté de médecine et obtint le grade de docteur en 1853. Médecin du bureau central des hôpitaux en 1856, il fut attaché, en 1862, au service des aliénés de l'hospice de la Salpêtrière, et se fit connaître avantageusement par d'importants travaux sur les maladies du système nerveux. Professeur agrégé depuis 1860, il fit des cours très-suivis, et devint professeur titulaire d'anatomie pathologique en 1873. Il fut élu la même année membre de l'Académie de médecine dans la section d'anatomie pathologique. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons de ce savant médecin : *de l'Expectation en médecine* (1857, in-8) ; *de la Pneumonie chronique* (1860, in-8, 1 pl.) ; *la Médecine empirique et la médecine scientifique* (1867), leçon d'ouverture; *Leçons cliniques sur les maladies des vieillards* (1868, in-8; 2e série, 1869, in-8, 2e édit. 1874, in-8) publiées par MM. les docteurs Bull et Bouchard ; *Leçons sur les maladies du système nerveux* (1873, in-8 ; 2e série, 1874, in-8; 2e édit. 1875, in-8, avec planches et figures); *Leçons sur les maladies du foie, des voies biliaires et des reins* (1877, in-8). M. Charcot a annoté la traduction française de l'ouvrage de Baring Garrod : *la Goutte;* il est l'un des directeurs des *Archives de physiologie*.

CHARDON (Alfred), sénateur français, né à Bonneville (Savoie), le 4 septembre 1828, fit son droit à l'Université de Turin, et exerçait la profession d'avocat, lorsqu'eut lieu l'annexion de la Savoie à la France. Elu, dès ce moment, membre du conseil général de la Haute-Savoie pour le canton de Bonneville, il fut nommé représentant du même département à l'Assemblée nationale, aux élections générales du 8 février 1871, le deuxième sur cinq, par 25,440 voix. Il siégea à gauche et vota constamment avec les partisans résolus des institutions républicaines. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se présenta au nom des mêmes opinions de concert avec M. Chaumontel, et fut élu, le second, par 218 voix sur 382 électeurs. Pendant la prorogation du Sénat, nécessitée par la dissolution de la Chambre des députés, sous le ministère du 16 mai 1877, M. Chardon se vit poursuivre, comme prévenu d'avoir assisté à une réunion publique non autorisée, et fut cité devant le tribunal correctionnel de Bonneville. L'illégalité manifeste de cette action judiciaire contre un sénateur, sans autorisation préalable, causa une vive émotion parmi ses collègues de la gauche, et, devant leurs protestations, le parquet dut abandonner la poursuite. M. Chardon a été élu vice-président du conseil général de la Haute-Savoie, que présida M. Chaumontel.

CHARETON (Jean-Joseph VEYE, dit), général français, sénateur, né à Montélimart, le 8 juillet 1813, d'une famille sans fortune, entra à l'École polytechnique en 1832, et en sortit dans le génie avec le grade de sous-lieutenant (1er oc-

tobre 1834. Il a été promu successivement lieutenant, le 1er octobre 1836, capitaine, le 23 janvier 1840, chef d'escadron, le 20 décembre 1853, lieutenant-colonel, le 8 octobre 1856, colonel, le 10 août 1861, général de brigade, le 27 octobre 1870, et général de division, le 3 mai 1875. Il assista au siège de Constantine et travailla pendant plusieurs années aux travaux de défense d'Alger. Envoyé en Crimée, il prit part au siège de Sébastopol, et fut deux fois blessé. Il dirigea ensuite les travaux de fortification de Lyon, de Grenoble et de Toulon, fit partie, en 1870, du 5e corps de l'armée du Rhin, et fut fait prisonnier à Sedan, emmené en Allemagne et interné à Wiesbaden. A l'armistice, il fut élu, le 8 février 1871, représentant du département de la Drôme à l'Assemblée nationale, le deuxième sur six, par 35 957 voix, prit place au centre gauche et se fit inscrire à la réunion de la gauche républicaine modérée. Il fut nommé rapporteur de la sous-commission de réorganisation de l'armée pendant la session de 1871-72, et, lors de la discussion de la loi, défendit le service de quatre ans (10 juin). Dans les questions politiques, il vota presque constamment avec la gauche. Aux élections des sénateurs inamovibles pour l'Assemblée nationale, il fut porté comme candidat républicain, et nommé au septième tour de scrutin, par 330 voix sur 591 votants. Il représentait, au Conseil général de la Drôme, le canton de Montélimart. Le général Chareton, décoré de la Légion d'honneur le 25 janvier 1846, a été promu officier le 16 juin 1855 et commandeur le 6 mars 1867. Il a publié : *Projet de réorganisation de l'état militaire de la France* (1871, in-18), ouvrage écrit pendant son internement à Wiesbaden. — Il est mort à Paris le 14 juin 1878.

CHARETTE (Athanase baron de), officier français, né vers 1828, d'une famille dont l'illustration date des guerres de la Vendée, entra dans l'armée papale, et y fut chargé du commandement d'un régiment d'élite, composé presque exclusivement de la jeune noblesse de tous les pays. Ce corps figura avec honneur à la bataille de Castelfidardo. Après la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet 1870), l'armée française d'occupation fut rappelée de Rome, et la révolution du 4 septembre suivant, en permettant l'envahissement des États du pape par les troupes de Victor-Emmanuel, rendit la liberté au régiment de zouaves pontificaux. M. de Charette, leur colonel, fut autorisé à former alors, en prenant son ancien corps pour noyau, une « légion des volontaires de l'Ouest, » qui, placée en première ligne à la bataille de Patay, se signala par des prodiges de valeur. Grièvement blessé pendant le combat, M. de Charette put cependant échapper à l'ennemi et suivre la partie de l'armée de la Loire qui se retira sur Bourges. Après la signature de l'armistice, il déclina la candidature à l'Assemblée nationale qui lui était offerte par les cinq départements de la Bretagne. Nommé malgré lui dans les Bouches-du-Rhône, par 47 253 voix, il refusa le mandat de représentant dans une lettre du 10 février, adressée au président de l'Assemblée, qui ne fut lue que dans la séance du 6 mars 1871. Depuis, M. de Charette rentra dans la vie privée. Lors de la signature du manifeste de la droite monarchique et du pèlerinage d'Anvers (24 février 1872), il fut au nombre des visiteurs remarqués et chaleureusement accueillis par M. le comte de Chambord, mais son nom ne fut pas mêlé aux tentatives de restauration qui se produisirent en 1873 et 1874. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 29 juillet 1871.

CHARLEMAGNE (Edmond), homme politique français, conseiller d'État, né à Châteauroux (Indre), le 4 septembre 1795, est petit-fils d'un membre de la première Constituante qui fut, sous Louis XVIII, un des rares députés de l'opposition. Avocat en 1824, il débuta dans la magistrature vers les dernières années de la Restauration et devint rapidement procureur du roi. Il exerçait ces fonctions à Châteauroux lorsque la révolution de Juillet le jeta dans les rangs de l'opposition dite libérale. Il représenta, pendant douze ans, sa ville natale à la Chambre des députés (1831-1842), votant d'abord avec le parti légitimiste et en dernier lieu avec l'extrême gauche. En 1832, il avait donné sa démission de magistrat, pour avoir, comme député, plus d'indépendance.

En 1842, M. Charlemagne, remplacé, aux élections générales, par Muret de Bort, rentra dans la vie privée. La République le rappela aux affaires en 1848; nommé commissaire du gouvernement provisoire pour l'arrondissement d'Issoudun, il fit partie, comme représentant de l'Indre, de la Constituante, où il siégea parmi les républicains modérés, et de la Législative, où il appartint à la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut un des neuf membres de l'Assemblée dissoute appelés au Conseil d'État (25 janvier 1852) et attaché à la section des finances. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1860. — Il est mort à Châteauroux en février 1872.

CHARLEMAGNE (Raoul), homme politique français, député, est né le 20 décembre 1821. Maire de Châteauroux et membre du Conseil d'arrondissement, il entra au Corps législatif en 1859, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription de l'Indre. Il fut réélu en 1863, au même titre, par 23 413 voix sur 23 9.. votants, et en 1869, par 23 155 sur 23 862 votants. M. Charlemagne a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1862. Rentré dans la vie privée au 4 septembre 1870, il en sortit en octobre 1877, pour se présenter aux élections générales, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Châteauroux, comme candidat officiel et bonapartiste. Il fut élu, le 3 novembre suivant, au scrutin de ballottage, par 7162 voix contre 6887, données à M. Bottard, l'un des 363. Son élection ayant été invalidée, il se représenta et fut réélu le 3 mars 1878 par 6417 voix contre 6216 obtenues par le même concurrent.

CHARLES (Frédéric-Auguste-Guillaume), ex-duc de Brunswick, né le 30 octobre 1804, est le fils aîné du duc Frédéric-Guillaume qui périt, en 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Après la bataille d'Iéna, il fut emmené en Suède avec son jeune frère par sa mère qui mourut en 1808. Confié à des étrangers, errant de pays en pays jusqu'à la chute de l'Empire, il eut une éducation très imparfaite. A la mort de son père, il reçut le titre de duc, sous la tutelle du roi Georges IV, alors prince-régent de la Grande-Bretagne. Son caractère, ses habitudes portèrent son tuteur à reculer autant que possible la déclaration de sa majorité. Lorsqu'il eut pris les rênes du pouvoir (23 octobre 1823), il s'occupa moins des affaires publiques que de ses plaisirs et voyagea en Italie et en Angleterre. A son retour, il découragea les plus fidèles serviteurs par sa négligence et soumit tout le pays à un arbitraire qui parut bientôt insupportable. La Diète germanique ayant pris en considération les plaintes et les griefs du pays en 1829, le duc se retira en France, d'où il passa en Belgique, lors de la révolution de Juillet

[illegible] de [illegible] par celle de Septembre, il [illegible] dans ses États où éclatèrent [illegible] des troubles qui ne purent être apaisés [illegible] sa déposition. La Diète le déclara incapable de régner et, par suite des arrangements [illegible], fit passer le pouvoir entre les mains de son frère Guillaume (voy. ce nom). [illegible] le duc Charles de Brunswick, qui [illegible] le concours de l'Angleterre pour [illegible] sur le trône qu'il a perdu, [illegible] et résida principalement à Paris [illegible] mois de mars 1868, à l'occasion [illegible] du roi de Hanovre contre l'occupation de ses États par les Prussiens, il protesta [illegible] contre la spoliation dont il [illegible] trente-huit ans auparavant. — Il mourut à Genève le 19 août 1873, léguant à [illegible] et ses fameuses collections [illegible] le duc Guillaume obtint la restitution [illegible] de ce legs, et les diamants [illegible] publiques, dépassèrent de [illegible] le chiffre auquel ils avaient [illegible].

CHARLES II (Charles-Louis de Bourbon, duc), [illegible] de Parme, Plaisance et États annexes, [illegible] d'Espagne, né le 23 décembre [illegible], le 13 mars 1824, dans la [illegible], à sa mère, l'infante Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles IV, [illegible] roi d'Étrurie depuis le 27 mai 1801 [illegible]; il céda cette principauté [illegible] le décès de la duchesse [illegible] de la même année, [illegible] sur le gouvernement de Parme, [illegible] pas longtemps. Le [illegible] une régence, qui, le [illegible] remplacée par un gouvernement [illegible], le 19, il quitta le pays, et une [illegible], par le manifeste de Weistrop [illegible] en faveur de son fils, [illegible] 14 mars 1849). Il a épousé, [illegible] la princesse Marie-Thérèse, fille [illegible], Victor Emmanuel Ier, [illegible] 1820.

CHARLES Ier (Prince Charles-Eitel-Frédéric [illegible]), prince régnant de la Roumanie [illegible] Danubiennes Unies de [illegible], né le 20 avril 1839, [illegible] prince de Hohenzollern-[illegible] de la seconde des lignes non [illegible] princière de Hohenzollern. [illegible] le prince Charles était sous-[illegible] 2e régiment de dragons [illegible] sa candidature au trône de [illegible] par l'expulsion du prince [illegible] et soutenue, as-[illegible] de la Prusse, [illegible] moldo-valaques, il fit [illegible] à Bucharest le 22 mai [illegible] à Turnu-[illegible] au sultan Abd-[illegible] de son respect pour les [illegible] Danubiennes [illegible] suivant, il se [illegible] pour recevoir des mains [illegible] des provinces moldo-valaques [illegible] le [illegible] octobre 1869, à [illegible] Élisabeth de Wied, fille [illegible] de Wied et de la [illegible] de Nassau. [illegible] n'a guère été signalé [illegible] les trois années [illegible] agitations intérieures [illegible] s'est fait d'abord beaucoup de bruit à propos des persécutions et des violences dont les Israélites furent l'objet, surtout en Moldavie, à Jassy et dans le district de Bakou. Les puissances européennes intervinrent par leurs consuls, et parurent obtenir la répression momentanée des exactions et des barbaries commises contre les familles juives par les fonctionnaires eux-mêmes.

Au milieu de sessions orageuses des Chambres roumaines, de démissions et de reconstitutions fréquentes de ministères, il y eut peu de progrès intérieurs à enregistrer. Néanmoins le prince Charles s'occupa de créer une École normale pour les instituteurs, et d'organiser l'armée roumaine avec des canons et des affûts commandés aux fabriques prussiennes, des fusils achetés en Amérique, des fusées de guerre fabriquées en France, des quantités considérables de poudre et de salpêtre tirées de divers pays.

Des innombrables combinaisons ministérielles et des progrès industriels importants, tels que le vote et la construction d'un certain nombre de chemins de fer, qui furent signalés dans l'administration intérieure de la Roumanie de 1871 à 1876, avaient seuls attiré sur elle l'attention de l'Europe, quand la guerre d'Orient en fit une des principautés les plus menacées par les conséquences de cette lutte. Le 20 avril 1877, un décret de Charles Ier ordonna la mobilisation de l'armée active ainsi que de l'armée territoriale et de leurs réserves; par le même décret, il transforma en corps actif la milice du pays; trois jours après, il rejeta la sommation du gouvernement turc de joindre l'armée roumaine à l'armée ottomane. Le 28 avril suivant, M. Jonesco, ministre des affaires étrangères, communiqua à la Chambre des députés réunie en session extraordinaire une convention conclue le 16 du même mois, par laquelle le prince accordait aux Russes le libre passage de la Roumanie, et le czar s'engageait en retour à assurer le maintien des droits et de l'intégrité de ce territoire. Cette convention fut votée le 29, par 79 voix contre 25. Le 10 mai, le prince Charles se mit à la tête de son armée et, le 20, déclara la guerre à la Turquie. En plusieurs circonstances et surtout dans les longs et sanglants combats qui déterminèrent la prise de Plevna, les forces roumaines apportèrent aux efforts de l'armée russe un précieux concours. Mal récompensée par le traité de Berlin (13 juillet 1878), la Roumanie, malgré les protestations de ses représentants, MM. Jean Bratiano et Cogolniceano, se vit enlever par la Russie la Bessarabie roumaine et reçut en échange la concession insignifiante de la Dobrutscha. Le gouvernement de Charles Ier n'en prit possession qu'à contre-cœur, acceptant toutefois le traité de Berlin comme consacrant d'une façon définitive l'indépendance nationale de la Roumanie. Ce traité stipulait aussi, en faveur des indigènes juifs, des garanties dont la violation flagrante provoqua encore les protestations des grandes puissances (août 1879).

CHARLES XV (Louis-Eugène), roi de Suède et de Norvège et, selon les almanachs officiels, des Goths et des Wendes, né le 3 mai 1826, succéda à son père, Oscar Ier, le 8 juillet 1859. Il fut couronné à Stockholm, pour la Suède, le 3 mai 1860, et à Drontheim, pour la Norvège, le 5 août 1860. Son règne a été signalé par des tentatives de réorganisation administrative, sociale et politique. Il faut surtout remarquer la réforme opérée en 1866 dans la représentation nationale de Suède. Au lieu de quatre Chambres, répondant aux quatre classes de la noblesse, du clergé, de la bourgeoisie et des paysans, il n'y eut plus

que deux Chambres, une Chambre haute et la Chambre basse : la première élue par les assemblées provinciales, la seconde par les populations. La noblesse, comme le clergé, perdit dès lors le privilège qui la faisait figurer de plein droit aux états généraux. Elle n'en fut pas moins maintenue, comme institution sociale, par la loi du 22 juin 1866. Par une application des principes d'égalité civile, une assemblée des nobles, réunie le 15 mars 1869, fut appelée à se prononcer sur la suppression d'un autre privilège, celui du *forum privilegiatum*, en vertu duquel les nobles ne pouvaient être cités, dans certains cas, que devant les cours supérieures et non devant les tribunaux de première instance.

Entre autres projets mis à l'étude et soumis aux discussions et aux votes des Chambres, le Storthing norvégien vota une extension considérable du droit de suffrage au profit des petits propriétaires, fonctionnaires et employés, et décida que le Storthing aurait désormais des sessions annuelles (avril 1869). Une réforme personnellement poursuivie par le roi Charles XV fut l'abolition de la peine de mort. Vers la fin d'octobre 1868, le souverain refusa de signer un arrêt de mort et déclara qu'il n'en signerait plus à l'avenir, de sorte que, si la peine capitale n'était pas abolie en droit, elle le serait en fait, dans son royaume. Pendant la guerre franco-prussienne, il ne dissimula point ses sympathies pour la France, et c'est à son climat qu'il vint demander, durant l'été de 1872, le rétablissement de sa santé depuis longtemps altérée. — Il est mort à Malmoë le 18 septembre 1872, ne laissant qu'une fille mariée au prince royal *Frédéric* de Danemark. Son frère, Oscar-Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829, fut couronné roi sous le nom d'Oscar II.

Le roi Charles XV était un amateur très éclairé; il a écrit des poésies traduites en vers français par M. Bascle de Lagrèze : *Légendes et poèmes scandinaves* (1863, in-18), et gravé quelques eaux-fortes. — Pour la famille royale de Suède et Norvège, voyez ces mots.

CHARLES I^{er}, roi de Wurtemberg. — Voy. WURTEMBERG.

CHARLES-EDMOND (Charles-Edmond CHOJECKI, dit), publiciste français, né en Pologne, en novembre 1822, se tourna de bonne heure vers la presse et fonda à Varsovie en 1841 un journal, *l'Echo*, qui n'eut qu'une courte durée. Il vint en France en 1845, pour échapper à une condamnation politique, et collabora à la *Revue indépendante* en 1846 et 1847. Envoyé à la diète révolutionnaire de Prague en mars 1848, il fut condamné par les tribunaux autrichiens et rentra en France. Il écrivit dans le journal de Proudhon, *le Peuple* (1848), et dans *la Voix du peuple* (1848-1849), partit pour l'Égypte à la suite d'un procès de presse, séjourna en Italie et en Suisse, et ne rentra en France qu'en février 1852. Pendant la guerre de Crimée, il servit sous Omer-Pacha, et quitta l'armée ottomane avec le grade de lieutenant-colonel. Rentré à Paris, il accompagna le prince Napoléon dans son voyage aux mers du Nord, en donna la relation dans une publication de luxe : *Voyage dans les mers du Nord à bord de la corvette la Reine Hortense* (1857, in-4). Nommé bibliothécaire du ministère de l'Algérie et des colonies, il passa à la bibliothèque du Sénat, dont il devint administrateur en 1869. Après la suppression du Sénat impérial, il resta à la tête de la même bibliothèque, devenue publique, puis rendue au nouveau Sénat en 1876. M. Charles-Edmond a été commissaire général du vice-roi d'Égypte à l'Exposition universelle de 1867. Décoré de la Légion d'honneur en 1858, il a été promu officier en 1869. Il a collaboré au journal *le Temps*, dont il a présidé le conseil d'administration.

Outre l'ouvrage cité plus haut, il a publié : *Souvenirs d'un dépaysé* (1862, in-18) ; *l'Égypte à l'Exposition universelle de 1867* (1867, in-8) ; mais c'est surtout comme auteur dramatique qu'il s'est fait connaître en France ; nous citerons : *la Florentine*, drame en cinq actes (Odéon, 1856) ; *les Mers polaires*, drame en cinq actes (Gaîté, 1858) ; *l'Africain*, comédie en quatre actes (Comédie-Française, 1860) ; *l'Aïeule*, drame en cinq actes, (Ambigu, 1864), avec M. Dennery ; *le Dompteur*, drame en cinq actes (1870), avec le même ; *la Baronne*, drame en quatre actes (1871), avec M. Foussier ; *le Fantôme rose*, comédie en un acte (1873) ; *Elsy* (Odéon, 1874), etc.

M. Charles-Edmond Chojecki a pris aussi une place distinguée dans la littérature polonaise par un certain nombre d'ouvrages écrits dans sa langue natale, entre autres : *Souvenirs d'un voyage en Crimée* (Wspomnienia, etc., Varsovie, 1845, in-8) ; *la Bohême et les Tchèques, dans la première moitié du dix-neuvième siècle* (Czechyi Chechowie, etc., Berlin, 1847, in-8) ; *les Révolutionnaires et le parti adverse* (Rewolucijonisci, etc., ib. 1849 ; 2^e éd. 1864) ; *Alkhadar* (Paris, 1854, 3 vol. in-8 ; 2^e éd. Leipzig, 1869), roman de mœurs ; *le Patriotisme* (1864, in-8) ; *la Pologne captive et ses trois poètes* (Leipzig, 1864, in-8), etc.

CHARLOTTE (Marie-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine), fille de Léopold I^{er}, roi des Belges, ex-impératrice du Mexique, veuve de Maximilien I^{er}, fusillé à Queretaro, le 19 juin 1867, est née le 7 juin 1840. Elle avait épousé l'archiduc d'Autriche le 27 juillet 1857. L'infortunée princesse subit la première les conséquences douloureuses de l'élévation de son mari. Au milieu des difficultés inextricables que rencontrait son établissement, Maximilien envoy[a] l'impératrice Charlotte demander à l'empereu[r] Napoléon III, dont il n'avait été que l'instrument une assistance plus efficace. Elle vint à Paris, l[e] 9 août 1866, et en repartit deux semaines p[lus] tard, sans avoir rien pu obtenir. Elle se rend[it] en Italie, passa par le château de Miramar [et] arriva à Rome, où elle devait s'occuper, disait-o[n] du règlement des affaires religieuses. Alors manifesta le trouble de sa raison, causé par l[es] épreuves déjà subies et par la prévision d'épre[u]ves plus redoutables, après l'insuccès de sa missi[on] en France.

A la suite des derniers revers de son mari, l'i[m]pératrice Charlotte, hors d'état de comprend[re] l'étendue de son malheur, fut transportée en B[el]gique et confiée aux soins de sa famille, dans [le] château de Tervuren. On lui avait donné le prin[ce] de Ligne et MM. de Theux et Tesch pour tuteu[rs]. Dans des alternatives d'amélioration et de crise[s] on l'a dite occupée à écrire des mémoires sur l'[his]toire de l'empire mexicain, mais son état men[tal] s'est depuis lors aggravé, et tout espoir de guéri[son] est perdu.

CHARMES (Francis), journaliste français, [né] à Aurillac (Cantal), le 21 avril 1848, vint en 18[..] Paris pour suivre les cours de l'École de droi[t], prit part, comme officier des mobiles du Can[tal] à toute la campagne de l'armée de la Loire. Ap[rès] avoir appartenu pendant trois mois à la rédact[ion] du *XIX^e Siècle*, M. F. Charmes entra, [sous] les auspices de M. de Sacy, au *Journal [des] Débats*, que MM. Saint-Marc-Girardin, Léo et l[a] feuille venaient de quitter pour ne pas le sui[vre] dans son évolution républicaine (août 1872) fut chargé du bulletin quotidien et fut seco[nd]

[illegible] cette tâche par le plus jeune de ses frères. [illegible] personnelle de M. Thiers, MM. [illegible] se sont particulièrement distingués dans [illegible] que les *Débats* firent aux auteurs [illegible] 16 mai. M. Francis Charmes a [illegible] la Légion d'honneur en 1877. — L'un de ses frères, M. [illegible] CHARMES, né le 23 novembre 18[illegible], est entré au ministère de l'instruction publique, en 18[illegible], comme chef de cabinet de M. [illegible]. — Son second frère, son collaborateur [illegible], est né le 7 novembre 1850.

CHARNOCK (Richard-Stephen), voyageur et [illegible], né à Londres le 11 août 1820, [illegible] au collège royal et reçu homme de loi en 18[illegible]. Il a fait des voyages d'études dans toute l'Europe, en [illegible], dans le nord de l'Afrique, etc., et publié un grand nombre de mémoires [illegible] et anthropologiques dans [illegible]. Il est membre ou correspondant de [illegible] sociétés savantes de Londres [illegible]. On cite notamment de lui : [illegible] (1857); *Étymologie* [illegible], 1859); *Guide en Espagne* [illegible] (Guide to Spain and P., 1865); *Verba* [illegible]; *les Peuples de Transylvanie* [illegible]; *Coutumes féodales* [illegible] (Local customs of Essex, 1870).

CHAR[illegible], général français, ancien sénateur, [illegible] le 29 juillet 1794. Élève de l'[illegible], il entra dans le génie militaire [illegible] dernières campagnes de [illegible] en Espagne, où il se [illegible] Pampelune et de Saint-Sébastien [illegible] 1821, il prit part à l'expédition [illegible], qui se termina par [illegible]. Il passa en Algérie, [illegible] de continuelles guerres [illegible] les grades supérieurs; il [illegible] attaquées par [illegible] aux expéditions de [illegible], de Mascara (1841), [illegible] (1843), et son nom [illegible] à l'ordre du jour. [illegible] maréchal de camp en 1845, [illegible] général de division et [illegible] l'Algérie en 1848. Rappelé [illegible] la fin de 1849, il fut mis à [illegible] fortifications et créé sénateur [illegible]. Il avait contribué à la [illegible] l'insurrection qui suivit [illegible] l'année précédente. [illegible] de présider le comité [illegible]. Il a été promu grand officier [illegible] le 2 décembre 1850 [illegible] décembre 1856.

CHAR[illegible] (Théodore Alexis), député français, [illegible], le 24 septembre [illegible] sa ville natale à plusieurs [illegible] depuis 1848, il s'en[illegible] aux élections du 20 [illegible], pour l'arrondissement [illegible] par 5188 voix, [illegible], qui en [illegible] il siégea au centre gauche [illegible] groupe. Après l'acte [illegible] des 363 députés qui refusèrent [illegible] au cabinet de Broglie, [illegible] par 6971 voix [illegible] patronné par le [illegible] que 2858. [illegible] de la Légion d'honneur.

CHARPENTIER (Jean-Pierre), littérateur français, né à Saint-Priest (Eure-et-Loir), le 20 juin 1797, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, entra dans l'Université, et fit successivement la classe de rhétorique aux collèges Louis-le-Grand et Saint-Louis. Il obtint au concours le titre d'agrégé de la Faculté de Paris. Quittant alors l'enseignement secondaire, il suppléa M. J.-V. Leclerc à la Sorbonne dans la chaire d'éloquence latine (1833-1844). En 1843, il fut nommé inspecteur de l'Académie de Paris. M. Charpentier a rempli ces fonctions pendant dix ans et il en a conservé le titre, après avoir pris sa retraite en 1853. Il resta aussi juge dans les examens et les concours de la Sorbonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1855. — Il est mort à Chantilly le 27 août 1878.

M. Charpentier s'est fait connaître par divers travaux d'histoire littéraire, où l'on trouve une érudition de bon goût et une critique consciencieuse. Son premier ouvrage est un mémoire couronné sur cette question : ***À laquelle des deux littératures, grecque ou latine, la littérature française est-elle le plus redevable?*** (1828, in-8). Il a publié depuis : ***Études morales et historiques sur la littérature romaine*** (1829, in-8); ***Essai sur l'histoire littéraire du moyen âge*** (1833, in-8); ***Tableau historique de la littérature française aux XV^e et XVI^e siècles*** (1835, in-8) ; avec Théodose Burette, des ***Cahiers d'histoire littéraire ancienne et moderne*** (1836-1838), et particulièrement l'***Abrégé de l'histoire de la littérature grecque*** (1837, in-12); ***Histoire de la renaissance des lettres en Europe au XV^e siècle*** (1843, 2 vol. in 8); ***Tertullien et Apulée*** (1839, in-8), et des ***Études sur les Pères de l'Église*** (1853, 2 vol. in-8; tome I. Église latine; T. II. Égl. grecque).

On lui doit encore une traduction des ***Bucoliques*** et des ***Géorgiques*** de Virgile, des ***Héroïdes*** d'Ovide, avec une ***Notice littéraire*** sur ce poète, des ***Lois*** et de l'***Invention*** de Cicéron (ce dernier ouvrage en collaboration avec M. E. Greslon), d'une partie des ***Lettres*** de Sénèque et de quelques ***Épîtres*** d'Horace, etc., dans la ***Bibliothèque latine française***. Enfin, il a dirigé la publication des ***Classiques latins*** (textes) édités par M. Panckoucke, sous le titre de : ***Nova scriptorum latinorum Bibliotheca*** (1833-1838, in-8).

CHARPENTIER (Gervais), éditeur français, né vers 1805, n'avait encore qu'une librairie peu importante en 1838, lorsqu'il eut l'idée d'introduire chez nous un nouveau format in-18, qu'il appela in-18 anglais et qui fut bientôt naturalisé sous le nom de *format Charpentier*. Les *Œuvres d'André Chénier* inaugurèrent, avec un succès complet, cette collection élégante, commode, et, pour l'époque, d'un prix réduit, qui compta, en quelques années, près de quatre cents volumes.

M. G. Charpentier a fondé et dirigé, sous le titre de ***Magasin de librairie***, une revue littéraire dont les divers travaux paraissaient ensuite en volumes ; elle est devenue plus tard la ***Revue nationale***. Il a publié, sous son propre nom, un certain nombre de ***Notes*** et ***Mémoires*** relatifs soit à des procès soutenus par lui contre des littérateurs ou contre des confrères (affaire Barba et Dumas, 1834; affaires Benjamin Laroche, 1845, Théoph. Lavallée, 1846, etc.), soit à des entreprises de librairie et de publicité. — Il est mort à Paris le 14 juillet 1871. — Son fils, M. Georges Charpentier, né à Paris en 1846, a repris sa librairie, après s'être occupé d'art et de littérature. Il a fait représenter un vaudeville, *la Folle persécutrice* (1870, in-18).

CHARPENTIER (Louis-Eugène), peintre français, né à Paris le 1er juin 1811, est petit-fils et

fils d'artistes. Son père lui donna ses premières leçons, puis le confia au baron Gérard et à M. Léon Cogniet. Il fut pendant vingt-six ans professeur de dessin au lycée de Versailles.

Parmi les tableaux de M. Eug. Charpentier, qui s'est adonné à la fois à la peinture militaire et à la peinture de genre, nous rappellerons : *Bivouac de cuirassiers* (1831); *Enfance de Pierre de Cortone* (1834); *Chasseurs demandant leur route* (1837); *Rupture d'une digue hollandaise* (1839); *Défense d'Aubervilliers-les-Vertus* (1841); *Robert le Diable* (1842); *Prise de la grande redoute de la Moskowa*, mort de Caulaincourt (1843); *Halte de l'armée française sur le plateau du grand Saint-Bernard* (1844); *le duc d'Orléans à la tranchée au siège d'Anvers* (1845), pour les galeries de Versailles; *Sedaine composant son opéra de* Rose et Colas; *Beaumarchais donnant des leçons de musique aux filles de Louis XV* (1848); *Artillerie à cheval* (1851); *les Élèves de l'École polytechnique à la bataille de Paris* (30 mars 1814), au musée de Boulogne-sur-Mer; *Bataille de la Tchernaïa* (1857), au musée de Versailles; *Camp de Châlons* (1859), acquis pour le palais de Saint-Cloud; *la Garde impériale au pont de Magenta* (1861); *Prise de Bomarsund* (1863); *Derniers moments de Bonchamps*, général de l'armée vendéenne (1864); *Siège de Toulon en* 1793 (1865); *l'Aumône du soldat* (1866); *le Gué*, *les Tirailleurs* (1868); *En route pour Valmy*, *les Buttes Saint-Chaumont* (1869); *une Estafette*, *Artillerie montée* (1874); *la Forge* (1875); *le Convoi*, *Manœuvre d'automne* (1876); *une Batterie*, peinture, *la Vedette et le Conseil* (*armée du Nord*, 1792), aquarelle (1877); *Retour d'Inkermann*, *Campagne d'hiver* (1878), etc.

M. Eug. Charpentier a peint aussi un certain nombre de portraits pour le musée de Versailles et dessiné une grande partie des vignettes de l'édition illustrée de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, publiée par la librairie Paulin. Il a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1841 avec rappel en 1857.

CHARRIÈRE (Joseph-François-Bernard), industriel français d'origine suisse, né à Cerniat (canton de Fribourg), le 20 mars 1803, vint à Paris à treize ans et fit quatre années d'apprentissage dans la coutellerie. Il fonda ensuite, pour la fabrication des instruments de chirurgie, un établissement que ses études et ses connaissances spéciales ont fait rapidement prospérer. Un voyage d'observation qu'il fit en Angleterre, en 1837, lui permit d'adopter plusieurs des procédés de ce pays. Depuis cette époque, il fut chargé, en France, de confectionner tous les modèles d'instruments de chirurgie pour l'armée de terre et de mer, et nommé fournisseur des hôpitaux civils et militaires, ainsi que de plusieurs universités étrangères, il a donné la plus grande extension à une industrie jusque-là très restreinte, a formé chez lui un musée, comprenant toutes les pièces de son exécution ou de son invention. Il a figuré avec honneur aux diverses Expositions depuis 1834, et obtenu chaque fois les plus hautes récompenses des jurys français ou des jurys étrangers. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1844, il a été promu au rang d'officier à la suite de l'Exposition universelle de Londres (novembre 1851). — Il est mort à Paris le 28 avril 1876. — Son fils, M. J.-J. Charrière, a été décoré lui-même, à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

CHARRON (Mengin-Charles), ancien représentant du peuple français, est né à Ludre (Meurthe), le 30 mars 1798. Après avoir achevé ses études, il s'établit comme notaire à Nancy et en remplit pendant longtemps les fonctions. Retiré des affaires, il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante et fut élu, le septième sur onze, par 70 614 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort à Nancy en septembre 1876.

CHARTON (Édouard-Thomas), littérateur français, sénateur, membre de l'Institut, né à Sens, le 11 mai 1807, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat à vingt ans, et devint, dès 1829, rédacteur en chef du *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire* et du *Journal de la morale chrétienne*. Voué dès lors à ce genre de littérature utile et pratique, il fonda, en 1833, le *Magasin pittoresque*, resté jusqu'à présent sous sa direction, et le premier journal populaire qui ait vulgarisé la gravure sur bois, dont il a adopté successivement tous les perfectionnements. Antérieurement, de 1829 à 1831, M. Charton avait embrassé les doctrines du saint-simonisme, mais il se sépara des saint-simoniens dès que M. Enfantin eut fait prévaloir parmi eux ses doctrines.

Après la révolution de 1848, il fut appelé par M. H. Carnot, son ancien coreligionnaire et son ami, au poste de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Il fut ensuite élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Yonne, le sixième sur sept, par 35 608 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré. Il appuya toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il fut l'auteur d'une proposition tendant à restreindre le droit d'électeur aux classes dotées de l'instruction première. Élu au mois d'avril de l'année suivante conseiller d'État, il fut un des membres actifs de la section de législation. Au 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation contre le coup d'État. Écarté de la vie publique, il revint alors à ses travaux littéraires.

Nommé préfet de Seine-et-Oise le 6 septembre 1870, il ne remplit ses fonctions que pendant quelques jours, et dut se retirer lors de l'arrivée à Versailles de l'armée allemande. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de l'Yonne à l'Assemblée nationale, le premier sur sept, par 57 451 voix.

Il prit place à gauche, vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il refusa la candidature pour un siège de sénateur inamovible, préférant se porter aux élections sénatoriales de son département. Il fut élu, en effet, le 8 janvier 1878, sénateur de l'Yonne, le premier sur deux, par 350 voix sur 575 électeurs. Inscrit au groupe de la gauche républicaine du Sénat, il en a été le premier président.

Au commencement de 1867, il a été nomm correspondant de l'Académie des sciences morales (section de morale) et membre libre, en remplacement de Casimir Périer, le 30 décembre 18 En 1856, M. Charton, qui avait autrefois co couru à la fondation de *l'Illustration* (1843), fondé, avec M. Paulin, un nouveau recueil hebdomadaire illustré, *l'Ami de la maison*, qui a duré qu'une année. Il dirigea, dès leur fondation, la publication du plus important recueil de voyages illustrés, *le Tour du monde* (1860), la collection dite *Bibliothèque des merve* On a de lui : *Lettres sur Paris* (1830), av G. Doin; *Guide pour le choix d'un état, ou Dictio*

[illegible] (1862); *Doutes d'un pauvre* [illegible] (1867, broch.); *les Voyageurs anciens et modernes* (1855-57, 4 vol.), couronné, la même année, par l'Académie française; *Histoire de France depuis les temps les plus reculés, etc. d'après les documents originaux et les monuments de l'art de chaque époque* (1863, 2e édit., 2 vol. [illegible], avec M. H. Bordier, etc.; puis des articles [illegible] à la *Revue encyclopédique*, au *Bon sens*, au *Monde*, au *Temps*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, et surtout au *Magasin pittoresque*, où sa part fut très-grande dans une rédaction anonyme.

CHARTRES (Robert-Philippe-Louis-Eugène-Ferdinand d'Orléans, duc de), second fils du duc d'Orléans et de la princesse Hélène, frère puîné du comte de Paris, né à Paris, le 9 novembre 1840, fut élevé en Allemagne dans la petite ville d'Eisenach et se réfugia plus tard en Angleterre auprès de la famille de son père. En 1860, il fit avec son frère aîné, un voyage dans le Liban, et partit ensuite avec lui pour l'Amérique où venait [illegible] la guerre de la sécession. Entré comme capitaine [illegible] dans l'armée de Mac-Clellan, il [illegible] campagne du Potomac, assista à plusieurs sièges [illegible] sa démission en 1863. Au mois de [illegible] de la présentation au Corps législatif de la proposition Estancelin, sur l'abrogation des lois d'exil qui frappaient la famille d'Orléans, il signa avec son frère et ses oncles une pétition adressée [illegible] le même sujet. Au mois d'août [illegible] vainement au ministre de la guerre [illegible] dans l'armée active. Après la révolution [illegible], il vint incognito à Paris, [illegible] famille, offrir ses services au gouvernement de la Défense; mais reconnaissant [illegible] que sa présence pouvait compromettre [illegible], il se résigna à repartir pour l'Angleterre. [illegible] plus tard à servir dans l'armée [illegible], comme capitaine au titre [illegible], sous le pseudonyme transparent de [illegible], il se distingua pendant la campagne [illegible] de la Légion d'honneur, puis, [illegible] des lois d'exil, nommé par M. Thiers chef d'escadron, et autorisé à servir [illegible] française. Il a été promu [illegible], le 6 avril 1875, et colonel en [illegible].

M. le duc de Chartres a publié, en 1869, sous le [illegible] voyages, la relation d'une visite [illegible] champs de bataille de la vallée du [illegible] introduction aux *Campagnes* [illegible] de 1835 à 1839, ouvrage [illegible] d'Orléans. Il a épousé, le [illegible], sur la Tamise, sa cousine, la princesse Marie-Amélie d'Orléans, née [illegible], fille aînée du prince de Joinville [illegible] enfants, une fille et deux [illegible] François-Louis Philippe, né [illegible], le 11 janvier 1866, et le [illegible]-Marie, né au même lieu, [illegible].

CHARTROUSE (Jean, baron LACOSTE DE), [illegible] français, ancien député, est né [illegible]. Maire d'Arles et membre du [illegible] pour le canton Est de cette ville, [illegible] au Corps législatif, comme [illegible] du gouvernement, pour la 3e circonscription [illegible] des Bouches-du-Rhône. Réélu depuis au [illegible], en 1863, 15,917 voix sur [illegible] les élections générales de mai [illegible] fut vivement disputée : il [illegible] premier tour de scrutin, sur 20,876 [illegible] contre 2160, données au [illegible] M. [illegible]; il fut élu, au [illegible] suffrages. M. le baron de Chartrouse a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Arles, le 8 février 1877.

CHASE (Samuel-Portland), homme d'État américain, né à Washington, dans l'Ohio, le 15 janvier 1808, d'une famille recommandée par ses fonctions dans la magistrature et dans l'Église, se livra à l'étude du droit, et entra très-jeune aux barreaux de Washington et de Cincinnati. Dans l'intervalle il fut le professeur des fils de Clay et de quelques autres personnages célèbres. Établi à Cincinnati, il fit une étude approfondie de la législation très-confuse de l'Ohio; il la soumit à un immense travail d'arrangement et de coordination, d'où sortit un des meilleurs ouvrages de jurisprudence de l'Union. Sa réputation d'avocat le porta au Sénat, et il fut deux fois nommé gouverneur de l'État.

A son avénement au pouvoir, le président Lincoln appela M. Chase au ministère des finances, et le Sénat de Washington confirma cette nomination quelques jours après. M. Chase, qui avait appartenu au parti qui s'appelait le parti whig dans un pays où il n'y avait pas de tories, s'était surtout fait remarquer par son aversion contre l'esclavage. Il se rangea tout à fait du côté du parti des démocrates et fut de ceux qui voulaient affranchir et armer les noirs. Au milieu des crises financières que la guerre entre le Nord et le Sud devait amener et prolonger, le ministre des finances du gouvernement fédéral eut à lutter contre d'immenses difficultés; il sut inspirer confiance aux capitalistes nationaux et étrangers, contracta divers emprunts et imagina des ressources pour subvenir à la mise sur pied de trois armées de près de deux millions d'hommes. Ses talents, son caractère étaient également estimés.

En mars 1864, M. Chase qui, aux élections présidentielles précédentes, avait eu quelques voix contre Lincoln, fut désigné comme candidat à la présidence, par un comité, dit national exécutif; mais il renonça à cette candidature comme incompatible avec sa situation de ministre du président rééligible. Quelques mois après, par suite de différends avec Lincoln, au sujet de nominations dans l'administration des finances, il donna sa démission de secrétaire du trésor (juillet 1864). Au mois de décembre suivant, il fut nommé juge suprême. En cette qualité, il eut à diriger, au mois de juin 1868, les débats d'une affaire sans précédents, la mise en accusation du président Johnson. Il y déploya une fermeté et une impartialité à laquelle tous rendirent hommage, malgré son désir bien connu de voir le procès aboutir à un acquittement. Ses sentiments à cet égard lui aliénèrent les républicains, et les démocrates de New-York mirent en avant sa candidature à la présidence en concurrence avec le général Grant. Mais M. Chase imposant son programme au lieu d'en accepter un, mit à cette candidature des conditions qui la firent échouer. Il demandait surtout le payement en numéraire et non en papier, des dettes contractées pendant la guerre. La *platt-form* de New-York lui préféra M. Horatio Seymour comme candidat des démocrates. — Il est mort à New-York, le 7 mai 1873.

CHASLES (Michel), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Épernon (Eure-et-Loir), le 15 novembre 1793, fut reçu en 1812 élève de l'École polytechnique; il en sortit, l'un des premiers, en 1814, renonça aux services publics et alla vivre près de dix ans à Chartres. Il fut élu membre correspondant de l'Académie en 1839, et nommé professeur de géodésie et de machines à l'École polytechnique en 1841, en remplacement de Savary. En 1846, on créa pour lui à la Faculté des sciences de Paris une chaire de

géométrie supérieure; enfin, en 1851, il fut nommé membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Libri qui venait d'en être exclu. Il se démit, à la même époque, des fonctions qu'il remplissait à l'École polytechnique. Décoré de la Légion d'honneur, le 13 février 1839, il a été promu officier, le 12 août 1860, et commandeur, le 13 août 1866.

M. Chasles, qui possède une très grande érudition mathématique et qui connaît à fond les travaux des anciens, des Arabes et des Indiens, a publié à diverses époques des notices fort intéressantes sur l'histoire des sciences exactes; tel est son *Aperçu sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie* (in-4, 600 pages), couronné par l'Académie royale de Belgique, et traduit en allemand. Il a fait preuve aussi d'un esprit original et fécond, par la découverte de méthodes nouvelles qui lui servent à résoudre, sans le secours de l'algèbre, les questions les plus difficiles de la géométrie; on le regarde comme le créateur de cette branche moderne des mathématiques, dite *géométrie nouvelle*.

Les nombreux et importants travaux de M. Chasles se trouvent disséminés dans une foule de recueils spéciaux français et étrangers, notamment dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, les *Annales de mathématiques de Gergonne*, la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quételet, les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles*, le *Journal* de Crelle, la *Connaissance des temps*, etc. Nous nous bornerons à citer ses plus importants mémoires. En première ligne se placent ceux *sur l'Attraction des ellipsoïdes*, publiés dans le *Journal* de l'École polytechnique et dans les *Comptes rendus* de l'Académie, en 1835, 1837 et 1838, et que M. Poinsot fit connaître à l'Académie par le plus élogieux rapport. Il faut y rattacher celui inséré, en 1840, dans le *Journal de l'École polytechnique*, sur l'attraction d'un ellipsoïde hétérogène sur un point extérieur.

De 1836 à 1840, M. Chasles a publié dans ce dernier recueil un grand nombre de mémoires sur divers sujets de géométrie, tels que les sections coniques, les surfaces du second ordre, les contacts des courbes et des surfaces, etc., etc. Il a donné, en 1840, des travaux fort importants au point de vue de la méthode, sur les lignes géodésiques et les lignes de courbure des surfaces du second ordre; en 1854 et 1855, des mémoires sur la construction de la courbe du troisième ordre, déterminée par neuf points, et sur la construction des racines des équations du troisième et du quatrième degré, etc. M. Chasles a fait paraître, en 1852, le premier volume d'un *Traité de géométrie supérieure*, qui se caractérise essentiellement par l'uniformité de la méthode, c'est-à-dire des procédés géométriques de démonstration et la portée de ses applications.

On a encore de lui : *Rapport sur les progrès de la géométrie* (1867, in-8); *Aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes, en géométrie* (1875, in-4).

Dans les années 1867 à 1869, M. Michel Chasles avait pris vivement en main la défense de l'authenticité d'une immense collection de manuscrits et d'autographes d'une origine inconnue. Les plus importants étaient de prétendues lettres de Galilée, de Pascal et de Newton, elles avaient pour conséquence de faire honneur à Pascal des grandes découvertes de Newton, et de réduire presque celui-ci au rôle de plagiaire. L'Académie des sciences retentit pendant deux années des discussions sur ce point intéressant pour notre amour-propre national. Enfin, en septembre 1869, la plupart de ces pièces furent reconnues falsifiées, et leur auteur, qui confessa en avoir fabriqué plus de 20 000, fut livré à la justice. On dit que cette exploitation fabuleuse, dont M. Chasles fut la dupe, lui coûta des sommes considérables.

CHASLES (Victor-Euphémion-Philarète), littérateur français, né le 8 octobre 1798, à Mainvilliers, près de Chartres, est fils d'un ancien professeur de rhétorique, qui embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, siégea dans les assemblées républicaines, fut commissaire du gouvernement près l'armée et obtint le brevet de colonel. Malgré la piété de sa mère qui était protestante, il fut élevé d'après les principes de J.-J. Rousseau. A quinze ans, il entra, comme apprenti, chez un pauvre imprimeur de la rue Dauphine, ancien jacobin qui avait conservé toutes ses convictions. La police de la Restauration arrêta le maître et l'apprenti, sous prétexte de complot contre la sûreté de l'État. M. Chasles, qui était encore un enfant, resta en prison deux mois, et dut sa délivrance à Chateaubriand. Il partit pour l'Angleterre où, pendant sept ans, il dirigea dans l'imprimerie de Valpy, la réimpression des classiques grecs et latins. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, puis il rentra à Paris, et devint le secrétaire ou plutôt le collaborateur de M. de Jouy.

M. Philarète Chasles se distingua d'abord dans les concours académiques, et partagea en 1827, avec M. Saint-Marc Girardin, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française pour le meilleur essai sur l'histoire du XVIe siècle : *Tableau de la marche et des progrès de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVIe siècle jusqu'en* 1610 (1828, in-8). Bientôt après, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, qu'il n'a point quitté depuis. Il fournit aussi des traductions à la *Revue britannique*. Mentionnons encore sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Livre des Cent et Un* et au *Plutarque français*. Dans la *Bibliothèque latine-française*, il a traduit des fragments d'Horace et trois livres de *la Pharsale*. Il a rédigé un grand nombre de préfaces et de notices, et traduit le roman de *Titan* de J.-P. Richter (1834-1835, 4 vol. in-8).

Les principaux articles de M. Phil. Chasles, réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée*, puis sous celui d'*Œuvres*, forment plusieurs séries de volumes (1847-1877), dont voici les titres : *Études sur l'antiquité*, 1 vol.; *Études sur le moyen âge*, 1 vol.; *Études sur le XVIe siècle en France*, 1 vol.; *Études sur l'Espagne*, 1 vol.; *Études sur la révolution d'Angleterre* (O. Cromwell), 1 vol.; *Études sur le XVIIIe siècle en Angleterre*, 2 vol.; *Études sur les hommes et les mœurs au XIXe siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au XIXe siècle* 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au XIXe siècle*, 1 vol.; *Études sur W. Shakspeare, Marie Stuart et l'Arétin* 1 vol.; *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, 1 vol., *Voyages d'un critique à travers la vie et les livres*, 1 vol.; *Études contemporaines* 1 vol.; *Questions du temps et problèmes d'autrefois*, 1 vol.; *l'Antiquité*, 1 vol.; *la Psychologie sociale des nouveaux peuples*, 1 vol., etc.

Reçu docteur ès lettres en juillet 1840, M. Philarète Chasles remplit diverses fonctions officielles. Il fut nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine en 1837 et professeur des langues et littératures étrangères de l'Europe moderne au Collège de France en 1841. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur le 30 août 1838. — Il est mort à Venise d'une attaque de choléra.

18 juillet 1873. Ses *Mémoires* (1876-78, 2 vol. in-18), n'ont point répondu à la curiosité que leur publication avait excitée.

[illegible] M. Émile CHASLES, né à Paris en 1827, successivement professeur à Sainte-Menehould, [illegible], puis à la Faculté de Dijon, et à celle de Paris, et enfin inspecteur général pour les [illegible] (4 nov. 1873), a publié, en [illegible], une édition des *Œuvres de Senecé*; une *Étude sur la comédie au* XVI[e] *siècle*; *Miguel de Cervantès, sa vie et son temps* (1866, 2[e] édit., in-18), et, depuis, une foule de livres élémentaires sur l'histoire et les langues allemande et anglaise. Il appartint à la rédaction de la *Revue contemporaine*, d'où il passa, en 1859, à celle de la *Revue européenne* [illegible] celle du *Constitutionnel*. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861, pour services distingués dans la presse.

CHASOT [illegible], homme politique français, ancien [illegible] près Mortagne (Orne), le 25 décembre [illegible] ancien officier de la garde royale, maire [illegible] et membre du Conseil général pour le [illegible], il entra, le 30 mai 1858, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1[re] circonscription de l'Orne. Réélu [illegible] aux élections suivantes, il obtint, en 1863, [illegible] voix sur 25 854 votants. M. de [illegible] nommé président du Comice agricole de Mortagne et de la Société des courses, [illegible] de la chambre consultative d'agriculture et décoré de la Légion d'honneur.

CHASSAIGNAC (Charles-Marie-Édouard), médecin [illegible], né à Nantes (Loire-Inférieure), en 1805, fit ses études médicales à Paris et fut reçu docteur en 1835. Il professa quelque temps des cours particuliers d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire et concourut avec succès pour l'agrégation, pour le prosectorat et pour le bureau central. Chirurgien de l'hôpital Lariboisière, il a [illegible] de l'Académie de médecine en [illegible] la Légion d'honneur en 1852. — Il [illegible] le 26 août 1879.

[illegible] *Fracture du col du fémur* (1835), [illegible] la *Névrologie* de J. Swan [illegible] les *Œuvres chirurgicales* de sir [illegible] mémoires sur la *Dis*[illegible] *dans le système musculaire*; [illegible], couronné par la Société [illegible]; sur le *Tissu fibreux* [illegible] *la texture et le développement* [illegible] *de la circulation sanguine et sur la* [illegible] (1836); sur l'*Appréciation* [illegible]; *Opérations appli*[illegible] *compliquées*; *Nouveau moyen* [illegible] *fistules consécutives de la face* [illegible] *de l'abdomen* (1851); [illegible] *linéaire* (1856, in-8, avec [illegible]); *Eatique chirurgicale* (3 vol. [illegible] l'hypertrophie des amygdales, [illegible] le traitement des tumeurs he[illegible]; *Traité de la suppuration et du drai*[illegible] (2 vol. in-8); *Traité clini*[illegible] *opérations chirurgicales* (1861-[illegible]). M. Chassaignac a colla[illegible] de M. Cruveilhier [illegible] Lariboisière, ont été publiées [illegible].

[illegible]-GOYON (Alexandre), homme [illegible] à Thiers (Puy-de-Dôme), [illegible] fut d'abord avocat à [illegible] de cette ville et fit longtemps [illegible] général du Puy-de-Dôme. En [illegible] sur treize, repré-

sentant de ce département à la Législative. Après le coup d'État, il entra au Conseil d'État comme maître des requêtes de 1[re] classe. Nommé depuis préfet de la Marne, il fut appelé au Conseil d'État, en service ordinaire, par décret du 25 juin 1864. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 août 1858 et commandeur le 8 août 1870.

CHASSAN (Jules-Pierre), jurisconsulte français, né le 21 janvier 1800, a été, sous le régime de Juillet, avocat général à Colmar (1834-1839), puis à Rouen où il fut premier avocat général. Après la révolution de Février, il s'inscrivit comme avocat au barreau de cette ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1839. — Il est mort à Rouen le 28 mai 1871.

Il a publié : ***Traité des délits et contraventions de la parole, de l'écriture et de la presse*** (1837-1839, 3 vol. in-8; 3[e] édit., 1846-1850), ***Essai sur la symbolique du droit***, avec une ***Introduction*** sur la poésie du droit primitif (1847), et quelques ***Plaidoyers*** ou ***Discours***.

CHASSANG (Alexis), professeur et érudit français, né à Bourg-la-Reine (Seine), le 2 avril 1827, remporta au concours général de 1845 le prix d'honneur de rhétorique et fut admis, l'année suivante, à l'École normale. Reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1849, il professa d'abord la rhétorique à Lille, et à partir de 1851 à Bourges. En 1857, il fut chargé du cours complémentaire de langue et de littérature françaises à l'École normale, et, en 1860, de la conférence de langue et littérature grecques de première année dont il devint titulaire en 1862, puis fut nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire, le 25 septembre 1873. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1864.

M. Chassang, reçu docteur ès lettres en 1852, a publié : ***De Corrupta post Ciceronem per declamatores eloquentia*** (1852, in-8), sa thèse latine; ***Des essais dramatiques imités de l'antiquité aux*** XIV[e] ***et*** XV[e] ***siècles*** (1852, in-8), sa thèse française; ***Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine*** (1861, in-8 et in-12), qui a obtenu le prix au concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; une traduction de la ***Vie d'Apollonius de Tyane***, par Philostrate (1862, in-8 et in-12); ***le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs*** (1868, in-18), réunion de quelques études sur l'art grec; plusieurs ouvrages pour les classes, notamment un ***Dictionnaire grec-français*** (1871, in-8), une ***Nouvelle grammaire grecque*** pour les collèges, et un cours de ***Grammaire française*** pour les écoles. Depuis la mort de M. Bouillet, l'auteur du ***Dictionnaire universel d'histoire et de géographie***, M. Chassang, son neveu, a été particulièrement chargé de la réimpression et de la revision de cet ouvrage populaire. Il a collaboré à la ***Biographie générale***, à la ***Revue de l'instruction publique***, à la ***Revue contemporaine***, etc.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, marquis DE), homme politique français, est né à Alexandrie (Piémont), le 29 mars 1805. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, il entra, en 1828, au Conseil d'État comme auditeur de deuxième classe. Nommé maître des requêtes en service ordinaire en 1830, il fut adjoint à M. Baude, envoyé comme commissaire du roi en Algérie, partit pour Tunis en 1836, et assista au siége de Constantine. Élu en 1837 député de l'arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure), il fut, l'année suivante, nommé conseiller d'État. Élu à l'Assemblée législative (1849) par la Cha-

rente-Inférieure, il soutint la politique de l'Élysée. En 1851, il occupa le ministère de la marine, du 10 avril au 26 octobre. Après le coup d'État il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement, et il fut réélu en 1857.

Membre du conseil de colonisation près du nouveau ministère de l'Algérie et des colonies, créé en 1858, le marquis de Chasseloup-Laubat fut appelé, par décret du 24 mars suivant, à succéder comme ministre au prince Napoléon. Il visita personnellement, un mois après, notre colonie algérienne, à la prospérité de laquelle son administration a beaucoup contribué. Il fit étudier plusieurs questions, notamment celle des ports de refuge à ouvrir sur le littoral de l'Océan et de la Méditerranée. Il montra la nécessité d'une augmentation du personnel de l'état-major de la marine française (août 1861), fit décréter l'établissement des pupilles de la marine pour les orphelins des marins morts au service (15 novembre 1862) et ordonna que le code commercial des signaux serait en usage exclusivement sur les bâtiments de la marine impériale et dans les sémaphores des côtes (1er mai 1866). Il présida à la transformation générale de la flotte et des armements maritimes. En 1867, il donna sa démission après la lettre du 19 janvier. Un décret du 25 mai 1862 le nomma sénateur.

Par un autre décret rendu dans des circonstances solennelles, le 17 juillet 1869, il fut nommé ministre présidant le Conseil d'État, en remplacement de M. Vuitry, et, en cette qualité, il fut chargé de la préparation du sénatus-consulte, destiné à réaliser le programme libéral du message du 12 juillet, et à ramener dans la France impériale la pratique du gouvernement parlementaire.

Démissionnaire avec tout le cabinet Forcade la Roquette, il fut, le 27 décembre 1869, remplacé comme ministre présidant le Conseil d'État, par M. de Parieu, lors de l'avénement du cabinet parlementaire du 2 janvier 1870, et reprit son rang au Sénat. Rentré dans la vie privée après la révolution du 4 septembre 1870, il fut, lors des élections du 8 février 1871, nommé représentant de la Charente-Inférieure, le septième sur dix, par 41 700 voix. Il prit place au centre droit, fut nommé rapporteur de la loi sur la réorganisation de l'armée, et déposa, le 26 mars 1872, sur cet important sujet, un travail considérable qui fut l'objet de discussions approfondies dans la presse. — Il est mort à Versailles, le 29 mars 1873. Une statue en bronze lui a été élevée par la ville de Marennes.

Le marquis de Chasseloup-Laubat a été président de la Société de géographie. Promu, le 17 septembre 1851, commandeur de la Légion d'honneur, et grand-croix le 17 septembre 1860, il avait été nommé officier de l'instruction publique le 15 août 1866. Il a publié plusieurs articles spéciaux et importants dans la *Revue des Deux Mondes*.

CHASSEPOT (Antoine-Alphonse), inventeur français, est né le 4 mars 1833. Fils d'un ouvrier armurier, il fut ouvrier lui-même, puis entra dans les manufactures de l'État, et fut attaché à celle de Saint-Thomas de Paris, en 1858, comme contrôleur de seconde classe. Il passa contrôleur de première classe en 1861, et principal le 27 novembre 1864. Il fit longtemps des essais pratiques de modifications du fusil ordinaire, puis étudia spécialement le fusil à aiguille prussien, dont le modèle était déposé, depuis des années, dans notre musée d'artillerie. Il y apporta des perfectionnements importants et réussit à constituer une arme qui reçut le nom de l'inventeur. On sait que le chassepot, employé pour la première fois, en Italie, contre les Garibaldiens, fut consacré par cette phrase officielle du général de Failly : « A Mentana, le fusil chassepot a fait merveille. » M. Chassepot a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

CHASSÉRIAU (Frédéric-Victor-Charles), ancien conseiller d'État français, né le 20 février 1807, fit partie du barreau de Paris. Il devint, en 1841, un des historiographes de la marine et écrivit, en cette qualité, un *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises*, réuni au *Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois* (1845, Impr. roy., 2 vol. in-8), et une *Vie de l'amiral Duperré* (1848, in-8). Nommé, au mois de décembre 1848, chef du cabinet du ministre de la marine, il conserva ces fonctions jusqu'au coup d'État de 1851, et fut compris dans la réorganisation du Conseil d'État (janvier 1852), comme maître des requêtes de première classe. Durant la guerre d'Orient, il siégea au conseil des prises et prit rang de conseiller d'État ordinaire, le 3 juillet 1857. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 octobre 1849. M. Chassériau a donné des articles à *Patria*, aux *Cent traités*, à la *Biographie universelle*, au *Moniteur* et au *Dictionnaire d'administration*.

CHASSIN (Charles-Louis), publiciste français, né à Nantes, le 11 février 1831, acheva ses études au lycée Bourbon, et protesta, en mars 1851, par une lettre à l'*Événement*, contre la fermeture du cours de M. Michelet. Depuis cette époque, il collabora à plusieurs feuilles d'opposition libérale ou de tendances républicaines. Au mois de juin 1861, le refus qui lui fut fait de fonder un journal quotidien, *la Nation*, fit beaucoup de bruit. M. Billault motivant ce refus sur ce que M. Chassin avait travaillé en 1848, au *Père Duchesne*, au *Christ républicain*, au *Journal de la canaille*, etc., M. Chassin soutint qu'à cette époque il était encore au lycée de Nantes, où M. Billault le couronnait à la distribution des prix, et réclama la preuve des faits articulés contre lui. On reconnut qu'on avait confondu son nom avec celui de M. Charassin (de l'Ain). La même année, il eut une autre affaire notable. Rentrant de Suisse en France avec quelques exemplaires d'une brochure anonyme (*M. Jérôme Napoléon*), il fut poursuivi pour infraction à la loi sur le colportage et acquitté par un jugement du tribunal correctionnel, confirmé par la Cour impériale de Colmar (1er octobre 1861). Il fonda, en 1868, et dirigea jusqu'à la révolution du 4 septembre 1870, le journal hebdomadaire *la Démocratie*.

M. Chassin a publié : *la Légende du Petit manteau bleu* (1852); *les Ames sœurs, rêverie panthéiste* (1854); *la Hongrie, son génie et sa mission, suivi de Jean Hunyad, récit du XVe siècle* (1855; 2e édit., 1859); *Edgar Quinet, sa vie et ses œuvres; Manin et l'Italie* (1859) : brochures; *Histoire politique de la révolution de Hongrie, 1847-1849* (1859-1860, 2 vol. in-8), avec M. D. Irányi; une traduction du poëte révolutionnaire hongrois, *Alexandre Petœfi* (1860, in-18); *Ladislas Teleki* (1861, in-8); *le Génie de la Révolution française* (1863, t. I, in-18); *l'Armée et la Révolution, la Paix et la Guerre*, etc. (1867, in-18), et diverses brochures. Il a collaboré à *l'Illustration*, à *l'Athenæum*, à *la Revue de Paris*, à *la Revue française*, au *Courrier de Paris*, au *Courrier du dimanche*, etc.

CHATELAIN (Anatole-Julien), statisticien français, né à Paris, le 4 juillet 1817, fut de bonne heure secrétaire de M. le comte Walewski, et fut

[illegible], en 1846, au ministère de l'agriculture et du commerce. Attaché comme secrétaire à la commission de l'exposition des produits rapportés de Chine par M. de Lagrenée, il fut chargé par M. Dumas, en 1850, d'une mission commerciale dans les deux Amériques. M. Walewski, en arrivant aux affaires, le prit pour secrétaire de son cabinet, et le nomma chef adjoint du bureau de la [illegible]. M. Chatelain a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1848.

On a de lui un ouvrage sur la Californie, intitulé *les Portes d'or* (1853, in-8); un *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (1855), qui a obtenu une médaille à l'Exposition universelle, des Rapports insérés dans le *Moniteur* et dans les *Annales du commerce extérieur*, etc. Il a dressé pour le ministère une carte des voies de communication anglo-américaines sur toutes les cartes du globe, et fait graver, sous les auspices de l'Empereur, un *Atlas des voies de communication* [illegible]. Sous le pseudonyme de [illegible] il a donné le *Joueur d'orgue*, drame [illegible] (1861).

CHATIN (Gaspard-Adolphe), botaniste français, [illegible], né à Tullins le 30 novembre 18[illegible], fit ses études médicales à Paris et y reçut, le [illegible] 1840, le diplôme de docteur avec une thèse sur quelques *principes de toxicologie*. Pharmacien à l'hôpital Beaujon et à l'Hôtel-Dieu, il fut chargé de professer la botanique à l'École supérieure de pharmacie, dont il devint directeur en 1874. Membre de l'Académie de médecine depuis 1853, il a été admis à l'Académie des sciences, le [illegible] juin 1874, en remplacement de Claude Gay. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le [illegible] février 1876.

Parmi les travaux de M. Ad. Chatin, on remarque [illegible] *Études sur la physiologie végétale, faites au moyen de l'acide arsénieux* (1848); [illegible] *des organes des végétaux* [illegible] *de l'iode dans les plantes d'eau* [illegible], dans l'air, etc. (1851); la [illegible] (1856); *Anatomie comparée des végétaux* (1856), livraisons 1-14, 100 planches, etc.

CHATRIAN, voy. ERCKMANN-CHATRIAN.

CHATROUSSE (Émile), statuaire français, né [illegible] Valence, est né à Paris [illegible] précoce pour la sculpture [illegible] sérieusement que vers 1851, [illegible] années entre les diverses [illegible] il entra en 1851 à l'atelier de [illegible] dernier élève. Il figura au Salon [illegible] une mention à l'Exposition [illegible] l'Institut, en 1857 et 1860, [illegible] salon de 1863, et une médaille [illegible] 1865.

Ses œuvres principales sont : la *Poudre* [illegible] et l'esprit d'l'esprit, bas-relief (1852); la *Reine Hortense* [illegible] du prince *Louis-Napoléon*, [illegible] par l'Empereur pour [illegible] (1863); l'*Automne*, groupe [illegible] Louvre; *Résignation* : [illegible] marbre, à l'église [illegible] à Paris (1855-1857); *Héloïse et* [illegible] *Paraclet*, groupes en marbre [illegible], marbre, au Louvre [illegible], église Saint-Leu à [illegible] marbre, musée [illegible]; la *Comédie*, statue pierre, [illegible], marbre; la [illegible] l'antiquité, marbre [illegible] la *Madeleine au désert* (1864); *saint Simon*, apôtre, statue en pierre; *Jacob-Rodrigues Pereire*, instituteur des sourds-muets, bas-relief (1865); *la Marquise de Pompadour* (1866); *la Renaissance française*, statue en marbre, à l'Exposition universelle de 1867; *la Muse grave et la Muse comique*, statuettes (1868); *Source et Ruisseau* (groupe en marbre (1869); *le Docteur Péan*, buste en marbre, (1870); *Héloïse et Abélard au Paraclet*, groupe en bronze, (1873); *les Crimes de la guerre*, groupe en marbre et une *Jeune parisienne*, l'un des types les plus gracieux de la sculpture moderne (1876) dont le marbre a reparu au Salon de 1877 et à l'Exposition universelle de 1878; un buste de Mme de Sévigné pour l'hôtel Carnavalet, etc. M. Chatrousse a signé des articles d'art dans *la Patrie*, *le Pays*, *l'Artiste*. Ce dernier journal a publié de lui, en 1862, une étude sur les statuaires français qui avaient exposé à Londres.

CHAUCHARD (Jean-Baptiste-Hippolyte), ancien représentant du peuple français et député au Corps législatif, est né à Langres, le 8 mars 1808. Fils d'un avocat, il étudia le droit à Paris, puis fut admis, comme employé, au ministère de l'instruction publique. Il fit paraître quelques brochures relatives aux intérêts de son département, une entre autres contre le canal projeté de Vitry à Gray, et rédigea, avec M. Muntz, un *Cours méthodique de géographie* (1837-1839, gr. in-8, grav. et cartes).

Depuis quelques années, M. Chauchard faisait partie du Conseil général de la Haute-Marne pour le canton de la Ferté-sur-Amance, lorsqu'en 1848 ses compatriotes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le second sur une liste de sept élus. Il vota ordinairement avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, mais sans se dévouer complètement à la politique de l'Élysée; il vota le rappel de la loi du 31 mai, et le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Candidat du gouvernement au Corps législatif, en 1852, en 1857 et en 1863, il fut élu et réélu par la 2e circonscription de la Haute-Marne, et obtint, en 1863, 25 411 voix sur 26 437 votants. Aux élections de 1869, il échoua malgré l'appui de l'administration; il eut 12 314 voix contre 17 548 obtenues par M. Steenackers. M. Chauchard fut promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort à Cauterets, le 5 août 1877.

CHAUDEY (Ange-Gustave), avocat et journaliste français, né à Vesoul (Haute-Saône), le 5 octobre 1817, commença de brillantes études au collège de cette ville, vint les terminer à Paris en 1835, suivit les cours de droit et fut reçu licencié en 1840. Devenu, en 1845, rédacteur de la *Presse*, il publia successivement diverses brochures, dont plusieurs sont remarquables par la pénétration des vues. M. Chaudey se mêla aux événements de la révolution de Février, fut un des auxiliaires dévoués de Lamartine, et soutint énergiquement la candidature de Cavaignac à la présidence de la République. Après l'élection du 10 décembre 1848, il alla se faire inscrire au barreau de Vesoul. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'exila et le condamna par défaut, le 3 janvier 1852, à deux mois de prison, pour avoir lacéré une affiche préfectorale justifiant ce crime. Appelé à Vesoul par d'impérieuses nécessités de famille, il subit sa peine, puis retourna en Suisse, où il devint rédacteur en chef du *Républicain Neuchâtelois*. Il rentra en France en 1853, vint, en 1856,

exercer à Paris sa profession d'avocat et s'y maria. Attaché en 1860 à la rédaction du *Courrier du Dimanche*, il fut en 1865, l'un des exécuteurs testamentaires de P. J. Proudhon. Rédacteur et membre du Conseil de surveillance du *Siècle*, il publia en 1869 une brochure intitulée : *l'Empire parlementaire est-il possible ?* qui eut un retentissement mérité.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Chaudey fut nommé maire du IXe arrondissement. Malgré la fermeté de son attitude au moment des événements du 31 octobre, il ne fut pas confirmé dans ses fonctions aux élections du 5 novembre. Un décret daté du 6 le nomma adjoint au maire de Paris. Dans ce nouveau poste, il fit preuve d'un courage et d'une intelligence remarquables pendant la période la plus difficile du siége. Seul magistrat municipal présent à l'Hôtel de Ville lors de la tentative du 22 janvier 1871, il dirigea la résistance qui fit échouer cette agression inattendue. Le 1er février suivant, il donna sa démission de membre du Conseil de surveillance du *Siècle*, mais continua à faire partie de sa rédaction. Dénoncé dans le *Père Duchêne* par M. Vermersch, comme ayant présidé à la défense de l'Hôtel de Ville, il fut arrêté le 13 avril, rue Chauchat, au bureau de son journal, par M. Pilotell, ancien caricaturiste, devenu commissaire de police, et enfermé à Mazas, au secret le plus absolu. Aux insultes de Raoul Rigault, dont la haine pour le prisonnier allait jusqu'à la fureur, il se contenta de répondre qu'il avait accompli son devoir. Transféré le 19 mai à Sainte-Pélagie, à la suite d'instantes démarches faites par son ami M. Cernuschi, et fusillé sans jugement, dans le préau de la prison, le 23 mai, à onze heures du soir, il mourut avec intrépidité. Raoul Rigault commandait le peloton d'exécution. M. Thiers, en annonçant la mort du « généreux Chaudey, » fit l'éloge du dévouement civique et du patriotisme de ce citoyen. Une bourse au lycée Corneille fut accordée par le gouvernement à son fils, enfant de quatorze ans; mais l'Assemblée nationale n'adopta pas le projet de loi présenté par M. Thiers, accordant à Mme Chaudey une pension de 4000 fr.

CHAUDORDY (J.-B.-Alexandre-Damaze, comte DE), diplomate et ancien représentant français, né vers 1825, fils d'un ancien député, fut blessé aux journées de juin 1848. Il entra, en 1851, dans la diplomatie, comme attaché à l'ambassade française à Rome. Nommé secrétaire d'ambassade en 1856, il remplit ce poste successivement à Weimar, à Madrid, à Copenhague et à Carlsruhe et devint sous-chef du cabinet du ministre le 23 octobre 1862. Premier secrétaire d'ambassade et sous-directeur du cabinet du ministre en 1866, il passa encore un an à Madrid et fut nommé ministre plénipotentiaire en 1868. Il était directeur aux affaires étrangères, lorsqu'il fut désigné pour représenter ce ministère auprès de la délégation de Tours, au mois de septembre 1870. En cette qualité, il publia plusieurs circulaires remarquables en réponse aux notes de M. de Bismarck, réfuta victorieusement les accusations du chancelier fédéral, à propos de prétendues violations de la convention de Genève, et protesta avec énergie contre les excès commis en France par l'armée allemande. Le 8 février 1871, il fut élu représentant du Lot-et-Garonne à l'Assemblée nationale, le premier sur six, par 58 076 voix. Il prit place à droite.

Nommé ambassadeur de France près la Confédération suisse, le 4 décembre 1873, M. de Chaudordy fut appelé le 3 septembre 1874 à l'ambassade de Madrid. Au moment des complications d'où allait naître la guerre d'Orient, il refusa de remplacer à Constantinople, M. de Bourgoing, mais il assista à la conférence diplomatique tenue dans cette ville (novembre 1878), puis retourna à Madrid. Il fut mis en disponibilité, le 11 décembre 1878, et remplacé par M. l'amiral Jaurès. Chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1863 et officier le 30 août 1866, M. de Chaudordy a été promu commandeur le 2 mai 1876.

CHAUFFARD (Marie-Denis-Étienne-Hyacinthe), médecin français, est né à Avignon, le 26 décembre 1796. D'abord interne à l'hôpital de Nîmes, il fut reçu docteur à Montpellier en 1818 et s'établit dans sa ville natale, où il fut chargé d'un cours annuel d'anatomie. En 1832, il vint observer le choléra à Paris et y donna, pendant quelque temps, des leçons publiques de médecine pratique. Chevalier de la Légion d'honneur en 1815 et officier le 3 juillet 1842, il fut, en 1835, nommé correspondant de l'Académie de médecine, et associé en 1871. Il devint ensuite médecin en chef des hôpitaux et prisons d'Avignon.

On a de lui : *Éloge de Bichat* (1822); *Traité sur les fièvres prétendues essentielles* (1825, in-8), refondu en 1831 dans le *Traité des inflammations internes* (2 vol.); *Mémoires et résumés de médecine pratique*, *d'anatomie pathologique et de littérature médicale* (1832, 2 vol. in-8); *Œuvres de médecine pratique* (1848, 3 vol. in-8), etc. Ces divers travaux lui ont valu, en 1832, le prix Montyon aux deux concours ouverts à la Faculté de Paris, et, en 1833, la grande médaille d'or de la Société des sciences physiques et chimiques.

CHAUFFARD (Paul-Émile), médecin français, fils du précédent, né à Avignon en 1823, reçu docteur en 1846, agrégé de la Faculté de Paris, en 1857, a succédé à son père comme médecin en chef des hôpitaux d'Avignon. Il vint ensuite à Paris et fut d'abord médecin de l'hôpital des enfants. Nommé bientôt après médecin de la maison municipale de santé, il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1867, et nommé en 1871 professeur de pathologie et thérapeutique générales. Inspecteur général de l'instruction publique, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 février 1871. — Il est mort subitement à Paris, le 7 février 1879.

M. P.-E. Chauffard a publié : *Essai sur les doctrines médicales* (1846, in-8), thèse inaugurale, et une traduction annotée des *Institutes de médecine pratique* (1855, 2 vol. in-8), d'après l'Italien Borsieri ; *de la Spontanéité et de la spécificité dans les maladies* (1867, in-8); *de la Fièvre traumatique et de l'infection purulente* (1873, in-8).

CHAUFFOUR (Ignace) (du Haut-Rhin), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Colmar, le 13 janvier 1808. Fils d'un avocat légitimiste, il devint lui-même un des membres les plus distingués du barreau de Colmar, en même temps qu'un des chefs les plus actifs du parti radical dans le Haut-Rhin. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 35 000 suffrages. Il y vota ordinairement avec la gauche, adopta l'ensemble de la constitution républicaine, puis le 24 novembre 1848, il donna sa démission et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

CHAUFFOUR (Victor) (du Bas-Rhin), frère du précédent, ancien représentant du peuple français, né aussi à Colmar, le 13 mars 1819, était, en 1848, un des professeurs les plus jeunes et les

[illegible] de la Faculté de droit de Strasbourg. Après la révolution, il embrassa avec [illegible] d'ardeur la cause de la République, et [illegible] le comité dont l'action décida le succès des candidatures démocratiques. Nommé représentant du peuple par plus de 70 000 suffrages, il fit partie du Comité de législation et monta assez [illegible] à la tribune. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation [illegible] contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'expédition d'Italie. [illegible] à l'Assemblée législative, il continua de s'associer aux principaux actes de la Montagne, et présenta plusieurs propositions démocratiques. Le 2 décembre le rejeta hors de la vie politique et de l'enseignement public.

[illegible] après la cession de l'Alsace-Lorraine, il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans le VIII[e] arrondissement, contre M. le duc Decazes, [illegible], et M. Raoul Duval fils, bonapartiste. Sa candidature, soutenue par M. Gambetta dans ses réunions publiques, réunit au premier tour de scrutin 3612 voix, M. Chauffour se désista en faveur du duc Decazes. Il fut nommé conseiller d'État le 14 juillet 1879.

M. Chauffour a épousé la fille d'un riche fabricant, M. [illegible], et s'est associé à son industrie. Il a publié de remarquables *Études sur les réformateurs du XVI[e] siècle, Ulrich de Hutten et Zwingle* ([illegible], 2 vol. in-18).

CHAUMONTEL (Louis-François), sénateur français, né à Annecy (Haute-Savoie), le 2 octobre [illegible], [illegible] avocat et devint maire de sa [illegible] [illegible] sous l'administration de M. de Broglie, après le 24 mai 1873, il fut rétabli par M. Buffet. Président du conseil général de la Haute-Savoie, où il représente le canton sud d'Annecy, il se déclara ouvertement, dans la [illegible] 1873, pour la République modérée, et fut porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec M. Chardon, député sortant, sur la liste républicaine. Il a été élu, le premier, par [illegible] voix sur [illegible] électeurs et siége à gauche.

CHAUVEL (Théophile-Narcisse), peintre et graveur français, né à Paris, le 2 avril 1831, entra à l'École des beaux-arts, où il suivit les cours de MM. Picot, Bellel et d'Aligny, et obtint en 1854 un second prix au concours pour Rome, avec [illegible] et [illegible]; mais il se consacra presque tout à l'étude du paysage. Il a successivement exposé *Souvenir du Parc de Neuilly* ([illegible]); *Bords de la Seine à Neuilly* (1857); *Au [illegible], forêt de Fontainebleau* (1859); *Environs d'[illegible]* (1864); *la Mondée* (1866); *Environs de Fontainebleau* (1868); *Entre chien et loup* (1869); *Environs de Port en Bessin* ([illegible]); *Souvenir des environs de Montpellier* ([illegible]); *Aux environs de Précy* (1875); *Lisière [illegible]* (1876). Depuis quelques années, M. Chauvel s'est adonné à l'eau-forte et surtout à la lithographie; ses envois en ce genre aux salons annuels lui ont valu une médaille en 1870 et une médaille de 2[e] classe en 1872.

CHAUVET (Jérôme-Auguste-Emmanuel), professeur de philosophie française, né à Caen le [illegible] 1820, fit ses études au lycée de cette ville et entra à l'École normale en 1839. Reçu agrégé de philosophie en 1845, docteur ès lettres en 1855, il professa la philosophie aux lycées de [illegible] et de Caen, puis, à partir de 1858, à la faculté de [illegible].

M. Chauvet a présenté à l'Académie des sciences morales et politiques un certain nombre de mémoires sur *les Médecins philosophes de l'antiquité* insérés dans le recueil de cette société; plusieurs ont été publiés à part: *Hippocrate* (1856, in-8), *Galien* (1857, 1867, 1875). Il a commencé une série d'études sur *les Philosophes contemporains* par *M. Lélut* (1870, in-12). Outre ses thèses de doctorat: *Des Théories de l'entendement humain dans l'antiquité* (1875, in-8.), et *Cous Hippocrates qualis fuerit inter philosophos* (in-8 même année), on cite de lui: *De l'Éducation*, en treize leçons (1868, in-18). On lui doit en outre une traduction annotée des *Œuvres complètes* de Platon, en collaboration avec A. Saisset (1863, 10 vol. in-12), et celle des *Lettres de Sénèque à Lucilius* (1865, in-12).

CHAVASSIEU (Jean-Baptiste), homme politique français, sénateur, né à Montbrison (Loire), le 16 octobre 1814, entra dans la vie politique en 1871; il fut élu aux élections complémentaires du 2 juillet. Il siégea à gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Candidat aux élections sénatoriales dans la Loire, il n'obtint que 183 voix; mais il fut élu député, le 20 février 1876, dans la première circonscription de Montbrison, par 7930 voix, contre M. Bouchetal-Laroche, ancien député bonapartiste. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, et fut un des 363, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8377 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel et qui ne réunit que 4850 voix. Le 5 janvier 1879, il fut envoyé au Sénat pour le département de la Loire par 268 voix sur 390 votants. Depuis le 8 octobre 1871, il représente le canton de Montbrison au conseil général de la Loire.

Son père, M. Chavassieu, né vers 1785, fut, après la révolution de Février, maire de Montbrison et élu représentant par 85 412 voix, le second sur la liste des onze élus de la Loire. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne et repoussa la loi du 31 mai. Après le 2 décembre 1851, il resta étranger aux affaires publiques. — Il est mort à Montbrison en juillet 1879.

CHAVÉE (Honoré-Joseph), linguiste belge, né à Namur, le 3 juin 1815, fut élevé au petit séminaire de Floreffe, apprit l'anglais, l'allemand, puis l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Ordonné prêtre en 1838, il fut vicaire quelques mois, et ensuite envoyé par son évêque à l'université de Louvain, où il lut par hasard le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, par M. Eichoff. Il acquit bientôt une connaissance assez étendue du sanscrit, et après être venu à Louvain avec le dessein de prouver un jour l'unité des races humaines par l'identité primitive de toutes les langues, il se vit entraîné à une conclusion entièrement opposée. Placé dans un presbytère de campagne en 1840, il y écrivit un *Essai d'étymologie philosophique, ou Recherches sur l'origine et les variations des mots qui peignent les actes intellectuels et moraux* (Bruxelles, 1844, in-8), ouvrage où il s'efforce encore de concilier la foi avec la science. M. Chavée vint en 1844 à Paris, et fut successivement professeur au collège Stanislas et à l'Athénée. Il acheva dans cette ville sa

Lexicologie indo-européenne, ou Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes, etc. (Paris, 1849, in-8). Ici l'auteur se déclare ouvertement pour la pluralité originelle des systèmes de parole et des races. Mais dès lors, le sentiment de son opposition aux enseignements de la Genèse l'avait déterminé à s'abstenir de toutes fonctions ecclésiastiques. En juillet 1867, M. Chavée, qui, depuis une quinzaine d'années, était parvenu à créer à Paris une école de philologie comparée, fonda la *Revue de linguistique* pour lui servir d'organe.

M. Chavée a fait paraître encore : *Moïse et les langues, ou Démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8); *Français et Wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-18); *les Langues et les races* (1862, in-8), etc. Il a inséré dans la *Revue du XIXe siècle*, en 1854, deux articles sur l'*Enseignement des langues au XIXe siècle*. — Il est mort à Paris, le 15 juillet 1877.

CHAVET (Victor), peintre français, né à Pourcieux (Bouches-du-Rhône), le 21 juillet 1822, élève de Révoil et de Roqueplan, s'est fait connaître comme peintre de genre; parmi ses toiles remarquées nous citerons : *la Leçon de chant* (1847); *Charles VII et Agnès Sorel chez l'astrologue*; *la Sortie du bain*; *le Doux rien faire* (1848); *Van Dyck et sa maîtresse* (1851); *Jeunes dames regardant un bijou* (1852); *Un concert* (1853); *la Lune de miel* (1855) *la Partie de dominos* (1857); *Bag-piper du 72e royal Higlander*; *la Dormeuse* (Musée du Luxembourg); *Orfèvre juif à Mostaganem* (1859); *le Repos dans l'île* (1866); *la Réponse difficile* (1870); *Au coin du feu* (1872); *Jeunes Seigneurs de la cour de Henri III* (1873); *le Repos du modèle* (1874); *la Confidence*, *l'Imprudent*; *Illusion* (1875); *les Lavandières* (1877); *la Lecture du feuilleton* (1878). M. Chavet, qui a peint aussi quelques portraits et un tableau pour l'église Saint-Pierre de Chaillot, a reçu une médaille de 3e classe en 1853, une autre de 2e classe en 1855 avec rappel en 1857 et la croix d'honneur le 12 juillet 1859.

CHAVETTE (Eugène VACHETTE, connu sous l'anagramme de), littérateur français, né à Paris, en 1827, et parent du restaurateur de ce nom, écrivit d'abord dans *le Tintamarre*, *le Figaro*, *l'Événement* et se fit remarquer par un talent d'observation minutieuse qui rappelle celui d'Henry Monnier. Il a réuni ces saynettes dans *le Procès Pictompin et ses dix huit audiences* (1865, in-18); *Restaurateurs et restaurés* (1867, in-32, illustré par Cham) et *les Petites comédies du vice* (1875, in-18, illustré). Il a publié en outre un certain nombre de romans : *le Rémouleur*, épisode du temps de la Terreur et du Directoire (1873, 2 vol. in-18); *Défunt Brichet* (1873, 2 vol. in-18); *la Chiffarde* (1874, 2 vol. in-18); *l'Héritage d'un pique-assiette* (1874, 3 vol. in-18); *la Chambre du crime* (1875, in-18); *la Chasse à l'oncle* (1876, 2 vol. in-18); *Aimé de son concierge* (1878, in-18); *la Recherche d'un pourquoi* (1878, in-18), etc. M. Chavette a en outre collaboré à quelques vaudevilles.

CHAVOIX (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Excideuil (Dordogne), le 26 août 1805, fut reçu docteur médecin en 1827, et s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, élu conseiller municipal, puis appelé aux fonctions de maire, il fut un des chefs du parti radical dans la Dordogne. Nommé membre du Conseil d'arrondissement de Périgueux en 1836, il se présenta comme candidat au Conseil général en concurrence avec le général Bugeaud, qu'il parvint à supplanter, malgré tous les efforts de l'administration (1839). Il lui disputa également à quatre reprises le titre de député d'Excideuil. Destitué des fonctions de maire, en 1846, il fut réintégré par la révolution de Février, et en outre nommé commissaire général pour le département de la Dordogne. Il y fut élu représentant à la Constituante, le dernier sur treize, par 34 343 suffrages. Secrétaire du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après le 10 décembre 1848, il fit une opposition très-vive à la politique napoléonienne. Réélu à l'Assemblée législative par 62 184 suffrages, il vota presque toujours avec la Montagne. Il eut alors avec M. Dupont, son collègue, un duel où son adversaire perdit la vie. Traduit devant la justice sous l'inculpation de meurtre volontaire, il fut acquitté, mais il dut payer à la famille de la victime des dommages-intérêts considérables. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Espagne. En 1852, les journaux annoncèrent qu'il était gracié; mais il protesta contre cet acte particulier de clémence, et rentra à Excideuil seulement après l'amnistie générale.

M. Chavoix ne revint à la vie politique qu'en 1877, en se portant candidat aux élections générales du 14 octobre, dans la 2e circonscription de Périgueux. Il obtint 6337 voix, contre 6380 accordées à M. Raynaud, député sortant. L'élection de ce dernier ayant été annulée, M. Chavoix se représenta et eut à lutter contre M. Alfred Magne, fils de l'ancien ministre de l'Empire et possédant une grande influence dans le département. Il fut élu le 27 janvier 1878 par 647? voix. M. Magne en obtint 6102. Cette élection a été un des premiers succès du parti républicain dans le département de la Dordogne.

CHAZAL (Charles-Camille), peintre français, né à Paris, le 20 mai 1825, et fils du peintre distingué de ce nom, mort en 1854, reçut les leçons de Drolling et de M. Picot, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta un second prix en 1848. Il a principalement exposé aux Salons, depuis 1849 : *le Christ*, *Glycère la bouquetière* (1849-1852); *le Printemps* (1853); *la Prière*, *Étude de bouc*, *Étude de lama*, ces deux derniers à l'aquarelle, à l'Exposition universelle de 1855; *Jésus chez Simon*, *la Lecture*, un *Peintre de vases* (1861); *Institution de l'Eucharistie*, *sainte Agnès*, *Germain Pilon faisant le modèle des trois Grâces* (1863); *les Disciples allant à Emmaüs*, *Réveil de la Belle au bois dormant* (1864); *Peau d'Âne* (1865); *Souvenir de Biskra* (province de Constantine), *la Vierge en Égypte* (1868); des *Portraits* (1849-1869); *la Voie douloureuse*, *Duellistes et témoins* (1870); *la Reine de Saba* (1872). M. Chazal a obtenu une 3e médaille en 1850 et une 2e en 1861. — Il est mort à Paris le 5 avril 1875.

CHAZAL (Pierre-Emmanuel-Félix, baron), général belge, ancien ministre, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), en 1808, est fils d'un conventionnel qui mourut exilé en Belgique pendant la Restauration. Élevé à Bruxelles, il prit part, en 1830, à la guerre contre les Hollandais et parvint rapidement aux plus hauts grades militaires. En 1844, les Chambres lui accordèrent la grande naturalisation pour services éminents rendus à l'État. Après la chute du parti catholique, il entra, comme ministre de la guerre, dans le cabinet Frère-Rogier (12 août 1847). Des discussions relatives au budget de l'armée le décidèrent à déposer son portefeuille. En 1856, il fut envoy-

[illegible] à Saint-Pétersbourg pour féliciter l'empereur Alexandre II à l'occasion de son avénement. Premier aide de camp du roi, il commandait la quatrième division territoriale (Bruxelles) lorsqu'il fut de nouveau appelé au ministère, le [illegible] 1863. Son administration fut cette fois particulièrement signalée par la transformation rapide des armements de l'artillerie. En 1866, la perte de son fils, tué au Mexique, et l'état de sa santé le décidèrent à donner sa démission.

[illegible] (Antoine-Marie-Rémi), ingénieur hydrographe français, ancien représentant du peuple, né à [illegible] (Ardèche), le 17 janvier 1802, [illegible] à l'École polytechnique en 1822, classé en 1824 dans le corps des ingénieurs hydrographes, [illegible] grand travail hydrographique [illegible] Beautemps-Beaupré et qui eut pour résultat la publication du *Pilote français*. Après de longues recherches, il reconnut que les marées [illegible] ports, au lieu d'être proportionnelles [illegible] Brest, ainsi qu'on le supposait, [illegible] de ces dernières. En [illegible] il [illegible] à rédiger une série de tables [illegible] pour chaque port et pour chaque heure de la journée la hauteur des pleines et basses mers [illegible], et l'origine de la publication [illegible], l'*Annuaire des marées*, qui paraît depuis [illegible].

La [illegible] et la marine doivent encore à M. [illegible] la découverte des marées quart [illegible], semi-quart diurne, etc. ([illegible] de l'Académie, t. XIV, p. 368), [illegible] moyens de se procurer [illegible] (*Annales maritimes et coloniales*, [illegible] série, p. 323); des méthodes [illegible] les diverses ondes de [illegible] *hydrographiques*, II[e] partie, [illegible] instrument pour abréger certains [illegible] graphiques, et l'invention du [illegible] qui trace lui-même toutes les phases [illegible]. Ces divers travaux lui valurent le [illegible] hydrographe de première [illegible] de la Légion d'honneur. Il [illegible] correspondant de l'Académie [illegible] 1869).

En 1848, M. Chazallon se présenta comme [illegible] devant les électeurs de [illegible] représentant du peuple le quatorzième [illegible] 28 669 suffrages, il vota [illegible] socialiste, appuya l'amendement [illegible] néanmoins l'ensemble de [illegible] l'élection du 10 décembre, [illegible] au gouvernement [illegible] et s'abstint dans les débats [illegible] de Rome. Non réélu à la [illegible] dans son village natal. — [illegible] décembre 1872.

CHAZELLES (Léon [illegible]), homme politique français, [illegible] sous le règne [illegible] Attaché au parti catholique [illegible] de la liberté d'enseignement [illegible] plusieurs fois comme [illegible] n'obtint le mandat [illegible] en 1849 élu le douzième [illegible] du Puy-de-Dôme, il fit [illegible] la loi du 31 mai [illegible] de la Constitution. [illegible] protesta contre le coup [illegible] du [illegible] arrondissement [illegible] le 4 décembre, [illegible] de la commission [illegible] En outre, la décoration de [illegible] présenté par l'administration [illegible] de la circonscription [illegible] membre du Corps législatif, où il fut réélu en 1857. Il échoua aux élections générales de 1863. M. de Chazelles a été maire de la ville de Clermont et élu membre du Conseil général du Puy-de-Dôme pour le canton sud de cette ville. — Il est mort à Cannes le 6 décembre 1876.

CHEEVER (George), littérateur américain, né le 17 avril 1807, à Hallowell (Maine), fut élevé au séminaire d'Andover, et ordonné pasteur d'une église de Salem en 1832. La même année, il vint en Europe, où il resta deux ans et demi. En 1835, un pamphlet vigoureux sur la tempérance, *la Distillerie du diacre Giles* (Deacon Giles's distillery), attira l'attention sur lui; mais les trop vives personnalités qu'il contenait le firent poursuivre et condamner à la prison. Depuis 1839, à l'exception d'une nouvelle excursion en Europe (1844), il exerça son ministère à New-York.

On a de lui, à part des articles nombreux dans les journaux religieux et littéraires : ***Excursion d'un pèlerin dans les Alpes*** (Wanderings of a Pilgrim in the Alpes, in-12, New-York); une réimpression du ***Journal des pères pèlerins*** (Pilgrim fathers), avec des commentaires historiques; plusieurs ouvrages de dévotion : ***la Main de Dieu en Amérique*** (God's hand in America, 1841); ***Discours sur le Voyage du chrétien***, de Bunyan (the Lectures on Pilgrim's progress, in-12), qui eut beaucoup de succès; ***la Montée difficile et autres allégories*** (the Hill difficulty and other allegories, 1849, in-12); ***les Détours du fleuve de l'eau de la vie*** (the Windings of the River of the water of life, 1850); ***Voix de la nature, s'adressant à son nourrisson l'âme humaine*** (Voices of nature nilhher foster child, the soul of man, 1863), etc., enfin plusieurs brochures d'économie sociale.

CHEEVER (révérend Henry), frère du précédent, né à Hallowell (Maine), en 1814, a longtemps voyagé sur mer, et a publié plusieurs récits maritimes qui ont joui d'une certaine vogue : ***les Archipels du Pacifique*** (the Island world of the Pacific, New-York, in-12); ***la Vie dans les îles Sandwich*** (Life in the Sandwich islands); ***la Baleine et ses chasseurs*** (the Whale and his Captors), etc. Le rév. Henry Cheever a écrit aussi, comme son frère, plusieurs volumes d'allégories religieuses.

CHELIUS (Maximilien-Joseph), médecin-chirurgien allemand, né en 1794, à Mannheim (grand-duché de Bade), fit ses études dans cette ville et à l'université de Heidelberg, et obtint, dès l'âge de 18 ans, le grade de docteur en médecine. Après avoir pratiqué son art dans différentes villes, occupé une place de médecin à l'hôpital d'Ingolstadt (Bavière), et accompagné l'armée badoise en France, il suivit les hôpitaux et universités de Vienne, de Gœttingue, de Berlin et de Paris, jusqu'à ce qu'en 1817 il fut appelé à Heidelberg comme professeur adjoint de médecine. Deux ans plus tard, il devint professeur titulaire, et, en 1826, le gouvernement badois lui conféra le titre de conseiller intime de la cour. M. Chelius a fondé à Heidelberg une clinique chirurgico-ophthalmiatrique.

Son principal ouvrage est un ***Manuel de chirurgie*** (Handbuch der Chirurgie, Heidelberg, 2 vol.; 7[e] édit., 1851), fort répandu en Allemagne, et traduit en plusieurs langues, notamment en français sous le titre de : *Traité de chirurgie* (1842, 2 vol. in-8).

On a, en outre, de ce savant une *Étude sur la guérison des fistules vésiculaires par la cautérisation* (Ueber die Heilung der Blasen-Scheiden-Fisteln durch Cauterisation, Heidelberg, 1845),

le premier volume d'un *Manuel d'ophthalmologie* (Stuttgart, 1844), presque aussitôt traduit en français, et un grand nombre d'articles insérés dans les *Annales de médecine*, recueil scientifique rédigé depuis 1835 par MM. Chelius, Puchelt et Naegele. — Il est mort à Heidelberg le 17 août 1876.

Chelius (François), fils du précédent, a fait, sous la direction de son père, de bonnes études de chirurgie, et s'est fait connaître par la publication de quelques écrits, tels que : *De l'Amputation à l'articulation tibio-tarsienne* (Über die Amputation am Fussgelenk, Heidelberg, 1846), et *Du Staphylome de la cornée* (über das Staphylom der Hornhaut, Ibid., 1847). Il a fait des cours particuliers de chirurgie à Heidelberg.

CHELMSFORD (Frédéric Thesinger, 1er baron), homme politique anglais, né à Londres, en juillet 1794, et destiné à la marine, assista, dès l'âge de treize ans, en qualité de *midshipman* d'une frégate de guerre, au bombardement de Copenhague (1807). A la paix générale, il quitta le service, étudia le droit, se fit admettre au barreau de Londres en 1818, eut peu à peu une nombreuse clientèle, et acquit, dans les affaires d'élection, une certaine notoriété. En 1834, il devint avocat des conseils de la couronne. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes, il réussit, en 1840, à y représenter le bourg de Woodstock et se signala, pour son début, par son opposition à la guerre avec la Chine.

Nommé avocat général (*solicitor general*), en 1844, sir F. Thesinger, de 1845 à 1846, fit partie de l'administration de sir R. Peel, dont il défendit les principes politiques dans les rangs des conservateurs. En 1852, lord Derby, appelé au pouvoir, l'éleva au rang d'*attorney general* (procureur général). De 1844 à 1852, il siégea au Parlement pour Abingdon, et, à cette dernière date, il représenta le bourg de Stamford, qui le réélut en 1857. Il rentra, comme lord chancelier, dans les deux ministères de lord Derby, de février 1858 à juin 1859, et de juillet 1866 à la fin de 1868. Il fut élevé, sous le nom de lord Chelmsford, au rang de baron en 1858 et entra au conseil privé la même année. — Il est mort à Londres le 7 octobre 1878.

CHENAVARD (Paul), peintre français, né à Lyon, le 9 décembre 1808, vint prendre à Paris les leçons de MM. Hersent et Ingres, et partit ensuite pour l'Italie, où il se livra pendant plusieurs années à l'étude approfondie des grands maîtres. A son retour, il se fit connaître par deux importantes toiles : *le Jugement de Louis XVI* et *Mirabeau répondant au marquis de Dreux-Brézé*. Les hommes de la révolution de Février, avec lesquels il était lié, le chargèrent d'exécuter cinquante grandes compositions surmontées d'une frise, et de quatre mosaïques circulaires pour la décoration monumentale du Panthéon. Il choisit pour sujet l'histoire de la civilisation depuis la Genèse jusqu'à la Révolution française. *Le Déluge*, *la Mort de Zoroastre*, *la Guerre de Troie*, *la Mort de Socrate*, *le Passage du Rubicon*, *la Poésie italienne*, *le Siècle de Louis XIV*, et plusieurs autres cartons de onze pieds sur quinze, étaient déjà terminés lorsque le Panthéon fut rendu au culte catholique. M. Chenavard, ne pouvant exécuter son œuvre, en continua l'ébauche et les cartons, et exposa en 1853 : *Auguste fermant les portes du temple de Janus*, *Attila arrêté devant Rome*, et les *Commencements de la réforme*; puis à l'Exposition universelle de 1855 : *la Mort de Caton et de Brutus*, *la Naissance de Jésus-Christ*, *la Convention nationale*, et seize autres cartons dont la plupart se distinguent par la grandeur du style et la clarté de la composition. L'un de ses derniers tableaux, représentant *la Fin des Religions*, exposé au Salon de 1869, a fait beaucoup de bruit; admis d'abord dans le salon d'honneur, il en fut retiré à cause du sujet peu orthodoxe et relégué à l'extrémité des salles d'exposition. Il a été depuis acquis par l'État et placé au musée du Luxembourg. M. Chenavard a obtenu une médaille de 1re classe en 1855 et a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1853.

CHENAVARD (Marie-Antoine), architecte français, frère du précédent, né le 4 mars 1787, a été professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Correspondant de l'Institut, il est surtout connu par l'excursion qu'il entreprit, en 1843, avec plusieurs de ses confrères, dans diverses contrées du Levant, et dont il a donné lui-même, en 1846 et 1849, deux *Relations* illustrées (in-8 et in-12). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862.

On cite encore de lui : *Sur le goût dans les arts* (1831, broch.); *Tombeaux* (1851, in-fol.); *Lyon antique restauré, d'après les recherches et documents de F.-M. Artaud*, etc. (1851, id.); des *Notices*, etc.

CHÉNIER (Louis-Joseph-Gabriel de), écrivain militaire français, né à Paris, le 14 septembre 1800, est neveu des deux poëtes de ce nom. Après s'être fait inscrire au barreau de la Cour royale de Paris, il entra au ministère de la guerre, où il devint chef de bureau. Décoré le 24 avril 1842, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 7 août 1858.

Il a publié sur la législation criminelle de l'armée : *Manuel des conseils de guerre* (1831, in-8); *Guide des tribunaux militaires* (1838, 2 vol. in-8), augmenté d'un troisième volume en 1853; *Manuel des parquets militaires* (1848, in-8); *De l'état de siége et de ses effets* (1849), etc. On a encore de lui : *la Vérité sur la famille de Chénier* (1838); *Éloge historique du maréchal Moncey* (1848, in-8), couronné l'année précédente par l'Académie de Besançon, une *Histoire du maréchal Davout*, qui donna lieu à un procès en rectification de la part de la famille du général Le Sénécal (fin mars 1869), puis des articles dans le *Journal des sciences militaires* et le *Dictionnaire d'administration* de M. Block. Il donna en 1874 une édition des *Œuvres poétiques* de son oncle André (3 vol. in-16), soigneusement revue sur les manuscrits et qui fut l'origine d'un long procès entre MM. Lemerre et Charpentier, gagné en appel par le premier de ces éditeurs. — M. de Chénier avait un fils, dont la mort, en mars 1869, fut remarquée comme l'extinction d'une illustre famille.

CHENNEVIÈRES (Charles-Philippe, marquis de), administrateur français, né à Falaise (Calvados), le 23 juillet 1820, débuta dans les lettres par quelques volumes anonymes de contes et d'historiettes. Il parcourut ensuite le midi de la France, visitant surtout les musées. Attaché dès 1846 à l'administration des musées royaux, il fut nommé, en janvier 1852, inspecteur des Musées de province, chargé des Expositions annuelles des artistes vivants. Il organisa, en cette qualité, les salons du Palais-Royal et des Menus-Plaisirs, et l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855. Membre du jury international, il reçut depuis le titre d'inspecteur des expositions d'art et fut longtemps conservateur du musée du Luxembourg.

Nommé, le 23 décembre 1873, directeur des Beaux-Arts, en remplacement de M. Charles Blanc, son premier acte fut de disperser le musée de

[illegible] commencé par son prédécesseur sous l'impulsion personnelle de M. Thiers et d'en répartir les tableaux entre les musées de province. Au mois de mars 1874, il fit adopter par M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, la proposition d'une décoration complète du Panthéon [illegible] plus divers, depuis M. Meissonier jusqu'à M. Puvis de Chavannes. Ce projet, [illegible] mis à exécution, provoqua [illegible]; quelques radiations dans la liste du jury du salon annuel en excitèrent d'autres, et M. Louis Viardot, l'un des membres [illegible], blâma publiquement cette exclusion [illegible] à ses sentiments républicains bien connus. Peu de temps après, on dut à l'initiative de M. de Chennevières le plan d'un inventaire général des richesses d'art de la France, dont la rédaction fut [illegible] aux écrivains spéciaux (mai [illegible] plus tard, sous le ministère de [illegible], deux autres mesures, d'or[illegible] complètement: le pro[illegible] à Paris des œuvres les plus [illegible] aux musées départe[illegible] d'une société générale [illegible], qui entraînait un nouveau [illegible] par les membres du jury des [illegible]. Les peintres désignés par les [illegible], lors d'une première [illegible] MM. [illegible], Bonnat, Vollon et [illegible], s'empressèrent d'a[illegible] un refus motivé (janvier [illegible]

et de pièces inédites, continué depuis 1856 par son collaborateur, et ensuite par la Société de l'art français. Il a contribué à la publication des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1854, 2 vol.), et du *Journal de Dangeau* (1854-1861, 19 vol. in-8).

CHENU (Jean-Charles), naturaliste français, né à Metz, le 30 août 1808, vint en 1825 à Paris, où il fit ses études de médecine. Parti à vingt et un ans comme chirurgien militaire, il se trouva dans le Midi au moment de la première épidémie de choléra. En garnison à Carcassonne avec le régiment de cavalerie dans lequel il était passé depuis 1834, il eut l'occasion de donner ses soins au préfet de l'Aude, Gabriel Delessert, et dut à cette rencontre les relations qu'il eut plus tard avec toute la famille de ce dernier. Placé, quelques années après, à la tête de la riche collection botanique et conchyliologique de M. Benjamin Delessert, il fut également attaché par celui-ci, comme sous-inspecteur, aux sources ferrugineuses de Passy. Il devint, vers le même temps (1845), aide-major de la gendarmerie de la Seine, et suivit l'expédition française en Crimée. Médecin principal de 1re classe et bibliothécaire de l'École de médecine militaire, il prit sa retraite en 1868. M. Chenu a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 juillet 1871.

Il a publié : *Rapport sur le choléra-morbus* (Perpignan, 1835, in-8); *Illustrations conchyliologiques, ou Descriptions et figures de toutes les coquilles connues, vivantes et fossiles, avec les genres nouveaux et les espèces récemment découvertes* (1842-1847, in-fol.), inachevé; *Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy* (1841, in-12), annoté par M. Isidore Bourdon; *Essai sur les eaux minérales, avec le précis des sources minéro-thermales connues* (1840, t. I, in-8); *Leçons élémentaires d'histoire naturelle* (1848, gr. in-8); *Encyclopédie d'histoire naturelle* (1850-1861, 31 vol. in-4), publication populaire, avec divers collaborateurs; *Chasse au chien d'arrêt* (1851, in-18); *Manuel conchyliologique et de paléontologie* (1860, 2 vol. in-8), ouvrages plusieurs fois remaniés; *Statistique médico-chirurgicale de la campagne d'Italie en 1859* (1869); *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde*, rédigés sur les notes de M. Ad. Delessert, en 1841; *Rapport au conseil de la Société française de secours aux blessés sur le service médico-chirurgical des ambulances pendant la guerre 1870-1871* (1874, 2 vol. in-8).

CHERBONNEAU (Jacques-Auguste), orientaliste français, né le 28 août 1813, à La Chapelle-Blanche (Indre-et-Loire), fit ses études à Paris, au collège Charlemagne. Son goût pour l'étude des langues vivantes, surtout de l'anglais et de l'arabe, le conduisit à Londres [illegible]

med Baba, intitulé : *Tekmilet ed-dibâdj*, qui renferme la biographie des savants du nord de l'Afrique, lui a fourni les matériaux de son *Essai sur l'histoire de la littérature arabe au Soudan* (1855).

De concert avec le général Creuly, M. Cherbonneau a fondé, en 1852, la Société archéologique de la province de Constantine. Il a publié dans le premier volume de cette Société (1853) une longue *Notice sur Constantine et ses antiquités* et un *Itinéraire de Tombouctou aux monts de la Lune*. Il fit en outre plusieurs découvertes, qui intéressent l'histoire locale. En 1856, il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique. Devenu directeur du collège arabe à Alger, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 28 juillet 1871 ; le 25 mars 1879, il fut nommé professeur d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre les nombreux mémoires et articles qu'il a insérés dans divers recueils, on doit à ce savant professeur : *Fables de Lokman* (1846), texte et traduction; *Anecdotes musulmanes* (1847), texte arabe, suivi d'un dictionnaire analytique; *Exercices sur la lecture des manuscrits arabes* (1850); *Éléments de la phraséologie française* (1851, 2 vol. in-12), avec une traduction arabe à l'usage des musulmans; *Traité méthodique de la conjugaison arabe* (1854); *Leçons de lecture arabe*; *Histoire de Chems eddin*, extraite des *Mille et une Nuits* (1853), texte arabe avec deux traductions françaises; les *Fourberies de Delilah* (1856), texte arabe avec notes; *Relation du voyage de M. le capitaine de Bonnemain à R'ddmes*, 1856-1857 (1857, in-8); *Notices et Extraits du voyage d'El-Abdery* à travers l'Afrique septentrionale au VIIe siècle de l'hégire (1860, in-8); *Album du musée de Constantine* (1862; petit in-4); *Dictionnaire français-arabe* (1872, in-8); *Dictionnaire arabe-français* (1875, 2 vol. in-8).

CHERBULIEZ (Victor), littérateur français, d'origine suisse, né en 1828, est le fils de M. André Cherbuliez, savant professeur d'hébreu de Genève. Il était occupé dans cette ville comme professeur particulier, lorsqu'il se fit tout à coup connaître par des œuvres littéraires très distinguées. Après une fantaisie d'archéologie artistique, *A propos d'un cheval, causeries athéniennes* (1860, in-8; 2e édit., 1864, sous le titre d'*Un Cheval de Phidias*), il donna une série de romans, dont les premiers semblèrent conçus et exécutés sous l'inspiration de l'ancienne manière de George Sand. Les principaux ont été publiés avec beaucoup de succès dans la *Revue des Deux Mondes*, avant de paraître en volumes : *le Comte Kostia* (1863, in-18) ; *le Prince Vitale* (1864, in-18) ; *Paule Méré*, roman par lettres (1864, in-18) ; *le Roman d'une honnête femme* (1866, in-18) ; *le Grand Œuvre* (1867, in-18); *Prosper Randoce* (1868, in-18); l'*Aventure de Ladislas Bolski* (1869, in-18); *Meta Holdenis* (1873, in-18) ; *Miss Rovel* (1875, in-18) ; *le Fiancé de Mlle Saint-Maur* (1876, in-18) ; *Samuel Brohl et Cie* (1877, in-18) ; *l'Idée de Jean Têterol* (1878, in-18).

M. Victor Cherbuliez a réuni, sous le titre d'*Études de littérature et d'art* (1873, in-18), ses articles de critique publiés principalement par *le Temps*, et rassemblé divers travaux d'un autre ordre dans deux volumes intitulés : *l'Allemagne politique* depuis le traité de Prague (1870, in-8) et *l'Espagne politique* (1874, in-18). Il a, en outre, donné à la *Revue des Deux Mondes*, sous le pseudonyme de *G. Valbert*, des articles remarqués sur la politique étrangère. Deux drames en cinq actes tirés de deux de ses romans : *Samuel Brohl* et *l'Aventure de Ladislas Bolski*, obtinrent peu de succès, l'un à l'Odéon, l'autre au Vaudeville (janvier 1879).

CHEREAU (Achille), médecin et érudit français, né à Bar-sur-Seine (Aube), le 23 août 1817, est fils et petit-fils de médecins. Après avoir terminé ses études à Paris, il fut reçu docteur en 1841, attaché à divers établissements de bienfaisance, et enfin nommé bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris, le 1er janvier 1877. Il a été en outre élu membre de l'Académie de médecine, en remplacement de M. Husson (1876), et promu chevalier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1871, pour services rendus pendant la guerre.

Bien que M. Chereau soit l'auteur d'importantes études sur l'ovariotomie et sur la monomanie du suicide, c'est surtout comme historien de l'art médical qu'il s'est fait connaître. Il a publié, à diverses époques, dans l'*Union médicale*, un grand nombre d'articles sur les médecins de la cour de France, depuis Clovis jusqu'à Louis XVI ; *la Vérité sur la Mort de Jean-Jacques Rousseau* (1866, in-8, 2e édition, 1878) ; *Essai sur les origines du Journalisme médical français* (1867, in-8) ; *le Parnasse médical français ou Dictionnaire des médecins poètes de la France* (1874, in-8). Comme éditeur, il a annoté le *Catalogue d'un marchand libraire du XVe siècle, tenant boutique à Tours* (1868, in-18); *les Ordonnances faictes et publiées à son de trompe pour éviter le dangier de peste*, 1531, précédées d'une *Étude sur les Épidémies parisiennes* (1874, petit in-8); *les Six couches de Marie de Médicis racontées par Louise Bourgeois, dite Boursier, sage-femme* (1875, in-8 avec portraits), et, dans un autre ordre de travaux, une série de documents inédits sur la Bourgogne, le Jura et la Franche-Comté. M. Chereau a préparé pour la collection de l'*Histoire de Paris* publiée par la Ville une *Histoire de l'ancienne Faculté de médecine* qui doit former 2 vol. in-4; il a aussi collaboré au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, du docteur Jaccoud.

CHÉRIF-pacha, homme d'État égyptien, est né à Constantinople, vers 1819, d'une ancienne et noble famille musulmane. Il vint faire en grande partie ses études à Paris, en qualité d'élève de la mission égyptienne, entretenue en France par le gouvernement du vice-roi, et suivit avec distinction les cours de l'École militaire de Saint-Cyr. Rentré en Égypte, où il s'établit définitivement en 1844, il fut d'abord attaché à la maison du prince Halim-pacha. Lors de l'avénement de Saïd-pacha comme vice-roi, ce prince, qui avait été le camarade d'études de Chérif à Paris, le fit entrer dans l'armée, où il obtint successivement tous les grades, jusqu'au plus élevé, celui de pacha. Chérif-pacha quitta la carrière militaire, en 1857 pour entrer dans l'administration de l'État, et fut nommé ministre des relations étrangères. Ismaïl-pacha, étant monté sur le trône, lui confia le département de l'intérieur, qu'il échangea depuis contre les ministères des affaires étrangères et de l'instruction publique, etc. Il fut rappelé à celui de l'intérieur en 1868, avec la présidence du conseil des ministres. L'année précédente, il avait été nommé président du grand conseil de justice.

La confiance du vice-roi Ismaïl dans son ministre était si grande, qu'il le chargea, à trois reprises, de la régence du royaume d'Égypte, pendant les voyages qu'il fit à l'étranger, dans les années 1865, 1867 et 1868. Chérif-pacha épousa une fille de Soliman-pacha (le colonel Sèves). Revêtu de presque tous les grands ordres de l'E

[illegible] a été nommé grand officier de la Légion d'honneur en 1868. Il est membre honoraire de l'Institut égyptien.

CHÉRON (Amédée-Paul), bibliographe français [illegible] le 11 mars 1819, entra, en 1845, à la [illegible] comme employé au département des imprimés, et y devint conserva[illegible]. Il a donné des soins à la [illegible] de quelques opuscules rares, [illegible], pour le libraire Jannet, le *Catalogue général de la librairie française au XIXe siècle* (gr. in-8, 9 livr.), nomenclature, malheureusement inachevée, de tous les [illegible] en France du 1er janvier 1800 [illegible], par ordre alphabétique de [illegible] la table analytique de la *Gazette* [illegible] (2 vol. in-8), à laquelle il a [illegible] la bibliographie raisonnée [illegible] les arts. On lui doit aussi [illegible] *Œuvres de Boileau* (1860, in-8) [illegible], in-8).

CHÉRON DE VILLIERS (Pierre-Théodore), [illegible] français, est né à Péri[illegible]. D'abord professeur, il passa dans [illegible] et fut chef du cabinet [illegible] de la Haute-Vienne, de la Loire-Inférieure et de la Gironde. Il a été rédacteur en chef [illegible] et du *Courrier de Paris*.

On doit à M. Chéron de Villiers quelques publications [illegible] : *Politique contemporaine*, [illegible] diplomatie et des faits, des [illegible] (1857, in-18, 2e édit.), [illegible] nom d'auteur; *l'Orient* [illegible], broch. in-8, 2e édit., augm., [illegible] *François II et l'Europe* [illegible], etc.; puis d'inté[illegible] historiques : *le Sang de Marat*, [illegible] numéros 506 et 678 du journal [illegible] du sang de Marat, etc. [illegible] seulement à cinquante exemplaires; *Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont*, [illegible] son temps, ses écrits, son procès [illegible], avec portrait, autogra[illegible] *inédit de l'histoire du* [illegible] en décembre 1851 (1869, [illegible]); *le* [illegible] *de l'Impératrice* (1869, [illegible]). M. Chéron de Villiers [illegible] du conventionnel [illegible] Saint-Fargeau, *César* (1865, [illegible]).

CHÉRON [illegible], [illegible] français, est né à [illegible] 8 mars 1813. Ancien juge [illegible] au barreau de Roanne, il [illegible] complémentaires du [illegible] l'Assemblée nationale, dans [illegible] par 45 489 voix. Il se [illegible] de la gauche républicaine, [illegible] de l'Assemblée, et adopta [illegible] constitutionnelles. Il fut réélu [illegible] du 20 février 1876, dans [illegible] de Roanne, par [illegible] par M. Genton, [illegible]. A la nouvelle Chambre [illegible] politique, et, après [illegible] fut un des 363 députés qui [illegible] de confiance au ministère de [illegible] le 14 octobre suivant, par [illegible] ancien représen[illegible], qui ne put en [illegible] 1879, il fut [illegible] le 25 janvier [illegible] même département, le [illegible] votants. [illegible] du Conseil général [illegible]

CHERRIER (Claude-Joseph DE), officier et historien français, membre de l'Institut, est né à Neufchâtel (Vosges), le 6 mars 1785. Dans sa première jeunesse, il s'occupa des sciences naturelles et fut même remarqué par Cuvier, qui l'aida de ses conseils et de ses encouragements. Mais Napoléon lui envoya, lors de la campagne d'Austerlitz, un brevet d'officier. Nommé plus tard chef d'escadron au 4e corps de la grande armée, et attaché, comme aide de camp, au général comte Bertrand, M. de Cherrier fit les campagnes de Calabre et d'Italie, puis celles de Saxe, d'Allemagne et celle de Waterloo.

Sous la Restauration, il fut employé dans l'administration, sans cesser d'appartenir à l'armée. Il donna sa démission après les journées de juillet 1830, et ayant refusé le serment à la nouvelle royauté, il perdit son grade militaire en même temps que sa place. Depuis, il se renferma dans des travaux historiques. En 1854, il a remplacé le marquis Séguier de Saint-Brisson à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 janvier 1815. — Il est mort le 27 juillet 1872.

On a de M. de Cherrier : *Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets*, etc., etc. (1841-1845, t. I à III, in-8), contenant quelques pièces justificatives intéressantes, entre autres une dissertation *sur les Effets civils attachés à l'excommunication*; *Histoire de Charles VIII, roi de France* (1868, 2 vol. in-8 : 2e édit. 1870).

CHÉRUEL (Pierre-Adolphe), historien français, né à Rouen (Seine-Inférieure) le 17 janvier 1809, fut reçu à l'École normale en 1828, et agrégé des classes supérieures des lettres en 1830. Nommé professeur d'histoire au collège royal de Rouen, il devint bientôt membre des Académies de Rouen et de Caen, et de la Société des antiquaires de Normandie. Outre un certain nombre de dissertations et de notices remarquables insérées dans les mémoires de ces compagnies savantes, il publia l'*Histoire de Rouen sous la domination anglaise* (Rouen, 1840, in-8), et l'*Histoire de la commune de Rouen* (ibid., 1844, 2 vol. in-8). En 1849, il fut choisi pour succéder à M. H. Wallon, comme maître de conférences à l'École normale. Il fut nommé inspecteur général de l'instruction publique, et recteur de l'Académie de Strasbourg (23 janvier 1866), puis de celle de Poitiers jusqu'en 1874. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1863.

M. Chéruel, connu comme professeur par une érudition variée, une profonde connaissance des sources, une parole claire et facile, s'est fait, comme écrivain, une réputation plus étendue par la publication de plusieurs ouvrages considérables. Outre sa thèse intitulée : *De l'Administration de Louis XIV* (1661-1672), *d'après les mémoires inédits d'Olivier d'Ormesson* (Rouen, 1850, in-8), il a fait paraître l'*Histoire de l'administration monarchique en France depuis l'avènement de Philippe Auguste jusqu'à la mort de Louis XIV* (1855, 2 vol. in-8); *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France* (1855, 2 forts vol. in-12, à 2 col., petit texte); *Marie Stuart et Catherine de Médicis* (1858, in-8); *Mémoires sur la vie publique et privée de Fouquet,... d'après ses lettres et des pièces inédites, etc.* (1862, 2 vol. in-8); *Saint-Simon considéré comme historien de Louis XIV* (1865, in-8), etc.

Membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, M. Chéruel a publié dans la collection des Documents inédits le *Journal d'Olivier Lefèvre d'Ormesson* (1860-1862, 2 vol. in-4), et a surveillé la double édition

des *Mémoires du duc de Saint-Simon* (1856-1858, 20 vol. in-8 et in-12), publiés, pour la première fois, d'après le manuscrit original de l'auteur. Il a aussi publié les *Mémoires de Mlle de Montpensier* et traduit de l'anglais le *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques* d'Ant. Rich.

CHERVILLE (Gaspard-Georges, marquis DE), littérateur français, né à Chartres, le 11 décembre 1821, d'une ancienne famille noble de la Beauce, débuta dans les lettres assez tard, comme collaborateur d'Alexandre Dumas père. Il avait pris une part active à une longue série de romans-feuilletons publiés par ce dernier, depuis 1850 (*Black*, *le Père La Ruine*, *les Louves de Machecoul*, *la Maison Combet*, etc.) lorsqu'il publia sous son nom son premier volume : *les Aventures d'un chien de chasse* (1862, in-18). Il donnait en même temps, sous le pseudonyme de G. de Morlon, *le Dernier Crime de Jean Hiroux* (in-18). Il se consacra ensuite plus spécialement à la littérature cynégétique, et aux ouvrages relatifs à la vie des champs et à l'éducation populaire. Il dirigea la publication de luxe intitulée : *la Vie à la campagne*, avant de donner, sous le même titre, une série de lettres dans le journal *le Temps* (1870 et années suiv.). Il collabora en outre au *Journal des Chasseurs*, à la *Chasse illustrée*, au *Sport*, etc., et fournit des causeries et des nouvelles à divers journaux.

Parmi ses volumes plus récents, on a remarqué : *Histoire d'un trop bon chien* (1867, gr. in-8 illustré; nouvelle édition, 1869, in-18); *Pauvres Bêtes et Pauvres Gens!* (1869, in-18); *l'Histoire naturelle en action*, contes, récits, etc., (1873, gr. in-8); la *Chasse aux souvenirs*, nouvelles (1875, in-18). Il a collaboré au *Traité encyclopédique des chasses*, de MM. Lage de Chaillu et A. Delarue.

CHERVIN, aîné (Claudius), instituteur français, né au bourg de Thizy (Rhône), en 1824, fit ses études à l'École normale primaire de Lyon et en sortit muni du brevet supérieur. Il débuta dans la carrière de l'enseignement primaire à Albigny près de Neuville-sur-Saône, mais bientôt après fut appelé à Lyon où il exerça pendant vingt ans les fonctions d'instituteur communal. Il y publia un grand nombre d'ouvrages classiques, parmi lesquels on remarque une *Arithmétique complète et pratique* et un *Premier livre des sourds-muets élevés dans l'Asile et dans l'École primaire*.

Depuis l'époque de ses débuts dans l'enseignement, M. Chervin s'est constamment occupé de la guérison du bégayement, du balbutiement, de la blésité, du grasseyement et de tous les autres vices de prononciation. D'année en année, il a enrichi sa méthode d'observations nouvelles et lui a approprié certains procédés employés pour commander aux sourds-muets l'émission des sons et des articulations; elle a pour base l'*imitation*, c'est-à-dire que, par une nouvelle éducation de la voix, l'élève arrive peu à peu à s'approprier la diction du professeur. Elle exclut tous remèdes et opérations. Plusieurs rapports favorables rédigés par des sommités scientifiques et médicales engagèrent, en 1865, le Conseil général du Rhône, et, en 1867, le Conseil municipal de Lyon à accorder à M. Chervin deux subventions pour l'aider à continuer son œuvre philanthropique. En 1868, il vint fonder une maison à Paris. M. Chervin, auquel les Sociétés d'assistance ont décerné des médailles d'or et d'argent, a été nommé officier d'académie en 1866.

CHESEBRO (miss Caroline), romancière américaine, est née en 1828 à Canandaigua (New-York), où elle a toujours résidé avec sa famille. Ses premiers articles littéraires parurent dans les *Magazines* en 1848. En 1851, elle publia une collection de contes et de nouvelles, d'un caractère sévère et parfois sombre : *Dream-Lands, a Panorama of Romance* (New-York, in-12), plus récemment : *Isa, pèlerinage* (Isa, a pilgrimage, in-12); *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, a romance of to-day, in-12); *les Enfants de la lumière* (The Children of light, in-12); deux petites nouvelles : *Philly et Kit*, ou *Vie et Vêtement* (Philly and Kit, in-12), et *Victoria*, ou *le Monde vaincu* (Victoria, 1855, in-12), etc. — Elle est morte à Piermont (New-York), le 16 février 1873.

CHESNEAU (Ernest), littérateur et journaliste français, est né à Rouen, en 1833. Il se consacra spécialement, dans plusieurs journaux et dans diverses publications, à la critique d'art et aux questions relatives à l'administration des beaux-arts. Il dut au patronage du surintendant, M. de Niewerkerke, d'être nommé rédacteur au musée du Louvre, et, un peu plus tard, inspecteur des beaux-arts (juillet 1869). M. Ern. Chesneau a été décoré de la Légion d'honneur.

Ses principales publications sont : *les Intérêts populaires dans l'art*, *la vérité sur le Louvre*, *le musée de Napoléon III*, etc. (1862, brochure in-8); *l'Art et les artistes modernes en France et en Angleterre* (1863, in-18); *le Décret du 13 novembre et l'Académie des beaux-arts*, etc. (1864, broch., in-8); *la Peinture française au dix-neuvième siècle*, études sur les chefs d'écoles, David, Gros, Géricault, Decamps, Meissonnier, Ingres, H. Flandrin et Eug. Delacroix (1862, in-8); *les Nations rivales dans l'art*, revue critique de l'Exposition internationale des beaux-arts au Champ de Mars, en 1867 (1868, in-18), ouvrage dédié à la princesse Mathilde. M. Chesneau a collaboré assidûment au *Constitutionnel*, à *l'Opinion nationale*, et a inséré des articles dans la *Revue européenne*, la *Revue des Deux Mondes*, *le Peuple*, *Paris-Journal*, *l'Art*, la *Revue de France*, dans laquelle il a publié un roman, *les Chimères*, etc.

CHESNELONG (Pierre-Charles), homme politique français, sénateur, né à Orthez (Basses-Pyrénées), le 14 avril 1820, acquit une importante situation dans le commerce spécial à son département, et devint maire d'Orthez, en 1860. Il avait fait quelques tentatives pour aborder la vie publique, et les journaux ont reproduit une déclaration républicaine signée de lui, à la date du 8 avril 1848. Il entra dans la carrière politique en 1865, en se présentant, le 4 novembre, à une élection partielle dans la deuxième circonscription des Basses-Pyrénées, pour le Corps législatif comme candidat officiel et prit place dans la majorité. Dévoué à l'empire, il se signala dans plusieurs discussions financières politiques. Réélu au même titre, en mai 1869, par 17 358 voix, contre 12 019 obtenues par M. Lascaze, candidat de l'opposition, il fut nommé rapporteur de la Commission du budget en 1870, et déposa un rapport qui fut très remarqué et qui concluait à la réduction du nombre des fonctionnaires, aussi bien pour alléger les charges du Trésor que « pour rendre à l'activité nationale des professions libres les forces détournées des voies où elles pourraient être mieux utilisées. » Il fut également rapporteur du projet de loi relatif à de nouveaux suppléments de crédits rendus nécessaires par la déclaration de guerre. La révolution du 4 septembre 1870 le rejeta dans la vie privée.

Il ne fut pas élu, en février 1871, à l'Assemblée nationale; mais il y entra le 7 janvier 1872, à une élection partielle, après la démission de

[illegible]: il alla siéger à l'extrême droite [illegible] légitimiste, et devint [illegible] du parti. Il contribua à la chute de M. Thiers, [illegible] toutes les mesures et projets [illegible] à l'établissement définitif du régime républicain. Il soutint particulièrement la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, et se prononça pour le repos du dimanche, pour le [illegible] du chapitre de Saint-Denis qu'il avait [illegible], sous l'Empire, contre l'opposition, [illegible] les chanoines du chapitre de gardiens des tombeaux de « nos empereurs »; etc. En dehors des travaux législatifs, M. Chesnelong fut l'un des fondateurs et le président de l'association des cercles catholiques pour combattre les progrès de [illegible]. Il eut aussi une part très importante dans les tentatives de restauration monarchique et dans les négociations de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon, qui [illegible] à la fin de 1873. Délégué [illegible] des neuf, avec MM. Cazenove de Pradine et Lucien Brun, il se rendit avec eux, [illegible], à Salzbourg (Autriche), [illegible] le comte de Chambord, et rapporta un programme de conditions acceptées par le prince. [illegible] le rétablissement de la monarchie [illegible] une affaire conclue, une lettre du prétendant, insérée dans le journal l'*Union*, [illegible] un démenti formel à l'assertion de M. Chesnelong concernant le drapeau. M. le comte de Chambord déclarait formellement maintenir le drapeau blanc de ses aïeux (25 novembre 1873). M. Chesnelong ne continua pas moins de combattre, [illegible], la République, au [illegible] et cléricales. Il fut nommé [illegible] de 1874. Membre de la [illegible] des lois constitutionnelles, il s'efforça [illegible]. Il s'occupait en outre [illegible] de la fondation des universités catholiques [illegible] des cercles catholiques [illegible]. Aux élections de février 1876, [illegible] des députés, il se porta candidat [illegible] d'Orthez, et fut proclamé [illegible]; mais à la vérification des pouvoirs, [illegible] qu'il n'avait pas obtenu la majorité [illegible] concurrents républicains, [illegible] le même nombre de [illegible] les bulletins nuls, l'élection [illegible]. Il se représenta [illegible] le 7 avril. Il se représenta [illegible], mais il échoua le 7 mai, avec [illegible], obtenues par le candidat [illegible] de la vie politique [illegible] entra au Sénat, comme [illegible], élu en remplacement de [illegible] novembre 1876, par 147 voix [illegible] MM. Renouard et André. Il [illegible] l'extrême droite et vota la dissolution [illegible], demandée par le Cabinet [illegible], le 16 juin 1877. Membre du [illegible] Basses-Pyrénées, pour le canton [illegible] a été vice-président. M. Chesnelong [illegible] officier de la Légion d'honneur [illegible].

CHESNEY ([illegible] RAWDON), général anglais, [illegible] (Irlande), entra à l'Académie [illegible] de Woolwich, obtint, à l'âge de [illegible] de lieutenant dans le corps [illegible] en 1815, il servit quelque [illegible], et, ayant pris un congé [illegible] l'Europe et à visiter [illegible] illustrés par les guerres [illegible]. En 1829, il se rendit [illegible] les Turcs alors en [illegible] un plan de défense [illegible]. Le capitaine Chesney [illegible] en visitant l'Orient qu'il conçut l'audacieux projet de résoudre, au moyen de la vapeur, le problème d'une communication directe avec les établissements de l'Inde, soit par l'Euphrate, soit par la mer Rouge, offrant d'incalculables avantages au commerce anglais. Il parcourut d'abord la mer Rouge et établit la possibilité pour la navigation à vapeur d'aller en vingt et un jours de Suez à Bombay; puis traversant les déserts de l'Arabie et de la Palestine, il atteignit l'Euphrate à Ana, y fit construire un radeau, et, avec l'aide de quelques Arabes, descendit le fleuve pendant environ 800 milles jusqu'au golfe Persique (janvier 1831).

Ce voyage accompli au milieu des plus grands obstacles, il revint par la Perse et l'Asie Mineure, releva avec soin tous les points de repère de la nouvelle route, et plaça ses plans et mémoires sous les yeux du ministère. Deux ans plus tard, grâce à l'intervention toute particulière du roi Guillaume IV, un crédit de 20 000 liv. sterl. (500 000 fr.) fut ouvert au capitaine Chesney pour faire une expérience définitive (1834). On mit en outre à sa disposition deux bateaux à vapeur, *le George Canning* et *le Tigre*, un détachement de soldats d'élite pris dans l'artillerie, des ouvriers, des ingénieurs, etc. L'expédition devait durer dix-huit mois et reconnaître les deux routes de l'Inde, par l'Euphrate et par la mer Rouge. Muni des instructions du duc de Wellington et de lord Ellenborough, M. Chesney, qui venait d'être promu au grade de lieutenant-colonel, mit à la voile en février 1835, et, après des retards suscités par le mauvais vouloir d'Ibrahim-pacha, commença seulement en mars 1836 la descente de l'Euphrate. L'expérience réussit complètement et il conduisit, par cette nouvelle voie, la première malle de l'Inde en Angleterre (1837). Ses efforts furent récompensés par une pension nationale et le grade de colonel d'artillerie (1851). En 1855, il avait été nommé major général. — Il est mort le 30 janvier 1872.

M. Chesney a écrit, dans les plus grands détails, l'historique de son expédition sous le titre : *Exploration de l'Euphrate et du Tigre* (Survey of the Euphrates and Tigris, Londres, 1850, 2 vol. in-8), dont il avait déjà fourni l'abrégé au *Journal de la Société de géographie*. Il est également auteur d'un ouvrage sur *le Passé et le présent des armes à feu* (Observations on the past and presentstate of the fire arms, 1852).

CHESTE (comte de). — Voy. PEZUELA.

CHEVALET (Émile), littérateur français, né à Levreux (Indre), le 1er novembre 1813, fit ses études aux collèges d'Issoudun et de Bourges, entra dans l'étude d'un notaire où il écrivit son premier roman : *Amélie ou la Grisette de province* (1832, in-8). Ce début engagea M. Chevalet à abandonner le droit pour la littérature, et il vint à Paris, où, après quelques efforts infructueux, il dut accepter, pour vivre, une place de précepteur. Il accompagna son élève à Saint-Malo, y épousa la fille du colonel commandant la place et obtint un emploi au ministère de la guerre. Ses fonctions ne l'empêchèrent pas de revenir aux lettres; il publia un grand nombre de nouvelles, et signa avec M. Paul Féval, les *Mémoires d'une Pièce de cinq francs* (1854-55, 10 vol. in-8), formant plusieurs séries de romans. M. Chevalet a également abordé le théâtre avec quelques vaudevilles et une operette jouée aux Bouffes-Parisiens, le *Violoneux*, musique de M. Offenbach. On lui doit aussi un volume critique : *Les 365, annuaire de la littérature et des auteurs contemporains*, par le dernier d'entre eux (1858, in-18). Dans un autre ordre de travaux, il a fait pa-

raître un *Précis d'histoire moderne et contemporaine* (1865, in-18); divers Cours à l'usage des écoles régimentaires; une *Histoire politique et militaire de la Prusse* (1867, in-18), et terminé le *Dictionnaire de législation et d'administration militaire*, de V. Saussine (1867-1878, 3 vol. grand in-8). Il a rédigé, sous le pseudonyme de *Théols*, le *Journal de l'armée territoriale*.

M. Émile Chevalet, qui a pris sa retraite comme chef de bureau, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1866.

CHEVALIER (Michel), célèbre économiste français, ancien député et sénateur, membre de l'Institut, est né à Limoges, le 13 janvier 1806. Fils aîné d'un petit commerçant, il fut admis à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique (1824), d'où il passa à l'École des mines; quelques jours avant la révolution de Juillet, il fut attaché, comme ingénieur, au département du Nord. Séduit par les théories de la secte saint-simonienne, il adressa à l'*Organisateur* quelques articles qui furent très remarqués, et il reçut aussitôt la direction du *Globe*, dont l'école venait de faire l'acquisition. Pendant deux ans, il y déploya les aptitudes les plus diverses. Il partagea le schisme de M. Enfantin qu'il suivit à Ménilmontant, et prit part à la rédaction du *Livre Nouveau*, l'Evangile futur de la doctrine. Lorsque l'autorité dut mettre un terme aux excentricités de la nouvelle Église, il comparut devant la Cour d'assises de la Seine avec le *Père suprême*, dont il était un des *cardinaux*, et fut nominativement condamné, comme gérant du *Globe*, à un an de prison (juillet 1832).

Après l'expiration de sa peine, dont le gouvernement avait abrégé la durée de moitié, M. Chevalier obtint de M. Thiers une mission particulière aux États-Unis; chargé d'y étudier le système des communications par eau et par voie de fer, il adressa au *Journal des Débats*, sur les villes qu'il parcourut, une série de lettres qui attirèrent vivement l'attention, et qui étaient un cadre habilement choisi pour signaler les préjugés industriels de tous genres auxquels notre pays était livré. Plus tard il les augmenta et les publia à part sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du Nord* (1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1838). Il dut à ce brillant ouvrage, que M. de Humboldt considérait « comme un traité de la civilisation des peuples de l'Occident, » une seconde mission en Angleterre, où venait d'éclater une crise commerciale des plus graves (1837). Après avoir fait à Londres une chute qui mit quelque temps sa vie en danger, il fit paraître le livre intitulé : *Des Intérêts matériels en France, travaux publics, routes, canaux, chemins de fer* (1838, in-8; 4e édit., 1839), vrai programme des grandes améliorations industrielles.

Nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur (1836), maître des requêtes, puis conseiller d'État en service extraordinaire (1838), membre du Conseil supérieur du commerce, professeur d'économie politique au Collège de France, en remplacement de M. Rossi (1840), ingénieur en chef des mines (1841), M. Chevalier, qui soutenait, dans le *Journal des Débats*, la politique conservatrice, fut présenté dans plusieurs départements, comme candidat pour la députation; mais il ne fit à la Chambre, comme député, qu'une courte apparition (1845-1846). L'un des partisans les plus ardents du libre-échange, il essaya vainement, en 1847, d'accord avec F. Bastiat, d'organiser en France une ligue réformiste sur les bases de celle qui venait de triompher en Angleterre.

Dès le lendemain de la révolution de Février, M. Chevalier combattit les doctrines socialistes et publia, le 15 mars, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article intitulé *Question des travailleurs* et dirigé contre les théories de M. Louis Blanc. Prenant la défense de l'économie politique, si vivement attaquée par les différentes écoles dominantes, il publia encore ses *Lettres sur l'organisation du travail* et la *Question des travailleurs* (1848), où il opposait aux systèmes radicaux de transformation sociale la saine interprétation des théories économiques. Le 7 avril, sa chaire d'économie politique au Collège de France lui fut ôtée par le gouvernement provisoire. Elle lui fut rendue, avant la fin de l'année, par suite d'un vote de l'Assemblée constituante.

Après le coup d'État du 2 décembre, auquel il applaudit dans l'allocution qu'il fit à Lunel au prince président, au nom du Conseil général de l'Hérault (1er octobre 1852), M. Michel Chevalier fut nommé conseiller d'État en service ordinaire. Mais l'influence du parti prohibitionniste qui l'avait fait rayer de la liste des jurés français, pour la distribution des récompenses à l'Exposition universelle de Londres, l'empêcha de rentrer au Conseil supérieur du commerce. Il fut membre de la commission chargée d'organiser l'Exposition universelle de 1855. Il ne cessa de faire tous ses efforts pour préparer le triomphe de la liberté du commerce, protesta contre les attaques de M. Troplong, président du Sénat, contre le libre-échange (déc. 1852), et fut un des promoteurs du nouveau traité de commerce en 1860. Le 14 mars de cette même année, il fut appelé au Sénat, où il a pris la parole dans plusieurs discussions importantes. Pendant la session d'avril 1869, il dénonçait encore, dans un discours sur la situation financière, l'exagération de nos emprunts, après s'être élevé contre les armements excessifs.

En 1862, M. Michel Chevalier, contre qui les anciennes hostilités des protectionnistes étaient devenues depuis longtemps impuissantes, fut élu président de la section française du jury international des récompenses de la seconde Exposition universelle de Londres. A la seconde Exposition universelle de Paris, en 1867, il fut chargé de la direction de la grande publication des Rapports officiels sur les différentes classes d'objets exposés, et il écrivit lui-même une *Introduction aux Rapports du jury international* (1868, in-8), œuvre capitale qui fut considérée comme une sorte de synthèse philosophique de toute l'industrie moderne. Au mois de juin 1869, il présida avec un éclat particulier la séance publique de la Ligue internationale de la paix. M. M. Chevalier a remplacé, en 1851, M. Villermé à l'Académie des sciences morales et politiques dans la section d'économie politique. Il a été souvent appelé à faire partie du Conseil impérial de l'instruction publique. Promu grand officier de la Légion d'honneur, le 1er janvier 1861, il a reçu un grand nombre d'ordres étrangers, notamment en 1868, le grand cordon de la Rose du Brésil; lors d'un voyage en Angleterre qui fournit à M. Chevalier l'occasion de développer avec un grand succès ses théories économiques, le prince de Galles lui remit la médaille créée par le prince Albert pour récompenser les promoteurs des progrès industriels et commerciaux (juillet 1875).

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Michel Chevalier : *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent* (1840, 2 vol. in-4, avec un atlas in-fol.), exposé méthodique des recherches les plus détaillées sur les routes, canaux et chemins de fer américains, leurs conditions d'établissement et privilèges d'exploitation, etc.; *Cours d'économie politique* (1842-1850, 3 vol in-8), dont les objets principaux sont les mo-

[illegible], les voies de transport et la monnaie; *Lois de politique industrielle* (1843, in-8), souvenirs d'un voyage en France, en Belgique et en Allemagne; *l'Isthme de Panama* (1844, in-8); *la Liberté aux États-Unis* (1849, in-8); *Examen du système protecteur* (1851, in-8); *la Question de l'or* (1853, in-18); *De la Baisse probable de l'or*, etc. (1859, in-8); *l'Expédition du Mexique* (1862, broch. in-8); *le Mexique ancien et moderne* (1863, in-18, 2e édit.); *le Monopole et la liberté*, lettre à M. [illegible] (1867, in-8); *Comment une nation rétablit sa prospérité* (1871, in-8); *Des moyens pour un État de refaire ses finances* (1875, in-8), et un très grand nombre d'études de longue haleine, insérées dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Dictionnaire d'économie politique*, le *Journal des économistes*, et dont la plupart ont été tirées à part.

CHEVALIER (l'abbé Casimir), archéologue français, né à Saché (Indre-et-Loire), en 1825. [illegible] et tour à tour employé dans l'enseignement des maisons religieuses et aux [illegible] du ministère ecclésiastique, il fut quelque temps principal du collège de Loches. Ses travaux [illegible] l'ont fait élire secrétaire de la Société archéologique de Touraine.

On remarque parmi ses publications, qui intéressent, pour la plupart, l'histoire locale : *Études sur la Touraine*, hydrographie, géologie, agronomie, etc., en collaboration avec M. G. Charlot (Tours, 1858, in-8, avec dessins, cartes et tableaux); *Debtes et créanciers de la royne mère Catherine de Médicis*, d'après les archives de Chenonceau (1862, in-8); *Archives royales de Chenonceau*, comptes des recettes et dépenses faites par Diane de Poitiers, lettres et devis de Philibert Delorme, etc., publiés d'après les originaux avec une introduction (1864, 3 vol. in-8); *Diane de Poitiers au conseil du roi*, épisode de l'histoire de Chenonceau (1866, in-8); *Un Tour en Suisse* (Tours, 1866, 1 vol. in-18, illustrés), sous le pseudonyme de [illegible]; *Géologie contemporaine* (1868, in-8, avec fig.); *Histoire de Chenonceau* (1868, in-8); *Promenades pittoresques en Touraine* (1869, gr. in-8); *Naples, le Vésuve et Pompéi* (1870, in-8); *Inventaire des archives communales d'Amboise* 1421-1789 (1874, gr. in-8).

CHEVALIER (l'abbé Ulysse-Joseph), érudit français, né à Rambouillet (Seine-et-Oise), le [illegible] 1841, est fils d'un médecin militaire, né [illegible], qui a publié de nombreux travaux [illegible]. Ordonné prêtre à Romans, [illegible], l'abbé Chevalier qui s'est consacré [illegible] l'histoire civile et religieuse du [illegible], a été chargé deux fois de missions littéraires [illegible], par le ministère de l'Instruction publique. Il a été nommé chanoine de [illegible], et [illegible] chevalier de la Légion d'honneur [illegible]. Ses principales publications sont une [illegible] formant 8 vol. [illegible]; *Documents historiques* [illegible], comprenant deux séries, [illegible] un important *Répertoire des sources historiques du moyen âge* (1877-1878, gr. in-8).

CHEVALIER (Henri-Émile), littérateur français, né à [illegible] (Côte-d'Or), le 13 septembre [illegible], fit ses études aux collèges de cette ville et de Troyes, et s'engagea [illegible] dans les dragons, en 1847. Des [illegible] à divers journaux de [illegible], pour [illegible] remplacer, en 1850, pour [illegible]. En 1851, il fonda le [illegible] (Côte-d'Or), et se fit arrêter et incarcérer à Dijon, à la suite du coup d'État du 2 décembre, et fut exilé. Il se rendit à New-York et donna des feuilletons au *Courrier des États-Unis*. Il passa, l'année suivante, au Canada et prit à Montréal la direction de deux journaux démocratiques. Il fut, en outre, bibliothécaire de l'Institut canadien et membre de la commission géologique de ce pays. Il écrivit divers volumes de romans, d'histoire et de sciences naturelles. Rentré en France en 1860, à la suite de l'amnistie, il fut attaché à la rédaction du *Pays*, écrivit des lettres sur le Canada dans *l'Opinion nationale*, entreprit une série de romans, sous le titre général de *Drames de l'Amérique du Nord* et publia encore divers autres ouvrages. Il a fait partie du conseil municipal de Paris pour le quartier de Grenelle de 1871 à 1875. — Il est mort à Paris le 25 août 1879.

Nous citerons de M. E. Chevalier : *les Pieds noirs* (in-8, 1863, 6e édition); *la Huronne* (in-18); *la Tête-Plate* (in-18); *les Nez-Percés* (in-18); *Poignée d'acier* (in-18); *les Derniers Iroquois* (in-18); ces six volumes formant la première série des Drames de l'Amérique du Nord; *la Fille des Indiens Rouges* (in-18, 1866), commençant la seconde série; puis sous le titre général de « Légendes de la mer »: *Trente-neuf hommes pour une femme* (in-18); *le Pirate du Saint-Laurent* (in-18); *les Requins de l'Atlantique*; un roman politique sur le Canada : *l'Enfer et le Paradis de l'autre monde* (1866, in-18), publié au Canada dix ans auparavant; *les Grands coureurs d'aventures* (1868, in-8), etc., sans compter d'autres ouvrages en collaboration, notamment *les Trois Babylones*, avec M. Th. Labourieu.

CHEVALIER (Louis-Marie-Arthur), opticien français, fils de Charles-Louis et petit-fils de Vincent Chevalier, né à Paris le 15 mars 1830, a constamment dirigé la maison commerciale de ce nom. Associé dès 1848 aux travaux de son père, il a lui-même proposé ou perfectionné divers instruments, ophthalmoscope, visiomètre universel, pupillomètre, axomètre, verres gradués pour cataractes, etc. Il a publié : *Hygiène de la vue* (1861, in-18, avec gravures; 4e édit., 1869); *Étude sur la vie et les travaux de Charles Chevalier* (1862, in-8); *Méthode des portraits grandeur naturelle et des agrandissements photographiques* (1862); *l'Étudiant micrographe* (1864, in-18); *Traité pratique du microscope et des préparations* (in-18, 400 figures); *le Trichinoscope et ses applications aux usages domestiques et à l'examen des trichines* (1866, in-8, avec fig.); *l'Étudiant photographe*, traité pratique de photographie (1867, in-18, avec fig.); *Catalogue explicatif et illustré des instruments d'optique, micrographie*, etc. (1869, gr. in-8). — Il est mort à Paris le 11 janvier 1874.

CHEVALLIER (Jean-Baptiste-Alphonse), pharmacien et chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Langres, le 19 juillet 1793, se fit d'abord connaître par un *Traité des réactifs chimiques* (1822, in-8; 3e édit., 1829-1830, 2 vol.), qu'il publia en collaboration avec M. Payen et qui eut un grand succès. M. Chevallier, après avoir pris ses grades en pharmacie, ouvrit à Paris une officine sur laquelle un événement, fameux dans les annales judiciaires, attira l'attention publique. Un empoisonnement avait été commis à l'aide d'acétate de morphine acheté dans sa maison : M. Chevallier, qui avait déjà étudié les propriétés toxiques de ce sel, eut le courage de se prendre lui-même pour sujet de nouvelles expériences, dont les résultats furent consignés dans la *Revue médicale*. Il devint suc-

cessivement professeur adjoint à l'École de pharmacie, membre des Académies de médecine de Paris (1824) et de Bruxelles, du conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et des conseils de salubrité de Paris et de Bruxelles; membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes des départements et de l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1833 et promu officier le 28 juin 1856.

En 1823, MM. Chevallier et Payen publièrent deux autres mémoires, le premier sur *le houblon*, le second sur *la pomme de terre;* ce dernier leur fit décerner une médaille d'or par la Société d'agriculture de la Seine.

M. Chevallier, spécialement occupé de l'hygiène publique, a fait insérer de nombreux articles dans les journaux de pharmacie et de médecine, dans les *Annales de l'industrie*, dans les *Annales d'hygiène*, etc. On a aussi de lui : *Dictionnaire des drogues simples et composées* (1826-1829, 5 vol. in-8), en collaboration avec MM. Ach. Richard et Guillemain; *Manuel du pharmacien* (1824-1825, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Idt; *l'Art de préparer les chlorures désinfectants* (1829); un *Essai sur la dissolution de la gravelle et des calculs de la vessie*(1837); enfin un excellent *Dictionnaire des falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales* (1850-1852, 2 vol. in-8; 2e édit. considérablement augmentée, 1855; 3e édit., 1858, avec pl.; 4e édit., 1875, in-8); *De la nécessité de bâtir des maisons pour loger les classes moyennes et les ouvriers* (1857, in-8); *Recherches sur les moyens appliqués à la conservation des substances alimentaires* (1858, in-8); *Notes sur les cosmétiques, leur composition, leurs dangers*, etc. (1860, in-8); *Mémoire sur les allumettes chimiques*, etc. (1861, in-8); *Du café, son historique, son usage* etc. (1862, in-8), etc. Il dirigea le *Journal de chimie médicale*, revue mensuelle fondée en 1825.

CHEVANDIER (Antoine-Daniel), médecin et homme politique français, député, né à Serres (Hautes-Alpes), le 27 mai 1822, étudia la médecine et obtint le grade de docteur en 1846. Établi à Die (Drôme), depuis 1848, et connu pour ses opinions républicaines, il fut nommé, après le 4 septembre 1870, sous-préfet de Die; il donna sa démission quelques jours plus tard, afin de pouvoir se présenter aux élections, pour l'Assemblée nationale. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Drôme, le quatrième sur six, par 35 [illegible] voix. Inscrit aux groupes de la gauche et de l'Union républicaine, il vota toutes les mesures tendant à l'établissement et à la consolidation du régime républicain, et adopta les lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Die, par 11 005 voix, contre M. de Courcelles, il fit partie de la majorité de la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre, par 10 980 voix contre 5348, obtenues par M. Morin, candidat officiel, ancien député bonapartiste. M. Chevandier a contribué beaucoup, pendant son séjour dans la Drôme, au développement des bibliothèques populaires. Il a pris, à Paris, la direction d'un établissement médical où il a pratiqué le traitement des affections de poitrine par l'essence de térébenthine vaporisée.

Outre plusieurs mémoires dans les journaux médicaux, M. Chevandier a publié à part : *De la Vérification des décès et de l'Organisation de la médecine cantonale* (Valence, 1862, in-18).

CHEVANDIER DE VALDRÔME (Jean-Pierre-Napoléon-Eugène), homme politique français, est né à Saint-Quirin (Meurthe), le 15 août 1810. Ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, il devint directeur de la manufacture de glaces de Cirey, et membre du Conseil général pour le canton de Lorquin. Le 24 juillet 1859, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription de la Meurthe, et fut réélu au même titre, en 1863, par 27 686 voix sur 28 093 votants, et en 1869, par 27 683, sur 28 480. Il signa, au mois de juillet, la demande d'interpellation des 116 du tiers parti libéral. Élu l'un des vice-présidents du Corps législatif par 141 voix, au mois de décembre 1869, il fut appelé à faire partie du ministère parlementaire du 2 janvier 1870, avec MM. Ém. Ollivier, Buffet, Daru, Talhouet, membres comme lui du nouveau tiers-parti libéral. Il prit le portefeuille de l'intérieur en remplacement de M. de Forcade la Roquette. Parmi les mesures spéciales intéressant son département, il faut citer : l'institution d'une haute commission de décentralisation présidée par M. Odilon Barrot; le désaveu des candidatures officielles, en même temps que la recommandation aux préfets de déployer, au moment du plébiscite, « une activité dévorante » contre les abstentions; les impressions considérables ordonnées à cette occasion à l'Imprimerie impériale, qui, en affiches, circulaires et bulletins, ne consommèrent pas moins de 17 000 rames de papier. Cette dépense, faite d'ailleurs sans crédit régulier, ne fut admise au budget rectificatif de 1870 par l'Assemblée nationale, qu'à la condition formelle que le remboursement en serait poursuivi contre la liste civile. Après la déclaration de guerre à la Prusse et les défaites qui signalèrent les premiers jours du mois d'août, il donna sa démission avec tous les autres membres du ministère Ollivier, et fut remplacé par M. Henri Chevreau, préfet de la Seine. Lors de la proclamation de la République, le 4 septembre 1870, il se retira dans son département, se bornant à protester contre la responsabilité qu'on lui imputait dans le désastre national. — Il est mort à Paris, le 2 décembre 1878.

Auteur de diverses publications sur la chimie, l'histoire naturelle, la sylviculture, M. Chevandier de Valdrôme fut nommé membre correspondant de l'Institut, en 1857, et membre de la Société impériale et centrale d'agriculture. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 14 août 1869.

CHEVÉ (Charles-François), journaliste français, né en 1813, s'est fait une place à part dans la presse républicaine en essayant de concilier le catholicisme avec les théories socialistes les plus avancées. Son premier écrit est un *Programme démocratique, ou Résumé d'une organisation complète de la démocratie radicale* (1839, in-8). Il publia ensuite *le Règne du Christ, ou Catholicisme et démocratie* (1842, in-18). Après la révolution de 1848, il adopta les idées de M. Proudhon sur la propriété, le loyer de l'argent, l'égal échange, etc., et les soutint avec beaucoup d'énergie dans *la Voix du peuple*. En 1850, il publia un petit *Catéchisme socialiste*; mais, pour rester fidèle à ses croyances catholiques, il dut se séparer de M. Proudhon et de son école qui combattaient ouvertement le christianisme. — Il est mort le 16 avril 1875.

M. Chevé a encore publié : *Simples notes sur la base historique et le principe constitutif du catholicisme* (1851, in-18); *Dictionnaire des apologistes involontaires* (1853, 2 vol. gr. in-8); *Dictionnaire des bienfaits et beautés du christianisme* (1856, gr. in-8); *Dictionnaire des pape*

(1857, gr. in-8); *Histoire de la Pologne* (1863-1864, 1 vol. in-18); *Visions de l'avenir* (1868, in-18), etc.

CHEVREAU (Henri), administrateur français, né le 28 avril 1823, à Belleville (Seine), est fils du député au Corps législatif mort en 1854. Après avoir été élevé chez son père, qui était alors maître de pension à Saint-Mandé, il s'occupa de travaux littéraires et donna, en collaboration avec M. Laurent-Pichat (voy. ce nom), un volume de poésies : *les Voyageuses* (1844, in-8). En 1848, il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée constituante : il lui manquait quelques jours pour avoir l'âge d'éligibilité. Il s'occupa très-activement de la candidature du prince Louis-Napoléon à la présidence, et, dès le 10 janvier suivant, n'ayant pas vingt-six ans, il fut nommé préfet de l'Ardèche. Au 2 décembre 1851, il soutint avec énergie la politique du coup d'État, et son dévouement à la cause napoléonienne le fit appeler au secrétariat général du ministère de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, comme directeur général du personnel. Il y prit, dès lors, d'une manière active et directe, [illegible] aux événements qui amenèrent l'Empire. En quittant la préfecture de l'Ardèche, il fut élu membre du conseil général de ce département.

Nommé conseiller d'État hors sections, M. H. Chevreau fut chargé, en 1853, de soutenir le projet de budget devant le Corps législatif; mais, à la suite de quelques difficultés de détail et de divergences d'opinion avec le ministre, M. de Persigny, il dut quitter le ministère, et fut nommé préfet de première classe à Nantes (1853). Le 22 septembre 1864, il fut appelé à la préfecture du Rhône, en remplacement de M. Vaïsse, et fut élevé à la dignité de sénateur par décret du 15 mars 1865.

Lors de la constitution du ministère Ollivier, un décret du 5 janvier 1870 le nomma préfet de la Seine en remplacement du baron Haussmann. Son rapport sur le budget extraordinaire de la ville de Paris pour l'exercice 1870-1871 concluait à la création d'un emprunt de 250 millions et au maintien des principales taxes établies. Le Conseil d'État, saisi du projet, le modifia en quelques points, et porta à 450 millions le chiffre de l'emprunt, [illegible] de mettre le nouveau préfet en mesure de solder sur-le-champ l'arriéré laissé par son prédécesseur et de continuer des travaux qui étaient restés en souffrance.

Les premières défaites de la France, dans la guerre contre la Prusse, forcèrent le cabinet Ollivier à céder la place au ministère Palikao (10 août). M. Henri Chevreau fut appelé à prendre le portefeuille de l'intérieur, résigné par M. Chevandier de Valdrôme, sans qu'il fût pourvu à son remplacement comme préfet de la Seine. Le nouveau ministre travailla énergiquement à l'organisation [illegible] dans tout le pays, encouragea la création des compagnies de francs-tireurs, pressa à Paris la formation de soixante bataillons de garde nationale, et compléta [illegible] dans les départements. En [illegible] des conseillers d'État en [illegible] de lever toutes les difficultés [illegible] pouvaient rencontrer l'équipement, l'armement et la [illegible]. Après le désastre [illegible] la révolution du 4 septembre, il [illegible] ensuite l'impératrice en Angleterre. Il rentra plus tard [illegible] longtemps encore en [illegible]. Aux élections du [illegible] la dissolution de la [illegible] dans la 1re circonscription de Privas (Ardèche), comme candidat officiel et bonapartiste, et ne fut pas élu.

Promu, le 18 août 1855, commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur, dont il avait été nommé chevalier en 1850 et officier en 1852, il a été fait grand officier le 13 août 1861.

CHEVREAU (Théophile-Léon), administrateur et député français, frère du précédent, né à Saint-Mandé (Seine), le 22 octobre 1827, entra dans l'administration comme chef de cabinet de son frère, préfet de l'Ardèche en 1849. Nommé successivement sous-préfet de Forcalquier, puis du Havre, en 1850, il devint, en 1853, préfet de l'Ardèche, puis de la Sarthe, et le 10 janvier 1860, du département de l'Oise, avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Il quitta ce poste en août 1870, pour prendre celui de directeur du personnel, au ministère de l'intérieur, à la tête duquel son frère venait d'être appelé. Il rentra dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, et se fit accorder, en 1874, une pension annuelle de retraite de 5754 francs, avec les arrérages de 17 000 francs environ. M. Chevreau s'était déjà porté à une élection partielle, pour l'Assemblée nationale, dans le département de l'Oise, mais il avait échoué contre M. Gérard (de Blincourt), candidat républicain (20 octobre 1872). Il se présenta à celles du 20 février 1876, dans la deuxième circonscription de Beauvais, et fut élu par 7910 voix. Membre du groupe de l'Appel au peuple, il siégea à droite, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, dans la même circonscription, comme candidat officiel et bonapartiste, et fut réélu par 9330 voix contre 5613 données à son concurrent républicain. Décoré de la Légion d'honneur, le 7 août 1852, M. L. Chevreau a été promu officier, le 16 août 1862, et commandeur le 27 novembre 1868.

CHEVREUL (Michel-Eugène), chimiste français, membre de l'Institut, né à Angers, le 31 août 1786, et fils d'un médecin distingué, fit ses études à l'École centrale d'Angers, où il eut pour condisciple et pour émule l'anatomiste Béclard. Il avait dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris et entra comme manipulateur dans la fabrique de produits chimiques de Vauquelin, qui le chargea de la direction de son laboratoire. Préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle (1810), il fut, en 1813, nommé professeur au lycée Charlemagne, officier de l'Université, et directeur des teintures et professeur de chimie spéciale à la manufacture de tapis des Gobelins (1824), où il put se livrer à son goût pour les recherches analytiques, et appliquer ses vues ingénieuses sur ce qu'on peut appeler la philosophie pratique des phénomènes naturels. En 1826, il obtint, dans la section de chimie de l'Académie des sciences, la place que la mort de Proust venait de laisser vacante, et, en 1830, il succédait à son ancien maître, Vauquelin, dans la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il a fait partie de la Société royale de Londres, présidé la Société d'agriculture, etc. Chargé de l'administration du Muséum, il protesta publiquement pendant le siège de Paris contre le bombardement qui causa de véritables ravages dans les serres et les galeries du Jardin des Plantes ; sous le ministère de M. de Cumont (1874) il offrit et retira non sans peine sa démission, provoquée par des choix arrêtés malgré lui et par le refus d'accorder des récompenses à des savants qu'il en jugeait dignes. Le 10 février 1879,

il fut admis à la retraite comme directeur du Muséum, mais il conserva sa chaire de professeur.

Dès 1823, M. Chevreul avait publié ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*, travail qui a ouvert à la chimie organique et à plusieurs des industries qui en dépendent une voie féconde. La Société d'encouragement pour l'industrie nationale décerna à l'auteur, en 1852, le prix de 12 000 francs, de la fondation du marquis d'Argenteuil. « Le prix, disait M. Dumas à son confrère, consacre l'opinion de l'Europe sur des travaux servant de modèle à tous les chimistes; c'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. » Il a été membre des jurys internationaux des Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Chevreul a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 24 septembre 1844, grand officier, le 12 août 1865 et grand-croix, le 5 janvier 1875.

Les travaux les plus remarquables de M. Chevreul ont eu pour objet, outre l'étude des corps gras d'origine animale, celle des couleurs, de leurs contrastes, de leur alliance et de la graduation de leurs nuances; il a fait sur ce sujet, tant aux Gobelins qu'au Muséum, de nombreuses leçons qui ont été l'objet des publications suivantes : *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-1831, in-8); *De la loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets colorés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1839, in-8, avec un atlas in-4); *Des couleurs et de leurs applications aux arts industriels, à l'aide des cercles chromatiques* (1864, in-4, avec planches); *Considérations sur l'histoire de la partie de la médecine qui concerne la prescription des remèdes* (1865, in-4); *Histoire des connaissances chimiques* (1866, in-8, t. I), ouvrage qui devait avoir quatre volumes et qui a paru aussi sous le titre de : *Introduction à l'histoire des connaissances chimiques.*

Nous n'essayerons point d'énumérer tous les mémoires intéressants que ce savant a présentés à l'Institut, non plus que les articles insérés dans les recueils scientifiques; nous signalerons seulement ses articles sur l'histoire de la chimie (*Journal des Savants*); ses *Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications* (1824, in-8); *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie* (1846); *De la baguette divinatoire, du pendule et des tables tournantes* (1854, in-8); *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général* (1855, in-12); *De la méthode a posteriori expérimentale* (1870, in-18); enfin tous les articles de chimie du *Dictionnaire des sciences naturelles.* Il a joint quelques *Considérations scientifiques* aux *Recherches photographiques* (1855) de M. Niepce de Saint-Victor.

CHIAVES (Désiré), homme politique italien, né à Turin en 1826, fit ses études de droit, plaida de bonne heure et devint bientôt une des sommités du barreau de sa ville natale. La presse politique et le journalisme humoristique l'ont compté parmi leurs représentants les plus autorisés. Élu député au parlement sarde en 1856, il s'y fit remarquer par ses discours, et soutint énergiquement les principes libéraux et unitaires. Il a fait partie de toutes les législatures jusqu'en décembre 1865, époque à laquelle il est entré, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet La Marmora-Lanza. La dissolution de cette combinaison ministérielle le rendit à son siège de député au mois de juin 1866.

CHIFFLART (Nicolas-François), peintre et graveur français né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 21 mars 1825, entra à l'École des beaux-arts, où il obtint au concours de 1851 pour Rome un 3ᵉ prix avec *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe* et un 1ᵉʳ prix en 1851 avec *Périclès au lit de mort de son fils.* Il avait déjà exposé aux salons de 1845, 1846 et 1847 des portraits et des paysages; après une longue abstention, il reparut à celui de 1859, avec de remarquables dessins inspirés de *Faust*; on lui doit encore : *David vainqueur* (musée de Saint-Omer), *Ville conquise* (1863); *Roméo et Juliette; Sapho* (1865); *la Surprise* et *Persée ayant coupé la tête de Méduse*, eaux-fortes (1866); *Portrait de M. Victor Hugo* (1868); *Paris assiégé*, dessin (1874); *Campagne romaine; Une nuit fantastique* (1874). M. Chifflart a gravé de nombreuses eaux-fortes, dont plusieurs ont paru dans les recueils de la Société des aqua-fortistes et de l'*Illustration nouvelle*, et dessiné les bois d'une édition illustrée des *Travailleurs de la mer.*

CHIGI (don Flavio), prélat italien, né à Rome, le 3 mai 1810, appartient à une famille qui a donné à l'Église plusieurs cardinaux, et notamment ce Flavio Chigi envoyé à Paris en 1664 pour offrir la réparation de l'insulte faite par la garde corse au duc de Créqui, ambassadeur de France. Il n'entra dans les ordres qu'assez tard, fut désigné par le Saint-Père pour assister au couronnement de l'empereur Alexandre II, et reçut à cette occasion le titre d'archevêque de Mira. Peu après, il remplaça Mgr de Lucca comme nonce apostolique en Bavière, et en cette qualité assista à Munich à l'assemblée générale des diverses associations catholiques allemandes, auxquelles il fut chargé de transmettre les félicitations du Saint-Siége pour cette réunion. Vers le mois de septembre 1861, il fut désigné pour venir remplacer à Paris Mgr Sacconi, et il fut reçu en audience solennelle par l'empereur le 23 janvier 1862. Créé cardinal de l'ordre des prêtres, le 20 décembre 1873, il fut rappelé à Rome, où il réside depuis.

CHILD (Lydia-Maria Francis, mistress), femme de lettres américaine, est née à Medford (Massachusetts), le 11 février 1802. Une circonstance fortuite décida de sa vocation littéraire, en l'engageant à transporter dans le domaine des fictions l'établissement des premiers colons en Amérique. Elle composa en six semaines *Hobomok* (1824), où elle mit en scène les émigrants du XVIᵉ siècle. Ce roman, accueilli avec beaucoup de faveur, fut suivi d'un second, *les Rebelles* (1825), rappelant l'insurrection générale des colonies.

Mariée l'année suivante, elle traita dès lors des sujets propres à instruire ou à moraliser. De 1828 à 1832, elle publia : *la Bonne Ménagère* (the Frugal housewife), à l'usage des classes pauvres; deux manuels d'éducation : *le Livre des jeunes mères* (the Mother's Book), traduit en français en 1839, et *le Livre des jeunes filles* (the Girl's Book); un recueil de morceaux détachés en vers et en prose, intitulé : *la Guirlande* (the Coronal); enfin quelques portraits pour la *Ladies' Library* (Mmes Guyon, Roland, de Staël, etc.); les *Biographies des honnêtes femmes* et l'*Histoire et condition des femmes à toutes les époques* (2 vol.).

En 1833, mistress Child se prit d'enthousiasme pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et lança un chaleureux *Appel en faveur de cette classe d'Américains appelés Africains* (an Appeal, in-12). Le moment était mal choisi, et cette tentative généreuse déchaîna contre elle l'opinion publique. On remarqua peu son roman grec de *Philothea*, qui parut quelque temps après (1835)

En 1841, elle vint à New-York et prit, avec son mari, la direction d'un journal abolitionniste, le *National anti-slavery Standard*, dans lequel elle fit paraître une série de *Lettres*, plus tard imprimées sous le titre de : *Letters from New-York* (2 vol.). Nous citerons encore : *Agir et rêver* (Fact and Fiction, 1846), recueil de nouvelles; les *Fleurs du printemps* (Spring Flowers, 1850); le *Progrès des idées religieuses* (the *Progress of religious ideas*, 1855, 3 vol., in-8) depuis les plus anciens récits de l'Inde jusqu'à l'établissement du christianisme; *Contes et Esquisses en prose et en vers* (Tales and Sketches, etc., 1860); *Looking toward sunset* (1865); *le Livre de l'affranchi* (the Freedmen's book, 1866); *A Romance of the Republic* (1867).

CHILDS (George-William), éditeur américain, est né en 1829, à Baltimore. A quatorze ans, il fut placé comme commis dans une librairie de Philadelphie, et quatre ans plus tard il commença les affaires par son propre compte dans un petit bureau situé dans les bâtiments occupés par le journal le *Public ledger*. Toute son ambition était de parvenir un jour à l'exploitation de cette feuille importante dont il devait devenir propriétaire. [illegible] le centre des plus notables éditeurs de la librairie américaine. Dès 1850, il s'associa avec M. R.-E. Peterson, et ils publièrent ensemble des livres d'instruction familière qui, sous le nom même de Peterson (*Peterson's Familiar Science*), eurent un grand succès dans les écoles en Amérique. Une publication d'un ordre plus élevé fut celle du *Voyage d'exploration aux régions arctiques*, du docteur Kane, dont une édition de luxe, en deux volumes, se vendit soixante-dix mille exemplaires, et rapporta à l'auteur, à raison d'un dollar par exemplaire, la somme de 350 000 francs.

M. G.-W. Childs, devenu le premier en nom dans l'association commerciale, publia successivement le Journal du rév. J.-C. Fletcher, le *Dictionnaire de législation* de Bouvier, le *Dictionnaire* [illegible] *Dictionnaire critique de littérature anglaise et américaine* de M. Austin Allibone, qui remit à son éditeur une partie de l'honneur [illegible] son livre. En 1860, M. Pa[illegible], M. Childs s'associa avec [illegible], qui devint, un an plus tard, seul [illegible] de la librairie du *Public ledger*. Parmi les publications qu'il entreprit dès lors, on [illegible] américaine, *l'Almanach* [illegible] *national*, *le Livre de* [illegible] *illustrée de la guerre civile*. [illegible] en 1867, pour l'imprimerie [illegible] *Public ledger*, un édifice qui est [illegible] remarquables de Philadelphie et [illegible], qui eut lieu en juin 1867, [illegible] national.

CHILLY (Charles-Marie DE), acteur et administrateur [illegible], est né à Stenay (Meuse), le 2 décembre [illegible]. Il quitta le modeste emploi qu'il [illegible] dans une maison de commerce, pour [illegible] une troupe de province dirigée [illegible]. En 1831, il débuta à l'Odéon dans [illegible] quelques seconds rôles [illegible] le drame à la Porte-Saint-[illegible] *Marie Tudor*. Il fut quelque [illegible] au théâtre français d'Amsterdam. [illegible] le plus souvent partie [illegible]-Comique, et s'est ac[illegible] boulevard, en jouant le [illegible] de Castro, *les Bohémiens*, [illegible] *Marthe et Marie*, [illegible] ses principaux

Après avoir fait quelque séjour au Havre, M. de Chilly entra, en 1856, à la Gaîté, d'où il passa comme directeur à l'Ambigu. Il l'administra avec habileté, puis fut nommé, en 1866, directeur de l'Odéon en remplacement de M. de La Rounat. — Il est mort subitement à Paris, le 11 juin 1872.

CHIMAY (*Joseph*-Philippe-François DE RIQUET, prince DE CARAMAN, prince DE), chef de la maison princière de ce nom, diplomate belge, né le 20 août 1808, compte parmi ses ancêtres Pierre-Paul Riquet, créateur du canal du Languedoc. Après la révolution de 1830, il entra dans la diplomatie comme ministre plénipotentiaire de Belgique. Il remplit ces hautes fonctions à la Haye, à Francfort, à Rome, à Florence et à Paris; en dernier lieu, il négocia le traité qui supprima, pour l'honneur de son pays, la contrefaçon. De 1841 à 1842, il fut gouverneur de la province du Luxembourg. Depuis 1843, il représenta le district de Thuin dans la seconde Chambre, où il vota avec la droite catholique. Il fut un des appuis du journal *l'Émancipation*.

Marié, le 25 août 1830, à Émilie, veuve du comte de Brigode et fille du célèbre banquier Pellaprat, née le 11 novembre 1808, morte le 22 mai 1871, il a eu trois enfants : Marie-*Joseph* Guy-Henri-Philippe, prince héréditaire, né le 9 octobre 1836, et marié le 16 juin 1857 à *Marie* de Montesquiou-Fezensac, dont il a eu trois filles; *Eugène*, comte de Caraman, né le 8 janvier 1843, et marié le 15 septembre 1868 à Louise-Marie-Adèle de Graffenried-Villars, et Marie-Henriette-*Valentine*, née le 15 février 1839, mariée le 18 avril 1861 au prince Paul de Bauffremont, séparée juridiquement et remariée au prince Bibesco.

CHIRIS (François-Antoine-Léon), industriel et député français, né à Grasse (Alpes-Maritimes), le 13 décembre 1839, fit ses études au collège Chaptal à Paris, puis à Richmond en Angleterre. Grand fabricant de parfumerie, il fit un commerce considérable d'exportation et obtint pour ses produits une médaille d'or à l'Exposition universelle de 1867. Absolument étranger à la politique jusqu'aux élections partielles qui eurent lieu le 18 octobre 1874 pour l'Assemblée nationale dans les Alpes-Maritimes, il se présenta, avec M. Médecin, comme « candidat français, » en opposition au parti séparatiste et se déclara hautement pour la république. Il fut élu par 17 897 voix et prit place au centre gauche, avec lequel il vota et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 il fut élu député pour l'arrondissement de Grasse par 11 725 voix, sans concurrent, et suivit dans la nouvelle chambre la même ligne politique ; après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il a été réélu, le 14 octobre suivant, par 13 204 voix, contre M. Rigal, banquier, candidat officiel et bonapartiste, qui n'en obtint que 2971. M. Chiris représente le canton de Saint-Auban au conseil général des Alpes-Maritimes. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en août 1869 pour les progrès industriels qu'il avait réalisés.

CHISHOLM (Caroline JONES, mistress), dame philanthrope anglaise, née en 1810, à Wootton (Northampton), reçut de sa mère une excellente éducation. A peine mariée au capitaine Alexandre Chisholm, qui l'emmena aux Indes (1830), elle s'occupa d'améliorer le sort des filles des soldats, intéressa en leur faveur le gouverneur et

les fonctionnaires de Madras, et fonda pour elles une école, qui survécut à son départ.

A Sydney, où elle suivit son mari, elle montra le même zèle, surtout envers les pauvres familles d'émigrants, et rien ne lui coûta, ni sacrifices ni démarches de toute sorte, pour leur rendre un foyer et une patrie. Elle obtint à grand' peine du gouvernement un local où elle établit un atelier de travail, et elle choisit l'asile même pour demeure. De temps à autre, elle faisait, dans l'intérieur, de longs et pénibles voyages, soit pour former des comités d'assistance, soit pour les placer dans les fermes ou fabriques. Dans un moment où il y avait excès de population, elle se mit elle-même à la tête des émigrants, les dirigea au delà des montagnes et surveilla et assura leur établissement.

En outre, mistress Chisholm ouvrit à Sydney un bureau pour les gens sans travail et mit plus de 10 000 personnes à l'abri du besoin. En 1845, son mari, qui avait repris du service dans l'Inde, la rejoignit, la seconda de tous ses moyens, et, l'année suivante, ils s'embarquèrent ensemble pour l'Angleterre.

A Londres, l'*ami des émigrants*, ainsi qu'on l'appelait, continua son œuvre au milieu de nouveaux obstacles. Elle obtint que plusieurs navires seraient affectés au transport des femmes et des enfants des *convicts* d'Australie, lorsque ceux-ci auraient mérité par leur conduite de rentrer dans la vie de famille. Des comités particuliers furent organisés, et une importante Société fut créée sous le titre de *Family colonization, loan Society* pour provoquer le système d'émigration par familles. De nombreux bâtiments sont ainsi partis, pourvus par mistress Chisholm de tout le bien-être nécessaire à des êtres humains. Tout le temps qu'elle resta en Angleterre, elle ne cessa d'être pour les émigrants l'agent le plus actif. Sa correspondance était incessante : en Irlande seulement, elle entretenait un échange de lettres avec plus de 5000 individus de la plus basse condition.

De retour à Sydney en 1854, mistress Chisholm fut reçue par la population avec des démonstrations enthousiastes; on ouvrit des souscriptions afin de la mettre à même d'exercer sa philanthropie sur une plus large échelle. On a d'elle un livre précieux pour les émigrants australiens : *Voluntary information of the people of New South Wales*. — Elle est morte le 25 mars 1877.

CHIVOT (Henri) et **DURU** (Alfred), vaudevillistes français, sont nés à Paris, le premier en 1830, le second en 1829. Ils se sont fait connaître par leur collaboration à un grand nombre de vaudevilles, comédies bouffonnes, opérettes, jouées sur les scènes de genre et théâtres secondaires de Paris : *Mon nez, mes yeux, ma bouche*, en trois actes, avec M. Siraudin (1858); *la Femme de Jephté*, vaudeville en trois actes (1859); *les Splendeurs de Fil d'acier*, en trois actes (1860); *le Songe d'une nuit d'avril*, en deux actes (1861); *Pifferaro*, en un acte (1863); *les Mères terribles*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon, le premier essai des deux auteurs, sur une scène plus élevée (1864); *la Tante Honorine*, comédie en trois actes, second essai dans le genre sérieux, pour le même théâtre (1865); *les Orphéonistes en voyage*, pièce en cinq actes et dix tableaux; *Un homme de bronze*, en un acte, *les Mediums de Gonesse*, folie en un acte (même année); *les Chevaliers de la Table-Ronde*, opéra-bouffe, en trois actes, musique de M. Hervé (1866); *Un Pharmacien aux Thermopyles*, vaudeville en un acte (1867); *le Luxe de ma femme*, vaudeville en un acte (1868); *l'Ile de Tulipatan*, opérette en un acte, musique de M. Offenbach; *Fleur-de-thé*, opéra-bouffe en trois actes, musique de M. Lecoq (1868); *le Soldat malgré lui*, opérette en deux actes, musique de M. F. Barbier (même année); *le Carnaval d'un merle blanc* (3 actes, Palais-Royal, 1869), qui eut un succès prolongé ; *les Cent Vierges* (1872), musique de M. Lecoq; *la Blanchisseuse de Berg-op-Zoom*, musique de M. Vasseur (1875), *le Pompon*, musique de M. Lecoq (1876); *Madame Favart*, musique de M. Offenbach (1879), qui obtint à Paris plus de cent cinquante représentations, etc.

M. Alfred Duru a collaboré en outre à diverses pièces de M. Eug. Labiche : *Doit-on le dire?* (1873); *Madame est trop belle* (1874); *les Samedis de madame* (1875), comédies en trois actes. Il a fait représenter seul : *l'Homme du lapin blanc*, comédie-vaudeville en trois actes (1875); *la Boîte à Toto*, folie-vaudeville (1876). M. Chivot a également fait jouer sous son seul nom *les Locataires de M. Blondeau*, pièce en cinq étages (Palais-Royal, juin 1879).

CHLAPOWSKI (Désiré), général polonais, né en 1788 dans le grand-duché de Posen, entra, en 1807, dans les troupes polonaises organisées par Napoléon, et devint officier d'ordonnance de l'empereur, puis chef d'escadron de la garde. Il fit plusieurs campagnes en Espagne et en Allemagne; mais, en 1813, il quitta le service et se retira dans ses terres. Après la révolution du 29 novembre 1830, il se rendit à Varsovie, où il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie. Il marcha vers la Lithuanie, qui l'accueillit comme un libérateur, et opéra sa jonction avec Gielgud; mais, après plusieurs échecs, il recula devant l'armée russe et se réfugia sur le territoire prussien. Pour justifier cette retraite précipitée, il a publié: *Lettres sur les événements militaires en Pologne et en Lithuanie* (Paris, 1839). Depuis 1831, le général Chlapowski, rallié au gouvernement prussien, resta étranger à toutes les tentatives infructueuses d'affranchissement du parti national, et s'appliqua à de grands travaux agricoles. — Il est mort à Turwia le 27 mars 1879.

CHODZKO (Jacques-Léonard BORRYKO), historien et littérateur polonais, né le 6 novembre 1800, à Oborek (district d'Ozmiana), descend d'une famille ancienne et noble de Lithuanie. Il étudia à l'Université de Wilna, où il s'adonna de préférence à l'histoire, sous Lelewel. Secrétaire de Michel Oginski, en 1819, il parcourut avec ce prince la plus grande partie de l'Europe, et vint se fixer à Paris en 1826. A la révolution de juillet 1830, il prit part à la lutte et fut choisi pour aide de camp par le général la Fayette, avec le grade de capitaine d'état-major. Rentré quelque temps après dans la vie privée, il fut successivement sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, d'où il est repassé à la Sorbonne. M. Chodzko a été membre de plusieurs Sociétés savantes. — Il est mort à Poitiers, le 12 mars 1871.

On a de lui : *Histoire des légions polonaises en Italie* (Paris, 1829, 2 vol. in-8); *les Polonais en Italie* (1829, in-folio) : *Esquisse chronologique de l'histoire de la littérature polonaise* (Id.); *Tableau de la Pologne ancienne et moderne* (1830, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en plusieurs langues; *Coup d'œil, etc., sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne* (1831, in-8); *Histoire politique de la Lithuanie, etc.* (1831, in-8); *Tableau de révolutions de la Pologne*, avec M. de Mancy plusieurs cartes et atlas concernant la Pologne et *Notices* sur *Kosciuszko* (Fontainebleau, 1837, in-18) et sur *Lelewel* (1834, in-8); *la Pologne*

[illegible], littéraire, monumentale, etc. (1835-[illegible], 3 vol. gr. in-8, avec gravures et cartes); Histoire de Pologne (1835, in-4; 1864, 14e édit., in-4); Histoire de Turquie (1855, in-4); etc. M. Chodzko a collaboré en outre à un grand nombre de recueils, le Globe, le Courrier français, le Constitutionnel, etc.

CHODZKO (Alexandre), orientaliste et philologue polonais, né à Krzywiczka, le 18 août 1806, se livra de bonne heure à l'étude des langues orientales et fut attaché, comme interprète, à l'ambassade russe à Téhéran. Il devint consul dans cette ville en 1839 et quitta le service l'année suivante pour se rendre en Angleterre; il fut [illegible] appelé à Paris, par le gouvernement persan, pour prendre la direction de l'école persane établie dans cette ville. En 1857, il fut nommé professeur suppléant de langues et littératures slaves au Collège de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861 et de l'ordre du Lion et du Soleil de 1re classe.

On a de M. A. Chodzko : *Grammaire persane* ([illegible]); *Études philologiques sur la langue* [illegible]; *Specimens of the popular poetry of Persia* (Londres, 1842, in-8); *le Khoroglou et son héros populaire* (1852); *le Decâti* ([illegible]); *Légendes slaves, moyen âge*, 1169-1239 ([illegible]); *Contes des paysans et des pâtres* [illegible]; *Grammaire paléoslave*, suivie de [illegible] (1869, in-8).

CHOISEUL-PRASLIN (le comte Eugène-Antoine-[illegible]), homme politique français, né [illegible], entra dans la marine à [illegible], l'année suivante, [illegible]. Il était porte-fanion du [illegible] à Magenta. Après douze [illegible] parvenu au grade de sous-[illegible] sa démission et rentra dans la [illegible]. Membre du conseil général de Seine-[illegible] de Melun, depuis 1867, [illegible] de Mainey, il se présenta [illegible] de l'opposition, aux élections [illegible], dans la 1re circonscription [illegible]. Il échoua au premier [illegible] lui donna que 8029 voix, [illegible] par le candidat officiel, le [illegible] au second tour avec [illegible] votants. [illegible] siégea au centre [illegible], se prononça contre le [illegible] les tentatives de M. Thiers [illegible] de la guerre. Après le 4 septembre [illegible] resta à Paris, et com[illegible] de la garde nationale. Élu [illegible]-et-Marne le 8 février 1871, [illegible], il fut nommé [illegible] plénipotentiaire en Italie et [illegible] au 20 novembre de la [illegible] franchement à la république, [illegible] soutint le gouverne[illegible] personne contre [illegible] des membres de la majo[illegible]. Il adopta les lois constitu[illegible] le 20 février 1876 dans [illegible] Melun, par 8715 voix, contre [illegible] candidat radical. M. de Choi[illegible] à la nouvelle [illegible] des membres les plus actifs [illegible] centre gauche et de la [illegible] du 16 mai 1877, [illegible] des gauches réunies, [illegible] au ministère [illegible] aux élections du [illegible] à ses électeurs une [illegible] les suffrages du [illegible] voix contre 5667 obtenues par le candidat officiel. A la réunion de la Chambre, il fut délégué par une réunion générale des gauches, comme membre du comité des dix-huit chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine aux entreprises extra-parlementaires du cabinet présidé par M. de Rochebouët. M. le comte de Choiseul-Praslin, décoré de la médaille militaire, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

CHOJECKI (Charles-Edmond). Voy. CHARLES-EDMOND.

CHOLER (Adolphe), auteur dramatique français, né à Paris, en 1824, devint l'un des plus actifs collaborateurs des pièces jouées sur les diverses scènes de genre de Paris : Palais-Royal, Variétés, Folies-Dramatiques, etc. Il a produit quelquefois seul, le plus souvent avec un ou deux collaborateurs, un très grand nombre de comédies-vaudevilles, de pièces bouffonnes ou parodies, d'opérettes, etc. Nous citerons, suivant l'ordre chronologique : *les Marquises de la fourchette*, comédie-vaudeville en un acte, avec M. Labiche (1854), qui eut un grand succès de gaieté; *Un cœur qui parle*, en un acte, avec M. Neré Desarbres (1855); *Six demoiselles à marier*, opérette-bouffe, en un acte, musique de M. Delibes (1857); *le Fils de la Belle au bois dormant*, féerie en trois actes, avec MM. Siraudin et Lambert Thiboust (1858); *les Méli-Mélo de la rue Meslay*, en un acte, avec M. Marc Michel (1859); *les Amoureux de la bourgeoise*, en un acte, avec M. Siraudin (même année); *Fou-Yo-Po*, en un acte, avec MM. Siraudin et Delacour (1860); *Comme on gâte sa vie*, en trois actes, avec M. Saint-Yves (même année); *Bébéactrice*, parodie en un acte de *Béatrix*, de M. Legouvé, avec M. Siraudin (1861); *Deux nez sur une piste*, en un acte, avec M. Marc Michel (même année); *Un Avocat du beau sexe*, en un acte, avec M. Siraudin (1862); *les Finesses de Bouchavannes*, en un acte (même année); *les Pinceaux d'Héloïse*, en un acte, et *la Vieillesse de Brididi*, en un acte, tous deux avec M. H. Rochefort (1863); *Une Femme dégelée*, en un acte, avec M. Clairville (1865); *le Procès Van Korn*, en un acte, avec M. H. Rochefort (même année); *Un pied dans le crime*, en trois actes, avec M. Labiche (1866); *les Chemins de fer*, en cinq actes, avec MM. Labiche et Delacour (1867); *Mademoiselle Pacifique*, en un acte, avec M. Saint-Yves (1868); *la Famille Guignol*, en un acte (1873); *Faut du prestige*, en un acte (1873); *Bobinette*, en un acte (1874); *Tous dentistes*, en un acte (1875), etc. M. Choler a été, en outre, le collaborateur de plusieurs autres auteurs, notamment de MM. Clairville, Cogniard, Dennery, Dumanoir et Lefranc.

CHOLLET (Jean-Baptiste-Marie), chanteur français, né à Paris, le 20 mai 1798, et fils d'un choriste de l'Opéra, commença, en 1806, au Conservatoire, des études de solfège et de violon, qui furent interrompues pendant quelques années, puis reprises avec beaucoup d'ardeur. Il obtint un prix de solfège en 1814; mais l'année suivante, le Conservatoire ayant été fermé par les événements politiques, il entra parmi les choristes de l'Opéra. Sa voix était alors celle d'un baryton. Il chanta aux Italiens, puis au théâtre Feydeau, de 1816 à 1818, et s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de province pour jouer les rôles de Martin. Il fut applaudi dans plusieurs villes, au Havre entre autres, sous le nom de Dôme-Chollet.

A la suite de brillants succès à Bruxelles, il obtint, en 1826, un engagement avantageux à

l'Opéra-Comique, et fut admis comme sociétaire en 1827. Il chanta dès lors les rôles de ténor; Herold écrivit pour lui *Marie*, et plus tard *Zampa*, où il a laissé des souvenirs ineffaçables. Il obtint aussi un grand succès dans *la Fiancée* et *Fra Diavolo* de M. Auber. *Le Postillon de Lonjumeau* d'Adam fut son triomphe.

Devenu libre par la dissolution de la société de l'Opéra-Comique et la ruine de l'administration qui lui succéda, M. Chollet alla jouer dans les grandes villes de province. En 1832, il débuta au grand théâtre de Bruxelles, où il resta deux années. Après un engagement d'une année au théâtre de la Haye, il rentra à l'Opéra-Comique (1835), et fut encore accueilli avec quelque faveur dans *l'Éclair*, *le Chalet*, *le Brasseur de Preston*. En 1840, il quitta le théâtre. Il essaya plus tard, de reparaître dans *le Postillon de Longjumeau*, au Théâtre-Lyrique (1854), et revint une dernière fois à la scène en 1872. Violoniste habile et compositeur distingué, M. Chollet a publié, à Paris et à Bruxelles, des romances et des nocturnes, dont plusieurs ont eu du succès.

CHONSKI (Henri DE), économiste polonais, né à Kremenetz (Volhynie) en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude des institutions de crédit. Après les désastres de 1831 et la soumission de la Pologne, il vint à Paris, se fit naturaliser Français, et fut admis, comme rédacteur, au ministère de l'agriculture et du commerce. Il est le principal auteur de l'ouvrage intitulé : *Des Institutions de crédit foncier et agricole dans les divers États de l'Europe* (Imp. nationale, 1851, gr. in-8); il a publié, en outre : *Études sur les colonies hollandaises* (1850, in-8), et la traduction des *Mémoires de lord Holland* (1851, in-12).

CHOPART (Louis-Narcisse), marin français, né le 6 mai 1806, entra au service en 1825. Nommé successivement : élève le 1er novembre 1827, enseigne le 10 février 1830, lieutenant le 6 janvier 1834, capitaine de frégate le 1er novembre 1843, capitaine de vaisseau le 18 décembre 1848, contre-amiral le 9 août 1858, il a été promu vice-amiral le 27 janvier 1864. Le 18 octobre 1853, il fut nommé commandant de *l'Uranie*, frégate école des canonniers-marins, le 24 février 1855 commandant du vaisseau *le Suffren*, le 19 janvier 1858 chef d'état-major de l'escadre d'évolution, le 1er octobre 1861 préfet maritime à Lorient et enfin à Toulon.

Dans l'intervalle de ces divers commandements, l'amiral Chopart siégea plusieurs fois au conseil des travaux et au conseil d'amirauté; le 15 juin 1849, il entra dans ce dernier conseil comme membre adjoint; le 29 janvier 1850, il fut nommé membre titulaire du conseil des travaux, comme capitaine de vaisseau; il y fut rappelé le 29 juin 1853. Il fut nommé membre du conseil des prises le 23 janvier 1856. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1866 et grand-croix, le 5 mai 1871; à la même époque, il a été admis dans le cadre de réserve.

CHOQUE (Emmanuel-Louis-Joseph), ancien député, représentant du peuple et membre du Corps législatif français, né à Douai (Nord) le 15 septembre 1806, se fit recevoir docteur en droit à Paris, en juillet 1839. Après avoir exercé les fonctions d'avoué, il entra, en 1845, dans la carrière politique, comme député de sa ville natale. Il prit place au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. En 1846, il ne fut pas réélu, mais il continua de se mêler à la politique, et prit une part active à la campagne des banquets réformistes, à côté des chefs de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 191 875 voix, le troisième sur la liste des vingt-huit élus du Nord. Membre du Comité des finances, il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du président, et soutint de son vote sa politique intérieure et extérieure. Réélu, le dix-huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et donna son appui à la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement au Corps législatif, il fut élu dans la circonscription de Douai, qui le réélut en 1857. Remplacé par M. Lambrecht, en 1863, il l'emporta, en 1869, avec 13 289 voix, contre 12 280 données à son concurrent. — M. Choque est mort à Douai en novembre 1873.

CHOTEK (François-Xavier), compositeur allemand, né le 22 octobre 1800, à Liebisch (Moravie), où son père était maître d'école, fit ses classes au gymnase de Freiberg, et suivit les cours de jurisprudence et de philosophie à l'Université de Vienne. En 1824, il quitta la carrière du droit pour se livrer complètement à l'étude de la musique; il eut pour maîtres d'harmonie et de contre-point l'organiste de la cour, Henneberg, et Simon Sechter. L'œuvre musicale de cet artiste comprend plus de cent compositions d'un genre léger et gracieux, telles que *contredanses*, *romances*, *rondeaux* et autres morceaux faciles. Le plus connu de ses ouvrages est une *Anthologie musicale*, suite de fantaisies et de variations sur des motifs d'opéras en vogue. M. Chotek s'est fait à Vienne, comme professeur, une brillante position.

CHOUQUET (Adolphe-Gustave), littérateur français, né au Havre, le 16 avril 1819, est le fils d'un banquier qui perdit sa fortune en cherchant à créer le chemin de fer de Paris à la mer. M. G. Chouquet quitta la France en 1840 et se rendit à New-York, où il devint professeur de littérature française et écrivit quelques ouvrages d'éducation. Il revint en France en 1860 pour cause de santé, se fit connaître par une collaboration assidue à *l'Art musical*, à *la France musicale*, etc., et fut attaché à la rédaction du *Dictionnaire des beaux-arts* publié par l'Institut. Il a été nommé conservateur du musée du Conservatoire de musique et décoré de la Légion d'honneur.

Plusieurs fois lauréat de l'Institut pour des poèmes et des cantates, M. G. Chouquet a publié une *Histoire de la musique dramatique depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1873, in-8), également couronnée, et un *Catalogue raisonné* des instruments confiés à sa garde (1875, in-8).

CHRISTIAN IX ou CHRÉTIEN IX, roi de Danemark, et, selon les annuaires officiels, roi des Wendes et des Goths, duc de Schleswig-Holstein, Storémarie, Ditemarchie, Lauenbourg et Oldenbourg, est né le 8 avril 1818. Fils du duc Frédéric-*Guillaume*-Paul-Léopold de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg, mort le 17 février 1831, il monta sur le trône de Danemark, le 15 novembre 1863, en vertu du traité de Londres du 8 mai 1852 et de la loi de succession danoise du 31 juillet 1853, à la mort de Charles-Chrétien-Frédéric VII.

Les circonstances étaient difficiles. Toutes les puissances allemandes attendaient, d'un commun accord, la mort de Frédéric VII pour enlever au Danemark les parties plus ou moins allemandes

[illegible] de Schleswig, tout en res- [illegible] sur les vues et moyens d'exé- [illegible] sur le sort qui serait fait aux [illegible] du royaume danois. Un [illegible] de troupes fédérales, composé d'un [illegible] de Saxons et de Prussiens, en- [illegible], au nom de la Diète germani- [illegible] l'Autriche et la Prusse se sub- [illegible] de cette dernière et écrasè- [illegible] ci-devant danoises de forces [illegible] l'année 1864 ne fut signalée, pour [illegible] que par des désastres. Dès le 1er fé- [illegible], les troupes austro-prussiennes franchirent [illegible] l'armée devant elles, s'em- [illegible] places fortes et des villes. A la fin du [illegible], les Prussiens, vainqueurs dans plusieurs [illegible], occupaient tout le Jut- [illegible] bombardements les rendaient [illegible], notamment, le 27 avril, [illegible]. Au milieu de ces défaites, [illegible] avait à faire face à [illegible], auxquelles donnait lieu [illegible] de la paix. Les préli- [illegible] signés le 1er août : le Dane- [illegible], le Schleswig et le Lauen- [illegible] l'Autriche, entre lesquelles [illegible] devait faire naître de [illegible]

Le roi Christian IX, abandonné des puissances [illegible] sanctionné ses droits, ne [illegible] de ses ennemis ; la ba- [illegible] en présence d'une po- [illegible] et toute-puissante. [illegible] qu'à éviter avec [illegible] pour le moment, dans [illegible] conflit : c'est ce que le [illegible] de faire. Opposant la [illegible], il se concilia de plus en [illegible] l'Europe ; il chercha surtout [illegible] la France. A l'intérieur, il [illegible] deux Chambres, le Lands- [illegible] une constitution nouvelle, [illegible], et il ouvrait en personne, le [illegible] Rigsdag élu d'après la [illegible]. Tout en cédant aux me- [illegible] prenait des mesures pour [illegible] militaires danoises. La loi [illegible] l'armée, y fit entrer [illegible] de libération ni [illegible] l'armement fut mis au niveau [illegible], le fusil à aiguille [illegible] de la flotte a été [illegible] transformé. Pour se [illegible] le roi vendit aux États- [illegible] Saint-Thomas, Saint-Jean et [illegible] Antilles, au grand déplaisir [illegible] (novembre 1867). [illegible] à la même puis- [illegible] des Indes orientales [illegible] au dehors, le [illegible] quelques chemins de [illegible] de crédit se déve- [illegible] semblait avoir [illegible] constante [illegible] par la vic- [illegible] et de la prospé- [illegible] du prince royal [illegible] princesse Louise [illegible] Charles XV, fut [illegible] entre les pays [illegible].

[illegible] (Robert), médecin écossais, né [illegible], fut reçu [illegible] en 1819, après [illegible] dans cette dernière [illegible] dans les principales écoles du continent, et particulièrement dans celle de Paris. A vingt-quatre ans, il succédait au savant docteur Alison, comme professeur de médecine légale à Édimbourg. Attaché à l'hospice royal, il y remplit avec distinction, pendant plusieurs années, les fonctions de médecin ordinaire. Enfin, à la mort du docteur A. Duncan, il fut appelé, en 1832, à la chaire de matière médicale et de clinique. Depuis cette époque, sa réputation ne cessa de grandir, comme professeur, comme médecin consultant et comme écrivain. Deux fois président du Collège royal des médecins d'Édimbourg, il devint un des vice-présidents de la Société royale de la même ville, et médecin ordinaire de la reine pour l'Écosse. Il a été créé *baronnet* en 1871. Il a été élu associé étranger de l'Académie de médecine en 1875.

On a de lui, entre autres ouvrages fort estimés : ***Traité sur les poisons*** (Treatise on Poisons, 1829 ; 4e édit., 1844) ; ***Dégénérescence de la granuleuse des reins*** (Granular Degeneration of the Kidneys, 1838) ; ***Dispensaire ou commentaire sur les pharmacopées*** (Dispensary or commentary on the Pharmacopœas, 1842 ; 2e édit., 1848).

M. Christison a été, en outre, le principal rédacteur de la ***Pharmacopée d'Édimbourg*** (1839) et a donné, dans les feuilles médicales, plusieurs articles, parmi lesquels on cite ceux *sur les acides oxaliques* considérés comme poisons (on Oxalic acids) et sur la simplification des moyens propres à découvrir les plus petites quantités d'arsenic.

CHRISTMAS (Henry), professeur et savant anglais, né à Londres en 1811, entra dans les ordres en 183?, exerça son ministère pendant quelques années, puis devint bibliothécaire et secrétaire au collège de Sion (1841-1848). Secrétaire de la Société de numismatique, de 1844 à 1857, il fut nommé, en 1854, professeur d'histoire anglaise et d'archéologie à la Société royale de littérature. De plus il est membre de la Société impériale des antiquaires de la marine et de l'Académie royale d'histoire de Madrid.

M. Christmas est un des plus ardents adversaires de la peine de mort : une brochure, qu'il a écrite dans ce sens, a obtenu le plus grand succès. Il a publié en outre : ***Mythologie universelle*** (Universal mythology) ; ***Côtes et îles de la Méditerranée*** (Shores and Islands of the Mediterranean) ; ***Hommes d'État chrétiens*** (Christian Politics) ; ***Prédication et Prédicateurs*** (Preachers and preaching). On a de lui plusieurs traductions : celles des ***Méditations poétiques***, de Lamartine ; du ***Monde fantôme***, de Calmet ; de *la République des fous*, de Wieland, et d'une partie des *Lusiades*, de Camoens. Enfin il a édité plusieurs publications périodiques : *Church of England quarterly Review* (1840-1843) ; *the Churchman* (1840-1843 et 1845-1848) ; *the British Churchman* (1854-1858) ; *the Literary Gazette* (1859-1860).

CHRISTOPHE (Ernest), statuaire français, né en janvier 1817 à Loches (Indre-et-Loire), est fils d'un avocat de cette ville. Entré dans l'atelier de Rude en 1846, il travailla avec lui à la statue couchée de Godefroy Cavaignac placée sur son tombeau au cimetière Montmartre et qui fut signée du maître et de l'élève (1847). Outre un groupe d'enfants en pierre pour le nouveau Louvre, on cite de cet artiste : *Philoctète abandonné dans l'île de Lemnos*, statue de marbre (1851) ; *la Douleur*, statue de plâtre (1855), première pensée du *Masque*, statue en marbre, de proportions colossales (1876) qui, après avoir été très discutée dans la presse, fut acquise par l'État et placée dans le jardin des Tuileries ; elle a valu à M. Christophe une médaille de 3e classe

CHRISTOPHLE (Bertrand-Marie-Luc), homme politique français, ancien député, est né à Issoire, le 13 octobre 1827. Nommé conseiller de préfecture de la Somme, le 15 février 1852, puis du Puy-de-Dôme, le 24 mars 1854, il devint sous-préfet d'Ambert le 9 août 1855, secrétaire général de la préfecture de l'Hérault le 21 juillet 1857, puis de celle des Alpes-Maritimes le 4 février 1861, et donna sa démission au mois de mars suivant. Membre du Conseil général pour le canton de Cunlhat, il entra, en 1861, au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription du Puy-de-Dôme, et fut réélu au même titre, en 1863, par 20 225 voix sur 20 290 votants, et, en 1869, par 18 413 voix sur 20 710 votants. Après le 4 septembre 1870, il est rentré dans la vie privée. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

CHRISTOPHLE (Albert-Silas-Médéric-Charles), jurisconsulte et homme politique français, ancien ministre, né à Domfront (Orne), le 13 juillet 1830, fit ses études de droit à Caen, et fut lauréat de la Faculté de cette ville en 1850. Reçu docteur en 1852, il acheta à Paris une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation en 1856. Il fit partie du conseil de l'ordre de 1866 à 1869. Le 6 septembre 1870, nommé préfet de l'Orne, il appliqua paranticipation, dans son département, le principe de la nomination des maires et adjoints par les conseils municipaux, obtint du conseil général un emprunt de 2 500 000 francs, avec lequel il équipa quatre bataillons de mobiles et trois légions de mobilisés, et donna sa démission le 28 décembre 1870, à la suite du décret du 25, prononçant la dissolution des Conseils généraux et chargeant les préfets de constituer des commissions départementales. Au 8 février 1871, il fut nommé représentant de l'Orne à l'Assemblée nationale, le cinquième sur la liste, par 53 618 suffrages, Membre et président du centre gauche, il a fait partie des commissions des lois sur la magistrature. les conseils municipaux, la décentralisation, les lois constitutionnelles, etc. Il fut rapporteur de la loi sur les élections sénatoriales. M. Christophle, qui s'était déjà prononcé à plusieurs reprises, dans son département, pour l'établissement définitif du gouvernement républicain, fut élu député, le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Domfront, sans concurrent, par 9827 voix.

A la formation du premier ministère républicain, sous la présidence de M. Dufaure, M. Christophle fut nommé ministre des travaux publics (9 mars 1876). Il se signala par une importante réforme de l'administration centrale de son ministère, en plaçant des ingénieurs à la tête de tous les services. Il élargit également les attributions des Conseils supérieurs des ponts et chaussées et des mines, les faisant participer dans l'appréciation des titres à l'avancement. Ces mesures furent accueillies avec faveur par les intéressés et par l'opinion publique. Il exécuta aussi plusieurs excursions en France et à l'étranger pour y étudier le système de chemins de fer, notamment en Hollande (janvier 1877). M. Christophle garda son portefeuille sous la présidence de M. Jules Simon et donna sa démission avec ses collègues après la lettre du maréchal de Mac-Mahon à ce dernier (mai 1877). Il reprit sa place sur les bancs du centre gauche et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Après la dissolution, il se représenta dans la même circonscription et fut réélu, le 14 octobre, par 9147 voix, contre 2544 obtenues par le candidat officiel et légitimiste, M. Gripon. Il a été nommé gouverneur du Crédit foncier le 13 février 1878, en remplacement de M. Grivart, sénateur.

M. Christophle, qui a collaboré assidûment à la *Revue pratique* et à la *Revue critique de jurisprudence*, a fait partie de la rédaction du journal *la Presse*, en 1858 et 1859. Il a publié un *Traité des travaux publics* (1862, 2 vol. in-8), ouvrage spécial très estimé.

CHURCH (sir Richard), général grec, né en 1785, est fils d'un propriétaire irlandais. Entré en 1800 dans la carrière des armes, il servit dans l'infanterie britannique, prit part aux expéditions du Ferrol et de Malte, passa ensuite au service du roi de Naples, et fut blessé à la défense de Capri. En 1811, il leva un corps d'Arnautes et de Klephtes, fut nommé lieutenant-colonel en 1812, reçut les insignes du Bain en 1815, et fut, en 1822, créé chevalier. Comme l'amiral Cochrane, son compatriote, il vint mettre son épée au service des Hellènes, qui, depuis six ans, faisaient d'héroïques efforts pour conquérir leur indépendance (1827).

Nommé par l'Assemblée nationale généralissime des forces de terre, il opéra immédiatement contre Athènes et réussit d'abord à s'emparer du couvent de Saint-Spiridion; mais la division, favorisée par la jalousie des chefs de bandes, s'étant mise dans son petit corps d'armée, il se vit bientôt réduit à faire la guerre de partisans. Après s'être solidement retranché dans l'isthme de Corinthe, il profita de la victoire de Navarin pour envahir l'Acarnanie avec 5000 hommes, et occupa toute la province jusqu'au golfe d'Arta, à l'exception de quelques forts voisins de la mer. En 1828, il obligea Reschid-pacha à la retraite; l'année suivante, il se rendit maître du golfe d'Ambracie et bloqua Prevesa, qui, après une résistance opiniâtre, se rendit le 17 mai.

La paix ayant été conclue, le général Church, sacrifié à la rivalité de Capo-d'Istrias, envoya sa démission à l'Assemblée nationale, et, comme la Grèce était devenue pour lui une terre d'adoption, il se retira à Argos, où il vécut dans l'obscurité. En 1830, il reçut l'ordre de quitter le territoire; mais il n'en tint pas compte et sut se dérober aux poursuites, grâce à l'influence qu'il avait conservée sur ses anciens compagnons d'armes. Après l'assassinat du président (1831), il se rallia aux adversaires de la politique russe, fut placé une seconde fois à la tête de l'armée et resta en état d'opposition avec le gouvernement jusqu'au moment où l'intervention française rétablit l'ordre. Lors de la création du royaume grec, il devint conseiller d'État, puis membre du Sénat, où, malgré son grand âge, le général ne cessa de siéger. — Le général Church est mort à Athènes, le 21 mars 1873.

On a de lui un *Mémoire sur les limites à assigner au nouvel État grec* (Observations of an eligible line of frontier for Greece, Londres, 1830), publié par son beau-frère V. Norton.

CHURCH (Frédéric-Edwin), peintre paysagiste américain, né à Hartford (Connecticut), le 14 mai 1826, suivit très jeune l'atelier de Thomas Cole et attira de bonne heure l'attention sur lui, par ses vues d'*East-Rock* et de *New-Haven*. En 1853, après avoir déjà pris rang parmi les paysagistes de son pays par plusieurs *Vues des montagnes de Catskill*, il voyagea dans l'Amérique méridionale et en rapporta de splendides sujets qu'il rendit avec un grand éclat de couleurs. Les principaux furent : *Vues de la grande chaîne de montagnes de la Nouvelle-Grenade*, *les chutes du Niagara*, *le centre des Andes* (Heart of the And.

[illegible], les *Cordillères*, *Sous le Niagara*. Après un second voyage dans l'Amérique du Sud, il revint en Europe et alla visiter l'Orient et la Palestine, [illegible] une nouvelle série de toiles : *Damas*, *Jérusalem*, *le Parthénon* (1869-1871). Plus récemment il a exposé à New-York des *Scènes sous les Tropiques*. Plusieurs des œuvres de cet artiste ont été souvent reproduites par la gravure. Il a obtenu une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle [illegible] en 1867.

CHWOLSON (Daniel), érudit russe, né à Wilna, le 15 décembre 1819, de parents israélites, fut [illegible] Talmud, apprit sans maître [illegible], puis, sachant aussi l'allemand, [illegible], en 1841, à Breslau, et en 1847 à Vienne, [illegible] les langues orientales. Il passa en 1850 à Saint-Pétersbourg, où ses travaux sur [illegible] furent très appréciés de l'Académie. Il avait déjà une grande réputation de [illegible] 1855, s'étant converti au christianisme, il obtint le titre de professeur ordinaire de langues orientales à l'Université de Saint-Pétersbourg.

[illegible], écrits soit en allemand, [illegible] : *les Sabéens et le Sabéisme* (*Die Ssabier und der Ssabismus* ; Saint-Pétersbourg, 1856, 2 vol.) ouvrage imprimé par [illegible] impériale ; *Des traces de* [illegible] *babylonienne dans les traductions arabes* (Ibid., 1859) ; *Accusations contre les Juifs au moyen âge* (Ibid., 1861) ; *les* [illegible] (Ibid., 1872).

CIALDINI (Enrico), général italien, duc de Gaëte, né [illegible] 1811, à Lombardina, maison de campagne de son père, située près de Castelnuovo [illegible], est fils d'un ingénieur [illegible] routes de l'État de Modène [illegible] 1821. Après [illegible] philosophiques à l'Université [illegible] les cours de médecine dans [illegible], lorsque éclata le mouvement révolutionnaire de février 1831. Il s'enrôla dans [illegible] légère organisé à Reggio, [illegible] jusqu'à sa dissolution [illegible], il fut embarqué [illegible] à Marseille, d'où il se [illegible] sa famille étant frappée [illegible], il se trouva réduit [illegible] 1 fr. 50 c. payée par le gouvernement.

[illegible] résolut néanmoins de continuer [illegible] médicales ; logé à l'hôtel [illegible] de la Harpe, il suivit les cliniques [illegible] de Lisfranc et de M. Rostan. [illegible] entreprenait la traduction en [illegible], de Jean-Jacques Rousseau, [illegible] chirurgicales de M. Velpeau. [illegible] d'une existence aussi laborieuse [illegible] indomptable énergie, lorsque [illegible] du choléra à la fin de 1832 faillit [illegible].

[illegible] s'engagea dans la légion d'Oporto [illegible] don Pedro, et fit heureusement [illegible] le Portugal, dans laquelle il [illegible] caporal fourrier, sergent, et [illegible] sergent, lorsqu'une croix [illegible] et de l'épée ayant été accordée [illegible], elle lui fut décernée par [illegible] camarades.

[illegible], le jeune Cialdini passa en [illegible] contre don Carlos, au service [illegible], faisant de l'avant-garde [illegible] le général Durando. [illegible] dans la même [illegible] de Morella, il lui sauva la vie au péril de la sienne. Quand l'absolutisme eut succombé avec don Carlos, la légion d'Oporto fut dissoute ; M. Cialdini avait alors le grade de lieutenant-colonel, qui lui fut reconnu par le gouvernement de la reine Isabelle. Admis dans la gendarmerie, on lui donna pour résidence la ville de Valence, où il se maria avec une jeune fille de famille distinguée.

Le mouvement italien de 1848 rappela M. Cialdini dans son pays. Il entra lieutenant-colonel dans le corps du général Ferrari, servit en Vénétie et fut bientôt nommé colonel. A la bataille de Vicence, il fut blessé grièvement et tomba entre les mains des Autrichiens. Guéri et rendu à la liberté, il rentra dans l'armée piémontaise et fut chargé de l'organisation d'un régiment qu'on appela régiment des duchés, parce qu'il était composé de 3000 volontaires des duchés italiens. Il fit la campagne de 1849 contre Radetzki, à la tête de ce régiment. Peu de jours avant la bataille de Novare, se trouvant à l'avant-garde, il soutint contre des forces supérieures, un combat de plusieurs heures, qui, par l'inertie de Ramorino et l'abandon d'une partie de ses troupes, dut se terminer par une retraite.

M. Cialdini avait acquis dans ces événements une brillante réputation personnelle, lorsque le Piémont résolut de prendre part à la guerre de Crimée ; il fut, comme colonel, désigné pour commander la 3e brigade du corps d'armée piémontais. A son retour, il fut confirmé major-général et nommé aide de camp du roi. Ce dernier honneur fut très remarqué, parce que jusqu'alors les aides de camp du roi avaient appartenu exclusivement à la noblesse. Il fut, à la même époque, chargé de l'inspection générale des bersagliers.

Placé à la tête d'une division dès le début de la guerre de 1859, M. Cialdini combattit à Palestro, et fit avec distinction toute la campagne. Il avait été nommé lieutenant général et fut chargé, avec le commandement du 4e corps d'armée, d'occuper la Romagne. Depuis cette époque, les actes du général Cialdini tiennent une place importante dans l'histoire contemporaine, et à son nom se rattachent : l'entrée des Piémontais dans les Marches, en septembre 1860, la prise de Pesaro, la bataille de Castelfidardo, le siége et la reddition de Gaëte, la capitulation de Messine, etc. Quand il entra à Ancône, comme vainqueur, en 1860, il y avait dix-neuf ans qu'il en était sorti comme exilé.

Il fut promu, à la fin de 1860, par le roi Victor-Emmanuel à la dignité de général d'armée (maréchal), en même temps que les généraux Garibaldi et Fanti.

Au mois d'avril 1861, le général Cialdini, nommé député par le collége de Reggio, en Émilie, vint occuper son siége au Parlement italien. Il y était à peine depuis quelques jours quand, blessé par quelques paroles imprudentes de Garibaldi, il écrivit à ce dernier une lettre qui annonçait une rupture ; mais les deux généraux furent réconciliés par le marquis Pallavicino, leur ami commun. Le 9 juillet, le général Cialdini arriva à Naples comme lieutenant général du roi dans les provinces méridionales ; il y resta jusqu'au 1er novembre, époque où il fut, sur sa demande, remplacé par le général La Marmora. L'année suivante, lorsque Garibaldi tenta de provoquer en Sicile un mouvement pour l'achèvement immédiat de l'indépendance italienne, le général Cialdini fut envoyé en Sicile et investi du commandement militaire et politique, avec tous les pouvoirs relatifs à l'état de siége (21 août). Quelques jours après, sa mission était terminée par la victoire du colonel Pallavicini à Aspro-

monte, et il revenait à Turin, combattant d'abord le projet d'amnistie auquel pourtant il finit par se rendre. Il recevait peu après un des grands commandements militaires de l'Italie, avec Bologne pour résidence. Au mois de mars 1864, il fut nommé sénateur.

Lorsque l'alliance de l'Italie et de la Prusse eut tout préparé, dans les premiers mois de 1866, pour l'expulsion des Autrichiens de la Vénétie, le rôle militaire de Cialdini eut peu d'influence sur les événements. Mis à la tête du 4[e] corps d'armée, il alla prendre dans les régions basses du Pô des positions qu'il dut abandonner à la nouvelle de la défaite de Custozza, pour se replier sur son quartier général de Bologne et sur Plaisance (24 juin); mais au milieu du mois suivant, après la victoire des Prussiens à Sadowa, il put s'avancer derrière le quadrilatère, et précipiter la retraite des Autrichiens sur le Tyrol. Il fut nommé chef d'état-major de l'armée, en remplacement du général La Marmora, démissionnaire, par décret du 18 août 1866.

Le général Cialdini fut désigné pour ministre plénipotentiaire à Vienne, au commencement d'octobre 1867; mais il ne se rendit pas à son poste, et dans le même mois, lors de la retraite de M. Rattazzi, le roi le chargea de former un cabinet dont le programme devait avant tout reposer sur le maintien de la convention de septembre avec la France au sujet de Rome. Les combinaisons ministérielles qu'il essaya ne furent point viables. Le 20 novembre suivant, le général Cialdini recevait le titre de commandant supérieur des troupes de l'Italie centrale. Au commencement de 1869, ses discussions avec le général La Marmora, au sujet des événements de 1866, eurent un assez grand retentissement.

Lors de l'avènement du duc d'Aoste au trône d'Espagne (4 décembre 1870), le général Cialdini l'accompagna en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et resta en Espagne jusqu'en 1873. Le 1[er] décembre de la même année, il reçut la présidence du comité de l'état-major général avec le titre de duc de Gaëte; mais il abandonna cette fonction pour cause de santé, le 12 décembre 1874. Nommé ambassadeur à Paris, le 22 juillet 1876, sa nomination provoqua l'expression d'un certain mécontentement de la part des droites des chambres françaises, et M. Gambetta dut rappeler qu'en 1870, le général Cialdini avait été le seul membre du Parlement italien qui eût demandé que l'Italie vînt au secours de la France. Le bruit, plusieurs fois répandu, du rappel du général Cialdini, a pris plus de consistance en octobre 1878, à la suite d'incidents particuliers qui ont occupé la presse.

Haut dignitaire d'un grand nombre d'ordres étrangers, il a été fait grand officier de la Légion d'honneur.

CIBIEL (Louis-Alfred), député français, est né à Rouen le 11 mai 1841. Petit-fils de Barbet, ancien pair de France, allié à la famille de Darblay aîné, ancien député, et l'un des plus riches propriétaires de l'Aveyron, il avait été maire de Villefranche et conseiller général pour le canton de ce nom, lorsqu'il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, comme candidat conservateur et catholique, et en déclarant dans une lettre adressée au *Moniteur* qu'il n'appartenait pas au parti bonapartiste. Élu par 8236 voix contre 3000 environ partagées entre deux concurrents, il siégea au centre droit et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, appuyèrent de leur vote le cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, dans la 1[re] circonscription de Villefranche, par 7200 voix contre 3840 obtenues par le candidat républicain, M. Foulquié.

CIBOT (François-Barthélemy-Michel-Édouard), peintre français, né à Paris, le 11 février 1799, concourut, de 1822 à 1826, à l'École des beaux-arts, et suivit tour à tour l'atelier de Pierre Guérin et celui de Picot. Il exposa, pour la première fois, au Salon de 1827, aborda le portrait, et plus tard l'histoire et la peinture de genre, à la suite d'un voyage fait en Suisse (1834). — Il est mort à Paris, le 10 janvier 1877.

Les œuvres principales exposées par M. Cibot, sont: une *Mère blessée allaitant son enfant* (1827); *Jésus tenté par Satan*, un *Trait de la vie de Frédégonde*, *les Beignets*, ou *Louis XV et Mlle d'Humières*, *les Amours des Anges*, une *Chaîne de forçats* (1836); *la Visite indiscrète*, *Diane posant pour Jean Goujon devant Henri II*, *les Petits conscrits*, *Galilée à Notre-Dame*, *Raphaël et le Pérugin*, *la Jeune mariée*, *Regina Cœli* (1846); une *Nativité*, *Caritas*, et toute une suite de *Portraits*, dont quelques-uns en pied (1829-1853). Six anciens sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Vallée de Fontenay-aux-Roses*, les *Châtaigniers d'Aulnay*, un *Fourré de bois* et un *Portrait*. On lui doit encore: *Judith se rendant au camp d'Holopherne*, *les Paresseuses*, tableau exposé à Cambrai et acheté par cette ville (1827); *l'Origine du Sacré-Cœur*, à l'église Saint-Leu; *les Funérailles de Godefroy de Bouillon*, *la Victoire de Raymond Dupuy*, et *la Défense de Beauvais*, pour les galeries de Versailles, un *Parc à Orsay*, *le Printemps*, *l'Été*, *les Environs de Sceaux* (1857); *l'Ange peut sommeiller*, *l'Ange veille et prie*, *Environs de Sceaux*, *Premiers jours de mai* (1859); *Paysage à Aulnay*, *Environs de Sceaux*, *les Charitrux* (Sceaux), un *Intérieur de forêt* (1861); *Vallée de la Bièvre*, *Falaises du Tréport*, *Bords de la Sarthe* (1863), *le Gouffre près Seineport* (1864), qu'il a encore fait paraître à l'Exposition universelle de 1867, de même que le suivant; *Vue prise à Soisy-sur-École* (1865); *Vallée de Sceaux*, *Vue prise près de Baulieu* (1866); *une Sablière*, *Paysage* (1868); *Bois de Meudon*, *les Châtaignes* (1869). On lui doit de plus des peintures murales exécutées dans l'église Saint-Leu, etc. Cet artiste a obtenu une 2[e] médaille en 1836, une 1[re] en 1843, une mention en 1855 et la décoration de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

CIESZKOWSKI (Auguste, comte), économiste polonais, né à Sucha (Pologne), le 12 septembre 1814, a été, en 1848, député du grand-duché de Posen à l'Assemblée nationale de Prusse; depuis 1849 il a siégé dans la seconde Chambre. Philosophe rationaliste, il a publié un *Traité sur la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme* et une *Philosophie de l'histoire*; mais il est connu surtout comme économiste libéral. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes*, et diverses études sur les salles d'asile, sur les caisses d'épargne, sur les finances de l'Angleterre, sur *l'income-tax*, etc., il a publié un ouvrage qui a attiré l'attention des économistes, intitulé : *Du crédit et de la circulation* (Paris, 1839, in-8). La deuxième édition (18..) est augmentée du rapport présenté par l'auteur au congrès central d'agriculture sur la question du crédit foncier.

CIRCOURT (comte Anne-Marie-Joseph-Albert DE), littérateur français, né à Bouxières-aux-Chênes (Meurthe), le 25 juin 1809, entra à l'École de marine en 1824, et fit partie de l'expédition

d'Alger. Officier démissionnaire en 1830, il se tourna vers la littérature et fournit des nouvelles et des récits de voyages à la *Bibliothèque universelle de Genève*, au *Voleur*, à la *Revue* et à la *Chronique de Paris*, au recueil *France et Europe*, que dirigeait M. Berryer, etc. (1835-1840). En 1848 il revint au journalisme et rédigea jusqu'en 1851 la politique étrangère dans l'*Opinion publique*. Lors de l'élection du nouveau Conseil d'État par l'Assemblée nationale, il fut nommé, dans la séance du 25 juillet 1872, au troisième tour de scrutin, conseiller d'État, le dix-neuvième [illegible], par 277 voix sur 549 votants, [illegible] pas renommé le 20 juillet 1878.

Ses œuvres littéraires sont : une *Histoire des Maures Mudejares et des Morisques, ou des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens* (1845-1848, 3 vol. in-8); la *Bataille de Hastings* (1858, in-8); le *Victorial*, chronique de don Pedro Niño, comte de Buelna, 1379-1449 (1867, in-8), traduit de l'espagnol; la traduction du tome X de l'*Histoire des États-Unis* de M. Bancroft, auquel il a joint des *Conclusions* personnelles, qui [illegible] en anglais, etc.

CISSEY (Ernest-Louis-Octave COURTOT DE), général français, sénateur, ancien ministre, est né à Paris le [illegible] décembre 1810, d'une famille [illegible]. Il entra à l'École militaire de Saint-Cyr à la fin de l'année 1830, en sortit en [illegible] comme élève sous-lieutenant, et passa à l'École d'application d'État-Major. Nommé [illegible], il devint aide de camp du général [illegible], servit avec distinction en Afrique, [illegible] la Légion d'honneur après la [illegible], devint capitaine d'état-major [illegible]. Il se signala encore à la prise de [illegible], à Milianah, à Mascara, [illegible] plusieurs fois à l'ordre [illegible], chef d'escadron le 19 juin [illegible], lieutenant-colonel en 1850 et colonel deux [illegible] de Crimée et prit part [illegible], à la suite de laquelle [illegible] de brigade, le 18 mars 185[illegible] [illegible] le 13 août 1863, il [illegible] de la 11e division.

[illegible] avec la Prusse (juillet [illegible]) commandement de la première [illegible] corps (Ladmirault). En cette [illegible] de l'armée de Metz et prit [illegible] combats de Borny, Rezonville, [illegible] livrés autour de cette forteresse. Quand le maréchal Bazaine [illegible] de sa résolution de capituler, [illegible] énergiquement pour [illegible] une dernière fois de se frayer [illegible] la force. Après le refus de son [illegible] les inutiles négociations [illegible] généraux ennemis pour obtenir [illegible] capitulation plus favorables [illegible] l'Allemagne comme prisonnier [illegible] au service après la [illegible], il fit partie de l'armée [illegible] pour combattre l'insurrection [illegible] le 18 mars 1871, commanda [illegible] par les portes du [illegible] tournant [illegible] la rive gauche. [illegible] des 2 juillet [illegible] Ille-et-Vilaine [illegible] voix sur [illegible] département de la Seine [illegible] le premier. Le [illegible] du pouvoir exécutif [illegible] guerre, en remplacement [illegible], envoyé comme [illegible]. Il travailla

alors énergiquement à la réorganisation de l'armée, prépara les études relatives à la reconstruction des forteresses et à la défense générale du pays, mit à exécution le système des grands camps, préconisé par M. Thiers, et qui fut l'objet des plus vives critiques, encouragea l'escrime et la gymnastique dans les régiments, installa aux Invalides le musée d'artillerie agrandi et transformé, institua une commission pour le perfectionnement du fusil Chassepot, adopta le type de la pièce de 7 en bronze se chargeant par la culasse, favorisa l'étude de la langue allemande, rendit obligatoire pour les troupes de ligne la manœuvre élémentaire du canon, pour laquelle de vastes champs de tir furent préparés sur différents points du territoire, améliora l'hygiène du soldat, interdit aux officiers, sous des peines disciplinaires graves, d'imprimer des ouvrages ou de faire des communications aux journaux sans l'autorisation du ministre de la guerre, mais, en revanche, favorisa la création de publications spéciales, comme le *Bulletin de la réunion des officiers*, la *Revue d'artillerie* et la *Revue militaire de l'étranger*.

Au moment de la présentation de la loi pour la mise en jugement du maréchal Bazaine, le général de Cissey tenta, dans l'exposé des motifs, de laisser à son ancien chef le bénéfice de la provocation spontanée d'une mesure aussi rigoureuse. Ces ménagements furent mal accueillis par la majorité de l'Assemblée, et le bruit courut même de son remplacement au ministère (juin 1872).

Lors de la crise ministérielle qui amena, après la démission de MM. Jules Simon et de Goulard, un dernier ministère pris dans le centre gauche (19 mai 1873), M. de Cissey, qui avait offert sa démission, la reprit et fut maintenu à son poste après le renversement de M. Thiers, jusqu'à ce que le général du Barail eût été désigné comme son successeur (30 mai 1873). Par un décret daté du 31 mai, la médaille militaire lui fut conférée à la suite d'un rapport particulièrement élogieux du nouveau ministre. Il était appelé en même temps au commandement temporaire du 7e corps d'armée (4 juin) et, le 28 septembre suivant, à celui du 9e corps. La chute de M. de Broglie lui rendit son portefeuille et de plus la vice-présidence du conseil (22 mai 1874). Il remplit même l'intérim de M. de Fourtou au ministère de l'intérieur jusqu'à la nomination du général de Chabaud-Latour (juillet). Parmi les mesures importantes qui signalèrent la nouvelle administration de M. de Cissey, il faut rappeler la création d'une commission chargée d'étudier les bases d'organisation d'une école supérieure de la guerre, diverses circulaires relatives à l'exécution des règlements concernant les volontaires d'un an et l'adoption par l'Assemblée nationale du bataillon à quatre et non à six compagnies, comme le demandait d'abord le ministre. A la suite de l'adoption de la Constitution républicaine (25 février 1875), le cabinet se retira tout entier, mais, par décret du 10 mars, M. de Cissey rentra pour la troisième fois au ministère de la guerre. Bien que son premier acte eût été d'adresser aux chefs de corps une circulaire par laquelle il rappelait que les lois constitutionnelles étant promulguées, chacun devait y conformer sa conduite, et les invitait à veiller à leur observation, la presse libérale eut fréquemment l'occasion de blâmer l'inertie de l'autorité militaire en présence de la propagande cléricale dans les régiments. Il remania ensuite l'organisation territoriale de la gendarmerie, qui compta 31 légions au lieu de 26, supprima les divisions militaires et s'occupa de l'établissement d'une école d'essai pour les enfants de troupe. Élu sénateur inamovible le

17 décembre 1875, par 349 voix sur 629 votants, M. de Cissey conserva son poste lors de la constitution du cabinet de MM. Dufaure et Ricard (9 mars 1876) et présenta quelques jours après aux chambres d'importants projets de loi sur le service d'état-major, sur les champs de tir, sur les services des infirmiers et des subsistances. On commenta beaucoup son abstention au Sénat lors de l'élection de M. Buffet qui se présentait contre M. Renouard, en remplacement de M. Ricard et qui fut élu à la majorité d'une voix. A l'avènement du ministère de M. Jules Simon (13 décembre 1876), il fut remplacé par le général Berthault. Après l'acte du 16 mai, il vota la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie (20 juin 1877). Le 31 mars 1878, il prit le commandement du 11e corps d'armée à Nantes.

Décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1838, le général de Cissey a été promu officier le 8 août 1847, commandeur le 30 décembre 1858, grand officier le 28 décembre 1867 et grand-croix le 20 avril 1871.

CITTADELLA (Jean, comte), littérateur italien, né à Padoue le 7 mars 1806, étudia les belles-lettres, la philosophie et le droit, puis se voua exclusivement à la littérature. Il débuta par des essais poétiques, entre lesquels il faut citer le *Cafe Pedrocchi* (Padoue, 1832), écrit dans le genre cavalier et humoristique. Il donna ensuite une traduction en vers du poème latin de son professeur Rodari : *Descriptio proti vallis et quarumdam imaginum ex civibus Patavinis* (Padoue, 1835); *Histoire de la domination de Carrare* (Storia della dominazione Carrarese, Padoue, 1842, 2 vol.); *l'Italie et ses discordes* (l'Italia nelle sue discordie, ibid., 1878, 2 vol. in-8). M. Cittadella est sénateur du royaume d'Italie.

CLADEL (Léon), littérateur français, est né à Montauban, le 13 mars 1835. Clerc d'avoué à Paris, il quitta la procédure pour les lettres et débuta sous les auspices de Charles Baudelaire, par un livre intitulé : *les Martyrs ridicules* (1862, in-18), qui fut remarqué et dont Baudelaire avait écrit la préface. Il s'attacha dans les dernières années de l'empire à la rédaction de diverses feuilles littéraires, le *Boulevard*, le *Nain jaune*, le *Figaro*, la *Revue française*, etc., et à celle des journaux politiques de nuance républicaine, le *Siècle*, le *Rappel*, etc. Son roman-feuilleton de *Pierre Patient*, publié dans l'*Europe* de Francfort, fit interdire ce journal en France. Après 1870, il collabora à la *République française*, à l'*Événement*, à l'*Avenir*, au *National*, au *Radical*, au *Bien public*, etc., et leur fournit surtout des feuilletons. Une nouvelle publiée dans cette forme par l'*Événement*, *Une Maudite*, fut poursuivie pour attentat à la morale publique et valut à l'auteur une condamnation à un mois de prison. Deux de ses premiers romans, parus en volume, ont marqué la place de M. L. Cladel entre les écrivains réalistes d'un véritable talent; ce sont : le *Bouscassier* (1869, in-8, nouv. édit. in-12), et la *Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive* (1872, in-18), faisant tous deux partie d'une série intitulée *Mes paysans*; le second, publié en feuilleton par le *Constitutionnel*, avait été l'occasion, dans l'*Univers*, d'un « premier-Paris », de M. Louis Veuillot, reproduit par l'auteur en guise de préface. On cite depuis : *les Va-Nu-Pieds* (1873, in-8 illustré), *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs* (1878, in-18).

CLAIRIN (Jules-Victor-Georges), peintre français, né à Paris le 11 septembre 1843, élève de Picot et de Pils, entra à l'École des Beaux-Arts, où il se lia particulièrement avec MM. Henri Regnault et Ed. Théophile Blanchard (voyez ces noms), dont il fut le collaborateur pour un *Panneau de salle à manger* (1867); il accompagna plus tard le premier en Bretagne, en Espagne, au Maroc et sur le champ de bataille de Buzenval. Il a successivement exposé : *Épisode du conscrit de 1813* (1866); *Brûleuses de varech en Bretagne*; *Pilleurs de la baie des Trépassés* (1868); les *Volontaires de la liberté*, *épisode de la révolution espagnole de 1868* (1869); *Portrait de Mlle Sarah Bernhardt* (1873), qui fut très remarqué; le *Massacre des Abencérages à Grenade*; un *Conteur arabe à Tanger* (1874); *Portraits* (1877); *Moïse*, *le Fils du cheik* (1878).

CLAIRVILLE (Louis-François NICOLAIE, dit), auteur dramatique français, est né à Lyon, le 28 janvier 1811, de parents comédiens; son père, en quittant sa famille pour se faire acteur, avait changé de nom et pris celui de Clairville, sous lequel son fils s'est fait connaître. Celui-ci passa sa jeunesse dans les coulisses de Mme Saqui, puis au théâtre du Luxembourg, où il débuta à dix ans. Il remplit à la fois, sous l'administration de son père qui dirigeait cette petite scène, tous les emplois, depuis celui de contrôleur et de souffleur jusqu'à celui de jeune premier ou de père noble. Il voulut, en outre, être auteur. En 1829, il fit représenter sa première pièce et devint le principal pourvoyeur du théâtre paternel. Quand il passa à l'Ambigu en 1836, il avait déjà donné un assez grand nombre de pièces qui n'ont pas été imprimées, à l'exception de *Quatorze ans*, ou *la Vie de Napoléon*, en quatre actes (1830, in-8).

En abordant comme acteur une scène plus élevée, il voulut s'y produire dans une de ses propres œuvres, et 1836 *dans la Lune* inaugura cette série de revues comiques dans lesquelles il a tant de fois réussi. La fécondité de M. Clairville, qui cessa de jouer, fut dès lors extraordinaire. On compte plus de deux cent cinquante ouvrages signés de lui et qui, malgré la rapidité de la composition, se font remarquer par la facilité, la verve, une gaieté bouffonne, des couplets ingénieux, des allusions transparentes, des équivoques hardies : toutes choses qui suffisent de reste à expliquer, sur les scènes où il régnait, la continuité de ses succès. M. Clairville a été décoré de la Légion d'honneur en 1857. — Il est mort à Paris le 7 février 1879.

Collaborateur ordinaire de la plupart des auteurs dramatiques estimés, MM. Théaulon, Dutois, Dumanoir, Dennery, Varin, Mélesville, Siraudin, L. Thiboust, etc., il a eu lui-même divers collaborateurs, dont l'un des plus actifs, M. M... a constamment gardé l'anonyme. Nous citerons parmi les pièces qui ont contribué à sa réputation : *Margot* (1837); *les Hures-graves*, parodie des *Burgraves* (1843); *les Petites misères de la vie humaine* (1843); *Satan, ou le Diable à Pa...* (1844); *les Sept châteaux du diable* (1844), féerie; *les Pommes de terre malades* (1845), revue; *Gentil Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (18..); *Roger Bontemps* (1848); *la Poule aux œufs d'...* (1848); *la Propriété c'est le vol* (1848); *l'Exposition des produits de la République* (1849); *Pa... sans impôts* (1850); *les Représentants en vacan...* (1849); *les Tentations d'Antoinette* (1850), *le Bo...geois de Paris* (1850); *les Coulisses de la ...* (1852); *les Trois gamins* (1854); *la Chasse ... biches*, *les Quatre âges du Louvre* (1858); *Po... Paris hors Paris* (1859); *Un troupier qui ... les bonnes*, en trois actes (Variétés, 1860); *Danses nationales de la France*, en trois ... et cinq tableaux (même théâtre, 1861); *le ... tillon*, à-propos en un acte (Vaudeville, 18..

[illegible] un accueil orageux; *Une semaine à Londres*, en 3 actes et 11 tableaux (Variétés, 1862); *les [illegible]*, en 3 actes et 6 tableaux ([illegible], 1863); *Eh! Lambert!* à propos-vaudeville (Palais-Royal, 1864); *le Déluge universel*, en 5 actes et 10 tableaux, avec M. Siraudin (Châtelet, 1865); *Une femme dégelée*, en un acte, avec M. Choler (Variétés, 1865); *[illegible]*, comédie en 5 actes (Gymnase, [illegible]); *les Parisiens à Londres*, en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1866); *le Diable boiteux*, revue en 5 actes et 30 tableaux (Châtelet, [illegible]); *Trois heures de fiacre*, vaudeville en 1 acte (Folies-Dramatiques, 1867); *les Amendes de Timothée*, en 1 acte, avec M. Gillet (Gymnase, [illegible]), etc. Toutes les pièces de M. Clairville ont été imprimées dans les collections dramatiques. Il a aussi publié un volume sous le titre de *Chansons et poésies* ([illegible], in-12).

CLAMAGERAN (Jean-Jules), jurisconsulte et économiste [illegible], né à la Nouvelle-Orléans (Louisiane), le [illegible] mars 1837, fit de brillantes études au lycée Henri IV, à Paris, suivit les cours de l'École de Droit, fut reçu docteur en 1851, et obtint, l'année suivante, la première médaille d'or au concours entre docteurs. Inscrit depuis 1850 au barreau de Paris, il se fit surtout connaître par ses travaux comme économiste et par sa participation à la résistance légale contre l'Empire, qui lui valut une condamnation à 500 fr. d'amende dans le procès dit « des Treize ». Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Clamageran fut nommé adjoint au maire de Paris. Il a rempli ces fonctions jusqu'au mois de février 1871, avec la charge spéciale de la surveillance des approvisionnements [illegible]. Au mois de juin 1872 [illegible] aux débats du synode général des églises réformées de France. Élu conseiller municipal de Paris, pour le quartier des [illegible] le 6 janvier 1878. Lors [illegible] dans le VIII^e arrondissement [illegible] remplacement de l'amiral Touchard, M. Clamageran se porta comme candidat [illegible] concurrents appar… [illegible]; il obtint, le 6 avril [illegible] tour de scrutin, 3018 voix sur [illegible] seul candidat républicain [illegible], il échoua avec 3014 voix [illegible] par M. Godelle (20 avril). [illegible] conseiller d'État le 13 juil… [illegible]

[illegible] (*Des Obligations na…* [illegible]), M. Clamageran a publié : *Du [illegible] et de la Commis…* [illegible] *dans l'ancien droit français* ([illegible], in-8), mémoire couronné [illegible] Droit; *De l'État actuel du [illegible] en France* ([illegible], in-8); *His…* [illegible] *en France* (1867-76, t. I-III, [illegible] a été signalée à l'Académie [illegible] par M. Hippolyte Passy; [illegible] avec MM. Hérold, Dréo, Durier, [illegible] (1861, in-8; 8^e édition, 1869); [illegible] (1869, in-8); [illegible] études constitutionnelles, [illegible] (1873, in-18). Il a [illegible] de MM. [illegible] *Journal des Économistes*, [illegible] et à plusieurs [illegible].

CLAM-GALLAS (Édouard, comte DE), général [illegible] entra dans l'armée [illegible] fut [illegible] major général [illegible] campagne d'Italie, en 1848, [illegible] se signala aux journées de Custozza, de Santa Lucia et de Novare. Après cette dernière bataille, il fut promu lieutenant feld-maréchal et conduisit en Hongrie un corps qui, de concert avec les troupes russes du général Luders, remporta de nombreux avantages sur les insurgés. Il fut ensuite mis à la tête du premier corps d'armée, en Bohême, et garda jusqu'en 1866 le commandement de la région. Dans l'intervalle, il fit la nouvelle guerre d'Italie de 1859 sous les ordres du général Gyulay. Il arriva sur le champ de bataille de Magenta avec des troupes fatiguées d'un long transport par chemin de fer et éprouva de telles pertes qu'il ne put prendre part à l'engagement du lendemain. Il fut aussi engagé sans plus de succès à la bataille de Solférino sous les ordres du comte Schlik. A la paix, il fut promu général de cavalerie. Dans la guerre austro-prussienne de 1866, le comte de Clam-Gallas fut chargé par le général en chef Benedek de couvrir avec son corps d'armée la frontière du nord de la Bohême. L'armée saxonne, sous la conduite du prince royal Albert, le rejoignit; ils subirent plusieurs défaites, à la suite desquelles le commandement lui fut enlevé. Traduit devant la justice militaire, il fut renvoyé après s'être vivement défendu, et, sur sa demande, l'empereur le mit en inactivité. L'un des plus grands propriétaires de Bohême, le comte de Clam-Gallas est entré dans la Chambre des seigneurs, comme membre à vie, en 1861. Il prit place dans le parti de la noblesse allemande dévouée aux intérêts conservateurs et constitutionnels. Il a épousé, en 1850, la comtesse Clotilde de Dietrichstein, héritière des anciens domaines princiers de la famille de ce nom.

CLAPIER (Alexandre), avocat et homme politique français, né à Marseille, le 27 août 1798, fit avec succès ses études au collège de Juilly, et son droit à Aix, en même temps que MM. Thiers et Mignet dont il fut l'ami. Avocat à Paris en 1818, et à Marseille, à partir de 1825, il y fut élu conseiller municipal en 1833, membre de l'Académie de cette ville, en 1842, puis président du comice agricole, et député des Bouches-du-Rhône, en 1846. Il siégea parmi les conservateurs progressistes et soutint, en 1848, la réforme électorale. Président du Conseil général des Bouches-du-Rhône, en 1850, il donna sa démission en 1852, et se voua exclusivement à ses travaux professionnels. Élu en 1864 conseiller général, en 1858 bâtonnier de l'ordre des avocats de Marseille, il publia, en 1870, comme président du comité libéral, une adresse aux électeurs de son département pour les engager à voter contre le plébiscite. Il fut nommé, le 2 juillet 1871, représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale. Il siégea d'abord au centre gauche, puis, après la chute de M. Thiers, se rapprocha du centre droit; mais il adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta dans la 2^e circonscription de l'arrondissement d'Aix (Bouches-du-Rhône), comme candidat conservateur, et il ne fut point élu.

M. Clapier a publié : le *Barreau français* (16 vol.), le *Barreau anglais* (3 vol. in-8), ces deux ouvrages en collaboration avec M. Clair; *Marseille, son passé, son présent et son avenir* (1863, in-8); *Précis historique sur la Pologne*, traduit de l'anglais; et de nombreux travaux d'économie politique, de finances et de commerce, insérés dans divers journaux, dans les *Mémoires de l'Académie de Marseille* et dans la *Revue Britannique*.

CLARETIE (Arsène-Arnaud *dit* Jules), littérateur français, né le 3 décembre 1840, à Limoges, d'une famille périgourdine, fit ses études au

lycée Bonaparte à Paris. Se tournant de bonne heure vers les lettres avec une extrême activité, il écrivit tour à tour dans *la France*, sous le nom d'Olivier de Jalin, dans *l'Artiste*, *la Silhouette*, *la Revue française*, collabora au *Figaro*, rédigea la chronique dramatique, puis la causerie hebdomadaire de *l'Illustration*, fournit des correspondances à *l'Indépendance belge*, etc. Il fut chargé, en 1867, du feuilleton dramatique de *l'Opinion nationale*. A la suite d'une conférence sur Béranger, à la salle de la rue Cadet, un ordre ministériel lui interdit la parole, le 17 février 1865; plus tard, l'interdiction, qui lui fut faite de parler à l'Institut libre (avril 1868), fit quelque bruit dans les journaux.

En 1868, M. Claretie qui écrivait dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de *Candide*, se signala par la courageuse dénonciation de la double exécution de Martin Bidauré, accomplie dans le Var, en décembre 1851. *Le Figaro* et les journaux, qui reproduisirent le fait, furent condamnés, ainsi que M. Claretie sur les poursuites du préfet, M. Pastoureau; cette affaire eut un grand retentissement.

Il figura dans le procès de Tours (affaire Pierre Bonaparte), où il déposa en qualité d'ami de Victor Noir (mars 1870). Lors de la déclaration de la guerre, il suivit l'armée du Rhin et adressa au *Rappel*, puis à *l'Opinion nationale* des correspondances qui furent remarquées. Après le 4 septembre, il fut secrétaire pendant un mois de la commission des papiers de la famille impériale et contribua à l'organisation des bibliothèques communales et d'arrondissement; il remplit aussi les fonctions de capitaine d'état-major dans la garde nationale. Aux élections du 8 février 1871, M. Claretie obtint, sans être élu, 17454 voix dans le département de la Haute-Vienne; après la Commune, il reprit ses feuilletons dramatiques au *Soir*, à *la Presse* et une revue bibliographique dans *l'Illustration*. Correspondant de *l'Indépendance belge*, il rédigea, en outre, la revue théâtrale du *Petit Journal*. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

M. Jules Claretie a publié en volumes : *Une Drôlesse* (1862, in-18); *Piérille* (1863, in-18); *les Ornières de la vie* (1864, in-18); *les Victimes de Paris* (même année, in-18); *les Contemporains oubliés : Élisa Mercœur, Georges Farcy, Alphonse Rabbe* (même année, in-32); *les Voyages d'un Parisien* (1865, in-18); *Petrus Borel le Lycanthrope, sa vie et ses œuvres* (même année, petit in-18); *l'Assassin* (1866, in-18), considéré comme son meilleur roman et reproduit dans les journaux sous le titre de *Robert Burat*; *Mademoiselle Cachemire* (1867, in-18); *les Derniers montagnards* (même année, in-8), étude historique; *la Libre parole* (1868, in-18), recueil d'études et d'articles, ainsi intitulé en souvenir du double interdit ministériel; *Madeleine Bertin* (même année, in-18), etc; *la Vie moderne au théâtre* (1869-1875, 2 vol. in-18); *Journées de voyage, Espagne et France* (1870, in-18); *l'Empire, les Bonaparte et la Cour*, documents nouveaux sur l'histoire du premier et du second empire (1871, in-18); *la Débâcle* (1871, in-18); *la France envahie* (1871, in-18); *le Champ de bataille de Sedan* (1871, in-18); *Paris assiégé* (1871, in-18); *Noël Rambert* (1872, in-18); *le Roman des soldats* (1872, in-18); *les Prussiens chez eux* (1872, in-18); *Molière, sa vie et ses œuvres* (1873, in-16); *Ruines et fantômes* (1873, in-18); *Peintres et sculpteurs contemporains* (1873; 2e édition augmentée, 1874, in-18); *les Muscadins*, roman (1874, 2 vol. in-18); *Camille Desmoulins, Lucile Desmoulins, étude sur les dantonistes* (1875, in-8 avec portraits); *J.-B. Carpeaux* (1875, in-32, avec portrait); *Portraits contemporains* (1875, 2 vol. in-8, avec portraits et fac-simile); *le Beau Solignac* (2 vol. in-18, 1876); *le Renégat*, roman contemporain (1876, in-18); *Cinq ans après, l'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion* (1876, in-18); *le Train n° 17* (1877, in-18); *la Maison vide* (1878, in-18) etc. Citons à part *l'Histoire de la Révolution de 1870-1871* qui, publiée en livraisons illustrées (2 vol. in-4), obtint un succès populaire et qui a reparu, revue et augmentée, en 5 vol. in-8 1875-1876). M. J. Claretie s'est essayé avec moins de bonheur au théâtre en donnant, en mars 1869, à l'Ambigu un grand drame historique et à décors, *la Famille des Gueux*, avec M. Petruccelli de la Gattina, et en novembre, aux Menus-Plaisirs, un drame révolutionnaire, arrêté un instant par la censure, *Raymond Lindey*. Depuis la guerre, il a fait représenter au Théâtre Historique *les Muscadins* (1874), drame en cinq actes, tiré de son roman; au Gymnase, avec M. Decourcelle, *Un Père*, pièce en quatre actes (février 1877) et, en septembre de la même année, au Théâtre Historique, *le Régiment de Champagne*, drame en cinq actes auquel de patriotiques allusions procurèrent un certaine vogue.

CLARINVAL (Jean-Baptiste-Emile), officier et technologiste français, né à Metz en 1826, entra à l'École polytechnique en 1844. Il en sortit dans l'artillerie de terre, et devint professeur de mécanique à l'École d'application d'état-major pour l'enseignement de la géographie et de la statistique. Il a été promu capitaine d'état-major de première classe en juillet 1851. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Clarinval plusieurs publications spéciales de mécanique appliquée, entre autres : *Étude des moteurs hydrauliques*, comprenant les conditions théoriques et pratiques de leur construction, etc. (Metz et Paris, 1859, in-8, 6 pl.); *Expériences sur les machines à percer les métaux* (1859, in-8); *Expériences sur le marteau pilon à canne et à ressorts de M. Schmerber, et sur la dureté des corps* (1860, in-8, 2 pl.); *Leçons sur la résistance des matériaux considérée au point de vue pratique* (1861, in-8, avec pl.).

CLARK (James), philologue et écrivain religieux anglais, né dans le comté d'York, en 1836 fit ses études à l'Université de Londres, puis alla en Allemagne et fut reçu docteur à Goettingue. Il revint en Angleterre, entra dans les ordres, et cultiva en même temps la théologie et la science moderne, se mêlant tour à tour aux polémiques de l'une et de l'autre. En 1865, il fut élu membre de la Société royale asiatique de la Grande-Bretagne. Chapelain de l'église anglaise de Memel en Prusse, de 1866 à 1874, il fut, à cette dernière date, engagé comme lecteur et professeur par la Société de l'Évidence chrétienne de Londres.

A part une active collaboration à la presse périodique, on cite du révérend J. Clark, dans l'ordre philologique : *Grammaire comparée des langue aryennes et autres langues* (Aryan and extra-aryan comparative Grammar, 1865); *les époques du langage* (The epochs language, 1866) dirigé contre les théories de Max Muller et de Benlœw; dans l'ordre religieux : *l'Église établie et ses rapports avec les dissidents* (The Church as established in its, etc., 1866); *Qu'est-ce que la science morale et chrétienne* (What is Christian moral science or the nature and Province of Christian ethics defined and determined, 1871) ouvrage couronné, l'année précédente, par l'Association anglaise internationale de la science morale.

CLARKE (Hyde), philologue anglais, né à [illegible] en 1815, remplit des emplois administratifs en [illegible] et dans les provinces d'Asie, et consacra ses loisirs à l'étude des langues et des [illegible] archéologiques de divers peuples. Ses travaux l'ont fait nommer membre ou correspondant de plusieurs sociétés orientalistes d'Europe et d'Amérique, ainsi que de la Société Royale des antiquités du nord de Copenhague.

Outre des écrits sur des questions industrielles et [illegible], on lui doit quelques publications [illegible] sur la langue anglaise et la langue [illegible] (*Dictionnaire*, *Grammaire*, *Aide-mémoire*), [illegible] de recherches sur les langues [illegible]-thibétaines et sur des problèmes de philologie préhistorique, entre autres : *les* [illegible] *et habitants préhelléniques de l'Asie* [illegible] (the [illegible] and præhellenic inhabitants [illegible]); *la langue paléogéorgienne et les* [illegible] *thibétains en Asie* (the [illegible] language, etc., 1870); *la Terre* [illegible] (the Holy land and Eur., 1870); [illegible] *de la langue basque et de la langue* [illegible] *comparée du japonais et* [illegible] (the [illegible] of the basque language, etc.).

CLARKE (John-S.), comédien américain, né [illegible], en 1835, débuta à Philadelphie en [illegible] et, sauf une année passée à [illegible], il y resta jusqu'en 1861, jouant avec [illegible] les premiers rôles comiques au théâtre [illegible]. Devenu directeur de ce théâtre, il [illegible] à New-York, où il fut [illegible] la même faveur, et, en 1863, il [illegible] du théâtre du Jardin d'hiver [illegible] des tournées dans les [illegible] l'un des propriétaires du [illegible]. A la suite de l'incendie de [illegible] de New-York, il se rendit [illegible] et eut, sur les théâtres Saint-[illegible], le succès le plus complet [illegible] dramatiques à Liverpool, [illegible], Dublin et autres villes, et [illegible] de représentations sur les différentes [illegible]. Un court engagement [illegible] à New-York en 1870 ; puis il revint à Londres, [illegible], et joua au théâtre du Strand [illegible] la même année, il retourna à [illegible] M. Sothern : mais il revint à [illegible] et, après avoir joué de nouveau [illegible], devint propriétaire de Charing [illegible] de M. Clarke appartiennent [illegible] et comédies-drames du répertoire [illegible].

CLARKE (Mary Novello, mistress Cowden-), [illegible] anglaise née en juin 1809, est la [illegible] musicien distingué ; sa sœur, [illegible] (voy. ce nom), s'est acquis de [illegible] cantatrice. En 1828, elle [illegible] Charles Cowden Clarke, qui entretenait [illegible], Keats, Hazlitt, Leigh Hunt, des [illegible], et commença, dès [illegible] des œuvres de Shakspeare. Ce [illegible] lui coûta seize années de recherches [illegible] en 1845, sous le titre de : *Con*[illegible] (complete concordance to [illegible], 1845) : il obtint un grand [illegible].

On doit encore à mistress Clarke quelques romans, [illegible] du nom Kit Bam (1848) ; [illegible] une étude sur les *Héroïnes de* [illegible] et beaucoup d'articles insérés [illegible], et en général relatifs aux [illegible] du poète national.

CLARY (François-Jean, comte), ancien sénateur français, né à Marseille, le 14 août 1814, est issu d'une famille de négociants qui a donné des reines à l'Espagne et à la Suède, par le double mariage de Julie Clary avec Joseph Bonaparte, et d'Eugénie Clary avec le général Bernadotte. Il n'était guère connu que par sa grande fortune, lorsqu'après la nomination du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, ses liens de parenté avec la famille Bonaparte le mirent en évidence. Lieutenant-colonel de la 1re légion de la garde nationale parisienne en 1849, il fut appelé à faire partie du Sénat à l'époque de sa fondation (janvier 1852). Il a été décoré de la Légion d'honneur en octobre 1846, et promu officier le 13 août 1864.

CLARY (Justinien-Nicolas, vicomte), ancien député français, né à Paris le 8 juin 1816, est le frère du précédent. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut attaché à la légion étrangère et fit partie de l'expédition des Portes de Fer, en Algérie. Il fut quelque temps aide de camp du maréchal Bugeaud avec le grade de capitaine; puis il revint à Paris, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats (1840). Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le commandement d'un bataillon dans la garde mobile. En 1849, il fut élu représentant du Loir-et-Cher, en remplacement de M. G. Sarrut, dont l'élection avait été annulée, et, à l'époque du coup d'État, fut nommé membre de la Commission consultative. En 1852, il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la première circonscription du Loir-et-Cher. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint en 1863, 21 420 voix sur 27 081 votants. C'est lui qui, en 1868, fut chargé du rapport sur la loi de transformation du Trocadéro et du Luxembourg. Aux élections de 1869, il échoua après un scrutin de ballotage. M. Clary a cultivé la peinture de genre avec quelque succès : il a exposé, au Salon de 1841, un *Relais volant*, et, à celui de 1842, une *Vue d'Exeter* et un groupe de *petits Chiens anglais*. Il a fait partie du Conseil général de Loir-et-Cher pour le canton de Saint-Aignan. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 21 juillet 1848 et commandeur le 13 août 1864.

CLASEN (Charles), peintre allemand, né à Düsseldorf, en 1812, entra en 1829 à l'Académie de sa ville natale, et se consacra de bonne heure à la peinture d'histoire religieuse. Il occupa en ce genre un rang distingué dans l'école de Düsseldorf. On cite de lui des œuvres destinées à diverses églises, entre autres : des fresques, des cartons pour vitraux, etc. Il a traité aussi avec succès des sujets de l'histoire d'Allemagne et d'Angleterre pour des musées publics ou des collections particulières. Il a exécuté en outre un grand nombre de portraits, d'aquarelles, d'eaux-fortes, de dessins et des lithographies. — Son cousin Lorenz CLASEN, né aussi en 1812, à Düsseldorf, s'est fait connaître moins comme peintre d'histoire que comme critique d'art. Il a publié : *Les aventures de voyage d'un ami des arts* (des Kunstfreundes Reiseabenteuer; 1847) et collaboré à un certain nombre de recueils illustrés. On lui doit comme peintre une partie des fresques historiques décorant les hôtels de ville d'Elberfeld et de Crefeld.

CLAUDE (Nicolas), sénateur français, né à Celles-sur-Plaine (Vosges), le 11 novembre 1821, travailla comme contre-maître dans une filature, dont il est devenu plus tard directeur. Il contribua, en 1861, à la fondation du journal *le Temps*. Maire de Saulxures-sur-Moselotte, il résista, pen-

dant la guerre de 1870, aux exactions de l'armée prussienne et fut élu député des Vosges, le 8 février 1871, par 30 505 voix. Après avoir protesté à Bordeaux contre la signature des préliminaires de la paix, il soutint la politique républicaine et vota l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors de l'application de la loi sur les maires du 20 janvier 1874, n'ayant pas été compris dans la révocation générale des maires républicains, il réclama contre l'exception dont il était l'objet par une lettre adressée à M. de Broglie et fut immédiatement révoqué. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté sur la liste républicaine, avec MM. George et Claudot, contre MM. Buffet, Grandjean et Mougeot. La candidature de M. Claude, énergiquement combattue par le parti conservateur, réunit 329 sur 688 électeurs. Membre du Conseil général des Vosges pour le canton de Saulxures, il en a obtenu la présidence.

CLAUDE (Jean-Maxime), peintre français, né à Paris, le 24 juin 1824, élève de V. Galland, s'est fait connaître exclusivement par des scènes de chasse et de sport auxquelles il a dû de nombreux succès. Nous rappellerons : *le Rendez-vous; la Retraite* (1861) ; *Hallali aux étangs de Comelles* (Oise), *Limiers au chenil un jour et un lendemain de chasse* (1863) ; *Valet de limiers et son limier partant pour faire le bois* (1864) ; *Une matinée d'ouverture et un jour de fermeture de chasse* (1866) ; *un Coin de chenil* (1868) ; *Récit d'un chasseur* (1869) ; *Retour de chasse* (1870) ; *l'Antichambre ; Souvenir du Rotten Row à Londres* (1872) ; *Retour du Rotten Row* (1874) ; *Hyde-Park* (1876) ; « *Ces messieurs sont servis ;* » *Causerie à Hyde-Park* (1877). M. Claude a obtenu deux médailles en 1866 et en 1869 et une médaille de 2e classe en 1872.

CLAUDON (Théodore-François-Charles), littérateur français, né à Bayonne-sur-Aube, le 24 avril 1802, prit part, jeune encore, à la rédaction d'un grand nombre de journaux et de revues, et se distingua surtout par sa collaboration à l'ancien *Charivari*. Il est en outre auteur de plusieurs romans et publications politiques : *Thérèse, ou la Prédiction* (1832) ; *le Cabinet noir* (sans date); *le Baron d'Holbach* (1835, 2 vol.). Il a signé, avec M. Paquis, *le Procès des ministres anglais accusés de haute trahison et traduits devant le Parlement, précédé de considérations sur l'accusation et la mise en jugement des derniers ministres de Charles X* (1830), et traduit, avec le même, *les Exclusifs*, roman fashionable (1830, 5 vol.) ; *Oui et Non*, roman du jour (1830, 4 vol.).

CLAUSEN (Henri-Nicolas), théologien et homme politique danois, né à Maribo, dans l'île de Laland, le 22 avril 1793, est fils de Henri-George Clausen, célèbre prédicateur, mort en 1840. Il commença, sous la direction de son père, de fortes études qu'il alla continuer à l'Université de Copenhague. Dès 1817, il publia une dissertation pleine de recherches curieuses et d'opinions hardies : *Apologetæ Ecclesiæ christianæ antetheodosiani Platonis ejusque philosophiæ arbitri*. De 1818 à 1820, il visita l'Allemagne, l'Italie et la France. A Berlin, il rencontra Schleiermacher qui développa encore ses tendances rationalistes. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de théologie à l'Université de Copenhague, et publia, en 1825, un livre qui excita une longue polémique : *l'Etat ecclésiastique, la doctrine et le rite du catholicisme et du protestantisme* (Catholicismens og Protestantismens Kirkeforfatning, etc.).

Au milieu des vives attaques dont M. Clausen fut l'objet, il publia trois ouvrages simultanés : *Aurelius Augustinus Hipponensis, sacræ Scripturæ interpres* (Copenhague, 1829) ; *Quatuor Evangeliorum tabulæ synopticæ* (Ibid., 1829) ; *Bulla reformationis Pauli Papæ III, ad historiam concilii Tridentini pertinens, concepta non vulgata* (Ibid., 1829). Malgré la persistance de ses adversaires, il vit croître sa popularité et l'estime du roi. En 1834, il fut nommé doyen de la Faculté de théologie, et, trois ans plus tard, quand il eut publié ses *Discours populaires sur la réformation* (Foredrog over Reformationen, 1836), il devint recteur de l'université. Il produisit encore : *Précis historique sur les travaux de l'Université de Copenhague en 1837 et 1838* (Historisk Fremstilling af Kiœbenhavns Universitets Virksomhed) ; *Herméneutique du Nouveau Testament* (Det nye Testaments Hermeneutik, Copenhague, 1840) ; *Développement des dogmes fondamentaux du christianisme* (Udvikling af de christelige hovedlærdomme, 1843) ; *la Confession d'Augsbourg expliquée historiquement et dogmatiquement* (den Augsburskeg Confession historisk og dogmatisk beligst, Copenhague, 1851), etc. Il publiait, en outre, depuis 1831, le *Journal de littérature théologique étrangère* où il entretenait, par une polémique courante, la ferveur de ses adeptes.

M. Clausen, qui se montrait, en politique, partisan déclaré de la nationalité danoise, de la liberté civile, de la liberté de la presse, défenseur de toutes les idées libérales ou patriotiques, fut élu, en 1840, membre de l'assemblée des États consultatifs. De 1842 à 1846, il présida les États provinciaux de Roeskilde, et sut, malgré son opposition à la politique de Christian VII et de Christian VIII, se maintenir dans leur amitié. En 1848, son influence le mit à la tête du mouvement libéral ; il collabora à une brochure politique qui fit grand bruit : *le Changement de trône*, et devint le président des réunions dites du Casino ; mais ses dissentiments avec plusieurs de ses amis l'empêchèrent de faire partie du ministère dont il avait amené l'avènement. Rejeté dans l'opposition, il se mêla aux débats ardents que suscita l'octroi de la Constitution danoise. A la chute du ministère du Casino (novembre 1848), il fut appelé au Conseil d'État, puis aux fonctions de ministre du culte qu'il conserva sans portefeuille, jusqu'en juillet 1851. Il eut une grande part à la Constitution danoise, votée le 5 juin 1849. Depuis, M. Clausen se tint à l'écart des affaires publiques. — Il est mort à Copenhague le 26 mars 1877.

CLAUSIUS (Rodolphe-Jules-Emmanuel), physicien allemand, né à Kœslin (Poméranie), le 2 janvier 1822, suivit l'Université de Berlin et s'y fit recevoir privat-docent. Il fut en même temps professeur de physique à l'école d'artillerie. En 1855, il fut appelé aux mêmes fonctions à la nouvelle école polytechnique de Zurich et eut en outre une chaire à l'Université de cette ville. Après dix ans de séjour en Suisse, il fut nommé professeur de physique à l'Université de Wurzbourg, d'où il passa en 1869 à celle de Bonn. Il a été élu correspondant de l'Institut le 19 mai 1865. A part quelques recherches sur l'optique et sur l'élasticité des corps, les travaux de M. Clausius portent sur la nature et les lois de la chaleur, qu'il a contribué à faire considérer non comme une substance impondérable, mais comme un état de la matière en mouvement. Ils ont paru dans les principaux recueils scientifiques de l'Allemagne, notamment dans les *Annales* de Poggendorf. On cite à part : *de l'Essence de la chaleur, comparée avec la lumière et le son* (Ueber das Wesen der Waerme verglichen, etc. ; Zurich, 1857) ; *la Fonction potentielle* (die Potential-

[illegible] du Potential, Leipzig, 1859; 2e éd. [illegible]. Ces travaux ont été en partie traduits en français par M. F. Folie sous les titres suivants : *Théorie mécanique de la chaleur* (Paris, 1868-[illegible], in-12), *Introduction à la physique mathématique* (Ibid. 1870, in-8).

CLAVAUD (André-Paul), marin français, né le [illegible] janvier [illegible], entra au service en 1818. Nommé [illegible] le 1er juin 1820, enseigne le [illegible], lieutenant le 2 octobre 1830, capitaine de frégate le 21 août 1839, capitaine de vaisseau le 17 octobre 1844, contre-amiral le [illegible] décembre 1851, il a été promu vice-amiral le [illegible] mars 1861. En 1838, il assista, comme commandant du brick-aviso *le Dupetit-Thouars*, à la prise des forts de Saint-Jean-d'Ulloa. Le 2 janvier [illegible], il fut nommé au commandement de la division navale de Terre-Neuve; le 25 février 1854 au commandement du vaisseau *le Suffren*, le [illegible] juin [illegible] au poste de major-général de la marine à Toulon; le 15 août 1857 au commandement de la [illegible] du Levant; le 4 mars 1861 au poste de préfet maritime à Cherbourg. Dans l'intervalle de ces commandements, il siégea au conseil d'amirauté, où il fut appelé le 16 janvier 1850, comme membre-adjoint, le 8 janvier 1853 et le [illegible] mars 1860, comme membre titulaire. Placé dans la réserve, en 1868, l'amiral Clavaud a été promu commandeur de la Légion d'honneur le [illegible] août [illegible] et grand officier le 9 mars 1867. — Il est mort à [illegible], le 25 septembre 1874.

CLAVEAU ([illegible]-Ferdinand), littérateur français, né à [illegible] (Seine-et-Oise) le 30 mai [illegible], se destina d'abord à l'enseignement, et fut [illegible], dans la section des lettres, en [illegible]. Il en sortit volontairement au bout [illegible] des ressources dans des [illegible], et fut un des principaux collaborateurs de la première édition du *Dictionnaire des Contemporains*. De 1859 à 1868, il rédigea, dans la *Revue contemporaine*, une « chronique [illegible] » qui le fit remarquer. Il prit depuis [illegible] au *Journal de Paris*, et à la rédaction [illegible]. En 1865, secrétaire-[illegible], M. A. Claveau remplit [illegible] à l'Assemblée nationale et à la Chambre des députés. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

[illegible] *le Roman de la Comète* [illegible] recueil de *Nouvelles contemporaines* [illegible]. Il a donné au journal [illegible] feuilleton. Une *partie carrée*. [illegible] il a eu une part de collaboration [illegible], sont, outre ceux que [illegible] le *Courrier franco-italien* [illegible] *Revue de l'Instruction publique*, [illegible] (1862-1864), la *Gazette de* [illegible] de nombreux articles [illegible] aux *Cinq centimes* [illegible] *Petit Journal*, au *Figaro*, etc. [illegible] *Dictionnaire universel des* [illegible] des articles consacrés aux [illegible].

CLAY (Cassius), homme politique américain, [illegible] du célèbre homme d'État [illegible] le chef le plus accrédité du [illegible] et est mort le 29 juin 1852. [illegible], il fut élevé dans le Kentucky, [illegible] son oncle, déploya de bonne heure [illegible] oratoires et fut élu par [illegible] de l'Assemblée législative [illegible] du Congrès. Au lieu [illegible] d'Henry Clay, il se [illegible] et écrivit plusieurs ouvrages d'économie et de philosophie où il ne craignit pas de déduire de ses principes les conséquences les plus radicales. A l'époque de la guerre du Mexique (1847), il commanda l'avant-garde qui, après une héroïque résistance, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut détenue prisonnière dans la forteresse de Perote. Défenseur intrépide des droits de l'humanité, il rallia par son éloquence le parti de l'émancipation des esclaves; dans les troubles de 1849, il fut grièvement atteint d'un coup de couteau, mais il conserva assez de force pour tuer son meurtrier. Guéri de sa blessure au bout d'une année seulement, il recommença la lutte avec plus d'énergie encore, se porta, en 1851, candidat aux fonctions de gouverneur du Kentucky. Il ne fut pas nommé, mais il réussit au moins à y faire consacrer la liberté de la presse et de la parole sur la question de l'esclavage, et fut le plus éminent des orateurs qui se firent entendre dans la convention nationale des *Free-soilers*, tenue au mois de septembre de la même année. En 1861, il se déclara énergiquement pour le maintien de l'Union, demanda l'abolition immédiate de l'esclavage et diverses autres mesures contre les sécessionistes. L'année suivante, il quitta Saint-Pétersbourg, où il avait été nommé ministre plénipotentiaire, fut remplacé par M. Simon Cameron, et alla prendre un commandement dans l'armée, mais il retourna le 11 mars 1863 à son ambassade, qu'il occupa jusqu'en 1869. Rentré aux États-Unis, il soutint, en 1872, la candidature de M. Horace Greeley à la présidence.

CLAYE (Jules), imprimeur français, né en 1802, entra, en 1818, comme ouvrier, dans la maison Didot; une quinzaine d'années plus tard, il prit la maison fondée en 1827 par M. Henri Fournier. Il a le premier essayé avec succès, au moyen de la presse mécanique, l'impression des gravures sur bois, qui, pendant longtemps, avait présenté tant de difficultés, même pour la presse à bras. M. Claye a figuré à l'Exposition de l'industrie nationale, en 1849, et aux Expositions universelles de 1851 et 1855; il a obtenu successivement une médaille d'argent, une médaille de prix et une médaille d'honneur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1857. Il s'est retiré, en 1876, laissant son établissement à M. Alb. Quantin, l'un de ses anciens protes : sous cette nouvelle direction, la maison Claye a obtenu à l'Exposition universelle de 1878 un rappel de médaille d'or.

Les produits les plus importants de cette imprimerie sont : les *Galeries publiques de l'Europe*; la *Gazette des beaux-arts*, les *Évangiles* illustrés par M. Bida, les *Contes de Perrault*, illustrés par M. G. Doré, les *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit*, la *Revue des Deux Mondes*. On cite de M. Claye une brochure : *De la Question d'augmentation du salaire des ouvriers typographes* (1861, in-8).

CLAYS (Pierre-Jean), peintre belge, né à Bruges en 1819, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de M. Gudin, se consacra comme lui au genre des marines et alla se fixer à Bruxelles. On cite surtout de lui : *la Catarina, chébec portugais désemparé en vue d'une escadre française; l'Entrée de la reine Victoria à Ostende; Côtes de Flandre; Plage des environs de Tréport* (1844-1854) : ces deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855; *Vue de la digue d'Ostende; Baie de la Somme; Plage du bourg d'Ault* (1857); *l'Escaut à Anvers, effet du matin* (1859); *Temps de grain*, acquis par le roi des Belges, *le Moerdyk* (Hollande), *un Gros Temps, Calme plat* et *le Bu-*

pel, à l'Exposition universelle de 1867 : *Entrée de la rivière de Southampton*, *Calme dans l'Escaut* (1868) ; *un Calme plat en Hollande*, *un coup de vent sur l'Escaut* (1874) ; *la Tamise aux environs de Londres*, *Calme par un temps orageur, sur l'Escaut* (1875) ; *Bruges*, *la mer du Nord* (1876) ; *le Zuiderzée par un temps calme*, *un Canal en Zélande* (1877) ; *Rade de Dordrecht*, *Sortie du bassin d'Anvers*, *la Tamise*, *Rade d'Anvers*, *Calme dans le Waring-Wiet*, à l'Exposition universelle de 1878. Cet artiste a obtenu deux médailles de deuxième classe aux Expositions universelles de 1867 et de 1878. Il est décoré de l'ordre de Léopold, et chevalier de la Légion d'honneur le 8 août 1875.

CLÉMENCEAU (Eugène), homme politique français, député, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée) le 28 septembre 1841, fit ses études à Nantes, vint à Paris en 1865, pour achever sa médecine, et fut reçu docteur en 1869. Il s'établit dans le XVIII[e] arrondissement dont il fut nommé maire après la révolution du 4 septembre. Par une circulaire du 28 octobre 1870, il prescrivit l'instruction laïque dans son arrondissement. Démissionnaire au lendemain du 31 octobre, il fut réélu le 5 novembre, au premier tour de scrutin, par 4909 voix sur 14 544 votants. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le vingt-septième sur 43, par 95 144 voix sur 328 970 votants, et vota contre les préliminaires de paix. Il tenta vainement, le 18 mars, de sauver les généraux Lecomte et Clément Thomas, et n'arriva rue des Rosiers qu'après leur exécution. A cette occasion, le Comité central le mit en accusation et voulut le faire arrêter. Lors du jugement des assassins, accusé par certains témoins de n'être pas intervenu aussitôt qu'il avait pu le faire, il fut ardemment défendu par M. Langlois, dont la déposition dissipa toutes les calomnies. Dans la séance du 20 mars, il présenta à l'Assemblée nationale un projet de loi tendant à autoriser l'élection d'un Conseil municipal de la ville de Paris, composé de quatre-vingts membres. Il signa le manifeste des députés et des maires qui fixaient au 26 les élections municipales. Porté à ces élections, il ne fut pas élu, et après avoir pris part aux tentatives de conciliation entre le gouvernement et la Commune, il donna sa démission de maire et de représentant, et rentra momentanément dans la vie privée. Membre du Conseil municipal de Paris pour le quartier Clignancourt depuis 1871, et président en 1875, il se fit remarquer dans les discussions relatives à l'instruction primaire et aux finances.

M. Clémenceau se présenta aux élections générales du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, dans le XVIII[e] arrondissement de Paris, et fut élu par 15 204 voix, contre M. Arrault, candidat républicain modéré. Il prit place à l'extrême gauche, et se prononça pour l'amnistie pleine et entière. Il fit partie du bureau, à plusieurs reprises, comme secrétaire. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Très-populaire dans son arrondissement, il fut réélu, le 14 octobre, par 18 620 voix sur 18 820 votants, et après la réunion de la nouvelle Chambre, il fut désigné par une réunion générale des gauches comme membre du comité des dix-huit chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine, aux entreprises que pouvait faire craindre le cabinet extra-parlementaire présidé par M. le général de Rochebouët. Dans les sessions suivantes, on remarqua parmi ses discours, celui par lequel il demanda la mise en accusation des ministres du 16 mai (mars 1879).

CLÉMENT (Ambroise), économiste français, né à Paris, le 21 mars 1805, était secrétaire de la mairie de Saint-Étienne, quand il se fit connaître par de nombreux articles dans le *Journal des Économistes* et dans le *Dictionnaire de l'Économie politique*, dont il eut même quelque temps la direction (1852-1854). Partisan du *Laissez faire, laissez passer*, il a vivement attaqué les doctrines socialistes dans un écrit de circonstance intitulé : *Des Nouvelles idées de réforme industrielle et en particulier du projet d'organisation du travail de M. L. Blanc* (1848) ; *Essai sur la science sociale* (1867, 2 vol. in-8). Un travail plus ancien du même auteur, *Recherches sur les causes de l'indigence* (1846, in-8), a été l'objet, à l'Académie des sciences morales, d'un rapport très-favorable de M. H. Passy. L'auteur s'est retiré à Annonay. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 4 mai 1872.

CLÉMENT (Charles), critique et historien d'art français, né à Rouen en 1821, fut un moment conservateur-adjoint du Musée Napoléon III, mais ne tarda pas à revenir aux études qu'il a traitées spécialement dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats* et la *Gazette des beaux-arts*. Ses principaux travaux sont *Michel-Ange*, *Léonard de Vinci*, *Raphaël*, avec une Étude sur l'art en Italie avant le seizième siècle et des catalogues raisonnés historiques et bibliographiques (1861, in-18, 3[e] édit. revue et augm., 1875, in-18) ; *Géricault*, étude biographique avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître (1868, in-8) ; *Prud'hon, sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (1872, gr. in-8 avec 10 gravures) ; *Léopold Robert d'après sa correspondance inédite* (1874, in-8) ; *Charles Gleyre, sa vie et ses œuvres* (1877, in-8 avec pl.). M. Charles Clément est chevalier de la Légion d'honneur.

CLÉMENT (Félix), musicien français, né à Paris, en 1822, est devenu organiste au collége Stanislas et à la Sorbonne, et membre de la Commission des arts et édifices religieux établie près le ministère de l'instruction publique, dans laquelle il a été spécialement chargé de l'inspection des grandes orgues des cathédrales. En 1849, il adressa à M. de Falloux, alors ministre, un *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France* (in-4), puis publia, dans les *Annales archéologiques*, une collection de chants tirés de manuscrits du moyen âge. Il a publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Eucologe en musique*, pour le rite parisien (1843) ; *Chants de la Sainte-Chapelle*, tirés des manuscrits du treizième siècle, traduits et mis en parties avec accompagnement d'orgue (1849, in-4) ; *Paroissien romain avec les plains-chants en notation moderne et dans un diapason moyen* (1854, in-18) ; *Méthode complète de plain-chant, d'après les règles du chant Grégorien* (1854, in-12) ; *Tableaux de plain-chant* (1854, in-folio) ; pour l'enseignement mutuel et l'enseignement simultané ; *Recueil de chœurs et de morceaux de chant* (1858, in-4), etc. On lui doit encore : *Carmina e poetis christianis excerpta, cum notis gallicis* (1854 ; 2[e] édit., 1859, in-12) ; *les Poëtes chrétiens du IV[e] au XV[e] siècle* (1857) ; *les Musiciens célèbres* (1868, gr. in-8, illustré) ; *Dictionnaire lyrique ou histoire des opéras représentés en France* (1869 ; suppl. 1874, in-8) ; *Méthode d'orgue* (1874, in-4), etc.

CLÉMENT (Pierre-Léon), sénateur français,

né à [illegible] (Indre) le 29 octobre 1829, se fit inscrire en 1861 comme avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation. Membre du Conseil général de l'Indre pour le canton d'Aigurande, il a été [illegible] fois président de ce Conseil. Aux élections du 8 février 1871, il a été élu représentant, le quatrième sur cinq, par 37 904 voix. Après avoir soutenu la politique de M. Thiers, il s'associa aux tentatives monarchiques qui se produisirent après le 24 mai 1873; il vota contre l'amendement Wallon, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Présenté comme candidat conservateur constitutionnel aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu le premier sur deux par 213 voix sur 308 électeurs, et prit rang dans la majorité monarchique de la Chambre haute. Il fut réélu au renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, par 160 voix sur [illegible] votants.

CLÉMENT (Knut-Jungbohn), linguiste et historien danois, né le 4 décembre 1803, dans l'île d'Amrum (Frise septentrionale), acheva ses études aux universités de Kiel et de Heidelberg. Docteur en philosophie, en 1835, il entreprit aux frais du gouvernement danois un voyage de trois ans à travers l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. De retour en Danemark, il fut appelé à l'université de Kiel, et ouvrit en cette qualité des cours publics qui furent suivis avec empressement.

On a de M. Clément, écrivain savant et spirituel, mais dont l'originalité a pu être taxée de bizarrerie : *de l'origine des Teutons* (Ueber den Ursprung der Teutschen, Altona, 1836); *Introduction à l'histoire du Danemark* (Erklaerende Einleitung zur Geschichte Danemarks, Hambourg, 1839); *le Monde germanique septentrional* (die nordgermanische Welt, Copenhague, 1840); *la Loi salique* (die Lex salica, Mannheim, 1843); *Voyage en Irlande* (Reisen in Irland, Kiel, 1845); *Histoire de la vie et des souffrances des Frisons* (Lebens und Leidensgeschichte der Friesen, Kiel, 1845); *la Tempête de Shakspeare expliquée historiquement* (Shakspeare Sturm historisch beleuchtet, Leipsick, 1846); *Voyages à travers la Frise, la Hollande et l'Allemagne dans l'été de 1845* (Reisen durch Friesland, Holland, etc., 1845, Kiel, 1847), etc.

On cite encore de M. Clément, comme un écrit très original : *le Français et sa langue* (der Franzose und seine Sprache, Francfort, 1848), où l'auteur prétend, entre autres choses, que c'est grâce aux trois mots foi, loi, roi, que la France [illegible] à la liberté; une dissertation sur les *Meilleurs moyens d'améliorer l'état des duchés de Schleswig et Holstein* (die geeignetsten [illegible] zur Besserung der Schl. und Holst., Altona, 1844), et son livre sur *l'État réel de la langue et de la nationalité du Sud-Jutland* (die wahren Verhältnisse der süderjütischen Nationalität und Sprache, Hambourg, 1849) : ces [illegible] écrits sont consacrés à défendre la [illegible] des duchés.

CLÉMENT DE RIS (Athanase-Louis TORTERAT, comte), littérateur français, né à Paris, le 8 décembre 1820, a reçu le nom et le titre qu'il porte, par voie d'adoption. Il fit ses études au collège de Tours et débuta dans les lettres par des articles de beaux-arts et de critique dans *l'Artiste*, puis collabora à la seconde *Revue française* et au *Moniteur universel*, où il a publié des études concernant les musées des départements. Il les compléta ensuite et les réunit sous ce titre : *les Musées de province* (1861, 2 vol. in-8; 2e édit., entièrement refondue, 1871, in-18). Vers 1858, il fit un voyage à Madrid pour étudier les chefs-d'œuvre du musée royal de cette ville et donna ses observations critiques dans un livre intitulé : *le Musée royal de Madrid* (1859, in-18). Attaché à la conservation du musée des souverains et à celui de la Renaissance, du Louvre, il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861. Il a été nommé conservateur du musée de Versailles, en remplacement de M. Eudore Soulié (1876).

On doit encore à M. Clément de Ris : *Portraits à la plume* (1853, in-18), études littéraires sur Alfred de Musset, Henry Mürger, Octave Feuillet, Alphonse Karr, etc. ; *le Bouquet de violettes* (1856, in-16), poésies ; *Critiques d'art et de littérature* (1862, in-18) ; *la Curiosité*, collections françaises et étrangères, cabinets d'amateurs, biographies (1863, in-18) ; *Notice des faïences françaises* (du Louvre) (1872, in-18) ; *les Amateurs d'autrefois* (1876, gr. in-8 avec portraits); divers articles, dont il a été fait des tirages à part, dans le *Bulletin du bibliophile*, la *Gazette des beaux-arts*, les *Mélanges de la société des bibliophiles français*, etc.

CLERCQ (Louis DE), homme politique français, député, était connu comme propriétaire et maire d'Oignies, lorsqu'il se porta candidat dans le Pas-de-Calais, aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Il fut élu, le huitième sur quinze, par 135 502 voix, siégea au centre droit, vota habituellement avec la majorité monarchique, et se fit remarquer surtout par ses tentatives pour constituer, sous le nom de groupe de Clercq, une réunion de députés appartenant à toutes les fractions de la droite. Au moment du vote des lois constitutionnelles, il monta à la tribune, pour déclarer, au nom de son groupe, qu'il ne pouvait s'associer au vote de ces lois, n'y trouvant pas des garanties conservatrices indispensables. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta candidat dans la deuxième circonscription de Béthune et échoua contre le candidat républicain, M. Brasme. La mort de ce dernier ouvrit une vacance, et M. de Clercq se portait pour la remplir lorsqu'eut lieu la dissolution de la Chambre. Aux élections générales du 14 octobre, il fut présenté comme candidat officiel et bonapartiste, et élu par 13 952 voix sur 20 785 votants. Il représente le canton de Carvin au Conseil général du Pas-de-Calais dont il a été l'un des secrétaires.

CLÈRE (Georges), sculpteur français, né à Nancy, le 15 novembre 1829, fit ses études à Dijon et suivit dans cette ville les cours de l'École secondaire de médecine. Il fréquenta en même temps ceux de l'École des beaux arts et y remporta une médaille d'honneur au concours de 1848 ; il vint alors à Paris et entra dans l'atelier de Rude. Il a exposé aux salons, depuis 1873, un certain nombre de statues et de groupes en marbre, en plâtre et en bronze et a obtenu une médaille de 2e classe en 1872. On a remarqué notamment : *Malvina au tombeau d'Oscar* (1853); *Vénus agreste*, *Faune gymnaste* (1859); *Histrion* (1862); *Belluaire*, *Phébé* (1865) ; *Jeanne d'Arc écoutant ses voix* (1869) ; *Hercule étouffant le lion de Némée* (1872); *Jeanne d'Arc vierge et martyre* (1875). Il a travaillé à la décoration du nouveau Louvre, des Tuileries et de plusieurs monuments publics.

CLÈRE (Eugène-Jules), publiciste français, né à Paris le 19 octobre 1850, fit ses études au lycée Henri IV et débuta au *Courrier de Paris* par des articles de critique littéraire signés de l'anagramme *Jules Récle*. Il appartint successivement

à la *Réforme*, au *Courrier français*, à la *Revue de décentralisation*, etc., avant d'entrer au *National* dont il fut pendant plusieurs années le collaborateur quotidien.

M. Jules Clère a publié en volumes : *les Hommes de la Commune* (1871, in-18 ; 5ᵉ édit., 1872); *Histoire du suffrage universel* depuis 1789 jusqu'à nos jours (1873, in-18); *Étude historique sur l'arbitrage international* (1874, in-8, broch.); *le Congrès de Bruxelles* (1874, in-8, broch.); *Biographie des députés* avec leurs principaux votes (1875, in-32); *Biographie complète des sénateurs* (1876; in-32); *Biographie complète des députés* avec toutes les professions de foi, circulaires électorales, etc. (1877, in-32).

CLERGÉ DE FRANCE *. Le clergé de France, qui, suivant le tableau général inséré à cette place dans notre édition de 1870, comprenait 18 archevêchés et 74 évêchés, avec les siéges de nos colonies, compte deux évêchés de moins depuis la perte de l'Alsace et de la Lorraine. On trouvera, dans cette nouvelle édition, les renseignements biographiques essentiels sur chacun des prélats titulaires de nos 90 siéges actuels sous leur propre nom de famille.

CLERGET (Jacques-Jean), architecte français, né à Dijon, le 30 novembre 1808, étudia l'architecture sous la direction de Baltard père, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, et y partagea le grand prix de Rome, en 1836, avec M. Florimond Boulanger, sur un *Projet de palais d'exposition des objets d'art et d'industrie*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit et envoya la *Maison d'Auguste*, exposée au Palais des beaux-arts en 1839, et en 1855 à l'Exposition universelle. De retour à Paris, en 1843, après une excursion en Orient, il exécuta peu après la mairie de Vincennes, et fut nommé, en 1848, architecte du palais de Saint-Cloud.

M. Jacques Clerget a exposé au Salon depuis 1833 : *les Portes romaines* d'Autun; *le Temple d'Auguste et de Livie*, à Vienne; des *Portes* et des *Murs* de l'antique cité de Langres; le *Temple de Diane Leucophryné*, à Magnésie, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1834, une médaille de 3ᵉ classe en 1855 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1855, et promu officier le 14 août 1868. Il a publié des *Mélanges d'ornements divers, recueil destiné à la décoration et aux fabriques dans tous les genres*, et collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture*.

CLERMONT-GANNEAU (Charles), orientaliste français, né en 1846, est le fils du sculpteur Ganneau qui s'efforça de créer la religion *evadienne* et qui avait pris le titre de *mapah*. Attaché comme drogman à l'ambassade de Jérusalem, puis à celle de Constantinople, M. Clermont-Ganneau a fait d'intéressantes découvertes, notamment en Palestine où il crut retrouver une pierre du temple de Salomon, sur laquelle est gravée une inscription défendant sous peine de mort de pénétrer dans l'enceinte sacrée, et un stèle qui offre la plus ancienne inscription sémitique connue. En 1870, il a déterminé l'emplacement de la ville de Gezer, et en 1874 il a été chargé, avec l'autorisation du gouvernement français, de diriger les fouilles faites en Palestine aux frais d'une compagnie anglaise. M. Clermont-Ganneau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en mars 1875.

Il a publié *Histoire de Calife le pêcheur et du calife Haroun-el-Rechid*, texte turc avec traduction (1869, in-8) *le Stèle de Mesa, roi de Moab, 896 avant J.-C.*, lettre au comte de Vogüé (1870, in-4) ; *la Palestine inconnue* (1876, in-16); *Mythologie iconographique* (1878, in-8).

CLÉRY (Léon), avocat français, né à Paris le 9 août 1831, fit ses études au lycée Henri IV. Reçu avocat en 1853, il fut secrétaire d'Eugène Bethmont, alors bâtonnier, et négligea de bonne heure les affaires criminelles pour s'attacher spécialement aux procès civils et politiques. Parmi ses plaidoiries les plus remarquées, il faut rappeler celles par lesquelles il défendit M. Rochefort dans une des nombreuses poursuites que lui intenta l'Empire, M. Got contre la Comédie-Française, M. René-David d'Angers dans son procès en séparation de corps contre sa femme, fille de Paul Huet, MM. About et Sarcey contre MM. Ferlet et Bonneville de Marsangy, *le Bien public* contre les Jésuites de la rue des Postes; c'est lui que pendant la crise du 16 mai, M. Menier choisit comme avocat dans le premier procès en diffamation intenté à M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, à raison des articles injurieux du *Bulletin des communes* contre les 363. M. Cléry a également porté la parole pour M. Barraud, éditeur, lors de la saisie des planches des *Contes* de La Fontaine, et pour M. Georges Charpentier contre M. Lemerre, dans la délicate question de propriété littéraire qu'avait soulevée la publication des œuvres d'André Chénier par les soins de son neveu, M. Gabriel de Chénier. M. Léon Cléry a épousé la fille de M. Goupil, éditeur d'estampes. Il a été élu membre du Conseil de l'ordre des avocats en juillet 1875.

CLÉSINGER (Jean-Baptiste-Auguste), sculpteur français, né à Besançon en 1814, apprit chez son père, qui était sculpteur, les éléments de la statuaire, et partit ensuite pour l'Italie. De retour en France, il débuta au Salon de 1843 avec un *Buste* qui passa inaperçu. L'année suivante, son *Buste de M. Scribe* commença sa réputation. Il donna, en 1840, ceux du duc *de Nemours* et de *M. Ch. Weiss*, de Besançon; en 1846, deux statues, un *Faune* et *la Mélancolie*; puis, en 1847, cinq ouvrages : la *Jeune Néréide*, *les Enfants du marquis de las Marismas*, le *Buste de M. de Beaufort*, et la *Femme piquée par un serpent*, qui obtinrent du public le plus favorable accueil.

Il a exécuté depuis : *Louise de Savoie*, pour le jardin du Luxembourg : *Bacchante* (1847); un buste colossal de *la Liberté*, offert au gouvernement provisoire (1848); une *Fraternité*, placée au milieu du champ de Mars le jour de la fête de la Concorde (14 mai 1848); *Mlle Rachel* dans *Phèdre* et dans *le Moineau de Lesbie*; *la Pietà* (1852) ; une statue de *la Tragédie*, destinée au Théâtre-Français (1852); quelques nouveaux bustes (1853), une statue équestre de *François Iᵉʳ*, exposée, en plâtre, pendant près d'un an, dans la cour du Louvre (1856), et dont il n'a été coulé que quelques réductions en bronze, livrées au commerce; *Zingara*, *Sapho terminant son dernier chant*, *Jeunesse de Sapho*, *Charlotte Corday*, buste, *Taureau romain* (Salon de 1859). A ce même Salon il avait envoyé de Rome quelques essais de peinture : *Eve dans le paradis terrestre est tentée pendant son sommeil*, *Isola Farnèse*, *Castel Fusano*; on a eu de lui, au Salon de 1861 : *Cornélie et ses deux enfants*, groupe marbre et *Diane au repos*; à celui de 1863, un *Faune assis* et une *Bacchante*; *César*, statue, *Combat de taureaux romains*, groupe marbre; à celui de 1864, deux tableaux ayant pour sujet les *Bords du Tibre*; à celui de 1869, *Cléopâtre devant César*, statue; à celui de 1876, *la France*, buste, bronze et un *Portrait du général de Cissey*, buste plâtre; à celui de 1877, *la Danseuse aux casta-*

[illegible] ; cinq ouvrages à l'Exposition [illegible] de 1878.

Les œuvres de M. Clésinger ont été souvent et [illegible]. On leur reproche des [illegible] que ne rachètent pas, aux yeux [illegible], la vivacité de l'expression et du mouvement. [illegible] une fille de Mme Sand dont il a été [illegible] quelques années, séparé judiciairement. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en [illegible], une 1ʳᵉ en 1848, et la décoration en [illegible]. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

CLESSE (Antoine), poëte belge, né en 1816, et [illegible], a acquis de la popularité par ses vers, écrits en français avec assez de correction [illegible] et une certaine inspiration [illegible]. Nous citerons de lui : un poëme, *Godefroid de Bouillon* ([illegible]) ; un volume de *Poésies* [illegible], et deux volumes de *Chansons* ([illegible]) [illegible] en un seul sous le même titre, [illegible] et le portrait de l'auteur (Bruxelles, [illegible], gr. in-8). Son libéralisme modéré [illegible] a servi sa renommée et lui a [illegible] officiels à l'époque où [illegible] les entreprises du parti républicain. [illegible] affecté de récompenser [illegible], il semble appartenir plutôt à la [illegible] bourgeoise.

CLINCHANT (Justin), général français, né à [illegible], le 24 décembre 1820, entra à l'École [illegible] de Saint-Cyr, le 9 novembre [illegible] dans l'arme de l'infanterie, [illegible], le 1ᵉʳ octobre 1841, [illegible] lieutenant le 3 juin 1847, [illegible], major le 24 juin 1855, [illegible] le jour même de la bataille [illegible], colonel le 12 août 1862, [illegible] la campagne du Mexique, [illegible] la brigade, le 12 août 1866, il [illegible] une brigade d'infanterie du [illegible].

[illegible] des hostilités contre la Prusse, [illegible] de la 2ᵉ brigade de la 1ʳᵉ division [illegible] d'armée, dirigé par le maréchal [illegible], il prit part aux combats devant [illegible] la capitulation, il réussit à [illegible] se mettre à la disposition du [illegible] de la Défense nationale. Lors de [illegible] de l'armée de l'Est, sous le général [illegible], le 11 décembre 1870, avec [illegible] de division, le commande[illegible], à la tête duquel il enleva la [illegible], le 10 janvier 1871. Après [illegible] d'Héricourt, et la tentative [illegible] Bourbaki, le général Clin[illegible] commandement en chef, le 26 jan[illegible] les troupes du général Cremer au [illegible], ôta le commande[illegible] général Bressolles et or[illegible], le long de la [illegible] excessifs augmentèrent [illegible], qu'en état de dénûment [illegible] à l'armée française. [illegible] de démoralisation vint s'a[illegible] ; ce fut la nou[illegible], dans le camp français, [illegible] aux opérations de l'Est. [illegible] de négocier d'une part avec [illegible], secouru au secours de [illegible] vigoureusement l'ar[illegible] avec le général Her[illegible] les troupes suisses. Le [illegible] que par une som[illegible]. Mais le 1ᵉʳ fé[illegible] l'armée française à entrer sur le territoire de la confédération helvétique, en déposant ses armes, et dont le texte fut adressé le lendemain à la délégation de Bordeaux, fut signée avec la Suisse. Pendant que le général Billot couvrait la retraite avec trois divisions du 18ᵉ corps, 85 000 hommes, 11 000 chevaux et 202 pièces de canon passèrent la frontière avec le général Clinchant. Après la signature des préliminaires de paix, il rentra en France et fut mis à la tête du 5ᵉ corps de l'armée de Versailles. Lors de la création des 18 corps d'armée, le général Clinchant fut nommé commandant du 1ᵉʳ corps dont l'état-major général est à Lille (28 septembre 1873), et passa à celui du 8ᵉ corps à Bourges en février 1879.

Décoré de la Légion d'honneur le 27 décembre 1854, il a été promu officier le 14 septembre 1855, commandeur le 5 novembre 1864 et grand-officier le 3 février 1875.

CLOËZ (François-Stanislas), chimiste français, né à Ors (Nord), le 24 juin 1817, suivit les cours de l'École supérieure de pharmacie et fut interne des hôpitaux en 1841. Il entra au Muséum d'histoire naturelle en 1846, comme préparateur de M. Chevreul et devint son aide-naturaliste ; il a été nommé répétiteur à l'école polytechnique en 1851 et professeur de physique à celle des beaux-arts en 1867. Docteur ès sciences en 1866, il s'est fait recevoir docteur en médecine en 1869. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 13 août 1866. M. Cloëz a publié un certain nombre de Mémoires sur la chimie, la physique et les sciences naturelles, soit dans les mémoires de la Société chimique dont il est membre, soit dans les comptes rendus de l'Académie des sciences ; nous citerons ceux relatifs à *la végétation des plantes submergées*, à *la formation du salpêtre*, *au rôle du nitrate dans la végétation*, etc. Il obtint en 1865, pour l'ensemble de ses travaux, le prix Jecker de l'Académie des sciences, et a été porté en 1878 sur la liste des candidats pour une place vacante dans la section de chimie.

CLOQUET (Germain-Jules, baron), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Paris, le 18 décembre 1790, est frère du célèbre anatomiste Hipp. Cloquet, mort en 1843. Appliqué aux mêmes études, il fut reçu docteur à Paris en 1817, remplit l'emploi de modeleur des cabinets de l'École, puis de prosecteur. C'est lui qui introduisit, dans les cours d'anatomie, le dessin au tableau comme mode de démonstration. Après avoir disputé, avec plus de talent que de succès, en 1819, à M. Breschet, la place de chef des travaux anatomiques, il eut un triomphe complet au concours d'agrégation de 1824. M. Cloquet concourut ensuite, en 1831, pour la chaire de pathologie chirurgicale et fut nommé à l'unanimité.

Ce savant professeur avait déjà publié, outre ses deux thèses, contenant l'une et l'autre des *Recherches anatomiques sur les hernies de l'abdomen* (1817 et 1819), les écrits suivants : *De l'influence des efforts sur les organes renfermés dans la cavité thoracique* (1820) ; *Sur les fractures par contre-coup de la mâchoire supérieure* (1820) ; *Anatomie des vers intestinaux, ascarides, lombricoïdes* (1824, in-4, fig.), mémoire couronné par l'Académie des sciences qui avait mis le sujet au concours en 1818 ; *Mémoire sur l'existence et la disposition des voies lacrymales dans les serpents* (1821) ; *An, in curanda oculi suffusione, lentis cristallinæ extractio hujus depressione præstantior?* pour sa thèse au concours de l'agrégation en 1824 ; *Anatomie de l'homme, ou Description et figures lithographiées de toutes les*

parties du corps humain (1821-1831, 52 livrais. formant 3 vol. grand in-fol., avec 240 planches); *Pathologie chirurgicale, plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de cette science* (1831, in-4), thèse de concours; *De la cautérisation appliquée à la guérison des ruptures du périnée* (1855), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux travaux à divers recueils spéciaux, notamment au *Dictionnaire de médecine*.

M. J. Cloquet, opérateur habile, a aussi inventé plusieurs instruments utiles : ciseaux pour diverses opérations; appareil pour l'emploi de la sonde à double courant; siphon aspirateur gradué; pinces à fourches pour la ligature des vaisseaux, etc. Les cabinets de la Faculté lui doivent des pièces anatomiques en cire parfaitement modelées. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847, officier en 1856, commandeur le 12 août 1860, membre de l'Académie de médecine depuis 1821, il est entré à l'Académie des sciences en 1855, en remplacement de Lallemand.

CLOUÉ (Georges-Charles), marin français, né le 20 août 1817, entra au service de la marine en 1832 et devint aspirant l'année suivante. Enseigne le 6 mars 1839, il a été promu successivement lieutenant de vaisseau le 8 septembre 1846; capitaine de frégate le 1^{er} décembre 1855, et capitaine de vaisseau le 16 août 1862. Il fut alors chef de division en sous-ordre dans la division navale des Antilles, du Mexique et de l'Amérique du Nord. Contre-amiral le 9 mars 1867, il fut appelé d'abord aux fonctions de major général à Cherbourg, puis à celles de gouverneur de la Martinique. Promu vice-amiral le 17 décembre 1874, il fut nommé préfet maritime de l'arrondissement de Cherbourg, le 29 janvier 1875, et commandant de l'escadre d'évolution dans l'Atlantique en octobre 1878. Officier de la Légion d'honneur le 31 décembre 1860, il a été promu commandeur le 14 mars 1864, et grand officier le 3 juillet 1872.

On cite de l'amiral Cloué les publications suivantes : *Renseignements hydrographiques sur la mer d'Azof* (1856, in-8, avec 7 cartes). *Pilote de Terre-Neuve* (1870, 2 vol. in-8, avec 59 cartes), etc.

CLUSERET (Gustave-Paul), officier français, membre de la Commune de Paris en 1871, né dans cette ville le 13 juin 1823, fils d'un colonel d'infanterie, entra à Saint-Cyr en 1841, en sortit sous-lieutenant, fut nommé lieutenant au mois de janvier 1848, fit partie de la garde mobile, se distingua à l'attaque des principales barricades à la tête du 23^e bataillon dont il était le chef, et, le 28 juillet suivant, fut décoré de la Légion d'honneur. En 1850, lors du licenciement de la garde mobile, il rentra, comme simple lieutenant, dans le 55^e de ligne, et quelques mois après le coup d'État, fut, avec 1200 de ses camarades, mis en non activité. Trois ans après, il reprit du service dans un bataillon de chasseurs à pied, fut attaché aux bureaux arabes et nommé capitaine en 1855. Après la deuxième expédition de Kabylie, il fut nommé substitut du commissaire impérial près le conseil de guerre de Blidah. Il donna plus tard sa démission, puis s'attachant au général Garibaldi, fit avec distinction la campagne de l'indépendance italienne. Nommé lieutenant-colonel après la prise de Capoue, il fut, après la conquête de la Sicile et de Naples, versé, avec son grade, à l'état-major général de l'armée d'Italie. Il donna sa démission en 1861 et s'embarqua pour l'Amérique au moment de la guerre de la sécession. Il prit parti pour le Nord, combattit sous les ordres de Frémont, de Mac Clellan, dont il devint aide de camp, et fut nommé successivement colonel et général sur le champ de bataille. La guerre finie, il fonda à New-York, un journal, pour soutenir la candidature à la présidence du général Frémont.

Après l'élection du général Grant, M. Cluseret revint en Europe pour prendre part à la révolution fénianne. C'est à lui, sous le nom d'Aulif, que les journaux attribuèrent, en 1867, l'attaque du château de Chester. Les tribunaux anglais le condamnèrent même à mort par contumace, bien qu'il ait protesté contre la part qui lui fut attribuée dans cette affaire. Il passa alors en France, publia dans le *Courrier Français* des articles sur *la Situation aux États-Unis*. En 1868, ses articles, dans l'*Art*, nouveau journal fondé par lui, lui valurent une condamnation, à la suite de laquelle il fut détenu à Sainte-Pélagie, où il se lia avec les principaux chefs de l'Internationale. De violents articles contre l'organisation de l'armée publiés, en 1869, dans la *Démocratie*, le *Rappel* et la *Tribune*, le désignèrent encore une fois aux sévérités du parquet, et un mandat d'amener fut lancé contre lui; mais, comme il était naturalisé citoyen américain, M. Washburne, ministre des États-Unis, le réclama et l'obligea à quitter la France. En 1870, pendant le procès de l'Internationale, une lettre de M. Cluseret fut produite aux débats annonçant déjà la chute de l'Empire. « Ce jour-là, écrivait-il, nous devons être prêts; Paris sera à nous, ou Paris n'existera plus. »

A la révolution du 4 septembre, il accourut à Paris, entra dans la rédaction de *la Marseillaise* et y publia, dès les premiers numéros, un article intitulé : *la Réaction*, si violent contre le gouvernement de la Défense nationale, que son apparition provoqua les protestations énergiques de la population parisienne, et M. H. de Rochefort se vit forcé de répudier, dans une lettre publique, les opinions de son collaborateur. M. Cluseret quitta Paris, et se rendit à Lyon, où il prit part au soulèvement (28 septembre). Au commencement de novembre, il passa à Marseille et, grâce aux conflits de MM. Esquiros et Gent, installa en cette ville une Commune révolutionnaire, et se proclama un instant chef militaire du sud de la France.

Lors des élections du 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, M. Cluseret obtint dans la Seine 21 191 voix sur 328 970 votants. L'insurrection du 18 mars le ramena à Paris. Porté aux élections de la Commune le 26 mars, mais non élu, il fut, dès le 3 avril, nommé délégué à la guerre. Élu membre de la Commune le 16 avril, dans le 1^{er} et le XVIII^e arrondissement par 8480 voix, il fut nommé membre de la seconde commission exécutive, mais il fut révoqué et mis en état d'arrestation le 1^{er} mai. Sa raideur, son dédain pour le Comité central, alors tout-puissant, ses relations prétendues avec les agents de M. Thiers, et l'abandon momentané du fort d'Issy, étaient les causes de cette disgrâce. Enfermé à Mazas, il n'en sortit que le 24 mai, au moment de l'entrée des troupes dans Paris. Un prêtre lui donna asile pendant cinq mois : il réussit à quitter Paris en novembre, se réfugia en Angleterre et passa de là en Amérique. Il revint plus tard en Suisse. Le 3^e conseil de guerre, séant à Versailles, l'a condamné à mort, par contumace, le 30 août 1872.

On a du général Cluseret un livre, *l'Armée et la démocratie* (186[illegible], in-8).

COBET (Carel-Gabriel), philologue hollandais, est né à Paris, vers 1813, pendant l'incorporation des Pays-Bas à la France. Ramené en Hollande par son père, fonctionnaire du gouvernement impérial, il étudia à la Haye et à Leyde, puis parcourut l'Italie. Il devint, en 1847, professeur à

l'Université de Leyde, qui récompensa ses travaux par le titre de docteur honoraire. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 18[illegible], il en a été élu associé étranger le [illegible] 1876.

Parmi ses écrits qui le rattachent à la grande école d'érudition de son pays, nous citerons : *Prosopographia [illegible]* (Leyde, 1836) ; *Observationes criticæ in Platonis comici reliquias* ([illegible], 18[illegible]) ; *Variæ lectiones quibus continentur observationes criticæ in scriptores græcos* (Leyde, 1854) ; *Novæ lectiones* (ibid., 1858) ; *[illegible] philologica et critica* (ibid., 1873). On lui doit plusieurs éditions grecques, entre autres celle de *[illegible]*, dans la Bibliothèque Didot ([illegible]).

COBLENCE (Samuel-Victor), industriel français, né à [illegible] (Meurthe), le 29 avril 1814, entra, en 18[illegible], à l'école mutuelle israélite qui fut [illegible] dans cette ville par la famille Goudchaux, et il eut pour camarades M. Franck, de l'Institut, M. Alkan, du Conservatoire des arts et métiers, etc. A l'âge de treize ans, apprenti dans une imprimerie de Nancy, il prit du goût pour l'étude de la chimie, en suivant les cours publics du palais des anciens ducs de Lorraine. Il vint ensuite à Paris, et en travaillant comme [illegible] d'imprimerie, il parvint, par ses connaissances chimiques, à découvrir l'application [illegible] de la galvanoplastie à la typographie. Ses procédés de clichage par la pile électrique [illegible] à l'inventeur la décoration de la Légion d'honneur.

COCCIA (Charles), compositeur italien, né à Naples, le 3 avril 1789, et fils d'un violoniste qui le destina d'abord à l'architecture, puis [illegible] son goût pour la musique. Après [illegible] quelques leçons de maîtres obscurs, [illegible] quelques essais, et chanté dans les églises de Naples, il entra au conservatoire de cette ville [illegible] Paisiello. A sa sortie, il eut du succès à [illegible] comme professeur, et devint accompagnateur de la musique particulière du roi Joseph Bonaparte.

De 1808 à 18[illegible], M. Coccia a produit environ [illegible], où l'on remarquant l'extrême facilité [illegible] et dont voici les principaux : *[illegible] per cambiale* et *Rinaldo [illegible]*, *[illegible] nella bugia*, *la [illegible]*, *[illegible] Sposo verificato*, *Arrighetto*, *[illegible] delle Seine*, et surtout *Clotilde*, [illegible] et la mieux accueillie [illegible] sans succès à Paris en [illegible], *Rosmunda* et *Caterina di Guisa*; *[illegible] di [illegible] e non di moglie*, *Semele*; [illegible], *il Crescendo*, *Euristea*, [illegible], *Eduardo Stuart* et [illegible]; à Florence, *il Poeta fortunato*; à Turin, *Carlotta e Werther*, [illegible] *Carlotta*; à Lisbonne, *Atar*, [illegible] *regina di Persia*, *Elena* [illegible], *la Festa della Rosa*, etc. (1820-23). [illegible] M. Coccia se rendit à Londres, où il [illegible] de la musique du théâtre [illegible], et y fit représenter un grand opéra, [illegible], qui eut du succès. Son dernier [illegible] de 1836. Après de nouveaux voyages [illegible] retiré à Palerme. — Il est mort [illegible] 18[illegible].

COCCIUS (Ernest-Adolphe), ophtalmologiste [illegible], né à Knauthain, près de Leipzig, le [illegible] 1825, fit aux universités de Leipzig [illegible] ses études médicales, en s'occupant [illegible] des maladies des yeux. Après avoir exercé une année dans son pays natal, il entra, comme médecin interne, dans l'établissement pour les maladies des yeux à Leipzig ; deux ans plus tard (1851), il se fit recevoir *privat-docent* pour cette spécialité, à l'université de cette ville, où il devint professeur extraordinaire en 1858. L'année précédente, il avait fondé une clinique ophthalmologique qu'il dirigea jusqu'en 1867. Il devint à cette dernière époque professeur ordinaire et directeur de l'hôpital pour les yeux. Il a reçu en 1870 le titre de conseiller privé pour la médecine.

Les nombreux travaux spéciaux du docteur Coccius portent sur la nutrition de la cornée et ses vaisseaux lymphatiques (Leipzig, 1852), l'application et le perfectionnement de l'ophthalmoscope (1853), la régénération de la membrane hyaloïde (1858), la structure et l'inflammation du corps vitré (1860), le mécanisme de l'accommodation de l'œil observé pendant la vie (1867), sur des appareils pour l'observation des maladies de l'œil, sur les lésions de cet organe et les opérations dont il est le sujet.

COCHERIS (Hippolyte-François-Jules-Marie), paléographe et érudit français, né à Paris, le 1[er] décembre 1829, suivit les cours de l'École des chartes, et fut envoyé à Rome, en 1849, pour examiner les manuscrits du fonds de la reine Christine de Suède. Attaché aux Archives de l'empire, puis à la bibliothèque Mazarine, il remplit diverses missions bibliographiques, et devint bibliothécaire-trésorier de la bibliothèque Mazarine et secrétaire de la Commission du catalogue général des manuscrits des bibliothèques de l'empire au ministère de l'instruction publique. Il a été élu membre de la Société des antiquaires de France et nommé inspecteur général de l'enseignement primaire le 23 janvier 1877. Maire de Sainte-Geneviève-des-Bois (Seine-et-Oise) et membre du Conseil général du département pour le canton de Longjumeau, il fut porté candidat aux élections législatives de 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Cocheris a publié : *Notices et Extraits des documents manuscrits conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie* (Paris, 1854 et suiv., tomes I-III, in-8), ouvrage couronné par la Société des antiquaires de Picardie, et qui doit former 5 vol.; *Ma Bibliothèque française* (Paris, 1855, in-12, anonyme); *Table méthodique et analytique du Journal des savants, précédée de l'Histoire de ce journal* (1860, in-4); *Entretiens sur la langue française*, 1872-1874; 2 vol. in-16; *Exercices pratiques de philologie comparée* (le premier livre des *Fables* de La Fontaine, traduit en latin), *Dictionnaire des communes de Seine-et-Oise* (1874, in-8), etc. Il a aussi traduit et annoté le *Philobiblion*, de Richard de Bury, pour le *Trésor des pièces rares et inédites* (1856, petit in-8); et donné à la même collection *le Blason des couleurs* (1859), *la Vieille ou les Dernières Amours d'Ovide*, poëme français du XIV[e] siècle (1861). On lui doit encore l'importante réimpression annotée de *l'Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* de l'abbé Le Bœuf (1863-1867, tomes I-III, in-8 et une curieuse réunion de *Patrons de broderies et de lingerie du XVI[e] siècle*, reproduits par le procédé Lefman et Lourdel (1872, in-8; 2[e] édit., 1873). Il a révisé pour la bibliographie une partie du *Dictionnaire des littératures*, fourni des articles au *Bulletin* de la Société des antiquaires de Picardie, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à l'*Athenæum français*, à la *Bibliothèque de Genève*, etc.

Sa femme, Mme COCHERIS, née Pauline Augustine WAGREZ, née à Douai en 1830, ancienne

élève de l'École normale supérieure de Paris, a publié *l'Empire d'Allemagne*, précis historique et géographique (1875, in-18, illustr. et cartes).

COCHERY (Louis-Adolphe), homme politique français, député, est né à Paris le 26 avril 1819, fit ses études au collège Bourbon et suivit les cours de droit. Reçu avocat à vingt ans, il fut l'un des secrétaires de M. F. Liouville, avec MM. Buffet, Ernest Picard, Busson, Allou, etc. A la révolution de Février, il fut nommé chef du cabinet du ministre de la justice. Dans la nuit même du 24 au 25 il avait été chargé d'organiser la manutention militaire pour subvenir aux besoins urgents de la population ouvrière et avait réussi à faire confectionner 60 000 rations en quelques heures. Après avoir refusé diverses fonctions judiciaires et administratives, il quitta même celles de chef de cabinet pour rentrer au barreau, plaida de nombreuses affaires politiques et défendit notamment les journaux, *la Voix du peuple*, *la Réforme*, etc. A partir de 1856 il s'occupa spécialement de journalisme. Administrateur de l'*Avenir national*, il profita de la loi nouvelle sur la presse, en 1868, pour créer, dans le département du Loiret, *l'Indépendance de Montargis*. Porté, comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 3ᵉ circonscription de ce département aux élections générales de mai 1869, il fut vivement combattu par l'administration et obtint néanmoins, au premier tour de scrutin, 11 643 voix contre 8831 données au candidat officiel, le vicomte de Grouchy, sur 27 842 votants. Il passa au second tour, avec 13 911 voix, contre 13 238 obtenues par son adversaire. M. Cochery prit place au centre gauche et signa la demande d'interpellation des 116 députés du tiers parti libéral.

Au mois de juillet 1870, il interpella le gouvernement sur la candidature du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, et vota contre la guerre. Après la révolution du 4 septembre, il se rallia à M. Grévy et fut au nombre des députés qui offrirent au gouvernement de la défense de confirmer ses pouvoirs, sous condition du maintien provisoire du Corps législatif. Chargé, en qualité de commissaire général de la défense du Loiret, il assista aux combats livrés devant Orléans, accompagna M. Thiers à Versailles, lors des négociations relatives à un armistice, et s'associa, à Tours, aux protestations des anciens députés qui réclamaient la convocation d'une assemblée. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Loiret à l'Assemblée nationale, le premier sur sept, par 51 341 voix.

Il prit place au centre gauche, et se rapprocha plus tard de la gauche républicaine. Il fit partie, régulièrement depuis 1871 de la commission du budget, et fut rapporteur des propositions relatives aux échéances de commerce, à l'alimentation des troupes allemandes, aux indemnités pour dommages causés par l'invasion, etc. Il soutint les diverses propositions tendant à l'établissement de la République, et adopta les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il fut élu député dans l'arrondissement de Montargis, par 13 862 voix, sans concurrent. Rapporteur du budget de la guerre en 1876, il fut chargé, l'année suivante, du rapport général des dépenses et des recettes. Après l'acte du 16 mai, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, sa candidature fut vivement combattue par l'administration ; il n'en fut pas moins élu par 14 042 voix contre M. Boyenval, candidat officiel, qui en recueillit 5500. Après la réunion de la nouvelle chambre, il fut chargé par la commission du budget de déclarer le refus de voter le budget des recettes, jusqu'à la formation d'un cabinet parlementaire (novembre 1877). Aussitôt le cabinet Dufaure constitué, il proposa, au contraire, le vote immédiat des quatre contributions directes, et entra au ministère des finances comme sous-secrétaire d'État. Le 1ᵉʳ mars 1878, il réunit le service des postes et des télégraphes sous une même direction, transformée, par décret du 5 février 1879, en un ministère spécial. Membre du conseil général du Loiret pour le canton de Montargis, M. Cochery en a été élu vice-président, puis président (1878).

COCHET (l'abbé Jean-Benoit-Désiré), archéologue français, né à Sanvic, près le Havre, le 7 mars 1812, fit ses études au collège du Havre et au séminaire de Rouen, et reçut les ordres en 1836. Vicaire au Havre et à Dieppe, puis aumônier du lycée de Rouen, il se livra, au milieu de ses fonctions ecclésiastiques, à l'étude de l'archéologie. En 1842, il découvrit à Étretat, dans l'enclos du presbytère, les restes d'une villa romaine. Encouragé par ce premier succès, il entreprit dans les environs de Dieppe des fouilles actives qui mirent au jour un certain nombre d'antiquités remarquables. Il publia dans divers recueils, notamment dans *la Vigie de Dieppe*, les résultats de ses recherches, et, sans se borner à des articles de revues, il fit paraître des ouvrages importants : *Églises de l'arrondissement du Havre* (Ingouville, 1844-1846, 2 vol. in-8), *Églises de l'arrondissement de Dieppe* (Dieppe, 1846-1850, 2 vol. in-8); *le Tombeau de Childéric, premier roi des Francs*, restitué à l'aide de l'archéologie (Dieppe, 1859, in-8, très nombreuses gravures); *Églises de l'arrondissement d'Yvetot* (Dieppe, 1862, 2 vol. in-8), etc.

Nous citerons encore de lui : *Étretat, son passé, son présent, son avenir* (Dieppe, 1852, in-8); *le Guide des baigneurs à Dieppe; la Galerie dieppoise*, sur les hommes célèbres de Dieppe; *la Normandie souterraine, ou Notices sur des cimetières romains et franks explorés en Normandie* (Dieppe, 1854, gr. in-8, avec planches lithographiées), ouvrage couronné par l'Institut dans la même année; *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes* (Dieppe, 1857, gr. in-8). *Archéologie céramique et sépulcrale* (1863, in-4, avec fig.); *la Seine-Inférieure historique et archéologique* (1864, in-4); *Archéologie chrétienne* (Rouen, 1867, in-8, avec fig.). *Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure* (1872, in-4).

M. l'abbé Cochet a été nommé, en 1849, inspecteur des monuments historiques de la Seine-Inférieure, et en 1861, inspecteur des monuments religieux du diocèse. Membre du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, des Sociétés des antiquaires de France, de Normandie, de Picardie, etc., de l'Académie d'archéologie de Belgique, de l'Association archéologique de la Grande-Bretagne, etc., il a été élu correspondant de l'Institut, en 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 29 décembre 1855, pour « services importants rendus à l'archéologie ». — Il est mort à Rouen le 1ᵉʳ juin 1875.

COCHIN (Pierre-Suzanne-Augustin), administrateur et publiciste français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 12 décembre 1823, d'une famille qui compte depuis longtemps des membres distingués dans le clergé, l'administration, le barreau et les arts. Son père et son grand-père ont été tous deux maires et députés du 12ᵉ arrondissement de Paris. Préparé par son éducation, et appelé par toutes ces traditions de

[illegible] aux fonctions administratives, M. Augustin Cochin fit partie de bonne heure d'une foule de sociétés philanthropiques ou de commissions importantes. Adjoint au maire du 10e arrondissement en 1850, il devint maire en 1853, et depuis membre de la Commission municipale de la Seine. Aux élections générales de 1863, il se présenta comme candidat des partisans du pouvoir temporel du pape, dans la 6e circonscription de la Seine, en concurrence avec M. Foucher-Lepelletier, candidat officiel, et M. Guéroult, candidat de l'opposition démocratique; il réunit au premier tour de scrutin une minorité de 6668 voix. Sa candidature se reproduisit, sinon comme officielle, du moins comme agréable, aux élections générales de 1869. Après une lutte fort vive, il échoua au second tour de scrutin, avec [illegible] voix contre [illegible] données à M. Jules Ferry. A la fin de [illegible], il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Lors d'une élection partielle (10 janvier 1870), il posa, sans succès, sa candidature dans la [illegible] circonscription de la Vendée. Le 7 février suivant, il fut nommé membre de la commission [illegible] l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine. Au [illegible] du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il échoua, sans être élu, dans le département de la Seine, [illegible] voix sur 328 970 votants. Nommé préfet de Seine-et-Oise par M. Thiers, il refusa, lors des élections complémentaires du 2 juillet suivant, de se présenter de nouveau à la députation. — Il est mort à Versailles le 15 mars 1872.

On a de M. Augustin Cochin plusieurs écrits en [illegible] relatifs aux questions de charité sociale, à l'étude desquelles il s'est voué, et un certain nombre d'articles critiques sur des ouvrages d'économie politique, la plupart ont été insérés dans les Annales de la charité et dans le *Correspondant*, dont il a été, à partir de 1845, un des rédacteurs les plus influents. Nous citerons : [illegible] (1848; 3e édition, 1851); *Notice sur la vie de M. Cochin*, son père, écrite pour la [illegible] édition du *Manuel des salles d'asile*; *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements de Pestalozzi*, qui obtint, en 1848, une mention honorable de l'Académie des sciences morales et politiques; *l'Abolition de l'esclavage* (1861, 2 vol. in-8), qui [illegible] un prix de 3000 fr. à l'Académie française; *De la Condition des ouvriers* [illegible] *les derniers travaux* (1862, in-8); *la* [illegible] *invincible* (1864, in-8); *les Petites* [illegible] *par l'État dans les bureaux* [illegible] *en Angleterre* (1865, in-8); *la Réforme* [illegible] (1865, in-8), résumé critique [illegible] de M. Le Play; puis plusieurs brochures sur des questions politiques, morales ou [illegible], offrant un intérêt d'actualité : *Rome*, [illegible] *du Japon*, etc. (1862, in-8); *Quelques* [illegible] *de M. Ern. Renan* (1863, [illegible]); *le Progrès de la science et de l'industrie* [illegible] (1866, in-8); *le comte de* [illegible] (1870), in-8, etc.

COCHRANE ([illegible] Alexandre-Dundas-Ross-Wishart-[illegible]), homme politique anglais, est né en 1816. [illegible] de Bridport à la Chambre [illegible] il se déclara en maintes [illegible] partisan des principes conservateurs [illegible] la question du libre échange, [illegible] sir R. Peel. Dans la session de [illegible] avec la plus grande violence contre [illegible] de lord Palmerston, et [illegible] gouvernements de Naples et d'Autriche [illegible] soutenues par l'opposition. Aux élections générales de 1852, il dut faire place à un candidat libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *Voyage en Morée* (the Morea, in-8); *la Jeune Italie* (Young Italy, 1850, in-8), où il se montre le défenseur de l'absolutisme, et des romans : *Lucil Belmont*, *Ernest Vane*, etc.; *François Ier et autres études historiques* (Francis the first and other, etc. (1870, 2 vol.) et des brochures politiques.

COCHUT (André), économiste français, né à Paris, en 1812, traita, en 1836, dans la *Revue des Deux Mondes*, les questions d'économie politique, et particulièrement celles qui se rapportent à la colonisation algérienne. Ses travaux obtinrent l'approbation d'un juge compétent, le maréchal Bugeaud, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement qui le chargea de rédiger un *Rapport général sur l'Algérie*. Ce travail, qui formait un volume in-4, sortait des presses de l'Imprimerie royale, lorsque la révolution de Février en arrêta la publication. M. Cochut fut attaché, en 1848, à la rédaction du *National*, où il discuta avec autant de modération que de talent les doctrines socialistes. Un certain nombre de ses articles ont été réunis sous ce titre : *les Associations ouvrières, histoire et théorie des tentatives de réorganisation industrielle opérées depuis la révolution de* 1848 (1851, in-8).

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. André Cochut se tint en dehors de la scène politique. En 1864, il devint secrétaire général d'une nouvelle grande société de crédit. Le 14 octobre 1870, il fut appelé aux fonctions de directeur du mont-de-piété à Paris. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 février 1877. M. Cochut a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une étude intéressante sur l'histoire et le système de Law (*Law*, 1853, in-8). En 1858, il a inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, un travail très-remarqué sur les *Opérations et Tendances financières du second empire*. M. Cochut a été le correspondant de plusieurs organes de la presse hispano-américaine.

COCKBURN (sir Alexandre-James-Edmond, 10e baronnet), magistrat anglais, né à Londres, en 1802, est issu d'une ancienne famille écossaise. Fils d'un diplomate, il fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge, suivit dès 1825 les cours de droit de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1829 et attaché au ressort judiciaire des comtés de l'Ouest; en 1841, il reçut le titre d'avocat de la reine. Sous le premier ministère de lord J. Russell, il a été nommé avoué général (1850) et chevalier en même temps, puis procureur général (1851). Cette dernière charge, qu'il avait résignée à l'avénement des conservateurs au pouvoir, lui fut rendue en décembre 1852. En 1856, il devint président de la cour des plaids communs, et, en 1859, président du Banc de la Reine. Sir A. Cockburn représenta la ville de Southampton, de 1847 à 1857, à la Chambre des communes. Il entra en cette dernière année au conseil privé. En 1871, il fut nommé arbitre de la Grande-Bretagne, dans l'affaire de l'*Alabama* et promu grand-croix du Bain en 1873.

CODET (Louis-Paul-Émile), industriel français, député, né à Saint-Junien (Haute-Vienne), fut manufacturier, puis juge de paix sous l'Empire. Il fut nommé maire de sa ville natale, pendant la guerre, et déploya beaucoup d'activité et de dévouement en faveur de la population ouvrière sans travail. Révoqué comme maire après le 24 mai 1873, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme can-

didat républicain, dans l'arrondissement de Rochechouart, et fut élu au scrutin de ballottage, le 5 mars, par 5083 voix, contre Lezaud, candidat bonapartiste. M. Codet siégea au centre gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 5562 voix contre 4355 obtenues par M. Tenant, candidat officiel et légitimiste.

CODRINGTON (sir William-John), général anglais, né en 1800, est le fils du célèbre amiral de ce nom, qui gagna, en 1829, la bataille de Navarin. En sortant de l'université de Cambridge, il fut admis en qualité d'enseigne aux *Coldstream guards* (1821), corps dans lequel il a successivement acquis les grades de capitaine et de lieutenant-colonel (1836). Colonel en 1846, il fut nommé major général le 20 juin 1854, et, n'ayant reçu aucun emploi dans l'armée expéditionnaire contre la Russie, il se rendit en Orient, afin de suivre la guerre en amateur. Bientôt une vacance se produisit par le départ forcé de lord de Ros, et il fut appelé à prendre le commandement de la 1re brigade de la division légère (1854).

Depuis ce moment, sir W. Codrington assista pendant deux ans à toutes les péripéties de la guerre en Crimée. Au passage de l'Alma (24 septembre), il ouvrit le feu contre les Russes; à Inkermann (5 novembre), il soutint, avec les gardes, tout l'effort de la journée. Aussi sa conduite, dont les rapports officiels ont parlé plusieurs fois avec éloges, lui valut-elle, après la retraite de sir G. Brown, le commandement de la division légère. Durant tout le siége de Sébastopol, à la prise du mamelon Vert comme à l'assaut définitif, il se rencontra toujours à l'endroit le plus périlleux. C'est lui qui fut chargé de préparer l'attaque malheureuse du Redan.

Lorsque le général Simpson dut résigner le commandement en chef de l'armée d'opérations (12 novembre 1855), sir W. Codrington fut choisi par le ministère pour le remplacer. Il ne revint en Angleterre qu'au mois de juillet 1856, après avoir assisté au réembarquement des soldats et du matériel. Chevalier commandeur du Bain, il fut nommé au grade correspondant dans l'ordre de la Légion d'honneur, le 16 juin 1856. Lieutenant général la même année, il reçut, en février 1857, le mandat de Greenwich à la Chambre des communes. En 1859, il fut nommé gouverneur et commandant en chef à Gibraltar, et devint, en 1861, colonel du 23e régiment d'infanterie.

COËTLOGON (Louis-Charles-Emmanuel, comte DE), administrateur français, né à Paris, le 10 août 1814, appartient à une ancienne famille de Bretagne. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il prit rang dans l'armée, en 1834, avec le grade de sous-lieutenant et donna sa démission en 1840. Se trouvant en Algérie en 1847, il prit part en amateur à l'expédition de la Kabylie. A cette époque, il avait publié dans les journaux un assez grand nombre de romans, nouvelles et contes en vers, ainsi qu'un *Voyage en Algérie* (1848). Nommé sous-préfet de Bressuire en 1849, il administra, sous l'Empire les préfectures de l'Ain, de la Haute-Vienne et du Loiret (15 mars 1861). Le comte de Coëtlogon avait été promu officier de la Légion d'honneur. Compromis dans diverses affaires financières avec MM. Collet-Meygret et Lefebvre-Durufié, il fut ainsi que les autres prévenus rayé des matricules de l'ordre (janvier 1875).

Son frère, le marquis Alfred de COËTLOGON, ancien page de Charles X, nommé sous-lieutenant de cavalerie quelque temps avant les journées de Juillet 1830, donna sa démission et vécut dans la retraite sous Louis-Philippe. En 1848, il entra au *Corsaire* et contribua, avec M. de Rovigo, à en faire un journal légitimiste. Il a donné quelques publications archéologiques.

COGALNICEANO (Michel), homme politique et publiciste roumain, né en 1806, débuta dans la carrière de l'enseignement, et occupa à Jassy la première chaire d'histoire nationale créée lors de l'organisation des écoles sous le règne de Jean Stourdza (1822-1828). En 1834, il quitta la Moldavie et parcourut toute l'Allemagne et une partie de la France, en quête de matériaux pour son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. Rédacteur de *la Dacie littéraire*, de l'*Archive roumaine* et de *la Feuille villageoise*, il fonda, en 1841, de concert avec John Ghika et Basile Alexandri, *le Progrès*, organe influent de l'opinion libérale, qui poussa le gouvernement de Michel Stourdza à l'émancipation des Bohémiens ou *Tsigani* (1843).

Au mois de septembre 1857, M. Cogalniceano fut élu député au divan *ad hoc*, pour la Moldavie. Sous l'hospodarat du prince Couza, son influence ne fit que croître, et au milieu de l'année 1860, il fut nommé chef du nouveau cabinet moldave, pris par le prince dans les rangs de la gauche. Il se fit remarquer, comme orateur éloquent, autant que comme politique habile, dans les conditions orageuses où s'engagea le gouvernement.

Chef du cabinet, en 1864, il créa le Conseil d'État, introduisit dans la législation le droit communal, organisa les conseils généraux, unifia les lois civiles et criminelles, et dota la Roumanie d'un Code d'instruction. Il se retira au commencement de 1866. Quelque temps après l'avénement de Charles Ier, il fut réélu député et revint au ministère, en novembre 1868, avec le portefeuille de l'intérieur, qu'il garda jusqu'au 24 janvier 1870. Après la guerre d'Orient, pendant laquelle il était ministre des affaires étrangères, il assista, avec M. Bratiano, au congrès de Berlin, et il dut faire connaître, à son retour à la Chambre des députés leurs inutiles efforts pour empêcher la cession de la Bessarabie roumaine à la Russie (août 1878). Il fut élu sénateur par le parti libéral, ainsi que son collègue, M. Bratiano, le 24 mai 1879.

Outre son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie* (Berlin, 1837, in-8, en français), on doit à M. Cogalniceano une *Collection des anciennes chroniques*, d'après des copies manuscrites recueillies dans les monastères (1872); de remarquables travaux sur les Tsiganes, leur origine, leur langue, etc. Il a contribué à généraliser l'industrie en Moldavie, en établissant à Niamtzo une fabrique de draps. Il a obtenu le rang de colonel dans la hiérarchie nobiliaire de Moldavie.

COGHETTI (François), célèbre peintre italien, né à Bergame (Lombardie), le 4 octobre 18[illegible], obtint de bonne heure la protection et reçut les leçons de Diotti, professeur à l'académie Carrara de Bergame. Il alla ensuite à Rome, et, sous la direction de M. Camuccini, consacra deux années à l'étude sérieuse de Raphaël. Ses premières œuvres furent bien accueillies. Deux tableaux à l'huile surtout, *la Présentation* et l'*Assomption*, qu'il peignit pour sa ville natale, engagèrent Mgr Morlacchi à lui confier la décoration d'une chapelle et de la coupole de la cathédrale.

De retour à Rome, M. Coghetti peignit à fresque dans la villa Torlonia, un salon elliptique où il représenta les *Exploits d'Alexandre*. Le prince Torlonia lui fit exécuter ensuite, pour sa villa

[illegible], les Quatre Éléments, le Triomphe de [illegible] et la Bataille des Amazones; et pour un palais de [illegible], toute la fable d'Amour et Psyché, divers sujets tirés des poèmes [illegible], et la magnifique composition : le Parnasse ou les hommes illustres de tous les temps; enfin, pour le théâtre Tordinone, Apollon suivi par les Heures et la Fable de Prométhée. Mais l'œuvre capitale de M. Coghetti dans la fresque est la décoration de la basilique de Savone; ses cartons ont été considérés comme des chefs-d'œuvre de style et de [illegible]. Cependant l'artiste ne négligeait pas la peinture à l'huile, et, parmi ses tableaux, il faut citer son Ascension, dans la cathédrale de Porto-Maurizio, en Ligurie, et la Condamnation de saint Étienne, qui lui valut le titre de chevalier de Saint-Grégoire le Grand. M. Coghetti a formé de nombreux élèves, entre autres M. [illegible]. — Il est mort le 23 avril 1875.

COGNAT (l'abbé Joseph), journaliste et publiciste français, est né à Montréal (Ain) en 1821. [illegible] aux luttes du journalisme religieux, il fut rédacteur en chef de *l'Ami de la religion*, de 1850 à 1855. Il retraça les questions et les débats auxquels il a pris part, dans les [illegible] : *l'Univers jugé par lui-même*, ou études et documents sur le journal *l'Univers*, de 1845 à 1855 (1856, in-8); *Polémique religieuse*, pièces pour servir à l'histoire des controverses de ce temps (1861, in-18); *la Suède libérale devant l'Europe* (1863, in-8). Il a encore publié une brochure [illegible], intitulée : *Lettres à M. [illegible], évêque de Saint-Quentin* (1872). L'abbé Cognat a publié en dehors des discussions contemporaines : *Clément d'Alexandrie, sa doctrine et sa polémique* (1859, in-8); *Vie de Mgr Alex. [illegible] Devie, évêque de Belley* (Lyon, 1865, 2 vol. in-8). Il a donné une édition des *Mémoires* [illegible] pour la jeunesse. M. l'abbé Cognat a été nommé, en 1871, curé de Notre-Dame-de-[illegible], à Paris.

COGNIARD (Hippolyte et Théodore), ou Cogniard frères, vaudevillistes français, et tous deux directeurs de théâtre, nés, le premier le [illegible], le second le 30 avril 1806, [illegible] par des pièces patriotiques. [illegible] de nombreux succès, ils obtinrent [illegible] à la retraite du célèbre Harel, le privilège de la Porte-Saint-Martin, furent [illegible] et inaugurèrent, au mois de [illegible], une heureuse administration de sept années. [illegible] Cogniard résigna, en juillet [illegible], cette direction pour prendre celle [illegible], qu'il ne garda qu'une année. A la [illegible] devint directeur des Variétés. [illegible] Cogniard signa seul les pièces [illegible] sur les théâtres dont son frère avait [illegible]. M. Hipp. Cogniard quitta les Variétés [illegible]. C'est sous sa direction que [illegible] révolution qui s'est fait ensuite [illegible] de théâtres et qui consiste à [illegible] l'ancienne comédie-vaudeville, l'opéra [illegible] à la charge à la fois par le [illegible] et la musique. Les triomphes [illegible] aux Variétés, furent la *Belle* [illegible] la *Grande-Duchesse* et la [illegible] MM. L. Halévy, Meilhac et Crémieux, et M. Offenbach pour [illegible] toute l'Europe accepta le genre et en [illegible].

Les [illegible] de MM. Cogniard, qui ont plu[illegible] à leur fraternelle collaboration [illegible], se comptent par centaines [illegible] premiers jours de 1831. Nous rappelons parmi les plus populaires : *la Cocarde tricolore* (3 actes); *le Modèle* (1 acte); *le Chouan* (1 acte); *la Courte-paille* (3 actes); *la Révolte des modistes* (3 actes); *Dupont, mon ami* (3 actes); *les Deux Borgnes* (1 acte); *les Chauffeurs* (3 actes); *l'Agnès de Belleville*, avec M. Paul de Kock (3 actes); *le Vin, les Femmes et le Tabac*, avec le même (1 acte); *Pauvre Jacques, Titi le Talocheur, le Rapin* (1 acte); *Mes bottes neuves* (2 actes); *Bobèche et Galimafré* (3 actes, 1837); *la Fille de l'air* (3 actes); *Bruno le fileur* (2 actes); *Portier, je veux de tes cheveux* (1 acte); *les Enfants du délire, les Trois Dimanches* (3 actes); *les Coulisses* (2 actes); *le Naufrage de la Méduse*, opéra en 4 actes (1839); *l'Ouragan* (3 actes); *1841 et 1941* (2 actes); *les Mille et une Nuits* (5 actes); *la Biche au bois, la Belle aux cheveux d'or*, féeries; *l'Ile de Tohubohu* (3 actes); *les Marrons d'Inde* (3 actes); *la Cornemuse du diable* (2 actes); *la Dame aux gobéas*, parodie 3 actes); *la Chatte blanche* (3 actes); *Masséna* 5 actes); *la Poudre de perlinpinpin*, féerie; *la Foire de Lorient*, en 1 acte (1854); *Une nichée d'arlequins* (1 acte); *le Royaume du calembour*, revue de 1855; *Jean le toqué; le Monde camelotte* (3 actes, 1856); *les Bibelots du diable* (1859); *la Grande Marée*, mystification en 2 actes, mêlée de chant (1860); *Sans queue ni tête*, revue à l'envers, etc., l'un des types les plus complets du genre (1860); *le Pied de mouton*, grande féerie-revue-ballet, en 21 tableaux, imitée de Martainville et d'un succès inépuisable (1860); *Oh! la! la! que c'est bête, tout ça!* revue (1861); *les Mille et un Songes*, revue-féerie (1862); *Et allez donc, turlurette*, revue de 1862 (1863); *les Voyages de la vérité*, pièce fantastique; *la Liberté des théâtres*, salmigondis (1864); *l'Homme masqué et le Sanglier de Bougival*, folie athlétique et littéraire (1867); *la Reine Crinoline, ou le Royaume des femmes*, pièce fantastique en cinq actes et six tableaux (1867), etc., etc.

MM. Hippolyte et Théodore Cogniard ont été tous deux décorés de la Légion d'honneur, le premier, comme capitaine de la garde nationale, aux promotions d'août 1848, le second, comme auteur dramatique, en août 1852. — M. Théodore Cogniard est mort à Paris, le 14 mai 1872.

COGNIET (Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 29 août 1794, fut élève de Guérin, obtint le second grand prix de Rome en 1815, et le premier en 1817, sur ce sujet : *Hélène délivrée par Castor et Pollux*. Ses premiers tableaux, *Metabus, roi des Volsques*, et une *Jeune Chasseresse*, furent peu remarqués, mais son *Marius sur les ruines de Carthage*, au Luxembourg, et son *Massacre des innocents*, exposé en 1824, commencèrent sa réputation. De 1827 à 1836 il envoya aux Salons de peinture : un *Numa*, au Luxembourg, un *Saint Étienne portant des secours à une pauvre famille*, à l'église Saint-Nicolas des Champs, *l'Enlèvement de Rébecca*, la *Garde nationale partant pour l'armée en 1792*. Ce dernier tableau est placé au musée de Versailles, avec la *Bataille de Rivoli* et les *Épisodes de la campagne d'Égypte*, auxquels l'artiste travailla avec MM. Philippoteaux, Karl Girardet, Vignon et Guyon. Sa célèbre toile du *Tintoret peignant sa fille morte*, au musée de Bordeaux (1845), rendit surtout son nom populaire. Elle a reparu, avec *le Massacre des innocents*, *le saint Étienne* et deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Cogniet a peint en outre sur un des plafonds du Louvre, *Bonaparte dirigeant les travaux des savants en Égypte*, et décoré une des chapelles de la Madeleine ainsi qu'une chapelle de Saint-Sulpice (1875). Parmi ses portraits, les

plus célèbres sont ceux du *maréchal Maison*, de *Louis-Philippe dans sa jeunesse*, de *Guérin*, de *M. de Crillon*. Professeur de dessin au lycée Louis-le-Grand et à l'École polytechnique, il devint membre de l'Académie des beaux-arts en 1849, en remplacement de Garnier. Il donna sa démission de membre du conseil supérieur de l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation, au mois de décembre 1863. M. L. Cogniet a obtenu une 2ᵉ médaille en 1824, une de première classe en 1855, la décoration en avril 1823, et le grade d'officier en juillet 1846.

COHEN (Joseph), journaliste français, né à Marseille, le 1ᵉʳ novembre 1817, et fils d'un négociant israélite, fit ses études au collège d'Aix, se fit inscrire avocat au barreau de cette ville en novembre 1836, et fonda ensuite le *Mémorial d'Aix*, qu'il dirigea jusqu'en 1843. Chargé, en 1842, avec M. Altaras, d'étudier en Algérie l'état des populations israélites et les moyens de les civiliser, il fut, depuis cette époque jusqu'en 1848, défenseur officiel près le tribunal d'Alger, président du consistoire de cette ville après le décret organique de 1845, et capitaine de la milice algérienne. De retour en France, il organisa à Paris la Société algérienne, dont il fut secrétaire, devint un des actifs collaborateurs de *la Semaine*, puis, en 1853, rédacteur en chef du *Pays*. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ janvier 1854 et promu officier le 14 août 1867.

On a de lui, à part ses articles de journaux : *Analyse raisonnée de la législation des eaux* (1841, 2 vol.), avec MM. Tardif et Dubreuil; un *Rapport* sur sa mission en Algérie (1845); *les Déicides*, *Examen de la vie de Jésus* (1864, in-8), et de nombreux travaux dans *les Archives israélites de France*.

COHEN (Jules-Émile-David), compositeur français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône), le 2 novembre 1855, d'une famille de riches négociants, fut amené de bonne heure à Paris et entra, comme élève au Conservatoire, où il se fit remarquer par ses succès précoces. Il y remporta successivement les premiers prix de piano, en 1850, d'orgue, en 1852, et de contre-point et de fugue, en 1854. Il était élève d'Halévy pour la composition, de M. Benoît, pour l'orgue, et de M. Marmontel, pour le piano. Inspecteur honoraire de la musique de la chapelle de l'Empereur il a été nommé professeur au Conservatoire de la classe d'ensemble vocal, et attaché à l'Opéra comme chef du chant.

M. Jules Cohen a écrit, entre autres compositions : les *Chœurs d'Athalie*, exécutés au Théâtre-Français; les *Chœurs*, *Introduction* et morceaux divers, pour la reprise de *Psyché*, au même théâtre (1862), *Maître Claude*, opéra-comique en un acte (Opéra-Comique, 18 mars 1861); *José Maria*, opéra comique en trois actes (Opéra-Comique, juillet, 1866); *les Bleuets*, opéra en 4 actes (Théâtre-Lyrique, 23 octobre 1867); *Déa*, opéra en deux actes (opéra-comique, 30 avril 1870).

COHENDY (Michel), archiviste français, est né à Clermont-Ferrand en 1811. Nommé aux archives du département du Puy-de-Dôme, il est devenu membre de l'académie de Clermont et de plusieurs autres sociétés savantes. Ses travaux portent tous sur l'histoire de l'ancienne province d'Auvergne; nous citerons : *Inventaire de toutes les chartes* antérieures au treizième siècle, se trouvant dans les archives de la préfecture du Puy-de-Dôme (Clermont-Ferrand, 1855, in-8); *Mémoires historiques sur les modes successifs* de l'administration de la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme (Ibid., 1856, gr. in-8); *Note sur la papeterie d'Auvergne et les marques de fabrique des papeteries de la baronnie d'Ambert* (Ibid., 1863, in-8, avec pl.); *Notice sur les entreprises de desséchement des lacs et marais d'Auvergne* (Ibid. 1870, in-8); *Céramique arverne et faïence de Clermont* (Ibid, 1874, in-8 avec planches).

COIGNARD (Louis), peintre français, né à Mayenne, vers 1812, vint étudier à Paris sous M. Picot, et débuta au Salon de 1838. Il a cultivé divers genres, et plus particulièrement, de celui du paysage. Nous citerons de lui : *Marie dans le désert* (1838); *Petit pêcheur au bord de la mer*, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, *le Sommeil*, *le Soir*, *Vaches dans la forêt* (1842-1845); *Vaches sur la lisière d'un bois* (1846); *Combat de taureaux* (1847); *l'Abreuvoir*, *effet du matin* (1848); *la Gardeuse de vaches*, *le Bal*, *les Soins de la fermière*, *le Repos du matin*, *le Chêne de Henri IV*, acquis par l'État (1849-1853); *Pâturage en Hollande*, *Vallée du Maine* (1855); *Pendant l'orage*, *Paysage avec animaux* (1857); *Herbage et abreuvoir dans la vallée d'Auge*, *Lutte de taureaux*, *la Mare aux vaches* (1859); un *Troupeau dans un pâturage de la vallée d'Auge* (1861); un *Paysage en Normandie* (1863), *le Lac*, paysages et animaux (1870); *Troupeau sur la lisière d'une forêt* *Vaches au marais* (1873); *Troupeau de vaches au pâturage dans une futaie de l'Ardenne belge* (1874); un *Troupeau de moutons*, une *Matinée dans les herbages* (1875); *Bœufs au repos*, *Abreuvoir* (1876); *Vaches au repos dans une prairie* (1877). Préoccupé de recherches mécaniques, M. Coignard a inventé une pompe hydraulique à l'aide de laquelle on a remis à flot dans un des bassins du Hâvre un navire qu'on n'avait pu relever jusque-là; cette découverte lui valu une médaille à l'Exposition universelle de l'industrie, en 1867. Comme peintre, il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846 et une 1ʳᵉ en 1848.

COLANI (Timothée), théologien protestant français, né en 1824, à Lemé (Aisne), où son père, originaire de l'Engadine (Grisons), était pasteur, passa une partie de sa jeunesse dans la Suisse française et en Allemagne, et termina ses études à Strasbourg. Fixé dans cette ville, il obtint, en 1847, le prix Schmutz (3000 fr.) dans un concours ouvert par la Faculté de théologie sur la *Vie de Jésus*, du docteur Strauss. En 1850, il fonda la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, dont il a paru quinze volumes et qui fut continuée en 1858, sous le titre de *Nouvelle revue de théologie* (Strasbourg, Treuttel et Würtz). Outre de fort nombreux travaux de critique sacrée, d'histoire et de philosophie, insérés dans ce journal, il publia, en 1857, un volume de *Sermons* (plusieurs éditions), traduit en anglais, en allemand et en hollandais. L'un des représentants les plus actifs de la nouvelle école libérale, et écarté de toute fonction officielle, il prêcha fréquemment devant de nombreux auditoires et vécut longtemps en donnant des leçons. Rédacteur en chef du *Courrier littéraire* (1876), il a donné à la *République française* d'importants articles de critique signés de ses seules initiales.

COLBERT-CHABANNAIS (Napoléon-Joseph, marquis DE), ancien député français, né le 1 octobre 1805, servit dans l'armée. Maire de Saint-Julien-de-Mailloc, et membre du Conseil général de Seine-et-Oise pour le canton d'Houdan, il fut nommé député au Corps législatif, le 7 janvier 1860, comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription du Calvados, et

[illegible] en 1863, par 18 893 voix sur [illegible], puis en 1869, par 16 123 voix sur [illegible]. Rentré dans la vie privée [illegible] septembre 1870, le marquis de Colbert-[illegible] la perte aux élections sénatoriales de [illegible], sur la liste bonapartiste, pour le département du Calvados, mais ne fut pas élu. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le [illegible].

On a de lui: *Traditions et souvenirs* ou mémoires touchant la vie du général A. Colbert [illegible], 5 vol. in-8).

COLBERT-LAPLACE (Pierre-Louis-Jean-Baptiste, [illegible]), député français, né le 7 août [illegible], fils du précédent et petit-fils du savant Laplace, a été autorisé, par décret du 25 juillet [illegible], à changer la seconde partie de son nom, de manière à rappeler cette illustre descendance. [illegible], sous l'empire, au ministère des affaires étrangères, secrétaire d'ambassade à Washington, puis à Saint-Pétersbourg, il servit, pendant la guerre de 1870-1871, dans les mobiles du Calvados. Il se présenta aux élections générales de février [illegible] pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Lisieux, n'obtint, au premier tour de scrutin, que 4138 voix, et fut élu au [illegible] le 5 mars suivant, par 7027 voix. Il siégea à droite, fit partie du groupe de l'appel au peuple avec lequel il vota habituellement, et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le cabinet de Broglie avec la minorité de la Chambre. Candidat officiel et bonapartiste aux nouvelles élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par [illegible] voix contre 5780 obtenues par le candidat républicain.

COLE (Henry), inventeur anglais, né à Bath, le 15 juillet [illegible], s'était beaucoup occupé des [illegible], du confort appliqué à la vie privée, de l'économie usuelle, lorsqu'il fut désigné [illegible] du comité d'organisation du [illegible], en 1851. Son concours qui fut [illegible], fut récompensé par la décoration [illegible], une forte gratification et le [illegible] des arts pratiques (*practical* [illegible] register, revue politique, [illegible]. Sous le pseudonyme de [illegible], il a écrit un grand nombre de [illegible] et articles de journaux.

COLENSO (John-William), prélat et écrivain [illegible], né dans le comté de Cornouailles, le [illegible], fit ses études au collège Saint-John, à Cambridge, s'y fit remarquer par ses progrès en mathématiques et y prit ses grades, [illegible] employé comme maître adjoint, à [illegible] à 1842; il revint à Cambridge [illegible] et y resta jusqu'en 1846 : [illegible] qu'il prépara ses livres classiques d'arithmétique et d'algèbre, qui se répandirent [illegible] dans le plus grand nombre des [illegible]. Nommé, en 1846, recteur de Forncett [illegible] dans le comté de Norfolk, il s'attacha [illegible] de son ministère et publia un recueil [illegible] de *Sermons de village* (village [illegible] par l'attrait de la prédication, [illegible], le titre d'évêque de [illegible] l'Afrique du sud, et partit aussitôt [illegible] : il a rendu compte de [illegible] dans ce pays, sous le [illegible] *Dix Semaines à Natal* (Ten Weeks in [illegible], 1855). Pour donner plus d'extension et d'efficacité à ses travaux apostoliques, [illegible] à étudier la langue zouloue, [illegible] une *Grammaire* et un *Dictionnaire*, et traduisit dans cette langue le Prayer Book anglais, avec une partie de la Bible; il fit imprimer ses livres dans sa propre maison.

Ici se placent des écrits de Mgr Colenso qui excitèrent de vives et longues polémiques. Dans un mémoire adressé à l'archevêque de Cantorbéry, qu'il publia en 1860, il s'était déclaré contre l'obligation imposée aux Cafres de renoncer, lors de leur baptême, à la polygamie autorisée par leurs mœurs; il prétendait que cette rigueur n'était conforme ni à l'Evangile, ni aux traditions de l'ancienne Église. Il augmenta l'émoi causé par cette doctrine avec sa *Traduction nouvelle de l'épître de saint Paul aux Romains* (Londres, 1861), où il se prononçait contre l'éternité des peines, et exprimait la pensée que les païens mêmes pouvaient être sauvés. Il souleva plus d'opposition encore par son *Examen critique du Pentateuque* et du *Livre de Josué* (The P. and. the book of Jo., critically examined; Londres, 1862, 2 vol.; nouv. édit., 1863-71, 5 vol.), où l'auteur contestait l'autorité même des sources du récit biblique. Cet ouvrage fut condamné, en 1864, par la majorité des évêques de la province de Cantorbéry, et l'évêque de Natal fut déclaré déposé de son siège par l'évêque métropolitain du Cap. M. Colenso fit appel devant le Conseil privé, qui déclara sa déposition nulle et illégale. Toutefois le conseil de la Caisse des évêchés coloniaux refusa à l'évêque déposé ses appointements, et il fallut un arrêt motivé de la cour de Chancellerie, en date du 6 octobre 1866, pour les lui faire payer, avec arrérages et intérêts. Pendant ces longs débats, qui prolongeaient son séjour en Angleterre, l'évêque de Natal se faisait de nombreux partisans : il était invité à prêcher dans les diocèses d'Oxford, de Lincoln et de Londres. En août 1867, à la veille de son départ, il était reçu dans une assemblée de francs-maçons, qui lui remettaient comme hommage, le produit d'une souscription s'élevant à près de 85 000 francs (3300 livres).

Outre les ouvrages cités plus haut, nous devons mentionner encore : *Examen critique d'un nouveau Commentaire de la Bible par les évêques et autres membres du clergé anglican* (the new Bible Commentary by Bishops and, etc., critically examined, Londres, 1871); *Lectures sur le Pentateuque et la Pierre moabite* (Lecture on the P. and the moabite stone; *ibid.*, 1873); puis un certain nombre de *Sermons*, dont quelques-uns ont été traduits en français (*la Communion, Sermons*. Genève et Paris, 1873, in-8).

COLERIDGE (sir John Taylor), jurisconsulte anglais, né en 1790, à Tiverton (comté de Devon), fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1852, le diplôme honoraire de docteur en droit, resta quelque temps attaché à l'enseignement du collège d'Exeter, étudia ensuite la jurisprudence et fut admis au barreau de Londres, en 1819, par la Société de Middle-Temple. En 1825, il donna une édition estimée des célèbres *Commentaires de Blackstone* (Blackstone's Commentaries), et publia, peu de temps après, le recueil des Arrêts les plus importants en matière civile rendus par la Chancellerie. En 1835, il fut nommé juge de la Cour du banc du roi et élevé à cette occasion à la dignité de chevalier à vie. En 1858, il prit sa retraite avec le grade de conseiller privé. — Il est mort à Londres, le 11 février 1876.

COLERIDGE (le rév. Derwent), littérateur et théologien anglais, né à Keswick, le 14 septembre 1800, est fils du célèbre poëte Samuel Taylor Coleridge, mort en 1834. Confié d'abord aux soins de son frère aîné, il termina son éducation au collège de Saint-Jean, à Cambridge, et fit ses

débuts littéraires dans le *Quarterly Magazine* de Knight, sous le pseudonyme de *Davenant Cecil*. Après s'être livré, à Plymouth et à Helston, à l'enseignement privé, il devint principal du collége de Saint-Marc, à Chelsea. Il reçut les ordres en 1826 et fut attaché au clergé de la cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Après avoir dirigé la publication assez volumineuse des œuvres inédites ou peu connues et de la correspondance de son père, il recueillit également l'héritage poétique de son frère Hartley (*Poetical remains*, in-8), fit précéder cette collection d'une touchante biographie et donna une édition des poésies de Macworth Praed. Comme théologien, M. Coleridge a écrit une dissertation sur *le Rôle biblique de l'Église anglaise* (the scriptural character of the english church, 1839) et publié quelques-uns de ses discours, un entre autres sur l'*Education coercitive* (Compulsory education rate payment, 1867).

COLET (Mgr Charles-Théodore), prélat français, est né à Gérardmer (Vosges), le 30 avril 1806. Ancien vicaire général de Dijon, il fut nommé évêque de Luçon par décret du 5 juin 1861, et sacré le 25 août suivant. Transféré à l'archevêché de Tours par décret du 25 novembre 1874, il a été préconisé le 21 décembre suivant, et installé le 3 février 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 mars 1874.

A part ses *Instructions pastorales et Mandements*, Mgr Colet a publié les *Annales du Monastère de la Visitation de Dijon*, avec une *Introduction* (Dijon, 1854, in-8), et la *Vie de la mère Élisabeth de la Trinité de Quatre-Barbes*, religieuse carmélite à Beaune (*Ibid.*, 1861, in-8).

COLET (Louise Révoil, dame), femme de lettres française, née à Aix (Bouches-du-Rhône), le 15 septembre 1810, vint à Paris en 1835, après son mariage avec Hippolyte Colet, musicographe et compositeur, né à Uzès, en novembre 1809, mort à Paris en 1851; elle se tourna dès lors vers la littérature, et remporta quatre fois, à partir de 1839, le prix de poésie de l'Institut, sur les sujets suivants : *le Musée de Versailles* (1839), *le Monument de Molière* (1843), *la Colonie de Mettray* (1852), *l'Acropole d'Athènes* (1855). Les quatre pièces, publiées à part, ont été réunies sous ce titre : *Quatre poëmes couronnés par l'Académie française* (1855, in-32). Au temps de ses succès académiques, elle eut à subir de la part de l'auteur des *Guêpes*, M. Alph. Karr, de vives polémiques, qui eurent encore, au commencement de 1869, une dernière reprise dans les journaux. Pendant les années qui suivirent la formation du nouveau royaume d'Italie, Mme Colet fit dans ce pays, et surtout dans la province de Naples, de longs séjours, pendant l'un desquels les haines superstitieuses excitées contre elle, à l'occasion du choléra, faillirent lui coûter la vie. — Elle est morte à Paris le 8 mars 1876.

Mme Colet a publié, outre ses poëmes couronnés, plusieurs séries d'ouvrages : de nombreuses poésies : *Fleurs du midi* (1836, in-8); *A ma mère! 8 juin 1839* (in-8); *Penserosa* (1839, in-8); *les Funérailles de Napoléon* (1840, in-8); *Poésies* (1842, gr. in-4, tiré à 25 exemplaires, par un éditeur anonyme); *l'Empereur de Russie près de sa fille mourante, précédé de l'Émigration polonaise* (1845, in-8); *le Marabout de Sidi-Brahim* (1845, in-8); *Réveil de la Pologne* (1846, in-8); *les Chants des vaincus* (1846, in-8); *le Peuple. Première journée de la République. Chant patriotique* (1848, in-12); *Ce qui est dans le cœur des femmes* (1852, in-18); *le Poëme de la femme*, comprenant : *la Paysanne* (1853); *la Servante* (1854), *la Religieuse* (1856); — des romans, études, récits de voyage, d'aventures et d'impressions personnelles, etc. : *la Jeunesse de Mirabeau* (1841, in-8, 1874, in-18); *les Cœurs brisés* (1843, 2 vol. in-8); *Deux mois d'émotion* (1843, in-8); *Folles et saintes* (1844, 2 vol. in-8, 1854, in-4); *Historiettes morales* (1844, in-8); *Deux femmes célèbres* (1846, 2 vol. in-8), réédité en 1854, sous le titre de *Mme Duchatelet; Thomas Campanella* (in-4); *Mme Hoffmann Tanska* (1854, in-4); *Hélène* (1854, in-4); *Enfances célèbres* (1854 et 1856, in-16, 1859, in-18); *une Histoire de soldat* (1856, in-16); *Promenade en Hollande* (1859, in-12); *Deux mois dans les Pyrénées* (1859, in-12); *Lui, roman contemporain* (1859, in-12); *Naples sous Garibaldi, souvenirs de la guerre d'indépendance* (1861, in-18); *l'Italie des Italiens* (1862-1864, 4 vol. in-18),; *les Derniers marquis* (1867, in-18); *les Derniers abbés*, mœurs religieuses de l'Italie (1868, in-18); *la Satire du siècle*, comprenant *Paris matière* et *la voix du Tibre* (1868-1869, in-8); *Ces petits messieurs* (1869, in-18); *les Dévotes du grand monde*, types du second empire (1873, in-18); *Edgar Quinet, l'esprit nouveau* (1875, in-18), etc.; — des essais dramatiques : *la Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte, en vers (Renaissance, 1839); *Jules César* et *la Tempête*, de Shakspeare, traduits avec M. Jay (1840, in-8); *Charlotte Corday et Mme Roland*, tableaux dramatiques, en vers (1842, gr. in-4 et in-8). Enfin, elle a édité ou traduit : *Œuvres morales de Mme de Lambert* (1843); *Nouvelles morales de Fr. Soave, Œuvres choisies de Campanella* (1844); 45 *Lettres de Béranger et détails sur sa vie* (1857, in-16), etc., etc.

COLFAVRU (Jean-Claude), avocat et publiciste français, né à Lyon, le 1er décembre 1820, fit de brillantes études, comme boursier, au lycée de cette ville, fut reçu avocat à Grenoble en 1845 et vint peu après à Paris. Impliqué dans l'insurrection de juin 1848, il fut d'abord envoyé sur les pontons de Brest, puis interné à Belle-Isle; mais il fut mis en liberté sur une ordonnance de non-lieu et élu représentant à l'Assemblée législative par le département de Saône-et-Loire. Le 2 décembre 1851, il fut arrêté à la mairie du Xe arrondissement avec les autres représentants, écroué à Mazas, puis proscrit. M. Colfavru, qui séjourna successivement en Belgique, où l'administration voulut l'interner, à Londres et enfin à Jersey, rentra en France après l'amnistie du 15 août 1859, reprit sa place au barreau de Paris. Nommé chef du 85e bataillon de la garde nationale pendant le siége, il fut décoré de la Légion d'honneur le 12 février 1871. Il a été également juge de paix du XVIIe arrondissement, d'octobre 1870 à mai 1872. Depuis il passa en Egypte, et s'établit au Caire comme homme de loi.

M. Colfavru a publié : *le Droit commercial comparé de la France et de l'Angleterre* (1861, in-8); *le Mariage et le Contrat de mariage en France, en Angleterre et aux Etats-Unis* (1868, in-8).

COLFAX (Schuyler), homme politique américain, vice-président des États-Unis, né le 23 mars 1823, entra, à l'âge de treize ans, comme apprenti dans une imprimerie de New-York. Associant à son métier de compositeur des aspirations de publiciste, il se mettait, à vingt et un ans, à la tête d'un journal de l'Ouest. Il se jeta avec ardeur dans l'ancien parti des whigs et le servit jusqu'à l'échec du général Scott, comme candidat à la présidence, en 1852. On sait que cette circonstance amena la dissolution de ce parti. M. Colfax s'attacha dès lors au parti républicain. Représentant de l'Indiana au Congrès depuis 1854, il s'y fit

[illegible] par sa facilité de parole autant que par [illegible] de son caractère, et fut élu speaker en [illegible] la présidence de M. Johnson, il fut, avec M. [illegible], l'un des leaders du parti républicain. [illegible] pas contre lui les mêmes ani[illegible] que son [illegible] collègue. Aux élections présidentielles de 1868, M. Colfax fut porté à la vice-présidence comme candidat républicain, et [illegible] même temps que le général Grant (9 novembre). [illegible] de lui un intéressant récit de [illegible] dans l'extrême Ouest et chez les Mormons.

COLIN ([illegible]), député français, né à Pontarlier, [illegible] avril 1814, fut, sous l'empire avocat, juge de paix à Morteau et à Pontarlier. [illegible] pour se présenter, le 8 octobre [illegible], aux élections pour les Conseils généraux, et fut [illegible] pour le canton de Pontarlier. [illegible] à la République depuis 1870, il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Pontarlier, et [illegible] voix contre 4731, obtenues par M. [illegible], candidat légitimiste et clérical. [illegible] aux groupes du centre gauche et de la gauche, il vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre, et, après l'acte du 16 mai, fut un des 363 des gauches réunies qui refusèrent [illegible] confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, M. Colin fut réélu par 6680 voix contre [illegible] concurrent, devenu candidat officiel.

COLIN ([illegible]), médecin-vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à [illegible], en 1825, étudia à l'École [illegible] d'Alfort et se fit également recevoir [illegible] médecine. Il devint professeur à [illegible] et de thérapeutique [illegible] des opérations de chirurgie [illegible]. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1865 et décoré de la Légion [illegible].

[illegible] un certain nombre de mémoires [illegible] insérés, soit dans le *Re*[illegible], soit dans les *An*[illegible] les *Comptes rendus* [illegible], et parmi lesquels nous [illegible] sur la *sécrétion pancréa*[illegible] *ruminants* (1851); *Recher*[illegible] de la *salive chez les soli*[illegible] *du sucre de chyle* (1858); [illegible] *expérimentale de la force du* [illegible] *divers états des cellules du* [illegible] un ouvrage : *Traité de* [illegible] *des animaux* (1854-1856), [illegible], 1871-1872, avec fig.).

COLIN ([illegible] Marie), peintre français, né [illegible] élève de Girodet Trioson. [illegible] de ses débuts, il a exposé [illegible] tableaux qui accusent de la [illegible]. Ses derniers ouvrages [illegible] *Une rue de Calcutta* (1841); [illegible] *Christophe Co*[illegible] (1845); *le Christ en croix* [illegible] par l'État; *Michel-Ange veillant* [illegible] (1855); *Une scène dans la* [illegible], *Première arrivée de Colomb* [illegible] *Nymphes au bain*, *Paysan* [illegible] *de Christophe Colomb* [illegible] *à Barcelone*, *Laurent* [illegible] *Michel-Ange*, un *Lecteur* [illegible] *de Naples*, une *Rencontre* [illegible] (1861); *Mater* [illegible], *Vue du faubourg de l'Isel à Saint-Omer* (1863); *Pêcheurs de la côte de Flandre*, *Pêcheurs au pied d'une falaise* (1864); *le Christ au jardin des Oliviers*, *Une halte de bohémiens* (1865); *le roi Candaule*, *Satyre et bacchante* (1866); *la Joie du foyer*; *Qui donne aux pauvres prête à Dieu* (1867), etc. M. Colin a dirigé pendant plusieurs années l'école de dessin de Nîmes. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1831, et une 1re en 1840, ainsi que la croix de la Légion d'honneur en 1873. — Il est mort à Paris le 23 novembre 1875.

Un frère de cet artiste, M. Paul-Hubert Colin, né à Paris en 1801, et élève de Bosio, s'est fait connaître aux Salons sous la Restauration. Il s'est depuis consacré à la sculpture ornementale et a cessé d'exposer ses œuvres.

COLLET-MEYGRET (Pierre-Marie-Hector), administrateur français, né en 1816, dans le département de l'Ain, fit successivement des études de droit et de médecine, et entra ensuite dans l'administration. Lorsque éclata la révolution de Février, il était déjà commissaire du roi près le chemin de fer de Saint-Étienne. Au mois d'octobre 1848, il fonda à Lyon un journal intitulé le *Président*, qui soutint vivement la candidature de Louis-Napoléon, et, après l'élection du 10 décembre, il fut nommé conseiller de la préfecture du Rhône. Le 7 décembre 1849, il fut appelé au poste de sous-préfet de Béziers. Il était encore à la tête de cet arrondissement au moment du coup d'État du 2 décembre 1851, et y courut des dangers. Après avoir été depuis sous-préfet de Saint-Étienne et préfet de l'Aube, il revint à Paris, au mois d'octobre 1853, comme secrétaire général de la préfecture de police et au mois de mai 1854, il fut élevé aux fonctions de directeur de la sûreté générale de l'Empire au ministère de l'intérieur. En 1857, il fut mis, comme préfet, à la tête du département du Nord qu'il quitta, au bout de quelques semaines. Il devint ensuite receveur général du Jura et donna sa démission de ces fonctions au mois de mars 1861. M. Collet-Meygret, nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 22 janvier 1852, fut promu commandeur le 17 juin 1856. Compromis dans diverses affaires financières avec MM. Lefebvre-Duruflé, Coëtlogon etc, il fut condamné à deux ans de prison (juillet 1874) et rayé des matricules de l'ordre (janvier 1875). — Il est mort à Paris, le 14 janvier 1876.

COLLIER (John-Payne), littérateur et critique anglais, né à Londres, le 11 janvier 1789, est fils d'un commerçant que le hasard jeta dans le journalisme et qui fut quelque temps éditeur du *Monthly Register* et de la *Literary Review*. Il étudia le droit (1809) à l'école d'Inner Temple, et, à peine admis au barreau, fut chargé au *Morning Chronicle* des comptes rendus parlementaires. Peu de temps après, il rédigea l'*Evening Chronicle*, journal reproducteur patronné par les tories. Son mariage l'ayant mis en possession d'une certaine fortune (1816), il consacra tous ses loisirs à l'étude des anciens poètes nationaux et à la critique littéraire.

Poète distingué lui-même, M. Collier a écrit : *le Décameron poétique* (the poetical Decameron, Édimbourg, 1820, 2 vol.) et *le Pèlerinage du poëte* (The poet's Pilgrimage, Ibid., 1822). Il donna ensuite une édition de l'ancien répertoire anglais connu sous le titre de *Dodsley's old plays* (Londres, 1825-1827, 3 vol.), à laquelle il ajouta six drames inédits ; un volume supplémentaire en contint encore cinq qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches.

En 1851, il publia son importante *Histoire du*

théâtre anglais (History of english dramatic poetry, 3 vol.), qu'il a conduite depuis les origines jusqu'à Shakspeare, ouvrage consciencieux et savant, mais qui est plutôt une suite de dissertations historiques qu'une histoire proprement dite.

M. Collier n'eut pas moins de réputation comme philologue. Les plus grands seigneurs, entre autres le duc de Devonshire et le comte d'Ellesmere, lui facilitèrent l'accès de leurs bibliothèques. Ce fut pour ce dernier qu'il rédigea le *Catalogue critique* (1837), très apprécié des amateurs de livres. M. Collier ayant été naturellement amené à étudier Shakspeare, la bibliothèque du comte d'Ellesmere lui fournit des matériaux précieux concernant la vie du poète; il s'en est utilement servi dans les trois dissertations suivantes: *Particularités inédites de la vie de Shakspeare* (New facts regarding the life of Shakspeare, 1835); *Nouveaux détails* (New particulars, 1836) et *Derniers détails* (Further particulars, 1839). Enfin, au bout de vingt ans de laborieuses et patientes recherches, il fit paraître son édition de Shakspeare (1842-1844, 8 vol.), qui passe pour une des plus complètes. Cependant elle a été l'objet de vives attaques, surtout de la part d'un autre savant commentateur du poète national, le rév. A. Dyce, qui publia, en 1852, tout un volume sur les prétendues corrections et les interpolations de M. Collier.

En 1847, adjoint à la Commission royale chargée de réorganiser le Musée britannique, il dut, en qualité de secrétaire, faire sur les améliorations nécessaires un rapport détaillé. On adopta quelques-unes de ses idées; mais on écarta, sous prétexte d'inopportunité, la proposition qu'il fit de dresser le catalogue raisonné des richesses de cet établissement. Il lui fut accordé sur la liste civile une pension annuelle de 100 liv. (2500 fr.)

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Collier: des documents biographiques sur *les Principaux interprètes du théâtre de Shakspeare* (Memoirs of the principal actors in the plays of Shakspeare, 1846); des extraits de biographie ancienne sous le titre: *Extracts from the registers of the stationers' company of books* (1848), s'étendant de 1557 à 1570; une édition annotée des *Ballades de Roxburgh* (A book of Roxburgh Ballads, 1847); diverses dissertations sur la poésie dramatique et tout ce qui se rattache à Shakspeare, insérées dans les mémoires des Sociétés de Camden, de Shakspeare, des Antiquaires. Il a commencé la publication d'une édition générale des poètes et écrivains anglais de Dothell à Davison,(1567-1602); nous citerons en outre: *Examen bibliographique des livres rares* (Bibliographical Account, etc. 1865, 2 vol. in-8).

COLLIER (sir Robert PORRET), jurisconsulte anglais, né en 1817, près de Plymouth, et fils d'un constructeur de navires, fit ses classes à Cambridge, étudia le droit à l'École d'Inner Temple, fut admis, en 1843, au barreau et exerça sa profession dans le ressort judiciaire des comtés de l'Ouest. Ses compatriotes l'envoyèrent, en juillet 1852, à la Chambre des Communes où il se rangea du côté des libéraux avancés, demandant avec eux l'extension des droits électoraux, les courtes législatures, l'indépendance religieuse, etc. Il devint, en 1854, avocat de la reine avec lettres de préséance; en 1859, juge avocat de la flotte et du conseil de l'amirauté; en 1863, avocat général, et fut en même temps créé chevalier. On a de lui deux ouvrages estimés: *Législation des chemins de fer* (Law of railways, 1850), et *Législation des mines et carrières* (Law of mines).

COLLIGNON (Charles-Étienne), ingénieur français, né à Metz, le 16 mai 1802, entra en 1821 à l'École polytechnique, passa dans le corps des ponts et chaussées et parcourut, jusqu'en 1837, tous les divers grades d'ingénieur. Il s'occupait, en 1845, des études du chemin de fer de l'Est, lorsque les électeurs du collège de Sarrebourg le choisirent en remplacement de M. Marchal, député démissionnaire. Il siégea sur les bancs ministériels, et, réélu en 1846, soutint jusqu'en 1848 la politique de M. Guizot. Rentré dans ses fonctions d'ingénieur en chef de première classe, puis nommé inspecteur général en 1854, il fut, en février 1857, l'un des ingénieurs français choisis par le cabinet de Saint-Pétersbourg pour l'étude et la direction du nouveau réseau des chemins de fer russes. Lors des élections du nouveau conseil d'État par l'Assemblée nationale il fut nommé, dans la séance du 22 juillet 1872, conseiller d'État au premier tour de scrutin le quatrième sur vingt-deux par 561 voix sur 633 votants. En novembre 1877, pendant la crise qui suivit la démission du ministère du 16 mai, il fut question de M. Collignon pour le portefeuille des travaux publics dans le cabinet extra-parlementaire du général de Rochebouët. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, et commandeur le 28 décembre 1867.

M. Ch. Collignon est auteur d'une brochure intitulée: *Du Concours des canaux et des chemins de fer, et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (1846, in-8).

COLLIGNON (Charles-Édouard), ingénieur français, né à Laval le 28 mars 1831, entra à l'École polytechnique en 1849 et passa à celle des Ponts et chaussées en 1851. Nommé ingénieur, il fut attaché à cette dernière école, comme professeur adjoint de mécanique. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié un certain nombre de livres didactiques: *Cours élémentaire de mécanique*, conforme au programme de l'enseignement secondaire spécial (1862, in-8; 1870, 2 part. in-18); *Cours de mécanique appliquée aux constructions* (1869, 1870, 2 part. in-8); *Traité de mécanique cinématique, statique, dynamique* (1872-1873, 3 part., in-8); des ouvrages spéciaux, tels que: *Ponts métalliques à poutres droites continues* (Saint-Pétersb., 1860, in-8); les *Chemins de fer russes de 1857 à 1862, études sur la Russie* (1864, in-8); *Théorie des poutres droites* (1865, in-8, avec atlas); un volume de vulgarisation: les *Machines*, dans la *Bibliothèque des merveilles* (1873, in-18, illustré.)

COLLIGNON (Albert), littérateur français, né à Metz en 1839, fit ses études dans sa ville natale, puis voyagea en Europe et en Amérique. Il suivit ensuite les cours de droit aux facultés de Strasbourg et de Paris et alla s'inscrire au barreau de Metz. Il fonda alors le cercle messin de la Ligue de l'enseignement. Dans les dernières années de l'Empire il vécut à Paris, et concourut à la fondation et à la rédaction de plusieurs recueils libéraux: la *Revue nouvelle*, la *Morale indépendante*, la *Libre pensée*, l'*Enseignement laïque*, le *Courrier*, etc. Lors de la guerre contre la Prusse, il rentra dans son pays natal, prit part à la campagne et fonda le *Journal de Metz*, destiné à soutenir l'esprit de résistance. Après l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, il revint à Paris, s'inscrivit au barreau et reprit ses travaux de publiciste; il rédigea, entre autres journaux, la *Vie littéraire*.

On cite de M. Albert Collignon deux ouvrages anonymes: *l'Art et la vie* (Metz, 1867, 2 vol.

[illegible] la vie de Stendhal (1869, t. I, in-[illegible] la « Bibliothèque démocratique » : [illegible], sa vie et ses œuvres (1875, in-32), com[illegible] une série d'Études sur la philosophie [illegible] siècle.

COLLIN DE PLANCY (Jacques-Albin-Simon [illegible], dit), littérateur français, né à Plancy, près d'Arcis-sur-Aube, le 28 janvier 1793, n'est pas, comme on l'a dit, neveu de Danton le conventionnel. [illegible] à Paris en 1812, et travailla, dès [illegible], pour divers libraires. Au commencement de la Restauration, il avait une imprimerie-librairie [illegible] il remania lui-même bien des [illegible] les journées de Juillet compromirent sa [illegible]. Réfugié en Belgique, il y [illegible] années de publications qui flat[illegible] la nationalité belge (Fastes militaires de la Belgique; Histoire des premières années du règne de Léopold). Il revint en France en 1837. Vers cette époque, il travailla à fonder à Plancy une espèce de [illegible] phalanstérienne, qui, par une transformation complète, est devenue depuis la [illegible].

Les écrits de M. Collin de Plancy répondent aux [illegible] de sa vie. De 1812 à 1835, les ti[illegible] l'esprit tout voltairien et anti[illegible] : le Dictionnaire infernal et [illegible] féodal, Mémoires d'un vilain au [illegible], les parties casuelles de la bou[illegible] Biographie pittoresque des jé[illegible] par lui-même, le Droit du [illegible], et autres ouvrages mis à l'index. Mais [illegible] l'auteur fit amende ho[illegible], il s'est montré animé [illegible]. De là une seconde [illegible] répandues spécialement par [illegible] la propagation des bons livres : Légendes de la sainte Vierge, Légendes des Ori[illegible] Légendes du Juif-Errant (in-8); la Chro[illegible] de Bouillon, le Champion de [illegible] du roi Dagobert, les Douze [illegible] de Tours, Légendes des [illegible] Légendes des commande[illegible] Légendes des esprits et des dé[illegible] autour de nous (in-12); le [illegible] (in-16); le Chansonnier du [illegible] des injures rimées [illegible] des éditions transformées [illegible] infernal, (1840-1857); Diction[illegible] et critique des athées, des libres [illegible] etc. (1870, in-8); Grande [illegible] la vie de Notre-Sei[illegible], 25 vol. in-8), etc.

[illegible] ont été publiées dans tous les [illegible], et quelques-unes fractionnées [illegible]. L'auteur les a signées d'une [illegible] parmi lesquels nous indique[illegible] de Paul Béranger, Cro[illegible] Pouth, Baron Nilense, [illegible] des Sept-Chênes, Johannes Vi[illegible] de mon oncle, etc.

[illegible] de Plancy avait épousé, vers 1815, [illegible], morte depuis, Mlle Clotilde [illegible] en littérature sous le nom [illegible]. — Une sœur de cette dernière, [illegible], a publié aussi plusieurs [illegible] a attribués à son cousin.

COLLINS (William-Wilkie), romancier anglais, [illegible] janvier 1824, passa sa première [illegible] Italie, avec son père, paysagiste dis[illegible], publia sur la vie et les travaux [illegible] une biographie intéressante pour [illegible] anglais (Memoirs of the life [illegible], Londres, 2 vol. in-8). Après un [illegible] Italie, il débuta, dans le roman, par un récit historique de la prise de Rome par Alaric, intitulé : *Antonina* (Londres, 1850, 3 vol.). M. Collins aborda ensuite la peinture de la vie contemporaine et publia : *Basil* (1853), histoire très simple et très émouvante; *Hide and Seek* (le Cache-Cache, 1854, 3 vol.), roman de mœurs; *The Dead secret* (1858), etc. Il a aussi abordé avec succès le théâtre, depuis le petit drame en deux actes (*the Lighthouse*), que Ch. Dickens fit jouer chez lui en 1855, jusqu'à la pièce de *Blanc et Noir* (Black and White) qu'il donna en collaboration avec M. Fechter, au théâtre d'Adelphi, en avril 1869.

Des traductions françaises ont fait connaître chez nous un certain nombre des œuvres de M. Wilkie-Collins : *la Femme en blanc* (1861, 2 vol. in-18), l'un des types les plus complets de la manière de l'auteur; *Sans nom* (1863, 2 vol. in-18); *une Poignée de romans* (1864, 2 vol. in-12); *la Pierre de Lune* (1872, 2 vol. in-18); *Mari et femme* (1873, 2 vol. in-18); *la Morte vivante* (1874, in-18); *la Piste du crime* (1875, 2 vol., in-18); *Pauvre Lucile* (1876, 2 vol. in-18).

COLMEIRO (D. Manuel), économiste espagnol, né à Santiago de Galice, le 1er janvier 1818, termina ses études classiques à l'université de sa ville natale, suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Mais il se tourna bientôt tout entier vers l'étude de l'économie politique, et enseigna, pendant deux ans, cette science à Santiago. Reçu docteur en droit, il se présenta aux concours pour une des chaires d'économie politique et de droit administratif, fondées dans les universités espagnoles. En 1847, il obtint celle de l'université de Madrid. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 9 mai 1857.

M. Colmeiro a publié un ouvrage estimé sur le droit administratif de son pays (*de Recho administrativo espanol*); une traduction des *Principes d'économie politique* de Droz; un mémoire, couronné en 1840 par la Société économique de Santiago, *sur le Moyen le plus efficace de remédier au mal inhérent à l'extrême subdivision de la propriété foncière dans la Galice* (Memoria sobre el modo mas acertado de remediar, etc.); un *Traité élémentaire d'économie politique éclectique* (Tratado elemental de economia politica eclectica, Madrid, 1845), ouvrage où sont mises en regard et appréciées les opinions des principaux économistes sur toutes les questions, etc.

COLMET-DAAGE (Gabriel-Frédéric), jurisconsulte français, professeur de procédure civile à l'École de droit de Paris, est né dans cette ville le 7 janvier 1813. Destiné à la carrière du barreau que suivait son père, il fit avec succès ses classes au collège Henri IV (lycée Napoléon), puis ses études de droit, sous la direction de M. Bugnet, et fut reçu licencié en 1834. Après avoir été clerc d'avoué pendant deux ans, il revint à la science, sur les conseils de M. Bugnet, et, reçu docteur, il fut nommé, en 1841, professeur suppléant à Paris. Pendant dix-huit mois, il remplaça M. Rossi, alors ambassadeur à Rome (1845-1847), dans la chaire de droit constitutionnel, qui fut fermée sous l'Empire. En 1847, le concours l'a porté, comme professeur titulaire, à la chaire de procédure civile. Nommé, en juin 1868, doyen de la Faculté de droit, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

M. Colmet-Daage a associé son nom à celui du regrettable professeur Boitard, en publiant un volume complémentaire de ses *Leçons de procédure civile et criminelle* (Paris, 1851, in-8); il y a joint plus tard un *Commentaire de la loi du*

21 mai 1858 qui modifie les titres de la saisie immobilière (1859, in-8). Depuis, il a publié ces mêmes *Leçons*, divisées méthodiquement, entièrement refondues et complétées (Paris, 1854, 6ᵉ édit., 2 vol. in-8). Il y explique toute la procédure civile et quelques lois qui s'y rattachent, avec ampleur et lucidité.

Son frère M. Félix-Isidore COLMET-DAAGE né en 1817, est un avocat très-occupé du barreau de Paris, où il est inscrit depuis 1839. Élu membre du Conseil de l'ordre en 1862, il a été constamment réélu, sauf une fois, depuis cette époque jusqu'en 1876.

COLOMBEY (Emile). — Voy. LAURENT (Ém.).

COLOMB (Louis-Joseph-Jean-François-Isidore DE), général français, né à Figeac le 6 janvier 1823, entra à l'école de Saint-Cyr en 1842. Il en sortit, comme sous-lieutenant d'infanterie, en 1844 et fut envoyé en Algérie où il resta vingt-six ans. Il y prit tous ses grades : lieutenant le 25 juin 1849, capitaine le 10 juillet 1854, chef de bataillon le 12 août 1857, lieutenant-colonel le 19 mai 1860, colonel le 12 août 1864 et général de brigade le 23 mars 1870. Il appartint successivement aux chasseurs à pied, à la ligne, au régiment étranger et aux Turcos. Il s'est signalé dans plusieurs expéditions contre les tribus indigènes. Lorsque éclata la guerre franco-prussienne, le général de Colomb remplaça d'abord dans le commandement de la division de Tlemcen le général Chanzy mis à la tête de l'armée de la Loire ; puis à la fin de l'année, il était appelé à son tour en France et envoyé dans un corps de la même armée, avec le grade de chef de division. Il prit une part distinguée aux engagements soutenus par nos jeunes recrues contre les forces supérieures du prince Frédéric-Charles. Après la paix, il fut maintenu par la commission des grades général de division, pour prendre rang du 16 septembre 1871. Il a reçu le commandement de la 9ᵉ division d'infanterie, faisant partie du 5ᵉ corps d'armée à Paris. Décoré de la Légion d'honneur le 22 décembre 1852, le général Colomb a été fait officier le 20 février 1855, et commandeur le 12 mars 1866.

COLOMBET (Bernard-Joseph-Anatole DE), ancien sénateur français, né à Langogne (Lozère), le 7 septembre 1833, n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Élu représentant de la Lozère, le premier sur trois, par 14 218 voix, il prit place à l'extrême droite et s'associa à toutes les lois et propositions tendant au rétablissement de la monarchie. Il prit part aux manifestations cléricales organisées sous forme de pèlerinages et signa l'adresse au pape exprimant l'adhésion au *Syllabus*. Lors de la discussion des lois constitutionnelles, il proposa un amendement portant qu'« aucun membre des familles qui ont régné sur la France ne pourrait être nommé président de la République. » Cet amendement, dirigé contre les princes d'Orléans fut repoussé. Aux élections sénatoriales (janvier 1876), porté sur la liste dite de « l'union conservatrice », il fut élu, dans son département, le premier sur deux, par 149 voix sur 249 électeurs. Il siégea également à l'extrême droite au nouveau Sénat. Lors du renouvellement partiel du Sénat (5 janvier 1879), il échoua avec 104 voix sur 248 votants. Maire de Langogne, il représente le canton du même nom au Conseil général de la Lozère.

COLONNA DE CASTIGLIONE (Adèle D'AFFRY, duchesse DE), princesse italienne, connue comme sculpteur sous le pseudonyme de *Marcello*, est née le 6 juillet 1837. D'une grande famille suisse, elle épousa, le 5 avril 1856, le duc Charles Colonna de Castiglione-Aldovrandi, frère de la branche cadette de Colonna-Paliano. Veuve au bout de quelques mois, la duchesse Colonna de Castiglione s'occupa de beaux-arts et s'exerça à la sculpture. Elle exposa au Salon de Paris, en 1863, un buste, très-remarqué, de *Bianca-Capello*, grande duchesse de Toscane, et deux autres portraits bustes ; en 1865, *la Gorgone*, buste ; en 1869, *Bacchante fatiguée*, buste, marbre ; en 1870, la *Pythie*, statue, bronze, *chef abyssin*, buste, marbre et bronze ; en 1875, *Redemptor mundi*, *Phœbé*, *la belle romaine*, bustes en marbre ; en 1876, *Portrait de la baronne de K...* buste marbre. — Elle est morte à Castellamare le 21 juillet 1879.

COLUCCI-pacha (Antoine), médecin et homme politique égyptien né, en 1810, à Alexandrie, d'une famille originaire de Naples, alla faire ses études de médecine à Bologne. Reçu docteur, il revint en Égypte, et fut admis à la cour de Méhémet-Ali, en qualité de médecin en second du vice-roi. Il fut successivement nommé vice-président du conseil de santé au Caire, inspecteur du service médical de la marine et président de l'intendance générale sanitaire d'Égypte, instituée dans un intérêt de salubrité internationale. Il devint, en outre, président de l'édilité d'Alexandrie, où il a préparé la création d'une municipalité inconnue jusque-là, et vice-président, puis président de l'Institut égyptien. Il a été chargé, à plusieurs reprises, de missions auprès des corps savants et des gouvernements européens et a concouru à l'organisation des divers services publics empruntés par l'Égypte à la civilisation moderne. Il a particulièrement représenté ce pays à plusieurs congrès internationaux scientifiques ou économiques. Après avoir eu longtemps le titre de bey, il reçut du khédive-Ismail celui de pacha : c'est un des premiers chrétiens d'origine européenne à qui ce titre ait été conféré en Égypte. Décoré de plusieurs ordres étrangers, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, lors du voyage du prince Napoléon en Égypte, en 1864, et promu officier en janvier 1869.

Colucci-pacha s'est fait une notoriété par ses observations suivies sur les épidémies dont l'Égypte est si souvent le théâtre. Il a assisté à toutes les invasions de peste et de choléra qui ont eu lieu depuis 1830, et a fait une étude particulière de cette dernière maladie. Il en a soutenu, dans ses *Rapports* et autres publications, la transmissibilité par infection, sinon par contagion, tout en repoussant comme inefficaces les meilleurs systèmes de quarantaine. Ses écrits, comme ses actes, tendent à combattre le fléau par de simples mesures d'hygiène préventives, et par l'assainissement des localités qui lui servent de foyer. Nous citerons de lui, à part des *Comptes rendus*, *Procès-verbaux*, *Règlements*, etc., les brochures françaises : *le Choléra en Égypte* (1865, in-8) et *Réponse à douze questions sur le choléra de 1865 en Égypte* (1866, in-8).

COMAIRAS (Philippe), peintre français, né à Saint-Germain en Laye, le 24 octobre 1803, et fils de Mme Jaquotot, suivit un an à peine, en 1833, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de Ingres ; il y remporta, dès son début, le second prix de peinture sur ce sujet : *Moïse et le serpent d'airain*. Il exposa l'année suivante, et envoya depuis au Salon des *Ecce homo*, des *Christ en croix* et des *Portraits*. En 1848, il cessa d'y paraître et vécut retiré à Fontainebleau. Cet ar-

[illegible], connu par ses voyages, ses amitiés littéraires, sa participation bruyante à la vieille guerre des [illegible], a obtenu une 2ᵉ médaille en [illegible] la vente des collections de sa mère, qui lui ont été [illegible] disputées par des procès ou des [illegible] tribunaux. — M. Comairas est mort à [illegible], le 14 février 1875.

COMBALOT (l'abbé Théodore), prédicateur français, né à Châtenay (Isère), le 21 août 1798, fut ordonné prêtre, avec dispense d'âge, à vingt-[illegible], après avoir déjà professé la philosophie. Il fut un des plus zélés partisans de La Mennais dont il désavoua plus tard les doctrines, et représenta longtemps, dans la chaire, les traditions du parti légitimiste. Ce fut lui qui prêcha, devant Charles X, le carême de 1830. Pendant les dix premières années du règne de Louis-Philippe, il fut, dans les églises de Paris, le principal émule de l'abbé Lacordaire. Le pape Grégoire XVI devant lequel il prêcha, à Rome, lui donna le titre de missionnaire apostolique. Plus récemment encore, [illegible], ses prédications à Lyon causèrent [illegible] émotion par leur caractère politique. M. Combalot fut successivement nommé vicaire général des diocèses de Rouen, d'Arras et de Montpellier. — Il est mort subitement à Paris le [illegible].

On a de lui : *Éléments de philosophie catholique* (Paris, 1833, in-8); *la Connaissance de Jésus-Christ, ou le Dogme de l'incarnation envisagé comme la raison dernière et suprême de tout ce qui est* (1841, 1ʳᵉ et 2ᵉ édit., in-8; 4ᵉ édit., 1855); *Mémoire adressé aux évêques de France et aux pères de famille sur la guerre faite à la [illegible] par le monopole universitaire* (1844, in-8 de 51 pages, écrit violent qui eut un grand retentissement, et valut à l'auteur des poursuites judiciaires et une condamnation à un mois de prison); *Conférences sur les grandeurs de la Sainte Vierge* (1845, in-8, nouv. édit., 1854), prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, pendant le mois de Marie; *Lettre à M. Guizot sur le libre [illegible] et la propagande des sociétés bibliques* ([illegible]), etc. Il a été aussi publié, à Nantes, des *Analyses développées des discours et conférences de M. l'abbé Combalot* (1841).

COMBAREL DE LEYVAL (Louis), ancien député français et ancien représentant du peuple, né dans le Puy-de-Dôme, le 11 février 1808, entra, à vingt-cinq ans, au Conseil général de ce département. En 1839, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Riom. Jusqu'à 1848, il fit partie du centre gauche. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme, le dixième sur seize, par [illegible] voix. Il vota ordinairement avec la droite, [illegible] l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac [illegible] de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la majorité monarchique, monta souvent à la tribune, vota la loi sur [illegible], la loi du 31 mai, etc., et appuya la révision de la Constitution. Mais, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il vécut à Paris en dehors des affaires politiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 2 août 1845.

COMBES (Charles-Pierre-Matthieu), ingénieur français, membre de l'Institut, né le 26 décembre 1801, entra en 1818 à l'École polytechnique, dont il sortit en 1823, comme ingénieur des mines. Il est devenu inspecteur général et professeur d'exploitation à l'École des mines. Secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il en publia le *Bulletin*, avec M. Péligot. Élu membre de l'Académie des sciences, le 29 mars 1847, en remplacement de Gambey, il s'est fait remarquer par la communication d'un grand nombre de rapports sur divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1847, et commandeur le 16 août 1860. — Il est mort à Paris le 11 janvier 1872.

On doit à M. Combes beaucoup de mémoires se rapportant à l'art des mines et insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, dans les *Comptes rendus* de l'Académie et dans les *Annales des mines*, entre autres : *sur le Dégagement du grisou dans les mines de charbon de terre* (1836); *sur la Théorie du ventilateur* (1838); *sur une Méthode générale d'évaluer le travail dû au frottement entre les pièces des machines; application aux engrenages* (1837); *Discussion de quelques observations relatives au mode d'action de la vapeur dans les machines, principalement dans les machines d'épuisement*, etc. (1843); *sur la Manière d'employer le pyroxyle dans l'exploitation des mines* (1848).

Il a encore écrit : *Traité de l'exploitation des mines* (3 vol. in-8, avec atlas de 68 planches in-fol.); *Mémoire sur les levés des plans souterrains* (in-8 avec planches); *Traité de l'aérage des mines* (2 vol. in-8 avec planches); *Recherches théoriques et expérimentales sur les roues à réaction ou à tuyau* (1843, in-4 avec planches); *Moyens de brûler ou de prévenir la fumée des foyers où l'on brûle la houille* (1847); *Mémoire sur le mouvement de l'air dans les tuyaux de conduite, avec application à l'aérage des mines* (in-8 avec planches); et plus récemment : *Exposé des principes de la théorie mécanique de la chaleur et de ses applications principales* (1867, in-8); *Études sur les machines à vapeur* 1869, in-8); *Mémoires sur l'application de la théorie mécanique de la chaleur aux machines locomotives* (1869, in-8), etc.

COMBES (Edmond), voyageur français, né à Castelnaudary (Aude), le 8 juin 1812, était vice-consul dans un petit port de l'Asie Mineure, à Scala Nova, lorsque, poussé par la passion des voyages, il entreprit d'explorer les côtes de la mer Rouge ainsi qu'une partie de l'Arabie. Accompagné de M. Tamisier, il pénétra dans l'Afrique intérieure, visita les pays des Gallas, de Choa et d'Ifat, séjourna deux ans sous le tropique et s'avança de l'Abyssinie jusqu'aux montagnes de la Lune, que nul voyageur n'avait encore reconnues d'une manière précise. En 1841, il parcourut la Nubie et l'Égypte. Il devint ensuite vice-consul à Rabat (Maroc). M. Combes a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838. On cite de lui une intéressante relation de l'un de ses voyages, rédigée en collaboration avec M. Tamisier : *Voyage en Abyssinie* (1837-1838, 4 vol. in-8).

COMBES (François), littérateur français, né à Alby le 27 septembre 1816, fit ses études dans sa ville natale, et fut reçu agrégé d'histoire en 1850, et docteur ès-lettres, en 1858. Après avoir été professeur au collége de Pamiers, pendant quatre ans, il fut appelé à Paris en 1848, comme professeur au collége Stanislas et passa au lycée Bonaparte en 1853. Inspecteur d'académie à Lons-le-Saulnier de 1856 à 1860, il fut, à cette dernière date, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux. Il a été chargé de missions scientifiques en Hollande (1857), en Italie (1864), en Suisse (1865) et en a consigné les résultats dans

ses ouvrages ou dans des mémoires spéciaux. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

On cite de lui : *l'Abbé Suger, histoire de son ministère et de sa régence* (183, in-8); *la Russie en face de Constantinople* (1854, in-8); *Histoire générale de la diplomatie européenne,... Traités de Westphalie et des Pyrénées* (1854, in-8); *Histoire de la diplomatie slave et scandinave* (1856, in-8) : *la Princesse des Ursins; essai sur sa vie et son caractère politique*, thèse française pour le doctorat (1858, in-8); *Histoire des invasions germaniques en France* (1873, in-8); *les Libérateurs des nations* (1874, in-8); puis deux essais de tragédie en vers : *le Maréchal de Montmorency*, 4 actes (Bordeaux, 1866, in-18), jouée à Bordeaux par Ligier, et *Catherine de Médicis*, en 3 actes (1875, in-18). M. Combes a édité pour la collection des documents inédits sur l'Histoire de France, la *Correspondance française inédite du grand pensionnaire Jean de Witt* (1874.

COMBES (Louis), publiciste français, né à Paris le 30 décembre 1822, se mêla de bonne heure au mouvement radical sous Louis-Philippe et fut condamné, en 1850, à cinq ans de prison avec Fombertaux et M. Gabriel Charavay, pour les *Bulletins du comité de résistance*. Après sa détention à Belle-Isle-en-Mer, il consacra plusieurs années à des études de littérature et d'érudition et fit paraître la *Grèce ancienne* (1861, in-18). Successivement rédacteur du *Nain jaune* et du *Réveil*, il y publia une série d'articles, réunis depuis en volume sous le titre d'*Épisodes et curiosités révolutionnaires* (2e édition 1877, in-18), dans lesquels les principales légendes et les mots célèbres de cette époque sont contestés avec preuves à l'appui. Devenu préfet de l'Allier au 4 septembre 1870, M. Combes donna sa démission, le 15 mars suivant, et prit part à la création de la *République française* dont il fut un des principaux rédacteurs. Il a été élu conseiller municipal de Paris en novembre 1874 et réélu en janvier 1878. M. Combes fut nommé bibliothécaire au ministère de l'intérieur en janvier 1879.

Outre les publications citées plus haut, on lui doit encore une *Histoire des révolutions, conspirations*, etc., (1874, 50 livraisons, in-8); *Marie-Antoinette et le procès du collier* (1876, in-32; *Galilée et l'Inquisition romaine* (1876, in-32).

COMBES (Jean-Louis), député français est né à Castres (Tarn), le 7 février 1830. Riche propriétaire foncier et fabricant de tissus, il était maire de Burlats, et conseiller général du Tarn pour le canton de Roquecourbe, lorsqu'il protesta, en novembre 1870, contre la dissolution des conseils généraux. Porté aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il ne fut élu qu'au second tour de scrutin, le 5 mars, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Castres, par 8263 voix contre 7841 obtenues par le candidat républicain, M. Fr. Thomas. Il siégea à l'extrême droite, vota avec la minorité monarchique de la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés, qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Candidat officiel et légitimiste aux élections du 14 octobre, qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 9870 voix, l'emportant facilement sur M. Ch. Simon, fils de M. Jules Simon, inconnu dans le département et soutenu par les républicains. Son élection ayant été invalidée, il se représenta et fut élu une troisième fois, le 3 mars 1878, par 8792 voix contre le même concurrent qui en obtint alors 7428.

COMETTANT (Oscar), homme de lettres et compositeur de musique français, est né à Bordeaux en 1820. Il a collaboré à beaucoup de journaux, écrit sur des sujets nouveaux et très-variés, fait, dans l'ancien et le nouveau monde, des voyages qui lui ont fourni les matériaux de beaucoup d'articles, de causeries et de la plupart de ses publications. Ses compositions musicales comprennent des romances et surtout des morceaux de piano, souvent exécutés par M. Comettant lui-même dans les concerts.

Nous citerons d'abord ses livres de voyage : *Trois ans aux États-Unis*, étude de mœurs et coutumes américaines (1857, in-18); *le Nouveau monde*, scènes de la vie américaine (1861, in-18); *les Civilisations inconnues* (1863, in-18); *l'Amérique telle qu'elle est*, voyage anecdotique de Marcel Bonneau dans le nord et le sud des États-Unis (1864, in-18); *le Danemark tel qu'il est* (1865, in-18); *Voyage pittoresque et anecdotique dans le nord et le sud des États-Unis d'Amérique* (1865, gr. in-8, 22 grav.); *De haut en bas*, impressions pyrénéennes (1868, in-18), etc. Il a publié, en outre, *la Propriété intellectuelle* au point de vue de la morale et du progrès (1857; 2e édit. 1862, in-18); *Histoire d'un inventeur au dix-neuvième siècle*, Adolphe Sax, ses ouvrages et ses luttes (1860, gr. in-8, avec portrait); *Musique et musiciens* (1862, in-18,) *la Musique, les musiciens et les instruments de musique chez les différents peuples du monde* (1869, gr. in-8 avec planches); *Francis Planté*, portrait musical à la plume (1874, in-8), etc.

COMMERSON (Joseph-Jacques), littérateur français, né le 20 mars 1802, fondateur du journal hebdomadaire *le Tam-Tam*, devenu plus tard *le Tintamarre*, en a extrait ces publications drôlatiques qui ont obtenu un succès de vogue et dont les bibliographes ont attribué une part à son collaborateur, M. Lovy : *Pensées d'un emballeur* (1851); *Mayonnaise d'éphémérides* (1851); *Petites affiches* et *Dictionnaire du Tintamarre*, *Rêveries d'un étameur* (1853); *Binettes contemporaines* (1854); *Petite Encyclopédie bouffonne*, réunissant plusieurs des écrits précédents (1860, in-32);

On a du même auteur, avec ou sans collaboration, quelques vaudevilles dans le genre bouffon : *Où sont les pincettes? la Pêche aux corsets*, *les Fredaines de Troussard; La Vengeance de Pistache; les Vacances de Cadichet*, etc. M. Commerson, quelquefois confondu avec un parent homonyme, poète et auteur dramatique, a souvent pris le pseudonyme de *Citrouillard*. — Il est mort à Paris le 24 juillet 1879.

COMMISSAIRE (Sébastien), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative en 1849, est né à Dôle (Jura), le 10 septembre 1822. Il fut quelque temps ouvrier en soieries à Lyon. Appelé au service, il était, en 1849, sous-officier dans les chasseurs à pied, quand le parti démocratique qui voulait avoir des représentants dans l'armée, le fit passer de sa caserne à l'Assemblée nationale. Il fut élu en même temps dans le département du Bas-Rhin, où il tenait garnison, et dans celui du Rhône, où il avait commencé à se faire connaître. A cause de son âge, il fit partie du bureau provisoire de l'Assemblée. Le 13 juin 1849, il parut en uniforme à la tête des représentants de la Montagne, et se rendit avec leur chef M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers. Moins heureux que ses camarades Ratier et Boichot, il fut arrêté au moment où il haranguait les soldats. M. Commissaire comparut devant la haute Cour de Versailles, fut con-

damné à la déportation et détenu à la prison d'E[illegible] et à Belle-Isle.

COMTE (Pierre-Charles), peintre français, né à Lyon, le 23 avril 1823, étudia la peinture chez M. Robert Fleury, se livra, comme son maître, au genre historique, et fit ses débuts au Salon de 1848. Il a principalement exposé depuis cette époque : le Dernier coup de dé, le Couronnement d'Inès de Castro, Visite de Charles IX à Coligny, Jeanne d'Albret chez René (1848-1853) ; Henri III et le duc de Guise, acquis pour le Luxembourg, Arrestation du cardinal de Guise et de d'Espignac, Joueur de basse (1855) ; Jeanne Grey, Henri III visitant sa ménagerie (1857) ; Alain Chartier et Marguerite d'Écosse, le Cardinal de Richelieu (1859), Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII, et un Portrait (1861) ; Charles-Quint et la duchesse d'Étampes, Récréation de Louis XI, Seigni Joan, épisode extrait de Rabelais (1863) ; Éléonore d'Este fait jurer à son fils Henry de Guise de venger son père (1864) ; il a donné de nouveau cette toile à l'Exposition universelle de 1867 ; Charles-Quint au château de Yuste après son abdication ; Jeune dame hollandaise [illegible] (1866) ; Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII, à l'Exposition universelle de 1867 ; Bohémiens faisant danser de petits cochons devant Louis XI malade, le Miroir (1869) ; Marie Touchet (1870), les Carpes de Fontainebleau XVI[e] siècle (1874) ; l'Hiver (1876), les Cartes, la Nièce de [illegible] (1877). M. Comte a obtenu une 3[e] médaille en 1852, une 2[e] en 1853, en 1855 et en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 18[illegible].

COMTE-CALIX (François-Claudius), peintre français, né à Lyon, le 28 août 1813, entra à l'École des beaux-arts de sa ville natale et suivit particulièrement l'atelier de J. Cl. Bonnefond. Il essaya des diverses directions mais réussit surtout dans la peinture de genre soit historique, soit élégante avec pendants ou contrastes. Son premier envoi au Salon date de 1840. On cite parmi ses compositions, souvent accueillies avec faveur et reproduites par la lithographie : la [illegible] (1845) ; l'Amour au château et l'Amour à la chaumière (1846) ; Seule au monde (1848) ; Fortune et bonheur (1852) ; Sou[illegible] (1855) ; les Quatre coins, Pauvre mère (1857) ; les Biches effrayées (1858) ; Réus[illegible] (1859) ; Il n'y a pas de fumée sans feu, Comment on apprend à pêcher (1861) ; le Départ des hirondelles, le Vieil ami (1863) ; les [illegible], le Nid d'hirondelle (1864) ; le [illegible], Aussi elle a vécu (1865) ; le Soir (1866), la Lecture, le Facteur rural (1867) ; l'Orpheline (1868), Pauvre amour (1870) ; la Leçon de géographie (1872) ; Simple histoire (1873) ; un Petit chemin qui mène loin, Où diable vont-ils ? (1874) ; Pas le plus petit frère (1876) ; Il m'a [illegible], une Noce bretonne (1877), etc., sans compter un certain nombre de Portraits. Cet artiste a obtenu une médaille de 3[e] classe en 1844 pour le genre historique et des rappels de médaille en 1857, 1859, 1863.

CONCHA (don Manuel DE LA), marquis del Duero et de la Habana, général et homme politique espagnol, né à [illegible] en 1794, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon, partit en 1816 pour les colonies de l'Amérique du Sud, insurgées contre la domination espagnole, et se distingua avec Espartero dans cette guerre difficile. De retour en Espagne, en 1824, il devint brigadier, puis maréchal de camp dans la guerre contre les Carlistes, et fut nommé député aux Cortès par la ville de Cadix. Attaché au parti modéré, et dévoué aux intérêts de Marie-Christine et de l'infante Isabelle, il servit d'abord Espartero, puis, après la défaite de ce dernier, devint l'un des plus fermes soutiens du gouvernement de Narvaez.

En juin 1843, le général de La Concha fut nommé commandant de Valence et de Murcie, força les rebelles de Saragosse à capituler, et occupa Barcelone au nom de la reine. En février 1844, un nouveau mouvement progressiste ayant éclaté à Carthagène, il le comprima encore, et reçut en récompense de ses services le titre de capitaine général de la Catalogne. Après les libéraux, ce furent les carlistes qui agitèrent cette province ouverte à toutes les insurrections. Il les battit et déclara don Carlos, ainsi que le prince des Asturies, traîtres au pays et mis hors la loi.

En 1847, lors des différends du gouvernement espagnol avec le Portugal, le général de La Concha, envoyé à la frontière portugaise avec 6000 hommes de troupes d'élite, occupa la ville d'Oporto. La même année, il accompagna la reine Marie-Christine à Paris, puis il reprit sa place aux Cortès parmi les membres les plus réservés du parti constitutionnel et conservateur. En 1849, il reçut le commandement en second du corps d'armée espagnol envoyé en Italie pour concourir au rétablissement du pape et occupa Terracine. Il revint bientôt en Espagne, et remplit de nouveau les fonctions de capitaine général de la Catalogne.

A la fin de 1853, mécontent des tendances du nouveau gouvernement d'Isabelle II, il rédigea, avec O'Donnell, Gonzalès Bravo, le duc de Soto-Mayor, etc., une adresse fameuse qui, exposant l'état alarmant des esprits, réclamait une prompte convocation des Cortès. Cet acte, qui fut le signal de la révolution de 1854, fut jugé inconstitutionnel, et le fit exiler aux îles Canaries par un acte du cabinet, daté du 15 janvier de cette année. Il préféra se retirer en France, d'où les mouvements révolutionnaires de son pays le rappelèrent presque aussitôt. Arrivé à Saragosse, il reçut de la junte le commandement de l'insurrection, qui se termina, comme on sait, par l'exil de Marie-Christine, la chute de Narvaez et la réintégration d'Espartero. Le général de La Concha fut rétabli dans toutes ses dignités, et nommé, en outre, directeur général de l'artillerie, et enfin maréchal. Ces titres lui furent conservés par O'Donnell, à la suite du coup d'État qui renversa Espartero en 1856.

Président du Sénat en 1858-59, il commanda le 1[er] corps d'armée pendant la guerre du Maroc et fut gouverneur de l'Andalousie (1860-64). Rappelé à la présidence du Sénat le 17 décembre de cette année, il fut le seul général qui, lors de la Révolution de 1868, consentit à prendre le commandement des troupes royales pendant que son frère s'efforçait de son côté de constituer un dernier ministère. Après la chute de la reine, il conserva son poste pour combattre toute tentative de guerre civile, puis il rentra dans la vie privée. Le 14 avril 1874, le gouvernement de la République le rappela au service pour combattre les Carlistes ; il prit le commandement en chef de l'armée du Nord, et remporta une série de succès qui se terminèrent par la prise de Bilbao où il entra le 2 mai ; mais le 28 juin, à la bataille de Muro, près d'Estella, il fut tué à l'attaque d'une tranchée. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe dans la cathédrale d'Atocha (juillet 1874).

CONCHA (don José DE LA), marquis DE LA HABANA, général espagnol, frère puîné du précé-

dent, né à Condova de Tucuman (Buénos-Ayres), en 1800, servit aussi en Amérique, et se distingua surtout dans la longue guerre contre les chefs carlistes des provinces du nord de l'Espagne. Lieutenant général après la convention de Bergara en 1839, il fut, de 1843 à 1846, capitaine général des provinces basques, et comprima énergiquement le soulèvement de Santiago. Nommé, à cette occasion, au commandement en chef de la cavalerie espagnole, il devint, en 1849, capitaine général de l'île de Cuba, d'où il fut subitement rappelé en 1852, à la suite de la tentative de l'aventurier Lopez, et remplacé par le général Canedo. L'année suivante, il se jeta avec son frère dans l'opposition. Exilé à Majorque, en janvier 1854 et rayé des cadres de l'armée, il se réfugia en France, où un ordre du gouvernement l'interna dans la ville de Bordeaux. La révolution de juillet 1854 lui rendit son poste de capitaine général de Cuba, que le retour du général Narvaez aux affaires lui enleva de nouveau en 1856.

Revenu bientôt aux affaires, il prit, dans le Sénat, comme orateur, une part remarquable aux discussions importantes. Au mois de juillet 1862, il fut nommé ambassadeur en France, à la place de M. Mon. Mais au mois de décembre de la même année, il donna sa démission, quitta Paris à la hâte pour aller combattre, dans le Sénat espagnol, la conduite suivie au Mexique par le général Prim, en approuvant celle de la France. Sa démission fut agréée par la reine quelques jours après (2 janvier 1863). Deux mois plus tard, il accepta, dans le ministère Miraflore, le portefeuille de la guerre (mars 1863) : il s'était, dit-on, refusé plusieurs fois à faire partie d'un cabinet. Il fut ensuite chargé, par intérim, du ministère d'outre-mer, nouvellement créé. En décembre 1864, il fut nommé président du Sénat espagnol. Chargé par la reine Isabelle de constituer un dernier cabinet (septmbre 1858), il rentra bientôt dans la vie privée. Néanmoins en 1872, il accepta les fonctions de gouverneur général de Cuba qu'il conserva jusqu'en 1875, sans parvenir à réprimer l'insurrection. Il se retira des affaires après l'avénement d'Alphonse XII. Décoré d'un grand nombre d'ordres, le marquis de la Habaña est grand officier de la Légion d'honneur.

CONCONI (Maur), peintre italien, né à Milan vers 1815, suivit les cours de l'Académie de cette ville, comme élève de Sanguinetti ; il y remporta plusieurs médailles, puis le grand prix-Venise et le grand prix-Bologne, en 1841. Il a surtout cultivé, depuis cette époque, la peinture d'histoire. Il figura à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec deux tableaux fréquemment cités : *la Jeunesse de Christophe Colomb*, acquis par M. Marozzi de Pavie, et *les Baigneuses surprises*, appartenant au marquis d'Adda.

CONEGLIANO (Charles-Adrien-Gustave Duchesne de Gillevoisin, marquis DE), homme politique français, ancien député, est né le 12 novembre 1825. Chambellan de l'Empereur et membre du Conseil général pour le canton de Marchaux, il entra, en 1857, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1^{re} circonscription du Doubs. Réélu au même titre en 1863, il a obtenu 20 555 voix, sur 31 989 votants. Aux élections de 1869, il échoua, après un scrutin de ballotage, avec 17 825 voix contre 18 288 données à M. Ordinaire. M. le marquis de Conegliano a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

CONINCK (Pierre-Louis-Joseph DE), peintre français, élève de M. L. Cogniet, est né à Méteren (Nord), le 22 novembre 1828. En 1855, il remporta au concours pour Rome un second prix avec *César dans la barque* et débuta au Salon de 1857 par un tableau de genre : *Miss Eva sur les genoux de l'oncle Tom*. Il a depuis lors figuré à presque tous les salons annuels et par les sujets les plus variés ; *the Baron* et *the Cossak*, chevaux des haras impériaux (1859) ; *Baigneuse à Capri* (1863) ; *Supplice de la reine Brunehaut*, *Ballerine au repos*, souvenir de Terracine (1864) ; *le Christ bénissant les enfants* (1865) : *Chasseresse*, *Deux amis* (1866), réexposés l'un et l'autre à l'Exposition universelle de 1867 ; *Larandara* (1867) ; *l'Épreuve* (1868) ; *les Moccoli*, fin du carnaval à Rome (1869) ; *le Petit charmeur* (1870) ; *Confidence*, *la Bague* (1873) ; *Il Confetti*, *Il Farniente*, *Petits chats* (1874) : *Pastorella*, *Ave Maria*, *l'Amie des petits oiseaux* (1875) ; *Portrait d'un trappiste*, *la Petite charmeuse* (1876) ; *Petite fille studieuse* (1877) ; *Portraits des enfants de M. B. de G.* (1878). M. de Coninck a obtenu deux médailles en 1866 et en 1868 et une médaille de 3^e classe en 1873.

CONNEAU (Henri), médecin français, né à Milan de parents français, le 3 juin 1803, suivit par vocation la carrière médicale, et après avoir été secrétaire du roi Louis de Hollande, entra en qualité de docteur en médecine dans la maison de la reine Hortense ; il s'attacha ensuite à la fortune de Louis-Napoléon, dont il partagea les bons et les mauvais jours, fut arrêté et condamné avec lui dans l'affaire de Boulogne, sollicita, comme unique faveur de partager sa cellule, et favorisa son évasion du fort de Ham. Lors du rétablissement de l'Empire, M. Conneau, qui était resté le médecin particulier du prince, fut compris dans le service médical comme premier médecin de l'empereur. Porté, en 1852, au Corps législatif par la 3^e circonscription de la Somme, comme candidat du gouvernement, et réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il obtint à ces dernières élections 20 355 voix, sur 25 079 votants. Un décret du 18 novembre 1867 le nomma sénateur. Décoré en février 1849, il fut promu, le 16 mars 1856, au rang de commandeur de la Légion d'honneur, et à celui de grand officier le 7 août 1867. M. Conneau a fait partie en outre du Conseil général de la Corse pour le canton de Bastia et de l'Académie de médecine. — Il est mort à La Porta (Corse), le 14 août 1877.

CONNELLY (Charles-Joseph-Edmond), magistrat français, né à Neuville (Pas-de-Calais), le 25 juillet 1824. Lauréat de la Faculté de droit de Paris en 1845, docteur en droit en 1847, secrétaire de la conférence des avocats la même année, il fut nommé, le 14 décembre 1849, substitut à Boulogne-sur-Mer, d'où il passa à Lille, en 1852. Procureur à Saint-Pol en 1853, substitut du procureur général à Douai en 1855, avocat général à Nîmes en 1861, il fut premier avocat général à partir de 1863, successivement à Rennes et à Rouen, puis procureur général à Caen, le 23 mars 1867. Avocat général à la Cour de cassation le 23 décembre 1868, M. Connelly devint conseiller à cette cour le 9 décembre 1872 et fit partie de la Chambre des requêtes. En 1875, il accepta le titre de doyen de la Faculté de droit catholique nouvellement fondée à Paris, mais sans y professer de cours. M. Connelly a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1874.

CONNY (Jean-Adrien DE), prêtre français, né à Moulins (Allier), le 24 mai 1817, est un des trois fils du vicomte Félix de Conny, ancien député et auteur d'une *Histoire de la Révolution*

[illegible], qui [illegible] en 1830. Il fit ses études [illegible] le séminaire de Saint-Sulpice et alla [illegible] à Rome. Ce fut dans cette ville, où [illegible], qu'il reçut, en 1840, la [illegible] le diplôme de docteur *in utroque jure* [illegible] le pape Pie IX, qui l'honorait d'une estime particulière, le nomma protonotaire apostolique; [illegible] lui conféra le titre honorifique de chanoine de Notre-Dame et le fit promoteur de l'officialité diocésaine. Cet ecclésiastique s'est fixé à [illegible].

On cite de lui : *Petit cérémonial romain* (Moulins, [illegible]), rédigé d'après les sources authentiques; *Des usages et des abus en matière* [illegible] ([illegible], 1855, in-8); *Exposition* [illegible] *de la doctrine chrétienne* (1875, in-18).

[illegible] (Henri), romancier flamand, est né à [illegible], le 3 décembre 1812. Son père, [illegible], et longtemps employé [illegible] impériale, s'établit après 1815 à [illegible] et s'occupait sur l'achat et la construc[illegible]. Livré à lui-même, et avide de [illegible], il lut beaucoup et sans choix. [illegible] pour les livres l'entraîna à se [illegible]. Après la révolution belge de [illegible] et devint bientôt le poète de [illegible], ses chansons françaises, pleines d'en[illegible], couraient de bouche en [illegible] avoir obtenu le grade de [illegible] il fut amené, par les tra[illegible] de sa belle-mère, à rompre avec sa [illegible] péniblement sa vie, pauvre [illegible] cependant. Tour à tour garçon [illegible], [illegible] archives d'Anvers, gref[illegible] d'une [illegible] artistique, M. Conscience [illegible], le titre de professeur [illegible] de Gand et se vit chargé [illegible] les enfants du roi Léopold la langue [illegible] flamandes. Il devint ensuite [illegible] arrondissement administratif de [illegible].

[illegible] M. Conscience quittait le service [illegible] assez nombreux, et dont l'élé[illegible] faisait la force, tentait de re[illegible] une littérature flamande, [illegible] français et des idées philoso[illegible] siècle. Livré alors aux angoisses [illegible], il fut heureux de se dévouer à cette [illegible], à ses yeux, toutes les vieilles [illegible]. Le premier livre qu'il publia, [illegible] (In het wonder jaer, Gand, [illegible]) [illegible] roman qu'une série de bril[illegible] dramatiques sur la période espa[illegible], on l'accueillit avec beaucoup [illegible] son père, mécontent de le voir [illegible], l'abandonna complète[illegible] le peintre Wappers, lui fit obte[illegible] un subside qui le sauva du [illegible] de composer un second [illegible] (Anvers, 1837), recueil élégant [illegible] flamandes.

[illegible], le romancier national date [illegible] *Lion van Vlaendern* ; Anvers, [illegible] le comte Robert [illegible] adversaire de Philippe le Bel. Quit[illegible] du moyen âge, M. Conscience a [illegible] de gracieuses ébauches, les [illegible] : *Heures du soir* [illegible] *l'Enfant du bourreau*, [illegible], *Rikketikke-tak*, *le Conscrit*, [illegible], etc. En 1845, il donna [illegible] de Belgique, racontée d'après les [illegible].

[illegible] : *Hugo de Craenhoven*, [illegible] *Quelques pages du Livre de la* [illegible], *Jacques d'Artevelde* (1849), *Rosa l'aveugle* (1851), etc. Depuis que M. Conscience avait entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il refusait de donner à ses idées une autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française, qu'il maniait cependant fort bien. Traduits depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien même, ses romans flamands ne l'ont été que tardivement en français par M. Léon Wocquier; voici les principaux : *Scènes de la vie flamande* (1854-1855, 4 vol. in-18, 2e édit., in-18); *le Fléau du village*, *le Bonheur d'être riche* (1858, in-12); *les Heures du soir* (in-18); *l'Orpheline*, *la Fille de l'épicier* (in-18); *Aurélien* (1859, 2 vol. in-18); *Batavia* (in-18); *le Démon de l'argent* (in-18); *le Démon du jour*, *la Guerre des Paysans*, *le Mal du siècle*, *la Tombe de fer* (in-18); *les Bourgeois de Darlingen* (in-18); *les Drames flamands* (in-18); *le Marchand d'Anvers* (in-18); *Histoire de deux enfants d'ouvriers* (in-18), *la la Voleuse d'enfants* (1870, in-18); *le Martyr d'une mère* (1870, in-18); *le Chemin de la fortune* (1870, in-18): *le Gant perdu* (1872; in-18); *la Jeune femme pâle* (1872, in-18); *la Maison bleue* (1874, in-18); *le Remplaçant* (1875, in-18) etc. M. Henri Conscience a publié ses *Mémoires* dans la *Revue contemporaine* (1858).

CONSEIL (Amédée-Benoît), homme politique français, député, est né à Brest, en 1802. Ancien capitaine au long cours, ancien adjoint au maire de Brest, et membre du Conseil général pour le canton d'Ouessant, il entra, en 1852, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Finistère, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il obtint 14 685 voix sur 26 371 votants. Il échoua aux élections de 1869, très-disputées dans sa circonscription. Il n'eut, au premier tour de scrutin, que 7143 voix sur 20 453 votants. Le second tour de scrutin fit passer M. de Kératry. M. Conseil a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

CONSIDÉRANT (Victor-Prosper), économiste français, chef de l'école dite *sociétaire*, né à Salins (Jura), le 12 octobre 1808, entra en 1826 à l'École polytechnique. Placé dans le génie, il ne tarda pas à devenir capitaine. Mais, séduit par les idées phalanstériennes, il donna sa démission en 1831 et se mit à propager à Metz le fouriérisme. La nouvelle doctrine grandit sur les débris du saint-simonisme, et eut bientôt ses journaux, entre autres *le Nouveau Monde ou la Réforme industrielle*, dont M. Considérant fut, à côté de Fourier, le principal soutien. A la mort du maître (1837), il prit la direction de *la Phalange*, revue philosophique et sociale destinée à rallier tous les disciples. Il y continua, mais avec plus de mesure, la guerre de l'*unité harmonienne* contre la *civilisation*. Il prêcha surtout l'établissement du *phalanstère*, immense édifice où chacun se livrant, pour le bien-être de tous, à des travaux *attrayants et passionnels*, devait réaliser le bonheur universel par l'association, dans une organisation libre du capital, du travail et du talent. Des souscriptions et les largesses de l'Anglais Young permirent de tenter des essais de phalanstère en France, à Cîteaux, à Condé-sur-Vègre, etc., et à l'étranger, en Belgique et au Brésil.

Malgré toutes les contributions volontaires, *la Phalange* eut peine à vivre, et, après diverses vicissitudes, fut remplacée, en 1845, par un journal politique quotidien, *la Démocratie pacifique*, qui, stimulant, dans sa *Petite correspondance*, la libéralité des abonnés, se créa d'abondantes ressources. Elles servirent à fonder une

librairie spéciale, des cours publics et autres établissements de propagande phalanstérienne. Cependant M. Considérant faisait abjurer à ses amis les plus fortes excentricités de la doctrine primitive, comme les transformations merveilleuses de la nature ou des animaux et les nouveaux organes que devait revêtir, après 15 000 ans, l'humanité perfectionnée.

La révolution de Février donna aux chefs des écoles socialistes un rôle politique. M. Considérant fut nommé à l'Assemblée constituante par le département du Loiret et à l'Assemblée législative par celui de la Seine. Il vota avec la Montagne, mais prit rarement la parole. Il porta pourtant à la tribune des propositions qui n'excitèrent que l'hilarité de l'Assemblée. Il demandait tantôt cinq séances de nuit pour faire connaître son remède au malaise social, tantôt 1500 hectares de la forêt de Saint-Germain pour établir un phalanstère. Après s'être un instant rapproché du général Cavaignac, son ancien camarade, il se tourna contre lui et combattit, dans son journal, sa candidature à la présidence. Adversaire déclaré de la politique du nouveau président de la République, il suivit, avec M. Ledru-Rollin, le mouvement démocratique qui aboutit au 13 juin 1849. Il put se retirer en Belgique, d'où il s'embarqua pour le Texas, pour tenter de nouveau l'application de son système. De retour à Bruxelles, l'année suivante, il se vit accusé de complot contre la sûreté de l'État, mais l'instruction lui fit rendre la liberté. Il repartit bientôt pour le Texas, où, grâce aux fonds d'une société en commandite, il établit une commune sociétaire de colonisation, la *Réunion*. Fixé près de San Antonio, il y vécut, dit-on, très-pauvrement. Il rentra en France avec sa famille, en août 1869.

On a de M. Considérant : *Destinée sociale* (1834-44, 3 vol. in-8); *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante* (1835); *Débâcle de la politique en France* (1836); *Manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier, ou Bases de la politique positive* (1841); *Chemins de fer*, rapport au Conseil municipal de Paris, dont l'auteur était membre (1844); *Principes du socialisme* (1847); *Théorie du droit de propriété et du droit au travail* (1848); *le Socialisme devant le monde, ou le vivant devant les morts* (1849); *la Dernière guerre et la paix définitive de l'Europe* (Bruxelles, 1850); *la Solution ou le gouvernement direct du peuple* (1851, in-8); *Mexique. Quatre lettres au maréchal Bazaine* (Bruxelles, 1868, in-16).

CONSTANS (Jean-Antoine-Ernest), député français, est né à Béziers (Hérault), le 3 mai 1833. Après avoir fait le commerce en Espagne pendant quelques années, il se tourna vers l'enseignement, se fit recevoir professeur agrégé de droit, et fut attaché aux facultés de Douai, de Dijon et enfin de Toulouse. Conseiller municipal de cette ville et adjoint au maire, il s'occupa spécialement des écoles communales laïques. Il donna sa démission après le 24 mai 1873. Candidat républicain aux élections de février 1876 pour la Chambre des députés dans la 1re circonscription de Toulouse, il fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballotage, par 6489 voix contre 5000 environ, obtenues par ses deux concurrents. Il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7742 voix, contre 3957, obtenues par le candidat légitimiste, M. de Lacroix.

CONSTANT (Benjamin) peintre français, né à Paris, le 10 juin 1845, suivit les cours de l'École des Beaux-Arts et les leçons de M. Cabanel. Il débuta au salon de 1869 par *Hamlet et le roi*, et donna depuis : *Trop tard* (1870); *Samson et Dalila* (1872); *Femmes du Riff* (Maroc), *Bouchers maures à Tanger* (1873); *Coin de rue* et *Carrefour à Tanger* (1874); *Prisonniers marocains*, *Femmes de harem au Maroc*, *le Dr Guéneau de Mussy* (1875); *Mohamed II, le 29 mai 1453*, toile de dimensions colossales, qui reparut à l'Exposition universelle de 1878; *M. Emmanuel Arago* (1876); *Portraits* de femmes (1877); *la Soif*, *le Harem*, peintures, *Hamlet au cimetière*, dessin (1878); *le Soir sur les terrasses*, au Maroc, *Favorite de l'Émir* (1879), etc.

M. Benjamin Constant a obtenu une médaille de 3e classe en 1875, une de 2e en 1876, une de 3e à la suite de l'Exposition universelle de 1878 et la décoration de la Légion d'honneur le 10 juillet 1878. Il a épousé une des filles de M. Emmanuel Arago.

CONSTANT-DUFEUX (Simon-Claude), architecte français, né à Paris, le 5 janvier 1801, suivit dix ans l'École des beaux-arts comme élève de Debret, et remporta le grand prix d'architecture, en 1829, sur ce sujet : un *Lazaret pour une ville méridionale de France*. Après son retour d'Italie, en 1836, il ouvrit un atelier d'élèves et exécuta plusieurs tombeaux de famille, dont la plupart sont placés au cimetière Montmartre. Il dirigea aussi l'exécution de celui de Dumont-Durville, au cimetière de l'Est. Il fut nommé, en 1850, architecte du Panthéon, et chargé des travaux d'appropriation de cet édifice au culte. Il construisit dans le genre grec, dont il resta un fidèle partisan, la petite façade de l'École de dessin, dont il était architecte, ainsi qu'un grand hôtel situé rue Vendôme. En 1845, il fut nommé professeur de perspective à l'École des beaux-arts. Il a envoyé aux Salons : *l'Église de Germigny-des-Prés*, *la Cheminée de Quineville* (1848), le projet d'un *Hôtel des invalides civils*, sur la demande du ministère des travaux publics. Il avait été décoré en janvier 1852 et promu officier de l'ordre en 1860. — M. Constant Dufeux est mort à Paris le 29 juillet 1871.

CONSTANTIN (Nicolaeiwitch), grand-duc de Russie, né le 21 septembre 1827, est le second fils de Nicolas et le frère d'Alexandre II. Il a été fait grand amiral, chargé de la direction supérieure du ministère de la marine, du 29e équipage de la flotte, du corps des cadets de la marine et de la division des pionniers à cheval de la garde, lieutenant-général du royaume de Pologne, aide de camp général et commandant de la 4e brigade d'infanterie de la garde, chef du régiment des hussards de feu le grand-duc Michel, membre du Conseil des écoles militaires et du Comité de la Sibérie, propriétaire du 18e régiment d'infanterie autrichienne, et chef du 2e régiment des hussards prussiens du Rhin, n° 9. Pendant la guerre d'Orient, il commanda la flotte russe de la Baltique et présida aux préparatifs de défense exécutés devant Cronstadt contre les escadres française et anglaise. Il se prononça, dit-on, dans les conseils de l'empire, contre les concessions faites par la Russie aux puissances occidentales. Il passait en effet pour l'héritier le plus fidèle de la politique de Nicolas; il était le chef du vieux parti russe, tandisque son frère Alexandre paraissait incliner vers le parti allemand. Il vint en France en mai 1857, puis visita avec soin une partie de l'Europe.

Mis par son frère à la tête de la marine, le grand-duc Constantin poussa avec une très grande

quer les travaux de création ou de transformation de la flotte russe, et apporta dans les [illegible] les modifications réclamées par les [illegible] et des services publics. Il introduisit, en 1861, dans les ports russes un système [illegible] analogue à celui qu'il avait [illegible]. Il était en même temps chargé de [illegible] décret d'émancipation des serfs, à la [illegible] duquel il passait pour avoir [illegible]. On le représentait en outre comme partisan de toutes les réformes à accomplir dans l'administration et dans l'État.

Le [illegible] juin 1862, le grand-duc fut nommé lieutenant général du czar en Pologne, avec des pouvoirs [illegible] et nommé commandant du premier corps d'armée. Reçu d'abord à Varsovie [illegible] (2 juillet), il fut quelques jours après l'objet d'un attentat; il n'en annonça pas moins, dans ses proclamations et ses discours, [illegible] conciliatrice que les événements [illegible]. En 1863, les mesures relatives [illegible] mirent le comble à l'exaspération du pays et suscitèrent une résistance qui se [illegible] en une insurrection plus d'une fois victorieuse, écrasée, en 1864, au prix de beaucoup de sang et de sacrifices. Le grand-duc fut rappelé, aux premiers jours de janvier 1865, président du Conseil de l'empire.

Le grand-duc Constantin a épousé, le 11 septembre 1848, la grande-duchesse Alexandra-Josefowna, [illegible] Alexandra-Frédérique-Henriette-[illegible]altenbourg, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, et née le 20 juillet 1830. De ce mariage, [illegible] fils : *Nicolas*, né le 14 février [illegible], chef du régiment d'infanterie du [illegible], né le 22 août 1858, chef [illegible] de grenadiers de Tiflis, qui, à la [illegible], fut déclaré, par [illegible] du 11/23 décembre 1874, atteint d'un [illegible] des facultés mentales et exilé au [illegible]; [illegible], né le 13 juin 1860, propriétaire [illegible] de grenadiers *Mingrélie*; *Wiatcheslav*, né le 13 juillet 1862, chef du régiment [illegible]; et deux filles: *Olga*, née le [illegible], et Véra, née le 16 février 1854.

CONTI (Charles-Étienne), conseiller d'État [illegible], ancien représentant du peuple, né à [illegible] (Corse), le 31 octobre 1812, étudia le droit et cultiva en même temps la poésie. Connu [illegible] comme poète et comme personnage politique, il devint membre du Conseil général de la Corse, et fit l'opposition la plus vive à [illegible]. Après la révolution de Février, il fut nommé procureur général de la République [illegible] représentant du peuple, le second [illegible], par 25160 voix, et immédiatement [illegible], il vota, en général, avec [illegible] démocratique modéré, tant que le général [illegible] au pouvoir. Après l'élection du [illegible], il soutint la politique de Louis-[illegible] pas réélu à l'Assemblée législative [illegible] octobre 1851, il reçut la décoration [illegible] d'honneur. Après le coup d'État du [illegible] décembre, il fut nommé conseiller d'État en service ordinaire. À la mort de M. Mocquard, [illegible] secrétaire particulier de l'empereur, le 30 juin 1857, grand-officier de la Légion d'honneur, il fut nommé sénateur [illegible].

[illegible] du 4 septembre 1870, il se [illegible], mais, au moment des élections [illegible] 1871, il revint affirmer en Corse [illegible] bonapartistes. Nommé représentant [illegible] nationale, le troisième sur [illegible] par son attitude, dans la séance [illegible] la déclaration de déchéance de la dynastie des Bonaparte, votée à l'unanimité moins six voix, sur une motion de M. Target ainsi conçue : « Dans les circonstances douloureuses que traverse la patrie, et en face de protestations et de réserves inattendues, l'Assemblée confirme la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie, déjà prononcée par le suffrage universel, et la déclare responsable de la ruine, de l'invasion et du démembrement de la France. » Lors du renouvellement des conseils généraux le 8 octobre 1871, il fut élu conseiller général de la Corse, pour le canton de Santa-Maria-et-Sicche. — Il est mort à Paris le 13 février 1872.

CONYBEARE (Henri), ingénieur anglais, né à Brislington (Somerset), le 22 février 1823, fils d'un géologue distingué, alla étudier les mathématiques appliquées au collège du roi à Londres, travailla trois ans dans une manufacture de machines à vapeur de Newcastle. Il passa ensuite aux Indes où il se signala par l'exécution de projets pour le compte du gouvernement, par la construction d'édifices publics et surtout par les travaux destinés à amener des eaux à la ville de Bombay. Il remplit en outre des fonctions judiciaires dans la colonie et y fut aussi, pendant ses six dernières années de séjour, le correspondant du *Times*. M. Conybeare, revenu en Angleterre en 1855, prit part à de grandes entreprises de chemins de fer, de drainage, etc., ainsi qu'à la discussion des questions intéressant la défense nationale. Il a été chargé, en 1856, de conférences sur la théorie et la pratique du génie civil, à l'établissement royal du génie de Chatam. Ses *Leçons* furent publiées l'année suivante.

COOKE (Sir William-Fothergill), savant physicien anglais, né à Ealing (Middlesex) en 1806, fils d'un savant chirurgien, professeur à Durham, fit des études dans cette ville et à l'Université d'Edimbourg. Entré dans l'armée en 1826, il servit aux Indes dans l'état-major jusqu'en 1831. Revenu en Europe, il étudia les sciences naturelles à Paris et à Heidelberg, et seconda son père dans la préparation de ses cours d'anatomie à l'Université de Durham. En 1836, il porta ses recherches sur l'électricité, et, de concert avec le professeur sir Ch. Wheatstone, il imagina le premier télégraphe électrique. Deux ans plus tard, il fondait la première compagnie de télégraphie et construisait de Paddington à West-Deaxton, sur le Great Eastern railway, la première ligne électrique de l'Angleterre (1838-1839). Plusieurs autres lignes furent ensuite construites par ses soins. Les services rendus par M. Cooke par l'application de la science à l'industrie, lui valurent, en 1867, la médaille d'or du prince Albert, et deux ans plus tard sa promotion au rang de chevalier (11 novembre 1869); il jouit également d'une pension de 100 livres, sur la liste civile.

COOKE (John-Esten), romancier américain, né à Winchester (Virginie), le 3 novembre 1830, publia d'abord plusieurs esquisses et nouvelles dans les journaux littéraires. Puis il fit paraître, à partir de 1854, la plupart sous le voile de l'anonyme, une série de romans où il décrit les mœurs de la Virginie avant la révolution américaine, en s'attachant surtout à faire contraster le luxe des anciens planteurs avec la vie aventureuse du colon des bois : *Bas de cuir et soie, ou le Chasseur John Myers et son époque* (Leather stocking and silk, New-York, 1854, in-12); *la Jeunesse de Jefferson* (The youth of Jefferson, Ibid., 1855, in-12); *les Comédiens de Virginie, ou le Vieux temps dans le vieux domaine* (the Virginia comedians, Ibid., 1855, in-12); *Ellie, ou la Comédie humaine*

(Ellie, in-12); *le Dernier des forestiers* (the Last of the foresters, Ibid., in-12); *Vie de Stonewall Jackson* (1866); *Garde contre garde ou Jours et nuits sur le Shenandoah* (Hilt to hilt, etc., 1869); *Sorti de l'écume* (Out of the Foam, 1871); *Sa Majesté la Reine* (1873), etc.

COOMANS (Jean-Baptiste), publiciste belge, né à Bruxelles, en 1813, et l'un des chefs du parti ultramontain, rédigea successivement le *Journal des Flandres*, le *Courrier d'Anvers* et le *Journal de Bruxelles*, l'organe le plus important de l'opinion catholique. Envoyé, depuis 1848, à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout, il fut l'adversaire acharné du ministère libéral, et, après la chute de MM. Frère et Rogier, l'auxiliaire de leurs successeurs. Il a beaucoup écrit et beaucoup parlé en faveur des corporations religieuses dans les questions d'enseignement et d'assistance. Il a aussi défendu le système protecteur contre le libre-échange.

Outre ses travaux parlementaires (*Rapport sur le défrichement de la Campine; Études sur les questions d'intérêts matériels à l'ordre du jour*, etc.), on cite de lui quelques romans historiques: *Vonck, les Communes belges, Baudouin Bras de Fer, le Moine Robert, la Clef d'or, Richilde* (1839), épisode de l'histoire des Flandres, *Aventures d'un officier américain* (1866), et une *Histoire de la Belgique* (1836, in-8), en français et en flamand.

COOMANS (Pierre-Olivier-Joseph), frère du précédent, peintre belge, né à Bruxelles, en 1816, passa plusieurs années en Algérie et visita le Sahara pour étudier la nature africaine. Il a exposé un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre: *le Déluge, la Dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne, Paysage de la province de Constantine, Émigration de tribus arabes, Danseuses algériennes, la Bataille d'Ascalon, la Prise de Jérusalem, Orgie des Philistins, Massacre des Tenctères et des Usipètes*, ces deux derniers tableaux au Salon de 1867; *Danseuses gaditanes, le Point de Vénus* (exposition universelle de 1878), etc.

COOPER (Susan-Fenimore), fille du célèbre romancier Fenimore Cooper, née en 1815, a publié des ouvrages estimés: *Heures à la campagne* (Rural Hours, 1850, in-8 illustré et in-12); *la Rime et la Raison de la vie de campagne* (the Rhyme and Reason of country life, New-York, in-8, 1854), choix des meilleurs auteurs qui ont écrit en vers ou en prose sur la vie à la campagne, avec des commentaires critiques, etc.

COOPER (Thomas-Sidney), peintre anglais, né à Canterbury, le 26 septembre 1803, fut d'abord forcé, par la pauvreté de ses parents, d'apprendre un état manuel. Passionné pour la peinture, il dessina longtemps sans autre guide que la nature, et le prix de ses croquis l'aidait à vivre. En 1820, il fut engagé au théâtre de Canterbury pour peindre les décors. Il put alors faire quelques visites à la galerie nationale et à l'Académie de Londres, et compléter ses études.

En 1827, il partit pour le continent et, après avoir visité les Flandres, s'établit à Bruxelles, où il trouva des patrons et des amis. La révolution de septembre l'obligea de retourner à Londres (1830). Jusqu'alors, il n'avait guère peint que des portraits. En 1833, il se révéla par un magnifique paysage, qui fut acheté par M. Vernon. Sa réputation date surtout de ses admirables groupes de *Bestiaux* allant au pâturage ou en revenant (1842), conduits à l'abreuvoir ou couchés au soleil. En 1845, M. Cooper devint membre associé de l'Académie des beaux-arts de Londres. Plus tard, il a fréquemment travaillé avec M. Lee, le paysagiste.

Cet artiste a envoyé aux Expositions universelles de Paris, de 1855 et de 1867, des toiles où l'on a retrouvé le fin sentiment des maîtres hollandais: *Groupe de vaches dans le parc d'Osborne*, qui appartient à la reine, et *Matinée dans les prairies de Windsor* (1855); *Paysage en Écosse* (1867). On a aussi de lui un *Album d'animaux* (Drawingbook of Animals and rustic groups, 1853, en 8 parties).

COPE (Charles-West), peintre anglais, né à Leeds, en 1811, et fils d'un professeur de dessin, étudia à l'Académie royale de Londres, et exposa à seize ans une *Sainte Famille*, qui faisait pressentir de belles dispositions pour le genre sérieux. La Commission royale des beaux-arts le couronna plusieurs fois. Ses principales productions sont: *Agar et Ismaël* (1836); *Paolo et Francesca* (1837); *une Hôtellerie dans la campagne de Rome* (1838); *la Mère flamande* (1839), l'un et l'autre dus à un voyage que l'auteur venait de faire sur le continent et qui eut sur ses travaux postérieurs une heureuse influence. Viennent ensuite: *l'Enfance* (1841); quelques sujets tirés de Goldsmith (1842); *la Première épreuve du jury* (1843), qui obtint un prix de 300 liv. (7500 fr.); *les Derniers jours du cardinal Wolsey* (1846), au prince Albert; *Derniers adieux de lord et lady Russell*; plusieurs plafonds et huit fresques pour les salles du nouveau Parlement.

Dans le genre familier, nous citerons: *la Jeune mère* (1846); *l'Enfant qui prie et la Jeune fille qui médite* (1847); *Au coin du feu* (1849); *le Rêve de Milton* (1850); *Florence Cope avant dîner* (1851); *les Petits amis* (1854); *un Chapelain domestique* (1869); *Noble et simple ou Guy considérant les plans de son hospice* (1871); *Oui et non* (1873); *Tais-toi, Baby et la Mégère apprivoisée* (1874); *les Membres du jury de l'Académie choisissant des tableaux* (1876), etc., sujets pris sur nature et remplis de détails agréables. M. Cope a envoyé plusieurs des tableaux indiqués ici aux Expositions universelles de Paris, en 1855, en 1867, et en 1878. Il a été nommé, en 1848, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

COPPÉE (Francis-Édouard-Joachim, dit François), littérateur français, né le 12 janvier 1842, se fit, très jeune, une réputation de poète par la publication de quelques pièces où, à travers d'heureuses imitations du romantisme, on sentait se dégager l'originalité. Distingué d'abord parmi les collaborateurs du *Parnasse contemporain* (1866, gr. in-8), il donna, la même année un premier recueil personnel, *le Reliquaire* (in-18), et, deux ans plus tard, un autre volume de poésies, *Intimités* (in-18). Une des pièces d'un nouveau recueil (*Poèmes modernes*), *la Bénédiction*, et une autre pièce inédite, *la Grève des forgerons*, eurent de grands succès de lecture publique.

M. Fr. Coppée a donné au théâtre: une fantaisie poétique, *le Passant* (Odéon, 1869), qui reçut le meilleur accueil; *Deux Douleurs*, drame en un acte (Français, 1870), dont le succès fut médiocre; *l'Abandonnée*, drame en deux actes (Gymnase, 1871), assez froidement accueilli; *Fais ce que dois*, épisode dramatique en un acte (Odéon, 1871), dont les intentions patriotiques, traduites en beaux vers, furent très applaudies dans toute la France; *les Bijoux de la délivrance*, scène en vers (1872), due à la même inspiration; *le Luthier de Crémone*, drame en un acte (Théâtre Français, 1877) dont le succès rappela celui de

[illegible] à part un drame en quatre actes et en prose en collaboration avec M. d'Artois, *le [illegible]*, joué à l'Odéon et non imprimé.

[illegible] premiers recueils de poésies réimpri[illegible] et couronnés à diverses [illegible] l'Académie française, M. Coppée a publié : *les [illegible]* (1872, in-18) ; *le Cahier rouge* ([illegible]) ; *Olivier*, poème (1875, in-18) ; [illegible], etc., et un roman : *Une Idylle* [illegible], in-18).

[illegible] quelques années à la Bibliothè[illegible] M. Coppée a été nommé, après le [illegible] de M. [illegible], archiviste de la Comédie-Française ([illegible]). Il a été décoré de la Légion [illegible].

[illegible], économiste français, né à Aiguil[illegible] ([illegible]), en 1810, vint à Paris après [illegible] et s'y fit connaître dans [illegible] par des articles relatifs [illegible]. En 1850, il prit la direc[illegible], qui cessa de paraître après [illegible] décembre. Il a été un des col[illegible] *Journal des économistes* et du *Dic[illegible]*, et professeur d'économie [illegible] Turgot.

[illegible] : *Exposé de la législation sur les [illegible]* (Bordeaux, 1838) ; [illegible], ou *les Intérêts de la [illegible]* en 2 parties : *la [illegible] l'Espèce et le portefeuille [illegible] Paris ; le Marché libre et le [illegible]*, in-8) ; *les Circulations en [illegible] de l'enquête parle[illegible] économique de la France* [illegible] *Cours d'économie industrielle* [illegible] *et la législation des pa[illegible]*, in-8), etc.

[illegible] ([illegible]-Constant), acteur français, [illegible]-sur-Mer (Pas-de-Calais), le [illegible] fils d'un boulanger, il était des[illegible] de son père, lorsqu'il [illegible] théâtre par sa vocation. Il [illegible] le 29 décembre 1859, [illegible] la déclamation dramatique de [illegible] le plus brillant élève. [illegible] ayant obtenu le second prix [illegible], le 7 décembre 1860, au [illegible] dans le rôle de Gros-René du [illegible] n'avait pas encore vingt-trois [illegible] parmi les sociétaires de [illegible].

[illegible] (Calcol), avec un succès sou[illegible] *Fourberies de Scapin*, *les Plai[illegible]*, *Figaro*, *Don Juan*, et autres [illegible]. Il reprit le rôle de [illegible] ; du marquis, dans [illegible], dans *l'Aventurière* ; [illegible], etc. Il a créé successi[illegible] dans *Une loge d'Opéra* [illegible] *Trop curieux* ; de Gaulneux, [illegible] de Mercadet, dans *la Maison* [illegible] dans *Moi* ; de Phi[illegible] de Vincent, dans [illegible] d'Aristide, dans *le Lion* [illegible] de ses bonnes créations ; [illegible] de ce nom (même an[illegible]) ([illegible]) ; de Beau[illegible] de Mysille-Dangène, [illegible] ; de Marcel, [illegible] de Tabarin, dans *le Testa*[illegible] dans la pièce [illegible] Jean de Thom[illegible] dans *Chez l'avocat* [illegible] dans *le Luthier de Crémone*

(1876) ; du duc de Septmonts, dans *l'Étrangère* (même année) ; de Léopold, dans *les Fourchambault* (1878), etc.

M. Coquelin a obtenu, en outre, de grands succès de société, en récitant des morceaux de poésie dans les salons ou les réunions publiques ; il contribua ainsi à la légitime réputation de poètes nouveaux, particulièrement de MM. Eug. Manuel et Fr. Coppée. On remarqua surtout l'ardent patriotisme avec lequel, pendant le siège de Paris (1870-1871), il récitait les pièces les plus propres à exalter le courage ou à consoler les douleurs de la lutte.

COQUELIN (Ernest-Alexandre-Honoré), connu sous le nom de COQUELIN CADET, acteur français, frère du précédent, né à Boulogne-sur-Mer, le 16 mai 1848, fut aussi destiné d'abord par son père à embrasser sa profession, puis il entra comme employé au chemin de fer du Nord. Également entraîné par une vocation irrésistible pour le théâtre, il vint en 1864 à Paris, fut admis au Conservatoire dans la classe de M. Régnier et remporta, en 1867, un premier prix de comédie. Après d'heureux débuts à l'Odéon, dans les rôles comiques du répertoire classique, il entra à la Comédie-Française en juin 1868 et s'y fit applaudir à côté de son frère. Pendant le siège, sa conduite à la bataille de Buzenval lui valut la médaille militaire.

M. Coquelin, ayant sollicité en vain son admission au sociétariat, quitta les Français ; mais, après un engagement d'un an aux Variétés, il y revint le 1er juin 1876. Il joua presque tous les comiques de l'ancien répertoire ; parmi ses meilleures créations, il faut citer les rôles d'Ulrich dans *le Sphinx* de M. O. Feuillet ; de Frippesauce, dans *Tabarin* de M. Paul Ferrier, d'Isidore dans la reprise du *Testament de César Girodot* ; de Frédéric, dans *l'Ami Fritz* de MM. Erckmann-Chatrian ; de Basile dans *le Barbier de Séville* (août 1877). Ses spirituelles interprétations de saynètes ou de monologues, le plus souvent écrits pour lui, firent en outre de M. Coquelin cadet un des artistes les plus recherchés des salons parisiens et des matinées littéraires, auxquelles il n'a jamais refusé son concours.

*

COQUEREL (Athanase-Josué), fils du savant pasteur mort en 1868, est né à Amsterdam en 1820. Il embrassa aussi la carrière ecclésiastique. Devenu rédacteur en chef du *Lien*, puis de la *Nouvelle revue de théologie*, il acquit, par ses doctrines et ses écrits, une notoriété personnelle parmi les protestants, et se montra le champion, comme son père, des idées de liberté religieuse et de tolérance philosophique. En 1864, l'appréciation modérée qu'il avait faite de la *Vie de Jésus* de M. Renan, lui valut bien des tracas. Au mois de mai, il se vit suspendu de ses fonctions de ministre par le consistoire de Paris. Au même moment, le consistoire d'Anduze (Gard) lui votait une adresse de sympathie et de regrets. Ses prédications soulevèrent souvent des orages parmi les protestants orthodoxes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862. — M. Coquerel est mort à Fismes (Seine-et-Marne), le 24 juillet 1876.

Il a publié : *Jean Calas et sa famille*, étude historique d'après des documents originaux, etc. (1858, in-12) ; 2e édit., 1870, in-8 ; *Sermons et Homélies* (1re et 2e séries, 1858) ; *la Saint-Barthélemy* (1860, brochure in-8) ; *Précis de l'église réformée de Paris*, d'après des documents en grande partie inédits (1862, in-8) ; *le Catholicisme et le protestantisme, considérés dans leur origine et leur développement* (1864, in-8) ; un certain nombre de *Sermons*, sous des titres particuliers (1860-1864) ; *la Charité sans peur* (1866,

in-8); *Des premières transformations historiques du christianisme* (1866, in-18); *les Forçats pour la foi* (1684-1775); *Pourquoi la France n'est-elle pas protestante?* (1866, in-8); *Libres études* (1867, in-8); *la Conscience et la foi* (1867, in-18); *Réponse au livre du docteur Strauss : la Vie de Jésus* (1867, in-18); *Quelle était la religion de Jésus* (1872, in-18); *Trente années de pastorat* (1873), etc.

COQUILLE (Jean-Baptiste-Victor), journaliste français et jurisconsulte, né à Percey (Yonne), le 11 novembre 1820, se fit recevoir avocat sans se faire inscrire au tableau. Entré à la rédaction de *l'Univers* en 1845, il fut détaché à *l'Union de Rouen* pendant six mois, et revint au journal de M. Veuillot, qu'il ne quitta plus jusqu'à l'époque de sa suppression (1861). Il entra au *Monde* et en devint le principal rédacteur. M. Coquille a soutenu de sa parole comme de sa plume les organes du parti ultramontain, et a plaidé à plusieurs reprises pour *l'Univers* et *le Monde*. Il a fait partie du Conseil général de l'Yonne de 1848 à 1852. Son principal ouvrage, *les Légistes, leur influence politique et religieuse* (1863, in-8), livre dont l'apparition fit quelque bruit, est le résultat de longues recherches et de travaux sérieux.

CORBAUX (miss Fanny), femme peintre anglaise, née en 1812, est fille d'un membre de la Société royale de Londres, qui a écrit divers traités sur les finances et les mathématiques. En 1826, des pertes considérables ayant réduit son père à la pauvreté, miss Fanny, qui entrait dans sa quinzième année, résolut de mettre à profit ce qu'elle savait de dessin. Étrangère à la peinture, elle apprit seule, en copiant et recopiant une estampe coloriée, la pratique de l'art qu'elle voulait exercer, et elle obtint, à l'exposition de la Société des arts de 1827, deux médailles d'argent pour une miniature et des copies d'aquarelles, et, à celle de 1830, la médaille d'or. Elle fut admise, comme membre honoraire, dans la Société des peintres anglais, à l'âge de dix-huit ans. A cette époque, la *National Gallery* ayant été ouverte aux artistes, elle alla avec empressement y recommencer ses premières études d'après les œuvres des maîtres.

Dès 1830, miss Corbaux, déjà favorablement connue du public, avait abordé le portrait, mais plutôt par nécessité que par goût, et elle ne cessa pas d'envoyer tous les ans quelque composition originale aux exhibitions des peintres d'aquarelle ou de l'Académie.

Cette artiste s'appliqua aussi à l'étude savante de la Bible et des points historiques qui s'y rattachent, et par l'investigation et la critique des textes et des passages douteux, elle acquit une connaissance approfondie des livres sacrés. Des Sociétés savantes et des revues ont eu communication des mémoires qu'elle a rédigés sur des questions ardues d'archéologie hébraïque et égyptienne, par exemple *la Géographie physique de l'Exode* insérée dans *l'Athenæum*, et *les Rephaïm*, lettres remarquables sur l'existence politique d'une tribu juive.

CORBERON (Carles-Émile-Alphonse, baron DE), ancien député français, est né le 6 avril 1806. Occupé spécialement de travaux agricoles, il devint maire de Troissereux, président de la Société d'agriculture de Beauvais, membre du Conseil général pour le canton de Nivilliers et, en 1853, entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de l'Oise. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 21 461 voix sur 35 456 votants. Il se retira de la vie politique en 1869; mais aux élections sénatoriales de janvier 1876 et de janvier 1879, il fut porté sans succès comme candidat sur la liste bonapartiste. M. le baron de Corberon a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 8 août 1870.

CORBIÈRE (Jean-Antoine-René-Édouard), romancier français, né à Brest, en 1793, et ancien officier de la marine impériale, donna sa démission sous Louis XVIII et débuta dans la carrière littéraire par une comédie en vers jouée à Brest, *les Jeux floraux* (1818), et par quelques poésies empreintes de l'esprit libéral : *la Marotte des ultras* et *Philippiques françaises* (1820). Abordant ensuite le roman maritime, il publia, de 1827 à 1845, une vingtaine de volumes destinés à peindre les scènes et les mœurs qui lui étaient familières : *Contes de bord* (in-8), *le Négrier* (4 vol. in-12), *les Aspirants de marine*, *le Banian*, *les Trois Pirates*, *Pelaio*, etc. M. Éd. Corbière donna un grand nombre d'articles à *la France maritime*. Vers 1848, il rédigea le *Journal du Havre*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831. — M. Corbière est mort à Morlaix, le 20 octobre 1875.

CORBLET (l'abbé Jules), archéologue français, né à Roye (Somme) le 16 juin 1819, a été longtemps attaché au clergé d'Amiens, devint chanoine de ce diocèse. Il a fourni de nombreuses notices historiques, comme membre de la Société des Antiquaires de Picardie au recueil publié par cette société.

Ses principaux ouvrages sont : *Parallèle des traditions mythologiques avec les récits bibliques* (1846, in-8); *l'Art chrétien au moyen âge* (1847, in-8); *Glossaire du patois picard* (1851, in-8); *Manuel d'archéologie nationale* (1852, in-8); *Essai historique et liturgique sur les ciboires et la réserve de l'eucharistie* (1858, in-8); *De l'influence du protestantisme sur la philosophie, les lettres et les arts* (Arras, 1860, in-8); *Étude historique sur les loteries* (1861, in-8); *Hagiographie du diocèse d'Amiens* (1869-1874, 5 vol. in-8), etc. En 1857, il fonda à Paris la *Revue de l'art chrétien*, dont il prit la rédaction en chef.

CORBON (Claude-Anthyme), sénateur français, ancien vice-président de l'Assemblée constituante de 1848, est né à Arbigny-sous-Varennes (Haute-Marne), le 23 décembre 1808. Né dans le peuple et destiné à être ouvrier, il était à dix ans, rattacheur de fils. Plus tard, il se fit sculpteur sur bois, et devint très habile. Au milieu de ses travaux il aborda l'étude des questions sociales et religieuses; et lorsque, après l'insurrection de mai 1839, le parti républicain déposa les armes, il fut un des fondateurs de *l'Atelier*, journal créé et rédigé par des ouvriers. Sous sa direction, *l'Atelier* s'efforça de concilier la modération du langage avec l'ardeur de la propagande révolutionnaire et socialiste; également hostile aux fils de Voltaire et aux fils des croisés, il se croyait en même temps catholique et démocrate, s'inspirait des doctrines de M. Buchez et flottait, dans les questions politiques, entre *le National* et *la Réforme*. En octobre 1841 il fut traduit devant la Cour d'assises, sous l'inculpation de provocation à la haine des citoyens les uns contre les autres et, sur la plaidoirie de Me Bethmont, il fut acquitté. En 1848 M. Corbon et ses amis prirent une part active à la révolution de Février, payèrent de leurs personnes, affichèrent des appels aux armes et engagèrent les combattants à ne pas quitter les barricades avant la proclamation de la République

[illegible] le gouvernement provisoire fut installé à l'Hôtel de Ville, l'*Atelier* mit immédiatement [illegible] au service du parti modérateur, et [illegible] contre les socialistes et les révolutionnaires qui combattaient la politique dite du [illegible]. M. Corbon devint un des candidats de la bourgeoisie, et fut élu à Paris représentant du peuple par 135 043 voix. A la Constituante, il vota [illegible] avec les amis du général Cavaignac, et la majorité, qui aimait à l'opposer [illegible] Luxembourg, le choisit pour un des vice-présidents de l'Assemblée. Il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et s'associa aux manifestations [illegible] des Amis de la constitution. Le coup d'État du 2 décembre l'éloigna de la vie politique.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut [illegible] du XV[e] arrondissement de Paris, et [illegible] aux élections, le 5 novembre 1870, par [illegible] voix sur 10 671 votants, contre 4029 [illegible] par son concurrent M. Victor Hugo. [illegible] 8 février 1871 pour l'Assemblée [illegible], il obtint sans être élu, 65 456 voix [illegible]. Mais, aux élections complémentaires [illegible] suivant, il fut nommé représentant [illegible] par 117 828 voix sur 290 823 votants. [illegible], lors de l'enquête sur les [illegible], compléta celle du colonel [illegible] remarquée. Il a pris la parole [illegible] et l'Internationale pour re[illegible] par M. Dufaure, comme [illegible]. Siégeant à l'extrême gauche, [illegible] avec la minorité républicaine [illegible] constitutionnelles. Lors [illegible] des sénateurs inamovibles par [illegible] porté sur la liste des gauches [illegible] le 15 décembre 1875, au 6[e] tour [illegible] voix sur 681 votants. Au Sénat, [illegible] politique.

[illegible] pour la *Bibliothèque utile* [illegible] de *l'Enseignement professionnel* [illegible] *du peuple de Paris* (1863, [illegible]).

CORBOULD (Edward-Henry), peintre anglais, [illegible] décembre 1815, débuta par des [illegible], en 1843, à Westminster [illegible] pour une grande composition [illegible] de 100 liv. st. Il s'essaya en[illegible], mais se distingua sur[illegible]. Ses œuvres qui sont, en [illegible] peu ordinaire, se font [illegible] des tons, la science [illegible] dramatique. Nous [illegible] de *Londres* en 1844, la *Belle* [illegible] *d'Evesham* racontant ses [illegible] des *idoles à Bâle* (1854), [illegible] du *Prophète*, etc. [illegible] de Paris, en 1855, [illegible] il avait en[illegible], la *Femme adultère*, [illegible] Albert; une scène tirée [illegible] à la reine Victoria, et le [illegible] la *belle Géraldine* à [illegible] A celle de 1867, il [illegible] par la princesse [illegible] il n'a point figuré à [illegible].

CORCELLES (Claude-François-Philibert Tircuy de), diplomate français, [illegible] le 27 juin 1802, [illegible] depuis de l'extrême [illegible] très vive à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Envoyé lui-même à la Chambre des Députés, en 1837, par l'arrondissement de Séez (Orne), il vota ordinairement avec le groupe des libéraux indépendants dont M. de Tocqueville était le chef. Il s'occupa surtout des matières économiques et de la question algérienne. Catholique fervent, son libéralisme le rapprochait de l'école de Montalembert. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le second sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota en général avec la droite, et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Approuvant complétement la direction donnée à l'expédition de Rome, il prit une part personnelle aux événements d'Italie. Envoyé en mission auprès du pape, il désavoua le traité conclu par M. de Lesseps (voy. ce nom) avec les triumvirs romains, et présida, après la prise de Rome, au rétablissement de l'ancien régime. Il fut réélu, le premier, à l'Assemblée législative, et continua de siéger dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire; mais il ne voulut point se rallier à la politique particulière de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre 1851 il resta en dehors des affaires publiques.

Élu représentant du Nord, le 6 février 1871, le treizième sur vingt-huit, par 205 439 voix, M. de Corcelles siégea au centre droit. Le 11 janvier 1873 il fut appelé à l'ambassade de France à Rome en remplacement de M. de Bourgoing, et sa nomination fut bien vue du Vatican. Il eut à intervenir notamment dans la délicate question du maintien ou du renvoi de l'*Orénoque*, mouillé dans les eaux de Civita-Vecchia à la disposition de Pie IX, et, après de longues négociations, ce navire fut définitivement rappelé à Toulon (octobre 1874). M. de Corcelles demeura encore deux ans dans son poste, où il fut remplacé par le baron Baude le 20 octobre 1876.

CORDIER (Stanislas-Alphonse), manufacturier français, sénateur, né à Ecouché (Orne), le 27 février 1820, d'une famille de petits cultivateurs, fit ses études au collège de Lisieux, puis en 1838 vint à Paris, où il entra, comme commis, dans une maison de commerce pour les tissus. En 1845, associé à un chimiste, il prit la direction d'une fabrique de toiles peintes, à Deville-lès-Rouen. Admis dans la Société libre du commerce et de l'industrie, en 1850, il en devint vice-président. En 1857, il fut élu membre de la chambre de commerce de la Seine-Inférieure, et en fut secrétaire pendant dix ans. Lors de l'exposition universelle de 1867, ses impressions sur étoffes et ses procédés nouveaux de teinture lui valurent deux médailles d'argent. Il a été élu membre du conseil municipal de Rouen en 1869, et, le 8 février 1871, représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée nationale, le troisième sur seize, par 75 876 suffrages. Compatriote et ami de M. Pouyer-Quertier, ministre des finances, il fut chargé de plusieurs missions délicates au quartier général de l'armée d'occupation allemande et a fait partie de la commission des expositions internationales, créée par décret du 30 décembre 1871. A l'Assemblée, il a pris place au centre gauche et s'est fait inscrire à la réunion Feray, dont il a été président. Il a voté, en général, avec cette fraction de l'Assemblée et a soutenu particulièrement, dans les questions de commerce, le système protectionniste. Après le vote de la constitution républicaine, il fut porté, comme candidat de l'union des gauches, aux élections des sénateurs inamovibles

et nommé au 2ᵉ tour, par 347 voix sur 691 votants. Au Sénat il vota avec la minorité républicaine. Il représente au conseil général de la Seine-Inférieure le 5ᵉ canton de Rouen. Décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1855, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

M. Cordier a traité un grand nombre de questions industrielles et commerciales dans diverses publications : *Exposition universelle de* 1855, (1855 in-18), en collaboration avec MM. J. Girardin et Burel; *Études sur les industries textiles du Nord* (1860, in-18); *Rapport sur la crise cotonnière* (1864, in-8), son ouvrage le plus connu; *Études et enquêtes sur les Industries de la Seine-Inférieure* (1869, in-8), etc. *

CORDIER (Henri-Joseph-Charles), sculpteur français, né à Cambrai, le 19 octobre 1827, suivit de 1845 à 1847 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Fauginet, puis de Rude, et débuta au Salon de 1848. Porté par goût vers l'étude des races humaines, il fit ensuite, aux frais du gouvernement, un voyage en Afrique et en rapporta de nouveaux types. Nous citerons parmi ses œuvres importantes : les bustes de *Saïd-Abdalla*, du lieutenant *E. Cordier*, son frère, de *monseigneur Giraud*; une *Tête de Vierge*; *Époux chinois*, *Vénus africaine*, *Types nègres et mongols* (1848-1853); ces derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; *le maréchal Randon*, *Mme Randon*, *Mlle Matham*, douze *bustes d'Algériens* (1857); un groupe en plâtre : *Amphitrite*; la *Bella Gallinara*, statue marbre; la *Capresse*, buste marbre et bronze et un *Palikare grec* (1861); *Amphitrite*, statue marbre; buste de *l'Impératrice*, une *Juive d'Alger*, buste en bronze émaillé, onyx et porphyre, *Femme mulâtresse*, *le maréchal Randon* (1864); *Deux portraits* (1865); *Femme arabe*; *Femme transteverine* (1866); *Portrait du général Fleury*; *Fellah du Caire*; *Groupe d'enfants*, à l'Exposition universelle de 1867; *l'Harmonie*, *la Poésie* (1868), cariatides pour le foyer de l'Opéra, dont les bronzes ont figuré au Salon de 1872 : *Cheik arabe d'Égypte*, buste en bronze; *Fontaine égyptienne*, modèle en plâtre (1869); *Fraternité*, groupe marbre; *Fellah lampadaire*, en bronze, marbre et onyx (1870); *Ibrahim-pacha, vice-roi d'Égypte*, statue équestre en bronze (1872); *Titon et Néréide*, groupe plâtre (1873); *Prêtresse d'Isis jouant de la harpe*, statue, bronze émaillé; *Emmanuel Escaudon*, statue marbre; *A vingt ans*, statue bronze (1874); *la Danse de l'abeille*, marbre; *Poésie grecque* et *moderne*, bustes polychromes (1875); *Christophe Colomb*, réduction d'un monument élevé à Mexico (1876); *Nymphe et Triton*, groupe bronze; *Psyché*, statuette marbre (1877); deux bustes d'*Esquimaux* (homme et femme), étude faite au jardin d'acclimatation (1878). M. Cordier a exécuté, pour la ville de Verdun, la *statue du maréchal Gérard*, inaugurée à la fin de 1856. Il a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1851, une de 2ᵉ classe en 1853, un rappel en 1857 et a été décoré le 15 août 1860.

CORDOVA (don Fernando-Fernandez DE), général et homme politique espagnol, né à Madrid, en 1792, et frère de deux généraux, fit ses études à l'École militaire de Madrid, entra au service en 1810 et gagna successivement tous ses grades dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon. Après avoir traversé tous les gouvernements qui se succédèrent en Espagne, il se compromit gravement en 1841, avec Diego Léon et le général de La Concha, dans le soulèvement qu'excita O'Donnell contre Espartero. Il se rattacha ensuite au parti des progressistes modérés, dit de Salamanque. En septembre 1847, il fut [...] ministre de la guerre et devint géné[...] de l'infanterie. En 1849, il passa en [...] le corps de troupes espagnoles char[gé de] rétablir le pape. Le 8 mars 1850, il [...] capitaine général de la Nouvelle-Castille [...] suivante il devint capitaine général de [...] en 1853 directeur général de la cavalerie [...] sitôt qu'éclata à Madrid la révolution [...] reine le chargea de former un nouve[au ...] Il déclina cette mission; mais il [...] faire tirer les troupes sur les insurgés [...] la reine. Après la victoire de ceux-ci, [...] propos de quitter Madrid dans la nuit [...] 28 juillet, et de se retirer en France. [...] Cordova regagna l'Espagne à la suite [...] ments de 1856, et reprit son rang par[mi les gé]néraux. En septembre 1864, il fut [...] ministère de la guerre dans le cabinet [...] Après avoir pris part à la révolution de [...] fut nommé de nouveau capitaine général [...] en 1870, puis choisi comme ministre d'[...] roi Amédée en 1871. Après la proclamation [...] République, le général de Cordova [...] poste de ministre de la guerre (févr[ier ...]

CORÉ (François), mécanicien fran[çais ...] Norroy-le-Veneur (Moselle), en 1815, [...] des au collège de Briey, vint en 1831 à Pa[ris ...] fonda plus tard une institution qu'il aba[ndonna] pour se livrer tout entier à la mécanique [...] cupa surtout du rapport de cette science [...] arts industriels. On lui doit des machines [...] ler et comprimer les combustibles artificie[ls ...] machines à mouler divers produits céram[iques ...] un nouveau système pour le travail des mé[taux ...] particulièrement du fer battu. M. Coré fu[t ...] 1851, un des délégués choisis par le conseil [mu]nicipal et la chambre de commerce de Paris [...] aller étudier l'Exposition universelle de Lond[res.] Il rendit compte de cette mission dans [...] *Histoire de la mécanique depuis les temps [les] plus reculés jusqu'à nos jours* (1854, in-[...] a commandé, à Paris, pendant quelques m[ois de] l'année 1848, la garde républicaine qu'il [a] contribué à organiser.

CORMON (Pierre-Étienne PIESTRE, dit Eu[gène], auteur dramatique français, né le 5 mai 18[...] Lyon, appartient, par sa mère, à la famille [...] Cormon, libraires, dont il a pris le nom [...] beaucoup écrit pour le théâtre, notamment [...] les scènes de drame et de vaudeville: [...] trois pièces, il a toujours eu des collaborat[eurs,] notamment MM. Dennery, Grangé, Lauren[cin ...] Michel Carré. De 1832 à 1878, il compte [...] cent ouvrages dramatiques, drames, com[édies,] vaudevilles, livrets d'opéras ou d'opérettes, [...] quelques-uns ont obtenu une longue série de [re]présentations.

Nous citerons : *les Faussaires anglais* (18[...]; *le Vagabond* (18[...]; *les Gueux de mer* (1835); *le Pensionnat de Montereau* (1836); *Robert* [...] *Paul et Virg[inie]* [...] *les Mauvais conseils* (1838); (1841); *Paris la nuit* (1842), un des plus gra[nds] succès de l'Ambigu; *le Canal Saint-Martin* (184[...]; *Corneille et Rotrou* (1845), comédie représ[entée] au Théâtre Français; *un Mari qui se trompe* [...] *Don César* [...] *roi d'Espagne* (1846); (1846); *Philippe II*, pour l'ouverture de l'Opéra [...] *Gibelza* (1847), *le Moulin des tilleuls* [...] tional; *les Paysans* (1847); *Paris qui* [...] (1849); *la Ferme de Primerose* (1851); *les Femmes* [...] *pleure et Paris qui rit* (1852); *les Plaisirs* (18[...] *monde* (1852); *la Foire aux plaisirs* [...] *Don Pèdre*, opéra [...] *Billet de faveur* (1856); *les Crochets du père Martin*, [...] que (1857); *les Ducs de Norman[die]* [...] en trois actes (Gaîté, 1858);

[illegible], drame historique en cinq actes et onze tableaux ([illegible], 1859); *le Château Trompette*, opéra comique (1860); *les Histoires de l'ami Pourquoi*[illegible], comédie en deux actes (Vaudeville, 1861); *les Pêcheurs de Catane*, drame lyrique (1861); [illegible], opéra comique (1862); *les Pêcheurs de perles*, opéra comique (1863); *le Docteur Magnus*, opéra en un acte (1864); *Lara*, opéra comique en trois actes (1864); *le Trésor de Pierrot*, opéra comique en deux actes (1865); *José Maria*, opéra comique en trois actes (1866); *Robinson Crusoé*, opéra comique en trois actes (1867); *les Bleuets*, opéra comique en trois actes (1867); *Déa*, opéra comique en deux actes (1870); *Madame Turlupin*, opéra comique en deux actes (1872); *la Fille* [illegible], opéra comique en trois actes (1875).

CORMON ([illegible], dit), peintre français, [illegible], né à Paris le 22 décembre [illegible], fut successivement élève de MM. Cabanel, Fromentin et Portaels. Il débuta au Salon de [illegible] par les *Noces des Niebelungen*, qui ne furent [illegible] remarquées que son envoi de 1873 : [illegible]. En 1875 il remporta le prix du Salon pour [illegible], la *Mort de Ravana*, roi de Lanka, dont les hautes qualités rappelaient [illegible] les pages de Delacroix : *les Mar*[illegible] M. Cormon a exposé depuis : *Jésus* [illegible] *fille de Jaïre*, *Portrait de M. Car*[illegible] ([illegible]). Il a obtenu deux médailles en [illegible] et [illegible].

CORNE ([illegible]-Marie-Augustin), littérateur et [illegible], ancien représentant du peuple, né à Arras (Pas-de-Calais), le 28 août 1802. [illegible] à la maison de Saint-Acheul, [illegible], vers la fin de la Restauration, [illegible] près la cour royale de Douai. [illegible] de Juillet, il devint président [illegible] de cette ville. En 1831, il entra à la [illegible] député de Cambrai, et siégea [illegible] gauche jusqu'en 1846. [illegible] ministériel aux élections [illegible] chute de la monarchie, il prit [illegible] à la campagne des banquets [illegible] 1848, le gouvernement provisoire [illegible] procureur général à Douai, et, le [illegible] exécutive lui confia les [illegible] procureur général près la Cour d'appel [illegible], en remplacement de M. Portalis. [illegible] qu'il eut à demander à [illegible] la mise en accusation de [illegible] et Caussidière. [illegible] représentant par 190 935 suffrages, [illegible] sur la liste des 28 élus du département [illegible], M. H. Corne vota ordinairement [illegible] le parti du général Cavaignac. Après [illegible] du 10 décembre, il fut remplacé dans [illegible] procureur général par M. Baroche. Il [illegible] de Louis-Napoléon une opposition [illegible], et désapprouva la direction [illegible] l'expédition de Rome. Il ne fut [illegible] à l'Assemblée législative [illegible] ayant eu pour adversaires [illegible]. Il resta dans les rangs [illegible] socialiste, jusqu'au [illegible] décembre, contre lequel il protesta [illegible] pour le Corps législatif, [illegible] département du Nord, il ne [illegible] élections du 8 février 1871 pour [illegible]. Il passa le premier sur [illegible] voix, dans le même département [illegible] au centre gauche, présida [illegible], et vota constamment [illegible] tendant à consolider [illegible] sur la liste des gauches, [illegible] des 75 sénateurs inamovibles, par l'Assemblée nationale, il fut élu, le 10 décembre 1875, au 2ᵉ tour de scrutin, par 359 voix sur 691 votants. Au nouveau Sénat il vota avec la minorité républicaine.

On doit à M. Corne un *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (Cambrai, 1826, in-8); *Du Courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8); *De l'Éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'État* (Paris, 1844, in-8); *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus*, présentés à l'Assemblée législative le 14 décembre 1849 (1851, in-8); *le Cardinal de Richelieu* (1853, in-18); *le Cardinal Mazarin* (1853, in-18, 2ᵉ édit. 1867); *Lettres à Adrien* (1856, in-8); *Marcel* (1858, 2 vol. in-18); *Souvenirs d'un proscrit* (1861, in-18); *Éducation intellectuelle* (1873, in-18), etc.

CORNELIUS (Charles-Adolphe), professeur d'histoire allemand, né à Würzbourg, le 13 mars 1819, fils d'un acteur, étudia la philologie et l'histoire à Bonn et à Berlin, sous des maîtres célèbres, et enseigna dans plusieurs gymnases. De 1848 à 1849, il fit partie de l'Assemblée nationale constituante allemande. Il se fit ensuite recevoir privat-docent pour l'histoire à l'Université de Breslau, où il devint professeur ordinaire en 1854. Il passa presque aussitôt avec le même titre à Bonn, et deux ans plus tard, à Munich. On cite parmi ses travaux : *Histoire du soulèvement de Munster* (Geschichte des munster. Aufruhrs ; Leipzig, 1855-60, 2 vol.), précédé de plusieurs écrits sur le rôle de cette ville dans la Réformation ; *Études historiques sur la guerre des paysans* (Studien zur Geschichte des Bauernkriegs; Munich, 1861), etc.

CORNELIUS (Charles-Sébastien), physicien allemand, né à Ronshausen (Basse-Hesse), le 14 novembre 1819, étudia les mathématiques et les sciences naturelles aux Universités de Gœttingen et de Marbourg. En 1851, il se fit recevoir privat-docent à celle de Halle, où il fit à la fois des leçons de physique, de mécanique et de géographie scientifique. On cite de lui : *Essai d'une théorie des phénomènes électriques et magnétiques* (Versuch einer theoret. Ableitung der elect. und magnet. Erscheinungen; Leipzig, 1855); *Formation de la matière* (Ueber die Bildung der Materie aus ihren einfachen Elementen ; Ibid. 1856) ; *Théorie de la vision et de la représentation dans l'espace, au point de vue physique, physiologique et psychologique* (Theorie des Sehens und raeumlichen Vorstellen vom, etc. ; Halle, 1861); *De l'Influence réciproque de l'âme et du corps* (Ueber die Wechselwirkung zwischen Leib und Seele; Ibid. 1871) ; des *Essais de physique moléculaire* (Ibid. 1866 et 1875); *De l'Importance des causes finales dans l'étude de la nature* (Ueber die Befinales dans l'étude de la nature (Ueber die Bedeutung des causal. Princips in der Naturwissenschaft ; Ibid. 1867) ; *De l'Origine du monde et de la possibilité d'assigner à la terre et à l'homme un commencement dans le temps* (Ueber die Entstehung der Welt, etc. ; Ibid. 1870); *Esquisse de géographie physique* (Grundriss der phys. Geographie ; Ibid. 4ᵉ éd. 1873).

CORNIL (André-Victor), médecin et député français né à Cusset (Allier), le 17 juin 1837, étudia la médecine à Paris et fut reçu docteur en 1865. Il devint ensuite professeur agrégé à la Faculté et médecin à l'hôpital de Lourcine. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé préfet de l'Allier, mais il donna sa démission à la fin du même mois. Élu conseiller général pour le can-

ton de Cusset, il en devint vice-président. Candidat républicain aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Lapalisse, il fut élu par 9194 voix, contre 5761 obtenues par M. Desmaroux de Gaulmin, ancien député sous l'empire, et 2200 par M. Gallay, candidat radical. Il fit partie de la majorité républicaine de la nouvelle chambre et s'inscrivit aux groupes de l'Union républicaine et de la gauche modérée. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre qui suivirent la dissolution, il fut réélu par 12 176 voix contre le candidat officiel qui n'en réunit que 7174.

Outre sa thèse *Des Différentes espèces de néphrites* (1869), M. le docteur Cornil a publié: *De la Phthisie pulmonaire*, étude anatomique, pathologique et clinique (1866, in-8, avec fig. et planches), avec M. le docteur Hérard; *Contributions à l'histoire du développement histologique des tumeurs épithéliales* (1866, in-8, avec pl.); *Du Cancer et de ses caractères anatomiques* (1867, in-4, avec fig.); *Manuel d'histologie pathologique* (1869-1872, parties I et II, in-18, avec figures) : l'ouvrage doit comprendre trois parties; *Leçons élémentaires d'hygiène* (1872, in-18). Il est devenu rédacteur en chef du *Journal des connaissances médicales*.

CORNU (Marie-Alfred), physicien français, membre de l'Institut, né le 6 mars 1841, entra à l'École polytechnique en 1860 et deux ans après à l'École des mines. Il en sortit comme ingénieur en 1866, mais n'entra pas au service et se consacra à l'enseignement; nommé professeur de physique à l'École polytechnique en 1867, il fut promu ingénieur de 2e classe le 17 avril 1873. Il a été élu membre de l'Académie des sciences le 3 juin 1878, en remplacement de M. Becquerel père. Il dut cette haute distinction à l'exécution d'importantes expériences relatives à la détermination de la vitesse de la lumière, en perfectionnant la méthode de M. Fizeau; les essais de diverse nature lui ont demandé près de deux ans de préparation; les stations choisies étaient l'École polytechnique et le mont Valérien, distantes de 10 310 mètres, et la mesure de la vitesse obtenue, de 298 500 kilomètres par seconde, chiffre voisin de celui calculé par Foucault. D'autres expériences relatives à la détermination de la densité moyenne de la terre d'après la méthode de Cavendish ont été entreprises par ce savant. Outre sa thèse pour le doctorat ès sciences : *Recherches sur la réflexion cristalline*, nous citerons les mémoires suivants: *Sur un nouveau polarimètre* (1870); sur le *Renversement des raies spectrales de vapeurs métalliques* (1871); *Sur le spectre de l'aurore boréale du 4 février 1872* (1872); *Extension des résultats au mode mineur*. (1873), etc. M. Cornu a obtenu la grande médaille Rhumford de la Société royale de Londres (novembre 1878).

CORNU (Hortense Lacroix, dame), femme de lettres française, née à Paris, en 1812, et filleule de la reine Hortense, épousa, en 1834, M. Sébastien Cornu, peintre distingué, mort au mois d'octobre 1870. Elle était la sœur de l'architecte Eugène Lacroix. Familière avec la littérature allemande, elle a, sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, publié : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (1841); *Gœthe et Bettina*, correspondance inédite (1843, 2 vol. in-8); elle a fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue du Nord*, à la *Revue indépendante*, à la *Nouvelle Encyclopédie moderne*, etc. — Mme H. Cornu est morte à Longpont (Seine-et-Oise) le 16 mai 1875.

CORNUDET (Léon-Alexandre-Marie), administrateur français, est né à Champagny (Loire), le 29 octobre 1808. Secrétaire du parquet de la Cour des Pairs (avril 1834), puis de celui de la Cour royale de Paris (août 1835), il devint chef du cabinet de Martin du Nord, au ministère de l'agriculture et des travaux publics (octobre 1836). Entré au Conseil d'État, le 5 décembre de la même année, comme auditeur de 2e classe, il passa auditeur de 1re, le 5 juin 1837, maître des requêtes en service extraordinaire le 3 janvier 1839 et en service ordinaire le 10 mars suivant. Nommé commissaire du roi près la section du contentieux, il conserva ses fonctions de maître des requêtes en 1848 et fut placé à la tête du ministère public près la même section. Lors de la réorganisation de 1852, il fut nommé conseiller d'État et maintenu dans la section du contentieux. A la suite de l'affaire des biens de la famille d'Orléans, dont il avait été le rapporteur, M. L. Cornudet cessa de faire partie du conseil, du 31 juillet 1852 au 5 mars 1853. Il y rentra dans la section des travaux publics et de l'agriculture dont il devint président en 1867. Décoré de la Légion d'honneur le 8 mars 1839, il a été promu officier le 20 février 1858 et commandeur le 14 août 1866. — Il est mort à Paris, le 8 mars 1876.

CORNULIER (Auguste de la Lande, comte de), sénateur français, né à Nantes, le 23 septembre 1812 est maire de Saint-Hilaire-de-Loulay (Vendée), conseiller général et président de la commission départementale. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste conservatrice, il signa avec MM. Gaudineau et Vandier une circulaire où il affirma les principes du parti légitimiste et fut élu, le dernier sur trois, par 198 voix sur 360 électeurs. Il prit place dans les rangs de la droite de la Chambre haute.

CORNULIER-LUCINIÈRE (Albert-Hippolyte-Henri, comte de), sénateur français, parent du précédent, né à Joué-sur-Erdre (Loire-Inférieure), le 17 juillet 1809, entra dans la marine, à l'école d'Angoulême, comme élève de 3e classe, puis passa, en 1830, dans les gardes du corps. La révolution lui fit quitter la France, et il obtint, en 1833, un brevet de lieutenant dans l'armée de don Miguel de Portugal. Conseiller général de la Loire-Inférieure de 1848 à 1852, et conseiller municipal de Nantes de 1865 à 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de son département à l'Assemblée nationale, le septième sur douze, par 53 930 voix. Il prit place à l'extrême droite, et vota constamment avec les adversaires de l'établissement du régime républicain. Légitimiste et clérical, il prit part à tous les pèlerinages organisés et conduits par ses collègues de l'extrême droite. Il fut un des huit représentants qui refusèrent de voter la prorogation des pouvoirs de M. de Mac-Mahon et repoussa les lois constitutionnelles. Lors de l'élection des 75 sénateurs inamovibles, par l'Assemblée nationale, il fut porté sur la liste des gauches par suite du compromis d'un certain nombre de légitimistes avec les représentants républicains, et fut élu, le 1er décembre 1875, au 3e tour de scrutin, par 351 voix sur 690 votants. Il suivit la même ligne politique au Sénat, et à la suite du 16 mai 1877, vota la dissolution, demandée par le cabinet de Broglie (23 juin).

CORNULIER-LUCINIÈRE (Alphonse-Jean-Claude-René-Théodore de), marin français, frère du précédent, né le 15 avril 1811, entra au service en 1827, en qualité d'aspirant, fut nommé successivement enseigne de vaisseau en 1838,

[illegible] 1840, capitaine de frégate en 1852, capitaine de vaisseau en 1855 et contre-amiral le 4 mars 1868. Il a rempli les fonctions de major général de l'arrondissement maritime de Cherbourg. Après avoir pris part aux diverses expéditions des mers de Chine et du Japon, il commandait en chef la division navale française lorsqu'il fut désigné, en janvier 1870, pour remplacer provisoirement le contre-amiral Ohier, comme gouverneur de la Cochinchine. Il a été chargé, dans le même temps, de remonter le Yang-Tse-Kiang sur des embarcations de guerre et d'appuyer les démarches de notre chargé d'affaires, le comte de Rochechouart, ayant pour objet de faire cesser les persécutions exercées contre les chrétiens de ces régions.

Pendant son séjour, la convention additionnelle au traité de 1867 a été conclue avec le gouvernement siamois, qui avait envoyé une ambassade à cet effet; le travail de délimitation entre la Cochinchine et le royaume de Cambodge fut définitivement réglé. Il rentra en France en mai 1871, et resta en disponibilité jusqu'à son admission dans le cadre de réserve en 1873. Membre du conseil supérieur de l'instruction publique, M. l'amiral de Cornulier-Lucinière avait été nommé maire de Nantes, le 20 janvier 1874, et donna sa démission le 10 octobre de la même année à la suite des élections municipales républicaines. Candidat officiel du gouvernement aux élections du 14 octobre 1877, dans la 1re circonscription de Nantes, il échoua contre M. Laisant, un des 363. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1861, il a été promu grand officier le 14 mars 1871.

CORNUT (Romain), publiciste français, né vers 1815, tour à tour professeur, avocat et journaliste, a publié d'abord, à l'usage des classes élémentaires, une *Grammaire grecque et latine comparée* (Paris, in-4); *le Jardin des racines grecques et latines mises en vers* (1843, in-18), etc. En 1846, il acquit, comme avocat, une certaine réputation, en plaidant avec succès, devant les assises de Paris, pour deux prêtres accusés de détournement de mineure protestante; on frappa une médaille qui le représentait terrassant le démon de l'impiété. M. Cornut appartenait alors à la rédaction de l'*Univers* religieux. Lorsque l'Académie française mit au concours l'éloge de Voltaire, il présenta un discours qui était une véhémente philippique contre le philosophe de Ferney. Depuis la révolution de Février, il a professé des opinions religieuses et politiques toutes différentes, dans ses écrits et dans ses leçons publiques au cercle littéraire de Bruxelles. Proudhon en a cité, en 1853, sa *Théorie du Progrès*.

Longtemps chargé de la critique littéraire au journal *la Vérité*, M. Cornut a collaboré à *l'Avenir* de 1848 et à la *Revue de Paris*. Il a publié, outre un *Discours sur Voltaire* (1844, in-8), un certain nombre de petits livres élémentaires pour la jeunesse: *Guide du jeune latiniste* (1847, in-18); *Lexique des racines latines mises en vers français* (1847, in-18), etc. Il a donné une édition nouvelle des *Confessions de Mme de La Vallière repentante* (1855, in-32).

CORONADO (Caroline), femme poète espagnole, née à Almendralejo (province de Badajoz) en 1823, montra de bonne heure son talent pour la poésie et la peinture, dès l'âge de quinze ans, une ode qui lui ouvrit l'accès de la société littéraire de Madrid. D'autres poésies lyriques, insérées dans les meilleurs journaux de cette ville, furent accueillies avec faveur par le public et très louées par les premiers écrivains du temps. Elle en forma un premier recueil sous le simple titre de *Poesias* (1843). Quelques années plus tard, elle s'essaya au théâtre, mais avec peu de succès. On cite de cette époque une comédie, ***El Cuadro de la Esperanza***, et un drame historique, ***Alphonse IV d'Aragon***. Elle a écrit en outre des romans et nouvelles, publiés d'abord dans les journaux et revues, et dont une partie a reparu en volumes (1851, 1854, 1864); puis des esquisses de voyages, ***Del Tajo al Rheno***, etc.

CORONEOS (Pavos), célèbre patriote et révolutionnaire grec, né à Constantinople en 1811, servit, comme officier d'artillerie, dans l'armée hellénique. Il fit, comme volontaire, la campagne de Crimée dans les rangs de l'armée russe. Il fit ensuite partie, sous les ordres du commandant des forces françaises, de l'expédition de Syrie en 1860. Un an après, accusé de conspiration contre le roi Othon, il fut enfermé à Nauplie; il s'en échappa et se mit à la tête de l'insurrection qui éclata cette même année. Blessé dans une rencontre avec les troupes royales, il fut enfermé dans la citadelle de Chalcis et rendu à la liberté en 1862, lors de la fuite du roi Othon. Ministre de la guerre, puis commandant de la garde nationale, il abandonna ces dernières fonctions en 1866, pour se mettre à la tête de l'insurrection crétoise, qu'il a soutenue près de trois ans.

CORONINI-CRONBERG (Jean-Baptiste-Alexandre, comte DE), général autrichien, né à Gœrtz, le 16 novembre 1794, entra comme cadet, en 1813, dans le corps des pionniers, obtint le grade de lieutenant pendant la campagne de 1814, prit alors du service dans les volontaires italiens du colonel Schneider. Indépendant de caractère, il quitta le service de l'Autriche, en 1824, pour celui du duc de Modène. Quelques années plus tard, il obtenait de l'empereur le commandement du 17e d'infanterie, avec lequel il fit la campagne de Rome et séjourna dans l'Italie autrichienne. En 1836, il fut nommé chancelier du grand-duc François-Charles et précepteur de l'aîné de ses fils, aujourd'hui l'empereur François-Joseph. Devenu major en 1837, le comte Coronini franchit un à un tous les grades, jusqu'à celui de feld-maréchal qu'il obtint en 1849. Après avoir passé la fin de cette année en Croatie et en Esclavonie, il fut nommé, en 1850, gouverneur civil et militaire du bannat de Servie. En 1854, il fut nommé commandant en chef du corps d'armée autrichien chargé d'occuper les Principautés danubiennes. Après la mort de Jellachich, il devint ban de Croatie (28 juillet 1859). Le 18 avril 1865, il fut relevé, sur sa demande, de ses fonctions et mis à la retraite. Vice-président du gouvernement pour le Tyrol et le Vorarlberg, il devint président du duché de Salzbourg le 8 janvier 1867.

COROT (Jean-Baptiste-Camille), peintre français, né à Paris, le 29 juillet 1796, fut placé, au sortir du lycée de Rouen, chez un marchand de draps, et y resta jusqu'en 1822, époque où, entraîné par une vocation décidée, il entra, contre le gré de ses parents, dans l'atelier du peintre Michallon. A la mort de ce maître, il passa chez Victor Bertin, puis il alla étudier seul en Italie pendant plusieurs années. Il exposa au Salon de 1827 ses premiers tableaux : *Vue prise à Narni*, *la Campagne de Rome*. Ses ouvrages, dont le sentiment poétique était vivement apprécié des artistes, obtinrent peu à peu la faveur du public.

On peut indiquer parmi les plus remarquables : deux *Vues d'Italie*, qui ont fait partie de la galerie du duc d'Orléans; une autre *Vue d'Italie* (1834), au musée de Douai; *Souvenir des envi-*

rons de Florence (1839), au musée de Metz; *la Danse des Nymphes*, au musée du Luxembourg; *le Christ au jardin des Oliviers* (1849), au musée de Langres; *Soleil couchant dans le Tyrol* (1850), au musée de Marseille; *Souvenir de Marcoussis*, acheté par l'empereur; *Effet de matin, une Soirée* (1855); *l'Incendie de Sodome, Nymphe jouant avec un Amour, le Concert, Soleil couchant* (1857); *Dante et Virgile, Macbeth, Idylle, Tyrol italien, Études à Ville-d'Avray* (1859); *Soleil levant, Orphée, le Lac, Souvenir d'Italie, le Repos* (1861); *Étude à Méry* près La Ferté-sous-Jouarre (1863); *Souvenir de Morte-Fontaine, Coup de vent* (1864); *le Matin, Souvenir des environs du lac de Nemi* (1865); *le Soir, la Solitude* (1866); *Saint-Sébastien*, paysage; *les Ruines du château de Pierrefonds*, un *Matin*, un *Soir*, et plusieurs des toiles déjà citées, à l'Exposition universelle de 1867; *Un Matin à Ville-d'Avray* (1868); *une Liseuse, un Matin à Ville-d'Avray* (1869); *Paysage avec figures* (1870); *Près Arras* (1872); *Pastorale, le Pasteur* (1873); *Souvenir d'Arlem* (Nord), *le Soir, Clair de lune* (1874); *les Bûcherons, les Plaisirs du soir, Biblis* (1875). M. Corot a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833, deux 1ʳᵉˢ en 1848 et 1855, enfin une 2ᵉ à l'Exposition universelle de 1867. Décoré de la Légion d'honneur depuis 1846, il a été promu officier le 29 juin 1867. — Il est mort à Paris le 22 février 1875.

CORPORANDI (Xavier), sculpteur français, né le 30 octobre 1812, à Gilette (Piémont), qui faisait alors partie du département du Var, entra comme Français à l'École des beaux-arts, et suivit l'atelier de Bosio. Il s'est fait connaître par des œuvres distinguées : *la Mélancolie*, statue en plâtre qui eut beaucoup de succès au Salon de 1846, et une *Bacchante enseignant la danse à un satyre*, groupe en plâtre admis, avec l'œuvre précédente, à l'Exposition universelle de 1855; *la Première leçon maternelle*, groupe en plâtre et le *Général Masséna*, projet du monument élevé par la ville de Nice (1867); *la Rêverie*, plâtre bronzé (1869); *Portrait du docteur Allé*, buste marbre (1870). Il a travaillé, de 1854 à 1856, à divers groupes et bas-reliefs du nouveau Louvre, exécuté de nombreux travaux pour diverses églises et terminé plusieurs bustes laissés inachevés par Bosio. M. Corporandi a obtenu une 3ᵉ médaille en 1846.

CORRÉARD (François-Daniel-Auguste), général français, né à Veynes (Hautes-Alpes), le 18 avril 1809, s'engagea dans l'armée comme simple soldat en 1827, et devint sous-officier le 20 mai 1829. Nommé sous-lieutenant le 12 octobre 1830, il a été promu successivement lieutenant le 12 octobre 1830, capitaine le 16 novembre 1840, major le 26 juin 1845, lieutenant-colonel le 5 décembre 1850, et colonel le 17 février 1852. Il commanda le 13ᵉ des chasseurs à pied, puis le 88ᵉ de ligne. Il fut nommé général de brigade le 13 mars 1858, fit la campagne d'Italie, puis commanda la 5ᵉ brigade du 9ᵉ corps, comprenant le département des Alpes-Maritimes. Il a été promu général de division le 10 août 1868. Pendant le siège de Paris, il fut placé sous les ordres du général Vinoy. Après la guerre, il commanda la division de Clermont; dans cette position, il atteignit la limite d'âge et passa dans le cadre de réserve en 1874. Décoré de la Légion d'honneur le 6 août 1843, le général Corréard a été promu officier le 30 juin 1844, commandeur le 14 mars 1857 et grand officier le 30 octobre 1864.

CORROYER (Édouard-Jules), architecte français, né à Amiens, le 12 septembre 1835, élève de M. Viollet-le-Duc, a principalement exposé aux salons annuels les études qu'il a faites pour la restauration ou la construction des monuments dont il a été chargé : *Hôtel de ville de Roanne* (1865); *Autel et orfèvrerie de Notre-Dame des Victoires à Roanne* (1866); *Saint Bruno à Grenoble* (1870); *Fortifications de Dinan* (1872); *Abbaye du Mont Saint-Michel* (1873, 1874 et 1875); *Projet de restauration du transept sud de la cathédrale de Soissons* (1876). Il a de plus construit l'église de Vougy (Loire) et un château près de Bourg (Ain), restauré les églises de Ham, Nesles et Athies (Somme), ainsi que le château de Chamarande. M. Corroyer a publié : *l'Abbaye royale du Mont Saint-Michel* (1877, in-8, avec plans et gravures). Il a obtenu une médaille de 1ʳᵉ classe en 1873.

CORSSEN (Wilhelm-Paul), érudit allemand, né à Brême, le 20 janvier 1820. Sa famille étant passée en Prusse, il acheva ses études au Joachimsthal et à l'Université de Berlin, et eut pour maîtres Meineke, Bœckh et Lachmann. Il professa au gymnase de Stettin et, pendant 22 ans, à l'école de Pforta. Il fit plusieurs voyages d'étude en Italie. — Il est mort à Lichterfeld, près de Berlin, le 18 juin 1875.

Ses ouvrages, dont plusieurs ont été couronnés par l'Université de Berlin, jouissent d'une grande autorité en Allemagne et à l'étranger. Les principaux sont : *Prononciation, valeur des voyelles et accentuation dans la langue latine* (Ueber Aussprache, Vocalismus und Betonung der lat. Sprache ; Leipzig, 1858; édition 1868-70); deux séries d'*Essais critiques sur la théorie des formes latines* (Kritische Beitraege zur lat. Formenlehre; Ibid., 1863; seconde série, 1866); *De la Langue des Etrusques* (Ueber die Sprache der Etrusker; Ibid., 1874-75, 2 volumes).

CORTAMBERT (Pierre-François-Eugène), géographe français, est né à Toulouse, le 12 octobre 1805. Il professa la géographie dans divers collèges, et fonda des cours particuliers très suivis. Parmi ses ouvrages, écrits la plupart à l'usage de la jeunesse, et tenus, par des réimpressions fréquentes, au courant des découvertes modernes et des changements politiques, nous citerons : *Géographie universelle* (1826, in-8); *Éléments de géographie* (1828); *Éléments de géographie ancienne* (1834, in-12); *Physiographie* (1836), description générale de la nature; *Leçons de géographie* (1839, in-8 avec atlas); *Petit cours de géographie* (1840, in-12); *Traité élémentaire de géographie physique et politique* (1852); *Tableau général de l'Amérique* (1860, in-8); *Tableau de la Cochinchine* (1862, in-8, avec cartes et grav.); *Géographie des cinq parties du monde* (1867, in-18), etc. On lui doit encore une traduction de la *Géographie sacrée* de Wercester (1830); un *Petit dictionnaire des découvertes et inventions anciennes et récentes* (1836); des livres d'éducation dont plusieurs imprimés à Limoges, la partie géographique d'un *Manuel du baccalauréat ès lettres*, etc. Membre de la Société de géographie, M. Cortambert a publié, en 1854, une *Notice* sur des travaux de cette Société pendant les deux années précédentes. On lui doit aussi une édition refondue de la *Géographie universelle* de Malte-Brun (1856-61, 8 vol. gr. in-8).

Son frère, M. Louis CORTAMBERT, né à Boisdulin (Saône-et-Loire) en 1809, voyagea au sortir du collège en Italie, en Orient et en Amérique où il se fixa. Il fonda à Saint-Louis de Missouri la *Revue de l'Ouest*, puis fut attaché à la rédaction du *Messager franco-américain* de New-York. Il a publié : *les Trois époques du catholicisme* (1848,

[illegible] *Histoire de la guerre civile américaine* ([illegible], 2 vol. in-8, portraits, cartes et plans) en collaboration avec M. F. de Tranaltos, et *la Religion* [illegible] (1874, in-18).

M. [illegible] CORTAMBERT, fils et neveu des précédents, né à Paris en 1836, secrétaire honoraire de la Société de Géographie et attaché, depuis 1861, à la section géographique de la Bibliothèque nationale, a publié un certain nombre de livres de voyages : *Impressions d'un artiste dans le Liban* ([illegible], in-18); *Impressions d'un Japonais en France* ([illegible], in-18); *les Illustres voyageuses* ([illegible], in-18); *Géographie de la France* (1867, [illegible]); *Cours de géographie à l'usage de l'enseignement spécial* (1875, 4 vol. in-18); *Mœurs et caractères des peuples d'après les écrivains, voyageurs et géographes*, etc. (1879, gr. in-8, avec gravures). M. F. Dugué a emprunté à *Un Drame au fond de la mer* de M. R. Cortambert le sujet d'une pièce représentée avec succès au Théâtre Historique ([illegible]).

CORTET (Mgr Pierre-Louis-Marie), prélat français, né à Château-Chinon (Nièvre), le 7 mars [illegible], vicaire général de Nevers et de la [illegible], a été nommé évêque de Troyes par décret du 3 août 1875, préconisé le 23 septembre et sacré à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire) le [illegible] de la même année. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

CORVISART (L...-F...-E...-Lucien), médecin français, né à [illegible] (Meuse), le 9 juin [illegible], et neveu du célèbre baron de ce nom, [illegible], a été reçu docteur en 1852 avec une thèse sur la *Contraction des extrémités* [illegible]. Il a été compris, dès 1853, dans le service [illegible] impérial, comme médecin par quartier, et fut nommé [illegible] de la Légion d'honneur [illegible] 1866. Il a publié : *Dyspepsie et consomption*, [illegible] *sur les aliments et les* [illegible] ([illegible]), dans lesquels il développe [illegible] à la pepsine acidifiée; *Sur une fonction peu connue du pancréas, la digestion des aliments azotés* (1858). *Collection de mémoires sur une fonction peu connue du pancréas* [illegible].

CORVO DE CAMOENS (João de Andrade), littérateur et savant portugais, né à Torres-Novas, le [illegible], élève des Écoles polytechnique et [illegible], lieutenant du génie en 1843, suivit les cours de l'École de médecine de Lisbonne et fut nommé, dès [illegible], professeur de botanique à la Polytechnique, [illegible] d'économie rurale à l'Institut agricole. Il fut membre du jury international de l'Exposition universelle de Paris, et a été chargé de [illegible] missions scientifiques. Il a été élu, en [illegible], membre de l'Académie de Lisbonne. M. Corvo de Camoens est auteur des écrits les [illegible] de lui, au théâtre : [illegible], drame (1845), *Um conto ao serão*, [illegible] *O astrologo*, drame (1855), etc.; [illegible] : *Um anno na Corte*, roman [illegible]; enfin parmi ses travaux [illegible] : *Memoria sobre doença das vinhas* [illegible], dans les *Mémoires de l'Académie*; [illegible] *e Exposição universal de Paris* [illegible] *Estudo economico e hygienico so*[illegible] ces deux derniers imprimés aux frais du gouvernement.

COSSERAT ([illegible]-Eugène), homme politique français, [illegible], est né le 25 octobre [illegible], [illegible] président du tribunal de [illegible], devint membre de la [illegible] et conseiller général pour le canton nord-est de cette ville, et, en 1861, entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Somme. Réélu, au même titre, en 1863 et en 1869, il obtint en 1863, 24 921 voix sur 29 330 votants, et, en 1869, 18 490 sur 35 860. Après le 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

COSSON (Ernest-Saint-Charles), botaniste français, né à Paris, le 22 juillet 1819, étudia sous de Jussieu, Richard et Brongniart, suivit en même temps les cours de médecine et se fit recevoir docteur en 1847, avec une thèse sur *l'Extirpation de la partie inférieure du rectum* (in-4). Adjoint, en 1851, à la commission scientifique de l'Algérie, il explora à plusieurs reprises, de 1852 à 1858, les parties les plus inconnues de nos possessions d'Afrique. Il a été, depuis 1854, tour à tour secrétaire ou vice-président de la Société botanique de France; la Société d'acclimatation l'a choisi pour archiviste, en 1857. Élu membre libre de l'Académie des sciences, le 31 mars 1873, en remplacement du maréchal Vaillant, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Notes sur quelques plantes exotiques, rares ou nouvelles, et additions à la Flore des environs de Paris* (1849); *Rapport sur un voyage botanique en Algérie, d'Oran au Chott-el-Chergui* (1853); *Rapport sur un voyage.... de Philippeville à Biskra et dans les monts Aurès* (1856); *Itinéraire d'un voyage botanique en Algérie, dans le sud des provinces d'Oran et d'Alger* (1857); *Considérations générales sur le Sahara algérien et ses cultures* (1859, in-8); *Flore de l'Algérie* (1854-1867, gr. in-4). Il a donné, avec M. Ern. Germain de Saint-Pierre : *Supplément au catalogue raisonné des plantes vasculaires des environs de Paris; Synopsis analytique de la Flore des environs de Paris, Flore descriptive et analytique des environs de Paris* (1840-1845; 2e édit., 1859, in-12), et avec M. L. Kralik : *Sertulum tunetanum. Notes sur quelques plantes du sud de la régence de Tunis* (1847).

COSTA (Michel), compositeur italien, est né à Naples en février 1810. Ses dispositions précoces pour la musique le firent entrer très jeune au Conservatoire de musique de sa ville natale, où il eut pour professeur le fameux Tritto. Il débuta par une cantate *l'Imagine* et par *Il delitto punito*, puis entra comme compositeur et chef d'orchestre dans un des petits théâtres napolitains. En 1828, il produisit son premier opéra et se fit jouer à San Carlo. Le sort de cet ouvrage, *Malvina*, ne fut pas heureux. M. Costa vint alors en Angleterre et assista au grand festival de Birmingham. En 1831, il fut appelé comme chef d'orchestre au Théâtre de Sa Majesté, en remplacement de Boschsa. De 1831 à 1833, il fit jouer trois ballets sur cette scène : *Kenilworth*, *Une Heure à Naples* et *sir Huon*. Au mois de janvier 1837, il tenta au Théâtre-Italien de Paris une reprise de son opéra de *Malvina* sous le titre de *Malek-Adel*. Malgré les efforts de Rubini, Lablache, Tamburini et Grisi, ses interprètes, cet ouvrage, sans couleur et sans expression dramatique, ne put se soutenir à Paris. On le joua à Londres quelque temps après. Le 29 juin 1844, il fit représenter au théâtre de la Reine *Don Carlos*, opéra qui réussit et qui passe pour son chef-d'œuvre. En 1846, M. Costa devint le chef d'orchestre des concerts philharmoniques. En 1847, à la suite d'un désaccord entre lui et M. Lumley, directeur du Théâtre de la Reine, M. Costa contribua à la formation d'un second opéra italien à Covent-Garden. Il en fut le chef d'orchestre. Il fit jouer en

1855, au festival de Birmingham, un oratorio, *Elie*, dont le succès fut énorme. Il reçut alors une députation de ses nombreux admirateurs, présidée par lord Willoughby de Broke qui lui offrit une magnifique pièce d'argenterie. En 1864, un nouvel oratorio, *Naaman*, joué aussi à Birmingham, fut accueilli avec la même faveur. En 1874, il dirigea au Palais de Cristal de Sydenham le cinquième festival en l'honneur de Haendel, auquel prirent part 4000 exécutants. Ses œuvres symphoniques ont été gravées. On a encore de M. Costa plusieurs morceaux de chant et un quatuor en canon (*Ecco quelfiero istante*), publiés à Milan chez Ricordivers 1829.

COSTA-CABRAL (Antonio-Bernado DA), comte DE THOMAR, homme politique portugais, est né le 9 mai 1803, à Fornos de Algodras, dans la province de Beira. Il fit ses études à l'Université de Coïmbre, fut nommé d'abord par don Pedro procureur à la haute cour d'Oporto, puis devint juge à Lisbonne. Élu pour la première fois à la Chambre des députés en 1835, il s'attacha au parti populaire le plus exalté, fut nommé préfet de Lisbonne, se rapprocha du parti modéré, et arriva au ministère le 26 novembre 1839. A l'insu de ses collègues du cabinet, il prépara à Porto un mouvement insurrectionnel qui eut pour résultat la restauration de la charte réformée de don Pedro. Alors commença ce que l'on a appelé sa première dictature. Soutenu à la fois par la cour, par les deux Chambres, et par son frère, gouverneur de Lisbonne, il voulut s'affermir encore par trois décrets qui abolissaient les dernières libertés du Portugal; il supprima l'inamovibilité des juges, soumit les officiers à l'arbitraire du ministre, établit dans l'enseignement la censure. Il y eut alors contre lui une coalition générale des partis. Vainqueur de plusieurs insurrections, il dut céder (1846), et se retirer en Espagne. Les élections de 1848 le ramenèrent au pouvoir, où il remplaça le duc de Saldanha. Il tomba une dernière fois, en 1851, devant une insurrection dirigée par le duc de Saldanha, et par son propre frère, M. Sylva Cabral. Les actes de son ministère furent annulés, et le Portugal entra dans une nouvelle période, plus libre et moins orageuse. Sous les diverses administrations qui se succédèrent depuis sa chute, M. Costa Cabral, toujours membre de la Chambre des Députés, dirigea une fraction de l'opposition. Le ministère Terceira-Fontes le nomma ambassadeur au Brésil de 1859 à 1861, et il devint, en 1862, membre du conseil d'État et président du tribunal administratif supérieur.

COSTE (Jean-Jacques-Marie-Cyprien-Victor), naturaliste français, membre de l'Institut, né le 10 mai 1807, à Castries (Hérault), vint à Paris et se voua à l'étude des sciences naturelles, notamment de l'embryogénie, cultivée alors avec succès en Allemagne. Les travaux qu'il publia dès 1834 attirèrent sur lui l'attention des savants et de l'Académie des sciences, qui lui décerna une médaille d'or pour ses *Recherches sur la génération des mammifères et la formation des embryons* (1834, in-4 avec pl.), faites en société avec M. Delpech. Peu de temps après, il fut appelé à développer ses idées sur l'embryogénie au Museum, et plus tard on créa pour lui, au Collège de France, une chaire spéciale. Le 10 février 1851, il fut élu membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Blainville, et il en devint secrétaire perpétuel en 1869. M. Coste a été décoré de la Légion d'honneur.

Son premier *Cours d'embryogénie comparée* fut publié en 1837 (t. I, in-8, pl. in-4), par les soins de MM. Gervais et Meunier. Depuis cette époque, il fit paraître sur le même sujet : *Ovologie du kanguroo* (1838), mémoire en réponse au naturaliste anglais Robert Brown ; *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés* (1847, t. I-II, in-4, Atlas in-fol.).

Pendant plusieurs années, M. Coste s'est surtout occupé de l'art de multiplier les poissons au moyen d'une fécondation artificielle; il se livra à des multiplications de races nouvelles, qu'il éleva dans des bassins au Collège de France, fut chargé d'empoissonner le lac et la rivière du bois de Boulogne, et créa plus tard à Concarneau des laboratoires-viviers, imités depuis sur plusieurs points. Ses travaux sur ce sujet se trouvent dans les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'Académie des sciences (1852 et suiv.). Il faut citer, dans le même ordre d'idées, ses *Instructions pratiques sur la pisciculture* (1853, in-18; 2e édit., 1856); son *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie* (1855, gr. in-4 et cartes); un *Rapport* à l'empereur sur l'organisation des pêches maritimes au point de vue de l'accroissement de la force navale de la France (*Moniteur* du 8 avril 1861), etc. M. Coste fut nommé, le 18 avril 1862, inspecteur général de la pêche fluviale et, un mois après, de la pêche côtière maritime. — Il est mort à Rézenlieu, près Gacé (Orne), le 19 septembre 1873.

COSTE (Xavier-Pascal), architecte français, né à Marseille, le 28 novembre 1787, fut élève de Pinchaud et de l'École des beaux-arts de Paris, et partit pour l'Égypte, en 1818, avec l'emploi d'architecte de Méhémet-Ali, qu'il occupa jusqu'en 1827. Il fit exécuter en ce pays d'importants travaux, notamment la reconstruction de la forteresse d'Aboukir, le grand canal d'El-Mamoudieh, d'Alexandrie au Nil, des moulins à poudre, une fabrique de salpêtre, enfin un grand nombre de petits canaux servant à l'irrigation des cultures récemment introduites. A Marseille, il donna les plans de deux grandes églises, dont l'une avait été mise au concours. En 1840 et 1841, il fut attaché, avec M. Eug. Flandin, à l'ambassade de France en Perse. Correspondant de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1854, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1842 et promu officier le 14 août 1862. — Il est mort à Marseille le 4 février 1879.

On a de M. Coste un magnifique ouvrage intitulé: *Architecture arabe, ou Monuments du Kaire, dessinés et mesurés pendant les années 1820, 1821 et 1822* (Paris, 1827, in-fol.), accompagné de 66 planches, et d'un précis sur l'histoire des khalifes d'Égypte ; une grande *Carte de la Basse-Égypte*, en 4 feuilles, dont il a fait plus tard une réduction et qui a été dressée d'après les nombreuses opérations de nivellement et de relèvement ; une série de *Dessins* coloriés sur les monuments arabes, qui a été exposée aux Salons de 1832 et 1835 ; et la relation de ses voyages en Perse sous ce titre : *Monuments modernes de la Perse, mesurés, dessinés et décrits* (1865-1867, in-fol. avec pl.). Il a collaboré, avec M. Flandin à la relation du *Voyage en Perse* (1843-1853, 2 vol. in-8, et 6 vol. gr. in-fol. avec planches).

COSTES (Thomas-Jean-Baptiste-Antoine-Adolphe), député français, né à Ambert (Puy-de-Dôme) le 9 janvier 1813, était banquier dans sa ville natale et adjoint au maire, lorsqu'il se porta candidat aux élections de février 1876, dans l'arrondissement d'Ambert, avec une profession de foi républicaine. Élu député par 8126 voix contre le candidat conservateur, M. Chassaigne, il prit place au centre gauche et fut un des 363 qui

[illegible] un vote de confiance au cabinet de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu, le 14 octobre, par 9000 voix contre 6084 données au candidat officiel et monarchiste, M. de Nervo.

COSTES (Mgr Julien), prélat français, est né à [illegible] le 19 octobre 1819. Ancien vicaire général de Rodez, il a été nommé évêque de [illegible], par décret du 7 mars 1876, préconisé le [illegible], sacré à Rodez le 3 septembre et installé [illegible] septembre de la même année.

COT (Pierre-Auguste), peintre français, né à [illegible] ([illegible]), le 17 février 1837, élève de MM. Léon Cogniet, Cabanel et Bouguereau, a [illegible] des sujets mythologiques ou académiques, [illegible] *Baigneuse* (1867); *Salmacis et Hermaphrodite* (1868); *Prométhée* (1870); *le Printemps* [illegible], très souvent reproduit; puis il [illegible] moins de succès, un grand [illegible] de portraits désignés au Salon par de [illegible]. Après avoir reçu une médaille en [illegible] une autre médaille de 2ᵉ classe en [illegible], il a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible].

COTELLE (Toussaint-Ange), jurisconsulte français, né à [illegible] ([illegible]), le 12 juin 1795, est [illegible] professeur à la Faculté de droit de Paris. [illegible] de l'École normale (1813), il [illegible] son droit, devint docteur en [illegible], puis, en [illegible], avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, et ne quitta sa charge qu'en [illegible]. Il a été, de 1831 à 1864, professeur de [illegible] à l'École des ponts et chaussées. Il obtint, en 1856, une mention au concours de l'Académie des sciences morales et politiques. Décoré le 1ᵉʳ mai 1843, il a été promu [illegible] le [illegible] 1864. — M. Cotelle est mort le [illegible].

Ses principaux ouvrages sont : *Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics* (1835, [illegible], 1858-1860, 3 vol. in-8; [illegible], 4 vol.); *Des Alignements* [illegible] *de voirie urbaine, et des* [illegible] *à introduire en cette matière* [illegible] *des procès-verbaux de con*[illegible] *administrative* (1848, in-8); [illegible] *chemins de fer* (1864, in-8; 1867, [illegible]). M. Cotelle a collaboré aux *Annales* [illegible], à la *Themis*, au *Moniteur* [illegible] des auteurs du *Dictionnaire* [illegible] *française* (1855-1856, gr. in-8). [illegible] *Éléments du droit naturel* et les [illegible] *du droit de la nature et des gens* de [illegible] et 1841, in-8); *le Droit des* [illegible] (1860, in-8).

COTTA (Bernhard), célèbre géologue allemand, [illegible] 1808, à Kleinen-Zillach dans [illegible] la Thuringe. Son père, directeur de [illegible] forestière de Tharand, près Dresde, lui [illegible] les sciences naturelles, particulièrement la minéralogie et la géologie. Il continua [illegible] à l'École des mines de Freiberg, [illegible] en 1832 à Heidelberg, où il fut reçu [illegible] philosophie. Dès cette époque, il commença [illegible] de géognosie, particulièrement [illegible], et entreprit avec Naumann la carte [illegible]. Ce beau travail, qui les [illegible] (1833-1843), parut en 12 sections, [illegible] de plusieurs volumes de commentaires. M. Cotta seul le compléta [illegible] *Carte géognostique de la Thuringe* [illegible] 1844-1848). Nommé, en 1841, [illegible] académie de Tharand, il remplaça, [illegible] son collaborateur comme professeur à l'École des mines de Freiberg. — Il est mort dans cette ville le 14 septembre 1879.

On possède de ce savant de nombreux écrits parmi lesquels il faut citer : ***Monographie des dendrolithes***, ***Excursions géognosiques*** (Geognostische Wanderungen, Dresde et Leipzig, 1836-1838, 4 vol.); ***Études sur les filons*** (Gangstudien, Freiberg, 1847, et suiv.); ***Introduction à l'étude de la géognosie et de la géologie*** (Anleitung zum Studium der Geognosie und Geologie, Ibid., 1839, 3ᵉ édition, 1849); ***Lettres sur le*** Cosmos ***d'Alexandre de Humboldt, commentaire de cet ouvrage pour les gens du monde instruits*** (Briefe über Alex. v. Humboldt Kosmos, ein Commentar, etc., Leipzig, 1848-51 : trois parties en collaboration avec Schaller); ***Lettres géologiques écrites des Alpes*** (geologische Briefe aus den Alpen, Leipzig, 1850), publiées à la suite de deux voyages dans les Alpes et en Italie (1843 et 1844); ***De la Constitution intérieure des montagnes*** (Ueber den innern Bau der Gebirge, Freiberg, 1851), contenant la théorie de l'auteur sur l'histoire de la création; ***Lettres sur la géologie*** (geologische Briefe), ouvrage populaire; ***Des Dépôts des minéraux*** (Lehre von den Erzlagerstaetten, Freiberg, 1855, avec planches). Il a traduit l'***Histoire et la Science de la phrénologie*** de Chenevix (Leipzig et Dresde, 1838), qui fut suivie d'un travail original : ***Idées sur la phrénologie*** (Gedanken über Phrenologie, Ibid., 1845).

COTTE (Paul), député français, né à Salernes (Var), le 10 janvier 1825, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Draguignan. Il fut proscrit après le 2 décembre 1851. Une élection partielle du 7 janvier 1872 le fit entrer à l'Assemblée nationale, où il prit place à l'extrême gauche, et il vota avec la minorité républicaine. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, M. Cotte, candidat dans l'arrondissement de Draguignan, eut pour adversaire M. Emile Ollivier ; il fut élu par 12 211 voix contre 4496 réunies par l'ancien ministre de l'Empire. Il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il a été réélu par 12 825 voix contre 6823 obtenues par M. Lemercier, ancien préfet de l'Empire et candidat du maréchal. M. Cotte représente le canton de Salernes au conseil général du Var.

COTTON (Mgr Charles-Pierre-François), prélat français, est né à Saint-Siméon-de-Bressieux (Isère) le 3 décembre 1825. Précédemment curé de la cathédrale de Grenoble, il a été nommé évêque de Valence (Drôme) par décret du 16 décembre 1875, préconisé le 15 mars 1876 et sacré à Grenoble le 1ᵉʳ mai suivant.

COUAILHAC (Jean-Joseph-Louis), littérateur français, né à Lille, le 28 novembre 1810, fit de bonnes études au collège Henri IV, occupa une chaire de grammaire à Lyon, où il publia un recueil de nouvelles, *les Sept contes en l'air* (1832, in-8), quitta l'enseignement en 1833 et vint à Paris tenter la fortune littéraire dans tous les genres. Au théâtre, il a donné plus de 60 pièces : *Brutus* (1843), *le Roi des goguettes* (1844), *la Cuisinière mariée* (1845), etc. Parmi ses romans, nous citerons : *Avant l'orgie* (1836, 2 vol.); *Pitié pour elle!* (1837, 2 vol.); *une Fleur au soleil* (1838, 2 vol.); *les Mères d'actrices* (1843, 3 vol.), peinture très vive des mœurs théâtrales; *le Comte de Mauléon*, etc. M. Couailhac a pris une part

active à diverses publications collectives : *les Français peints par eux-mêmes*, *les Étrangers à Paris*, *le Jardin des plantes*, etc. On a encore de lui un petit livre de caractères, *le La Bruyère charivarique* (1842), et, dans la collection des *Physiologies*, celles de *l'Homme marié*, du *Jour de l'an*, etc.

L'un des vétérans de la presse parisienne, à laquelle il a longtemps fourni des faits divers, des feuilletons, des articles de circonstance, des articles politiques, des comptes rendus, etc., il a presque toujours travaillé, de 1843 à 1848, dans les journaux de l'opposition : *le Temps*, *le Messager*, *le Courrier Français*, *le Corsaire*, *le Charivari*, *la Caricature*, *le Droit*. Entré à *la Patrie* en 1837, il suivit jusqu'au coup d'État la ligne politique de cette feuille, et fut chargé, après 1852, de la rédaction de *la Normandie*, à Rouen, et du *Nord*, à Lille, fondés l'un et l'autre pour pousser le gouvernement dans des voies plus libérales et qui furent supprimés par l'administration. M. Couailhac écrivit ensuite pour les théâtres de vaudeville. Il a signé, dans *la Presse*, jusqu'en 1856, une intéressante correspondance sur les affaires d'Espagne, dont les matériaux lui étaient envoyés de Madrid par son frère, M. Victor Couailhac. De 1855 à 1861, il fut correspondant de l'*Indépendance belge*, de l'*Écho du Pacifique*, etc. Secrétaire rédacteur à l'ancien Sénat, il prit les fonctions de chef-adjoint du service du compte rendu analytique, lors de la création de la nouvelle Chambre haute (1876). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

COUBERTIN (Charles-Louis FRÉDY DE), peintre français, né à Paris le 23 avril 1822, a peint un grand nombre de tableaux dont les sujets sont presque tous empruntés à l'histoire ou aux mœurs de l'Italie et parmi lesquels nous mentionnerons: *Découverte du groupe de Laocoon à Rome en 1506* (1846) ; *Épisode de la peste de Milan* (Musée de Laval) (1851) ; *Messe pontificale le jour de saint Pierre à Rome ; Promenade d'un cardinal romain* (1857); *Joueurs de boules au Colysée* (1859); *le Vendredi Saint à Palerme* (Musée du Luxembourg); *Pigeons de la place Saint-Marc* (1861). On doit encore à M. de Coubertin quelques tableaux religieux : *la Mort du R. P. de Ravignan* (1863) ; *la Mort de saint Stanislas Kostka* (1865), les peintures du chœur de l'église de Chevreuse, des portraits, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

COUCHE (Charles-Henri-François), ingénieur français, né à Paris en 1820, entra à l'École polytechnique à dix-huit ans et en sortit, en 1835, dans les mines. Devenu ingénieur en chef de première classe et inspecteur général des mines, il fut nommé, à l'École des mines, professeur de chemins de fer et de construction. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 juin 1867. — Il est mort à Paris le 24 mars 1875.

On doit à M. Charles Couche plusieurs travaux relatifs à l'industrie des chemins de fer : *Des Mesures propres à prévenir les collisions sur les chemins de fer* (1853, in-8) ; *Travaux d'art, voie, matériel des chemins de fer d'Allemagne* (1854, 3 vol. in-8, avec pl.) ; *Chaudières à vapeur*, rapport sur les conditions spéciales d'épaisseur pour les tôles d'acier fondu, etc. (1862, in-8) ; *Emploi de la houille dans les locomotives*, autre rapport (1862, in-8, 2 pl.), etc.

COUDER (Louis-Charles-Auguste), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1er avril 1790, fit ses premières études à Marseille, pays natal de sa mère, et les acheva à Paris. Admis à l'École centrale, il entra bientôt dans l'atelier de Regnault, puis dans celui de David. Ses premiers tableaux furent : *Amour, tu perdis Troie*, et la *Mort du Peintre Massaccio*. A l'exposition de 1817, son *Lévite d'Éphraïm* partagea le grand prix avec le *Saint Étienne* de M. Abel de Pujol et prit place au Luxembourg. Il exécuta ensuite les peintures de la salle d'Apollon au Louvre : *la Lutte d'Hercule et d'Antée*, *Achille près d'être englouti par le Xante et le Simoïs*, *Vénus recevant de Vulcain les armes qu'il a forgées pour Énée*, *le Soldat de Marathon*, *Adam et Ève*, *Léonidas faisant ses adieux à sa famille* (à Versailles), *Tanneguy Du Châtel sauvant le jeune dauphin*, *la Mort de Virgile*, etc. Plusieurs des tableaux qu'il exposa de 1820 à 1827 furent assez froidement accueillis, et l'artiste prit le parti de s'exiler en Allemagne, à Munich, où il travailla à des fresques qui donnèrent plus de souplesse à son pinceau.

Il revint en France après la révolution de 1830. *L'Adoration des Mages* (1831), les portraits du *général Rampon*, du *maréchal de Saxe*, du *maréchal Luckner* (1833-1835) et surtout la *bataille de Laufeld* (1836), eurent de la popularité. Il donna, de 1838 à 1844, la *Prise de York-Town*, *la Prise de Lérida en 1647*, *l'Assemblée des états généraux* et *la Fédération*. Après la révolution de Février, au Salon de 1848, parut le *Serment du jeu de Paume*. Enfin M. Couder a exécuté des fresques à Saint-Germain l'Auxerrois et un des tableaux de la Madeleine. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1839, comme successeur de Langlois, il fut promu officier de la Légion d'honneur en 1841. — M. Couder est mort à Paris le 23 juillet 1873.

COUDER (Alexandre-Jean-Remy), peintre français, né à Paris, le 16 avril 1808, étudia d'abord la gravure en médailles et la sculpture, puis entra dans l'atelier du baron Gros et débuta au Salon de 1837, par un *Épisode de la Saint-Barthélemy*. Il a exposé depuis, entre autres sujets de genre ou de nature morte : *Eudes, comte de Paris, délivrant cette ville assiégée par les Normands; Un premier chagrin; Bourguignon dans son atelier; Les deux favoris* (Ministère d'État) ; *Un cabinet de curiosités; Un cep de vigne; Intérieur de cuisine; Fleurs et fruits* (1838-1853); *Jeune femme dessinant des fleurs* (1855); *l'Atelier d'un peintre de batailles*, *la Poste restante*, *la Correspondance épistolaire*, *Retour de chasse*, *Retour du marché*, *Légumes et Poissons*, *Fleurs et fruits*, *Intérieur de cuisine* (1861) ; *Une après-dînée au XVIIIe siècle*, *la Perruche*, *Intérieur de cuisine* (1863) ; les quatre dernières toiles ont reparu à l'Exposition universelle de 1867 ; *Fleurs et Fruits* (1864 et 1865); *le Goûter* (1866); *Bouquet de fleurs des champs* (1868), etc. Il a reçu une 3e médaille en 1836 et la décoration le 12 août 1853.

COUDER (François-Alexandre), musicien français, frère du précédent, né à Paris, en 1804, ancien élève du Conservatoire, fut successivement chef d'orchestre du théâtre de Bordeaux et du Gymnase. Il a composé, entre autres morceaux remarqués : *Le Piano de Berthe*, *le Fils de famille*, *Faust et Marguerite*, *Risette*, *Rosalinde la Rieuse*; *des valses, quadrilles*, etc. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1874.

COUDERC (Joseph-Antoine-Charles), artiste dramatique français, né à Toulouse, le 10 mars 1810, d'une famille de négociants, céda à son goût naturel pour le théâtre et entra, en 1833, au Conservatoire. Formé particulièrement par les leçons de Nourrit, il débuta, en 1834, à l'Opéra-

[illegible] *le Chaperon rouge*, de Boïeldieu, [illegible] comte Rodolphe, qu'aucun artiste, [illegible] de Martin, n'avait plus joué. Il [illegible] dans le rôle principal de *Fra* [illegible], [illegible] succès, grâce à son intelli-[illegible] et aux qualités agréables de [illegible] un rôle important dans *le* [illegible], Daniel dans *le Chalet* et [illegible] au succès inépuisable de [illegible] de M. Adam. Il joua avec autant de [illegible] *l'Éclair*, *l'Ambassadrice*, *le Do-*[illegible], *les Diamants de la couronne*, etc.

En [illegible], M. Couderc alla chanter en Belgique [illegible]. Il rentra, en 1850, à l'Opéra-Comique [illegible] grave et sérieux de Shakspeare dans le *Songe d'une nuit d'été*. Parmi ses autres [illegible], on peut citer *les Noces de Jeannette*, [illegible] (1854) et *l'Avocat Pate-*[illegible] (1858), qui firent valoir la souplesse, la variété [illegible] de son talent. — Il est mort le [illegible].

COUËDIC DE KERGOALER (Louis, comte du), [illegible], est né à Quimperlé, le [illegible] décembre 1813. Spécialement occupé de [illegible], il fut élu représentant du [illegible] législative et devint membre [illegible] pour le canton de Quimperlé. En 1852, il entra au Corps législatif, [illegible], pour la 1^re^ circonscription du Finistère, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes [illegible] celle de 1863, où il obtint 23 839 voix [illegible]. En 1869, il ne passa qu'au [illegible] avec 17 851 voix, contre [illegible] M. de Carné. Le comte du Couëdic de Kergoaler a été promu officier de la [illegible], le 14 août 1862.

COULAUX ([illegible]), ancien député français, [illegible] de l'École polytechnique, il [illegible] capitaine d'artillerie, puis de-[illegible], maire de Strasbourg et membre du Conseil général pour le canton de Rosheim. En 1852, il entra au Corps législatif, comme candidat [illegible], pour la 2^e^ circonscription du Bas-Rhin, et fut réélu, au même titre, aux [illegible] : à celles de 1863, il obtint [illegible] votants, et à celles de 1869, [illegible] votants. Le 4 septembre [illegible] la vie politique. M. Coulaux a [illegible] de la Légion d'honneur le [illegible].

COULLIÉ (Mgr Pierre-Hector), prélat français, [illegible] le 14 mars 1829. Ancien vicaire général [illegible] diocèse natal, il fut nommé coadjuteur [illegible], avec future succession, [illegible] 1876, préconisé, comme tel [illegible] *in partibus* de Sidonia, le 29 septembre [illegible] année, puis sacré à Notre-[illegible] 19 novembre suivant. A la mort [illegible] (11 octobre 1878), Mgr Coullié [illegible], comme titulaire, l'administration [illegible] diocèse. On a annoncé que l'une de [illegible] préoccupations fut de continuer [illegible] par son prédécesseur en faveur [illegible] de Jeanne d'Arc.

COURBET ([illegible]), peintre français, né à [illegible] le 10 juin 1819, commença ses [illegible] de sa ville natale, où il eut [illegible] Gousset, plus tard cardinal; [illegible] au collège royal de Besançon. Il [illegible] années chez un professeur de [illegible], M. [illegible], qui favorisa, à l'insu [illegible], sa vocation pour la peinture. Son père, parent de M. Oudot, professeur à la Faculté de droit de Paris, le destinait au barreau. Envoyé à Paris, en 1839, pour y étudier le droit, M. Courbet se livra ardemment à la peinture. En 1844, il eut un premier tableau admis au Salon. Il prit alors quelques leçons de Steuben et de M. Hesse; mais il étudia surtout seul, s'attachant de préférence aux Flamands, aux Florentins et aux Vénitiens. Il était alors égaré dans le romantisme, lisait Goethe et résumait le *Faust* dans une allégorie où il se montre épuisé par une longue poursuite de l'idéal insaisissable (*Nuit classique du Walpurgis*).

La révolution de Février lui rendit l'ardeur et l'espérance. Il envoya à l'Exposition de 1848 dix tableaux ou dessins qui eurent un succès inattendu. Plus sûr de lui-même, il entreprit d'accomplir dans la peinture une révolution analogue à celle qui a subordonné en littérature le culte de l'idéal au sentiment du réel. Associant sa cause à celle que M. Champfleury (voy. ce nom) défendait déjà, sous le nom de réalisme, il se laissa aller à des exagérations systématiques, qui soulevèrent les plus vives polémiques. Aux critiques qui avaient accueilli *l'Après-dînée à Ornans* (1849) et *l'Enterrement d'Ornans* (1850), il répondit par *les Baigneuses* (1853). Au moment de l'Exposition universelle de 1855, mécontent de la place que le jury officiel donna à ses toiles, il fit séparément son exposition particulière. A Munich, lors de l'Exposition de 1869, le jury lui avait réservé par honneur une salle entière.

Parmi les autres tableaux de M. Courbet, nous citerons d'abord les divers *portraits*, où il s'est peint lui-même en des attitudes diverses; les portraits de MM. *Urbain Cuenot* (1848), *H. Berlioz* (1850), *Gueymard* (1857), *Jean Journet* (1850), etc.; *le Violoncelliste* (1848); *une Dame espagnole* (1855); *le Matin*, *le Milieu du jour*, *le Soir*, paysages exposés en 1848; *la Vallée de la Loue* (1849); *les Communaux de Chassagne*, soleil couchant (1849); *les Bords de la Loue* (1850); *Vue et ruines du château de Scey en Varais* (1850); *Paysage des bords de la Loue* (1852); *la Roche de dix heures* (1855); *le Ruisseau du Puits-Noir*, *le Château d'Ornans* (1855); *les Paysans de Flagey revenant de la foire* (1850); *les Casseurs de pierres* (1850), une de ses meilleures œuvres; *les Demoiselles de village* (1852); *les Lutteurs* (1853); *la Fileuse* (1853); *les Cribleuses de blé* (1855); *les Demoiselles des bords de la Seine*, types de laideur systématique, *Chasse au chevreuil*, *Biche forcée à la neige*, deux œuvres d'un effet remarquable (1857); *Combat de cerfs*, *le Cerf à l'eau*, *le Piqueur*, *le Renard dans la neige*, *la Roche Oragnon*, vallon de Mézières : toiles qui furent très remarquées (1861); un *Portrait* et une *Chasse au renard*, vivement critiqués, ainsi qu'une statue en plâtre, intitulée : *Petit pêcheur en Franche-Comté* (1863) : à ce dernier Salon et au suivant, il s'était vu refuser deux toiles, dont l'une, le *Retour d'une conférence*, fut l'objet d'une exhibition particulière. Il reparut, en 1865, avec deux sujets : *Proudhon* et *la Vallée du Puits-Noir* (Doubs), et donna encore : *la Femme au perroquet*, *Remise de chevreuils* (1866); *l'Aumône d'un mendiant*, l'une de ses œuvres les plus discutées, et *le Chevreuil chassé aux écoutes* (1868); *l'Hallali du cerf*, *la Sieste* (1869); *la Mer orageuse*, aujourd'hui au Luxembourg, *la Falaise d'Étretat* (1870). M. Courbet avait obtenu une 2^e^ médaille en 1849 et deux rappels, en 1857, et en 1861.

Partisan des idées radicales, il avait été considéré, pendant toute la durée de l'Empire, comme un esprit turbulent et dangereux. Dès 1850, il était signalé à la police par M. Baroche, ministre de l'intérieur, comme « un démagogue exalté

qu'il fallait surveiller. » Il vécut en opposition constante avec l'administration des Beaux-Arts, personnifiée en M. de Nieuwerkerke. Lorsque M. Maurice Richard fut, en 1870, nommé au ministère des Beaux-Arts, il se montra sympathique au nouveau ministre, mais refusa cependant avec éclat la croix de la Légion d'honneur, que celui-ci lui avait fait accorder à son insu, par décret du 21 juin, et cependant l'artiste avait accepté, l'année précédente, d'être fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel par le roi de Bavière.

Nommé à des fonctions équivalentes à celle de directeur des Beaux-Arts, après la révolution du 4 septembre 1870, M. Courbet offrit au gouvernement de la Défense nationale, pendant le siège de Paris, un canon, portant son nom, qui était le produit de la vente d'un de ses tableaux. Aux élections du 8 février 1871, il figura sur les listes radicales et obtint, sans être nommé, 50 666 suffrages. Après l'insurrection du 18 mars, porté comme candidat aux élections de la Commune, dans le VI[e] arrondissement, il fut élu au second tour de scrutin, le 16 avril, par 2418 voix, sur 3462 votants. Il fit partie de la commission de l'enseignement, fut élu président de l'assemblée des artistes, convoquée le 6 avril; chargé, huit jours après, d'ouvrir les musées, de rétablir l'exposition annuelle, et délégué, le 26 avril, à la mairie du VI[e] arrondissement. Il signa le 30 avril la déclaration de la minorité de la Commune, et vota, le 1[er] mai, contre la création du comité de salut public. Un décret du 13 avril ordonnait la démolition de la colonne de la place Vendôme. M. Courbet qui, pendant le siège, avait déjà demandé que l'on « déboulonnât » ce monument, et qu'on le transportât sur l'esplanade des Invalides, réclama, dans la séance du 27, l'exécution du décret de la Commune. Désigné pour surveiller cette opération, il fit aussi partie de la commission chargée de veiller à la conservation des objets d'art de la collection Thiers. Au moment où les troupes régulières entraient à Paris, M. Courbet se cacha chez un ami, où il fut arrêté trois semaines après. Traduit devant le 3[e] conseil de guerre siégeant à Versailles, sous l'inculpation d'insurrection, d'usurpation de fonctions publiques et de destruction de monument appartenant à l'État, il fut condamné, le 3 septembre 1871, seulement à six mois d'emprisonnement. L'indulgence du troisième conseil de guerre, à cette occasion, fut l'objet des discussions les plus vives dans la presse des diverses nuances. M. Courbet subit successivement sa peine à la prison Saint-Pierre de Versailles, à Sainte-Pélagie, et enfin à la maison de santé du docteur Duval. Lors de l'exposition de peinture du mois de mai 1872, le jury d'examen, sur la proposition de M. Meissonier, décida qu'il n'y avait pas lieu d'admettre à figurer au Salon les œuvres présentées par M. Courbet. Ce refus provoqua de violentes polémiques dans toute la presse parisienne.

Retiré sur les bords du lac de Genève, M. Courbet se remit au travail, mais bientôt il fut l'objet d'une nouvelle sorte de poursuites. Un membre de l'Assemblée, M. Bidart, proposa que la colonne Vendôme fût réédifiée aux frais de M. Courbet et de ses complices; cette proposition fut écartée; mais à défaut d'une loi spéciale, la majorité insista pour que le gouvernement intentât une action civile contre l'artiste (1[er] juin 1873). Le même mois, on procéda à une saisie de tableaux déposés chez M. Durand-Ruel, et l'administration des domaines et la Ville de Paris obtinrent un jugement du tribunal de la Seine condamnant M. Courbet au remboursement intégral des frais de reconstruction, soit 323 091 fr. 68 c.; il lui était accordé toutefois de se libérer par annuité de 10 000 fr. à partir du 1[er] juillet 1877 et il lui fut donné main-levée de saisies précédemment opérées sur ses œuvres et sur ses valeurs. — M. Courbet, dont la production s'était ralentie depuis plusieurs années, est mort à la Tour-de-Peilz (Suisse), le 31 décembre 1877.

COURCELLE-SENEUIL (Jean-Gustave), économiste français, né à Seneuil (Dordogne), le 22 décembre 1813, fut d'abord commerçant; puis, quittant la pratique des affaires pour la théorie, il publia sur les questions d'économie politique et de finances de nombreux articles dans la *Revue républicaine*, *le Bon Sens*, *le Droit*, *le National*, *la Réforme*, *la Semaine*, *la République*, *le Temps* et autres journaux de la même opinion. Il fut un des plus actifs collaborateurs du *Dictionnaire politique*, édité par Pagnerre. En 1848, il remplit quelque temps, au ministère des finances, les fonctions de directeur des domaines et fut chargé d'une mission en Angleterre. Plus tard, M. Courcelle-Seneuil fut appelé, comme professeur d'économie politique, à Santiago (Chili). Il a été nommé conseiller d'État le 14 juillet 1879.

Parmi ses ouvrages nous citerons les suivants *Lettres à Édouard sur les révolutions* (1833, in-8); *le Crédit, la Banque*, etc. (1840, in-8) études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France; *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1852, in-8; 4[e] édit., 1864); *Traité théorique et pratique des entreprises industrielles, commerciales et agricoles* (1854), réimprimé sous le titre de *Manuel des affaires* (plus. édit.); *Traité théorique et pratique d'économie politique* (1858, 2 vol. in-12; 2[e] édit. 1867, 2 vol. in-8), traduit, l'année suivante, en espagnol; *Études sur la science sociale* (1862, in-8); *Leçons élémentaires d'économie politique* (1864, in-18); *Agression de l'Espagne contre le Chili* (1866, in-8); *la Banque libre* (1867, in-8), exposé des fonctions du commerce de banque et de son application à l'agriculture; *Liberté et socialisme* (1868, in-8); *l'Héritage de la révolution* (1871, in-8), ainsi que divers articles dans le *Dictionnaire de l'économie politique*.

COURDOUAN (Vincent-Joseph-François), peintre français, né à Toulon (Var), le 6 mars 1810, reçut à Paris les leçons de Paulin Guérin, débuta au Salon de 1835. Il retourna vers la même époque dans sa ville natale, se mit à explorer les côtes et les sites maritimes de nos contrées méridionales, et continua sans interruption de nombreux envois aux Expositions. En 1848, après un premier voyage en Algérie, il fut nommé professeur de dessin à l'École navale de Toulon.

M. Courdouan a exécuté et exposé, entre autres toiles: *le Château de la Napoule*, une *Vue de Bagnols*, *les Gorges d'Ollioules*, *les Côtes de Provence*, *l'Arrivée du bey de Tunis à Toulon*, *Port d'Alger*, *le Combat du Romulus*, *les Navires affalés par un gros temps*, *le Soir sous les pins*, *la Vallée d'Ardennes*; puis comme aquarelles, outre plusieurs des sujets précédents, *la Rade de Toulon*, *le Port de Marseille*, *le Lendemain d'une tempête*, une *Vue de Nice*, *les Bords du Var*, des *Effets* de couchant, de calme et d'orage; enfin quelques pastels, également composés d'après des sujets maritimes, et notamment *le Naufrage de la Marne à Istora*, en Afrique (1853). Il a encore exposé: *l'Embarquement des zouaves partant d'Alger pour la Crimée* (1855); *Rade de Toulon*, *Vue de Bordighiera*, *Coteaux de Bagnier* (1857); *Pirates recevant la chasse* (1859); *Vaisseau français chargé de troupes arrivant à Gênes*, *la Rade d'Hyères* (1861); *Vallée de Bras*

[illegible], *Environs de Nevri* (1864) : *Birckadem* (Algérie), à l'Exposition universelle de 1867 ; *Dé*[illegible] *Egyle, le soir* (1868) ; *Côtes de Provence* ; [illegible] (1869) ; *Damah'hour* (Egypte) et *Plage du Brusc* (1873) ; *Côtes de Provence* ; *Environs d'Hyères* (1874) : *Soleil couchant après un gros temps* (1875) ; *Gorge de Mol*[illegible] *aux environs de Fréjus* (1876) ; *le Golfe de la* [illegible] ; *la Plage d'Hyères* ; *Solitude* (18[illegible]). — Il a obtenu deux 3[me] médailles, en 1838 [illegible] et 1847, et la décoration en [illegible].

COURMEIL (Jean-Marie-Jules), administrateur et auteur dramatique français, né à Bordeaux, le [illegible] septembre [illegible], débuta dans les lettres par [illegible] vers, *le Nyctalope* (1843, in-18) [illegible] *Jean Kaudeir*, dialogue dramatique, suivi de quelques essais de poésie (1844, in-18), et par un [illegible] historique, *l'Archevêque de Cantorbery* [illegible] in-18). Il rédigea ensuite une [illegible], *l'Idéal* (1849) et donna un recueil [illegible], *le Nouveau Lucien* [illegible]. Il dirigea le théâtre de la Porte-[illegible] il fut attaché, comme administrateur [illegible] de Cluny.

[illegible] et a fait jouer : *Egile le démon*, [illegible] (Beaumarchais, 1847) ; *le Doute* [illegible], drame en vers (Odéon, 1848), [illegible] de Cluny (nov. 1869) ; *la Métro*[illegible] ; *la Fiancée du Bengale*, [illegible] Saint-Martin, 1851) ; *O Jean*[illegible] *Emile*, fantaisie en deux [illegible] ; *l'Homme qui sait*, étude [illegible] (in-8) ; *une Famille en 1870-*[illegible] (1875). Il a publié en [illegible] de pièces non jouées [illegible] (1876, in-8). Il a dirigé [illegible] et littéraire (1855).

COURNOT (Antoine-Augustin), mathématicien [illegible] à Gray (Haute-Saône), le 28 août [illegible] École normale en 1821. En 1834, [illegible] professeur de mathématiques à la [illegible] de Lyon, et, l'année suivante, [illegible] recteur de l'Académie de Grenoble [illegible] ce poste important pendant [illegible] septembre 1838, il fut nommé [illegible] des études. Le 22 août 1854, [illegible] organisation des rectorats, il [illegible] de l'Académie de Dijon, en [illegible] l'inspecteur général honoraire. [illegible] à la retraite par décret du 12 février [illegible], membre de plusieurs sociétés [illegible], a été promu officier de la Légion [illegible] commandeur le 13 août 1861. [illegible] le 31 mars 1877.

[illegible] publié dans des recueils [illegible] de mathématiques pures [illegible] et dans le *Journal de Crelle*, [illegible] son édition des *Mémoires du* [illegible] (4 vol. in-8, 1831) ; [illegible] *Traité d'astronomie de sir John* [illegible] (1834) et des *Eléments* [illegible] Euler et Lacroix (1834 ; 2[e] édit., [illegible] *sur les principes mathématiques* [illegible] *de la théorie des richesses* (1838, in-8) ; [illegible] *de la théorie des fonctions* [illegible] (1841, 2 vol. in-8 ; 2[e] édit., [illegible] *Lettres d'Euler* (1842, 2 vol. [illegible]) ; *de la théorie des chances et des* [illegible] (1843, in-8) ; *De l'origine et des limites* [illegible] *de la correspondance entre l'algèbre et la* [illegible] (1847, in-8) ; *Essai sur les fondements* [illegible] *et sur les caractères de la* [illegible] (1851, 2 vol. in-8) ; *Traité* [illegible] *des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire* (1861, 2 vol. in-8) ; *Principes de la théorie des richesses* (1863, in-8) ; *Des Institutions d'instruction publique* (1864, in-8) ; *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes* (1872, 2 vol. in-8) ; *Matérialisme, vitalisme, rationalisme* (1875, in-18).

COURSON (Aurélien DE), historien français, est né le 25 décembre 1811, à Port-Louis (Ile de France), où son père, le comte de Courson, était attaché, comme capitaine d'infanterie, à la personne du général Decaen. Il vint en France en 1821, fit ses études au collège Saint-Louis, et, forcé par un accident de renoncer à la carrière militaire, alla faire son droit à Rennes. Il y fut chargé par M. Guizot de recherches historiques, puis fut nommé archiviste du Finistère. Après avoir été employé, puis bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il devint conservateur de celle du Louvre, et, après la destruction de celle-ci, passa, avec le titre de conservateur honoraire, à la Bibliothèque nationale.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* (1840, in-8) ; *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire, depuis les temps les plus reculés jusqu'au V[e] siècle* (Paris et Saint-Brieuc, 1843, in-8) ; *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les îles Britanniques* (1846, 2 vol. in-4), ouvrage qui eut, la même année, un des prix Gobert ; *Mémoire sur l'origine des institutions féodales chez les Bretons et les Germains* (1847, in-8), avec M. Vallery-Radot ; les *Chefs-d'œuvre des classiques français du XVII[e] siècle* (1855, in-12), avec le même collaborateur. A la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* il a donné le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon*, avec un volume de *Prolégomènes* (1863, in-4) ; l'Académie des inscriptions et belles-lettres lui décerna le grand prix Gobert de 9000 fr. en 1863.

COURTAIS (Amable-Gaspard-Henri, vicomte DE), ancien député français et représentant du peuple, né à Montluçon, le 16 octobre 1790, servit dans l'armée sous l'Empire et sous la Restauration, et se retira avec le grade de chef d'escadron de cavalerie et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, qu'il avait reçue le 5 septembre 1813. En 1842 et en 1846, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Montluçon. Il siégea constamment à l'extrême gauche, et signa, le 21 février 1848, la demande de mise en accusation contre le ministère Guizot. Il fut appelé par le gouvernement provisoire au commandement en chef de la garde nationale de Paris. Les électeurs du département de l'Allier le nommèrent représentant du peuple par 71 368 voix, le premier sur une liste de huit élus. Mais il ne put remplir son mandat législatif ; l'indécision qu'il montra, le 15 mai, en présence de l'émeute, s'efforçant uniquement d'empêcher une collision, le fit accuser de connivence avec les envahisseurs de l'Assemblée. Insulté par des gardes nationaux, destitué par la Commission exécutive et livré aux poursuites de la justice, il subit un an de détention préventive ; le verdict de la Haute Cour de Bourges lui rendit la liberté. Il reprit sa place à la Constituante, s'associa aux derniers votes de la gauche, puis disparut de la scène politique. En 1871, M. de Courtais fut élu conseiller général pour le canton de Montmarault (Allier). — Il est mort à Doyet (Allier) le 11 juin 1877.

COURTAUD-DIVERNERESSE (Jean-Jacques),

philolologue français, né à Felletin (Creuse), en 1794, agrégé des classes supérieures et docteur ès lettres, a fait longtemps partie de l'Université, comme professeur de diverses classes. En 1848, il devint censeur des études au collège Bourbon et fut mis à la retraite en août 1849. — Il est mort à Paris, le 11 février 1879.

On a de lui : un *Cours élémentaire de rhétorique appliquée aux trois langues française, grecque et latine* (1822, in-12); diverses traductions d'auteurs latins : *Juvénal, Perse, Sulpicia, Lucain*, dans la collection Panckoucke ; une *Grammaire grecque* (1828, in-8; 1854, 8e édit.); un *Examen critique de la Grammaire grecque de M. Burnouf* (in-8) ; une brochure intitulée : *Douze ans j'attendis justice de l'Université, douze ans j'attendis en vain!...* (1847) ; *Procès universitaires sous le ministère de M. de Falloux, Appel à l'opinion publique* (1849 ; un important *Dictionnaire français-grec* (1847-1859, in-8); des *Exercices appliqués aux éléments de la langue grecque* (1865, in-18) ; des *Thèmes appliqués à la syntaxe grecque* (1865, in-18); *Dictionnaire français-grec* (1874, 2 vol. in-8), etc.

COURTET (Jules), administrateur et écrivain français, né à l'Isle (Vaucluse), en 1812, a été quelque temps, sous l'Empire, sous-préfet à Nyons (Drôme). Il s'est consacré à des travaux archéologiques sur le midi de la France, et a publié : *Vaucluse historique, pittoresque et monumental* (Carpentras et Avignon, 1854) ; *Notice historique et archéologique sur Avignon* (Paris, 1855) ; *Dictionnaire des communes de Vaucluse* (Avignon, 1858) ; *la Valmasque* (Avignon, 1863, in-8), épisode des guerres religieuses du Comtat ; *les Révolutionnaires* (1789-1795) (Avignon, 1873, in-8). M. J. Courtet est correspondant du ministère de l'instruction publique.

COURTET (Alexandre-Victor), littérateur français, né le 21 juillet 1813, à l'Isle (Vaucluse), abandonna le commerce pour venir à Paris s'occuper de travaux littéraires. Il collabora au *Globe* (1830-1831), devenu l'organe des doctrines saint-simoniennes, puis à divers journaux politiques. Il devint directeur du canal des Alpines.

On cite de lui : *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1838, in-8) ; *Du Crédit en France* (1840, in-8) ; *Tableau ethnographique du genre humain* (1850, in-8), *le Canal des Alpines* (1855, in-4).

COURTET (Xavier-Marie-Benoît-Auguste, dit *Augustin*), sculpteur français, né à Lyon, le 29 juillet 1821, vint suivre à Paris les ateliers de Pradier, de Ramey fils et Dumont, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un *Buste* au Salon de 1847. Il a exposé depuis : un buste de *Jeune fille* (1848) ; *Bacchanale, Centauresse et faune*, groupe ; *MM. de Konski, de Kerminguy, Baroche, C. Jourdan, J. Ricord*, une statue de *Léda, Carle Vanloo* (1849-1850) ; *M. Baroche*, statuette ; *le comte de Castellane*, pour le musée de Lyon ; *Adrienne Lecouvreur*, pour le Théâtre-Français (1852 1853) ; *le comte de Casabianca*, et deux autres *Bustes* (1855) ; *Danseurs d'Herculanum* (1857) ; *Nymphe* (1859) ; trois *Bustes* (1861) ; *la Naissance de Vénus*, statuette marbre, et deux bustes : *M. Sherwood* et *Mme la comtesse Ratazzi* (1864) ; *Un fils de Niobé*, un *Buste* (1865) ; *Danseuse grecque ; le maréchal Castellane*, buste (1866) ; *Faune sautant à la corde, la Poésie de la danse* (1868), *Nymphe*, statue marbre (1869) ; *Turgot* et *Troplong*, bustes marbre (1870) ; *le général Uhrich*, buste bronze (1872) ; *Luce de Casabianca*, buste marbre (1873) ; *la Fortune*, statuette plâtre (1874) coulée en bronze en 1875, *Baigneuse*, plâtre (1876), dont le marbre a paru au Salon de 1878 ; *Ampère*, buste marbre pour la ville de Lyon, etc. Il a exécuté au nouveau Louvre *Gabriel* et *Nicolas Coustou*. M. Courtet a obtenu une 2e médaille en 1848.

COURTRY (Charles-Louis), graveur français, né à Paris le 11 mars 1846, suivit les leçons de MM. L. Gaucherel et Flameng. Ses principaux envois aux Salons annuels sont : *le Marché d'esclaves*, d'après M. Gérôme ; *Chevaux cosaques dans la neige* d'après M. Schreyer (1868) ; un *Fumeur*, d'après Terburg ; *Henriette d'Angleterre*, d'après Van Dyck (1869) ; *l'Appel après le pillage*, d'après M. Vibert (1870) ; *Vieilles femmes de la place Navone à Rome*, d'après M. T. Robert-Fleury (1872) ; diverses eaux-fortes d'après Delacroix, MM. Meissonier, Lami, etc. (1873) ; *la Partie de cartes*, d'après Pieter de Hooch (1874), deux cadres d'eaux-fortes d'après Th. Rousseau, J. Dupré, Diaz, etc. (1875) ; Portraits de Duban et de Labrouste (1876), *l'Écolier*, d'après M. Bonvin, *le Désert*, d'après M. Guillaumet (1877) ; *Morceau*, d'après J. P. Laurens (1878). M. Courtry a obtenu une médaille en 1869 et deux médailles de 3e et de 2e classe en 1874 et en 1875.

COUSIN (Jules), littérateur et érudit français, né à Paris, le 4 mars 1830, est fils d'un ingénieur attaché aux chemins de fer de l'Ouest et d'Orléans. Après avoir terminé ses études, il entra à la bibliothèque de l'Arsenal, où il fut bibliothécaire de 1856 à 1870. M. Étienne Arago le chargea, pendant le siège, de réorganiser la bibliothèque de la ville de Paris qui fut incendiée le 24 mai 1871. M. Cousin offrit alors à la Ville sa collection particulière spécialement consacrée à l'histoire de Paris et comprenant 6000 volumes et 8000 estampes. Il fut nommé bibliothécaire et employé trois années à la reconstitution et à l'installation dans l'hôtel Carnavalet, ancienne résidence de Mme de Sévigné, de la nouvelle bibliothèque qui bientôt ne compta pas moins de 45 000 volumes et de 20 000 plans ou estampes. M. Jules Cousin a pris une part très active à la création de la Société de l'histoire de Paris et dirigé la reproduction, avec notice, d'un des plans les plus anciens de Paris, découvert à Bâle en 1874. Il a collaboré à divers recueils, principalement à la *Revue universelle des arts*.

Il a publié à part : *l'Hôtel de Beauvais* (1865, in-8) ; *la Cour du Dragon* (1865, in-8) ; *le Tombeau de Watteau à Nogent-sur-Marne* (Nogent, 1865, in-8) ; *le Comte de Clermont, sa cour et ses maîtresses* (1867, 2 vol. in-18), etc.

COUSIN-MONTAUBAN (Charles-Guillaume-Marie-Apollinaire-Antoine), comte de Palikao, général français, sénateur, est né le 24 juin 1796. Employé de bonne heure en Algérie, il s'y distingua comme officier de cavalerie. Chef d'escadron aux spahis le 4 septembre 1836, lieutenant-colonel le 7 mai 1843, colonel au 2e chasseurs, 2 août 1845, il devint général de brigade le 21 septembre 1851, et commanda la division de Tlemcen ; général de division depuis le 28 décembre 1855, il commanda la division de Constantine. Rappelé en France, il fut mis à la tête de la 21e division militaire, dont le siège est à Limoges.

Dans l'année 1860, le général Cousin-Montauban fut investi du commandement en chef des troupes françaises de l'expédition de Chine entreprise conjointement avec l'Angleterre. La prise des forts de Takou, à l'embouchure du Peï-ho (20 août), la grande victoire de Pa-li-kao sur le général

[illegible] (21 septembre), la destruction du [illegible] d'été, l'entrée dans Pékin (12 octobre), forcèrent les Chinois d'accepter le traité imposé par les alliés, et assurèrent le respect des [illegible] dans l'extrême Orient. Le général [illegible] la fin de la même année; il [illegible] le Japon dont il visita plusieurs villes, et rentra en France au mois de juillet 1861. En [illegible] prestigieux succès, l'empereur [illegible] à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur le 26 décembre 1860, et l'a [illegible] le 4 mars 1861. Le 22 janvier [illegible] lui conféra le titre de comte de Palikao [illegible] au Corps législatif un projet de [illegible] fut pas accepté. Le 22 juin 1865, [illegible] Montauban fut nommé, en remplacement du maréchal Canrobert, au commandement du [illegible] corps d'armée, à Lyon, et de la [illegible].

[illegible] juillet 1870, il demanda un commandement devant l'ennemi; mais l'empereur, [illegible] plus utile à Lyon, le maintint [illegible]. Après les défaites de W[illegible] et la chute du ministère [illegible], il fut appelé à Paris le 9 août, par [illegible], qui lui proposa de s'entourer [illegible] et d'être le chef [illegible]. En présence d'une situation [illegible] de l'armée du maréchal de [illegible] d'approvisionnements et [illegible] éminemment critique, [illegible] déploya une activité remarquable [illegible], il reconstitua à Châlons [illegible] hommes, créa trois nouveaux [illegible] leur armement, leur [illegible], prépara la mise [illegible] de la capitale, réorganisa la [illegible] sous les drapeaux tous [illegible] de 25 à 35 ans, tous les [illegible] de soixante, et à l'intérieur [illegible] de la Villette, [illegible] le 13e corps d'armée, [illegible] le général [illegible] de Paris. Ces efforts ne [illegible] de la marche de M. de [illegible] Bazaine, ainsi que le désastre [illegible] septembre, suivit cet essai de [illegible] la nouvelle de ces déplorables [illegible] offrit la dictature au [illegible], prévoyant la [illegible] d'une pareille [illegible] se borna à préparer [illegible] l'inspiration de [illegible] gouvernement et de [illegible] le Corps législatif fut [illegible] à l'Hôtel de [illegible] par la foule, [illegible] le Palais [illegible] pour prendre [illegible] qui n'était déjà en [illegible] 20 [illegible]

M. Cousin-Montauban publia, dans les premiers jours du mois de décembre 1871, sa justification, sous ce titre : *Un Ministère de la guerre de 24 jours* (gr. in-8, avec une carte). Il figura comme témoin dans le procès en diffamation intenté par M. Trochu au journal le *Figaro* (mars-avril 1872).

La discussion du budget de 1872 à l'Assemblée nationale a révélé que la dotation, refusée en 1862 par le Corps législatif au général de Palikao, avait été remplacée par le versement entre ses mains d'une somme de 589 500 francs, imputée sur l'indemnité de guerre payée par la Chine, au moyen d'un de ces virements de crédits si fréquents dans la comptabilité du second Empire. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 23 septembre 1848 et grand officier le 28 décembre 1859. En 1860, lorsqu'il fut nommé grand-croix, il comptait 42 ans de services effectifs, 28 campagnes, une blessure et 10 citations à l'ordre du jour. — Le général Cousin-Montauban est mort à Paris, le 8 janvier 1878.

COUSSEMAKER (Charles-Edmond-Henri DE), littérateur français, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1805, suivit à la fois les cours de la Faculté de droit et les leçons de Reicha au Conservatoire de musique. Il fut nommé juge de paix à Bergues, exerça à Cambrai plusieurs fonctions administratives, fut juge à Dunkerque, et profita de ses loisirs pour écrire des *Ouvertures* ou rédiger des brochures et mémoires d'archéologie musicale. M. de Coussemaker, membre de diverses sociétés archéologiques et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis le 28 décembre 1855, avait été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847. — Il est mort à Lille, le 11 janvier 1876.

On a de lui : *Mémoire sur Hucbald et ses traités de musique* (1841, in-4); *Notice sur les collections musicales de la Bibliothèque de Cambrai* (1843, in-8); une *Histoire de l'harmonie au moyen âge* (1852), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Chants populaires des Flamands de France, avec les mélodies originales* (Gand, 1856, in-8; *l'Harmonie au moyen âge* (1857, in-4 avec pl.); *Drames liturgiques du moyen âge* (Rennes, 1860, in-4, avec pl.); *Essai historique sur le Hoop* (Lille, 1852, in-8); *les Harmonistes des* XIIe *et* XIIIe *siècles* (Lille, 1864, in-8); *Traités inédits sur la musique au moyen âge* (1865, in-4); *Scriptorum de musica medii ævi novam seriem a Gerbertina alteram collegit*, etc. (1865-1870, t. I-III, in-4) : le tome IV était sous presse au moment de sa mort.

COUTURE (Thomas), peintre d'histoire et de genre français, né à Senlis, le 21 décembre 1815, reçut d'abord les leçons de Gros, puis celles de Paul Delaroche. Il obtint, en 1837, un second prix au concours de l'Institut et débuta au Salon de 1840, par le *Jeune Vénitien après une orgie*. L'année suivante, il exposa un *Enfant prodigue*, une *Veuve*, le *Retour des champs*; en 1843, un *Trouvère*, et deux *portraits*; en 1844, une *Joconde* et *l'Amour de l'or* (musée de Toulouse), qui révélèrent chez l'artiste une manière originale et lui firent une réputation de coloriste. Récompensé par une 3e médaille, il entreprit une œuvre considérable et envoya au Salon de 1847 *les Romains de la décadence*, vaste toile inspirée par deux vers de Juvénal :

Nunc patimur longæ pacis mala : sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.

Ce tableau fut le grand succès de l'Exposition

et valut à M. Couture une 1re médaille et la décoration de la Légion d'honneur.

Après ce coup d'éclat, M. Couture laissa passer quatre Expositions sans y prendre part et n'envoya au Salon de 1852 que deux portraits et une tête de fantaisie, *la Bohémienne*. A l'Exposition universelle de 1855, il donna un tableau remarquable de dessin et de coloris, *le Fauconnier*, et fit en même temps reparaître ses *Romains de la décadence*. Il entreprit depuis un grand tableau : *Enrôlements volontaires*, et exécuta deux commandes : *le Retour des troupes de Crimée*, et *le Baptême du prince impérial*. On lui doit la décoration de la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache. Il ne se rappela à l'attention du public qu'en 1872 par un tableau intitulé *Damoclès*, qui passa presque inaperçu. Retiré depuis plusieurs années dans son château de Villiers-le-Bel (Seine-et-Oise), M. Th. Couture a fait imprimer à petit nombre deux livres où il a exprimé ses opinions sur l'art contemporain : *Méthode et entretiens d'atelier* (1867, in-18); *Paysage. Entretiens d'atelier* (1869, in-18). — Il est mort à Villiers-le-Bel le 31 mars 1879.

COUTURIER (Henri-Jean-Baptiste), homme politique français, député, né à Vienne (Isère), le 17 juillet 1813, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1841. Il s'établit dans sa ville natale et y acquit bientôt une grande influence. Conseiller général pour le canton Vienne-Nord et vice-président de ce conseil, il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la nouvelle Chambre des députés, comme candidat républicain, dans la 2e circonscription de Vienne et fut élu par 10 197 voix contre 3176, données à M. Balain, ancien député, candidat monarchiste. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine avec lequel il vota et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Après la dissolution de la Chambre, la candidature de M. Couturier, très populaire dans son département, fut énergiquement combattue par le préfet de l'Isère et surtout par le sous-préfet de Vienne, M. le baron Massias, de manière à provoquer de la part de plusieurs maires de vives protestations. M. Couturier fut néanmoins réélu, le 14 octobre, par 10 628 voix, contre 5700 réunies par le candidat officiel, M. Jourdan, ancien représentant.

COUZA (Alexandre-Jean), ancien prince de la Moldavie et de la Valachie, sous le nom d'ALEXANDRE-JEAN Ier, né à Galatz (Moldavie), en 1820, d'une famille de petite noblesse, vint de 1834 à 1839 étudier à Paris. A son retour dans son pays, il servit dans la milice moldave et arriva très jeune au grade de colonel. D'abord vice-président du tribunal de Galatz, il devint sous Grég. Ghika, vers 1850, *percalabe* ou préfet de cette ville, et se fit remarquer par son administration conciliante. Il se montra très opposé à l'invasion autrichienne, et donna sa démission pour protester contre le gouvernement du caïmacam Vogoridis. Il combattit énergiquement l'abus des influences exercées par l'Autriche dans les élections, et contribua à les faire annuler. Lors des élections qui eurent lieu en Moldavie, en vertu de la convention de Paris du 19 août 1858, il fut nommé député de Galatz, et entra dans le cabinet des caïmacans provisoires, en qualité de ministre de la guerre.

Partisan déclaré de l'union des Principautés, dont le congrès de Paris n'avait pas osé reconnaître le principe, il fut bientôt appelé à la réaliser en fait. Le 17 janvier 1859, il fut élu à Jassy prince de la Moldavie, à l'unanimité, et un peu plus tard, à Bucharest, avec la même unanimité, prince de la Valachie. Les premiers actes de son administration et les premiers choix qu'il fit de fonctionnaires, prouvèrent à la fois ses anciens liens avec le parti national et son désir de calmer les ombrages de la diplomatie européenne, dont son élection avait trompé ou dépassé les prévisions. Bientôt sa double élection fut reconnue comme valable *exceptionnellement* dans les conférences de Paris; puis elle obtint, mais non sans peine, la ratification de la Porte.

Pendant les années suivantes, le gouvernement du prince Couza n'a guère été qu'une suite de crises ministérielles et de changements de personnes appartenant aux divers partis, mais surtout à l'ancienne gauche, dans les divans des deux pays. C'est ainsi qu'en septembre 1860, il avait formé un double cabinet présidé par M. Golesco, pour la Valachie, et par M. Cogalniceano, pour la Moldavie. A la fin de l'année il obtint de la Porte un firman qui autorisait la réunion des deux ministères et celle des deux Chambres. Cette union plus intime ne fit pas cesser les crises ministérielles, comme on l'espérait, et ne diminua point les conflits incessants du gouvernement avec la majorité des députés. L'ouverture de la première Assemblée roumaine se fit le 5 février 1862. Le ministère avait alors pour président M. Barbo Catardji qui, quelques mois plus tard, tombait en plein jour victime d'un attentat dont on ne put saisir l'auteur. Le cabinet fut renouvelé avec M. Cretzulesco pour président. L'Assemblée fut suspendue et la Roumanie parut entrer dans une période d'anarchie complète. La loi électorale et le budget furent l'occasion de dissentiments sans cesse renaissants au milieu desquels le prince Alexandre-Jean accomplit pourtant un acte considérable, la restitution au domaine national des propriétés monastiques, formant un cinquième du sol roumain. En 1863, le prince Couza prit lui-même le commandement actif de son armée et donna les fonctions de major général au ministre de la guerre, le général Jean-Emmanuel Florescu. A la fin de cette même année, il annonça à l'Assemblée moldo-valaque tout un programme de transformation civile, politique et sociale qui devait rencontrer la résistance du pouvoir législatif et semblait l'avant-coureur d'un coup d'État.

Au mois de mai, le prince proclama une nouvelle loi électorale et des modifications du statut constitutionnel, soumises à l'acceptation du pays par un appel au suffrage universel. Il s'agissait de nommer un Sénat pondérateur, de réformer la loi électorale et d'accorder, au moyen de la loi rurale repoussée par l'Assemblée, une certaine quantité de terre aux paysans qui en étaient les fermiers. Le plébiscite voté par oui et par non, du 22 au 24 mai, réunit 611 094 voix sur 682 621 votants. Une protestation des puissances signataires du traité de Paris fut rédigée sur la proposition d'Ali-Pacha; mais les relations du prince Couza n'en demeurèrent pas moins bonnes avec la Porte, à en juger par l'accueil empressé que le sultan lui fit, le mois suivant, à Constantinople. A l'intérieur, des fêtes et des ovations célébrèrent l'inauguration du nouveau programme du prince.

Les difficultés du gouvernement et les complications de la situation ne firent que croître. Un décret du 2 mai avait accordé au gouvernement le droit de supprimer les journaux sans avertissement administratif, ni poursuites judiciaires. On parla de complots qui amenèrent des arrestations. La sécurité fut menacée sur les routes et dans les campagnes. Certaines modifications furent apportées à divers articles du plébiscite, d'accord avec la Porte et les puissances signataires de la convention de 1858. Un Conseil d'État et une Cour

[illegible] furent créés, et avec leur aide, le prince promulgua, sous forme de décret, les lois [illegible], notamment la loi rurale (2-14 juillet) qui supprimait la corvée et donnait aux paysans la propriété des terrains qu'ils occupaient, sauf une [illegible] indemnité à payer aux seigneurs. Malheureusement, l'année qui suivit fut marquée par une grande misère et des désordres, et à la fin de 186[illegible], le gouvernement roumain dut faire un [illegible] à la banque ottomane.

La chute de nouveau trône fut une des plus rapides de cette époque de révolutions. Le prince [illegible] I[er] venait, en décembre 1865, de [illegible] la mise en vigueur du Code Napoléon dans les Principautés-Unies; mais il allait de crises en crises ministérielles. Le cabinet qu'il forma au mois de février 1866, en dehors de la majorité des Chambres, était le vingt-septième de son règne si court. Il fut le signal de l'explosion. Une révolution à la fois parlementaire et militaire éclata dans la nuit du 22 au 23 février 1866; les [illegible] pénétrèrent à quatre heures du matin dans le palais du prince, et lui arrachèrent sa démission, qui fut communiquée immédiatement au Sénat et à la Chambre des députés, et sa déchéance fut proclamée. Un gouvernement provisoire fut nommé, dont l'un des premiers soins fut de protéger la personne du prince déchu contre [illegible] et de le conduire en sûreté à la frontière. [illegible] vint plus tard résider à Paris. — Il est mort à Heidelberg le 5 mai 1873.

COWLEY (Henry-Richard-Charles WELLESLEY, I[er] comte), diplomate anglais, né à Londres le [illegible] juin 1804, est fils de lord Wellesley, frère du duc de Wellington, qui représenta son pays dans presque toutes les cours de l'Europe. Il commença en 1824 sa carrière diplomatique comme attaché à [illegible] puis à la Haye; en 1832, il était secrétaire [illegible] à Stuttgart. A la fin de 1838, [illegible] à Constantinople et fut à plusieurs reprises chargé de gérer l'ambassade en l'absence de sir Stratford Canning. En 1848, lord Cowley, qui [illegible] à la mort de son père, l'ancienne pairie, avec le titre de 2[e] baron, dirigea en Suisse, comme ministre plénipotentiaire, des [illegible] qui intéressaient la transmission [illegible], et dut se rendre en mission spéciale à Francfort où siégeait l'Assemblée [illegible], accrédité, en 1851, près la Confédération germanique, il concourut, par ses conseils [illegible], au rétablissement du statu quo [illegible].

L'avènement de Napoléon III au trône, [illegible] au ministère de lord Derby plus [illegible] lord Cowley à préparer les bases d'une [illegible] entre la France et l'Angleterre; [illegible] ce but à remplacer lord Normanby [illegible] ambassadeur à Paris (6 décembre [illegible]) son pays, avec lord Clarendon [illegible] dans cette capitale [illegible] février 1856. Il conclut à Paris, le [illegible] un traité avec la Perse. Il fut alors [illegible] et comte Cowley. En 1859, [illegible] la guerre d'Italie, il chercha à produire un rapprochement entre la France [illegible] remplacé par lord Lyons, [illegible] ambassadeur à Paris, en juillet 1867.

COWPER (William-Francis), homme politique [illegible], né le [illegible] décembre 1811, à Brocket-Hall [illegible] ses études à Oxford, entra [illegible] avec le grade d'enseigne et [illegible] en 1852. Envoyé, en [illegible] à la Chambre des Communes par le bourg [illegible] depuis un siècle, a toujours élu [illegible] de sa famille, il se montra fidèle aux doctrines des whigs. Il fut d'abord aide de camp du lord-lieutenant d'Irlande, puis de son oncle, le vicomte Melbourne, auprès duquel il fit l'apprentissage de la vie politique en qualité de secrétaire particulier, et qui le nomma commissaire de l'hôpital de Greenwich et lord de la Trésorerie durant son second ministère (1837). Sous lord J. Russell, il fit partie du conseil de l'Amirauté (1846-1852), et y rentra à la chute du ministère Derby. Après avoir rempli quelques mois les fonctions de sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, lord Palmerston, dont il avait épousé la fille en premières noces, le mit à la tête du bureau de santé (août 1856), qu'il dirigea de nouveau depuis septembre 1857 jusqu'en mars 1858. Vice-président du Conseil de commerce (1859), il devint, l'année suivante, premier commissaire des travaux publics, membre du Conseil privé. Marié en secondes noces avec la fille de l'amiral Tollemache (1848), il obtint, en 1871, l'autorisation d'ajouter à son nom celui de Temple, appartenant à la famille Palmerston, en souvenir de son alliance avec la fille de cet homme d'État.

COX (le rév. Georges-William), érudit anglais, né en 1827, fit ses études à Rugby et au collège de la Trinité d'Oxford, prit ses grades dans cette dernière ville en 1849, et entra dans les ordres l'année suivante. Après avoir occupé diverses cures, il fut appelé, comme maître adjoint, au collège de Cheltenham en 1860. Ses ouvrages ingénieux et savants lui ont fait un nom parmi les érudits anglais qui s'occupent de mythologie.

On cite de M. W. Cox : *Poëmes légendaires et historiques* (Poems legendary, etc. 1850); *Vie de saint Boniface* (Life of St. B., 1853); *Récits de mythologie grecque* (Tales from greek M., 1861); *la Grande guerre des Perses* (The Great Persian war, même année); *Récits de la vie des dieux et héros* (Tales of the gods aut heroes, 1862); *Récits de Thèbes et d'Argos* (Tales of Th., etc., 1863), *Manuel de Mythologie par demandes et réponses* (Manual of M., etc., 1867); *Récits de la Grèce antique* (Tales of ancient Græce, 1868); *le Christianisme des Latins et des Allemands* (Latin and teutonic christendom, 1870); *la Mythologie des nations aryennes* (Mythology of the aryan nations, 1870, 2 vol.); *Histoire de la Grèce* (H. of Greece, 1874, 2 vol.). Il a été donné en français, par MM. F. Baudry et E. Délerot, une traduction avec *Préface* des *Dieux et héros*, *contes mythologiques* (1868, in-18, gravures). Le rév. Cox a édité, avec M. W.-T. Brande, un *Dictionnaire des sciences, lettres et arts* (Dictionary of sc., etc., 1865-1867, 3 vol.).

COX (le rév. John-Edmond), théologien anglais, né à Norwich en 1812, acheva ses études au collège de Tous-les-Saints, à Oxford, et y fut reçu docteur en 1837. Entre autres fonctions, il fut aumônier de la prison de Yarmouth de 1844 à 1849, et à cette dernière date il fut nommé vicaire de la paroisse de Sainte-Hélène à Londres. Mêlé à beaucoup d'œuvres de moralisation il s'est acquis une certaine notoriété par sa situation dans l'ordre des francs-maçons dont il est devenu grand officier, après avoir été dix ans aumônier de la Grande loge. Il a publié pour cette institution un certain nombre d'ouvrages.

Comme théologien, le rév. John Cox a écrit *Principes de la réformation* (Principles of the R.); une *Vie de Cranmer* (Life of Cr.) dont il a aussi édité les *Œuvres* pour la société Parker; une *Vie de Luther* (Life of L.); *Parallèle du protestantisme et du romanisme* (Protestantism contrasted with Romanism, etc.). On lui doit aussi

des éditions d'ouvrages religieux ou théologiques.

CRASSIER (Guillaume-Louis-Dominique-Joseph, baron DE), magistrat belge, né à Maëstricht, le 20 juin 1804, fit ses études avec succès dans sa ville natale, et suivit à Liège les cours de la Faculté de droit. Reçu docteur en 1825, il se fit inscrire au barreau de Maëstricht. Après la révolution de 1830, il quitta cette ville, restée au pouvoir de la Hollande, et offrit ses services à la Belgique. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de procureur du roi à Malines, puis à Bruxelles. Le 22 mars 1847, il fut nommé secrétaire général du ministère de la justice, d'où il passa, en 1859, comme conseiller à la Cour de cassation, et y devint premier président en 1871. Il a été admis à la retraite en août 1879.

CRAUK (Gustave-Adolphe-Désiré), sculpteur français, né à Valenciennes, le 16 juillet 1827, entra à l'École des beaux-arts, étudia la sculpture comme élève de Pradier et obtint le prix de Rome en 1851. Revenu en France, il débuta au Salon de 1857 par un groupe en bronze très remarqué, *Bacchante et satyre*. Parmi les autres œuvres qu'il a exposées depuis aux Salons annuels, nous mentionnerons : *Omphale*, groupe en marbre destiné à la cour du Louvre (1859) ; *Faune*, statue en bronze (1861) ; *Saint Jean-Baptiste* (1863) ; *la Victoire couronnant le drapeau français* (1864) : *Fronton de la manufacture de Sèvres* modèle en plâtre (1866) ; *Dupuytren*, statue en bronze pour la ville de Pierre-Buffières (1869) ; *le Crépuscule*, groupe en marbre (1870) pour l'avenue de l'Observatoire, *Claude Bourgelat* (1876), pour l'école d'Alfort, etc. Il a exécuté en outre une très grande quantité de bustes et de médaillons dont les principaux sont : le maréchal *Pélissier*, le duc de *Coigny*, les maréchaux *Mac-Mahon* et *Niel*, pour les galeries de Versailles ; l'*Impératrice Eugénie*, pour l'Hôtel de Ville ; le maréchal *Baraguey-d'Hilliers*, *Samson* et *Mlle Favart* de la Comédie-Française, le comte de *Montalivet*, le général *Renault*, *Nasser Eddin*, shah de Perse ; le général *Changarnier*, *M. Gilbert*, architecte, etc. Plusieurs de ces œuvres ont reparu à l'Exposition universelle (*Bacchante et satyre*, *la Victoire*, *Samson*, *Mlle Favart* etc.). M. Crauk a été aussi chargé, en 1861, de décorer la mairie du Ier arrondissement de Paris. Il a obtenu une 3e médaille en 1857, une 2e en 1859, une 1re en 1861, un rappel en 1863 et une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864 et promu officier le 9 août 1874.

CRAVEN (Pauline DE LA FERRONAYS, dame Augustus), femme de lettres française, née à Paris, en 1820, est fille d'un ancien ministre et ambassadeur de France à Berlin. Elle épousa M. Augustus Craven, petit-fils d'Elisabeth Craven, devenue margrave d'Anspach en 1790. Elle s'est fait connaître par des romans très goûtés dans le monde catholique : *Récit d'une sœur*, *Souvenirs de famille* (1866, 2 vol. in-8, pl. édit.) ; *Anne Sévérin* (1868, in-8) ; *Fleurange* (1871, 2 vol in-18) ; *le Mot de l'énigme* (1874, 2 vol. in-18) ; *le Travail d'une âme*, étude d'une conversion (1877, in-18). Elle a donné en outre diverses brochures politiques extraites du *Correspondant* ; une vie de *la Sœur Nathalie Narischkine* (1877, 4e éd. in-18) ; une traduction de *la Mère de Dieu* de Capecelatro (1867, in-18), et celle d'une étude sur *le comte de Montalembert*, d'après Mme Oliphant (1873, in-18), etc.

Son mari, M. Augustus Craven, a traduit de l'anglais *Lord Palmerston, sa correspondance intime*, etc. (1878, in-8).

CREASY (sir Edward-Shepherd), historien anglais, né en 1812, à Bexley (comté de Kent), fut élevé à Eton, et termina avec succès ses études à l'Université de Cambridge. En 1837, il fut admis au barreau par la Société de Lincoln's Inn. En 1850, il entra dans l'enseignement et obtint la chaire d'histoire ancienne et moderne à l'Université de Londres. Devenu plus tard juge assistant aux sessions du Middlesex, il fut, en 1860, nommé premier juge à Ceylan, et, à cette occasion, créé chevalier. Il abandonna cette fonction en 1869, pour cause de santé. — M. Creasy est mort à Londres le 27 janvier 1878.

Parmi ses ouvrages, ses *Quinze batailles décisives du monde* (Fifteen decisive Battles of the World ; Londres, 1851, in-8), ont eu de fréquentes éditions. On cite encore de lui : *Origine et progrès de la Constitution anglaise* (Rise and Progress of the British Constitution, 1834, in-8 ; 2e édit. 1854) ; une *Histoire des Ottomans* (History of the Ottoman Turks) ; *Histoire d'Angleterre* (History of England ; 1869-1870, vol. I-II) devant comprendre cinq volumes ; *les Constitutions de l'empire britannique y compris celles des Indes* (the Imperial and colonial constitutions, 1872) ; quelques *Poèmes* ; les *Mémoires des Etoniens célèbres*, etc.

CREDÉ (Charles-Siegmond-François), obstétricien allemand, né à Berlin le 23 décembre 1819, étudia la médecine aux Universités de sa ville natale et de Heidelberg. Reçu docteur à Berlin, en 1842, il exécuta un long voyage d'étude dans toute l'Europe, pour comparer les diverses méthodes d'accouchement, à l'enseignement desquelles il voulait se vouer. A la fin de 1843, il fut nommé médecin assistant de la clinique d'accouchements de Berlin, placée sous la direction de Busch. En 1850, il se fit recevoir privat-docent à l'Université. Deux ans plus tard, il était nommé directeur de l'École des sages-femmes et médecin dirigeant de la division des accouchements à la Charité, où il fonda une clinique de gynécologie. Il passa, en 1856, à Leipzig, comme professeur ordinaire d'accouchements et comme directeur de la maison de la Délivrance et de l'école des sages-femmes. Il y ouvrit aussi une clinique gynécologique et une division pour les maladies des femmes. Le docteur Credé a obtenu, en 1870, le titre de conseiller intime de médecine.

Sa réputation en Allemagne, comme professeur et comme écrivain, est fondée sur ses *Leçons cliniques d'accouchement* (Klinische Vorträge über Geburtshulfe ; Berlin, 1853-1854, 2 vol.), et sur un grand nombre de mémoires de science obstétricale, insérés dans les principaux journaux spéciaux de l'Allemagne. Plusieurs de ces journaux ont été fondés ou dirigés par lui-même.

CREMER (Camille), officier français, né à Sarreguemines (Moselle), le 6 août 1840, entra à Saint-Cyr en 1857, sortit de l'école d'application d'état-major avec le numéro 2, en 1861, se distingua pendant la guerre du Mexique, comme lieutenant au 1er zouaves, fut nommé capitaine d'état-major en 1866, et lors de la guerre franco-prussienne fit partie, comme aide de camp du général Clinchant, du 3e corps d'armée, commandé par le maréchal Bazaine. Il servit devant Metz jusqu'après la capitulation de cette place. S'étant échappé de l'Allemagne à l'aide de divers déguisements, il vint se mettre à la disposition de la délégation de Tours, et reçut, à la fin de novembre 1870, avec le grade de général de division,

commandement d'un corps de gardes mobiles et de gardes nationaux mobilisés, rassemblé sur l'aile droite de l'armée, depuis Beaune jusqu'à Dôle, et qui comprenait environ 9000 hommes. Le 18 décembre, il tenta un mouvement sur le général de Werder, et s'avança par Nuits jusqu'à la Boncourt, attaqué le 18 par la division badoise, il soutint le combat jusqu'à quatre heures du soir, et dans la retraite de la gare de Nuits infligea des pertes considérables aux Allemands. Il prit la part la plus active aux opérations et aux luttes des troupes de l'armée de l'Est, jusqu'après l'armistice. Au moment de la réunion de l'Assemblée nationale à Bordeaux, M. Cremer fut au nombre des officiers généraux qui soutinrent la possibilité de la guerre à outrance. Lorsque éclata l'insurrection du 18 mars, il arrivait à Paris. Il eut une entrevue le 21, à l'Hôtel de Ville, avec les membres du Comité central, qui lui offrirent le commandement en chef. Il n'accepta pas, et quitta la capitale insurgée, après s'être employé à faire mettre en liberté le général Chanzy.

Lors de la révision des grades, la commission ne lui accorda que le titre de chef de bataillon. Il donna sa démission dans des termes peu mesurés, et fut réformé. Lors de l'élection complémentaire du 7 janvier 1872, il se présenta à Paris comme candidat radical, mais se retira devant M. Victor Hugo. Au même moment, des poursuites commencèrent contre lui au sujet de l'exécution sommaire, faite par ses ordres au mois de janvier 1871, d'un épicier de Dijon, prévenu d'espionnage. L'affaire soulevée devant le tribunal de Beaune, qui se déclara incompétent, fut portée, au mois d'avril 1872, devant le 1^{er} conseil de guerre siégeant à Lyon, qui, eu égard à l'ancienne qualité de l'accusé, fut composé de trois maréchaux de France et de quatre généraux de division. A la suite de débats retentissants, l'ex-général Cremer et son coaccusé, M. de Serres, furent condamnés à un mois de prison, pour homicide par imprudence (18 juillet 1872). Porté aux élections générales du 20 février 1876, dans le XIII^e arrondissement de Paris, il n'obtint que 1170 voix sur 11000 votants, et se désista avant le scrutin de ballottage. — Il est mort le 2 avril 1876.

On a de lui : *Quelques hommes et quelques incidents militaires* (1872, in-18), souvenirs sur la campagne du Mexique.

CRÉMIEUX (Isaac-Adolphe), célèbre avocat et homme politique français, sénateur, est né à Nîmes, de parents israélites, le 30 avril 1796. Après avoir achevé ses classes à Paris, au collège Louis-le-Grand, il suivit à Aix les cours de la Faculté de droit, fut reçu avocat en 1817, et prit place au barreau de sa ville natale. Il montra beaucoup de talent et de courage dans plusieurs procès politiques, et, l'un des premiers, dénonça en plein tribunal le fameux Trestaillon, chef des assassins du Midi, et trouva dans cette occasion un de ses plus beaux triomphes oratoires. Son libéralisme bien connu ne l'empêcha point, après 1830, de défendre devant la Cour des Pairs un des ministres de Charles X, M. de Guernon Ranville. Mais, après ce plaidoyer long et pénible, il tomba évanoui, et son client fut condamné.

M. Crémieux se fixa définitivement à Paris, en achetant la charge d'avocat à la Cour de cassation de M. Odilon Barrot. Il plaida pour le *National*, pour la *Tribune*, pour les accusés d'avril, ainsi que pour la *Gazette de France*, le *Constitutionnel*, etc. Pendant les débats de la question d'Orient, en 1840, il prit avec beaucoup de zèle la défense de ses coreligionnaires, fit le voyage de Syrie et d'Égypte, et obtint l'acquittement des juifs de Damas accusés de cruautés odieuses envers un prêtre catholique. En 1842, M. Crémieux entra à la Chambre comme député de l'arrondissement de Chinon, qui le réélut en 1846. Sans rompre entièrement avec la monarchie de Juillet, il fit une guerre très vive au ministère Guizot, et se distingua parmi les promoteurs de l'agitation réformiste. Durant les journées de Février, aussitôt après l'abdication de Louis-Philippe, il se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans. Il se rendit à la Chambre pour appuyer cette résolution; mais la salle était déjà envahie : entraîné par le mouvement, il fit partie du gouvernement provisoire qu'il avait lui-même réclamé, et s'associa, non sans hésitation, à la proclamation de la République.

Dans le partage du pouvoir, M. Crémieux prit possession du ministère de la justice, où il fut maintenu par la Commission exécutive. Il s'exposa, dans l'exercice de ses fonctions délicates, aux reproches contradictoires des démocrates extrêmes, qui blâmèrent l'excès de sa modération, et des royalistes, qui lui firent un crime de quelques destitutions. Le département de la Seine et celui d'Indre-et-Loire, pour lequel il opta, l'envoyèrent en même temps à l'Assemblée constituante, devant laquelle il rendit compte de ses actes, comme membre du gouvernement provisoire et comme ministre. Mais un mois plus tard, lors de la première demande d'autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à propos de l'attentat du 15 mai, le vote de M. Crémieux en faveur de son collègue parut à MM. Portalis et Landrin, organes du ministère public, le désaveu des ordres auxquels ils avaient obéi en formant cette demande; ils donnèrent leur démission, qui entraîna celle du ministre (7 juin). Un de ses principaux actes avait été de proposer le rétablissement du divorce : cette proposition, accueillie avec tant de faveur après la révolution de 1830, fut, en 1848, mal reçue par presque tous les partis.

Comme représentant, M. Crémieux, dans les questions de principes, ne se sépara point de la gauche démocratique; mais il témoigna peu de sympathie pour le gouvernement du général Cavaignac, et, seul des huit représentants d'Indre-et-Loire, favorisa dans ce département la candidature de Louis-Napoléon. Pourtant, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la Montagne et fut un des orateurs les plus ardents de l'opposition, surtout dans les débats relatifs à la suppression des clubs. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit de toutes ses forces la coalition des anciens partis, et ne fit point de concession à la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut arrêté et conduit à Mazas; depuis il se tint longtemps en dehors des affaires publiques et se renferma dans les occupations du barreau, où son talent et la dignité de son attitude lui acquirent l'estime générale. Au commencement de 1869, sous l'empire des nouvelles lois sur le droit de réunion, M. Crémieux prit la parole dans quelques conférences politiques et littéraires de Paris. Aux élections générales de mai, il se porta candidat au Corps législatif dans la 2^e circonscription de la Drôme; mais il échoua, après un scrutin de ballottage avec 12920 voix, contre 13189 données au candidat officiel, M. Monnier de La Sizeranne. Sa candidature fut posée de nouveau dans la 3^e circonscription de Paris, aux élections partielles de novembre de la même année, et réunit 20178 voix sur 32540 votants. Ses concurrents étaient MM. Pouyer-Quertier et Pascal Duprat.

Proclamé membre du gouvernement de la défense nationale, à l'Hôtel de Ville, dans l'après

midi du 4 septembre 1870, en même temps que ses collègues de la députation de Paris, il fut nommé ministre de la justice le 5 septembre. Il prit part aux mesures de ces premiers jours, telles que l'amnistie générale des crimes et délits politiques, l'abolition du serment, et plus particulièrement la révocation de plusieurs magistrats ayant siégé après le 2 décembre dans les commissions mixtes. Autorisé par le décret du 9 à transférer hors de Paris la chambre criminelle de la Cour de cassation, il obtint du patriotisme de la cour suprême la résolution de rester associée, pendant le siège, aux périls de la population parisienne. En exécution du décret du 12 septembre, relatif à la translation d'une partie du gouvernement dans la ville de Tours, il fut délégué, ainsi que M. Glais-Bizoin, pour représenter le gouvernement et en exercer les pouvoirs. Chaque département ministériel fut alors représenté près de lui par un délégué spécial, chargé du service. Ministre de l'intérieur et de la guerre par intérim, il mobilisa la garde nationale, de 21 à 40 ans, par décret du 27 octobre, et voulut, le 16 octobre, convoquer les électeurs pour des élections générales, que le gouvernement de Paris jugea inopportunes, et qu'il interdit. Rejoint par M. Gambetta à la fin du mois d'octobre, il s'associa dès lors à toutes les mesures que la gravité des circonstances inspira au ministre-dictateur, jusqu'au décret qui précéda le scrutin du 8 février 1871, et par lequel « tous les individus qui, depuis le 2 décembre 1851 jusqu'au 4 septembre 1870, avaient accepté des fonctions politiques ou la candidature officielle » étaient déclarés inéligibles à la future Assemblée nationale. Il faut citer aussi, dans le même ordre de faits, le décret dépossédant de leurs sièges, et excluant de la magistrature, les magistrats qui avaient fait partie des commissions mixtes. M. Crémieux ne fut élu représentant dans aucun département aux élections du 8 février. Le 14, il déposait entre les mains du président de l'Assemblée sa démission de membre du gouvernement et de ministre de la justice. Une lettre adressée par lui à M. Grévy, le 1er mars, proposait de payer les cinq milliards promis à la Prusse au moyen d'une souscription patriotique en tête de laquelle l'ex-garde des sceaux déclarait s'inscrire pour 100 000 francs. Le 20 octobre, il fut élu député du département d'Alger par 5523 voix sur 10 416 électeurs : il s'était toujours montré le défenseur dévoué des intérêts algériens. Le 15 décembre 1875, il fut nommé sénateur inamovible, au sixième tour de scrutin, par 342 suffrages sur 680 votants. Il prit rarement la parole dans ces deux législatures, mais il s'employa utilement pour la protection des Juifs de Serbie pendant la guerre d'Orient.

Habile jurisconsulte, et connu comme un des auteurs du *Code des codes* (1835, in-4), M. Crémieux a publié en outre un recueil de plaidoyers sous le titre de *Liberté!* (1869, in-18), et un long travail sur son rôle dans la guerre de 1870 : *Gouvernement de la Défense nationale. Actes de la délégation de Tours et de Bordeaux. Ministère de la justice* (Tours, 1871, 2 vol. in-8).

CRÉMIEUX (Hector-Jonathan), auteur dramatique français, né à Paris le 10 novembre 1828, a signé, depuis 1852, un grand nombre de pièces de théâtre, dont quelques-unes, spécialement des opérettes, ont eu des succès prolongés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864. Nous citerons : *Fiesque*, tragédie en cinq actes et huit tableaux (1852) avec M. Émile Crémieux; *Qui perd gagne*, comédie en un acte (Odéon, 1856), avec M. Em. Lamé; *le Financier et le Savetier*, *Orphée aux enfers*, qui, la musique de M. Offenbach aidant, firent la vogue des Bouffes-Parisiens (1856-1858); *Germaine* (1858), *le Savetier de la rue Quincampoix* (1859), drames en cinq actes, joués à la Gaîté, avec M. Dennery; *la Voie sacrée* ou les *Étapes de la gloire*, drame militaire en cinq actes et huit tableaux (Porte-Saint-Martin, 1859), avec MM. Wœstyne et Bourget; la *Chanson de Fortunio*, avec M. L. Halévy (Bouffes, 1861); *le Pont des Soupirs* (même année); *le Roman comique* (Ibid., 1862); *la Baronne de San-Francisco*, opérette en 2 actes (1862); *les Bergers*, opéra comique en 3 actes (1869); *la Bonne aux Camélias*, vaudeville en 1 acte (Bouffes, 1867); *le Petit Faust*, opéra-bouffe en 3 actes (1869); *le Trône d'Écosse*, opéra-bouffe en 3 actes (1871); *le Tour du cadran*, vaudeville en 5 actes (1873); *la Bagatelle*, opéra comique en 1 acte (1874); *la Belle Poule*, opéra-bouffe (1876).

CRÉTINEAU-JOLY (Jacques), littérateur français, né à Fontenay (Vendée), le 23 septembre 1803, termina ses études au séminaire de Saint-Sulpice, fut chargé à dix-neuf ans d'une classe de philosophie et voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Il débuta, dans la littérature, par des essais poétiques : *Chants romains* (1826, in-18); *les Trappistes* (Angoulême, 1823, in-8); *Inspirations poétiques* (Ibid., 1829, in-12). Après la révolution de Juillet, il fonda un journal légitimiste, *le Vendéen*; de 1834 à 1838, il rédigea *l'Hermine* de Nantes, puis la *Gazette du Dauphiné*; enfin, il dirigea *l'Europe monarchique*.

Outre une nouvelle intitulée : *Un Fils de pair de France* (1839, in-8), M. Crétineau-Joly a publié plusieurs ouvrages historiques relatifs aux luttes soutenues par les Vendéens contre la Révolution (1793-1815-1832) : *Épisodes des guerres de la Vendée* (1834, in-8); *Histoire des généraux et chefs vendéens* (1838, in-8); *Histoire de la Vendée militaire* (1840-1841, 4 vol. in-8; 5e édition, augmentée de plus de 1000 pages de nouveau texte, 1865, 4 vol. in-18). On lui doit encore une *Histoire des traités de 1815 et de leur exécution, publiée sur des documents officiels et inédits* (1842, in-8); une *Histoire de Louis-Philippe d'Orléans et de l'orléanisme*, 1867, 2e édit., 2 vol. in-8) très sévère pour le parti orléaniste.

Partisan de l'autorité absolue en religion comme en politique, M. Crétineau-Joly a encore fait paraître une *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur des documents inédits et authentiques* (1844-1846, 6 vol. in-8, ornée de portraits et d'autographes des principaux personnages de la Société; autre édition, 6 vol. in-18), *le Pape Clément XIV* (Paris et Lyon, 1853, in-8) ; *Scènes d'Italie et de Vendée*, 1853, in-18); *l'Église romaine en face de la Révolution* (1859, 2 vol. in-8); *le Cardinal Consalvi*, mémoires avec introduction et notes (1864, 2 vol. in-8); *Histoire des trois derniers princes de la maison de Condé* (1866, 2 vol. in-8); *Histoire de Louis-Philippe et de l'orléanisme* (1867, 2 vol. in-8) : *Bonaparte ou le cardinal Consalvi* (1866, in-8), etc. — Il est mort à Vincennes, le 1er janvier 1875.

CREUZET (André), ancien député français, est né à Lyon, le 5 décembre 1798. Il servit d'abord dans les gardes du corps. Nommé sous-préfet d'Ambert le 30 juillet 1847, il fut révoqué en 1848. Maire de Saint-Flour et membre du Conseil général pour le canton nord de cette ville, il entra, en décembre 1854, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2e circonscription du Cantal et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obint

12 [illegible] voix sur 30 [illegible] votants, et en 1869 [illegible] sur 29 [illegible]. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

CRISAFULLI (Henri), auteur dramatique français, né à Naples en 1827, fit ses études à Paris au collège Charlemagne, comme élève de l'institution [illegible]. Débuta au théâtre par une série de drames en cinq actes, en collaboration avec M. Édouard Devicque, mort en 1863 : *César Borgia* (1855, Ambigu); *Marie Stuart en Écosse* (1856, [illegible]); *les Deux faubouriens* (1857); *Gérard Giroufle* (1858). Il produisit aussi [illegible] une première comédie qui eut peu de succès : *Ernest Remel* (Vaudeville, 1861).

M. Crisafulli a donné depuis, seul ou avec divers collaborateurs, un assez grand nombre de comédies et de drames : *le Démon du jeu* (Gymnase, 1863); *M. et Mme Fernel*, tiré du roman de M. Ulbach (Vaudeville, 1864) : *le Passé de M. Jouanne* (Gymnase, 1865); *le Fou d'en face*, comédie en 1 acte (1866), *la Chouanne*, tirée du roman de M. P. Féval (Ambigu, 1867); *les Loups et les agneaux*, comédie en cinq actes (1868); *Autour du lac*, comédie en un acte (1869); *les Postillons de Fougerolles*, drame en 5 actes (1873) ; *la Falaise de Penmarck*, drame en 5 actes (même année); *l'Idole*, drame en 4 actes (1875); *l'Affaire Coverley*, drame en cinq actes (1876) ; *Lord Harrington*, comédie en 5 actes., etc. M. Crisafulli a publié, en collaboration avec M. Gustave [illegible], la série de romans intitulés : *les Invisibles de Paris* (1866-1867, 5 vol. in-18) : il a donné seul *Berthe* (1872, in-18), et traduit du hollandais : *Max Avelaar* (2 vol).

CRISENOY (Jules-Étienne DE), administrateur français, né à Crisenoy (Seine-et-Marne), le 1er avril 1831, entra à l'École navale de Brest, en sortit aspirant de 2e classe en 1848, et fut promu enseigne en 1852. En 1859, il donna sa démission, et traita dans la *Revue contemporaine*, *le Journal des économistes*, etc., diverses questions spéciales à la marine marchande et militaire. Pendant le siège de Paris, il fut commandant du 17e bataillon de la garde nationale, puis lieutenant-colonel, et après avoir contribué à délivrer les membres du gouvernement de la Défense dans l'échauffourée du 31 octobre, il prit une part brillante à l'affaire de la Gare-aux-Bœufs (décembre) et à la bataille de Buzenval. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris 34 921 voix. Nommé préfet de l'Ain le 10 septembre 1871, il passa à la préfecture de l'Aisne (1872), puis à celle de Seine-et-Oise le 13 avril 1876. Il remplaça, le 18 décembre 1877, M. Durangel, comme directeur de l'administration départementale et communale au ministère de l'intérieur. M. Jules de Crisenoy a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi ses travaux, extraits des différents recueils auxquels il a collaboré, nous citerons : *Études sur la situation économique des Antilles françaises* (1860, in-8) : *les Ordonnances de Colbert et l'inscription maritime* (1862, in-8) ; *l'État-major et les officiers de vaisseau depuis Richelieu jusqu'à nos jours* (1864, in-8) ; *la Campagne maritime de 1692* (1865, in-8) ; *le Sauvetage des naufragés* (Exposition de 1867-1868, [illegible]); *Mémoire sur l'inscription maritime* (18[illegible], in-4), etc.

CRISPI (François), homme politique italien, ancien ministre, est né à Ribera, province de Girgenti (Sicile), le 4 octobre 1819, d'une famille grecque établie en Sicile, et qui prétendait descendre de la maison patricienne des Crispa di Roma. Il fit son droit à Palerme, y acheva brillamment ses études et vint se faire inscrire au barreau de Naples. C'est là que, dans les rangs de la jeunesse napolitaine, ennemie de la tyrannie de Ferdinand II, il prit part aux conspirations qui soulevèrent le royaume des Deux-Siciles en 1848. L'insurrection de Palerme le compta au nombre de ses plus ardents promoteurs. Il devint député, secrétaire général de la guerre, et, pendant deux années entières, inspira de toute son énergie la résistance sicilienne. Après la victoire des régiments suisses, M. Crispi quitta la Sicile pour venir en France et ne cessa de travailler, dans son pays d'adoption, à la délivrance de sa véritable patrie. En 1859 et 1860, il fut l'organisateur de la nouvelle révolution sicilienne. Frère d'armes de Bixio et de Garibaldi, ce fut lui qui décida le futur dictateur à passer en Sicile. Il débarqua à Palerme avec le général et ses *mille* volontaires, et sut également se battre et gouverner. Pendant l'expédition de Naples, ce fut encore lui qui réorganisa l'administration, tandis que Garibaldi poursuivait la conquête, et qui prépara l'annexion du royaume des Deux-Siciles au reste de l'Italie.

Élu membre du premier parlement italien par la ville de Palerme, M. Crispi y prit, dès le mois de mars 1861, l'attitude et y acquit l'influence digne de son grand talent d'orateur et des services éminents qu'il avait rendus à la cause italienne. Il devint bientôt le chef de la fraction la plus avancée de l'opposition constitutionnelle, et chaque nouvelle élection parlementaire ne fit que confirmer sa situation et son autorité. On résumait ainsi son programme : réforme administrative et financière et liberté illimitée. Ce fut l'entente du parti Crispi avec l'ancien tiers-parti piémontais qui, en 1867, produisit le nouveau ministère Ratazzi. Acceptant la monarchie comme symbole de l'unité, il s'efforça de réconcilier le parti radical avec elle, en la poussant résolument dans la voie des réformes. Aux élections générales de 1876, il se vit porté et élu dans plusieurs collèges, opta pour celui de Bari, et, au début de la session, fut nommé par une forte majorité président de la Chambre (21 novembre 1876).

L'année suivante, au moment où la rentrée au pouvoir, en France, du parti de « l'ordre moral » semblait une menace pour les intérêts du royaume d'Italie, M. Crispi fit des voyages presque officiels en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en Hongrie; il reçut à Berlin, à Londres, un accueil à la fois solennel et cordial dont la presse européenne se préoccupa (septembre 1877). Quelques semaines plus tard, un remaniement du cabinet Depretis le faisait appeler au ministère de l'intérieur (27 décembre). Il ne l'occupa que deux mois et donna sa démission le 6 mars 1878. Ce n'était pas la politique, mais des circonstances tout à fait privées qui l'éloignaient du pouvoir : à l'occasion d'un mariage qu'il venait de contracter, le 26 janvier, il se révéla que M. Crispi était déjà, depuis 1854, marié religieusement, et dans des conditions qui rendaient l'union légitime et valable en Italie, à une femme dont il s'était séparé en 1874 : ce qui le mettait sous le coup de l'accusation de bigamie.

M. Crispi qui a fondé et rédigé plusieurs journaux, *l'Apostolato* (Palerme, 1846), *il Precursore*, (Ibid. 1859), *la Riforma* (1865), a publié, en 1865 une brochure remarquée, sous ce titre : *Republica ed monarchia*, dirigée contre la politique mazzinienne.

CROIZETTE (Sophie-Alexandrine), actrice française, née à Saint-Pétersbourg le 19 mars 1847, fut élevée à Versailles et passa ses examens d'in-

titutrice à Paris. Après avoir hésité quelque temps sur le choix d'une carrière, elle reçut des leçons de M. Bressant et se présenta au Conservatoire, où elle remporta un premier accessit, puis un premier prix de comédie. Sollicitée par M. Montigny, directeur du Gymnase, elle préféra entrer à la Comédie-Française et y débuta dans le rôle de Célimène et dans celui de la reine Anne du *Verre d'eau* (1869). Après avoir joué un certain nombre d'autres rôles, dont le meilleur fut celui de Suzanne du *Mariage de Figaro*, elle faillit quitter la Comédie-Française par suite des rivalités qu'elle y soulevait; mais elle s'y maintint et fut nommée sociétaire le 1er avril 1873. Elle obtint son premier succès dans *l'Été de la Saint-Martin*, comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy, et fut également applaudie dans *Jean de Thomeray* de MM. Augier et Sandeau. Toutefois, ce furent les audaces scéniques avec lesquelles elle interpréta un rôle du *Sphinx* de M. Feuillet qui, plus encore que son talent, provoquèrent la curiosité du public et l'exposèrent aux critiques de la presse. Mlle Croizette s'est exercée depuis, non sans succès, dans le répertoire de M. Alex. Dumas fils: le *Demi-Monde*, où elle joua le personnage de la baronne d'Ange, et *l'Étrangère*, où elle fit applaudir celui de la duchesse de Septmonts. Elle a tenu l'un des principaux rôles dans la reprise du *Marquis de Villemer* au Théâtre Français.

CROIX D'HEUCHIN (Ernest-Charles-Eugène-Marie, marquis DE), ancien sénateur français, est né à Paris le 27 août 1803. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fit la campagne d'Espagne en qualité de sous-lieutenant, et obtint la croix de la Légion d'honneur (1823). Il était capitaine de hussards lorsqu'il quitta le service (1832), pour exploiter ses grands domaines en Normandie. Il créa, dans le département de l'Eure, quelques établissements industriels, et depuis 1827 il fit partie d'un grand nombre de commissions hippiques. Il fut appelé au Sénat dès la création (janvier 1852), et promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863. — M. de Croix-d'Heuchin est mort au château de Francwaret (Belgique), le 14 mars 1874.

CRONHOLM (Abraham), historien suédois, né le 22 octobre 1809, à Landskrona (Scanie), où son père était bourgmestre, fit ses études à l'Université de Lund (1825-1829), où il devint professeur ordinaire d'histoire septentrionale (1832). Il est membre de plusieurs sociétés savantes de Suède ou de l'étranger. On lui doit plusieurs importantes publications historiques : *les Waringues* (Wæringarne, Lund, 1832, in-8); *Souvenirs de l'ancien Nord* (Forn-nordiska-Minnen, 1833-1835, 2 vol. in-8); *la Ligue catholique et les Huguenots* (Catolska Ligan og Huguenoterna, 1839, in-8); *De Snorronis Sturlonidis historia* (1843, in-8); *De Sueciæ nobilium ordine ante unionem Calmariensem instituto* (1847-1848, 5 parties, in-8); *Histoire politique de la Scanie, d'après des sources imprimées ou manuscrites* (Skanes politiska historia efter tryckta och otryckta Kællor, 1846-1851, 2 vol. in-8); *la Guerre de Trente ans* (Trettioaragakriget; Norrkeping, 1847-1849, avec 1 carte et 9 plans), en collaboration avec G.-H. Mellin; *Histoire de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe* (Sveriges Historia under Gustav II Adolphs Regerings, 1857, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré activement au *Dictionnaire biographique des hommes connus de la Suède* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Mæn, 1835-1857, 23 vol. in-8).

CROS (César-Isidore-Henri), statuaire français, né à Narbonne (Aude) le 16 novembre 1840, élève de MM. Jouffroy, Etex et Valadon, débuta par des bustes et des médaillons, puis après de longues et sérieuses recherches, exécuta des cires selon les procédés des anciens « imagiers ». Parmi ses œuvres les plus remarquées en ce genre, nous citerons : *Mme Fanny A. P...*, buste (1870); *Mlle J. A. D...*, buste (1872); *le Prix du tournoi*, bas-relief (1873); *la Promenade*, bas-relief (1874); *Isabeau de Bavière*, buste (1875); on doit aussi à M. Cros : *Adolphe Guéroult*, buste en bronze (1873); *Voltaire*, buste en marbre, pour l'École normale; *la Chevauchée*, bas-relief en bronze (1875); *Washington*, buste colossal en plâtre (1876); *les Druidesses*, bas-relief (1877); *la Belle au bois dormant*, figurine en cire (1878).

CROSS (Richard-Asheton), homme politique anglais, né à Red Scar près de Preston, en 1823, fit ses études à l'école de Rugby et au collège de la Trinité de Cambridge. Admis au barreau de Londres (Inner-Temple) en 1849, il exerça quelques années comme avocat, puis se tourna vers la vie politique; en mars 1857, il fut élu membre de la Chambre des communes à Preston comme candidat conservateur et représenta ce bourg jusqu'en 1862. A la fin de 1868, il fut renvoyé à la Chambre comme représentant de la circonscription sud-ouest de Lancastre. Au mois de février 1874 M. Disraeli, chargé de former un ministère, appela M. Cross, comme secrétaire d'État, au département de l'intérieur. M. Cross se montra l'un des soutiens les plus fermes de sa politique. Il a particulièrement défendu à la tribune, au moment de la marche victorieuse des armées russes sur Constantinople, la demande de subside ayant pour objet d'appuyer par une augmentation de forces militaires l'action diplomatique de l'Angleterre dans le règlement de la question d'Orient (février 1878).

CROUY-CHANEL DE HONGRIE (François-Claude-Auguste, prince DE), publiciste français, né à Duisbourg (Prusse), le 31 décembre 179[illegible] durant l'émigration, appartenait à la famille princière de ce nom, qui descend de l'ancienne maison souveraine de Hongrie, par André II, dit le Jérosolimitain (1204-1235). Rentré en France sous le Consulat, il fit ses études à Grenoble. Après 1814, il fit partie de la maison militaire de Louis XVIII. Il donna sa démission en 18[illegible], exécuta divers voyages et embrassa, en 18[illegible], la cause de l'indépendance hellénique. En 18[illegible] il s'associa, en Espagne, à de grandes affaires financières et industrielles, dans lesquelles il [illegible] avec Aguado, une fortune qu'il perdit ensuite. Après avoir été mêlé, en 1830 et dans les années suivantes, à des affaires politiques qui eurent du retentissement, il entra dans l'intimité du prince Louis-Napoléon, fonda le *Capitole*, fut un des chefs du parti napoléonien, et se vit impliqué dans les poursuites auxquelles les tentatives de ce parti donnèrent lieu. Il était à Rome en 1848, et contribua à faire reconnaître la nouvelle république par le pape. M. de Crouy-Chanel de Hongrie, dont les filles ont été reconnues princesses et citoyennes romaines par Pie IX, fut nommé, en 1848, commandeur de l'ordre de Grégoire le Grand. Il avait été fait chevalier de Saint-Louis en 1816. Le prince de Crouy-Chanel élevait des prétentions sur la couronne de Hongrie et sur le duché de Modène, lorsque, au mois de septembre 1866, il fut impliqué dans l'affaire du détournement au préjudice du Comptoir d'escompte de Paris (Affaire Dupray de la Mahérie). Il put prendre la fuite. — Il est mort le 31 août 1873.

[illegible] de Crouy-Chanel avait publié en 1857 [illegible] : *De la Noblesse et des* [illegible] *dans les sociétés chrétiennes.*

CROY-CHANEL (comte André-Rodolphe-[illegible], dit *Raoul* DE), ou CROY-CHANEL, [illegible] français, né à Amiens, en 1797, [illegible] à la même famille que le précédent et [illegible] de l'ancienne maison royale de [illegible], pendant vingt-cinq ans, [illegible] d'Indre-et-Loire. Marié à une [illegible] d'Argenson, il a eu quatre enfants, [illegible].

[illegible] : *[illegible] statistiques, historiques et* [illegible] *sur le département d'Indre-et-Loire* ([illegible]); *Louis XI et le Plessis-lès-Tours* ([illegible], in-8), avec M. H. Louyrette; [illegible] *de la France* (1853, in-12); *[illegible]* (1855, in-18); *Faurette* (1861, 2 vol. in-12), roman de mœurs sous Louis XV; [illegible] d'un paysan, etc. (Châtellerault, [illegible]); *[illegible] et paysage des jardins* (1864, [illegible]), etc. Il a collaboré à *l'Artiste*, au *Conservateur*, [illegible], etc. Le comte Raoul de [illegible] a aussi cultivé la peinture. Élève de Valenciennes [illegible], pour le paysage, il exposa [illegible] aux Salons de 1822 et 1824.

CROWE ([illegible] STEVENS, mistress), femme de lettres anglaise, née vers 1803, à Borough [illegible], épousa, en 1822, un [illegible] de l'armée anglaise. Son début [illegible] fut une tragédie classique, *[illegible]* (1838), qui passa à peu près [illegible]. Elle écrivit ensuite plusieurs romans : *[illegible]* (Manorial Rights) et *les* [illegible] *de Suzanne Hopley* (Suzan Hopley's [illegible]), dont le théâtre rendit le sujet populaire; *Lilly Dawson* (1847), où elle démontrait [illegible] sur le développement de [illegible]; *les Aventures d'une Beauté* (The Adventures of a Beauty, 1850), et *Linny Lockwood* ([illegible]).

La traduction qu'elle donna, en 1848, de *la* [illegible] *de Prévorst* (the Seeress of Prevorst) du [illegible] Kerner, amena mistress Crowe à [illegible] du magnétisme animal, [illegible] même fort avant dans cette voie [illegible], elle publia successivement : *le Côté* [illegible] *de la Nature* (the Night side of Nature, [illegible]), recueil de récits, d'accidents et d'observations [illegible], une série de contes fantastiques, *Lu-*[illegible], *ou Mystères de la vie* (Light [illegible], [illegible]).

CROWE (Joseph-Archer), journaliste, critique [illegible] et écrivain anglais, né à Londres, le [illegible] 1825, fut élevé à Paris, avec ses dix [illegible] par son père, correspondant du [illegible], et passa sa jeunesse dans la [illegible] des célèbres peintres français [illegible] époque. Il renonça à la carrière [illegible] à Londres les fonctions [illegible] du *Morning Chronicle*; mais il quitta [illegible] s'attacher avec M. Ch. Dickens [illegible] *Daily News* (1846), dont il fut tour à [illegible] à Londres et le correspondant à [illegible]. Vers cette époque il se prit de passion pour [illegible], et fit deux voyages dans le [illegible] de l'Europe pour en étudier les œuvres [illegible], dans une de ces tournées, avec [illegible] Cavalcaselle (voy. ce nom), voué au [illegible] et aux mêmes recherches. Ce dernier [illegible] à Paris, après l'avortement de la [illegible] de 1848, les deux amis ré[illegible], avec une merveilleuse unité [illegible] aussi que de style, *l'His-toire de l'ancienne peinture flamande* (History of early flemisch painting, Londres, 1857; 2e édit., 1872), et commencèrent ensemble la préparation d'une œuvre plus importante, menée lentement à fin, au milieu des circonstances de la vie qui les séparèrent l'un de l'autre : c'est *la Nouvelle histoire de la peinture en Italie du IIe au XVIe siècle* (a New history of painting in Italy, from, etc.; Ibid., 1864-72, 5 vol.).

Pendant le cours de ce travail, M. Crowe était envoyé, comme correspondant et dessinateur du *London illustrated News*, en Turquie (1853-54), puis en Crimée, à l'occasion de la guerre d'Orient (1855-56) : il passait ensuite aux Indes et prenait la direction d'une école des Beaux-Arts à Bombay. Ramené en Europe pour sa santé, il suivait, en 1859, la campagne d'Italie, comme correspondant du *Times* : enfin, en 1860, il entrait au service du gouvernement anglais, comme consul général à Leipzig, d'où il passa à Dusseldorf.

Les deux *Histoires* précédentes ont été traduites en allemand, la première par Springer (Leipzig, 1875), la seconde par Max Jordan (Ibid., 1869-76, 6 vol.). M. Crowe a en outre rédigé, d'après *l'Histoire de la peinture* de Kugler un *Manuel des écoles de peinture allemandes, flamandes et hollandaises* (Handbook to the german, flemish and dutch schools of painting; Londres, 3e édit., 1874).

CROZET-FOURNEYRON (Émile), industriel et député français, né à Saint-Étienne (Loire), le 22 avril 1837, devint l'un des principaux constructeurs-mécaniciens du département. Il fut secrétaire général de la préfecture de la Loire, pendant la guerre de 1870. Conseiller général depuis le 8 octobre 1871, pour le canton sud-est de Saint-Étienne, il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans la 2e circonscription de Saint-Étienne, et fut élu par 10 186 voix, contre 2382 obtenues par le candidat constitutionnel. Il siégea à gauche et fit partie du groupe de l'Union républicaine. L'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent, après l'acte du 16 mai 1877, un vote de confiance au ministère de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre, par 11 146 voix, contre le candidat officiel et légitimiste, M. de La Rochetaillée, qui en obtint 5100.

CRUIKSHANK (George), fameux caricaturiste anglais, est né à Londres, le 27 septembre 1792. Fils d'un dessinateur de quelque mérite, qui l'initia dès l'enfance aux principes de son art, il fut d'abord marin et acteur, et ne songea à tirer parti de son crayon que pour venir en aide à sa famille. A vingt ans, il s'associa avec un journaliste pour publier le *Météore*, recueil illustré qui n'eut qu'une existence éphémère. Ce fut vers 1815 qu'il se fit connaître dans un genre très goûté des Anglais. Ses premières séries de caricatures morales et politiques eurent une vogue que les suivantes soutinrent. Telles furent : *la Maison du marin, l'Homme de la lune, le Cordonnier politique, l'Échelle du mariage, la Vie de Londres* et *la Vie de Paris*, accompagnées d'anecdotes et d'esquisses de mœurs; *Légendes allemandes, Contes d'Italie, Types irlandais, les Anglais peints par eux-mêmes* (1837), et une foule de publications pittoresques, alors fort à la mode.

Parmi les dessins qu'il prodigua ensuite dans les livres d'étrennes, les almanachs, les journaux, les albums de toute sorte, nous nous bornerons à rappeler les séries qui ont obtenu le plus d'approbation : *l'Humoriste*, complété par *les Pointes d'esprit; Tom Pouce*, le conte de *John Gilpin, Robinson Crusoé, la Phrénologie*

en action, *le Dimanche à Londres*, *Mon portefeuille*; les illustrations des premiers romans de M. Dickens; *les Vieux marins*, *le Palais du gin*, *la Bouteille*, où l'ivrognerie est flétrie avec une grande vigueur, etc. La collection du *Punch* et celle du *Comic Almanack*, dont il fut le constant collaborateur, fournissent aussi de nombreuses preuves de son talent pour la caricature.

M. Cruikshank, s'est également exercé dans la peinture, et on remarqua de lui, aux Expositions de l'Académie royale, quelques toiles de genre : *le Trouble-fête*, *une Situation imprévue*, *le Costume à la mode*, *Cendrillon*, *un Coup de sonnette* (1855); etc. — Il est mort à Londres, le 1er février 1878.

CRUVEILHIER (Jean), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Limoges, le 9 février 1791, fit ses études médicales à Paris, où il eut pour maître Dupuytren, et fut reçu docteur en 1816, avec une thèse remarquable intitulée : *Essai sur l'anatomie pathologique*. Forcé, par des raisons de famille, de retourner à Limoges, il y exerça la médecine. Mais il revint bientôt à Paris et fut reçu le premier au concours de l'agrégation. Quelque temps après, il fut appelé à Montpellier, pour occuper une chaire dans la Faculté de cette ville. Il publia, en 1822, le premier volume d'un *Traité de médecine opératoire éclairée par l'anatomie et la physiologie*. En 1825, à la mort de Béclard, M. Frayssinous, grand maître de l'Université, demanda à la province un homme dont il connût les tendances religieuses, et choisit M. Cruveilhier. Celui-ci se remit avec ardeur à l'étude de l'anatomie. Il reconstitua, en 1826, l'ancienne Société anatomique. Son cours, préparé par d'infatigables études, devint l'un des plus suivis. Ce *Cours* parut imprimé de 1834 à 1838 (4 vol. in-8).

Cependant, d'autres fonctions avaient ramené M. Cruveilhier vers le premier objet de ses études, l'anatomie pathologique. Successivement médecin de la Maternité, de la Salpêtrière, de la Charité, il profita des immenses matériaux que son service mettait à sa disposition, pour commencer le bel ouvrage qui a pour titre : *Anatomie pathologique du corps humain, ou Description avec figures lithographiées et coloriées des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible* (1829-1840, 41 livraisons formant 2 forts vol. grand in-fol., avec 233 planches). Cette œuvre capitale désignait l'auteur pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par Dupuytren. Il y fut installé le 3 août 1835. L'année suivante, il entrait à l'Académie de médecine. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1867. — Il est mort aux environs de Limoges, le 6 mars 1874.

M. Cruveilhier a encore publié, sans compter d'importants *Mémoires* dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine: *Discours sur les devoirs et la moralité du médecin* (1837); *Vie de Dupuytren*; *Anatomie du système nerveux de l'homme, représentée par des planches de grandeur naturelle* (1845, in-folio); *Traité d'anatomie descriptive* (1851); *Traité d'anatomie pathologique générale* (1849-1864, 5 vol. in-8), etc.

CRUVELLI (Sophie CRUWELL, dite), cantatrice allemande, est née à Bielfield (Prusse), le 12 mars 1829, d'une famille originaire d'Italie, établie en Allemagne et exploitant une fabrique de tabac. On a dit, mais peut-être sans fondement, qu'elle débuta sur plusieurs scènes de l'Allemagne, et qu'elle passa ensuite en Italie, où elle modifia son nom. Elle paraît avoir chanté d'abord à Venise où ses débuts furent si brillants qu'ils la firent engager immédiatement au Théâtre Italien de Londres; elle y parut à côté de Lablache, de Mmes Sontag et Jenny Lind, et les succès qu'elle y obtint dans *Norma*, *la Fille du régiment*, *la Somnambule*, *Fidelio*, *Nabuco*, etc., amenèrent son engagement au grand Opéra de Paris. Elle y parut, en 1854, dans Valentine des *Huguenots*, puis dans *les Vêpres siciliennes*, et s'y fit remarquer par la puissance de sa voix et son jeu passionné. On a dit que Meyerbeer lui destinait *l'Africaine*. Mais, à la fin de 1856, Mlle Cruvelli épousa le baron Vigier, et fut perdue pour le théâtre. La baronne Vigier ne chanta plus que dans les salons et dans de rares concerts de charité, surtout à Nice. On a cité, entre autres, celui qu'elle offrit, en mars 1868, au prince et à la princesse de Prusse. Elle s'est essayée à la composition musicale.

CUCCHIARI (Dominique), général et homme politique italien, né à Carrare, au mois de juillet 1806, fit ses études de droit à Pise où il obtint le grade de docteur en 1826. De passage à Modène en 1831, il prit part au mouvement révolutionnaire de cette époque, s'engagea dans la garde mobile et suivit jusqu'à Ancône le général Zucchi. De là, il passa en France, y séjourna un an, puis entra au service de don Pedro, comme simple sergent-major au 2e régiment d'infanterie légère de la Reine. Il fit le siége d'Oporto, fut nommé sous-lieutenant, lieutenant et décoré de la Tour et de l'Épée. Deux ans plus tard, il passa au service de la reine d'Espagne avec le grade de capitaine, et devint chef de bataillon en 1838, et lieutenant-colonel en 1840. Il ne rentra en Italie qu'en 1848, prit, à Modène, le commandement du régiment de ligne organisé dans ce pays, et fut plus tard colonel du 4e régiment d'infanterie avec lequel il combattit à Novare. Nommé au commandement d'une brigade en 1854, puis major général en 1855, M. Cucchiari, après avoir combattu vaillamment pendant quatorze heures, à San Martino (Solferino), où sa division se trouvait des plus engagées, fut promu lieutenant général sur le champ de bataille (1859). Il fut élu dans sa ville natale député au 1er et au 2e Parlement italien. Il a été fait grand officier des Saints-Maurice et Lazare et de la Légion d'honneur.

CUCHEVAL-CLARIGNY (Philippe-Athanase), journaliste français, né à Calais (Pas-de-Calais), le 1er février 1822, fit de brillantes études et obtint le prix de discours français au concours qui eut lieu, en 1838, entre tous les colléges des départements. Il vint à Paris, acheva ses classes au collége Henri IV, où il eut pour condisciple et, dit-on, pour ami le duc d'Aumale; puis il entra à l'École normale et y fit partie de la section d'histoire. Reçu agrégé, il ne se sentit point de vocation pour l'enseignement public, suivit les cours de l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste, accepta la place de bibliothécaire à l'École normale, puis devint conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Vers 1845, il fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, et, jusqu'en 1848, il combattit le ministère Guizot. L'un des fondateurs de *la Liberté de penser*, il y inséra, sous le seul nom de Clarigny, entre autres articles, une très piquante étude sur *le P. Lorique, sa vie et ses écrits* (1847).

Après la révolution de Février, M. Cucheval fut porté sans succès candidat à la Constituante; bientôt il se montra très hostile à la République, et se rattacha, sous les inspirations de M. Véron, à la politique de l'Élysée. Dévoué au gouvernement du 2 décembre, il eut la direction du *Constitutionnel*, qui recevait fréquemment les com-

[illegible]; mais, à la suite de quelques [illegible] qui [illegible] à croire qu'il interp[illegible] la presse officielle, il donna sa démission [illegible] par M. A. Renée. Depuis lors, il publia de nombreux articles dans le *Moniteur*, [illegible], et dans la *Revue des Deux Mondes*, où il traita surtout les questions relatives à l'Angleterre et à l'Amérique du Nord. Au commencement de 18[illegible], il prit la direction de la *Presse*. M. [illegible] a été promu officier de la Légion d'honneur le [illegible] 18[illegible].

On a publié à part : *Histoire de la presse en Angleterre et aux États-Unis* (1857, in-18) ; *les Budgets de la guerre et de la marine en France et en Angleterre* (18[illegible], in-8) ; *Considérations sur les banques* [illegible] (18[illegible], in-8) ; *Histoire de la Constitution* [illegible] (18[illegible], in-8) ; *Des Institutions représentatives et des garanties de la liberté* (1874, in-8), etc.

CUGIA ([illegible]), général italien, né vers 1820, d'une des plus nobles familles de Sardaigne, entra au service dans l'arme de l'artillerie, et [illegible] ses grades très rapidement. Il était [illegible] de la guerre de 1859, et le comte de Cavour avait pour lui une estime toute particulière. À la mort de ce ministre, M. Cugia, tout [illegible] major général, entra dans le cabinet [illegible], comme sous-secrétaire de la guerre. À la Chambre, il porta dans la discussion des questions militaires autant d'autorité que [illegible] août 1861, il donna sa démission [illegible] la disposition du ministre [illegible]. En août 1862, lorsque Garibaldi se [illegible] en Sicile, le général Cugia fut nommé préfet de Palerme, en remplacement du marquis de [illegible]. Un décret du 17 août lui confia [illegible] politique dans l'île ; mais, en [illegible] de l'expédition garibaldienne [illegible] à Turin comme trop modéré, et [illegible] au bout de quelques jours. Le général [illegible] partie de plusieurs cabinets, comme [illegible] et comme ministre de la [illegible] ce dernier poste en août 1866, [illegible] de la Vénétie, il proposa lui-même [illegible] qui devaient se traduire par [illegible] millions sur le budget de la guerre. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur. — Le général Cugia est mort à Rome [illegible].

CUGNOT (Louis-Léon), statuaire français, né à [illegible] 18[illegible], élève de Dieboldt et de [illegible], remporta, en 18[illegible], le prix au concours [illegible] avec *Mézence blessé préservé par* [illegible]. Il a envoyé aux divers salons : [illegible] les cris de *Jupiter enfant*, [illegible] (18[illegible]), réexposée en bronze [illegible] par l'État ; *Retour d'une fête de* [illegible], statue en plâtre (18[illegible]), réexposée en [illegible] ; *Cérès rendant la vie à Triptolème*, [illegible] en marbre (18[illegible]) acquis par l'État ; [illegible], statue de bronze (18[illegible]) ; *Fi*[illegible] mémoire de *Crespel-Délisse*, [illegible] France de l'industrie sucrière ; [illegible], évêque d'Arras, buste en marbre ; [illegible] du Pérou défendant son [illegible], statue de bronze (1870), com[illegible] l'ensemble du monument com[illegible] en dehors du Palais de l'Industrie. [illegible] a en outre exécuté des travaux [illegible] pour des monuments publics : [illegible] de pierre, pour la Trinité ; [illegible] en pierre pour le parc de Saint-[illegible] pour le pavillon de la Cour [illegible] Palais de Justice ; *le Gaz et le Pa*[illegible] pour l'Opéra ; *la Science*, statue [illegible] de la Sorbonne ; *la Patrie*, statue en granit pour le monument funèbre des généraux Clément Thomas et Lecomte. M. Cugnot a obtenu deux médailles de 3e classe, en 1863 et en 1867 (Exposition universelle), deux médailles en 1865 et en 1867 et la croix de la Légion d'honneur en 1874.

CULLEN (Paul), prélat catholique irlandais, archevêque d'Armagh, né à Dublin, le 27 avril 1803, quitta de bonne heure son pays natal, acheva ses études théologiques dans les séminaires d'Italie, et, après avoir reçu la prêtrise, vint se fixer à Rome, où il entra dans les bureaux de la chancellerie du Vatican ; il y dirigea, pendant plus de quinze ans, les affaires religieuses d'Irlande. A la mort du docteur Crolly, archevêque d'Armagh (1849), la nomination de son successeur ayant donné lieu, parmi les évêques suffragants, à un dissentiment d'opinions, le pape Pie IX y mit fin en consacrant *motu proprio* l'abbé Cullen archevêque et primat de l'Église catholique irlandaise (24 février 1850) ; l'année suivante, il passa à l'archevêché de Dublin. Le nouveau prélat, se mêlant aussitôt aux affaires politiques, s'éleva, dans ses *Lettres pastorales*, contre le système d'éducation mixte, imposé par le gouvernement dans les Universités et les collèges d'institution récente, mettant au-dessus des lois humaines l'infaillibilité papale.

L'archevêque de Dublin est, en outre, auteur d'un ouvrage curieux, où, corrigeant les lois de l'astronomie d'après les idées théologiques du moyen âge, il s'efforce de démontrer l'immobilité de la terre et la révolution du ciel tout entier autour de cet infime centre de l'univers. Elevé au cardinalat en 1866, il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1871. — M. Cullen est mort le 24 octobre 1878.

CULLERIER (Auguste), médecin français, né à Paris, en 1805, appartient à la famille des célèbres spécialistes de ce nom. Fils de Cullerier neveu, mort en 1845, il commença, sous sa direction, ses études médicales, fut reçu docteur en 1832, et arriva peu après, par concours, au bureau central. Il a été successivement attaché, comme médecin, à l'Imprimerie royale, au bureau du XIe arrondissement et à l'hôpital du Midi, et membre du conseil de surveillance de l'assistance publique. Décoré de la Légion d'honneur en août 1848, le docteur Cullerier a été promu officier le 14 août 1861. — Il est mort le 3 août 1874.

On a de lui sa thèse inaugurale, *sur les Affections syphilitiques* (1832), qui fut d'abord fort remarquée ; *Des Affections blennorrhagiques* (1861, in-8) ; *Précis iconographique des maladies vénériennes* (1861-1866, in-18), et des mémoires spéciaux dans les *Mémoires* de la Société de chirurgie, dont il était membre.

CUMMING (révérend John), pasteur et théologien écossais, est né dans le comté d'Aberdeen, le 10 novembre 1810. Lorsqu'il eut terminé ses études et pris ses degrés en théologie (1838), il vint à Londres, où ses conférences religieuses lui firent la réputation du plus habile prédicateur de cette ville et d'un adversaire infatigable de la hiérarchie ecclésiastique du catholicisme. Membre de l'Église d'Écosse, il combattit les ministres désignés sous le nom de dissidents presbytériens.

Ses ouvrages sont nombreux ; nous signalerons les plus répandus : *Essai sur l'Apocalypse* (Apocalyptic sketches) ; 3e édit., 1855) ; *la Vie moderne* (Daily life) ; *les Voix de la nuit* (Voices of the night) ; *les Voix du jour* (Voices of the day) ; des *Lectures bibliques* (Sabbath readings on the New Testament, 1853 ; on the Old Testament, 1854) ;

Dieu dans l'histoire (God in history; 9e édit., 1856); *la Destinée des nations ou l'Avenir de l'Europe* (the Destiny of N.; 1861); *la Septième fiole* (the Seventh vial; 1870).

CUMONT (Arthur-Timothée-Antoine-Victor, vicomte DE), ancien représentant français, ancien ministre, est né à Angers le 19 avril 1818. Fondateur et rédacteur en chef du journal *l'Union de l'Ouest*, publiée à Angers, sous les auspices de M. de Falloux, il eut de vives discussions avec M. Veuillot. Il défendait les idées de M. Dupanloup sur l'infaillibilité pontificale au moment de la réunion du Concile du Vatican. Pendant les désastres de la guerre franco-prussienne, il attaqua les actes de la délégation du gouvernement de la Défense nationale, avec une véhémence qui valut à son journal une suspension de deux mois. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de Maine-et-Loire, le dernier sur onze, par 90 495 voix. A l'Assemblée nationale, il se fit inscrire au groupe du centre droit et de la droite modérée dit réunion Colbert. Il fut un des délégués de la droite chargés, dans l'entrevue du 20 juin 1872, d'imposer à M. Thiers une politique conforme aux vues de la majorité et fit partie de la première commission des Trente.

Après la chute du premier ministère de Broglie, le 24 mai 1874, M. le vicomte de Cumont fut appelé à prendre le portefeuille de l'Instruction publique dans le cabinet de Cissey. A cette occasion, les journaux répétèrent à l'envi que leur confrère s'était vanté de ne pas être bachelier. C'est sous son ministère que fut discuté le projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, qui accordait aux facultés rivales de celles de l'État le droit de collation des grades; mais il ne prit presque aucune part personnelle aux débats parlementaires dont cette loi fut l'objet. L'administration de M. de Cumont fut encore signalée par la réorganisation de l'École française d'Athènes, d'après un projet élaboré sous un de ses prédécesseurs (novembre 1874), par la promulgation de la loi relative à la création des facultés de médecine de Lyon et de Bordeaux, par l'établissement d'un concours pour l'art céramique à la manufacture de Sèvres (23 février 1875), par l'inauguration solennelle du nouvel Opéra, par la substitution du nom de lycée Fontanes à celui de lycée Condorcet, par le retentissement de certaines promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur, etc. M. de Cumont donna sa démission le 10 mars 1875 et reprit sa place sur les bancs de la droite. Il repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et, après la clôture des travaux de l'Assemblée, reprit la direction de son journal, sans y mettre sa signature. Au mois de juin 1879, il échoua à une élection partielle pour le Conseil général, dans un des cantons d'Angers.

CUNIN-GRIDAINE (Charles), industriel français, sénateur, fils de l'ancien ministre de la monarchie de juillet, est né à Sedan le 8 novembre 1804. Il siégea comme représentant des Ardennes, à l'Assemblée législative de 1849 et fut rendu à la vie privée par le coup d'État du 2 décembre 1851. Président de la Chambre de commerce de Sedan, conseiller général pour le canton sud de cette ville et membre du conseil municipal, il se rallia aux idées républicaines et fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec M. Toupet des Vignes, représentant sortant. Élu, le second, par 483 voix sur 580 électeurs, il prit place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine de la Chambre haute. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1865.

CUNNINGHAM (Alexandre), officier et archéologue anglais, né à Westminster le 23 janvier 1814, second fils du poète écossais de ce nom, fit ses études à l'Hôpital du Christ et au collège militaire d'Addiscombes. Lieutenant du génie en 1831 et aide de camp du gouverneur général des Indes en 1834, il fut envoyé en mission spécial à Caschmire en 1839 et devint ingénieur du ro d'Oude, puis chef de la mission du Thibet, enfi ingénieur en chef des provinces du nord-oues (1858). Il reçut en 1870 le titre d'inspecteur gé néral de l'archéologie indienne. En 1871, il a é fait membre de l'ordre de l'Étoile des Indes.

M. Alex. Cunningham a fourni de nombreu articles d'archéologie au *Journal de la Socié asiatique du Bengale* et à d'autres recueils. O cite spécialement de lui les travaux suivants *Bhilsa Topes ou Monuments bouddhiques de l'Ind centrale* (The Bhilsa Topes, or etc., 1854); *Ess sur l'ordre arien* (Essay on the arian order architecture, 1846); *Ladak sous le rapport ph sique, statistique et historique* (Ladak, physica etc., 1854). Ses *Rapports* sur les antiquités d nord de l'Hindoustan ont été publiés par ordre d gouvernement des Indes.

CURÉ (Gustave), ancien député français, est n le 11 messidor an VIII. Maire de Bordeaux e 1848, membre du Conseil général pour le canto de Blanquefort, il entra, en 1857, au Corps légi latif comme candidat de l'opposition pour la 1re ci conscription de la Gironde. En 1863, il fut réé comme candidat officiel, après deux tours de scr tin; il avait pour concurrent M. Lavertujon n'obtint que 13 384 voix sur 26 882 votants, c'e à-dire une majorité d'environ 40 voix. M. Curé fut pas réélu en 1869. Il a été nommé comma deur de la Légion d'honneur. — Il est mort Bordeaux le 20 mars 1876.

CURNIER (Léonce), administrateur et indu triel français, ancien député, a été longtemps f bricant de châles et de soieries à Nîmes. Par de M. Sibour, archevêque de Paris, il soutint, 1848, la candidature du général Cavaignac; m il ne tarda point à se rallier au gouvernement Louis-Napoléon, et, après le coup d'État, il f élu député de Nîmes. Comme fabricant, il obt plusieurs médailles du jury de l'industrie, et décoration de la Légion d'honneur le 26 juil 1839. M. Curnier a été successivement receve général des finances dans le Gard, dans le Ba Rhin et dans le Pas-de-Calais.

Il a publié : *le Cardinal de Retz et son temp étude historique et littéraire* (1863, 2 vol. in

CURTIS (George-Ticknor), jurisconsulte am ricain, né à Watertown (Massachusetts), le 28 no vembre 1812, entra en 1836 au barreau de Bosto qu'il n'a plus quitté. Il a fait aussi partie de Chambre basse du Massachusetts, mais n'a pris une part active aux affaires publiques. connu comme légiste, il a publié des trav remarquables parmi lesquels nous citerons : *Dro et devoirs des négociants maritimes* (Rights a duties of merchant Seamen, 1844); *Lois du dr de propriété littéraire* (Law of Copyright, 1847 *Commentaires sur la jurisprudence, la pratiqu la juridiction particulière des Cours des États-U* (1854); une *Histoire de l'origine, de la formati et de l'adoption de la Constitution des Éta Unis* (1855-1858), qui a fait sa réputation.

Son frère aîné, Benjamin-Robbins Curtis, à Watertown, le 4 novembre 1809, a fait parti comme lui, du barreau de Boston et de la Cham bre basse du Massachusetts. En 1851, le prés dent Filimore l'appela, comme juge associé, à l

[illegible] des États-Unis. Il rentra au barreau de Boston, en 18[illegible]. — Il est mort à la [illegible] le 15 septembre 18[illegible]4.

CURTIS (George-William), écrivain américain, né à Providence (Rhode-Island), le 24 février 18[illegible] [illegible] ses études à New-York et se rendit, à [illegible] ans, à West-Roxbury (Massachusetts) pour se joindre à l'association phalanstérienne de Brook Farm, fondée par M. W.-E. Channing et Emerson. Après avoir passé dix-huit mois dans cette sorte de thébaïde philosophique, il se [illegible] dans le New-Hampshire. En 1846, il partit pour l'Europe, qu'il parcourut en tous sens, fréquenta l'Université de Berlin, puis visita l'Orient, et revint aux États-Unis en 1850. Après une [illegible] malheureuse dans le commerce de la librairie, il fut nommé régent de l'Université de New-York [illegible].

M. Curtis a publié : *Voyage d'un Howadji sur le Nil* ([illegible] of a Howadji, New-York, [illegible]. *Howadji* est le nom qu'on donne en Égypte aux étrangers touristes ; *l'Howadji en Syrie* (the Howadji in Syria, Ibid., in-12) ; *le* [illegible] (Lotus Eating, Ibid., in-12). [illegible], il écrivit dans le *Putnam's Monthly*, le *Journal de Potiphar* (Potiphar Papers), publié [illegible] volume (New-York, 1853, in-12) : c'est [illegible] de scènes satiriques contre les prétentions [illegible] des commerçants enrichis. Il [illegible] journal et au *Harper's Magazine* [illegible] de variétés littéraires, et un [illegible] (1856).

CURTIUS (Ernest), philologue et archéologue allemand, né à Lubeck, le 2 septembre 181[illegible], [illegible] de sa ville natale, aux Universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin et se [illegible], en 18[illegible], avec le professeur Brandis à [illegible] en Grèce même ses [illegible] et les monuments de l'antiquité hellénique. [illegible] Müller le prit alors pour compagnon [illegible] son voyage d'exploration dans le [illegible] ce célèbre érudit mourut à [illegible] (1840), M. Curtius retourna en [illegible]. Après avoir obtenu, en [illegible] de docteur à l'Université de Halle, [illegible] quelques années dans les collèges [illegible], en 18[illegible], agrégé, puis professeur [illegible] à l'Université de cette ville, [illegible] précepteur du prince Frédéric-[illegible], fils du prince de Prusse. Il a gardé [illegible] jusqu'en 1850. Il résida depuis cette [illegible] Berlin, où son enseignement et ses [illegible] lui valurent un siége à l'Académie [illegible]. Il a été élu correspondant de [illegible] des inscriptions et belles-lettres le [illegible] 18[illegible]. Envoyé en Grèce, en 187[illegible], par [illegible] allemand, il y conclut la [illegible] à l'Allemagne le monopole [illegible] à Olympie.

[illegible] s'est exclusivement occupé de l'antiquité [illegible]. Le principal de ses ouvrages est [illegible] *Peloponnesus* (Gotha 1851-1852, [illegible]), avec la description de la Grèce, [illegible] son histoire et ses monuments. On [illegible] ses autres productions : *De Portubus* [illegible] (Halle, 18[illegible]) ; *Anecdota Delphica* [illegible] (18[illegible]) ; *Inscriptiones Atticæ duo-*[illegible] ; *l'Acropole d'Athènes* (Ibid., 18[illegible]) ; *Considérations pour* [illegible] *des côtes grecques* (Zur Geschichte [illegible] Griechen, Ibid.) ; [illegible] l'émigration ionienne [illegible] Wanderung, Ibid.), [illegible] sur les inscriptions des sources et [illegible] en Grèce (18[illegible]) ; *Histoire de la topo-*

graphie de l'Asie Mineure (Beitraege zur Geschichte etc., Ibid., 1872), publiée à la suite d'un voyage fait dans ce pays avec Strack ; *Éphèse*, récit (Ephesos, Ibid., 1874). M. E. Curtius a donné en outre plusieurs mémoires et dissertations aux revues archéologiques de l'Allemagne. Ses discours ont été publiés, en 1875, sous ce titre : *Antiquité et temps présent* (Alterthum und Gegenwart, gesamm. Reden, etc.).

CURTIUS (Georges), philologue allemand, frère du précédent, est né à Lubeck, le 16 avril 1820. Attiré aussi par les études philologiques, il fut reçu docteur en 1842, devint professeur à l'institution de Blochmann à Dresde et fut agrégé, en 1845, à l'Université de Berlin. Quatre ans après, il fut appelé à Prague pour y occuper la chaire de philologie classique. En 1851, il devint, dans cette ville, professeur ordinaire et directeur du séminaire philologique ; en 1854, il passa à Kiel, et en 1862, à Leipzig, comme professeur de philologie classique.

On a de M. Georges Curtius : *De Nominum græcorum formatione* (Berlin, 1842) ; *Rapport de la grammaire comparée avec la philologie classique* (die Sprachvergleichung in ihrem Verhaeltniss zur klassischen Philologie, Dresde, 1845 ; 2e édit., 1848) ; *Rapport de la grammaire comparée avec la grammaire grecque et latine* (Sprachvergleichende Beitraege zur griechischen und lateinischen Grammatik, Berlin, 1846) ; *De Nomine Homeri* (Kiel, 1855) ; une *Grammaire grecque* à l'usage des colléges (Prague, 2e édit., 1855), qui a été traduite en italien ; *Principes d'étymologie grecque* (Leipzig, 1873) ; *le Verbe dans la langue grecque* (das Verbum in, etc., Ibid., 1873) ; des discours et dissertations académiques.

CURZON (Paul-Alfred DE), peintre français, né à Migné (Vienne), le 7 septembre 1820, entra dans l'atelier de Drolling vers 1840, dans celui de M. Cabat en 1842, et débuta au Salon de 1843 par un *Petit paysage*. Après un voyage d'une année en Italie, il obtint à l'École des beaux-arts le second prix de paysage historique (1849), et dut à M. Chenavard d'être envoyé deux ans en Italie. Il revint par la Grèce, parcourut la Morée avec MM. Charles Garnier et Edmond About, et rejoignit à Syra MM. Vivier et Théophile Gautier, prêts à regagner la France. M. de Curzon a exécuté surtout des paysages, entre autres : *les Houblons* (1845) ; *Vue des bords du Clain*, un *Site d'Auvergne*, *les Rives de la Loire* (1846) ; *les Ondines*, *les Parques de Béranger* (1848) ; *Au bord de l'eau* (1849) ; trois envois de Rome, *Démocrite en méditation*, *les Ruines de Pæstum*, une *Vue de Terracine* (1852-1855) ; une double vue de *l'Acropole d'Athènes*, et *les Bords du Céphise* (1855) ; *Dante et Virgile sur le rivage du purgatoire*, *Aveugles grecs*, *Vue d'Ostie*, *Femmes de Picinisco*, *Albanaise* (1857) ; *Psyché*, *le Tasse à Sorrente*, *Près des murs de Foligno*, *Près de Civita-Castellana* (1859) ; *Ecco fiori*, souvenir des bouquetières de Naples ; *Au fond des bois*, une *Lessive*, *Halte de pèlerins à Subiaco*, *Famille de pêcheurs dans l'île de Capri*, *l'Ilissus et ruines du temple de Jupiter près Athènes* (1861) ; *Ave Maria*, *Petite fille de Gaïnaro*, *le Vésuve* (1863) ; *la Vendange à Procida*, *Ruines d'un pont romain sous les murs de Narni* (1864) ; *l'Ange consolateur* ; *Au bord d'un torrent dans les Apennins* (1865) ; *Rêve dans les ruines de Pompéi* ; un *Portrait* (1866) ; plusieurs des tableaux déjà cités, à l'Exposition universelle de 1867 ; *la Decinerèsse*, *Vue prise à Ostie* (1868) ; *Vue prise sur la côte de Sorrente*, *les Bords du Clain à Poitiers* (1869) ; *la Naissance d'Homère*, *Au bord*

de l'Océan (1870); *Vue de la rade de Toulon*, *le Ruisseau des Moulières près Toulon* (1872); *Au bord d'un ruisseau* (1873); *le Premier portrait*; *Sérénade dans les Abruzzes* (1874); *Triptyque* (1875); *Ruines du temple de Jupiter près d'Athènes* (1876); *Graziella* (1877); *Près d'un puits public*, souvenir d'Amalfi; *les Ruines de l'Acropole d'Athènes en 1852* (1878); une nouvelle *Vue de la rade de Toulon*, *Pèlerins romains*, à l'Exposition universelle de 1878.

Cet artiste a produit en outre quelques essais de lithographie, des aquarelles et plusieurs pastels ou dessins estimés : *la Sérénade*, des *Baigneuses*, *le Tonnelier de Nuremberg*, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1857, trois rappels, en 1859, 1861 et 1863, et deux médailles aux Expositions universelles de 1867 et 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

CUSHING (Caleb), homme politique américain, né en janvier 1800, à Salisbury (Massachusetts), fit ses études au collège d'Harvard, où il professa les sciences pendant deux ans, puis il alla s'établir comme avocat à New-Buryport. En 1825, il fut nommé par cette ville membre de la Chambre législative du Massachusetts, et l'année suivante, sénateur. En 1829, il vint en Europe, et, à son retour, il publia : *Souvenirs d'Espagne* (Reminiscences of Spain, in-8), et *Revue historique et politique de la révolution en France* (Historical and political Review of the revolution in France, 1830, in-8). A cette époque, il écrivait de nombreux articles sur des questions d'histoire et de droit dans la *North american Review*. Envoyé en 1835 au Congrès des États-Unis, il siégea, jusqu'en 1843, dans le Sénat de sa province. C'est à ce moment qu'il soutint la conduite politique du président Tyler et qu'il abandonna les whigs pour passer au parti démocratique. Le président le choisit pour ministre, mais le Sénat refusa de ratifier la nomination. On lui confia alors une mission en Chine, et, en 1844, il conclut un traité qui établit pour la première fois des relations diplomatiques entre les États-Unis et le Céleste-Empire.

En 1847, au plus fort de la guerre du Mexique, M. Cushing demanda que la Chambre élective du Massachusetts votât 20 000 dollars pour équiper un régiment de volontaires, et, comme sa proposition fut rejetée, il avança lui-même la somme, et fut choisi comme colonel du régiment qu'il avait formé. Peu de temps après, il commanda plusieurs corps de volontaires, avec le titre de général de brigade, sous les ordres des généraux Taylor et Scott. Nommé pour la cinquième fois, en 1850, membre de la législature au Massachusetts, et, en 1852, juge à la Cour suprême, il obtint du président Pierce le portefeuille de la justice (*attorney general*), et il se fit remarquer, dans les événements ultérieurs, par ses accusations acerbes contre l'Angleterre, à propos des enrôlements faits pour l'armée anglaise aux États-Unis, et qui furent la principale cause du renvoi du ministre plénipotentiaire anglais, M. Crampton. A l'avénement de M. Buchanan (4 mars 1857), il rentra dans la vie privée.

Réélu en 1860, il chercha sans succès à faire nommer président et vice-président des États-Unis MM. Breckenridge et Lane et se prononça, pendant la guerre de sécession, pour le parti fédéral. En 1866, il fut l'un des trois commissaires désignés par le président Johnson pour la codification des lois du Congrès. Il prit part au traité par lequel la Russie céda à l'Amérique ses possessions du nord-ouest et négocia, en 1869, un autre traité avec la Colombie pour le percement de l'isthme du Darien. Arbitre dans la question du règlement d'indemnité provoquée par l'affaire de l'*Alabama*, il publia, en 1873, un travail intitulé *le Traité de Washington*, où les procédés des arbitres anglais étaient appréciés avec sévérité. En 1874, M. Grant l'appela aux fonctions de président de la Cour suprême, mais les dénonciations de ses ennemis l'obligèrent bientôt à résigner ces hautes fonctions.

CUSHMAN (miss Charlotte Saunders), artiste dramatique américaine, est née à Boston, le 25 juillet 1816. Après avoir chanté dans un concert avec miss Paton, elle fut vivement encouragée par cette célèbre cantatrice à étudier pour la scène, et, malgré les efforts de sa famille, débuta avec un grand succès à New-York, dans le rôle de la comtesse des *Nozze di Figaro*. A la Nouvelle-Orléans, où elle se rendit ensuite, elle perdit complètement la voix, à la suite d'une grave maladie causée par le changement de climat. Forcée de renoncer à l'opéra, elle se tourna vers la tragédie et le drame, et, après des études préparatoires, elle parut de nouveau en public dans le rôle de lady Macbeth. De retour à New-York, elle passa trois ans dans un théâtre de second ordre.

En 1845, miss Ch. Cushman vint en Angleterre, fut engagée au *Princess' Theatre* de Londres, et parcourut les principales villes de la province, jouant avec supériorité les rôles de Roméo, de Julia du *Bossu*, de Rosalinde, etc. — Elle est morte à Boston le 18 février 1876.

CUSTER (George-A.), officier américain, né à New-Rumley, le 5 décembre 1839, fut élève de l'École de West-Point, d'où il sortit en 1861 comme lieutenant de cavalerie. Il fit d'une manière brillante les campagnes de la guerre de sécession et obtint, en 1866, le brevet de major-général. Employé ensuite aux frontières du nord ouest, il eut de nombreux engagements avec les Indiens. En 1874, il dirigea dans des régions peu connues des montagnes Bleues, une expédition scientifique et militaire, dont il a publié dans les journaux des comptes rendus réimprimés sous le titre de *la Vie dans les plaines* (Life on the Plains; New-York, 1875). — M. Georges Custer, revenu aux frontières, y a trouvé une fin tragique: le 5 mai 1876, il tomba dans une embuscade d'Indiens à la brèche de Little-Horn, et fut massacré avec seize officiers et trois cents soldats.

CUVIER (Charles-Frédéric), conseiller d'État français, né à Montbéliard (Doubs), en 1798, est le neveu du célèbre naturaliste. Ayant terminé ses études de droit, il entra dans l'administration en 1822, et devint, sous Louis-Philippe, chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice, et maître des requêtes en service extraordinaire. Destitué par le gouvernement provisoire en 1848, il fut compris par les suffrages de l'Assemblée nationale au nombre des membres élus du nouveau Conseil d'État, et rappelé aux mêmes fonctions après le coup d'État du 2 décembre, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. Un décret du 30 avril 1860 le nomma sous-gouverneur de la Banque de France. M. Cuvier, décoré de la Légion d'honneur en 1845, a été promu officier en août 1850, et commandeur le 14 août 1862.

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste), littérateur français, membre de l'Académie française, né en 1802, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et obtint au concours général le prix d'honneur de rhétorique en 1819. Il fut, pendant deux ans, secrétaire de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, dont il partagea

[illegible] à Rome et à Florence. De retour en France, il [illegible], comme directeur des études, au collège Sainte-Barbe. En 1827, Louis-Philippe lui confia l'éducation du jeune duc d'Aumale, à la personne [illegible] resta attaché, comme secrétaire des commandements. Dès 1834, il entra au *Journal des Débats*, où il a jusqu'à la fin soutenu la cause de la [illegible]. Promu officier de la Légion d'honneur par M. de Salvandy, le 29 avril [illegible], il se présenta, en 1846, aux suffrages des [illegible], où l'administration ne put [illegible] sa candidature. Il fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. [illegible] le 11 avril 1866.

Sous l'Empire, il resta l'un des principaux rédacteurs des *Débats*. En 1872, il écrivit à ce journal une lettre empreinte d'un vif sentiment [illegible] libéral, au sujet de la démarche des [illegible] de la droite qui cherchaient à imposer à M. Thiers une politique conforme aux vues de la [illegible] monarchique. Cette lettre fut très commentée par la presse, et l'on parla même d'un [illegible] qu'elle aurait provoqué entre M. le duc [illegible] et son ancien précepteur. Ce fut [illegible] le prince lors de son entrée à l'Académie française (3 avril 1873).

[illegible] nombre des articles de critique de M. Cuvillier-Fleury ont été recueillis en [illegible] : *Portraits politiques* [illegible] (1851, in-18; 1852, 2 vol.); *Études historiques et littéraires* (1854, 2 vol. in-18); *Nouvelles Études* (1855, in-18); *Voyages et Voyageurs* (in-18; 2ᵉ édit., 1856); *Dernières études historiques et littéraires* (1859, 2 vol. in-18); *Historiens, Poëtes et Romanciers* (1863, 2 vol. in-18); *Études et Portraits* (1865-1868, 2 vol. in-18); *Posthumes et Revenants* (1879, in-18), etc.

CUVINOT (Louis-Joseph), ingénieur français, [illegible] à [illegible] (Oise), le 1ᵉʳ juin 1837, [illegible] l'École polytechnique d'où il passa à [illegible] et chaussées. Il fut envoyé en 1860, [illegible] du service hydrographique, [illegible] du Doubs, puis à Mantes. [illegible] la guerre contre la Prusse, il fut [illegible] de l'armement de Paris, [illegible] la pose d'un câble sous-fluvial qui [illegible] la capitale à la province; puis il se [illegible] auprès de M. de Freycinet. [illegible] à Saint-Dizier, il y resta jus[illegible] rappelé à Paris et mis à la tête [illegible] de la canalisation de la Seine et des [illegible] Paris. Lorsque M. de Freycinet fut [illegible] des travaux publics, en décembre [illegible] M. Cuvinot fut promu ingénieur en chef [illegible] au ministère, comme directeur du [illegible] chef du cabinet. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, [illegible] département de l'Oise. Il fut élu le second [illegible] voix sur 774 votants. Il dut don[illegible] de ses fonctions au ministère; [illegible], à titre provisoire, à la tête [illegible] service par décret du 18 jan[illegible] a pris place au Sénat sur les bancs [illegible] républicaine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1878.

CZAYKOWSKI (Michel), plus connu sous le nom de Sadyk-Pacha, miri-miran, commandant [illegible] des Cosaques de l'empire ottoman, est [illegible] au château de Halczyniec (en Podolie), [illegible] héréditaire de sa famille. Après [illegible] ses études à Krzemienec, il entra [illegible] sous les ordres de son beau-frère [illegible], dans le régiment qui prit une [illegible] part à la campagne de 1831 contre les Russes. Émigré en France l'année suivante, Czaykowski publia une série de contes et romans historiques qui eurent une grande vogue, et dont plusieurs furent traduits en français et en anglais. En 1840, il se rendit en Turquie comme agent du prince Czartoryski, visita les Cosaques Zaporogues, émigrés depuis près d'un siècle dans l'Asie Mineure, se fixa ensuite à Constantinople, fit une étude approfondie de l'état et des ressources de la Turquie, et soumit au gouvernement des mémoires manuscrits tendant à établir une forte organisation militaire et à rattacher les populations chrétiennes à l'empire.

La cour de Russie réclama à plusieurs reprises son renvoi de Constantinople, sans pouvoir l'obtenir; enfin, en 1850, elle renouvela sa demande avec une insistance telle que M. Czaykowski se crut contraint, pour échapper à son ennemie, de se faire musulman sous le nom de *Sadyk*. Lorsque la Turquie se vit forcée par les exigences de la Russie de lui déclarer la guerre, Sadyk, élevé au grade de pacha, fut chargé d'organiser un corps des Cosaques ottomans qui s'accrut bientôt d'un grand nombre de déserteurs de l'armée russe. Il rendit des services signalés pendant le siège de Silistrie, en manœuvrant avec sa cavalerie, de manière à ravitailler la place. Dans la Dobrutscha, il défendit pendant plus d'une heure, avec un seul escadron, le passage du pont de Touttcha contre trois bataillons ennemis. Après l'expulsion des Russes hors des Principautés, il fut nommé gouverneur militaire de Bucharest, et eut ensuite le commandement de l'armée turque en Bessarabie. En 1872, il quitta le service turc, sollicita et obtint de l'empereur de Russie la permission de retourner dans son pays, et se fixa à Kiew. Son fils fut reçu d'emblée, avec le grade de colonel, dans la garde impériale.

Czaykowski n'est pas moins connu comme poëte et comme romancier que comme soldat. Ses *Contes cosaques* ont été traduits en français (1857, in-18) par M. Wladislas Mickiewicz. L'auteur a aussi donné une série de romans historiques : *Wernyhora*, *Kirdjali*, *Étienne Czarnecki*, *l'Hetman de l'Ukraine*, etc., publiés de 1837 à 1840, et dont il parut plusieurs traductions en français, en anglais et en allemand. Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Leipzig (1862-1875, vol. I-XI); elle contient, outre les œuvres citées plus haut : *Bulgaria*, *Niemolaka* et *Dziwne zycia Polakow*.

CZERMAK (Jean-Népomucène), physiologiste et médecin tchèque, né à Prague (Bohême) le 17 juin 1828, étudia la médecine à Vienne, à Breslau et à Würzbourg, et prit le grade de docteur dans cette dernière ville en 1850. Après un voyage d'études, il devint médecin assistant de l'Institut physiologique de Prague et se fit inscrire à l'Université comme privat-docent pour la physiologie et l'anatomie microscopiques. Nommé professeur de zoologie et d'anatomie comparée à Gratz en 1855, il fut appelé, l'année suivante, à Cracovie, comme professeur de physiologie, et passa, deux ans après, avec le même titre, à Pesth. En 1860, il se démit de sa chaire et alla s'établir à Prague, où il resta comme professeur privé jusqu'en 1865. A cette dernière date, il fut nommé professeur de physiologie à l'Université d'Iéna, qu'il abandonna en 1869, pour aller diriger à Leipzig un laboratoire fondé aux frais de particuliers, et dans lequel il fit des cours de physiologie expérimentale. — M. le docteur J.-N. Czermak est mort le 16 septembre 1873.

Ses travaux scientifiques ont fondé ou popularisé la laryngoscopie, la rhinoscopie et les nouvelles méthodes de traitement thérapeutique et

chirurgical du larynx. Ils lui ont fourni le sujet de leçons professées dans toute l'Europe et de nombreux mémoires publiés dans les recueils périodiques, principalement dans les *Bulletins* de l'Académie de Vienne. On cite à part : *le Laryngoscope et son emploi en physiologie et en médecine* (der Kehlkopfspiegel und seine Verwerthung für Ph. und Medicine; Leipzig, 1860), dont il a été donné une édition française avec le concours de l'auteur (Paris, 1860; in-8, fig. et pl.), et une série de *Leçons populaires de physiologie* (Populaere phys. Vortraege; Vienne, 1869).

CZERMAK (Jaroslav), peintre tchèque, frère du précédent, né à Prague le 1er août 1831, fut admis, en 1847, à l'Académie de sa ville natale, et eut pour maître Christian Ruben, sous les inspirations duquel il traita ses premiers sujets historiques : *Marius sur les ruines de Carthage*, et le *Massacre des compagnons de Wallenstein à Egra*. Après avoir voyagé pendant trois ans en Allemagne et en Belgique, il entra dans l'atelier de M. Wappers, à l'Académie d'Anvers. Il passa ensuite dans celui de M. Gallait. Plus tard, les leçons de M. Robert-Fleury complétèrent son éducation artistique. En 1858, M. Czermak était venu se fixer à Paris. Ses œuvres, accueillies avec succès dans les expositions françaises et étrangères, empruntent en général leurs sujets soit à l'ancienne histoire religieuse et politique de la Bohême, soit aux voyages exécutés par l'auteur en Moravie, en Hongrie, en Croatie, dans l'Herzégovine, la Dalmatie et le Monténégro. Elles ont de l'éclat, de la verve, une composition puissante, une grande richesse de costume. Nous rappellerons : *les Émigrants slovènes*, appartenant au roi des Belges ; *Entrée des Hussites avec Procope au Concile de Bâle*, dont le carton obtint le prix proposé par la ville de Prague; *Lomnicky*, pour le comte Czernin ; *les Dominicains prêchant la Foi catholique en Bohême ; Jeunes filles chrétiennes de l'Herzégovine enlevées par les bachi-bouzouks*, exposé à Paris au Salon de 1868; *Épisode de la guerre du Monténégro de* 1862, représentant des femmes monténégrines qui rencontrent dans la montagne un voïvode blessé (Salon de 1873); une suite de scènes de *Chasses* et de *Pêches* sur les côtes de France. Cet artiste a obtenu aux Expositions de Paris une médaille de 2e classe en 1861 et la médaille unique en 1868, la décoration de la Légion d'honneur le 12 août 1876. — Il est mort subitement à Paris le 25 avril 1878.

CZERSKI (Jean), sectaire allemand, né le 12 mai 1813, d'une famille pauvre, à Werlubien (Prusse occidentale), fut ordonné prêtre à Posen en 1842 et nommé vicaire dans un petit village polonais. Envoyé deux ans après à Schneidemühl en Silésie, il contracta mariage, et s'associa aux prédications du curé Ronge ; mais il ne s'entendit pas avec les autres chefs de ce mouvement, sur le symbole définitif à adopter pour l'*Église catholique allemande*. Nous citerons parmi ses écrits : *Justification de ma séparation d'avec l'Église officielle* (Rechtfertigung meines Abfalls von der rœmischen Hofkirche, Bromberg, 1845) et *les Dépouilles de la Papauté agonisante* (der Nachlass des sterbenden Papstthums, 1870).

CZETZ (Jean), révolutionnaire hongrois, né à Gidofalva (Transylvanie), en 1822, fils d'un officier de hussards, obtint, en 1842, le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie. En 1846, il entra dans l'état-major. Au commencement de 1848, le comité d'état-major autrichien lui donna un poste élevé au ministère de la guerre, et c'est lui qui dicta presque tous les rapports et les instructions de la guerre de Servie. Quelque temps après, il accompagna le ministre de la guerre, Messaros, au camp de Verbasz. Rapporteur militaire du comité de défense nationale, il fut bientôt nommé capitaine par Kossuth, puis chef d'état-major en Transylvanie. Il eut le commandement d'un corps de troupes dans cette province après le rappel de Baldacci. Bem lui confia la réorganisation de l'armée. Il se battit avec acharnement dans plusieurs rencontres importantes, entre autres à Hermanstadt. Nommé lieutenant-colonel, puis colonel, il devint, en mai 1849, commandant général de la Transylvanie. Une blessure au pied l'empêcha de prendre part à la campagne contre les Russes. Après la catastrophe de Vilagos, il revint en Hongrie, où il resta caché, puis gagna Hambourg, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

M. Czetz a publié une *Grammaire de la langue militaire hongroise, à l'usage des officiers allemands* (Anleitung zur Erlernung der ungar. Militarsprache; fur deutsche Offiziere), et des *Mémoires sur la campagne de Bem en Transylvanie dans les années* 1848 *et* 1849 (Hambourg, 1850).

CZOERNIG (Karl, baron), administrateur et statisticien allemand, né à Czernhausen, en Bohême, d'une famille roturière, le 5 mai 1804, fit ses premières études à Gitschin et à Prague, et son droit à Prague et à Vienne. Il était encore étudiant lorsqu'il publia son importante *Description de Reichenbach et de Gablenz* (Beschreibung von Reichenbach und Gablenz, Vienne, 1829). Il entra aussitôt dans l'administration, à Trieste, d'où il passa à Milan, comme secrétaire du gouvernement lombard. Il y composa de sérieux travaux d'histoire et de statistique : une *Étude sur la liberté du commerce à Venise* (Ueber den Freihandel von Venedig, Vienne, 1831); l'*Histoire de la constitution municipale de la Lombardie* (Geschichte der lombard. Gemeindeverfassung, Heidelberg, 1844), et des *Esquisses italiennes* (Italienische Skizzen, Milan, 1835).

Nommé, en 1840, directeur du bureau de statistique de Vienne, et secrétaire de l'empereur, M. Czœrnig fit publier sous sa direction des *Tables de statistique de la monarchie autrichienne* (Tafeln zur Statistik der œstr. Monarchie), qui ont continué de paraître, depuis 1840. En 1843, il devint conseiller de la Commission impériale, et en 1845 directeur de la Société de la navigation du Danube. Il voulut visiter lui-même les bords du fleuve et établir de bons rapports entre l'Autriche et les riverains. L'année suivante, il fut nommé conseiller impérial, à la suite d'un voyage en Turquie, en Grèce et en Asie Mineure, entrepris pour créer, par des traités avec le sultan et le roi des Grecs, des débouchés plus nombreux à l'industrie autrichienne et des relations plus suivies avec l'Orient.

M. Czœrnig fut, en 1848, un des représentants de l'Autriche à l'Assemblée nationale de Francfort, où il affecta de rester à peu près étranger aux questions purement politiques. A son retour, il entra, comme chef de la section de statistique, au ministère du commerce, et s'occupa spécialement du commerce maritime et des progrès de la marine autrichienne. En 1849, il fonda un journal politique et commercial, *Austria*. Nommé en 1850 conseiller ministériel, il fut chargé d'une mission à Hambourg, et de là se rendit à Trieste pour y organiser un tribunal central de marine, dont il reçut la vice-présidence. En 1852, il fut président de la commission centrale pour la conservation des monuments historiques, et devint chef de section du comité des monuments publics, directeur général des comptes, puis

[illegible] de fer de l'État. La même année, il [illegible] carte ethnographique de la monarchie autrichienne, accompagnée de plusieurs [illegible] de texte, qui contiennent les résultats de ses recherches et de ses travaux de dix années. En récompense, il fut nommé, en 1853, baron de [illegible]. En 1855, il représenta l'Autriche au congrès international de statistique à Paris, et fut [illegible] de la Légion d'honneur. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 4 mai 1872.

On cite encore de lui : *Ethnographie de la monarchie autrichienne* (Ethn. der œsterr. Mon.; Vienne, 1855-1858, 3 vol. in-4, avec cartes); *Établissements de l'Autriche* (1848-1858); *Description de la ville de Reichemberg* (*Bohême*), puis des *Études* sur les budgets de l'Autriche et de divers États de l'Europe.

D

D', DE, DE LA, DES, DU. Chercher à la lettre [illegible], les noms qui ne se trouvent [illegible].

DAA (Ludvig-Kristensen), homme politique et [illegible], né le 19 août 1809, dans la [illegible] (Nordland), où son père [illegible], fit ses premières études à l'école [illegible] de Bergen, et, en 1834, passa l'examen [illegible] à l'université de Christiania. Après y avoir [illegible] l'histoire comme professeur par[illegible], en 1838, à Paris et à Londres, pour y étudier l'économie et la politique. [illegible] (1839), il prit rang parmi les rédacteurs du [illegible], journal démocratique [illegible] dans les États scandinaves. Devenu l'un des chefs de son parti, il fonda, le 17 mai [illegible], le *Christiania-Posten*. Ses opinions [illegible]. Le *Storthing*, dont il fit partie pendant plusieurs sessions, lui confia, en [illegible], la charge de *statsrevisor*. Il fut élu, en [illegible], président de l'*Odelsthing*, et devint depuis [illegible] à l'école latine de Christiania. — Il est mort dans cette ville le 12 juin 1877.

[illegible] les *Actes des* x*e* *et* xi*e* *storthings* [illegible] (1844-1845; 1845-1847, 16 vol. [illegible]) un certain nombre de mémoires politiques [illegible] à l'enseignement, entre autres un *[illegible] suédois-norvégien* (Svensk [illegible]. Christiana, 1841, 2 vol. [illegible] sur l'ethnologie (Udsigt over [illegible], 1851); et une revue, l'*Investigateur*, qui parut de 1840 à 1843 (Granskeren, Ibid., [illegible]).

DABERT (Mgr Nicolas-Joseph) prélat français, [illegible] (Cher), le 17 septembre 1811, [illegible] aux séminaires de Bourges et de [illegible] et fut ordonné prêtre en 1835. [illegible] professeur de théologie au séminaire de [illegible] devint vicaire général de ce diocèse [illegible] était évêque. Il fut nommé évêque [illegible] par décret du 16 mai 1863, [illegible] le 28 octobre, et sacré à Viviers, le [illegible] de la même année. Il a reçu de [illegible] d'assistant au trône pontifical, [illegible] chevalier de la Légion d'honneur.

[illegible] ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, [illegible] de Mgr Dabert quelques publications [illegible] et de dévotion : *Histoire de [illegible] de Villeneuve*, dit l'Aumônier (Lyon, [illegible], 2e édit. augm., 1855, in-8); *la Bonne [illegible]* ou *Vie de Madame Julie Mailleral* [illegible]; *Vie de la Mère Marie-Arsène* [illegible], in-18); *le Mois de Saint-Joseph* [illegible], in-18) et *le Mois du Saint-Enfant* [illegible], 1864, in-18).

DACRES (sir Sidney Colpoys), amiral anglais, [illegible] 1805. Il entra au service à l'âge de douze ans. Lieutenant en 1827 à bord de *la Blonde* et [illegible] avec quatre canons et une division [illegible], il appuya les opérations du corps expéditionnaire français en Grèce devant le château de Morée. Nommé commandant en 1834, il croisa sur les côtes d'Espagne pendant plusieurs années avec *la Salamandre* et fut, en 1840, promu au grade de capitaine de vaisseau. Au moment de la guerre de Crimée, il était capitaine de pavillon de sir Charles Napier. Il reçut le commandement du *Sans-Pareil*, vaisseau de la flotte de sir Deans Dundas, se distingua devant Odessa à la prise de Redout-Kaleb et lors de la grande attaque de Sébastopol où *le Sans-Pareil* fut criblé de boulets. Élevé au grade de vice-amiral, en 1865, sir Sidney Dacres a été nommé lord de l'Amirauté en 1866 et promu amiral en 1870; il avait commandé successivement les escadres de la Méditerranée, de la Manche et des Indes occidentales. En 1872, il devint gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Grand-croix de l'ordre du Bain depuis 1871, il a été promu officier de la Légion d'honneur.

DAGNAN (Isidore), peintre français, né à Marseille, en 1794, a cultivé particulièrement le paysage, et emprunté la plupart de ses sujets à l'Italie, à la Suisse ou au midi de la France. Parmi ses principales productions, on cite : des *Jeunes filles romaines écoutant un berger* (1819); *Vue du lac de Genève* (1822), au grand Trianon; *Vue de Lausanne* (1822), au palais de Fontainebleau; *Vue prise en Dauphiné* (1827), au même palais; *Vue de Paris prise du quai de la Cité* (1831), une de ses toiles les mieux accueillies; une *Marine à Marseille* (1833), au musée du Luxembourg; *Vue de Dinan* (1836); *la Vallée de Lauterbrunn dans l'Oberland* (1841); *le Pont de Nice* (1843), et une *Vue d'Avignon* (1845), commandée par le ministre de l'intérieur; *le Lac de Genève*, *les Bords de l'Aar*, *le Vieux chêne Pharamond* (1857); *Forêt traversée par une rivière*, *le Ravin à Montreux*, *le Chemin de Battigny* (1859); *Bois de hêtres au bord d'une rivière*, *Route de Paris à Fontainebleau* (1864); *Une forêt*; *la Maison de Pétrarque* (1865); *Chemin de Pierrefonds à Battigny*; *Baden-Baden* (1866); *le Vieux hêtre de la reine Blanche*, dans la forêt de Fontainebleau; *les Bords de l'Aar* (1868); *le Vieux arbres de la Gorge-aux-Loups* (forêt de Fontainebleau), *le Chemin neuf de la vallée de la Solle* (1869); *Carrefour de Batigny à Pierrefonds*, près Compiègne; *Bords de la Sorgue à Vaucluse* (1870). Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en février 1836. — Il est mort à Paris, le 8 novembre 1873.

DAGUENET (Jacques-Adolphe), ancien magistrat français, sénateur, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), né le 7 juillet 1801, suivit la carrière de la magistrature, et en même temps celle de la politique. Procureur du roi avant la révolution de 1830, il conserva ces fonctions sous la monarchie de Juillet et fut successivement substitut du procureur général, avocat général et conseiller à la cour royale de Pau, puis

procureur général et enfin premier président de la cour royale d'Orléans. Il fut à plusieurs reprises envoyé à la Chambre des députés par le collège électoral de Saint-Palais (Basses-Pyrénées), siégea au centre et vota avec la majorité ministérielle. Il représentait dès lors le canton de Saint-Palais au Conseil général, dont il fut président.

Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Daguenet fut élu représentant du département des Basses-Pyrénées, le dernier sur neuf, par 39656 voix. Il prit place au centre droit, soutint la politique monarchique de la majorité, et après avoir repoussé l'amendement Wallon, adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Chargé par la commission d'initiative dont il était président, de rédiger le rapport sur la proposition de M. de La Rochefoucauld-Bisaccia pour le rétablissement de la monarchie (15 juin 1874), il conclut à la rejeter, comme contraire aux transactions établies entre les différentes fractions du parti monarchique. Il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans son département, à la fois sur la liste républicaine et sur celle de l'Union conservatrice, mais il adhéra particulièrement à cette dernière et fut élu, le dernier sur trois, par 495 voix sur 650 électeurs. Il siégea au Sénat dans le groupe des constitutionnels qui, après avoir voté constamment avec la droite pendant deux années, s'en sépara en grande partie, dans les premiers jours de mars 1878; il fut un de ceux qui déclarèrent reprendre leur indépendance. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

DAGUET (Alexandre), littérateur suisse, est né à Fribourg (Suisse), le 12 mars 1816. Après avoir été professeur d'histoire à l'École centrale de sa ville natale, de 1837 à 1843, il fut nommé successivement directeur de l'École normale du Jura bernois, professeur d'histoire à l'Académie de Lausanne (1846), directeur de l'École cantonale de Fribourg et vice-président du conseil de l'instruction publique de ce canton (1848-1857), puis professeur à l'Académie de Neuchâtel.

Son principal ouvrage est une *Histoire de la Confédération suisse*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (Neuchâtel, 1851, 2 vol. in-8 ; 7° édit. 1879, gr. in-8) : les dernières éditions contiennent des recherches sur l'époque des constructions lacustres. On peut citer en outre : *Études sur l'histoire littéraire de la Suisse avant le x° siècle* (Neuchâtel, 1847, in-8) ; *De l'Enthousiasme de la Suisse pour la cause de Neuchâtel* (Fribourg, 1858, in-8) ; *Abrégé de l'histoire de la Confédération suisse* (1871, in-8) ; *Manuel de pédagogie ou d'éducation* (1873, 2° édit., in-18), etc. M. Daguet a rédigé le journal *l'Émulation*, puis *l'Éducateur*, organe de la Société des instituteurs de la Suisse romande.

DAGUILHON-PUJOL (Pierre-Jean-Marie-Gustave), ancien député français, est né le 11 janvier 1792. Président de chambre honoraire à la Cour impériale de Toulouse, et membre du Conseil général pour le canton de St-Paul, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3° circonscription du Tarn, en 1863, par 17216 voix sur 22087 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 18 octobre 1865.

DAGUILHON-PUJOL (Pierre-Calixte-Emmanuel), homme politique français, député, fils du précédent, né à Lavaur (Tarn), le 2 juin 1828, entra à l'École polytechnique en 1848, et en sortit en 1850, dans l'artillerie de terre, devint lieutenant en 1853, et se retira avec le grade de capitaine. Porté, comme candidat officiel, dans la 3° circonscription du Tarn, aux élections générales de mai 1869, en remplacement de son père, il fut élu par 16116 voix sur 27784 votants; il siégea sur les bancs de la majorité, refusa de signer l'interpellation des 116, et vota pour la guerre. Disparu de la scène politique après le 4 septembre 1870, il essaya d'y rentrer aux élections de février 1876, obtint au premier tour de scrutin, dans l'arrondissement de Lavaur une minorité de 8241 voix, contre 10600 partagées entre ses quatre concurrents, et n'échoua, au scrutin de ballotage, que grâce à la division du parti conservateur. Après la dissolution de juin 1877, il se porta dans la même circonscription, comme candidat officiel et bonapartiste, et fut élu par 8273 voix, contre M. Marty, candidat républicain, l'un des 363. A la nouvelle Chambre, il prit place dans le groupe dit de l'appel au peuple. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

DAGUIN (Pierre-Adolphe), physicien français, né à Poitiers le 4 août 1814, fit ses études au collège royal de cette ville et entra à l'École normale en 1835, dans la section des sciences ; il en sortit en 1838, et fut chargé de la classe de physique au lycée de Moulins (Allier). Reçu agrégé des sciences physiques en septembre 1841, il fut nommé, la même année, professeur au collège royal de Tours, où il resta six ans. Il professait, en outre, un cours public de physique et de chimie appliquées aux arts. Il prit le diplôme de docteur ès sciences en décembre 1846, et fut appelé, en août 1847, à la Faculté des sciences de Toulouse. De la fin de 1866, à la fin de 1870, il fut directeur de l'observatoire de cette ville, et chargé du cours d'astronomie. Membre de l'Académie de Toulouse, il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

M. Daguin a rédigé divers mémoires sur la physique, principalement sur l'acoustique et la météorologie, lesquels ont été publiés, en général, dans le recueil de l'Académie de Toulouse. On lui doit, en outre, un *Traité de physique, avec les applications à la météorologie et aux arts industriels* (Toulouse, 1856-1859 ; 4° édition, entièrement refondue, 1878, 4 vol. in-8, nombr. fig.), le traité de ce genre le plus complet qui existe, et un *Cours de physique élémentaire*, à l'usage des lycées, etc. (1863, in-8, 760 fig. ; 2° édit., 1869) : ces deux ouvrages ont été exécutés à Toulouse, et la plupart des dessins faits sur bois par l'auteur lui-même, ont été gravés sous ses yeux.

DAHIREL (François-Hyacinthe-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Ploërmel (Morbihan), le 15 octobre 1804, petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de la Restauration, venait d'entrer dans la magistrature en 1830. Il donna sa démission et se fit inscrire au tableau des avocats de Lorient, où il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller municipal. Après la révolution de Février, candidat du parti légitimiste et des anciens conservateurs à la Constituante, il fut nommé représentant du peuple, le onzième sur douze, par 54000 suffrages. Il vota ordinairement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de se montrer très-hostile à la république, mais il combattit par ses votes la politique de l'Élysée et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Il s'abstint, pendant l'Empire, de prendre part aux affaires publiques.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Morbihan à l'Assemblée nationale, le quatrième sur dix, et prit place à l'extrême

[illegible]. Il se signala à plusieurs reprises par son ardeur monarchique, et fut l'un des onze représentants qui repoussèrent l'ordre du jour Batbie, exprimant la confiance de l'Assemblée en M. Thiers (30 janvier 1873). Quelques jours après, il présenta à la Chambre une proposition réglant la forme des relations du président de la République et de l'Assemblée, sorte d'attaque personnelle contre le représentant du pouvoir exécutif, qui fut repoussée par l'ajournement. M. Dahirel fut le seul représentant qui, dans la séance du 15 juillet 1871, vota contre le projet d'emprunt destiné pour la libération du territoire. — Il est mort à Cannes, le 6 février 1875.

DAHL (Wladimir-Iwanowitsch), littérateur russe, connu sous le pseudonyme de *Kosak Luganski*, est né à Saint-Pétersbourg en 1800. Élevé à l'École de marine, il servit dans la mer Noire pendant plusieurs années, prit part à la campagne de Pologne et à une expédition contre Khiva, et se fit remarquer de ses chefs autant par son intelligence que par sa bravoure. Rentré dans ses foyers vers 1835, il se consacra tout entier à des travaux littéraires, dont ses observations et ses voyages lui fournirent en partie le sujet. — Il est mort à Moscou le 3 novembre 1872.

On a de lui des romans et des nouvelles dont on loue le style et l'intérêt : *l'Ivresse* (Chmiel); *le Rêve et la Veillée* (Son i Jaw); *Ce qui n'a jamais existé et ce qui a été* (Wakeh sidorof [illegible] s bolom); *Récit de misère, de bonheur et de vérité* (Skaska o Nuchde, o Stschastii o Prawdě); *le Domestique* (Dwornik); *le Valet d'officier* (Denschtschik), etc.

DALLIÈRE (Julien), poète français, né à [illegible] (Maine-et-Loire), le 21 décembre 1812, bibliothécaire à la Sorbonne, de juin 1860 à 1870, est auteur des ouvrages suivants : *André Chénier*, drame en trois actes, en vers (Odéon, 1844); *Napoléon et Joséphine*, drame en cinq actes, en vers (reçu à la Comédie-Française en 1845, joué à l'Ambigu en 1848); *l'Aigle* (lu au Gymnase en septembre 1856); *les Restes de saint Augustin rapportés à Hippone*, *la Guerre d'Orient*, poèmes couronnés par l'Académie française (1856 et 1858). Ces œuvres ont été réunies, en 1860, sous le titre de *Drames et poèmes* (in-12). M. J. Dallière, qui, depuis 1870, s'est retiré à [illegible], a été décoré de la Légion d'honneur.

DAIN (Charles), ancien représentant du peuple français, né à la Guadeloupe, le 29 août 1812, fit ses études en France, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, et se fit recevoir avocat. Initié par M. V. Considérant aux doctrines phalanstériennes, il prit part, en 1833, aux discussions du Congrès européen, ouvert par l'Institut historique, et combattit, le néo-catholicisme de Buchez et Roux-Lavergne. Il publia dans la *Démocratie pacifique* des articles relatifs à la question de l'esclavage. Après la révolution de Février, élu représentant de la Guadeloupe par 10 996 voix, il prit place à la Constituante, dans le comité de l'Algérie et des colonies (20 octobre 1848), et vota avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très vive au nouveau gouvernement, et appuya la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et du siège de Rome. Aux élections complémentaires qui suivirent la journée du 13 juin, M. Ch. Dain, recommandé par la Montagne, fut nommé représentant du peuple dans le département de Saône-et-Loire, et continua de s'associer à tous les actes de l'opposition radicale. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé à la Guadeloupe, comme conseiller à la cour.

DALBIS DE SALZE (Guillaume-François-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Salze (Aveyron), le 20 novembre 1792, fut admis dans la magistrature sous le règne de Charles X, donna sa démission après la révolution de Juillet, et fit une opposition persévérante au gouvernement de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le septième sur dix, dans son département, fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, et vota avec la droite. En 1849, il revint à l'Assemblée législative, et suivit toujours pour guides les chefs de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la magistrature, et devint président honoraire du tribunal de Milhau.

DALHOUSIE (Fox Maule, 11e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, est né le 22 avril 1801, à Brechin-Castle (comté de Forfar). Jusqu'en 1852, il fut connu sous le nom de lord Fox Maule et jusqu'en 1860 sous celui de baron Panmure. Élevé à la grande institution de Charterhouse, il obtint un brevet d'enseigne au 79e de highlanders (1819), régiment qu'il suivit au Canada, où son oncle était gouverneur, et donna sa démission, après douze ans de service (1831), en apprenant que son père venait d'être appelé à la Chambre des Lords et créé baron Panmure. La même année, il épousa la fille de lord Abercromby. Élu membre du Parlement à Perth (1835), où il l'avait emporté sur sir R. Peel, il débuta dans la carrière politique, sous le ministère Melbourne, comme sous-secrétaire de l'intérieur (avril 1835), puis fut nommé vice-président du bureau de commerce (juin 1841).

Le retour du parti conservateur aux affaires en septembre 1841, lui fit reprendre, comme député de Perth, son siége à la Chambre des Communes, où il avait représenté de 1838 à 1841 le bourg d'Elgin. En 1842, il fut nommé recteur de l'université de Glasgow. Dévoué aux principes de l'école libérale, il n'appuya des mesures de sir R. Peel que la réforme des tarifs douaniers. Réglant sa conduite sur celle de lord John Russell, il rentra avec lui au pouvoir et fut chargé du secrétariat de la guerre (juillet 1846); il le garda six ans et s'y fit remarquer par son expérience militaire et sa bonne administration. Il passa ensuite au bureau de contrôle où la Compagnie des Indes avait besoin d'un homme influent pour faire renouveler son privilège, et quelques semaines après il était obligé de faire place au parti conservateur (février 1852). La même année, il quittait le nom de Maule pour prendre, en succédant à son père à la Chambre haute, le titre de lord Panmure, et l'année suivante, il était nommé gardien du sceau privé d'Écosse.

Lorsque le cabinet de la coalition attira à lui les hommes modérés, lord Dalhousie refusa d'en faire partie; il ne voulait accepter que d'un ministère franchement whig la difficile mission de réorganiser l'administration de la guerre (février 1855-février 1858). Il eut beaucoup à faire et fut loué de la fermeté et du dévouement avec lesquels il se mit à l'œuvre. En 1841, il fut nommé membre du Conseil privé; lord-lieutenant du comté de Forfar en 1849, il reçut les insignes de l'ordre écossais du Chardon (1853) et ceux de grand-croix du Bain (1855). — Lord Dalhousie est mort le 14 mai 1874.

DALL'ONGARO (Francesco), homme politique et littérateur italien, né en 1808, à Odezzo dans l'État de Venise, fit ses premières études au sémi-

noire Della Salute de sa ville natale, les compléta à Padoue et entra dans les ordres. Mais sa prédication colorée et trop indépendante déplut à ses supérieurs. On lui interdit de prêcher. Il passa alors à Trieste, renonça aux fonctions ecclésiastiques, se voua à l'enseignement libre et se fit journaliste. Associé à son parent Pacifico Valussi, depuis directeur de la *Perseveranza*, il fonda à Trieste et dirigea pendant plusieurs années la *Favilla*. Dans l'intervalle, il inonda de brochures et d'écrits italiens toutes les provinces illyriennes, et fonda avec Craogliero la première Société philotechnique de l'autre côté de l'Adriatique. En 1838 il composa, pour l'acteur Modena son ami, ses premiers drames : *Fornaretto, les Dalmates* et *Marco Cralievec*. En 1847, après un discours très-vif prononcé au banquet offert par Richard Cobden, il fut expulsé des provinces illyriennes. Il séjourna successivement à Sienne, à Florence, à Rome, à Venise, à Milan, à Turin, vécut avec Tommaseo et Manin, Cattaneo et Balbo, et composa vers cette époque le *Retour des trois couleurs*, hymne au son duquel commença le mouvement unitaire à Rome. Le pape lui proposa de prendre la direction de la *Gazette officielle*, il refusa, partit de Rome en mars 1848, s'engagea dans la légion universitaire et combattit avec elle sur le territoire vénète. Il fonda ensuite à Venise le journal intitulé : *Des actes non des paroles* (Fatti e no parole), fut le principal instigateur du mouvement du 11 août, se lia avec Garibaldi, et s'occupait avec lui à Ravenne de réorganiser la marine vénitienne lorsque Rossi fut assassiné.

M. Dall'Ongaro partit alors pour Rome afin d'y organiser la légion de Garibaldi. Les Romains le nommèrent membre de l'Assemblée constituante. Jusqu'à la prise de Rome, il cumula ce mandat avec la direction du *Moniteur romain*, et fut chargé, à cette même époque, d'aller mettre un terme à Ancône aux assassinats politiques. Après le siége de Rome, il se réfugia en Suisse, fut expulsé en février 1852, à la suite du mouvement insurrectionnel de Milan, et partit pour la Belgique où il passa quatre ans, reprenant, pour vivre, ses conférences sur Dante, qui lui avaient fait un nom à Trieste cinq ans auparavant. Il vint ensuite en France, prit part à la rédaction du *Courrier de Paris*, de la *Revue nationale*, plus tard de l'*Opinion nationale*, et fut sur le point d'être expulsé, à propos de l'attentat d'Orsini. Il rentra en Italie en 1859 et fut le correspondant de *la Patrie* jusqu'à l'époque du traité de Villafranca. Fixé à Florence, il faillit subir une nouvelle expulsion par les ordres du baron Ricasoli, qu'il put faire revenir sur son compte. Depuis, on créa pour lui, à Florence, une chaire de littérature dramatique ancienne et moderne.

A part ses nombreux articles dans les journaux, soit italiens, soit étrangers, M. Dall'Ongaro a publié un grand nombre d'écrits politiques et littéraires en prose et en vers, tous empreints de l'esprit patriotique et libéral. On peut citer : *Novelle nuove e vecchie*, scènes de la vie italienne (Florence, plusieurs édit.) ; *Fantasie drammatiche et liriche*, légendes, drames, hymnes (Florence) ; *Stornelli italiani*, chants populaires (Milan), qui ont obtenu un grand succès et exercé une sérieuse influence en Italie, *Il Venerdi santo*, scène de la vie de Byron (Padoue) ; *Poésie* (Trieste, 2 vol.) ; *Il Fornaretto, i Dalmati, da qui a cent'anni* (Turin, 2 vol.) ; *Bianca Capello*, drame en vers (Turin), l'une de ses œuvres les plus célèbres et les plus discutées ; *l'Ultimo barone*, drame (Milan) ; *Fasma*, comédie antique sur des fragments de Ménandre ; *Storia del Diavolo*, étude sur Dante (Milan) ; *Alghe della Laguna*, chants en dialecte vénitien (Venise) ; *Poesie e scene vernacole* (Venise). Il a publié en outre des biographies, celles de Pie IX, de M. Ricasoli, etc., fait jouer des pièces qui n'ont pas été imprimées et écrit des librettos d'opéras. — M. Dall'Ongaro est mort à Naples, le 10 janvier 1873.

DALLOZ (Édouard-Victor), avocat et homme politique français, né à Paris, le 24 mai 1827, est le fils aîné du célèbre jurisconsulte, Désiré Dalloz, auteur du *Répertoire méthodique*, habituellement désigné sous son nom. Il devint député au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement, dans la 1^{re} circonscription du Jura. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 29 753 voix sur 30 356 votants, et en 1869, 14 475 sur 23 550. Il fut, pendant sept ans, secrétaire de la Chambre. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 23 août 1862 et commandeur au 15 août 1869.

On doit à M. Éd. Dalloz, à part sa collaboration au grand ouvrage paternel, un *Commentaire du décret du 21 janvier 1852 et de la loi du 13 juin 1851 sur la garde nationale* (1852) ; un *Traité sur la propriété des mines*; *Code civil annoté et expliqué* (1873-1875, 2 vol. in-4) ; *Code de l'enregistrement*, en collaboration avec MM. Ch. Vergé, N. Gavois et J. Janet (1878, in-4).

DALLOZ (Paul), frère du précédent, avocat et journaliste, est né à Paris, le 18 novembre 1829. Il devint, après le 2 décembre 1851, avec M. Turgan, l'un des deux directeurs du *Moniteur*, auquel il fournit divers articles. C'est lui qui présida, en mai 1864, à la création du *Moniteur universel du soir*, le premier journal politique à 5 centimes, dont le tirage atteignit promptement le chiffre de 100 000.

A la fin de 1868, le ministre d'État, M. Rouher, retira aux deux journaux de M. Dalloz le caractère d'organes officiels, et, par un arrêté, fonda deux nouveaux *Moniteurs officiels de l'Empire français*, dont l'imprimeur M. Wittersheim fut l'adjudicataire. M. Dalloz revendiqua en justice la propriété exclusive du titre de *Moniteur*, et obtint un jugement du tribunal de commerce conforme à ses prétentions. Le ministre appela le nouvel organe du gouvernement simplement le *Journal officiel*. L'ancien *Moniteur* continua d'exister, avec ses deux éditions du matin et du soir, et fut pendant la guerre franco-prussienne l'organe officiel de la Délégation de Tours et de Bordeaux. M. P. Dalloz a été promu officier de la Légion d'honneur, le 16 mai 1874.

DALMAS (Pierre-Albert DE), homme politique français, député, né le 10 juin 1821, d'une des plus anciennes familles de France, est fils d'un officier de marine, devenu directeur au ministère de la justice et des cultes, mort en 1865. Reçu avocat à la cour royale de Paris, en 1843, il collabora à divers journaux politiques. En 1849, il fut attaché au ministère des affaires étrangères et chargé de différentes missions au Brésil, à la Plata, etc. De retour à Paris à la fin de 1851, il fut appelé par M. de Morny au ministère de l'intérieur et mêlé activement aux événements du 2 décembre. Peu après, le président l'attacha comme sous-chef, à son cabinet, et en 1852, il devint secrétaire de l'empereur. Il garda ces fonctions jusqu'en 1861.

Membre du Conseil général du Morbihan, dont il fut successivement secrétaire et vice-président, M. de Dalmas avait été présenté, comme candidat officiel pour la députation, dans la 3^e circonscription d'Ille-et-Vilaine, en décembre 1861, et élu sans opposition. Aux élections générales de 1863, il fut réélu par 19003 voix, sur 34651 vo-

[illegible]. Il fit partie de nombreuses commissions, notamment de celle du budget, et traita à la tribune quelques questions spéciales. Vers la fin de la législature, il se sépara sur plusieurs points du ministère, pour voter avec le nouveau tiers-parti [illegible]. Aux élections de mai 1869, candidat dynastique, mais non officiel, il obtint 21 521 voix sur [illegible] votants, contre 13 069 voix données à un second candidat dynastique, M. Thyl. Dans la courte session qui suivit il fut un des promoteurs de la demande d'interpellation des 116, qui provoqua le message de juillet et le sénatus-consulte de septembre 1869; il vota pour la guerre en 1870, et rentra dans la vie privée après le 4 septembre. En juillet 1874, les journaux signalèrent l'ardeur avec laquelle M. de Dalmas distribuait les photographies de l'ex-prince impérial. « Fidèle à la mémoire de l'empereur, disait-il, je suis dévoué à son fils. » Il se présenta néanmoins aux élections de février 1876, dans l'arrondissement de Fougères, avec une profession de foi républicaine, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par [illegible] voix. Il vota le plus souvent dans la nouvelle Chambre avec la minorité monarchique, dont il se sépara dans les questions religieuses. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des [illegible] députés qui accordèrent un vote de confiance au ministère de Broglie; mais il ne fut point honoré de la candidature officielle du gouvernement aux élections du 14 octobre, à cause de ses opinions anticléricales.

Membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine pour le canton de Saint-Brice, M. de Dalmas a concédé, entre Fougères et Vitré, le premier chemin de fer départemental établi en France. Il est auteur de quelques écrits, entre autres : *Le Roi de Naples, sa vie, ses actes, sa politique* (1851, in-8). Décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 18[illegible] et promu officier le 15 mars 1859.

[illegible]LY (César-Denis), architecte et publiciste français, né à Verdun, le 19 juillet 1811, étudia l'architecture sous M. Duban. Il s'associa ardemment, vers 18[illegible], au mouvement et aux idées de *la Phalange*. Chargé, de 1840 à 1845, de divers travaux d'architecture, il dirigea principalement la restauration de la cathédrale de Sainte-Cécile à Albi. En 18[illegible], il alla au Texas visiter la colonie [illegible] de Cabet. Membre d'un grand nombre de sociétés savantes, architecte diocésain du [illegible], il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Daly a exposé aux Salons de 1841 et 1846 un *Projet de décoration intérieure de la chapelle [illegible]* et les *Dessins de la restauration de la cathédrale d'Albi*, exécutés pour les Monuments historiques, et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 18[illegible], où ils ont obtenu une médaille de troisième classe. Il a fondé, en 1840, la *Revue de l'Architecture et des Travaux publics*, journal mensuel édité avec luxe, dans lequel il a donné le [illegible] d'un *Phalanstère*. Parmi ses publications, nous citerons : *Des Concours pour les monuments publics, dans le présent, le passé et l'avenir* (1861, gr. in-8); *l'Architecture privée au XIXe siècle sous Napoléon III* (1860-1864, 3 vol. in-fol.; 2e série, 18[illegible]-1870, 3 vol. in-fol.; 3e série, 18[illegible], fasc. 1-6, in-fol.); *Motifs historiques d'architecture et de sculpture* (1864-1867, [illegible] in-fol.; 2e série, 1874-1875, 20 livr. in-fol.); *Architecture funéraire* (1873, in-fol., 120 pl.); *les Théâtres de la place du Châtelet* (1874, in-[illegible], [illegible] pl.).

[illegible]MAS-HINARD (Jean-Joseph-Stanislas-Albert [illegible]), littérateur français, né à Madrid (Espagne), le 11 décembre 1805, fut élevé en France, étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat Il débuta dans la littérature par des *Chants sur lord Byron* (1824, in-8), suivis d'une adresse au roi. Il rédigea ensuite, sur les notes du baron Lamothe-Langon, les quatre premiers volumes des *Mémoires de la comtesse Du Barry* (1829). Plus tard il donna : *Napoléon, ses opinions et jugements sur les hommes et les choses* (1838, 2 vol. in-8), recueillis par ordre alphabétique. En 1847, il remplaça au Collége de France M. E. Quinet, suspendu par M. de Salvandy, et ouvrit son cours par une leçon sur l'esprit du théâtre espagnol; mais ayant à lutter contre une opposition très-bruyante, il fut forcé de se retirer. Nommé bibliothécaire au palais du Louvre le 30 décembre 1848, il devint, le 7 février 1853, secrétaire des commandements de l'impératrice. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1859.

M. Damas-Hinard s'est fait connaître surtout par ses nombreux travaux sur le théâtre espagnol, publiés dans *le Correspondant*, et par sa traduction de *Calderon* (1841-1844, 3 vol. in-12), de *Lope de Vega* (1842, 2 vol. in-12), du *Romancero espagnol* (2 vol. in-12), de *Don Quichotte de la Manche* (1847, in-12), du *Poëme du Cid* (1858, Imp. impériale, in-4). Il a donné, sous le titre de *Dictionnaire Napoléon* (1854, in-8), une édition abrégée de son premier recueil, et annoté l'ouvrage du marquis de La Gervaisais : *Un Prophète inconnu* (1850, in-12). Citons encore : *Buffon écrivain* (1864, broch. in-8).

DAMETH (Claude-Marie-Henri), économiste français, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 26 septembre 1812, vint achever ses études au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet à Paris et entra dans l'enseignement. Après avoir professé l'histoire au collège Louis-le-Grand (1833-1837), il s'attacha aux doctrines phalanstériennes, collabora à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique* et publia, en réponse aux attaques de Proudhon, une brochure intitulée : *Défense du fouriérisme*. En 1848 il se lança avec ardeur dans l'arène politique, fit partie de plusieurs clubs et fut deux fois incarcéré. L'état de sa santé le décida, en 1850, à se fixer à Nice, où il devint rédacteur du journal *l'Avenir de Nice*, qui, plus tard, contribua puissamment à l'annexion de ce comté à la France. A cette époque l'étude de l'économie politique le détacha tout à fait des utopies socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, son expulsion des États sardes fut demandée par le consul Aladenise, mais il put séjourner à Turin, grâce à la protection de Cavour. Il fut appelé en 1853, à la chaire d'économie politique à l'Académie de Genève, sur la recommandation du naturaliste Charles Vogt. Il fit, en outre, depuis 1864, sur la demande de la Chambre de commerce de Lyon, des conférences sur l'économie politique, qui eurent un grand succès. Membre de plusieurs sociétés savantes de l'étranger, il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales), le 23 décembre 1876.

A part les *Notions de science sociale*, exposé de la théorie phalanstérienne, qui eurent plusieurs éditions, M. Dameth a publié : *Mémoire sur la fondation des cités industrielles* (1849, in-8); *le Juste et l'Utile*, ou rapport de la morale avec l'économie politique, (1859, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; *Sur la Liberté du titre des matières d'or et d'argent en horlogerie et en bijouterie* (1863, in-18), écrit couronné dans un concours du canton de Neufchâtel, et qui depuis détermina le changement de la législation sur cette matière, dans ce canton et celui de Genève; *Introduction à l'étude de l'économie po-*

litique, cours fait à Lyon en 1864-1865 (1865, in-8), et dont une nouvelle édition est augmentée d'une *Étude critique sur le socialisme de la chaire* (1878); *Résumé d'un cours sur les banques publiques d'émission* (1866, in-8); *le Mouvement socialiste et l'Économie politique* (Genève; 1869, in-18); *la Question sociale*, conférences faites à l'Athénée de Genève en 1870 (1871, in-18); *les Bases naturelles de l'Économie sociale* (1872, in-18); *Mémoire sur les logements d'ouvriers* (1873). Il a collaboré à l'*Economiste français*, au *Journal des économistes*, etc.

DAMINOIS (Angélique-Adèle HUVEY, dame), femme de lettres française, est née à Clermont (Oise), le 21 décembre 1785. De 1819 à 1838, elle écrivit une douzaine de romans, qui ont eu leur heure de vogue, entre autres : *Alfred et Zaïda, Mareska et Oscar, Alaïs, ou la Vierge de Ténédos, Une Ame d'enfer*. Elle donna aussi, en 1823, *la Chasse au renard*, vaudeville, avec Vilain de Saint-Hilaire. — Mme Daminois est morte à Paris, le 5 mars 1876.

DAMOUR (Augustin-Alexis), minéralogiste français, membre de l'Institut, né le 19 juillet 1808, entra de bonne heure, au ministère des affaires étrangères, parvint au grade de sous-directeur, et donna sa démission en 1854 pour se consacrer entièrement aux études minéralogiques. Il a visité l'Amérique centrale et méridionale et les Antilles. Correspondant de l'Académie des sciences depuis le 21 avril 1862, il a été élu membre libre, le 23 décembre 1878. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 2 février 1854.

M. Damour s'est fait remarquer par ses analyses chimiques de minéraux peu connus, et sur lesquels il a publié des notes insérées dans les *Annales de mines*, les *Annales de chimie et de physique*, le *Bulletin de la Société géologique*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et autres recueils. Nous nous bornerons à citer : *Sur quelques Amalgames* (1859), *Analyses* de la *Humboldtilite* (1844), de la *Tantalite* (1847), de la *Brongnardite* (1849), de la *Descloizite* (1854), etc.; *Notice sur la composition de l'eau de plusieurs sources silicifères d'Islande* (1847) : *Examen des sables aurifères et platinifères* (1857); *Présence du platine et de l'étain dans les terrains aurifères de la Guyane* (1861); *Sur un albâtre calcaire provenant du Mexique* (onyx de Tecali) (1876). M. Damour, qui possède une des plus riches collections d'instruments de silex de l'âge de pierre, a publié un mémoire *sur la Composition des haches en pierre trouvées dans les tombeaux celtiques et chez les tribus sauvages* (1865). Mentionnons à part un mémoire sur la *Composition chimique des Millépores et de quelques Coralinées* (1857) et un autre se rapportant à son voyage : *Observations recueillies dans une traversée d'Europe aux Antilles* (1860).

DAMPIERRE (Élie DE), ancien représentant du peuple français, né au château de Jaumont (Landes), en septembre 1813, et fils d'un légitimiste, qui fut nommé pair de France par Charles X, professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions très libérales. Après avoir étudié le droit et fait de nombreux voyages à l'étranger, il sollicita sans succès le mandat législatif, comme candidat de l'opposition, en 1836 et en 1842. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 19000 suffrages environ, le dernier sur la liste des sept élus du département des Landes. Il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité et se prononça contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant des Landes à l'Assemblée nationale, le deuxième sur six, sur 54902 votants, et prit place à droite. Il échoua avec 4500 voix, contre M. de Guilloutet, aux élections générales du 20 février 1876. Lors du renouvellement des conseils généraux, le 8 octobre 1871, il fut élu conseiller pour le canton de Grenade.

M. de Dampierre a publié : *Races bovines de France, d'Angleterre, de Suisse et de Hollande* (1851, in-18; 2e édition, 1859); *les Eaux-de-vie de Cognac* (1858, in-8); *le R. P. de Ravignan* (1858, in-18); *De la Culture de la vigne et de la convenance de l'épamprage dans le département de la Charente-Inférieure* (1863, in-18).

DANA (Richard-Henry), poëte américain, né à Cambridge, le 15 novembre 1787, est fils d'un magistrat du Massachusetts, qui a été ambassadeur en Russie. Après avoir terminé ses études au collège d'Harvard, il se fit recevoir avocat; puis débuta dans la littérature par un discours prononcé, le 4 juillet, à l'occasion des fêtes anniversaires de l'indépendance américaine. De 1817 à 1820, il collabora à la *North American Review*, dirigée alors par J.-E. Channing, et, en 1821, il fonda l'*Idle Man* (le Désœuvré), où il fit insérer *Tom Thornton*, un de ses meilleurs contes.

Le talent poétique de M. Dana se révéla assez tard au public. A trente-huit ans, il envoya à la *New-York Review* sa première page : *Dying raven* (le Corbeau mourant, 1825). Le poëme du *Boucanier* (1827), qui peignait avec des couleurs ardentes les étranges mœurs de la vie libre des chasseurs, fut accueilli très favorablement. En 1833, parut un volume qui contenait quelques pièces nouvelles et tous les articles fournis par l'auteur aux divers organes de la presse. Depuis cette époque, à part de rares morceaux littéraires et des lectures faites en 1839, à Boston et à New-York, sur la poésie anglaise, M. Dana n'a rien ajouté d'important à la liste de ses productions, qui ont été réunies et publiées à New-York (*Poems*, 1850, 1 vol.). — M. R. H. Dana est mort dans cette ville en janvier 1879.

DANA (Richard-Henry), homme politique et écrivain américain, fils du précédent, né à Cambridge (Massachusets), le 1er août 1815, fut élevé à Harvard-Collège, mais fut forcé par une maladie d'yeux d'interrompre ses études, et entreprit un grand voyage dont il publia le très intéressant récit sous ce titre : *Deux ans au pied du Mât* (Two years before the Mast; New-York, 1837; plus. édit.). Ce livre, remarquable par la vérité des peintures de la vie du bord, a été distribué par ordre de l'Amirauté anglaise, aux équipages de la marine. Il se tourna ensuite vers l'étude du droit et s'établit avocat à Boston en 1840. Il publia alors un travail de droit maritime, *l'Ami du Marin* (the Seaman's friend; ibid., 1841), contenant un vocabulaire de marine, et qui lui fit une réputation spéciale dans cette branche de la jurisprudence. Il est connu en Angleterre sous le titre de *Manuel du Marin* (Seaman's Manual). En 1853, M. Dana qui avait été délégué en 1848, à la convention de Buffalo, fut élu membre de l'Assemblée constitutionnelle de Massachusetts. L'un des fondateurs du parti des Free Soilers, il eut une part importante au mouvement républicain de 1856 et contribua successivement aux élections

[illegible] Lincoln et Grant. Il représenta le [illegible] dans le procès de haute trahison [illegible] Davis (1867-1868). Au mois de [illegible] 18[illegible], il fut désigné par le président Grant [illegible] de Londres; mais le Sénat ne [illegible] sa nomination.

[illegible] publié : *Cuba, aller et retour* ([illegible] back; New-Yock, 1859); la [illegible] Channing, etc. Il a réédité les *Éléments* [illegible] *international* de Wheaton : une [illegible] de neutralité de la Grande-Bretagne [illegible] États-Unis, jointe à cette édition a [illegible] français à l'usage du tribunal arbitral de Genève en 1872.

[illegible] Anderson), publiciste américain, [illegible] (New-Hampshire, le 8 août 18[illegible], [illegible] Harvard-College en 1839, mais une [illegible] ne lui permit pas d'achever le [illegible]. En 1842, il s'associa à la communauté [illegible] Farm, à Roxbury, dans le Massachusetts, et en resta membre pendant deux [illegible], avec plusieurs publicistes, [illegible] d'économie sociale et de [illegible] *Harbinger* (1844-1847), et d'autres [illegible]. Il dirigea, en outre, pendant [illegible] la *New-York Tribune*. Plus [illegible] en chef du journal quotidien [illegible] (1866-1868), qu'il quitta [illegible] feuille quotidienne, le *New-York Sun*, [illegible] à l'administration du pré[illegible] 18[illegible] à 1865, il avait été employé [illegible]. Le nom de M. Ch.-And. [illegible] la publication de la *New American* [illegible], qu'il entreprit et exécuta, avec [illegible] [illegible]-1863, 16 vol.; nouvelle [illegible] 1873 et suiv.) Il a édité en [illegible] un recueil de poésies lyriques [illegible], sous le titre de *Household* [illegible]

[illegible], naturaliste et géologue [illegible] le 12 février 1813, à Utique [illegible]. Il étudia les mathématiques [illegible] sous le célèbre B. Silliman, [illegible] (État de Connecticut), [illegible] de mathématiques pour [illegible]. Il fit, en cette qualité, un [illegible] la Méditerranée. A son [illegible] Silliman dans divers tra[illegible], il se joignit, comme mi[illegible], à l'expédition envoyée [illegible] des États-Unis, sous le com[illegible] capitaine Wilkes, pour explorer [illegible] autour du monde dura [illegible]. M. Dana épousa la fille de [illegible] B. Silliman, et en 1855, [illegible] de géologie et d'histoire natu[illegible] Yale. Il a été président de la [illegible] pour l'avancement des sciences [illegible] de l'*American Journal of* [illegible] Silliman, en 1819. Il a été élu [illegible] de l'Académie des sciences, le 7 [illegible]

[illegible] de M. Dana est sa [illegible] rapport général officiel de l'expé[illegible] Wilkes. Il en a rédigé la par[illegible] trois rapports particu[illegible] (Report on [illegible]; *Rapport* [illegible], avec atlas); (Report on [illegible] *Pacifique* [illegible]; *Rapport* [illegible], avec Atlas); Washington, [illegible]. Dans le premier, [illegible] toute nouvelle [illegible] publié un *Manuel de* [illegible] et qui a eu de nombreuses éditions en Amérique; *Manuel de géologie; Guide de géologie*, etc. (Book of Geology for Schools, etc., 1867); *le Corail et les îles coraliennes* (Corals and the Coral Jolands 1872).

DANCLA (Jean-Charles), aîné, violoniste et compositeur français, est né à Baguères (Hautes-Pyrénées), le 19 décembre 1817, d'une famille d'artistes. Élève du célèbre Baillot pour le violon, il fut admis, le 22 avril 1828, au Conservatoire, où il remporta le 1er prix de violon en 1833. Il eut Berton, pour professeur de composition, et obtint, en 1838, le second grand prix de Rome. Le sujet de la cantate était *la Vendetta*, paroles du marquis Pastoret. Le 19 mai 1844, il quitta le Conservatoire, pour y rentrer le 1er mars 1857, en qualité de professeur de violon.

M. Charles Dancla, virtuose à la fois et compositeur, a donné en France et à l'étranger de brillants concerts, et a eu autant de succès, en Allemagne, en Angleterre, en Russie qu'à Paris. Il a écrit pour le violon, des trios, des quatuors, des morceaux d'ensemble, avec accompagnement de piano et autres instruments. On lui doit la publication des *Œuvres choisies* de Viotti (sonates et concertos) et une brochure intitulée : *Lettre à M. Ch. Gounod* (1873, in-8), sur la question de la direction de l'orchestre par les compositeurs eux-mêmes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

Son frère, M. Léopold Dancla, connu aussi comme virtuose pour le violon et surtout pour l'alto, s'est fait souvent entendre à côté de lui. Il est décoré de divers ordres étrangers.

DANELLE-BERNARDIN (Jean-Baptiste-Fernand), député français, est né à Montreuil-sur-Blaise (Haute-Marne), le 16 septembre 1826. Maître de forges, maire de Louvemont et président du conseil d'administration du chemin de fer de Saint-Dizier, il se porta aux élections de 1863 comme candidat de l'opposition, dans la Haute-Marne et obtint, sans être élu, une minorité de plus de 10000 voix; il échoua également aux élections générales de février 1871, et n'entra à l'Assemblée nationale que par suite d'une élection partielle, le 29 mars 1874. Il prit place au centre gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionelles. Il fut réélu à la Chambre des députés le 20 février 1876, par l'arrondissement de Vassy, sans concurrent et continua à siéger au centre gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu dans le même arrondissement par 13264 voix, contre 6000 environ obtenues par le candidat officiel. M. Danelle-Bernardin représente le canton de Vassy au conseil général de la Haute-Marne.

DANEMARK (maison royale de), dynastie de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Glucksbourg (voy. ce nom). Roi régnant : *Christian IX* (voy. ce nom). — Épouse du roi : *Louise-Wilhelmine-Frédérique-Caroline-Auguste-Julie*, née le 7 septembre 1817, fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, mariée le 26 mai 1842. — Enfants du roi : *Christian-Frédéric-Guillaume-Charles*, prince royal héréditaire, né le 3 juin 1843, [illegible] à la suite de l'armée danoise, marié le 28 juillet [illegible] à la princesse Louise de Suède, fille de Charles XV, née en octobre 1851, dont il a [illegible] fils et une fille; *Alexandra-Caroline-Marie-Charlotte-Louise-Julie*, née le 1er décembre 1844, mariée le 10 mars 1863 à Albert-Édouard, prince de Galles (voy. Grande-Bretagne); *Christian-Guillaume-*[illegible]

Ferdinand-Adolphe-Georges, roi de Grèce (voy. ce nom); *Marie*-Sophie-Frédérique-Dagmar, née le 26 novembre 1847, mariée le 9 septembre 1866 à Alexandre, grand-duc héritier de Russie; *Thyra*-Amélie-Caroline-Charlotte-Anne, née le 29 septembre 1853, mariée en 1879 à Ernest-Auguste, duc de Cumberland, fils du feu roi de Hanovre; *Waldemar*, né le 27 octobre 1858.

Frères et sœurs du roi : *Charles*, né le 30 septembre 1813, marié le 19 mai 1838 à *Wilhelmine*-Marie, née le 18 janvier 1808, fille de feu Frédéric VI, roi de Danemark. — *Frédérique*-Caroline-Julienne, née le 9 octobre 1811, duchesse-douairière d'Anhalt-Bernbourg. — *Frédéric*, né le 23 octobre 1814, marié le 16 octobre 1841 à *Adélaïde*-Christine-Julienne-Charlotte de Schaumbourg-Lippe, née le 9 mars 1821, et dont il a eu deux fils et trois filles. — *Guillaume*, né le 10 avril 1816, commandant, en 1863, de la division de cavalerie de Galicie, et propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 80, major général à la suite de l'armée danoise. — *Louise*, née le 18 novembre 1820, abbesse du couvent d'Itzehoe. — *Jules*, né le 14 octobre 1824, général à la suite de l'armée danoise. — *Jean*, né le 5 décembre 1825, général à la suite de l'armée danoise.

Épouse morganatique du feu roi : Louise-Christine, comtesse de Danner (voy. DANNER).

Pour les lignes collatérales, voyez SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG; SLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-GLUCKSBOURG; HOLSTEIN-GOTTORP; OLDENBOURG et RUSSIE.

DANGER (Ferdinand-Philippe), chimiste français, né au Mans, le 17 novembre 1802, se fit remarquer, dès son début dans la carrière scientifique, par son habileté à imaginer des appareils et des instruments, ainsi qu'à les construire et à les manier. Il eut l'idée d'ouvrir un laboratoire pour les étudiants; il obtint un plein succès, et forma plusieurs élèves distingués, entre autres MM. Walferdin et Houdin : avec ce dernier, il a exécuté plus tard des expériences sur l'arsenic qui ont vivement occupé l'attention publique. M. Danger est auteur de quelques mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie* et dans divers autres recueils scientifiques.

DANGLARD (l'abbé Blaise-Jacques), professeur ecclésiastique français, né à Valbeleix (Puy-de-Dôme) le 7 septembre 1833, fit ses classes et commença sa théologie à Clermont-Ferrand; après avoir complété ses études à Paris à l'École des Carmes et à Saint-Sulpice, il fut reçu licencié ès lettres, en 1857, et ordonné prêtre la même année. Il fut alors préfet des études au petit séminaire de Clermont. Il se fit recevoir docteur ès lettres à Lyon en 1864. Pendant l'année 1870, il se rendit en Allemagne et suivit les cours des universités de Munich et de Fribourg. Professeur de philosophie au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, puis de rhétorique à la maison de Notre-Dame-des-Champs, il fut appelé, en 1875, à la faculté libre des lettres de Lyon, comme professeur d'histoire, et y occupa ensuite la chaire de littérature étrangère.

Outre ses thèses de doctorat (*De Litteris apud Arvernos* et *Stace et ses silves*; 1864, in-8), l'abbé Danglard a publié : *De Clermont à Genève*, journal d'un prêtre déporté (1856, in-18); *Éducation et enseignement*, recueil de discours de distributions de prix (1870, in-8); *le Déficit social de la Prusse* (1870, in-8) sous le pseudonyme de *T. Araldc*. Il a collaboré à la *Revue des questions historiques*, à *l'Instruction publique*, etc.

DANGUIN (Jean-Baptiste), graveur français, né à Frontenas (Rhône) le 3 mai 1823, fut élève de l'École des beaux-arts de Paris, après avoir été celui de Victor Orsel et de M. Périn, et remporta en 1850 un second prix au concours pour Rome avec une *Académie d'après nature*. Il a été depuis nommé professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Ses principales œuvres sont : *l'Ascension* d'après un tableau du Pérugin (1857); Portraits de *Louis XVII*, de *Marie-Antoinette* et d'*Adam Mickiewicz* (1861); Portrait de *l'Impératrice* d'après M. de Pommayrac (1863); *Idylle*, d'après M. Bouguereau (1865); *Alfred de Musset*, d'après M. Landelle, *Henri Ier, prince de Condé*, d'après un dessin de la Bibliothèque nationale (1866); la *Maîtresse du Titien*, d'après Titien, dessin et gravure (1868); *le Rêve du chevalier*, d'après Raphaël (1870); *Portrait de femme*, d'après Rembrandt (1872); *Mgr Dupasquier*, évêque d'Autun. *J.-J. Guimet* (1873); *l'Ensevelissement de Jésus-Christ* d'après Andrea del Sarto (1877). M. Danguin a obtenu une 3e médaille en 1863, une autre en 18[illegible] une médaille de 1re classe en 1873 et une [illegible] 1re médaille à l'Exposition universelle de 18[illegible] Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 12 décembre 1874.

DANICAN-PHILIDOR (Eugène), administrateur français, arrière-petit-fils du célèbre compositeur et joueur d'échecs du siècle dernier, est né à Montlandon (Eure-et-Loir) le 30 décembre 18[illegible] Fils d'un conseiller à la préfecture de Chartres, fut d'abord chef de cabinet du préfet de l'Hérault (1851), passa en cette qualité à Avignon, et successivement conseiller de préfecture de Vaucluse et des Vosges. Secrétaire général de ce département en 1865, il conserva son poste après la révolution du 4 septembre 1870. Pendant l'invasion, il fit preuve d'énergie et fut emprisonné pendant huit jours par les autorités prussiennes à la suite de quelques paroles prononcées aux obsèques d'un habitant d'Épinal. Aux élections pour l'Assemblée nationale qui n'eurent lieu que le 8 février 1871, M. Danican-Philidor réunit 17000 [illegible] et ne fut point élu. Un moment mis en disponibilité (6 avril 1871), il fut nommé peu après secrétaire général de la préfecture du Doubs et, en 1878, de celle du Nord. Par décret du [illegible] tembre 1879, il a été nommé préfet de l'[illegible] Il a été décoré de la Légion d'honneur. — On lui doit un travail spécial : *Dictionnaire du personnel administratif* (Épinal, 1870, gr. in-8).

DANIEL (Henry-Joseph, DU COMMUN DU LO[illegible] dit), sculpteur français, né à Nantes, en avril [illegible] a étudié sous Bosio et Cortot, et a principalement exposé : plusieurs *Bustes* (1839); *le comte* [illegible] (1842), acquis pour la Chambre des Pairs; [illegible] *pâtre*, modèle en plâtre (1844); le même [illegible] marbre (1847), en bronze (1855); *Raimbaud, comte d'Orange*, statue colossale pour la [illegible] de cette ville (1846); *le contre-amiral* [illegible] *comte Mollien* (1853), commandés, ainsi que d'autres bustes du même artiste, pour les galeries de Versailles. Citons encore : *la Musique*, au nouveau Louvre (1856), et une fontaine monumentale, ornée de sept statues, pour sa ville natale. [illegible] obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en [illegible] et une 1re en 1846. Chevalier de la Légion d'honneur en 1841, il a été promu officier le 1[illegible] 1865.

DANNER (Louise-Christine RASMUSSEN, comtesse DE), épouse morganatique du précédent roi de Danemark, est née le 21 avril 1814, à Copenhague. Appartenant à une famille pauvre, [illegible] obligée de mettre à profit l'éducation qu'elle [illegible] reçue, en acceptant les fonctions d'institutrice

[illegible] elle vint à Paris, où, pendant deux ans, elle fut attachée à un théâtre. De retour à Copenhague, elle entra dans un magasin de modes, [illegible] commença pour elle une liaison [illegible] devoir être passagère, mais qui, [illegible] par une absence assez prolongée, [illegible] plus solide et lui donna, ou [illegible]. En effet, dès que le [illegible] sur le trône (1848), Mlle Louise [illegible]; elle eut une petite cour, [illegible] l'appareil de la grandeur et le titre de [illegible], puis de comtesse de Danner. A [illegible] de là, elle obtint de faire célébrer [illegible] son mariage à l'église de Frederiksborg ([illegible] août 1850). En 1852 et en 1854, elle accompagna [illegible] dans ses excursions et partagea [illegible] populaires. — Elle est morte [illegible] 1874.

DANTAN (Antoine-Laurent), statuaire français, né à [illegible], le 8 décembre 1798, et fils d'un [illegible] en bois, suivit l'atelier de Bosio, [illegible] à l'École des beaux-arts, où il remporta [illegible] prix de sculpture en 1826, et le grand prix de Rome en 1828; le sujet du concours [illegible]. Son séjour à la villa Médicis fut [illegible] par l'envoi d'une copie de l'A[illegible] M. Antoine Dantan, qui avait [illegible] en 1819, a principalement exécuté [illegible] (1834), figure allégorique; [illegible] son chien (1835); l'I[illegible] (183[illegible]); *Jeune fille napolitaine* [illegible] (1838); divers bustes et statues, [illegible] *maréchal Villars*, *Louis de* [illegible], *Joséphine de France*, [illegible] *Juvénal des Ursins*, [illegible] Paris; *le baron Mounier*, [illegible] Luxembourg, etc. (1837-1850); [illegible], une *Vendangeuse italienne*, [illegible], les bustes de *Mlle Rachel*, de [illegible] *Boyuet* (1856); de *Picard* [illegible] (1851); un autre buste [illegible] de 1867, etc. Cet artiste [illegible] médaille en 1824, une 1re en [illegible] en 1865, et la décoration [illegible]. — Il est mort à Saint-Cloud [illegible]

DANTIER ([illegible]), littérateur français, né [illegible], en 1810. Après avoir achevé [illegible] ses études commencées [illegible], suivit les cours de droit, [illegible] instruction publique. Il dirigea [illegible] l'enseignement des [illegible] l'École nationale polonaise, [illegible] Moniteur et au *Journal de* [illegible], et publia, en 1844, un [illegible], suivi de la description [illegible] de l'église Notre-[illegible]. Cette monographie attira l'attention [illegible], qui chargea [illegible] ayant pour objet d'étudier [illegible] de l'épigraphie [illegible], il publia, dans la *Revue* [illegible] articles sur les monastères [illegible]. Sur la proposition du [illegible] publique, M. Dantier fut [illegible] correspondance inédite des [illegible] Saint-Maur, et à cet effet, [illegible], en Allemagne et en [illegible] dont il a consigné [illegible] Alphonse Dantier; *Études sur les* [illegible] *les Monastères bénédictins* [illegible] 2 vol. in-8), souvenir d'un voyage au delà des Alpes, ouvrage qui remporta le prix *Bordin*; l'*Italie, études historiques* (1874, 2 vol. in-8), auxquelles l'Institut a décerné le prix Marcellin Guérin; *les Femmes dans la société chrétienne* (1878, 2 vol. in-4), également couronnée par l'Académie française (août 1879).

DANTZELL (Joseph), graveur en médailles français, né à Lyon, le 17 décembre 1805, et fils d'un graveur sur pierres fines, étudia la sculpture à l'école de Lyon. En 1826, à l'occasion de l'exposition publique au profit des Grecs, il tenta avec succès un premier essai de gravure en médailles et s'attacha dès lors à ce genre. Venu à Paris en 1839, il reproduisit en relief la *Bataille de Marengo*, d'après Carle Vernet, petit ouvrage alors fort vanté (1840). Il a exécuté depuis deux *Têtes d'étude* (1841); divers portraits et médailles, commandés, en général, par la commission des monnaies, *Blaise Pascal*, *la Princesse Marie de Bade*, *le Comte de Montalembert*, la *Médaille* de la Société des Amis des Arts de Lyon; la *Médaille commémorative de la Refonte des monnaies*, pour le ministère des finances, et exposée en 1855; l'*Expédition française à Rome*, *les Halles centrales*, *Achille Leclère*, etc. — Il est mort à Paris, le 22 avril 1877.

DAOUD-pacha, gouverneur du Liban, né à Constantinople, en mars 1816, appartient à la communauté des Arméniens unis ou Arméniens catholiques. Il passa ses premières années dans une maison française de Galata, puis entra dans les bureaux du gouvernement ottoman, et fit partie d'une ambassade envoyée en Prusse par le sultan. Dans ce voyage, il publia un ouvrage sur la Diète germanique. Devenu consul général de Turquie à Vienne, il représenta la Porte dans la commission des États riverains du Danube, puis fut rappelé à Constantinople et remplit diverses fonctions à l'intérieur. En 1857, il fut chargé de la censure; l'année suivante, il coopéra, sous la direction de Fuad-pacha, à la conclusion d'un emprunt; enfin il devint directeur des télégraphes et apporta de notables améliorations dans ce service.

En 1861, la commission européenne qui régla les affaires de Syrie, désigna Daoud, comme caïmacan du Liban pour trois ans, malgré la résistance de la France qui préférait un gouverneur indigène. Daoud fut, à cette occasion, nommé *muchir* et élevé au rang de pacha à trois queues (juin 1861). Son administration fut présentée dans les journaux européens sous les aspects les plus divers, suivant les opinions politiques. Le 19 septembre 1864, le sultan le confirma dans ses fonctions pour cinq années. Il les garda, au milieu de difficultés et de luttes, jusqu'au mois de mai 1868, époque où il devint gouverneur du commerce. Daoud-pacha était membre de l'Académie des sciences de Berlin, où il avait, dit-on, étant étudiant, obtenu des récompenses universitaires. — Il est mort à Biarritz, le 9 novembre 1873.

DARBLAY (F... N... A...), dit DARBLAY aîné, homme politique et agronome français, né en 1784, s'occupa activement, dès l'époque de l'Empire, du commerce des grains. Il fut un des premiers membres de la Société d'agriculture. En 1841, il fut envoyé par l'arrondissement de Corbeil à la Chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1848 dans les rangs des conservateurs. Aux élections de 1849, il fut nommé, le huitième sur dix, représentant de Seine-et-Oise à l'Assemblée législative, après la dissolution de laquelle il rentra dans la vie privée. M. Darblay aîné a été promu le 10 décembre 1849 officier de la Légion d'hon-

neur. Il a publié sous son nom un *Rapport* fait à la Société d'agriculture sur les grains et les silos (1826, in-8). — Il est mort à Corbeil, le 15 septembre 1873.

DARBLAY (Aimé-Stanislas), frère du précédent, né à Auvers (Seine-et-Oise), le 29 novembre 1794, servit comme volontaire pendant les Cent-Jours, et en 1816, succéda à son père, maître de poste d'Étréchy. Révoqué presque aussitôt comme bonapartiste, il se tourna tout entier vers le commerce des grains, dans lequel il acquit une position et une influence si considérables, et apporta dans la fabrication des farines françaises d'importantes améliorations. Le système Darblay valut à son auteur une grande médaille à l'Exposition de Londres, en 1851. Ancien chef de bataillon dans la garde nationale, et membre du Conseil d'arrondissement de Corbeil, M. A. Darblay fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2ᵉ circonscription de Seine-et-Oise. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 21 307 voix sur 30 206 votants, et en 1869 16 845 voix contre 14 578 données au candidat indépendant, M. Bos. Rentré dans la vie privée après le 4 septembre 1870, il chercha à reparaître sur la scène politique en se portant candidat aux élections sénatoriales, en janvier 1876; mais il échoua.

M. Darblay jeune a été maire de Saint-Germain-lez-Corbeil, censeur à la Banque de France et au Crédit foncier, membre de la Chambre de commerce de Paris et président du comice agricole de Seine-et-Oise. Décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, il a été promu officier 30 juillet 1858 et commandeur le 4 août 1866. — Il est mort le 12 novembre 1878.

DARBOY (Georges), prélat et écrivain ecclésiastique français, sénateur, né à Fayl-Billot (Haute-Marne), le 16 janvier 1813, fit des études brillantes au séminaire de Langres, fut ordonné prêtre en 1836 et nommé vicaire de Saint-Dizier, près de Vassy. Trois ans après, il fut chargé, au grand séminaire de Langres, de la chaire de philosophie, puis de celle de théologie dogmatique (1841). M. Parisis ayant, en 1844, confié son séminaire à un ordre religieux, M. Darboy quitta le diocèse et vint à Paris, où Mgr Affre le fit nommer aumônier du collège Henri IV, puis chanoine honoraire de la métropole. Mgr Sibour, à son tour, le chargea de la direction du *Moniteur catholique*, puis le nomma premier aumônier du collège Henri IV, et vicaire général honoraire, avec mission d'inspecter l'enseignement religieux des lycées du diocèse. En novembre 1854, M. Darboy accompagna l'archevêque à Rome, où le pape lui conféra le titre de protonotaire apostolique. Il fut nommé, l'année suivante, vicaire général titulaire de Paris, puis, en 1859, évêque de Nancy. Un décret du 10 janvier 1863 le désigna pour le siège archiépiscopal de Paris, en remplacement de M. Morlot : il fut préconisé le 16 mars et installé le 22 avril de la même année. Grand aumônier de l'empereur le 8 janvier 1864, et appelé au Sénat, par décret du 5 octobre suivant, il fut nommé membre du Conseil impérial de l'instruction publique en août 1866. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1860, officier le 14 août 1863, il fut fait grand officier au 15 août 1868.

Après son élévation à l'archevêché de Paris, M. Darboy eut un rôle politique modéré et conciliateur qui ne lui réussit pas toujours. Ses lettres pastorales parurent aux ultramontains trop remplies de philosophie et de tolérance. L'une d'elles, sur *le Devoir* (février 1866), ne répudiait pas les principes de la morale indépendante [illegible] attitude au Sénat ne fut jamais celle d'un [illegible] san fougueux du pouvoir temporel du pape, et [illegible] discours du 27 novembre 1867 sur la question [illegible] maine acheva d'aliéner contre lui le Saint-Siège qui lui était déjà peu favorable. Une lettre [illegible] pape, citée par M. Émile Ollivier (19 janvier [illegible] 3ᵉ édit., 1869), montre toute l'irritation [illegible] Rome par ce discours et par certains actes [illegible] condescendance du prélat. A cette époque, M. Darboy, s'étant rendu en Italie pour assister au [illegible] huitième centenaire de saint Pierre, avait [illegible] chargé de faire tous ses efforts pour décider [illegible] pape à venir à Paris, comme les autres souverains qui y affluèrent à l'occasion de l'Exposition, échoua dans cette mission. Le refus persistant [illegible] Saint-Père d'accorder à l'archevêque de Paris [illegible] chapeau de cardinal, fut aussi interprété comme un signe de mésintelligence, contre la réalité [illegible] laquelle le prélat protesta de nouveau dans [illegible] lettre pastorale à propos du 50ᵉ anniversaire [illegible] la prêtrise de Pie IX (avril 1869).

Au mois de novembre de la même année, [illegible] partit pour le Concile œcuménique convoqué [illegible] Pie IX au Vatican, et publia à cette occasion [illegible] lettre pastorale, qui, traitant la question des [illegible] ports de l'Église et de l'État, concluait au [illegible] tien du Concordat. A Rome, son attitude [illegible] remarquable de fermeté. Il combattit [illegible] les *schemata* tendant à diminuer l'autorité [illegible] droits des évêques dans l'Église, défendit [illegible] ciété civile, et approuva le pétitionnement [illegible] les excès des laïques dirigeant des journaux [illegible] gieux. Il prit ensuite l'initiative du contre-[illegible] tum ayant pour objet de faire écarter par le [illegible] cile la question de l'infaillibilité papale, [illegible] inopportune. Il protesta, avec M. Dupanloup, [illegible] les dispositions matérielles de la salle conciliaire qui rendaient les délibérations illusoires, et [illegible] publiquement contre le dogme nouveau. [illegible] la proclamation de l'infaillibilité, il donna, [illegible] des premiers, l'exemple d'une soumission [illegible] plète aux décisions du Concile, et revint à [illegible] Quelques mois plus tard, au moment où [illegible] guerre avec la Prusse, il contribuait à l'organisation de l'œuvre des secours aux blessés, ne [illegible] point Paris pendant la durée du siège, [illegible] voulut même pas s'éloigner au moment [illegible] surrection du 18 mars était victorieuse. [illegible] comme otage, le 4 avril, quelques jours [illegible] MM. Deguerry et Bonjean, et conduit à [illegible] y resta enfermé plus de cinquante jours, [illegible] qu'il fût donné suite aux négociations [illegible] pour l'échanger contre M. Blanqui.

Transporté à la prison de la Roquette [illegible] derniers jours de la Commune, au moment [illegible] l'armée de Versailles était déjà dans Paris, [illegible] fusillé, le 27 mai 1871, avec les [illegible] otages, et mourut en bénissant ses [illegible] Son corps, jeté précipitamment dans [illegible] au Père-Lachaise, et à peine recouvert, [illegible] retiré quelques jours après et embaumé. [illegible] sèques solennelles lui furent faites, le 7 juin [illegible] vant, entourées d'un grand appareil militaire [illegible] nécessitait l'état d'agitation où se trouvait [illegible] la capitale. Une loi, délibérée la veille par [illegible] semblée nationale, avait décidé que ces [illegible] railles, ainsi que celles des autres otages, [illegible] faites aux frais de l'État, et qu'une pierre [illegible] morative, érigée dans l'église Notre-Dame [illegible] produirait les noms des victimes. M. Darboy [illegible] le troisième archevêque de Paris qui, en [illegible] de vingt-cinq ans, succombait à l'assassinat.

M. Darboy a publié : une traduction, [illegible] troduction et *Notes*, des *Œuvres de saint* [illegible] *l'Aréopagite* (1845, in-8); en 1848 et [illegible] *Femmes de la Bible* (avec gravures, 5ᵉ [illegible]

[illegible], 1 vol. [illegible]; *les Saintes Femmes* (1850, [illegible]); une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, in-8, avec 12 gra[illegible], 4e édit., 1858). Il a en outre [illegible] Cumiaiut, des brochures en [illegible] ecclésiastique, collaboré [illegible] au *Correspondant*, etc., et publié [illegible] *Vie de saint Thomas Becket* ([illegible], 2e édit., 2 vol. in-12).

[illegible], historien d'art français, né à [illegible], d'une ancienne famille nor[illegible] dans sa ville natale, et entra [illegible] Paris en 1841. Il en sortit avec [illegible] dirigea, à Rouen, une [illegible] chimiques qu'il abandonna [illegible], en 1852, au service des Exposi[illegible], comme employé auxiliaire, [illegible] fut, en 1862, chargé de la [illegible] du moyen âge et de [illegible] nommé, en 1871, administrateur [illegible] des Gobelins. Il a été décoré [illegible] en 1859.

[illegible] l'*Album de Villard de Hon[illegible]* [illegible] les notes de J. B. A. Lassus [illegible] *le Trésor de l'église de Conques* [illegible] *faïences italiennes du* [illegible] (1864, in-8); *Notice des émaux* [illegible] du *Louvre* (1867, in-8); [illegible] (1869, in-folio); en [illegible] Demange : *Collection Ba*[illegible], précédé d'un Essai [illegible] du Ier au XVIe siècle [illegible]. Il a fourni en outre une [illegible] à l'*Illustration*, aux *An*[illegible] *Gazette des beaux-arts*, [illegible] la *Chronique des arts et de* [illegible] *Journal de Rouen* où il a [illegible] années, le compte rendu [illegible] de Paris par des ar[illegible].

[illegible] ([illegible]-Charles), médecin et [illegible], né à Dijon, le 14 avril 1817. [illegible] autorisé légalement à por[illegible] connaître de bonne heure [illegible] sur la médecine [illegible] par la traduction des *Œu*[illegible] (1843, in-12; 2e édit., [illegible] *Œuvres complètes d'Oribase* [illegible], in-8, imprimerie impériale), [illegible] table et planches, a été faite [illegible] le docteur Bussemaker. [illegible] traduit du grec : *Œu*[illegible] de *Galien* (1854 [illegible] introduction et des études [illegible] *Traité sur la gymnas*[illegible] (1859, in-8); *Œuvres médi*[illegible] (1859, in-8). Il a concouru [illegible] de la *Collectio Salernitana* [illegible], in-8). Il a traduit de l'al[illegible] et critique des doctrines des [illegible] (1846, in-8), [illegible] de l'antiquité, du même [illegible] au *Journal de l'instruction pu*[illegible] médicale, du *Journal des* [illegible] partie de ses articles, sous [illegible] histoire et doctrines (1865, [illegible] *État de la médecine* [illegible] (1869, in-8); *Histoire* [illegible] (1870, in-8), et commencé [illegible] *Dictionnaire des anti*[illegible], continué par M. Sa[illegible]. Chargé de recher[illegible] d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre, les manuscrits intéressant l'histoire médicale, il a fourni plusieurs rapports aux *Archives des missions scientifiques*.

M. Daremberg, nommé, en 1844, bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, passa, en 1850, à la bibliothèque Mazarine. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1862. — Il est mort à Mesnil-le-Roi (Seine-et-Oise), le 24 octobre 1872.

DARESTE DE LA CHAVANNE (Antoine-Élisabeth-Cléophas), administrateur et économiste français, né à Paris, le 25 octobre 1820, enseigna successivement l'histoire dans les collèges de Versailles, de Rennes et de Stanislas à Paris, puis fut appelé, en 1847, à une chaire à la Faculté des lettres de Grenoble. Il passa, deux ans plus tard, comme professeur d'histoire, à celle de Lyon dont il devint doyen. Nommé recteur de l'Académie de Nancy en 1872, il retourna à Lyon, avec le même titre, le 25 septembre de l'année suivante. A la rentrée de novembre 1878, il crut pouvoir rouvrir les cours sans solennité, au moment où les facultés catholiques s'inauguraient avec pompe. Cette circonstance donna lieu, dans la presse, à des interprétations qui amenèrent sa mise en disponibilité par décret du 8 décembre. M. Dareste de la Chavanne a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 janvier 1876.

— On cite de lui : *Éloge de Turgot* (1846, in-8); *Histoire de l'administration en France depuis Philippe Auguste* (1848, 2 vol. in-8); *Histoire des classes agricoles en France depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853, in-8, 2e édit., 1858) : ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques, dont il a été élu depuis correspondant (1859); *Histoire de France depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1865-1873, t. I-VIII, in-8), qui valut à l'auteur le grand prix Gobert en 1868.

DARESTE DE LA CHAVANNE (Rodolphe-Madeleine-Cléophas), jurisconsulte et magistrat français, membre de l'Institut, frère du précédent, né à Paris, le 26 décembre 1824, fut élève de l'École des chartes, fit en même temps son droit, et fut reçu docteur en août 1847. Il devint, en 1851, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, et conseiller à cette cour le 9 avril 1877. Élu membre de l'Académie des sciences morales, le 6 juillet 1878, en remplacement de M. Valette, il a été décoré de la Légion d'honneur.

— Il a publié : *Essai sur François Hotman* (1850); *De la Propriété en Algérie, Commentaire de la loi du 17 juin 1851* (1852; nouv. édit., 1863); *Code des pensions civiles* (1854); *Études sur les origines du contentieux administratif en France* (1855); *la Justice administrative en France* (1862, in-8); *Du Prêt à la grosse chez les Athéniens* (1867, in-8); *le Traité des lois de Théophraste* (1870, in-8), etc. Il fut, en 1855, un des fondateurs de la *Revue historique de droit français et étranger*.

DARESTE (Camille), naturaliste français, frère des précédents, né à Paris vers 1822, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1847, avec une thèse : *Propositions d'anatomie, de physiologie et de pathologie*, et professa l'histoire naturelle au lycée de Versailles. Il remplaça M. de Lacaze-Duthiers, comme professeur de zoologie à la faculté des sciences de Lille en 1864, et fut chargé en 1872 du cours d'erpétologie au muséum d'histoire naturelle. Il ne fut cependant pas agréé comme titulaire par les professeurs de cet établissement et resta depuis en dehors des fonctions publiques, poursuivant ses travaux scientifiques et exerçant la pratique médicale. M. Dareste a particulière-

ment étudié les monstruosités animales, et inséré sur cette matière des mémoires et notices dans les recueils spéciaux, principalement dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences. Il a publié un ouvrage important par la nouveauté du sujet : *Recherches sur la production artificielle des monstruosités* ou *Essais de tératogénie expérimentale* (1877, in-8, 16 planches).

DARGENT (Yan'), peintre et dessinateur français, est né à Saint-Servais (Finistère) en 1824. Il a débuté en 1851 par deux tableaux, *le Retour* et *les Baigneuses*, et n'a cessé depuis lors de s'inspirer des paysages et des légendes de son pays natal. Nous rappellerons ici : *Au bord de la mer* (1852) ; *les Dénicheurs* et *le Chariot* (1853) : *Derniers rayons* (1855) ; *Bords de la mer à Lokirech*, *Sauvetage à Guisseny* (1857) ; *Saint Houardon, patron de Landernau* (1859) ; *les Lavandières de la nuit*, ballade bretonne (1861) ; *les Vapeurs*, *un Soir dans la lande* (1863) ; *la Vache récalcitrante* (1864) ; *Mort du dernier barde breton* (1865) : *Souvenir d'enfance*, *le Menhir* (1866) ; *la Roche Maurice*, *Kloarck en vacances* (1868) ; *le Petit Poucet* (1869) ; *l'Intempérance*, *le Travail* (1870) ; *Charron de Laouïc* (1872) ; *le Puits de Santa*, *le Sentier aux Ramiers à Brézal* (1873) ; *Moine* (1874) ; *Sentier près de Telgruc*, *Falaise à Goulliers à la pointe du Raz* (1875) ; *Bords du Scorf*, *Falaise à Morgat* (1876). M. Yan' Dargent a exécuté d'importantes peintures murales à la cathédrale de Quimper, fourni de nombreux dessins sur bois aux journaux et à plusieurs publications. Il a été décoré le 9 février 1877.

DARIMON (Alfred), journaliste français, ancien député, est né à Lille, le 17 décembre 1819. Au sortir de ses études, il se livra à la carrière des lettres et y débuta, en 1840, par des travaux archéologiques sur la Flandre publiés dans la *Revue du Nord*. En 1848, il fut l'un des principaux rédacteurs du *Peuple*, fondé par M. Proudhon, et, cette feuille ayant cessé de paraître, il prit successivement la rédaction en chef de la *Voix du Peuple* et du *Peuple de* 1850. M. Darimon écrivit, en 1854, dans *la Presse*, des articles d'économie financière, et publia, sous le titre de *Réforme banquière* (1857, in-8), le résumé de ses idées analogues à celles de M. de Girardin.

Candidat de l'opposition démocratique à Paris, aux élections générales de 1857, M. Darimon fut élu à une assez forte majorité et entra au Corps législatif, comme représentant de la 7e circonscription. Il faisait partie de ce premier petit groupe de députés de l'opposition qu'on appelait *les Cinq*. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 18 195 voix sur 28 168 votants. Au mois de mai 1864, il se sépara avec un certain éclat de ses collègues de l'opposition, à propos de la loi sur les coalitions, dont M. Émile Olivier était rapporteur. Depuis cette époque, il se trouva, ainsi que ce dernier, dans une sorte de position intermédiaire entre l'opposition démocratique et les candidats du Gouvernement. Peu à peu il se rapprocha de ce dernier et se vit tout à fait abandonné de son parti. Aussi, n'osa-t-il pas affronter les élections générales de 1869. Nommé consul à Rotterdam, il ne se rendit pas à son poste et rentra dans la vie privée, après le 4 septembre 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1865.

DARIOT (Charles), représentant du peuple français, né à Buxy (Saône-et-Loire) en 1803, et fils d'un notaire dévoué à l'ancienne République, appartint lui-même, pendant la Restauration, au parti patriotique et libéral. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge de paix de Buxy et élu membre du Conseil général, dont il partagea plusieurs fois la présidence avec Lamartine. En 1848, il fut nommé représentant aux élections complémentaires du 4 juin et se rangea parmi les républicains modérés. Après l'élection du 10 décembre, il ne combattit pas la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de juge de paix, qu'il garda jusqu'en 186[illegible]. — Il est mort à Buxy, le 17 octobre 1877.

DARISTE (Jean-Baptiste-Auguste) ou D'ARIST[illegible], homme politique français, ancien sénateur, né [illegible] la Martinique, le 19 juin 1807, et fils d'un médec[illegible] distingué de la colonie, y étudia les sciences agri[illegible]coles et économiques. En 1831, il vint en Fran[illegible] et se fixa dans le département des Basses-Pyré[illegible]nées, où il devint maire et membre du Conseil gé[illegible]néral, pour le canton de Lescar. Gendre du génér[illegible] Lamarque, il représentait les idées libérales [illegible] l'opposition et fut porté sans succès comme can[illegible]didat à la Chambre des députés.

Après la révolution de Février, M. Dariste fut [illegible] représentant des Basses-Pyrénées par 45 235 v[illegible] Il vota ordinairement avec la droite, mais ado[illegible] l'ensemble de la constitution républicaine. Ap[illegible] l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvern[illegible]ment de Louis-Napoléon et approuva l'expédit[illegible] de Rome. Renvoyé à la Législative par 39 440 v[illegible] il fit partie de la majorité monarchique, don[illegible] se sépara, en 1851, pour soutenir la politi[illegible] de l'Élysée. Après le coup d'État, M. Dariste [illegible] partie de la Commission consultative, et fut [illegible] suite appelé au Conseil d'État (25 janvier 18[illegible] Le 4 mars 1853, il fut nommé sénateur. Cheval[illegible] de la Légion d'honneur depuis avril 1847, [illegible] été promu officier en décembre 1855 et fait gr[illegible] officier le 14 août 1868. — Il est mort à Bal[illegible] près Pau, le 8 mars 1876.

DARISTE (Paul-Eugène-Augustin), ou D'ARIS[illegible] député français, né à Pau, le 13 octobre 184[illegible], fils du précédent. Avocat et conseiller munic[illegible] de Lescar, où se trouvent ses propriétés, il fut [illegible] député, pour la 2e circonscription de l'arrond[illegible]ment de Pau, par 8858 voix contre 5564 don[illegible] au candidat constitutionnel. Il s'inscrivit au gro[illegible] bonapartiste, dit de l'Appel au peuple, et après l[illegible] du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui [illegible]cordèrent un vote de confiance au ministère [illegible] Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, com[illegible] candidat officiel, par 10 549 voix, contre M. G[illegible]tave Fould, ancien député et candidat répu[illegible]cain, qui n'en obtint que 4054.

DARMESTETER (Arsène), philologue fr[illegible]çais, né à Château-Salins (ancien départem[illegible] de la Meurthe), le 5 janvier 1846, entra en [illegible] à l'École pratique des hautes études et fut n[illegible] en 1872 répétiteur de M. Gaston Paris, pa[illegible] conférence des langues romanes. Docteur ès [illegible]tres en 1877, il fut appelé, la même anné[illegible] la chaire de maître de conférences de langu[illegible] de littérature françaises du moyen âge à la [illegible]culté des lettres de Paris.

Outre une première thèse d'élève diplô[illegible] *Traité de la formation des mots composés* [illegible] *la langue française* (1873, in-8), M. Darmest[illegible] a publié ses deux thèses de doctorat : *De la* [illegible]*tion actuelle des mots nouveaux dans la la*[illegible] *française* (1877, in-8), travail couronné par l'A[illegible]démie française, et *De Floovante vetu*[illegible] *gallico poemate et de Merovingio cyclo*, (1877[illegible] *Gloses et glossaires hébreux-français*, not[illegible] des manuscrits de Parme et de Turin (1878, [illegible] Il a donné avec M. Ad. Hatzfeld *le Seizième* [illegible] *en France*, tableau de la langue et de la litt[illegible]

[illegible], 2 parties in-18) et collaboré à la *Ro*[illegible], [illegible] *critique*, aux *Archives des missions scientifiques*, à la *Revue des cours littéraires*, [illegible] *pédagogique*, etc.

Son frère, M. James DARMESTETER, né à Châ[illegible] le 28 mars 1849, obtint le prix [illegible] au concours général de [illegible] en 1868, et licencié en [illegible]. Il se consacra bientôt, sous la direction de MM. Michel Bréal et Bergaigne, à l'étude [illegible] des langues et des religions, principalement de la Perse ancienne. Docteur ès lettres en 1877, il fut nommé, la même année, ré[illegible] à l'École des hautes études.

M. Darmesteter a publié sa thèse d'élève di[illegible] *Haurvatât et Ameretât*, essai sur la mytho[illegible] (1875), couronné par l'Institut; [illegible] de doctorat : *Ormazd et Ahriman*, [illegible], et *De Verbo latino* [illegible] sur la *légende d'Alexandre* [illegible], dans les *Mélanges* de l'École des [illegible]. Il a été chargé par l'Université [illegible] la traduction du Zend-Avesta pour [illegible] les *Livres sacrés de l'Orient* (the [illegible] of the East). On lui doit aussi une [illegible] de M. Max Muller : *Origine et* [illegible] *de la religion* (the Origine and [illegible]), 1879, in-8.

DARRAS [illegible], magistrat français, an[illegible] représentant du peuple, est né à [illegible] le 12 mars 1796. Fils d'un [illegible] de la première République, il [illegible] cours de la Faculté de droit [illegible]. Libéral sous la Restau[illegible] après 1830, procureur du [illegible] à la Cour royale de Toulouse [illegible], il fit partie de l'oppo[illegible] et, en 1842, il fut élu, [illegible] gauche, député de Pamiers, [illegible] nombre des fonctionnaires [illegible] pas sans réserve la po[illegible]. Après la révolution [illegible] représentant dans l'Ariège, [illegible] par 33 201 voix. Il vota ordinai[illegible], puis se rangea, après le 10 dé[illegible] partisans de la politique prési[illegible] sa candidature à la Lé[illegible], appuya, dans le Conseil [illegible] tendant à reviser la con[illegible] légales. Il fut décoré [illegible] le 11 août de la même an[illegible] depuis, président de [illegible] générale de Toulouse et donna [illegible] septembre 1880.

DARRI[illegible] (Jacques-Henri), député français, [illegible] à Bagnères-de-Bigorre (Hau[illegible]) [illegible] le droit et se fit inscrire au [illegible]. Il se présenta aux élections du [illegible] dans la 2e circonscription de Tar[illegible] conservateur, et fut élu, au [illegible] le 5 mars, par 6021 voix, [illegible] par M. le général Darricau, [illegible]. Il prit place au centre droit, [illegible] de la Chambre, et après l'acte [illegible] un des 158 députés qui sou[illegible] le cabinet de Broglie. Candi[illegible] gouvernement aux élections du 14 [illegible] réélu par 6375 voix contre [illegible] représentant, qui en obtint [illegible] invalidée le 8 novembre [illegible] du 2 février 1879, il échoua [illegible] contre [illegible] réunies par son [illegible].

[illegible], député français, né à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 6 septembre 1803, se fit inscrire au barreau de sa ville natale, fut nommé conseiller municipal et remplissait les fonctions de maire. Au moment de la révolution de février 1848, il s'empressa de proclamer la république et fut maintenu maire. Sous l'Empire, il combattit les candidatures officielles, et se présenta sans succès aux élections de 1863 et de 1869, comme candidat de l'opposition. Aux élections générales de février 1876, il fut élu représentant de Saône-et-Loire par 59197 voix, le neuvième sur douze, fit partie du groupe dit de l'Union républicaine et vota toutes les mesures et projets de lois propres à consolider le régime républicain. Réélu le 20 février 1876 par 10929 voix, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Chalon-sur-Saône, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, dans la même circonscription, par 11 325 voix, contre le candidat officiel qui n'en obtenait que 5350. M. Daron représente le canton de Saint-Germain-du-Plain au Conseil général de Saône-et-Loire.

DARU (Napoléon, comte), homme politique français, membre de l'Institut, ancien sénateur, né à Paris, le 11 juin 1807, fils du célèbre historien homme d'État de ce nom, fut, à sa naissance, tenu sur les fonts baptismaux par Napoléon et l'impératrice Joséphine. Élevé au lycée Louis-le-Grand, et admis à l'École polytechnique en 1825, il entra par choix dans l'arme de l'artillerie, servit quelque temps en Algérie et donna, en 1847, sa démission de capitaine.

En 1832, il était entré à la Chambre des pairs par droit d'hérédité. Il fut un des soutiens de la monarchie de Juillet. Prenant part à tous les travaux de la Chambre, il concourut spécialement à préparer dans les bureaux et à discuter à la tribune les projets de loi relatifs aux travaux publics. Il publia même, sous le titre : *Des Chemins de fer* (1843, in-8), un traité raisonné de l'application et des conséquences de la loi du 11 juin 1842. Il rédigea d'importants rapports sur diverses questions d'économie politique.

Après la révolution de Février, M. Daru adhéra au nouveau gouvernement et les électeurs du département de la Manche, où il possède de grandes propriétés, le nommèrent deux fois leur représentant à une majorité considérable. A la Constituante, il prit encore une part active aux discussions du comité des travaux publics, et vota avec le parti républicain modéré. A la Législative, l'influence qu'il avait acquise dans les fameuses réunions de la rue de Poitiers, le fit nommer, pour 1850 et 1851, vice-président de l'Assemblée. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il voulut rester jusqu'à la fin de la session dans la légalité, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre dans la réunion des représentants qui eut lieu à la mairie du Xe arrondissement. Après avoir subi quelques jours de détention à Vincennes, M. Daru rentra dans la vie privée, d'où il ne sortit qu'à l'époque des élections au Corps législatif de mai 1869. Ayant accepté alors la candidature, il l'emporta, au scrutin de ballottage, avec 16 086 voix, contre 15 809 données au candidat officiel, M. de Tocqueville. Dans la courte session de juillet 1869, il devint l'un des chefs du nouveau tiers-parti libéral et l'un des promoteurs de la fameuse interpellation des 116, qui provoqua le sénatus-consulte destiné à ramener le gouvernement parlementaire. Au mois de décembre, il fut élu vice-président de la Chambre, par 134 voix. Son nom, mis en avant dans plusieurs combinaisons ministérielles, fut

longtemps écarté, comme signifiant un changement de politique trop accentué; il fut enfin admis, comme représentant le centre gauche, dans le cabinet formé, le 2 janvier 1870, par M. Émile Ollivier. M. Daru remplaça le prince de la Tour-d'Auvergne au ministère des affaires étrangères. Sans être l'orateur du cabinet, il fut, à plusieurs reprises, chargé de présenter devant le Sénat ou le Corps législatif, le programme libéral des nouveaux ministres. Il fut particulièrement choisi pour répondre, au nom de tous ses collègues, aux interpellations de M. Jules Favre sur la politique intérieure, et son discours sur ce sujet, dans la séance du 22 février, fut moins un succès oratoire qu'un événement politique. La présence de M. Daru au ministère favorisa le rapprochement entre l'Empire et les hommes de l'ancienne monarchie constitutionnelle.

La plus grande difficulté de son administration lui fut créée par les succès du parti ultramontain dans le Concile de Rome : les débats relatifs à l'infaillibilité du pape et aux doctrines du *Syllabus* amenèrent le ministre des affaires étrangères à des tentatives d'immixtion diplomatique qui restèrent sans résultats. Il s'agissait de représenter la France au Concile par un ambassadeur extraordinaire, ou tout au moins par un évêque national chargé d'exposer la situation et les droits du pays. En présence de l'attitude peu conciliante du cardinal Antonelli, le gouvernement français se détermina à garder la plus entière neutralité. Quelques semaines après, au moment où l'empereur prenait la résolution de faire confirmer par un plébiscite le nouveau sénatus-consulte sur le régime parlementaire, M. Daru, qui désapprouvait ces pratiques, donna sa démission (13 avril 1870).

Lors des premiers désastres de la guerre franco-prussienne, il fut nommé membre du comité de défense (2 août). Après la révolution du 4 septembre, il se retira dans son département, et déploya une remarquable activité pour y organiser la défense. Au moment de la dissolution des conseils généraux (janvier 1871), il protesta énergiquement, au nom du conseil général de la Manche. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 75 827 voix, prit place au centre droit et fut nommé président de la commission d'enquête sur la révolution et le gouvernement du 4 septembre et de la commission d'enquête sur les événements du 18 mars. La publication des procès-verbaux de cette dernière commission souleva de nombreuses réclamations. M. Daru fut nommé sénateur pour le département de la Manche, le 30 janvier 1876, le deuxième sur trois, par 400 voix sur 757 électeurs, et prit place à droite. Il vota la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il n'obtint qu'une très faible minorité des suffrages du département, (320 sur 740 électeurs) et rentra dans la vie privée. Il a été élu, en avril 1860, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1840. Outre le travail cité plus haut, M. le comte Daru a publié : *le Comte Beugnot* (1865, in-8).

* **DARWIN** (Charles-Robert), naturaliste anglais, petit-fils du célèbre médecin et poète Érasme Darwin, est né le 12 février 1809 à Shrewsbury. Après avoir suivi les écoles élémentaires de cette ville, il alla en 1825 à l'université d'Édimbourg, et acheva ses études à Cambridge, où il prit ses grades en 1831. La même année, il saisit l'occasion d'accompagner, en qualité de naturaliste, l'expédition du capitaine Fitzroy. Il visita le Brésil, le détroit de Magellan, les côtes ouest de l'Amérique du Sud, les îles de l'océan Pacifique, et rentra en Angleterre au mois d'octobre 1836, après une navigation de cinq années. En 1839, il épousa une petite-fille de Zarich Wegdwood, le célèbre inventeur de la poterie qui porte ce nom.

M. Darwin avait recueilli dans son voyage une foule de précieuses observations scientifiques qu'il consigna en grande partie dans l'ouvrage publié, avec la collaboration d'Owen et autres savants, sous ce titre : *Zoology of the voyage of H. M. ship Beagle* (Londres, 1840-1843, 5 parties). Il les mit aussi en œuvre dans divers écrits personnels, notamment dans son *Journal de recherches pour l'histoire naturelle et la zoologie des pays qu'il avait parcourus.* (Londres, 1854, 2 édit.). Il fit paraître à la même époque ses travaux sur les cirripèdes (*Monograph of pedunculated and sessile Cirripedia*; Londres, 1851-1853, 2 vol.; *On fossil Cirripedia*, etc.).

L'objet principal des études de M. Darwin fut dès lors la détermination du principe des différences entre les espèces des êtres vivants. Ses observations sur les animaux de l'Amérique du Sud lui avaient déjà démontré l'insuffisance des classifications admises jusqu'ici. Il fut conduit à cette idée, que les animaux et les plantes dérivent tous d'un petit nombre de formes primitives, peut-être d'une forme unique, et que toutes leurs modifications successives dépendent d'une loi constante de transformation, d'un choix régulier de races et d'individus les mieux adaptés aux circonstances de temps et de lieu. Il appelle ce choix la « sélection naturelle. » Cette loi et toutes ses conséquences sont exposées avec une clarté remarquable, dans son livre célèbre, intitulé : *De l'Origine des espèces par voie de sélection naturelle*, etc. (Londres, 1859), ouvrage traduit dans diverses langues, notamment en allemand par M. Bronn (Stuttgart, 1863, 2 édit.), et en français par Mlle Clémence Royer (1862, in-8; 2e édit. 1865). Cette dernière traduction a beaucoup contribué à vulgariser les idées des naturalistes anglais et a été l'occasion de nombreux articles [illegible] revues et de longues discussions sur cette nouvelle philosophie de l'histoire naturelle. Elles furent plusieurs fois ranimées par la candidature de M. Darwin au titre de correspondant à l'Académie des sciences, produite notamment en [illegible] et en 1873, dans la section de zoologie; après vives discussions en comité secret, elle fut repoussée au scrutin. Il fut enfin élu, le 5 août [illegible] dans la section de botanique, et sa nomination provoqua les colères de la presse catholique contre l'Académie des sciences.

On cite encore de M. Darwin ses travaux [illegible] les orchidées de la Grande-Bretagne et des [illegible] pays, spécialement sur leur fécondation (*On various contrivances by which British [illegible] foreign orchidis are fertilized*, etc. Lond., [illegible] traduit de l'anglais sous le titre : *De la Fécondation des orchidées par les insectes et des résultats du croisement* (1870, in-8), ouvrage [illegible] grande valeur au point de vue scientifique [illegible] la clarté de l'exposition; *De la Variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication* (the Variation of animals, etc., 1868), [illegible] par Ch. Vogt (1868, 2 vol. in-8); *la Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (the Descent of man, etc., 1871), traduit en français [illegible] M. Moulinée (1872, 2 vol. in-8); *l'Expression des émotions chez l'homme et les animaux* (the Expression of the emotions, etc., Londres, 1872), [illegible] en français par MM. Pozzi et Benoît (187[illegible], [illegible] avec pl.); *les Mouvements et les habitudes [illegible] plantes grimpantes* (the Movements and habits [illegible]

[illegible] Londres, 1875), traduction française [illegible], avec fig.); *les Plantes insectivores* [illegible] Londres, 1875), traduction française (1877, in-8); *Des Effets de la fécondation croisée et de fécondation directe dans le règne végétal* (1877, in-8); *les Récifs de corail*, traduit par M. Cosserat (1878, fig. et pl.), etc. Les œuvres de M. Darwin ont été traduits dans presque toutes les langues de l'Europe; il a paru une édition complète en allemand (Stuttgart, [illegible] et suiv.).

[illegible] (Gabrielle-Anna Cisterne de Courtiras, [illegible] Saint-Mars, connue sous le nom de [illegible]), femme de lettres française, née à [illegible] le 1 août 1804, d'une ancienne famille [illegible] une éducation soignée, fut mariée [illegible] et ne se décida à demander des ressources [illegible] littéraire qu'après avoir éprouvé [illegible] de fortune. Depuis ses débuts, [illegible] un talent facile et gracieux, sa [illegible] toujours en augmentant. *Le Journal* [illegible] enregistré sous son nom jusqu'à [illegible] romans par année. — La comtesse [illegible] est morte à Paris, le 11 septembre 1872.

[illegible] de ses romans, dont les sujets [illegible] empruntés aux mœurs du grand [illegible] et aux traditions, nous citerons un peu [illegible] *la fée de la reine* (1839, 2 vol. in-8); [illegible] (1840, in-8); *les Bals masqués* (1841, 2 vol. in-8), recueil de nouvelles; *le* [illegible] (1843, 2 vol. in-8); *un Provincial* [illegible] 2 vol. in-8); *Arabelle* (1845, [illegible]); *la Princesse de Conti* (1846, 2 vol. in-8); [illegible] (1848); *les Degrés de* [illegible]; *les Amours de Bussy-Rabutin* [illegible] in-8); *la Bien-Aimée du* [illegible] in-8); *les Parents riches* [illegible] 1 vol. in-8); *l'Abbé de Bourbon*, [illegible] (1852); [illegible] *la Dernière favorite*, [illegible] *la Pomme d'Ève* (1853 et suiv.); [illegible] (1860, 3 vol.); *la Duchesse* [illegible] (même année); [illegible] *de Paris* (même année); [illegible] *la cour de Louis XV* (1861, [illegible] *la Sorcière du roi* (même année, [illegible] 4 vol. in-8). [illegible] *du diable* (1862, [illegible]); *Un Crime* [illegible] (même année, in-18); *la Marquise* [illegible] (1864, 3 vol. in-8); *les Dernières amours de Mme Du* [illegible] une Notice de M. Paul de Saint-[illegible]; *les Soupers de la Régence* [illegible]; *la Bague empoisonnée* (1866, [illegible]); [illegible] *des perles* (1866, in-18); [illegible] *siècle* (1867, in-18); [illegible] *les femmes* (1867, in-18); *la Chambre* [illegible] (1869, in-18); *les Aventures d'une jeune* [illegible] in-18); *Quand l'esprit vient aux* [illegible] in-18); *Un Secret de famille* (1871, [illegible] in-18); *Un* [illegible] *de Vénus* (1872, in-18); suite du précédent; [illegible] (1873, in-18), suite des [illegible]; *Un Costume de bal* (1874, [illegible]

[illegible] (Charles-Aimé), littérateur français, [illegible] le 19 janvier 1820, se consacra [illegible] à l'enseignement et professa l'histoire [illegible] des lycées. Attaché en [illegible] des médailles, à la Biblio[illegible], il fut nommé, en septembre [illegible] sous-directeur adjoint aux [illegible] de la Légion d'honneur. [illegible] août 1876. [illegible] *d'Orléans* [illegible] Colom[illegible] *XII* [illegible]

(1856); *Nicolas Bricot et la cour des monnaies* (1857); *Nouveau cours d'histoire* (1858, 3 vol. in-12); *le Salon de 1861* (1861, in-8); *le Salon de 1863* (1863, in-8); *Étude sur Mme Roland et son temps* (1864, in-8); *Histoire contemporaine* (1864, in-18; nouv. édit., 1865); *la Démagogie en 1793 à Paris*, d'après les documents contemporains rares ou inédits (1867, in-8); *Histoire du moyen âge* (1867, in-18), avec M. L. Grégoire; *Histoire des temps modernes* (1869, in-18); *Paris en 1794 et 1795* (1869, in-8); *les Prisons de Paris sous la Révolution* (1870, in-8); *Histoire de Louis-Philippe et de la seconde République* (1872, in-18); *le Fond de la société sous la Commune* (1873, in-8), etc. Il a publié les *Mémoires de Pétion*.

DAUBIGNY (Charles-François), peintre et graveur français, né à Paris, le 15 février 1817, fut élève de MM. Paul Delaroche et Daubigny père, passa trois années en Italie, et concourut, dès 1838, à toutes les expositions. Parmi ses paysages, nous citerons en première ligne: *les Bords de la rivière d'Oullins*, *la Seine à Charenton*, *les Iles de Bezons* et *la Seine à Bezons*, acquis par le ministère de l'intérieur; puis une *Vue de la vallée d'Oisans* (1840); *Choisy-le-Roi* (1843); *le Carrefour du nid de l'aigle* (1844), deux *Vues de Picardie* (1847); *les Bords du Cousin*, *les Environs de Château-Chinon* (1848); un *Soleil couché* (1851); *la Moisson*, au palais des Tuileries; une *Vue des bords de la Seine* (1852), au musée de Nantes; *l'Étang de Gylien* (1853), acheté par l'empereur pour le palais de Saint-Cloud; *la Mare au Bord de la mer*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Printemps*, *Vallée d'Optevoz* (1857); *les Bords de l'Oise*, *Lever de Lune* (1859); *Parc à moutons*, *l'Ile de Vaux*, un *Village près de Bonnières*, *Lever de lune*, *les Bords de l'Oise*, et une gravure: le *Coup de Soleil*, d'après le tableau de Ruysdaël (1861); *la Vendange*, *Matin*, *Bords de l'Oise à Anvers* (1863); *Villerville-sur-Mer*, *les Bords de la Cure* (1864); *le Parc de Saint-Cloud*, *un Effet de lune* (1865); *Effet du matin sur l'Oise*, *les Bords de l'Oise près de Bonneville* (1866); *le Hameau d'Optevoz*, dix eaux-fortes et diverses toiles parues précédemment, à l'Exposition universelle de 1867; *les Vanneuses à Kérity* (Finistère), *Plateau de Belle-Croix*, dans la forêt de Fontainebleau (1868); *une Mare dans le Morvan*, *un Verger* (1869); *le Pré des Graves à Villerville*; *un Sentier au mois de mai* (1870); *le Tonnelier*, *Moulins à Dordrecht* (1872); *Plage de Villerville*, *les Champs au mois de juin* (1874); *la Mer* (1875); *Lever de Lune*, *Vue de Dieppe un Verger* (1876): *Lever de Lune*, *Vue de Dieppe*, *un Verger* (1877). On a de lui, au palais du Louvre, dans le salon d'introduction du ministère d'État, deux panneaux paysage: *Cerfs et hérons*; dans l'escalier du ministère d'État: le *Pavillon de Flore*, le *Palais et jardin des Tuileries*. Il a aussi dessiné et gravé une foule de compositions originales pour des ouvrages illustrés et des journaux, tels que le *Jardin des plantes*, *l'Illustration* et *l'Artiste*, ainsi qu'un cadre de treize belles eaux-fortes, acquis par le musée du Luxembourg.

M. Daubigny a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848, une 1ʳᵉ en 1853, une 3ᵉ en 1855, deux rappels de 1ʳᵉ médaille, l'un en 1857, l'autre en 1859, la décoration cette même année, une médaille de 1ʳᵉ classe à l'Exposition universelle de 1867, et la croix d'officier le 7 juillet 1874. — Il est mort à Paris, le 19 février 1878. On a remarqué qu'il n'avait pas fait partie de l'Académie des Beaux-Arts, non plus que les grands paysagistes Corot, Th. Rousseau, P. Huet, Troyon, etc.

DAUBIGNY (Karl-Pierre), peintre français, fils

du précédent, né à Paris le 9 juin 1846, est élève de son père. Il s'est fait connaître, depuis 1863, par des paysages empruntés aux sites de la Normandie, de la Picardie, de la Bretagne et de la forêt de Fontainebleau. Parmi ses envois, nous mentionnerons principalement : *le Plateau de Belle-Croix* (Fontainebleau) et *les Vanneuses de Kérity* (Finistère), ainsi que *la Ferme Saint-Siméon à Honfleur* et *la Route de Paris à Fontainebleau* qui lui ont valu deux médailles en 1868 et en 1874.

DAUBRÉE (Gabriel-Auguste), géologue français, membre de l'Institut, est né à Metz, le 25 juin 1814. Élève de l'École polytechnique, il sortit, en 1834, dans le corps des mines. Il était désigné comme devant faire partie de la Commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie, lorsqu'au commencement de 1839 il fut appelé à la chaire de minéralogie et de géologie nouvellement créée à l'Académie de Strasbourg et chargé en même temps des fonctions d'ingénieur des mines dans cette résidence. En 1852, M. Daubrée devint doyen de la Faculté des sciences et fut nommé ingénieur en chef en 1855. Au mois de juin 1861, il fut appelé à Paris comme professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle, en remplacement de M. Cordier. Il fut en outre nommé, l'année suivante, professeur de minéralogie à l'École des mines, inspecteur général des mines en 1867, et directeur de l'École des mines en juin 1872. M. Daubrée fut élu, le 20 mai 1861, membre de l'Académie des sciences, à la presque unanimité, en remplacement de M. Cordier. Officier de la Légion d'honneur depuis le 1er août 1858, il a été promu commandeur le 14 août 1869. Il a reçu, en outre, de nombreux titres honorifiques et diverses décorations étrangères.

M. Daubrée a visité plusieurs régions de l'Europe et a publié les résultats de ses recherches dans les *Annales des mines* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Dans un de ses mémoires sur *les Amas des minerais d'étain*, il a émis une théorie regardée comme neuve sur la formation de cette classe de gîtes métallifères (1841). A la suite de son voyage dans le nord de l'Europe, en 1843, il fit paraître un *Mémoire sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norvège*, et, en 1846, il donna ses *Recherches sur la distribution de l'or dans le lit et la vallée du Rhin*. Un mémoire sur la formation contemporaine des minerais de fer dans les lacs et dans les marais, lui valut une médaille d'or de la Société des sciences de Harlem. D'autres *Mémoires* de lui établissent la présence de l'arsenic dans beaucoup de combustibles minéraux, les roches volcaniques et l'eau de mer, la relation des sources thermales avec les filons métalliques, la composition chimique des corps planétaires, etc.

On a encore de ce savant introducteur de la synthèse expérimentale en géologie : une *Carte géologique du Bas-Rhin*, accompagnée d'une *Description géologique* de ce département (imprimerie nationale, 1852); des *Observations sur le métamorphisme* (1858, in-8) ; des *Recherches expérimentales sur le striage des roches dû au phénomène erratique*, etc. (1858, in-8); *Recherches expérimentales sur des phénomènes qui ont pu produire le métamorphisme* (1857-1860), *la Chaleur intérieure du Globe, son origine, ses effets* (1866, in-18) ; *Expériences synthétiques relatives aux météorites* (1866) ; *Classification adoptée pour la collection des roches du Muséum d'histoire naturelle de Paris* (1867, in-8); *Rapport sur les progrès de la géologie expérimentale*, dans la collection des *Rapports officiels* publiés à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867 (imprimerie imp., gr. in-8) ; *Études synthétiques de géologie comparée* (1879, in-8), etc.

DAUDET (Ernest), littérateur français, est né à Nîmes, d'une famille de négociants, le 31 mai 1837. Venu à Paris en 1857, avec son frère Alphonse, il fut attaché, comme secrétaire, au cabinet de M. de Morny, président du Corps législatif, devint secrétaire rédacteur du compte rendu, et fut ensuite chef de cabinet du grand référendaire du Sénat. Il écrivit successivement dans *l'Union*, *le Spectateur* (ancienne *Assemblée nationale*), *l'Univers illustré*, *la Nation*, *le Nord*, *l'International*, *la Revue française* et *la Nouvelle Revue de Paris*. Il collabora ensuite, en qualité de correspondant politique, à un journal de province de grande notoriété, *la France centrale* de Blois, et à un certain nombre de feuilles étrangères et départementales. Après le 24 mai 1873, il fut nommé directeur du *Journal officiel* et conserva cette fonction jusqu'à l'avènement du ministère Ricard. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868.

M. Ernest Daudet a publié un grand nombre de romans : *Thérèse* (1859); *les Duperies de l'amour* (1865); *la Vénus de Gordes*, en collaboration avec M. Adolphe Belot (1866); *la Succession Chavanet* (1867-68, 2 vol. in-18); *le Missionnaire* (1869, in-18) ; *Fleur de péché* (1872, in-18); *un Mariage tragique* (1873, in-18) ; *les Aventures de Raymond Rocheray* (1875, 2 vol. in-18) ; *Marthe*, journal d'un député (1876, 2 vol. in-18) ; *Zarah Marsy* (1878, in-18) ; etc.; puis des brochures ou des études politiques : *les Journaux religieux et les Journalistes catholiques* (1860); *la Trahison d'Émile Ollivier* (1864); *Diplomates et hommes d'État contemporains, le cardinal Consalvi, 1800-1824* (1866, in-18); *la France et les Bonaparte*, lettre à M. Conti (1871, in-18) ; *la Vérité sur l'essai de restauration monarchique* (1873, in-18); *le Ministère de M. de Martignac* (1875, in-8); *la Terreur blanche* (1876, in-8); *le Procès des ministres* (1877, in-8), etc.

DAUDET (Alphonse), littérateur français, frère du précédent, né à Nîmes le 13 mai 1840, vint à Paris, comme son frère Ernest, en 1857, débuta par quelques poésies : *les Amoureuses* (1858, in-18), *la Double conversion*, poëme (1861, in-18), et fut attaché jusqu'en 1865 au cabinet du duc de Morny. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Daudet avait abordé le théâtre avec succès : *la Dernière idole* (Odéon, 1862) et *l'Œillet blanc* (Comédie Française, 1865), écrit avec la collaboration de M. Ernest Lépine (voy. ce nom), restés au répertoire. Il donna depuis *le Frère aîné*, opéra-comique de M. Poise (1868); *le Frère aîné*, drame en un acte (1868), auquel collabora également M. Lépine; *le Sacrifice*, comédie en trois actes (1869); *Lise Tavernier*, drame en cinq actes (1872); *l'Arlésienne*, pièce en trois actes (même année) ; *Fromont jeune et Risler aîné*, drame tiré de son roman, avec M. Ad. Belot (1876); *le Char*, opéra-comique, musique de M. Émile Pessard, (1877), etc.

Avant d'écrire les romans qui lui ont surtout valu la notoriété, M. Daudet a publié des récits où la fiction se mêle à la réalité, tels que *Lettres de mon moulin* (1869, in-18), les *Lettres à un absent* (1871, in-18), *Contes du lundi* (1873, in-18), *Robert Helmont*, études et paysages (1874, in-18), etc. *Le Petit Chose*, histoire d'un enfant (1868, in-18), fut le premier essai de M. Daudet dans un genre où *Fromont jeune et Risler aîné* (1874, in-18, nombr. édit.); *Jack*, histoire d'un ouvrier (1876, 2 vol. in-18) et *le Nabab* (1878, in-18) lui ont assuré un rang distingué parmi

mœurs contemporaines. Le premier de ces romans a été couronné par l'Académie française (prix de Jouy, 1875). *Le Nabab* souleva dans la presse parisienne de si vives polémiques, au sujet des personnages mis en scène que l'auteur joignit aux nouvelles éditions de son livre une *Déclaration* dans laquelle il reconnaissait qu'il avait voulu peindre des types célébrités très-diverses du second Empire.

M. Daudet est entré en 1874 au *Journal officiel* comme rédacteur de la revue dramatique. Sa femme, Mme Daudet, née Allard, a collaboré au *Bien public* et à l'*Événement*, sous les pseudonymes de Rose-Lise et de *Madeleine*; elle a également écrit des revues littéraires au *Journal officiel* sous celui de *Karl Steen*; elle a réuni une partie de ses articles sous ce titre : *Impressions de nature et d'art* (1879, in-18).

DAUMAS (Melchior-Joseph-Eugène), général et écrivain français, sénateur, né le 4 septembre 1803, entra dans l'armée comme engagé volontaire en 1822. Nommé sous-lieutenant en 1827, il fut envoyé à l'École de Saumur. En 1835, il partit pour l'Algérie, et, sous les ordres du maréchal Clauzel, fit les campagnes de Mascara et de Tlemcen. Il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'arabe et se distingua bientôt par une connaissance spéciale des mœurs algériennes. De 1837 à 1839, il résida, en qualité de consul à Mascara, auprès de l'émir Abd-el-Kader. Le général Lamoricière lui confia ensuite la direction des affaires arabes dans la province qu'il commandait. Bientôt après le maréchal Bugeaud mit entre ses mains les affaires indigènes de toute l'Algérie. On lui doit, en grande partie, l'institution des bureaux arabes. Après la prise d'Abd-el-Kader (23 décembre 1847), il fut envoyé au fort Lamalgue auprès de l'émir. En 1849, il dirigea, comme général, une expédition contre des tribus révoltées. Il fut nommé, en avril 1850, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de la guerre, général de division depuis le 14 janvier 1853, conseiller d'État en service ordinaire hors section, il fut nommé, sénateur le 12 août 1857; il passa grand-croix de la Légion d'honneur le 31 décembre 1868. — Il est mort à Camblanes (Gironde), en mai 1871.

Parmi les écrits de M. Daumas, dont les principaux ont été traduits en espagnol et en allemand, et ont eu en France plusieurs éditions, nous citerons : *Exposé de l'état actuel de la société arabe, du gouvernement et de la législation qui la régit* (Alger, 1845, in-8); *le Sahara algérien* (Paris, 1845); *le Grand désert, ou Itinéraire d'une caravane du Sahara au pays des Nègres* (1re édit., 1849, nouv. édit., 1861, in-18), en collaboration avec M. A. de Chancel; *la Grande Kabylie* (1847, in-8), avec M. Fabar, mort en 1848 au siège de Rome; *Mœurs et coutumes de l'Algérie* (1853, 3e édit., in-18); *les Chevaux du Sahara et Principes généraux du cavalier arabe* (1853, 3e édition); *la Kabylie* (1857, in-32); *la Vie arabe et la Société musulmane* (1869, in-8).

DAUMAS (Augustin-Honoré), député français, né à Toulon (Var), le 25 mai 1826. Ancien ouvrier mécanicien, il fut condamné, pour complot, en 1851, à dix ans de détention et subit sa peine à Belle-Isle et au Mont-Saint-Michel. Pendant la guerre, il fut commissaire de la défense dans le [illegible]. Élu représentant à l'Assemblée nationale aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par le département du Var, il prit place à l'extrême gauche, réclama, lors de la discussion de la loi sur les conseils généraux, contre la gratuité des fonctions, comme contraire aux principes démocratiques, et s'abstint dans le vote sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, député pour la 1re circonscription de l'arrondissement de Toulon par 6098 voix; 1300 environ furent partagées entre ses deux concurrents, candidats constitutionnels. Il reprit sa place à l'extrême gauche dans la nouvelle Chambre, vota pour l'amnistie pleine et entière, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8186 voix, contre 2243 obtenues par M. le contre-amiral Martin, candidat officiel et monarchiste.

DAUMAS (Louis-Joseph), statuaire français, né à Toulon, le 24 janvier 1801, fut élève de David d'Angers et de l'École des Beaux-Arts. Il débuta au Salon de 1833 par un *Jeune gladiateur après le combat*, et se fit connaître par les envois suivants : *Diogène*, statue plâtre (1834); *Charles d'Anjou*, comte de Provence, frère de saint Louis, statue de plâtre (1842) qui figura en pierre au Salon de l'année suivante; *le Génie de la navigation* (1845); *Victoria*, statue de plâtre, buste de *M. Clapier* (1848); *Cavalier romain*, groupe destiné au pont d'Iéna (1849); *Jean de Gauthier*, fondateur de l'hospice de la Charité à Toulon, statue de pierre; *Aurelia Victorina*, princesse gauloise, statue de plâtre (1857); *A la France guerrière et agricole*, statue de plâtre (1859); *la Méditation*, statue pour un tombeau (1861), reproduite en marbre (1864); *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, plâtre (1867); *Saint Vincent de Paul* mettant sous la protection de la croix l'enfant abandonné (1868); *Annibal montrant l'Italie à son armée*, statue équestre en plâtre; *Ulric Gehring*, premier imprimeur de Paris, buste en plâtre pour la bibliothèque Sainte-Geneviève (1869). On doit encore à M. Daumas diverses statues placées à Compiègne, à Toulon, à Carpentras, un bas-relief pour le portail de Saint-Thomas d'Aquin et quelques bustes. Il a obtenu une médaille de 3e classe en 1843, deux médailles de 2e classe en 1845 et 1848 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1868.

DAUMER (*Georges-Frédéric*), philosophe et poète allemand, né à Nuremberg (Bavière), le 5 mars 1800, fit ses études littéraires au lycée de sa ville natale, et alla ensuite étudier la théologie à l'Université d'Erlangen, où il se fit remarquer par sa ferveur religieuse. Mais bientôt, renonçant à la carrière ecclésiastique, il se livra entièrement à la philosophie. Il resta encore à Erlangen pour suivre les cours de Schelling, puis après de nouvelles études à Leipzig et à Munich, il devint professeur au collège de Nuremberg. Sa santé le forçant d'abandonner l'enseignement, il consacra tous ses loisirs à des travaux qui eurent pour sujet, outre la poésie, la philosophie appliquée à la religion et à l'histoire. — Il est mort à Würtzbourg le 14 décembre 1875.

Les principaux ouvrages de poésie de M. Daumer sont : *Bettina* (Nuremberg, 1837), recueil de pièces faites d'après la célèbre correspondance de Mme Élisabeth d'Arnim avec Gœthe; *la Gloire de la Vierge Marie* (die Glorie der heiligen Jungfrau Maria, ibid., 1841) : ces deux ouvrages publiés sous le pseudonyme d'*Eusebius Emmeran*; *Mahomet* (Hambourg, 1848), et surtout *Hafiz* (ibid., 1846; Nuremberg, 1851, 2 vol. in-8), recueil de traductions et de paraphrases du poète persan.

Parmi ses ouvrages philosophiques ou de prose, qui ont tous produit une vive sensation en Allemagne, nous citerons : *Histoire primordiale de l'esprit humain* (Urgeschichte des Menschengeistes,

Berlin, 1827); *Système de philosophie spéculative* (Andeutungen eines Systems speculativer Philosophie, Nuremberg, 1821); *Nouvelles sur Gaspar Hauser* (Ibid., 1832); *Philosophie, Religion et Antiquité* (Philosophie, Religion und Alterthum, Ibid., 1835); *l'Anthropologisme et le Criticisme des temps présents* (der Anthropologismus und Kriticismus der Gegenwart, Ibid., 1844); *la Voix de la vérité dans les luttes religieuses et confessionnelles du temps présent* (die Stimme der Wahrheit in den, etc., Ibid., 1845); *la Religion de l'ère nouvelle du monde* (die Religion des neuen Weltalters, livre I-III, Hambourg, 1850); enfin deux livres contre lesquels la critique s'est élevée avec une grande violence: *la Religion du feu et de Moloch des anciens Hébreux, comme culte orthodoxe et légitime de cette nation* (der Feuer-und Molochdienst der alten Hebraeer, als, etc., Brunswick, 1842), et *les Mystères de l'antiquité chrétienne* (die Geheimnisse des christlichen Alterthums, 2 vol. Hambourg, 1847): deux ouvrages dirigés non-seulement contre la doctrine des livres juifs, mais aussi contre les dogmes principaux du christianisme, ainsi que contre les principes fondamentaux du spiritualisme, qui sont, jusque dans ses poésies, l'objet de l'hostilité la plus vive de l'auteur. M. Daumer a encore publié plusieurs écrits de polémique théologique sous le pseudonyme de docteur *Amadeus Ottokar*. Il a fourni un grand nombre d'articles et de poésies aux revues périodiques et annuaires littéraires de l'Allemagne.

DAUMIER (Honoré), dessinateur français, né à Marseille, le 26 février 1808, s'est fait une célébrité dans la caricature. Les modes, les cancans, la politique, les défauts du visage comme les travers de l'esprit ou du caractère, ont tour à tour excité sa verve moqueuse et inépuisable. Toutes les illustrations contemporaines, furent pour lui l'objet de charges d'une ressemblance frappante. Il débuta au *Charivari* par la série des *Robert Macaire* dont M. Philipon composait les légendes, et y donna successivement *les Actualités, les Divorceuses, les Femmes socialistes, les Philanthropes du jour, les Grecs, les Gens de justice, les Bons bourgeois, les Pastorales, Locataires et Propriétaires, les Papas, les Beaux jours de la vie*, etc. La révolution de 1848 lui inspira deux de ses albums les plus remarquables: *Idylles parlementaires* et *les Representants représentés*.

Après une assez longue interruption, causée par les lois restrictives de l'Empire sur la liberté de la presse, M. Daumier rentra au *Charivari* et continua d'y donner ses vigoureuses satires politiques et sociales jusqu'au jour où la cécité lui fit tomber le crayon des mains. Une exposition de ses œuvres peintes ou dessinées eut lieu peu de temps après (avril 1878), par les soins de ses admirateurs et de ses amis, et M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, éleva à 2400 francs la pension de 1200 francs qui lui avait été précédemment accordée. — M. Daumier est mort à Valmondois (Seine-et-Oise), le 11 février 1879.

DAUPHIN (H.-Albert), sénateur français, avocat du barreau d'Amiens et bâtonnier de l'ordre, né à Amiens le 26 août 1827, jouissait dans cette ville de la plus grande considération et était maire au moment de la guerre de 1870. Maintenu dans ces fonctions par le gouvernement de la Défense nationale, il déploya beaucoup d'activité et de dévouement, et rendit de grands services à ses compatriotes pendant toute la durée de l'invasion allemande. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il refusa la candidature, pour rester à la tête de la municipalité d'Amiens jusqu'à l'évacuation du territoire. Le 7 mars, il fut chargé par intérim des fonctions de préfet de la Somme et en reçut le titre le 28 du même mois. Il conserva ce poste jusqu'au mois de juillet suivant. Porté, malgré lui, aux élections complémentaires du 9 janvier 1872, pour le remplacement du général Faidherbe, il fut élu, mais refusa de nouveau d'aller siéger à l'Assemblée nationale, et fut remplacé, le 9 juin suivant, par M. Jules Barni. A la chute de M. Thiers, M. Dauphin se démit de ses fonctions de maire d'Amiens, dès le 25 mai, pour protester contre la coalition monarchique qui avait triomphé la veille. Elu président du conseil général, où il représentait le canton sud-est d'Amiens, il fit, dans la session qui suivit le vote de la Constitution de 1875, une profession de foi hautement républicaine; néanmoins il ne fut pas porté sur la liste du comité républicain, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, mais il se présenta comme candidat « constitutionnel », et tenant la république « pour une grande et nécessaire transaction ». Nommé au premier tour de scrutin par 502 voix sur 913 électeurs, il siégea au centre gauche du Sénat. En février 1879, il fut appelé aux fonctions de procureur général à la Cour d'appel de Paris. M. Dauphin a été décoré de la Légion d'honneur le 6 septembre 1871, et promu officier le 24 juillet 1879.

DAUPHINOT (Jean-Simon), sénateur français, né à Reims le 24 janvier 1821, l'un des chefs d'une des grandes maisons d'étoffes et tissus de cette ville, président de la Chambre de commerce, maire de Reims sous l'Empire, et conseiller général de la Marne, fut élu représentant à l'Assemblée nationale pour ce département, le 8 février 1871, le dernier sur huit par 33 288 voix. Il prit place au centre gauche et fut un des vice-présidents de ce groupe. Il soutint de son vote toutes les lois et propositions tendant à la fondation et à l'affermissement des institutions républicaines. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté, comme candidat républicain, avec un autre député sortant, M. Leblond, et fut élu, le second sur deux, par 390 voix sur 750 électeurs. Il s'inscrivit aussi à la réunion du centre gauche du Sénat et en fut l'un des questeurs. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut réélu par 512 voix sur 740 votants. M. Dauphinot a été décoré de la Légion d'honneur, le 6 septembre 1868, et promu officier le 20 octobre 1878.

D'AURIAC (Eugène). Voy. Auriac (d').

DAURIAC (Philippe), littérateur français, né à Périgueux le 29 septembre 1833, est fils du chef de bataillon Joseph Dauriac, aide de camp du général Lamarque, qui commanda provisoirement les départements de la Dordogne et du Lot-et-Garonne du 8 août au 16 octobre 1830. M. Dauriac débuta dans le *Figaro* en 1860, et y publia diverses fantaisies de vers et de prose sous l'anagramme de *Cairaud*. En 1864, il fut chargé de la chronique littéraire dans le *Monde illustré*, et devint en 1873 le rédacteur de la revue bibliographique du *Soir*. Il a été également le correspondant artistique et littéraire de l'*Écho de la Dordogne*, et collaborateur du *Dictionnaire encyclopédique* de M. Larousse. En dehors de ses travaux purement littéraires, M. Dauriac a publié, dans la *Revue contemporaine*, une *Étude sur la gravure en médailles au XIX^e siècle* (1863), et un volume spécial sur la *Télégraphie, son histoire et ses applications en France et à l'étranger* (1864, in-18).

DAUSSEL (Philippe), sénateur français, est né

à Périgueux, le 22 mars 1813. Riche propriétaire du département, il entra dans la vie politique le 8 février 1871, comme représentant de la Dordogne, à l'Assemblée nationale, élu le troisième sur dix par 77 364 voix. Il prit place au centre droit et vota dans toutes les questions avec la majorité monarchiste de l'Assemblée. Porté sur la liste de l'Union conservatrice, aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut élu le second sur trois, au deuxième tour de scrutin, par 385 voix sur [illegible] électeurs. Au Sénat, il continua de siéger à droite, et après l'acte du 16 mai, vota la dissolution de la Chambre des députés. Conseiller général de la Dordogne, pour le canton de Saint-Pierre-de-Chignac, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er octobre 1877.

DAUSSOIGNE-MÉHUL (*Joseph*), compositeur français, né à Givet (Ardennes), le 24 juin 1790, fut élève de Louis Adam pour le piano, et de Catel et Méhul, son oncle, pour l'harmonie; l'Institut lui décerna successivement un deuxième et un premier grand prix de composition musicale (1809). Malgré le succès qui avait marqué ses études, il resta de longues années avant d'obtenir la faveur d'être joué sur des théâtres royaux. A l'Opéra il présenta vainement *Robert Guiscard*, puis un drame lyrique de M. Viennet, *le Faux Inquisiteur*; il n'eut pas même une audition. Après une tentative aussi malheureuse, à Feydeau, il réussit à faire représenter, sur la scène de l'Opéra, *Aspasie* (juillet 1820); mais la musique ne put sauver la médiocrité du poème. Cependant il fut chargé, à titre d'élève favori de Méhul, de terminer la *Stratonice* de ce maître et, en 1822, de remanier *Valentine de Milan*, qui fut jouée avec succès. En 1824, il donna à l'Opéra *les Deux Salem*, pièce en un acte qui obtint un petit nombre de représentations. Il accepta, en 1827, les fonctions de directeur du Conservatoire de Liège. Il fut ensuite élu correspondant de l'Institut en [illegible] en remplacement de Meyerbeer, devenu associé étranger. — Il est mort à Liège, le 10 mars [illegible]. Il avait été autorisé à joindre le nom de son oncle au sien.

DAUTHEVILLE (*François*), général français, ancien représentant du peuple, né à Chalençon (Ardèche), le 4 mai 1792, entra à l'École polytechnique en 1811, puis à l'École d'application de Metz en 1813. Il prit part, comme officier du génie, aux dernières campagnes de l'Empire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il resta étranger à la politique. En 1848, il était colonel au 2e régiment du génie. S'étant présenté aux suffrages de ses compatriotes de l'Ardèche, comme candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le [illegible] de la liste de ce département. Membre du comité de la guerre, il vota constamment avec la droite et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Le gouvernement de [illegible] le nomma général de brigade ([illegible] 1851) et commandeur de la Légion d'honneur ([illegible] août 1850). Membre du Conseil général pour le canton de [illegible], et président du consistoire central des Églises réformées, depuis le 29 avril 1858, [illegible] en 1854, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la [illegible] circonscription de l'Ardèche. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, [illegible] voix sur 21 [illegible] votants; en 1869, il ne passa qu'au second tour de ballottage, avec 15 608 voix contre 12 [illegible] données au candidat de l'opposition, M. [illegible], qui l'avait emporté sur lui au premier tour. — Le général Dautheville est mort à Chalençon (Ardèche), le 9 mai 1875.

DAUTRESME (Auguste-Lucien), député français, né à Elbeuf (Seine-Inférieure), le 21 mai 1826, entra à l'École polytechnique en 1846, servit quelque temps comme ingénieur de la marine et donna sa démission en 1848, puis se livra à la composition musicale et fit représenter plusieurs pièces à l'ancien Théâtre-Lyrique. Il entra dans la vie politique, aux élections du 20 février 1876, et fut élu, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Rouen, comme républicain, par 10 117 voix contre M. Sevaistre, candidat conservateur, qui n'en obtint que 4800. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 12 084 voix, contre le candidat officiel et monarchiste qui n'en réunit que 4981. Il représente le canton d'Elbeuf au conseil général de la Seine-Inférieure.

DAUZAT-DEMBARRÈRE (Pierre-Benoît), agronome français, né le 18 avril 1809, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), est petit neveu du général Dembarrère. Après avoir été admis au barreau de Paris en 1833, il obtint, la même année, les fonctions de substitut près le tribunal civil de Lourdes, et remplaça son père au Conseil général du département. En février 1848, il quitta la magistrature pour se livrer à la grande exploitation agricole. Lors de la création des fermes-écoles, son domaine de Visens, sur lequel il avait installé à ses frais un quartier de remonte de plus de 350 chevaux, fut acquis par le gouvernement, et il en devint le directeur. En 1852 et en 1857, il fut élu député au Corps législatif par la circonscription de Tarbes. Décoré de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1850, il a été promu officier le 17 juin 1863. — M. Dauzat-Dembarrère est mort à Bagneux (Seine), le 21 octobre 1878.

On a de lui : *Petit voyage autour de la grande question allemande* (1868, in-8); *Histoire politique de la grotte de Lourdes* (1872, in-18).

DAVID (Ferdinand-Benjamin), homme politique français, né à Niort, le 30 mars 1796, suivit la carrière de la médecine. Il siégea à la Chambre des députés sous le gouvernement de Juillet, de 1834 à 1837 et de 1842 à 1846. Il devint aussi maire de Niort et membre du Conseil général pour le 2e canton de cette ville. Représentant du peuple à l'Assemblée législative, il fut nommé en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1re circonscription des Deux-Sèvres. Il fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 24 047 voix sur 24 849 votants, et en 1869, 21 683 voix sur 29 907 votants. M. David fut promu officier de la Légion d'honneur, le 30 août 1865. — Il est mort à Niort le 25 janvier 1879.

DAVID (Jérôme-Frédéric-Paul, baron), homme politique français, député, né à Rome, le 30 juin 1823, est le petit-fils de l'illustre peintre Louis David. Il eut pour parrain l'ex-roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte. Destiné par sa famille à la marine, il fut embarqué, à l'âge de douze ans, à bord d'un navire-école et fit deux années de navigation. N'ayant pas de goût pour la mer, il se prépara pour l'école militaire de Saint-Cyr, où il fut admis en 1842. Il en sortit, en 1844, comme sous-lieutenant de zouaves, et alla rejoindre son régiment à Tlemcem. Nommé, en 1846, chef d'un bureau arabe et familiarisé avec la langue des indigènes, il fut attaché successivement aux généraux Cavaignac, Ladmirault, et au gouverneur

général, le maréchal Randon, qui le nomma, en 1852, commandant du cercle des Beni-Mansours, en Kabylie. Devenu officier d'ordonnance du prince Napoléon, en 1853, il fit la campagne de Crimée. Le baron David était capitaine en 1857, lorsqu'il donna sa démission.

Maire de la ville de Langon et membre du Conseil général de la Gironde, il fut élu député, en 1859, comme candidat officiel, dans la 1re circonscription de ce département. Il fut réélu, en la même qualité, aux élections générales de 1863, à la presque unanimité, par 24 542 voix, sur 24 722 votants. Aux élections de mai 1869, il obtint encore, sur 24 220 votants, 18 917 voix contre 5303, données au candidat de l'opposition. Après avoir fait partie du bureau de la Chambre, trois ans de suite, comme secrétaire, le baron J. David fut nommé par l'empereur vice-président du Corps législatif pendant les sessions 1867, 1868 et 1869. Il prit un rôle très-marqué dans les discussions; il traita à plusieurs reprises des affaires d'Algérie, de la liberté du commerce, des grandes questions extérieures, de nos relations avec Rome et l'Italie, de l'expédition du Mexique. Partisan déclaré de la politique conservatrice, il combattit vivement l'amendement des quarante-cinq, qui marquait le réveil d'un tiers-parti libéral entre la majorité officielle et la gauche. Ses discours sur la loi militaire et sur la corruption électorale (1869) eurent du retentissement. Sa nomination nouvelle de vice-président, en juin 1869, fut interprétée comme un gage donné au parti de la réaction et provoqua la démission du président, M. Schneider, démission qui fut retirée sur l'intervention directe de l'empereur.

Lorsque le droit de nommer son bureau eut été rendu au Corps législatif, M. J. David à qui ses relations personnelles avec les Tuileries donnaient beaucoup d'influence, fut élu vice-président de la Chambre par 140 voix sur 248 votants. Mêlé activement aux débats de plus en plus importants du Corps législatif, il fut un de ceux qui s'efforçaient de maintenir l'Empire dans ses traditions, et resta l'un des adversaires du cabinet Emile Ollivier. Lors des complications inattendues amenées par la candidature du prince de Hohenzollern, il soutint énergiquement la nécessité d'une renonciation formelle, et contesta la validité des premières satisfactions données par la Prusse. La guerre ayant été déclarée et les premières défaites de l'armée françaises ayant rendu nécessaire la retraite du tiers-parti libéral, M. J. David devint ministre des travaux publics, en remplacement de M. Plichon, dans le cabinet présidé par le comte de Palikao (10 août). Après la signature de la paix et la réunion de l'Assemblée nationale, il se présenta dans la Gironde, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, et ne fut point élu. Les élections générales de 1876 pour la nouvelle Chambre des députés le ramenèrent à la vie parlementaire. Porté comme candidat bonapartiste, dans l'arrondissement de Bazas (Gironde), il n'obtint, au premier tour de scrutin (20 février), que 5098 voix, contre deux concurrents républicains, et passa au scrutin de ballottage, le 5 mars, avec 7576 suffrages. Il fit partie de la minorité hostile au premier cabinet républicain, et qui essaya de soutenir par un vote de confiance le ministère issu de l'acte du 16 mai 1877. Après la dissolution de la Chambre, il fut réélu, le 14 octobre, par 7404 voix, contre 6044 données à M. Alexandre Léon, candidat républicain. Son élection fut invalidée, mais il fut renvoyé à la Chambre, le 7 juillet 1878, par 6475 voix, contre 6204 obtenues par le même concurrent, et son élection fut alors validée sans discussion, dans la séance du 3 décembre 1878.

M. J. David a publié : *Actualités et souvenirs politiques* (1874, in-8) ; *Lettre à mes électeurs* (1875, in-8). Les chroniqueurs du journalisme lui ont attribué, du temps de l'Empire, quelques essais dramatiques. Décoré de la Légion d'honneur et promu officier pendant sa carrière militaire, le baron J. David a été fait commandeur en août 1864 et grand officier le 19 juin 1869.

DAVID (Mgr Augustin), prélat français, est né à Lyon le 28 mars 1812. Ancien vicaire général de Valence, il a été nommé évêque de Saint-Brieuc et Tréguier par décret du 14 janvier 1862, préconisé le 7 avril et sacré à Valence le 2 juillet de la même année. Nommé par Pie IX assistant au trône pontifical, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 13 août 1867.

DAVID (le P. Armand), missionnaire et naturaliste français, né à Espelette (Basses-Pyrénées), le 7 septembre 1826, entra dans la congrégation des Lazaristes le 4 novembre 1848. Ordonné prêtre en 1851, il fut envoyé à Savone, où il avait commencé à étudier les sciences naturelles et partit, en 1862, en mission pour Pékin. Il visita, en 1866, les contrées les moins connues de la Mongolie et rapporta des collections précieuses d'histoire naturelle qu'il offrit au Muséum. Les professeurs de cet établissement sollicitèrent et obtinrent de ses supérieurs la permission d'envoyer l'abbé David en mission exclusivement scientifique. Il visita, de 1869 à 1871, la province du Thibet *Mou-pin*, qui n'avait encore été vue par aucun Européen, puis les provinces de Chine : *Kiang-Si* et *Se-Tchuen*. Il y découvrit une quantité de genres et d'espèces nouvelles d'animaux et de végétaux, formant, selon le rapport fait par M. Blanchard à l'Association scientifique de France, en 1870, l'ensemble de richesses le plus saisissant qui fût parvenu depuis longtemps d'un pays lointain au Muséum. L'Association lui décerna une médaille d'or, en regrettant que la règle de la congrégation ne permît pas à l'abbé David de recevoir la croix de la Légion d'honneur, qu'elle avait l'intention de solliciter pour lui. A son retour d'un troisième voyage en Chine, en 1875, la santé du P. David se trouva fortement ébranlée et l'obligea de se fixer en Algérie. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de géographie), le 1er avril 1872.

La relation des deux premiers voyages du P. David a été publiée dans les *Nouvelles archives du Muséum d'histoire naturelle* (1866 et 1868-1870), et celle du troisième a paru en librairie, sous le titre : *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'empire chinois* (1875, 2 vol. in-12, 3 cartes).

DAVID (Félicien-César), célèbre compositeur français, né à Cadenet (Vaucluse), le 3 avril 1810, reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale. Enfant de chœur de l'église Saint-Sauveur à Aix, il obtint une place au collège des jésuites, et s'y fit remarquer à la fois par sa mémoire extraordinaire et son talent sur le violon. A dix-huit ans, il quitta leur maison; orphelin et sans ressources, il se fit clerc d'avoué; mais, négligeant bientôt la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

M. Félicien David vint à Paris en 1830 : une composition remarquable lui ayant assuré la bienveillance de Cherubini, il entra au Conservatoire, où il eut pour maîtres Lesueur, MM. Fétis, Benoist et Reber. Mais ouvrant son âme tout entière aux doctrines ou plutôt aux aspirations sociales, politiques et religieuses du moment, à

doctrine saint-simonienne. C'est lui qui composa pour les fêtes de la religion nouvelle tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin. Pendant que les missionnaires cherchaient à semer leurs idées, il recueillit des mélodies, des airs populaires, et demanda tour à tour au désert d'Afrique et à la création de l'Asie pour ses œuvres futures, des inspirations originales.

De retour en France (1835), il lutta longtemps [illegible] pour se faire un nom dans le monde musical. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès et ne laissait pas présager la popularité que ce genre de composition devait lui acquérir. Enfin il put faire exécuter au Conservatoire, en 1844, son *Désert*, grande ode-symphonie dont M. Auguste Colin, son ami et son compagnon, lui fournit les paroles. Le succès fut aussi éclatant que soudain. Plusieurs scènes de Paris, les salons, l'Opéra-Comique disputèrent cette œuvre au Conservatoire. Elle fit le tour de l'Europe. Partout on applaudit ces souvenirs d'Orient, pleins de grâce et de fraîcheur, cette reproduction pittoresque des scènes de la vie nomade ou des tableaux de la nature, qui portait l'imitation par la musique aussi loin que possible.

Du jour au lendemain, les éditeurs de musique s'arrachèrent tous les essais, toutes les ébauches que le nouveau maître pouvait avoir en portefeuille, et à côté de quelques mélodies originales et charmantes, telles que *les Hirondelles*, on lui fit publier des compositions qui n'auraient pas dû voir le jour. Après plusieurs voyages en Belgique, en Allemagne, M. F. David revint à Paris et donna *Moïse sur le Sinaï* (1846), qui ne répondit pas à l'attente générale. Il prit en partie sa revanche, l'année suivante, avec son *Christophe Colomb*, qui rappela de loin le succès du *Désert*. De temps en temps, il fit entendre, dans de grands concerts publics, des fragments de ses œuvres symphoniques, qui ont encore été reprises à l'Athénée, en 1867, et au Théâtre-Lyrique, en 1868, par les soins de M. Pasdeloup.

En 1868, M. Félicien David entreprit un voyage en Russie, visita Saint-Pétersbourg et Moscou où il fut accueilli avec enthousiasme. Ses œuvres [illegible] et obtinrent un prodigieux succès. Au mois de mai de la même année, il se présenta à l'Académie des Beaux-Arts, en concurrence avec M. Gounod : il ne fut pas élu mais n'eut que quelques voix de moins que son concurrent. En 1869, il fut nommé bibliothécaire du Conservatoire en remplacement de Berlioz, et, quelques semaines après (15 mai), appelé à le remplacer aussi à l'Institut, à la presque unanimité des suffrages.

Dans la musique dramatique, M. Félicien David a produit *la Perle du Brésil*, opéra-comique représenté au Théâtre-Lyrique, en 1851, et repris depuis avec succès; *Herculanum*, grand opéra en 4 actes (1859); *Lalla Roukh*, opéra-comique en deux actes (Opéra-Comique, 12 mai 1862), etc. Ces opéras et le souvenir du succès de ses symphonies lui valurent, en 1868, le grand prix biennal de l'empereur, décerné par l'Institut. M. Félicien David a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1862. — Il est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 29 août 1876. Ses obsèques, sur sa demande expresse, furent purement civiles [illegible] à la Chambre des députés une interpellation adressée au général Berthaut, ministre de la guerre, par suite du refus que l'officier commandant le peloton d'honneur avait fait d'accompagner le convoi. Un monument a été élevé par souscription à M. Félicien David dans le cimetière de Saint-Germain.

DAVID (Christian-Georges-Nathan), publiciste danois, né à Copenhague, le 16 janvier 1793, et fils d'un riche négociant israélite, étudia à l'université de Copenhague l'histoire et la philosophie, embrassa le christianisme et se livra à son goût pour les voyages. De retour dans son pays, il publia plusieurs brochures d'économie politique qui eurent un grand succès. Nommé professeur à l'université de Copenhague, M. David travailla de tout son pouvoir à hâter l'octroi d'une Constitution, et lorsqu'en 1834, on eut obtenu l'établissement des États provinciaux, il fonda un journal, le *Fædrelandet*, pour défendre ces libertés naissantes, se vit enlever sa chaire, et se consacra tout entier au journalisme. Il fut nommé membre du conseil d'administration de la Banque et en 1840, élu représentant de la bourgeoisie de Copenhague aux États provinciaux de Koeskilde. Membre du conseil municipal de la capitale, l'année suivante, il fut chargé d'aller examiner l'état des prisons en France, en Suisse et en Allemagne.

Au milieu des événements de 1848, M. David fut nommé membre de la Diète constituante et protesta par écrit avec quelques-uns de ses collègues contre la Constitution, et en particulier contre le système de représentation nationale qu'elle donna au pays. Réélu cinq années de suite, de 1849 à 1853, il fut, dans la Diète, un des chefs du parti libéral. Il contribua de son vote et de ses discours à plusieurs lois qui achevèrent paisiblement la révolution danoise, à celle qui étendait à tous les citoyens l'obligation du service militaire, et à toutes celles qui rachetaient les corvées et travaux obligatoires pesant sur les propriétés des paysans ou journaliers, créaient des droits pour les habitants des villes et des campagnes, et établissaient définitivement la liberté de la presse. Il combattit toutefois le parti extrême qui, en soutenant les exigences des paysans, se faisait accuser de provoquer une jacquerie danoise. En 1856, M. David représenta le Danemark en France au Congrès international de statistique, à la suite duquel il fut promu officier de la Légion d'honneur. — Il était directeur de la Banque nationale lorsqu'il est mort à Copenhague le 18 juin 1874.

DAVID (Ferdinand), violoniste et compositeur allemand, né à Hambourg, le 19 janvier 1810, fut remarqué, à l'âge de treize ans, par Spohr, qui l'admit au nombre de ses élèves. Deux ans après, il entreprenait son premier voyage artistique en compagnie de sa sœur Louise, qui devint plus tard, sous le nom de Louise Dulcken, pianiste de la cour de Londres et mourut en 1850 Après avoir obtenu des succès à Trieste, à Leipsick, à Berlin, à Copenhague, il se fixa en 1826 à Berlin et fut nommé premier violon au théâtre de Kœnigstadt, où il resta trois ans, et s'acquit la réputation d'un chef d'orchestre consommé. Appelé à Leipzigk en 1836 pour remplir, sous la direction de Mendelsshon, les fonctions de maître de concerts, il se lia intimement avec cet artiste, et Leipzigk dut à leurs efforts communs un des meilleurs orchestres de l'Allemagne. Dès la fondation du Conservatoire de cette ville, M David y occupa une chaire et un grand nombre de jeunes violonistes remarquables de l'époque sont sortis de son école. Il a profité des loisirs de l'enseignement pour visiter diverses capitales, où il rivalisa, dans les concerts, avec les premiers virtuoses. — Il est mort à Klosters, canton des Grisons, (Suisse), le 19 juillet 1873.

M. David a écrit des *Concertos pour violon*, particulièrement appréciés dans toute l'Europe, une série de *Morceaux de salon pour violon et piano*

(Bunte Reihe, 1851), que M. Liszt a transposés pour piano seul; des *Romances*, des *Mélodies* et deux *Symphonies* (1841-1848).

DAVILLIER (Jean-Charles, baron), amateur et historien d'art français, né à Rouen le 27 mai 1823, est le petit-fils d'un pair de France. Après avoir fait ses études aux collèges Stanislas et Saint-Louis, il consacra les loisirs que lui laissait une fortune indépendante à des voyages et à des travaux ayant l'art ou la curiosité pour objets. Membre de plusieurs commissions spéciales aux Expositions universelles de 1867 et de 1878, M. Ch. Davillier fut promu à cette dernière date, commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

Parmi ses nombreuses publications, nous citerons : *Histoire des faïences hispano-mauresques à reflets métalliques* (1861, in-8); *Histoire des faïences et porcelaines de Moustiers, Marseille*, etc., (1863, in-8); *le Cabinet du duc d'Aumont et les amateurs de son temps* (1870, in-8, 33 pl.) ; *les Porcelaines de Sèvres de Mme du Barry* (1870, in-8); *l'Espagne* (1874, gr. in-4, avec 309 dessins de G. Doré), traduite en italien, en anglais, etc. ; *Mémoire de Velasquez sur quarante et un tableaux envoyés par Philippe IV à l'Escurial*, traduit sur le seul exemplaire connu (1874, in-8); *Fortuny, sa vie, son œuvre, sa correspondance* (1874, in-8, pl.); *Notes sur les cuirs de Cordoue* (1878, in-8); *Recherches sur l'orfèvrerie en Espagne* (1879, gr. in-4, pl.); *les Arts décoratifs de l'Espagne* (1879, in-8), etc. Le baron Davillier a réimprimé, en les annotant, *la Faïence*, poème, par Pierre de Frasnay (1870, in-8). *l'Antiquaire*, comédie en trois actes (1751) de l'abbé de La Porte (1870, in-18), *l'Amateur*, comédie en un acte (1766), de Barthe (1870, in-18), etc.

DAVIOUD (Gabriel-Jean-Antoine), architecte français, né à Paris, le 30 octobre 1823, commença ses études d'architecture à l'École des beaux-arts et à l'École spéciale de dessin où il remporta tous les prix. Il entra alors comme dessinateur à la préfecture de la Seine, au nouveau service du plan de Paris. Nommé élève de l'École des beaux-arts en 1844, il obtint le second grand prix de Rome en 1849, et le prix départemental en 1850. Des raisons de famille lui firent abandonner la voie des concours. Sa première construction fut le théâtre d'Étampes en 1850. Il fut nommé successivement conducteur des travaux de la mairie du Panthéon, sous-inspecteur des nouvelles halles, inspecteur des écoles, et en 1855, architecte-inspecteur du service des promenades et plantations. Sur ses plans ont été exécutés le kiosque, les embarcadères, les pavillons des gardes, les grilles, les serres du bois de Boulogne, ainsi que la tribune des courses, en collaboration avec M. Bailly, les constructions du Pré-Catelan, etc.; c'est aussi à lui qu'est due la restauration du moulin de Longchamp. Devenu architecte en chef du service des promenades, M. Davioud a décoré les squares les plus importants de Paris. Il a déplacé la fontaine du Palmier, place du Châtelet, a construit, en 1859, la fontaine Saint-Michel, d'abord dédiée à la Paix et dont le projet primitif fut malheureusement modifié par la Commission municipale après la guerre d'Italie. Ce fut aussi en 1859 qu'il acheva la construction du nouveau Panorama des Champs-Elysées. De 1860 à 1862, tout en dirigeant les travaux du square des Arts-et-Métiers, du canal Saint-Martin, du parc Monceaux, et du jardin d'acclimatation, M. Davioud achevait, sur la place du Châtelet, deux théâtres construits simultanément et dont l'établissement, dans des conditions nouvelles et suivant les programmes imposés, présentait des difficultés de tout genre. Il prit une part brillante aux concours ouverts pour la réédification de l'Hôtel de Ville, pour la construction de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre, et partagea avec M. Jules Bourdais (voy. ce nom) l'honneur d'élever l'élégant palais du Trocadéro, à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878. Indépendamment de ces travaux et des commandes officielles, M. Davioud est encore l'auteur d'un grand nombre de constructions privées, remarquables surtout par l'élégance et la distinction de leur ornementation. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862, et promu officier, le 1er mai 1878, jour de l'ouverture de l'Exposition universelle.

DAVIS (Charles-Henry), officier de marine et hydrographe américain, né à Boston (Massachusetts), le 16 janvier 1807, entra au service en 1823. En 1844, il fut adjoint au professeur Bache pour explorer les côtes de l'Union, et il signala plusieurs écueils dangereux dans la route ordinairement suivie entre New-York et Boston. Cinq ans après, il fut appelé à diriger la publication *American Ephemeris and nautical almanac*, qu'il ne quitta qu'en 1856 pour aller prendre, en qualité de commodore, la direction de la station du Pacifique. Il a fait partie de plusieurs commissions chargées d'étudier les ports de Boston, New-York, Charleston, etc. Le commodore Davis a donné, en 1856, une traduction de *la Théorie du mouvement des corps célestes*, de Gauss, et a présenté des observations intéressantes à plusieurs sociétés savantes sur les lois des marées. — Il est mort à Boston le 10 septembre 1876.

DAVIS (Jefferson), président des États confédérés d'Amérique, pendant la guerre de la sécession, est né le 3 juin 1808 dans le Kentucky. Il suivit, tout jeune encore, son père qui émigrait à Woodville, dans le Mississipi. Après avoir fait ses études au collége kentuckien de Transylvanie, il entra à l'École militaire de West-Point en 1824, et en sortit sous-lieutenant en 1828. Il servit dans l'infanterie et dans l'état-major sur les frontières du N. O., se distingua dans la guerre de l'Épervier Noir, et devint, en 1833, premier lieutenant de dragons. L'année suivante, il fut employé avec ce grade dans diverses expéditions contre les Pawnies, les Comanches et quelques autres tribus indiennes. Après sept ans de service, il donna sa démission le 30 juin 1835, revint aux plantations que son père lui avait laissées dans le Mississipi, et, pendant quelques années, y vécut très-retiré, s'occupant exclusivement de la culture du coton.

En 1843, il commença à s'occuper de politique, entra dans les rangs des démocrates, et prit une part active à l'élection de MM. Polk et Dallas. Au mois de novembre 1845, il fut élu représentant du Mississipi au Congrès, et se mêla d'une manière remarquable à la discussion des questions les plus importantes. La guerre du Mexique étant survenue, le 1er régiment de volontaires du Mississipi le choisit pour colonel (juillet 1846). M. Davis quitta immédiatement son siége au Congrès, rejoignit son régiment à la Nouvelle-Orléans, et rallia, sur le Rio-Grande, l'armée commandée par son beau-père, le général Zacharie Taylor. Il se distingua à l'assaut et à la prise de Monterey (septembre 1846), et surtout à la bataille de Buena-Vista (23 février 1847). En rentrant à la Nouvelle-Orléans, il trouva sa nomination de brigadier général des volontaires que lui envoyait le président Polk, mais il la refusa, sous prétexte que la constitution attribuait exclusivement aux États la nomination des officiers de la milice, et que le pouvoir exécutif fédéral ne pou-

et lier ces institutions sans empiéter sur leurs droits. Il fut nommé sénateur par intérim au mois d'août 1847, puis d'une manière définitive au mois de janvier suivant; il fut réélu en 1850, et devint président du Comité des affaires militaires. Pendant tout ce temps, il se montra zélé défenseur de l'esclavage et des droits particuliers des États.

Au mois de septembre 1851, les démocrates le choisirent pour candidat à la présidence du Mississipi, et il se démit de son siége au Sénat pour accepter cette candidature, mais il ne réussit pas à se faire nommer. L'année suivante, lors de la lutte pour l'élection présidentielle, il parcourut le Mississipi, le Tenessee et la Louisiane, pour y soutenir la candidature de M. Franklin Pierce. Celui-ci, ayant triomphé, fit entrer M. Davis dans son cabinet comme secrétaire de la guerre, en 1853. Dans ces fonctions, qu'il conserva jusqu'en 1857, M. Davis remania les règlements militaires et fit de nombreuses réformes pour améliorer l'armée fédérale. Réélu au Sénat, il y resta jusqu'à l'élection de M. Lincoln en 1860. A cette époque, le Mississipi le rappela lorsqu'il proclama sa séparation, et le Congrès des États confédérés, réunis à Montgommery, le choisit pour président. Installé, en cette qualité, le 18 février 1861, il promit de défendre au besoin par les armes la sécession effectuée.

Il appela d'abord au commandement de Charleston le général de Beauregard, et donna le signal des hostilités en attaquant le fort Sumter (12 avril). En même temps, pour compenser le désavantage que donnait au Sud l'absence de toute marine, il délivra des lettres de marque. Le 29 avril, il présenta au Congrès de Montgommery un message où il annonçait sa ferme volonté de lutter avec énergie, et constatait déjà les premiers succès des séparatistes auxquels la Virginie venait de se rallier en enlevant à l'Union les postes importants de Norfolk et d'Harpers-Ferry. Joignant l'action aux paroles, il quitta Montgommery avec tous les membres de son gouvernement et se rendit à Richmond, pour organiser l'armée et en prendre le commandement. Secondé activement par Beauregard, et surtout par l'ardeur des populations, il ne tarda pas à opposer aux forces fédérales une résistance [illegible]. Après quelques combats d'avant-garde, [illegible], le 21 juillet, à Mac Dowell, la sanglante bataille de Bull's-Run. Beauregard, qui [illegible] d'abord, avait commencé la [illegible], M. Davis arriva sur le champ de bataille, prit la direction des manœuvres et [illegible] des troupes de l'Union.

[illegible] plus tard, une maladie grave [illegible] sa vie en danger, vint interrompre [illegible]. Lorsqu'il fut rétabli, au mois de [illegible] il modifia d'abord son cabinet où [illegible] Hunter, secrétaire d'État, et [illegible] secrétaire de la guerre, puis, le 18 novembre, [illegible] dans un message au Congrès [illegible] de l'année, il se félicita des succès [illegible] assuré, disait-il, le triomphe de [illegible] et sainte cause qu'il défendait. [illegible], il envoyait MM. Mason et Slidell [illegible] pour soutenir la cause du Sud auprès [illegible] de France et d'Angleterre.

[illegible] hommes surtout commençant à [illegible], le 30 mars 1862, demanda [illegible] l'incorporation dans l'armée active [illegible] hommes de 18 à 35 ans, et celle des [illegible] dans l'armée de réserve. Les [illegible] recommencé la lutte et devenaient [illegible] à leur tour : le 30 avril, M. Davis [illegible] conseil de guerre dans lequel on [illegible] des lignes d'Yorktown. Sachant les dangers que courait la Nouvelle-Orléans, il autorisa le général Lovell à détruire tout le coton et le tabac qui pourraient être exposés à devenir la proie de l'ennemi, et, par une proclamation du 3 mai, il ordonna, en considération des revers récents, que le 16 mai serait, dans tous les États confédérés, observé comme un jour de pénitence et de supplications au Tout-Puissant. Comme les progrès des fédéraux jetaient partout l'inquiétude, il déclara au Congrès qu'il n'avait jamais eu l'intention d'évacuer la Virginie, et qu'on pourrait y soutenir la guerre encore pendant vingt ans, même si Richmond succombait. Quelques jours plus tard, la bataille de Fair-Oaks venait rassurer un peu les séparatistes, et le président félicitait l'armée de ce succès. Enfin une habile concentration des forces confédérées sauvait Richmond, réduisait les fédéraux à la défensive, et les mettait même en danger à leur tour. Dans ces circonstances, M. Davis adressa, le 18 avril, un nouveau message où, signalant la série de succès qui venaient de récompenser ses efforts, il demandait de nouvelles mesures pour l'amélioration de la marine et de l'armée, sollicitait l'extension de la conscription aux hommes de 35 à 45 ans, recommandait une nouvelle émission des bons du Trésor, et, s'élevant contre les moyens de guerre employés par les fédéraux, menaçait d'user de représaille.

Les succès assez marqués que remportèrent les armes confédérées dans les derniers mois de 1862, permirent au président de se féliciter de la marche des affaires dans son message annuel (12 janvier 1863). Quelques jours auparavant, il avait déclaré par une proclamation que les esclaves armés, ainsi que leurs officiers fédéraux, seraient punis de mort. Après avoir adressé les plus énergiques appels aux provinces soulevées pour encourager à la résistance (10 avril), il dut soumettre à la conscription tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans (juillet 1863). Au mois d'octobre, mécontent de l'attitude des consuls anglais, il les expulsa du territoire confédéré.

Pendant la dernière année de cette terrible lutte, M. Jefferson Davis ne cessa d'exciter les populations et les armées du Sud, à une résistance désespérée, par des proclamations et des manifestes aussi habiles qu'énergiques et qui firent plus d'une fois illusion à l'opinion européenne. Mais les sécessionnistes furent enfin écrasés, et la prise de Richmond (5 avril 1865) mit fin à la présidence des États confédérés. M. Jefferson Davis put s'échapper d'abord et passer à Yorktown, dans la Caroline du Sud, accompagné du général Brekenrige et de quelque cavalerie. Mais les autorités fédérales déclarèrent qu'il avait été le promoteur de l'assassinat de Lincoln et promirent 100000 dollars pour sa capture. Il fut enfin pris, vers le 15 mai, avec sa famille et son état-major, près de Mâcon. Il fut conduit à Washington et gardé étroitement au fort Monroë, en attendant sa mise en jugement.

La question des poursuites à exercer contre M. Jefferson Davis devint un embarras, pendant plus de trois ans : les Cours ordinaires étaient regardées comme incompétentes ; le jury devait être récusé pour partialité ; le projet d'une Cour extraordinaire était contraire à toutes les traditions; l'arrêt d'une commission militaire eût été odieux. Dès la fin d'octobre 1865, quelques représentants firent entendre des paroles de grâce, mal accueillies par le Congrès. Au mois de juin suivant une majorité de 105 voix contre 29 décidait, malgré l'incertitude persistante du parti à prendre contre lui et malgré l'offre de plusieurs cautions de 50000 dollars, que Jefferson Davis resterait en

prison jusqu'à ce qu'il fût jugé. Il ne fut mis en liberté, sans caution, qu'au mois de mai 1867. Il devint alors directeur d'une ligne de chemin de fer en construction du Texas au Pacifique. Enfin, le 14 janvier 1869, les poursuites contre l'ancien président furent abandonnées. A ce moment, il se trouvait à Paris avec sa famille. Il rentra depuis à Memphis, y devint directeur d'une compagnie d'assurances sur la vie et entreprit d'écrire l'*Histoire de la guerre civile* (History of civil war; 1878 et suiv.).

DAVIS (Andrew-Jackson), écrivain spirite américain, né à Blooming-Grove (New-York), le 11 août 1826, passa son enfance dans les travaux domestiques et manuels. Il était, dit-on, apprenti cordonnier lorsqu'il manifesta, en 1843, ses facultés extraordinaires pour les visions spirites. Quoique entièrement dépourvu d'instruction, il devenait, sous l'influence de l'état extatique, capable de soutenir des conversations sur les sujets de science et de médecine, aussi bien que sur les questions psychologiques. Un certain William Levingston, reconnaissant en lui la clairvoyance magnétique, se l'associa et lui fit dicter, comme médecin somnambule, des diagnostics et des ordonnances. Dès 1844, à la suite d'un sommeil qui avait duré seize heures, Davis se crut en communication avec le monde invisible et entra dans la voie des révélations dogmatiques. Au commencement de l'année suivante, sous l'influence du même état somnambulique, il dicta au pasteur Fishbough, le premier et le plus important de ses ouvrages, *les Principes de la Nature* (the Principles of Nature her divine Revelations and a voice to Mankind; New-York, 1847, 2 vol.; 30e éd. 1869). Ses autres écrits, la *Grande Harmonie* (the Great Harmonia; Ibid. 1850-60, 4 vol.), la *Baguette magique* (the magic Staff; Ibid. 1857), contenant l'autobiographie de l'auteur, ne sont que des développements et des répétitions du premier; ils maintiennent la prétention d'avoir été dictées par les esprits invisibles et de contenir sur les choses du ciel et de la terre des vérités inaccessibles aux moyens ordinaires de connaissance. Depuis qu'il s'était fait écrivain, M. Davis avait cessé de donner des séances magnétiques.

DAVIS (sir John-Francis), orientaliste anglais, né en 1795, à Londres, et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes, fut dès sa jeunesse attaché à l'administration civile des colonies. Il se trouvait en Chine, lors des événements de 1840, en qualité d'inspecteur général du commerce; familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ce pays, il rendit de grands services dans l'exercice momentané des fonctions de plénipotentiaire. Nommé, après la guerre, gouverneur de l'établissement qui venait d'être fondé à Hong-Kong, il reçut, en récompense de sa bonne administration, le titre de baronnet (1845).

On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés sur la Chine : *De la Poésie chinoise* (On the Poetry of the Chinese, Londres, 1829, in-4; nouv. édit., Macao, 1834 : *la Chine* (China, 1836, 2 vol. in-8), traduit en français, etc. On lui doit également de nombreuses traductions du chinois : *San-yu-low, ou les Trois chambres consacrées* (The three dedicated Rooms, Canton, 1815, in-8), roman intime; *Laousengh-urh, ou un Vieux héritier* (an Heir in his old age, Londres, 1817, in-12), drame; *Un Roman chinois* (a Chinese novel, 1822, in-8), accompagné de proverbes et de maximes morales tirés des livres classiques, et d'un essai sur la littérature; *Hiensuen-shoo, ou Code moral* (Chinese moral maxims, Macao, 1823, in-8); *l'Heureuse union* (the Fortunate union, 1829, 2 vol. in-8 avec fig.), roman de mœurs; *les Douleurs de Han* (the Sorrows of Han, 1829, in-4), une des cent pièces du théâtre de Yuen. Il fait partie de la Société asiatique, à laquelle il a fourni plusieurs mémoires sur l'extrême Orient.

DAVOUT (Léopold-Claude-Etienne-Jules-Charles), duc d'AUERSTAEDT, général français, né à Escolives (Yonne), le 9 août 1829, est le petit-neveu du maréchal du premier Empire, créé duc d'Auerstaedt le 2 juillet 1808 et dont le titre, éteint en 1853, a été rétabli en sa faveur par décret du 17 septembre 1864. Il entra à l'École militaire de Saint-Cyr le 2 décembre 1847 et en sortit dans l'arme de l'infanterie avec le grade de sous-lieutenant. Nommé successivement lieutenant, le 2 février 1852, capitaine, le 25 juin 1855, major le 19 juin 1859, lieutenant-colonel le 27 décembre 1865, il commanda en second le 11e régiment d'infanterie et fut promu colonel, le 12 mars 18[illegible]. Fait prisonnier pendant la guerre et emmené en Allemagne, il prit part aux opérations du second siège de Paris, et, particulièrement apprécié par M. Thiers, il obtint le grade de général de brigade le 24 juin 1871. Il commanda alors la 2e brigade de la 1re division du 2e corps de l'armée de Versailles, et fut un des officiers généraux qui inaugurèrent le système du passage successif au commandement de différentes armes. En effet, il fut mis à la tête de la 13e brigade d'artillerie du 13e corps d'armée, qu'il commanda jusqu'à sa nomination au grade de général de division, le 25 septembre 1877. Il reçut alors le commandement de la 13e division d'infanterie dans le 7e corps d'armée. Le général Gresley, nommé ministre de la guerre, l'appela aux fonctions de chef d'état-major général, le [illegible] janvier 1879, en lui donnant pour sous-chef le général Fay. Chevalier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1861, il a été promu officier le 5 septembre 1870 et commandeur le 20 [illegible] 1871. M. le duc d'Auerstaedt, officier instruit et laborieux, a publié un important *Projet de réorganisation militaire* (1871, in-8).

DAVY (J...-N...) [de l'Eure], ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 24 février 1814, étudia le droit, acheta une charge d'avoué à Evreux. Après avoir rempli ces fonctions pendant sept ans, il se retira des affaires, et se jetant dans la politique fit une opposition très-active au gouvernement de Louis-Philippe et prit part à l'agitation réformiste. Après la révolution de Février, [illegible] nommé commissaire général de la République dans le département de l'Eure, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur [illegible] par 52 407 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré et soutint le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, combattit avec la gauche la politique extérieure et intérieure de l'Élysée et ne fut point réélu à la Législature. — Il est mort en mars 187[illegible].

DAWISON (Bogumil), célèbre acteur allemand d'origine polonaise, né à Varsovie, le 1[illegible] 1818, d'une famille pauvre, quitta le collège de bonne heure et travailla comme copiste dans les bureaux de la *Gazette* de sa ville natale. Cédant à son goût pour le théâtre, il fit des [illegible] sous la direction de Kudlicz, débuta, en [illegible] au théâtre polonais de Varsovie et obtint un engagement à celui de Vilna, où il dut jouer toutes sortes de rôles. En 1840, il passa à Lemberg, y trouva des protecteurs qui lui fournirent les moyens de compléter ses études en visitant les principales villes de l'Allemagne et de la Fr[illegible]

[illegible] de ce voyage. M. Dawison débuta [illegible] théâtre allemand de Lemberg et ob[illegible] complet. En 1846, il se rendit à [illegible] il reçut des offres avantageuses de la [illegible] principaux directeurs de l'Allemagne. [illegible] en 1849, au théâtre impérial de la cour [illegible], il y resta jusqu'en 1852, époque où [illegible] sa démission. Il alla s'en[illegible] de Dresde.

[illegible] de M. Dawison, qui se distinguait [illegible] à rendre, jusque dans les moin[illegible], les caractères des personnages, était [illegible]. Ses principaux rôles furent : [illegible] III; puis Macbeth, Othello, [illegible] Philippe II, le duc d'Albe, Posert, dans [illegible], Wallenstein, Méphistophé[illegible], dans les *Brigands*, etc. — [illegible], le 1er février 1872.

DAWSON [illegible], naturaliste canadien, [illegible], en 1820, suivit les [illegible] d'Édimbourg, et, de retour [illegible] à l'étude de la géologie [illegible] du Nouveau-Brunswick. [illegible] ce sujet l'ont fait choisir pour [illegible] de diverses sociétés [illegible] et d'Amérique, et il devint [illegible] de l'instruction pu[illegible] en 1850, et chan[illegible] de Montréal en 1855. [illegible] il faut citer : *Études de cos[illegible] des Hébreux* (Ar[illegible] the Cosmogony, etc.; 1859); [illegible] *et carbonifère de l'est* [illegible] (Devonian and Carbonife[illegible]), publié par le bureau géo[illegible] et illustré par la fille de l'au[illegible] *de la terre et de l'homme* (the Story [illegible] 1872), ouvrage destiné à [illegible] de Darwin sur l'origine des [illegible] la découverte de l'Eo[illegible] des plus anciennes espèces [illegible].

D[illegible] [illegible]-Jean-Antoine-Louis, vicomte [illegible] littérateur français, né à Mont[illegible], d'une ancienne et illustre [illegible], fut destiné à la carrière [illegible] aux pages du roi, [illegible] de 1830. Il fit ses [illegible] à Paris les acheva à Toulouse [illegible] des avocats à Mont[illegible] et se mit à voyager. Dessina[illegible] d'histoire natu[illegible] une partie de [illegible] l'Égypte, Tunis, l'Algérie, [illegible], des dessins, et [illegible] la chasse et la pêche. [illegible] il publia le résumé de ses [illegible] journaux illustrés et [illegible] à l'Illustration une série de [illegible] complète de [illegible] de Madrid. [illegible] de chasse et de pêche [illegible] il composa deux [illegible] (in-18), dont le [illegible]. En 1867, ses [illegible] d'eau de mer du lar[illegible], pour [illegible]. En 1868, [illegible] la Chasse illustrée [illegible]. — Il est mort [illegible] en 1862, Mlle Su[illegible] Dubouin, née à Pa-ris, le 21 décembre 1824, qui s'est fait un certain nom comme écrivain religieux. Elle a publié *l'Amour et la femme* (1860, in-18); *la Mère* (1862, in-18); *Conseils aux jeunes filles*; *Souvenirs et conseils aux enfants de Marie* (1864, in-18), et autres livres à l'usage du Sacré-Cœur.

DÉADDÉ (Édouard), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit, une centaine de pièces pour les scènes de genre. Presque toutes ont été faites en collaboration; elles sont signées du pseudonyme de *Saint-Yves*. Nous rappellerons entre autres : *Odette* (1832), *Léonie* (1833); *la Jeunesse de Louis XIV* (1836); *Rose et Colas* (1838); *Béatrix* (1839), drame en 4 actes; *Cocorico* (1840); *Au Vert Galant* (1842); *les Femmes et le secret* (1843); *le Fils du Diable*, drame (1847), avec M. Paul Féval; *le Protégé de Molière* (1848), comédie en vers jouée à l'Odéon; *le Marin de la garde* (1849), opéra-comique; *Belphégor* (1851); *Marie Simon* (1852), drame; *l'Héritage de ma tante*, *Flâneuse* (1855); *le Fils du diable* (1860), etc. M. Déaddé fut un des collaborateurs principaux de la *Revue et Gazette musicale*, où il a longtemps signé *D. A. D.* Il a été quelque temps directeur du théâtre de la Porte-Saint-Antoine. — Il est mort en juillet 1872.

DÉAK (François), homme d'État hongrois, est né le 7 octobre 1803, à Kehida, dans le comitat de Zala. Orphelin presque aussitôt après sa naissance, il fut élevé par son frère Antonyi, qui avait vingt ans de plus que lui, étudia le droit à Raab, puis revint dans son pays exercer la profession d'avocat. Il débuta, comme orateur, dans les séances du comitat de Zala, fut nommé en 1832 député à la Diète de Presbourg par la première circonscription électorale de Pesth, et ne tarda pas à se placer par son éloquence à la tête de l'opposition. Ennemi des mesures violentes, mais ferme dans ses opinions patriotiques et libérales, il ne cessa de combattre par les voies légales les dispositions restrictives appliquées à la constitution hongroise. En 1837, il persista dans cette voie, malgré l'arrestation de Kossuth et de quelques autres chefs populaires, redoubla d'activité dans la direction de l'opposition parlementaire, et réussit à terminer ces orageux débats par une réconciliation entre le roi et le peuple (1840). A cette époque, M. Déak cessa de paraître à la Diète, mais il ne continua pas moins à guider l'opposition, et organisa une société de défense nationale, en vue d'une lutte possible avec l'Autriche.

Après la révolution de mars 1848, il devint ministre de la justice dans le cabinet du comte Bathyani, conçut le projet d'opérer une réforme générale dans l'administration de la justice en Hongrie, et fit tous ses efforts pour conjurer la guerre et ménager une transaction avec l'Autriche. A l'arrivée de Kossuth au pouvoir (17 septembre 1848), il déposa son portefeuille et se borna à siéger à la Diète. Dans les derniers mois de 1849, à l'approche du prince Windischgraetz, il proposa de demander la paix, et fut un des députés envoyés dans ce but auprès du général autrichien. Cette démarche échoua, et M. Déak fut même pendant quelques temps prisonnier à Pesth; il se retira ensuite dans ses terres et renonça aux affaires. Lorsque la révolution hongroise eut été comprimée, il refusa l'invitation que lui adressait M. de Schmerling, ministre de la justice à Vienne, de prendre part à des conférences législatives, et il ne rentra dans la vie publique qu'en 1860, lorsqu'une constitution fut rendue à son pays.

En apprenant l'arrestation du comte Ladislas Téléki, il partit pour Vienne avec M. Eötvös, et

obtint la mise en liberté de son compatriote, ainsi que la promesse d'un ministère hongrois indépendant. Dans la grande assemblée du comitat de Pesth, le 2 février 1861, il fit accepter à l'unanimité le projet d'adresse à l'empereur qu'il avait rédigé. Nommé à la Diète hongroise par la ville de Pesth, il y devint le chef du parti modéré, en même temps que le parti avancé se groupait autour du comte Téléki. La mort de ce dernier (8 mai) détruisit la seule influence qui pût contre-balancer la sienne, et la Diète le désigna pour rédiger l'Adresse à l'empereur. M. Déak réclamait, dans cette pièce, la constitution de 1848, un ministère hongrois résidant à Pesth, le retour sans condition des exilés et la restitution de leurs biens, enfin une union purement nominale avec l'Autriche. Refusée d'abord par l'empereur, cette Adresse fut rédigée de nouveau avec quelques modifications de détail; l'empereur y répondit par un rescrit dissimulant mal ses répugnances pour un tel ordre de choses, et à son tour M. Déak, au nom de la Diète, protesta publiquement, le 9 août, contre le rescrit impérial. Le 23, l'empereur prononça la dissolution de la Diète hongroise, qui ne se sépara pas sans avoir protesté de nouveau, sous la direction de M. Déak, contre l'illégalité de la mesure qui la dispersait.

Les malheurs de l'Autriche en Allemagne devaient seuls la rendre plus équitable pour les populations non allemandes soumises à la couronne impériale. Pendant les cinq années qui précédèrent la défaite de Sadowa, M. Déak réclama toujours par les voies légales l'autonomie législative de la Hongrie, comme une des conditions de son union politique avec la monarchie autrichienne, et son nom resta à la fois une protestation et un programme. Au mois de mars 1866, une adresse de la Chambre hongroise, votée par ses soins, réclama encore une fois, sauf révision, les lois de 1848, et provoqua un nouveau rescrit impérial auquel il fut chargé de répondre. A la fin de juillet de la même année, au milieu du désarroi du gouvernement autrichien, M. Déak alla faire auprès de l'empereur des démarches de conciliation, il demanda encore un ministère particulier pour la Hongrie et n'obtint qu'un refus. Il reprit alors la lutte dans la Chambre hongroise, et au nom du « principe de la continuité du droit, » il fit déclarer que rien ne serait accordé à la couronne tant que la Hongrie n'aurait pas son ministère responsable (novembre 1866).

La politique de M. de Beust fit enfin triompher le système des concessions; M. Déak resta le chef de la majorité de la Chambre et le soutien du régime national restauré par ses soins. Alors eut lieu, à Pesth, le couronnement de l'empereur comme roi de Hongrie, solennité considérée comme la consécration du pacte entre le souverain et la nation : « *Non est rex nisi coronatus.* » Comme roi, l'empereur jurait de respecter les droits inscrits dans les anciens traités et capitulations. Il fut question d'élever la statue de M. Déak, à Pesth, sur la place même du couronnement, comme pendant de celle de Széchenyi. Dès lors, il ne fit d'opposition au gouvernement de Vienne que sur quelques points secondaires. Il a fait surtout adopter à une grande majorité par la Diète hongroise les projets de lois relatifs à la défense nationale, à la landwehr, à la levée en masse et au nouveau système de recrutement (août 1868). Mais un parti plus avancé, celui de la séparation absolue, lui disputa son influence. Aux élections de mars 1869, M. Déak fut élu lui-même à une très-forte majorité (1230 voix contre 112), dans la cité de Pesth, et les élections furent encore favorables, en général, au parti qu'il personnifiait. Cependant l'opposition radicale obtenait dans la nouvelle Diète une très-importante minorité. Le 23 juin 1873, il exposa à la diète, ses idées sur l'Église libre dans l'État libre. Ce fut son dernier discours; sa santé délabrée le força de se retirer de la vie politique. Il accepta cependant d'être élu en 1875, en cédant aux sollicitations de ses amis, mais il ne parut point à la Chambre. — M. Déak est mort à Pesth, dans la nuit du 2[8] au 29 janvier 1876. Ses funérailles furent célébrées aux frais de l'État, au milieu du deuil universel de la nation. Jurisconsulte éminent, brillant causeur, caractère intègre, il était considéré comme un des hommes les plus distingués de la Hongrie, et il a reçu, dit-on, de ses concitoyens le surnom de *juste*.

DEBAIN (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 21 juillet 1808, fils d'un soldat de la République mort en 1815, se trouva sans ressources, entra dans les chantiers du port, où il resta jusqu'en 1825, gagnant le plus minime salaire, puis alla chercher de l'ouvrage à l'île d'Oléron, et à Ma[r]ennes. Un professeur lui donna gratuitement des leçons et le fit recevoir instituteur en 1831. Il t[int] une école, puis entra, comme maître d'études, dans un pensionnat, et passa, en 1837, les exam[ens] du baccalauréat ès lettres et du baccalauréat ès sciences mathématiques. Venu sans argent à Paris pour étudier la médecine, il obtint la place de sous-directeur dans l'institution Mayer, qui lui fut cédée en 1840. En 1848, il se présenta, comme ancien ouvrier, aux suffrages de ses com[patriotes] patriotes de Rochefort, et fut nommé représentant du peuple par 60 440 voix. Il fit partie du comité de l'instruction publique et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il céda son institution et se tint, après le 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

DEBAIN (Alexandre-François), industriel français, né à Paris, en 1809, entra à seize ans dans l'industrie des instruments de musique, travailla chez M. Sax et chez M. Mercier, et s'établit lui-même facteur de pianos en 1834. Peu après, il commença à se signaler par diverses inventions, toutes attestant une grande habileté mécanique. On vit successivement, soit dans ses ateliers, soit aux expositions industrielles, un *Oranger* mécanique de quatorze pieds, dont le feuillage était chargé d'oiseaux voltigeants et chantants; le *Piano-écran*, le *Sténographone*, notant les improvisations; l'*Harmonium*, qui porte particulièrement son nom, et dont un brevet, pris en août 18[40], lui assura la propriété; le *Concertina*, [petit] orgue expressif; l'*Antiphonel*, mécanisme applicable à tous les instruments à clavier; le *Piano mécanique*, l'*Harmonicorde*, etc. (1835-18..). C'est lui qui, en 1850, exécuta pour l'Assemblée nationale l'urne de vote imaginée par M. [Bon]net de Limancet. M. Debain a obtenu de nombreuses distinctions aux expositions nationales et étrangères et a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 3 décembre 1[877].

DEBON (François-Hippolyte), peintre français, né à Paris, le 2 décembre 1807, fut élève de Gros et de M. Abel de Pujol. Il a régulièrement envoyé aux Salons, divers tableaux d'histoire, parmi lesquels nous citerons : *Rubens en Esp[agne]*, *le Retour de Ravenswood*, *Jésus remettant le soin de la religion catholique aux Pères de l'Église* (1842); *Bataille d'Hastings* (1845); *Henri* [...]

[illegible] 1er (1845), placé à Versailles; *Défaite [illegible] dans les plaines de Châlons* (1848); *Fête [illegible] du temps des Gaulois*, acquis par [illegible] (1850); *Bataille près de Grenade* (1852); *[illegible] le Conquérant à Londres* ([illegible]), au Musée du Luxembourg; *Christophe [illegible]* (1857); *Sainte Geneviève, patronne de Paris* (1859); *Henri VIII recevant du [illegible] de chef suprême de la religion [illegible]* (1861); *le Siège de la Rochelle*, [illegible], destiné à l'hôtel de ville [illegible] (1863); *les Écueils de la vie* (1865), qui [illegible] à l'Exposition universelle de 1867; *Une [illegible] à Paris et à Londres* (1868); *Fête [illegible] à son passage à Venise*, *le Li-[illegible]* (1869); *Lutetia*; *Philippe IV et [illegible]* ([illegible]). M. Debon a obtenu une 3e médaille [illegible], et deux secondes, en 1846 et 1848. — [illegible] à Paris le 28 février 1872.

[illegible] ([illegible]-Henri), chimiste français, [illegible], né le 26 juillet 1827, entra [illegible] supérieure en 1847, fut reçu [illegible] et docteur ès sciences en 1855. [illegible] au lycée Charlemagne et pré-[illegible] à l'École normale, il y devint [illegible] en 1868. Examinateur d'ad-[illegible] polytechnique et essayeur au [illegible] à la Monnaie, il a été élu [illegible] des sciences, le 26 février [illegible] de Balard. Il a été décoré [illegible].

La [illegible] de M. Debray ont été [illegible] avec M. Henry Sainte-[illegible], et notamment à leurs efforts [illegible] des propriétés de plusieurs [illegible] jusqu'alors, tels que l'os-[illegible], puis la construction difficile [illegible] étalon, en platine iridié, [illegible] internationale du mètre. [illegible] de doctorat (*Du Glucium* [illegible], in-4), a publié les ou-[illegible] *Principales sources de lu-[illegible] du platine et des [illegible]* 1863, 2 vol. in-8), [illegible] (1865, in-8 avec fig.; [illegible] in-8).

[illegible] ([illegible]), et non Deburrau, mime [illegible] le 12 février 1829, et fils de [illegible] le célèbre pierrot des Funam-[illegible] fut tour à tour horloger, [illegible] et sculpteur. En 1846, il [illegible] et s'essaya inutilement, [illegible], aux rôles comiques. La [illegible] qu'il avait de plusieurs [illegible] à dix-huit ans la [illegible] des Funambules. Il débuta en [illegible], dans *les Trois* [illegible] pour lui, créa peu après [illegible] le répertoire [illegible] en huit ans, il parut dans [illegible] créations ou reprises, quel-[illegible] Legrand, et personnifia [illegible]. En juin 1855, il [illegible] des Funambules, un [illegible] dédit de 10 000 francs [illegible] quelques mois, [illegible]-Comiques. [illegible] Il se maria, en 1857, [illegible] de province, puis [illegible] le spectacle De-[illegible] mois. — Il est [illegible] décembre 1873.

[illegible], botaniste et horticulteur [illegible], né à Bruxelles, le 18 mars 1807, frère d'Henri Decaisne, peintre de talent mort en 1852, s'exerça au dessin du paysage et s'occupa avec lui, en 1823 et 1824, de la lithochromie. Son goût pour la botanique lui ayant procuré quelques connaissances au Jardin des Plantes, il parvint à s'y faire attacher à la culture. Il fut promptement remarqué des professeurs, et nommé, après quelques années (1832), aide-naturaliste et adjoint à la chaire de M. de Mirbel, qui avait la direction de la culture.

M. Decaisne se livra alors tout entier à la physiologie végétale et à la botanique descriptive. En 1834, il devint un des directeurs des *Annales des sciences naturelles*, pour la partie botanique, et publia divers mémoires. En 1835, il donna, sous le titre d'*Herbarii Timorensis descriptio* (in-4), une excellente flore de l'île de Timor, dont il avait classé l'herbier au Muséum. Il publia ensuite des travaux spéciaux : *Sur la Famille des lardizabalées* (1839, in-4); *Description des plantes recueillies par Em. Botta dans l'Arabie Heureuse en 1843* (*Archives du Muséum d'histoire naturelle*); *Essais sur une classification des algues et des polypiers calcifères*, (1843, gr. in-8), etc.

Appliquant en outre ses connaissances scientifiques à des questions d'industrie agricole, il donna : *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre, et sur l'organisation anatomique de cette racine* (1839, in-8), avec M. Eugène Péligot; *Histoire de la maladie des pommes de terre* (1845, in-8); *Recherches anatomiques et physiologiques sur la garance* (1847). Il a pris une part active à divers recueils : *la Maison rustique*, le *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, la *Revue horticole*, et dirigé l'annuaire spécial du *Bon jardinier*. Il a dessiné une partie des planches de l'*Atlas élémentaire de botanique* de M. Lemaout, avec lequel il a publié une *Flore élémentaire des jardins et des champs* (1855, 2 vol. in-12); il a donné encore le *Manuel de l'amateur des jardins* (1862-1872, 4 vol. in-8), avec M. Ch. Naudin.

Les travaux de M. Decaisne lui valurent d'être élu membre de l'Académie des sciences dans la section d'économie rurale le 19 avril 1847. En 1848, le gouvernement provisoire l'appela à la chaire d'économie générale et de statistique agricole, fondée en projet au Collège de France. Simple aide-naturaliste, en 1851, au Jardin des Plantes, la démission de M. de Mirbel le mit en possession de la place de professeur de culture. M. Decaisne y opéra de nombreuses améliorations, dessina lui-même un jardin d'ancien style, affecta une terre spéciale à la culture des plantes aquatiques, et introduisit des espèces nouvelles. Il publia : *le Jardin fruitier du Muséum* (in-4; 1858-1875, 119 livr.). Décoré de la Légion d'honneur le 19 février 1845, il a été promu officier le 13 août 1862.

DECAISNE (Pierre), médecin belge, frère du précédent, né à Bruxelles, le 11 mai 1809, y étudia la médecine, se fit recevoir docteur à l'Université de Louvain et entra, au commencement de 1830, dans le corps des chirurgiens militaires. Il fut attaché, au mois d'octobre, à l'expédition des volontaires français conduits par le général Niellon. Nommé aide-major à la bataille de Berchem, il fut tour à tour médecin de régiment (1839), médecin de garnison (1848), et s'occupa en même temps de travaux de médecine qui le firent appeler à l'Académie royale de Bruxelles ainsi qu'à une des chaires de la Faculté de médecine de Gand. Il a reçu, en 1834 et en 1835, la croix de Léopold et la croix de fer.

M. P. Decaisne a présenté à l'Académie de médecine de Belgique un certain nombre de mé-

moires, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les corps étrangers développés spontanément dans l'articulation fémorotulienne* (1835); *Choix d'observations chirurgicales* (1838); *Lettre à un confrère parisien sur l'ophthalmie régnant en Belgique; de la Phlébite et de ses suites* (1841); *Remarques sur la réunion immédiate après les amputations* (1843); *Sur les Causes de l'ictère* (1845); *Sur les Données fournies par l'anatomie pathologique à la médecine pratique* (1847); *Des Plaies des articulations et des tendons* (1851); *Sur les Moyens d'éviter les amputations et les résections osseuses*, mémoire couronné par l'Académie belge en 1854; *Influence des travaux d'Anvers sur l'état sanitaire de la troupe* (1865), etc.; il a traduit de l'allemand : *Hygiène des écoles* de M. Virchov (1869, in-8).

DECANDOLLE (Alphonse-Louis-Pierre-Pyramus), ou DE CANDOLLE, botaniste suisse, né à Paris, le 27 octobre 1806, et fils du célèbre Augustin Decandolle, mort en 1841, suivit à Genève les cours des lettres et des sciences, puis étudia le droit et fut reçu docteur en 1829. Il se tourna ensuite vers la botanique, fut le suppléant, puis le successeur de son père, professa dix-huit ans à l'Académie de Genève, et fut en même temps directeur du jardin botanique. Il a été élu, en avril 1851, correspondant de l'Institut (Académie des sciences), et associé étranger, le 15 juin 1874, en remplacement d'Agassiz. Il est décoré de la Légion d'honneur depuis 1852.

On a de lui : *Monographie des campanulées* (1830); *Introduction à l'étude de la botanique* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Sur le musée botanique de M. B. Delessert* (1845); *Note sur une pomme de terre du Mexique* (1852); *Géographie botanique raisonnée* (1855, 2 tomes in-8); *Lois de la nomenclature botanique* (1867, in-8), etc. Il a réédité la *Théorie élémentaire de la botanique*, de son père, et continué l'ouvrage commencé par celui-ci en 1824 : *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis, etc.* (1858-1874, t. I-XVII, in-8); *Histoire des sciences et des savants* (Genève, 1872, in-8).

DECAZES (Louis-Charles-Élie-Amanieu, duc DE GLUCKSBERG, marquis, puis duc), homme politique français, né à Paris, le 9 mai 1819, est le fils aîné du duc Decazes, ministre de la Restauration, mort le 24 octobre 1860. Il entra de bonne heure dans la diplomatie, en qualité de ministre plénipotentiaire et d'envoyé extraordinaire de France auprès des cours d'Espagne et de Portugal. La révolution de 1848 le fit, comme son père, rentrer dans la vie privée. Il était membre du conseil général de la Gironde lorsqu'il se présenta, en 1869, aux élections générales pour la 4ᵉ circonscription de ce département; mais il échoua avec 11 999 suffrages contre 16 238, donnés au candidat officiel, M. Chaix-d'Est-Ange fils. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Gironde à l'Assemblée nationale, le troisième sur quatorze, par 100 332 voix, et prit place au centre droit. Le 8 octobre suivant, il rentra au conseil général pour le canton de Guîtres.

Bien qu'il se fût associé à toutes les mesures adoptées par la majorité, M. le duc Decazes n'avait point exprimé ouvertement ses opinions monarchistes, et, dans un banquet offert à Bordeaux aux députés conservateurs de la Gironde, il s'était habilement maintenu dans les généralités. Le 6 septembre 1873, un décret l'appela à l'ambassade de Londres, en remplacement de M. le comte d'Harcourt. Dès le 26 novembre suivant, il succédait, comme ministre des affaires étrangères, à M. le duc de Broglie qui passait à l'intérieur. La haute estime dans laquelle la majorité de l'Assemblée tenait ses talents diplomatiques, recevait bientôt une brillante confirmation lors d'une interpellation de M. du Temple sur l'envoi d'un nouveau ministre de France auprès du roi d'Italie. La situation était alors fort tendue par suite des protestations que les rigueurs de M. de Bismarck contre les catholiques allemands avaient soulevées dans l'épiscopat français. M. Decazes déclara, aux applaudissements des diverses fractions de l'Assemblée, que la politique du gouvernement était complétement pacifique et qu'en ce qui le concernait, il défendrait la paix « contre les regrettables excitations, d'où qu'elles viennent » (21 janvier 1874). Cette profession de foi rendit en quelque sorte indispensable le maintien de M. Decazes à son poste et, dans les diverses combinaisons ministérielles qui suivirent, sa démission, toujours offerte, ne fut jamais acceptée. C'est ainsi qu'il conserva son portefeuille dans les cabinets de Cissey (22 mai 1874), Buffet (10 mars 1875), Dufaure et Ricard (9 mars 1876), Jules Simon (16 décembre 1876), et enfin de Broglie-Fourtou (17 mai 1877).

Pendant cette longue carrière, les incidents diplomatiques ne furent pas très-nombreux, mais ils eurent leur importance. M. Decazes eut à faire respecter les mesures prises par les autorités françaises sur les frontières des Pyrénées contre les envahissements des bandes carlistes et à interdire les transports d'armes et de munitions qui leur étaient destinées (octobre 1874). Le séjour, puis le départ de l'*Orénoque*, mouillé dans les eaux de Civita-Vecchia à la disposition du pape, provoquèrent tour à tour, dans l'Assemblée et à l'étranger, une émotion qu'il fallut dissiper avec prudence. M. Decazes se montra d'ailleurs, en diverses occurrences, partisan résolu de la paix, due, selon lui, au respect religieux des traités. « J'en réclame la stricte observance, disait-il dans un banquet donné par la chambre de commerce de Bordeaux, et j'en offre, de mon côté, la loyale exécution. » Il eut l'honneur d'attacher son nom à diverses conventions internationales, notamment à celle de l'Union générale des postes à laquelle adhérèrent les principaux États de l'Europe et de l'Amérique, et qui fut signée à Berne en septembre 1875. Mais sa présence dans ces cabinets divergents qui se succédèrent pendant trois années, la part qu'il avait prise à une politique presque constamment hostile à la République rendit difficile le succès de sa candidature dans le huitième arrondissement de Paris aux élections générales du 20 février 1876. Le parti républicain lui opposait M. Chauffour-Kestner et le parti bonapartiste M. Raoul Duval, député sortant. M. Decazes n'obtint que 3810 voix sur 11 07…; mais il passa au second tour, le 5 mars, avec … suffrages, grâce au désistement de M. Chauffour. M. Duval, qui maintint sa candidature, eut 3533 voix. Dans la 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de Villefranche (Aveyron), M. Decazes avait échoué avec 7073 voix contre 7878 données par M. Médal, ancien représentant.

Rappelé aux affaires étrangères par le décret du 9 mars, M. Decazes dut tourner ses préoccupations vers la question d'Orient. L'assurance qu'il donna à la Chambre que la France, tout en se désintéressant de la lutte, « s'associerait par ses seuls conseils aux tentatives de pacification », fut très-applaudie et lui valut les félicitations unanimes de la presse européenne (novembre 1876). Il ne rencontra plus les mêmes sympathies quand l'acte du 16 mai 1877 le retint, sur les instances personnelles et rendues publiques de M. de Mac-Mahon, dans un cabinet voué tout entier à une impopularité croissante; son rôle, plus dé…

[illegible] se borner à prévenir ou à atténuer [illegible] l'effet parfois inquiétant [illegible] accentuées de ses col- [illegible] à demander à ses élec- [illegible] de son mandat et [illegible] dans la 2e circonscription [illegible] de Libourne où il échoua avec [illegible] à M. Lalanne, l'un des [illegible] du Pouget-Thomiers (Alpes- [illegible] non sans peine, 3194 suffra- [illegible] par le candidat républi- [illegible]-Cyr. Cette élection fut de celles [illegible] la validation, en la ren- [illegible] d'enquête parlementaire. [illegible] en séance publique que le [illegible], sur le rapport de M. Joly, qui, [illegible] griefs ordinaires contre les can- [illegible], s'attacha à montrer que celle [illegible] les Alpes-Maritimes n'avait [illegible] de complaisances de l'ad- [illegible] les meneurs du parti sépara- [illegible] le seul point sur lequel l'an- [illegible] de se justifier, et, [illegible] contradictoire, son élec- [illegible] 338 voix contre 49. M. De- [illegible] de la Légion d'honneur [illegible] 1856, compte parmi les hauts [illegible] des ordres étrangers. [illegible] Decazes, a été sous- [illegible], après avoir été attaché au [illegible] (1874).

DECHAMPS [illegible], homme d'État belge, [illegible] le 17 juin 1807, [illegible] frère Victor, sous la di- [illegible] études qu'il com- [illegible] Bruxelles, en suivant les le- [illegible] de Weyer, Lesbroussart et [illegible] de septembre vint le sur- [illegible] ses travaux littéraires et [illegible] les principes de l'U- [illegible]. Il soutint dans l'É- [illegible] *Journal des Flandres* la cause [illegible]. Ses opinions et ses ami- [illegible] au parti de l'abbé de [illegible] l'*Avenir*, qu'il ne tarda pas à [illegible] représentant en 1834, par le [illegible] dans la Chambre une [illegible] et prit surtout part à la [illegible] sur l'organisation [illegible] politique supé- [illegible] les intérêts industriels [illegible]. En 1841, il fut [illegible] Luxembourg belge, puis [illegible] une mission commerciale [illegible] français. Entré dans le [illegible] M. Nothomb (1843), [illegible] des travaux publics, il déploya [illegible] l'achèvement du réseau [illegible] à l'inaugu- [illegible], et de la grande ligne [illegible]. En politique, il ap- [illegible] et d'équilibre [illegible] le parti libéral. [illegible] de 1845, M. No- [illegible] M. Van de Weyer. [illegible] point des libéraux [illegible] des affaires [illegible] le cabinet exclu- [illegible] de Theux. Sous son [illegible] commerciale [illegible] la France et la Bel- [illegible] maintenant la [illegible] 1842, sur les vins [illegible] de France; elle obtenait en [illegible] pour les fils et les tissus de lin. Le traité du 29 juillet 1846 rétablit les relations commerciales entre la Belgique et la Hollande, en assimilant les pavillons et les cargaisons provenant directement de l'un et de l'autre pays. Déjà, le 1er septembre 1844, un traité de commerce, de navigation et de transit avait été conclu avec l'union douanière allemande. Le 30 mars 1846 fut ratifiée une convention du même genre entre la Belgique et les États-Unis d'Amérique. Ainsi, s'abaissaient les barrières protectionnistes, et M. Dechamps, malgré de vives réclamations, tirait la Belgique de son isolement.

La chute de M. de Theux entraîna celle de M. Dechamps, qui, après 1847, resta éloigné du pouvoir. Jusqu'en 1851, il soutint la lutte contre le parti libéral dans la Chambre des Représentants, comme député de Charleroi, et dans la presse, comme rédacteur de la *Revue de Bruxelles*. Il fut l'un des principaux défenseurs des intérêts de l'épiscopat et du système qu'on a appelé en France *la liberté comme en Belgique*. — Il est mort au château de Scailmont, le 19 juillet 1875.

M. Deschamps a publié à Bruxelles, en 1859 : *le Second Empire, dialogues politiques* (in-12); en 1860, *l'Empire et l'Angleterre* (in-8); en 1865, *Jules César, l'Empire jugé par l'empereur* (in-8), et *la Convention de Gastein, la France et l'Allemagne* (in-8); en 1866, *les Partis en Belgique et le nouveau règne* (in-8)), etc.

DECHAMPS (Auguste-Isidore Victor), prélat belge, frère du précédent, né à Melle, le 6 décembre 1810, rédigea en 1830, avec son frère, dans l'*Émancipation* et dans le *Journal des Flandres* des articles signés des initiales A. V. D., « disciple de Lamennais. » Il se sépara bientôt de son maître, entra en 1831 au séminaire de Tournai et y commença ses études de théologie qu'il compléta à l'université catholique de Louvain. Il se fit admettre au couvent de Saint-Trond, dans la congrégation des Rédemptoristes. Après avoir enseigné, pendant deux ans, la théologie à Wittem, près d'Aix-la-Chapelle, il se voua tout entier à la prédication. A Liége, à Bruxelles, à Louvain, à Tournai, il obtint de véritables triomphes oratoires. Les fatigues de la prédication épuisèrent ses forces. Il partit pour l'Italie en 1847, visita Rome et Naples, eut plusieurs entretiens avec le pape Pie IX, et revint par Vienne et par Munich. Il prit ensuite la direction d'une maison de son ordre établie à Tournai, puis enseigna la religion au roi actuel, Léopold II. Nommé évêque de Namur le 6 septembre 1865, il devint archevêque de Malines et primat de Belgique le 20 décembre 1867. Il a été élevé à la dignité de cardinal, de l'ordre des prêtres, le 6 mars 1875.

Il a publié : *le Christ et les Antechrists, dans les Écritures, l'histoire et la conscience* (Tournai 1858, in-8); *la Question religieuse résolue par les faits* (1860, ibid., 2 vol. in-18); *Lettres théologiques sur la démonstration de la foi* (1861, ibid., in-18); *Pie IX et les erreurs contemporaines* (1865, in-8); *Saint Vincent de Paul et les Misérables* (1865, in-18); *l'Infaillibilité et le concile général* (1869, in-18); *Appel et défi* (1865, in-8); *la Franc-Maçonnerie* (1875, in-16), ainsi que de nombreux écrits sur des questions d'actualité religieuse.

DECHASTELUS (Claude-Marie-Jean-Antoine), homme politique français, ancien député, est né le 28 mars 1798, à Saint-Just-la-Pendue (Loire). Ancien juge de paix et membre du Conseil général de la Loire, pour le canton de Saint-Symphorien de Lay, il fut élu député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement, pour la 4e circonscription de la

Loire, par 25166 voix sur 29111 votants, et en 1869, réélu par 19793 voix sur 30077 votants. M. Dechastelus a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Roanne le 14 novembre 1873.

DECHEN (Ernest-Henri-Charles), géologue allemand, né à Berlin le 25 mars 1800, suivit les cours de l'Université de cette ville, en 1818 et 1819, fit des études pratiques spéciales dans les établissements de Bochum et d'Essen, visita les mines de Belgique, de France, de l'Allemagne et plus tard celles de l'Angleterre et de l'Ecosse, entra dans l'administration prussienne, fut directeur des mines, dans la province de Bonn, et fut nommé en 1860 ingénieur en chef avec le rang de conseiller de 1re classe, en récompense de ses services. Il prit sa retraite au mois de janvier 1864. Il avait été en outre titulaire de la chaire de l'exploitation des mines à Berlin.

Outre un grand nombre de travaux insérés dans les recueils et journaux scientifiques M. Dechen a publié un certain nombre d'ouvrages se rapportant particulièrement à la région du Rhin, notamment : *Esquisses géologiques du pays du Rhin, de Bâle et Mayence* (Geogn. Umrisse des Rheinlande, etc., 1825, 2 vol.); *Carte géologique du même pays* (1825); *Carte géologique de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France et des pays voisins* (Geogn. Karte von Deutschland, England, Frankreick, etc., 1839, 2e édit. 1869), *la Chaîne de volcans du Vordereifel* (die Vulkanreihe der Vordereifel, 1861); *Carte géologique de la province Rhénane et de la Westphalie*, (1855-1865, 34 sections), ayant pour complément : *Explications de la carte géologique de la province Rhénane et de la Westphalie* (Erlaeuterungen zur geol. Karte etc. Bonn. 1870-1872, 2 vol); *les Espèces minérales et les minéraux utiles de l'empire allemand* (die nutzbaren Mineralien und Gebirgsarten, etc. Berlin 1873).

DECK (Joseph-Théodore), artiste céramiste et faïencier français, né à Guebwiller (Haut-Rhin), en 1823, fit ses classes au collége de la Chapelle près Belfort, et s'y livra particulièrement à l'étude de la physique et de la chimie. Fils d'un industriel, il appliqua d'abord les connaissances qu'il avait acquises à la teinturerie des soies, puis deux ans après, se livra avec succès à la fabrication de la faïence pour poêles, et se fit une réputation par ses voyages en Allemagne et en Hongrie.

En 1856, il vint diriger à Paris une grande fabrique de faïences pour poêles, et en 1859 commença à s'occuper de céramique. En 1861, il était déjà maître dans sa nouvelle industrie, et reproduisait, avec une exactitude qui trompait l'œil le plus exercé, les faïences Henri II, et leurs incrustations en pâtes colorées recouvertes d'un émail transparent. Il créait lui-même un nouveau genre de faïences ayant quelques rapports avec les anciennes faïences chinoises et persanes, et se distinguant surtout par une grande multiplicité de reflets. Associé à son frère et aidé du pinceau de M. Hamon, M. Deck obtint plusieurs médailles aux diverses expositions françaises et étrangères, où l'élégance de formes et la chaleur de teintes de ses faïences persanes et mauresques attiraient l'attention. Décoré de la Légion d'honneur le 7 juillet 1874, il a été promu officier le 20 octobre 1878, à la suite de l'Exposition universelle, où il remporta le grand prix.

DECKER (Pierre-Jacques-François DE), publiciste et homme politique belge, né à Zèle (Flandre orientale), le 25 janvier 1812, fut élève des jésuites à Saint-Acheul, puis au collége de Fribourg, fit son cours de droit à la Faculté de Paris, et revint en Belgique, où il se fit connaître comme journaliste par des articles d'un style élégant et facile. En 1835, il publia un recueil de poésies sous le titre de *Religion et Amour*. Deux ans après, il fonda, avec M. Dechamps, la *Revue de Bruxelles*, organe du parti catholique. En 1839, les électeurs de Termonde l'envoyèrent à la Chambre des Représentants. Il se plaça dans les rangs des catholiques, mais il conserva son indépendance, et plus d'une fois il se sépara des ultramontains exclusifs. Après la retraite du ministère *mixte*, en 1845, il s'opposa énergiquement à la formation d'un cabinet homogène; mais sa voix ne fut point écoutée, et les ultra-catholiques restèrent maîtres du pouvoir, jusqu'à l'avènement de MM. Rogier et Frère-Orban.

Pendant cette période de sa vie politique, il fit paraître plusieurs écrits remarquables : *Du Pétitionnement en faveur de la langue flamande* (1840); *Quinze ans, de 1830 à 1845* (1845), *De l'Influence du clergé en Belgique* (1843); *Études historiques et critiques sur les monts-de-piété*; *De l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux* (1848).

M. de Decker combattit le ministère libéral de 1847. A l'approche des élections partielles de 1852, il soutint M. de Gerlache, dans sa guerre à outrance contre MM. Rogier et Frère-Orban. Sa brochure intitulée : *l'Esprit de parti et l'esprit national*, fut fatale aux libéraux exclusifs. Les élections amenèrent le gouvernement à modérer sa politique. M. de Decker, sur le conseil même des libéraux modérés, fut appelé à former un cabinet mixte (30 mars 1855), qui prit pour devise « la transaction entre les opinions modérées, en dehors des luttes des partis et de leur influence. Au dehors, il maintenait scrupuleusement la neutralité de la Belgique; au dedans, il se soutint jusqu'au 9 novembre 1857, par des demi-mesures et d'habiles ménagements.

Les élections communales de cette année mirent fin à son administration, mais il garda le mandat de député de Termonde jusqu'en 1866. Il se livra à des opérations financières, fut un des administrateurs de la fameuse banque Langrand et, après la faillite de celle-ci, fut nommé gouverneur du Limbourg, en novembre 1871. Cette nomination considérée comme scandaleuse, provoqua des démonstrations tumultueuses, et M. de Decker donna sa démission. Il fait partie de l'Académie de Bruxelles depuis 1846.

DE CLERCQ (Alexandre), administrateur et publiciste français, est né à Paris en 1803. Entré dans la carrière diplomatique, il est devenu sous-directeur des consulats au ministère des affaires étrangères et a obtenu le titre de ministre plénipotentiaire. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1861, et grand officier le 8 novembre 1873.

Son nom est attaché à une importante publication, celle du *Recueil des traités de la France*, entreprise sous les auspices du ministre des affaires étrangères, M. Drouyn de Lhuys, et devant comprendre les traités qui ont eu lieu depuis 1713 jusqu'à nos jours : (1864-1872, in-8, tomes I-X, allant jusqu'à 1872). M. De Clercq a publié en outre : *Formulaire des chancelleries diplomatiques et consulaires*, etc. (1848, in-8; 4e édit. 18[illegible], 2 vol. in-8), et *Guide pratique des consulats*, avec le vicomte de Vallat (1851, in-8; 3e édit., 18[illegible], 2 vol. in-8).

DECOURCELLE (Adrien), auteur dramatique français, né à Paris en 1824, fit ses classes au collége Charlemagne, et débuta très jeune [illegible]

[illegible] et des vaudevilles. Livré d'abord [illegible] à ce dernier genre, il a aussi [illegible] son mariage avec une [illegible], le dramaturge. Il a signé [illegible] de pièces, dont les suivantes [illegible] : *Une Soirée à la Bastille*, en un [illegible]-Français, avril 1845); *Don Gusman*, [illegible] *séducteur*, en cinq actes, en [illegible], *le Théâtre de la* [illegible], en vers (Ibid., 1er janvier [illegible]); *les* [illegible] *de Grammont*, en un acte [illegible] juillet); *le Roi de cœur*, en un [illegible]; *Diviser pour régner*, [illegible], janvier 1850); *le Président* [illegible] en un acte (Vaudeville, juin); *les* [illegible], en un acte (Palais-Royal, [illegible]) *les Locataires du troisième*, en [illegible] 1867).

Il a écrit en collaboration, avec M. Deslan[illegible] (1848); avec M. Th. Bar[illegible] *les Douze travaux d'Hercule*, [illegible] (1848); *la Petite Cousine* [illegible] *qui suit les Femmes* (1850); [illegible], *l'Enseignement mutuel*, *En*[illegible], *Tambour battant* (1851); *une* [illegible] *de Gavarni*, *la Tête de* [illegible]; *Monsieur mon fils!* (1855); avec [illegible] *XIVIII*, *Agénor le Dangereux*, [illegible] (1848-1850); avec M. Léon [illegible] *le Bal du prisonnier* (1849); avec [illegible], pièce de carnaval (Odéon, [illegible] Lambert Thiboust : *la Perdrix* [illegible] *chez ma mère* (Gymnase, [illegible] *tique* (1856); avec M. H. [illegible] *que dois*, en trois actes, [illegible] septembre 1856); avec M. Den[illegible] *femmes* (1850), *un Ménage à* [illegible] Bourgeois : *J'enlève* [illegible]. Rappelons parmi les dra[illegible] (Porte-Saint-Martin, 1860); [illegible] *les Orphelines de Valneige*, [illegible] de M. de Lamartine, en trois [illegible]; avec M. Jaime : *le Châ*[illegible] (1864); avec MM. Des[illegible] *la Bête du bon Dieu*, en six [illegible] Martin, même année); avec [illegible] *la Joie de la maison*, pièce [illegible] Vaudeville, mars 1855); avec [illegible] : *le Fils de M. Godard*, en [illegible] décembre 1855); *les Mariages* [illegible] comédie en quatre actes; avec [illegible] Gymnase, 1861); *les Locataires* [illegible] comédie en deux actes (1867); *la* [illegible] comédie en un acte 1870); *le* [illegible] en un acte (1873); *Pierre Mau*[illegible] un acte (1873, in-18); *un Homme* [illegible] *un Père*, pièce en quatre [illegible] collaboration avec M. Jules Claretie [illegible].

[illegible] (André-Marie-Adolphe), ancien [illegible] du peuple français, né à Morlaix [illegible] 31 juillet 18[illegible], fit son droit à [illegible] avocat en 1825, et se fit in[illegible] de sa ville natale. Sous la mo[illegible] il professa des opinions démo[illegible] la révolution de Février, il fut [illegible] maire de Morlaix, puis [illegible] à l'Assemblée constituante, représentant du [illegible] par 110000 [illegible] votants. Membre du [illegible] il vota avec la fraction mo[illegible]. Après l'élection du [illegible] la politique de l'Élysée, [illegible] 1849 à l'Assemblée législ[illegible] à Lanascol (Finistère), le [illegible] 1858.

DEFACQZ (Henri-Eugène-Marie), jurisconsulte et homme politique belge, né à *Ath*, le 17 septembre 1797, était avocat quand éclata la révolution de 1830. Il fit partie du Congrès national, et y appuya avec énergie toutes les mesures qui avaient pour objet de maintenir l'intégrité du territoire belge. Il se prononça contre l'institution du Sénat et contre l'élection du roi Léopold. Ce fut sur sa proposition que fut fixé le chiffre du cens électoral. Il devint conseiller puis président et enfin premier président à la Cour de cassation (1867). Il fut élu grand-maître de la franc-maçonnerie belge. En 1847, il présida le grand Congrès libéral, puis, après la séparation des libéraux et des radicaux, la Société de *l'Alliance*. — Le président Defacqz est mort à Bruxelles, le 31 décembre 1871, et eut un enterrement civil qui fit une vive sensation.

En dehors de la politique, il a publié quelques ouvrages de droit, parmi lesquels nous citerons : *Ancien droit belgique, precis des lois et coutumes observées en Belgique avant le Code civil* (Bruxelles, 1846, in-8).

DEFAUX (Alexandre), peintre français, né à Bercy (Paris) le 27 septembre 1826, fut élève de M. Corot, débuta par des paysages empruntés aux environs de Paris, à la forêt de Fontainebleau et aux côtes normandes. Parmi ses tableaux, appréciés de la critique mais vers lesquels le public ne fut pas tout d'abord attiré, nous rappellerons : *Vue prise à Caen*, *Carrière abandonnée à Ivry* (1859); *Vue prise à Saint-Maur*, *Côte de Gravelle à Charenton* (1863); *Plateau de Belle-Croix* (1864); *Environs de Méréville* (1865); *Nature morte*, *Environs de Caen* (1867); *Marais de Donville* (1868); *le Soir de printemps* (1869); *Bords de la rivière d'Yerres* (1870); *Belle journée de février au Bas-Meudon* (1872); *Bord de la Loire après les grandes eaux* (1873); *les Bouleaux*, forêt de Fontainebleau (1874); *le Printemps dans les bois à Anvers* (1875); *Bords du Loing un jour de neige* (1876); *De Honfleur à Pennedepic* (Calvados), *Sablière à Fontainebleau* (1877); *Matinée de printemps à Cernay* (1878). M. Defaux a obtenu une médaille de 3e classe 1874 et une de 2e classe en 1875.

DEFFÈS (Pierre-Louis), compositeur français, né à Toulouse, le 24 juillet 1819, fut d'abord placé dans le commerce et ne vint à Paris qu'en 1840. Admis au Conservatoire, et successivement élève de Berton et de Fr. Halévy, il remporta le grand prix de l'Institut en 1847. Après un séjour de trois ans en Italie et en Allemagne, il a débuté au théâtre en 1855, et a donné depuis cette époque : *l'Anneau d'argent*, *la Clef des champs*, pièces en un acte (Opéra-Comique, 1855 et 1857); *Broskovano*, opéra comique en deux actes (Théâtre-Lyrique, 1858); *le Café du Roi*, opéra comique en un acte (Théâtre-Lyrique, 1861); *les Bourguignonnes*, opéra comique en un acte (1862); *les Croqueuses de pommes*, opérette en cinq actes (Menus-Plaisirs 1868); *les Noces de Fernande*, opéra comique en trois actes (Op. Com. novembre 1878), etc. On lui doit en outre une *Messe solennelle*, composée à Rome en 1850, et exécutée avec succès à Paris en 1858.

DEFODON (Jacques-Charles), professeur français, né à Rouen le 14 mai 1832, fit au lycée de sa ville natale de fortes études classiques qu'il vint compléter à Paris, de 1851 à 1853, au lycée Louis-le-Grand et à Sainte-Barbe. Il donna pendant dix ans des leçons, comme professeur libre. En 1863, il fut attaché par MM. Hachette à la rédaction du *Manuel général de l'instruction* pri-

maire, dont il prit la direction, deux ans plus tard, à la mort de son premier rédacteur en chef, Théodore Barrau. Lors de la création de l'École normale primaire de la Seine, il y fut nommé professeur de langue française. Ancien secrétaire général et vice-président de la Société pour l'instruction élémentaire, membre de diverses associations pédagogiques, M. Defodon a reçu un diplôme de mérite à l'Exposition universelle de Vienne, et une médaille d'or à celle de Paris en 1878. Promu officier de l'Instruction publique en janvier 1879, il a été nommé, la même année, sous-directeur du nouveau Musée pédagogique.

A part sa collaboration incessante au *Manuel général*, devenu sous sa direction un des principaux organes français ou étrangers de l'enseignement primaire, on cite de M. Defodon : *Promenade à l'Exposition scolaire de* 1867 (1868, in-18; 2 édit.); *les Expositions scolaires départementales de* 1868 (1869, in-18), avec M. Ferté; *l'Inspection des écoles primaires* (1876, in-18; plus. édit.), avec M. Brouard; puis quelques livres élémentaires pour les écoles (*Cours de dictées*, in-18, 8 édit.); des articles littéraires dans la *Revue de l'Instruction publique*, etc.

DEFORGES (Philippe-Auguste PITTAUD-), vaudevilliste français, né à Paris, le 5 avril 1805, fit ses études au collège Bourbon, et entra dans l'administration des douanes; mais ses liaisons avec Eugène Sue et M. de Leuven, lui inspirèrent le goût des lettres et du théâtre. En 1825, il fonda à Bordeaux *le Kaléidoscope*, puis il écrivit dans les petits journaux de Paris, et fit représenter près d'une centaine de pièces, des vaudevilles pour la plupart. En 1830, il entra au ministère de la guerre, en qualité de chef du secrétariat, et échangea cette position, en 1839, contre celle de chef du bureau des archives. Il a pris sa retraite avec le titre de directeur et a été promu officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1862.

Depuis sa pièce de début au théâtre, *Henri IV en famille* (1828), M. Deforges a donné, en collaboration avec Théaulon : *la Perle de Marienbourg* (1828); *la Danseuse de Venise* (1834); *la Périchole* (1835); *Carmagnole* (1837), et *le Ramoneur*; avec M. de Leuven : *Scaramouche* (1831); *Vert-Vert* et *Sophie Arnould* (1832), deux excellents rôles de Mlle Déjazet; *les Baigneuses* et *l'Alcôve* (1833); *la Tempête* (1834); *Farinelli* et *Esther à Saint-Cyr* (1835); *le Premier pas de Son Altesse; le Mari honoraire* et *le Père Lathuille* (1836); *Manon Giroux* (1839), et le divertissement-monologue de *Sous clef* (1844); avec M. Duport : *le Comte de Charolais* (1836); *Schubry* (1837), et *le Forgeron de Saint-Patrick* (1840); avec M. Vermond : *Lekain à Draguignan* (1839), et *une Nuit au sérail* (1841); avec MM. Langlé et Vanderburch : *les Fables de la Fontaine* (1842), en cinq actes.

M. Deforges a encore fait représenter la jolie pièce de *Frascati* (1838), avec Dinaux; *Une Aventure de Scaramouche* (1841), opéra bouffon, avec MM. de Livry et de Leuven; *le Tyran de café* (1841), avec Ancelot et M. Dupont, et *la Chute des feuilles* (1849), avec Roche. Il a aussi travaillé, avec M. de Villeneuve, au drame historique de *Jean Bart* (1848), auquel Eugène Sue ne fut pas étranger; avec M. Gabriel, à *la Butte des Moulins* (1852), et avec M. de Leuven, au *Bijou perdu* (1855), opéras comiques. Il a enfin donné seul, *Une Jambe anonyme*, vaudeville en un acte (1859).

DEFOULENAY (Jean-Baptiste-Prosper), député français, est né à Cerilly (Allier), le 23 décembre 1817. Ancien contrôleur des contributions, maire de Cerilly, depuis le 4 septembre 1870, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Montluçon, avec une profession de foi républicaine. Élu par 7004 voix, contre 4991 données à son concurrent bonapartiste, il siégea au centre gauche, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 8875 voix, contre 5580 recueillies par le candidat officiel. M. Defoulenay représente le canton de Cerilly au conseil général de l'Allier.

DEFREGGER (François), peintre de genre autrichien, né à Stronach (Tyrol), le 30 avril 1835, montra, dès son enfance, de grandes dispositions pour le dessin, et reçut les premières leçons chez un sculpteur d'Innsprück en 1860. Il se rendit ensuite à Munich, entra à l'école des arts et métiers, et continua ses études artistiques sous la direction de Piloty. Il vint à Paris en 1863, y séjourna deux ans, retourna à Munich et donna depuis 1867 une série de tableaux de genre, représentant la vie populaire de son pays natal.

Nous citerons de lui : *le Dernier retour du forestier* (1867); *les Braconniers* (1867); *Joseph Speckbacher et son fils*; *le Jeu du pouce dans le Tyrol* (1869); *les Deux frères et la danse* (1871); *un Cheval de prix* (1873), à l'Exposition universelle de Vienne; *la Dernière levée en* 1809 (1874), tableau de grande dimension; *le Joueur de cithare* (1878), à l'Exposition universelle de Paris en 1878. Il a obtenu, à cette dernière, une médaille de 3e classe.

DEFRÉMERY (Charles-François), orientaliste français, membre de l'Institut né à Cambrai, le 8 décembre 1822, se livra, de 1840 à 1842, à l'étude approfondie des langues orientales sous la direction des professeurs du Collège de France, MM. Reinaud et Caussin de Perceval pour l'arabe, et MM. Quatremère et Jaubert pour le persan. Il fut admis dans la Société asiatique, après la publication de *l'Histoire des sultans du Kharezm* par Mirkhond (1842, gr. in-8), texte persan accompagné de notes historiques et grammaticales. Il a été nommé professeur de langue arabe au Collège de France, et élu membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres le 28 mai [illegible] en remplacement de M. de Laborde. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Il a publié : *Histoire des sultans Ghourides* (1844, in-8), traduite du persan de Mirkhond; *Histoire des Samanides* (1845, in-8), traduite du même auteur; *Histoire des Seldjoukides*, *des Ismaéliens*, ou *Assassins de l'Iran* [illegible] in-8), traduite du persan, et sur lesquels il a, [illegible] 1854, fait de *Nouvelles recherches*; *Histoire des Khans mongols du Turkestan et de la Transoxiane* (1852, in-8), traduit du persan de Khondémir.

La géographie ancienne doit aussi à M. Defrémery des travaux intéressants : la traduction annotée des *Voyages d'Ibn Batoutah dans* [illegible] *Perse, l'Asie centrale et l'Asie Mineure* [illegible] 1851, 2 vol. in-8; réimprimée avec l'original arabe, 1853-1856, 3 vol. in-8); *Fragments de géographes et d'historiens arabes et persans inédits* (1849, in-8), relatifs aux anciens peuples du Caucase et de la Russie méridionale. Collaborateur assidu du *Journal asiatique de Paris* depuis 1842, plusieurs de ses articles ont été recueillis sous le titre de : *Mémoires d'histoire orientale*, etc. (1854, in-8, 1re partie). Son dernier ouvrage est : *Gulistan*, ou *le Parterre de roses* (1858, in-12), traduit de Sadi.

DEGER (Ernest), peintre allemand, né à Boc-[illegible] ([illegible]), le 15 avril 1809, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, sous la direction [illegible] de M. Schadow, et débuta par ces copies très remarquables des *Vierges* de Raphaël. Ses relations avec MM. Steinle et Overbeck déterminèrent sa prédilection pour la peinture religieuse. A partir de 1837, il exécuta *le Sauveur et sa mère*, *la Vierge en prière auprès de son enfant*, *l'Enfant Jésus*, *la Salutation angélique*, *la Vierge avec son Fils*, qui se trouve à l'église des [illegible] de Dusseldorf; *le Sauveur* [illegible] *par le sein de sa mère et entouré par l'ange*, *le Sauveur portant sa croix*, une [illegible], et de nombreux tableaux reproduits [illegible] par la gravure ou la lithographie.

Lorsque le comte de Furstemberg-Stammbein [illegible] bâtir l'église de Saint-Apollinaire, à [illegible] sur le Rhin, M. Deger fut un des [illegible] qu'il appela à la décorer de fresques, [illegible] ils allèrent tout exprès chercher en Italie des modèles. Il eut même la direction [illegible] colossale, achevée en 1851, et [illegible] le grand monument de l'é[illegible] de Dusseldorf. Parmi les fresques dont l'exé[illegible] lui appartient, on en cite un grand nombre [illegible] l'enfance du Christ, sa mission [illegible] dernières années de son existence, notamment: *le Christ*, *Saint Jean-Baptiste et les* [illegible], *le Jardin des Oliviers*, *la Flagellation*, *Jésus couronné d'épines*, *Jésus portant sa croix*, [illegible], *la sainte Vierge et saint Joseph*, etc., œuvres magistrales, empreintes [illegible] religieux. M. Ernest Deger appartient à l'école dite nazaréenne, qui a porté [illegible] Nouveau Testament, la [illegible] formes et l'expression de la physionomie. Il a été chargé par le roi de Prusse de [illegible] à fresque la chapelle du château de [illegible] sur le Rhin. Il a envoyé aux salons [illegible]: *l'Enfant Jésus*, et *la Madone* [illegible] *Saint-Apollinaire*, étude. Nommé par [illegible] professeur à l'École des beaux-arts [illegible], il passa, en 1869, à Dusseldorf, [illegible] d'histoire de la peinture religieuse. M. Deger est membre des Académies de [illegible] Berlin.

DEGEORGE (Charles-Jean-Marie), statuaire et [illegible] médailles français, né à Lyon, le [illegible] 1837, fut élève de Duret, de Flandrin et [illegible]. Il remporta en 1866 le prix de Rome [illegible] *France protégeant l'Algérie*. Dès 1864, il [illegible] au Salon : *Portrait de M. Layraud*, [illegible] bronze. Outre diverses copies faites à [illegible] son séjour réglementaire, on doit [illegible] : *M. T. de B...* médaillon plâtre [illegible] *Cenci*, buste marbre (1870); [illegible], buste marbre, *Jeune Vénitien* [illegible], buste bronze (1872); *Stanislas* [illegible] buste marbre (1874); *la Jeunesse d'Aristote* [illegible] marbre (1875); *Henri Regnault*, buste [illegible] pour la chambre de commerce [illegible] (1876); *Portrait de Mme F. S.*, [illegible]; *la France éclairant et instruisant* [illegible], médaillon bronze argenté (1877); [illegible] une médaille de 2e classe en 1872 et [illegible] de 1re classe en 1875.

DEGOUVE-DENUNCQUES (Édouard-Albert-[illegible]), administrateur français, né à [illegible] 1810, est fils du magistrat de [illegible], député libéral sous la Restauration, [illegible] conseiller à la Cour royale de Paris, en [illegible], et mort en 1833. Il entra dans [illegible] après la révolution de Juillet, et [illegible] la presse le parti libéral. Sous la République, il fut nommé, le 2 juin 1848, par arrêté de la Commission exécutive, préfet du Pas-de-Calais. Au mois de janvier 1849, sous la présidence de Louis-Napoléon, il fut transféré à la préfecture des Deux-Sèvres, où il fut remplacé le 25 novembre suivant. Écarté des affaires publiques, M. Degouve-Denuncques s'occupa de travaux d'exploitation de houille. Après le 4 septembre 1870, il fut adjoint au maire du 10e arrondissement et donna sa démission lors du renversement de M. Thiers. Il a longtemps rédigé une correspondance politique très-remarquée dans le *Journal de Rouen*. — Il est mort à Compiègne le 4 mai 1878.

DE GREY (George-Frédéric-Samuel-Robinson, baron GRANTHAM, 2e comte), homme politique et pair d'Angleterre, né à Londres, en 1827, appartient à une famille normande, qui compte parmi ses membres une des femmes de Henri VIII. Député-lieutenant du comté de Lincoln (1849), puis de celui d'York, il fut nommé sous-secrétaire d'État à la guerre en 1859, passa en 1861 au conseil des Indes, puis revint la même année à la guerre et y reçut, en 1863, le titre de secrétaire d'État. De 1852 à 1859, il occupa différents sièges au Parlement: à cette dernière date, il entra à la Chambre haute, d'abord comme successeur des titres de Ripon et de Goderich qu'il tenait de son père, puis de ceux de De Grey et de Grantham que lui légua son oncle. Membre du conseil privé, il en devint président en décembre 1868.

Marié, en 1851, à la fille aînée du capitaine Wyner, qui a été nommée, en 1863, dame d'honneur de la princesse de Galles, le comte de Grey a pour héritier son fils Frédéric-Olivier, vicomte GODERICH, né à Londres en 1852.

DEGUERRY (l'abbé Gaspard), ou DU GUERRY, prêtre français, né à Lyon, en 1797, d'une famille originaire de Suisse, et fils d'un marchand de bois, entra d'abord à la maîtrise, puis au petit séminaire de sa ville natale, et, en 1812, au collège de Villefranche. Il reprit en 1814 ses études ecclésiastiques. Ordonné prêtre, avec dispense, en mars 1820, il professa quatre ans la philosophie, l'éloquence et la théologie, et se livra ensuite à la prédication. En 1824, il prêchait à Lyon, en 1825 et 1826 à Paris, et, l'année suivante, Charles X le nomma aumônier du 6e régiment de la garde royale, qu'il suivit jusqu'en 1830 à Orléans, Rouen et Paris. En 1828, il prononça, à Orléans, l'éloge de Jeanne d'Arc, qu'il a été appelé, vingt-huit ans plus tard, à faire de nouveau (1856). Après avoir repris exclusivement, de 1830 à 1839, le cours de ses prédications, M. Deguerry fit, en 1840, un voyage à Rome. A son retour, il devint chanoine de Notre-Dame, archiprêtre en 1844, et passa à la cure de Saint-Eustache (1845), puis à celle de la Madeleine (1849). Au mois de juin 1861, il fut nommé à l'évêché de Marseille, mais il pria l'empereur de le dispenser d'accepter cette nomination, et fut remplacé par M. Cruice. En 1868, il fut chargé de l'éducation religieuse du prince impérial. Décoré en mai 1846, il fut fait officier de la Légion d'honneur en 1853, et commandeur le 8 mai 1868, lors de la première communion de son élève.

Après l'insurrection du 18 mars 1871, arrêté, comme otage, par les fédérés, avec MM. Darboy et Bonjean (5 avril), il fut conduit à Mazas, où il séjourna jusqu'au moment de l'entrée de l'armée régulière dans Paris. Transféré à la Roquette, il fut fusillé dans cette prison, le 27 mai 1871, avec les autres otages. Ses funérailles eurent lieu, le 7 juin, à la suite de celles de

Mgr Darboy. Une loi, promulguée la veille, déclarait que les frais en seraient supportés par le Trésor. Le 30 août suivant, le conseil de fabrique de la Madeleine votait l'érection d'un monument à sa mémoire.

On a de lui : *Éloge de Jeanne d'Arc* (1828) ; *la Trappe mieux connue* (1844) ; *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1846) ; *Vies des saints* (1845) ; *Notice sur le comte de Clocheville* (1853), un second *Éloge de Jeanne d'Arc* (1856) ; *Retraite prêchée aux conférences de Saint-Vincent de Paul* (1859, in-18) ; *l'Oraison dominicale*, sermons prêchés à la chapelle des Tuileries (1866).

DEHODENCQ (Edme-Alexis-Alfred) peintre français, né à Paris le 23 avril 1822, suivit les cours de M. Léon Cogniet et fit divers voyages en Espagne et en Afrique. Il débuta au Salon de 1844 par une *Sainte Cécile en adoration* et exposa depuis à presque tous les salons annuels soit des portraits, soit des scènes de genre, parmi lesquels nous citerons : *le Doute* (1845) ; *Saint Étienne traîné au supplice* (1846) ; *la Visitation* (1847) ; *le Christ au tombeau* ; *le Camoëns* ; *Portraits de M. Henri Niolle et de M. Armand Du Mesnil* (1848) ; *Virginie retrouvée morte sur la plage* (1849), commandée par le ministère de l'intérieur, *Courses de taureaux en Espagne* (1851), au musée du Luxembourg ; *Bohémiens et Bohémiennes au retour d'une fête en Andalousie* (1853) ; *Concert juif chez un caïd marocain* (1855) ; *Exécution d'une juive au Maroc* ; *Mariée juive à Tanger* (1861) ; *Christophe Colomb arrivant au couvent de la Rabida* (1864) ; *la Bonne aventure*, *une Fête juive au Maroc* (1865) ; *la Justice du pacha* (1866) ; *Ruth et Noémi* ; *le Supplice des voleurs au Maroc* (1867) ; *Arrestation de Charlotte Corday* ; *portrait de M. Th. de Banville* (1868) ; *l'Adieu du roi Boabdil à Grenade* (1869) ; *Fête juive à Tanger* (1870) ; *Matinée d'octobre au Luxembourg* ; *Portrait d'enfant* (1872) ; *Othello* (1873) ; *Danse de nègres à Tanger* ; *Enfants arabes jouant avec une tortue* (1874) ; *Portrait de M. L. Dancla*, *le Liseur* (1875) ; *Jésus-Christ ressuscite la fille de Jaïre* (1876) ; *le Conteur marocain* (1877) ; *Bacchus* (1878). M. Alfred Dehodencq a obtenu deux médailles de 3e classe en 1846 et en 1853, une médaille en 1865 et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

DEIN (Louis), homme politique français, est né en 1819, à Lesneven (Finistère). Ancien juge de paix et membre du Conseil général du Finistère pour le canton de Plouescat, il fut nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la cinquième circonscription du même département, par 16 180 voix sur 26 130 votants. En 1869, il fut réélu, au second tour de scrutin, par 15 032 voix contre 12 681 données à M. Thiers. Au 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée.

DÉJAZET (Pauline-Virginie), célèbre actrice française, née à Paris, le 30 août 1797, débuta à cinq ans au théâtre des Capucines, dans *Fanchon toute seule*. Elle avait déjà passé par plusieurs scènes quand elle vint jouer les jeunes premières au théâtre des Jeunes Élèves, supprimé par le décret de 1807. Elle revint aux rôles d'enfants et joua, au Vaudeville, la fée Nabotte dans *la Belle au bois dormant*, de Bouilly. Ce fut, à cette époque, son plus grand succès. Elle quitta le Vaudeville en 1817, et alla jouer en province, d'où elle revint à Paris à diverses reprises. Pendant cette période de jeunesse nomade, elle se fit applaudir aux Variétés dans les *Petits braconniers*, à Lyon et à Bordeaux dans la *Leçon de botanique*, de Dupaty, et surtout dans *Angélique ou la Champenoise*.

Engagée au Gymnase, en 1821, elle joua dans *Caroline*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, *le Plus beau jour de la vie*, *la Petite lampe merveilleuse* et *la Loge du portier*. Mais se voyant sacrifiée à Léontine Fay et à Jenny Vertpré, elle passa, en 1828, au théâtre des Nouveautés, où elle se rencontra avec Potier et M. Bouffé : elle joua dans le *Mariage impossible*, dans *Henri IV en famille*, et particulièrement dans *Bonaparte à Brienne*, où elle représentait avec le plus grand bonheur le héros adolescent.

C'est en 1831 que Mlle Déjazet vint au Palais-Royal prendre place à côté de Samson, Lepeintre aîné, Roustan, etc. *Le Philtre*, *l'Enfance de Louis XII*, *Vert-Vert*, *Judith et Holopherne*, *Frétillon*, *les Premières armes de Richelieu*, *Indiana et Charlemagne*, etc., etc., firent à l'actrice et au théâtre une immense popularité. Elle quitta le Palais-Royal, en 1844, et prit pour cinq ans un engagement plus lucratif aux Variétés, où la suivit la faveur du public. Elle y joua dans *Gentil Bernard*, *le Moulin à paroles*, *le Marquis de Lauzun*, et y reprit *les Premières armes de Richelieu*.

Son engagement terminé, elle alla donner des représentations en province, puis s'engagea au Vaudeville, où elle joua *le Vicomte de Létorière*, créé par elle au Palais-Royal, et *la Douairière de Brionne*. Après de nouvelles courses en province et un voyage à Londres, elle rentra aux Variétés dans *les Trois Gamins*, joua à la Gaîté *le Sergent Frédéric* (1855), et reparut accidentellement sur quelques scènes parisiennes. En septembre 1859, elle a obtenu le privilège du théâtre des Folies-Nouvelles qui prit alors son nom. Elle y joua *M. Garat* (1860), avec grand succès ; *Gentil Bernard* (1863) ; *les Premières armes de Richelieu* (1866), sans compter un grand nombre de créations nouvelles ou de ses anciens rôles. A la fin de 1868, on apprit avec un certain étonnement que Mlle Déjazet, plus que septuagénaire, allait faire sa première communion. On dit, à ce propos, qu'elle allait quitter le théâtre ; mais cet acte tardif n'eut pas cette conséquence. Le ministère de la maison de l'empereur lui accorda, au mois de mars 1869, une pension annuelle de 2000 francs. En septembre 1874, une représentation extraordinaire, donnée à son bénéfice à la salle Ventadour, produisit plus de 6000 francs. — Elle est morte à Paris le 1er décembre 1875. Mlle Déjazet avait particulièrement réussi dans les rôles masculins, où elle déployait à l'aise toute la vivacité de ses mouvements, et les allures fringantes de son éternelle jeunesse. Sa manière toute particulière de chanter les couplets, plus agréable que savante, avait aussi beaucoup contribué à la vogue dont elle a constamment joui.

Son fils, M. Eugène Déjazet, s'est fait connaître par plusieurs compositions musicales, et a donné toute une série d'opérettes sur le théâtre de sa mère, notamment : *Un Mariage en l'air* (mars 1861) ; *Double-deux* (mai 1861) ; *la Bonne de quarante ans* (avril 1862) ; *l'Argent et l'amour* (février 1863) ; *Monsieur de Belle-Isle* (février 1865). Il a dirigé jusqu'en 1876 ce théâtre qui devint le troisième Théâtre-Français. — Une [illegible] de la célèbre actrice, Mlle Herminie Déjazet, a débuté, comme chanteuse, à l'étranger, et s'est essayée à la composition musicale.

DEKKER (Édouard-Doumes), littérateur hollandais, né à Amsterdam le 20 mars 1820, se rendit à Java en 1840 et entra dans l'administration de cette colonie, où il devint adjoint au résident [illegible]

[illegible], mais les réformes qu'il essaya d'introduire dans les rapports du gouvernement avec les indigènes furent mal accueillies, et il donna sa démission. De retour à Amsterdam, il dénonça, dans [illegible] qui eurent du retentissement, les abus dont il avait été le témoin.

M. [illegible] a publié : *Max Havelaar ou les Ventes de café* (Max Havelaar of de Koffyveilingen, Amsterdam 1860, 2 vol. in-8); *Lettres d'amour* ([illegible], ibid., 1861), *Idées* ([illegible], ibid., 1862, 4 vol.). On lui doit en outre [illegible] : *la Fiancée* (de Bruid daarboven) *l'École des princes* (de Vorstenschool).

[illegible] (Marie-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1825, et petit-fils par sa mère du [illegible], ministre de l'Empire, fit ses études [illegible] à Vaugirard. Après un [illegible] au ministère de la marine, il se [illegible] carrière des lettres et se mit à écrire [illegible] de brochures dont plusieurs [illegible] à dessein d'un titre emphatique [illegible] *le Sang du Christ* (1849); *Perfectionnement* [illegible] *de la race humaine* (1850); *Doc*[illegible] *secrètes* (1852), etc. On a surtout [illegible] toute une série d'ouvrages : *le Monde* [illegible] (1851); *le Monde prophétique* (1853); [illegible] (1854); *les Ressuscités au ciel* [illegible] (1855), etc., dans lesquels l'auteur [illegible] visible du surnaturalisme [illegible] dans les expériences magnétiques [illegible] merveilleuses.

[illegible] (Nicolas-Édouard), [illegible] français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 1er avril 1819, entra en 1836 à l'École polytechnique et en 1838 à l'École d'application de Metz. Il en sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, où il s'occupa de diverses [illegible] sur l'art des mines. L'année suivante, [illegible] de travailler aux contre-mines de [illegible]. Nommé capitaine en janvier 1844, il [illegible] aux constructions hydrauliques de [illegible]. En 1849, il fut nommé au concours, professeur d'histoire militaire à l'École de Saint-Cyr, chef de bataillon en 1860, lieutenant-colonel en [illegible], colonel le 24 janvier 1871, il a été [illegible] directeur du génie à Brest. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1864, il [illegible] commandeur le 14 avril 1879.

M. [illegible] est auteur de nombreux écrits [illegible] principaux : *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1851, in-8); *Commentaires sur l'Art de la guerre de Clausewitz* (1853, [illegible]); *[illegible] militaires, esquisses historiques et [illegible]* (1853-1855, 2 vol. in-8); *Études [illegible] militaires sur la Prusse* (1854-1856, [illegible]). Il a traduit de l'allemand : *Principes [illegible] guerre, suivis d'exemples tactiques [illegible]*, par le prince Charles [illegible] (1851, in-fol.); *Histoire de l'art [illegible] anciens*, par le major prussien [illegible] (1854, in-8); *Histoire de la fortification [illegible]*, par A. de Zastrow (3e édit., [illegible] et atlas in-fol.); de l'espagnol : *[illegible] de la fortification permanente [illegible]* (1857, in-8 et atlas in-4); *[illegible] anciens et modernes* par le général San [illegible]; *[illegible] d'écrire l'histoire des [illegible]*, opuscule suivi de l'*Histoire [illegible]* par le général comte de [illegible]; *Éléments d'art et d'histoire [illegible]* (1858); *Histoire militaire de la Prusse* [illegible]; *Histoire de l'art de la [illegible] de la poudre* (1860, in-8); [illegible] *Parallélisme des progrès de la [illegible] et de l'art militaire* (1861, in-8); *Hannibal en Italie* (1863, in-8); *l'Art militaire pendant les guerres de religion* (1864, in-8); *le Bonheur à la guerre* (1865, in-8); *Des Imitations militaires* (Orléans, 1866, in-8), mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques; *la Gloire des armes chez Corneille* (Ibid., 1867, in-8); *Histoire de François II*, 1559-1560 (même année, in-8); *Réflexions sur les talents militaires de Louis XIV* (même année, in-8); *les Chiens de guerre* (1869, in-32); *Histoire de Charles IX* (1875, in-8); puis un certain nombre de mémoires lus à l'Académie des sciences morales et politiques et d'articles insérés dans les journaux et revues militaires.

DELABORDE* (vicomte Henri) et non DE LABORDE, peintre et historien d'art français, né à Rennes, le 2 mai 1811, et fils du général de ce nom créé comte en 1808, étudia sous Paul Delaroche et exposa un certain nombre de tableaux d'histoire et de paysages : *Agar dans le désert*, au musée de Dijon (1836); *la Conversion de saint Augustin*, acquis par l'État (1837); *la Prise de Damiette, les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem*, pour les galeries de Versailles (1841 et 1845); *Dante à la Verna*, (1847); *la Passion du Christ*, à la cathédrale d'Amiens (1848); *la Mort de Monique* (1838), qui reparut à l'Exposition universelle de 1855, etc. Comme peintre M. H. Delaborde a obtenu une 2e médaille en 1837 et une première en 1847.

En avril 1855, il entra au cabinet des Estampes de la Bibliothèque impériale avec le titre de conservateur adjoint, et devint ensuite conservateur sous-directeur de ce département. Élu membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1868, il remplaça M. Beulé dans ses fonctions de secrétaire perpétuel, le 23 mai 1874. Chevalier de la Légion d'honneur en 1860, il a été promu officier le 9 août 1870.

Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* et de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. H. Delaborde a réuni quelques-uns de ses articles sous le titre de : *Études sur les Beaux-Arts en France et en Italie* (1864, 2 vol. in-8), et de *Mélanges sur l'art contemporain* (1866, in-8). On lui doit en outre un travail considérable sur *Ingres, sa vie, ses travaux, sa doctrine*, d'après les notes manuscrites et les lettres du maître (1870, in 8); *le Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale*, notice historique (1875, in-8); une édition des *Lettres et pensées* d'Hipp. Flandrin, accompagnées du catalogue de l'œuvre du maître (1865, in-8); des *Éloges* lus aux séances académiques, etc. Il a rédigé un grand nombre de notices de l'*Histoire des peintres* et signé avec M. Ch. Blanc le volume consacré à l'école bolonaise.

Son frère aîné, le comte Louis-Jules DELABORDE, né à Paris, le 13 janvier 1806, avocat à la Cour de cassation depuis 1836, président de son ordre de 1853 à 1856, a publié : *Traité des avaries particulières sur marchandises* (1838) et *Liberté religieuse*, suite de *Plaidoyers* prononcés à la Cour de cassation dans les causes intéressant le protestantisme (1840 et suiv.). Il devint, en 1862, conseiller à la Cour impériale de Paris et prit sa retraite, en 1876, comme conseiller honoraire. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1856.

DELACOUR (Edmond) ou DE LA COUR, diplomate français, né à Paris vers 1805, entra, au sortir de ses études, dans l'administration, remplit, de 1833 à 1836, les fonctions de secrétaire d'ambassade à Vienne, et, de 1839 à 1847, les mêmes fonctions à Stockholm. Le 10 août 1848, il fut nommé chargé d'affaires de France à Vienne, puis envoyé extra-

ordinaire et plénipotentiaire. En janvier 1851, il rédigea une protestation, qui fit du bruit, contre l'entrée de l'Autriche tout entière dans la Confédération germanique. En mars 1853, il remplaça M. de La Valette comme ambassadeur à Constantinople; mais, lors du passage du Pruth par les armées de la Russie, il fut remplacé par le général Baraguey-d'Hilliers. Le 10 avril 1854, on lui confia le poste d'ambassadeur français à Naples dans des circonstances notoirement difficiles. Plus tard conseiller d'État, et commandeur de la Légion d'honneur depuis septembre 1849, — M. Delacour est mort en décembre 1873.

DELACOUR (Alfred-Charlemagne Lartigue, dit), médecin et vaudevilliste français, né à Bordeaux en 1815, fut reçu docteur à Paris en 1841, et quitta, quelques années après, l'exercice de la médecine. Il a écrit, sous le nom de *Delacour*, un assez grand nombre de pièces pour les scènes de genre; ses collaborateurs habituels sont MM. Siraudin, Moreau, Thiboust, Labiche, L. Morand, Marc Michel, etc. La plupart de ses ouvrages ont été représentés aux Variétés, au Palais-Royal, aux Folies-Dramatiques, quelques-uns au Gymnase. Nous citerons : *l'Hospitalité d'une grisette* (1847); *le Chevalier de Beauvoisin* (1848); *Deux sans-culottes* (1849); *une Femme qui trompe son mari* (1851); *un Service d'ami*, *une Rivière dans le dos* (1852); *On dira des bêtises*, *une Charge de cavalerie*, *Souvenirs de jeunesse* (1853); *les Mystères de l'été*, *Paris qui dort* (1854); *les Rues de Paris*, *un Bal d'Auvergnats* (1855); *les Vaches landaises* (1857); *En avant les Chinois!* (1858); *la Femme doit suivre son mari* (Vaudeville, 1860); *J'ai compromis ma femme* (Gymnase, 1861); *l'Amour en sabot* (1861); *les Voisins de Molinchart*, en 3 actes (1861); *les Petits oiseaux*, en 3 actes (Vaudeville, 1862); *le Premier pas* (Gymnase, 1862); *la Chanson de Marguerite*, en 2 actes (1863); *Célimare le bien-aimé*, en 3 actes (1863); *Monsieur boude*, *scènes de la vie conjugale* (1864); *l'Homme qui manque le coche*, en 3 actes (1865); *les Chemins de fer*, en 5 actes (1867); *le Fils du brigadier*, en 3 actes (1867); *le Corricolo*, en 3 actes (1868); *la Roulette*, en 3 actes (1869); *les Reflets*, en 3 actes (1871); *la Veuve du Malabar*, opéra-bouffe en 3 actes (1873); *une Femme qui ment*, comédie en un acte (1874); *Partie pour Saumur*, en un acte (1875); *Une Chance de coquin*, en un acte (1875); *le Bois du Vésinet*, en un acte (1876), etc. M. Alfred Delacour a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1867.

DELACROIX (Jacques-Jules), sénateur français, né à Chartres, en novembre 1807, reçu pharmacien en 1833, exerça sa profession dans sa ville natale, dont il fut nommé adjoint en 1848 et maire après le 4 septembre 1870. Les services qu'il rendit en cette dernière qualité le firent élire représentant d'Eure-et-Loir à l'assemblée nationale, aux élections générales du 8 février 1871, le premier sur six, par 46 362 voix. Il siégea dans les rangs de la gauche. Sous l'administration du 24 mai 1873, il fut un des députés révoqués par M. de Broglie de leurs fonctions de maires, pour cause d'opinions républicaines. Il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat républicain, avec M. Emile Labiche, fut élu le premier, par 311 voix sur 490 électeurs, et prit place dans la gauche républicaine du Sénat. Il a été élu vice-président du conseil général d'Eure-et-Loir, où il représente le canton nord de Chartres.

DELACUISINE (Élisabeth-François), magistrat français, né à Châlon-sur-Saône en 1795, entra, sous la Restauration, dans la magistrature où il ne tarda pas à se faire une certaine réputation par l'étendue de ses connaissances. Nommé, en 1837, conseiller à la Cour royale de Dijon, il en devint l'un des trois présidents et en 1865 président honoraire. M. Delacuisine, décoré de la Légion d'honneur en 1838, a été promu officier. — Il est mort à Dijon, le 24 février 1874.

On a de lui des livres estimés : *De l'Administration de la justice criminelle en France* (1841, in-8); *Traité du pouvoir judiciaire* (1843, in-8); *De l'Esprit public dans l'institution du jury* (1845); des *Esquisses municipales de Dijon* (1849), dissertation qui a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions; *le Parlement de Bourgogne* depuis son origine jusqu'à sa chute (1851, 2 vol. in-8, 2ᵉ édit., 1864, 3 vol in-8), etc.

DELAFOSSE (Gabriel), minéralogiste français, membre de l'Institut, né le 16 avril 1796, à Saint-Quentin, entra à l'École normale en 1813 et devint professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de Paris et à l'École normale, puis au Muséum d'histoire naturelle. Il a été admis à la retraite, avec le titre de professeur honoraire, en 1876. Décoré de la Légion d'honneur en 1839, il a été promu officier le 13 août 1861. Il a été élu, en 1857, membre de l'Académie des sciences. — Il est mort à Paris, le 13 octobre 1878.

M. Delafosse est auteur de travaux importants pour la cristallographie : *Recherches sur la cristallisation considérée sous les rapports physiques et mathématiques* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1840); *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (Ibid., 1848 et 1851); *Mémoire sur le plésiomorphisme des espèces minérales* (Ibid., 1851); écrits qui mirent en lumière les relations entre le sens du pouvoir rotatoire des substances minérales et l'orientation des facettes hémiédriques.

Il a aussi publié plusieurs ouvrages élémentaires très estimés sur les diverses branches de l'histoire naturelle : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (in-12, avec planches, 8ᵉ édit., 1857); *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (3 vol. in-18, avec planches); *Leçons d'histoire naturelle* faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles*, *Nouveau cours de minéralogie* (18[illegible]-1862, 3 vol. in-8, avec atlas); *Rapport sur les progrès de la minéralogie* (1867, in-8).

DELAGRAVE (Charles). Voy. Dezobry.

DELAISTRE (Louis-Jean-Désiré), graveur français, né à Paris, le 5 avril 1800, est élève de M. Forster. Il s'est fait remarquer par un style large et correct. Outre un grand nombre de vignettes qu'il a gravées pour les publications illustrées, entre autres les *Œuvres* de Voltaire et celles de J.-J. Rousseau, il a donné à diverses Expositions : *Portrait de Picard* (1824); *Érichthon voue ses filles à Diane* (1827), d'après M. L. Cogniet; une *Chasseresse* (1833); *Raphaël et la Fornarina* (1848), d'après A. Devéria; *le Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1833. — Il est mort à Paris, le 1ᵉʳ mars 1871.

DELAISTRE (Jean-Marie), acteur français, né à Paris en 1806, fit une partie de ses études au collége Bourbon, entra dans le commerce, puis passa au Conservatoire, et accompagna Talma dans sa dernière tournée dramatique, en 1826; il joua l'année suivante aux Français, et parcourut de nouveau, pendant près de deux ans, la pro

[illegible] Mlle Georges, comme premier tragique. En 1819, il entra à l'Odéon, qui ferma [illegible]. Il revint alors au commerce, [illegible] théâtre, il fit, à la Porte-Saint-Martin, [illegible], comme traître de mélodrame. Il fut attaché ensuite tour à tour à l'Ambigu et à la Gaîté. Il a créé Kérouan, dans *la [illegible]*, Cromwell dans *les Mousquetaires*, [illegible] des rôles principaux dans *David [illegible]*, [illegible] Colomb, *Philippe II*; etc.

Sa fille, Mlle [illegible] DELAISTRE, née à Paris, en [illegible], [illegible] au Conservatoire, en 1853, le [illegible] de tragédie et de comédie, et parut [illegible] du boulevard, souvent dans les [illegible] que son père.

[illegible] (Auguste-Henri-Jules), imprimeur et [illegible], né à Paris, le 31 janvier 1810, [illegible], en 18[illegible], la direction de la maison fondée par [illegible], son aïeul, et continua la [illegible] des livres classiques imprimés et édités [illegible] depuis près d'un siècle. Il y [illegible] pour suivre les progrès de l'enseignement, [illegible] série de publications de géographie et d'histoire et une belle collection [illegible] étrangers. Notable commerçant de la [illegible] et président du cercle de la librairie, [illegible] en 1853, et devint, en 1857, un des adjoints du XI[e] (IV[e]) arrondissement. — [illegible] est mort à Paris le 16 juillet 1877. [illegible] pour successeurs ses deux fils, MM. Henri et Paul, [illegible] par lui, depuis dix ans, à la [illegible].

[illegible] publié divers écrits, sous [illegible] de Nau, qui était celui de [illegible]: *[illegible] l'enseignement, expliquée et* [illegible], *les actes législatifs et* [illegible] in-8; *la Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852, in-8, [illegible]); *Recueil des conventions conclues* [illegible] *pour la reconnaissance de la propriété littéraire et artistique* (18[illegible], in-18), etc.; [illegible] de la Société de la propriété littéraire [illegible] et dont il fut président. [illegible] de 1849, l'*Annuaire de l'instruction publique*.

[illegible] (Louis-Auguste), prélat français, né [illegible], le 9 octobre 1800, fut vicaire [illegible] de Nancy, puis appelé, par [illegible] 1855, au siège épiscopal de [illegible] Nancy, le 18 novembre suivant. [illegible] chevalier de la Légion d'honneur. — Il [illegible], le 6 juin 1871.

[illegible]: *Lettres à M. Letronne sur la* [illegible] *les Pères de l'Église et de la Genèse* [illegible], *ou Traité de l'immortalité de* [illegible]; *Théologie naturelle ou Traité de* [illegible] (in-8); *Cours de philosophie* [illegible]; *Manuel de philosophie ou Éléments* [illegible] *chrétienne* (in-8); *Cours de controverse* [illegible] (3 vol. in-8); une édition des [illegible] Liguori, etc.

[illegible] (Achille-Joseph, comte), sénateur [illegible], le 11 février 1790, fit avec distinction [illegible] de l'Empire, gagna en Russie [illegible] capitaine et reçut pendant la campagne [illegible], la croix d'officier de la Légion [illegible] (1813). Au retour des Bourbons, [illegible] le corps royal d'état-major, devint [illegible] Saint-Louis et obtint de Charles X le [illegible], qui fut une des dernières créations [illegible] de ce roi. En 1832, il donna sa [illegible] de lieutenant-colonel et s'occupa de [illegible] de la race chevaline; pendant quelques [illegible] présida le *Jockey's club*. Par décret du 31 décembre 1852, il fut fait sénateur. — Il est mort à Paris le 8 mars 1873.

DELAMARRE (Édouard-François-Désiré), administrateur français, ancien député, est né le 16 décembre 1797, à Guerbaville (Seine-Inférieure). Notaire sous la Restauration, il fut en 1830 nommé sous-préfet à Clamecy et déploya un grand zèle lors de l'invasion du choléra. En 1833, il passa à la préfecture du Cantal, et en 1840 à celle des Landes; il administrait la Creuse depuis 1842, lorsque la révolution de Février éclata. Éloigné des affaires sous la République, il devint, après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement et fut envoyé au Corps législatif, en 1852, par les électeurs de Guéret qui le réélirent au même titre aux élections suivantes. Il obtint, en 1863, 17 086 voix sur 20 895 votants, et en 1869, 15 525 voix sur 23 790. Membre du conseil général pour le canton de Jarnages, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 mai 1839, et commandeur le 13 août 186[illegible].

DELANNEAU DE MAREY (Régulus-Adolphe), administrateur français, né à Paris, le 17 juillet 1796, est le fils du fondateur de l'institution Sainte-Barbe. Il fit ses études sous la direction de son père et prit part en 1812 à la campagne de Russie, en qualité de secrétaire particulier du général Mathieu-Dumas. Nommé, par l'influence de ce dernier, adjoint au commissaire des guerres (1813), il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Dresde et rentra en France, après dix mois de captivité en Bohême, pour remplir les fonctions de commissaire dans la division du général Foy (1815). Il fut ensuite envoyé à Dijon auprès de l'ordonnateur Maret, et destitué peu de temps après. Alors il se voua à la carrière de l'instruction publique, devint sous-directeur de Sainte-Barbe et succéda à son père (1819) dans la propriété de cet établissement, qu'il a longtemps dirigé. Mis ensuite à la tête de l'Institution nationale des sourds-muets, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 1[er] janvier 1853.

DELANNOY (Mgr Victor-Jean-Baptiste-Paulin), prélat français, né à Templeuve (Nord), le 21 juin 1824. Précédemment curé de Saint-André de Lille, il a été nommé, par décret du 10 février 1872, évêque de Saint-Denis (la Réunion), préconisé le 6 mai et sacré le 12 octobre suivant, puis transféré à l'évêché d'Aire par décret du 10 octobre 1875. On n'a de lui que des *Mandements* et des *Instructions pastorales*. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

DELANNOY (Léopold-Émile-Edmond), acteur français, né à Arras, le 7 février 1817, fils d'un lieutenant-colonel de l'Empire, ne put suivre sa vocation théâtrale qu'à la mort de ses parents, et fit ses premiers débuts à Elbeuf et à La Rochelle. En 1840, il entra au théâtre de Montmartre, se rendit à Lille en 1843, parcourut peu après la Belgique, et fut quelque temps directeur du théâtre des Nouveautés de Bruxelles.

En octobre 1848, il parut au Vaudeville avec un plein succès dans *la Propriété c'est le vol*, et aborda souvent depuis les pièces politiques, telles que *les Représentants en vacances*, *la Foire aux idées*, etc. Il a joué fréquemment, en Belgique, les grands rôles aussi bien que les farces: *Toby le sorcier*, *Latude*, *le Chiffonnier*, *Bilboquet*, et s'y est fait connaître comme auteur de vaudevilles et de chansonnettes. En mai 1858, il entra au théâtre du Palais-Royal.

DELAPLANCHE (Eugène), statuaire français

né à Belleville (Seine) le 28 février 1836, élève de M. Deligand, entra à l'École des Beaux-Arts en 1852; il remporta en 1858 le 2e prix de Rome, avec *Achille saisissant ses armes*, et en 1864 le premier, avec *Ulysse bandant l'arc que les prétendants n'ont pu ployer*. Il avait exposé au Salon de 1861 un buste de jeune fille et à celui de 1863 un *Petit pâtre*. L'*Enfant monté sur une tortue*, statue plâtre (1866) acquise par l'État et réexposée en bronze à l'Exposition universelle de 1867, fut exécutée à Rome, ainsi que divers envois qui ont figuré à l'École des Beaux-Arts de 1866 à 1869. On doit encore à M. Delaplanche: un *Pecoraro*, statue plâtre (1868) dont le bronze a reparu au Salon de 1869: *Eve après le péché*, marbre (1870); *le Message d'amour*, plâtre; *Sainte Agnès* (1872), pour l'église Saint-Eustache; *Éducation maternelle*, groupe plâtre (1873) dont le marbre, exposé en 1875, a été acquis par l'État et placé dans le square de l'Église-Sainte-Clotilde; *Agar et Ismaël*, groupe marbre; *Livie*, buste marbre (1874); *Portrait de Mme Eugénie Doche*, buste marbre (1875); *la Musique*, statue plâtre (1877) réexposée en marbre au Salon de 1878 avec *la Vierge au lys*, statue marbre. On doit également à M. Delaplanche deux statues pour le fronton de l'Opéra, *la Charpente* et *la Terrasse*, et, pour l'église Saint-Joseph à Paris, *Saint Joseph, l'Enfant Jésus et la Vierge*. Cet artiste, qui s'est fait en outre connaître comme peintre de paysages, a obtenu trois médailles en 1866, 1868 et 1870, la décoration de la Légion d'honneur en 1876, et l'une des deux médailles d'honneur au Salon de 1878.

DELAPORTE (Jean-Louis), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Troyes, le 28 novembre 1796, fit de brillantes études à l'école de pharmacie de Paris, dont il fut lauréat, puis retourna exercer dans sa ville natale la profession de pharmacien jusqu'en 1833. Membre du Conseil municipal, depuis l'année précédente, il fut aussi élu membre du Conseil général de l'Aube, et fit en outre partie des divers conseils et comités de l'instruction publique, de bienfaisance ou de salubrité. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 33504 suffrages. Il monta quelquefois à la tribune, pour y exercer le droit d'initiative parlementaire, mais il fut surtout l'un des membres les plus actifs des commissions nommées par les bureaux, et rapporteur de plusieurs. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Delaporte n'a cessé de se consacrer aux intérêts locaux de son département. Secrétaire, pendant de longues années, de la Société d'agriculture, sciences et arts de l'Aube, il a inséré de nombreux travaux dans ses *Mémoires*.

DELAPORTE (Jacques-Guillaume), médecin français, né à Lisieux (Calvados), le 19 août 1794, entra d'abord dans la médecine militaire, fut attaché à divers hôpitaux, entre autres au Val-de-Grâce, et reçut, en 1817, le diplôme de docteur. Retiré à Vimoutiers (Orne), dont il devint maire, il fut nommé correspondant de l'Académie de médecine. Il a fait insérer dans le *Bulletin* de cette société deux mémoires, l'un sur des *Hernies étranglées guéries par apposition de ventouses* (1836); l'autre sur une *Mort subite occasionnée par la rupture des vaisseaux de la rate* (1836); puis un grand nombre d'articles ou d'observations dans les recueils de médecine. En 1862 il a publié sous le titre d'*Hydrologie médicale* (in-8), une étude sur les eaux thermales ferro-manganifères, et sur les eaux salins-thermales.

DELAPORTE (Michel), vaudevilliste français, né à Paris en septembre 1806, fit ses classes au collège d'Amiens, puis entra en 1824 dans l'atelier de Regnault, de l'Institut, pour étudier la peinture. Il cultiva en même temps la lithographie et exécuta des tableaux et des dessins. Ses « silhouettes fantastiques » eurent beaucoup de vogue. Il était le dessinateur du journal *la Charge*. Une lithographie du duc de Reichstadt, avec cette légende: « Les destins et les flots sont changeants! » le fit citer, en 1832, devant la Cour d'assises. Il s'y défendit lui-même et fut acquitté. La même année, il fut atteint d'une cécité presque complète, dont il fut guéri depuis. Forcé de renoncer au dessin, il se tourna vers les lettres et inventa un moyen d'écrire dans l'obscurité. Il inséra des articles de critique et des nouvelles dans les journaux, notamment dans *l'Europe monarchique*.

M. M. Delaporte travailla pour le théâtre à partir de 1835. Il composa des vaudevilles et des pièces de genre qui ont été joués sur un très grand nombre de scènes, et beaucoup avec un succès soutenu, les uns en collaboration, d'autres, signés de lui seul. Nous citerons parmi ces dernières pièces: *Touchatout* (1835); *Un Premier ténor* (1841); *Estelle et Némorin* (1844); *Cabrion ou les Infortunes de Pipelet* (1845), un de ses succès les plus soutenus; *le Raisin malade* (1850); *les Quenouilles de verre* (1851); *la Femme de ménage* (même année); le *Bois de Boulogne* (1854); *Toinette et son carabinier* (1856), pièce très-souvent représentée; *Rose la Fruitière* (1857).

Parmi les pièces en collaboration nous devons mentionner: avec M. Lubize, *le Cousin du Pérou* (1836), et *la Mère Godichon* (1840); — avec Honoré, *la Fille de l'air dans son ménage* (1837); — avec M. Gabriel, *la Bergère d'Ivry* (1839) et *la Samaritaine* (1845); — avec M. Cogniard, *l'Argent, la gloire et les femmes* (1839), *Job l'afficheur* (1840), *le Nouveau Pied de mouton* (1850), qui eut de très-nombreuses représentations; — avec M. Dupeuty, *les Amours de Psyché* (1841), et *les Comédiens et les marionnettes* (1842); — avec Saint-Hilaire, *Henri IV* (1846); — avec Bayard, *Un moyen dangereux* (1854) et *la nouvelle Hermione* (1858); — avec M. Cormon, *le Billet de faveur* (1856); — avec M. Anicet Bourgeois, *les Amours de M. et Mme Denis* (1845); — avec M. de Montheau, *les Reines des bals publics* (1852), où la fameuse Céleste Mogador, depuis comtesse de Chabrillan, fit ses débuts; — enfin, pour abréger, avec M. Varin, resté depuis son principal collaborateur, *les Trois fils de Cadet Roussel* (1860); *Un Héros et une jolie femme* (1861); *Ma sœur Mirette* (même année); *Ah! que l'amour est agréable!* (1862); *un Ténor pour tout faire* (1863); *une Femme qui bat son gendre* (1864); *une Femme, un melon et un horloger* (même année); *les Ficelles de* [illegible] *tempoirre* (même année); *le Sommeil de l'innocence* (1865); *les Filles mal gardées* (même année); *Madame Ajax* (1866); *la Bande noire* (même année). — Il est mort le 30 septembre 1872.

DELAPORTE (Marie), actrice française, née à Paris le 27 septembre 1838, est entrée, comme élève au Conservatoire, dans la classe de déclamation dramatique de M. Samson, le 24 juin 18[illegible]. Elle obtint le second prix de comédie, au concours de 1854. Engagée au Gymnase-Dramatique, elle y débuta en 1855, et resta quatorze ans attachée à ce théâtre où elle a créé avec succès un grand nombre de rôles. Nous citerons, parmi les plus heureux, ceux de Cécile dans *Montjoye* (18[illegible]), de Jane dans *l'Ami des Femmes* (1864), de [illegible] dans *Héloïse Paranquet* (1866), de Jeannine, dans *les Idées de Mme Aubray* (1867). En 1868, Mlle Delaporte partit pour la Russie et débuta, le 15 [illegible]

[illegible], au théâtre Michel de Saint-Pétersbourg, dans les *Idées de Mme Aubray*, qui lui valurent [illegible] qu'à Paris. Elle obtint encore, en [illegible], dans *Froufrou*, une longue suite d'applaudissements.

[illegible] (Jean-Baptiste-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le [illegible], se consacra de bonne heure à l'industrie, et s'établit comme maître de forges dans la Haute-Marne. Sous le règne de Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par [illegible] voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. — Il est mort à Donne-[illegible] (Haute-Marne), le 25 août 1879.

DE LA RIVE. Voy. LARIVE.

DE LA RUE (Warren), savant et industriel anglais, né en 1815, fit ses études au collège de [illegible] à Paris, et devint associé, puis chef d'une importante fabrique anglaise de papiers. Il y apporta de nombreux perfectionnements et inventa plusieurs machines, notamment celle qui sert à [illegible] en couleur et une autre à plier les enveloppes. Mais il est plus connu comme savant physicien et astronome : il s'occupa particulièrement de l'application de la photographie aux études astronomiques, d'abord dans son propre observatoire, dont il offrit les instruments à l'Université d'Oxford, en 1873, puis en Espagne, [illegible] il apporta une collection curieuse de photographies de l'éclipse totale du soleil du 18 juillet [illegible] un ouvrage : *Recherches sur* [illegible] (Researches on Solar Physics), [illegible] des observations à l'observatoire de Kew, [illegible] sous sa direction ; il a également [illegible] mémoires de physique, dont quelques-uns ont été [illegible] par lui à notre Académie des sciences. Membre de nombreuses sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur.

[illegible]-BEAUMARCHAIS (Édouard-Charles [illegible]), [illegible] français, né le 9 octobre 17[illegible]9, est [illegible] du célèbre écrivain dont il a joint le nom [illegible]. Colonel au 2e lanciers en 1847, il [illegible] général de brigade en octobre 1852, fut [illegible] commander la subdivision militaire d'E-[illegible], puis entra dans le cadre de réserve [illegible], promu, en 1852, officier de la Légion d'honneur, et commandeur en 1858. — [illegible] à Paris le 7 juin 1878.

[illegible] (Louis-Jean-François), médecin [illegible], né à [illegible] (Eure), en 180[illegible], a été [illegible] à Paris en 1830. Après avoir exercé [illegible] la médecine en province, il s'établit à Paris [illegible] à la *Revue médicale*, à l'*Expé-*[illegible] *médico-psychologiques*, fit [illegible] à l'école pratique, et fut nommé au [illegible] des aliénés à Bicêtre : poste [illegible] jusqu'au mois d'avril 1879. Il a été [illegible] de la Légion d'honneur.

[illegible] un certain nombre de mémoires sur l'a-[illegible], l'extase, la folie (1840-1843), [illegible] a publié : *Examen de diverses cri-*[illegible] *de la* [illegible] (18[illegible]) ; *Essai de clas-*[illegible] *des maladies mentales* ; *De l'Organisa-*[illegible] *en France, sous le triple rapport de* [illegible], *des établissements de bienfaisance et de l'enseignement* (1843) ; *Traité de l'épilepsie* (in-8) ; *Des Pseudomanies* (1859), et dans un autre ordre : *Confusion politique* (1873, in-8) ; *la Solution du problème gouvernemental* (1874, in-8).

Un autre écrivain du même nom, M. Eugène DELASIAUVE, d'abord avocat à Paris, attaché ensuite, comme médecin, à la personne du prince d'Augustenbourg, a publié, en 1849 : *Études sur le Schleswig-Holstein avant et après le 24 mars 1848* (Paris, in-8) : il soutint avec ardeur la cause des duchés allemands contre le parti danois.

DELATRE (Louis-Michel-James LACOUR), littérateur français, né à Paris, le 9 mai 1815, fut élevé en Italie, et revint en France en 1831. Depuis 1834, il parcourut ou habita diverses parties de l'Europe et s'en rendit familières les littératures. Il a beaucoup écrit en italien.

Nous citerons parmi ses ouvrages : *Jacques Ortis, par M. Alex. Dumas, et suivi d'une traduction inédite des œuvres d'Ugo Foscolo* (1842) ; *Chants de l'exil* (1843) ; *les Cinq conjugaisons de la langue française* (1851) ; *la Langue française dans ses rapports avec le sanscrit et avec les autres langues indo-européennes* (1852-54) ; *les Verbes irréguliers de la langue persane* ; *Yélaguine* ; *Mœurs russes* ; *Hariri, sa vie et ses écrits* ; *l'Acropole d'Athènes*, en vers ; *Marathon* ; *Promenade à cheval* (1853) ; *les Inscriptions grecques de la Cilicie restituées et appliquées* (1855), etc. M. Delatre a fait paraître à l'étranger : *Chants d'un voyageur* (Lausanne, 1840) ; *Au bord de la Baltique* (Riga, 1842) : *Canti e pianti* en italien (1872, in-18) ; *Idéal et réalité*, poésies (1872) ; *Mots italiens d'origine Allemande* (Vocaboli germanici, etc, 1872, in-18), etc. Il a écrit les paroles de nombreuses romances, et collaboré à diverses revues françaises et étrangères.

DELAUNAY (Charles-Eugène), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Lusigny (Aube), le 9 avril 1816, fut reçu en 1834 à l'École polytechnique, dont il sortit deux années après, avec le premier rang. Ingénieur en chef des mines de première classe, professeur de mécanique à l'École polytechnique ainsi qu'à la Faculté des sciences, il fut élu membre de l'Institut en 1855, en remplacement de Mauvais. Nommé membre titulaire du bureau des longitudes, le 26 mars 1862, par décret du 2 mars 1870, il fut appelé à la direction de l'Observatoire, en remplacement de M. Le Verrier, relevé de ses fonctions, et promu officier de la Légion d'honneur. — M. Delaunay s'est noyé dans la rade de Cherbourg, le 5 août 1872.

On a de lui plusieurs ouvrages classiques très estimés : *Cours élémentaire de mécanique* (1854, 3e édit., in-12 avec gravures dans le texte) ; *Cours élémentaire d'astronomie* (1853, 2e edit., 1855, 5e édit., 1870, in-18) ; *Traité de mécanique rationnelle* (in-8, 1856, 5e édit., 1873), etc. Il a donné en outre : *Table alphabétique et table analytique des matières contenues dans les additions* à la Connaissance des temps, de 1823 à 1867 (1867, in-8) ; *Rapport sur le progrès de l'astronomie* (1867, in-8), etc. ; puis divers mémoires scientifiques : *Sur le Calcul des variations* (*Journal de l'École polytechnique*, 1843) : *Sur la Théorie des marées* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1843) ; *Sur une Nouvelle théorie analytique du mouvement de la lune* (*Comptes rendus*, 1846), etc.

DELAUNAY (Ferdinand-Hippolyte) érudit français, né à Fontenay (Calvados) le 12 janvier 1840, s'occupa d'abord de physiologie et de philosophie naturelle et publia : *Du panthéisme et du spiri-*

tualisme dans leurs rapports avec les sciences physiques et naturelles (Londres, 1870, in-8) ; *Tempérament physique et moral de la femme* (1863, in-16) ; puis il aborda les questions philologiques et historiques, et donna successivement : *les Actes des Apôtres*, traduction et commentaire 1865, in-18); *Philon d'Alexandrie*, écrits historiques, influence, lutte et persécution des Juifs dans l'Empire romain (1867, in-8); *Moines et Sibylles de l'antiquité judeo-grecque* (1874, in-8) : ouvrages couronnés tous deux par l'Académie française. M. Ferdinand Delaunay a collaboré au *Temps*, à *la Patrie*, au *Journal officiel*.

DELAUNAY (Louis-Arsène), acteur français, né à Paris, le 21 mars 1826, suivit, de 1843 à 1845, les cours du Conservatoire, et fit ses débuts sur la scène de l'Odéon en octobre 1846. Il y tint, jusqu'en 1848, l'emploi des jeunes premiers, et passa alors au Théâtre-Français; il débuta sur cette dernière scène par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, et y joua assez fréquemment la pièce de *Pythias et Damon*, dont il avait créé le rôle principal à l'Odéon, et qui avait été reprise pour lui à la Comédie-Française. Il devint sociétaire en 1850.

M. Delaunay a compté un grand nombre de rôles sur notre première scène : Flaminio dans *le Chandelier*, Télémaque dans *Ulysse*, Albert dans *Péril en la demeure*, etc. Il a été très-remarqué dans des créations nouvelles, notamment dans les pièces de M. Émile Augier : *les Effrontés*, *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*, *Paul Forestier*; puis dans *Jean Baudry* et *le Fils* de M. Vacquerie; dans *On ne badine pas avec l'amour* et dans une foule de pièces d'Alfr. de Musset ; dans *le Lion amoureux*, de Ponsard; dans *Hernani*, de Victor Hugo, rôle qui semblait devoir être en dehors de ses moyens, et qui devint, pendant toute la durée de l'Exposition universelle de 1867, un de ses principaux triomphes ; dans *les Faux ménages* de M. Pailleron ; dans *le Marquis de Villemer*, de G. Sand (1877), etc.

M. Delaunay s'est distingué de bonne heure par la chaleur, la grâce et le naturel, qualités qu'il rehaussa encore par une diction aussi nette que pure, et qu'il développa par une étude consciencieuse de chacun de ses rôles. Il a été, pendant nombre d'années, avec Mlle Favart, l'un des deux sujets indispensables de toute comédie ou de toute reprise importante sur notre première scène, sans cesser de tenir avec le même soin et le même zèle les grands rôles du répertoire du XVII^e ou du XVIII^e siècle : *le Menteur*, *les Femmes savantes*, *Tartuffe*, *le Joueur*, *la Métromanie*, *le Mariage de Figaro*, etc.

DELAUNAY (Jules-Élie), peintre français, né à Nantes le 12 juin 1828, fut élève d'Hipp. Flandrin et de L. Laurotte avant d'entrer à l'École des Beaux-Arts où il remporta en 1853 le 2e prix pour Rome avec *Jésus chassant les vendeurs du temple*, et le 1er prix en 1856 avec le *Retour du jeune Tobie*. Outre un paysage exposé en 1853 (*les Paludiers de Guérande*), on doit à M. Élie Delaunay : *la Leçon de flûte* (1859); *le Serment de Brutus*, au musée de Tours, *Mort de la nymphe Hespérie* (1863), au musée du Luxembourg ; *la Communion des Apôtres*, *Vénus* (1865) ; *Peste à Rome*, *le Secret de l'Amour* (1869) ; *Mort de Nessus*, *le Calvaire* (1870) ; *Diane* (1872). Depuis cette époque, il n'a exposé que des portraits d'hommes et de femmes du grand monde dont les initiales ne révèlent que rarement les noms. M. Élie Delaunay a exécuté des peintures murales dans la chapelle du couvent de la Visitation à Nantes et dans l'église de la Trinité à Paris. Il a obtenu une 3e médaille en 1859, une [illegible] deux autres en 1865, et en 1867 à l'E[illegible] universelle, et la décoration de la Légion [illegible] la même année.

DELAVAU (Guy), homme politique [illegible] né, en 1788, dans le Maine-et-Loire, [illegible] droit à Paris et y fut reçu avocat en 1[illegible] risé par la congrégation, il devint en [illegible] auditeur et, en 1816, conseiller à la Co[illegible] puis, par ordonnance du 20 novembre [illegible] fut appelé à la préfecture de police en [illegible] ment du comte Anglès. Pendant son a[illegible] tion, qui excita tant de récrimination[illegible] part du parti libéral, il s'occupa plus [illegible] politiques que de la sécurité et de la [illegible] de la capitale; cependant, il montra [illegible] certains points de détail, et certaines [illegible] tions du service municipal furent dues [illegible] tiative. Il céda la place à M. Debelleyme [illegible] siéger au Conseil d'État. Après 1830, [illegible] dans une retraite absolue. Il a été promu [illegible] de la Légion d'honneur le 19 mai 1825. [illegible] mort le 9 mars 1874.

DELAVAU (François-Charles), anc[illegible] français et représentant du peuple, né [illegible] tre (Indre), le 7 mai 1799, étudia [illegible] et se fit recevoir docteur. Il profess[illegible] dernières années de la Restauration, [illegible] nions libérales et fut nommé, par [illegible] membre du conseil municipal de La Châtre [illegible] la révolution de 1830, il soutint le gouv[illegible] nouveau, tout en continuant de réclamer [illegible] cation complète des principes de 1789. [illegible] il entra au Conseil général du départ[illegible] l'Indre, et, en 1846, à la Chambre [illegible] où il vota avec l'opposition. Après la [illegible] de Février, le gouvernement provisoire [illegible] commissaire général de la République [illegible] département de l'Indre. M. Delavau fut [illegible] présentant du peuple, le cinquième [illegible] par 33 331 suffrages. Il vota assez souvent [illegible] gauche jusqu'à l'élection du 10 décembre, [illegible] tint ensuite la politique de l'Élysée [illegible] et dans les affaires de Rome, et fut ré[illegible] Législative. Membre de la Commission [illegible] tive en 1851, maire de La Châtre et m[illegible] Conseil général pour le canton de cette [illegible] fut nommé député au Corps législatif, [illegible] comme candidat du gouvernement pour la [illegible] conscription de l'Indre. Réélu, au même [illegible] aux élections suivantes, il obtint, [illegible] 22 511 voix sur 25 459 votants, et en 18[illegible] voix sur 27 346. Décoré de la Légion [illegible] en août 1851, il a été promu depuis of[illegible] M. Delavau est mort le 23 novembre 18[illegible]

DELBETZ (Pierre-Joseph-Théophile) [illegible] Dordogne], ancien représentant du peuple [illegible] çais, né à Eymet (Dordogne), le 19 ma[illegible] fils d'un pasteur de l'Église réformée [illegible] la médecine et fut reçu docteur en 1841. [illegible] il était établi comme médecin dans sa [illegible] natale. Nommé sous-commissaire de la [illegible] blique à Bergerac, il fut envoyé par ses co[illegible] triotes à l'Assemblée constituante, le [illegible] sur treize. Il fit partie du comité de l'[illegible] vota avec la Montagne, avant et après l'[illegible] du 10 décembre. Réélu, le troisième, à l'[illegible] blée législative, il continua de s'associer [illegible] les actes de l'opposition démocratique. [illegible] coup d'État du 2 décembre, il reprit [illegible] pays l'exercice de la médecine. En [illegible] candidat au Corps législatif, mais il échoua [illegible] 5984 voix, contre plus de 19000 données au [illegible] didat officiel, M. Boudet.

[illegible] (Jean-Joseph-Jules), économiste [illegible] né à Bordeaux (Gironde), le 11 avril [illegible] famille originaire de Prusse, fut [illegible] l'époque même de sa majorité, [illegible] Prusse dans sa ville natale et y exerça [illegible] jusqu'en 1840. Attiré vers les études [illegible] scientifiques et économiques, il vint [illegible] à Paris, et contribua très-activement [illegible] à la fondation des crèches. Il [illegible] occasion un volume intitulé : *Visite [illegible]* (1846, in-18). Depuis cette [illegible] divers journaux, à *la Presse*, [illegible] français, etc., une série d'articles [illegible] l'économie politique et d'édu- [illegible] sur les colonies agricoles [illegible] 1862, il fut l'un des membres [illegible] mixte chargée d'élaborer [illegible] international. [illegible] directeur de l'*Éducation nouvelle*, [illegible] *des enfants*, M. J. Delbrück [illegible] le titre de *Récréations instructives*, [illegible] utiles recueils d'éducation et d'in- [illegible] pour l'enfance (1860-1863, 4 vol. in-4°, [illegible]).

[illegible] (Martin-Frédéric-Rodolphe), [illegible] État allemand, ancien président de la [illegible] fédérale et impériale, né à Berlin le [illegible] 1817, est fils du précepteur des deux en- [illegible] Frédéric-Guillaume III, qui furent [illegible] Frédéric-Guillaume IV et l'empe- [illegible]. Il fit ses classes aux gymnases [illegible] et Halle, puis commença, [illegible] ville, ses études de droit qu'il [illegible] universités de Bonn et de Berlin. [illegible] deux ans attaché au tribunal de [illegible] il se tourna vers la carrière [illegible], fut employé deux ans en province, [illegible] comme auxiliaire, au ministère des [illegible] passa plus tard à celui du com- [illegible] voua spécialement à l'étude des [illegible], sous les auspices des [illegible] les plus distingués de cette spécialité. [illegible] rapporteur en 1849, il devint, [illegible], directeur de la division du [illegible] et de l'industrie. On lui attribue une [illegible] dans les efforts qui furent faits pour [illegible] la Prusse de la politique commerciale [illegible], au grand détriment de cette der- [illegible] La Prusse lui dut la conclusion de toute [illegible] de traités de commerce avec les diffé- [illegible] allemandes, qui la mirent à la [illegible] sorte de confédération douanière, très- [illegible] prépondérance politique. A la fin [illegible] de Bismarck, devenu président du [illegible], se déclara le partisan des idées de [illegible] et leur donna un puissant appui. [illegible] aussitôt son action, celui-ci négocia [illegible] les mêmes principes, des traités de com- [illegible] les États étrangers ; au mois d'octobre [illegible] de tous les gouvernements du [illegible] leur adhésion au traité déjà conclu, [illegible] auparavant entre la Prusse et la France, [illegible] fit adopter successivement les conven- [illegible] avec l'Angleterre, la Belgique et l'Italie, [illegible] les réformes et les généralisant tout [illegible]. En reconnaissance de ces services, [illegible] fut nommé président de la chancelle- [illegible], le 12 août 1867.

[illegible] situation lui permit d'acquérir, hors des [illegible] commerciales, une grande influence [illegible] diplomatique ; il la fit servir à l'accrois- [illegible] et à la transformation de la monarchie [illegible]. A l'approche des évènements de 1870 [illegible] au fort de la guerre avec la France, on [illegible] parcourir toute l'Allemagne, avec la mis- [illegible] spéciale de resserrer les liens de la Prusse avec les divers États du Nord, et conclure avec leurs princes, jusque dans Versailles, une nouvelle suite de traités qui firent de l'unité allemande un fait accompli, avant la proclamation du roi Guillaume comme empereur d'Allemagne. C'est lui qui prépara la constitution du nouvel Empire, qui la présenta au parlement allemand au nom des gouvernements fédérés, et la fit adopter sans amendements, presque sans débats, (5-7 décembre 1870). Il fit également accepter, avec la même unanimité, toutes les modifications aux traités antérieurs, résultant de l'attribution du titre d'empereur au roi de Prusse, et il prononça, le 10 décembre, la clôture du parlement dont il avait inspiré et conduit l'œuvre tout entière. L'Empire fondé, M. Delbrück garda, cinq ans encore, la présidence de la chancellerie fédérale, devenue chancellerie impériale. Sa grande réputation ne se soutint pas dans cette période. C'est à lui qu'on fit remonter la responsabilité du gaspillage du milliard destiné au « fonds des invalides », et qui fut dissipé en pure perte dans des entreprises industrielles sans lendemain. On voulut voir dans ses fautes financières la cause de sa démission qu'il donna vers la fin d'avril 1876, et qui causa une vive émotion dans la presse allemande : on y cherchait l'indice d'une rupture avec le prince de Bismarck, dont M. Delbrück avait été si longtemps l'*alter ego*. Pour lui, il la motivait, avec plus de vraisemblance, sur l'état de sa santé, épuisée à la longue par tant d'années d'activité et d'efforts. Il fut remplacé, le 30 avril, par M. Hofmann, président du conseil des ministres. Pendant les années 1874 et 1875, il avait fait partie de la Chambre des députés, puis il avait renoncé à un mandat qui lui paraissait incompatible avec ses fonctions. Membre du Reichstag, il a osé combattre, dans la question des tarifs de douane, le revirement de M. de Bismarck aux idées protectionnistes (mai 1879). L'université de Leipzig a conféré à M. Delbrück, en 1873, le titre de docteur honoraire en droit. On a dit que l'empereur lui avait offert, en 1871, des titres de noblesse qu'il ne voulut pas accepter.

DELCROIX (Désiré), romancier et dramaturge flamand, né à Deynze (Flandre orientale), le 12 septembre 1823, entra au ministère de l'intérieur à Bruxelles et y devint chef de bureau. Parmi ses romans, on cite : *Amour et argent* (Geld of liefde ; Bruxelles, 1855), et *Matin, midi et soir* (Morgan, middag en avond (Ibid., 1858) ; parmi ses drames, *Lena, Philippe de Flandre* et *Elisa* : ces deux derniers obtinrent le prix dans les concours triennaux belges.

DELDEVEZ (Édouard-Marie-Ernest), compositeur et violoniste français, né à Paris, le 31 mai 1817, fut admis au Conservatoire, dès l'âge de huit ans (1er mars 1825), dans la classe de solfège, dont il remporta plus tard le second et le premier prix (1829, 1831). Élève d'Habeneck, pour le violon, il obtint le second prix de cet instrument en 1831 et le premier en 1833. Il suivait en même temps les leçons d'Halévy pour le contrepoint et la fugue, et eut le second et le premier prix de cette classe en 1837 et 1838. Il eut en outre Berton pour maître de style idéal et, au concours de l'Institut en 1838, le second prix fut décerné à sa cantate de *Loyse de Montfort*. Sorti du Conservatoire, M. Deldevez se fit à la fois connaître comme compositeur et comme virtuose. Second chef de l'orchestre de l'Opéra en 1859, il en prit la direction à la mort de M. Georges Hainl, en 1873, et la garda jusqu'en 1877. Il a aussi été élu premier chef d'orchestre du Conservatoire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 août 1874.

On cite, parmi ses œuvres, des cantates, des scènes lyriques, des ouvertures, des actes d'opéra et de ballet, des morceaux de musique religieuse, des concertos, des fantaisies, des études pour violon, piano et violoncelle, des romances, ballades etc. Nous mentionnerons : *Robert Bruce*, ouverture (1840); *Paquita*, ballet (1846); *Vert-Vert*, ballet (1851); la *Messe de Requiem* pour Habeneck (1853); *Eucharis*, *Yanko le bandit*, ballets en deux actes. On a aussi de lui quelques publications : *Curiosités musicales* et *l'Art du chef d'orchestre* (1878), etc.

DELEBECQUE (Germain-Joseph), homme politique français, né en 1795, à Gondrecourt (Nord), embrassa à l'âge de dix-huit ans la carrière de l'enseignement. Ayant perdu, en 1818, sa place de régent au collège de Saint-Omer, il vint à Paris étudier le droit, fut attaché deux ans comme répétiteur à l'institution de l'abbé Liautard, se fit recevoir agrégé en 1821, et entra, par la protection de Cuvier, dans les bureaux de l'instruction publique. Il y obtint un avancement rapide; déjà chef de bureau sous le ministère Frayssinous, il devint chef de la division du personnel et maître des requêtes après 1830, et occupa cette importante position jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. En 1834, il fut nommé député de l'arrondissement de Béthune et, pendant quatorze ans, vota constamment avec la majorité conservatrice. Administrateur du chemin de fer du Nord et vice-président du conseil d'administration, M. Delebecque fut élu député au Corps législatif, le 21 octobre 1860, comme candidat du gouvernement, par la 2e circonscription du Pas-de-Calais. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 25 550 voix sur 25 649 votants, puis en 1869, 24 542 voix sur 32 072 votants. Il avait été promu, le 2 juin 1837, officier de la Légion d'honneur — Il est mort à Paris, le 11 décembre 1875.

DELEHAYE (Josse), homme politique belge, né à Gand, en 1800, fit partie du Congrès national, où il se prononça pour l'indépendance de la Belgique et pour la monarchie constitutionnelle. Élu représentant de sa ville natale en 1831, il approuva le traité des 24 articles. En 1832, il sortit de la Chambre pour occuper jusqu'en 1839 les fonctions de procureur du roi au tribunal de Gand. En 1839, il reçut de nouveau le mandat législatif, soutint, pendant près de dix ans, de ses discours et de ses votes, la politique libérale, et prit part à la formation du Congrès de 1847 qui renversa le ministère catholique. Plus tard il se détacha de M. Frère-Orban, fut nommé vice-président de l'Assemblée (14 novembre 1849) et se rapprocha peu à peu de la droite. Il donna son appui aux cabinets de Brouckère et de Decker, et à l'avènement de ce dernier, fut élu président, malgré les efforts de la gauche, en remplacement de M. Delafosse (avril 1855). Cependant, lors de la crise amenée par l'impatience du parti ultra-catholique, il s'interposa en médiateur entre ses anciens et ses nouveaux amis. Membre du conseil provincial de la Flandre orientale, il fut, jusqu'en 1858, bourgmestre de la ville de Gand.

DELEPIERRE (Octave), littérateur belge, né à Bruges le 4 avril 1804, étudia le droit à l'Université de Gand, exerça à Bruxelles comme avocat, et, après la révolution de septembre, embrassa la carrière diplomatique. Il fut nommé le 19 août 1849, secrétaire de légation et consul général de la Belgique à Londres. Il a écrit de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire, à la bibliographie et à l'archéologie nationale ou à la littérature ancienne, tels que : *Précis des annales de Bruges* (1835, in-8), depuis les temps historiques jusqu'au XVIIe siècle; *De l'Origine des Flamands*, avec une esquisse de la littérature flamande; *la Belgique illustrée* (1841, gr. in-8); *Galerie des artistes brugeois depuis van Eyck*; *Histoire de Charles le Bon* (s. d., in-8), traduite d'après Gualbert, et précédée d'un résumé de l'histoire de Flandre; *les Traditions et légendes de Flandre* (Lille, 1834, in-8), traduites en anglais par l'éditeur sous le titre *Old Flanders*; *le Roman du Renard* (Bruxelles, 1838, in-8), d'après un manuscrit flamand du XIIe siècle; *Examen de ce que renferme la Bibliothèque du Musée britannique* (Ibid., 1846, in-18); *Histoire littéraire des fous* (Londres, 1860, in-8); *Analyse des travaux de la Société des philobiblions de Londres* (Londres, 1862, in-8); *Essai historique sur les rébus* (Londres, 1874, in-8); *Tableau de la littérature du centon chez les anciens et chez les modernes* (Londres, 1875, 2 vol. in-4), tiré à 100 exemplaires, etc.

On doit aussi à M. Delepierre des réimpressions de textes rares et de pièces macaroniques fort recherchées des bibliophiles : *Aventures de Tiel-Ulenspiegel, ses bons mots, finesses*, etc. (Bruges, 1835; 2e édit., 1840, avec 60 dessins de Lauters); *Vision de Tyndalus* (Mons), récit mystique du XIIIe siècle; *Description bibliographique et analyse d'un livre unique qui se trouve au Musée britannique*, par Thridace Nafé Theobrome, gentilhomme breton (Londres, 1849, gr. in-8); *Macaroneana, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe* (Paris, 1852, in-8); *Nouveaux mélanges de littérature macaronique* (Londres, 1862, in-8), etc. Sous le titre de *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, le même écrivain a publié, de concert avec M. Gust. Brunet, une collection de joyeusetés tirée à très petit nombre et signée : *les frères Gébéodé*, des quatre initiales de leurs noms. — M. Delepierre est mort à Londres le 22 août 1875.

DELESSE (Achille-Ernest-Oscar-Joseph), minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Metz, le 3 février 1817, fut reçu à l'École polytechnique en 1837 et passa, deux ans après, à celle des mines. Il entra au service le 1er juillet 1843, devint ingénieur de 1re classe en 1850, ingénieur en chef des mines le 14 juin 1870, et fut promu inspecteur général en 1878. Occupé spécialement de minéralogie, et de l'application de la géologie à l'agriculture, il fut détaché du service actif et nommé professeur d'agriculture, de drainage, et d'irrigations, à l'École des mines, puis maître de conférences de géologie à l'École normale supérieure. Il professa également la géologie à l'Institut national agronomique de Paris depuis sa fondation. Il a été chargé de l'exécution de la carte géologique du département de Seine-et-Marne, pour la carte géologique de France. Membre et ancien président de la Société de géographie, il a été élu à l'Académie des sciences le 6 janvier 1879, en remplacement du minéralogiste Delafosse. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 février 1876.

M. Delesse a publié les ouvrages suivants : *Matériaux de construction de l'Exposition universelle de 1855* (1856, in-8); *Étude sur le métamorphysme des roches* (1858, in-8), *de l'Azote des matières organiques de l'écorce terrestre* (1861, in-8); *Procédé mécanique pour déterminer la composition des roches* (1862, in-8; 3e édit., 1866); *Lithologie des mers de France et des mers principales du globe* (1872, in-8, cartes et tableaux). On lui doit aussi, depuis 1860, en collaboration d'abord avec MM. Laugel et de Lapparent

[illegible] publication annuelle, *la [illegible]* (in-8).

DELESSERT (Alexandre-Henri-Édouard), littérateur français, fils de l'ancien préfet de police, né à Paris, le [illegible] décembre 1828, a publié, sous le titre de *[illegible] aux villes maudites* (1853) (in-18, [illegible]), la relation d'un voyage qu'il fit, en [illegible], avec l'archéologue de Saulcy. En 1851, il [illegible] fondateurs de l'*Athenæum français*, revue littéraire, critique et archéologique, dont il [illegible] jusqu'en 1856 un des collaborateurs [illegible]. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le [illegible] 1862, et est membre de divers [illegible].

Il a encore publié : *Une Nuit dans la cité de Londres* ([illegible], in-32 ; 2[e] édit., 1856) ; *Six semaines dans l'île de Sardaigne* (1855, in-12) ; *le [illegible], s'il vous plaît ?* nouvelle (1860, in-[illegible]) ; *[illegible] tout droit* (1862, in-18), etc.

DELHASSE (Félix-Joseph), littérateur belge, né à [illegible] le [illegible] janvier 1809, a collaboré, depuis [illegible], au *Radical*, au *Débat social*, à [illegible], journaux politiques de Bruxelles. Il a [illegible] *[illegible] dramatique* (Bruxelles, 9 [illegible] de 1839 à 1847 ; *la Belgique [illegible]* (1854, in-18), sous le pseudonyme de *J. van Damme* ; *Contre la guerre !* [illegible] (1855, in-8), anonyme ; *En [illegible]*, par « quatre bohémiens » (1856, 2 vol. in-[illegible]) ; *[illegible] hommes politiques de la Belgique* ([illegible], in-[illegible]) ; puis avec Th. Thoré : *les Bords de l'Amblève* ([illegible], 1853, in-8). M. Delhasse a concouru à la rédaction des *Supercheries littéraires dévoilées*, au supplément de la *Biographie universelle des musiciens*, ainsi qu'à l'ouvrage [illegible], *la Grotte de Remouchamps, près de Spa* (1852).

DELIBES (Léo), compositeur français, né à [illegible] (Sarthe), en 1836, entra au Conservatoire en 1848, et grâce à la protection [illegible] devint en 1853 organiste à l'église Saint-[illegible]-François. En même temps, il [illegible] d'accompagnateur au Théâtre-Lyrique [illegible]. Il fut nommé second chef des chœurs [illegible]. Il donna plus tard sa démission [illegible], lorsqu'il épousa la fille de Mme Denain [illegible] de la Comédie-Française.

Il [illegible] début, en 1855, par une opérette en un acte, *Deux vieilles gardes*[illegible] *de charbon*, et donna, en 1857, [illegible] un opéra-comique : *Maître [illegible]*, [illegible] du succès. Se tournant alors [illegible], il se mit à écrire les partitions [illegible] de bouffonneries : *l'Omelette à la Follembuche* (Bouffes, 1859), *M. de [illegible]* (1861), *le Jardinier et son seigneur* ([illegible]), *[illegible] à plumes* (1864), *le Bœuf Apis* ([illegible]). Le 12 novembre de la même année, [illegible] à l'Opéra *la Source*, ballet en [illegible] et quatre tableaux, dont la musique [illegible] en collaboration avec M. Minkous, [illegible], et qui est resté au répertoire. [illegible] plus tard de *Coppélia ou la [illegible] aux yeux d'émail* (2 actes, 1870) et de *[illegible] la Nymphe de Diane* (3 actes, 1876). On [illegible] à M. Delibes un opéra-comique [illegible], *le Roi l'a dit* (Opéra-Comique, [illegible]), *la Mort d'Orphée*, scène lyrique [illegible], des chœurs pour voix d'hommes, [illegible] *Mélodies* avec accompagnement de piano, etc., etc.

DELIGNE-LAUTERS (Mme). Voy. GUEYMARD.

DELIGNY (Édouard-Jean-Étienne), général français, né à Ballan (Indre), le 12 décembre 1815, entra dans l'infanterie comme sous-lieutenant au 13[e] léger (1835), devint lieutenant en 1840, capitaine en 1844, chef de bataillon au 12[e] de ligne en 1848, lieutenant-colonel en mai 1852, colonel au 60[e] de ligne en décembre de la même année, et général de brigade en juillet 1855 ; il avait été jusque-là employé en Afrique, où il rendit d'importants services dans les expéditions ainsi que dans les bureaux arabes ; il prit part à l'expédition du Maroc et, le 11 décembre 1859, il fut fait général de division et chargé du commandement de la division d'Oran. Lors des soulèvements qui suivirent, il remporta, le 13 mai 1864, un avantage important sur trois mille cinq cents Arabes de la tribu des Flittas. Il fut appelé de la province d'Oran en 1869, pour commander le camp de Châlons. Placé à la tête d'une division de l'armée de Metz, pendant la guerre franco-prussienne, il fut compris dans la capitulation et interné à Munster. Il y écrivit une brochure intitulée : 1870, *Armée de Metz* (Bruxelles et Paris, 1870 et 1871, in-18), qui fut un des premiers et des plus sévères témoignages de la culpabilité de Bazaine. Rentré en France, il resta en disponibilité, puis fut nommé membre du conseil supérieur de la guerre, le 5 octobre 1872, et à la formation des grands corps d'armée, reçut, le 28 septembre 1873, le commandement du 4[e] corps dont le siège est au Mans. Il l'a occupé jusqu'au décret du 11 février 1879, qui l'a nommé à l'inspection générale des corps d'armée. Le général Deligny a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 juillet 1854, grand officier le 30 décembre 1862, et enfin grand-croix le 7 juin 1865.

DELIGNY (Eugène), littérateur français, né à Paris le 30 novembre 1816, fut élève du lycée Henri IV et commença des études médicales qu'il abandonna pour la littérature. Collaborateur de Bouchardy, il signa avec lui deux drames, *le Fils du bravo* et *Hermann l'ivrogne*, joués à l'Ambigu en 1836. Il devint en 1846 secrétaire général de l'Opéra et conserva cette position jusqu'en 1854, sans cesser, pendant cette période, d'écrire seul ou en collaboration plusieurs vaudevilles parmi lesquels *la Fille terrible* (un acte, 1846) doit être citée, car elle obtint à Paris et à l'étranger un long succès. M. Deligny avait également fait représenter plusieurs ballets (*le Violon du diable*, *Jovita*, etc.), et écrit deux romans (*les Filles repenties*, 1836, 2 vol. in-8), et *les Enfants sans souci* (1843, 2 vol. in-8). Il est revenu plus tard à ce genre ; nous citerons principalement *les Mémoires d'un dissipateur* (1866, in-18) ; *le Talisman de Robert Nels* (1870, in-18) ; *la Grande dame et la Normande* (1873, in-18), récit dramatique emprunté à une donnée scabreuse ; *les Cabotins* (1876, in-18) ; *une Famille d'Arlequins* (1876, in-18), etc.

DELISLE (Léopold-Victor), paléographe et historien français, membre de l'Institut, né à Valognes (Manche), le 24 octobre 1826, fut admis, en 1847, à l'École des chartes, dont il fut un des élèves les plus distingués. Il donna, dans la *Bibliothèque* de cette École, plusieurs mémoires importants, notamment des *Recherches sur les revenus publics en Normandie au* XII[e] *siècle*, et sur les *Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts* : ces deux mémoires obtinrent de l'Institut la 2[e] médaille d'or au concours des antiquités nationales de 1849. La Société des sciences, lettres et arts du département de l'Eure ayant mis au concours, en 1846, cette question : *Rechercher la condition de la*

classe agricole en Normandie au moyen âge, M. Delisle obtint le prix. Son travail, imprimé en 1851, reçut, en outre, de l'Académie des inscriptions, en 1851 et en 1852, le prix Gobert de 8000 francs. Nommé en 1852 employé au département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, il devint conservateur sous-directeur de ce département et administrateur général de la Bibliothèque, en remplacement de M. Taschereau, le 14 septembre 1874. Il a été élu, en 1855, membre de la Société des antiquaires de France, et, en 1857, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1857, il a été promu officier le 6 août 1871.

Les principaux travaux historiques de M. L. Delisle sont : *Catalogue des actes de Philippe-Auguste* (1856, in-8) ; *Mémoire sur les actes d'Innocent III* (1857, in-8); *Rouleaux des morts du neuvième au quinzième siècle* (1866, in-8) pour la Société de l'histoire de France; *Mandements et actes divers de Charles V* (1874, in-4), dans la collection de documents inédits publiés par le ministère de l'instruction publique. Il dirigea en outre la nouvelle édition du *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, devant former 23 volumes dont 14 ont déjà paru. Comme paléographe, on lui doit : *Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie* (1860, in-8) ; *Observations sur l'origine de plusieurs manuscrits de la collection de M. Barrois* (1866, in-8); une série d'importantes notices *Sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius* (1875, in-4, avec planches) ; *Sur vingt manuscrits du Vatican* (1877, in-8); *Sur un livre à peintures exécuté en 1250 dans l'abbaye de Saint-Denis* (même année, in-8); *Sur cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale et sur un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux renfermant des recueils épistolaires de Bérard de Naples* (même année, in-4); *Sur un manuscrit mérovingien de la Bibliothèque d'Épinal* (même année, in-4, avec pl.).

Outre son grand travail sur *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (1868-1878, 2 vol. in-4), M. Delisle s'est attaché à faire connaître par des répertoires sommaires, les richesses que renferme ce département : il a rédigé un *Inventaire des manuscrits du fonds latin* (1863-71, 6 parties in-8), et commencé la publication d'un *Inventaire général et méthodique des manuscrits français* (1876-78, 2 vol. in-8) qui doit former 7 ou 8 volumes. Il a écrit la *Préface* du *Monasticon gallicanum* (1871, 2 vol. in-4). Membre de toutes les commissions instituées pour le développement des études paléographiques et bibliographiques, il a adressé, en 1875, au ministre de l'instruction publique deux *Rapports* sur la situation de la Bibliothèque nationale.

M. Delisle a publié enfin plusieurs mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de Normandie dont il est membre. Il en a fait paraître quelques-uns en volumes et a donné de nombreux ouvrages relatifs à la même province; nous citerons entr'autres: *Cartulaire normand de Philippe-Auguste* (Caen, 1852, in-4); *Recueil de jugements de l'échiquier de Normandie au XIIIe siècle* (1860, in-4); *Documents sur les fabriques de faïence de Rouen*, recueillis par Haillet de Couronne (Valognes, 1865, in-8); *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, suivie de pièces justificatives (Valognes, 1867, in-8); *Chronique de Robert de Thorigni, abbé du Mont-Saint-Michel*, publiée sur les manuscrits originaux (1872-74, 2 vol. in-8); *Bibliotheca Bigotiana manuscripta* (1877, in-4°), etc.

DELISLE (Verde-). Voy. Verde-Delisle.

DELITZSCH (François), philologue et théologien protestant allemand, né le 23 février 1813, à Leipzig, y étudia à la fois la théologie et les langues orientales, fut reçu professeur et se fit connaître par quelques publications sur la littérature hébraïque : une *Histoire de la poésie judaïque* (Geschichte der jüdischen Poesie, Leipzig, 1836) ; une traduction en hébreu de la tragi-comédie pastorale, *il Pastor fido*, de Guarini (Migdal Oz., Ibid., 1837) ; *Jesurum. Isagoge in grammaticam et lexicographicam hebraicam* (Ibid., 1838), et *Documents pour servir à l'étude de la scolastique des juifs et des mahométans au moyen âge* (Beitraege zur mittelalterlichen Scholastik unter Juden und Moslemen, Ibid., 1841). Après avoir été quatre ans professeur ordinaire à Rostock, il occupa, en 1850, une chaire de théologie à l'université d'Erlangen.

Nous citerons encore de M. Delitzsch : des commentaires sur *Habacuc* (Leipzig, 1843), sur le *Cantique des cantiques* (Hohelied, Ibid., 1851), sur la *Genèse* (1852, 2e édit., 1853) ; *Recherches sur l'origine des évangiles canoniques*, etc. (Untersuchungen über Entstehung der kanonischen Evangelien, Ibid., 1853) ; *Trésor de sentences rimées et poésies spirituelles* (Schatzkaestlein geistlicher Sinngedichte und Reimsprüche, Dresde, 1842) ; *le Sacrement du vrai corps et du sang de Jésus* (1844 ; 6e édit ; 1876); *De la Maison de Dieu, ou De l'Église* (Vom Hause Gottes oder der Kirche, Ibid., 1848); *Système de psychologie biblique*, etc. (Leipzig, 1855) ; *Vie des ouvriers juifs du temps de Jésus* (Handwerkerleben etc. 1868, 2e édit., 1875) ; *Une Journée à Capharnaüm* (ein Tag. in Kapernaum, 1873), etc.

DELIUS (Nicolas), philologue allemand, né à Brême le 19 octobre 1813, suivit les cours des lettres aux universités de Bonn et de Berlin et devint docteur en 1841 ; il fit à Bonn des cours de littérature sanscrite, puis des littératures romane et anglaise. Il publia en 1839 un ouvrage *Radices pracriticæ*, qui peut être considéré comme supplément ou comme suite de la grammaire de Lassen. Mais c'est surtout par ses éditions critiques des œuvres de Shakspeare qu'il s'est fait connaître : *Œuvres de Shakspeare* (Werke, Elberfeld, 1854-1861, 7 vol.; 4e édit., 1876); *le Mythe de W. Shakspeare* (der Mythus von William Shakspeare; 1851); *le Théâtre anglais du temps de Shakspeare* (Ueber das englische Theaterwesen, etc., 1853); *Shakspeare-Lexicon* (1852); *Appréciation des corrections des vieux manuscrits shakspeariens par Collier* (Collier's alte handschriftliche, etc. (1853). Nous citerons encore *le Dialecte sarde au treizième siècle* (der sardische Dialect, etc., 1868). Il collabora également à l'édition de *la Littérature romane au moyen âge*, de Wace, et y publia *les Chansons provençales* (Provenzalische Lieder, 1853).

DELMAS (Justin), administrateur français, né à Montsalvy (Cantal), en 1796. Ayant fait son droit, il plaida quelque temps et entra dans l'administration en 1830. D'abord sous-préfet à Saint-Flour, dans son département natal, puis à Mamers (Sarthe), en 1835, il fut appelé, trois ans plus tard, à la préfecture de Saône-et-Loire, qu'il occupa pendant les dix dernières années du règne de Louis-Philippe. Il y déploya beaucoup d'activité et y créa un grand nombre d'établissements d'utilité publique. Sa conduite dévouée pendant l'inondation de 1840 lui valut, sur un rapport spécial du ministre de l'intérieur, la promotion au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il avait été nommé chevalier en 1836. La révolution de Février ne l'écarta pas longtemps des affaires

[illegible] quelques mois directeur du mont- [illegible] en février 1849, par [illegible] Faucher, de la préfecture de la [illegible]-Garonne, au moment des troubles de la [illegible] la reine d'Espagne le nomma alors [illegible] de Charles III. L'année suivante, il [illegible] à Paris, comme secrétaire général du [illegible] de l'intérieur (avril 1850). Quelques [illegible] de sympathie données aux princes de [illegible] royale lui firent retirer ses [illegible] été promu commandeur de la [illegible], le 10 décembre 1850. — M. J. [illegible] au château de Boussarac (Creuze), [illegible]

[illegible], sous ses seules initiales *J. D.* : [illegible] de *réforme sur le régime admi-* [illegible] (18[illegible], in-8). On a aussi remarqué son [illegible] *général de la Haute-Garonne*, [illegible], in-8).

[illegible] Albert DELMAS, né vers 1828, en- [illegible] des affaires étrangères et [illegible], comme attaché d'ambassade, [illegible], à Berne et à Turin. Il passa de- [illegible], et après avoir été se- [illegible] la préfecture à Aurillac, devint [illegible] (Drôme). Rentré au ser- [illegible], il a été successivement pré- [illegible] (25 mars 1871), de la Vienne [illegible] et de Meurthe-et-Mo- [illegible] 1877). Depuis longtemps décoré [illegible], il a été promu officier le [illegible]

[illegible] ([illegible]-Édouard-Maximin), littéra- [illegible] français, né à Tulle (Cor- [illegible] 1817, acheva son droit en [illegible] ans au barreau de Bor- [illegible] Dufaure au ministère des [illegible] en 1839, il y devint sous-chef [illegible] 1843. En 1846, il fut at- [illegible] des travaux publics d'Algérie, [illegible] de première classe à Al- [illegible] la direction des affaires civiles [illegible] et devint, en 1848, [illegible] de la préfecture de cette pro- [illegible] France en 1850, il rentra, en [illegible] agriculture, du commerce [illegible], où, après avoir passé [illegible], il devint, en 1864, [illegible] la division du personnel. [illegible] de savants travaux histori- [illegible], membre de la Société [illegible] de France, de la com- [illegible] de la Société de géographie de [illegible] membre de l'Académie des [illegible], le 22 décembre 1871, [illegible] Huillard-Bréholles. Décoré [illegible] le 13 août 1857, comme [illegible] lauréat de l'Institut, il a été [illegible] 1873.

[illegible] publié : *Étienne Baluze, sa* [illegible] (Limoges, broch. in-8) ; [illegible] *de Beaulieu* (1859, impr. [illegible] partie des *Documents* [illegible] *de France* et qui a obtenu le [illegible] 1860 et 1861) ; *De la Forêt* [illegible] *mentionnée dans le capitu-* [illegible], broch. in-8, avec carte) ; [illegible] *mérovingiennes du Limou-* [illegible] ; *Études sur la géogra-* [illegible] *de la Gaule et spécialement sur* [illegible] *du Limousin au moyen* [illegible], imp. in-4), [illegible] dans la collection des Mé- [illegible] étrangers (Académie des ins- [illegible] et belles-lettres), et auxquelles a été

décerné, en 1857, le premier prix au concours des antiquités nationales; *la Trustis et l'antrustion royal sous les deux premières races* (1873, impr. nationale, in-8), etc.

DELORD (Paul-Joseph-Barthélemy), magistrat français, sénateur, né à Frayssinet-le-Gélat (Lot), le 22 février 1808, fils d'un juge de paix, étudia le droit, fut reçu avocat, entra dans la magistrature, dès l'âge de vingt-cinq ans (18 août 1833), comme substitut du procureur du roi au tribunal civil de Gourdon, et fut nommé juge à celui de Cahors le 24 décembre 1845. Marié à la fille d'un ancien député, M. Pélissié, et jouissant d'une assez grande fortune, il appartenait, sous Louis-Philippe, à l'opposition dynastique et était devenu membre du conseil général du Lot dont il fut quatre fois secrétaire. Après la révolution de Février 1848, à laquelle il se rallia sans difficulté, il fut chargé des fonctions de juge d'instruction qui lui furent retirées en juin 1849, sur son refus d'agir contre un journal républicain de Cahors, *le Réformateur*. A la nouvelle du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Delord fut, avec le procureur de la République, M. Bérail, un de ceux qui essayèrent sans succès d'organiser, dans son département, la résistance contre la violation de la constitution. Pendant que ses amis étaient l'objet de poursuites et de condamnations, il continua de siéger quelques semaines encore, et refusa de s'associer à une adresse au « Prince-président, » votée et signée par ses collègues; mais le 19 décembre, un mandat d'arrêt fut lancé contre lui, et trois brigades de gendarmerie chargées de s'emparer de sa personne. Averti à temps, il put s'enfuir hors de France. La commission mixte du département le condamna à la transportation en Afrique, en le classant, comme « le plus dangereux de tous les anarchistes, » dans la première catégorie des transportés. M. Delord refusa sa démission de juge, malgré les négociations ouvertes par le ministre de la justice auprès de sa femme et de sa famille pour la lui faire donner. Alors, au nom de la loi relative à l'inassiduité des magistrats, on le requit d'avoir à reprendre son poste, et, malgré l'inamovibilité de son titre, le 21 mai 1853, un décret impérial le révoqua comme étant « depuis plus de six mois, absent sans congé. »

Ainsi chassé de France, M. Delord habita successivement l'Espagne, Puerto-Rico, la Belgique, les États-Unis où il se consacra sans succès à des opérations commerciales et enfin, Constantinople où, depuis 1864, il exerça très-honorablement la profession d'avocat et devint l'un des deux assesseurs permanents qui, avec le consul-chancelier, composent le tribunal correctionnel de la colonie française. Après les événements de 1870, M. Delord rentra en France, et un rapport du secrétaire général de la justice, inséré au *Journal officiel* du 21 décembre, rappelant les faits qui précèdent, concluait en sa faveur à une éclatante réparation, ajournée d'abord par les événements politiques. Ce ne fut qu'en 1876 que le ministre de la justice, M. Dufaure, put le faire nommer, par décret du 28 octobre, juge au tribunal de Toulouse, d'où il passa, comme conseiller, à la cour de Limoges, le 6 avril 1877. Au moment où il allait atteindre la limite d'âge, au commencement de l'année 1878, M. Delord fut nommé juge de paix à Lyon, poste amovible qui permettait de prolonger sa carrière judiciaire. Enfin, aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement triennal du Sénat, il fut porté, comme candidat républicain, dans son département natal et élu sénateur, le second sur deux, par 240 voix sur 383 votants. On remarqua que l'ancien magistrat,

proscrit de décembre, avait pour concurrents un ancien ministre de la justice, M. Depeyre, et un des généraux du coup d'État, le maréchal Canrobert, et qu'il les distança de 90 et 95 voix.

DELORD (Taxile), publiciste et député français, né à Avignon, le 25 novembre 1815, fut élevé dans la religion protestante. Il fit ses études à Marseille de 1830 à 1834, et écrivit dans *le Sémaphore* avec toute la jeunesse lettrée de la ville. En 1837, il vint à Paris, entra à la rédaction du *Vert-Vert*, et fut chargé du feuilleton littéraire du *Messager*. En 1842, il devint rédacteur en chef du *Charivari*, qu'il quitta pendant quelque temps, et où il rentra, en 1848. C'est à sa collaboration à ce journal qu'il dut surtout sa réputation. Il en sortit en 1858. Après avoir fait partie longtemps de la rédaction littéraire du *Siècle*, il passa à la rédaction politique de ce journal qu'il quitta, vers 1867, pour s'attacher à celle de *l'Avenir national*. Aux élections générales de 1869, M. T. Delord se porta candidat dans la 2e circonscription de Vaucluse, où il obtint 10461 voix sur 28681 votants, et dans la 1re circonscription du Lot, où il n'eut que 4521 voix. Vers le même temps, il rentra au *Siècle*. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut nommé représentant de Vaucluse à l'Assemblée nationale par 35124 voix, prit place à gauche et vota toutes les mesures favorables à l'établissement de la République. — Non réélu le 20 février 1876, il est mort le 16 mai 1877.

A part sa longue et multiple collaboration *aux Français peints par eux-mêmes*, à la *Revue critique*, à l'*Histoire des villes de France*, au texte des *Fleurs animées* de Grandville, aux journaux : *le Prisme*, *le Courrier*, *le Peuple*, *le Siècle*, le *Magasin de librairie*, etc., il a publié en volumes : *Physiologie de la Parisienne* (1851), *les Troisièmes pages du journal* le Siècle (1861, in-18.), *Matinées littéraires* et enfin une importante *Histoire du second Empire* (1868-1875, 6 vol. in-8). Il avait donné au théâtre : *la Fin de la comédie* (Odéon, 1854).

DELOUCHE (Pierre) [de la Manche], ancien représentant du peuple français, né à Saint-Senier de Revron (Manche), le 22 mars 1799, fit ses études aux collèges d'Avranches et de Rennes. Avocat à Caen, puis à Avranches, et très-hostile à la Restauration, il resta après la révolution de Juillet dans les rangs de l'opposition libérale. En 1848, il fut chargé de présider la commission administrative d'Avranches, et nommé représentant du peuple, le onzième sur quinze, par 55577 voix. Il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DELPECH (Auguste), médecin français, né à Paris, en 1818, fit ses études spéciales à Paris et devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu. Reçu docteur en 1846, il concourut l'année suivante pour l'agrégation et fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux, puis de la Maternité. En mars 1864, il a été élu membre de l'Académie de médecine. M. Auguste Delpech a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1866, et commandeur le 15 octobre 1871. Il représente le quartier des Invalides au conseil municipal de Paris depuis 1876.

On a de lui : *Des Spasmes musculaires idiopathiques et de la paralysie nerveuse essentielle* (1846, in-4); *De la Fièvre* (1847, in-4); *De la Nomenclature des maladies* (1843, in-4); *De la Ladrerie du porc, au point de vue de l'hygiène*, etc. (1864, in-18); *les Trichines et la Trichinose chez l'homme et les animaux* (1866, in-8); *le Scorbut pendant le siège de Paris* (1871, in-8), etc.

DELPIT (Martial), littérateur français, né à Cabuzac (Lot-et-Garonne), le 25 février 1813, fils d'un médecin inspecteur des eaux de Bagnères, fut élève de l'École des Chartes, d'où il sortit en 1835. Il aida Augustin Thierry dans ses recherches sur le tiers état. Il rédigea avec son cousin (voy. ci-dessous) une *Notice sur le manuscrit intitulé : Recognitiones feodorum* (1841), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres et insérée dans le tome XIV des Notices des Manuscrits de cette académie. Il obtint, la même année, une 1re médaille d'or de la même académie pour son *Mémoire sur les sources manuscrites de l'histoire municipale de la ville d'Amiens*. Il a fourni en outre des articles à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*.

M. Martial Delpit, qui s'était porté sans succès candidat aux élections pour la Constituante de 1848, dans la Dordogne, fut plus heureux aux élections du 8 février 1871 ; il fut élu représentant de la Dordogne à l'Assemblée nationale, le huitième sur dix, par 75631 voix et prit place à droite. Rapporteur de l'enquête sur les causes de l'insurrection du 18 mars, il publia à cette occasion un travail important, mais dont la partialité fut signalée par de nombreuses rectifications de la part des chefs du parti républicain. Il ne fut pas réélu aux élections générales du 20 février 1876.

Son cousin, M. Jules DELPIT, né en 1808, fils d'un conseiller à la Cour de cassation, membre de l'Académie de Bordeaux, à laquelle il a fourni de nombreux *Mémoires*, secrétaire général de la Société des archives historiques de la Gironde, a publié, à la suite d'une mission scientifique le tome Ier de la *Collection générale des documents français qui se trouvent en Angleterre* (1847, in-4). On cite en outre de lui : *Réponse d'un campagnard à un Parisien, ou Réfutation du livre de M. Veuillot sur le droit du seigneur* (1857, in-4 et in-8); *Origine de l'imprimerie en Guyenne* (Bordeaux, 1869, in-8); *le Droit du seigneur, seconde réponse à M. L. Veuillot* (Ibid., 1873, in-8) ; *le Prince ridicule*, mazarinade inédite composée en 1650 (Ibid., 1873, in-8).

DELPIT (Albert), littérateur français, d'origine américaine, est né à la Nouvelle-Orléans le 30 [illegible] vier 1849. Envoyé en France pour y faire ses études, il les commença au collège de Sainte-Barbe et les termina au lycée de Bordeaux. Son père, riche négociant en tabacs, le rappela près de lui pour lui céder sa maison de commerce; mais après quelques mois passés à la Louisiane, M. Albert Delpit revint à Paris et débuta dans le *Mousquetaire* et *le d'Artagnan*, journaux créés par Alexandre Dumas père. En janvier 1870, il remporta le prix dans un concours ouvert par M. Ballande [illegible] un *Éloge de Lamartine*. Pendant la guerre, M. Delpit servit avec distinction et, sur la proposition de M. l'amiral Saisset, reçut la croix de la Légion d'honneur (3 août 1871). Un volume de vers publié en 1872, *l'Invasion*, lui valut un prix Monthyon, et un poème, intitulé *le Repentir*, *Récit d'un curé de campagne*, lui fit décerner en 1873, une couronne académique.

Ses débuts au théâtre furent moins heureux : *Robert Pradel*, drame en quatre actes [illegible] 1873), tomba dès le premier soir; *Jean-Nu-Pieds*, drame en quatre actes et en vers, tiré d'un roman de l'auteur (Vaudeville, août 1875), n'eut que quelques représentations; *le Message de Scapin*

[illegible] en [illegible] acte et en vers (Théâtre-Français, [illegible] 18[illegible]), et *les Chevaliers de la Patrie* ([illegible]-Historique, février 1876), furent un peu [illegible] accueillis.

[illegible] Delpit a écrit, d'autre part, de nombreux romans : *les Compagnons du roi* (1873, in-18); *la [illegible]* (1874, in-18); *Jean Nu-Pieds* (18[illegible], 2 vol. in-18); *le Mystère du Bas-[illegible]* ([illegible], in-18); *les Fils de joie* (1877, in-18); *le [illegible] gentilhomme* (même année, in-18); *le [illegible]* (1878, 2 vol. in-18); *le Fils de [illegible]*, etc. Il a collaboré au *Gaulois*, à [illegible] et publié dans la *Revue des Deux Mondes* des romans et des poésies.

DELSARTE (François-Alexandre-Nicolas-Chéri), [illegible] français, né à Solesmes, le 19 décembre [illegible], s'est fait un nom à la fois comme [illegible] et comme professeur de chant. Élève du Conservatoire, de 1826 à 1830, il joua quelque temps [illegible]-comique, et se consacra ensuite à l'enseignement. Il a compté parmi ses élèves [illegible] de célébrités dramatiques et [illegible] les amateurs aristocratiques qui se [illegible] aujourd'hui dans les salons. Comme [illegible] de préférence la musique ancienne [illegible] à interpréter les récitatifs par [illegible] musicale. Il a écrit quelques romances, et réuni, sous le titre d'*Archives du chant*, [illegible] de musique historique du [illegible]. — Il est mort à Paris le [illegible] juillet [illegible].

DELSOL (Jean-Joseph), homme politique français, né le 28 octobre 1827 à Saint-Christophe (Aveyron), d'une famille d'agriculteurs, [illegible] commença ses études au [illegible], et les termina brillamment, à [illegible] au collège Henri IV. Élève de l'École de [illegible], lauréat, en droit romain et en [illegible] au concours établi entre les licenciés, [illegible] reçu docteur en 1851. Inscrit [illegible], il se fit remarquer à la conférence des avocats stagiaires, où il prononça, en [illegible] de rentrée sur ce sujet : *l'Éloge* [illegible], et devint bientôt un des [illegible] du Palais. Il fut élu, le 8 février [illegible] à l'Assemblée nationale, dans l'Aveyron, [illegible] et fit partie de plusieurs commissions [illegible], notamment de celles ayant [illegible] des lois d'exil, l'examen [illegible] gouvernement de la Défense nationale [illegible] de Paris. Il prit la parole dans [illegible] de la loi sur ce dernier objet, et [illegible] de la loi sur la fabrication des [illegible]. Membre de la réunion Féray, [illegible] le centre gauche, il passa au [illegible] fit également partie du groupe [illegible] constamment avec la majorité mo[illegible] l'Assemblée. Lors de la discussion [illegible], il présenta un amendement [illegible] candidatures multiples, qui fut [illegible] contre le scrutin par ar[illegible] 1874, mais il vota pour ce mode [illegible]; il repoussa l'amendement [illegible] l'ensemble des lois constitutionnelles [illegible] aux élections des [illegible], il ne fut pas nommé et se [illegible] comme candidat conservateur [illegible] de l'Aveyron, où il fut [illegible] 1876, par 210 voix sur 388 [illegible], il prit place au centre droit [illegible] hostile à la République. [illegible] général de l'Aveyron pour le canton [illegible] 1868.

[illegible] un commentaire du Code [illegible] le titre : *le Code Napoléon expliqué d'après les doctrines généralement adoptées à la Faculté de droit de Paris* (1854-1855, 3 vol. in-8°, deuxième édition, 1869).

DELTOUR (Nicolas-Félix), professeur et littérateur français, né à Paris le 8 septembre 1822, fit ses études au collège Louis-le-Grand, entra à l'École normale en 1842 et en sortit agrégé des lettres en 1845. D'abord professeur de rhétorique à Angoulême, il fut appelé à Paris, en 1846, comme suppléant de troisième et de seconde au collège Louis-le-Grand, puis fut chargé du cours de rhétorique au lycée Bonaparte (1852-1864), et professeur de la même classe au lycée Saint-Louis en 1864. Il avait été reçu docteur ès lettres en 1857, et sa thèse française avait été couronnée par l'Académie, l'année suivante; inspecteur d'académie en 1871, il fut chef de cabinet de M. Wallon, ministre de l'instruction publique, de mars 1875 à mars 1878, et fut nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire la même année. M. Deltour a été décoré de la Légion d'honneur.

De ses deux thèses pour le doctorat : *De Sallustio Catonis imitatore* (in-8), et *les Ennemis de Racine au XVII^{e} siècle* (in-8), la seconde a été réimprimée deux fois (3^{e} édit. 1879), remaniée et augmentée par l'auteur, qui a donné, en outre, des éditions des deux *Grammaires* de Lhomond, des *Morceaux choisis* de Pline l'Ancien, de Cicéron, etc. Il a collaboré à la *Revue* et au *Journal de l'instruction publique*, ainsi qu'aux *Dictionnaires* de MM. Dezobry et Bachelet.

DELVIGNE (Henri-Gustave), inventeur français, né en 1798, entra jeune au service, qu'il quitta avec le grade de lieutenant. Frappé, dans le cours de sa carrière militaire, du peu de justesse que comportent la plupart des armes en usage, il étudia particulièrement la carabine, alors abandonnée comme arme de guerre; il donna en 1837 la nouvelle carabine qui prit aussitôt son nom. L'invention consistait dans le forcement de la balle. Plusieurs corps d'élite, notamment les chasseurs de Vincennes ou tirailleurs d'Afrique, furent munis de l'arme nouvelle. M. Delvigne produisit depuis des balles-obus, des balles cylindro-coniques, des canons doubles rotatifs de fer forgé à rubans, des carabines rayées, des obusiers portatifs, des mousquetons de cavalerie, etc., et un porte-amarre de sauvetage. Ces divers engins, qui ont figuré aux Expositions industrielles, depuis celle de 1834, ont valu à leur auteur une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or en 1844 et 1849, la décoration de la Légion d'honneur en décembre 1830, et la croix d'officier le 9 décembre 1866. — Il est mort à Toulon le 18 octobre 1876.

DELZERS (Joseph-François-Casimir), jurisconsulte français, né à Saint-Dalmazi (Aveyron), le 27 août 1787, fit son droit à Toulouse, et fut reçu avocat à Paris en 1809, et, au concours de 1823, suppléant à la Faculté de droit. Il fut aussi, jusqu'en 1827, avocat à la Cour de cassation, et se renferma depuis dans l'enseignement, qu'il n'a quitté qu'en 1857. Il fut plusieurs fois chargé du cours de procédure civile. En 1846, M. Delzers fut élu député de l'arrondissement d'Espalion; mais il ne siégea pas, car son élection fut annulée. En 1859, il fut nommé suppléant de juge de paix. — Il est mort à Bessades-le-Vieux (Aveyron), le 9 novembre 1871.

Il a publié : *Du Droit de punir* (1836, brochure); *Cours de procédure civile et criminelle, précédé d'une introduction générale à l'étude du droit* (1842-1851, 2 vol. in-8).

DELZONS (Jean-François-Amédée), ancien représentant du peuple français, est né à Aurillac (Cantal), le 26 janvier 1808. Avocat au barreau de sa ville natale, il appartenait sous le règne de Louis-Philippe à l'opposition constitutionnelle, et avait été élu par l'influence de la gauche conseiller général du département du Cantal. En 1848, il fut pendant quelque temps maire provisoire d'Aurillac. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le premier de la liste, par 25 000 voix. Membre du comité de l'intérieur, il vota avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Juge au tribunal civil d'Aurillac, il a été admis à la retraite en 1878.

DEMANGEAT (Joseph-Charles), jurisconsulte français, né à Nantes, le 2 septembre 1820, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat en 1841 et docteur en 1843. Nommé au concours, en 1851, professeur suppléant à la Faculté de droit de Paris, il y occupa depuis, comme suppléant, une des chaires de droit romain et fut nommé professeur titulaire, le 17 novembre 1862; le 17 avril 1870, il entra comme conseiller à la Cour de cassation. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 3 août 1875.

M. Demangeat a publié : *Histoire de la condition civile des étrangers en France, dans l'ancien et dans le nouveau droit* (1844, in-8), couronné, en 1842, par la Faculté de droit; *Des Obligations solidaires en droit romain* (1858, in-8); *De la Condition du fonds dotal en droit romain* (1860, in-8); *Cours élémentaire de droit romain* (1864, 2 vol. in-8), etc. Il a réédité, annoté et complété le *Traité de droit commercial*, de P. Bravard-Veyrières (1861, tome I, in-8). Il a constamment collaboré à la *Revue pratique de droit français*, dont il fut un des directeurs.

DEMANTE (Auguste-Gabriel), jurisconsulte français, né à Paris, le 3 mars 1821, et fils du juriconsulte A.-M. Demante, mort en 1856. Professeur suppléant à la Faculté de droit de Toulouse depuis 1850, il y fut nommé, en 1856, professeur titulaire de droit romain. Il devint membre de l'Académie de législation de cette ville. Depuis, il a été appelé à la Faculté de Paris.

On cite de lui : *Questions et exercices élémentaires sur les examens de droit* (1850, in-18); *De la loi et de la jurisprudence en matière de donations déguisées* (1855, in-8), travail qui a d'abord paru dans le recueil de l'Académie de législation de Toulouse; *Exposition raisonnée des principes de l'enregistrement*, etc. (1857; 2ᵉ édition, 1862, 2 vol. in-8); *Du Calcul de la quotité disponible au cas de l'article* 845 *du Code Napoléon* (1862, in-8); *Définition légale de la qualité de citoyen* (1869, in-8). M. Demante est collaborateur de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

DEMESMAY (Camille), sculpteur français, né à Besançon, le 23 août 1815, fils d'un conseiller à la Cour de cette ville, était le cousin du représentant Aug. Demesmay, mort en 1853. Il fit d'abord son droit à Paris et y fut reçu licencié en 1839. Il suivit alors son goût pour la sculpture, et débuta quelques années après au Salon. Il a principalement exécuté : *Saint Gervais*, statue pour la cathédrale du Mans; *Mlle de Montpensier*, pour le jardin du Luxembourg; *Catinat*, pour l'hôtel de ville de Paris; *Mater Christi*, pour l'église Sainte-Geneviève; *la Justice*, pour le nouveau Louvre; les bustes du *maréchal Moncey*, pour le musée de Besançon, d'*Herold*, pour le théâtre de l'Opéra-Comique; du *comte Morand*, du *duc de Rovigo*, pour le musée de Versailles, *la Vierge et l'enfant Jésus*, etc. (1847-1859); *Naïs* (1863), un fronton très remarquable pour la nouvelle galerie du Louvre. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

DEMETZ (Frédéric-Auguste), philanthrope français, ancien magistrat, né le 12 mai 1796, étudia le droit à Paris, et s'inscrivit au barreau de cette ville. Nommé, le jour même où il avait vingt-cinq ans, juge suppléant au tribunal, il devint successivement juge d'instruction, vice-président de chambre de police correctionnelle, et enfin, en 1832, conseiller à la Cour. En 1836, il fut envoyé avec l'architecte A. Blouet aux États-Unis, pour faire, après MM. de Tocqueville et de Beaumont, de nouvelles études sur le système pénitentiaire. En 1840, M. Demetz prit sa retraite, avec le titre de conseiller honoraire, pour se consacrer tout entier à sa grande œuvre philanthropique.

Le 22 janvier, avec le concours d'un ancien condisciple, M. de Bretignières de Courteilles, auteur d'un livre sur les prisons, mort en 1854, il fonda, près de Tours (Indre-et-Loire), la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Le but de cette institution, soutenue par la Société paternelle, était de régénérer, par une éducation spéciale, les jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement, et jusqu'alors confondus dans les prisons avec tous les condamnés. Dès l'année précédente, M. Demetz avait établi, au même lieu, une école de contre-maîtres pour se préparer un personnel capable et dévoué. Il construisit d'abord une maison pour dix enfants de la maison centrale de Fontevrault; le nombre des colons fut porté au bout de l'année à 300, et bientôt dépassa 700. Par des démarches incessantes, le fondateur s'assura le concours de l'administration, celui des Conseils généraux et des jurys de toutes les Cours d'assises. La colonie de Mettray, qui présentait une organisation pédagogique admirable, reçut des visiteurs de toute l'Europe; elle fut surtout populaire en Angleterre, où lord Brougham disait en plein Parlement que « Mettray suffisait à l'orgueil de la France ». M. Demetz compléta l'œuvre de la colonie par le patronage, et peu à peu plus de 3000 enfants sortis de ses mains furent suivis dans la vie avec une sollicitude paternelle. Un assez grand nombre de colonies agricoles ont été fondées sur le même modèle, dans toute la France et à l'étranger. M. Demetz a en outre rattaché à Mettray un établissement spécial de correction paternelle à l'usage des familles aisées. Il a fait partie du Conseil général de l'Oise. Décoré de la Légion d'honneur le 8 juin 1837, il fut promu officier, sur la proposition du ministère de l'Agriculture, à la suite du concours agricole régional d'Indre-et-Loire, en 1864. Il avait été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. — Il est mort à Paris, le 2 [illegible]vembre 1873.

M. Demetz a publié : *Projet d'établiss*[illegible] *d'une maison de refuge pour les prévenus acq*[illegible]*tés à leur sortie de prison* (1836); *Lettre sur* [illegible] *système pénitencier adressée au Conseil gén*[illegible] *de la Seine* (1838, in-8), résumé concis des [illegible]sidérations en faveur du système cellulaire; *Ra*[illegible]*ports à M. le comte de Montalivet sur les p*[illegible]*tenciers des États-Unis* (Impr. royale, 1839, [illegible] folio, 45 planches); une série de *Rapports* [illegible]nuels à la Société paternelle sur l'état et [illegible] développement de Mettray, etc.

DEMÉZANGE (Régis-Auguste-Casimir), [illegible]

[illegible] représentant du peuple français, né à Mortain (Manche), le 23 juillet 1800, fut reçu avocat en [illegible], s'établit dans sa ville natale, et prit rang dans l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut nommé procureur du roi près le tribunal civil de Mortain, dont il devint président quelques semaines plus tard. Il rentra néanmoins dans l'opposition et fut élu, comme candidat du parti radical, en 1842, membre du Conseil général de la Manche. Mais sa candidature pour la députation échoua devant celle du député ministériel. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur quinze, par près de [illegible] voix. Il vota avec le parti démocratique modéré, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, il reprit à Mortain la présidence du tribunal. Aux élections sénatoriales de janvier [illegible], M. [illegible] fut porté candidat, sur la liste républicaine, du département de la Manche; il obtint [illegible] voix sur 757 électeurs.

DEMIANS (Auguste), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Nîmes (Gard), le 1er juin 1814, entra, en [illegible], dans la magistrature et fut nommé successivement substitut au Vigan, à Alais et à Nîmes. Son avancement fut entravé par ses relations avec le *National*, dont il était le correspondant dans le pays même de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Nîmes. Chef du parti démocratique républicain dans le département du Gard, il remplit le rôle de conciliateur dans les dissensions religieuses qui firent mettre Nîmes en état de siège. Le gouvernement provisoire le chargea également de pacifier le département de l'Hérault, où les élections avaient amené des querelles entre les protestants et les catholiques. Il fut élu représentant dans le Gard, le [illegible] sur dix, par 52 740 suffrages. Ce fut [illegible] de soumettre la Constitution à la [illegible]. Il vota plusieurs fois avec le [illegible], mais s'abstint dans [illegible] importantes. Il ne fut [illegible] l'Assemblée législative et alla s'in[illegible] au barreau de Nîmes.

[illegible] (Auguste-Frédéric), archéologue et [illegible], né à Berlin [illegible] allemande, [illegible] et y fit sa déclaration [illegible] de la naturalisation. Il a publié [illegible]: *Essai sur le libre échange au* [illegible] (1848); *Vous êtes* [illegible] *philanthropique* (1848); [illegible] (1850, en allemand); [illegible] *de faïences et porcelaines* [illegible] entièrement refondue [illegible] *priorité de la Renais*[illegible] (1862, in-18); *le Peintre* [illegible] *allemand* (1862, [illegible]); *Albertus van Best* (1863); [illegible] *de la Gazette* [illegible] *Pseudo-critiques de la* [illegible]; *Souvenirs de* [illegible] (1865); [illegible] *d'un collectionneur* (1866), roman [illegible] *par le mariage* [illegible] *de la collection* [illegible] *Catalogue raisonné* (1866, in-8); [illegible] (1866, in-folio, [illegible] 1863-1875, 2 vol. in-folio; [illegible] (1869, [illegible] *des amateurs d'armes plastiques* [illegible] *des beaux-arts plastiques* [illegible] grand in-8, avec grav.). Il [illegible] articles d'économie politique [illegible] dans un grand nombre [illegible] allemands, hollandais et français.

DEMOGEOT (Jacques-Claude), littérateur français, né à [illegible] le 5 juillet 1808, fit de bonnes études au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, auquel il resta attaché comme professeur, de 1826 à 1828. Il entra ensuite dans l'Université, professa successivement aux collèges de Beauvais, Rennes, Bordeaux et Lyon, et fut appelé, en 1843, à Paris, comme professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis. M. Demogeot, qui avait suppléé à la Faculté des lettres de Lyon MM. Quinet et Eichhoff, a également suppléé, à Paris, Ozanam (1846) et M. D. Nisard (1857). Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1849, et promu officier le 10 novembre 1865.

On a de lui : ***Étude sur Ausone***, thèse pour le doctorat; ***Étude sur Pline le Jeune***, en tête d'une édition des ***Lettres*** de cet auteur (1845-1850); ***Histoire du collège de Lyon***, dans ***Lyon ancien et moderne*** (1840); ***Roméo et Juliette***, ***Étude sur Shakspeare*** (1852), drame; ***les Lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle*** (1856), couronné au premier concours institué par la Société des gens de lettres; ***Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours*** (1852, 5e édit. 1876, in-18), résumé brillant de toute notre histoire littéraire; ***la Critique et les critiques de la France***, suivi de ***Paris nouveau***, poème (même année); ***Tableau de la littérature française au XVIIe siècle*** (1859, in-8, t. I); ***Contes et nouvelles***, en vers (1862, in-18), sous le pseudonyme de ***Jacques***; la traduction en vers de ***la Pharsale*** (1866, gr. in-8), remarquée pour l'exactitude et la concision; ***Textes classiques de la littérature française*** (1866-1868, 2 vol. in-18), extraits des grands écrivains français avec des notices biographiques et bibliographiques; deux ***Rapports***, adressés à M. le ministre de l'instruction publique, sur l'enseignement secondaire et supérieur en Angleterre et en Écosse (1868 et 1870), etc.; enfin des articles de critique historique et littéraire dans la ***Revue du Lyonnais***, le ***Journal*** et la ***Revue de l'instruction publique***, la ***Revue des Deux Mondes***, la ***Revue française***, etc.

DEMOLIÈRE (Hippolyte-Jules), plus connu sous le nom de MOLERI, littérateur dramatique français, né à Nantes, le 3 août 1802, manifesta de bonne heure un goût très prononcé pour la littérature et, à 17 ans, fit jouer une comédie en vers. Après ce début, il alla étudier le droit à Rennes, puis la médecine à Paris. Ce ne fut que vers 1837 qu'il reprit la plume en déguisant son nom sous un anagramme incomplet. Après la révolution de 1848, il fut un des secrétaires du gouvernement provisoire à l'Hôtel de ville et fut attaché ensuite au secrétariat de la présidence, sous l'administration du général Cavaignac. — Il est mort à Saint-Denis le 26 décembre 1877.

M. Demulière a donné au théâtre une vingtaine de pièces qui ont eu du succès, entre autres : ***la Famille Renneville*** (1843); ***Tôt ou tard*** (1843); ***le Gendre d'un millionnaire***, comédie en 5 actes (Théâtre-Français, 1845); toutes trois en collaboration avec M. L.-Ch. Laurencin; ***la Famille*** (1849); ***la Tante Ursule*** (1852); ***le Revers de la médaille***, en trois actes (Odéon, 1861), etc. Parmi ses romans, les plus connus sont : ***le Marquis de Montclar*** (1851); ***Iambo***, dans l'***Écho des Feuilletons***, (1848); ***Petits drames bourgeois***, recueil de nouvelles (1856); ***l'Amour et la Musique*** (1866, in-18); ***la Terre promise*** (1867, in-18), etc. Il est l'auteur des ***Guides-itinéraires de Paris à Strasbourg*** (1854, 2e édit. 1855); ***de Paris à Corbeil et à Orléans*** (1854), qui font partie de la ***Bibliothèque des Chemins de fer***; d'une ***Petite bibliothèque du jardinier amateur*** (1866, 4 vol. in-18), etc.

DEMOLOMBE (Jean-Charles-Florent), jurisconsulte français, né à la Fère (Aisne), le 22 juillet

1804, étudia le droit à Paris, où il fut reçu docteur le 2 août 1826. L'année suivante il obtint, par concours et avec dispense d'âge, la place de professeur suppléant à la Faculté de Caen ; puis, en 1831, également au concours et avant l'âge, la chaire de Code civil à la même Faculté, dont il est devenu doyen en 1853. Inscrit en même temps au barreau de la ville, il fut élu deux fois bâtonnier. Nommé conseiller à la Cour de cassation en 1864, il refusa cette haute position, pour se consacrer à l'achèvement de l'ouvrage auquel son nom restera attaché. M. Demolombe a été élu membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1864. Décoré de la Légion d'honneur en janvier 1846, il reçut, à Caen même, des mains du ministre et avec une solennité particulière, les insignes de commandeur, le 31 mars 1868.

Ce savant et laborieux professeur publie, sous le titre de *Cours de Code Napoléon* (1845-1879, t. I-XXX, in-8), un des plus importants commentaires dont notre législation civile ait été l'objet. Les huit premiers volumes de cette publication sont une suite de traités sur l'état des personnes, les droits civils et toutes leurs modifications et forment un ensemble complet. La seconde partie, consacrée à l'étude des biens et des modifications de la propriété, comprend deux traités : *Distinction des biens, propriétés* (1856, 2 vol. in-8) et *Traité des servitudes et services fonciers* (1856, 2 vol. in-8). La troisième, qui embrasse les différentes manières d'acquérir, compte déjà huit volumes en trois ouvrages : *Traité des successions* (1857-1860, 5 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1863); *Traité des donations entre-vifs et des testaments* (1863-1864, tomes I-VI, in-8), et *Traité des contrats ou des obligations conventionnelles en général* (1867, t. I-VII). L'Académie des sciences morales a décerné à l'ensemble des travaux de M. Demolombe le grand prix biennal de 20000 fr. (octobre 1879).

DEMORTREUX (Pierre-Thomas-Frédéric), ancien représentant du peuple, né à Lisieux (Calvados), le 29 novembre 1798, se fit recevoir licencié en droit en 1822. Très hostile au gouvernement des Bourbons, il fut, après la révolution de 1830, appelé à la présidence du tribunal civil de Lisieux. Il ne cessa point de professer les doctrines démocratiques, s'opposa constamment à la candidature de M. Guizot, constamment réélu à Lisieux. Il fut alors élu conseiller général du Calvados. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lisieux. Il fut envoyé à l'Assemblée nationale, le septième sur douze, par 70 490 voix, fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant le gouvernement du général Cavaignac. Partisan d'une Chambre unique et de la présidence révocable, il appuya l'amendement Grévy. Après l'élection du 10 décembre, il ne se sépara plus de l'extrême gauche. Non réélu à la Législative, il reprit à Lisieux son siège au tribunal de première instance, dont il devint président honoraire. — Il est mort à Honfleur, le 10 janvier 1872.

DEMOTIER (Charles-Émile), littérateur français, est né à Calais, le 11 avril 1825. Membre de la Société agricole et industrielle du canton de Calais, secrétaire de la Société humaine de cette ville, il est auteur d'un ouvrage remarqué par l'intérêt local qu'il présente : *Annales de Calais depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Calais. 1856, in-8, avec grav., cartes, etc.). Il a en outre publié : *Guide du voyageur sur la ligne du chemin de fer de Calais à Paris et Bruxelles* (Ibid. 1849, in-18) : *Guide du touriste dans Calais et les environs* (Ibid. 1867, in-18).

DENAIN (Léontine-Pauline-Élisa-Désirée Mesnage, dite), actrice française, née à Paris, le 6 décembre 1823, fut élève du Conservatoire, où elle obtint le prix de comédie en 1840, parut d'abord sur le théâtre de l'hôtel Castellane, et débuta à la Comédie française au mois de juin de la même année. Reçue sociétaire en septembre 1845, elle quitta brusquement la scène au commencement de 1856, à l'expiration des dix ans de service qui lui donnaient droit au titre de sociétaire retirée. Mme Denain tenait avec élégance et distinction les rôles de coquettes et d'amoureuses. Elle réussit dans Elmire du *Tartufe*, dans la Délie des *Trois amours de Tibulle*, ainsi que dans quelques créations modernes.

DENAT (Théodore-Marie-Germain), magistrat et ancien député français, est né à Mirepoix (Ariège), le 20 mars 1803. Reçu avocat en 1822, il fut nommé successivement substitut du procureur du roi à Pamiers (30 août 1830), à Foix (1ᵉʳ juin 1831), procureur du roi à Pamiers (18 sept. 1833), à Foix (17 février 1835), président du tribunal de Foix (27 août 1839), conseiller à la Cour d'appel de Toulouse (19 mars 1850), et président à la même cour (9 novembre 1858). Dans sa carrière judiciaire, il avait présidé quarante et une sessions d'assises, notamment celle de l'Ariège où fut jugée l'affaire du château de Labastide de Besplas, qui eut tant de retentissement.

Membre actif d'un grand nombre de conseils et commissions dans les deux villes de Foix et de Toulouse, membre du Conseil général de l'Ariège pour le canton de Mirepoix, depuis 1858, M. Denat fut porté aux élections générales de mai 1869, comme candidat du gouvernement, dans la 1ʳᵉ circonscription de ce département et élu par 21 204 voix, sur 28 356 votants, contre 7030 voix données au candidat de l'opposition démocratique, M. Arnaud (de l'Ariège). Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il fut promu officier le 14 août 1869.

DENECOURT (Claude-François), *cicerone* français, né à Neuvelle-lès-la-Charité (Haute-Saône), en 1788, fils de pauvres vignerons, partit comme volontaire en 1809, et fit les campagnes de Prusse et d'Espagne et plus tard celles de 1814 et 1815. Après une vie assez agitée où l'industrie se mêlait à la politique, il alla vivre à Fontainebleau, en 1832, et consacra dès lors sa vie et la plus grande partie de sa fortune à mettre en relief les beautés naturelles de la forêt et à les accroître. Il traça à ses frais plus de cent cinquante kilomètres d'allées et de chemins, et exécuta un grand nombre de promenades pittoresques. En 1848, il fut question de créer pour lui un titre de « conservateur des beautés de la forêt ».

Cet « amant de la nature », comme il s'appelait, a écrit lui-même un certain nombre de *Guides-indicateurs*, réédités sous des titres légèrement modifiés : *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau* (1839) ; *Camp de Fontainebleau* (1839) : *Description générale du château* (1842) ; *Promenades dans la forêt* (1844) ; *les Délices de Fontainebleau, carte-guide du voyageur ; l'Indicateur historique et descriptif*, etc., etc. (1845), dont une nouvelle édition contient une auto-biographie de l'auteur. Il a paru en 1855, sous le titre d'*Hommage à Denecourt, Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, un recueil de 43 fragments en prose et vers, en son honneur (in-12). — M. Denecourt est mort à Fontainebleau le 24 mars 18[illegible]

[illegible]-ROCHEREAU (Pierre-Marie-Phi-[illegible], officier et député français, né à [illegible] Deux-Sèvres), le 11 janvier 1823, [illegible] de hautes études, à l'École [illegible], puis à l'École d'application de [illegible] le premier, dans l'arme du [illegible] février 1845. Il fit la campagne [illegible] la guerre de Crimée et parvint, le [illegible], à la suite d'un avancement très [illegible] arme, au grade de lieutenant-colonel [illegible] supérieur de Belfort pendant la guerre de 1870-1871 et promu colonel, il [illegible] place avec la plus grande énergie, [illegible] 1871, après la signature de l'armistice, [illegible] que la garnison fût autorisée à en [illegible] armes et bagages. Le 8 février 1871, le colonel Denfert fut élu représentant du [illegible] à l'Assemblée nationale, le deuxième [illegible], par [illegible] voix. Démissionnaire après la [illegible] de l'Alsace à l'Allemagne, il fut réélu, le [illegible] suivant, dans la Charente-Inférieure, par [illegible] voix; dans le Doubs, par 19 709 voix [illegible], et dans l'Isère, par 81 021 voix [illegible] votants. Il opta pour la Charente-Inférieure. La commission de revision des grades [illegible] le grade de colonel, auquel il avait [illegible] par M. Gambetta. Lors de la discussion de la loi sur le recrutement, le colonel Denfert prononça, contre la théorie de l'obéissance passive dans l'armée, un discours qui provoqua [illegible] des plus vifs entre lui et le [illegible] (séance du 28 mai 1872). [illegible], il était nommé président du groupe de l'Union républicaine. Aux élections du [illegible] de Paris, en mars 1872, M. Denfert-[illegible], opposé à M. Guizot, avait [illegible] honorable minorité. Il prit, [illegible] la même année, une part im-[illegible] discussions du Synode général des [illegible] de France, et soutint le prin-[illegible] absolue des confessions de foi. [illegible] élections générales du 20 février [illegible] Charente-Inférieure et dans le VI^e^ ar-[illegible] Paris, il obtint, dans ce dernier, [illegible] 5915 voix, contre 5295 don-[illegible], candidat monarchiste, [illegible] candidat radical. Nommé [illegible] nouvelle Chambre, il fut un des [illegible] des gauches réunies qui refusèrent [illegible] au cabinet de Broglie après [illegible] 1877. Réélu, le 14 octobre, par [illegible] contre 5636 données à M. Camille [illegible] monarchiste, il reprit ses [illegible]. M. Denfert avait été [illegible] de la Légion d'honneur, le [illegible] à Versailles le [illegible]. — Il est mort à Versailles le [illegible] son nom a été donné à l'ancienne rue [illegible]. Une statue lui a été élevée à [illegible] 1879).

[illegible] dans la Revue d'architec-[illegible] les Voûtes en berceaux [illegible] : Des Droits poli-[illegible]. Il a reçu l'His-[illegible] (1876, in-8). [illegible] de Belfort par MM. Ed. Thiers [illegible] (1871, in-8).

[illegible] (des Côtes-du-Nord], ancien [illegible] français, né au Légué [illegible], le 26 octobre 1799, était ar-[illegible], lorsque, après la révolution [illegible] à la Constituante, [illegible] par 70 696 suffrages. Mem-[illegible] de la marine, il vota ordinaire-[illegible]. Pourtant il appuya l'amen-[illegible] et adopta la constitution républi-[illegible] l'élection du 10 décembre, il soutint [illegible] de Louis-Napoléon. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire, sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée. — M. L. Denis est mort à Saint-Brieuc, le 18 avril 1878.

DENIS (Alphonse), homme politique et agronome français, né à Paris, le 24 décembre 1794, fit ses études au lycée de Versailles, passa une année à l'École militaire de Saint-Cyr, en sortit sous-lieutenant d'infanterie (1813). Il prit part à la campagne de France et reçut la croix de la Légion d'honneur à la bataille de Montereau. Mis en demi-solde à la Restauration, il cultiva les lettres et donna au théâtre *la Bague, ou l'Ami du mari*, comédie en un acte, en vers. Il s'occupait depuis longtemps de travaux agricoles dans ses propriétés du Midi, lorsque, après 1830, il fut nommé maire d'Hyères. De 1837 à 1848, il représenta un collège de Toulon à la Chambre des députés, où il vota avec les conservateurs. — Il est mort à Hyères, le 5 février 1876.

M. Denis, comme agronome, a introduit à Hyères plusieurs plantes exotiques, telles que le tef d'Abyssinie, de belles espèces d'*araucaria*, le néflier du Japon, l'élaïs de Guinée, l'acacia géant de la Nouvelle-Galles du Sud, le bambou de la Chine, etc. En 1833, il entreprit la publication des *Promenades pittoresques et statistiques dans le Var*, ouvrage in-folio qui ne fut pas achevé; la partie relative à Hyères et à ses environs a été réimprimée avec une notice médicale du docteur Bayle (1842, in-8; 3^e^ édit., 1853). Il avait fondé, avec Abel Hugo, la *Revue de l'Orient* (1843-1848, 11 vol. in-8).

DENIS (Jean-Ferdinand), voyageur et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 13 août 1798, fut entraîné par l'amour de l'étude des langues et le goût des voyages à partir, en 1816, pour l'Amérique. A son retour, tout en préparant divers travaux géographiques, historiques ou littéraires, il fit une excursion en Espagne et au Portugal. Nommé, en 1838, bibliothécaire au ministère de l'instruction publique, il fut attaché, en 1841, comme conservateur, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il devint administrateur en mars 1865. Décoré de la Légion d'honneur en mars 1839, il a été promu officier le 4 mars 1874.

M. Ferdinand Denis a publié de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont le fruit de ses excursions; tels sont : *Buenos-Ayres et le Paraguay* (1823, 2 vol. in-18); *la Guyane* (1823, 2 vol. in-18); *Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi du *Résumé de l'histoire de la Guyane* (1825, in-18; 2^e^ édit. 1827), traduit en portugais à Rio-Janeiro; *Précis de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil* (in-18); *les Navigateurs, ou Choix de voyages anciens et modernes* (1833, in-8); *le Brésil et le Portugal*, dans la collection de l'*Univers pittoresque* (1837 et 1846); *Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, avec la traduction du *Tisserand de Ségovie*, drame du XVII^e^ siècle (1837, 2 vol. in-8), etc.; puis une série de romans instructifs : *André le voyageur* (1827, in-18), histoire d'un marin; *Ismael-ben-Kaïsar, ou la Découverte du nouveau monde* (1829, 3 vol. in-12); *le Brahme voyageur, ou la Sagesse populaire de toutes les nations* (1833, in-18; 6^e^ édit., 1873), couronné par l'Académie française; *Luiz de Souza* (1835, 2 vol. in-8); divers écrits ou brochures d'archéologie, de littérature et de variétés : *les Scènes de la nature sous le tropique, et de leur influence sur la Poésie, suivies de Camoëns et José India* (1824); *le Menuisier de Nevers* (1843),

notice sur Adam Billaut; *le Génie de la navigation* (1847); *une Fête brésilienne, célébrée à Rouen en* 1850 (1850), avec des fragments du XVIe siècle sur la théogonie des anciens peuples du Brésil, etc.; *les Sciences occultes* (1852); *Arte plumaria*, les plumes, leur usage, etc. (1875, in-8), etc.

M. Ferdinand Denis a fourni, en outre, à divers ouvrages, un certain nombre de notices, telles que : *Des Manuscrits à miniatures dans leurs rapports avec la peinture moderne*, pour le *Manuel de peinture* d'Arsenne; *Tableau historique, critique et analytique des sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie portative* (1833); *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, en tête des *Proverbes* de M. Le Roux de Lincy; *le Matelot Selkirk et les Caraïbes*, dans le *Gulliver*, traduit par Mme Amable Tastu; *les Tableaux chronologiques des littératures espagnole et portugaise*, dans l'*Atlas des littératures* de M. Jarry de Mancy; *Histoire de l'ornementation des manuscrits* (1858, in-8) pour une édition de *l'Imitation de Jésus-Christ*

Il a donné, avec M. Hippol. Taunay : *le Brésil* (1821), et une *Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro* (1824); avec Sander Rang : *Fondation de la Régence d'Alger, ou Histoire de Barberousse* (1837), chronique du XVIe siècle; avec MM. de Martonne et Pinçon : *Nouveau manuel de la bibliographie universelle* (1857, gr. in-8, petit-texte à 3 col.); avec M. Victor Chauvin, *les Vrais Robinsons, naufrages, solitudes et voyages* (1862, gr. in-8), etc. On lui doit une édition diamant des *Voyages de Malouet dans les forêts de la Guyane* (1854). Il a collaboré aux *Chefs-d'œuvre du théâtre européen et du théâtre étranger*, aux *Revues européenne* et *Britannique*, à celle des *Deux Mondes*, à l'*Artiste*, à la *Corographia bresilica*, au *Journal* et aux *Annales des Voyages*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Encyclopédie portative*, à la *Bibliothèque populaire*, à la *Nouvelle biographie générale*. Il a donné aussi une traduction du *Romancero espagnol* (4 vol. in-8).

DENISON (John-Evelyn), homme politique anglais, président de la Chambre des Communes, né en 1800, entra au Parlement en 1823, visita, l'année suivante, le Canada et les États-Unis, et devint l'un des lords de l'Amirauté à la formation du ministère Canning. Il prit une part active aux querelles religieuses de l'époque et se montra favorable aux concessions que réclamaient les catholiques romains. A la mort de Canning, il se retira du conseil et persista à conserver son indépendance politique, malgré les propositions qui lui furent faites plusieurs fois pour rentrer aux affaires. En 1830, le bourg d'Hastings l'envoya au Parlement, et il continua d'y siéger, pendant les années suivantes, pour différentes localités. Nommé président de la Chambre à l'unanimité, en 1857, et réélu dans les mêmes conditions en 1859, il fut élevé à la pairie avec le titre de vicomte Ossington en 1872. — Il est mort le 5 mars 1873.

DENNERY (Adolphe PHILIPPE), et D'ENNERY, dramaturge français, né à Paris, le 17 juin 1811, de parents israélites, fut d'abord clerc de notaire, essaya de la peinture et du journalisme, puis débuta au théâtre, en 1831, avec M. Charles Desnoyer, par *Émile, ou le fils d'un pair de France*. Plusieurs succès populaires, qui suivirent, à peu de distance, ce modeste début, lui ouvrirent l'accès de toutes les scènes du boulevard, et bientôt sa fécondité, comme dramaturge, n'eut plus de bornes. En novembre 1850, M. Dennery fut nommé directeur du Théâtre-Historique, mais il se démit au bout de quinze jours. Il s'occupa activement de créer une scène nouvelle, qui dut successivement s'appeler *Théâtre du peuple* et *Théâtre du Prince impérial*, mais qui ne fut pas ouvert. Il contribua à la réorganisation de la Société thermale de Cabourg-Dives, dont il fut secrétaire général, puis directeur-gérant. Il devint maire de la nouvelle commune. Décoré de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1849, M. Dennery a été promu officier le 12 août 1859.

Parmi les deux cents pièces environ qu'il a produites seul ou en collaboration, sous les noms et prénoms d'*Adolphe*, de *Philippe*, d'*Eugène*, et surtout sous celui d'*A. Dennery*, nous citerons à part celles qu'il a signées seul : *le Changement d'uniforme* (1836); *Femmes et pirates*, *le Mariage d'orgueil*, *Monsieur et madame Pinchon*, *la Reine des blanchisseuses* (1838), *le Dernier oncle d'Amérique*, *l'Amour en commandite* (1840), *la Drôle à la bamboche*, *Paris dans la comète* (1841); *la Nuit aux soufflets*, *Fargeau le nourrisseur* (1842); *les Nouvelles à la main*, *les Mémoires de deux jeunes mariés* (1843); *Marjolaine*, *Paris voleur*, *Pulcinella*, *Colin Tampon*, *le Bal d'enfants* (1844); *l'Ile du prince Toutou* (1845); *Paris ou portier*, *le Porteur d'eau*, *Paris et la banlieue*, *la Vie en partie double*, *Noémie*, *V'là ce qui vient de paraître*, *Bulletin de la grande année* (1845); *le Roman comique*, *la Mère de famille*, *l'Article 213, ou le mari doit protection....* (1846); *le Mari anonyme*, *Mademoiselle Agathe* (1847); *le Chemin de traverse* (1848); *le Marquis de Carabas et la princesse Fanfreluche*, *Mauricette* (1849); *les Mémoires de Richelieu* (1853). A ces comédies et vaudevilles ajoutons les drames : *l'Honneur de ma fille*, en 3 actes (1835); *Dolorès*, en 3 actes, *1814 ou le pensionnat de Montereau*, en 2 actes (1836); *le Tremblement de terre de la Martinique*, en 4 actes (1840); *Fou Peterscott*, en 2 actes (1842); *le Marché de Londres*, en 5 actes et 8 tableaux (1845); *l'Angelus*, en 5 actes (1846); *la Duchesse de Marsan*, en 5 actes (1847); *la Case de l'oncle Tom*, en 5 actes (1853); *les Oiseaux de proie*, en 5 actes (1854); *le Fou par amour*, en 5 actes et 7 tableaux (1857); *l'Histoire d'un drapeau* (1860); *le Lac de Glenaston*, imité de l'anglais (1861); *la Prise de Pékin* (1861), etc. Il a aussi signé seul une comédie en un acte, *le Sacrifice d'Éphigénie* (Gymnase, 1861). Ses féeries, drames et pièces à grand spectacle ont passé successivement et avec bonheur sur différentes scènes du boulevard.

M. Ad. Dennery a donné, en collaboration avec M. Anicet Bourgeois : *le Portefeuille, ou les deux familles*, en 5 actes, *Gaspard Hauser*, en 4 actes, *Jeanne Hachette, ou le siège de Beauvais*, en 5 actes (1837-1839); *la Dame de Saint-Tropez*, en 5 actes, *l'Étoile du berger*, en 4 actes, *le Temple de Salomon*, en 5 actes, *le Maréchal Ney*, en 5 actes et 11 tableaux, *les Sept péchés capitaux*, en 7 actes (1845-1848); *le Médecin des enfants*, en 5 actes, *l'Aveugle* (1855-1857); *la Fille du paysan* (1861); — avec M. Dumanoir : *Tiburce*, en 1 acte, *Pierre d'Arezzo*, en 3 actes (1835-18..); *Don César de Bazan*, en 5 actes, *le Bouquet de violettes*, en 3 actes (1844-1849); *la Paysanne pervertie*, en 5 actes, *les 500 Diables*, féerie en 3 actes et 30 tableaux (1851-1854); *Valentine d'Armentières* (1861), *la Chatte merveilleuse* (1862); *les Drames du cabaret*, en 5 actes et 9 tableaux (18..); — avec M. Gustave Lemoine : *la Grâce de Dieu*, en 5 actes, *la Citerne d'Albi*, en 3 actes, *les Pupilles de la garde*, en 2 actes (1841); — avec M. Al. Dumas : *Halifax*, en 3 actes (1842); — avec M. Grangé : *Amour et amourette*, en 5 actes, *Pauvre Jeanne*

en [illegible] actes; *les Bohémiens de Paris*, en 5 actes et [illegible] tableaux (1843-1853); *les Sept merveilles du monde*, en 5 actes (1853); *les Lavandières de* [illegible], opéra comique en 3 actes (1854); *le* [illegible] *de Vincennes*, en 5 actes (1854); — avec M. [illegible]: *la Journée d'une jolie femme*, en [illegible] actes; *les Compagnons de la mansarde de la Cité*, [illegible] (1844-1845); *Castibelza, ou le Fou de Tolède*, drame lyrique en 3 actes (1847); *les Deux orphelines*, en 5 actes (1875), l'un des plus grands succès de l'auteur et de son genre favori, ainsi que les paroles des derniers opéras comiques [illegible]: *le Premier jour de bonheur* (1868), *Rêve d'amour* (1859); — avec M. Mallian: *Marie Jeanne, ou la Femme du peuple*, en 5 actes (1845); avec M. [illegible]: *Si j'étais roi!* drame lyrique en [illegible] actes (1852); *les Orphelines de la Charité*, en [illegible] actes (1851); — avec M. F. Dugué: *la Prière des naufragés*, en 5 actes, *le Paradis perdu*, en [illegible] actes, *Cartouche*, en 5 actes (1847-1858); *le* [illegible] (1851), *le Château de Pontalec* (1857), *Marie de Mancini*, en 5 actes (1864); *les* [illegible] *du vieux Paris*, en 5 actes (1865); — avec M. [illegible]: *la Bergère des Alpes*, en [illegible] actes (1852); — avec M. Foucher: *la Bonne aventure*, en 5 actes (1855); *Faust*, en 5 actes [illegible]; *les Fiancés d'Albano*, en 5 actes (1858), *le Naufrage de La Pérouse* et *le Savetier de la rue Quincampoix* (1859); — avec M. Clairville [illegible] (1862); — avec M. H. Crémieux: [illegible] *merveilleuse* (1863); — avec M. [illegible]: *l'Aïeule* (1863); — avec M. Lambert [illegible]: *les Amours de Paris*, en 5 actes (1866); — avec M. Charles Edmond: *le Dompteur*, en 5 actes (1869); — avec M. Plouvier: *le Centenaire*, en 5 actes (1873); *le Prince de Moria* (1873); etc. sans compter enfin une foule de pièces en collaboration avec la plupart des dramaturges et vaudevillistes contemporains, tels que MM. [illegible], Albert, Hostein, Brisebarre, [illegible], Gabet, etc. On a vu, en 1862 et [illegible], représenter le même soir jusqu'à cinq pièces de M. Dennery sur divers théâtres de Paris.

[illegible] DES VERGNES (Marie-Françoise [illegible], dame), femme de lettres française, née le [illegible] mai 1798, à Beauvais (Oise), épousa en [illegible] un officier de la garde royale nommé de [illegible]. Elle commença à écrire en 1832, sous [illegible], et fit insérer des vers [illegible] dans les recueils périodiques. On [illegible] *Heures de solitude* (1837, in-8), recueil [illegible] les pièces suivantes: *le Choléra*, [illegible], *Visite au couvent*, *le Jour* [illegible], etc.; *Jeanne Hachette* (1835), [illegible] *et Mystères de Paris* (1843); *A l'armée* [illegible] *Proudhon* (1858); *Pierrefonds* [illegible], in-18), *Çà et là* (1865, in-18), études [illegible] *laissez passer la justice d'une femme* [illegible] *Sans peur et sans reproche*, poésies [illegible], in-18), et un grand nombre [illegible] de circonstance.

[illegible] (des Basses-Alpes), ancien représentant [illegible] français, né à Digne (Basses-Alpes), [illegible], étudia le droit et remplit les fonctions [illegible] de 1820 à 1841, dans sa ville [illegible] après la révolution de Juillet, il avait été [illegible], mais il donna bientôt sa démission [illegible], le parti radical le fit entrer au [illegible] général. Très populaire dans son département [illegible], en 1848, nommé représentant à la [illegible], le premier de la liste, par 20 000 suffrages. Il vota presque constamment avec la [illegible], repoussa l'ensemble de la Constitution, et, [illegible] son mandat accompli, donna sa démission motivée, le 16 novembre 1848. Il n'a pas reparu sur la scène politique.

DENONVILLIERS (Charles-Pierre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né le 4 février 1808, fit à Paris ses études médicales, et fut reçu docteur en 1837. Successivement interne en 1830, aide d'anatomie en 1834, prosecteur en 1837, agrégé en 1839, attaché au bureau central en 1840, et chef des travaux anatomiques en 1841, à la suite de six concours, où il obtint presque constamment le premier rang, il devint, en mars 1846, professeur d'anatomie à l'École de médecine, puis inspecteur général des études médicales. Il était en outre chirurgien de l'hôpital Saint-Louis. Il fut nommé, en 1868, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Paris, comme successeur de M. Jarjavay. Décoré en avril 1845, d'officier il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort le 10 juillet 1872.

On a de lui: *Des Cas dans lesquels le trépan est applicable aux os du crâne* (1836), thèse; *Description complète et détaillée des pièces pathologiques sur les maladies des os déposées au musée Dupuytren* (2 vol. in-8, avec *Atlas*); *Compendium de chirurgie pratique, ou Traité complet des maladies chirurgicales et des opérations qu'elles réclament* (1840-1860), avec Bérard le jeune et M. Gosselin, non terminé; un certain nombre de *Mémoires* d'anatomie et de pathologie dans les *Bulletins* de la Société anatomique et dans les recueils spéciaux.

DENORMANDIE (Louis-Jules-Ernest), sénateur français, né à Paris, le 6 août 1821, fils d'un avoué près le tribunal civil de la Seine, se destina à la même carrière, étudia le droit, prit en 1865 le cabinet de son père qui avait la clientèle de la famille d'Orléans et devint président de la chambre des avoués. Nommé, pendant le siège, adjoint au maire du VIIIe arrondissement, il se présenta aux élections générales pour l'Assemblée nationale, dans le département de la Seine et obtint, sans être élu, 56 676 voix sur 328 970 votants. Aux élections complémentaires du 2 juillet suivant il fut nommé représentant par 112 589 voix, sur 290 823 votants. Il prit place au centre droit, tout en se déclarant prêt à soutenir, comme conservateur libéral, le gouvernement de M. Thiers. Il prit plusieurs fois à la tribune la défense des droits, ou des intérêts de la capitale. Il se rallia à la gauche pour le vote de la constitution républicaine, et, lorsqu'il s'agit de la mettre en pratique, il fut élu sénateur inamovible, au 7e tour de scrutin, par 318 voix sur 591 votants. M. Denormandie siégea au centre gauche du Sénat; il a voté contre la dissolution de la Chambre des députés, après l'acte du 16 mai 1877. Le 18 janvier 1879, il fut nommé gouverneur de la Banque de France.

DENTU (Édouard-Henri-Justin), éditeur français, né à Paris, le 21 octobre 1830, est fils de Gabriel-André Dentu, à la fois libraire et imprimeur, mort en 1849. Il prit, dès cette époque, la direction de la maison de librairie fondée par son grand-père en 1794, et dont l'imprimerie fut alors détachée. Il conserva, avec un succès auquel les événements politiques et diplomatiques du second Empire furent si favorables, l'ancienne spécialité de cette maison pour la vente des brochures politiques et des écrits de circonstance. La question italienne et toutes les questions religieuses et politiques qui s'y rattachèrent, depuis 1855, firent éclore des nuées de brochures qui sortirent toutes de la librairie Dentu. C'est là que

parurent même les publications d'actualité semi-officielles, telles que *l'Empereur Napoléon III et l'Italie*, *le Pape et le Congrès*, etc. Libraire en titre de la Société des gens de lettres depuis 1860. M. Dentu a édité en outre une grande quantité de romans. Il créa, en 1877, une nouvelle *Bibliothèque choisie* à un franc le volume qui, par l'élégance de sa fabrication et la modicité du prix, fut une sorte d'innovation en librairie. Il a également publié un certain nombre de livres de curiosité remarqués pour leur exécution typographique et les soins apportés à leur illustration. De 1859 à 1862, M. Dentu eut la propriété et la direction de la *Revue européenne*.

En 1867, il se rendit adjudicataire pour la publication du *Catalogue officiel de l'Exposition universelle;* chargé de faire valoir les prétentions de la Commission impériale à la propriété exclusive de ce catalogue et de toutes ses parties, l'éditeur eut à soutenir contre plusieurs de ses confrères, notamment contre M. Lebigre-Duquesne, des procès qui eurent un grand retentissement. Les premières éditions de ce *Catalogue*, dont l'impression fut un miracle de rapidité, contiennent des *Notices* sur les diverses classes de produits; la *Notice de la classe* VI (imprimerie et librairie) est de M. Dentu lui-même. — Mme Mélanie DENTU, mère de M. Ed. Dentu, morte à Paris, le 17 novembre 1874, a fait la musique et les paroles d'un grand nombre de romances et de chants d'actualité.

DENUELLE (Dominique-Alexandre), peintre décorateur français, né à Paris, en 1818, et fils d'un de nos plus grands fabricants de porcelaines, fut envoyé, à l'âge de dix-sept ans, en Allemagne, pour y étudier les procédés de la céramique. Il se tourna vers la peinture monumentale. Élève de Delaroche et de M. Duban, dont il partagea les travaux au château de Dampierre, il partit pour l'Italie, où il s'occupa de l'étude chronologique de la peinture décorative. Il envoya une partie de ses premiers dessins au Salon de 1844. Attaché presque aussitôt, comme peintre, à la Commission des monuments historiques, il a relevé dans nos monuments une foule d'anciennes peintures qui ont figuré la plupart aux Salons de 1849 et 1852, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec les dessins de ses décorations originales ou de ses restaurations les plus importantes. Ces études ont été publiées par le ministère d'État.

M. Denuelle a exécuté les décorations monumentales des églises Saint-Germain des Prés, de Sainte-Clotilde, de la Trinité; trois chapelles à Saint-Sulpice; la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache; la décoration provisoire de Notre-Dame, pour le baptême du prince impérial (mai 1856); les décorations de l'abbaye de Saint-Denis, de Saint-Paul de Nîmes, de Saint-Polycarpe de Lyon, des chœurs ou chapelles des cathédrales de Beauvais, Carcassonne, Orléans, etc.; l'oratoire de Birmingham, en Angleterre (1846-1856); en dehors des monuments religieux, la galerie du château de Maintenon; le musée de Narbonne; plusieurs salles de l'hôtel de Cluny; le salon dit des Sept-Cheminées, la salle de la Restauration et le pavillon Denon, au musée du Louvre; l'hôtel de la Présidence, à la Chambre des Députés; l'hôtel de M. Schneider, celui de M. Millaud, d'après les monuments d'Herculanum; plusieurs salles des préfectures dans les départements; la restauration de la galerie des Cerfs à Fontainebleau, etc.

Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, une 2ᵉ en 1849, et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1859, il a été promu officier le 7 juillet 1874.

DEPASSE (Émile-Toussaint-Marcel), ancien représentant du peuple français, est né à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 29 juillet 1804. Notaire à Lannion, il appartenait, sous Louis-Philippe, au parti démocratique et devint maire de cette ville en 1839. Il y établit, en 1843, une salle d'asile, d'après un système qu'il exposa, dans ses *Considérations sur les salles d'asile, et de leur influence sur l'avenir des classes pauvres*. Élu, en 1848, représentant du peuple par 90 577 voix, il s'occupa des questions d'assistance publique, vota avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, donna son assentiment à la politique suivie par Louis-Napoléon, notamment dans les affaires d'Italie. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition contre-révolutionnaire, mais sans se rallier à la politique propre de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée Il en sortit aux élections du 8 février 1871 et fut élu représentant des Côtes-du-Nord le deuxième sur treize, par 79 313 voix. Il siégea à droite, vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et s'abstint lors du vote de l'ensemble des lois constitutionnelles. Il renonça à la vie politique, et cessa même de faire partie du Conseil général de son département, où il représentait le canton de Lannion.

DEPAUL (Jean-Anne-Henri), chirurgien français, né à Morlaas (Basses-Pyrénées), le 26 juillet 1811, fut reçu docteur à l'École de médecine de Paris en 1839, agrégé de la Faculté en 1847, membre de l'Académie de médecine en 1852. Chirurgien des hôpitaux depuis 1853, il fut nommé professeur de clinique d'accouchement à la Faculté en 1861. Il fut élu, le 23 juillet 1871, conseiller municipal de Paris, pour le quartier Saint-Germain des Prés, mais il échoua aux élections de 1874. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 12 août 1868, et commandeur le 8 octobre 1874.

M. Depaul est auteur d'un *Traité théorique et pratique d'auscultation obstétricale* (1847), et d'un certain nombre de mémoires, notamment : *Du Torticolis* (1844, in-4); *Sur l'insuffisance de l'air dans les voies aériennes chez les enfants qui naissent dans un état de mort apparente* (1845, in-8); *De l'Opération césarienne post mortem* (1861, in-8); *Nouvelles recherches sur la véritable origine du virus-vaccin* (1864, in-8), et *Réponse aux objections* (même année, in-8); *la Syphilis vaccinale devant l'Académie impériale de médecine* (1865, in-8); *Expériences faites avec le cow-pox ou vaccin animal* (1867, in-4, avec pl.); *Leçons de clinique obstétricale* (1876, in-8, avec fig.), etc. Il a collaboré activement au *Bulletin de l'Académie impériale de médecine*.

DEPEYRE (Octave), homme politique français, ancien sénateur et ministre, né à Cahors le 15 octobre 1825, suivit le barreau et alla s'établir comme avocat à Toulouse. Attaché au parti légitimiste, il était un des rédacteurs du journal monarchique et catholique, la *Gazette du Languedoc*. Toutefois il s'était porté, en 1869, comme candidat de l'opposition libérale, aux élections pour le Corps législatif. Il échoua, mais la République lui ouvrit, en 1871, la carrière politique. Aux élections générales du 8 février pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le neuvième sur dix, et prit rang, dès la réunion à Bordeaux, parmi les membres de la droite les plus hostiles à l'institution républicaine. Dans

[illegible] séances consacrées à la rapide [illegible] les pouvoirs, il demanda, par un [illegible], qui fut alors qualifié de « dramatique », l'invalidation en bloc de l'élection des cinq [illegible]. Il soutint vivement à la tribune les diverses propositions de lois inspirées par la crainte du « péril social », comme celle [illegible] à l'Internationale (6 mars 1872), combattit [illegible] toutes celles qui émanaient du [illegible] même modéré, comme la proposition [illegible] de M. de Pressensé (juin 1872), [illegible] à plusieurs reprises, sous forme d'interpellation, les mesures d'administration prises par le gouvernement de M. Thiers, et se montra l'un des plus empressés à le renverser. Il [illegible] de la droite et du centre droit [illegible] du Président pour l'interroger [illegible] et qui eurent avec lui l'entrevue [illegible] 20 juin 1872, considérée comme [illegible] définitive entre M. Thiers et la [illegible] après la révolution parlementaire [illegible] 1873, M. Depeyre entra dans le cabinet [illegible], comme ministre de la justice, en remplacement de M. Ernoul, démissionnaire [illegible] novembre). Il prit toutes les mesures [illegible] contre les progrès de l'opinion républicaine dans le pays, comme dans l'Assemblée. [illegible] 1874, adressée aux parquets, il rendit correctement les instructions [illegible] depuis trois ans, par M. Dufaure pour [illegible] rigoureusement à l'écart [illegible] des listes électorales. Il prépara [illegible] le bureau de l'Assemblée [illegible] un projet de loi tendant à replacer le [illegible] de la librairie sous l'arbitraire [illegible], conformément aux lois [illegible] par le gouvernement de [illegible]. Il fut conduit, d'autre part, [illegible] le parti légitimiste en défendant, [illegible] des chefs de l'extrême [illegible] du maréchal de Mac-Mahon [illegible] pour sept années, et en leur [illegible] sa circulaire du 12 avril 1873 « le [illegible] » de la résolution du [illegible], qui avait établi ses pouvoirs et [illegible] personnellement contribué à [illegible] quitta le ministère, le 16 mai 1874, [illegible] M. de Broglie. Il continua de [illegible] la droite dans toutes les questions [illegible] et religieuses et repoussa même [illegible] Wallon, ainsi que les lois constitutionnelles.

[illegible] par les votes de la majorité de l'Assemblée [illegible], lors des élections des sénateurs [illegible] M. Depeyre se présenta aux élections [illegible] de la Haute-Garonne, mais dans [illegible] département natal; soutenu à la fois [illegible] bonapartiste et par l'administration, [illegible] qu'au second tour de scrutin, par [illegible] électeurs. Il reprit sa place dans [illegible] la droite de la Chambre haute. Aux [illegible] janvier 1879, il échoua avec 145 [illegible]. En février 1877, il fut nommé [illegible] de l'Université catholique de Paris, [illegible] après sa condamnation, M. le [illegible].

[illegible] ([illegible]), littérateur français, né à Lille, [illegible] 1837, fit ses études au lycée de cette [illegible] un an en Angleterre. Dès cette [illegible] avait publié deux petits volumes de [illegible], poème héroï-comique (1854), et [illegible] (1855). En 1858, il fit jouer avec [illegible] le théâtre de Lille, la *Jalousie en par*[illegible] comédie en un acte, en prose. Depuis, [illegible] un nouveau recueil de poésies : les [illegible], *Gretchen* (1859, in-8); *Rosine Passemore*, roman (1861, in-18; 3e édit., 1865); les *Demi-Vertus*, nouvelles (1862, in-18); *Si jeunesse pouvait* (1863, in-18); *Windsor, le château, son histoire, etc., récits et souvenirs* (1863, in-8); *Contes accélérés* (1865, in-18); *Amours du Nord et du Midi* (1866, in-18), romans et aventures; *De Liège à Anvers en passant par la Hollande, journal d'un moraliste* (Lille, 1866, in-8); *le Va-et-vient* (1866, in-18); *En Autriche* (1869, in-18); *Eucharis* (1870, in-18); *la Fraynoise* (1871, in-18); *Reine Planterose* (1872, in-18); *Maurice Legrandier* (1872, in-18); *Contes de mon pays* (1874, in-18); *Mémoires de n'importe qui* (1875, in-18); *Comme nous sommes* (1876, in-18); *Nouvelles anciennes* (1876, in-18), etc. Il a aussi donné des articles de genre ou de critique, dans le *Moniteur universel*, *l'Illustration*, le *Monde illustré*, la *Revue de l'instruction publique*, *le Figaro*, etc.

DEPRETIS (Augustin), homme politique italien, né à Stradella (Piémont), en 1811, étudia le droit à l'Université de Turin et s'établit avocat dans sa ville natale. Il prit une part active à tous les efforts tentés par les patriotes italiens pour arriver à l'unité de leur pays, collabora à divers journaux et fut nommé, en 1849, gouverneur civil de Brescia. L'année suivante, il siégea à la Chambre de Piémont, sur les bancs de l'opposition. En 1861, Cavour le nomma prodictateur de la Sicile, et, en cette qualité, il y proclama la constitution italienne (3 août). Du 3 mai au mois de décembre 1862, il fit partie du cabinet Ratazzi, comme ministre des travaux publics, et rentra au ministère présidé par M. Ricasoli, le 20 juin 1866, d'abord comme ministre de la marine, puis des finances. A la chute de ce ministère il reprit son siège à la Chambre, s'occupa des affaires locales de son pays, et, après la mort de Ratazzi, devint le chef du parti de l'opposition. Lors de la chute du cabinet Minghetti, le 19 mars 1876, par suite d'un vote de méfiance de la Chambre, il fut chargé de composer un ministère; il prit le portefeuille des finances, avec la présidence du conseil et s'occupa immédiatement des réformes à introduire dans la loi sur l'impôt de la mouture. Sous son ministère, la création des ports francs, rejetée d'abord par le Sénat le 13 juillet 1876, fut adoptée le 26 du même mois; les processions et autres manifestations religieuses publiques furent interdites en dehors des églises; puis la dissolution de la Chambre des députés, le 7 octobre 1876, et les élections du 12 novembre suivant donnèrent au ministère une grande majorité; divers projets de lois furent adoptés : l'abolition de la contrainte par corps, l'impôt sur les sucres, la réorganisation de l'enseignement supérieur, etc. D'un autre côté, le projet de loi sur les abus des ministres des cultes, dans l'exercice de leurs fonctions, fut rejeté. Dans l'année qui suivit, M. Depretis éprouva deux fois et en sens contraire l'effet de l'instabilité des majorités parlementaires italiennes. Remplacé, comme chef de cabinet, par M. Cairoli, il se vit, au bout de quelques mois, appelé à le remplacer à son tour et à former un ministère où entrèrent dans certaines proportions les chefs des divers groupes de la Chambre des députés (15 décembre 1878). A la suite du rejet du projet de loi d'abolition d'impôt sur la mouture, M. Depretis donna sa démission, le 3 juillet 1879, avec tout le cabinet, et eut encore une fois M. Cairoli pour successeur.

DERBY (Edward-Henry SMITH-STANLEY, 15e comte DE), homme politique anglais, né le 21 juillet 1826, à Knowsley-Park, comté de Lancastre), est le fils aîné du comte de Derby, mort le 23 octobre 1869. En sortant de la grande École

de Rugby, il compléta ses études de la manière la plus brillante à l'Université de Cambridge (collège de la Trinité) et fit ensuite un long voyage en Amérique et aux Indes. Durant son absence il fut nommé député de Lynn-Regis (décembre 1848), bourg qui l'a réélu constamment jusqu'à son entrée à la Chambre haute, en 1869. Il fit, en 1850, son premier discours sur la question des sucres et repartit bientôt pour l'Orient, où il se trouvait encore lorsque lui arriva la nouvelle de sa nomination au sous-secrétariat des affaires étrangères dans le ministère passager, présidé par son père, de février à décembre 1852. En 1855, après la mort de sir W. Molesworth, il refusa de le remplacer au département des colonies, malgré l'invitation expresse de lord Palmerston; mais il fut ramené deux fois aux affaires par le retour de son père lui-même. Dans le cabinet formé par celui-ci, en mai 1868, il prit, en remplacement de lord Ellenborough, l'importante direction des affaires des Indes, et trois mois après, de l'administration nouvelle substituée à la Compagnie.

Secrétaire d'État des affaires étrangères, de juin 1866 à décembre 1868, il vit sa position grandir dans le cabinet, par suite de la maladie de son père, qu'il remplaça lors de sa retraite (février 1868), et partagea la direction des affaires avec M. Disraëli. Attaché à la politique de la paix, il contribua au règlement amiable des difficultés relatives au duché de Luxembourg, et fit ses efforts pour effacer les dissentiments de la Grande-Bretagne avec les États-Unis d'Amérique. Favorable à la réforme électorale, il se montra moins hostile qu'on n'eût pu le croire à la suppression de l'Église anglicane d'Irlande: il en contestait seulement l'opportunité. Par suite de la mort de son père, il passa dans la Chambre des lords, avec le titre de 15ᵉ comte de Derby. Quelques mois auparavant (1ᵉʳ avril 1869), il avait été installé recteur de l'Université de Glasgow.

A la Chambre des lords, lord Derby fit partie de l'opposition, et prit la parole dans diverses occasions, blâmant la conduite du gouvernement, dans les questions ouvrières et approuvant sa politique patiente et ferme à l'égard de l'Irlande. Après l'échec du ministère Gladstone aux élections générales, il reçut le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet Disraëli (février 1874). Il eut à faire face aux difficultés créées à la politique extérieure de l'Angleterre par les complications de la question d'Orient. Partisan déclaré du maintien de la paix européenne, il s'efforça de conserver à la lutte engagée entre la Serbie et la Turquie le caractère d'insurrection locale. Lorsque les atrocités produites de part et d'autre, au cours des hostilités, eurent particulièrement excité le sentiment public contre les Turcs, lord Derby se défendit de laisser prendre à l'Angleterre une attitude et un langage officiel pouvant engager sa responsabilité. Au moment où la Russie menaça d'entrer elle-même en scène dans le conflit oriental, le chef du Foreign-Office, entretint le plus longtemps possible l'espoir d'empêcher l'oppression de la Turquie par la politique russe; il rappela, dans ses déclarations à la Chambre des lords, comme dans ses dépêches, que le « Traité de Paris liait toujours les puissances contractantes », et il se refusait à admettre, au nom de l'article 2 de ce traité, une infraction à la garantie de l'indépendance et de l'intégrité de l'empire ottoman (juin 1876). Pendant toute la durée de la guerre, au milieu des alternatives de succès et de revers, qui devaient aboutir à l'écrasement de la Turquie, lord Derby parut plus préoccupé d'éviter une conflagration générale de l'Europe que de sauver la Turquie des mains de ses puissants adversaires, et, pendant que l'opinion publique en Angleterre [illegible], dans les meetings et les journaux, la [illegible] paix ou de guerre, il représentait au sein du cabinet Disraëli les tendances pacifiques [illegible] des aventures. Lorsque, enfin, une [illegible] plus hardie jeta l'Angleterre à son tour [illegible], et détermina l'envoi de la flotte devant Constantinople pour protéger les débris de la puissance ottomane contre les derniers coups des Russes, lord Derby refusa de s'associer à ces [illegible] donna sa démission de ministre des affaires étrangères, le 28 mars 1878. Un peu plus tard, [illegible] à expliquer devant la Chambre des lords [illegible] du pouvoir, il déclara qu'il avait quitté le ministère, parce qu'il s'était opposé à des projets [illegible] crets d'expédition militaire dans l'Inde et [illegible] solution d'occuper, avec ou sans l'agrément du sultan, l'île de Chypre et un port de la [illegible] marquis de Salisbury, son successeur aux affaires étrangères, opposa un démenti formel à cette déclaration, que lord Derby maintint [illegible] que les événements ultérieurs [illegible]

Lord Derby est membre du conseil privé, depuis 1858. On a remarqué que, ne [illegible] le goût traditionnel de sa famille pour le sport [illegible] vendu, à la mort de son père, ses [illegible] Il s'est spécialement occupé de questions [illegible] et administratives; il a encouragé l'[illegible] d'écoles professionnelles et de bibliothèques populaires et publié sur les questions d'actualité politiques ou religieuses un certain nombre de brochures qui ont excité l'attention. Marié, depuis le 9 juillet 1870, à la veuve du marquis de Salisbury qui avait cinq enfants de son premier mari, il n'a pas eu lui-même d'héritiers [illegible] et le successeur présomptif de son titre [illegible] frère Frédéric-Arthur Stanley. (Voy. [illegible])

DERENBOURG (Joseph), hébraïsant [illegible] membre de l'Institut, est né le [illegible] à Mayence, alors chef-lieu du département du Mont-Tonnerre. Son père, hébraïsant [illegible] l'initia de bonne heure à ses études et le [illegible] vre les cours de l'école talmudique [illegible] de Mayence. Après avoir fréquenté les universités de Giessen et de Bonn, il fut reçu docteur en philosophie à la première de ces universités (1834), et se chargea d'une éducation [illegible] à Amsterdam. Il vint en 1839 à Paris et [illegible] leçons de MM. Quatremère, Reinaud et [illegible] de Perceval. Attaché en 1852, en qualité de correcteur, à l'Imprimerie nationale, il devint en 1856 correcteur spécial des textes orientaux. Le 22 décembre 1871, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de son ancien maître, M. Caussin de Perceval, et en 1877 nommé, avec le [illegible] directeur adjoint, professeur d'hébreu [illegible] et talmudique à l'École pratique des hautes études. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre une collaboration très active au [illegible] *scientifique de la théologie juive* et [illegible] *juive scientifique et pratique*, fondés par A. Geiger, on doit à M. Derenbourg une édition des *Fables* de Lokman (Berlin, 1846), avec une introduction sur l'origine chrétienne de ces fables; une seconde édition, en collaboration avec M. Reinaud, des *Séances de Hariri* [illegible] *Essai sur l'histoire de la Palestine*, d'après les talmuds et les autres écrits rabbiniques [illegible] in-8); une série d'articles plus ou moins [illegible] dans le *Journal asiatique*, la *Revue* [illegible] et le recueil de l'École des hautes études.

DERENBOURG (Hartwig), hébraïsant [illegible] fils du précédent, né à Paris le 17 juin [illegible] reçu licencié ès lettres en 1863, [illegible]

[illegible] M. Reinaud et passa ses examens de [illegible] à l'Université de Goettingue [illegible] sous M. Ewald (1866). Em[illegible] département des manuscrits de la Bi[illegible] de 1868 à 1870. Il fut ensuite [illegible] de grammaire arabe à l'École [illegible] (1875), et nommé pro[illegible] arabe littéral (12 avril 1879).

[illegible] thèses de doctorat : *De Plurali[illegible] arabicæ et æthiopicæ* et *Sur les [illegible] arabe*, M. H. Derenbourg a [illegible] *de Nabiga Dhobyanî*, texte [illegible] et introduction (1869, in-8) ; [illegible] *grammaire arabe* (1869-73, 2 part. [illegible] avec M. Jules Soury l'*Histoire [illegible] Testament* de Th. Nœldeke [illegible] à la *Revue critique*.

[illegible] (Paul), littérateur français, né à [illegible], est le neveu de M. Emile Augier. [illegible] ses études de droit quand la [illegible] éclata ; engagé volontaire dans un [illegible] à pied, il fut blessé à Sedan [illegible] la Belgique. Il a été depuis promu [illegible] de la Légion d'honneur.

[illegible] volume de poésies, *les Chants [illegible]* (1872, in-32 ; nombreuses éditions), [illegible] *Nouveaux chants d'un soldat* [illegible] sa réputation : quelques[illegible], récitées dans les salons et [illegible], devinrent populaires ; [illegible] avait déjà donné un drame en [illegible] acte, 1869) au Théâtre-[illegible] à l'Odéon un drame [illegible] vers, *l'Hetman* (février 1877) [illegible] personnelle de l'auteur et [illegible] patriotiques un bruyant, mais [illegible]

[illegible] (Louis-Laurent), lithographe fran[illegible], en 1797, étudia d'abord l'aqua[illegible], le dessin architectural sous [illegible]. dès 1812, une série de sujets, [illegible]. Il cultiva un des premiers [illegible] la lithographie. Ses principaux tra[illegible] d'albums et de collections impor[illegible] *du sacre* (1826), les *Voyages [illegible]* baron Taylor, le *Voyage au Bré[illegible]* de Dresde. Citons parmi le petit [illegible] qu'il a exposées : les *Princi[illegible] de France*, *Vues prises sur les bords [illegible]*, *Arcade du château de Sarcus*, à [illegible] (1861), une *Vue de Lausanne* (1863), [illegible] *de Cluny*, *Chemin creux près [illegible]* un tableau représentant une *Vue [illegible]* et une lithographie, *la Fon[illegible]* (1866) ; une *Vue de Berne* [illegible] comme lithographe, [illegible] en 1836 et un rappel en 1861.

[illegible]-pacha, général et diplomate ottoman, [illegible] l'hégire (1817), à Eyoub, faubourg [illegible], où son père exerçait les fonc[illegible] et d'instituteur primaire, entra à [illegible] ans à l'École préparatoire du gé[illegible] instituée par le sultan Mah[illegible] des jeunes Ottomans envoyés en [illegible] ce monarque pour y faire des études [illegible]. Il passa plusieurs années en An[illegible] à Paris, où il suivit de 1839 à 1842 [illegible] de l'École des mines. A son retour en [illegible] nommé ingénieur en chef des mi[illegible] et d'Argana, en Asie Mineure, puis [illegible] de chimie et de physique à l'École mi[illegible] de Constantinople, et bientôt après direc[illegible] École, avec le grade de général [illegible]. Promu général de division en 1849, il fut nommé commissaire ottoman pour la délimitation des frontières turco-persanes. Au retour de cette mission qui dura près de quatre ans, Dervich fut envoyé dans les Principautés (1854), en qualité de plénipotentiaire, pour réinstaller les hospodars Stirbey et Ghika (voy. ces noms). Nommé l'année suivante commandant supérieur de toutes les Écoles militaires de l'empire, il fut délégué par la Porte, au commencement de 1856, pour assister au grand conseil de guerre qui devait se réunir à Paris. Après le traité du 30 mars, il fut nommé commissaire de la Porte pour la rectification des frontières de la Bessarabie. Lorsque le nouveau sultan, Abd-ul-Aziz, crée en Turquie une administration spéciale des mines et forêts, il en confia la direction à Dervich-pacha (août 1861). L'année suivante, celui-ci prit part aux opérations militaires qui eurent lieu dans le Montenegro, et, de concert avec Husein-pacha, il força, par une suite de combats partiels, le prince Nicolas et son père Mirko à signer la paix de Scutari (août 1862). En février 1866, il fut envoyé en Syrie comme commissaire extraordinaire chargé de la pacification du Liban.

DESAINS (Quentin-Paul), physicien français, membre de l'Institut, né à Saint-Quentin (Aisne), le 12 juillet 1817, fit ses études au collège Louis-le-Grand, et fut admis en 1835 à l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collège de Caen, au collège Stanislas, enfin au collège Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854. Il a été élu membre de l'Académie des sciences le 12 mai 1873, en remplacement de Babinet. Décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1860, il a été promu officier le 7 août 1870.

On doit à M. Desains, en collaboration avec M. de La Provostaye, un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation des rayons calorifiques, la chaleur latente de la vapeur d'eau. Il est auteur d'un *Traité de physique* (1855-1859, 2 vol. in-18), et du *Rapport sur les progrès de la théorie de la chaleur* (1868, gr. in-8).

DESARBRES (Nérée), vaudevilliste français, né à Villefranche, le 12 février 1822, a collaboré à de nombreux vaudevilles et librettos d'opérettes, dont quelques-uns ont été joués avec succès : *Madame Diogène*, *Deux femmes en gage* (1854), *Madame est de retour*, *Un banquier comme il y en a peu*, *la Maîtresse du mari* (1855), *Un cœur qui parle*, *le Nid d'amour* (1856), *X....* (1858), *Deux hommes pour un placard* (1860), *la Servante à Nicolas* (Bouffes-Parisiens, 1861), *les Mémoires de Fanchette*, opéra comique en un acte (1866); *Un Homme à la mer*, vaudeville en un acte (Variétés, 1866) ; *les Oreilles de Midas*, opérette (Fantaisies-Parisiennes, 1866), etc. M. N. Desarbres devint, en juin 1856, secrétaire de l'administration de l'Opéra, et il publia, grâce à cette position : *Sept ans à l'Opéra, souvenirs anecdotiques d'un secrétaire particulier* (1864, in-18) ; et *Deux siècles à l'Opéra* (1868, in-18). — Il est mort le 16 juillet 1872.

DESBAROLLES (Adolphe), artiste peintre et littérateur français, est né à Paris le 4 fructidor an IX (22 août 1801). Il alla compléter ses études en Allemagne, où il resta trois ans. Rentré en France, il cultiva à la fois les lettres et la peinture, et il exposa au Salon, à partir de 1849, quelques tableaux de genre et de paysage. Il ac-

compagna Alexandre Dumas dans son voyage en Espagne, à l'occasion du mariage du duc de Montpensier, et dans ses excursions sur le littoral africain à bord du *Véloce*. M. Desbarolles s'est fait un nom en s'occupant de chiromancie; il prétendit faire de la divination par la main une véritable science ayant pour base la physiologie elle-même. Il a soutenu ses idées dans des publications, des conférences publiques ou des réunions de sociétés savantes.

Le principal livre du nouveau chiromancien est intitulé : *les Mystères de la main révélés et expliqués*, art de connaître la vie, le caractère, les aptitudes, la destinée de chacun, d'après la seule inspection des mains (1859, in-18; 13e édit. 1876). Au même ordre d'idées se rapportent le *Caractère allemand expliqué par la physiologie* (1866, in-18), *les Mystères de l'écriture* (1872), avec l'abbé J. H. Michon, etc. M. Desbarrolles, publié en outre : *les Deux artistes en Espagne* (1855, in-4, illustré; 1865, in-18); *Voyage d'un artiste en Suisse à 3 fr. 50 c. par jour* (1861, in-18; 3e édit. 1864), etc. Il fit paraître, en 1865, un *Almanach de la main* et fonda, en juin 1869, un *Journal de chiromancie*.

DESBONS (Anatole), homme politique français, député, né à Ju-Belloc (Gers), le 20 juin 1834, s'occupa d'agriculture, spécialement de l'élevage des chevaux. Sans antécédents politiques, il se présenta aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et fut élu représentant des Hautes-Pyrénées, le troisième sur cinq, par 30 191 voix. Républicain modéré, il prit place au centre gauche et vota dans la plupart des questions politiques avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. A la séparation de l'Assemblée nationale, il déclara se retirer de la vie politique pour se consacrer entièrement à l'agriculture. Cependant, après l'acte du 16 mai 1877, il accepta la candidature dans la 2e circonscription de Tarbes, aux élections du 14 octobre, et échoua, avec 5674 voix, contre 6375 obtenues par le candidat officiel, M. Darnaudat, député sortant. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, les deux concurrents se retrouvèrent en présence le 2 février 1879, et M. Desbons l'emporta avec 7124 contre 4327 obtenues par M. Darnaudat.

DESBUISSON (Prosper), architecte français, né à Lacapelle (Aisne), le 19 juillet 1816, vint étudier à Paris sous la direction d'Achille Leclère, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix en 1842, et le grand prix en 1844; le sujet du concours était un *Palais pour l'Académie de Paris*. Pendant son séjour en Italie et en Grèce, il envoya une remarquable étude des *Propylées d'Athènes*, composée de sept dessins qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Il a été attaché comme sous-inspecteur, en 1852, au palais de Saint-Cloud, et en 1867 comme architecte au palais de Fontainebleau.

DESCAMPS (Albert-Bernard), député français, né à Lectoure (Gers), le 13 octobre 1833, descend du conventionnel de ce nom. Maire de sa ville natale, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876 dans l'arrondissement de Lectoure, comme candidat républicain. Il fut élu par 6465 voix contre 5417 données à M. de Lagrange, ancien député sous l'Empire; cette élection fut le premier succès des républicains dans le département du Gers. M. Descamps prit place sur les bancs de la majorité et se fit inscrire dans le groupe de la gauche républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, et la commission de recensement des votes proclama élu son concurrent M. de Lagrange, candidat officiel et bonapartiste; mais il fut constaté qu'un certain nombre de bulletins portant son nom, sur ceux de son concurrent, lui furent indûment retirés : la Chambre, lors de la vérification des pouvoirs, les lui restitua et le déclara élu par 6546 voix contre 6503 attribuées à M. de Lagrange. M. Descamps, qui représentait le canton de Lectoure au conseil général du Gers, donna sa démission de conseiller, au mois d'octobre 1878, à l'approche des élections sénatoriales.

DESCHAMPS (Frédéric), avocat et homme politique français, né à Rouen, vers 1806, se fit inscrire au barreau de cette ville en 1829, acquit rapidement une position distinguée comme avocat et fut plusieurs fois bâtonnier. Dévoué, sous Louis-Philippe, à l'opposition radicale, il soutenait, dans les élections, la politique d'abstention. A la révolution de 1848, il se mit à la tête de la Commission qui prit en mains l'administration provisoire de la ville et du département, et fut investi, dès le 26 février, des fonctions de commissaire général. Son administration fut active et régulière : il assura le respect des propriétés et des personnes; et, de concert avec MM. Lebleur-Villiers, maire de Rouen, et Senard, procureur général, il s'efforça pendant deux mois de contenir les impatiences d'une nombreuse population ouvrière ou les regrets de la bourgeoisie. A la suite des sanglantes journées des 27 et 28 avril, qu'il n'avait pu prévenir, il rentra dans la vie privée et reprit sa place au barreau où il conserva une grande réputation. Il se rallia depuis au gouvernement impérial, fut nommé conseiller général de la Seine-Inférieure et décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Rouen, le 7 décembre 1875.

M. F. Deschamps a écrit quelques vers faciles et quelques essais littéraires en prose, entre autres : *Bohême en Normandie* (Rouen, 18..), scènes dialoguées; *la Vendéenne* (ibid., 18..), grand opéra; *Monsieur Lombard ou J'ai bien le temps* (1861, in-18), *les Deux millionnaires*, comédie (1862, in-18); *le Testament du mari* (18.., in-18), *Sœur Isabelle*, drame en 5 actes (18.., in-18), etc.

DESCHAMPS (Émile), poète français, né le 20 février 1791, à Bourges, vint terminer ses études à Paris sous les yeux des gens de lettres dont son père était l'ami. En 1812, il composa une ode patriotique, *la Paix conquise*, qui fut remarquée par Napoléon. Il entra, à cette époque, dans l'administration des domaines, où son père occupait un emploi élevé. Au retour des Bourbons, il fut inquiété par la police pour avoir travaillé aux fortifications de Vincennes et offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Daumesnil. Il se vengea, en poète, par une chanson. En 1818 commença vraiment sa carrière littéraire : il fit jouer, avec son compatriote H. de Latouche, deux comédies : *Selmours de Flo...* et *le Tour de faveur* (1818), qui eut plus de ... représentations et fournit depuis à Casimir Delavigne l'idée des *Comédiens*.

Bientôt s'engagea la lutte des classiques et des romantiques. Enrôlé au premier rang des novateurs, M. Ém. Deschamps fonda et rédigea la *Muse française*, avec V. Hugo, de Vigny, Soumet, dier, etc. Il y inséra plusieurs morceaux de poésie dont on loua la grâce, et des articles littéraires

[illegible], après le *Jeune moraliste*, ont été [illegible] en 18[illegible] sous ce titre : *le Jeune moraliste* du [illegible] siècle. Ses *Études françaises et étrangères* parurent en 1829. On y remarqua surtout la traduction de la *Cloche* de Schiller, et la pièce des [illegible] *lyrique*.

[illegible] Deschamps a rendu son nom populaire [illegible] foule de revues et de recueils, [illegible] et des écrits très favorablement accueillis du public, tels que : *Appartement à louer*; [illegible] *Invalides*; *Paul René*; *Mes* [illegible], etc. Il a donné à tous les journaux des [illegible] de critique littéraire et même d'archéologie, des tableaux de mœurs. Il a fait aussi, pour les livres d'autrui, beaucoup de préfaces.

[illegible], opéra anonyme en prose, [illegible] *Stradella*, écrit pour Niedermeyer, un grand nombre de ses compositions [illegible] mises en musique par les maîtres [illegible], Rossini, Bellini, la Malibran, etc. En 18[illegible], il traduisit avec M. H. Blaze le *Don Juan* [illegible], et l'on dit qu'il travailla avec [illegible] des *Huguenots*.

[illegible] ouvrages dont nous avons déjà parlé, [illegible] encore la traduction poétique de *Roméo et Juliette* (18[illegible]) et de *Macbeth* (1844) : ces [illegible], avec la préface et les commentaires, [illegible] le premier volume de l'édition de ses *Œuvres* commencée en 1844 et restée inachevée. Depuis, il n'a guère produit, à part ses [illegible] (1852), que des pièces de vers [illegible] notamment à l'occasion de la [illegible] impérial. — Retiré à Versailles [illegible] complètement aveugle, il y est [illegible] 18[illegible]. Il avait été décoré le 28 octobre 18[illegible], [illegible] après sa nomination comme [illegible] finances. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée en 6 volumes [illegible].

DESCHAMPS (Pierre-Charles-Ernest), bibliographe [illegible], né à Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise) le [illegible] 18[illegible], fit ses études au lycée [illegible], de 1845 à 1854, rédacteur en chef de la *Gazette musicale*; puis il remplit les fonctions de bibliothécaire de M. Félix Solar et [illegible] la publication du catalogue de la splendide et [illegible] collection rassemblée par ce financier. M. Deschamps, qui avait refusé, en [illegible] la croix de la Légion d'honneur pour [illegible] pendant les journées de juin, a reçu [illegible] de Paris la médaille décernée aux [illegible] il avait fait partie.

[illegible] travaux sont : *Notice biographique* [illegible] *sur Gabriel Peignot* (1857, [illegible] *bibliographique sur Cicéron* (1860, [illegible] *Dictionnaire de géographie à l'usage du* [illegible] *et l'amateur de livres* (1868, in-8), [illegible] signé *un Bibliophile*, et par [illegible] à la rédaction d'un *Supplément* [illegible] *libraire*, publié avec le concours [illegible] (1876, tome I).

DESCHAMPS DE PAS (Louis-François-Joseph), [illegible] archéologue français, né à Saint-[illegible] 1816, entra à l'École polytechnique [illegible], d'où il passa à celle des ponts et [illegible] ingénieur de 1^re^ classe en 1855, il fut [illegible] des travaux du chemin de [illegible], puis devint ingénieur en chef du [illegible] Pas-de-Calais. Il a été admis à la [illegible] d'histoire de la langue [illegible] France; il a été élu correspondant [illegible] inscriptions, le 8 décembre 1871. [illegible] de la Légion d'honneur.

[illegible] de Pas a publié sur l'archéologie [illegible] Saint-Omer des travaux importants, entre autres : ***Essai sur le pavage des églises antérieurement au XV^e^ siècle*** (1852, in-4); ***Orfèvrerie du XIII^e^ siècle*** (1853, in-4); ***Sceaux des comtes d'Artois*** (1857, in-8); ***Orfèvrerie du moyen âge*** (1858, in-4); ***Histoire sigillaire de Saint-Omer*** (1861, in-4); ***Essai sur l'histoire monétaire des comtes de Flandre de la maison de Bourgogne*** (1863, in-8).

DESCHANEL (Émile-Augustin-Étienne MARTIN-), publiciste français, député, né à Paris, le 14 novembre 1819, fit de brillantes études au collège Louis-le-Grand et fut, de 1839 à 1842, élève de l'École normale. Nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au collège de Bourges, il revint bientôt professer la même classe à Paris, où il fut en outre chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. Il écrivit successivement dans la *Revue indépendante*, la *Revue des Deux Mondes* et le *National*. Après avoir inséré dans *la Liberté de penser* quelques articles remarquables de critique littéraire, entre autres de spirituelles études sur Aristophane, il donna dans le même recueil des essais de politique et de philosophie sociale; ceux intitulés *Catholicisme et Socialisme* (1850, in-8) le firent citer devant le conseil de l'instruction publique, qui, malgré une éloquente défense, le suspendit de ses doubles fonctions. Il se jeta tout entier dans la presse républicaine. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté, détenu quelque temps, puis éloigné de France. Réfugié à Bruxelles, il y fit des cours de littérature qui furent très suivis. Rentré en France en 1859, il devint un des rédacteurs du *Journal des Débats*, auquel il fournit une revue de quinzaine, puis du *National* de 1869. Il fut un des fondateurs des cours publics libres de la rue de la Paix, qui furent l'origine et le type de tant d'autres cours. Il eut là, comme partout, les plus grands succès de causerie littéraire.

Aux élections générales du 20 février 1876, M. Deschanel se présenta dans la Seine, pour la circonscription de Courbevoie, contre de nombreux concurrents, MM. Edm. Magnier, directeur de l'*Événement*, Ch. Quentin, Lesage, Raoul Duval, etc., et n'obtint, au premier tour de scrutin, que 2660 voix sur 8000 votants. Il fut élu, au second tour, par 3911. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 6227 voix. M. Deschanel a pris plusieurs fois et non sans succès la parole à la Chambre; puis dans une foule de réunions politiques et de solennités populaires, il a retrouvé au service des idées républicaines tout le succès de ses conférences littéraires.

M. Deschanel a publié : *les Courtisanes de la Grèce* (1854, in-32), plusieurs petits volumes composés d'extraits de divers auteurs et de remarques personnelles : *le Mal qu'on a dit des femmes*, *le Bien qu'on a dit des femmes*, *le Mal qu'on a dit de l'amour*, *le Bien qu'on a dit de l'amour*, *le Bien et le Mal qu'on a dit des enfants* (Paris et Bruxelles, 1855-1858, in-32); *Histoire de la conversation* (1858, in-32); *la Vie des comédiens* (1860, in-18); *Causeries de quinzaine* (1861, in-18), recueil d'articles de journaux; *Christophe Colomb* (1861, in-18), publié d'abord dans le *Journal des Débats*; *A pied et en wagon* (1862, in-18), autre recueil d'articles; *Physiologie des écrivains et des artistes, ou Essai de critique naturelle* (1864, in-18), tableau systématique des influences qui agissent sur les œuvres d'esprit : *Études sur Aristophane* (1867, in-18), ouvrage de critique approfondie, où l'auteur a repris et développé les meilleures de ses an-

ciennes études de *la Liberté de penser; A bâtons rompus* (1868, in-18), mélanges moraux et littéraires; *Annuaire des conférences* (1869, in-18), etc. M. Deschanel a écrit pendant assez longtemps dans le feuilleton de *l'Indépendance belge*, sous la signature de ΔΕΣ.

DES CLOIZEAUX (Alfred-Louis-Olivier Legrand), minéralogiste français, membre de l'Institut, est né à Beauvais, le 17 octobre 1817. Après avoir achevé ses études, il fit plusieurs voyages scientifiques en Allemagne, en Russie, dans les pays scandinaves et en Islande, où il assista à l'éruption de l'Hécla en 1845. Répétiteur à l'École des arts et manufactures, il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure en 1858 et passa, au mois de mars 1876, au Muséum d'histoire naturelle, comme professeur de minéralogie. M. Des Cloizeaux, qui s'est placé au rang des premiers minéralogistes contemporains par ses belles recherches sur la cristallographie, a été élu membre de l'Académie des sciences, le 15 novembre 1869, en remplacement du vicomte d'Archiac; il fait également partie de la Société royale de Londres et des principales académies de l'Europe. Il a été l'un des quatre Français auxquels l'Université hollandaise de Leyde accorda le titre honorifique de docteur en philosophie, lors de la célébration de son centenaire (février 1875). Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1863, il est commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie.

On a de M. Des Cloizeaux les ouvrages suivants : *Mémoire sur la cristallisation et la structure intérieure du quartz* (1855, in-8); *de l'Emploi des propriétés optiques biréfringentes en minéralogie* (1857, in-4); *Leçons de cristallographie professées à l'École normale* (1861, in-4); *Manuel de minéralogie* (1862, t. I, in-8, 52 pl.); *Nouvelles recherches sur les propriétés optiques des cristaux naturels ou artificiels* (1867, in-4). Parmi ses nombreux Mémoires publiés dans *les Annales des Mines* ou *les Annales de physique et de chimie* nous citerons : *Sur la hauteur de l'Hécla et sur l'éruption qui a eu lieu en* 1845 (1846); *Observations minéralogiques faites en Islande pendant l'été* 1845 (même année); *Observations physiques et géologiques sur les principaux geysers d'Islande* (1847).

DESCOURS (Laurent), ancien député français, est né à Lyon, le 20 janvier 1814. Syndic des agents de change de Lyon et membre du Conseil général pour le canton de Mornant, il fut nommé député au Corps législatif, en 1857, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription du Rhône, et réélu, au même titre, en 1863, par 11 578 voix sur 16 077 votants; puis, en 1869, par 11 440 voix sur 18 765 votants. M. Descours a été promu officier de la Légion d'honneur le 8 août 1862 et commandeur au 15 août 1869.

DESCURET (Jean-Baptiste-Félix), médecin français, né à Chalon-sur-Saône, le 5 juin 1795, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1818, avec une thèse latine intitulée : *Dissertatio medica de studii commodis et incommodis*. Il a été médecin du bureau de bienfaisance du XIIe arrondissement et fait chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1846. — Il est mort à Châtillon-d'Azergues (Rhône), le 27 novembre 1872.

On a de lui : *la Médecine des passions, ou les Passions considérées dans leurs rapports avec les maladies, les lois et la religion* (1841, 2e édit. 1843); *Théorie morale du goût* (1847); *les Merveilles du corps humain* (1856), servant d'introduction aux deux ouvrages précédents. Il a édité, dans la collection Lemaire, le volume de *Cornelius Nepos* (1821).

DES ESSARTS (Alfred-Stanislas Langlois), littérateur français, né le 9 août 1814, à Passy (Seine), fit avec distinction ses études au collège Henri IV, et publia, dès 1830, quelques poésies, entre autres *le Donjon de Vincennes*; puis il donna des articles à *la France littéraire*. Plus tard il fut chargé, à *l'Écho français*, de la critique littéraire et artistique et de la direction du feuilleton (1836-1846). Des prix et des mentions honorables lui furent décernés par l'Académie française, dans divers concours de poésie (*la Civilisation chrétienne en Orient*, 1841; *le Monument de Molière*, 1843). M. Desessarts devint, en 1846, sous-bibliothécaire et, en 1873, conservateur adjoint à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Sa femme, Mme Anna des Essarts, morte en 1846, s'est aussi fait connaître dans les lettres.

On a de lui : *Une Perle dans la mer* (1 vol. in-8, 1841); *le Lord bohémien* (2 vol. in-8, 1841); *Sous les ombrages* (grand in-8 avec figures, [illegible]); *les Chants de la jeunesse* (in-12, 1846), poésies; *l'Univers illustré* (grand in-8 avec figures, [illegible] 2e édit., 1855-1856); *la Comédie du monde* ([illegible] 1850), roman en vers; *les Hommes de la guerre d'Orient* (in-12, 1855); *François de Médicis*, *le Tour du cadran*, *Neuf peintres célèbres* ([illegible]); *Lectures d'hiver* (1859); *la Gerbe* (1860, in-18); *Récits historiques* (1860, in-18); *les Deux* [illegible] (1861, in-18); *les Célébrités françaises* ([illegible] in-8, avec gravures); *Contes Pompadour* ([illegible] in-18); *les Fêtes de nos pères* (1862, in-18); [illegible] *entin, ou la Femme du mousse* (1863, in-18); *Souffrir, c'est vaincre*, avec une introduction par le fils de l'auteur, M. Emmanuel des Essarts; *Champ de roses, récit de village* (1864, in-18); *Marthe*, roman (1865, in-8); *le Marquis de* [illegible]*quefeuille* (1868, in-18); *les Masques d'or* ([illegible] in-18); *l'Enfant volé* (même année, 1 vol. in-18); *Récits légendaires* (1871, in-8); *la Gerbe d'*[illegible] (1875, in-18), etc. M. Alfr. Des Essarts a [illegible] donné, dans les publications des Sociétés de Saint-Augustin et de Saint-Victor (1852-1856), de [illegible] livres d'éducation sur l'histoire et la [illegible] a fait jouer plusieurs pièces de théâtre, [illegible]ment, au Théâtre-Français, *la Ligue des* [illegible] (1849), comédie en vers.

DES ESSARTS (Emmanuel-Adolphe [illegible]), poète et littérateur français, fils du précédent, [illegible] à Paris le 5 février 1839, fit de brillantes [illegible] au lycée Henri IV, entra à l'École normale [illegible] 1858 et fut reçu agrégé des lettres en [illegible]. Après avoir enseigné la rhétorique à Moulins, [illegible] Nîmes et Nancy, il soutint en 1871 [illegible] de doctorat ès lettres et fut, la même [illegible] nommé professeur de littérature française [illegible] Faculté des lettres de Dijon, d'où il passa [illegible] mêmes fonctions, à celle de Clermont-[illegible]

Outre ses deux thèses : *Du Type d'Hercule dans la littérature grecque*, et *De Veterum poetarum Græcia, tum Homeri apud Miltonem* [illegible] M. Emm. des Essarts a publié deux recueils de poésie : *Poésies parisiennes* (1862, in-18); *Élévations* (1864, in-8, nouvelle éd. [illegible] corrigée, 1875, in-18); puis *les Voyages de l'*[illegible] réunion d'articles critiques (1869, in-18); [illegible] *de la poésie lyrique en France au* [illegible] (1873, in-8); *les Prédécesseurs de M*[illegible] in-8); *Du Génie de Chateaubriand* ([illegible]); *Poèmes de la Révolution* (1879, in-18), [illegible]

DESGOFFE (Alexandre), peintre français, [illegible] à Paris, le 2 mars 1805, étudia sous M. [illegible]

[illegible] à l'Exposition de 1834, par un *Site près d'Arlesse*. De 1837 à 1842, il parcourut l'Italie, [illegible] aux Salons : *Argus gardant le [illegible] et le lion de Némée*, paysages historiques; *les [illegible] de Naples*, *la Campagne de Rome* [illegible] *la nymphe Égérie*. Depuis son retour, [illegible] les plaines ou les vallées [illegible] : *le Lac d'Albano*, *les Baigneuses*, [illegible], *la Méditation*, *le Soir*, *le Cyclope*, [illegible] par le musée de Lyon; *Narcisse à la fontaine*, [illegible] à la ville de Semur; *Oreste et les Euménides*, *Paysage d'Hyères*, *Vue de Provins*, [illegible] (1849), exposés de [illegible] en 1855; *le Christ aux Oliviers*, commandé par le ministre d'État; *l'Écueil*, *le Sommeil* [illegible]; *le Martyre de saint Maurice*, [illegible], *Environs de Naples* (1859); [illegible] *ses frères*, *Danse de faunes*, [illegible], un *Chemin à Montmorency* [illegible] *de Jésus-Christ*, *Souvenir de* [illegible] (1863); *les Fureurs d'Oreste*, [illegible] déjà paru au Salon de 1857, et [illegible], à l'Exposition universelle de [illegible] *près d'Antibes* (1868). On lui doit en [illegible] d'histoire et des sujets religieux [illegible] : *Sainte Marguerite*, destiné [illegible] de Dijon (1845); *Saint Pierre* [illegible] *guérissant les aveugles de Jéricho* [illegible] à la cire et à l'huile pour Saint-[illegible]. La ville de Paris lui [illegible] les chapelles baptismales de cette [illegible] de Saint-Pierre du Gros-Caillou; [illegible] la galerie des Paysages à l'hôtel [illegible] 1853, les *Feuillages* du vestibule de la [illegible] Sainte-Geneviève. Il [illegible] des peintures dans la salle [illegible] impériale. Cet artiste [illegible] en 1842, deux secondes [illegible] en 1845, et la décoration [illegible].

DESGOFFE (Blaise-Alexandre), peintre français, [illegible], né à Paris, le 17 janvier [illegible] de Flandrin, et de M. Hou-[illegible] a exposé aux Salons : *Une partie* [illegible] *dans un atelier*, *deux Coupes* [illegible], *XVIe et XVIIe siècles* (1857); [illegible] *sur piédestal d'émail*, *XVIe siècle*; [illegible] *onyx*, *XVIe siècle*, *et tapis* [illegible] séries de *Coupes*, *Vases*, [illegible], etc. (1861 et 1863), tirés [illegible] des collections du Louvre; *Fruits* [illegible]; *Statuette de marbre*, *terre gravé* [illegible]; *Fleurs et fruits au pied d'un* [illegible] (1866); *Fruits, fleurs et bijoux*, [illegible] de 1867; *Fruits et bijoux* [illegible] *de Déjanire*, *Gibier*, *Ré-*[illegible] (1869); *Cristal de roche*, *Agate* [illegible] *sur un tapis de velours* [illegible] *d'Henri IV* (1872); *Cristal de* [illegible], *Porcelaines de Saxe et autres*, [illegible] (1874); *Thé dans une chambre* [illegible] *vieux poirier* (1876); *le Casque et* [illegible] *de Charles IX*, etc. (1877); *Vase en* [illegible], etc. (1878). M. Blaise Desgoffe, [illegible] et miniature ont eu souvent [illegible] succès de curiosité auprès du [illegible] une 3e médaille (nature morte) [illegible] médaille en 1863.

DESHAYES (Gérard-Paul), naturaliste français, [illegible], le 13 mai 1795, et fils d'un professeur [illegible] de la même ville, fit ses [illegible], vint à Paris en 1819, et [illegible] les coquilles fossiles. Il [illegible] partie de plusieurs commissions scientifiques, [illegible] de celle de l'Algérie. Il obtint une chaire au Muséum. Membre de la Société géologique, il l'a plusieurs fois présidée. M. Deshayes a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1837. — Il est mort à Boran (Oise), le 9 juin 1875.

On lui doit : *Description des coquillages fossiles des environs de Paris* (1824-1837, 3 vol. in-4, avec planches); *Traité élémentaire de conchyliologie, avec l'application de cette science à la géognosie* (1839-1857, 2 vol., avec planches); *Description des animaux sans vertèbres découverts dans le bassin de Paris* (1856-1867, 50 liv. in-4, avec planches). Il a revu, avec M. Milne-Edwards, l'*Histoire des animaux sans vertèbres*, de Lamarck (1836-1846, 11 vol. in-8), continué l'*Histoire des mollusques terrestres et fluviatiles, etc.*, de Férussac (1838-1851, grand in-4), et publié de nombreux *Mémoires*, à part ou dans les journaux et recueils scientifiques.

DESJARDINS (Abel), historien français, né à Paris, en 1814, fut reçu agrégé d'histoire en 1843 et docteur en 1844, avec une thèse sur *l'Empereur Julien*, remarquée pour son indépendante impartialité. D'abord professeur au collège d'Angers, il passa à la Faculté de Dijon (1847), puis à celles de Caen (1856) et de Douai (1857), où il est en outre doyen de la Faculté des lettres. En 1852 et 1855, il fut chargé de deux missions historiques en Italie. Il a été élu correspondant de l'Institut le 27 décembre 1878. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1854, il a été promu officier le 8 août 1867.

On a de lui : *Études sur saint Bernard* (1849, in-18); *Vie de Jeanne d'Arc, d'après les documents nouvellement publiés* (1854, in-18); *l'Esclavage dans l'antiquité* (1857, in-8); le recueil des papiers relatifs aux rapports diplomatiques de la France et de la Toscane (XVe et XVIe siècles), dans la collection des *Documents inédits* pour servir à l'histoire de France (1859, t. Ier); *Charles IX, Deux années de règne* 1570-1572 (1874, in-8); *Une Congrégation générale des cardinaux en* 1595 (1875, in-8), etc.

DESJARDINS (Ernest), professeur et historien français, membre de l'Institut, frère du précédent, né à Noisy-sur-Oise, le 30 septembre 1823, entra dans l'enseignement, et professa l'histoire à Angers, à Dijon, à Alençon, à Mâcon, au lycée Bonaparte. En 1861, il fut nommé maître d'une conférence de géographie à l'École normale. Il exécuta trois voyages en Italie, dont un avec mission du gouvernement (1852-1858), et un voyage en Égypte. Il se fit remarquer par diverses découvertes sur des points d'histoire et d'archéologie topographiques, et prit part aux débats scientifiques de quelque importance. Membre de la Société centrale de géographie, il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. d'Avezac le 19 mars 1875. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On lui doit : *Atlas de géographie ancienne de l'Italie* (1852); *De Tabulis alimentariis*, et *Sur la Topographie du Latium* (1854) thèses; *Voyage d'Horace à Brindes* (1855); *Parme, les antiquités, le Corrége, etc.* (1856); *le Pérou avant la conquête espagnole* (1858); *le Grand Corneille historien* (1861, in-8 et in-12), publié d'abord dans le *Moniteur*; *Notice sur le Musée Napoléon III et promenade dans les galeries* (1862, in-18); *Du Patriotisme dans les arts* (1862, in-8); *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône* (1867, in-4), qui a obtenu une 3e médaille de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *les Juifs de Moldavie* (1867, in-8); *Géographie historique et administrative de la Gaule* (1870-78, t. I-II, in-8); *Acta*

Musei nationalis Hungarici (1873, in-folio; 55 planches); *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai et du musée de Douai* (1874, in-8, 24 pl.); *Desideratadu Corpus inscriptionum latinarum de l'Académie de Berlin* (1874-1875, fasc. I-V, in-folio); un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils savants, spécialement dans le *Recueil des comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* qu'il fonda en 1857. Au mois d'août 1860, M. Ern. Desjardins, à la suite d'une nouvelle mission en Italie, fut nommé membre et secrétaire de la commission chargée de publier les *Œuvres complètes* et la *Correspondance* du savant Borghèse. Il a également entrepris, d'après l'original conservé à Vienne, la publication de la *Table de Peutinger*, dont 14 livraisons ont déjà paru (1869-1876, in-folio).

DESJARDINS (Arthur), magistrat français, né à Beauvais, en 1835, étudia le droit à Paris. Il fut reçu docteur ès lettres en 1858, avec les thèses suivantes: *Essai sur les Confessions de saint Augustin* et *De Scientia civili apud Marcum Tullium Ciceronem*, et docteur en droit, la même année, avec une thèse sur la *Théorie des excuses en droit criminel*. Il fut nommé substitut à Toulon en 1857, avocat général à Aix en 1864, procureur à Douai en 1873, à Rouen en 1874, et avocat général à la Cour de cassation le 23 avril 1875. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Arthur Desjardins : *la Nouvelle législation de la presse* (1867, in-8); *États généraux, leur influence*, etc. (1871, in-8), couronné par l'Institut; *la Nouvelle organisation judiciaire*, projet (1872).

DESJARDINS (Albert), professeur et homme politique français, frère du précédent, né à Beauvais (Oise), en 1838, fit ses études de droit à la Faculté de Paris, et fut reçu agrégé et docteur en droit en 1862, avec une thèse *De Jure apud Franciscum Baconum*. Il entra dans la vie politique aux élections générales du 8 février 1871 et fut élu représentant du département de l'Oise, le troisième sur huit, par 48894 voix. Il prit place au centre droit, et lors de l'entrée des princes d'Orléans à l'Assemblée, il proposa un ordre du jour les déclarant « investis de la plénitude de leurs droits »; cet ordre du jour fut repoussé. Dans les divers cabinets qui se succédèrent après la chute de M. Thiers, M. Desjardins fut appelé à remplir un rôle important : il fut sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique du 10 novembre 1873 au 10 mars 1875, sous MM. de Fourtou et de Cumont, puis au ministère de l'intérieur sous M. Buffet. Il prit part, dans l'Assemblée, à quelques discussions, fut rapporteur du projet de loi sur le jury, et auteur de celui pour la répression de l'ivresse. Il vota ordinairement avec la majorité monarchiste, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il se présenta dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Beauvais, n'obtint qu'une minorité de 2693 voix et reprit sa chaire de professeur de procédure civile et criminelle à la Faculté de Paris.

M. Albert Desjardins a justifié sa réputation d'érudit et de jurisconsulte par un certain nombre d'ouvrages : *Essai sur les plaidoyers de Démosthène* (1862, in-8); *De l'Enseignement du droit d'après Bacon* (1868, in-8); *les Moralistes français du seizième siècle* (1870, in-8); *Traité de droit commercial maritime* (1878, t. I, in-8). Il a collaboré à la *Revue historique du droit*, à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, etc.

DESJARDINS (Louis-Joseph-Isnard), graveur français, né à Paris, en 1814, suivit l'atelier de Gros, puis s'occupa de gravure en taille-douce. Il s'est surtout fait connaître par une application de la gravure chromotypographique, ou gravure en *fac-simile* à laquelle il a donné son nom, et qui, au moyen de quatre planches en acier [illegible] portant tour à tour des couleurs différentes, reproduit exactement le tableau original. M. Isnard Desjardins a exposé successivement au salon : *la Déclaration soufflée*, d'après M. Guillemin (1847); *le Marché sur la plage*, d'après M. A. Delacroix (1850); *Œillets et roses*, d'après Mme Girardin (1852); *Chiens de chasse*, d'après M. Decamps, *Paysage*, d'après M. Hubert (1859); *la Marée descendante*, d'après M. A. Delacroix (1859); *Fac-simile* d'une aquarelle de M. Bellangé (1859); *Un jour avant*, fac-simile d'une aquarelle de M. Lepoittevin, *Dix ans après*, fac-simile d'une aquarelle de M. A. Delacroix (1861); *Paysage*, fac-simile d'une sépia de M. Girard (1861), etc. A l'Exposition universelle de 1855, cet artiste obtint deux premières médailles.

DESLANDES (Raymond), auteur dramatique français, né à Yvetot, le 12 juillet 1825, termina ses études au collège de Rouen et vint à Paris pour faire son droit ; mais il se jeta dans la littérature, qu'il ne put suivre librement qu'après une assez longue résistance de sa famille. [illegible] bord rédacteur de quelques petits journaux, il se livra au théâtre et donna, en collaboration avec divers auteurs, une série de pièces : *les Trois Ba*[illegible]*con*, comédie en un acte, avec M. Durantin; [illegible] *Terre promise*, vaudeville, avec le même [illegible] M. J. Petit, et *le Château des Tilleuls*, drame en quatre actes, avec MM. Decourcelle et Rolland; *Méridien* (1852), avec MM. Clairville et [illegible] Mercier; *Eva* (1854), avec M. Montjoie; *On dit des bêtises* (1853), avec MM. Labiche et Delacour; *la Femme d'un grand homme* (Odéon, 1855), comédie en cinq actes, avec M. Durantin; *l'Amour aux bouquets*, Palais-Royal; *Madame Bijou*, [illegible] *Camp des révoltées*, *la Boîte d'argent*, quatre vaudevilles en collaboration avec M. Louis Lurine (1856); *les Comédiennes*, comédie en quatre actes avec le même 1857); *une Chasse à Saint-Germain*, vaudeville en deux actes avec M. Moreau (Variétés, 1860); *Colombo et Pierrot*, en un acte (Palais-Royal, 1861); *les Domestiques* en trois actes, avec M. Eug. Grangé (Variétés, 1861); *la Dernière grisette*, en trois actes (Folies-Dramatiques, 1863); *Un Mari qui lance sa femme*, comédie en trois actes, avec M. E. Labiche (Gymnase, 1864); *les Sabots d'Aurore*, comédie en un acte, avec M. Busnach (Gymnase, 18[illegible]); *Fille d'Ève*, comédie en un acte, avec M. [illegible] Bocage (1875). Il a donné seul : *D'une [illegible] à l'autre*, vaudeville en un acte (1854); *le [illegible]teur de femmes*, vaudeville en un acte [illegible] *le Marquis Harpagon*, comédie en quatre actes (Odéon, 1862); *un Gendre*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 1866), *le Porte-cigare*, comédie en un acte (1871 ; J. Rosier, 34, rue [illegible]), comédie en un acte (1872), etc. M. R. Deslandes a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible].

DESLYS (Charles), littérateur français, né à Paris, le 1er mars 1821, commença ses études au collège Charlemagne, entreprit un voyage en [illegible] puis se fit acteur et joua tour à tour le drame et l'opéra comique sur divers théâtres de [illegible] notamment à Toulouse. En 1846, il vint à Paris, écrivit une nouvelle, *les Bottes vernies de [illegible]drillon*, insérée dans l'*Esprit public* [illegible] edit.), dont le succès le décida à embrasser la carrière des lettres. En 1848, il fit paraître, [illegible]

[illegible], les *Prolétariennes*, et donna [illegible] de la *Révolution de* [illegible] dans le *Courrier français*, qui publia [illegible] et 1850, un roman, la *Mère Rainette* [illegible].

[illegible] de M. Deslys : *la Millionnaire* [illegible]; *la Dernière grisette* (1853); [illegible] (1853, 3 vol. in-8); *Rigobert le* [illegible] vol. in-8), qui en est la suite; un [illegible] en 5 volumes, terminé par *Per-*[illegible] les *Compagnons de minuit* (1857, [illegible] la tulipe, la *Jarretière rose*, [illegible] (1858); *Nos grisettes*, *la* [illegible] (1859); *la Marchande de plai-*[illegible] vol. in-8); *l'Amour qui pleure*, [illegible] (1861); *le Canal Saint-Martin* [illegible]; *les Compagnons de minuit* [illegible]; l'*Héritage de Charlemagne* (1864, [illegible] *Majorité de Mlle Bridot* (1865, [illegible] (1866, in-18); *les Récits de* [illegible] 1866, in-8), ouvrage couronné [illegible] française; *les Compères du roi* [illegible] du *passé* (1867, in-18); [illegible] in-18); *la Maison du bon* [illegible] le *Serment de Madeleine* (1875, [illegible] donné au théâtre *les Fian-*[illegible] et *Flore et Zéphyre*, opéras-co-[illegible], mélodrame en 5 actes [illegible] Barbara et Decourcelle; un [illegible], en un acte (1862); *le Casseur* [illegible] cinq actes (Gaîté, 1867), etc.

[illegible] (Pierre-Émile), lithographe fran-[illegible] 19 décembre 1812, suivit les [illegible] École de dessin, puis ceux de [illegible], fréquenta les ateliers de [illegible] Lelarrière, et débuta comme [illegible] de 1831. Il exposa encore [illegible] puis se livra à la lithographie. [illegible] : *Justine de Léris*, [illegible] *Paradis perdu* (1833); *l'Entrée* [illegible] *la maître*, *Christine à Fon-*[illegible], *le Cabinet de Linné*; mais [illegible] de préférence aux tableaux de [illegible] reproduit entre autres : *Tony et* [illegible] *lui-même*, *Eva*, *Frasquita*, [illegible], *Fatanitza*, *l'Ange* [illegible] *larme de repentir* (1845-1850) : ces [illegible] planches ont figuré à l'Exposition [illegible] 1855, avec un nouveau tableau de [illegible] *Christophe Colomb et l'Amérique*, [illegible] en marbre de M. Revelli; *Ma-*[illegible] (1857); *la Marquise de Latour-*[illegible] *de la Meurthe* (1859); [illegible] *Édith*, *Hélène*, d'après les [illegible] (1861), portrait de *S. A. R.* [illegible] de Danemark, princesse de Galles, la [illegible] *leçon de flageolet* d'après [illegible] de M. Ed. Frère (1863); *le* [illegible] tableau de M. Ed. Trive (1865); [illegible], d'après le tableau de Lio-[illegible] de Dresde (1868). A l'Exposi-[illegible] 1867, il fit reparaître les [illegible] *le Repos et la Prière*. En [illegible] a exécuté, avec M. Jacob, [illegible] les représentants du peuple, à laquelle [illegible] partie des membres de la Légis-[illegible]. Il a obtenu une médaille d'or [illegible] en 1852 et à Paris une 1re médaille [illegible] mention en 1855, et deux rappels [illegible] Il a été décoré de la Légion [illegible] juillet 1863.

[illegible]EST (Armand-Louis), représentant du [illegible] assemblées républicaines, né à [illegible], fut d'abord ouvrier, puis [illegible] de fabrique à Deville-lès-Rouen. En 1848, il fut élu représentant du peuple pour la Seine-Inférieure, le quatorzième sur vingt, par 103 791 suffrages. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, sans se rattacher à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il retourna à ses travaux industriels. — On a annoncé sa mort, à la fin d'octobre 1872.

DESMAREST (Ernest-Léon-Joseph), avocat français, né à Paris, le 17 mai 1815, fut inscrit comme avocat à la Cour de cette ville en 1837. Lieutenant de la garde nationale en 1848, il fut, au mois d'août, décoré pour sa conduite dans les journées de juin et remplit, pendant les premiers mois de la République, les fonctions d'adjoint au maire du IIe arrondissement. Membre du conseil de l'ordre, et bâtonnier en 1864 et 1865, il se distingua par l'esprit et la vivacité déployés dans de nombreuses plaidoiries politiques.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Desmarest, fut nommé conseiller d'État dans la commission provisoire chargée de remplacer le conseil impérial, et président du Conseil des prises. Il se démit de ces doubles fonctions quelques semaines après avoir été élu maire du IXe arrondissement de Paris, au scrutin du 5 novembre, au second tour, par 6272 voix sur 8295 votants. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris, sans être élu, 60 871 voix sur 328 970 votants. Lors des élections communales du 26 mars, porté par les conservateurs du IXe arrondissement, il fut nommé membre de la Commune, mais refusa de siéger. En avril 1879, lors d'une élection partielle dans le même arrondissement, sa candidature réunit peu de suffrages.

M. E. Desmarest a publié : *De Constantine et de la domination française en Afrique* (1837), avec M. H. Rodrigues; *les Principes et les hommes, esquisses rétrospectives* (1840, in-8).

DESMAROUX DE GAULMIN (Gilbert-Désirat), ancien député français, est né à Montmarault (Allier), le 11 février 1815. Ancien élève de l'École polytechnique, il se fit recevoir avocat, puis devint maire de Saint-Gérand-le-Puy et membre du Conseil général pour le canton de Varennes. Élu représentant du peuple à l'Assemblée législative, le 8 juillet 1849, il fit partie de la Commission consultative en 1851, et l'année suivante, fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Allier. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 20 266 voix sur 22 089 votants, et en 1869, 15 222 voix sur 24 774 votants. M. Desmaroux de Gaulmin a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1869. Un décret du 25 décembre 1869 lui a conféré le titre de baron.

DESMARRES (Louis-Auguste), médecin français, né à Évreux, en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1839, s'y fixa et se fit un nom comme oculiste. Il ouvrit pour les indigents une clinique qui fut très-suivie. On lui doit, entre autres inventions utiles et ingénieuses, un *ophthalmoscope*, exécuté d'abord par M. Lerebours, puis par M. Charrière (1857). Décoré de la Légion d'honneur depuis le 1er juillet 1850, M. Desmarres a été promu officier le 12 août 1859.

Outre divers *mémoires* sur l'emploi du nitrate d'argent dans les maladies des yeux, sur celui de la belladone dans la perforation de la cornée,

et de nombreux articles dans la *Gazette des Hôpitaux*, il a publié un *Traité théorique et pratique des maladies des yeux* (1847, nouv. édit. 1852-1855, 3 vol. in-8 avec fig.).

DESMAZE (Charles), magistrat et publiciste français né à Saint-Quentin (Aisne) en 1820, entra dans la magistrature en 1845, comme juge suppléant à Clermont (Oise), d'où il passa à Laon. Procureur de la République à Vervins en 1848, puis à Laon en 1851, il fit partie, après le coup d'État du 2 décembre, de la commission mixte de l'Aisne. Peu après, il fut appelé au ministère de l'Intérieur, comme chef de la division de la sûreté publique, fonctions qu'il garda jusqu'après la mise à exécution de la loi dite de sûreté générale. Nommé juge au tribunal de la Seine, le 7 avril 1860, et chargé de l'instruction, il devint conseiller à la cour d'appel de Paris, le 18 mars 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 août 1860.

M. Ch. Desmaze a publié de nombreux ouvrages relatifs au droit, à l'histoire et aux beaux-arts : *le Parlement de Paris* son organisation, ses premiers présidents, etc. (1859, in-8; 2ᵉ édit. augm., 1860, in-8) ; *le Châtelet de Paris*, son organisation, ses privilèges (1863, in-8, 2ᵉ édit. 1872, in-8); *Formulaire des magistrats* (1863, in-8); *Curiosités historiques de la Picardie d'après les manuscrits* (1865, in-8); *les Pénalités anciennes* (1866, in-8); *Curiosités des anciennes justices d'après leurs registres* (1866, in-8); *la Sainte-Chapelle du Palais de Justice* (1872, in-18): *les Métiers de Paris d'après les ordonnances du Châtelet*, avec les sceaux des artisans (1873, in-8); *le Bailliage du Palais-Royal de Paris* (1875, in-16), etc. M. Ch. Desmaze qui s'est beaucoup occupé de la vie et des œuvres du grand pastelliste, son compatriote, avait publié, dès 1854, sur *La Tour*, une première étude (in-16), qu'il a refondue et complétée dans un *Album* de trente photographies, d'après les portraits conservés au musée de Saint-Quentin (1877, in-folio). Il a édité, en outre, *le Reliquaire de La Tour, sa correspondance et son œuvre* (1875, in-18). *

DESMAZES (Joseph-Gustave), administrateur français, sénateur, né le 16 novembre 1806, entra au service du commissariat de la marine en 1819 et devint sous-commissaire en 1840, commissaire adjoint en 1847 et ordonnateur à la Guadeloupe le 25 mai 1853. Retraité comme commissaire général depuis 1870, il était membre du conseil général de la Martinique pour le canton du Mouillage (Saint-Pierre), et président de cette assemblée, lorsqu'aux premières élections sénatoriales, en 1876, il fut porté par le parti républicain de la Martinique et élu par 36 voix sur 47 électeurs; il avait deux concurrents, l'un républicain, M. Hue, qui obtint 8 voix et l'autre monarchiste, l'amiral de Gueydon, qui n'en eut que deux. M. Desmazes prit place dans les rangs de la gauche du Sénat. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut réélu sans concurrent. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 18 septembre 1860, il a été promu commandeur le 4 janvier 1870. *

DESMOUTIERS (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, est né à Faumont (Nord), le 2 février 1810. Cultivateur et fabricant de sucre à Faumont, il fut, en 1848, élu représentant du peuple, dans le département du Nord, le sixième sur vingt-huit, par 183 105 voix. Il se montra très-opposé au socialisme, mais prêta son concours à l'organisation de la République dans les rangs du parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative et se renferma dans l'industrie. A vingt-huit ans d'intervalle, il reparut sur la scène politique. Il fut élu député le 20 février 1876, pour la 1ʳᵉ circonscription de l'arrondissement de Cambrai, par 11 359 voix contre 9351 données à M. Brabant, représentant sortant. Il prit place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua, le 14 octobre suivant, avec 9465 voix, contre le candidat officiel qui en obtint plus de 11 000. Il représente le canton de Pont-à-Marcy au Conseil général du Nord.

DESNOIRESTERRES (Gustave LE BRISOYS), littérateur français, est né le 20 juin 1817, à Bayeux (Calvados), où il fit ses études. Il débuta dans la carrière des lettres par un roman publié dans le *Journal général de France* et intitulé : *la Pensionnaire et l'Artiste* (1839), puis il fonda un recueil mensuel, *la Province à Paris* (1841-1842). Collaborateur de plusieurs journaux littéraires de Paris, il y fait paraître encore un certain nombre de romans : *la Chambre* [illegible] (1843), *Jarnowick* (1844), *Entre deux* [illegible] et *Mlle Zacharie* (1845), *un Amour en diligence* (1853), *les Talons rouges* (1854), esquisses contemporaines. Il a aussi donné une étude sur Balzac le romancier (1851), et une édition annotée du *Tableau de Paris* de Mercier (1853, in-12).

M. Desnoiresterres, prenant ensuite le XVIIIᵉ siècle pour l'objet de ses recherches, se proposa d'en reproduire la physionomie variée dans une série d'études, dont les plus importantes [illegible] sous des titres particuliers, des diverses époques de la vie de Voltaire (*la Jeunesse de Voltaire*, in-8 ; *Voltaire à Cirey*, in-8 ; *Voltaire à la cour*, in-8, etc.), et qui ont été réunies sous le titre général de *Voltaire et la Société française au XVIIIᵉ siècle* (1867-1876, 8 vol. in-8) : cet ouvrage considérable, couronné par l'Académie française, a été complété par une *Iconographie voltairienne* (1878, in-4, nombr. pl.). A ce même ordre de travaux appartiennent une série de tableaux de mœurs et d'histoire, sous ces titres : *les Cours galantes* (1859-1864, tomes I-IV, in-18); *la Musique française au XVIIIᵉ siècle, Gluck et Piccinni* (1872, in-8; 2ᵉ édit., 1875, in-8); *Grimod de la Reynière et son groupe* (1877, in-18); *Epicuriens et lettrés* (1879, in-18). Il a fait représenter une comédie en un acte, en prose, *Monsieur Prosper* (Vaudeville, 1861). M. Desnoiresterres a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1869.

DESNOYERS (Jules-Pierre-François-[illegible]), historien et géologue français, membre de l'Institut, né à Nogent-le-Rotrou, le 8 octobre [illegible], se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie, devint en 18[illegible] [illegible] de la Société d'histoire naturelle de Paris, [illegible] crétaire de la Société géologique de France [illegible]. Aide-naturaliste de géologie au Muséum d'histoire naturelle en 1833, il fut nommé l'année suivante bibliothécaire de cet établissement. Il est [illegible] taire de la Société de l'histoire de France [illegible] sa fondation. Membre du Comité créé en [illegible] pour la publication des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, il fit aussi partie de [illegible] de la langue, de l'histoire et des arts de la [illegible]. Le 28 mars 1862, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Biot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juin 1837.

[illegible] a obtenu, en 1832, une mention [illegible] de l'Académie des inscriptions. A [illegible] concours ouvert sur l'*Histoire du dé[illegible] et de la destruction totale du paga[illegible] dans les provinces de l'empire d'Occi[illegible], etc., et le prix, en 1836, sur l'*Histoire des* [illegible] des Arabes d'Asie et d'Afri[illegible] dans les îles qui en dépendent. Il [illegible] recueils des mémoires et opus[illegible] géologie : *Mémoire sur la craie et sur* [illegible] du *Cotentin* (*Annales* de la [illegible] naturelle de Paris, II, 1825); [illegible] quelques *systèmes de la forma*[illegible] du *nord-ouest de la France* (*An*[illegible] *naturelles*, IV, 1825); *Sur les* [illegible] d'*ossements des environs de* [illegible] de l'Académie des sciences, [illegible] sur *les terrains tertiaires* [illegible] *de l'ouest de la France* (*Bulletin* [illegible] géologique, 1852 et 1855); l'article [illegible] *Dictionnaire universel d'histoire na*[illegible] important que l'auteur reprit en[illegible] le titre de *Recherches géologiques et* [illegible] *sur les cavernes à ossements* (1845, [illegible]).

[illegible] a donné dans un autre ordre d'é[illegible] *historique et archéologique* [illegible] (Bulletin de la Société de l'histoire [illegible]; *Indication des principaux ou*[illegible] *faciliter les travaux relatifs à* [illegible] (*Annuaires* de la même So[illegible]; *Sociétés littéraires de la France* [illegible]; *Topographie ecclésiastique de la* [illegible] *moyen âge et dans les temps* [illegible] 1790) (1853 et 1854); *Instruc*[illegible] *à faire en Orient sur les* [illegible] *de l'Asie Mineure* (*Bulletin* des [illegible], 1855); *Sur le sort des enfants* [illegible] *antérieurement à saint Vin*[illegible] (1856), etc.

[illegible] DE BIÉVILLE (Charles-Henry-[illegible]). Voy. Biéville (de).

[illegible] (Laurent-Pierre-Charles), journa[illegible] né à Paris, le 15 décembre 1817, [illegible] au collège Bourbon et remporta [illegible] au grand concours. D'abord cor[illegible] dans les bureaux de la *Gazette de France*, [illegible] 1836, avec Lubis, gérant de l'*Eu*[illegible] et passa successivement, de [illegible] au *Journal général de France*, au [illegible], au *Corsaire*, et au *Paris in*[illegible] 1848, il fonda à la fois l'*Esprit* [illegible], avec Ch. Arnoult, et *la Véritable* [illegible] avec V. Combet, journaux quoti[illegible] prendre à Périgueux la direction [illegible] de la *Dordogne*. Traduit à plu[illegible] devant les tribunaux, impliqué [illegible] de Lyon, et plusieurs fois incar[illegible] arrêté au 2 décembre, détenu à Bor[illegible] et enfin déporté en Algérie.

[illegible] en décembre 1852. M. Desolme [illegible], le *Courrier de l'Industrie*, [illegible] en 1854, et, la même [illegible] artiste, feuille hebdomadaire à [illegible], en 1858, une édition quoti[illegible] de programme des spectacles. Il [illegible] en 1866 et 1868 *le Globe* [illegible] *des théâtres* qui vécurent [illegible] le *Journal officiel des théâtres* et, [illegible], journal judiciaire illustré. [illegible] pour quelques vaudevilles : [illegible] *nuages* (1855), avec M. Benj. [illegible], en 2 actes (1859), avec [illegible] *Pape de trente livres*, en un [illegible], 1861), avec M. Chol de Clercy, etc. — Il est mort à Paris, le 2 décembre 1877.

DESOR (Edouard), géologue suisse, né à Friedrichsdorf, près Francfort, en 1811, suivit le gymnase de Hanau, puis étudia le droit aux Universités de Giessen et de Heidelberg, vint à Paris en 1832 et s'y occupa d'une traduction de la géographie de Ritter, dont il ne publia que le premier volume. Il se tourna dès lors vers la géologie en suivant les leçons d'Élie de Beaumont et de Prevost. Ayant pris part à un congrès de naturalistes suisses à Neuchâtel, il se lia avec M. Ch. Vogt et Agassiz et se décida sur leurs conseils à se fixer dans le pays. Il s'associa dès lors aux travaux d'Agassiz pour la géologie et la paléontologie. Après un voyage d'exploration dans les États scandinaves, il suivit le même savant en Amérique, mais il se sépara bientôt de lui, entra dans le service de l'inspection maritime et s'associa aux grandes explorations qui eurent lieu sur les bords du lac Supérieur et dans l'État de la Pensylvanie. M. Desor revint en 1852 à Neuchâtel, où il fut nommé professeur de géologie et plus tard élu député au grand conseil, qui le choisit pour président. Il a représenté en outre le même canton au conseil de l'École polytechnique fédérale à partir de 1874. Depuis son établissement en Suisse, il a fait de nouveaux voyages d'études, entre autres au Sahara, avec Escher von der Linth et M. Martins.

Les travaux de M. Desor sont nombreux et importants; il a signé d'abord avec Agassiz les deux suites d'*Excursions et séjours dans les glaciers et les hautes régions des Alpes* (Neuchâtel, 1844-1845, t. I-II, in-18, pl.). On cite ensuite parmi ses ouvrages écrits en français : *Synopsis des échinides fossiles* (Ibid., 1857-1859, gr. in-8, avec atlas); *De l'Orographie des Alpes dans ses rapports avec la géologie* (Ibid., 1862, in-8); *les Palafittes ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel* (Paris, 1865, in-8, fig.); *Echinologie helvétique* (Wiesbaden et Paris, 1872, in-4; 61 pl. in-fol.), avec P. de Loriol; *le Bel âge du bronze lacustre en Suisse* (Neuchâtel, 1874, in-fol., pl. et fig.), avec M. Favre; *le Paysage morainique* (Ibid., 1875, gr. in-8). Parmi ses écrits allemands, nous citerons : *la Formation des Alpes* (der Gebirgsbau der Alpen; Wiesbaden, 1868), et *Du Sahara et de l'Atlas*, lettres à Justus Liebig (Aus Sahara, etc., ibid., 1868). *

DESPLACES (Eugène-Ernest), littérateur français, né le 2 mars 1828, fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1849. Il était entré, en 1848, dans l'administration des finances, qu'il quitta en 1854. Secrétaire de M. F. de Lesseps, lors des premières négociations relatives au percement de l'isthme de Suez, il fonda, sous son patronage, en 1856, le journal *l'Isthme de Suez*, dont il fut le gérant. Il dirigea en même temps, depuis le tome X, avec M. Ch. de Lesseps, la nouvelle édition refondue de la *Biographie universelle* de Michaud.

M. Desplaces a publié encore : *le Canal de Suez, épisode de l'histoire du XIXe siècle* (Biblioth. des chemins de fer, 1855, in-18; 2e édit., 1859), avec un *Appendice* conduisant les faits jusqu'au 20 janvier 1859.

DESPOIS (Eugène-André), littérateur français, né à Paris, le 25 décembre 1818, fils d'Antoine-André Despois, peintre d'histoire et de portraits qui a produit des œuvres nombreuses sous l'Empire et la Restauration et figuré avec honneur à l'Exposition jusqu'en 1835, fit de brillantes études au collège Saint-Louis, entra à l'École normale en 1838, professa, pendant un an, la rhétorique

Bourges, et fut rappelé à Paris où il devint professeur de la même classe au collège Louis-le-Grand. Démissionnaire, à la suite du 2 décembre 1851, il entra dans l'enseignement libre et se consacra à des travaux littéraires. Après le 4 septembre 1870, il fut rappelé dans l'Université par M. J. Simon et nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire; mais il n'accepta pas ces fonctions et préféra celles de sous-bibliothécaire à la Sorbonne. — Il est mort à Paris le 23 septembre 1876.

M. Despois a fourni à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke la traduction de *Rutilius Numatianus*, de *Rufus Festus Avienus*, d'*Aratus*, ces deux derniers avec Saviot (1844) et aux *Chefs-d'œuvre des littératures anciennes* celle des *Satiriques latins* (in-18). Il a concouru à la publication en latin des *OEuvres d'Abeilard*, par M. Cousin (1849) et donné plusieurs éditions classiques annotées. Il s'est surtout fait connaître en écrivant dans la *Liberté de penser*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, la *Revue nationale*, etc., un certain nombre d'articles très-remarqués. L'un de ces articles, *le Candidat de M. Émile de Girardin*, inséré dans le premier recueil, à l'occasion de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, fut tiré à part et distribué à plus de 50 000 exemplaires. M. Eug. Despois a aussi publié quelques études historiques, parmi lesquelles nous citerons : *la Révolution d'Angleterre*, 1603-1668 (1861, in-32); *les Lettres et la Liberté* (1865, in-18); *le Vandalisme révolutionnaire* (1868, in-18), ouvrage ainsi intitulé par antiphrase, et montrant, par la simple exposition des réformes de la Convention, son dévouement aux intérêts intellectuels et moraux; *le Théâtre français sous Louis XIV* (1874, in-18). M. Despois avait commencé, dans la *Collection des grands écrivains*, l'édition de *Molière*, dont il n'a publié que trois volumes.

DESPORTES (Eugène-Henri), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né au Mans, le 8 juillet 1782, fut reçu docteur à Paris en juillet 1808, avec une thèse sur *l'Action de la noix vomique sur l'économie animale*, et s'établit à Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 8 août 1875.

Nous citerons parmi ses ouvrages principaux : *Traité sur l'angine de poitrine* (1811, in-8); *Conspectus des pharmacopées de Dublin, d'Edimbourg, de Londres, de Paris*, etc. (1820, in-8), avec M. F. S. Constancio; *Recherches expérimentales sur l'empoisonnement lent par l'acétate de morphine*, dans la *Revue médicale* (1824) et diverses *Notes*, dans le même recueil.

DESPREZ (Mgr Julien-Florian-Félix), prélat français, est né à Ostricourt (Nord), le 14 avril 1807. Ancien curé de Notre-Dame de Roubaix (Nord), il fut nommé évêque de Saint-Denis, à La Réunion, par décret du 12 juillet 1850, et sacré le 5 janvier 1851. Transféré au siége épiscopal de Limoges le 19 mars 1857, il a été promu à l'archevêché de Toulouse par décret du 30 juillet 1859, et préconisé le 26 septembre suivant. Au mois de mai 1879, fait cardinal, avec Mgr Pie, de Poitiers, il a reçu la barette des mains de M. Jules Grévy, président de la République. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

On ne cite de Mgr Desprez que des *Mandements* et des *Instructions pastorales*, dont l'une des plus remarquées, est une *Instruction pastorale sur le spiritisme* qui a été publiée par la librairie spirite, avec une réfutation par M. V. Tournier (1875, in-8).

DESPREZ (Eugène-Armand), chirurgien français né à Paris, le 13 avril 1834, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1861. Agrégé stagiaire en 1863, chirurgien du bureau central en 1864, il fut chargé du service chirurgical dans les hôpitaux de Sainte-Périne (1865), Lourcine (1865), et Cochin (1872) : dans ce dernier, il se fit remarquer par sa lutte contre l'administration pour faire disparaître des modèles de billets de salle la mention de la religion des malades. Professeur agrégé à la Faculté, il fait partie de plusieurs sociétés savantes médicales. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1871.

M. Desprez a publié les ouvrages suivants : *Traité de l'érysipèle* (1862, in-8); *De la Hernie crurale* (1863, in-8), thèse d'agrégation; *Des Tumeurs des muscles* (1866, in-8), thèse d'agrégation en chirurgie; *Traité du diagnostic des maladies chirurgicales* (1868, in-8, avec fig.); *Du Début de l'infection syphilitique* (1869, in-8); *Du Délit impuni* (1870, in-18); *De la Peine de mort au point de vue physiologique* (1878, in-8); *Traité iconographique de l'ulcération et des ulcères du col de l'utérus* (1870, in-8, avec pl.); *Traité théorique et pratique de la syphilis* (1873, in-8); *la Chirurgie journalière* (1877, in-8, avec fig.), leçons faites à l'hôpital Cochin; *les Causes de la dépopulation* (1878), conférence faite au palais du Trocadéro, pendant l'Exposition universelle, etc. Il a en outre exécuté, en collaboration avec le docteur Bouchut, un *Dictionnaire de thérapeutique médicale et chirurgicale* (1867, gr. in-8; 2e édit., 1872, avec fig.).

DESROSIERS (Pierre-Antoine), imprimeur français, né à Moulins, vers 1798, prit, en 1827, la maison fondée par son père et se maria, peu après avec la fille du libraire Place, dont il réunit l'établissement au sien. Parmi ses publications, *l'Ancien Bourbonnais*, d'Achille Allier (4 vol. in-fol., 140 pl.); *l'Ancienne Auvergne et le Vélay*, de M. Ad. Michel (4 vol. in-fol., 144 pl.); *les Douze dames de rhétorique*, reproduction d'un manuscrit du XVe siècle, figurèrent aux diverses expositions de l'industrie depuis 1834, et valurent à M. Desrosiers trois médailles d'argent, une médaille d'or en 1849, et une médaille de prix à la première Exposition universelle de Londres (1851). Il fut décoré de la Légion d'honneur en novembre 1849. — Il est mort à Moulins, le 1er août 1873. Son fils, M. Charles DESROSIERS, né à Moulins en 1828, son associé, est son successeur.

DESROUSSEAUX (Alexandre), chansonnier français, né à Lille, le 1er juin 1820, s'est fait une très grande réputation dans les départements du nord de la France par ses chansons en patois lillois. Appartenant à la classe ouvrière, il composait ses vers pour être chantés par ses compagnons de travail, il en faisait lui-même la musique. Plusieurs de ses airs ont dû à leur rhythme vivement accentué de se répandre dans d'autres provinces et souvent sur d'autres paroles. Sa poésie, aussi populaire par les sujets et par les idées que par la forme, l'a fait appeler par ses compatriotes « le Désaugiers du prolétaire lillois. »

M. Desrousseaux a donné successivement un certain nombre de recueils de ses *Chansons et pasquilles lilloises* (Lille, 1851, 3 vol. in-18, avec portrait; 1865, 4e vol., in-8), etc. Le premier de ces recueils, plusieurs fois réimprimés, contient une *Notice sur l'orthographe du patois lillois*. Il a publié en outre une série d'*Almanachs chantants* (1859-1861). On a aussi de lui, en collaboration avec M. C. Faucompré, un album de cinquante mélodies, intitulé *Sous les saules* (1864)

...ES (François-Philibert), ancien dé... né à Vendôme (Loir-et-Cher), le ... est fils du savant Philibert ... qui releva l'ancienne maison orato... ...ndôme, supprimée à la Révolution. ... cette maison, puis se destina au ... à Paris, de 1832 à 1850, il fut ... Chambre des députés, en 1846, par ... de Vendôme. Ecarté, en 1848, de ... il fut présenté, en 1857, comme ... dans la circonscription de Ven... Aux élections générales de ... par 18 530 voix, sur 30 169 ... 11 412 voix données au candidat ..., M. Ducoux. Occupé de ... et maire de Champigny-en-... s'efforça de favoriser la ... instruction primaire, dont il a ... la Chambre. Il a été décoré de la ...

... M. Victor DESSAIGNES, né à Ven... 1800, étudia d'abord le droit ... la médecine et s'occupa spé... ...cherches scientifiques. En 1862, il ... rapport de M. Milne-Edwards, un ... des sciences pour ses travaux ... Retiré à Vendôme, il fut ... 1868, membre correspondant de ... section de chimie).

... Jean-Léon), philologue français, ... Dordogne), le 18 mai 1803, fit ses ..., et, avant d'être attaché à la ... des Archives du royaume (1832), ... plusieurs années aux recher... ... qu'exigeait la publication du ... de Raynouard. Archiviste de la ... sa retraite en 1867. — Il est ..., le 19 novembre 1878.

... ouvrages ont été couronnés, ... des sciences et belles-lettres ... de l'*influence de la littérature* ... *littérature romane* (1852), et ... de France : *Études sur l'o-* ... *du roman et de l'ancien* ..., en outre d'intéressantes ... *les Patois du midi* (1838) et ... de *Gustave Fallot* (1840, in-8); ... *deux derniers comtes de Pé-* ...; un *Rapport sur l'état pré-* ... *de Sorlat* (1855); des éditions ...; divers articles dans les ... *Académie des Inscriptions*, les *Mé-* ... *des bibliophiles*, etc.

... Charles), ancien représentant du ..., né à Bar-le-Duc (Meuse), le ... étudia le droit, s'établit comme ... ville natale et y acheta ensuite une ... qu'il garda pendant vingt-cinq ... il vivait retiré à la campagne, ... dans la Meuse, comme candidat ... 421 voix. Il vota ordinairement ... démocratique modéré. Après l'élec... ... de la République, il donna sa ... décembre 1848, et vécut depuis ... les affaires publiques.

... Louis-Philippe), magistrat et ... français, député, est né à Hon... le 6 décembre 1798. Il fit son ... de Caen et s'inscrivit comme ... de Rouen, en 1820. Il fit partie ... ordre et fut élu plusieurs fois bâ... ... du conseil municipal de Rouen, ... de 1848, il fut nommé par le ... provisoire premier avocat général près la Cour de cette ville, puis il remplaça M. Senard, comme procureur général, quand celui-ci eut été élu représentant à la Constituante. Il fut révoqué de ces fonctions par le président, au milieu de 1849, mais peu après, sous le ministère Odilon Barrot, il fut nommé président de chambre à la Cour d'Amiens. Il refusa ce poste et rentra au barreau de Rouen. Conseiller général, il fut considéré comme démissionnaire pour refus de serment après le coup d'État.

Aux élections générales de 1863, M. Desseaux fut opposé, comme candidat de l'opposition démocratique, au candidat officiel de la première circonscription de la Seine-Inférieure, M. Pouyer-Quertier, qui l'emporta; mais à celles de mai 1869, la lutte recommença entre les deux mêmes candidats et fut presque égale. Au premier tour de scrutin, sur 22 227 votants, M. Desseaux obtint 10 549 suffrages contre 10 774 données à son adversaire; au second tour, sur 23 522 votants, il eut 11 936 voix et M. Pouyer-Quertier 11 450. Cette élection, si disputée, fut validée dans la courte session qui suivit (juillet 1869). M. Desseaux siégea sur les bancs de l'opposition et vota contre la guerre.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il devint préfet de la Seine-Inférieure, garda ce poste jusqu'au 10 janvier 1871, et se retira de la vie publique. Il fut porté sur la liste républicaine, aux élections sénatoriales de janvier 1876, mais échoua. Élu, le 20 février suivant, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Rouen, par plus de 10 000 voix, il siégea dans les rangs de la gauche républicaine, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 079 voix, contre 4800 environ obtenues par le candidat conservateur. M. Desseaux avait fait partie, dans les deux Chambres, de plusieurs commissions, notamment de celle du budget. Il devint le doyen d'âge de la nouvelle législature, après la mort de M. Raspail.

DESTAILLEUR (Hippolyte-Alexandre-Gabriel-Walter), architecte français, né à Paris le 27 septembre 1822, et fils d'un architecte du gouvernement, suivit les cours d'Achille Leclère à l'École des beaux-arts et fut nommé sous-inspecteur des travaux de la Ville le 28 août 1846. Le 3 juillet 1848, il remplaça son père comme architecte du ministère de la justice et de l'Imprimerie nationale. Le 10 mars 1852, il fut appelé aux mêmes fonctions à l'Hôtel des monnaies. M. Destailleur a construit à Paris les hôtels d'Haussonville, de Lutteroth, de Béhague, de Mouchy, de Noailles, la maison mère de l'ordre du Sacré-Cœur, le tombeau de la famille Collard au cimetière Montparnasse, diverses maisons à loyer, le château et l'église de Mouchy, les châteaux de Divonne, de Mello, de Courance; un hôtel à Vienne pour le baron Albert de Rothschild et le château de Waddeston (Angleterre), pour le baron Ferdinand de Rothschild; parmi ses principales restaurations, il faut citer celles de l'hôtel de Pourtalès à Paris, du château de Vaux-Praslin, du château de Pless, en Haute-Silésie. Possesseur d'une bibliothèque riche en livres d'art, M. Destailleur a publié : *Recueil d'estampes relatives à la décoration intérieure des appartements du seizième au dix-huitième siècle* avec texte explicatif (in-folio, le texte in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 juillet 1878.

DESTOUCHES (Paul-Émile DETOUCHE, dit), peintre français, né à Dampierre (Seine-Inférieure), le 16 décembre 1794, fut élève de Louis David. Il ex-

posa pour la première fois en 1817, et donna successivement : *François Ier accordant à Diane de Poitiers la grâce de son père*, un *Bélisaire* (1817) ; une *Résurrection de Lazare*, qui est à la cathédrale de Vannes (1819) ; *Jésus au mont des Oliviers*, à l'église de Saint-Victor de Paris (1821) ; la *Convalescence de Gresset soigné par sa sœur* ; une *scène turque des Mille et une Nuits*, au musée de Caen ; *Marie Stuart dans les souterrains de Lochleven*, acquis par la duchesse de Berry (1824) ; *Scène du mariage de Figaro*, *le Ruban de la Comtesse* : ces deux œuvres gravées par Sixdéniers ; *le Retour au village*, lithographié par M. Aubry Lecomte, et le plus remarqué des tableaux de genre de l'artiste (1827) ; *l'Amour médecin* (1830), gravé simultanément en France et en Angleterre ; *la Fille mal gardée* (1836) ; *la Fille bien gardée* (1838) ; *un Officier blessé*, *le Convalescent*, épisodes de 1814. M. Destouches a obtenu une première médaille pour l'histoire en 1819, et une première pour le genre, en 1827. On cite aussi de lui, entre autres pièces de vers : *Épître à Nicolas Poussin, par un jeune peintre* (1819, in-8). — Il est mort à Paris, le 11 juillet 1874.

DESTREMX DE SAINT-CHRISTOL (Léonce), agronome français, ancien député, né à Alais (Gard), le 5 décembre 1820, d'une famille d'agriculteurs, obtint, pour ses travaux agricoles, cent trois médailles d'honneur, une grande médaille d'or au concours du Gard de 1863, et la prime d'honneur de l'Ardèche en 1865. Membre de l'Académie du Gard, et l'un des fondateurs de la Société scientifique et littéraire d'Alais, correspondant de la Société nationale et centrale d'agriculture de France, de l'Académie royale de Turin, etc., il fut élu, le 8 février 1871, représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le septième sur huit, par 39 969 voix. Il prit place au centre gauche et dans la discussion de la loi sur la presse, il proposa un amendement tendant à supprimer le droit d'interdiction de vente sur la voie publique, (décembre 1875). Il déposa, le 11 février 1871, en réponse à la proposition de M. Dahirel, un projet de loi posant directement la question constitutionnelle.

Porté aux élections sénatoriales de janvier 1876, dans l'Ardèche, avec M. le comte Rampon, il n'obtint que 190 voix, contre 204 données au candidat monarchique, M. Tailhand. Il fut élu, le 20 février suivant, député pour la 2e circonscription de l'arrondissement de Largentière, par 6652 voix, contre 5860 obtenues par le candidat monarchique, M. Lauriol. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, la candidature de M. Destremx, énergiquement combattue par l'administration, ne réunit que 5996 voix contre 7381 données au même concurrent M. Lauriol, candidat officiel du gouvernement et monarchiste ; l'élection fut invalidée, mais M. Destremx ne se représenta pas au nouveau scrutin et en novembre 1878, il refusa la candidature à l'élection sénatoriale, dans le département du Gard pour le remplacement de M. Bonnefoy-Sibour.

M. Destremx a publié : *Légendes et chroniques de Languedoc* (1857, in-12) ; *Essai d'économie rurale et d'agriculture pratique* (1861, in-8) ; *Agriculture méridionale, le Gard et l'Ardèche* (in-8) ; et trois brochures sur le *chemin de fer d'Alais au Pouzin* (1868-1870, in-8).

DESURMONT (Louis), ancien représentant du peuple français, est né à Tourcoing (Nord), le 6 décembre 1812. Cultivateur à Marquillies, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dix-neuvième sur vingt-huit, par 125 591 suffrages. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, pour combattre la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à ses travaux agricoles. — Il est mort en novembre 1876.

DESVAUX (Nicolas-Gilles-Toussaint), général français, né le 6 novembre 1810, fut nommé sous-lieutenant, en 1830, par la commission chargée d'accorder les récompenses nationales méritées dans les journées de Juillet. Envoyé en Algérie, il devint capitaine au 3e chasseurs en 1840, chef d'escadron au 3e spahis en 1845, et colonel en décembre 1851. Général de brigade depuis le 17 mars 1855, il commanda la subdivision de Batna. Il fut fait grand officier de la Légion d'honneur le 19 septembre 1860. Promu, le 12 mars 1859, général de division, il fut admis à la retraite le 17 septembre 1871.

DETAILLE (Jean-Baptiste-Édouard), peintre français, né à Paris le 5 octobre 1848, manifesta dès l'enfance des dispositions pour le dessin qui furent heureusement encouragées par sa famille. Aussitôt ses études terminées, il entra dans l'atelier de M. Meissonier dont il devint bientôt l'élève favori. Il envoya, pour ses débuts, au Salon de 1867, un *Coin de l'atelier* de son maître qui fut peu remarqué ; dès l'année suivante, la *Halte de tambours* lui attira de la part de la critique des éloges qui furent confirmés, en 1869, par les progrès sensibles du jeune artiste : son *Repos pendant la manœuvre* fut, en effet, un des succès du Salon ; mais son *Engagement entre les Cosaques et les gardes d'honneur en 1814*, qui figura au Salon de 1870, ne reçut pas un accueil aussi favorable.

Appelé sous les drapeaux lors de la guerre franco-prussienne, M. Detaille qui remplit les fonctions de secrétaire auprès du général Pajol et plus tard auprès du général Appert, mit à profit les occasions qui s'offraient à lui d'étudier sur le vif la vie militaire. Il destinait pour le Salon de 1872 un tableau intitulé *les Vainqueurs*, où il représentait les pillards qui suivaient les armées allemandes, mais le jury dut, par ordre supérieur, refuser cette toile à laquelle il accorda [illegible] compense. Un autre sujet, emprunté à la même période : *En retraite* (1873), attira l'attention générale. Dès lors, les œuvres de M. Detaille furent de celles que le public recherchait le plus [illegible] tiers aux expositions annuelles et dans les [illegible] tions plus restreintes. Nous rappellerons quelques-unes d'entre elles : *Charge du 9e cuirassiers à Morsbronn* (1874) ; *le Régiment qui passe* [illegible] l'une des meilleures inspirations de l'artiste ; [illegible] *reconnaissance* (1876) ; *Salut aux blessés* [illegible] *Bonaparte en Égypte*, *Inauguration du* [illegible] *Opéra*, aquarelle (1878), etc. Outre de rares [illegible] de lithographie, M. Detaille a publié un album à l'usage des enfants : *les Bonnes idées de* [illegible] (in-4°), et nombre de ses dessins et de [illegible] ont été gravés ou reproduits par les divers procédés modernes. Cet artiste qui, dans la peinture de genre militaire, a su prendre un rang tout fait distingué, a obtenu deux médailles en 1869 et en 1870, une médaille de 2e classe en 1872 et la décoration le 3 novembre 1873.

DETHOU (Alexandre-René), député français, est né à Bléneau (Yonne), le 18 avril 1812. [illegible]

[illegible], il combattit depuis 1842, dans les rangs du parti républicain et fut proscrit après le coup d'État. Il parcourut la Belgique, la Suisse, l'Italie et l'Espagne et ne rentra en France qu'après l'amnistie de 1859. Aux élections de février 1871, il obtint 12521 voix, mais ne fut pas nommé. Il se présenta à celles du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Joigny, et fut élu par 14 508 voix, contre [illegible] environ données au candidat [illegible], M. le baron Brincart. Il prit place sur les bancs de la majorité et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches [illegible] qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, par 16650 voix contre [illegible] données par le candidat conservateur. Il représente le canton de Saint-Fargeau au Conseil général de l'Yonne.

DETOUCHE (Laurent-Didier), peintre français, né à Paris, le 29 juillet 1815, étudia quelque temps le droit à Paris, entra ensuite dans l'atelier de Paul Delaroche, puis dans celui de M. Robert Fleury (1837). On remarque parmi ses nombreux tableaux d'histoire et de genre : *les [illegible]*, au musée de Reims ; *le Dernier [illegible]*; *Saint Paul ermite* (1840), à la [illegible]; *le Supplice de Jeanne d'Arc* [illegible] *la Résurrection de Lazare* (1843), à l'é[illegible]; *Colbert à Dunkerque* (1844), *le [illegible] Eulalie* (1845), acquis par l'État; *Catherine de Médicis chez Ruggieri* (1848); *le [illegible] de Robriau*, *le Cabinet de Richelieu* (1850); *la Disgrâce de Fouquet* (1853); *Premiers [illegible] du musicien Lesueur* (1857); [illegible], *les [illegible] de Charles IX* (1859); *Sol[illegible] ces marchands juifs sous Louis XIII* (1861); *le Dernier bijou*, *les Gâteaux de la fête* (1863); *Christophe Colomb*, *Heur et [illegible]*, *la Mort de Coligny*, *l'Alchimiste* [illegible]; *les Derniers Valois*, *Jean-[illegible] Bugier* (1866); *Fugitifs, après la révocation de l'édit de Nantes*, *un Portrait* (1868); *[illegible] des enfants*, *la Madone flamande* [illegible] (1870); *l'Heure de la rançon*, [illegible] (1874); *Blaise Pascal*, [illegible] *de bijoux* (1875). Il a obtenu une [illegible] en 1861. M. Detouche a publié une [illegible] *sur la vie et les ouvrages de Paul [illegible]* [illegible].

DETOUCHE (Paul-Émile). Voy. DESTOUCHES.

DÉTROYAT (Pierre-Léonce), officier de marine [illegible] français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 7 septembre 1829, commença ses [illegible] de Pons (Charente-Inférieure), [illegible], et entra à l'École navale [illegible] en 1847. Il navigua d'abord dans [illegible], sous l'amiral Page, fut enseigne [illegible] en 1852, prit part à la guerre de [illegible] à l'expédition de Chine, fut blessé [illegible] des 19 et 21 décembre 1859, [illegible] du jour de l'escadre, et décoré [illegible] d'honneur.

[illegible] lieutenant de vaisseau en juillet 1860, [illegible] dans les états-majors des généraux [illegible] et Bazaine, pendant la guerre [illegible], fut mis à l'ordre du jour de l'armée [illegible] militaires dans le Nord, et [illegible] de la Légion d'honneur le 9 [illegible] Détaché comme sous-secrétaire [illegible] marine auprès de l'empereur Maximilien [illegible] ces fonctions avec celles [illegible] militaire de l'empereur, et fut [illegible] accompagner en Europe l'impératrice Charlotte. Le témoignage qu'il rendit sur le maréchal Bazaine ayant été mal accueilli par le gouvernement français, il lui fut interdit de retourner au Mexique. Mis, sur sa demande, en congé de non-activité pour infirmités temporaires, le 27 mars 1867, il s'occupa de publications politiques et littéraires, collabora à *la Liberté* sous le pseudonyme de L. de Bourgneuf, et y traita notamment la question d'Espagne et celle de la réorganisation de l'armée. Directeur d'une compagnie financière en 1869, il abandonna cette position pour acheter le journal *la Liberté*, que lui céda, le 31 mai 1870, M. Émile de Girardin, dont il avait épousé la nièce, Mlle Hélène Garre, fille de la plus jeune sœur de Delphine Gay, le 20 décembre 1866. Pendant le siège de Paris, il transporta le journal *la Liberté* à Bordeaux, où cette feuille, rédigée par M. G. Ganesco, parut jusqu'à la paix.

M. Détroyat prit lui-même un rôle actif dans les événements. Par un décret du 10 octobre, M. Gambetta le chargea de centraliser la correspondance des généraux d'armées en province. Il refusa cette tâche, mais il accepta, le grade de général de division au titre auxiliaire, et la mission d'organiser et de commander le camp de la Rochelle (6 décembre). On a fait beaucoup de bruit de l'insistance avec laquelle il réclamait, par dépêches télégraphiques, les pouvoirs les plus absolus, affirmant que, sans des exécutions exemplaires, il ne pouvait maintenir les intérêts de la République, « dans ce pays infesté de bonapartisme. » Candidat à l'Assemblée nationale après l'armistice, dans le département d'Indre-et-Loire, il fut obligé de quitter Tours en toute hâte, poursuivi par l'autorité militaire prussienne, à l'occasion de sa profession de foi, peu favorable à la paix. Il cessa ses fonctions officielles le 10 mars 1871, et reprit ses travaux de publiciste. Dans l'intervalle, il avait fait liquider la pension de retraite, à laquelle lui donnaient droit vingt-cinq ans de services effectifs dans la marine de guerre. Il quitta *la Liberté* en mai 1876, et fonda *le Bon sens*, devenu bientôt *l'Estafette*. Ce journal, dévoué aux intérêts conservateurs et bonapartistes, soutint la politique du 16 mai 1877, puis fut un de ceux qui conseillèrent au maréchal de Mac-Mahon la soumission complète à la volonté de la France, clairement exprimée par les élections du 14 octobre. A ces dernières, M. Détroyat avait été lui-même candidat à Neuilly-sur-Seine et n'avait obtenu que 3004 voix contre 8871 réunies par M. Bamberger, député sortant républicain.

M. Détroyat a publié : *la Cour de Rome et l'empereur Maximilien* (1868, in-8); *l'Intervention française au Mexique* (1868, in-8); *le Recrutement, l'organisation et l'instruction de l'armée française* (1870, br. in-8). Il a donné au théâtre : *Entre l'enclume et le marteau*, comédie en un acte, jouée en 1870 au Vaudeville.

DEUSY (Ernest-François-Joseph), député français, est né à Bapaume (Pas-de-Calais), le 23 avril 1824. Avocat au barreau d'Arras en 1851, il fut nommé juge suppléant au tribunal civil de cette ville en 1858. En 1869, il se présenta aux élections législatives, et échoua contre le candidat officiel. Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint 34005 voix sans être élu. Nommé maire d'Arras par M. Thiers, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876 et fut élu dans la 1re circonscription d'Arras, par 10155 voix, contre M. Sens, candidat bonapartiste, qui n'en obtint que 8333. Il prit place au centre gauche, fit partie de la commission du budget et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un

des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il échoua avec 9063 voix contre son ancien concurrent, M. Sens, qui, soutenu par l'administration, obtint 10 500 suffrages ; mais cette élection ayant été annulée, M. Deusy fut élu, aux élections complémentaires du 7 avril 1878, par 9913 voix contre le même concurrent. Il représente le canton de Bapaume au conseil général du Pas-de-Calais.

DEVADE (Guillaume-Amédée), député français, né à Saint-Martin-sur-Vire (Orne), le 11 février 1818, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1853. Il s'établit à Gien, y acquit une popularité qu'il faillit payer par la déportation, après le coup d'État du 2 décembre 1851. Pendant la guerre de 1870, il entra dans les ambulances de l'armée de la Loire et fut décoré de la Légion d'honneur, pour ses services. Il fut élu député, le 20 février 1876, pour l'arrondissement de Gien par 6494 voix, contre 4860 obtenues par le candidat conservateur, s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Après la dissolution, il fut réélu dans le même arrondissement, le 14 octobre, par 8268 voix, contre 4335 obtenues par le candidat officiel et monarchiste.

DEVALS (Jean-Ursule), archéologue français, né à Montauban, le 21 octobre 1814, et fils d'un négociant, se livra lui-même au commerce, tout en suivant ses goûts pour l'archéologie et l'histoire. Correspondant du ministère de l'instruction publique, de 1845 à 1852, il fut nommé archiviste de la ville de Montauban et membre de plusieurs sociétés savantes. — Il est mort à Montauban en 1874.

M. Devals a publié : ***Monuments historiques de Montauban***, 1^re^ série (Montauban, 1841, in-8); ***Histoire de Montauban sous la domination anglaise*** (1843, in-8) ; ***Mémoire sur la voie romaine de Toulouse à Cahors et rapport sur les antiquités de Cos*** (1846, in-8) ; ***Histoire de Montauban*** (t. 1, 1855, in-8); ***Études sur la juridiction des consuls de Montauban en matière criminelle*** (1858, in-8) ; ***Études sur les limites des anciens peuples qui habitaient le département de Tarn-et-Garonne et sur les voies antiques de ce département*** (Montauban, 1863, in-8); ***Albias et son territoire*** (1869, in-8); plusieurs ***notices*** et ***mémoires*** publiés séparément ou insérés dans les ***Annales archéologiques***, l'***Annuaire de Tarn-et-Garonne***, etc.

DEVAUX (Louis-Édouard-Joseph), député français, né à Saint-Omer, le 23 novembre 1819, exerça la profession d'avocat au barreau de sa ville natale et entra dans la magistrature en 1848. Il donna sa démission pour ne pas prêter serment à l'Empire et reprit sa place au barreau. Nommé sous-préfet de Saint-Omer, le 12 septembre 1870, il n'entra point en fonctions. Il se présenta aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale et obtint 39 640 voix, sans être élu. Il prit depuis la direction du Crédit agricole de Lille. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député pour la 1^re^ circonscription de l'arrondissement de Saint-Omer, par 7226 voix sur 8300 votants, prit place dans le groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 5618 voix, contre 5386 obtenues par le candidat officiel. Il représente au Conseil général un canton de Saint-Omer.

DEVAUX (Paul-Louis-Isidore), homme d'État belge, est né à Bruges, le 10 avril 1801. Avocat à Liége, il fonda, en 1824, avec MM. Lebeau, Rogier et Van Hulst le ***Mathieu Laensberg***, feuille libérale, qui prit bientôt le nom de ***Politique***, et fit une guerre acharnée à l'administration hollandaise. La révolution de 1830 le porta aux affaires avec ses amis. Député au Congrès national, il vota l'exclusion de la maison de Nassau, tout en combattant les tendances belliqueuses du parti républicain. En 1831, lorsque le régent Surlet de Chokier appela au pouvoir les doctrinaires de la Belgique, il devint ministre et appuya la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il alla ensuite, avec M. Nothomb, défendre les intérêts belges devant la conférence de Londres.

Membre de la Chambre des Représentants, il y exerça une grande influence. Il soutint, en 1838, le projet d'emprunt avec la maison Rothschild pour la construction des chemins de fer. L'année suivante, il vota les 24 articles. Ses amis ayant pris possession du ministère le 18 avril 1840, il devint, sans être ministre lui-même, « le président invisible du conseil. » Les nouveaux principes politiques qu'il émit dans son journal, la ***Revue nationale***, contribuèrent surtout à amener entre les catholiques et les libéraux, cette grande rupture à la suite de laquelle le ministère exclusivement libéral qu'il soutenait fut remplacé par le ministère ***mixte*** de M. Nothomb. Il resta dans l'opposition, jusqu'à l'avènement au ministère de son ami, M. Rogier (1847), qu'il appuya, sans accepter de portefeuille.

Depuis, des remaniements successifs ont écarté du pouvoir ou y ont ramené ses coreligionnaires politiques, qui surent tenir avec assez de succès la balance entre l'autorité et la liberté. Esprit dogmatique et habitué à rattacher les faits aux principes, M. Devaux a été appelé le Royer-Collard de la Belgique. Il a été nommé membre de l'Académie de Bruxelles en 1846. On cite de lui : ***Études politiques sur l'histoire ancienne et moderne, et sur l'influence de l'état de guerre et de l'état de paix*** (Bruxelles, 1875, in 8).

DEVERGIE (Marie-Guillaume-Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 15 février 1798, est fils d'un employé à l'administration des hospices. Élève de Dupuytren dès l'âge de quinze ans, puis interne des hôpitaux et chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il abandonna l'étude de la chirurgie pour celle de la médecine, fut reçu docteur en 1823, et professeur agrégé des sciences accessoires en 1825. Dès ce moment, il professa avec distinction la chimie et surtout la médecine légale. Reçu, en 1829, médecin du bureau central, il fut, cinq ans plus tard, médecin titulaire des hôpitaux, et fut ainsi attaché successivement à Bicêtre, à Saint-Antoine et à Saint-Louis (1840), où il ouvrit un cours de clinique des dermatoses que la ***Gazette des Hôpitaux*** a reproduit. Élu membre de l'Académie en 1857, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1859. — Il est mort à Paris le 2 octobre 1879.

L'ouvrage le plus important de M. Devergie est la ***Médecine légale théorique et pratique*** (1835-1836, 3 vol. in-8; 2^e^ édit., 1840, 3^e^ édit. 1852), avec le concours de M. Dehaussy de Robécourt. Nous citerons en outre : ***Mémoire sur les plaies d'armes à feu*** (1849), ***Traité des maladies de la peau*** (1854, in-8), ***Où finit la raison, où commence la folie?*** (1859), etc. Il a collaboré aux ***Annales de la médecine légale***, au ***Dictionnaire***

[illegible] *de chirurgie pratiques*, aux *An-* [illegible], etc.

DEVÈS (Pierre-Paul), député français, né à [illegible] (Cantal), le 3 novembre 183[illegible], étudia le [illegible] au barreau de Béziers. Il entra [illegible] aux élections générales du [illegible] 1876, et fut élu député pour la [illegible] de l'arrondissement de Béziers par [illegible] sur 19000 votants. Il se fit inscrire [illegible] de la gauche, vota avec la majorité [illegible], et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui [illegible] un vote de confiance au cabinet de [illegible]. Il se représenta aux élections du [illegible], où il eut pour concurrent [illegible], ancien évêque de Constantine, candidat officiel et bonapartiste, et fut élu par [illegible] sur 20900 votants. M. Devès représente le canton de Servian au conseil général de l'Hérault.

DEVIENNE (Adrien-Marie), magistrat français, né à Lyon, le 15 pluviôse an X (3 février 1802), était, en 1858, procureur général à Lyon, lorsqu'il fut nommé, par décret du [illegible], premier président de la Cour impériale [illegible] en remplacement de M. Delangle, appelé au ministère de l'intérieur. Voici la suite [illegible] M. Devienne, comme magistrat : [illegible] 1825), puis à Saint-[illegible] substitut à Trévoux (27 septembre [illegible] (20 février 1828) [illegible] septembre 1829), puis [illegible] 1830); président du tribunal [illegible] (18 juillet 1837), [illegible] 1848, procureur général à [illegible] 1850), puis à Lyon (30 décembre [illegible]), après le coup d'État [illegible] aux rigueurs de la [illegible] qui fut signalée [illegible] rapport du secrétaire général [illegible] justice, M. F. Herold, inséré [illegible] (29 décembre 1870). A Lyon, [illegible] 1858, président de la Commission [illegible].

[illegible] M. Devienne avait représenté, [illegible] députés, le quatrième collège [illegible], il y soutint par ses votes et [illegible] discours la politique conservatrice [illegible] pas à participer [illegible] commissions. Sénateur [illegible] 1865, M. Devienne fut nommé premier président de la Cour de cassation, en remplacement de M. Troplong, par décret du 8 [illegible]. Il fut choisi pour [illegible] commission chargée d'examiner [illegible] dans le sens du gouvernement [illegible].

[illegible] du 4 septembre 1870, au [illegible] de la 3e livraison des *Correspondances de la famille impériale* [illegible] ce magistrat se trouva mêlé [illegible] l'empereur Napoléon III et [illegible] étaient les principaux [illegible] causé par cette publication, [illegible] des journaux radicaux [illegible] de la Défense. Par décret [illegible], il déféra disciplinairement [illegible] M. le premier président [illegible] les considérants [illegible] la dignité du magistrat [illegible] d'un caractère scandaleux. » [illegible] M. Devienne protesta, dans une lettre [illegible], en date de Bruxelles le 2 octobre. Cependant, le 18 janvier 1871, il était compris dans le décret, daté de Bordeaux, qui déclarait déchus de leurs sièges et exclus de la magistrature tous les magistrats qui, en 1852, avaient fait partie des commissions mixtes. Dans une nouvelle lettre du 2 février, adressée au garde des sceaux, il en appela aux pouvoirs réguliers, qui allaient bientôt juger un acte qui violait « toute la loi et tous les droits. » Le 12 juillet suivant, la Cour de cassation, sur les conclusions du procureur général Renouard, rendit en Chambre du conseil un arrêt dont elle autorisa la publication, qui, contestant en la forme au décret du gouvernement de la Défense le pouvoir de saisir disciplinairement la Cour de cassation, statuait d'office, et déclarait qu'il n'y avait lieu d'exercer contre le premier président Devienne aucune poursuite disciplinaire. Les considérants de l'arrêt mentionnaient une lettre de l'ex-impératrice, produite au cours des débats, et prouvant que ce magistrat n'était intervenu dans les affaires intérieures de la famille impériale que sur la demande des intéressés et pour éviter l'éclat et le trouble d'un scandale public « entre deux époux du rang le plus élevé. » Par suite de l'abrogation du décret du 18 janvier, M. Devienne reprit son siége à la tête de la Cour de cassation, mais lorsqu'il fut admis à la retraite le 10 mars 1877, le décret qui publiait cette mesure ne lui conféra point le titre de premier président honoraire. M. Devienne a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 février 1852, et grand officier le 31 décembre 1860.

DEVILLE (Jean-Achille), antiquaire français, né à Paris en 1789, et fils d'un ancien fermier général, publia, en 1813, une traduction en vers des *Bucoliques*, esquissa ensuite quelques tragédies restées inédites, et se tourna enfin vers la science archéologique. Envoyé à Rouen vers 1827, comme receveur des contributions directes, il devint successivement directeur du musée des antiquités de cette ville, membre de la Société d'encouragement et de celle des antiquaires de l'ouest, et correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1831-1843). Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845. — Il est mort à Paris le 10 janvier 1875.

M. Achille Deville a publié : *Essai historique et descriptif de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville* (Rouen, 1827, in-4); *Histoire du chateau Gaillard* (1829, in-4, 12 pl.); *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* (1833, in-8, 12 pl.; 2e édit., 1837); *Histoire du château et des sires de Tancarville* (1834, in-8); *Histoire du château d'Arques* (Paris et Rouen, 1839, in-4); *Revue des architectes de la cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du* XVIe *siècle* (1848, in-8); *Comptes des dépenses de la construction du château Gaillon* (1851, in-4); *Chants bucoliques* (1856, in-8); *Considérations sur Alésia des Commentaires de César* (1859, in-8); *Essai sur l'exil d'Ovide* (1859, in-8); un grand nombre de *Notes*, *Dissertations*, *Mémoires* sur des points curieux de biographie ou d'histoire, notamment sur Corneille et sur le cœur de saint Louis (1841).

DEVILLE (Sainte-Claire). Voy. Sainte-Claire Deville.

DEVILLY (Théodore-Louis) peintre français, né à Metz le 28 octobre 1818, fut élève de M. Maréchal (de Metz) et de Paul Delaroche. Après s'être particulièrement distingué dans la peinture militaire, il a depuis traité avec succès les sujets mythologiques. Ses principales œuvres en ces deux genres sont : *le Rappel*, aqua-

relle (1840) : *Bataille de Ras-Satah*, Algérie (1852) ; *le Cosaque* (1863) ; *un Bivouac en 1812* (1857) ; au musée de Bordeaux, *le Marabout de Sidi-Brahim* (1859) qu'Eug. Delacroix considérait comme un des meilleurs tableaux de notre époque ; *Dénoûment de la journée de Solférino* (1861) ; *l'Assaut, le Clairon* (1863) ; *Hourrah les Cosaques !* (1867) ; *Mazeppa* (1870) ; *Blessés de Gravelotte ; Adieu des soldats du *** à leurs officiers*, Metz, 29 octobre 1870 (1874) ; *Amphitrite, Bacchante endormie, le Cheval blessé* (1875) ; *Chevaux de razzia ramenés par des chasseurs d'Afrique* (1876) ; *Triomphe de Bacchus* (1878). M. Devilly, qui a été conservateur du musée de Metz, remplit les mêmes fonctions à Nancy. Il a obtenu trois médailles en 1852, avec rappel en 1857, en 1859 et 1861.

DEVINCK (François-Jules), industriel français, ancien député, né en 1802, obtint, aux diverses Expositions de l'industrie, plusieurs médailles, comme fabricant de chocolat. Membre et plusieurs fois président du tribunal de commerce, il fit partie, sous l'Empire, de la commission municipale et départementale de Paris et du département de la Seine. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849, et grand officier le 30 juin 1867.

En 1851, M. Devinck débuta dans la politique comme candidat à la représentation nationale, sous l'empire de la loi du 31 mai, au plus fort du conflit engagé entre l'Assemblée et le président. Son élection, qui eut lieu le 30 novembre, malgré l'abstention des partisans du suffrage universel, fut à la fois un acte d'opposition contre la République et contre la politique de l'Élysée : elle donna, pour ainsi dire, le signal du coup d'État. M. Devinck, rallié au gouvernement du président, fut présenté, en 1852, comme candidat de l'administration aux électeurs de la deuxième circonscription de la Seine et entra au Corps législatif, où il fut réélu en 1857, malgré les efforts de l'opposition démocratique renaissante. Aux élections générales de 1863, sa candidature, soutenue par l'administration, échoua devant la concurrence de M. Thiers. Elle fut reprise avec de plus grands efforts, aux élections de mai 1869, contre deux candidats qui divisaient violemment l'opposition, M. Thiers, représentant le gouvernement parlementaire, et M. d'Alton-Shée, organe de la démocratie socialiste. Après des luttes assez orageuses dans les réunions électorales publiques, M. Devinck réunit, au premier tour de scrutin, 10 404 voix sur 32 683 votants contre 13 333 données à M. Thiers et 8 714 à M. d'Alton Shée. Au second tour, après huit jours de divisions de plus en plus violentes entre les deux candidats de l'opposition, il obtint 9802 voix, tandis que M. Thiers était élu par 15 909 suffrages. Ce fut le coup de grâce, à Paris, des candidatures officielles. M. Devinck ne se représenta pas aux élections partielles du mois de novembre suivant. — Il est mort subitement, à Paris, le 20 novembre 1878.

Il a publié : *Pratique commerciale et recherches historiques sur la marche du commerce et de l'industrie* (1867, in-18).

DEVISME (Louis-François), armurier français, né à Paris le 8 juillet 1806, descend, dit-on, d'une ancienne famille picarde, issue des princes de Visme et de Ponthieu. Il débuta de bonne heure dans l'arquebuserie et fut élève de l'un des chefs de la célèbre manufacture d'armes de Versailles, supprimée par la Restauration. Établi comme armurier, dès l'âge de vingt-quatre ans, il attacha son nom à de nombreux perfectionnements. Après avoir exposé, en 1839, quelques armes de luxe, il produisit, en 1844, des fusils et des pistolets à six coups, « tonnerres à balles forcées, » qui ont pris et gardé le nom de leur inventeur. M. Devisme imagina depuis des procédés de tir et des balles de diverses formes, des balles-obus pour la chasse aux lions et des balles-harpons pour la pêche à la baleine. Enfin il transforma le fusil Chassepot, en y adaptant la cartouche métallique.

Comme exposant, M. Devisme a obtenu une mention en 1844, une médaille d'argent en 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, une médaille de première classe à celle de Paris en 1855 et une autre à la seconde Exposition universelle de Londres, à la suite de laquelle il fut décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863). Il était hors de concours à l'Exposition universelle de 1867. Il a été décoré de divers ordres étrangers. — Il est mort à Argenteuil, le 29 avril 1873.

DEVOILLE (l'abbé Augustin), poète et moraliste français, né en 1807, à Saint-Loup-sur-Semouse (Haute-Saône), embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut attaché au clergé de sa ville natale et débuta dans les lettres par deux recueils de vers : *Voix de la solitude* (1838, in-8), et *Chants de l'exil* (1840, in-18).

Il écrivit depuis : *Andréas ou le Prêtre soldat* (1843, 2 vol. ; 4e édition, 1864, in-18) ; *le Mendiant* (1844, 2 vol.) ; *Notre-Dame de Consolation* (1845, 2 vol.) ; *un Intérieur* (1846, 2 vol.) ; *Vengeance* (1847, 2 vol.) ; *les Travailleurs* (1849) ; *le Moine de Luxeuil* (1851, 2 vol.) ; *Lettres d'un vieux paysan* (1852) ; *la Charrue et le Comptoir* (1854, in-8), roman de mœurs réédité en 1857 et en 1865 ; *la Fiancée de Besançon* (1855, 2 vol.) ; *le Tour de France* (1857, in-18) ; *la Croix du sud*, *l'Étoile du matin, les Prisonniers de la Terreur* (1858) ; *la Cloche de Louville, les Échos de ma lyre* (1859) ; *la Dame de Châtillon, ou les Pauvres de Lyon* (1861, in-18) ; *l'Astre du soir* (1861, in-18) ; *Irma, ou la Vierge lyonnaise* (1862, 2 vol. in-18) ; *Lucie de Poleymieux* (1863, in-18) ; *l'Œil d'une mère* (1863, in-18) ; *le Parjure* (1865, in-18) ; *le Château de Maiche* (1865, in-18) ; *le Terroir* (1865, in-8 et in-18) ; *les Apostats et les Martyrs* (1870, in-18) ; *la Bohémienne* (1874, in-18), etc.

DEVOUCOUX (Philippe-Jean-Barnabé), homme politique et administrateur français, né à Château-Chinon (Nièvre), le 11 juin 1819, étudia le droit et se fit inscrire au barreau d'Autun en 184[illegible]. Ses opinions républicaines le firent proscrire au moment du coup d'État ; il se réfugia en Suisse et y passa deux ans. Rentré en France, il s'inscrivit au barreau de Bourges, et devint maire de cette ville après le 4 septembre 1870. Malgré les services qu'il rendit pendant l'invasion, il fut révoqué après le 24 mai 1873. Membre du conseil général pour le canton de Bourges, et plusieurs fois président de cette assemblée, M. Devoucoux fut porté aux élections générales du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Bourges et dans celle de Saint-Amand ; il eut pour adversaires, à Bourges, M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, et à Saint-Amand MM. le comte de Saint-Sauveur, constitutionnel, et Clogenson, bonapartiste ; il fut élu à Bourges par 7607 voix contre 7137 données à M. Buffet, et à Saint-Amand par 6322 suffrages, contre 6400 voix environ réunies par ses deux concurrents. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et en fut nommé président. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant dans

[illegible] de Bourges, pour laquelle il [illegible] avec 11113 voix, tandis que son [illegible], M. [illegible], candidat officiel et [illegible] en obtenait 9107. Après l'avènement [illegible], il fut nommé préfet du département de Tarn-et-Garonne et, le 15 mai 1879, [illegible] à la Cour d'appel de Toulouse.

[illegible] (Mlle Pierrette-Louise), actrice française, née à Lyon (Rhône), le 10 juillet 1838, fut admise élève au Conservatoire le 28 juin 1853 [illegible] classe de déclamation de M. Samson. [illegible], au concours de 1856, les seconds prix de [illegible] et de comédie et fut ensuite engagée au théâtre de l'Odéon, où elle débuta, le [illegible] 1856, dans le rôle de Célimène, du Misanthrope. Appelée plus tard au Théâtre-Français, elle y parut la première fois, le 22 janvier 1859, dans la [illegible]. Elle joua avec succès, pour son second début, le 25 février 1859, le rôle de [illegible], et depuis parut dans les principaux rôles de la tragédie classique. Mlle Devoyod prit sa retraite en février 1872.

DEVRIENT (Édouard-Philippe), acteur allemand, né à Berlin le 11 août 1801, second fils du célèbre acteur Louis Devrient, a été le dernier représentant de toute une dynastie d'artistes dramatiques. Il débuta avec succès comme baryton, puis se [illegible] dans les rôles de la comédie [illegible]. Après avoir longtemps fait partie du théâtre royal de Berlin, il accepta, en 1844, la direction du théâtre royal de Dresde. Malgré [illegible] où il sut le maintenir, il le quitta, en 1846, à la suite de démêlés d'intérêt avec son plus jeune frère, et se mit à écrire [illegible] lui-même, des comédies qui se [illegible] par l'entente de la scène et des ressources dramatiques. Ce sont : *le Petit homme* [illegible]; *la Faveur du moment* (die Gunst des Augenblicks); *les Égarements* [illegible]; *le Fabricant* (der Fabrikant), [illegible] que plusieurs librettos d'opéra, [illegible] *Hans Heiling*, musique de Marschner, qui eut un très-grand succès.

M. Édouard Devrient s'est en outre beaucoup occupé de tout ce qui a rapport au théâtre. Dans [illegible] Paris, il étudia l'organisation des [illegible], et consigna le résultat de ses [illegible] dans ses *Lettres de Paris* (Briefe aus Paris, Berlin, 1840). Il a publié sur *la Fondation d'une école de théâtre* (Ueber die Gründung einer Theaterschule, Berlin 1840), un mémoire dont il [illegible] plus tard les idées dans son *Théâtre* [illegible] *de la nouvelle Allemagne* (das Nationaltheater des neuen Deutschlands, Leipzig, 1849). [illegible] plusieurs ouvrages considérables se rapportant à l'histoire de l'art dramatique, [illegible] que l'*Histoire de l'art dramatique* [illegible] (Geschichte der deutschen Schauspielkunst, Leipzig, 1848-1851, 4 vol.). Les principaux [illegible] de M. Édouard Devrient ont paru [illegible] *Écrits dramatiques et dramaturgiques* ([illegible] und dramaturgische Schriften, [illegible], 1846-1849, 6 volumes). — Il est mort [illegible], le 6 octobre 1877.

DEZEIMERIS (Reinhold), érudit français, né [illegible] en 1835, est le fils d'un médecin distingué, [illegible] représentant du peuple, devenu bibliothécaire de la faculté de médecine à Paris, et mort [illegible] général de la Gironde, et habitant depuis longtemps Bordeaux, il a été président de l'Académie de cette ville et a été élu correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions [illegible]) le [illegible] décembre 1878.

Il a publié : *Notice sur P. de Brach* (1858, in-8); *Recherches sur l'auteur des épitaphes de Montaigne* (1861, in-8); *Œuvres poétiques de P. de Brach* (1863), 2 vol. in-4 avec notice, commentaire, etc.; *De la Renaissance des lettres à Bordeaux au seizième siècle* (1864, in-8); *Recherches sur la recension posthume du texte des Essais de Montaigne* (1866, in-8); *Dissertations sur l'emplacement de la Villula d'Ausone* (1869, in-8); *De l'Ebromagus de St Paulin* (1874, in-8); *Sur l'auteur du Querolus* (1874, in-8); *Poésies françaises, latines et grecques de Martin Despois*, (1875, in-8), avec une introduction sur le mouvement littéraire provincial des premières années du dix-septième siècle; *Leçons nouvelles et remarques sur le texte de divers auteurs, Mathurin Regnier, André Chénier, Ausone* (1876, in-8); *Lettres grecques de J. C. Scaliger* (1877, in-8); M. Dezeimeris a, en outre, publié de nombreux opuscules sur des sujets d'archéologie, de philologie et d'épigraphie; il a donné, avec M. Barckhausen, en 1873, une édition du texte primitif des *Essais de Montaigne*, et fourni une collaboration constante à l'importante publication des *Archives municipales de Bordeaux.*

DEZOBRY (Charles-Louis), littérateur et libraire français, né à Saint-Denis (Seine) en 1798, consacra ses loisirs, après avoir fini ses études, à la préparation d'un important ouvrage d'histoire et d'archéologie, faisant pendant au *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, sous ce titre : *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome* (1835, 4 vol. in-8; 4e édit., 1874, 4 vol. in-8, avec un plan de Rome et des restaurations des principaux monuments). M. Dezobry dirigea ensuite, chez MM. Hachette, le *Cours complet d'éducation des filles.* En 1829, il fonda à Paris, avec M. Magdeleine, une librairie classique, qui publia d'abord des éditions grecques, latines et françaises de presque tous les auteurs adoptés pour l'enseignement universitaire; puis la série de tous les ouvrages de géographie, d'histoire, de sciences et de littérature à l'usage des diverses classes. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863. — Il est mort à Paris le 16 août 1871.

On cite encore de M. Dezobry : *la Mauvaise récolte, ou les Suites de l'ignorance* (1847, in-18), *l'Histoire romaine en peinture* (1848, in-18), épisodes historiques propres à être traduits en tableaux de genre et en paysages; *De l'Usage et de l'utilité des éditions classiques* (1856); *Dictionnaire pratique et critique de l'art épistolaire français* (1865, gr. in-8); *Traité élémentaire de versification française* (1866, in-18), etc. Il a été, avec M. Bachelet, un des principaux auteurs du *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* dont il fut l'éditeur (1857, 2 vol. gr. in-8, 4e édit. 1866), ainsi que du *Dictionnaire général des lettres, des beaux-arts et des sciences morales et politiques* (1862, gr. in-8).

M. Dezobry avait cédé sa librairie à M. Charles Delagrave qui lui a donné une plus grande extension, tant dans le domaine scientifique et littéraire que dans les spécialités diverses de l'enseignement public. M. Delagrave a créé particulièrement, pour les classes, avec le concours de M. E. Levasseur, de l'Institut, une série de publications géographiques et cartographiques. Il a obtenu une médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1878.

DIAS (Antonio-Gonçalvez), poète brésilien, né à Cachias (province de Maranha), le 10 août 1823, vint de bonne heure en Portugal et termina à l'Université de Coïmbre les études qu'il avait com-

mencées à Lisbonne. De retour dans son pays (1845), il attira sur lui l'attention publique par un recueil de vers intitulé : *Primeiros Cantos* (Rio de Janeiro, 1846, in-8). Il donna ensuite le drame romantique de *Léonor de Mendonça* (1847), d'après les annales du Portugal, et l'année suivante un second volume de vers : *Segundos Cantos* (Rio, 1848, in-8). Le jeune auteur fut alors nommé professeur d'histoire au collége de Pedro II. Ses *Derniers vers* (Ultimos cantos, Ibid., 1850) venaient de paraître lorsqu'il reçut du gouvernement la mission de visiter les provinces qui sont traversées par l'Amazone. Attaché, depuis 1851, au ministère des affaires étrangères, il fut, en 1855, chargé pour l'Europe d'une nouvelle mission scientifique.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Dias a donné une édition de Berredo (1849), avec une introduction sur les migrations des tribus indiennes, et plusieurs mémoires, entre autres celui de *Brazil et Oceania*, insérés dans le recueil de l'Institut historique de Rio de Janeiro ; un volume de poëmes : *Cantos* (Leipzig, 1857); *os Tymbiras* (Ibid. 1857), et *Diccionario de lingua Tupy* (Ibid. 1858).

DIAZ DE LA PENA (Narcisse-Virgile), peintre français, né à Bordeaux, le 20 août 1807, débuta au Salon de 1831 par des esquisses de paysage, puis donna *les Environs de Saragosse* (1834) ; *la Bataille de Medina Cœli* (1835); *l'Adoration des bergers* (1836); *le Vieux Ben-Emeck* (1838). Les *Nymphes de Calypso* (1840), *le Rêve* (1841), témoignèrent d'un changement de manière, et en 1844, sa *Vue du Bas-Bréau*, *l'Orientale*, *le Maléfice*, *les Bohémiens se rendant à une fête*, offrirent ces effets de lumière qui font l'originalité de ce peintre. En même temps, s'abandonnant à sa fantaisie, il remplissait ses petits tableaux de nymphes, d'odalisques et d'amours. De 1844 à 1850 on vit de lui, soit dans les Salons de peinture, soit dans des ventes publiques, une foule d'œuvres brillantes, auxquelles on reprochait un dessin insuffisant. M. Diaz se remit alors à une sérieuse étude de la forme, et exposa au Salon de 1851 deux de ses meilleures toiles, une *Baigneuse* et *l'Amour désarmé*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 plusieurs de ses anciens tableaux, entre autres *les Présents d'Amour*, *la Rivale*, *la Fin d'un beau jour*, *Nymphe endormie*, *Nymphe tourmentée par l'Amour*, et une grande toile, *les Dernières larmes*, dont le coloris blafard excita bien des critiques. Après avoir vendu son atelier et ses collections, il reparu au Salon de 1859 avec *Galathée*, *l'Éducation de l'Amour*, *Vénus et Adonis*, *l'Amour puni*, *N'entrez pas*, *la Fée aux joujoux*, *la Mare aux vipères*, et deux *Portraits*. M. Diaz a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, une 2ᵉ en 1846, une 1ʳᵉ en 1848, et la décoration en mai 1851. — Il est mort à Menton, le 19 novembre 1876.

Son fils, M. Eugène-Emile Diaz, né à Paris le 27 février 1837, fit jouer au Théâtre-Lyrique, le 8 juin 1865, *le Roi Candaule*, opéra-comique en deux actes, accueilli par la critique comme un début heureux. *La Coupe du roi de Thulé*, opéra en cinq actes, reçu au concours en 1869 et joué seulement le 10 janvier 1873, n'eut que quelques représentations.

DIDAY (François), peintre suisse, né à Genève, en 1812, étudia la peinture en France et suivit l'atelier de plusieurs maîtres. Il fit ensuite différents voyages, demandant surtout ses inspirations aux sites pittoresques de son pays natal, et envoya au Salon de Paris, en 1840 : *un Chalet dans les hautes Alpes*, *le Soir dans la vallée*, *un Torrent dans les Alpes*. On cite encore de lui : *Souvenir du lac de Brientz*, *le Glacier de Rosenlaui*, acquis par le musée de Lausanne (1842); *Souvenir de Suisse*, *le Chêne et le Roseau*, appartenant au musée de Genève. Toutes ces toiles ont figuré chez nous aux Salons, et les trois dernières ont été admises à l'Exposition universelle de 1855. M. Diday a obtenu une 2ᵉ médaille dès 1840, une 1ʳᵉ en 1841, et la décoration en 1842. — Il est mort à Genève, le 28 novembre 1877.

DIDE (Auguste), publiciste français, né à Nîmes en 1840, fit ses études dans sa ville natale et vint à Paris suivre les cours de l'École de droit. Il se lia à cette époque avec Gaston Crémieux, fusillé en 1871 pour sa participation à la Commune révolutionnaire de Marseille; ils fondèrent un journal littéraire qui n'eut que quelques numéros. Interné à Nîmes après l'attentat d'Orsini, M. Dide obtint de se rendre à Nice d'où il adressa à un journal de Bruxelles, *le National*, des correspondances qui provoquèrent, de la part de M. de Grammont, ambassadeur de France en Italie, une demande d'expulsion. Conduit par l'autorité militaire sur la frontière suisse, M. Dide se rendit à Genève, se fit inscrire comme étudiant à la Faculté de théologie protestante et, sans interrompre ses travaux littéraires, prépara une thèse qu'il alla passer à Strasbourg. Il avait pris pour sujet *la Conversion de saint Paul au christianisme*; malgré la hardiesse de quelques passages, il obtint le diplôme de pasteur, mais il n'exerça point et prit la direction du *Protestant libéral* qu'il conserva pendant six ans. En 1868, il suivit M. Athanase Coquerel qui venait de fonder une Église libérale séparée de l'État, et fut l'un de ses trois pasteurs. Membre du synode général de 1872, il siégea à l'extrême gauche.

M. Dide s'est fait une réputation d'orateur, soit dans de nombreuses conférences, soit aux funérailles de coréligionnaires célèbres, tels que Sivel et Crocé-Spinelli, Mme Louis Blanc, Mme Cavaignac, Taxile Delord, etc. Collaborateur du *Bien public*, du *National*, du *Journal officiel*, du *Lien*, de la *Revue du protestantisme*, il a publié à part quelques séries de ses articles sur *Genève et l'orthodoxie*, *le Positivisme*, *l'Angleterre politique et sociale*, etc.

DIDIER (Henri-Gabriel), ancien représentant du peuple français, né à Fresnes-en-Woëvre (Meuse), le 12 avril 1807, termina ses études à Paris et appartint quelque temps à l'enseignement libre. De 1832 à 1834, il fut un des rédacteurs du journal démocratique *le Bon sens*. Il suivit ensuite les cours de droit et se fit recevoir avocat. Il exerça sa profession d'abord à Sedan, où il fonda *le Nouvelliste des Ardennes*, puis au barreau de Paris, qu'il quitta en 1840 pour aller remplir à Alger les fonctions de juge adjoint et bientôt après celles de procureur du roi à Philippeville. En 1846, il passa avec le même titre au parquet de Blidah et, l'année suivante, il fut nommé substitut du procureur général à Alger. Après la révolution de Février, les électeurs d'Alger l'envoyèrent à la Constituante; il vota ordinairement avec la gauche, et fut, après l'élection du 10 décembre, un des adversaires de la politique napoléonienne. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, qui l'écarta de la carrière politique, M. H. Didier se fit inscrire au barreau de Paris. Il se présenta inutilement, à Paris, aux élections de 1869. Le 5 septembre 1870, il fut nommé en même temps préfet de la Meurthe et

[illegible] de la République à Alger; il opta pour [illegible] poste; plus tard il refusa le titre de [illegible] général civil de l'Algérie. Remplacé [illegible] de la République le 15 no[illegible], il reprit sa place au barreau. Can[illegible] aux élections sénatoriales de [illegible], dans le département de la Meuse, [illegible] 117 voix sur 657 électeurs. Il a été [illegible] conseiller à la Cour de cassation [illegible].

[illegible] ([illegible]), mathématicien et officier [illegible], en 1798, fut admis, en [illegible] polytechnique, et sortit dans le [illegible]. Parvenu au grade de capi[illegible] il fut nommé, en 1831, professeur [illegible] l'École de Metz, en remplacement [illegible]; il occupa ces fonctions jus[illegible] à laquelle il fut nommé chef [illegible] à la direction des poudres de [illegible] après il devint directeur de la [illegible] dans la même ville. Promu [illegible] 1854, il fut nommé général de [illegible] 1858, et élu correspondant [illegible] des sciences le 21 avril 1873. [illegible] Légion d'honneur en avril 1839, il [illegible] le 7 août 1859 et commandeur [illegible]. — Il est mort à Nancy le 3 [illegible].

[illegible] se livra à des études spéciales sur [illegible], et prit part, en 1838, aux expé[illegible] de MM. Piobert et Morin sur la résis[illegible]. Plus tard il soumit à l'Acadé[illegible] mémoire *sur la Balistique*, [illegible] X des *Savants étrangers*, [illegible] second mémoire *sur le Mouve*[illegible]. On peut citer, parmi ses [illegible]: *Cours élémentaire de balis*[illegible] pour l'enseignement des élèves de [illegible], in-4; 3ᵉ édit., 1850); *Cal*[illegible] *les sociétés de prévoyance* [illegible], etc.

[illegible] ([illegible]), ingénieur français, né le [illegible], entra en 1820 à l'École polytech[illegible], et en sortit le premier, en 1822. Classé, [illegible], dans le service des ponts et [illegible], il fut successivement ingénieur à Ne[illegible]. Lorsqu'il fut question de la [illegible] de fer, en faveur desquels il [illegible], il vint à Paris, et fit partie [illegible] commissions chargées d'étudier les [illegible] projetées. En 1846, il fut nommé [illegible], directeur de la première com[illegible] de fer de Bordeaux à Cette, [illegible] réaliser les fonds nécessaires [illegible] après la révolution de 1848, qui le [illegible], le général Cavaignac, son [illegible] de promotion, lui offrit le mi[illegible], que M. Didion refusa. [illegible], directeur du chemin de fer [illegible] engagements, il se montra [illegible] de cette importante position. Il [illegible] 1862, et prit depuis [illegible] du conseil. Il a été membre [illegible] de l'Exposition uni[illegible] inspecteur général des ponts et [illegible] il a été promu officier de la Légion [illegible] avril 1846, et commandeur le [illegible].

[illegible] (Ambroise-Firmin), imprimeur fran[illegible] le [illegible] décembre 1790, a été, de [illegible] des principaux représentants de [illegible] des libraires de ce nom, éta[illegible]. Après avoir étudié parti[illegible] grec, en France, d'abord sous Boissonade, ensuite avec Diamant Coray, il alla passer trois années (1815-1818) en Grèce et en Orient, tant au Gymnase de Cydonie, en Asie Mineure, qu'à l'ambassade française de Constantinople, à laquelle il fut quelque temps attaché. Lors du réveil de la Grèce, en 1823, il concourut activement à des travaux d'helléniste et de littérateur, il les abandonna en partie, dès 1825, pour s'occuper des diverses branches de la typographie. C'est en 1827, au moment où Firmin Didot, son père, acceptait le mandat de député, qu'il prit la direction des affaires traitées depuis plus de soixante ans sous la raison Firmin-Didot. On lui doit principalement deux types de caractères, l'un dit *anglaise cursive*, l'autre destiné au texte grec d'une édition de Tyrtée. Il réunit, en les groupant successivement autour de ses ateliers primitifs, toutes les ramifications de l'imprimerie, que plusieurs de ses nombreux parents cultivaient avec mérite. Tour à tour devenu membre de la chambre de commerce, du conseil des manufactures et du conseil municipal de la Seine (1840-1856), il fit partie du jury des expositions industrielles nationales de 1844-1849, et des Expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), comme rapporteur des sections de l'imprimerie et de la papeterie. En juin 1855, il fut délégué par le conseil municipal de Paris pour recevoir, à Boulogne-sur-Mer, le lord maire et les aldermens de Londres.

Le nom de la famille Didot se rattache, chez nous, à tous les progrès introduits, au début de ce siècle, soit dans la typographie même, soit dans les diverses industries accessoires. Leur maison, vraiment universelle, embrassa dans ses ateliers et ses usines de Paris et des départements, la fabrication mécanique du papier, la fonte des caractères, d'après des types modèles, adoptés dans nos principales imprimeries, un immense matériel polyglotte, l'un des plus complets après celui de l'Imprimerie nationale, l'assemblage et le brochage des feuilles imprimées, enfin toute cette suite d'opérations manuelles ou mécaniques qui transforment en volumes imprimés la matière première de ce papier sans fin, dont Didot de Saint-Léger fut l'inventeur (1804), et dont les premiers essais furent faits dans la papeterie de François Didot, à Essonne.

La multiplicité de leurs affaires força les frères Didot, en 1838, à céder à la fonderie générale une partie de leurs moules et de leurs caractères; mais elle les conduisit à fonder une succursale de leur maison, au centre de l'Allemagne, à Leipzig. Ils créèrent dans l'Eure-et-Loir, à Sorel, et au Mesnil, près de Dreux, deux colonies ouvrières. Destinés principalement à l'extension de la papeterie, ces établissements occupèrent un certain nombre de jeunes filles qui trouvèrent, au Mesnil, une école gratuite, où elles furent mises à même de composer indistinctement des ouvrages grecs, latins et français.

Constamment citée, dans les rapports les plus élogieux, comme « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne, » la maison Didot a paru aux Expositions industrielles depuis la première de toutes, en 1798; elle y a exposé ses procédés, ses inventions, ses spécimens, et a remporté, de père en fils, la 1ʳᵉ médaille d'or, jusqu'en 1849. A cette époque, l'admission de son chef dans le jury des récompenses la mit elle-même hors de concours. Elle a encore obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

Le *Catalogue* de la maison Didot contient de grandes et riches publications, auxquelles nulle fortune particulière n'eût pu suffire, sans le concours des souscriptions de l'État. Nous citerons,

parmi celles qui atteignent les prix les plus élevés : *les Ruines de Pompéi* (4 vol. in-folio) ; les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (4 vol. in-folio, 400 planches) : le *Voyage dans l'Inde* (4 vol. in-4, 300 pl.) ; l'*Expédition scientifique en Morée* (3 vol. in-fol., 280 pl.), l'*Architecture arabe* (in-fol., 66 pl.) ; les *Œuvres complètes de Piranesi* (29 vol. in-fol., 2000 pl.) ; et tant d'autres collections d'architecture et de voyages, entreprises sous les auspices des différents ministères. Il faut rappeler les éditions classiques de luxe, dites *du Louvre*, la grande *Bibliothèque grecque* (50 vol. gr. in-8, à 2 col., avec traduction latine), publiée surtout avec le concours de savants allemands ; le *Thesaurus græcæ linguæ*, d'après Henri Estienne (1855-1859, t. I-IX, in-folio) ; la *Bibliothèque latine* (27 vol., même format), avec traduction française, sous la direction de M. Nisard : puis une foule d'œuvres importantes, individuelles ou collectives, telles que : la *France littéraire*, de M. Quérard (10 vol. in-8) ; l'*Encyclopédie moderne* (29 vol. in-8 ; 3 vol. de planches) ; la *Nouvelle Biographie générale* (46 vol., in-8) ; l'*Univers pittoresque* (65 vol. in-8, avec plus de 3000 gravures) ; *les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne*, texte de M. Paul Mantz (1874, in-fol. ; chromo-lith.) ; *Paris à travers les âges* (1875-79, in-fol., 6 livraisons ; planches et vignettes), etc.

A côté de ces belles publications qui ont honoré le nom des Didot, il faut en mentionner deux qui, sans avoir d'importance littéraire, sont devenues les deux plus grosses affaires de la maison et ses meilleures sources de profit : l'*Annuaire général du commerce*, cet immense recueil de renseignements utiles, qui, fondé en 1840, absorba en 1857, l'ancien *Almanach du commerce de Paris*, créé en 1797 et dirigé depuis 1819 par l'ex-prêtre Bottin ; puis la *Mode illustrée*, qui, fondée en 1860, est devenue rapidement le plus prospère des journaux de modes, et a presque atteint des tirages de 100 000 exemplaires.

Au nombre des titres plus personnels de M. Ambroise-Firmin Didot, nous citerons : *Souscription en faveur des Grecs* (1823, broch. in-8) ; la première partie des *Notes d'un voyage fait dans le Levant* (1826, in-8) ; des *Fragments dans la Grèce* de M. Pouqueville : une *Traduction de l'Histoire de Thucydide* (1833, 4 vol. in-8) ; une *Note sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger, particulièrement en Belgique ; Essai sur la typographie*, extrait de l'*Encyclopédie moderne* (1851, in-8) ; l'*Imprimerie et la Papeterie de l'Exposition universelle de* 1851 (1852, in-8 ; 2e édit., 1854) ; plusieurs *Notes* et *Réponses* sur la question de propriété littéraire, discutée entre lui et M. Michaud au sujet de la *Nouvelle Biographie générale* (1852-1853) : *du Droit d'octroi sur le papier* (1855) ; *Souvenirs d'une excursion à Boulogne-sur-Mer* (même année) ; *les Estienne* (1856), extrait de la *Nouvelle Biographie générale ; Dissertations sur la vie et les œuvres du sire de Joinville* (1858, in-12) ; *Anacréon, Odes*, texte grec, avec traduction française et *Notice* (1864, petit in-18, avec gravures) ; *Observations sur l'orthographe française* (1867, in-8), histoire des réformes ou tentatives de réformes orthographiques ; *Etude sur la vie et les travaux de Jean sire de Joinville* (1870, 2 parties in-8) ; *Etude sur Jean Cousin* (1872, in-8, portraits et planches) ; *Recueil des œuvres choisies de Jean Cousin*, reproduites en fac-simile, avec introduction (1873, in-folio) ; *Alde Manuce et l'hellénisme à Venise* (1875, in-8), etc. M. Ambroise-Firmin Didot, décoré de la Légion d'honneur, en janvier 1835, fut promu officier le 20 décembre 1855. Il a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, le 29 novembre 1872, en remplacement de Cherrier. — Il est mort à Paris, le 22 février 1876.

Didot (Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris, le 11 mars 1794, a dirigé avec lui l'imprimerie, depuis 1827. Il s'est particulièrement chargé de l'organisation de la maison du Mesnil, qui lui doit surtout son école, et dont il est le chef titulaire. Il a été décoré de la Légion d'honneur et élu membre du Conseil général du département de l'Eure.

Didot (Paul), fils de M. Hyacinthe Didot, né en 1826, s'est spécialement occupé de chimie et des applications pratiques des sciences à l'amélioration des papeteries de son père, dont il a reçu la direction. Son nom fait partie de la raison sociale de la librairie. Il a publié, en 1855, avec M. Barruel : *Nouveau mode de blanchiment des chiffons et des plantes textiles par l'adjonction du gaz acide carbonique* (in-8).

Didot (Alfred), cousin germain du précédent, et fils de M. Ambroise-Firmin Didot, né à Paris en 1828, s'est livré à l'étude des langues et exercé à plusieurs traductions. Il a publié, en 1852, les *Fragments inédits de Nicolas de Damas*, récemment découverts, et compris dans la *Bibliothèque grecque* de la maison Didot. Il partage, avec son cousin, M. Magimel, la direction de la librairie.

DIEFENBACH (Laurent), écrivain allemand, né le 29 juillet 1806, à Ostheim (duché de Hesse), fils d'un ministre protestant, suivit l'université de Giessen et fut nommé pasteur à Solms-Laubach. Il habita ensuite diverses villes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Belgique et, vers 1840, se fixa à Offenbach. Très-préoccupé de la réforme religieuse, il devint, lors des troubles excités par le curé Ronge, un des chefs du parti catholique-allemand. Son influence sur les classes ouvrières d'Offenbach se maintint pendant tout le cours de l'année 1848. Il reçut le titre de citoyen honoraire de cette ville et fut élu député au parlement de Francfort, puis nommé, en 18.., deuxième bibliothécaire de cette ville. En 187., se retira à Darmstadt.

On a de M. Diefenbach des ouvrages philologiques et philosophiques estimés : *De la Vie, de l'Histoire et du Langage* (Ueber Leben, Geschichte und Sprache, Giessen 1835) ; *Des Langues romanes littéraires* (Ueber die romanischen Schriftsprachen, Ibid., 1837) ; *Celtica* (Stuttgart, 1839-18.., 5 vol.), *Grammaire pragmatique allemande* (Pragmatische deutsche Sprachlehre, Ibid., 18.., 2e éd. 1851), etc. ; puis deux recueils de *Poésies* (Gedichte, Giessen, 1840 et 1844) : quelques romans : *les Aristocrates* (Francfort, 1848) : *un Pèlerin et ses compagnons* (Ein Pilger und seine Genossen, ibid., 1851) ; *Eschenbourg of Esch...* (Ibid., 1851) ; *Marguerite* (Berlin, 1868) ; *le Travail c'est la liberté* (Arbeit macht frei, Brême, 1873), etc. Attiré, comme tant de philologues modernes, vers l'étude de la grammaire comparée, il a entrepris un *Lexicon comparativum linguarum indo-germanicarum* (Francfort, 18..-1851, 12 vol.). Il a donné aussi un *Dictionnaire du haut et du bas allemand* (Hoch und niederdeutsches Wœrterbuch (Francfort, 1874, 4 vol.).

DIERINGER (François-Xavier), théologien catholique allemand, né le 22 août 1811, acheva ses études à l'Université de Tubingue, reçut en 1835 la prêtrise et fut nommé professeur d'éloquence sacrée et bibliothécaire au séminaire de Fribourg en Brisgau. Appelé à Spire en 18.., il y enseigna pendant trois ans, puis passa à Bonn, où il devint directeur du séminaire, ...

[illegible] l'Université, président de la Société [illegible], examinateur synodal et con[illegible] archiépiscopal. En 1871, il aban[illegible] et devint curé de Verin[illegible] de la principauté de Hohenzol[illegible] par le chapitre de Fribourg [illegible] à l'évêché de cette ville, il ne fut [illegible] par le gouvernement badois. — Il [illegible] septembre 1876.

On a de M. [illegible]ringer : *Système des faits di*[illegible] (System der gœttlichen [illegible], Mayence, 1841, 2 vol.), [illegible] de docteur en théologie; [illegible] *adressés aux catholiques in*[illegible] an gebildete Katholiken, [illegible], 1 vol.); *Saint Borromée et la ré*[illegible] *de son époque* (der Heil. [illegible] die Kirchenverbesserung seiner [illegible], 1846); *Traité de dogmatique ca*[illegible] der Katholischen Dogmatik, [illegible] 3ᵉ édit. augmentée, 1853), etc. Il [illegible] *ecclésiastique* d'Asch[illegible], 1846-1850, 4 vol.).

[illegible] (Frédéric), orientaliste allemand [illegible] 1821, se destina d'abord [illegible] ecclésiastique, puis cultiva exclu[illegible] orientales et se fit, en 1846, [illegible] de Berlin. L'année suivante [illegible] en Afrique, visita, après [illegible] Londres, Paris et Marseille, [illegible] Jérusalem et Damas, et ne [illegible] après avoir traversé encore la [illegible] et l'Autriche. Il publia plus [illegible] *d'un voyage en Orient* [illegible] Morgenlande, Berlin, 1853, [illegible] il devint professeur adjoint à [illegible] mais, en 1852, il fut nommé [illegible] prussienne à Constanti[illegible].

[illegible] de M. Fr. Dieterici une disserta[illegible] *et Seifeddaula* (Leip[illegible] arabe de la grammaire [illegible], une *Chrestomatie otto*[illegible] avec tableaux grammati[illegible] turc-français, *Anthropologie* [illegible] *la Contemplation et la Philo*[illegible] (Berl., 1876); *la Philosophie* [illegible]; 1ʳᵉ partie *Makrokosmos* [illegible] etc.

[illegible] (David-Nathanael-Frédéric), bota[illegible] né en 1800, à Ziegenhain, près [illegible] de botanistes, apprit de bonne [illegible] de cette science héréditaire [illegible] ses études, fut nommé [illegible] botanique de Iéna. Pendant [illegible] il travailla à la publication d'une [illegible] d'estampes intitulée : *Flora* [illegible] un ensemble de 392 cahiers. [illegible]; les *Plantes vénéneuses de* [illegible] (Deutschlands Giftpflanzen, Iéna, [illegible] (Forstflora, Iéna, 1828-1833; [illegible] *Flora medica* (Iéna, 1830); *Flore* [illegible] 1830-1851, vol. I-VII; nouvelle [illegible] *Flore allemande des plantes utiles* [illegible] Flora, Iéna, 1841-43, [illegible] *Germanica* (Iéna, 1832-[illegible] *des plantes* (Encyclopaedie [illegible] 1841-1851, vol. I et II : nou[illegible] d'après le système de classifica[illegible], etc.

[illegible] (Hippolyte), administrateur fran[illegible] (Aisne), le 7 décembre 1812, [illegible] et y fut reçu avocat en 1842. [illegible] à divers journaux ou publications périodiques, notamment au *Journal de l'Instruction publique*, à l'*Instituteur*, à l'*Agriculteur*, au *Courrier français*, à *la Patrie*, etc. En 1841, il fonda le *Moniteur des Conseils de prudhommes*, organe spécial des questions industrielles qu'il dirigea jusqu'en 1848. Nommé, le 25 avril 1848, procureur de la République à Aubusson, il refusa ces fonctions; mais au mois de juin il accepta celles de préfet de la Mayenne. Le 11 mai 1850, il passa à la préfecture de la Haute-Saône. Il administra ce département pendant dix ans, et y fut élevé successivement à la 2ᵉ et à la 1ʳᵉ classe à titre personnel. Il se signala par son zèle à préparer et à soutenir le coup d'État du 2 décembre et le rétablissement de l'Empire. Il fonda en 1853, en Algérie, avec les émigrants de la Haute-Saône, le village départemental de Vesoul-Benian, créa six chemins de fer départementaux et réalisa divers progrès pour l'agriculture, l'économie rurale et l'instruction primaire. Pendant le choléra de 1854, son dévouement lui mérita la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il était chevalier depuis le 10 décembre 1850.

Au mois de mars 1860, un peu avant l'annexion de la Savoie, il fut envoyé dans la nouvelle province avec le titre de « préfet en mission de l'empereur, » pour y préparer la reprise de tous les services sardes et l'organisation des services français. En six mois la transformation fut opérée : il proposa et fit accepter la division administrative du pays en deux départements et leurs arrondissements, fixa la zone des douanes sur la frontière suisse, et régla tous les détails de la nouvelle organisation. A la suite du voyage de l'empereur et de l'impératrice en Savoie, M. Dieu fut promu commandeur de la Légion d'honneur (4 janvier 1862).

Appelé, le 17 mars 1863, à l'emploi nouveau de président du Conseil de préfecture de la Seine, il concourut à la préparation du décret du 30 janvier 1866 sur la comptabilité communale, et introduisit d'importantes réformes dans la reddition et le jugement des comptes communaux et hospitaliers. Cet emploi fut supprimé par décret du 14 septembre 1870. M. Dieu, porté sans succès comme candidat au Conseil d'État, lors des élections faites par l'Assemblée nationale en juillet 1872, se présenta également en janvier 1876, dans la Haute-Saône lors des élections sénatoriales, mais sans obtenir la majorité.

M. Dieu a publié un *Recueil analytique des principales décisions du conseil de préfecture de la Seine statuant au contentieux* (1863-1868, in-8). On a aussi de lui : *Projet de règlement sur la procédure devant les conseils de préfecture* (1869, in-8).

DIEUDÉ-DEFLY (Charles-François), sénateur français, né à Nice le 10 février 1809, d'une famille italienne, se fit naturaliser français vers 1840. Entré dans le service consulaire, il fut attaché d'abord au consulat français de sa ville natale, et devint successivement vice-consul à Villefranche, chancelier du consulat de Malte en 1839, chancelier d'ambassade et consul honoraire à Rome en 1843, chancelier d'ambassade à Naples en 1848, fut envoyé à Richmond (États-Unis), où il ne resta que deux ans et entra en 1852 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères. Après y avoir passé quelque temps, il reprit le service actif comme consul en Portugal, puis à Cagliari et en 1857 à Milan; il y resta dix ans et fut transféré à Turin en 1867, et enfin à Gênes en 1869. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 novembre 1860 et commandeur le 6 août 1870.

Retraité avec le titre de ministre plénipotentiaire, le 18 décembre 1875, et resté jusqu'alors étranger à la politique, il fut porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 dans le département des Alpes-Maritimes, sur la liste de l'Union conservatrice, avec M. Roubaud, et passa le premier avec 125 voix sur 207 électeurs. Il se fit inscrire au groupe dit constitutionnel et, lors de la scission de ce groupe, au mois de mars 1878, fut un des 22 qui refusèrent de s'associer plus longtemps à la politique de résistance contre le cabinet Dufaure. Il avait voté la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877.

DIEUDONNÉ (Jacques-Augustin), sculpteur français et graveur en médailles, né à Paris, le 17 mai 1795, suivit de bonne heure les ateliers de Gros et de Bosio et entra, en 1816, à l'École des beaux-arts. Il y remporta le second prix de gravure en médailles au concours de 1819, dont le sujet était *Milon de Crotone*, et exposa alors des médaillons et des médailles. En 1824, il se livra à la sculpture. On cite de lui, dans la gravure : *la Mort du duc de Berri*; les portraits du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Lefebvre*, *Raguse*, *Reggio*, et d'autres médailles destinées à la galerie métallique des grands hommes; dans la sculpture : la *statue et deux bustes* du duc d'Angoulême, marbre et bronze; les bustes de *Charles X*, du *duc d'Orléans*, de *Madame* et de *Mademoiselle d'Orléans*, du *Roi* (1833); *le Mariage de Louis-Philippe à Palerme*, bas-relief en plâtre; *la Vierge portant l'Enfant Jésus; la Piété filiale, ou la fille de Cimon allaitant son père prisonnier* (1843); *Jésus-Christ au jardin des Oliviers* (1844); *la Résurrection du Christ* (1845); *Adam et Ève*, divers sujets familiers, de nombreux *Portraits*, des *Têtes d'étude*, le *général de Goyon*, *M. Fouché-Lepelletier* (1846-1859); *Pie IX* (1861); *Alexandre le Grand*, vainqueur du lion de Bagaria (1865), etc. Le *Christ aux Oliviers*, de 1844, a figuré seul à l'Exposition universelle de 1855; mais à celle de 1867 il exposa le *Pie IX* de 1861, l'*Alexandre le Grand* de 1865, avec un groupe en marbre, *la Chute d'un Ange*. M. Dieudonné a fourni au musée de Versailles : les bustes du *Dauphin* (1824), des ducs *de Raguse* et *de Bellune*, de *Gaston de Foix*, de *Charles comte de Blois*. Il obtint une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844, et une 1re en 1845. En 1867, il fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 2 mars 1873.

DIEZ (Frédéric Christian), philologue allemand, né à Giessen, le 15 mars 1794, fit ses études au collège et à l'université de sa ville natale. Il prit part, comme volontaire, dans l'infanterie hessoise aux campagnes de France. Après avoir étudié la philologie ancienne et le droit, il se livra à l'étude des langues et des littératures modernes, particulièrement de la langue et de la littérature provençales. Encouragé par Gœthe lui-même, qu'il vit à Iéna, en 1818, il se fit de ce sujet une véritable spécialité. Reçu docteur en philosophie à Giessen, en 1821, il passa à Bonn, où il devint professeur titulaire en 1830. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 25 janvier 1861. — Il est mort à Bonn le 29 mai 1876.

Parmi les ouvrages de M. Diez, presque tous relatifs à la littérature romane, nous citerons : *les Vieilles romances espagnoles* (Altspan. Romanzen; Berlin, 1821); *Eléments de la connaissance de la poésie romantique* (Beitraege zur Kenntniss der romantischen Poesie; Ibid., 1825), ouvrage traduit ou imité plus tard par M. Roisin dans son *Essai sur les cours d'amour* (Paris, 1842); *la Poésie des troubadours* (Zwickau, 1826), traduit en français par le même, (Paris, 1845); *Vie et œuvres des troubadours* (Leben und Werke der Troubadours; Zwickau, 1829); *Grammaire des langues romanes* (Grammatik der romanischen Sprachen; Bonn, 1836-1842, 3 vol. 3e édit; 1870, 2 vol.), traduit en français par MM. Gaston Paris et Aug. Brachet; *Vieux monuments de langue romane* (Altromanische Sprachdenkmale; Bonn, 1845); *Dictionnaire étymologique des langues romanes* (Etymologiches Wœrterbuch der romanischen Sprache; Bonn, 1853, 3e édit, 1869); *Introduction à la grammaire des langues romanes* (1863, in-8), traduite par M. Gaston Paris; *les Germains*, étude sur les origines de la nation et de la littérature allemande (1867, in-8), etc. M. Diez a fourni des articles importants aux *Annales de critique scientifique*, publiées à Berlin, au *Journal de l'antiquité allemande* de M. Hœfer, etc.

DILKE (sir Charles-Wentworth), homme politique anglais, né à Londres le 4 septembre 1843, est petit-fils du fondateur de l'*Athenæum*, mort en 1864. Il termina ses études à l'université de Cambridge, en 1866, et entreprit un voyage [illegible] tour du monde, visita successivement les États-Unis, la Californie, la Nouvelle-Zélande, la Terre de Van-Diémen, l'Australie, les Indes, l'Égypte et rentra en Angleterre à la fin de 1867. Il rendit compte de ses pérégrinations dans l'ouvrage intitulé : *Grande Bretagne, récit du voyage dans les pays parlant l'anglais, dans les années* [illegible] (Great-Britain; a record of travel in English speaking countries; Londres, 1867, 2 vol.) [illegible] expose l'influence du climat sur la race et celle de la race sur la forme du gouvernement. Élu en 1868 à la Chambre des communes pour le district de Chelsea, il passait pour un des rares républicains du Parlement. Il a pris surtout la parole dans les questions de politique étrangère et des colonies. Combattu aux élections de février 1874, il publia un pamphlet anonyme politique et satirique : *la Chute du prince Florestan de Monaco* (the Fall of prince Flor. of Monaco) qui fit grand bruit, puis fut réélu. Propriétaire et directeur de l'*Athenæum*, il a publié : *Choix d'articles de critique de feu Ch. W. Dilke* (the Papers of a critic, etc. Londres; 2 vol. 1875).

DILLENS (Henri), peintre belge, né à Gand, en 1812, élève de Maës Canini, a envoyé de nombreux tableaux de genre aux expositions artistiques de la Belgique. Après *Charles-Quint et le Porcher* et *Charles-Quint à Anvers*, qu'on regarde comme ses meilleures productions, nous citerons : *les Cérémonies du baptême chez les Russes* (Gand, 1828); *un Hiver* (Gand, [illegible]); *Intérieur d'un cabaret* (Bruxelles, [illegible]); *Mésaventure*, *Laure et Pétrarque* (Gand, [illegible]); *Entrée triomphale de Philippe Auguste à Paris après la bataille de Bouvines* (1835); *une Scène de carnaval*, *la Lecture*, etc.

DILLENS (Adolphe), peintre belge, frère du précédent, est né à Gand, le 1er janvier 1821. Élève d'Henri Dillens, il a produit un certain nombre de tableaux de genre dont voici les principaux : *Balthazar Peruzzi peignant le Connétable de Bourbon après sa mort*; *une Scène tirée du Barbier de Séville*; *le Tournoi des bagues*; *un Bal en Zélande*; *le Droit de passage*; *la Digue de Westcappel un jour de kermesse*, qui appartient au roi des Belges. Il a [illegible] Salon de Paris, en 1857, *le Marchand de complaintes* et un *Intérieur de ferme*. Il a [illegible] l'Exposition universelle de 1867 : *Une* [illegible] *Zuid-Beveland*; *le Cordonnier-Barbier*; [illegible] *Désordre*. Il a obtenu, à Bruxelles, une [illegible]

[illegible] à Paris une médaille de troisième [illegible]. — Il est mort le 1er janvier 1877.

[illegible]MANN ([illegible]-Frédéric-Auguste), orientaliste allemand, né à Illingen (Wurtemberg), le [illegible], fit ses premières études à Stuttgart, [illegible] de l'Université de Tubingue de 1840 à 1845, mais s'appliqua surtout [illegible] orientales sous la direction d'Evald. [illegible], Paris, Londres et Oxford, y [illegible] les collections relatives à la littérature [illegible]. De retour en 1848, il fut répétiteur [illegible] de Tubingue, prit ses grades [illegible], fut appelé à Kiel en 1854, pour remplacer [illegible]. En 1864, il passa, comme professeur [illegible] l'exégèse, à l'Université de Giessen, [illegible], en 1869, à celle de Berlin.

[illegible] catalogues raisonnés des manuscrits [illegible] bibliothèques de Londres et d'Oxford, M. [illegible] a publié : *le Livre d'Enoch* ([illegible]), texte, traduction et commentaires ([illegible]-1853); *le Livre des Jubilés* ou la [illegible] (Buch des Jubiläen oder die kleine [illegible]) [illegible] allemande, 1851, et texte [illegible]; *le Livre d'Adam* (das Buch [illegible]) [illegible] d'une ancienne traduction de la [illegible] ([illegible]-1872). On lui doit encore : [illegible] (Leipzig, 1855); *Chres-[illegible]* (1866), et de nombreux articles [illegible] *Dictionnaire de la Bible* (1869-[illegible]).

[illegible], pseudonyme collectif de BEUDIN et [illegible].

[illegible] ([illegible]), philologue allemand, né [illegible] janvier [illegible], à Leipzig, et fils de l'o-[illegible]. Il fit ses études à la *Tho-[illegible]* et à l'Université de cette ville, où, [illegible] examens, il devint, en 1828, [illegible] littéraire. Il renonça à ses [illegible] pour quelques années, afin de [illegible] à des travaux de [illegible] l'âge de dix-sept ans, il avait [illegible] commencé par le philologue [illegible] d'Aristophane d'Invernizzi. [illegible] ses études sur les poëtes [illegible] un nombre considérable de [illegible] lui ont donné place à côté des [illegible] de son pays.

[illegible]: son édition d'*Aristophane* [illegible], à l'usage des universités; [illegible] *Thesaurus linguæ græcæ* (Paris, [illegible] son frère Louis et le philologue M. Ch.-B. Hase; les belles éditions [illegible] (Oxford, 1836-1849, 7 vol., De-[illegible], édit. [illegible] correction: Leipzig, [illegible] et *Aristide*, *Athénée*, *Thémiste*, [illegible], *Scolies grecques sur Aris-[illegible]* et *Eschyle* (Oxford, 1838-[illegible]) l'ouvrage sur les *Poetæ scenici* [illegible] et Londres, 1830; 2e édit., [illegible] *Commentarii Æschyli*, *So-[illegible]* et *Aristophanis* (Oxford, 1836-[illegible]) *Metra Æschyli*, *Sophoclis*, [illegible] et *Aristophanis* (Oxford, 1842), com-[illegible] l'œuvre précédente; *Homère* (Leip-[illegible]); *Xenophontis expeditio Cyri* [illegible] 1855), etc. M. Dindorf a [illegible] des *classiques grecs* de [illegible] les éditions de Sophocle, d'*Aristo-[illegible]*, de Lucien et de Josephe.

[illegible]STEDT ([illegible]), poëte allemand, né [illegible] à [illegible] (Hesse supérieure), [illegible] et la philologie et fut nommé [illegible] en 1836. Sa première publication, les *Chansons d'un crieur de nuit cosmopolite* (Lieder eines kosmopolischen Nachtwaechters, Hambourg, 1840, nouvelle édit., 1842), recueil de poésies politiques, le signala parmi les écrivains libéraux de l'Allemagne. Deux ans plus tard, le poëte, qui avait cru devoir renoncer à sa place de professeur en 1841, accepta celle de conseiller à la cour du roi de Wurtemberg et de conservateur de la bibliothèque de Stuttgart. Les ouvrages, tant en vers qu'en prose, qu'il a publiés depuis cette époque, lui gagnèrent la faveur des gouvernements. Décoré de plusieurs ordres, intendant du théâtre de la cour de Munich, puis de celui de Weimar, M. de Dingelstedt reçut du roi de Bavière le titre de conseiller de légation. Il a été nommé depuis directeur de l'Opéra de Vienne. Anobli en 1867 par le roi de Bavière, il a reçu de l'empereur d'Autriche le titre de baron héréditaire en 1876. M. de Dingelstedt a épousé, en 1840, une cantatrice renommée en Allemagne, Jenny Lutzer, née à Prague, le 4 mars 1818, qui, attachée à divers théâtres allemands, a eu aussi quelques succès en Angleterre et en Italie.

Nous citerons encore du poëte administrateur deux recueils de *Poésies* (Gedichte, Cassel et Leipzig, 1848; Stuttgart, 1845); puis une suite des *Chansons du crieur de nuit*, intitulée : *Nuit et matin* (Nacht und Morgen, Ibid., 1851), et un *Recueil de Ballades* (Ein Roman, l'une des œuvres les plus estimées de la nouvelle poésie lyrique allemande. Il a écrit aussi une tragédie : *la Maison de Barneveldt* (das Haus des Barneveldt), représentée à Dresde et dans plusieurs autres villes avec un certain succès, ainsi que des imitations allemandes de chefs-d'œuvre dramatiques étrangers, anglais ou français.

M. de Dingelstedt s'est fait connaître aussi comme prosateur, par deux romans comiques : *Nouveaux argonautes* (Neue Argonauten, Fulda, 1839), et *Sous terre* (Unter der Erde, 1840); par plusieurs nouvelles et contes qui ont été réunis en partie sous ces titres : *Jour et ombre dans l'amour* (Licht und Schatten in der Liebe, Cassel, 1838); *Heptaméron* (Magdebourg, 1841, 2 vol.), et *Sept histoires pacifiques* (Sieben friedliche Erzaehlungen, Stuttgart, 1844, 2 vol); enfin par quelques esquisses de touriste : *Livre de voyage* (Wanderbuch, Leipzig, 1839-1843), et *Jusqu'à la mer* (Ibid., 1847), souvenirs d'un voyage en Hollande.

DION-BOUCICAULT. Voy. BOUCICAULT (Dion).

DIRCKINCK-HOLMFELD (Constant-Pierre-Henri-Marie-Walpurgis, baron DE), fécond publiciste danois, est né en 1799, à Bochold (province rhénane). Fils d'un baron et colonel hollandais, qui avait épousé une Danoise et qui fut anobli, en 1806, par le roi de Danemark, il fut conduit à Copenhague en 1813 et passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1819. Greffier (1829), puis bailli (1831) de Schwarzenbeck, en Lauenbourg, il obtint une pension de retraite en 1840. La même année il prit le grade de docteur en droit.

M. Dirckinck-Holmfeld a publié un grand nombre d'écrits en danois, en allemand, en français ou en latin, sous les pseudonymes de *G. H. Arnoldsen* et de *C. Christianson* (fils de Christian, prénom de son père), et de *C. Immanuel*. Quelques-uns ont donné lieu à de nombreuses discussions. Il débuta par un examen des fondements de la société et du droit, sous ce titre : *De la Connaissance de la vérité intellectuelle et de son application dans la vie* (Om den aandelige Sandheds Anerkjendelse, Copen-

hague, 1827), puis donna quelques écrits de religion ou d'économie politique : *Essai sur l'élément spiritualiste dans les anciennes religions* (Copenhague, 1829, in-8) ; *Essai sur l'établissement d'un lieu de refuge pour les femmes délaissées* (1828) ; *Sur la Nécessité de l'entretien d'une vaste forêt nationale dans les États danois* (1834), etc.

Lorsque l'extinction prévue de la famille régnante fit naître la question de succession relative aux duchés, M. Dirckink-Holmfeld se jeta avec ardeur dans la discussion, la suivit dans toutes ses phases et publia : *Rapports constitutionnels entre le Danemark et le Schleswig-Holstein* (Danmarks stats retlige Forhold til Slesvig og Holsteen, 1843, 2 parties) ; *Développement indépendant et administration séparée du Schleswig* (Hertugdœmmet Slesvigs selvstændige Udvikling, etc., 1844) ; *Essai historique sur la question de la succession du royaume de Danemark et analyse de droit quant aux duchés de Schleswig et de Holstein* (1844, en français) ; *Critique de la protestation du Holstein contre l'unité du royaume de Danemark* (Kritik der Holsteinischen Reichsverwahrung, etc., Altona, 1845) ; *la Monarchie danoise et les séparatistes* (der dænische Staat und die separatisten, 1845) ; *Griefs des Danois contre l'agression allemande* (1848, in-4, en français) ; *Documents relatifs à la question de la succession* et *Examen de l'attaque de C. F. Wegener contre le message royal du 4 octobre* 1852 (Aktstykkerne betræffende Arvefœlgesagen, etc., 1852) ; *Nullité légale des prétentions et de la branche de Holstein-Gottorp* (de Holsteen-Gottorpske Fordringers, etc., 1852), etc.

Les événements intérieurs, dont le Danemark a été le théâtre, font l'objet des publications suivantes : *Remarques sur le projet d'une nouvelle ordonnance sur la liberté de la presse* (Bemærkninger til Udkastet til en ny Anording, etc., 1844) ; *Sur la Souveraineté du peuple* (Om Folke souverænetet, 1848) ; *Opinions sur un programme de gouvernement monarchique pour l'intégrité du Danemark* (Tanker som Bidrag til et monarkisk Regjerings-Program, etc., 1853).

Parmi ses autres écrits il convient de citer : *État du Danemark, littérature, politique et langue* (Dænische Zustænde, 1846) ; *la Nouvelle église chrétienne à Sainte-Croix* (Den nye-christelige kirke, 1853, traduit en anglais, dans le *New church repository* de Bush, New-York, 1853, janvier) ; *la Comtesse Louise Danner, née Rasmussen* (1855 ; 2e édit., traduit en allemand, Hambourg, 1855), brochure anonyme qui a été l'objet de poursuites.

DISRAËLI (Benjamin), aujourd'hui 1er vicomte Beaconsfield, célèbre écrivain et homme d'État anglais, est né en décembre 1805, à Londres. Fils aîné d'un littérateur estimé, mort en 1848, et petit-fils d'un négociant italien établi en Angleterre vers 1750, il descend d'une de ces familles juives qui, expulsées d'Espagne par l'inquisition, à la fin du xve siècle, avaient trouvé un asile sur les terres de la république de Venise. Élevé dans un collège des environs de la métropole, il fut placé comme clerc chez un avoué (*solicitor*) sous le toit duquel, suivant son témoignage, il dormit trois ans, mais en menant joyeuse vie au dehors durant le jour. Ses débuts littéraires eurent lieu en 1826, sous les auspices du libraire Murray, qui lui confia la rédaction du *Représentant* (the Representative) ; ce journal eut six mois d'existence et coûta cinq cent mille francs à l'éditeur. Délaissé par les tories vers lesquels il se sentait porté, le jeune écrivain se vengea de leur indifférence par le roman de *Vivian Grey* (1826, 3 vol.), où il trace à l'emporte-pièce un portrait frappant des mœurs et des prétentions de l'aristocratie. On a prétendu qu'il avait voulu s'identifier avec son héros, ambitieux, hardi, qui en politique n'a qu'un moyen, l'intrigue, et qu'un but, le succès.

Son coup d'essai lui valut une réputation. Doué d'une imagination brillante, d'un esprit impitoyable, d'une facilité peu commune, il exploita rapidement son premier succès, et fit paraître en quelques années : *Henriette Temple* ; *le Jeune duc* (the Young duke, 1830) ; *Venise* (Venetia) ; *Ixion au ciel* (Ixion in heaven) ; *la Merveilleuse histoire d'Alroy* (the Wondrous tale of Alroy) ; *Contarini Fleming* (1832), qui prouva qu'il savait aussi analyser et peindre les passions. Sans cesser de produire, il allait, pendant trois années (1829-1831), visiter l'Espagne, l'Italie, Constantinople, la Grèce, alors en insurrection, le Levant et l'Égypte.

Ramené en Angleterre par le bruit des luttes auxquelles donnait lieu la discussion de la réforme parlementaire, M. Disraëli jugea le moment arrivé de se jeter dans la politique militante. Appuyé par le radical Hume et O'Connell, qui consentirent à le présenter, en 1832, aux électeurs de Chipping Wycombe, il publia à cette occasion une brochure intitulée : *Qu'est-il?* (What is he?), d'après les termes mêmes dans lesquels le comte De Grey s'était dédaigneusement informé de lui ; il déclarait que « pour fortifier le principe démocratique, il fallait recourir aux courtes législatures et au scrutin secret. » Il ne fut pas élu. Bientôt une modification complète se fit dans ses idées ; et lorsqu'en 1835 il posa sa candidature à Taunton, ce fut comme tory absolu ; il ne craignit pas, dans l'ardeur de sa conversion, de s'attaquer à ses anciens patrons, notamment au libérateur de l'Irlande. Traité par celui-ci d'apostat, de charlatan et « d'héritier du voleur qui mourut sur la croix dans l'impénitence finale, » il lui écrivit la lettre bien connue finissant par ces mots : « Nous nous retrouverons à Philippes! » et envoya un cartel à son fils, Morgan O'Connell. Cette affaire fit le plus grand bruit. La même année parut sa *Défense de la Constitution anglaise*, dédiée à lord Lyndhurst, et, l'année suivante (1836), ses *Lettres de Dunymède*, insérées dans les colonnes du *Times*. L'exaltation du torysme et les attaques les plus vives contre les whigs formaient le fond de ces nouveaux écrits.

M. Disraëli entra au Parlement pour le bourg de Maidstone au mois de juillet 1837. Son apparition à la tribune fut accueillie d'une façon qui aurait découragé un esprit moins résolu : « Le temps viendra où vous m'écouterez, » dit-il aux rieurs ; et, jusqu'aux élections de 1841, il mit en œuvre ce qu'on a appelé le talent du silence. Dans l'intervalle, il avait épousé la veuve d'un ancien député, Wyndham Lewis (1839). Réélu par Shrewsbury, il devint l'adepte de sir R. Peel et le défenseur du libre-échange, qu'il combattit plus tard avec tant de vigueur. En même temps il s'occupa de constituer, avec lord J. Manners, George Smyth et autres, le parti de la *Jeune Angleterre*, dont l'appui enthousiaste contribua beaucoup à sa renommée.

Quant aux principes de M. Disraëli, ou plutôt aux vagues aspirations de régénération [illegible] qui causèrent alors une vive émotion, il les développa dans une nouvelle série de romans : *Coningsby, ou la Jeune génération* (Coningsby, or the New generation, 1844, 3 vol.), *Sybil, ou les deux Nations* (Sybil, or the two Nations, 1845), *Tancrède, ou la Nouvelle Croisade* (Tancred, or the New crusade, 1847). Cette fois, [illegible]

brillantes qualités de l'écrivain firent oublier les erreurs de l'homme politique, et le succès fut complet. Dévoué aux tories ultras, il attaqua sir R. Peel, deux ans avant la scission de 1846, avec une violence et une hauteur de langage qui soulevèrent plus d'une fois contre lui les murmures de la Chambre; jamais on ne dépensa tant d'esprit au service d'une cause désespérée. Ce fut dans cette lutte prolongée par la réforme douanière qu'il se révéla comme orateur de premier ordre; antagoniste aussi adroit que persévérant, il épuisait ses adversaires par sa dialectique serrée, ses volte-face inattendues et son ironie mordante. S'il ne réussit pas à empêcher l'exécution des mesures de sir R. Peel, il eut au moins le mérite d'épargner à son parti la honte d'une défaite sans combat.

Aux élections de 1847, M. Disraëli obtint le mandat du comté de Buckingham, et, l'année suivante, la mort de lord George Bentinck lui laissa le champ libre; il devint le seul chef des protectionnistes qui, n'ayant parmi les nobles aucun homme supérieur à lui préférer, se virent contraints de s'en rapporter du soin de leurs intérêts à celui qu'ils appelaient un faiseur de romans, [illegible], sans aïeux et sans fortune territoriale. Pour lui, il sut, dans cette position, tenir tête à la fois aux whigs, aux radicaux et aux peelites, et parut même un moment toucher au prix de ses efforts: une motion qu'il présenta le 11 février 1851 pour soulager la misère des populations agricoles, ne fut repoussée qu'à la faible majorité de 14 voix (281 voix contre 267). Quelques jours après, lord J. Russell essuya une défaite encore plus significative, et résigna le pouvoir; mais l'impuissance de ses adversaires à former un cabinet le laissa maître de la situation. On prétendit même que ce qui fit perdre aux tories les fruits de leur victoire, ce fut la répugnance de plusieurs d'entre eux à accepter pour collègue leur redoutable orateur.

Cependant le zèle protectionniste de M. Disraëli se refroidissait quelque peu, si l'on en juge par les discours qu'il prononça ou par la biographie qu'il fit paraître de son ami *Lord George Bentinck* (1852, in-8; 5e édit., 1858), et qui contenait un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation politique des Israélites, cause singulièrement déplaisante au parti aristocratique. Néanmoins, lorsque l'administration de lord J. Russell fut en pleine dissolution (février [illegible]), il occupa enfin, dans le ministère Derby, les hautes fonctions de chancelier de l'Échiquier. Après un travail de trois mois, éclairé de toutes les lumières du pouvoir, il exposa, en présence du nouveau Parlement, un plan financier qui lui valut des éloges, mais dont le plus grand tort était de mécontenter les villes sans satisfaire les campagnes. Il succomba dans une lutte au-dessus de ses forces, et sa chute entraîna celle de ses collègues (décembre 1862). Le cabinet protecteur succombait avec lui.

M. Disraëli reprit sa place parmi les chefs de l'opposition : mais il avait profité de son passage aux affaires pour désavouer en partie ses théories économiques, dont il avait poursuivi l'application avec tant de ténacité; il se montrait à peu près converti au libre-échange, et, s'il fallait l'en croire, le gouvernement prendrait l'initiative de réformes aussi larges et non moins pressantes. En 1857, il s'unit aux radicaux pour blâmer la politique de lord Palmerston dans les affaires de Chine. Après cette lutte, qui amena la dissolution de la Chambre des communes, les affaires de l'Inde et les difficultés diplomatiques du commencement de 1858, relatives aux réfugiés français, donnèrent de nouvelles armes à l'opposition contre lord Palmerston qui succomba. M. Disraëli fut ramené au pouvoir par lord Derby, et redevint, avec le titre de chancelier de l'Échiquier, le principal orateur d'un ministère qui, n'ayant dans les Chambres qu'une majorité chancelante, prolongea son existence jusqu'au 5 juillet 1859.

Après s'être signalé dans les rangs de l'opposition, par un blâme énergique contre la politique qui, en 1864, sacrifia la cause de l'intégrité et de l'indépendance du Danemark au détriment de l'influence de l'Angleterre dans les affaires européennes, M. Disraëli fut appelé à faire partie du nouveau cabinet Derby, en juillet 1866, et remplaça M. Gladstone, comme chancelier de l'Échiquier. Son premier grand acte politique fut de présenter le bill de réforme électorale accepté par le parti tory. Dépassant le système du *household suffrage*, repoussé par le cabinet précédent, il réduisait à douze livres le taux de l'impôt municipal donnant le droit de vote dans le comté et fit payer par les locataires eux-mêmes la part d'impôt propre à les rendre électeurs. Le bill de réforme fut voté à une grande majorité au milieu de juillet 1867. M. Disraëli le compléta, un peu plus tard, par un bill pour la création d'un tribunal spécial chargé de juger les fraudes en matière électorale (février-juillet 1868). Dans l'intervalle, il fut nommé bourgeois de la cité d'Édimbourg (30 octobre 1867).

Aux premiers jours de mars 1868, la retraite de lord Derby fit passer aux mains de M. Disraëli la présidence du ministère. Comme chef de cabinet, il soutint et développa plusieurs des réformes agréées de l'aristocratie, mais il devait échouer par sa résistance à l'une des plus justes mais des plus imprévues, la réforme de l'Église anglicane d'Irlande, si vivement soutenue par M. Gladstone. Aux yeux de M. Disraëli, « la suppression de l'Église établie était une calamité nationale. » Ses premiers échecs sur cette question ne le déterminèrent pas à sortir du pouvoir. Le bill de réforme pour l'Irlande fut voté à la troisième lecture, en juillet 1868. Une nouvelle Chambre, élue sous l'empire de la loi électorale de l'année précédente, devait donner une majorité plus forte aux idées réformistes, et M. Disraëli n'attendit cette fois ni sa réunion ni ses premiers votes pour laisser sa place à son adversaire, M. Gladstone, chargé de former un nouveau cabinet en décembre 1868. Comme simple député, il combattit, article par article, la loi destinée à régir désormais l'Église irlandaise, qui, malgré ses efforts, son activité et son éloquence, et après un débat de quatre nuits, fut votée le 25 mars 1869.

Depuis cette époque, il s'établit entre MM. Disraëli et Gladstone, une lutte d'influence personnelle et de principes politiques, qui constitue une phase intéressante de l'histoire contemporaine d'Angleterre. Ils représentèrent tour à tour, dans l'opposition et au pouvoir, le premier le parti conservateur ou tory, le second le parti libéral. Toutes les questions intérieures ou extérieures furent pour eux autant de champs de bataille, et leur éloquence rivale se déploya non seulement dans les discussions du Parlement, mais dans les meetings, les banquets, les réunions publiques de toutes sortes, qui sont si bien dans les mœurs anglaises. Les événements de la guerre franco-prussienne furent une première occasion de vifs débats; tandis que M. Gladstone maintenait la neutralité à outrance du gouvernement anglais dans le grand conflit qui devait aboutir au renversement de l'équilibre européen, M. Disraëli reprochait au parti libéral sa politique d'isolement et l'abdication d'une légitime influence. La question de l'éducation en Irlande devint ensuite

comme la base même de l'opposition du parti conservateur et de M. Disraëli contre le ministère. Leurs efforts déterminèrent en mars 1873, une crise ministérielle, à la suite de laquelle M. Disraëli refusa de former un cabinet avec un parlement qui ne lui donnerait pas une assez forte majorité, et il insista sur la nécessité de dissoudre la Chambre des communes, de s'adresser au pays par des élections nouvelles et de lui soumettre un programme sur les grandes questions intérieures et étrangères. Il soutenait que le parti conservateur seul en avait un qui conciliait la stabilité du trône avec les droits de la constitution, la liberté du peuple anglais avec la loi.

Des élections nouvelles eurent lieu en février 1874, qui donnèrent une majorité d'une soixantaine de voix au parti conservateur dans la Chambre des communes, et M. Disraëli, réélu lui-même dans le comté de Buckingham, fut appelé à remplacer M. Gladstone à la tête des affaires. Il y arrivait dans des circonstances particulièrement favorables; les élections avaient été faites par le dernier cabinet au scrutin secret en vertu d'un bill nouveau que M. Gladstone était parvenu, non sans peine, à obtenir de l'ancienne Chambre et qui semblait lui assurer, dans la lutte électorale, la prépondérance. M. Disraëli, président du cabinet, avec le titre de premier lord de la trésorerie, appela auprès de lui les personnages les plus notables du parti, lord Cairns (lord chancelier), le duc de Richmond (conseil privé), le comte de Maulmesbury (sceaux), le comte de Derby (affaires étrangères), le comte de Salisbury (Indes), le comte de Carnarvon (colonies), M. Gathorne Hardy (guerre), M. Cross (intérieur), sir Strafford Northcote (échiquier), lord John Manners (postes) et M. Ward Hunt (marine), (21 février). Au dedans, trois sujets s'imposaient avec une égale urgence aux préoccupations du pouvoir : la famine du Bengale qui exigeait de lourds sacrifices pécuniaires; l'état de l'Irlande, entraînée par les promesses du parti libéral, à de turbulentes aspirations vers l'autonomie, et l'éducation primaire, compromise par les luttes entre la direction religieuse et l'esprit laïque. Au dehors, se présentaient, au milieu d'un trouble profond des intérêts, les sanglants conflits de la question d'Orient et les menaces d'une conflagration européenne.

Pour combattre la famine dans l'Inde, le cabinet Disraëli demanda aux Chambres l'autorisation d'emprunter par émissions successives une somme de 250 millions, afin de ne point troubler l'état si florissant où M. Gladstone avait laissé les finances. Quant aux réclamations de l'Irlande, M. Disraëli n'eut qu'à s'en remettre à la Chambre basse, du soin de repousser à de formidables majorités (458 voix contre 61) les motions proposées par M. Butt et le parti du « Home rule », tantôt de donner à l'Irlande un gouvernement indépendant (20 juin 1874), tantôt de rétablir un Parlement irlandais (2 juillet). Sur la question de la direction des écoles, M. Disraëli, disposé à faire une large part à l'enseignement dogmatique des communions religieuses, soutint, dans ses trois lectures à la Chambre des communes, une loi qui maintenait les fondations scolaires sous l'influence de l'Église; il défendit également dans la Chambre basse, contre les attaques de M. Gladstone qui dut retirer ses amendements, la loi sur la discipline ecclésiastique.

Il ne suffisait pas d'arracher l'Inde anglaise à la faim; le cabinet Disraëli entreprit de resserrer les liens entre ces magnifiques colonies et la métropole, en donnant à leurs populations des témoignages de sympathie jusque-là inconnus; de là le projet du voyage de l'héritier de la couronne, le prince de Galles, aux diverses parties de l'empire indien. Pour y associer le Parlement, M. Disraëli fit voter par la Chambre des communes, malgré les discours de l'opposition, les frais de cette promenade de souverain. Lorsque le prince héritier eut exploré ces immenses contrées et visité toutes leurs antiques capitales, Ceylan, Madras, Calcuta, Delhi, Bombay (décembre 1875-mars 1876), M. Disraëli eut l'idée d'ajouter au prestige de la reine d'Angleterre dans ses possessions indiennes, en lui faisant conférer un titre spécial et plus pompeux de souveraineté, celui d'impératrice des Indes. Il eut à vaincre, à cet effet, une assez vive résistance de l'opinion publique, dans la presse et les Chambres, mais ses vues politiques l'emportèrent, et la reine fut proclamée solennellement dans toute la Grande-Bretagne, Impératrice des Indes. Quelques semaines plus tard, à la fin de la session, la reine conférait elle-même à M. Disraëli le titre de vicomte de Beaconsfield qui lui donnait entrée dans la Chambre des lords (16 août 1876). Il fut remplacé dans la Chambre des communes par lord Northcote, chancelier de l'Échiquier, et qui fut son successeur, comme leader du parti conservateur. L'action de la Grande-Bretagne dans l'extrême Orient s'était fait sentir d'une façon très efficace sur un autre point. A la suite de l'assassinat du commissaire anglais, M. Margary, dans le Yunnan, le cabinet ne s'était pas contenté d'exiger le châtiment exemplaire des meurtriers et la proclamation officielle tardive du traité de 1860, ainsi que les honneurs illusoires d'une audience impériale; il avait fait servir l'incident aux intérêts de son commerce, en arrachant de nouvelles concessions en faveur de ses nationaux.

Sur les questions européennes, l'Angleterre devait prendre, sous l'inspiration de M. Disraëli une attitude bien différente de celle qui lui avait été donnée dans les derniers temps. A un moment où les haines de l'Allemagne paraissaient de nouveau surexcitées contre la France par une politique belliqueuse, M. Disraëli, répondant aux interpellations du parti libéral dans la Chambre des communes, se faisait un mérite de s'être interposé entre nos voisins et nous et d'avoir détourné la guerre (24 mai 1875). Il se montra d'abord moins touché des longues et sanglantes luttes insurrectionnelles de la Serbie et de l'Herzégovine contre les Turcs, quoiqu'elles eussent provoqué l'intervention déguisée de la Russie, en attendant l'entrée de ses armées sur le territoire ottoman. En présence de ce choc dont tout l'Orient était ébranlé, la Grande-Bretagne sembla rester, comme au temps de M. Gladstone, étrangère et indifférente aux grands événements du dehors. Par ses discours et ses circulaires, par le langage officiel qu'il prêtait à la reine dans ses messages, M. Disraëli paraissait respecter comme un fait accompli l'alliance conclue, en dehors de l'Angleterre, entre les trois empereurs de Russie, d'Autriche et d'Allemagne, et s'en remettre, pour le maintien de la paix, à l'intérêt des peuples de l'Europe. Il s'était toutefois mis en mesure, par une simple opération de finance, d'assurer la prépondérance de l'Angleterre dans une question intéressant ses relations avec l'Orient, en achetant les 176 000 actions ou parts du khédive dans la propriété du canal de Suez (décembre 1875); les Chambres avaient confirmé avec enthousiasme ce marché par le vote unanime des cent millions nécessaires pour le réaliser (21 janvier 1876). Bientôt, sortant peu à peu de la politique d'isolement, M. Disraëli soutint, dans la Chambre des communes, une vive discussion contre M. Gladstone (16 novembre 1876), prenant prétexte de l'indignation publique excitée contre les atrocités

[illegible] aux armées turques pour prêcher [illegible] de la politique traditionnelle de la protection de la Turquie par la Grande-Bretagne.

[illegible] décisive des succès des Russes, après des alternatives de cruels revers, décida [illegible] lord Beaconsfield à entrer en scène. Au moment [illegible] résistance ne pouvait sauver Constantinople des mains des Russes, le cabinet anglais [illegible] un grand coup, en envoyant une escadre anglaise à la baie de Bésika, aux portes des Dardanelles, qu'elle se tenait prête à franchir. Les Chambres approuvèrent cette mesure, en [illegible] extraordinaire de six millions de livres [illegible] de l'armée et de la marine (6 février 1878). A la nouvelle d'un armistice qui [illegible] les Turcs épuisés à la merci du vainqueur, la flotte [illegible] reçut l'ordre de se rendre à Constantinople, et, malgré les déclarations menaçantes du gouvernement russe, passa les Dardanelles [illegible] mouiller, une partie près des îles des Princes, l'autre près de Gallipoli (7-15 février 1878), tandis que l'escadre de la Manche se [illegible] pour Gibraltar et Malte. En vain [illegible] furent provoqués en faveur de la [illegible] dispersés par les partisans de cette [illegible]: en vain le comte Derby [illegible] ses collègues en donnant sa démission; [illegible] son ministère en faisant [illegible] lord Salisbury aux affaires étrangères, [illegible] Hardy aux Indes et M. Stanley à la [illegible] le désastreux traité de San Stefano [illegible] par la Russie victorieuse à la [illegible] (2 avril): alors le cabinet Disraëli [illegible] une circulaire diplomatique [illegible] des affaires conclu sans [illegible] de l'Europe, et l'ordre fut donné de [illegible] un corps d'armée des Indes. [illegible] préliminaires de guerre fut d'assurer [illegible] de la paix, et, après un voyage [illegible] Schouvaloff à Saint-Pétersbourg, le [illegible] britannique reçut du chancelier [illegible] que les autres grandes puissances [illegible], une invitation à prendre part, à [illegible] congrès où seraient discutées toutes les [illegible] du traité de San Stefano (3 juin). [illegible] quelques jours après; lord Beaconsfield [illegible] se rendit lui-même, comme premier [illegible], assisté du marquis de Salisbury. [illegible] état d'extrême souffrance, il prit part [illegible] délibérations, sans s'attacher [illegible] de l'empire ottoman, et il [illegible] l'intérêt de la paix générale toutes [illegible] compatibles avec celui de la [illegible], mais, au dernier moment, il [illegible] l'existence d'une convention [illegible] conclue entre l'Angleterre [illegible] et la cession par cette dernière de [illegible], comme point d'appui futur de [illegible] sur les événements d'Orient [illegible]. Le jour même de cette déclaration [illegible] Wolseley prenait possession de [illegible] et les troupes anglaises y [illegible]. La rentrée de lord Beaconsfield à [illegible] sorte de triomphe, et la reine lui [illegible] de la Jarretière (21 juillet). Quelques [illegible], le ministre prononçait au banquet [illegible]-Club un discours qui avait un [illegible] (27 juillet), puis M. Gladstone [illegible] attaqué vivement, dans la Chambre [illegible], toute sa politique (31 juillet), le [illegible] s'empressait d'y donner une [illegible] (2 août).

[illegible] complications surgissaient sur un [illegible], qui menaçaient de mettre aux prises [illegible] des Anglais et des Russes. L'émir de Caboul, Chir-Ali, après avoir accueilli ces derniers [illegible] empressée, avait refusé d'une façon blessante de recevoir une mission anglaise (22 septembre). Il fut mis en demeure par le gouvernement des Indes de lui faire accueil (12 octobre), et, sur un nouveau refus, un ultimatum lui fut adressé (1er novembre). Après deux délais de dix jours, l'ordre fut donné à l'armée anglo-indienne d'entrer dans l'Afghanistan, et la guerre était déjà engagée lorsque le cabinet convoqua extraordinairement les Chambres (5 décembre), pour soumettre à leur approbation les faits en voie de s'accomplir. Lord Beaconsfield, qui s'était d'avance efforcé de justifier toute sa politique extérieure devant l'opinion publique, dans un grand discours prononcé au banquet d'installation du lord-maire (9 novembre), n'eut pas de peine à obtenir l'acquiescement du Parlement à la conduite suivie jusque-là et qui devait avoir pour conséquence une rectification de frontières nécessaire à la sécurité de l'empire anglo-indien. Pendant ce temps, les troupes, au prix de difficultés prévues, remportaient des succès qui flattaient le patriotisme anglais, mais dont les Russes, en témoins jaloux, contestaient la portée; la prise d'Ali-Musdjid, de Dakka, l'occupation des défilés de Khurd-Kyber, la victoire de Shatargarpan (8 décembre), la fuite de l'émir sur le territoire russe, l'entrée sans coup férir dans Candahar (11 janvier 1879), etc.

Enfin, après la mort de Chir-Ali et la dislocation de son empire, son fils et son successeur, Yacoub-Khan, dut s'abandonner à la discrétion des vainqueurs. Les Anglais purent tracer à leur aise ce qu'ils appelaient leurs « frontières scientifiques, » et une mission diplomatique, sous le commandement du major Cavagnari, put s'installer à Caboul. La politique de lord Beaconsfield, dans l'extrême Orient, qui avait paru si aventureuse, était couronnée d'un plein succès. Mais pendant que le ministre et ses partisans triomphaient avec éclat, dans la presse et dans les meetings, un grave incident remettait tout en question : le major Cavagnari et toute la légation étaient massacrés à Caboul, et cette tuerie semblait n'être que le signal d'une insurrection générale des populations de l'Afghanistan contre ses envahisseurs (septembre 1879).

Une autre expédition aventureuse, dans laquelle le cabinet Disraëli fut entraîné malgré lui, eut aussi, non sans peine, une conclusion heureuse. Sir Bartle Frère, gouverneur des provinces du Cap, voulant étendre la domination anglaise, aux dépens du territoire des Zoulous, engagea contre eux la guerre, sans attendre l'assentiment du ministère. Celui-ci, tout en blâmant l'entreprise, dut la soutenir, et, devant la résistance inattendue des peuplades envahies, envoya un corps d'armée commandé par lord Chelmsford. Un des incidents de cette guerre fut, dans une reconnaissance sans importance, la mort de l'ex-prince impérial de France, qui émut vivement l'opinion et causa au ministère quelques embarras. Mais l'inactivité prudente du premier commandant l'ayant fait remplacer par sir Garnett Wolseley, celui-ci mena plus vivement les choses, et après plusieurs sanglantes victoires, donna la chasse au roi fugitif, Cettivayo, et s'empara de sa personne (septembre 1879).

L'importance politique de M. Disraëli n'a pas éclipsé entièrement sa réputation d'homme de lettres et, entre ses deux présidences du conseil des ministres, on le vit mettre encore une fois la main à un nouveau roman, *Lothair*, qui fut traduit en français, la même année (1870). Aux affaires même, il s'est longtemps fait gloire d'avoir « la littérature pour unique écusson, » et de n'être qu'un « gentleman de la presse. » Quand il sortit du ministère, sa femme fut faite pairesse,

sous le nom de vicomtesse de Beaconsfield. Pour lui, ce ne fut qu'après la mort de cette dernière, qu'il reçut, sous le même nom, le titre de vicomte et fut créé pair (16 août 1876).

Un autre titre auquel, l'écrivain homme d'État se montra très sensible est celui de lord recteur de l'Université de Glasgow qui lui fut conféré officiellement le 19 décembre 1873; dans son discours d'installation, le chef des tories, artisan de sa propre fortune, avait pris pour sujet l'égalité devant la loi et son influence sur la prospérité des nations. Il a été publié sur la vie de M. Disraëli de nombreuses et importantes études dont les plus récentes sont : *Benjamin Disraëli, a biography*, Londres, 1877; *the Political adventures of lord Beaconsfield*, Londres, 1878; *the Public life of lord Beaconsfield*, by Francis Hitchman, 2 volumes, Londres, 1878.

Les romans de M. Disraëli, dont la vogue n'est pas épuisée, ont été réimprimés plusieurs fois à bas prix, en Angleterre. La plupart ont paru, traduits en français, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.*

DIX (John-Adams), général et diplomate américain, est né à Boscawen dans l'État de New-Hampshire, le 24 juillet 1798. Entré dès l'âge de 14 ans dans la carrière militaire, il assista, comme volontaire, en 1812, à la bataille de French-Mills, à côté de son père, le colonel Dix, qui y fut mortellement blessé. Étant parvenu au grade de capitaine d'artillerie, il fut pendant cinq ans aide de camp du général en chef. Après seize ans de service il donna sa démission et s'établit, comme avocat, à New-York. Il remplit diverses fonctions publiques, fit partie de la législature de l'État et fut envoyé, de 1845 à 1849, au sénat de l'Union, où il se prononça contre l'extension de l'esclavage et appuya les mesures favorables à la liberté du commerce. En 1860, il fut nommé directeur des postes à New-York.

Quand la guerre de la sécession éclata, en 1861, M. Dix venait d'être choisi comme secrétaire du trésor par le président Buchanan, qui montra beaucoup de mollesse et d'incertitude devant cette grande révolte. M. Dix n'en déploya pas moins d'énergie. Averti que le capitaine d'un navire de garde de la Nouvelle-Orléans avait l'intention de passer aux insurgés, il envoya immédiatement cette dépêche télégraphique : « Si quelqu'un ose toucher au drapeau national, fusillez-le sur-le-champ. » Cette réponse devint le mot d'ordre des défenseurs de l'Union. M. Dix, nommé major général, fut désigné pour le commandement de l'État de Maryland qui menaçait de se joindre à l'insurrection. Il dispersa les rebelles rassemblés dans le sud et maintint l'État tout entier dans la fidélité. En juin 1852, il reçut le commandement de la Virginie orientale, où les insurgés reprenaient l'offensive, après la retraite de Mac-Clellan, sous la conduite du général Longstreet. Il les repoussa et s'avançait même sur Richmond, lorsqu'il fut rappelé pour renforcer l'armée du Potomac, après la terrible bataille d'Antietam. Au mois de juillet 1853, le général Dix, nommé commandant du district de l'est, avec New-York pour quartier général, eut à réprimer les émeutes excitées dans cette ville par la conscription militaire. La fermeté de son attitude arrêta ces mouvements et permit aux enrôlements volontaires de reprendre leur cours. Aussitôt la paix rétablie, en 1865, le général Dix donna sa démission de son grade et rentra dans la vie civile. Nommé ministre des États-Unis en France, en remplacement de M. Bigelow, il fut accrédité à Paris le 23 décembre 1866. Il garda ses fonctions jusqu'en mai 1869 et eut pour successeur M. Washburne. Aux élections présidentielles suivantes, il appuya de tout son pouvoir, malgré ses relations d'amitié avec M. Seymour, la candidature du général Grant et le programme politique rattaché à son nom. En 1872, il fut élu gouverneur de l'État de New-York, mais il échoua en 1874, contre le candidat du parti démocratique, M. Tilden. — Il est mort à New-York le 21 avril 1879.

Les Américains ont fait au général Dix une certaine réputation littéraire. On cite de lui, comme très remarquables, des traductions en vers du *Dies iræ* et du *Stabat mater*; puis les écrits en prose suivants : *On the resources of the City of New-York* (New-York, 1827); *Decisions of the superintendent of Common Schools* (Ibid., 1837); *A Winter in Madeira* (1851); *A Summer in Spain and Florence* (Ibid., 1855); *Speeches* (1864, 2 vol.).

DIXON (William-Hepworth), littérateur et journaliste anglais, né le 30 juin 1821, dans le comté de York, et élevé à la campagne, manifesta de bonne heure ses goûts littéraires en composant une tragédie en cinq actes. Après avoir rédigé une feuille provinciale, il vint à Londres en 1846, étudia le droit et fut admis au barreau d'Inner-Temple. Il continua cependant de rédiger des articles pour les journaux. On remarqua beaucoup une série de lettres sur *la Littérature populaire*, insérées au *Daily News*. Le même journal publia ses études sur *les Prisons de Londres* (London prisons, 1848).

M. Dixon commença ensuite une série de travaux biographiques et historiques, où il se proposait de vulgariser le nom et les réformes de quelques hommes utiles. *John Howard*, qui parut en 1849, eut trois tirages successifs dans l'année. Il fut suivi, avec le même succès, des études sur *William Penn* (1851) et *Blake* (1852). Quelque temps auparavant, M. Dixon avait été appelé à participer, comme député commissaire, aux travaux de la Commission royale chargée d'organiser la grande Exposition de 1851.

L'année suivante, il publia une brochure anonyme qui fit grand bruit (*French in England*) où il démontrait l'impossibilité d'une invasion de l'Angleterre par les Français. Les essais qu'il inséra dans le *Prize Magazine*, de M. Madden furent jugés dignes de deux premiers prix. [illegible] parmi les rédacteurs de l'*Athenæum*, il en prit en 1854, la direction. En diverses circonstances il se montra très préoccupé de la prochaine arrivée des masses populaires au pouvoir et de la nécessité de les élever par l'instruction. La *Revue positive* française a reproduit une remarquable étude de M. Dixon sur *les Sectes religieuses d'Amérique* (février 1869).

On a encore de lui : *la Nouvelle Amérique* (New-America, 1867; 2ᵉ édit. 1869), traduit en français en 1868; *la Tour de Sa Majesté* (Her Majesty's Tower; Londres, 4 vol. 1869-1871), histoire vivante et attrayante de la Tour de Londres, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours; *la Russie libre* (Free Russia; Londres, 2 vol. 1870), récit d'un voyage fait dans ce pays avec une étude des différentes sectes; (traduction française 1873, in-8); *la Suisse contemporaine* (the Switzers; Londres 1872; traduction française, même année); *Histoire des deux reines*, Catherine d'Aragon et Anne Boylen (History of two queens; Londres, 1873-1874, 4 vol.) En 18[illegible] il entreprit un voyage en Amérique pour éclaircir le problème ethnologique de l'Amérique du Nord et en rendit compte dans l'ouvrage : *la Conquête blanche* (White conquest; Londres, 1876, trad. française, même année, in-8).

DOBELL (Sydney), poète anglais, connu [illegible]

le pseudonyme de *Sydney Yendis*, né en 1824, à Londres, fut de bonne heure associé au commerce de son père, négociant en vins à Cheltenham, et ne se hasarda dans la carrière littéraire qu'au bout de quinze ans, après s'être assuré une fortune indépendante. Il habita tour à tour la Suisse, Londres, Edimbourg et ses propriétés de Sussex, et se fit une prompte réputation par la publication de deux poèmes : *Roman* (1850) et *Balder* (1854). En 1855, il fit paraître, en collaboration avec son ami, Alexandre Smith, un recueil de pièces de vers, intitulé : *Sonnets de la guerre* (Sonnets of the war). — Il est mort le [illegible] 1874.

DOBSON (William-Charles-Thomas), peintre anglais, né à Hambourg en 1817, étudia la peinture à l'Académie de Londres, dont il devint associé en 1860 et académicien titulaire en 1872. Il fit également partie de la Société des peintres aquarellistes depuis 1870. Parmi ses œuvres nous citerons *Tobie et l'Ange* (1853) ; *les Bonnes œuvres de Dorcas* (1854), pour la reine d'Angleterre ; *les Jours heureux de Job* (1856) ; *la Lecture des Psaumes* ; *l'Enfant Jésus descendant à Nazareth avec ses parents* (1857), ces deux derniers appartenant à Miss Burdett Coutts ; *le Christ au temple*, *l'Aumône*, *Saint Paul à Philippi* (1872), qui passe pour une de ses meilleures œuvres, etc. La plupart de ses tableaux ont été reproduits par la gravure. Parmi ses aquarelles il faut mentionner : *la Jeune* [illegible] ; *le Camélia* (1873) ; *Contes de fées* (1876), et, à l'Exposition universelle de 1878 : *Un* [illegible] *di olive* ; *Attente*, et une *Paysanne de Capri*.

DOCHE (Marie-Charlotte-Eugénie DE PLUNKETT, dame), actrice française, née à Bruxelles, le 19 novembre 1821, est la veuve d'un violoniste distingué, mort du choléra à Saint-Pétersbourg, en juillet 1849. Dès ses débuts au Vaudeville en 1838, sa jeunesse et sa beauté firent son succès. Lorsque, en 1845, au Gymnase, elle y eut la même vogue, mais elle revint bientôt au Vaudeville, qu'elle quitta momentanément pendant la direction de Mlle Page sur ce théâtre. Deux créations lui ont surtout fait honneur : *Louise de Nanteuil* et *la Dame aux Camélias*. Une certaine sensibilité de convention et une langueur naturelle faisaient de Mme Doche la véritable héroïne de ces deux pièces. Un autre de ses succès fut le rôle à travestissements dans *le Diable à Paris*. Mais elle n'a pas toujours aussi bien réussi. Elle a joué depuis à la Gaîté. Sa dernière création au théâtre du Vaudeville avait été *la Pénélope normande* (1860). Elle reparut à ce théâtre à la fin de décembre 1864, pour créer le rôle de Sophie, dans *la Jeunesse de Mirabeau*. L'année suivante elle fut engagée à l'Odéon et y joua dans *la* [illegible] de M. Rosetti. En 1866, elle créa au même théâtre le rôle de Navarette, dans *la Contagion* de M. Émile Augier, et y montra encore de bonnes qualités. Elle a depuis abordé avec succès les grands rôles du répertoire classique et s'est fait souvent applaudir dans des pièces toutes modernes, telles que les *Bourgeois de Pont-Arcy* de M. Sardou, lors de leur représentation à Bruxelles (août 1878).

DŒLLINGER (Jean-Joseph-Ignace), théologien catholique allemand, né à Bamberg (Bavière), le 28 février 1799, est fils d'un célèbre naturaliste et physiologiste mort en 1841. Il venait de recevoir la prêtrise lorsqu'il fut nommé chapelain du diocèse de Bamberg (1822). Après la publication de son premier ouvrage de théologie : *la Doctrine de l'Eucharistie dans les trois premiers siècles* (die Lehre von der Eucharistie, etc., Mayence, 1826), il fut appelé à l'Université de Munich pour enseigner l'histoire de l'Église. Son cours, résumé sous le titre de *Manuel de l'histoire de l'Église* (1828), a été développé, sous celui de *Traité de l'histoire de l'Église* (Lehrbuch der Kirchengeschichte, 1836-1838 ; 2[e] édit., 1843). En 1845, M. Dœllinger représenta l'Université de Munich aux États de Bavière. Délégué au parlement de Francfort en 1851, il y soutint la doctrine de la séparation absolue de l'Église et de l'État. En 1861, il prit part, au nom des mêmes principes, à la question du pouvoir temporel du pape, par des écrits qui eurent un grand retentissement dans toute l'Europe. Son livre, *la Papauté et l'État de l'Église* (Papsthum und Kirchenstaat), où il réclamait l'abandon pur et simple du pouvoir temporel, donna surtout lieu à de vives polémiques.

Le nom de M. Dœllinger fut mêlé avec plus d'éclat encore aux débats théologiques que provoqua, de 1868 à 1870, la réunion du concile du Vatican, et ensuite aux conflits politiques que la question religieuse fit éclore dans le nouvel empire d'Allemagne. Par une suite d'articles insérés dans la *Gazette d'Augsbourg*, il réclama, pour les Pères du concile, une entière liberté de discussion et soutint que les décisions nouvelles devraient être rendues d'un consentement presque unanime, pour avoir une sérieuse autorité. Cette thèse fut le point de départ de longues controverses. Il se montra ensuite l'un des adversaires les plus décidés de la doctrine de l'infaillibilité personnelle du pape, et ce fut à lui qu'on attribua certains écrits anonymes destinés à la combattre, notamment les fameuses *Lettres romaines du Concile* (Rœmische Briefe vom Concil) qui parurent dans l'*Allgemeine Zeitung*, et qui déchaînèrent contre lui, dans la presse ultramontaine, un redoublement d'attaques. A la fin d'août 1870, il présida à Nuremberg une réunion de savants catholiques, dont les déclarations contre les décisions du concile furent le signal d'un nouveau schisme. L'archevêque de Munich somma en vain M. Dœllinger de se soumettre : il répondit par un refus éclatant (20 mars 1871), et se vit frappé d'excommunication quelques semaines après (17 avril). Sa résistance ne fit qu'augmenter sa popularité en Bavière, où le roi Louis II favorisait ouvertement sa controverse et le félicitait de son courage. Il fut alors nommé recteur de l'Université de Munich, par 54 voix sur 63 professeurs présents. Le mouvement provoqué par ses écrits eut un contre-coup universel ; les Églises réformées de l'Europe et de l'Amérique, les jansénistes de Hollande, les sectes orientales, les libéraux de tous les pays lui adressèrent leurs adhésions. D'autre part, la politique anti-infaillibiliste bavaroise eut l'appui du gouvernement prussien.

Au milieu des crises qui suivirent, M. Dœllinger ne cessa d'être considéré comme le chef du vieux catholicisme allemand, du moins au point de vue des doctrines ; car il évitait de s'associer aux tendances politiques du parti, et, lorsque M. d'Arnim lui adressa une lettre dont la publication fut un des prétextes de son arrestation, M. Dœllinger s'efforça, dans sa réponse, également publiée par les journaux, d'écarter toute pensée de discorde entre ses amis et le chancelier de l'Empire (11 mai 1874). Depuis il a encore présidé, à Bonn, plusieurs conférences de théologiens vieux catholiques allemands, anglicans et orthodoxes, ayant pour objet de mettre un terme à leurs divergences de doctrine et de préparer la fusion de toutes les Églises chrétiennes.

En 1873, M. Dœllinger fut nommé, par le roi Louis, président de l'Académie royale des sciences

de Munich, dont il était membre depuis 1835, et conservateur général des collections scientifiques du royaume : il succédait, dans ces fonctions, au célèbre baron Liebig. Il lui avait été conféré, dans les derniers temps, d'assez nombreux titres honorifiques étrangers, tels que ceux de docteur de philosophie de l'université de Vienne (1871), de docteur en droit civil de celle d'Oxford (même année) et de docteur en lois de celle d'Edimbourg (1872). Il reçut aussi du roi de Bavière la croix de l'ordre du Mérite (1872) et de l'empereur d'Allemagne celle de l'Aigle-Rouge de 2ᵉ classe (1874).

Outre les écrits mentionnés ci-dessus, nous citerons encore de ce savant théologien : *Origines du christianisme* (1833-1835), ouvrage traduit en français par M. Léon Boré (Paris, 1840; 2ᵉ édit.; 1850, 2 vol. in-8); *la Religion de Mahomet, son développement et son influence sur les peuples* (Ratisbonne, 1838); *la Réforme, son développement intérieur et ses effets* (die Reformation, ihre innere, etc., 1846-1848); une esquisse sur *Luther* (Fribourg, 1851); *le Christianisme et l'Eglise au temps de leur fondation* (Christenthum und Kirche in der Zeit der Grundlegung; Ratisbonne, 1860); *les Fables papales au moyen âge* (die Papstfabeln des Mittelalters; Munich, 1869); puis, dans le nombre des brochures et opuscules de circonstance : *le Protestantisme en Bavière et la génuflexion* (der Protest. in B. und die Kniebeugung, Ratisbonne, 1843), à l'occasion des discussions de la Chambre de Bavière sur les hommages militaires auxquels peuvent être astreints les protestants dans les cérémonies catholiques. Il a en outre édité, sous les auspices du roi Maximilien II, la collection de *Documents pour l'histoire politique, ecclésiastique et sociale des six derniers siècles* (Beitraege zur polit. Kirchen und Culturgeschichte, etc.; Ratisbonne, 1863). Plusieurs des ouvrages de M. Dœllinger ont été traduits en français.

DŒNNIGES (Guillaume DE), publiciste allemand, né près de Stettin, en 1814, suivit les universités de Bonn et de Berlin. Après avoir fait un cours d'économie politique à cette dernière université, il entreprit un voyage scientifique en Italie de 1838 à 1839, découvrit à Turin les livres du conseil impérial de Henri VII et les publia à son retour en Allemagne sous ce titre: *Acta Henrici VII* (Berlin, 1839, 2 volumes). Il les mit lui-même en œuvre dans son *Histoire de l'Empire allemand* au XIVᵉ siècle (Berlin, 1841-1842, tomes I-II). On lui doit encore les *Annales du règne de l'empereur Othon Iᵉʳ* (Jahrbücher unter der Herrschaft Kaiser Otto's I, Berlin, 1840), insérées dans les *Annales de l'empire allemand sous la maison de Saxe*, de Ranke, puis un intéressant travail d'érudition purement littéraire : *Vieilles ballades populaires de l'Écosse et de l'Angleterre* (Altschott. und altengl. Volksballaden, Munich, 1852).

Nommé, en 1841, professeur de l'université de Berlin, M. Dœnniges se renferma alors dans l'économie politique et sociale et défendit avec mesure le libre-échange dans des livres, des brochures et articles de journaux. Nous citerons : *le Système du libre-échange et des taxes protectrices* (das System des freien Handels und, etc., Berlin, 1847), et *les Actes de la navigation allemande et des taxes différentielles* (die deutsche Schiffahrtsacte und, etc., Berlin, 1848).

Professeur d'économie politique du prince Maximilien, depuis roi de Bavière, de 1842 à 1845, il devint un de ses conseillers intimes en 1847 et son bibliothécaire. En 1848, il fut un des représentants de la Bavière au parlement de Francfort, et y poursuivit la conciliation de l'unité de l'Allemagne avec l'indépendance des grands États. Plus tard, M. Dœnniges se jeta dans les rangs des ultramontains. Maximilien résista à ses réclamations en faveur du clergé sans lui retirer sa faveur. En 1851, il fut envoyé, comme plénipotentiaire, aux conférences de Dresde, avec le titre de secrétaire intime d'ambassade. Conseiller au ministère des affaires étrangères en 1852, il fut attaché, en 1855, à la légation bavaroise de Turin et y demeura jusqu'à sa suppression en 1859. Il passa en Suisse, où il devint chargé d'affaires en 1862. Après la mort du roi Maximilien II (1864), il se fixa à Genève, mais retourna bientôt à Munich et dans le conflit de 1866, employa toute son influence à empêcher la guerre entre la Bavière et la Prusse. Après avoir rempli une mission en Espagne, en 1869, il fut nommé ambassadeur près le royaume d'Italie en février 1870. — M. G. de Dœnniges est mort à Rome le 4 janvier 1872.

DOERING (Théodore), acteur polonais, né à Varsovie, en 1803, vint jeune encore à Berlin et entra dans le commerce, que lui fit quitter sa passion pour l'art dramatique. Après avoir paru sur des scènes particulières, il débuta, à vingt ans, à Bromberg et joua, pendant quelques années, dans toutes les villes de la Prusse orientale, indistinctement le drame et la comédie. En 1826, il fut engagé à Breslau comme premier comique et y fit pendant quatre ans les délices du public. Il fut accueilli avec la même faveur à Manheim, à Carlsruhe, à Vienne, de 1830 à 1837, à Stuttgart en 1838, à Hanovre en 1839. Il devint en 1840 sociétaire du théâtre royal de Berlin. Les meilleurs rôles de cet artiste sont ceux de Richelieu, de Cromwell et de Méphistophélès. — Il est mort à Berlin le 21 août 1878.

DOHM (Ernest), écrivain humoristique allemand, né à Breslau, le 24 mai 1819, étudia la théologie et la philosophie à Berlin et à Halle, fut d'abord précepteur particulier à Berlin, puis collabora à plusieurs journaux littéraires notamment au *Compagnon* (Gesellschafter), de Gubitz et au *Magasin de littérature étrangère* (Magazin für die Literatur des Auslandes). Collaborateur du *Kladderadatsch*, depuis sa fondation en 1848, il en devint, l'année suivante, rédacteur en chef et prit rang parmi les plus mordants des écrivains satiriques contemporains de l'Allemagne. Il est auteur de plusieurs comédies, parmi lesquelles est à citer : *Votre sauveur* (Ihr Retter, 18..), *la Guerre de Troie* (der Trojanische Krieg, 18..); puis une traduction des fables de Lafontaine (Fabeln, Berlin, 1876, illustrées par G. Doré).

DOLLEZ (Henri), ancien représentant du peuple français, né à Crèvecœur (Nord), le 23 avril 18.., s'occupait spécialement d'agriculture et d'industrie dans sa commune natale, lorsque après la révolution de Février, il fut désigné comme candidat de l'arrondissement de Cambrai et élu représentant du département du Nord, le dix-... tième sur vingt-huit, par 126 23. suffrages. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti démocratique et socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et les ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

DOLLFUS (Jean), manufacturier et économiste français, l'un des quatre fils de Dollfus-Mieg, né à Mulhouse, le 25 septembre 1800, et ... confier, quoiqu'il ne fût pas l'aîné, la direction

[illegible] de la maison paternelle. Elle ne cessa de [illegible] ses agrandissements ou de réaliser des progrès. Ses produits ont obtenu des médailles [illegible] toutes nos expositions nationales, ainsi qu'à l'Exposition universelle de Londres, et les [illegible] ont été décorés de la Légion d'honneur. A Mulhouse, M. J. Dollfus, placé à la tête d'un certain nombre d'institutions philanthropiques [illegible], attacha surtout son nom à la [illegible] des cités ouvrières qui ont donné, dans cette cité, les meilleurs résultats économiques ou [illegible].

M. Jean Dollfus, se jetant avec ardeur dans la [illegible] animée du libre-échange, ne cessa de [illegible] la réforme douanière et l'abolition [illegible] de la prohibition dont sa propre industrie [illegible]. Il soutint contre les prohibitionnistes [illegible] polémiques dans les journaux, au [illegible] spéciaux ou dans des brochures [illegible], comme celles-ci : *Plus de prohibitions* ([illegible], in-8), *De la Levée des prohibitions douanières* ([illegible], in-8), indiquaient suffisamment [illegible].

DOLLFUS (Charles), littérateur français, fils du précédent, né à Mulhouse, le 27 juillet 1827, [illegible] ses classes en Suisse et vint les terminer à Paris, [illegible] étudia le droit, et fit son [illegible] à Paris et à Colmar (1849-1852). Se [illegible] à ses goûts pour la littérature et [illegible] successivement quelques [illegible] littéraire et de philosophie. En [illegible] M. Nefftzer, un des fondateurs de la *Revue germanique* ; il devint directeur [illegible] prit le titre de *Revue moderne* [illegible]. M. Ch. Dollfus a été aussi [illegible] du journal *le Temps*.

[illegible] publications, nous citerons : *Lettres* [illegible] (1851, 3e édit., 1869) ; *le Calvaire* [illegible] *de philosophie sociale* (1856) ; [illegible] (1858) ; *Liberté et centralisation* ([illegible], in-18) ; *la Confession de Madeleine* [illegible] ; *Études sur l'Allemagne* (1864, [illegible] siècle (1865, in-8) ; *Méditations* [illegible] (1865, in-18) ; *De la Nature humaine* ([illegible], in-8) ; *Considérations sur l'histoire* [illegible] ; *Dialogue sur la montagne* (187[illegible]) ; [illegible] *les phénomènes de conscience* [illegible].

DOLLFUS [illegible], homme politique français, [illegible] à Mulhouse le 28 mai 1826, [illegible] et devint premier secrétaire [illegible]. Membre du Conseil général [illegible] de Houeillès, il fut élu député [illegible] en 1863, comme candidat [illegible], pour la 2e circonscription de [illegible], par 17 613 voix sur 25 678 votants [illegible] par 26 617 voix sur 28 [illegible] dans la vie privée au 4 septembre [illegible] se porta sans succès candidat aux [illegible] 1871 dans l'arrondissement d'Agen ; [illegible] officiel dans celui de Nérac, [illegible] encore une fois. M. Dollfus est gendre [illegible] Haussmann. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 8 avril 1864.

DOMENECH (l'abbé Emmanuel-Henri-Dieudonné), voyageur et littérateur français, né à [illegible] novembre 1825, chanoine honoraire [illegible], ancien missionnaire au Texas, ex-[illegible] du cabinet de l'empereur Maximilien au [illegible] de l'armée expéditionnaire [illegible] fait connaître par un grand [illegible] de voyage et de publications [illegible] du Nouveau-Monde. [illegible] productions est passée au rang des plus célèbres mystifications ou bévues littéraires ; elle a pour titre : *Manuscrit pictographique américain*, précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges (1860, in-8, 228 pl.). C'était la reproduction en fac-simile d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal, rapporté de l'Amérique au siècle dernier. L'éditeur crut y reconnaître un système idéographique propre aux anciens Peaux-Rouges, et en déduisit un ensemble d'interprétations philologiques et historiques. La critique allemande et la critique française ensuite n'y virent que le cahier d'un gamin allemand, barbouillé de dessins d'écolier, avec légendes explicatives en allemand populaire. L'abbé Domenech protesta contre les railleurs, en publiant *la Vérité sur le livre des sauvages* (1861, in-8, 10 pl.).

Parmi ses autres ouvrages nous citerons : *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique* (1857, in-8 ; 2e édit., 1872, in-18) ; *Voyage dans les solitudes américaines*, le Minnesota (1858, in-18) ; *Voyage pittoresque dans les grands déserts du Nouveau Monde* (1861, in-8, 40 pl.) ; *les Gorges du diable*, voyage en Irlande (1864, in-18) ; *Légendes irlandaises* (1865, in-18), suite du précédent ; *le Mexique tel qu'il est* (1867, in-18) ; *Histoire du Mexique*, Juarez et Maximilien, correspondances inédites (1868, 3 vol. in-8), ouvrage contre lequel plusieurs personnages, entre autres le général Prim, protestèrent vivement, au nom de la réalité historique ; *Quand j'étais journaliste* (1869, in-18) ; *Histoire de la campagne de 1870-1871 et de la deuxième ambulance de la presse française* (1871, in-18) ; *Voyage homérique dans l'ancienne Ichnusa* (1874, in-18) ; *la Prophétie de Daniel*, philosophie de l'histoire (1875, 2 vol. in-8), etc. L'abbé Domenech a édité l'*Histoire du jansénisme* du P. Rapin.

DOMMEY (Étienne-Théodore), architecte français, né à Altona (Danemark), le 22 mars 1801, de parents émigrés, revint avec eux en France en 1814. Il entra à l'École des beaux-arts en 1818, sous la direction de M. H. Lebas et en sortit en 1825, ayant obtenu une mention au concours où M. Duc remportait le grand prix. M. Dommey exécuta alors quelques travaux particuliers, jusqu'au retour de Rome de M. Duc, à qui il fut presque constamment associé, notamment pour la restauration de la tour du Palais de Justice, en 1851, puis pour l'agrandissement et l'isolement de ce palais. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864. — Il est mort le 25 novembre 1872.

DOMPIERRE D'HORNOY (Charles-Marius-Albert), marin français, ancien ministre, né le 24 février 1816, est le petit-neveu de Voltaire. Entré dans la marine en 1828, il devint enseigne en 1834, lieutenant en 1851, capitaine de frégate en 1849, capitaine de vaisseau le 2 décembre 1854, commanda alors le yacht impérial *l'Aigle*, puis la division navale des côtes d'Islande et fut fait contre-amiral le 13 août 1864. En cette dernière qualité, il commanda la division des navires cuirassés de la Manche. Directeur du personnel au ministère de la marine (septembre 1869), il occupait cette fonction au moment de la chute de l'Empire. Nommé ministre intérimaire de la marine jusqu'à l'arrivée du titulaire, il remplaça l'amiral Fourichon, quand celui-ci fut envoyé à Tours avec MM. Crémieux et Glais-Bizoin. Élu aux élections du 8 février 1871, représentant du département de la Somme par 102 072 voix, il prit place sur les bancs de la droite légitimiste et contribua au renversement de M. Thiers. Vice-amiral, depuis le 4 juin 1871, il fit partie du premier ministère formé par le maréchal de Mac-Mahon,

et céda sa place à M. de Montaignac, après la chute de M. de Broglie, le 23 mai 1874. Lors de la discussion de la nouvelle loi électorale il combattit, sans succès, l'amendement tendant à restituer aux colonies le droit de nommer des députés; il vota constamment avec la majorité monarchique et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Comme ministre, il étendit aux Antilles françaises la législation qui régit les caisses d'épargne établies dans la métropole. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il se présenta dans la Somme, avec une profession de foi conservatrice, mais sans aucune couleur politique; il fut élu au second tour de scrutin, le dernier sur trois, par 482 voix sur 933 électeurs. Au nouveau Sénat il prit place à droite et continua de voter toutes les mesures contraires à l'établissement définitif de la République. Malgré ses fonctions de chef de l'escadre d'évolutions en 1877, il se trouva cependant à Versailles, au mois de juin, pour voter la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le cabinet de Broglie. Le 1er décembre 1878, il arriva au terme de son service à la mer, et remit le commandement de l'escadre à M. le vice-amiral de Surville. Officier de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu commandeur le 30 décembre 1858 et grand officier le 10 juillet 1869.

DONALDSON (Thomas), architecte anglais, né à Londres, le 17 octobre 1795, étudia le dessin à l'Académie des beaux-arts, et se perfectionna ensuite par un long voyage en Italie. Il en rapporta des vues et des collections d'objets anciens qui lui permirent d'écrire le texte du magnifique ouvrage sur *Pompéi* (Pompei illustrated with picturesque views, 1819-1827, 2 vol. grand in-folio), entrepris par le lieutenant-colonel Cockburn. On a encore de lui une *Collection de portes* (Collection of doorways, 1833, 3 vol. in-4), dessinées d'après les monuments anciens de l'Italie et de la Grèce. M. Donaldson fut nommé professeur à l'Académie, dont il avait été élu membre associé. Parmi les constructions remarquables qui lui sont dues, nous indiquerons la Bourse de Londres (1841). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, où il envoya des plans et des études d'un *Temple à la Victoire*, il a obtenu une 2e médaille. Il fit figurer, à celle de 1867, le plan d'un monument à la mémoire du prince Albert. Déjà, il avait été nommé associé étranger de l'Académie des beaux-arts, le 21 novembre 1863, en remplacement de M. Cockerell.

DONDERS (François-Cornélius), médecin hollandais, né à Tilburg (Brabant du Nord), le 27 mai 1818, fit ses études à l'École médicale militaire d'Utrecht, devint médecin militaire à l'hôpital de Haag, puis professeur à l'École d'Utrecht. Appelé en 1847 à l'Université de cette ville, il y professa, outre la physiologie et l'histologie, un cours d'ophtalmologie, auquel il annexa une clinique de maladie d'yeux; il reçut, en 1863, le titre de professeur ordinaire, et obtint du gouvernement les sommes nécessaires à la construction d'un laboratoire physiologique, répondant aux besoins de la science moderne, qui fut inauguré en 1867. M. Donders a été élu correspondant de l'Académie de médecine de Paris en 1873 et de l'Institut le 9 juin 1879.

On cite de lui : *Recherches micro-chimiques sur le tissu animal* (1846), avec Mulder : *Formes, combinaisons et fonctions du tissu primitif* (1849). Comme oculiste, il a publié, entre autres travaux importants : *Étude des mouvements des yeux* (Lehre von den Augenbewegungen; 1847); l'*Astigmatisme et les verres cylindriques*, traduit du hollandais par le docteur Dor (1862, in-8, avec fig.); *les Anomalies de la réfraction de l'œil et leurs suites*, traduit par le docteur Monoyer (1865, in-8). Il a donné un grand nombre d'articles dans les *Archives d'ophtalmologie* de Graefe, et dirigé lui-même une publication intitulée : *Recherches faites dans le laboratoire de l'École supérieure d'Utrecht* (Onder Zœkingen gedaan in het physiologisch laboratorium, etc. Utrecht, 1849-1857; 2e suite, 1867 et suiv.).

DONIOL (Jean-Henri-Antoine), historien et administrateur français, né à Riom (Puy-de-Dôme), en 1818, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris, fut reçu licencié et exerça la profession d'avocat aux barreaux de Riom et de Clermont-Ferrand. Nommé conseiller de préfecture du département du Puy-de-Dôme, après la révolution de février 1848, il devint sous-préfet de [illegible], au mois d'août de la même année, et de Villeneuve-d'Agen en 1849. Révoqué en juillet 1850, il rentra à Clermont et se livra à des travaux d'histoire qui l'ont fait nommer membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1864. Rentré dans l'administration en mars 1871, comme préfet de l'Isère, il fut transféré, en février 1872, à la préfecture de la Loire-Inférieure et, un an après, à celle de Meurthe-et-Moselle. Maintenu par M. [illegible], après la chute de M. Thiers, il fut mis en disponibilité, en décembre 1873, par M. de Broglie. Il fut rappelé à l'activité par M. Ricard en février 1876, et envoyé à Marseille, où son administration conciliante parvint à calmer les esprits excités par les préfets de l'ordre moral et par le général commandant l'état de siège dans cette ville. Destitué encore une fois par M. de Broglie le lendemain de l'acte du 16 mai 1877, il fut nommé préfet des Alpes-Maritimes à l'avènement du cabinet Dufaure, au mois de décembre de la même année. Il passa, le 15 mars 1879, à la préfecture de la Gironde. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1878.

M. Doniol a publié les ouvrages suivants : *Histoire des classes rurales en France* (1857, in-8; 2e édit. 1868); *Cartulaire de Brioude* ([illegible]); *Cartulaire de Sauxillanges* (1864, in-4); *la Révolution française et la féodalité* ([illegible]); *Patois de la Basse-Auvergne*, grammaire et littérature (1877, in-8). Il a édité en outre les [illegible] *du conventionnel Soubrany*.

DONNÉ (Alfred), médecin français, [illegible] Noyon, en 1801, fit à Paris ses études [illegible] devint en 1829 chef de clinique à la [illegible] fut reçu docteur en 1831, avec une thèse [illegible] *Caractères distinctifs du pus*. Livré dès [illegible] époque à de minutieuses études sur [illegible] de l'économie animale, sur le lait [illegible] il fit des cours de microscopie et fut [illegible] bibliothécaire à la Faculté. A la [illegible] 1848, il était, depuis peu, sous-inspecteur [illegible] des eaux d'Enghien, et inspecteur [illegible] l'Université pour la médecine; il reçut, [illegible] pression de ce dernier titre, celui de [illegible] l'académie de Strasbourg et [illegible] lier. Décoré de la Légion d'honneur en [illegible] il a été promu depuis au rang d'officier. — [illegible] mort à Paris, le 7 mars 1878.

M. Donné a fait pendant quelques [illegible] comptes rendus de l'Académie des sciences [illegible] le *Journal des Débats*, où il eut à [illegible] polémique assez longue avec Fran[illegible] d'autres articles fournis au même [illegible] paru en brochures, sous le titre de [illegible] *lettres sur les eaux minérales* (18[illegible]) en outre : *Histoire physiologique et path*[illegible]

[illegible] (18[illegible]); *Du Lait, et en particulier de* [illegible] (1837); *Conseils aux mères* [illegible] *la manière d'élever les enfants* [illegible], excellent traité de l'éducation physique des enfants au premier âge (1842; 4e édit., [illegible]); *Cours de microscopie complémentaire des* [illegible] (1844, in-8), suivi trois ans après d'un *Atlas*, exécuté d'après nature au microscope-daguerréotype, en société avec M. Léon Foucault (1845, [illegible], in-fol.); *Hygiène des gens du monde* ([illegible], in-18); une traduction du *Rapport* [illegible] *le Daguerréotype*, etc.; enfin des [illegible] à la *Revue des Deux Mondes*, le livre [illegible], etc.

DONNET (Ferdinand-François-Auguste), prélat [illegible] cardinal, ancien sénateur, est né à Bourg-Argental (Loire), le 16 novembre 1795. [illegible], il entra au séminaire de [illegible], reçut la prêtrise en 1819, et fut [illegible] de La Guillotière, puis curé d'I-[illegible] (Rhône). Après deux ans de retraite dans [illegible] des hautes études fondée par le cardinal Fesch, M. Donnet, qui avait la parole [illegible] et facile, entreprit dans les diocèses de Tours, de Blois et de Lyon une série de [illegible] remarquées. En 1827, on le nomma [illegible] de Villefranche (Rhône). Il avait déjà [illegible] vicaire général honoraire de Tours.

En 18[illegible], il fut désigné pour administrer, en [illegible] coadjuteur, le diocèse de Nancy, d'où [illegible] tint si longtemps éloigné le [illegible] M. de Forbin-Janson. Le 30 novembre 18[illegible], il [illegible] à M. de Cheverus sur le [illegible] de Bordeaux. Ses *Lettres*, [illegible] *Instructions pastorales*, qui forment [illegible] in-8, [illegible] quelques-unes des qualités de l'[illegible]. La part qu'il prit à la [illegible] purement religieux de [illegible] son nom à l'une des plus célèbres [illegible] judiciaires de notre temps (1856). [illegible] le discours que l'archevêque de Bordeaux [illegible] à l'empereur au sujet des conséquences [illegible] le Saint-Siège de notre expédition [illegible], dont une réponse solennelle qui devint [illegible] historiques de la politique impériale ([illegible] 1859). En 1852, M. Donnet fut fait [illegible], comme tel, devint de droit sénateur. [illegible] à plusieurs reprises, dans le Sénat, [illegible] temporel du pape. Nommé officier de [illegible] d'honneur en mars 1851, il a été promu [illegible] de cet ordre le 3 mars 1875, et [illegible] l'ordre de Charles III d'Espagne.

DOO ([illegible]-Thomas), graveur anglais, né [illegible], se forma lui-même, en s'efforçant [illegible] sur les traces de Strange et de [illegible] qu'il a le plus étudiés. Refusant [illegible] son nom aux entreprises commerciales [illegible] les peintres étrangers [illegible] quelques œuvres sérieuses et n'hésitant pas à leur consacrer un travail de plusieurs [illegible] en ce genre : l'*Enfant Jésus* [illegible] *Ecce Homo* du Corrège, les *Pèlerins* [illegible] de M. Eastlake, un *Prêche* [illegible], de Wilkie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on remarqua ses [illegible], d'après Lawrence, une toile de [illegible] *le lord en exil* de Reynolds, etc. A [illegible] la *Résurrection de Lazare*, [illegible] *Saint Augustin et sainte* [illegible] Ary Scheffer, et à l'Exposition [illegible] *Portrait de Th. Lawrence*, [illegible] de *Ch. Eastlake* d'a-[illegible] *Portrait de James Johnstone*. [illegible] de 3e classe en 1855. En [illegible], il fut élu membre titulaire de l'Académie royale des beaux-arts. M. Doo a reçu le titre de graveur ordinaire de la reine.

DORA D'ISTRIA (Hélène GHIKA, princesse KOLTZOFF-MASSALSKY, plus connue sous le pseudonyme de), femme de lettres valaque, née le 22 janvier 1829, à Bucharest, est fille de feu le grand ban Michel Ghika, et nièce du prince Alexandre Ghika, ex-hospodar de Valachie. Les leçons de Georges Pappadopoulos, de fréquents voyages en Allemagne et en Italie, des séjours prolongés à Berlin, à Vienne, à Venise, lui permirent de joindre à la connaissance des langues et des littératures anciennes celle de la plupart des idiomes modernes de l'Europe : elle entreprit dès l'âge de quinze ans une traduction en allemand de l'*Iliade*, et quelque temps après, écrivit plusieurs pièces pour le théâtre. Jouissant dans sa patrie d'une certaine réputation de savoir et de beauté, elle épousa, en 1849, le prince Koltzoff-Massalsky, d'une de ces anciennes familles slaves, dites Rurikovitch, parce qu'elles sont considérées comme descendant de Rurik le Normand. Elle passa avec son mari en Russie, où elle prit rang à la cour. Quelques années après (1855), elle alla en Suisse, où elle exécuta la première l'ascension du Mœnch, dans l'Oberland bernois, puis en Belgique, à Ostende, où elle mit la dernière main à son ouvrage de *la Vie monastique dans l'Église orientale*, publié cette même année à Bruxelles, sous le pseudonyme de *Dora d'Istria* (par allusion au fleuve de sa patrie, l'Ister ou Danube). De là elle revint en Suisse, et résida depuis à Florence. En avril 1867, la Chambre des députés d'Athènes lui accorda à l'unanimité, et par une loi spéciale, la grande naturalisation : c'était la première fois que cet honneur était décerné à une femme.

Mme Dora d'Istria, dont tous les écrits sont inspirés, en religion, par le christianisme évangélique, en politique, par le principe de nationalité et le libéralisme, a publié, outre *la Vie monastique* : *les Héros de la Roumanie* (Gli eroi della Rumenia); *les Roumains et la Papauté* (I Rumeni ed il Papato), en italien : ces deux ouvrages, publiés d'abord dans le *Diritto*, de Turin, feuille libérale, ont pour but de justifier la séparation des Roumains d'avec Rome; *les Femmes en Orient* (Zurich, 1858, 2 vol. in-12); *Des Femmes, par une femme* (1864, 2 vol. in-8); *la Vénitienne* (même année); des fragments sur *la Suisse italienne* dans les journaux de cette contrée, puis un grand nombre d'articles dans des revues étrangères, notamment dans *le Spectateur d'Orient* et *l'Espérance*, journaux d'Athènes et, depuis 1860, dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mme Dora d'Istria a aussi cultivé les arts avec quelques succès. En 1854, deux paysages, exposés par elle à Saint-Pétersbourg, lui ont valu une médaille d'argent. De nombreuses monographies biographiques ont été publiées sur Mme Dora d'Istria, en français, en italien et en allemand. Elle a été élue membre de diverses sociétés savantes, notamment d'un certain nombre d'académies italiennes, qui jusque-là n'avaient pas admis de femmes dans leurs rangs.

DORANGE (Jean-Augustin), bibliographe français, né à Laval en 1816, entra, en 1835, comme professeur au collège de Lorient qu'il quitta deux ans plus tard pour mettre en pratique à Tours l'enseignement mutuel dans les cours d'adultes. En 1849, il devint chef d'institution dans la même ville et en 1859, il fut nommé conservateur de la bibliothèque publique. Pendant la guerre de 1870, il transporta à Biarritz les livres les plus précieux et 2000 manuscrits. Outre quelques publications

d'instruction élémentaire et des articles insérés dans diverses publications bibliographiques; on doit à M. Dorange un important *Catalogue raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Tours* (Tours, 1876, in-4).

DORÉ (Paul-Gustave), peintre et dessinateur français, né à Strasbourg, en janvier 1832, vint à Paris, en 1845, acheva ses études au lycée Charlemagne et travailla, dès 1848, avec M. Bertall, au *Journal pour rire*. La même année, il produisit des dessins à la plume exposés au Salon, et des *Albums* qui eurent un certain succès. Aux Salons suivants, il envoya de nouveaux sujets : *les Pins sauvages, le Lendemain de l'orage*, souvenirs des Alpes, *les Deux mères, la Prairie, le Soir* (1849-1853); *la Bataille de l'Alma*, à l'Exposition universelle de 1855; neuf *Vues, Sites* ou *Paysages* exposés en 1857, avec *la Bataille d'Inkermann*. Il obtint une mention à ce dernier Salon.

M. Gustave Doré a exposé depuis cette époque : *Dante et Virgile dans le neuvième cercle des enfers*, premier épisode tiré de la *Divine Comédie; Vallon des Vosges*, trois dessins : *Dante et Virgile traversant le Styx, Dante et Virgile aux enfers devant la tombe de Farinata, Paolo et Francesca di Rimini aux enfers* (1861); *Épisode du déluge, le Vito*, danse de gitanos à Grenade; *Françoise de Rimini et Paolo* (1863); *Gitane espagnole; l'Ange de Tobie* (1865), *Soirée dans la campagne de Grenade; Souvenir de la Savoie*, et deux dessins : *les Anges rebelles précipités; les Titans* (1866); *le Néophyte; la Siesta*, souvenir d'Espagne (1868): la première de ces deux toiles fut très-remarquée; *les Alpes; Vallon* (1869); *l'Aumône, Souvenir de la Savoie* (1870); *l'Alsace, le Massacre des innocents* (1872); *les Ténèbres, le Désert*, souvenir des Alpes (1873); *les Martyrs chrétiens* (1874); *Dante et Virgile visitant la septième enceinte, la Maison de Caïphe, les Vagabonds* (1875); *Jésus condamné* (1876); *Entrée de Jésus à Jérusalem* (1877); *Ecce Homo, Moïse devant Pharaon* (1878); *la Mort d'Orphée*, toile de proportions colossales, comme quelques-unes des précédentes. Il a également exposé des aquarelles et des sculptures, notamment parmi ces dernières, un *Vase* gigantesque orné de grappes de personnages (Exposition universelle 1878), et *l'Effroi*, groupe en plâtre (1879).

En dehors de ces multiples essais, la verve et la facilité du dessin de M. Doré, l'ensemble et l'énergie de ses compositions, dont un grand nombre atteint les dimensions oubliées des planches du temps de Louis XIV, lui ont fait une réputation populaire. Il a donné au *Journal pour tous*, dès l'origine (1856), un très grand nombre de scènes illustrées. Il avait fondé, avec M. Philipon, le *Musée anglo-français*. Depuis, il a illustré, entre autres publications importantes : les *Œuvres de Rabelais* (1854); la *Légende du Juif-Errant*, les *Contes drolatiques* de Balzac (1856); les *Contes de Perrault* (1861, in-fol.); les *Essais* de Montaigne (1857); le *Voyage aux Pyrénées* de M. Taine (1859), etc. Il faut citer hors ligne, pour leur importance et leurs proportions : *l'Enfer* de Dante (1861, grand in-folio); *Don Quichotte* (1863, 2 vol. in-folio); *la Bible* (Tours, 1865-1866, 2 vol. in-fol.); les *Fables de La Fontaine* (1867, gr. in-4); *le Purgatoire* et *le Paradis*, complétant *la Divine comédie* (1868, in-fol.); les poëmes de Tennyson : *Elaine, Viviane Enide, Genièvre* (1866-1868, in-fol.); *Œuvres* de Rabelais (1872, 2 vol. in-folio); *l'Espagne*, par M. le baron Ch. Davillier (1873, in 4); *la Chanson du vieux marin* de Coleridge (1876, in-folio); *Londres* de M. Louis Énault (1877, in-folio); *Roland furieux* (1879, in-folio), etc. Plusieurs des grands dessins de ces publications ont été reproduits par l'artiste, comme tableaux, aux Salons des années correspondantes. M. Gustave Doré a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

Son frère aîné, M. Ernest DORÉ, né à Strasbourg 1831, s'est livré à la composition musicale et s'est fait connaître par des *Romances*, par une *Messe* exécutée à Notre-Dame de Lorette le jour de Pâques 1855, etc.

DORIAN (Pierre-Frédéric), homme politique français, député, né le 24 janvier 1814 à Montbéliard, adopta de bonne heure les théories saint-simoniennes, puis fut reçu ingénieur des mines. Il épousa la fille de M. J. Holtzer, importateur en France de fers très renommés. Maître de forges et maire d'Unieux, il fut élu député au Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition, pour la 2e circonscription de la Loire, par 7232 voix sur 15 296 votants. Il avait pour concurrent M. de Charpin-Feugerolles, candidat du gouvernement. En 1869, il fut réélu par 11 162 voix sur 17 727 votants, sans que l'administration lui opposât de candidat officiel.

Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé ministre des travaux publics par le gouvernement de la Défense nationale et dirigea activement, dans Paris investi, la fabrication des fusils, des canons, des mitrailleuses et des munitions. Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, sa popularité, dans le parti avancé, était assez grande pour que les meneurs crussent nécessaire de placer son nom en tête de toutes les listes de gouvernement provisoire, qui furent acclamées pendant la nuit. Il refusa de faire partie d'aucune de ces combinaisons. M. Dorian assista M. Jules Favre pour le règlement de la capitulation (25 janvier). Un décret du 1er février lui délégua la signature des actes d'administration du ministère de l'instruction publique. Un autre décret, du 2 février, lui donna l'intérim du ministère du commerce. Aux élections du 8 février pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant du département de la Loire, le premier sur onze, par 70 508 voix, et représentant de la Seine, le seizième sur quarante-trois, par 128 [illegible] sur 328 970 votants. Il opta pour la Loire et [illegible] place à l'extrême gauche. — M. Dorian est mort à Paris le 14 avril 1873. Un monument, dû au ciseau de M. Aimé Millet, lui a été élevé par souscription au Père-Lachaise, et inauguré solennellement le 26 juin 1875.

DORMEUIL (Charles CONTAT-DESFONTAINES, dit), ancien acteur français, né à Paris, 1794, d'une famille d'artistes dramatiques, remplit lui-même, de 1815 à 1820, l'emploi de divers rôles comiques sur des scènes de [illegible] et les théâtres de banlieue. Dès la création du Gymnase-Dramatique, il fut choisi par Delestre-Poirson comme régisseur général de la salle, et exerça ces fonctions de 1820 à 1831. Il obtint ensuite et partagea jusqu'en 1856, avec M. Charles Poirson, frère de Delestre-Poirson, le privilége de l'ancien théâtre Montansier, sous le nom de théâtre du Palais-Royal. L'accueil fait aux pièces de genre et aux comédies de [illegible] par un parterre orageux, le décida à exploiter le genre de comique le plus gai, le plus [illegible] le plus risqué. Un grand nombre de [illegible] toujours plus amusantes que morales, [illegible] cette salle sa spécialité et firent sa [illegible] M. Dormeuil passait pour un des directeurs [illegible] surveillaient de plus près la mise en scène [illegible] mort de Lurine, directeur du Vaudeville [illegible]

[illegible] il prit la direction de ce théâtre, conjointement avec M. Duponchel. Après deux années [illegible] d'une administration qui ne compte [illegible] succès, *Nos intimes*, au milieu de [illegible] M. Dormeuil donna sa démission [illegible]. Il avait laissé, en 1858, le privilège [illegible] aux mains de son fils. Il a été plusieurs [illegible] juge au tribunal de commerce.

[illegible] quelques écrits et pièces de théâtre : *Réflexions sur la liberté des théâtres* (1838, broch. [illegible]); *le Télégraphe, ou le Commissaire général*, [illegible] en 2 actes, avec MM. Edouard et [illegible]; *la Fête des marins, ou la Saint-[illegible]*, vaudeville en un acte, avec [illegible] et Chabot de Bouin, etc.

DORN ([illegible]-Albrecht-Bernard), orientaliste allemand, né le 11 mai 1805, à Schenerfeld (duché de [illegible]), étudia aux Universités de Halle et de Leipzig, prit ses grades, et après un voyage en France et Angleterre, devint professeur ordinaire de langues orientales à l'Université russe de [illegible] ([illegible]). Six ans après, il fut appelé à Saint-Pétersbourg où il fut d'abord professeur d'histoire et de géographie asiatiques à l'institut [illegible], puis, en 1842, conservateur de la bibliothèque impériale et directeur du musée asiatique, membre de l'Académie impériale des sciences. Il a été élu correspondant de l'Académie des [illegible] le 22 décembre 1876.

Les travaux de M. Dorn ont eu pour objet principal l'histoire et la langue des Afghans, avec l'histoire et la géographie du Caucase et des [illegible] de la mer Caspienne. On lui doit [illegible] une traduction anglaise de l'*Histoire des Afghans*, de Neamet-Ullah (Londres, [illegible], 2 vol.); *Observations grammaticales sur la langue des Afghans* (Grammat. [illegible] der Sprache der Afghanen, Saint-Pétersbourg, [illegible]); *Chrestomathie de la langue des Afghans* (Chrestomathy of the Pushtu or Afghan language, Ibid.; 1847), accompagnée d'un glossaire; la traduction allemande et l'édition du texte persan de l'*Histoire de Tabaristan, de Rujan et de Masenderan*, de Schir-el-din [illegible] Tabaristan, etc., Ibid. 1850, [illegible] *Histoire de Tabaristan*, de Chondemir [illegible] Tabaristans, Ibid., 1850). En [illegible] il rapporta d'un voyage scientifique [illegible] une riche collection d'inscriptions [illegible] pour l'histoire des dialectes [illegible]. Il en publia les résultats dans un ouvrage [illegible] : *Caspia, Invasion des [illegible] dans le Tabaristan* (Saint-Pétersbourg, [illegible]).

[illegible] encore de lui : *Commentatio de psalterio [illegible]* (Leipzig, 1825); *le Musée [illegible] de l'Académie impériale des sciences* ([illegible] Museum der Kaiserl. Akad. der [illegible], Saint-Pétersbourg, 1846); *le [illegible] des manuscrits et xylographes orientaux de la bibliothèque* de Saint-Pétersbourg ([illegible], 1852); enfin un grand nombre d'excellents [illegible] sur l'histoire, la géographie, la [illegible] et l'archéologie orientales, dans [illegible] et le *Bulletin* de l'académie de [illegible].

DORN ([illegible]-Louis-Egmont), compositeur et [illegible] allemand, né à Kœnigsberg, le [illegible], fit d'abord son droit et entra [illegible] administrative. A vingt-deux [illegible] à Berlin son premier opéra, *[illegible]*, dont il avait écrit également [illegible] et la partition. En 1827, il [illegible] professeur à la nouvelle école musicale [illegible] Francfort-sur-le-Mein; mais il fut appelé bientôt, comme chef d'orchestre, au théâtre de Kœnigsberg. Il passa, en la même qualité, à Leipzig, et après avoir occupé diverses positions, entre autres celle de maître de chapelle à Riga, puis en 1843 à Cologne, il devint, en 1849, maître de chapelle au théâtre de la cour de Berlin. Il prit sa retraite, en 1869, avec le titre de professeur royal, et se livra depuis à l'enseignement et à la littérature musicale.

Il faut citer encore parmi ses opéras : *la Mendiante; Abu-Kara; Artaxercès* (1831); *l'Échevin de Paris* (1838); *la Bannière d'Angleterre* (1843); *Niebelungen* (1854); *Une journée en Russie* (1856); sans compter un grand nombre de compositions instrumentales d'une savante orchestration, qui, comme sa sonate, *le Camp*, ont eu du succès. Il a publié ses *Souvenirs* (Erinnerungen, Berlin, 1871-1872).

DORNER (Isaac-Auguste), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1809, à Neuhausen-ob-Eck (Wittemberg), où son père était pasteur, acheva ses études à l'Université de Tubingue, et revint, en 1832, à Neuhausen, comme vicaire de la paroisse de son père. En 1836, il reçut à Tubingue le grade de docteur, puis voyagea en Hollande et dans la Grande-Bretagne pour y étudier l'état des Églises réformées. A son retour, il occupa successivement des chaires de théologie à Tubingue (1838), à Kiel (1839), à Kœnigsberg (1840-1849); puis il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de théologie de Bonn et membre du consistoire de Coblentz, et en 1862, professeur à l'université de Berlin.

Son principal ouvrage est une *Histoire du développement de la doctrine de la personne du Christ, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Entwickelungsgeschichte der Lehre von der Person Christi von, etc., Stuttgart, 1839; 2[e] édit. très augmentée, 2 vol., 1854), travail considérable qui devait être complété par l'*Exposition* de la doctrine dont l'auteur a d'abord fait l'histoire (Darstellung der Lehre, etc., 1[re] partie, 1845-1846, 2 vol.). On cite encore de M. Dorner : *le Piétisme, surtout en Wurtemberg* (Hambourg, 1840); *le Principe de notre Église* (das Princip unserer Kirche, Kiel, 1841); *De Oratione Christi eschatologica, Matth.* XXIV, 1-36 (Stuttgart, 1844); *Histoire de la théologie protestante* (Geschichte der protest. Théologie), Munich, 1868), etc.

DORREGARAY (don Antonio), marquis de ERAUL, général espagnol, carliste, né vers 1820, fit partie de l'armée de don Carlos de 1836 à 1839, puis entra dans l'armée royale régulière, se distingua, en 1859, dans la campagne du Maroc à la tête des compagnies disciplinaires, fut envoyé en 1866 à la Havane en qualité d'employé supérieur de la police, et acquit une certaine notoriété par les accusations dont sa conduite fut l'objet. A la révolution de 1868, il se retira du service public, embrassa la cause du nouveau don Carlos, en 1872, gagna en mai 1873, la bataille d'Estella, et à la retraite d'Elio, un an après, prit le commandement en chef de l'armée carliste. Il publia, en juin 1874, une proclamation dans laquelle il déclarait faire la guerre sans merci, et consacra officiellement, de cette manière, tous les actes de violence et de pillage commis par les bandes carlistes. Il chercha ensuite, dans un autre manifeste aux nations civilisées, à rejeter la faute sur les troupes régulières, en les accusant de fusillades en masse des prisonniers. En février 1876, il suivit don Carlos dans sa fuite en France, passa avec lui en Angleterre et parcourut depuis diverses contrées.

DORTET DE TESSAN (Louis-Urbain), ingénieur français, né le 25 août 1804, fut, de 1822 à 1824, élève de l'École polytechnique, sortit dans le corps des ingénieurs hydrographes, et fit partie, en 1837, du voyage de *la Vénus* autour du monde. Ingénieur de première classe depuis le 15 septembre 1848, il fut admis à la retraite en 1852 et résida au Vigan (Gard). Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, en décembre 1858, et membre titulaire en 1861. M. Dortet de Tessan a été promu officier de la Légion d'honneur en avril 1843. — Il est mort à Paris le 30 septembre 1879.

Auteur de la partie de *la Physique* dans le *Voyage autour du Monde* d'Abel Du Petit-Thouars (1844), il a annoté la *Description des côtes de l'Algérie*, d'A. Bérard, et écrit quelques *Mémoires*.

DORUS-GRAS (Julie-Aimée VAN STEENKISTE, dite DORUS, dame), cantatrice française, née à Valenciennes, en 1813, et fille d'un ancien officier de l'Empire devenu chef d'orchestre au théâtre de cette ville, reçut de lui sa première instruction musicale. A huit ans, elle fut envoyée au Conservatoire de Paris, aux frais du budget municipal. Elle remporta le premier prix de chant dès l'année suivante, et entra dans la musique de la chambre du roi. Quelques années après, elle figurait à Bruxelles dans plusieurs concerts, étudiait la déclamation lyrique et débutait au théâtre royal. Ramenée en France, après la révolution belge, elle fut engagée à l'Opéra (novembre 1830), où elle resta vingt années. Elle se maria, en avril 1833, à M. Gras, violoniste distingué, dont elle joignit le nom au sien, et devint, en 1836, à la retraite de Mme Damoreau, chef d'emploi des premiers rôles.

Applaudie surtout, jusque-là, dans *le Comte Ory*, dont elle affectionnait la musique légère, Mme Dorus-Gras reprit dès lors, dans le répertoire courant, *Guillaume Tell*, *la Muette*, *le Rossignol*, *Fernand Cortez*, créa, avec un succès constant, Théresina dans *le Philtre*, le page dans *Gustave*, Alice dans *Robert le Diable*, Marguerite dans *les Huguenots*, Eudoxie dans *la Juive*, Ginevra dans *Guido*, Ritta dans *la Xacarilla*, etc. (1836-1847). Pendant ses vacances annuelles, elle donnait de fructueuses représentations en province et à l'étranger. En décembre 1832, elle prit à l'improviste, sur la scène de l'Opéra-Comique, le rôle d'Isabelle dans *le Pré aux Clercs*. Mme Dorus-Gras représentait, à l'Académie de musique, la méthode italienne des broderies et des roulades, et se distinguait par la vigueur, la justesse et la netteté du chant, la souplesse et l'étendue de sa voix.

Son mari, M. GRAS, s'est retiré de l'Opéra en même temps qu'elle. — Son frère aîné, M. Vincent-Joseph-Louis VAN-STEENKISTE, dit DORUS, né à Valenciennes, le 1er mars 1812, tint l'emploi de première flûte à l'Opéra. Cet habile virtuose, seul héritier, parmi nous, des Tulou et des Drouet, devint membre de la Société des concerts du Conservatoire, où ses solos, remarquables par la pureté, la largeur et l'éclat de l'exécution, lui ont valu de véritables triomphes.

DORVAULT (François-Laurent-Marie), pharmacien français, né à Saint-Étienne-de-Mont-Luc (Loire-Inférieure), en 1815, reçut à Paris son diplôme en 1841, après avoir été lauréat de l'École spéciale. Il devint directeur de la pharmacie centrale de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1863, et promu officier le 20 octobre 1878. — Il est mort à Paris le 16 février 1879.

On a de lui : *l'Officine* (1844, in-8), répertoire général de pharmacie pratique (9e édit., 1875, in-8); *Iodognosie* (1850, in-8), [illegible] mique, médicale et pharmaceutique [illegible] en général; et plusieurs mémoires [illegible] les recueils scientifiques.

DOTTIN (Henri), littérateur fran[illegible] Beauvais, le 4 mai 1816, débuta de [illegible] par quelques essais poétiques, et fonda, [illegible] l'Athénée du Beauvoisis dont il fut le [illegible] président. Il est auteur d'un certain [illegible] vrages, notamment : *Cent et une épigrammes* [illegible] *Martial*, *les Noces de Thétis et de Pélée*, [illegible] tulle, traductions en vers (1838 et [illegible]) *en quatrains; les Cendres d'un empereur* [illegible] en trois époques (1840); [illegible] *Femme de l'ouvrier*, roman en [illegible] *Chants du pays*, poésies (1845); [illegible] *industriels, ou la Question du* [illegible] (1847); *Napoléoniennes*, poésies [illegible] *des littéraires* sur Amélée du Layris, [illegible] levaux, Préville (1844-1852); *la Statue* [illegible] *Hachette*, poésie (1851); *Épîtres* [illegible] (1864, in-18), etc. Il a fourni des articles [illegible] *littéraire* et à divers journaux de [illegible] sous le pseudonyme de *Léontine de* [illegible]

DOUAY (Félix-Charles), général fran[illegible] à Paris, le 14 août 1816, s'engagea dans [illegible] à l'âge de seize ans, comme simple soldat [illegible] sous-officier en 1835 et fut nommé sous-lieute[illegible] nant le 10 octobre 1838. Promu [illegible] lieutenant le 8 octobre 1840, capitaine [illegible] janvier 1843, lieutenant-colonel le 14 janvier [illegible] colonel le 26 juin 1856, il prit part à la [illegible] d'Italie, dans le corps du maréchal Niel [illegible] vement blessé à la bataille de S[illegible] promu général de brigade le 10 ju[illegible] commanda une brigade dans le corps [illegible] naire du Mexique, sous les ordres d[illegible] Lorencez. Devenu général de division [illegible] vier 1863, il fut aide de camp de [illegible] Napoléon III, et commanda la premi[illegible] d'infanterie de l'armée de Paris.

Au début de la guerre contre la Prusse [illegible] 1870), il fut mis à la tête du 7e corps [illegible] nier formé, se réunissait aux environs [illegible] Après la défaite de Wissembourg, où [illegible] frère, le général Abel Douay, il [illegible] de ses troupes au maréchal de Mac-Mahon [illegible] sur Wœrth et Reichshoffen par le [illegible] Prusse, et le rejoignit, avec le [illegible] retraite sur Châlons. Le 7e corps [illegible] zon, le 31 août, puis sur le plateau d'Illy, [illegible] le 1er septembre. Réduit à battre en [illegible] cette place, après une résistance [illegible] néral Félix Douay fut compris dans [illegible] tion. Lors de la signature de la paix, [illegible] France, et se mit à la disposition de [illegible] au moment de l'insurrection du 18 mars [illegible] du mois d'avril, il fut placé à la tête [illegible] d'armée sous Paris, ajouté aux [illegible] réunis sous le maréchal Mac-Mahon. Il [illegible] part active au second siège, et [illegible] entra le premier dans Paris par la [illegible] Cloud, le 21 mai 1871. Au mois de se[illegible] il fut autorisé par le gouvernement [illegible] court voyage à Londres, pour [illegible] à visiter en même temps l'empereur [illegible] dont il avait été l'aide de camp [illegible] fut très commentée dans la presse [illegible] ganisation des grands commandements [illegible] pelé, par décret du 28 octobre [illegible] du 6e corps, à Châlons-sur-Marne [illegible] du 11 février 1879, il fut nommé [illegible] général de l'armée. Décoré de la Légion [illegible] neur le 10 décembre 18[illegible], [illegible] 22 août 1855, commandeur le [illegible]

[illegible] le 13 mars 1864, il a été élevé à [illegible] de grand-croix le 18 juillet 1871. — [illegible] est mort le 4 mai 1879.

[illegible] (J....) (des Vosges), ancien député [illegible] représentant du peuple, né le 7 no- [illegible] maître de forges et propriétaire de [illegible] Brouvelieures, fut, en 1834, envoyé [illegible] de Saint-Dié à la Chambre [illegible], où son père avait longtemps siégé. [illegible] toutes les législatures, il fit partie jus- [illegible] de l'opposition dynastique. Après la [illegible] de février, il fut nommé représentant [illegible] par 63 995 voix, le premier des onze [illegible] Membre du comité des cultes, il [illegible] avec le parti du général Ca- [illegible] l'élection du 10 décembre, il fit au [illegible] de Louis-Napoléon une opposition [illegible] il ne fut pas réélu à l'Assemblée législa- [illegible] membre du Conseil général des Vosges [illegible] de Brouvelieures.

[illegible] (Charles-Camille), auteur dramatique [illegible], membre de l'Académie française, né [illegible] 1812, étudia le droit, fut reçu [illegible] quelque temps dans une étude de [illegible], en 1837, dans l'administra- [illegible]. Il marqua ses débuts au [illegible] vaudeville que Bayard signa avec [illegible] des Variétés, 4 août 1838). [illegible] la comédie en vers, il écrivit [illegible] et obtint d'honorables succès : [illegible] un *Jeune homme*, trois [illegible] 1841); *l'Avocat de sa cause*, [illegible] 1842); *le Baron Lafleur*, trois [illegible] 1842); *le Dernier banquet* [illegible] trois actes (30 décembre 1847); [illegible] trois actes (6 décembre [illegible] repris avec des changements [illegible] en 1854. C'est également sur [illegible] qu'ont été représentés *la* [illegible] trois actes (27 février 1856), [illegible] comédie en trois actes (23 no- [illegible]. Ces différents ouvrages ont été [illegible], sous le titre de *Comédies en* [illegible]. Il a donné depuis aux Français [illegible] comédie en quatre actes, en [illegible] 1860).

[illegible] de M. Camille Doucet de nombreu- [illegible] diverses pièces de circonstance, [illegible] (1850) et *le 16 Mars 1856*; [illegible], petit drame en vers; *le 6 Juin* [illegible] en vers, représenté à l'Odéon; [illegible] *Velasquez* (1847), *la Bar-* [illegible], couronnées par l'Académie [illegible] longtemps traité au *Moniteur* [illegible] dramatique.

[illegible] fut nommé, en 1853, chef de [illegible] théâtres au ministère d'État, et [illegible] qualité, de la haute direction [illegible] de Paris et des départe- [illegible] directeur de l'administration [illegible] ministère de la maison de l'em- [illegible] 1863. A diverses reprises, sa [illegible] Académie française réunit un [illegible] suffrages. Il en fut élu mem- [illegible] en remplacement d'Alfred de [illegible] eut lieu le 23 février 1866. [illegible] perpétuel le 30 mars 1876, [illegible] de Patin. M. C. Doucet a été élu [illegible] membre du Conseil général de [illegible] de Villeneuve-l'Archevêque. [illegible] Légion d'honneur en avril 1847, [illegible] en août 1857 et comman- [illegible].

[illegible] (Robert-Alexandre), an- cien représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Bayeux (Calvados), le 16 octobre 1798, fut nommé substitut du procureur du roi à Bayeux, en 1828, et fut, après 1830, mis à la tête du parquet de cette ville. Destitué par M. Guizot, il fut élu commandant de la garde nationale et, en 1847, membre du Conseil général du Calvados. Riche propriétaire, il fonda une maison de banque dont les opérations étendirent son influence politique. En 1848, il fut élu représentant le huitième sur douze, par 56 866 suffrages, et vota avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique du président à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta dans la vie privée; mais, le 20 février 1859, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2e circonscription du Calvados; il fut réélu, au même titre, en 1863, par 15 891 voix sur 23 850 votants, et en 1869, par 15 513 voix sur 22 860 votants. M. Douesnel a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Bayeux, en août 1877.

DOUET D'ARCQ (Louis-Claude), paléographe français, né à Paris, le 15 janvier 1808, entra à l'École des Chartes en 1831 et passa par tous les grades avant de devenir chef de la section historique des Archives nationales. Ses principales publications sont : *Comptes de l'argenterie des rois de France* (1851, in-8) complété par un *Nouveau recueil de comptes* (1874, in-8); *Collection de sceaux* (1863-1872, 3 vol. in-4); *Choix de pièces relatives au règne de Charles VI* (1863-64, 2 vol. in-8); *Comptes de l'hôtel des rois de France au quatorzième et au quinzième siècle* (1865, in-8); *Inventaire de la bibliothèque du roi Charles VI*, fait au Louvre en 1423 par ordre du régent duc de Bedford (1868, in-8). Il a publié la *Chronique d'Enguerran de Monstrelet* (1857-1862, 6 vol. in-8) et collaboré à l'édition des *Registres de l'Hôtel de ville de Paris* donnés par Leroux de Lincy (1846-47, 2 vol. in-8).

DOUHET (Ferdinand, comte DE), sénateur français, né à Clermont-Ferrand, le 21 avril 1811, fut page de Charles X, de 1826 à 1829. Ancien représentant à l'Assemblée législative de 1849, et connu dans le Puy-de-Dôme, comme grand propriétaire, il fut porté aux élections pour le corps législatif en 1869, dans une circonscription de Clermont, comme candidat de l'Union libérale; il ne réunit que 3000 voix. Après la guerre, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme à l'Assemblée nationale, le neuvième sur onze, par 41 166 sur 96 000 votants. Il siégea à l'extrême droite et se signala par un certain nombre de propositions dont quelques-unes parurent assez excentriques. Il demanda, notamment, « d'élargir les bases du suffrage universel par le vote accumulé des familles, » en faisant voter le père de famille, pour sa femme et pour chacun de ses enfants mineurs, et en attribuant aux veuves un droit analogue (1er août 1871). Dans la discussion des lois constitutionnelles, il réclama l'institution de trois Chambres, et lors de l'élection des sénateurs inamovibles, il proposa de prendre au moins les deux tiers parmi les députés les plus âgés, afin que « dans l'intérêt du principe d'émulation, les fonctions publiques à vie résident sur les mêmes têtes le moins longtemps possible. » Quoiqu'il eût voté contre l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles, M. le comte de Douhet, porté sur la liste des gauches comme candidat aux élections sénatoriales faites par l'Assem-

blée, fut élu, au sixième tour de scrutin, par 341 voix sur 680 votants (15 décembre 1875). *

DOUGLASS (Frédéric Bailey, dit), publiciste nègre des États-Unis, né dans le comté de Talbot (Maryland), vers 1816, et orphelin de bonne heure, vécut d'abord de la vie tout animale des enfants esclaves. Il avait huit ou neuf ans lorsque son maître le prêta à un de ses parents qui habitait Baltimore et chez lequel, grâce à un traitement plus humain, il prit goût à l'instruction, qu'il appelle dans ses *Mémoires* « le sentier qui mène de l'esclavage à la liberté. »

Malgré les défenses de ses nouveaux maîtres, il apprit seul à lire, à écrire, à calculer; plusieurs années se passèrent dans cette étude obstinée, mais entourée de périls. En 1832, on le vendit à un planteur de Baltimore; celui-ci, le trouvant faible et indocile, le livra à un M. Covey, qui avait dans le pays la réputation d'un excellent *dresseur d'esclaves*. Les mauvais traitements exaspérèrent le jeune homme, qui ne songea plus dès lors qu'à la fuite. Après une première tentative qui échoua, il réussit, en septembre 1838, à gagner New-York, où il fut rejoint par sa fiancée, une négresse libre, qu'il épousa. Ce fut alors qu'il prit le nom de Douglass, afin d'échapper plus sûrement aux recherches.

A New-Bedford, tout en travaillant de son dur métier d'ouvrier calfat, il ne tarda pas à se faire remarquer, dans les meetings abolitionistes, par une parole empreinte d'onction chrétienne. Choisi, en 1841, par la Société contre l'esclavage, pour propager les doctrines de l'émancipation, ses efforts furent infatigables : ce fut un véritable apôtre. L'Angleterre, en 1847, l'accueillit avec les plus vives sympathies; des souscriptions spontanées lui permirent de se libérer envers son dernier maître et de fonder à Rochester une revue abolitioniste intitulée *l'Abeille du Nord*. En 1866, il fut choisi à l'unanimité par les républicains de Rochester, comme délégué à la Convention de New-York. Les *Mémoires* de Douglass, publiés à Boston, en 1845, ont été souvent réimprimés.

DOUTRE (Esprit), ancien représentant du peuple français, né à Lyon, le 1er juillet 1811, d'une famille d'artisans, se fit ouvrier typographe, et acquit, dans les ateliers de Lyon, une certaine influence politique. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire extraordinaire dans une des communes voisines de Lyon. Candidat des démocrates-socialistes, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 104 891 suffrages, le second sur la liste des quatorze représentants du Rhône. Il fit partie de la Montagne, et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et signa la proposition tendant à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il prit une part active à tous les actes de l'extrême gauche. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta hors de la vie politique. Il entra au Comptoir national d'escompte. — Il est mort à Paris, le 3 août 1874.

DOUTRELAINE (Louis-Toussaint-Simon), général français, né à Landrecies (Nord), le 9 juillet 1820, entra à l'École polytechnique en 1839 et en sortit, dans l'arme du génie, comme sous-lieutenant, le 1er octobre 1841. Lieutenant le 1er octobre 1843, il servit au 1er régiment du génie à Arras, puis fut détaché à la place de Verdun. Capitaine le 30 décembre 1846, il fut promu successivement chef de bataillon, le 22 mars 1856, lieutenant-colonel, le 4 mai 1859, colonel, le 13 août 1863, général de brigade, le 1er mars 1867, et général de division, le 26 décembre 1872.

Officier d'ordonnance du ministre de la guerre en 1848 et en 1849, M. Doutrelaine prit part aux opérations du génie, dans la campagne de Rome, puis fut employé, jusqu'en 1854, dans les bureaux de la direction du génie, au ministère de la guerre. Nommé alors aide de camp du ministre de la guerre, il remplit les mêmes fonctions auprès du major général de l'armée d'Italie, en 1859. Chef du génie à Paris, en 1860, et directeur des fortifications de Mézières en 1863, il suivit, la même année, le corps expéditionnaire du Mexique, en qualité de chef d'état-major, puis de commandant du génie. Directeur du génie au ministère de la guerre en 1867, conseiller d'État, hors sections en 1868, il devint membre du comité de fortifications et inspecteur général du génie. Il commandait cette arme dans le 7e corps, pendant la guerre de 1870, et fut fait prisonnier à la bataille de Sedan. En mars 1871, le général Doutrelaine fut nommé commissaire de la République aux conférences pour la paix de Bruxelles et de Francfort, puis commissaire pour la délimitation des nouvelles frontières. Membre du comité des fortifications, dont il devint président, il fut en outre, jusqu'en 1876, membre de la commission de la défense des côtes, ainsi que du conseil supérieur de l'instruction publique. Il faisait encore partie de la commission mixte des travaux publics, lorsqu'il fut appelé, en février 1879, au commandement du 5e corps d'armée, à Orléans. De 1853 à 1863, il avait fait partie du Conseil général du Nord, pour le canton de Landrecies. Chevalier de la Légion d'honneur le 27 juillet 1849, officier le 13 août 1859, le général Doutrelaine a été promu commandeur le 13 mars 1869.

DOUVILLE-MAILLEFEU (Louis-Marie-Gaston, comte de), député français, né à Paris, le 7 août 1835, descend d'une des plus anciennes familles d'Abbeville. Il entra dans la marine à l'âge de seize ans, prit part aux campagnes de Bomarsund, d'Italie, de Canton, fit partie de la première expédition du Japon, et quitta le service en 1860. Au moment de l'invasion prussienne, il chercha à organiser des compagnies de francs-tireurs pour la défense de son département, mais les lenteurs administratives l'empêchèrent de réaliser son projet, et dans une explication qu'il eut à ce sujet avec le sous-préfet, il souffleta ce fonctionnaire. Il vint s'enfermer dans Paris assiégé et reprit du service comme capitaine du génie. Condamné par défaut le 31 août 1870, à deux ans de prison, il interjeta appel, mais ne put se présenter devant la cour, au mois de mars 1871. Arrêté avec le général Clément Thomas, il fut conduit rue des Rosiers et n'échappa à la mort que par hasard. Un arrêt par défaut confirmant le premier jugement, il forma opposition à ce jugement, mais ne se présenta point devant la cour d'Amiens sur le conseil du président de la République, et fut gracié le 22 août 1871. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu comme candidat républicain, dans la 2e circonscription de l'arrondissement d'Abbeville, par [illegible] voix contre 7366, données au candidat monarchiste, M. de Rainvillers. Il prit place sur les bancs de la majorité et se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, avec lequel il vota. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, sa candidature, [illegible]

[illegible] par l'administration, échoua [illegible]; mais l'élection de [illegible] ayant été annulée, M. de Douville-[illegible], et fut élu, le 3 mars 1878, par [illegible] contre 7738 obtenues par M. de [illegible]. Son élection fut violemment attaquée [illegible] la Chambre, malgré l'absence de [illegible] par une maladie; mais elle fut vali-[illegible] M. de Douville-Maillefeu repré-[illegible] le 8 octobre 1871, le canton de Hu-[illegible] au Conseil général de la Somme.

DOVE (Heinrich-William), physicien allemand [illegible] Liegnitz, en Silésie, le 6 octobre 1803, étu-[illegible] sciences physiques et mathématiques à [illegible] Berlin, et fut reçu docteur avec une [illegible] en 1826: *De Barometrici mu-*[illegible], en 1820, de Kœnigsberg à Ber-[illegible] professeur suppléant de physique, ses [illegible] la météorologie lui valurent bientôt [illegible] l'Académie des sciences de cette ville [illegible] professeur ordinaire de physique. [illegible] de recherches sur les vents, et a [illegible] une théorie raisonnée des oura-[illegible] étudié l'électricité d'induction et [illegible] les courants électriques. M. Dove [illegible] populaire par ses leçons et ses con-[illegible] — Il est mort à Berlin le [illegible]

[illegible] on remarque : *Des Mesures* [illegible] (Ueber Mass und Messen, [illegible], 1835), traité qui contient l'ori-[illegible] et la comparaison des différents [illegible] des États civilisés; *Recherches* [illegible] (Meteorologische Untersuchun-[illegible]); *Traité sur les variations* [illegible] *de la distribution de la cha-*[illegible] *de la terre* (Ueber die nicht [illegible] Aenderungen der Temperaturver-[illegible], Berlin, 1840-1847, 4 vol.); *Re-*[illegible] *l'électricité d'induction* (Untersuch. [illegible] der Inductionselectricitaet, Berlin, [illegible] *des variations de température* [illegible] *des plantes* (Ueber den [illegible] der Waermeveraenderungen der [illegible] Entwickelung der Pflanzen, [illegible] *de température* (Berlin, [illegible] (Berlin, 1848); la *Circu-*[illegible] *à la surface de la terre* (der [illegible] Wassers, etc., Berlin, 1866); *Eloge* [illegible] (1869), etc.; enfin des articles [illegible] dans les *Annales de Poggendorf* [illegible]

DOVE (Richard-Guillaume), jurisconsulte alle-[illegible] du précédent, né à Berlin le 27 février [illegible] principalement, aux Universités de [illegible] Heidelberg, le droit ecclésiastique et [illegible]. Il fut reçu docteur à Berlin, en [illegible] une thèse remarquée (*De Jurisdic-*[illegible] apud *Germanos Gallosque* [illegible], devint professeur libre en 1859; [illegible] présenté et soutenu son mémoire sur [illegible] (Untersuchungen über die [illegible]), il fut admis, en 1860, au conseil [illegible] de Berlin. Appelé en 1862, [illegible] extraordinaire, à l'Université [illegible], il enseigna l'histoire du droit [illegible] allemand, le droit commercial et [illegible], l'année suivante, à Kiel [illegible] professeur ordinaire. Mêlé aux évé-[illegible], il soutint l'annexion du Schle-[illegible] à la Prusse et, en 1866, poussa à la [illegible] contre l'Autriche. Professeur à l'Univer-[illegible] en 1868, il devint membre du [illegible] du Hanovre. Élu député au [illegible] en 1871, par le district de Duisburg, il fut appelé à faire partie de la Cour judiciaire nouvellemement créée en 1873, pour les affaires ecclésiastiques, et, sur la présentation de l'Université de Gœttingue en 1875, nommé membre de la Chambre des seigneurs.

La plupart des travaux de M. R.-G. Dove ont été publiés dans le *Journal de droit ecclésiastique*; il a donné à part : *Emile-Louis Richter et son temps* (Aem. L. R. und seine Zeit; 7 vol), contenant l'historique des changements du droit ecclésiastique moderne. Il a dirigé la nouvelle édition du *Manuel du droit ecclésiastique, évangélique et catholique* (Lehrbuch des evang. und cath., etc., 1874, 7e édit.), de Richter, et y a joint de savants commentaires.

DOYLE (Richard), dessinateur anglais, né à Londres, en 1826, a été pendant plusieurs années l'un des collaborateurs ordinaires du *Punch*, auquel il a fourni de nombreuses séries de dessins inspirés par la mode ou la manie du jour. On a beaucoup vanté ses dessins et les légendes spirituelles qui les accompagnent. En 1850, M. Doyle, irlandais d'origine et catholique, cessa de concourir à l'illustration de cette feuille satirique, à cause de ses attaques contre le pape et la religion romaine.

Cet ingénieux artiste a travaillé à de nombreuses publications *illustrées*, telles que *le Pot de miel*, de Leig Hunt; *le Roi de la rivière d'or*, de Ruskin; les *Contes de fées*, de Montalba; *les Newcomes*, de Thackeray; le *Voyage de MM. Brown, Jones et Robinson sur le continent; le Monde des fées et des elfes* (1869), etc.

DOZY (Reinier), orientaliste hollandais, né à Leyde, le 21 février 1820, descend d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un refuge en Hollande. Il étudia l'histoire et la philologie à l'Université de sa ville natale, fut reçu docteur en 1844, et devint, en 1850, titulaire de la chaire d'histoire. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1866.

Ses travaux les plus importants ont pour objet l'histoire et la littérature orientales : *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, qui eut le prix de l'Institut royal des Pays-Bas (Amsterdam, 1845); *Historia Abbadidarum* (Leyde, 1846-1852, 2 vol.); *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge* (1849); *Catalogus codicum orientalium bibliothecæ Academiæ Lugduno-Batavæ* (Leyde, 1851 et suiv.); *Al-Makkari, analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne* (Leyde, 1855-1861, 2 vol.), avec Dugat, Krehl et Wright; *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides* (Leyde, 1861, 4 vol.); son ouvrage capital, traduit en allemand en 1874 : *les Israélites à Mecque* (Die Israeliten in Mekka, Leipzig 1864); *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe* (Leyde, 1869); *le Calendrier de Cordoue de l'année 961*, texte arabe et ancienne traduction latine (ibid., 1874), etc. Il a en outre édité l'*History of the Almohades* d'Abdo'l Wahid al Marrekoski, commenté quelques poèmes arabes, et fourni de nombreux articles au *Journal asiatique* de Leyde.

DRAEXLER-MANFRED (Charles-Ferdinand), poète et écrivain allemand, né le 17 juin 1806, à Lemberg en Galicie, étudia le droit à Vienne et à Leipzig, écrivit, de 1829 à 1836, dans plusieurs journaux littéraires, voyagea ensuite et habita successivement Paris, Londres, Francfort, Meiningen, Cologne, etc. Enfin il se fixa à Darm-

stadt, où il rédigea l'*Annuaire littéraire du Rhin* et la *Gazette officielle* de Darmstadt.

Il a publié : *Romances, chants et sonnets* (Romanzen, Lieder, etc., Leipzig, 1826-1828, 2 vol.); *Poésies* (Gedichte, Francfort, 1838; 3e édition, 1848); *Album de fleurs* (Blumenalbum, Siegen et Wiesbaden, 1843), etc., puis des nouvelles et contes réunis en partie sous les titres suivants : *Troupes et marionnettes* (Truppen und Puppen, Leipzig, 1836, 2 vol.); *Excursions* (Fahrten, Erlangen, 1840); *Vignettes, portraits et tableaux de genre* (Vignetten, Portraets, etc., Francfort, 1845); *Sonnenberg* (Siegen et Wiesbaden, 1845; 2e édition, 1854)

DRAKE (Frédéric), célèbre sculpteur allemand, né à Pyrmont, le 23 juin 1805, et fils d'un mécanicien habile, dut prendre le métier de son père. Il employait ses heures de loisir à sculpter des figurines de bois et d'ivoire. A l'âge de vingt et un ans, après avoir passé quatre ans chez le mécanicien Breithaups de Cassel, il allait partir pour la Russie, quand le prix offert par un amateur d'objets d'art d'une petite tête de Christ en ivoire, qu'il avait exécutée, le décida à s'occuper exclusivement de la sculpture. Il se fit recommander à Rauch, de Berlin, qui lui conseilla d'abord assez durement de s'en tenir à son excellent métier; puis, à la vue de ses essais, consentit à le recevoir parmi ses élèves.

Après l'avoir laissé lutter quelque temps, à Berlin, contre la misère qui le força de revenir parfois à la mécanique, Rauch le prit chez lui et le mit de moitié dans quelques-uns de ses travaux. Bientôt M. Drake exécuta pour son propre compte une suite d'œuvres sérieuses qui lui firent à lui-même une grande réputation. Nous mentionnerons : une *Madone avec son enfant*, achetée par l'impératrice de Russie; un *Soldat mourant à qui un génie montre la couronne de la gloire;* une *Vendangeuse*, reprise plus tard dans des dimensions colossales; *les Huit Provinces de Prusse*, œuvre magistrale exécutée en 1844, dans une des salles du château de Berlin, composée de huit figures colossales et allégoriques, dont on loue le choix des détails et la clarté : huit groupes décorant le pont du même château (1850); un second *Guerrier couronné par la Victoire*, un des chefs-d'œuvre de la sculpture prussienne.

Mais M. Drake doit surtout sa célébrité aux statues, bustes et médaillons qui ont fait de lui le David d'Angers de la Prusse. Il est peu de grands hommes de son pays dont il n'ait conservé la mémoire sur le marbre. Nous citerons les statuettes de *Schinkel*, des deux *Humboldt*, celle de son maître *Rauch*, dont il a fait aussi une statue colossale, en 1852, pour le vestibule du musée de Berlin; la statue colossale de *Justus Mœser*, en bronze, pour la place de la Cathédrale, à Osnabruck (1836); un buste colossal du naturaliste *Oken* pour Iéna, et surtout deux statues colossales du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III*, l'une exécutée en 1845 pour la ville de Stettin, l'autre commandée en 1850 par quelques citoyens de Berlin pour la ménagerie de cette ville; cette dernière est ornée d'un bas-relief très remarquable qui représente différents épisodes du bonheur de l'humanité à tous les âges. M. Drake a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Grand vase*, un *Héraut*, couronnement d'une fontaine, le modèle en petit de la statue du professeur *Rauch*, la *Vendangeuse* citée plus haut, et une autre statuette. A celle de 1867, il a donné la statue équestre en bronze du roi *Guillaume*. Il a exécuté, depuis, les bustes de *M. de Bismarck*, du général *de Moltke* et des historiens *Raumer* et *Ranke*; puis le monument élevé par la ville d'Aix-la-Chapelle, en mémoire de ses enfants tués dans la guerre 1870-1871; le tombeau de la grande duchesse Catherine Michailovna élevé à N-robery, près Wiesbaden, etc.

M. Drake, dont les Allemands louent la science et l'originalité, l'habileté et la vigueur, est devenu professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre du sénat de cette académie et chevalier de l'Aigle rouge. Il a été élu associé étranger de notre Académie des beaux-arts le 26 février 1870, en remplacement de Tenerani. Il a obtenu une mention en 1855, une médaille d'honneur en 1867, et la décoration de la Légion d'honneur, la même année.

DRAKE (G.-Samuel), auteur américain, né le 10 octobre 1798, à Pittsfield (État du New-Hampshire), tint pendant sept ans une école de district, vint s'installer à Boston et donna ses soins à la réimpression de plusieurs livres historiques. On lui doit un ouvrage qui lui a coûté de longues recherches; c'est un *Dictionnaire biographique des Indiens de l'Amérique du Nord* (the Book of the Indians, 1833), qui parut d'abord sous le titre de *Indian Biography*; la onzième édition en a paru en 1851 (in-8, 720 p.) Le même sujet lui a inspiré *la Vieille chronique indienne* (1836), récits des premières luttes avec les tribus, et le *Martyrologe indien* (the Indian captivities). En 1852, M. Drake commença l'*Histoire de Boston*. Il publia, à partir de 1847, un annuaire historique et généalogique des Etats du nord de l'Union, sous le titre *New-England Register*. — Il est mort en juin 1875.

DRAPER (John William), chimiste américain, né à Sainte-Hélène près Liverpool, le 5 mai 1811, fut emmené aux États-Unis en 1833. Reçu docteur en médecine à l'Université de Pensylvanie en 1837, il devint peu après professeur au collège de Hampden Sidney (Virginie), et, en 1839, professeur de chimie et de physique à l'Université de la ville de New-York. En 1851, il fut nommé président de la Faculté medicale dans la même Université.

M. Draper, qui doit sa réputation à ses travaux sur l'action de la lumière, a composé plusieurs ouvrages élémentaires : *Manuel de physique* (Text-book of natural philosophy, New-York, in-12); *Éléments de chimie* (Elements of chemistry, New-York, in-12) : un grand traité sur la *Chimie des plantes* (the Chemistry of plants, New-York, in-4), avec un *Appendice* et un autre intitulé *Physiologie, statique et dynamique humaines ou la Condition et la Marche de la vie de l'homme* (Human physiology, statical, etc., New-York, 1856, in-8, 300 gravures). Il s'est fait connaître en outre par d'importantes publications philosophiques et historiques, traduites dans plusieurs langues et qui ajoutèrent à sa renommée : *Histoire du développement intellectuel de l'Europe* (History of the intellectual, etc. 1863), traduit en français par M. Aubert (1868-1869; 3 vol. in-8), traduit également en italien, en allemand, en polonais et en russe; *History of the american Civil War* (1867-1870, 3 vol.); *Histoire des conflits de la science et de la religion* (History of the conflict, etc., 1875), traduite dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, etc.

DRAPPIER (Nicolas-Cyrille-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à [illegible] (Ardennes), le 15 février 1811, appartint constamment à l'opposition libérale jusqu'en [illegible]. Notaire à Sedan, il fit partie du Conseil général des Ardennes sous le règne de Louis-Philippe

[illegible] la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans son département, le [illegible], par 29 005 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, M. [illegible] fit partie de l'opposition, et [illegible] à l'Assemblée législative.

[illegible] (Christian-Lodewyk-Willem), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1799, a eu [illegible] le peintre J.-C. Schotel, et s'est [illegible] au genre du paysage et aux tableaux [illegible]. On cite parmi ses œuvres [illegible] les *Côtes de Boulogne*, *Vue de Dor*[illegible], tableau acquis par le musée de Harlem; le [illegible], qui figura à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Cet artiste a [illegible] pendant de longues années à La Haye, et sa atelier a toujours été fréquenté par [illegible].

DRÉO (Amaury-Prosper-Marie), homme politique français, député, né à Rennes, le 7 septembre [illegible], suivit les cours de la Faculté de droit, [illegible] au barreau de Paris en 1851, devint le gendre de M. Garnier-Pagès, prit part à toutes les manifestations de l'opposition [illegible] contre le gouvernement impérial, [illegible] lors du fameux procès des [illegible]. Après le 4 septembre, il fut un des [illegible] du gouvernement de la Défense nationale. [illegible] à l'Assemblée nationale aux élections [illegible] du département du Var, [illegible], par 29 748 voix, il prit place [illegible] au groupe de l'Union républicaine [illegible], déposa un projet de loi tendant [illegible] les victimes du coup d'État, [illegible] de lois et mesures tendant [illegible] le régime républicain et adopta [illegible] constitutionnelles. En octobre [illegible] à défendre son [illegible] politiques contre les attaques [illegible]. Aux élections générales du [illegible], il se porta candidat dans l'arrondissement [illegible] et fut élu par 9737 voix, [illegible] par M. Émile Ollivier. Il [illegible] à la nouvelle [illegible] ligne politique à la nouvelle [illegible] questeur de son [illegible] des 363 députés des gauches refusèrent [illegible] l'acte du 16 mai 1877, refusèrent [illegible] au cabinet de Broglie, [illegible] le 14 octobre suivant, dans le [illegible], par 8927 voix, contre [illegible] le candidat du gouvernement.

[illegible] (Jean-André), littérateur français, [illegible] le 7 octobre 1797, était [illegible] sa ville natale, lorsque Jay l'appela [illegible], et l'attacha au *Constitutionnel* [illegible] en 1830, et [illegible] M. Dréolle fut nommé [illegible] après, M. Dréolle fit un cours [illegible] royal, et y fit un cours [illegible] à la même époque, la rédaction [illegible] de Jay lui fit quitter la rédaction [illegible] et il passa à celle des [illegible] à Libourne le [illegible] de la politique modérée [illegible], il ne s'occupa plus, dans [illegible] à Paris, que de questions littéraires [illegible] et agricoles. — Il est mort près [illegible] 1878.

[illegible] J.-A. Dréolle : *De l'influence du* [illegible] *sur l'homme et sur la société* [illegible] *sur le chancelier Dambray* [illegible] *sur le Niger* (1845), [illegible] dans divers recueils, tels [illegible] *de la conversation*, l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, la *Revue indépendante*, l'*Artiste*, la *Revue française*, etc.

DRÉOLLE (Ernest), fils du précédent, né à Libourne, le 1er juillet 1829, attaché au cabinet du grand référendaire de la Chambre des Pairs avant la révolution de Février, débuta, en 1846, par des articles de critique dramatique dans la *France théâtrale*, et rédigea la partie judiciaire du *Pays* en 1849. Fondateur-gérant de l'*Écho de la marine*, en 1850, et rédacteur en chef du *Journal de Saint-Quentin*, en 1852, il fut attaché de nouveau au *Pays* en 1851, au *Constitutionnel* en 1857, puis à la *Patrie*, dont il devint rédacteur en chef. Écarté de ce journal officieux par des complications intestines, il fut choisi pour rédacteur en chef d'une feuille plus directement dévouée à l'administration, *le Public*, et interprète spécial des idées de M. Rouher. Soutenu ensuite très chaudement, comme candidat officiel, dans la 4e circonscription de la Gironde, aux élections générales de 1869, M. Dréolle fut élu député par 17 300 voix sur environ 29 000 votants. Pendant la crise qui suivit et qui produisit, après le message du 12 juillet, le projet de sénatus-consulte promettant le gouvernement parlementaire, le nouveau député se fit remarquer, dans son journal *le Public*, par la vivacité de ses attaques contre le tiers parti libéral. Lors des débats que souleva au Corps législatif le refus de communication des dépêches adressées par le gouvernement allemand à M. de Grammont, M. Dréolle déclara, dans la séance du 15 juillet, comme membre de la commission, « avoir vu les pièces ».

Rejeté dans la vie privée par les événements de septembre 1870, il devint, après la guerre, un des membres les plus actifs du parti bonapartiste. Candidat aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, dans le département de la Gironde, il échoua avec M. Jérôme David. Il se présenta dans l'arrondissement de Blaye, aux élections générales du 20 février 1876, et fut élu par 8575 voix contre M. Méran, républicain qui n'en obtint que 4681. Il prit place dans le groupe de l'Appel au peuple, se signala par ses attaques contre le parti républicain. On remarqua, en dehors de la politique, sa proposition de loi tendant à élever une statue à George Sand, et pour laquelle il demanda sans succès l'urgence (10 juin 1876). M. Dréolle fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre, comme candidat officiel et bonapartiste, et fut réélu, par 8845 voix sur 13383 votants. A la suite d'une polémique avec le journaliste satirique de Bordeaux, M. Gilbert Martin, il eut avec lui un duel dans lequel aucun des adversaires ne fut atteint (25 novembre 1878). Il représente le canton de Saint-Savin, au conseil général de la Gironde. A l'issue de la campagne d'Italie, dont il avait suivi les opérations, il avait été décoré de l'ordre des SS. Maurice et Lazare. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1866.

M. Ern. Dréolle a publié : *Éloge biographique de M. Q. de La Tour, peintre du roi Louis XV*, avec des notes et des documents historiques (1856, in-8); *M. Billault, étude biographique* (1863, in-8); *Journée du 4 septembre au Corps législatif* (1871, in-18); *les Jeux publics en France* (1873, in-18); *Napoléon IV, 1856-1873* (1873, in-32). Il a signé parfois du pseudonyme d'Ernest de Nodon.

DREUX-BRÉZÉ (Pierre-Simon-Louis-Marie de), prélat français, né à Brézé (Maine-et-Loire), le 2 juin 1811, est le troisième fils du marquis de Dreux-Brézé, grand maître des cérémonies sous

Louis XVI. Après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il reçut la prêtrise en 1835 et devint presque aussitôt vicaire général de M. de Quélen, archevêque de Paris. Appelé au diocèse de Moulins par décret du 28 octobre 1849, il fut sacré l'année suivante. Il était le plus jeune évêque de l'Église de France. Au commencement de 1857, M. de Dreux, qui n'avait jamais dissimulé ses opinions ultramontaines et légitimistes, attira l'attention publique sur son administration par quelques démêlés avec des curés de canton dont il rendait l'inamovibilité illusoire par une démission en blanc. L'affaire, évoquée devant le Conseil d'État, aboutit à un appel comme d'abus. L'encyclique du pape du 8 décembre 1864 fut aussi l'occasion, pour l'évêque de Moulins, d'une censure. Il en fit faire la lecture dans ses diocèses, malgré le refus d'autorisation du gouvernement : un recours comme d'abus eut encore lieu, et l'abus, déclaré par le Conseil d'État, fut publié par un décret du 8 février 1865.

DREUX-LINGET (Pierre-Honoré), député français, est né à Villampuy (Eure-et-Loir), le 22 avril 1829. Agriculteur à Cormainville, maire de cette ville et suppléant du juge de paix, conseiller d'arrondissement de 1865 à 1870, puis conseiller général pour le canton d'Orgères, il entra dans la vie parlementaire aux élections du 20 février 1876, et fut élu député pour l'arrondissement de Châteaudun par 10809 voix, contre 3906 obtenues par M. Am. Lefèvre-Pontalis, représentant sortant. Il siégea sur les bancs de la gauche et fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877 refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11074 voix contre 4226 obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel.

DROBISCH (Moritz-Wilhem), mathématicien et philosophe allemand, né à Leipzig, le 16 août 1802, acheva ses études à Grimma, prit ses grades universitaires et retourna comme professeur dans sa ville natale. Il enseigna d'abord les mathématiques (1827), puis la philosophie (1842). De 1835 à 1847, il prit une part active à la réorganisation de l'instruction publique en Saxe.

Parmi ses ouvrages, il faut signaler : *De l'Enseignement des mathématiques et de la philosophie* (Philosophie und Mathematik als Gegenstaende des Gymnasialunterrichts; Leipzig, 1832) ; *Principes de la théorie des équations numériques supérieures* (Grundzüge der Lehre von den hœheren numerischen Gleichungen; Ibid., 1834) ; *Documents pour servir à l'étude du système philosophique de Herbart* (Beitraege zur Orientirung über Herbart's System der Philosophie; Ibid., 1834) : *Nouvelle exposition de la logique* (Neue Darstellung der Logik : Ibid., 1836; 4ᵉ édit., 1875) ; *Principes de la philosophie théologique* (Grundlehre der Religions-philosophie; Ibid., 1840) : *Psychologie expérimentale* (Empirische Psychologie ; Ibid., 1842); *Premiers principes de psychologie mathématique* (Erste Grundlehre der mathemat. Psychologie ; Ibid., 1850) ; *la Statistique morale et le libre arbitre de l'homme* (die moralische Statistik, etc. 1867), etc. Il a fourni beaucoup d'articles à divers recueils : *la Revue philosophique* de Fichte, les *Mémoires* de l'Académie de Leipzig, etc.

DROHOJOWSKA (Antoinette-Joséphine-Françoise-Anne SYMON DE LATREICHE, comtesse), femme auteur française, est née à Saint-Chély (Lozère), en 1822. Elle épousa, en 1847, le comte Félix de Drohojowski, né à Ordow, en Galicie, en 1806, ancien officier dans les armées d'Autriche et de Pologne, et lui-même auteur de quelques traductions de l'allemand.

On a de cette dame un nombre considérable de publications d'enseignement, d'éducation et de morale religieuse, spécialement destinées aux jeunes filles. Nous citerons une série de résumés d'histoire : *Histoire sainte*, *Histoire ancienne*, *Histoire romaine*, *Histoire du Bas-Empire*, *Histoire ecclésiastique*, *Histoire de l'Algérie* (petits in-18, 1848-1858) : une *Géographie élémentaire* (même format); la première année d'un *Cours complet* divisé en six années d'études (1861, in-32) : puis divers livres de lecture : *les Femmes illustres de l'Europe* (1850, gr. in-8, illustré) ; *Fleurs de l'histoire* (1853, in-8, illustré); *les Femmes pieuses de la France* (1856, gr. in-8, illustré) ; *l'Europe au moyen âge*, étude de mœurs (1858, gr. in-8); *les Grands Connétables* (1860, gr. in-8, illustré); *les Femmes illustres de la France* (1862, gr. in-8, illustré); *la Bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne* (1864, in-18) ; *A travers l'Océanie* (Lille, 1870, in-8) ; *les Vertus du peuple glorifiées par l'Académie française* (1870, in-18) ; *Où se trouve le bonheur* (1870, in-8) ; *Galerie des hommes utiles* (1875, 1ʳᵉ série, in-8), etc. Mme Drohojowska a pris quelquefois le pseudonyme de *Chevalier A. de Doncourt*.

DROUET (Louis), flûtiste hollandais, né à Amsterdam, en 1792, de parents français, manifesta tout enfant des dispositions musicales auxquelles il dut la protection d'un amateur qui lui fit donner quelques leçons. Envoyé à Paris, il entra au Conservatoire, où il commença comme flûtiste sa réputation. Bientôt il se fit entendre dans les concerts et obtint les succès les plus brillants. Rival de Tulou, il lui céda la place et quitta la France pour l'Angleterre, en 1817. Deux ans après, à la suite de la mauvaise réussite d'une entreprise commerciale pour la fabrication des flûtes, il se mit à parcourir l'Europe et se fit applaudir en Suisse, en Allemagne et en Italie. Il reparut aussi à Paris, mais sans pouvoir y reconquérir le premier rang. Vers 1831, il se fixa en Suisse, où il établit un magasin de musique et une manufacture d'instruments à vent. — M. Drouet est mort à Berne le 30 septembre 1873. Cet artiste qui excellait dans les difficultés, et qui avait plus d'habileté que d'expression et de sentiment, a publié dix *Concertos*, des *Fantaisies*, des *Thèmes variés*, avec orchestre, et un assez grand nombre de morceaux pour flûte.

DROUET (Henri), naturaliste et administrateur français, né à Troyes le 27 novembre 18.., fit son droit dans une étude d'avoué et fut maître clerc, avant de se tourner vers les sciences naturelles et spécialement la malacologie. Il explora l'ancienne province de Champagne, les environs de Paris, puis successivement toute la France, visitant la plupart des musées publics et des collections particulières. En 1857, il effectua, avec M. A. Morelet de Dijon, un voyage scientifique en Portugal et aux Açores, à la suite duquel il fut nommé membre de l'académie royale des sciences de Lisbonne. Il entra alors dans l'administration et fut successivement attaché au cabinet du préfet de l'Aube (1858), chef du cabinet de M. Levert, préfet de la Vienne (18..), conseiller de préfecture des Ardennes (18..), de Vaucluse et de la Côte-d'Or (1864).

Les principales publications de M. Drouet sont : *Études sur les naïades de la France* (Paris et Troyes, 1857, 2 vol. in-8, avec 18 pl.) : ...

[illegible] nouvelles (1849, in-8, 3 planches); [illegible] des Mollusques vivants de la Champagne [illegible] (Paris, 1851, in-8); Énumération des Mollusques terrestres et fluviatiles vivants de la [illegible] (1855, in-8); Répartition [illegible] des Mollusques vivants dans [illegible] de l'Aube (1855, in-8, avec une [illegible] coloriée); Rapport à S. M. le roi de [illegible] sur un voyage d'exploration scientifique aux [illegible] (1858, in-4, 2 édit.); Mollusques [illegible] des Açores (1858, in-4, avec deux [illegible]); Coléoptères açoréens (1859, [illegible] exercice monographique [illegible] avec une planche); Essai sur les [illegible] terrestres et fluviatiles de la Guyane [illegible] (1860, in-8, avec quatre planches coloriées); [illegible] conchyliologiques (1860, in-8); [illegible] de la Faune açoréenne (1860, in-4, [illegible] açoréennes (1862, in-18); Flore [illegible] (1866, in-8); Mollusques terrestres et [illegible] de la Côte-d'Or (1868, in-8); Sur [illegible]. Excursion d'un naturaliste en [illegible], etc. (1870, in-18), etc.

DROUOT ([illegible]-Joseph vicomte), homme [illegible], ancien député, né à Nancy, le [illegible], est le neveu et non le fils du célèbre [illegible] du premier Empire. Son [illegible], reçut le titre de comte, [illegible] pas laissé d'enfants. Spécialement [illegible] d'agriculture, le vicomte [illegible] du Conseil général pour [illegible], et, en 1852, il fut nommé [illegible] Corps législatif, comme candidat du [illegible] la 1re circonscription de la [illegible], au même titre, aux élections [illegible] 21857 voix sur [illegible], seulement 19447 sur [illegible] à la Chambre, [illegible] remarquer à la Chambre, comme un des [illegible] interruptions [illegible] de la majorité. Il a été [illegible] de la Légion d'honneur le 30 [illegible].

DROUOT ([illegible]), médecin français, né [illegible], fit à Paris ses études médicales [illegible] docteur en 1832. Il s'est [illegible] comme oculiste et a publié, [illegible] souvent dans les [illegible] à Bordeaux. Recherches sur le cristallin [illegible]. Nouveau traité des cataractes [illegible] symptômes, complications et [illegible] du cristallin et de la [illegible] chirurgicales (1840, avec [illegible]); Des Er[illegible] de l'œil (1841); La Vérité [illegible] (1843, brochure); [illegible] des cataractes (1848); [illegible] rationnelle et de thérapeutique [illegible] (1850, in-8).

DROUYN (Joseph-François-Léo), archéologue [illegible] (Gironde) le 12 juillet [illegible] dans le commerce des [illegible] pour les arts, [illegible] Paul Delaroche et [illegible] le dessin au collège [illegible] puis au lycée de [illegible] et fut longtemps conservateur [illegible] de cette ville. Il [illegible] une médaille [illegible] de la Légion [illegible] le plus souvent ré[illegible] sont toutes [illegible] planches, et ont paru à Bordeaux [illegible] les plus remarquables de [illegible] dans le département de la Gironde (1846, in-folio, 50 pl.), texte par M. de Lamothe; *Album de la Grande-Sauve* (1851, in-folio, 16 pl.); *Croix de cimetières, de processions et de carrefours* (1858, in-folio, 10 pl.); *Guide du voyageur à Saint-Émilion* (1859, in-18); *la Guyenne militaire* (1865, 2 vol. in-4, avec vignettes et 152 pl.); *Bordeaux vers 1450* (1874, in-4, plan, eau-forte et dessin dans le texte), publié par la Commisson des archives municipales; *Variétés girondines* (1877-78, in-8). M. Léo Drouyn a collaboré, en outre, au *Bulletin monumental*, à la *Revue de l'art chrétien*, au *Magasin pittoresque*, aux *Mémoires* de diverses sociétés savantes, etc.

DROUYN DE LHUYS (Édouard), diplomate français, ancien ministre, né à Paris, le 19 novembre 1805, d'une famille dont quelques membres se sont distingués dans l'armée et la magistrature, acheva ses études au collège Louis-le-Grand, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général, en 1823, et suivit les cours de l'École de droit. Fils d'un receveur général, il choisit la carrière diplomatique et fut d'abord attaché d'ambassade à Madrid, à la suite de M. d'Harcourt, en 1830. Il y retourna, en 1836, avec le titre de premier secrétaire. Il avait été, dans l'intervalle, trois ans chargé d'affaires à La Haye pendant la dernière phase de la question hollando-belge. En 1840, il fut mis à la tête de la direction commerciale du ministère des affaires étrangères; ce qui ne l'empêcha pas d'être élu député de Melun, en 1842, comme concurrent du député ministériel. Son opposition se manifesta plus vivement dans les débats relatifs à l'indemnité Pritchard, en 1845. Il vota contre la politique du cabinet, et M. Guizot le destitua. Il fut appelé quelque temps après, dans le débat relatif aux incompatibilités, à donner des explications à la Chambre sur cet incident.

M. Drouyn combattit dès lors avec plus de liberté le gouvernement, par ses votes, par ses discours à la tribune et surtout par la part qu'il prit au mouvement réformiste. Après avoir prononcé, dans les banquets, les paroles les plus sévères contre la majorité, il se fit remarquer dans la discussion si agitée de la dernière Adresse, et lors de l'interdiction du banquet du XIIe arrondissement, dont il avait blâmé l'idée, il signa, avec les chefs de l'opposition, la mise en accusation de M. Guizot et de ses collègues.

Nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante et à la Législative, par le département de Seine-et-Marne, le troisième sur neuf, M. Drouyn fit partie du Comité des affaires étrangères et en fut élu président. Il prit place dans les rangs du parti modéré et vota presque constamment avec la droite. Dans le premier cabinet formé par Louis-Napoléon après son élection à la présidence (20 décembre 1848), il fut appelé à diriger au milieu des complications européennes le département des affaires étrangères, si difficile au [illegible] et des affaires d'Italie. La guerre entre l'Autriche et le Piémont, l'intervention des Russes en Hongrie, la révolution romaine et l'expédition de Rome provoquèrent dans l'Assemblée nationale des interpellations qui l'amenèrent plusieurs fois à la tribune, pour soutenir la politique extérieure du président. Sorti du ministère, le 2 juin 1849, il fut le mois suivant nommé ambassadeur à Londres, d'où il fut rappelé, pour reprendre pendant quelques semaines son ancien portefeuille dans le ministère de transition du 10 janvier 1851. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis il entra au Sénat, dont il fut un des vice-présidents.

Le 28 juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys fut

appelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Turgot. Il y trouva, après les embarras de la question grecque, ceux de la question des réfugiés français en Angleterre et en Belgique et surtout de la question des Lieux-Saints, qui enfermait la guerre avec la Russie, objet jusque-là de tant de complaisances diplomatiques. Lorsque le désastre des Turcs à Sinope détermina, en 1854, l'alliance anglo-française et l'expédition de Crimée, M. Drouyn, qui ne pouvait renoncer à l'espoir de la paix, alla prendre part aux conférences de Vienne (avril 1855), et lorsqu'elles furent enfin rompues, il donna sa démission de ministre. L'année suivante, à l'occasion d'un message adressé au Sénat, pour lui recommander une plus grande initiative, il donna sa démission de sénateur.

Au milieu de 1862, M. Drouyn de Lhuys fut encore une fois rappelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Thouvenel, dont la politique paraissait trop favorable à la cause du royaume italien (15 août). Sa première circulaire aux agents diplomatiques expliquait la pensée du gouvernement qui était de continuer, sans découragement comme sans impatience, l'œuvre de conciliation, en Italie, entre le pape et le roi (18 octobre). En même temps il répondait par un refus péremptoire à une circulaire pressante du général Durando, relative à la cessation de notre occupation de Rome (18 octobre). Quelques mois plus tard, il signait néanmoins avec M. Scialoja, plénipotentiaire spécial, le traité de commerce entre la France et l'Italie (17 janvier 1863), et recevait à la suite le grand cordon des SS. Maurice et Lazare. Son intervention en faveur de la Pologne se borna à des instances officieuses auprès de la cour de Saint-Pétersbourg, notamment à la dépêche du 10 avril 1863, adressée au duc de Montebello, notre ambassadeur, et destinée à être lue au prince Gortschakoff, en même temps que les dépêches analogues de l'Angleterre et de l'Autriche. Des démarches furent aussi faites par M. Drouyn de Lhuys auprès des cabinets de Prusse et d'Angleterre, à l'effet de proposer un projet d'une trêve de six mois aux parties belligérantes des États-Unis. Cette proposition fut refusée. Les efforts de notre ministre à Washington pour provoquer des conférences tendant à une suspension d'armes ne furent pas plus heureux. C'est M. Drouyn de Lhuys qui fut chargé de proposer diplomatiquement l'idée du congrès européen, dont l'empereur avait pris l'initiative dans son discours du trône de la fin de 1863.

Un des actes les plus remarqués de son ministère fut la convention du 15 septembre 1864 avec le roi d'Italie, pour fixer un terme à l'occupation romaine. Les bases et les motifs en sont développés dans la dépêche du 12 septembre au comte de Sartiges, notre ambassadeur à Rome. Cette pièce et l'acte qu'elle explique eurent un immense retentissement dans l'Europe. La part personnelle de M. Drouyn de Lhuys dans les événements qui suivent, parut se réduire à quelques conférences internationales qu'il présida, comme celle qui réunit, en mars 1866, les puissances signataires du traité de Paris, pour délibérer sur les conséquences de la révolution de la Moldo-Valachie. Parmi les circulaires de cette époque, quelques-unes, comme celle du 16 février 1866, se rapportent aux relations administratives et financières de la France avec le Mexique. Il donna d'ailleurs sa démission de ministre des affaires étrangères, le 1er septembre 1866, et par un décret en date du même jour, il fut nommé membre du Conseil privé. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se retira à Jersey et y passa près d'une année. En février 1878, [illegible] donna, pour cause de santé, sa démission de président de la Société des agriculteurs, dont il n'avait cessé de s'occuper très activement.

M. Drouyn de Lhuys, grand officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1850, fut promu par l'empereur à la dignité de grand-croix du même ordre le 9 août 1853. Il reçut du roi de Prusse l'ordre de l'Aigle-Noir, à l'occasion des ratifications du traité de commerce franco-prussien (mai 1865). Un décret du 7 mai 1865 le fit rentrer au Sénat. Le 16 mars 1861, il fut nommé membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement d'Horace Say. M. Drouyn de Lhuys a été en outre élu président du comice agricole des arrondissements de Melun et Fontainebleau, et vice-président, [illegible] président de la Société d'acclimatation ([illegible]), président de la Société des agriculteurs, président de la Société paternelle, etc. Nul homme public, en France, n'a présidé plus de réunions et prononcé, dans les solennités, plus de discours reproduits ou analysés par les journaux.

DROYSEN (Jean-Gustave), historien allemand, né à Treptow, en Poméranie, le 6 juillet 18[illegible], fils d'un pasteur protestant, étudia à Stettin, à Berlin, où il fut professeur de 1829 à 18[illegible], obtint alors une chaire d'histoire à Kiel [illegible] prit une part très active à la question des [illegible] duchés. C'est lui qui rédigea la fameuse *Adresse de Kiel* et la protestation des professeurs ([illegible] 1846). Il publia en outre, avec le professeur Samwer, l'*Histoire de la politique danoise* ([illegible] tenmaessige Geschichte der daen. Politik, Hambourg, 1re et 2e édition, 1850), et divers [illegible] contre l'annexion. Le gouvernement [illegible] établi à Kiel en 1848 l'envoya au parlement préparatoire de Francfort. Il devint ensuite membre de l'assemblée générale et secrétaire du [illegible] de constitution dont il publia les *Rapports* ([illegible] handlungen, Leipzig, 1849). Il appartint au parti Gagern. En 1851, il fut appelé à une chaire d'histoire de l'Université d'Iéna.

Philologue et historien, M. Droysen a [illegible] une traduction d'*Eschyle* (Berlin, 1832; [illegible] 1841, 2 volumes), et une traduction d'*Aristophane* (Berlin, 1835-1838, 3 volumes); puis l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (Geschichte Alexanders des Grossen, Berlin, 1833); l'*Histoire de l'hellénisme* (Geschichte des Hellenismus, Hambourg, 1836-1843, 2 volumes); un cours [illegible] *l'histoire de la guerre de l'indépendance* ([illegible] sungen über die Geschichte des Freiheitskriege[illegible] Kiel, 1846, 2 volumes); la *Vie du feld-maréchal York de Wartenbourg* (Leben des Feldmarschall Yorck, etc., Berlin, 1851; 2e édit., [illegible] *Principes de l'histoire* (Grundriss der Historik, [illegible] 2e édit.), concernant la théorie [illegible] scientifique de l'histoire; une *Histoire de la politique prussienne* (Geschichte der preussischen Politik, Berlin, 1855-1876, XII vol.), [illegible] important ouvrage conduit jusqu'au commencement du règne de Frédéric le Grand; [illegible] divers mémoires publiés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Saxe.

DROZ (Jules-Antoine), sculpteur français, né à Paris, en 1807, et fils du graveur de ce nom, fut élève de Cartellier et de [illegible]. Il a exécuté de nombreux travaux dont les plus remarquables sont : *le Génie du mal*, au [illegible] de Compiègne; *l'Ange du martyre*, à Saint-Sulpice; *Mathieu Molé* (1844), [illegible] façade de l'hôtel de ville; *le Commerce et [illegible] rique*, bustes, au palais royal de [illegible] *ver et l'Été* (1846), grandes allégories en [illegible]

[illegible] dans la salle d'horticulture du Luxembourg; le physicien *Conté*, pour la ville de Séez; le [illegible] du château impérial de Saverne (1854); le [illegible], à l'Exposition universelle de 1855; [illegible], la *Gravure*, statues, pour les [illegible] du nouveau Louvre. M. Droz a obtenu une 3e médaille en 1843, une médaille de [illegible] classe en 1855, et la décoration en 18[illegible]. — Est mort à Paris le 26 janvier 1872.

DROZ ([illegible]-Gustave), littérateur français, fils du précédent, est né à Paris en 1832. Un volume d'[illegible] fines et piquantes sur les [illegible] le monde élégant, dont les principaux [illegible] avaient paru dans la *Vie Parisienne*, et [illegible] sous le titre de *Monsieur, Madame et Bébé* ([illegible], in-18, nombr. édit.), lui fit du [illegible] une réputation littéraire que soutiennent les volumes suivants : *Entre nous* (1867, in-18), le *Cahier bleu de Mademoiselle Cibot* (18[illegible], in-18); *Autour d'une source* (1869, in-18), *Un Paquet de lettres* (1870, in-18) : ces deux [illegible] livres ont été publiés d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*; *Babolein* (1872, [illegible]); *Les Étangs* (1875, in-18); *une Femme gênante* (18[illegible], in-18), etc.

[illegible] (Étienne-Hubert-Ernest), député français, né à [illegible] le 25 janvier 1844, fit son [illegible], fut reçu agrégé et chargé du cours [illegible] à la faculté de Douai. Il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Rethel, obtint au premier tour de scrutin 4906 voix contre 12 240 partagées entre ses concurrents, également républicains, et fut élu au scrutin de ballotage, le [illegible], par 5942 voix. Il prit place au [illegible] avec lequel il vota habituellement, et [illegible] du 16 mai 1877, fut un des 363 députés [illegible] réunies qui refusèrent leur [illegible] au ministère de Broglie. Il fut [illegible] suivant, par 9201 voix contre [illegible] par le candidat officiel, M. Gram-[illegible] représente le canton de Novion-[illegible] général des Ardennes.

[illegible] (Édouard-Adolphe), littérateur français, né à Paris le 3 mai 184[illegible], entra dans les [illegible] de la préfecture de la Seine, mais il les [illegible] de quelques mois, pour se livrer [illegible] aux travaux littéraires. Il a collaboré à un grand nombre de journaux et de [illegible] : la *Presse théâtrale*, le [illegible], la *Revue du monde catholique*, [illegible] de France, la *Chronique illustrée*, le [illegible] pour tous, le *Bulletin français*, [illegible], etc. Après avoir fait, pendant [illegible] la chronique du journal le *Bien public* [illegible] comme chroniqueur à la *Liberté*. Il [illegible] charge du compte rendu du Salon au [illegible].

[illegible] a publié à part : un grand ouvrage [illegible] les fêtes nationales à Paris (1878, gr. [illegible]); un livre de souvenirs historiques, [illegible] Paris (1879, in-18), couronné par [illegible], et un roman, *le Dernier des* [illegible] ; [illegible] au Gymnase, un acte [illegible] : *le Déjeuner à midi* (1874).

DU BARAIL (François-Charles), général français, [illegible] ministre, né à Versailles, le 28 mai [illegible], entra au service, dans la cavalerie, comme [illegible] en 1839, devint sous-officier en [illegible], fut promu sous-lieutenant le 22 juillet 1842, [illegible] successivement lieutenant le [illegible] 1842, capitaine le 16 août 1848, [illegible]-colonel le 9 décembre 1854, colonel le 30 décembre 1857, il fut mis à la tête du 3e régiment des chasseurs d'Afrique. Promu général de brigade le 2 juillet 1863, il commanda la 1re brigade de cavalerie de la garde impériale, et devint général de division le 23 mars 1870. Après la guerre, il commandait le 3e corps de l'armée de Versailles, lorsqu'il fut appelé au ministère de la guerre, le 25 mai 1873, dans le premier cabinet formé par le maréchal de Mac-Mahon. Il resta en fonctions un an et céda la place au général de Cissey, le 23 mai 1874. Son passage au ministère n'avait été signalé par aucune mesure notable. Son inexpérience des luttes parlementaires se fit particulièrement remarquer dans la discussion relative aux honneurs militaires usités aux funérailles des membres de l'Assemblée, à propos de l'enterrement civil du représentant Brousse. Après sa sortie du ministère, le général Du Barail commanda le 9e corps d'armée, à Tours, et fut président de la Commission des manœuvres de la cavalerie. Chevalier de la Légion d'honneur le 6 août 1843, il a été promu officier le 3 mars 1854, commandeur le 19 septembre 1860, et grand officier le 20 avril 1871.

DUBIEF (Louis), administrateur français, né à Paris, le 1er novembre 1821, fit toutes ses études à l'institution Sainte-Barbe et obtint de brillants succès au Collège Louis-le-Grand et au concours général. Il suivit ensuite les cours de droit, en s'occupant de travaux littéraires, et publia quelques articles de revue. Docteur ès lettres et licencié en droit, il fut forcé par sa santé de renoncer à l'enseignement, entra dans l'administration universitaire, et remplit, à partir de 1850, les fonctions d'inspecteur d'académie dans les départements de la Meurthe, de l'Allier, des Alpes-Maritimes et des Bouches-du-Rhône. Il prit une part active, dans celui des Alpes-Maritimes, à la réorganisation de l'enseignement primaire après l'annexion. En juin 1861, il fut appelé à Paris par M. Rouland, ministre de l'instruction publique, comme chef du cabinet. Au mois de juillet 1863, il fut nommé inspecteur de l'académie de Paris, et délégué à la préfecture de la Seine pour la surveillance des écoles primaires et municipales de Paris.

Après la mort de M. Labrouste, directeur de Sainte-Barbe depuis sa réorganisation, M. Dubief qui était, depuis deux ans, membre du conseil d'administration de l'institution, fut choisi par ses collègues, en mars 1866, pour prendre la direction de ce grand établissement libre. A la fin de la même année, il fut appelé par décret à occuper aussi la place de M. Labrouste dans le Conseil impérial de l'instruction publique. Il avait été nommé, en 1863, membre de la commission d'examen des livres scolaires, et en 1866, membre du Conseil de l'enseignement secondaire spécial. Élu, le 23 juillet 1871, au premier tour de scrutin, conseiller municipal pour le quartier de la Sorbonne par 1886 voix sur 3625 votants, il ne fut pas réélu au renouvellement du conseil, en novembre 1874. Il a été nommé maire du Ve arrondissement en 1878. Officier de l'instruction publique depuis 1854, M. Dubief a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862, et promu officier le 20 octobre 1878. Ses thèses pour le doctorat ès lettres ont pour titres : *Qualis fuerit familia romana tempore Plauti, et ejus fabulis* (1859, in-8), et *Essai sur les idées politiques de saint Augustin* (1859, in-8).

DUBOC (Charles-Edouard), romancier allemand, plus connu sous le pseudonyme de *Robert Waldmüller*, est né à Hambourg, le 17 septembre 1822. Fils d'un négociant, il fut destiné au com-

merce, mais montra des dispositions pour la littérature, et s'y consacra complètement au retour d'un voyage en Grèce et en Italie (1854-1856). Il se fixa à Dresde en 1859. Il a publié un grand nombre de romans et nouvelles, ainsi que plusieurs volumes de poésies; nous citerons : *Sous un parasol* (Unter Schindeldach, 1851); *les Égarements* (Infahrten, 1853); *Lascia passare* (1857); *Sous une crosse* (Unter Krummstab, 1858); *Idylles des Champs* (Dorf idyllen, 1860); *le Testament d'une millionnaire* (das Vermæchtniss der Millionærin, 1870); *Douleurs et joie* (Leid und Lust, 1874); le *Château Roncanet* (Schloss Roncanet, 1874); *Walbra*, poésies lyriques (1874); puis une tragédie, *Brunehild* (1874); des traductions en vers métriques allemands d'Alfred Tennyson. Il a édité les *Œuvres dramatiques* de la princesse Amélie de Saxe.

DUBOC (Jules), frère du précédent, né à Hambourg le 10 octobre 1829, étudia aux Universités de Giessen, de Leipzig et de Berlin, et fit plusieurs excursions à l'étranger, en 1857. Après avoir collaboré à diverses feuilles libérales notamment à la *Nationalzeitung*, il se fixa à Pillnitz (Saxe) et y publia divers ouvrages remarqués : *Histoire de la presse anglaise* (Geschichte der angl. Presse, 1873), d'après Grant; la *Psychologie de l'amour* (Psychol. der Liebe, 1874); la *Vie sans Dieu* (das Leben ohne Gott, 1875); *Études et Esquisses* (Studien und Skizzen, 1876). Il a donné un grand nombre d'articles à divers recueils.

DUBOIS (Paul-François), publiciste français, ancien député, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 2 juin 1793, fit ses études dans sa ville natale et entra, en 1812, à l'École normale, d'où il fut envoyé, comme professeur d'humanités, à Guérande (Loire-Inférieure). Le rôle qu'il accepta, dans l'arrondissement, de commissaire de l'Association bretonne, en 1815, le fit destituer une première fois de ses fonctions universitaires. Il rentra toutefois bientôt dans l'enseignement secondaire et fut chargé d'une classe de grec, puis de la rhétorique, au collège de Falaise, et enfin de la classe de seconde au collège de Limoges. Après avoir professé l'éloquence française à la Faculté de Besançon, il fut appelé à Paris, en 1820, comme professeur de rhétorique au collège Charlemagne. Ses opinions politiques lui attirèrent une seconde destitution.

M. Dubois avait déjà débuté, comme journaliste, dans les *Tablettes universelles* et dans le *Censeur européen*. En septembre 1824, il fonda avec MM. Lachevardière et Pierre Leroux le journal *le Globe*, si hostile au système religieux et monarchique de la Restauration, et y fit la plupart des articles de politique militante. Aux approches de la révolution de Juillet, le *Globe* devint quotidien. M. Dubois inaugura cette nouvelle ère par deux articles intitulés : *la France et les Bourbons en 1830*, dans lesquels, après avoir rappelé la situation du pays en 1815, il peignait vivement « toute cette nuée de légitimités grotesques et insolentes qui étaient accourues se grouper au tour de la légitimité dynastique à demi acceptée, » et prédisait la révolution prochaine. Un procès en Cour d'assises augmenta le retentissement de ces articles. L'auteur, assisté de l'avocat Renouard, plaida lui-même et fut condamné à 3000 francs d'amende et à quatre mois de prison. En même temps, on poursuivit devant le Conseil royal sa radiation des cadres universitaires. M. Dubois s'y défendit aussi lui-même, assisté de Renouard et de M. Odilon Barrot, et il ne fut prononcé contre lui qu'une simple censure.

Après les événements de Juillet, M. Dubois, mis en liberté, reprit la direction du journal, mais pour peu de jours : car, dès le 14 août, à la suite de dissentiments avec ses anciens collaborateurs, il en laissa la rédaction en chef à P. Leroux. En septembre, il se vit nommer inspecteur général des études. L'année suivante, la ville de Nantes l'élut député. Elle lui conserva fidèlement son mandat jusqu'en 1848; ce qui le fit appeler ordinairement, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, Dubois de la Loire-Inférieure. Secrétaire de la Chambre, pendant plusieurs sessions, membre de nombreuses commissions, il prit une part active aux travaux parlementaires et aborda plusieurs fois la tribune.

Cependant M. Dubois remplit dans l'Université des fonctions de plus en plus hautes. Au mois de mai 1839, il fut nommé conseiller titulaire de l'instruction publique, en remplacement de M. Villemain, devenu ministre. En mars 1840, il succéda à M. Cousin comme directeur de l'École normale. Depuis 1834, il était chargé, à l'École polytechnique, d'une conférence de littérature française qu'il conserva jusqu'en 1848, malgré les deux nouvelles dignités supérieures dont il était revêtu. Pendant dix ans, M. Dubois, comme conseiller de l'instruction publique, forma, avec Saint-Marc Girardin et Cousin ce qu'on appelait alors le triumvirat universitaire, eut la haute main sur tout l'enseignement littéraire. Écarté des assemblées politiques par la révolution de Février, il fut maintenu au conseil, sous les divers ministres qui se succédèrent depuis 1848 jusqu'à la réorganisation de l'enseignement (avril 1852). En 1850, pour apaiser les ombrages que pouvait porter encore le souvenir de son vieux libéralisme, le ministère avait retiré de ses mains la direction de l'École normale, pour la confier à M. Michelle. M. Dubois mena depuis cette époque une vie retirée. Élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques le 13 avril 1870, il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 12 juin 1874.

A part ses articles du *Globe*, il a peu écrit. On cite de lui une traduction anonyme de l'*Histoire de l'église de Reims* par Flodoard, dans la *Collection des chroniques* de M. Guizot (1824). Depuis sa mort, ses anciens élèves ont réuni ses articles du *Globe*, sous le titre de *Fragments littéraires de P.-J. Dubois*, avec *Notice biographique* par M. Vacherot (1879, 2 vol. in-8).

DUBOIS (François-Auguste), homme politique français, député, né à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or), le 28 mars 1814, suivit les cours de la faculté de droit à Paris, et prit une charge d'avoué à la cour d'appel de Dijon, qu'il garda jusqu'en 18[illegible]. L'année précédente il devint adjoint au maire et en juillet 1870, à la suite de nouvelles élections, il accepta les fonctions de maire. Lors de l'occupation allemande, il fit preuve d'énergie et de patriotisme, obtint de l'ennemi des conditions relativement honorables et sauvegarda autant que possible les finances de la ville. Les mesures prises par lui dans l'intérêt du commerce et de la classe ouvrière lui valurent le témoignage de reconnaissance de ses administrés. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le premier sur huit, par 57 759 voix, et membre du groupe de la gauche républicaine, il fit partie de plusieurs commissions importantes, telles que celles relatives à l'indemnité pour les départements envahis, à l'organisation des bureaux de bienfaisance, etc. Gendre de M. Monnet, ancien représentant et chef du parti républicain dans

Côte-d'Or, sous la monarchie de Juillet, M. Dubois vota constamment avec la gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Dijon, sans concurrent. Il [illegible] à la Chambre des députés et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 11 237 voix contre 4008 données par le candidat officiel. M. [illegible] Dubois représente le canton d'Arnay-le-Duc au conseil général de la Côte-d'Or.

DUBOIS (Amable-Julien), ancien député et représentant du peuple français, né à Amiens (Somme), le 22 septembre 1796, d'une famille de riches propriétaires, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Quinze ans après, il abandonna la pratique, pour s'occuper spécialement d'agriculture. Appartenant à l'opposition libérale jusqu'à la révolution de Février, il siégea quelque temps à la Chambre des Députés près de M. Odilon Barrot. En 1848, il fut élu représentant du peuple par le département de la Somme par le [illegible], le dernier de la liste. Il vota assez souvent avec le parti démocratique, mais s'abstint dans un grand nombre de questions importantes. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne tant à l'intérieur que dans la question de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition [illegible]naire, sans se rallier à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État, il reprit l'exercice de la médecine.

DUBOIS [illegible] Charles-Hippolyte DUBOIS, [illegible] dramatique français, né à Avesnes [illegible] décembre [illegible], écrivit de bonne heure pour le théâtre; toutes ses pièces, faites [illegible] en collaboration, sont signées [illegible] : *l'Obligeant maladroit* [illegible]; *les morts font les bonnes femmes* [illegible] de Rouen (1839); *Marie* [illegible] *d'une jeune fille* (1842); *une* [illegible] (1844); *une Nuit terrible* (1845); [illegible] (1848), *les Trois Voisins*, *les* [illegible] (185[illegible]), etc. D'abord acteur à [illegible], à la Porte-Saint-Martin et [illegible], il fut directeur de la scène, il [illegible] Variétés, puis devint régisseur [illegible] Théâtre-Français. — Il est mort à [illegible] 2 juin 1874.

DUBOIS [illegible] (Frédéric), médecin français, [illegible] de l'Académie de médecine, né [illegible] décembre 1797, commença ses études [illegible] à l'École préparatoire de sa [illegible] les terminer à Paris, où il fut [illegible] en juin 1828 et agrégé en 1832. En [illegible] de l'Académie de médecine [illegible] en 1857, à la mort de Pariset, [illegible] perpétuel. Il fait en cette qualité, [illegible] époque, des *Éloges* annuels. [illegible] médecin savant est de ceux qui [illegible] les doctrines spiritualistes incom[illegible] études pathologiques; c'est dans [illegible] les articles qu'il a fournis au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck. [illegible] décoré en mai 1843, a été [illegible] de la Légion d'honneur le 14 novembre [illegible]. — Il est mort à Amiens le 10 [illegible]. [illegible] *De l'Identité et des différences de* [illegible] hypocondrie, mémoire couronné [illegible] (1833), une *Histoire philosophique* de ces deux affections (1833, in-4); *Traité de pathologie générale* (1837, 2 vol. in-8); *Traité des études médicales* (1838); *Prélecons de pathologie expérimentale* (1841); *Philosophie médicale, ou Examen des doctrines de Cabanis, de Gall et de Broussais* (1846); *Histoire académique du magnétisme animal* (1841), en collaboration avec M. Burdin, etc.; de nombreuses *Notices*, *Notes*, *Dissertations*, la plupart extraites des *Mémoires* de l'Académie de médecine, et principalement : *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie royale de chirurgie* (1851); un recueil d'*Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie de médecine* (1845-1863); *Tableau du mouvement de la science et des progrès de l'art* (1864, 2 vol. in-8), etc. Il avait été chargé, à la Bibliothèque impériale, du classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie.

DUBOIS (Edmond-Paulin), savant hydrographe français, est né à Brest, le 12 juillet 1822. Il entra à seize ans à l'École navale, sortit dans les premiers rangs et navigua, comme aspirant, dans les mers de l'Inde, de l'Océanie et de la Chine. Nommé enseigne de vaisseau en novembre 1844, il fit une campagne sur la côte occidentale d'Afrique et, en 1846, donna sa démission pour se livrer à l'étude des sciences. Reçu le premier au concours pour les chaires d'hydrographie, qui eut lieu à Paris en 1851, il fut immédiatement nommé professeur à l'École navale. En 1872, il devint examinateur-hydrographe de la marine, chargé, depuis 1874, des examens d'admission à l'École. Membre de plusieurs académies, et officier de l'instruction publique, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 3 août 1875.

Ses principales publications sont : *Cours d'astronomie* (1855-1858, in-8, 3e édit. augm.), ouvrage recommandé par M. Leverrier dans le *Bulletin météorologique*; *Cours de navigation et d'hydrographie* (1859, in-8); *Traduction française*, *suivie de notes, du célèbre ouvrage* Theoria motus corporum, *de Gauss* (1865, in-8); *Revue astronomique des années* 1860-1861-1862 (in-18); *Étude historique et philosophique sur le mouvement de la terre* (1861, br. in-8); *les Passages de Vénus sur le disque solaire* (1873); plusieurs mémoires importants insérés dans les Comptes rendus de l'Académie des sciences, des articles dans divers journaux spéciaux, *le Cosmos*, *les Mondes*, etc., ou dans les *Bulletins* des sociétés savantes. Il a publié régulièrement à partir de 1871 : *Éphémérides astronomiques et annuaire des marées*, destinées aux capitaines de navire. Il est l'inventeur d'un compas étalon à double aiguille, donnant la déviation produite à bord des navires par l'emploi des matériaux en fer.

DUBOIS-PIGALLE (Paul), sculpteur français, membre de l'Institut, est né à Nogent-sur-Seine (Aube), le 18 juillet 1829. Son père, qui avait fourni une longue et honorable carrière d'emplois civils, après lui avoir fait faire de complètes études littéraires, le destinait à celle du droit; mais son penchant pour la sculpture l'emporta. Il entra en 1856 dans l'atelier de A. Toussaint, et, de 1859 à 1862, il voyagea en Italie et étudia les grands maîtres à Rome, Naples, Florence. Ses envois aux Salons ont été : un Portrait et un *Buste d'enfant* (1857); un *Médaillon*, marbre (1859); *saint Jean-Baptiste*, *Narcisse au bain* (1863); *saint Jean enfant* (1864); *le Chanteur florentin au quinzième siècle* (1865), qui fut le grand succès du Salon de cette année et qui a été depuis l'objet de nombreuses reproductions; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, avec la plupart des ouvrages précédents, à l'Exposition universelle

de 1861; *Ève naissante* (1873); bustes de *M. Henner* du *Dr Parrot*, d'un *Enfant* (1875), de *M. Paul Baudry* (1878). Le tombeau que M. Dubois a exécuté pour le général La Moricière et qui comprend, outre la statue couchée du général, quatre figures allégoriques, est considéré comme un des chefs-d'œuvre de la statuaire moderne.

M. Paul Dubois a exposé aussi différents dessins : *le Christ mort*, d'après le tableau de Sébastien del Piombo, *Tête de madone*, d'après la fresque de Léonard de Vinci, *Portrait* de femme (1863); *Adam et Ève*, d'après la peinture à fresque de Raphaël, *la Madeleine*, d'après le tableau d'André del Sarte (1864). A plusieurs salons il a envoyé des portraits à l'huile très remarqués, notamment ceux de *ses Enfants* (1876).

Nommé conservateur du musée du Luxembourg en 1873, cet éminent artiste a remplacé M. Guillaume, comme directeur de l'École des beaux-arts, le 30 mai 1878. Il avait été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Perraud, le 30 décembre 1876. Il a obtenu pour la sculpture une médaille de 2e classe en 1863, la médaille d'honneur en 1865, une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1867 et une nouvelle médaille d'honneur en 1876. Décoré de la Légion d'honneur en 1867, il a été promu officier le 7 juillet 1874.

DU BOIS-REYMOND (Émil), physiologiste allemand, né à Berlin, le 7 novembre 1818, commença à étudier la théologie, mais l'abandonna bientôt pour les sciences naturelles. Après un séjour à Bonn (1838) il suivit à Berlin les cours d'anatomie et de physiologie de Jean Muller, et, sur le conseil de celui-ci, entreprit ses recherches sur l'électricité animale. Il avait déjà publié un mémoire sur les poissons électriques (*Ann. de Poggendorf*, 1843), lorsqu'il prit son grade de docteur, avec une thèse : *Quæ apud veteres de piscibus electricis extant argumenta* (1843). Il continua depuis ses recherches et en consigna les résultats dans son ouvrage : *Recherches sur l'électricité animale* (Untersuchungen ueber thierische Electricitaet, 1848-1860, III part.) En 1858 il remplaça son maître, J. Muller, comme professeur de physiologie à l'Université et fut nommé, en 1867, secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences de Berlin, dont il faisait partie depuis 1851. M. Du Bois-Reymond a figuré avec M. Th. Mommsen, au premier rang des savants allemands qui, à la suite de la guerre de 1870-1871, ont engagé des polémiques insultantes contre les savants français.

Parmi ses écrits, citons : *De Fibræ muscularis reactione ut chemicis visa est acida* (Berlin, 1859); *Description de quelques appareils et de quelques expériences dans les recherches électro-physiologiques* (Beschreibung, etc. Ibid. 1863); *Sur l'Enseignement des Universités* (Ueber Universitaets Einrichtungen; Ibid. 1870); *les Idées de Leibnitz et les sciences naturelles modernes* (Leibnitz'sche Gedanken, etc.; Ib. 1871); *les Limites de la connaissance de la nature* (Ueber die Grenzen, etc. ib. 1872). Il est en outre directeur des *Archives d'anatomie et de physiologie* (Archiv fur Anatomie und Physiologie), de Muller.

DUBOSCQ (Jules), opticien français, né en 1817, fut élève et gendre de M. Soleil, chez lequel il entra en 1830. Il l'assista dans l'établissement de ses appareils de diffraction et de polarisation, et lui succéda en 1849. S'attachant à perfectionner les instruments destinés aux expériences d'optique, il en a simplifié les dispositions et facilité l'emploi. Il faut citer sa *lampe électrique*, pour l'application de la lumière électrique aux observations microscopiques; le *stéréoscope*, modifié par M. Brewster, instrument dont il a construit, sur les indications de ce savant, les premiers modèles, et auquel il appliqua le premier les doubles épreuves photographiques, etc.

M. Duboscq a obtenu, en 1851, une *council medal* à l'Exposition universelle de Londres; en 1853, une médaille de première classe à New-York; en 1855, une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris. Son appareil *photo-électrique* a mérité en 1856 une médaille d'or de la Société d'encouragement. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres (24 janvier 1863).

DUBOURCQ (Pierre-Louis), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam, le 25 avril 1815, étudia le paysage sous Jean Van Ravenswaay et André Schelfout, à La Haye, et revint se fixer dans sa ville natale, où il se livra, comme ses maîtres, à la peinture de genre et de paysage. Il fit en Italie, en Allemagne, en Angleterre et en France, plusieurs voyages qui lui ont inspiré ses tableaux les plus estimés; nous citerons : *les Environs d'Orléans*, *l'Inondation*, *les Aqueducs*, *le Lac d'Albano*, *Campagnes de Rome*, acquis par M. J. Fodor; *la Vallée de Saint-Pierre à Jersey*, *le Bl[illegible] mür*, etc.; ces trois dernières compositions ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec plusieurs eaux-fortes habilement traitées. M. Dubourcq, en effet, a aussi cultivé la gravure. Nommé, en 1853, membre du conseil d'administration du musée d'Amsterdam, il en a été secrétaire et a publié la *Notice des tableaux du musée* (1858).

DUBOYS-FRESNEY (Étienne), général français, sénateur, né à Laval (Mayenne), le 15 août 1808, fils d'un colonel du génie, entra à l'École polytechnique, le 22 novembre 1825, et en sortit en 1827, comme sous-lieutenant dans l'arme du génie. Lieutenant le 1er octobre 1831, capitaine le 1er octobre 1833, chef d'escadron le [illegible] octobre 1849, lieutenant-colonel le 5 août [illegible], colonel le 20 septembre 1859, il devint directeur des fortifications de Metz, puis commandant en second de l'École polytechnique. Général de brigade le 31 juillet 1867, il fit partie du comité des fortifications et fut admis dans la réserve en 18[illegible].

M. le général Duboys-Fresney, qui avait été député de Château-Gonthier (Mayenne), en 18[illegible] et 1846, et avait siégé sur les bancs de l'opposition, rentra dans la vie politique aux élections complémentaires du 2 juillet 1871. Élu représentant de la Mayenne par 40 896 voix, il prit place au centre gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et se prononça nettement contre les projets de restauration monarchique. Il fut le seul candidat républicain du département de la Mayenne présenté aux élections sénatoriales de janvier 1876 et passa, le premier sur [illegible] avec 170 voix sur 337 électeurs; il suivit la même ligne politique au Sénat et vota contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée, à la suite de l'acte du 16 mai 1877, par le ministère de Broglie. Aussi, lors du renouvellement triennal du Sénat, fut-il porté de nouveau comme candidat par les comités républicains, et élu, [illegible] 5 janvier 1879, le premier, par 190 voix sur [illegible] votants. Décoré de la Légion d'honneur le 17 [illegible] 1845. M. Duboys-Fresney a été promu officier [illegible] 28 décembre 1854, commandeur le 26 décembre 1854 et grand officier le 25 janvier 1871.

DUBOYS-FRESNEY (Joseph), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée [illegible]

[illegible] de 1848, frère du précédent, est né à [illegible] (Ille-et-Vilaine), le 23 février 1812, et entra à l'École polytechnique en 1832. Arrêté en 1834 comme complice d'une conspiration [illegible], il passa devant la Cour d'assises le [illegible] de la même année. Acquitté par le jury, il n'en fut pas moins renvoyé de l'École. Après la révolution de Février, choisi comme candidat à la Constituante par les républicains de la [illegible], il fut élu représentant, le quatrième [illegible], par 53405 voix, il vota avec le parti [illegible] modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et [illegible] la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon à l'occasion des affaires de Rome. M. Dubois-Fresney ne fut point [illegible] à l'Assemblée législative.

DUBRAY (Gabriel-Vital), sculpteur français, né à Paris, le [illegible] février 1818, étudia sous Ramey, et débuta par un *Buste* au Salon de 1840. Il a [illegible] les sujets de genre et la sculpture monumentale. Il a surtout exposé : *sainte Philomène*, *saint Jean-Baptiste prêchant* (1842-1843) ; *le [illegible]* (1844) ; *saint Sébastien*, *Spon[illegible]*, *le génie de la musique*, *l'Enfant prodigue*, *[illegible] l'Eschyle*, *le Maître à tous*, *Napoléon III*, *le général Charles Abattucci*, *Prevost [illegible]* (1850-1853) ; *l'Amour vainqueur*, *M. Rouher* [illegible] l'Exposition universelle de 1855 ; *Joséphine*, *[illegible] de Joséphine*, *Clodion*, *Sully*, [illegible], statues pour le nouveau Louvre, *le Cardinal Fesch*, pour Ajaccio (1857), *Joseph [illegible]* (1859), *Colonel Abattucci* (1861) ; *l'Incorruptible*, [illegible] *Portraits* (1863) ; *Napoléon I^er^* [illegible] (1866) ; *le Poète Jasmin*, à l'Exposition universelle de 1867 ; *Œdipe et le Sphinx* [illegible] ; *Joseph Bonaparte* (1869), le [illegible], groupe (1872), et un grand nombre de *Bustes* et *Portraits*, etc. Parmi ses travaux aux monuments publics, on cite : *l'Histoire de Jeanne d'Arc*, dix bas-reliefs en bronze, au socle de la statue de Jeanne d'Arc, à [illegible] (1861) ; *Saint Benoît*, à l'église Saint-[illegible], le *Fronton du théâtre de la* [illegible] ; un *Ange funèbre*, en bronze, pour le cimetière de Canton. M. Dubray a obtenu une médaille en 1844. Décoré de la Légion d'honneur en 1857, il a été promu officier le [illegible].

Ses deux filles, Mlles Charlotte-Gabrielle et [illegible] DUBRAY, élèves de leur père et de [illegible], se sont également fait connaître comme statuaires. L'aînée a exposé : [illegible], buste en terre cuite (1869) ; *M. Ernest* [illegible] (1870) ; *le général Renault* (1873), *Tête* [illegible], en bronze argenté (1875) ; *la Fille de* [illegible], plâtre (1876) ; *la Coquette*, buste en terre cuite (1877) ; *Euterpe*, portrait de [illegible] (1878) ; on doit à la plus jeune : *Didon* [illegible] *Jeune femme noble du XV^e^ siècle* (1876) ; [illegible] (1878).

DUBREUIL (Mgr Louis-Anne), prélat français, né à Toulouse le 18 janvier 1808. Précédemment vicaire général de Montpellier et supérieur du petit séminaire de Saint-Pons (Hérault), il fut nommé, par décret du 5 juin 1861, évêque de [illegible] et sacré à Toulouse le 8 septembre suivant. Il a été promu à l'archevêché d'Avignon par décret du 30 octobre 1863 et préconisé le 21 décembre de la même année. On ne cite de lui que des *Lettres pastorales* et des *Mandements*. Mgr Dubreuil a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1866.

DU BREUIL (Alphonse), horticulteur français, né le 21 octobre 1811, à Rouen, au Jardin même des plantes, dont son père a été pendant plus de quarante ans directeur, vint terminer à Paris son éducation scientifique (1829-1833), et fut, presque aussitôt après son retour à Rouen, chargé d'un cours de culture à l'École normale primaire de la Seine-Inférieure, et en 1838 du cours d'agriculture à l'École d'agriculture, où il fit en outre un cours complémentaire d'arboriculture en 1842. Il créa au Jardin des plantes de Rouen une école d'arbres fruitiers. Depuis 1829, il professait, à Paris, un cours d'arboriculture au Conservatoire des arts et métiers. Il fut chargé en outre, en 1855, du cours pratique et gratuit du dimanche. En 1853, le ministre de l'agriculture chargea M. Du Breuil de l'organisation de l'enseignement arboricole dans les départements.

Ce savant professeur a inséré de nombreux mémoires dans les journaux des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Rouen, dans l'*Annuaire de l'Association normande*, dans les *Comptes rendus de l'Institut*, dans le *Journal d'agriculture pratique*, et enfin dans la *Revue horticole*, dont il a été directeur. En 1846, il a publié son *Cours d'arboriculture* (2 vol. in-12) : cet ouvrage, résumé de ses travaux et de ses leçons, réimprimé plusieurs fois en France, et en dernier lieu avec de nouveaux développements (1867-1876, 4 vol. in-18, fig.), a été traduit en anglais, en allemand et en russe, couronné par un grand nombre de sociétés d'agriculture, et honoré de la part de l'empereur de Russie de la grande médaille des savants étrangers. En 1854, l'auteur en a donné un *Extrait* à l'usage des jardiniers. On a encore de lui : *Cours d'agriculture* (1850), avec M. Girardin ; *Manuel d'arboriculture des ingénieurs* (1860, in-18, 2^e^ édit., 1865) ; *Culture perfectionnée et moins coûteuse du vignoble* (1863, in-18), etc.

DUBRULLE (Louis-Joseph), sénateur français, est né à Douai (Nord), le 26 novembre 1821. Propriétaire et agriculteur, maire de Rouvroy et conseiller général du département du Pas-de-Calais pour le canton de Vimy, il se présenta aux élections sénatoriales de janvier 1876 avec une profession de foi franchement légitimiste et fut élu, le second sur quatre, par 583 voix sur 1012 électeurs. Il prit place à l'extrême droite du Sénat et vota toutes les mesures opposées à la politique républicaine.

DUBRUNFAUT (Augustin-Pierre), chimiste français, né à Lille, le 1^er^ septembre 1797, vint achever ses classes au lycée Napoléon, puis se livra aux études chimiques, fut d'abord professeur de chimie industrielle à l'École de commerce, et s'occupa sérieusement de la fabrication du sucre de betterave et de la saccharification de la fécule. Il écrivit divers mémoires remarqués sur cette question (1823), et s'efforça de propager l'enseignement des applications de la chimie aux arts industriels. En 1833, il mit en pratique ses théories dans diverses exploitations. Ses travaux lui valurent les grandes médailles d'or de la Société d'agriculture de la Seine et de la Société d'encouragement en 1854, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

On a de M. Dubrunfaut : *De l'Art de la distillation* (1824) ; *De la Fabrication du sucre de betterave* (1822) ; *Sucrage des vendanges avec les sucres raffinés de canne, de betterave*, etc. (1854, in-8) ; *Notice historique sur la distillation des betteraves* (1856, gr. in-8) ; *l'Osmose et ses applications industrielles* (1873, in-18) ; *le Sucre dans ses rapports avec la science, l'agriculture, le commerce*, etc. (1873-78, 2 vol. in-8) ; un certain nombre

de brochures des communications à l'Académie des sciences, reproduites dans ses *Comptes rendus;* des articles fournis au *Bulletin* des sciences de Férussac (1825-1830), au *Dictionnaire du commerce* (1825-1854). Il a rédigé, de 1830 à 1832, *l'Agriculteur manufacturier.*

DUBS (Jacques), homme d'État et jurisconsulte suisse, est né en 1822, à Assoltern dans les montagnes de l'Albis (canton de Zurich). D'une famille de cultivateurs aisés, il fut élevé à l'école cantonale de Zurich, alla étudier le droit aux Universités de Berne et d'Heidelberg, puis revint à Zurich. D'abord auditeur auprès du tribunal criminel de cette ville, il devint juge d'instruction cantonal en 1846, et remplit successivement diverses fonctions administratives et judiciaires pendant la période de révolution qui amena la nouvelle constitution de 1848. Il fut, à cette époque, nommé juge d'instruction fédéral et, peu après, membre du tribunal fédéral dont il fut élu président. Appelé en même temps à d'importantes fonctions de l'administration cantonale de Zurich, il soutint des luttes très vives à la fois contre le parti conservateur et les démocrates socialistes. En 1855, il remplaça M. Escher, comme président du gouvernement, prit la direction de l'instruction publique et fit partie du conseil ecclésiastique. Il remplit ces fonctions pendant six ans et contribua, pour sa part, à l'exécution du chemin de fer de Zurich à Lucerne, à travers les contrées les plus pittoresques.

Cependant, M. Dubs, qui avait été envoyé, dès 1849, par le collège électoral de Zurich au Conseil national, avait été élu, en 1855, président de cette assemblée. Il était passé ensuite au Conseil des États, qui le choisit également pour président. Dans l'une et l'autre assemblée, il prit part aux travaux les plus importants de réorganisation politique et de législation. En 1861, il remplaça Furrer, comme membre du Conseil fédéral, et lors du renouvellement de ce conseil, en 1863, il y rentra, comme premier membre, et devint président de la Suisse pour l'année 1864. Son gouvernement fut marqué par un traité de commerce avec la France et par l'émancipation des Juifs. Il fut élevé de nouveau à la dignité de président fédéral de la Suisse pour l'année 1868. M. Dubs, dans sa carrière de magistrat, s'était fait, comme journaliste, une réputation qui ne fut pas étrangère à sa fortune politique. — Il est mort à Lausanne, le 13 janvier 1879.

DUBUFE (Édouard), peintre français, né à Paris, le 30 mars 1820, fils du peintre Claude-Marie Dubufe, mort en 1864, étudia d'abord sous son père, puis sous Paul Delaroche, et débuta au salon de 1839 par une *Annonciation* et une *Chasseresse*. L'année suivante, *le Miracle des roses*, conçu dans le goût des *Souvenirs* et des *Regrets* de son père, eut le même succès de sentiment. En 1841, M. Édouard Dubufe aborda la peinture religieuse et la cultiva pendant cinq ans avec quelque bonheur. *Tobie, la Foi, l'Espérance et la Charité, Bethsabée, la Prière du matin,* appartiennent à cette époque.

Mais M. Édouard Dubufe finit par se livrer à la peinture du portrait qui avait fait la réputation de son père, et il y porta un talent tout à fait semblable. En 1846, il exposa les portraits de *MM. Jules Janin* et *Paul Gayrard*, et en 1853, outre celui de *l'Impératrice*, quatre *Portraits* de femmes qui attirèrent tous les regards. A l'Exposition universelle de 1855, il a donné sept portraits; sept au Salon de 1857, notamment celui de *Mlle Rosa Bonheur*, et *le Congrès de Paris;* six autres portraits, anonymes, à celui de 1859; cinq portraits à celui de 1861 : *Mme la princesse Mathilde, Mme la duchesse de Medina Celi, Mme la marquise de Galliffet, Mme la princesse Ghika*, en costume national, *Mme William Smith;* à celui de 1863, une *Étude*, deux portraits, dont celui de *M. Robert Fleury*, de l'Institut; en 1864, un *Portrait* et *le Sommeil;* en 1866, *l'Enfant prodigue;* à l'Exposition universelle de 1867, trois *Portraits*, et le tableau de 1866; en 1868, deux *Portraits;* en 1869, *le Général Fleury* et le *Comte de Nieuwerkerke;* en 1870, MM. *Lefuel et Onfroy de Bréville;* en 1872, *Medjé;* en 1873, *M. Dumas fils;* en 1874, et en 1875, portraits; en 1876, MM. *Emile Augier* et *Ph. Rousseau;* en 1877, *Mort d'Adonis*, en 1878, portraits. Plusieurs de ses œuvres ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. M. Éd. Dubufe a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, deux 2ᵉˢ en 1840 et 1845, une 1ʳᵉ en 1844, une 2ᵉ en 1855, la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1853 et le grade d'officier le 12 août 1869.

DUC (Joseph-Louis), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 25 octobre 1802, étudia sous M. Châtillon, entra à l'École des beaux-arts en 1821, et y remporta le grand prix en 1825, sur ce sujet : *un Hôtel de ville pour Paris.* Pendant sa dernière année de séjour à la Villa Médicis (1829), il fit un remarquable envoi, *le Colisée*, admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1831, il fut chargé, avec Alavoine, du monument ou colonne de Juillet, qui ne fut inauguré que neuf ans plus tard. En 1848, M. Louis Duc fut désigné, conjointement avec M. Henri Labrouste, pour ordonner les funérailles des victimes de juin. En 1850, il fut chargé, avec M. Dommey, de la restauration de l'horloge de la tour du Palais de justice, et en 1854, avec le même, des travaux d'agrandissement et d'isolement de ce même palais. La façade de la Cour de cassation, qui lui fait le plus d'honneur, fut achevée à la fin de 1868. Il fut associé à M. Léon Vaudoyer pour la construction de la cathédrale de Marseille (1856). En 1866, il a été nommé membre de l'Académie des Beaux-Arts en remplacement de M. de Gisors.

M. L. Duc, architecte du monument de Juillet et du Palais de justice, et attaché à la Ville de Paris pour la section des collèges, obtint une 1ʳᵉ médaille en 1855. Au mois d'août 1869, il fut désigné par ses collègues de l'Académie pour le prix extraordinaire de 100000 francs, institué par l'Empereur : le vote eut lieu après treize tours de scrutin. Décoré de la Légion d'honneur le 29 juillet 1840, M. Duc a été promu officier en 1862 et commandeur le 9 août 1870. — Il est mort le 22 janvier 1879.

DU CAMP (Maxime), littérateur et artiste français, né à Paris, le 8 février 1822, est le fils du chirurgien de ce nom, membre de l'Académie de médecine, mort à trente et un ans en 1824. Il fit au sortir du collège un premier voyage de dix-huit mois en Orient (1844-1845). A son retour, il s'occupa de photographie, et se livra à des expériences qui ne furent interrompues que par les événements de 1848. Blessé dans les rangs de la garde nationale aux journées de juin, il reçut la décoration des mains du général Cavaignac. L'année suivante, le ministère de l'instruction publique lui confia une mission spéciale qui lui permit d'explorer de nouveau et plus en détail l'Égypte, la Nubie, la Palestine et l'Asie Mineure (1849-1851). Il rassembla dans ce second voyage une immense collection de clichés ou négatifs photographiques pris sur nature, et prépara ainsi le

premier ouvrage où la typographie se soit alliée à la photographie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er janvier 1853.

M. Maxime Du Camp avait été, avec MM. Laurent-Pichat et L. Ulbach, un des fondateurs de *la Revue de Paris* (octobre 1851). Il y publia, jusqu'à la suppression de ce recueil (1858), une partie des ouvrages rappelés ci-dessous. Il collabora depuis à la *Revue des Deux Mondes* et y commença, en 1867, une série d'études administratives patiemment poursuivies pendant plusieurs années, et réunies sous le titre de *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie, dans la seconde moitié du XIXe siècle* (1869-75, 6 vol. in-8 et in-18). Cette œuvre spéciale qui avait fait spirituellement [illegible] M. Du Camp, le préfet de la Seine in partibus, ne fut pas étrangère sans doute à son élévation à la dignité de sénateur, sous le ministère de M. Ollivier; mais le décret, daté du 27 juillet 1870, qui le nommait, ne fut pas promulgué. M. Du Camp, se tournant de plus en plus vers l'histoire contemporaine, a publié : *Souvenirs de l'année 1848* (1876, in-18); *les Ancêtres de la Commune : l'attentat Fieschi* (1877, in-18). Il [illegible] sous ce titre : *les Convulsions de Paris* (4 vol., 1878), le récit des divers épisodes de l'insurrection du 18 mars 1871 et des journées de mai, malgré les réclamations soulevées par certaines parties de cette histoire, l'auteur a pu, grâce à la communication de documents particuliers, en éclairer plus d'un côté obscur.

Citons parmi ses autres ouvrages : *Souvenirs et paysages d'Orient* (Smyrne, Éphèse, Magnésie, Constantinople, Scio, 1848, in-8); *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852, in-fol.); *le Livre posthume, ou Mémoires d'un suicidé* (1853, in-8 et in-18, 2e édit., 1855, in-16); *le Nil, ou Lettres sur l'Égypte et la Nubie* (1854, in-12); *les Chants modernes*, poésies (1855, in-8); *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1855* (même année, in-12); *les Six aventures* (1857, in-18); *le Salon de 1857* (in-16); *les Convictions*, poésies (1858, in-8); *En Hollande, lettres à un ami* (1859, in-18); *le Salon de 1859* (in-18); *Expédition des Deux-Siciles*, souvenirs personnels (1861, in-18); [illegible] (in-18); *l'Homme au bracelet d'or* (1862, in-18); *les Buveurs de cendre* (1866, in-18); *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1867* (1867, in-18); *les Forces perdues* (1867, in-18); *Orient et Italie* (1868, in-18), souvenirs de voyages et de lectures.

DU CASSE (Pierre-Emmanuel-Albert, baron), écrivain militaire français, né à Bourges en 1813. [illegible] à Saint-Cyr et prit part à la guerre d'Afrique, il passa ensuite dans le corps d'état-major, [illegible] en 1853 le grade de chef d'escadron, [illegible] la même année à la personne du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Il [illegible] référendaire à la Cour des comptes. Le baron Du Casse a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 juillet 1857.

On a de lui plusieurs travaux de stratégie, tels que : *Précis historique des opérations de l'armée de Lyon en 1814* (1849, in-8); *Opérations du neuvième corps de la grande armée en Silésie* (1851, 2 vol. in-8 et atlas), durant la campagne de Prusse et de Pologne; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie* (1852, in-8), [illegible] les lettres de Napoléon au roi de Westphalie; *les Erreurs militaires de M. de Lamartine* (1851, in-8), examen critique de son *Histoire de la Restauration*; des écrits politiques, historiques et littéraires très variés : *Précis historique des opérations militaires en Orient*, de [illegible] à octobre 1855 (1857, in-8, avec cartes et plans); *les Trois maréchaux d'Ornano*, étude historique (1862, in-8); *Quatorze de dames*, scènes de la vie militaire (1864, in-18); *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France* (1862-1864, 2 vol. in-8); *le Général Arrighi de Casanova, duc de Padoue* (1866, 2 vol. in-18); *Question d'armement, d'organisation militaire et de tactique* (1867, in-8); *le général Vandamme et sa correspondance* (1870, 2 vol. in-8)); *la Guerre au jour le jour*, 1870-71 (1875, in-8), etc. Il a été chargé en outre de mettre en ordre et d'éditer les *Mémoires du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in-8; 2e édit., 1856), qui ont jeté un jour si nouveau sur la politique de famille de l'Empire; l'*Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855-1856, 4 vol. in-8); une réfutation anonyme des *Mémoires du duc de Raguse* (1856-1857, 8 vol. in-8), etc. Enfin il a rédigé, sans y mettre d'abord son nom, les *Souvenirs d'un officier du 2e zouaves* (1859, in-18), longtemps attribués au général Cler, tué à Magenta, et collaboré avec M. Ch. Valois à divers romans publiés sous le pseudonyme collectif de *Valois de Forville* : *le Marquis de Pazaval* (1858, in-18); *le Conscrit de l'an VIII* (1859, in-18), etc.

DU CHAFFAUT (Césaire-Léon AMAUDRIC, comte), homme politique français, sénateur, est né à Digne (Basses-Alpes), le 19 mai 1827. Fils d'un ancien représentant du peuple et avocat, il fut secrétaire général de la préfecture de son département en 1848. Élu représentant le 8 février 1871 par 13354, il prit place au centre gauche, mais vota assez souvent avec la droite de l'Assemblée nationale, notamment dans les questions religieuses; il adopta cependant l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté, en janvier 1876, aux élections sénatoriales sur la liste dite constitutionnelle, il fut élu le second sur deux, par 193 voix sur 326 électeurs. Au Sénat, il fit partie du groupe des constitutionnels, qui votèrent ordinairement avec les droites et consentirent à approuver la demande de dissolution présentée par le ministère de Broglie. M. Du Chaffaut représente le canton de Senez au Conseil général des Basses-Alpes.

DU CHAILLU. Voy. CHAILLU (DU).

DUCHARTRE (Pierre-Étienne-Simon), botaniste français, membre de l'Institut, est né à Portiragnes (Hérault), le 27 octobre 1811. Docteur ès sciences et agrégé à la Faculté des sciences de Paris, il devint professeur titulaire de botanique à la mort de Payer. C'est également en remplacement du même savant qu'il fut élu membre de l'Académie des sciences, le 21 janvier 1861. Il est membre de la société centrale d'agriculture. Décoré de la Légion d'honneur en 1862, il a été promu officier le 30 juin 1867.

A part des mémoires publiés dans des recueils spéciaux, on a de M. Duchartre : *Éléments de botanique* (1866, in-8; 2e édit. 1876); *Rapport sur les progrès de la botanique physiologique* (1867 gr. in-8).

DUCHASSEINT (Jean-Baptiste-Félix DELAPCHIER), député français, né à Lezoux (Puy-de-Dôme), 30 janvier 1814, étudia le droit et fut reçu licencié. Membre du conseil d'arrondissement à la fin du règne de Louis-Philippe, il obtint plus de 10 000 voix aux élections pour la Constituante, mais ne fut pas élu. Au coup d'État du 2 décembre, il protesta dans une lettre publiée par les journaux, donna sa démission de conseiller général pour ne pas prêter serment à l'empire et rentra dans la vie privée. Il en sortit aux élections

de février 1816 en se portant comme candidat républicain dans l'arrondissement de Thiers ; il fut élu par 8056 voix, contre 7354 obtenues par son concurrent bonapartiste, M. Chassaigne-Goyon, ancien conseiller d'État. Il prit place à gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 6600 voix, contre 3100 partagées entre deux candidats monarchistes. M. Duchasseint représente le canton de Lezoux au Conseil général du Puy-de-Dôme.

DU CHATELLIER (Armand-René), littérateur français, né à Quimper, en 1797, s'est occupé tour à tour de questions d'histoire, d'économie politique et d'archéologie. Depuis longtemps correspondant du ministère de l'instruction publique, il devint, en juillet 1858, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de lui : *Du Commerce et de l'administration, ou Coup d'œil sur le nouveau système commercial de l'Angleterre. Quels sont les intérêts de la France?* (1826, in-8); *la Mort des Girondins*, (1829), drame en 5 actes; *Essai sur les salaires et les prix de consommation de 1820 à 1830*, etc. (1830, in-8) ; *Histoire de la Révolution dans les départements de l'ancienne Bretagne* (1836, 6 vol. in-8); *Du pays de Galles et de quelques-unes des origines de notre histoire* (1839); *A quoi tiennent les crises ministérielles* (1840) ; *l'Inde antique*, (1852 in-8), premier livre d'un travail sur les nationalités des temps anciens; *la Représentation provinciale en Bretagne après l'union à la France* (1857, in-8) ; *la Baronnie du Pont*, ancien évêché de Cornouailles (Nantes, 1858, in-8) ; *Brest et le Finistère sous la Terreur* (Brest, 1858, in-8); *l'Agriculture et les classes agricoles de la Bretagne* (1862, in-8); *Du mouvement des études littéraires et scientifiques en province* (1864, in-8) ; *Enquête sur l'état de l'agriculture française en 1865* (Orléans, 1866, in-8), et de nombreux articles et mémoires dans la *Revue des provinces de l'Ouest*, dans les *Archives bretonnes*, qu'il publiait en 1832 et dans les comptes rendus de l'Académie des sciences morales; parmi ces derniers nous citerons : *Administrations collectives de la France avant et après 89* (1870); *Invasions de l'étranger dans les XIVe et XVe siècles* (1873) ; *Hoche, sa vie, sa correspondance* (1874).

DUCHÊNE (Georges), journaliste français, né à Beaumont-la-Ronce (Indre-et-Loire), le 24 mars 1824, fit ses études, comme élève boursier, au petit séminaire de Tours. En sortant de rhétorique, il vint à Paris et commença son apprentissage de typographe, en continuant ses études. En 1848, il fut délégué par les ouvriers imprimeurs auprès de Proudhon, pour lui proposer la création d'un journal auquel la corporation apporterait le concours de son travail, si le publiciste voulait se charger de la rédaction. Proudhon refusa d'abord; mais entraîné par M. Duchêne, qui avait passé outre et avait fondé *le Représentant du peuple*, il accepta la direction de la nouvelle feuille, dont M. Duchêne resta le rédacteur et le correcteur à la fois. Au mois d'août, *le Représentant du peuple* fut supprimé par le général Cavaignac. M. Duchêne et son illustre patron fondèrent aussitôt le *Peuple*, dont M. Duchêne fut le gérant. C'est donc sur lui que tombèrent les condamnations que valurent à ce journal douze procès intentés par le ministère public ou les particuliers. Le chiffre des amendes prononcées s'éleva à 80 000 francs, et celui des années de prison à 33 ans huit mois et quatre jours. M. Duchêne fut détenu tour à tour à Sainte-Pélagie, à Mazas, à Clairvaux et enfin à Belle-Isle.

L'amnistie du 2 décembre 1852 le fit sortir de cette dernière prison. Il reprit ses travaux d'ouvrier typographe et vécut, comme autrefois, de son métier. En 1853, Proudhon lui demanda sa collaboration pour la publication du *Manuel du spéculateur à la bourse*, et reconnut cette collaboration dans la troisième édition du livre. M. Duchêne travailla ensuite, pour le compte de la maison Hachette, au *Dictionnaire des communes de France* de M. Ad. Joanne, en même temps qu'il mettait la main à plusieurs autres livres de Proudhon. En 1866, il publia *la Spéculation devant les tribunaux, pratique et théorie de l'agiotage*. Entré, en 1867, à la rédaction du *Courrier français*, journal démocratique et d'avant-garde, il fut spécialement chargé des questions financières et d'économie politique ; il en était devenu rédacteur en chef, quand le journal disparut l'année suivante. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il fonda un journal sous le titre même de *la Commune*, dans lequel il combattit vivement le comité central. — Il est mort à Ville-Evrard le 19 juillet 1876.

DUCHENNE [DE BOULOGNE] (Guillaume-Benjamin), médecin français, né à Boulogne-sur-Mer, en 1806, reçu docteur à Paris en 1831, exerça quelque temps dans sa ville natale, et vint en 1842 se fixer à Paris, où il s'occupa avec persévérance des questions électro-physiologiques. Il se servit, dans ses travaux, de la photographie instantanée. Considéré comme un des créateurs de l'électrothérapie, il a obtenu plusieurs prix et mentions de l'Institut, et a été décoré de la Légion d'honneur à la suite du concours international institué pour les applications de l'électricité, en 1858. — Il est mort à Paris, le 18 septembre 1875.

Les divers travaux de M. Duchenne [de Boulogne] ont été insérés dans les *Archives de médecine*, le *Bulletin* de l'Académie de médecine, *l'Union médicale*, le *Bulletin de thérapeutique*, etc. Parmi ceux qu'il a publiés à part, nous citerons : *De l'Électrisation localisée et de son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique* (1855, in-8; 2e édit. 1860) ; *Recherches électro-physiologiques et pathologiques sur les muscles qui meuvent le pied* (1856, in-8); *Orthopédie physiologique* (1857, in-8); *Mécanisme de la physionomie humaine* (1862, gr. in-8, avec fig. [illegible] et 264 pl.); *Album de photographies pathologiques* (1862, in-4, 17 pl.); *Anatomie du système nerveux* (1865, in-8, 4 pl.); *Physiologie des mouvements démontrée à l'aide de l'expérimentation électrique et de l'observation clinique* (1867, in-8, avec fig.), etc.

DUCHINSKI (Henri-François), ethnographe polonais, né en 1816, en Ukraine (Pologne russe), étudia au lycée de Berdyczew, mais ne put entrer à l'Université de Kiew, comme fils d'un suspect. Il se fit professeur d'histoire dans une [illegible] privée et, dès 1833, commença à créer le système de l'histoire nationale au point de vue de la nationalité ruthénienne. Les idées émises par lui à ce sujet, qui rattachaient les Ruthènes aux Slaves, en refusant cette origine aux Moscovites, le forcèrent de passer à l'étranger. Il gagna la Turquie en 1846, et au moment de la révolution de 1848, se rendit en Italie, où il fonda avec MM. [illegible] Ruscalla et autres patriotes italiens, la Société *Italo-Slava* dont Massimo d'Azeglio fut président. Le désastre de l'armée piémontaise, à Novare, commandée par un général polonais, le força de quitter l'Italie ; il fut attaché à l'ambassade [illegible]

[illegible] et Turquie, et après la malheureuse issue de la guerre [illegible], resta à Constantinople, [illegible] ses études historiques et fut quelque [illegible] et interprète d'un prince du Kurdistan, [illegible]. Au début de la guerre de [illegible] à Constantinople deux brochures : [illegible] la Turquie contre la Russie, ou [illegible] la civilisation contre la barbarie, et Les [illegible] Grands-Russes ne sont pas Slaves [illegible], et depuis lors, il se consacra entièrement à la propagation de cette théorie dans [illegible] l'Europe, et cela au triple point de vue [illegible], ethnographique et sociologique ; [illegible], introduite en Autriche et en Allemagne, [illegible] en France par M. Duchinski [illegible]; elle y rencontra cependant des contradicteurs, qui ne voulaient y voir que la haine [illegible] le résultat d'une science profonde. Les [illegible] qu'il fit sur ce sujet, de 1856 à [illegible], au sein des sociétés savantes, produisirent une [illegible] en Russie. A la même époque, M. Duchinski publiait le Monument de Novgorod [illegible] et en polonais, à propos du projet du gouvernement russe de célébrer en [illegible] le millième anniversaire de son existence : il [illegible] à démontrer que l'État moscovite ne [illegible] du [illegible] siècle et non des princes Rurik. [illegible] séjour qu'il fit en Suisse de 1871 à 1876, M. Duchinski reçut les lettres de grande naturalisation pour services rendus à la science.

[illegible] les écrits cités plus haut, il a publié : la Question [illegible] (Const. 1853); le Panslavisme [illegible]; Principes de l'histoire de Pologne et [illegible], comme aussi des Moscovites [illegible], 1 vol. in-8), en polonais : Nécessité des réformes dans l'exposition de l'histoire des peuples slaves, etc. 1864) : la conséquence de [illegible] la présentation d'un projet de [illegible] par M. Duruy, ayant pour [illegible] de la chaire de la langue [illegible] slaves au Collège de France, en [illegible] et littératures slaves. Ce projet, [illegible] par M. Carnot et au Sénat par M. Bonjean [illegible] 1866).

[illegible] Mme Séverine DUCHINSKA, née à [illegible], en 1827, reçut une éducation [illegible] dans un pensionnat de Varsovie, et [illegible], dès sa jeunesse, à l'étude [illegible] des meilleurs écrivains de son pays. [illegible] un grand nombre d'œuvres originales [illegible] qui la placèrent au premier rang [illegible] polonais contemporains. Parmi [illegible] il faut citer : Élisabeth Druzbacka, [illegible] (1865, in-16); la Fille d'une [illegible] Sébastien Klonowicz (1858); Deux [illegible]; le Foyer domestique (1860), etc. [illegible], nous mentionnerons : le [illegible] de Roland (1856); la Légende [illegible] de M. Victor Hugo; la Femme dans [illegible] de Mlle Clarisse Bader; Kalevala, [illegible], d'après la traduction française [illegible] Leduc; la Littérature des peuples [illegible] Leonoff; la Bretagne et les Bretons, [illegible]; A la lueur de réverbères de miss [illegible]; Histoire de la Hongrie de Boldenyi, etc. [illegible] succès d'éducation, elle a publié [illegible] la Bibliothèque pour la jeunesse [illegible] 15 vol.), une suite d'ouvrages en [illegible] par elle-même, et un recueil [illegible] pour le jeune âge (1865-1868, 2 vol.). [illegible] à la Bibliothèque de Varsovie une [illegible] sur la France, très appréciée de [illegible] publique.

DUCKETT (William), littérateur français, né [illegible], fils d'un professeur de langue anglaise, qui vint s'établir en France à la chute de l'Empire et qui est auteur d'une *Nouvelle grammaire anglaise* (1828), de poésies et de traductions attribuées par erreur à son fils. Celui-ci s'est particulièrement fait connaître comme directeur du ***Dictionnaire de la conversation et de la lecture*** (1832-1851, 68 vol. in-8 avec le supplément), dont le titre, l'ordonnance des matières et souvent le texte même furent empruntés au *Conversations-Lexikon* des éditeurs Brockhaus. Cette publication encyclopédique a été réimprimée dans le format in-4 (1852-1859, t. I à XVI). M. Duckett en avait fait extraire une sorte d'abrégé à l'usage des dames et des jeunes personnes (1841-1842, 10 vol. in-18).

Après la révolution de Février, M. W. Duckett fonda deux journaux, *le Courrier de Paris* (1848) et *l'Universel* (1849), qui ne vécurent l'un et l'autre que quelques mois. Il entreprit plus tard la publication des *Vues des monuments et des sites les plus remarquables de France* (1865-1866, livr. I-XIV, gr. in-8), collection de gravures sur acier, avec texte explicatif.

DUCKETT (sir George-Floyd), écrivain militaire anglais, né le 27 mars 1811, fils d'un baronnet, décédé en 1856, fit ses études à Harrow, puis à l'Université d'Oxford, servit dans la cavalerie et l'infanterie, et quitta l'armée à la mort de son père. Il s'est fait connaître par son ***Dictionnaire technologique militaire*** (Technological military Dictionary, in German, English and French), ouvrage publié en trois langues, anglais, français et allemand, très apprécié des personnes compétentes, et qui obtint une médaille d'or de Napoléon III, une autre de l'empereur d'Autriche et une du roi de Prusse. Il est également auteur d'un ouvrage généalogique, intitulé *Ducketiana*, important pour l'histoire des comtés de Westmoreland, Cambridgeshire et Wiltshire. — Il est mort en 1877.

DUCKWITZ (Arnold), économiste allemand, né à Brême, le 27 janvier 1802, fonda en 1829, dans sa ville natale, après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, une importante maison de commerce, s'occupa activement d'améliorer la navigation du Weser, et créa sur ce fleuve un service de bateaux à vapeur. Partisan de l'union douanière, il publia sur ce sujet de nombreux articles dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg. En 1840, il fut élu membre du sénat de Brême et prit part aux négociations relatives à l'union projetée entre le Zollverein et les États riverains de la mer du Nord. Il fit conclure, en 1847, un traité de poste entre Brême et l'Union américaine.

Au mois de mars 1848, il fut député au parlement préparatoire et fit partie de la Commission des cinquante. Il ne voulut point siéger à l'Assemblée nationale allemande; mais il assista, en qualité de commissaire de la ville de Brême, aux conférences tenues à Francfort pour organiser l'unité commerciale de l'Allemagne. Chargé du portefeuille du commerce dans le ministère de l'empire, il s'appliqua sans succès à la création d'une marine militaire allemande. En 1849, il publia sur cette question un écrit intitulé : *Ueber die Gründung der deutschen Kriegs-marine* (Brême, in-8). De retour à Brême en 1849, il y reprit sa place au sénat. On cite de lui d'importants mémoires sur les questions d'actualité.

DUCLAUD (André-Marie-Pierre-Auguste), député français, né à Confolens (Charente), le 26 avril 1824, exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé sous-préfet de sa ville natale le 8 septembre 1870; il garda cette fonction jusqu'au 29

avril 1871. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Confolens et fut élu par 7230 voix, contre MM. Boreau-Lajanadie et Marchand, tous deux représentants sortants et qui en obtinrent chacun 3000. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7617 voix, contre 6577 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. M. Duclaud, seul député républicain de la Charente, représente un canton de Confolens au Conseil général de ce département.

DUCLERC (Charles-Théodore-Eugène), publiciste français, homme politique et sénateur, né à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées), le 9 novembre 1812, vint terminer à Paris ses études et eut à lutter contre la nécessité. Simple correcteur d'épreuves au journal *le Bon sens* en 1836, il en devint bientôt un des principaux rédacteurs. Il passa, en 1838, à la *Revue du Progrès*, et concourut en même temps à la rédaction du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre (1842), et dont l'idée lui appartenait en commun avec Garnier-Pagès l'aîné.

Il entra, en 1840, au *National*, et y traita pendant six ans les questions d'économie politique, de finances, etc. Il y soutint surtout quatre années de suite, sur la question des chemins de fer, une polémique qui fut très remarquée. Il quitta le *National* en 1846, pour vivre dans la retraite d'où les événements de 1848 le firent sortir. Il fut nommé, dès le 25 février, adjoint au maire de Paris, M. Garnier-Pagès. Il s'occupait de l'organisation municipale et faisait préparer, sur le modèle de la police de Londres, différents projets qui depuis ont été mis à exécution, quand, le 6 mars, il suivit le maire de Paris au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'État. Il partagea avec lui la responsabilité de toutes les mesures qui assurèrent les divers services sans recourir au papier-monnaie.

Envoyé à l'Assemblée constituante par le département des Landes, le quatrième sur sept, M. Duclerc fut quelques jours après (10 mai) nommé ministre des finances, en remplacement de M. Garnier-Pagès, appelé à faire partie de la Commission exécutive. Il fut, au 15 mai, un des représentants qui montrèrent en face de l'émeute le plus d'énergie. Pendant les journées de juin, il exposa aussi plusieurs fois sa vie, puis combattit avec vigueur les mesures de l'état de siège, de la transportation sans jugement, etc., et protesta enfin contre l'adoption de ces mesures, en se retirant du pouvoir. Jusqu'à la fin de la session, M. Duclerc s'occupa activement des travaux législatifs. Mais lorsque la Constituante eut prononcé sa dissolution, il rentra dans la vie privée, se remit aux études de sa jeunesse et se tourna vers l'industrie. Appelé en Espagne comme un des administrateurs de la canalisation de l'Èbre, il fut placé à la tête de l'établissement du crédit mobilier espagnol.

Il vivait auprès de Bayonne, quand il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par les départements des Landes et des Basses-Pyrénées; il opta pour ce dernier. Membre et président du groupe de la gauche républicaine, il fit partie des commissions du budget et prit souvent la parole dans les questions financières. Vice-président de l'Assemblée nationale depuis 1875, il fut élu sénateur inamovible, le 10 décembre de la même année, au 2e tour de scrutin, le cinquième sur soixante-quinze, par 366 voix sur 690 votants. Il suivit la même ligne politique au nouveau Sénat, dont il fut élu le vice-président, refusa de voter la dissolution demandée par le ministère de Broglie en juin 1877. Il a dirigé plusieurs fois les débats de la Chambre haute avec beaucoup de fermeté. Lors du dernier renouvellement du bureau du Sénat en 1878, sa candidature à la présidence, en opposition à celle du duc d'Audiffret-Pasquier, fut mise en avant par des journaux qu'il crut devoir démentir.

DU COMMUN DU LOCLE. Voy. DANIEL.

DUCOUX (François-Joseph), médecin et homme politique français, né à Château-Ponsac (Haute-Vienne), le 14 septembre 1808, fit à Paris ses études de médecine et se signala dès lors comme un des chefs principaux de l'opposition dans les écoles. En 1826, il publia une épître en vers contre les jésuites. Au mois de juin 1828, il entra au service de la marine de guerre, et, comme chirurgien, fit deux campagnes aux Antilles et au Brésil. De retour à Brest, au moment où les journaux firent connaître dans cette ville les ordonnances de Charles X, il arbora de son chef le drapeau tricolore. En 1831, il passa dans l'armée de terre en qualité de chirurgien aide-major, fut envoyé en Afrique, où il servit avec beaucoup de talent et de zèle, de 1831 à 1834. A la suite d'une épidémie terrible (1837), il fit paraître en France un ouvrage contenant ses observations personnelles sur les épidémies d'Afrique et sur les abus qui lui semblaient en être la cause.

M. Ducoux donna sa démission de chirurgien militaire en 1838, et s'établit à Blois comme médecin. La même année, il publia l'éloge historique de Denis Papin, en qui il montrait [illegible] de génie protestant, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes. Bientôt il fut à la tête du parti républicain dans le département de Loir-et-Cher. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia les fonctions de commissaire à Blois, où il refusa de reconnaître les pouvoirs illimités des commissaires extraordinaires de M. Ledru-Rollin. 57 000 électeurs sur 60 000 votants l'envoyèrent, le premier sur six, représentant à la Constituante. Nommé préfet de police après les journées de juin, il désarma la garde nationale de la Villette. Sur 11 400 citoyens arrêtés, il fit élargir, par ses rapports, plus de 4000. Il réorganisa les parties du service médical qui intéressent le plus la santé publique, n'épuisa pas les fonds secrets, et laissa en caisse [illegible] d'économies. En 1849, il ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative par le Loir-et-Cher, mais, après le procès de Versailles, il fut élu dans le département de la Haute-Vienne, en remplacement de M. Daniel-Lamazière, condamné à la déportation par la Haute-Cour. Il se rangea parmi les adversaires les plus ardents de la politique napoléonienne, protesta d'avance contre le coup d'État et fut arrêté le 2 décembre 1851. Éloigné des affaires publiques, M. Ducoux devint directeur de la Compagnie générale des petites voitures de Paris. Candidat au Corps législatif, en mai 1869, dans la 2e circonscription de Loir-et-Cher, il obtint 11 412 voix sur 30 169 votants. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant de Loir-et-Cher, le deuxième sur cinq par [illegible]. Il prit place à gauche et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée. — Il est mort le [illegible] mars 1873.

DUCROCQ (Théophile-Gabriel-Auguste), professeur et jurisconsulte français, né à [illegible], le [illegible] août 1829, d'une famille originaire de [illegible] Sèvres), fit ses études à Paris, au [illegible]

Bérard, puis suivit la Faculté de droit. Reçu docteur en 1854, il alla s'inscrire au barreau de Poitiers en 1855, et devint gendre du professeur, M. Bourbeau. Après avoir été un an suppléant provisoire, il fut reçu agrégé en 1858 et fut, en 1863, chargé, à la Faculté de Poitiers, du cours de droit administratif dont il devint titulaire en 1863. Il a fait avec succès des conférences publiques de droit et d'économie politique.

M. Ducrocq a publié : *Cours de droit administratif* (1861; fort vol. in-8; 5e édit. 1877); traité sur les canons domaniales (1865, in-8); *de l'Expropriation* (1866); *le Conseil d'État et son histoire* (1867, in-8); *la Cour des Comptes et son histoire* (1867, in-8); *le Sénat et l'histoire de sa fabrication dans le monnayage romain* (1875, in-8). Il a collaboré à diverses revues de droit.

DUCROS (Joseph), ingénieur et administrateur français, né à Paris le 8 juin 1812, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit dans les ponts et chaussées en 1833. Il fut employé comme ingénieur ordinaire à Moulins. Ingénieur de 1re classe en 1846, ingénieur en chef le 28 juin 1856, il fut directeur des chemins de fer du nord de l'Espagne. Pendant le siège de Paris, il prit part aux opérations du génie militaire, notamment à la construction de ponts sur la Marne lors de la bataille de Champigny. Le 6 avril 1871, il fut nommé, par M. Ernest Picard, préfet de la Loire, en remplacement du malheureux de l'Espée, victime de l'émeute. Il se signala d'abord par son énergie personnelle, puis par toutes sortes de mesures de rigueur contre la presse et contre les moindres manifestations de l'opinion républicaine. Le 28 mai 1873, il fut appelé à la préfecture du Rhône par le « gouvernement de combat ». Durant deux années consécutives, la tribune de l'Assemblée et la presse libérale retentirent des plaintes des administrés de M. Ducros contre divers actes de son administration : interdiction ou réglementation arbitraire du colportage des journaux et écrits périodiques; suppression ou suspension des feuilles locales; fermeture des débits de boissons; interdiction des salles de l'Hôtel de ville aux conseillers municipaux pour le travail des commissions; suspension du conseil lui-même pour deux mois; prohibition de diverses pièces de théâtre, etc. Mais ce qui fit le plus de bruit, ce fut l'arrêté sur les enterrements civils (18 juin 1873), aux termes duquel ces cérémonies ne pouvaient avoir lieu après sept heures du matin, en été, et huit heures en hiver, et que devant un nombre restreint de personnes, sans aucun discours. Quelques temps après, la découverte d'une prétendue conspiration de radicaux lyonnais fut suivie d'une instruction judiciaire qui révéla la part prise à son affaire, au moyen de fausses lettres, par des agents de l'administration. Devant cet éclat, M. Buffet, ministre de l'intérieur, qui avait maintes fois défendu son subordonné contre les interpellations de la gauche, dut se résigner à le sacrifier (8 octobre 1875). Nommé directeur des affaires civiles de l'Algérie, au ministère de l'intérieur, et conseiller d'État en service extraordinaire, il en fut révoqué par M. de Marcère le [illegible] 1876. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 6 mars 1874.

DUCROT (Auguste-Alexandre), général français, né à Nevers le 24 février 1817, sortit de Saint-Cyr, et fut promu lieutenant le 27 décembre 1840, capitaine le 11 février 1842, commandant le 27 septembre 1847, lieutenant-colonel le 8 avril 1851, colonel le 26 décembre 1853, général de brigade le 13 mars 1858 et général de division le 7 juin 1865. Il avait servi longtemps en Afrique, notamment au 17e léger, sous les ordres du duc d'Aumale, puis en Italie, en 1859. Il commandait, en 1869, à Strasbourg la 6e division territoriale lorsqu'il écrivit au général Frossard des lettres, depuis rendues publiques, qui signalaient, dès cette époque, les préparatifs militaires et l'organisation supérieure de la Prusse.

Au début des hostilités, le général Ducrot fut nommé commandant de la 1re division du premier corps d'armée, sous les ordres du maréchal de Mac-Mahon, et prit une part importante à la bataille de Reichshoffen (4 août). Revenu à Châlons avec quelques bataillons, il fut mis à la tête du premier corps reformé dans l'armée nouvelle, dont le commandement était confié au duc de Magenta. Lorsque celui-ci se décida à tenter un mouvement de jonction sur Metz, le général Ducrot marcha le premier sur la Meuse, et, le 1er septembre, combattit énergiquement à Sedan. Le maréchal Mac-Mahon, blessé grièvement au commencement de la bataille, donna le commandement en chef au général Ducrot, qui, voulant se ménager une retraite sur la Belgique, ordonna des mouvements que vint presque immédiatement suspendre ou modifier l'arrivée du général de Wimpffen. Celui-ci, nommé éventuellement au commandement en chef, signa la capitulation. Le général Ducrot refusa les conditions favorables faites aux officiers qui engageaient leur liberté d'action pendant la durée de la guerre, et fut interné à Pont-à-Mousson. Profitant du désordre qui régnait dans cette ville, il put revêtir un déguisement d'ouvrier, gagner Épinal, puis Vesoul, et enfin Paris, où M. Trochu lui donna le commandement en chef des 13e et 14e corps. Accusé par la presse allemande d'avoir manqué à sa parole, il adressa, le 17 octobre, au gouverneur de Paris, un rapport détaillé sur les circonstances de son évasion. Le 21, il dirigea dix mille hommes et une nombreuse artillerie sur Rueil, la Jonchère et Buzenval. Les résultats de cette journée furent meurtriers, sans être décisifs. Lors de la réorganisation des forces militaires de Paris, il reçut le commandement de la deuxième armée, destinée à opérer sur la Marne (5 novembre), et après de longs préparatifs, il adressa à ses soldats, le 28 novembre, une proclamation considérée, au moment où elle fut publiée, comme un modèle d'énergie patriotique et de vigueur militaire. Elle se terminait par une phrase restée célèbre : « Pour moi, j'en fais le serment devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux. » La bataille de Champigny dura trois jours avec des fortunes diverses, par une température qui s'abaissa jusqu'à 18° centigrades, et elle laissa un moment l'espoir de rompre les lignes d'investissement. Le 4 décembre, la seconde armée repassa la Marne, et se concentra dans le bois de Vincennes. Bientôt éclatèrent entre l'impétueux général et ses collègues de l'armée de Paris, appartenant pour la plupart au cadre de réserve, des dissentiments que la haute intervention du général Trochu eut peine à calmer. Lors de la grande sortie du 19 janvier 1871, sur Montretout et Buzenval, le corps de M. Ducrot arriva en retard de deux heures sur le lieu de l'action, et ce retard, imputé d'ailleurs à des obstacles matériels, fut donné, par le commandant en chef, comme une des principales causes qui amenèrent l'insuccès de cette journée, où le général Ducrot fit preuve comme toujours de la plus brillante bravoure. Après la capitulation, il manifesta l'intention de se tenir à l'écart de toutes fonctions publiques et refusa la candidature, à Paris et dans la Nièvre. Il revint cependant, au dernier moment, sur sa détermination, et, au scrutin du 8 février 1871, fut élu re-

présentant de la Nièvre à l'Assemblée nationale, le premier sur sept. Il prit place dans les rangs de la droite, et témoigna à plusieurs reprises par ses discours, ses écrits et ses dépositions dans les enquêtes, de son aversion pour les idées démocratiques, et de son hostilité contre les hommes du 4 septembre. Cependant, lors de la séance du 1er mars, il fut au nombre de ceux qui s'élevèrent le plus vivement contre M. Conti, tentant une réhabilitation de l'Empire.

Nommé, le 1er septembre 1872, au commandement en chef du 8e corps d'armée à Bourges, le général Ducrot envoya, le 29 novembre, au président de l'Assemblée sa démission de représentant, motivée sur des considérations de discipline. Son attitude dans ce nouveau poste fut la même que dans la Chambre, et il ne négligea aucune occasion de montrer au parti républicain ses profondes rancunes. Dès son entrée en fonctions, il fit adresser par le colonel de gendarmerie placé sous ses ordres une circulaire à ses officiers leur demandant un rapport sur l'esprit des populations dans les localités dangereuses et la liste des individus suspects (novembre 1872). Ce fut ensuite par son ordre que le général de Galiffet procéda, à Dijon, au renversement de la statue de *la Résistance* du sculpteur Cabet, à cause du bonnet phrygien qu'elle portait. A cette époque parut dans tous les journaux monarchiques la déposition du général devant la commission d'enquête sur les événements du 4 septembre; c'était un réquisitoire complet contre les membres du gouvernement de la Défense nationale. « J'ai tant souffert, disait-il, du mal que m'ont fait ces hommes que je leur ai voué une haine éternelle. » D'un autre côté, à la fin de septembre 1875, lors du retour des réservistes dans leurs foyers, le général Ducrot les invita, par un ordre du jour, à dire dans leurs familles que, « depuis notre très cher maréchal président de la République jusqu'au plus petit caporal, nous ne sommes ni bonapartistes, ni légitimistes, ni cléricaux... » Néanmoins, l'année suivante, dans une revue passée à La Motte-Beuvron des trois divisions placées sous ses ordres, la bénédiction du pape, envoyée par le télégraphe, fut solennellement donnée aux troupes à l'issue d'une messe militaire (3 septembre 1876). Cette manifestation excita dans la presse libérale de vives protestations.

Après l'acte du 16 mai 1877, l'irritation du général Ducrot contre les institutions existantes donna lieu à un incident notable. *Le Figaro* publia contre la prétendue mollesse du général Berthault, ministre de la guerre, des articles violents signés de M. Saint-Genest et qu'un autre organe officieux, *le Moniteur universel*, ne craignit pas d'attribuer à l'inspiration de M. Ducrot. La polémique qui s'ensuivit se termina par l'insertion d'une note au *Journal officiel* (24 août), portant que, sur la prière du général Berthault lui-même, M. Ducrot avait abandonné les poursuites qu'il voulait exercer contre le *Moniteur* et que le ministre n'avait accordé aucun crédit à cette imputation. Après une si grande part prise à l'agitation anti-républicaine, on considéra comme une demi-satisfaction donnée à l'opinion publique le décret qui retirait à M. Ducrot le commandement du 8e corps, en le nommant membre de la commission mixte des travaux publics (10 janvier 1878). Décoré de la Légion d'honneur le 6 mars 1846, il a été promu officier le 5 septembre 1854, commandeur le 15 août 1860 et grand officier le 20 août 1870.

Cet officier supérieur a publié : *la Journée de Sedan* (1871, in-8); *de l'État-major et des différentes armes* (même année, in-8); *la Vérité sur l'Algérie* (même année, in-8), dédiée au duc d'Aumale; *Quelques observations sur le système de défense de la France* (même année, in-8); *Guerre des frontières*, Wissembourg. Réponse à l'état-major allemand (1873, in-8 carte); *la Défense de Paris* (1875-78, 4 vol. in-8).

DUCROZ (Albert), député français né à Sallanches (Haute-Savoie), le 21 mai 1820, fut suppléant du juge de paix et avoué à Bonneville, se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bonneville et fut élu par 8417 voix, sur 12 711 votants. Il prit place au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9360 voix contre 5460 obtenues par le candidat du gouvernement, et reprit sa place au centre gauche. Maire de Bonneville, M. Ducroz représente le canton du même nom au Conseil général de la Haute-Savoie.

DU DOUET (Louis-Jules-Henri LE VAILLANT), député français, est né à Bernières (Seine-Inférieure), le 27 février 1831. Propriétaire et agriculteur, maire de sa ville natale et conseiller d'arrondissement, il s'est fait connaître dans son département, par l'élevage des chevaux. Il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876; il se porta candidat dans la 3e circonscription de l'arrondissement du Havre, et fut élu par 5295 voix, contre 5057 obtenues par M. Séry, candidat républicain. Légitimiste et clérical, il siégea à l'extrême droite, vota avec la minorité monarchiste de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de M. de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6314 voix contre 5668 obtenues par M. Siegfried, candidat républicain : son élection, vivement contestée, fut validée au mois de mai 1878.

DUFAU (Pierre-Armand), économiste français, né à Bordeaux le 15 février 1795, fut nommé, en 1815, instituteur à l'établissement royal des Jeunes aveugles, dont il devint directeur en 1840. Mis à la retraite en 1855, il conserva le titre de directeur honoraire. Il avait concouru en 1851, à la création de la Société de patronage pour les aveugles de France, devenue le modèle de celle formée pour les sourds-muets. — Il est mort à Paris le 25 octobre 1877.

Il a publié : *Plan de l'organisation de l'Institution des Jeunes aveugles* (1833, in-8), ouvrage destiné à montrer tout le parti que les aveugles peuvent tirer de l'instruction technique, et récompensé par l'Académie française d'un prix Montyon de 6000 francs; *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'institution* (1844, in-8); *Mémoire sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*, communiqué à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1845; *Notice historique, statistique et descriptive sur l'institution des Jeunes aveugles* (1850, in-8); *Souvenirs d'une aveugle née* (1 vol. in-12), étude de psychologie, touchante et ingénieuse, etc.; puis divers ouvrages ou mémoires d'économie politique : *De l'abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8); *Lettres sur la charité* (1847, in-8); *De la Réforme du Mont-de-piété*, 1855); *Statistique du Haut-Rhin* (1..., in-8); *Traité de statistique* (1840, in-8), couronné par l'Académie des sciences en 1841; *la Méthode d'observation dans son application aux sciences morales et politiques* (1865, in-8).

M. Dufau avait, en outre, donné dans sa jeunesse : *Dictionnaire de géographie ancienne*

[illegible] (18[illegible], 2 vol. in-8), avec M. Guadet; *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* ([illegible] in-12). *Histoire de France, de* [illegible] (Paris, 1819-1821, 7 vol. [illegible]), formant la continuation de Vély, Villaret [illegible]; *Collection des chartes et constitutions*, avec MM. [illegible] et Guadet (Paris, 1823, 6 vol. [illegible]). Il a aussi collaboré à divers recueils, aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, [illegible] et au *Constitutionnel*, dont il [illegible] la direction, etc.

[illegible] (Jules-Armand-Stanislas), avocat [illegible] homme d'État français, membre de l'Institut, [illegible] décembre 1798 à Saujon, dans la Charente-Inférieure, [illegible] son droit à Paris, où il eut, [illegible] camarades d'études, MM. Chaix-d'Est-Ange [illegible], et alla s'inscrire au barreau de [illegible], il devint presque aussitôt l'un des [illegible]. Il entra dans la vie politique en [illegible] par l'arrondissement de Saintes, [illegible] réélu jusqu'en 1848, il prit [illegible] les rangs du parti libéral constitutionnel, il ne se signala pas moins par sa [illegible] que par son indépendance. Il [illegible] se faire écouter dans les bureaux et [illegible], lorsque, en 1836, sous le ministère [illegible] 22 février, il fut nommé conseiller [illegible]. Il donna sa démission à la chute du cabinet, [illegible] de la même année, et fit au [illegible], une active opposition. [illegible] à le renverser par ses attaques lors [illegible] 1839, qui amena, malgré la dissolution [illegible] (2 février), le triomphe de [illegible]. Au milieu des combinaisons ministérielles [illegible] essayées par Louis-Philippe, [illegible], la dernière prise d'armes du [illegible] dirigée par Barbès et, dans l'im[illegible] publics, se forma, sous la [illegible], un cabinet centre droit dont [illegible], Duchâtel, Teste faisaient [illegible], M. Dufaure accepta le mi[illegible] des travaux publics, qui formait, pour la [illegible] un ministère séparé. Il eut à soutenir [illegible] des Chambres sur les routes de [illegible], et surtout sur la grande [illegible] des chemins de fer par [illegible]. Le 1er mars 1840, il [illegible], avec ses collègues, au ministère [illegible] néanmoins de combattre. [illegible] du 29 octobre, M. Dufaure re[illegible] dans un cabinet [illegible] sous M. Guizot, plusieurs de ses anciens [illegible] pourtant plusieurs de ses anciens [illegible] il adhérait, en général, à la politique [illegible], il s'en sépara sur plusieurs [illegible], la loi sur les fortifications de [illegible] contre le traité du droit de [illegible] chaque jour plus d'influence. [illegible] de travaux publics et de [illegible] des projets de loi les [illegible] rapporteur des projets de loi d'expropriation [illegible], tels que celui de la loi d'expro[illegible] d'utilité publique et surtout, [illegible] la loi sur les chemins de fer. A [illegible] une grande médaille fut [illegible]. En politique, il se for[illegible] un tiers parti qui comptait [illegible] des adhérents plus influents [illegible], et après avoir été nommé vice-[illegible] de la Chambre sous le patronage du [illegible], en 1845, par [illegible]. Tout le monde voyait [illegible] du lendemain. Il se tint [illegible] réformiste, et blâma les [illegible] constitutionnels. Lorsque, à [illegible] de celui du 12e arrondissement [illegible] et d'autres de ses [illegible] d'accusation contre le ministère, il ne craignit pas de dire: « C'est en laissant faire le banquet, que les ministres auraient mérité d'être mis en accusation. »

Après la révolution de Février, M. Dufaure se rallia franchement à la république, et fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le quatrième sur douze, par 68 197 voix. A la Constituante, il fut un des chefs du parti démocratique modéré, votant, avec la gauche, pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le vote à la commune; avec la droite, contre toutes les propositions émanant du socialisme et pour toutes les lois et mesures tendant au rétablissement de l'ordre. Membre de la Commission de constitution, il prit souvent la parole, et ce fut lui qui proposa de substituer l'assistance fraternelle à la reconnaissance du droit au travail. Candidat à la présidence de l'Assemblée, lorsque M. Senard la quitta, après les journées de Juin, pour devenir ministre de l'intérieur, il n'eut que quelques voix de moins que M. Marie, élu président. Le 13 octobre, le général Cavaignac, qui, pour mieux accuser ses tendances modératrices, substituait de jour en jour aux républicains de la veille ceux du lendemain, l'appela au ministère de l'intérieur. Le calme et la répression ayant été suffisamment assurés par l'administration de son prédécesseur, M. Senard, M. Dufaure eut surtout à surveiller et à préparer l'élection présidentielle. Il prit, en quelque sorte, sous sa protection, vis-à-vis du pays et auprès des classes bourgeoises, la personne du général et sa candidature, et fit inutilement tous ses efforts pour faire choisir « un homme, disait-il, et non pas un nom », par le pays. Le 20 décembre, il quitta le ministère et reprit sa place dans l'Assemblée constituante, où il soutint par tous ses votes la politique intérieure et extérieure du nouveau président.

M. Dufaure fut renvoyé à la Législative par son département et par celui de la Seine et opta pour le premier. Le 2 juin 1849, Louis-Napoléon lui offrit le ministère de l'intérieur, qu'il accepta avec MM. de Tocqueville et Lanjuinais pour collègues, en donnant pour motif l'intérêt de la Constitution. Il fut amené à présider au mouvement de réaction dont les événements du 13 juin furent le signal. Il proposa ou soutint une suite de lois et de mesures de rigueur sur les gardes nationales, les réunions politiques, l'enseignement. Un accord parfait régnait entre lui et la majorité parlementaire lorsque le président, par le message du 31 octobre, le renvoya avec tous ses collègues et leur donna pour successeurs MM. Ferdinand Barrot, Ach. Fould, Rouher, de Parieu, etc. M. Dufaure, rejeté dans l'opposition constitutionnelle, devint un des adversaires de la politique personnelle de l'Élysée. Après la destitution du général Changarnier (10 janvier 1851), et sous le ministère Baroche (10 avril), il combattit tous les projets de révision anticipée de la Constitution, et la pensée d'une réélection présidentielle illégale. « On s'habituera, disait-il, à renouveler le président, comme on s'est habitué à renouveler les Chambres. »

Le coup d'État du 2 décembre fit rentrer M. Dufaure dans la vie privée. Inscrit au barreau de Paris en 1852, il y eut bientôt une des premières places, qu'il ne dut pas moins à la considération générale de la bourgeoisie pour son passé politique qu'à son expérience des affaires et à son talent. Il ne tenta sérieusement qu'une fois, sous l'Empire, de revenir à la vie politique: au mois d'août 1868, il fut porté, comme candidat du parti démocratique, dans une circonscription

du Var, où il eut pour seul adversaire M. Pons-Peyruc, candidat officiel. Il échoua complètement et refusa toute candidature aux élections générales de l'année suivante. On lui fit pourtant accepter presque malgré lui, dans la Gironde, une candidature de la dernière heure qui ne put avoir de suite.

Après la chute de l'Empire et la guerre de 1870-1871, M. Dufaure fut nommé, aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, représentant de la Charente-Inférieure, le premier sur dix, par 90 000 voix; de la Gironde, par 97 838 voix; de la Seine-Inférieure, par 75 442 voix, et du Var, par 24 175 voix. Il opta pour la Charente-Inférieure. Il avait pris une part active à la lutte électorale, en organisant à Paris un comité dont l'action fut considérable, et qui déclara hautement, par la voix de son président, ne vouloir inscrire sur sa liste ni les noms des membres du gouvernement du 4 septembre, ni ceux des ministres et généraux chargés de la défense de la capitale. La désunion que le comité Dufaure amena dans le parti modéré favorisa le succès de la liste radicale, qui passa presque toute à la majorité relative. M. Dufaure lui-même n'obtint que 23 718 voix, sur 328 970 votants.

Lors de la formation du premier ministère de conciliation (19 février), il fut choisi par M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, comme ministre de la justice. Après le vote de la proposition Rivet, qui assurait la durée du pouvoir de M. Thiers un décret spécial le nomma vice-président du conseil des ministres. Plusieurs des circulaires du nouveau garde des sceaux eurent un assez grand retentissement; il faut citer celle qui interdisait aux magistrats des parquets d'accepter une candidature à la députation, celle qui, en souvenir de l'action exercée sous l'Empire par les juges de paix, interdisait sévèrement à ces magistrats toute immixtion dans l'administration ou la politique, et celle qui, signalant aux parquets les complots bonapartistes, appelait la vigilante attention des procureurs généraux « sur de coupables intrigues » (février 1872). A la tribune de l'Assemblée, M. Dufaure s'était signalé tout d'abord par la verve indignée avec laquelle il avait flétri les « commissions mixtes ». Suivant dans le détail le crime des magistrats qui en faisaient partie, il montrait « ces hommes chargés d'exécuter la loi, jugeant sans connaître, condamnant sans entendre, inventant des peines sans nom pour des délits inconnus, et portant leur main criminelle sur des collègues et détruisant, dans ces prétendus coupables, l'inamovibilité qu'ils invoquent aujourd'hui ». Et comme l'Assemblée demandait au garde des sceaux ce qu'il allait faire de ces magistrats ainsi flétris, il se bornait à répondre qu'il attendait « que le jugement solennel porté dans cette enceinte ait produit l'effet qu'il devait produire » (25 mars 1871).

M. Dufaure demanda aussi et obtint de l'Assemblée l'autorisation de poursuivre les journaux coupables d'insultes envers la commission des grâces, la représentation nationale et le gouvernement. Après le rapport de la commission des marchés, il poursuivit rigoureusement les fournisseurs de l'armée (mai). Il présida à la recomposition des tribunaux de commerce d'après les prescriptions de la loi du 29 décembre 1871, et à la reconstitution des actes de l'état civil de Paris et des départements envahis (janvier-mars 1872).

Le message présidentiel du 13 novembre 1872 dans lequel M. Thiers déclarait la République « le gouvernement légal du pays », ayant provoqué l'irritation de la majorité, M. Dufaure, pour calmer les esprits, se chargea de présenter à la Chambre un amendement tendant à nommer une commission de trente membres, appelée à régler les attributions des pouvoirs publics et les conditions d'une responsabilité ministérielle; cette proposition fut votée le 29 novembre, après un grand discours de M. Thiers, par 370 voix sur 704 votants. Quelques jours plus tard, le 15 décembre, le pétitionnement pour la dissolution de l'Assemblée fournit à M. Dufaure l'occasion de prononcer un discours qui, par ses accablantes [illegible] à l'adresse du parti républicain, parut la négation du message, mais qui rallia un moment à M. Thiers la majorité conservatrice et permit d'espérer une transaction avec la commission des Trente. Il donna de nouveaux gages à la droite en parlant, le 15 janvier 1873, des obligations « éternelles » qui liaient la France à la papauté, à propos de la démission de M. de Bourgoing, notre ambassadeur à Rome, puis en écartant le moment où l'Assemblée devait se prononcer sur la forme définitive du gouvernement (1er mars), enfin en appuyant de sa parole la loi contre la municipalité lyonnaise (4 avril), dont le vote fut l'origine de la candidature de M. Barodet à Paris.

M. Dufaure conserva son portefeuille et la vice-présidence du conseil dans le dernier cabinet essayé par M. Thiers le 19 mai, mais il donna sa démission cinq jours après, non sans avoir vigoureusement répliqué à l'interpellation de M. le duc de Broglie qui provoqua la retraite de M. Thiers. Redevenu simple représentant, il vota tantôt avec le centre droit, tantôt avec le centre gauche, se prononça contre la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles (25 févr. 1875). Cette adhésion lui permit d'accepter le ministère de la justice dans le nouveau cabinet dont M. Buffet prenait la vice-présidence ([illegible] mars). Il adressa aussitôt aux magistrats une remarquable circulaire sur le respect dû aux institutions nouvelles et à leur fonctionnement régulier. Ce fut lui qui présenta à l'Assemblée [illegible] projets de loi relatifs aux pouvoirs publics [illegible] à l'élection des deux chambres. Parmi les [illegible] cours importants qu'il prononça durant cette [illegible] sion, il faut rappeler celui par lequel il répliqua à M. Rouher, se plaignant des poursuites [illegible] contre le comité de l'Appel au peuple, et, [illegible] discussion de la loi électorale, son [illegible] du scrutin de liste réclamé par les gauches. [illegible] tionnons aussi parmi les mesures dont il [illegible] l'initiative, l'heureuse création d'un concours [illegible] les places d'attachés à la chancellerie, au [illegible] de Cour d'appel et au parquet du tribunal de la Seine. Bien que président du Conseil général de la Charente-Inférieure, M. Dufaure échoua [illegible] 30 janvier 1876, aux élections sénatoriales, [illegible] il fut élu député, le 20 février suivant, dans [illegible] rondissement de Marennes, par 8265 voix [illegible]

L'entrée à la Chambre d'une majorité [illegible] caine entraînait la démission du [illegible] du conseil, M. Buffet (23 février) et M. [illegible] se chargea d'abord de ces fonctions par [illegible] fut appelé à constituer, avec M. Ricard, [illegible] mier ministère républicain (9 mars). Il [illegible] titre nouveau de président du conseil et [illegible] au nom du gouvernement, à la [illegible] pouvoirs de l'Assemblée aux Chambres [illegible] Son ardeur au travail et la [illegible] nions ne se manifestèrent peut-être jamais [illegible] plus d'autorité que dans la session qui [illegible] On le vit tour à tour combattre toutes les [illegible] sitions d'amnistie en faveur des individus [illegible] mis sous la Commune, provoquer la levée [illegible] tat de siège dans les quatre départements [illegible] la Seine, Seine-et-Oise, Rhône, Bouches-du-Rhône qui y étaient encore soumis, défendre [illegible] proposition de M. Waddington sur la collation [illegible]

[illegible] par l'État : inviter par circulaire les magistrats à consacrer leurs loisirs à des travaux sur les questions d'histoire du droit ou de jurisprudence; rappeler aux préfets les règlements relatifs aux desservants et aux vicaires fictifs; ordonner aux procureurs généraux d'interdire aux [illegible] de se livrer à aucune spéculation de bourse, etc. Après la mort de M. Casimir Périer, M. Dufaure entra au Sénat, comme membre inamovible, élu par 161 voix contre 109 obtenues par M. [illegible] (21 août). Sa situation devant la Chambre était d'ailleurs devenue chaque jour de plus en plus [illegible]. Il s'y heurtait à une majorité républicaine plus résolue, soit dans la discussion de la loi [illegible], soit dans diverses interpellations sur les poursuites intentées aux journaux républicains, et la [illegible] des excès de plume ou de langage des évêques ultramontains. Enfin la proposition de M. Gatineau tendant à l'amnistie ayant été votée par la Chambre, M. Dufaure, devant la commission du Sénat chargée de l'examiner, [illegible] les termes qu'il voulait y [illegible] puis dans la discussion publique (1er décembre), se rallia à un amendement de M. [illegible] qui fut repoussé par la droite du Sénat [illegible], il donna sa démission (2 décembre); il fut remplacé par M. Jules Simon. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre (23 juin) et [illegible], durant toute la période qui suivit, une [illegible] libérale. Après les élections [illegible] par M. de Mac-Mahon à [illegible] un cabinet, il sut briser les [illegible] de la coalition monarchique, imposer au président de la République l'adoption du programme [illegible] dans le message du 14 décembre, et reprit les fonctions de ministre de la justice et de président du conseil.

[illegible] la crise qu'il avait eu l'honneur de [illegible] par une complète victoire, rendit à M. [illegible], avec les sympathies de la majorité [illegible], plus fortement unie que l'ancienne, [illegible] autorité; sa parole, de plus en [illegible], se fit surtout entendre dans [illegible] qui attestèrent son dévouement à [illegible], comme lors de sa réplique à [illegible] de M. Dupanloup sur le volume [illegible] par le comité du centenaire de [illegible] 1878), ou lors de sa triomphante [illegible] attaques de M. de Fourtou, défendant [illegible] non content d'infliger à la coalition [illegible] monarchiques le titre de « parti [illegible] », il répondait à cette question : « Que [illegible] » que son cabinet « représen[illegible] français de tout ce siècle s'ac[illegible] à la constitution républicaine votée [illegible] du pays » (18 novembre [illegible]) jusqu'à la fin de la session qui [illegible] renouvellement triennal, sa seule [illegible] suffit pour écarter les interpellations [illegible] paraissait de jour en jour le minis[illegible] se résoudre à les porter à la tribune. [illegible], à la suite des élections sénatoriales, [illegible] de Mac-Mahon eut donné sa démission [illegible] de la République (30 janvier [illegible]) M. Dufaure crut qu'il fallait laisser à des [illegible] le soin d'exercer le pouvoir [illegible] nouvelles, et il refusa d'en[illegible] le premier cabinet de M. Jules Grévy, [illegible] de celui-ci pour lui en faire [illegible] présidence.

[illegible], M. Dufaure a conquis l'une des [illegible] places, soit au Palais, soit dans les [illegible] politiques, et il semble avoir fait ser[illegible] les qualités et les défauts de son [illegible] et vibrant à l'effet de son élo[illegible], concentrée, d'une logique imperturbable, d'une magistrale brièveté. Comme publiciste, il n'a fait imprimer que des rapports ou des mémoires d'affaires. Il n'en a pas moins été élu membre de l'Académie française, le 23 avril 1863, en remplacement du duc Pasquier. Sept fois ministre, sous cinq différents chefs de l'État, il n'est point décoré de la Légion d'honneur.

DUFAY (Jean-François-Charles), sénateur français, né à Blois, le 24 juin 1815, s'y établit comme médecin en 1845 et fut, en 1848 et 1849, rédacteur en chef du *Républicain de Loir-et-Cher*. Médecin des épidémies, il obtint une médaille d'argent pour son dévouement pendant le choléra de 1849, devint successivement médecin des tribunaux, des prisons et des Enfants assistés, et président de l'association médicale du Loir-et-Cher. Maire de Blois en 1870, il fut élu, le 2 juillet 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par 30 445 voix sur 53 471 votants. Il prit place dans les rangs de la gauche, vota avec elle et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua au second tour de scrutin, avec 170 voix contre 178 obtenues par le général Riffault; mais il fut élu, le 20 février suivant, député pour la 1re circonscription de Blois. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et le 14 octobre suivant, fut réélu par 12 015 voix contre 6814 obtenues par M. Busson-Billault, candidat officiel et bonapartiste. Porté de nouveau aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il fut élu, le second sur deux, par 276 voix sur 346 votants; son concurrent, le général Riffault se désista avant le vote. M. Dufay représente un canton de Blois au Conseil général.

On lui doit des publications scientifiques et politiques dans divers journaux français et anglais, et deux mémoires à l'Académie des sciences, l'un sur l'*Ethérisation*, l'autre sur l'*Épidémie de choléra de* 1849.

DUFF (Alexandre), missionnaire anglais, né en 1806, à Pitlocry, village du comté de Perth, en Écosse, avait à peine terminé à l'université de Saint-Andrew ses études théologiques, qu'il alla prêcher en Asie la foi chrétienne (1829) et s'embarqua sur le *Lady Holland* pour les Indes orientales. La navigation, qui fut des plus malheureuses, dura huit mois : le bâtiment fit naufrage au cap de Bonne-Espérance, fut assailli de violentes rafales, près de l'île Maurice, et à l'embouchure du Gange fut jeté à la côte par un ouragan. M. Duff passa quelques années au milieu des peuplades les plus farouches de l'Inde. En 1843, il adhéra aux principes des non-conformistes quil n'a cessé de professer. Rentré dans son pays en 1863, après plus de trente ans de travaux, il fut élu président du comité des missions étrangères de l'Église indépendante; il réussit à créer de nouvelles chaires de théologie dans les colléges et consentit à en accepter une, mais sans aucune rétribution. — M. Duff est mort à Edimbourg, le 10 février 1878.

Ses publications sont toutes consacrées à fortifier l'œuvre des missions en Orient; nous citerons : *les Missions de l'Église écossaise dans l'Inde* (the Church of Scotland's India mission, 1835, in-8); *Apologie des missions indiennes* (a Vindication of the India mission, 1837); *Nouvelle phase de la littérature anglaise dans l'Inde* (New era of the english literature in India, 1837); *l'Inde et les missions* (1839); *la Principale fin du christianisme* (1839); *Épreuves et devoirs d'un missionnaire aux Indes*; etc.

DUFFERIN (Frédéric TEMPLE-HAMILTON-BLACKWOOD, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1826, à Florence, appartient à une famille irlandaise. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il succéda à son père en 1841, reçut en 1849 la charge de chambellan de la reine, la résigna lors du passage des tories au pouvoir (1852) et la reprit de 1854 à 1858. Quatre ans plus tôt, il avait été pourvu d'une pairie héréditaire sous le titre anglais de baron Clandeboye (1850). Attaché à une mission spéciale du comte Russell à Vienne en 1855, il fut envoyé comme commissaire anglais en Syrie lors des massacres de 1860. En 1862, il fut créé chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Sous-secrétaire d'État pour l'Inde (1864), puis pour la guerre (1866), il fut nommé chancelier du duché de Lancastre, en 1868, puis gouverneur général du Canada en (avril 1872) et garda ce poste jusqu'en octobre 1878. Membre du conseil privé depuis 1868, il a reçu le titre de comte en 1871. Il a épousé, en 1862, miss Hamilton, dont une permission spéciale l'autorisa à prendre le nom.

On doit à lord Dufferin plusieurs écrits : *Letters from high latitudes*, récit d'un voyage fait par lui, dans les régions arctiques ; *the Honorable Impulsia Gushington*, satire sur le grand monde de notre siècle ; *Irish emigration and the tenure of Land in Ireland ; M. Mill's plan for the pacification of Ireland examined*, etc.

DUFFY (Charles GAVAN), journaliste et administrateur irlandais, né en 1816, fils d'un fermier du comté de Monaghan et élevé à Belfast, étudia le droit, tout en rédigeant en province une feuille influente. De retour à Dublin en 1841, il se lia avec les agitateurs les plus ardents du rappel de l'Union, et fonda en 1842, avec leur appui, le journal démocratique *la Nation*. En 1844, il fut compris dans le procès intenté par les ministres à O'Connell et à ses adhérents. Il agit de concert avec le grand agitateur jusqu'en 1847, où il se rapprocha de la Jeune-Irlande, qui reniait la politique temporisatrice, pour en appeler à la force. Traduit encore une fois devant les tribunaux (mai 1848) avec Smith O'Brien et Meagher, il fut acquitté par le jury. Son journal fut suspendu durant le soulèvement d'O'Brien. M. Duffy créa la ligue des fermiers. A la Chambre des Communes, où il siégea depuis 1852 pour New-Ross, il vota ordinairement avec les radicaux : l'abandon de plusieurs membres de la ligue le força de renoncer à son siège en 1856. Il émigra en Australie et entra au barreau de Melbourne, y devint ministre des travaux publics, l'année suivante, puis ministre des terres (*minister of land*), en 1858 et en 1862. Après un séjour de deux années en Europe, il retourna à Victoria et devint premier ministre en 1871. Il essuya un échec parlementaire en juin 1872, et demanda la dissolution, au vicomte Canterbury, gouverneur de la colonie, qui la lui refusa ; il n'accepta pas la croix de Saint-Michel qu'on lui offrait. M. Duffy a pris une part très active à toutes les mesures pour l'encouragement des arts, de la littérature et de l'industrie dans cette colonie. Il a été créé chevalier en 1873. On a de lui quelques volumes pour la *Bibliothèque irlandaise*, entre autres un *Choix de ballades* (Ballad poetry of Ireland).

DUFOUR (Louis-Charles-François), magistrat, né à Moulins, le 15 avril 1812, fut attaché en 1837, comme substitut, aux tribunaux de Cusset et de Moulins, puis à la cour de Montpellier, et comme avocat général à celle de Bordeaux d'où il passa en qualité de procureur général à la cour d'Amiens (1856). En 1862, il fut nommé conseiller à la Cour impériale de Paris. M. Fr. Dufour a été décoré de la Légion d'honneur en 1852 et promu officier le 16 janvier 1864.

Il a publié un *Traité de la police extérieure des cultes* (Paris, 1847, 2 vol. in-8), et collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence*.

DUFOUR (Auguste-François-Bertrand-Marie-Désiré, baron), député français, né à Lauzac (Lot), le 3 avril 1824, est fils du général du premier Empire de ce nom. Il n'entra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876 et fut élu député dans l'arrondissement de Gourdon par 13 503 voix, sur 21 650 votants. Il fit partie du groupe dit de l'appel au peuple et vota avec la minorité monarchique de la Chambre. Il se signala par une proposition tendant à poursuivre les auteurs du 4 septembre, et, après l'acte du 16 mai 1877, appuya de son vote le cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration, il fut réélu le 14 octobre, par 11 790 voix, sur 21 276 votants, et reprit sa place sur les bancs de la droite. Il représente le canton de Payrac au Conseil général du Lot.

DUFOUR (Charles), archéologue français, né à Amiens, le 1er février 1816, étudia le droit à Paris. Devenu avoué à la Cour impériale de sa ville natale, il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de l'histoire. Il devint administrateur du musée d'antiquités d'Amiens, et président de la Commission du nouveau musée Napoléon. Membre actif de la Société des antiquaires de Picardie, il a contribué à l'érection des statues de Ducange et de Pierre l'Hermite. Ancien membre du Conseil général de la Somme, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages de bibliographie, précieux pour l'histoire de sa province, entre autres : *Essai bibliographique sur la Picardie, ou Plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province* (Amiens, 1850-1855, 2 vol. in-8) ; et divers travaux dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie.

DUFOUR (l'abbé Charles-Valentin), archéologue français, né à Paris, en 1826, commença ses études théologiques aux petits séminaires [illegible] et de Paris et les termina au séminaire de Saint-Sulpice où il fut ordonné prêtre en 1853. Il suivit alors les cours de l'École des Chartes, fut [illegible] à la bibliothèque de la Ville de Paris, et devint, en 1867, bibliothécaire du chapitre de Notre-Dame. Pendant le siège, il fut aumônier d'un bataillon d'éclaireurs, puis fut nommé, en 1871, premier aumônier à la prison de Mazas.

Outre une brochure intitulée : *Une Question historique, l'hippophagie* (1868, in-18), M. l'abbé Dufour, qui s'est particulièrement occupé d'archéologie parisienne, a publié : *le Charnier de l'église Saint-Paul* (1866, in-8), *Recherches sur la danse macabre peinte en 1425 au cimetière des Innocents* (1873, in-4) ; *la Danse macabre des SS. Innocents d'après l'édition de 1484* (1874, in-8) ; *Une Famille de peintres parisiens au XVIe siècle* [illegible] in-16). Il a édité *le Calendrier des confréries de Paris* de J. B. Le Masson (1875, in-16), collaboré à la *Revue universelle des arts*, à l'*Intermédiaire*, au *Bibliophile français*, etc.

DUFOUR (Guillaume-Henri), général [illegible] né à Constance en 1787, d'une famille [illegible] de Genève, fit ses études dans cette [illegible] ville, et s'appliqua surtout aux ma[illegible] Lorsque Genève fut incorporée au territoire [illegible]

[illegible], en 181[illegible], à l'École polytechnique [illegible], en 1809, officier du génie militaire. Il fit les dernières campagnes de l'Empire, obtint le grade de capitaine et fut chargé de travaux [illegible] à Grenoble. Après la chute de Napoléon, il passa au service de la confédération helvétique et parvint rapidement au grade de colonel. En 18[illegible], il fut adjoint comme chef d'état-major [illegible] Gugier de Prangue. Bientôt après, [illegible] l'appela aux fonctions de quartier-maître général, et lui confia la direction des travaux [illegible] de la Suisse. Il rendit surtout [illegible] services comme instructeur en chef du corps du génie à l'École militaire de Thun. En 18[illegible], il publia des *Mémoires sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge*, et [illegible] *Manuel de tactique pour les officiers* [illegible] et divers ouvrages spéciaux.

En 18[illegible], à l'âge de soixante ans, il reçut, avec le [illegible] général, le commandement d'une armée [illegible] dirigée contre le Sonderbund. Ses [illegible] manœuvres déterminèrent le triomphe de la Suisse libérale avant que les gouvernements étrangers, prévenus par la rapidité de [illegible], eussent le temps d'intervenir. Cette campagne, qui sauva l'unité et peut-être l'indépendance de la confédération Helvétique, valut [illegible] de nombreux témoignages de [illegible] nationale: la Diète lui vota un [illegible] et un don de 40 000 fr.

Le [illegible] du Sonderbund avait toujours [illegible] conservateurs, et les événements [illegible] lui aliénèrent une partie de sa popularité. Pendant quelques années, les démocrates [illegible] l'écartèrent des fonctions publiques; [illegible] d'amitié qui l'unissaient à l'empereur des Français le firent choisir plusieurs [illegible], secret ou officiel, entre [illegible] et la cour des Tuileries. En 1856, [illegible] un sentiment de conciliation. [illegible] dans le conseil de Genève à [illegible]. Un peu après, à l'occasion [illegible] de Neufchâtel, qui sembla lui [illegible] rôle militaire, il fut chargé [illegible] de confiance auprès du gouvernement [illegible], et concourut au dénoûment pacifique de cette grave question. Chef [illegible] fédéral il fut choisi, en 1864, [illegible] d'une conférence internationale [illegible] des blessés en temps de [illegible] à la convention du 22 août, [illegible] États européens. En septembre [illegible] encore à la fête nationale [illegible] de la réunion de Genève à [illegible] avait été fait grand officier [illegible]. — Il est mort à Genève, [illegible] 1875.

[illegible] ([illegible]-Alphonse), homme politique [illegible], né à Arc (Haute-Saône), [illegible] sous Louis-Philippe maître [illegible] dans la Haute-Saône, et professa [illegible] libérales. En 1842, candidat [illegible], il fut élu député de Gray [illegible] partie de l'opposition constitutionnelle. [illegible] la révolution de Février, il [illegible] le second sur neuf, [illegible] membre du Comité du travail, [illegible] constamment avec la droite. [illegible] du 10 décembre, il soutint la [illegible] le deuxième à l'Assemblée [illegible], il fit partie de la majorité [illegible], sans servir jusqu'au bout [illegible]. Le coup d'État du 2 décembre [illegible] l'industrie. [illegible] aux élections législatives [illegible] la Haute-Saône, il échoua avec 2129 voix. Élu représentant le 8 février 1871, par 24 200 voix, il fit partie du groupe Target qui décida par son vote de la chute de M. Thiers le 24 mai 1873. Il vota avec la droite dans les questions religieuses et dans la plupart des questions politiques, mais adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. L'inscription de son nom sur la liste de l'Union conservatrice aux élections sénatoriales en janvier 1876, fit suspecter ses opinions républicaines, mais il protesta dans une lettre publiée par les journaux, et sa candidature acceptée par les républicains, réunit 336 voix sur 645 votants. Au nouveau Sénat, M. Dufournel prit place dans le groupe dit des constitutionnels, qui votait ordinairement avec les droites, sans hostilité marquée contre le régime républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie.

DUFRAISSE (Marc), ancien représentant du peuple français, né à Périgueux en 1811, se mêla activement à toutes les manifestations du parti républicain, sous le règne de Louis-Philippe. En février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement dans plusieurs départements, puis préfet de celui de l'Indre. Élu, le huitième sur dix, à l'Assemblée législative de 1849, il fit partie de la Montagne et prit part aux résistances contre le coup d'État. Exilé en 1851, il passa plusieurs années en Belgique et se fixa ensuite à Zurich, où il devint professeur à l'École polytechnique. Rentré en France à la chute de l'Empire, il fut envoyé, comme commissaire du gouvernement, dans le Midi, puis nommé préfet des Alpes-Maritimes, le 14 octobre 1870. Lors des élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il eut à réprimer avec énergie de sérieuses tentatives d'émeute fomentées par le parti séparatiste. Il posa sans succès sa candidature dans ce département, mais il fut élu représentant dans celui de la Seine, le vingt-troisième sur quarante-trois, par 101,688 voix, sur 328,970 votants; il obtint en outre, dans le département de la Dordogne, sans être élu, 28,890 voix. Il donna sa démission de préfet et prit place à l'Assemblée, sur les bancs de la gauche. Il vota contre les préliminaires de paix et, dans toutes les autres questions, avec la minorité républicaine de l'Assemblée; il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. — Il est mort à Paris, le 22 janvier 1876.

M. Marc Dufraisse a publié : *Ce que coûte l'Empire; ses finances, ses traitements* (Bruxelles, 1853, in-18), sous le pseudonyme de *Cremutius Cordus; le Deux-Décembre devant le Code pénal* (Madrid et Bruxelles, 1853, in-18), *le Droit de guerre et de paix*, de 1789 à 1815 (1867, in-8; 2ᵉ édit. 1868), livre très remarqué. Il a traduit de l'allemand : *Motifs du projet du code de commerce*, de Munzinger. Il a collaboré au *Siècle* et à *la Libre recherche*, où il a inséré une intéressante étude sur Camille Desmoulins.

DUFRESNE (Jules-Auguste), ingénieur et sénateur français, né à Cherbourg (Manche), le 28 mars 1809, fut admis à dix-neuf ans à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des ponts et chaussées en novembre 1830. Ingénieur ordinaire de première classe en 1843, il fut nommé ingénieur en chef le 18 novembre 1860 et attaché aux études et travaux de divers embranchements des chemins de fer de l'Ouest. Il devint ensuite contrôleur de l'exploitation du chemin de fer d'Orléans. Nommé inspecteur général des ponts et chaussées en 1867, il fut admis à la retraite en 1869 et alla se fixer dans le département de la

Manche. Membre du conseil municipal de Cherbourg depuis 1840, il y fut chargé de l'organisation des écoles et de la transformation du collège de cette ville en école préparatoire de marine. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté sur la liste républicaine et échoua avec 300 voix; mais il fut élu, trois ans après, le 5 janvier 1879, le second sur trois, par 408 voix sur 746 électeurs. Il prit place au centre gauche. M. Dufresne représente le canton de Sainte-Mère-Église au Conseil général du département. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864.

On cite de lui : *Considérations sur l'application en France des bateaux à vapeur à la navigation transatlantique* (1841, in-8).

DUGAST-MATIFEUX (Charles), littérateur et publiciste français, né le 23 octobre 1812 à Matifeux, près de Montaigu (Vendée), domaine de sa famille, fit ses études de droit à Paris, après avoir suivi pendant quelque temps les cours de la Faculté de médecine. Arrêté à la suite de l'insurrection de juin 1832, il fut acquitté au bout de trois mois de détention préventive. Secrétaire de Buchez, il collabora à la publication de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* et ne revint se fixer dans son pays natal qu'en 1841. Ses opinions démocratiques le firent arrêter de nouveau en 1863, mais il fut relâché après une perquisition infructueuse.

Outre un *Essai sur la vie de Grégoire*, pour la réimpression de l'*Histoire des arbres de la liberté* du célèbre conventionnel (1833, in-18), les nombreux travaux de M. Dugast-Matifeux sont tous relatifs à la Vendée; nous ne pouvons citer que les principaux : *Notice sur Goupilleau (de Fontenay), constituant et conventionnel* (Nantes, 1844, in-8); *Notice sur Bachelier, ancien président du comité révolutionnaire de Nantes* (Fontenay, 1849, in-12); *Documents relatifs aux états-généraux de 1789 en Poitou* (Fontenay, 1850, in-8); *le Commerce honorable et son auteur* (Nantes, 1857, in-8); *État du Poitou sous Louis XIV* (Fontenay, 1865, gr. in-8); *Correspondance littéraire inédite de Louis Racine avec René Chevaye de Nantes* (Paris et Nantes, 1858, gr. in-8); *Nantes ancien et le pays nantais* (Nantes, 1878, 2 vol. gr. in-8), etc. M. Dugast-Matifeux a collaboré activement à la *Revue des provinces de l'Ouest*, à la *Biographie bretonne* de P. Levot et surtout au *Phare de la Loire*. Il a rassemblé une riche bibliothèque, spécialement consacrée à la région qu'il habite, et une série de documents sur l'Ouest pendant la Révolution.

DUGAT (Gustave), orientaliste français, né à Orange (Vaucluse), en 1824, suivit les cours de MM. Reinaud et Caussin de Perceval à l'École des langues orientales vivantes. En 1845, il partit pour l'Algérie, en qualité de secrétaire d'une mission chargée d'y fonder un pénitencier agricole. De retour à Paris en 1846, il joignit à l'étude des manuscrits arabes celle du turc et du persan. Il est membre de la Société asiatique de Paris, de la Société orientale de France. Il a été chargé d'un cours d'histoire et de géographie de l'Orient musulman, à l'École des langues orientales vivantes. — *L'Annuaire de l'Instruction publique* le porte, par erreur, comme mort en 1878.

Outre un grand nombre d'articles et de traductions en vers et en prose dans la *Revue algérienne* (1847), le *Journal asiatique* (1848-1856), la *Revue de l'Orient et des colonies* (1855), la *Revue de l'instruction publique* (1853-1857), etc., on cite de M. Dugat : *Précis historique et statistique des colonies agricoles établies en France et en Algérie* (Paris, 1860); *Grammaire arabe française*, rédigée en arabe, à l'usage des indigènes de l'Algérie, en collaboration avec le cheik Farès Echchidiak (1854, in-8). Il a traduit de l'arabe : *Lettres des Maronites du Mont-Liban*, adressées aux Députés (1847); *Choix d'épisodes du roman d'Antar* (*Journal asiatique*, 1848-1850); *Poème en l'honneur du bey de Tunis*, du cheik Farès (Paris, 1851, in-8); *Administrations anatomiques de Galien*, dont le texte grec n'existe plus, pour la collection des *Œuvres choisies de Galien*, publiée par M. Daremberg; *Histoire politique et littéraire des Arabes d'Espagne*, texte arabe d'Al. Makkari (1854-59, 5 vol. in-4), avec MM. Dozy, Krehl et Wright; *le Livre d'Abd-el-Kader* (1858, in-8); *Histoire des orientalistes de l'Europe du XIIe au XIXe siècle* (1868-1870, 2 vol. in-18), etc.

DUGUÉ (Ferdinand), littérateur français, né à Paris, le 18 février 1815, d'une famille aisée, put se livrer en toute liberté à ses goûts de poète et d'écrivain. Il publia d'abord des romans : *la Semaine de Pâques* (1835); *Geoffroy Rudel* (1836, 2 vol. in-8); puis des poésies : *Horizons de la poésie* (1836); *le Vol des heures* (1839); *les Gouttes de rosée*, 100 sonnets (1840); *l'Oasis* (1850); *Payol*, et autres odes, etc.

Au théâtre, auquel il s'est enfin plus spécialement consacré, il a donné : *Castille et Léon* (1838); *Gaiffer* (1839); *les Pharaons* (1848), drames en vers joués à l'Odéon; *le Béarnais*, comédie en 3 actes, en vers; *Mathurin Regnier*, drame en vers (1843 et 1851); *la Misère* (1850); *Salvator Rosa* (1851), à la Porte-Saint-Martin; *Monsieur Pinchard*, drame en [illegible] actes, interdit en France et joué à [illegible] (1851); *l'Ambigu en habit neuf*, [illegible] de réouverture; *Roquelaure*, drame; *la* [illegible] *des naufragés*, avec M. Dennery; *le* [illegible] (Ambigu, 1853-1856); *William Shakspeare*, à la Porte-Saint-Martin; *France de Simiers*, drame en vers, à l'Odéon (1857), *les Fugitifs*, à l'Ambigu (1858), avec M. Anicet-Bourgeois; *les Pirates de la Savane*, à la Gaîté (1858), avec le même; *Cartouche*, au même théâtre (1858), avec M. Dennery; *la Fille du Tintoret*, à l'Ambigu [illegible] avec M. Jaime fils; *le Marchand de coco*, en [illegible] actes, avec M. Dennery (Ambigu, [illegible]); *le* [illegible] *val fantôme*, avec M. A. Bourgeois [illegible]; *les Trente-Deux duels de Jean Gigon* (Gaîté, 1861); *la Fille du chiffonnier*, avec M. A. Bourgeois (Gaîté, 1861); *la Bouquetière des Innocents*, avec le même (Ambigu, 1862); *l'Enfant de la* [illegible] (Gaîté, 1862); *Marie de Mancini*, avec M. Dennery (1864); *les Treize* (Gaîté, 1868), avec M. [illegible] cellier; *les Couteaux d'or*, drame en [illegible] (1869); *Ismène*, comédie en trois actes [illegible]; *le Ballon Morel*, drame en huit tableaux [illegible]. Il a publié en outre deux recueils de [illegible] politiques : *les Éclats d'obus* (1871); *Satires et poëmes* (1876, in-18). M. Ferd. Dugué a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible]

DUGUÉ (Charles-Oscar), avocat et publiciste américain, né à la Nouvelle-Orléans, le 1er [illegible] 1821, fit ses études au collège Saint-Louis, à Paris, revint aux États-Unis, vers 1846, prit [illegible] place distinguée au barreau de sa ville natale, tout en se faisant connaître comme écrivain par un certain nombre d'ouvrages en langue française. En 1852, il devint rédacteur en chef du journal quotidien *l'Orléanais*.

On a de lui, à part ses articles de journaux, des *Essais poétiques* (1847); deux ouvrages dramatiques tirés des légendes de la Louisiane : *Mila, ou la mort de La Salle*, et *le Cygne*, [illegible]

[illegible] (1858), et *Homo*, poème philosophique, [illegible].

DUGUÉ DE LA FAUCONNERIE (Henri-Joseph), [illegible] français, député, est né à Paris le [illegible], d'une famille de magistrats. Il fit ses études au collège Charlemagne, puis son [illegible]. Successivement chef de cabinet du préfet de l'Orne, conseiller de préfecture de la [illegible] et du Pas-de-Calais, sous-préfet de Saint-Jean d'Angely et de Mamers, il [illegible] l'administration en 1866 et fut élu membre du conseil général de l'Orne, pour le canton de [illegible]. Il était aussi président du comice agricole de l'arrondissement de Mortagne. Parent de [illegible], M. Dugué fut présenté, comme candidat du gouvernement, aux élections législatives de 1869, dans la 2e circonscription de l'Orne, [illegible] par 16 333 voix sur 22 584 votants. Il [illegible] l'extrême droite, se prononça pour le [illegible] candidatures officielles en février [illegible] la guerre contre la Prusse. Après le [illegible], il se retira dans son département. [illegible] à M. Clément-Duvernois dans [illegible] journal l'*Ordre* il publia, en 1874, [illegible] les *Calomnies contre l'Empire* [illegible] à profusion, dans les campagnes [illegible] bonapartiste, et dans laquelle il portait [illegible] républicains, en pariant vingt-cinq [illegible] vingt-cinq mille sous, de ré[illegible]. Une réponse à ce défi, pu[illegible], de la Vendée, sous ce [illegible], fut écartée par une fin de non-recevoir. [illegible] bonapartiste, aux élections du [illegible], dans la 1re circonscription de [illegible], il fut élu, le 5 mars, au scrutin de [illegible] voix sur 13 163 votants. Il alla [illegible] partie du groupe de l'Appel au [illegible] l'acte du 16 mai 1877, fut un des [illegible] qui accordèrent leur vote de confiance [illegible] Broglie. Aux élections du 14 octobre [illegible], il fut réélu, comme candidat officiel [illegible] de Mac-Mahon et bonapartiste, [illegible] contre 6182 obtenues par M. Albert [illegible] préfet, candidat républicain. A la [illegible], il parut se rallier à la Républi[illegible], dans les dernières élections, [illegible]. Cette attitude fut l'objet [illegible] dans la presse bonapartiste. [illegible] de la Fauconnerie, officier de l'ordre [illegible] Maurice et Lazare, a été décoré de la [illegible] en 1868.

[illegible] plusieurs écrits historiques et politiques [illegible] le *Tribunal de la Rote* (1859), [illegible] la *Bretagne et l'Empire* (1861), [illegible]

DUHAMEL (Jean-Marie-Constant), mathématicien [illegible], membre de l'Institut, né à Saint-[illegible] deux fois, avec succès, les [illegible] d'admission à l'École polytechnique, [illegible] et 1816, pour se livrer à l'enseignement [illegible], et prit, en 1826, le titre d'a[illegible] successivement répétiteur, professeur, [illegible], et, de 1844 à 1851, directeur des [illegible] à la même École. Il s'occupa constamment [illegible] les plus élevées des mathématiques [illegible] et fut, en 1851, nommé professeur [illegible] à la Faculté des sciences. Ses travaux le [illegible], en 1840, comme successeur de [illegible] à l'Académie des sciences, dans la section [illegible] géométrie générale. Décoré de la Légion [illegible] en avril 1841, il a été promu officier [illegible] 1861, et commandeur en 1867. — Il [illegible] le 28 avril 1872. [illegible] *Problèmes et développements sur* [illegible] *des mathématiques* (1823), en société avec M. Reynaud, et depuis : *Cours d'analyse de l'École polytechnique* (1840-41, 2 vol in-8, réédité en 1847); *Cours de mécanique de l'École polytechnique* (1845-46, 2 vol. in-8, 2e édit. 1863); *Des Méthodes dans les sciences de raisonnement* (1866-1872, 5 vol. in-8), et un grand nombre de *Notes*, articles et *Mémoires*, extraits du *Recueil de l'Académie des sciences* et du *Journal de l'École polytechnique*.

DULAURIER (Jean-Paul-Louis-François-Édouard), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Toulouse le 29 janvier 1807, cultiva de bonne heure les études philologiques. Tournant sa curiosité vers l'Égypte ancienne, il se fit d'abord connaître, en 1835, par un examen du célèbre passage des *Stromates* de Clément d'Alexandrie sur l'écriture des Égyptiens, que les adversaires de Champollion lui opposaient; puis il étudia le copte et les hiéroglyphes. Il fit paraître, deux ans après, le texte et la traduction des fragments des *Révélations apocryphes de saint Barthélemy* et de *l'Histoire des communautés religieuses fondées par saint Pacôme*, et donna, en 1836, dans les *Mémoires* de la société archéologique du midi de la France, une *Notice sur les principales stèles funéraires égyptiennes du musée de Toulouse*.

De l'étude du copte, M. Dulaurier passa à celle de l'arabe et reçut, en 1838 et en 1840, la mission d'aller recueillir en Angleterre des textes coptes et hiéroglyphiques. Le grand nombre de manuscrits malais et javanais qu'il y rencontra, lui suggéra l'idée d'étudier les idiomes peu connus en Europe dans lesquels ces manuscrits sont écrits. Il prit une connaissance rapide de toutes les langues océaniennes. De retour à Paris, il fut autorisé à faire un cours de malais et de javanais à l'École des langues orientales vivantes (avril 1841) et nommé premier titulaire de cette chaire, en juillet 1844. Le 19 février 1862, il fut nommé professeur titulaire d'arménien, à la même école, en remplacement de Le Vaillant de Florival. Il a été élu, le 13 mai 1864, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Ampère. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 26 avril 1845.

M. Dulaurier a fait paraître diverses traductions du malais et du javanais, et notamment *les Institutions maritimes de l'archipel d'Asie* (1845). Il commença ensuite la publication du corps des chroniques malaises, et donna, dans le *Journal asiatique*, des notices et des extraits de manuscrits traduits de la même langue. Pour l'arménien, il a donné des extraits des *Chroniques* de Mathieu d'Édesse et de Michel le Syrien (1848 et 1850). Il a fourni au *Journal* de la Société asiatique des études sur l'arabe, le copte, le malais, l'arménien et le slavon. Il a été chargé, en 1855, du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale, écrits dans les idiomes qu'il a cultivés. On cite encore de lui : *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale* (3e édit., 1859); le premier volume de la *Bibliothèque historique arménienne*, comprenant la chronique de Mathieu d'Édesse et la continuation de Grégoire le Prêtre (1858, in-8); ainsi que divers articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*.

DULON (Rodolphe), théologien réformateur allemand, né le 30 août 1807, à Stendal, en Prusse, étudia au collège de cette ville et à l'université de Halle, et devint, en 1831, recteur de l'École de Werben et en 1836, pasteur de Flossau. Sept ans après, il passa à Magdebourg. Il se

signala comme prédicateur de l'Église réformée allemande, forma un parti autour de lui, en combattant les mesures antilibérales du ministre Eichhorn, et fut suspendu de ses fonctions. En 1848, il devint pasteur de l'église de Notre-Dame, à Brême, y fonda une revue religieuse hebdomadaire, *le Réveil* (der Wecker), et un journal politique, *la Chronique de Brême* (Bremer Tageschronik), qui fut supprimé au mois de mai 1851. Il fut lui-même suspendu une seconde fois, puis frappé de destitution.

La plupart des écrits de M. Dulon doivent leur origine à ses querelles politiques ou religieuses : *le Combat pour la parole de Dieu* (der Kampf um Gottes Wort, Leipzig, 1847); *Du Combat pour la liberté des peuples* (Vom Kampf um Volkerfreiheit, Brême, 1849-1850, 2 cahiers); *le Jour est arrivé* (Der Tag ist angebrochen, Brême, 1852), opuscule interdit aussitôt que publié, etc.

DUMAINE (Louis-François), artiste dramatique français, né à Lieusaint (Seine-et-Marne), en août 1831, et neveu du lieutenant général de ce nom, vint rejoindre à Paris Mme Person, sa sœur aînée (voy. l'article suivant), entra dans le commerce, puis fut, vers la fin de 1848, secrétaire de M. Alexandre Dumas, et enfin se livra au théâtre. Il parcourut les scènes de la banlieue, parut un instant au Théâtre-Français, dans un bout de rôle du *Moineau de Lesbie* (1849), joua dix-huit mois au Havre, passa à Marseille, où une fructueuse représentation à bénéfice lui permit de se racheter de la conscription (1852), et revint à Paris, sur la scène de la Gaîté. Appelé à l'Ambigu en 1853, il y tint tour à tour les rôles de traîtres et les grands rôles, et appartint depuis à la scène de la Porte-Saint-Martin et à celle de la Gaîté, au Cirque-Impérial, etc. Nous citerons parmi les pièces où ses créations ont été remarquées : *le Pendu*, *l'Homme à trois visages*, *César Borgia*, *la Légende de l'homme sans tête*, *Faust*, *le Paradis perdu*, *le Fils du diable*, *les Massacres de Syrie*, *Patrie*, *Marie Tudor*, *le Tour du Monde en quatre-vingt jours*, etc.

La sœur de cet artiste, Mlle Béatrix-Martine DUMAINE, dame PERSON, née à Aulnay-les-Bondy, le 28 juin 1828, a suivi aussi le théâtre. Elle débuta à Paris sur la scène du Théâtre-Historique. Elle s'y fit remarquer par un jeu expressif, un organe sonore, très favorable aux rôles écrits pour elle par M. Alex. Dumas. Après la fermeture de ce théâtre, elle parut sur quelques scènes de drame. Attachée, en août 1855, au personnel du théâtre du Cirque, elle y reprit quelques-unes de ses principales créations, notamment *la Reine Margot*. Retirée du théâtre, elle a épousé un riche planteur de la Réunion.

DUMARESQ (C.-E.-A.), Voy. ARMAND-DUMARESQ.

DUMAS (Alexandre), littérateur et auteur dramatique, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 juillet 1824, est fils du fécond et illustre romancier et dramaturge, désigné depuis longtemps sous le nom d'Alexandre Dumas père, et mort le 5 décembre 1870. Il fut placé dans l'institution Goubaux, et fit au collège Bourbon d'assez brillantes études. Introduit de bonne heure dans le monde des auteurs et des artistes, il se fit remarquer par la précocité et la vivacité de son esprit. A seize ans, il quitta les bancs du collège, et à dix-sept, il composa un recueil de vers, dont le titre, *les Péchés de jeunesse* (1847, in-8), indiquent assez le peu d'importance littéraire. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit le livre fantastique des *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846-1847, 6 vol. in-8; nouv. édit., 1858, in-12).

M. Alexandre Dumas fils, ne se sentant pas cette brillante imagination dont son nom seul éveillait l'idée, rompit avec l'imitation de la manière paternelle et chercha le succès dans la vérité de l'observation et l'exactitude des peintures. Il étudia le monde de plus près, surtout ce monde équivoque, où le vice brillant cache souvent tant de misère. De là les premiers romans qui commencèrent sa réputation personnelle et la portèrent tout de suite très-haut : *la Dame aux camélias* (1848, 2 vol. in-8); *le Roman d'une femme* (1848, 4 vol. in-8); *Diane de Lys* (1851, 3 vol. in-8) : *la Dame aux perles* (1854, 3 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1856, in-8). Souvent réimprimés et traduits à l'étranger, ils se recommandent par un style simple et assez naturel, des situations dramatiques, et, dans la peinture d'existences en dehors de la morale, par des intentions ou des prétentions déjà marquées de moralité.

En même temps l'auteur, suivant un usage commun, songea à transporter le sujet de ses romans au théâtre, où les qualités et les défauts de sa manière devinrent plus évidents. *La Dame aux camélias*, jouée au Vaudeville en 1852, après avoir été interdite par le ministre, M. Léon Faucher, fut son coup d'essai et son triomphe. Il y reprenait, par l'attendrissement plutôt que par le paradoxe, la thèse de la réhabilitation de la courtisane. Les femmes déchues restèrent les héroïnes de *Diane de Lys* (Gymnase, 1853), appelée d'abord *la Dame aux perles*, et du *Demi-Monde*, (1855), mais avec une plus grande sobriété d'effets et des intentions morales plus accusées. *La Question d'argent* (1857) mit en œuvre une autre plaie sociale, et *le Fils naturel* (1858) une grande question de morale et de législation. Ces cinq pièces, qui renfermaient d'excellentes scènes de comédie de mœurs et des caractères bien observés, habilement interprétées par la troupe du Gymnase, et montées avec un soin des détails poussé jusqu'à l'imitation la plus servile, eurent le bonheur d'être accueillies par un parterre enthousiaste, [illegible] autant d'événements littéraires et discutées par les moralistes comme des thèses d'un intérêt public. Chacune d'elles eut plus de cent représentations consécutives. Une sixième étude dramatique du même genre, *le Père prodigue* (30 novembre 1859), fournit, au milieu d'un [illegible] d'éloges et de récriminations contradictoires, à peu près la même carrière que ses aînées. Une nouvelle œuvre au même théâtre, *l'Ami des femmes* (5 mars 1864), suscita plus de blâme [illegible] les tendances morales de l'auteur que d'admiration pour son talent, et il s'éloigna pour un certain temps de la scène.

La collaboration de M. Dumas fils au *Supplice d'une femme*, de M. de Girardin (Théâtre-Français, 29 avril 1865), valut à cette pièce un immense succès et donna lieu à un curieux débat entre les auteurs. La part qu'il eut encore au succès d'*Héloïse Paranquet* (Gymnase, 20 janvier 1866), qui se produisit d'abord anonyme, puis sous la paternité littéraire de M. Durantin, prépara M. Dumas à rentrer pour son propre compte sur son théâtre privilégié, et, le 16 mars 1867, il donna *les Idées de Mme Aubray*, comédie en quatre actes, où il revenait à sa thèse de la réhabilitation sociale de la femme déchue. En 1868, une édition du *Théâtre complet* de M. Dumas fils fit un assez grand bruit, grâce aux aspirations et aux théories socialistes consignées dans les *Préfaces* (nouv. édit. 1877, 5 vol. in-18).

Après les premiers désastres de 1870, M. Dumas, retiré dans sa propriété du Puys, près de Dieppe, assista son père dans ses derniers moments. [illegible]

[illegible] de la Commune, il adressa à un [illegible] une longue *Lettre sur les choses du jour*, publiée ensuite à part : pleine de patriotisme, de vérités amères, d'invectives contre les [illegible] de la révolution présente, elle était empreinte, vers la fin, d'une sorte de mysticisme [illegible] depuis plusieurs des œuvres de l'auteur. Elle fut suivie d'une *Nouvelle lettre de* [illegible] *ami A. D.* (1871), avec préface de [illegible] et d'une *Nouvelle lettre sur les choses du jour* qui firent moins de sensation.

[illegible] le théâtre, aux questions sociales [illegible] dans ses préfaces, M. Al. Dumas fit représenter coup sur coup au Gymnase deux pièces, [illegible] en acte, *Une Visite de noces*, l'autre [illegible] *la Princesse Georges*, qui, jouées [illegible] un talent supérieur par Mlle A[illegible] [illegible] rendirent à l'adultère un intérêt [illegible] ne semblait plus comporter. L'année [illegible], il préluda par une brochure à titre [illegible] *Homme-Femme* (1872, in-18), à la [illegible] de sa fameuse théorie du châtiment [illegible] coupable : *la Femme de Claude*, [illegible] au dernier tableau, le mari outragé [illegible] celle qui l'avait trompé, n'obtint [illegible] de curiosité passagère (Gymnase 1873). Au même théâtre et la même année, [illegible] une revanche éclatante par une [illegible] actes, *Monsieur Alphonse*, où une [illegible] de l'amour, assez commune [illegible] d'ailleurs, dans notre société moderne, [illegible] avec toute la verdeur et toute [illegible] œuvres de l'auteur. Cette [illegible] avec éclat cinq ans plus tard [illegible] La brillante introduction du *Demi-Monde* au répertoire du Théâtre-Français [illegible] mois, sur la même scène, [illegible] *l'Étrangère*, comédie en cinq [illegible] dont les audaces obtinrent un [illegible] Parmi les anciennes œuvres de [illegible] *Fils naturel* a été aussi repris avec [illegible] la Comédie-Française, et distribué [illegible] avec autant de soin qu'une pièce [illegible] 1878).

[illegible] des incidents provoqués par [illegible] du *Supplice d'une femme* et [illegible], M. Dumas eût paru renoncer [illegible], il n'en prêta pas moins [illegible], sinon celui de son [illegible] expérience, très différente, [illegible] d'inspiration très différente, [illegible] comédie : le drame, *les Dani*[illegible] [illegible] actes, signé du pseudonyme de [illegible] et dont la pensée première appar[illegible] [illegible] russe, M. Corvin, eut [illegible] de représentations (Odéon, [illegible] la comédie, *la Comtesse Romani*, [illegible] *le Mari d'une étoile*, [illegible] le nom de *M. Gustave de Jalin*, à [illegible] et Dumas, eut auprès du public du [illegible] (novembre 1876). On [illegible] d'estime [illegible] les collaborations la [illegible] parmi les collaborations [illegible], par M. Dumas fils, d'un drame [illegible], tiré du roman [illegible] *Joseph Balsamo*, tiré du roman [illegible] représenté sous le seul nom de ce [illegible] avait dit à l'avance : « Si la [illegible] échoue, [illegible] est de mon père ; si elle échoue, [illegible] (Odéon, mars 1878).

[illegible] à l'Académie française [illegible] se présenta à l'Académie française [illegible] M. Pierre Lebrun, et fut élu, au [illegible], par 22 voix contre 11 ré[illegible] [illegible] concurrents (30 janvier 1874). [illegible] que M. Victor Hugo [illegible] n'avait pas re[illegible] [illegible] en France, n'avait pas re[illegible] [illegible] attribuer au succès du [illegible]. Le discours que M. Dumas [illegible] réception (11 février 1875), ne [illegible] à la curiosité qu'il avait excitée, et le vrai succès de la séance appartint à la critique, des plus modérées et des plus courtoises, que M. d'Haussonville fit du monde peint de préférence par le récipiendaire et des théories scientifiques ou religieuses qu'il avait récemment professées. Depuis, M. Dumas a pris part, comme directeur, aux travaux de l'Académie par un grand et remarquable rapport sur les prix de vertu (août 1877).

Le théâtre, qui avait donné de bonne heure à M. Dumas la gloire et la fortune, n'était pas resté pour lui l'objet d'une occupation exclusive. Il a donné à la littérature de romans d'autres ouvrages dont voici la liste : *Césarine* (1848, in-8) ; *le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8) ; *Antonine* (1849, 2 vol. in-8) ; *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8) ; *Trois hommes forts* (1850, 4 vol. in-8 ; nouv. édit. 1858, in-18) ; *Revenants* (1851) ; *le Régent Mustel* (1852, 2 vol. in-8) ; *Contes et nouvelles* (1853, in-18) ; *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8 1866, in-18) ; *la Boîte d'argent* (1855) ; *l'Affaire Clémenceau* (1867, in-18), roman de Cour d'assises, qui remit à la mode un genre épuisé : *Thérèse*, recueil de nouvelles de jeunesse (1875, in-18) ; sans compter *la Ligue* et *la Fronde*, dans *la Gazette de France*, les *Lettres d'un provincial*, dans *la Presse*, des articles et des feuilletons réunis en volume sous le titre d'*Entr'actes* (1877-78, 2 vol. in-18).

Citons en outre en des genres très divers : *Atala*, scène lyrique en deux actes (Théâtre-Historique, 1848), non recueillie dans les éditions collectives du théâtre de l'auteur ; un *Discours* remarqué sur la tombe de Mlle Desclée (mars 1874), une *Préface* pour une édition de luxe de *Manon Lescaut* (1875, in-8) ; quelques lettres dans les journaux : l'une d'elles, provoquée par la vengeance d'un père qui avait cherché à assassiner le séducteur de sa fille, fit beaucoup de bruit ; une autre, publiée en tête d'une brochure mystique : *le Retour du Christ* (1874, in-8), fut cause de la saisie de cette brochure, à la requête de M. Dumas lui même qui n'en avait pas autorisé l'impression.

M. Alex. Dumas a été plusieurs fois président de la Société des auteurs dramatiques ; il a donné avec éclat sa démission de membre de la Société des gens de lettres, à l'occasion de l'échec de la candidature de l'un de ses amis, M. Henri d'Ideville. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1867.

DUMAS (Marie), artiste et femme de lettres française, née à Paris en 1832, sœur du précédent, passa son enfance dans la société littéraire et artistique vouée au romantisme. Elle cultiva d'abord la peinture et exécuta de grandes marines, puis des scènes d'intérieur, traitées avec un soin minutieux. Écartée de l'art, à plusieurs reprises, par la passion des voyages et par les hasards de la vie, elle y revint à divers intervalles, et figura aux Salons, notamment à celui de 18[illegible] où elle exposa une grande frise religieuse. En 18[illegible], elle débuta en littérature par un roman, *Au lit de mort*, qui fit un certain bruit et dans lequel des critiques ont signalé une sorte d'[illegible] de l'auteur. Elle a publié depuis : *Madame Benoît* (1869, in-18) et *le Mari de madame Benoît* (18[illegible], in-18). Veuve d'Olinde Petel, elle entra plus tard en religion. — Elle est morte le 5 octobre 1878.

DUMAS (Jean-Baptiste), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, ancien sénateur, né à Alais (Gard), le 14 juillet 1800, débuta, comme plusieurs chimistes illustres, par la pharmacie, qu'il étudia fort jeune dans sa ville natale, puis à Genève. Il acquit rapidement en botanique, en médecine et en chimie des connaissances éten-

dues, qui le firent remarquer des savants Decandolle et Prévost. D'abord élève, puis collaborateur de ce dernier, il publia de concert avec lui, sur plusieurs sujets de physiologie, des travaux qui mirent leurs noms en relief. En 1821, il vint se fixer à Paris, et fut nommé, deux ans après, répétiteur du cours de chimie à l'École polytechnique. Ce fut vers cette époque qu'il épousa la fille de M. Alex. Brongniart. Il conquit dès lors une haute position dans la science et dans l'enseignement. Esprit fécond et hardi, M. Dumas s'est placé à la tête d'une école dont les doctrines ingénieuses et neuves ont donné lieu, comme toutes celles de ce genre, à des appréciations diverses et à des discussions assez vives. Lui même a soutenu, à propos de sa théorie des *Substitutions*, une polémique dans laquelle il a eu pour principal adversaire Berzélius, « le savant de l'Europe qui souffrait le moins la contradiction ». Négligeant les différences qui s'expriment par de très-petites fractions, M. Dumas établit que les chiffres représentant les *équivalents* chimiques des corps simples peuvent être considérés comme des multiples simples de celui de l'hydrogène, d'où il infère que tous ces corps ne sont que de l'hydrogène à divers degrés de condensation, ce qui revient à affirmer l'unité *de matière*. D'un autre côté, comme chimiste pratique, il a particulièrement étudié les matières organiques, et la science lui doit d'importantes observations, notamment sur l'action des alcalis sur ces matières, l'esprit de bois et ses composés, l'éther et ses combinaisons, les huiles éthérées, les alcaloïdes, l'indigo, l'acide nitrique, les moyens de destruction du phylloxera, etc.

Comme professeur, M. Dumas s'est fait remarquer par une parole facile, par une élégance de style qui n'est pas toujours sans recherche, et par une grande habileté à faire valoir chacune des expériences qui s'exécutent sous les yeux de son auditoire. Membre de l'Académie des sciences depuis 1832, il en fut élu secrétaire perpétuel en janvier 1868, en remplacement de M. Flourens. Il appartient également à l'Académie de médecine depuis 1843. En 1869, la Société de chimie de Londres lui décerna la grande médaille Faraday. Après une première candidature infructueuse à l'Académie française, lors de la mort de M. Guizot, il fut élu le 17 décembre 1875 et prit séance le 1er juin 1876.

Jusqu'en 1849, le savant n'avait pas encore paru sur la scène politique, mais il avait été appelé dans les Commissions de la Chambre des députés, chargées de préparer les projets de loi sur la refonte des monnaies de billon, les papiers timbrés, la falsification des actes publics, l'impôt du sel, celui du sucre, etc. Envoyé à l'Assemblée législative par le département du Nord, il y siégea parmi les membres dévoués au président et ne se mêla d'ailleurs aux discussions que pour défendre l'industrie du sucre indigène. Il fut ministre de l'agriculture et du commerce du 31 octobre 1850 au 9 janvier 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis entra au Sénat et au Conseil supérieur de l'instruction publique, dont il fut, de 1861 à 1863, vice-président : il y prit une part importante à de nombreuses discussions. Il fit aussi partie du conseil de perfectionnement de l'enseignement secondaire spécial (juillet 1866) et fut nommé en outre membre et vice président du Conseil municipal de Paris. Promu commandeur de la Légion d'honneur, le 27 avril 1845, et grand officier le 29 décembre 1855, il a été fait grand' croix le 14 août 1863.

M. Dumas, auteur de nombreux mémoires insérés dans divers recueils scientifiques, a publié: *Traité de chimie appliquée aux ar*[illegible] avec pl., 1828-1843); *Leçons sur la* [illegible] *chimique* (Paris, 1837), résumé des [illegible] plus généraux de la science; *Essai sur* [illegible] *tique chimique des êtres organisés* [illegible] 1844; *Enquête sur les engrais* [illegible]

DUMAS (Ernest-Charles-Jean-Bar[illegible]), administrateur français, fils du précé[dent], [né à] Paris, le 26 février 1827, fit ses étu[des aux col]léges Henri IV et Charlemagne, se [illegible] les sciences appliquées, fut [illegible] mines en novembre 1847 et reçu [illegible] essayeur du commerce. Secrétaire [illegible] ministre du commerce en novembre [illegible] nommé en même temps secrétaire [illegible] perfectionnement du haras de Saint-[illegible] l'année suivante, secrétaire des *Annal*[*es chi*]*miques*. Au mois d'août 1852, il dev[illegible] de la Monnaie de Rouen ; en janvi[er illegible] Monnaie de Bordeaux, et en janvier [illegible] au bureau de la garantie de Paris. Il [illegible] bre du jury de l'Exposition universelle de 1855, et de celle de Londres, en 186[illegible]

M. Ernest Dumas fut porté, comm[e candidat] officiel, dans la 3e circonscription [illegible] d'une élection partielle en août 18[illegible] 13 927 voix sur 22 786 votants. Aux [élections gé]nérales de 1869, il fut réélu, sous le [illegible] nage, par 16 882 voix sur 28 912 vota[nts illegible] tembre le fit sortir de la vie p[olitique illegible] mas est gendre de M. Milne-Edwards. [illegible] Décoré d'un grand nombre d'ordre[s illegible] il a été nommé chevalier de la Légio[n d'honneur] le 2 août 1858.

Il est auteur de diverses publica[tions illegible] *règlements relatifs au drainage* [illegible] (1854); *Essai sur la fabrication d*[illegible] (Rouen, 1856, in-8); *Note sur l'*[illegible] *France des monnaies décimales de* [illegible] in-8), etc.

DUMAS (Michel), peintre françai[s illegible] en 1812, vint de bonne heure à Paris [illegible] peinture comme élève d'Ingres. Il [illegible] en 1853, obtenu aucune récompense [illegible] quand l'Etat acheta pour le Luxembo[urg illegible] marquable toile représentant *la S*[illegible] *saint Pierre et de saint Paul*. Il a tra[illegible] l'histoire et les sujets religieux. Nous [illegible] nerons à citer : *le Dévouement de l'a*[illegible] *les Saintes femmes au tombeau*, [illegible] (1857); *les Disciples d'Emmaüs*, [illegible] Saint-Louis d'Antin (1859); *Salvator* [illegible] toile qui a reparu à l'Exposition univ[erselle de] 1867; *Glorification de saint Denis*, [illegible] Notre-Dame de Clignancourt (18[illegible]); [illegible] *de Jésus-Christ* (1872); *Notre-Dame* [*des*] *Douleurs* (1878), un très grand nombre [illegible] traits, etc. Cet artiste a obtenu une 3e [illegible] en 1857, un rappel en 1861 et une [illegible] 1re classe en 1863.

DUMAS (Mlle Marie), actrice françai[se illegible] Lyon en 1847, fille d'un négociant de [illegible] reçut une éducation très complète et, [illegible] mort de son père, suivie de revers de f[ortune illegible] solut de tenter la carrière dramatique. [illegible] Mlles Augustine Brohan et Déjazet, elle [illegible] en 1867 à la Gaîté, joua les principa[ux illegible] répertoire classique à l'Odéon, parcour[ut illegible] en 1869 avec une troupe française et, [illegible] siége de Paris, partit pour Londres où e[lle illegible] de grands succès dans des représentations [illegible] En 1872 et en 1874, elle fut engagée au [illegible] Michel à Saint-Pétersbourg et y fut [illegible] très applaudie. Après un court passage au [illegible]

nner aux théâtres
Gaîté (1877-1878),
ractéristiques » et
» des représenta-
ème inconnues en
dans la presse et
urieux un accueil

-François, baron
çais, né à Nancy,
avocat et prit en-
où il devint sous-
onna depuis cette
rature. Membre de
crétaire perpétuel
e, il contribua à
it élu, en 1863, cor-
inscriptions. Il a
nneur.
Gilbert (1816); *la*
nts (1820); *Appel*
Grèce et l'Europe
ur la résurrection
arre et l'Espagne
it raison de vouloir
41); *Paris fortifié*
8 et 1845); *le Duc*
9); *Philosophie de*
; *Fleurs de l'Inde*
s en vers français
upérieur, tel qu'il
r le genre d'exten-
55, in-8); *le Redres-*
s principales fautes
uronne poétique de
ques Callot (1875,

, publiciste et sé-
x (Loiret), le 25 no-
heure dans la ma-
à la Cour de cas-
volution de Février,
ture artistique, et
) et 1856). Nommé
membre du Conseil
canton, il devint
blée en 1871. Porté
ix élections sénato-
élu, le premier sur
cteurs; il prit place
inairement avec la
at, et refusa d'ac-
ambre des députes
Aux élections pour
Sénat, le 5 janvier
er tour de scrutin
voix sur 422 vo-
coré de la Légion
et promu officier

tion et des attribu-
départements et des
837, 5e édit., 1852);
e des dépôts et con-
avec les particu-
annuel des penston-
é de la législation
natière contentieuse
çais pour les pro-
846); et depuis la
vaux : *Histoire des*
, et de leurs rela-
Histoire des plus cé-
56-58, 3 vol.), *His-*
rs étrangers : espa-
gnols, anglais, flamands, hollandais, etc. (1859-1860, 2 vol. in-8); *Voyageurs français en Italie du XVIe siècle jusqu'à nos jours* (1864, in-18); *Histoire de Sixte-Quint* (1868, in-8); *Histoire de Jules II* (1873, in-8).

DU MESNIL (Alexandre-Ernest-Armand), administrateur français, né à l'île d'Oléron le 19 septembre 1819, entra, en 1838, dans l'administration du ministère de l'instruction publique où il devint chef de la division des sciences et lettres. Il fut nommé, en 1870, directeur de l'enseignement supérieur et reçut, en 1872, le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Dans cette situation, il eut une part notable aux projets de lois et de réformes concernant le haut enseignement, puis il concourut à défendre l'enseignement de l'État, dans tous ses degrés, au milieu des crises qu'il a traversées. Nommé, par le décret du 14 juillet 1879, conseiller d'État en service ordinaire, il a été remplacé au ministère par M. Alb. Dumont. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 aout 1868 et commandeur le le 5 aout 1878.

M. Du Mesnil a publié, sous le titre de *Paris et les Allemands*, journal d'un témoin (1872, in-18), une intéressante et patriotique relation du siége de Paris.

DUMICHEN (Jean), égyptologue allemand, né à Weissholz (Silésie), le 15 octobre 1833, suivit les cours de théologie et de philologie aux universités de Berlin et Breslau; il retourna à Berlin pour étudier l'archéologie égyptienne sous Lepsius et Brugsch de 1859 à 1862. Au mois d'octobre de cette année, il partit pour l'Égypte, avec la mission d'étudier les monuments de la vallée du Nil. Prolongeant son séjour, il explora la Nubie et une partie du Soudan, jusqu'aux rivages du Nil blanc et du Nil bleu. Il rentra en avril 1865, rapportant une importante collection de copies d'inscriptions hiéroglyphiques, de dessins de monuments, et de notes. Par ordre du roi de Prusse, il accompagna, en 1868, l'expédition scientifique envoyée en Asie pour observer une éclipse de soleil; il prit la photographie de toutes les curiosités, et en publia à son retour un album de luxe (Berlin, 1869-1870, 2 vol.). L'ouverture du canal de Suez lui donna l'occasion de parcourir pour la troisième fois l'Egypte; il y accompagna le prince royal de Prusse dans son excursion sur le Nil, et eut l'occasion de copier la fameuse inscription du temple d'Edfu. Nommé professeur à l'Université de Strasbourg en 1872, il partit encore pour l'Egypte en 1875, pour explorer principalement le temple de Denderah et les monuments de Thèbes.

Il faut citer parmi ses publications : *Inscriptions géographiques des monuments anciens de l'Égypte* (Geogr. Inschriften altaegypt. Denkmaeler; *Leipzig* 1865-1866 2 vol. et texte); *Inscriptions du vieux calendrier égyptien* (altaegypt. Kalender-Inschriften; Ib. 1866, 120 planches); *la Flotte d'une reine égyptienne du dix-septième siècle avant notre ère* (die Flotte einer aegypt. Koenigin, etc.; Ib. 1863, 33 pl.), ouvrage traduit en anglais par la femme de l'auteur; *Inscriptions historiques des monuments égyptiens*. (Historische Inschriften, etc., Ib. 1867-1869, 2 vol, etc.)

DU MIRAL (Charlemagne-Godefroi-Francisque Rudel), homme politique français, ancien député, est né à Clermont-Ferrand, le 11 avril 1812. Substitut à Moulins en 1835, il devint procureur général à Riom, puis avocat général à la même Cour, en 1846. Démissionnaire en 1848, il échoua aux élections pour l'Assemblée

constituante, s'occupa de travaux agricoles, fonda, sur sa terre de la Villeneuve, dans la Creuse, une ferme-école et devint membre du Conseil général pour le canton de Felletin.

En 1852, M. Du Miral fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 4e circonscription du Puy-de-Dôme, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 21 262 voix sur 21 603 votants, et en 1869, 14 977 voix sur 28 364 votants. Ami et compatriote de M. Rouher, il devint l'un des serviteurs les plus dévoués de la politique du ministre d'État, fut, trois années de suite, rapporteur du budget et nommé un des vice-présidents de la Chambre. M. Du Miral a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

DUMON (Jean-Baptiste-Augustin), sénateur français, né à Agen le 20 septembre 1820, entra à l'École polytechnique en 1839, en sortit dans l'artillerie de terre en 1841, et donna sa démission d'élève sous-lieutenant la même année. Riche propriétaire de vignobles dans le département du Gers, maire de Séailles et, pendant un certain nombre d'années, conseiller général pour le canton d'Eauze, il fut élu à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, représentant de son département, le second sur six, par 59 621 voix. Il siégea à l'extrême droite et se fit remarquer entre les légitimistes catholiques intransigeants par ses votes et propositions; il signa celle du duc de La Rochefoucauld tendant au rétablissement de la monarchie. Quoiqu'il eût repoussé l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles, il fut porté sur la liste des gauches aux élections des sénateurs inamovibles et nommé, au troisième tour de scrutin, par 350 voix sur 690 votants (11 décembre 1875). Il prit place dans les rangs de la droite et, après l'acte du 16 mai 1877, vota la dissolution de la Chambre.

DUMON (Auguste-Joseph), ministre belge, né le 30 août 1819, suivit pendant quelques années la carrière militaire. En 1840, il donna sa démission de capitaine du génie pour entrer à la Chambre comme représentant de Tournai, qui l'a réélu depuis. Il vota pendant plusieurs années avec le parti libéral, mais peu à peu il se rapprocha de la droite. Le 30 mars 1855, il fut chargé du portefeuille des travaux publics dans le ministère mixte que présidait M. de Decker. Son administration, qui se préoccupa d'augmenter le réseau, déjà si complet, des chemins de fer belges, dura jusqu'au 9 novembre 1857.

DUMONCEL (vicomte Théodore-Achille-Louis), savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 mars 1821, suivit de bonne heure ses goûts pour les arts et les sciences exactes, débuta par une publication sur la perspective mathématique, puis visita, au point de vue de l'art et de l'archéologie, une grande partie de l'Europe et fit paraître, en 1846, son ouvrage intitulé : *De Venise à Constantinople à travers la Grèce* (texte et gravures, avec 60 pl. gr. in-folio). Mais ses principaux travaux se rapportent à la physique et embrassent notamment les diverses applications de l'électricité; on lui doit plus de trente appareils nouveaux ou perfectionnements, tels que : l'*Anémographe électrique à calculateur*, le *Régulateur électro-automatique de la température*, un *Télégraphe imprimeur*, le *Mesureur électrique à distance*, le *Moniteur électrique*, pour les trains du chemin de fer en mouvement, etc., etc. M. Th. Dumoncel, membre de plusieurs sociétés savantes, françaises et étrangères, a été l'un des fondateurs de la Société nationale des sciences naturelles de Cherbourg, dont il devint le directeur perpétuel. Membre libre de l'Académie des sciences, en 1874, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 décembre 1866.

Parmi ses principaux écrits scientifiques, nous citerons : *Des Observations météorologiques et de la manière dont il faut les faire* (in-8); *Exposé des applications de l'électricité* (1855, 3 vol. in-8; 2e édit., 1858) : complété annuellement par une *Revue* (1857, 1858, etc.) : *Étude du magnétisme et de l'électro-magnétisme au point de vue des applications électriques* (1857); *Études des lois des courants électriques au point de vue des applications électriques* (1860, in-8); *Mémoire sur les courants induits des machines magnéto-électriques* (1860, in-8); *Recherches sur les constantes des piles voltaïques* (1861, in-8); *Traité théorique et pratique de télégraphie électrique* (1864, in-8, fig. et pl.); *le Téléphone, le Microphone et le phonographe* (1878, in-8), etc., sans compter des *Mémoires* et de nombreux articles dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, la *Science*, dont il fut directeur, *le Cosmos*, *l'Ami des sciences*, *l'Illustration*, etc.

DUMONT (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer, le 21 janvier 1796, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Ami de Dupont de l'Eure, il professa toujours des opinions démocratiques. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur onze, par 70 568 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Pont-Audemer. — Il est mort dans cette ville le 5 février 1876.

DUMONT (Charles-Emmanuel), magistrat et archéologue français, né à Commercy en 1802, juge, puis vice-président à Saint-Mihiel, dont il a fait, avec sa ville natale, l'objet de ses constants travaux. Membre de la Société des antiquaires de France et des principales académies de l'Est, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Dumont a publié, à la fois dans sa province et à Paris : *Histoire de la ville et des seigneurs de Commercy* (1843, 3 vol. in-8, 13 pl.); *Justice criminelle des duchés de Lorraine et de Bar, du Bassigny et des trois évêchés* (1848, 2 vol. in-8, 5 pl.); *Histoire des monastères de l'Étanche et de Benoîte-Vaux* (1853, gr. in-8, 13 pl.); *Histoire des fiefs et principaux villages de la seigneurie de Commercy* (1856, 2 vol., in-8 avec pl., cartes et plans); *Histoire de la ville de Saint-Mihiel* (1860-1862, 4 vol. in-8); *Nobiliaire de Saint-Mihiel* (1864, 2 volumes, grand in-8, avec [illegible] tableaux); *les Ruines de la Meuse* (1869-[illegible], 5 vol. in-8), etc.

DUMONT (Auguste), journaliste français, né à Paris, en 1816, fit ses classes à Saint-Louis et à Louis-le-Grand, prit ensuite le titre d'avocat, et débuta dans la presse à vingt ans. Il concourut successivement à fonder, à diriger ou à administrer *le Propagateur*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce* (1842-1847); *la République* [illegible] 1848); *le Courrier de Paris* [illegible] *nationale* (1859), *l'Événement*, *le Figaro* [illegible] quotidien et politique, *la Lanterne* [illegible] *nement* (1872); *le Télégraphe* [illegible], etc. [illegible] constamment mêlé aux luttes de la presse. Beau-frère de l'imprimeur Boulé, [illegible] plus de quarante journaux, il devint [illegible] l'importante maison Dubuisson.

DUMONT (François-Marcellin-Aristide), ingénieur français, né à Crest (Drôme), le 2 juin 1819, entra en 1836, à l'École polytechnique, et passa, en 1838, à l'École des ponts et chaussées. Il [illegible] ingénieur en chef de 2e classe en 1863. [illegible] de la Légion d'honneur.

Il [illegible] connaître principalement comme [illegible] journal *la Presse*, et comme [illegible] ouvrage important : *des Travaux publics dans leurs rapports avec l'agriculture* ([illegible], in-8). Parmi ses autres publications [illegible] : *Essai sur l'encaissement et la canalisation du Rhône* (1842, in-8); *de l'Organisation légale des cours d'eau*, etc., avec M. Adrien [illegible] magistrat (1845, in-8); *la [illegible] et les télégraphes électriques* (Paris, 1849, in-12); *Mémoire sur le projet d'irrigation du Midi pour l'irrigation [illegible] de la Provence et du Languedoc*, etc. ([illegible] *la Paix* (1859, in-8); *les Eaux de Lyon et de Paris* (1862, in-4, avec pl. et atlas); [illegible] (1863, in-4); *Pratique des distributions d'eau* (1863, in-4, avec pl.), des [illegible] sur les questions d'intérêt local, etc.

DUMONT (Léon), littérateur français, né à Valenciennes en 18[illegible], étudia le droit, se fit recevoir [illegible] et se consacra spécialement à des [illegible] de littérature et de morale. A part [illegible] active à la *Revue philosophique* [illegible], on cite de lui : *Des Causes [illegible]* ([illegible], in-8); *le Sentiment du gracieux* ([illegible]); *Haeckel et la théorie de l'évolution en Allemagne* (1873, in-18); *Théorie [illegible] de la sensibilité* (1875, in-8; 2e édit. [illegible]) [illegible] conférences faites à Valenciennes : [illegible] *Antoine Watteau*, *la Morale de [illegible]*, *l'Éducation des femmes*, (brochures [illegible]). M. Léon Dumont a donné, avec [illegible] la traduction française de [illegible] Jean-Paul Richter, avec une introduction ([illegible]).

DUMONT (Charles-Albert-Auguste-Eugène), [illegible] né à Scey-sur-Saône (Haute-Saône), [illegible] janvier 1842, entra à l'École normale [illegible] en 1861 et en sortit agrégé des [illegible] de l'École française d'Athènes [illegible] de docteur ès lettres en 1870 [illegible] *De Plumbeis apud Græcos tesseris* [illegible] la même année, un ouvrage intitulé : [illegible] *des archontes athéniens* [illegible] (in-8). Nommé [illegible] de la succursale de l'École d'Athènes [illegible], il y ouvrit un cours d'archéologie et d'histoire de l'art qui fut [illegible] une grande impulsion aux [illegible]. Présenté par l'Académie [illegible] belles-lettres, pour le poste de [illegible] d'Athènes, *ex æquo* avec [illegible] à ce poste, par décret [illegible]. La même Académie l'élut pour [illegible] le 24 décembre de la même [illegible], le 11 août 1878, recteur [illegible] il passa, trois mois [illegible] Montpellier (décembre 1878). Il [illegible], le titre de directeur [illegible] de Rome et d'Athènes [illegible], il était appelé par [illegible] de l'instruction publique [illegible] de l'enseignement supérieur [illegible]. Il accompagna le [illegible] des [illegible] de la Légion d'honneur. [illegible] cités plus haut et un [illegible] d'archéologie [illegible] : *Inscriptions céramiques de la Grèce* (1871, in-8, avec planches); *Peintures céramiques de la Grèce propre* (1873, in-4); *la Population de l'Attique, d'après les inscriptions récemment découvertes* (1873, in-4); *Vases peints de la Grèce propre* (1873, in-8). Parmi ses mémoires nous citerons : *Miroirs grecs ornés de figures au trait; Sarcophage chrétien trouvé à Salone* (1873), *Fastes éponymiques d'Athènes* (1873, in-8) : puis dans un autre ordre de travaux : *l'Administration et la propagande prussienne en Alsace* (1871, in-18); *le Balkan et l'Adriatique* : les Bulgares et les Albanais, l'Administration en Turquie, la Vie des campagnes, le Panslavisme et l'Hellénisme (1873, in-8, 2e édit, 1874, in-8), étude sur les mœurs, l'organisation politique, etc., des races de cette contrée; enfin un ouvrage, dont le 2e volume seulement a paru : *Essai sur l'Ephébie attique* (1875, in-8).

DUMONT (Augustin-Alexandre), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris le 14 août 1801, et fils du statuaire distingué Jacques-Edme Dumont, fit ses études à Sainte-Barbe, et reçut de son père les premières leçons de sculpture, puis entra chez Cartellier, en même temps qu'à l'École des beaux-arts. Il remporta le second grand prix de sculpture en 1821, et partagea le premier avec M. Duret en 1823. Le sujet du concours était *Évandre pleurant son fils Pallas.* Pendant son séjour à Rome, où il resta sept années, il exécuta *un jeune Faune jouant de la flûte; Alexandre étudiant pendant la nuit*, bas-relief au musée de Saint-Omer; *l'Amour tourmentant l'âme sous l'emblème d'un papillon*, groupe acquis pour le Luxembourg; *Leucothée et Bacchus;* enfin un buste de *Pierre Guérin*, placé à Rome dans une des salles de l'École française. Il fit plus tard deux autres *bustes* de ce maître, l'un pour le Louvre et l'autre pour l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome.

De retour en France (1832), M. Dumont donna successivement : la *Justice*, pour la Chambre des députés; *Nicolas Poussin*, pour la salle des séances de l'Institut; le *Génie de la Liberté*, statue en bronze doré, posée si hardiment sur la colonne de Juillet, qu'elle paraît s'envoler vers le ciel plutôt que planer sur Paris; les statues de *François Ier* et du roi *Louis-Philippe*, pour le musée de Versailles; une *Vierge* en marbre, pour Notre-Dame de Lorette; une *sainte Cécile* en pierre, pour la Madeleine; la *Sagesse*, bas-relief du monument de Cartellier, au cimetière du Père-Lachaise; une *Étude de jeune femme*, au Luxembourg; une statue du *maréchal Bugeaud*, pour le monument commémoratif élevé à Alger en 1852; enfin une statue en pierre du *Commerce*, placée à l'un des angles de la Bourse. Citons encore : les bustes d'*Augustin Dupré*, graveur, de *Jean Daumont*, maréchal de France, pour Versailles, de *Van Praet*, pour la Bibliothèque royale (1853-54) et la statue de *Napoléon Ier*, en costume romain, pour la colonne Vendôme.

M. Dumont, qui s'était, depuis 1844, abstenu de figurer aux Salons, envoya à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *Buffon*, statue en bronze destinée à la ville de Montbard; le groupe en marbre de *Leucothée et Bacchus*, déjà exposé et récompensé d'une 1re médaille en 1831, lui valut alors une grande médaille d'honneur. Il a encore exposé, en 1857, le *maréchal Suchet*, pour la ville de Lyon, exécuté au nouveau Louvre, *la Gloire et l'Immortalité*, grand fronton, ainsi que deux trophées, *la Guerre et la Paix*; au nouveau Palais de justice, *la Prudence et la Vérité* (1868), le buste en marbre d'*Alexandre Lenoir*, pour l'École des Beaux-Arts (1868), et les statues en

pierre de *la Sculpture* et de *l'Architecture* pour le pavillon Lesdiguières du Louvre.

M. Dumont, qui a su concilier à propos, dans ses œuvres, la grâce et la hardiesse, est entré à l'Institut en 1838, à la mort de Ramey père. Il a été nommé professeur à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation en décembre 1863. Décoré en février 1836, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 décembre 1855, et commandeur le 9 août 1870.

DUMONT (Félix), compositeur et professeur français, né à Paris le 15 août 1832, est fils de Mme Mélanie Dumont, auteur dramatique. Il entra au Conservatoire, en 1846, et y étudia jusqu'en 1857. En 1848, il n'avait que seize ans lorsqu'il fit exécuter un hymne à la paix aux Champs-Élysées. En 1867, il a fait exécuter à grand orchestre au Palais de l'Exposition universelle du Champ de Mars, une marche triomphale et, cette même année, il fut nommé membre de l'Institut royal de Florence. Son œuvre principale est l'*École du piano* (1868, 8 vol. gr. in-4, 7e édition), ouvrage approuvé par les divers Conservatoires d'Europe, comme témoignant d'une connaissance approfondie de l'art musical, et d'une remarquable science pédagogique.

DUNCKER (Maximilien-Wolfgang), historien et homme politique allemand, né à Berlin le 5 octobre 1811, est fils de Karl Duncker, chef d'une des plus importantes librairies de l'Allemagne. Il s'est fait connaître à la fois par ses écrits, ses cours et le bruit de sa vie politique. Il fit ses études, de 1825 à 1830, au collège Frédéric-Guillaume de Berlin, suivit ensuite les cours de l'université de cette ville, puis de l'université de Bonn, jusqu'en 1834. Compromis dans les mouvements démocratiques qui éclatèrent à Bonn, il fut arrêté et condamné à six ans de prison; mais bientôt, il fut relâché, puis reçu agrégé d'histoire à Halle en 1839.

Nommé professeur adjoint en 1842, M. Duncker devint l'année suivante un des collaborateurs ordinaires du *Journal de littérature générale* de Halle, et donna dès lors d'importants travaux d'histoire ancienne et moderne parmi lesquels nous citerons: *Origines germanicæ* (Berlin, 1840); *la Réforme* (die Krisis der Reformation, Leipzig, 1846); *Documents sur l'Assemblée nationale allemande* (Zur Geschichte der deutschen Reichsversammlung, Berlin, 1849); *Henri de Gagern* (Leipsig, 1850); *Quatre mois de politique étrangère* (Vier Monate auswaertiger Politik, Berlin, 1851), *Histoire de l'antiquité* (Geschichte des Alterthums; Berlin, 1852-1853, 2 vol. avec atlas).

Depuis 1848, M. Duncker se mêlant aux affaires politiques appartint au centre droit de l'Assemblée nationale de Francfort, qui le nomma rapporteur du projet de constitution; il fut un des membres les plus actifs du Comité des neuf. Élu également à l'Assemblée d'Erfurt en 1850, et aux trois sessions de la seconde Chambre prussienne, de 1849 à 1852, il continua de voter avec le parti conservateur; son opposition au ministère Manteuffel lui fit retirer sa chaire à l'université de Halle, il se rendit à Tubingue en 1859, comme professeur d'histoire. Au mois de mai 1859, il fut appelé, comme collaborateur du ministre d'État, dans le cabinet Auerswald et devint conseiller du prince royal en 1861. Nommé directeur des archives d'État en Prusse, en 1867, il eut à y réunir celles de Nassau, de la Hesse et du Hanovre. Il prit sa retraite le 1er janvier 1875.

DÜNTZER (Johann-Heinrich-Joseph), philologue et écrivain allemand, né à Cologne, le 11 juillet 1813, étudia successivement dans sa ville natale, à Bonn et à Berlin, où il se livra spécialement, sous la direction de Lassen, Schlegel et Bopp, à l'étude du sanscrit. Docteur de la faculté de philosophie de Berlin en 1836, il publia sa thèse, *Livii Andronici fragmenta*, et fut agrégé à l'université de Bonn en 1837. À la suite d'une querelle avec la Faculté philosophique de cette ville, il passa, en 1846, à Cologne et obtint la place de conservateur à la bibliothèque publique du collège catholique.

Ses plus importants travaux ont pour objet la vie et les œuvres de Goethe: *le Faust de Goethe dans son unité et dans sa perfection* (Goethe's Faust in seiner Einheit, etc., Cologne, 1836); *Goethe écrivain dramatique* (Goethe als Dramatiker, Leipzig, 1837); *le Mythe du docteur Jean Faust* (die Sage vom Doctor Joh. Faust, Ibid., [illegible]); *Fête de Goethe* (Zu Goethe's Jubelfeier, [illegible] 1849); *Prométhée et Pandore de Goethe* ([illegible] 1850); *le Faust de Goethe* (Ibid., [illegible] 2 vol.); *les Femmes de la jeunesse de Goethe* (Frauenbilder aus Goethe's Jugendzeit, [illegible] 1852), sans compter un grand nombre [illegible] sur Goethe insérés dans diverses revues, et sa collaboration à la nouvelle édition in-8 des *Œuvres complètes* de cet auteur; *Schiller et Goethe* (Schiller und Goethe, Stuttgart, [illegible]); *Deux convertis: Zacharie Werner et Sophie Schardt* (Zwei Bekehrte, Leipzig, [illegible]); [illegible] *de Stein et Corona Schroeter* (Stuttgart [illegible]).

Parmi les autres ouvrages de M. Düntzer, [illegible] remarque: *la Formation des mots latins* (die Lehre von der lat. Wortbildung, [illegible]); *la Déclinaison des langues indo-germaniques* (Ibid., 1839); *la Vie, les écrits et l'art [illegible] de J. A. de Thou* (J. A. de Thou's Leben, Schriften und historische Kunst, Darmstadt, [illegible]); *Homère et le cycle épique* (Cologne, [illegible]); [illegible] *tique et commentaire des poèmes d'Horace* ([illegible] tik und Erklaerung der Horazischen [illegible] Brunswick, 1840-1844, 3 vol.); *les* [illegible] *mains* (Brunswick, 1846); *la Poétique d'Aristote* (Rettung der Arist. Poetik, Ibid., [illegible]); *Fragments de la poésie épique des Grecs* ([illegible] mente der epischen Poesie der Griechen; [illegible] 1840-1842, 2 vol.); un mémoire sur *le vers appelé saturnien* (De versu quem vocant saturnium, Bonn, 1838), avec M. Lesch, etc.

DUPAIN (Edmond-Louis), peintre français, né à Bordeaux le 13 janvier 1847, est élève de MM. Cabanel et Gué. Après des débuts [illegible] scurs au salon de 1870 (*Mort de la Nymphe* [illegible] *rie*), il aborda les sujets de genre tels que [illegible] *la Tonnelle* (1872), *le Vieux chasseur* ([illegible]) revint à la peinture d'histoire et à l'allégorie, une *Chasseresse* (1874), *la Jeunesse et la* [illegible] (1875), *le Sommeil* (1876), *le Bon S*[illegible] *saint Gervais et saint Protais conduits au martyre* (1877), *le Droit de sortie à Bordeaux* [illegible] zième siècle) au fusain (1878). Cet artiste a obtenu une médaille de 3e classe en 1875 et une 1re médaille en 1877.

DUPANLOUP (Félix-Antoine-Philippe), [illegible] français, membre de l'Institut, né le 3 [illegible] 1802, à Saint-Félix, en Savoie (diocèse de C[illegible] very, alors département du Mont-Blanc), [illegible] des petites lettres de naturalisation en [illegible] fut amené en 1810 à Paris, où il fit [illegible] ment ses études dans la maison de la rue [illegible] gard, à Saint-Nicolas et à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché par M. [illegible] paroisse de l'Assomption, et y fit les catéchismes pendant plusieurs années. En 1827, il [illegible] confesseur du duc de Bordeaux, en [illegible]

[illegible] jeunes princes d'Orléans et, quelques [illegible] la révolution de Juillet, aumônier de [illegible]
[illegible] fonda, en 1831, pour les jeunes [illegible] de Saint-Hyacinthe. En 1834, [illegible] d'ouvrir les conférences de Notre- [illegible] même année, il fut nommé supérieur [illegible] de Paris, mais il refusa et [illegible] la charge de préfet des études. En [illegible] Saint-Roch en qualité de premier [illegible] prêcha le carême avec M. Olivier [illegible]. Au mois d'octobre 1837, nommé [illegible] supérieur du petit séminaire, il ac- [illegible] auparavant refusé deux des grandes [illegible] Paris. En même temps, M. de Quélen [illegible] vicaire général. En mai 1838, il fut ap- [illegible] de Talleyrand, malade, par Talley- [illegible], avec qui il était en relations in- [illegible] de trois mois.
[illegible] de M. Affre dont il avait com- [illegible] du roi l'élévation au siège archié- [illegible], M. Dupanloup cessa d'être vi- [illegible]. M. Affre, toutefois, lui confia pour [illegible] délicate, et le nomma grand [illegible]. En 1841, l'abbé Dupanloup avait [illegible] Sorbonne à la chaire d'éloquence [illegible] un petit nombre de leçons [illegible] devant un très nom- [illegible]. A la suite d'une séance tumul- [illegible] par ses paroles sur Voltaire, [illegible] suspendu. A la fin de 1845, il [illegible] du petit séminaire et [illegible] de Notre-Dame.
[illegible] d'Orléans, le 6 avril 1849, il [illegible] le 30 septembre, et sacré [illegible] de la même année. Il dé- [illegible] épiscopal, une extrême acti- [illegible] de la prédication au soin [illegible], surveillant de très tout l'en- [illegible] son diocèse, soutenant dans son [illegible] concurrence contre les établis- [illegible], ouvrant école même dans son [illegible] par ses écrits à toutes les [illegible] l'éducation publique. Il [illegible] évêque, défendu avec ardeur [illegible] alors la cause de la liberté de [illegible]. Dans la fameuse question de la [illegible] classiques païens dans une édu- [illegible], M. Dupanloup, partisan du [illegible] des études littéraires, [illegible] par l'*Univers*. Il adressa, [illegible], à son clergé une instruction [illegible] que les polémiques de l'*U*- [illegible] à l'Église, et défendit que ses [illegible] abonnés à cette feuille. Un [illegible] évêques se joignirent à lui. Les [illegible] de Rome mirent fin à toute [illegible].
[illegible], M. Dupanloup prit part [illegible] politiques et religieuses [illegible] qui fit beaucoup de bruit. [illegible] et ses brochures sur la situa- [illegible] notre expédition d'Italie [illegible] la portée d'actes politiques. [illegible] liberté de langage, il dénon- [illegible] les calomnies vomies par la [illegible] Edm. About, puis poursuivait à [illegible] *Lettre à un catholique* (25 dé- [illegible], les contradictions [illegible] palpables » de la bro- [illegible] *Le Pape et le Congrès*, à la- [illegible] une origine impériale. Plus [illegible] dans lesquels il parlait [illegible] *Siècle* et de l'un de ses pré- [illegible] siège épiscopal d'Orléans, [illegible], de la part du jour- [illegible] de cet évêque, une double plainte en diffamation; le procès, qui fut des plus retentissants, aboutit à un arrêt sévère de la Cour impériale de Paris, mais sans condamnation, puis à un appel du ministère public devant la Cour de cassation, qui modifia, à ce propos, dans le sens de la rigueur, la jurisprudence en matière d'outrage envers la mémoire des morts (avril-juin 1860).

Il faut citer encore de M. Dupanloup, dans l'ordre politique, la *Lettre à M. le vicomte de la Guéronnière* (1861), en réponse à la brochure *la France, Rome et l'Italie* (1861). En 1862, pendant un de ses séjours en Italie, il fit des sermons aux zouaves pontificaux, un entre autres pour la pose de la première pierre de la caserne de Marino (juin 1862). Lors des élections générales de 1863, l'évêque d'Orléans publia, avec le concours et l'assentiment de huit autres prélats, une adresse aux électeurs pour combattre l'abstention : elle provoqua une admonestation officielle de la part de M. Rouland, ministre de l'instruction publique et des cultes (*Moniteur* du 2 juin 1863). Depuis, M. Dupanloup, dans diverses circonstances, notamment dans l'un des congrès de Malines (septembre 1867), donna son adhésion complète aux doctrines politiques, sociales et philosophiques du *Syllabus* et des encycliques. L'un des zélés promoteurs du denier de Saint-Pierre, il envoya de grandes sommes au pape. Il eut un rôle important dans la préparation du concile œcuménique.

Au moment où cette assemblée s'ouvrit (9 novembre 1869), M. Dupanloup publia une lettre pastorale dans laquelle, tout en exprimant le dévouement le plus absolu et le respect le plus profond pour l'autorité et la personne du pape, il déclarait ne pas accepter sans contrôle les opinions ultramontaines sur l'infaillibilité du Saint-Père en matière de foi. Il eut une grande part aux premiers travaux, protesta contre les mauvaises conditions matérielles de la salle conciliaire et essaya, aidé de MM. Maret et Darboy, de prendre la direction des débats. A plusieurs reprises, l'éloquence et la dialectique savante de l'ardent prélat, ses lettres à M. Manning et à l'archevêque de Malines, et ses vigoureuses polémiques contre quelques membres ultramontains de l'épiscopat français, purent faire croire à une victoire de la minorité qu'il représentait. Ces illusions durèrent peu devant l'attitude prise par la Cour papale. La délibération des « schemata », écourtée à dessein dans une salle conciliaire mal disposée pour la discussion, fut suivie d'un vote favorable au dogme. M. Dupanloup, conséquent jusqu'au bout, s'était prononcé pour le *non placet*. Après la proclamation de l'infaillibilité du pape, il déclara se soumettre, comme devaient le faire tous les fidèles, à la décision du Concile.

Les défaites des armées françaises dans la guerre contre la Prusse ayant amené l'envahissement du territoire et, au mois d'octobre 1870, l'occupation d'Orléans, M. Dupanloup fut retenu prisonnier pendant quelques jours dans son palais épiscopal. Ses efforts obtinrent cependant la réduction de la contribution de guerre imposée par l'ennemi, auquel son zèle infatigable pour l'installation des ambulances inspirait le respect. En même temps, cédant à une indignation justifiée, il adressait à la presse prussienne d'éloquentes rectifications au sujet du traitement dont les blessés allemands étaient l'objet à Orléans (28 janvier 1871).

Aux élections du 8 février, il fut élu représentant du Loiret à l'Assemblée nationale, le dernier sur sept, par 28596 voix et siégea à droite. Lors du dépôt par M. J. Simon de la loi sur l'instruction primaire obligatoire, il fut nommé président de la commission chargée d'étudier le

projet de loi et se prononça vivement contre l'obligation (7 janvier 1872). Depuis, M. Dupanloup fut un des promoteurs du pétitionnement en faveur de l'enseignement « libre, religieux, et gratuit *pour les pauvres* », en opposition à l'instruction « gratuite, obligatoire et laïque, » et présenta un contre-projet à la loi de M. J. Simon. Dans la discussion de la loi sur l'armée, il se prononça contre le service obligatoire et fit adopter un amendement qui portait à vingt-quatre ans, au lieu de vingt-trois, le sursis accordé aux volontaires d'un an (mai-juin 1872.) Il s'opposait à la même époque, par une lettre rendue publique, à l'introduction dans les petits séminaires de son diocèse des réformes apportées à l'enseignement secondaire par M. Jules Simon. Au cours des négociations tentées par la droite, après la chute de M. Thiers, pour le rétablissement de la monarchie, il écrivit à M. le comte de Chambord une lettre dans laquelle il l'invitait à consentir à la fusion, et la réponse assez hautaine qu'il reçut du prince fut un échec pour les espérances des partisans d'une monarchie tempérée.

Le 4 juin 1873, M. Dupanloup fut élu membre du conseil supérieur de l'instruction publique, auquel il avait déjà appartenu en 1850 et dont il s'était retiré après l'adoption de la bifurcation des études; il redoubla d'efforts pour faire introduire de nouveau dans le programme les thèmes grecs et latins et les vers latins supprimés par le ministre. Dans un long rapport au conseil sur un projet de réforme du baccalauréat ès-lettres, il approuva le projet qui prescrivait deux examens successifs, l'un après la rhétorique sur les lettres, l'autre, au moins un an après, sur la philosophie, les sciences et les langues vivantes, mais tout en encourageant l'étude de la philosophie, il ne dissimula pas son éloignement pour celle des sciences; ce rapport, vivement combattu dans le conseil, fut néanmoins adopté en principe par le ministre (juin 1874).

A l'Assemblée, son rôle ne laissait pas d'être actif, et sa parole véhémente se faisait entendre chaque fois qu'il croyait menacés les intérêts et les prérogatives de l'Église. Parmi ses discours, il faut rappeler ceux qu'il prononça pour l'adoption de la loi sur les aumôniers militaires, loi votée par 376 voix contre 228 (20 mai 1874), et dans la discussion de la loi sur l'enseignement supérieur (12 juin 1875), où il rencontra un adversaire redoutable, dans M. Challemel-Lacour qu'il devait retrouver au Sénat sur le même terrain. Lors des élections pour la composition de la Chambre haute, il fut élu sénateur inamovible, mais seulement au neuvième tour de scrutin et le soixante-quatorzième sur 75, par 315 voix sur 632 votants (18 décembre 1875). Il accepta, en exprimant, dans une lettre rendue publique, sa répugnance à rentrer « dans la fournaise, comme Daniel, » réminiscence biblique dont la légère inexactitude prêta aux railleries des journaux. Il n'apporta plus d'ailleurs aux débats parlementaires qu'un reste d'ardeur, où l'on avait quelque peine à retrouver ses dons d'orateur et de polémiste. Ainsi l'interpellation qu'il soutint pour demander au gouvernement d'interdire la publication des extraits de Voltaire rassemblés par le comité du centenaire du philosophe, fournit à M. Dufaure une facile occasion de démontrer ce que ces poursuites auraient eu d'arbitraire et de puéril, et cette manifestation, loin de nuire à l'œuvre de propagande, était de nature à contribuer à son succès (avril 1878).

Bien qu'éloigné depuis plusieurs années du siège de son évêché, et pourvu d'ailleurs d'un coadjuteur, M. Dupanloup n'avait point renoncé aux devoirs attachés à sa haute dignité. Au mois de juillet 1872, il adressa aux prêtres de son diocèse une lettre pastorale portant publication des constitutions dogmatiques du concile du Vatican, et exprimant avec vivacité son admiration pour Pie IX. Le 28 novembre 1875, il les pressait de remplacer par la liturgie romaine la liturgie parisienne qu'ils avaient jusqu'alors suivie, et l'on vit dans cet ordre un gage de plus de sa soumission aux décisions du concile œcuménique. Dans un voyage qu'il fit à Rome, en janvier 1876, il fut fort bien accueilli par le pape et poursuivit le procès de la canonisation de Jeanne d'Arc, l'une des suprêmes préoccupations de sa vie; la congrégation des rites, qui paraissait avoir adopté ses conclusions, les a depuis rejetées. Le bruit, maintes fois répété et démenti, de son élévation au cardinalat courut de nouveau à cette époque; mais, selon le mot d'un des familiers de Pie IX, on le trouvait « trop remuant et trop inventif ». Au mois de mai de la même année, il donna une dernière preuve d'un dévouement toujours plus complet à la souveraineté pontificale, dans une harangue au président de la République, où les journaux les plus modérés eurent à désavouer des imprudences de langage.

M. Dupanloup qui habitait le village de Versailles pendant les sessions parlementaires, mais qui avait coutume de passer quelques semaines de ses vacances en Dauphiné, chez M. Albert Du Boys, rédacteur du *Correspondant*, mourut subitement au château de Lacombe, près de Domène (Isère) le 10 octobre 1878. Le 23 du même mois il lui fut fait dans la cathédrale d'Orléans les plus solennelles funérailles. — Une très intéressante étude sur sa vie a été publiée par M. de Falloux dans *le Correspondant* (décembre 1878).

M. Dupanloup avait été décoré de la Légion d'honneur le 5 janvier 1850. Au mois de mai 1854 l'Académie française l'avait choisi pour successeur de Tissot. Il avait obtenu, dans cette compagnie, une influence qui se manifesta par des exclusions célèbres : en 1863, notamment, son *Avertissement aux pères de famille*, personnellement dirigé contre MM. Littré, Maury, Taine et Renan, fit échouer les premières candidatures de l'auteur du *Dictionnaire de la langue française*. Lorsqu'enfin M. Littré eut été élu (30 décembre 1871), M. Dupanloup crut devoir donner avec éclat sa démission d'académicien et refuser de continuer à faire partie d'une compagnie « qui admettait des athées dans son sein ». Il revint sur cette détermination, sur les instances de ses collègues, en particulier de M. Guizot, lorsque l'Académie eut voté l'ordre du jour pur et simple sur l'incident, à la majorité de 28 voix sur 30. Toutefois, il s'abstint dès lors de paraître à l'Institut; quelques jours avant sa mort, il exprimait, dans une conversation dont les termes n'ont pas été démentis, son regret de ne pouvoir se rendre à l'Académie pour y donner sa voix à M. Taine dont les nouveaux livres avaient gagné sa sympathie.

Les principaux écrits du prélat relatifs à l'éducation et à l'enseignement sont : *De l'éducation* (9ᵉ édit., 1872); *De la Haute éducation intellectuelle* (1866, 3 vol. in-8); *la Femme studieuse* (1869, in-18, 3ᵉ édit., 1872); divers lettres, brochures et allocutions, puis à un point de vue plus spécialement catholique : *le Mariage chrétien* (1868, 4ᵉ édit., 1875); *l'Enfant* (... 3ᵉ édit., 1874); *Histoire de N.-S. Jésus-Christ* (1869, in-4 avec grav.), etc., etc. D'autres publications sont spéciales à l'Œuvre des catéchismes : ce sont des *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18); *Manuel des catéchismes* (1832, in-18); une *Méthode générale de catéchisme* (1841, 2 vol. in-8)... M. Dupanloup a composé d'extraits de Bossuet

[illegible] *Journée du Chrétien* (1838, in-18), et d'extraits de Fénelon, son auteur favori, toute une série de publications : *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1832, 2 vol., in-18); *[illegible] et solide vertu sacerdotale* (in-8); *Éléments de rhétorique sacrée* (1841, in-12); *le [illegible] présenté aux hommes du monde* ([illegible], in-8), etc.

[illegible], comme écrits moins étendus : *Lettre à M. le duc de Broglie, rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique* (1844, [illegible] la nécessité et l'existence des petits séminaires; *Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847, in-8); *De la Pacification [illegible]* ([illegible], in-8, 2 édit.); des *Discours prononcés* [illegible] certaines solennités et dont les plus [illegible] ont été accueillis comme [illegible], tels que le *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, *[illegible] discours de réception à l'Académie française*, *l'Oraison funèbre du P. de Ravignan*, *[illegible] discours prononcé au Congrès de Malines*, le 31 août 1865, *sur l'enseignement populaire*, *l'Oraison funèbre de Lamoricière* (Nantes, [illegible] 1865), etc.; enfin toute une série [illegible] *pastorales et Mandements*, notamment [illegible] des malheurs de l'Irlande et [illegible] de Syrie (avril 1862), en faveur [illegible] sans travail (juin 1862), [illegible] du temps » (octobre 1866), sur [illegible] enseignement supérieur (mai 1868), [illegible] décembre 1868), sur les élections [illegible] la libération du territoire, sur la [illegible], sur la spoliation de l'Église [illegible] d'Italie, sur le volontariat d'un an, [illegible] discours de M. Dupanloup à l'Assemblée et au Sénat ont été imprimés et publiés [illegible] a été commencé une édition de [illegible] (1873-75, tomes I-VII).

DUPASQUIER (Charles), magistrat et sénateur [illegible] à Chambéry (Savoie), le 14 août 1804, [illegible], parvint à faire de bonnes [illegible] sous le régime piémontais à des [illegible] importantes. Attaché au bureau de l'avocat [illegible] en 18[illegible], substitut de l'avocat des [illegible] en 18[illegible], avocat général au Sénat (cour [illegible] de Chambéry) en 1838, conseiller en 1845, [illegible] gouverneur de la province de Savoie [illegible] encore ces fonctions au moment [illegible] président de Chambre à la cour [illegible] de Chambéry le 4 août 1860, il fut [illegible] président le 23 juin 1866 et admis [illegible] en 1874 avec le titre de premier président [illegible]. Sous l'Empire, il avait représenté [illegible] de Chambéry au conseil général [illegible] et l'avait présidé. Porté aux élections [illegible] de janvier 1876 sur la liste dite [illegible] conservatrice, comme candidat bonapartiste [illegible], il publia une circulaire dans [illegible] soutenir le gouvernement du [illegible] sous le bénéfice des réserves constitutionnelles. [illegible] fut élu, le second sur deux, par 203 [illegible] électeurs. Lors de la vérification des [illegible] des sénateurs de la Savoie fut [illegible], et une demande d'enquête ne [illegible] qu'à la faible majorité de 145 voix [illegible] les sénateurs de la Savoie, dont l'é[illegible], avant eux-mêmes pris part [illegible] à cette occasion, sur la [illegible], que désormais, en pareil [illegible] intéressé n'aurait pas le droit [illegible] M. Dupasquier prit place dans les rangs [illegible] bonapartiste, et vota avec la majorité [illegible]. Il a été nommé commandeur de la [illegible] le 31 mai 1860.

DU PAYS ([illegible]-Augustin), critique français, est né à Paris, le 14 janvier 1804. Attaché en 1845, à *l'Illustration*, il y rédigea les comptes rendus des Salons et des articles sur les beaux-arts qui lui acquirent de l'autorité dans cette critique spéciale. Il fournit, en 1850, aux *Cent Traités*, la partie intitulée : *Peinture-Sculpture-Gravure*, et, en 1855, à la *Bibliothèque des chemins de fer*, le premier texte de l'*Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile* (2ᵉ édit., 1858, avec 25 cartes et plans ; 6ᵉ édit. 1874, 2 vol. in-18), devenu l'un des bons guides de la collection Joanne.

M. Du Pays a encore donné à la même collection : *Itinéraire descriptif, historique, artistique et industriel de la Belgique* (1860, in-18, avec cartes) ; *Itinéraire descriptif, historique et artistique de la Hollande* (1861, in-18); puis, dans le format des guides-diamant, *l'Italie et la Sicile* (1866, in-32, avec grav. et cartes); *la Belgique et la Hollande* (1867, in-32, avec cartes et pl.; 2ᵉ édit., 1873); *Rome et ses environs* (1870, in-32, avec plan et cartes). M. Du Pays a revu et publié, en 1857, le texte des *Édifices de Rome moderne*, laissé inachevé par P. Létarouilly. Il a traduit le *Roland furieux* de l'Arioste, pour l'édition illustrée par M. G. Doré (1879, in-folio). — M. Du Pays est mort à Fontainebleau le 2 août 1879.

DUPIN (baron Pierre-Charles-François), statisticien français, membre de l'Institut, ancien sénateur, le dernier des « trois Dupin, » est né, à Varzy (Nièvre), le 6 octobre 1784. Admis le premier à l'École polytechnique, en 1801, il en sortit en 1803, avec le même rang, fut nommé ingénieur de la marine et employé aux travaux de la grande flottille de la Manche et à la création de l'arsenal d'Anvers. En 1805, il fut chargé d'inspecter les ports de Hollande, puis fut appelé à Gênes, et, après le traité de Tilsitt qui cédait à la France les îles Ioniennes, s'embarqua sur la première escadre qui sortit du port de Toulon depuis le désastre de Trafalgar, et qui porta nos troupes à Corfou. Il resta quatre ans dans cette ville. Secrétaire de la nouvelle académie ionienne, il y ouvrit un cours de mécanique et de physique à l'usage du peuple, commençant ainsi, dans la carrière de l'enseignement scientifique, l'œuvre de vulgarisation qu'il a continuée toute sa vie.

En 1812, M. Ch. Dupin revint en France. C'est alors qu'il entra en relations avec l'Institut, par la présentation de plusieurs *Mémoires* dont l'Académie des sciences vota l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*, et qu'il aima mieux publier séparément sous le titre de *Développements de géométrie* (Paris, 1813, in-4). Dans le *Journal de l'École polytechnique*, il fit paraître le résumé de ses études sur la construction des vaisseaux. Ces recherches lui valurent la place de correspondant de l'Institut dans la section de mécanique, laissée vacante par la mort du célèbre Watt. A Toulon, où l'appelèrent ses fonctions d'ingénieur (1813), il fonda le Musée maritime, qui servit de modèle au Musée naval du Louvre.

Fils d'un ancien membre des Assemblées révolutionnaires, élève favori de Monge, ami du républicain Carnot, M. Charles Dupin vit sans regret la chute de l'Empire et accueillit avec empressement la promulgation de la Charte. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit paraître à Toulon, sous ce titre : *Lois fondamentales de la France* (1814, in-8), un écrit politique, qui était un chaleureux appel, une sorte d'invocation à tous ceux qui « avaient conservé l'indépendance de leur âme au milieu d'un long esclavage. » Il se rallia néanmoins pendant les Cent-Jours à la

nouvelle constitution de l'Empire et publia même un *Examen de l'acte additionnel*, inspiré de l'amour de la liberté et de la haine de l'étranger. Après la bataille de Waterloo, il fit imprimer à Lyon et signa de son nom le *Programme d'une pompe funèbre à célébrer en l'honneur des guerriers français morts pour la défense de la patrie* (juin 1815). Quand les étrangers furent maîtres de Paris et qu'il vit le nom de Carnot inscrit sur la liste de proscription du 24 juillet 1815, il demanda de défendre devant les Chambres son illustre ami, qui partit pour l'exil.

M. Dupin resta au service de son pays, et fut chargé de diriger les travaux de l'arsenal de Dunkerque. En 1816, il obtint de visiter les établissements maritimes de l'Angleterre, et, sans prendre de notes ni de croquis, il n'en réussit pas moins à faire une sorte d'enquête sur la puissance navale de nos voisins. Les rapports qu'il adressa au ministre de la marine et à l'Académie des sciences (1817), lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il succéda, en 1818, à Périer. Il commença, en 1820, la publication de ses *Voyages dans la Grande-Bretagne de 1816 à 1821* (Paris, 1820-1824, 6 vol. in-4, avec trois atlas in-fol.). La manière dont il fait ressortir dans cet ouvrage les avantages du régime constitutionnel lui attira la faveur du parti libéral et les reproches du gouvernement. Le ministre de la marine le dénonça au conseil des ministres, qui exigea que l'auteur soumît à la censure préalable le manuscrit des parties encore inédites. Son crime était d'avoir montré, « dans les institutions des armées de terre, des instruments souvent dangereux pour le pouvoir civil, » et notamment d'avoir blâmé « le droit donné en France aux militaires de porter des armes hors le temps de service. » M. Dupin rejeta toute censure préalable et perdit les souscriptions du ministère, mais en revanche, les sympathies du parti libéral augmentèrent la vente du livre et la renommée de l'auteur. Ce fut en Angleterre qu'il eut le plus de succès ; les plus hauts personnages lui adressèrent les témoignages les plus flatteurs.

M. Dupin n'en défendit pas moins avec beaucoup de chaleur les droits de notre pays dans sa *Réponse à milord Stanhope* qui avait proposé au Parlement de prolonger l'occupation de la France par les troupes alliées. La police de la Restauration fit saisir l'édition française de cet écrit, mais on renonça aux poursuites (1818). M. Dupin profitait de toutes les occasions pour manifester ses opinions libérales. Dans l'introduction de ses *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées* (Paris, 1818, in-8), il fit l'éloge de Carnot exilé. Dans son *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge* (Paris, 1819, in-8), il vengea la mémoire de l'illustre conventionnel que le gouvernement avait expulsé de l'Académie des sciences.

Nommé, en 1819, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers, il joignit à son enseignement des leçons sur la géométrie appliquée aux arts. En 1824, il ouvrit un cours pour les ouvriers. Ses leçons publiées sous le titre de *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts* (Paris, 1825 et 1826, 3 vol. in-8), furent traduites presque immédiatement en plusieurs langues. Elles donnèrent à un grand nombre de villes l'idée de fonder un enseignement semblable. M. Dupin estimant qu'éclairer les esprits, c'est les affranchir, et que la liberté n'a point de pire ennemi que l'ignorance, publia une *Carte de la France éclairée et de la France obscure*, où des teintes plus ou moins foncées indiquent l'état de l'instruction publique dans chaque département. Ce tableau, l'un des travaux les plus populaires de l'auteur, était un des chapitres [illegible] l'ouvrage qu'il préparait sur les *Forces productives et commerciales de la France* (Paris, 1827, 2 vol. in-4 et 2 cartes). Le parti libéral accueillit avec faveur cette application ingénieuse de la statistique aux questions de l'ordre politique et moral. Un succès analogue attendait un autre travail du même genre : les *Forces électorales à la* [illegible] *de 1827*, dont huit éditions furent enlevées en quelques mois. La bourgeoisie aimait à voir constater par des chiffres les progrès constants de sa richesse, de ses lumières et de sa puissance, et calculer d'avance, avec une sorte de rigueur mathématique, l'heure de son triomphe inévitable.

En 1824, Louis XVIII avait conféré à M. Charles Dupin le titre de baron, et retiré l'arrêt de proscription dont on avait frappé son ouvrage [illegible] l'Angleterre. Il n'en resta pas moins fidèle [illegible] parti libéral, qui lui fit donner, par les électeurs du Tarn, un des départements les plus obscurs de sa *carte*, le mandat de député. Durant [illegible] sessions de 1828 et de 1829, il prononça plusieurs discours, remplis de faits statistiques, [illegible] les questions de sa compétence, notamment [illegible] l'organisation de notre force navale, sur l'administration des ponts et chaussées, sur l'instruction populaire, etc. Il protesta contre le ministère Polignac et fut au nombre des 221. Après la [illegible] solution de la Chambre, l'intervention du clergé empêcha sa réélection dans le Tarn ; mais il [illegible] élu à Paris le 12 juillet 1830, quinze jours avant la révolution.

Conseiller d'État (1831), membre du conseil d'Amirauté (1831), du conseil d'agriculture, [illegible] Jury central pour l'exposition de l'industrie, [illegible] l'Académie des sciences morales et politiques (1832), délégué des colonies, rapporteur [illegible] Chambre des Députés de la loi organique [illegible] garde nationale (1830), de la loi sur [illegible] (1831), du budget de la marine ; etc., [illegible] de la Commission des finances, tour à tour [illegible] missaire du gouvernement et de la Chambre, [illegible] ministre de la marine durant quelques jours [illegible] vembre 1834), M. Charles Dupin fut créé pair de France le 3 octobre 1837.

Avant d'entrer à la Chambre haute, il [illegible] dans un *Compte rendu à ses anciens* [illegible] (br. in-8), le résumé de ses travaux [illegible] depuis 1827. « Il avait soutenu la discussion [illegible] plus de cent lois : la Chambre l'avait [illegible] membre de plus de cinquante Commissions [illegible] rapporteur de trente. » La pairie ne fut pas [illegible] lui une sinécure, comme l'attestent ses [illegible] sur les monts-de-piété, ses réclamations [illegible] veur du commerce entre la métropole et [illegible] lonies, son discours sur l'organisation de [illegible] major général de l'armée, divers rapports [illegible] concessions de chemins de fer, plusieurs [illegible] relatifs à l'organisation de la Légion d'honneur, diverses propositions dans l'intérêt de la [illegible] militaire et marchande, de nombreuses [illegible] sions sur la question algérienne, un rapport [illegible] étendu sur le projet de loi relatif au travail des enfants dans les manufactures, etc., etc. [illegible] Chambre des Pairs comme dans la Chambre [illegible] Députés, M. Charles Dupin se montra [illegible] également dévoué à la dynastie d'Orléans [illegible] Charte de 1830, tout en se rattachant, [illegible] dans les dernières années du règne, à l'opposition modérée, qui préférait M. Thiers à M. Guizot. [illegible] avait été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1840.

Après la révolution de Février, il se [illegible] aux suffrages des électeurs de la Seine-Inférieure et fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, [illegible]

[illegible] de M. de Lamartine. Président [illegible] de la marine, il vota constamment [illegible] la droite. Le jour même de son admission à [illegible], il fut nommé membre de la commission [illegible] la dissolution des ateliers nationaux [illegible] 1848). Réélu à l'Assemblée législative [illegible], il resta jusqu'au coup d'État dans [illegible] de la majorité royaliste, formée par la [illegible] anciens partis. Après le coup d'État [illegible], il reçut le titre de sénateur dès [illegible] (26 janvier 1852), et reprit [illegible] Luxembourg où il se montra surtout [illegible] des intérêts conservateurs en religion [illegible]. — Il est mort à Paris, le 18 jan[illegible].

[illegible] les ouvrages que nous avons cités, [illegible] Dupin a publié de nombreux écrits [illegible] nous mentionnerons encore : [illegible] *britannique en 1822* [illegible]; *Force commerciale de la Grande-Bretagne* [illegible] 2 vol. in-4 et 2 atlas in-fol.); *Dis*[illegible] *sur l'industrie, le commerce, la* [illegible] *les sciences appliquées aux arts* [illegible] in-8); *le Petit producteur français* [illegible] 5 vol. in-18); *Essai sur l'organisa*[illegible] *de la marine et des colonies* [illegible]; *Défense des intérêts coloniaux* [illegible]; *Du Travail des enfants qu'emploient* [illegible], *les mines et les manufactures* (1840, [illegible]; *Histoire et avenir des caisses* [illegible] *de France* (1844, in-18). La plupart [illegible] qu'il a prononcés au Con[illegible] imprimés, entre autres : *Sur* [illegible], *considéré dans ses rapports* [illegible] *liberté et l'ordre public* (1831); [illegible] *industriels et des intérêts* [illegible]; [illegible] *de la classe ouvrière* [illegible] *de la classe ouvrière sur les* [illegible] *de l'industrie* (1834); *la Caisse d'épargne* [illegible] (1837); *la Morale, l'enseignement* [illegible] *l'industrie* (1838); *Travaux et bienfaits* [illegible] à Delessert (1848, in-32); *Bien*[illegible] *des classes du peuple français* [illegible] la collection des petits traités [illegible]; *Enseignement et sort des* [illegible] *de l'industrie avant, pendant et* [illegible] brochure in-18); *Éloge de* [illegible] prononcé le 2 septembre 1849, [illegible] des sciences (1849, in-4); [illegible] *et du prolétariat*, discours [illegible] Assemblée législative, le 9 octobre [illegible] grand nombre d'exemplaires par [illegible] de Poitiers (1849, in-8); [illegible] *au sujet des écoles publiques* [illegible] in-8); *Opinion sur le traitement* [illegible] (1851, broch. in-8); *Industries* [illegible] *Paris et de Londres* (1852, in-18).

[illegible] (Jules-Henri), auteur dramatique fran[illegible] famille de robe, à Paris, le 1er sep[illegible], est cousin du précédent. Il était [illegible] un banquier lorsqu'il composa sa [illegible], *le Voyage à Chambord*, qui, [illegible], fut jouée au théâtre [illegible]. Le succès le détermina à [illegible] pour les scènes de genre. [illegible] des auteurs de notre époque, [illegible] produit : le chiffre de ses [illegible] 200, et une cinquantaine [illegible] en commun avec M. Scribe. En [illegible] : *la Mort et le bûcheron*, *la* [illegible], *les Garçons*, *Farinelli*, *le Fou* [illegible], *Michel et Christine* (1826), un des [illegible] du répertoire du Gymnase; [illegible], *la Pension bourgeoise*, *les* [illegible], *les Inséparables*, *les* [illegible] *des artistes* (1828), *le Fils d'un agent de change*, *la Figurante* (1838), jouée à l'Opéra-Comique; *le Veau d'or* (1841), etc.

Sa collaboration avec Dartois ne fut pas moins féconde; elle a produit successivement : *le Sultan du Havre*, *les Six pantoufles*, *la Belle Allemande*, *le Courtisan dans l'embarras*, *Cartouche et Mandrin* (1827); *la Villageoise somnambule*, *la Lingère du Marais*, *l'Ange gardien*, (1831), etc. Citons encore, avec M. d'Épagny : *Dominique le possédé*, comédie (1831); avec M. Sauvage : *la Fiancée de l'apothicaire*, *Il sait tout*, *les Noces de Gamache* (1825); avec M. Varner : *les Petits appartements* (1827); *un Jour de réception* (1828), opéras comiques; avec M. Dumanoir : *la Toque bleue*, *la Perruche*; *la Fille invisible*, au Théâtre-Lyrique (1854), avec M. de Saint-Georges; *Deux hommes du Nord*; *la Chèvre de Ploërmel*, avec M. Delacour, etc.

On cite de M. Dupin seul une vingtaine de pièces dont voici les principales : *le Spectre de Grasville*, *la Fête de famille* (1831); *le Défit politique*, *l'Amour vient après* (1838); *le Chat noir*, *Ma bête noire* (1839); *Ma'me Maciou* (1865); *l'Orphelin de la Chine* (1867), etc.

DUPINEY DE VOREPIERRE (Jean-François-Marie BERTET-), littérateur français, né à Vienne (Isère), le 17 août 1811, vint suivre à Paris les cours de droit, de médecine et de langues orientales, et se fit recevoir licencié en droit en 1834, puis docteur en médecine, en 1841, avec une thèse *Sur les symptômes du choléra-morbus sporadique* (in-4). En 1848, il fut un des rédacteurs ordinaires du *Crédit* pour la partie économique et financière, et fournit quelques articles à *la Politique nouvelle*. Les événements de cette époque interrompirent une publication considérable que M. Dupiney avait entreprise en juin 1847 et qu'il a reprise en février 1856, sous le titre de *Dictionnaire français illustré et Encyclopédie universelle* (1856-1864, 2 vol. gr. in-4 à 3 colonnes, environ 20 000 figures dans le texte), ouvrage réunissant la lexicologie de la langue avec le résumé des connaissances humaines. Il a entrepris depuis un *Dictionnaire de géographie*, (1864-1867, livr. 1-43, in-4) et un *Dictionnaire des noms propres* (1866-1875, 91 livr., in-4).

M. Dupiney a traduit en outre de l'allemand, avec M. É. Dubreuil-Helion, les *Lettres sur la Chimie*, de J. Liebig (1845, in-12) et le *Traité de physiologie de l'homme*, de J. Muller, (1846, 2 vol. in-8). Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1869.

DUPLAN (Paul), ancien représentant du peuple français, né à Bourges (Cher), le 6 octobre 1806, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, il devint rédacteur de la *Revue du Cher*, organe démocratique, fut, en 1835, un des défenseurs des accusés d'avril et, plus tard, de divers accusés politiques. Rédacteur de l'*Éclaireur de l'Indre*, et correspondant du *Journal du Loiret* et des feuilles radicales de Paris, il prit une part active aux banquets réformistes de 1847, et après la révolution de Février, fut chargé par M. Ledru-Rollin, avec lequel il avait collaboré au grand *Répertoire de droit et de législation*, de l'administration du département du Cher, où il eut bientôt pour collègues MM. Bidault et Félix Pyat. Porté sur une liste de conciliation, il fut élu, le sixième sur sept, par 32 945 voix, représentant à la Constituante. Il prit une part active aux discussions et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans se rattacher à l'opposition radi-

cale, et ne fut point réélu à la Législative. M. Duplan entra comme rédacteur au journal *le Pays*, dirigé par M. Arth. de la Guéronnière et passa plus tard au *Constitutionnel*. Il y traita les matières d'économie politique. Il fut nommé inspecteur particulier de l'exploitation commerciale du chemin de fer d'Orléans. — Il est mort, à Paris, le 21 juin 1876.

Il faut ajouter aux recueils auxquels M. Duplan a collaboré : *le Paris pittoresque*, *l'Éclaireur de l'Indre*, dirigé par M. Pierre Leroux, la *Revue de droit français et étranger*, et surtout le *Dictionnaire général et raisonné de Jurisprudence* et le *Répertoire général* de M. Dalloz. Citons à part : *Défense générale de la France*, à propos des établissements militaires de Bourges (1866, in-8).

DUPLAN, (Joseph), homme politique français, député, né à Paris, le 17 mars 1791, fut d'abord élève de l'École polytechnique, puis servit dans le génie maritime et y acquit le grade de capitaine. Maire de Castelmauron et membre du Conseil général pour le canton d'Aspet, il se montra zélé partisan du rétablissement de l'Empire. En 1852, il fut nommé député comme candidat du gouvernement, pour la 4e circonscription de la Haute-Garonne et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1er mai 1833, il fut promu officier le 31 décembre 1855. — Il est mort à Toulouse en février 1873.

On lui doit un *Manuel d'agriculture à l'usage des écoles primaires* et un *Essai de météorologie appliquée à l'agriculture*.

DUPLESSIS (Georges-Victor-Antoine Gratet-), iconographe et historien d'art français, né à Chartres le 19 mars 1834, est fils d'un savant bibliophile, recteur des académies de Lyon et de Douai, mort en 1853. Entré au cabinet des estampes cette même année, il passa par tous les grades avant d'occuper la place de conservateur sous-directeur adjoint de ce département de la Bibliothèque nationale. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1874.

Parmi ses nombreuses publications, toutes consacrées à l'histoire de l'art, nous citerons : *Notice sur la vie et les travaux de Gérard Audran* (Lyon, 1858, in-8); *Histoire de la gravure en France* (1861, in-8), couronnée par l'Académie des Beaux-Arts; *Essai de bibliographie, contenant l'indication des ouvrages relatifs à l'histoire de la gravure et des graveurs* (1862, in-8); le texte historique et descriptif des *Costumes historiques des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles*, dessinés par M. Lechevallier-Chevignard (1864-1873, 2 vol. in-4); un précieux *Essai d'une bibliographie générale des beaux-arts* (1866, in-8); *les Merveilles de la gravure* (1869, in-18); *un Curieux au dix-septième siècle, Michel Bégon, intendant de la Rochelle* (1874, in-8); *les Ventes de tableaux, dessins, estampes et objets d'art aux dix-septième et dix-huitième siècles, essai de bibliographie* (1874, in-8); *Histoire de la gravure de portrait en France* (1875, in-8). M. Georges Duplessis a rédigé le texte des *Albums d'héliogravure* de M. Amand-Durand, d'après les estampes d'Albert Dürer, Van Dyck, Paul Potter, Claude le Lorrain, A. Mantegna, Ruysdael, etc. (1875 et années suivantes) et l'*Inventaire de la collection Michel Hennin* léguée à la Bibliothèque nationale, (1877 et ann. suiv., 5 vol. in-8). Il a édité *le Livre des peintres et graveurs* de l'abbé de Marolles (1855, in-16, 2e édition, 1872, in-16) et les *Mémoires* de J. G. Wille (1857, 2 vol. in-8); il a revu et mis en ordre les tomes IX, X et XI du *Peintre-graveur* de Robert-Dumesnil (1865, in-8); enfin il a collaboré à la *Gazette des beaux-arts*, à la *Revue universelle des arts*, à la *Revue anecdotique*, etc.

DUPONT (Paul-François), imprimeur et homme politique français, sénateur, né à Perpignan (Pyrénées-Orientales) le 24 février 1796, d'une ancienne famille d'imprimeurs, fit ses études typographiques chez les Firmin-Didot, et fonda à Paris, sous la Restauration, un établissement spécialement consacré aux impressions administratives. Il fut un des premiers qui s'occupèrent d'améliorer le sort de leurs ouvriers et employés, en fondant pour eux une société de secours mutuels et une caisse de retraite, et en leur attribuant une participation aux bénéfices. L'organisation d'une vaste succursale à Clichy, où les femmes furent employées aux travaux typographiques, ajouta encore à l'extension de la maison Dupont, l'une des plus vastes d'Europe. Elle a obtenu, entre autres récompenses, une médaille d'or à l'Exposition nationale de 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. En 1867, l'exécution en une seule nuit du tirage et du brochage des deux énormes volumes du *Catalogue officiel* de l'Exposition, fut regardée comme un exemple extraordinaire de la rapidité moderne dans les opérations typographiques.

En 1852, M. P. Dupont fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Dordogne. Réélu au même titre, aux élections suivantes, il obtint en 1863, 14 570 voix sur 26 780 votants, et en 1869, 22 136 voix sur 32 961 votants. Il prit plusieurs fois la parole à la Chambre, surtout dans les questions relatives à la position des employés. Après le 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée, et n'en sortit qu'aux élections sénatoriales de janvier 1876. Il fut élu sénateur de la Dordogne, le dernier sur trois, par 345 voix, sur 682 électeurs, prit place dans le groupe bonapartiste, et, après l'acte du 16 mai 1877, vota la dissolution de la Chambre. A la même époque, il abandonna à son fils la direction de son imprimerie. Décoré de la Légion d'honneur le 14 ... 1852, il a été promu officier en janvier 18..

On a de M. Paul Dupont : *Essais d'imprimerie* (1849, in-fol.), d'une exécution magnifique; *Histoire de l'imprimerie* (1854, 2 vol. in-8), ... sante à consulter, surtout pour les temps modernes; divers répertoires de science et de pratique administrative, tels que : *Dictionnaire des formules, ou Mairie pratique* (11e édit., ...); quelques brochures de discussion législative : *Insuffisance des traitements en général* (... in-8); *le Dernier mot sur les traitements*, ... *insuffisance*, etc., et plusieurs *Discours* prononcés à la Chambre.

DUPONT (Pierre-Auguste, dit *Alexis*), chanteur français, né en 1796, fut d'abord choriste à l'Opéra, et débuta, vers 1818, comme ténor ... ble; il obtint, pendant plusieurs années, un succès soutenu. Il alla ensuite compléter ses études en Italie, où il fit un séjour assez prolongé, et à son retour, engagé à l'Académie royale de musique. De 1830 à 1840, il reprit ou créa un ... nombre de rôles, et réussit surtout dans ce... neveu du vice-roi de *la Muette*, que M. A... écrivit pour lui. Vers la fin de 1843, il se ... de la scène et se consacra à la musique d'... Il était encore attaché à la paroisse Saint-... en août 1856, lorsque intervint l'affaire jud... qui interrompit sa carrière. M. Alexis Dupont ... épousé, lors de ses débuts à l'Opéra, Mlle Noblet, l'une des célébrités chorégraphiq...

[illegible]. — Il est mort à Paris, le 30 mars 1874. [illegible] est morte la même année.

[illegible] (François-de-Sales-Léonce), publiciste [illegible], né à Layrat (Lot-et-Garonne), le 5 janvier [illegible], fit ses études dans une maison religieuse et débuta fort jeune dans l'enseignement. En [illegible], il entra au *Moniteur du Loiret*, puis il [illegible] au *Précurseur* d'Anvers où il écrivit des [illegible] expositions triennales de la Belgique. [illegible] à Paris, il suivit, en 1859, l'armée d'Italie, comme correspondant du *Pays*; il collabora [illegible] ensuite à ce journal, fonda avec [illegible] l'*Esprit public* et fut rédacteur en [illegible]. Chargé pendant cinq ans de la [illegible] de la *Revue contemporaine*, il [illegible] un moment au *Journal de Paris* et au [illegible] de 1869 à 1872, l'un des principaux collaborateurs du *Constitutionnel*, dont il [illegible] l'édition de province à Tours et à [illegible] pendant le siège de Paris.

[illegible] Dupont a publié en volumes : *la [illegible] devant la justice* (1871, [illegible]); *la Comédie républicaine* (1872, in-18); *la [illegible] Napoléon* (1874, broch. [illegible]); *[illegible] Napoléon* (même année, in-18); *[illegible]*, roman (1875, in-18); *Tours [illegible] de la République à outrance* [illegible], suite d'articles vivement hostiles au [illegible] 4 septembre, publiés d'abord dans la *[illegible] de France*; *les Deux Démocraties*, [illegible] *Empire* (1878, in 8), brochure dans [illegible] l'exemple de MM. Dugué de la [illegible] Duval, se prononçait pour la [illegible] partis à la volonté nationale [illegible] par les scrutins des 20 février 1876 et [illegible] 1877.

[illegible] DE BUSSAC (Jacques-François), [illegible] politique français, ancien représentant, [illegible], le 1 février 1803, fut d'abord avocat [illegible] avant 1830, un des rédacteurs [illegible]. Nommé par le gouvernement [illegible] procureur du roi à Versailles, il [illegible] ne pas prêter serment. Suspendu, [illegible], il fonda successivement [illegible] et la *Revue du progrès*; [illegible] même temps le bureau du contentieux [illegible] commerciale de Laffitte, dont il [illegible] nièce. Après avoir plaidé pour [illegible], il se retira en Saintonge, où il [illegible] travaux agricoles. En 1848, les électeurs [illegible] Charente-Inférieure l'envoyèrent à [illegible], le neuvième sur douze, [illegible]. Il y vota avec la partie [illegible] républicaine. Non réélu à la [illegible], il vécut à Bruxelles, depuis le coup [illegible] et rentra au barreau de [illegible] Paris, le 22 septembre 1873.

[illegible]-WHITE (Charles-Brook), économiste [illegible], le 1er décembre 1807, a été [illegible] avocat aux conseils du roi et à [illegible]. En 1848, il remplit les fonctions [illegible] général au ministère de la justice. [illegible] théories socialistes, il s'est [illegible] économique par ses idées favorables [illegible] de l'État, qu'il prétendait [illegible] avec la liberté. Dans cet esprit [illegible] la plupart de ses écrits. [illegible] nous citerons : *Essai sur [illegible] avec le capital* (1846, [illegible] suppression de l'impôt du sel et de [illegible] il propose d'abolir les taxes [illegible]; *l'Individu et l'État* [illegible] édit. 1865, in-18), célèbre [illegible] du pouvoir central; *la Centralisation* (1860, in-8, 2e édit. 1861, in-18), suite de l'ouvrage précédent; *la Liberté politique considérée dans ses rapports avec l'administration locale* (1864, in-8); *le Rôle et la Liberté de la presse* (1866, in-8); *De l'Équilibre en Europe* (1867, in-8); *Du Progrès politique* (1868, in 8); *Politique actuelle* (1873, in-18), etc. M. Dupont-White a traduit quelques ouvrages anglais, entre autres, *le Gouvernement représentatif* et *la Liberté* de J. Stuart Mill. Il a collaboré à divers journaux comme le *Correspondant*. — Il est mort à Paris le 10 décembre 1878.

DUPORTAL (Pierre-Jean-Louis-Armand), homme politique français, député, né à Toulouse, le 17 février 1814, entra de bonne heure dans le journalisme et collabora dès 1832 aux journaux de Toulouse *le Patriote de Juillet*, *la Patrie*, *le Gascon*, *le Mécène*, *la Revue du Midi*, etc. Après la révolution de 1848, il entra à l'*Emancipation*, et prit part, en 1850, aux luttes de ce journal contre l'administration du préfet, M. de Maupas. Plusieurs fois condamné de 1848 à 1851, il fut, après le coup d'État, transporté en Afrique, en 1852; mais obtint de rentrer en France dès l'année suivante. Il fut employé dans la compagnie des chemins de fer du Midi, puis vint à Paris et y fonda le journal *le Crédit minier*; il dirigea ensuite divers établissements d'industrie minière et métallurgique en Sardaigne et en Russie. Après la promulgation de la loi du 11 mai 1868 sur la presse, il alla fonder à Toulouse un journal qui reprit le titre de *l'Emancipation*, devint bientôt le principal organe du parti radical dans le Midi, et encourut de nombreuses condamnations. Son rédacteur subissait un emprisonnement de six mois à Sainte-Pélagie, au moment du 4 septembre 1870. Nommé alors préfet de la Haute-Garonne, il dirigea son administration dans un tel esprit qu'il dut rapporter lui-même, sur l'ordre du gouvernement, plusieurs des mesures qu'il avait prises. Il donna sa démission à la conclusion de la paix et fut mêlé aux troubles qui éclatèrent à Toulouse, le 28 mars 1871, lors de l'arrivée de son successeur, M. de Kératry. Traduit devant la cour de Pau, il fut acquitté, et il reprit la direction de l'*Emancipation*, où il passait pour avoir comme collaborateurs plusieurs personnages de la Commune réfugiés à l'étranger. Il eut à subir une nouvelle suite de procès et des condamnations rigoureuses, et l'on vit même le préfet, M. de Kératry, répondre à ses outrages en le provoquant en duel. Son journal dont il avait dû changer le titre en celui de l'*Emancipateur*, en juin 1872, cessa tout à fait de paraître le 12 janvier 1873.

M. Duportal s'était présenté sans succès à Toulouse, aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif et à celles du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale. Il se porta de nouveau à celles du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de la même ville, obtint, au premier tour de scrutin, 4177 voix contre 8150 partagées entre trois concurrents de divers partis, et fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballottage. Il prit place, dans la nouvelle Chambre des députés, à l'extrême gauche. L'un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre, par 8246 voix, contre 5900 obtenues par ses deux concurrents monarchistes. M. Duportal qui avait pris quelque temps auparavant la rédaction en chef du journal *la Marseillaise*, attaqua vivement la politique républicaine dite opportuniste, inspirée par M. Gambetta, et engagea, au commencement de 1878, une violente polémique contre la *République française*. Ce journal trancha le débat en publiant une lettre écrite d'Afrique à l'empe-

reur Napoléon III par M. Duportal, pour lui demander non seulement sa grâce, mais le moyen de servir son gouvernement en qualité soit de sous-préfet, soit de bibliothécaire; à la suite de cette publication, M. Duportal, qui avait cherché à en atténuer la portée, quitta la rédaction de *la Marseillaise*. Depuis, le parti radical de Toulouse, en l'associant avec M. Blanqui à la présidence d'un banquet commémoratif de la fondation de la République, a témoigné qu'il ne cessait pas de le considérer comme son chef (23 septembre 1879).

DUPOTET (J.... DE SENNEVOY, baron), magnétiseur français, né le 12 avril 1796, à La Chapelle, village de l'Yonne, embrassa de bonne heure les théories de Mesmer. D'accord avec Deleuze et Puységur, il s'efforça de l'introduire dans la médecine comme un agent thérapeutique des plus efficaces, et fit une série d'expériences publiques à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui déterminèrent, en 1826, l'Académie à nommer une commission d'examen dont le docteur Husson fut le rapporteur. En 1827 il fonda une revue, *le Propagateur*, à laquelle succéda, en 1845, *le Journal du magnétisme*, rédigé par plusieurs savants et médecins.

Parmi les écrits de M. Dupotet, nous citerons : *Expériences publiques de magnétisme* (1826, in-8); *Cours de magnétisme* (1834, in-8, 2ᵉ édit., 1840), professé longtemps par l'auteur au Palais-Royal; *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845, in-8), et *la Magie dévoilée* (1852, in-4), où s'énonce la prétention de renouveler les sciences occultes au XIXᵉ siècle, *Traité complet de magnétisme animal* (1856, in-8), *Thérapeutique magnétique*, application du magnétisme à l'expérimentation pure et au traitement des maladies (1863, in-8), etc.

DUPOUY (Bernard-Eugène-Alexandre), homme politique français, sénateur, est né à Bordeaux, le 1ᵉʳ juillet 1825. Avocat au barreau de sa ville natale et riche propriétaire dans le canton du Bourg, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, le 27 avril 1873, par 75 153 voix. Il siégea sur les bancs de la gauche et fit partie de l'Union républicaine. Membre du conseil général de la Gironde, pour le canton du Bourg, il remplaça M. Hubert-Delisle, ancien sénateur bonapartiste, comme vice-président, en 1875, et eut une attitude d'opposition très marquée contre le préfet, M. Pascal. Candidat aux élections sénatoriales de janvier 1876, il échoua avec 237 voix sur 672 électeurs, mais le 20 février, il fut élu député pour la 3ᵉ circonscription de Bordeaux par 12 306 voix contre 7340 obtenues par son concurrent bonapartiste. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 14 006 voix contre 7939 obtenues par son concurrent bonapartiste. Porté de nouveau aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il fut élu, le second sur quatre, par 345 voix sur 666 votants.

DUPRAT (Pierre-Pascal), publiciste et homme politique français, né à Hagetmau (Landes), le 24 mars 1816, et élevé au séminaire d'Aire-sur-l'Adour, compléta ses études à Heidelberg, vint à Paris chercher des ressources, entra dans l'université, et fut envoyé, en 1840, comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara son *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris, 1845, in-8). Revenu à Paris, il collabora à la *Réforme* et à la *Revue indépendante*, dont il prit même la direction en 1847. A la révolution de Février, il fut un des premiers à acclamer la République; il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant*. Nommé représentant du peuple, dans les Landes, le quatrième sur sept, par 30 000 voix, il fut élu membre de la Commission de constitution. Il vota, en général, avec la gauche non socialiste et combattit particulièrement le cautionnement des journaux. Il fut l'un des chefs et l'organe du parti qui, le 23 juin, renversa la Commission exécutive, fit investir le général Cavaignac de la dictature et décréter l'état de siège, mais il désavoua les rigueurs qui suivirent cette mesure de salut public. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche. Réélu à la Législative, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, à l'Assemblée et dans les réunions populaires. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, et détenu d'abord au Mont-Valérien, puis à Sainte-Pélagie. Banni de France, M. P. Duprat se retira à Bruxelles, où il publia : *De l'État, sa place, son rôle* (1852, in-18); *les Tables de proscription de Louis Bonaparte et ses complices* (Liège, 1852, 3 vol. in-8), et fonda la revue philosophique et littéraire, *la Libre recherche*. Ensuite il passa en Suisse et devint professeur à l'Académie de Lausanne. En 1858, il fonda dans cette ville le journal *l'Economiste*. Il habita aussi pendant quelque temps Naples et Turin.

Porté comme candidat pour le Corps législatif, lors des élections générales de 1869, dans la 3ᵉ circonscription des Landes, M. Duprat n'obtint que 4213 voix contre 24 134 données à M. Darracq, le candidat officiel. Il se représenta aux élections complémentaires des 21 et 22 novembre 1869 dans la 3ᵉ circonscription de la Seine, mais ne réunit que 516 voix sur 32 540 votants. Le gouvernement du 4 septembre 1870 le nomma ministre plénipotentiaire à Athènes; il refusa ce poste pour se porter de nouveau candidat dans les Landes, et au scrutin complémentaire du 2 juillet 1871, il fut élu à l'Assemblée nationale par 33 309 voix sur 55 536 votants. Il prit place à l'extrême gauche, et vota toutes les mesures propres à la consolidation de la République. Au mois de décembre 1871, à l'occasion de la prise de possession par les princes d'Orléans de leurs sièges à l'Assemblée nationale, il provoqua, en leur rappelant leurs engagements, une des plus orageuses séances de l'Assemblée (20 décembre 1871). Le 11 février 1875, il proposa à la loi sur l'organisation du Sénat un amendement qui eut une singulière fortune; il portait que le Sénat était électif et nommé par les mêmes électeurs que la Chambre; voté à l'improviste par la majorité, il fut rapporté le lendemain.

Non réélu dans les Landes aux élections générales du 20 février 1876, M. P. Duprat fut nommé député au second tour de scrutin, le 30 avril suivant, dans le 17ᵉ arrondissement de Paris avec 6013 voix, contre deux concurrents républicains. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant.

Fondateur, après la révolution du 4 septembre, du *Peuple souverain*, journal quotidien politique, il y soutint la nécessité des mesures de clémence envers les prisonniers de l'insurrection communaliste (juin 1871). Il quitta la rédaction de cette feuille au mois de février 1872, et fonda depuis le *Nouveau Journal*, petite feuille quotidienne à cinq centimes. Il a fait avec succès des conférences littéraires à des matinées dramatiques de Paris et des conférences politiques dans plusieurs villes

[illegible] encore de M. Duprat : *Timon et [illegible]* (1855) ; *les Encyclopédistes, leurs travaux, [illegible] et leur influence* (1865, in-18) ; *la [illegible] contre les petits États en Europe* (1866, in-18), *les Révolutions* (1870, in-8), [illegible] brochures en italien.

[illegible] (Jules-Laurent-Anacharsis), compositeur français, né à Nîmes, le 20 avril 1827, vint [illegible] études musicales, entra au Conservatoire [illegible] et remporta à vingt et un ans, en [illegible], le grand prix de Rome au concours de [illegible]. [illegible] en France, il fit jouer sur [illegible] ses compositions musicales et [illegible] 1866 professeur agrégé d'harmonie [illegible].

[illegible] les ouvrages que M. Duprato a donnés [illegible] : *les Trovatelles* (1854), *Pâque-[illegible]*, tous deux en un acte ; *Salva-[illegible]*, en trois actes (Opéra-Comique, 1861) ; [illegible], opérette en deux actes, *le Baron de [illegible]*, en un acte (Fantaisies Parisiennes, [illegible] 1866) ; *le Chanteur florentin*, opéra-[illegible] en un acte (même théâtre, décembre [illegible]) ; *[illegible] de Corinthe*, en un acte (Opéra, [illegible]), etc.

[illegible] (Jean), peintre français, né à Sedan [illegible] de Pils et de M. Léon Coguiet, [illegible] 1865 par un *Cuirassier* et ne [illegible] de 1869 avec *le Maréchal Ney* [illegible] depuis : *Bataille de Wa-[illegible]* *Grand'garde* (1870), *Fusiliers [illegible] Pothuau* (1872) ; *une Visite [illegible]* (1874) ; *un Régiment de hus-[illegible] les convois pour se por-[illegible] le Poste de la place du marché à [illegible]* ; *Grandes manœuvres d'au-[illegible] allant prendre position [illegible]* (1878). M. H. Dupray, [illegible] M. Ed. Detaille et de Neuville, l'un [illegible] de notre nouvelle école de [illegible], a obtenu une médaille de [illegible] et une de 3e classe en 1874.*

[illegible] (Jules), marin français, né à [illegible], le 13 novembre 1813, fit [illegible] de cette ville et entra à l'âge [illegible] l'école navale. Aspirant en 1831, [illegible] il fit la campagne des mers de [illegible], au mois de juin 1844, fut [illegible] cartes et plans de la marine, [illegible] des travaux hydro-[illegible] qu'il avait préparés [illegible]. Lieutenant de vaisseau en [illegible] partie de la station des [illegible] du Levant, et fut nommé capi-[illegible] au mois de mars 1854. Devenu [illegible] des travaux au mois de juin [illegible] spécialement des batteries [illegible] des bâtiments cuirassés, et [illegible] commandement de *la Tonnante*, [illegible] machines de guerre mise en [illegible] au siège de Sébastopol, [illegible] au bombardement de [illegible]. Il fut promu officier de la [illegible] en 1855 et rentra en France, [illegible] à la division de Gran-[illegible] à la direction des mou-[illegible] et nommé capitaine de [illegible] pendant la guerre d'Italie, [illegible] de Chine et de Syrie et la con-[illegible] lui valurent le grade de [illegible] la Légion d'honneur, le 23 fé-[illegible] commandant en chef de la [illegible] des côtes orientales d'Afrique, il [illegible] avec le roi Radama, un traité de commerce que l'assassinat de ce roi mit à néant. Il devint, au mois d'octobre 1864, gouverneur de la Réunion et fut promu, en août 1867, au grade de contre-amiral. A la suite d'un conflit entre le parti clérical et la population de Saint-Denis, qui amena des troubles sérieux réprimés par la force, la mise en état de siège de la ville, et provoqua au Corps législatif une interpellation soutenue par les députés catholiques, l'amiral Dupré fut rappelé (1869).

Nommé, au mois de février 1870, au commandement en chef de la division navale des mers de Chine et du Japon, il appuya, à bord de la frégate *la Vénus*, les réclamations du chargé d'affaires de France, après le massacre de Tien-Tsin. A la nouvelle de la guerre franco-prussienne, il offrit le combat à la frégate prussienne *Hertha* et à la corvette *Medusa*, et, n'ayant pu les décider à sortir des eaux neutres, les bloqua dans le port de Yokohama. Pendant toute la durée de la guerre, les mers de Chine restèrent ouvertes au commerce français, tandis que 118 navires allemands restaient bloqués dans les différents ports chinois et japonais par les avisos de la division. Devenu, le 12 janvier 1871, gouverneur et commandant en chef de la Cochinchine, il favorisa l'émigration chinoise et le développement des grandes cultures industrielles. Il réorganisa le service des affaires indigènes en le remettant entre les mains d'administrateurs civils, et pour le recrutement de ce personnel créa un collège spécial, où furent enseignés avec les langues cambodgienne, annamite et chinoise, le système financier français, l'administration, la législation, la flore du pays, etc. Il y organisa une caisse spéciale de prévoyance pour les administrateurs mis à la retraite (février 1873). Il conclut avec l'empire d'Annam, le 15 mars et le 4 avril 1874, un traité très avantageux qui ouvrait au commerce le fleuve Song-koi, donnait aux Européens la liberté de résider et d'acquérir sur certains points du territoire tonkinois, d'y exercer leur culte, interdisait au roi d'Annam de recourir à toute autre puissance que la France en cas de révolte, etc. De son côté, la France cédait au gouvernement annamite cinq bateaux à vapeur, cent canons et mille fusils à tabatière. M. Dupré fut nommé vice-amiral le 3 août 1875 et appelé aux fonctions de préfet maritime de Rochefort le 12 août suivant. Il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur, le 16 avril 1872.*

DUPRÉ (Jules), peintre français, né à Nantes, en 1812, et fils d'un fabricant de porcelaine, continua d'abord l'industrie de son père, tout en prenant des leçons de dessin. Ayant abordé la peinture à l'huile, il exposa en 1831 cinq *Paysages*, pris dans la vallée de la Haute-Vienne, à Montmorency et à l'Ile-Adam. Il a exposé très irrégulièrement aux Salons : nous citerons : *Intérieur de cour rustique* ; *Vue des environs d'Abbeville* ; des *Sites* du Limousin, de la Creuse, de l'Indre, de la Corrèze, ainsi que plusieurs *Vues d'Angleterre* (1835-1839) ; un *Pacage*; *l'Entrée d'un hameau dans les Landes*; un *Soleil couchant* (1849-1852), etc. A l'Exposition universelle de 1867, M. Jules Dupré, dont on n'avait rien remarqué depuis longtemps aux Salons, donna douze toiles : *Passage d'animaux sur un pont dans le Berry*, *Forêt de Compiègne*, *la Gorge des Eaux Chaudes* (Basses-Pyrénées), *une Bergerie dans le Berry*, *la Route tournante de la forêt de Compiègne*, *la Vanne*, *Souvenir des Landes*, *un Marais dans la Sologne*, *Route dans les Landes*, *la Saulée*, *le Retour du troupeau*, *Cours d'eau en Picardie*. Il n'a plus exposé depuis. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1833, une autre 2e à l'Exposition universelle de 1867, la

décoration de la Légion d'honneur en septembre 1859, et le grade d'officier, le 9 août 1870.

Un de ses frères, M. Léon-Victor DUPRÉ, né à Limoges, a étudié sous lui la peinture, et s'est fait connaître par quelques paysages, représentant surtout des bords de rivières. Parmi les tableaux qu'il a exposés, nous citerons : *Paysage dans le Limousin*, deux *Prairies dans le Berry*, *Environs de Saint-Junien* (Haute-Vienne); *Vue prise à Argenton* (1861); *Village dans l'Indre* (1864), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1849.

DUPRÉ (Jean), sculpteur toscan, est né à Sienne le 1er mars 1817, d'une famille d'origine française venue en Toscane avec la maison de Lorraine. Son père était un pauvre sculpteur en bois, qui fut obligé de placer son fils en apprentissage d'abord chez un menuisier, et plus tard chez quelques-uns de ses confrères. Malgré les obstacles matériels, les dispositions artistiques du jeune Dupré se développèrent. Catholique fervent, il traita de préférence les sujets religieux. On cite de lui un *Abel*; une *Pietà*, le buste de *Mme Dora d'Istria*, *le Triomphe de la Croix*, *Caïn*, *Base de la coupe égyptienne du palais Pitti*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, deux bustes en marbre: *MM. Rabreau*. Il avait obtenu à l'Exposition universelle de 1855 une médaille de 1re classe et une 2e à celle de 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867 et en 1868 de l'ordre de la Couronne d'Italie. Dans les premiers jours de 1869, il fut élu membre associé de notre Académie des beaux-arts, en remplacement de Rossini. — Sa fille a cultivé aussi la statuaire.

DUPREZ (Gilbert-Louis), chanteur français, né à Paris, le 6 décembre 1806, fils d'un commerçant qui avait déjà onze enfants, fut envoyé à l'école comme les autres. Mais un ami de la famille, remarquant ses dispositions pour la musique, lui en donna les premières notions. Bientôt capable de solfier à première vue les morceaux les plus difficiles, il entra, à dix ans, au Conservatoire, et Choron l'admit à son école de chant. M. Duprez chanta pour la première fois au Théâtre-Français, dans les chœurs d'*Athalie*, en 1820. La mue de sa voix le ramena à l'étude de l'harmonie. Lorsque sa voix de ténor se fut définitivement déclarée, il passa en Italie, et débuta à Milan par un échec. Revenu à Paris, il fut engagé à l'Odéon, en 1825, et y chanta le rôle d'Almaviva dans *le Barbier*. Il épousa, en 1827, une cantatrice, Mlle Duperron, retourna en Italie, se mit avec sa femme aux gages d'un impresario nomade qui les promena sur plusieurs théâtres, joua à Venise en 1829 et l'année suivante, à Milan. Cette même année, il fit une tournée à Paris, où il chanta dans *la Dame blanche*.

De retour en Italie, M. Duprez parcourut encore divers théâtres. Il parvint à se faire goûter dans *Il Pirata* de Bellini, à Turin. Il joua *Guillaume Tell* pour la première fois à Lucques, et visita de nouveau, et cette fois avec un grand succès, les principales scènes de l'Italie, notamment celles de Florence, de Foligno, de Rome, de Naples (1834), Bologne, et y parut tour à tour dans *Otello*, *Parisina*, *Guillaume Tell*, *les Capulets*, *le Barbier*, etc. En 1836, après avoir fait ses adieux à l'Italie dans *le Bravo* de Marliani, il rentra en France, mais il fut rappelé par des propositions pressantes en Italie, et ne revint que l'année suivante débuter à l'Opéra dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell* qui fut et resta son triomphe. Il y joua ensuite *la Muette*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *Stradella*, *la Juive*, *le Lac des fées*, *Guido et Ginevra*, *les Martyrs*, etc. Une voix de ténor qui s'élevait à l'ut de poitrine, moins puissante que bien conduite, beaucoup de goût, le sentiment des nuances, dans le *cantabile* et le récitatif, le talent d'acteur enfin, telles étaient les qualités applaudies dans M. Duprez et qui lui valurent 100000 fr. d'appointements. Retiré depuis 1849 du théâtre, où sa voix trahissait ses efforts, il parcourut encore quelque temps la province, à la tête d'une troupe lyrique. Il a été professeur au Conservatoire de 1842 à 1850. En 1865, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Comme compositeur, M. Duprez a écrit : *la Chute des feuilles; la Cabane du pêcheur*, opéra de jeunesse, mal accueilli au théâtre de Versailles; *Joanita*, ou *la Fille des Boucaniers*, jouée par Mlle Duprez, au Théâtre-Lyrique, en 1852; *la Lettre au bon Dieu*, en deux actes; enfin, en 1865, au nouveau Grand-Théâtre-Parisien, une *Jeanne d'Arc*, opéra en cinq actes et prologue, paroles de MM. Méry et Edouard Duprez, et qui eut une chute éclatante. Il faut citer encore un oratorio en trois parties, *le Jugement dernier*, que l'artiste fit jouer au Cirque de l'Impératrice en 1868 et dont il avait composé lui-même les paroles. Nous négligeons quelques autres œuvres pour le théâtre particulier de son hôtel de la rue Turgot.

Un frère puîné de cet artiste, M. Edouard DUPREZ, d'abord acteur comique, a écrit divers librettos, entre autres ceux des trois opéras de son frère, celui de *Marinette et Gros-René*, dont M. Héquet a composé la musique, en 1856; *le Bal masqué*, opéra en cinq actes, musique de M. G. Verdi (1863); *Rigoletto, ou le Bouffon du prince*, opéra en quatre actes, traduction (1864); *la Traviata*, opéra en quatre actes, traduction (1865), etc.

DUPREZ (Caroline), plus tard Mme VAN DEN HEUVEL, cantatrice française, fille du précédent, est née à Florence, à la fin de 1832, suivit ses parents en France, et reçut, jusqu'en [illegible], les leçons et les conseils de son père. A cette époque, elle s'essaya dans la troupe lyrique avec laquelle M. G. Duprez parcourait la province, et débuta enfin sur la scène des Italiens, dans *la Sonnambula*, en octobre 1850. La délicatesse de son organisation l'écarta momentanément du théâtre. Elle conclut deux engagements, de quelques mois, à Londres et à Bruxelles. En 1852, elle parut au Théâtre-Lyrique dans *Joanita*, puis à l'Opéra-Comique dans *Marco Spada*. Dès lors attachée à la fortune de ce théâtre, elle y a successivement créé, avec un remarquable succès, les rôles de Catherine dans *l'Étoile du Nord*, de Jenny Bell dans la pièce de ce nom (1855), de Simonne dans *les Saisons*, et de Valentine d'Aubigny (1856). Au mois de novembre de cette même année, elle se maria à M. Amédée Van den Heuvel, musicien de l'orchestre de l'Opéra. L'année suivante, elle résilia son engagement pour passer au Théâtre-Lyrique et contribua, pour sa part, en 1858, au succès de la reprise des *Noces de Figaro*. Elle joua ensuite à l'Opéra (1860). — Mme Van den Heuvel est morte à Pau le 17 avril 1875.

DUPUIS (Adolphe), acteur français, né à Paris vers 1825, et fils de la comédienne Rose Dupuis, prit dans la maison de sa mère le goût du théâtre, et entra au Conservatoire. Après deux années d'études, il débuta au Théâtre-Français. Il accepta ensuite un engagement avantageux pour Berlin, et se perfectionna dans cette ville, où il trouva à la fois le succès et les utiles conseils de l'auteur allemand Döring. Il revint

[illegible] en 1848, et l'année suivante, il se représenta [illegible] au Théâtre-Français. Après [illegible] au Théâtre-Historique, il fut engagé [illegible], à la fin de 1849. Il y trouva sa véritable place, et il y créa des rôles dans presque toutes les pièces qui ont fait fortune, depuis cette époque, notamment dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-Monde*, *Un beau mariage*, *le Père prodigue*, etc. En 1860, M. A. Dupuis joua au Vaudeville, dans *l'Envers d'une* [illegible] *et la Tentation*. Puis il partit pour [illegible], où il eut les plus grands succès auprès de la société aristocratique et de la cour. Il ne revint à Paris qu'en 1878, et reparut au Vaudeville dans *les Tapageurs* de M. Gondinet.

DUPUIS (Charlotte [illegible], dame), actrice [illegible], née à Paris, en 1813, parut à sept ans aux [illegible], puis dans la troupe enfantine [illegible] : elle joua l'enfant du *Pauvre* [illegible] Panorama-Dramatique, en 1823. Après [illegible] à la Porte-Saint-Martin, elle débuta, [illegible] à l'Opéra-Comique. Revenue aux [illegible], elle joua aux Nouveautés, [illegible] et aux Funambules, où elle partagea [illegible] de Debureau. Mariée vers 1834, elle [illegible] au théâtre du Palais-Royal, où [illegible] rôles de paysanne et de soubrette. [illegible], sous le pseudonyme d'*Antoine*, [illegible] *d la cheminée* (18[illegible]) et [illegible] (1866), avec M. de Najac; [illegible], une comédie en trois [illegible] (octobre 1866). — Elle est morte [illegible]

DUPUIS (Marie [illegible] DUPUIS, née à Paris, le [illegible], débuta au Palais-Royal en juillet [illegible] *la Grand'mère*. Elle a créé [illegible] au Vaudeville.

DUPUIS ([illegible]), acteur français d'origine belge, [illegible], est fils d'un professeur de [illegible] apprendre la musique. Engagé [illegible] amateur de Liége qui s'était [illegible] théâtre particulier, M. Dupuis, [illegible] lui donna le directeur du [illegible] cette ville, se rendit à Paris en [illegible] débuta à Bobino, il entra aux [illegible], au Théâtre-Déjazet et enfin aux [illegible] rôle de Pâris dans *la* [illegible] du premier coup [illegible]. Après avoir con[illegible] de cette fameuse bouffe [illegible] joué une suite de rôles de [illegible] le répertoire de ce théâtre : [illegible] *la Grande Duchesse*, *les Bri*[illegible] *la Périchole*, *la Petite Marquise*, [illegible]

DUPUY DE LÔME (Stanislas-Charles-Henri-[illegible]), ingénieur et administrateur français, membre de l'Institut, est né à Ploemeur, près de Lorient, le 15 octobre 1816. Fils [illegible] officier de marine, il entra, en 1835, [illegible] polytechnique et choisit la carrière du [illegible] maritime. Envoyé en Angleterre, en 1842, [illegible] la construction des navires en [illegible] mémoire, sur les indications [illegible] entreprit ses premiers bâtiments, notamment le *Caton* [illegible] par ses soins. Chargé [illegible] des navires à vapeur dans cette [illegible] travail d'ensemble sur le [illegible] service. Ingénieur de [illegible] M. Dupuy de Lôme fut [illegible] en 1857, comme chef [illegible] matériel au ministère de la [illegible] conseiller d'État en service ordinaire hors sections, par un décret du 29 décembre 1860, il défendit l'administration comme commissaire du gouvernement, dans les discussions du Corps législatif. Il devint ensuite inspecteur général du matériel de la marine.

On doit à cet ingénieur la construction du premier vaisseau à vapeur de guerre à grande vitesse, *le Napoléon* (1848-1852), un des types les plus notables de la marine française, et qui valut à M. Dupuy de Lôme une grande médaille à l'Exposition de 1855. On lui dut ensuite la transformation de nos anciens bâtiments à voiles en bâtiments à vapeur au moyen de l'allongement par le centre; le vaisseau *l'Eylau* fut le premier qui subit cette hardie opération. Ce fut lui aussi qui eut l'idée de protéger les bâtiments de guerre par une cuirasse de fer entièrement à l'épreuve de l'artillerie et dont la frégate *la Gloire* reçut la première application. Il a encore réorganisé les ateliers de la Ciotat (Marseille), en 1852, et créé pour les Messageries impériales maritimes, un type spécial de paquebots.

Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, M. Dupuy de Lôme fut porté, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription du Morbihan, et élu par 20 627 voix sur 24 679 votants. Au commencement de 1866, il fut élu membre de l'Académie des sciences, pour remplir l'une des trois places nouvelles créées par le décret impérial du 3 janvier de la même année, dans la section de géographie et de navigation. Nommé membre du comité de défense au commencement de la guerre, il s'occupa pendant le siège de l'aérostation et présenta à l'Académie des sciences, un projet de ballon dirigeable, pour l'exécution duquel le gouvernement de la Défense lui ouvrit un crédit de 40 000 francs (28 octobre). Mais ce ballon, par suite de difficultés de construction, ne fut prêt que quelques jours avant la capitulation. Les expériences qui n'eurent lieu qu'en 1872, donnèrent des résultats intéressants sans avancer la question. Il s'occupa depuis du projet d'un nouveau port à Calais pouvant servir à l'embarquement d'un train de chemin de fer et en exposa les plans et modèles des bateaux porte-trains à l'Académie des sciences en juillet 1875. Après s'être porté sans succès aux élections législatives de février 1876, dans l'arrondissement de Dunkerque, comme candidat conservateur, il fut élu sénateur inamovible, le 16 mars 1877, en remplacement du général Changarnier. Il prit place dans le groupe bonapartiste et vota avec la droite. Décoré de la Légion d'honneur le 8 janvier 1845, il a été promu commandeur en août 1858, et grand officier le 11 décembre 1863.

DU PUYNODE (Michel-Gustave PARTOUNAU), économiste français, né aux Forges de Verrières (Vienne), en 1817, d'une ancienne famille de l'Angoumois, étudia le droit et fut reçu docteur le 9 juillet 1841. En 1842, il donna, dans la *Revue du droit français et étranger*, des articles sur la propriété territoriale. Attaché, depuis 1845, au ministère de la justice, il résigna ses fonctions lors des événements de février 1848. Il devint l'un des principaux rédacteurs du *Journal des économistes*. Candidat aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, dans ce département, il obtint 115 voix sur 301 votants. M. Du Puynode a été décoré de la Légion d'honneur. Conseiller général de l'Indre pour le canton de Saint-Gaultier, il en a été président en 1877.

On cite de lui : *Études d'économie politique sur la propriété territoriale* (1843, in-8); *Des Lois du travail et des classes ouvrières* (1845, in-8); *De l'Esclavage des colonies* (1847, in-8);

Lettres économiques sur le prolétariat (1848, gr. in-8); *De l'Administration des finances en 1848 et 1849* (broch. in-12); *De la Monnaie, du crédit et de l'impôt* (1853, 2 vol. in-8, 2ᵉ édit. 1863), où l'auteur défend la liberté des banques et la substitution de l'impôt direct sur les capitaux mobiliers et immobiliers à tous les autres impôts; *Des Lois du travail et de la population* (1861, 2 vol. in-8); *Études sur les principaux économistes* (1867, in-8); *les Grandes crises financières de la France* (1876, in-8), etc. Il a aussi donné dans *l'Artiste* depuis 1850, des articles de critique et quelques pièces de vers.

DUQUENNE (César), ancien représentant du peuple français, né à La Gorgue (Nord), le 10 mars 1799, fit ses études aux collèges de Lille et de Versailles, entra dans l'industrie, et dirigea son vaste moulin de La Gorgue. Après la révolution de 1830, il fut nommé maire de sa commune et membre du conseil d'arrondissement d'Hazebrouck. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs du Nord et fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt-huit, par 153 276 suffrages. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit le commerce de farines. Il représenta le canton de Merville au conseil général du Nord.

DUQUESNAY (Mgr Alfred), prélat français, est né à Rouen le 23 septembre 1814. Ancien curé de Saint-Laurent à Paris, il a été nommé évêque de Limoges par décret du 16 octobre 1871, préconisé le 22 décembre suivant, sacré à Paris dans l'église Saint-Sulpice le 10 février 1872 et intronisé le 5 mars suivant. Il a reçu les dignités de prélat de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical, et de comte romain. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. Avant son épiscopat, il avait publié : *Seize instructions sur la nature et les devoirs de la charge pastorale*, prêchées de 1854 à 1855 (1855, in-18).

DUQUESNEL (Amédée), littérateur français, né à Lorient, vers 1802, d'une famille de commerçants, bibliothécaire de la ville de Saint-Malo, a publié : *Chants français* (1823), *Napoléon au Mont-Thabor* (1825), poèmes; *Histoire des lettres, Cours de littératures comparées* (1836-1844, 7 vol. in-8, 2ᵉ édit. partielle, 1845); *Du Travail intellectuel en France de 1815 à 1837* (1839); *Eliza de Rhodes* (1841, 2 vol. in-8). Il a travaillé à la *Revue européenne*, à *l'Université catholique*, etc.

DURAN (Charles-Auguste-Emile DURAND, connu sous le nom de *Carolus*), peintre français, est né à Lille le 4 juillet 1837. Après avoir suivi les leçons de M. Souchon, directeur de l'École municipale de dessin de cette ville, il vint à Paris et continua ses études artistiques malgré de cruelles privations. Il obtint au concours le prix de la pension fondée par son compatriote Wicar et partit pour l'Italie où il fit un long séjour; ce fut à Rome qu'il peignit *la Prière du soir*, exposée au Salon de 1865, et *l'Assassiné*, dramatique épisode de la campagne romaine qui figura à celui de 1866 avec le portrait de *M. Ed. Reynart*, tous deux offerts par le gouvernement au musée de Lille. M. Duran demeura alors près d'une année en Espagne où il se pénétra surtout du génie et des procédés de Velazquez; *Saint François d'Assise* (1868) montra l'influence de cette étude sur le talent de l'artiste. M. Carolus Duran n'a figuré pendant dix ans aux Salons annuels que par des portraits, dont quelques-uns ont été réunis en 1874 en une seule exposition par le cercle de la place Vendôme. Rappelons ici ceux de *Mlle Croizette*, belle-sœur de l'artiste, de MM. *Jules Claretie*, *Ph. Burty*, *de Lescure*, *Falguière*, *Vigeant*, *Haro*, *Dʳ Billard*, des *Enfants de l'auteur*, etc.; depuis, ceux de MM. *Emile de Girardin*, *G. Doré*, etc., ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. Au Salon de cette même année, M. Carolus Duran avait envoyé le vaste plafond destiné à l'une des salles du musée du Luxembourg (*Gloria Mariæ Medicis*) qui n'obtint pas le succès de ses œuvres précédentes; en revanche, le portrait de *Mme Vandal* (1879) fut considéré comme un des chefs-d'œuvre du peintre. M. Duran s'est fait aussi connaître comme sculpteur, par deux bustes en bronze, *Mme C. Duran* (1873) et *le Pisan* (1874), etc. Il a obtenu trois médailles en 1866, 1869, 1870, une médaille de 2ᵉ classe à l'Exposition universelle de 1878 et la médaille d'honneur au Salon de 1879. Décoré de la Légion d'honneur en 1872, il a été promu officier en 1878. — Sa femme, Mme Pauline-Marie Carolus DURAN, née CROIZETTE, a révélé un élégant talent de pastelliste et a reçu en 1875 une médaille de 3ᵉ classe.

DURAND (Justin), administrateur français, ancien député, né à Perpignan le 13 avril 1798, se livra de bonne heure au commerce de banque, et y acquit une fortune considérable; il fut, dès 1828, membre du tribunal de commerce de sa ville natale et en fut nommé plusieurs fois président. Il remplit en même temps un grand nombre de fonctions administratives. Membre du conseil municipal de Perpignan, dès la même année 1828, il fut adjoint au maire de 1831 à 1846. Membre et plusieurs fois président du Conseil général des Pyrénées-Orientales depuis 1831, il ne fut pas réélu en 1848, mais y fut ramené par les élections de 1850.

De 1852 à 1863, M. J. Durand fut envoyé au Corps législatif, comme candidat du gouvernement. Il donna sa démission à cette dernière date et fut remplacé par M. Isaac Péreire; mais il rentra au Corps législatif comme candidat officiel pour la même circonscription, aux élections générales de 1869. Il obtint, sur 21 712 votants, 13094 voix, contre 8469 données au candidat radical, M. Emm. Arago. Son élection, l'une des plus contestées, fut néanmoins validée par la Chambre. Le 4 septembre le rendit à la vie privée. Il se présenta sans succès, contre le même Emm. Arago, lors des élections générales de 1876.

Agriculteur et négociant, M. J. Durand s'est occupé des questions économiques et les a traitées au point de vue de la liberté du commerce, soit à la Chambre, soit dans diverses brochures et articles de journaux. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1842.

DURAND (Eugène-François-Joseph), professeur et député français, né à Tinténiac (Ille-et-Vilaine), le 13 avril 1838, suivit les cours de droit à Rennes et fut reçu docteur en 1862. D'abord avocat au barreau de Rennes, il se fit recevoir agrégé en 1864 et fut chargé du cours de droit romain. Nommé suppléant pour la chaire du droit civil français, il devint professeur titulaire en 18… Il se porta, comme candidat républicain, dans la 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de Saint-Malo, à une élection partielle, et fut élu, le … 1877, par 7347 voix, contre 4975 obtenues par son concurrent légitimiste, M. de Kerl… Il vint siéger à Versailles quelques jours avant la chute du ministère Jules Simon, signa la protestation des députés républicains et fut, après l'…

[illegible], un des 363 qui refusèrent un vote de [illegible] au cabinet de Broglie. Aux élections [illegible] il [illegible], il obtint 6450 voix, [illegible] données au candidat officiel et [illegible], M. Rouxin, ancien député au Corps [illegible]. Cependant la commission départementale [illegible], défalquant un certain nombre de [illegible], décida qu'un second tour de [illegible] nécessaire. M. Durand adressa une [illegible] électeurs, pour les inviter à s'abstenir, [illegible] il se considérait comme élu. Au second [illegible] (28 octobre), M. Rouxin, sans concurrent, recueillit 5358 voix, mais lors de la vérification [illegible] pouvoirs par la Chambre des députés, [illegible] valable l'élection du premier tour. [illegible] prit place dans les rangs de la gauche [illegible]. Conseiller général d'Ille-et-Vilaine, [illegible] 1871, il représente le canton [illegible].

[illegible]: *Étude sur les sociétés* [illegible] *en droit romain* et *Sur les sociétés en* [illegible] *en France*, thèses de doctorat; *Des* [illegible] *au point de vue des transactions* [illegible] *de l'État* (1863, in-8), ouvrage [illegible] la Faculté de Rennes et par [illegible] de Toulouse.

DURAND ([illegible]-Auguste MASSACRIE, dit), organiste-compositeur français, né à Paris, le 18 [illegible] ses études au collège municipal [illegible] au Conservatoire, suivit [illegible] et de contrepoint de [illegible] et Savart, et la classe d'orgue [illegible]. En 1849, à l'âge de dix-neuf [illegible] organiste de Saint-Ambroise. Il [illegible] premier voyage en Italie pour [illegible] musicales. A son retour en [illegible] le Panthéon était rendu au [illegible] nom de Sainte-Geneviève, [illegible] organiste de la nouvelle [illegible] à une étude assidue de l'orgue [illegible] les ressources et entreprit, [illegible] tournée artistique en Russie, au [illegible] de l'empereur Alexandre II. [illegible] succès pendant ce voyage. De [illegible] excursions en France, en [illegible], en Italie, en Allemagne, [illegible] l'harmonium dans ces divers [illegible] 1862, au grand orgue de Saint-[illegible], en 1865, organiste de Saint-[illegible].

[illegible] auteur d'une *Messe à grand* [illegible] *Méthode pour l'orgue Alexandre*, [illegible] avec M. H.-L. d'Aubel, de nombreux [illegible] pour l'orgue expressif et [illegible] de quelques morceaux de [illegible] à plusieurs publications techniques [illegible] la *Maîtrise* et *l'Orgue*, a collaboré [illegible] au *Messager*, [illegible] En 1866, pendant son [illegible] dans la *Patrie* le [illegible] des fêtes de Moscou. M. Durand [illegible].

DURAND (Alice-Marie-Céleste HENRY, dame), [illegible], connue sous le pseudonyme [illegible] Gréville, est née à Paris le [illegible]. Elle avait reçu dans la maison [illegible] uniforme aux professeurs [illegible] et connaissait plusieurs [illegible] lorsqu'elle suivit à Saint-[illegible], qui devint professeur de [illegible] françaises à l'université [illegible] de cette ville. Elle apprit la [illegible] les mœurs et com[illegible], elle avait déjà publié, sous [illegible] quelques nouvelles dans les journaux russes, lorsqu'elle épousa M. Durand, l'un des professeurs français de l'École de droit. En 1872, elle revint en France et écrivit avec ardeur sur des sujets empruntés à la vie russe, des romans et des nouvelles qui furent accueillis dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Figaro*, le *Siècle*, le *Temps*, etc.

On a, sous le nom d'Henry Gréville, des volumes déjà nombreux: *Dosia* (1876, in-18); *l'Expiation de Savelli* (1876, in-18); *la Princesse Ogheroff* (1876, in-18); *les Koumiassine* (1877, 2 vol. in-18); *Suzanne Normis* (1877, in-18); *Sonia* (1877, in-18); *la Maison de Maurèze* 1877, in-18); *Nouvelles russes* (1877, in-18); *les Épreuves de Raïssa* (1877, in-18); *l'Amie* (1878, in-18); *le Violon russe* (1879), etc.

DURAND-BRAGER (Jean-Baptiste-Henri), peintre français, né au château de Belnoé, près Dol (Ille-et-Vilaine) en 1814, et destiné d'abord à la marine, fit quelques voyages au long cours, puis fréquenta les ateliers de Gudin et Eugène Isabey. En 1840, il fut attaché, comme dessinateur, à l'état-major du prince de Joinville, fit partie de l'expédition de *la Belle-Poule* et publia au retour une relation officielle intitulée: *Sainte-Hélène* (1841); il y ajouta plus tard, en collaboration avec le général Gourgaud, *Histoire et Vues pittoresques de tous les sites de l'île* (1843-1844), in-fol. avec planches). Ayant ensuite rejoint l'escadre de Buenos-Ayres, il resta trois ans dans ces parages, et profita de diverses missions dont il fut chargé, pour visiter l'intérieur, remonter le Parana et parcourir l'Uruguay; puis il explora une partie des côtes du Brésil. De retour en France à la fin de 1843, il reçut la croix de la Légion d'honneur et prit part à la campagne maritime contre Tanger et Mogador, et deux ans après, à l'expédition de Madagascar. En 1848, il prit du service comme capitaine-adjudant-major dans la garde mobile, et fut licencié en 1850. Attaché de nouveau, en 1854, à l'escadre d'opération de la mer Noire, il fut chargé deux fois, à bord du *Samson* et du *Vauban*, de lever les plans des places russes, publia le résultat de ses travaux sous les auspices de l'amiral Hamelin, rejoignit l'armée française à Varna, la suivit dans la Dobrutscha, et revint au camp de Sébastopol. Correspondant de *l'Illustration*, il fournit à ce recueil un grand nombre de dessins. Il a collaboré à diverses autres revues illustrées.

Comme artiste, M. Durand-Brager a adopté le genre des marines; nous citerons parmi ses œuvres: *Combat de la frégate française la Niémen contre les frégates anglaises Arethusa et Amethyst* (1844), au musée de Bordeaux; *Panorama de Rio Janeiro*, en six tableaux, au prince de Joinville; *Saint-Jean d'Ulloa*, *Bombardement et Prise de Mogador* (1845), au musée de Versailles; *Combat du corsaire la Dame-Ambert* (1847), *Vues de Patagonie* (1848); vingt et un *Panoramas de la guerre d'Orient* (1857); *Entrée du port de Marseille* (1859); *la Flottille de Boulogne*, *Pêcheries dans le Bosphore*, *Vue de Constantinople*, *la Corne d'or* (1861); *Trois-mâts engageant sur bâbord*, appartenant à M. le marquis de Lamberti; *Bâtiment de commerce naviguant par une grande brise du nord* et *Brick-clipper danois par un coup de vent de nord-ouest* (1864); *Combat naval*, *Naufrage du Solidor à la Nouvelle-Géorgie* (1865); *Combat de Simonosaki*, *Après le sauvetage* (1869), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844; décoré de la Légion d'honneur la même année il a été promu officier le 16 juillet 1865. — M. Durant-Brager est mort le 25 avril 1879.

DURAND-FARDEL (Max), médecin français, né à Paris en 1815, reçu docteur en 1840, est devenu professeur à l'École pratique et médecin inspecteur des sources d'Hauterive à Vichy. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de lui trois traités de médecine : *Traité du ramollissement du cerveau* (1843, in-8); *Traité clinique et pratique des maladies des vieillards* (1854, in-8 ; 2e édit., 1873, in-8); *Traité pratique des maladies chroniques* (1863, 2 vol. gr. in-8); puis toute une série de publications relatives aux eaux minérales, entre autres : *Des Eaux de Vichy*, sous les rapports clinique et thérapeutique (1851, in-8); *Lettres médicales sur Vichy* (1855, in-18; 4e édit., 1877); *Traité thérapeutique des eaux minérales de France et de l'étranger*, et de leur emploi dans les maladies chroniques, etc. (1857, in-8; nouvelle édit. refondue, 1874, in-18): enfin des écrits sur des sujets chinois : *la Vie irrégulière et la condition des femmes en Chine* (1876, in-8); *la Lèpre en Chine* (1877, in-8), etc.

DURANDO (Jacques), général italien, est né à Mondovi en 1807. Fils d'un procureur, il étudia le droit à Turin; mais compromis dans une conspiration libérale en 1831, il se réfugia en Suisse d'abord, puis en Belgique où il s'engagea comme soldat dans la légion étrangère. Il était sergent-fourrier lorsque cette légion fut dissoute, peu après l'entrée des Français sur le territoire belge. En novembre 1832, il passa en Portugal et reçut le grade de lieutenant dans la petite armée de D. Pedro alors assiégée à Oporto. Peu après, capitaine d'une compagnie d'Italiens, il prit une part distinguée à toutes les affaires de cette guerre et fut plusieurs fois blessé. La paix rétablie en Portugal, il passa en Espagne, au service du parti constitutionnel, avec le grade de major dans un régiment italien, dit des chasseurs d'Oporto, se fit remarquer dans toutes les occasions et devint colonel en 1838. Engagé dans le parti d'Espartero contre Narvaez, en 1843, il défendit Saragosse quelque temps, puis, après avoir capitulé, se retira en France, à Marseille. Il y publia en 1844 une brochure en français intitulée : *De la réunion de la péninsule ibérique par une alliance entre les dynasties d'Espagne et de Portugal*. Il rentra en Piémont en 1845 et se livra avec ardeur à l'étude des écrivains politiques qui, depuis quelques années, avaient surgi en Italie; il composa lui-même un livre sur *la Nationalité italienne*, écrit en italien, mais qu'il vint faire imprimer à Paris et qui parut en juillet 1846. Il y soutenait une monarchie nationale, ainsi que la suppression du pouvoir temporel du pape, et réclamait des institutions libérales. Cette publication lui fit interdire le retour en Piémont. Il se rendit en Espagne, mais en 1847, il put revenir dans sa patrie et fonda aussitôt à Turin un journal, l'*Opinione*, qui se plaça politiquement entre le *Resorgimento*, de Cavour, et la *Concordia*, de Valerio. Il fut un des quatre journalistes qui portèrent à Charles-Albert la première demande de constitution ; les trois autres étaient Cavour, Santa-Rosa et Brofferio.

Après l'insurrection de Milan, nommé major-général par le gouvernement provisoire de cette ville, il fut envoyé à la tête de troupes volontaires pour défendre la frontière du Tyrol. Il garda cette position difficile pendant quelques mois; puis, à la rentrée des Autrichiens, fit par Brescia, Bergame et Monza, une retraite hardie et habile qui conserva 5000 soldats à la cause italienne, en les amenant sur le territoire piémontais (août 1848). Une maladie causée par la fatigue lui fit alors refuser le commandement de la division qui fut malheureusement confiée à Ramorino. Pendant l'hiver il fut commissaire royal à Gênes, où il eut à lutter énergiquement contre les meneurs démocrates. M. Durando avait été élu député de Mondovi au Parlement national; il fut réélu en 1849 et prit place à la droite. Aide de camp du roi, il fit avec lui la campagne de cette année; il était à ses côtés à la bataille de Novare et fut l'un des témoins de son abdication.

Au Parlement, il appuya la politique de Cavour et lorsque le général La Marmora fut envoyé en Crimée, il le remplaça comme ministre de la guerre. Au retour de la campagne, M. La Marmora reprit son portefeuille et le général Jacques Durando fut envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Il occupait ce poste pendant la guerre d'Italie. Il entra, comme ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Rattazzi le 31 mars 1862. A la suite du mouvement garibaldien comprimé à Aspromonte, il adressa, le 10 septembre, à ses agents diplomatiques à l'étranger une note qui réclamait nettement une solution urgente des questions de Rome et de Venise. Il quitta le ministère avec M. Rattazzi. Chargé en 1866 du commandement du 1er corps d'armée, il fut grièvement blessé à Custozza. L'un des plus anciens lieutenants généraux de l'armée, il fut nommé aide de camp honoraire du roi. Le général Jacques Durando, sénateur du royaume d'Italie, grand-croix de Saint-Maurice, commandeur officier de la Légion d'honneur, a été décoré des ordres d'Espagne, de Portugal, etc..

DURANTIN (Anne-Adrien-Armand), auteur dramatique français, né à Senlis, le 4 avril 1818, débuta au théâtre en 1843, par une comédie en un acte, *Un tour de roulette* (Odéon, 27 mars), qu'il signa avec M. F. de Rieux. Il a donné depuis, sous son nom seul : *l'Italien et le Bas Breton*, *l'Oncle à succession*, *M. Acker*, comédies-vaudevilles (Gymnase, 1843-1858); *la Mort de Strafford*, drame en 5 actes, en vers (Odéon, 1849); [illegible] en collaboration : *Un Mariage par procuration*, *les Trois Racan*, *la Terre promise*, *la Femme d'un grand homme* (1848-1855), avec M. Haymé Deslandes; *les Gaietés champêtres* (1852), [illegible] MM. Guyard et Desnoyers; *les Viveurs de la [illegible] d'Or* (1849), avec M. L. Monrose; *les Comédies de salons* (1859), avec M. Anicet-Bourgeois.

Ces diverses œuvres n'avaient valu à leur auteur qu'une notoriété assez restreinte, lorsqu'en janvier 1866, le Gymnase mit à la scène, [illegible] des circonstances mystérieuses, une grande [illegible] anonyme, *Héloïse Paranquet*, comédie en [illegible] tes, où une science extraordinaire du droit [illegible] sociait au maniement habile des situations dramatiques : elle eut un succès soutenu, et [illegible] M. Durantin en eut réclamé la paternité, [illegible] s'accorda à y reconnaître la collaboration de M. Alexandre Dumas fils. M. Durantin [illegible] depuis, au même théâtre, *Thérèse* [illegible] comédie en trois actes (octobre 1868), où [illegible] ploi excessif de la science juridique [illegible] d'obtenir le même succès. L'auteur avait collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*, [illegible] *France littéraire* de 1837, au *Cabinet de lecture*, à l'*Écho Français*, etc.

DURANTY (Louis-Émile-Edmond), [illegible] français, né à Paris le 5 juin 1833, créa en [illegible] avec MM. J. Assézat et H. Thulié, un journal intitulé *Réalisme* qui soutint et développa [illegible] ries « naturalistes », mais qui vécut peu. [illegible] ranty écrivit ensuite plusieurs romans : *le* [illegible] *d'Henriette Gérard* (1861, in-18, eaux-fortes); [illegible] *Cause du beau Guillaume* (1862, in-18); [illegible] *bats de Françoise Duquesnoy* (1873, in-18); [illegible] *Séductions du chevalier Navoni* (1876, [illegible]

[illegible] Sept-fontaines (1878, in-18), re[illegible]. Il a également publié le *Dessin des marionnettes du jardin des Tuileries* ([illegible]), dont il avait composé les dessins. Comme critique, on lui doit le compte rendu de plusieurs Salons dans *Paris-Journal* et dans la *Gazette des beaux-arts* dont il est le collaborateur [illegible]; il a résumé ses opinions dans une brochure: *la Nouvelle peinture* (1876, in-8). Enfin il a publié diverses études esthétiques dans la *Revue* [illegible], la *Revue libérale*, la *Revue de France*, la *Vie parisienne*, etc.

DURET (Théodore), publiciste français, né à [illegible] (Charente-Inférieure), le 19 janvier 1838, [illegible] négociant, fut candidat de l'opposition aux élections générales de 1863 dans la [illegible] et réunit près de 6000 [illegible] fonda à Paris, avec MM. Glais-Bizoin [illegible] et F. Herold, *la Tribune*, journal [illegible], et ce fut comme gérant de ce journal qu'il fut poursuivi et condamné lors du [illegible] souscription Baudin. Pendant le siège, [illegible] maire du 9e arrondissement. En [illegible], il accompagna M. Cernuschi dans [illegible] du monde.

M. Duret a publié : *Voyage en Asie* (1874, [illegible]) *de l'empire* (1876, in-18) et *la* [illegible] (1878, in-18), faisant partie tous [illegible] *Histoire de quatre ans*, et dans un [illegible] : *les Peintres français en 1867* (1867, in-18), *les Peintres impressionnistes* (1878, in-18).

DURFORT DE CIVRAC (Marie-Henri-Louis, [illegible]), homme politique français, né à Beaupréau (Maine-et-Loire), le [illegible] 1812, appartient à la branche cadette de [illegible] légitimiste de ce nom. Grand [illegible] dans son département et conseiller [illegible] en 1848, il se porta, comme candidat [illegible] aux élections de 1852 pour le Corps [illegible] dans la 4e circonscription du [illegible] quoique combattu par le gouvernement, [illegible] aux élections de 1857 et de [illegible] plus heureux en mai 1869, il fut élu [illegible]. Il signa l'interpellation des 116, [illegible] de ne pas voir réclamer les [illegible] ; il combattit les candidatures [illegible] et vota contre la guerre. Élu représentant [illegible] l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, [illegible] département de Maine-et-Loire, le huitième, par [illegible] voix, il prit place à [illegible], vota habituellement avec la majorité [illegible] de l'Assemblée, mais, fidèle à [illegible] décentralisation, repoussa la loi des [illegible] contre les lois constitutionnelles. [illegible] le 20 février 1876, dans la 2e circonscription [illegible] de Cholet par 10 781 [illegible], et reprit sa place à l'ex[illegible], pour la franchise et la loyauté [illegible] par ses adversaires politiques [illegible] sur la liste des gauches, et [illegible] de la Chambre le 13 mars [illegible] 16 mai 1877, il fut un des [illegible] qui soutinrent de leur vote le ministère. Il se représenta aux élections du [illegible], mais repoussa avec énergie [illegible] gouvernement et l'emploi des affiches [illegible] par 12 097 voix, contre 2000 [illegible] républicain, son élection [illegible] premières, et M. de Durfort [illegible] à cette occasion un discours, dans

seil général du Maine-et-Loire, il y représente le canton de Beaupréau.

DURHAM (Joseph), sculpteur anglais, né à Londres en 1821, eut pour maîtres John Francis et E.-H. Baily, et se fit connaître d'abord par un buste de Jenny Lind (1841), qui eut un fort grand succès. Il exécuta ensuite, sur une commande du lord-maire, le buste de la reine (1856), puis les statues d'*Hermione* et d'*Alastor*, pour Mansion-House; *Paul et Virginie* (1857); *le Destin du Génie* (1858); la statue de *M. Franck Crossley* pour la ville d'Halifax (1859); *Chasteté* (1860); *Allez dormir* (1861); *Statue du prince consort* (1863); une autre du même, pour l'île de Guernesey; les quatre statues du portique de l'université de Londres : *Newton*, *Bentham*, *Harvey*, *Milton* ; *la Dame du lac; Orgueil; Santa-Philomela*, etc. Par suite de la souscription ouverte pour l'érection d'un monument commémoratif de la grande Exposition de 1851, un concours fut ouvert entre les artistes de toutes les nations, et le projet de M. Durham adopté. Il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1868. — Il est mort à Londres, le 29 octobre 1877.

DURIER (Louis-Émile), avocat français, né à Paris, le 19 décembre 1828, suivit les cours du collège Bourbon, fit ses études de droit et devint lauréat de l'école de Paris, en 1850. Inscrit la même année au barreau de cette ville, il se fit remarquer dans plusieurs affaires politiques où il défendit les principes démocratiques, fut compris dans le procès des « Treize », en 1864, et fut condamné comme ses coaccusés. Lors des élections générales de 1869, il posa sa candidature à Paris contre M. Émile Ollivier, dans la troisième circonscription, mais se désista en faveur de M. Bancel. Membre du Conseil de surveillance du *Siècle* jusqu'en janvier 1871, il a collaboré assez longtemps à la rédaction de ce journal.

M. Durier fut, par décret du 6 septembre 1870, nommé adjoint au maire de Paris, puis, le 13, secrétaire-adjoint du gouvernement de la Défense nationale. Le 1er février 1871, il fut appelé au secrétariat général du ministère de la justice, en remplacement de M. Herold, ministre de l'intérieur par intérim. Conseiller d'État en service extraordinaire le 17 août 1872, il reprit sa place au barreau, après le 24 mai 1873, et devint, en 1876, membre du conseil de l'ordre. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 23 juillet 1877.

Le frère du précédent, M. Charles-Henri DURIER, né à Paris, le 15 décembre 1830, chef de bureau au ministère de la Justice et chevalier de la Légion d'honneur, a publié dans le *Siècle* un grand nombre d'articles littéraires et plusieurs nouvelles. Il a fait paraître un roman, *Miss Molly* (1869).

DURIEU (Jean-Louis-Marie-Eugène), administrateur français, né à Nîmes (Gard), le 10 décembre 1800, étudia le droit et travailla aux ouvrages spéciaux publiés par son père, au *Manuel des percepteurs et receveurs municipaux* (1822), au *Code des établissements publics* (1823), etc. Inscrit au barreau de Paris, il fonda, en 1824, le *Mémorial des Percepteurs*, recueil périodique. Chargé, en 1840, au ministère de l'intérieur, de la section administrative des communes, il se présenta sans succès, comme candidat de l'opposition, devant un des collèges électoraux de Paris. Quelque temps après, la section dont il [illegible]ayant été supprimée, il obtint, comme [illegible] le titre d'inspecteur général des [illegible] la révolution de Février, il

fut appelé à la direction des cultes, qu'on sépara alors du ministère de l'instruction publique et admis à la retraite, il se livra à des affaires industrielles qui eurent, devant les tribunaux, en 1858 et 1860, une funeste issue. Il avait été nommé, le 1er mai 1834, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 16 mai 1874.

M. Durieu a encore publié : *Poursuites en matière de contributions directes* (1838, 2 vol. in-8); *Formulaire de la comptabilité des percepteurs-receveurs de communes et d'établissements de bienfaisance* (1842, in-8); *Répertoire de l'administration et de la comptabilité des établissements de bienfaisance* (1846, 2 vol. in-8). Il est un des auteurs de la comédie, *le Mari de la veuve*, jouée aux Français, en 1832, et plusieurs fois reprise.

DÜRINGSFELD (Ida de). Voy. Reinsberg.

DURRIEU (François-Louis-Alfred), général français, né le 10 janvier 1812, fut, en 1836, élève de l'École d'état-major, devint capitaine en 1840, et fut attaché aux travaux topographiques en Algérie. Chef d'escadron aux spahis en 1845, lieutenant-colonel au 1er chasseurs en mai 1849, colonel au 2e spahis en juillet 1851, il devint, le 29 août 1854, général de brigade, et fut chargé du commandement de la subdivision de Mascara, puis nommé général de division, et sous-gouverneur de l'Algérie. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1851 et grand officier le 3 octobre 1865. — Il est mort le 27 septembre 1877.

DURRIEU (Jean-Jacques-Paulin Offroy), ancien représentant du peuple français, né à Mauriac (Cantal), le 20 février 1812, appartint, pendant tout le règne de Louis-Philippe, à l'opposition radicale. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Mauriac, puis élu par 18 000 suffrages, le dernier des sept représentants du Cantal, à l'Assemblée constituante. Il vota ordinairement avec la Montagne et combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique. Après le 2 décembre, il se tint en dehors des affaires publiques, et reprit sa place au barreau de Mauriac. Il rentra dans la vie politique aux élections du 8 février 1876, et fut élu représentant du Cantal, le dernier sur cinq, par 13094 voix. Il prit place à l'extrême gauche, et combattit par ses votes, la coalition monarchique de l'Assemblée. Porté candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il n'obtint que 101 voix, sur 328 électeurs, mais fut élu député le 5 mars suivant, par 5493 voix au scrutin de ballotage. Il suivit la même ligne politique et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 5527 voix, quoique énergiquement combattu par le préfet, M. Oscar de Poli, avec les autres candidats républicains du Cantal.

DURU. Voy. Chivot et Duru.

DURUTTE (Antoine-François-Camille, comte), musicien français d'origine étrangère, né à Ypres, en 1803, et fils aîné du comte Durutte, lieutenant général au service de l'Empire, fut destiné par son père à l'état militaire, étudia à Sainte-Barbe et entra à l'École polytechnique, dont il sortit, en 1825, comme sous-lieutenant d'artillerie. Fidèle à l'art musical au milieu des études scientifiques, il avait écrit quelques morceaux religieux, que Choron corrigea et fit exécuter dans la chapelle de l'école. En 1827, il se démit de son grade, suivit quelque temps les concours et solennités harmoniques de l'Allemagne, habita Metz plusieurs années, et vint se fixer à Paris, où il a publié ses ouvrages. Il remporta, dès 1839, une seconde médaille au concours de musique militaire, à Anvers. Il a écrit depuis des Messes, exécutées en province, des opéras restés en portefeuille, et de nombreux morceaux de fantaisie. On cite aussi de lui deux ouvrages de théorie : *la Loi génératrice des accords* (1838), et *l'Esthétique musicale* (1856).

DURUY (Victor), historien français, ancien ministre, membre de l'Institut, est né à Paris, le 11 septembre 1811, d'une famille d'artistes employés aux Gobelins. Destiné d'abord à suivre la même carrière, il commença assez tard ses études classiques au collège Rollin, appelé alors collège Sainte-Barbe (1823). Il fut néanmoins admis, dès 1830, à l'École normale. En 1833, il fut chargé de la classe d'histoire au collège de Reims, où il ne fut laissé que deux mois, et revint professer la même classe, à Paris, au collège Henri IV. Il prêta, à cette époque, une collaboration importante, mais anonyme à plusieurs livres élémentaires d'histoire. M. Duruy n'a cessé qu'en 1861 d'appartenir à l'enseignement secondaire de l'histoire, sur lequel ses leçons et ses écrits ont eu beaucoup d'influence. Il prit le grade de docteur ès lettres en 1853. De 1861 à 1862, il devint successivement inspecteur de l'Académie de Paris, maître de conférences à l'École normale, inspecteur général de l'enseignement secondaire et professeur d'histoire à l'École polytechnique; puis un décret du 23 juin 1863 l'appela, comme ministre, à la tête de l'instruction publique, séparée à cette occasion de l'administration des cultes.

De cette époque jusqu'à la fin de l'année, M. Duruy rétablit l'agrégation de philosophie, institua un tribunal pour juger les professeurs révoqués (13 juillet), introduisit dans les lycées l'enseignement de l'histoire contemporaine, dont les programmes soulevèrent de vives discussions, recula d'une année la bifurcation des élèves scientiques et littéraires, fit l'essai d'un système d'enseignement professionnel dont il prépara la loi organique, réorganisa le Muséum d'histoire naturelle en le faisant rentrer sous le contrôle de l'État, et publia un nombre considérable de circulaires pour expliquer les mesures prises et les réformes accomplies ou projetées. Quelques unes, notamment celles qui touchent aux délicates relations de l'État avec l'Église, en matière d'enseignement et d'éducation, eurent un grand retentissement.

Dans les années suivantes la bifurcation fut entièrement supprimée, les cours libres autorisés et étendus, l'enseignement secondaire spécial créé et successivement répandu, la gratuité et l'obligation de l'instruction primaire officiellement proposées, mais non admises, les examens du baccalauréat plusieurs fois remaniés, les Sociétés savantes des départements encouragées et leurs travaux centralisés, des conférences publiques ouvertes à Paris et dans toutes les villes, l'instruction secondaire des filles organisée malgré les vives réclamations d'une grande partie du clergé, la gymnastique et plus tard l'exercice du fusil Chassepot introduits dans les lycées, des laboratoires d'enseignement et de recherches créés, une école pratique de hautes études établie, l'organisation entière du Muséum modifiée pour se prêter à l'enseignement agronomique, l'enseignement homœopathique admis dans les cours de la Sorbonne, etc., etc. Ces remaniements

[illegible], qui n'eurent pas toujours l'adhésion du régime libéral et démocratique, attirèrent [illegible] à M. Duruy l'animosité la plus vive de la part du parti clérical, que ne désarmaient pas ses [illegible] manifestes, comme la destitution de M. [illegible]: plusieurs donnèrent lieu, dans les journaux, à de violentes attaques, et, dans le Corps législatif et surtout dans le Sénat, à des discussions passionnées. A la suite du message impérial de juillet 1869, M. Duruy fut remplacé [illegible] par M. Bourbeau, et nommé sénateur. [illegible] membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 14 novembre 1873, en remplacement de Vitet, il a été élu à celle des sciences morales et politiques le 1er février 1879, en remplacement de Naudet. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a été promu officier le 12 [illegible] commandeur le 13 août 1864 et grand-officier [illegible] août 1867. Il était officier du Medjidié [illegible].

[illegible] livres de M. Duruy, qui, avant [illegible] déjà répandus à plus de 200 000 exemplaires, en France et à l'étranger, se rapportent [illegible] enseignement de l'histoire et de la géographie, et tendent à l'élever [illegible] au niveau des progrès de l'une [illegible] science. Ses principaux ouvrages, [illegible] indiquerons que les premières édi- [illegible] Géographie politique de la République [illegible] et de l'Empire (1838, in-12 avec [illegible] de la *Géographie historique* [illegible] 1839) et de la *France* (1840, [illegible] *Atlas de géographie historique* [illegible] in-8, avec cartes); *Histoire* [illegible] et des peuples soumis à leur domi- [illegible] 1 vol. in-8), dont un troisième [illegible] qui servit à l'auteur de thèse pour le [illegible] à Paris, en 1853, sous le titre d'*État* [illegible] romain, *vers la fondation de l'Em-* [illegible] *Histoire sainte*, d'après la Bible (1845, [illegible] dont l'auteur a fait un *Abrégé* [illegible] *Histoire romaine* (1848, in-12, 5 cartes, [illegible] de France (1852, 2 vol. in-12), [illegible] d'un *Abrégé*, publié en 1848: [illegible] 1851, fort vol. in-12, avec plans [illegible] *Histoire de la Grèce ancienne* [illegible] in-8), couronnée par l'Académie [illegible] *Histoire moderne* (1863, in-18); *His-* [illegible] *de la France* (1863, in-4, illustrée), [illegible] sa direction et ayant pour pendant [illegible] *contemporaine* (1864, in-4, [illegible] *Introduction générale à l'histoire de* [illegible] in-4); une seconde *Histoire des* [illegible] des temps les plus reculés jus- [illegible] des Antonins (1870-1876, 5 [illegible] édition illustrée avec luxe [illegible] remaniement considérable des [illegible] historiques de l'auteur sur le [illegible]; sans compter les publications [illegible] rédigées pour répondre [illegible] officiels. Plusieurs des ouvrages [illegible] font partie de l'*Histoire universelle*, [illegible] la direction de M. Duruy, par la [illegible] Hachette, et qui embrasse l'histoire [illegible] nations anciennes et modernes [illegible] littératures. A son ministère [illegible] rapporter, comme publications, [illegible] et nombreux *Bapports officiels* [illegible] des lettres et des sciences, à l'oc- [illegible] l'Exposition universelle de 1867. (Im- [illegible] in-8.)

bord dans *le Peuple français* (1869) sous le pseudonyme d'Albert Villeneuve, puis dans *la Liberté* sous son véritable nom. Lors de la déclaration de la guerre (15 juillet 1870), il s'engagea dans le 3e régiment de tirailleurs algériens, prit part aux combats de Reichshoffen et de Gravelotte, reçut la médaille militaire et, blessé à Sedan, fut emmené en Allemagne et interné à Mayence. Après avoir publié une brochure qui fit quelque bruit (*Comment les empires reviennent*, 1875, in-8), il fonda, sous les auspices d'un comité d'anciens fonctionnaires de l'Empire, un journal *la Nation* (1876) qui, après une courte existence, se fusionna avec *le Petit Caporal*, feuille bonapartiste à cinq centimes.

Son frère aîné, M. Anatole Duruy, ancien chef du cabinet de son père, était devenu receveur particulier des finances à Paris, au moment du siège; chef d'escadron dans l'état-major du général Clément Thomas, il fut blessé d'un éclat d'obus le 24 décembre 1870. — Il est mort le 11 janvier 1879. Il a publié : *Souvenirs du siège et de la Commune ou déposition d'un témoin non entendu dans les conseils d'enquête* (1874, in-18). — Un troisième frère, M. Georges Duruy, ancien élève de l'École normale et de l'École française de Rome, a été reçu agrégé d'histoire et nommé professeur d'histoire au lycée d'Alger.

DUSEVEL (François-Hyacinthe-Guy), archéologue français, né à Doullens (Somme), le 12 septembre 1796, étudia le droit à Paris, et devint avoué à la Cour royale d'Amiens. Après s'être démis de sa charge, il se consacra tout entier aux recherches historiques et archéologiques, et devint inspecteur des monuments historiques du département de la Somme, et membre non résidant du comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il fut un des membres fondateurs de la Société d'archéologie de la Somme, et correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique.

M. Dusevel a publié, sur l'histoire de sa province, de nombreux ouvrages : tous édités à Amiens : *Notice sur la ville d'Amiens* (1825, in-8); *Lettres sur le département de la Somme* (3e édit., 1840, in-8), imprimées d'abord dans le *Glaneur de la Somme*; *Monuments anciens et modernes de la ville d'Amiens* (1830, in-4); *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Amiens* (1830, in-8; 3e édit., 1853, gr. in-8); *Histoire de la ville d'Amiens, depuis les Gaulois jusqu'en 1830* (1832, 2 vol. in-8; 2e édit., 1848, in-8); *Notice sur l'arrondissement de Montdidier* (1836, in-8), qui a obtenu en 1837 une mention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique et pittoresque du département de la Somme* (1836, 2 vol. in-8), en société avec M. Scribe; *Archives de Picardie : Histoire, littérature, beaux-arts* (1841, 2 vol. in-8); *Églises, châteaux, beffrois et hôtels de ville de la Picardie et de l'Artois* (1844-1846, 2 vol. in-4); *le Département de la Somme* (1849-1857, in-8), etc. En 1835, il a obtenu un prix de l'Académie des inscriptions, pour l'ouvrage manuscrit sur les *Antiquités de la Somme*.

DUSOMMERARD (Edmond), artiste et amateur français, né à Paris, le 27 avril 1817, est fils d'Alexandre Dusommerard, le célèbre antiquaire, fondateur du musée de Cluny. Il étudia spécialement le dessin pittoresque et l'ornementation, accompagna son père dans son dernier voyage en [illegible] travailla à la grande publication des [illegible] que celui-ci était en train [illegible] à mourir (1842). M. Ed- [illegible] comme directeur-

conservateur de l'hôtel de Cluny, devenu l'un des musées royaux; c'est à son initiative que sont dus les accroissements divers de ce musée spécial, aujourd'hui des plus précieux pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance. Il a été attaché, vers 1846, à la Commission des monuments historiques, et a fait partie, en 1855, des deux jurys de l'Exposition universelle pour les beaux-arts (section de peinture et de gravure), et pour la 24ᵉ classe de l'industrie (ameublement et décoration). M. Edmond Dusommerard, décoré de la Légion d'honneur, comme capitaine de la garde nationale, à la suite des événements de juin 1848, a été promu officier, le 24 janvier 1863, comme membre de l'administration de la Commission impériale à la seconde Exposition universelle de Londres et commandeur le 30 juin 1867. Commissaire général français près les Expositions de Vienne et de Philadelphie, il a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 23 septembre 1873. Il est aussi décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Son frère, M. Auguste DUSOMMERARD, né en 1810, sous-directeur au ministère des finances, a été promu officier de la Légion d'honneur, le 23 décembre 1854, et nommé conseiller maître à la Cour des comptes en 1863. — Il est mort à Paris le 14 octobre 1877.

DUSSARD (Hippolyte), économiste français, né à Morez (Jura), le 4 septembre 1798, prit part en 1839 à la rédaction du *Répertoire de l'industrie étrangère*, contenant les dessins et descriptions des machines les plus importantes brevetées à l'étranger, puis traita les questions économiques dans la *Revue encyclopédique*, le *Bulletin de Férussac* et *le Temps*. En 1842, il publia un écrit intitulé : *De l'État financier de l'Angleterre et des mesures proposées par les whigs et les tories*. L'éditeur Guillaumin lui confia l'année suivante la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il dirigea pendant trois ans. Il a travaillé avec M. Eugène Daire à la révision et à l'annotation des *Œuvres de Turgot* dans la *Collection des principaux économistes*.

Directeur de l'exploitation commerciale du chemin de fer de Paris à Rouen, M. Dussard fut nommé en 1848 préfet de la Seine-Inférieure. Il fut élu membre du Conseil d'État par l'Assemblée constituante, et il en sortit en 1849 par la voie du sort. Chargé par M. Dufaure d'une mission en Angleterre, il étudia les institutions charitables de ce pays. En 1851, il fit paraître un travail intéressant sur l'*Exposition universelle de Londres*. Nous citerons encore son étude sur *le Crédit et la production agricole*. — Il est mort à Myer, le 22 janvier 1876.

DUSSIEUX (Louis-Étienne), historien et géographe français, né à Lyon, le 5 avril 1815, obtint en 1839 et en 1840 deux prix aux concours de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, fut, en 1842, nommé répétiteur d'histoire et de géographie militaires à l'École spéciale de Saint-Cyr et y devint, en 1850, professeur d'histoire. Il a été nommé, en 1843, correspondant du comité des monuments historiques.

On a de M. L. Dussieux : *l'Art considéré comme symbole de l'état social* (1838); *Essai historique sur l'invasion des Hongrois en Europe et spécialement en France*; *Recherches sur l'histoire de la peinture sur émail* (1839-1840); *Essai sur l'histoire de l'érudition orientale* (1842); *Géographie historique de la France, ou Histoire de la formation du territoire français* (1843, 33 cartes); *Cours de géographie physique et politique*, avec *Atlas et Appendice* (1846-1848); *Atlas général de géographie physique et politique* (in-folio, 1846 et suiv.); *Notes d'histoire de France* (1850, in-4); *les Artistes français à l'étranger* (1852, 3ᵉ édit., 1876); *Nouvelles recherches sur la vie et les ouvrages d'Eustache Lesueur* (1852, in-8); *Force et faiblesse de la Russie au point de vue militaire* (1854); *l'Histoire de France racontée par les contemporains* (1860-1862, 4 vol. in-8); *Cours classique de géographie* (1859-1865, 6 vol. in-18); *Géographie générale contenant la géographie physique politique, etc., de chaque pays* (1866, in-8); *Généalogie de la maison de Bourbon de 1256 à 1869* (1869, in-8; 2ᵉ édit., 1872); *Histoire générale de la guerre de 1870* (1874, 2 vol. in-12). Il a édité, avec M. Soulié, le *Journal du marquis de Dangeau* (19 vol. in-8) et les *Mémoires du duc de Luynes sur la cour de Louis XV* (1860-65, 17 vol. in-8).

DUSSOLIER (Thomas) ancien député français et représentant du peuple, né à Nontron (Dordogne), le 15 mai 1799, étudia le droit, prit place au barreau de sa ville natale, et professa sous la Restauration et sous le règne suivant des opinions très avancées. Les électeurs de Nontron l'envoyèrent à la Chambre des députés, où il fit partie de l'extrême gauche. Non réélu en 1842, il revint à la Chambre en 1846, combattit très vivement le ministère Guizot, et fut, le 22 février, un des signataires de la proposition tendant à le décréter d'accusation. Nommé par M. Ledru-Rollin commissaire général dans le département de la Dordogne, il fut bientôt destitué; mais sa candidature à la Constituante réunit la presque unanimité des suffrages. Élu par 102 444 voix, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, ne fut pas réélu à la Législative et reprit sa place au barreau de Nontron. Il revint, en 1863, représenter une des circonscriptions de la Dordogne au Corps législatif, où il fut réélu en 1869. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 septembre 1865. — Il est mort à Nontron le 19 septembre 1877.

Son fils, M. Alcide-Étienne-Maurice DUSSOLIER, né à Nontron vers 1835, débuta, vers 1860, dans les journaux du quartier latin, puis écrivit dans *le Boulevard*, *le Nain jaune*, etc., des articles littéraires qu'il réunit en volume sous ce titre : *Ceci n'est pas un livre* (1860, in-18). Il donna ensuite : *Jules Barbey d'Aurevilly* (1862, in-8, portr.); *Nos gens de lettres* (1864, in-18); *Pro[illegible] littéraires et pittoresques de Jean de la [illegible]trille* (1867, in-18), etc. On cite également de lui quelques brochures politiques ou d'actualité : *les Spéculations et la mutilation du Luxembourg* (1866, in-8); *Politique pour tous* (1869, in-8); *[illegible] que j'ai vu du 7 août 1870 au 1ᵉʳ février [illegible]* (in-18), etc. Outre le pseudonyme de *Jean de Martrille*, il a parfois signé de ses simples prénoms : *Étienne-Maurice*.

DU TEMPLE (Jean-Marie-Félix DE LA C[illegible]), officier de marine, ancien député français, né à Lorris (Loiret), le 18 juillet 1823, d'une famille noble originaire de Bretagne, entra à l'École navale en 1838, fut nommé aspirant en 18[illegible], enseigne en 1844. Il montait le brick l'[illegible], qui fit naufrage dans le golfe de Benin, le 10 décembre 1847. Rentré en France au mois de [illegible] 1848, il partit de la Châtre avec 150 volontaires pour combattre l'insurrection de Paris. Lieutenant de vaisseau le 3 février 1852, il prit part à la guerre de Crimée, fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la prise de Kinburn, où il

[illegible] la batterie flottante *la Dévastation*, fit la campagne d'Italie à la tête d'une compagnie de fusiliers marins, commanda un bataillon pendant la campagne du Mexique, fut promu officier de la Légion d'honneur après la prise de [illegible], et capitaine de frégate à son retour en France le 13 août 1864. Pendant la guerre de 1870, il commanda une colonne expéditionnaire entre [illegible] et Dreux, rallia, vers le 25 novembre, la deuxième armée de la Loire en formation, où il fit la campagne, comme général [illegible], commandant la 2e brigade de [illegible] 21e corps.

Il était encore sous les drapeaux lorsqu'il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le cinquième sur [illegible] voix. Il prit place à l'extrême [illegible] de se remarquer, dans les discussions [illegible], par l'ardeur de ses opinions [illegible] par la vivacité de ses attaques contre [illegible] le chef du gouvernement républicain [illegible] des quatre députés qui, en juillet [illegible] de ratifier le traité de paix [illegible]. L'année suivante, il pro[illegible] lettres rendues publiques la [illegible] du comte de Chambord au [illegible] sa conscience ne lui per[illegible] la prorogation des pouvoirs [illegible]. Il adressa [illegible] carlistes, chercha à pro[illegible] diplomatique lors de l'envoi [illegible] de Noailles, comme [illegible] la discussion de la loi sur [illegible] se laissa entraîner à de [illegible] contre le chef de l'État que [illegible] la parole. Il ne repa[illegible] du 20 février 1876.

[illegible] nommé commandeur de la [illegible] 1871. La commission de ré[illegible] le maintint pas dans les [illegible] de brigade et il prit son [illegible] de frégate.

[illegible]

tale et prit ensuite la direction de la maison de son père. Occupé d'industrie, sans oublier la poésie et les lettres, il se fit recevoir en 1866, membre de la Société des sciences de l'agriculture et des arts de Lille, qui lui avait décerné, dès 1860, une médaille d'or pour l'invention de son indicateur rotatif du niveau de l'eau dans les chaudières à vapeur. Il communiqua à cette société et fit imprimer dans ses *Mémoires* un assez grand nombre de pièces de poésies (*l'Instruction*, *A la colonne Vendôme*, *la Nymphe de la Source*, *Visite à Pompei*, *la Guerre*, etc.) et quelques études d'économie politique, notamment sur le régime pénitentiaire. Lors de la guerre de 1870, il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale de Lille. L'année suivante, il fut élu membre du Conseil général du département pour le canton nord-est de la ville, puis conseiller municipal en 1874. Il fut choisi pour maire de Lille au mois de février 1878. M. Dutilleul avait obtenu une influence considérable dans son pays, tant par l'importance de ses affaires que par le zèle avec lequel il s'occupait des intérêts publics, surtout depuis qu'il s'était retiré de l'industrie; aussi, lors des élections triennales pour le renouvellement du Sénat, le 5 janvier 1879, se vit-il placé sur la liste des candidats républicains, dont le succès était difficile dans un département représenté jusqu'alors au Sénat par cinq conservateurs monarchiques. M. Dutilleul fut élu le premier avec 439 voix sur 796 votants. Il a été nommé officier d'Académie lors du passage du ministre de l'Instruction publique à Lille en 1878.

DUVAL (Pierre-Sophie-Léon), avocat français, né à Marseille, le 14 janvier 1804, s'inscrivit au barreau de Paris en 1823. Membre du conseil de l'ordre depuis 1854 jusqu'en 1868, et décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1846, il s'était fait au palais une réputation distinguée dans les procès de séparation de corps et s'y était rendu particulièrement redoutable par les traits d'un esprit acerbe et mordant. — M. Léon Duval est mort à Blainville (Calvados) le 2 septembre 1878. Son éloge nécrologique a été fait à la conférence du stage, par le bâtonnier, Me Nicolet, avec une foule de spirituelles et malicieuses réticences.

On cite de M. Léon Duval : *le Droit dans ses maximes, ou Essai sur la théorie, la logique et la classification des maximes ou règles générales du droit* (1837, in-8). Ses Plaidoiries, très laborieusement composées, ont été conservées par lui-même, revues et classées, mais n'ont pas été publiées.

DUVAL (Emile-Gustave-Ferdinand), administrateur français, né à Paris [illegible]

[illegible]

Il ne cessa de l'occuper au milieu des diverses crises politiques qui, pendant cinq ans, menacèrent ou favorisèrent tour à tour les institutions républicaines. Aux prises avec un conseil municipal qui lui était peu sympathique, il soutint contre lui de fréquentes luttes, sans provoquer des mesures de rigueur qu'il lui eût été, à certaines époques, très facile d'obtenir. Il ne fut remplacé qu'après les secondes élections sénatoriales, un peu avant la démission du président, M. de Mac-Mahon, il eut pour successeur M. F. Herold (janvier 1879). Son administration avait été marquée par des mesures importantes, des réformes longtemps désirées, un contrôle rigoureux des finances, une augmentation constante de ressources, enfin par l'accomplissement raisonné de travaux de voirie, d'assainissement, de restauration et d'embellissement, dignes, par leur grandeur, des plus beaux jours de l'édilité parisienne, et qui, grâce à la surveillance incessante d'un conseil élu, ne renouvelèrent aucun des scandales financiers de l'époque impériale. M. Ferdinand Duval a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 mars 1874.

DUVAL (Vincent), médecin orthopédiste français, né à Saint-Maclou (Eure), en 1796, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1820, avec une thèse sur l'*Apoplexie*. Marié deux ans plus tard à la fille du chirurgien Jalade-Lafond, fondateur de l'établissement orthopédique de Chaillot, il s'attacha également à l'étude des difformités humaines, etc., se pénétra des théories de Scarpa et des expériences de Delpech, tenta le premier chez nous la section du tendon d'Achille, pratiquée par l'Allemand Stromeyer dans le traitement du pied-bot, et fut l'un des premiers en France qui attachèrent leur nom aux opérations de ténotomie sous-cutanée. M. Duval obtint, en 1839, pour ses travaux, sur rapport motivé de l'Académie des sciences, un prix Montyon de 3000 francs. L'établissement de son beau-père, dont il prit la direction en 1830, eut alors une grande vogue. En 1831, il fut attaché au bureau central de l'admission dans les hospices, ainsi qu'à la maison des orphelins, avec le titre de directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux. — Le docteur Duval est mort, le 29 avril 1876.

On doit à cet habile praticien : un *Aperçu des principales difformités du corps humain* (1833, in-8); un *Traité du pied-bot* (1839), réédité sous le titre de *Traité pratique du pied-bot, de la fausse ankylose du genou et du torticolis* (1843, in-8, 3e édit., 1859); *Considérations théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Plombières* (1849, in-8); le *Manuel du baigneur à Plombières* (1850, in-18); *Deux mots de réponse à M. Turck*, à propos de la polémique engagée sur Plombières entre les docteurs Hutin, Turck et Duval (1850, in-18), et le *Traité théorique et pratique de la maladie scrofuleuse* (1852, in-8). Il a fondé en novembre 1839 une *Revue des spécialités et des innovations*.

DUVAL (Georges), littérateur français, né à Paris le 2 octobre 1847, se destina d'abord à l'École navale et fit de brillantes études scientifiques. Tout en collaborant à divers petits journaux de théâtre, il écrivit pour une bibliothèque de vulgarisation trois brochures sur l'*Intelligence des animaux*, *les Insectes* et *les Poissons*. Il appartint ensuite au *Petit Journal*, à *la Liberté*, à *la Cloche*, au *Gaulois* où il signa *Claude Rieux*, et à l'*Événement* dont il devint l'un des principaux rédacteurs, sous son propre nom, sous le pseudonyme précédent et sous celui de *Tabarin*.

M. Georges Duval a publié: *Terpsichore*, petit guide à l'usage des amateurs de ballet (1873, in-32), signé « un abonné de l'Opéra »; *Virginie Déjazet* (1876, in-18); *Frederick Lemaître* (même année, in-18); *l'Année théâtrale* (1874 et années suivantes), recueil d'articles parus dans l'*Événement*; *Chasteté*, roman (1877, in-18). Il a fait représenter quelques saynettes en vers et en prose au théâtre Cluny, au théâtre des Arts, etc.

DUVAL (Amaury). Voy. AMAURY-DUVAL.

DUVAL (Raoul). Voy. RAOUL-DUVAL.

DUVAL-LE-CAMUS (Jules-Alexandre), peintre français, né à Paris, en 1817, est le fils unique de Pierre Duval-le-Camus, peintre privilégié de la duchesse de Berri, né à Lisieux en 1790 et mort à Saint-Cloud en 1854. Élève de son père, de Delaroche et de Drolling, il a donné, depuis 1842, une série de tableaux qui rappellent le style et la fécondité paternels, notamment : *Tobie et l'Ange*, *le Chasseur perdu*, *les Petits déjeuners de Marly*, *Un des jours heureux de J. J. Rousseau*, *J.-J. Rousseau écrivant l'Héloïse* (1848); *l'Heure du berger*, *les Deux chasseurs et l'ours* (1853); *Christ au tombeau*, *Macbeth et les Sorcières* (1855); *la Fuite en Égypte*, *Manon Lescaut* (1857); *Poste avancé de routiers* (1859); *Jacques Clément*, *Macbeth chez les Sorcières*, *l'Aumône de la mer*, *les Adieux*, *Trois cruches à une fontaine* (1861); *sainte Élisabeth de Hongrie distribuant ses aumônes* (1863), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1845, et la décoration en 1859. — Il est mort en 1877.

DUVAUX (Jules-Yves-Antoine), député français, né à Nancy le 21 mai 1827, entra à l'École normale supérieure en 1849 et en sortit comme agrégé des lettres en 1855. Il professa au collège de Saintes, au lycée de Montpellier et devint professeur de troisième au lycée de Nancy, fit partie de l'opposition dans cette dernière ville, sous l'Empire et présida le cercle de la Ligue de l'enseignement. Élu conseiller municipal au mois de mai 1871, et conseiller général le 8 octobre de la même année, par le canton ouest de Nancy, il fut déplacé par le « gouvernement de combat » et envoyé à Besançon. Il préféra quitter l'Université, à laquelle il appartenait depuis vingt-cinq ans, et fut déclaré démissionnaire par M. de Fourtou. Il fut élu député, le 20 février 1876, pour la 1re circonscription de Nancy, par 11,172 voix, contre 4,976 obtenues par M. de Coëtlosquet, candidat monarchiste, et prit place sur les bancs de la gauche républicaine, avec laquelle il vota. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant dans la même circonscription et eut pour concurrent M. Welche, préfet du département du Nord, ancien maire de Nancy, soutenu vivement par le gouvernement et le préfet comme candidat officiel et bonapartiste. M. Duvaux l'emporta avec 12,123 voix sur 1[illegible] votants. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, où il prit la parole dans la discussion générale du budget, en 1878, pour signaler l'abandon général des chaires de l'enseignement secondaire par les jeunes professeurs attirés trop tôt vers les chaires des facultés, au préjudice de l'un et de l'autre enseignement.

DUVAUX (Antoine-Jules), peintre français, né à Bordeaux, en 1818, a été élève de Charlet et a fourni à presque tous les journaux d'art et d'illustration des dessins, des lithographies et des eaux-

[illegible] Il a fait en 1860, un voyage en Sicile. [illegible], parmi les tableaux qu'il a envoyés aux Salons : *Charge des cuirassiers à Valmy* [illegible]; *[illegible] à Monte-Legino* (1849); *Attaque du plateau de la Haie-Sainte* (1850); *Combat de [illegible]* [illegible], *Épisode de l'assaut de Sébastopol* [illegible], ces deux derniers pour les galeries de Versailles; *le Prince Jérôme à l'attaque du château [illegible]* (1859); *Souvenirs de la Si[illegible]* [illegible] et deux aquarelles gouachées : *le Petit [illegible], le Retour du marché* (1863); deux aquarelles : *Éventail, Arquebusier du temps [illegible]* (1865); *Muff, Lady* (1865); *Combat [illegible]* (1866); *Équipage de chiens d'ordre [illegible]* (1869); *Combat du [illegible]* [illegible]; *Mort du colonel de S. [illegible]*; *Bataille de Gravelotte* (1874); [illegible] *combat de Loigny, le Passage du [illegible]*, aquarelle (1875); *Intérieur [illegible]* (1877); *Citoyen chef de demi-[illegible]*. M. Duvaux a obtenu une 2e mé[illegible]

[illegible]TIER (Alexandre-Jacques VÉRON-), juris[illegible], né à Paris, en 1818, reçu [illegible] dans cette ville, le 2 janvier 1843, [illegible] à la Faculté de droit de Paris [illegible] et chargé, en cette qualité, [illegible] générale à l'étude du [illegible] à cette dernière date, titulaire [illegible] de Code Napoléon. L'un [illegible] de droit dont l'ensei[illegible], il a été décoré de la [illegible]

[illegible] quelques mémoires, [illegible] sur le *mémoire de* [illegible] *Révision du Code Napoléon*

DUVERGIER (Jean-Baptiste-Marie), jurisconsulte, né à Bordeaux, le 25 août 1792, [illegible] à Paris et devint, en 1821, avocat [illegible] de cette ville. Il fut quelque [illegible] les affaires civiles au ministère [illegible] de l'ordre des avocats en [illegible] au palais, la plus grande autorité [illegible] au Conseil d'État, il fit [illegible] d'examiner les [illegible] le gouvernement égyp[illegible] de Suez. Il fut [illegible] de M. [illegible], au Conseil d'État, [illegible] ministériel [illegible] de juillet 1869, [illegible] sénatus-consulte et le [illegible] M. Du[illegible] 27 septembre [illegible] grand officier [illegible] 1867, et élevé à [illegible] 1870. — Il est [illegible] : dès l'an[illegible] *Collection des* [illegible] *fondamentales des* [illegible] *Amériques*, etc. [illegible] il fit paraître [illegible] *Collection des lois*, [illegible] du Con[illegible] officielles de [illegible] chronolo[illegible] 2e édit., [illegible] (1834-1838, [illegible] *Table générale*

analytique et raisonnée des lois, décrets, ordonnances, règlements; etc., *depuis* 1788 *jusques et y compris* 1830; etc. (1834-1838, 2 vol. in-8); *De l'Effet rétroactif des lois* (1845, in-8); *le Droit civil français suivant l'ordre du Code*; etc., *par C. B. M. Toullier* (6e édit., sans date, 7 vol. in-8), comprenant le texte de l'ouvrage de Toullier, annoté par M. Duvergier, seul auteur de la continuation de cet ouvrage, à partir de l'article 1582 (1835-1843, tomes I-VI, in-8), travail non terminé; *Code de justice militaire pour l'armée de mer* (1859, in-8). Il a collaboré à la *Revue étrangère et française de législation*, à la *Revue de droit français, et étranger*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

DUVERGIER DE HAURANNE (Prosper), homme d'État et publiciste français, né à Rouen le 3 août 1798, est fils de Jean-Marie Duvergier de Hauranne, mort en 1831, député de la Seine-Inférieure depuis 1815, questeur de la Chambre et auteur de plusieurs écrits politiques. Après ses études, il fit un séjour d'un an en Angleterre. Collaborateur du *Globe* avec MM. Guizot et Rémusat, depuis 1824, il y donna, en 1826, des lettres sur les élections anglaises et sur l'Irlande. Il passa ensuite, avec MM. Guizot et Rossi, à la *Revue française* et fit partie de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* En 1831, il fut élu député de Sancerre (Cher). Il soutint de tout son pouvoir la politique modératrice, inaugurée par C. Périer, vota et appuya de sa parole toutes les mesures et toutes les lois de conservation et de répression, notamment celles de septembre. Son activité et son talent lui donnèrent promptement de l'influence et il fut membre ou rapporteur d'un grand nombre de commissions.

Sous le ministère Molé (15 avril 1837), il fit partie de la fameuse coalition dont il fut, dit-on, l'un des promoteurs. Il en fut, du moins, l'organe dans la presse et à la tribune. Son écrit intitulé : *Des Principes du gouvernement représentatif et de leur application* (1838, in-8), qui respirait la plus grande sympathie pour les institutions anglaises, formula nettement la célèbre maxime : « Le roi règne et ne gouverne pas. » En même temps il ressuscitait, avec MM. Guizot et Rossi, la *Revue française*, qui avait disparu après 1830. En 1839, il prit une part très vive à la discussion de l'Adresse qui amena la dissolution de la Chambre (2 février) et la retraite du ministère (8 mars).

M. Duvergier de Hauranne crut voir, dans l'avènement du cabinet du 1er mars 1840, celui de ses principes; il partagea aussi les idées de M. Thiers dans la question d'Orient. Aussi vit-il avec un grand mécontentement, [illegible] M. Guizot prendre, au 29 octobre, [illegible] du ministère dont il avait été l'ami [illegible]

Dans un autre banquet, celui de Rouen, en 1847, il fit contre le pouvoir un discours très sévère qui eut aussi un grand retentissement.

Après le 24 février, M. Duvergier de Hauranne revint aux idées conservatrices. Élu représentant à la Constituante dans le département du Cher, le troisième sur sept, par 45 000 voix, il fit partie du comité des finances et se rattacha par ses votes et ses discours à la minorité royaliste. Il combattit avec éclat le droit au travail, repoussa le crédit foncier, la diminution de l'impôt du sel; ce fut lui qui proposa l'institution des deux Chambres, et il se prononça pour le vote à la commune. Il ne fut pas renvoyé à la Législative aux élections générales de 1849. Une élection partielle l'y fit entrer au mois de décembre 1850. Il y fit partie de la majorité monarchique qui, au dernier moment, se sépara de la politique de l'Élysée. Arrêté, lors du coup d'État du 2 décembre, il fut successivement enfermé à Mazas, à Vincennes, enfin à Sainte-Pélagie, dans la même cellule que M. Bixio, jusqu'au 9 janvier 1852. Éloigné alors de France, il lui fut permis d'y rentrer le 7 août de la même année. Depuis 1852, il travailla de longues années à son *Histoire du gouvernement parlementaire en France* (1857-1873, 10 vol. in-8, avec une *Introduction*). Il s'abstint, lors des événements du 4 septembre 1870, de reprendre un rôle politique, mais aux élections sénatoriales de 1876, il accepta une candidature dans le Cher, et dans une circulaire aux conseils municipaux du département, se déclara hautement le partisan des principes et de la formule de la « République conservatrice » de M. Thiers. L'année suivante, sous le ministère du 16 mai, son fils qui était l'*un des 363*, étant mort après la dissolution de la Chambre (Voy. l'art. *suivant*), il refusa de se laisser porter à sa place dans l'arrondissement de Sancerre.

Les autres écrits de M. Duvergier de Hauranne, à part des vaudevilles de jeunesse : *Un Jaloux comme il y en a peu*, *Un Mariage à Gretna-Green*, *M. Sensible*, se composent de nombreux articles de revues et de journaux, de discours, de rapports, tirés à part et publiés en brochures. Les plus importants sont extraits de la *Revue des Deux Mondes*, dont il fut longtemps le publiciste ordinaire. Ses relations sociales et ses écrits ont concouru à le faire choisir par l'Académie française pour remplacer le duc de Broglie; il fut élu, le 19 mai 1870, par 21 voix sur 28 votants.

DUVERGIER DE HAURANNE (Louis-Prosper-Ernest), homme politique français, fils du précédent, est né à Paris le 7 mars 1843. Il fit un voyage aux États-Unis et, pendant la guerre, servit comme capitaine de mobiles, fut blessé à la bataille de Beaune-la-Rolande et décoré de la Légion d'honneur. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut élu représentant du Cher avec une profession de foi républicaine. Il siégea au centre gauche, prit la parole dans plusieurs discussions, notamment sur la réorganisation de l'armée, puis, se rapprochant de plus en plus de la gauche républicaine, se vit en butte aux manifestations hostiles de la droite et aux attaques de ses journaux. Aux élections de février 1876, retenu par une maladie cruelle, dans le midi de la France, il eut à soutenir la lutte dans l'arrondissement de Sancerre, contre MM. Chabaud-Latour fils, représentant sortant, et Guillaumin, ancien député officiel. Il fut élu par 10 384 voix contre 7,000 environ réunies par ses deux concurrents. Il continua de siéger au centre gauche à la nouvelle Chambre, mais sa santé l'empêcha de prendre part aux travaux parlementaires; toutefois, après l'acte du 16 mai, il put voter, avec les 363 députés des gauches réunies, l'ordre du jour refusant la confiance au cabinet de Broglie. — Il est mort à Trouville le 12 août 1877.

On a de lui : *Huit mois en Amérique*, lettres et notes de voyage (1866, 2 vol. in-18), des brochures politiques : *le Gouvernement personnel et la Coalition libérale en 1869*; *la République conservatrice* (1873). Mme E. Duvergier de Hauranne a publié, d'après les notes laissées par son mari, une *Histoire populaire de la Révolution française* (1879, in-18).

DUVERNOIS (Clément-Aimé-Jean-Baptiste), journaliste et homme politique français, né à Paris, le 6 avril 1836, fit ses études en Algérie et débuta, comme journaliste, dans une feuille d'Alger, *la Colonisation*. Ce journal ayant été supprimé, il vint à Paris, publia ses premiers écrits sur l'Afrique française, et des articles dans quelques journaux, la *Presse*, la *Revue de l'Orient*, etc. Il retourna bientôt dans la colonie et fonda l'*Algérie nouvelle*, sous les auspices du prince Napoléon, ministre de l'Algérie et des colonies. Ce journal fut supprimé en 1859, et M. Duvernois condamné à trois mois de prison. Revenu à Paris, il collabora à plusieurs feuilles périodiques, le *Temps*, la *Presse*, le *Courrier du dimanche*, la *Liberté*, où il fut le lieutenant de M. de Girardin. Il soutint alors les polémiques les plus acerbes. Un duel qu'il eut avec M. Fr. Sarcey, en octobre 1866, le fit condamner à [illegible] mois de prison. Il prit, vers cette époque, la direction du *Courrier de Paris*, destiné à être l'organe d'une opposition constitutionnelle. Il fit le voyage du Mexique en 1865.

Après la lettre impériale du 19 janvier 1867, annonçant un programme plus libéral, M. Duvernois se rapprocha de plus en plus du gouvernement. Il défendit hautement la conciliation de l'Empire avec la liberté, comme rédacteur en chef de l'*Époque*, journal acheté par le [illegible] tailleur, M. Dusautoy, qui lui en céda, en 1868, la propriété. Au mois d'octobre suivant, il abandonnait ce journal et était chargé de [illegible] *le Peuple*, feuille politique quotidienne à [illegible] times, c'est-à-dire se vendant un peu [illegible] moindre que son prix de revient. Ce journal, modifiant son titre, six mois plus tard, [illegible] *le Peuple français*, parut le 1er février [illegible]. On lui attribuait le concours et même la collaboration personnelle de l'empereur, et on y [illegible] cha, dans les préoccupations politiques [illegible] virent, la pensée du chef de l'État. Le journaliste fut présenté à la députation, [illegible] candidat officiel du gouvernement [illegible] l'unique circonscription des Hautes-Alpes [illegible] élections générales de mai 1869. Il fut [illegible] par 17 651 voix sur 28 800 votants. Son [illegible] fut l'objet de réclamations assez vives [illegible] qu'une demande d'enquête fût présentée [illegible] législatif. Elle fut repoussée le 15 [illegible] 1869 par 134 voix contre 111 : 30 députés [illegible] s'abstinrent de voter. Le nouvel élu prit [illegible] droite, et devint le chef de cette fraction [illegible] majorité conservatrice, qui, tout en [illegible] l'évolution libérale de l'Empire, [illegible] Cabinet du 2 janvier 1870 de « présenter [illegible] nement, moins comme un désaveu du [illegible] comme sa consécration et sa justification [illegible] M. Ollivier, n'entrant pas dans ces vues, [illegible] vernois rompit avec lui par un article [illegible] publié dans le *Peuple français* du 2[illegible] Il n'en fut pas moins l'un des organisateurs [illegible] gitation plébiscitaire et l'un des cinq [illegible] de la commission exécutive du Comité fondé à cet effet. La lutte du journaliste [illegible]

[illegible] jusqu'au 10 juin suivant. A cette époque, M. [illegible] remplaça M. Duvernois, comme [illegible] en chef de la feuille impériale, qui, [illegible] mars 1869, avait reçu environ 1 500000 [illegible]. Les journaux bien informés [illegible] qu'une intervention directe de l'empereur avait provoqué ce changement. Du reste [illegible] de M. Duvernois ne se ralentit pas : il fit [illegible] Commission d'enquête commerciale, [illegible] d'amendement la publicité des [illegible] Conseils généraux, fut le rapporteur [illegible], et enfin, après la déclaration de guerre à la Prusse et les premiers désastres, accepta [illegible] dans le cabinet du comte de Palikao, le [illegible], que venait d'abandonner [illegible]. Il s'occupa avec ardeur de [illegible] de Paris, où il fit entrer des [illegible] considérables de blés et de farines, [illegible] le transport et l'emmagasinage des [illegible] départements voisins.

[illegible] révolution du 4 septembre, M. Clément [illegible] en Angleterre, où il séjourna [illegible]. Revenu à Paris, au mois [illegible] 1871, il publia dans l'*Avenir libéral*, [illegible] banquier bonapartiste, une [illegible] dans laquelle il déclarait que, [illegible] ses affections et ses convictions [illegible] point à l'hypothèse d'un [illegible]. En même temps, il [illegible] l'*International*, sous le titre [illegible] *Parisien*, une série d'articles qui [illegible] acte d'accusation contre le [illegible] de M. Thiers. Enfin, au mois de [illegible] 1872, il fonda un journal, défenseur [illegible], l'*Ordre*, qui, distribué d'abord [illegible] Paris, et tiré à un nombre [illegible] exemplaires, devint bientôt un [illegible] notables du parti. M. Duvernois [illegible] de novembre suivant, [illegible] d'une société financière [illegible] *d'Espagne* avant son [illegible], au mois d'avril 1874, fut [illegible] arrêté lui-même avec plusieurs [illegible], il fut condamné, le [illegible] ans de prison et 100 francs [illegible] de sa peine, et sous [illegible] 1877, on lui attribue une [illegible] *le Maréchal devant l'opinion*, [illegible] d'articles à sensation [illegible] *Figaro*. — Il est mort le 8 juillet [illegible]

[illegible] a publié un assez grand nombre [illegible] des questions d'actualité ; une [illegible], à l'Algérie, à ses intérêts [illegible], commerciaux, etc., [illegible] pour la plupart à Alger [illegible], nous citerons : le [illegible], *liberté démocratique* [illegible] *et la Révolution*, lettre [illegible] (1861, in-8) ; *Un* [illegible] à M. Émile de Girardin [illegible] *conservatrice*, lettre à [illegible] (1872, in-8), *le Gâchis rose* [illegible] *rouge* (1873, in-8). Il a [illegible] *de l'intervention française* [illegible] (1867, in-8).

DUVERT [illegible], vaudevilliste français, [illegible] janvier 1795, s'engagea en [illegible] la jeune garde, et [illegible] dragons, où il était [illegible] du licenciement de [illegible] alors dans diverses [illegible] en chantant des vaudevilles [illegible] au Gymnase (8 février 1823) [illegible] *les Frères de lait*, reçue [illegible] Vienne, membre du comité de lecture, qui prédisait à l'auteur, sans le connaître, une belle carrière théâtrale. Ce fut un premier succès qui fut suivi de bien d'autres au même théâtre, au Vaudeville, aux Variétés, au Palais-Royal. M. Arnal lui doit ses meilleures créations. Ses ouvrages, au nombre de plus de 150, sont restés pour la plupart au répertoire de nos principales scènes. Les principaux collaborateurs de M. Duvert ont été M. Xavier (Saintine) et surtout M. de Lauzanne, qui devint son gendre. Chevalier de la Légion d'honneur au mois d'août 1834, il a reçu aussi plusieurs décorations étrangères. — M. Duvert est mort le 29 octobre 1876.

On cite surtout de lui : *Heur et malheur* (1831); *Mademoiselle Marguerite* (1832); *les Cabinets particuliers* (1832); *Prosper et Vincent* (1833); *un Scandale* (1834); *Renaudin de Caen* (1836); *la Laitière et les deux chasseurs* (1837); *le Mari de la dame de chœurs* (1837); *le Plastron* (1839); *la Famille du fumiste* (1840); *les Intimes* (1840); *la Sœur de Jocrisse* (1840); *l'Omelette fantastique* (1842); *l'Homme blasé* (1843); *Riche d'amour* (1845); *Ce que femme veut* (1847); *le Supplice de Tantale* (1850); *En revenant de Pondichéry*, *Macaroni d'Italie* (1858), etc., etc.

On a publié une édition de ses *Œuvres choisies* avec *Notice* par M. F. Sarcey (1876, t. I-V, in-8).

DUVEYRIER (Henri), voyageur et géographe français, né en 1840, est le fils de M. Charles Duveyrier, publiciste saint-simonien et auteur dramatique, mort à Paris le 10 novembre 1866. Après avoir visité l'Algérie, il explora le Sahara pendant deux ans, puis parcourut les contrées limitrophes et pénétra, avec la protection des chefs touaregs, jusqu'au centre du Soudan. A son retour, la Société de géographie lui décerna une grande médaille d'or et, en 1867, il devint l'un des secrétaires de cette Société. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Henri Duveyrier a publié : *Exploration du Sahara. Les Touaregs du Nord* (1864, tome I, 31 planches et carte), *Livingstone et ses explorations dans la région des lacs de l'Afrique orientale* (1873, in-8); il a repris, avec M. G. Maunoir, la publication de l'*Année géographique* de M. Vivien de Saint-Martin (1876, 15e année).

DUYCKING (Evert-Auguste), littérateur américain, né à New-York le 23 novembre 1816, est fils d'un riche libraire. Il fit ses études à Columbia-College, dans sa ville natale, et fonda en 1840, avec Matthews, un journal mensuel, sous le titre : *Arcturus a Magazine of Books and Opinions*, et le continua jusqu'en 1842. En 1847, il fonda le *Monde littéraire* (Literary World) qu'il dirigea jusqu'en 1853. Il entreprit à cette époque, avec son frère, G.-L. Duyckinck, mort en 1863, une *Encyclopédie de la littérature américaine*, qui parut en 1856 (Cyclopædia of american literature, 2 vol. in-8), et obtint un grand succès; il y ajouta un *Supplément* en 1866. — Il est mort lui-même en août 1878.

On lui doit en outre un certain nombre de publications, parmi lesquelles il faut citer : *l'Esprit et la sagesse de Sydney Smith* (the Wit and Wisdom of, etc., 1856); *Notice sur Georges L. Duyckinck* (Memoir of Geo. Duyckinck, 1863); *Histoire de la guerre de l'Union* (History of the War, 1861-1865, 3 vol.); *Galerie nationale de portraits des Américains célèbres* (National Portrait Gallery, etc., 1866, 2 vol.); *Histoire du monde* (Hist. of the World from the Earliest period to the present time, 1870); *Mémoires de Francis Hawk* (1871), etc.

DYER (Thomas-Henry), historien anglais, né à Londres, le 4 mai 1804, fut associé d'une importante maison de commerce des Indes occidentales, qui fut supprimée par suite de l'émancipation des esclaves. Il visita alors Athènes, Rome, Pompéi, et fit de l'ancienne topographie de ces villes l'objet des plus connues de ses publications.

On cite de lui : *Vie de Calvin* (Life of Calvin, 1850); *Histoire de l'Europe moderne* (Hist. of modern Europe, 1865, 4 vol.); *Histoire de la cité de Rome* (Hist. of the City of Rome, 1867); *Pompéi* (1868); *Athènes ancienne* (Ancient Athens, 1873); *Histoire des rois de Rome* (Hist. of the kings of Rome, 1868). Il a donné en outre un certain nombre d'articles au *Dictionary of Biography and geography*, au *Classical Museum*, etc.

DZIERZON (Jean), naturaliste et apiculteur allemand, né le 16 janvier 1811, à Lotzkowitz, en Silésie, étudia la théologie et devint, en 1835, curé d'une petite paroisse en Silésie, appelée Karlsmarkt, d'où il n'est plus sorti. Fils d'un cultivateur, M. Dzierzon s'était plu dès sa jeunesse, à observer les abeilles, qui devinrent l'objet exclusif des études de toute sa vie. On cite de curieuses découvertes obtenues par ses recherches. Ses compatriotes lui doivent l'introduction des abeilles italiennes, supérieures aux espèces communes de l'Allemagne.

M. Dzierzon, qui a donné son nom à une méthode d'apiculture nouvelle, en a exposé tous les procédés, sur la demande expresse du gouvernement prussien, dans un ouvrage intitulé : *Théorie et pratique du nouvel ami des abeilles* (Theorie und Praxis des neuen Bienenfreundes; Brieg, 1848, 2e édit.; Schweidnitz, 1850-1852). Il a inséré plusieurs articles dans le *Journal de Frauendorf* (Frauendorfer Blaetter) et dans la *Gazette des abeilles* (Deutsche Bienenzeitung). En 1854, il a fondé lui-même une revue mensuelle spéciale, *l'Ami des abeilles de Silésie* (Bienenfreund aus Schlesien; Brieg, in-4).

E

EASTWICK (Edward Backhouse), orientaliste anglais, né à Warfield, dans le Berkshire, en 1814, fut élevé à l'École de Charter-house et à Oxford, et commença de bonne heure l'étude des langues de l'Inde. Étant entré comme cadet d'infanterie au service de la Compagnie, il passa à Bombay, en 1836, l'examen d'interprète pour l'hindoustani et l'hindi de la façon la plus brillante, et devint successivement interprète pour le marathi, le persan, le gujarathi et le kanarese. Il reçut une récompense de 1000 roupies pour être devenu interprète en cinq langues.

Ses connaissances des mœurs et des dialectes de l'Inde le firent appeler à divers postes. En 1839, il fut nommé agent politique adjoint à Kathawar et au Sindh supérieur. En 1842, il accompagna à Nankin sir Henri Pottinger. Professeur d'hindoustani et de telugu dans le collège de la Compagnie à Heuleybury, depuis 1845, il en devint le bibliothécaire en 1850. M. Eastwick est membre d'un grand nombre de sociétés savantes de l'Angleterre et du continent.

On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Rapport sur la famille des émirs de Khairpur dans le Sindh supérieur*; etc. (*Documents parlementaires*, juillet 1840); *Vocabulaire du langage sindhi* (*Journal asiatique* du Bengale, 1843); *Notes sur les cités d'Allore et de Rohri dans le Sindh supérieur* (*Journal asiatique* de Bombay, avril 1843); *Grammaire hindoustani* (1847); *Dry leaves from young Egypt* (1849; 3e édit., 1851); etc.

M. Eastwick a en outre traduit un certain nombre d'écrits orientaux, notamment : *Zartasht Namah* (Histoire de Zoroastre); pour la *Religion des Parsis* du docteur Wilson; *Bagh o Bahar* (1852, avec *Réponse aux critiques du professeur Forbes*); *Gulistân* (1852); etc., et publié plusieurs textes : *Gulistân di Sadi*, *Prem Sagar* (1851, avec vocabulaire hindi et traduction); les *Mémoires* de Par-Ibrahim Khân (1852), etc.

On lui doit aussi la traduction de l'ouvrage allemand *Abfall der Vereinigten Niederlande* (London, 1846, Standard Library), et celle de la *Grammaire comparée* de Bopp.

EBERS (Émile), peintre allemand, né à Breslau, le 14 décembre 1807, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Il a emprunté ses principaux sujets à la vie maritime, et a, en outre, traité divers épisodes de la vie militaire et de la vie des champs. Sa peinture se distingue par l'esprit et le comique de certaines situations. On cite surtout : *les Contrebandiers surpris par les douaniers dans un cabaret; les Contrebandiers en famille*; une *Émeute réprimée dans une petite ville par les gendarmes; Scène de bivouac; Hussards prussiens malmenant une famille de paysans français*, et diverses autres toiles qui représentent la lutte des gens hors la loi, brigands ou contrebandiers, paysans qui refusent de payer l'impôt, étudiants en goguette, etc., contre la police et les gendarmes; puis, dans un autre genre : *une Dame sauvée d'un naufrage*; *Saint Goor prêchant l'évangile aux pêcheurs du Rhin*, etc.

EBERT (Charles-Egon), poète allemand, né à Prague, le 5 juin 1801, fit ses études dans sa ville natale, et devint en 1825 bibliothécaire et archiviste du prince Charles-Egon de Furstenberg. Il occupa plus tard différents emplois administratifs et se retira à Prague en 1857 pour s'occuper entièrement de ses travaux littéraires. Il a été anobli en 1871.

M. Ch. Ebert s'est fait un nom de bonne heure comme poète lyrique. Il a aussi traité avec succès les genres épique et dramatique. On cite de lui un recueil de *Poésies* (Gedichte; Prague, 1824; 3e édit. Stuttgart, 1845), contenant des ballades et des romances estimées; *Wlasta*, poème héroïque national de Bohême, en trois livres (Prague, 1829); *le Cloître*, récit pastoral en cinq chants (das Kloster; Stuttgart, 1833), des drames joués avec succès à Prague : *Bretislaw et Jutta*, en 1829, et *le Vœu*, en 1864; *une Femme magyare* (Eine Magyarenfrau, 1865), poésie épique, etc.

EBERT (Adolphe), philologue allemand, né à Cassel, le 1er juin 1820, étudia d'abord au gymnase de sa ville natale, et suivit, de 1840 à 1843, les cours des universités de Marbourg, Leipzig, Gœttingue et y soutint ses thèses sur la littérature romane principalement en Espagne et en Italie. Il fut appelé à l'Université de Marbourg en 1849 et passa en 1862 à celle de Leipzig comme professeur des langues et littératures romanes. M. Ebert, préoccupé des rapports de ces dernières avec les littératures latines et germaniques du moyen âge, s'est efforcé de les rattacher aux institutions et aux idées de l'époque. Il a publié : *Recherches des sources pour l'histoire*

[illegible] (…teilenforschungen, etc. Cassel, 1849); [illegible] *de la littérature italienne* (Handbuch [illegible] 1854); *Histoire du développement* [illegible] *en France* (Entwickelungs[illegible] der franz. Tragödie, Gotha, 1856); [illegible] *de la littérature du moyen* [illegible] (Geschichte der Literatur des Mittelalters [illegible] 1874). Il a fondé en 1859, avec [illegible] un savant *Annuaire de la littérature* [illegible], publication qui acquit en quelques [illegible] une grande importance.

[illegible] (Jean-Henri-Auguste), théologien [illegible] allemand, né le 18 janvier 1818 à [illegible] où son père était pasteur d'une colonie [illegible] réformés, étudia dans cette ville [illegible] agrégé en 1842 à l'université d'Er[illegible] en 1844 la chaire de théologie à [illegible] Erlangen, et devint conseiller du [illegible] Spire. Il retourna à Erlangen en [illegible] professeur à l'Université, et devint [illegible] colonie française réformée en 1875. [illegible] ouvrages, dont on loue à la fois l'é[illegible] et le style, on remarque : *Critique de* [illegible] *évangélique* (Kritik der evangelischen [illegible], Francfort, 1842; 2ᵉ édit., 1850); [illegible] (Versuch einer Liturgik; [illegible] *divine-humaine du christ* [illegible] (…menschlichkeit des Christen[illegible]); *le Luthéranisme en Bavière* [illegible]; Berlin, 1844); *l'É*[illegible] Jean (Zurich, 1845); *le Dogme* [illegible] *son histoire* (das Dogma vom [illegible] und seine Geschichte; Franc[illegible]); *les Rapports de la dog*[illegible] *le déterminisme* (das Ver[illegible] Dogmatik zum Deter[illegible] 1849); *Dogmatique chrétienne* [illegible]; Kœnigsberg, 1851-1852, [illegible] *pratique* (Vorlesungen [illegible]; Kœnigsberg, 1852); [illegible] *de l'Église chrétienne* (Hand[illegible] Kirchengeschichte, Erlangen, [illegible] (Apologetik, 1874-1875, 2 [illegible] en outre un grand nombre de [illegible] a paru sous le titre de : [illegible] Wort vom Heil; Zurich, [illegible] articles de revue.

[illegible] (Jules), publiciste allemand, né à [illegible], le 1ᵉʳ août 1836, suivit les [illegible] Pétersbourg, Dorpat et Berlin, [illegible] comme avocat consul[illegible] du consistoire pro[illegible] et en même temps prit part à [illegible] *Zeitung*, le principal [illegible] dans les provinces bal[illegible] en Allemagne, et rédigea [illegible], le *Grenzboten*, le *Hamburgische* [illegible] *Börsenhalle*, [illegible] secrétaire du Sénat de Ham[illegible]

[illegible] qui traitent principalement [illegible], nous citerons : *les Pro*[illegible] (die baltischen Prov. [illegible]); *État rural de la* [illegible] (Russlands [illegible] *de l'esclavage* [illegible]; *Jeunes Russes et* [illegible] und Alt-livl. Ibid. [illegible] (Aus der petersb. [illegible]); *la Livonie au* [illegible] historique (Livland im 18 [illegible]

[illegible] (Ernest), écrivain satirique alle[illegible], le 6 février 1845, suivit les [illegible] de Giessen, de Bonn et de Berlin de 1863 à 1868. Il vint alors à Paris puis visita l'Espagne, l'Italie, la Suisse, l'Autriche, la Hollande, recueillant partout des observations mises en œuvre dans une suite d'ouvrages humoristiques, écrits pour la plupart à Paris : *Échec à la reine* (Schach der Kœnigin), épopée humoristique; *les Séducteurs de Varzin* (die Gespenster vom Varzin, 1870), scène de nuit; *l'Imbécile de Séville* (der Stumme von Sevilla 1871), épopée comique; *Silhouettes parisiennes* (pariser Silhouetten, 1873); *Vénus Urania* (1872); *Au tombeau de Cestius* (Am Grabmahl von Cestius; *la Mosquée de Courdouc; le Phare de Livourne*, (Leipzig, 1875, 2 vol.), etc. En même temps il donnait aux petites feuilles littéraires et satiriques une foule d'articles et d'esquisses qui furent également publiés en volumes sous les titres de *Feuilles volantes* (Fliegende Blaetter), *Marchandise légère* (Leichte Waaren); *Croquis satiriques du temps*, etc. Il se fixa depuis à Leipzig où il continua ses publications.

EDHEM-pacha, homme politique ottoman, né vers 1823, est un des premiers, parmi ses compatriotes, qui aient été envoyés en France pour y faire leurs études. Il fut amené à Paris, en 1831, par M. Amédée Jaubert, avec quatre autres enfants d'origine circassienne, et placé dans l'institution Barbet. De 1835 à 1838, il suivit, comme externe, les cours de l'École des mines et fit, durant cet intervalle, diverses excursions en France, en Suisse et en Allemagne, pour l'étude de l'exploitation des mines. De retour à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de l'armée avec le grade de capitaine, exécuta divers travaux topographiques qui lui valurent successivement les grades de chef de bataillon, de lieutenant-colonel et de colonel, et fut nommé membre du conseil des mines lors de sa formation. En 1849, le sultan l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. A partir de cette époque, sa faveur crût rapidement; il devint, dans un court espace de temps, général de brigade, puis général de division, et chef de la maison militaire du sultan, qu'il accompagna dans son voyage en Asie Mineure dans le courant de 1850. En 1854, il se rendit en Serbie comme commissaire de la Porte chargé de présenter au prince Alexandre Karageorgevitz le hatti-chérif confirmant les immunités de la Serbie. Démis sans cause apparente, vers le milieu de 1856, des fonctions qu'il occupait au palais, il ne tarda pas à être nommé membre du conseil du tanzimat, puis ministre des affaires étrangères en remplacement d'Aali-pacha, avec le grade de muchir. Edhem-pacha ne garda qu'un an ce poste auquel il avait été appelé par le crédit de Reschid-pacha, dont il suivait la politique.

Appelé en 1876 au poste d'ambassadeur de la Turquie à Berlin, Edhem-pacha fut aussi désigné pour être le représentant de la Porte à la conférence de Constantinople (novembre 1876), et l'on remarqua que M. de Bismarck refusa de le recevoir quand il demanda une audience de congé. Bientôt après (février 1877) il fut nommé grand vizir en remplacement de Midhat exilé, mais les difficultés de toute nature auxquelles se heurtait son autorité lui firent donner sa démission (11 février 1878). Il fut depuis nommé ambassadeur à Vienne.

EDIMBOURG (Alfred-Ernest-Albert duc D'), second fils de la reine Victoria, est né à Windsor le 6 août 1844. Il eut pour premiers précepteurs MM. Birch et Cribs, et se rendit à Genève en 1856, pour étudier les langues modernes. Se destinant au service de la marine, il retourna

bientôt en Angleterre, passa ses examens à l'École navale le 31 août 1858 et s'embarqua à bord de la frégate *Euryalus* le 27 octobre suivant. Il fit partie de diverses stations à bord du *Saint-Georges*, visita le bassin de la Méditerranée, puis l'Amérique et les Indes occidentales. En 1862, il refusa le trône de Grèce. En février 1866, le parlement lui vota une liste civile annuelle de 250000 fr. à partir du jour de sa majorité; il fut alors créé pair du royaume avec les titres de duc d'Édimbourg, comte de Kent, comte d'Ulster et prit possession de son siège à la Chambre haute le 8 juin 1866. Au commencement de 1867, nommé au commandement de la frégate *Galathée*, il fit un grand voyage autour du monde; de Plymouth il se rendit directement en Australie où il fut reçu, avec enthousiasme; toutefois à Clontorf (Nouvelle Galles du Sud), il fut l'objet d'un attentat de la part d'un Irlandais nommé O'Farrell, qui le blessa légèrement d'un coup de pistolet dans le dos (12 mars 1868). L'assassin fut jugé et condamné à mort le 21 avril. Le duc d'Édimbourg se rendit ensuite au Japon, où il fut reçu officiellement par le Micado, et visita la Chine et les Indes. Il épousa, le 23 janvier 1874, la fille unique de l'empereur Alexandre, la princesse Marie. De ce mariage il a eu un fils, Alfred, né le 15 octobre 1874, et trois filles. Le duc d'Édimbourg est héritier présomptif du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha.

EDISON (Thomas-Alva), physicien et inventeur américain né en 1847 dans l'État d'Ohio, fut élevé dans le Michigan, et, privé de toutes ressources, parvint néanmoins à acquérir une instruction scientifique assez étendue. Obligé pour vivre d'exercer sur une ligne de chemin de fer la profession de *train-boy*, c'est-à-dire de vendre aux voyageurs des journaux, des cigares, des rafraîchissements, il imagina de rédiger et d'imprimer un journal, *the Great Trunk Herald*, pendant la marche même du train qu'il accompagnait, et cette innovation, dont s'occupa la presse américaine, lui permit de gagner quelque argent; il fonda ensuite, à Port-Huron, un autre journal qui dura peu et ayant, par hasard, reçu quelques notions de télégraphie d'un chef de gare dont il avait sauvé l'enfant, il étudia attentivement les phénomènes de l'électricité et obtint des applications fort ingénieuses; le droit d'exploitation lui en fut acheté par la Compagnie de l'Union de l'Ouest moyennant une rente annuelle de 6000 dollars. Dès lors, il se livra tout entier à son génie inventif et créa successivement une multitude d'instruments divers, entre lesquels ceux relatifs à la transmission et à l'emmagasinement du son, *téléphone*, *phonographe*, *microphone*, *mégaphone*, etc., lui ont valu une célébrité universelle, avant même que leur emploi fût entré dans la pratique courante. Depuis longtemps, M. Edison s'est préoccupé de la division à l'infini de la lumière électrique en vue de produire à bon marché l'éclairage des particuliers et des villes, et l'on a annoncé, à la fin de 1878 qu'une société s'était fondée à New-York, au capital de 300000 dollars, pour l'exploitation de ses nouvelles découvertes.

EDLUND (Erik), physicien suédois, né le 14 mars 1819 à Nerike, fit ses études à l'Université d'Upsal et obtint le grade de docteur en philosophie en 1845. Il voyagea pendant deux ans en Allemagne et à son retour fut nommé professeur de physique à l'Académie des sciences et membre de cette société en 1851. En 1858, il établit en Suède un système de stations météorologiques, en dirigea et publia les observations jusqu'en 1873. Il a été nommé, en 1871, président et directeur de l'Institut technologique supérieur. Il a également été élu député pour la ville de Stockholm à la deuxième chambre.

M. Edlund a étudié principalement l'électricité et la chaleur; son premier travail, intitulé: *Sur les Courants induits*, date de 1848; il a donné depuis un certain nombre de mémoires publiés soit en allemand dans *les Annales de Poggendorff*, soit en français dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*. Nous citerons : *Sur la Formation de la glace dans la mer* (1864); *Recherches sur la force électromotrice dans le contact des métaux* (1871); *Recherches sur les courants électriques produits par le mouvement des liquides* (1877); *Recherches sur l'induction unipolaire, l'électricité atmosphérique et l'aurore boréale* (1878); *Recherches sur le développement de la chaleur des courants inductifs galvaniques* (1854); *Sur une Nouvelle force électromotrice dans les couples galvaniques; Démonstration expérimentale de la force électromotrice d'une étincelle électrique; Recherches sur l'apparition de la chaleur dans la pile galvanique*, etc.

EDWARDS (Henri MILNE), savant français d'origine belge, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bruges, le 23 octobre [illegible] et frère du médecin économiste William-Frédéric Edwards, mort en 1849, étudia lui-même la médecine à Paris. Reçu docteur en juin [illegible] se tourna vers les sciences, professa d'abord l'histoire naturelle au lycée Henri IV, puis fut chargé (1841) du même cours au Muséum et à la Faculté des sciences, dont il devint le [illegible] (28 mai), il fut nommé au Muséum [illegible] de zoologie, en remplacement d'[illegible] Saint-Hilaire, et, en 1864, directeur [illegible] de cet établissement. Admis, en [illegible] démie des sciences (section d'[illegible] zoologie), comme successeur de [illegible] élu associé libre de l'Académie de [illegible] 1854. Il fit à plusieurs reprises partie [illegible] impérial de l'instruction publique. [illegible] la Légion d'honneur en avril 1847, [illegible] promu commandeur le 13 août 1861.

On a de M. Milne-Edwards : *Recherches anatomiques sur les crustacés* (1828), couronné [illegible] l'Académie des sciences; *Manuel de matière médicale* (1832); *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux* (4e édit., 1840, in-32); *Cahiers d'histoire naturelle* (1834), avec M. Achille Comte; *Éléments de zoologie* (1834-1835), à part [illegible] dités sous le titre de *Cours élémentaire de zoologie* (1851, in 12, 418 figures); *Histoire naturelle des crustacés, ou Suites à Buffon* (1837-1841, [illegible] in-8); *Histoire naturelle des coralliaires ou [illegible] types proprement dits* (1858-1860, 3 vol. avec fig. et pl.), ouvrage qui fait partie de la collection *Suites à Buffon*; *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux* (1855-1876, tom. I-XI); *Recherches pour servir à l'histoire naturelle des mammifères* (1868-1874, 2 vol. in-4, texte et atlas). On lui doit en outre la réédition de l'*Histoire naturelle des non vertébrés* de J.-B. de Lamarck (1835-1845, 11 vol. in-8), et des articles [illegible] recueils et dictionnaires spéciaux.

Un fils de ce savant, M. Alphonse MILNE-EDWARDS, né à Paris en 1835, se fit recevoir docteur en médecine en 1859, devint professeur à l'École de pharmacie en 1865, et remplaça, en 1876, [illegible] dans sa chaire de zoologie, au Muséum. [illegible] décoré de la Légion d'honneur. Il a été [illegible] élu membre de l'Académie des sciences le [illegible] 1877. M. Milne-Edwards fils a publié [illegible] sieurs ouvrages parmi lesquels nous [illegible]

[illegible] anatomiques, zoologiques et paléon[illegible] sur la famille des chevrotains (1864, [illegible]); Histoire des crustacés podophtal[illegible] (1865, t. I, gr. in-8, avec pl.); [illegible] anatomiques et paléontologiques pour [illegible] des oiseaux fossiles de la France [illegible] in-4 avec 200 pl.); Recherches sur la [illegible] éteinte des îles Mascareignes [illegible] (1866-1874, in-4, 38 pl.); [illegible], etc.

[illegible] (Henry-Sutherland), journaliste an[illegible] à Londres en 1828, commença ses [illegible] vint les achever à Paris, [illegible] années. Il se rendit en [illegible] à l'occasion du couronnement de [illegible] II. De retour à Londres, il [illegible] chez eux (Russians at Home, [illegible] il fut envoyé en Pologne, [illegible] du Times, et écrivit, en [illegible] polonaise (the polish Captivity). [illegible] l'insurrection dans ses diverses [illegible] l'ordre de quitter Varsovie, se [illegible] Saint-Pétersbourg, visita Moscou et le [illegible], et rentra en Galicie par Kiev. [illegible] une histoire de l'insurrection [illegible] (Private History of a Polisch insurrec[illegible] guerre franco-prussienne, il fut [illegible] prussien par le même jour[illegible] escarmouche de Saarbrück, à la [illegible], au siège de Strasbourg, puis [illegible] jusqu'à Rouen et Amiens. [illegible] les Allemands en France [illegible] France) parut seulement en [illegible] comptes rendus de reporter, il a [illegible] l'opéra (Hist. of the opera, [illegible] roman (1871, 3 vol.), et traduit [illegible] statistique de tous les pays (Sta[illegible]) de M. Otto Hubner.

[illegible] Amelia-B.), femme de lettres [illegible] 1831, appartient par sa mère à la [illegible]. Elle montra de bonne heure des [illegible] lettres et, dès 1853, collabora [illegible] périodique. Connue surtout comme [illegible] publié aussi des ouvrages pour [illegible]. Parmi ses romans nous mentionne[illegible] de mon frère (My brother's Wife; [illegible] de la vie (the Ladder of Life, [illegible] Gant (Hand and glove, 1859); [illegible] (Half a million of money, [illegible] de ma jeunesse (In the Days of [illegible]); Miss Carew (1875), etc. [illegible] on cite : Abrégé de [illegible] (Abridgement of French His[illegible] collection de Routledge « Useful [illegible] la Galerie des portraits [illegible]; Montagnes non [illegible] fréquentées (Untrodden peaks [illegible] 1873), relation d'un [illegible] Dolomite; l'Égypte, la [illegible]; Cinq cent lieues [illegible] (A thousand miles up the Nile; 1877).

[illegible] (Alexis-Michel), officier et publiciste [illegible] le 29 juin 1805, entra dans [illegible] en 1830 au gouvernement [illegible] le règne de Léopold I^er^, [illegible] une conspiration militaire [illegible] en faveur de la [illegible] la campagne de 1832 [illegible], il commanda l'artillerie [illegible] à la bataille de [illegible] de la Chambre des re[illegible] lieutenant-général et ins[illegible]. Il a été promu [illegible] de Léopold.

M. Eenens a publié divers mémoires spéciaux, notamment : *Projets d'organisation de l'armée belge* (Bruxelles, 1871, in-8). Un autre ouvrage, *les Conspirations militaires de* 1831 (Ibid., 1875, 2 vol. in-8), causa une vive émotion parmi les officiers hollandais survivants ou leurs descendants. L'auteur, invité par le roi, dont il était l'aide de camp, à cesser toute polémique sur ce sujet irritant, préféra quitter la cour et publia quatre suppléments (1875-1876) en réponse aux attaques dont il était l'objet. Le comte Goblet d'Alviella lui intenta sans succès un procès pour outrage à la mémoire de son aïeul.

EGGER (Émile), helléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 18 juillet 1813, d'une famille d'origine allemande. Reçu docteur ès lettres en 1833, agrégé pour les classes supérieures en 1834, il fut employé comme agrégé suppléant, puis comme professeur, dans divers collèges de Paris. Il se fit d'abord connaître par de nouvelles éditions de Varron (*de Lingua latina*, Paris, 1837, in-16), de Longin (Paris, 1837, in-16), des fragments de Festus et Verrius Flaccus (Paris, 1839, in-16). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (Paris, 1844, in-8), et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale ; en 1840, il obtint au concours le titre d'agrégé près les facultés des lettres, et fut appelé comme professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il est devenu titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guérard. Décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845, M. Egger a été promu officier le 13 août 1866, et commandeur le 27 juillet 1879.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (Paris, 1843, in-8) ; *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (Paris, 1844, in-12, en collaboration avec M. Galusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (Paris, 1846, in-8); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes, avec traduction française et commentaires* (Paris, 1850, in-8); *Notions élémentaires de grammaire comparée, pour servir à l'étude des trois langues classiques, conformément au nouveau programme officiel* (Paris, 1852, in-12; 7^e^ édit., 1875); *Apollonius Dyscole* (Paris, 1854, in-8); *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856, in-8); *De quelques textes inédits récemment trouvés sur des papyrus grecs* (1858, in-8); *Mémoires de littérature ancienne* (1862, in-8); *Mémoires d'histoire ancienne et de philologie* (1863, in-8); *Observations sur un procédé de dérivation très fréquent dans la langue française, etc.* (1864, in-8); *le Duc de Clermont-Tonnerre, traducteur et commentateur des œuvres d'Isocrate* (1865, in-8); *Études historiques sur les traités publics chez les Grecs et les Romains* (1866, in-8); *le Papier dans l'antiquité et dans les temps modernes* (1866, in-18); *l'Hellénisme en France* (1869, 2 vol. in-8); *Notice sur un papyrus gréco-égyptien inédit appartenant à la Bibliothèque de l'université d'Athènes* (1873, in-4); *les Substantifs verbaux formés par apocope de l'infinitif* (1875, in-8), etc. M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique*, où il a inséré le compte rendu d'un cours de Fauriel sur l'épopée grecque, ainsi que d'importants mé-

moires au *Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.*

EHRENBERG (Christian-Gottfried), naturaliste allemand, né le 19 avril 1795 à Delitzsch, en Prusse, fut élevé à la Schulpforta, puis étudia la théologie à l'université de Leipzig. Mais il se tourna bientôt vers la médecine. Après s'être rendu à Berlin vers 1815, pour satisfaire aux lois militaires de son pays, il se livra, à l'aide du microscope, à des recherches physiologiques qui attirèrent sur lui l'attention des savants et lui firent confier, en 1820, par l'Académie des sciences, une mission pour l'Égypte. Il partit avec Hemprich. Les rapports importants qu'ils adressèrent à l'Académie leur firent accorder de plus larges subsides et, dépassant le terme de leur mission, ils parcoururent ensemble l'Égypte, l'Abyssinie et une grande partie de l'Arabie. Hemprich ayant succombé aux fatigues de ce voyage, M. Ehrenberg l'acheva seul d'après leur plan. Il en rapporta des collections magnifiques d'animaux et des plantes inconnues jusqu'alors. Nommé professeur suppléant à la Faculté de médecine de Berlin, il préféra partir avec Al. de Humboldt, pour explorer l'Asie centrale et plus particulièrement le plateau de l'Altaï en 1829. Dix ans après, il devenait professeur à l'université de Berlin, et en 1842 secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de cette ville. Il a été élu associé étranger de l'Institut, le 27 avril 1860. — Il est mort à Berlin le 27 juin 1876.

Les ouvrages les plus importants de M. Ehrenberg, presque tous publiés à Berlin, sont les suivants : *Voyage scientifique dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale pendant les années 1820 à 1825* (Naturgeschichtliche Reise durch Nordafrika und Westasien 1820-1825, t. I, partie 1, 1828), relation de son premier voyage restée incomplète; *Symbolæ physicæ* (Mammalium, I et II, 1828-1833; Avium, I, 1828; Insectorum, I-IV, 1829-1834, et Animalium evertebratorum, I, 1828), comprenant la description des collections rapportées du même voyage, également inachevé; *les Coraux de la mer Rouge* (die Korallenthiere des rothen Meeres, 1834), et *les Acalèphes de la mer Rouge* (1836), consacrés aux observations microscopiques sur les animaux de cette mer; *Organisation, classification et distribution géographique des animaux infusoires* (Organisation, Systematik und geographisches Verhaeltniss der Infusionsthierchen, 1830); *Essai sur l'organisation des infiniment petits* (Zur Erkenntniss der Organisation in der Richtung des kleinsten Raumes, 1832-1834), avec un *Supplément* (Zusatz Erkenntniss; etc., 1836, avec planches); *De l'Organisation complète des animaux infusoires* (das Infusionsthierchen als vollkommener Organism., avec 64 planches dessinées par l'auteur lui-même, Leipzig, 1838), son œuvre principale, vrai monument de science et de typographie : *la Formation des roches crétacées de l'Europe, de la Lybie et de l'Ural par des organismes microscopiques* (die Bildung des europaeischen, libyschen und uralischen Kreidefelsens, etc., Berlin et Leipzig 1839, avec planches); *les Infusoires fossiles et la terre végétale animée* (die fossilen Infusorien und die lebendige Dammerde, 1837, avec deux planches); *Mémoire sur la phosphorescence de la mer* (1835); *Pluies de poussière et de sang. Vie organique et invisible dans l'atmosphère* (Passat-Staub und Blutregen, etc., 1849); *Appendice au grand ouvrage sur les infusoires, contenant 274 espèces nouvelles* (Kurze Nachrichten über 274 seit dem Abschluss der Tafeln des grœssern Infusorienwerkes neu beobachteten Infusorienarten, 1840); *Distribution et influence de la vie microscopique dans l'Amérique du Sud et du Nord* (Verbreitung und Einfluss des mikroskopischen Lebens in Süd und Nord-Amerika, 1842); *les Sciences naturelles et la médecine ne justifient pas la crainte d'un affaiblissement corporel des peuples par suite du développement spirituel* (Ueber die naturwissenschaftlich und medizinisch vœllig unbegründete Furcht vor kœrperlicher Entkraeftigung der Vœlker, etc., 1842), etc. Il faudrait citer aussi les nombreux *Mémoires* que M. Ehrenberg n'a cessé d'insérer dans le recueil annuel (*Jarhbücher*) de l'Académie des sciences de Berlin.

EICHENS (Frédéric-Édouard), graveur prussien, né à Berlin le 27 mai 1804, et fils d'un négociant, eut à vaincre les résistances de son père pour suivre sa vocation d'artiste. Après avoir étudié la gravure sous M. Buchhorn de Berlin et obtenu, très jeune encore, plusieurs récompenses académiques, il voyagea en Russie, en Allemagne, en France et en Italie (1827). A Paris, il se perfectionna sous la direction de M. Forster et de Richomme; à Parme, il fréquenta l'atelier de Paolo Toschi; à Venise et à Florence, il dessina d'après les tableaux des maîtres. Ses copies de la *Fille du Titien* et de *la Vision d'Ézéchiel*, qu'il grava plus tard et ses portraits du duc et de la *grande-duchesse de Toscane* firent sa réputation. De retour à Berlin vers 1832, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, et toutes les écoles se disputèrent ses leçons. — Il est mort à Berlin le 5 mai 1877.

M. Fréd. Eichens avait exposé à notre Salon de 1842, sa gravure de *la Vision d'Ézéchiel*, qui lui valut une 3ᵉ médaille; il envoya à l'Exposition universelle, en 1855, *Macbeth et les Sorcières* et des *Ornements*, d'après M. Kaulbach, à celle de 1867, *la Tour de Babel*, *Homère et les Grecs*, *les Croisés*, *l'Age de la Réformation*, une frise contenant des scènes prises dans l'histoire universelle. Il faut encore citer de lui : l'*Adoration des Rois*, d'après Raphaël (musée de Berlin); une *Sainte Madeleine*, d'après le Dominiquin; le portrait de son maître *P. Toschi*, les *Portraits de Frédéric le Grand et sa sœur enfants*, d'après Pesne; le *Portrait du ministre d'État de Schœn*, d'après J. Wolff; enfin le *Portrait du roi Frédéric-Guillaume*, d'après un daguerréotype; *Jésus-Christ* (1871), d'après Sébastien del Piombo.

EICHENS (Philippe-Hermann), frère du précédent, graveur et lithographe prussien, [illegible] 13 septembre 1812, étudia quelque temps la [illegible]ture et la gravure à Berlin, et vint [illegible] leçons de lithographie aux meilleurs [illegible] Paris. A la suite d'un voyage artistique [illegible] il revint en France, où il obtint une [illegible] pour la lithographie, l'année même où [illegible] recevait une pour la gravure. M. Eichens [illegible] des premiers lithographes de [illegible] tout ses portraits de *Rauch*, [illegible] et la *Stiche*, d'après Léopold Robert [illegible]

Cet artiste a exposé, [illegible] sieurs des Salons de Paris, [illegible] *Florinde*, d'après M. Winterhalter [illegible] [illegible] d'après Heilbuth [illegible] Muller; en 1863, *la Fête de Jose*, [illegible] et *la Montre*, de M. Toulmouche; [illegible] *Faneuse*, de M. [illegible], etc. [illegible] œuvres, presque toutes à la [illegible] ont valu une 2ᵉ médaille en 1859, et [illegible] M. Ph.-H. Eichens avait obtenu une [illegible] la lithographie en 1842.

EICHHOFF (Frédéric-Gustave), [illegible]

[illegible], né au Havre, le 17 août 1799, fils d'un [illegible] de Hambourg depuis quelque temps établi en France, fit ses études à Paris, et prit le grade de docteur ès lettres en 1826. D'abord [illegible] à l'institution Massin, il se livra à l'étude des langues orientales, notamment du sanscrit, et prononça, en 1827, dans une séance [illegible] de la Société asiatique présidée par le [illegible], un discours qui le fit choisir pour [illegible] allemand des enfants du futur monarque. [illegible], après la révolution de 1830, bibliothécaire de la reine, il s'appliqua plus spécialement [illegible] époque aux langues vivantes, [illegible] de 1831 à 1838, M. Fauriel, à la Sorbonne [illegible], au retour d'un voyage en Italie, [illegible] Lyon comme professeur titulaire [illegible] littérature étrangère. En 1855, il [illegible] inspecteur général des langues vivantes [illegible] lycées de France. Il devint, [illegible] correspondant de l'Académie des inscriptions [illegible]. Il fut décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1837. Il reçut, à l'occasion [illegible] des langues, des médailles d'honneur [illegible], du prince de Prusse, et de [illegible]. — Il est mort à Paris, le [illegible] 1875.

[illegible] publications de M. Eichhoff [illegible] sur Virgile, ou Recueil de [illegible] par lui des poètes grecs [illegible]; *Parallèle des langues de l'Europe* [illegible] *Étude des principales langues* [illegible] *germaniques, slavonnes*, etc., avec [illegible] *générale* (1836, in-4, [illegible] traduit à Leipzig en 1840; [illegible] *et de la littérature des* [illegible] leur origine indienne et [illegible], in-8); *Dictionnaire étymologique* [illegible] *allemandes*, en collaboration [illegible]; *Hymne à Dieu*, [illegible] poète russe Derjavine [illegible]; *Essai sur l'origine des Scythes* [illegible], in-8); *Poésie lyrique* [illegible] *légende indienne sur la vie* [illegible], et comparée aux [illegible] (1852); *Études* [illegible] la mythologie de l'Edda [illegible] *héroïque des Indiens, com-* [illegible] *grecque et romaine*, avec [illegible] la traduction en vers la- [illegible] *Grammaire générale indo-eu-* [illegible] des langues grecque, la- [illegible] allemande, anglaise et russe [illegible] (1867, in-8).

[illegible], en outre, conformément [illegible] des langues vivantes adopté [illegible] séries de *Morceaux choisis* [illegible] allemands, prose et vers (1853, [illegible]) *choisis*, prose et vers, des [illegible] (1854, 3 séries, [illegible]) de la langue allemande ran- [illegible]; les *Racines de* [illegible] des exercices de traduction [illegible] (1855, in-8), etc.

EICHTHAL [illegible], publiciste français, né [illegible] d'une riche famille de banquiers [illegible], se livra au sortir du collège [illegible] économiques, em- [illegible] de l'école saint-simonienne [illegible] qui avait à sa tête [illegible] la rédaction du *Globe* [illegible] qui avait accrédité [illegible] pour ses idées, se rendit [illegible] du bureau d'éco- [illegible] sous ce titre: *les* [illegible] introduction à l'ouvrage de M. Urquhart sur la Turquie. Il fut ensuite un des principaux fondateurs de la Société d'ethnologie dont il devint secrétaire, et publia dans ses *Mémoires* divers travaux réimprimés depuis. Déjà, en 1839, il avait publié, de concert avec M. Ismayl Urbain, des *Lettres sur la race noire et blanche*. M. d'Eichthal fut chargé, en 1861, par la Société d'acclimatation de Paris, d'explorer, avec M. Meunier, la Sibérie et la province de l'Amour. Il prit part, en 1848, à la rédaction du journal *le Crédit* et ne cessa de s'occuper des questions sociales.

M. Gust. d'Eichthal a publié, en outre, un travail important d'exégèse, *les Évangiles* (1863, 1re partie, t. I et II, in-8), suivi de l'*Examen critique et comparatif des trois premiers Évangiles* (in-8); *Étude sur la philosophie de la Justice; Platon* (1864, in-8); *De l'Usage pratique de la langue grecque* (1864, in-8); *Études sur les origines bouddhiques de la civilisation américaine* (1865, in-8, avec pl.); *les Trois grands peuples méditerranéens et le Christianisme* (1865, in-8); *Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la création* (1875, in-8); *le Site de Troie, selon M. Lechevalier ou selon M. Schliemann* (1875, in-8), etc.

EICHWALD (Édouard), naturaliste et voyageur russe, né le 4 juillet 1795 à Mitau en Lithuanie, étudia à Berlin les sciences naturelles et la médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, il revint en Russie, en 1821, et donna des leçons particulières à l'université de Dorpat. En 1823, il fut nommé professeur de zoologie et d'accouchement à Kasan. De 1825 à 1827, il explora la mer Caspienne et les pays du Caucase, et à son retour obtint la place de professeur suppléant à l'université de Wilna. Il fit à cette époque une grande excursion dans les provinces occidentales de la Russie et dans le gouvernement de Kherson. L'université de Wilna ayant été supprimée, M. Eichwald fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie médico-chirurgicale de cette ville, et y professa la minéralogie, la zoologie et quelques branches de la médecine jusqu'en 1838. Appelé alors à Saint-Pétersbourg, il occupa la chaire de zoologie et de minéralogie à l'académie médico-chirurgicale, puis fut nommé professeur à l'école des mines. Pour compléter ses études de géologie, il exécuta divers voyages en Esthonie, en Finlande, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et dans les pays scandinaves. S'étant tourné peu à peu vers l'étude de la paléontologie, il entreprit une série d'excursions scientifiques nouvelles, en 1846, et parcourut le Tyrol, l'Italie, la Sicile, l'Algérie, etc. En 1851, le savant professeur prit sa retraite et reçut le titre de conseiller d'État. Il a été élu membre et correspondant de toutes les académies de Russie et de plusieurs académies étrangères. — Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 26 novembre 1876.

M. Eichwald a fait connaître l'empire russe sous le rapport de l'histoire naturelle, de la géognosie et de l'ethnographie dans une foule d'ouvrages, écrits en allemand, en français, en latin ou en russe, notamment: *Voyage sur la mer Caspienne et au Caucase* (Reise auf dem caspischen Meere und in den Caucasusländern; Stuttgart, 1834-1837, 2 vol.); *Géographie ancienne de la mer Caspienne, du Caucase et de la Russie méridionale* (Alte Geographie des caspischen Meeres, des Caucasus und Süd Russland's; Berlin, 1838); *Mémoire sur les richesses minérales des provinces occidentales de la Russie* (en français, Wilna, 1835); *Des Couches siluriennes de l'Esthonie* (Ueber die silurischen Schichtensysteme

von Esthland; Saint-Pétersbourg, 1840); *Esquisses scientifiques de la Lithuanie, de la Volhynie et de la Podolie* (Naturhistorische Skizzen über Littauen, Volhinien, und Podolien; Wilna, 1850); *Observations scientifiques faites dans un voyage à travers le Tyrol*, etc. (Naturhistorische Bemerkungen waehrend einer Reise durch den Eifel, Tirol, etc.; Moscou et Stuttgart, 1851); — puis, pour la botanique et la zoologie : *Plantarum novarum quas in itinere caspio-caucasico observavit, fasciculi* (2 vol. in-folio; Wilna et Leipzig, 1831-1833); *Fauna caspico-caucasica* (Saint-Pétersbourg, 1841, avec 40 planches); *Recherches sur les infusoires de la Russie* (Beitraege zur Infusorien; Moscou, 1844-1852); *Zoologia specialis* (3 vol., Wilna, 1829-1831); *Observationes de Physale et de Delphino* (Saint-Pétersbourg, 1829); *Memoria Bojani* (Wilna, 1835); enfin, pour la paléontologie : *le Monde antédiluvien de la Russie* (en langue russe, Ibid., 1851, traduit en français); *Oryktognosie* (Ibid., même langue, 1845); *Géognosie* (Ibid., même langue, 1846); *Lethæa rossica, ou Paléontologie de la Russie* (Stuttgart, 1852-1867, livr. 1-11, gr. in-8, avec atlas in-fol.)

EISENLOHR (Auguste), égyptologue allemand, né à Mannheim (Bade), le 6 octobre 1842, suivit les cours de théologie aux universités des Gœttingue et de Heidelberg. Une dangereuse maladie lui fit abandonner les études théologiques. Il suivit les cours de chimie de Bunsen et fut reçu docteur en philosophie en 1859. En 1865, il fut amené par le hasard à étudier les hiéroglyphes égyptiens, s'y adonna avec passion sous la direction de MM. Chabas et Brugsch et prit ses grades en 1869, à Heidelberg, avec une thèse intitulée : *Éclaircissement analytique de la partie démotique de l'inscription de Rosette* (die analyt. Erklaerung des dem. Theils der Rosettana). Il entreprit, la même année, un voyage scientifique en Égypte en Grèce et en Syrie. Il eut l'occasion d'étudier à Alexandrie le fameux papyrus de Harris, en prit des extraits qu'il traduisit (Leipz., 1872), et aida la fille de Harris à vendre ce papyrus au *Britisch Museum*, pour la somme de 82 500 francs. M. Eisenlohr publia dans les *Transactions* de la Société d'archéologie biblique de Londres: *De la Condition politique de l'Égypte avant le règne de Ramsès III* (the Political condition, etc.), et *Recherches pour servir à l'histoire de la* XIX[e] *dynastie* (1873): mémoires qui furent discutés et à l'appui desquels il publia, dans *l'Ægyptische Zeitschrift*, la traduction complète du papyrus. En 1872, il fut nommé professeur à l'université de Heidelberg.

EITELBERGER DE EDELBERG (Rodolphe), esthéticien autrichien, né à Ollmütz en 1817, étudia à l'université de Vienne, y devint en 1847, *privat-docent*, abandonna l'enseignement en 1848, pour entrer à la rédaction de la *Wiener Zeitung*. Il reprit ses leçons en 1850 et fut nommé en 1852 professeur de l'histoire de l'art. Commissaire de l'empire d'Autriche aux diverses expositions universelles, il fut chargé par le gouvernement, après celle de 1862, de fonder un musée de l'art appliqué à l'industrie, avec une école des Arts et métiers et en devint le directeur. Conseiller du ministère de l'instruction publique, il prit une part importante à la réorganisation de l'Académie des beaux-arts de Vienne, et à celle de l'enseignement du dessin et des arts appliqués à l'industrie.

Parmi ses écrits on cite : *la Réforme de l'enseignement des beaux-arts* (die Reform des Kunstunterrichts, Vienne, 1848); *Lettres sur l'art moderne en France* (Briefe über die moderne Kunst, etc., Ib. 1858); *Monuments artistiques du moyen âge, appartenant à l'État* (Mittelalterliche Kunstdenkmale, etc., Stuttgart, 1858-1860, 2 vol.); *les Monuments artistiques lombardo-vénitiens* (Vienne, 1859); *les Cartes à jouer* (Ueber Spielkarten, Ibid., 1860); *Sources de l'histoire de l'art au moyen âge et à la Renaissance* (Quellenschriften, etc. Ibid. 1871-76, vol. I-X).

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue français, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, sénateur, né le 25 septembre 1798 à Canon (Calvados), fit au collège Henri IV de brillantes études et sortit le premier de l'École polytechnique, en 1819, pour entrer à l'École des mines. En 1821, il entreprit, par ordre du gouvernement, une série de voyages métallurgiques et fut nommé à son retour, en 1824, ingénieur ordinaire des mines. Professeur à l'École des mines, en 1829, au Collège de France, en 1832, il devint ingénieur en chef l'année suivante, et plus tard inspecteur général de première classe. Élu successivement correspondant de l'Académie de Berlin (1827), membre de la Société philomathique (1829), associé étranger de la Société royale de Londres (1835), membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Claude Lelièvre, le 21 décembre de la même année, il devint secrétaire perpétuel de cette Académie, à la mort de François Arago. Lors du rétablissement de l'Empire, il fut élevé à la dignité de sénateur. Commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850, il a été promu grand officier le 11 août 1860.

Les premiers écrits de M. Élie de Beaumont se rapportent à la métallurgie. Les principaux sont: une *Notice sur les mines de fer et les forges de Framont et de Rothau* (Vosges) insérée dans les *Annales des Mines* (1822), et l'article Mines dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, réimprimé à part en 1824, sous ce titre: *Coup d'œil sur les mines.*

En 1823, le directeur général des ponts et chaussées et des mines, M. Becquey, ayant conçu le projet de faire recueillir tous les éléments d'une carte géologique générale de la France, en confia la direction à M. Brochant de Villiers, en lui adjoignant pour collaborateurs principaux MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont, alors élèves de l'École des mines. Comme un semblable travail venait d'être exécuté en Angleterre, les trois ingénieurs y furent envoyés pour en étudier les résultats. Les observations recueillies dans cet intéressant voyage ont été publiées par MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont dans les *Annales des mines*, puis dans l'ouvrage spécial intitulé: *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des minerais d'étain, de cuivre, de plomb, de zinc et de fer dans la Grande-Bretagne* (1827, in-8 avec atlas; 2[e] édit. considérablement augmentée et rédigée avec la collaboration de MM. Léon Coste et Perdonnet, 2 vol. in-18 avec 2 atlas et 2 cartes géologiques de l'Angleterre).

Les travaux de MM. Dufrénoy et Élie de Beaumont sur la carte géologique de France qui devaient durer de nombreuses années, commencèrent en 1825, et, à partir de cette époque, M. Élie de Beaumont s'occupa presque exclusivement de recherches géologiques. Il publia, en 1827, dans les *Annales des mines*, ses *Observations sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation houillère de celle du lias*; en 1828, *Notice sur*

[illegible] de *végétaux fossiles et de bélemnites* [illegible] *Petit-Cœur, près Moutiers* (*Ann. des sc. nat.*; en 1829, *Faits pour servir à l'histoire des* [illegible] *de l'Oisans* (Ibid.); *Notice sur la ceinture* [illegible] *du grand bassin géologique qui* [illegible] *Londres et Paris* (Ibid.); et *Recherches sur* [illegible] *des révolutions de la surface* [illegible] (1829). C'est dans ce dernier travail que [illegible], dans leur ensemble, ses idées sur [illegible] des systèmes de montagnes; [illegible], élaborée pendant de longues années, [illegible] lui-même toutes les fois que des [illegible] nouvelles l'exigeaient, fut aussi [illegible] par lui avec un rare talent contre [illegible]. Il l'a présentée sous sa forme [illegible], dans sa *Notice sur les systèmes des montagnes* (1852, 3 vol. in-18), qui contient, [illegible] le résumé de ses recherches personnelles, [illegible] faits en Europe par différ[illegible] quatre-vingt-quinze systèmes [illegible].

[illegible] les écrits qui traitent plus spécialement [illegible] la constitution géologique de la France, [illegible] : un *Mémoire sur* [illegible] *tertiaire inférieur dans le* [illegible] (*Mémoire* de la Société géologique de France, 1833), et un *Mémoire sur les* [illegible] *du Cantal et du mont Dore, et sur les* [illegible] *auxquels ces montagnes doivent leur* [illegible], en société avec M. Dufrénoy (*Ann.* [illegible], 1833). Nous citerons à part deux mémoires [illegible] M. Élie de Beaumont con[illegible] observations la théorie des [illegible] par L. de Buch : *Sur* [illegible] *du mont Etna* (*Comptes rendus de l'Ac. des sciences*, 1835); *Sur la Formation* [illegible] (Ibid., 1837). — M. Élie [illegible] mort subitement au château [illegible], le 22 septembre 1874. Une [illegible] a été élevée dans cette commune, [illegible].

ELLET [illegible], littérateur américain, né à [illegible] décembre 1821, prit ses degrés au [illegible] en 1839 et vint continuer ses [illegible]. Étant à Rome dans l'hiver de [illegible], il conçut le projet d'une *Histoire* [illegible] *de la liberté* dont il publia quelques [illegible] : *Passages tirés de l'histoire de la* [illegible] (*Passages from the history of liberty*, 1847), [illegible] les réformateurs du moyen âge : [illegible], Giovanni de Vicence, Savo[illegible], etc., *the Liberty of Rome* [illegible], 1849) : ce dernier travail [illegible], en 1853, sous le titre [illegible] *de la liberté; première partie*, [illegible] (the History of liberty, part. I, [illegible], 2 vol. in-12). La même année [illegible] volumes : *les Nouveaux chrétiens* [illegible], 2 vol. in-12).

ELLET [illegible], Voy. EVANS.

ELLET [illegible] LUMMIS, mistress), femme [illegible], née à Sodus-Point, sur le [illegible] (New-York), en 1818, et fille d'un [illegible] à Aurora et se maria au docteur [illegible] Ellet, qui occupa successivement [illegible] de chimie dans les États de [illegible] la Caroline du sud.

[illegible] en 1835, dans la littérature, [illegible] et Poésies, suivi d'un drame his[illegible]. De 1841 à 1848, elle [illegible] d'imagination, entre autres [illegible] : *Scènes de la vie de* [illegible] (Scenes in the Life of Joanna [illegible]). Mistress Ellet donnait, en outre, dans les revues et *Magazines*, des nouvelles et des articles de critique, parmi lesquels on remarque une étude sur Schiller.

En 1848, parut son principal ouvrage : *les Femmes de la révolution américaine* (The Women of the american revolution, 3 vol. in-12, New-York). Au même genre d'études appartiennent : *l'Histoire domestique de la révolution d'Amérique* (The domestic History of the Revolution, 2 vol. in-12, New-York), et *les Femmes pionniers de l'ouest* (the Pioneer Women of the West). Mistress Ellet a encore écrit : *Voyage d'été dans l'ouest* (Summer rambles in the West, in-12); un intéressant volume de traditions et légendes européennes : *les Soirées de Woodlawn* (Evenings at Woodlawn, in-12); *Histoires de musiciens* (Novellettes of the musicians, in-8); *les Esprits gardiens* (Watchings spirits, in-8), essai sur la présence et l'action des esprits dans ce monde, d'accord avec les dogmes des Écritures.

ELLIOT (Henri-George), diplomate anglais, né en 1817, est fils du 2[e] comte de Minto. En sortant de l'université de Cambridge, il devint secrétaire de sir J. Franklin qu'il accompagna à la terre de Van Diemen (1836-1839). Après avoir passé une année au ministère des affaires étrangères, il entra dans la diplomatie et fut d'abord attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1841). Depuis il a été nommé secrétaire de la légation à Vienne (1853). Le 4 juillet 1859, il fut accrédité à Naples comme ministre plénipotentiaire, auprès du nouveau roi François II. En 1862, au moment de la révolution de Grèce, il fut chargé dans ce pays d'une mission à laquelle on attacha une certaine importance par suite de l'agitation des esprits et des menées en faveur d'un prince anglais. Ministre plénipotentiaire près le roi d'Italie depuis 1863, il fut nommé ambassadeur à Constantinople en 1867. La même année, M. Elliot recevait le titre de conseiller privé. Au début des événements d'Orient en 1876, la conduite de M. Elliot fut souvent attaquée au parlement par le parti libéral, et la nécessité, pour l'Angleterre, d'avoir à Constantinople un diplomate plus influent, lui fit accorder un congé illimité le 24 avril 1877.

ELLIOT (Charles-Gilbert-John BRYDONE), marin anglais, né en 1818, est frère du précédent. Il servit dans la marine où sa conduite, lors de l'expédition contre la Chine, lui valut le grade de capitaine (1841). En 1855 il fit la campagne de la Baltique en qualité de commodore de deuxième classe. Il devint aide de camp de la reine en 1857, contre-amiral de la flotte en 1863, vice-amiral en 1866, amiral en 1872, et commandeur de l'ordre du Bain.

ELLIOT (Céleste). Voy. CÉLESTE (Mme).

ELLIS (Sarah STICKNEY, mistress), femme de lettres anglaise, née vers 1800, fut élevée dans un établissement de quakers et fit ses débuts comme auteur en collaborant à une collection de petits volumes destinés à la jeunesse. En 1837, elle épousa en secondes noces le révérend William Ellis, missionnaire protestant des îles de la mer du Sud, qui s'est fait connaître par d'intéressants ouvrages, entre autres les *Recherches sur la Polynésie* (Polynesian Researches).

A dater de cette époque, mistress Ellis s'occupa de l'amélioration morale et intellectuelle de son siècle; elle publia : *les Femmes en Angleterre* (Women of England, 1838); *les Jeunes filles* (the Daughters of England, 1842); *les Épouses* (the Wifes of England); enfin *les Mères* (the Mothers of England, 1843), conseils, plan de con-

duite, système d'éducation adressés aux femmes selon leur condition sociale.

Elle a encore écrit des romans qui ont obtenu plusieurs éditions, surtout aux États-Unis, où leur caractère pratique en fait rechercher la lecture : *les Fils de la glèbe* (The sons of the soil, 1840) ; *les Secrets de famille* (Family secrets, 1841, 3 vol.), recueils de nouvelles ; *Tableaux d'intérieur* (Pictures of private life, 1844) ; *Savoir où l'on va* (Look to the end) ; *Prévenir vaut mieux que guérir* (Prevention better than cure) ; *Caractère et tempérament* ; *Distinctions sociales* ; *la Famille Bennett en voyage* (the Bennetts abroad) ; *Rawdenhouse*, etc. — Mistress Ellis est morte le 22 juin 1872, trois jours après son mari.

ELLIS (Alexandre-John), philologue anglais né à Hoxton, le 14 juin 1814, fit ses études à Shrewsbury, à Eton, puis à Cambridge et y devint professeur. Membre de la Société royale de Londres depuis 1864, il fait partie de nombreuses sociétés savantes. Propriétaire et principal rédacteur du journal le *Phonetic News*, il a publié un grand nombre d'écrits traitant pour la plupart de la phonétique : *Essentials of phonetics* (1848) ; *Défense de l'épellation phonétique* (Plea of phonetic spelling, 1848) ; *Prononciation anglaise primitive* (Early english pronunciation, 1859-1876, VI parties), etc. On lui doit en outre la traduction de l'*Esprit de l'analyse grammaticale* (1868) de Ohm, celle de l'*Etude du son*, de M. Helmholtz (Sensations of tone ; 1875), et un grand nombre de mémoires, sur la musique, la physique, la géométrie publiés dans les *Procedings of the royal society*, les *Transactions of the philological Society*, l'*Educational Times*, le *Journal of Society of arts*, etc.

ELLISSEN (Adolphe), poète et critique allemand, né à Cartow, dans le duché de Lunebourg, le 14 mars 1815, fils d'un médecin distingué, commença, en 1832, ses études de médecine à l'université de Gœttingue, malgré son goût prononcé pour la littérature, la critique et les langues modernes, surtout les langues orientales. Après avoir encore suivi les cours de plusieurs universités allemandes, il vint à Paris en 1836, puis parcourut la Suisse, l'Italie et la Grèce, s'occupant des langues chinoise et grecque modernes, puis habita tour à tour Munden et Gœttingue. En 1848, il s'est mêlé aux mouvements politiques de son pays. Attaché au parti démocratique modéré, il en défendit les principes à la Chambre de Hanovre et au Parlement de Francfort. Il fut un des rédacteurs du *Gœttinger Burgerblatt*. Élu député aux États du Hanovre, il en a été plusieurs fois vice-président. En 1855, la ville de Gœttingue, lui décerna le titre de citoyen. — Il est mort dans cette ville le 5 novembre 1872.

Parmi les principaux ouvrages de M. Ellissen, on cite un recueil peu connu de poésies en langue chinoise et grecque moderne sous ce titre : *Fleurs de thé et d'asphodèle* (Thee-und Asphodelosblüten ; Gœttingue, 1840) ; une traduction et un excellent commentaire de l'*Esprit des lois* de Montesquieu (Leipzig, 1843-1844, 12 vol.) ; un *Choix des œuvres de Voltaire* (1844-1846, 12 vol.), ainsi qu'une dissertation sur *Voltaire poète politique* (Voltaire als politischer Dichter ; Leipzig, 1847) ; un *Essai de poésies polyglottes européennes* (Versuch einer Polyglotte der europaeisch Poesie ; Ibid., 1846, t. I) ; un poème tiré de l'histoire grecque du moyen âge, *l'Ancien chevalier* (der alte Ritter ; Ibid., 1846) ; la monographie de *Michel Akominatos, archevêque d'Athènes* (Ibid., 1846) ; des *Documents pour une histoire d'Athènes depuis la perte de son indépendance* (Beitraege zur Geschichte Atens nach dem Verlust seiner Selbstandigkeit ; Gœttingue, 1848) ; diverses dissertations, etc.

ELMORE (Alfred), peintre anglais, né en 1815, à Clonakilty (comté de Cork), habita Londres dès son enfance et prit part aux expositions de l'Académie dès 1834. Ses premiers tableaux furent : *le Crucifiement* (1838), *le Martyre de Thomas Becket* (1839), destiné à O'Connell, et légué par lui à une des églises catholiques de Dublin, etc. Il visita ensuite l'Italie, et en rapporta le sujet de son émouvant *Rienzi au Forum* (1844), ainsi que des scènes familières qui devinrent la propriété de l'Union des arts. Dans le genre semi-historique M. Elmore produisit *l'Origine de la querelle des Guelfes et des Gibelins* (1845) qui lui valut le titre d'associé de l'Académie royale et fut acquis au prix de 7500 francs ; *l'Épanouissement de Héro* (1846), et l'*Invention du métier à bas* (1847), ce dernier sujet, d'une exécution très fine, eut un succès populaire.

Parmi ses autres tableaux, on remarque : la *Mort de Robert le Sage, roi de Naples* (1848) ; une *Scène de controverse religieuse sous Louis III* (1849) ; *Griselda* (1850) ; *Hotspur* (1851) ; *le Portrait* (1852) ; etc. A l'Exposition universelle de 1855, on a vu de lui, outre les *Guelfes et les Gibelins* et *la Controverse* dont nous avons parlé, une toile de genre, *la Novice*, fort délicatement rendue ; à celle de 1867, *les Tuileries le 20 juin 1792*, *Au couvent* et *Au bord de l'abîme*, et à l'Exposition universelle de 1878, *Marie reine d'Écosse*, *Après la chute*, *Lucrèce Borgia*, *Léonore* et *Sur les toits et Alger*. Associé de l'Académie des beaux-arts de Londres dès 1845, il a été élu membre titulaire en 1877.

ELSSLER (Fanny), célèbre danseuse allemande, née à Vienne, le 23 juin en 1810, eut pour premier professeur Horschelt, maître des ballets au théâtre de cette ville, et figura dès l'âge de sept ans sur la scène de la Porte de Carinthie. Elle compléta son instruction artistique sous le célèbre Aumar, et sous la direction du baron Frédéric de Gentz. Vers 1827, elle partit avec sa sœur Thérèse pour l'Italie. Toutes deux obtinrent un engagement à Naples en 1827. A leur retour en Allemagne (1830) elles furent accueillies avec un enthousiasme extraordinaire. A Berlin, Mlle Fanny Elssler fit de grandes passions ; à Vienne, elle compta le duc de Reichstadt parmi ses fervents admirateurs, on la porta en triomphe. A Paris (1834), un célèbre critique écrivit pour elle ses articles les plus hyperboliques et un directeur millionnaire demanda sa main. Négligeant toutes les offres de ses prétendants, Mlle Fanny Elssler partit avec sa sœur pour l'Amérique en 1841, et on vit des fanatiques dételer ses chevaux pour s'atteler eux-mêmes à sa voiture. Les deux sœurs revinrent avec une grande fortune et après avoir fait une dernière tournée en Russie et donné à Vienne quelques représentations d'adieu, elles renoncèrent au théâtre. Mlle F. Elssler se retira dans une belle propriété aux portes de Hambourg. Depuis, elle a [illegible] Vienne et plus tard aux États-Unis.

Sa sœur Thérèse, née à Vienne en 1808, [illegible] en 1851 au prince Adalbert de Prusse par [illegible] mariage morganatique. On la surnommait la [illegible] *jestueuse*. Elle avait une haute taille et une [illegible] force qui lui permettaient de soutenir sa [illegible] dans les poses difficiles. Elle possédait à fond la théorie de la danse, et servit même de [illegible] à Mlle Fanny, dont elle partagea les succès. Elle est morte à Meran (Tyrol), le 19 novembre [illegible]

ELVENICH (Pierre-Joseph), théologien catholique [illegible], chef de l'hermésianisme, né le [illegible] 1796, à Embken, près Aix-la-Chapelle [illegible] ses études à Düren, puis à Münster [illegible] intimement avec son professeur, le [illegible] Hermès, mort en 1831. Il le [illegible] à l'université de Bonn. A partir [illegible], M. Elvenich enseigna la philosophie [illegible] à Coblentz, à Bonn (1823) [illegible], où il devint en outre directeur [illegible] (1830) et conservateur de [illegible] royale (1838).

[illegible] M. Elvenich est spécialement attaché [illegible] de son maître Hermès. Lorsqu'en [illegible] évêque de Cologne, Droste Zu [illegible] les écrits de ce dernier et les [illegible] la cour de Rome, ce fidèle disciple [illegible] *Acta Hermesiana* (Gœttingue, [illegible], 1837), dans lesquels il s'efforça de [illegible] que le jugement de Rome reposait [illegible] exposition de l'hermésianisme. Il [illegible] à Rome avec M. Braun (voy. ce [illegible]) ne put obtenir la révision du procès. [illegible] et Braun firent paraître à cette [illegible] *Meletemata theologica* (Bonn, 1837) [illegible] (Hanovre et Leipzig, 1838).

[illegible] écrits de M. Elvenich, à l'exception [illegible] *Traité de philosophie morale* (Mo[illegible], 1830-1832, 2 vol.), ont [illegible] le même sujet. Tels sont : *l'Hermésianisme* [illegible], *son adversaire romain* [illegible] J. Perrone, etc.; Breslau [illegible]; *Documents pour servir à l'histoire* [illegible] *l'hermésianisme* (Actenstücke [illegible] des Hermesianismus; [illegible]; *les Hermésiens et l'ar*[illegible] (Breslau, 1848, 1re et 2e édition); [illegible] *de l'esprit humain* (die We[illegible] Geistes (ibid. 1857); [illegible] gegen Einen), ibid. 1862; *le* [illegible] unfehlbare Papst (ibid. 1874); [illegible], *coup d'œil sur les jésuites* [illegible] die Wissenschaft, mit Rücksicht [illegible], ibid. 1875.).

ELWART (Antoine-Amable-Élie), compositeur [illegible] à Paris, le 18 novembre 1808, d'un [illegible] et d'une mère française, entra à [illegible] en qualité d'enfant de [illegible] quinze ans l'harmonie, et dès [illegible] Saint-Roch une première messe [illegible] et à grand orchestre. Il fut [illegible] après, dans la classe de Lesueur [illegible] 1832, Cherubini le nomma pro[illegible] au Conservatoire, et en [illegible] le grand prix de Rome. De re[illegible] il publia, en collaboration [illegible] un *Solfège enfantin*, [illegible] et français (580 pages). [illegible] une *Méthode de* [illegible] *d'harmonie* et un *Petit ma*[illegible].

[illegible] deux nouvelles messes exécutées [illegible] à la Sainte-Cécile, en 1832 et en [illegible] en 1840, au théâtre des [illegible] opéra en deux actes : *les Ca*[illegible] la même année, un *Traité de* [illegible] et un *Essai de transpo*[illegible] 1847, il composa la musique [illegible] l'Alceste d'Euripide, traduit par [illegible]. En 1846 et en 1855, il rem[illegible] et le premier prix aux [illegible] pour une *Hymme à sainte* [illegible] voix exécutée dans [illegible] de lui trente *Quatuor* pour [illegible] quatre *Quintetti*, six *Ouver*[illegible] trois *Trio*, deux opéras-comiques : *la Visière* et *Comme l'amour s'en va*; un grand opéra en trois actes : *les trois Jérusalem*; deux oratorios : *la Naissance d'Eve* et *Noé*; *les Noces de Cana*, mystère en un acte; *Ruth et Booz*, symphonie chorale exécutée en 1850 par les élèves de M. Chevé; *les Heures de l'enfance*; huit *messes*; un *Te Deum*; plusieurs *cantates* et une foule de *motets*.

Comme écrivain, M. Elwart a collaboré à plusieurs feuilles musicales. Il a rimé lui-même la plupart des poëmes qu'il a mis en musique. En 1853, il publia un poëme didactique en quatre chants intitulé : *l'Harmonie musicale*. Citons encore : *Théorie musicale* (1840, in-8); *Manuel des aspirants aux grades de sous-chefs et de chefs de musique dans l'armée* (1862, in-8); *Histoire de la société des concerts du Conservatoire impérial de musique* (1863, in-18); *Histoire des concerts populaires de musique classique*, etc. (1864, in-8); *Petit traité d'instrumentation à l'usage des jeunes compositeurs* (1864, in-8), etc. M. Elwart a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1872. — Il est mort à Paris le 14 octobre 1877.

EMERSON (Ralph-Waldo), célèbre écrivain et philosophe américain, né à Boston le 25 mai 1803, et fils d'un ministre unitairien, fut élevé pour la même carrière. Après avoir pris ses degrés au collége d'Harvard en 1821, il étudia la théologie et fut chargé d'une église unitairienne de sa ville natale. Mais il abandonna bientôt ses fonctions, se retira à Concord vers 1835, et vécut dès lors tout entier de la vie de la pensée, propageant ses doctrines tour à tour par des cours et des livres. Ses premières publications furent deux dissertations : *l'Homme pensant* (Man thinking, Boston, 1837) et *l'Étique* (Ethics, Ibid., 1838); puis son célèbre ouvrage *la Nature* (Nature, Ibid., 1839, in-12, plusieurs éditions), où il donna pour la première fois la clef de ses opinions. En 1840, après avoir écrit dans plusieurs revues américaines, *North American Review*, *Cristian Examiner*, etc., il fonda lui-même à Boston une revue philosophique et religieuse : *the Dial*, dont la direction passa bientôt aux mains de Marguerite Fuller, et à laquelle il ne cessa de collaborer pendant quatre ans.

La plus grande partie des cours de M. Emerson ont été publiés dans ces journaux et réunis ensuite en divers recueils : *Conférences sur l'époque actuelle* (Lectures on the Times); *la Méthode de la nature et l'homme réformateur* (Method of nature and man the reformer; Boston, 1841); *Essais* (Essays; Ibid., 1841-1844, 2 vol. in-12); *Leçons sur les réformateurs de la Nouvelle-Angleterre* (Lectures on New England reformers; Ibid., 1844). En 1848, il vint en Angleterre et y fit une série de conférences sur l'esprit, les mœurs du XIXe siècle et autres sujets analogues. A son retour, en 1848, il publia *les Représentants de l'humanité* (Representative men; Londres, 1849, et Boston, 1850) : c'était une suite d'études sur divers personnages historiques considérés comme types plus ou moins complets d'une qualité particulière élevée jusqu'à l'idéal, et dont la réalisation parfaite doit se rencontrer dans les Américains de l'avenir. Un autre ouvrage intitulé : *Esquisses anglaises* (English traits, in-12, 1856), fut consacré à d'intéressantes études sur le caractère anglais. On cite aussi de M. Emerson : *la Guide de la vie* (the Conduct of Life, 1860); *Oraison funèbre du président Lincoln*, 1865); *Société et solitude* (Society and solitude, 1870); *le Parnasse, choix de poésies* (Parnassus, selected poems, 1871.) qui ne sont pas sans valeur. M. Emerson a été élu associé étranger de l'Aca-

démie des sciences morales et politiques, le 29 décembre 1877, en remplacement de Motley.

Il a paru en français une partie des *Représentants de l'humanité*, traduite dans la *Revue de Paris* par M. Alfred Hédouin ; puis des *Essais de philosophie américaine* (1851, in-12), traduits par M. Em. Montégut, avec une introduction ; *les Lois de la vie*, traduites par M. X. Eyma (1864, in-18), etc.

EMIN-MUKLIS-effendi, administrateur ottoman, né à Smyrne, en 1226 de l'hégire (1811), d'une ancienne famille d'ulémas, reçut une éducation distinguée, qui lui permit d'entrer au bureau de traduction de la Porte, où il se perfectionna dans l'étude des langues européennes (1837). L'année suivante il accompagna le sultan Mahmoud en Roumélie, et à son retour fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres sous Sarim, puis à Paris, sous Ahmed-Fethi-pacha, beau-frère du sultan. En 1841 et 1842, il fut envoyé en Serbie en qualité de commissaire de la Porte, lors des troubles qui amenèrent la chute du prince Michel Obrenovitch. Cette dangereuse mission lui valut, à son retour, la charge de deuxième traducteur du divan, puis celle de grand interprète, que venait de quitter Fuad-Effendi (1846) ; deux années après (1848), il fut envoyé dans les Principautés, en qualité de conseiller adjoint à l'envoyé plénipotentiaire de la Porte, et contribua au rapprochement qui eut lieu entre les Turcs et les Moldo-Valaques. L'année suivante, il fut envoyé dans le Liban pour y présider aux opérations du cadastre, sage et utile mesure, nouvellement décrétée par la Porte, mais d'une difficulté extrême dans l'exécution, vu l'état d'anarchie séculaire où se trouve cette contrée. Emin-Muklis triompha de toutes les difficultés. Nommé directeur des affaires étrangères en 1851, il résigna, au bout de peu de mois, ses fonctions pour retourner en Syrie, où il fut chargé du cadastre de la ville et de la province de Beyrouth. En 1854, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du Conseil suprême, avec le grade de fonctionnaire de la première classe. Au commencement de 1861, il fut nommé gouverneur de Damas, à la suite des troubles et massacres de Syrie, et déclara aux puissances européennes qu'il était en mesure de protéger lui-même les chrétiens.

Emin-Muklis, décoré de l'ordre du Medjidié et commandeur de plusieurs ordres européens, a été promu officier de la Légion d'honneur.

EMMERY (Henri-Charles-Léopold), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Maur (Seine), le 2 décembre 1815, fils d'un inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, entra à l'École polytechnique en 1834, et devint lui-même ingénieur des ponts et chaussées. Élu représentant en 1848, par 81 929 voix, il fut secrétaire du comité des travaux publics et vota ordinairement avec les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Emmery est devenu successivement ingénieur ordinaire de première classe, ingénieur en chef de seconde, puis de première classe, et inspecteur général le 12 janvier 1876 ; il a été nommé inspecteur de l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1854, il a été promu officier le 14 août 1862.

EMMINGHAUS (Charles-Bernard-Arwed), économiste allemand, né à Niederrossla (Saxe), le 22 août 1831, suivit les cours de droit et d'économie politique, à l'université de Iéna de 1851 à 1854, fut quelque temps employé au ministère des finances et de l'intérieur à Weimar, puis entra dans une compagnie d'assurances de Dresde, rédigea la *Gazette commerciale de Brême*, fonda et administra une société d'assurances maritimes, puis, après avoir été, de 1866 à 1873, professeur d'économie rurale à l'école polytechnique de Carlsruhe, devint directeur de la Banque allemande d'assurances de Gotha.

Il a rédigé, dans un esprit signalé d'indépendance, plusieurs ouvrages : *l'Économie rurale en Suisse* (die Schweiz Volkswirth. 1860-1861, 2 vol.) ; *Situation des indigents dans les divers États de l'Europe* (die Armenwesen, etc. Berlin, 1870) ; *le Suicide dans les assurances sur la vie* (die Behandlung des Selbstmordes, etc. Leipzig, 1875), etc.

EMPIS (S. Georges Simonis), médecin français, né à Paris en 1824, a embrassé la médecine et s'est fait recevoir docteur en 1850 et agrégé en 1859. Il professa un cours d'anatomie à l'école pratique. Médecin des hôpitaux, il fut attaché à celui des Incurables (femmes) et plus tard à celui de la Pitié. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1875, dans la section d'anatomie pathologique. Il a publié quelques études médicales, telles que *De la Méthode à suivre dans l'examen des maladies* (1853, in-4) ; *De l'Incubation des maladies* (1857, in-4) ; *De l'Affaiblissement musculaire progressif des vieillards* (1862, in-8) ; *De la Granulie, ou maladie granuleuse connue sous les noms de fièvre cérébrale*, etc. (1865, in-8) ; *De la Statistique du service d'accouchements de l'hôpital de la Pitié, et des mesures hygiéniques instituées dans cet hôpital contre la fièvre puerpérale* (1867), etc. M. Georges Simonis-Empis a aussi collaboré à divers recueils, notamment aux *Archives générales de médecine*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

EMPIS (Madame), mère du précédent, femme de l'auteur dramatique de ce nom, membre de l'Académie française, mort en 1868, est née à Paris, vers 1809. Elle cultiva avec succès la peinture de paysage et les marines. Ses tableaux, composés d'après les sites qu'elle a parcourus dans de nombreux voyages, ont figuré sans interruption aux Salons de 1831 à 1850. Elle a obtenu une 2[e] médaille au Salon de 1831. — Elle est morte à Paris, le 24 janvier 1870.

ÉNAULT (Louis), littérateur français, né à Isigny (Calvados), en 1824, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. A la suite des événements de juin 1848, ses relations avec le parti légitimiste lui attirèrent une courte détention, puis il quitta la France et alla visiter l'Angleterre, l'Écosse, les îles Hébrides et l'Allemagne. Revenu à Paris en 1851, il s'occupa de littérature, poursuivit ses voyages, visita les Lieux Saints, explora l'Orient en 1853, fut chargé l'année suivante d'une mission du gouvernement dans le Nord, et parcourut les bords de la mer Baltique, le Danemark, la Suède et la Norvège. M. Énault fut attaché au *Constitutionnel* puis au journal *le Nord*, pour la critique littéraire ; il a écrit dans la *Revue contemporaine*, le *Pays*, l'*Athenæum*, l'*Illustration*, *le Figaro*, la *Correspondance littéraire*, la *Revue française*, etc., soit sous son nom, soit sous le pseudonyme de *Louis de Vernon*. M. L. Énault a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de lui, outre plusieurs brochures : *Promenade en Belgique et sur les bords du Rhin*, suite de lettres ; *le Salon de 1852* (1852, in-8), suite de lettres ; *la Terre sainte*, *Histoire des* ... (1853, in-16), *la Terre sainte*, ... *Constantinople* ... *rante pèlerins* (1854, in-18) ; *Constantinople* ... *Turquie*, *tableau historique*, *pittoresque*,

[illegible] *et moral de l'empire ottoman* (1855, in-18); *la Norvège* (1857, in-18); *Itinéraire de Paris à Cherbourg* (18[illegible], in-18); *De la Littérature des Indes* (1860, in-8), extrait de *l'Inde pittoresque* (186[illegible], gr. in-8, avec gravures); *la Méditerranée, ses îles et ses bords* (1862, gr. in-8, avec gravures); *Paris brûlé* (1871, in-18); *Londres* (18[illegible], in-4, avec gravures), etc.

Les autres publications de M. Louis Énault sont principalement des romans, dont la scène [illegible] les lieux qu'il a visités. Nous citerons : *Christine* (1857, in-18); *la Vierge du Liban* (18[illegible], in-18); *Alba, Nadèje* (1859, in-18); *l'Amour en voyage*, recueil de trois nouvelles (*Carine, [illegible], la Bourgeoise de Prague*); *Hermine* (1860, in-18); *Un amour en Laponie* (1861, in-18); *Pêle-mêle*, nouvelles (1862, in-18); *Stella* (1863, in-18); *En province* (1864, in-18); *Olga* (1864, in-18); *[illegible]*, *Un Mariage interrompu*, *Deux filles [illegible]* (1865, in-18); *l'Amérique centrale et méridionale* (1866, gr. in-8); *Un Drame intime* ([illegible]); *le Roman d'une veuve* (1867, [illegible]); *le Baptême du sang* (1873, 2 vol. in-18), [illegible] de ces romans et quelques autres [illegible] ont paru dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. L'auteur a aussi donné des [illegible] *de l'Oncle Tom* (1852, dans *le Pays*; [illegible], in-12), de *Werther* (1855, in-12), etc. Il a [illegible] les *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* ([illegible], in-18).

[illegible] ([illegible]), littérateur français, né en [illegible] [illegible] du précédent, fit ses études au collège [illegible] et fournit de bonne heure des feuilletons à la presse parisienne, notamment au *Courrier français* et au *National*. En 1848, il fut porté [illegible] candidat à l'Assemblée constituante dans le département de Seine-et-Oise. Nous citerons de lui : *le Fils de l'empereur* (1846); *la Vallée des [illegible]* (18[illegible], nouv. édit., 1856), [illegible] nouvelles; *le Portefeuille du diable* ([illegible]); *l'Homme de minuit* (4 vol.); *le [illegible]* ([illegible]), ces deux derniers avec M. Ju[illegible] [illegible]; *le Dernier amour* (1862, in-18); [illegible] (18[illegible], in-18); *Scènes dramatiques* [illegible] (18[illegible], in-18); *l'Enfant trouvé* [illegible]; *le Roman d'une Altesse* (1866, [illegible]); [illegible] *à vingt ans* (1868, in-18); *les [illegible] de Paris* (1873, in-18); etc.

[illegible] (Guillaume), jurisconsulte allemand, né à [illegible] (Hesse), le 24 avril 1825, [illegible] à l'Université de Heidelberg de [illegible], puis entra au tribunal de Rinteln. [illegible] à Iéna en 1861 et conseiller [illegible] de cette ville. Député au [illegible] de l'Allemagne du Nord, en 1867, pour [illegible]-Rudolstadt, il fit partie également [illegible] de l'Empire allemand de 1871 [illegible]. En 1875, il reprit une [illegible] l'Université de Bonn.

[illegible] travaux dont on signale l'importance, [illegible] *des études des preuves dans la* [illegible] die Beweislehre, etc. Heidelb. [illegible] *commercial allemand* (das Deutsche [illegible], 1865, 3e édit., 1875); *la Pro*[illegible] *en Allemagne* (das Deutsche Civil[illegible]); *Études sur l'enseignement* [illegible] *romain* (Studien in den roma[illegible] Rechtslehre; Berlin, 1874).

[illegible] ([illegible]), peintre allemand, né à [illegible] mars 1793, frère jumeau de Jean [illegible] de l'Académie des beaux-arts,

un prix en 1810, visita la Bavière et le Tyrol, fit partie, en 1817, de l'expédition scientifique de *l'Austria* au Brésil, et en rapporta une collection de neuf cents dessins, qui ont une certaine importance, au point de vue de l'ethnographie. Il accompagna ensuite le prince Metternich en Italie, où il fit un séjour et des études de quatre années. Depuis, M. Ender voyagea presque constamment et consacra son pinceau à des collections de sites étrangers, qui sont aujourd'hui une des richesses du musée de Vienne. En 1826, il visita Paris; en 1827 il explora les rives du Danube, et y prit un grand nombre de vues destinées au musée particulier de l'archiduc Jean. Il a été fait chevalier de l'ordre de la Couronne. — Il est mort à Vienne le 28 septembre 1875.

ENGEL (Ernest), statisticien allemand, né à Dresde le 26 mars 1821, fit ses études à l'école des mines de Freiberg de 1842 à 1845, puis voyagea en Allemagne, en France et en Belgique. Nommé en 1848 secrétaire de la commission pour l'examen des questions industrielles, il en devint président l'année suivante. Il entra en 1850 au ministère de l'intérieur, comme chef du bureau de statistique, qu'il quitta en 1858, pour fonder une société financière, mais à la mort de Dieterici, il fut appelé à lui succéder, comme directeur du bureau de statistique (avril 1860), et déploya une grande activité pour l'amélioration des recueils publiés sous sa direction : *Journal du bureau de statistique*, *la Statistique prussienne* et *Annuaire de statistique générale*.

Comme travaux personnels, on lui doit : *Méthodes de recensement* (Die Methoden des Volkszaehlung: Berlin, 1861); *Pays et habitants de la Prusse* (Land und Leute des Pr., etc., Ibid. 1863); *Documents statistiques de l'instruction publique en Prusse* (Beitraege zur Statistik des Unterrichtswesens, etc., Ibid. 1870); *Réforme de la statistique industrielle en Allemagne et dans les autres États de l'Europe et de l'Amérique du Nord* (die Reform des Gewerbestatistik, etc. Ibid. 1872); *Pertes des armées allemandes en officiers et en hommes pendant la guerre* 1870-1871 (die Verluste der deutschen Armeen, etc., ib. 1872).

ENGELHARD (Frédéric-Guillaume), sculpteur allemand, né à Grunhagen près Lunebourg, le 9 septembre 1813, s'appliqua d'abord à l'art industriel, se rendit à Paris et à Londres aux frais de la reine de Hanovre, puis travailla dans l'atelier de Thorwaldsen. Il produisit sans interruption un grand nombre de statues ou groupes, comme : *l'Amour et le cygne*, *le Printemps dansant*, *le Bacchus dompteur d'une panthère*, appartenant à l'empereur Guillaume; *Lutteur et le chien*; *la Fontaine aux jeunes pêcheurs*, exposée à Altona en 1867, puis à Hambourg; *Jeune fille enfilant une aiguille*, etc. En 1876, il fut chargé d'exécuter une statue de saint Michel de trois mètres de hauteur pour l'école militaire de Berlin. On lui doit aussi la laborieuse exécution des corniches représentant des scènes des *Eddas* pour le château de Marienburg (Hanovre), et une série de cartons de corniches représentant les batailles de l'antiquité et du moyen âge.

ENGELHARDT (Frédéric-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg, le 31 octobre 1796, fils d'un officier supérieur de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui devint, sous l'Empire, administrateur général du grand-duché de Berg, reçut une éducation très soignée, obtint [illegible] de licencié en droit et le diplôme de doc[illegible]. Sous la Restauration et sous la [illegible], il professa les opinions les

plus libérales et ouvrit à Strasbourg un cours gratuit de technologie suivi par un grand nombre d'ouvriers. Directeur des forges de Niederbronn, il acquit de la popularité. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59 939 voix, le troisième des quinze représentants du Bas-Rhin, fit partie du comité du travail et vota presque constamment avec la gauche, tout en soutenant le général Cavaignac. Il fit ensuite à Louis-Napoléon une vive opposition, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. A la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, il fut décoré de la Légion d'honneur (24 janvier 1863). — Il est mort à Niederbronn le 17 mars 1874.

ENGELHARDT (Maurice) avocat et homme politique français, fils du précédent, né à Strasbourg en 1820, obtint le titre de docteur en droit et fit partie du barreau de sa ville natale jusqu'au moment de la déclaration de la guerre franco-prussienne. Nommé maire de Strasbourg par un décret de M. Gambetta, le 7 septembre 1870, il ne put se rendre à ce poste en raison de l'investissement de la ville où, d'ailleurs, le maintien de l'ancien maire, le docteur Küss, était vivement réclamé par tout le Conseil municipal. Il fut appelé à la préfecture de Maine-et-Loire. Parmi les mesures qu'il prit alors, on a signalé la suppression du journal *l'Union de l'Ouest* dont le rédacteur, M. de Cumont, depuis député et ministre, lui intenta un procès en diffamation qui revint devant plusieurs juridictions avant d'être définitivement jugé. M. Engelhardt fut élu, le 10 octobre 1876, membre du conseil municipal de Paris pour le quartier de la Sorbonne, après la mort du publiciste saint-simonien, M. Massol, et prit place à l'extrême gauche. Il assista, comme avocat, M. Bonnet-Duverdier, lorsque celui-ci fut poursuivi pour outrages et menaces de mort contre le maréchal de Mac-Mahon, président de la République (juin 1877).

M. Engelhardt a publié : *Des Banques agricoles* (Strasbourg, 1850, in-8) *la Chasse dans la vallée du Rhin* (1864, in-18).

ENGELSTOFT (Christian THORNING), théologien danois, né à Næsberg, le 8 août 1805, prit en 1815 le nom de son aïeul maternel, le savant Laurits Engelstoft, par qui il avait été adopté. Nommé en 1835 lecteur en théologie à l'université de Copenhague, professeur adjoint, puis docteur (1836) et professeur titulaire (1845), il fut recteur de l'université en 1847-1848. Le roi l'appela à faire partie de la commission chargée de revoir la traduction de l'Ancien Testament (1837), et de l'assemblée réunie en 1854 pour discuter les intérêts de l'Église nationale et déterminer ses rapports avec l'État et les autres cultes. En 1851, il fut nommé évêque de Fionie. Il devint membre de l'Académie des sciences de Copenhague (1847), et de l'Académie royale d'histoire et de langue nationales (1850).

Entre autres écrits, il a publié : *Reformantes et catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes* (Copenhague, 1836); *Histoire de la liturgie en Danemark* (Liturgiens eller Alterbogens og Kirkeritualets historiei Danemark, 1841); *Discours prononcés en diverses occasions* (Taller ved forskjellije Keleighleder ; Odense, 1858). Il a rédigé avec M. Scharling le *Theologish Tidsskrift*, où il a publié des articles fort étendus ainsi que dans le *Nyt Historisk Tidsskrift*, et dans les *Rapports* de la Société biblique danoise, dont il fut longtemps secrétaire.

ENGERTH (Guillaume, baron D'), ingénieur autrichien, né à Pless (Silésie), le 16 mai 1814, fit ses études à l'Institut polytechnique de Vienne, et après avoir été professeur adjoint de mécanique, de 1840 à 1854, fut nommé professeur de la même science à l'école spéciale de Pratz. Chargé de juger les locomotives destinées au chemin de fer de Semmering, il fut conduit à en inventer une d'une combinaison particulière appelée *système Engerth*, et qui fut adoptée par plusieurs chemins de fer français et suisses. M. Engerth a été appelé, depuis 1850, aux postes les plus élevés du service des voies et communications de l'empire autrichien. Il a reçu en 1860 le titre de conseiller du gouvernement [illegible] en 1874, il est entré, comme membre à vie, dans la Chambre des seigneurs. Il a fait partie des commissions ministérielles les plus importantes, entre autres de celle de 1867, ayant pour objet la régularisation du cours du Danube, et il a appliqué à cette occasion plusieurs inventions ingénieuses. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur.

ENGERTH (Edouard chevalier D'), peintre d'histoire allemand, né à Pless, dans la Silésie prussienne, le 13 mai 1818, d'une famille autrichienne qui avait produit déjà plusieurs peintres, fut conduit à Vienne de bonne heure pour y étudier la peinture et suivit les cours de l'Académie de cette ville. Ses premières œuvres remarquées furent *Aman et Esther*, *le Combat de Ladislas contre le cuman Acus*, qui lui valut le grand prix de l'Académie, *Joseph expliquant les songes*, qui obtint, en 1845, le prix de l'Empereur. Envoyé à Rome en 1847, comme pensionnaire du gouvernement, il y fit un long séjour et y exécuta plusieurs de ses principales œuvres : *le Couronnement de l'empereur Rodolphe de Habsbourg* et surtout son tableau célèbre de *la Famille de Manfred après la bataille de Bénévent*. En 1854, il revint en Autriche et fut nommé directeur de l'Académie de Prague. Peu après, il fut chargé de peindre la plus grande partie des fresques de l'église d'Altlerchenfeld à Vienne. Ce travail ne l'occupa pas moins de six ans, pendant lesquels il produisit quelques tableaux et des portraits, entre autres ceux de *l'Empereur* et de *l'Impératrice*. En 1864 il dessina le projet d'un *Monument* en l'honneur des soldats morts dans la guerre du Schleswig-Holstein. Il fit en outre de nombreuses esquisses de sujets religieux pour la ville de Prague.

Appelé à Vienne, en 1865, comme professeur de peinture d'histoire, il y acheva la [illegible] toile du *Prince Eugène après la bataille de* [illegible] placée au château royal d'Ofen, et il exécuta pour le salon et l'escalier d'honneur de l'Empereur, à l'Opéra de Vienne, une série de peintures tirées du *Mariage du Figaro* et de [illegible] *d'Orphée*. Il fut aussi chargé de peindre un vaste tableau commémoratif du *couronnement de François-Joseph comme roi de Hongrie*. M. Engerth a été nommé, en 1871, conservateur de la galerie du Belvédère et en 1874, directeur de l'Académie des beaux-arts. L'un des premiers [illegible] des professeurs les plus savants de son [illegible] M. Edouard d'Engerth a été élu, le 6 février [illegible] correspondant de l'Académie des beaux-arts [illegible] Paris. Il a été aussi promu officier de la Légion d'honneur.

EOETVOES (Joseph, baron), littérateur et homme politique hongrois, né à Ofen, le 3 septembre [illegible] et élevé dans la maison paternelle [illegible] ses études de philosophie et de droit [illegible] sité de Pesth. Avant même de [illegible]

Il donna deux drames, *Krinikusok* et *Hazasulok*, [illegible] tragédie, *Boszu*, qui eurent beaucoup de succès. Reçu avocat dès 1833, il entra dans la carrière administrative, mais il y renonça bientôt, pour se livrer à son humeur voyageuse et à ses goûts littéraires. Il visita successivement l'Allemagne, la France, l'Angleterre, la Suède et les Pays-Bas, et à son retour, publia, comme résultat de ses observations, son écrit important : *[illegible]* (Pesth, 1838).

M. Eœtvœs, se jetant alors dans le journalisme, devint un des amis de Kossuth, le soutint contre les attaques du parti conservateur, et appuya ses idées dans une brochure très remarquée : *Kelet népe s Pesti hirlap* (Pesth, 1841). Plus tard, au moment de la lutte des *municipalités* et des *centralistes*, il prit parti pour ces derniers et publia dans le journal très populaire, le *Pesti hirlap*, une série d'articles, réunis ensuite sous le titre général de *Réforme* (Leipzig, 1846).

Il donnait encore à la littérature ce que ces polémiques lui laissaient de loisirs, et publiait trois romans : *le Château de cartes* (Pesth, 1838-1841); *le Notaire du village* (A falu jegyzöje; Pesth, [illegible] 3 vol.; 2e édit., 1851); *la Hongrie en 1514* ([illegible] 1514-ben; Pesth, 1847-1848), dans lesquels il peignait avec une grande vivacité [illegible] des comtés, ou quelques grandes [illegible] historiques de la fin du moyen âge.

Lors de la révolution de 1848, M. Eœtvœs fut nommé ministre des cultes, mais il donna sa démission, quitta le pays et se retira à Munich, après la dissolution du ministère Batthyany [illegible]. Il passa trois années dans cet exil volontaire, occupé de littérature et de politique générale. Ses principaux ouvrages à cette date sont : *De l'Égalité des nationalités* et *De l'Influence des idées du XIXe siècle sur l'État et la* [illegible], 1851). Les différentes œuvres de M. Eœtvœs ont été traduites en allemand.

[illegible] de 1851, l'écrivain patriote rentra en Hongrie et resta dix ans sans se mêler de la politique. Lors du mouvement [illegible], il fut porté candidat à la députation, fut élu et prit rang à l'Assemblée dans le parti de la conciliation. Après la reconstitution de l'administration nationale hongroise, [illegible] portefeuille de l'instruction publique [illegible] il favorisa l'extension des écoles [illegible] de caisses spéciales et de sociétés [illegible] propagation de l'éducation populaire, et [illegible] à la Diète hongroise le projet de [illegible] l'autonomie de l'Église catholique. [illegible], le baron Eœtvœs fut [illegible] une grande majorité. — Il est mort à Pesth le 3 février 1871.

ERCKMANN-CHATRIAN (Émile ERCKMANN et [illegible], dits), littérateurs français, [illegible] le premier à Phalsbourg (Meurthe), le [illegible], le second au hameau de Soldatenthal, [illegible] d'Abreschwiller (même département) [illegible] 1826. M. Em. Erckmann, [illegible], fit des études assez irrégulières [illegible] sa ville natale, et vint à Paris, en [illegible] commencer son droit qu'il interrompit [illegible], et dont il ne passa le troisième [illegible] en 1858, pour l'abandonner définitivement [illegible]. Dans l'intervalle, il s'était [illegible] en littérature par une collaboration [illegible] avec M. Chatrian.

[illegible] appartenant à une ancienne famille de [illegible] de la Meurthe, ruinée par des revers [illegible] que, tourmenté par le goût des travaux littéraires, il rentra, malgré sa famille, au collège de Phalsbourg, comme maître d'études. C'est là qu'en 1847, M. Al. Chatrian fut mis en relation par leur professeur de rhétorique, avec M. Ém. Erckmann. Les deux amis travaillèrent, dès lors, ensemble à diverses œuvres, qu'ils signèrent de leurs deux noms réunis, et avec une telle unité de composition ou de style qu'ils comptaient déjà de sérieux succès, lorsque personne ne se doutait que deux auteurs différents se cachaient sous cette sorte de raison sociale littéraire, formée de leurs deux noms. Du reste, leurs débuts furent obscurs et pénibles. En 1848, ils fournirent au *Démocrate du Rhin*, qui venait de se fonder, divers feuilletons : *le Sacrifice d'Abraham*, *le Bourgmestre en bouteille*, etc., que depuis ils ont reproduits en volumes. En même temps, ils écrivaient pour l'Ambigu-Comique un drame, *le Chasseur des ruines*, reçu par le théâtre, sous réserve de changements qu'ils refusèrent de faire. Ils donnèrent au théâtre de Strasbourg un autre drame, *l'Alsace en 1814*, supprimé par le préfet à la seconde représentation.

Ils écrivaient à cette époque, pour divers journaux, de nombreuses nouvelles, dont les unes furent peu remarquées et dont les autres restèrent dans les cartons des années entières. Désespérant de vivre de leur plume, M. Em. Erckmann reprenait ses études de droit, et M. Al. Chatrian avait obtenu une place dans les bureaux du chemin de fer de l'Est. Ce fut seulement en 1859 que l'un des types des fantaisies de leur première manière, *l'Illustre docteur Mathéus*, publié par la Librairie-Nouvelle, donna au nom collectif d'Erckmann-Chatrian un certain retentissement. Depuis, leur réputation comme romanciers n'a fait que grandir, grâce à toute une série d'ouvrages consacrés à l'étude patiente et pittoresque des mœurs populaires de l'Allemagne, puis à la mise en scène des gloires et des revers militaires de la Révolution et de l'Empire.

Voici, depuis cette époque, la suite de leurs ouvrages : *l'Illustre docteur Mathéus* (1859, in-18, 3e édit., 1864); *Contes fantastiques* (1860, in-18); *Contes de la montagne* (1860, in-18); *Maître Daniel Rock* (1861, in-18); *Contes des bords du Rhin* (1862, in-18); *le Fou Yégof*, épisode de l'invasion (1862, in-18); *le Joueur de clarinette*, *la Taverne du jambon de Mayence*, etc. (1863, in-18); *Madame Thérèse*, ou *les Volontaires de 92* (1863, in-18), publié d'abord dans le *Journal des Débats*; *l'Ami Fritz* (1864, in-18); *Histoire d'un conscrit de 1813* (1864, in-18); *l'Invasion*, *Waterloo* (1865, in-18) : ces deux derniers ouvrages et *Madame Thérèse* se sont réimprimés en une édition populaire illustrée, sous le titre de *Romans nationaux* (1865, grand in-8, à 2 col., 30 livraisons); *Histoire d'un homme du peuple* (1865, in-18); *la Maison forestière* (1866, in-18); *la Guerre* (1866, in-18); *le Blocus*, épisode de la fin de l'Empire (1867, in-18); *les Contes des bords du Rhin* (1867, in-4 illustré); *Histoire d'un paysan*, roman historique (1868-70, 4 vol. in-18); *Histoire d'un sous-maître* (1869, in-18); *Histoire du plébiscite racontée par un des 7 500 000 oui* (1872, in-18); *le Brigadier Frédéric*, histoire d'un Français chassé par les Allemands (1874, in-18); *Une campagne en Algérie*, récits d'un chasseur d'Afrique (1874, in-18); *Maître Gaspard Fix* (1876, in-18); *Souvenirs d'un chef de chantier à l'Isthme de Suez* (1876, in-18); *Contes vosgiens* (1877, in-18). Tous ces romans ont été publiées depuis en livraisons illustrées. Sous le nom de M. Em. Erckmann seul, [illegible] 1843, une brochure sur le *Recrutement*, adressée par l'auteur aux [illegible] leur signature col-

lective, une autre brochure politique ; *Lettre d'un électeur à son député.*

Les deux écrivains jumeaux étaient revenus au genre dramatique, en faisant représenter avec un grand succès *le Juif polonais* (théâtre Cluny, juin 1869), drame en trois actes, tiré d'un des romans cités plus haut. Ils voulurent, sept ans après, tenter la même épreuve en empruntant à une autre de leurs œuvres, *l'Ami Fritz*, une comédie en trois actes qui fut reçue au Théâtre-Français. Elle était en pleine répétition quand les feuilles de boulevard, et surtout *le Figaro*, par la plume de M. Saint-Genest, dénoncèrent les auteurs comme de mauvais patriotes, citèrent, en les dénaturant, quelques passages de *l'Histoire du plébiscite*, et annoncèrent que *l'Ami Fritz* tomberait sous les sifflets d'un groupe de militaires indignés. M. Em. Perrin, directeur de la Comédie-Française, crut devoir réclamer, par une lettre rendue publique, contre de telles menaces; la presse libérale tout entière s'associa à ses protestations, et la pièce, après une brillante répétition générale (2 décembre 1876), jouée devant un public d'opinions très diverses, obtint un succès éclatant qu'elle dut plus encore au talent de ses interprètes, MM. Got, Febvre, Coquelin cadet, Mlle Reichemberg, et à la perfection de la mise en scène qu'à l'intérêt littéraire; elle est restée au répertoire.

ERDAN* (Alexandre-André JACOB, connu sous le pseudonyme-anagramme de A.), publiciste français, né à Angles (Vienne) en 1826, était le fils naturel d'un prélat distingué. Après ses études qu'il fit au collège de Poitiers, il fut envoyé au séminaire de Saint-Sulpice à Paris, mais il y resta peu de temps et débuta, comme journaliste, dans *l'Evénement* de MM. Vacquerie et Meurice. Il reprit ensuite la question déjà agitée de l'orthographe comme on parle, ou « fonografie » (*sic*) et développa ses opinions novatrices dans un travail intitulé : *Les Révolutionnaires de l'A. B. C.* (1854), in-8) rédigé pour un concours au prix Volney. Il publia, dans le système « néografique, » un livre de polémique spéciale, *la France mystique ou Tableau des excentricités religieuses de ce temps* (1855, 2 vol. in-8; 3e édit., Amsterdam, 1860, 2 vol. in-18). Condamné à la prison et à l'amende, M. Erdan se réfugia en Suisse et fonda à la Chaux-de-Fond un journal, *le National suisse*, qu'il rédigea pendant deux ans. Il passa ensuite en Italie, habita d'abord Florence, puis Rome et adressa à *la Presse*, au *Courrier du dimanche*, au *Siècle* et surtout au *Temps* des correspondances qui furent très-remarquées. — Il est mort subitement à Frascati, près Rome, le 24 septembre 1878.

Outre les publications mentionnées plus haut, on cite de M. A. Erdan : *Petites lettres d'un républicain rose* (1848, in-8); *Lettres concernant Hoëné Wronski* (1854, in-8). On lui attribua, en 1865, la paternité du fameux roman, *le Maudit*.

ERDMANN (Johann-Édouard), philosophe allemand, né le 13 juin 1805, à Molmar en Livonie, et fils d'un ministre protestant, suivit à l'université de Dorpat, de 1823 à 1826, les cours de théologie; puis, à Berlin, pendant deux ans, les cours de philosophie de Schleiermacher et de Hegel. Rentré, en 1828, dans sa ville natale, il y fut nommé, l'année suivante, pasteur et premier prédicateur. En 1832, il retourna à Berlin, prit ses grades en 1834, et, recommandé déjà par ses écrits, fut nommé, en 1836, professeur de philosophie à l'université de Halle.

Le principal ouvrage de M. Erdmann est son *Essai d'un tableau scientifique de l'histoire de la philosophie moderne* (Versuch einer wissenschaftlichen Darstellung der Geschichte der neuern Philosophie; Leipzig 1834-1851, t. I-V). On cite ensuite : *Dissertation sur le Croire et sur le Savoir* (Ueber Glauben und Wissen, Berlin, 1837); *Compte rendu de notre foi* (Rechenschaft von unseren Glauben; Riga, 1835; 2e édit., Halle, 1842), recueil de sermons; *Nature et Création* (Natur und Schœpfung; Leipzig, 1840); *le Corps et l'Ame* (Leib und Seele; Halle, 1837; 2e édit., 1848); *Éléments de psychologie* (Grundriss der Psycholog., Leipzig, 1840; 4e édit., 1873); *Éléments de logique et de métaphysique* (Grundriss der Logik und Metaphysik; Ibid., 1841, 4e édit., 1864); *Mélanges* (Vermischte Aufsaetze; Ibid., 1847); *De quelques Réformes des universités* (Ueber einige der vorgeschlagenen Universitaetsreformen; Ibid., 1848); *Cours publics sur l'État* (Vorlesungen über den Staat; Halle, 1851); *Lettres psychologiques* (Psychol. Briefe; Leipzig, 1851; 5e édit., 1875); *Du Rire et des Larmes* (Ueber Lachen und Weinen; Berlin, 1850); *Du Charme poétique de la superstition* (Ueber den poetischen Reiz des Aberglaubens; Halle, 1851); *De l'Ennui* (Ueber die Langeweile; Berlin, 1852), etc., etc.

ERICSSON (John), célèbre ingénieur suédois, né en 1803, dans la province de Vermeland, entra, à onze ans, comme cadet, dans le corps du génie, devint deux ans plus tard niveleur sur le grand canal qui joint la Baltique à la mer du Nord, puis entra comme enseigne dans l'armée suédoise, où il atteignit le grade de lieutenant. En 1826, il soumit aux savants de Londres sa première invention : c'était une machine qui devait agir sans le secours de la vapeur en condensant la flamme, mais cet effet fut reconnu impossible avec les combustibles minéraux. En 1829, la compagnie du chemin de fer de Liverpool à Manchester avait offert un prix pour la meilleure locomotive : M. Ericsson concourut et produisit une machine qui atteignait la vitesse, étonnante alors, de cinquante milles à l'heure. Il passa ensuite aux États-Unis et ne tarda pas à y devenir célèbre par de nombreuses inventions. La plus remarquable fut sa machine à air chaud, qu'il exposa aux savants de Londres, en 1833, mais qui ne leur parut pas applicable. L'inventeur ne se rebuta pas : de retour aux États-Unis, il fit construire un navire de 2200 tonneaux, auquel il donna son nom et qui reçut pour moteur cette nouvelle machine; *l'Ericsson*, dans son voyage d'essai, fit douze milles à l'heure, sans le secours de la vapeur; mais, au retour, assailli par un grain violent, il sombra. Lorsque la guerre civile éclata aux États-Unis, on fit appel à la science de M. Ericsson, et il construisit la fameuse batterie qui a lutté contre le *Merrimac*, et à laquelle l'inventeur avait donné avec quelque fierté le nom de *Monitor*, pour avertir les marines militaires de l'Europe que leur temps était fini.

ERMAN (Georg-Adolf), professeur de physique à l'université de Berlin, né dans cette ville le 12 mai 1806, et fils du physicien Paul Erman, étudia d'abord à Berlin, puis à Kœnigsberg, sous la direction de Bessel. De 1828 à 1830, il entreprit, à ses frais, un voyage autour du monde, afin de faire des observations magnétiques dans toutes les latitudes. Il se joignit d'abord à l'expédition du savant suédois, Hansteen, et l'accompagna jusqu'à Irkutsk : puis, continuant seul sa route, traversa l'Asie septentrionale, se rendit par mer aux colonies russes de l'Amérique, passa par la Californie et l'île de Taïti, doubla le cap Horn, remonta par le Brésil et revint enfin par

[illegible]lenbourg à Berlin. L'ouvrage qu'il a publié sur ce voyage, sous le titre de *Voyage autour du monde par l'Asie septentrionale et les deux Océans* (Reise um die Erde durch Nordasien und die beiden Oceane), se compose d'une partie historique (Berlin, 1833-1842, 5 vol.) et d'une partie scientifique (Ibid., 1835-1841, 2 vol., avec un atlas). Ce beau travail valut à son auteur un des grands prix de la Société royale de géographie de Londres. — Il est mort à Berlin le 12 juillet [illegible].

M. Erman avait commencé en 1841 la publication des *Archives de la connaissance scientifique de la Russie* (Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland). Un certain nombre d'écrits de lui, traitant du magnétisme terrestre et de diverses questions de physique, se trouvent dans les *Annales de Poggendorf* et dans les *Nouvelles astronomiques de Schumacher*.

ERNEST IV (Auguste-Charles-Jean-Léopold-[illegible]), ou ERNEST II dans la ligne [illegible], duc régnant de Saxe-Cobourg-[illegible], né à Cobourg, le 21 juin 1818, est fils d'Ernest Ier, le premier de la ligne Cobourg, auquel il succéda le 29 janvier 1844. Il était le frère aîné du prince Albert, mari de la reine Victoria. [illegible] il reçut une brillante et solide [illegible] les fers remarquer par ses [illegible] sciences naturelles et pour [illegible] beaucoup. Après avoir [illegible] la France, la Belgique, [illegible] 1836, il visita seul, plus tard, l'Espagne, l'Italie, le Portugal et l'Afrique. À l'université de Bonn, il étudia spécialement l'économie politique et la philosophie. Entré dans [illegible] de Saxe, il en sortit [illegible], puis eut celui [illegible] général-major, puis [illegible] au service de la Prusse et [illegible] régiment des cuirassiers prussiens [illegible]. Le 3 mai 1842, il épousa [illegible]-Louise-Amélie-Frédérique [illegible], fille du grand-duc de [illegible] part active au gouvernement [illegible] dernières années de la vie de [illegible].

[illegible] (1844), il s'efforça d'apaiser [illegible] de l'État de Cobourg [illegible] en donnant aux deux duchés [illegible] constitution commune et conforme [illegible]. Aussi, pendant les années [illegible], par sa modération et sa [illegible] ses États de tout bouleversement [illegible] allemande, il accepta [illegible] un commandement dans [illegible] et remporta, le [illegible] victoire d'Eckernförde. Lorsque [illegible] de l'Allemagne eut [illegible] l'alliance dite des trois [illegible] un congrès de princes [illegible] en faveur des [illegible] des peuples [illegible] universel de la [illegible] de persévérer [illegible] Ernest II essaya [illegible] milieu et eut, à di[illegible] avec la Diète. En [illegible] dit-on, Napo[illegible] des relations personnelles [illegible] menaçante à [illegible]. En 1863, il reconnut [illegible] d'Augustenbourg [illegible] Holstein, et réclama la [illegible] les Duchés [illegible] la couronne de [illegible] 1866, où il s'était [illegible] Prusse et l'Autriche, il reçut de la première de ces puissances les domaines forestiers du district de Smalkalde, enlevés à l'électeur de Hesse.

La simplicité de la vie privée de ce prince resta remarquable. Il continua de cultiver les sciences et les arts, et particulièrement la musique. Ses opéras de *Zaïre* et de *Casilda* sont cités avec éloge en Allemagne, et sa partition de *Sainte Claire* (Santa Chiara), opéra en trois actes, qu'il fit exécuter à l'Opéra pendant un séjour à Paris, en 1855, obtint l'estime des connaisseurs. Il fit également représenter à Cobourg en 1858, un autre opéra *Diane de Solanges*, et quelques-uns des *hymnes* qu'il a composés, sont devenus populaires. Il a publié en outre, en 1864, la relation d'un voyage qu'il fit en Égypte avec la duchesse, de février à juin 1862.

ERNEST (Frédéric-Paul-Georges-Nicolas), duc régnant de Saxe-Altenbourg, né le 16 septembre 1826, est fils du duc Georges. Élevé à Iéna, il continua ses études à Lausanne et à Genève de 1843 à 1846, puis reçut l'instruction militaire à Breslau, dans un bataillon de chasseurs, et après avoir suivi à l'université de Leipzig, de 1849 à 1851, les cours des sciences politiques, servit dans le 1er régiment à pied de la garde à Potsdam. Il donna sa démission pour épouser la sœur du duc régnant d'Anhalt, le 28 avril 1853. Le 3 août de la même année, son père étant mort, il monta sur le trône. Le duc Ernest conclut, en 1862, une convention militaire avec la Prusse, et assista, l'année suivante, au congrès des princes allemands à Francfort. Lors de la conflagration de 1866, il prit parti pour la Prusse. Au commencement de la guerre franco-allemande de 1870, il fit d'abord partie de l'État-major du corps nouvellement organisé, pour la défense des côtes de l'Allemagne du nord, passa dans l'armée du grand-duc de Mecklembourg, prit part à diverses opérations des Prussiens dans l'Est, assista au siége de Paris, et fut présent à Versailles, lors de la proclamation de l'Empire d'Allemagne, le 18 janvier 1871. À la paix, il retourna à Altenbourg. Faisant droit au vœu de son landtag, il renonça à toute liste civile, et reçut en échange la propriété même des deux tiers du domaine public du duché (1874).

ERNOUF (le baron Alfred-Auguste) publiciste français, né à Paris le 21 septembre 1817, épousa en 1842 la fille du baron Bignon, ancien ministre de Napoléon Ier. De 1849 à 1851, il soutint vivement dans le *Bulletin de Paris* la politique présidentielle de Louis-Napoléon Bonaparte. Depuis il s'est fait connaître par de nombreux écrits des genres les plus divers : *Nouvelles études sur la Révolution française* (1852-54, 2 vol. in-18); *Histoire de Waltrade, de Lothaire II et de leurs descendants* (1859, in-8); *Histoire de la dernière capitulation de Paris* (1859, in-8); *Deux inventeurs célèbres : Philippe de Girard, Jacquard* (1867, in-18); *Histoire de trois ouvriers français Richard Lenoir, Bréguet, Michel Brézin* (1867, in-18); *le Général Kleber* (1867, in-18); *l'Art des jardins* (1868, 2 vol. in-18; nouv. édit., 1872); *les Oiseaux chanteurs des bois et des plaines* (anonyme), avec préface par M. Champfleury, 3e édit., illustrées, 1872, in-8); *Souvenirs de l'invasion prussienne en Normandie* (Rouen, 1872, in-18); *les Français en Prusse* (1807-1808) d'après des documents contemporains (1872, in-18); *Histoire des chemins de fer français pendant la guerre franco-prussienne* (1874, in-8); *Denis Papin, sa vie et son œuvre* (1874, in-18); *Souvenirs d'un officier polonais* (1877, in-18); *Histoire de Maret, duc de Bassano* (1878, in-18); *Pierre Latour*

du Moulin, inventeur du tonnage à vapeur (1878, in-18, etc.

M. Ernouf a rédigé et terminé l'*Histoire de France sous Napoléon* du baron Bignon, son beau-père (1838-1850, 14 vol. in-8); il a publié les *Souvenirs de la Terreur* de l'abbé Dumesnil (1866, in-18, 3ᵉ édit., 1872). Il a fait partie de la Société des bibliophiles français et a été décoré de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Camille ERNOUF, né en 1848, a été sous-préfet de l'arrondissement de Neufchâtel en-Bray (Seine-Inférieure), après le 24 mai 1873, sous les ministères de MM. Beulé et de Broglie.

ERNOUL (Edmond), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Loudun le 5 août 1829 et fils d'un secrétaire de préfecture, fut élevé dans une maison religieuse de Poitiers. Spécialement protégé par Mgr Pie, évêque de cette ville, il était l'avocat du diocèse, lorsqu'aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de la Vienne, le cinquième sur six, par 547 20 voix. Il prit place à droite et ne tarda pas à se signaler parmi les chefs de la majorité qui engageaient avec M. le comte de Chambord des négociations tendant à lui faire recouvrer le trône; il se rendit, en compagnie de M. Numa Baragnon, à Anvers pour préparer une première entrevue, restée sans résultat, entre le prince et la branche cadette de la maison royale (février 1872). A la Chambre, M. Ernoul, qui avait été nommé rapporteur des différents projets de loi relatifs à l'instruction primaire, proposées par M. J. Simon, en repoussa les dispositions libérales (juillet 1872). En répondant au message de M. Thiers du 13 novembre 1872, qui déclarait la République le gouvernement légal du pays, M. Ernoul fit une allusion aux « Césars de rencontre, » qui fut bruyamment relevée par les députés bonapartistes; elle ne l'empêcha pas de rallier, quelque mois plus tard, les voix de ce groupe, quand il proposa, le 24 mai 1873, le fameux ordre du jour auquel son nom resta attaché, et qui fut la cause de la chute de M. Thiers. Nommé ministre de la justice le lendemain, en remplacement de M. Dufaure, M. Ernoul inaugura la politique « résolument conservatrice » qu'il avait réclamée, en demandant l'autorisation de poursuivre MM. Ranc et Melvil-Bloncourt, députés, à raison de leur participation à la Commune (juin), et quelques jours après, il tenait tête à une éloquente improvisation de M. Gambetta, en invoquant « la ligue des gens de bien, » dont le gouvernement » de combat » formait la tête. Ce fut lui qui soutint le projet de loi donnant à la commission de permanence le droit, jusqu'alors réservé à l'Assemblée elle-même, d'autoriser la poursuite des offenses dirigees contre l'Assemblée pendant sa prorogation, et cette loi fut en effet promulguée le 23 juillet; mais à la rentrée de l'Assemblée, M. Ernoul donna sa démission du ministère (26 novembre 1873) et reprit sa place sur les bancs de la droite.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se porta dans la 1ʳᵉ circonscription de Poitiers, contre M. Henri Salomon, républicain, et n'obtint que 5568 voix contre 5992 données à son concurrent; il ne fut pas plus heureux, le 14 octobre 1877, comme candidat officiel de l'administration du 16 mai, contre le même candidat qui réunit 6717 suffrages, tandis qu'il en recueillait 5930. M. Ernoul a été fait commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

ESCAMPS (Henry d'), archéologue et littérateur français, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) le 27 novembre 1815, vint suivre à Paris les cours du lycée Charlemagne et, après de brillantes études, fit plusieurs voyages en Grèce et en Italie. C'est lui qui provoqua l'acquisition par la France du musée d'antiques formé à Rome par le marquis Campana. Il a été nommé inspecteur des beaux-arts et décoré de la Légion d'honneur.

M. H. d'Escamps a remporté quatre prix à l'Académie des beaux-arts dans des concours [illegible] sur l'histoire de la peinture, de la statuaire, de la gravure d'estampes et de la gravure de médailles en France. Plusieurs autres de ses mémoires concernant l'architecture et la sculpture ont été aussi l'objet de récompenses académiques, mais ces travaux sont restés inédits. Parmi ses publications nous citerons: *Description des marbres antiques du musée Campana* (1856, in-fol. [illegible] 108 pl.); *Eloge de M. Dien*, graveur [illegible] (1865, in-4); *Eloge de Georges Rouget*, peintre d'histoire, élève de David (1869, in-4); *[illegible] décoratif et de ses principes*, discours prononcé à l'Ecole des beaux-arts (1869, in-4).

ESCANDE (Amable), journaliste français, né à Castres (Tarn) en 1810, fit d'excellentes études au collège de Toulouse où il eut pour condisciples MM. Al. de Lavergne et de Granier de Cassagnac, vint à Paris en 1834 et écrivit dans les journaux royalistes, d'abord dans *la Gazette de France*, plus tard dans *la Mode* et *l'Union*. Après 1848, il alla prendre la direction de *l'Echo du Midi*, à Montpellier. Un de ses articles fut le prétexte d'un duel fameux entre M. Aristide Ollivier, rédacteur en chef du *Suffrage universel* et M. le comte de Ginestous. M. Ollivier fut tué sur le coup, et M. de Ginestous grièvement blessé. A la suite de cette affaire, il revint à Paris [illegible] rentra à *l'Union* dont il rédigea le feuilleton théâtral jusqu'en 1862. A cette époque, M. Escande remplaça M. Tiengou à la *Gazette de France*, et depuis il prêta un [illegible] à M. Janicot pour la rédaction du bulletin et des articles de fond. Dans l'intervalle, sous le pseudonyme de *A. E. de Brassac*, il avait été le principal rédacteur de *la Mode* nouvelle, [illegible] domadaire dirigée par M. Barbat [illegible]. Directeur de la *Gazette du Languedoc* [illegible] il y a soutenu de vives polémiques, dont [illegible] se termina par un duel avec le [illegible] *l'Union méridionale*, et s'est attiré, en [illegible] 1879, une condamnation à 1000 fr. d'amende pour outrage envers le Président de la République.

ESCANYÉ (Frédéric), député français, né à Thuis (Pyrénées Orientales), le 15 mai [illegible], petit-fils d'un membre de l'Assemblée [illegible] de 1791. Avocat au barreau de Perpignan, il abandonna cette profession au commencement de 1870, pour se livrer à l'exploitation de ses propriétés. Pendant la guerre, après avoir présidé la commission départementale de [illegible], il s'engagea dans les mobilisés, peu de temps avant la conclusion de l'armistice. Il se présenta comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de [illegible], obtint au premier tour du scrutin [illegible] contre 5200 partagées entre deux autres candidats et fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballotage par 5056 voix. Il prit place à gauche et fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai. Il échoua aux élections du 14 octobre, avec 5247 voix, contre le candidat officiel, M. de Gelcen, qui en obtint 5327; l'élection de ce dernier ayant été

[illegible] Escuyé fut élu sans concurrent le [illegible] 1876, par 2439 voix. Il représente le [illegible] au Conseil général.

ESCARGUEL (Lazare), homme politique français, [illegible] né à Routier (Aube), le 23 mars [illegible] établi, comme minotier, aux environs [illegible], et s'était fait remarquer dans les [illegible] sous l'Empire, en combattant [illegible] officiels dans son département, [illegible] les événements de septembre 1870, il [illegible] maire de Perpignan. Élu membre [illegible] nationale, aux élections complémentaires [illegible] juillet 1871, pour les Pyrénées-[illegible] 30 632 voix, il prit place à l'extrême [illegible] et fut, entre les représentants, le [illegible] révoqué par M. de Broglie, après [illegible] Thiers. Il s'abstint lors du vote [illegible] organisation du Sénat et sur l'ensemble [illegible] constitutionnelles. Aux élections [illegible] 1876, il fut élu député pour l'arrondissement de Perpignan, par 13 364 voix [illegible] par M. de Saint-Malo, [illegible] et candidat monarchiste. Il [illegible] sur les bancs de l'extrême gauche [illegible] du 16 mai 1877, fut un des 363 [illegible] refusèrent un vote de confiance au [illegible] de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre [illegible] voix contre 8103, accordées au [illegible] candidat officiel. Il représente le [illegible] au conseil général.

[illegible] (René-François-Eugène, baron [illegible]), né le 25 juillet 1823, à [illegible] (Charente-Inférieure), petit-fils [illegible] à la Convention, étudia le droit [illegible] barreau et, lors des élections [illegible] de juillet 1849, devint [illegible] à l'Assemblée législative [illegible] département. Il appartenait à la majorité [illegible]. Après le coup d'État [illegible] parmi les membres de la [illegible]. Élu, en 1852, comme [illegible] au Corps législatif, pour la 3e [illegible] de la Charente-Inférieure, il siégea [illegible] parmi les secrétaires, et fut réélu [illegible] 1857 et 1863. A ces dernières [illegible] 27 212 voix sur 33 278 votants [illegible] générales de 1869, la majorité [illegible] au Corps législatif fut seulement [illegible] sur 41 247 votants. Dans la [illegible] de juillet, il soutint l'interpellation [illegible] tiers-parti libéral. [illegible] dans la vie privée au [illegible], il fut élu, le 8 février 1871, [illegible] l'Assemblée nationale, par 47 770 [illegible], et fut un des cinq ou [illegible] de cette Assemblée qui protestèrent [illegible] de la déchéance de la famille impériale [illegible] du groupe dit de l'appel au [illegible] plusieurs fois au nom du [illegible], en 1874, une proposition [illegible] qui fut rejetée. Il [illegible] constitutionnelles. Après la [illegible], il refusa la candidature [illegible] sénatoriales et se porta, aux [illegible] février 1876, candidat dans la [illegible] de l'arrondissement de Saintes. [illegible], il suivit la même ligne politique [illegible] des députés, et fut un des [illegible] leur vote de confiance [illegible] après l'acte du 16 mai [illegible] octobre suivant, comme [illegible] voix, contre 5848 obtenues [illegible]. Le baron Eschasseriaux [illegible] membre du Conseil [illegible] de Saintes. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

Son fils René-Pierre-Marie ESCHASSERIAUX, né à Agen le 11 mai 1850, était attaché à l'ambassade de France en Italie au moment de la guerre de 1870. Il s'engagea dans un régiment de cavalerie et prit part, dans l'armée de la Loire, aux combats de Beaugency et du Mans. Il alla ensuite reprendre son poste à Florence. Un an après, ayant à peine atteint l'âge de l'éligibilité, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Jonzac; il fut élu avec 3000 voix de majorité, contre M. le comte Duchatel, représentant sortant, et fit partie, comme son père, du groupe de l'appel au peuple. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés de la minorité qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13 499 voix, contre 5889 obtenues par le candidat républicain. Il représente le canton de Jonzac au conseil général de la Charente-Inférieure.

ESCHKE (Guillaume-Benjamin-Hermann), peintre allemand, né à Berlin, le 6 mai 1823, étudia d'abord, dans l'atelier de Herbig, la peinture d'histoire, puis abandonna ce genre pour le paysage, sous la direction de Kramer et de Krause. Il vint à Paris en 1849, fréquenta quelque temps l'atelier de Lepoittevin, étudia nos musées, fit des excursions dans les Pyrénées et en Normandie, et à son retour à Berlin, prit un des premiers rangs comme peintre de paysages et de marines. Il ouvrit un atelier en 1860 et forma bon nombre d'élèves distingués. Parmi ses tableaux, très-goûtés, surtout des Anglais, pour la vérité des effets et de l'expression, on cite : *Montorgueil de Jersey* et *Château de Saint-Aubin* (1860); *Côte ouest de l'île Helgoland en hiver* (1861); *Elisabeth-Castle et l'hermitage Saint-Hélène (Jersey) à la marée basse* (1854); *Ouragan à la marée haute; un Brick en feu; le Crépuscule sur mer*, sujet pris à Ostende. *le Grand phare de l'île Neuwerk*, acquis par Napoléon III; des vues de *Bretagne* (1868), de *Capri* (Italie) (1871); de l'*Ile de Wight* (1872), d'*Ecosse* (1872) et de *Norvège* (1875).

ESCOFFIER (Marie-Henri-Amédée) littérateur français, né à Sérignon (Vaucluse) en 1837, se fit recevoir licencié en droit à Paris, mais il renonça à reprendre l'étude de notaire que lui laissait son père, pour suivre la carrière des lettres. Il débuta, en 1857, au *Courrier de Paris* et jusqu'en 1863 écrivit dans divers journaux. Il appartenait, depuis dix ans, à la rédaction du *Petit Journal*, quand, en 1873, il se chargea de la chronique quotidienne. Sous le pseudonyme collectif de *Thomas Grimm*, M. Escoffier et quelques collaborateurs se sont constamment efforcés d'initier le public de la feuille populaire aux événements ou aux idées politiques du moment, et grâce à cette direction nouvelle, *le Petit Journal*, jusqu'alors consacré aux faits divers et au roman-feuilleton, acquit dans la presse politique une place à part et une influence considérable.

M. Escoffier a publié plusieurs romans : *la Grève des patrons et des bourgeois* (1874, in-18); *le Mannequin* (1875, in-18); *les Femmes fatales*, trilogie dont la première série a paru sous le titre de *la Vierge de Mabille* (1876, in-18); et la seconde sous celui de *Chloris la goule* (1878, in-18).

ESCOSURA (don Patricio DE LA), homme politique et écrivain espagnol, né à Madrid le 5 novembre 1807, passa son enfance en Portugal où

son père servit dans l'armée de Castaños. Après avoir étudié à Valladolid, il retourna, en 1820, à Madrid, où Lista lui enseigna les mathématiques et la poésie. En 1824, forcé de quitter sa patrie, à cause de son affiliation à la société secrète des *Numantinos*, il se réfugia à Paris, où il suivit les cours du mathématicien Lacroix et passa ensuite à Londres. A son retour en Espagne (1826), il entra dans un régiment d'artillerie et fut promu, en 1829, au grade d'officier. Il continua de se livrer à la fois à la culture des lettres et à la politique. En 1834, il fut exilé, comme carliste, à Olivera. Mais, dès l'année suivante, il fut nommé aide de camp et secrétaire du général Cordova, à la retraite duquel il donna sa démission, en 1836. Deux ans après, il entra dans l'administration et devint chef politique de la ville de Guadalaxara, qu'il défendit en 1840, au nom de la régente Christine. Mais le triomphe d'Espartero eut pour conséquence un nouvel exil de M. Escosura, qui se retira encore en France. Rentré à Madrid en 1843, il fut nommé secrétaire d'État, et fit ensuite partie du ministère Narvaez, avec lequel il se retira des affaires en 1846. Après avoir été quelque temps sous-secrétaire d'État, dans le ministère Sotomayor, en 1847, il remplit les fonctions d'envoyé extraordinaire en Portugal en 1855, et devint, l'année suivante, ministre de l'intérieur dans le cabinet Espartero auquel succéda bientôt O'Donnell. Il a été ambassadeur près l'empire d'Allemagne de 1872 à 1874.

M. Escosura s'est aussi fait un nom, comme poète, comme auteur dramatique et comme romancier. Voici le titre de ses poemes : *El Bulto vestido de negro capuz*, et *Hernan Cortès en Cholula*. Ses pièces dramatiques sont : *la Corte del buen retiro* (1re partie, 1837 ; 2e, 1844); *Barbara Blomberg*, *Don Jaime el conquistador*, *la Aurora de Colon*, *el Higuamota* (1838); *las Mocedades de Hernan Cortès*, *Roger de Flor*, *Cada cosa en su tiempo*, *el Tio Marcello* (1844-1846). Il a publié deux romans historiques : *el Conde de Candespina* (Madrid, 1832), *Ni rey, ni roque* (1835); un roman politique, *el Patriarcha del valle* (1846, 2 vol.), qui a pour sujet les révolutions espagnoles contemporaines et les aventures des réfugiés à Londres et à Paris, et l'*Historia constitutional de Inglaterra* (1859). M. Escosura a écrit le texte de la *España artistica y monumental*, publié un *Manuel de mythologie* (Paris, 1843), traduit du français plusieurs ouvrages et rédigé à Paris *el Eco de la razon y de la justicia* et la *Revista enciclopedica*.

ESCUDIER (Léon et Marie, ou les *frères*), libraires-journalistes français, nés à Toulouse, le premier en 1808, le second en 1811, firent leurs premiers essais de librairie dans cette ville, et vinrent en 1845 à Paris, où ils fondèrent, un an après, le journal hebdomadaire la *France musicale*. Ils annexèrent à cette revue un comptoir de musique et une sorte d'agence lyrique et dramatique qui négociait à la fois la confection des opéras et l'engagement des artistes. Ils ont introduit chez nous M. G. Verdi. En 1849, les frères Escudier éditèrent *le Nouveau Monde* de M. Louis Blanc et, en 1850, la *Décadence de l'Angleterre*, de M. Ledru-Rollin.

On a sous leur nom : *Études biographiques de chanteurs contemporains*, précédé d'un *Essai sur l'art du chant* (1840, in-18 ; 2e édit., 1858, 2 vol. in-12) ; *Dictionnaire de musique*, d'après les théoriciens, historiens et critiques les plus célèbres qui ont écrit sur la musique (1844, in-12), refait sous le titre de *Dictionnaire de musique théorique et historique* (1854, 2 vol. in-18); *le Proscrit ou le Corsaire de Venise* (1845), et *les deux Foscari* (1846), tragédies lyriques de M. Verdi adaptées à la scène française; *Rossini, sa vie et ses œuvres* (1854, in-18); *Vie et mœurs des plus célèbres cantatrices* avec une *Étude sur Paganini* (1856, in-18), etc. M. Léon Escudier a plus particulièrement signé de nombreux articles de critique dans la *France musicale* et dans le feuilleton du *Pays*. Il a publié sous son seul nom : *les Pirates de la littérature et de la musique* (1862, in-18); *Littérature musicale*, *mes Souvenirs* (1863, in-18). Les deux frères ont dirigé, avec M. de Granier de Cassagnac père, le journal *le Réveil*, de janvier à décembre 1858. Quelques années plus tard, ils prirent la gestion du Théâtre-Italien de Paris, qui, sans profit pour l'art, leur fut ruineuse. M. Marie Escudier, devenu rédacteur du journal *le Pays*, a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

ESMARCH (Jean-Frédéric-Auguste), chirurgien allemand, né à Tœnnig, le 9 janvier 1823, étudia la médecine à Kiel et à Gœttingue, et fut attaché en 1846 à l'hôpital de Kiel, auprès du célèbre Langenbeck. Pendant la guerre du Schleswig-Holstein, il prit du service, comme aide-médecin, dans le corps de Tunner, et fut fait prisonnier, le 6 avril 1848, avec la majeure partie de cette armée. Échangé quelque temps après, il fut médecin de l'hôpital de Flensbourg, puis retourna à Kiel et fut reçu agrégé. Il fit les campagnes suivantes, comme aide de camp de Stromeyer, et fut promu médecin supérieur en 1850. L'année suivante, il visita Prague, Vienne, Paris et Bruxelles et, à son retour, fut suspendu, par le gouvernement danois, de ses fonctions de privat-docent. En 1857, il succéda à Stromeyer, comme directeur de la clinique chirurgicale, et trois ans après, fut nommé professeur et directeur de l'hôpital de Kiel. Appelé à Berlin en 1866, comme membre de la commission des hôpitaux, sa santé ne lui permit pas de suivre l'armée prussienne en France en 1870; mais il organisa le service des ambulances et des hôpitaux à Kiel, à Hambourg, etc. Depuis il est retourné à Kiel.

Le docteur Esmarch a publié : *Des Resections des armes à feu* (Ueber Resectionen, etc. Kiel, 1851) ; *Documents de chirurgie pratique* (Beitraege, etc. 1853-1860) ; *De l'Inflammation chronique de la désarticulation* (1866, 2e édit., 1867); *l'Humanité aux prises avec les horreurs de la guerre*; (Ueber den Kampf der Humanitaet, etc., 1869) ; *le Premier pansement sur le champ de bataille* (der Erste Verband, etc., 1869), traduit en français, par M. le professeur Verneuil; *Maladies du gros intestin et de l'anus* (die Krankheiten des Mastdarms und Afters; Erlangen, 1873) ; *Manuel de chirurgie militaire* (Handbuch des Kriegschir. Hanovre, 1877).

ESMARCH (Charles), juriconsulte et poète allemand, né à Sonderbourg, le 3 décembre 1824, suivit les cours de droit aux Universités de Kiel, Bonn, Heidelberg et Berlin, fit les campagnes du Schleswig de 1848 à 1851, prit ses grades à Gœttingue et fut appelé en 1855 à la chaire de droit romain à l'Université de Cracovie, d'où il passa en 1875 à Prague.

Il a publié : *Histoire du droit romain* (Römische Rechtsgeschichte; 1855-1856, 2 vol.); *Principes du droit des Pandectes* (Grundsaetze des Pandektenrechts; Vienne, 1859-1860, 2 vol). Ses principales poésies, ont paru sous le pseudonyme de *Karl von Alsen*; ce sont : *la Victoire de Bornhœved* (der Sieg von Bornhöved, Kiel 1852); *Saga des dieux*, en 16 chants (Gœttersage, Leipzig, 1853); *Kund Lavard*, poésie épique (Hambourg, 1865), etc.

ESPAGNE (maison royale d'), une des branches cadettes de la maison de Bourbon (voy. [illegible]). — Ex-Reine : Marie-*Isabelle*-Louise (voy. ISABELLE II). — Ex-Roi : *François-d'Assise*-Marie-[illegible] (voy. FRANÇOIS-D'ASSISE). — [illegible] : Alphonse François-d'Assise-Fernand-Pie-[illegible]-Grégoire-Pélage, prince des Asturies, né le [illegible] novembre 1857, marié, en premières noces, le 23 janvier 1878, à Marie-de-las-Mercedes, fille du duc de Montpensier, née le [illegible], morte le 26 juin 1878, fiancé en octobre [illegible] archiduchesse Marie-Christine, cousine de l'empereur d'Autriche, née le 21 juillet [illegible]. — Sœurs : Marie-*Isabelle*-Françoise-d'Assise-[illegible]-Françoise-de-Paule-Dominga, infante [illegible], née le 20 décembre 1851; Marie-de-[illegible]-Isabelle-Françoise-d'Assise-[illegible]-Gabrielle-Saturnine, née le [illegible], le 13 mai 1868, au prince [illegible], comte de Girgenti, veuve [illegible] 1871; Marie-*della-Paz*-Jeanne-[illegible]-Françoise, etc., née le 23 juin [illegible]; [illegible]-Françoise-d'Assise-Marguerite, [illegible] le 12 février 1864.

ESPARTERO (don BALDOMERO), duc DE LA VICTOIRE, général et homme politique espagnol, né à [illegible], dans la Manche, le 27 février [illegible], le [illegible] des neuf enfants d'un simple [illegible], à cause de sa faible constitution, [illegible] ecclésiastique ; mais, en 1808, [illegible], pour repousser [illegible], dans le corps d'étudiants [illegible] sacré. Il passa ensuite [illegible] fut nommé, en 1811, sous-[illegible], et n'ayant pu soutenir [illegible] pour ce service, dut entrer [illegible] grade dans un régiment [illegible] à Valladolid. Il s'attacha [illegible] Pablo Morillo, envoyé dans [illegible] contre les colonies insurgées [illegible] mois de janvier 1815, avec le [illegible], et devint, pendant la traversée, chef d'état-major. Il fut ensuite [illegible] un régiment d'infanterie, et [illegible]-colonel en 1817, et colonel en [illegible] plus tard, la capitulation d'Ayacucho [illegible] l'Espagne abandonnait sa [illegible] l'Amérique du Sud, ramena [illegible] rapportant du Pérou une [illegible]. Envoyé en garnison à Logroño [illegible] de brigadier, il y épousa la [illegible] de cette ville, nommé [illegible] peu après avec son régiment [illegible].

[illegible] Ferdinand VII eut aboli la loi [illegible] se déclara en faveur des droits [illegible] conférés à la princesse [illegible] suivante. À la mort du roi [illegible] à marcher avec son régiment [illegible] provinces du nord qui se soulevèrent [illegible] don Carlos. Il fut alors nommé [illegible] de Biscaye, puis maréchal [illegible] général. Au mois de mai [illegible], pendant l'absence de [illegible] en chef du corps [illegible] à couvrir Madrid. Ayant [illegible] la capitale d'un coup de [illegible] carlistes, il fut nommé [illegible] en chef de l'armée [illegible] de la Navarre et capitaine général [illegible]. En 1837, il fut député [illegible], et contribua à la chute [illegible] de la même année [illegible] (12 septembre), repoussé [illegible] de l'Èbre, enlevait ensuite les hauteurs de Lucana, débloquait Bilbao, et recevait le titre de comte de Lucana, comme consécration de ses succès. Au lieu de les pousser plus loin, il se borna à rétablir la discipline dans l'armée et à maintenir, par de sévères exécutions à Pampelune, à Miranda et ailleurs, l'ordre dans les provinces soumises. En 1838, il battit le général carliste Negri.

Les services d'Espartero, son attachement déclaré à la constitution de 1837, lui marquaient son rôle politique. Il rejetait sur le ministère Ofalia la responsabilité de son inaction et envoyait à la reine des adresses contre Narvaez et Cordova, ses ennemis personnels. De nouveaux exploits contre les carlistes, en 1839, lui valurent un surcroît de faveur et les titres de grand d'Espagne de première classe et de duc de la Victoire. Profitant des divisions du parti carliste, il conclut, enfin, avec Maroto la fameuse convention de Bergara, qui força don Carlos à quitter l'Espagne, ne laissant plus que Cabrera pour prolonger la guerre civile.

Avant de porter le dernier coup à ce partisan, Espartero éprouva sa toute-puissance en demandant le brevet de général pour son secrétaire et aide de camp Linage, qui avait insulté dans une lettre rendue publique, le ministre de la guerre, Narvaez, qui s'y refusait, fut contraint de donner sa démission, et Linage eut son brevet. Le reste du cabinet, voulant frapper, dans Espartero, le chef des exaltés, fit voter par les Cortès une loi qui restreignait les libertés municipales, et qui, malgré ses réclamations, fut sanctionnée par la régente. Une insurrection s'ensuivit; Espartero, qui venait d'écraser Cabrera, revint à Madrid en triomphateur et se fit nommer président d'un nouveau ministère. Devant cette dictature, la reine Christine renonçait, le 10 octobre, à la régence que les Cortès remirent, par l'élection du 8 mai 1841, entre les mains d'Espartero.

Le nouveau régent déploya d'abord, pour maintenir ou ramener l'ordre matériel, une grande énergie, comprima les mouvements républicains partout où ils éclatèrent, étouffa l'insurrection excitée par O'Donnel, à Pampelune, en faveur de Christine, déjoua les complots militaires des généraux Concha et Diégo-Léon, fit fusiller ce dernier (15 octobre), arrêta par la terreur les agitations incessantes des provinces Basques, et après avoir soumis Barcelone, rentra en triomphe à Madrid, le 30 novembre. Maître de la situation intérieure, il s'appuya, au dehors, sur l'alliance de l'Angleterre. Les intrigues de l'ex-régente ayant excité une nouvelle insurrection à Barcelone, à la fin de 1842, Espartero en eut raison par un bombardement.

Mais dès le commencement de 1843, le parti exalté ou progressiste qu'il avait maintenu dans les limites de la légalité, par son respect pour la constitution de 1837, s'unit aux modérés partisans de la reine Christine, en faveur desquels il fut forcé, le 9 mai, de sanctionner une amnistie générale, présentée par le ministère Lopez. Son obstination à garder auprès de lui son secrétaire Linage et le général Zurbano, rendu odieux par la répression de Barcelone, amena une crise, la destitution des ministres et la dissolution des Cortès (26 mai). Accusé, par l'opinion publique, d'avoir signé, à l'instigation de Linage, avec l'Angleterre un traité de commerce désavantageux pour l'Espagne, Espartero vit se soulever contre lui la Catalogne, l'Andalousie, l'Aragon et plusieurs autres provinces. Une junte révolutionnaire se constitua à Barcelone et proclama sa déchéance et la majorité d'Isabelle. Un gouvernement provisoire composé de Lopez, Caballero

et Serrano, déclara Espartero traître à la patrie et déchu de toutes ses dignités. Narvaez, à la tête des insurgés, marcha sur Madrid et y entra sans résistance (22 juillet). Abandonné de ses troupes, après avoir essayé en vain de marcher sur Barcelone, Espartero s'embarqua à Cadix, le 30 juillet, pour l'Angleterre. Il y reçut tous les honneurs dus au rang qu'il venait de perdre. En 1848, le décret qui l'avait dépouillé de tous ses titres, ayant été annulé, il retourna en Espagne et reprit sa place au sénat. Mais presque aussitôt, se sentant pour longtemps écarté du pouvoir, il alla chercher à Logrono une retraite absolue.

Après six ans d'isolement, les événements de 1854 le ramenèrent à la tête des affaires. Étranger en apparence, jusqu'au dernier moment, à l'agitation révolutionnaire, il parut, après la défaite du gouvernement, l'homme de la situation, et la reine Isabelle ne put arrêter l'insurrection triomphante et sauver son trône qu'en le remettant sous la protection de l'ex-régent. Il fut désigné comme président du conseil, le 19 juillet, au moment où la junte de Saragosse, constituée en gouvernement provisoire, le nommait généralissime des armées nationales. Arrivé à Madrid, après quelques jours d'une expectative pleine de dangers, il forma un cabinet dans lequel entra, comme ministre de la guerre le général O'Donnell, qui avait pris une part si active aux luttes et à la victoire du parti progressiste. L'union de ces deux hommes, au milieu des tentatives contraires des exaltés et des modérés, fut le seul programme politique d'un nouveau parti conservateur. Les difficultés et les dangers se multipliaient, les Cortès constituantes, ouvertes à Madrid le 8 novembre, discutaient les bases constitutionnelles, l'existence même de la monarchie. La question religieuse se compliquait de la loi de désamortissement, et la crise politique d'une effroyable crise financière. Peu à peu le parti libéral se divisa en progressistes purs qui rattachaient au nom d'Espartero toutes les espérances de la Révolution, et en progressistes conservateurs qui reconnaissaient pour chef O'Donnell. Toute l'histoire de deux années se résuma dans l'antagonisme de ces deux hommes. Enfin, après des tiraillements trop longs à rappeler, tout le ministère, à propos de la retraite du ministre de l'intérieur, Escosura, exigée par O'Donnell, donna sa démission, et ce dernier fut chargé par la reine de composer un nouveau conseil.

La démission d'Espartero fut le signal d'une insurrection nouvelle, à Madrid (14-16 juillet 1856), à Barcelone (18-22 juillet) et à Saragosse. Mais lui-même ne parut nulle part en personne dans ces luttes engagées en son nom. Après la révolution d'octobre 1868, qui eut pour résultat l'expulsion de la dynastie, le général Espartero adressa son entière et chaleureuse adhésion au gouvernement provisoire, par une lettre au maréchal Serrano. Il se tint, d'ailleurs, à l'écart des événements, accomplis en dehors de son influence. Son nom fut cependant encore plus d'une fois prononcé : au milieu des débats des Cortès relatifs à la reconstitution de l'Espagne, un député, M. Garrido, proposa, dans l'hypothèse du rétablissement de la forme monarchique, de choisir le général Espartero pour roi (mai 1869). Cette proposition ne trouva point d'écho. Elle fut de nouveau mise en avant l'année suivante sans plus de succès (mai 1870) et lors du vote des cortès pour l'élévation au trône d'Espagne du duc d'Aoste, celui-ci recueillit 193 suffrages, tandis qu'Espartero en obtenait 8 et le duc de Montpensier 27. Dès que le jeune roi eût pris possession du pouvoir, il témoigna les plus grands égards à Espartero, lui conféra l'ordre de l'Annonciade et lui rendit à Logrono une sorte de visite officielle (30 septembre 1871). Bien qu'il eut affirmé publiquement, en cette occasion, son dévouement à la dynastie nouvelle, Espartero refusa d'assister don Amédée dans les complications ministérielles qui l'amenèrent à abdiquer, et ce ne fut pas sans difficulté qu'il accepta le titre de prince de Vergara (janvier 1872). Lors de l'arrivée de M. E. Castelar à la direction des affaires, Espartero remercia le chef du pouvoir exécutif d'honorer en lui le « vétéran de la liberté » (février 1873) ; mais là se borna sa part prise à la naissance de la République espagnole, comme à l'avènement d'Alphonse XII auquel il se contenta d'adresser ses félicitations. — Le général Espartero est mort à Logrono, le 9 janvier 1879.

ESPEUILLES (Marie-Louis-Antonin DE VIEL-LUNAS, marquis D'), général français, ancien sénateur, fils du sénateur de l'Empire, né à Paris, le 19 mai 1831, entra à Saint-Cyr en 1850, en sortit dans l'arme de la cavalerie, comme sous-lieutenant, le 1[er] septembre 1851, fut promu lieutenant le 7 août 1856, et capitaine le 14 mars 1859. Il fit les campagnes de Crimée, de Kabylie et d'Italie comme officier d'ordonnance du maréchal de Mac Mahon, puis alla prendre part à l'expédition du Mexique, où il fut cité deux fois à l'ordre du jour de l'armée. Promu chef d'escadron le 13 août 1865, lieutenant-colonel le 11 mars 1867, colonel le 12 mars 1870, il commanda le 3e régiment de hussards, prit part aux batailles de Wissembourg et de Reichshoffen, s'échappa à Sedan avec les débris de son régiment, le reforma à Chambéry, et commanda la cavalerie du 17e corps d'armée sur la Loire. Général de brigade, le 16 septembre 1871, il commanda la 3e brigade de chasseurs à Saint-Germain, fut promu général de division en 1878 et nommé inspecteur général de cavalerie.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, le général d'Espeuilles fut porté candidat, dans le département de la Nièvre, sur la liste de l'Union conservatrice et publia une profession de foi, dans laquelle il rappelait qu'il avait été officier d'ordonnance du président de la République et de l'ex-prince impérial. Il fut élu, le second sur deux, par 199 voix sur 375 électeurs, prit place à droite, dans le groupe bonapartiste de la majorité conservatrice avec laquelle il vota. Aux élections pour le premier renouvellement triennal, il échoua avec 180 voix sur 378 votants. Décoré de la Légion d'honneur le 17 juin 1859, il a été promu officier le 1er février 1867. Il représente le canton de Moulins-Engilbert au conseil général de la Nièvre.

Son frère, le comte Alberic D'ESPEUILLES, [illegible] aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du gouvernement et bonapartiste dans l'arrondissement de Château-Chinon, fut élu, le 3 novembre au second tour, par [illegible] voix contre 7180 obtenues par M. Gudin, un des [illegible]. Son élection ayant été invalidée au mois de [illegible] 1878, il fut réélu le 7 juillet suivant par [illegible] voix, sur 13 700 votants, contre le même concurrent.

ESPINASSE (Sylvain-Jacques-Justin), sénateur français, né à Montredon (Tarn), le 4 septembre 1810, étudia la médecine, se fit recevoir docteur en 1832, et se fixa dans sa ville natale. Il devint maire, en 1848, et acquit beaucoup de popularité et d'influence dans tout le département. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le premier sur deux, par 200 voix sur 398 électeurs, comme candidat monarchiste et clérical. Il prit place au Sénat sur les bancs de la

[illegible] et fit partie du groupe légitimiste de la [illegible]. M. Espinasse représente le canton de [illegible] au conseil général du Tarn, dont il a été le vice-président. Il a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible].

ESPINAY (Gustave-Marie d'), magistrat et archéologue français, né à Saumur, en 1829, acheva ses classes au lycée de Tours, étudia le droit, se fit recevoir docteur, et débuta, comme substitut du procureur impérial, au tribunal de Segré, en [illegible]. Il passa, en la même qualité, à celui de Saumur en 1857, puis fut nommé juge dans cette ville en 1859, président du tribunal de Loches (Indre-et-Loire) en 1866, enfin conseiller à la cour impériale d'Angers en 1870. Très-zélé pour les études archéologiques, il est un des membres [illegible] congrès de province, dont il a présidé plusieurs séances. Il a été nommé, en 1870, officier d'Académie.

M. d'Espinay a publié deux mémoires couronnés par [illegible] de Toulouse : *De l'Influence du droit canonique sur la législation française* (Toulouse, [illegible], in-8), et la *Féodalité et le droit civil français* ([illegible], 1862, in-8) ; puis, dans l'ordre [illegible] : *les Cartulaires angevins* ([illegible], in-8), et *Notices archéologiques* ([illegible], 2 vol. in-8) ; recueil de mémoires sur les monuments d'Angers et du Saumurois [illegible] dans la *Revue d'Anjou* ; [illegible] une médaille d'or de la [illegible] nationales.

ESPIVENT DE LA VILLEBOISNET (Henry), [illegible], né à Londres (Angleterre), le [illegible], entra à l'École militaire [illegible] décembre 1830, passa à celle [illegible] le 1er octobre 1832, avec le grade [illegible], fut promu lieutenant le [illegible], servit en Afrique comme aide de [illegible] et se distingua à la bataille [illegible]. Capitaine le 27 février 1839, [illegible] le 8 novembre 1847, il suivit [illegible] de Rome, comme aide de [illegible], et après la prise de [illegible] chargé de rendre compte des [illegible] au gouvernement français. Promu [illegible] le 11 juillet 1849, et colonel [illegible], il fit la campagne d'Italie, comme [illegible] du 4e corps d'armée, [illegible] le 14 août 1860, passa [illegible] comme chef d'état-major de [illegible], fut promu général de division [illegible] 1870, et prit part aux opérations [illegible] la guerre contre l'Allemagne. [illegible] de l'armée à Marseille, [illegible] de la Commune, il se retira [illegible] avec 4000 hommes, le 23 mars [illegible] les insurgés marseillais [illegible] la préfecture, puis revint, le 4 [illegible] force considérable, reprit la préfecture [illegible] bombardement en règle, et an[illegible] sa rentrée triomphale. Lors de la réorganisation [illegible] le commandement du 15e [illegible] l'état de siège, dans [illegible], poursuivit et supprima les journaux, ferma des cercles et interdit [illegible] contre [illegible], et fut placé dans le [illegible] comme candidat [illegible] aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut [illegible] par 165 voix sur [illegible] place à l'extrême droite et vota [illegible] projets de lois contraires à [illegible] du régime républicain.

Aux élections triennales du 5 janvier 1879, il fut réélu, le 3e, par 184 voix sur 320 votants.

Décoré de la Légion d'honneur le 30 août 1842, le général Espivent de la Villeboisnet a été promu successivement officier le 18 septembre 1844, commandeur le 22 avril 1855, grand officier le 30 avril 1865, et grand croix le 28 mai 1873. Il a été décoré en outre de divers ordres de l'ex-royaume de Naples, de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire le Grand, et créé comte romain par le pape Pie IX.

ESQUIROS (Henri-Alphonse), publiciste et homme politique français, né à Paris, le 24 mai 1814, débuta en 1834, par un volume de poésies, les *Hirondelles* (in-8), qui, malgré les éloges de M. Victor Hugo, fut peu remarqué. Il le fit suivre de deux romans, *le Magicien* (1837, 2 vol. in-8), et *Charlotte Corday* (1840, in-8, 1850, in-4). En même temps, il donna, sous le titre d'*Évangile du peuple* (1840, in-16), un commentaire philosophique et démocratique de la vie de Jésus, qui lui attira des poursuites judiciaires et une condamnation à huit mois de prison et 500 fr. d'amende (30 janvier 1841). De Sainte-Pélagie, où il subit sa peine, il publia un nouveau volume en vers : *les Chants d'un prisonnier* (1841, in-8). Trois petits ouvrages empreints de l'esprit socialiste parurent, de 1841 à 1842, sous ces titres : *les Vierges martyres* (in-32), *les Vierges folles* (in-32, nouv. édition, 1873, in-18), *les Vierges sages* (in-32), et précédèrent l'*Histoire des Montagnards* (1847, 2 vol. in-8 ; 1850, in-4 ; 1875, gr. in-8 illustré.)

Après la révolution de Février 1848, M. Esquiros, que ses écrits et les poursuites dont ils avaient été l'objet, recommandaient au parti extrême, n'arriva pourtant qu'à l'Assemblée législative, et par une élection partielle, dans le département de Saône-et-Loire. Signalé par ses opinions radicales, il fut compris, après le 2 décembre 1851, parmi les représentants expulsés, et se retira en Angleterre. Il se consacra à l'observation approfondie de ce pays, et envoya à la *Revue des Deux-Mondes* des études qui furent réunies ensuite en volumes. Les élections générales pour le Corps législatif, en 1869, le ramenèrent dans la vie politique. Porté comme candidat de l'opposition radicale dans la 4e circonscription des Bouches-du-Rhône, contre MM. Rougemont, candidat officiel et maire, candidat de l'opposition démocratique, il fut élu, mais seulement au second tour de scrutin, par 11 244 voix, sur 21 204 votants.

Après la révolution du 4 septembre 1870, nommé administrateur supérieur des Bouches-du-Rhône, il y fit triompher les opinions radicales, suspendit la publication de la *Gazette du Midi*, journal légitimiste, expulsa les jésuites et séquestra provisoirement leurs biens (13 octobre). M. Gambetta crut devoir demander sa démission à M. Esquiros, qu'il remplaça par M. Delpech, en rapportant les arrêtés illégalement rendus. Au lieu de se soumettre à la décision du ministre de l'intérieur, le préfet des Bouches-du-Rhône maintint et aggrava les mesures arbitraires qu'il avait prises, et pendant quinze jours tint en échec le gouvernement central, restant à la tête de l'administration, malgré le décret qui lui avait nommé un successeur. Enfin, le 3 novembre, il se décida à résigner ses fonctions. Son départ fut le signal de troubles regrettables et de collisions auxquels mit fin l'intervention de la garde nationale. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, le deuxième sur onze, par 46 986 voix et prit place à l'extrême gauche. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier

1876, sur la liste républicaine du même département, il fut élu le dernier sur trois, par 88 voix sur 173 électeurs; il s'inscrivit au groupe de l'extrême gauche et signa la proposition d'amnistie pleine et entière présentée par M. Victor Hugo. — Il est mort à Versailles, le 10 mai 1876.

M. Esquiros a publié, après son exil et depuis son retour en France : *la Vie future au point de vue socialiste* (1857, in-8) ; *la Morale universelle, les Moralistes anglais*, etc. (1859, in-12); *la Vie des animaux* (in-18, 4 séries) ; *l'Angleterre et la vie anglaise* (1859-1869, 5 vol. in-12) ; *la Néerlande et la vie hollandaise* (2 vol. in-12) ; *Itinéraire descriptif et historique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (1865, in-18, avec plan); *l'Emile du XIXe siècle* (1870, in-18); *le Bonhomme Jadis* (1875, in-18); *le Château enchanté* (1877, in-18), recueil de nouvelles posthumes avec préface de M. A. Houssaye, etc.

La femme de M. Esquiros, Mme Adèle ESQUIROS, a aussi publié, en volumes ou dans divers journaux, un certain nombre de nouvelles et de romans.

ESSLER (Jane FAESSLER, dite Jane), actrice française, est née à Paris le 21 mars 1836. A treize ans, elle prit des leçons de Samson, puis renonçant à ce professeur, se fit inscrire aux cours d'art théâtral, dirigés par Mlle Georges. Elle avait quatorze ans, lorsque M. Alex. Dumas l'engagea dans la troupe du Théâtre-Historique. Elle appartint depuis à divers théâtres de genres très-différents, parut aux Délassements Comiques dans une revue de fin d'année, où elle récitait une pièce de vers, passa de là à l'Odéon pour jouer la tragédie, entra ensuite à l'Ambigu-Comique où elle créa, avec beaucoup de succès, entre autres rôles, celui du jeune Mario, dans les *Beaux messieurs de Bois-Doré*. Elle retourna en 1867 à l'Odéon pour la reprise de cette même pièce, et figura encore à ce théâtre dans le rôle principal de *Jeanne de Ligneris*. Elle a été depuis engagée à la Gaîté.

ESTANCELIN (Louis-Charles-Alexandre), homme politique français, ancien représentant et député, fils de l'administrateur de ce nom, mort en 1858, est né à Eu le 16 juillet 1823. Il avait à peine terminé son éducation au collège Bourbon qu'il était nommé chef de bataillon de la garde nationale. Il entra dans la diplomatie et devint secrétaire d'ambassade. Au 24 février, il recueillit chez lui la duchesse de Montpensier, qu'il réussit à faire sortir secrètement de France. Élu membre du Conseil général de la Seine-Inférieure et envoyé par le même département à l'Assemblée législative (1849), il se fit remarquer au sein de la majorité par sa vive hostilité contre les institutions républicaines. Après le 2 décembre, il rentra dans la vie privée. Il en sortit aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif. Porté, comme candidat de l'opposition dite orléaniste, dans la 4e circonscription de la Seine-Inférieure, il fut élu, mais seulement au second tour de scrutin, par 14 486 voix sur 26 746 votants. Dans la courte session de juillet, M. Estancelin se plaça avec ardeur aux premiers rangs du nouveau tiers parti libéral. Il combattit la demande d'autorisation de poursuites contre M. de Rochefort (10 janvier 1870). Le 11 février suivant, il fut nommé, par 110 voix, membre de la commission d'enquête sur la marine marchande. A propos de la pétition qui demandait le rappel des princes d'Orléans, il soutint l'opportunité de la mesure, dans la séance du 2 juillet 1870, en rappelant que si le comte de Chambord « ne pouvait rentrer en France que comme le Roi, » les princes d'Orléans avaient au contraire accepté depuis longtemps « le principe de la souveraineté nationale, avec toutes ses conséquences, et mis au-dessus des prérogatives de leur naissance leurs droits de citoyens. » Le 11 août suivant, la guerre étant engagée, il donna communication à la Chambre d'une lettre du prince de Joinville, demandant, en même temps que son frère et ses neveux, de servir en France, à quelque titre que ce fût.

Après la révolution du 4 septembre, M. Estancelin fut nommé commandant supérieur des gardes nationales du département de la Seine-Inférieure, et travailla activement à l'organisation des francs-tireurs normands. Impuissant à défendre Rouen, après les défaites des armées du Nord et de l'Ouest, il fit enclouer la grosse artillerie et se retira sur le Havre avec les mobiles du général Briand. Aux élections du 8 février 1871, M. Estancelin ne fut pas élu représentant à l'Assemblée nationale. A celles du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta, comme candidat constitutionnel, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Dieppe, et il échoua avec 4933 voix contre 5553 obtenues par M. Lamy, candidat républicain; le 14 octobre 1877, il se trouva, comme candidat officiel, en présence du même concurrent, et réunit encore 5576 suffrages contre 6795 recueillis par M. Lamy. Une vacance s'étant encore produite dans la 2e circonscription de Dieppe en 1879, M. Estancelin s'y présenta et n'obtint, le 15 juin, que 2856 voix, contre 7901 données au candidat républicain, M. Trouard-Riolle. Il a publié dans divers journaux quelques lettres contre le suffrage universel.

ESTERNO (Ferdinand-Charles-Philippe, comte d'), agronome et publiciste français, né à Dijon, le 19 octobre 1805, s'occupa d'abord de questions d'économie politique, puis d'agriculture et d'irrigation; ses travaux et ses nombreux mémoires aux Chambres ont amené la loi d'Angeville. Vers 1840, il concourut à fonder, avec Rossi, la Société d'économie politique, qui fut plus tard la Société des économistes. Il prit une grande part à l'organisation des comices agricoles et fut secrétaire du Congrès central d'agriculture. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois d'avril 1844.

M. d'Esterno à qui l'on a attribué, en 1821, des *Essais poétiques*, signés de ses seules initiales (1822, in-8), a publié les ouvrages suivants: *Pétition sur la liberté de la presse*, adressée à la Chambre des députés (1822, in-8); *Des Banques départementales en France et de leur influence sur les progrès de l'industrie*, etc. (1838, in-8); *Avis du Conseil général d'agriculture sur l'irrigation*, considérée comme remède à la cherté des matières animales (1842, in-8); *De la [illegible] de ses causes, de ses effets, de ses remèdes* (18[illegible], in-8); *Du Programme des chambres consultatives d'agriculture* (1852, in-8); *Du Vol des [illegible] indication des sept lois du vol ramé et des lois du vol à voile* (1864, in-8); *De la Crise agricole et de son remède* (1866, in-8); *Des Privilégiés de l'ancien régime en France et des privilégiés du nouveau* (1867, in-8, t. I); *Comment le [illegible] muse en France et la loi [illegible]* (1869); *[illegible] Publicité, presse*, étude sur le chapitre V de la loi du 17 mai 1819 (1873, in-8), etc. Il a collaboré au *Journal d'agriculture pratique*.

ESTREICHER (Charles-Joseph-Théophile), bibliographe polonais, né à Cracovie le 21 novembre 1827, termina ses études à l'Université de cette ville et fut, pendant quelque temps, juge suppléant aux tribunaux de Lemberg et de Cracovie. [illegible]

[illegible] la direction de la bibliothèque publique de [illegible], mais retourna dans sa ville natale, après les événements de 1863. Il y fut nommé directeur de la bibliothèque de l'Université et consacra deux ans à réunir les matériaux d'une bibliographie générale polonaise. Il en a déjà publié : *Bibliographie polonaise du XIXe siècle*, de 1800 à [illegible] (Bibliografia polska XIXe stolecia, [illegible], 1870-1875, 4 vol. in-8) ; *Bibliographie polonaise du XVe et du XVIe siècles* (Bibl. polska [illegible] 1875, in-8), avec une remarquable préface sur l'histoire de l'imprimerie en [illegible] ; *Répertoire du théâtre polonais de 1750 à* [illegible] ([illegible] polskiej, etc. Ibid, in-8). [illegible] des notices sur plusieurs littérateurs polonais.

ETEX ([illegible]), sculpteur français, né à Paris [illegible] 1808, d'une famille d'artistes qui [illegible] parmi ses ancêtres, apprit dans [illegible] les premiers éléments de la [illegible] les ateliers de Dupaty et [illegible] et reçut en même temps des leçons [illegible] de M. Duban. De 1827 à 1829, il [illegible] le prix de Rome, et obtint le second [illegible] 1829 sur ce sujet : *le Jeune Hyacinthe* [illegible] par Apollon. Il obtint une pension [illegible] deux ans en Italie. Il prolongea son voyage, il visita l'Algérie, la Corse, [illegible] et l'Angleterre. Il exécuta [illegible] plusieurs œuvres importantes, [illegible] le groupe colossal de *Caïn* qu'il [illegible] 1833. L'originalité, la hardiesse [illegible] de ce morceau le firent choisir [illegible] des travaux publics [illegible] deux des *Groupes* de l'arc [illegible] de 1814 et de 1815. Après avoir [illegible] refusées aux Salons, [illegible] et y reparut avec succès [illegible] le *Tombeau de Géricault*. En [illegible] s'était battu en juillet 1830, [illegible] politique. Républicain, il se présenta sans succès aux [illegible] Constituante, et prit part pendant [illegible] aux luttes des partis, avant [illegible].

[illegible] abordé la sculpture, la peinture et l'architecture. Outre les [illegible] il faut mentionner parmi ses [illegible] *Olympia*, *Rossini*, à l'Opéra ; [illegible] musée de Caen ; *le Choléra*, [illegible] musée de Versailles ; *Charlemagne* [illegible] au Luxembourg ; *saint Augustin* [illegible] général *Lecourbe*, à [illegible] colossal de *René* et [illegible] bustes du duc d'*Orléans*, de [illegible] *Lablache*, *Vitet*, *Dumas* [illegible] *Charlet*, *Sapey*, *Chateaubriand* [illegible] *Vigny*, *Pierre Leroux*, [illegible] le général *Cavaignac* ; [illegible] *Lenormand* ; *Mlle Cam*[illegible] ; l'*Amour* [illegible] les bustes de MM. *Liouville* [illegible] ; *Mgr le cardinal* [illegible] de *Dreux* [illegible] *L. Veuillot* [illegible] le *Bonheur maternel* [illegible] sainte *Madeleine* (1866) ; [illegible] marbre, à l'Exposition [illegible] *Perrier*, buste en plâtre [illegible] *Françoise de Rimini*, *la Madeleine* [illegible] en marbre [illegible] en marbre (1872) ; [illegible] le général *Chanzy*, [illegible] endormi, statue [illegible] les songes de ses [illegible] *M. Schœlcher*, buste en marbre (1874) ; *Suzanne surprise au bain*, statue en marbre ; *H. Labrouste*, buste en plâtre ; *Alex. Dumas père*, buste en bronze (1876) ; *Chateaubriand* et *Eug. Delacroix*, bustes en plâtre (1876) ; *M. E. de Girardin* et *M. Marinoni*, bustes en marbre (1877) ; buste en marbre de *M. de Lesseps* à l'Exposition universelle de 1878 ; enfin plus de cent médaillons et portraits. En 1868, M. Etex fut chargé par la ville de Montauban d'élever un monument à la mémoire de M. Ingres. Le modèle de ce monument parut en plâtre au Salon de 1869 et reparut à l'Exposition universelle de 1878 : il se compose de la statue de M. Ingres et d'un vaste bas-relief hémicyclique enveloppant, pour ainsi dire, le maître de son chef-d'œuvre, *l'Apothéose d'Homère*.

Comme peintre, M. Etex a donné : *les Médicis*, *Joseph expliquant les songes à ses frères*, *Diophante*, *Eurydice*, *Sapho*, *le Christ prêchant*, *Roméo et Juliette*, *Faust et Marguerite*, *Dante et Béatrix*, *les Grands hommes des États-Unis*, dans City-Halle, à New-York ; *Jacob va trouver Joseph en Égypte*, *Funérailles de Jacob* (1863) ; *les Deux fils de Joseph bénis par Jacob*, *la Fuite en Égypte* (1864) ; *l'Esclave antique*, *l'Esclave moderne* (1864), etc. ; plusieurs pastels et un certain nombre de portraits.

Comme architecte, il a exécuté des études, des projets de monuments et quelques tombeaux, entre autres ceux du *Tombeau de Napoléon*, du poète *Brizeux*, à Lorient, celui de l'avocat *Liouville* au cimetière du Père-Lachaise, ceux de *T. Aligny* et de *Fr. Huet*, au cimetière Montparnasse ; les projets du *Monument de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité* ; du *Monument en faveur de l'archevêque de Paris* ; de *M. Raspail* ; d'*Armand Marrast* ; d'un *Opéra* pour 2000 spectateurs ; d'une *Fontaine monumentale*, et un avant-projet d'une école de natation proposée pour les bois de Boulogne et de Vincennes (1863) ; avant-projet d'une église des sept péchés capitaux et des sept sacrements sous l'invocation des SS. Pierre et Paul (1864) ; le *Monument de François Ier*, à Cognac, inauguré le 30 octobre 1864, etc.

Il a aussi produit un assez grand nombre de dessins et d'aquarelles, de gravures, notamment : *la Grèce tragique*, suite de compositions au trait, dont les sujets sont pris à l'*Électre*, aux *Phéniciennes*, à l'*Hippolyte*, et au *Prométhée*.

M. Etex a obtenu, comme sculpteur, une 1re médaille en 1833, et la décoration de la Légion d'honneur en juin 1841. Il a aussi manié la plume et a donné dans différents journaux et recueils des articles de politique et de critique d'art, et fait un certain nombre de conférences publiques. On cite de lui : *Essai sur le beau* (1851, in-8, avec planches) ; *Cours élémentaire de dessin* (3e édit., 1859) ; *J. Pradier*, *Ary Scheffer*, études (1859).

ETEX (Louis-Jules), peintre français, frère du précédent, né à Paris vers 1810, élève de M. Ingres, a exposé dans ces dernières années, après une assez longue abstention : *Méditation*, *la Promenade du matin*, pastels ; *Portrait d'enfant*, dessin à la sanguine (1857) ; *Famille de pêcheurs assistant à un sinistre*, le *Manteau et la lanterne* (1859) ; *Portrait de Mme C.* (1863) ; *Vestale rentrant au temple et tombant évanouie à la vue du feu éteint* (1868) ; *Souvenir de la Varenne* (1869) ; *Vestale se laissant entraîner hors du temple* ; *Sainte Geneviève*, le *Soir* (1870) ; *Portraits* (1875), etc. M. L.-J. Etex a obtenu deux médailles, l'une pour le portrait en 1833, l'autre pour l'histoire en 1838.

ETIENNE-GALLOIS (Auguste-Alphonse), litté-

trateur français, né à Vitry-le-François, le 6 juillet 1809, fut d'abord professeur au collège Rollin, puis précepteur des enfants du duc Decazes dont il resta, jusqu'en 1848, le secrétaire. Il fut nommé, en 1859, bibliothécaire adjoint de la bibliothèque du Luxembourg, à laquelle il était attaché depuis 1842.

On lui doit : *le Théâtre des Grecs* (1840, in-12), à l'usage des collèges et des gens du monde ; *les Ducs de Champagne* (1843, in-8) ; *la Champagne et les derniers Carlovingiens* (1843, in-8) ; *Lettres inédites des Feuquières* (1845, 3 vol. in-8), tirées des papiers de famille de Mme Decazes ; *l'Expédition de Siam sous Louis XIV* (1853, in-12), études publiées dans le *Moniteur*, et pour lesquelles le souverain Phra-na-Raié envoya des remerciments à l'auteur ; *Passim* (1874-1875, 2 vol. in-8) ; de *Lettres* publiées dans le recueil de la Société de l'Histoire de France.

ETTINGSHAUSEN (Constantin, baron d'), botaniste autrichien, né à Vienne, le 16 juin 1826, commença l'étude de la médecine à l'université de sa ville natale, puis se consacra spécialement à celle de la botanique et de la paléontologie végétale. Appelé en 1850, par son maître Haidinger, à l'Institut géologique, il passa quatre ans à rechercher les gisements des plantes fossiles de l'Autriche et à classer les collections. Il fournit, dans le même temps, un certain nombre de mémoires sur la flore fossile, au *Bulletin* et aux *Mémoires* de l'Académie de Vienne, ainsi qu'aux *Mémoires* de l'Institut géologique. Professeur de botanique à l'académie Joseph de Vienne, il passa, en 1870, à l'université de Graetz afin d'étudier la flore fossile de la Styrie.

On cite particulièrement du baron d'Ettingshausen les importantes publications suivantes : *Squelette de la feuille dicotylédone* (1861, 95 pl.) ; *Album photographique de la flore autrichienne* (1864, 173 pl. phot.) ; *les Fougères modernes* (die Farrnkraeuter der Jetztwelt ; 1865, 180 pl.), et en collaboration avec M. Pokorny : *Physiotypia plantarum austriacarum*, plantes vasculaires (Gefaesspflanzen, etc. Vienne, 1856-1873, 2 vol. texte ; 10 vol. planches).

ETTMÜLLER (Ernest-Maurice-Louis), philologue allemand, né le 5 octobre 1802 à Gersdorf, près Lœbau, commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, et les acheva au collège de Zittau. De 1823 à 1826, il suivit les cours de littérature et d'histoire allemandes à l'université de Leipzig. Après deux années, consacrées en partie à voyager, il devint agrégé de la Faculté des lettres d'Iéna, et ouvrit un cours de littérature allemande. En 1833, il fut appelé, comme professeur de langue et de littérature allemande, à l'université de Zurich et au lycée de cette ville ; il abandonna cette dernière fonction en 1863. — Il est mort à Zurich le 5 avril 1877.

M. Ettmüler a donné de nombreuses éditions d'œuvres poétiques anciennes : *le Roi Laurin* (Kuneck Laurin ; Iéna, 1829) ; *la Guerre de la Wartbourg* (Wartburgkrieg ; Ibid., 1830) ; *la Vie de saint Oswald* (Sant Oswaldes Leben ; Zurich, 1835) ; *l'Expédition maritime et la mort de d'Ortnide* (Ortnides mervart und tôt ; Ibid., 1838) ; *Poésies et sentences de Hadeloube* (Hadeloube Lieder und Sprüche ; Ibid., 1840) : *Poésies, lais et sentences de Henri de Meissen* (Heinrichs von Meissen des Frouwenlobes Leider, Leiche und Sprüche ; Quedlinbourg, 1843) ; *Theophilus* (Ibid., 1849) : *Poésies et sentences de Wizlawes IV, prince de Rügen, et Recueil de plusieurs poésies en bas allemand* (Widzlâves IV des Fürsten von Rügen Lieder, und Sprüche, etc. ; Ibid., 1852) ; *l'Énéide de Henri de Weldeke* (Heinrichs von Weldeke Eneide ; Zürich, 1852), etc., etc.

On lui doit en outre une édition de la *Voluspâ* (Leipzig, 1831) et la traduction des *Nibelungen de l'Edda* (Zurich, 1837) ; une chrestomatie anglo-saxonne intitulée : *Engla and Seaxna scôpas and bôceras* (Quedlinbourg, 1850), un *Lexicon Anglo-saxonicum* (Ibid., 1851), et trois poèmes épiques : *les Chefs des maisons royales allemandes* (Deutsche Stammkœnige ; Zurich, 1844), *Charlemagne et les vierges franques* (Karl der Grosse und das fraenkischue Jungfrauenheer ; Ibid., 1847), et *Charlemagne et St-Goar* (Karl der Grosse und der Heilige Goar ; Ibid., 1852).

EU (prince Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston, comte d'), officier supérieur dans l'armée brésilienne, né au château de Neuilly (Seine), le 28 avril 1842, est le fils aîné du duc de Nemours et l'un des petits-fils de l'ex-roi Louis-Philippe. Élevé dans l'exil, il s'appliqua aux études qui préparent à la carrière militaire, et alla prendre du service en Amérique. Il épousa, le 1er octobre 1864, l'aînée des deux filles de l'empereur du Brésil, Pedro II, la princesse impériale Isabelle, et fut promu aux plus hauts grades de l'armée.

La guerre interminable du Brésil et de ses alliés contre le Paraguay lui fournit l'occasion de justifier, malgré sa jeunesse, la dignité de maréchal à laquelle il avait été élevé. La lutte durait depuis cinq ans déjà contre le président Lopez, tour à tour victorieux et battu, toujours indomptable ; le comte d'Eu, investi du commandement des armées alliées, vers le milieu de 1869, est attaquer Lopez dans la forte position qu'il s'était préparée à Peribebutry, sa troisième capitale : elle fut enlevée, le 12 août, après un combat acharné. Lopez, échappant aux Argentins chargés de le poursuivre, se retirait vers Caraguatay ; le comte d'Eu lui coupa la retraite et remporta sur lui une seconde victoire, plus sanglante et plus décisive que la première. Le jeune prince fut l'objet des ovations les plus enthousiastes lors de sa rentrée à Rio-de-Janeiro avec le corps qu'il commandait (29 avril 1870.) Il a dirigé les affaires pendant les voyages et les longs séjours de l'empereur Don Pedro en Europe.

EUGÉNIE (E.-Marie de Montijo), ex-impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, grand d'Espagne et de Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Porto Carrero, émigrée de Gênes en Estramadure, au XIVe siècle, et qui, par suite de diverses alliances acquit le droit de porter les noms de Guzman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leira, et réunit les trois grandesses de première classe de Téba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Élevée tour à tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Téba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Élysée, et après la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'État et annonça officiellement qu'il l'avait choisie pour épouse.

Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines. Opposant le souvenir de

première femme de Napoléon Ier à celui de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans, l'empereur y présentait son union « comme une affaire privée, » résumant ainsi les qualités de la personne qu'il avait choisie: « Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses plus courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes prières que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine.... »

Le mariage fut célébré le 30 janvier (1853) à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Téba était élevée. La Commission municipale de Paris vota une somme de 600 000 francs, pour offrir une parure à l'impératrice; mais elle désira que ce crédit fût employé en charités, et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour les jeunes filles pauvres. L'impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries, au milieu des dames et des dignitaires des différents titres qui composaient sa maison. Mais elle passa, ainsi que l'empereur, une assez grande partie de l'année au château de Saint-Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fit son séjour de préférence à Biarritz (Basses-Pyrénées), d'où elle exécutait volontiers quelques excursions en Espagne. Le 16 mars 1856, elle donna le jour à un fils qui reçut le titre de prince impérial.

L'impératrice traversa avec l'empereur plusieurs régions de la France et l'accompagna, au mois d'avril 1855, en Angleterre dans sa visite à la reine Victoria; elle eut d'autres entrevues avec la reine d'Angleterre, notamment en 1867, entrevue signalée par de grandes démonstrations d'amitié. Lors du départ de l'empereur pour la campagne d'Italie (1859), elle reçut la régence de l'empire. Dans les mois d'août et septembre 1860, elle suivit encore l'empereur dans le grand voyage qu'il fit dans le midi de la France, en Savoie, à Nice et jusqu'en Algérie. Pendant le séjour de l'empereur à Vichy en 1861, elle resta à Fontainebleau où le Conseil des ministres continua de se réunir sous sa présidence. Plus tard, pendant le voyage prolongé que fit l'empereur en Algérie, elle eut le titre et remplit les fonctions de régente (29 avril-juin 1865). Au commencement de juillet 1866, on remarqua beaucoup le voyage de l'impératrice à Amiens, au milieu d'une épidémie cholérique et la visite qu'elle fit aux malades dans l'hôpital de cette ville. Le même mois, elle faisait, avec le prince impérial, un voyage officiel en Lorraine et assistait à Nancy, à la fête commémorative de la réunion de cette province à la France. Au mois d'août 1869, à l'occasion du centenaire de Napoléon Ier, elle se rendit en Corse avec le prince impérial, visita Toulon et une partie du littoral, tandis que les bruits les plus alarmants sur la santé de l'empereur faisaient remarquer davantage son absence.

La même année, eut lieu le voyage de l'impératrice en Égypte à propos de l'inauguration du canal de Suez. Elle partit aux premiers jours d'octobre, se rendit sur le vapeur *l'Aigle* d'abord à Venise, puis à Constantinople, et de là à Port-Saïd, visita les principaux monuments de la Basse et de la Haute Égypte, alla mouiller dans la mer Rouge en suivant le nouveau canal, fut reçue partout avec de grandes démonstrations et rentra dans les derniers jours de novembre.

La guerre de 1870 valut de nouveau à l'impératrice le titre et les fonctions de régente, mais pour quelques semaines seulement. L'empereur les lui conféra par décret du 23 juillet, au moment de quitter Paris, pour aller prendre le commandement des troupes. On disait que, sans nourrir d'illusions sur la gravité des événements, elle considérait qu'une sérieuse défaite serait la fin de la dynastie. Lors des premiers revers, on lui attribua, pour les démentir ensuite, des démarches auprès de la reine Victoria, en vue d'obtenir sa médiation. Malgré les protestations de fidélité de quelques chefs militaires, elle se trouva promptement abandonnée et seule, au milieu de l'effondrement du régime impérial qui suivit le désastre de Sedan, et, dès le 4 septembre au soir, sous la protection de M. de Lesseps, et grâce à l'intervention de M. de Kératry, l'impératrice quittait la France par Maubeuge. Son fils, avec sa suite, l'avait précédée. Elle passa de Belgique en Angleterre, résida à Chislehurst, et fut plus ou moins directement mêlée aux intrigues mystérieuses qui eurent pour centre le quartier général de Bazaine et prirent fin avec la capitulation de Metz.

Les journaux de Londres de la fin du mois de juin 1872 annoncèrent la vente des bijoux de l'impératrice Eugénie. Cette vente produisit, paraît-il, plus de 1 250 000 francs. A la mort de Napoléon III (9 janvier 1873), l'actif de sa succession fut évalué à trois millions et le passif à un million et demi. A la fortune que représentait la différence entre ces deux chiffres vinrent s'ajouter les sommes considérables réclamées par l'ex-impératrice et ses conseillers, comme lui devant faire retour lors de la liquidation de la liste civile; ces revendications portaient principalement sur le musée Chinois de Fontainebleau et sur la collection d'armes de Pierrefonds, l'un formé par les dépouilles du Palais d'Été que le général Cousin-Montauban avait offertes à l'impératrice, l'autre provenant des acquisitions faites par l'empereur des galeries Soltikoff, Belleval, etc. Le gouvernement avait cru pouvoir signer avec M. Rouher un traité qui stipulait des restitutions équivalant à sept ou huit millions (décembre 1873), mais l'Assemblée nationale protesta hautement contre ce projet que le gouvernement dut retirer, et elle nomma une commission, présidée par M. de La Bouillerie, dont les conclusions ne furent pas acceptées par le mandataire de la succession impériale et amenèrent d'interminables débats judiciaires. Un jugement de la première chambre civile du tribunal de la Seine fut rendu, qui, donnant gain de cause à l'État sur la question principale, attribua au domaine public les précieuses collections des musées de Fontainebleau et de Pierrefonds, en abandonnant au représentant de l'empereur un douzième de la liste civile que celui-ci avait touché d'avance et dont l'État, par demande reconventionnelle, réclamait la restitution (10 février 1879).

Le nom de l'ex-impératrice fut encore mêlé à d'autres affaires litigieuses, comme la demande en dommages-intérêts d'un créancier de la princesse Bacciochi qui avait institué l'ex-prince impérial son légataire universel, ou comme les tentatives infructueuses faites par M. Guizot pour rembourser à la succession de Napoléon III les sommes prêtées autrefois à son fils par l'empereur. Les voyages assez fréquents de la veuve de Napoléon et de son fils sur le continent ont à diverses reprises défrayé la presse; le seul incident réellement important qui les signala fut la ré-

ception chaleureuse faite à Bazaine au château d'Arenenberg, après son évasion. Les projets d'union, maintes fois annoncés, de l'ex-prince impérial avec la princesse Thyra de Danemark, mariée depuis au duc de Cumberland, ont aussi plus d'une fois attiré l'attention sur la famille impériale à laquelle ses serviteurs, du reste, à chaque anniversaire napoléonien, témoignaient bruyamment leur fidélité. Mais tous ces petits détails de la vie de l'ex-souveraine devaient s'évanouir dans le retentissement de la catastrophe qui lui était réservée : le 1er juin 1879, son fils, l'ex-prince impérial, qui avait accepté hautement sa situation de prétendant, et qui, pour donner à sa jeunesse quelque prestige militaire, avait voulu se joindre à l'expédition des Anglais contre des peuplades africaines, les Zoulous, tombait, dans une obscure reconnaissance, sous les coups de ces sauvages. Quelque favorable que cet événement pût paraître pour la cause républicaine, les organes sérieux de toutes les opinions témoignèrent d'une sympathie ou d'une réserve respectueuse pour la mère, dont la douleur mit pendant plusieurs semaines la vie en danger. L'ex-impératrice passa ensuite en Écosse.

EVANS (Marie), femme de lettre anglaise, plus connue sous le nom de *George Eliot*, est fille d'un pauvre pasteur de campagne. Adoptée par un collègue de son père, elle reçut une brillante éducation. Elle s'appliqua particulièrement à l'étude des langues et apprit le français, l'italien et l'allemand, traduisit, en 1846, *la Vie de Jésus* du docteur Strauss et un plus tard l'*Essence du christianisme* de Feuerbach. Attachée à la rédaction de *Westminster Review*, elle entra en relation avec John Stuart Mill et adopta ses doctrines philosophiques.

A part ses traductions, Miss Marie Evans a publié un certain nombre d'ouvrages personnels qui ont été, en partie, traduits en français : *Scènes de la vie du clergé* (1858, 2 vol.); *Adam Bede* (1859), le *Moulin sur la Floss* (the Mill on the Floss), traduit en français sous le titre de *la Famille Tulliver*; *Silas Marner* (1861); *Félix Holt le radical* (1866); *la Bohémienne espagnole* (the Spanish gipsy, 1868), poème; *Agatha*, poème (1869); *Middelmarch, études sur la vie provinciale* (1871-1872, 4 vol.); *Légende de Jubal* (the Legend of. I., etc. 1874).

EVARTS (William Maxwell), avocat et jurisconsulte américain, né à Boston, le 6 février 1816, fit ses études de droit aux collèges d'Yale et de Harward et s'inscrivit au barreau de New-York, en 1841, où il acquit une grande situation. Le président André Johnson le choisit pour son premier défenseur, lors du fameux procès qui lui fut intenté, en 1868, et le nomma, au mois de juillet de la même année, procureur général (attorney), des États-Unis. M. Evarts garda cette fonction jusqu'au 16 juin 1870; il fut envoyé en 1872 à Genève, comme délégué américain, près le tribunal arbitral, réuni dans cette ville, pour résoudre la question de l'*Alabama*. Il a reçu le titre de docteur en droit du collège royal d'Yole en 1865 et de celui d'Harward en 1870. Il a publié quelques-uns de ses discours.

EVEN (Jean-Joseph-Mathurin-René-Paul), député français, est né à Dinan (Côtes-du-Nord), le 11 mars 1813. Avocat au barreau de cette ville, il y remplit pendant dix ans les fonctions d'adjoint du maire et en fut nommé sous-préfet, le 9 septembre 1870. Il donna la démission de ces fonctions, le 25 mai 1873. Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il avait obtenu 27 254 voix. Il fut élu député, le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Dinan par 8034 voix, contre le candidat bonapartiste, M. de l'Angle-Beaumanoir, qui n'en obtint que 5584. Membre du centre gauche, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant avec 5572 voix contre 6755 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, M. Paul de Champagny. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Even se représenta et fut élu, le 3 mars 1878, par 7043 voix contre 4482 réunies par le même concurrent.

EWALD (Henri-Georges-Auguste d'), célèbre orientaliste allemand, né à Gœttingue le 16 novembre 1803, suivit les cours du collège et de l'université de sa ville natale, et s'y livra dès le principe, à l'étude des langues orientales. Professeur, dès l'âge de vingt ans, au collège de Wolfenbüttel, il fut rappelé l'année suivante à Gœttingue par le savant J.-G. Eichhorn, se fixa dans cette ville et devint en 1831 professeur adjoint et en 1841 professeur titulaire. Il occupa d'abord la chaire de philosophie et ensuite simultanément celles de langues orientales et de théologie exégétique. M. Ewald remplissait ces fonctions depuis plusieurs années, lorsqu'en 1837, il fut, avec les deux Grimm, Dahlmann, Gervinus, W.-E. Weber et Albrecht, un des sept professeurs de l'université de Gœttingue qui protestèrent contre la violation de la constitution par le nouveau roi de Hanovre, Ernest-Auguste. Suspendu de ses fonctions, il quitta Gœttingue et alla explorer les bibliothèques de l'Angleterre. Il avait déjà visité celles de Paris, de Berlin et de l'Italie. En 1838, l'université de Tübingue lui offrit une chaire de théologie qu'il accepta, et qu'il garda dix ans. En 1848, il reprit à Gœttingue ses anciennes fonctions. Il publia à cette occasion un écrit intitulé : *Sur mon Départ de l'université de Tübingue et considérations sur l'époque* (Stuttgart, 1848). Le roi de Wurtemberg lui avait conféré en 1841 la noblesse personnelle.

Lors des événements qui changèrent la face de l'Allemagne en 1866 et amenèrent, après la bataille de Sadowa, la suppression violente du royaume de Hanovre, M. Ewald se signala par sa fidélité envers la dynastie dépossédée et par son opposition contre la Prusse. Poursuivi sous l'inculpation de haute trahison, il fut acquitté par les tribunaux. Au mois de mai 1869, il fut élu député au Parlement du Nord, à une forte majorité, malgré les efforts de l'administration prussienne contre sa candidature. — Il est mort à Gœttingue le 4 mai 1875.

Parmi les ouvrages que l'on doit à M. Henri Ewald nous citerons à part sa *Grammaire critique de la langue hébraïque* (Kritisch Grammatik der hebræischen Sprache, Leipzig, 1827) qui, remaniée, devint l'important *Traité de la langue hébraïque de l'Ancien Testament* (Ausführliches Lehrbuch der hebræischen Sprache des alten Bundes ; Ibid., 1835, 6e édit. considérablement augmentée, 1855). Un abrégé en a été publié sous le titre de *Grammaire hébraïque* [illegible] (Hebræische Sprachlehre für Anfænger; Ibid., 1842; 2e édit. d'après la 6e édit. du *Traité complet*; Ibid., 1855).

On a en outre de M. Ewald : la *Composition de la Genèse* (Brunswick, 1823); *De Metris carminum arabicorum* (Leipzig, 1825); *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied Salomos; Gœttingue, 1826); *Anciens vers métriques en sanscrit* (Ueber einige aeltere Sanskrit Metra; Gœttingue, 1827); *De Mesopotamiæ expugnatæ historia* [illegible]

[illegible] *Commentarius in Apocalypsian* (Leipzig, [illegible]); *Grammatica critica linguæ arabicæ cum* [illegible] *doctrina* (Ibid., 1831-1833, [illegible]); *Dissertations sur la littérature orientale* [illegible] (Abhandlungen zur orientalischen und [illegible] Literatur; Gœtting., 1832); *les Livres* [illegible] *de l'Ancien Testament* (die poetischen Bücher des alten Bundes; Ibid., 1835-1837, 4 vol.; [illegible]); *les Prophètes de l'Ancien Testament* (die Propheten des alten Bundes; Stuttgart, [illegible]); *Histoire du peuple d'Israël jusqu'à* [illegible] (Geschichte des Volkes Israel [illegible]; Gœttingue, 1843-1850, 3 vol.; [illegible], 1851-1855, 5 vol.); *les Antiquités du peuple d'Israël* (die Althenthümer des Volkes Israël; Ibid., 1848); *les Trois premiers Évangiles* (Ibid., 1850), etc. Fondateur de la *Revue* [illegible] *de l'Orient* (Zeitschrift für [illegible] Morgenlandes), il rédigea, depuis 1849, les *Annuaires des sciences bibliques* (Jahrbücher der biblischen Wissenschaften), où il [illegible] et des articles fort remarquables.

EXELMANS (Joseph-Maurice), marin français, [illegible] de ce nom mort en 1852, est né [illegible] 1816. Il entra dans la marine en 1831 [illegible] enseigne en 1837 et lieutenant de vaisseau en 1841. À partir de 1851, son avancement [illegible] exceptionnelle. Capitaine de [illegible], officier d'ordonnance de l'empereur, [illegible] le vaisseau le 5 octobre 1855, [illegible] janvier 1864; et vice-amiral [illegible] divers commandements dans la [illegible]. M. Exelmans a été nommé commandeur de la légion d'honneur, le 12 août [illegible], et grand officier le 6 octobre 1870. — Il est mort à Rochefort, des suites d'une chute de cheval, le [illegible] juillet 1875.

EXPILLY (Jean-Charles-Marie), littérateur et [illegible] français, né à Salon (Bouches-du-Rhône), [illegible] 1814, d'une ancienne famille [illegible], vint terminer ses études à Paris au [illegible], étudia le droit à Aix, puis [illegible] dans un régiment de lanciers. À partir [illegible], il se consacra exclusivement à des travaux [illegible], collabora, sous son nom ou sous [illegible], à divers journaux, et publia de [illegible]. En 1848, il fut chargé par [illegible], alors commissaire du gouvernement à Marseille, de plusieurs missions dans [illegible] du département des Bouches-du-Rhône. [illegible], il partit pour l'Amérique du Sud, [illegible] plusieurs années. À son retour à [illegible] ses travaux littéraires et aborda [illegible], dans ses rapports avec les [illegible]. Nommé, au mois d'août [illegible] adjoint de l'émigration au [illegible] à Marseille, avec le titre de commissaire [illegible] de décembre 1868.

[illegible] ses principaux romans publiés en [illegible] : *l'Épée de Damoclès* (1843, in-18); [illegible] (1854, in-18); *les Filles de* [illegible] (in-18); *le Pirate noir* (1858, [illegible] (1864, in-18); *les Aventures* [illegible], *Marseillais de Roquevaire*, [illegible] *moderne* (1866, in-18). Ses ouvrages [illegible] sérieux sont : *le Brésil tel* [illegible] (in-18); *les Femmes et les mœurs* [illegible] (in-18); *Du Mouvement d'émigration* [illegible] *de Marseille* (1864, in-8°); *la* [illegible] *et la colonisation au Brésil* [illegible] *la Vérité sur le conflit entre le Brésil*, *Buenos-Ayres, Montevideo et le Paraguay* [illegible]; *le Brésil, Buenos-Ayres, Montevideo et le Paraguay devant la civilisation* (1866, in-8); *l'Ouverture de l'Amazone, ses conséquences politiques et commerciales* (1867, br. in-8); *la Politique du Paraguay* (1869, in-8): ces deux derniers ouvrages ont paru sous le pseudonyme de *Claude de la Poëpe*. Parmi les autres pseudonymes de M. Ch. Expilly, nous pouvons citer ceux de *vicomte de Canourgues*, de *Tisté*, et de *C. E. du Thourat*.

EYE (Jean-Louis-Auguste DE), critique d'art allemand, né le 24 mai 1825 à Furstenau (Hanovre) suivit d'abord, à l'université de Gœttingue, les cours de droit qu'il abandonna bientôt pour l'étude de l'histoire et de la philosophie. Après avoir été précepteur particulier, il se vit appelé en 1853, au musée germanique d'art et d'antiquités, fondé à Nuremberg, et s'y livra à de sérieux travaux sur l'histoire de l'art. En 1874, il accepta une chaire au Brésil, mais il fut rappelé, l'année suivante, par le gouvernement saxon.

On cite comme ses travaux les plus importants: *l'Art et la vie dans l'antiquité* (Kunst und Leben der Vorzeit; 1854, 3e édit., 1868); *Galerie des principales œuvres des anciens graveurs sur bois allemands* (Gal. der Meisterwerke etc., 1857 et suiv.); *Vie et influence d'Albert Dürer* (Leben und Wirken Albrecht Durer's, 1860).

EYMA (Louis-Xavier), littérateur français, né à Saint-Pierre (Martinique), le 16 octobre 1816, entra, en 1835, dans l'administration de la marine, à laquelle il appartint jusqu'en 1846. Il fut chargé ensuite de missions des ministères de la marine et de l'instruction publique aux Antilles et aux États-Unis, et rédigea des rapports sur l'enseignement primaire dans ces pays. Il fit plus tard un second voyage en Amérique. Il débuta dans la presse parisienne par la publication de feuilletons et de variétés. Plus tard, occupé des questions et des affaires industrielles, il devint rédacteur du *Journal des actionnaires*. Retiré ensuite à Nice, il y fonda et dirigea avec succès le *Journal* de cette ville. En 1866, il fit, dans *la Liberté*, sous le titre *le Monde littéraire*, le compte rendu bibliographique. M. X. Eyma, qui a collaboré en outre à de nombreux recueils littéraires, écrivit dans *le Figaro* en 1870-72 de nombreux articles politiques, puis fonda un journal quotidien, *le Nouvelliste* (avril 1874), qui vécut peu. — M. X. Eyma est mort à Paris, le 29 mars 1876.

Nous citerons parmi ses romans : *le Médaillon* (1840, in-8); *Emmanuel* (1841, in-8); *le Grand cordon et la corde* (1851); *le Masque blanc* (1853, in-8); une *Introduction à une politique générale* (1842); des esquisses de mœurs et de voyages : *les Femmes du nouveau monde* et *les Deux Amériques* (1853, 2 vol. in-18); *les Peaux rouges* (1854, in-18); *les Peaux noires* (1856, in-18); *les Poches de mon parrain* (1863, in-18); *la Chasse à l'esclave* (1866, in-18); *le Roman de Flavio* (1862, in-18); *la Mansarde de Rose* (1867, in-18), *les Gamineries de Mme Rivière* (1874, in-18), etc., puis parmi ses brochures d'économie: *De la Circulation des coupons à revenu fixe* (1855, in-8), etc.; *la République américaine, ses institutions, ses hommes* (1861, 2 vol. in-8); *les Trente-quatre étoiles de l'Union américaine* (1862, 2 vol. in-18); M. Xavier Eyma est aussi l'auteur de traductions et de quelques vaudevilles, qu'il a signés par anagramme : *Amey*.

EYMARD-DUVERNAY (Jean-Marie-Michel-Adolphe), sénateur français, né à Miribel (Isère), le 3 janvier 1816, était connu dans son département, comme avocat et riche propriétaire, lorsqu'il se présenta aux élections générales de février 1871, et fut élu, le troisième sur douze

par 62 260 voix. Il prit place dans les rangs de la gauche. En 1872, il déposa un projet de loi qui fixait la dissolution de l'Assemblée au mois de février 1873. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de l'Isère, le second sur trois, par 396 voix sur 659 électeurs. Au nouveau Sénat, il suivit la même ligne politique, vota avec la minorité républicaine et s'opposa à la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie. Il fut réélu, lors du renouvellement triennal, le 5 janvier 1879, le premier sur trois, par 571 voix, sur 647 votants. M. Eymard, de 1848 à 1852, avait fait partie du conseil général de l'Isère où il rentra le 8 octobre 1871.

EYRE (sir Vincent), général anglais, né en 1811, fit ses études au collège militaire d'Adiscombe, entra dans l'artillerie de l'armée du Bengale, en 1828, et servit dans l'Afghanistan pendant l'insurrection de Caboul, en 1841 et 1842. Grièvement blessé et fait prisonnier par Akbar-Khan, il réussit à s'échapper, après huit mois de captivité, rejoignit sir George Pollock en septembre 1842, fut commandant dans le contingent de Jwalioz en 1844, et reçut le brevet de major en 1854. Il se distingua dans la guerre de l'insurrection de 1857 et principalement à l'assaut de Lucknow, en mars 1858. Nommé surintendant de la manufacture de la poudre à Ishapore et inspecteur général de l'armée en avril 1862, il rentra en Angleterre, l'année suivante, après 34 ans de service actif dans les Indes. Chevalier de l'ordre du Bain en 1858, commandeur de l'Étoile des Indes en 1857, il a été créé chevalier en 1867.

Pendant la guerre franco-prussienne le général Eyre fut président de la société anglaise de secours aux blessés, visita nos ambulances et publia un volume intitulé : *Un Voyage d'une quinzaine parmi les ambulances françaises* (A Fortnight's tour among French ambulances, 1871). On a en outre de lui : *Opérations militaires au Caboul* (the Military operations at Caboul); *Souvenirs de captivité* (Prison sketches), puis un mémoire sur les wagons flottants : *Metallic boats and floating waggons for naval and military service.*

EYRE (Edward-John), administrateur anglais, né dans le comté d'York, en 1815, passa en Australie en 1833 et s'y occupa de l'élevage des moutons et du commerce des bestiaux. Ayant acheté un vaste domaine sur le Murray inférieur, il s'y établit et se fit accepter comme protecteur des indigènes chargé de juger leurs différends avec les colons. Il explora une grande partie des côtes de l'ouest et du sud. Parti le 20 juin 1840 à la tête d'une expédition, il n'atteignit Albany que le 7 juillet 1841, après avoir subi les plus dures privations, et lorsque depuis longtemps on le croyait perdu avec toute sa suite. Il revint en Angleterre en 1845 et fut nommé, l'année suivante, gouverneur de la Nouvelle-Zélande avec résidence à Wellington. Il y resta six ans. A l'expiration de son mandat, en 1853, il devint, pour une autre période de six ans, gouverneur de l'île Saint-Vincent et, en 1859 et 1860, de l'île Antogia, que sa santé, altérée par un sejour prolongé dans les terres tropicales le força de quitter. Le 15 juillet 1864, M. Ed.-J. Eyre fut nommé gouverneur général en chef et vice-amiral de la Jamaïque. En octobre 1865 une révolution ayant éclaté dans l'île, il proclama la loi martiale et prit les mesures les plus rigoureuses pour comprimer le mouvement. Le procès, la condamnation et l'exécution du mulâtre Gordon dans la même journée, soulevèrent notamment une indignation générale. M. Eyre, accusé d'excès de pouvoir et de cruauté, fut destitué; une commission d'enquête envoyée à la Jamaïque, publia, en juin 1866, un rapport qui le déchargeait des accusations portées contre lui. Il fut néanmoins déféré aux tribunaux et revint à Southampton au mois d'août; ses partisans formèrent un comité pour sa défense et celle de ses officiers compromis, et recueillirent des souscriptions pour couvrir les frais du procès. Accusé de mourtre et renvoyé devant les magistrats de Market Drayton, il fut acquitté le 11 avril 1867, ainsi que deux de ses officiers. Pendant plus de quatre ans, il fut poursuivi devant toutes les juridictions civiles ou criminelles et toujours acquitté; les frais de ces procès s'élevèrent à près de 250 000 francs. M. Eyre a publié, en 1845, un ouvrage intitulé *Découvertes dans l'Australie centrale* (Discoveries in central Austr.).

F

FABRE (Jean-Antoine), publiciste français, né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 10 août 1794, entra, dans l'enseignement, et dirigea pendant un an une institution. Reçu avocat à Toulouse, il se fit inscrire, en 1823, au barreau de cette ville, y plaida une douzaine d'années, puis atteint d'une surdité subite, se livra à des études assez diverses.

On a de lui, outre de nombreux articles dans les journaux et revues du Midi : *Solutions et problème social par l'association de l'agriculture et des capitaux* (1848, in-8); *Crédit foncier, ou Banque immobilière* (1849), première esquisse du système de décentralisation du capital, exposé dans l'ouvrage suivant : *De la Prospérité publique* (Paris, in-8, 1855), etc.

FABRE (Ferdinand), littérateur français, né à Bédarieux (Hérault) en 1830, fils d'un architecte, commença ses études au collège de sa ville natale, puis fut placé chez un de ses oncles, curé de Camplong. Deux ans après, il entra au petit séminaire de Saint-Pons, et passa au grand séminaire de Montpellier; mais il renonça bientôt à la vie religieuse et vint à Paris. D'abord clerc chez un avoué, puis livré à ses propres ressources, publia un volume de vers : *Feuilles de lierre* (1853, in-18) qui fut peu remarqué et retourna dans le Midi pour rétablir sa santé altérée par les privations. Il chercha dès lors dans la classe de la société où il avait vécu les éléments d'études littéraires nouvelles, et il écrivit, sous le titre collectif de *Scènes de la vie cléricale*, deux romans : *les Courbezon* (1862, in-18), et *Julien Savignac* (1863, in-18) : le premier, qui fut couronné par l'Académie française, était marqué d'un [illegible] minutieux d'analyse qui fit appeler l'auteur par Sainte-Beuve « un fort élève de Balzac ».

A l'exception du *Chevrier* (1868, in-18), [illegible] de la vie rustique écrites dans la langue d'[illegible] tentative assez mal accueillie, les autres [illegible] de M. F. Fabre furent toutes inspirées par la peinture des mœurs du clergé contemporain. A cet ordre d'études appartiennent : *Mademoiselle de Malavieille* (1865, in-18) : *l'Abbé Tigrane, candidat à la papauté* (1873, in-18); *le Marquis de Pierrerue* formant deux séries : *le Cardinal [illegible] Vaugirard* et *la Rue du Puits-qui-parle* ([illegible] 2 vol. in-18); *Barnabé* (1875, in-18); *la [illegible] Mère*, grand roman divisé en quatre [illegible]

[illegible] du *Jugement dernier*, *le Calvaire de la* [illegible] *Foster*, *le Combat de la fabrique Ber-* [illegible], *l'Hospice des enfants assistés* (1876-[illegible], 4 vol. in-18). Citons à part *le Roman d'un* [illegible] ([illegible], in-18), biographie anecdotique de [illegible].

[illegible] (Georges-Frédéric-Alfred de), général [illegible], né à Quesnoy-sur-Deule près Lille, le [illegible]. Fils d'un officier supérieur, il prit du service dans la cavalerie saxonne en 1834, fut chef d'escadron en 1848 et assista, l'année suivante, à la guerre des duchés. Promu chef d'état-major en [illegible], colonel en 1863, il reçut un an plus tard, avec le titre de général, le commandement des troupes de la confédération dans le Holstein et le remplit avec succès. Il prit part à la guerre [illegible] de 1866, comme chef d'état-major du prince Albert de Saxe. Nommé lieutenant général à la paix, il entra au ministère de la guerre et réorganisa l'armée saxonne, qui ne formait plus que le 12ᵉ corps de l'armée [illegible] sur le modèle de celle de Prusse. A la guerre de 1870, il fut nommé gouverneur militaire du territoire du 12ᵉ corps, appelé à Versailles à la fin de 1870, et chargé de l'administration des départements du Nord et de Seine-et-Oise. [illegible], après la conclusion des préliminaires de la paix, chef de l'armée d'occupation et représentant de M. de Bismarck. En juin 1871, il retourna à [illegible], reprit le ministère de la guerre, et fut [illegible] de cavalerie en 1873.

[illegible] ([illegible]-Andrejewitch), officier et [illegible], né en 1826, fit ses études à l'école [illegible] de Saint-Pétersbourg et servit quinze ans dans l'armée du Caucase, comme aide de camp du prince Bariatinsky, puis du grand-duc [illegible] grade de général-major en 1864. [illegible] le Caucase, résida le plus souvent à [illegible] et s'occupa d'études sur l'armée [illegible]. Il avait déjà publié *Seize ans de la guerre au Caucase* ([illegible], 1860), et *Lettres du Caucase* ([illegible]) quand il se mit à publier sur le [illegible] deux ouvrages de circonstance, [illegible] en Europe une certaine émotion : *le* [illegible] *militaire de la Russie* (Moscou, 1860), *et* [illegible] *sur la question orientale* (1870). [illegible], il proposait, pour la protection [illegible], le partage de l'empire d'Autriche et la [illegible] l'Allemagne. A la suite des réclamations que cette publication provoqua, M. Fadejew [illegible] de donner sa démission. Il continua à s'occuper des affaires militaires de son [illegible] notamment les réformes du génie [illegible] dans un ouvrage : *Que devien-* [illegible] (1872).

FAED ([illegible]), peintre écossais, né en 1826 [illegible], dans une des contrées les plus pittoresques de l'Écosse, résolut, après la mort de [illegible], simple ouvrier de fabrique, de suivre [illegible] ces arts, alla en 1843 à Edimbourg et [illegible] ses études régulières. Il remporta plusieurs [illegible] dans les concours de l'Académie [illegible] débuté dans l'aquarelle, par un [illegible], il exécuta à l'huile des [illegible], des toiles de chevalet, et même [illegible] compositions historiques. Il était déjà [illegible] par ses *Joueurs de dames* et ses *Bergers*, [illegible] associé de l'Académie royale d'Édimbourg [illegible]. Deux ans après il donna son meilleur [illegible], *Walter Scott et ses amis à Abbotsford*, que la gravure a rendu populaire. En 1852, [illegible] alla s'établir à Londres. En 1855, son [illegible] *l'Enfant sans mère* a beaucoup contribué à sa réputation.

M. Faed a produit depuis cette époque d'autres œuvres non moins estimées : *la Première rupture en famille* (1857) : *Un Écouteur n'entend jamais ce qui le touche* (1858) ; *Dimanche dans les grands bois* (1859); *la Seule paire* (1860); *De Davon à Sunset*, représentant trois générations d'une famille (1861), une des mieux réussies de toutes ses peintures; *Nouvelles guerres pour un vieux soldat* (1862); *Éducation d'un enfant* (1863); *Père et mère* (1864) : tableau qui reparut à l'Exposition universelle de 1867 avec deux autres, *la Seule paire* et *Toute musique a ses charmes*. M. Th. Faed a été nommé en décembre 1864 membre de l'Académie royale.

FAIDER (Charles-Jean-Baptiste-Florent), avocat et homme politique belge, né à Trieste, le 6 septembre 1811, fils du chevalier Charles-Joseph Faider, directeur de l'enregistrement sous l'Empire, fut reçu avocat à Bruxelles en 1832. Ses écrits en faveur des institutions et de la nationalité belges, le firent élire, en 1846, correspondant de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. De novembre 1852 au mois de mars 1855, il occupa le ministère de la justice, où son passage fut marqué par la loi qui porta son nom. Il devint avocat général à la Cour de cassation de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold, il a obtenu diverses décorations étrangères.

On a de M. Faider : *Paroles d'un voyant* (Bruxelles, 1834, in-18), pastiche du livre de Lamennais : *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (id., ibid., in-8); *Études sur les constitutions nationales, Pays-Bas et pays de Liége* (1842, in-8); *État de l'instruction primaire en Belgique*, de 1830 à 1840 (1842, in-8); *De la Nationalité littéraire en Belgique* (1840, in-8); *De la Personnification civile des associations religieuses* (même année, in-8); *De l'Étude du droit coutumier en Belgique* (1841, in-8); et un grand nombre d'*Extraits* du *Moniteur belge*, de la *Revue belge*, du *Trésor national*, de la *Belgique judiciaire*, des *Bulletins de l'Académie royale*, etc.

FAIDHERBE (Louis-Léon-César), général français sénateur, né à Lille, le 3 juin 1818, entra à l'École polytechnique en 1838, à celle de Metz en 1840, et en sortit dans le génie militaire. Il servit dans la province d'Oran de 1844 à 1847, à La Guadeloupe de 1848 à 1849 et dans la province de Constantine de 1849 à 1852; il prit part à plusieurs expéditions, notamment à celle de Kabylie, et passa au Sénégal, comme sous-directeur du génie en 1852. Promu, en 1854, chef de bataillon et nommé gouverneur du Sénégal, il passa quatre années en expéditions aussi hardies qu'utiles à la domination française. L'une des plus importantes fut, en janvier 1861, celle contre le roi de Cayor, dont il soumit, presque sans coup férir, tout le territoire maritime, ainsi que la rive droite du Sénégal, jusqu'au delà de Balthel de Médina. Le prophète Omer-el-Hadji, qui menaçait notre colonie, reconnut aussi notre souveraineté. La presqu'île du Cap-Vert et la province du Diander qui n'a pas moins de cent lieues carrées furent annexées au Sénégal. Quelques mois après, M. Faidherbe rentrait en France. Le 5 octobre 1861, il fut remplacé, comme gouverneur du Sénégal, par M. Jauréguiberry, mais il reprit bientôt ses fonctions et ne fut définitivement rappelé en France que le 17 juillet 1865, sur sa demande. Il commanda, de 1867 à 1870, la subdivision de Bone en Algérie. Nommé colonel du génie en 1852, il avait été promu général de brigade le 20 mai 1863

officier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1855 et commandeur le 10 août 1861.

Lors de la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), il ne put obtenir d'être employé activement, et resta en Afrique jusqu'au 4 septembre. Lorsque M. Gambetta tenta d'organiser les armées de la Loire, du Nord et de l'Est, M. Faidherbe offrit ses services au nouveau ministre de la guerre; il fut nommé, le 23 novembre 1870, général de division et commandant en chef de l'armée du Nord, où il remplaça M. Bourbaki appelé à l'armée de l'Est. Un mois après, il livra au général Manteuffel la bataille de Pont-Noyelles, qui dura deux jours, causa des pertes considérables à l'ennemi et dégagea le Havre. Il revint à la charge les 3 et 4 janvier 1871, enlova les positions prussiennes à Bapaume, et ne put profiter de sa victoire, faute de cavalerie. Le 10 janvier, il marcha en avant pour dégager Péronne; mais la place avait déjà capitulé après un court bombardement. Ayant reçu l'ordre de combiner ses mouvements avec ceux du général Bourbaki, qui s'avançait dans l'Est, il se porta sur Saint-Quentin, où, le 19 janvier, il livra au général de Gœben, successeur de Manteuffel, une bataille acharnée, après laquelle il fut obligé de se retirer sur Cambrai et Lille. Il resta à la tête de son armée après la signature de l'armistice.

Nommé, le 8 février, représentant à l'Assemblée nationale, dans le département du Nord, le général Faidherbe donna sa démission de représentant dans la séance du 19 février, et demanda, quelque temps après, à être mis en disponibilité. Au scrutin complémentaire du 2 juillet suivant, il fut élu de nouveau, comme candidat républicain, à la fois dans le département du Nord par 155 349 voix, dans le Pas-de-Calais par 103 438 voix sur 140 118 votants, et dans la Somme par 96 298 voix sur 115 084 votants. Il opta pour le département du Nord. Après le vote sur le pouvoir constituant, il crut devoir donner une seconde fois sa démission, parce que « l'Assemblée s'attribuait d'autres droits que ceux qui lui avaient été conférés par les électeurs » (20 août). Il avait été promu, le 15 juin, grand officier de la Légion d'honneur. Quelque temps après, une souscription fut ouverte dans le département de la Somme pour lui offrir une épée d'honneur. Chargé par le gouvernement d'une mission scientifique dans la haute Égypte, où il allait étudier les monuments et inscriptions libyques, il visita l'île Philæ, Jérusalem et l'Italie. Conseiller général du Nord pour le canton centre de Lille, depuis le 8 octobre 1871, M. Faidherbe fut encore porté, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans ce département, mais il échoua avec 351 voix sur environ 800 votants, malgré une profession de foi très nette et très catégorique. Plus heureux au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut élu le troisième sur cinq, par 421 suffrages sur 796 électeurs. On remarqua beaucoup la déclaration de principes qu'il avait adressée quelques jours auparavant, de concert avec les autres candidats de la liste républicaine, et qui exprimait une adhésion sans réserve aux nouvelles institutions. Après l'élection, il fut question de lui pour remplacer le général Borel comme ministre de la guerre; mais son état de santé ne lui permettait pas d'occuper ce poste; il l'obligea même, pour prendre part aux travaux du Sénat, à se faire transporter dans un fauteuil mécanique.

Le général Faidherbe a publié de nombreux ouvrages, les uns relatifs à son gouvernement du Sénégal ou à notre histoire militaire, les autres consacrés aux explorations archéologiques dont il s'est de tout temps occupé. Parmi les premiers, nous citerons : *Notice sur la colonie du Sénégal* (1859, in-8); *l'Avenir du Sahara et du Soudan* (1863, in-8, avec carte); *Chapitre de géographie sur le nord-ouest de l'Afrique* (1865, in-8, avec carte); *Bases d'un projet de réorganisation d'une armée nationale* (Toulon, 1871, in-8); *la Campagne de l'armée du Nord* (1871, in-8, avec carte; 2e édition, 1872), dédiée à M. Gambetta. Ses principales publications scientifiques sont : *Collection complète des inscriptions numidiques (lybiques) avec des aperçus ethnographiques* (1870, in-8, avec pl.); *les Dolmens d'Afrique* (1873, in-8, avec 6 pl.); *Epigraphie phénicienne* (1873, in-8); *Essai sur la langue poul, grammaire et vocabulaire* (1875, in-8); *le Zénaga des tribus sénégalaises*, étude sur la langue berbère (1877, in-8), etc. M. Faidherbe a fait partie de plusieurs congrès archéologiques, notamment de celui qui a été tenu à Stockholm en 1874.

FAILLY (Pierre-Louis-Charles-Achille DE), général français, ancien sénateur, né à Rozoy-sur-Serre (Aisne), le 21 janvier 1810, fut élève de Saint-Cyr, en 1826, entra dans l'infanterie et devint sous-lieutenant en 1828, capitaine en 1831, chef de bataillon en 1843, lieutenant-colonel du 49e de ligne en 1848, colonel du 20e en août 1851. Général de brigade le 29 août 1854, il fut employé en Crimée, se signala aux batailles de l'Alma, du Mamelon-Vert et de Tracktir, et devint général de division le 22 septembre 1855. Nommé, à son retour, aide de camp de l'empereur, il commanda, dans la guerre d'Italie, une division du corps du maréchal Niel. Il se distingua à Magenta et surtout à Solferino, où deux colonels et quatre chefs de bataillon de ses régiments furent tués sous ses yeux.

Appelé au commandement du corps expéditionnaire envoyé à Rome en octobre 1867, pour défendre le pays contre le dernier mouvement garibaldien, ce fut sous ses ordres que fut expérimenté, en campagne, le fusil Chassepot qui, suivant une phrase du rapport du général, devenue proverbiale, « fit merveille » à Mentana (3 novembre). Le général fut nommé sénateur le 11 mars 1868. Au mois d'octobre 1869, il prit le commandement du 3e corps d'armée, à Nancy en remplacement du maréchal Bazaine.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse, il fut mis à la tête du cinquième corps d'armée (15 juillet 1870). Lors des batailles de Frœschwiller, Reichshoffen et Wissembourg, ses troupes étaient échelonnées entre le corps du maréchal Mac-Mahon et celui du général Frossard, également à portée de soutenir l'un et l'autre par une marche rapide. Dans la journée du 6 août, appelé par dépêche auprès de Mac-Mahon, trompé, paraît-il, par une similitude de noms, il ne put arriver à temps au secours du maréchal. Après la reconstitution de l'armée de Châlons [illegible] le mouvement de jonction sur Bazaine, qui [illegible] le desastre de Sedan, M. de Failly, qui, en [illegible] tendant d'être remplacé dans son commandement par le général de Wimpffen, rappelé d'Afrique à cet effet, prenait part à la lutte à la tête de son corps d'armée, se laissa surprendre, dans la journée du 30 août, par le général de Thann, éprouva des pertes sensibles. Le bruit même de sa mort courut à Paris. Il fut fait prisonnier à la bataille de Sedan le 1er septembre, et interné en Allemagne. A la paix, il resta en disponibilité.

Le général de Failly a publié une brochure justificative : *Campagne de 1870. Opérations et marche du 5e corps jusqu'au 31 août* (Bruxelles, 1871, in-8).

FAITHFULL (miss Emily), femme écrivain [illegible]

[illegible], née dans le comté de Surrey, en 1835, fille d'un pasteur, fut élevée dans une école à [illegible], vint à Londres vers 1856, et commença à s'intéresser à la position des ouvrières. Malgré des difficultés sans nombre, elle parvint à [illegible], en 1860, une imprimerie, où elle n'employa, comme compositeurs-typographes que des femmes. Le premier travail sorti de ses presses, *Victoria Regia*, fut dédié à la reine et lui valut le brevet d'imprimeur et d'éditeur ordinaire de S. M. [illegible] 1863, elle fonda une revue, intitulée *Victoria Magazine*, où elle traita particulièrement la question du travail des femmes et de leur salaire. En 1868 elle publia un roman : *Changement sur changement* (Change upon change), très-bien accueilli, et quelque temps après, elle fit des conférences sur des sujets littéraires et philosophiques. Après avoir visité, en 1872 et 1873, les États-Unis où elle reçut un accueil empressé, miss Faithfull fonda à son retour un journal : *Women and Work* (les femmes et le travail), servant d'intermédiaire aux offres et demandes entre les industriels et les ouvrières. *

FAIVRE (Antoine-Jean-Étienne, dit Tony), peintre français, né à Besançon le 24 mai 1830, fut élève de Picot et débuta en 1855 par un portrait de [illegible]. Après avoir exposé en 1857 *la Partie* [illegible] et en 1859 un *Portrait*, il fit un voyage [illegible] et en Russie (1860-62) et ne reparut qu'au salon de 1865 avec un plafond, *Colin-Maillard*, très-remarqué. Depuis cette époque M. Faivre a exposé : *Fleurs*, panneau décoratif [illegible]; *Portraits* (1868); *Premières* [illegible]; *le Repos de Vénus*, plafond, [illegible] *de famille dans le parc de Limours*, [illegible], *la Musique*, *Liseuse* (1873); [illegible] *au bain* (1874); *Dans la serre* [illegible] (1877); *une Bonne recette* (1878). M. T. Faivre a obtenu une médaille en 1864. *

FALCON (Mlle Marie-Cornélie), célèbre cantatrice française, est née à Paris le 28 janvier [illegible] au Conservatoire le 6 février [illegible], en 1830, confiée aux soins de [illegible] pour le chant, et d'Adolphe Nourrit pour la déclamation lyrique. Elle obtint successivement le 1er prix de vocalisation en 1830, [illegible] de chant en 1831 et le 1er prix de [illegible]. Son premier début à l'Opéra eut lieu [illegible] 1832 dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*. Elle y obtint un grand succès. [illegible] une des plus belles qu'on eût entendues sur la scène de l'Opéra. Mlle Falcon a [illegible] le rôle de la *Juive*, d'Halévy, et [illegible] le rôle de Valentine, dans les *Huguenots*. Peu d'années après, une affection de [illegible] à quitter le théâtre. [illegible] dans quelques concerts.

FALCONNET (Ernest), magistrat et écrivain [illegible], né à Thionville (Moselle), le 26 avril [illegible] dans la magistrature en 1839. En [illegible] de sa conduite dans les émeutes [illegible], il devint avocat général à [illegible], où il se signala dans les [illegible]. Il fut nommé procureur [illegible]. Il devint, en [illegible] de chambre, à la Cour [illegible] 22 octobre 1855, et conseiller [illegible]. M. Falconnet [illegible] du Conseil général de Saône-[illegible] officier de la Légion [illegible] *la Moralisation des classes in*[illegible] *l'Influence du barreau de* [illegible] (1837); *Des Juges de paix* [illegible]

en France (1842), brochures; *Alphonse de Lamartine, études biographiques, littéraires et politiques* (1840, in-8) : *De l'Influence de la magistrature sur la direction de l'élément social* (1853). Il a en outre revu la traduction de l'*Odyssée*, de Mme Dacier et celle des *Petits poèmes grecs*, dans le *Panthéon littéraire*, travaillé aux *Lyriques grecs* de la collection Lefebvre et donné une édition des *Œuvres de d'Aguesseau*, avec étude biographique (1865, 2 vol. in-8).

FALGUIÈRE (Jean-Alexandre-Joseph), statuaire et peintre français, né à Toulouse le 7 septembre 1831, fut élève de Jouffroy et de l'École des Beaux-Arts et remporta en 1859 le prix de Rome. Il avait débuté au salon annuel de 1857 par un *Thésée enfant*, plâtre qui reparut en marbre au salon de 1865. De Rome même, il envoya, outre deux bustes de jeunes filles (1863), le *Vainqueur au combat de coqs*, statue en bronze qui fut achetée par l'État (1864) et figura plus tard à l'Exposition universelle de 1867. M. Falguière a depuis exposé : *Tarcinus, martyr chrétien*, statue de plâtre (1867) et marbre (1868); *Ophélie*, plâtre (1869), reproduite en marbre (1872) ; *Pierre Corneille* (1872), statue de marbre destinée au Théâtre-Français; *Danseuse égyptienne* (1873); *la Suisse accueillant l'armée française*, groupe de plâtre (1874) dont une épreuve en bronze fut offerte par la ville de Toulouse au conseil fédéral; *M. Carolus Duran*, buste, et *Lamartine* (1876), plâtre, dont le bronze, exposé en 1877, a été solennellement inauguré à Mâcon (août 1878) ; *le cardinal de Bonnechose*, buste (1878); *Saint-Vincent de Paul*, statue en marbre pour l'église Sainte-Geneviève (1879). A l'Exposition universelle de 1878, ont figuré *Tarcinus* et le *Vainqueur du combat de coqs*.

M. Falguière s'est également fait connaître comme peintre; son premier tableau, *Près du château* (1873) fut peu remarqué, mais *les Lutteurs* (1875) reçurent des éloges unanimes; depuis, *Caïn et Abel* (1876) et *la Décollation de Saint Jean-Baptiste* (1877) ont eu moins de succès.

Cet artiste a obtenu deux médailles en 1864 et 1867, et une médaille de 1re classe en 1867 (Exposition universelle) et la médaille d'honneur en 1868. Décoré de la Légion d'honneur en 1870, il a été promu officier à la suite de l'Exposition universelle de 1878. *

FALK (Paul-Louis-Adalbert), homme d'État prussien, est né le 10 août 1827, au village de Metschkau (Silésie) où son père était alors simple pasteur. Il fit ses études au gymnase Frédéric de Breslau et entra, en 1847, à la faculté de droit de l'université de cette ville, où il suivit en outre les cours d'histoire et des sciences naturelles. Juge suppléant en 1847, il fut nommé substitut du procureur pour la ville et le district de Breslau, en 1850, et procureur à Lyk, en 1853. Substitut au tribunal de Berlin en 1861 et attaché en même temps au ministère de la justice, il devint en 1862 conseiller à la cour d'appel de Glogau, qui avait alors pour vice-président M. de Rœnne, et collabora à l'important ouvrage dont celui-ci avait commencé la publication, avec quatre autres jurisconsultes : *Compléments et éclaircissements des livres du droit prussien* (Ergænzungen et Erlæuterungen der preuss. Rechtsbücher). M. Falk fut nommé, en 1868, conseiller-rapporteur au ministère de la justice et chargé de la codification des lois pour la confédération de l'Allemagne du Nord. Il fit partie de la commission qui prépara la nouvelle procédure civile et criminelle. Il avait été déjà élu député à la chambre prussienne, en 1858, par le district de Johannisbourg et en 1867, par celui de Glogau, au Reichstag de

l'Allemagne du Nord : dans l'une et dans l'autre assemblée, sans enchaîner son indépendance, il appartenait au parti des « vieux-libéraux. » Au mois de février 1871, l'empereur Guillaume le nomma plénipotentiaire de la Prusse auprès du Conseil fédéral. Président du comité de la justice, il dirigea particulièrement les travaux du conseil pour le remaniement de la procédure civile de l'Empire allemand.

Le 22 février 1872, M. Falk fut nommé ministre des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, en remplacement de M. de Mühler. D'un esprit beaucoup plus libre et plus résolu que son prédécesseur, il eut, au milieu de circonstances difficiles, à soutenir la lutte contre le parti catholique, assez nombreux dans la chambre des députés, à combattre l'agitation cléricale dans le pays, et à soutenir contre les prétentions ultramontaines les droits de l'État. Il présenta un projet de loi organique, tendant à remettre au gouvernement l'inspection et la surveillance de tous les établissements d'instruction, publics ou privés : ce projet, adopté par les deux chambres (1872), remplaça le règlement des écoles primaires de 1854, et fut complété, les années suivantes, par tout un ensemble de mesures d'application. Mais la principale campagne de M. Falk eut pour objectif de ramener et de maintenir de force le haut clergé catholique sous la juridiction de l'État, d'astreindre les évêques au serment et à l'observance des lois civiles, de supprimer les congrégations religieuses et les ordres non acceptés par le gouvernement. Ces résultats furent en grande partie obtenus, après de vifs débats parlementaires, par les lois de mai 1873, qui tiennent une si grande place dans l'histoire du *Kulturkampf* ou de la lutte soutenue par le chancelier de Bismarck contre l'influence cléricale, au nom de la civilisation et de la société civile. Ces lois excitèrent de longs et bruyants conflits, dans lesquels le ministre et le gouvernement de l'Empereur montrèrent une ténacité égale à la résistance de leurs adversaires. Les mesures les plus rigoureuses, la privation du traitement, de fortes amendes, l'emprisonnement même eurent raison des plus opiniâtres. Le pape et la cour de Rome intervinrent diplomatiquement à plusieurs reprises, sans obtenir aucune concession. Parfois même les protestations des évêques catholiques romains contre les décisions des chambres furent laissées sans réponse, pour mieux marquer l'inutilité de toute polémique contre le gouvernement et la majorité parlementaire.

Plus tard, dans l'état de trouble où les attentats contre la personne de l'empereur Guillaume, en 1878, jetèrent les esprits, on annonça que le souverain et le chancelier se relâchaient de leurs rigueurs à l'égard de l'Église, qui offrait, de son côté, le concours de son influence morale dans la lutte contre les socialistes; mais, dans les premiers jours de l'année 1879, M. Falk renouvela devant les chambres ses déclarations relatives à l'exécution des lois contre les prélats ultramontains : les négociations reprises entre le Vatican et Berlin n'avaient d'autre objet que d'étudier un *modus vivendi* n'impliquant pas l'abrogation des lois existantes, et l'empereur, pour couper court aux bruits répandus d'un changement de politique sur cette question, adressait à son ministre des cultes une lettre autographe, lui exprimant dans les termes les plus flatteurs sa haute approbation et son entière confiance (janvier 1879). Dans les mêmes jours, M. Falk se félicitait d'autre part, devant le Reichstag, de l'essor imprimé par lui à l'enseignement populaire, et constatait que, depuis la guerre de 1870, et sous son administration, le nombre des instituteurs primaires s'était accru de quatre mille et celui des enfants reçus dans les écoles de quatre cent mille (15 janvier 1879).

Le dissentiment entre M. Falk et le prince de Bismarck n'en était pas moins réel. Le chancelier, voulant assurer une majorité aux lois de douanes qui consacraient son retour au régime protectionniste, faisait aux conservateurs ultramontains des avances qu'il dut appuyer par des gages : le principal fut la retraite du ministre des lois de mai. Celui-ci dut donc donner sa démission et fut remplacé par M. de Puttkamer, le 14 juillet 1879. En récompense de ses services, l'empereur conféra à son fils la noblesse héréditaire. M. Falk continua de défendre son œuvre, et, dans les luttes électorales qui s'ouvrirent dès lors, il soutint hautement les candidats libéraux hostiles à la nouvelle politique de M. de Bismark, et contribua beaucoup à la réélection de plusieurs d'entre eux; lui-même fut ramené à la Chambre par le scrutin du 5 octobre 1879.

FALKE (Jacques), littérateur allemand, né à Ratzeburg le 21 juin 1825, suivit les cours d'histoire et de philologie aux universités d'Erlangen et de Gœttingue, fut professeur au gymnase protestant de Hildesheim en 1850, puis précepteur des enfants du prince Solms-Braunfels à Düsseldorf, où il resta jusqu'en 1853. Après avoir séjourné quelque temps à Vienne, il devint conservateur des collections artistiques au musée germanique de Nuremberg (1855). À la fin de 1858 il retourna à Vienne, fut bibliothécaire et conservateur de la galerie de tableaux du prince de Liechtenstein et obtint, en 1865, le titre de conservateur du Musée impérial de l'art et de l'industrie, dont il devint vice-président en 1872.

On doit à M. J. Falke plusieurs intéressants ouvrages sur l'histoire de l'art : *les Costumes allemands et les modes* (die deutschen Trachten, etc., Leipzig, 1858, 2 vol.); *l'Histoire du costume au moyen âge* (Vienne, 1861); *la Société chevaleresque à l'époque du culte de la femme* (die Ritterliche Gesellschaft, etc., 1863); *l'Art et l'industrie contemporains*, étude sur l'Exposition universelle de 1867 (die Kunstindustrie, etc., Leipzig, 1868); *l'Art domestique* (die Kunst im Hause, 1873); *l'Art et l'industrie* à l'Exposition universelle de Vienne (Vienne, 1873). Il a publié dans un autre ordre : *Histoire de la maison princière de Liechtenstein* (Vienne, 1868).

FALKENSTEIN (Jean-Paul DE), homme politique allemand, né le 15 juin 1801 à Pegau (Saxe), fit ses études à l'université de Leipzig, où il reçut son diplôme de docteur, et fut chargé en 1824 d'y professer le droit. Entré dans la magistrature, il passa plusieurs années à Dresde comme conseiller de cour. Il devint, en 1835, directeur du cercle de Leipzig et remplit en même temps les fonctions de délégué du gouvernement auprès de l'université de cette ville et de commissaire royal auprès du chemin de fer. Nommé ministre de l'intérieur en 1844, il dut résigner le pouvoir, lors de la révolution de mars 1848. Après une retraite d'environ trois ans il accepta, en 1851, la présidence du consistoire général et entra, en 1853, dans le cabinet du baron de Beust, avec le portefeuille de l'instruction publique et des cultes. En 1866, il fut chargé d'administrer le royaume de Saxe au nom du roi, qui s'était retiré en Autriche lors de l'entrée des troupes prussiennes. Il devint, après la guerre, président du Conseil des ministres, et convoqua, en 1871, le premier synode luthérien. En septembre de la même année, il se retira du service.

[illegible] ministre de la maison du roi et chancelier des ordres.

FALLEX (Jean-Eugène), professeur et littérateur [illegible], né à Paris, le 12 avril 1824, fit ses études au collège Charlemagne et entra à l'École normale en 1844. Successivement chargé des [illegible] et des lettres à Montpellier, à [illegible] à Paris, il devint professeur adjoint de [illegible] Louis-le-Grand, et, en 1862, titulaire de la même classe au lycée Napoléon. Le [illegible] 1868, il fut nommé censeur du lycée Charlemagne. Il a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1865.

On a de M. Fallex des traductions en vers, [illegible] les qualités du style : celle du *Plutus d'Aristophane* (1848, in-12), mentionnée avec éloge par M. Villemain; celle des *Adelphes* de Térence (1865, in-12); puis les *Scènes d'Aristophane* ([illegible] in-12), réimprimées sous le titre de *Théâtre d'Aristophane* (1863, 2 vol. in-18), avec les analyses des pièces auxquelles les scènes traduites [illegible] : cet ouvrage a partagé, en [illegible], le prix Bordin ; un choix de [illegible] d'Aristophane, avec la traduction en vers ([illegible], in-16); une élégante *Anthologie des poètes latins*, avec la traduction française ([illegible] in-16). Il a aussi édité un [illegible] *Lettres choisies de Voltaire* (1867, [illegible]).

FALLIÈRES ([illegible]-Armand), député français, né à [illegible] (Lot-et-Garonne) le 6 novembre 1841, [illegible], s'inscrivit au barreau de Nérac [illegible] cette ville jusqu'au 25 mai [illegible] les élections du 20 février [illegible] des députés dans l'arrondissement de Nérac, avec une profession de foi [illegible], et fut élu par 8376 voix, contre 6442 [illegible] bonapartiste. Il prit [illegible] de la gauche républicaine, [illegible] comme orateur, dans plusieurs [illegible] l'acte du 16 mai 1877, il fut [illegible] des gauches réunies qui refusèrent [illegible] de confiance au cabinet de Broglie [illegible] le 14 octobre suivant, par 8953 [illegible] réunies par M. Cam. Dollfus, [illegible] sous l'Empire, et candidat [illegible] Il suivit la même ligne politique [illegible] nouvelle Chambre. M. Fallières représente [illegible] de Nérac au Conseil général du [illegible].

FALLOUX (Alfred-Pierre, comte DE), homme [illegible], ancien représentant, membre [illegible] française, est né à Angers, le 7 [illegible] famille de commerçants angevins [illegible] récompensés, par des lettres [illegible] monarchique (1825). Ce fut [illegible] qui contre-signa, comme [illegible], le 30 octobre 1830, la lettre [illegible] érection de majorat au titre [illegible] du père de M. de Falloux. [illegible] connaître par deux ouvrages [illegible] d'un auteur passionné pour [illegible] et qui donnèrent le [illegible] de sa foi religieuse, [illegible] *Louis XVI* (Paris, 1840, [illegible]), et l'*Histoire de saint* [illegible] de l'ordre des *Frères prêcheurs* [illegible], 2 vol. in-8; 3e édit., 1859, 2 [illegible]. Vers le même temps, il collaborait [illegible] de la charité. Recommandé par ses [illegible] légitimistes, il fut [illegible] des députés, en 1846, par [illegible] département de Maine-et-Loire, [illegible] l'opposition de droite et défendit vivement ce qu'on appela dès lors la cause de la liberté de l'enseignement.

Après le 24 février, M. de Falloux fut un des premiers à reconnaître le nouveau gouvernement républicain et adressa une sorte de circulaire à ses amis royalistes pour leur recommander son exemple. Nommé à une faible majorité, et le dernier sur une liste de treize élus, représentant à l'Assemblée constituante, il déploya dès l'abord un zèle et un courage politiques auxquels ses adversaires mêmes rendirent justice. Au 15 mai, il fut un des organisateurs de la résistance, et le 29, nommé rapporteur dans la question des ateliers nationaux, il conclut à la dissolution immédiate qui fut le signal des journées de juin. Par ses principaux votes il appartint à l'extrême droite et fut un des promoteurs de l'expédition de Rome. Il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, M. de Falloux fut appelé au ministère de l'instruction publique (20 décembre). L'Université recevait, disait-on, son ennemi personnel pour chef. Pendant les dix mois qu'il resta à sa tête, il élabora un projet de loi organique sur l'enseignement, et le soumit à l'Assemblée sans en avoir saisi préalablement le Conseil d'État. Cette infraction à la loi fut censurée par un vote de la Chambre, et le projet, remis à l'étude, ne passa que sous le ministère de M. de Parieu qui remplaça M. de Falloux le 30 octobre 1849. Cette loi organique, à laquelle le nom de M. de Falloux resta cependant attaché, instituait quatre-vingt-six recteurs, favorisait dans chaque académie les influences locales, et assurait, par l'éparpillement de l'autorité universitaire, la prépondérance du clergé. M. de Falloux, sorti du ministère par suite de la domination hautaine qu'il prétendait exercer, au nom de son parti, sur le président, prit place dans l'Assemblée législative, où son département l'avait renvoyé. Dans les grandes discussions qui suivirent, il marcha d'accord avec M. de Montalembert. Ils provoquèrent ensemble les plus violentes récriminations de la gauche.

Aux approches du coup d'État, M. de Falloux s'était séparé complètement de la politique du président. Mais il fut à peine inquiété quelques jours et se retira dans ses propriétés de l'Anjou, où il s'occupa d'agriculture. Il obtint même au concours régional de 1862 une prime d'honneur. En 1856, il avait vu s'ouvrir devant lui les portes de l'Académie ; il y remplaçait M. Molé, et fut reçu par M. Brifaut (26 mars 1857). On remarqua, en 1867, la part qu'il prit au congrès catholique de Malines, où il soutint avec Mgr Dupanloup les doctrines du *Syllabus*. En 1868, il publia dans le *Correspondant* un article qui parut ensuite en brochure, la *Politique et l'Agriculture*, et où, défendant le pape, il concluait que les dangers dont le pouvoir temporel était menacé, étaient une des causes du mauvais état des récoltes. Aux élections législatives de 1869, porté comme candidat de l'opposition cléricale, dans la 3e circonscription de la Vendée, il obtint 10 930 voix contre 15 739 données au candidat officiel.

Il ne fut pas plus heureux dans une élection partielle à la Roche-sur-Yon (11 janvier 1870) où il échoua contre M. Alquier, candidat du gouvernement. Il refusa de se présenter le 8 février 1871, alléguant le déplorable état de sa santé, mais il ne tarda pas à prendre, en dehors de l'Assemblée, une part active aux tentatives de fusion que préparaient dès lors les membres de la majorité : ce fut lui qui, dans une réunion tenue le 4 janvier 1872 à Versailles, chez M. de Meaux,

proposa de demander à M. le comte de Chambord la reconnaissance du drapeau tricolore et l'adoption du comte de Paris à défaut d'héritier direct. Ce discours souleva les protestations de la presse légitimiste ; l'émotion fut encore plus profonde dans le parti, lorsqu'en mars 1873, M. de Falloux, se défendant d'avoir inspiré à M. Dupanloup sa fameuse lettre à M. le comte de Chambord (voy. ces noms), déclara que s'il était « un légitimiste éprouvé », il ne voulait être « ni un légitimiste inconséquent, ni un légitimiste aveugle », et la définition dont il fit suivre ces deux qualifications lui valut un redoublement d'attaques. M. de Franclieu lui rappela les paroles qu'il avait prononcées en 1862, et M. de Falloux protesta à son tour contre le sens qu'il leur attribuait. En septembre 1873, au comice agricole de Segré, il préconisa hautement la forme du septennat, avec la prolongation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, et soutint, l'année suivante (novembre 1874), la candidature de M. Bruas, qui se présentait avec l'appui du gouvernement. Cette attitude acheva de consommer la rupture de M. de Falloux avec ses anciens coreligionnaires politiques. « Nous devons vous remercier, lui écrivait l'un d'eux, le comte de Quatrebarbes, de nous avoir dit vous-même si clairement ce que vous êtes aujourd'hui... » Depuis cette époque, le nom de M. de Falloux n'a reparu dans la presse quotidienne que lors de ses démêlés avec M. Freppel, évêque d'Angers, au sujet de l'aliénation d'un terrain de la paroisse de Segré attenant à l'hospice Swetchine; ce prélat alla même jusqu'à frapper son adversaire d'une excommunication mineure qui fut déclarée « nulle et non avenue » par le nonce du pape (mai 1876).

Outre les écrits cités plus haut, M. de Falloux a publié : *le Parti catholique : ce qu'il a été, ce qu'il est devenu* (1856, in-18); *Souvenirs de charité* (Tours, 1857, in-12); *Mme Swetchine, sa vie et ses œuvres* (1859, 2 vol. in-8); *Question italienne, Du Devoir dans les circonstances actuelles* (1860, in-8); *Dix ans d'agriculture* (1863, in-8); *la Convention du 15 septembre* (1864, in-8); *Itinéraire de Turin à Rome* (1865, in-18) ; *des Elections prochaines* (1869, in-8); *Questions monarchiques, lettres à M. Laurentie* (1873, in-8); *Augustin Cochin* (1874, in-18), etc. Il a édité en outre un recueil de *Lettres inédites de Mme Swetchine* (1866, in-8), et divers autres choix des œuvres pieuses de la même auteur.

Son frère, M. Frédéric de FALLOUX DU COUDRAY, né à Angers, le 15 août 1815, entra dans les ordres et se fixa à Rome, où il devint chanoine à la cour, puis régent de la chancellerie apostolique en 1861. Il passe pour avoir en sa possession le véritable linge de sainte Véronique, portant l'empreinte de la face du Christ, et il s'est occupé, dit-on, à réunir les documents relatifs à l'authenticité de cette relique. Il a été créé cardinal, de l'ordre des diacres, le 12 mars 1877.

FANFANI (Pierre), philologue et écrivain italien, né à Pistoja (Toscane), le 21 avril 1815, étudia d'abord la médecine dans une école d'hospice, puis se consacra tout entier à la littérature et à la philologie. Il fonda en 1847 à Pistoja un journal de philologie : *Ricordi filologici*, qui eut du succès. L'année suivante, il fit, comme volontaire, la campagne contre l'Autriche, fut fait prisonnier, emprisonné à Mantoue, puis transféré dans la forteresse de Theresienstadt en Bohême. Après avoir recouvré sa liberté, il obtint un emploi au ministère de l'instruction publique à Turin, et suivit le gouvernement à Florence. En 1859, il devint bibliothécaire Marucelliana.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Observations sur les premiers fascicules de la cinquième réimpression du dictionnaire de l'Académie della Crusca* (Modène, 1849) ; *Vocabolario della lingua italiana* (1856; 2^e édit. 1865); *I diporti filologici* (Naples, 1858; 2^e édit. 1871); *Studj e osservazioni sulle opere di Dante* (Florence, 1873); *Dino Compagni* (Milan, 1875). Il fut, en 1876, l'un des fondateurs de la *Rivista internazionale* de Florence.

FANNIÈRE, frères (François-Auguste et François-Joseph), sculpteurs-ciseleurs français, nés tous deux à Longwy (Moselle), le premier en 1818, le second en 1822, sont fils d'un ancien officier du premier Empire qui quitta l'armée, déjà capitaine, pour embrasser l'état d'orfèvre. Il avait épousé la fille du célèbre Fauconnier, et c'est auprès de cet artiste que les deux frères furent plus tard envoyés pour étudier la ciselure. L'aîné entra dans l'atelier de Drolling et suivait l'École des beaux-arts lorsque Fauconnier mourut en 1839.

Pressés par la nécessité, les deux frères reprirent en commun leurs travaux de ciselure, produisirent pour le compte des principaux orfèvres, et obtinrent, en 1849, une médaille d'argent. En 1855, ils sculptaient et ciselaient pour MM. Froment-Meurice, Mayer, Oudot, Christofle et même pour M. Lepage-Moutier et autres armuriers, fabriquant l'arquebuserie de luxe. Ils reçurent alors deux médailles de première classe, l'une pour l'orfèvrerie et la bijouterie, l'autre pour les armes de luxe. L'aîné fut décoré de la Légion d'honneur, le 14 novembre 1855, et promu officier le 20 octobre 1878.

En 1862, à Londres, leur exposition obtint un éclatant succès, et M. Fannière jeune fut décoré à son tour. On pouvait citer à cette époque les salières, les carafes et tout un service de table de ces artistes, exécutés dans le goût le plus pur du XVI^e siècle, ainsi que deux *boucliers*, l'un en fer repoussé avec un sujet tiré du *Roland furieux*, l'autre, commandé à M. Lepage-Moutier par le duc de Luynes, exécuté en tôle d'acier et l'une des œuvres les plus importantes de MM. Fannière. Ces deux artistes ont formé un grand nombre d'élèves distingués et contribué à élever le style de l'orfèvrerie française.

FANOLI (Michele), peintre et lithographe italien, né à Cittadella, près de Venise, en 1[illegible], d'une ancienne famille d'artistes vénitiens, eut pour principal maître Léopold Cicognara, alla ensuite étudier le dessin et la peinture à Venise, vint à Paris en 1844, pour étudier la lithographie. Il débuta par la collection en cinq planches des *Œuvres* de Canova, et par *les Deux Foscari*, d'après M. Michel-Ange Grigoletti, double sujet exécuté plus particulièrement pour l'Italie. Ses autres œuvres principales ont été depuis : *les Willis*, [illegible] *Portrait* de *Washington*, *les Politiques de* [illegible] *la Sainte-Catherine*. Appelé à Londres en 18[illegible], y exécuta, à la manière allemande, une longue série de sujets religieux, la plupart d'après des dessins originaux des peintres allemands modernes, et, à son retour, *l'Enfant en prière*, *les Deux anges*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 un dessin représentant un [illegible] et outre plusieurs lithographies déjà connues, [illegible] collection des *Œuvres* de Canova, *les* [illegible] *Femmes au tombeau*, *les Willis*, etc., deux nouveaux sujets, *saint Pierre* et *saint Jean*, d'après M. Landelle, et *les Nymphes écoutant* [illegible] d'après M. Jalabert. M. Fanoli a obtenu une 1^{re} médaille en 1848 pour la lithographie. [illegible] est mort à Milan le 26 septembre 1876.

FANTIN-LATOUR (Ignace-Henri-Jean-Théodore), peintre français, né à Grenoble le 1[illegible]

[illegible] 1836, est fils d'un pastelliste distingué, mort en 1875, qui lui donna ses premières leçons. Il suivit en outre le cours de M. Lecoq de Boisbaudran, fréquenta un moment l'École des Beaux-Arts et travailla dans l'atelier de Courbet. Il débuta au salon de 1861 par trois *Études d'après nature*, fit admettre à celui de 1863 *la Lecture* et laissa figurer à l'exposition des refusés un *Portrait* et une composition intitulée *Féerie*. En 1864, *l'Hommage à Delacroix*, où l'artiste s'était plu à réunir autour du portrait du maître ceux de ses principaux défenseurs, fut très remarqué; *le Toast* (1865), qui groupait autour de la statue de la Vérité quelques-uns des artistes et des écrivains de ce temps, attira également l'attention. M. Fantin-Latour a depuis exposé : un *Portrait de femme*, *Nature morte* (1866); portrait de M. Éd. Manet (1867); *la Lecture* (1869); *un Atelier aux Batignolles* (1870); *Coin de table* (1872): tableaux qui, l'un et l'autre, représentaient les amis de l'auteur; *Fleurs et objets divers* (1874); *Portrait de M. et Mme Edwin Edwards* (1875); *Fleurs*, *l'Anniversaire*, allégorie en l'honneur de Berlioz (1876); *Portrait de Mme F****, *la Lecture* (1877), tableaux; *Souvenirs de Bayreuth* et *Fragments de Richard Wagner*, pastels, *Scène du Tannhauser* et *l'Anniversaire de Berlioz*, lithographies (1877); *la Famille D...*, peinture; *Rhapsodie* de J. Brahms, *Duo des Troyens*, pastels, *Scène de Rheingold*, lithographies (1878); *Portraits* [illegible]. M. Fantin-Latour a obtenu une médaille en 1870, une autre médaille de 2ᵉ classe en 1875 et la décoration de la Légion d'honneur le [illegible] juillet 1879.

FARCY (Eugène-Jérôme), officier de marine et député français, né à Passy, le 20 mars 1830, s'embarqua, à l'âge de neuf ans, pour faire le tour du monde, sur le navire-école *l'Oriental*. De retour en France, après dix-huit mois de navigation, il suivit le cours de ses études, et entra, en 1846, à l'École navale. Il fit ensuite diverses campagnes à la Réunion, à Madagascar, [illegible], à la Guyane et aux Antilles françaises, [illegible] obtint un prix d'honneur à l'école [illegible] de Vincennes, et fut nommé lieutenant de vaisseau. De 1852 à 1859, il s'était livré à des travaux [illegible] et avait fait de nombreuses inventions, parmi lesquelles on remarqua un [illegible], une canonnière cuirassée, et [illegible] d'affûts, de fusils et de cartouches. [illegible] qui porte son nom, repoussée [illegible] des travaux de la marine et par le [illegible] exécutée par ordre de l'empereur, en [illegible] malgré le succès des expériences, elle [illegible]. Au moment de la guerre de 1870, [illegible] Farcy ayant été commandée par le [illegible] les ateliers de Saint-Denis, l'inventeur [illegible] la faire servir à la défense de Paris.

[illegible] 1871, M. Farcy fut élu représentant [illegible] à l'Assemblée nationale, le dernier sur [illegible], par 69 968 voix sur 328 970 votants. [illegible] place à l'extrême gauche, s'associa [illegible] de la minorité de l'Assemblée, [illegible] aux discussions des lois militaires, et [illegible] constitutionnelles. Promu capitaine [illegible] en septembre 1875, il donna sa [illegible] à la fin de la même année, pour pouvoir se présenter aux élections législatives, la [illegible] électorale déclarant inéligibles les [illegible] en activité de service. Il se porta candidat dans le 12ᵉ et le 15ᵉ arrondissement de [illegible], dans le premier que 1991 voix, [illegible] le 5 mars 1876, dans le 15ᵉ au scrutin [illegible], par 8222 voix. A la nouvelle [illegible], il suivit la même ligne politique, prit [illegible] la discussion du budget de la marine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9215 voix, contre 2500 environ partagées entre deux candidats dits conservateurs. M. Farcy a été promu officier de la Légion d'honneur le 28 janvier 1871.

FARGUEIL (Mlle Anaïs), actrice française, née à Toulouse, le 21 mars 1819, entra au Conservatoire en janvier 1831, reçut les leçons de MM. Panseron et Bordogni, remporta en 1834 le prix de chant, et débuta au mois de février suivant à l'Opéra-Comique, dans *la Marquise*. Elle ne fit à ce théâtre qu'un séjour passager et contracta un engagement avec le Vaudeville, où elle parut, en mai 1836, dans le *Démon de la Nuit*, qui dut à la beauté de l'actrice une vogue prolongée. Après l'incendie de ce théâtre, elle parcourut la province, débuta ensuite au Palais-Royal dans *les Deux Couronnes* (1842), puis au Gymnase (1844), et fit, au bout d'un an une seconde tournée dans les départements. Elle rentra enfin (decembre 1852) au Vaudeville. En 1866, par suite de malentendus avec l'administration de ce théâtre, elle le quitta, mais pour y rentrer dès l'année suivante. En 1869, elle passa momentanément à la Porte-Saint-Martin pour y jouer dans *Patrie*, drame de M. Sardou.

Mlle Fargueil a porté dans la plupart de ses créations un talent supérieur. Les rôles où elle s'est particulièrement distinguée sont ceux d'Olympe, dans *le Mariage d'Olympe*, de Lucie Didier, dans la pièce de ce nom; celui de Marco dans *les Filles de Marbre*, de Léonora dans *Dalila*, de Thérèse dans *les Lionnes pauvres*, de Madeleine dans *Rédemption* (1860), de Claire dans *les Femmes fortes*, de Cécile dans *Nos intimes* (1861), de Claire dans *Maison Neuve* (1866), de Fernande dans *Miss Multon* (1868), de Dolorès dans *Patrie* (1869), de Mme Bellamy dans l'*Oncle Sam* (1873), et enfin de *Rose Michel* dans le drame de ce nom par M. Ernest Blum (1874). Elle a été engagée, en 1876, au grand théâtre de Saint-Pétersbourg.

FARINA (Salvatore), littérateur italien, né à Sorso (Sardaigne) le 10 janvier 1846, est fils d'un procureur général à la cour d'appel de Milan. Après avoir fait ses études à Sassari et à Casal, il suivit les cours de droit à Pavie et à Turin, fut reçu docteur dans cette dernière ville (3 août 1868), mais il n'exerça pas et débuta dans la littérature en écrivant dans la *Gazette musicale* de Milan et en dirigeant ensuite la *Revista minima* dans la même ville.

Il s'est surtout fait connaître par des romans et des nouvelles parmi lesquels nous rappellerons : *Duc Amori* (1869), *Un Segreto* (1870), ses œuvres de début; *il Romanzo di un vedovo* (1871); *Frutti proibiti* (1872); *Fiamma vagabonda* (1872); *il Tesoro di donnina* (1873); *Capelli biondi* (1876); *Della spuma del mare* (1877), *Oro nascosto* (1878); *Prima che nascesse* (1879), etc. La plupart de ces romans ont été traduits en anglais, en allemand, en espagnol et en hollandais.

FARLEY (James-Lewis), économiste irlandais, né à Dublin, la 9 septembre 1823, se destina d'abord à la magistrature, mais au moment où des capitalistes anglais fondaient en Turquie la banque ottomane, à la suite de la guerre de Crimée, il accepta un poste à la succursale de cette banque à Beyrouth, et fut nommé, en 1860, chef de la comptabilité générale de la Banque d'État à Constantinople. Il collabora en même temps au *Daily-News* et à divers journaux anglais. En

mars 1870, il fut nommé consul de Turquie à Bristol et y publia dans un journal une série de *Lettres sur la Turquie* (Letters on Turkey) qui furent remarquées. Membre de la Société de statistique, de l'Institut égyptien d'Alexandrie, M. Farley a beaucoup contribué à faire connaître dans son pays les ressources et les conditions sociales de la Turquie.

On cite parmi ses ouvrages : *Deux ans en Syrie* (Two years in Syria, 1858); *les Druses et les Maronites* (1861): *les Ressources de la Turquie* (The Resources of Turkey, 1862); *la Banque en Turquie* (1863); *Turquie* (1866), etc.

FARON (Joseph), général français, né le 12 décembre 1819, entra au service le 17 avril 1836. Nommé sous-lieutenant dans l'infanterie de marine en 1840, lieutenant en 1843, capitaine en 1845, chef de bataillon en 1857, lieutenant-colonel en 1859, colonel en 1864, il fut promu général de brigade le 8 janvier 1868, et exerçait en 1869 le commandement supérieur des troupes de la marine en Cochinchine. Revenu en France au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet 1870), il commanda d'abord une brigade dans le treizième corps de l'armée de Mac-Mahon, qui ne fut jamais engagé, puis une division dans le premier corps de la deuxième armée de Paris, sous les ordres du général Ducrot. Cette division se signala constamment dans les sorties autour de Paris, et eut l'honneur de conserver ses armes au moment de la capitulation. Lors du second siège, les troupes du général Faron formèrent le noyau de l'armée de réserve, commandée par M. Vinoy, et opérèrent sur le front sud de Paris, où elles s'emparèrent successivement des Moulineaux, de la gare de Clamart et du fort d'Issy. Elles entrèrent à Paris le 22 mai par Grenelle et Vaugirard, poussèrent jusqu'au pont d'Austerlitz et contribuèrent à la prise de la gare de Lyon, de la place de la Bastille, du faubourg Saint-Antoine, de la place du Trône, et de Belleville, dernier refuge de l'insurrection. M. Faron, nommé général de division le 2 décembre 1870, est devenu depuis inspecteur général des troupes de l'infanterie de la marine. Commandeur de la Légion d'honneur, depuis le 27 juillet 1867, il a été promu grand officier le 23 juin 1871.

FARR (William), statisticien anglais, né à Kenley (Sheapshire), en 1807, suivit les cours de médecine à la Faculté de Paris, puis à celle de Londres et fut reçu docteur en 1831. Dès ses débuts comme praticien, il fut rédacteur des journaux *Medical Annual* et *British Annals of medecine*, s'occupa spécialement de statistique et entra en 1838 au Registral-general office. Il y organisa le bureau de statistique et en fut nommé directeur; les recensements de 1851, 1861 et 1871 ont été accomplis depuis sous sa direction. Délégué par le gouvernement britannique à tous les congrès de statistique tenus à différentes époques, dans divers pays de l'Europe, il a été nommé membre de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales), le 4 mai 1872.

On doit à M. W. Farr, depuis 1837, une suite de rapports annuels sur la santé publique et la mortalité en Angleterre (Annual official Reports on the Public Health and on the Causes of Death in England), puis, des notices sur *l'Impôt foncier* (Income-tax), sur les *Finances des assurances sur la vie* (Finance of life assurance) et divers mémoires lus aux sociétés savantes dont il fait partie, sur la manière de dresser les tables de mortalité, sur la Nosologie statistique, etc.

FARRE (Jean-Joseph-Frédéric-Adolphe), général français, né à Valence (Drôme), le 5 mai 1816, fut élève de l'École polytechnique de 1835 à 1837, et sortit le 1er octobre de cette année dans l'arme du génie. Promu lieutenant le 1er octobre 1839, il devint successivement capitaine, le 12 janvier 1843, chef d'escadron, le 2 août 1858, lieutenant-colonel, le 31 décembre 1863 et colonel, le 10 août 1868. Dans ces deux derniers grades, il commanda le génie de la division cantonnée dans les États romains. Après avoir fait partie de l'armée de Metz, il put s'échapper avec plusieurs autres officiers, lors de la capitulation de Bazaine, et alla offrir ses services à la délégation de la Défense nationale à Tours. Promu général de brigade le 31 octobre 1870, il prit part à toutes les opérations de l'armée du Nord. Après la guerre, il fut appelé au commandement supérieur du génie en Algérie. Général de division, le 30 septembre 1875, il fut nommé membre du comité des fortifications, et chargé de l'inspection générale permanente des travaux d'armement des côtes. En janvier 1879, il fut question de lui pour remplacer le général Borel au ministère de la guerre. Favorablement accueillie par le parti républicain, cette nomination ne fut pas acceptée par le président, le maréchal de Mac-Mahon. Quelques jours plus tard, le général Farre fut appelé au commandement du 14e corps d'armée à Lyon et au poste de commandant militaire de cette ville en remplacement du général Bourbaki. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 juin 1856, il a été promu officier le 12 mars 1862 et commandeur le 31 décembre 1872.

FARRENC (Mme Jeanne-Louise), musicienne française, née à Paris, le 31 mai 1804, suivit au Conservatoire les cours de Moschelès, Hummel, Reicha et autres maîtres célèbres Elle donna ensuite des leçons particulières de piano, compta parmi ses élèves la duchesse d'Orléans, se fit entendre dans de nombreux concerts, et devint, en septembre 1842, professeur de piano au Conservatoire de musique et prit sa retraite en janvier 1873. Elle se maria, en 1832, à M. Aristide Farrenc, flûtiste distingué, devenu plus tard libraire et critique musical. — Elle est morte subitement à Paris le 15 septembre 1875.

Mme Farrenc, à qui l'Institut a décerné, en 1869, le prix Chartier, destiné aux meilleures compositions de musique de chambre, a publié des *Rondos*, *Divertissements* et *Airs variés*; des *Fugues* pour le piano; des *Ouvertures* à grand orchestre; des *Airs variés concertant* pour piano et violon, et de *Grandes variations* sur les opéras en vogue (1835-1850). Elle a fourni à la *Gazette musicale* divers articles, dont plusieurs ont été tirés à part, tels que les *Concerts historiques de M. Fétis à Paris* (1835, broch. in-8). Après la mort de son mari, elle s'occupa de terminer *le Trésor des pianistes*, publication qui ne comprend pas moins de 23 volumes.

FARRINGTON (Sarah-Payson Willis, mistress), femme de lettres américaine, née le 9 juillet 18.. à Portland (Maine), fille du publiciste Nathaniel Willis, et sœur de l'écrivain distingué de ce nom, fut élevée dans une école spéciale, dirigée par miss Catherine Beecher, sœur de mistress Stowe, et se maria, en 1837, avec le docteur Eldredge, de Boston, qui mourut en 1846. Restée veuve avec deux enfants, elle épousa bientôt en secondes noces un négociant de Boston, M. Farrington, dont elle a été plus tard séparée.

Isolée de toute sa famille, elle chercha des ressources dans la littérature et écrivit dans plusieurs journaux de New-York, sous le pseudo-

[illegible] de *Fanny Fern*, qu'elle a gardé depuis, des esquisses et des scènes de mœurs qui furent fort [illegible]. Un choix de ses articles : *Feuilles de fougère tirées de l'herbier de Fanny* (Fern Leaves from Fanny's portfolio, New-York, in-12), se vendit à plus de 50 000 exemplaires. Une nouvelle série de ces *Fern Leaves*, obtint le même succès. Puis vinrent deux romans, *Ruth Hall* (New-York, in-12), sorte d'autobiographie apologétique, traduite en français dans le *Journal pour tous* (1856, in-18); *Rose Clark* (New-York, 1856, in-12), etc.

FATH (Georges), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 22 janvier 1818, étudia d'abord la sculpture, qu'il n'a jamais complètement abandonnée, et n'en débuta pas moins de bonne heure dans la vie littéraire par un drame en deux actes, la *Femme de l'émigré* (1840), en collaboration avec M. Ad. Guénée, suivie de *Partie à trois* (1843), en collaboration avec MM. Nus et Fétis, et d'un drame en 5 actes, avec M. d'Aunet, *le Dernier jour d'une monarchie* (1856). Il a [illegible] le vaudeville *De Charybde en Scylla* [illegible] la *Mort de Chatterton*, drame en vers [illegible]. Il est un des auteurs des *Nains célèbres* [illegible].

[illegible] de divers recueils littéraires, M. G. Fath a publié des nouvelles et des romans : [illegible] *n'est plus à prendre*; *la Prison de Schlusemburg*, *l'Article 75*; *la Reine Jacobée*; [illegible] ; *un Dîner en famille*; [illegible] *de villes*, publiés en feuilleton [illegible] vol.); *Huit jours à Fontainebleau*, [illegible] : *la Sagesse des enfants*, proverbes (in-18, illustré); *Pierrot à l'école*; *le Paris des enfants* (1869, in-8); *les Contes du* [illegible] (1873, in-18); *Perdus au milieu de Paris*, histoire de trois orphelins (1875, in-8), etc.

Sa femme, Mme Georges FATH, née Caroline [illegible] (Doubs), élève de M. Ro-[illegible] s'est fait connaître, comme peintre, par ses portraits et des tableaux de genre reçus aux Salons de 1849 et de 1850. Depuis, elle a concouru par ses dessins à l'illustration de quelques [illegible] de son mari et de beaucoup de livres et [illegible].

FAUDET (Pierre-Augustin), prêtre français, né à [illegible] (Aveyron), le 29 juin 1798, [illegible] dans le collège de sa ville natale. [illegible] de Picpus à Paris, il y suivit [illegible] ensuite les cours de philosophie, [illegible] de morale. Ordonné prêtre en 1821 [illegible] d'âge, il fut attaché comme premier [illegible] au collège de Sainte-Barbe, dont [illegible] jusqu'à la nouvelle réorganisation [illegible] 1831. M. de Quélen, qui l'affectionnait [illegible] particulière, le choisit, pour remplacer [illegible] à Saint-Étienne du Mont (1833). [illegible] à M. Pecelot dans la cure de Saint-[illegible] ce dernier donna sa démission en [illegible], chanoine honoraire de [illegible] et docteur en théologie, a été, en [illegible] de la Légion d'honneur. — Il est [illegible], le 30 octobre 1873.

[illegible] des *Conférences sur la religion*, [illegible] des colléges (1824), et une savante [illegible] *sur la paroisse Saint-Étienne* [illegible] (1841, in-12), en collaboration avec [illegible].

FAUGÈRE (Armand-Prosper), littérateur français, né à Bergerac (Dordogne), le 10 février [illegible] dans la carrière des lettres, en [illegible] brochure sur la *Vie et les bienfaits* [illegible]-*Liancourt*, et fonda l'année suivante une feuille intitulée : *le Moniteur religieux*. De 1836 à 1842, il remporta trois fois le prix d'éloquence au concours de l'Académie française, sur les sujets suivants : *Du Courage civil, ou L'Hôpital chez Montaigne* (1836); *Éloge de Gerson* (1838); *Éloge de Blaise Pascal* (1842). Les recherches qu'il fit à l'occasion de ce dernier travail le mirent sur la voie de documents précieux et jusqu'alors inédits, et ce fut dès lors à la vie, à la famille et aux œuvres de ce grand écrivain que se rapportèrent la plupart des études et des publications de M. Faugère. Attaché, comme chef du secrétariat, au ministère de l'instruction publique en 1839, il entra ensuite, en qualité de rédacteur, au ministère des affaires étrangères et y devint directeur des archives et de la chancellerie. Officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1853, il a été promu commandeur le 15 août 1861.

On doit principalement à M. Prosper Faugère, outre ses trois mémoires couronnés, une édition des : *Pensées, Fragments et Lettres de Blaise Pascal* (1844, 2 vol in-8), qui, grâce aux manuscrits dont il s'est servi, est, deux cents ans après la mort de Pascal, la véritable édition *princeps*. Elle fut traduite l'année même en allemand par le docteur Schwartz, et plus tard en anglais. Il donna ensuite : *Lettres, Opuscules et Mémoires de Mme Périer et de Jacqueline, sœurs, et de Marguerite Périer, nièce de Pascal* (1845, in-8); *Abrégé de la Vie de Jésus-Christ*, par Pascal, avec *le Testament du même* (1846); puis, sous le titre de *Génie et écrits de Pascal*, la traduction d'un article de *l'Edimburg Review*, de janvier 1847; *Lettres de la mère Arnauld* (1858, 2 vol.); *Défense de Blaise Pascal, Newton, Galilée, etc.*, contre les faux documents accueillis par M. Chasles (1868, in-4), etc.

En dehors de ces études spéciales, on cite de lui : *Un mot de vérité sur la crise ministérielle, et de sa solution possible* (1839, in-8); *le Zollverein ou l'union des douanes de la Prusse et des États allemands* (1859, in-8), mémoire couronné, en 1843, par la Société d'encouragement; une édition du *Journal du voyage à Paris de deux jeunes seigneurs hollandais en 1657-1659* (1862, in-8); celle des *Mémoires de Mme Roland* (1864, 2 vol. in-18); *la Vérité vraie sur la publication des Mémoires de Mme Roland* (1864, in-8); *Fragments de littérature morale et politique* (1865, 2 vol. in-18); etc. Il a enfin collaboré à divers journaux et recueils, tels que le *Temps*, *la Revue du XIXe siècle*, *le Correspondant*, etc.

FAUQUE DE JONQUIÈRES (Jean-Philippe-Ernest DE), officier de marine et savant français, né à Carpentras le 3 juillet 1820, entra au service en 1835, et fut promu successivement aspirant en septembre 1837, enseigne en décembre 1841, lieutenant de vaisseau le 8 septembre 1846, capitaine de frégate le 7 novembre 1858, capitaine de vaisseau le 23 décembre 1865, contre-amiral le 17 décembre 1874, et vice-amiral le 1er octobre 1879. Par une circonstance tout exceptionnelle, il fut appelé, en 1848, à siéger, comme simple lieutenant de vaisseau, au Conseil d'amirauté. Chef d'état major de l'amiral de La Grandière en Cochinchine, il fut le premier président du comité agricole fondé à Saigon (1865) Il y organisa la première exposition de l'industrie cochinchinoise. Membre du conseil des travaux de la marine, il a été nommé préfet maritime de Rochefort. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 décembre 1863, et commandeur le 23 octobre 1871.

M. de Fauque de Jonquières est auteur de travaux scientifiques importants qui appartiennent, en général, aux mathématiques pures : *Mé-*

langes de géométrie pure, comprenant diverses applications des théories de M. Chasles, etc. (1856, in-8, 5 pl.); *Théorèmes fondamentaux sur les séries de courbes et de surfaces d'ordre quelconque* (Saïgon, Impr. impér., 1865, in-4, 1re partie); *Recherches sur les séries, ou Système de courbes et de surfaces algébriques d'ordre quelconque* (1866, in-4), et plusieurs autres *Notes* sur les mêmes sujets.

FAURE (Jean-Baptiste), chanteur français, est né à Moulins le 15 janvier 1830. Il montra de bonne heure ses dispositions musicales et entra fort jeune à la maîtrise de la Madeleine, puis au Conservatoire (1843-1852). Les premières années du jeune artiste furent pénibles, et à l'époque de la mue de la voix, il fut réduit, dit-on, pour vivre, à jouer de la contre-basse dans les bals de barrière. Au moment où sa voix lui revint, elle avait changé de nature : de sopraniste, il était devenu baryton. Ce fut en cette qualité que M. Faure débuta à l'Opéra-Comique en 1852. Il joua d'abord les petits rôles du répertoire, puis doubla M. Bataille dans presque toutes ses créations, notamment en 1856, dans le rôle de Peters de l'*Etoile du Nord*. Mais l'œuvre qui donna une exacte mesure de son talent, à la fois vigoureux et souple, fut la reprise de *Joconde* (1857), où M. Faure égala, suivant certains connaisseurs, le célèbre chanteur Martin qui avait créé le principal rôle. L'année suivante, M. Faure joua le *Quentin Durward* de M. Gevaert. En 1859, Meyerbeer écrivit pour lui le rôle d'Hoël dans le *Pardon de Ploërmel*.

A la suite de l'éclatant succès de chanteur que M. Faure obtint dans cette nouvelle œuvre, M. Alphonse Royer, directeur du grand Opéra, engagea le jeune baryton à le suivre sur notre première scène. Il y débuta le 14 octobre 1861, dans la reprise de *Pierre de Médicis*, œuvre considérable du prince Poniatowski; puis il chanta *la Favorite* avec un succès complet, fit partie de l'interprétation de *Moïse* et fut désigné par Meyerbeer pour le rôle de Nélusko dans l'*Africaine*. Cette dernière création (1865) mit le sceau à la réputation de M. Faure, et aucun des grands ouvrages montés sur notre première scène ne se passa désormais de son concours. Le rôle de Don Juan dans la reprise de l'opéra de Mozart (1866), celui du marquis de Posa, dans le *Don Carlos* de M. Verdi (1867), d'Hamlet, dans l'opéra de ce nom de M. Ambroise Thomas (1868), de Méphistophélès dans le *Faust* de M. Gounod (1869), d'Alphonse, dans une nouvelle reprise de *la Favorite*, ne firent qu'accroître une renommée devenue européenne.

Dans l'intervalle, le célèbre artiste ne dédaignant pas les petits rôles, créait ou reprenait quelques personnages épisodiques dans les grands ouvrages du répertoire comme celui du comte de Nevers dans les *Huguenots*. Il allait aussi chanter le répertoire italien à Londres et à Bade. M. Faure fut nommé, en mars 1857, professeur au Conservatoire en remplacement de M. Frédéric Ponchard. Après les événements de 1870-71, M. Faure accepta un engagement à Londres, puis il rentra à l'Opéra, non sans avoir eu avec M. Halanzier, directeur de ce théâtre, au sujet de ses appointements, de vifs débats dont la presse s'est dès lors plus occupée que de son talent d'artiste. Ces difficultés d'administration intérieure appelèrent à plusieurs reprises de hautes interventions qui suffirent à peine à les apaiser, et en 1876, l'artiste quitta l'Opéra, en déclarant qu'il rentrait dans la vie privée.

Connaisseur et spéculateur habile en matière d'art, M. Faure avait réuni une collection de tableaux modernes dont la vente produisit, dit-on, plus de 600 000 francs. Il a depuis formé une autre galerie. Il s'est fait connaître honorablement comme compositeur de musique sacrée. Un *Pie Jesu* de lui a obtenu un succès persistant, et est souvent exécuté dans les églises de Paris. M. Faure a épousé Mlle C. Lefebvre (voy. ce nom). Il est décoré de plusieurs ordres étrangers.

FAURÉ (Justin-François), député français, né à Lombez (Gers) le 3 janvier 1840, entra de bonne heure dans la magistrature et fut substitut à Lectoure. Révoqué après le 4 septembre 1870, il s'inscrivit au barreau de cette ville. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il fut élu, dans l'arrondissement de Lombez, par 5007 voix contre 4955, partagées entre ses deux concurrents. Il s'inscrivit au groupe de l'Appel au peuple, et combattit par ses votes le gouvernement républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent le cabinet de Broglie et se représenta aux élections du 14 octobre suivant, dans le même arrondissement. Il fut réélu par [illegible] voix. M. Fauré représente le canton de Lombez au conseil général du Gers.

FAUVEAU (Joseph-Germain-Chéri), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 14 février 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, entra à l'École polytechnique, à l'âge de seize ans, en 1811, et fut admis en 1813 dans le corps du génie maritime. En 1848, il fut élu dans le Finistère représentant à la Constituante par 89 554 suffrages, le neuvième sur quinze. Secrétaire du Comité de la marine, il vota, dans les questions politiques, avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il prêta son concours à la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il devint directeur des constructions navales à Brest, et prit sa retraite en 1858. M. Fauveau a été promu commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Brest le 25 décembre 1873.

FAUVEAU (Mlle Félicie de), femme sculpteur française, née vers 1802 de parents français, à Florence, débuta avec éclat dans la carrière des arts par deux groupes, *l'Abbé*, sujet emprunté au roman de W. Scott, et *Christine et Monaldeschi*. Ce dernier lui fit décerner une médaille au Salon de 1827. Dévouée, par les traditions de sa famille, aux Bourbons de la branche aînée, elle se mêla d'une manière intime aux troubles dont la Vendée fut le théâtre en 1832, et fut condamnée par contumace à la peine de la déportation. Elle se réfugia en Belgique, puis à Florence, où elle se fixa avec sa famille.

Parmi les principales œuvres de Mlle de Fauveau, on remarque les groupes de *Saint Georges terrassant le dragon*, en bronze, et du *Martyre de sainte Dorothée*; *Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne* (1842); *Sainte Geneviève*, en marbre; le *Monument de Dante*, retraçant l'épisode de Francesca di Rimini; le *Combat de Jarnac et de La Châtaigneraie* (1852), bas-relief en bronze; un *Crucifix* et une *Fontaine* ([illegible]) et à Florence, le tombeau d'une jeune [illegible]

Son frère, M. Hyppolyte de Fauveau, devenu sous la direction de sa sœur, un artiste distingué. On rencontre en Allemagne et en Russie un certain nombre de morceaux de sculpture dus à son ciseau.

FAUVELET (Jean-Baptiste), peintre français, né à Bordeaux, en 1822, est élève de M. [illegible]

[illegible] les sujets de genre et les fleurs, qu'il traite avec beaucoup de grâce et de naturel. [illegible] de lui : *Jeune homme lisant* (1845); *le Concert, les Deux Roses* (1847) ; *Nonchalance* (18[illegible]); *un Liseur* (1850), acheté par l'empereur; *le Maître de dessin* (1852); *le Jardin* (1853); *la Jeune mère, Deux Musiciennes* (1855), au musée de [illegible]; *l'Amateur, le Coin du feu* ([illegible]); *Van Loo, le Médecin plaisant* (1859); [illegible] *la Couturière, le Joueur de guitare* ([illegible]); *le Fumeur, Repos de Famille* (1863); *le Livre de* [illegible], *les Plaideurs* (1864); *Karel Dujardin, Fleurs* (1865); *l'Enfant prodigue, un Portrait* ([illegible]). M. Fauvelet a obtenu une 2e médaille en [illegible].

FAVA (Mgr [illegible]-Joseph), prélat français, né à Évin-Malmaison (Pas-de-Calais), le 10 février [illegible], ancien vicaire-général de Saint-Denis (Réunion), il fut nommé évêque de Saint-Pierre et Fort-de-France (Martinique) par décret du [illegible] janvier [illegible], préconisé le 6 mars et sacré le [illegible] juillet suivant, puis transféré à l'évêché de Grenoble par décret du 8 août 1875 et installé dans ce nouveau siège le 18 novembre de la même année. Au mois de septembre 1879, il se vit poursuivre en appel comme d'abus, pour avoir érigé solennellement en basilique l'église de la Salette en vertu d'une bulle pontificale qu'il n'avait pas fait enregistrer. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 mars 1874.

FAVART ([illegible]), ancien représentant du peuple, né à Tulle, le 1er novembre 1797, fut le secrétaire de Manuel et suivit les cours de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1820, il revint dans son pays pour y exercer sa profession et se plaça dans les rangs du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il refusa la place de [illegible] procureur du roi à Chambon, fut [illegible] juge suppléant à Tulle, où il [illegible] à la fin de 1846. En 1848, il fut [illegible] représentant du peuple, le sixième sur [illegible] constamment avec la droite, et ne [illegible] à l'Assemblée législative. Après [illegible] du 2 décembre, il siégea au Corps [illegible] 1852. — M. Favart est mort à [illegible] le 23 février 1878.

FAVART (Pierrette-Ignace **Pingaud**, dite), [illegible] française, née à Beaune, le 16 février [illegible] adoptée par M. Favart, ancien [illegible] des comédiens dont elle a reçu [illegible]. Elle débuta, en sortant du [illegible] à la Comédie-Française en 1848. [illegible] d'abord un nombre considérable [illegible] et principaux du répertoire classique, [illegible] depuis les ingénues et les adolescentes [illegible] des rôles de plus en plus marqués [illegible] moderne. Elle devint sociétaire [illegible]. Elle avait fait, en 1851, une apparition [illegible] mois aux Variétés.

[illegible] Mlle Favart acquit, d'année en année [illegible], et toute la presse la [illegible] rang des comédiennes de ce [illegible] succéder ou plutôt elle unit la [illegible] à la grâce, à la dignité et à [illegible] ses qualités primitives. La [illegible] l'habileté consommée qu'elle [illegible] quelques-unes de ses dernières [illegible] également remarquables, et il ne [illegible] pendant plusieurs années une [illegible] à la Comédie-Française sans [illegible].

[illegible] principales de ses créations : Élise, [illegible] (1849); Laure, dans *la Con*[illegible] ([illegible]); Célie, dans *l'Aventurière* remaniée (même année); Camille, dans *On ne badine pas avec l'amour* (1861); et autres rôles de jeune fille dans les comédies de Musset remises à la scène; *le Fils de Giboyer*, *Maître Guérin*; Mathilde, dans *le Supplice d'une femme* (1865); Geneviève, dans *le Fils* (1866); Antoine, dans *Galilée* (1867); Doña Sol, dans la reprise d'*Hernani* (même année), qui resta presque une année entière l'un de ses triomphes; Léa, dans *Paul Forestier* (1868); la Muse dans la *Nuit d'octobre* (même année); Esther, dans les *Faux Ménages*; Julie, dans la pièce de ce nom, et *Lions et Renards* (1869); Marion Delorme dans la reprise du drame de Victor Hugo (1872). Elle créa d'une façon supérieure le personnage de la marquise dans *Jean Dacier*, drame de M. Lomon (1877). Elle a donné de brillantes représentations en province.

FAVÉ (Ildephonse), général et écrivain militaire français, membre de l'Institut, né à Dreux le 12 février 1812, entra en 1830 à l'École polytechnique et en sortit dans l'artillerie de terre; il parcourut tous les grades jusqu'à celui de colonel (2 juillet 1859). D'abord attaché au dépôt central, il fit ensuite partie de la maison militaire de l'empereur comme officier d'ordonnance. En 1865, il fut nommé commandant en chef de l'École polytechnique où il avait professé depuis 1855, un cours d'art militaire et de fortification, qu'il a repris depuis. Général de brigade le 13 août 1865, M. Favé a été admis, en 1874, dans le cadre de réserve, après avoir été promu grand officier de la Légion d'honneur (28 février). Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du baron Séguier, le 10 juillet 1876.

On a de lui : *Nouveau système de défense des places fortes* (in-18 avec *Atlas*) ; *Histoire et tactique des trois armes et particulièrement de l'artillerie de campagne* (1845, in-8, et *Atlas*) ; *Histoire de l'artillerie* (1845-1847, 2 vol. in-18 et *Atlas*), avec M. Reinaud; *Nouveau système d'artillerie de campagne du prince Louis-Napoléon Bonaparte* (1851, in-8), etc. Le général Favé a rédigé en outre, à l'aide de notes de l'empereur Napoléon III, une *Histoire des progrès de l'artillerie* (1862, in-4, avec 37 pl.), formant le tome III de l'*Étude sur le passé et l'avenir de l'artillerie*, publiée, en 1846 et 1851, par le prince Louis-Napoléon, puis un tome IV, sous le titre général d'*Études* (1863, in-4, 40 pl.), suivi d'une nouvelle continuation (1871-1872, t. V et VI, in-4); il a publié en outre : *M. le duc d'Audiffret-Pasquier et la réforme administrative du département de la guerre* (1874, in-8).

FAVRE (Jules-Claude-Gabriel), avocat et homme politique français, ancien ministre, sénateur, né à Lyon, le 21 mars 1809, d'une famille de commerçants, venait d'achever son droit à Paris lorsque éclata la révolution de 1830. Il y prit part, et dès le 29 juillet réclama, dans une lettre insérée au *National*, l'abolition de la royauté et la création d'une Constituante. Il alla s'inscrire au barreau de Lyon, où il prit une position importante et professa hautement des opinions républicaines. En 1831, il partagea les dangers de la garde nationale pendant la lutte sanglante des ouvriers et de la garnison (novembre). En 1834, il défendit les ouvriers mutuellistes, poursuivis pour délit d'association illicite, et, au sortir du palais, il faillit être victime de la fusillade dirigée, par un malentendu, contre des citoyens inoffensifs. En 1835, il vint défendre à Paris, devant la Cour des pairs, les accusés d'avril, et commença

par ces mots : « Je suis républicain, » une plaidoirie qu'il soutint, quoique gravement malade, pendant quatre heures. Il appartint au barreau de Paris dès l'année suivante.

A la révolution de Février, M. Jules Favre, nommé secrétaire général à l'intérieur, passa pour avoir soutenu ou poussé Ledru-Rollin dans la voie révolutionnaire. C'est lui qu'on nommait comme l'auteur de la fameuse circulaire destinée à guider les commissaires extraordinaires, dans l'usage de leurs « pouvoirs illimités. » Élu représentant dans le département de la Loire, par 34 260 voix, le septième sur onze, il donna sa démission de ses fonctions au ministère de l'intérieur. Membre du comité des affaires étrangères, et pendant quelque temps sous-secrétaire d'État au même département, il prit une part active aux travaux de l'Assemblée constituante ; il fut rapporteur de la commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à l'occasion de l'attentat du 15 mai, et soutint vivement, le 2 juin, cette demande, qui fut repoussée ce jour même, par une majorité de trente-deux voix, et qui ne fut adoptée que dans la grande séance de nuit du 25 au 26 août. Les votes de M. Favre à la Constituante se partageaient entre ceux de la droite et de la gauche. Avec la première, il se prononça pour la loi sur les attroupements, pour le décret sur les clubs, pour celui relatif aux heures de travail, contre la loi des incompatibilités, contre la suppression et même la réduction de l'impôt du sel, tandis que plus tard il vota pour l'abolition de celui des boissons. Avec la gauche, il vota contre le rétablissement du cautionnement des journaux, pour l'abolition de la peine de mort, pour l'impôt progressif. Il s'abstint dans plusieurs questions importantes, notamment lorsqu'il s'agit de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Des congés l'empêchèrent de participer aux votes sur le maintien de l'état de siège, l'amendement Grévy, l'abolition du remplacement militaire, le droit au travail, etc. Il approuva l'ensemble de la constitution.

Après l'élection du 10 décembre, M. Jules Favre fit au président une opposition de plus en plus marquée, et après avoir voté pour l'augmentation du traitement qui lui était alloué, et pour le crédit de 12 000 000 de francs affectés à l'expédition d'Italie, il blâma vivement à la tribune la direction donnée à cette expédition, et appuya la demande d'accusation contre le président et ses ministres. Renvoyé à la Législative par le département du Rhône, après un premier échec, et par suite de l'option du sergent Commissaire, il devint l'un des chefs du parti démocratique, et après la fuite de M. Ledru-Rollin (13 juin 1849), l'orateur de la Montagne. Parmi ses discours, on remarque ceux qu'il prononça à l'occasion du rétablissement du cautionnement des journaux, contre la proposition Proudhon, et surtout ceux dirigés contre les auteurs et les instruments de l'expédition de Rome.

Le coup d'État du 2 décembre écarta pour six ans M. J. Favre de la vie politique. Élu membre des Conseils généraux de la Loire et du Rhône, il refusa le serment exigé par la nouvelle Constitution et se renferma dans ses fonctions d'avocat. Il fut nommé et maintenu membre du conseil de l'ordre de Paris à une très forte majorité. En 1857, l'opposition soutint inutilement à Lyon sa candidature pour le Corps législatif, où une des élections partielles de Paris le fit entrer en 1858. Son nom venait d'avoir un grand retentissement dans l'affaire Orsini, où il fut le défenseur du principal accusé.

Au Corps législatif, M. J. Favre prit dès lors plusieurs fois la parole dans des questions de politique intérieure et étrangère, notamment en 1859, à propos de l'expédition d'Italie. Il était le chef reconnu de ce petit noyau d'opposition qu'on appelait *les Cinq*, seuls signataires et seuls soutiens de nombreux amendements combattus par le gouvernement et toujours repoussés par la majorité. Comme orateur, il eut à tenir tête à de violents orages. En 1863, M. J. Favre fut réélu député de l'opposition à Paris, dans la 5e circonscription, par 18 744 voix sur 27 798 votants. Il fut aussi élu à Lyon. Il avait pour concurrents, dans la Seine, M. Frédéric Lévy, et dans le Rhône, M. Laforest. Il opta pour le Rhône.

M. J. Favre resta, dans la nouvelle Chambre, le chef du parti démocratique et, avec M. Thiers, l'orateur le plus redouté, sinon le plus écouté de l'opposition. Beaucoup de ses discours, outre le privilège de soulever des tempêtes parlementaires, eurent celui d'exciter une attention passionnée dans le pays. Il faut mettre au premier rang tous ceux relatifs à l'expédition du Mexique qu'il combattit dans toutes ses phases, contre M. Rouher, comme auparavant contre M. Billault, et qu'il attaqua une dernière fois à propos des obligations mexicaines et du rôle attribué aux bons Jecker dans toute cette malheureuse affaire (fin juillet 1868). Il revint aussi plusieurs fois à la question romaine, maintenue depuis l'origine parmi les plus graves embarras du second Empire (2 décembre 1867). Les affaires allemandes lui inspirèrent aussi divers discours, et dès la convention de Gastein, il proposait et soutenait un amendement pour protester contre la violation des traités garantis par l'Europe (mars 1866). Toutes les questions de liberté et de progrès démocratique à l'intérieur l'amenèrent également sur la brèche. Il se montra aussi le défenseur ardent des droits et des intérêts des propriétaires et colons algériens (mars et juillet 1868).

Malgré ces services ou ces efforts et cette situation d'orateur d'un parti chaque jour grossissant, M. J. Favre faillit ne pas être renvoyé à la Chambre aux élections générales de 1869. Comptant sur sa popularité pour obtenir des élections multiples qui faciliteraient l'entrée du Corps législatif à plusieurs de ses amis politiques, après son option pour un des collèges qui l'auraient élu, il avait laissé poser sa candidature dans un certain nombre de circonscriptions. Celles où il avait le plus de chances étaient la 7e circonscription de la Seine et la 1re du Rhône. Son échec fut complet dans sa ville natale : il n'eut que 5991 voix contre 16 585, données à M. Raspail, candidat du socialisme. A Paris, la lutte fut des plus chaudes ; on lui opposa M. Cantagrel, comme représentant d'une opposition plus radicale, et M. H. de Rochefort, comme candidat particulièrement désagréable au pouvoir. M. J. Favre, sur 34 308 votants, réunit, au premier tour, seulement 12 018 voix contre 10 033 données à M. de Rochefort et [illegible] à M. Cantagrel. Au second tour de scrutin, M. Rochefort maintint sa candidature, en faveur de laquelle M. Cantagrel se désista ; M. J. Favre fut élu néanmoins par 18 267 voix, contre 14 5[illegible] données à son adversaire. Il accueillit avec dignité ces caprices du suffrage universel. Quelques mois plus tard, en présence de l'entraînement du parti radical pour les candidatures des irréconciliables et des insermentés, il était le promoteur d'une déclaration de la gauche contre le mandat révolutionnaire impératif (novembre 1869).

Dans les derniers jours de l'Empire, M. J. Favre était devenu le chef de plus en plus incontesté, le vrai *leader* de l'opposition. Sa parole [illegible] souvent, brillante et véhémente, dans les [illegible]

[illegible] du Corps législatif, n'entraînant pas les [illegible], mais passionnant le pays. On remarqua [illegible] ses discours sur la politique intérieure (21 février 1870) et sur la question algérienne (9 juin). A la même époque, il donnait avec un grand éclat, au Cirque de l'Impératrice, une conférence sur les devoirs civiques. Portant partout l'agitation libérale, il allait plaider des procès de presse dans les départements, et y recueillait des [illegible]. C'était chez lui que se tenaient les réunions de la gauche et que se rédigeaient les manifestes de ce parti.

L'avènement d'un ministère chargé de modifier la Constitution dans un sens parlementaire libéral ne calma pas l'ardeur de ses attaques contre la politique impériale, et, pendant toute la campagne du plébiscite, il eut plusieurs fois de véritables duels de tribune avec les orateurs du cabinet. Il [illegible] M. Thiers pour combattre ouvertement les projets de guerre contre l'Allemagne. [illegible] la lutte engagée, il demanda instamment [illegible] immédiat des gardes nationales. Les événements allaient plus vite que toutes les [illegible], et les désastres des derniers jours [illegible] par la capitulation de Sedan, [illegible] l'Empire et la dynastie sans défense en présence d'une opposition devenue irrésistible. M. J. Favre, organe de celle-ci, accablait, dans la dernière séance régulière du Corps législatif (3 septembre), le régime impérial de toute la [illegible] les malheurs de la France, et, le lendemain matin, il demandait sommairement au Corps législatif « la déchéance de Louis-Napoléon Bonaparte et de sa famille, et la nomination d'une [illegible] de gouvernement ayant pour mission de résister à outrance à l'invasion et de chasser l'ennemi du territoire. » Mais [illegible], dans l'effondrement complet du système impérial, la République était proclamée sans effusion de sang ni violence, et un gouvernement provisoire de la Défense nationale était constitué. M. Jules Favre en était nommé membre et en de[illegible], vice-président et ministre des affaires étrangères.

[illegible] acte, avidement attendu, fut une circulaire aux agents diplomatiques, expliquant [illegible] de la France devant la Prusse [illegible] la résolution d'indemniser le vainqueur des frais de l'agression impériale, mais [illegible] compromettre la dignité ou la sécurité du pays [illegible] se résumait dans cette phrase : « Nous [illegible] ni un pouce de notre territoire, ni [illegible] de nos forteresses, » formule fameuse [illegible] de fois reprochée à M. Jules Favre et au gouvernement de la Défense nationale, lorsqu'il [illegible] qu'on ne pouvait en tenir les promesses, et pourtant textuellement empruntée à une note de l'empereur de Russie, [illegible] qu'une paix honteuse serait suivie [illegible], d'une guerre d'extermination. Ce langage fut bien accueilli des diverses [illegible] de l'Europe, dont les ambassadeurs et [illegible] firent savoir au ministre qu'ils restaient à Paris malgré l'investissement. Dès [illegible], M. Jules Favre annonça, au nom [illegible], l'intention de convoquer une [illegible] comme ayant seule le pouvoir [illegible] de la paix.

[illegible], il obtint, non sans peine, [illegible] l'entrevue de Ferrières, [illegible] de la confédération du Nord [illegible], en présence des diverses [illegible], toutes les prétentions [illegible] ambition allemande (19 septembre). [illegible] M. Jules Favre exposa les résultats de [illegible] dans une circulaire destinée à [illegible], par la perspective des humiliations et des sacrifices imposés au pays, le sentiment de la lutte à outrance contre l'envahisseur.

Dans les troubles intérieurs qui compromirent à plusieurs reprises la défense, M. Jules Favre fut un des plus ardents à combattre les tentatives de révolution communale ou sociale. Depuis le départ de M. Gambetta pour Tours (7 octobre), il avait pris l'intérim du ministère de l'intérieur, qu'il garda pendant quatre mois d'orages et de dangers. Surpris et entouré, le 31 octobre, avec plusieurs de ses collègues, il refusa fermement de signer, devant la violence, la démission que réclamaient leurs gardiens. Le lendemain, c'était lui qui demandait au peuple de Paris de voter, par *oui* ou par *non*, si le gouvernement avait encore sa confiance, et il promettait d'user jusque-là du pouvoir pour maintenir l'ordre avec énergie. A plusieurs reprises, M. Jules Favre essaya de négocier avec l'ennemi un armistice sous ces deux principales conditions : le ravitaillement de Paris proportionné à sa durée et l'élection d'une Assemblée nationale par toutes les populations françaises sans exception; les refus de M. de Bismarck rejetèrent toujours le gouvernement de la Défense nationale dans les nécessités d'une résistance sans espoir. La circulaire du 8 novembre faisait encore une fois ressortir l'impossibilité pour Paris et la France d'accepter des conditions honteuses et ruineuses. Lorsque le bombardement rendit le danger plus pressant, M. Jules Favre ne se borna pas à protester stérilement devant l'Europe contre cette inévitable rigueur militaire, il soutint le courage des habitants par de nobles paroles.

Un incident qui fit assez de bruit fut la négociation relative à la conférence de Londres ayant pour objet la revision du traité de Paris et le règlement de la question de la mer Noire. M. de Bismarck refusa d'abord, non sans quelque insolence, le sauf-conduit demandé pour le représentant de la France par plusieurs puissances étrangères, et lorsqu'il fut question de le lui accorder, M. Jules Favre ne crut pas devoir s'éloigner alors d'une ville sous le coup des derniers malheurs. La conférence fut plusieurs fois ajournée par suite de ces négociations.

Au lieu de se rendre en Angleterre, où l'on préparait déjà d'inutiles meetings en l'honneur du « grand patriote, » M. Jules Favre dut aller à Versailles pour discuter avec M. de Bismarck les conditions de la capitulation de Paris, contraint par la famine à cesser la résistance (24 janvier 1871). Ici, son rôle vraiment douloureux consistait à subir lui-même, par contrainte, des stipulations qu'il devait ensuite s'efforcer de justifier aux yeux d'une population, plus irritée que convaincue de la nécessité de céder. Le 28 janvier, il signa avec M. de Bismarck une convention qui portait, outre la capitulation de Paris, un armistice pour la masse des armées belligérantes; mais, par suite de l'ignorance où le ministre français se trouvait des opérations militaires et de la situation de nos armées en province, il était forcé d'accepter les yeux fermés les règlements de détail les plus défavorables pour notre cause, et une exception désastreuse pour notre armée de l'Est. Par une inexplicable négligence, il oubliait aussi de notifier d'une manière précise ces stipulations à la délégation du gouvernement siégeant à Bordeaux, et cette omission devenait l'une des causes principales de la ruine du général Bourbaki. D'autre part, il se hâtait de convoquer les collèges électoraux pour l'élection d'une Assemblée nationale. Quelques jours après, il était un des plus empressés à annuler le décret de la Délégation de Bordeaux, suspendant les droits d'éligibilité pour des catégories de citoyens ayant donné des gages à l'Empire. A ce moment il prit, par surcroît, l'in-

térim du ministère de la justice. Aux élections du 8 février, M. Jules Favre fut élu représentant à l'Assemblée nationale par six départements qui lui donnèrent : la Seine, 81 126 voix ; le Bas-Rhin, 54 514 voix; Seine-et-Oise, 18 670 voix; l'Ain, 32 837 voix; l'Aisne, 70 337 voix, et le Rhône, 75 368 voix. Il opta pour ce dernier.

Dans la nouvelle administration provisoire que M. Thiers fut chargé d'organiser, M. Jules Favre représenta spécialement la transition entre le gouvernement de la Défense nationale et le nouvel ordre de choses plus ou moins conforme aux vœux de l'Assemblée. Il garda le ministère des affaires étrangères et, à ce titre, fut intimement mêlé, avec M. Thiers, à toutes les négociations qui eurent pour objet les préliminaires de paix et la conclusion d'un traité définitif. Ce fut lui et M. Pouyer-Quertier qui allèrent signer ce dernier à Francfort, avec le prince de Bismarck, le 10 mai ; les ratifications furent échangées dix jours plus tard. S'associant à toutes les mesures d'énergie et de rigueur contre l'insurrection de la Commune, il demanda, par une circulaire du 26 mai, l'extradition des auteurs ou des complices des crimes de vol, d'incendie ou d'assassinat.

Cependant, à mesure que les idées de l'extrême droite se prononçaient dans l'Assemblée nationale, les représentants du 4 septembre au pouvoir étaient en butte aux hostilités de la majorité. M. Jules Favre, le plus attaqué de tous, dut être sacrifié, malgré les marques d'amitié du chef du gouvernement. Sa démission fut acceptée dans les derniers jours de juillet. Il fut remplacé, le 2 août, par M. de Remusat, prit place, dans la Chambre, parmi les représentants de la gauche républicaine, et fit, quelques jours après, sa rentrée au Palais comme avocat.

L'éclat donné à des circonstances malheureuses de la vie privée de M. Jules Favre n'avait pas été étranger à la retraite de l'homme public. Les divulgations de M. Laluyé avaient révélé à tous la situation irrégulière de famille où le chef de parti s'était placé. Le procès qu'il fit lui-même à ses diffamateurs devant la Cour d'assises de la Seine (audience du 6 septembre) et qui eut pour dénouement la condamnation de M. Laluyé à un an de prison et à mille francs d'amende, acheva de donner une complète publicité aux amertumes que les fautes de sa vie intime mêlèrent si longtemps aux luttes et aux douleurs de sa vie politique. Mme Jules Favre était morte l'année précédente (12 juin 1870). L'illustre orateur s'est remarié depuis (août 1874) à une Anglaise, miss Welden.

Pendant plus de six mois, M. Jules Favre s'abstint de paraître à la tribune et laissa passer sans protestations les calomnies et les injures dont l'abreuvait quotidiennement la presse conservatrice. Au mois de mars 1872, il demanda, dans un remarquable discours, que la loi sur l'Internationale, alors en discussion, ne fût pas une loi d'exception, mais qu'elle s'inspirât du droit commun. Il faut signaler, en 1873, la part qu'il prit à l'examen des marchés de Lyon et du projet de loi sur la transportation en Nouvelle-Calédonie. Après avoir protesté contre le renversement de M. Thiers et l'adoption du septennat, il combattit avec éclat le projet de loi sur la surveillance de la haute police (novembre 1873). Ce fut surtout en 1875 qu'il reprit à la tribune tout le prestige de sa parole par ses discours contre l'état de siège, sur l'organisation des pouvoirs publics, sur le régime des prisons, sur l'enseignement supérieur, sur la députation de l'Algérie, etc. Il vota l'ensemble des lois constitutionnelles et, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, fut élu dans le département du Rhône, le premier sur quatre, par 183 voix sur 333 électeurs. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie (22 juin), et fit partie du comité des gauches du Sénat qui, pendant l'interrègne parlementaire, prit l'initiative de la résistance légale.

Au barreau, où il a déployé autant d'activité que dans la carrière politique, surtout avant la guerre, M. J. Favre plaida de nombreuses affaires, et souvent de très retentissantes, tant en province qu'à Paris. Au mois d'août 1860, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris, et réélu en 1861. Depuis les événements de septembre, il n'a plaidé, et avec plus d'éclat que de succès, que dans deux procès politiques importants : celui des héritiers de Naundorff, le faux Louis XVII, contre M. le comte de Chambord (1873), et celui du général de Wimpffen contre M. Paul Granier de Cassagnac.

Le caractère littéraire de son éloquence le fit élire membre de l'Académie française, en remplacement de V. Cousin (2 mai 1867). Son discours de réception contint, avec l'éloge du philosophe éclectique, une très vive déclaration de foi spiritualiste, que des adversaires politiques essayèrent de tourner contre sa popularité. Il avait, d'ailleurs, professé, à l'occasion, les mêmes principes au palais Bourbon.

On cite de M. J. Favre diverses brochures : *De la Coalition des chefs d'atelier de Lyon* (Lyon, 1833) ; *Anathème* (Ibid., 1833), etc. ; plusieurs plaidoyers et discours : *Sixième procès du Précurseur* (Ibid., 1833) ; *Affaire Ladrocat et Boullenois* (Paris, 1837, in-8) ; *la Liberté de la presse* (1849, in-fol.) ; *Discours du bâtonnat, Défense de Félix Orsini* (1866, in-18) ; un important travail sur *la Justice et la réforme judiciaire* (1877, in-8). Il avait entrepris, en 1837, une *Biographie contemporaine*, dont il n'a paru que deux livraisons. En juin 1868, il fonda avec Hénon et Ern Picard, une feuille politique hebdomadaire, *l'Électeur*, dont le premier numéro fut saisi : ce qui éleva le tirage des suivants à plus de 40000. En janvier 1869, il prit part, avec plusieurs notabilités de l'opinion libérale, aux conférences sur la littérature qui eurent lieu à la salle Valentino, mais dont l'attrait était moins littéraire que politique. On cite encore de M. J. Favre, comme bluette littéraire, un proverbe, *le Trait d'union*, qui fut joué chez lui dans une soirée dramatique, en avril 1865. On lui attribue enfin un petit volume de vers de jeunesse, intitulé *Izzy*, qui aurait été imprimé sans être mis dans le commerce.

Les derniers événements auxquels il avait été si directement mêlé, ont été racontés par lui dans un ouvrage considérable intitulé : *Gouvernement de la défense nationale*, publié en trois parties (1871-1875), et dans un autre livre sur notre politique extérieure : *Rome et la République française* (1871, in-8). Outre les recueils mentionnés plus haut, ses œuvres oratoires ont encore été réunies sous les titres de *Conférences et discours littéraires* (1873, in-18), et *Quatre conférences faites en Belgique au mois d'avril 1874* (1874, in-18). Ses autres discours politiques et plaidoiries ont presque tous été imprimés à part.

FAVRE (Adolphe), littérateur français, né à Lille, en 1808, a écrit d'abord des poésies, notamment des paroles de romances et un volume de vers, *l'Amour d'un ange* (1842) ; puis de nombreuses nouvelles et des romans insérés dans la *Revue parisienne*, recueil mensuel dont il avait la direction en 1851. Il s'est occupé aussi de littérature dramatique et a donné quelques vaudevilles à différents théâtres, en collaboration avec M. A. Stol. Nous citerons : *la Porte Saint-*

[illegible] (théâtre Beaumarchais, 1866); *[illegible] au bosquet*, comédie-vaudeville en un acte (Menus-Plaisirs, 1867); *Déborah*, opéra [illegible] (Théâtre-Lyrique, même année), etc.

Parmi les autres publications de M. A. Favre, romans ou nouvelles, nous mentionnerons: *le Carrefour de la Croix* (1854, 2 vol. in-8); *l'Amour et l'argent* ([illegible], 2 vol. in-8); *le Capitaine des arcades* ([illegible], 2 vol. in-8); *la Chasse à ma femme* ([illegible]); *l'Œuvre du démon* (1863, in-18); *les [illegible] de Bougival* (1864, gr. in-8); *la Coupe [illegible]* (1865, in-18); *l'Amour et l'Argent* ([illegible], in-18); *Comment un fils se marie* ([illegible]); *l'Épée de Saint-Bernard* (1872, in-18); *Comment meurent les femmes* (1875, in-18), etc.

FAVRE (Alphonse), géologue suisse, né à Genève, en 1815, étudia à l'Académie de sa ville natale et y devint plus tard professeur. Ses recherches [illegible] sur la structure géologique de la région des Alpes, lui valurent le titre de correspondant de l'Institut, le 12 mai 1879. Les résultats de ses études se trouvent disséminés dans divers recueils spéciaux, tels que: le *Bulletin de la Société géologique de France*, la *Bibliothèque universelle*, de Genève, le *Bulletin de la Société des sciences physiques de cette ville*, etc. [illegible] plus importants qui ont été tirés à part: *Recherches sur les anthracites des Alpes* ([illegible]); *Considérations géologiques sur le [illegible] et sur les terrains des environs de Genève* ([illegible]); *Mémoire sur les terrains [illegible] de la Savoie* (1859, in-4, [illegible]); *[illegible] de la carte géologique des parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc* (1862, in-4); *Sur la structure du Mont-Blanc* (1865, in-8); *[illegible] du Jura*; *Géologie des [illegible] entre la chaîne du Mont-Blanc [illegible]*, etc. M. Alph. Favre a donné [illegible] travaux sous le titre de: *Recherches géologiques dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc* ([illegible], avec atlas in-fol.).

FAWCETT (Henry), économiste et homme politique anglais, né à Salisbury en 1833, fit ses études à l'université de Cambridge et y devint professeur d'économie politique en 1863. Après s'être, sans succès, à plusieurs reprises, [illegible] candidat libéral à la Chambre [illegible] dans divers collèges, il fut élu par le bourg de Brighton et réélu en [illegible] siège en février 1874, mais [illegible] au mois d'avril suivant [illegible]. Il soutint la politique [illegible] comme [illegible] et se montra adversaire résolu du [illegible] et de sa politique dans la question [illegible] combattit notamment, en 1876, [illegible] à la reine le titre d'impératrice [illegible] en décembre 1878, il présenta, [illegible] guerre avec l'Afghanistan, plusieurs [illegible] qui furent repoussées. M. Fawcett a publié un [illegible] ouvrages très estimés: *Manuel [illegible]* (A Manual of polit. economy), [illegible] depuis 1863; *Situation [illegible] des travailleurs anglais* (Economic [illegible] British labourer); *le Paupérisme, ses causes et ses remèdes* (Paup. its causes and [illegible]); *Essais et conférences sur des sujets politiques et sociale* (Essays and [illegible]); *Discours sur des questions du jour* (Speeches on some current [illegible]). [illegible] privé de la vue, par suite d'un accident de chasse en 1858, a épousé miss Millicent Garrett, née en 1847, qui s'est fait connaître, comme instigatrice de l'agitation tendant à faire obtenir aux femmes le droit de suffrage politique. Elle a publié: *Économie politique pour les commençants* (Polit. écon. for beginners, 1870, 3ᵉ édit. 1874).

FAY (Charles-Alexandre), officier supérieur et écrivain militaire français, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées) le 23 septembre 1827, fut élevé à Pondichéry où son père était capitaine d'infanterie de marine. Entré à l'École de Saint-Cyr le 4 décembre 1845, il en sortit comme sous-lieutenant le 1ᵉʳ octobre 1847, fut admis à l'École d'état-major la même année et promu lieutenant le 1ᵉʳ janvier 1850. D'abord attaché aux travaux topographiques de la carte des Pyrénées, il passa en Afrique avec le 60ᵉ de ligne et assista à la prise de Lagouah où il eut un cheval tué sous lui (4 décembre 1852). Capitaine le 19 janvier 1853, il fut attaché au 2ᵉ régiment de chasseurs de France, puis à l'état-major du général Bosquet qu'il accompagna en Crimée; il fut décoré à la suite de la bataille de l'Alma et se distingua à celle d'Inkermann, ainsi qu'à l'assaut du Mamelon Vert. Rentré en France, il reprit ses fonctions auprès de M. Bosquet jusqu'à la mort de celui-ci. Promu chef d'escadron le 26 décembre 1864 et lieutenant-colonel le 1ᵉʳ août 1870, M. Fay, qui avait été chargé de diverses missions en Allemagne en 1868 et 1869, fut appelé en 1874 à organiser au ministère de la guerre les bureaux de l'état-major général. Colonel le 12 novembre de la même année, général de brigade le 14 janvier 1879, il fut nommé, le 28 du même mois, sous-chef de l'état-major général au ministère de la guerre et conseiller d'État en service extraordinaire. Officier de la Légion d'honneur depuis le 6 mars 1867, M. Fay est décoré d'un certain nombre d'ordres étrangers.

Il a publié: *Souvenirs de la guerre de Crimée* (1867, in-8 avec fig. et cartes); *Étude sur la guerre d'Allemagne en 1866* (1867, in-8, avec cartes); *Étude sur les opérations militaires en Bohême en 1866* (1869, in-8, avec cartes); *de la Loi militaire* (1870, in-8), anonyme; diverses études sur la réorganisation de l'armée; *Journal d'un officier de l'armée du Rhin* (Bruxelles, 1871, 4ᵉ édition, la même année), traduit en allemand et en polonais; des conférences sur la *Géographie de l'Allemagne*, sur son organisation militaire, *les Récents travaux de tactique*, etc.

FAY (Joseph), peintre allemand, né à Cologne, le 10 août 1813, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Après s'être fait remarquer par quelques dessins, il donna son premier grand tableau, *Samson trahi par Dalila*, puis une *Mort de Cléopâtre*, qui fut très remarquée. Il exécuta ensuite, dans la salle du conseil à Elberfeld, une longue et remarquable frise peinte à fresque dont les sujets sont empruntés à la vieille histoire nationale de la Germanie: *le Vieillard montrant à son petit-fils à faire un arc*, *la Danse des épées*, *la Bataille de Teutoberg*, *la Charte*, *les [illegible]*, une grande *Mort de Varus*. Les cartons [illegible] exposés à Munich et à Paris [illegible] popularité [illegible] cette dernière ville, en 1845. M. J. Fay vint [illegible] Allemagne [illegible] il vit accueillir avec [illegible] nouvelles œuvres. — Il est mort à Dusseldorf, le 27 juillet 1875.

FAY (Théodore-Sedgwick), littérateur américain, né à New-York, le 10 février 1817, étudia le droit, puis débuta dans la carrière littéraire

omme rédacteur du *New-York-Mirror*. Il fit paraître, en 1832, un recueil des articles publiés dans ce journal : *Dreams and Reverie of a quiet man* (3 vol.). L'année suivante, il se rendit en Europe, où il passa trois ans, et écrivit le récit de ses voyages sous le titre de *The minute Book*, suivi bientôt de son premier roman, *Norman Leslie* (1835). En 1837, il fut nommé secrétaire de la légation à Berlin en 1853, et obtint le poste de ministre résident à Berne qu'il conserva jusqu'en 1871.

On a encore de M. Fay deux romans spécialement dirigés contre le duel ; *la Comtesse Ida* (the Countess Ida, 1840), et *Hoboken* (1843) ; deux courtes nouvelles et un roman chrétien en vers : *Ulric ou les Voix*, enfin des *Éléments de géographie* (First steps in géographie, 1873).

FAYE (Étienne-Léopold), homme politique français, sénateur, est né à Marmande (Lot-et-Garonne), le 16 novembre 1828. Avocat au tribunal civil de sa ville natale, il y fut nommé maire après le 4 septembre 1870 et exerça cette fonction jusqu'au 24 mai 1873. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint plus de 25 000 voix, mais ne fut élu que le 2 juillet suivant, par 49 181 voix, contre 28 000 données à M. de Gondrecourt. Il prit place à gauche et se signala par la part active qu'il prit aux travaux de l'Assemblée. Il vota toutes les propositions tendant à fonder le nouveau régime républicain et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député pour l'arrondissement de Marmande, par 12 862 voix, contre 6442 obtenues par M. Boisvert. A la nouvelle Chambre, dont il fut nommé questeur, il suivit la même ligne politique. Après la mort de M. Ricard, il fut appelé à remplacer M. de Marcère devenu ministre, comme sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur : il y resta jusqu'à la retraite de M. de Marcère (3 décembre 1876), et reprit sa place sur les bancs de la gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13 840 voix contre 13 417 obtenues par le même concurrent, M. Boisvert, devenu candidat du maréchal et soutenu énergiquement par l'administration. Au renouvellement triennal du Sénat, il fut élu membre de la Chambre haute, par 211 voix sur 397 votants. Par décret du 28 mai 1879, il a été nommé conseiller maître à la Cour des comptes. M. Faye représente le canton de Marmande au conseil général de Lot-et-Garonne, qui l'a choisi, à plusieurs reprises, pour président.

FAYE (Hervé-Auguste-Étienne-Albans), astronome français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Saint-Benoît-du-Sault (Indre), le 5 octobre 1814, et fils d'un ingénieur des ponts et chaussées, fut destiné à la carrière des mathématiques et entra, en 1832, à l'École polytechnique, d'où il sortit avant d'avoir achevé les deux années d'études. Il se rendit bientôt en Hollande et s'y livra à l'industrie. Quelques années après, il fut admis, sur la recommandation de M. Arago, en qualité d'élève à l'Observatoire. Le 22 novembre 1843, il découvrit une nouvelle comète dont il calcula les éléments et qui prit son nom ; l'Académie des sciences lui décerna le prix Lalande. Il soumit, en 1846, à ce corps savant un mémoire *sur la Parallaxe d'une étoile anonyme de la Grande Ourse*, et le fit bientôt suivre d'un travail *sur un Nouveau collimateur zénithal et sur une limite zénithale nouvelle*. Il fut alors élu membre titulaire de l'Académie des sciences, en remplacement du baron de Damoiseau (18 janvier 1847). Chargé, après 1848, du cours de géodésie à l'École polytechnique, il occupa ces fonctions jusqu'en 1854, époque à laquelle il fut nommé recteur de l'Académie de Nancy ; il professa en même temps le cours d'astronomie à la faculté des sciences de cette ville. Nommé inspecteur général, pour les sciences, de l'enseignement secondaire, il succéda à M. Delaunay comme professeur d'astronomie à l'École polytechnique (1873).

Étranger à la politique active jusqu'à la dissolution de la Chambre des députés qui fut la conséquence de l'acte du 16 mai 1877, M. Faye accepta, aux élections du 14 octobre, une candidature officielle dans le XVI[e] arrondissement de Paris, contre M. Marmottan, l'un des 363. Celui-ci obtint 4269 suffrages, tandis que son concurrent n'en réunissait que 2808. M. Faye n'en fut pas moins choisi par M. de Mac-Mahon, le 23 novembre suivant, pour remplacer M. Joseph Brunet, au ministère de l'instruction publique. Ces fonctions, que M. Faye avait acceptées comme une sorte de délégation temporaire, prirent fin le 13 décembre. Un moment désigné pour être le successeur de M. Leverrier à l'Observatoire, il fut nommé, par M. Bardoux, inspecteur général de l'enseignement supérieur. Chevalier de la Légion d'honneur en 1843, il a été promu officier le 29 décembre 1855 et commandeur le 9 août 1870.

Outre des mémoires lus à l'Institut sur l'*Anneau de Saturne* (1848), sur *les Déclinaisons absolues* (1850), sur une *Méthode de détermination en mer de l'heure et de la longitude* (1864), sur les *Cyclones solaires* (1873), etc., M. Faye a publié des *Leçons de cosmographie* (2[e] édit., 1864, in-8) et traduit avec M. C. Galusky le *Cosmos* d'Alex. de Humboldt (1846-59, 4 vol. in-8).

FAYE (André), littérateur norvégien, né le 5 octobre 1802 à Drammen, entra dans l'enseignement en 1824. En 1831, il voyagea en France, en Italie et en Allemagne pour y étudier l'état de l'instruction publique. Ayant subi, dès 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, il fut nommé, en 1833, pasteur à Holt (près Arendal), où il devint directeur du séminaire érigé en 1839. Le district de Nedenæs l'élut, en 1842, député au parlement de Norvège.

Les principaux écrits de M. Faye sont : *Histoire de Norvège* (Norges Historie ; Christiana, 1831 ; 3[e] édit., 1842, in-8) ; *l'École du peuple* (Almueskolen, 1853, in-8), guide à l'usage des maîtres d'école ; *Alf Thorsen*, ou *le Paysan bien* [illegible] (Arendal, 1839, in-8). Il a édité les *Traditions norvégiennes* (Norske sagn ; Arendal, 1833, in-8 ; 2[e] édit., Christiana, 1844).

FAYOLLE (Joseph-Edmond), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Guéret, le 16 février 1815, fut reçu avocat à Paris, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Gendre du député, M. Leyraud, il prit dans le parti libéral une position assez importante. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par environ 22 000 voix, le premier sur sept, vota ordinairement avec la gauche modérée. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il se rallia complètement au parti démocratique et prit l'initiative de quelques propositions destinées à améliorer la condition des campagnes. Au 2 décembre 1851, il s'associa aux premiers actes de résistance, et fut arrêté à la mairie du X[e] arrondissement. Après une courte détention au Mont-Valérien, il reprit à Guéret l'exercice de sa profession d'avocat. Lors des élections générales

par le Corps législatif, en 1869, M. Fayolle se porta comme candidat de l'opposition démocratique dans la 1re circonscription de la Creuse et obtint [illegible] voix sur 23290 votants.

Nommé maire de Guéret, après le 4 septembre 1870, il fut révoqué après la chute de M. Thiers [illegible]. Aux élections sénatoriales de janvier [illegible], il fut élu sénateur de la Creuse le premier sur tour par [illegible] voix sur 328 électeurs. Appartenant au groupe de la gauche républicaine, il vota [illegible] avec la minorité du Sénat et [illegible] la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie, en juin 1877. Représentant du canton de Guéret au conseil général de la Creuse, il en a été [illegible] président.

FAZY (Jean-Jacques, dit James), économiste et homme d'État suisse, né à Genève, le 17 mai 1794, descend d'une famille de protestants français expatriée après la révocation de l'édit de Nantes. Il fit en France [illegible] études, se fixa à Paris, prit [illegible] de l'opposition libérale contre la Restauration, et traita spécialement les questions d'économie politique dans des brochures et [illegible]. Disciple de Smith et de [illegible], il publia successivement : *De la Banque de France considérée comme nuisible aux transactions commerciales* (1819, in-8) ; *l'Homme aux portions* [illegible] in-12) ; une série d'opuscules [illegible] (Paris, 1826, in-8) ; *De l'État* [illegible] *et du 4 pour 100 Chabrol* [illegible] *d'organisation industrielle* [illegible] *des richesses en France* [illegible] applications pratiques des [illegible] écrivit contre la Sainte-[illegible] (*Histoire* [illegible]. conte politique (Genève, [illegible]) ; *Gérontocratie* (1828, in-8). [illegible] M. Fazy fut un des fondateurs du [illegible] bientôt supprimé [illegible] du *Mercure de France au* [illegible] surtout ses *Lettres* [illegible] 1830, il contribua aussi [illegible] journal double ayant pour [illegible] *ou la Révolution et la* [illegible] mettant en regard, pour [illegible] les doctrines réactionnaires [illegible] libérales. Il signa, le 27 juillet [illegible] des journalistes contre les [illegible] fut un de ceux qui s'instal[illegible] Il combattit la candidature [illegible] son avènement, s'en[illegible] radicale. Dès le mois [illegible] un procès de presse. Refu[illegible] ses collègues de *la Révolu*[illegible] le parti bonapartiste, il fonda la [illegible] à la suite de nouveaux dé[illegible] résolut de quitter la France. [illegible] M. James Fazy n'était [illegible] sa patrie. En 1821, il avait [illegible] *Observations sur les fortifications* [illegible] une tragédie en trois actes et [illegible] *de Lerner* (Genève, in-8), sujet [illegible] de son talent pour [illegible]. La même année, [illegible] *Journal de Genève*, que sa politique française l'avait forcé [illegible] à Genève en 1833, il se [illegible] A l'aide de la *Revue* [illegible] il organisa une coalition [illegible] fonda, le 3 mars 1841, [illegible] l'agitation révo[illegible] populaire, tenue le [illegible] la révision immédiate. Un [illegible] une démonstration [illegible] le conseil d'État à se ré[illegible] nouvelle constitution. M. James

Fazy en fut élu membre, et il essaya d'y faire prévaloir les principes les plus démocratiques. La constitution, adoptée par le peuple le 7 juin 1842, établit un grand conseil investi du droit d'initiative, et un conseil d'État, dont les pouvoirs furent limités et définis; un conseil municipal fut créé pour la ville de Genève.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux conservateurs dans le conseil législatif et dans le conseil d'État, tandis que les radicaux dominèrent dans le conseil municipal de Genève. Il en résulta des collisions. Le 13 février 1843, les radicaux prirent les armes pour établir un gouvernement provisoire ; mais l'attitude de la milice fit échouer cette insurrection. Le gouvernement proclama, le lendemain, une amnistie générale ; M. Fazy ne fut point inquiété. Il entra au grand conseil et contribua, en 1844, à faire introduire à Genève le système du jury.

Dans la querelle engagée, en 1846, au sujet des jésuites, entre les cantons protestants et les cantons catholiques, le conseil d'État de Genève observa une neutralité qui paraissait tourner à l'avantage du Sonderbund et qui fut approuvée par la majorité du grand conseil, malgré l'opposition de M. Fazy. Mais le 6 octobre, une révolution éclata dans les murs de Genève. Les radicaux s'emparèrent du faubourg Saint-Gervais et s'y maintinrent malgré les troupes du gouvernement. Le 8, une grande assemblée populaire se tint dans la ville et contraignit le conseil d'État à déposer ses pouvoirs; le lendemain fut proclamé un gouvernement provisoire à la tête duquel se plaça M. James Fazy.

Cette révolution enleva aux conservateurs le gouvernement de Genève, transforma dans le sens démocratique la constitution intérieure du canton, et accrut d'une voix dans la diète fédérale les forces du parti qui exigeait la dissolution immédiate du Sonderbund. M. James Fazy, nommé membre du nouveau grand conseil et du conseil d'État, exerça dès lors, dans les affaires générales de la Suisse, comme dans celles de sa ville natale, une influence considérable. Il poussa vivement la guerre contre la ligue catholique, s'opposa à toutes les temporisations et blâma les concessions faites au parti modéré par le général Dufour. En 1847, député à la diète, il vota la constitution fédérale du 12 septembre 1848.

Au milieu des événements de cette année, M. James Fazy, lié avec les républicains du *National*, crut d'abord que la Suisse ne pouvait pas rester neutre, et songea à intervenir en Italie. La réaction générale de 1849 modifia son langage, sinon ses idées. Le canton de Genève donna asile à un grand nombre de proscrits ; il protesta même contre le décret du gouvernement fédéral qui interdisait le séjour de la Suisse aux chefs de la révolution badoise. Mais il ne permit pas que les réfugiés compromissent par des manifestations la sûreté de la confédération. Dans plusieurs cantons, et à Berne même, le parti radical venait de subir des échecs. Plus heureux ou plus habile, M. James Fazy sut se maintenir au pouvoir. Le 12 novembre 1849, le conseil d'État qu'il gouvernait depuis la révolution de 1846, fut réélu pour trois années. La chute de la République française vint ébranler l'autorité des radicaux genevois (2 décembre 1851). Les adversaires de M. Fazy redoublèrent d'efforts ; une coalition se forma qui, aux élections nouvelles, donna pour quelque temps l'autorité à ses chefs. Mais les radicaux obtinrent, en 1855, un nouveau triomphe. Président du conseil d'État de Genève, M. Fazy fut en même temps membre de l'assemblée générale au conseil des États. Il prit alors une part importante aux discussions rela-

tives aux affaires de Neufchâtel. Les élections de juillet 1862 lui firent perdre le pouvoir, et celles de novembre 1863 l'écartèrent même du conseil d'État cantonal.

Au mois d'août 1864, la candidature de M. Fazy au conseil fédéral fut l'occasion de troubles assez graves dans Genève. Pendant que l'élection de son concurrent, M. Chanarière, qui l'emporta de plusieurs voix, était annulée par le bureau, des barricades s'élevaient dans la ville, et à la suite d'une lutte qui fut sanglante, un mandat d'arrêt fut lancé par le juge d'instruction fédéral contre M. Fazy, qui s'éloigna momentanément. Il fut néanmoins élu membre du grand conseil, le 14 novembre suivant. En 1865, protestant contre l'ajournement des élections du conseil d'État, il donna sa démission. Il fut réélu au mois de novembre 1868. Il passa les dernières années de sa vie dans une retraite absolue, vivant d'une pension, que lui servait l'université de sa ville natale, où il avait occupé la chaire de droit constitutionnel. — M. Fazy est mort à Genève, le 6 novembre 1878.

FEBVRE (Alexandre-Frédéric), acteur français, est né à Paris, le 21 février 1835. Entraîné vers la carrière dramatique, il alla débuter au Havre, sans avoir passé par le Conservatoire. Un an plus tard, il revint à Paris, appartint successivement aux théâtres de l'Ambigu, de la Gaîté, de la Porte-Saint-Martin, et fut engagé, en 1857, à l'Odéon, où il créa des rôles dans les deux drames, *le Rocher de Sisyphe* et *Daniel Lambert*, et dans la comédie, *le Testament de César Girodot*. Le cachet qu'il sut donner au type du jeune gandin Célestin, contribua au franc succès de cette dernière pièce (1858). M. Febvre retourna à l'Ambigu où il créa le rôle de Picolet, dans *la Maison du Pont-Notre-Dame*, puis rentra à l'Odéon et y joua dans *le Chevalier à la mode*, *Turcaret*, *le Menteur*, etc., et s'essaya aux grands rôles du répertoire. Engagé au vaudeville en 1861, il y débuta par le rôle de Perrin dans *Un Mariage de Paris*, et créa successivement : Maurice dans *Nos intimes*, Richard dans *un Homme de rien* (1863), Mirabeau dans *la Jeunesse de Mirabeau* (1864), Didier dans *la Famille Benoiton* (1865). Ainsi, peu d'œuvres importantes parurent sur cette scène pendant quatre ans sans le concours de M. Febvre.

Admis à la Comédie-Française, en septembre 1866, en qualité de pensionnaire, il y débuta par le rôle de Philippe II dans *Don Juan d'Autriche*, puis figura dans les comédies *Par droit de conquête* et *Mademoiselle de la Seiglière*. Huit mois après (1er mai 1867), il était reçu sociétaire. Il a créé depuis cette époque des rôles dans les pièces suivantes : *le Baiser anonyme*, *la Valise de Molière* (1868), où il représentait notre grand poète, *A deux de jeu*, *Julie*, *la Parvenue* (août 1869). Il a paru, en outre, dans *le Jeu de l'amour et du hasard*, *les Fausses confidences*, dans la reprise de *Mercadet* (1868), dans *l'Ami Fritz*, (1876), dans la reprise de *Ruy Blas* (1879), etc.

FECHNER (Gustave-Théodore), physicien, philosophe et poète allemand, né le 19 avril 1801, à Gross-Saebrchen près Muskau en Niederlausitz, où son père était pasteur, fit des études brillantes aux collèges de Sorau et de Dresde, et alla, à l'âge de seize ans, étudier la médecine à Leipzig. Il obtint, en 1834, la chaire de physique à l'université et commença dès lors, sur le galvanisme, de belles recherches qu'une maladie cérébrale l'empêcha de continuer. Il se tourna vers la philosophie naturelle et l'anthropologie, et il occupa, à Leipzig, une chaire académique consacrée à ce double enseignement.

On cite parmi les travaux scientifiques de M. Fechner, tous publiés à Leipzig : *Recherches sur la pile galvanique* (Massbestimmungen über die galvanische Kette, 1831) ; les traductions du *Traité de physique* de Biot et du *Traité de chimie* de Thénard ; *Répertoire de la physique expérimentale* (1832, 3 vol.) ; *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie inorganique* (1833, 3 vol.) ; *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie organique* (1834, 2 vol.) ; la *Doctrine atomique des physiciens et des chimistes* (Ueber die physicalische und chemische Atomenlehre, 1855) ; *Schleiden et la lune* (Schleiden und der Mond, 1856), plusieurs *Mémoires* traitant surtout de galvanisme, dans les *Annales de Poggendorf* ; etc.

Viennent ensuite des écrits plus personnels dans divers ordres d'idées : *Preuves que la lune est composée d'iodine* (Beweis dass der Mond aus Iodine besteht, 2e édit., 1821 ; 1832) ; *Panégyrique des sciences médicales et naturelles de notre époque* (Panegyricus der ietzigen Medicin und Naturgeschichte, 1822) ; *Stapelia mixta* (1824) ; *Anatomie comparée des anges* (Vergleichende Anatomie der Engel, 1825) ; *Moyens de se préserver du choléra* (Schutz mittel für die Cholera, 1831) ; *Opuscule sur la vie après la mort* (Büchlein vom Leben nach dem Tode, 1836) ; *Poèmes* (Gedichte, 1842) ; *Du Bien suprême* (Ueber das hoechste Gut, 1846) ; *Quatre paradoxes* (1846) ; *Nanna, ou la Vie spirituelle des plantes* (Ueber das Seelenleben der Pflanzen, 1848) ; *le Livre d'énigmes*, en vers (das Rathselbüchlein, 1850) ; *Zend-avesta*, ou *Des Choses de l'autre monde* (Ueber die Dinge des Jenseits, 1851, 3 vol.) ; *la Question de l'âme* (Ueber die Seelenfrage, 1861) ; *Quelques idées sur l'histoire de la création et du développement des organismes* (Einige Ideen zur Schœpfung, etc. ; 1873) ; *Introduction à l'esthétique* (Vorschule der Aesthetik (Leipzig, 1876, 2 vol). Ses articles humoristiques ont été réunis et publiés sous le titre : *Petits écrits du docteur Mises*, pseudonyme de l'auteur (Kleine Schriften von Dr Mises, 1875).

FECHTER (Charles-Albert), acteur français, né à Belleville, le 23 octobre 1824, de parents français, fit d'abord de la sculpture, débuta à la salle Molière, dans *le Mari de la veuve*, passa quelques semaines au Conservatoire, puis s'enrôla dans une troupe qui devait parcourir l'Italie. De retour un an après, il reprit la sculpture, qui est restée l'occupation de ses loisirs, joua pendant dix-huit mois des bouts de rôle aux Français, et trouva enfin au théâtre de Berlin (1846) un engagement et un succès sérieux. L'année suivante, il parut une première fois au Vaudeville, passa à Londres pour une saison, figura tour à tour, de 1847 à 1853, à l'Ambigu, aux Variétés, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, et rentra enfin au Vaudeville. Il y créa avec bonheur, entre autres rôles, celui de Duval, dans *la Dame aux camélias*. Il reparut depuis à la Porte-Saint-Martin, dans *le Fils de la nuit*, où il avait inventé et loué le vaisseau qui fut le plus grand succès de la pièce, et dans *la Belle Gabrielle*, où il fit une chute qui faillit lui coûter la vie. En 1855 M. Fechter reparut au Vaudeville. Il avait été, de mars 1857 à la fin de 1858, attaché à l'Odéon comme directeur-adjoint, avec M. de La Rounat. Il faut citer dans sa carrière artistique ses excursions à Londres, où il a joué avec le plus grand succès les chefs-d'œuvre du répertoire anglais. Il y fut très applaudi dans *Hamlet*, *le Marchand de Venise*, *Othello*, etc. Il joua même en anglais des pièces de nos théâtres de boulevards, notamment *l'Auberge des Adrets*, sous le titre de *the Robber*

les, en donnant au type de Robert Macaire une physionomie toute anglaise de gentleman (1865). Il avait pris la direction du théâtre Lyceum de Londres lorsqu'en 1868, à la suite de mauvaises affaires, il fut forcé de vendre son matériel. Il revint alors à Paris, puis il passa en Amérique et fit construire à New-York un théâtre destiné à la représentation des pièces françaises (1872). — M. Fechter est mort à New-York, le 5 août 1879.

FEI (Pie), sculpteur italien, né à Viterbe en [illegible], fut d'abord apprenti orfèvre à Florence, puis [illegible] la gravure, qu'il alla, en 1838, étudier à l'Académie de Vienne, mais qu'une dangereuse maladie des yeux le força d'abandonner. Il se consacra alors à la sculpture qu'il étudia successivement à Florence et à Rome. Ses premiers [illegible] de cette dernière ville furent : *le Christ guérissant un épileptique*, *Cléopâtre*, et *Saint-Sébastien laissé pour mort* (1844). Rentré à Florence, il exécuta les statues de *Nicolo Pisano* et *Andrea Cesalpini* sur la commande du grand-duc Léopold (1849), *Pia de Tolommei* et *Nello della Pietra*, d'après Dante. On cite encore de cet artiste, qui, dans plusieurs de ses sujets, cherche [illegible] un prétexte à des développements d'allégorie : *l'Ange gardien*, monument funèbre pour la fille d'un Russe (1852) ; pour la marquise de [illegible], un groupe *colossal* de plusieurs de ses [illegible] ; *l'Amour au sein de l'espérance* [illegible] ; *la Civilisation de la Toscane*, groupe exécuté pour le prince de Carignan ; *Pyrrhus condamné à mort par Pélopidas* [illegible] exposé à Florence en décembre [illegible] pour cette ville.

FÉE (Antoine-Laurent-Apollinaire), naturaliste français, membre de l'Académie de médecine, né à Ardentes (Indre), le 7 novembre 1789, fut attaché en qualité de pharmacien militaire, à l'armée d'Espagne, en 1809. Après 1815, il s'établit à Paris, et exerça la pharmacie. En 1819, il fonda la Société des pharmaciens du département de la Seine. Admis à l'Académie de médecine en [illegible], la même année, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. Huit [illegible] il fut appelé à Strasbourg (1832), [illegible] docteur en médecine, obtint [illegible] du Jardin des Plantes et la chaire [illegible] médicale à la Faculté. Il devint pharmacien en chef et premier professeur [illegible] militaire d'instruction de cette [illegible] 1850, il a été promu officier de [illegible] d'honneur. — Il est mort à Paris le [illegible].

[illegible] les premières œuvres furent plus [illegible] scientifiques, a publié, outre *Pé-* [illegible] en vers, et l'*Éloge de Pline* (1821), [illegible] : *Flore de Virgile* (1823, [illegible] collection des classiques latins de [illegible] ; *Cours d'histoire naturelle pharmaceutique* [illegible] in-18) ; *Commentaires sur la matière médicale et la botanique de Pline* (1829-[illegible]) ; *Flore de Théocrite et des autres* [illegible] *grecs* (1833, gr. in-8). Il a collaboré au [illegible] au *Dictionnaire des sciences* [illegible] au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* [illegible].

[illegible] de lui : *Essai sur les cryptogames des écorces exotiques officinales*, précédé d'une [illegible] lichénographique, etc. (1826-1837, 2 vol. [illegible] color.) ; *Mémoire sur le groupe des* [illegible] (Strasbourg et Paris, 1834, in-8, [illegible] mémoires très remarquables sur [illegible] *des fougères* (Strasbourg, 1839-1866, [illegible] pl. in-fol.), etc. Citons [illegible] *Vie de Linné* (Lille, 1833, in-8), qui con[illegible] des documents inédits et autographes ; *Promenade dans la Suisse occidentale et le Valais* (1829, 2e édit., 1835, in-8) ; une collection des chants populaires de la Corse, publiée sous le titre de *Voceri* (Strasbourg, 1850, in-8 ; *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux* (Strasbourg et Paris, 1853, in-12) ; *Souvenirs de la guerre d'Espagne* (1857, in-12) ; *l'Espagne à cinquante ans d'intervalle*, 1809-1859 (1861, in-18) ; *les Misères des animaux* (1863, in-18) ; *le Darwinisme* (1864, in-8) ; *Études sur l'ancien théâtre espagnol* (1873, in-18).

FEER (Henri-Léon), orientaliste français, né à Rouen le 27 novembre 1830, fit ses études dans sa ville natale et fut reçu licencié ès lettres et licencié en droit. Il suivit à partir de 1852, les cours de langues orientales de MM. Burnouf, Pavie, Foucaux et Mohl, et fut chargé, en 1863, du cours de thibétain établi à la Bibliothèque, puis au Collège de France. Ce cours ayant été supprimé (1871), il fut attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

On cite de M. L. Feer : *les Ruines de Ninive*, description des palais détruits des bords du Tigre (1864, in-8), intéressant résumé des découvertes de l'archéologie moderne dans cette contrée, et *République et Royauté*, *De la nécessité d'établir le gouvernement de la France sur la base républicaine* (1871, in-18). Il a donné à la *Revue des Deux Mondes* et au *Journal de la Société asiatique* plusieurs articles qui ont été tirés à part.

FEILLET (Alphonse), littérateur français, est né à la Ferté-Macé (Orne) en 1824. Professeur suppléant d'histoire au lycée Bonaparte, il renonça à l'instruction publique en 1852, et prit en 1856 la direction d'un cours d'éducation pour les jeunes filles. Il collabora activement à la 2e édition de la *Biographie universelle* (Michaud) et du *Dictionnaire de la conversation*, fournit d'assez nombreux articles aux journaux littéraires du temps et publia un intéressant volume, *la Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul* (1862, in-8 ; 4e édit., 1868, in-18).

M. Feillet entreprit en 1864 une série de résumés pour l'éducation des jeunes filles : *Cent dates d'histoire de France*, *Cent dates d'histoire universelle*, *Cadres de grammaire et de littérature*, puis une collection plus sérieuse destinée à familiariser la jeunesse avec les chefs-d'œuvre classiques anciens et modernes et comprenant : *Littérature grecque*, *Histoire ancienne et grecque*, *Histoire de France*, etc. (1859-1868, in-18). Il a donné aussi des éditions abrégées d'*Homère*, de *Virgile*, de *Plutarque*, de *Molière*, de *Racine*, du *Cardinal de Retz*, etc. Il avait commencé, dans la *Collection des grands écrivains*, la première édition complète des *Œuvres du cardinal de Retz* (1872, t. I-II). Pendant la guerre de 1870-1871, M. Feillet fut attaché, auprès de la délégation de la Défense nationale, à la direction des postes et des télégraphes. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1867. — Il est mort à Paris en février 1872.

FELDMANN (Léopold), auteur comique allemand, d'origine juive, né le 22 mai 1802 à Munich, apprit d'abord des métiers manuels, puis retourna à l'école et entra dans une maison de commerce. Il écrivit, dès l'âge de quatorze ans, un drame, *le Faux serment* (der Falsche Eid), représenté sur un théâtre de Munich, puis inséra quelques articles satiriques dans les journaux. En 1835, il entreprit un voyage dans l'Orient. De retour en Allemagne, après une absence de cinq ans, il parvint à faire jouer plusieurs de ses comédies au théâtre impérial de Vienne, et eut dès lors beaucoup d

succès. En 1850 il obtint la place de dramaturge au théâtre national de Vienne.

On a de M. Feldmann un grand nombre de comédies, en parties réunies sous ce titre : *Comédies allemandes originales de Feldmann* (Deutsche Originallustspiele ; Vienne, 1844-1852, t. I-VI ; Berlin, 1855-1857, t. VII-VIII. Nous citerons les titres suivants : *l'Homme poli, le Conseiller des comptes et ses filles, le Fils en voyage, le Portrait de la bien-aimée ;* etc. Il a publié un recueil de poésies, *Chants infernaux* (Hœllenlieder, 1835), et une série d'articles sur l'Orient dans l'*Europa* de Lewald et dans la *Gazette universelle d'Augsbourg*.

FELINSKI (Sigismond-Félix), prélat polonais, né le 1er novembre 1824, est le fils d'une femme de lettre distinguée, Eve Felinska, qui subit un long exil en Sibérie. Après avoir terminé ses études classiques dans un lycée de Volhynie, il alla en 1844, à Moscou, suivre les cours de la faculté des lettres, puis entra en 1851 au séminaire de Luck, d'où il passa à l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg. Ordonné prêtre en 1855 et reçu docteur en théologie l'année suivante, il resta à Saint-Pétersbourg en qualité de professeur de logique et de morale à l'Académie catholique. Il s'occupa de diverses œuvres de bienfaisance et fonda à Pétersbourg deux orphelinats. Nommé archevêque de Varsovie, il fut consacré le 26 janvier 1862. Hostile au mouvement national qui se manifestait alors, il fut froidement accueilli par la population; mais bientôt il se mit en désaccord avec le gouvernement en refusant de dépouiller de ses ordres sacerdotaux le capucin Konarski, condamné à mort, et en protestant contre l'exécution elle-même (juin 1862). Quelque mois plus tard, après l'envahissement des églises par les cosaques, pendant le service, il ordonna la fermeture de tous les temples de Varsovie, et refusa de revenir sur cette détermination, malgré les menaces du gouvernement. Arrêté dans son palais, il fut transporté, au commencement de 1863, à Carskoje-Sielo et de là à Jaroslaw sur le Volga; il y fut interné et continua à résider dans cette ville.

A part ses *Sermons*, on a de M. Felinski : *Vie et mort de l'archevêque Ignace Holowinski* (Wspommienia z zycia i smierci arc. J. H., Varsovie, 1856, in-8).

FÉLIX (le R. Père Célestin-Joseph), prédicateur français, né à Neuville-sur-l'Escaut, près Valenciennes, le 28 juin 1810, fit de fortes études classiques et se destina à l'état ecclésiastique. Il avait déjà professé la rhétorique au séminaire de Cambrai, quand il entra chez les Jésuites en 1837. Par suite des difficultés soulevées par son évêque, M. Belmas, il alla d'abord au noviciat de Tronchienne, près de Gand ; mais six mois plus tard, il vint terminer son épreuve religieuse à Saint-Acheul. Devenu membre de la Compagnie, il remplit divers emplois et compléta ses études théologiques à Brugelette, à Louvain et à Laval, puis fut nommé professeur de rhétorique au collège de Brugelette, dirigé par des jésuites français. Il y était depuis quatre ans, lorsqu'un discours de distribution des prix mit en relief son talent oratoire.

Sa santé altérée nécessitant un peu de repos, le provincial le fit venir à Paris où il suivit les meilleurs prédicateurs. Il alla ensuite à Annonay (Ardèche), faire une troisième année de probation, avant de se vouer à la carrière de la prédication, d'où l'état de sa santé l'écarta encore quelque temps. Il enseigna de nouveau la rhétorique au juvénat de Saint-Acheul et au collège de la Providence à Amiens. De cette ville, où il commença à s'exercer à la prédication, il envoya à *l'Ami de la Religion* deux articles dirigés contre le traditionalisme, système philosophique déjà combattu par le P. Chastel. En 1851, le P. Félix vint prêcher à Paris. Il fit d'abord l'Avent à Saint-Thomas d'Aquin, et l'année suivante, le Carême à Saint-Germain des Prés. L'éclat de ses débuts lui fit offrir par M. Sibour les conférences de Notre-Dame, pour l'année 1853. Il occupa cette chaire pendant près de dix années. Après avoir été supérieur de la maison de Nancy, il passa, en 1871, à la direction de celle de Paris.

Les conférences du P. Félix, reproduites par extraits textuels dans *l'Ami de la Religion*, ont été publiées en volumes, notamment sous ce titre : *le Progrès par le Christianisme, Conférences de Notre-Dame de Paris*, (1856-1871, 16 vol. in-8). Elles ont été simultanément traduites en espagnol. M. Enfantin en a combattu la partie dirigée contre la réhabilitation de la chair, dans un écrit intitulé : *Réponse au R. P. Félix sur les 4e, 5e et 6e conférences de Notre-Dame* (1858, in-8). Plusieurs sermons ont été imprimés à part : *Sur l'Observation du repos du dimanche* (1856, in-18); *le Travail, loi de la vie et de l'éducation; l'Art devant le Christianisme* (1867) ; *Devoirs des catholiques envers l'Eglise* (1872, in-8); *la Paternité pontificale devant l'ordre social* (1876, in-8), etc.

FÉLON (Joseph), peintre, sculpteur et lithographe français, né à Bordeaux, le 22 août 1818, étudia d'abord la peinture avec M. Court, et débuta comme portraitiste au Salon de 1848. Il s'occupa ensuite de sculpture, tout en faisant déjà du pastel et du dessin lithographique, et fit aux Salons suivants des essais dans ces différents genres. Nous citerons parmi ses premières toiles : *la Vierge au sphinx, les Vertus théologales, l'Amour élevé, la Mort de Mgr Affre*, pour le ministère de l'intérieur (1849) ; *Vénus sortant de l'onde, l'Enfant au chat* (1851-1852) ; parmi ses dessins et ses pastels : *les Chef de l'Eglise, le Christ et la Vierge aux anges, Mme et Mlle Félon, la Mélancolie, la Mélodie, l'Harmonie, la Rosée du Matin* ; parmi ses lithographies, outre la plupart des sujets précédents : *le Professeur des dames*, série d'études ; *Baigneuses*, etc. Comme sculpteur, cet artiste a d'abord ciselé pour divers bronziers des *Vases*, des *Coupes*, et des décorations, telles qu'*Érigone, l'Ivresse*, etc., et exposé aux Salons : *Galathée*, bas-relief ; *Andromède, Amphitrite*, statuettes, etc.

Parmi les œuvres d'art de toutes sortes que M. Félon a mises au jour depuis, nous mentionnerons les plus importantes. Il a paru de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *Diane au bain, Vénus sortant de l'onde*, lithographies ; la statuette d'*Andromède* et six médaillons, notamment celui de *la princesse Marie de Sardaigne* ; au Salon de 1857 : *la Naissance et l'Allaitement*, dessins, *l'Aube et le Crépuscule*, bas-relief à deux faces, exécuté pour une horloge ; à celui de 1859, *le Réveil au déclin du jour, l'Agriculture et l'Industrie* ; à celui de 1861 : des cartons pour les verrières de l'église Sainte-Perpétue, à Nîmes, *la Navigation*, buste, *la Mère du Sauveur*, bas-relief, et une lithographie représentant les bas-reliefs des tympans des trois portes de la façade de l'église Sainte-Perpétue, d'après ses sculptures : à celui de 1863 : un *Portrait, les Trois Grâces, Suzanne au bain*, la statue de *Saint Sigebert*, roi d'Austrasie, *Nymphe tourmentant un dauphin*, une lithographie représentant *Saint Jérôme, la Vierge et Sainte Félicité* ; à celui de 1864 : *la Mère du Rédempteur, l'Ange Gabriel* et

la Vierge Marie, dessins, et la reproduction en [illegible] de *Nymphe tourmentant un dauphin*; à celui de 1865 : un carton de vitrail représentant *l'Entrée de Louis XI à Toulouse, le 25 mai* 1463, un buste en terre cuite, *la Navigation*, et une statue en marbre, *l'Heure du repos*; à celui de 1866, [illegible], statuette ; à celui de 1868 : *Pâtre des landes de Gascogne, Jeune femme portant un enfant*, [illegible], statuette, *Saint François-d'Assise*, buste ; à celui de 1869 : *Marie de Médicis*, statue, *Ève allaitant Caïn*, groupe en plâtre ; à celui de 1870, *Marguerite en prison*; à celui de 1872, *Rose du soir, Néréide*; à celui de 1876, [illegible] et les *Fleurs*, panneau décoratif ; à celui de 1877, *Un regard dans le miroir*, et [illegible], terre cuite ; à celui de 1878, *le Printemps*, panneau décoratif, *l'Imprimerie*, statuette, [illegible], buste en plâtre, etc.

M. [illegible] a exécuté aussi de nombreux travaux pour les monuments publics. On lui doit [illegible] sujets, à la façade de Saint-[illegible]. Il a sculpté au nouveau Louvre, [illegible] d'arcades, les allégories figurant [illegible] l'Histoire, *la Justice, la Fermeté*, [illegible] et *la Force*; le pourtour du chœur et la chapelle de la Vierge à Saint-Étienne-du-Mont. Il obtint une 3e médaille pour la sculpture en 1861 et un rappel en 1863.

FELSING (Jacques), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse Électorale), le 22 juillet 1802, [illegible], étudia de bonne heure [illegible] à vingt ans, comme [illegible] du prince de Hesse, les cours de [illegible]. Plus tard, il se rendit à [illegible] une de ses planches les [illegible] ou *Jardin des Oliviers*, [illegible] qui lui valut le grand prix [illegible]. A Rome, il copia, puis [illegible] *François*, d'Andre del [illegible] assez long séjour à Naples, [illegible] à Parme les leçons du [illegible] Toschi.

[illegible] quelque temps à l'Académie [illegible] M. Felsing revint dans son pays [illegible], d'après Raphaël, *le Joueur* [illegible] de Sciarra, à Rome, puis [illegible] *la fontaine*, de Bendemann. Il [illegible] l'influence exercée sur [illegible] de Cornelius, puis vint à [illegible] avec le baron Desnoyers. De [illegible] il grava la *Sainte Famille*, [illegible] (1839), *la Sainte Geneviève*, [illegible] et plusieurs autres œuvres [illegible] de l'école de Dusseldorf. A l'Exposition [illegible] de Paris, en 1867, M. J. Felsing [illegible] gravures anciennes avec [illegible] nouvelles parmi lesquelles nous [illegible] *Nymphes à la chasse*, d'après [illegible] monde, d'après Léonard de [illegible] Ch. Kohler, *Sainte Ca-*[illegible] etc. Cet artiste obtint [illegible] en 1855. Il fut élu, en 1854, [illegible] de l'Institut, en remplacement [illegible] Toschi.

[illegible] M. Jean-Henri Felsing, né à [illegible] et lui-même graveur distingué [illegible] occupé de l'exécution [illegible] la gravure. Après avoir étudié [illegible] à Paris, il alla fonder dans sa [illegible] imprimerie d'où sont sorties [illegible] de son frère, un grand [illegible] très remarquables. — Il est [illegible], le 30 mars 1875.

FELTRE (Charles-Marie-Michel DE GOYON, duc DE), [illegible], né au château de Chantenay (Loire-Inférieure), le 14 septembre 1844, est fils du général de Goyon, mort en 1870, qui obtint de l'empereur en juillet 1864, le droit de reprendre ce titre ducal en faveur de son fils aîné. Attaché d'ambassade à Madrid en 1867, il passa en novembre 1868 à celle d'Angleterre. En juillet 1869, au moment où l'ambassadeur, M. de La Tour d'Auvergne, était appelé au poste de ministre des affaires étrangères, il le suivit et fut attaché à la direction politique du ministère. Engagé volontaire pendant la guerre, il assista à plusieurs batailles, fut fait prisonnier à Metz, réussit à s'échapper et fut incorporé dans un régiment de hussards. Lors d'une élection partielle en 1875, il se porta sans succès candidat dans les Côtes-du-Nord, mais aux élections du 20 février 1876, il fut élu, comme candidat bonapartiste, dans la 2e circonscription de Guingamp, par 6142 voix contre 4868 obtenues par son concurrent légitimiste. Cette élection fut invalidée pour faits de corruption. Il se représenta et fut réélu, le 21 mai, sans concurrent, par 7038 voix. Il prit place dans le groupe dit de l'Appel au peuple, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu, toujours sans concurrent, par 8082 voix. Il représente le canton de Bourbriac au Conseil général des Côtes-du-Nord.

FÉNYES (Alexis), géographe hongrois, né en 1807 à Czokaj (Hongrie), acheva ses études à l'université de Presbourg et fut admis en 1829 au barreau ; l'année suivante, il remplit les fonctions d'ablégat auprès de la Diète hongroise. Après plusieurs années de voyages et d'études, il s'établit à Pesth en 1836, y devint directeur de la Société de l'industrie et dirigea deux journaux spéciaux : l'*Ismertetoe* et le *Hetilap*. Durant la période révolutionnaire, il fut chargé de la section de statistique au ministère de l'intérieur (1848), présida pendant quelques mois le tribunal militaire de Pesth (1849), puis rentra dans la vie privée. — M. Fényes est mort à Neupest le 23 juillet 1876.

Il a publié en langue magyare : *État de la Hongrie et des pays circonvoisins* (Magyarorszagnak's a hozza Kapcsolt tartományoknak ; Pesth, 1839-1840, 6 vol. in-8) ; *Statistique de la Hongrie* (Magyarororszag' statistikaja ; Ibid., 1842-1843, 3 vol. in-8), et un *Atlas manuel et général des écoles* (Közönségés kézi's iskolai Atlasz ; Ibid., 1845). Les deux premiers ouvrages ont été traduits en allemand.

FERAY (Étienne), industriel et sénateur français, né à Paris, le 24 mai 1804, est petit-fils du célèbre Oberkampf. Il se consacra de bonne heure à l'industrie et établit à Essonne, près de Corbeil, une filature, une fonderie, une papeterie et des ateliers de construction qui acquirent une importance considérable et furent une source de richesse pour le pays. M. Feray, maire d'Essonne depuis 1848, n'avait point d'antécédents politiques, lorsque les électeurs de Seine-et-Oise l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le quatrième sur onze, avec 25355 voix. Dès son arrivée à Bordeaux, il fonda une réunion, qui prit le nom de groupe Feray et dont la plupart des représentants appartenant à l'industrie firent partie. En politique, ce groupe soutint le premier président de la République et, après la chute de M. Thiers, se fondit avec le centre gauche qui prit M. Feray pour président. Celui-ci s'associa à tous les efforts de la minorité de l'Assemblée pour fonder le gouvernement républicain, protesta contre les tentatives de restauration monarchique, et déposa, en juillet 1875, une proposition

tendant à ce que l'Assemblée ne prît de vacances qu'après le vote des lois organiques et l'élection des sénateurs : cette proposition fut repoussée. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il se porta candidat dans Seine-et-Oise, avec MM. G. Boucher et L. Say, alors ministre des finances. Leurs candidatures n'en furent pas moins combattues par M. Buffet, ministre de l'intérieur, mais sans succès. M. Feray fut élu, le second sur trois, par 475 voix sur 787 électeurs. Au nouveau Sénat, M. Feray prit sa place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine de cette assemblée; il repoussa la demande de dissolution de la Chambre des députés présentée par M. de Broglie au mois de juin 1877. Il fut alors un des premiers maires révoqués de ses fonctions qu'il avait exercées depuis trente ans; il n'en continua pas moins de lutter contre le ministère du 16 mai. Au moment où les élections sénatoriales républicaines du 5 janvier 1879 donnaient au centre gauche une importance particulière, M. Feray fut élu président de ce groupe. Membre du consistoire de l'Église réformée de Paris, il a été fait officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1846 et promu commandeur le 20 octobre 1878, à l'occasion de l'Exposition universelle.

FERDINAND Ier (Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin), ex-empereur d'Autriche, est né à Vienne le 19 avril 1793, du second mariage de l'empereur François Ier avec Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile. Son éducation fut confiée à deux gouverneurs incapables, dont l'un fut congédié et dont l'autre tomba dans la démence pendant l'exercice de ses fonctions. La santé du jeune prince, d'abord très chancelante, se raffermit dans un voyage qu'il fit en 1815, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France. Il vécut ensuite à l'écart des affaires, ne s'occupant que d'arts technologiques et d'études héraldiques. Son couronnement comme roi de Hongrie, le 28 septembre 1830, ne fut qu'une cérémonie conforme à d'anciennes traditions et ne lui conféra aucun pouvoir réel. Le 27 février 1831, il épousa la princesse Anne-Caroline, fille de Victor-Emmanuel. L'année suivante, il échappa à la tentative d'assassinat du capitaine retraité François Reindl, mû par un sentiment de vengeance privée.

Monté sur le trône après la mort de son père, le 2 mars 1835, il continua sa politique et laissa la direction des affaires à son oncle, l'archiduc Louis, et au prince de Metternich. Il fut couronné comme roi de Bohême en 1836 et comme roi de Lombardie en 1838. A cette dernière solennité, il généralisa les effets de l'amnistie qu'il avait accordée, à son avènement, en faveur des condamnés politiques italiens. Ferdinand Ier encouragea l'industrie et fit construire quelques chemins de fer. C'est sous son règne que la république de Cracovie fut anéantie au profit de l'Autriche (1846). Sous la pression des mouvements révolutionnaires, en mars 1848, il renvoya M. de Metternich, déclara que le nouveau ministère serait responsable et fit faire un projet de constitution. Mais ces concessions parurent insuffisantes et Vienne se révolta en mai 1848. L'empereur, qui s'était retiré à Inspruck, ne consentit à retourner dans sa capitale que sur les pressantes instances des habitants. Lors de la seconde révolte de Vienne, en octobre 1848, il alla s'établir à Olmutz, et prit le parti de se démettre du pouvoir. Comme il n'avait pas d'enfant, il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph Ier (voy. ce nom), le 2 décembre 1848, et se retira à Prague. — Il y est mort le 29 juin 1875.

FÉRÉ (Charles-Octave), littérateur français, né à Tours, le 11 octobre 1815, fit des études rapides à La Flèche et à Versailles. Il était maître d'études dans une pension à Rouen, lorsqu'il commença à écrire, vers 1834, dans les journaux ministériels de cette ville. De 1839 à 1849, il dirigea *le Phare de Dieppe*, puis *le Mémorial de Rouen*, et fonda *le Messager de Rouen*, qui cessa de paraître en 1852. Il vint alors à Paris, où il fournit de nombreux romans aux publications illustrées, notamment au *Voleur* dont il eut la direction. — Il est mort le 24 avril 1875.

Parmi ses romans et autres volumes, nous citerons : *les Chevaliers errants* (1856, in-4), avec M. Saint-Yves; *la Chanteuse de marbre* (1857, in-8), avec le même; *la Vipère noire* (1858, in-18); *les Mystères du Louvre* (1859, 6 vol. in-8), *la Cour des Miracles sous Charles VI* (1860, in-4); *les Invisibles* (1861, in-4); *la Rose d'Ivry* (Bruxelles, 1862, 2 vol. in-18); *les Quatre femmes d'un pacha* (1864, 5 vol. in-8), avec M. Saint-Yves; *les Buveurs d'absinthe* (1865, in-18); *les Agneaux et les Loups* (1865, in-18), avec M. J. Cauvain; *le Livre des fiancés* (1866, in-12), avec M. Valentin; *Louise de Guzman* (1866, in-12); *les Amours du comte Bonneval* (1866, in-12), avec M. Saint-Yves; *Fiancées* (1867, in-12); *le Pacte du docteur* (1867, in-12); *les Régions inconnues, chasses, pêches, etc., dans l'extrême Orient* (1870, in-18); *le Juge médecin* (1874, in-18); *le Médecin confesseur* (1875, in-18); *les Amoureux des quatre filles d'honneur* (1875, in-18), etc.

FERGUSSON (James), archéologue anglais, né à Ayr (Écosse), en 1808, consacra toute sa jeunesse aux affaires industrielles. Des bureaux d'un banquier, il passa dans une fabrique d'indigo, puis fut associé à une maison d'exportation. Lorsqu'il se retira, il profita de sa fortune pour visiter en Orient les restes d'architecture laissés par les civilisations primitives.

Plusieurs ouvrages ont été le fruit de ses longues et consciencieuses excursions. On remarque : *les Temples de l'Inde* (Illustrations of the rock cut temples of India, 1845); *l'Architecture primitive dans l'Inde* (Picturesque illustrations ancient architecture in India, 1847); *De l'Emplacement de l'ancienne Jérusalem* (Essay On the ancient topography of Jérusalem, 1847); *Restauration des palais de Ninive et de Persepolis* (the Palaces of Nineveh and Persepolis restored, 1851, in-8), et *Manuel illustré d'architecture* (An illustrated hand book of architecture, 1855, 2 vol. in-8); *Histoire de l'Architecture ancienne et moderne* (Hist. of. ancient and modern. Arch. 1865, 3 vol.; 1875, 2e édit., 4 vol.); *le Culte de l'arbre et du serpent* (Tree and serpent worship, 1868; 1873, 2e édit.) Ces publications, faites aux frais de l'auteur, et accompagnées de dessins très exacts, tous de sa main, lui ont valu une médaille d'or décernée par la Société des architectes anglais en 1871. A l'Exposition universelle de Paris, en 1878, on a remarqué de M. Fergusson les plans et dessins d'une *Restauration du palais de Cosroès à Meshita* (Moab).

Comme critique, il a entrepris un ouvrage considérable : *Recherches historiques sur la véritable essence du beau dans les arts* (Historical inquiry into the true principes of beauty in art), dont la première partie renferme une étude générale de l'architecture en Égypte, en Grèce et à Rome. On cite encore de lui : un *Essai sur les fortifications en terre* (On a proposed new system of fortification); des brochures sur les améliorations dont le *British Museum* est susceptible, etc. Il a été chargé de décorer la salle dite de Ninive au Palais de Sydenham.

FERGUSSON (sir William), célèbre chirurgien [illegible] anglais, né à Prestonpans, en Écosse, le 20 mars 1808, fit ses études à l'école primaire de [illegible] et à l'université d'Edimbourg. A [illegible] ans, il commença à étudier l'anatomie auprès des docteurs Knox et Turner, et devint [illegible] collège royal des chirurgiens d'Edimbourg. Pendant neuf ans il resta attaché au docteur Knox, et se livra particulièrement, sous sa direction, à l'anatomie. Licencié en chirurgie en 1828, agrégé en 1829, il commença un cours pratique de chirurgie en 1831, fut nommé en 1836 [illegible] à l'infirmerie royale, et devint membre de la Société royale d'Edimbourg en 1839. [illegible], il vint à Londres, comme professeur à King's College, puis passa, avec le même titre, au Collège royal des chirurgiens d'Angleterre. Membre de la Société royale et chirurgien extraordinaire de la reine, il remplit auprès du prince Albert les fonctions de chirurgien ordinaire. Il fut créé baronnet en 1865. Sir William Fergusson a publié un *Traité de chirurgie pratique* (a System of practical surgery), très estimé, et inventé ou perfectionné un grand nombre d'instruments. Il a écrit dans les journaux de médecine des articles spéciaux, comme la lithotomie, la lithotritie, l'anévrisme, etc. — Il est mort à Londres le 10 février 1877.

FERNAU (Sébastien-François DAXENBERGER, dit Charles), poète et homme d'État allemand, né à [illegible], le 3 octobre 1809, et fils d'un artiste, reçut une éducation très élémentaire dans les écoles de sa ville natale, suivit les cours de droit aux universités de Gœttingue et de Berlin, et se destina à la magistrature. En 1833, il entra, [illegible], au ministère de l'intérieur, et devint, en 1835, assesseur du prince royal Maximilien, plus tard roi de Bavière. Conseiller d'État, en 1843, il fut trois années censeur, puis conseiller de l'Église et de l'instruction publique (1847), et conseiller ministériel au ministère d'État et au ministère des affaires étrangères. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, en 1849, il [illegible] à parti de la monarchie constitutionnelle, et défendit l'indépendance de la Bavière. En 1861, le roi l'anoblit et lui conféra l'ordre de la Couronne de Bavière.

Comme poète, M. Fernau a donné : *Edgar, ou Fleurs de la vie d'un poète* (Edgar, oder Blüthe [illegible] Leben eines Dichters, Munich, 1838); *Poésies mythiques* (mythische Gedichte, Ibid., 1839); *Poésies* (Gedichte, Ratisbonne, 1845); plusieurs drames : *Beatrice Cenci*, *Ulrich Schwarz*, *Bianca Capello*; une œuvre lyrique, *la Fête des Muses* (die Fest der Musen), qui fut représentée [illegible] à l'occasion de mariages princiers; des contes, légendes, etc.

FERNI (Virginia et Carolina, sœurs), violonistes italiennes, nées à Côme (Lombardie), la première en 1840, la seconde en 1841, et filles d'un professeur [illegible] distingué, voyagèrent, toutes jeunes avec lui dans les principales villes de l'Italie, du Piémont et de la Suisse, et entendirent, à Genève, les sœurs Milanollo, qui, par l'émulation qu'elles leur inspirèrent, décidèrent de leur vocation. Formées rapidement par Bianchi et Sivori, elles voyagèrent à leur tour en Suisse, en Hollande, en Allemagne dans le midi de la France, puis vinrent à Paris. Elles y obtinrent, à deux reprises différentes (1854 et 1855), un succès d'admiration et de curiosité, donnèrent des concerts à la salle Herz, dans de nombreux salons et au théâtre, et furent spécialement engagées par la direction de la salle Ventadour. Ces deux jeunes artistes formaient par leur talent un remarquable contraste. Mlle Virginia se distinguait par la douceur mélancolique du chant, et sa sœur par l'ardeur, l'éclat, une énergie toute virile. On disait que l'une était l'ange de son instrument et que l'autre en était le démon.

FÉRON (Mgr Louis-Charles), prélat français, est né à Saint-Grégoire-du-Vièvre (Eure), le 30 novembre 1793. Précédemment chanoine et archiprêtre d'Évreux, il a été nommé évêque de Clermont par ordonnance du 13 novembre 1833, préconisé le 20 janvier 1834 et sacré le 16 mars suivant. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 juillet 1862. On ne cite de lui que des *Mandements* et *Instructions pastorales*.

FÉRON (Firmin-Éloi), peintre français, né à Paris, le 1er décembre 1802, entra à seize ans dans l'atelier du baron Gros, suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture, en 1823, et le grand prix au concours de 1825, sur le sujet de *Pythias et Damon*. De retour de Rome en 1832, il débuta au Salon de l'année suivante, travailla pour les galeries de Versailles, et fit plus tard un voyage en Afrique. — Il est mort à Conflans (Seine-et-Oise), le 24 avril 1876.

M. Féron a principalement exposé, depuis 1833 : *Annibal aux Alpes*, *Victor Pisani délivré*, *la Promenade du roi à Pierrefonds*, *la Résurrection de Lazare*, commandé par le ministère de l'intérieur (1835); *les Funérailles de Kléber au Caire*, *une Embuscade d'Arabes*, *l'Intérieur d'une maison mauresque*, *le Port d'Alger*, *les Sources de Bab-el-Oued*, *le Christ arrêté par Judas*, acquis par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855, un *Souvenir de Tunis*. On voit de lui au musée de Versailles : *la Bataille d'Arsur*, *la Prise de Rhodes*, *l'Entrée de Charles VIII à Naples*, *la Bataille de Fornoue*, *les Combats de Guntersdorf*, *Hollabrun*, et divers autres; *l'Arrivée du duc d'Orléans à l'Hôtel de ville en juillet 1830*, et le portrait de *Duguesclin*. Il a obtenu une 1re médaille en 1834, et la décoration de la Légion d'honneur en janvier 1841.

FERRARA (Francesco), économiste italien, né à Palerme au mois de décembre 1810, fut nommé, en 1834, chef de bureau de la statistique de Sicile, et fonda le *Giornale di Statistica*, auquel il a fourni un grand nombre d'articles. Ayant pris part, en 1847, au mouvement de l'indépendance par la publication de quelques écrits politiques, il fut enfermé à la citadelle de Palerme, d'où il sortit, l'année suivante, pour devenir membre du gouvernement provisoire. Il fit partie de la Commission chargée d'aller offrir la couronne au duc de Gênes, frère du roi Charles-Albert; mais l'autorité napolitaine ayant été rétablie pendant son absence, il resta à Turin, où, en 1849, il fut appelé à remplacer M. Scialoja dans la chaire d'économie politique de l'université. Ministre des finances dans le cabinet Rattazzi, il proposa, en 1867, la liquidation du patrimoine ecclésiastique sous la forme d'un impôt spécial frappant les biens du clergé d'une somme de six cents millions.

On a de M. Ferrara des brochures sur le tarif protecteur, les enfants trouvés, Malthus, et les ouvrages suivants : *l'Économie politique chez les anciens* (in 8); *Importance de l'économie politique* (Importanza dell' etc., Turin, 1849-1850, in-8), et *Bibliothèque de l'économiste* (Ibid., 1852, in-8), collection choisie de productions modernes.

FERRARI (Joseph), philosophe et homme politique italien, né à Milan en 1811, fils d'un médecin, fit ses études à l'université de Pavie, fut reçu

docteur en droit à l'âge de vingt ans, ne tarda pas à débuter comme publiciste dans différentes revues, et devint l'intime ami du philosophe Romagnosi, sur lequel il publia, dans la *Bibliothèque italienne*, un travail intitulé : *l'Esprit de Jean-Dominique Romagnosi*. La même année (1835), il donna une édition complète des œuvres de Vico, augmentée d'un volume sur *l'Esprit de Vico*, et réimprimée depuis à Milan en 1853, dans la *Collection des classiques italiens*. En 1837, il passa en France où il publia un volume qui est comme le résumé de ses travaux sur Vico : *Vico et l'Italie* (Paris, 1839). Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, il y inséra, sur les littérateurs populaires de l'Italie, des articles qui lui suscitèrent une polémique très vive avec Libri.

En 1840, il se fit recevoir docteur ès lettres et obtint une chaire de philosophie au collège de Rochefort. Refusé, l'année suivante, à l'agrégation, à cause de la hardiesse de ses idées, il fut en même temps, nommé professeur à la faculté de Strasbourg. Appelé à suppléer, dans cette ville, M. l'abbé Bautain, il souleva des tempêtes. D'après des journaux alsaciens, les feuilles ultramontaines de Paris donnèrent, comme ses propres paroles, des citations de Platon sur la communauté des biens et des femmes, et sur ces accusations, le ministre Villemain le destitua.

M. Ferrari publia pour sa justification une brochure intitulée : *Idées sur la politique de Platon et d'Aristote* (1842), qui fut impuissante à le faire réintégrer. Il fut toutefois reçu peu après (1843), à l'agrégation de philosophie, mais il n'en resta pas moins en disponibilité. En 1847, il fit paraître son livre le plus important : *Essai sur le principe et les limites de la philosophie de l'histoire*. Après la révolution de Février, M. Carnot le réintégra dans sa chaire de Strasbourg. A la fin de l'année, il passa à Bourges et s'y trouva encore en butte aux mêmes attaques. Le 13 juin suivant, il fut suspendu. A la suite des événements qui amenèrent, en 1859, l'annexion de la Lombardie au Piémont, il fut élu député au parlement de Turin. Partisan du système fédératif, il se signala par l'ardeur avec laquelle il combattit la politique de M. de Cavour et l'annexion de l'Italie méridionale (8 octobre 1860). Il prit rang parmi les orateurs du parti radical et mazzinien et fit partie des diverses législatures de la Chambre des députés du royaume d'Italie. — Il est mort à Rome le 1er juillet 1876.

M. Ferrari a publié encore : *Machiavel, juge des révolutions de notre temps* (1849) : *les Philosophes salariés* (1849), brochure inopportune contre ses anciens collègues de l'enseignement philosophique ; *la Federazione republicana* (Capolago, 1851) ; *la Filosofia della rivoluzione* (Ibid., 1851, 2 vol.) ; *l'Italia dopo il colpo di Stato* (Ibid., 1852) ; *Histoire des révolutions d'Italie, ou Guelfes et Gibelins* (Paris, 1856-1858, 4 vol.) ; *l'Annexion des Deux-Siciles* (1860, in-8) ; *Histoire de la raison d'État* (1860, in-8) ; *la Chine et l'Europe, leur histoire et leurs traditions comparées* (1867, in-8) ; *Storia delle rivoluzioni d'Italia* Milan (1871-1873, 3 vol.), etc. Parmi ses nombreux articles de la *Revue des Deux Mondes* ou de la *Revue indépendante*, on a remarqué : *De la Philosophie catholique en Italie* ; *la Révolution et les révolutionnaires en Italie* ; *la Révolution et les réformes en Italie* ; *l'Aristocratie italienne*, etc.

FERRARI (Luigi), statuaire italien, né à Venise, en 1810, et fils d'un sculpteur distingué, Bartolomeo Ferrari, reçut de son père son éducation artistique. En 1827, il exposa dans les salles de l'Académie vénitienne un petit buste de *Vierge* qui reparut, en 1837, avec un groupe de *Laocoon* placé depuis au musée de Brescia. La mort de son père, en 1844, lui laissa le soin d'une nombreuse famille sans fortune, et les guerres de 1848 le condamnèrent encore au repos. Il ne reprit ses travaux et ses envois qu'en 1851, et devint alors professeur de sculpture à l'Académie de Venise.

On a de cet artiste divers groupes et bas-reliefs très remarquables, la plupart de grande dimension : *David triomphant de Goliath* ; *Laocoon* cité plus haut ; *la Résignation chrétienne*, bas-relief, *la Prière d'un mari sur le tombeau de sa femme* ; *Jeune fille priant sur le tombeau de son père* ; *le Christ ressuscitant* ; *l'Ange de la résurrection* ; *l'Ange de la charité*, groupe monumental de quatre figures ; *la Mélancolie*, *Endymion*, grandeur naturelle ; *David remerciant Dieu de sa victoire* ; *Deux anges en adoration* ; *l'Innocence*, *l'Occasion*, *une Naïade*, *une Danseuse*, statues d'enfants (1836-1856), etc.

FERRARIS (Amalia), danseuse italienne, née à Voghera, dans le Piémont, en 1830, étudia d'abord l'art chorégraphique à Turin, puis à Milan, sous M. Charles Blasis, et débuta dans cette ville au théâtre de la Scala (1844). Aussitôt engagée au théâtre de San-Carlo, à Naples, elle créa pendant quatre ans divers rôles composés pour elle, tels que *la Regina delle Rose*, *Nadilla*, *Fiorita*, *Armida*, *Ondina*, etc. Appelée, pendant les saisons d'automne, sur les grandes scènes de Gênes, Turin, Florence, Sinigaglia, Ravenne, et pendant les carnavals de 1854 et 1855, au théâtre d'Apollo, à Rome, elle parut en outre sur le théâtre de la Reine, à Londres, et sur celui de la Porta Carindia, à Vienne. En 1856, elle fut attachée à l'Académie impériale de musique de Paris, et figura, avec un bruyant succès, dans le ballet des *Elfes* et dans celui d'*Orfa*. On la proclama « la rivale d'Elssler. » Ses autres créations, dans des ballets composés pour elle, furent : *l'Isola degli Amori*, *Raffaelo e la Fornarina*, *il Giucatore*, *Iberia*. Le sculpteur italien Gajazzi l'a représentée dans ce dernier rôle, en 1855, à Rome, à la suite d'une soirée d'adieux où elle fut l'objet de vingt-deux rappels. Elle n'eut pas de moins grands succès à Bruxelles, en 1863, dans *l'Étoile de Messine*, et autres ballets. Elle s'est depuis retirée du théâtre.

FERRAZ (Marin), professeur français, est né à Ceyzerieux (Ain), le 25 mars 1820. Agrégé de philosophie en 1852, il devint professeur de logique au lycée de Strasbourg. Reçu docteur ès lettres en 1862, il fut nommé professeur de philosophie à la faculté des lettres de Lyon en remplacement de M. F. Bouillier. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

Outre ses thèses de doctorat (*De la psychologie de saint Augustin* et *De Stoica disciplina apud poetas romanos*), il a publié un livre remarqué : *Philosophie du devoir ou Principes fondamentaux de la morale* (1869, in-8 ; 2e éd. in-18), couronné par l'Académie française.

FERRIER (Paul), auteur dramatique français, né à Montpellier en 1843, fit ses études de droit, puis renonça au barreau pour suivre ses goûts littéraires. Après un début heureux à la Comédie-Française, *la Revanche d'Iris* (1868), comédie en un acte et en vers, il fit représenter au Vaudeville *Un mari qui voisine* (1869) et *Une femme est comme votre ombre* (1870) ; à l'Odéon, *la Crémaillère* (1872) : ces trois bluettes passèrent à peu près inaperçues. *Gilbert*, comédie en trois actes, jouée également à l'Odéon (1872), reçut un meilleur accueil. L'année suivante, il obtint deux réels

[illegible] une saynette en vers, *Chez l'Avocat*, [illegible] au répertoire du Théâtre-Français, et *les* [illegible] *de* [illegible], vaudeville en un acte [illegible]; *Tabarin*, comédie en deux actes, [illegible] spécialement pour M. Coquelin aîné, [illegible] bien accueillie; *la Partie d'échecs* ([illegible], Palais-Royal, 1876); *les Cinq filles de* [illegible] (1 acte, Gymnase, même année), *les* [illegible] (3 actes en vers même théâtre), [illegible] deux autres vaudevilles, *Au grand* [illegible] *et la* [illegible] *Suzanne* (Palais-Royal, 1877), [illegible] succès durable, ont prouvé la fécondité de M. Ferrier.

FERROUILLAT (Jean-Baptiste dit Joannès), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Lyon (Rhône), le 4 mai 1820, d'une famille d'industriels et de commerçants, fit de bonnes études au collège de Lyon, et vint suivre les cours de droit à la Faculté de Paris. Il se [illegible] dans les concours et fut un des lauréats de l'École. Reçu docteur, il devint secrétaire particulier de M. Bethmont. Il se présenta, en 1848, aux suffrages des électeurs du Rhône, soutint sa candidature dans les clubs de Lyon et des cantons voisins, et fut nommé par 53 406 voix. L'un des plus jeunes membres de la Constituante, il fit partie du bureau provisoire, comme secrétaire de l'Assemblée. Il vota avec le parti du *National* jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se [illegible] de la droite et soutint la politique de [illegible]. Non réélu à la Législative, M. Ferrouillat prit place au barreau de Lyon. En [illegible], il se présenta comme candidat de l'opposition, au conseil général du Rhône, pour le 2e canton de Lyon; en 1867, il donna sa démission et fut réélu avec une majorité considérable.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Ferrouillat, nommé conseiller municipal à Lyon, présida, pendant la guerre, le comité de résistance. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut envoyé à l'Assemblée nationale, comme représentant du Var, par 29 484 voix sur 50 812 votants. Il prit place à l'extrême gauche, vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée nationale et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut amené à prendre la parole à plusieurs reprises pour défendre le conseil municipal de Lyon, et la population de cette ville dans la discussion relative aux marchés de Lyon, repoussa les allégations de la Commission et demanda le maintien de la mairie centrale. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut nommé sénateur dans le département du Var, le premier sur deux, par 136 voix sur 207 votants. Au Sénat il prit place à l'extrême gauche. Il fut, à l'origine, un des signataires de la proposition d'amnistie pleine et entière déposée par M. Victor Hugo. Après l'acte du 16 mai 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie.

FERRY (Jules-François-Camille), homme politique français, député, ministre, né à Saint-Dié (Vosges), le 5 avril 1832, se fit inscrire au barreau de Paris en 1851, et prononça l'un des discours de rentrée à la conférence du stage en 1856. Occupé de travaux de jurisprudence, il collabora à la *Gazette des tribunaux*. En 1864, il fut compris dans le « procès des treize ». En 1865, il entra à la rédaction du journal *le Temps*, y traita avec une grande vivacité les sujets de politique courante, montra surtout sa compétence dans les questions de finances. Il entreprit notamment, en 1868, contre l'administration de la ville de Paris, à propos des déficits encore inavoués de sa gestion financière, une campagne qui provoqua un long échange de *communiqués* et de répliques; il la résuma par une brochure assez retentissante: *les Comptes fantastiques d'Haussmann* (in-8). La même année, un article intitulé *les Grandes manœuvres électorales*, publié en tête du premier numéro de l'*Électeur libre*, fondé par MM. J. Favre, E. Picard et Hénon, fit condamner ce journal à 10 000 francs d'amende.

Aux élections de 1863, pour le Corps législatif, M. Jules Ferry s'était porté à Paris contre M. Garnier-Pagès, puis avait retiré sa candidature; il se présenta de nouveau, comme candidat de la démocratie radicale, aux élections de 1869, dans la 6e circonscription, où il eut pour principaux concurrents MM. Adolphe Guéroult, député sortant, et Aug. Cochin, candidat clérical, appuyé par l'administration. Il soutint sa candidature avec d'assez grands succès de parole dans les réunions électorales publiques et obtint, au premier tour de scrutin, sur 30 385 votants, la majorité relative de 12 916 voix contre 12 028 données à M. Cochin et 4851 à M. Guéroult; au second tour, ce dernier concurrent s'étant retiré, M. Ferry fut élu par 15 729 voix contre 13 944 données à M. Cochin.

Pendant la session de 1869, son rôle et son importance oratoire à la Chambre s'accusèrent de plus en plus. L'un des chefs les plus écoutés de l'opposition, il fut au nombre des députés qui demandèrent la dissolution du Corps législatif comme ne représentant plus la majorité du pays, et à cette occasion il engagea avec M. Émile Ollivier une discussion des plus virulentes dans laquelle il opposa au premier ministre le nom et les souvenirs de son père (11 février). Après la déclaration de guerre à la Prusse, M. Ferry qui avait lutté, avec toute la gauche, contre la détermination du gouvernement, demanda, sans succès, la suspension de la loi du 25 mai 1834, sur la fabrication des armes de guerre.

Lors de la révolution du 4 septembre, il fut proclamé, ainsi que toute la députation de Paris, membre du gouvernement de la Défense nationale qui s'installa à l'Hôtel de ville. Nommé secrétaire du gouvernement, par décret du 5 septembre, et délégué, le 6, à l'administration du département de la Seine, il s'efforça de rétablir les services de la banlieue de Paris comprise entre l'enceinte et les forts, le matériel de la garde nationale, créa le corps des brancardiers ambulanciers, etc., etc. Fait prisonnier lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, et délivré par la garde nationale, M. Ferry fut délégué à la mairie centrale de Paris, après la démission de M. Arago (15 novembre). Il présida l'assemblée des maires, qui, le 18 janvier 1871, décida le rationnement du pain et les autres mesures rigoureuses que réclamait la situation. Le 22 janvier, à la suite de la malheureuse sortie du 19, sur Montretout et Buzenval, une compagnie de marche du 101e bataillon de la garde nationale attaqua l'Hôtel de ville, où M. Ferry, G. Chaudey et les mobiles bretons résistèrent vigoureusement. Cette échauffourée fut le dernier épisode du siège: Paris capitula quatre jours après.

Élu représentant à l'Assemblée nationale pour le département des Vosges, le cinquième sur huit, par 33 439 voix, M. Ferry donna sa démission de membre du gouvernement de la Défense et d'administrateur de la Seine, au moment de la vérification des pouvoirs. Il conserva provisoirement cette dernière situation jusqu'au 18 mars. Après le second siège et l'entrée des troupes dans Paris, M. Thiers le nomma préfet de la Seine (24 mai); M. Ferry n'accepta cette nomination que provisoirement et se retira au bout de dix jours, lorsque M. Léon Say eut accepté ces dif-

ficiles fonctions. Un moment proposé pour l'ambassade de France aux États-Unis, il fut nommé ministre de France à Athènes par décret du 15 mai 1872. Dans ce nouveau poste, il prit une part heureuse à la conclusion de l'interminable différend des gouvernements hellénique, français et italien au sujet des mines du Laurium. Après le renversement de M. Thiers (24 mai 1873), M. Ferry donna sa démission de ministre plénipotentiaire, et revint prendre sa place dans les rangs de la minorité de l'Assemblée, qui le nomma plusieurs fois l'un de ses vice-présidents. Élu, en 1875, président du groupe de la gauche républicaine, il prononça plusieurs discours remarqués sur la nécessité de la dissolution, sur les réformes de l'enseignement supérieur, sur la collation des grades, etc. Il vota l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut élu dans l'arrondissement de Saint-Dié, par 11739 voix ; son concurrent, M. Champy en avait recueilli 6204. Choisi de nouveau par ses collègues comme président de la gauche républicaine, M. Ferry fut chargé du rapport sur le projet de loi d'organisation municipale et prit part à plusieurs discussions importantes. L'un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13 208 suffrages contre 8686 obtenus par M. de Ravinel, ancien représentant à l'Assemblée nationale. Dès la réunion de la nouvelle Chambre, il blâma les agissements du ministère avant et pendant les élections, et soutint l'enquête demandée par la gauche (15 novembre), ainsi que l'ordre du jour d'exclusion dirigé contre le ministère extra-parlementaire du général de Rochebouët (24 novembre), etc. Sous le ministère Dufaure, il défendit le programme politique de l'Union des gauches. Il fut choisi comme président de l'importante Commission du tarif général des douanes, qui eut à recevoir les dépositions des représentants des grands intérêts industriels et commerciaux du pays.

Lorsque le renouvellement triennal du Sénat eut donné la majorité au parti républicain, dans l'une comme dans l'autre Chambre (5 janvier 1879), M. Ferry fut un de ceux qui, sans vouloir renverser le cabinet Dufaure, le poussèrent aux réformes devenues nécessaires ; ce fut lui qui formula l'ordre du jour de confiance du 20 janvier 1879, voté par 208 voix contre 116, accentuant les déclarations du manifeste ministériel du 16, et réclamant l'épuration du personnel administratif et judiciaire. Après la démission du maréchal de Mac-Mahon (30 janvier), il fut appelé par le nouveau président de la République, M. J. Grévy, à faire partie de son premier cabinet, comme ministre de l'instruction publique et des beaux-arts (4 février), les cultes étant rattachés à un autre ministère. Son entrée aux affaires fut marquée par un remaniement sérieux du personnel des directions, par la séparation du service des Beaux-Arts, sous la direction spéciale d'un sous-secrétaire d'État, par la réorganisation générale de l'administration des musées (Rapport et décret conforme du 1er mars 1879) et la création d'un musée pédagogique (13 mai), par le dépôt d'un projet de loi pour la suppression des lettres d'*obédience* (20 mai), et surtout la présentation d'un projet de loi sur l'enseignement supérieur qui, ne se bornant pas à restituer à l'État la collation des grades, proposait par son article 7, d'interdire toute participation à l'enseignement dans les établissements publics ou privés, aux membres des congrégations non reconnues par la loi.

Ce projet de loi, voté par la Chambre, après une longue et vive discussion, le 9 juillet, par 347 voix contre 143, fut porté au Sénat trop [illegible] pour être mis à l'ordre du jour avant les vacances ; mais il parut rencontrer tout d'abord, dans la Chambre haute, un partage presque [illegible] d'hostilité et de sympathie, et la commission qui fut élue pour l'examiner, avec M. J. Simon pour président, donna une voix de majorité à ses adversaires. Pendant la prorogation, le projet Ferry et son article 7 partagèrent, dans les mêmes proportions, les Conseils généraux de France. [illegible] vint une série de voyages administratifs du ministre à Bordeaux, à Toulouse, à Perpignan, à l'occasion de l'inauguration de la statue d'Arago, à Marseille, à Lyon, etc. M. Ferry se vit partout l'objet de réceptions empressées, et l'article 7 dont il annonçait avec confiance la prochaine adoption par les deux Chambres, fut vivement [illegible] sur son passage (septembre-octobre 1879). Ses adversaires s'efforcèrent de susciter, dans un certain nombre de villes, une agitation en sens contraire.

M. Jules Ferry a épousé, le 24 octobre 18[illegible], Mlle Rissler-Kestner. — L'un de ses frères, M. Charles FERRY, né en 1833, a été chef du cabinet de M. Jules Favre, ministre de l'intérieur, pendant le siège. Après la signature des préliminaires de paix, il fut nommé préfet de Saône-et-Loire, puis envoyé, comme commissaire extraordinaire, en Corse, à l'occasion des élections au conseil général, menacées d'être troublées par la présence et la candidature du prince Napoléon à Ajaccio (15 octobre 1871). Appelé à la préfecture de la Haute-Garonne au mois de décembre de la même année, en remplacement de M. de Kératry, il donna sa démission après le renversement de M. Thiers (24 mai 1873).

FERSTEL (Henri, baron DE), architecte autrichien, né à Vienne le 7 juillet 1828, fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale et alla s'établir en Bohême où il exécuta diverses constructions particulières, notamment une villa gothique dans les propriétés du comte de [illegible]. En 1852 il obtint au concours la construction de l'église de Bielefeld, et fut envoyé l'année suivante en Italie comme pensionnaire de l'État. Il s'y trouvait encore en 1855, lorsque ses plans de l'Église votive de Vienne remportèrent le prix. Il construisit depuis la Bourse de Vienne (18[illegible]), le Musée d'art et d'industrie, l'École des arts industriels, l'Université, etc., et exposa à Paris, en 1867 et 1878, les plans, coupes et perspectives de ces monuments. Professeur à l'École polytechnique de Vienne, il été élu correspondant de l'Académie de Belgique le 9 avril 1874 et de l'Institut de France, le 26 mars 1879. M. de Ferstel a obtenu à l'Expositon universelle de 1867 une médaille d'honneur et un rappel à celle de 1878.

FERTIAULT (François), littérateur français, né à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin 1814, fit une partie de ses classes au collège de Chalon, qu'il quitta pour entrer dans le commerce. [illegible] à l'âge de seize ans, des vers de lui, [illegible] dans les journaux châlonnais, lui valurent la faveur de reprendre ses études aux frais des notabilités de la ville. En 1835, il vint à Paris comme caissier dans une maison de banque [illegible] consacra ses loisirs à la littérature. Il devint vice-président de l'Union des poètes.

Outre un certain nombre de vers, d'[illegible] et de nouvelles dans les petits journaux et revues littéraires, on a de M. Fertiault : *la Nuit de* [illegible] poème (Châlon-sur-Saône, 1835, in-8) ; *A*[illegible] *ou le dîner de sept châtelains*, poème (Paris, 1837, in-8) ; *le Dix-neuvième siècle* (1840, [illegible]

[illegible], en collaboration avec M. Eug. [illegible]; une nouvelle édition, avec traduction, des [illegible] bourguignons, de La Monnoye; *les Rimes* [illegible] (in-16, 1848), première traduction des [illegible] et ballades, *Histoire pittoresque et [illegible] de la Danse* (1854), *Mon Étoile* [illegible] (1856); *la Matière et l'Ame* (1863, [illegible]); les recueils de vers publiés conjointement avec [illegible] Fertiault : *le Poème des larmes* ([illegible] in-18), *les Voix amies* (1864, in-18), [illegible] (1864, in-8); *la Chambre* [illegible] (1873, in-18); *les Amoureux du* [illegible], etc.

FÉTIS (Édouard-François-Louis), fils du célèbre [illegible], mort en 1871, né à Bouvignes (province de Namur), le 6 mai 1812, fit ses études au [illegible] Bouillon, puis suivit son père en Belgique, [illegible] 1838, conservateur à la Bibliothèque [illegible] de Bruxelles, et, en 1847, membre de l'[illegible] des sciences, lettres et arts.

[illegible] collaboration du dernier grand travail [illegible] *Histoire générale de la musique* [illegible] *les plus anciens jusqu'à nos* [illegible], vol. I-IV, in-8), M. Fétis a publié [illegible] *de l'art en Belgique* (1847), [illegible] et Van Hasselt; *les Musiciens* [illegible] *les Artistes belges à l'étranger* [illegible] *Catalogue historique et descriptif* [illegible] *de Bruxelles* (1863, plus. réimpr.); [illegible] articles et mémoires sur [illegible] l'art flamand et hollandais.

FEUERBACH ([illegible]-André), philosophe allemand, [illegible] fils du célèbre criminaliste, [illegible], le 28 juillet 1804, s'occupa [illegible] dans sa ville natale, [illegible] la direction des savants [illegible] et Daub, ce dernier ardent [illegible] 1824, il alla à Berlin entendre [illegible], se passionna pour sa [illegible] la théologie, se voua [illegible] et à la propagation des [illegible]. Une thèse intitulée : *De Ra*[illegible] *infinita*, le fit nommer [illegible], mais il ne tarda pas à [illegible] pour laisser libre carrière [illegible]. Après la publication [illegible] *Pensées sur la Mort et l'Im*[illegible] über Tod und Unsterblichkeit [illegible] (1830), où il renouvelait contre [illegible] les arguments des matérialistes, il [illegible] disciples de Hegel.

[illegible] ensuite un certain nombre [illegible], dont chacun fit grand [illegible] à son apparition. Nous citerons [illegible] *de la philosophie moderne depuis* [illegible] jusqu'à *Spinoza* (Geschichte [illegible], etc.; Anspach, 1833); [illegible] *et critique de la philosophie* [illegible] Entwickelung und Kritik [illegible] ibid., 1837), ou [illegible] de concilier sa philosophie [illegible] *Pierre Bayle à ses mo*[illegible] *pour l'histoire de la* [illegible] (Pierre Bayle, [illegible] 1838); *la Philosophie et le* [illegible] Philosophie und Christenthum [illegible] 1839), où l'auteur proteste [illegible] adressé aux doc[illegible] d'écrits semi-philosophiques [illegible], tels que : *l'Essence du* [illegible] (das Wesen des Christenthums; [illegible] 1841); *la Philosophie* [illegible] der Philosophie der [illegible]; *l'Essence de la foi dans* [illegible] Luther (das Wesen des Glaubens im Sinne Luther's; Leipzig, 1844); *l'Essence de la religion* (das Wesen der Religion; Ibid., 1845). On cite encore de M. Feuerbach de nombreux articles philosophiques insérés dans les revues et recueils périodiques, ainsi qu'un ouvrage curieux de psychologie : *Héloïse et Abeilard, ou l'Homme écrivain* (Anspach, 1834). Les *Œuvres complètes* de M. L.-M. Feuerbach ont paru à Leipzig (3ᵉ édit. 1876, 10 vol.). Quelques-uns de ses principaux écrits ont été traduits en français par le docteur H. Ewerbeck, sous ce titre : *Qu'est-ce que la religion?* (Paris, 1850, in-8). — M. L.-A. Feuerbach est mort le 13 septembre 1872.

FEUERBACH (Frédéric-Henri), écrivain allemand, frère puîné du précédent, né à Munich, le 29 septembre 1806, fit à Paris une étude suivie des langues orientales et des langues modernes. On a de lui : *Theanthropos* (Zurich, 1838), et *la Religion de l'avenir* (Religion der Zukunft; Nuremberg et Berne, 1843-1847), ainsi que des traductions en vers du sanscrit, de l'italien, de l'espagnol. — Trois autres frères Feuerbach, morts plus ou moins jeunes, s'étaient aussi distingués par leur enseignement ou par leurs travaux de jurisprudence, de science et d'archéologie.

FEUILLET (Octave), littérateur français, membre de l'Institut, est né à Saint-Lô (Manche), le 11 août 1812. Fils du secrétaire général de la préfecture, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit au collège Louis-le-Grand de brillantes études. Il débuta dans les lettres en collaborant, sous le nom de *Désiré Hazard*, avec MM. P. Bocage et Albert Aubert, à un roman, *le Grand Vieillard*, qui parut dans le *National* (1845). Il ne cessa de donner depuis, dans les journaux et les revues, des romans et des nouvelles, et, sur divers théâtres, des scènes, des proverbes, des vaudevilles et des comédies qui ont reçu, en général, du public, et surtout du public féminin, un très favorable accueil. M. Oct. Feuillet a été élu membre de l'Académie française, le 3 avril 1862, en remplacement de M. Scribe. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Il faut citer parmi les compositions de M. Oct. Feuillet, quelques scènes de fantaisie dans le *Diable à Paris* (1846) : *Sous le marronnier des Tuileries*, *Sous les tilleuls de la place Royale*, etc.; le conte *de Polichinelle*; *Onesta*, dans la *Revue nouvelle*; une suite de nouvelles et de romans dans la *Revue des Deux Mondes* : *Alix*, légende (1848); *Rédemption* (1849); le roman de *Bellah* (1850); *la Partie de dames*, *la Clef d'or*, *l'Ermitage* et *le Village*, scènes de la vie provinciale (1851-1852); *l'Urne*, poésie (1852); *le Cheveu blanc*, nuances de la vie mondaine (1853); *la Petite Comtesse* (1856); *le Roman d'un jeune homme pauvre* (1858), qui eut une grande vogue et qui fut traduit dans plusieurs langues; *Histoire de Sibylle* (1862, in-18), roman religieux et mondain, qui ne fut pas moins à la mode et auquel George Sand répondit par celui de *Mlle La Quintinie*; *Monsieur de Camors* (1867, in-18), roman d'une donnée assez scabreuse et qui occasionna de grandes rumeurs par les allusions dont il parut rempli; *Julia de Trécœur* (1872, in-18); *un Mariage dans le monde* (1875, in-18); *les Amours de Philippe* (1877, in-18); *le Journal d'une femme* (1878, in-18), etc.

M. Oct. Feuillet a donné au théâtre : *la Nuit terrible*, sa première pièce, comédie en un acte, jouée au Palais-Royal; *le Bourgeois de Rome*, comédie en un acte, jouée à l'Odéon en 1846; *la Crise*, comédie en quatre parties, publiée en octobre 1848, dans la *Revue des Deux Mondes*, et jouée au Gymnase seulement en 1854, avec *le Pour et le Contre*,

publié aussi dès 1849 ; *Péril en la demeure*, au Théâtre-Français (1855) ; *le Village*, au même théâtre ; *la Fée*, *le Cheveu blanc*, comédies en un acte, au Vaudeville (1856) ; *Dalila*, drame en trois actes (Ibid., 1857) ; *le Roman d'un jeune homme pauvre* (Ibid, 1858) ; *la Tentation* ; *la Rédemption* (Ibid., 1860) ; *Montjoye*, comédie en cinq actes (Gymnase, 1863) ; *la Belle au bois dormant*, drame en cinq actes et sept tableaux (Vaudeville, février 1865) ; *le Cas de conscience* comédie en un acte, en prose (Théâtre-Français, 1867) ; *Julie*, drame en trois actes (même théâtre, mai 1869) ; *l'Acrobate*, comédie en un acte (1873) : *le Sphinx*, drame en quatre actes (1874), etc.

Il a collaboré avec M. Paul Bocage à la comédie *Échec et Mat*, au drame *Palma*, à la comédie *la Vieillesse de Richelieu*, à celle d'*York*. Il passe pour un des collaborateurs anonymes de *Romulus*, comédie en un acte donnée au Théâtre-Français, en 1855, par Alex. Dumas père.

FEUILLET DE CONCHES (baron Félix-Sébastien), écrivain français, né à Paris, le 4 décembre 1798, entra en 1820, au ministère des affaires étrangères, comme sous-directeur et chef du protocole, puis fut, sous le second Empire, maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs et prit sa retraite en février 1874. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 avril 1856.

Il a publié : *Méditations métaphysiques et Correspondance de Malebranche avec Dortous de Mairan* (1848, in-8) ; *Léopold Robert, sa vie, ses œuvres et sa correspondance* (1845, in-12) ; *Réponse à une incroyable attaque de la Bibliothèque nationale touchant une lettre de Montaigne* (1851, in-8) ; *Contes d'un vieil enfant* (1859, in-8) ; *Causeries d'un curieux, variétés d'histoire et d'art tirées d'un cabinet d'autographes et de dessins* (1861-1867, tomes I-IV, in-8) : *Lettres inédites de Michel Montaigne et de quelques autres personnages*, etc. (1863, in-8), extraites du tome III de l'ouvrage précédent, *Louis XVI, Marie-Antoinette et Mme Élisabeth, lettres et documents inédits* (1864-1873, 6 vol. in-8) : lettres dont quelques critiques ont énergiquement nié l'authenticité ; *Correspondance de Mme Élisabeth de France* (1867, in-8), *Souvenirs de jeunesse d'un curieux septuagénaire* (1877, in-8), autobiographie anonyme, non mise dans le commerce. M. Feuillet de Conches a fourni des articles à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue contemporaine*, à la *Bibliographie universelle*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

FÉVAL (Paul-Henri-Corentin), romancier français, né à Rennes, le 27 septembre 1817, d'une ancienne famille de robe, fit ses études et son cours de droit dans sa ville natale. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau à la suite de sa première cause, et accepta une place de commis dans une maison de banque (1838). Son goût passionné pour la lecture la lui ayant fait perdre, il demanda résolument une position à la littérature. Plusieurs articles, qu'il donna au *Nouvelliste*, dont il corrigeait les épreuves, quelques vaudevilles pour les faiseurs en renom le tirèrent de la misère et de l'obscurité. Enfin un récit original, *le Club des phoques*, inséré dans la *Revue de Paris* en 1841, et le roman des *Chevaliers du firmament* lui ouvrirent presque aussitôt les colonnes du *Commerce*, de *la Quotidienne*, de *la Chronique* et de *la Mode*.

Le succès du *Loup blanc*, dans *le Courrier français* (1843), attira sur M. Paul Féval l'attention d'Anténor Joly, qui lui confia la rédaction des *Mystères de Londres*, à condition de les signer du nom anglais de *Francis Trolopp*. Ce roman improvisé, plein de passions et d'événements, eut un grand succès : publié pour la première fois en 1844 (11 vol. in-8), il fut traduit dans plusieurs langues et compta environ vingt éditions. M. Paul Féval publia ensuite dans *l'Époque*, *le Fils du Diable* (1847), puis dans les *Débats*, *la Quittance de Minuit* et *les Amours de Paris*.

Après la révolution de 1848, il essaya de fonder des journaux ; mais il se remit bientôt à fournir des romans aux journaux existants. Il donna, entre autres, *les Belles de nuit*, dans l'*Assemblée nationale* ; *les Parvenus*, dans la *Revue contemporaine* ; *le Paradis des femmes*, dans la *Presse*, et *l'Homme de fer* et *les Compagnons du silence*, dans *le Journal pour tous* (1855 et 1857), etc. Au théâtre, M. Paul Féval fut moins heureux ; sauf le *Fils du Diable*, joué cent vingt fois de suite à l'Ambigu, en 1847, et *les Mystères de Londres*, donnés au Théâtre-Historique (28 décembre 1848), ses ouvrages dramatiques, extraits de ses romans les plus populaires, restèrent au-dessous de sa réputation comme romancier. En revanche, le drame que M. Sardou tira du *Bossu* et que M. Féval signa avec M. Anicet Bourgeois (1862), obtint, à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté, plusieurs centaines de représentations : cette triple paternité fut, en 1866, dans *le Figaro*, la cause, entre MM. Sardou et Féval, d'une vive polémique où celui-ci avait été l'agresseur.

M. Paul Féval parut, vers 1855, vouloir renoncer au roman, pour se livrer à des études historiques. Il avait déjà donné une *Histoire des tribunaux secrets* (1851, 8 vol.), et l'on annonçait de lui une *Histoire des ministres* et une *Histoire du gouvernement parlementaire en France*. Mais il ne tarda pas à revenir à son genre habituel en publiant dans *la Presse* (1856-1857), l'interminable récit de *Madame Gil Blas*, ou *Mémoires d'une femme de notre temps*. En même temps il donnait au *Siècle* : *le Bossu* ; au *Pays* : *les Errants de nuit* ; ce qui, avec *les Compagnons du silence*, faisait quatre romans-feuilletons, menés concurremment et de front, dans quatre journaux, par le nouvel Alexandre Dumas. Citons encore : *les Couteaux d'or*, *le Tueur de tigres*, *le Mendiant noir*, *la Louve*, *Bouche de fer*, *la Fabrique de mariages*, *les Habits noirs*, *Roger Bontemps*, *Annette Laïs*, *Cœur d'acier*, *la Duchesse de Nemours*, *les Drames de la mort*, *l'Homme de fer*, *les Nuits de Paris*, *la Reine des épées*, *l'Avaleur de sabres*, *le Château de velours*, *les Revenants*, *la Province de Paris*, *le Volontaire*, *le Quai de la Ferraille* (2 vol.), *la Tache rouge* (2 vol.), *les Compagnons du trésor* (2 vol.), *le Chevalier de Kéramour*, *l'Homme de gaz*, etc., etc.

A la fin de 1876, les journaux religieux racontèrent, avec de minutieux détails, qu'il s'était tout à coup opéré chez M. Paul Féval un retour à la foi la plus ardente, et le nouveau converti qui dès 1869, défendait d'ailleurs les Jésuites contre l'Université dans le journal *Paris*, laissa imprimer une lettre, où il mettait le public au fait de ses chagrins domestiques et de ses affaires privées. « J'ai trouvé, disait-il, mon chemin de Damas dans les ruines de l'emprunt Ottoman. » Dès cette époque, il écrivit quelques romans conçus suivant ses convictions nouvelles, tels que : *Château pauvre* (1877, in-18), *les Étapes d'une Conversion* (1877, in-18), *les Merveilles du Mont-Saint-Michel* (1879), etc., et publia des éditions soigneusement amendées de ses œuvres de jeunesse : *l'Homme de fer*, *le Loup blanc*, etc. Il s'était même engagé à écrire une *Histoire de sainte Radegonde* pour un éditeur de Poitiers ; mais les délais fixés par

la remise de ce travail s'étant écoulés, sans qu'il eût pu le livrer, M. Féval fut condamné à des dommages-intérêts (février 1879). Le fécond romancier a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 mars 1869.

FEYDEAU (Ernest-Aimé), littérateur français, né à Paris, le 16 mars 1821, s'occupa de littérature et de poésie, et publia, en 1844, un recueil de vers intitulé : *les Nationales*. En 1847, il épousa une fille de l'économiste Ad. Blanqui, se tourna [illegible] vers les affaires de bourse, puis s'occupa de recherches archéologiques, et publia, à partir de 1856, quelques articles dans le *Moniteur*, la *Presse* et l'*Artiste*. En 1858, son nom est arrivé à une extrême notoriété à la publication du roman de *Fanny*, qui obtint un succès des plus bruyants et les honneurs de seize éditions en dix mois (in-12). Profitant de la vogue, il donna, dès l'année suivante, le roman de *Daniel* (1859, 2 vol. in-18), qui ne répondit pas à l'attente du public.

[illegible] ces parus successivement, dans le [illegible] plus ou moins scabreux : *Catherine d'Overmeire* (1860); *Sylvie* (1861, in-18); *le Mari de la danseuse*, *Monsieur de Saint-Bertrand*, [illegible], *Un Début à l'Opéra*, formant sous des titres différents le même roman en trois suites (1863, 3 vol. in-18); puis *le Secret du bonheur*, [illegible] de la vie en Algérie (1864, 2 vol. in-18); [illegible] *des mœurs, de la littérature* [illegible] (1866, in-12); *la Comtesse de Chalis*, ou *les mœurs du jour* (1867, in-12); *les* [illegible] *de Féreste* (1869, in-18); *les* [illegible] (1870, in-18); *le Lion devenu* [illegible] (1871, in-18); *Mémoires d'un coulissier* (1873, in-18).

M. Feydeau a tiré d'un de ses romans une comédie en quatre actes, *Monsieur de Saint-Bertrand* ([illegible], 1866), qui n'eut point de succès; il en [illegible] pour la lecture plutôt que [illegible], *le Coup de Bourse* (1868, in-18), [illegible] un certain fracas, etc. En 1865, il [illegible] l'*Époque* et, en 1869, *la Revue* [illegible] *des arts et de la curiosité*.

[illegible] de M. E. Feydeau une *Histoire* [illegible] *funèbres et des sépultures des peuples anciens* (1858, 3 vol. in-4, 100 pl.); [illegible], études d'après nature ; *Alger*, [illegible] (1862, in-18); *Consolation* (1872, in-18, avec [illegible]); *l'Allemagne en 1871*, impressions de voyage (1872, in-18); *Théophile Gautier*, souvenirs intimes (1874, in-18). — M. E. Feydeau, atteint depuis plusieurs années d'une paralysie [illegible], est mort à Paris le 29 octobre 1873. — Son fils, M. Alfred FEYDEAU, architecte, est [illegible] général des cimetières de Paris, et [illegible] de la Légion d'honneur.

FEYEN-PERRIN (François-Nicolas-Augustin), peintre français, né à Bey-sur-Seille (Meurthe), [illegible] en 1829, montra de bonne heure de [illegible] dispositions pour la peinture et, [illegible] études classiques, fut élève de l'école de [illegible], puis de l'école des beaux-arts à [illegible] bientôt les concours pour le [illegible] et débuta par l'exécution d'un [illegible] pour le Théâtre-Italien. Il figura aux [illegible] 1855 par *le Retour à la chaumière*, [illegible] successivement : *la Barque de Caron*, aujourd'hui au musée de Nancy ; *la* [illegible] (*Enfer du Dante*) (1859); *la* [illegible] (1861); *la Muse de Béranger*; [illegible] *leçon d'anatomie du docteur Velpeau* (1864), qui furent l'une et l'autre très-[illegible]; *Charles le Téméraire retrouvé après la bataille de Nancy* (1865); *Femmes de l'île de Batz attendant la chaloupe de passage* (1866) ; *la Vanneuse* (1867) ; *Naufrage de l'Evening Star* (1868) ; *Ronde des étoiles* (1869) ; *Mélancolie* (1870) ; *le Printemps de mil huit cent soixante douze* (1872), allégorie d'un sentiment élevé ; *Cancalaises à la source*, *Retour du marché* (1873) ; *Retour de la pêche aux huîtres* (1874) ; portraits de *Miles Wagatha*, de *M. de Pontlevoy*, du *général Billot* (1875) ; *les Cancalaises*, portrait de *M. Alph. Daudet* (1876); *la Parisienne à Cancale*, *Portrait de M. Mollard* (1877) ; *la Mort d'Orphée* (1878). M. Feyen-Perrin a obtenu deux médailles en 1865 et en 1867 et une médaille de 3e classe en 1874. *

FICHEL (Benjamin-Eugène), peintre français, né à Paris, le 30 août 1826, commença ses études dans l'atelier de P. Delaroche et à l'École des beaux-arts, bien qu'il fût destiné au commerce par son père ; puis il abandonna la peinture pour le théâtre et débuta même, en 1847, à l'Odéon. Réconcilié peu après avec sa famille qui lui permit de suivre sa vocation, il exposa, en 1849, une *Sainte Famille*, peinte pendant un séjour à Rome, et en 1851, *Harvey démontrant la circulation du sang*, tableau offert à l'École de médecine par le père de l'artiste. M. Fichel s'adonna dès lors au genre qui a fait de lui un émule parfois heureux de M. Meissonier. Parmi ses envois très réguliers aux salons annuels, nous citerons : *la Toilette*, *le Lever* (1853) ; *une Matinée intime* (1855) ; *une Matinée dramatique*, *une Partie d'échecs* (1857) ; *Café de province*, *un fumeur* (1859) ; *les Noces de Gamache*, *le Baptême de Mlle Clairon* (1861) ; *un Coin de bibliothèque*, *une Partie animée*, *l'Arrivée à l'auberge*, acquise par l'État (1863) ; *une Tabagie*, *l'Audience d'un ministre* (1864); *Napoléon Ier combinant des manœuvres*, *le Général Bonaparte rendant à Eugène Beauharnais l'épée de son père* (1865) ; *Diderot et le neveu de Rameau* (1866); *Amateur chez un peintre*, *Ouvrez au nom du roi* (1867) ; *le Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale* et *l'Arrivée à l'auberge*, mentionnée plus haut, à l'Exposition universelle de cette même année ; *le Joueur d'échecs* ; *un Corps de garde* (1868) ; *la Nuit du 24 août 1572*, *un Fou qui vend la sagesse* (1869) ; *un Quatuor* (1870) ; *Fondation de l'Académie française en 1635* (1872) ; *Buffon dans son cabinet*, *les Grandes entrées* (1873) ; *Lacépède écrivant l'histoire des poissons*, *Daubenton dans son laboratoire* (1873), à l'Exposition universelle de Vienne ; *la Forge de Louis XVI* (1874) ; *le Départ du coche* (1875) ; *une Fête foraine* (1876) ; *le Cabaret de Ramponneau* (1877) ; *Soldats et grisettes* (1878) ; *le Neveu du curé*, *la Dernière acquisition du maître* (1879) ; *une Fête foraine*, *le Cabaret de Ramponneau*, *A l'hôtel Drouot* et *le Concert intime*, ont figuré à l'Exposition universelle de 1878.

M. Eug. Fichel a obtenu une médaille de 3e classe en 1857 avec rappel en 1861, une autre médaille en 1869 et la décoration en 1870. *

FEYRNET (X.). Voy. KAEMPFEN.

FICHTE (Emmanuel-Hermann), philosophe allemand, fils du célèbre philosophe de ce nom, né à Iéna, le 18 juillet 1797, étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, entra dans la carrière de l'enseignement et professa successivement, de 1822 à 1836, aux collèges de Saarbrücken et de Dusseldorf. Appelé alors comme professeur de philosophie, à l'université de Bonn, il y devint, en 1839, professeur titulaire. En 1842, il passa à Tubingue, et y professa jusqu'en 1863, puis se retira à Stuttgart. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences

morales et politiques en juillet 1858. — Il est mort à Stuttgart le 8 août 1879.

M. Fichte a pris à tâche de combattre les conséquences panthéistiques de la philosophie hégélienne et s'efforce d'unir la foi et la raison aux principes d'un spiritualisme religieux ; c'est le chef d'une école qui cherche à tenir le milieu dans le grand débat soulevé dans l'Allemagne moderne entre le spiritualisme et le matérialisme. Parmi ses travaux on remarque surtout les suivants : *Principes préparatoires à la théologie* (Saetze der Vorschule zur Theologie ; Stuttgart, 1826); *Du Caractère de la philosophie moderne* (Beitraege zur Charakteristik der neuern Phil ; Sulzbach, 1829 ; 2e éd. augm. 1841), contenant un tableau remarquable du système philosophique de Johann-Gottlieb Fichte; *Rapports de la religion avec la philosophie* (Religion und Philosophie in ihrem gegenseitigen Verhaeltniss: Heidelberg, 1834); *l'Idée de la personnalité et de l'existence individuelle après la mort* (die Idee der Persœnlichkeit und der individuellen Fortdauer ; Elberfeld , 1834 ; nouvelle édition, 1855) ; *Des conditions d'un théisme spéculatif* (Ueber die Bedingungen eines speculativen Theismus; Elberfeld , 1835) ; *Principes d'un système de philosophie* (Grundzüge zum Systeme der Phil.), comprenant : l'*Ontologie* (Heidelberg, 1836) , *la Connaissance subjective* (das Erkennen als Selbsterkennen; Ibid., 1839) , et *la Théologie spéculative ou Traité général de religion* (die speculative Theologie oder allgemeine Religionslehre; Ibid , 1846-1847, 3 vol.); *la Philosophie de l'avenir* (Ueber die Philosophie der Zukunft ; Stuttgart, 1847); *les Doctrines philosophiques sur le droit, l'état et les mœurs, en France, en Allemagne et en Angleterre, depuis le milieu du* XVIIIe *siècle jusqu'à l'époque actuelle* (die philosophischen Lehren von Recht, Staat und Sitte in Frankreich, etc.; Leipzig, 1850) ; *les Idées universelles, la vertu et les devoirs* (die allgemeinen Begriffe, und die Tugend und Pflichtenlehre ; Leipzig, 1851); *Traité de la communauté légitime, morale et religieuse* ou *Science sociale* (die Lehre von der rechtssittlichen und religiœsen Gemeinschaft, etc.; Ibid., 1853); *Anthropologie, ou Doctrine de l'âme humaine d'après les nouveaux principes scientifiques*, etc. (An. oder die Lehre von der menschlichen Seele, etc.; Ibid., 1856; 3e édit. 1876), ouvrage qui comprend : 1° *Histoire critique de la psychologie jusqu'à l'époque actuelle;* 2° *l'essence de l'âme*, et 3° *l'âme et l'esprit* : M. Fichte se propose d'y démontrer la conciliation entre la croyance et la science, etc.; *le Principe psychologique de Herbart et son importance pour la psychologie* (Herbart's psychologische Princip und seine, etc. ; Halle, 1856, etc).

On doit en outre à M. E. Fichte la publication des *Œuvres complètes de Johann-Gottlieb Fichte* (Fichte's saemmtliche Werke; Berlin, 1845-1846, 8 vol.) et deux ouvrages ayant rapport aux questions politiques qui agitaient l'Allemagne en 1848 : *la République dans le monarchisme* (die Republik im Monarchismus; Halle, 1848), et *Principes d'une constitution allemande future* (Grundzüge zur Entwickelung der künftigen deutschen Reichsverfassung; Tubingue, 1848). Il a rédigé depuis 1837 la *Revue de philosophie et de théologie spéculative* (Zeitschrift für Ph. und speculative Th.), le principal organe de son école.

FIELD (David Dudley), jurisconsulte américain, né à Haddam, dans le Connecticut, le 13 février 1805, entra au barreau de New-York en 1828; mais il est surtout connu pour la part active qu'il a prise à la réforme des lois. En 1847, il fit partie de la commission qui prépara le nouveau code de procédure, et il y apporta des modifications qui non-seulement furent adoptées à New-York, mais encore dans le Missouri, l'Ohio, le Kentucky, l'Indiana, l'Alabama, le Minnesota, la Californie, l'Orégon et plusieurs autres États. En 1857, il a été nommé président d'une commission chargée d'ajouter au code de procédure un code civil, un code pénal et un code politique. En 1866 il présentait à l'Association britannique des sciences sociales un projet de revision du droit international, et provoquait la réunion d'une commission de jurisconsultes, chargée d'élaborer la question; il publia lui-même un *Projet de code international* (Outlines of an international code, 1873).

FIELD (Cyrus-West), industriel américain, frère du précédent, est né à Stockbridge, dans le Massachusetts, le 30 novembre 1819. Après avoir acquis une grande fortune dans le commerce, il voyagea en 1853 dans l'Amérique du Sud, puis, l'année suivante, conçut le projet d'établir un télégraphe transatlantique, et, dans ce but, obtint de la législature de Newfoundland un privilège qui lui garantissait pendant cinquante ans le droit exclusif d'établir un télégraphe du continent américain à cette colonie, et de là en Europe. Depuis ce temps, il ne cessa de s'occuper de cette grande entreprise, faisant de fréquents voyages en Angleterre et accompagnant les expéditions chargées de l'immersion des câbles dans l'Atlantique. En 1871, il fonda une nouvelle compagnie, pour l'établissement d'un cable sous-marin à travers l'Océan pacifique.

FIELD (Henri-Martin), publiciste américain, frère des précédents, né à Stockbridge (Massachusetts), le 3 avril 1822, fut élève au Williams-Collége, et devint pasteur presbytérien, en 1842, à Saint-Louis (Missouri). Il voyagea en Europe de 1847 à 1851 et à son retour devint pasteur à West-Springfield (Massachusetts), puis visita encore l'Europe à deux reprises, en 1858 et en 1867, comme délégué à l'Exposition universelle des églises d'Écosse et d'Irlande. Il est propriétaire du journal religieux de New-York : *the Evangelist*.

On cite de lui : *le Bien et le mal dans l'Église catholique romaine* (the Good and the Bad in the roman cath. Church, 1848); *les Confédérés irlandais*, histoire de la révolution de 1798 (the Irish Confederates, a History, etc., 1851); *Histoire du télégraphe atlantique* (History of the atlantic Tel., 1872).

FIELDS (James-Thomas), libraire et poète américain, né à Portsmouth (New-Hampshire), le 31 décembre 1817, fut d'abord commis de librairie, puis associé de la grande maison Ticknor, de Boston, dont il devint propriétaire à la mort du fondateur en 1864. Il se retira en 1870 en cédant à M. Osgood sa maison devenue l'une des plus importantes des États-Unis. Outre des éditions des principaux écrivains américains et des traductions d'auteurs français modernes, cette librairie a publié plusieurs revues : *Atlantic Monthly* et *North American Review*, etc. M. Fields s'est fait connaître lui-même de bonne heure comme poète; on cite de lui un poëme, *le Poste d'honneur* (The Post of Honor, 1847); deux volumes de *Poésies* (1849 et 1854) ; *Quelques vers à quelques amis* (A few verses for a few friends, 1858); un volume en prose intitulé : *Yesterdays with authors* (1873). Il a entrepris une édition complète des œuvres de Thomas de Quincey, le critique anglais.

FIGUERAS-Y-MORACAS (Stanislas), homme po-

[illegible] espagnol, né à Barcelone, le 13 novembre [illegible], étudia le droit et manifesta dès lors des opinions républicaines. Il combattit avec la coalition des partis contre le régent Espartero et à l'arrivée au pouvoir des *Moderados* se retira dans la province de Tarragone, où il s'établit avocat, [illegible] ses relations avec les républicains. En 1851, envoyé aux Cortès par la ville de Barcelone, il vota avec Orense, Lozano et autres, contre la monarchie (30 novembre 1854), puis combattit le gouvernement dans les rangs de l'Union libérale, avec Rivero. Après la défaite de la révolution de juin 1866, il fut fait prisonnier et exilé pour [illegible] mois; mais après le triomphe de [illegible] de 1868, il devint, avec MM. Pi y Margall et Castelar, l'un des chefs de la minorité républicaine des Cortès constituantes, combattit la constitution monarchique de 1869 et les candidatures du duc de Montpensier et du prince Amédée. Après l'abdication de ce dernier, nommé président de la République le 12 février 1873, il déposa ses pouvoirs entre les mains des Cortès, le 12 juin, et proposa l'établissement de la République fédérale qui fut votée par 210 voix contre 2. Il se retira de la vie publique à l'avènement d'Alphonse XII.

FIGUEROLA (Laureano), économiste espagnol, né à Calaf, près de Barcelone, le 4 juillet 1816, dirigea d'abord, de 1841 à 1847, l'École normale primaire de cette dernière ville, et y devint ensuite professeur d'économie politique à l'université. Il fonda vers le même temps, sur le modèle de celle de Paris, une Société d'économie politique, et soutint avec ardeur les principes de la liberté commerciale. Envoyé par une majorité protectionniste aux Cortès de 1854, il y défendit avec le même zèle le principe du commerce libre et obtint l'abolition des lois répressives sur l'usure. A la fin de la session, il resta à Madrid, où il venait d'être nommé professeur de droit commercial à l'université. En 1856, il prit part au congrès des réformes douanières tenu à Bruxelles. On lui devait, dès cette époque, une bonne *Statistique de Barcelone* (Estadistica de B. en 1849; Barcelone, 1849-1854, 2 vol. in-8). Nommé ministre des finances par le gouvernement provisoire espagnol, en octobre 1868, il [illegible] opéra diverses réformes, demanda la réduction des évêchés et du clergé, ainsi que [illegible] pour 100 de réduction sur l'effectif de l'armée, [illegible] un emprunt qui ne fut couvert qu'en partie, et lutta de toutes ses forces contre le discrédit des banques espagnoles, aggravé encore par [illegible] de révolution. Il conserva son portefeuille après la réunion des Cortès, devant lesquelles il [illegible] les diverses mesures de [illegible] contre une opposition dont M. P. [illegible] fut le principal interprète (mai-juillet [illegible]). Parmi les derniers projets de loi qu'il présenta, on remarqua celui qui tendait à supprimer les traitements de tous les employés en retraite, aussi bien que ceux des fonctionnaires qui refuseraient le serment à la constitution, puis celui relatif à la vente des biens des corporations civiles ou religieuses (5 juillet). [illegible] par une crise ministérielle, à la suite de laquelle il avait été remplacé par M. Ardanaz, il fut presque aussitôt rappelé par une autre [illegible] faire face aux embarras financiers d'un [illegible] révolution. Il donna sa démission le 3 [illegible] 1870, quelques jours avant l'avènement d'Amédée I[er].

FIGUIER (Guillaume-Louis), chimiste et vulgarisateur français, né à Montpellier, le 15 février 1819, neveu de Pierre-Oscar Figuier, professeur de chimie à l'École de pharmacie de cette ville, commença avec lui ses études scientifiques, se fit recevoir, en janvier 1841, docteur en médecine, et vint, l'année suivante, à Paris. Il y subit, de 1844 à 1853, les épreuves de l'agrégation de pharmacie et de chimie. Dans l'intervalle, il avait reçu à Toulouse le grade de docteur ès sciences physiques (1850). Nommé, en 1846, professeur à l'École de pharmacie de Montpellier, il revint à Paris prendre part à deux concours d'agrégation, et fut nommé agrégé à l'École de pharmacie (1853). Déjà connu par de nombreux articles et *Mémoires* fournis, de 1847 à 1854, aux *Annales des sciences*, au *Journal de pharmacie* et à la *Revue scientifique*, il rédigea le feuilleton scientifique de *la Presse*, en 1855, et plus tard celui de *la France*.

On a de M. Figuier : *Du Tissu adipeux et des matières grasses dans la série animale* (1844); *Sur le Dosage du brome; Action de la lumière sur quelques substances impressionnables* (1850); *De l'Application méthodique de la chaleur aux composés organiques; De l'Importance et du rôle de la chimie dans la médecine* (1853, thèses); *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (1851-1853, 3 vol. in-12, 1854-1857, 4 vol. in-18, 5ᵉ édit., 1858), ouvrage important dont plusieurs parties ont été publiées séparément; *l'Alchimie et les alchimistes* (1854, in-12; 2ᵉ édit., 1856); *Histoire du merveilleux dans les temps modernes* (1859-1860, 4 vol. in-12); *la Photographie au Salon de 1859* (in-12); *les Eaux de Paris* (1861, in-18); *le Savant du foyer* (1861, gr. in-8, avec gravures); *la Terre avant le déluge* (1862, gr. in-8, avec gravures); *la Terre et les mers* (1863, même format); *Histoire des plantes* (1864, in-8, 415 fig.); *la Vie et les mœurs des animaux* (1865, gr. in-8, 385 fig.); *les Insectes* (1866, in-8); *les Articulés* (1867, in-8); *les Oiseaux* (1867, in-8); *les Mammifères* (1868, in-8); *l'Homme primitif* (1869, in-8); *les Races humaines* (1871, in-8); *Vies des savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXᵉ siècle* (1866, in-8, avec portraits); *les Merveilles de la science* (1866-1867, t. I-II, in-4, avec grav.); *les Merveilles de l'industrie* (1873-1876, 4 vol. in-4); *Connais-toi toi-même*, éléments de physiologie (1878, in-8, fig.), etc. M. Figuier a fondé, en 1856, et continué depuis, sous le titre de *l'Année scientifique et industrielle* (22 vol. in 18), une revue scientifique annuelle, dont le succès a provoqué la création de toute une série de revues annuelles analogues. Citons à part *le Lendemain de la mort ou la Vie future selon la science* (1872, in-18), sorte de fantaisie scientifique sur la transmigration des âmes dans d'autres planètes; cet ouvrage fut mis à l'Index. M. L. Figuier s'est essayé au théâtre par un drame à grand spectacle : *les Six parties du monde* (Théâtre-Cluny, octobre 1878).

FIGUIER (Juliette BOUSCAREN, dame Louis), femme de lettres, femme du précédent, née à Montpellier en 1829, se fit connaître, à partir de 1858, par de gracieuses nouvelles, insérées dans la *Revue des Deux Mondes* et publiées en volumes : *Mos de Lavène* (1859, in-12); *Nouvelles languedociennes* (1860, in-12); *le Gardien de la Camargue* (1862, in-18); *la Prédicante des Cévennes* (1864, in-18); *l'Italie d'après nature* (1868, in-18), etc. Dans les premiers mois de 1869, elle présenta à l'Odéon un drame en cinq actes et en prose, *Gutenberg*, au moment où ce théâtre allait donner asile au *Gutenberg* de M. Ed. Fournier, retiré avec éclat de la Comédie-Française : ce drame, qui ne fut pas admis à être joué, parut en volume (avril 1869, in-18).

Mme Louis Figuier a fait représenter depuis

sur diverses scènes toute une suite de pièces d'une grande variété, et qui vont de la bluette comique jusqu'au drame: *les Pelotons de Clairette*, en un acte (Vaudeville, 1872); *le Presbytère*, drame en trois actes (théâtre Cluny, 1872]; *la Vie brûlée*, comédie en deux actes (Folies-Marigny, 1872); *la Parisienne*, en un acte (Renaissance, 1873); *la Fraise*, en un acte (1874); *l'Enfant*, drame en quatre actes (1874); *Pied-à-terre*, comédie en un acte (1874); *les Pilules de M. Brancolar*, comédie en un acte (1874); *la Dame aux lilas blancs*, comédie en deux actes (1875); *Barbe d'or*, drame historique en cinq actes (1876); *les Deux cornets*, comédie en trois actes (Cluny, 1877). Mme Figuier a réuni en outre, sous le titre de *Théâtre scientifique*, neuf pièces spécialement tirées de la biographie des savants et de l'histoire des sciences (1879, in-18), etc. — Elle est morte à Paris le 6 décembre 1879.

FILHOL (Édouard), chimiste français né à Toulouse le 7 octobre 1874, fit ses études au lycée de sa ville natale, et suivit les cours de médecine et de pharmacie aux écoles de Paris de 1835 à 1841. Interne des hôpitaux, puis pharmacien en chef de l'hôpital de Beaujon, il fut nommé professeur de chimie à l'école de médecine de Toulouse en 1841, occupa la même chaire à la Faculté des sciences en 1854 et devint directeur de l'école de médecine de Toulouse en 1858. Correspondant de l'Académie de médecine de Paris, il fut élu associé national en 1865. De 1867 à 1870, il fut maire de Toulouse, et l'un des fondateurs du Musée d'histoire naturelle de cette ville. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1866.

On a de lui : *Eaux minérales des Pyrénées* (1853, in-18), ouvrage couronné par l'Institut en 1855; *Description des ossements de Felis Spelæa*, dans la caverne de Lherm (Ariège) (1872, in-8, 17 planches), en collaboration avec son fils Henri. Parmi ses mémoires insérés dans les recueils spéciaux, nous citerons : *Mémoire sur le lait*, avec M. Joly; *Mémoire sur l'ivraie enivrante*, avec M. Baillet, le premier couronné par l'Académie de Bruxelles, le second par l'Institut.

FILLIAS (Achille-Étienne), littérateur français, né à Aubusson, le 25 mars 1821, et fils d'un officier de l'Empire, fut élève de La Flèche, puis de Saint-Cyr, et entra, en 1841, dans le service des mines. Il fut chargé, par différentes compagnies, de l'exploration des trois provinces françaises de l'Algérie, et revint en 1848 à Paris, où il se mêla au mouvement politique. Successivement rédacteur de *la Semaine* et de *la Réforme*, fondateur de *la Révolution*, secrétaire d'Eugène Sue, il fut éloigné temporairement de France à la suite du 2 décembre 1851. Depuis, il écrivit, sous son nom et sous le pseudonyme de *Ch. Besson*, de nombreux articles dans la *Science*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce*, *l'Europe artiste*, etc. Attaché à l'administration civile du gouvernement de l'Algérie, il a rédigé plusieurs volumes de statistique officielle sur cette colonie.

M. Ach. Fillias a encore publié : *Études sur l'Algérie* (1849, in-8); *Histoire de Suède et de Norvège* (1857, in-4); *Histoire de la conquête et de la colonisation de l'Algérie*, 1830-1860 (1860, in-8); *le Maroc* (1859, in-8); *Nouveau guide de l'Algérie* (1864, in-8, illustré); *Géographie de l'Algérie* (3e édit., 1874, in-18); *l'Algérie ancienne et moderne* (2e édition, 1875, in-18), etc. Il a signé avec Eug. Sue *l'Amiral Levacher* (1853, 2 vol.).

FILLMORE (Millard), homme d'État américain, ancien président des États-Unis, né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill (État de New-York), d'une famille anglaise, sans fortune, reçut une éducation fort imparfaite, dans une école communale. Tout jeune, on l'envoya dans le comté de Livingston, pour y apprendre le métier de drapier; quelques mois après, il revint auprès de son père et entra en apprentissage chez un cardeur de laine; il y resta quatre ans, travaillant avec ardeur pour gagner sa vie et ne négligeant aucune occasion de s'instruire. A l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un homme de loi distingué, M. Wood, qui lui offrit de l'employer en qualité de copiste et de fournir à sa dépense pendant la durée de ses études. Le jeune apprenti accepta et consacra, en outre, une partie de son temps à tenir une école. Il prit ainsi ses degrés, se fit connaître dans le barreau, et fut à même de commencer, en 1829, sa carrière politique.

Nommé représentant du comté d'Erie à la législature de New-York, M. Fillmore entra dès ce moment dans les rangs du parti whig, qui formait alors l'opposition, et se porta, comme l'organe des hautes classes financières et manufacturières de l'Union. Il contribua beaucoup à faire abolir l'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York.

En 1832, il fut nommé membre du Congrès, où il se distingua par ses talents d'homme d'État et par sa grande intelligence des affaires, et, jusqu'en 1844, il y fut plusieurs fois réélu. Il avait cependant renoncé à la candidature et il était revenu à Buffalo reprendre sa profession d'avocat, lorsqu'en 1847 il fut élu, à une très grande majorité, à l'office de contrôleur de l'État de New-York. L'année suivante, il fut porté à la vice-présidence des États-Unis. Dans ses nouvelles fonctions, il se fit remarquer par sa conduite mesurée et conciliatrice, surtout dans la grande question de l'esclavage. Le 10 juillet 1850, la mort inattendue du général Taylor l'éleva à la présidence. On dit qu'il n'accepta qu'avec répugnance cette haute position, et qu'en apprenant la mort de M. Taylor il cacha sa tête dans ses mains en s'écriant : « Voilà mon premier malheur ! » Il sut toutefois se mettre à la hauteur des circonstances et fit preuve, pendant toute la durée de son gouvernement, d'habileté, de modération et de probité. Il fut remplacé, le 4 mars 1853, par M. Franklin Pierce. En 1856, à l'expiration des pouvoirs de ce dernier, M. Fillmore fut porté sans succès comme candidat à la présidence. — Il est mort à Buffalo le 10 mars 1874.

FILLON (Benjamin), archéologue et numismate français, né à Grues (Vendée) le 15 mars 1819, vint de bonne heure habiter Fontenay-le-Comte dont sa famille est originaire et y commença ses études qu'il acheva à Poitiers et à Paris où il suivit les cours de l'école de droit avec Eug. Fromentin, son compatriote. Juge suppléant à Napoléon-Vendée, il donna sa démission après le coup d'État du 2 décembre 1851 et se consacra aux recherches historiques et scientifiques. Il refusa le poste de préfet de la Vendée qui lui fut offert après le 4 septembre 1870 et déclina toute candidature à l'Assemblée nationale, au Sénat et à la Chambre.

Parmi les publications fort nombreuses de M. Fillon, qui embrassent l'histoire locale, l'archéologie, la numismatique et la céramique, nous citerons : *Recherches historiques et archéologiques sur Fontenay*, tome Ier (Fontenay, 1846, in-8); *Description de la villa et du tombeau d'une femme artiste gallo-romaine* (Ibid., 1849, in-4, avec 5 pl.); *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France* (Paris, 1850,

'feux sur quel-
: (1853, in-8,
: (1856, in-8,
au, Monnaies
itou et Vendée
L O. de Roche-
M. Anatole de
;*l'Art de terre*
:c 7 pl.), livre
ıt été publiés
'abrication des
rtains travaux
r le séjour de
ce (Fontenay,
:ctions sénato-
Rapport sur la
de la Vendée
oche-sur-Yon,
. 1878, in-8) ;
(1878, in-8) ;
), etc., etc. Il
trts, au *Maga-*
'art français,

les collections
t d'armes pré-
à l'Exposition
de son riche
:é par M. Et.
. vente (1878-
-simile).

-é), historien
0, fit de bril-
. Se destinant
s cours de la
en 1823 dans
classes supé-
ent spécial de
ment aux col-
Charlemagne ,
cevoir docteur
sur *la Méthode*
que, maître de
:assa, en 1853,
en qualité de
:; il revint à
lémie. Cheva-
1844, il a été
- Il est mort à

arée de France
ait à l'Athénée
au XVI*e siècle*
urs livres de
sous Louis XV
dans ses rap-
aité couronné
de l'Italie mé-
omaine (1849,
(1850, in-18),
re d'Occident,
ienne (1853 ,
r siècle (1860,
s Éléments de
Nouvelles nar-
:de fréquentes

ançois-Gabriel
nps professeur
: directeur de
'aris, a publié
:is leur origine
(1861, in-8) ;
stin Filon, né
de rhétorique
en 1867, répé-

titeur du prince impérial et le suivit dans son exil en 1870. On lui attribue un recueil de nouvelles, sous le pseudonyme de Pierre Sandrié : *les Mariages de Londres* (1875, in-18).

FINSCH (Otton), naturaliste allemand, né à Warmbrunn (Silésie), le 8 août 1839, se destina d'abord au commerce, puis se tourna vers l'étude des sciences naturelles. Il fit, en 1858, un voyage scientifique en Hongrie, en Turquie, visita les Balcans et le Danube inférieur, obtint à son retour une place d'aide-naturaliste au Musée royal d'histoire naturelle de Leyde, en 1860, y continua ses études sous M. Van der Hoeven et devint, en 1864, conservateur du Musée de Brême. Après de nouveaux voyages d'études, il fut chargé de diriger une expédition scientifique par la *Société polaire* de Brême en 1876 ; accompagné de M. Brehm et du comte Waldbourg-Zeil, il visita le Turkestan, le Nord-Ouest de la Chine, l'Altaï supérieur, puis descendit le fleuve sibérien Ob jusqu'à la baie de Kara. Il a consigné les résultats de ses recherches dans les ouvrages suivants : *les Perroquets* (die Papagaien, Leipzig, 1867-1869, 2 vol.) ; *Faune de la Polynésie centrale* (Beitrag zur Fauna, etc. (Halle, 1867), et fourni au voyage de Decken en Afrique *les Oiseaux de l'Afrique orientale* (Leipzig, 1870). Il faut citer à part un important ouvrage d'ethnographie : *la Nouvelle Guinée et ses habitants* (Neuguinea und seine Bewohner, Brême, 1865).

FIORELLI (Joseph), archéologue italien, né à Naples le 8 juin 1823, occupait une place d'inspecteur des fouilles à Pompéi, depuis 1845, lorsqu'il fut révoqué pour causes politiques, en 1849. Lors de la fondation du royaume d'Italie en 1860, il fut nommé inspecteur des antiquités dans l'Italie méridionale et professeur d'archéologie à l'université de Naples. En janvier 1862, il eut la direction des fouilles dans les mêmes provinces et en 1875 fut nommé directeur général des musées du royaume et des fouilles à exécuter, en résidence à Rome. Il était, depuis 1865, sénateur du royaume d'Italie. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts en 1866.

On a de lui : *Notizia dei vasi dipinti rinvenuti à Cuma dal Conte di Siracusa* (Naples, 1853, in-folio) ; *Inscriptionum oscarum apographa* (1853) ; *Giornali degli scavi di Pompei ; Pompeianarum antiquitatum historia* (1853, 2 vol.) ; *Cataloghi del Museo nazionale di Napoli, Relazione della scoverte archeologiche fatta in Italia dal* 1846 al 1866 (Naples, 1868) ; *Gli scavi di Pompei dal* 1861 à 1872 (Naples, 1873) ; *Descrizione di Pompei* (Naples, 1875).

FIORINI-MAZZANTI (Élisabetta, comtesse), femme botaniste italienne, née à Rome, en 1790, tourna de bonne heure son activité vers l'étude des sciences naturelles et publia plusieurs traités de botanique qui la firent admettre à l'Académie de Turin. Son principal ouvrage est un *Specimen bryologiæ romanæ* (Rome, 1841, in-8), écrit en latin, et où elle adopte une classification particulière pour la famille des mousses, dont plusieurs espèces ont été découvertes par l'auteur. — Elle est morte à Rome, le 23 avril 1879.

FIRMENICH (Jean-Mathieu), poète et littérateur allemand, né à Cologne, le 5 juillet 1808, se fit connaître, dès le collège, par des chansons populaires écrites dans le dialecte particulier du pays de Cologne, et par plusieurs comédies ou farces de carnaval, qu'on joue encore aujourd'hui, et dont la plus remarquable est intitulée : *les Habitants de Cologne à Paris* (die Kölnschen in

Paris). Après avoir terminé ses études aux universités de Bonn et de Munich, il voyagea en Allemagne, en France, en Italie, passa deux ans à Rome, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres, entre autres Cornelius. En 1840 il donna à Berlin une tragédie intitulée : *Clotilde Montalvi*, qui fut représentée sur les principales scènes de l'Allemagne, et un recueil des chants populaires de la Grèce moderne avec la traduction en regard, sous ce titre : Τραγῳδία Ῥωμαϊκα. Plus tard il fonda, sous le titre de *Voix populaires de la Germanie* (Germaniens Volkesstimmen, Berlin, 1843-1866, 5 volumes), un recueil précieux de chants populaires, de légendes, de poésies écrites dans tous les dialectes allemands. M. Firmenich est encore auteur de plusieurs pièces de vers allemands, français et grecs, dont la plupart ont été mises en musique par M. Kücken et d'autres compositeurs.

FISCHER (Jean-George), poète allemand, né à Gross-Süssen (Wurtemberg), le 25 octobre 1816, professeur de géographie, d'histoire, de littérature et langues germaniques à l'École polytechnique de Stuttgart, depuis 1860, s'est fait connaître comme poète et comme auteur dramatique. On cite parmi ses volumes de vers : *Poésies* (Gedichte, 1854) ; *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, 1858); *les Femmes allemandes* (die deutschen Frauen, 1869); *Nouvelles chansons* (Neue Lieder, 1875), et, parmi ses drames : *Saül* (1862) ; *Frédéric II de Hohenstaufen* (1863) ; *Maximilien, empereur du Mexique* (1868), etc.

FISCHER (Ernest-Kuno-Berthold), philosophe allemand, né à Sandewalde (Silésie), le 23 juillet 1824, fut élevé au lycée de Posen, et suivit les cours de philologie, de théologie et de philosophie aux universités de Leipzig et de Halle, de 1844 à 1847. D'abord instituteur privé, il fut reçu, en 1850, agrégé de philosophie à l'université de Heidelberg où ses cours obtinrent un succès extraordinaire. En 1853, un rescrit ministériel lui défendit de les continuer, sans donner de motifs. Reçu agrégé pour la deuxième fois, en 1855, il se vit également refuser le droit de faire un cours, par le ministre Raumer; mais, sur la demande de la faculté, il en obtint la permission directement du roi. L'année suivante, il passa à l'université de Iéna. Il fut nommé conseiller d'État en 1862, par le grand-duc de Saxe-Weimar, qu'il accompagna dans son voyage en Italie et en Sicile. Il alla en 1872, à Heidelberg, occuper la même chaire avec le même titre.

M. Fischer, l'un des plus brillants représentants de l'école hégélienne, a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous mentionnerons : *Diotima. Idéal du Beau* (1849); *Histoire de la philosophie moderne* (Geschichte der neuern Phil., 1852-1872, 6 vol.), série de monographies sur Descartes et son école, Spinoza, Leibniz et son école, Kant, Fichte, Schelling, etc. *François Bacon et ses imitateurs* (Fr. Bacon und seine Nachfolger, 1850 ; 2e édit. 1875) ; *Fr. Schiller, discours académiques* (1860) ; *J. G. Fichte et les deux écoles de Kant à Iena* (1862) ; *Nathan le sorcier de Lessing* (Lessing's Nathan der Weise ; 1864, 2e édit., 1872) ; *Baruch Spinoza, vie et caractère* (1865); *Anti-Trendelenburg* (1871).

FISCHHOF (Adolphe), médecin et homme politique autrichien, né à Ofen (Hongrie), le 8 décembre 1816, avait étudié la médecine et était attaché à l'hôpital général de Vienne, lorsque en 1848 il se jeta dans le mouvement politique, et prit une part active à la révolution dont cette ville fut le théâtre: Il fut élu député à l'Assemblée constituante de Vienne, et joua un rôle actif jusqu'à la dissolution de l'Assemblée (le 7 mars 1849). Il fut alors arrêté et mis en jugement pour révolte et haute trahison, mais il fut acquitté. Il reprit l'exercice de la médecine et acquit une grande clientèle à Vienne. Le retour du régime constitutionnel en Autriche le ramena vers la politique, et il publia dès lors un certain nombre de brochures sur les événements intérieurs et extérieurs de l'empire. On cite : *Solution de la question hongroise* (Zur Lœsung der ungar. Frage, 1861) ; *Coup d'œil sur la situation de l'Autriche* (ein Blick auf die Lage Oesterreichs 1866), tendant à démontrer que la situation de l'Autriche exclue de l'Allemagne n'était pas sans compensations ; *l'Autriche et les conditions de son existence* (1869), plaidoyer en faveur du gouvernement fédératif et d'une alliance entre les Slaves et les Allemands.

FISH (Hamilton), homme politique américain, est né en 1809, dans l'État de New-York. Homme de loi, il se fit une réputation comme juriste et fut successivement élu membre de la législature de l'État de New-York, député au Congrès, gouverneur de New-York, puis sénateur des États-Unis. Il rentra dans la vie privée en 1857. Pendant la guerre de la sécession, il resta fidèle au parti républicain, auquel il appartenait, mais sans montrer de violence contre les démocrates. Au mois de mars 1869, le général Grant, élu président, le choisit comme ministre d'État, en remplacement de M. Washburne, d'abord désigné. En cette qualité, il conclut avec l'Angleterre, le 8 mai 1871, une convention, qui remettait aux arbitres étrangers la solution des différends entre ces deux puissances; puis une convention avec l'Espagne en novembre 1873, dans la question du vaisseau *Virginia*.

FISCHER-ACHTEN (Caroline ACHTEN, dame), cantatrice allemande, née à Vienne, en 1806, fit ses premières études de chant et de musique à l'école de Stockerau, près de Vienne, où son père était en garnison, et les continua, de 1825 à 1827, à Vienne même, où elle aimait à chanter les solos dans les églises. Elle y reçut les leçons des plus célèbres professeurs, débuta, le 19 décembre 1827, dans *le Harpiste aveugle* (der Blinde Harfener), et obtint un accueil favorable qu'elle dut surtout à l'expression dramatique et à l'énergie de son chant.

Mariée vers 1829 avec l'acteur Fischer, elle vint à Paris en 1830, et débuta à l'Académie royale de musique, où elle eut à soutenir bientôt une rivalité désavantageuse avec Mme Schrœder-Devrient. De retour en Allemagne, elle chanta une année aux théâtres de Stuttgart, de Carlsruhe, et, pendant dix années de suite, à celui de Francfort-sur-Mein, où elle obtint ses plus brillants succès. Sa voix était un mezzo-soprano d'une grande vigueur et d'une grande étendue. Ses meilleurs rôles furent ceux d'Alice dans *Robert le Diable* ; de Zerline dans *Don Juan*; de Myra dans *le Sacrifice interrompu*; de Pamina dans *la Flûte enchantée*. Mme Fischer-Achten a donné des concerts très applaudis dans les principales villes de l'Allemagne. Elle est devenue veuve en octobre 1862.

FISQUET (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français, né à Montpellier, le 16 juin 1818, occupa pendant deux ans une chaire d'humanités au collége de Bernay, quitta en 1840 la carrière de l'enseignement et se mit à parcourir divers pays de l'Europe. A son retour, il s'occupa de

aires. On a de
in-8); *la France*
illia Christiana
oire descriptive
de Paris (1855,
ique et Histoire
a (1874, in-16);
s France (1879,
ièces de théâtre
face de Tartufe
nbreux articles à
a, à *l'Audience*,

on), littérateur
h), en 1834, fit
nyhurst, puis à
t nommé procu-
du nord-est. Il
nans et nouvelles
dans celles fon-
ux sont : *Jamais*
éro fatal (Fatal
Bridge of sighs);
nse Brookstreet;
d of Damocles);
re de lui des bio-
Life of Garrick),
end, de *Charles*
, etc.; un recueil
enfin *Vie et aven-*
: and advent. of
*

français, né en
d'un économiste
brillantes études
à l'Université de
ottfried Hermann;
: philosophique de
. Étant venu plus
chargé, en 1829,
ronne, de la *nou-*
ux græcæ d'Henri
ntrepris avec la
: Sinner, et aban-
premier volume.
philologie grecque
chaire au collège
é bibliothécaire du
pré de la Légion
est mort le 21 sep-

r philologiques de
: l'excellente édi-
pera (1839 et ann.
uelle M. de Sinner
' (1844, in-8), avec
douze pièces con-
, in-12), etc. Il a
onnaire grec-fran-
e celle d'un grand
ge des classes.

physicien français,
Paris, le 23 sep-
médecin distingué,
lecine sous la Res-
ndante lui permit
I. Fizeau a épousé
a été élu membre
1860, en rempla-
Latour, et nommé
udes par décret du
égion d'honneur en
omu officier le 4

Ce savant a été d'abord connu par ses découvertes sur la mesure de la vitesse de la lumière, et la plupart de ses travaux ont été consignés dans les *Annales de physique et de chimie*. La plupart ont une grande importance scientifique; ils lui ont fait décerner sur le rapport de l'Académie des sciences, en 1856, le grand prix de l'Institut de 10 000 francs. Outre ses travaux épars dans les *Annales de physique et de chimie*, on lui doit d'importants *Mémoires* dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*; quelques-uns ont été publiés séparément.

FIZELIÈRE (Albert PATIN DE LA), littérateur français, né à Marly (Moselle), en 1819, se fit connaître, de 1842 à 1848, par des feuilletons et des critiques dans divers journaux. Après la révolution de Février, il fonda une revue politique hebdomadaire, *Notre histoire*, et publia, sous l'anonyme, quelques ouvrages de circonstance tels que : *Biographie des représentants à l'Assemblée constituante* (1848); *Biographie des représentants à la Législative* (1849), en société avec M. L. Giraudeau; *Conseils aux électeurs* (1849).

On a en outre de lui : *la Mare Thibault*, roman (1853, 2 vol.); quelques pièces de théâtre : *Une famille de la rue Mouffetard*, avec M. de la Jonchère, *les Inondés de la Loire*, avec M. Servais, etc.; un grand nombre d'articles dans *l'Artiste*, le *Journal de Paris*, le *Commerce*, le *Journal des faits*, la *Presse*, le *Siècle*, le *Courrier de Paris*, dont il fut, en 1858, le chroniqueur ordinaire; enfin quelques études historiques comme *Des Vins à la mode et les cabarets au XVII^e siècle* (1866, in-18, avec grav.); *Essais de bibliographie contemporaine*; *Charles Baudelaire* (1867, in-18), avec M. Georges Decaux; *l'Œuvre originale de Vivant Denon, avec notice* (1872-73, 2 vol. in-4); *la Vie et l'œuvre de Chintreuil* (1874, in-4), avec MM. Champfleury et Henriet, etc. — Il est mort à Paris le 11 février 1878. — Sa femme, Mme Sara DE LA FIZELIÈRE, née BOUCLIER, a traduit de l'anglais plusieurs romans pour la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, ainsi que pour le *Journal pour tous*.

FLACHAT (Eugène), ingénieur français, né le 16 avril 1802, suivit les cours de l'école de Nîmes, fut élève de son frère aîné, Stéphane, suivit avec lui, de 1823 à 1830, les études du canal maritime du Havre à Paris, puis alla faire un long séjour en Angleterre où il étudia particulièrement les docks. A son retour, il établit les usines d'Abainville, Jussey, Vierzon, puis, préoccupé de la création des chemins de fer, il s'associa avec MM. Stéph. Flachat, Lamé, Clapeyron, et élabora avec eux les projets du chemin de fer de Saint-Germain. En 1844, il dirigea l'établissement du chemin atmosphérique du Pecq, puis construisit avec MM. Clapeyron, de Vergès, Le Chatellier, Bonnart, le chemin de fer du Midi. Ingénieur en chef des chemins de fer de l'Ouest jusqu'en 1875, il devint alors ingénieur en chef conseil des mêmes chemins et de ceux du Midi. M. Eugène Flachat a fondé, en juillet 1841, l'Union des constructeurs, en août 1844, la Conférence des chemins de fer, et en 1848, la Société des ingénieurs civils, qui, toutes trois, l'ont fréquemment réélu président. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, et promu officier en 1858. — Il est mort à Arcachon le 16 juillet 1873.

On a de lui de nombreux ouvrages. Il a donné seul : *Établissements commerciaux, Docks de Londres, Entrepôts de Paris, Projets de docks à Marseille* (1886, in-8); *Rapport sur le canal du Rhône au Rhin* (1840), sur celui du *Berri* (1841); *Projet de docks à Bordeaux* (1856, in-4); *les Charbon-*

nages, la batellerie et les chemins de fer (1858) ; *les Chemins de fer en* 1862 *et* 1863 (1863, in-8) ; puis, en collaboration avec ses divers collègues : *Mémoire sur un projet de distribution des eaux à Madrid* (1851, in-8), avec M. E. Lorentz ; le *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de locomotives* (1840, in-8), avec Petiet et C. Polonceau ; *Traité de la fabrication du fer et de la fonte* (1842-1846, 3 vol. in-4), avec Polonceau et Barrault ; *De la Traversée des Alpes par un chemin de fer* (1860, in-8); *Étude sur l'usure et le renouvellement des rails* (1864, in-8) ; *Mémoire sur les travaux de l'isthme de Suez* (1865, in-8); *Navigation à vapeur transocéanienne* (1866, 2 vol. in-8, avec atlas), études scientifiques, économiques et de statistique, etc.

Son frère utérin, M. Stéphane MONY, appelé d'abord Flachat et Flachat-Mony, ingénieur civil, a longtemps partagé les travaux, entreprises et voyages de MM. Flachat, avec l'aîné desquels il a été confondu quelquefois. Il a repris depuis son nom patronymique (voy. MONY).

FLAGG (Edmond), littérateur américain, né à Wiscasset (Maine), le 24 novembre 1815, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, débuta de bonne heure dans le journalisme, et, après un assez long séjour dans les Prairies, étudia le droit à Saint-Louis (Missouri) et dirigea successivement divers journaux dans plusieurs autres villes de l'Ouest. En 1848, il fut nommé secrétaire du ministre des États-Unis à Berlin, et, en 1850, consul à Venise. En 1852, il revint à Saint-Louis, où il dirigea un journal démocratique.

On a de lui, outre le récit de son voyage dans les Prairies, écrit d'abord en forme de lettres pour un journal de Louisville (Kentucky), puis refondu sous le titre de *l'Extrême Ouest* (the Far West, 1838, 2 vol. in-12), des romans historiques : *Carrero, ou le Premier ministre* (Carrero, or the prime minister); *François de Valois, Blanche d'Artois, Catherine Howard*, etc.; plusieurs drames représentés avec succès, et surtout un ouvrage sur l'histoire contemporaine de Venise, *Venise, la ville de la mer* (Venice, the city of the sea, 1853, 2 vol. in-12), complété sous ce titre : *l'Italie septentrionale depuis* 1849 (North Italy since 1849). M. Flagg a en outre collaboré, pour la partie de l'Ouest, à un grand ouvrage descriptif et illustré sur les États-Unis, publié à New-York (1853-1854).

FLAMARENS (comte Jules-Agésilas-Alexandre-Louis-Marie-François DE GROSSOLLES-), homme politique français, sénateur, est né à Munster (Westphalie), le 15 avril 1806. Le 4 décembre 1854, il fut appelé à faire partie du Sénat, puis nommé membre du conseil du sceau et, en mars 1864, chambellan honoraire de l'empereur. M. de Grossolles-Flamarens fit partie du Conseil général du Gers pour le canton de Miradoux. Décoré de la Légion d'honneur le 4 décembre 1849, il a été promu officier le 6 août 1860, et commandeur le 14 août 1866. — Il est mort à San-Remo, près Gênes (Italie), le 8 janvier 1879.

FLAMENG (Léopold), graveur français, né de parents français à Bruxelles, le 22 novembre 1831, fit ses premières études de gravure sous la direction de Calamatta, à l'école de gravure de sa ville natale. Il vint en France en 1853, où il se fit connaître par ses travaux pour la *Gazette des beaux-arts*, par de nombreuses eaux-fortes et par ses gravures au burin, entre autres, *la Source* et *l'Angélique*, d'après Ingres. Il a illustré de gravures artistiques un certain nombre de beaux livres, notamment : *Picciola, les Récits enfantins, le Sabot de Noël, Christophe Colomb, Paris qui s'en va et Paris qui vient*, etc., et orné de frontispices une foule de volumes de poésies, romans ou autres nouveautés du jour.

Outre ces gravures et ces eaux-fortes, M. Flameng a exposé régulièrement aux Salons depuis 1859. Parmi ses productions nous citerons : portrait de *la Comtesse d'Agout*, d'après Claire-Christine, *Miss Graham*, d'après Gainsborough (1859); *saint Sébastien*, d'après Léonard de Vinci, *Monuments et scènes parisiennes* (1861) ; *la Source* et *Angélique*, d'après Ingres, portrait d'homme, dit *le Doreur*, d'après Rembrandt (1863); *la Naissance de Vénus*, d'après M. Cabanel, *Marguerite à la fontaine*, d'après Scheffer, eaux-fortes (1864); *la Dernière poupée*, d'après M. Amaury-Duval, *Jésus au milieu des docteurs*, d'après M. Bida (1865); portrait de *Mgr Mermilliod*, évêque de Genève (1866) ; *Marino Faliero*, d'après Eug. Delacroix, *l'Innocence*, d'après Prudhon et quelques-unes des œuvres parues aux salons précédents, à l'Expositition universelle de 1867 ; *le Secret de l'amour*, d'après M. Jourdan, et trois gravures à l'eau-forte (1868); *Stratonice*, d'après Ingres, et cinq eaux-fortes (1869); *la Jeune fille à la lampe*, d'après Gleyre (1870); *Hassan et Namouna*, d'après H. Regnault; six eaux-fortes d'après Rembrandt, MM. C. Duran, Toulmouche et Munkaczy (1872); *Brevet pour les belles actions civiles*, d'après M. Mazerolle, commandé par le ministère de l'intérieur (1873); *la Ronde de nuit*, d'après Rembrandt (1874) ; *l'Abondance*, d'après Rubens, pour la chalcographie du Louvre (1875) ; *la Leçon d'anatomie* et *les Syndics*, d'après Rembrandt (1876) ; portraits de Rubens et de sa femme par le maître lui-même (1877) ; *Gille*, d'après Watteau, et la *Sainte Vierge en prière*, d'après Murillo (1878). A l'Exposition universelle de 1878 figuraient vingt-deux des planches les plus importantes gravées par cet artiste. M. Flameng a obtenu trois médailles en 1864, 1865 et 1867, et la décoration le 22 juin 1870.

Son fils, M. François FLAMENG, né à Paris, en 1859, élève de MM. Cabanel, Hélouin et J. P. Laurens, a montré de précoces dispositions pour la peinture. Il a exposé au salon de 1875 un *Portrait* et un *Lutrin*; à celui de 1876, *Portrait d'un évêque*, *Barberousse visite le tombeau de Charlemagne*; à celui de 1877, le *Portrait de M. Léopold Flameng*; à celui de 1879, *l'Appel des Girondins* (30 octobre 1793), qui, ayant été très remarqué, fut acquis par l'État et valut à l'auteur le prix du Salon. M. Fr. Flameng a gravé quelques eaux-fortes.

FLAMMARION (Camille), astronome français, né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne), le 25 février 1842, fut d'abord destiné par sa famille à l'état ecclésiastique et commença ses études au séminaire de Langres. Il les termina à Paris en 1858. La même année, il fut reçu élève astronome à l'Observatoire impérial de Paris et demeura en cette qualité pendant quatre ans attaché au bureau des longitudes pour les calculs de la connaissance des temps. En quittant l'Observatoire il entra à la rédaction de la revue hebdomadaire *le Cosmos*, où il succéda à l'abbé Moigno, et en 1865 il devint rédacteur scientifique du journal *le Siècle*, où il fit une vive campagne contre l'administration de M. Le Verrier. En même temps il faisait des conférences publiques sur les principaux sujets de l'astronomie populaire et obtenait un grand succès comme conférencier. En 1868, il fit plusieurs ascensions en ballon pour étudier l'état hygrométrique et la direction des courants aériens de l'atmosphère. Membre très-actif de nombreuses sociétés savantes et d'associations

[illegible] vulgarisation des sciences positives, il a, d'autre part, par les tendances mystiques et spi[illegible] de certains de ses livres, ajouté à la notoriété de son nom.

Ses principaux ouvrages sont : *la Pluralité des mondes habités*, ouvrage qui a eu de nombreuses éditions françaises et a été traduit dans [illegible] (1862, in-18, 1869, 15e édit.); *les Mondes imaginaires et les mondes réels* (1864, in-18, [illegible] édit.); *les Merveilles célestes* (1865, in-18); *Dieu dans la nature* (1866, in-18, 1869, [illegible] édit.); *Histoire du ciel* (1867, in-18); *Contemplations scientifiques* (1868, in-18); *Voyages aériens* ([illegible] année); *l'Atmosphère* (1871, in-8, [illegible]); *Vie de Copernic* (1873, in-18), etc. On lui doit aussi un grand nombre de mémoires [illegible] dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, notamment sur les montagnes de la lune et les taches du soleil.

FLANDIN (Alexandre-Hugues-Anatole), homme politique français, député, est né à Paris, le [illegible]. Auditeur au conseil d'État sous l'[illegible], secrétaire général de la préfecture [illegible] et en 1849 maître des requêtes au [illegible]. Il donna sa démission après le [illegible] 1851, et se retira sur les propriétés [illegible] de M. Cail, son beau-père, dans le [illegible]. Il se présenta aux élections pour la [illegible] des députés, le 20 février 1876, [illegible] arrondissement de Pont-l'Évêque, et eut [illegible] M. Aubert, républicain, et M. [illegible], gendre de M. Guizot, repré[illegible] au premier tour de scrutin [illegible], le 5 mars, au scrutin de [illegible] par [illegible] voix, contre 4751 obtenues par le [illegible] républicain. Il prit place à droite [illegible] dit de l'Appel au peuple. [illegible] des [illegible] députés qui soutinrent de leur [illegible] de Broglie, après l'acte du 16 mai [illegible] au maréchal de Mac-Mahon, aux [illegible] suivant, il fut réélu par [illegible] voix, contre [illegible] obtenues par M. Paul [illegible], candidat républicain. Con[illegible] de l'Eure pour le canton de Pont-[illegible] Flandin a été décoré de la Légion [illegible].

FLANDIN (Louis-Hugues), [illegible] magistrat, est né à Paris, le [illegible] au barreau en 1827, il propa[illegible], pendant les dernières années [illegible], les principes des sociétés [illegible] part aux journées de Juil[illegible] fut nommé par le gouvernement [illegible] général à la Cour d'appel de [illegible] à ces importantes fonctions [illegible] que les électeurs de [illegible], et siégea à l'Assem[illegible] il appuya le gouvernement [illegible]. Après l'élection du 10 dé[illegible] politique de l'Élysée et fut [illegible], où il fit partie de la majo[illegible]. Le 25 janvier 1852 [illegible] d'État. M. Flandin a été [illegible] de la Légion d'honneur le [illegible]. Il est mort le 3 octobre 1877.

FLANDIN (Charles), dit aussi FLANDIN DES [illegible], français, né aux Aubues (Niè[illegible]), fit à Paris ses études médi[illegible] en 1833, avec une thèse [illegible] choléra, fut chargé, en 1835, des [illegible], voyagea deux ans en [illegible] de l'Académie des sciences, dans [illegible], avec M. Danger, à de [illegible] toxicologiques. Il prit part aux débats du procès Lafarge. Admis, en 1845, au conseil de salubrité, dont il rédigea le *Rapport général* pour 1847 (1855, in-4), il fut éliminé en 1853, à la suite d'un procès politique dans lequel il avait protesté énergiquement contre la violation du secret des lettres. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a du docteur Flandin : *Études et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse* (1838, 2 vol. in-8; 2e édit., 1840); *De la recherche des principes immédiats des végétaux toxiques* (1847); *Traité des poisons, ou Toxicologie appliquée à la médecine légale* (1846-1853, 3 vol. in-8); *Principes et philosophie de la chimie moderne fondés sur la doctrine des équivalents* (1864, in-8), plusieurs *Mémoires sur l'Arsenic* (1841-1845), avec M. Danger. Il a écrit sur les mêmes questions des articles et brochures contre Orfila et Gerdy.

FLANDIN (Eugène-Napoléon), voyageur et peintre français, est né à Naples, le 15 août 1809, à l'époque où son père était intendant militaire au service du roi Murat. Passionné pour les arts, il entreprit sans maîtres ses premières études de dessin et de peinture. A la suite d'un voyage qu'il a fait en Italie en 1834, et qui acheva de décider de sa vocation, il débuta au Salon de 1836 par trois tableaux : *la Ville de Venise*, *le Pont des Soupirs*, et *la Plage de Naples*, dont l'un fut acheté par la liste civile, l'autre par la Société des Amis des arts. Il fit alors deux voyages en Algérie et donna en 1837 une *Vue de la mairie à Alger*, qui fut encore acquise par la liste civile et lui valut une 2e médaille, et en 1838 un *Assaut de Constantine*. Cette toile, achetée par le roi pour Neuilly, fut lacérée, en 1848, lors du sac du palais, vendue avec divers débris et rachetée par la reine, qui le fit rétablir au château de Claremont.

En 1839, M. Flandin fut désigné au concours, par l'Académie des beaux-arts, pour accompagner M. de Sercey, ambassadeur en Perse. Il y resta deux années et rentra en France en 1842. Ses travaux furent soumis à une commission mixte, composée de membres de l'Académie des beaux-arts et de celle des inscriptions et belles-lettres, et qui fit un rapport favorable. M. Flandin fut décoré, et la publication de son œuvre ordonnée par le ministre. Elle venait à peine d'être commencée lorsque l'artiste fut de nouveau désigné aux ministres de l'instruction publique et de l'intérieur, par l'Académie des inscriptions, pour aller à Ninive, avec M. Botta, dessiner les ruines assyriennes récemment découvertes, et continuer les fouilles sur une plus grande échelle (1843). De retour en France au commencement de 1845, il obtint des Académies un second rapport non moins favorable que le premier, et un crédit spécial fut voté par les Chambres pour les frais de son ouvrage.

Les résultats des deux grands voyages de M. Flandin, publiés sous les titres généraux de *Voyage en Perse* (1843 et suiv.) et *Voyage à Ninive* (1845 et suiv.), comprennent dix volumes, dont la publication n'a été complètement terminée qu'en 1854. Dès 1846, M. Flandin avait donné à la *Revue des Deux Mondes* plusieurs articles intéressants sur les fouilles de Ninive. En 1854 il commença la publication d'un troisième ouvrage sur l'Orient, qui embrasse l'Asie jusqu'au golfe Persique et contient 150 planches in-folio, lithographiées par l'artiste lui-même (*l'Orient*, 1856-74, 40 livr.). M. Flandin a encore publié une *Histoire des chevaliers de Rhodes* (1864, grand in-8, avec grav.).

En même temps, revenant à la peinture, il donnait à l'Exposition universelle de 1855 quatre

toiles, dont les deux premières surtout ont de l'importance, mais qui n'ont fait décerner à l'auteur aucune nouvelle distinction : *Grande vue de la Corne d'or et de Stamboul, grande Mosquée d'Ispahan, Vue générale de Constantinople, Entrée du Bosphore.* Au Salon de 1857, il exposa quatre sujets empruntés à l'Italie et à l'Orient : *Intérieur de l'église Saint-Marc*; une *Vue de Tripoli*, et deux *Intérieurs de bazar à Téhéran*; enfin au Salon de 1861 : le *Cheik-ul-Islam revenant de La Mecque, Ancienne place Juba à Alger*, en 1836; un *Angle du palais des Doges, à Venise.* M. Flandin a été décoré de la Légion d'honneur le 15 avril 1842. — Il est mort en 1876.

FLANDRIN (Jean-Paul), paysagiste français, frère d'Hipp. Flandrin, mort en 1864, est né à Lyon, le 8 mai 1811. Il reçut les leçons d'Ingres, ainsi que son frère, cultiva d'abord indifféremment l'histoire et le paysage, exécuta plusieurs copies des *Loges*, puis se renferma dans le genre du paysage. Nous citerons parmi ses œuvres : *les Adieux d'un proscrit, les Pénitents de la campagne de Rome, Vue de la villa Borghèse, Vue des Alpes, Vue de Rivoli*, achetée par la reine Marie-Amélie; *la Promenade du Poussin sur les bords du Tibre, Dans les bois, Dans les montagnes, la Rêverie* (1835-1854). Il fit aussi quelques portraits, des peintures murales au château de M. le duc de Luynes, à Dampierre, et à la chapelle baptismale de Saint-Séverin de Paris. Il a encore exposé : *Une nymphée, les Gorges de l'Atlas, la Lutte, les Bords du Gardon, les Tireurs d'arc*, avec six autres paysages, et le *Portrait de M. Ambroise Thomas* (1859); *Jésus et la Chananéenne, les Bords du Rhône, Verger* (1857); *Environs de Marseille, Falaises du Tréport, Souvenir de Provence, le Ruisseau* (1859); *la Fuite en Égypte*, appartenant au ministère d'État, une *Vue du parc de Vaux-le-Peng*, deux paysages et plusieurs portraits (1861); deux portraits et la *Vallée de Montmorency* (1863); *Souvenir de l'Yères, à Brunoy, Souvenir du Midi*, et deux dessins (1865); *Paysage en Languedoc, Souvenir du Bugey* (Ain), et deux dessins (1866); *la Solitude*, paysage, et trois dessins à l'Exposition universelle de 1867; *Au bord de l'eau, Carrière abandonnée*, et deux dessins (1868); *Idylle, Pendant la moisson* (1869); *Groupe de chênes verts, le Palais des papes ou de Villeneuve-lès-Avignon* (1870); *Portrait de M. Godard Faultrier*, dessin (1872); *Souvenir de Provence* (1873); *Idylle* (1874); *Souvenir du Bas-Bréau* (1875); *Dans les bois* (1876); *les Bords du Gardon* (1877); *Près d'Etretat* (1878), etc.

L'un des représentants du paysage classique en France, M. Paul Flandrin a obtenu deux secondes médailles en 1839 et 1848, une 1re en 1847, et la décoration en juillet 1852.

FLAUBERT (Gustave), littérateur français, né à Rouen, le 12 décembre 1821, fit au collège de cette ville de brillantes études classiques. Fils d'un médecin distingué, mort en 1846, il étudia lui-même la médecine, à l'exemple de son frère aîné, plus tard médecin de l'hospice de Rouen. Bientôt, il se tourna vers la littérature, reprit ses études de latin et de grec, et cultiva avec ardeur la poésie, en prenant pour guides Victor Hugo et Byron.

Abandonnant l'école romantique, M. Flaubert s'attacha à la peinture scrupuleusement exacte de la réalité. Au bout de plusieurs années de travail, il fit paraître, dans la *Revue de Paris*, son roman de *Madame Bovary* (1857, 2 vol. in-18), livre de début, qui, poursuivi comme contraire aux mœurs, mais non condamné, obtint un prompt succès et occupa longtemps la critique. Vers le même temps, l'auteur fit un voyage à Tunis et aux ruines de Carthage, d'où il rapporta le sujet et les matériaux d'un second roman annoncé, pendant trois ans, sous différents titres, et publié sous celui de *Salammbô* (1862, in-8). Cette minutieuse reconstitution de la civilisation carthaginoise au temps de la seconde guerre punique souleva aussi de nombreuses polémiques, mais plutôt archéologiques que littéraires.

Un troisième roman, *l'Éducation sentimentale, histoire d'un jeune homme* (1869, 2 vol. in-8), ne fit pas la même sensation. En 1874, M. Flaubert mit au jour presque simultanément deux œuvres très-différentes: *la Tentation de Saint-Antoine* 1874 (in-8), sorte de drame philosophique, dont plusieurs fragments avaient paru en 1857 dans *l'Artiste*, et *le Candidat*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 16 mars), qui n'eut que quelques représentations. M. Flaubert a donné depuis, sous le titre modeste de *Trois contes* (1877, in-18), trois nouvelles inédites. On lui doit aussi une notice en tête des *Dernières chansons* de Louis Bouilhet (1872, in-8), ainsi qu'une *Lettre à la municipalité de Rouen* (1872, in-8) concernant le refus de ce conseil de donner le nom du poète à l'une des fontaines de la ville.

Outre une édition de luxe de *Madame Bovary* (1873, 2 vol. in-16, avec eaux-fortes par M. E. Boi[illegible] vin), il a été publié de ce roman et de *Salammbô* des éditions dites *définitives*, renfermant, l'une le procès intenté à l'auteur, l'autre ses réponses aux critiques littéraires de Sainte-Beuve et aux objections archéologiques de M. Frœhner. M. G. Flaubert a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

FLAVIGNY (comte Maurice-Adolphe-Charles), homme politique français, ancien député et pair, né le 3 décembre 1799, se signala, sous le régime de Juillet, par son dévouement à la dynastie d'Orléans, et fut, le 25 décembre 1841, créé pair de France. Rendu à la vie privée par la révolution de Février, il fut, en 1849, envoyé par les électeurs d'Indre-et-Loire, le troisième sur [illegible] à l'Assemblée législative. Après le coup d'État du 2 décembre, il représenta le même département, comme député, au Corps législatif [illegible] jusqu'en 1863 comme candidat du gouvernement; il perdit le patronage officiel et échoua depuis comme candidat de l'opposition. M. de Flavigny a été promu, le 7 octobre 1847, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à [illegible] (Indre-et-Loire) le 9 octobre 1873.

FLEISCHER (Henri-Leberecht), orientaliste allemand, né le 21 février 1801, à Schandau sur l'Elbe, en Saxe, étudia de 1819 à 1824 la théologie et les langues orientales à l'université de Leipzig et vint alors à Paris pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et pour étudier à la Bibliothèque royale les manuscrits orientaux. Il obtint en 1831 une place de professeur à la *Kreuzschule* de Dresde. Quatre ans plus tard, il fut appelé à l'université de Leipzig, pour remplacer le professeur Rosenmüller dans la chaire de langues orientales; il y resta jusqu'en [illegible] puis se rendit à Berlin, pour prendre la chaire nouvellement créée, à l'Université de cette ville, des langues turque, persane et arabe. Il a été nommé associé étranger de l'académie des inscriptions et belles lettres, le 29 novembre 1862, en remplacement de A. Bœckh.

Parmi ses travaux, connus et estimés à l'étranger comme en Allemagne, nous citerons: *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium Bibliothecæ regiæ Dresdensis* (Leipzig, 1831); édition du texte arabe de l'*Historia* [illegible]

: traduction la-
allemande des
(Samachscharis
35), qui causa
Fleischer et le
sertatio critica
sor priores MI
itique et la tra-
et persanes des
-Eddin Watwat
l persisch, etc.,
inguarum, avec
eipsig de Nau-
u *Commentaire*
, 1844); la tra-
: la langue per-
za-Mohammed-
175); il a donné
tionnaire chal-
ischim, d'un de

tre l'édition du
its, commencé
l. in-12), et col-
orientale alle-
le Paris.

e anglais, né en
udes à la haute
versité de Glas-
temps attaché à
il les avait com-
ance, donna des
a cours de cette
and (1829-1831),
844-1848) et au
on principal ou-
re anglais-fran-
840, 2 vol. in-4),
le lui un travail
langue anglaise,
Shakespeare, et
837-1843). — Il

A MOTHE-ANGO,
st né à Paris, le
les propriétaires
re de Villebadin,
qu'aux élections
il fut nommé sé-
ne candidat con-
par 299 voix sur
xtrême droite et
ontraires à l'éta-
nent républicain.
au conseil géné-

lonse-Jean-René,
à Prudaleu près
ai 1809, entra à
passa ensuite sur
e de Brest. Aspi-
828, il visita le
ampagne d'Alger
aspirant de pre-
le compagnie de
Enseigne de vais-
l'escadre chargée
pendant le siège
ndant en second
fit, avec la com-
le docteur Gay-
au Spitzberg, et
raphiques. Lieu-
tint le comman-

dement de la canonnière-brick *la Malouine*, employée pendant plusieurs années à la répression de la traite sur les côtes d'Afrique. En 1845, il fut attaché à la mission de M. le duc de Broglie, envoyé à Londres pour reviser le traité relatif au droit de visite, et, l'année suivante, devint aide de camp de l'amiral Montaignès de la Roque. Capitaine de frégate en 1847, et capitaine de pavillon de l'amiral Legoarant de Tromelin, à bord de *la Poursuivante*, il commanda, en 1848, le brick *le Génie*, dans le Pacifique. En 1851, il passa comme second sur la frégate *l'Andromède*. Capitaine de vaisseau en 1853, et nommé au commandement du vaisseau de 100 canons *le Turenne*, il prit part à la campagne de Crimée et à la prise de Sebastopol. En 1858, devenu chef de la division navale de l'Inde et de Madagascar, il exigea pendant sa croisière la réparation du meurtre des consuls assassinés à Djeddah et Zeïla. Il fut nommé contre-amiral et major général à Lorient en 1863, et chef de la croisière de l'Afrique occidentale en 1865. Nommé commandant du 6e secteur de l'enceinte de Paris, le 5 septembre 1870, il surveilla l'instruction des matelots aérostiers, et présida à la confection et au départ de la plupart des ballons montés qui quittèrent Paris pendant le siège. Il fut promu vice-amiral le 23 janvier 1871. Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut porté candidat à Paris, mais n'obtint que 37 679 voix sur 328 970 votants. Membre du conseil des travaux de la marine, il a été admis dans le cadre de réserve en 1874. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1859, il a été promu grand officier le 11 mars 1868.

L'amiral de Fleuriot de Langle a inséré dans les comptes rendus de la Société de géographie de Paris, dont il est membre, une étude sur les œuvres du commodore américain Maury, et des recherches sur l'existence des vigies de l'Atlantique. Il a publié : *Campagne de la Cordelière, études sur l'océan Indien* (1862, in-8).

FLEURY (Alphonse) [de l'Indre], ancien représentant du peuple français, né à La Châtre (Indre), le 1er septembre 1809, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. Établi à La Châtre, d'abord comme avoué, puis comme avocat, enfin comme directeur d'une maison de banque, il fut l'agent le plus influent du parti radical, dans cette petite ville qu'on appela la république de La Châtre. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire dans le département de l'Indre. Envoyé à l'Assemblée constituante, le sixième sur sept, par 28 050 suffrages, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et soutint la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, mais membre du Conseil général de son département, il continua de s'associer aux luttes du parti démocratique. Au coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, puis expulsé du territoire. Après le 4 septembre 1870, il fut préfet de la Loire-Inférieure, jusqu'au 20 mars 1871. — M. Alph. Fleury est mort à Paris, le 20 août 1877.

FLEURY (Anselme), homme politique français, ancien député, né le 14 février 1820, était maire de Chapelle-sur-Erdre (Loire-Inférieure) et membre du Conseil général, lorsqu'il fut nommé député au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de la Loire-Inférieure. Réélu, au même titre,

aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 18 519 voix sur 24 161 votants, et en 1869, 14 000 sur 23 491. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

FLEURY (Emile-Félix), général français, ancien sénateur, né à Paris, le 23 décembre 1815, fit ses études au collège Rollin. Après avoir en peu de temps perdu sa fortune, il s'engagea, le 16 novembre 1837, dans le corps des spahis, de création récente, fit onze campagnes, reçut trois coups de feu et fut cité trois fois à l'ordre du jour ; sa brillante conduite lui valut un avancement rapide ; sous-lieutenant en 1840 et capitaine en 1844, il devint chef d'escadron en juillet 1848 et rentra en France. Il embrassa avec ardeur la cause bonapartiste. Officier d'ordonnance du président depuis le 10 décembre, il prit part à l'expédition de la Kabylie en 1851, et fut blessé d'un coup de feu à la tête, pendant le soulèvement qui suivit le coup d'État. Après le rétablissement de l'Empire, il fut nommé colonel du régiment des guides et premier écuyer de la couronne (31 décembre 1862), aide de camp de l'empereur, directeur général des haras (janvier 1861), grand écuyer titulaire (1er janvier 1866), général de brigade le 13 mars 1856 et général de division le 13 août 1863. Il fut appelé au Sénat par décret du 15 mars 1865.

Le général Fleury a été chargé de diverses missions diplomatiques; il fut notamment envoyé, à la fin de 1866, auprès du roi Victor-Emmanuel après l'annexion de la Vénétie. Au mois de septembre 1869, il fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, en remplacement de M. de Talleyrand. Il conservait néanmoins son titre de grand écuyer. Démissionnaire au 4 septembre 1870, il resta en disponibilité et fut admis à la retraite en octobre 1879. Promu officier de la Légion d'honneur en 1849, et grand officier le 13 août 1859, il reçut de l'empereur de Russie, en 1864, la grand'croix en diamant de Sainte-Anne.

FLEURY (Édouard), archéologue français, né à Laon en 1815, est le frère aîné de M. Champfleury. Longtemps directeur et imprimeur du *Journal de l'Aisne*, il a depuis consacré ses loisirs à des travaux d'érudition et d'histoire. Outre une série « d'Études révolutionnaires » sur *Babœuf*, *C. Desmoulins*, *Roch Marcandier*, *Saint-Just et la Terreur*, etc. (1849-1850, 11 vol. ou brochures), il a publié : *Étude sur le pavage émaillé dans le département de l'Aisne* (1855, in-4, 200 dessins); *Histoire de l'invasion de 1814 dans les départements du Nord-Est de la France* (1858, in-8); *la Civilisation et l'art des Romains dans la Gaule belgique* (1861, in-8); *les Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Laon* (1863-64, 2 part. in-4, pl.); *les Manuscrits à miniatures de la bibliothèque de Soissons* (1865, in-4, pl.); *la Peste dans les diocèses de Laon et de Soissons* (1875, in-8), etc. Il a édité avec notes les *Procès-verbaux du bailliage de Vermandois, Élections aux états généraux de 1789* (1872, in-8).

FLOQUET (Pierre-Amable), historien et archéologue français, né à Rouen, le 9 juillet 1797, fit son droit à la Faculté de Caen, fut admis, en 1829, au barreau de sa ville natale, et en 1821 à l'École des chartes, en qualité d'élève pensionnaire. De 1828 à 1843, il occupa près la Cour royale de Rouen l'emploi de greffier en chef. Parmi ses découvertes archéologiques, on cite celle des statues du premier président Groulart et de sa femme, placées depuis dans une chapelle de la cathédrale de Rouen. M. Floquet, membre de plusieurs sociétés départementales, a été élu, en 1839, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1862, l'Académie de Rouen lui a décerné une médaille d'or. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les ouvrages de M. Floquet qui concernent presque tous l'ancienne province de Normandie, nous citerons : *Histoire du privilège de Saint-Romain* (Rouen, 1833, 2 vol. in-8); *Anecdotes normandes* (Ibid., 1838, in-8), recueil de faits historiques; *Histoire du Parlement de Normandie* (Rouen, 1840-1843, 7 vol. in-18), qui obtint, en 1842, le grand prix Gobert; *Journal du voyage du chancelier Séguier en Normandie* (Ibid., 1842, in-8); *Études sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions en qualité de précepteur du dauphin* (1855, 3 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions ; *Bossuet, précepteur du dauphin, fils de Louis XIV, et évêque à la cour* (1864, in-8), faisant suite aux *Études* précédentes : l'auteur avait publié, dès 1828, un choix d'*Œuvres inédites de Bossuet* (in-8). Il a collaboré aux *Mémoires de l'Académie de Rouen*, à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à la *Revue rétrospective*, etc.

FLOQUET (Charles-Thomas), homme politique français, député, né à Saint-Jean-de-Luz, le 5 octobre 1828, fit ses études au collège Saint-Louis, et fut élève de l'École d'administration en 1848. Il se fit inscrire au barreau de Paris en 1851 et plaida dans un grand nombre d'affaires politiques. Rédacteur du *Temps*, du *Siècle*, et de quelques autres journaux libéraux et démocratiques, il fut compromis et condamné dans le « procès des Treize ». Candidat au Corps législatif, en 1864, dans la Côte-d'Or et dans l'Hérault, il se représenta, en 1869, dans ce dernier département, et obtint 8854 voix contre 15 309 données au candidat officiel, M. Roulleaux-Dugage. Lors du procès du prince Pierre Bonaparte, traduit devant la Haute cour de justice à Tours, pour le meurtre de Victor Noir, M. Floquet plaida avec succès pour la famille de la victime la question des dommages civils. Il plaida également pour M. Cournet dans l'affaire du complot de 1870, devant la Haute cour de Blois, et fit acquitter son client.

Nommé adjoint au maire de Paris, le 5 septembre 1870, il consentit à l'élection de la Commune, lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, et fut obligé de suivre M. Étienne Arago dans sa retraite. Aux élections du 8 février 1871, élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale par 93 579 voix sur 328 970 votants, il vota contre les préliminaires de paix, et, au moment de l'insurrection du 18 mars, prit part aux tentatives de conciliation que les députés de la Seine, les maires et les adjoints élus, firent auprès du Comité central. Il donna ensuite sa démission de représentant. La presse réactionnaire l'accusa d'avoir conservé des relations avec la Commune, et d'être resté son agent en province pendant le second siège. M. Floquet adressa à ce sujet, dès le 19 mai, un démenti formel au journal le *Gaulois*; néanmoins le gouvernement crut devoir faire procéder à son arrestation à Biarritz, et il fut détenu au château de Pau jusqu'à la fin du mois de juin 1871. Porté candidat au conseil municipal de Paris, dans le 11e arrondissement, il fut élu, au scrutin partiel du 29 avril 1872, par 2347 voix sur 3383 votants. Réélu par 4144 voix en 1874, par le même arrondissement, il présida le conseil en 1875. Lors des élections sénatoriales du 20 janvier 1876, il posa sans succès sa candidature, mais aux élections du mois suivant pour la seconde Chambre, il se présenta dans le 11e arrondissement et fut élu député par 21 883 voix sans concurrent sérieux.

ıambre, M. Flo-
nt à la levée de
sur quarante-
quelques jours
amnistie pleine
.vec le groupe
acte du 16 mai
s gauches réu-
nfiance au mi-
14 octobre sui-
par 24 432 voix,
.e talent d'ora-
part importante
. Dans les der-
igna la dispari-
rtou, il fut dé-
gauches comme
chargé de di-
é républicaine
ires que faisait
. Membre de la
nommée pour
inistrative qui
ndidatures offi-
s départements
lusions tendant
ons contestées.
le la discussion
rs de M. Paul
tre M. de Four-
du jury d'hon-
a gauche pour
t-Duverdier, et
sions. Après les
1879, qui don-
ième une majo-
on des plus ar-
nt du ministère
ant cessé d'être
s la séance du
au nom de son
andé par le ca-
nstance que de
ère des gauches
groupes de la
exacte propor-

ssot de), publi-
e 4 juillet 1804,
andie, s'occupa
t les cours de
Affilié, en qua-
tes (Burschen-
gne après 1830,
at de Francfort
ans renoncer à
ge publique ; il
l'un des défen-
aristocratiques.
s *littéraires et*
à Naumbourg,
teur protestant.
ieurs journaux.
-révolution, il
lées et les con-
tire. En 1851, il
orrespondances
près une abju-
, en 1850, ex-
hure intitulée :
à *l'Église chré-*
istlichen Lehre
rn, 1851).
olitique et litté-
politische und
ands ; Leipzig,

1840) ; *Actualités* (Zeitbilder ; Grimma, 1847-1848, 3 vol.) ; *Feuilles volantes traitant des questions du jour* (Fliegende Blaetter über Fragen der Gegenwart ; Naumbourg, 1847) ; *De la Question de la constitution prussienne* (Zur preussischen Verfassungs Frage ; Hambourg, 1847) ; *Francfort et la Prusse* (Grimma, 1849), etc.

FLORESCO (Jean-Emmanuel de), général roumain, né en 1819, à Rimnic sur l'Olto, fit ses études au collège Saint-Sava, embrassa la carrière militaire, vint à Paris et passa plusieurs années à l'École d'état-major. Successivement promu aux grades de lieutenant, de capitaine et de colonel, il devint aide de camp de l'hospodar Bibesco, dont il épousa la fille, et quitta le service à l'abdication du prince. Il fut nommé, peu après, professeur honoraire à l'École militaire de Bucharest. En 1849, il reçut le titre de général et se distingua dans la guerre de Transylvanie. Choisi, à deux reprises, comme ministre de la guerre, il fut nommé, dans l'intervalle, inspecteur général et chef de l'état-major général.

FLOTOW (Frédéric-Ferdinand-Adolphe de), compositeur allemand, né le 27 avril 1812, à Tentendorf, dans le Mecklembourg, fut d'abord destiné à la carrière diplomatique, puis obtint de prendre à Paris des leçons de composition de Reicha. Ayant écrit, dès 1830, un certain nombre d'opéras, il les présenta inutilement à plusieurs directeurs de théâtre. De 1832 à 1838, il se créa peu à peu une réputation en faisant jouer sur des scènes de société : *Pierre et Colombine*, *Rob-Roy*, et *la Duchesse de Guise*. En 1838, il donna enfin au théâtre de la Renaissance, avec MM. Grisar et Pilati, *le Naufrage de la Méduse*, qui fut joué cinquante-quatre fois dans la saison. Il a fait représenter depuis avec des succès divers à Paris et dans les principales villes d'Allemagne : *le Forestier* (1840) ; *l'Esclave de Camoëns* (1843) ; *Alessandro Stradella* (1844) ; *l'Ame en peine* (1846) ; *Albin* (1856) ; *Martha* (1858), son œuvre la plus populaire et plusieurs fois reprise sur les divers théâtres de l'Europe ; *Zilda* (1866) ; *l'Ombre* (1870) ; *Naïda* (1873) ; *la Fleur d'Harlem* (1876), etc. M. Flotow, après avoir résidé à Paris et dans sa ville natale, s'est fixé, en 1855, à Schwerin, où il devint intendant du théâtre de la cour. Il a été élu, en 1864, membre correspondant de l'Institut.

FLOTTE (Baron Gaston de), poète et littérateur français, né à Saint-Jean du Désert (Bouches-du-Rhône), le 26 février 1805, se lia de bonne heure avec tous les poètes de la pléiade marseillaise : Méry, Barthélemy, Autran, etc. Catholique et royaliste ardent, il publia successivement deux poèmes de longue haleine, inspirés de ces deux convictions : *Jésus-Christ* (1841, in-18), et *la Vendée* (1848, in-18). Il a réuni, sous le titre de *Souvenirs*, les vers qu'il avait fait paraître dans différents journaux royalistes, et les a joints aux poèmes précédents.

On a de lui en prose : *Souvenirs, Études et mélanges littéraires*, précédés de la Correspondance de J. Reboul (1865, in-18), et plusieurs séries de *Bévues parisiennes*, dans lesquelles il s'est donné la tâche de relever les erreurs quotidiennes de la presse de Paris (1860, in-18, Marseille). M. de Flotte a collaboré activement à *la Mode*, au *Souvenir*, à la *Gazette du Midi* et à la nouvelle *Revue de Paris*, fondée en 1868 par M. de Grenville.

FOCILLON (Adolphe-Jean), professeur et naturaliste français, né à Paris le 11 octobre 1823, et

fils d'un médecin, fut reçu licencié ès sciences après de brillantes études au lycée Louis-le-Grand. Successivement préparateur de sciences naturelles au collège de France de 1845 à 1855, professeur de physique, de chimie et d'histoire naturelle au lycée Louis-le-Grand de 1846 à 1868, professeur suppléant d'histoire naturelle au collège de France de 1853 à 1855, il fut appelé, en 1868, à la direction de l'école supérieure municipale Colbert. Chevalier de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier en 1867; il est décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Outre divers mémoires spéciaux, on doit à M. Ad. Focillon plusieurs parties d'un *Manuel d'études* pour la section des sciences dans les lycées (*Cosmographie*, *Chimie minérale*, *Physique*, *Histoire naturelle*); des études d'économie sociale, comprenant la monographie d'un *Charpentier*, d'un *Carrier des environs de Paris*, d'un *Tailleur*, d'un *Savonnier de la Basse-Provence*, etc. Il a publié un *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées* (1863-1867, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Privat-Deschanel et autres savants.

FOERSTER (Henri), prince-évêque de Breslau, né à Glogau (Silésie), le 24 novembre 1800, fut élevé au lycée de sa ville natale, suivit les cours de l'Université de Breslau, et fut ordonné prêtre en 1825. D'abord curé à Landshut, il fut appelé en 1837 à Breslau, comme prédicateur et inspecteur du séminaire, et y acquit le renom d'un des premiers prédicateurs catholiques de l'Allemagne. Il se montra dans toutes les occasions comme un des plus zélés défenseurs de l'Église, faisant une guerre très-vive aux diverses tentatives de modification de la doctrine et de la discipline catholiques. En 1848 il parut, comme représentant de l'évêque Diepenbrock, au synode des évêques allemands à Wurtzbourg et à l'Assemblée nationale de Francfort. En 1853, il fut appelé à succéder à Diepenbrock, comme évêque de Breslau, et eut avec Baltzer, puis avec la Faculté de théologie de Breslau, de bruyants démêlés. Au concile œcuménique, il se prononça contre le dogme de l'infaillibilité, mais après son adoption fut un des premiers à s'y soumettre. Au moment du conflit entre le gouvernement prussien et le clergé catholique à propos des lois de mai, on le crut d'abord porté vers la conciliation; mais bientôt il entra en lutte ouverte et excommunia plusieurs ecclésiastiques de son diocèse qui se montraient favorables au gouvernement. Il eut à subir, comme ses collègues de l'épiscopat catholique, une série de procès et de condamnations à de fortes amendes et à la prison. Il fut enfin privé de son siège par une sentence ayant force de loi, du 6 octobre 1875. Mais comme une partie de son diocèse appartenait à l'Autriche, il s'y rendit pour se soustraire aux poursuites, et se fixa à Johannisberg d'où il continua à administrer.

On cite de M. H. Fœrster: *Homélies pour les dimanches de l'année catholique* (Homilien auf die Sonntage, etc., 1851, 3e édit.); *la Vocation de l'Église dans le présent* (die Ruf der Kirche, etc. 18[illegible], 3e édit.); *la Famille du Christ* (18[illegible], 4e édit.); *Discours politiques* (Kanzelvortraege, 18[illegible], 6 vol.); *Sermons pour les dimanches de l'Église catholique* (Predigten, etc., 1857, 4e édit.; 2 vol.), etc.

FOERSTER (Ernest-Joachim), écrivain et peintre allemand, frère de l'historien de ce nom, mort en 18[illegible], est né à Munchengosserstadt, le 8 avril 1800. Après avoir étudié la théologie et la philosophie, il s'adonna entièrement à la peinture, et entra, à Munich, dans l'atelier de Cornelius. Il travailla aux fresques de l'Aula de Bonn et à celles de la Glyptothèque et des Arcades de Munich. Il s'est surtout fait connaître par la découverte de quelques anciens tableaux importants et par la publication de ses ouvrages. C'est lui qui a retrouvé, dans la chapelle San-Giorgio de Padoue, les fresques d'Avanzo, dont l'origine remonte à 1376, et plus récemment à Pérouse un tableau d'autel, qu'il reconnut être de Raphaël.

Parmi les écrits de M. Fœrster on remarque d'abord trois guides renommés pour les voyageurs: *Munich, Manuel pour les étrangers et les habitants de cette ville* (München, ein Handbuch fur Fremde, etc.; Munich, 1838; 6e édit., 18[illegible]); *Manuel des voyageurs en Italie* (Handbuch für Reisende in Italien; Ibid., 1840; [illegible] édit., 18[illegible]); *Manuel des voyageurs en Allemagne* (Handbuch für Reisende in D.; Ibid., 1847; 2e édit., 18[illegible]).

On cite ensuite: *Études pour servir à l'histoire de l'art moderne* (Beitraege zur neuern Kunstgeschichte; Leipzig, 1835); *Lettres sur la peinture* (Briefe über Malerei; Stuttgart, 1838); *J. G. Müller; une Vie d'artiste et de Poète* (J. G. M., Ein Künstler- und Dichterleben; St. Gall, 1851; 2e édit., 1854); *Histoire de l'art allemand* (Geschichte der deutschen Kunst; Leipzig, 1851-1855, 3 vol.), qui fait partie du grand ouvrage, *le Peuple allemand* (das deutsche Volk); *Monuments de l'architecture, sculpture et peinture allemandes depuis l'introduction du christianisme jusqu'à nos jours* (Denkmale deutscher Baukunst, Bildnerei und Malerei von, etc., Ibid., 1855); *Histoire de l'art italien* (Geschichte der ital. Kunst (1869-1875, 4 vol.); *Monuments de la peinture italienne* (Denkmale, etc., Leipzig, 1869-1874, 3 vol.), etc. En 1842, M. Fœrster devint un des rédacteurs du *Journal artistique* de Schorn, et continua, après la mort de ce dernier, la traduction allemande de l'ouvrage de Vasari (Stuttgart, 1843-1849, 6 vol.). Allié à Jean-Paul-Fr. Richter, il a aussi achevé l'ouvrage commencé par cet écrivain célèbre: *la Vérité sur la vie de Jean-Paul* (Wahrheit aus J. P.'s Leben; Breslau, 1826-33, 8 vol.), collaboré à l'édition de ses *Œuvres posthumes*, et écrit la biographie placée en tête de ses *Œuvres choisies* (Ausgewaehlte Werke; Berlin, 1849, 16 vol.).

FOERSTER (Guillaume), astronome allemand, né à Grünberg (Silésie), le 16 décembre 1832, suivit de 1850 à 1852 les cours de mathématiques de l'Université de Berlin, puis se rendit à Bonn pour étudier l'astronomie sous Argelander. En 1855, il devint astronome adjoint à l'observatoire de Berlin, et fut chargé des observations et des calculs concernant les planètes et les comètes. En même temps il se faisait recevoir agrégé et devenait professeur extraordinaire en 1863. Nommé directeur de l'observatoire, à la mort du célèbre Encke, en 1865, il dirigea, en cette qualité, la publication des *Annuaires astronomiques* et le *Recueil trimestriel* de la société astronomique. Il devint en outre président de la commission pour la réorganisation et l'unification des poids et mesures des États de l'empire d'Allemagne. Ses travaux astronomiques ont été insérés dans les publications citées plus haut et dans les *Astronomische Nachrichten*. Il faut citer à part: *Tables invariables des parties astronomique et chronologique du calendrier normal prussien* (die Unveraenderlichen Tafeln, etc., 1873), et *Tables variables*, etc. (1873-1876).

FOGARASSY (Jean), jurisconsulte et lexicographe hongrois, né à Kasmark, dans le comitat d'Abaujwar, en 1801, suivit le gymnase de sa ville natale, fut reçu avocat en 1819, et se

: juriscon-
gistrature.
lémie hon-
18, nommé
Pendant la
n siège de

.tés qui ont
hongroise :
Magyarhoni
sth, 1839),
latre ans et
) en 1841 ;
ois (Magyar
; *Diction-*
tér ; Pesth,
gyar bank ;
itique n'ont
s hongrois-
physique de
y' metaphy-
ingue hon-
sth, 1845) ;
la fois à la
Dictionnaire
roit et de la
a' magy-
: 2e édition,
à plusieurs
ionnaire de

is, né à Al-
tudes médi-
c une thèse
ii fut long-
du premier
putation, il
d'adjoint au
médicale de
lacteurs de
n d'honneur
trs 1872.
ions de l'A-
magnétisme
aphe (1833,
s comparée
ort de l'hy-
fessionnels
ologie dans
mme (1854,
sur le phy-
phique de
le choléra
este (1865,
l'homme et
867, 2 vol.
-8), etc.

al et litté-
une (Côte-
ean-Louis-
22, et l'un
Michaud.
, en 1850,
, il se fit
aires. — Il

e de S. A.
de Condé
démie de
ées d'une
préciation
Brosses,
XVIIIe *siè-*
stantisme
rist, d'a-

près les textes contemporains (1855, in-18, 3e édit., 1857 ; 5e édit. 1863) ; *le Cardinal Morlot* (1863, in-8), etc. Il a été un des signataires de la réplique à M. Dupin intitulée : *De l'Église et de l'État* (1844), et l'un des collaborateurs de la *Biographie Michaud*. Il a édité la *Correspondance inédite de Voltaire et de Frédéric II* (1836), les *Lettres inédites de Leibnitz à l'abbé Nicaise* (1836), les *Œuvres philosophiques du président de Raimbourg* (1838), etc.

FOLEY (John-Henry), sculpteur anglais, né à Dublin, en 1818, commença à dessiner et à modeler dans l'atelier de son grand-père, vint à Londres en 1834 et y suivit avec distinction les cours de l'Académie royale. Ses premières œuvres sont *la Mort d'Abel* et *l'Innocence* (1839). Le modèle d'*Ino et Bacchus*, exposé en 1840 et qu'il exécuta plus tard en marbre pour lord Ellesmere, fut très-remarqué. On cite comme son chef-d'œuvre la statue de *Hampden* (1844) pour le nouveau Parlement. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il obtint une mention honorable. Il avait exposé les modèles en plâtre de *Hampden* et de *Selden*, et la statue du *Jeune homme à la fontaine*. A celle de 1867, il ne donna qu'une statuette, *Caractacus*. — Il est mort à Londres le 17 août 1874.

FOLLIET (André-Eugène), avocat, publiciste et député français, né le 18 mars 1838, à Saint-Jean de Maurienne, d'une ancienne famille du Chablais, fut reçu docteur en droit à l'Université de Turin, en 1861, et se fit inscrire, l'année suivante, au barreau de Paris. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut nommé, en remplacement de M. Jules Philippe, démissionnaire, représentant de la Haute-Savoie par 24 302 voix sur 38 079 votants, contre 13 000 voix données à son concurrent, M. le baron d'Yvoire, candidat monarchiste et catholique, ancien député au Corps législatif. Il prit place à gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Il se représenta, aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Thonon, et échoua avec 6009 voix, contre le comte de Boigne, ancien député officiel, qui en obtint 7029. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Folliet se représenta et fut élu, le 29 mai, par 7939 voix, contre 6814 attribuées au même concurrent. Il reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine et après l'acte du 16 mai 1877 fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, au 14 octobre, par 8552 voix, contre 6208 obtenues par le baron d'Yvoire, devenu rédacteur en chef du journal la *Défense*, et candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon.

M. Folliet a collaboré successivement à la *Revue de Paris* (1865), à la *Revue libérale* (1867), à la *Revue moderne* (1869), à diverses publications juridiques, à plusieurs grands journaux de Paris et à la plupart de ceux des deux départements savoisiens. Il a publié : *De la Décentralisation administrative*, thèse pour le doctorat (1861, in-8) ; *la Presse italienne et sa législation* (1869, in-8), et de nombreuses notices sur l'Italie, insérées dans divers recueils. Deux lettres sur les tendances séparatistes des départements annexés, adressées par lui au *Peuple souverain*, en août 1871, eurent un certain retentissement.

FOLTZ (Philippe), peintre allemand, né à Bingen sur le Rhin, en 1805, fit ses études au gymnase de Mayence, entra dans la carrière des art

contre le vœu de ses parents, et dessina pour vivre. Il alla en 1825 à Dusseldorf, fut distingué par Cornélius et travailla aux fresques de la Glyptothèque de Munich et aux Arcades. Il exécuta de concert avec Schilchen plusieurs épisodes de l'histoire de Bavière, entre autres, *l'Indivisibilité de la Bavière proclamée par Albert IV*, et *la Fondation de l'Académie des sciences par Maximilien-Joseph III*. Parmi les autres travaux qu'il accomplit à la nouvelle résidence, il faut citer, dans la chambre de service de la reine, une vingtaine de toiles d'après les ballades de Bürger, et au secrétariat, vingt-trois dessins, d'après celles de Schiller. Il a produit quelques autres œuvres détachées : *la Femme souliote montant la garde*, *la Laitière attendant ses enfants*, *la Femme du pêcheur pendant l'orage*, *le Chasseur et la laitière*. A Rome, où il s'était rendu en 1838, il composa *la Malédiction du chanteur* d'après Uhland, qui fut achetée par le musée de Cologne. Son œuvre la plus vantée fut une grande toile officielle, contenant quarante-deux portraits historiques : *le prince Othon de Bavière quittant le palais de ses pères pour aller prendre possession du trône de Grèce*, lithographié par Bodmer.

On cite encore de cet artiste des portraits et des paysages dont un, le *Pèlerinage dans les montagnes de la Bavière*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. En 1867, on a remarqué quatre toiles de lui : une *Madone*, *Pèlerinage dans les montagnes bavaroises*, *Périclès*, *Frédéric Barberousse* et *Henri le Lion*. Ces deux derniers tableaux ont été acquis pour le roi de Bavière. M. Foltz a été nommé professeur et membre de l'Académie royale des beaux-arts de Munich. Directeur des galeries royales de cette ville, de 1865 à 1875, il a été admis à la retraite au mois de mai de cette année. — Il est mort à Munich le 5 août 1877.

FONBLANQUE (Albany-William), journaliste anglais, né en 1797, et fils d'un jurisconsulte, qui le destinait à suivre la carrière du barreau, entra dans l'étude d'un célèbre avocat de Londres, Chitty. Quelques articles qu'il envoya à l'*Examiner*, feuille hebdomadaire fondée par les whigs en 1808, furent remarqués pour leur vivacité et le décidèrent à se consacrer au journalisme. Pendant près de trente ans, il se montra, dans la presse anglaise, un des plus fermes défenseurs du parti libéral. Une partie de ses articles, réunis sous le titre : *l'Angleterre sous sept ministres successifs* (England under seven administrations, 1837), forment, en quelque sorte, un cours de satire politique. M. Fonblanque céda la direction de *l'Examiner* à M. Forster, lorsque lord J. Russell, en récompense de son dévouement à la cause des whigs, lui donna au Bureau de commerce les fonctions de chef de la statistique. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales en 1865. — M. Fonblanque est mort à Londres le 12 octobre 1872.

FONCIN (Pierre), professeur et géographe français, né à Limoges le 2 mai 1841, fils d'un proviseur au lycée de Montpellier, fut élève de divers collèges, termina ses études à Sainte-Barbe, remporta, en 1860, le prix d'honneur de discours français au concours général, et entra, la même année, à l'École normale. Agrégé d'histoire en 1863, il fut successivement professeur aux lycées de Carcassonne, de Troyes, de Mont-de-Marsan, de Bordeaux, se fit recevoir docteur ès lettres à Paris (30 octobre 1876) et fut appelé, le mois suivant, à la chaire de géographie de la faculté des lettres de Bordeaux. Un décret du 15 avril 1879 le nomma recteur de l'importante académie de Douai. Officier de l'instruction publique, il n'était pas encore décoré de la Légion d'honneur.

Outre de très-nombreuses conférences sur des sujets politiques, historiques ou géographiques, on doit à M. Foncin un recueil de *Textes et récits d'histoire de France* (1872, in-18), heureusement approprié aux écoles primaires : dénoncé par l'évêque d'Angers, cet ouvrage fut interdit sous le ministère de M. Wallon, sur l'avis du conseil supérieur de l'instruction publique (1875), et autorisé à nouveau par M. Bardoux. Il a donné, dans le même ordre d'enseignement : *l'Année préparatoire* et *la Première année de géographie* (1874, in-4), qui lui ont valu une médaille de bronze à l'Exposition universelle de 1878. De ses deux thèses pour le doctorat (*De Pago carcassonensi* et *Essai sur le ministère Turgot*, 1876), la thèse sur Turgot, présentée à l'Académie des Sciences morales par M. Fustel de Coulanges, fut l'objet de discussions qui durèrent plusieurs séances et obtint un prix à l'Académie française.

FONSECA (Antoine-Manoel da), peintre portugais, né à Lisbonne, en 1799, étudia la peinture à l'Académie de cette ville, sous la direction de Sousa Loureiro, et cultiva, comme son maître, le genre historique et le portrait. Le succès de plusieurs de ses compositions, exposées à Lisbonne, le fit choisir, dès 1830, comme peintre royal, et nommer professeur à l'Académie.

On cite surtout de lui les œuvres suivantes : *la Mort d'Albuquerque*, *Énée sauvant son père Anchise* ; *Jésus-Christ dans le temple au milieu des docteurs*, acquis par le comte de Farrobo ; les portraits du roi *D. Ferdinand*, du roi *Pedro V*, commandés par l'État, du *duc de Porto*, etc. La plupart de ces sujets parurent à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il ne donna qu'une toile à celle de 1867 : *le Portrait équestre de don Auguste*. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts, en décembre 1862.

FONTAINE (Émile), journaliste et littérateur français, né vers 1814, dans les environs de Bergerac (Dordogne), termina ses études au collège de Périgueux, et vint à Paris, en 1834, pour suivre les cours de la Faculté de droit ; mais il ne tarda pas à renoncer au barreau et se jeta dans le journalisme politique. Il collabora au *Globe*, à *l'Europe monarchique*, à la *France*, à *la Gazette de France*, aux *Nouvelles à la main* de N. Roqueplan, etc., et devint l'un des principaux rédacteurs de *l'Union*.

De 1837 à 1844, M. Fontaine a écrit en collaboration plusieurs vaudevilles et drames : *Sara la Juive* (1838), en trois actes ; *Rifolard* (1840) *Louisette, ou la Chanteuse des rues* (1840), qui obtint au théâtre de la Gaîté un succès de vogue *Qui se ressemble se gêne* (1842) ; *la Chasse au ...* (1843), *l'Épicier de Chantilly* (1844), etc. Il a aussi fait représenter, à la Comédie Française une comédie en cinq actes, *les Spéculateurs*.

FONTANE (Théodore), écrivain et poète allemand, né à Neu-Ruppin, le 30 décembre 1819, élevé à l'école des arts et métiers de Berlin, conduit par des relations de jeunesse à embrasser la carrière littéraire. En 1852, il se rendit en Angleterre, où il séjourna plusieurs années; rentré en Allemagne, il fut attaché, en 1860, à la *Nouvelle Gazette prussienne*, dont il fut le correspondant militaire. En 1870, il suivit l'armée allemande en France et fut fait prisonnier à Domrémy, mais rendu bientôt à la liberté.

M. Th. Fontane a publié, outre des *Poésies* (Gedichte, 1857, 2ᵉ édit., 1875) et un recueil de *Ballades* (1860), deux ouvrages inspirés par ses

l'art anglais
l Au delà de
30); puis des
a Guerre du
re l'Autriche
s de guerre
l'occupation
872, 2 vol.);
vol.). *

peintre fran-
cus MM. Wa-
age. On a vu
la route de
844), accom-
ib; plusieurs
a Martinique,
, Fort-Royal
s (1848); la
a Ferme et le
57); le Golfe
s la vallée de
861); Vue du
sur les hau-
le la galerie
3); Vue prise
teau Gaillard
la Seine au-
Tancarville,
Guadeloupe
sse); l'Église
6); Village de
du flot entre
8); Bords de la
59); Vue prise
); Chemin de
aux environs
la Seine aux
teau dans la
e sur les hau-
(1878), etc. Il
une 2e en 1844

prélat français,
précédemment
é nommé par
êque d'Agen,
t et sacré le
X les titres de
d'assistant au
n. Mgr Fonte-
nneur.
ons pastorales
ont eu du re-
ue. *

-Joseph Court
à Grasse le
vatoire et de
second prix
, à ses frais,
lco il grande;
de retour en
âtre de Mar-
ars des Ama-
: le Chevalier
es, représenté
hel, qui vécut
x agricoles, y

iciste et sa-
, ancien pro-
connaître par
:, et par ses
connaissances

scientifiques. Il s'est attaché à faire des expériences à l'aide de la navigation aérienne. Quelques-unes de ses ascensions ont été remarquables. En mars 1858, il resta deux jours dans les airs, entre Paris et Compiègne. Il fit aussi plusieurs voyages aérostatiques avec M. Gaston Tissandier : dans l'un, ils firent 90 kilomètres en 35 minutes (février 1869); dans un autre, ils s'occupèrent de la graduation du baromètre. Il présida à l'ascension de l'immense aérostat *le Pôle-Nord*, au profit de l'expédition projetée de G. Lambert.

Les ouvrages de science ou de vulgarisation de M. W. de Fonvielle sont: *l'Homme fossile*, étude de philosophie géologique (1865, in-18); *les Merveilles du Monde invisible* (1865, in-18 illust.); *Éclairs et tonnerres* (1866, in-18) : ces deux ouvrages font partie de la « Bibliothèque des Merveilles; » *l'Astronomie moderne* (1868, in-18); *la Conquête de l'air* (1875, in-18), etc. Comme publiciste, il a donné : *le Souverain* (Jersey, impr. républicaine, 1853, broch. in-8); *Insurrection de l'Inde*, avec M. L. Legault (1857, in-18, avec carte); *l'Entrevue de Varsovie* (1860, broch. in-8); *la Croisade en Syrie* (même année, broch. in-8); *la Foire aux candidats, ou Paris en juin 1871* (1871, in-8); *la République sans phrases* (1872, in-8), etc.

FORBES (Charles-Stuart), marin et écrivain anglais, né en 1829 à Richmond, dans le comté de Surrey, entra dans la marine en 1841, et depuis ce moment jusqu'en 1845, prit part aux expéditions en Chine et à la Nouvelle-Zélande. Ses services dans cette dernière campagne lui valurent le grade de lieutenant. Dans la guerre contre la Russie, il fut envoyé dans la Baltique avec la canonnière *Redwing*; en 1857, il prit en Chine le commandement de la canonnière *Algerine*, se distingua dans la rivière de Canton en 1858 et fut nommé commandant.

En dehors de ses services militaires, M. Forbes a fait partie de la première expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin; il fit un voyage en Islande dans l'été de 1859, et en 1860 il accompagna Garibaldi, comme amateur, dans son expédition en Sicile, et dans le royaume de Naples. Il a publié le récit de ces deux derniers voyages, ainsi que des remarques *Sur la Nécessité et l'organisation d'une marine permanente* (Standing navy, its necessity, 1861), etc.— M. Ch.-St. Forbes est mort à Albany le 12 mars 1876.

FORBES (Archibald), journaliste anglais, né dans le Morayshire (Écosse), en 1838, fit ses études à l'Université d'Aberdeen, servit quelque temps dans les dragons de la garde et entra au journal le *Daily-News*, comme correspondant militaire. Il suivit en cette qualité l'armée allemande, pendant la guerre de 1870-1871, visita les Indes pendant la famine de 1874, puis assista, en Espagne, aux dernières phases de la guerre civile. Il a publié : *Souvenirs de la guerre entre la France et l'Allemagne* (My experiences of the war between France and Germany, 1872); *Guerroyant et écrivaillant* (Soldiering and scribbling, 1874), série d'esquisses militaires, et un roman, *Tiré de la vie* (Drawn from Life). *

FORCADE (Mgr Théodore-Augustin), prélat français, est né à Versailles le 2 mars 1816. Nommé d'abord évêque de Samos *in partibus* et vicaire apostolique du Japon, par bref du 25 mars 1846, il fut sacré en Chine, à Hong-Kong, le 21 février 1847. Transféré au siège de la Basse-Terre (Guadeloupe), le 12 septembre 1853, puis à celui de Nevers, le 18 mars 1861, il fut promu à l'archevêché d'Aix, Arles et Embrun, par décret du

21 mars 1873, préconisé le 25 juillet et installé le 18 septembre de la même année. Mgr Forcade a été promu officier de la Légion d'honneur dès le 13 juin 1856.

On ne cite de ce prélat que des *Instructions pastorales* et *Mandements*. Une de ses *Lettres pastorales*, du 13 avril 1879, signalée par l'emploi de termes injurieux à l'adresse du gouvernement républicain, fut l'objet d'une poursuite en appel comme d'abus, à laquelle le clergé d'Aix répondit en offrant à l'archevêque un témoignage public de félicitations.

FORCADE-LAROQUETTE (Jean-Louis-Victor-Adolphe DE), administrateur français, ministre, né à Paris le 8 avril 1820, frère utérin du maréchal de Saint-Arnaud, fit son droit à Paris, fut inscrit comme avocat à la Cour royale en 1841, prononça en 1845, à la conférence des avocats, un des discours de rentrée, dont le sujet était *le Barreau sous Louis XIV*, et fut reçu docteur en droit en 1846. Nommé maître des requêtes au Conseil d'État, lors de la réorganisation de 1852, il fut, bientôt après, appelé aux fonctions de commissaire du gouvernement près la section du contentieux. Directeur général des forêts en 1857, avec le titre de maître des requêtes en service extraordinaire, il devint, en 1859, directeur général des douanes et des contributions indirectes et conseiller d'État.

M. de Forcade-Laroquette fut appelé au ministère des finances, par décret du 28 novembre 1860, en remplacement de M. Magne, nommé ministre sans portefeuille. Le principal fait de son administration fut l'émission de 300 000 obligations, dites trentenaires, et qui devaient être enveloppées par son successeur dans la conversion volontaire du 4 1/2 pour 100 (juillet 1861). Le 12 novembre suivant, il fut remplacé par M. Fould, et appelé au Sénat (14 novembre). Chargé depuis de diverses missions, il fut notamment, en mars 1863, envoyé par l'empereur en Algérie pour y étudier les questions commerciales. Le 18 octobre de la même année, il fut nommé vice-président du Conseil d'État.

Au mois de janvier 1867, M. de Forcade fut rappelé au ministère, avec le portefeuille de l'agriculture des travaux publics et du commerce, en remplacement de M. Béhic. Sous son administration eut lieu l'exposition maritime internationale du Havre en 1868, dont il passa pour avoir été le promoteur. À la fin de décembre de cette même année, il accepta le ministère de l'intérieur, laissé vacant par la démission de M. Pinard, dans des conditions particulièrement difficiles. À part les divisions intestines, manifestes, disait-on, dans les conseils de l'empereur, le nouveau ministre avait à appliquer les lois récentes sur la presse et le droit de réunion et à mener la grande affaire des élections pour le Corps législatif. La répression des délits politiques ne fut pas moins active que sous son prédécesseur, ni les procès de presse moins nombreux, du moins jusqu'à l'amnistie du 15 août, qui fut le signal d'un revirement complet dans les rapports de l'administration avec les journaux. Les délimitations des circonscriptions électorales continuèrent d'être établies dans un sens plus ou moins favorable à l'action administrative; plusieurs remaniements, comme celui qui se fit à Bordeaux, donnèrent lieu à de vives réclamations, à la démission motivée ou à la dissolution de conseils municipaux. M. de Forcade-Laroquette défendit lui-même ouvertement devant le Corps législatif la ligne de conduite de l'administration et essaya de justifier le système des candidatures officielles et la distribution des bulletins de vote par les divers agents de l'autorité (8 mars 1869). L'administration compta toutefois, dans la campagne électorale suivante, un bien plus grand nombre d'échecs qu'aux élections générales de 1863, et presque partout ses candidats firent des promesses libérales.

M. de Forcade-Laroquette donna sa démission avec tous ses collègues à la suite du message impérial de juillet 1869, qui annonçait le retour, par voie de sénatus-consulte, à la responsabilité ministérielle; mais son portefeuille lui fut aussitôt rendu, dans le cabinet remanié, chargé des affaires pendant la prorogation du Corps législatif. On remarqua, pendant cette période, surtout à partir de l'amnistie du 15 août, l'intelligence toute nouvelle de l'administration à l'égard de la presse, même de la plus agressive: c'était, sous ce rapport du moins, un essai complet de la pratique de la tolérance, sinon de la liberté. Dans la discussion du sénatus-consulte, le ministre de l'intérieur combattit très vivement le manifeste démocratique porté à la tribune du Sénat par le prince Napoléon; mais devant le nouveau Corps législatif, il se montra plus favorable à la politique libérale et parlementaire (7 décembre).

Le 29 décembre suivant, il quitta définitivement le ministère avec tous ses collègues, pour céder la place au cabinet du 2 janvier 1870, présidé par M. Émile Ollivier. Élu député de la 2e circonscription du Lot-et-Garonne, par 20 256 voix sur 25 887 votants, en remplacement de M. de Richemond, nommé sénateur, il déclara qu'il soutiendrait la politique libérale à laquelle s'était rallié le gouvernement, et vota en effet avec la fraction de la majorité qui l'appuyait. Membre de la commission d'enquête commerciale, il prit une part brillante à la discussion des décrets sur les admissions temporaires et se montra, en toute circonstance, très ardent partisan du libre-échange (février 1869). Ce fut lui que le Corps législatif choisit comme rapporteur de la loi qui incorporait la garde mobile dans l'armée active (12 août).

Après la chute de l'Empire, M. de Forcade-La Roquette se retira dans la Gironde, mais, sur un ordre de la Délégation du gouvernement de la Défense, il passa en Espagne et séjourna à Saint-Sébastien pendant toute la durée de la guerre. Aux élections du 8 octobre 1871, pour le renouvellement des conseils généraux, il tenta sans succès de se faire réélire dans le canton de Sauveterre (Gironde), qu'il avait représenté jusqu'en 1870. Il ne fut pas plus heureux aux élections complémentaires du 20 octobre 1872, pour l'Assemblée nationale: il échoua dans la Gironde avec 47 041 voix sur 113 045 votants, contre M. Armand Caduc, candidat républicain, qui réunit 64 [illegible] suffrages. — M. de Forcade La Roquette est mort subitement à Paris le 15 août 1874. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il avait été promu officier le 2 août 1858, commandeur le 2 août 1861, et grand officier le 2 avril 1864.

Il a publié deux brochures spéciales: *Défense du traité de commerce avec l'Angleterre* (18[illegible], in-8), et *les Nouveaux traités de commerce et la loi sur les matières premières* (1873, in-8); il préparait, dit-on, une histoire politique et économique du second Empire.

FORCHHAMMER (Paul-Guillaume), archéologue allemand, d'origine danoise, né à H[illegible] (Schleswig), en 1803, fit ses études au lycée de [illegible]beck et à l'université de Kiel. Docteur en philosophie en 1828, il commença la série de ses voyages scientifiques. Après un séjour de quelques mois à Paris et à Londres, en 1830, il partit pour la Grèce, où il demeura trois ans. Il revint en Allemagne publier les résultats de ses recherches, [illegible]

[illegible] et Grèce, en 1839, accompagna le roi Othon dans les provinces du Nord, et visita ensuite l'Asie Mineure. Son mémoire sur la plaine de Troie parut d'abord dans les *Annales de la Société royale géographique* de Londres. A la suite d'un court voyage à la vallée du Nil et aux Pyramides, il retourna encore à Athènes, puis passa à Rome, pour y étudier les anciens monuments. Titulaire d'une chaire à Kiel depuis 1836, M. Forchhammer vint y reprendre ses leçons en 1842, et y fonda, avec le concours de M. Jahn, un musée archéologique. Il fut reçu docteur en théologie à l'université de Kiel, en 1852, avec une thèse sur les *Commentaires de César*.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Matériaux pour servir à la topographie d'Athènes* (Zur Topographie von Athen; Gœttingue, 1833), [illegible] de la *Topographie d'Athènes* (Kiel, 1841); *Hellenika* (Berlin, 1837, t. I); *les Athéniens et Socrate, ou les Lois et le Révolutionnaire* ([illegible] Socrates, etc.; Ibid., 1837); *Achaïe* (Kiel, 1850), avec une carte de la campagne de Troie; des mémoires importants, entre autres : [illegible] *d'Apollon à Delphes* (Apollo's [illegible]; Kiel, 1840); *la Naissance de Minerve* (Die Geburt der Athene, 1841); *les Murs cyclopéens* (Die Cyclopischen Mauern, 1847); trois [illegible] en latin : *De Ratione, quam Aristoteles* [illegible] *libris de animalibus, secutus est* (Kiel, 1846); *De Aristotelis arte poetica ex Platone illustranda* (Kiel, 1847), etc., sans parler des *Brochures des Démocrates* (Democratenbüchlein), publiés au milieu des agitations de 1849.

FORCKENBECK (Maximilien DE), homme politique prussien, né à Munster le 21 octobre 1821, étudia le droit de 1839 à 1842 aux universités de Giessen et de Berlin et fut nommé, en 1847, juge [illegible]. Il se mêla activement au mouvement politique de 1848 et après la dissolution de l'assemblée nationale allemande, en 1849, présida [illegible] du parti libéral de la Silésie. Forcé par le ministère Manteuffel, de quitter cette [illegible], il habita la petite ville de Mohrungen. [illegible] en 1858, député à la chambre [illegible], il représenta successivement, de [illegible] de Kœnigsberg, de Cologne [illegible] Marienbourg; il présida la [illegible] 1873, et fit partie de nombreuses commissions, principalement de celles du budget et des affaires militaires. Élu maire de [illegible], il fut appelé ensuite à la Chambre [illegible]. M. de Forckenbeck a fait partie [illegible] de l'Allemagne du Nord, du parlement douanier et du Reichstag de l'empire d'Allemagne [illegible] 1874, il remplaça M. Simson dans la présidence de ces dernières assemblées, il [illegible] des dettes de divers [illegible] 1861, l'un des fondateurs du parti [illegible] 1866, du parti national libéral. [illegible], M. de Forckenbeck [illegible], en mai 1879, à cause de son [illegible] nouvelles idées protectionnistes [illegible] de Bismarck tentait alors d'imposer [illegible].

FORESTIER (Henri-Joseph), ou LE FORESTIER, peintre français, né à Saint-Domingue, en 1787, [illegible] des troubles de cette colonie, [illegible] en 1810, les ateliers de Vincent et de [illegible] même temps que l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture [illegible] en 1813, sur ce sujet : [illegible]. De retour à Paris en 1818, il [illegible] travaux particuliers ainsi que des [illegible], et figura peu aux expositions [illegible]. Il fut colonel de la 4e légion de la garde nationale. M. Forestier a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1832. — Il est mort à Paris, le 23 décembre 1874.

On cite de lui : un *Ecce Homo* (1819); *Jésus-Christ guérissant un possédé*, admis au Luxembourg, *saint Pierre délivré par l'Ange* (1827) : deux tableaux de *saint Front* pour la ville de Périgueux (1831); *le Samaritain*, commandé par la préfecture de la Seine (1835). Le *Jésus-Christ* de 1827 reparut à l'Exposition universelle de 1855, avec *les Funérailles de Guillaume le Conquérant*.

FOREY (Élie-Frédéric), maréchal de France, sénateur, né à Paris, le 10 janvier 1804, fut admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr. Après avoir rempli au 2e léger les fonctions d'instructeur, il prit part à l'expédition d'Alger, tint garnison dans les Pyrénées jusqu'en 1835; il passa alors capitaine, et se distingua à Médéah, dans les opérations de la retraite qui suivit le premier siège de Constantine, et aux Portes-de-Fer. Mis, en 1840, à la tête d'un bataillon de chasseurs à pied, il fit de nouveau quatre campagnes en Afrique et rentra en France avec le grade de colonel (4 novembre 1844). Nommé général en 1848, il prêta un concours énergique à l'accomplissement du coup d'État du 2 décembre 1851, et reçut à cette occasion la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 22 décembre 1852, il était élevé au grade de général de division. Membre du comité supérieur de l'infanterie, il rendit très efficaces les inspections générales dont il était chargé. Appelé, en 1854, à la division de réserve de l'armée d'Orient, il y fut chargé momentanément du commandement des troupes de siège devant Sébastopol. En 1857, il fut placé à la tête de la première division de l'armée de Paris.

La division que commandait le général Forey faisant partie du 1er corps de l'armée des Alpes, lors de la dernière campagne d'Italie, il rencontra le premier les Autrichiens, à Montebello, le 20 mai 1859, et après un engagement meurtrier, les força de battre en retraite. Le général Forey, grand officier de la Légion d'honneur depuis le 21 octobre 1854, fut promu grand-croix en 1859 et appelé au Sénat par décret du 16 août de la même année.

Au mois de juillet 1862, il fut appelé au commandement du corps expéditionnaire au Mexique, formé alors de deux divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Bazaine et Lorencez, et d'une brigade de cavalerie commandée par le général de Mirandol. Arrivé le 27 septembre à Vera-Cruz, il adressa une proclamation aux Mexicains pour leur assurer qu'on leur laisserait la liberté de choisir leur gouvernement. Par un décret daté du 6 juillet, il avait été nommé ministre plénipotentiaire au Mexique et réunissait tous les pouvoirs civils et militaires. Il crut devoir mettre sous le sequestre les biens des Mexicains qui ne se ralliaient pas à notre cause. Bientôt ses succès parurent avoir mené notre expédition à bonne fin. La ville de Puebla se rendit le 17 mai 1863, et, le 2 juillet suivant, le général fut nommé maréchal de France. Après avoir formé, pour gouverner provisoirement le Mexique, un triumvirat indigène composé d'Almonte, de l'archevêque de Mexico et du général Salas, le maréchal Forey remit son commandement au général Bazaine le 1er octobre et s'embarqua pour la France où il rentra avant la fin de l'année et fut nommé commandant du 2e corps d'armée (24 décembre 1863). Il ne perdait pas de vue les mouvements des troupes françaises sur ce sol lointain, et, dans la séance du 10 février 1866, dissipant des illusions plus ou moins sincères, il exprimait au Sénat l'opinion que pour assurer le succès de l'expédition

mexicaine il fallait envoyer de nouvelles forces et faire de nouveaux sacrifices. En 1867, le maréchal Forey eut le commandement du camp de Châlons. — Atteint depuis plusieurs années d'une maladie organique, il est mort à Paris, le 20 juin 1872.

FORGACH (Cte Antoine DE), homme politique hongrois, né le 6 mars 1819, commença sa carrière administrative à la chancellerie d'Ofen, fut ensuite renvoyé à Fiume, et, en 1848, fut un des rares magnats qui prirent parti pour l'Autriche. Attaché comme commissaire civil au corps du général Paniutine, il devint ensuite commissaire général du district de Presbourg; puis, en 1851, obergespan du gouvernement de Cracovie. Deux ans après il était nommé vice-gouverneur à Prague, et, au commencement de 1860, chargé du gouvernement de la Moravie, qu'il échangeait au mois d'octobre contre celui de la Bohême.

Au mois de juillet 1861, lors du conflit qui s'éleva entre la Hongrie et l'empereur d'Autriche et qui se termina par la dissolution de la Diète hongroise, M. de Forgach fut nommé chancelier de Hongrie en remplacement du baron Vay. Contraint d'appuyer son autorité sur des mesures rigoureuses, il proclama d'abord les droits imprescriptibles de l'empereur sur la Hongrie et déclara qu'il ne souffrirait aucune discussion ou protestation qui pût y porter atteinte; il désarma les milices nationales qui commençaient à s'organiser, et supprima les journaux les plus avancés. Ces précautions toutefois furent insuffisantes, et pour assurer le recouvrement des impôts et le recrutement, l'empereur fut obligé, le 9 novembre, de dissoudre le conseil de lieutenance, de suspendre provisoirement la cour royale et de confier au comte Palffy une sorte d'autorité dictatoriale qui soumettait à peu près le pays à l'état de siége. M. de Forgach conserva néanmoins ses fonctions de chancelier de Hongrie jusqu'au mois d'avril 1864, époque où il donna sa démission, et fut remplacé par le comte Hermann Zichy.

FORGUES (Paul-Émile DAURAND), littérateur français, plus connu sous le pseudonyme d'*Old Nick*, né à Paris, le 20 avril 1813, fit ses classes et son cours de droit à Toulouse. Il revint en 1834 à Paris, pour se consacrer au barreau et travailla deux ans dans le cabinet de M. Delangle. En 1836, il prononça à la rentrée de la conférence des avocats, l'*Éloge* d'*Henrion de Pansey*. Mais il renonça au barreau pour se livrer tout entier aux lettres. Il avait déjà publié dans la *Revue de Paris* quelques études sur la littérature anglaise et, à partir de 1837, il écrivit dans une foule de journaux. Chargé, en 1838, de la critique littéraire dans le *Journal du Commerce*, il y signa ses premiers articles de ce sobriquet anglais du malin esprit qui resta son pseudonyme littéraire, et se fit remarquer par les allures dégagées et par les hardiesses de sa critique. Il passa ensuite au *National*. Il publiait en même temps des articles satiriques dans *le Charivari*. Mais, à la suite d'attaques un peu vives contre *les Burgraves* de M. Victor Hugo, il eut, avec son rédacteur en chef, M. Altaroche, quelques démêlés, et quitta ce journal. En 1840, M. Forgues, devenu un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue britannique*, fit paraître, avec M. Adolphe Joanne, la traduction de l'*Histoire générale des voyages* de Desborough-Cooley (3 vol. in-18). La *Revue des Deux Mondes* reçut aussi de lui, à cette époque, plusieurs articles sur la littérature anglaise. En 1843, il publia les *Petites misères de la vie humaine*, sujet anglais, traité avec une gaieté charmante et auquel Grandville prêta le concours de son crayon. Deux ans plus tard parut la *Chine ouverte* (1845, in-8), illustrée par Aug. Borget.

Après la révolution de Février 1848 qui portait au pouvoir ses amis politiques, M. Forgues se présenta sans succès aux élections générales de la Constituante dans le département des Hautes-Pyrénées et à une élection partielle dans le Gers. Dès cette époque, jusqu'à la suppression du *National*, il y rédigea les articles de politique étrangère, sans renoncer à la littérature; car, dans ces trois années se placent plusieurs traductions signées de lui : celles de *Jane Eyre* et de *Shirley*, de Currer-Bell, et celle de *Violette*, roman anonyme. Il collaborait en même temps à l'*Illustration* et à l'*Illustrated London News*. Au 2 décembre 1851, M. Forgues ferma littéralement les portes du *National*. Depuis, il n'a pas cessé de prêter sa collaboration à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux Mondes*, où il a donné d'intéressants travaux sur divers romanciers anglais et américains.

En 1854, M. Forgues reçut de Lamennais mourant la mission de publier tout ce qu'il laissait d'écrits posthumes et de diriger toute édition ultérieure de ses œuvres complètes. Un procès, qui lui fut intenté à cette occasion par la famille de Lamennais (1856) et qui jeta un jour intéressant sur les derniers moments de l'illustre penseur, a empêché M. Forgues d'accomplir entièrement ses dernières volontés. Il avait commencé son travail par la publication de *la Divine Comédie*, traduite de Dante (1855, 3 vol. in-8). Il a donné ensuite deux volumes de sa *Correspondance* (1858, in-8). M. Forgues a été également chargé d'éditer les souvenirs politiques de M. de Vitrolles, l'un des hommes les plus marquants de la Restauration et du parti légitimiste, qui lui a légué ses *Mémoires*. Il avait été, dès son enfance, l'ami de ces deux hommes restés eux-mêmes étroitement liés, malgré la dissidence radicale de toutes leurs opinions.

On doit encore à M. Forgues quelques imitations de l'anglais, comme le volume de *Nouvelles* (1862, in-18), celui de *Rose et Gris* (même année), *Elsie Venner* (1862, in-18), etc.; puis les traductions de *la Case de l'oncle Tom* et de la *Clef de la case de l'oncle Tom*, avec M. Adolphe Joanne; de *la Lettre rouge*, de Nathaniel Hawthorne (1853); de *Stuart de Dunleath*, de mistress Norton; de *Thorney Hall*, de Holme Lee (1856); des *Essais* de Macaulay (1860, in-12), avec M. Joanne; de quelques romans de Wilkie Collins: *la Femme en blanc* (1862, 2 vol. in-18), *Sandra Belloni*, *l'Anneau d'Amasis*, *la Femme du docteur* (1866, in-12); *Scènes de la vie aristocratique en Angleterre et en Russie* (18.., in-18), etc. Il a aussi collaboré aux *Cent proverbes*, illustrés par Granville, en 1846, sous le pseudonyme de *Trois têtes dans un bonnet*.

FORNEROD (Constant), homme d'État suisse, né en 1820, à Avenches (canton de Vaud), d'une famille distinguée dans la magistrature et la politique, étudia le droit et l'économie politique aux universités de Lausanne, de Tubingue et de Heidelberg et séjourna ensuite pendant quelque temps à Paris. De retour dans sa patrie, il se mêla au mouvement politique de 1844 et de 1845. Secrétaire du gouvernement de Vaud en 1845, membre du conseil d'État de ce même canton en 1848, il compta bientôt parmi les chefs du parti libéral et devint, en 1851, président de ce conseil particulier. En 1853, il entra dans le conseil des États de la confédération helvétique pour y représenter son pays, et s'y distingua comme orateur et comme administrateur. Il en devint président, après la mort de Druey, en 18..

1er janvier 1857, quoiqu'il fût le plus jeune membre de la Diète, il fut élu président de la [illegible] suisse. M. Fornerod appartenait au [illegible]. A la fin de 1863, il consentit un des premiers à la proposition d'un Congrès général européen, faite alors par la France. En 1864, il [illegible] les fonctions de commissaire de la confé[illegible] canton de Genève. Il en fut nommé président pour l'année 1866, mais il donna sa démission en octobre 1867 pour prendre la direc[illegible] de Genève.

FORSANZ (Emile-Ange-Marie-Paul, vicomte [illegible] français, est né à Garlan (Finistère), le [illegible] 18[illegible]. Propriétaire dans le canton de [illegible], il fut élu représentant de son département [illegible] 1871, par 54 312 voix, le huitième [illegible], et prit place à l'extrême droite. [illegible] de la même année, il fut élu con[illegible] avec une profession de foi, dans [illegible] les républicains à des bri[illegible] « Je veux un roi. » A l'Assemblée [illegible], il vota avec la majorité dans toutes les [illegible] politiques et religieuses, signa la [illegible] rétablissement de la mo[illegible] des députés cléricaux au [illegible], il repoussa l'amendement Wallon et l'en[illegible] lois constitutionnelles. Aux élections [illegible] du 30 janvier 1876, il fut élu dans le [illegible], le troisième sur quatre, par 244 voix, [illegible], siégea sur les bancs de la droite du Sénat, et vota avec la majorité monarchiste [illegible] triennal.

FORSTER ([illegible]), graveur français, membre de l'Institut, né à [illegible] (principauté de Neufchâtel), le 22 août 1790, vint à Paris en 1805, entra dans l'atelier de Langlois et suivit, en même temps que son compatriote Léopold Robert, les cours de l'Ecole des beaux-arts, où il étudia à la fois la peinture et la gravure. Il opta pour cette dernière, [illegible] prix en 1809 et le premier grand prix en 1814. Le roi de Prusse, présent alors à Paris avec ses alliés, lui ayant accordé une [illegible] pension de 1500 fr. par an, pour deux années, il sollicita et obtint les mêmes [illegible] Léopold. Il s'attacha spé[illegible] à reproduire les chefs-d'œuvre de Ra[illegible] encore inconnu, il dut, sa pension [illegible], revenir en France, où il travailla pour [illegible] collections. M. Forster con[illegible] la grande gravure et exécutait [illegible] de ses meilleures planches. [illegible] à l'Académie des beaux-[illegible] — il est mort à Paris, le 26 juin 1872. [illegible] parmi ses œuvres principales : *les* [illegible], *la Vierge à la légende*, et les deux [illegible] de Raphaël, d'après ce peintre ; *la* [illegible], d'après Léonard de Vinci ; [illegible], *Aurore et Céphale*, d'après [illegible] *François Ier et Charles Quint*, d'après [illegible], d'après Paul Delaroche, le [illegible], *Henri IV*, d'après Por[illegible], d'après Gérard, etc. On n'a vu [illegible] universelle de 1855 qu'une [illegible], la *reine Victoria*, d'après [illegible]. Cet artiste a obtenu une 2e médaille [illegible], une 1re en 1831, une médaille de [illegible] en 1855 ; décoré de la Légion [illegible] en 1828, il a été promu officier le [illegible].

FORSTER (William-Edward), homme politique [illegible], né à Bradpole (comté de Dorset), le 11 [illegible] 1818, fut élevé à l'école de Tottenham et [illegible] à Bradford. Élu, depuis 1861, [illegible] à la Chambre des communes pour Bradford, il prit dans le parti libéral un rang distingué et fut sous-secrétaire des colonies sous le ministère de John Russell (1865-1866), puis vice-président du Conseil de l'éducation de décembre 1868 à février 1874. Signalé par le talent et l'esprit politique dans plusieurs discussions importantes, au moment où M. Gladstone voulut renoncer à diriger l'opposition (1875), le parti libéral le désigna pour le rôle de leader, qu'il ne crut pas devoir accepter. La ville d'Edimbourg a décerné à M. Forster les droits de citoyen (novembre 1875). Il a été nommé député-lieutenant du district ouest du comté d'York.

FORSTER (John), littérateur anglais, né à Newcastle, en 1812, s'est fait un nom distingué parmi les journalistes de Londres. Collaborateur de l'*Examiner* depuis 1837, il en devint l'éditeur en 1848 ; ses travaux incessants n'ont pas peu contribué à faire de cette feuille l'une des plus importantes de la presse libérale. M. Forster a dirigé encore, pendant plusieurs années, la *Foreign quarterly Review*, et même le *Daily News*, après la retraite de M. Charles Dickens. Il a publié une série de biographies sur *les Hommes d'État de l'Angleterre* (Lives of the Statesmen, 7 vol.), dont plusieurs ont une grande valeur littéraire ainsi qu'une intéressante *Vie de Charles Dickens* (1871-1874, 3 vol.).

FORSTER (Charles DE), littérateur polonais, né à Varsovie, le 26 novembre 1800, y fit ses études au lycée National, fut attaché à l'état-major de l'armée polonaise, puis, comme secrétaire, au cabinet du vice-roi, le prince Zajonczek. Ayant pris une part active à la révolution de 1830, il émigra en France, où il résida dix-huit ans, livré à des travaux littéraires. En 1848, il fut envoyé en Allemagne comme correspondant de *la Patrie*, et, l'année suivante, il se fixa à Berlin, d'où il envoya des correspondances à divers journaux français et étrangers.

M. Forster qui écrit avec une égale facilité en français, en allemand et en polonais, a principalement publié : *Histoire de la Pologne* (1840, in-8), dans la collection de l'*Univers pittoresque* ; *Quinze ans à Paris* [1832-1848] (2 vol. in-8), suivi d'un volume intitulé : *Du Royaume à l'Empire* [1848-1852] (in-8) ; *Insurrection du peuple polonais* (Powstanie nar. polskiego, 1872, in-8) ; *la Question polonaise* (Kwestja, etc., 1873, in-8). Il a fait en outre paraître, en polonais, une série de volumes d'économie politique, originaux ou traduits et destinés aux classes laborieuses (1857-1860). *Guide de morale et d'économie politique*, imité de l'ouvrage français de M. Rapet, et distribué au peuple gratuitement.

FORSYTH (William), avocat et homme politique anglais, né à Greenock, en 1812, termina ses études en 1837 à l'Université de Cambridge et entra au barreau d'Inner-Temple en 1839. En 1857, il fut nommé procureur et avocat conseiller du secrétariat d'État pour les Indes. Élu à la Chambre des communes en juillet 1865, comme candidat conservateur, son élection fut invalidée à cause de ses fonctions, considérées comme rétribuées par le gouvernement. Il n'entra à la Chambre des communes qu'en 1874 pour le bourg de Marylebone. Il a présenté un projet de loi tendant à accorder aux femmes le droit du vote, projet qui fut repoussé, en seconde lecture, le 26 avril 1876, par 239 voix contre 157.

M. Forsyth, collaborateur de plusieurs importantes revues, est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de droit, d'histoire et de littérature, tels que : *le Droit d'entente avec les créanciers*

(On the law of composition with Creditors, 1841); *Lois relatives à la surveillance des enfants* (On the Law relating to the custody of infants, 1850); *Histoire de l'institution du jury* (the History of trial by jury, 1852); *Napoléon à Sainte-Hélène et Hudson Lowe* (1853), ouvrage traduit en français (1853, 4 vol. in-8); *Vie de Cicéron* (1864); *le Roman et les romanciers du dix-neuvième siècle* (the Novels and novelists, etc., 1871); *Annibal en Italie*, drame historique (1872).

FORTESCUE (Hugues, 3e comte), pair d'Angleterre est né le 4 avril 1818. Elevé à Harrow, il porta d'abord le nom de Ebrington. Après avoir été secrétaire de lord Melbourne, il fut élu membre du Parlement par la ville de Plymouth (1841), combattit les mesures économiques de sir Robert Peel, et, à la chute de ce dernier (1846), fut invité à faire partie de la nouvelle administration. D'abord investi des fonctions de lord de la Trésorerie, puis secrétaire du Bureau des pauvres, il prit part, en 1851, aux travaux de la Commission de santé. La capitale lui doit la création de quelques établissements charitables, entre autres des bains et des lavoirs publics. Candidat malheureux aux élections générales de 1852, il rentra en 1854 à la Chambre des Communes comme député du quartier de Marylebone, qui le nomma à la presque unanimité des suffrages. Au mois de mai 1856, l'affaiblissement de sa vue le força de prendre du repos. Il fut nommé député-lieutenant du comté de Devon. En 1859, il entra à la Chambre haute, comme successeur de la baronnie de son père, et il hérita de ses autres titres en 1861. En 1865, le comte Fortescue a été nommé secrétaire d'État pour l'Irlande.

On cite de cet homme d'État une brochure sur la nécessité de la réforme parlementaire; une traduction d'un ouvrage français de l'abbé Girard, sous le titre de *la Langue mère* (the Mother langue), et un ouvrage important : *les Écoles publiques pour les classes moyennes* (Public Schools for the Middle classes, 1864).

FORTUNE (Robert), botaniste écossais, né vers 1813, dans le comté de Berwick, ne reçut d'autre éducation que celle des écoles de village et fut admis, après quelques études préparatoires, au jardin botanique d'Édimbourg. Il obtint plus tard un emploi au Jardin des plantes de Chiswick. En 1842, la Société de botanique de Londres le chargea de compléter la flore du nord de la Chine. Son voyage, qui produisit tous les résultats scientifiques désirés, fut, d'autre part, une suite d'aventures dont il écrivit l'intéressante relation sous le titre de *Trois années en Chine* (Three years' wanderings in China, 1847): une partie a été traduite en français dans la *Bibliothèque des chemins de fer*.

Devenu administrateur du jardin médical de Chelsea, M. Fortune fut chargé, pendant l'été de 1848, de faire en Chine des études particulières sur l'arbre à thé, sa culture, ses récoltes, etc. Son absence dura plus de trois ans. Mais à peine eut-il livré au public ses nouvelles impressions : *les Régions à thé de la Chine* (Two visits to the thea countries of China 1852), qu'il alla reprendre une troisième fois dans l'extrême Orient ses recherches scientifiques et publia à son retour la relation sous le titre : *Résidence chez les Chinois, à l'intérieur, sur les côtes et à la mer* (Residence among the Chinese, etc... from 1853 to 1856). On trouve de lui de remarquables articles dans l'*Athenæum* anglais.

FORTUNY (Mariano-José-Maria), peintre espagnol, né à Reus (Catalogne), le 11 juin 1838, était fils d'un menuisier. Il montra de précoces dispositions pour les arts et obtint, en 1858, un prix qui lui permit d'aller continuer ses études à Rome. Il suivit, en 1860, l'expédition espagnole au Maroc, puis revint en Italie et épousa Mlle de Madrazo, fille de l'artiste de ce nom. De 1869 à 1871, il séjourna à Paris et y peignit les tableaux qui ont le plus contribué à sa célébrité, bien qu'aucune de ses œuvres n'eût figuré aux Salons annuels. *Un Mariage à la vicaria de Madrid* obtint auprès des amateurs un succès que confirmèrent rapidement *le Charmeur de serpents*, *le Choix du modèle*, *le Marchand de tapis du Maroc*, *le Kief*, etc., et quelques eaux-fortes. M. Fortuny retourna à Rome, y peignit des portraits et y esquissa diverses compositions. — Il y est mort le 21 novembre 1874. Il avait été élu membre correspondant de l'Institut, le 14 mars précédent. La vente de son atelier et de sa collection d'armes, de tapisseries, etc., qui eut lieu à Paris en avril 1875, produisit 800,384 francs.

FOSSATI (Jean-Antoine-Laurent), médecin phrénologue italien, est né le 30 avril 1786, à Novare, et fit ses études médicales à Pavie, où il prit en 1807 le grade de docteur en chirurgie. Compromis par des affiliations que ne purent faire pardonner ses services pendant le typhus de 1817, il quitta la Lombardie à la fin de 1820, se rendit à Paris, puis à Londres. Il revint se fixer à Paris en 1822; il y obtint, en 1825, l'autorisation de faire des cours de phrénologie, en 1829, celle d'exercer la médecine et, après les journées de Juillet 1830, le titre de médecin du Théâtre-Italien. Il retourna visiter son pays en 1826 et en 1851. Dans le premier de ces deux voyages, il introduisit à Turin, à Milan, à Pavie les théories phrénologiques; dans le second, moins exclusivement scientifique, il fut emprisonné à Rome, puis mis hors du pays. L'un des fondateurs de la Société phrénologique de Paris, il en a dirigé les travaux jusqu'en 1852. — Il est mort à Paris, le 20 décembre 1874.

On a de M. Fossati plusieurs ouvrages : *De la nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger* (1827, in-8); *De l'influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts* (1828); *De la mission du philosophe au XIXe siècle et du caractère qui lui est nécessaire* (1835, in-8); *Manuel pratique de phrénologie, ou Physiologie du cerveau* (1845, in-12), d'après les doctrines de Gall, Spurzheim, Combes, etc.; de nombreux opuscules et mémoires fournis à la *Revista frenologica* de Barcelone, au *Zoist* anglais, au *Bulletin des sciences*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc.

FOSTER (LA FAYETTE S....), homme politique américain, est né à Franklin, comté de New-London (Connecticut), le 22 novembre 1806. Après avoir fait ses études à l'université de Brown-Providence, dans le Rode-Island, il embrassa la profession de légiste. Membre de l'Assemblée générale du Connecticut en 1839 et 1840, il y figura de nouveau de 1846 à 1848, puis en 1854. Il fut trois fois président de la Chambre, en 1847, en 1848 et en 1854, et pendant deux ans, fut maire de la ville de Norwich. Élu, comme whig, au Sénat des États-Unis, le 4 mars 1855, il fit partie des comités sur les domaines publics, les finances et la magistrature, et fut réélu en 1860. Lors de l'assassinat de M. Lincoln, il se trouvait président *pro tempore* du Sénat, et aux termes de la Constitution, la mort du chef de l'État fit de lui le vice-président des États-Unis.

FOUBERT (Paul-Louis-Amédée), sénateur fran-

[illegible], né à Entrammes (Mayenne), le 21 mai 1821, [illegible] avoué au tribunal de la Seine, puis [illegible] au barreau de Paris. A la veille de la Ré[illegible] de février 1848, il se présentait dans la [illegible] comme candidat de l'opposition consti[illegible]; après les événements, il se retira dans le département de la Manche et se consacra à de[s] [illegible] agricoles. En 1853, il devint maire de [illegible]-le-Vicomte, où il habitait le [illegible] de la Forêt, et conserva ces fonctions [illegible]; à cette époque, il donna sa dé[mission] [illegible] protester contre la révocation faite [illegible] de Broglie de deux autres maires [illegible], MM. de Tocqueville et Le[illegible] à l'Assemblée. Sous l'Empire, [illegible] soutenu, dans la Manche, contre [illegible], la candidature libérale de M. Ha[illegible] législatives de 1863 et avait été [illegible] général pour le canton de [illegible] qu'il a continué de représenter. Après [illegible] Havin, en 1868, il se porta sans [illegible] élections partielles pour le Corps lé[gislatif] [illegible] candidat libéral. Après la guerre [illegible] de nouveau aux élections du 8 fé[vrier] [illegible], pour l'Assemblée nationale et fut élu, [illegible], par 59 106 voix. Il prit d'abord [illegible] droit, et soutint le gouvernement [illegible] M. Thiers. Après la chute de ce dernier, il se [illegible] à la politique républicaine, [illegible] avec le centre gauche, et fut un des adver[saires] [illegible] des ministères de réaction monar[chique] [illegible] depuis le 24 mai. Après [illegible] constitutionnelles, M. Foubert fut [illegible], comme candidat aux élec[tions] [illegible] inamovibles et nommé, au [illegible] tour de scrutin, par 355 voix sur 691 [illegible]. Il conserva au Sénat l'attitude politique [illegible] à l'Assemblée nationale.

FOUCART (Paul), érudit français, membre de [illegible], né à Paris, le 15 mars 1836, entra à [l']École normale supérieure en 1855, en sortit en [illegible] reçu agrégé des lettres. Il passa à l'École française d'Athènes, puis fut professeur de [illegible] au lycée Charlemagne en 1868 et au lycée Bonaparte en 1870. Chargé du cours d'épi[graphie] et d'antiquités grecques au collège de France depuis 1874, il en fut nommé professeur [illegible] en 1877. Élu membre de l'Académie des [inscriptions] et belles lettres, le 29 novembre 1878, en remplacement de Naudet, il fut nommé, [illegible] suivant, directeur de l'École [d'Athènes]. Il a été décoré de la Légion d'honneur [illegible].

M. [Foucart] a publié les ouvrages suivants : [illegible] recueillies à *Delphes* (1863, in-8), avec [illegible]; *Mémoire sur les ruines et l'histoire de* [illegible] (1865, in-8); *Mémoire sur l'affranchisse[ment] [illegible] par forme de vente à une di[vinité]* ([illegible], in-4); *Des Associations religieuses* [illegible], etc. (1873, in-8).

FOUCAUX (Philippe-Édouard), orientaliste [illegible], né à Angers le 15 septembre 1811, vint [illegible] étudier le sanscrit, sous la direc[tion] [illegible] Burnouf. Il apprit en outre, tout [illegible] la langue thibétaine. Dès 1842, il fut chargé [illegible] de thibétain à la Bibliothèque royale, [illegible], comme suppléant au Collège de [France] [illegible] par Eugène Burnouf, il le remplaça pen[dant] [illegible] année, dans la chaire de littérature [illegible]. En 1857, chargé de nouveau du cours, [illegible] professeur titulaire en 1862, à la [place] de son maître. M. Éd. Foucaux a été décoré [de la Légion] d'honneur en août 1864.

[illegible] ouvrages sont : *Grammaire de la langue thibétaine* (1859, in-8); *Histoire du Boudda Sâkya mouni*, texte thibétain et traduction (1848, 2 vol. in-4); *Parabole de l'Enfant égaré*, publiée en sanscrit et en thibétain, avec traduction française (1854, 1 vol. in-8); *le Trésor des belles paroles*, choix de sentences thibétaines, texte et traduction (1858, 1 vol. in-8); *Vikramôrvaçî*, drame en cinq actes de Kâlidâsa (1861, 1 vol. in-8); *Onze épisodes du Mahâbhârata*, traduits en français (1861, 1 vol. in-8); *la Guirlande précieuse des demandes et des réponses en sanscrit et en thibétain* (1867, in-8); *le Religieux chassé de la Communauté*; conte bouddhique traduit du thibétain (1873, in-4).

FOUCHÉ-LEPELLETIER (Édouard-Edmond-François), industriel français, ancien député, né au Havre, en 1809, fut élève de Barruel et devint, en 1851, directeur de la fabrique de produits chimiques de Javel, dont il a été propriétaire et à laquelle il a donné une immense extension. Ses services industriels lui valurent les premières récompenses aux Expositions de Paris et de Londres, et la décoration de la Légion d'honneur le 15 avril 1851.

Vice-président du conseil des prud'hommes et membre du conseil de surveillance de l'administration de l'assistance publique, M. Fouché-Lepelletier se présenta, après le coup d'État du 2 décembre, sous les auspices du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la 6[e] circonscription de la Seine, et entra au Corps législatif, dont il fut réélu membre en 1857. Aux élections générales de 1863, sa candidature, soutenue encore par l'administration, échoua, au second tour de scrutin, après une lutte très-vive : il avait pour principaux concurrents M. A. Guéroult qui fut élu, et MM. A. Cochin et Prévost-Paradol. M. Fouché-Lepelletier a fait partie de la Commission municipale de Paris.

FOUCHER (Paul-Henri), littérateur et auteur dramatique français, né à Paris, le 21 avril 1810, passa quelques années dans les bureaux d'un ministère et donna sa démission pour se livrer à la littérature. Il débuta vers 1831, sous les auspices de M. Victor Hugo, son beau-frère, se jeta dans la mêlée romantique, et publia successivement plusieurs volumes : *Saynètes* (1831, in-8); *la Misère dans l'amour* (1832, in-8), histoire contemporaine; *les Passions dans le monde* (1833, in-8), contes nouveaux; *Tout ou rien* (1834, in-8).

M. Foucher s'appliqua ensuite plus particulièrement au genre dramatique dans lequel il s'était déjà essayé par un drame historique en vers, *Yseult Raimbauld* (1830, 4 actes). Ses pièces, représentées sur les diverses scènes de Paris, s'élèvent à plus de soixante. A côté de vaudevilles et d'ouvrages éphémères, on trouve des drames importants dont quelques-uns ont obtenu des succès de vogue; nous citerons : *Caravage* (3 actes, 1834), avec M. Ch. Desnoyer; *Jeanne de Naples* (5 actes, 1837); *les Chevaux du carrousel* (5 actes, 1839), avec M. Alboize; *le Pacte de famine* (5 actes, 1839), avec M. Élie Berthet; *la Voisin* (5 actes, 1842), avec M. Alboize; *la Justice de Dieu* (5 actes, 1845), avec M. Anicet Bourgeois; *Notre-Dame de Paris* (5 actes et 15 tableaux, 1850), tiré du roman de M. Victor Hugo, dont la reprise fut interdite en août 1868 et qui, en revanche, fut joué plus de cent fois consécutives en 1879; *la Bonne aventure* (5 actes et un prologue, 1854), avec M. Dennery; *la Joconde* (1855), comédie en 5 actes, avec M. Régnier; *l'Institutrice*, drame en 4 actes et en prose (Odéon, 1861); *Delphine Gerbet ou les Comptes de jeunesse*, comédie en 4 actes, avec M. Régnier (Vaudeville, 1862); *le*

Carnaval de Naples, drame en cinq actes (Porte Saint-Martin, 1864); *la Bande noire*, drame en 7 actes, avec M. Delaporte (Beaumarchais, 1866), etc. Citons aussi une tragédie, *Don Sébastien de Portugal* (5 actes, 1839); les librettos des deux opéras : *le Vaisseau fantôme* (2 actes, 1842) et *Richard en Palestine* (3 actes, 1844); ceux des ballets de *Paquita* (1846), avec M. Mazillier, et de *l'Étoile de Messine*, avec M. Borri (1861), enfin de plusieurs opéras-comiques. Il a fourni à divers journaux et revues, auxquels il a collaboré, des articles, des nouvelles et des romans-feuilletons. Chargé d'un courrier politique quotidien dans *l'Indépendance belge*, il a réuni ses principales causeries littéraires avec ses feuilletons dramatiques de *la France* et de *l'Epoque* sous ces titres : *Entre cour et jardin* (1867, in-18), et *les Coulisses du passé* (1873, in-18). M. Foucher a été décoré de la Légion d'honneur en 1847. — Il est mort le 24 janvier 1875. — Son fils, M. Paul FOUCHER, est rédacteur du *National de* 1869.

FOUCHER DE CAREIL (Louis-Alexandre, comte), littérateur et homme politique français, sénateur, né à Paris, le 1er mars 1826, d'une famille de Bretagne, est fils du général de ce nom, mort en 1835. Il fit de brillantes études universitaires, puis voyagea et se tourna vers les travaux philosophiques et littéraires, qui ne l'empêchèrent pas de chercher à prendre un rôle politique. Il fit, à Paris, quelques conférences qui eurent du retentissement, et se vit retirer l'autorisation de parler en public. Propriétaire influent dans le Calvados, il fut élu membre du Conseil général du département. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, le comte Foucher de Careil se porta, comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 1re circonscription du Calvados, et n'obtint que 3924 voix sur 26 565 votants contre le candidat officiel. Il alla visiter alors les Etats-Unis d'Amérique.

Pendant la guerre franco-prussienne, M. Foucher de Careil fut directeur général des ambulances des légions mobilisées de Bretagne. A la paix, il fut nommé, par M. Thiers, préfet des Côtes-du-Nord, le 23 mars 1871, et passa, le 8 mai 1872, à la préfecture de Seine-et-Marne. Révoqué après le 24 mai 1873, par le gouvernement de combat, il se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale lors d'une élection partielle des Côtes-du-Nord, en février 1875 et publia une profession de foi franchement républicaine. Il avait pour concurrents M. de Kerjégu, légitimiste, soutenu par le gouvernement et M. de Feltre, bonapartiste; il obtint, au premier tour, 37 520 voix sur 114 727 votants et maintint sa candidature au scrutin de ballotage; mais il fut alors poursuivi sur l'ordre de M. Tailhand, ministre de la justice, à propos d'une vignette insérée dans le journal *le Moniteur des Côtes-du-Nord*, sous l'inculpation de « publication d'emblèmes sans autorisation. » Une ordonnance de non-lieu fut rendue, mais seulement la veille du scrutin, le 20 février, et M. Foucher de Careil échoua avec 40 793 voix. La vérification de l'élection de M. de Kerjégu, son concurrent, provoqua des débats très animés et révéla une violente pression administrative et judiciaire. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de Seine-et-Marne, sur la liste républicaine, avec M. A. Adam, il fut élu le premier sur deux, par 369 voix sur 611 électeurs. Le mois suivant, il fut encore poursuivi devant le tribunal de Provins, pour être entré dans une réunion électorale, n'étant pas électeur dans l'arrondissement, ni sérieusement candidat, et il fut condamné, la veille de la réunion des Chambres, le 8 mars 1876, à 300 francs d'amende.

Au Sénat, M. Foucher de Careil prit place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine. En juin 1876, il déposa une proposition de loi pour un nouvel aménagement de la forêt de Fontainebleau, dans l'intérêt de l'art et des artistes, mais elle ne fut point adoptée. Après l'acte du 16 mai, il combattit avec ses collègues républicains du Sénat, le ministère de Broglie et vota contre la dissolution de la Chambre des députés. Au mois de novembre 1877, lors du renouvellement partiel des conseils généraux, il accepta la candidature dans le canton de Lagny, sur l'invitation des sénateurs et députés républicains du département de Seine-et-Marne, contre M. de Rothschild, conseiller général sortant, et l'un des soutiens du ministère de Broglie-Fourtou. Il l'emporta avec une assez grande majorité sur son adversaire. Décoré de divers ordres étrangers, il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 avril 1859 et promu officier le 7 septembre 1871.

M. Foucher de Careil a attaché son nom à une nouvelle édition des *Œuvres de Leibniz*, d'une grande importance aux yeux du monde savant. Mis en possession, par suite de ses recherches en Allemagne, de sources encore inexplorées, il a publié : *Réfutation inédite de Spinoza par Leibniz* (1854, in-8), précédée d'un *Mémoire* de l'éditeur et d'un *Rapport* de M. V. Cousin; *Lettres et opuscules inédits de Leibniz* (1854); *Nouvelles Lettres et Opuscules inédits de Leibniz* (1857); *Lettres de Leibniz, Bossuet, Pellisson*, etc., publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, (tomes I et II), faisant partie d'une nouvelle et considérable édition complète des *Œuvres de Leibniz*.

Citons encore de M. Foucher de Careil, outre des études sur le Dante et une polémique avec M. A. de Broglie sur le *Systema theologicum* de Leibniz, les volumes suivants : *Rome, ou Espérances et chimères de l'Italie* (1860); *Leibniz, la philosophie juive et la Cabale* (1861, in-8); *Descartes et la princesse Palatine* (1862, in-8); *Hegel et Schopenhauer* (1862, in-8); *Leibniz, Descartes et Spinosa* (1863, in-8); *la Liberté des haras et la crise chevaline en 1864* (1864, in-8); *Gœthe et son œuvre* (1865, in-18); *le Luxembourg à la Belgique, avec pièces justificatives* (1867, in-8); *les Habitations ouvrières* (1867, in-8, avec pl.); *les Habitations ouvrières et les constructions civiles* (1873, in-8, 13 pl.); *Leibniz et les deux Sophies* (1876, in-8), etc.

FOUDRAS (Louis-Auguste-Théodore, marquis DE), romancier français, né à Falckenberg (Prusse), le 29 octobre 1800, débuta par des poésies : *Fables et apologues* (1839); *Échos de l'âme* (1841); *Chants pour tous* (1842); il se mit ensuite à écrire, pour les journaux légitimistes, des romans dont les sujets sont empruntés d'ordinaire aux annales du « bon vieux temps » ou aux mœurs du grand monde. — Il est mort à Châlon-sur-Saône, le 10 juillet 1872.

Voici les titres de quelques-unes de ses productions : *le Décaméron des bonnes gens* (1843, in-8); *les Gentilshommes d'autrefois* (1844, 2 vol.); *Suzanne d'Estouville* (1845, 4 vol.); *Madame de Miremont* (2 vol.); *les Chevaliers du lansquenet* (1847, 10 vol.); *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol.), en collaboration avec M. de Montépin; *le Capitaine de Beauvoisis* (1849, 2 vol.); *un Caprice de grande dame* (1850, 3 vol.); *Louis de Gourdon* (1850, 4 vol.); *Diane et Vénus* (1852, 4 vol.); *un grand Comédien* (1853, 3 vol.); *un Drame de famille* (1854, 5 vol.); *les Veneurs de Paris* (1855, 4 vol.), avec M. Constant Guéroult; *les Veillées de Saint-Hubert* (1856); *la Comtesse Alvinzi* (1857, in-18); *Deux filles à marier* (1858);

[illegible] la fleur couronnes (1859, 2 vol. in-8); [illegible] contemporaine (1860-1865), etc.

FOUILLÉE (Alfred-Jules-Émile), philosophe français, né à la Pouëze (Maine-et-Loire), le 18 octobre 1838, fit ses études au lycée de Laval, où il fut maître d'études, donna quelque temps des leçons comme professeur libre à Paris, puis professa aux collèges de Louhans et d'Auxerre et au lycée de Carcassonne. Il obtint, en 1864, le premier rang au concours d'agrégation de philosophie nouvellement rétabli, et fut nommé successivement professeur aux lycées de Douai, de Montpellier, et enfin professeur à la faculté des lettres de Bordeaux. Il avait été reçu docteur ès lettres en 1872. Bientôt après, il fut appelé à Paris, comme maître de conférences à l'École normale supérieure, fonctions que sa santé épuisée ne lui permit pas de longtemps remplir. Il a été admis à la retraite en août 1879. Élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 4 mai [illegible], M. Fouillée a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible].

A part ses thèses (*Platonis Hippias minor sive* [illegible] *liberum arbitrium argumento* et *la Liberté et le déterminisme*) dont la seconde fut [illegible] discutée dans la presse, on cite de lui : *la Philosophie de Platon* (1869, 2 vol. in-8) ; *la Philosophie de Socrate* (1874, 2 vol. in-8); *Histoire de la philosophie* (1875, in-8) ; *l'Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France* ([illegible], in-8). Il a donné en outre des éditions classiques de la *République*, de Cicéron ; des *Mémoires* de Xénophon, du *Manuel* d'Épictète, de la *Théodicée* de Leibniz, etc., et collaboré à la *Revue des Deux Mondes*. Dans un autre ordre de publications, M. Fouillée a donné, en collaboration d'une parente et sous le pseudonyme de G. Bruno, une série de « livres de lecture et d'instruction » pour les écoles, entre autres : *Francinet*, le *Tour de la France par deux enfants*, couronnés par l'Académie française et qui ont eu de très nombreuses éditions.

FOULON (Mgr Joseph-Alfred), prélat français, né à Paris, le 29 avril 1823. Précédemment supérieur du petit séminaire de Paris, il a été nommé évêque de Nancy et de Toul, par décret du 4 janvier 1867, préconisé le 27 mars, sacré à Paris le 1er mai suivant et installé solennellement à [illegible] du même mois. Il a été décoré de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que des *Mandements* et *instructions pastorales*.

FOUQUET (Charles-Félix-Michel), industriel et député français, est né à Sinceny (Aisne), le [illegible] 1825. Cultivateur et raffineur de sucre, il occupait sans antécédents politiques, [illegible] une grande situation dans son département. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le dixième sur onze, par [illegible] voix. Il prit place sur les bancs de la gauche [illegible] centre gauche et de la gauche républicaine. Il vota avec la minorité de l'Assemblée [illegible] l'ensemble des lois constitutionnelles. [illegible] aux élections du 20 février 1876, [illegible] circonscription de l'arrondissement de [illegible] par 11 127 voix, il eut pour concurrent [illegible] ancien questeur du Corps législatif, [illegible] que 6006. A la nouvelle Chambre, [illegible] la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des [illegible] qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre [illegible] par 11 409 voix, contre 7792 données au candidat du gouvernement, et reprit sa place [illegible] de la majorité républicaine.

FOUQUIER (Henry), publiciste français, né à Marseille en 1838, étudia le droit et la médecine, sans prendre de grades et voyagea longtemps en Espagne et en Italie. Il fit un cours sur les peintres italiens à l'Institut de Genève, en 1861, et vint ensuite habiter Paris, où il écrivit dans un grand nombre de journaux, *le Courrier du dimanche*, *l'Avenir national*, *la Presse*, etc.; il était en même temps correspondant du *Phare de la Loire* et du *Progrès du Nord*. En 1867, il suivit l'armée de Garibaldi et envoya des courriers à *l'Indépendance belge*. Collaborateur du *Siècle*, du *Charivari*, du *Nain-Jaune*, il rédigea aussi la chronique politique de la *Revue Germanique*.

Après le 4 septembre 1870, envoyé à Marseille avec une mission du gouvernement, il y fonda, de concert avec M. Labadié, *la Vraie République* et la dirigea jusqu'à sa nomination de secrétaire général du département des Bouches-du-Rhône (décembre); il remplit deux fois par intérim les fonctions de préfet, notamment lors de l'insurrection communaliste de Marseille (mars 1871). A la suite d'un conflit avec le contre-amiral Cosnier, M. Fouquier fut mis en disponibilité, mais quelque temps après, M. Casimir Perier lui confia la direction de la presse au ministère de l'intérieur, et il conserva ce poste jusqu'au 24 mai 1873. Après avoir écrit dans *l'Événement* sous les pseudonymes de *Spectator* et de *Philinte*, et au *Bien public*, au *Courrier de France*, il créa avec M. Andrieux, député du Rhône, *le Petit Parisien*, journal politique à cinq centimes, qu'il abandonna pour entrer au *XIX*e *Siècle*, où il rédigea une chronique quotidienne et le feuilleton dramatique (1878). M. Henry Fouquier a épousé la veuve de M. Ernest Feydeau (février 1876).

FOURCAND (Émile), sénateur français, né à Bordeaux le 14 novembre 1819, avait acquis une grande situation commerciale sous l'Empire, et, après avoir été juge au tribunal de commerce, il en était devenu président. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé maire et sut maintenir l'ordre et le calme dans cette grande cité, devenue, à la suite de nos défaites, le siége du gouvernement de la Défense nationale, et, bientôt après, celui de l'Assemblée appelée à se prononcer sur la conclusion de la paix. Jugeant inutile de protéger la représentation nationale par la force armée, au milieu de la population bordelaise, il protesta, au nom du conseil municipal, contre un premier déploiement de troupes opéré à cet effet. Il fut lui-même nommé représentant du département de la Gironde par 78 965 voix, sur 129 970 votants, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871. Il alla siéger à la gauche de l'Assemblée et fit partie du groupe de la gauche républicaine. Il prit une part active à la discussion d'un certain nombre de propositions et de lois, tendant à favoriser le commerce ou à consolider et développer les institutions républicaines. Six mois après le renversement de M. Thiers, M. Pascal étant préfet de la Gironde, M. Fourcand fut révoqué de ses fonctions de maire de Bordeaux par le ministère de Broglie, et toute l'administration municipale fut changée avec lui (décret du 4 février 1874). Cet acte d'hostilité contre l'opinion républicaine, atteignant une administration qui se montrait aussi sage qu'active, fut, en province, un des actes les plus impopulaires du « gouvernement de combat. »

M. Fourcand, porté aux élections des sénateurs inamovibles par l'Assemblée, comme candidat de la gauche, fut nommé, au cinquième tour de scrutin, par 344 voix sur 678 votants (14 décembre 1875). Au Sénat, où il prit place dans la minorité républicaine, il repoussa la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le ministère

du 16 mai. Rétabli à la tête de la municipalité de Bordeaux, à la suite des élections républicaines de février 1876, M. Fourcand représente le 3e canton de la ville au conseil général de la Gironde, dont il a eu la présidence. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

FOURCHEUT DE MONT-ROND (Clément-Melchior-Justin-Maxime), littérateur français, né à Bagnols (Gard), le 4 septembre 1805, et ancien élève de l'École des Chartes, a écrit tous ses ouvrages sous le nom de Maxime de Mont-Rond ; nous mentionnerons entre autres : *Essais historiques sur la ville d'Étampes* (1836-37, 3 vol. in-8), accompagnés de planches, notes et pièces justificatives ; *Tableau historique de la décadence et de la destruction du paganisme en Occident* (1838, in-12), qui s'étend de Constantin à Charlemagne ; *la Vierge et les saints en Italie* (1842, in-8), récits de voyage ; *Jeanne d'Arc* (1844) ; *les Français à Rome* (1851, 2 vol. in-8), histoire de l'expédition de 1849 ; *Constantinople* (1854, in-8), suivi d'un précis de l'histoire de l'empire d'Orient. Il a publié, à Lille, une quarantaine de volumes de biographie, de piété et de morale. — Il est mort à Paris le 27 janvier 1879.

FOURICHON (Martin), marin français, sénateur, ancien ministre, né à Viviers (Dordogne), le 9 janvier 1809, élève de l'École navale en 1824, aspirant en 1826, enseigne en 1829, lieutenant en 1833, capitaine de corvette en 1843 et de vaisseau en 1848, fut, à cette dernière date, envoyé en Algérie, puis nommé gouverneur de Cayenne. Promu contre-amiral en février 1853, major général à Brest, chargé ensuite du commandement de la station de l'océan Pacifique et de la direction de la marine à Alger, il fut rappelé en 1859, dans la Méditerranée, et fait vice-amiral le 17 août 1859. M. Fourichon, membre du conseil d'amirauté, fut appelé, le 13 février 1866, à la présidence du conseil des travaux de la marine.

Le 31 mars 1870, il fut nommé commandant en chef de l'escadre d'évolutions, en remplacement du vice-amiral Jurien de la Gravière. Lors de la déclaration de guerre à la Prusse (15 juillet), et de la formation de plusieurs armées navales, il fut mis à la tête de la deuxième escadre chargée d'opérer dans la mer du Nord. La flotte prussienne réfugiée dans le port de la Jahde refusant le combat, M. Fourichon se borna à imposer un blocus sévère aux côtes prussiennes. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé ministre de la marine par décret du gouvernement de la Défense nationale. Le 16, il rejoignait à Tours MM. Crémieux et Glais-Bizoin, et était chargé d'exercer par délégation les fonctions de ministre de la guerre auprès de la partie du gouvernement siégeant en province. En cette qualité, il s'occupa de l'organisation de la première armée de la Loire, mais, à la suite de dissentiments avec ses collègues, il abandonna à M. Crémieux l'intérim de la guerre (5 octobre), que ce dernier conserva jusqu'à l'arrivée de M. Gambetta. Il signa comme membre du gouvernement, et contre-signa comme ministre de la marine et des colonies le décret créant un gouverneur général civil en Algérie, et rendant aux trois départements d'Alger, d'Oran et de Constantine le droit d'élire des députés. Il a contre-signé aussi les décrets de la délégation de Tours, relatifs à la dissolution des conseils généraux, à l'inéligibilité des fonctionnaires de l'empire à l'Assemblée nationale, etc.

Aux élections du 8 février 1871, nommé représentant de la Dordogne à l'Assemblée nationale, le neuvième sur dix, par 73 293 voix, il prit place au centre droit, vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, et ne s'en sépara que pour appuyer l'amendement Wallon et adopter l'ensemble des lois constitutionnelles. Il s'inscrivit alors au groupe Lavergne, et se rapprocha des gauches qui le portèrent sur leur liste de sénateurs inamovibles. Il fut élu en effet, le 10 décembre 1875, au second tour de scrutin, le vingtième sur soixante-quinze, par 346 voix, sur 690 votants. A l'Assemblée, il avait pris plusieurs fois la parole, soutenu notamment l'amendement qui rendait aux colonies leurs quatre députés, et obtenu gain de cause. Le 9 mars 1876, il fut appelé au ministère de la marine, dans le premier cabinet républicain (Dufaure-Ricard), et conserva ce portefeuille jusqu'au 16 mai 1877. Il reprit alors sa place sur les bancs du Sénat et s'abstint lors du vote sur la demande de dissolution de la Chambre des députés, présentée par M. de Broglie. M. l'amiral Fourichon a été maintenu dans le cadre d'activité sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 26 décembre 1852, il a été promu grand officier, le 12 août 1862 et grand-croix le 3 juillet 1877.

FOURNEL (Marie-Jérôme-Henri), ingénieur français, né le 25 janvier 1799, suivit, de 1817 à 1819, les cours de l'École polytechnique et passa de là dans le corps royal des Mines ; il en parcourut les grades successifs, fut, de 1842 à 1848, chef du service des mines en Algérie, et nommé à son retour ingénieur en chef de première classe. Séduit par la doctrine saint-simonienne, il fut un de ses fervents propagateurs, visita le Texas et écrivit plusieurs ouvrages spéciaux sur la secte nouvelle. M. Fournel prit, en 1864, sa retraite comme inspecteur général des mines. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 novembre 1845, et commandeur le 3 février 1861. — Il est mort à Blois le 22 juillet 1876.

On a de M. Fournel : *Bibliographie saint-simonienne, de 1802 à 1832* (1833, in-8) ; *Du chemin de fer du Havre à Marseille* (1833) ; *Études des gîtes houillers et métallifères du Bocage vendéen* (Imprimerie royale, 1836, in-4, avec atlas) ; *Examen de quelques questions de travaux publics* (1838) ; *Coup d'œil historique et statistique sur le Texas* (1841) ; *Alger, coup d'œil historique sur la piraterie jusqu'au* XVe *siècle* (1854, brochure in-8) ; *Étude sur la conquête d'Afrique par les Arabes* (1857, in-4), etc.

FOURNEL (François-Victor), littérateur français, né à Cheppy, près de Varennes, le 8 février 1829, fit ses études à Verdun et à Paris, et, se destinant à l'enseignement, prit le grade de licencié ès lettres. Il débuta dans le journalisme en avril 1854, par quelques articles dans la *Revue de Paris*. Il a épousé, en 1855, la fille du peintre Duchesne, de Gisors.

M. Fournel a publié : *Ce qu'on voit dans les rues de Paris* (1858, in-18) ; *Du rôle des coups de bâton dans les relations sociales et en particulier dans l'histoire littéraire* (1858, in-32) ; *Curiosités théâtrales anciennes et modernes, françaises et étrangères* (1859, in-18) ; *la Littérature indépendante* (1863, in-18) ; *le Danemark en 1867* (1868, in-8) ; *Paris et ses ruines en mai 1871* (1873, in-folio, 20 planches) ; *les Rues du vieux Paris* (1879, in-8, illustré) ; *les Contemporains de Molière* (4 vol. in-8) ; il a édité le *Roman comique* et le *Virgile travesti*, et fourni de nombreux articles à l'*Athenæum*, à l'*Illustration*, au *Musée des familles*, au *Journal pour tous*, à l'*Artiste*, à la *Revue française*, à l'*Ami de la religion*, à la *Liberté*. Il a écrit dans le *Français*, sous le pseudonyme

[illegible] de *Bernadille*, des chroniques publiées [illegible] en volumes, sous le titre d'*Esquisses et* [illegible] (1876-78, 2 séries).

FOURNIER (l'abbé Félix), prélat et ancien représentant du peuple français, né à Nantes [illegible] le 2 mai 1803, d'une famille de [illegible] de Saint-Domingue, fut, à la fin de ses études classiques, nommé professeur de littérature et de philosophie au séminaire de Nantes. [illegible], il entra dans les ordres et devint [illegible] vicaire et curé de Saint-Nicolas. [illegible] de l'*Union de Nantes*, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition [illegible]. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 81 719 voix; [illegible] la population ouvrière protesta contre [illegible] par des violences et des troubles. Il vota [illegible] avec la droite. Après l'élection [illegible], il soutint la politique de Louis-[illegible] ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. [illegible] évêque de Nantes, par décret du [illegible], il fut sacré le 10 août de la même année. Il est mort à Rome le 9 juin 1877.

FOURNIER (Hugues-Marie-Henri), diplomate et homme politique, sénateur français, né à Paris le [illegible], entra, en 1844, aux archives des affaires étrangères, comme attaché autorisé et [illegible] aspirant diplomate à Carlsruhe [illegible] 1848), deuxième secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg (20 février 1851), secrétaire [illegible] de Hanovre (17 février 1852), [illegible] (1854), secrétaire de première classe à Francfort-sur-le-Mein (2 mai 1857), à [illegible], à Saint-Pétersbourg (10 décembre [illegible]), ministre plénipotentiaire à Stockholm [illegible] 1862) et à Rome (26 février [illegible]). [illegible] ce poste difficile qu'il eut avec [illegible], ambassadeur de France près du [illegible] des démêlés retentissants au sujet [illegible] l'état-major de l'*Orénoque*, mouillé [illegible] de Civita-Vecchia, à la disposition [illegible] rendre le 1er janvier 1873, au [illegible]-Emmanuel. Cette visite n'eut pas [illegible], qui donna sa démission [illegible] remplacé par M. de Corcelles. [illegible] personnellement très apprécié du [illegible] ses fonctions, sur la prière instante [illegible], après le renversement de [illegible] mai 1873). Quelques mois plus [illegible], sur sa demande, mis en disponibilité [illegible] de plénipotentiaire de 1re classe, [illegible] refusé le poste de Washington (dé-[illegible]), eut pour successeur le marquis [illegible]

[illegible] dans la carrière diplomatique que [illegible] 1877, en acceptant l'ambassade [illegible] fonctions que la guerre d'Orient [illegible] délicates. Il y servit les [illegible] dans la mesure où ils étaient [illegible] pendant les dernières crises de la [illegible] les difficultés de l'exécution [illegible]. Aux élections sénatoriales du [illegible] 1876, M. Fournier, conseiller général [illegible] de Vouvray, s'était porté comme [illegible] dans l'Indre-et-Loire, de [illegible], contre MM. Houssard et [illegible]; il avait échoué en réunissant seulement [illegible] voix. Au renouvellement triennal du [illegible] il fut élu par 214 voix sur 334 votants. [illegible] de la Légion d'honneur le 16 juillet [illegible] M. Fournier a été promu officier le [illegible] commandeur le 8 août 1865 et [illegible] le 30 juillet 1878. *

FOURNIER (Casimir-Ignace-Joseph), sénateur français, né au Quesnoy (Nord), le 19 février 1826, fit ses études au collège de Valenciennes. Reçu avocat en 1848, et docteur en droit en 1850, il fut avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation de 1857 à 1871. Successivement chef de cabinet de MM. Hérold, Picard et Lambrecht, au ministère de l'intérieur, puis directeur du service de l'Algérie et conseiller d'État en service extraordinaire, il dut à ses relations personnelles avec M. Thiers d'être révoqué aussitôt après le 24 mai 1873. Il rentra dans la vie privée et n'en sortit que pour se présenter aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département du Nord, où il échoua avec 338 voix sur 814 électeurs. Le 5 janvier 1879, lors du premier renouvellement triennal du Sénat, il fut élu, dans ce département, le dernier sur cinq, par 414 suffrages sur 796 votants. Il a été décoré le 4 juin 1871, sur la proposition du ministre de la guerre, pour ses services pendant le siège de Paris.

Collaborateur de divers recueils spéciaux, et notamment du *Dictionnaire d'économie politique* de M. Maurice Block, M. Fournier a publié un *Manuel des pensions civiles* (1863, in-18), et un *Traité des contributions directes* (1863, in-18). *

FOURNIER (Antoine-Henry), sénateur français, né à Bourges le 1er septembre 1830, fit son droit à Paris, suivit les cours de l'École des Chartes, et s'inscrivit au barreau de sa ville natale en 1852. Membre du conseil municipal de Bourges, il fut l'un des fondateurs de la *Revue du Berry*, et y publia plusieurs mémoires historiques et littéraires d'intérêt local. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant du Cher, le troisième sur sept, par 48 000 voix environ. Il prit place au centre droit, signa l'adresse des représentants de l'extrême droite au pape, prit part à plusieurs discussions et fut rapporteur de la loi Treveneuc, relative aux conseils généraux. Il vota avec la majorité monarchiste et cléricale de l'Assemblée, et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, dans son département, le premier sur deux, par 198 voix sur 355 électeurs, reprit sa place au centre droit et continua, par ses votes, à combattre le régime républicain. M. Fournier représente le canton de Levet au conseil général du Cher depuis 1869. *

FOURNIER (Marc-Jean-Louis FOURNIER, dit MARC-), auteur dramatique français, d'origine suisse, né à Genève, en 1818, d'une famille de protestants éloignée de France par la révocation de l'édit de Nantes, fit les études les plus complètes dans cette ville qu'il dut quitter, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonaise organisée par le malheureux Ramorino. Il vint à Paris, se jeta dans le journalisme et écrivit successivement dans *le Globe*, *le Commerce*, *le National* et *le Capitole*. Il collabora surtout activement à l'ancien *Figaro*, sous la direction de M. Alphonse Karr, au *Satan* et au *Corsaire-Satan* qui le remplacèrent. Il fournit des articles de critique littéraire à *l'Artiste*. En 1847, il fit partie de la rédaction de *la Presse*, qu'il quitta en 1848, pour *la Liberté*, journal des intérêts bonapartistes.

M. Marc-Fournier se tourna alors tout entier vers le genre dramatique. Après la retraite désastreuse de M. Cournier (juillet 1851), il fut nommé directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin qu'il administra, pendant un assez long temps avec bonheur, malgré de nombreuses contestations avec les auteurs et les artistes. En 1854, des réclamations contre la représentation de ses propres pièces sur son théâtre furent portées devant le

comité de la Société des gens de lettres et amenèrent, pour les directeurs en général, la suppression formelle du droit de faire passer, même en cas urgent, leurs propres œuvres. A la fin, il succomba à son tour aux difficultés croissantes de l'exploitation dramatique, et au mois d'avril 1868, après bien des efforts pour conjurer la ruine, M. Marc Fournier fut déclaré en faillite. Il se remit à écrire dans les journaux. Il avait épousé, en 1846, Mlle Delphine Baron (voy. ce nom), actrice et dessinatrice, dont il a été séparé judiciairement en septembre 1856. — Il est mort à Saint-Mandé (Seine), le 5 janvier 1879.

Les principales œuvres dramatiques de M. Marc-Fournier sont : *les Libertins de Genève* (1848); *le Pardon de Bretagne* (1849); *les Nuits de la Seine* (1852); *les Chercheurs d'or du Sacramento*, avec M. Paul Duplessis ; *Paillasse*, avec M. Dennery ; *Manon Lescaut*, avec M. Théodore Barrière ; *la Bête du bon Dieu*, avec M. Adrien Decourcelle (1849-1854) : tous drames en cinq actes, joués à la Gaîté, au Gymnase et à la Porte-Saint-Martin ; *la Danse des écus* (1849), vaudeville en un acte, avec M. Henri de Kock ; *Madame de Tencin*, comédie représentée au Théâtre-Français, etc.

En dehors du théâtre, il a publié : *Russie, Allemagne et France, révélations sur la politique russe, d'après les notes d'un vieux diplomate* (1844, in-8) ; *Madame de Tencin* (1847, 2 vol. in-8), roman, avec M. Eugène de Mirecourt ; une pièce de vers intitulée : *la Marche triomphale* (29 décembre 1855); *les Aventures d'un comédien* (1875, in-18) ; etc. Il a été collaborateur de *la Grande Ville*, tableau de Paris.

FOURNIER (Louis-Pierre-Narcisse), auteur dramatique et romancier français, né à Paris, le 24 décembre 1803, est auteur de comédies et de vaudevilles, dont la plupart ont été joués au Gymnase, de 1842 à 1844. Nous citerons, parmi les pièces qu'il a signées seul : *la Femme qu'on n'aime plus* (1836) ; *les Souvenirs de la marquise de V****, *un Roman intime, ou les Lettres du mari* (1840) ; *Tiridate, ou Comédie et tragédie* (1841) ; *Céline, ou la Famille de l'absent*, *la Belle Amélie* (1842), comédie en un acte ; *le Menuet de la reine* (1843) ; *Alberta Ire* (1844), comédies en deux actes ; *Dame et Grisette*, *Anima, ou le Turc moderne* (1845), en un acte. Il a écrit, en outre avec Arnould, son principal collaborateur, plusieurs drames et vaudevilles, ainsi que trois romans : *Struensée, ou la Reine et le Favori*, *Alexis Petrowitch*, *A la belle étoile* (1833-1843), et avec d'autres vaudevillistes : *le Mal de la peur* (1856) ; *Pénicault le somnambule* (1857) ; *Monsieur Candaule, ou le Roi des maris* (1858), avec M. Meyer ; *la Vie indépendante*, avec M. Alphonse (Gymnase, 1861) ; *Chassé-Croisé*, avec M. Meyer (Ibid., 1862) ; *Mademoiselle Sylvia*, opéra-comique en un acte (1864) ; *Mon premier*, comédie en un acte (1869) ; *Ma Collection !* comédie en un acte (1873). M. Narcisse Fournier a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

FOURNIER (Édouard), littérateur français, né à Orléans, le 15 juin 1819, s'est particulièrement fait connaître comme érudit. Il a aussi travaillé pour le théâtre, mais le plus souvent en collaboration, et a donné à nos diverses scènes : *Christian et Marguerite*, comédie en un acte, en vers, avec M. Pol Mercier (Français, 1851) ; *le Roman du village*, comédie en un acte, en vers, avec le même (Odéon, 1853) ; puis seul, *les Deux Épagneuls*, opéra-comique, joué aux Néothermes (1854) ; *le Chapeau du roi*, opéra-comique (Théâtre-Lyrique, 1856) ; *la Charmeuse*, opérette (Bouffes, 1858) ; *Corneille à la butte Saint-Roch*, comédie en un acte, en vers (Théâtre Français, 6 juin 1862), son principal succès dramatique ; *la Fille de Molière* (Odéon, 1863) ; *Racine à Uzès* (Vaudeville, 1864) : ces trois pièces à propos de l'anniversaire de la naissance de nos trois grands poëtes ; *Gutenberg*, drame en cinq actes, en vers joué à l'Odéon (avril 1868), après avoir été l'objet, à la Comédie française, d'un refus qui eut, dans la presse, beaucoup de retentissement ; *la Farce de maître Pathelin*, en trois actes et en vers modernes (Théâtre Français, 1872).

M. Ed. Fournier s'est fait une plus grande réputation en dehors du théâtre par de nombreux livres d'une curieuse et infatigable érudition : *la Musique chez le peuple, ou l'Opéra national, son passé et son avenir* (1847, in-12) ; *Souvenirs historiques et littéraires du Loiret* (Orléans, 1847, in-8) ; *Essai historique sur l'orthographe* (1849, brochure in-12) ; *Essai sur l'art lyrique au théâtre* (1849, in-12), avec L. Kreutzer ; *Histoire des hôtelleries et des cabarets* (1850, 2 gr. in-8), avec M. Francisque Michel ; *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, dans le *Livre d'or des métiers* (1854, in-18) ; *un Prétendant portugais au XVIe siècle* (1852, in-18 ; *Paris démoli, mosaïque de ruines* (1853, in-18) ; 2e édit., 1855) ; *les Lanternes, histoire de l'ancien éclairage de Paris* (1854, in-12) ; *l'Esprit des autres* (1855, in-18 ; 3e édit., 1857) ; *l'Esprit dans l'histoire, Recherches et curiosités sur les mots historiques* (1856, in-18) ; *le Vieux Neuf* (1859, 2 vol. in-12) ; *l'Hôtesse de Virgile*, comédie en un acte, en vers, (1859, in-12) ; *Énigmes des rues de Paris* (1860, in-12) ; *Histoire du Pont-Neuf* (1861, 2 vol. in-12) ; *le Jeu de Paume, son histoire et sa description*, etc. (1862, in-4, avec 16 pl.) ; *le Roman de Molière*, d'après des documents nouveaux (1863, in-12) ; *l'Art de la reliure en France aux derniers siècles* (1864, in-18) ; *Chroniques et légendes des rues de Paris* (1864, in-18) ; *la Comédie de La Bruyère* (1866, 2 vol. in-18) ; *la Valise de Molière*, comédie en un acte suivie de fragments peu connus (1868, in-18), etc.

M. Ed. Fournier a encore donné, dans la Bibliothèque elzévirienne : *les Variétés historiques et littéraires* (9 vol. in-16), *le Roman bourgeois*, de Furetière, *les Caquets de l'accouchée*, *le Livre commode* d'Abraham Du Pradel (2 vol. in-16). On lui doit aussi la publication des *Lettres inédites de la marquise de Créqui* ; des éditions du *Théâtre français aux XVIe et XVIIe siècles* (1871, in-8, 2e édit., 1874, 2 vol. avec portraits) ; du *Théâtre français avant la Renaissance* 1450-1550 (1873, in-8) ; des *Œuvres complètes de Regnard*, avec deux pièces inédites (1875, gr. in-8), des *Œuvres complètes de Beaumarchais*, avec quatre pièces inconnues et des documents inédits (1876, gr. in-8) ; puis une série de *Notices*, *Préfaces* et de très nombreux articles dans une foule de recueils périodiques et de journaux, entre autres le journal *le Théâtre*, dont il fut le rédacteur en chef de 1853 à 1855, et *la Patrie*, où il rédiges la revue hebdomadaire du théâtre et des livres. M. Ed. Fournier a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

FOURNIER (Henri), ancien imprimeur et libraire français, né à Rochecorbon, près de Tours, le 19 novembre 1800, entra comme élève, en 1818, dans la maison Didot, dont il fit partie jusqu'en 1824, et fonda alors, avec M. Tacheraeau, l'imprimerie depuis dirigée par M. Jules Claye et reprise en 1876 par M. Albert Quantin. C'est lui qui créa ces éditions « compactes » des *Œuvres complètes de Voltaire*, en trois volumes, et de *Rousseau*, en un volume ; les classiques

[illegible], tels que le *La Fontaine* de Granville, etc. Il écrivit lui-même, en 1855, un *Traité de la typographie* (in-8, 3e édition, 1870, in-18), l'un des principaux ouvrages sur cette matière. M. H. Fournier, longtemps attaché à l'imprimerie de MM. Mame, a surveillé, entre autres importantes publications, celle de la *Touraine*, qui lui valut la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de [illegible].

FOURNIER (Alfred), médecin français, né à Paris en 1832, commença ses études médicales sous la direction de M. Ricord et fut reçu docteur en 1860. Agrégé de la Faculté en 1863, il fut attaché à l'Hôtel-Dieu, puis à l'hôpital de Lourcine, dont il est devenu médecin en chef. Ses écrits, très nombreux et tout à fait spéciaux, ont tous pour objet les maladies vénériennes, leur siège, leurs effets, leur contagion. Il a édité en outre les *Leçons sur les chancres* du Dr Ricord (1858, in-8), et s'est occupé de traduire les anciens traités relatifs à l'objet de ses études, tels que le poème célèbre de Fracastor, *Syphilis* (1869, in-18); le *Nouveau carême de pénitence et purgatoire d'expiation*, par Jacques de Bethencourt, publié en 1527 (1871, in-8); *le Mal français*, de Jean de Vigo (1872, in-18). *

FOUROT (Gilbert-Armand), député français, est né à Evaux (Creuse), le 10 mars 1834. Agriculteur, lauréat des concours régionaux et maire de sa ville natale, révoqué après le 24 mai 1873, il entra dans la vie politique aux élections, pour la nouvelle Chambre des députés du 20 février 1876. Candidat républicain dans la 1re circonscription de l'arrondissement d'Aubusson, il se présentait surtout comme représentant des classes agricoles. Il fut élu par 7691 voix, contre 4403 obtenues par le candidat constitutionnel; il prit place à gauche, vota avec la majorité républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 8022 voix, contre M. de la Roche-Aymon, ancien représentant à l'Assemblée, qui n'en obtint que 2197. M. Fourot représente le canton d'Evaux, au Conseil général de la Creuse. *

FOURTOU (Marie-François-Oscar Bardy-Fourtou, dit de), homme politique français, ancien ministre, député, né à Ribérac (Dordogne), le 3 janvier 1836, est fils d'un magistrat qui fut président du tribunal civil de sa ville natale. Après avoir terminé ses études de droit à Poitiers, il exerça la profession d'avocat à Ribérac et fut nommé maire de cette ville sous l'Empire. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu, le quatrième sur six, par 71 348 voix et prit place au centre droit. Chargé en février 1872 de rédiger le rapport sur la demande en autorisation de poursuites contre la *Constitution* et l'*Indépendant des Pyrénées-Orientales* qui avaient attaqué le général Ducrot, il conclut par la proposition d'un blâme contre M. Pierre Lefranc et d'une autorisation de poursuites contre M. Maurice Rouvier, ses collègues, auteurs des articles incriminés; l'Assemblée repoussa, sur la demande du général Changarnier, « l'amnistie du dédain. » Un autre rapport de M. de Fourtou sur la convention postale avec l'Allemagne attira l'attention de M. Thiers qui, le [illegible] novembre 1872, lui confia le portefeuille des travaux publics en remplacement de M. de Larcy, démissionnaire. Quelques mois après, M. de Fourtou suivit dans leur retraite MM. Jules Simon et Goulard, mais il rentra, pour cinq jours, dans le dernier cabinet formé par M. Thiers de membres du centre gauche (19 mai 1873), avec le titre de ministre des cultes; ce service avait été séparé pour lui du ministère de l'instruction publique. Remplacé au 24 mai, par M. Batbie, M. de Fourtou, après le vote du septennat pour lequel il s'était prononcé, fut appelé au triple ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts (26 novembre 1873). Son passage aux affaires fut signalé par la mise en disponibilité de divers professeurs suspects de libéralisme, par le rétablissement de la commission de censure, etc. Il dut, à l'occasion de certains mandements, rappeler le haut clergé à la modération, dans une circulaire où il protestait d'ailleurs de la sympathie dont le gouvernement entourait, « au milieu de leurs épreuves, l'Église et le Saint-Siège » (26 décembre 1873). On lui dut enfin le projet de décoration du Panthéon et l'institution du prix du Salon.

Le 22 mai 1874, M. de Fourtou fut nommé ministre de l'intérieur dans le cabinet d'affaires présidé par M. de Broglie. Il s'y montra particulièrement rigoureux envers les fonctionnaires républicains dont il multiplia les destitutions, et dans la poursuite des journaux de toutes nuances, retirant au *Siècle* l'autorisation de vente sur la voie publique et suspendant *l'Union*, en juillet 1874, à cause de l'insertion du manifeste de M. le comte de Chambord contre le septennat. A la suite de dissentiments dans le conseil des ministres entre M. de Fourtou et ses collègues, il donna sa démission (18 juillet 1874) et reprit sa place au centre droit; il vota contre l'ensemble des lois constitutionnelles et appuya en toutes circonstances la politique de M. Buffet.

Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, M. de Fourtou fut élu comme candidat constitutionnel, dans l'arrondissement de Ribérac, par 8988 voix contre 4973 obtenues par M. Léonce Claverie, son concurrent républicain. Il siégea parmi les membres de la droite, devenue la minorité, et quoiqu'il ne prît alors aucune part effective aux discussions, il était souvent désigné dans la presse monarchiste, comme un des futurs chefs du nouveau gouvernement « de combat » qu'elle ne cessait de réclamer. En effet, le 16 mai 1877, M. de Fourtou fut nommé par M. de Mac-Mahon ministre de l'intérieur et prit pour secrétaire général M. le baron Reille, plus spécialement connu par ses opinions bonapartistes. En quelques jours, les préfets et sous-préfets des départements furent remplacés par des fonctionnaires appartenant pour la plupart au parti de l'Appel au peuple et quelques-uns au parti légitimiste; les maires furent révoqués, la vente et le colportage des journaux soumis aux mesures les plus arbitraires. D'autre part, la presse officielle excitait, par son langage agressif, la plus vive émotion; dans un célèbre entrefilet du *Bulletin des Communes*, les députés républicains qui n'avaient point assisté à une revue passée par M. de Mac-Mahon, pendant la prorogation, étaient assimilés aux membres de la Commune, et M. Ménier, ainsi que plusieurs de ses collègues de la Chambre, intentaient au ministre de l'intérieur un procès en diffamation.

A la rentrée du Parlement (16 juin), M. de Fourtou fut chargé de défendre, devant les députés, le message par lequel le maréchal demandait la dissolution. Vivement combattu par les principaux orateurs de la gauche, ce discours fut suivi du vote de défiance adopté par 363 députés. La dissolution une fois obtenue du Sénat (23 juin), la campagne électorale fut reprise avec une ardeur nouvelle par le ministre de l'intérieur et ses agents. La candidature officielle redevint ce-

qu'elle était sous l'Empire, et soutenue ouvertement par les mêmes moyens; aussi, tandis que la presse libérale de Paris se faisait l'écho des plaintes de la province contre la pression exercée par l'administration à tous ses degrés, les journaux conservateurs, exaltant l'activité de M. de Fourtou, ne manquaient pas de la citer comme un exemple à ses collègues de la guerre et de la justice. Le parti ultramontain surtout manifestait si bruyamment sa satisfaction que plusieurs cabinets européens, feignant d'appréhender une autre expédition de Rome, témoignèrent leurs préoccupations aux représentants de la France. Déjà le maréchal, dans quelques paroles prononcées à Bourges, avait protesté contre la désignation de « gouvernement des curés », infligée au pouvoir par M. Gambetta; M. de Fourtou saisit l'occasion de la pose de la première pierre d'un pont dans la petite ville de Neuvic (Dordogne) pour réitérer cette déclaration : « Nous ne sommes pas des cléricaux, mais nous entendons que la religion soit respectée; nous voulons que le prêtre soit libre dans l'église, seulement nous ne voulons pas qu'il s'immisce dans les affaires de l'État » (21 août). Bien que *l'Univers* vît dans cette formule une « détestable variante de celle de Cavour : « l'Église libre dans l'État libre. » la presse religieuse laissa passer sans grande protestation cette profession de foi, sachant bien qu'elle était exigée par les circonstances. M. de Fourtou, qui avait accompagné le maréchal dans ses voyages officiels à Bordeaux, à Arcachon, à Périgueux, à Ribérac, où il le reçut dans sa propre maison, contresigna, comme ministre de l'intérieur, le manifeste du 19 septembre 1877, qui appelait les électeurs au scrutin pour le 14 octobre suivant et les prévenait que, si les députés élus n'étaient pas agréés du gouvernement, le maréchal s'appuierait sur le Sénat seul. La rédaction de cette pièce, qui souleva de naturelles protestations, fut attribuée à M. de Fourtou, dont la circulaire personnelle aux électeurs de Ribérac renfermait précisément quelques phrases identiques à celles du manifeste présidentiel. Il avait posé de nouveau sa candidature contre celle de son ancien adversaire, M. Léonce Claverie, qui accusa l'administration d'employer toutes ses ressources pour l'empêcher de communiquer avec les électeurs; le 14 octobre, M. de Fourtou réunit 11 692 voix et M. Claverie seulement 5502. Le même jour, à tous ces coups d'autorité qui avaient pour but, selon une expression célèbre, de « bousculer le pays, » celui-ci répondait en envoyant à la Chambre une majorité de près de 120 républicains.

Les ministres du 16 mai n'en conservèrent pas moins leurs portefeuilles, et, à la rentrée des Chambres, M. de Fourtou tenta une apologie de sa conduite qui fut ardemment combattue par la gauche et suivie de la nomination d'une commission d'enquête sur les abus de pouvoir de tout genre qu'on reprochait au cabinet (15 novembre). Le 23 du même mois, celui-ci se décida enfin à se retirer. M. de Fourtou avait, quelque jours auparavant, adressé à l'administration départementale une dernière circulaire où il défendait à tous les fonctionnaires de seconder l'enquête ordonnée par la Chambre; celle-ci ajourna la vérification de l'élection de M. de Fourtou et de celle de M. le baron Reille jusqu'à ce que la commission d'enquête eût terminé ses tournées. Cette commission mit en lumière toutes les manœuvres que l'on accusait le ministère d'avoir pratiquées depuis six mois, dans toute la France, et dont l'arrondissement de Ribérac avait été particulièrement le théâtre. Ces révélations, portées à la tribune par le rapport de M. Floquet, eurent pour effet l'invalidation de M. de Fourtou (18 novembre 1878). L'ancien ministre, exprimant le regret de « n'avoir pu faire davantage pour le salut de la France » s'était moins préoccupé de se justifier que d'attaquer le cabinet du 14 décembre. C'est alors que M. Dufaure, mis en cause, répondant par quelques paroles hautaines, qualifia le parti auquel son adversaire se glorifiait d'appartenir de « parti sans nom ». Dans la même séance, M. Gambetta traita de « mensonge » l'allégation de M. de Fourtou disant que « le parti républicain repoussait avec violence tout ce qui n'était pas républicain de vieille date. » Sur son refus de retirer ce mot, un duel au pistolet eut lieu le surlendemain au Plessis-Piquet, entre les deux adversaires dont aucun ne fut atteint. M. de Fourtou se représenta devant ses électeurs le 2 février 1879, et fut réélu par 9027 voix contre 7687, données au candidat républicain, le docteur Achille Simon. Il s'abstint de combattre la proposition de mise en accusation des ministres du 16 mai, qui aboutit, en mars 1879, à un ordre du jour de flétrissure, affiché dans toutes les communes de France. Conseiller général en 1870 pour le canton de Vertillac, il a été réélu par ce même canton dans une élection partielle en 1876.

FOUSSIER (Édouard), auteur dramatique français, né à Paris, le 23 juillet 1824, et fils d'un avoué de cette ville, fit ses études aux lycées Charlemagne et Henri IV, suivit ensuite les cours de droit, et exécuta en Italie, de 1843 à 1845, un voyage, au retour duquel il écrivit *Italiam* (in-8). Il s'est depuis tourné vers la littérature dramatique et a donné successivement : *Héraclite et Démocrite*, comédie en deux actes, en vers (Français, 1850) ; *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en vers (Gymnase, 1853) ; *une Journée d'Agrippa d'Aubigné*, drame en cinq actes, en vers (Français, 1853) ; *le Temps perdu*, comédie en trois actes, en vers (Gymnase, 1855) ; *le Chercheur d'esprit*, opéra-comique en un acte (1856), avec MM. Carré et Barbier. Il a fait en collaboration, sans les signer, *la Ceinture dorée*, avec M. Augier, et *François Villon*, opéra en un acte, avec M. Got (1855 et 1857). Il a donné plus récemment : *les Lionnes pauvres*, pièce en cinq actes, avec M. Ém. Augier (Vaudeville, 1858) ; *Un beau mariage*, comédie en cinq actes, avec le même (Gymnase, 1859) ; *la Famille de Puymené*, drame en quatre actes (Ibid., 1861) ; *le Maître de la maison*, comédie en cinq actes, en prose (Odéon, 1866) ; *la Baronne*, drame en quatre actes, avec M. Charles Edmond (1871) ; *l'Esclave*, opéra en quatre actes (1874), etc. M. Éd. Foussier a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

FOVILLE (Achille-Louis), médecin français, né en 1799, à Pontoise, fit à Paris ses études spéciales, y reçut en 1824 le diplôme de docteur, et alla occuper la place de médecin en chef de l'asile des aliénés de Rouen. Après avoir accompagné le prince de Joinville à Rio-Janeiro, il dirigea, jusqu'en 1848, la maison de Charenton. Disciple d'Esquirol, il a fait sur les maladies cérébrales et nerveuses des études approfondies, consignées dans le *Traité de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux cérébro-spinal* (1844, in-8 et atlas; inachevé). M. Foville a été, en 1836, décoré de la Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Mémoire sur les fonctions du cerveau* (1821); *Des Fonctions spéciales de quelques parties de l'encéphale* (1832), avec M. Pinel-Grandchamp; *De la Déformation du crâne* (1833), etc. Il a fourni plusieurs articles

[illegible] *de médecine et de chirurgie pratique*. — Le docteur Foville est mort à Toulouse, le 22 juillet 1878.

FOX (sir Charles), ingénieur anglais, né à Derby, en 1810, fils d'un médecin, renonça à la carrière médicale, à laquelle il se préparait, pour étudier l'architecture et les travaux publics. Après avoir concouru au tracé du chemin de fer de Londres à Birmingham, il s'associa avec M. Henderson, et fut chargé de construire, d'après les plans de M. Paxton, le Palais de cristal destiné à la grande Exposition universelle de 1851, entreprise difficile qu'il mena à bonne fin dans un idéal de quelques semaines, et pour laquelle il fut créé chevalier. La plus grande partie des matériaux [illegible] par lui à l'édification des galeries de Sydenham. — Il est mort le 14 juin 1874.

FOY (Maximilien-Prosper), officier français, ancien représentant du peuple, né à Ham (Aisne), le [illegible] 1805, est neveu du général Foy et fils d'un inspecteur des postes. Il entra, en 1824, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz et fut nommé lieutenant du génie. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit plusieurs campagnes en Afrique et reçut la croix de la Légion d'honneur. Il signala alors dans le *National* les abus commis dans l'administration de la guerre. Après la révolution de Février, il fut nommé chef de bataillon par le gouvernement provisoire et élu représentant du Bas-Rhin par [illegible] voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit une assez vive opposition à la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Foy reprit sa place dans le corps du génie. Il a été promu colonel le 27 novembre 1859 et retraité en 1865. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur, le 30 décembre 1863.

FRAAS (Oscar), géologue allemand, né à Lorch, le [illegible] 1824, étudia concurremment, à l'Université de Tubingue, la théologie et la géologie. En 1847, il vint à Paris, suivit les cours de l'École des mines et fut en relations avec Élie de Beaumont et d'Orbigny, qui eurent beaucoup d'influence sur la direction de ses recherches géologiques. Après avoir été pasteur à Laufen de [illegible], il devint conservateur du cabinet minéralogique et paléontologique au musée royal de Stuttgart et fut nommé, en 1859, membre [illegible] de la carte géologique du Wurtemberg. Il a exécuté deux voyages géologiques en Orient : l'un, en 1864, dans l'Égypte et la [illegible] de l'Arabie, l'autre en 1875, dans la région du Liban, non encore explorée par les géologues. Outre un certain nombre de mémoires [illegible] dans des recueils spéciaux, il faut citer [illegible] *Observations géologiques sur le Nil* ([illegible] Beobachtungen am Nil, etc., 1867) ; [illegible] (1870), et *Avant le déluge* ([illegible], 1870), histoire populaire du monde primitif.

FRACCAROLI (Innocenzo), sculpteur italien, né à [illegible], près de Vérone en 1803, étudia d'abord à l'Académie de Venise, grâce à la protection d'un de ses oncles, médecin dans cette ville, puis à l'Académie de Milan, où il obtint la médaille d'or au concours de 1828. Envoyé à Rome, par suite d'une distinction particulière, il y exécuta ses premiers travaux remarqués, et revint se fixer à Milan, d'où il fut appelé, en [illegible], pour devenir professeur de sculpture à l'Académie de Florence. Il fut nommé vers la même époque, membre des Académies de Venise et de Milan. M. Fraccaroli a été élu correspondant de l'Institut en 1863.

On a de lui : *David lançant la fronde ; le Massacre des Innocents*, groupe colossal acquis par l'empereur Ferdinand Ier pour le palais du Belvédère ; le *Monument de Charles-Emmanuel II*, dans la chapelle royale de Turin ; *Achille et Penthésilée*, le *Mausolée du maëstro Mayr*, à Bergame, surmonté de trois *Allégories ; Ève première*, ou *Ève avant le péché ; Cyparisse pleurant la mort de son cerf chéri*, au musée de Milan ; *sainte Marie-Madeleine, saint Jean l'évangéliste*, une *Immaculée Conception*, etc. (1827-1850) ; une *Descente de croix* monumentale (1857).

On a vu de cet artiste, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851 : *Dédale attachant les ailes d'Icare, Achille blessé*, œuvres déjà anciennes, et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, outre les deux sujets précédents, *Atala et Chactas* et *Ève seconde ou Ève après le péché*. La première de ces deux compositions reparut à l'Exposition universelle de 1867. M. Fraccaroli a obtenu une médaille de prix en 1851, et une médaille de première classe en 1855.

FRAIKIN (Charles-Auguste), sculpteur belge né à Herenthals, près d'Anvers, en 1819, étudia à l'Académie de cette dernière ville, et fit ses premiers envois remarqués au Salon de 1846 à Bruxelles. Dès ce moment, chargé de nombreuses commandes particulières et officielles, il a donné entre autres œuvres des plus distinguées : *l'Amour captif*, acquis par l'État (1847) ; une *Vénus* (1848) ; *l'Innocence* ; deux *Allégories* pour l'hôtel de ville de Bruxelles ; le buste du *comte* d'*Aerschot* (1849-1853) ; une *Vierge, le Berceau de l'Amour, le Piège*, le *Tombeau de la reine des Belges*, dont le modèle a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec les trois sujets précédents ; *le Sommeil*, statue de jeune fille, commandée par M. Warocquié (1856), etc. A l'Exposition universelle de 1878, il a donné une statue en marbre : *l'Artiste* et un buste en marbre : *Portrait de M. S.* M. A. Fraikin, décoré de l'ordre de Léopold, depuis 1848, a obtenu à Londres, en 1851, une médaille de prix pour la statue de *Psyché pleurant l'Amour*, et à Paris, en 1855, une médaille de troisième classe.

FRANÇAIS (François-Louis), peintre français, né à Plombières (Vosges), le 17 novembre 1814, commença des études mathématiques qu'il ne put continuer. A quinze ans, il vint à Paris, où il fut garçon de magasin chez un libraire. Après cinq ans de lutte, il put vivre de ses dessins, exécuta des vignettes sur bois pour des éditions de luxe et se fit un nom dans la lithographie. Il étudia ensuite sous MM. Gigoux et Corot, et produisit au Salon de 1837 son premier paysage : *Une chanson sous les saules*, peint en société avec H. Baron. Il exposa depuis : *Jardin antique, le parc de Saint-Cloud*, avec des figures de M. Meissonier, *Soleil couchant en Italie*, placé au Luxembourg, *le Paysan rabattant sa faux, la Fin de l'hiver, le Ravin de Nepi* et une *Vue des environs de Rome* (1853). Ces quatre dernières toiles reparurent à l'Exposition universelle, où il donna, comme tableau nouveau, *un Sentier dans les blés*, digne pendant de son *Soleil couchant*. A la même époque, la part qu'il prit, avec MM. Girardet et Catenacci, à l'illustration de *la Touraine*, publiée par M. Mame, lui attira les plus grands éloges. On a vu de lui au Salon de 1857 : *le Ruisseau de Neuf-Pré, un Buisson* et trois autres *Paysages* ; à celui de 1859 : *les Bords du Gapeau, les Hêtres de la côte de Grâce* ; à celui de 1861 : *Vue prise au Bas-Meudon*, appartenant au prince

Napoléon ; *le Soir, au Bord de l'eau*, environs de Paris; à celui de 1863 : *Orphée* ; à celui de 1864 : *Bois sacré* ; *une Villa italienne* ; en 1865 : *Nouvelles fouilles de Pompéi* ; en 1866 : *Environs de Rome*, *Environs de Paris* ; à l'Exposition universelle de 1867 : *Maison de campagne*, et plusieurs autres toiles qui avaient déjà paru aux salons précédents ; en 1868 : *les Regains*, *Vallée de Munster*; en 1869 : *le Mont-Blanc vu de Saint-Cergues* et deux dessins; en 1872, *Daphnis et Chloé*, *Vue prise aux Vaux-de-Cernay*; en 1873, *Portrait de M. Ildefonse Rousset*, directeur du *National* et *souvenir de Nice*; en 1874, *la Source* et *une Terrasse à Nice*; en 1875, *le Ravin du Puits-Noir* (Franche-Comté) ; en 1876, *le Miroir de Scey* (Franche-Comté) et un portrait ; en 1878 *le Mont-Cervin* et le *Lac de Némi* (Italie). *La Vallée de Rossillon* (Ain), *le Matin* (1879).

M. Français a obtenu une troisième médaille, en 1841, trois premières, en 1848, 1855 et 1867. Chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1853, il a été promu officier le 29 juin 1867.

FRANCE (Jacques-Anatole), poëte et littérateur français, né à Paris le 16 avril 1844, est fils d'un libraire estimé. Après avoir terminé ses études au collège Stanislas, il se consacra de bonne heure aux travaux littéraires et fut attaché en 1876 à la Bibliothèque du Sénat.

Il débuta par une étude biographique sur *Alfred de Vigny* (1868, in-16, portrait) et donna ensuite deux volumes de poésies remarquées, *les Poëmes dorés* (1873, in-18) et *les Noces corinthiennes* (1876, in-18) ; il a depuis écrit un roman suivi d'une nouvelle : *Jocaste et le Chat maigre* (1879, in-18). On lui doit également un certain nombre d'études littéraires en tête d'éditions destinées aux bibliophiles : Racine, Molière, *Manon Lescaut*, *le Diable boiteux*, *Paul et Virginie*, etc ; une étude sur *Lucile de Chateaubriand*, sa vie, ses contes, ses poëmes et ses lettres (1879, in-16), etc. M. France a collaboré en outre au *Temps*, au *Journal officiel*, au *Globe*, etc.

FRANCESCHI (Louis-Julien, *dit* Jules), sculpteur français, d'origine italienne, né à Bar-sur-Aube, le 11 janvier 1825, se fit naturaliser de bonne heure et fut élève de Rude et de l'École des Beaux-Arts. Il a principalement exposé : *Jeune berger soignant un chien malade*, groupe de plâtre (1850) ; *les Roses* (1852) ; *Napolitain jouant à la morra*, statue de plâtre, et la *Princesse Soltykoï* (buste en bronze (1853) ; *Jeune chasseur agaçant un renard* (1857) ; *Andromède*, plâtre (1857) ; *Mieczislas Kamienski, tué à Magenta*, statue en bronze destinée à son tombeau au cimetière Montmartre (1861) ; *Danaïde*, marbre, *M. L. H. aspirant de marine*, statue en bronze (1863) ; *la Foi* (1864) ; *Hébé* (1866) ; *Saint-Sulpice* (1867) ; *Sœur Marthe* (1868) ; *le Réveil*, plâtre (1869), dont le marbre a reparu au salon de 1873 ; *Mort du commandant Baroche au Bourget* (1874), bas-relief destiné à l'église de ce village ; portraits de femmes, bustes en marbre et en plâtre (1875, 1876, 1877) ; *Mme Carvalho*, buste en marbre (1878). M. Franceschi a obtenu une médaille de 3e classe en 1861, deux autres médailles en 1864 et 1869, et la décoration en 1874.

FRANCHI (François Bonavino, dit Ausonio-), ex-prêtre italien, philosophe rationaliste, né à Pegli, dans la province de Gênes, en 1820, embrassa la carrière ecclésiastique. Mais l'étude de la philosophie ébranla sa foi, et, après deux ans de luttes violentes, le prêtre catholique se transforma en philosophe rationaliste. M. Bonavino ne voulut pas rester ministre d'un dogme auquel il cessait de croire, et, quittant avec l'état et l'habit ecclésiastique jusqu'à son ancien nom, se fit appeler Ausonio-Franchi, c'est-à-dire *Italien libre* (1849). Il dirigeait alors à Gênes une institution qu'il crut devoir abandonner en se faisant « homme nouveau. »

M. Ausonio-Franchi rend compte de la révolution accomplie en lui dans l'*Introduction* de son principal ouvrage, *la Philosophie des écoles italiennes*, livre suivi d'un *Appendice* où l'auteur rappelle à l'Italie la tradition de Bruno et de Campanella et s'élève contre la philosophie timide de Mamiani. Il donna depuis : *Études philosophiques et religieuses du sentiment* (Turin, 1854), et fonda à Turin une revue hebdomadaire *la Ragione*. Il publia à Paris, la même année, un ouvrage intitulé : *le Rationalisme* (in-8). Ces divers écrits de l'ex-prêtre italien ont produit jusqu'ici une grande sensation à l'étranger, particulièrement en Angleterre et en Allemagne. C'est à M. Ausonio Franchi, qu'on dut la publication de l'*Épistolaire*, recueil de lettres de G. La Farina (1868), qui émut vivement, en Italie, la gauche du Parlement, M. Crispi y répondit par les *Rêves d'outre-tombe* (1869). Ses premiers livres avaient été une *Grammaire latine*, et une *Grammaire générale italienne* (Gênes, 1850).

FRANCHOMME (Auguste-Joseph), violoncelliste français, né à Lille, le 10 avril 1808, et d'abord élève du Conservatoire de Lille, entra à celui de Paris en 1825, remporta la même année le premier prix de violoncelle, fit dès lors, pendant sept ans, partie de l'orchestre des Italiens, fut nommé violoncelle de la chambre du Roi en 1832, et vers la même époque membre de la Société des concerts. En 1846 il devint professeur au Conservatoire à la place de Norblin, et premier violoncelle de la Société des concerts. Il a fait graver trente-cinq œuvres diverses. Un certain nombre, selon son goût naturel, sont dans le genre sévère ; plusieurs sont des morceaux brillants, selon le goût du jour. Il s'est associé à M. Alard pour les séances de musique de chambre qui forment, depuis 1847, comme le complément du Conservatoire. M. Franchomme se distingue par la pureté de l'expression.

FRANCK (Adolphe), philosophe français, membre de l'Institut, né le 9 octobre 1809, à Liocourt (Meurthe), d'une famille israélite, fit ses études à Nancy et à Toulouse, fut reçu le premier au concours d'agrégation pour la philosophie, en 1832, et après avoir professé successivement cette classe aux colléges de Douai, de Nancy et de Versailles, fut appelé, en 1840, au collége Charlemagne, à Paris. La même année il se présentait avec succès au concours nouveau d'agrégation pour les Facultés, ce qui lui permit d'ouvrir, à la Sorbonne, un cours public complémentaire. Une maladie du larynx l'éloigna de l'enseignement en 1843. Il était en Italie, lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (20 janvier 1844), en remplacement d'Edwards. M. Franck fit de nouveau à la Sorbonne, en 1847, un cours de philosophie sociale, puis suppléa M. Barthélemy Saint-Hilaire, de 1849 à 1852, au Collège de France, dans la chaire de philosophie grecque et latine. Il succéda, en avril 1842, à Walkenaër, comme conservateur adjoint de la bibliothèque impériale. Chargé depuis la fin de 1854, du cours de droit de la nature et des gens, au Collège de France, il en devint professeur titulaire en janvier 1856. M. Franck a fait partie du Conseil supérieur de l'instruction publique, et a été vice-président du Consistoire israélite. Décoré de la Légion d'hon-

[illegible] décembre 1844, il a été promu officier le [illegible] 1852 et commandeur le 12 août 1869.

On a de lui : *Esquisse d'une histoire de la logique* [illegible]; *la Kabbale, ou Philosophie religieuse des Hébreux* (1843), son principal ouvrage; *le Communisme jugé par l'histoire* (1849, in-18, [illegible]); *Réformateurs et publicistes de l'Europe* ([illegible]); *Philosophie du droit pénal* (1864, [illegible]); *Philosophie du droit ecclésiastique* (1864, [illegible]); *la Philosophie mystique en France à la fin du* [illegible] *siècle* (1866, in-18); *Philosophie et religion* ([illegible], in-8); *Morale pour tous* (1868, [illegible]); *Moralistes et philosophes* (1871, in-8); des [illegible] Mably, Paracelse, Machiavel, J. Bodin, [illegible], etc., dans le *Recueil* de l'Académie des [illegible] (1859 et suiv.); des *Rapports*, [illegible] celui sur le concours dont le sujet [illegible] de la *Certitude* (in-4), etc. M. Franck a publié, avec la collaboration de plusieurs [illegible] et professeurs, le *Dictionnaire des* [illegible] *philosophiques* (1844-1852, 6 forts vol. [illegible]), auquel il a fourni lui-même de très nombreux et très importants articles, et dont il a [illegible] une nouvelle édition entièrement [illegible] (1875, gr. in-8). Il est un des rédacteurs du *Journal des Débats*.

FRANCK ([illegible]), graveur belge, né à Bruxelles le 5 juin 1825, fut élève de Calamatta, dont il [illegible] à Bruxelles et à Paris. Revenu en Belgique en 1846, il débuta par une estampe [illegible] de Lucca della Robbia, une [illegible], qui lui valut une médaille de [illegible] 1851, il obtint une médaille d'or pour la grande planche du *Parmesan*, d'après J.-B. Van [illegible]. Parmi ses autres œuvres, dès lors [illegible] nous rappellerons : *Paul et Virginie*, [illegible] Lenus, *la Première culotte*, [illegible], *le Christ sur les genoux de* [illegible] d'après Van Dyck, *le Berceau du guerrier*, [illegible], *le Prisonnier*, d'après Gérôme, et de nombreux portraits anciens ou contemporains.

M. Franck a été élu membre de l'Académie [illegible] le 7 janvier 1864; à nos salons [illegible] il obtenu une médaille de 2e classe [illegible].

FRANKLAND (Edward), chimiste anglais, né [illegible], près de Lancastre, le 18 janvier [illegible] au museum de géologie [illegible], puis alla suivre les cours des [illegible] de Marbourg et de Giessen. Il fut [illegible] au collège Owen de [illegible] en 1851, à l'Institution royale de [illegible] et à l'École des mines en 1865. [illegible] Société royale de Londres dès 1853, [illegible] correspondant de l'Institut (Académie [illegible]) le 2 juillet 1866.

[illegible] a publié un grand nombre de [illegible] sur la chimie, entre autres : [illegible] l'isolation des radicaux, des com[illegible], etc. (Researches on the isola[illegible], etc.), qui lui valurent une [illegible] la Société royale, en 1857; *Re*[illegible] *la manufacture et la purification du* [illegible] *Recherches sur la composition et* [illegible] *de l'eau potable*, à la suite de l'en[illegible] sur les causes de la corruption des [illegible]; *Recherches sur l'atmosphère du soleil* ([illegible] the atmosphere of the sun), avec [illegible] Lockyer.

FRANCLIEU (Paul Pasquier, marquis de), né à [illegible] 1810, se destina à la marine, mais [illegible] carrière, par démission, en 1830, pour [illegible] aux travaux agricoles et à des études d'économie politique. En 1848, il se présenta aux élections de l'Assemblée constituante, dans le département des Hautes-Pyrénées, avec une profession de foi républicaine; il ne fut pas élu et rentra dans la vie privée. Il en sortit, en février 1871, pour se porter dans le même département, comme candidat légitimiste, et fut élu, le quatrième sur cinq, par 28 139 voix. Membre de l'extrême droite, il fut un des champions déclarés de la politique monarchique ayant la religion catholique pour alliée, et prit part aux diverses tentatives qui eurent pour objet de servir les droits du comte de Chambord et de le ramener sur le trône; il écrivit à ce sujet un certain nombre de franches déclarations qui furent publiées par les journaux. Il se fit remarquer par sa participation aux manifestations religieuses de la droite de l'Assemblée et fut un des principaux représentants qui figurèrent au pèlerinage de Paray-le-Monial. De 1871 à 1874, il déposa plusieurs fois, sans parvenir à la faire discuter, une proposition de loi relative à la répression des abus en matière de presse. Quoiqu'il eût combattu les lois constitutionnelles, il fut un des premiers membres de la droite qui consentirent à se laisser porter sur la liste des gauches pour l'élection des sénateurs inamovibles. Il fut élu, au troisième tour de scrutin, par 353 voix sur 690 votants. M. de Franclieu, au Sénat, continua de servir, avec sa liberté d'attitude et de langage, la même cause politique et religieuse. Après le 16 mai, il consentit à voter la dissolution de la Chambre des députés, tout en déclarant n'avoir aucune confiance dans le gouvernement qui tentait cette aventure. — M. le marquis de Franclieu est mort le 13 novembre 1877.

FRANÇOIS (Alphonse), littérateur français, ancien conseiller d'État, né à Paris le 24 septembre 1802, fit ses études au lycée Charlemagne. Avocat à la Cour royale de Paris, il entra en 1830 au ministère de la justice comme attaché à la direction des affaires civiles. Nommé auditeur au Conseil d'État en 1831, puis maître des requêtes en 1833, il fit partie de la première commission des chemins de fer, instituée en 1840. En 1866, il fut nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Décoré de la Légion d'honneur le 30 janvier 1850, il a été promu officier le 23 octobre 1866.

M. François a publié un *Manuel des pensions civiles* (1840), sous les auspices du ministre Vivien, et inséré dans le *Dictionnaire de l'administration* un précis de la législation du Conseil d'État. Il s'est aussi occupé de travaux littéraires. Il a fait représenter au Théâtre-Français : en 1828, *Molière*, comédie en vers pour l'anniversaire du 15 janvier; en 1835, *le Comte de Saint-Germain ou Une présentation*, comédie en trois actes, avec M. N. Fournier; au Gymnase, sous le voile de l'anonyme, *le Jeune père*, en deux actes, *les Ennemis*, *les Diamants de madame*, etc. On lui attribue aussi une part dans *le Filleul*, drame joué au même théâtre. Il a publié des notices sur *Casimir Delavigne*, *Casimir Bonjour*, *Bignan*, et *Berville*. En 1845, il a donné à la collection des Classiques une traduction de la *Vie d'Agricola* et du *Théâtre complet de Plaute*; plus récemment, une édition des œuvres d'*Étienne* et de *Lucien Arnault*. On lui doit encore trois volumes de *Lettres inédites de Voltaire*, avec Préface de M. Saint-Marc Girardin. De 1828 à 1842, sous les initiales de A. F., il écrivit dans le *Journal des Débats* et le *Constitutionnel*. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il a été président de la Société philotechnique.

FRANÇOIS (Alphonse), graveur français,

membre de l'Institut, né à Paris, en 1811, fut, comme son frère, mort en 1861, élève de Henriquel-Dupont et de l'École des beaux-arts. Il débuta au Salon de 1842, par le *Portrait du Titien*, et se consacra depuis à la reproduction de sujets d'après P. Delaroche, tels que : *Pic de la Mirandole*, *Bonaparte franchissant les Alpes* (1850-53), exposés de nouveau en 1855, et *Marie-Antoinette après sa condamnation* (1857) ; on cite encore de lui le *Couronnement de la Vierge*, d'après Fra Angelico, à l'Exposition universelle de 1867 ; un grand nombre de portraits (1857-69), etc. Il a obtenu une 1re médaille en 1851, une mention en 1855, un rappel en 1857 et une médaille d'honneur en 1867. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 15 février 1873, en remplacement de Forster. Décoré de la Légion d'honneur en 1857, il a été promu officier le 29 juin 1867.

FRANÇOIS II (Marie-Léopold), ex-roi des Deux Siciles et de Jérusalem, duc de Parme, de Plaisance, Castro, grand-duc héréditaire de Toscane, né le 16 janvier 1836, succéda à son père, Ferdinand II, le 22 mai 1859, sur le trône des Deux Siciles. Il ne parut pas d'abord décidé à s'écarter de la politique paternelle, et montra la même opposition à toute idée de liberté et de réforme. Pendant la guerre de l'indépendance italienne, il réussit à comprimer, par le déploiement de la force militaire, l'agitation causée dans son royaume par l'exemple du nord et du centre et par les provocations de Garibaldi.

Mais il eut bientôt, comme son père, à compter avec l'insurrection ; elle éclata en Sicile, où, pendant les premiers mois de 1860, elle ne put être étouffée par la plus rigoureuse répression. Enfin l'arrivée de Garibaldi dans l'île changea la face des choses, et au mois de juin, le roi des Deux-Siciles ne possédait plus, hors de la terre ferme, que la ville de Messine. François se décida alors à donner à ses sujets une constitution, celle même qui avait été arrachée à son père en 1848, et toute l'Europe attendit le dénouement de ce nouveau drame révolutionnaire. Il marcha à grands pas, comme à un but marqué.

Après la bataille de Milazzo, le débarquement de Garibaldi, ouvertement annoncé d'avance, eut lieu sans résistance sérieuse ; puis le dictateur annonça de même son entrée solennelle dans Naples que le roi quitta la veille du jour fixé (7 septembre). Retiré, avec sa famille, sur le territoire de Capoue et de Gaëte, il défendit, du moins, avec courage, les derniers lambeaux de son royaume, et eut quelques avantages sur les garibaldiens. Il menaçait de tenir bon contre la révolution, quand l'intervention des Piémontais le força de se retirer dans Capoue, puis d'évacuer cette ville, et, après une nouvelle défaite sur le Garigliano, de chercher un dernier asile peu sûr dans Gaëte, tandis que Victor-Emmanuel entrait à Naples (7 novembre), où le suffrage universel avait prononcé l'annexion du royaume des Deux-Siciles à la monarchie italienne. Au milieu de cette situation désespérée, François II adressa vainement ses protestations et ses appels à toutes les cours européennes. Depuis sa déchéance, l'ex-roi de Naples séjourna le plus souvent dans les États du pape. Après la mort du roi Victor-Emmanuel, il protesta encore une fois contre la prise de possession de ses anciens États par le second roi d'Italie (9 janvier 1879).

FRANÇOIS V (Ferdinand-Géminien), dernier duc de Modène et de Reggio, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., né le 1er juin 1819, épousa, le 30 mars 1842, Aldegonde, fille du roi Louis de Bavière, et succéda, le 21 janvier 1846, à son père François IV. Après la mort de Marie-Louise, duchesse de Parme, il réclama le territoire de Jivizzano, assigné au duché de Modène par les traités de 1815. Pour vaincre la résistance des habitants, qui préféraient se réunir à la Toscane, il fut forcé de recourir à l'intervention autrichienne. A l'avènement de Pie IX, tandis que la cour de Rome, le Piémont et la Toscane formaient une alliance libérale, François V resserra, par un traité de commerce, les liens qui l'unissaient à l'Autriche (1847). La révolution de Milan (mars 1848) eut à Modène son contre-coup inévitable. Le duc, effrayé, promit une constitution ; mais il dut bientôt prendre la fuite, et ses sujets, par un vote unanime, s'annexèrent au royaume de Piémont.

François V ne recouvra son duché qu'après la défaite de Charles-Albert à Novare. Il rentra dans sa capitale avec les troupes autrichiennes, dont la protection lui permit de rétablir l'ancien pouvoir absolu. Il poursuivait la politique de contre-révolution, lorsque les mouvements excités dans l'Italie centrale par la guerre de l'indépendance, en 1859, le forcèrent de quitter son duché. Un second vote d'annexion ne lui permit pas de le recouvrer après la paix de Villafranca. — Il est mort le 20 novembre 1875.

FRANÇOIS-CHARLES (Joseph), prince et archiduc d'Autriche, né le 7 décembre 1802, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., est fils de l'empereur François Ier et de sa seconde femme Marie-Thérèse-Josèphe, fille du roi des Deux Siciles, Ferdinand Ier. Il fut propriétaire du 52e régiment d'infanterie et chef du 3e régiment des grenadiers russes. Il a renoncé à la succession au trône d'Autriche, par l'acte du 2 décembre 1848, en faveur de son fils aîné (voy. FRANÇOIS-JOSEPH). — Il est mort le 8 mars 1878. Marié, le 4 novembre 1824, à l'archiduchesse Sophie-Frédérique, etc., née le 27 janvier 1805, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, morte le 28 mai 1872, il en a eu, outre l'empereur actuel, trois autres fils (voy. AUTRICHE).

FRANÇOIS-JOSEPH Ier (Charles), empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, etc., né le 18 août 1830, est neveu de l'ex-empereur Ferdinand Ier et fils aîné du précédent. L'éducation soignée qu'il reçut, sous la direction de sa mère, de son gouverneur, le comte de Bombelles, paraît avoir de bonne heure porté des fruits. Bien avant qu'il ne possédât le pouvoir, on vantait déjà ses aptitudes et la facilité avec laquelle il parlait les nombreux idiomes de l'empire d'Autriche. Les bouleversements de 1848 le rapprochèrent du trône, dont on pouvait le considérer comme l'héritier, puisque son oncle n'avait pas encore d'enfants après dix-sept ans de mariage. L'avènement d'un prince qui n'avait point de passé sembla le seul moyen de sauver la monarchie autrichienne ébranlée par les deux révoltes de Vienne, et gravement menacée par l'insurrection de la Hongrie. L'empereur, fatigué des soucis de la royauté et affaibli par la maladie, se décida à abdiquer à Olmutz le 2 décembre 1848. Le même jour, son unique frère, l'archiduc François-Charles, céda ses droits au trône à son fils aîné, qui, la veille, avait été déclaré majeur à l'âge de dix-huit ans. La Hongrie refusa de reconnaître le nouveau monarque ; elle se constitua en république, sous la présidence de Kossuth, le 14 avril 1849. La victoire de Novare, remportée par Radetzky (23 mars), en mettant fin à la guerre contre la Sardaigne, permit à l'Autriche de porter ses forces du côté de la Hongrie. Le secours de cent mille hommes,

[illegible] de l'empereur Nicolas, malgré les [illegible] de l'Assemblée nationale française. [illegible] supériorité numérique à [illegible] les Hongrois ne purent résister. Au mois [illegible] 1849, François-Joseph se rendit lui-même sur le théâtre de la guerre, et assista à la prise de Raab (28 juin 1849). La capitulation de Vilagos (13 août) et la reddition de Comorn (septembre), [illegible] maître de la Hongrie, qu'il fit traiter en [illegible] conquise. Un grand nombre de chefs de l'insurrection, entre autres le comte Louis [illegible] à mort.

[illegible], ses armes et sa politique avaient également triomphé. Venise avait capitulé le 28 août, [illegible] de Sardaigne s'était engagé par le traité de paix de Milan (9 août), à payer à l'Autriche soixante-quinze millions pour frais de guerre. [illegible] maître des possessions héréditaires de sa maison, l'empereur s'appliqua à recouvrer [illegible] les prérogatives que son prédécesseur avait perdues en 1848. Par l'ordonnance du [illegible] 1851, il déclara que les ministres ne [illegible] responsables que vis-à-vis de [illegible]. La garde nationale fut dissoute, la liberté de la presse [illegible]. La charte constitutionnelle que l'empereur avait lui-même concédée à ses sujets le 4 mars 1849, fut abrogée le 1er janvier 1852, sans avoir été exécutée. Le pouvoir absolu fut ré[illegible]. Il ne resta de la révolution que l'affranchissement des serfs, qui fut maintenu.

Au dehors, l'empereur regagna, dès 1851, la prépondérance que ses prédécesseurs exerçaient en Allemagne avant 1848. Il s'occupa activement de la question du Schleswig-Holstein, et envoya des troupes pour soumettre le grand-duché de [illegible] contre son souverain. Le voyage qu'il fit à Berlin en décembre 1852, rétablit pour quelque temps entre lui et le roi de Prusse l'entente cordiale qui avait été rompue pendant plusieurs années. Quelques mois plus tard (19 février 1853), se conclut un traité de commerce qui fit disparaître plusieurs des entraves [illegible] aux relations de l'Autriche avec la Prusse et les autres États de la Confédération.

À l'intérieur, l'empereur poursuivait activement le projet de centralisation du pouvoir, qu'il avait conçu depuis longtemps. Sentant qu'il ne [illegible] réussir que par la réunion des divers [illegible] en un seul faisceau, il abolit, [illegible], les douanes qui séparaient ses provinces [illegible] de la Hongrie et du royaume lombard-vénitien, et en 1854 il créa, dans chaque [illegible] des États provinciaux, composés de [illegible] ecclésiastiques et civils des districts, de nobles et de représentants des villes [illegible], et qui ne furent que consultatifs.

Le 24 avril 1854, l'empereur épousa la princesse Élisabeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Joseph des Deux-Ponts-Birkenfeld, duc en [illegible]. À l'occasion de son mariage, il décréta [illegible] serait levé dans le royaume [illegible]. L'année suivante, le 18 août, [illegible] le pape un concordat qui abrogeait [illegible] Joseph II, et était tout en faveur de la [illegible] ecclésiastique. Les évêques obtinrent [illegible] de communiquer directement avec le [illegible] et l'instruction publique, les journaux et [illegible] furent placés sous leur surveillance. [illegible] la guerre d'Orient, l'empereur manifesta [illegible] ses sympathies pour la cause défendue par la France et l'Angleterre, en concluant [illegible] puissances occidentales le traité d'alliance du 2 décembre 1854. Mais il put garder [illegible] le rôle de médiateur, et l'acceptation [illegible] les quatre points de garantie, [illegible], d'accord avec ses alliés, l'affranchit de la nécessité de faire la guerre au souverain qui avait sauvé l'empire d'Autriche en 1849. Il eut l'habileté de garder, dans les principautés danubiennes, sa prépondérance.

L'année 1859 lui fut fatale. A la fin d'avril, en présence de l'alliance intime du Piémont avec la France, l'empereur d'Autriche, refusant de soumettre à un congrès européen la question de son royaume lombardo-vénitien, donna l'ordre au général Gyulay d'entrer dans le Piémont. Les échecs de celui-ci et des généraux qui lui succédèrent forcèrent promptement les Autrichiens de repasser le Tessin et d'abandonner à l'armée franco-sarde toute la Lombardie. La perte de la bataille de Solferino (24 juin), à laquelle François-Joseph assista en personne, le rejeta dans la Vénétie, sur la rive gauche du Mincio. Il signa alors avec Napoléon III la paix de Villafranca, devenue plus tard le traité de Zurich, qui consacrait la possession par l'Autriche de la Vénétie, en faisant entrer cette province dans une future confédération italienne.

En 1860, nouvelles crises. La Hongrie semblait chaque jour à la veille de recommencer la lutte de 1848. Le sentiment de la nationalité y était plus ardent que jamais. La Vénétie était agitée par le contre-coup des événements de l'Italie centrale et de l'expédition de Garibaldi dans les Deux-Siciles. Alors François-Joseph, par le diplôme impérial du 20 octobre, octroya à son peuple des institutions constitutionnelles, dans lesquelles il tenait compte des diverses nationalités. L'ancienne constitution hongroise fut presque intégralement rétablie. Des diètes particulières furent accordées aux différents États et chargées de désigner les membres du conseil permanent de l'Empire. En même temps, des préparatifs formidables de défense, sinon d'offensive, furent concentrés en Vénétie contre la politique révolutionnaire et unitaire qui triomphait dans toute la péninsule italienne. Mais l'entrevue de Varsovie, avec l'empereur de Russie et le prince régent de Prusse, ne sembla pas assurer à l'Autriche l'appui dont elle avait besoin pour affronter immédiatement une guerre qui pouvait devenir européenne.

La lutte, et une lutte désastreuse, devait venir d'un autre côté. L'Autriche et la Prusse s'étaient associées pour faire valoir, aux dépens du Danemark, les prétentions de l'Allemagne sur les duchés du Schleswig-Holstein ; après avoir substitué leur action à celle de la Diète fédérale, les souverains des deux grandes puissances allemandes s'étaient entendus par la fameuse convention de Gastein, pour partager les fruits de la conquête. Bientôt l'intérêt qui les avait réunis, les divisa, et avec eux toute l'Allemagne. D'immenses armements furent faits de part et d'autre, et signalés comme les symptômes de projets ambitieux. La Prusse qui avait pour elle les plus puissants des États allemands du Nord, ne craignit pas de faire alliance et cause commune avec l'Italie. Les événements que nous avons eu l'occasion de résumer ailleurs (voy. Bismarck), se précipitèrent. L'empereur d'Autriche dut abandonner la Vénétie, malgré les victoires de Custozza et de Lissa, pour concentrer toutes ses forces en Bohême, où, sous les ordres du général Benedek, elles subissaient la terrible défaite de Kœniggraetz ou Sadowa (3 juillet 1866). Après des efforts inutiles pour couvrir au moins sa capitale, François-Joseph dut accepter les conditions de l'armistice de Nicolsbourg (22 juillet), suivi du traité de Prague.

Avec son territoire amoindri, son prestige détruit, ses populations allemandes exclues de l'Allemagne, et ses nationalités hétérogènes en pleine effervescence révolutionnaire, l'empire d'Autriche semblait voué à une dislocation inévitable, lor que

François-Joseph eut la pensée d'essayer de le régénérer en le faisant entrer dans les voies toutes nouvelles d'une politique libérale. C'est ce qu'il fit en appelant au pouvoir le premier ministre de Saxe, M. de Beust (30 octobre), au nom duquel se rattache toute l'histoire de l'Autriche et des pays de la couronne, pendant les cinq années qui suivirent. Le principal fruit de cette politique fut le couronnement solennel de l'empereur dans la ville de Pesth, comme roi de Hongrie (8 juin 1867). Le retrait du concordat et les lois dites confessionnelles marquèrent le triomphe de l'esprit nouveau sur les résistances cléricales. La réorganisation de l'armée sur un pied formidable attesta, d'un autre côté, les dangers persistants de la situation, et le soulèvement des Bouches-de-Cattaro, dans la Dalmatie (octobre 1869), vint raviver des inquiétudes que dissipa, quelques mois après, une pacification complète (janvier 1870). En novembre 1869, François-Joseph alla assister à l'inauguration de l'isthme de Suez, et l'on préparait, dit-on, à Brindisi, entre lui et le roi Victor-Emmanuel, une entrevue qui fut empêchée par la maladie de ce dernier.

La neutralité absolue observée par l'Autriche lors des événements de 1870, et le remplacement de M. de Beust par le comte Andrassy (14 novembre 1871) permirent à l'Autriche de continuer ses progrès dans la voie libérale et pacifique où l'empereur s'était engagé. Les diverses entrevues que François-Joseph eut avec l'empereur Guillaume à Salzbourg (septembre 1871) et à Berlin (octobre 1872), le voyage du roi d'Italie à Vienne (1873), celui de l'empereur à Saint-Pétersbourg (13 février 1874), la visite qu'il rendit le 5 avril 1875 à Victor-Emmanuel, en choisissant Venise comme lieu de rendez-vous, afin de montrer, disait-il, « que l'Autriche a renoncé à toute prétention sur l'Italie », confirmèrent cette tendance que ne vinrent ébranler ni quelques soulèvements passagers dans la Dalmatie, ni les troubles beaucoup plus graves de la Bosnie, de la Serbie et de l'Herzégovine (1876-1878). Le traité de Berlin (13 juillet 1878) en concédant à l'Autriche l'occupation de ces deux provinces, lui donnait un gage de confiance dans l'attitude qu'elle observait depuis Sadowa, mais lui imposait aussi une responsabilité qui, dans les premiers mois de l'occupation militaire, ne fut pas sans dangers. Enfin, après une assez courte période de résistance, la pacification de ces provinces par les troupes impériales marqua, l'année suivante, comme une étape dans la nouvelle politique austro-hongroise. Le comte Andrassy, dont elle était le triomphe, prit momentanément sa retraite, comblé des témoignages de la satisfaction de l'empereur et des marques éclatantes de la sympathie du prince de Bismarck. La visite solennelle que celui-ci alla faire à l'empereur François-Joseph et surtout à son ministre, constata, aux yeux de l'Europe, une étroite union de vues, sinon un traité d'alliance offensive et défensive, entre les deux cabinets de Vienne et de Berlin : l'Autriche-Hongrie se faisait le satellite et l'auxiliaire de l'Empire d'Allemagne dans ses desseins encore mal définis contre leur intime alliée de la veille, la Russie, et l'Angleterre, par l'organe de lord Salisbury, applaudissait à cette alliance (octobre 1879).

A l'intérieur, il faut surtout signaler un développement considérable de la construction des chemins de fer, de la création des écoles normales et professionnelles, de l'exploitation agricole et de l'exportation des grains, mais aussi un goût effréné pour la spéculation, particulièrement dans les classes ouvrières. De là, la désastreuse crise financière de mai 1873, au lendemain même de l'ouverture de l'Exposition universelle de Vienne, à laquelle avait présidé l'empereur. Au mois de décembre suivant, celui-ci en recevant les nombreuses députations qui venaient le féliciter à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son élévation au trône, s'applaudit d'avoir suivi et répandu les idées libérales. « J'apprécie pleinement, disait-il, l'importance d'une presse libre : en même temps qu'elle contribue au développement de la vie intellectuelle, elle apprend à juger et à connaître sainement tout ce qui a rapport à la vie publique. ». Depuis, ses noces d'argent, autre vingt-cinquième anniversaire, ont été célébrées avec une pompe extraordinaire dans tout l'empire (24 avril 1879).

François-Joseph a créé un ordre qui porte son nom. Il dirige personnellement le ministère de la guerre. Sous son long règne, on a signalé une seule tentative d'assassinat par un Hongrois qui le blessa au cou (1850). Pour la famille impériale, voy. AUTRICHE (maison d').

FRANÇOIS D'ASSISE (Marie-Ferdinand), ex-roi d'Espagne, né le 13 mai 1822, est le fils de l'infant François de Paule, duc de Cadix, frère du roi Ferdinand VII et de l'infante Louise, fille du roi des Deux-Siciles, François I^er^. Marié, le 10 octobre 1846, à sa cousine germaine, Isabelle II, reine d'Espagne, il reçut, le même jour, le titre honorifique de roi et de Majesté. Il eut le grade de capitaine général des armées. Le régime libéral et parlementaire de l'Espagne, lors de l'avènement de la reine Isabelle, ne laissait à la reine que les attributions d'un roi constitutionnel, et son mari ne devait avoir, comme en Angleterre, que des prérogatives honorifiques, sans pouvoir prendre une action directrice dans les affaires du pays. Le roi François d'Assise, expulsé d'Espagne, avec la reine, par la révolution de septembre 1868, se retira en France et se fixa à Paris. Au mois de mars 1870, une séparation amiable eut lieu entre les deux époux. (Voy. ESPAGNE et ISABELLE II.)

FRANKEL (Zacharias), hébraïsant allemand, né en 1801 à Prague, étudia à l'université de Pesth et devint, en 1832, rabbin du cercle de Leitmeritz. En 1836, il fut appelé à Dresde comme grand rabbin; dans cette position il réussit à faire reconnaître les droits civils de ses coreligionnaires. Son livre intitulé : *le Serment des juifs au point de vue historique et théologique* (die Eidesleistung der Juden; Dresde, 1840, 2^e^ édit. 1847), contribua à l'abolition d'un usage vexatoire. Il est mort à Breslau le 13 février 1875.

Nous citerons de M. Frankel : *la Preuve juridique d'après la loi de Moïse et le Talmud* (der gerichtliche Beweis nach mosaisch-talmudischem Recht ; Berlin, 1846). *Études préparatoires à la version des Septante* (Vorstudien zur Septuaginta; Ibid., 1841) ; *De l'Influence de l'exégèse juive sur l'herméneutique d'Alexandrie* (Ueber den Einfluss der palestinensischen Exegese auf die alexandrinische Hermeneutik ; Leipzig, 1851), sans compter de nombreux articles dans divers recueils.

FRANKL (Louis-Auguste), poète allemand d'origine juive, né le 3 février 1810 à Chrast en Bohême, alla étudier la médecine à l'université de Vienne, mais se tourna vers la littérature. Secrétaire de la commune israélite de Vienne, en 1838, il devint professeur d'esthétique au Conservatoire de musique de cette ville. En 1842, il fonda *le Dimanche*, revue littéraire. En 1848, il devint un des rédacteurs de l'*Allemagne du Nord* (Norddeutsche Blaetter). En 1856, il entreprit un voyage en Orient, pour établir une école à Jérusalem, aux frais d'une dame de Prague et réussit dans cette entreprise. Fondateur d'un

[illegible] des jeunes aveugles à Vienne, il convoqua, en 1873, le premier congrès européen de professeurs de ces établissements. Il a été anobli à l'occasion de l'inauguration du monument de Schiller à Vienne, le 10 novembre 1876.

[illegible] de ce poëte : *le Chant des Habsbourg* (das Habsburgslied ; Vienne, 1832), série de ballades ; *Poésies lyriques et épiques* (Epischlyrische Dichtungen ; Vienne, 1833) ; *Légendes orientales* (Morgenländische Sagen ; Vienne, 1834) ; un poëme [illegible] *Christophe Colomb* (Stuttgart, 1836) ; un [illegible] recueil de *Poésies* (Gedichte ; Leipzig, [illegible]) ; le poëme biblique de *Rachel* (Vienne, [illegible]) ; le poëme épique de *Don Juan d'Autriche* (Leipzig, [illegible]) ; un poëme comique, *Hippocrate & la médecine moderne* (Hippokrates und die [illegible]), comptant de nombreuses éditions ; la traduction allemande de poésies anglaises et d'un choix de poésies nationales serbes, [illegible] (Vienne, 1852), etc. M. Frankl a publié en prose : *Études historiques sur les Juifs de Vienne* (Zur Geschichte der Juden in Wien ; Vienne, 1858), *Études biographiques sur Nicolas Lenau* (Zu Lenau's Biographie ; Ibid., [illegible]).

FRANKLIN (Jane GRIFFIN, lady), femme de l'illustre navigateur de ce nom, est née en [illegible]. Sir John Franklin l'épousa en secondes noces en [illegible], et l'emmena, dix ans plus tard, à la terre de Van-Diémen dont il venait d'être nommé gouverneur. Son administration, assez courte d'ailleurs, y laissa des souvenirs sympathiques dans lesquels le nom de sa femme resta associé au sien. Le 26 mai 1845, sir John Franklin quitta l'Angleterre avec l'*Erebus* et la *Terror* pour entreprendre sa dernière expédition aux mers arctiques où il se perdit avec ses compagnons. Depuis ce moment, lady Franklin ne cessa de [illegible] d'organiser ou de diriger des voyages qui avaient pour objet de retrouver les traces de son mari ou d'établir la certitude de sa mort. Ces expéditions, auxquelles elle consacra sa fortune, ont contribué à faire faire d'immenses progrès à la science géographique. — Elle est morte le 18 juin 1875.

FRANKLIN (Alfred-Louis-Auguste), littérateur français, né à Versailles, le 16 décembre 1830, fit ses études au collège Bourbon et débuta de [illegible] dans la presse littéraire par des nouvelles et [illegible] dramatiques. Attaché à la bibliothèque Mazarine en 1856, il y devint conservateur [illegible]. Il a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1876.

[illegible] s'est fait connaître par un grand nombre de travaux historiques et bibliographiques [illegible] à divers recueils. Parmi [illegible] : *Histoire de la bibliothèque* [illegible] (1861, in-8) ; *la Bibliothèque impériale* [illegible] (1861, in-18), anonyme ; *les Origines du Palais de l'Institut* (1862, in-8) ; *Recherches sur la bibliothèque de Notre-Dame de Paris au treizième siècle* (1863, in-8) ; *Recherches sur la bibliothèque de la Faculté de médecine* (1864, [illegible]) ; *Histoire de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor à Paris* (1865, in-8) ; *la Sorbonne, ses origines, sa bibliothèque* (1867 ; 2e édit. 1875, [illegible]) ; *les Anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères* [illegible] (1867-1873, 3 vol. in-4), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions, et qui [illegible] une série de travaux sur l'ancien Paris : *Étude historique et topographique sur le plan de Paris* [illegible] (1869, in-18) ; *Estat, noms et nombre de toutes les rues de Paris en 1636* (1873, [illegible]) ; *les Rues et cris de Paris au treizième siècle* [illegible] ; *Ameline Dubourg* (1875, in-18), couronné par l'Académie française : *Dictionnaire des noms, surnoms et pseudonymes latins de l'histoire littéraire du moyen âge* (1875, in-8) ; *les Sources de l'histoire de France*, notice bibliographique des recueils, inventaires, etc. (1877, in-8) ; *les Anciens plans de Paris* (1878, t. I, in-4). Il a édité *la Vie de Calvin* de Théodore de Bèze (1864), pour la Société de l'histoire du protestantisme français, dont il est membre, puis collaboré au *Bulletin du bouquiniste*, au *Bulletin du bibliophile*, au *Protestant libéral*, à la *Biographie générale*, à *Paris à travers les âges*, etc.

FRANQUEVILLE (Alfred-Charles-Ernest FRANQUET DE), ingénieur français, conseiller d'État, né à Cherbourg, le 9 mai 1809, fut admis en 1827 à l'École polytechnique, d'où il sortit le premier de sa promotion, et passa dans le service des ponts et chaussées. Employé à l'administration centrale, comme chef de la section de navigation en 1838, et, deux ans plus tard, chef de division aux travaux publics, il fut promu ingénieur en chef de première classe. Lorsqu'en mars 1848, on réorganisa les cours du Collège de France, il fut appelé à la chaire d'économie générale et de statistique des travaux publics ; mais la nouvelle organisation reste sans effet. M. de Franqueville devint tour à tour directeur des ponts et chaussées (1853), inspecteur général (1854) et directeur général des ponts et chaussées et des chemins de fer (1855). Par décret du 19 septembre 1857, il fut nommé conseiller d'État. Il fit partie, en 1855, du comité consultatif des chemins de fer et, en 1858, du Conseil général de la Côte-d'Or. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 août 1868. — Il est mort à Aix-les-Bains le 29 août 1875.

On a de lui une traduction du *Traité pratique des chemins de fer* de Nicolas Wood (1834, in-folio, atlas), en collaboration avec MM. de Montricher et de Ruolz.

FRANSECKY (Édouard-Frédéric), général prussien, né le 16 novembre 1807, fit ses études aux écoles militaires de Berlin et de Potsdam, et devint sous-lieutenant, en 1825, dans la division commandée par Wrangel. Les travaux sur l'habillement et l'équipement des armées étrangères qu'il avait publiés en 1834, le firent admettre, en 1843, dans l'état-major général. Promu capitaine, il appartint d'abord à la section historique de l'état-major général et fut en même temps professeur de tactique à l'École militaire. Il suivit le maréchal Wrangel, en 1848, dans la campagne des duchés et assista à plusieurs batailles, puis reprit sa place dans l'état-major général. Directeur du journal *Militaer-Wochenblatt*, il y inséra un certain nombre d'articles remarqués d'histoire militaire et de biographie. Lieutenant-colonel en 1857, et directeur de l'École militaire d'Erfurt, il accepta, en 1860, le commandement du contingent du duché d'Oldenbourg et des villes libres. Rentré, en 1864, au service de la Prusse, il devint général-lieutenant en 1865 et commanda une division dans la guerre de 1866. Il prit part, en trois semaines, aux batailles de Munchengraetz, de Kœniggraetz et de Presbourg. En juillet 1870, nommé commandant du 2e corps d'armée et promu au grade de général d'infanterie, il fut engagé pour la première fois à Gravelotte, où il arrivait après une marche de seize heures. Après la capitulation de Bazaine, il vint devant Paris, où il occupa les positions entre la Seine et la Marne et commanda à la bataille de Champigny (1er et 2 décembre), outre son corps d'armée, les contingents saxon et wurtembergeois, formant un ensemble de 30 000 hommes et de 200 canons. Dé-

taché le 2 janvier 1871, de l'armée assiégeante, le général Fransecky fut envoyé dans l'Est, exécuta une marche rapide par un froid excessif, poursuivit l'armée du général Bourbaki jusqu'à la frontière suisse, et se trouvait à Pontarlier, lors de la conclusion de l'armistice. La paix signée, il fut mis à la tête du 15ᵉ corps d'armée, avec résidence à Strasbourg. Le 3 novembre 1879, il a été nommé gouverneur de Berlin. Décoré de divers ordres, il a reçu une dotation sur la caisse du trésor.

A part sa collaboration aux divers périodiques militaires, on a du général Fransecky : *Histoire du 16ᵉ régiment d'infanterie* (Geschichte des 16ᵉⁿ Infanterieregiments, 1834).

FRANZ (Robert), compositeur allemand, né à Halle le 28 juin 1815, fut élève de Frédéric Schneider à Dessau, et s'inspira particulièrement des œuvres de Bach. On cite avec éloge ses chants religieux et ses très nombreux recueils de *Lieder*. Excellent pianiste et chef d'orchestre habile, il fut organiste de la ville de Halle, dirigea l'École du chant de cette ville et la Société des concerts. On a annoncé qu'au mois de mai 1877, il fut atteint subitement de surdité. Il a été publié à Leipzig, en 1875 : *Robert Franz, les chansons populaires allemandes et les chants d'église* (R. Franz und das deutsche Volks-und Kirchenlied).

FRAPOLLI (Louis), géologue et homme politique italien, né à Milan, le 26 mars 1815, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, mais se vit forcé d'entrer dans un régiment autrichien. Il servit en Moravie et en Galicie et obtint le grade de capitaine de cavalerie. Devenu majeur et maître de sa personne, il donna sa démission pour retourner en Italie. En 1840, il quitta Milan, visita l'Allemagne, et vint se fixer en France. Il suivit, en qualité d'élève étranger, les cours de l'École des mines, et reçut le diplôme d'ingénieur. Il s'appliqua spécialement à la géologie, et fit un long voyage scientifique en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Il en rapporta de nombreuses et intéressantes observations, qui parurent, en France, dans le *Bulletin de la Société géologique*. Il publia aussi un travail géologique sur le Finistère, un mémoire sur l'origine et la formation du globe terrestre, et différentes notes sur la géologie des pays scandinaves et de l'Allemagne.

A la révolution de 1848, M. Frapolli courut à Milan, fut attaché au ministère de la guerre du gouvernement lombard, proposa l'armement général, s'éleva en vain contre le système d'isolement préconisé par Gioberti et adopté par Charles-Albert, réclama instamment l'union avec la France républicaine, et se fit donner une mission à Paris. Pendant la période de l'indépendance, il représenta successivement auprès du gouvernement français la Lombardie, la Toscane et la République romaine. Renvoyé de Paris, après la prise de Rome, il se retira en Suisse. Sa famille étant originaire du Tessin, il fut protégé, par son droit de bourgeoisie, contre les réclamations des polices étrangères. Dans cet asile, il reprit ses travaux scientifiques, tout en restant un des agents les plus résolus de la politique de Mazzini et, plus tard, de la politique de l'unité italienne.

FRASCHINI (Gaetano), chanteur italien, est né à Pavie, en 1817. Destiné d'abord à la médecine, il l'abandonna bientôt pour se livrer à l'étude du chant, sous la direction du maître de chapelle Moretti. Il chanta pour la première fois en public en 1837, dans la chapelle de Pavie, et son succès fut tel qu'on l'engagea de suite comme second ténor pour chanter le *Belisario* au théâtre. En 1838, il chanta à Pavie le rôle d'Iago, et à Bergame celui d'Othello lui-même. Pendant les dix années suivantes, il fit quelques saisons à Vienne et à Bologne, où il connut Rossini ; mais il chanta surtout à la Scala de Milan et à San-Carlo de Naples. Depuis 1850, il a chanté successivement à Bergame, à Lisbonne, à Madrid, à Londres, enfin à Paris. On a écrit spécialement pour lui : à Naples, *Saffo*, *Stella di Napoli*, *Fidanzata Corsa*, de Pacini ; *Vascello di Gama*, *Il proscritto*, *Orazii e Curiazii*, de Mercadante ; *Catarina Cornaro*, de Donizetti ; *Marco Visconti*, de Petrella ; *Anna la Prie* et *Eleonora Dori*, de Battista ; à Trieste : *il Corsaro* et *Stiffelio*, de Graffigna ; à Rome : *Battaglia di Legnano* et *Ballo in maschera*, de Verdi ; à Venise : *Luisa Strozzi*, de Ronzi ; à Vienne : *Il Marito e l'amante* et *Il paniere d'amore*, de Ricci.

FRAUENSTAEDT (Chrétien-Martin-Jules), philosophe allemand, né à Bajanowo, le 17 avril 1813, suivit les cours de théologie et de philosophie de l'Université de Berlin, et s'y pénétra des doctrines hégéliennes. Une maladie d'yeux le forçant de renoncer à l'enseignement public, il entra comme précepteur chez l'ambassadeur russe, le baron de Meyendorff, puis, trois ans plus tard (1844), s'attacha au prince Sayn-Wittgenstein, le suivit dans ses propriétés près de Wilna (Lithuanie), et l'accompagna aussi à Francfort, où il rencontra le philosophe Schopenhauer. Il devint son ami, adopta ses idées, et entreprit de les répandre. En 1848, il alla se fixer à Berlin. — Il est mort à Berlin, le 13 janvier 1879.

A part une collaboration active à divers recueils spéciaux, M. Frauenstaedt a publié de nombreux ouvrages : *la Liberté de l'homme et la personnalité de Dieu* (die Freiheit des Menschen, etc., 1838) ; *l'Incarnation de Dieu d'après sa possibilité, sa réalité et sa nécessité* (die Menschwerdung Gottes, etc., 1839) ; *Études et critiques de philosophie et de théologie* (Studien und Kritiken, etc., 1840) ; explication de la philosophie religieuse de Steffens ; *Questions d'esthétique* (Aesthetische Fragen, 1853) ; *la Science de la nature et son influence sur la poésie, la religion, la morale et la philosophie* (1855) ; *le Matérialisme* (1856), etc.

On cite à part les publications ayant pour objet de faire connaître Schopenhauer et ses travaux : *Lettres sur la philosophie de Schopenhauer* (Briefe über die Schop. Phil., etc., 1854), *Arthur Schopenhauer, Rayons de lumière de ses œuvres* (Arth. Schop. Lichtstrahlen, etc., 1861), *Arthur Schopenhauer, citations et souvenirs* (A. Schopenhauer, von ihm, über ihm, etc., 1863) ; *Dictionnaire de Schopenhauer* (1871, 2 vol.). Il a donné une édition complète de ses *Œuvres* (Leipzig, 1873-1874, 6 vol. ; 2ᵉ édit. 1877), etc.

FRÉBAULT (Charles-Victor), général français, sénateur, né à Amogues (Nièvre), le 1ᵉʳ février 1813, élève de l'École polytechnique en 1833, entra en 1835 comme sous-lieutenant dans l'artillerie de marine, devint lieutenant en 1837, capitaine en 1840, chef de bataillon le 2 janvier 1848, lieutenant-colonel le 21 septembre 1854, colonel le 20 septembre 1856, général de brigade le 26 août 1861, enfin général de division le 6 novembre 1867. Cet avancement, d'une rapidité sans exemple dans le corps auquel le général Frébault appartenait, s'explique par une série ininterrompue de services et par des travaux d'une grande importance sur l'artillerie appliquée à la marine. Successivement attaché à la direction d'artillerie de Brest, puis à l'inspection générale de son corps, directeur de la fonderie de Nevers, commandant de l'École de pyrotechnie à Toulon, membre du conseil des travaux de la marine,

gouverneur de la Guadeloupe (1859-1863), il [illegible] en 1864, directeur de l'artillerie de la [illegible] et des colonies, à Paris.

Pendant le siège de cette ville, il commanda l'artillerie de la deuxième armée (rive droite) et [illegible] part à la bataille de Champigny. Le [illegible] 1871, il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale par 95 322 voix, le [illegible] sur quarante-trois; il prit place à gauche et vota avec la minorité républicaine. Porté sur la liste des gauches, lors des élections des sénateurs inamovibles, il fut élu, le 10 décembre [illegible], au second tour de scrutin, le quatrième sur soixante-quinze, par 367 voix sur 691 votants. Il suivit la même ligne politique au nouveau Sénat, et vota contre la demande de dissolution de la Chambre, déposée par M. de Broglie (16 juin [illegible]). Par décret du 29 janvier 1878, il a été maintenu dans le cadre de l'activité sans limite d'âge comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Le général Fréhault a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 août 1858, grand-officier le 26 octobre 1866, et grand-croix le [illegible] 1870.

FRÉBAULT (Charles-Félix), médecin et député [illegible] à Metz, le 7 mars 1825, étudia la médecine à la Faculté de Paris, fut reçu docteur en [illegible] et s'établit dans cette ville pour y suivre sa profession. Élu conseiller municipal, en 1871 et en 1874, pour le quartier du Gros-Caillou, il se porta candidat aux élections pour la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans le 7e arrondissement [illegible]. Il adoptait le programme de politique [illegible], quelques jours auparavant, par M. [illegible], lors des élections sénatoriales. Il avait pour concurrents MM. Langlois, républicain, représentant sortant, Bartholony, bonapartiste, et de Germiny, candidat clérical. Il obtint au 1er tour de scrutin, 3413 voix sur 12 411 votants, et fut élu le 5 mars, après le désistement de [illegible], par 6148 voix, contre M. Bartholony. Il prit place à l'extrême gauche et se fit inscrire au groupe dit de l'Union républicaine. Il devint [illegible] pleine et entière, s'associa aux [illegible] de la majorité de la Chambre, et, après [illegible] 1877, fut un des 363 députés des [illegible] qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Fréhault fut réélu le 14 octobre suivant, par 7078 voix, contre [illegible] par M. Bartholony, candidat du [illegible] et du clergé.

FRÉDÉRIC (Guillaume-Charles), prince des Pays-Bas, second fils du roi Guillaume Ier, est né le [illegible] février 1797, durant l'exil de sa famille, [illegible] sous Niebuhr, qui lui portait beaucoup d'affection. Rentré en Hollande à la fin de 1813, il obtint, par la convention du 4 avril 1814, l'expectative de succéder à son père comme [illegible] dans l'État de Nassau-Orange. Mais [illegible] principauté eut été enlevée au roi des Pays-Bas, en 1813, le prince Frédéric reçut [illegible] le titre de prince des Pays-Bas [illegible] situés dans le Brabant [illegible], et dont le revenu s'élevait à plus de [illegible] francs. Nommé commissaire général du département de la guerre en 1825, et amiral du [illegible] en 1829, il joua un rôle important dans la révolution belge. Il commandait à Bruxelles [illegible] les barricades (23-26 septembre 1830). [illegible] l'abdication de son père en 1840, il [illegible] dans la vie privée pour se livrer aux lettres et aux arts. Il devint grand maître des [illegible] pour les Pays-Bas.

[illegible] Frédéric a épousé, en 1825, la princesse [illegible]-Wilhelmine, fille de Frédéric-Guillaume III. Il en a eu deux filles, dont l'aînée, Wilhelmine-Frédérique, mariée au prince Charles-Louis-Eugène, fils aîné du roi Oscar Ier, reine de Suède.

FRÉDÉRIC (Guillaume-Louis), grand-duc de Bade, duc de Zaehringen, né le 9 septembre 1826, succéda, comme régent dans le gouvernement, à son père le grand-duc Léopold, le 24 avril 1852, à la place de son frère aîné Louis, que son état physique et intellectuel rendait inhabile au pouvoir. Son administration fut principalement occupée, dès l'année 1853, de démêlés sans cesse renaissants avec le pouvoir ecclésiastique. Il prit trois ans plus tard le titre de grand-duc, par patente du 5 septembre 1856. Le 7 décembre 1853, il faillit être victime d'une tentative d'assassinat. A la fin de 1855, il bannit les jésuites de son duché. Le grand-duc se montra plus tard l'un des plus fervents partisans de l'unité allemande. Rallié aux idées de M. de Bismarck, il manifesta ouvertement, à diverses reprises, la pensée d'y concourir par l'annexion du grand-duché de Bade à la Prusse. Ses efforts dans ce sens excitèrent, à l'ouverture des Chambres badoises en 1869, une certaine émotion des deux côtés du Rhin. — Le 20 septembre 1856, le duc Frédéric a épousé une fille du prince de Prusse (voy. BADE).

FRÉDÉRIC-CHARLES (Nicolas), prince de la maison royale de Prusse, neveu de l'empereur Guillaume Ier, né le 20 mars 1828, général de cavalerie, commandant du 3e corps d'armée, chef de plusieurs régiments en Prusse et à l'étranger, s'occupa spécialement d'art militaire, prit part à la guerre des duchés (1864), à la campagne de Bohême (1866), et, lors de la guerre contre la France (août 1870), fut mis à la tête de la 2e armée de la Confédération du Nord, destinée à opérer dans la vallée de la Moselle. Bientôt après, la 1re armée allemande et une partie de la 2e furent réunies sous son commandement, et réussirent à cerner le maréchal Bazaine, à le battre, et à l'enfermer dans Metz pendant soixante et dix jours. On sait comment se termina cette lutte formidable, dont les principaux épisodes furent Bazeilles et Gravelotte. Le maréchal Mac-Mahon ayant échoué dans son mouvement de jonction, et ayant lui-même perdu son armée à Sedan, le maréchal Bazaine consentit à rendre, le 29 octobre, une place réputée imprenable, avec toute une armée. Pour récompenser cet éclatant succès, le roi Guillaume accorda au prince Frédéric-Charles, ainsi qu'au prince royal, le titre de feld-maréchal, qui n'avait jamais été porté par les princes de la maison de Prusse.

Il partit alors presque immédiatement avec la 1re armée pour la région de la Loire, où les efforts des généraux d'Aurelle et Chanzy commençaient à inquiéter le grand-duc de Mecklembourg. Le 19 novembre, l'armée de Metz se réunissait, entre Étampes et Fontainebleau, aux troupes du grand-duc. Le 28, elle rencontrait les Français à Beaune-la-Rolande et évacuait cette ville après l'avoir incendiée ; mais le 2 décembre, à Montargis, et le 3, devant Orléans, le général d'Aurelle était, à son tour, obligé de battre en retraite. Quatre jours après, le prince Frédéric-Charles attaquait le général Chanzy sur toute la ligne, depuis Meung jusqu'à Saint-Laurent-des-Bois, et son principal effort se portait sur Beaugency. Le lendemain, 8 décembre, il renouvela une tentative, restée infructueuse, réussit à s'emparer du chemin de fer de Vierzon, et força les Français à la retraite. Il occupa alors Blois et Chambord, tenant en échec la partie de l'armée de la Loire, qui, sous les ordres de Bourbaki, s'était repliée sur Bourges et Nevers. C'est

alors que commença une lutte, dans laquelle la ténacité du général Chanzy eut quelque temps raison de la science consommée et des immenses moyens d'action du généralissime prussien. Enfin, le 11 janvier 1871, l'armée de l'Ouest, attaquée à la fois par le duc de Mecklembourg et le prince Frédéric-Charles, se replia sur le Mans, ne put s'y tenir, et, sous l'ardente poursuite des Allemands, perdit la ligne de la Sarthe. L'armistice et le désastre de l'armée de Bourbaki sur la frontière de l'Est furent la conséquence de cette lutte si disproportionnée. Au moment de la signature des préliminaires de paix (15 février 1871), le prince Frédéric-Charles concentrait son armée à Tours, et se préparait à marcher sur Bordeaux, dans le cas où l'Assemblée nouvellement élue eût résolu la continuation de la lutte. Lors d'un voyage en Italie, le roi Victor-Emmanuel le reçut avec une distinction marquée, et lui conféra la grand'croix de l'ordre militaire de Savoie (25 février 1872).

Le prince Frédéric-Charles a épousé, le 29 novembre 1854, la princesse Marie-Anne, fille du duc régnant d'Anhalt-Dessau, dont il a trois filles et un fils (voy. PRUSSE).

Plusieurs de ses écrits spéciaux sur l'art de la guerre ont été traduits en français : *l'Art de combattre l'armée française* (Francfort-sur-le-Mein, 1859), publié sans nom d'auteur, désavoué officiellement et dont deux traductions ont paru en 1860 et en 1867 ; *la Campagne des Prussiens en 1866* (1867, in-8), extrait de *la Revue britannique*; enfin un *Mémoire militaire* (1871, in-8).

FRÉDÉRIC FRANÇOIS, grand-duc de Mecklembourg Schwerin, fils du grand-duc Paul-Frédéric et de la princesse Alexandrine de Prusse, est né le 18 février 1823. Il faisait ses études à l'université de Bonn, lorsque la mort de son père le laissa maître du trône grand-ducal le 7 mars 1842. Le mouvement révolutionnaire en 1848 lui imposa la nécessité de faire quelques modifications libérales à la constitution ; mais en 1851, l'aristocratie obtint que l'ancien état de choses fût rétabli.

En sa qualité de général prussien, le prince suivit l'état-major du maréchal Wrangel pendant la guerre contre le Danemark, en 1864, et dans celle de 1866 il commanda la réserve du 2ᵉ corps d'armée qui occupa Leipzig et assiégea Nuremberg, et fut nommé, en novembre 1868, inspecteur de la cinquième division militaire de l'Allemagne du Nord. Au début de la guerre franco-prussienne de 1870, il fut d'abord mis à la tête du 13ᵉ corps, chargé de la défense des côtes, puis se rendit en France, fut gouverneur général de Reims (16 septembre 1870), assiégea Toul, et, après un bombardement de huit jours, s'empara de cette forteresse le 23 septembre. Il vint alors sous Paris et fut chargé de protéger l'armée assiégeante contre la nouvelle armée de la Loire. Il prit part au plus grand nombre des engagements, depuis la prise d'Orléans (4 décembre) jusqu'à l'entrée au Mans (12 janvier 1871). Il fut nommé par l'empereur Guillaume inspecteur général de l'armée et promu, le 2 septembre 1873, au grade de général d'infanterie.

Le grand-duc Frédéric-François II, qui s'est marié trois fois, a épousé, en troisièmes noces, le 4 juillet 1868, la princesse Marie-Caroline-Augustine de Schwarzbourg-Rudolstadt. Il a neuf enfants dont l'aîné est le prince Frédéric-François, grand-duc héréditaire, né le 19 mars 1851, major à la suite de plusieurs régiments meklembourgeois et prussiens.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME Iᵉʳ, électeur de Hesse, né à Hanau le 28 août 1802, est fils unique du duc Guillaume II et de Auguste-Frédérique-Christine, fille de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse. Il fit ses études à Marbourg et à Leipzig. En 1831, son père, forcé de se retirer à Hanau avec la comtesse de Reichenbach, sa concubine, lui abandonna la régence. Frédéric-Guillaume s'efforça de détruire la constitution de 1831, mais quoique le ministre Hasenpflug, mis en accusation, eût été acquitté en 1833, les efforts du prince restèrent infructueux. Il en fut de même lorsque la mort de son père l'eut laissé maître du trône (20 novembre 1847). En 1848, il consentit à quelques réformes libérales et plaça un ministère constitutionnel à la tête des affaires. Mais en 1850, il inaugura une politique de réaction, avec un nouveau cabinet présidé par Hasenpflug. Le pays fut mis en état de siège et occupé par des troupes de la confédération, qui exigea, en 1852, l'abolition de la constitution. Cette dernière fut remplacée par une charte. Le règne de ce prince ne fut qu'une suite de conflits avec la représentation du pays. Au moment de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, il prit parti pour cette dernière puissance; une division de l'armée prussienne fut envoyée dans ses États, et, par suite de la retraite de ses troupes, il se trouva pris à Wilhelmshohe, et interné au château de Stettin (23 juin 1866). La paix de Prague le priva de son trône ; il se retira en Bohême. — Il est mort à Horzowitz, le 6 janvier 1875.

En 1831, l'électeur s'était marié morganatiquement avec Mme Lehmann, épouse divorcée d'un officier prussien, qu'il avait créée comtesse de Shafmbourg et princesse de Hanau. Aucun des neuf enfants qu'il en a eus n'était apte à lui succéder, et il eut pour héritier son cousin le landgrave *Frédéric*, né le 26 novembre 1820, général dans la cavalerie prussienne.

FRÉDÉRIC GUILLAUME (Nicolas-Charles), prince impérial allemand, héritier présomptif de la couronne de Prusse, né le 18 octobre 1831, passa par différents grades dans l'armée prussienne, avant d'être nommé lieutenant général, en 1860, suivant les traditions de la dynastie. Il fit, en cette qualité, la campagne de Danemark en 1864, dans l'état-major du feld-maréchal Wrangel, fut nommé général d'infanterie en 1866, et prit part à la campagne de Sadowa, comme commandant de la 2ᵉ armée, dite armée de l'Oder.

Lors de la guerre franco-prussienne, dès le mois de juillet 1870, il fut mis à la tête de la 3ᵉ armée, dans laquelle furent incorporés les corps bavarois. Parti de Spire, et se dirigeant sur la Lauter et Landau, il livra, à Wissembourg, un premier combat, dans lequel le général Abel Douay mourut héroïquement (4 août), et remporta peu après, sur le maréchal de Mac-Mahon, la victoire de Wœrth ou Reichshoffen (6 août), où il avait pu engager 75000 Allemands contre les 35000 hommes de l'armée française. Après avoir fait investir Strasbourg par les corps badois et wurtembergeois, sous le commandement du général de Werder, le prince royal sortit de l'Alsace et traversa les Vosges pour se rallier à l'aile gauche du prince Frédéric-Charles ; mais, apprenant la retraite des généraux de Mac-Mahon et de Failly vers le sud, il se dirigea sur Nancy, et occupa successivement Vitry-le-Français, Châlons et Épernay. Pendant ce temps, le maréchal de Mac-Mahon, dont l'armée avait été reformée, se dérobait et quittait la vallée de la Marne pour marcher sur Metz. A cette nouvelle, Frédéric-Guillaume opéra une immense conversion à droite, et, malgré les quatre jours d'avance que Mac-Mahon avait sur lui, l'atteignit sous les murs de Sedan, et lui fit subir, appuyé par l'armée du prince royal de Saxe, un désastre sans précédent dans notre histoire (1ᵉʳ septembre). Le ma-

[illegible] été blessé au début de la bataille. A [illegible] heures du soir, l'empereur Napoléon III fit [illegible] le drapeau blanc sur les murs de Sedan, et [illegible] avec 83 000 hommes, dont 4000 officiers, [illegible] 400 pièces de campagne et 10 000 [illegible]. L'armée allemande avait fait, pendant la [illegible], près de 25 000 prisonniers. Immédiatement après cette victoire, qui détermina la révolution du 4 septembre et la proclamation de la République en France, la 3ᵉ et la 4ᵉ armées allemandes [illegible] Paris. Le prince de Prusse investit [illegible] et le prince de Saxe la rive [illegible] les péripéties de ce siège mémorable dont les principaux épisodes furent les [illegible] de Châtillon, des Hautes-Bruyères, de [illegible] du Bourget, et les batailles de Champigny [illegible]. Le 26 janvier 1871, Paris [illegible] de vivres. Le prince Frédéric-Guillaume [illegible], au commencement du mois [illegible], en même temps que son cousin le prince Frédéric-Charles, feld-maréchal de Prusse, [illegible] jamais été porté par les princes [illegible]. Depuis la guerre, il fut appelé à [illegible] la commission de défense qui décida la [illegible] ou l'amélioration des places fortes [illegible] française, autrichienne et [illegible] chargé par son père, en avril 1875, [illegible] mission diplomatique auprès de Victor-Emmanuel, destinée à cimenter l'union des deux pays. Au mois de juin 1878, il fut désigné par l'empereur comme régent, lorsque l'attentat de Nobiling eut atteint le vieux souverain à plusieurs [illegible].

Le prince Frédéric-Guillaume a épousé, le 25 janvier 1858, la princesse Victoria, fille aînée de la reine d'Angleterre, princesse royale de Grande-Bretagne et d'Irlande, duchesse de Saxe, née le 21 novembre 1840, dont il a eu trois fils et quatre filles (voy. Prusse).

FREILIGRATH (Ferdinand), célèbre poète lyrique allemand, né à Detmold le 17 juin 1810, [illegible], fut destiné d'abord au commerce [illegible] plusieurs maisons, et s'efforça [illegible] exigences de son service avec sa [illegible]. Il était en Hollande lorsque [illegible] premiers essais. En 1837, il revint en [illegible] il s'inspira de la nature poétique des [illegible], comme naguère des grandes scènes [illegible] recommandé par les poètes Schwab [illegible] et par Alexandre de Humboldt, il [illegible] de Prusse, en 1842, une pension de [illegible].

[illegible] M. Freiligrath, à l'instigation du [illegible] Georges Herwegh, déclarant que : « le [illegible] avec le peuple, » renvoya sa [illegible], sous le titre de *Profession de* [illegible] (Mayence, 1844), l'un de [illegible] ouvrages. Malgré les protes[illegible] de sa préface, deux pièces parti[illegible], *la Liberté et le Droit*, [illegible], lui attirèrent un ordre [illegible] d'abord en Suisse, puis, en [illegible], où il entra dans une maison de [illegible] sur l'invitation de Longfellow, [illegible] l'Amérique, lorsque la révolution [illegible] en Allemagne. Poursuivi [illegible], *les Morts aux Vivants* (die [illegible]), il fut acquitté et devint [illegible] du parti démocratique de Dusseldorf. [illegible] la direction de la *Nouvelle Gazette* [illegible] de nouvelles poursuites le [illegible] à se réfugier à Londres. Il rentra [illegible] en 1868, et composa pendant la guerre [illegible] des chansons de circonstance. [illegible] Cannstadt, le 17 mars 1876.

[illegible] ouvrages de M. F. Freiligrath, il faut citer : *Poésies* (Gedichte, 1838; 12ᵉ édit., Stuttgart, 1851), recueil précédé d'un autre analogue : *Quelques Gerbes* (Zwischen den Garben; Ibid., 1849); *l'Odéon du Rhin* (Rheinisches Odeon; Coblentz, 1849), en collaboration avec Hbu et Schnezler; *l'Annuaire du Rhin* (Rheinisches Jahrbuch; Cologne, 1840-1841), avec Simrock et Mazerath; *la Westphalie romantique* (das romantische Westfalen, 1842), avec Duller; 1862, *Poëme au profit de la cathédrale de Cologne* (Darmstadt, 1842), avec Schücking : *Charles Immermann, en souvenir de lui* (Karl Immermann; Stuttgart, 1842) : *Ça ira, six poëmes* (Herisau, 1846); *Nouvelles poésies politiques et sociales* (Neuere politische und sociale Gedichte; Cologne, 1849). Il a traduit les *Odes* et *les Chants du Crépuscule* de Victor Hugo (Stuttgart, 1836), et les *Chansons* (Lieder) du poète anglais Burns.

FRÉMIET (Emmanuel), sculpteur français, né à Paris en 1824, et neveu du sculpteur Rude, suivit quelque temps l'atelier de son oncle, passa plusieurs années à la Clinique, et exécuta des travaux anatomiques pour le musée Orfila. Après de nombreuses *Études* de zoologie et de myologie, il débuta au Salon de 1843 par une *Gazelle*, étude en plâtre. Il a donné depuis un *Dromadaire* en cire (1847); divers types de chiens *Ravaude et Mascareau* (1848); *Matador*, un *Chameau tartare* (1849); un *Ours blessé*, des *Poules cochinchinoises*, et *le Chien courant blessé*, son chef-d'œuvre, aujourd'hui au Musée du Luxembourg (1850); *Ravageot et Ravageode, le Cheval à Montfaucon*, qui fit sensation et fut acheté par le ministère d'État (1853); cinq statuettes à l'Exposition universelle de 1855 : *Carabinier, Artilleur à cheval, Voltigeur, Gendarme à cheval, Brigadier des guides*, faisant partie d'une collection commandée par l'empereur et complétée en 1859 par un *Cent-garde*, un *Artilleur de la garde*, un *Zouave de la garde*, un *Sapeur* et un *Cheval de troupe*; *le Centaure Térée*, un *Chat de deux mois* (1861); *Cavalier gaulois*, appartenant au ministère d'État, *Centaure emportant un ours*, bronze (1863); *Pan et Ours, Chef gaulois*, statue équestre (1864); *Cavalier romain*, à l'Exposition universelle de 1867; *Napoléon Iᵉʳ*, statue équestre; *Métamorphose de Neptune en cheval* (1868); *Louis d'Orléans, frère de Charles VI*, statue équestre en bronze pour le château de Pierrefonds; *Chevaux marins et dauphins*, groupe en bronze pour une fontaine (1870); *Homme de l'âge de la pierre*, reconstitué sur des fragments humains de l'époque, et un buste colossal de *la Guerre* (1872); *Fauconnier* et *Damoiselle*, statuettes en bronze argenté (1873); *Jeanne Darc*, statue tumulaire en plâtre, différente de la statue équestre du même personnage, érigée en 1874 sur la place des Pyramides, et due au même; artiste *l'Homme de l'âge de pierre*, reproduction en bronze, et *Menestrel du XVᵉ siècle*, statuette en bronze argenté (1875); *Rétiaire et gorille*, groupe en terre cuite (1876); *Saint-Grégoire de Tours*, statue en marbre pour le Panthéon et *Chevalier errant*, statue équestre en plâtre (1878); *Saint-Michel, un Spadassin*, statuettes en bronze doré et argenté (1879). Il n'a point figuré à l'Exposition universelle de 1878.

M. Frémiet a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849, une 2ᵉ en 1851, une médaille de 3ᵉ classe en 1855, une 2ᵉ médaille à l'Exposition universelle de 1867 et la décoration en 1860. Il a succédé à Barye, comme professeur de dessin d'animaux au Muséum d'histoire naturelle (1875).

FRÉMINET (Henri-Étienne-Jean-Baptiste-Léon), député français, né à Troyes, le 7 novembre 1843, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de

cette ville, fut secrétaire de M. E. Durier et se fit recevoir docteur en droit. Il alla s'inscrire, en 1869, au barreau de sa ville natale, plaida dans quelques affaires importantes, et devint, après le 4 septembre 1870, secrétaire général de la préfecture de l'Aube. Il s'engagea ensuite dans les mobilisés de ce département et prit part avec eux à la campagne de l'Est. Élu, depuis, conseiller municipal de la ville de Troyes et nommé sous-lieutenant dans l'armée territoriale, M. Fréminet se porta candidat aux élections pour la nouvelle Chambre des députés, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Troyes, avec une profession de foi franchement républicaine. Il obtint 12 613 voix, contre 5900 environ partagées entre un concurrent républicain et deux monarchistes. Il prit place sur les bancs de la gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Fréminet fut réélu, le 14 octobre, par 11 312 voix, contre 5942 obtenues par M. Droche, candidat monarchiste soutenu vivement par le gouvernement. M. Fréminet représente le 2e canton de Troyes au Conseil général de l'Aube.

FRÉMONT (John-Charles), voyageur, savant et homme d'État américain, est né le 21 janvier 1813, à Savannah (Géorgie) d'un Français et d'une Virginienne. Après la mort de son père, il prit ses degrés au collège de Charleston, et se fit professeur de mathématiques pour soutenir sa famille. En 1833, il fut désigné pour donner des leçons à bord du navire de guerre *le Natchez*, et fit en cette qualité une croisière de deux ans et demi. A son retour, il adopta la profession d'ingénieur civil, et, après divers travaux remarqués, accompagna Nicolet, savant français au service des États-Unis, dans l'exploration des prairies du nord-ouest. Pendant son absence (1838-1839), il fut nommé lieutenant en second dans le corps des ingénieurs topographiques. Tandis qu'il préparait à Washington les cartes de la région qu'il venait de parcourir et le rapport de son expédition, il devint amoureux d'une fille de Thomas Benton, sénateur du Missouri, la demanda en mariage, et, sur le refus du père, l'enleva et l'épousa devant un prêtre catholique, bien que ni lui ni elle ne fussent de cette religion (1841). On devait plus tard, lors de sa candidature à la présidence, lui reprocher ce fait, comme un acte de profession de foi contraire à la religion de la majorité des citoyens de l'Union.

Au mois de mai de l'année suivante, il partit pour la première de ses trois grandes expéditions. Elle dura cinq mois, et eut pour résultat la reconnaissance de la fameuse passe du Sud, à travers les montagnes Rocheuses, et l'ascension par M. Frémont et quatre de ses hommes du plus haut sommet de cette chaîne, le Pic de la rivière du vent. Non seulement il détermina avec précision la situation géographique de ce passage qui, depuis la découverte des mines d'or, s'est ouvert pour tant de milliers d'émigrants, mais encore il fit, au point de vue scientifique, un tableau exact et complet de la région qu'il avait traversée. Le *Rapport* très intéressant qu'il présenta à son retour, plusieurs fois réimprimé en Amérique et en Angleterre, fut traduit en plusieurs langues étrangères.

M. Frémont repartit presque aussitôt pour une seconde expédition, combinée avec l'exploration maritime de la côte de l'océan Pacifique, commandée par le commodore Wilkes. La petite troupe, composée de trente-neuf personnes, partit du village de Kansas le 29 mai 1843. Les travaux d'exploration durèrent jusqu'au mois d'août de l'année suivante, et donnèrent les premiers renseignements détaillés sur le grand lac Salé, le grand bassin intérieur de l'Utah, la chaîne de la Sierra-Nevada, le territoire du futur État de Californie. Une partie de ces découvertes se fit au retour de M. Frémont, qui, après avoir effectué sa jonction avec l'expédition navale, se résolut à revenir par une route inconnue, sans guides, avec quelques hommes seulement, et malgré l'hiver qui menaçait. Il courut des périls extrêmes et perdit plusieurs de ses compagnons. Il traversa 3500 milles de pays, au milieu des neiges éternelles, étudiant la région de la haute Californie, les vallées du San-Joaquin et du Sacramento, et la contrée des mines d'or.

Rentré à Washington, M. Frémont s'occupa de tracer le plan d'une troisième expédition, tout en écrivant la relation de la seconde; et au printemps de 1845, élevé au grade de capitaine, il se mit en route pour se rendre jusqu'à l'océan Pacifique. Arrivé dans la vallée du Mississipi, il trouva le Mexique en pleine guerre avec les États-Unis. Les colons américains, menacés par les troupes mexicaines, l'invitèrent à se mettre à leur tête, et furent vainqueurs sous ses ordres. M. Frémont se mit alors en communication avec le commandant de l'escadre qui croisait sur les côtes, et, après la soumission de la Californie, il en fut nommé, le 24 août, commandant militaire par le commodore Stockton. Mais les Californiens s'insurgèrent, et les Américains ne purent se maintenir que par l'intervention du général Kearney. A cette époque, M. Frémont reçut le brevet de lieutenant-colonel. A la suite d'un dissentiment entre les deux commandants en chef, Stockton et Kearney, il se vit traduit devant une cour martiale, pour insubordination, et destitué. Le président, M. Polk, signa la sentence, rendue conformément à la légalité; mais il offrit en même temps un nouveau brevet du même grade à M. Frémont qui refusa et rentra dans la vie privée.

Il résolut alors de chercher à travers les montagnes Rocheuses, un passage plus méridional des sources de l'Arkansas à la Californie. Il partit de Pueblo, sur le haut Arkansas, avec trente-trois hommes et cent trente-trois mules. Mais, [illegible] par ses guides, il vit périr toutes ses mules et un tiers de son escorte dans les neiges de la Sierra San-Juan, et lui-même arriva à pied à Santa Fé, après des fatigues et des dangers extrêmes. Ces désastres ne l'empêchèrent pas d'organiser une cinquième expédition, et en cent jours, au milieu de nouvelles difficultés, il arriva sur les bords du Sacramento. Là il acquit la propriété de Mariposa, devenue depuis fameuse par [illegible] magnifique exploitation aurifère, qui a fait [illegible] colonel Frémont l'un des hommes les plus riches des États-Unis. Il fut choisi par les électeurs de la Californie, lors de son annexion aux États-Unis, comme le premier sénateur envoyé au Congrès par le nouvel État (1850). L'arrêt de la [illegible] martiale fut rapporté pour rendre son élection possible. Mais son mandat ne dura que deux [illegible] il fut remplacé par John Weller, partisan de l'esclavage, dont il s'était déclaré l'adversaire.

En 1856, le colonel Frémont, jusque [illegible] mêlé à la politique, devint, comme candidat [illegible] la présidence, l'adversaire le plus sérieux [illegible] Buchanan, en réunissant les suffrages de [illegible] sieurs partis politiques fusionnés à cette [illegible] en un seul, le parti républicain. La question [illegible] l'esclavage, après la lutte la plus vive, fit [illegible] sa candidature.

Le colonel Frémont n'entra aux affaires [illegible] l'avènement du président Lincoln. Il avait [illegible] un portefeuille dans le futur cabinet; mais la [illegible] volte du Sud l'appela à des fonctions [illegible]

[illegible] comme officier, et jouissant d'une immense popularité, il fut nommé général de l'armée du [illegible] de l'Ouest, et reçut le commandement de l'Illinois et des États voisins. [illegible] qu'il organisait ses troupes à Saint-Louis, [illegible] le général Lyon, fut battu [illegible] Creek, et le général Frémont ne [illegible] se retrancher dans Springfield. Là, il [illegible] une proclamation qui mettait le [illegible] en état de siège, confisquait les biens des [illegible] et prononçait l'affranchissement des esclaves; puis avec une armée en bon état et toute [illegible] il se mit en marche contre le général [illegible] qui tentait de prendre Lexington. Mais à ce [illegible] il se vit accusé de concussion, et malgré les [illegible] énergiques de ses nombreux [illegible] de Washington, le 2 novembre, [illegible] de suite son commandement au général [illegible], en attendant l'arrivée de Hunter, [illegible] désigné. Il obéit; mais sa retraite [illegible] un effet fâcheux sur l'armée, dont il [illegible], et l'on vit se retirer avec lui son [illegible] et plusieurs officiers supérieurs. Le gouvernement reconnut bientôt l'utilité de ses [illegible] quelques mois après, le département [illegible] de la Montagne lui était confié, avec le titre de major général (11 mars 1862) et le commandement d'une division avec laquelle il devait [illegible] dans la Virginie septentrionale. Tenu en [illegible] par Stonewall Jackson, il fut battu à Cross-[illegible] ne pas servir sous les ordres du général Pope, donna sa démission (27 juin). En [illegible] par une convention de Cleveland [illegible] à la présidence, il ne put lutter [illegible] la réélection de Lincoln.

[illegible] président de la compagnie du [illegible] Pacific Railroad, il lança [illegible] sur le marché français vingt millions de [illegible] dont l'unique garantie était la [illegible] des terrains concédés à titre provisoire [illegible] américain, et qui ne devaient [illegible] à la Compagnie qu'après la mise en exploitation du chemin de fer. Les acheteurs de [illegible] ne tardèrent pas à apprendre que cette [illegible] absolument illusoire et des poursuites [illegible] contre MM. Frémont, Gaul-[illegible], son beau-frère, ancien consul général de France aux États-Unis, Crampon, journaliste, etc. Condamné par défaut à cinq ans de [illegible] et à [illegible] francs d'amende (27 mars 1873), [illegible] son ingérence dans les trafics dont [illegible] français avaient été victimes. On [illegible] que réduit à une véritable misère, il avait été obligé de vendre jusqu'à ses [illegible] ses livres et ses collections (décembre [illegible]) fut nommé, en juillet 1878, gouverneur [illegible] Arizona.

FRÉMY (Louis), administrateur français, an-[illegible] né à Toulon en 1808, vint étudier [illegible] Paris, et se fit inscrire, en 1829, [illegible] des avocats. Nommé, en 1833, auditeur [illegible] classe au Conseil d'État, il [illegible] l'administration, fut sous-préfet à [illegible] et à Gien (1837). Membre de la [illegible] administrative des chemins de fer [illegible] secrétaire en 1847, il fut [illegible] par la révolution de Février. Il [illegible] ministère de Léon Faucher, son [illegible] pour chef de cabinet. En mai [illegible], le cinquième sur huit, représentant [illegible] à la Législative, et prit place [illegible] la majorité.

[illegible] coup d'État, M. L. Frémy fit partie de [illegible] consultative et du nouveau Conseil d'État [illegible] titre de conseiller ordinaire. Au [illegible] tard, il fut chargé d'organiser sur de nouvelles bases l'administration du ministère de l'intérieur. Il succéda, en 1857, à M. de Germiny, comme gouverneur du Crédit foncier et du Crédit agricole de France. A la suite des crises que ces établissements subirent, M. Frémy ne fut pas seulement remplacé, comme gouverneur, en 1877, par M. Renouard; mais, sous l'un de ses successeurs, M. Christophe, il se vit même enveloppé, avec MM. de Soubeyran et Leviez, ses anciens collègues de l'administration, dans des poursuites judiciaires motivées sur une distribution de dividende fictif (décembre 1878). Membre du Conseil général de l'Yonne, il avait été porté comme candidat officiel, aux élections législatives de mai 1869, dans la 1^re^ circonscription de ce département et avait échoué au scrutin de ballottage avec 17 366 voix, contre 17 829 données au candidat de l'opposition démocratique, M. Rampont. M. L. Frémy a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

FRÉMY (Arnould), littérateur français, né le 17 juillet 1809, fils d'un professeur de chimie à Saint-Cyr, embrassa d'abord la carrière de l'enseignement. Reçu docteur ès lettres à Paris, en 1843, avec une thèse très remarquée sur *les Variations du style français au XVII^e^ siècle*, il fut nommé professeur suppléant de littérature française à Lyon.

A cette époque, il avait déjà publié plusieurs romans et nouvelles : *Elfride* et *les Deux anges* (1833, 4 vol. in-8) ; *une Fée de salon* (1836, 2 vol.) ; *la Chasse aux fantômes* (1838, in-8) ; *les Roués de Paris* (1838, 3 vol. in-8) ; *les Femmes proscrites* (1840, 2 vol.), et la *Physiologie du rentier* (1841), en société avec Balzac. Sa collaboration persistante à la petite presse parisienne le fit destituer, comme auteur d'ouvrages qui ne s'accordaient pas avec la gravité de ses fonctions. Cependant il rentra, en 1847, dans l'enseignement supérieur et obtint une nouvelle suppléance à la Faculté de Strasbourg. Il donna sa démission lors de la révolution de Février. Rendu complètement aux lettres et au journalisme, il collabora activement à la *Revue de Paris*, à la *Revue britannique*, au *Siècle*, au *Peuple*. De 1854 à 1859, il fut un des trois principaux rédacteurs du *Charivari*.

Outre les romans déjà cités, on a de M. Frémy : *le Journal d'une jeune fille* (1854, in-18); *les Maîtresses parisiennes* (1855, 2^e^ édit., 1857; un 2^e^ vol. 1858); *Confessions d'un Bohémien* (1857, in-18); *les Mœurs de notre temps* (1860, in-18); *les Amants d'aujourd'hui* (1862, in-18); *la Comédie du printemps* (1863, in-16); *la Révolution du journalisme* (1865, in-8); *les Batailles d'Adrienne* (1865, in-18); *les Gens mal élevés* (1867, in-18); *les Pensées de tout le monde* (1874, in-18); *la Guerre future* (1875, in-18), etc.; puis deux comédies représentées à l'Odéon : *le Loup dans la bergerie* (1855), en un acte; et *la Réclame* (1857), en cinq actes.

FRÉMY (Edmond), chimiste français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 28 février 1814, frère du précédent, fit, sous la direction de son père, ses études scientifiques, et devint, en 1831, préparateur des cours de M. Pelouze, à l'École polytechnique. Il le suivit et le remplaça tour à tour à cette école, ainsi qu'au Collège de France, suppléa quelque temps M. Gay-Lussac au Muséum d'histoire naturelle, et succéda enfin à ces deux maîtres en 1843 et 1850. Il avait, avant d'occuper les deux chaires de l'École polytechnique et du Muséum, fait ses premiers cours aux Écoles centrale et du commerce. En février 1879, il a été appelé à remplacer M. Chevreul, comme directeur du Muséum. Il a été élu membre de l'Académie

des sciences en 1857, en remplacement de Thénard. Décoré de la Légion d'honneur, le 19 mai 1844, il a été promu officier le 30 avril 1862, et commandeur le 20 octobre 1878.

On a de M. Ed. Frémy une vingtaine de *Mémoires* insérés, de 1835 à 1856, dans les *Annales de chimie*, la plupart en collaboration avec quelque autre savant. On cite surtout, sous son nom seul, *De la Composition chimique du cerveau*. Il a écrit, en société avec son maître M. Pelouze : *Traité de chimie générale* (1844-1857, 6 vol. in-8, avec atlas et planches); puis une *Chimie élémentaire* et un *Abrégé de chimie*, simples réductions du premier ouvrage. Parmi ses études plus récentes, nous citerons : *le Métal à canon* (1874, in-8); *Sur la Génération des ferments* (1875, in-8).

FRENCH (Benjamin F.), écrivain américain, né en Virginie, le 8 juin 1799, commença l'étude du droit, puis se mit à écrire dans les journaux littéraires, et publia, en 1825, un premier ouvrage intitulé : *Biographia Americana*, etc., suivi d'*Études biographiques sur les femmes auteurs éminentes* (Memoirs of eminents female writers). En 1830, il passa dans les contrées tempérées du sud-ouest, où, tout en se livrant à des entreprises commerciales, il recueillit et traduisit du français et de l'espagnol une foule de documents relatifs à l'histoire primitive de la Louisiane; il les réunit en une série de cinq volumes in-8, qui parurent successivement, de 1846 à 1853, sous ce titre : *Historical Collections of Louisiane, embracing many rare and valuable documents*, etc. (New-York ; 2 tomes supplémentaires).

FREPPEL (Mgr Charles-Émile), prélat et écrivain ecclésiastique français, est né à Obernai (Bas-Rhin), le 1er juin 1827. Professeur d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris, il se distingua également par son enseignement, par ses ouvrages et par ses prédications. Il fit des conférences à la jeunesse des écoles, et prêcha le carême de 1862 à la chapelle des Tuileries. Il devint, en 1867, doyen de l'église de Sainte-Geneviève. Il était depuis plusieurs années chanoine honoraire de Notre-Dame. Appelé à Rome en août 1869, pour prendre part aux travaux préparatoires du Concile œcuménique, il fut un des soutiens les plus décidés du dogme de l'infaillibilité. Nommé évêque d'Angers, le 27 décembre 1869, préconisé le 21 mars 1870, il fut sacré à Rome le 18 avril suivant. Le pape félicita l'empereur de ce choix par une lettre autographe.

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Freppel qui avait protesté, dans une lettre éloquente, contre l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, fut porté, comme candidat à Paris, sur la liste de l'Union conservatrice; il échoua avec 68 357 voix. Il fut, en 1872 et en 1873, l'un des plus actifs organisateurs de pèlerinages plus politiques que religieux à Paray-le-Monial, au Puy, etc., et lors d'un voyage de M. de Mac-Mahon à Angers, il salua en lui l'homme « dont la haute influence contribuerait efficacement à ramener la France dans la voie des traditions glorieuses qui, depuis tant de siècles, ont fait sa gloire et sa force. » Membre du conseil supérieur de l'instruction publique (4 juin 1873), il déploya un grand zèle pour les intérêts de l'enseignement religieux et la répression des tendances laïques dans les écoles primaires. Après le vote de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, il s'occupa activement de la fondation à Angers d'une Université libre, dont il régla lui-même la discipline intérieure. La polémique qu'il soutint, au mois d'avril 1876, contre M. de Falloux, au sujet de la rétrocession d'un terrain attenant à l'hospice Swetchine à Ségré, fit beaucoup de bruit et se termina par la menace d'une excommunication à laquelle s'opposa le nonce du pape. Après la mort de M. Dupanloup, M. Freppel sembla vouloir prendre le rôle du célèbre prélat, comme interprète du haut clergé. On remarqua la réponse véhémente qu'il adressa à M. Gambetta aussitôt après la publication du discours prononcé à Romans (septembre 1878). On attribua une importance encore plus considérable à la lettre qu'il écrivit à M. Dufaure, le 25 janvier 1879, pour lui demander la répression du *Siècle*, qui signalait les magistrats suspects d'opinions bonapartistes et cléricales. Cette lettre qui souleva, dans le conseil des ministres, des débats entre M. Dufaure et le maréchal président de la République, ne fut pas étrangère, dit-on, à la démission que celui-ci donna cinq jours plus tard. A la fin d'octobre 1879, il prononça, dans la cathédrale de Nantes, un éloge de Lamoricière, qui, par la condamnation absolue des principes et des institutions de la société moderne, parut la plus grave attaque du haut clergé français contre le nouveau gouvernement républicain. Quelques mois auparavant, le nom de Mgr Freppel était un des premiers mis en avant par la presse à l'occasion de la promotion prochaine au cardinalat de plusieurs dignitaires de l'Église. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *les Pères apostoliques et leur époque* (1859, in-8, 3e édit. 1870); *les Apologistes chrétiens au IIe siècle* (1860, in-8, 2e édit. 1870); *Saint Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule aux deux premiers siècles* (1861, in-8); *Examen critique de* la Vie de Jésus *de M. Renan* (1863, in-8, très nombr. édit.), la plus sérieuse des innombrables réfutations de ce fameux livre; *Conférences sur la divinité de Jésus-Christ* (1863, in-18); *Tertullien* (1864, 2 vol. in-8); *Saint Cyprien et l'Église d'Afrique au IIIe siècle* (1865, in-8, 2e édit. 1873); *Clément d'Alexandrie* (1865, in-8; 2e édit. 1873); *Examen critique des* Apôtres *de M. Renan* (1866, in-8); *Origène* (1868, in-8) : la plupart des livres précédents sur les pères de l'Église sont des recueils des leçons de M. Freppel à la Sorbonne, etc.; puis quelques discours détachés : le *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé à Orléans (1860, in-8); *l'Oraison funèbre du cardinal Morlot* (1863, in-8), et des recueils ou des travaux plus considérables *Œuvres oratoires* (1869-1874, 3 vol. in-8); *Œuvres polémiques* (1874, in-8); *l'Église et les ouvriers* (1876, in-18); *les Devoirs du chrétien dans la vie civile* (1876, in-18); *Oraison funèbre de Mgr Fruchaud, archevêque de Tours* (1876, in-18), etc. On parle aussi d'un oratorio sur la Vie de sainte Geneviève, dont M. Freppel aurait jadis écrit le libretto et M. Gounod la musique.

FRÈRE (Édouard-Benjamin), libraire et bibliographe français, né à Rouen en 1797, fut d'abord libraire, puis devint secrétaire-archiviste de la Chambre de commerce de Rouen, membre de l'Académie de cette ville, de la Société des bibliophiles normands, de celle des antiquaires de Londres, etc. — Il est mort à Rouen en avril 1874.

L'ouvrage principal auquel il dut sa notoriété est le *Manuel du bibliographe normand*, dictionnaire bibliographique et historique, à la fois spécial et complet (2 vol. in-8). Il a publié en outre un double *Voyage historique et pittoresque de Paris à Rouen et de Rouen à Paris sur la Seine* (1837, in-18, avec cartes, plus. édit.); *Guide du voyageur en Normandie* (1844, in-18, avec cartes et grav.); *De l'Imprimerie et de la Librairie à Rouen dans les XVe et XVIe siècles* (1843, in-8); *Des Livres de liturgie de l'Église d'Angleterre imprimés à Rouen aux XVe et XVIe siècles* (1867, in-8;

[illegible] Séance de l'Académie des Palinods, en 1640 ([illegible], in-8); Catalogue des manuscrits de la bibliothèque municipale de Rouen (1874, in-8), [illegible] série de notes et notices d'histoire et [illegible] intéressant sa province.

FRÈRE (Pierre-Édouard), peintre français, né à Paris le [illegible] janvier 1819, entra, en 1836, dans l'atelier de Paul Delaroche, suivit l'École des Beaux-Arts, se livra à la peinture de genre, et débuta au Salon de 1843. Il a donné, entre autres sujets, la plupart exposés : *le Petit gourmand, le Petit [illegible], le Petit saltimbanque, les Raisins, la Cuisinière, la Poule aux œufs d'or, l'Atelier,* [illegible], *la Blanchisseuse, le Tonnelier, la* [illegible], *le Goûter, la Bouillie, des Scènes et des Études d'intérieur,* etc. (1843-1853); *le Vendredi saint, le Dîner, la Leçon de lecture, Jeune femme* [illegible], *Intérieur de cour en automne, la* [illegible] (1855); *le Repos, la Sortie* [illegible] *balayeur, la Toilette du dimanche* [illegible], *Allant à l'école, les Petits frileux, la Leçon de* [illegible]; *Asile pour la vieillesse à Écouen,* [illegible], *la Petite École, un Intérieur* [illegible] (1861); *la Prise d'armes, le* [illegible] *de bois, Effet de neige, la Grand'mère* [illegible]; *Jeune fille cousant, les Fileuses* (1864); [illegible] *à Écouen, le Jour des Rameaux* (1866); [illegible], *les Premiers pas, la Prière, la Bibliothèque, les Petits bûcherons, le Poêle, Intérieur* [illegible], à l'Exposition universelle de 1867; [illegible]; *Sortie de l'école des garçons,* [illegible] (1869); *le Marchand de marrons,* [illegible] (1870); *une Présentation,* [illegible] et après une assez longue [illegible], *au dîner à Écouen* et le *Départ pour l'école* [illegible]. M. Édouard Frère, dont les [illegible] par la lithographie, a [illegible] médailles en 1850 et 1855, une [illegible] à la suite de l'Exposition de 1855.

FRÈRE ([illegible]-Théodore), peintre français, né [illegible], étudia sous M. J. Coignet et [illegible] et débuta au Salon de 1834. En [illegible] pour l'Algérie, assista à la prise de [illegible] parcourut le désert et les provinces [illegible] la plupart de ses nombreux tableaux [illegible] les souvenirs et les croquis [illegible]. Plus tard il se fixa en Égypte. [illegible] parmi ses œuvres : *Écurie du* [illegible], *le Pont de Saint-Ouen,* [illegible] *Bab-a-Zoum, le Pont des* [illegible], *la Fontaine* [illegible], *le Marché de l'Arva, la Rue des* [illegible], *l'Assaut, la Caravane au* [illegible], *le Marché de Constantine,* [illegible] *d'Arabes,* acquis par le ministre [illegible]; *une Rue de Constantinople,* [illegible], *Bazar à Damas, une Cour* [illegible] *à Beyrouth, Halte à* [illegible] *au Caire, Ânes et âniers* [illegible] *Mohammed* (1859); *la Halte du* [illegible], *Arabe buvant à une fontaine,* [illegible] *Restaurant arabe à la porte de* [illegible] *chez un uléma à Constantinople,* [illegible] *Ruines de Karnac à Thèbes, un Potier à Esné* (haute Égypte) (1864); *Café de Galata,* [illegible] qui reparut à l'Exposition universelle, [illegible] *Île de Philae* (Nubie) (1865); [illegible] *la Prière du soir* (1866); [illegible] *Ruines de Palmyre,* [illegible] *le Théâtre de Karagheuz* [illegible] *au bord du Nil* (1870); [illegible] *crépuscule au Caire* (1875); [illegible] *au Caire* (1876); *un Soir* [illegible] (1877); *le Nil, le Soir, le*

Désert à midi (1878). M. Th. Frère a obtenu une 2e médaille en 1848, et une autre en 1865.

FRÈRE (sir Bartle-Edward), administrateur anglais, né en 1815, fut élevé aux collèges de Bath et Haileybury et entra dans le service civil des Indes en 1834. Secrétaire de sir George Arthur, gouverneur de Bombay, en 1842, il fut nommé résident britannique à Scinde en 1856, commissaire en chef, en 1860, et membre du conseil du gouvernement des Indes en 1859. Il fut décoré de l'Ordre du bain pour services rendus pendant la rébellion. Gouverneur de Bombay de 1862 à 1867, il reçut, à son retour en Angleterre, la grand-croix de l'Étoile des Indes et le titre de docteur en droit de l'Université d'Oxford. M. Bartle Frère fut chargé, au mois d'octobre 1872, d'une importante mission dans l'Afrique orientale. Il se rendit à Zanzibar, en mars 1873, et obtint du sultan de ce pays la signature d'un traité abolissant la traite des esclaves. La ville de Londres lui conféra à cette occasion les droits de bourgeoisie et une médaille d'or commémorative. Créé chevalier en 1859, il fut nommé membre du Conseil privé en 1874 et appelé, le 29 novembre, au gouvernement du Cap de Bonne-Espérance. Il eut avec la population voisine des Zoulous et son chef, Cettiwayo, des difficultés que, malgré les recommandations pacifiques du cabinet de Londres, il ne sut résoudre que par la guerre. Un grave échec fut éprouvé par ses colonnes expéditionnaires; le colonel Pearson fut bloqué dans Ekowe, et le gouverneur se vit contraint de suspendre les opérations jusqu'à l'arrivée des forces supérieures, envoyées de la métropole sous le commandement du général Chelmsford (janvier-avril 1879).

Sir Bartle Frère a publié : *Pandurang Hari,* Mémoires d'un Hindou (1873); *la Famine menaçante au Bengale,* moyen de la combattre et d'en prévenir le retour (On the Impending Famine in Bengal, 1874).

FRÈRE-ORBAN (Hubert-Joseph-Walther), avocat et homme politique belge, né à Liège, le 24 avril 1812, d'une très humble famille, reçut une éducation toute française, étudia le droit, se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, et acquit rapidement une réputation dans le parti libéral. Il fut, dès 1830, un des fondateurs des journaux destinés à soutenir la cause de la révolution belge, et membre des diverses associations organisées pour résister à la politique des cabinets catholiques. Il fut envoyé en juin 1847, par les électeurs de Liège, comme représentant à la Chambre belge. Il occupa ensuite, à deux reprises différentes, en 1847 et de 1848 à 1852, le portefeuille des finances, et, dans l'intervalle de ces deux administrations, celui des travaux publics. On lui attribua, peu avant sa retraite, un petit pamphlet pseudonyme, intitulé : *Lettre à M. de Decker,* par Van Damme (Bruxelles, 1852, in-8). Il combattit activement, par des modifications profondes dans les institutions de crédit, notamment par l'organisation de la banque nationale de Belgique, la crise financière qui suivit la révolution de 1848.

Rappelé au ministère des finances, M. Frère-Orban s'opposa vivement, en 1861, au traité de commerce avec la France et au cours légal des monnaies d'or françaises. Son échec sur ce dernier point lui fit donner sa démission à la fin d'avril; mais le roi, après l'avoir fait rentrer au cabinet, lui rendit, au mois d'octobre de la même année, le portefeuille des finances. M. Frère-Orban, non seulement garda le ministère lors de la retraite de M. Rogier et de ses collègues, mais il fut choisi pour prési-

dent du conseil dans le nouveau cabinet, le 3 janvier 1868. Son administration fut signalée, cette année même, par un conflit élevé entre la France et la Belgique au sujet de la loi relative aux chemins de fer belges, et de la cession de l'exploitation des lignes du Luxembourg à une compagnie française. Malgré les intérêts et les rivalités qui tendirent à irriter le débat, on tomba d'accord que cette cession ne portait aucune atteinte au droit de pleine propriété de l'État sur les lignes concédées et n'avait qu'une portée exclusivement commerciale (avril-juillet 1869).

En mars 1870, il présenta à la Chambre des représentants divers projets de lois supprimant l'impôt sur le sel et les droits d'entrée sur les poissons, abaissant à 10 centimes la taxe des lettres à l'intérieur et augmentant de un franc par hectolitre les droits sur la fabrication des alcools. Aux élections générales du mois de juin suivant, le parti libéral perdit quatorze voix et le ministère qui donna sa démission, fut remplacé par un cabinet catholique, présidé par M. Malou. M. Frère-Orban, devenu chef de l'opposition, eut avec divers membres de la nouvelle majorité de vives polémiques, l'une d'elles faillit même se terminer par un duel (mai 1874). La popularité du *leader* de la gauche reçut quelque atteinte lors de la discussion du projet de loi sur la collation des grades : il prit pour thèse le principe de la liberté absolue en matière d'enseignement, rallia à son opinion les libéraux doctrinaires de la Chambre, et le projet fut voté à une grande majorité.

Toutefois, le 13 juin 1878, à la suite des élections générales qui ramenèrent le parti libéral au pouvoir, M. Frère-Orban reçut de Léopold II le portefeuille des affaires étrangères et la présidence du conseil. Un de ses premiers actes fut la création d'un ministère spécial de l'instruction publique, qui fut confié à M. Van Humbeuk. Puis, à la suite des plus vives et des plus solennelles discussions, le cabinet fit voter par les deux Chambres et sanctionner par le roi une loi sur les écoles primaires, destinée à mettre une barrière aux envahissements de l'esprit ultramontain et dont le trait principal était la suppresion de l'enseignement spécial du dogme dans les écoles publiques. Le clergé qui n'avait pas réussi à en prévenir l'adoption, provoqua, pour en empêcher les effets, une agitation extrême, mit les écoles en interdit et alla jusqu'à lancer l'excommunication à la fois contre les instituteurs laïques, leurs élèves et leurs familles : la lutte entre le parti libéral et le cléricalisme arriva à son apogée (octobre 1879).

M. Frère-Orban est haut dignitaire de plusieurs ordres, notamment grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse et grand officier de la Légion d'honneur. A l'époque où il étudiait le droit en France, il avait écrit une comédie en trois actes, *Trois jours d'une coquette*, qui fut alors très-bien accueillie par Jules Janin, et qui a été depuis représentée au théâtre de Liége.

FRERICHS (Frédéric-Théodore), médecin allemand, né le 24 mars 1819, à Aurich, dans le Hanovre, se rendit à l'université de Gœttingue, en 1838, pour y étudier la médecine et les sciences naturelles. Reçu docteur, il visita Berlin, Prague et Vienne, la Hollande, la Belgique et la France et se fixa, en 1846, à Gœttingue. Agrégé à l'École de médecine et attaché à l'Institut physiologique de M. Rodolphe Wagner, il y fit des cours. En 1851, il fut appelé à Kiel, pour y diriger la polyclinique et l'hôpital académique; mais dès l'année suivante, ayant pris part à la guerre des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark, il dut rentrer en Allemagne et devint professeur titulaire de pathologie et de thérapeutique de l'université de Breslau, et directeur de la clinique médicale de cette ville. En 1859, il fut nommé professeur de clinique médicale à l'université de Berlin, et pendant la guerre franco-allemande, médecin en chef de l'armée. En 1871, le roi de Prusse lui a conféré la décoration de l'Aigle-Rouge et le titre de conseiller intime.

M. Frerichs a collaboré activement au *Dictionnaire de physiologie* de Wagner (Brunswick, 1843 et suiv.) ; au *Dictionnaire de chimie* de Liebig, Poggendorf et Wœhler (Ibid., 1837 et suiv.) et au *Supplément* (1850-1852). Quelques-uns de ses articles, imprimés à part, forment de véritables ouvrages, tels que le *Traité pratique des maladies du foie* (Klinik der Leberkrankheiten; Brunswick, 1859), traduit en français par MM. Pellegot et Dumesnil (Paris, 1860, in-8, figures).

FRESENIUS (Charles-Remigius), chimiste allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 décembre 1818, fut élève dans une pharmacie de sa ville natale. Il se rendit, en 1840, à l'université de Bonn et devint, l'année suivante, préparateur au Laboratoire-Liebig de l'Université de Giessen, où il prit ses grades. Appelé, en 1845, comme professeur de chimie et de physique à l'Institut agronomique de Wiesbaden, il y fonda un laboratoire qui prit de grands développements par la variété de ses applications industrielles et agricoles.

Parmi ses travaux personnels, à part des mémoires dans les recueils scientifiques, on peut citer, *Instruction pour l'analyse qualitative* (1841; 14e éd. 1874); *Instruction pour l'analyse quantitative* (1846, 6e éd. 1875-1876); *Recherches chimiques sur les principales eaux minérales du duché de Nassau* (Chem. Untersuchungen, etc., 1850); *Histoire du laboratoire de chimie de Wiesbaden* (Geschichte des chem. etc., 1873). Ces divers travaux ont été traduits en français.

FRESNEAU (Armand), homme politique français, ancien représentant du peuple, sénateur, né à Redon (Ille-et-Vilaine) en 1823, est fils d'un préfet du gouvernement de Juillet. Après avoir fait ses études au collège de Rennes, il devint secrétaire de M. Duchâtel et se destinait à la carrière diplomatique; mais après la révolution de février 1848, il se porta aux élections pour la Constituante et fut élu représentant d'Ille-et-Vilaine, grâce à l'appui du clergé, le cinquième sur quatorze, par 88 000 voix, siégea à l'extrême droite et vota contre la constitution. Il combattit aussi la République à la Législative, où il fut réélu, le premier sur douze. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le rendit à la vie privée.

M. Arm. Fresneau rentra dans la vie politique aux élections du 8 février 1871. Élu représentant du Morbihan, le neuvième sur dix, par 47 19[illegible] voix, il fut un membre actif de la majorité monarchique et prit souvent la parole pour soutenir des propositions hostiles au gouvernement républicain. Il déposa lui-même une proposition relative à la réglementation du droit d'interpellation, un projet sur l'organisation du service religieux dans l'armée, etc. Il signa l'adresse des représentants de l'extrême droite au pape, la proposition tendant au rétablissement de la monarchie et [illegible] l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta point aux élections sénatoriales et législatives de 1876, [illegible] renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 18[illegible] il fut porté sur la liste des droites, dans le Morbihan, et fut élu, le dernier sur trois, par 1[illegible] voix sur 327 électeurs.

FREUND (Wilhelm), lexicographe allemand, né le 27 janvier 1806, à Kempen, dans le [illegible]

[illegible] de Posen, d'une famille juive, étudia à [illegible], Berlin et Halle, obtint le grade de docteur en philosophie, et ouvrit en 1828, à Breslau, une institution pour l'instruction de la jeunesse israélite. A la suite de dissentiments avec ses coreligionnaires, il accepta une place de [illegible] au collège de cette ville, qu'il quitta [illegible] pour diriger par intérim le collège de [illegible] en Silésie. En 1851, M. Freund passa en [illegible]. En 1855, il retourna en Silésie et [illegible] la direction de l'Ecole supérieure israélite [illegible], d'après ses plans. Il prit sa [illegible] et se retira à Breslau.

[illegible] sa réputation à son grand *Dictionnaire de la langue latine* (Wœrterbuch der [illegible] Sprache; Breslau. 1834-45. 4 vol.), [illegible], sous le titre de *Dictionnaire latin-français* par M. Theil, en 1855 (Paris, in-8). Il a donné aussi un *Dictionnaire de la langue latine*, [illegible] (Gesammtwœrterb. der lat. Sprache; [illegible], 1844); un *Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin-grec* (Berlin, 1848), [illegible] de l'*Oratio pro Milone* (Breslau, [illegible]), etc. Il a entrepris, en 1846, la publication d'une *Bibliothèque classique de l'antiquité grecque et latine* (Schülerbibliothek des griech. [illegible] Alterthums; Berlin, 1846 et suiv.); [illegible] *la philologie* (Wie studirt man Philologie, 1875, plus. édit); *Six tables pour servir à l'histoire des littératures grecque* [illegible] (Sechs Tafeln, etc. Leipzig, 1873-1875).

FREYCINET (Charles-Louis de Saulces de), [illegible] français, ministre, sénateur, est [illegible], le 14 novembre 1828, d'une [illegible] Dauphiné. Entré à l'Ecole polytechnique en 1846, il en sortit, le quatrième, [illegible] et fut successivement ingénieur [illegible] à Mont-de-Marsan, à Chartres (1854) et [illegible] (1855). Choisi à cette époque par la [illegible] des chemins de fer du Midi, comme [illegible], il en régla l'organisation intérieure par une série de circulaires importantes. [illegible], il fut chargé de diverses missions [illegible] en France et à l'étranger et présenta plusieurs mémoires; l'un d'eux, [illegible] des *femmes et des enfants dans les* [illegible] *de l'Angleterre* (1867), fut couronné [illegible] ingénieur ordinaire de 1re classe, [illegible], et en chef le 18 octobre 1875. [illegible] avait été promu officier de la [illegible] le 8 août 1870.

[illegible] général du Tarn-et-Garonne, pour le [illegible], il fut, après le 4 septembre, [illegible] par M. Gambetta comme préfet [illegible]; mais il ne put garder ce [illegible] pendant quelques jours, et se rendit à [illegible] les fonctions de chef du cabinet [illegible] de la délégation (10 octobre 1870). [illegible] prépara ou étudia dans leur application [illegible] plans de campagne par lesquels [illegible] de la Défense en province [illegible] repousser l'invasion. Rentré dans la [illegible] la signature de l'armistice, il publia [illegible] remarquable: *la Guerre en province* [illegible] *Siège de Paris* (1871, in-8), qu'il dédia [illegible], « au grand patriote qui avait été [illegible] la Défense. » Ce livre provoqua diverses [illegible], notamment de la part du général [illegible] de Paladines; mais devant la Commission d'enquête instituée par l'Assemblée nationale, [illegible] officier supérieur, le général Borel, [illegible] aux rares qualités déployées par [illegible] durant cette longue et terrible [illegible].

[illegible] ne reparut dans la presse qu'au moment [illegible] élections sénatoriales de janvier 1876; il posa sa candidature dans le département de la Seine et, dans une réunion préparatoire, se réclamant du nom et de l'appui de M. Gambetta, il demandait aux délégués la réparation due à la Défense nationale, « indignement outragée depuis cinq ans, » et terminait ainsi : « A côté des grands précurseurs, il y a les hommes qui se vouent à résoudre les problèmes d'administration et d'organisation que soulève l'application des idées nouvelles. Je serais un de ces hommes et, pour tout résumer en un mot, je demande à être enrôlé par vous dans la phalange scientifique de la République. » Il fut élu, le premier sur cinq, par 142 voix sur 216 électeurs et prit place dans la gauche républicaine. Rapporteur de la loi sur la réorganisation militaire, il soutint à la tribune, le 7 novembre 1876, avec un grand succès, les points les plus délicats relatifs à l'administration de l'armée, notamment la subordination de l'intendance au commandement; malgré la faiblesse de son organe, il fut très écouté, et ce début le plaça au premier rang des orateurs d'affaires du Sénat. Le 22 juin 1877, il vota contre la dissolution de la Chambre des députés demandée par le cabinet de Broglie. Le 14 décembre suivant, il fut appelé par M. Dufaure au poste de ministre des travaux publics.

Aussitôt que M. de Freycinet eut pris la direction de ce vaste service, il montra toute l'activité dont il avait donné déjà tant de preuves. Ce fut lui qui examina, soutint et décida le rachat progressif des lignes de chemins fer par l'Etat et qui constitua, avec diverses portions de lignes déjà exploitées, ce qu'on appela *le septième réseau*. Pour atteindre ce but, il eut à vaincre bien des résistances devant les deux Chambres et à surmonter les obstacles que les grandes compagnies, dont il ébranlait la suprématie jusqu'alors incontestée, lui suscitaient par la voie de la presse.

Pendant les vacances parlementaires, M. de Freycinet fit, d'abord avec M. Léon Say, puis seul, divers voyages dans le Nord et sur le littoral ouest de la France; il voulait y étudier par lui-même les besoins de nos ports de commerce et les projets d'agrandissement dont chacun d'eux est susceptible. Tout en entrant dans les détails techniques de ces entreprises, il ne perdit aucune occasion d'affirmer le triomphe des idées républicaines et de montrer l'intime liaison qui les unissait à la fortune de la France; il déclarait d'ailleurs, à Boulogne-sur-Mer, où l'on inaugurait le monument commémoratif de la création d'un port en eau profonde, que « si ses plans étaient hardis, l'exécution en serait prudente, » et M. Léon Say ajoutait que l'épargne croissante du pays suffirait à ces travaux (8 septembre 1878). A Bordeaux, il répondit à M. Fourcand, qui avait plaidé la liberté économique, par un discours très franc et très pratique où, sans renier ses tendances protectionnistes, il caractérisait la distinction qu'il faut faire entre les principes de la science et les intérêts politiques à concilier. A Saint-Nazaire, à la Rochelle, il témoigna de la même sollicitude pour les améliorations depuis longtemps désirées par nos populations maritimes (25-27 septembre). Dans la session qui suivit, M. de Freycinet présenta à M. de Mac-Mahon un rapport sur les voies navigables à réorganiser et à compléter parallèlement au réseau des voies ferrées : ce qui représentait 10 000 kilomètres de canaux à remanier, et 2500 kilomètres de chemins de fer à ouvrir, soit une dépense de quatre milliards. Un décret conforme, rendu le 15 janvier 1879, institua en outre cinq commissions techniques correspondant aux bassins de la France et chargées de dresser le programme et l'ordre des travaux à exécuter.

A la suite de la transmission des pouvoirs de M. de Mac-Mahon à M. Grévy, M. de Freycinet

conserva son portefeuille dans le cabinet présidé par M. Waddington (4 février 1879). Dans la discussion des projets de modification des lois minières et de l'établissement des tramways, il obtint l'assentiment du Sénat, malgré les conclusions contraires de la commission (18-22 février). Depuis ce moment, dans les rumeurs relatives à l'imminence de prétendus remaniements ministériels, M. de Freycinet, par suite de l'étroite union qu'on lui attribuait avec le chef de la majorité républicaine opportuniste, M. Gambetta, fut présenté à plusieurs reprises par la presse, comme un futur président du Conseil (octobre 1879).

Outre le travail historique cité plus haut, M. de Freycinet s'était fait connaître par des ouvrages scientifiques ou pratiques : *Traité de mécanique rationnelle*, comprenant la statique comme cas particulier de la mécanique (1858, 2 vol. in-8, fig.); *De l'Analyse infinitésimale* (1860, in-8, fig.); *Des Pentes économiques en chemin de fer* (1861, in-8); *Emploi des eaux d'égout en agriculture* (1869, in-8); *Principes de l'assainissement des villes* (1870, in-8; atlas); *Traité d'assainissement industriel* (1870, in-8; atlas de 21 pl.).

FREYTAG (Gustave), écrivain allemand, né le 13 juillet 1816, à Kreuzbourg, en Silésie, fit de bonnes études au collège d'Oels et aux universités de Breslau et de Berlin, et obtint, en 1838, le diplôme de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des lettres de cette dernière ville, il passa, en 1847, à Dresde, puis à Leipzig, où il fonda, avec M. Jul. Schmidt, le recueil littéraire, *le Messager de la frontière*.

M. Freytag débuta par un recueil de poésies intitulé : *A Breslau* (In Breslau; Berlin, 1845). La même année, sa comédie historique, *les Fiançailles, ou Kuntz de Rosen* (die Brautfahrt, oder, etc. Ibid., 1845), obtint un prix dans un concours ouvert par le théâtre Royal de Berlin. Elle fut suivie de deux drames : *Valentine* (1847), *le comte Waldemar* (1848), et d'une comédie, *les Journalistes* (1854), particulièrement citée avec éloge en Allemagne. M. Freytag obtint ensuite un succès populaire par son roman intitulé : *Doit et avoir* (Soll und Haben; Leipzig, 1855, 6e édit., 3 vol.). Ce roman, traduit en français par M. de Suckau, dans le *Moniteur* de 1857, fait partie de la *Collection des meilleurs romans étrangers* (Paris, 1857, in-18); *le Manuscrit perdu* (Leipzig, 1864, 3 vol.; 3e édit. 1875); *Tableaux du passé allemand* (Bilder aus der deutschen Vergangenheit, 10e édit., 1876, 4 vol.); *Nouveaux tableaux de la vie du peuple allemand* (1862); *le Nid d'un roitelet* (das Nest der Zaun-Kœnige, Leipzig, 1873); *le Roi Marcus* (Marcus Kœnig, 1876); etc. On cite encore de M. Freytag une petite tragédie : *le Savant* (der Gelehrte) insérée dans les *Tableaux poétiques* (Poetische Bilder) de Ruge et une comédie : *Une pauvre âme de tailleur* (Eine arme Schneiderseele). Ce théâtre a été réuni sous le titre de *Dramatische Werke* (Leipzig 1848-1850, 3 vol.).

FREZZOLINI (Erminia Nencini, dame), cantatrice italienne, née à Viterbe, en 1820, et fille d'un chanteur comique renommé comme professeur de chant, débuta en 1838, à Florence, et passa ensuite, comme *dona assoluta*, aux théâtres de Milan, Turin, Modène (1839-1841). Après une saison sur le théâtre de la Reine, à Londres (1842), elle revint à la Scala de Milan, parut à San-Carlo de Naples (1845), à Gênes, à Venise (1847), et partit à la fin de cette dernière année pour Saint-Pétersbourg, où elle resta jusqu'en 1850. Elle visita en dernier lieu l'Espagne, chanta à Madrid et à Barcelone, et vint enfin, en 1853, à Paris. Elle y a figuré pendant quatre années successives, dans la troupe du Théâtre Italien. En août 1857, elle se rendit aux États-Unis, avec M. H. Vieuxtemps, engagé, comme elle, à des appointements princiers. Mme Erminia Frezzolini, qui possédait une voix de soprano des plus étendues, malgré l'insuffisance des notes du médium, et une grande puissance dramatique, abordait volontiers les rôles des opéras de Mozart, Bellini, Donizetti; elle se familiarisa, l'une des premières, avec le répertoire de M. Verdi, qui lui dut une partie de sa popularité.

FRICHON aîné (François-Alexis-Adolphe), ancien représentant du peuple français, né à Limoges, le 15 août 1800, fils d'un volontaire de la République, se fit inscrire, en 1824, au barreau de la Cour royale de Limoges, devint membre du conseil de l'ordre après 1830 et fut élu bâtonnier en 1845. Candidat à l'Assemblée nationale, dans la Haute-Vienne, il fut élu le quatrième sur huit. Au milieu des troubles qui éclatèrent à Limoges, le jour des élections, il prit le rôle de médiateur et contribua au rétablissement de l'ordre. A l'Assemblée, il parut souvent à la tribune et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il rentra dans l'opposition. Réélu à l'Assemblée législative, il siégea dans les rangs de la gauche, et, le 2 décembre 1851, prit part aux essais de résistance, puis resta en dehors des affaires publiques. — M. Frichon a un frère plus jeune, avec lequel il a été confondu, et qui, habitant Limoges au moment du coup d'État du 2 décembre, fut expulsé de France.

FRIEDLAENDER (Louis), archéologue et philologue allemand, né à Kœnigsberg en 1824, fit ses études dans sa ville natale, suivit les cours de philologie à Leipzig et à Berlin, devint en 1846 *privat docent* à l'Université de Kœnigsberg et y fut nommé, en 1859, professeur ordinaire de philologie classique et d'archéologie. De 1853 à 1854, il avait fait un voyage scientifique en Italie. Ses recherches et ses travaux portent sur la critique de la poésie d'Homère et sur la vie des anciens Romains. D'une part, on cite les éditions des fragments de Nicanor sur *la Ponctuation d'Homère* (1850) et du *Livre d'Aristonicus sur les caractères critiques de l'Iliade* (1853); *Analecta Homerica* (1859), et un mémoire sur *la Critique d'Homère de Wolf, jusqu'à Grote* (1853); d'autre part : *Éclaircissement pour l'histoire des mœurs de Rome* (Leipzig, 1862-1864; 2e édit. 1869-1871, 3 vol.), ouvrage traduit librement en français par Vogel sous le titre : *Civilisation et mœurs romaines, du règne d'Auguste à la fin des Antonins* (1865-1874, 4 vol. in-8); deux mémoires : *Sur le Goût des arts des Romains de l'Empire* (1852) et *Sur les Jeux des Romains* (1858).

FRIEDERICH (André), sculpteur français, né à Ribeauvillé, dans le Haut-Rhin, le 17 janvier 1798, fut d'abord, comme son père, sculpteur en bois, se rendit ensuite à Strasbourg, puis en Allemagne, où il continua ses études sous divers maîtres, et vint enfin les compléter à Paris, dans l'atelier de Bosio, se fixa, en 1826, à Strasbourg, où il a exécuté presque tous ses travaux. Nous citerons : *le Baptême de Clovis, saint Henri et Bathilde*, pour l'église Saint-Louis (18..); *Turenne*, monument en granit élevé à Salzbach; le *Mausolée du poète Herber*; *l'archevêque ...* pour la cathédrale de Fribourg, *l'évêque Werner de Hapsbourg*, pour celle de Strasbourg; le *Monument de l'architecte Erwin*, pour le bourg de Steinbach; *l'Atelier d'Erwin*, bas-relief ...

par le musée de Strasbourg ; *le Fossoyeur*, don [illegible] au cimetière de Baden-Baden ; *le Tombeau de Léopold de Bade ; le Chœur de la cathédrale de Strasbourg*, plan plastique, etc., etc. (1828-1850). On a vu de lui, aux Salons de 1839 et 1842, *une Femme à genoux sur un tombeau*, et une *Mère [illegible] son enfant endormi*, statues en marbre. On lui doit aussi une riche publication sous le titre de : *la Cathédrale de Strasbourg et ses détails* (1855, in-4, avec planches). — M. Friederich est mort à Strasbourg le 9 mars 1877.

FRIEDRICH (Jean), théologien allemand, né à [illegible] (Bavière), en 1836, fit ses études à [illegible] et à Munich et fut ordonné prêtre en 1859. Reçu docteur en théologie en 1861, il professait la théologie à Munich, quand il fut choisi pour accompagner le cardinal Hohenlohe au Concile de Rome en qualité de conseiller théologal. A cette époque il fut soupçonné d'être l'auteur des correspondances de l'*Allgemeine Zeitung*, dirigées contre l'infaillibilité. Il quitta Rome avant la fin des travaux du Concile, déclarant la lutte inutile contre la curie et les jésuites. La faculté de théologie de Munich ayant rejeté le dogme de l'Infaillibilité, il se rangea du côté de Dœllinger et fut excommunié par l'archevêque de Freising, le [illegible] 1871. Il adressa une demande au roi, pour pouvoir continuer ses fonctions de chapelain à la [illegible] de la Cour, mais ne reçut pas de réponse. [illegible] professeur à la faculté de Munich, sa nomination [illegible] pas soumise à l'approbation royale. Son élection au titre de sénateur de l'Université, le [illegible] 1871, resta aussi sans effet. Cependant, l'année suivante, malgré les protestations de l'archevêque, il fut nommé professeur ordinaire. M. Friedrich se rendit, en 1874, à Berne, pour l'ouverture de la faculté des Vieux-Catholiques [illegible] de cette ville, et y pro[illegible] qui fut publié sous le titre : *[illegible] et théologiens et les facultés de théologie allemandes dans les vingt-cinq dernières années* (Der Kampf gegen die deutschen Theologen [illegible], 1875). Il y fit depuis un cours d'histoire [illegible].

Parmi ses ouvrages nous citerons : *J. Wessel, tableau de l'histoire ecclésiastique du quinzième siècle* (J. Wessel, ein Bild aus der, etc., 1862); *la Doctrine de Huss et son importance dans les temps modernes* (die Lehre des Huss und, etc., 1862); *Astrologie et Réformation* (1864); *Histoire ecclésiastique de l'Allemagne* (1867-1869, 2 vol.); *Trois [illegible] du temps des Mérovingiens* (Drei [illegible] aus der Merovinger Zeit, 1867); *le [illegible] du Pape sur la nation allemande, dans la [illegible] du dogme de l'Infaillibilité* (das [illegible] Recht, etc., 1870); deux intéressants [illegible] sur le Concile : *Documenta ad illustrandum Concilium Vaticanum, anni 1870* (1871 et [illegible] *du Concile du Vatican* (Tagebuch [illegible] während des Vatic. Concils, (1871); [illegible] d'un ouvrage inconnu : *Joannes [illegible] : De Potestate papae et con[illegible] Tractatus notabilis ; Félonie et [illegible] allemands* (Wortbrüchigkeit [illegible] deutscher Bischœfe, 1873), [illegible] aux attaques de l'évêque Ketteler.

FRIES (Bernard), peintre allemand, né à Heidelberg, le 16 mars 1820, reçut à Carlsruhe ses premières leçons de dessin du peintre d'histoire [illegible], puis suivit de 1835 à 1837 les cours de l'Académie de Munich. En 1838, il partit seul pour Rome, et y passa la plus grande partie de sa jeunesse. De retour à Munich, il prit part, en 1848, aux mouvements religieux et politiques et reçut, en 1852, l'ordre de quitter la ville. Il se retira à Heidelberg. — Il est mort à Munich le 21 mai 1879.

M. Fries a traité surtout le paysage, nous citerons de lui : *les Rochers de Némi* (1847) ; quatre toiles envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Vallée du Neckar, Vue prise des environs de Heidelberg, le Parc de Heidelberg* et *l'Orage ;* six toiles à l'Exposition de 1867 : *Socrate, Ravello, Piano dei Greci*, paysages d'Italie et trois autres représentant *les Environs d'Heidelberg.*

FRIES (Elias), botaniste suédois, né le 15 août 1794, à Femsjo (Wescio), fit ses études à l'université de Lund et y devint, en 1814, agrégé, en 1819, professeur adjoint et en 1828 professeur de botanique. A partir de 1834, il occupa, à l'université d'Upsal la chaire de professeur ordinaire d'économie pratique. A la mort de Wahlenberg (1851), il devint professeur titulaire de botanique et directeur du musée et du jardin. En 1853, il fut nommé recteur de l'université. Renommé comme orateur suédois et latin, il a deux fois représenté l'université d'Upsal à l'assemblée des Etats de la Suède (1844-1845, 1847-1848) et fut un des dix-huit de l'Académie de Stockholm — Il est mort à Upsal le 8 février 1878.

M. Fries a introduit en Suède diverses réformes scientifiques, telles que le système naturel de botanique et la morphologie. Ses ouvrages sont aussi estimés que nombreux; nous citerons les suivants : *Flora Hollandica* (Lund, 1817); *Novitiæ floræ Suecicæ* (Ibid., 2e édit. 1828), travail consciencieux, complété par les *Mantissæ* (Lund et Upsal, 1832 et suiv.); *Systema mycologicum* (Greifswaldl 1821-1829, 3 vol.; supplément 1830), œuvre considérable qui fut précédée des *Observationes mycologicæ* (Copenhague, 1815-1818, 2 vol.; nouvelle édit., 1824) et auquel se rattachent trois autres ouvrages : *Elenchus fungorum* (Greifswald, 1820, 2 vol.), *Epicrisis systematis mycologici* (Upsal et Lund, 1836-1838) et *Novæ symbolæ mycologicæ* (Upsal, 1851, 1re partie); *Systema orbis vegetabilis* (Lund, 1825), contenant l'exposition du système naturel; *Lichenographia Europea reformata* (Lund et Greifswald 1831), importante monographie; *Flora scanica* (Upsal, 1835); *Summa vegetabilium Scandinaviæ* (Ibid., 1846-1848, 2 vol.); *Herbarium normale* (ibid., 1847 et suiv.); *Symbolæ ad historiam hieraciorum* (Ibid., 1848), etc.; sans compter un grand nombre de dissertations et d'articles dont une partie ont été réunis sous le titre d'*Excursions botaniques* (Botaniska utflygter; Upsal, 1843, 1 vol.; Stockholm, 1852, 2 vol.).

FRIRION (Jules-Joseph, baron), général français, né à Strasbourg, le 23 février 1805, est fils du général de ce nom qui, sous Louis-Philippe, fut chargé du commandement de l'hôtel des Invalides. Admis à l'Ecole de Saint-Cyr, il passa, en 1823, comme sous-lieutenant dans l'infanterie, prit part à quelques-unes des expéditions d'Afrique et devint chef de bataillon en 1840. Nommé colonel en 1849, il commanda le 26e de ligne et eut, en 1851, mission de réprimer le mouvement insurrectionnel des Basses-Alpes. Nommé général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur, en 1852, il fut mis, en 1854, à la tête d'une brigade d'infanterie de l'armée qui occupa Rome. En 1857, M. Fririon fut nommé général de division et fit partie du comité d'infanterie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 août 1864.

FRITH (William Powell), peintre anglais, né en 1819, à Studley, près Ripon, et fils d'un

aubergiste de cette ville, étudia la peinture à l'Académie des beaux-arts de Londres et débuta à l'âge de vingt ans, par un sujet tiré de Shakspeare, *Malvolio devant la comtesse Olivia* (1840), qui fut très apprécié. Il exposa ensuite *les Adieux de Leicester et d'Amy Robsart* (1841); *Un Tour de Falstaff* (1843); *Jean Knox en présence de Marie Stuart* (1844); *le Pasteur du village* (1845), œuvre qui lui ouvrit les portes de l'Académie.

M. Frith s'inspira volontiers des écrivains classiques, Shakspeare, W. Scott, de Foë et surtout Goldsmith. Les œuvres de Molière et de Cervantès lui ont aussi fourni quelques bonnes toiles : *M. Jourdain saluant la marquise* (1847) et *Sancho à la table de la duchesse* (1850). A part ces sujets, on cite : *Une fête anglaise il y a cent ans* (1847), que la gravure a rendue populaire; *Une Vieille femme accusée d'avoir ensorcelé une jeune paysanne* (1848), épisode du temps de Jacques Ier; *Quand l'âge arrive* (1849); *Le Peintre Hogarth à Calais* (1851); *Au bord de la mer* (1854); *Sir Roger de Coverley et le Spectator* (1848); *Une Aventure en diligence* (1849); *Honeywood et les gardes du commerce* (1850); *la Fête du jour de naissance* (1856), etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il envoya un très remarquable tableau emprunté au *Bourgeois gentilhomme*; *Pope faisant la cour à lady Montague* et *l'Homme d'un bon naturel* : œuvres d'un coloris agréable, d'une exécution fine et précise, et auxquels le jury accorda une médaille de seconde classe. Citons encore le portrait de *Claude Duval* à l'Exposition de 1867, et à celle de 1878 : *le Salon d'or; le Jour du Derby; La Gare de chemin de fer; le Dernier dimanche de Charles II à Whitehall; Sous le palais du doge.*

FRITZSCHE (François-Wolkmar), philologue allemand, né à Steinbach (Saxe), le 26 janvier 1806, étudia d'abord sous la direction de son père, le savant théologien Chr.-Fréd. Fritzsche, mort en 1850, et suivit plus tard l'université de Leipzig. En 1828, il alla se fixer à Rostock.

M. Fritzsche s'est particulièrement occupé du théâtre grec et des satiriques, et l'on cite de lui : outre une édition d'Aristophane : *Quæstiones lucianeæ* (Leipzig, 1826); *Commentationes de atticismo et orthographia Luciani* (Rostock, 1828); une étude sur les *Dialogi deorum* (Leipzig, 1829); *Quæstiones aristophaneæ* (Ibid., 1835); sans compter un grand nombre de dissertations savantes, telles que : *De Monodiis Euripideis* (Rostock, 1843); *Lectiones tullianæ* (Ibid., 1847); *De Versu eupolideo* (Ibid., 1855), et toutes celles dont Aristophane a fourni le sujet; deux écrits contre Ch. Otfried Müller, à l'occasion de son travail sur *les Euménides* d'Eschyle (Leipzig, 1834 et 1835); enfin une édition critique des œuvres de *Lucien* (1860-1874, 3 vol.).

FRITZSCHE (Otto-Fridolin), théologien protestant allemand, frère du précédent, né le 23 septembre 1812, à Dobrilugk, fit aussi ses premières études sous la direction de son père, les acheva à l'université de Halle, et fut agrégé en 1836 à la faculté de théologie de cette ville, qui lui conféra le titre de docteur. En 1842, il fut nommé à Zurich professeur de théologie, et en 1844 directeur de la bibliothèque centrale.

On a de lui, outre plusieurs écrits insérés dans le recueil des *Fritzschiorum opuscula academica* (Leipzig, 1838), *De Theodori Mopsuestani vita et scriptis comment. hist. theologica* (Halle, 1836); *Manuel exégétique des Apocryphes de l'Ancien Testament* (Leipzig, 1851, 1re livraison), avec M. Ed. Grimm, etc. Il a donné diverses éditions annotées : *Confessio Helvetica posterior* (Zurich, 1839); *Lactantius* (Leipzig, 1842-1844, 2 vol.); les *Fragments évangéliques de Théodore Mopsueste sur le Nouveau Testament* (Zurich, 1847); la traduction grecque du *Livre d'Esther* (Ibid., 1848); *Cur Deus homo* d'Anselme (1868); les *Vieux Testaments apocryphes* (Leipzig, 1871), etc.

FRŒBEL (Jules), écrivain et homme politique allemand, né en 1805, à Griesheim, près de Stadtilm, est le neveu du célèbre pédagogue de ce nom. Il étudia à Rudolstadt, Keilhau, Stuttgart, Munich, Weimar, et enfin à Berlin, où il se lia avec Charles Ritter et connut Alex. de Humboldt. Il se fixa en 1833 à Zurich, y exerça pendant plusieurs années les fonctions de professeur de géographie et de sciences naturelles, publia quelques ouvrages estimés, et fonda en 1839, après avoir obtenu les droits de citoyen suisse, un journal d'opposition radicale, *der Schweizerische Republikaner*. En 1844, il renonça à l'enseignement, établit à Zurich et à Winterthur un *Comptoir littéraire*, et fit paraître plusieurs écrits politiques, interdits en Allemagne, notamment en Prusse, où il lui fut défendu de résider.

De 1845 à 1848, M. Frœbel s'était fixé à Dresde. Après la révolution, il fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il prit place parmi les chefs de l'extrême gauche. En octobre 1848, il fit partie de la députation que l'Assemblée envoya à Vienne, et rendit compte des événements tragiques auxquels il venait d'assister, dans ses *Lettres sur la révolution d'octobre* (Briefe über die Wiener Octoberrevolution, Francfort, 1849). Après la défaite de son parti, il retourna en Suisse, d'où il émigra en Amérique. Il s'occupa alors d'entreprises industrielles, puis visita, de 1850 à 1857, la Californie, le Mexique, et l'Amérique centrale. Il épousa, à New-York, la fille du plénipotentiaire bavarois, comte de Armansperg, rentra en Europe et se fixa à Vienne, puis à Munich où il fonda, en 1867, un journal libéral, *la Presse de l'Allemagne du Sud* qu'il dirigea jusqu'en 1873. Nommé consul allemand à Smyrne, la même année, il passa, en 1876, au même titre à Alger.

Outre quelques travaux scientifiques, tels que : *Système de cristallographie* (Grundzüge eines Systems des Crystallologie; Zurich, 1843; 2e édit., Leipzig, 1847), et un grand nombre de brochures, on a de M. Frœbel : *Système de politique sociale* (System der socialem Politik; Mannheim, 1847, 2 vol.); un drame historique, *die Republikaner* (Leipzig, 1848), et *Observations sur l'Amérique* (Aus Amerika, Erfharungen, Reisen und Studien; Ibid., 1857, in-8).

FROHSCHAMMER (Jacques), philosophe allemand, né à Illkofen, sur le Danube, le 6 janvier 1821, fit ses premières études à Ratisbonne et alla suivre, en 1841, les cours de théologie et de philosophie à Munich. Il embrassa, en 1847, l'état ecclésiastique, fut vicaire de diverses paroisses du diocèse de Ratisbonne, puis revint à Munich pour suivre la carrière académique et devint, en 1855, professeur à la faculté de théologie et, l'année suivante à celle de philosophie. Il fut, de 1851 à 18.., prédicateur ordinaire de l'Université.

M. Frohschammer avait déjà publié un certain nombre d'ouvrages de polémique philosophique qui avaient eu en Allemagne du retentissement, tels que : *l'Origine de l'âme humaine* (der Ursprung der menschl. S., etc., 1854), mis à l'Index à Rome; *l'Ame humaine et la physiologie* (Menschenseele und Physiologie, 1855), en réponse à M. Ch. Vogt, et *Introduction à la philosophie et principes de métaphysique* (Einleitung in die Phil. etc., 18..), lorsqu'un nouvel écrit intitulé : *De la Liberté de la science* (Ueber die Freiheit, etc., 1861) dé...

contre lui des tempêtes; non seulement il fut mis à l'Index, mais le pape lui-même en condamna expressément les doctrines dans une lettre adressée, en 1862, à l'archevêque de Munich-Freising, qui réclama vainement de l'auteur une soumission sans conditions. M. Frohschammer fut alors suspendu, et défense fut faite par l'archevêque aux étudiants en théologie de suivre ses cours. Au fort de cette querelle, les théologiens catholiques tinrent, à Munich, une réunion dans laquelle la science fut déclarée soumise à l'autorité de l'Église; M. Frohschammer n'accepta point cette décision et poussant la guerre plus loin contre la papauté, attaqua le *Syllabus* et l'*Encyclique* de 1864, dans un *Éclaircissement* (Beleuchtung, 1865) qui parut d'abord anonyme, et qui fut réimprimé plus tard sous son nom (1870). Élargissant le débat, il publia ensuite, sous ce titre : *le Christianisme et les sciences naturelles modernes* (das Christenthum, etc., 1868), un exposé critique de l'histoire et du dogme chrétiens. Le Concile œcuménique fit également l'objet de ses attaques dans deux brochures : *Appréciation de l'infaillibilité du Pape et de l'Église* (Zur Würdigung, etc., 1869), et les *Conséquences politiques de l'infaillibilité du pape et de l'Église* (die polit. Bedeutung, etc., 1870). Il fit plus tard la critique du nouveau dogme dans une *Épître à l'archevêque de Munich* (1871). Il faut citer encore parmi celles de ses brochures qui ont fait le plus de bruit : *la Science nouvelle et la nouvelle foi* (das neue Wissen, etc., 1873); *la Foi d'autrefois et la foi d'aujourd'hui* (der alte und der neue Glaube, 1873); *la Roche de Pierre à Rome* (der Fels Petri in Rom, 187[illegible]); *le Christianisme du Christ et le christianisme du Pape* (das Christenthum Christi, etc., 18[illegible]); sans compter de nombreux articles réunis sous le titre de : *Questions contemporaines de politique religieuse* (Ueber die religiösen Fragen, etc., 18[illegible]).

FROMENTEL (Louis-Édouard GOURDAN DE), paléontologiste français, né à Champlitte (Haute-Saône), le [illegible] août 1824, commença ses études médicales à Strasbourg et vint les achever à Paris. En [illegible], il alla s'établir à Gray, où il fut chargé des fonctions de médecin des épidémies, [illegible], de médecin en chef de la [illegible], de chirurgien de l'hôpital, etc. Placé au centre d'une contrée riche en débris fossiles, il fit de la géologie et de la paléontologie l'objet de ses études et publia un certain nombre d'ouvrages sur cette spécialité. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1874.

On a de lui : *Description des polypiers fossiles de l'étage néocomien* (1857, in-8, 10 planches); *Introduction à l'étude des éponges fossiles* ([illegible] pl.); *Introduction à l'étude des polypiers fossiles*, comprenant leur histoire, leur classement, leur mode de multiplication, etc. ([illegible]); *Monographie des polypiers jurassiques supérieurs* (1862, in-4, 7 pl.); *Polypiers coralliens des environs de Gray* (1866 et 1867, in-4, [illegible]); *Études sur les microzoaires ou infusoires proprement dits* (1874-1876, in-4, avec planches). M. de Fromentel a fourni en outre à la *Paléontologie française* la monographie des *Zoophytes* du terrain crétacé. Plusieurs de ses ouvrages ont été insérés dans les *Mémoires* de la Société linnéenne de Normandie.

FROMENTIN (Eugène), peintre français, né à La Rochelle, le 24 octobre 1820, suivit d'abord des cours de droit à Paris, puis, cédant à sa vocation, fit son apprentissage sous M. Louis Cabat. Il fit, de 1842 à 1846, un voyage en Orient, et parcourut surtout l'Algérie, où il recueillit des dessins et des notes. Il donna, depuis son retour, une foule de *Sites algériens* et d'*Épisodes de la vie arabe*, entre autres : *les Gorges de la Chiffa* (1847); *la Place de la Brèche*, à Constantine (1849); *Enterrement maure* (1853); des *Smalas*, des *Mosquées*, des *Douars*, etc.; *Chasse à la gazelle dans le Hodne*, acquis par l'État; *Bateleurs nègres*, *Lisière d'oasis pendant le sirocco*, *Audience chez un khalifat* (1859); *Cavaliers revenant d'une fantasia près d'Alger*, *Courriers; pays des Ouled Naylo*, *Berger*, *hauts plateaux de la Kabylie* et quelques *Sites algériens* (1861); *Bivac arabe au lever du jour*, *Fauconnier arabe*, *Chasse au faucon en Algérie*, *la Curée* (1863); *Coup de vent dans les plaines d'Alfa* (1864); *Chasse au héron*, *Voleurs de nuit* (1865); *Tribu en marche dans les pâturages du Tell*, *Étang dans les oasis* (1866) : ces deux derniers tableaux reparurent, avec quelques autres des précédents, à l'Exposition universelle de 1867; *Arabes attaqués par une lionne*, *Centaures* (1868); *une Fantasia*, *Halte de muletiers* (1869); *Venise, le grand canal et le môle* (1872); *Souvenir d'Algérie, un Ravin* (1874); *le Nil*, *Souvenir d'Esneh* (1876). M. Fromentin a obtenu une 2ᵉ médaille en 1849, un rappel en 1857 une 1ʳᵉ médaille en 1859 et en 1867. Décoré de la Légion d'honneur en 1859, il a été promu officier le 12 août 1869.

M. Eugène Fromentin, qui avait, dès la jeunesse, montré un goût non moins vif pour les lettres que pour la peinture, recueillit et compléta les notes qu'il avait prises pendant ses séjours en Orient. Publiées d'abord dans le feuilleton du *Pays*, elles ont formé deux volumes : *Un Été dans le Sahara* (1857, in-18) et *Une Année dans le Sahel* (1859, in-18), réimprimés séparément (1874, 2 vol. in-8), puis en un seul volume intitulé *Sahara et Sahel*, illustré des croquis de l'auteur lui-même, empruntés à ses albums ou à ses tableaux (1879, in-4). Il a également écrit un roman, *Dominique* (1863, in-18, nouv. édit. 1877) qui eut un grand succès, et *les Maîtres d'autrefois*, Belgique, Hollande (1876, in-18), intéressante étude esthétique sur Rubens, Rembrandt, etc. — Il est mort à La Rochelle le 27 août 1876. Il a été publié un album de *vingt-cinq dessins* de cet artiste, fac-similés par M. Montefiore et précédés d'une *Notice* par M. Ph. Burty (1878, in-folio).

FROMMANN (Georges-Charles), philologue allemand, né à Cobourg, le 31 décembre 1814, fut élevé au gymnase de sa ville natale et entra en 1835 à l'université d'Heidelberg, où il étudia surtout les dialectes germaniques. Dès 1837, il se fit connaître comme critique, par l'édition d'un manuscrit de Heidelberg : *le Chant de Troie* (Liet von Troye). De 1840 à 1842, il visita diverses parties de l'Allemagne, l'Italie et la Suisse, où il recueillit des documents précieux, pour une édition critique de *la Guerre de Troie* de Conrad de Wurtzbourg. Rentré à Cobourg, il prit la direction d'une institution privée. En 1848, il fut nommé directeur de l'École polytechnique, nouvellement créée dans cette ville, puis fut appelé, en 1853, au musée germanique de Nuremberg, comme conservateur de la bibliothèque et des archives dont il est devenu l'un des directeurs.

Les travaux de M. Frommann se rapportent principalement à l'ancienne histoire de la langue allemande. A part de nombreux articles et mémoires insérés dans la revue spéciale des *Dialectes allemands* (die Deutschen Mundarten), dont il eut la direction depuis 1854, on peut citer : *Abécédaire vieux-allemand* (Altdeutsche Lesebuch, 1845), histoire de la langue allemande du quatrième au quinzième siècle; *Avant-propos de la revision de la traduction de la Bible par le docteur Martin*

Luther (Vorschlaege zur Revision, etc., 1858), pour la Société protestante; une nouvelle édition augmentée du *Glossaire bavarois* de Schmeller (1869), suivie d'un nouveau *Dictionnaire bavarois* (Bair. Wœrterbuch, 1876), etc.

FROSSARD (Charles-Auguste), général français, né le 26 avril 1807, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, et entra dans le génie militaire. Capitaine en 1833, officier d'ordonnance du roi, chef de bataillon en 1846, lieutenant-colonel en juillet 1849, il fut employé au siège de Rome, puis commanda en second l'École polytechnique. Colonel le 6 janvier 1852, directeur des fortifications à Oran, général de brigade le 12 mai 1855, membre du comité des fortifications, il est devenu général de division le 24 décembre 1858. En 1859, il fit la campagne d'Italie. Aide de camp de l'empereur, membre de la commission mixte des travaux publics, et de la commission de défense, le général Frossard fut nommé, par décret du 15 mars 1867, chef de la maison militaire et gouverneur du prince impérial. En 1869, il fut appelé à la présidence du comité des fortifications. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 25 juin 1859.

Le 7 octobre, les lettres patentes de la même année qui désignaient les membres du futur conseil de régence, renfermaient cette disposition qui indiquait en quelle confiance le général était tenu par Napoléon III : « A défaut de la régence de l'impératrice, la garde du prince impérial, *ou pour mieux dire de l'Empereur mineur*, est confiée à M. le général Frossard. » Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (fin juillet 1870), il commandait le camp de Châlons et fut mis à la tête du 2ᵉ corps d'armée, qui, quelques jours après, à Sarrebruck, obtint, en présence du prince impérial, un léger avantage sur les troupes du prince héritier. M. Frossard fit un long rapport sur ce combat, dans lequel un détachement de 1500 Prussiens s'était trouvé en présence d'un corps d'armée français. Le 6 août suivant, le général Frossard fut complètement battu à Forbach, faute d'avoir su s'éclairer. Son commandement lui fut d'abord retiré, puis rendu. Sous les ordres du maréchal Bazaine, il prit part aux combats de Gravelotte et de Saint-Privat, autour de Metz, et fit partie du conseil de guerre qui décida la capitulation. Interné en Allemagne, il revint en France après la paix, et fut appelé devant le conseil d'enquête chargé de juger les capitulations (décembre 1871). M. Frossard a publié : *Rapport sur les opérations du 2ᵉ corps pendant la campagne de* 1870 (1872, in-8). — Il est mort à Château-Villain (Haute-Marne) le 25 août 1875.

FROST (William-Edward), peintre anglais, né en 1810, à Wandsworth (comté de Surrey), étudia au *British Museum* et fut admis, en 1829, à suivre les cours de l'Académie royale de Londres. Il peignit assez longtemps le portrait, auquel il renonça après avoir obtenu deux médailles d'or, l'une de l'Académie, pour un *Prométhée enchaîné* (1839), l'autre de la Commission de Westminster-Hall, pour une esquisse (1843) tirée de *la Reine des Fées*, de Spencer.

A l'exception d'un *Christ couronné d'épines*, M. Frost n'a traité que des sujets mythologiques, dont il s'est fait une sorte de spécialité. Nous citerons de lui : *les Bacchanales* et *la Danse des Nymphes* (1844); *Sabrina* (1845), gravé par les soins de l'Alliance des Arts; *Diane et Actéon* (1846), qui le fit entrer comme associé à l'Académie royale; *Una entourée de faunes et de nymphes* (1847), qui appartient à la reine, ainsi qu'une copie d'*Euphrosine* (1847); *Andromède* (1850); *les Nymphes des bois et Hylas* (1851), *une Matinée de mai* (1852), allégorie; *la Chasteté* (1854); *Zéphyr et l'Aurore* (1858); *Vénus et l'Amour* (1861); *Scène de la Tempête de Shakespeare* (1866); *Babylone* (1869); *Fêtes des Bacchanales* (1870); *Serena* (1874). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frost envoya son tableau d'*Una*, l'une de ses meilleures productions, l'*Ondine dans sa grotte* et *Cupidon endormi*; à celle de 1867 : *Nymphe du fleuve*, *Mort d'Adonis* et *l'Allegro*. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts de Londres, le 30 décembre 1870.

FROUDE (James-Antony), écrivain religieux et historien anglais, né à Darlington (Devonshire), le 23 avril 1818, est fils d'un ecclésiastique archidiacre de Totnes. Il étudia à Westminster et à Oxford, où il prit ses grades universitaires avec un grand éclat, puis devint membre du collége d'Exeter en 1842. Deux ans plus tard, il entra, comme diacre, dans les ordres ecclésiastiques. Il collabora dès lors aux *Vies des Saints d'Angleterre* et publia ensuite, entre autres ouvrages, la *Némésis de la foi* (the Nemesis of Faith, 1849), qui fut condamné par les autorités universitaires. Sa collaboration à la *Westminster Review* et au *Fraser's Magazine*, le tourna vers les études d'histoire nationale, et il commença, en 1856, la publication de son importante *Histoire d'Angleterre depuis la chute du cardinal* Wolsey (History of England, from, etc.; 1856-1870, tom. I-XII). On cite encore de lui un recueil de *Courtes études sur de grands sujets* (Short studies on great subjects; 1867). De 1869 à 1871, il fut recteur de l'université de Saint-Andrews (Écosse). Il voyagea en 1872 aux États-Unis et fut envoyé, en 1874, par lord Carnarvon, au cap de Bonne-Espérance, pour faire une enquête sur les causes de l'insurrection cafre. On a encore de lui : *l'Angleterre en Irlande au* XVIIIᵉ *siècle* (the English in Ireland, etc., 1871-1874, 3 vol). Il s'est fait également un nom comme conférencier.

FRYXELL (André), historien suédois, né le 7 novembre 1795, fit ses études à Upsal, où il se livra d'abord à la philosophie. Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur particulier, il fut nommé directeur de l'un des principaux gymnases de Stockholm, en 1858, à la suite de la publication d'un excellent livre classique (Svensk *Spraklæra*; Stockholm, 1824 et suiv.). Il en donna un autre, en 1831, sous ce titre : *Forsök, att narmare bestamma fragorna om undervisnings-verkens reform*, qui eut aussi un grand succès. Nommé professeur titulaire, en 1833, il se fit recevoir pasteur, en 1836, et devint en même temps prévôt dans une ville du nord.

En 1830, M. Fryxell avait remporté le prix de l'Académie de Stockholm, pour une dissertation sur l'histoire de la Suède, de 1592 à 1600. En 1831, il visita les principales villes de son pays, pour en explorer les archives, et, en 1834, il entreprit de visiter la Prusse, la Pologne, la Belgique, la Hollande et le Danemark, recherchant les archives suédoises dispersées sous Gustave Iᵉʳ. A son retour, il publia : *Handlinger rorande sveriges historia* (Stockholm, 1836-1843, 4 vol.). Mais son grand ouvrage est une histoire nationale de la Suède, *Berattelser ur Svenska historien*, dont on a loué l'érudition, la méthode, le style à la fois simple et rapide, et un vif sentiment patriotique. Chacun des volumes a eu plusieurs éditions et a été traduit en différentes langues; la partie consacrée à Gustave-Adolphe en particulier a été traduite en français, sous le titre d'*Histoire de Gustave-Adolphe*, par R. du Puget (1839, 2 vol. in-8).

[illegible] encore à M. Fryxell, sous ce titre : *Om [illegible] Svenska historien* (Upsal, [illegible], 4 vol.), une défense de l'aristocratie [illegible] liberal Geijer et toute l'école [illegible]. Familier à la fois avec la poésie et la musique, il a écrit le libretto et la partition d'un opéra, *Wermlands flickan*, contenant des [illegible] pleines d'originalité.

FUERTES (Mariano-Soriano), compositeur espagnol, est né à Murcie en 1820. Son père, directeur de la musique de la chambre du roi Ferdinand VII, fut son premier maître, et voulut l'empêcher d'abord d'embrasser la carrière artistique. Il [illegible] officier de cavalerie, mais bientôt, [illegible] sa vocation, il donna sa démission, [illegible] *musical et literaria*, puis s'occupa de créer un théâtre national de musique qui réus[illegible] et sa fortune. Professeur à [illegible] espagnol, directeur du lycée de Cordoue, des théâtres de Cadix, Madrid, Séville, et [illegible] de Barcelone, M. S. Fuertes put faire [illegible] nombre de ses œuvres, parmi les[illegible] citer : *Geroma la Castañera*, *el [illegible] de Alfarache*, *la Feria de Santiponce*, [illegible] *zagales*, *el Tio Caniyitas* : cette [illegible] fut jouée cent trente fois de suite [illegible] théâtres de Cadix.

M. Fuertes a publié un assez grand nombre [illegible] didactiques ou d'études historiques sur la musique. Sa plus importante publication a [illegible] : *Historia de la musica española desde [illegible] Fenicios hasta el año de* 1850 [illegible], fruit de recherches et d'une érudition [illegible]. On signale encore son *Histoire de la musique arabe* et un mémoire curieux *sur les [illegible] et les Sociétés chorales en Espagne*, avec [illegible] de Rossini.

FÜHRICH (Joseph), peintre allemand, né à [illegible], le 9 février 1800, fit ses études à Prague, [illegible] Vienne, et enfin grâce aux libéralités [illegible] de Metternich, à Rome, où il adopta [illegible] M. Overbeck dans le présent, [illegible] passé, c'est-à-dire les guides de [illegible] allemande. Il contribua avec [illegible] Veit, Koch et Overbeck lui-même, [illegible] de la villa Massimi. Il devint pro[illegible] académie des beaux-arts de Vienne et [illegible] plusieurs autres académies et a été [illegible] ordres. — Il est mort à Vienne [illegible].

[illegible] œuvres, dont la plupart ont été gra[illegible], on cite un *Pater noster*, [illegible] de l'histoire de Bohême, *l'His[illegible] Geneviève*, d'après Tieck ; *le [illegible] Christ*, *la Glorification du Christ*, [illegible] autel de l'église de Stockerau, *le [illegible]*, la décoration de l'église [illegible] à Vienne, quatorze grands [illegible] représentant un *Chemin de croix*, des[illegible] à fresque et déjà gravés par Petrac, [illegible] Terklas, etc. Il envoya quatre des[illegible] l'Exposition universelle de Paris en 1855, [illegible] *Samarie par les apôtres Pierre [illegible] de saint Pierre*, *saint Paul [illegible] d'Athènes*, et *Néhémie*; il donna [illegible] de 1867 un tableau représentant [illegible] *la Peinture chez les Allemands*.

FULLERTON (Georgiana-Charlotte LEVESON [illegible]), femme de lettres anglaise, est née [illegible] 1812. Fille du comte Granville, [illegible] en France sous Louis-Philippe, [illegible] en 1833, à Paris, le capitaine Ale[illegible] Fullerton. Plus de dix ans après son [illegible], elle débuta dans les lettres par un roman de mœurs, *Ellen Middleton* (1844, 3 vol.), qui causa une grande sensation en Angleterre. Elle donna ensuite : *le Château de Grantley* (Grantley manor), roman du temps des guerres de religion; *Lady Bird* (1852), qui a été appelé un poème en prose, et a été traduit, dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, sous le titre de *l'Oiseau du bon Dieu* (1857, in-12); *Vie de sainte Françoise Romaine* (1859, in-12); *Rose Leblanc* (1860); *Une Vie orageuse* (A stormy life; 1867); *Rose-Mary*, etc.: les trois derniers ont été traduits en français. Depuis l'époque de sa seconde publication, lady Fullerton s'est convertie au catholicisme.

FUNCK (Jean-Frédéric), littérateur allemand, né le 10 février 1804, à Francfort-sur-le-Mein, passa une partie de sa jeunesse en France, termina ses études à l'université d'Iéna, et obtint, vers 1828, une place de professeur dans sa ville natale. Une brochure politique, qu'il publia en 1830, la lui fit perdre et il se mêla d'une manière active au mouvement libéral de cette époque. Seul, ou en collaboration avec des amis, il rédigea plusieurs journaux : *l'Espiègle* (Eulenspiegel), *le Nouvel Espiègle* (Neuer Eulenspiegel), *le Flambeau* (die Fackel), *Plaisant et Sérieux* (Scherz und Ernst), *le Miroir de l'époque* (Zeitspiegel); etc., etc., qui lui attirèrent des poursuites. Arrêté pour la seconde fois à la fin de 1832, il fut délivré dans l'échauffourée du 3 avril 1833, se reconstitua volontairement prisonnier, et fut condamné à huit mois de détention. Il ouvrit ensuite un cours d'histoire allemande qui obtint un très grand succès, mais qui fut suspendu par un ordre du gouvernement de Francfort. En 1834, M. Funck fut de nouveau incarcéré, sous l'inculpation de propagande révolutionnaire et d'affiliation aux sociétés secrètes, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de cinq ans.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Louis le Pieux, histoire de la dissolution du grand Empire franc* (Ludwig der Fromme, etc.; Francfort, 1832); *Aperçu populaire de l'histoire primitive de l'Allemagne* (Gemeinfasslicher Ueberblick der aeltestein deutschen Geschichte; Offenbach, 1834); 1793. *Documents pour servir à l'histoire secrète de la Révolution française* (1793. Beitrag zur geheimen Geschichte der, etc.; Mannheim, 1843); *Grammaire de la langue espagnole* (Lehrbuch der span. Sprache; Francfort, 1855), etc.

FURNESS (William-Henry), théologien américain, né à Boston le 20 avril 1802, fit ses études à Harvard Collège, fut ordonné, en 1833, ministre d'une église unitarienne de Philadelphie et acquit une grande réputation comme prédicateur, ainsi que par ses audacieuses opinions.

On a de lui, outre des traductions de l'allemand, des discours, adresses, articles de revue, etc., plusieurs ouvrages théologiques dont les plus importants sont : *Jésus et ses historiens* (Jesus and his biographers, 1838), et un *Manuel du culte du foyer* (Domestic Worship; Boston, in-12) qui a obtenu six éditions; *Jésus* (1870). Il a publié un volume de *Sermons et discours*, et édité, depuis 1872, un annuaire, *the Diadem*, recueil de poésies pieuses, originales ou traduites de l'allemand.

FÜRST (Jules), orientaliste allemand, né le 12 mai 1805, à Zerkowa (duché de Posen), d'une famille israélite, étudia de bonne heure la langue et la littérature juives. Après avoir passé cinq ans dans un collège de Berlin, il suivit l'université de cette ville, puis retourna à Posen, pour achever ses études au séminaire israélite. Mais, trouvant le rabbinisme en contradiction avec la

science, il renonça à cette carrière, et vécut à Breslau, à Halle, et enfin Leipzig. — Il y est mort le 9 février 1873.

M. Fürst a publié plusieurs travaux très importants : *Système des idiomes araméens* (Lehrgebaeude der aramaeischen Idiome; Leipzig, 1835), exposé analytique et historique des langues sémitiques; *Recueil de gnomes et poésies aramiques* (Perlenschnüre aramaeischer Gnomen und Lieder; Ibid., 1836), avec notes et commentaires; *Concordantiæ librorum sacrorum veteris Testamenti hebraicæ et chaldaicæ* (Ibid., 1837-1840); *les Sentences des Pères* (die Sprüche der Vaeter; Ibid., 1839); *Ari Nohem, ou Discussions sur l'authenticité du Sohar et la valeur de la Kabbale* (Ari Nohem oder Streitschrift über die Echtheit, etc.; Ibid., 1840); *Dictionnaire élémentaire des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Hebr. und. chald. Schulwœrterbuch über das alte Testament; Ibid., 1842); *les Philosophes de la religion juive du moyen âge* (die jüdischen Religionsphilosophen, etc.; Ibid., 1845); *Documents pour servir à l'histoire juive* (Urkunden zur jüdischen Geschichte; Ibid., 1847, 1er cah.); *Histoire des Juifs en Asie* (Geschichte der Juden in Asien; Ibid., 1849); *Bibliotheca Judaica* (Ibid., 1849-1851, t. I, II); *Manuel des langues hébraïque et chaldaïque de l'Ancien Testament* (Handwœrterbuch, etc.; Ibid., 1851-54), etc. Il a traduit, avec Zunz et Sachs, *la Bible israélite* (Israelitische Bibel; Berlin, 1838), etc.

FUSTEL DE COULANGES (Numa-Denis), professeur et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 mars 1830, entra à l'École normale supérieure en 1850 et fut nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au lycée d'Amiens. Agrégé en 1857, il fut reçu docteur ès lettres l'année suivante. Nommé, en 1859, professeur suppléant d'histoire au lycée Saint-Louis, il fut appelé, en 1861, à la chaire d'histoire de la faculté des lettres de Strasbourg. Il revint à Paris en mars 1870, comme maître de conférences à l'École normale supérieure. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 15 mai 1875, en remplacement de Guizot. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre ses thèses (*Quid Vestæ cultus in institutis veterum privatis publicisque valuerit* et *Polybe ou la Grèce conquise par les Romains* (1858, in-8), M. Fustel de Coulanges a publié : *Mémoire sur l'île de Chio* (1857, in-8); *la Cité antique* (1864, in-8; 2e 1866; 3e 1874, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française et très favorablement accueilli du public lettré; *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France* (1875, t. I, in 8; nouv. édit., 1878, in-8), ouvrage également couronné par l'Académie, et dans lequel l'auteur ne craint pas de s'inscrire en faux contre un certain nombre d'idées reçues.

FUSTER (Joseph-Jean-Nicolas), médecin français, né à Perpignan, en 1801, d'une famille de médecins, fut reçu, en 1829, docteur et agrégé de la Faculté de Montpellier, et vint aussitôt à Paris. Il y fut, dès leur origine, l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette médicale*, fondée en 1830, et du *Bulletin général de thérapeutique*, fondé l'année suivante. A la suite du choléra de 1832, il reçut la médaille décernée par la ville de Paris, fut attaché dix ans plus tard aux dispensaires, et obtint, au concours, en 1849, la chaire vacante de clinique médicale et le titre de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, où il se fixa. — M. Fuster est mort à Oloron-les-Bains, le 20 octobre 1876.

On a de lui : *Sur les Maladies de la France dans leur rapport avec les saisons*, mémoire qui a obtenu un prix Montyon en 1838 (1840, in-8); *Sur les Changements de climat de la France* (1845, in-8); *Monographie clinique de l'affection catarrhale* (Montpellier, 1861, in-8), etc.

G

GABELENTZ (Jean-Conon DE LA), philologue et homme politique allemand, né à Altenbourg, le 13 octobre 1807, suivit les universités de Leipzig et de Gœttingue, et entra, à l'âge de 22 ans, dans l'administration du duché de Saxe-Altenbourg, dont son père était un haut fonctionnaire. Il devint, en 1831, conseiller de la Cour des comptes et conseiller du gouvernement, et, en 1843, conseiller intime. En 1847, il occupa les fonctions de surintendant du grand-duché de Saxe-Weimar. L'année suivante il siégea au Parlement de Francfort. Nommé, à la fin de 1848, président du cabinet d'Altenbourg, il quitta ce poste en 1849, et représenta son pays en 1850 au Parlement d'Erfurt. En 1851, il devint président de la diète particulière d'Altenbourg. — M. de La Gabelentz est mort à Lemnitz, le 3 septembre 1874.

Surtout connu comme philologue il a publié : *Éléments de la grammaire mandchoue* (Altenbourg, 1833), en français; l'édition critique et la traduction latine de la *Bible gothique d'Ulfilas* (Leipzig, 1843-1846, 2 vol.), préparée en collaboration avec M. J. Loebe, et suivie d'un glossaire et d'une grammaire de la langue gothique; *Grammaire de la langue des Morduans* (Grammatik der mordwinischen Sprache), insérée dans la *Revue orientale*; *Éléments de la grammaire de la langue des Syrjanes* (Grundzüge der syrjaenischen Grammatik; Altenbourg, 1841); *Étude sur la langue samoïède* (Ueber die samojedische Sprache), insérée dans la *Revue des orientalistes allemands*; *Études philologiques* (Beitraege zur Sprachenkunde; Leipzig, 1852 et suiv.), traitant de la grammaire de la langue dajak, de la langue dakota et de la langue kiriri; des traductions du chinois et du mandchou, avec un *Dictionnaire mandchou-allemand* (Ibid., 1864), etc.

GABLENTZ (Louis-Charles-Guillaume, baron DE), général autrichien, né à Iéna, le 19 juin 1814, servit plusieurs années dans la cavalerie saxonne, puis entra dans l'armée autrichienne. Il fit, sous Radetzky, les campagnes d'Italie en 1848, se signala à Custozza, fut nommé, peu après, chef d'état-major, et prit une part brillante à la guerre de Hongrie. Il fut ensuite attaché à diverses missions politiques et diplomatiques, notamment en Pologne auprès de l'armée russe. Nommé colonel, puis major-général, il commandait, en 1854, une brigade de l'armée d'occupation des provinces danubiennes. Lors de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, en 1859, il était depuis deux ans à la tête d'une brigade dans les provinces lombardes. Il combattit avec distinction à Magenta et surtout à Solferino, reçut sur le champ de bataille le commandement d'une division, défendit Cavriana et couvrit la retraite. Il fut promu lieutenant-feld-maréchal en 1863.

L'année suivante, le baron de Gablentz fut chargé du commandement du 6e corps de l'armée autrichienne, puis envoyé dans le Holstein; il eut part d'abord aux deux principaux succès de l'ex-

[illegible] d'invasion, mais à la suite des conflits entre les gouvernements d'Autriche et de Prusse, il dut [illegible] et adressa d'Altona, le 13 juin, [illegible] contre la violence qui lui était faite. Pendant la courte campagne d'Allemagne en 1866, le général de Gablentz fut nommé au commandement du 10e corps, opérant contre les Prussiens, et s'empara d'abord de Trautenau (27 juin); à la bataille de Sadowa, il eut à la fois sous ses ordres le 10e et le 8e corps, qui furent battus par la seconde armée prussienne. Membre à vie de la Chambre des seigneurs en 1867, promu général de cavalerie en 1868, le général [illegible] fut nommé, en juillet 1869, au commandement supérieur de la Hongrie. — Il s'est [illegible] à Zurich, le 28 janvier 1874.

GABORIAU (Émile), littérateur français, né à Saujon (Charente-Inférieure) en 1835, fils d'un [illegible], engagé, comme volontaire, dans un régiment de cavalerie et fut plus tard employé dans [illegible]. Il débuta dans de petits journaux, tels que le *Tintamarre*, *Jean Diable*, etc., publia des fantaisies historiques : *les Cotillons célèbres* (1860, 2 vol. in-18), *les Comédiennes adorées* (1863, in-18), etc., et des esquisses humoristiques qui obtinrent un légitime succès : *le 13e hussards* (1861, in-18; nombr. édit.), et *les Gens de bureau*, *Ministère de l'équilibre* (1862, in-18). Mais bientôt, se consacrant au feuilleton, il [illegible] y apporta, avec des qualités de style trop négligées dans cette spécialité, un élément [illegible], le roman judiciaire ; c'est [illegible] en quelques années : *l'Affaire Lerouge* (1866, in-18), *le Dossier* n° 113 (1867, in-18); *le Crime d'Orcival* 1867, in-18) : *Monsieur Lecoq* (1869, in-18); *les Esclaves de Paris* (1869, 2 vol. in-18); *la Vie infernale* (1870, 2 vol. in-18); *les Cliques dorées* (1871, in-18); *la Corde au cou* (1873, in-18); *l'Argent des autres* (1874, 2 vol. in-18); *la Dégringolade* (1876, 2 vol. in-18), etc. Plusieurs de ces romans ont été transportés à la scène par MM. Alph. Pagès, G. Richard, etc. — M. Émile Gaboriau est mort subitement à Paris, le [illegible] septembre 1873.

GABRIELLI (Nicolò, comte), compositeur italien, né à Naples le 21 février 1814, fut élève de [illegible], et manifesta un remarquable [illegible] de la composition musicale. Il commença de très bonne heure à écrire des ballets, et, pendant quatorze ans, dirigea la musique de la danse à San Carlo. Dans cette période, il donna quatorze [illegible] près de quarante ballets dont le nombre [illegible] augmenté depuis. Venu en France, il [illegible] à l'Opéra trois grands ballets : [illegible] en 1854, *les Elfes*, en 1856, et *l'Étoile de Messine*, en 1861. Ce dernier fut dansé par Mme Ferraris. Le comte Gabrielli a donné, en décembre 1859, à l'Opéra-Comique, un opéra bouffe en un acte, *Don Gregorio* qui eut du succès et est resté [illegible] au Théâtre-Lyrique, *les Mémoires de Fanchette* (1 acte, 1865).

GACHARD (Louis-Prosper), avocat et érudit [illegible] française, né à Paris, le 12 mars [illegible], fut d'abord ouvrier typographe dans la [illegible], et se rendit en Belgique, où [illegible] au mouvement de l'indépendance et se [illegible] en 1831. Il fut en même temps [illegible] général de la Belgique, et remplit, à différentes reprises, la mission de [illegible] dans les bibliothèques nationales et [illegible] les documents intéressant l'histoire [illegible]. Membre de l'Académie de Bruxelles, [illegible] 1834, il a été élu correspondant de l'Institut, le 30 décembre 1876.

On lui doit : *Analectes belgiques* (1830, in-8), recueil de pièces; *Documents politiques et diplomatiques sur la révolution belge de* 1790 (1843, in-8); *Documents inédits* (1845, 3 vol. in-8); *Extraits des registres des consaux de Tournay* (1846, in-8); *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1846, in-8); *Mémoires sur les Bollandistes et leurs travaux, depuis* 1773 *jusqu'en* 1789 (1847, in-8); *Inventaire des archives du royaume* (1849, in-8); *Correspondance de Guillaume le Taciturne* (1851-1859, 6 vol. in-8); *Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI* (1859); *Don Carlos et Philippe II* (1863, 2 vol. in-8); *la Belgique sous Philippe V* (1867, in-folio); *Actes des États généraux des Pays-Bas* 1576 à 1585 (1867, 2 vol. in-8); *Correspondance de Marguerite d'Autriche avec Philippe II* (1868, t. I, in-4); *les Archives farnésiennes à Naples* (1869, in-8); *Analectes historiques renfermant* 313 *documents inédits* (1857-1871, 5 vol. in-8); *les Archives du Vatican* (1874, in-8) : *la Bibliothèque de Madrid et de l'Escurial* (1875, in-4); des *Notices*, *Mémoires*, *Lettres*, *Projets* et *Rapports*, notamment un *Rapport sur les produits de l'industrie belge* (1835), etc.

GADE (Niels-Guillaume), compositeur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1817, négligea d'abord de cultiver les merveilleuses dispositions musicales qu'il avait reçues de la nature. Devenu plus tard un virtuose distingué sur le piano et le violon, il obtint une place de premier violon à la chapelle royale de Copenhague. En même temps, la composition d'une ouverture intitulée : *Écho d'Ossian*, lui valut le prix de la Société musicale de cette ville. Le roi lui accorda un subside pour faire un grand voyage à l'étranger. Il fit applaudir à Leipzig, en 1843, deux de ses meilleures œuvres : une *Ouverture* et une *Symphonie*, et, après une excursion en Italie, revint s'y fixer. Il obtint, pendant l'absence de Mendelssohn, la direction de la salle des concerts, qu'il garda jusqu'en 1849. L'année suivante, il retourna à Copenhague, où il devint maître de chapelle du roi. Il a été élu correspondant de l'Institut, le 16 novembre 1878.

Les œuvres de M. Gade, qui se distinguent également par la mélodie et l'instrumentation, comprennent des *Symphonies*, *Ouvertures*, *Sonates*, *Quintettes* et *Romances*, puis un drame lyrique, *Comala*, et un opéra, *les Nibelungen*.

GAGERN (Henri-Guillaume-Auguste, baron DE), homme politique allemand, troisième fils du général baron de Gagern, mort en 1852, et frère puîné du général baron de Gagern, tué en 1848, est né à Baireuth, le 20 août 1799. Sorti de l'École militaire de Munich, il assista à la bataille de Waterloo. Après la paix, il alla étudier successivement à Heidelberg, à Gœttingue, à Iéna, et en dernier lieu à Genève, de 1816 à 1819. Malgré son affiliation aux sociétés secrètes, il entra dans l'administration du grand-duché de Hesse-Darmstadt, en 1821, et devint secrétaire intime du ministère et conseiller du gouvernement.

Sa popularité data d'une brochure très vive, intitulée : *De la Prolongation de la durée du budget et de l'Assemblée législative* (Ueber Verlaengerung der Finanzperioden, etc.), en 1832. Député à la seconde Chambre des États, il se sépara du gouvernement et commença à développer ses idées sur les rapports des États entre eux et l'union de la grande patrie allemande. Mis à la retraite, il fut réélu à la Diète de 1834 et à celle de 1835. Il cessa, en 1836, une opposition inutile, se retira dans son domaine de Monsheim et s'occupa d'économie agricole.

Il ne reparut qu'en 1846, à la suite de la promulgation d'un nouveau code civil; il le combattit comme portant atteinte à toutes les institutions libérales de la Hesse, dans un écrit qui fit grande sensation. Les libéraux furent nommés en masse à la Chambre, et M. de Gagern, à leur tête, fut élu par la ville de Worms et deux autres circonscriptions électorales (1847). Quelques mois après éclatait la révolution de Février, M. de Gagern reprit à la Chambre ses idées de fédération allemande, et les développa dans des discours, qui devinrent aussitôt populaires. Le fils du grand-duc de Hesse, associé par son père au pouvoir, le choisit pour premier ministre, et donna les mains, sous son inspiration, à un commencement de réforme. En même temps, M. de Gagern dominait le Parlement préparatoire de Francfort et préludait à la Constitution fédérale de l'Allemagne. Il résigna son portefeuille pour venir siéger au Parlement national, qui l'élut président avec enthousiasme. Neutre entre la monarchie et la république, il représentait le parti de l'unité. Il prétendit d'abord l'établir sans l'aide des gouvernements, puis se tourna vers la Prusse, qui bientôt repoussa son concours.

Nommé président du ministère national par le vicaire-général de l'Empire en décembre 1848, il se retira lorsque son projet de constitution eut été rejeté, sur la motion du député Welcker. Il n'en conserva pas moins, comme médiateur entre les partis, une grande autorité, contribua à écarter l'Autriche du concert allemand, et à faire offrir la couronne impériale au roi de Prusse (28 mars 1849). Après le refus significatif de Frédéric-Guillaume IV, il ne voulut pas cesser d'avoir confiance en lui, approuva l'alliance des trois rois et se rattacha sans succès à l'idée de la Confédération allemande, dans l'assemblée prussienne d'Erfurt (mars 1850). Quand la carrière parlementaire lui fut fermée, il alla combattre, comme major, dans les rangs de l'armée du Schleswig-Holstein. Il se retira ensuite dans sa terre de Monsheim, puis alla, en 1852, habiter Heidelberg. Plus tard il rentra dans la vie active et se montra dévoué au parti qui s'appelait « grand-allemand. » En 1864 il fut envoyé à la cour de Vienne, comme représentant du grand-duc de Hesse, jusqu'à la suppression de ce poste (1872).

M. Henri de Gagern a publié la *Vie du général Frédéric de Gagern*, son frère (das Leben, etc.; Leipzig, 3 vol. 1856).

GAGERN (Maximilien, baron DE), homme politique allemand, frère du précédent, né à Weilbourg, le 26 mars 1810, fit ses études à Heidelberg, à Utrecht et à Gœttingue, entra dans l'administration, puis dans l'armée des Pays-Bas, et ne revint en Allemagne qu'en 1833, pour prendre à Bonn le diplôme de professeur d'histoire et de sciences politiques. Mais il quitta bientôt l'enseignement et devint conseiller ministériel dans le duché de Nassau. Lorsque les premiers symptômes de la Révolution de 1848 se manifestèrent, son gouvernement l'envoya en mission secrète auprès des différents princes d'Allemagne, pour les inviter à offrir d'eux-mêmes, par prudence, une sage liberté aux peuples. Il n'était déjà plus temps, et M. de Gagern, entraîné comme les autres et à la suite de son frère, dans la cause libérale, fit partie du comité des dix-sept au Parlement préparatoire de Francfort. Député d'un cercle du duché de Nassau à la Diète germanique, il défendit le principe de l'union libérale de l'Allemagne, et fut envoyé par l'Assemblée dans le Schleswig-Holstein pour sauvegarder les intérêts et l'honneur germaniques dans les conférences qui précédèrent l'armistice de Malmoë. La Prusse ayant traité en dehors [illegible] sances, il exhorta vivement l'Ass[illegible] ter, et, quand celle-ci fut d[illegible] des parlements mutilés de Go[illegible] rentra dans l'administration d[illegible] Le baron de Gagern s'est cont[illegible] en protestant de sa fidélité aux op[illegible]

GAGNE (Paulin), littérateur [illegible] Montoison (Drôme), le 8 juin 18[illegible] droit et se fit recevoir avocat à P[illegible] cupa surtout d'écrire des brochures [illegible] circonstance. En 1843, il imagina [illegible] méthode de langue universelle, la [illegible] *panglotte*. Parmi ses œuvres poétiq[illegible] rons : *le Suicide* (1841), poème de [illegible] *Martyre des rois* (1842), ode-[illegible] *des catastrophes* et *l'Empire* [illegible] poèmes; *Voyage de Napoléon* (18[illegible] chants, suivi de *l'Unitéide*, dont [illegible] femme *Messie et unitrice* suivant [illegible] l'unité napoléonienne : *Histoire* [illegible] (1860, in-32), contenant l'autobiogr[illegible] teur, qui s'intitule *Avocat des fous*. [illegible] son séjour dans une maison de sa[illegible] il essaya de fonder une revue [illegible] *Théâtre du monde*.

Au mois de mai 1863, M. Gagne [illegible] aux élections pour le Corps législa[illegible] comme « candidat surnaturel, [illegible] pétuel. » Il renouvela sa candidature [illegible] moins d'excentricité, aux élections [illegible] novembre 1869 et mêla ses vœ[illegible] ses démarches personnelles à toutes [illegible] trations politiques du moment. Le [illegible] fit à lui seul, au pied de l'Obélisque, [illegible] festation » contre le nouveau Corps l[illegible] Il est mort à Paris, le 22 août 1876.

M. Gagne a publié encore *le Calvai*[illegible] (1863, gr. in-8); *le Supplice* [illegible] gr. in-8); *le Congrès sauveur de* [illegible] *Peuples* (1864, gr. in-8); *les* [illegible] *hommes et des femmes* (1865, in-8); [illegible] *empire-royauté seul gouvernement* [illegible] (1872, in-8); *la Guerriade* (1873, in-1[illegible] *monarqueide ou Gagne Premier* (18[illegible] une foule de poésies et brochures d'a[illegible] quelques-unes sont restées des curiosi[illegible] graphiques, sans compter un journal [illegible] rédigé tout en vers, *l'Unité*.

GAGNE (Élise MOREAU, dame), femme [illegible] cédent depuis 1853, née à Rochefort [illegible] débuta avec un certain succès par un [illegible] vers, *Rêves d'une jeune fille* (183[illegible] édit., 1843), et publia depuis : *Une* [illegible] (1838); *la Fille du Maçon* (1849); [illegible] (1851), poésies de l'enfance; *Moralit*[illegible] (1852); *Une Vocation* (1855); *Oméga*, [illegible] *Dernier homme* (1859, in-12); *Vie de* [illegible] *sa vie et ses ouvrages* (1861, in-18); *les* [illegible] *d'une Sœur de la Charité* (1870, in-18); [illegible] *Vallier* (1874, in-18), etc.

GAGNEUR (Wladimir), homme politique [illegible] çais, député, est né à Poligny (Jura), le 9 [illegible] 1807. Fils d'un député de la Restauration, [illegible] à Paris étudier le droit, mais ne suivit pas le [illegible] reau et refusa également d'entrer dans la ma[illegible] trature, pour se livrer à l'étude et à la propa[illegible] des sciences économiques et sociales. Partisan [illegible] voué du principe de l'association, il le servit [illegible] son influence auprès des classes ouvrières et [illegible] tout agricoles, par des articles de journaux et [illegible] diverses publications. Après la révolution de [illegible] vrier 1848, il se mêla plus activement à la [illegible] tique, et lorsque survint le coup d'État du [illegible] cembre, il organisa la résistance légale dans [illegible]

[illegible] de mars 1874, par M. [illegible] de l'intérieur, et l'inter[illegible] les réclamations de M. [illegible] la chute du cabinet.

Un frère de M. Wlad[illegible] Joseph-Frédéric GAGN[illegible] élève de l'École polyte[illegible] ral de brigade en 186[illegible] deur de la Légion d'ho[illegible]

GAILHABAUD (Jul[illegible] né à Lille, le 29 ao[illegible] commerçants, entra [illegible] et vint à Paris en 18[illegible] en 1839 et entreprit [illegible] *modernes* (4 vol. in-4[illegible] son, publiée le 19 jan[illegible] le lendemain, de la pr[illegible] *v^e au xvi^e siècle* (185[illegible] l'intervalle, il avait [illegible] *gique*, dont il resta t[illegible] teur, puis la *Biblioth*[illegible] mença, en 1863, un o[illegible] *ses diverses branches*, [illegible] *toutes les époques jus*[illegible] 1872 (in-4, 71 planche[illegible] M. J. Gailhabaud a[illegible] longues recherches [illegible] une riche collection [illegible] montaient à près de so[illegible] cédée à la Ville de Pa[illegible] cendie de l'Hôtel de V[illegible]

GAILLARD (Léopol[illegible] né à Bollène (Vauclus[illegible] Toulouse et se fit ins[illegible] ville. Il écrivit dans [illegible] Après la révolution [illegible] feuille catholique, pu[illegible] cours de l'infortuné R[illegible] du coup d'État, cont[illegible] il vint à Paris et ent[illegible] supprimée peu aprè[illegible] riage, il y prit la dir[illegible] journal religieux, su[illegible] renonça momentané[illegible] 1863, il se présenta [illegible] comme candidat de l[illegible] niqueur politique et [illegible] *respondant*, il posa [illegible] en 1869, et échoua en [illegible] tion du Conseil d'Éta[illegible] nationale, il fut nom[illegible] juillet 1872, au quatr[illegible] seiller d'État, le de[illegible] 272 voix sur 540 vota[illegible] en 1873, membre du Co[illegible] tion publique. Il a do[illegible] seiller d'État le 25 f[illegible] qu'une étroite amitié [illegible] a été chargé de la [illegible] posthumes.

On a de M. Léopo[illegible] *Situation*, *les Social*[illegible] *Terreur*, *Conseils a*[illegible] in-8); *Lettres politi*[illegible] à M. de Montalem[illegible] *Questions italiennes* [illegible] (1860, in-18); *l'Ex*[illegible] avec pièces justific[illegible] (1861, in-8); *Nicola*[illegible] *les Candidatures of*[illegible] *d'Hui*, *Adresse au C*[illegible] br. in-8).

GAILLARD (Clau[illegible] teur français, né à [illegible]

[illegible]. Pris les armes à la main, il fut incarcéré et condamné à dix années de déportation à Cayenne, qui furent ensuite commuées en exil. Au bout d'un an de séjour à Bruxelles, où il fut chargé par l'administration belge d'un rapport sur les associations agricoles françaises, il lui fut permis de rentrer en France. Il continua à écrire dans les journaux sur les matières économiques et spécialement sur la coopération et l'association agricole. En [illegible], il épousa une jeune fille, auteur d'un premier écrit économique, et que des œuvres [illegible] ont depuis fait connaître (voy. l'article suivant). Aux élections générales de mai 1869, la 1re circonscription du Jura s'étant trouvée sans [illegible] candidats de l'opposition, par suite de la mort de M. Cherassas, M. W. Gagneur fut présenté au dernier moment, par son ami, M. Grévy, au parti démocratique et obtint 11 925 voix sur [illegible] votants. Dans la courte session de juillet, il prit place dans les rangs de la gauche.

Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, M. Gagneur n'en sortit qu'en 1873. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 27 avril, par [illegible] voix, il siégea à gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu député par l'arrondissement de Poligny, le 20 février 1876, par 9040 voix, contre 5312, données à M. [illegible], candidat constitutionnel, il suivit la même ligne politique. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de M. de Broglie, et, le 14 octobre suivant, il fut réélu par 10 909 voix, contre [illegible] données à M. Boyenval, ancien sous-préfet, candidat officiel et bonapartiste.

On peut citer de M. Gagneur : *les Fruitières* (Poligny, [illegible]), traitant de l'association domestique [illegible] des fromages de Gruyère; *[illegible]*, ou *Guerre à l'usure* (Ibid., [illegible]), exposé d'un système particulier de crédit [illegible]; *le Socialisme pratique* (Ibid., [illegible], in-8), où l'auteur décrit un ensemble d'associations [illegible].

GAGNEUR (Louise MIGNEROT dame), femme de lettres [illegible], femme du précédent, née à [illegible], en 1832, fut élevée en partie dans un couvent. Ses souvenirs de jeunesse ont été retracés par elle dans une de ses œuvres les plus hostiles à l'influence catholique. A l'âge de [illegible] elle publia sur les associations ouvrières une brochure (1855) qui attira l'attention de [illegible] M. Gagneur, et le détermina [illegible] à la demander en mariage. Encouragée dans ses travaux littéraires et philosophiques par son mari, elle redoubla d'ardeur à écrire et composa une série de romans ayant tous une portée [illegible] au nom de l'auteur une [illegible]. Les six premiers ont paru en [illegible] dans le *Siècle*, journal dont ils représentent les tendances anticléricales.

Les ouvrages publiés par Mme Gagneur sont [illegible] : *Une Expiation* (1859), nouvelle; *[illegible] ligne* (1861, in-18), critique des [illegible]; *Un Drame électoral* (1863, [illegible]); *la Croisade noire* (1865, in-18; 8e édit. [illegible]), roman inspiré de souvenirs personnels, qui établit la réputation de l'auteur et qui fut traduit en plusieurs langues; *le Calvaire des femmes* ([illegible], in-18; 3e édit., 1875, in-4), comprenant *les Réprouvés* (même année, in-18) : ces [illegible] sont ceux qui marquèrent le plus les [illegible] socialistes de l'auteur; *les [illegible] Mariage* (1869), dans le *Figaro*; *Chair à canon* (1872, in-18); *les Crimes de l'Amour* ([illegible]); *les Droits du Mari* (1876, in-18). La vente des romans de Mme Gagneur fut interdite dans les gares de chemins de fer, au mois de mars 1874, par M. de Broglie, alors ministre de l'intérieur, et l'interdiction maintenue, malgré les réclamations de M. Gagneur, député, jusqu'à la chute du cabinet.

Un frère de M. Wladimir Gagneur, M. François-Joseph-Frédéric GAGNEUR, né en 1809, ancien élève de l'École polytechnique, est devenu général de brigade en 1867 et a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1862.

GAILHABAUD (Jules), archéologue français, né à Lille, le 29 août 1810, d'une famille de commerçants, entra d'abord dans le commerce et vint à Paris en 1834. Il quitta le commerce en 1839 et entreprit les *Monuments anciens et modernes* (4 vol. in-4), dont la dernière livraison, publiée le 19 janvier 1849, fut suivie, dès le lendemain, de la première de *l'Architecture du Ve au XVIe siècle* (1850-1858, 4 vol. in-4). Dans l'intervalle, il avait fondé la *Revue archéologique*, dont il resta trois mois seulement directeur, puis la *Bibliothèque archéologique*. Il commença, en 1863, un ouvrage intitulé : *l'Art dans ses diverses branches, chez tous les peuples et à toutes les époques jusqu'en* 1789 et le termina en 1872 (in-4, 71 planches).

M. J. Gailhabaud avait amassé, à la suite de longues recherches et de fréquents voyages, une riche collection dont les gravures seules montaient à près de soixante mille pièces et qui, cédée à la Ville de Paris, fut détruite dans l'incendie de l'Hôtel de Ville en mai 1871.

GAILLARD (Léopold DE), publiciste français, né à Bollène (Vaucluse), en 1820, fit son droit à Toulouse et se fit inscrire au barreau de cette ville. Il écrivit dans la *Gazette du Languedoc*. Après la révolution de 1848, il fonda *la Liberté*, feuille catholique, publiée à Avignon avec le concours de l'infortuné Raousset-Boulbon. A la suite du coup d'État, contre lequel il avait protesté, il vint à Paris et entra à *l'Assemblée nationale*, supprimée peu après. Fixé à Lyon par son mariage, il y prit la direction de la *Gazette de Lyon*, journal religieux, supprimé aussi par décret, et renonça momentanément au journalisme. En 1863, il se présenta sans succès, dans le Midi, comme candidat de l'opposition. Devenu le chroniqueur politique et le rédacteur en chef du *Correspondant*, il posa de nouveau sa candidature en 1869, et échoua encore une fois. Lors de l'élection du Conseil d'État réorganisé par l'Assemblée nationale, il fut nommé, dans la séance du 26 juillet 1872, au quatrième tour de scrutin, conseiller d'État, le dernier sur vingt-deux, par 272 voix sur 540 votants. Ses collègues l'élirent, en 1873, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Il a donné sa démission de conseiller d'État le 25 février 1879. M. de Gaillard, qu'une étroite amitié liait à M. de Montalembert, a été chargé de la publication de ses Œuvres posthumes.

On a de M. Léopold de Gaillard : *Bon sens, Situation, les Socialistes, les Montagnards, la Terreur, Conseils aux modérés* (Avignon, 1849, in-8); *Lettres politiques sur la Suisse*, dédiées à M. de Montalembert (Genève, 1852, in-8); *Questions italiennes, voyage, histoire, politique* (1860, in-18); *l'Expédition de Rome en 1849*, avec pièces justificatives et documents inédits (1861, in-8); *Nicolas Bergasse* (1862, br. in-8); *les Candidatures officielles autrefois et aujourd'hui, Adresse au Corps législatif de 1864* (1864, br. in-8).

GAILLARD (Claude-Ferdinand), peintre et graveur français, né à Paris, le 7 janvier 1834, fut

élève de M. Léon Cogniet et de l'École des beaux-arts, où il étudia en même temps la peinture et la gravure. Ce fut comme graveur qu'il remporta, en 1856, le prix de Rome. Depuis son retour en France, il a constamment figuré aux Salons annuels par des peintures originales ou d'après les maîtres et par des gravures au burin. Nous citerons parmi les premières : *l'Éducation d'Achille*, gouache d'après l'antique (1863); *Tête de jeune fille*, *la Vierge au livre*, d'après Raphaël (1865); *Marie de Médicis*, d'après Van Dyck (1866); *la Cène*, d'après Vinci (1867); portrait de *Mlle B.* (1868); portrait de *l'abbé Rogerson* (1869); portraits du *comte et de la comtesse R. D.* (1870); deux *portraits* (1872); *Saint Sébastien* (1876), œuvre capitale de l'artiste; *le Christ au tombeau* (1877); portrait de *l'Abbé A. D.* (1878).

Comme graveur, M. Gaillard a dignement continué la tradition de Henriquel-Dupont et de Desnoyers. Rappelons les portraits de *Chateaubriand*, de *Mgr Bouvier*, du *comte de Chambord*, de *Pie IX*, de *Mgr de Mérode*, du *prince B.*, etc.; il a interprété tour à tour les maîtres anciens et modernes, tels que Gaspard Bellin, Donatello, Botticelli, Raphaël, Michel-Ange, Ingres, Thorwaldsen, etc. : deux de ses planches les plus remarquées sont celle qu'il a gravée d'après son propre tableau de *Saint Sébastien* et la *Tête de cire* du musée Wicar à Lille.

M. F. Gaillard a obtenu, comme graveur, trois médailles en 1867, 1869, 1872 et, comme peintre, une médaille en 1872; il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1876.

GAILLARDET (Théodore-Frédéric), littérateur et dramaturge français, né à Auxerre, le 7 avril 1808, débuta comme romancier dans les dernières années de la Restauration, aborda ensuite le théâtre, et eut, en 1832, avec M. Alex. Dumas père, au sujet de sa pièce, *la Tour de Nesle*, un duel resté célèbre. Il se rendit alors en Amérique, et fonda à New-York, sous le titre de *Courrier des États-Unis*, un journal français dont les opinions trop européennes exposèrent plus d'une fois le rédacteur aux animosités nationales. Revenu en France, pendant les élections de l'Assemblée constituante, dont il essaya en vain de faire partie, il y rentra définitivement à la fin de 1856. M. Gaillardet a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1843.

On a de lui : *Struensée, ou le Médecin de la reine* (1832), drame en cinq actes; *la Tour de Nesle*, signée d'abord par M. Alexandre Dumas seul, et réimprimée depuis et reprise au théâtre sous leurs deux noms (Porte-Saint-Martin, 1832); *Georges, ou le Criminel par amour*, drame en trois actes (1833) : et en dehors du théâtre : *Mémoires du chevalier d'Éon* (1836, 2 vol. in-8), d'après les papiers de famille déposés aux Affaires étrangères; *Profession de foi et considérations sur le système républicain des États-Unis* (1848), présentées aux électeurs de l'Yonne; des articles et des *Lettres* insérés, en 1839, dans *les Débats*, notamment sur la Louisiane, le Mississipi, le Texas; des *Courriers de l'Amérique*, dans *le Constitutionnel*, *la Presse* (1856-1860), etc.

GAILLARDIN (Claude-Joseph-Casimir), professeur et historien français, né à Doullens (Somme), le 7 septembre 1810, fit ses études à Paris, au collège Saint-Louis, entra à l'École normale supérieure en 1828, fut reçu agrégé et docteur ès lettres en 1830, et agrégé d'histoire en 1833. Il devint, en 1845, titulaire de la chaire d'histoire au lycée Louis-le-Grand; il y avait été chargé du même enseignement, comme agrégé ou comme suppléant, depuis 1830. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847 et promu officier le 30 décembre 1866.

On a de lui : *Vie du R. P. dom Étienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840, in-18); *Histoire du Moyen âge* (1837-1843, 3 vol.); *les Trappistes, ou l'ordre de Cîteaux au* XIXe *siècle* (1844, 2 vol.); *Histoire du règne de Louis XIV* : 1re partie, *la France sous Mazarin* (1871, 2 vol. in-8); 2e partie, *l'Époque de puissance* (1874, 2 vol. in-8); 3e partie, *la Décadence* (1875, in-8) : cet ouvrage a été couronné par l'Académie française; quelques *Notices*, etc. M. Gaillardin a aussi collaboré aux *Cahiers d'histoire universelle* de Burette et Dumont.

GAILLY (Gustave), homme politique français, député, est né à Charleville (Ardennes), le 25 janvier 1825. Maître de forges, ancien président du tribunal de commerce, maire de Charleville pendant l'occupation prussienne, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans les Ardennes, le troisième sur six, par 32,939 voix sur 48,578 votants. Il prit place au centre gauche, fut questeur de ce groupe et vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Réélu député dans l'arrondissement de Mézières, le 20 février 1876, par 12,570 voix sans concurrent, il fut, après l'acte du 16 mai 1877 l'un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 11,785 voix, contre 8,071 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. Il fut élu questeur de la nouvelle Chambre. M. Gailly représente le canton de Charleville au Conseil général des Ardennes.

GAJ (Ljudevit), publiciste croate, né à Krapina, en Croatie, vers 1810, fut élevé dans son pays sous la direction de sa mère, femme d'un esprit cultivé, qui excita en lui le sentiment national. Reçu docteur en droit à l'université de Leipzig, il se consacra à la cause du panslavisme et résolut de fonder un journal en langue slave; les autorités hongroises y ayant mis opposition, il s'adressa directement à l'empereur François, qui lui donna l'autorisation.

Le journal parut sous le titre de *Gazette de Croatie*, en janvier 1835, puis sous celui de : *Gazette nationale de l'Illyrie*. Il en fit paraître un second, exclusivement littéraire, *l'Étoile du matin de l'Illyrie*. Enfin une imprimerie nationale fut fondée à Agram, pour exciter encore le mouvement littéraire qui devint assez considérable, surtout à la suite des événements de 1848, puis se ralentit de nouveau. Alors M. Gaj se tint à l'écart et s'occupa de former une bibliothèque d'ouvrages nationaux.

GALIGNANI (Jean-Antoine et William), éditeurs français, nés à Londres, le premier le 13 octobre 1796, le second le 10 mars 1798, tous deux naturalisés, furent les directeurs et propriétaires du journal anglais politique et quotidien publié à Paris sous leur propre nom *Galignani's Messenger*, et fondé par leur père en 1814. Celui-ci, natif de Brescia et familier avec un grand nombre de langues, avait établi à Paris, dès 1800, une librairie anglaise et publié, depuis 1808, une revue mensuelle très importante, *Monthly Repertory of english Literature, arts, sciences*, etc. A sa mort (1821), le *Galignani's Messenger* prit, entre les mains de ses fils, beaucoup d'extension, devint quotidien et adopta le format des grands journaux de Londres et de Paris. C'est l'aîné des deux frères qui le signa comme gérant. Sous Louis-Philippe, M. William Galignani, [illegible]

[illegible] de Corbeil, a doté cette ville de plusieurs établissements de bienfaisance. Décoré de la Légion d'honneur, le 30 avril 1844, il a été promu officier le 16 janvier 1879. — M. Jean-[illegible] Galignani est mort à Paris, le 31 décembre 18[illegible].

GALIMARD (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, le 25 mars 1813, s'exerça tout enfant dans l'atelier de M. Auguste Hesse, son oncle, et passa quelque temps dans ceux de MM. Ingres et Foyatier. Il envoya au Salon de 1835 une *Châtelaine du XVI[e] siècle*, acquis par M. de [illegible], et *les Saintes femmes au tombeau de Jésus-Christ*. Aux Salons suivants il donna : *le [illegible] s'appuyant sur le Christ* (à M. de Jus[illegible]); *la Reine des Anges*, vitraux (1836); *la Vierge et [illegible]*, acheté pour l'église de Pithiviers ([illegible]); *Nausicaa et ses compagnes*, au roi des [illegible] (1841); *l'Ange aux parfums* (1845); [illegible] du Luxembourg (1846); *la Vierge* [illegible] et *le Christ donnant sa bénédiction*, pour les églises de Jonsac et de Périgueux; *le* [illegible], *Junon jalouse*, et seize cartons pour des verrières (1849); *la Nuit de Noël*, [illegible], exécuté pour la ville de Paris ([illegible]); *la Visitation*, dessin à la sanguine (1861); [illegible] *de Léda*, dessin d'après le tableau de l'auteur; *Victoire*, dessin (1863); *la Papauté* [illegible] *Esprit céleste offrant à Dieu les prières des fidèles symbolisées par des parfums*, dessin à la sanguine; [illegible] *Portrait* au pastel; *M. Auguste* [illegible], portrait (1870); *Trois ché*[illegible] *aux lions*, paysage, *l'Impératrice Eudoxie au bain*, *Sainte Radegonde et Sainte Geneviève*, pour l'église Sainte-Clotilde ([illegible]); *l'Archange saint Michel* (1877); *Volupté* [illegible], etc. Il envoya à l'Exposition de l'industrie, en 1850, *le Christ, les Saints épisto*[illegible], grands cartons exposés de nouveau à Londres en 1851.

En dehors des expositions, M. Galimard a exécuté : *la Trinité*, à l'hôpital de Metz; *la Résurrection* pour un maître-autel; *la Vie de saint* [illegible] pour la ville de Tours; *les Pèlerins d'Emmaüs*, à Saint-Germain l'Auxerrois de Paris; les vitraux de Saint-Laurent, de Sainte-Clotilde, d'une chapelle de Saint-Philippe du Roule et du chœur de l'église de La-Celle-[illegible]; la décoration de divers oratoires, une chapelle russe; une *Visitation* pour la chapelle des Tuileries; deux grands pendentifs pour l'église de Vincennes; une *Léda*, refusée avec un [illegible] à l'Exposition universelle de 1855, et achetée par l'empereur en 1857.

M. Galimard a introduit dans la peinture les couleurs à base de zinc, comme offrant une puissance de coloris à peu près inaltérable. Ses sujets [illegible] tous gravés, quelques-uns lithographiés par M. Aubry-Lecomte, ou par lui-même. [illegible] une 3[e] médaille en 1855, une 2[e] en 1846, une médaille d'argent à l'Exposition industrielle [illegible] et à l'Exposition universelle de Londres, [illegible] mention honorable accordée aux vitraux.

D'autre part, cet artiste a beaucoup écrit; il a publié : *l'Art des Vitraux*, dans *l'Artiste*; [illegible] dans les *Annales* de la Société [illegible] beaux-arts, et surtout, sous les pseudonymes de *Judex* et de *Dicastès*, les *Salons* de [illegible] et 1852, dans *la Patrie*, *le Daguerréotype théâtral*, *le Voleur* et la *Revue des beaux-arts*; *les Deux propriétaires*, dialogue en vers [illegible] *contemporains* (1[re] livr. 1859); *Peintures murales de Saint-Germain des Prés*, par H. Flandrin, (1864, in-8), etc.

GALITZIN (Georges, prince), administrateur et compositeur russe, est né à St-Pétersbourg en 1823, d'une ancienne et illustre famille. Son père, Nicolas Galitzin, auquel Beethoven dédia ses derniers ouvrages, était un musicien et un violoncelliste distingué. M. Georges Galitzin, élevé au corps impérial des pages, alla compléter ses études en Allemagne; puis préférant l'administration à la carrière militaire, se livra plus librement aux études musicales pour lesquelles il avait un goût décidé. Il établit dans sa maison un quatuor permanent d'instruments à cordes et une chapelle au perfectionnement de laquelle il a travaillé de longues années, et d'où sont sortis les meilleurs choristes de l'Europe. En Allemagne, il dirigea lui-même des concerts. Des raisons politiques le forçant de s'éloigner, il passa en Angleterre, visita l'Écosse et l'Irlande, faisant connaître et apprécier la musique russe, vivant de son talent et surmontant, à force d'énergie, les difficultés matérielles et morales de sa position. Tout en dirigeant les fameux *Princess' Galitzin concerts*, il composa un grand nombre d'œuvres parmi lesquelles il faut citer : une messe en *fa*, une messe en *ut*, dix-huit romances ou ballades, deux fantaisies pour orchestre, des solos développés pour flûte, cornet à piston et hautbois; plus de vingt-cinq morceaux de danse, des chœurs, des duos, des trios, et enfin deux *Méthodes de chant*, dont une avec des exercices pour chœur à quatre voix.

Il avait entrepris sous ce titre : *l'Émancipation des serfs*, un grand opéra qu'il fut obligé d'abandonner. C'étaient les idées démocratiques du prince qui, mal vues du gouvernement, lui avaient valu son exil; depuis il rentra en grâce, et il prépara, pour l'Académie de musique de Paris, un opéra ayant pour titre : *la Vie pour le czar*. Le 17 juillet 1862, il donna à la salle Hertz un concert au bénéfice des incendiés de St-Pétersbourg, où la musique de Glinka et la sienne obtinrent un grand succès.

Bien que le prince Galitzin fût grand maréchal de la noblesse du gouvernement de Tambow et chambellan de l'empereur, il fit la guerre de Crimée comme simple capitaine. — Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 14 septembre 1872.

GALL (Ferdinand, baron DE), littérateur et publiciste allemand, né à Battenberg, dans le grand duché de Hesse, le 13 octobre 1809, acheva ses classes aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra, en 1834, au service du grand-duc d'Oldenbourg. Ses premiers travaux littéraires furent : *Voyage en Suède dans l'été de* 1836 (Reise durch Schweden; Brême, 1838, 2 vol.), et *Paris et ses salons* (Paris und seine Salons; Oldenbourg, 1844-1845, 2 vol.).

Nommé, en 1842, intendant du théâtre grand-ducal d'Oldenbourg, M. de Gall entreprit des réformes, indiquées dans une brochure qui fit du bruit : *Projets de réforme des théâtres allemands* (Vorschlaege zu einem deutschen Theatercartell; Oldenbourg, 1845). Il contribua à fonder l'Association des scènes allemandes. En 1846, il passa au poste d'intendant du théâtre royal de Stuttgart. En 1852, nommé président de la *Société scénique*, il fonda l'*Organe central des théâtres allemands*. De 1848 à 1850, le baron de Gall se fit aussi connaître par la vivacité de ses attaques, dans plusieurs journaux, contre la révolution. — Il est mort à Stuttgart, le 30 novembre 1872.

GALLAIT (Louis), peintre d'histoire belge, né à Tournay, le 10 mai 1810, fit ses études dans sa ville natale, puis à Anvers, et enfin à Paris, où il passa plusieurs années. La plupart de ses ta-

bleaux parurent avec succès, de 1835 à 1853, aux expositions françaises. On a vu de lui : *le Duc d'Albe dans les Pays-Bas, les Musiciens ambulants, la Mort de Palestrina*, aquarelle (1835); *Job et ses amis*, au musée du Luxembourg; *le Maréchal de Gontaut*, pour les galeries de Versailles; *Montaigne visitant le Tasse*, appartenant au roi des Belges: *la Bataille de Cassel, la Prise d'Antioche, Baudoin couronné empereur de Constantinople*, pour les galeries de Versailles; *l'Abdication de Charles-Quint* (1841), à la Cour de cassation de Bruxelles; *le Maître des pauvres; Art et Liberté! une Séance du Conseil de Sang; la Tentation de saint Antoine*, donné par le roi Léopold au prince Albert; *les Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn après leur supplice*, acheté par la ville de Tournay; *les Derniers moments d'Egmont* (1853), etc. M. Louis Gallait, membre de l'Académie royale de Belgique, a obtenu en France une 2ᵉ médaille en 1835, et a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1841. Il a été élu, le 29 janvier 1870, associé étranger de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Overbeck.

GALLE (Jean-Godefroid), astronome allemand, né à Pabsthaus, le 9 juin 1812, étudia les sciences exactes à l'université de Berlin de 1830 à 1833, et fut quelque temps professeur au lycée de Guben, puis à celui de Fréd. Werder de Berlin. Lors de la création de l'Observatoire astronomique de Berlin en 1835, il y fut attaché, comme aide-astronome. Docteur en 1845, il avait déjà signalé trois comètes de 1839 à 1840, et ces découvertes lui valurent le prix Lalande, décerné par l'Académie des sciences de Paris. M. Le Verrier ayant constaté, par le calcul mathématique, l'existence d'une planète trans-uranienne; ce fut M. Galle, qui l'aperçut le premier à l'endroit indiqué, le 23 septembre 1846. Il fut alors fait chevalier de la Légion d'honneur. Il passa à Breslau, en 1851, comme directeur de l'observatoire et professeur d'astronomie à l'université de cette ville.

Ses travaux astronomiques et météorologiques ont été publiés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher (Astronomische Nachrichten), les *Annuaires astronomiques* de Berlin (Astron. Jahrbücher), les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorf, etc. Il a publié à part une *Méthode pour la détermination de la parallaxe du soleil* (1875).

GALLES (Albert-Édouard, prince DE), fils aîné de la reine Victoria Iʳᵉ, et héritier présomptif de la couronne, né le 9 novembre 1841, reçut en outre à sa naissance, les titres de duc de Saxe, prince de Saxe-Cobourg et Gotha, grand steward d'Écosse, duc de Cornwall et de Rothsay, comte de Chester, comte de Carrick et de Dublin, baron de Renfrew, lord des Iles, etc. A dix-sept ans, il fut nommé colonel et chevalier de la Jarretière. En 1859, il commença la longue série des voyages qu'il n'a presque point cessé d'exécuter ; il visita tour à tour l'Italie (1859), l'Amérique (1860) où il faillit, en débarquant à New-York, être victime de l'attentat d'un matelot aliéné, l'Allemagne (1861), l'Autriche, l'Egypte, la Turquie, la Grèce (1862), fut reçu par Napoléon III à Fontainebleau, au mois de juin de la même année, et à Ostende, en septembre, par Christian-Frédéric de Schleswig-Holstein, depuis roi de Danemark, dont la fille Alexandra, née le 1ᵉʳ décembre 1844, lui était proposée en mariage. Après un voyage à Rome, le prince l'épousa au château de Windsor, le 10 mars 1863.

Le mariage ne fixa point l'existence voyageuse du prince de Galles: en 1867, pendant l'Exposition universelle, il fit à Paris de fréquents séjours qui défrayèrent souvent la chronique; en 1868, il fut renversé de cheval dans une chasse à courre à Compiègne, et assez gravement contusionné. A la fin de 1871, sa vie fut tout à fait mise en danger par une fièvre thyphoïde, et son rétablissement fut l'occasion de réjouissances publiques et de solennelles actions de grâce (février 1872). Au mois d'avril 1875, la Chambre des communes vota un crédit destiné aux frais d'un grand voyage du prince aux Indes; le 11 octobre, il s'embarqua à Douvres, traversa la France et l'Égypte, et, après quelques jours de repos, repartit pour Bombay, où il arriva le 8 novembre. Ce voyage donna lieu à d'innombrables fêtes et réceptions officielles. Le 13 mars 1876, le prince de Galles s'embarqua pour l'Europe, traversa l'isthme de Suez, fut reçu à Madrid et à Lisbonne par les rois d'Espagne et de Portugal, et rentra en Angleterre au mois de mai.

Président d'honneur de la section de la Grande-Bretagne à l'Exposition universelle de Paris en 1878, il fit figurer dans des vitrines spéciales, les magnifiques présents de toute nature, bijoux, armes, étoffes, etc., qu'il avait rapportés de l'empire des Indes. On commenta beaucoup, à cette époque, l'accueil qu'il fit à M. Gambetta, pendant un de ses séjours à Paris.

Grand maître de l'ordre des Templiers, depuis le 7 avril 1873, le prince de Galles fut, le 28 avril 1875, élu grand maître de la franc-maçonnerie anglaise et son installation, dans ces deux dignités, se fit avec un cérémonial imposant.

Le prince de Galles a eu cinq enfants : Albert-Victor-Chrétien-Édouard, né le 8 juillet 1864; Georges, né en 1865; Louise, née en 1867; Victoria, née en 1868, et Marie, née en 1869.

GALLIFET (Gaston-Alexandre-Auguste, marquis DE), général français, né à Paris le 23 janvier 1830, s'engagea dans l'armée en avril 1848 et parvint au grade de sous-lieutenant le 30 décembre 1853. Promu successivement lieutenant le 30 décembre 1857, capitaine le 3 février 1860, chef d'escadron le 24 juillet 1863, lieutenant-colonel le 17 juin 1865, colonel le 11 décembre 1867, il commanda le 3ᵉ régiment de chasseurs d'Afrique, fit partie de l'armée du Rhin pendant la guerre franco-prussienne, et fut promu général de brigade le 30 août 1870. Pendant le second siège de Paris, il commanda une brigade de l'armée de Versailles. Envoyé en Afrique et mis à la tête, en 1872, de la subdivision de Batna, il prit une grande part à la pacification des tribus insoumises; chargé d'une expédition sur El-Goliah, qui présentait de grandes difficultés pour le transport de troupes, il sut vaincre de nombreux obstacles, exécuta une marche rapide à travers un pays désert, et châtia sévèrement les tribus révoltées (décembre 1872, mars 1873).

Lors de la réorganisation générale des corps de l'armée, le marquis de Gallifet fut nommé au commandement de la 31ᵉ brigade d'infanterie du 8ᵉ corps d'armée et de la subdivision du département du Cher. Promu général de division le 3 mai 1875, il obtint le commandement de la 15ᵉ division d'infanterie, dont l'état-major se trouvait à Dijon, encore en état de siège. Il reçut alors du général Ducrot l'ordre d'enlever de son piédestal, la statue de la Résistance, du sculpteur Cabet, érigée en mémoire de la bataille du 30 octobre 1870. La statue fut brisée, et M. de Gallifet dans une lettre au maire de Dijon, du 25 octobre 1875, rejeta toute la responsabilité sur ceux qui l'avaient élevée et qui n'avaient pu en vu le

[illegible] disparaître. Depuis, il a saisi avec empressement toutes les occasions de témoigner de son dévouement au gouvernement de la République, [illegible] prescrivant aux officiers placés sous ses ordres de s'abstenir de toute discussion politique. En février 1879, il fut appelé au commandement du [illegible] corps, ayant son quartier général à Tours. A l'automne suivant, les grandes manœuvres de cavalerie le mirent particulièrement en évidence. Le général de Gallifet, décoré de la Légion d'honneur le 25 juin 1855, a été promu officier, le [illegible] 1860, et commandeur, le 30 avril [illegible]

GALLIX (Jean-Claude-Barthélemy), homme [illegible] administrateur français, né à St-Jean-[illegible] (Drôme), le 9 janvier 1801, se jeta avec [illegible] dans le mouvement politique de la Restauration [illegible], dans le Midi, un des membres actifs des comités électoraux de l'opposition libérale [illegible], il partit pour le Mexique, y fonda un établissement industriel, remplit les fonctions de vice-consul et dirigea un journal français, *l'U-[illegible]*. Rentré en France, il fut, après la révolution de Février, l'un des promoteurs les plus [illegible] de l'agitation en faveur du rétablissement de l'Empire. C'est lui qui fonda, en 1849, la [illegible] Société du Dix-Décembre, dont on [illegible] dans les manifestations impérialistes qui précédèrent le coup d'Etat. Il fut récompensé de son zèle, en 1852, et nommé inspecteur spécial des départements de la Mayenne, de la [illegible], et de quatre autres départements de l'Ouest, puis inspecteur général de l'imprimerie et de la librairie. Il a été décoré de la Légion d'honneur le [illegible] avril 1844.

M. C. Gallix a publié, sans parler d'une *Géographie* [illegible] l'âge de seize ans (Valence, 1817, [illegible]), de curieuses *Révélations sur la Société du Dix-Décembre* (la Vérité vraie) (1851, in-18), et une *Histoire complète et authentique de Louis-Napoléon Bonaparte* (1852, in-8).

GALLOIS (Léonard-Joseph-Urbain-Napoléon), [illegible] français, fils de l'historien Léonard Gallois, mort en 1851, est né à Foix, le 29 avril [illegible], et s'associe de bonne heure aux voyages [illegible]. Dès 1834, il débuta dans le journalisme, travailla tour à tour au *Réformateur*, au [illegible] *du Peuple*, à la *Réforme*, rédigea, de [illegible] 1849 *le Courrier de la Sarthe*, *le Bon-[illegible]*, puis *le Démocrate Vendéen*, [illegible] décembre 1851. — Il est mort à [illegible] septembre 1874.

[illegible] plusieurs ouvrages : *Petit Dictionnaire des grandes girouettes* (1842, in-18), [illegible] *les Corsaires français sous la République* [illegible] 2 vol. in-8) ; *Vie politique de Ledru-Rollin* (1849, in-18) ; *Théâtres et artistes dramatiques de Paris* (1855-56, in-4 avec portraits, [illegible]) ; *Agrandissement de la France* [illegible] *Biographie contemporaine des artistes du Théâtre-Français* (1867, in-18), etc.

GALLONI D'ISTRIA (Jérôme), sénateur français, né à [illegible] (Corse), le 10 avril 1813, fut conseiller de préfecture en 1848, puis, sous l'Empire, secrétaire général à Ajaccio, et sous-préfet [illegible]. Il donna sa démission, le 5 septembre [illegible] et fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, pour la Corse, le quatrième sur cinq. Dans la discussion des préliminaires de paix, il fut un des cinq membres de l'Assemblée qui protestèrent contre le vote de déchéance de la famille impériale. Il siégea sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple, [illegible] part aux discussions, ne se signalant que par d'incessantes interruptions ; il vota habituellement avec la droite et rejeta les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de la Corse, le second sur deux, par 284 voix sur 492 électeurs. Il vota la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie en juin 1877. Conseiller général pour le canton d'Olmeto, M. Galloni d'Istria a été décoré de la Légion d'honneur.

GALPIN (Léopold-Frédéric-Auguste-Clément), député français, né au Mans, le 23 février 1832, et l'un des plus riches propriétaires du département de la Sarthe, fit une vive opposition à l'Empire et soutint plusieurs journaux de sa plume et de sa fortune. Maire de Pontvallain pendant la guerre, il donna sa démission en 1872. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de la Flèche, par 13,126 voix contre M. Henri de Juigné, fils du représentant sortant, qui n'en obtint que 8,328. M. Galpin fit partie du groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 13,380 voix contre le même concurrent, devenu candidat officiel. Il représente le canton de Pontvallain au Conseil général de la Sarthe.

GALUSKY (Louis-Charles), littérateur français, né à Paris, le 25 janvier 1817, est surtout connu par la traduction des ouvrages allemands de M. A. de Humboldt. Il a donné, avec M. A. Faye, celle du *Cosmos, essai d'une description physique du monde* (1864, 4 vol. in-8). Il a traduit seul les *Tableaux de la nature* (1865, in-8, avec pl.), et les *Mélanges de géologie et de physique générale* (1864, in-8, avec atlas).

M. Charles Galusky a en outre publié, avec M. Egger, une *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (1843), et collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, au *Journal général de l'Instruction publique*, à la *Revue encyclopédique*, etc. Officier de l'Aigle rouge de Prusse, il est chevalier de la Légion d'honneur.

GAMBETTA * (Léon-Michel), homme politique français, député, est né à Cahors le 3 avril 1838, d'une famille de commerçants d'origine génoise. Il commença ses études au petit séminaire de sa ville natale et les termina au lycée où il remporta de brillants succès. Il suivit les cours de l'École de droit à Paris et se fit inscrire au barreau en 1859. Un moment secrétaire de M. Lachaud, puis de M. Ad. Crémieux, il plaida quelques causes politiques, telles que l'affaire d'un mécanicien des usines Cail, accusé de complot contre l'Etat, et parut dans des procès de presse, comme ceux de M. Barbey d'Aurevilly contre M. Buloz ou de M. Ernest d'Hervilly, poursuivi pour un écho du *Nain Jaune*. Il prit une part assez active au mouvement électoral de 1863 ; mais ce qui mit tout à coup son nom en évidence, ce fut la plaidoirie qu'il prononça, le 17 novembre 1868, devant la 6ᵉ Chambre, en défendant Delescluze, rédacteur en chef du *Réveil*, poursuivi pour avoir, ainsi que plusieurs autres journaux, ouvert une souscription destinée à l'érection d'un monument en l'honneur du représentant du peuple Alph. Baudin. Le client de M. Gambetta fut condamné, mais l'effet produit fut immense. Au mois de mars 1869, le procès du journal *l'Émancipation* à Toulouse devint, dans le Midi, l'objet de bruyantes manifestations en faveur du jeune avocat.

Aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, M. Gambetta se présenta simultanément à Paris et à Marseille, comme candidat de « l'opposition irréconciliable, » et paya de sa personne et de son impétueuse parole dans toutes les réunions publiques. A Paris, il avait pour concurrent principal, dans la 1re circonscription, M. Carnot, député sortant, l'un des noms les plus estimés de la démocratie; il y remporta une victoire complète et obtint, sur 35 417 votants, 21 734 voix contre 9 142 données à M. Carnot. A Marseille, dans la 1re circonscription des Bouches-du-Rhône, où ses adversaires n'étaient pas moins célèbres ou influents, il eut, au premier tour de scrutin, sur 19 903 votants, la majorité relative de 8663 voix, contre 4535 données à M. Ferd. de Lesseps, 3581 à M. Thiers, et 3075 au marquis de Barthélemy. Il fut élu, au second tour, par 12 865 suffrages. Il opta pour Marseille.

Pendant les mois qui suivirent cette laborieuse campagne électorale, M. Gambetta, atteint d'une laryngite, resta éloigné de Paris. Dès que sa santé lui permit de rentrer au Corps Législatif, il y maintint son caractère de député de l'opposition irréconciliable. On remarqua plusieurs de ses discours, notamment celui par lequel il protesta contre l'arrestation de son collègue Henri de Rochefort (7 février 1870), et surtout celui qu'il prononça contre le plébiscite, dans lequel il voyait la négation même de toute constitution (5 avril). Sans s'être montré aussi opposé à la guerre contre la Prusse que plusieurs de ses collègues de l'opposition, il refusa de chercher dans les embarras créés au gouvernement par nos premiers désastres, une occasion favorable aux tentatives révolutionnaires, et repoussa les avances des chefs de l'Internationale, en vue d'un mouvement populaire. Mais après la catastrophe de Sedan, sa place était marquée parmi les promoteurs de la République. M. Gambetta, proclamé, le 4 septembre, membre du gouvernement provisoire de la Défense nationale, fut nommé, le lendemain, ministre de l'intérieur. Trois jours après, il publiait avec ses collègues le manifeste qui convoquait les collèges électoraux pour le 18 octobre, afin de nommer une Assemblée constituante, et il signait, comme ministre, le décret de convocation. Le 16 septembre, un nouveau décret avançait les élections de la Constituante et les fixait au 2 octobre; il ordonnait en outre le renouvellement des conseils municipaux. La ville de Paris était appelée à élire son conseil municipal, comme toutes les autres communes. La rapidité de l'investissement de Paris et la marche victorieuse des ennemis à travers plusieurs départements déterminèrent le gouvernement à ajourner les élections à raison des obstacles matériels et moraux qu'elles devaient rencontrer.

L'organisation de la défense nationale dans les provinces ne paraissant pas suffisamment garantie par la Délégation du gouvernement envoyée à Tours avant le siège, un décret du 7 octobre adjoignit à cette délégation M. Gambetta, qui devait « se rendre sans délai à son poste. » Il s'y rendit en effet, par ballon, non sans dangers, et marqua son arrivée par des proclamations dont le langage patriotique produisait dans les départements une impression profonde, et par un déploiement d'activité s'appliquant à tous les services de la défense nationale. Ne reculant pas devant une responsabilité universelle, il réunit en ses mains les trois ministères de l'intérieur, de la guerre et des finances. Homme de parole et de mouvement, il se mêlait à tout, à l'administration publique, à l'organisation des armées, aux combinaisons stratégiques du cabinet, aux opérations sur le champ de bataille. Ce que nous avions de chemins de fer encore libres le portait tour à tour à Orléans, à Lille, à Lyon, partout où il y avait des plans à concerter, des courages incertains à raffermir ou des désordres à apaiser. Rentré au siège de la Délégation, soit à Tours, soit, à partir du 7 décembre, à Bordeaux, il était assiégé par des nuées de solliciteurs de tous les partis, ou de personnages apportant leur coopération ou leurs conseils. Résumant en lui tout le gouvernement, c'était à lui seul que revenaient les difficultés inhérentes au désordre des circonstances et les tiraillements inévitables d'un personnel innombrable, et c'est à lui qu'étaient imputées toutes les fautes commises en son nom par un entourage nécessairement insuffisant.

Telle fut, pendant près de quatre mois, la situation au milieu de laquelle M. Gambetta, puissamment secondé par M. de Freycinet, conserva par son activité dévorante, une autorité acceptée et obéie. Longtemps le sentiment public, excité par lui, le soutint, et, malgré nos désastres chaque jour aggravés, les appréciations sévères sur l'inutilité et l'impuissance de ses impétueux efforts ne se produisirent que vers la fin de cette dictature imposée par les circonstances.

Parmi les actes ou les discours qui le signalent, nous nous bornerons à enregistrer : le décret appelant les gardes nationales mobilisées et mettant à la charge des départements les dépenses de leur organisation ; la proclamation annonçant à la France la reddition de Metz et la trahison de Bazaine, occasion d'un appel plus pressant à l'énergie nationale (31 octobre); la conclusion, avec des capitalistes anglais, d'un emprunt de 250 millions; la dissolution des conseils généraux qui souleva d'universelles protestations; l'organisation successive des deux armées de la Loire, sous les généraux d'Aurelle de Paladines et Chanzy, de celle du Nord, confiée d'abord au général Bourbaki, puis au général Faidherbe, enfin, sous la direction du général Bourbaki, la campagne de l'Est dont le désastre fut précipité par l'armistice.

Lorsque ce dénouement du siège de Paris et de la guerre se fut imposé par la famine et par l'épuisement de nos ressources, M. Gambetta ne l'accepta qu'en murmurant, et en le traitant de « coupable légèreté. » Il modifia le décret qui convoquait les électeurs, en frappant d'inéligibilité, par un autre décret, des catégories de citoyens ayant à divers titres servi l'Empire. Le gouvernement de la Défense nationale ayant annulé cette décision, M. Gambetta résista au gouvernement de Paris jusqu'à l'arrivée d'un de ses membres, M. Jules Simon, chargé de faire exécuter dans sa plénitude le décret de convocation. M. Gambetta donna alors sa démission de tous les pouvoirs réunis en sa personne.

Malgré les violentes contradictions d'opinion auxquelles le nom de M. Gambetta était en butte, sa candidature se produisit spontanément dans un grand nombre de départements, aux élections du 8 février. Elle triompha dans neuf départements, notamment dans ceux que la France était menacée de perdre. Nommé, à Paris, le [illegible] sur quarante-trois, il fut élu par 56 621 [illegible] dans le Bas-Rhin, par 52 917 dans le Haut-Rhin, par 57 047 dans la Moselle, par [illegible] dans la Meurthe, par 18 530 dans Seine-et-Oise, par 62 739 dans les Bouches-du-Rhône, par [illegible] à Alger, et par 6 142 à Oran. Il opta pour le Bas-Rhin, quoique la perte de cette province [illegible] amener sa sortie de l'Assemblée nationale. [illegible] fut renvoyé, aux élections complémentaires du 2 juillet, par trois départements, la Seine, le Var et les Bouches-du-Rhône. Il opta cette fois pour Paris.

M. Gambetta, qui alla chercher en Espagne

au moment de l'insurrection de la Commune, le repos exigé par tant de fatigues, se tint assez longtemps à l'écart, dans la nouvelle Chambre, où l'extrême droite dominait la majorité, et il semblait dédaigner les nombreuses et violentes attaques dont il était l'objet entre ses collègues du 4 septembre. Quand il intervint plus tard dans les débats, ce fut, pour l'ordinaire, avec une modération qu'on n'attendait pas de sa nature ardente, et il soutint, dans diverses circonstances, le gouvernement de M. Thiers qui l'avait cependant atteint plusieurs fois de ses sévérités oratoires. L'ex-dictateur se laissait volontiers représenter, par tous les luttes électorales, soit dans la presse, comme préparant un parti gouvernemental de la République, qui aurait désormais ses whigs, avec M. Gambetta, comme ses tories, avec M. Thiers.

Le 5 novembre 1871, parut, sous les auspices de M. Gambetta, *la République française*, journal quotidien, entièrement anonyme, rédigé par MM. Challemel-Lacour, Allain-Targé, Ranc, Spuller, E. Isambert, Paul Bert, Georges Avenel, André Lefèvre, Ph. Burty, etc.; cette feuille ne tarda pas à prendre un rang important dans la presse parisienne, grâce à la réserve quelque peu hautaine qu'elle apportait dans la discussion, évitant toujours de mettre en cause les personnes pour ne critiquer que les opinions, et apportant à la partie littéraire et surtout scientifique, un soin particulier. Plus tard (12 avril 1876), fut créée la *Petite République française*, à cinq centimes qui atteignit bientôt un tirage considérable et qui contribua à répandre dans les classes ouvrières la politique inspirée par M. Gambetta.

Le premier acte public important de celui-ci, après la guerre, fut l'allocution qu'il prononça, le 14 juillet 1872, à la Ferté-sous-Jouarre, dans un banquet organisé en commémoration de la prise de la Bastille. Il y proclamait la nécessité de cimenter l'union des classes moyennes, ainsi que l'importance de l'instruction laïque et obligatoire et du service militaire universel; il y préconisait enfin l'inauguration d'une politique de conciliation et de concorde, couronnée par l'amnistie. Cette déclaration de principes s'accentua davantage lors d'un voyage dans le midi de la France, au retour duquel M. Gambetta s'arrêta à Grenoble. Ce fut dans une réunion privée (26 septembre), qu'il adressa à ses auditeurs, le discours contenant ce passage resté fameux : « Oui je pressens, je sens, j'annonce la venue et la présence d'une *couche sociale nouvelle* qui est aux affaires depuis bientôt dix-huit mois, et qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières. » Cette phrase eut un retentissement énorme, qu'augmenta encore la pressante interpellation du général Changarnier, conjurant l'Assemblée de combattre « l'audace croissante du radicalisme » (13 novembre). Quelques jours après (décembre), M. Gambetta défendit le pétitionnement pour la dissolution de l'Assemblée, mais son éloquence et celle de M. Louis Blanc, [illegible] échec à celle de M. Dufaure; l'agitation dissolutionniste fut condamnée par 483 voix contre [illegible]. Pendant toute l'année 1873, il se multiplia à la tribune; les discussions sur les attributions des pouvoirs publics, sur la pétition du général de Bellemare, sur les marchés des Bouches-du-Rhône pendant la guerre, sur la suppression du *Corsaire*, sur le projet de loi pour la répression des attaques contre l'Assemblée, sur les nouveaux impôts, etc., le trouvèrent infatigable. Après avoir voté contre les modifications apportées à la municipalité de Lyon, il appuya la candidature de M. Barodet contre celle de M. de Rémusat ([illegible] avril). Vers le même temps, il déclara, dans une réunion privée tenue à Belleville, que, « sans s'incliner ou abaisser leur conscience, sans froisser la rigueur de leurs principes, lui et ses amis ne s'étaient pas conduits comme des hommes de parti, et que, à quatre ou cinq reprises, ils avaient apporté au gouvernement un concours sans lequel il aurait péri. »

Après la constitution du cabinet de MM. de Broglie et Beulé (25 mai 1873), M. Gambetta dénonça la circulaire par laquelle M. Pascal, secrétaire général du ministère de l'intérieur, invitait les préfets à gagner à la cause conservatrice les journaux républicains; il s'éleva contre la construction de l'église du Sacré-Cœur, contre les entraves apportées à la liberté des enterrements civils, enfin contre le septennat (19 novembre). Durant les vacances parlementaires, il s'était, selon son habitude, mis en communication avec des groupes importants d'électeurs, à Nantes, à Périgueux, etc., mais le gouvernement s'opposa à la reproduction de ses discours, et plusieurs journaux furent poursuivis pour en avoir publié des extraits. En février 1874, M. Gambetta prit l'initiative de l'interpellation de la gauche sur la politique intérieure, et l'on remarqua, à ce sujet, que *le Français*, organe de M. de Broglie, essaya d'en prévenir la discussion, en menaçant de suppression *la République française*. L'interpellation n'en eut pas moins lieu, et causa dans le pays une profonde émotion. Lorsque M. de Broglie dut céder son portefeuille à M. de Fourtou, M. Gambetta interpella le nouveau ministre sur les agissements bonapartistes révélés par un document qu'avait recueilli M. Cyprien Girerd. M. Rouher ayant répliqué, en mêlant à la défense de son parti le souvenir de la révolution du 4 septembre, M. Gambetta s'écria : « Il est des hommes à qui je ne reconnais, ni titre, ni qualité pour demander des comptes à la révolution du 4 septembre : ce sont les misérables qui ont perdu la France », et sur un rappel à l'ordre du président, il ripostait : « Il est certain que l'expression que j'ai employée renferme plus qu'un outrage, c'est une flétrissure, et je la maintiens » (9 juin).

Dès le lendemain, la gare Saint-Lazare fut, à l'heure du départ des députés pour Versailles, le théâtre de scènes scandaleuses; un individu, qui avait, disait-on, subi diverses condamnations, se déclarant insulté en tant que bonapartiste, frappa M. Gambetta au visage, et, pendant plusieurs jours, les représentants républicains furent assaillis ou injuriés dans la salle d'attente du chemin de fer. M. de Fourtou suspendit pour quinze jours *le Pays*, qui avait encouragé ces violences, ainsi que *le Rappel* et *le Siècle* qui les avaient énergiquement blâmées.

Dans les derniers mois de 1874 et au commencement de 1875, M. Gambetta prit la part la plus effective aux tentatives de conciliation entre les diverses fractions de la gauche et du centre droit, pour amener une transaction sur l'adoption des lois constitutionnelles : le discours qu'il adressa directement à la majorité, le 12 février, fut un des plus habiles et des plus éloquents qu'il eût prononcés, et, à dater de ce jour, la politique dite « opportuniste » devint celle de la gauche, à l'exception du petit groupe « d'intransigeants, » dirigés par MM. Louis Blanc et Alfred Naquet. Les négociations de M. Gambetta aboutirent à faire adopter à une partie de la majorité l'amendement Wallon (21 février), la loi sur le Sénat (24 février) et enfin la constitution (25 février), qui rendait la République le gouvernement légal de la France. Dans une réunion privée, le chef des gauches exposait à ses électeurs de Belleville comment le parti républicain avait pu, sans s'amoindrir, se prêter à ces combinaisons,

et il ne craignait pas de faire l'éloge du Sénat, si imparfaite que fût son institution, mais où il voyait « le grand conseil des communes françaises » (23 avril). Il renouvela ces déclarations dans le banquet annuel organisé à Versailles en l'honneur de Hoche. Pendant tout le reste de l'année, il fut le plus redoutable adversaire du ministère Buffet, sans se départir toutefois des principes que l'expérience des luttes parlementaires l'avait conduit à adopter, et qui lui faisaient dire un jour : « la modération, c'est la raison politique » (26 février).

Son influence ne fut guère moins prépondérante lors des élections sénatoriales, tout au moins à Paris : grâce à lui, M. de Freycinet l'emporta sur M. Victor Hugo lui-même, qui ne fut élu que le cinquième. MM. Tolain, Herold et Peyrat obtinrent les trois autres sièges, non sans quelqu'opposition de la part des délégués intransigeants.

Les élections à la Chambre des députés avaient également fort préoccupé M. Gambetta qui, sans négliger ses candidatures personnelles, s'était mis en rapport avec les délégués des comités de la France entière, et avait inspiré ou ratifié leurs choix. Il se présentait lui-même à Paris, à Lille, à Marseille, à Bordeaux et à Avignon. Pendant la période qui précéda le vote, il prononça plusieurs discours importants, tels que celui de Bordeaux où il disait : « L'œuvre du 25 février 1875 est une œuvre de patriotisme, et quand on dit qu'elle est l'œuvre de la conciliation, c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire »; et celui de Belleville (14 février), où il exposait en ces termes la philosophie même de sa politique : «... Je nie l'absolu partout, et alors vous pensez bien que je ne vais pas le mettre dans la politique. Je suis d'une école qui ne croit qu'au relatif, à l'analyse, à l'observation, à l'étude des faits, au rapprochement et à la combinaison des idées, d'une école qui tient compte des milieux, des races, des tendances, des préjugés et des hostilités... La politique n'est jamais et ne peut jamais être la même. »

Le 20 février 1876, M. Gambetta fut élu à Paris, dans le XX^e^ arrondissement, par 11 589 voix contre 1490 obtenues par M. Donnay, candidat ouvrier; dans la 2^e^ circonscription de Lille, par 9 108 voix, sans concurrent; dans la 1^re^ circonscription de Bordeaux, par 11 696 voix contre 3 589 données à M. Drouillet-Lafargue, candidat monarchiste; enfin dans la 1^re^ circonscription de Marseille par 6 359 voix, contre M. Alfred Naquet, candidat intransigeant, qui, après une lutte acharnée, en avait réuni 1 969. A Avignon, où M. Gambetta, avait été précédemment l'objet d'agressions brutales sans que l'autorité fût intervenue, il obtint 8 642 suffrages contre 9 842 recueillis par M. Du Demaine, candidat légitimiste et clérical, dont l'élection fut invalidée à la suite d'une enquête.

M. Gambetta était dès lors et plus que jamais le chef incontesté de la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Il essaya d'abord de provoquer la cohésion en un seul groupe des diverses fractions de la gauche, mais il ne put y parvenir et reprit sa place dans l'union républicaine. Dès le 24 mars, à l'occasion de l'invalidation de M. de Mun, il affirma la nécessité de combattre le cléricalisme : « Il ne s'agit pas ici de défendre la religion que personne n'attaque ni ne menace... Ce qui nous préoccupe, c'est de ramener le clergé dans l'Eglise, et de ne pas permettre qu'on transforme la chaire en tribune politique; c'est de faire respecter la liberté électorale, c'est d'assurer le libre combat aux opinions politiques qui n'ont rien à démêler avec les questions cléricales ». Le 5 avril, il fut élu président de la commission du budget par 16 voix contre 13 données à M. Bardoux; il prit aussitôt possession de ces fonctions par une courte allocution où il exposait quels seraient les principes de la commission, et se flattait de dissiper, par la direction qu'il lui imprimerait « les appréhensions intéressées des esprits chagrins ou hostiles. » Dans les premiers jours de mai, il proposa à la commission de rédiger, outre le rapport général sur l'exercice 1877, un second rapport ayant pour objet spécial l'exposé des réformes à introduire dans les exercices suivants. Cette proposition, fort bien accueillie de ses collègues, provoqua la rédaction d'un grand rapport préparatoire sur la réforme de l'impôt qui fut publié, le 16 octobre 1876, dans la *République française*, avant d'être communiqué à la Chambre, et dans lequel étaient étudiées les transformations successives à faire subir aux principales contributions. Cette étude, à la fois théorique et didactique, était suivie d'un projet de loi générale annonçant de nombreux projets de lois particulières et présentant ainsi une sorte de constitution financière, qui devait régir toute une série de lois organiques.

Les vastes combinaisons économiques que M. Gambetta ébauchait pour l'avenir, et où il montrait une compétence inattendue, ne lui faisaient pas négliger la politique opportuniste à laquelle il avait attaché son nom et sa fortune parlementaire : c'est ainsi que, s'il s'abstint de voter l'amnistie entière demandée par M. Raspail, il appuya la proposition d'amnistie partielle en trois catégories déposée par M. Margue (19 mai); c'est ainsi également qu'il adopta la proposition de M. Laisant, tendant à réduire à deux ans la durée du service militaire. Ses adversaires politiques ne se recrutaient plus seulement dans le parti monarchiste, mais dans un petit groupe d'intransigeants qui cherchaient à semer la défiance parmi ses électeurs du XX^e^ arrondissement; M. Gambetta répondit à ces provocations dans une réunion privée tenue à Belleville et à laquelle assistaient plus de cinq mille personnes (26 octobre 1876). Il y protesta contre les violences de parole et de plume dont il était l'objet, blâma les ardeurs « trop généreuses », préconisa la politique des résultats, repoussa l'amnistie générale et flétrit « les hommes tarés qui avaient exploité le mouvement de désespoir de la Commune. » L'effet de ce discours fut très grand sur l'esprit de ses auditeurs et dans la presse française. Conséquent avec cette profession de foi, il soutint de l'autorité de sa parole la proposition de M. Gatineau, demandant la cessation des poursuites pour faits relatifs à la Commune (3 novembre); le 28 décembre, il défendit les droits de la Chambre en matière d'impôt et combattit les modifications que le Sénat voulait introduire dans la répartition du budget. Le 28 janvier 1877, il fut réélu président de cette importante commission à la presqu'unanimité des suffrages.

Sous le ministère de M. Jules Simon, qui avait succédé à M. Dufaure comme président du Conseil, M. Gambetta garda toute sa prépondérance. Exposé chaque jour aux plus outrageantes [illegible] de la presse bonapartiste, le nouveau chef du cabinet était en outre combattu par le haut clergé qui, dans une série de mandements, rédigés avec une sorte d'inspiration commune, s'accordait à proclamer la fin du « chaos actuel ». Le 4 mai 1877, à l'occasion de l'interpellation de MM. [illegible] Leblond et de Marcère sur ces menées, M. Gambetta, reprenant les déclarations de M. Jules Simon sur la politique du ministère à l'égard de l'Italie, montrait avec quelle promptitude le parti ultramontain obéissait à un ordre parti

Rome, soulignait l'influence profonde qu'il avait reprise en France dans les classes bourgeoises, signalait le mépris croissant dans lequel était tombée la Déclaration de 1682, et, tout en se déclarant partisan du système qui rattache l'Eglise à l'Etat, terminait par ces mots qu'il empruntait, disait-il, à M. Peyrat : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » A la suite de ces déclarations, la Chambre adopta par 346 voix contre 114 un ordre du jour accepté par le gouvernement qu'elle invitait, « pour réprimer cette agitation antipatriotique, à user des moyens légaux dont il dispose. » Le 16 mai, M. Jules Simon, congédié par une lettre du maréchal de Mac-Mahon, donna sa démission avec tous ses collègues le lendemain, pendant que le cabinet Broglie-Fourtou se constituait à l'Elysée. M. Gambetta n'en persista pas moins à interpeller le gouvernement sur les bruits de dissolution qui couraient depuis la veille, et la Chambre vota un ordre du jour spécifiant qu'elle n'accorderait sa confiance qu'à un cabinet « libre de son action et résolu à gouverner suivant les principes républicains. » Cet ordre du jour, voté séance tenante par 355 voix, contre 154, devint, par les adhésions ultérieures de huit membres absents, le fameux ordre du jour des 363.

Après la prorogation des Chambres et pendant que le ministère de Broglie-Fourtou commençait, suivant l'expression historique, à « bousculer le pays, » M. Gambetta s'efforçait de le rassurer dans deux discours prononcés, l'un à Amiens (8 juin), l'autre à Abbeville (11 juin). Dans la courte et orageuse session qui s'ouvrit le 16 juin, M. Gambetta prit la parole au milieu des interruptions incessantes de la droite, repoussa les attaques personnelles dirigées contre lui par M. de Fourtou, au cours de son discours sur la prorogation, et termina sa virulente riposte au ministère qu'il qualifia de « gouvernement des curés, » par cette sorte de prophétie : « En 1830, on est parti 221, et l'on est revenu 270. J'affirme que, partant 363, nous reviendrons 400. »

Lorsque le Sénat eut accordé au cabinet la dissolution de la Chambre, M. Gambetta, dépouillé momentanément de son mandat, n'en restait pas moins et plus que jamais le chef incontesté de l'opposition, sans que, cette fois, aucune divergence se fit dans le parti. Non seulement il dirigea et inspira, comme en 1876, l'action des comités républicains en vue des élections que la presse libérale réclamait chaque jour au gouvernement, mais il voulut faire entendre au pays des paroles qui pussent à la fois l'encourager et le guider. Le 15 août, à l'issue d'un banquet que lui offraient à Lille M. Testelin, sénateur du Nord, et les anciens députés de ce département, il prononça celle de ses harangues qui, depuis 1871, eut le plus de retentissement. Après avoir constaté l'union profonde du parti républicain, les divisions inévitables de la coalition monarchique, le dévouement des membres des gauches sénatoriales qui, en formant un comité de consultation pour les fonctionnaires frappés par la réaction, étaient devenus comme les préteurs des libertés publiques, il rendait hommage au patriotisme de l'armée, faisait connaître pour quelles raisons et dans quelles régions la gauche augmenterait le nombre de ses membres, et terminait par deux mots, qui résumaient la situation : « Quand la France aura fait entendre sa voix souveraine, croyez-le bien, messieurs, il faudra se soumettre ou se *démettre*. » Reproduit in extenso par la *République française*, et partiellement dans la majeure partie des journaux de l'Europe, ce discours était encore l'objet de tous les commentaires, lorsque le gouvernement se décida à poursuivre M. Gambetta et le gérant de son journal comme coupable d'offense envers la personne du président de la République et d'outrages aux ministres. Traduit devant la 10ᵉ chambre du tribunal de la Seine, M. Gambetta se laissa condamner par défaut, à trois mois de prison, et 2000 francs d'amende, interjeta appel et confia sa défense à M. Allou. Sur ces entrefaites, M. Thiers mourut, le jour même où il avait donné rendez-vous à M. Gambetta pour arrêter les termes du manifeste qu'il adressait à ses électeurs du IXᵉ arrondissement (3 septembre 1877). Cette mort donna au chef des gauches une prépondérance encore plus marquée. Dès cette époque, *la République française*, discutant l'éventualité de la retraite de M. de Mac-Mahon, faisait comprendre que le pouvoir devait passer logiquement aux mains de M. Jules Grévy.

Candidat dans le XXᵉ arrondissement de Paris, M. Gambetta répéta dans sa circulaire le dilemne célèbre qu'il avait posé au chef du pouvoir exécutif, et se vit à nouveau intenter des poursuites restées sans résultat. Le 9 octobre, eut lieu au cirque du Château-d'Eau, une importante réunion privée, où toutes les déclarations précédentes furent reprises et accentuées, et cinq jours après M. Gambetta fut élu par 13 812 voix, contre 1 611 recueillies par M. Perron, candidat bonapartiste. A la rentrée de la Chambre, il fût nommé membre du comité directeur des gauches, chargé de maintenir l'union de l'opposition contre le cabinet, et, le 15 novembre, il répliqua par une de ses plus véhémentes improvisations à l'exposé de la politique de M. le duc de Broglie. Le 20 novembre, il fut réélu président de la commission du budget ; quatre jours après, il s'associa au vote d'exclusion de la Chambre qui refusait d'accepter le budget, tant que le cabinet de Rochebouët serait au pouvoir. Le 14 décembre suivant, fut enfin constitué le ministère Dufaure.

Pendant la prorogation des vacances du premier de l'an, M. Gambetta se rendit en Italie et eut avec MM. Depretis, Crispi, etc., et avec Victor-Emmanuel, diverses entrevues qui intriguèrent fort l'opinion publique ; il fut en outre invité à déjeuner par le roi, et le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Rome, donna un grand dîner en son honneur. A son retour, il s'arrêta à Marseille, et exposa dans une réunion tenue à l'Athénée à quel prix le parti républicain pouvait se maintenir au pouvoir : « Il faut, disait-il, qu'il se fasse ministériel... Pour moi, je l'ai toujours dit, je suis un homme de gouvernement et non un homme d'opposition... Un an de pouvoir est plus fécond que dix années d'opposition héroïque » (7 janvier 1878). Pendant la nouvelle session, il prit encore la parole dans quelques occasions importantes, et eut le 1ᵉʳ février, un nouveau duel de tribune avec M. Rouher qui rejetait toute la responsabilité des désastres de 1870 sur le gouvernement du 4 septembre : « Pour conduire nos armées à la victoire, lui dit-il, en terminant, il fallait d'autres hommes que vous ; vous n'avez jamais été des gouvernants, mais des jouisseurs, et vous avez fini comme des traîtres » (1ᵉʳ février). A la même époque, dans un discours prononcé à propos de la célébration du centenaire de Voltaire, on remarqua cette éclectique déclaration : « Quant à moi, je me sens l'esprit assez libre pour être à la fois le dévôt de Jeanne d'Arc, et l'admirateur et le disciple de Voltaire. »

Pendant les vacances parlementaires, M. Gambetta se rendit en Suisse par le Dauphiné ; il s'arrêta à Romans, chez M. Madier-Montjau, et y prononça, le 18 septembre, ce qu'on a appelé son « discours-programme. » Il s'y déclarait tout d'abord très sympathique au ministère présidé

par M. Dufaure, traçait à grands traits l'histoire politique des sept dernières années, insistait sur l'importance d'avoir à la tête de la République un magistrat dévoué à ses institutions, indiquait les grandes réformes à opérer dans l'administration, dans l'armée, dans la magistrature dont il attaquait l'inamovibilité, et abordait enfin la question cléricale à laquelle il consacrait la majeure partie de son discours. « Le péril social, le voilà! » s'écriait-il. Le discours de Romans souleva aussitôt les ripostes de la presse religieuse et du haut clergé, et M. Freppel, évêque d'Angers, adressa quelques jours après à l'orateur, une lettre non moins véhémente. Après quelques semaines de repos près de Lausanne, M. Gambetta rentra en France et répéta à Grenoble une partie de ses déclarations, en insistant sur l'impérieuse nécessité de former au Sénat une majorité républicaine. Trois mois plus tard, dans un banquet que lui offraient les commis-voyageurs au Grand-Hôtel, il laissait entendre que, même après la constitution de cette majorité dans le Sénat, il n'accepterait aucune situation ministérielle; revenant à l'une de ses théories favorites, il demandait qu'on ne cherchât pas à faire « l'exportation » des idées démocratiques, et recommandait à tous, l'abnégation et la patience : « L'ère des dangers est close, disait il en terminant, celle des difficultés commence. »

L'autorité de M. Gambetta se manifestait à quelques jours de là dans des circonstances extra-parlementaires, lors d'un procès intenté pour diffamation par M. Challemel-Lacour à *la France nouvelle*, journal légitimiste; il reparut au Palais, après une absence de dix années, et plaidant pour son collaborateur, demanda une transformation de la pénalité des délits de presse par la substitution de fortes amendes à l'emprisonnement; il réclamait, au nom du plaignant, 10 000 francs de dommages-intérêts. Ces conclusions, soutenues par le ministère public, furent sanctionnées par le tribunal; mais M. Maggiolo, auteur de l'article incriminé, interjeta appel et obtint une diminution de l'amende qui lui était infligée.

Dès la rentrée de la Chambre, M. Gambetta avait été réélu président de la commission du budget; il ne prit la parole dans la discussion des élections de MM. de Fourtou, Reille et de Cassagnac, que pour traiter de « mensonge » un passage de la défense du premier. Un duel au pistolet eut lieu le lendemain au Plessis-Piquet, entre l'ancien ministre et le chef des gauches; aucun des deux adversaires ne fut atteint (18 novembre 1878). Après le renouvellement triennal du Sénat (5 janvier 1879), M. Gambetta fut vainement sollicité par un groupe de l'Union républicaine d'accepter un portefeuille dans la combinaison ministérielle que ce changement de majorité devait provoquer ; il refusa ces avances sans s'expliquer; mais le 30 janvier, aussitôt après la démission du maréchal et l'élévation de M. Jules Grévy à la présidence de la République, il se laissa volontiers porter à celle de la Chambre et fut élu par 314 voix sur 405 votants. Dans ces nouvelles fonctions qui privaient le parti républicain de son principal orateur, M. Gambetta, après les hésitations du début, sût se plier aux nécessités d'un rôle où le souvenir de l'usage qu'il avait fait lui-même de la parole, comme orateur ou comme interrupteur, pouvait amoindrir son autorité de président. C'est ainsi qu'un membre de la minorité, frappé par ses sévérités réglementaires, M. Huon de Penanster put lui représenter, non sans à propos, qu'il avait interrompu dix-huit fois en une seule séance sans être rappelé à l'ordre. A plus d'une reprise, des séances tumultueuses mirent la patience présidentielle de l'ancien tribun à de rudes épreuves (mai-juin 1879).

M. Léon Gambetta a été momentanément, au début de sa carrière, le correspondant parisien de *l'Europe* de Francfort. Il a publié quelques portraits d'avocats célèbres dans un journal spécial, *la Cour d'assises illustrée*. Il a également collaboré à la *Revue politique* fondée par MM. Challemel-Lacour et H. Brisson et supprimée en 1868. Ses discours ont tous été publiés en éditions populaires à cinq et dix centimes. Quelques-uns d'entre eux ont été réunis sous ce titre : *Discours politiques. Deux lettres à un conseiller général* (1874, in-18).

Sans parler du nombre incalculable d'articles dont il a été, depuis 1869, l'objet ou le prétexte, et dont la plupart n'ont aucune valeur historique, il convient de rappeler que le rôle de M. Gambetta, comme membre du gouvernement de la Défense, a été apprécié par les Allemands eux-mêmes dans deux publications spéciales : la 6e livraison de l'*Atlas* du grand état-major allemand et un travail de M. le baron Colmar von der Goltz, publié d'abord dans les *Annales prussiennes* (Preussische Jarbücher), de 1874 à 1875, et traduit en français sous ce titre : *Gambetta et ses armées* (1877, in-18, carte).

GAMBON (Charles-Ferdinand), homme politique français, ancien représentant né à Bourges, le 19 mars 1820, est fils d'un négociant d'origine suisse. Il fit ses études et son droit à Paris, et à dix-neuf ans, fut reçu avocat. Il contribua à la fondation du *Journal des Écoles*, organe de la jeunesse républicaine. En 1846, nommé juge suppléant au tribunal de Cosne, il combattit très vivement la candidature de M. Delangle. En 1847, il organisa le banquet démocratique de Cosne, refusa de porter un toast au roi et proclama la souveraineté du peuple: traduit pour ce fait devant la Cour de cassation, il fut condamné à cinq années de suspension. En 1848, il fut élu représentant de la Nièvre, le sixième sur huit, par 29 514 voix. Il vota ordinairement avec la Montagne, demanda que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et la rejeta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique napoléonienne, et signa l'acte d'accusation présenté contre le président et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il se signala parmi les membres de l'extrême gauche et accompagna M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers, dans la journée du 13 juin, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, et fut détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

Après l'amnistie du 15 août 1859, M. Gambon rentra dans son département et s'y occupa de travaux agricoles. En 1869, à la suite de son refus de payer l'impôt, eurent lieu la saisie de sa ferme et la vente d'une unique vache qui devint légendaire. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département de la Seine à l'Assemblée nationale, le quatorzième sur quarante-trois, par 136 249 voix sur 328 970 votants. Il vota contre les préliminaires de paix, siégea ... rement, et le 26 mars, fut nommé membre de la Commune, dans le Xe arrondissement, par 10 7.. voix. La nouvelle assemblée parisienne ayant déclaré les deux mandats incompatibles, il donna, le 5 avril, sa démission de représentant. Chargé, le 16 avril, de distribuer des armes aux bataillons des citoyennes volontaires, nouvellement créés, adjoint à la commission de la justice le 18 avril, délégué aux prisons le 24 avril, il fut nommé

membre du second comité de salut public le 10 mai, et, en cette qualité, signa plusieurs décrets révolutionnaires, ainsi que les dernières proclamations, excitant la garde nationale fédérée à la résistance; après la chute de la Commune, il réussit à passer à l'étranger.

GANESCO (Grégory), publiciste français, d'origine roumaine, né vers 1830, acquit en France, à partir de 1860, une assez grande notoriété politique, comme rédacteur en chef du *Courrier du Dimanche*, l'un des premiers organes de l'opposition libérale sous le second Empire. M. Ganesco fut personnellement expulsé de France et conduit jusqu'à la frontière. Il dirigea alors l'*Europe*, journal français de Francfort. Suspendue en juillet 18[illegible], par le général de Falkenstein, cette feuille cessa de paraître au mois de novembre de [illegible]. Rentré en France, M. Ganesco prit sa [illegible] dans le canton de Montmorency, et, en décembre 1868, parvint, avec l'appui de l'administration, à se faire élire, dans ce canton, conseiller général de Seine-et-Oise. Aux élections de [illegible] pour le Corps législatif, il se présenta, comme candidat indépendant, et obtint 2426 voix sur [illegible] votants. Rédacteur en chef du *Parlement*, organe du tiers-parti qui contribua à l'avènement du cabinet du 2 janvier 1870, il adhéra au nouvel empire libéral, puis se sépara du [illegible]. Il conseilla et défendit l'idée du plébiscite comme moyen de réalisation d'un programme [illegible] démocratique. L'entrée au ministère, après la retraite de MM. Buffet et Daru, [illegible] fruit, trompa ses espérances, et quittant le *Parlement*, il passa à *la Liberté*, où il [illegible] signées : « le Spectateur. » Au [illegible] de l'investissement de Paris (15 septembre), il partit pour Tours, où M. Détroyat transportait la *Liberté*, puis pour Bordeaux, et, pendant [illegible] rédigea seul le journal. Il signa [illegible] des journalistes, à l'occasion du [illegible] Gambetta qui restreignait les capacités [illegible]. M. Ganesco fonda, au commencement [illegible], un journal à un sou, *la République*, [illegible] qu'une courte durée, puis *les* [illegible] *Spectateur*, feuille d'informations. — [illegible] à Montmorency, le 7 avril 1877.

[illegible] collaboration active aux journaux, il [illegible] *Diplomatie et nationalité* (1856, in-8).

GA[illegible] (Louis-Alban), député français, né [illegible] le 12 août 1819, était vice-président [illegible] préfecture de la Charente, au moment [illegible] de l'Empire. Il quitta l'administration [illegible] au barreau d'Angoulême. Élu [illegible] Assemblée nationale le 8 février 1871 [illegible], il siégea dans le groupe dit de [illegible], vota avec la majorité monarchiste [illegible] et repoussa les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, [illegible] dans la 2e circonscription de l'arrondissement d'Angoulême par 9,19[illegible] voix, contre 5,621 [illegible] candidat républicain. Après l'acte [illegible] 1877, il fut un des 158 députés qui [illegible] vote au cabinet de Broglie. Il [illegible] octobre suivant, comme candidat [illegible], par 9,165 voix ; son concurrent [illegible] M. Marrot en obtint 6,681. [illegible] le canton de Hiersac au [illegible] de la Charente; il a été décoré de [illegible] d'honneur.

GANNAL (Félix), médecin et chimiste français, [illegible] Paris, le [illegible] 1829, est fils du célèbre [illegible] de l'art moderne des embaumements [illegible] en 1852. Il étudia la médecine, et [illegible] diplôme de pharmacien (1857) et de docteur en médecine (1859). Il reprit les travaux de son père, apporta à sa méthode d'injection des perfectionnements et dirigea ses recherches sur les signes certains de la mort et le moyen d'éviter les inhumations précipitées. Elles font l'objet de l'ouvrage intitulé : ***Mort réelle et mort apparente*** (1868, gr. in-8), traité complet sur la matière, et dont l'auteur a fait lui-même des résumés à l'usage des gens du monde et des bibliothèques populaires. — Son frère, M. Adolphe-Antoine GANNAL, né à Gentilly (Seine) en 1826, reçu docteur en médecine en 1854, s'est consacré à la chimie industrielle, et a monté en France et à l'étranger, notamment en Russie, de grands établissements de conserves alimentaires.

GANTRELLE (Joseph), érudit belge, né à Echternach, dans le Luxembourg, le 29 janvier 1809, prit en 1829 les grades de docteur en philosophie et de docteur ès lettres à l'université de Liège, devint peu après professeur d'histoire et de langues orientales à celle de Gand, se fit naturaliser en 1839, et fut nommé, en 1854, inspecteur de l'enseignement moyen pour toute la Belgique. Il a remporté plusieurs prix académiques.

On a de lui : un ***Mémoire sur le mérite comparatif de Virgile et de Théocrite*** (1828), couronné par l'Académie de Gand; ***Manuel de l'histoire générale du monde*** (1834, in-12; 2e édit., 1838); un ***Mémoire sur la part de la Flandre dans la conquête de l'Angleterre*** (1840, in-8), aussi couronné à Gand; ***Grammaire et style de Tacite*** (1874, in-8); ***Contribution à la critique et à l'explication de Tacite*** (1875, 1er fasc. in-8), et des articles insérés dans les ***Nouvelles Annales*** de cette ville.

GARACHANINE (Élie), homme d'État serbe, sénateur de la principauté, est né en février 1812, au village de Garach, dans le district de Kragsujevatz. En 1844, il devint ministre de l'intérieur du prince Alexandre-Karageorgevitch. En 1852, il fut choisi, comme *prestavnik* (représentant du prince), pour chef de sa chancellerie et président du conseil des ministres.

Dès 1849, M. Garachanine avait dénoncé dans le conseil, les démarches de la Russie qui cherchait à entraîner les Serbes dans l'insurrection de la Bosnie contre la Porte. Il refusa, vers la fin de l'année 1850, de concourir à l'entreprise des Bulgares, et la médiation de la Serbie valut ensuite aux provinces insurgées, vaincues par Omer-pacha, des conditions plus favorables. Lorsqu'il eut en main la direction des affaires, il ressentit les effets de son opposition constante aux vues des puissances dites protectrices. En 1853, sa destitution fut imposée à la faiblesse de la Porte et à la frayeur du prince Alexandre. Malgré cette disgrâce, M. Garachanine resta l'âme du sénat, dont il refusa la présidence. Véritable chef du parti national, il s'appuyait par sympathie et par raison sur les puissances occidentales, et on appelait ses amis le *parti français*. Il fut rappelé au ministère des affaires extérieures en décembre 1861. Le premier en Serbie, il voulut que ses fils fussent élevés en France. L'aîné, après avoir passé deux ans à Sainte-Barbe, fut admis, en 1856, à suivre les cours de l'École polytechnique. — M. Garachanine est mort à Belgrade, le 22 juin 1874.

GARCIA (Manuel), musicien français, fils du célèbre chanteur Emmanuel ou Manuel Garcia mort en 1832, est né à Madrid, en 1805. Il fut dès l'enfance associé aux excursions de sa famille dans les deux mondes. Formé par son père à l'enseignement du chant, il s'y consacra lui-

même et fut attaché, vers 1835, au Conservatoire de Paris, puis alla professer à Londres.

On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses études, et inspirés par la méthode paternelle : *Mémoire sur la voix humaine*, présenté à l'Académie des sciences (1840, 2ᵉ édit., 1847); *École de Garcia; traité complet de l'art du chant* (1841, in-8; 3ᵉ édit., 1851, in-4), refait en 1856 sous le titre de *Nouveau Traité...*; et des *Observations physiologiques sur la voix humaine*, en anglais et en français (1855).

Ses sœurs, Marie et Pauline GARCIA, se sont toutes deux rendues célèbres comme cantatrices, la première, qui est morte en 1836 à Bruxelles, sous le nom de Mme MALIBRAN, la seconde sous celui de Mme VIARDOT (voy. ce nom).

Mme GARCIA, née Eugénie MAYER, et fille elle-même d'artistes distingués, a joué en Italie, pendant les succès de l'aînée de ses belles-sœurs, qui la fit engager au théâtre de Novare. Elle s'est consacrée, comme son mari, à l'enseignement du chant, et a donné des leçons à Paris.

GARCIN (Eugène-André), publiciste français, né à Allenis (Bouches-du-Rhône) le 31 décembre 1831, débuta à l'âge de dix-sept ans par des poésies insérées dans *la Voix du peuple* d'Alph. Esquiros et écrivit plus tard dans la *Libre pensée* de Bruxelles, *la Revue de Paris*, *la Morale indépendante*, la *Revue Moderne*. Sous-préfet de Muret (Haute-Garonne) après le 4 septembre 1870, il quitta ce poste en avril 1871 pour prendre la direction de *l'Émancipation* de Toulouse et, peu après, celle de *l'Avenir du Gers*. Il renonça en 1872 au journalisme militant pour se consacrer à des conférences, souvent interdites par le ministère en 1873 et en 1877.

M. Eug. Garcin a publié en volumes *les Français du Nord et du Midi* (1868, in-18); *La Tour d'Auvergne*, le premier grenadier de la République française (1870, in-18), etc.

Sa femme, Mme GARCIN, née Euphémie VAUTHIER, est fille d'un savant ingénieur en chef des ponts et chaussées et sœur d'un autre ingénieur qui fut représentant du peuple. Elle fit d'abord paraître des *Conseils aux jeunes filles* qui lui valurent d'honorables encouragements, puis divers romans où elle développa ses principes en matière d'éducation : *Léonie*, *Charlotte*, *une Expiation*, etc. Poursuivie pour un article inséré dans *l'Émancipation* de Toulouse sur l'exécution de Rossel, Mme Garcin fut traduite en cour d'assises et acquittée.

GARCIN DE TASSY (Joseph-Héliodore-Sagesse-Vertu), orientaliste français, né à Marseille, le 20 janvier 1794, vint à Paris étudier les langues orientales, suivit les cours de Silvestre de Sacy, et apprit successivement l'arabe, le persan et l'hindoustani. Sur les instances de son maître, une chaire de cette dernière langue fut fondée en sa faveur à l'École spéciale des langues orientales vivantes. Il s'était déjà fait connaître par un assez grand nombre de traductions de l'arabe, entre autres : *Doctrines et devoirs de la religion musulmane* (1827-40), et par une édition de la *Grammaire persane* de sir W. Jones (1845, in-12).

Une fois en possession de la chaire d'hindoustani, M. Garcin de Tassy se livra plus particulièrement à l'étude des écrivains de cette langue. On lui doit : *Mémoires sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* (1832, in-8), les *Aventures de Kamrup* (1834, in-8), poème traduit de Tahcin-Uddin ; les *Œuvres de Wali* (1834, in-8), poète du Dekkan : *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani* (1837, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. (1870-1871 ; 3 vol. in-8) ; *la Poésie philosophique et religieuse chez les Persans* (1857, in-8); *la Doctrine de l'amour*, traduit de l'hindoustani (1859) ; *Description des monuments de Delhi en* 1852 (1861, in-8); *la Poésie philosophique et religieuse chez les Persans* (1864, gr. in-8) : *les Auteurs hindoustanis et leurs ouvrages* (1868, in-8); *Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman* (1873, in-8): *Science des religions*, l'Islamisme d'après le Coran (1874, in-8), ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique*, des *Discours d'ouverture*, puis une revue annuelle : *la Langue et la littérature hindoustanies* (1870 et suiv.), etc.

M. Garcin de Tassy, élu, le 30 août 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Talleyrand, a été nommé, en juin 1869, membre ordinaire de la Société royale des sciences de Copenhague. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 19 avril 1837. — Il est mort à Paris le 2 septembre 1878.

GARDE (Reine), femme-poète française, née à Nîmes en 1810, de parents inconnus, fut recueillie par une riche compatriote, à laquelle elle dut son éducation, et dont elle quitta le château pour s'établir couturière dans sa ville natale. Douée d'une vive imagination, auteur de quelques poésies, elle vint, en 1832, se placer sur le passage de M. de Lamartine, qui se rendait en Orient, et eut avec lui, à Marseille, une entrevue que le poète a plus tard racontée dans la préface de *Geneviève*, roman qui lui est dédié.

Mlle Garde n'a publié ses vers qu'en 1851, sous le modeste titre d'*Essais poétiques* (in-18, 2ᵉ édition, même année). Elle a donné depuis : *Marie-Rose, histoire de deux orphelines* (1855, in-18; 3ᵉ édit., 1864), livre qui a obtenu un des prix Montyon l'année suivante.

GARIBALDI (Joseph), général italien, né à Nice, le 4 juillet 1807, entra de bonne heure dans la marine sarde, et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gênes dans une conspiration, il se réfugia en France, et donna des leçons de mathématiques à Marseille, passa de là au service du bey de Tunis, et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite (1836) dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Uruguay, et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le réveil de la liberté italienne en 1848 rappela Garibaldi dans sa patrie. Il partit de Montevideo, avec cent de ses compatriotes, sur un navire, la *Speranza*, déployant la bannière tricolore italienne. Au mois de juin, il se présentait à Turin. Accueilli par le gouvernement piémontais avec trop de réserve, il alla s'offrir au gouvernement provisoire de Milan et forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, prit dans le sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps de Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit 5000 Napolitains à Palestrina; le 19, au combat de Velletri, ou

[illegible] le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur de la victoire : il paya, comme toujours, de sa personne, et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnèrent à Rome l'assaut général. Garibaldi ne put les chasser de leurs positions, mais il les contraignit à faire un siége contre une ville qui, disait-on, ne devait pas essayer de résister. Après trente jours d'une lutte opiniâtre, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes [illegible] : de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison, pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome, le 3 juillet, avec 4000 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin (31 juillet). Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec deux cents fidèles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Gênes. Sa femme Anita, mourut enceinte dans cette fuite. Cette [illegible] créole de Rio-Grande, qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

Garibaldi retourna en Amérique, et s'y livra à l'industrie. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il voulut ensuite rentrer dans sa patrie, et fut employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes.

Après être entré au service du Piémont, en prévision de la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, Garibaldi fut nommé par décret royal, au commencement de mai 1859, major général, en même temps que plusieurs personnages d'une haute noblesse. Organisant à la hâte une légion nationale, sous le nom de chasseurs des Alpes, il mit le pied le premier sur le territoire lombard et prit hardiment l'offensive contre l'Autriche. Il s'empara de Varèse, de Côme, etc., et, résistant par une suite de combats les Autrichiens [illegible], il excita au plus haut point l'admiration et l'intérêt de toute l'Europe. La paix de Villafranca lui fit déposer les armes. Il alla [illegible] les duchés le mouvement qui s'était [illegible] en faveur de l'annexion, et fut partout, [illegible] Modène, où le duc de San Donato [illegible] comme premier aide de camp, [illegible] les ovations les plus enthousiastes.

[illegible] de l'année 1860, Garibaldi pro[illegible] ses forces contre l'annexion de la [illegible] de Nice, sa ville natale, puis [illegible] sa démission de député. Alors, par une entreprise d'une hardiesse inouïe, il organisa, en [illegible] et avec le secours de souscriptions [illegible], ouvertes dans divers pays, une expédition en Sicile, où une nouvelle révolte venait d'éclater contre les Napolitains. Il s'embarqua [illegible] bateaux de la Société transatlantique, le Piemonte et le *Lombardo*, avec des munitions et une troupe d'environ mille hommes déterminés, [illegible] desquels étaient Nino Bixio, Cosenz, [illegible] prêtre Sirtori, Medici, Malenchini, [illegible]. Après avoir abordé à Marsala (12 mai), [illegible] quelques insurgés, avec lesquels il défit [illegible] royales à Calatafimi. Puis il assiégea Palerme, s'en empara (27 mai), et, au commencement de juillet, se trouva maître de la Sicile, [illegible] de Messine, que lui livra bientôt la [illegible] journée de Milazzo, malgré l'énergique [illegible] du général Bosco (21 juillet).

[illegible] d'extrêmes embarras intérieurs, de changements continuels de ministères, de relations diplomatiques difficiles tant avec le Piémont qu'avec les grandes puissances européennes, Garibaldi, qui avait pris le titre et les fonctions de dictateur de la Sicile, se consacra activement aux préparatifs d'une expédition dans les provinces de terre-ferme. Son débarquement ne rencontra qu'une faible résistance. Le pays, l'armée et les administrations semblaient également l'attendre. Son entrée solennelle à Naples fut annoncée d'avance pour le 8 septembre, comme un événement pacifique et régulier, et eut lieu, le 7 au soir, conformément au programme. Le roi en était sorti la veille, et s'était replié sur Capoue, avec le reste de ses troupes restées fidèles et un certain nombre de soldats étrangers. Là, la lutte redevint plus sérieuse; les volontaires de Garibaldi rencontrèrent la résistance la plus vive sur le Volturne, et il fallut l'intervention ouverte de l'armée piémontaise pour s'emparer de Capoue et refouler les défenseurs de la royauté de l'autre côté du Garigliano.

Garibaldi, devenu dictateur de l'Italie méridionale, avait en face de lui des difficultés d'une autre sorte. Le parti radical ou parti de l'action, représenté par MM. Mazzini, Crispi, etc., le poussait à achever l'unification de l'Italie, en attaquant immédiatement Rome et en marchant sur la Vénétie. Le parti piémontais voulait l'annexion des Deux-Siciles au royaume de Victor-Emmanuel. Ce dernier l'emporta, grâce à l'appui donné par le Parlement de Turin à la politique de M. de Cavour et à l'attachement dévoué de Garibaldi pour la personne du roi de Piémont. Le 21 octobre, le dictateur fit voter le plébiscite qui réunissait les Deux-Siciles au royaume d'Italie, sous le sceptre de Victor-Emmanuel. Bientôt après, Garibaldi, promu général d'armée, après avoir donné à son souverain un si beau royaume, renonçait momentanément à tout rôle politique et se retirait à Caprera.

Il y fut l'objet des sollicitations des partis avancés, et son nom fut mis en avant dans tous les projets qui eurent pour but depuis cette époque l'incorporation de Rome et de Venise au royaume d'Italie. Il accepta, dès le mois de janvier 1861, la présidence générale des comités formés pour la libération de ces deux villes, et contribua par quelques lettres rendues publiques à l'agitation en faveur de la Pologne. A cette époque, tous ses actes, ses moindres mouvements, furent suivis avec une certaine anxiété par l'opinion publique, toutes ses paroles recueillies et commentées par la presse européenne. On lui attribua des mots aussi hostiles à la France qu'à l'Autriche, comme ceux-ci : « L'étranger doit être chassé de l'Italie..... Rome est à nous..... Rome ou la mort! » Longtemps encore, il ne sépara pas la cause de Rome de celle de Victor-Emmanuel, et déclara ne vouloir y entrer qu'avec lui. Mais, peu à peu, les conseils de la modération ne furent plus écoutés. Au mois d'août 1862, Garibaldi commença une expédition qui fut courte et malheureuse. Il entra à Catane, le 18 août, à la tête de volontaires peu nombreux; il trouva la population peu sympathique et les troupes royales décidées à la résistance. Il fit en vain appel aux Hongrois : le général Klapka répondit par un solennel désaveu.

Forcé par les troupes royales de quitter Catane, le général Garibaldi put s'embarquer pour la Calabre avec deux mille hommes environ. Il se dirigea sur Reggio où Cialdini dirigeait les opérations militaires. Une première rencontre eut lieu le 27 août, et les Garibaldiens furent repoussés. Retiré à Aspromonte, Garibaldi fut attaqué par le colonel Pallavicini, blessé d'une balle au pied et réduit à se rendre avec toute sa troupe. Il fut transporté à la Spezzia, avec son fils Menotti et un certain nombre de ses compagnons, puis à

Pise. Grièvement malade des suites de sa blessure et longtemps menacé de l'amputation, Garibaldi fut sauvé par le docteur Nélaton, de Paris, et put rentrer à Caprera avant la fin de l'année. Au mois d'octobre, il avait refusé l'amnistie accordée par le roi, en prétendant qu'il n'était point coupable.

Aucun fait important ne marqua, dans les années suivantes, la vie de Garibaldi jusqu'à son voyage en Angleterre (avril 1864) qui ne fut qu'une suite de manifestations politiques et de véritables triomphes. Député de Naples au Parlement italien, il n'y siégea pas. Il ne fit qu'un discours à la Chambre, ce fut pour combattre l'annexion à la France de Nice, sa ville natale. Réélu, en février 1864, député du premier collége de Naples, son élection fut validée par la Chambre. Au mois de juin suivant, il fut nommé grand maître de la franc-maçonnerie italienne, dont il accepta les fonctions.

Garibaldi n'eut qu'une part sans importance aux événements de 1866, qui, grâce à l'alliance de l'Italie avec la Prusse, amenèrent la délivrance de la Vénétie. Il accepta, dès le 11 mai, le titre de commandant des volontaires et fut mis à la tête des vingt bataillons dont la formation était décrétée. Après avoir débarqué à Gênes le mois suivant, et pris son quartier général à Côme, il attaqua les Autrichiens dans les premiers jours de juillet, fut blessé, le 7, dans un combat à Monte-Snello, sur le lac de Garde, et battu, le 21 et le 25, dans le Tyrol italien, par les troupes autrichiennes plus heureuses en Italie qu'en Bohême.

L'année 1867 fut encore plus funeste à Garibaldi. Jaloux de consommer le dernier acte de l'unité italienne, en dépit de la réserve imposée par la France à son gouvernement, il recommença l'agitation et prépara ouvertement une tentative contre les États-Romains. Il fut arrêté à Asinalunga, par ordre du ministère Rattazzi (fin septembre 1867), reconduit à Caprera et gardé à vue par un navire de guerre. Il s'échappa, passa à Florence, où il s'efforça de soulever la foule par ses harangues et partit pour les États pontificaux. De Foligno, en Ombrie, il lança une proclamation violente contre la France (20 octobre). Il remporta un premier succès contre les troupes du pape à Monte-Rotondo (26 octobre) et se dirigea sur Rome. Mais le 4 novembre, les garibaldiens rencontrèrent à Mentana les troupes pontificales, renforcées par une partie du corps expéditionnaire français et éprouvèrent une sanglante défaite, grâce surtout, d'après le rapport du général de Failly, à la supériorité de nos fusils Chassepot. Le soir même, Garibaldi fut arrêté à Figline et conduit au fort de Varignano, près de la Spezzia. Il y tomba malade et fut renvoyé à Caprera par le ministère Menabrea, peu soucieux d'instruire un procès contre lui (fin novembre 1867). Au mois d'octobre de l'année suivante, il donna avec éclat sa démission de membre du Parlement, et diverses lettres rendues publiques le montrèrent s'engageant de plus en plus dans les idées républicaines, d'accord avec MM. Victor Hugo et Mazzini.

Ses attaques contre les derniers actes de Napoléon III, sa lettre à l'armée française à l'occasion du plébiscite, ses manifestes contre le gouvernement temporel du pape, encore debout, avaient fait quelque bruit. Aussitôt après la révolution du 4 septembre 1870, Garibaldi offrit ses services au gouvernement de la Défense nationale et débarqua à Marseille où il lui fut fait, par ordre de la délégation de Tours, une réception solennelle (7 octobre). Deux jours après, il arrivait à Tours où le gouvernement le recevait aussi chaleureusement, lui donnait le titre de général français et l'investissait du commandement des francs-tireurs et des troupes irrégulières sur la ligne de l'Est, particulièrement dans les Vosges. Le 21 octobre, il allait installer son quartier général à Dôle, avec le projet d'inquiéter dans tous ses mouvements l'armée du général de Werder chargée des opérations dans cette contrée.

Un assez grand nombre de volontaires italiens, surtout des Génois, accoururent auprès de Garibaldi. Ses troupes, qui atteignirent un effectif de 15 à 20 000 hommes, étaient divisées en quatre brigades, sous les ordres de ses deux fils, Menotti et Ricciotti, du général polonais Bosak et du général Delpech; elles avaient pour chef d'état-major M. Bordone. La situation faite à Garibaldi excita un vif mécontentement chez d'anciens généraux français qui offrirent même leur démission. D'autre part, la seule réputation de Garibaldi et quelques-uns des actes qu'on attribuait à ses soldats provoquaient, de la part de la presse cléricale, de nombreuses protestations.

Les engagements des garibaldiens avec les différents corps allemands furent nombreux, pendant deux mois, ils eurent pour théâtres Châtillon (19 novembre), Autun, Beaune (26 novembre) et surtout Dijon que Garibaldi occupa le 6 janvier 1871, qu'il défendit avec un grand succès contre les Prussiens le 21-23 janvier, et qu'il évacua le 1er février, par suite de l'armistice. La journée du 22 eut particulièrement le caractère d'une victoire; l'ennemi dut abandonner ses fortes positions des environs, et le 61e régiment prussien, presque entièrement détruit par la brigade Menotti, se vit arracher son drapeau.

Pendant l'armistice, Garibaldi fut assez populaire en France pour être élu représentant à l'Assemblée nationale par quatre départements: la Seine, où il obtint 200,065 voix, la Côte-d'or, les Alpes-Maritimes, et Alger, sans compter un assez grand nombre de voix dans diverses parties de la France. Mal accueilli par la majorité de l'Assemblée, le général donna sa démission dès le 13 février, par une lettre qu'il voulut expliquer à la tribune; l'opposition qu'il rencontra fut le signal du plus violent tumulte dans la salle, et de manifestations enthousiastes dans les tribunes qu'on dut faire évacuer. Le même jour, il avait adressé sa démission de commandant de l'armée des Voges, au gouvernement qui lui avait témoigné de sa reconnaissance et de regrets.

Dans un rapport spécial sur les opérations militaires dans l'Est, M. Ulric Perrot, député du centre droit à l'Assemblée nationale, attaqua vivement les agissements de Garibaldi pendant cette campagne; la publication de ce rapport excita en Italie une émotion que calma bientôt une lettre du colonel Lanza, attaché militaire à la légation d'Italie à Paris, lettre écrite à la suite d'un entretien où M. le maréchal de Mac-Mahon avait exprimé le regret que le rapport de M. Perrot contînt quelques exagérations et ajouté qu'après avoir vu Garibaldi à l'œuvre, il connaissait son courage et sa vaillance (février 1875).

Rentré à Caprera le général s'associa à plusieurs reprises, par des lettres ou des manifestes, à la propagande révolutionnaire, témoignant spécialement de son aversion contre le clergé et cherchant à disculper, dans ses principes, sinon dans ses actes, la société de l'Internationale.

En 1873, sa situation financière se trouva fort embarrassée par suite d'incidents de famille. Garibaldi fut obligé de vendre au roi la goëlette que lui avait donnée le duc de Sutherland, mais un dépositaire infidèle s'enfuit en Amérique avec 80 000 francs, produit de cette négociation. Le général s'apprêtait à hypothéquer entièrement l'île de Caprera, quand des souscriptions s'ouvrirent

de tous côtés pour payer les dettes du patriote. Celui-ci repoussa ces offres et surtout celles des associations ouvrières, considérant « comme un crime d'accepter l'argent du pauvre. » Le ministère fut dû annuler comme illégaux les votes des municipalités affectant une rente à Garibaldi sur leurs revenus, mais les députés de la gauche, bientôt appuyés par le gouvernement, proposèrent d'accorder au général une pension viagère annuelle de 50,000 francs, plus un million de capital (décembre). Dans une lettre rendue publique, le général, malgré sa reconnaissance envers l'Assemblée, refusa ce don d'un gouvernement qu'il tenait pour « coupable des misères du pays. »

Élu député dans deux circonscriptions de Rome, au mois d'octobre 1874, Garibaldi fit, le 24 janvier 1875, une entrée triomphale dans cette ville, prêta, le lendemain, le serment terminé par ces mots : « Pour le bien inséparable du roi et de la patrie, » et fut acclamé par la Chambre tout entière. Le 30 janvier, il se rendit au Quirinal ; Victor-Emmanuel alla au devant de lui, l'embrassa [illegible] et lui donna le bras pour le mener dans la chambre du conseil. Cet accueil, suivi d'une visite du prince Humbert au vieux champion de l'indépendance, eut en Italie et en Europe un grand retentissement. Préoccupé de la prospérité de l'Italie « une et libre, » il exposa [illegible] les plans qu'il avait préparés avec le concours des banquiers Torlonia, pour la régularisation du cours du Tibre, la canalisation de l'Anio, l'assainissement de l'*Agro romano*, la création d'un port à Fiumicino, etc., et proposa de créer un embranchement qui, de la ligne de Rome à Civita-Vecchia, se dirigerait sur Fiumicino. Le 16 juin 1875, la Chambre adopta en principe ces plans, et sur la proposition de Garibaldi lui-même, donna au nouveau canal le nom de Victor-Emmanuel. Malgré des échanges de témoignages d'affection entre le roi et le général, celui-ci passa à [illegible] l'opposition au gouvernement qu'en février 1876, la police dut faire saisir les journaux qui reproduisaient le discours prononcé par lui à l'occasion de l'anniversaire de la République romaine de 1849 ; il y demandait le rétablissement de cette forme de gouvernement, et se répandait en attaques contre les ministres MM. Minghetti, Vigliani, etc., qu'il appelait « des Polignac et des Guizot. » Lorsque ce cabinet eut été remplacé par celui que présidait M. Aug. Depretis, Garibaldi, jugeant que le gouvernement entrait « dans les voies de la moralité, de la liberté et du bien public, » écrivit, le 9 avril 1876, au président du conseil qu'il n'avait plus de motif pour refuser un don qui lui permettrait de coopérer, au profit de Rome, aux dépenses occasionnées par les travaux du Tibre. En novembre 1876, il fut réélu député de Rome. Au mois d'août 1877, il protesta contre la loi qui rétablissait autour de cette ville une enceinte de fortifications. Au mois de juin 1879, Garibaldi demanda l'annulation de son mariage religieux (consacré en 1860) avec Mlle Raimondi sur les bords du lac Majeur, afin de légitimer deux enfants qu'il avait eus à Caprera ; cette demande fut rejetée par les tribunaux de Rome (11 juillet 1879).

Garibaldi a publié plusieurs romans historiques qui ont été traduits en français : *Cantoni le volontaire* (1870, in-18, avec lettre inédite d'Edgar Quinet) ; *la Domination du Moine* (1873, in-8) ; *les Mille*, récit de l'expédition de Sicile en 1860 (1875, in-8). Les *Mémoires* de Garibaldi rédigés par Alex. Dumas ne sont qu'un roman.

Le fils aîné du général, M. Menotti GARIBALDI, a pris part de bonne heure aux expéditions et aux aventures paternelles. Il a surtout pris une part active à la dernière tentative des Garibaldiens contre les États-Pontificaux. En l'absence de son père, il s'était fait le chef des insurgés romains, et avait établi son quartier général à Nerola. Quelques jours avant l'engagement de Mentana, pour faciliter la marche de son père sur Rome, il s'était jeté témérairement sur les hauteurs de Parioli, éloignées à peine d'un kilomètre et demi de la promenade romaine du Pincio. M. Menotti Garibaldi a épousé, en juin 1868, une Vénitienne, Mlle Bedeschini. Pendant la guerre franco-prussienne de 1870, il servit en France sous les ordres de son père et eut la plus grande part à la campagne de l'Est.

Une fille du général, Térésita Garibaldi, a acquis de très bonne heure quelque notoriété, en partageant plus d'une fois les dangers de son père. Elle a épousé, à Caprera, le 26 mai 1861, le major CANZIO, né à Gênes, en janvier 1837, l'un des plus hardis compagnons de Garibaldi. Après avoir organisé, en 1859, la phalange des carabiniers génois, et pris part à une foule de combats, M. Canzio refusa tout grade dans l'armée régulière ; en 1860, il fit partie de « l'expédition des Mille, » et fut grièvement blessé à l'assaut de Palerme. Après l'annexion du royaume de Naples, il refusa de nouveau les grades, titres et pensions, se retira avec Garibaldi à Caprera, devint son gendre, et rentra dans sa première carrière, celle du commerce.

GARIEL (Hyacinthe), bibliographe et archéologue français, né à Grenoble le 26 janvier 1812, se fit recevoir avocat en 1835, fut attaché pendant deux ans à la rédaction du catalogue de la Bibliothèque royale, puis entra en 1841 comme bibliothécaire adjoint à celle de Grenoble. Il en devint conservateur en 1849. C'est par ses soins que la bibliothèque et le musée d'antiques qui y est annexé ont été réorganisés et installés dans le bâtiment spécial construit par M. Questel.

Membre de plusieurs académies, M. Gariel est correspondant de la Société des Antiquaires de France et de la Société de l'Histoire de France. Il est auteur d'un certain nombre de publications relatives à l'ancienne histoire du Dauphiné, imprimées la plupart avec le luxe des curiosités bibliographiques et tirées à très petit nombre d'exemplaires. Nous citerons : *Delphinalia*, collection de pièces et documents bibliographiques et historiques (Grenoble, 1852-1856, t. I-V, in-18) ; *Tapisseries représentant les amours de Gombaut et Macée* (Ibid., 1863, in-8) ; *Bibliothèque historique et littéraire du Dauphiné*, nouvelle série de pièces et documents historiques (1865, t. I-IV, in-8) ; *la Bibliothèque de Grenoble*, 1772-1878 (Grenoble et Paris, 1878, in-8), sans compter une série de *Notes*, *Notices*, *Réponses* et autres dissertations d'un intérêt spécial.

GARINET (Jules), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne, en 1797, fit son droit à Paris et fut inscrit comme avocat au barreau de Paris. Lié avec M. Collin de Plancy, il s'associa à ses idées et à ses compilations voltairiennes, et publia seul ou avec lui : *De la Puissance temporelle des Papes et du Concordat de 1817* (in-8) ; *Histoire de la Magie en France* (1818, in-8) ; *Taxe des parties casuelles de la boutique du Pape, avec la Fleur des cas de conscience, et un Faisceau d'anecdotes*, sous le pseudonyme de *Julien de Saint-Acheul* (1819 ; 2e édit., 1820) ; des articles dans le *Dictionnaire des Reliques*, etc. Compris avec M. de Plancy dans l'excommunication pontificale, il le suivit dans un voyage à Rome et fit avec lui amende honorable aux pieds du Pape. Il s'est depuis abstenu d'écrire. M. Garinet se porta inutilement, après 1830, comme

candidat de l'opposition, aux élections dans la Marne, puis devint conseiller de préfecture.

GARNIER (Désiré-Maurice), homme politique français, ancien député, né le 14 juillet 1804, fut d'abord vérificateur de l'enregistrement et des domaines, et dirigea à Paris un journal consacré à cette spécialité. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat non officiel pour le département des Hautes-Alpes, par 19455 voix sur 28353 votants. Il vota, dans plusieurs questions importantes, avec la minorité libérale. En mars 1869, M. Garnier fut nommé conseiller-maître à la Cour des comptes. Conseiller général de son département pour le canton de Chorges, il a été décoré de la Légion d'Honneur. M. D. Garnier est auteur d'un *Répertoire de l'enregistrement*, très estimé.

GARNIER (François-Xavier-Paul), jurisconsulte français, né à Brest, le 12 septembre 1793, servit quelque temps dans la marine militaire, entra dans les bureaux du Trésor, puis étudia le droit à Paris, et fut reçu avocat en 1813. Après avoir été substitut du procureur du roi à Sedan, il devint, en 1820, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, fut deux fois élu président du conseil de l'ordre, se démit de sa charge en 1846 et rentra au barreau de la Cour royale. Il fut décoré, en 1843, de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 27 janvier 1879.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Garnier, on cite surtout : *Régime des eaux*, ou *Traité des cours d'eau de toute espèce* (1839-1851, 5 vol. in-8); *Traité des chemins de toute espèce* (1834-1842, in-8) ; et *Supplément au traité des chemins* (1842, in-8) ; *Traité de la possession, de la propriété et des actions possessoires et pétitoires* (1847-1853, 2 vol. in-8); *Législation et jurisprudence nouvelles sur les chemins et voies publiques de toute espèce*, etc. (1855, in-8), et autres monographies très estimées. Il a rédigé, de 1827 à 1830, avec M. Roger, les *Annales universelles de législation et de jurisprudence commerciales*.

GARNIER (Joseph-Clément), économiste français, sénateur, membre de l'Institut, né à Beuil, village de l'ancien comté de Nice, le 3 octobre 1813, fit ses études à Draguignan, vint à Paris en 1829 et entra à l'École supérieure du commerce, où d'élève, il devint professeur, puis directeur des études; il la quitta en 1838, et ouvrit lui-même une maison d'enseignement professionnel qu'il dirigea jusqu'en 1844. En 1846, après trois années de cours publics faits à l'Athénée royal, il fut appelé à la chaire d'économie politique créée à l'École des ponts et chaussées.

M. J. Garnier prit, en 1845, la rédaction en chef du *Journal des Économistes*, qu'il a dirigé jusqu'en juin 1855. En 1846, après le triomphe de la Ligue organisée par Richard Cobden, en Angleterre, il fonda, avec MM. F. Bastiat, M. Chevalier, L. Faucher, Wolowski, le duc d'Harcourt, Molinari, Coquelin, etc., *l'Association pour la liberté des échanges*, dont il fut un des membres les plus actifs. Cette société cessa de fonctionner en 1848, et plusieurs de ses membres constituèrent le *Club de la liberté du travail* et la feuille de *Jacques Bonhomme*, où ils combattirent les théories socialistes. En 1842, il avait également contribué à fonder la *Société d'économie politique*, dont il resta le secrétaire perpétuel. Plus tard, il fut un des organisateurs du *Congrès des Amis de la Paix*, qui se réunit, de 1849 à 1851, à Paris, Francfort et Londres. Membre de la Société de statistique de Londres et de la Commission centrale de statistique belge, il a fait partie des divers congrès de statistique, d'économie politique, de bienfaisance, de réformes douanières, etc., qui se sont tenus en France et à l'étranger. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 24 mai 1873, en remplacement du baron Dupin. M. Garnier se se décida à entrer dans la vie politique qu'aux élections sénatoriales de janvier 1876. Il fut élu sénateur pour le département des Alpes-Maritimes, le second sur deux, par 121 voix sur 202 électeurs. Il prit place à gauche et vota constamment avec la minorité républicaine de cette assemblée. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1860.

On a de M. Garnier : *Introduction à l'économie politique*, *avec des considérations sur la statistique, la liberté du commerce et l'organisation du travail* (1837, in-8); *Éléments d'économie politique* (1846; 4e édit., sous le titre de *Traité*, 1860, in-18; 7e édit. 1872, in-18), résumé classique des principes fondamentaux de la science; *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (1846), précis de l'histoire de la dernière révolution économique et financière en Angleterre; *Sur l'Association, l'économie politique et la misère* (1846); *le Droit au travail à l'Assemblée nationale*, recueil des discours prononcés sur cette question, avec introduction et notes (1848); *Congrès des Amis de la Paix en 1849*, compte rendu des séances, etc. (1850); *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, de 1844 à 1855, avec M. Guillaumin; *Cours complet d'arithmétique théorique et pratique*, avec M. Wantzel; une édition revue de l'*Essai sur le principe de la population* de Malthus; les *Leçons faites par M. Blanqui au Conservatoire des arts et métiers* en 1836-37-38 (3 vol. in-8), avec M. A. Blaise; *Du Principe de population* (1857, in-18), exposé de la doctrine malthusienne; *Éléments de finances, suivis d'Éléments de statistique*, etc. (1857, in-18); *Traité des mesures métriques* (1858, in-18); *Abrégé des éléments* (1858, in-16); *Premières notions d'économie politique ou sociale* (1864, in-32); *Notes et Petits traités* (1864, in-18); *Traité des finances, l'Impôt en général*, etc. (1872, in-8); de nombreux articles dans divers journaux et recueils, etc. Il a fondé et dirigé, de 1853 à 1860, le *Nouveau Journal des Connaissances utiles*.

GARNIER (Jean-Joseph, connu sous le nom de Jules), chimiste, frère du précédent, né à Beuil (Nice), en 1816, fit également ses études spéciales à l'École supérieure du commerce de Paris, se tourna vers la chimie, qu'il professa dans l'établissement fondé par son frère et dans d'autres institutions. En 1845, il alla occuper une chaire d'enseignement commercial au collège de Castres (Tarn), et fit en même temps, aux frais de la ville, un cours de chimie pour les ouvriers. En 1849, il fut appelé à Nice pour y diriger une école de commerce. En 1866, il passa à Turin, comme professeur au collège de Monviso.

M. J. Garnier a publié : un *Traité des falsifications des substances alimentaires et des moyens de les reconnaître* (1844, in-18), en collaboration avec M. Harel ; *Manuel du cours de chimie appliquée aux arts professé par M. Payen* (1842, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Rossignon ; un *Précis élémentaire de chimie à l'usage des écoles* (1841, in-12); une *Visite à la voirie de Montfaucon, considérée sous le point de vue de la salubrité publique* (1844, in-18); *Nomenclature chimique française, suédoise, allemande, et synonymie* (1841, in-18); *Traité du change* (1841); *Précis élémentaire de la tenue des livres ; Éléments de comptabilité commerciale et de tenue des livres* (1857); *De l'Enseignement professionnel* (Turin, 1855), etc.

GARNIER (Jacques-Jean-Baptiste-Adolphe), bibliophile français, né à Amiens, le 28 février 1808, s'est occupé à la fois d'histoire naturelle et de travaux bibliographiques qui l'ont fait nommer conservateur de la bibliothèque d'Amiens, et professeur de mathématiques pures ou appliquées à l'école communale de la même ville. Il a rédigé, de 1844 à 1853, les *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits*, *Catalogue méthodique pour la médecine*, *Catalogue méthodique pour les belles-lettres* (3 vol. in-8); et publié l'*Inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens* (1850, in-8). Il a aussi écrit plusieurs mémoires d'archéologie et collaboré au *Bulletin de la Société linnéenne du Nord*, au *Recueil des antiquaires de Picardie*, et aux *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, dont il est devenu secrétaire perpétuel.

GARNIER (Marie-Joseph-François, dit Francis), officier de marine et voyageur français, né à St-Étienne (Loire), le 25 juillet 1839, fit de brillantes études au lycée de Montpellier et entra à l'École navale en 1855. Aspirant en 1857, enseigne de vaisseau en 1860 et attaché, cette même année, à l'état-major de l'amiral Charner, il fit, en cette qualité, la campagne de Chine et de Cochinchine. Nommé inspecteur des affaires indigènes en 1863, il fut chargé de l'administration de la ville de Cholen et de son arrondissement. Il publia alors une brochure : *la Cochinchine française en 1864*, contenant l'idée et le plan d'un grand voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Indo-Chine, en vue d'ouvrir des communications commerciales entre la Chine méridionale et la Cochinchine. Deux ans plus tard, une commission scientifique, commandée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée, dont M. Garnier, lieutenant de vaisseau depuis 1866, était le second, partit de Saïgon le 5 juin 1866, remonta le fleuve du Cambodge ou Mé-Kong, visita avec soin les ruines gigantesques d'Angcor, traversa le Laos, pénétra dans la Birmanie, explora diverses provinces qui composent l'Indo-Chine et parvint dans la province chinoise de Yunnan. Pendant que le lieutenant Garnier faisait, avec une partie de l'escorte, une excursion des plus périlleuses dans le royaume musulman de Taly, le capitaine Doudart de Lagrée mourait à Tong-tchouen; il prit alors le commandement de l'expédition qu'il ramena, par le Yang-tse-Kiang, à Sang-haï, et de là à Saïgon, en rapportant le corps du capitaine. Ce voyage, accompli au prix de toutes sortes de dangers et de souffrances et l'un des plus importants de ce siècle, dura deux ans et quelques jours. M. Francis Garnier avait été décoré de la Légion d'honneur pendant son absence, en 1867. Une médaille commémorative fut frappée par les soins du ministère de la marine. La Société de géographie voulut, en 1869, partager entre les deux chefs successifs de l'expédition sa grande médaille d'or, destinée à récompenser les plus grands voyages d'exploration. Au mois de mai 1870, la Société de géographie de Londres décerna à M. Garnier la grande médaille d'or de la reine Victoria (Patron's medal).

Au début de la guerre avec l'Allemagne (juillet 1870), il fut nommé commandant d'une canonnière, puis fut chef d'état-major de l'amiral commandant le 8e secteur de l'enceinte de Paris (Montrouge), un des plus exposés au bombardement. Le 25 février 1871, il crut devoir publier contre la capitulation une protestation qui, approuvée par une partie de la presse parisienne, lui valut l'offre d'une candidature à l'Assemblée nationale; il réunit, sans être élu, 2 362 voix. Il reprit aussitôt ses travaux et poursuivit la grande et somptueuse publication officielle confiée à sa direction : *Voyage d'exploration en Indo-Chine* (1873, 2 vol. in-folio, avec atlas et album). Envoyé à l'Exposition universelle de Vienne par le ministère de la marine, ce remarquable ouvrage obtint une médaille de progrès. Dans l'intervalle, M. Garnier avait été promu officier de la Légion d'honneur, le 26 janvier 1872, et le premier congrès géographique international réuni à Anvers, au mois d'août 1871, avait partagé sa grande médaille d'honneur entre le docteur Livingstone et lui.

Il repartait bientôt pour la Chine, se proposant de reconnaître les contrées à peu près inconnues qui forment le point de contact du sud-ouest de la Chine et du sud-est du Thibet et de résoudre le problème important et obscur de l'origine des grands fleuves de l'Inde et de la Chine. Il venait de faire dans le centre du Céleste Empire une intéressante excursion de trois mois, dont le récit pittoresque a été publié dans *le Temps de Paris au Thibet, notes de voyage*; juillet 1873-mars 1874), lorsqu'il fut rappelé à Saïgon par le gouvernement de la Cochinchine française. Un différend s'était élevé au Tonking entre un négociant français, M. Dupuis, et les autorités locales qui voulaient lui interdire l'accès du fleuve Song-Koï. Chargé d'assurer la libre circulation de la partie inférieure de ce fleuve, M. Francis Garnier emmenait avec lui une centaine d'hommes. A peine arrivé, il se heurta contre le mauvais vouloir des fonctionnaires cochinchinois. Menacé par des forces supérieures et jaloux de rétablir le prestige de la France, que les derniers événements, habilement exploités contre nous, avaient amoindri, il frappa un coup de force ; avec sa petite troupe, il occupa la capitale, enleva la citadelle d'Hanoï défendue par 7000 hommes et se rendit maître des provinces environnantes, (Ha-noi, Ninh-Binh, Nam-Binh, Hung-Yên et Haï-Dzuong), peuplées de plusieurs millions d'habitants, et dont il organisa l'administration. Cet étonnant fait d'armes, qu'un rapport présenté à l'Académie des sciences a comparé aux exploits de Vasco de Gama ou à la conquête du Mexique par Fernand Cortez, détermina le gouverneur de Canton à rappeler les troupes chinoises qui traitaient le Tonking en pays conquis. Le protectorat de la France allait s'étendre sur cet immense et riche pays. Par malheur, le 21 décembre 1873, Francis Garnier, emporté par sa bravoure, tomba dans une embuscade et fut tué, ainsi que son second, l'enseigne Balny. Avec lui son œuvre s'évanouit : les citadelles furent évacuées par nos troupes et des milliers de chrétiens furent égorgés en représailles. Toutefois un traité, conclu à Saïgon le 15 mars 1874, et ratifié par l'Assemblée nationale le 4 août suivant, ouvrait au commerce le port de Hanoï et deux autres ports. Une délibération du conseil municipal de Saint-Étienne, du 15 avril 1874 ouvrit une souscription publique pour lui élever un monument. Un décret du 10 novembre 1877 donna le nom de Francis Garnier à une rue du XIVe arrondissement de Paris.

Outre les ouvrages déjà cités, Francis Garnier a publié : *De la Colonisation de la Cochinchine* (1865, broch. in-8); *Voyage d'exploration dans l'Indo-Chine* (1869, broch. in-8); *le Siège de Paris, journal d'un officier de marine attaché au ...e secteur*, (1871, in-18), d'abord inséré en feuilleton dans *le Temps*; *Commentaire historique de la Chronique royale du Cambodje*, extrait du *Journal de la Société asiatique* (1872, in-8); *Voyage d'exploration en Indo-Chine* (*Tour du Monde*, 1870-1873, 20 livraisons in-4); *Voyage dans la Chine centrale, Vallée du Yang-Tzu*, (extrait du *Bulletin de la Société de géographie* 1874, in-8).

Il a donné également au *Bulletin de la Société de géograhie*, à la *Revue maritime et coloniale*, au journal *le Temps*, au *Spectateur militaire*, etc., un grand nombre d'articles sur l'économie politique, la géographie et l'histoire de l'Asie.

GARNIER (Jean-Louis-Charles), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 6 novembre 1825, suivit les cours de sculpture et de ronde bosse à l'École spéciale de dessin, où il obtint divers prix, et entra, au commencement de 1842, à l'École des beaux-arts. Il y resta six ans sous la direction de MM. Léveil et Hippolyte Lebas, et remporta le grand prix d'architecture en 1848 sur ce sujet : *un Conservatoire pour les arts et métiers*. Pendant son séjour en Grèce, il mesura dans l'île d'Égine le temple de Jupiter Panhellénien, dont il fit en 1852 la *Restauration* polychrome, exposée l'année suivante au Salon et, deux ans après, à l'Exposition universelle de 1855.

De retour en 1854, après un court passage à Constantinople, M. Charles Garnier fut attaché, comme sous-inspecteur, aux travaux de la tour Saint-Jacques-la-Boucherie, sous M. Ballu. En 1861, ayant pris part au concours ouvert pour la nouvelle salle de l'Opéra de Paris, il vit son projet adopté à l'unanimité par le jury d'examen présidé par le comte Walewski et fut chargé de la direction des travaux d'exécution. Pour l'érection de cet édifice, on procéda dans le plus beau quartier de Paris à de formidables expropriations, et il fut permis à l'artiste de prodiguer les millions sans mesure, pour entasser, selon sa fantaisie, toutes les richesses de tous les arts à la fois. La façade avec sa décoration polychrome fut découverte le 15 août 1867. Depuis cette époque, les sculptures, groupes, statues et autres motifs d'ornementation qui vinrent s'y ajouter ne cessèrent d'être signalés à l'attention par de vives discussions artistiques. Les travaux, forcément abandonnés pendant la guerre de 1870, furent repris avec activité en septembre 1871; l'incendie de l'ancien Opéra, en octobre 1873, provoqua l'ouverture de nouveaux crédits qui permirent enfin d'inaugurer solennellement le monument, le 6 janvier 1875, en présence du maréchal président de la République et du lord-maire de Londres. L'étendue superficielle de l'Opéra est de 11 237 mètres carrés, son volume de 428 666 mètres cubes, et la dépense totale a été évaluée à 49 500 000 francs. L'architecte, dans une publication somptueuse (*le Nouvel Opéra*, 1876 et années suivantes, fasc. in-folio), a exposé ses théories et discuté les critiques de toute nature dont son œuvre a été l'objet. Parmi les autres constructions qu'il a dirigées depuis, il faut rappeler le théâtre de la terrasse de Monte-Carlo, à Monaco, et l'hôtel du Cercle de la librairie sur le boulevard Saint-Germain.

M. Garnier avait publié en 1856, dans la *Revue archéologique*, un *Mémoire* explicatif sur le temple d'Égine, et préparé depuis pour le compte du duc de Luynes divers travaux dont il a pris le sujet et les dessins aux environs de Naples. Citons encore de lui : *A travers les Arts*, causeries et mélanges (1869, in-18); *le Théâtre* (1871, in-8); des articles dans *le Temps*, *le XIX^e Siècle*, la *Gazette des Beaux-Arts*, etc. Il a figuré aux Salons de 1857, 1859 et 1863, avec de remarquables envois d'aquarelles et de dessins extraits de ces ouvrages. Il a obtenu une 3^e médaille en 1857, une de 1^re classe en 1863, la décoration de la Légion d'honneur le 9 août 1864, et le grade d'officier le 5 janvier 1875. Nommé, en 1867, correspondant de l'Institut royal des architectes anglais, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 14 mars 1874, en remplacement de Baltard.

GARNIER (Auguste et Hippolyte), dits *Garnier frères*, éditeurs français, nés à Tourville, près de Coutances, le premier en 1812, le second en 1816, vinrent à Paris en 1828, furent quelque temps commis libraires et s'établirent en 1833 au Palais-Royal. Bientôt acquéreurs de divers fonds, tels que ceux de Delloye (1841), de Dubochet (1848) et de Salva (1849), et plus tard du fonds Langlois-Leclercq (1859), ils tentèrent, à plusieurs reprises, des formats nouveaux et des collections à bon marché. Ils exploitèrent d'abord spécialement la littérature légère et les actualités. Quelques-unes de leurs publications, [illegible] au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848 et 1849, comme *la Vérité aux Ouvriers*, [illegible] *Paysans et aux Soldats*, ont atteint les chiffres, jusqu'alors inconnus en librairie, de 5 et [illegible] exemplaires. En 1858, la publication du livre de Proudhon, *la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, leur attira une condamnation à la prison et à l'amende. Ils ont abordé depuis les grandes collections littéraires, notamment celle des *Chefs-d'œuvre de la littérature française*, en deux formats, et celle des principaux écrivains du XVIII^e siècle, Voltaire, Diderot, la *Correspondance littéraire* de Grimm, etc. Comme publications classiques, ils ont réimprimé, en grande partie, la vaste collection des traductions des *Auteurs latins* de Panckoucke, dont ils sont devenus propriétaires en 1854. Ils ont aussi entrepris une série de *Dictionnaires* portatifs des langues anciennes et modernes dans le format in-32. — Le plus jeune frère de ces éditeurs, M. Baptiste-Louis GARNIER, fixé depuis 1838 au Brésil, dirigeait leur principale maison de correspondance à l'étranger, dont il devint ensuite le propriétaire.

GARNIER (Jules-Arsène), peintre français, né à Paris le 22 janvier 1847, fut élève de l'Académie de Toulouse et de M. Gérome. Il débuta au Salon de 1869 par une *Baigneuse* et chercha bientôt dans des sujets de genre et d'histoire un succès qui ne lui fit pas défaut. Nous citerons : *le Droit du Seigneur* (1872), *la Dîme* (1873), *le Roy [illegible]* (1874), une *Exécution capitale* (1875), *le Supplice des adultères* (1876), et surtout *le Libérateur du territoire* (1878), grande scène de politique contemporaine qui a été popularisée par la gravure et la photographie. On lui doit aussi les dessins d'une série d'eaux-fortes pour une édition des *Contes de la reine de Navarre*.

GARNIER-PAGÈS (Louis-Antoine), homme politique français, membre du Gouvernement provisoire de 1848 et de celui de la Défense nationale en 1870, né à Marseille, le 16 février [illegible], est le frère utérin du chef du parti républicain mort en 1841; ce double nom leur venait des deux maris successifs de leur mère. Le [illegible] Simon Pagès, était un ancien professeur de rhétorique de Sorrèze, devenu maître de pension à Marseille. Courtier de commerce à Paris, M. Garnier-Pagès prit part à la révolution de Juillet, organisa deux barricades dans le quartier Sainte-Avoye. Les affaires absorbaient toute son [illegible] lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage parlementaire de son frère. Il vendit sa charge, et, envoyé à la Chambre par l'arrondissement de Verneuil (Eure), dont le député sortant, le [illegible] Boyer de Peyreleau, l'avait lui-même désigné pour son successeur. Membre de l'extrême gauche, il chercha d'abord à reprendre le rôle de son [illegible] dans les discussions politiques, mais [illegible]

[illegible] spécialement des questions d'affaires et de finances, il se fit surtout remarquer dans les discussions relatives à l'établissement des chemins de fer, et empêcha l'État d'engager indéfiniment l'avenir, en faisant réduire la durée des concessions. L'un des promoteurs de l'agitation réformiste de 1847, M. Garnier-Pagès, qui avait été [illegible] l'année précédente, figura dans plusieurs banquets, notamment à celui de Montpellier, et fut, en février 1848, un des députés qui [illegible] jusqu'au dernier moment de se rendre au banquet du XII[e] arrondissement, interdit par le ministère.

[illegible] maire de Paris et membre du Gouvernement provisoire, M. Garnier-Pagès remplaça, le [illegible] M. Goudchaux au ministère des finances, et eut à faire face à la crise financière. Parmi les mesures qu'il proposa, il faut rappeler le remboursement des dépôts de la Caisse d'épargne en bons du Trésor, la circulation forcée des billets de Banque avec création de coupons de cent francs, la fusion des banques départementales avec la banque de France, la création des comptoirs d'escompte, et surtout le fameux impôt des quarante-cinq centimes. M. Garnier-Pagès n'a jamais décliné la responsabilité de cette mesure si funeste à la cause de la République, et que le Gouvernement provisoire préféra, pour sauver la France de la banqueroute, aux moyens extrêmes, [illegible] par des financiers de l'ancien régime. Il fut élu représentant à la Constituante par les deux départements de la Seine et de [illegible], et opta pour le premier, où, sur une liste de trente-quatre candidats, il avait été élu le [illegible] voix. Après avoir soumis à l'Assemblée un compte rendu de sa gestion financière, qui obtint une approbation unanime, il fut nommé par 715 voix membre de la Commission exécutive, le second après François Arago. [illegible] par l'insurrection de Juin, il borna son rôle dans l'Assemblée à traiter les questions de finances et à défendre au besoin son administration. Ses votes, avant et après l'élection du 10 décembre, appartiennent à la fraction modérée du parti démocratique.

Non réélu à l'Assemblée législative, M. Garnier-Pagès rentra dans la vie privée et publia, [illegible] *Épisode de la Révolution de 1848*, [illegible] sa gestion financière. Aux élections de 1857, il fut porté sans succès comme candidat de l'opposition démocratique dans la 1[re] circonscription de Paris qui lui préféra M. Émile Ollivier. À cette occasion, il défendit une fois de plus [illegible] rendue publique, la mesure des quarante-cinq centimes, dont on évoquait le souvenir contre lui. Il fut enfin élu député au Corps législatif, le 21 mars 1864, par la 5[e] circonscription de Paris. Il réunit 14 444 [illegible] votants. Peu après, il fut poursuivi en police correctionnelle avec douze autres républicains et condamné à 500 fr. d'amende, comme [illegible] du comité électoral démocratique, procès qui eut un grand retentissement, [illegible] de *Procès des treize*.

Pendant toute la législature, M. Garnier-Pagès [illegible] champions de l'opposition [illegible], signa et appuya les divers amendements proposés par elle, et prit surtout une part [illegible] à la discussion des questions financières. Il [illegible], en 1869, un de ceux qui poursuivirent le plus vivement le préfet de la Seine, pour [illegible] l'administration des finances de la ville de Paris. [illegible] les élections suivantes qui donnèrent [illegible] à l'opposition dans toute la capitale, ne [illegible] favorables. On lui opposa, [illegible] circonscription, un candidat d'une opposition plus marquée, M. Raspail, qui obtint, au premier tour de scrutin, 14 639 voix contre 14 133 données à M. Garnier-Pagès, et 7044 seulement au candidat du gouvernement, M. Fréd. Lévy. Au second tour, M. Garnier-Pagès réunit 19 474 suffrages contre 14 685 voix obtenues encore par le candidat du socialisme, resté son concurrent, et il rentra à la Chambre.

Au moment de la révolution du 4 Septembre 1870, M. Garnier-Pagès fit partie du gouvernement de la Défense nationale proclamé à l'Hôtel de Ville, qui comprenait l'ensemble de la députation de Paris. Il joua un rôle assez effacé pendant toute la durée du siège, se bornant à signer les décrets du gouvernement. Après la signature de l'armistice, le désaccord profond, manifesté entre la délégation de Bordeaux et le gouvernement central, qu'avait accentué la dernière proclamation de M. Gambetta, nécessita l'envoi en province de plusieurs membres du gouvernement de Paris. M. Garnier-Pagès fut d'abord chargé, avec MM. Pelletan et Em. Arago, de sauvegarder le principe d'autorité. Il arriva à Bordeaux, le 6 février 1871, porteur d'un décret qui lui donnait, ainsi qu'à ses collègues, les pouvoirs les plus étendus que l'intervention ultérieure de M. J. Simon vint rendre efficaces. Aux élections du 8 février, il ne fut élu dans aucun département, et, renonçant à la vie politique, afin de ménager sa santé délabrée, il résida alternativement à Cannes et à Paris. — Il est mort dans cette dernière ville, le 31 octobre 1878.

M. Garnier-Pagès a publié un grand travail d'histoire contemporaine, *l'Histoire de la Révolution de 1848* (1860-1862, 8 vol. in-8), complété depuis par *l'Histoire de la Commission exécutive* (1869, tome 1, in-8); *l'Opposition et l'Empire* (1872, 2 vol. in-8).

GARRAUD (Gabriel-Joseph), sculpteur français, né à Dijon, le 23 mars 1807, suivit jusqu'en 1826 les concours de l'école de cette ville, vint à Paris en 1827, entra à l'École des beaux-arts, fréquenta l'atelier de Ramey fils et plus tard celui de Rude, et débuta par un buste en plâtre au Salon de 1838. Connu par ses opinions libérales, manifestées en diverses circonstances, il fut, en 1848, un instant chef de la direction des beaux-arts au ministère de l'intérieur, puis inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1852.

Il a exposé depuis ses débuts : *une Jeune fille jouant avec sa chèvre*, groupe en plâtre (1839); *la Vierge à l'enfant*, statue commandée par le ministère de l'intérieur (1840); *une Bacchante faisant l'éducation d'un jeune satyre*, groupe en plâtre (1841); *la Première famille sur la terre*, groupe en marbre, au jardin du Luxembourg, et placé près de la fontaine rustique (1845); une statue de *la République* (1849); *le Secret de l'amour* (1863); plusieurs bustes, entre autres ceux du *marquis de Laplace*, pour l'Observatoire; de *MM. Taillefer, Lisson, Ledru-Rollin, Buvignier* et de *Mlle Augustine Brohan*. Cette dernière œuvre a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Première famille* de 1845. M. Garraud a obtenu une 3[e] médaille en 1838 et une 2[e] médaille en 1844.

GARRIGAT (Jean-Zacharie-Albert), député français, né à Bergerac (Dordogne), le 25 janvier 1839, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1861. Conseiller municipal de Bergerac, il suivit les mobilisées de la Dordogne pendant la guerre de 1870, en qualité de chirurgien major, et fut élu, en octobre 1871, conseiller général pour le canton de sa ville natale. Il soutint et fit adopter la proposition, qui donnait aux conseils municipaux la faculté de choisir les instituteurs des écoles

communales à condition d'exiger la possession des brevets de capacité. Aux élections du 20 février 1876, sa candidature républicaine, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Bergerac, fut vivement recommandée par M. le colonel de Chadois, sénateur inamovible et ancien commandant des mobilisés de la Dordogne. M. Garrigat l'emporta avec 7639 voix sur M. Boudet ancien député officiel de l'Empire, qui n'en réunit que 6249. Il prit place à gauche, vota avec la majorité républicaine de la Chambre, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu le 14 octobre suivant dans la même circonscription, par 8428 voix, contre M. de Losse, candidat officiel et légitimiste.

GASC (Jean), administrateur français, ancien représentant, né à Toulouse le 30 novembre 1794, étudia le droit à la Faculté de cette ville et fut reçu avocat en 1823. Après la révolution de Juillet, il fut porté par les libéraux au Conseil municipal et au Conseil général, qu'il présida plusieurs fois depuis. L'un des adjoints au maire de Toulouse de 1830 à 1841, il fut destitué à cause de l'opposition très vive qu'il avait faite contre la mesure du recensement, et même traduit devant la Cour d'assises de Pau, mais acquitté. Ses compatriotes le maintinrent d'un vote presque unanime au Conseil général. En 1847, il fut chargé de défendre le frère Léotade.

Lors de la révolution de Février, M. J. Gasc fit de nouveau partie de la Commission municipale. Après avoir échoué aux élections de l'Assemblée constituante, il fut nommé, le cinquième sur dix, représentant de la Haute-Garonne à la Législative, avec l'appui du parti légitimiste. Il vota toujours avec la majorité et prit une part active aux travaux de l'Assemblée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit d'abord partie de la Commission consultative, puis entra au nouveau Conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Il devint conseiller en titre le 16 février 1855. M. Gasc a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1869. — Il est mort à Toulouse, le 5 juin 1875.

GASLONDE (Charles-Pierre), homme politique français, député, né à Avranches, le 13 mars 1812, fut reçu docteur en droit à Paris, en 1837, et obtint au concours, en 1841, la chaire de code civil à la Faculté de droit de Dijon. Élu représentant à la Constituante, en 1848, le douzième sur quatorze, dans le département de la Manche, il vota, en général, avec la droite et fut réélu à la Législative, en 1849, après avoir donné sa démission de professeur. Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il accepta de faire partie de la Commission consultative et fut ensuite nommé maître des requêtes au Conseil d'État (section du contentieux), puis conseiller. Rentré, momentanément, dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il fut élu aux élections générales du 8 février 1871, représentant du département de la Manche, le septième sur onze, par 65 713 voix. Il prit place au centre droit, vota ordinairement avec la majorité antirépublicaine de cette assemblée, et s'abstint sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se représenta aux élections de février 1876, et fut élu par la 2e circonscription de l'arrondissement de Coutances, par 5891 voix, contre 5421 obtenues par M. Regnault, son concurrent républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fit partie de la minorité qui soutenait le cabinet de M. de Broglie et, aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8068 voix sur 12486 votants, dans la même circonscription, comme candidat officiel. Il représente le canton de Lessay au conseil général du département de la Manche. M. Gaslonde a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1866.

GASPARIN (Valérie Boissier, comtesse de), veuve du comte Agénor, auteur de nombreux ouvrages de politique, de philosophie et de propagande religieuse, est née à Genève, en 1813, et s'est fait elle-même remarquer parmi les défenseurs les plus fervents de la communion réformée. Les aberrations religieuses ou sociales de quelques sectes n'ont pas d'adversaire plus décidé qu'elle. Deux de ses ouvrages ont obtenu le prix Montyon à l'Académie française : *le Mariage au point de vue chrétien* (1842; 3e édit., 1853, 3 vol. in-12), et *Il y a des Pauvres à Paris et ailleurs* (1846, in-18).

Nous citerons encore les publications suivantes : *Voyage dans le Midi*, par une ignorante; *Allons faire fortune à Paris* (1844, in-8); *Un Livre pour les femmes mariées* (1845, in-18); *Journal d'un voyage au Levant* (1849, 3 vol. in-8); *Quelques défauts des Chrétiens d'aujourd'hui* (1853, in-12); *les Corporations monastiques au sein du Protestantisme* (1855, 2 vol. in-8); *les Horizons prochains* (1859, in-12; 7e édit. 1872, in-18); *les Horizons célestes* (1859, in-12); *Vesper* (1861, in-12); *les Tristesses humaines* (1863, in-12); *la Bande du Jura*, recueil de récits et impressions de voyage (1865-1866, 4 vol. in-18); *Au bord de la Mer* (1866, in-18); *A Constantinople* (1867, in-18); *A travers les Espagnes* (1868, in-18) : les sept derniers avec cette désignation : « par l'Auteur des *Horizons prochains*. »

GASS (Frédéric-Guillaume-Henri-Joachim), théologien protestant allemand, né à Breslau, le 28 novembre 1813, fit ses études aux universités de Breslau, de Halle et de Berlin. Reçu privat-docent en 1840, il devint en 1847, professeur extraordinaire de théologie à l'université de sa ville natale et passa en 1855, comme professeur ordinaire, à l'université de Greifswald, où il fut également nommé bibliothécaire. Après avoir professé à Giessen de 1861 à 1868, il succéda à Rothe à l'université de Heidelberg. M Gass a publié un grand nombre d'ouvrages sur la littérature et la théologie de l'Église grecque : *Gennadius et Pletho, l'Aristotélisme et le Platonisme dans l'Église grecque* (Gennadius und Pletho, Aristotelismus und Plat. in der griech. Kirche; Breslau, 1844); *le Mysticisme de Nicolas Kabasilas* (die Mystik des Nikolaus Kabasilas; Greifswald, 1849), et beaucoup plus tard, *la Symbolique de l'Église grecque* (Symbolik der griech. Kirche; Berlin, 1872), d'après des manuscrits grecs de la bibliothèque de Rehdiger, etc. Parmi ses travaux plus personnels, nous citerons : *Histoire de la dogmatique protestante dans ses rapports avec la théologie* (Geschichte der prot. Dogmatik im Zusammenhange, etc; Berlin, 1854-1867, 4 vol.), considéré comme son ouvrage capital, *la Doctrine de la certitude* (die Lehre vom Gewissen, Berlin, 1869); *l'Optimisme et le Pessimisme* (ibid. 1876). Il a édité en outre *la Correspondance de Schleiermacher avec son père* (Briefwechsel, Schleierm. mit seinem Vater, 1852); *Histoire de la réformation de* [illegible] (Halle, 1874), et collaboré à l'*Encyclopédie de Théologie* de Herzog.

GASSELIN [de Fresnay] (Augustin-André), ancien représentant du peuple français, né à La Suze (Sarthe), le 6 septembre 1802, acheta, en 1827, une étude de notaire au Mans, mais se vit refuser par le gouvernement l'investiture de cet office ministériel, à cause de ses opinions [illegible]

[illegible]. Après la révolution de Juillet, il s'établit comme notaire dans la commune de Cerans-Foulletourte, y exerça pendant sept ans les fonctions de sa charge et se fixa ensuite à Fresnay. En 1848, il fut nommé maire de cette ville, puis élu représentant du peuple, le dixième sur douze, par [illegible] voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique de M. Odilon Barrot. Réélu à l'Assemblée législative, il se tint à l'écart de la vie politique depuis le coup d'État du 2 décembre, il reparut aux élections générales du 8 février 1871, et fut élu représentant de la Sarthe, à l'Assemblée nationale, le dernier sur neuf, par 54 995 voix. Il siégea au centre droit, vota habituellement avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, mais adopta l'amendement Wallon, et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections pour la Chambre des députés.

GASSIER (Hippolyte-Aimé), député français, né à [illegible] (Basses-Alpes), le 21 septembre [illegible], [illegible] dans cette ville qu'il représenta [illegible]. Sans passé politique, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, et fut élu par [illegible] voix sans concurrent. Il prit place sur les bancs de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par [illegible] voix contre le colonel Gariel, candidat officiel et [illegible] qui n'eut que 1353 voix. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

GASSIES (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Agen, le 11 janvier 1816, d'abord marchand tailleur à Bordeaux, suivit, tout en pratiquant [illegible], les goûts d'observation qui le portaient vers l'histoire naturelle et la conchyliologie. Il est devenu membre de la Société linnéenne et de l'Académie de Bordeaux.

[illegible] *Tableau méthodique et descriptive des mollusques terrestres et d'eau douce de l'Agenais* (Paris et Agen, 1849, in-8); une *Monographie du genre testacelle* (1857), avec M. P. Fischer; *Faune conchyliologique terrestre et fluvio-lacustre de la Nouvelle-Calédonie* (1864-1872, I-II, [illegible], avec pl.); *Malacologie terrestre et [illegible] de la région intra-littorale de l'A[illegible]* ([illegible], in-8), et une série de *Notes*, *Descriptions*, *Tableaux*, insérés, de 1837 à 1856, dans les *Actes de la Société linnéenne* et les *Mémoires de l'Académie de Bordeaux*.

GASTAMBIDE (Joseph-Adrien), jurisconsulte [illegible], né à Paris, le 3 avril 1808, avocat général à la cour royale de Caen avant 1848, fut [illegible] sous la République, procureur général à [illegible], d'où il passa en 1855, avec le même [illegible], à la cour de Toulouse. Il devint, en [illegible], conseiller à la Cour de cassation. Décoré [illegible], M. Gastambide fut promu officier de la Légion d'honneur en 1853 et commandeur le [illegible] 1866.

[illegible] : *Traité théorique et pratique des contrefaçons en tous genres, ou De la Propriété en matière de littérature, théâtre, musique, peinture*, etc. (1837, in-8); *Historique et théorie de la propriété des auteurs* (1862, in-8).

GASTÉ (Joseph-Alexandre-Adelaire de), député [illegible], né à Alençon (Orne), le 30 août 1811, [illegible] d'une ancienne famille légitimiste originaire du département de la Mayenne. Élève de l'École polytechnique de 1831 à 1833, il entra au service de la marine comme ingénieur, et fut mis en non-activité en 1852, pour avoir protesté contre le coup d'État. Il se fit alors inscrire au barreau de Paris. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, inscrit sur la liste monarchiste de la Manche, avec M. Daru et le prince de Joinville, il insista pour que son nom fût rayé. Aux élections du 20 février 1876, il se porta comme candidat républicain dans la circonscription de Cherbourg et dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Brest; il échoua dans la première et obtint à Brest au premier tour de scrutin, 4688 voix, sur 10 600 votants. Il fut élu, le 5 mars suivant, au scrutin de ballotage, à la majorité relative de 4904 voix, contre 5285 partagées entre deux autres candidats. Il prit place au centre gauche et déposa une proposition de loi, tendant à établir l'incompatibilité entre le mandat de député et de conseiller général : cette proposition fut repoussée. Prêchant d'exemple, il avait donné sa démission de conseiller général du canton de Cherbourg. Il déposa encore un certain nombre de projets de lois qui, pour la plupart, eurent le même sort et reprit souvent des amendements de dernière heure, écartés d'avance par les commissions. Après l'acte du 16 mai 1877, M. de Gasté fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6194 voix, contre 5660 partagées entre deux autres candidats et reprit sa place au centre gauche. Il a été décoré de la Légion d'honneur, comme ingénieur de la marine.

GASTINEAU (Benjamin), littérateur français, né à Montreuil-Bellay, le 12 juillet 1823, fut d'abord ouvrier compositeur, puis metteur en pages de petits journaux, et se jeta dans la littérature sociale en 1844, et dans la politique en 1848. Arrêté après les événements de décembre 1851, il fut poursuivi pour trois articles insérés dans *l'Ami du Peuple*, d'Auch, et acquitté par le jury; mais il fut condamné par la commission secrète du Gers à la déportation en Algérie. En 1854, il lui fut permis de rentrer en France, et il se remit à des travaux purement littéraires. De la fin de 1856 au commencement de 1858, M. Gastineau fut rédacteur en chef du *Guetteur de Saint-Quentin*. Mais, sous le régime des lois de sûreté générale, il se vit de nouveau transporté en Afrique, où il prit part à la rédaction de plusieurs journaux algériens. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il accepta les fonctions de directeur de la bibliothèque Mazarine et, pour ce fait, fut condamné par contumace à la déportation dans une enceinte fortifiée (juillet 1872).

On a de lui : *Lutte du Catholicisme et de la Philosophie* (1844, in-8); *le Bonheur sur terre* (1844, 2e édit., 1845); *la Guerre des Jésuites* (1845, brochure); *l'Orpheline de Waterloo* (1847, in-8, 2e édit., 1853, in-4); *le Règne de Satan, ou les Riches et les Pauvres* (1848), réédité plus tard en deux parties : *Comment finissent les Riches*, *Comment finissent les Pauvres* (1849 et 1850, in-4); *les Femmes et les Mœurs de l'Algérie* (1861, in-18); *Histoire de la Folie humaine, le Carnaval ancien et moderne* (1862, in-18); *les Femmes des Césars* (1863, in-18); *les Amours de Mirabeau et de Sophie de Monnier* (1864, in-8); *les Génies de la Liberté* (1865, in-18); *les Socialistes* (1865, in-18); *la Dévote* (1865, in-18); *les Drames du Mariage* (1866, in-18); *les Petits romans de Paris* (1866, in-32); *Nouveaux romans de Paris* (1868, in-18); *les Victimes d'Isabelle II* (1868, in-8); *les Transportés de décembre 1851*

(1869, in-18) : *l'Impératrice du Bas-Empire* (1870, in-18) ; *les Deux ménages* (1875, in-4) ; *les Romans du mariage* (1875, in-4), etc. — Il a aussi fait jouer : *un Mari dans les nuages*, vaudeville en un acte, avec M. Charles Desolme (1856), et donné de nombreux articles dans *le Siècle*, *la Revue de Paris*, *la Presse*, *le Courrier du Dimanche*, etc.

GASTINEAU (Octave), homme de lettres, cousin du précédent, né à Saumur en 1824, fut secrétaire du ministre de l'instruction publique en 1849 et du président du Corps législatif en 1853, puis attaché au service sténographique de l'Assemblée nationale. Il est auteur de quelques pièces de genre : *Nos petites faiblesses*, vaudeville, en collaboration avec M. Clairville (Variétés, 1862) ; *le Wagon des dames*, comédie en un acte, avec le même (Gymnase, 1866) ; *la Czarine*, drame historique, avec M. J. Adenis (Gaîte, mai 1868) ; *les Souliers de bal*, comédie en un acte (Gymnase, même année) ; *le Grand-Duc de Matapa*, opéra bouffe en trois actes, avec M. Clairville (Folies-Dramatiques, même année) ; *la Clé de Barbe-Bleue*, comédie en un acte (1873) ; *l'Entresol*, comédie en un acte (1873) ; *la Licorne*, comédie en un acte (1873), etc. — M. O. Gastineau est mort, à Paris, le 30 juin 1878.

GASTU (François-Joseph), député français, né à Sorède (Pyrénées-Orientales) le 18 novembre 1834, étudia le droit, fut reçu avocat et alla se fixer à Alger en 1859. Élu conseiller municipal d'Alger en octobre 1870, il remplissait les fonctions de maire, comme premier adjoint, lorsqu'il fut révoqué le 21 mars 1874, pour avoir rejeté, deux ans auparavant une demande de l'archevêque, appuyée par le préfet, tendant à interdire la circulation des voitures dans les rues d'Alger, pendant les processions. Membre du conseil général d'Alger, il vit dissoudre l'assemblée qu'il présidait, pour avoir refusé aux assesseurs musulmans la voix délibérative. Porté aux élections générales au 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans le département d'Alger, il l'emporta, avec 5822 voix sur son concurrent républicain, M. Bertholon qui n'en eut que 2444 ; il prit place à gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 7000 voix sans concurrent.

GATAYES (Joseph-Léon), musicien et critique français, né le 25 décembre 1805, reçut de son père sa première éducation musicale, étudia la harpe, et n'était encore que collégien, quand il reçut les encouragements de Sébastien Érard. Professeur à seize ans, il eut parmi ses principales élèves Mme Récamier, qui exécuta avec lui des duos à l'Abbaye-aux-Bois. Il se fit entendre, avec succès, pendant la saison de 1829 à 1830, sur tous les grands théâtres de Paris. Plus tard, M. Gatayes collabora à plusieurs journaux, comme critique musical et chroniqueur du sport. Une étroite et ancienne amitié qui régnait entre lui et M. Alph. Karr a ramené souvent le nom de chacun d'eux dans les écrits de l'autre. — Il est mort à Paris le 1er février 1877.

Parmi ses compositions musicales, on cite les *Fantaisies* pour harpe, des *Études caractéristiques* et des *Duos* pour piano et harpe avec le pianiste Schunke.

GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), professeur français, ancien représentant, né à Vendôme (Loir-et-Cher), le 30 octobre 1800, commença ses études au collège de cette ville et les termina à celui d'Orléans. Il entra de bonne heure dans l'Université, et enseigna successivement à Nevers, à Bourges, à Reims et à Nancy. Au mois de juin 1830, il composa et fit imprimer une brochure politique anonyme sous ce titre : *le Ministère expliqué et justifié* (Nancy, in-8) ; mais il ne la mit pas en circulation. Quelque temps avant, il avait fait paraître le *Programme d'un cours complet de philosophie* (Nancy, 1830, in-8 ; 9e édit. 1864), ouvrage qui, en attirant sur lui l'attention de M. Cousin, lui valut sa nomination à la chaire de philosophie de la faculté des lettres de Toulouse. M. Gatien-Arnoult montra dans ses leçons un esprit très libéral, s'attira l'animosité du clergé et se vit poursuivi par un mandement de l'archevêque, Mgr d'Astros. Il fit paraître alors *la Doctrine philosophique de Gatien-Arnoult* (Toulouse et Paris, 1835, in-8) ; un *Cours de lectures philosophiques* (Toulouse et Paris, 1838, in-8), etc.

S'appliquant alors à l'étude de la langue d'oc, il revisa et compléta la traduction, faite par MM. d'Aguilar et d'Escouloubre, des *Monuments de la littérature romane depuis le XIVe siècle*, et intitulée : *les Fleurs du gai savoir*, traité de grammaire, de rhétorique et de poésie, composé par les mainteneurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 1328. Dès 1833 il avait été admis au nombre des quarante mainteneurs de l'Académie des Jeux floraux. Conseiller municipal de Toulouse, et nommé deux fois adjoint au maire, le parti libéral le reconnut pour un de ses chefs ; il avait participé à la fondation d'une feuille d'opposition avancée, *l'Émancipation*.

Après la révolution de Février, M. Gatien-Arnoult exerça les fonctions de maire de Toulouse et fut choisi comme président de la Commission municipale provisoire de cette ville qui proclama la République. Porté sur la liste démocratique pour l'Assemblée constituante, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le quatrième sur douze, par [illegible] 807 suffrages. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et désapprouva dans ses différentes phases l'expédition de Rome. Ne voulant pas donner, comme la loi des incompatibilités l'exigeait, sa démission de professeur, M. Gatien-Arnoult ne se représenta pas aux élections pour l'Assemblée législative, et reprit sa place à la Faculté de Toulouse. Il fut de nouveau [illegible] membre du Conseil municipal de cette ville [illegible] élections de 1865, où l'opposition triompha. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de la Haute-Garonne, le premier sur dix, [illegible] 80 000 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et vota tous les projets de loi et mesures propres à l'établissement définitif du gouvernement républicain. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il n'obtint que 220 voix sur 678 électeurs, il échoua également, le mois suivant, aux élections législatives, dans la 2e circonscription de Toulouse, où il obtint, au premier tour de scrutin, [illegible] voix.

Membre de plusieurs sociétés savantes, [illegible] l'Académie des sciences et de celle des inscriptions et belles-lettres de Toulouse, M. Gatien-Arnoult devint secrétaire perpétuel de cette dernière en 1864. Nommé recteur de l'Académie de Toulouse après la chute de l'Empire, il a été mis à la retraite, avec le titre de recteur honoraire, le 23 septembre 1873.

Outre les ouvrages que nous avons cités, M. Gatien-Arnoult a publié : *Éléments généraux* [illegible]

[illegible] comparée de la philosophie, de la littérature et des événements publics depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1841, in-4) ; *[illegible] de la philosophie en France* (1859, in-8, [illegible]); *Victor Cousin, l'école éclectique et l'avenir de la philosophie française* (1867, in-8), etc.

GATINEAU (Louis-André-Ferdinand), avocat et [illegible] français, né à Beaufrançois, près Illiers, (Eure-et-Loir) le 13 juillet 1828, fit ses études de droit et s'inscrivit au barreau de Paris, où il [illegible] par son talent une certaine réputation. [illegible] de l'opposition sous l'Empire et [illegible] le plébiscite dans le département d'Eure-[illegible] à la même époque, il plaida dans le procès [illegible] et fit acquitter son client M. Prost. [illegible] générales du 8 février 1871, pour [illegible] nationale, il obtint, sans être élu, [illegible] son département. Il n'entra dans la [illegible] parlementaire, qu'aux élections du 20 février [illegible] pour la Chambre des députés ; il fut élu [illegible] arrondissement de Dreux, le 5 mars, [illegible] de scrutin, par 9025 voix, grâce au [illegible] de son concurrent, M. Bosselet [illegible], contre M. F. Moreau, représentant [illegible] qui ne put en réunir que 7530. Il fit [illegible] de l'Union républicaine et déposa [illegible] à la cessation des poursuites [illegible] insurrectionnels, qui fut prise en considération après un vif débat. Lors de l'acte du [illegible], il fut un des 363 députés des gauches [illegible] refusèrent un vote de confiance [illegible] de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre [illegible] par [illegible] voix, contre 5955, obtenues par M. [illegible], ancien représentant et candidat [illegible] par l'administration.

GATTEAUX (Jacques-Édouard), sculpteur et graveur en médailles français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1788, et fils de [illegible] Gatteaux, graveur célèbre, mort à Paris pendant le choléra de 1832, fit ses études au collège Sainte-Barbe, où il s'appliqua surtout [illegible] étudiait en même temps la gravure [illegible] de son père. Entré dans l'atelier [illegible] Moitte, il concourut aussi à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix [illegible] concours établi pour la gravure en médailles et dont le sujet était *Mars* [illegible]. Pendant son séjour à Rome, [illegible] de 1812 bornèrent à trois [illegible] le *buste de Moitte*, mort peu [illegible], et la médaille du *Rétablissement* [illegible], destinée à la collection [illegible] également quelques essais de [illegible] son retour à Paris, en 1813, il [illegible] nombreuses commandes pour les [illegible]. Il fut élu, en 1838, membre [illegible] municipal et général de la Seine, [illegible] comité consultatif des monnaies et [illegible] à l'Académie des beaux-arts, [illegible] de Galle, en août 1845.

[illegible] de M. Gatteaux, dans la sculpture [illegible] en médailles, ont presque toutes [illegible], de 1814 à 1855, et ont été placées dans les musées et les monuments [illegible] comme sculpteur, il a exécuté : les [illegible] colossale, de *Marie-Louise* [illegible], pour une loge maçonnique [illegible] de son père (1819); le buste de [illegible] pour Versailles (1822); ceux de *Michel-[illegible]* *del Piombo*, pour le Louvre [illegible]; la statue du *chevalier d'Assas*, [illegible] par le Conseil du Gard, en 1826; la [illegible], pour les Tuileries; le buste [illegible] pour l'hôtel des Monnaies (1831); *Hippomène*, en bronze, pour la ville de Lorient (1833); *Minerve après le jugement de Pâris*, acquis par l'État (1836); *Mercure et Pomone*; le buste de *Sedaine*, pour le foyer du Théâtre-Français; les statuettes de *d'Assas* et de *Bisson* (1844), et la statue d'*Anne de Beaujeu*, pour le jardin du Luxembourg (1847).

Dans la longue série de ses médailles, dont les premières remontent aussi à 1813, nous citerons celles d'*Edelinck, Varin, Puget, Rameau*, pour les prix de l'École des beaux-arts; les médaillons de *Malherbe* et de *Ducis*, qui donnèrent à Bérard l'idée de la Galerie métallique des grands hommes, pour laquelle M. Gatteaux fit plus tard *Rabelais, Montaigne, Corneille, saint Vincent de Paul, Grétry, Buffon, Cassini, Barthélemy, Monge, Masséna, la baronne de Staël*, etc.; la médaille de *la Sainte-Alliance, la Paix de 1814*; la médaille du *duc d'Enghien, la Capitulation de Mantoue, le Pont de Bordeaux, le Rétablissement des statues de Henri IV et de Louis XIV, les Députés vendéens, le comte d'Artois*, pour les collèges électoraux, quatre *Portraits de Charles X*, à l'occasion du sacre (1826), la médaille commémorative du *Voyage dans les départements* (18 juillet 1830); la médaille de *La Fayette* (septembre 1830); *Louis-Philippe, la Prise d'Anvers, le Mariage du duc d'Orléans, les Fortifications de Paris*; les empreintes des *médailles d'émulation*, d'après M. Ingres, et les médaillons de *Zamoïski, Dupaty, Cortot, Édouard Gatteaux*, son père, *Delanneau*, etc.

M. Gatteaux a obtenu aux Salons annuels une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, une médaille de seconde classe en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1833, il a été promu officier le 13 août 1861. Il avait enrichi d'un nombre infini de livres, d'estampes, de bas-reliefs et de médailles, la vaste et précieuse collection commencée par son père, en partie détruite pendant l'incendie et le pillage de son domicile en mai 1871. Il a publié, avec M. V. Baltard, *la Galerie de la Reine, dite de Diane, à Fontainebleau* (1858, in-folio).

GAUCHEREL (Léon), graveur français, né à Paris, le 21 mai 1816, fut élève de M. Viollet-le-Duc, avec lequel il fit, en 1836, un voyage en Italie et en Sicile. A la fois graveur et dessinateur, il a donné, depuis 1844, un très grand nombre de planches estimées aux *Annales archéologiques*, de M. Didron, à la *Gazette des Beaux-Arts*, depuis sa fondation, à *l'Imitation de Jésus-Christ* publiée par l'Imprimerie impériale, en 1855, à la *Monographie de la Cathédrale de Chartres*, de M. Lassus, au journal *l'Art* dont il dirige la partie artistique, aux albums d'eaux-fortes édités par la maison Cadart, etc. Il a publié à part : *Exemples de décoration* (1857, gr. in-8), et expose la plupart de ces œuvres aux Salons, où il a obtenu une 3e médaille en 1853, une 2e en 1855, le rappel en 1859, 1861, 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1864.

GAUDIN (Pierre-Fœdora), ancien représentant du peuple français, né à Marennes (Charente-Inférieure), le 14 juin 1816, et fils d'un notaire, suivit les cours de la Faculté de droit de Poitiers, fut reçu avocat, puis devint rédacteur de *l'Écho du Peuple*, feuille radicale de Poitiers. Il fonda, en 1844, un journal bi-hebdomadaire, *l'Union de Saintes*, qui eut dans l'Ouest un grand succès. En 1847, il organisa le banquet réformiste de Saintes, et après la révolution de Février, fut nommé commissaire adjoint de la Charente-Inférieure. Élu représentant de ce département par 78 500 voix, malgré l'opposition des anciens partis, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il adopta

pourtant l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre il appuya toutes les attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, et se prononça pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, M. Gaudin se porta sans succès candidat de l'opposition démocratique dans la 3ᵉ circonscription de la Charente-Inférieure. — Il est mort à Saint-Georges (Charente), le 30 avril 1873.

GAUDIN (Émile-François), député français, né à Paris, le 7 février 1825, fit de fortes études de droit et fut reçu docteur en 1849. Inscrit au barreau de Paris depuis l'année précédente, il fut secrétaire de M. Bethmont et devint le gendre de M. Delangle. Il entra ensuite dans la diplomatie et fut nommé sous-directeur du contentieux au ministère des affaires étrangères, ministre plénipotentiaire, puis conseiller d'État en 1862. Il résigna ces fonctions pour celles de député au Corps législatif. Candidat du gouvernement, en 1869, dans la 3ᵉ circonscription de la Loire-Inférieure, il ne fut élu qu'au second tour de scrutin, après une des luttes les plus vives. Au premier tour, sur 30 875 votants, il avait obtenu 12 001 voix contre 11 679 données au candidat radical, M. Guépin, et plus de 7000 partagées entre le baron de Lareinty et M. Prévost-Paradol. Au scrutin de ballotage, sur 31 334 votants, il réunit 16 832 voix, tandis que M. Guépin en obtenait 14 502. Il prit place sur les bancs de la majorité, vota pour la guerre, et disparut de la scène politique au 4 septembre 1870.

M. Em. Gaudin ne reparut qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés et se présenta dans la 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de Nantes. Élu par 8,422 voix contre M. Cazenove de Pradines, ancien représentant, qui en avait obtenu que 7686, il prit place sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple et vota constamment avec la minorité monarchiste de la Chambre; il fut un des 158 députés qui accordèrent, après l'acte du 16 mai 1877, leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration, il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel par 8753 voix contre M. Vincent, candidat républicain, qui en avait réuni 6913. M. Gaudin représente le canton de Riaillé au conseil général de la Loire-Inférieure. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 septembre 1860.

GAUDIN (Marc-Antoine-Augustin), savant français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 5 avril 1804, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes et inventa, dès 1827, une pompe pneumatique. Il s'occupa avec succès du poids atomique du silicium, des carbonates insolubles, de la substitution du platine fondu au platine laminé, du rubis artificiel, de la fixation des épreuves photographiques, et d'une foule d'emplois utiles ou curieux du microscope (1832-1850). Plus tard, il indiqua le moyen de convertir la chair de bœuf en une substance douée de la couleur et des propriétés du lait, et chercha à résoudre le problème de la fabrication du rubis. Il a été attaché, dès 1835, comme calculateur, au Bureau des longitudes.

On a de lui : *Mémoire sur les propriétés du silice en fusion* (1841); *Derniers perfectionnements apportés au daguerréotype* (1842), avec M. P. Lerebours; *Nouvelles recherches sur le groupement des atomes dans les molécules* (1847-1850); *Résumé général du daguerréotype* (1852, in-8); *Vade-mecum du photographe* (1861, in-18); *Réflexions d'un chimiste philosophe sur les maladies épidémiques* (1865, in-8), et un grand nombre de *Mémoires*, *Notes*, *Recherches*, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, les *Annales de chimie*, le *Recueil de l'Académie des sciences*, etc.

Son frère, M. Alexis GAUDIN, s'est spécialement livré, sous sa direction, à la pratique photographique. Il fut un des premiers à mettre en œuvre le stéréoscope, et créa dans le journal *la Lumière*, dirigé par M. E. Lacan, un organe spécial dont il fut lui-même un des rédacteurs.

GAUDINEAU (Baptiste-François), sénateur français, né à Saint-Michel-en-L'Herm (Vendée), le 24 mai 1817, fut maire de Luçon pendant plus de vingt-cinq ans; il n'entra dans la vie politique qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 et fut nommé sénateur de la Vendée, le premier sur trois, par 211 voix sur 362 électeurs. Il fit partie de l'extrême droite légitimiste et vota constamment avec les monarchistes du Sénat, sans prendre part aux discussions. Conseiller général de la Vendée pour le canton de Luçon, il a été décoré de la Légion d'honneur.

GAUDRY (Joachim-Antoine-Joseph), avocat et jurisconsulte français, né à Sommevoire (Haute-Marne), le 9 juin 1790, vint étudier le droit à Paris, se fit inscrire en 1814 au barreau de cette ville, et y occupa un rang honorable. Il était, avant 1830, un des avocats de la liste civile. Élu bâtonnier en 1850, il fut, la même année, décoré de la Légion d'honneur. — M. Gaudry est mort à Paris, le 21 janvier 1875.

On a de lui : un *Traité de la législation des cultes, et spécialement du culte catholique, ou De l'origine, du développement et de l'état actuel du droit ecclésiastique en France* (1854, 3 vol. in-8), premier traité général qui ait été fait sur l'ensemble de cette matière; *Notice historique sur M. Pigeau*, en tête du *Commentaire du Code de procédure* de cet auteur (1827, 2 vol. in-4); une *Notice historique sur Latour d'Auvergne, premier grenadier de France* (1841, in-8), d'après des titres authentiques; *Notice sur l'invention de l'éclairage par le gaz hydrogène carboné, et sur Philippe Lebon d'Humbersin, inventeur* (1856, in-8) : l'auteur est neveu de Lebon d'Humbersin; *Traité du domaine* (1862, 3 vol. in-8); *Histoire du barreau de Paris depuis son origine jusqu'à 1830* (1864, 2 vol. in-8). Il a enfin collaboré à l'*Encyclopédie du XIXᵉ siècle*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, à la *Gazette des tribunaux*, etc.

GAUDRY (Albert), paléontologue français, fils du précédent, né à Saint-Germain-en-Laye [illegible] 1827, obtint le diplôme de docteur ès sciences, fit en 1853, un voyage en Orient puis alla [illegible] 1855 en Grèce où il séjourna pendant cinq années. Revenu en France, il devint aide-naturaliste au Muséum de paléontologie, et chevalier de la Légion d'honneur. Il a été nommé professeur de paléontologie le 8 juin 1872.

M. A. Gaudry a publié, sur les pays qu'il a visités, des études géologiques dont il [illegible] amassé les matériaux durant ses voyages: *Recherches scientifiques en Orient* (185[illegible], in-8 avec pl.); *Contemporanéité de l'espèce humaine et de diverses espèces animales aujourd'hui éteintes* (1861, in-8); *Géologie de l'île de Chypre* (1862, in-4, 72 fig.); *Considérations générales sur les animaux fossiles de Pikermi* (1866, in-8); *Animaux fossiles et géologie de l'Attique* (1862-1867, gr. in-4, avec 75 pl.); *Animaux fossiles du Mont-Léberon* (1873, in-[illegible]

[illegible] avec MM. Fischer et Tournouër; *Matériaux pour l'histoire des temps quaternaires* ([illegible], in-4 avec pl.); *les Enchaînements du monde animal dans les temps géologiques* (1878, in-8 avec fig.).

GAUDY (François-Antoine-Félix), député français, né à Besançon, le 3 mars 1832. Riche propriétaire et maire de la commune de Vuillafans (Doubs), il a été le fondateur du journal *le Républicain de l'Est*. Il fut élu représentant à l'Assemblée nationale aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 25,901 voix sur 54,853 votants, [illegible] se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, dont il fut le secrétaire. M. Gaudy vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée et accepta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut réélu, le 20 février 1876, dans la [illegible] circonscription de Besançon, par 9,255 voix contre [illegible] obtenues par le candidat légitimiste, et [illegible] sa place sur les bancs de l'Union républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut l'un des [illegible] députés des gauches réunies qui refusèrent le vote de confiance au ministère de Broglie et fut réélu le 14 octobre suivant, par 8697 voix : le candidat officiel, M. Vautherin, en réunit 5,419. M. Gaudy représente le canton d'Ornans, au Conseil général du Doubs.

GAULTIER DE CLAUBRY (Henri-François), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né en 1792, fut élève des hôpitaux civils de Paris, [illegible] abandonna la médecine pour se livrer [illegible] à l'étude des sciences physiques [illegible] professeur adjoint de chimie à l'École de pharmacie, il y devint, en décembre [illegible], professeur de toxicologie. Il a été nommé membre du conseil de salubrité de la Seine et [illegible] officier de la Légion d'honneur le 25 août [illegible]. — Il est mort à Paris, le 4 juillet 1878.

M. Gaultier de Claubry a donné, dès 1812, une [illegible] des *Éléments de chimie expérimentale* [illegible], et recueilli en 1828 les leçons du Cours de chimie de Gay-Lussac. Il a rédigé, de concert avec MM. Ch. Martin et F. L. Hoffmann, *le Répertoire de chimie scientifique et industrielle* ([illegible], 5 vol. in-8), contenant, en [illegible] partie, les travaux antérieurs sur cette [illegible]. Outre plusieurs rapports au gouvernement, entre autres celui sur *la Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, [illegible]), [illegible] la cinquième édition du *Manuel de médecine légale* de MM. Briand et Chaudé (1852, [illegible]), qu'il a augmenté d'un traité de [illegible]. Il a travaillé aux *Annales d'hygiène* [illegible], au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, etc.

GAULTIER DE RUMILLY. Voy. RUMILLY.

GAUME (Jean-Joseph), théologien et littérateur français, né à Fuans (Doubs), en 1802, fut appelé en 1827, à professer la théologie au séminaire de Nevers. Successivement directeur du petit séminaire, chanoine et vicaire général du diocèse, il fonda plusieurs institutions de [illegible] et, après avoir publié ses premiers ouvrages, [illegible] pour Rome en 1841. Il fut nommé par Grégoire XVI chevalier de l'ordre réformé de Saint-Sylvestre. Docteur en théologie de l'université de Prague, membre de plusieurs sociétés savantes, et vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, il a été nommé par Pie IX, [illegible] romain, avec le titre de protonotaire apostolique *ad instar participantium*. M. Gaume est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Du Catholicisme dans l'éducation* (1835, in-8); *le Seigneur est mon partage* (in-18, 10e édit., 1858); *le Grand jour approche* (in-18, 7e édit., 1857); *Manuel des confesseurs* (in-8, 10e édit., 1872); *Catéchisme de persévérance, ou Exposé de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (8 vol. in-8, 10e édit., 1872); un *Abrégé* du même ouvrage (in-18, 15e édit., 1858); *Histoire de la société domestique* (2 vol. in-8, 2e édit., 1854); *les Trois Rome* (4 vol. in-8, 2e édit., 1857); *la Profanation du dimanche* (in-18, 3e édit., 1870); *la Religion dans le temps et dans l'éternité* (1855, in-18); *la Révolution* (1856, 12 vol. in-8); *la Situation. Douleurs, dangers, devoirs, consolations des catholiques*, etc. (1861, in-8); *le Signe de la croix au* XIX*e siècle* (1863, in-18); *Traité du Saint-Esprit, comprenant l'histoire des deux esprits*, etc. (1864, 2 vol. in-8; 2e édit., 2 vol. 1869-1870); *l'Eau bénite du* XIX*e siècle* (1866, in-18); *Histoire du bon larron* (1868, in-18); *l'Angelus au* XIX*e siècle* (1873, in-18); *le Cimetière au* XIX*e siècle* (1874, in-18), etc.; puis quelques traductions de Liguori, entre autres : *l'Horloge de la Passion* (in-18, 17e édition, 1857).

Principal promoteur d'une réforme bruyamment annoncée, qui consisterait à introduire très-largement l'étude des Pères de l'Église dans l'enseignement secondaire, M. Gaume publia pour la défendre divers écrits et pamphlets, notamment *le Ver rongeur des sociétés modernes* (in-8, 1851), qui, appuyé par le journal l'*Univers*, excita, au sein de l'Université et du clergé, de si vives polémiques; *Lettres sur le paganisme dans l'éducation* (in-8, 1852); *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs* (30 vol. in-12, 1852-1855); *Poëtes et prosateurs profanes complétement expurgés* (2 vol. in-12, 1857); *Pie IX et les études classiques* (1875, in-12). — M. Gaume est mort le 19 novembre 1879.

GAUTHIER (Louis), député français, né en 1809, est négociant en eaux-de-vie à Aigre. Allié à la famille de M. André, sénateur de la Charente, il n'aborda la vie publique qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, se présenta comme candidat bonapartiste dans l'arrondissement de Ruffec et fut élu, au second tour de scrutin, le 5 mars, par 7816 voix, contre 5518 accordées au candidat républicain, M. Brothier. Il siégea sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple, vota avec la minorité de la Chambre, mais ne prit aucune part aux discussions; après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 8,453 suffrages contre M. Lavallée, ancien représentant du peuple, qui n'eut que 5,269 voix. Il a donné sa démission le 15 novembre 1879.

GAUTIER (Théophile), poëte et littérateur français, né à Tarbes, le 31 août 1811, n'avait que trois ans lorsqu'il fut amené à Paris. Il fit ses études au collége Charlemagne, s'y prit de passion pour la vieille langue française, et s'y lia avec Gérard de Nerval, qui resta toujours son ami. Persuadé qu'il était né pour être peintre, M. T. Gautier, au sortir du collége, entra dans l'atelier de Rioult; mais, découragé par sa myopie, il se tourna vers la poésie, et devint un des partisans les plus fervents de M. Victor Hugo. Son attitude et son costume même le firent remarquer dans les luttes des premières représentations d'*Hernani*.

Le 29 juillet 1830, il publia un premier recueil de vers intitulé : *Poésies de Théophile Gautier* (in-18), auquel il joignit un peu plus tard le poëme

d'*Albertus*. Après avoir collaboré à une foule de journaux : *le Figaro*, *le Mercure du XIX^e siècle*, *l'Ariel*, *la Charte* de 1830, etc., il publia un curieux recueil de nouvelles, *les Jeune-France* (1831, in-8), et un roman célèbre, *Mademoiselle de Maupin* (1835, 2 vol. in-8), dont la préface fit beaucoup de bruit pour ses hardiesses en morale et en critique. Lors de la fondation de *la Presse* (1836), chargé par M. de Girardin du feuilleton dramatique et des comptes rendus de critique d'art, il passa en 1855, avec les mêmes attributions, au *Moniteur universel*, et en 1869 au *Journal officiel*. Pendant cette longue période de production à jour fixe, pour laquelle il fut tour à tour aidé par Gérard de Nerval, par M. Noël Parfait et par son propre fils, M. Th. Gautier ne cessa de donner à *la Presse*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue des Deux Mondes*, à *la France littéraire*, à l'*Artiste*, dont il fut pendant plusieurs années rédacteur en chef, d'innombrables articles et des romans tels que *Fortunio* (1838, in-8), paru d'abord sous le titre de l'*Eldorado*, *les Roués innocents* (1847), *Militona* (1847, in-8), *Partie carrée* (1854, 3 vol. in-8), réimprimée sous le titre de *la Belle Jenny* (1865, in-18), *le Roman de la momie* (1858, in-18), *le Capitaine Fracasse* (1863, 2 vol. in-18, nombreuses éditions dont une illustrée par M. G. Doré), roman annoncé pendant plus de vingt ans ; *Spirite* (1866, in-18). D'autres récits, *Avatar*, *Jettatura*, *Arria Marcella*, *la Mille et deuxième nuit*, le *Club des Haschichins*, etc., ont été réunis sous les titres de *Nouvelles* (1845, in-18), *Romans et contes* (1863, in-18), *la Peau de tigre* (1865, in-18).

M. Th. Gautier, consacrant aux voyages tous les loisirs que lui laissaient ses travaux littéraires, publia successivement, au retour d'excursions parfois lointaines : *Zigzags* (1845, in-8) réimprimés sous le titre de *Caprices et Zigzags*, souvenirs de Belgique, de Hollande et de Londres ; *Tra los montes* (1843, 2 vol. in-8), réimprimé sous le titre de *Voyage en Espagne*, fruit d'un assez long séjour au delà des Pyrénées ; *Italia* (1852, in-18) ; *Constantinople* (1853, in-18) ; *Loin de Paris* (1864, in-18) et *Quand on voyage* (1865, in-18), souvenirs de Suisse, de Grèce et d'Algérie ; *Voyage en Russie* (1866, 2 vol. in-18) ; *l'Orient* (1876, 2 vol. in-18), recueil posthume d'articles écrits lors de l'inauguration de l'isthme de Suez en 1869, etc.

Au théâtre, il obtint peu de succès avec un drame auquel collabora M. Noël Parfait, *la Juive de Constantine* (1846), et avec deux charmantes fantaisies en vers : *Pierrot posthume* et *le Tricorne enchanté* (1845), mais les ballets dont il écrivit le livret, *Giselle* (1841), *la Péri* (1843), *Gemma* (1854), *Sacountala* (1858), sont restés au répertoire. Ces diverses pièces, ainsi qu'une sorte de poème dialogué, *Une larme du diable*, et les fragments d'une comédie en vers, *l'Esprit souffle où il veut*, ont été réunis en un volume sous le titre de *Théâtre* (1872, in-18).

En 1838, M. Th. Gautier avait publié *la Comédie de la mort* (in-8), une de ses productions les plus originales ; quelques années après, un volume de *Poésies* (1845, in-18), renfermant, outre ses œuvres de jeunesse revues et corrigées, d'importantes séries nouvelles ; enfin *Emaux et Camées* (1852, in-18 ; édition augm., 1858, in-18, édition définitive avec portrait, 1872, in-18), qui mirent le sceau à sa célébrité poétique. Il a été publié après sa mort un recueil de ses *Poésies complètes* (1875-1876, 2 vol. in-18).

Bien que la critique d'art ait tenu dans la vie de M. Th. Gautier une place au moins égale à celle de la critique théâtrale, on n'a rassemblé jusqu'à ce jour qu'un très petit nombre des articles dans lesquels il a, pendant plus de quarante ans, défendu ou encouragé les manifestations de l'école contemporaine : *le Salon de 1847* (1847, in-18), *l'Art moderne* (1855, in-18), *les Beaux Arts en Europe* (1856, 2 vol. in-18), *l'Abécédaire du Salon de 1861* (1861, in-18), sont loin de donner la notion exacte de cette partie de son œuvre. On en peut dire autant du choix de feuilletons publié sous le titre d'*Histoire de la littérature dramatique pendant vingt-cinq ans* (1858, 6 vol. in-18).

A l'histoire littéraire proprement dite se rattachent *les Grotesques* (1844, 2 vol. in-8, 1855, in-18), *Honoré de Balzac* (1858, in-18), *l'Histoire du romantisme* (1874, in-18), restée inachevée et, sous le titre de *Portraits contemporains* (1874, in-18), un recueil d'articles nécrologiques sur les écrivains et les artistes de son temps. M. Th. Gautier a rarement parlé de lui-même ; néanmoins on peut consulter, comme des documents autobiographiques intéressants, une *Notice* plusieurs fois réimprimée, *Ménagerie intime* (1869, in-18), et les *Tableaux de siége* (1872, in-18). Dans cette énumération rapide et forcément incomplète, nous omettons une foule de préfaces, de textes pour des publications illustrées ou des recueils collectifs, etc., etc.

Décoré de la Légion d'honneur en 1836, M. Th. Gautier avait été promu officier le 30 août 1858. Il fut plusieurs fois question pour lui, sous l'Empire, d'un siège au Sénat et d'un fauteuil à l'Académie française, où sa candidature fut ouvertement soutenue en 1869 par Sainte-Beuve et Mérimée. Au moment de l'investissement de Paris (septembre 1870), il revint de Genève pour aider de son travail ses deux sœurs qui avaient de tout temps vécu avec lui. Les privations du siège et une fluxion de poitrine imparfaitement guérie aggravèrent une maladie de cœur à laquelle il succomba le 23 octobre 1872, à Neuilly-sur-Seine. Un monument funèbre, dû au ciseau de M. Cyprien Godebski (voy. ce nom), lui a été élevé au cimetière Montmartre.

M. Th. GAUTIER fils, né à Paris en 1836, suppléa fréquemment son père au feuilleton du *Moniteur*, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et traduisit de l'allemand les *Contes bizarres* d'Achim d'Arnim (1856, in-18), *les Campagnes d'Italie de 1848 et 1849* du général Schoenals (1859, in-18, cart.) et les *Aventures du baron de Münchausen* (1862, in-4, illustrations de M. G. Doré), puis il entra dans l'administration ; après avoir été sous-préfet d'Ambert et de Pontoise, il devint en 1868 chef du bureau de la presse au ministère de l'intérieur. Secrétaire particulier de M. Rouher après la révolution du 4 septembre, son nom fut plusieurs fois mêlé aux révélations de M. Léon Renault, préfet de police, et dans le rapport de M. Savary sur les agissements du fameux comité de comptabilité.

GAUTIER (Judith), fille et sœur des précédents, femme de lettres française, née à Paris en 1850, fut initiée à la littérature chinoise par un lettré réfugié en France, et publia, sous le titre de *Livre de jade* (1867, in-18), un recueil de poésies en prose traduites ou imitées de cette langue. Elle épousa peu après M. Catulle Mendès et fit paraître sous son nouveau nom *le Dragon impérial* (1869, in-18), roman dont le sujet était emprunté à l'histoire de la Chine. A la suite de débats intimes plus tard divulgués par des lettres rendues publiques, M^{me} J. Mendès quitta son mari et reprit le nom paternel, sous lequel elle a signé des comptes rendus des salons dans *le Rappel* et plusieurs romans : *l'Usurpateur*, roman japonais, couronné par l'Académie française (1875, 2 vol. in-18) ; *le Jeu de l'amour et de la mort*, publié en

feuilletons dans le *Rappel*, et *Lucienne* (1877, in-18). Citons à part : *les Peuples étranges* (1879, in-18), recueil d'articles sur la section ethnographique de l'Exposition universelle de 1878.

GAUTIER (Jean-François-Eugène), compositeur français, né en 1822, remporta, en 1844, un second prix de composition musicale au concours de l'Institut. Il devint plus tard professeur de l'histoire de la musique au Conservatoire. — Il est mort à Paris le 1er avril 1878.

M. Eugène Gautier a donné au théâtre : *le Mariage d'argent*, opéra comique en un acte (1848), qui fut bien accueilli : *la Bacchante*, opéra comique en deux actes (1858), qui n'obtint pas le même succès que le premier ; *Jocrisse*, opéra comique en un acte (1862) ; *le Trésor de Pierrot*, opéra comique en trois actes (1864) ; *le Cœur*, opéra comique en trois actes, paroles de M. O. Feuillet (1877). Chargé de la critique musicale au *Constitutionnel*, puis au *Journal officiel*, M. Eug. Gautier a publié un intéressant recueil d'articles : *Un musicien en vacances* (1873, in-8).

GAUTIER (Émile-Théodore-Léon), paléographe français, né au Havre, le 8 août 1832, fit ses études au lycée de Laval, puis à l'institution de Sainte-Barbe à Paris. Entré à l'École des Chartes en 1855, il fut nommé archiviste du département de la Haute-Marne, y devint correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, puis fut rappelé à Paris comme archiviste aux Archives de l'Empire en 1859. Il fut nommé en 1871 professeur de paléographie à l'École des Chartes. Il a attiré l'attention sur lui par de nombreuses publications, dont la principale, *les Épopées françaises*, étude sur les origines de la littérature nationale (1866-67, deux vol. in-8 ; 2e édit. refondue, 1878, t. I), lui a valu le second prix Gobert de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1866, et le premier prix en 1868.

Parmi les autres publications de M. Léon Gautier, que l'étude du moyen âge a conduit à en défendre les idées, nous citerons : *Comment faut-il juger le moyen âge* (1858, in-18) ; *Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique* (1856, petit in-8, 3me édition, 1864) ; *Définitions catholiques de l'histoire* (1860, in-18) ; *Scènes et nouvelles catholiques* (1861, in-18) ; *Voyage d'un catholique autour de sa chambre* (1862, in-18) ; *Benoît XI, étude sur la papauté* (1863, in-8) ; *Études historiques pour la défense de l'Église* (1864, in-8) ; *Études littéraires pour la défense de l'Église* (1865, in-18) ; *Portraits littéraires* (1868, in-18) ; *la Chanson de Roland*, traduction nouvelle (1872, in-8), honorée du prix triennal Gobert en 1875, des brochures de propagande, des livres de prière, etc.

GAVARDIE (Henri-Edmond-Pierre Dufaur de), sénateur français, né à Rennes, le 2 décembre 1823, et fils d'un officier supérieur, fit ses études au Prytanée de La Flèche, où il obtint, en 1840, le grand prix d'honneur fondé par le duc d'Orléans. Il renonça à la carrière militaire pour entrer dans la magistrature, comme substitut du procureur de la République à Orthez, le 21 août 1852. Successivement substitut du procureur impérial à Mont-de-Marsan en 1853, procureur impérial à Oloron en 1857, et à Pau en 1858, il devint substitut du procureur général, à la cour de cette dernière ville, le 1er décembre 1860. Tombé en disgrâce pour des causes demeurées inconnues, il fut nommé, le 20 janvier 1864, à Nontron, procureur impérial de sixième classe. Il n'accepta pas et fut remplacé un mois après. Rentré dans la magistrature comme procureur impérial à Saint-Sever en 1866, il fut révoqué le 26 décembre 1870, et sollicita vainement sa réintégration. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du département des Landes à l'Assemblée nationale, le troisième sur six, par 30 119 voix sur 54 902 votants, soutint plusieurs fois à la tribune les idées monarchiques et cléricales, fut un des quatre députés qui votèrent contre le traité de paix avec l'Allemagne et rejeta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. de Gavardie fut élu dans le département des Landes, le second sur deux, par 197 voix sur 365 électeurs, et reprit sa place dans le groupe dit de l'Appel au peuple. Il continua à combattre les ministères républicains, dénonça à la tribune les journaux libéraux et vota, en juin 1877, la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie. Au renouvellement triennal du Sénat, le 5 janvier 1879, il obtint au premier tour de scrutin 197 voix sur 394 électeurs et fut élu définitivement au troisième tour, avec le même nombre de voix. Il a pris souvent la parole pour attaquer les institutions républicaines ou leurs partisans, et plusieurs de ses interpellations, peu soutenues par ses amis mêmes, ont provoqué les protestations de la majorité ou les sévérités du président.

GAVARRET (Louis-Denis-Jules), médecin français, né en 1809, fut admis, en 1829, à l'École polytechnique, entra, deux ans après, dans l'artillerie de terre, et se démit de son grade de sous-lieutenant en 1833. Livré dès lors aux études médicales, il prit d'abord part aux recherches du docteur Andral, et signa avec lui plusieurs mémoires. Il se fit, en 1843, recevoir docteur en médecine et obtint la chaire de physique médicale à la Faculté. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1858. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu officier le 13 août 1862. M. Gavarret a été nommé inspecteur général de l'instruction publique pour la médecine, le 10 février 1879.

Outre cinq brochures de *Recherches* (1840-43) sur le sang et l'organisation physique de l'homme, en société avec M. Andral, on a de M. Gavarret : *Principes généraux de statistique médicale* (1840, in-8), ou développement des règles qui doivent présider à son emploi ; *Lois générales de l'électricité dynamique* (1843, in-4), thèse ; *Recherches sur la température du corps humain dans la fièvre intermittente* (1844, in-8) ; *De la Chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12, fig.) ; *Traité d'électricité* (1857, 2 vol. in-18, fig.) ; *Des Images par réflexion et par réfraction* (1866, in-18).

GAVAZZI (Alexandre), prêtre et homme politique italien, né à Bologne, en 1809, entra à seize ans chez les Barnabites et devint ensuite professeur de rhétorique à Naples. Son éloquence lui servit à propager ses idées nouvelles et personnelles, qui lui firent des partisans et des ennemis. Déjà l'accusation d'hérésie s'élevait de toutes parts contre lui, quand il salua avec enthousiasme l'avénement de Pie IX et se voua à servir la nouvelle politique. Lorsqu'on apprit à Rome la révolution lombarde, il entraîna le peuple au Capitole et prononça l'oraison funèbre des patriotes morts pour la liberté. Pendant deux mois il prêcha dans le Colisée, et le pape le nomma aumônier de l'expédition destinée à soutenir la cause nationale. Il se rendit ensuite à Venise, excita l'enthousiasme du peuple et obtint de tous les habitants les plus grands sacrifices ; les femmes apportèrent au Trésor leurs boucles d'oreilles et

leurs bracelets. On le nommait « le Pierre l'Ermite de la croisade nationale. »

Lorsque le pape rappela la légion romaine, l'aumônier Gavazzi alla prêcher à Florence, en fut chassé et se retira à Gênes, d'où le rappelèrent les patriotes bolonais, soulevés contre le gouvernement papal. Le ministre Rossi le fit arrêter par le général Zucchi. On le conduisit à la prison de Corneto; mais les habitants de Viterbe le délivrèrent. Après la fuite du pape, il fut nommé grand prédicateur de l'armée. Pendant la guerre avec l'Autriche et avec la France, il organisa une société de dames pour soigner les blessés, et se chargea lui-même de l'inspection des hôpitaux; il accompagna Garibaldi sur le champ de bataille, donnant ses soins aux mourants des deux partis. Après la prise de Rome, le général Oudinot lui donna un sauf-conduit : il passa en Angleterre et prononça à Londres, en 1850, plusieurs discours.

L'année suivante, l'abbé Gavazzi fut bien accueilli en Écosse. Mais ses prédications eurent ensuite moins de succès en Amérique : il excita dans le Canada des scènes violentes et dut se soustraire par la fuite aux menaces et aux mauvais traitements. Revenu en Angleterre, il consomma sa séparation avec le pape, et ce fut une nouvelle Église catholique qu'il parut dès lors avoir la prétention de fonder. En 1860, il suivit l'expédition de Garibaldi en Sicile, et se fit remarquer à Palerme, à Naples, par ses ardentes prédications. Depuis l'occupation de Rome par les Italiens, il s'est fixé dans cette ville.

M. Gavazzi a publié, en 1851, sa *Vie*, ses *Sermons* et *Leçons*. Il a paru en français un recueil des *Sermons du P. Gavazzi* (1860, in-18), traduit par M. F. Mornand.

GAVINI (Denis), avocat, ancien représentant du peuple français, député, né à Campile (Corse), le 8 octobre 1820, se fit inscrire au barreau de Bastia, où il plaida jusqu'en 1848. Élu membre de l'Assemblée constituante, il siégea à gauche et fut renvoyé à l'Assemblée législative. Il se rallia à la politique du président de la République, et remplit, après le 2 décembre, diverses fonctions importantes. Successivement conseiller d'État, préfet du Lot, de l'Hérault, et enfin des Alpes-Maritimes, il donna sa démission après le 4 septembre 1870.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Corse à l'Assemblée nationale, le premier sur cinq, et publia à cette occasion une profession de foi dans laquelle, affirmant sa fidélité à l'Empire, il prenait l'engagement de demander l'appel au peuple sur le maintien de la dynastie impériale. Il fut, en effet, un des cinq représentants qui protestèrent contre le vote de déchéance de la famille impériale, lors de la discussion des préliminaires de paix à Bordeaux. L'un des membres les plus actifs du parti bonapartiste, il vota habituellement avec la droite de l'Assemblée, et rejeta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta comme candidat bonapartiste dans l'arrondissement de Corte et signa une profession de foi collective, avec les autres candidats, dans laquelle ils proclamaient la nécessité de l'appel au peuple. Il fut élu par 6084 voix, contre 4078 recueillies par son concurrent républicain, M. Limperani, représentant sortant. Son élection ayant été invalidée, il fut réélu le 14 mai 1876 par 6732 voix contre le même concurrent qui en eut 4652. Il se montra à la nouvelle Chambre aussi hostile aux institutions républicaines qu'à l'Assemblée, et, après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Soutenu par l'administration, comme candidat officiel, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7676 voix, contre 3665 données à son concurrent républicain. Son élection, soumise à une enquête, fut ensuite validée. M. Gavini représente le canton de Bastia-Terra-Nova, au conseil général de la Corse. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 14 août 1860, il a été promu commandeur le 28 octobre 1864.

GAVINI (Augustin-Sampiero), homme politique français, député, frère du précédent, est né à Bastia, le 11 mai 1823. Avocat à la Cour impériale de cette ville et membre du Conseil général pour le canton de Campile, il fut nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat de l'opposition, ou du moins comme candidat non officiel, pour la 2e circonscription de la Corse, par 12062 voix sur 23331 votants. Il avait pour concurrent le baron Mariani, officier d'ordonnance du prince Napoléon. Il se signala surtout par son insistance à demander, avec son collègue de la Corse, M. Abbatucci, que le gouvernement rendît le port d'armes à ses compatriotes. Aux élections générales de 1869, il fut renvoyé au Corps législatif par 17 788 voix sur 26 724 votants. — Il est mort à Bastia, le 4 août 1875.

GAVRILOVITCH (Jean), homme d'État serbe, né à Nukovar en 1796, vint s'établir à Belgrade en 1831 et entra immédiatement dans les services publics de la principauté. Secrétaire de mission à Constantinople et à Bucharest, il devint, en 1839, chef de division au ministère des finances. Plus tard, il refusa le portefeuille de ce ministère que lui offrait le prince Miloch, mais il l'accepta à l'avénement du prince Michel, dans le cabinet présidé par M. Christitch. Il se retira du gouvernement en même temps que cet homme d'État. Nommé sénateur, il fut élu membre du conseil de régence lors de l'avénement du prince Milano. — Il est mort à Belgrade en août 1877; il a légué une partie de sa fortune aux écoles.

On cite de lui, entre autres ouvrages, une *Géographie* de la principauté serbe et de l'empire ottoman, un *Dictionnaire de commerce*, traduit de l'allemand, etc. Il a été nommé président de la Société littéraire de Belgrade et membre de plusieurs sociétés savantes étrangères.

GAY (Claude), botaniste et voyageur français, membre de l'Institut, né à Draguignan, le 18 mars 1800, vint à Paris assister au cours du Muséum, et se prépara, par l'étude de la zoologie et d'autres sciences accessoires, aux voyages qu'il projetait. Après une première excursion dans la Grèce, l'Orient et l'Asie Mineure, il partit, en 1828, pour le Chili, et explora pendant près de quinze ans toutes les régions de l'Amérique du Sud. Il revint en France, en 1842, riche de notes et de dessins innombrables. La réputation acquise par ce patient investigateur lui valut, dès 1833, la croix d'honneur, et au mois de mai 1856, la succession de M. de Mirbel à l'Académie des sciences, dans la section de botanique. — Il est mort à Draguignan, le 29 novembre 1873, et a légué sa riche bibliothèque à cette ville.

M. Cl. Gay est auteur d'un immense travail écrit en espagnol, et, pour cela même, peu connu en France : *Historia fisica y politica de Chile, publicada bajo los auspicios del supremo gobierno* (Paris et Santiago, 1843 à 1851, 24 vol. in-8, avec 2 vol. d'*Atlas*, in-4). Il n'en a été publié en français qu'un *Fragment* (1843, in-8).

ien espagnol,
rance, fit ses
tudia ensuite
tre de Sacy,
on retour, at-
e des affaires
en Espagne
de Madrid.
émie des in-
a de lui : une
es d'Espagne
dynasties of
), d'après Al
, Vedia, une
ittéraire d'Es-
sh literature,
dinal Cisneros
; Rapports et
vec Charles II

ançais, né le
général des
le canal de
s les ponts et
technique en
ingénieur en
naire en 1847,
1re classe le
, entre autres
du nouveau
ection du che-
tait ingénieur
et-Oise, a été
des ponts et
ion mixte des
nbre de com-
leur de la Lé-

érateur améri-
r 1805, d'une
études au col-
uts, en 1825,
ction du Code
par le célèbre
Louisiane. En
Philadelphie,
1830, et fut

istoire de la
es documents
archives de
ination espa-
f the Spanish
tude politique
politics); une

sme politique
iple, sénateur,
, fit ses études
s cours de la
fixer dans sa
ent différentes
pulaire. Après
élu représen-
pt, par 43,000
licain modéré,
administrateur
r municipal de
Assemblée na-
département de
3,315 voix sur
ntre gauche et
r ; il vota avec
ablée et adopta

l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut élu, le 30 janvier 1876, sénateur de l'Aube, le premier sur deux, par 367 voix sur 519 électeurs, siégea au centre gauche et se prononça contre la dissolution de la Chambre des députés en juin 1877. Membre du conseil général pour un canton de Troyes, il en a été élu président.

GAYOT (Eugène), vétérinaire français, né à Aversa (Italie), en 1808, d'une mère italienne et d'un père officier français au service du roi Murat, fit ses études en France où sa famille dut rentrer après les traités de 1814. Sorti dans les premiers rangs de l'École d'Alfort, il exerça l'art vétérinaire pendant quelque temps dans le département de la Marne, d'où il passa à l'administration du haras de Strasbourg en 1834. Il dirigea ensuite les haras du Pin (Orne) et de Pompadour (Haute-Vienne), et entra au ministère de l'agriculture et du commerce, dans la division des haras, comme inspecteur général du service central. En 1852, il fut admis à la retraite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

On a de lui : *le Guide du sportsman, ou Traité de l'entraînement et des courses de chevaux* (Angers, 1839, in-8); *Études hippologiques* (1846, in-8); *Statistique générale de la race chevaline en France* (1849-1854, 4 vol. in-8), ouvrage entrepris par ordre du gouvernement; *Achat du cheval, ou Choix raisonné des chevaux d'après leur conformation et leurs aptitudes* (1862, in-18); *l'Agriculture en 1862* (1863, in-18); *Guide pratique pour le bon aménagement des habitations des animaux* (1864, in-18); *Guide du sportsman* (1865, in-18); *les Petits quadrupèdes de la maison et des champs* (1871, 2 vol. in-8), etc., sans compter un recueil annuel, l'*Encyclopédie des agriculteurs*.

GÉBÉODÉ (frères). Voy. Brunet (Gustave) et Delepierre (Octave).

GEEFS (Guillaume), sculpteur belge, né à Anvers, le 10 septembre 1806, fils d'un boulanger, étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Paris, dans l'atelier de Ramey. En 1830, il retourna en Belgique et se fixa à Bruxelles. Membre de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et beaux-arts de Belgique, il a été élu correspondant de l'Institut en 1850.

On cite, parmi ses ouvrages les plus remarquables, le *Monument funéraire du comte Frédéric de Mérode* (église Sainte-Gudule de Bruxelles, 1837); *le Monument du général Belliard* à Bruxelles (1838); la Statue de *Rubens* à Anvers ; celle de *Grétry* pour la ville de Liége; le *Monument funéraire de Madame Van Havre* à Anvers; celui des *comtes Cornet;* le *Monument de la place des martyrs* à Bruxelles; une *Chaire de Vérité*, en bois et en marbre (cathédrale de Liége); à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un groupe : *le Lion amoureux; Paul et Virginie*, même année, pour la reine d'Angleterre; la statue de *Léopold Ier* à Bruxelles et à Namur (1869). Décoré de la Légion d'honneur en 1844, il avait obtenu une 2e médaille en 1855. — Sa femme, madame Fanny Geefs, cultive la peinture et s'est fait connaître par des portraits et des tableaux de genre.

GEEFS (Joseph), frère du précédent, né à Anvers, le 25 décembre 1808, s'est fait aussi une réputation comme sculpteur. Il obtint le prix de l'Académie et put aller à Rome. On a de lui : *le Diable; Adonis partant pour la chasse*; *les Arts, les sciences et les lettres rendant hommage à Charles Van Hulthem;* la statue de *Vésale*, à Bruxelles; celle de *Beaudouin de Constantinople*,

pour le palais des Chambres. Il a envoyé, en 1855, un *Métabus* et *Thierry Maertens* à l'Exposition universelle de Paris, et la statue équestre du roi *Léopold Ier* en 1867. M. Joseph Geefs, qui se distingue par les mêmes qualités que son frère, est devenu aussi membre de l'Académie et chevalier de l'ordre de Léopold. Il a obtenu en 1841 une médaille de 3e classe.

Un troisième frère, Aloys GEEFS, est mort à vingt-cinq ans, en 1841, déjà connu dans la sculpture par son *Épaminondas mourant*, sa *Béatrix*, et des bas-reliefs pour le *Rubens* de son frère aîné.

GEFFRARD (FABRE-), général haïtien, président de la République, né à l'Anse-Veau (Haïti), le 19 septembre 1806, et fils du général Nicolas Geffrard, l'un des fondateurs de l'indépendance d'Haïti, fut plus tard adopté par le colonel Fabre, qui commandait un régiment aux Cayes. Élevé dans cette ville, il abandonna ses études classiques à l'âge de quinze ans pour se faire soldat, et parcourut assez lentement les divers grades. En 1843, il était capitaine, lorsque le général Hérard, prenant les armes contre le président Boyer, le choisit pour son lieutenant. Nommé d'abord commandant, Geffrard prit une part importante aux événements, et après la révolution reçut du gouvernement provisoire le brevet de général de brigade et le commandement de Jacmel. L'année suivante, il battit l'armée insurgée d'Achaau et montra de l'humanité après la victoire. En 1845, il fut nommé général de division.

L'avénement du président Riche amena bientôt sa disgrâce (1846). Dépouillé de son commandement, le général Geffrard fut mandé à Port-au-Prince, interné dans cette ville, puis livré à un tribunal militaire que présidait le général Soulouque, et absous à l'unanimité. Soulouque, devenu président, lui confia, lors de son expédition contre les Dominicains, en 1849, le commandement d'une division, à la tête de laquelle il fut blessé près d'Azua. La même année, le président ayant proclamé l'empire, il créa le général Geffrard duc de Tabara. Celui-ci appelé, en 1856, à réparer les désastres de la nouvelle expédition contre l'Est, ramena avec l'arrière-garde toute l'artillerie de l'armée dans les circonstances les plus difficiles. Disgracié par l'empereur, il échappa, le 21 décembre 1858, à un ordre d'arrestation, passa sur un canot aux Gonaïves, et fut d'abord proclamé président de la république haïtienne par les provinces toutes françaises de l'Artibonite et du Nord. Soulouque renversé, le général Geffrard entra à Port-au-Prince à la tête de l'armée républicaine, le 15 janvier 1859. Il usa envers les vaincus d'une grande modération, et protégea la retraite de Soulouque et de toute sa famille.

Marié, dès 1828, à une Haïtienne d'origine écossaise, le président Geffrard avait, en arrivant au pouvoir, une nombreuse famille. Mais, peu de temps après, il perdit son fils unique et sa fille aînée. Une autre de ses filles, nouvellement mariée, fut assassinée par les ennemis politiques du père. Partisan de l'éducation européenne, il fit élever ses deux plus jeunes filles à Paris, et décréta l'envoi en France d'un certain nombre d'enfants et de jeunes officiers haïtiens. A la fin de 1861, il conclut avec le pape et publia un concordat qui créait un archevêque d'Haïti et quatre évêques; le pape pouvait les prendre parmi les blancs. En 1862, la conspiration du général Legros, aux Gonaïves, donna lieu à la condamnation à mort de douze accusés, mais Geffrard commua leur peine en celle de la prison.

De nouvelles révoltes se succédèrent depuis, avec des chances diverses. En juin 1865, le président en comprimait une, aux Gonaïves, en payant bravement de sa personne. Une autre éclatait au mois de novembre de la même année et lui fournissait l'occasion d'une rentrée triomphale dans sa capitale, après la défaite des insurgés. L'année 1866, plus calme, fut signalée par la révision de quelques lois constitutionnelles et par l'abolition de la peine de mort en matière politique. Mais au commencement de l'année suivante, une insurrection plus formidable éclata à Port-au-Prince, ravagé quelques mois auparavant par l'explosion de l'arsenal. En vain la ville avait elle été mise en état de siège, le président Geffrard fut forcé de céder; il se réfugia sur un navire français avec sa famille, et se fit transporter à la Jamaïque. — Il y est mort en février 1879.

GEFFROY (Mathieu-Auguste), littérateur et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 avril 1820, fit ses études au collège Charlemagne, et entra à l'École normale en 1840. Reçu agrégé d'histoire en 1845, docteur ès lettres en 1848, il professa successivement l'histoire aux collèges de Dijon (1843), de Clermont (1846) et de Louis-le-Grand (1847-48). En 1852, il fut appelé à la chaire d'histoire de la Faculté de Bordeaux. Depuis il fut nommé maître de conférences à l'École normale supérieure, et professeur d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Paris, le 24 juin 1872. M. Geffroy, qui a étudié spécialement les États scandinaves, a été chargé d'une mission en Suède (1854). Élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 7 mars 1874, en remplacement d'Am. Thierry, il a été appelé à la direction de l'École française de Rome, le 16 novembre 1875. Il est décoré de la Légion d'honneur et du Danebrog.

Il a publié, à part d'assez nombreux articles dans la *Revue des Deux Mondes* : *Histoire des États scandinaves* (1851, in-12); *Lettres inédites de Charles XII*, texte et traduction (1852, in-8); *Notices et extraits des manuscrits français en Suède et Danemark* (1855, in-8); *Lettres inédites de Mme des Ursins* (1850, in-8); *Gustave III et la cour de France* (1867, 2 vol. in-8); *Marie-Antoinette. Correspondance secrète* (1874, 3 vol. in-8), avec M. d'Arneth, directeur des archives à Vienne; *Rome et les barbares* (1874, in-8), etc.

GEFFROY (Edmond-Aimé-Florentin), artiste dramatique et peintre français, né à Maignelay (Oise), en 1806, fit ses classes au collège d'Angers, fut ensuite clerc d'avoué dans cette ville, puis à Senlis, et contracta avec Mlle Eulalie Dupuis, fille d'une actrice alors en vogue, un mariage qui lui ouvrit l'accès de la Comédie-Française. Admis à débuter en 1829, il ne se fit remarquer qu'en 1835, et prit dès lors un rang de plus en plus sérieux au théâtre. *Chatterton mourant*, *la Famille de Lusigny*, *Louis XI*, le *Tartufe*, *le Bourgeois gentilhomme* et *le Misanthrope* (1835-1841), furent ses rôles les plus brillants.

M. Geffroy arrivait en même temps à une autre sorte de célébrité par la peinture, après avoir complété dans l'atelier de M. Amaury-Duval ses premières études interrompues. Parmi ses tableaux les mieux accueillis aux Salons annuels, il faut citer : une *Vierge et l'Enfant Jésus*; *Pierre Corneille*; *M. Mirecourt*, l'acteur (1840); *les Sociétaires de la Comédie-Française* (1841), désigné sous le nom de *Foyer des Français*, et maintenant placé dans ce même foyer; *Ariane et Thésée* (1846); *Molière et les caractères de ses comédies* (1857); *Sganarelle (l'École des maris)* (1863); *les Sociétaires de la Comédie-Française* [années 1860 et 1864] (1864); *Hylas* (1868). Ils ont valu à l'auteur

une médaille en 1840, une 2e en 1842, et le rappel en 1851.

Mais le nom de M. Ed. Geffroy appartient avant tout au théâtre. Artiste consciencieux, habile à se pénétrer de l'esprit des personnages et à rendre les figures historiques les plus opposées, il devint sociétaire en 1836, et membre du Comité d'administration. Il prit sa retraite en février 1865, mais il rentra accidentellement au théâtre pour la création de rôles importants, comme celui de *Galilée*, dans la dernière ébauche dramatique de Ponsard, où il eut un succès inespéré (mars 1867), et lors de la reprise de *Ruy Blas* à l'Odéon (1872), où son interprétation du personnage de Don Salluste lui valut d'unanimes applaudissements.

GEGENBAUER (Charles), anatomiste allemand, né à Wurtzbourg, le 21 août 1826, étudia au gymnase de sa ville natale, et fut élève de Kölliker et de Virchow à l'université de la même ville. Reçu docteur en 1850, il entra comme médecin-adjoint à l'hôpital de Wurtzbourg, mais abandonna la pratique médicale, deux ans après, pour s'occuper exclusivement d'études anatomiques. Il fit un séjour de deux ans en Sicile, et s'y livra à l'examen approfondi de l'organisation des animaux inférieurs de la Méditerranée; de retour à Wurtzbourg, il se fit recevoir privat-docent en 1854, fut appelé à la chaire d'anatomie et à la direction de l'Institut anatomique de l'université de Iéna, et passa en 1873 avec la même qualité à Heidelberg.

M. Gegenbauer, l'un des premiers anatomistes allemands, a publié : *Recherches sur les Ptéropodes et les Hétéropodes* (Untersuchungen über Pter. und Heterop.; Leipzig, 1855); *Recherches sur l'anatomie comparée des vertébrés* (Untersuchungen zur vergleichende Anat. der Wirbelthiere, ibid., 1864-1870, liv. I-II); *Manuel d'anatomie comparée* (Grundzüge des vergleich. Anatomie; ibid., 1870, traduit en français sous la direction de M. C. Vogt (1874, in-8). Depuis 1875, il publie l'*Annuaire de Morphologie* (Morpholog. Jahrbuch. Zeitschrift für Anatomie; Leipzig).

GEIBEL (Emmanuel), célèbre poète allemand, né à Lubeck, le 18 octobre 1815, fit ses études au gymnase de sa ville natale, puis alla suivre à Bonn les cours de théologie et de philologie et s'y occupa surtout d'esthétique. En 1836, il passa à Berlin où il vécut dans la société des poètes Chamisso, Gaudy, Kugler, etc. Il fut emmené, deux ans plus tard, à Athènes par l'ambassadeur russe, le prince Katakazi, dans la maison duquel il était précepteur, et y compléta ses études littéraires et anciennes. Rentré en Allemagne en 1840, il vécut dans un certain nombre de villes jusqu'à ce que, en 1852, il fut appelé à l'université de Munich comme professeur d'esthétique. Il se retira en 1868 dans sa ville natale.

M. E. Geibel s'est placé parmi les poètes lyriques allemands les plus goûtés de son temps, par son premier recueil de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1840; 82e édition, 1877), également louées pour la pureté de la forme et la vérité, la profondeur du sentiment. Il a soutenu son rang en ce genre par d'autres recueils : les *Voix du présent* (Zeitstimmen; Lübeck, 1841); *Chants populaires et romances de l'Espagne* (Span. Volkslieder, etc., Berlin 1843), suivis de deux autres volumes de poésies espagnoles et portugaises, et de *Cinq livres de poésies lyriques françaises* (Fünf Bücher franz. Lyrik; Stuttgart, 1862); *Douze sonnets à propos du Slesvig-Holstein* (Lubeck, 1846); *Nouvelles poésies* (Neue Gedichte; Stuttgart, 1856); *Poésies et souvenirs* (Gedichte und Gedenkblaetter; ibid, 1864) : plusieurs des poésies précédentes ont été réunies sous le titre de *Chants de Junius* (Juniuslieder, ibid., 1848; 16e édit., 1865), et plus récemment : *Appel d'un héraut* (Heroldsrufe, etc. Stuttgart, 1871-1872). M. Geibel a aussi écrit pour le théâtre : le *Roi Rodrick*, drame (1844); le livret d'opéra, *Lorelei*, pour le compositeur Mendelssohn; *Maître André*, comédie (1855); *Brunehilde*, tragédie (1857); *Sophonisbe*, tragédie (1870).

GEIGER (Alexandre-Godefroy-Frédéric-Maximilien, baron DE), homme politique français, ancien sénateur, est né à Sarreguemines, le 23 août 1808. Directeur d'une faïencerie importante, il devint maire de Sarreguemines et membre du Conseil général pour le canton de Volmunster. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Moselle. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 28 434 voix sur 29 193 votants. Le 14 août 1868, il fut nommé sénateur. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

GEIGER (Abraham), écrivain israélite allemand, né le 24 mai 1810, à Francfort-sur-le-Mein, fit ses premières études sous la direction de son père et de son frère aîné, suivit plus tard les universités de Heidelberg et de Bonn, et obtint en 1832 la place de rabbin de la commune israélite de Wiesbaden. En 1838, il fut appelé à Breslau en qualité d'assesseur du rabbinat, et y devint plus tard rabbin. L'esprit d'indépendance avec lequel il a jugé les usages religieux encore en vigueur parmi les Israélites, et proposé des réformes, lui valut des sympathies et des animosités également vives. Il provoqua, pour concilier les opinions dissidentes, des assemblées de rabbins dont la première se tint à Brunswick en 1844. Il dirigea, depuis, les débats de celle de Francfort, en qualité de vice-président, et fut nommé président de celle qui se tint à Breslau. Rabbin de sa ville natale depuis 1863, il passa à Berlin en 1870, où il devint en outre professeur, à l'école supérieure des sciences judaïques, nouvellement érigée. — Il est mort subitement le 23 octobre 1874.

M. Geiger était encore sur les bancs de l'université de Bonn lorsque son ouvrage *Qu'est ce que Mahomet a emprunté de la religion judaïque?* (Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen? Bonn, 1833) remporta le prix proposé par la Faculté philosophique de cette ville. Plus tard, il publia le *Journal de théologie judaïque* (Zeitschrift für jüdische Theologie; Francfort et Stuttgart, 1835-1839; Grünberg et Leipzig, 1842-1847), qui devint un des plus importants organes du judaïsme en Allemagne. Il faut, en outre, citer de lui : *Melo Chofnajim* (Berlin, 1840), et *Hite Haamanim* (Ibid., 1847), monographies intéressantes; *Études sur Moses-ben-Maimon* (Studien, etc., ibid., 1850), savant philosophe, théologien et législateur du XIIe siècle; *De la Défense israélite contre des attaques chrétiennes au moyen âge* (Proben jüdischer Vertheidigung gegen christliche Angriffe im Mittelalter), inséré dans les *Annuaires* de Breslau (1851-1852, vol. I et II); *Isaak Troki, apologiste du judaïsme à la fin du XVIe siècle*, extrait du même recueil (1853); la traduction du *Divan du Castillan Abul-Hassan-Juda-ha-Levi* (Breslau, 1851), avec commentaire et notice biographique; *Manuel de la langue de la Mischna* (Lehr-und Lesebuch zur Sprache der Mischna; Breslau, 1845), etc.

GEIKIE (Archibald) géologue écossais, né à Edimbourg en 1835, fit ses études à l'université de

cette ville et entra au « Geological Survey » comme inspecteur pour l'Écosse. Il fut le collaborateur de Murchison avec lequel il publia une carte géologique d'Écosse en 1861. Lors de l'extension donnée au service géologique en 1867, il fut nommé directeur de ce service pour l'Écosse, et en décembre 1870 appelé comme professeur à la chaire nouvellement créée de minéralogie et de géologie à l'université d'Edimbourg.

M. Geikie a publié un assez grand nombre de savants mémoires dans le *Quarterly Journal of the Geological Society*, les *Memoirs of the geological Survey*, la *Quarterly Review*, etc. On lui doit en outre les ouvrages suivants : *Mouvements des glaciers d'Écosse* (The Phenomena of the glacial drift of Scotland, 1863) ; *The Scenery of Scotland viewed in connection with its physical Geology* (1865) ; *Geology, one of the « Science Primers »* (1875) ; les biographies de ses maîtres : *Vie du professeur Edouard Forbes* (The Life of professor Edw. Forbes, 1861) ; *Memoir of sir Rod. J. Murchison*, etc. (1874-1875, 2 vol.).

GEINITZ (Jean-Bruno), géologue allemand, né le 16 octobre 1814, à Altenbourg, étudia la pharmacie dans cette ville et alla, en 1834, suivre les cours de l'université de Berlin. Reçu docteur en philosophie par celle d'Iéna, en 1837, il fut nommé, l'année suivante, professeur adjoint de chimie et de physique à l'institut technique de Dresde, érigé plus tard en école polytechnique. Il y fut appelé, en 1850, à la chaire de minéralogie et de géologie.

On doit à M. Geinitz un assez grand nombre d'ouvrages et de mémoires intéressants sur l'état géognostique de certaines parties de l'Allemagne, particulièrement du royaume de Saxe : *Caractéristique des stratifications et pétrifications des montagnes crétacées saxonnes-bohêmes* (Charakteristik der Schichten und Petrefacten des saechs, bœhmischen Kreidegebirges ; Dresde, 1839-1842 ; 2e édit., 1850) ; *Des lignites de la Saxe* (Ueber die Braunkohlen Sachsens, 1840) ; *Description géologique de la Saxe* (Gaea von Sachsen, 1843) ; *les Pétrifications de Kieslingswalda* (die Versteinerungen von Kieslingswalda, 1843) ; *Éléments de la science des pétrifications* (Grundriss der Versteinerungskunde, 1846) ; *De la découverte de débris du Basilosaure* (Ueber die Auffindung von Ueberresten des Basilosaurus ; Dresde et Leipzig, 1847) ; *les Pétrifications du Zechstein allemand* (die Versteinerungen des deutschen Zechsteingebirgs, 1848) ; *le Grès granuliforme ou le terrain crétacé en Allemagne* (das Quadersandsteingebirge oder die Kreideformation in Deutschland, 1849-1850) ; *le Terrain crétacé en Saxe* (die Kreideformation in Sachsen, 1850) ; *les Pétrifications du grauwacke* (die Versteinerungen der Grauwackenformation, 1852) ; *Flore du bassin houiller d'Ebersdorf et de Flocha, comparée avec celle du terrain houiller de Zwickau* (Darstellung der Flora des Ebersdorfer und des Floehaer Kohlenbassins, etc., Ibid., 1854, gr. in-4), couronné par la Société Jablonowski ; *Pétrifications du terrain houiller en Saxe* (die Versteinerungen der Steinkohlenformation in Sachsen ; Ibid., 1855, in-fol., grav.) ; *Éloge de Léopold de Buch* (Gedaechtnissrede auf L. v. Buch ; Dresde, 1853) ; *la Houille de l'Allemagne et des autres États de l'Europe* (die Steinkohlen Deutschlands, etc. Munich, 1865) ; *les Vallées de Saxe* (1871-1875). Il dirige la publication des *Annuaires de minéralogie, de géologie et de paléontologie* (Neue Jahrbücher, etc.), depuis 1853, avec Leonhard fils.

GEMELLARO (Gaetano-Giorgio), naturaliste italien, né à Catane en 1832, est fils d'un savant connu par ses travaux sur les volcans. Il fit ses études dans sa ville natale et à Naples, fut reçu docteur en médecine, mais il ne pratiqua pas et se consacra spécialement aux études géologiques et minéralogiques. Nommé professeur à l'université de Palerme où il fonda un important cabinet de minéralogie, il devint plus tard recteur de cette université et conseiller municipal de la ville. Il est membre de plusieurs académies des sciences de l'Italie méridionale.

Les travaux de M. Gemellaro sont estimés du monde savant, et plusieurs de ses mémoires, traduits en anglais, ont été insérés dans les ouvrages du baron Lyell. Nous nous bornerons à citer : *Descrizione di alcune specie di minerali dei vulcani estinti di Palagonia* (Catane, 1854-56) ; *Pesci fossili della Sicilia* (Ibid., 1858) ; *Studj paleontologici sulla fauna del calcare a Terebratula janitor* (Palerme, 1869-73, 3 parties avec atlas).

GENDRIN (Augustin-Nicolas), médecin français, né à Châteaudun, le 6 décembre 1796, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en 1821. Dans sa thèse sur *le Traitement de la blennorrhagie*, il a exposé la nouvelle méthode des injections d'opium. En 1826, M. Gendrin reçut de l'Institut le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des inflammations* (2 vol. in-8), plus tard traduite en allemand, et qui le fit nommer membre des Sociétés médicales de Lyon, de Philadelphie et de Louvain, et secrétaire général du cercle médical de Paris. Rapporteur de la Commission chargée de réorganiser l'exercice de la médecine (1828), il devint successivement médecin intérimaire de l'Hôtel-Dieu (1831), de l'hôpital Cochin (1832) et de la Pitié (1836-1860). Retraité depuis plusieurs années, il avait été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons parmi ses principales publications : *Recherches physiologiques sur la motilité* (1822) ; *Recherches sur la nature et les causes prochaines des fièvres* (1823, 2 vol. in-8), couronné par la Société de médecine de Paris ; *Recherches sur les tubercules du cerveau et de la moelle épinière* (1823) ; *Recherches historiques sur les épidémies de fièvres jaunes qui ont régné à Malaga depuis le commencement de ce siècle* (1824) ; *Mémoire médico-légal* (1831, in-8) sur la mort du prince de Condé, dans laquelle M. Gendrin voyait le résultat d'un assassinat, et non d'un suicide ; *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris* (1832, in-8), couronné par l'Académie ; *Mémoire sur les fièvres continues*, qui lui valut encore, en 1837, un prix de 1500 fr. ; *Traité philosophique de médecine pratique* (1838-1842, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé ; *De l'influence des âges sur les maladies* (1840, in-8) ; *Leçons sur les maladies du cœur et des grosses artères* (1841, tome I, in-8) ; *Traité philosophique de médecine pratique* (1853, 3 vol. in-8), etc., et beaucoup de mémoires dans les journaux de médecine de Paris. M. Gendrin a dirigé le *Journal général de médecine, chirurgie et pharmacie*. Il a traduit de l'anglais : *Des Maladies de l'encéphale et de la moelle épinière*, d'Abercrombie (1835, in-8).

GENDRON (Auguste), peintre d'histoire français, né à Paris, en 1818, fut élève de Paul Delaroche, et passa six ans en Italie, où il fit ses premiers tableaux, entre autres : *le Dante commenté par Boccace* (Salon de 1844) ; *les Willis*, plusieurs fois reproduites par la lithographie ; *les Néréides*, etc. De retour en France, il fit et exposa successivement : *Sainte Catherine enlevée par les anges*, *Après la mort* (1847) ; *l'Île de Cythère*, *Une scène antique* (1848) ; *Jeune chrétienne convertissant son fiancé* (1849) ; *Un sacrifice humain*,

[illegible] par le ministre de l'intérieur; *Fantaisie* [illegible] (1851); *Tibère à Caprée, les Sylphes, Paolo et Francesca aux enfers* (1852); *Idylle, Ti*[illegible], *Soir d'automne* (1853); *le Dimanche à Florence au XVe siècle* (1855); *la Voix du torrent*, [illegible] *patriciennes de Venise* (1857); *les Funérailles d'une jeune fille à Venise, l'Amour de l'art, la Délivrance* (1859); *Sainte Catherine d'Alexandrie* (1863); *les Nymphes au tombeau d'Adonis* (1864); *Chacun prend son plaisir où il le trouve*, panneau décoratif (1866); *Lucrèce* (1868); *les Vierges folles, l'Homme entre deux âges et entre deux maîtresses* (1872); *Actions* [illegible] *Esculape, Paysage en Toscane* (1875); [illegible] *d'Athènes au Minotaure* (1876); [illegible] *arrive mal à propos!* (1877), etc. Cet artiste a peint en 1850 une *Frise*, exécutée sur porcelaine à la manufacture de Sèvres et servant d'ornementation à une jardinière, huit cartouches pour la décoration d'une salle d'attente de la Cour des comptes, et le plafond du petit salon du ministère d'État, au Louvre (1861). Il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1848, [illegible] 3e, avec la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

GEMLER (Henri Godefroy), juriste allemand, né à Bamberg (Bavière), le 25 juillet 1817, fit ses études au gymnase de sa ville natale et suivit les cours de droit des meilleurs maîtres allemands aux universités de Wurtzbourg et de Heidelberg. Reçu docteur en 1842 avec une thèse : *Doctrine du droit criminel en matière d'empoisonnement* ([illegible] Lehre von der Verbrechen der Vergiftung), il agrégé, l'année suivante, avec la thèse *De* [illegible] *secundum leges antiquissimas Germanorum*, il devint professeur extraordinaire à l'université d'Erlangen en 1847 et professeur ordinaire en 1851. Il y enseigna l'histoire du droit, le droit privé et commercial et le droit [illegible].

On lui doit d'importants ouvrages spéciaux : *Manuel du droit allemand privé* (Lehrbuch des [illegible] Privatrechts, Erlangen, 1854-1862, [illegible]); *Principes du droit privé allemand, expliqués* [illegible] (das deutsche Privatrecht in [illegible], etc., ibid., 1856; 3e édit. 1876); [illegible] *d'après les Nibelungen* (Rechts [illegible] im Nibelungenliede, 1861); *Codex* [illegible] *Germaniæ medii ævi*, Erl., [illegible]; *Documents juridiques allemands* (German. [illegible], ib., 1875), etc.

GENET (Claude), littérateur français, né à [illegible], près de Turin, le 19 mars 1811, [illegible] ses *Mémoires*, une autobiographie [illegible] par d'étranges vicissitudes. Successivement [illegible], colporteur, mousse au long cours, [illegible] dans les rues de Paris, [illegible] à Marseille, il partit, à l'âge de vingt [illegible] l'Amérique, et fit deux fois naufrage. Il [illegible] comme soldat, puis comme matelot, au [illegible]. De retour en France, il entra [illegible] comme ouvrier compositeur, dans l'imprimerie Paul Dupont. Il fut, après le 2 décembre, [illegible] dans son pays. Rentré à Paris en [illegible] contre-maître dans les ateliers de [illegible], imprimeur de la *Presse*. — Il est [illegible], le 8 septembre 1874.

[illegible] *Mémoires d'un enfant de la Savoie écrits par lui-même* (1844, in-12, 3e édit., [illegible]); *Chants de l'atelier* (1850); *Histoire de* [illegible] (Annecy, 1852, in-12; Paris, 1854, [illegible]); *Album d'ébène*, roman donné dans la [illegible]; *les Enfants de J.-J. Rousseau* ([illegible]), *le Percement des Alpes et la Savoie française* (1860, in-8), *la Légende de Savoie* (1865, in-18); des articles et fragments politiques, notamment dans *le Patriote savoisien*, dont il fut directeur en 1850, et dans l'*Almanach démocratique* (1851), etc.

GENT (Alphonse), homme politique français, député, né à Roquemaure (Gard), le 27 octobre 1813, fit son droit à Paris et à Aix, s'inscrivit d'abord au barreau de Nîmes, puis à celui d'Avignon. Appartenant au parti démocratique, il fut nommé le 25 février 1848 président du Comité central républicain du département de Vaucluse, puis maire d'Avignon et enfin commissaire du gouvernement provisoire. Au mois de mai, il fut élu représentant à la Constituante; son élection fut annulée, mais il fut réélu en septembre. Il eut alors un duel avec M. de Raousset-Boulbon et un autre avec M. Léo de La Borde; blessé par ce dernier, il ne put siéger à l'Assemblée qu'au mois de décembre. Il prit place sur les bancs de la Montagne. Au mois de mai 1849, il échoua aux élections pour la Législative, avec 29 000 voix environ sur 62 000 votants. A cette époque, de graves imputations relatives à sa vie privée, portées depuis assez longtemps contre lui, avaient pris, à propos de sa candidature, une extrême violence; elles furent déférées à un jury d'honneur, qui, composé, en grande partie, de ses adversaires politiques, rendit néanmoins à l'unanimité une sentence en sa faveur. Elles devaient être reproduites, trente ans plus tard, avec plus d'éclat encore.

Appelé à Lyon en novembre 1849, pour plaider diverses affaires de complot devant le conseil de guerre, M. Gent s'occupa d'organiser dans les départements voisins la résistance aux projets de coup d'Etat, déjà attribués au président, et fut arrêté lui-même sous l'accusation de complot, traduit devant un conseil de guerre, et, après un an de détention préventive, condamné, le 28 août 1851, à la déportation. Le 21 décembre suivant, il fut embarqué à Brest, conduit à Noukahiva, et enfermé dans un fort. Cet emprisonnement, que Mme Gent voulut partager, dura jusqu'en novembre 1854, époque où l'on abandonna Noukahiva comme lieu de déportation. La peine de M. Gent fut alors commuée en vingt ans de bannissement; il fut conduit au Chili et s'établit comme avocat à Valparaiso. En 1861, il revint en Europe, et après avoir résidé en Italie, alla, en 1863, se fixer à Madrid, où il devint correspondant des journaux le *Siècle* et le *Temps*. Aux élections générales de mai 1869, il se porta comme candidat de l'opposition démocratique dans les départements de Vaucluse, où il n'échoua qu'au second tour de scrutin, avec 15 660 voix sur 33 324 votants, contre 17 542 voix obtenues par M. Millet, candidat officiel. Au mois de novembre de la même année, il fut, dans les élections partielles de Paris, l'un des candidats irréconciliables de la 8e circonscription, où M. Emmanuel Arago fut nommé.

Après la révolution du 4 septembre 1870, à la suite des abus de pouvoir de M. Esquiros à Marseille, et sur son refus de quitter un poste que M. Delpech, son successeur nommé, ne put parvenir à occuper, M. Gent fut désigné par M. Gambetta, dans les premiers jours de novembre, comme préfet des Bouches-du-Rhône. Sa proclamation conciliante fut bien accueillie par la population de Marseille, et, jusqu'au moment de la capitulation de Paris, l'ordre régna dans le département. En recevant la dépêche officielle de ce désastre, M. Gent donna sa démission, en déclarant qu'il allait, malgré son âge, servir sous les ordres de Garibaldi, « le général qui ne reconnaissait pas l'armistice. » Aux élections du 8 fé-

vrier 1871, il fut nommé représentant de Vaucluse à l'Assemblée nationale, mais il se démit peu de temps après, ainsi que tous ses collègues, par suite des protestations élevées contre l'élection. Au scrutin complémentaire du 2 juillet, il fut réélu, le quatrième sur cinq, par 34 002 voix, en même temps que toute la liste républicaine. Il fit partie du groupe de l'Union républicaine, vota avec la minorité de gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se représenta dans l'arrondissement d'Orange et fut élu par 9426 voix, contre 8500 environ partagées entre ses deux concurrents, MM. de Billiotti, légitimiste, et Nogent-Saint-Laurens, bonapartiste. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, la pression administrative et même des fraudes, constatées plus tard et poursuivies, firent échouer sa candidature, comme celle de tous les candidats républicains du département de Vaucluse : il n'obtint que 8237 voix contre 10839 réunies par M. de Billiotti. Lors de la vérification des pouvoirs il fut violemment attaqué par M. Paul Granier de Cassagnac ; l'élection de son concurrent ayant été invalidée, M. Gent se représenta et fut élu le 7 avril 1878 par 10323 voix. Son concurrent n'en obtint que 8103. Dans la violence de ces luttes politiques, les imputations antérieures à 1858 furent reprises par la presse et portées même à la tribune. Le dossier en fut publié à nouveau par un journal bonapartiste à l'occasion de la nomination de M. Gent comme gouverneur civil de la Martinique, par décret du 21 octobre 1879, et quoiqu'il ne révélât aucun fait qui n'eût été déjà divulgué, discuté et jugé, le gouvernement se crut obligé, devant cet éclat, de remplacer le nouveau gouverneur, par décret du 20 novembre, avant qu'il eût eu le temps de se rendre à son poste. En l'acceptant, M. Gent avait donné sa démission de député. Il se représenta aussitôt devant ses électeurs, et malgré la diversion faite par M. Humbert, candidat radical socialiste, fut réélu le 21 décembre 1879.

GENTEUR (Simon-Maximilien), administrateur français, né à Saint-Germain-Mont (Ardennes), le 26 janvier 1815, fit de brillantes études au lycée de Reims, puis suivit à Paris les cours de l'École de droit et y fit avec distinction son stage d'avocat. Inscrit au barreau d'Orléans en 1840, il ne tarda pas à s'y faire une importante position, fut élu bâtonnier de l'ordre, trois ans après, et membre du Conseil général du Loiret. En 1854, il fut nommé maire de la ville d'Orléans. Sa conduite pendant l'inondation de 1856 le fit remarquer de l'empereur, qui le nomma préfet de l'Allier. Il eut une grande part aux embellissements décrétés par l'empereur pour la ville de Vichy.

Au mois de juin 1863, lors de l'élévation de M. Duruy au ministère de l'instruction publique, M. Genteur lui fut donné pour secrétaire général et fut nommé conseiller d'État hors section. A ce titre, il fut chargé, en 1864, de soutenir au Corps législatif, comme commissaire du gouvernement, la discussion du budget de l'instruction publique, et il eut à défendre l'introduction de l'histoire contemporaine dans les lycées. Le 5 octobre 1864, il quitta le secrétariat général et fut placé dans le service ordinaire du Conseil d'État. M. Genteur, comme commissaire du gouvernement, auprès du Sénat et du Corps législatif, traita surtout les questions relatives à l'enseignement public et aux finances de la ville de Paris.

Officier de la Légion d'honneur en 1861, il a été promu commandeur le 12 août 1864.

GENTON (Stanislas), avocat et député français, né à Lyon le 14 février 1828, est fils d'un ancien avocat de cette ville, qui fut bâtonnier de son ordre. Il prit lui-même une place distinguée au barreau de Lyon. Propriétaire dans le département du Gard, il fut choisi, en remplacement de M. Bravay, comme candidat de l'administration, aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif, dans la 2me circonscription de ce département. L'élection fut très-disputée entre six candidats. M. Genton n'obtint, au premier tour de scrutin, qu'une majorité relative de 7906 voix sur environ 21 000 votants. Au second tour, il fut élu par 11 129 voix, contre 8,269, données à M. de Crussol, l'un des candidats de l'opposition. Dans la courte session de juillet 1869, il signa la demande d'interpellation des 116.

GEOFFROY (Jean-Marie-Michel), acteur français, né à Paris, vers 1820, fut d'abord ouvrier bijoutier. Malgré les résistances de sa famille, il s'engagea dans une petite troupe ambulante qui exploitait les environs de Paris, et dans laquelle il fit son apprentissage dramatique, en gagnant 50 francs par mois. Après avoir paru une première fois au Gymnase (1838), il alla jouer à Nancy et revint débuter à la Gaîté, dans le rôle du pompier de *la Belle Écaillère*. N'ayant point encore obtenu d'engagement, il retourna en province, et fit même un séjour en Italie. En 1840, il parut sur le théâtre de Rouen et joua avec succès presque tous les rôles de M. Bouffé. Enfin, il fut engagé à Paris, au Gymnase, vers la fin de l'administration de M. Delestre-Poirson (juin 1844), et devint sous celle de M. Montigny un des plus fermes appuis du théâtre. *Rodolphe*, *l'Image*, *le Collier de perles*, *le Mariage de Victorine*, *le Bourgeois de Paris*, *Mercadet le faiseur*, *le Démon du foyer*, *le Pressoir*, *un Mari qui n'a rien à faire*, *les Amoureux de ma femme*, *les Cœurs d'or*, *le Temps perdu*, *le Camp des bourgeoises*, *Jeanne qui pleure*, *le Voyage de M. Perrichon*, *les Trembleurs*, *la Poudre aux yeux*, *les Invalides du mariage* (1862), etc., lui ont fourni dans toute cette période de sa carrière dramatique, autant de succès que de rôles.

En 1863, des motifs d'intérêt le décidèrent à quitter le Gymnase pour passer au Palais-Royal, où il débuta d'une façon très-favorable dans *Célimare le bien aimé* (27 février), mais où il fut forcé le plus souvent de remplacer par la charge et des effets de gaieté bruyante les qualités [illegible]raires et plus délicates auxquelles il devait sa réputation. Au Gymnase, M. Geoffroy se distinguait par la franchise, le naturel, par la [illegible] des effets, et surtout par la *vérisistance*, cette qualité qui consiste à apporter autant de [illegible] et d'efforts à la centième représentation qu'à la première soirée. Il eut aussi, dit-on, le mérite d'avoir vaincu à la scène une sorte de bégayement qu'il conservait hors du théâtre.

GEORGE Ier (Christian-Guillaume-Ferdinand-Adolphe), roi de Grèce, né le 24 décembre 1845, et second fils du roi de Danemark Christian IX (voy. ce nom), était amiral dans la marine danoise, quand l'Assemblée nationale grecque le proclama à l'unanimité, le 31 mars 1863, roi constitutionnel des Hellènes. En vertu du protocole signé à Londres, le 5 juin, par les trois puissances protectrices, la France, l'Angleterre et la Russie, sous la condition de l'annexion pure et simple des Iles Ioniennes à la Grèce, il accepta, le 6 juin, la couronne qui lui était offerte,

fut déclaré majeur, le 27 juin, par l'Assemblée nationale hellénique. Le 12 septembre, il signa un acte conformément auquel son frère cadet et la postérité de celui-ci devaient le précéder, lui et sa postérité virile, dans l'ordre de succession au trône danois. Il débarqua à Athènes le 30 octobre, et l'un de ses premiers actes fut une adhésion sans réserve au Congrès proposé par l'empereur des Français. Puis, avec le concours du comte Sponneck, qui lui avait été adjoint comme conseiller, il s'efforça de rétablir l'ordre profondément troublé par une anarchie de plusieurs mois. En mai 1864, il signait une amnistie générale en faveur des militaires ayant subi des condamnations pour cause politique. Le 28 novembre suivant, George Ier prêta serment à la nouvelle charte constitutionnelle de la Grèce.

Les premières années de son règne furent signalées par les agitations d'un différend avec la Turquie, devenu à la longue une cause d'émotion pour l'Europe. Il eut pour origine, à la fin de 1866, les encouragements donnés par les Grecs à l'insurrection crétoise, malgré les représentations de la France et de l'Angleterre. Les Crétois émigrèrent en Grèce dans une proportion considérable: on en porta le nombre à 60 000, et des députés crétois furent nommés; il fallut l'opposition des puissances pour les empêcher de siéger au Parlement grec (mai 1868). Attribuant aux secours des Grecs la résistance prolongée de la Crète, la Turquie suspendit les relations diplomatiques et commerciales avec le gouvernement d'Athènes, qui se trouva poussé par l'effervescence nationale à accepter les dangers de la situation, sous peine de sombrer devant l'impopularité. Une conférence eut lieu à Paris pour apaiser le conflit (janvier 1869), et quoique le représentant de la Grèce, M. Rangabé, eût cru devoir se retirer après la première séance, par suite du refus de lui donner voix délibérative, comme au plénipotentiaire de la Turquie, les difficultés furent arrangées à l'amiable, et le roi George put donner finalement son adhésion réclamée par les puissances (février). Dans l'intervalle, il reçut la démission du ministère présidé par M. Bulgaris, qu'un cabinet Zaïmis remplaça. Il dut aussi dissoudre la Chambre, qui s'était trop vivement associée au mouvement d'enthousiasme belliqueux. Devant la nouvelle Chambre, réunie au commencement de juillet, le jeune roi se montra empressé de tourner l'activité de ses sujets vers les améliorations nécessaires à la prospérité intérieure du pays. Depuis, divers cabinets présidés par MM. Bulgaris, Zaïmis, Coundourietis, Comoundouros, Deligeorgis, Tricoupi, se sont succédé, sans que ces changements de personnes aient une influence marquée sur les destinées de la Grèce. Pendant la guerre d'Orient de 1876 à 1878, ce royaume se maintint dans une prudente expectative, et le traité de Berlin, qui termina la crise, lui valut, grâce à l'initiative de la France, la promesse d'une importante rectification de frontières dont l'exécution redevint la source d'une nouvelle série de difficultés nouvelles avec la Turquie (novembre 1879).

Le roi George Ier a épousé, le 27 octobre 1867, la grande-duchesse Olga Constantinowna, fille du grand-duc Constantin de Russie et nièce d'Alexandre II. Il en a eu trois fils, le premier est né le 21 juillet 1868, et trois filles.

GEORGE V (Frédéric-Alexandre-Charles-Ernest-Auguste), ex-roi de Hanovre, prince royal de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland et de Brunswick-Lunebourg, né en Angleterre, le 27 mai 1819, est fils unique du feu roi Ernest-Auguste de Hanovre, et par conséquent cousin germain de la reine Victoria, dont la naissance le priva de l'espoir de succéder au trône d'Angleterre; mais, en vertu de la loi salique établie en Allemagne, le prince put dès lors être considéré comme héritier présomptif du royaume de Hanovre, administré par son père au nom du roi de la Grande-Bretagne. Il fut de bonne heure atteint d'une cécité qui ne fit qu'empirer malgré une opération tentée par le célèbre oculiste Dieffenbach (1840). On discuta s'il pouvait, avec une telle infirmité, exercer le pouvoir suprême. Le roi Ernest-Auguste eut soin de faire décider cette question en faveur de son fils, et, par une ordonnance de 1841, il établit que tous les actes présentés à la signature du futur monarque seraient lus en présence de douze témoins, et contre-signés par le secrétaire de ce comité. Durant son long séjour en Angleterre (1843), il le nomma régent, et lui laissa la couronne à sa mort arrivée le 18 novembre 1851.

A son avénement, George V promit de maintenir la Constitution modérément libérale, qui avait été établie en 1848; mais dès le 24 novembre, il remplaça le ministère Münchhausen-Lindemann par le cabinet Scheele, dévoué à l'aristocratie, et qui lui-même céda la place à un cabinet encore plus réactionnaire, présidé par M. Lütcken (21 novembre 1853). Les projets de révision successivement présentés par ces divers ministères ayant été rejetés, le comte de Kielmansegge fut mis à la tête d'un nouveau cabinet (30 janvier 1855); le lendemain, la Diète fut dissoute et, par ordonnance du 4 août suivant, la charte de 1840 fut rétablie avec quelques modifications. Les Chambres élues se prononcèrent contre elles, de même qu'un grand nombre de fonctionnaires: ce qui constitua dans le Hanovre une sorte de crise permanente. Dans la guerre d'Orient, le roi favorisa la Russie et s'opposa à ce que le gouvernement anglais fît recruter des troupes dans son royaume.

Le roi de Hanovre fut, en 1866, la principale victime des événements amenés en Allemagne par le conflit austro-prussien. L'un des défenseurs des droits de la Confédération germanique contre les projets de la Prusse, il ne put tenir contre les forces supérieures, qui envahirent ses États sans déclaration de guerre, et après divers échecs, son armée, écrasée par le nombre, fut prise tout entière par le général de Manteuffel, le 29 juin. Il obtint de se retirer avec le prince royal où il lui plairait, en signant l'engagement de ne pas prendre part à la guerre pendant une année. Quelques jours après, la lutte était finie. La Prusse, victorieuse de l'Autriche à Sadowa, s'annexait le royaume de Hanovre, en dépit des protestations du roi et des adresses couvertes de centaines de mille signatures de ses sujets (septembre 1866).

Le roi George, qui avait pu faire passer la plus grande partie du trésor royal en Angleterre, n'accepta d'arrangements avec la Prusse que ceux relatifs à sa fortune personnelle. Quelques domaines lui furent laissés; ses capitaux furent retenus par le trésor prussien qui lui en devait servir les intérêts (septembre 1867). Mais à la suite de mouvements d'opinion produits en faveur du prince expulsé, soit en France, soit en Autriche, à la suite surtout de la formation d'une légion hanovrienne, une ordonnance du roi de Prusse mit sous le séquestre la fortune patrimoniale de George V (février 1868). Les protestations redoublèrent contre l'annexion prussienne, et une pétition tendant à la faire cesser fut signée de 800 000 Hanovriens, c'est-à-dire de près de la moitié de la population, et adressée aux quatre grandes puissances de l'Europe (mars 1868). Différentes manifestations, au nombre desquelles il

faut mentionner l'expatriation clandestine des jeunes gens appelés au service militaire suivant la loi prussienne, se produisirent en vain, jusqu'en 1869, contre la force du fait accompli. Le roi George V, qui avait cultivé la musique avec passion, a eu quelque succès comme compositeur. — Il est mort à Paris le 12 juin 1878.

GEORGE (Eustache-Emile), sénateur français, né à Ville-sur-Ollen (Vosges), le 3 octobre 1830, étudia le droit à la faculté de Paris et se fit inscrire au barreau d'Epinal. Connu par ses opinions républicaines, il fut nommé préfet du departement des Vosges le 6 septembre 1870, déploya une grande énergie pendant l'occupation prussienne et fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le septième sur huit, par 21,984 suffrages. Il vota à Bordeaux contre les préliminaires de paix et donna sa démission, comme ses collègues des départements annexés; il la retira quelques jours après et prit place dans le groupe de la gauche républicaine. Après le vote du 24 mai 1873, qui amena la démission de M. Thiers, il déposa une proposition tendant au refus de cette démission; elle fut repoussée par 362 voix contre 331. Il protesta avec énergie contre la répression des journaux républicains dans le département des Vosges maintenu en état de siège, et adopta les lois constitutionnelles.

Porté sur la liste républicaine aux élections du 30 janvier 1876, M. George fut élu le dernier sur trois par 304 voix sur 688 électeurs et reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine au nouveau Sénat. Il représente le canton d'Epinal au conseil général des Vosges.

GEPPERT (Charles-Édouard), philologue et critique allemand, né à Stettin, le 29 mai 1811, fit ses premières études dans cette ville, où son père était conseiller de justice, puis suivit les cours les plus célèbres de philologie et de philosophie à Breslau, à Leipzig et à Berlin. Son premier travail, *de Versu glyconeo*, parut à Berlin, en 1833, et inaugura la série de ses recherches sur la métrique chez les Grecs et chez les Latins. Il appliqua ensuite ses observations à Térence et à Plaute, dont il entreprit de jouer les principales pièces avec une troupe d'étudiants sur le théâtre de Leipzig; il fit représenter avec un grand succès les suivantes : *Captivi*, *Trinummus*, *Menæchmi*, *Curculio*, *Rudens*, *Adelphi*.

Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *Sur le Rapport de la théorie de la métrique d'Hermann avec la tradition* (Ueber das Verhaeltniss der Hermann'schen Theorie der Metrik zur Ueberlieferung; Berlin, 1835); *Exposé des Catégories grammaticales* (Darstellung der grammatischen Kategorien; Ibid., 1836); *Sur l'Origine des poésies d'Homère* (Ueber den Ursprung der Homerischen Gesaenge; Leipzig, 1840, 2 vol.); *Sur le Proscenium et l'orchestre dans l'ancien théâtre grec* (Ueber die Eingaenge zum Proscenium und der Orchestra des alten griech. Theaters; Berlin, 1842); *Sur la Représentation de la Médée d'Euripide à Athènes* (Ueber die Auffuhrung der Medea des Eur., etc.; Leipzig, 1843); *l'Ancien théâtre grec* (die altgr. Buhne; Ibid., 1843).

On doit encore à ce savant quelques dissertations : *Sur le Code ambrosien et son importance pour la critique de Plaute* (Ueber den Codex ambrosianus, etc.); *De l'Histoire de la critique de Térence* (Zur Geschichte der terentianischen Texteskritik, 1832), intitulé : *Chronique de Berlin* (Chronik von Berlin; Berlin, 1837-1842, 3 vol.); *Impressions d'un voyage en Espagne* (Reiseeindrucke in Spanien 1873), où il avait séjourné les deux années précédentes, etc.

GÉRARD (Michel-Nicolas), homme politique français, ancien représentant, né à Blincourt (Oise), le 30 mars 1808, était propriétaire et cultivateur lorsqu'il fut élu, sous le règne de Louis-Philippe, maire de sa commune natale et conseiller de l'arrondissement de Clermont. En 1848, il fut nommé représentant de l'Oise, le cinquième sur dix, par 66 381 suffrages. Il vota avec la droite, mais repoussa toutefois l'institution des deux chambres. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il rentra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'en 1872, et fut élu, le 20 octobre, représentant de l'Oise à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, par 37 120 voix. Il siégea au centre gauche et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. — M. Gérard est mort à Paris, le 8 juin 1876.

GÉRARD (Henri-Alexandre), littérateur français, neveu du célèbre peintre de ce nom, né à Orléans, le 22 mars 1818, fut attaché, de 1840 à 1849, avec le titre de vérificateur, à la direction des musées. A cette dernière date, il organisa le Salon qui eut lieu aux Tuileries.

M. Gérard a publié, en 1852, l'importante collection intitulée : *OEuvre du baron François Gérard, avec Notice et Éclaircissements* (3 vol. in-fol.), ainsi qu'un volume, non mis dans le commerce, intitulé : *François Gérard, correspondance* (1867, in-8).

GÉRARD (Louis-Alphonse), graveur français, né à Paris, en janvier 1820, fit d'abord de la peinture. Puis, se tournant vers la gravure sur bois, il suivit l'atelier de Porret et se fit connaître, deux ans plus tard, par les gravures des *Scènes populaires*, d'après les dessins de M. Henri Monnier (1838). Il a depuis travaillé fréquemment avec M. Barre, et exposé avec ce dernier, au Salon de 1848, ainsi qu'à l'exposition de l'industrie, en 1844. Ses principaux bois, exécutés en dehors des expositions annuelles, appartiennent à d'importantes publications telles que : le *Musée des familles*, dont il dirigea seul la partie artistique; l'*Histoire des peintres*; *l'Artiste*, où il a surtout reproduit les paysages de nos premiers maîtres modernes; *l'Illustration*, le *Magasin pittoresque*, et une foule de publications illustrées par les meilleurs dessinateurs de ce temps.

GÉRARD (Pierre-Auguste-Florent), jurisconsulte belge, né à Bruxelles, le 19 juillet [illegible], et fils du directeur de l'Académie royale, mort en 1814, fit son droit dans cette ville et y fut reçu avocat. Nommé, le 31 décembre 1838, substitut de l'auditeur général du parquet de la Cour militaire, puis auditeur, il a pris sa retraite en 1872. Il a été décoré de l'ordre de Léopold.

On a de lui : *Essai sur les causes de la révolution brabançonne* (Anvers, 1833, in-8); *Mémoires et documents relatifs à l'histoire des mêmes* [illegible] (Bruxelles, 1843, 2 vol. in-8); *Manuel de justice militaire* (1839, in-18); *la Barbarie franque et la civilisation romaine* (1844, in-18), études historiques; *Histoire de la législation nobiliaire de Belgique* (1846); *Corps de droit pénal militaire* (1847); *la Liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe* (1848); *Histoire des races humaines de l'Europe* (1849); *Code pénal expliqué* (1868, in-8); *Code civil expliqué* ([illegible], in-8); *Étude sur les origines féodales* ([illegible], in-8); *Notice sur les relations politiques de la Belgique avec la Hollande, depuis la séparation des deux pays jusqu'en 1830* (1875, in-8), [illegible]

[illegible] articles dans la *Sentinelle* (1824 à 1830); des *Pétitions*, *Lettres*, *Mémoires*, etc.

GERBER (Charles-Frédéric-Guillaume DE), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Ebeleben (principauté de Schwarzbourg-Sondershausen), le 11 avril 1823, étudia au gymnase de sa ville natale, puis suivit les cours de droit à Leipzig et à Heidelberg. Reçu docteur en 1843, il étudia quelque temps et professa ensuite le droit allemand aux universités de Iéna, d'Erlangen et de Tubingue. Il fut délégué, en 1857, aux conférences de Nuremberg, et en 1861 à celles de Hambourg pour la codification du droit allemand commercial et maritime, et prit une part importante aux travaux de cette commission. Il refusa le poste de ministre des cultes de Wurtemberg et reprit sa chaire à Iéna en 1862, où il fut également conseiller à la cour d'appel; bientôt il passa à Leipzig comme professeur de droit ecclésiastique et de droit public et fut recteur de cette université de 1865 à 1867. Membre du Reichstag constituant de l'Allemagne du Nord en 1867, président du premier synode provincial de Saxe en 1871, il fut appelé, le 1er octobre de la même année, au ministère de l'instruction publique et des cultes du royaume de Saxe.

On lui doit quelques ouvrages spéciaux : *Principes scientifiques du droit privé allemand* (das wissenschaftliche Princip des deutschen Privatrechts, Iéna 1846); *Système du droit privé allemand* (System des deutschen Privatrechts; 1848, 12e édit., 1875), considéré comme le meilleur ouvrage sur cette matière.

GERDY (Joseph-Vulfranc), médecin français, né vers 1810, élève du docteur P.-N. Gerdy, mort en 1856, fit ses études médicales à Paris, fut reçu docteur en 1837, puis agrégé libre à la Faculté, inspecteur des eaux d'Uriage et correspondant de l'Académie de médecine en 1840. — Il est mort en septembre 1873.

On a de lui des recherches sur les *Propriétés des eaux d'Uriage* (1838, in-8), *la Résection des extrémités articulaires des os* (1839, in-8), *l'Analyse des eaux sulfureuses* (1843), etc.

GERLACH (Ernest-Louis DE), magistrat et homme politique allemand, né à Berlin, le 7 mars 1795, fit les campagnes de 1813 à 1815 avant d'entrer dans la magistrature. Nommé, en 1823, directeur du tribunal de Naumbourg, il devint président du tribunal de Halle en 1829 et vice-président de la haute Cour de Francfort-sur-l'Oder, en 1835. Élevé successivement aux dignités de grand conseiller intime de justice, de membre du conseil d'État et du Comité de législation, il proposa un projet de loi sur le divorce qui fut rejeté par les Chambres, en 1842. En 1844, il devint premier président de la haute Cour de Magdebourg, et se signala dans ce poste par ses tendances féodales. Il le quitta, en 1848, pour se mêler plus activement à la politique. [illegible] qui, après avoir appartenu au [illegible], n'avait pas tardé à revenir au parti [illegible], par tradition de sa famille, fit partie de [illegible] des *Gentilshommes*, et rédigea la [illegible] *de Prusse*. Membre du parlement d'Erfurt en 1850, et de la diète provinciale de Brandebourg en 1851, il a en outre fait partie de la seconde Chambre prussienne depuis 1849. Il devint le chef du parti de la Croix, dont l'influence détermina la politique prussienne, dans la question d'Orient, et qui se montra favorable à la Russie : poursuivant la restauration complète du moyen âge, ce parti pesa sur le roi par une surveillance incessante qui donna lieu à des procès retentissants où figura le nom de M. de Gerlach. Député au Reichsrath allemand en 1870 et en 1873, il se montra un des adversaires les plus déterminés du gouvernement dans le conflit avec l'Église catholique. — Il est mort à Berlin, d'un accident de voiture, le 17 février 1877.

GERLACH (François-Dorothée), philologue et historien allemand, né le 18 juillet 1793, à Wolfsbehringen (Gotha), fit ses études à l'université de Gœttingue, y fut reçu docteur en philosophie, s'y fit agréger en 1816, et devint l'année suivante professeur à l'École d'Aarau; il ne quitta plus la Suisse que pour faire des voyages scientifiques en Italie, en France, en Angleterre, etc. En 1820, il fut nommé professeur de littérature grecque et latine à l'université de Bâle, où il a concouru à fortifier les études. — Il est mort à Bâle, le 31 octobre 1876.

M. Gerlach a publié, entre autres travaux philologiques : *Salluste* (Bâle, 1823-31, 3 vol.; 2e édit., 1852 et suiv.); *la Germanie*, de Tacite (Ibid., 1835), suivie de la traduction allemande; *Nonius Marcellus* (Ibid., 1842), avec M. Roth, etc., puis les ouvrages historiques suivants : *Études historiques* (Hambourg, 1841); *Recherches et comptes rendus historiques* (Geschichtliche Forschung und Darstellung; Bâle, 1847); *Des Sources de l'histoire romaine primitive* (Von den Quellen der aeltesten rœmischen Geschichte; ibid., 1853), *les Mythes étiologiques considérés comme base de l'histoire romaine* (die aitiologischen Mythen als, etc.; Ibid., 1854); *les Historiens romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Orose* (die Geschichtsschreiber der Rœmer von den frühsten, etc.; Stuttgart, 1855). Il a fait paraître, en outre, en collaboration avec Hottinger et Wackernagel : *le Musée suisse des sciences historiques* (das schweizerische Museum für historische Wissenschaften, 1837-1839, 3 vol.), avec Bachoffer, une *Histoire des Romains* (Geschichte des Rœmer; Bâle, 1851); *Marius et Sylla* (M. und S.; Bâle, 1856); *De Rerum Romanarum primordiis* (Bâle, 1861), etc.

GERLAND (Georges-Charles-Cornélius, ethnologiste allemand, né à Cassel (Hesse), le 29 janvier 1833, fit ses études aux universités de Marbourg et de Berlin et devint successivement professeur aux gymnases de sa ville natale, de Magdebourg et de Halle. Il fut appelé en 1875 à la chaire de géographie et d'ethnologie à l'université de Strasbourg.

Livré de bonne heure aux études d'anthropologie comparée, il a publié les ouvrages suivants : *De l'Extinction des peuples sauvages* (Ueber das Austerben der Naturvolker, Leipzig, 1868); *Mémoires d'anthropologie* (Anthrop. Beitraege, Halle, 1874); *Atlas d'ethnographie* (Leipzig, 1876). Il continua, après la mort de Waitz, *l'Anthropologie des peuples sauvages* (1864-1871). Nous citerons encore sa thèse de doctorat : *Du Datif dans le grec ancien à côté du singulier* (der altgriech. Dativ zunaechst des Singulars, Marbourg 1858) et *l'Intensif et l'itératif dans leurs rapports* (Intensiva und Iterativa, etc. Leipzig, 1869).

GERMA (Maurice), connu sous le pseudonyme de *Cristal*, littérateur et musicographe français, né à Narbonne (Aude), le 16 avril 1827, étudia le droit à Toulouse de 1846 à 1848, puis vint à Paris et débuta par une série de contes et poèmes, intitulés : *la Légende d'amour* (1854, 6 vol. in-16), puis entra, sous les auspices de Meyerbeer, à la *Revue et gazette musicale* à laquelle il donna, ainsi qu'à d'autres revues, des études

spéciales, dont l'une a paru sous ce titre : *l'Art scandinave, la Musique dans le Danemark, en Irlande, en Norvège et en Suède* (1874, in-8).

M. Cristal a publié, dans un autre ordre de travaux : *le Drainage* (1856, in-8), *les Délassements du travail* (1861, in-18), *le Jardinier des appartements* (1863, in-18). Il a écrit un nombre considérable d'études diverses dans *l'Illustration*, le *Musée des familles*, le *Journal des chasseurs*, etc., et collaboré à *l'Opinion nationale*, aux *Débats*, au *Temps*; il adressa à ce dernier une correspondance quotidienne pendant l'insurrection de la Commune.

GERMAIN (Antoine-Henri-Marie), homme politique français, député, né à Lyon, le 19 février 1824, est gendre de M. Vuitry, ancien ministre sous l'Empire. Directeur d'un important établissement financier, le Crédit Lyonnais, il entra dans la vie politique aux élections du mois de mai 1869, en se portant comme candidat libéral dans la 3e circonscription du département de l'Ain; il fut élu par 17,959 voix, contre 10,242 obtenues par M. Bodin, candidat officiel. Aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut nommé représentant pour le même département le troisième sur sept, par 58,109 voix, sur 65,828 votants. Il se fit inscrire d'abord à la réunion Saint-Marc-Girardin, puis se rallia à la république et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. Germain prononça devant les électeurs de son département un discours qui eut un grand retentissement, et fut considéré comme le programme politique du centre gauche. Il fut élu le 20 février suivant, dans l'arrondissement de Trévoux, par 13,568 voix, sans concurrent sérieux, et reprit sa place au centre gauche à la nouvelle Chambre. M. Germain se fit surtout remarquer dans les discussions financières et économiques. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 15,920 voix contre 4,548 données au candidat officiel. Membre du conseil général de l'Ain, pour le canton de Châtillon-sur-Chalaronne, il en a été élu plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

GERMAIN (Alexandre-Charles), historien français, né à Paris, le 14 décembre 1809, fut, de 1830 à 1833, élève de l'École normale, puis professeur d'histoire au collège de Nîmes, et fut appelé, en 1838, à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Montpellier, qui venait d'être créée. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1860, et membre libre le 10 mars 1876. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

M. Germain a publié un certain nombre d'études historiques curieuses : *Essai littéraire et historique sur Apollinarius Sidonius*, et *De Mamerti Claudiani scriptis et philosophia* (1840), thèses pour le doctorat; *Histoire de l'église de Nîmes* (1838-42, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des inscriptions, en 1843; *Histoire de la commune de Montpellier* (1851, 3 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu le second prix Gobert; *Étude historique sur les comtes de Maguelone, de Substantion et de Melgueil* (1854, in-4); *Chronique de Maguelone* (1853), publiée pour la première fois, avec une *Notice*; *le Consulat de Cournonterral* (1855); *Histoire du commerce de Montpellier antérieurement à l'ouverture du port de Cette, d'après les documents originaux* Montpellier et Paris, 1861, 2 vol. in-8).

GERMAIN (Mgr Abel-Anastase), prélat français, est né à Saint-Sylvain (Calvados), le 1er avril 1833. Précédemment curé-archiprêtre de la cathédrale de Bayeux, il fut nommé évêque de Coutances par décret du 10 novembre 1875, préconisé le 28 janvier 1876 et sacré le 19 mars.

On cite de lui, outre ses *Mandements et Lettres pastorales*, une grande monographie illustrée, *Saint-Michel* et le *Mont-Saint-Michel*, avec l'abbé Brin et M. A. Corroyer (1880, grand in-8).

GERMOND DE LAVIGNE (Léopold-Alfred-Gabriel), littérateur français, né en 1814, commis principal au ministère de la guerre, s'est fait connaître par une étude particulière de la langue et de la littérature espagnoles. Il a été décoré de la Légion d'honneur et fait commandeur de l'ordre de Charles III d'Espagne.

Nous citerons, parmi ses traductions et ses travaux, les publications suivantes : *la Célestine* (1841, in-18), tragi-comédie; *l'Histoire de Don Pablos de Ségovie*, le *Tucane de Quevedo* (1842, in-8); le *don Quichotte d'Avellaneda* (1853, in-8); une collection de lettres originales échangées entre *la Sœur Marie d'Agreda et Philippe IV* (1854, in-18), avec une étude historique extraite de la *Revue de Paris*; un choix des Nouvelles espagnoles de *Fernan Caballero*, etc. On a aussi de lui un petit volume : *Autour de Biarritz* (1855); des *Lettres sur l'Espagne* (1858); *l'Itinéraire descriptif et historique de l'Espagne* (1859), le même augmenté du *Portugal* (1860) : les deux ont été réunis ou refondus sous ce titre : *Itinéraire de l'Espagne et du Portugal* (1861, in-12. 2e édit., 1866); *l'Espagne et le Portugal* (1867, in-32; 2e édit., 1872, in-32, avec cartes et pl.), etc.

GERMONIÈRE (Louis-Hippolyte DE LA), ancien représentant du peuple français, né à Tours, le 24 novembre 1812, fit ses études au collège de Pontlevoy, et suivit à Paris les cours de droit. Gendre et associé d'un riche filateur établi au Vael (Seine-Inférieure), il acquit une fortune considérable. Il entra, comme candidat de l'opposition, au conseil municipal de Rouen. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt, par 138182 voix. Membre du comité de commerce, il vota en général avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, à l'extérieur et à l'intérieur, la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée, et n'en sortit qu'aux élections générales du 8 février 1871. Il fut élu représentant pour le département de la Manche, le sixième sur onze, par 60937 voix, fit partie du centre droit, vota le plus souvent avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 28 février 1871, il se porta dans l'arrondissement de Cherbourg, obtint au premier tour 3952 voix et se désista au scrutin de ballottage.

GÉRÔME (Jean-Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Vesoul (Haute-Saône), le 11 mai 1824, et fils d'un orfèvre de cette ville, fit quelques études et vint à Paris en 1841. Il entra presque aussitôt dans l'atelier de Paul Delaroche, sous la direction duquel il suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, il travailla chez lui jusqu'en 1844 et l'accompagna dans un voyage en Italie. De retour en 1845, il parut pour la première fois au Salon de 1847. En 1853, il

[illegible] en Turquie et sur les rives orientales du Danube, puis en 1856, dans la Haute et Basse-Égypte, un grand voyage, qui lui fournit les dessins et des sujets. En décembre 1863, il fut nommé professeur de peinture à l'École des beaux-arts réorganisée, et le 2 décembre 1866, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Heim.

Depuis 1847, M. Gérôme a successivement exposé : *Jeunes Grecs excitant des coqs*, *la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Jean*, *Anacréon, Bacchus et l'Amour* (1848); *Bacchus et l'Amour ivres*, *Intérieur grec*, *Souvenir d'Italie* (1850); *Pæstum* [illegible]; la *Frise du vase commémoratif de l'Exposition de Londres en 1851*, commandée par le ministre d'État pour la manufacture de Sèvres; [illegible] *Étude de chien* (1853); *Gardeur de troupeaux*, [illegible], *le Siècle d'Auguste et la naissance de Jésus-Christ*, grande toile historique (1855), accueillie avec faveur et aussitôt acquise par l'État; *la Sortie du bal masqué*, *les Recrues égyptiennes*, *Memnon et Sésostris* (1857); *César*, [illegible] *imperator, morituri te salutant*, *le Roi Candaule* (1859); *Phryné devant le tribunal*, *Socrate venant chercher Alcibiade chez Aspasie*, *Deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire*, *Rembrandt faisant mordre une planche à l'eau-forte*, *Hache-paille égyptien*, *Portrait de* [illegible] (1861), *Louis XIV et Molière*, *le Prisonnier*, appartenant au musée de Nantes; *Boucher turc à Jérusalem* (1863); *l'Almée*, reproduite par la [illegible], et un *Portrait* (1864); *Réception des ambassadeurs siamois par l'empereur, au palais de Fontainebleau*, *la Prière* (1865); *Cléopâtre et César*, *Porte de la Mosquée El-Assaneyn*, [illegible] (1866); *la Mort de César*, *Arnautes* [illegible], à l'Exposition universelle de 1867; *le Sept décembre 1815*; *Jérusalem* (1868); [illegible] *au Caire*, *Promenade de* [illegible]; *Une collaboration*, *Rex tibicen*, *l'Éminence grise* (1874); *Santon à la porte d'une mosquée*, *Femme au bain* (1876), etc. Il avait [illegible], pour l'Exposition universelle [illegible] en 1855, les figures, grandeur nature, des diverses nations entourant le phare [illegible] élevé dans le transept du palais. [illegible] il a peint enfin pour la ville [illegible] dans une des chapelles de l'église Saint-[illegible] *la Peste à Marseille*, *la Mort de saint* [illegible] *du saint Martin coupant son* [illegible] dans l'ancien réfectoire de Saint-[illegible] (bibliothèque des Arts et Métiers), [illegible] sujets de genre.

M. Gérôme, dont les toiles ont été très-souvent [illegible] du Salon, a obtenu une 3e médaille [illegible] deux secondes en 1848 et 1855; [illegible] d'honneur, l'une à l'Exposition [illegible] de 1867, l'autre à la suite du Salon [illegible] de la Légion d'honneur depuis [illegible] décembre 1855, il a été promu officier [illegible] 1867, et a reçu la décoration de l'Aigle [illegible] en 1867.

GERSTAECKER (Frédéric), littérateur allemand, né le 16 mai 1816, à Hambourg, et fils [illegible], fut destiné à la carrière commerciale [illegible] comme apprenti chez un négociant [illegible] dès sa jeunesse à une vie [illegible] il prit la résolution d'émigrer en [illegible], pour s'assurer des ressources dans le [illegible], il étudia, de 1835 à 1837, l'économie [illegible], et s'embarqua ensuite à Brême pour [illegible]. Après quelques mois de séjour dans [illegible] il fut forcé par la misère d'accepter [illegible] occupations que le hasard lui offrait, [illegible] chauffeur de bateau à vapeur, [illegible], orfèvre, bûcheron, marchand, aubergiste, etc. Il parcourut ainsi la plupart des États de l'Union. Revenu en Allemagne après une absence de six ans, il publia ses observations : *Excursions et chasses à travers les États-Unis de l'Amérique du Nord* (Streif und Jagdzüge durch die Vereinigten Staaten Nordamerika's; Dresde, 1844, 2 vol.); *Tableaux du Mississipi* (Mississipisbilder; Dresde, 1847, 2 vol.; 2e édit. 1856), scènes de la vie transatlantique; *Tableaux des forêts et des fleuves américains* (Amerikanische Strom und Walbdilder; Leipzig, 1849, 2 vol.), et deux romans : *les Régulateurs en Arkansas* (die Regulatoren in Arkansas; Ibid., 1846, 3 vol.) et *les Pirates du Mississipi* (die Flusspiraten des Mississipi; Ibid., 1848, 3 vol.).

En 1849, M. Gerstaecker entreprit un nouveau voyage dans le double but de recueillir des renseignements pour servir aux émigrants et de nouveaux matériaux pour ses livres. Subventionné à la fois par le vicaire de l'Empire germanique et par le libraire Cotta, il alla à Rio-Janeiro, de là, par Buenos-Ayres et Valparaiso, en Californie, et revint en Allemagne en 1852, après avoir passé par les îles Sandwich et de la Société, et parcouru l'Australie. Il rendit compte de ses nouvelles excursions dans le journal *l'Étranger* (Ausland) et la *Gazette universelle d'Augsbourg*. Plus tard ses articles réunis furent publiés sous le titre de *Voyages* (Reisen; Stuttgart et Tubingue, 1853-1854, 5 vol.), et *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud* (Achtzehn Monate, etc. 1862), et traduits en anglais. En 1867 et 1868, il fit un troisième voyage dans l'Amérique du Nord, le Mexique, l'Équateur, le Venezuela, etc., dont il a aussi rendu compte (Neuen Reisen, Leipzig, 1868, 3 vol.).

On doit en outre à M. Gerstaecker plusieurs recueils de nouvelles : *En mer* (Aus der See) ; *Dans les deux Amériques* (Aus Nord und Süd-Amerika), pour la *Bibliothèque des romans allemands* (tomes V et XVIII, 1855), et quelques écrits populaires destinés à servir de guide aux émigrants : *Voyages autour du monde* (Reisen um die Welt; Leipzig, 1847-1848, 6 vol.); *Aventures des émigrants allemands* (der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale; Ibid., 1847); *En Amérique!* (Nach Amerika; Ibid., 1855), etc. Il a traduit aussi le roman américain anonyme : *la Ville des quakers et ses mystères* (die Quakerstadt und ihre Geheimnisse; Leipzig, 2e édit., 1846, 4 vol.), et composé, d'après les documents anglais, les *Échos des forêts vierges* (Echos aus den Urwaeldern; Ibid., 1847). Plusieurs de ses ouvrages sont traduits dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*, notamment les *Pirates du Mississipi* (1858, in-18). — M. Gerstaecker est mort à Brunswick, le 31 mai 1872. Une édition de ses œuvres a été publiée à Iéna (1872-1875, 1re série, 22 vol.; 1875, 2e série).

GERVAIS (Paul), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 26 septembre 1816, s'y fit recevoir docteur ès sciences et docteur en médecine, et fut d'abord aide-naturaliste du Muséum. Nommé, en 1841, professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Faculté des sciences de Montpellier, il en devint doyen en 1856. Appelé à Paris en 1865 pour occuper la chaire de zoologie à la Faculté des sciences, il l'échangea contre celle d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle, vacante par la mort de M. Serres (1868). Correspondant de l'Académie des sciences depuis 1861, M. Gervais a été élu membre titulaire, dans la section de zoologie, en remplacement de Coste, le 26 janvier 1874. Décoré de la Légion d'honneur en 1858, il a été

promu officier en 1868. — Il est mort à Paris, le 10 février 1879.

On a de lui : *Histoire naturelle des insectes aptères* (1844-47, 2 vol. in-8), ou tomes III et IV des *Suites à Buffon*; *Zoologie et paléontologie française* (1848-1853, 2e édit., 1859); *Histoire naturelle des mammifères* (1854-55, 2 vol. in-8); *Théorie du squelette humain* (1856, in-8); *Zoologie médicale* (1858, 2 vol. in-8), avec M. Van Beneden; *De la Métamorphose des organes et des générations alternantes*, etc. (1861, in-8); *De l'Ancienneté de l'homme* (1865, in-4); *Eléments des sciences naturelles* (1866, in-8, avec pl. et fig.); *Zoologie et paléontologie générales* (1867, liv. I-XIII, in-4, avec pl.); *Reptiles vivants et fossiles* (1869, in-8, 19 pl.), *Mémoire sur plusieurs espèces de mammifères fossiles propres à l'Amérique méridionale* (1873, in-4, 9 pl.); puis, avec M. Van Beneden, un ouvrage important : *Ostéographie des cétacés vivants et fossiles* (1868-1877, liv. I-XV, in-folio, avec atlas); des articles, notes, mémoires, insérés dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, *le Jardin des plantes*, *Un million de faits*, *Patria*, etc.

GESELSCHAP (Édouard), peintre hollandais, né le 22 mars 1814, à Amsterdam, où ses parents s'étaient retirés pendant le blocus de Wesel, vint étudier à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. Ses premiers essais appartenaient à la peinture religieuse, historique ou romantique. Tels sont : *Ensevelissement du Christ*; *Adoration des Mages*; *Faust dans son laboratoire*; *Gœtz de Berlichingen devant le conseil de Heilbronn*; *la Mort de Valentin*; *Roméo et Juliette dans le tombeau*; *Deux jeunes filles se costumant pour le bal*; *Procession sortant de la cathédrale*; *le Cadavre de Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen*, et *Partisans faisant ripaille aux flambeaux dans une vieille église*.

Après avoir encore donné quelques toiles dans le même genre, l'artiste abandonna la grande peinture, et déploya un talent supérieur dans les petites scènes de genre de la vie allemande : *le Petit Jésus*, *la Fête de la Saint-Nicolas*, *la Famille du Bûcheron*, *une Jeune femme à son rouet*, *le Vieillard lisant la Bible à sa fenêtre au coucher du soleil*, *la Jeune fille se parant devant son miroir des bijoux de sa mère*, *le Grand-père berçant son petit-fils*, *l'Arbre de Noël*, etc. C'est M. Geselschap qui découvrit la vocation du peintre Mintrop, qui le soutint, l'encouragea, et leur amitié a contribué à leur célébrité commune.

GEVAËRT (François-Auguste), compositeur belge, est né le 30 juillet 1828 à Huysse, aux environs de Gand. Fils d'un laboureur, il composait d'instinct en suivant la charrue, sans avoir même appris à solfier. Le médecin du village décida son père à le confier à un artiste distingué, Mengal, alors attaché au conservatoire de Gand. Peu de temps après, le jeune Gevaërt remportait le premier prix d'harmonie, puis celui de contre-point, et en 1847, le conservatoire de Bruxelles lui décernait le prix de Rome ; il avait alors dix-huit ans. Sa famille, craignant pour lui les dangers d'un voyage en Italie, demanda un délai de deux années qui lui fut accordé ; M. Gevaërt en profita pour faire jouer sur le théâtre de Gand un opéra en trois actes, *Hugues de Zonnerghem*, et *la Comédie à la ville*, opéra comique en un acte.

En 1849, il vint à Paris, y resta quelques mois, puis parcourut successivement l'Italie, la France, l'Espagne, l'Allemagne, aux frais du gouvernement belge. De retour à Paris, en 1853, il y trouva l'appui de compatriotes dévoués, et obtint de faire jouer au Théâtre-Lyrique un petit ouvrage bouffe, *Georgette*, puis en octobre 1854, une partition en trois actes, *le Billet de Marguerite*, où l'on remarqua des mélodies vives, entraînantes, des chœurs pleins de nerf et d'éclat. Depuis, il donna au même théâtre un nouvel opéra en trois actes, *les Lavandières de Santarem* (1856); l'année suivante, à l'Opéra-Comique, *Quentin Durward*, également en trois actes (1857), etc. En 1867, il fut nommé directeur de la musique à l'Opéra. Il quitta Paris au moment du siège en 1870, et retourna en Belgique. A la mort de Fétis en 1871, il fut nommé directeur du Conservatoire de Bruxelles. Il a été élu associé étranger de l'Académie des beaux-arts le 18 janvier 1873, en remplacement de Mercadante.

On a de M. Gevaërt : un *Traité de composition*, *les Gloires de l'Italie*, *chefs-d'œuvre de la musique vocale italienne* (1868); *Histoire et théorie de la musique de l'antiquité* (Gand, 1875, in-8°), ouvrage où tous les documents connus, sur la théorie musicale des Grecs anciens, ont été exposés.

GÉVELOT (Jules-Félix-Bayard-), homme politique et industriel français, député, né à Paris le 6 juin 1826, dirigea à Paris une manufacture d'armes et fut autorisé en 1862 par décret à porter le seul nom de Gévelot. Il se présenta aux élections de 1869, comme candidat indépendant, dans la 3e circonscription de l'Orne, et l'emporta au scrutin de ballottage, avec 17,311 voix contre 12,078, obtenues par le candidat officiel, M. de Torcy. Directeur d'une importante manufacture de cartouches et de capsules, il fut nommé, pendant le siège de Paris, président de la commission d'armement au ministère des travaux publics et membre du comité scientifique de défense. Elu représentant de l'Orne par l'Assemblée nationale, le troisième sur huit, par [illegible] voix, le 8 février 1871, il prit place au centre gauche et vota tous les projets de lois et mesures tendant à l'établissement définitif du gouvernement républicain. Après avoir échoué aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec [illegible] voix sur [illegible] électeurs, il fut élu député, dans la [illegible] circonscription de Domfront, par 11,227 voix, contre [illegible] données au candidat légitimiste, M. de [illegible]. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des [illegible] députés des gauches réunies qui refusèrent au [illegible] de confiance au cabinet de Broglie, et le [illegible] octobre suivant, fut réélu, sans concurrent, par 11,670 voix. Conseiller général de l'Orne pour le canton de Messey, M. Gévelot a été [illegible] de la Légion d'honneur.

GHERARDI DEL TESTA (comte Thomas [illegible]), auteur dramatique toscan, né en 1818, à [illegible]nola, près de Pise, montra dès l'enfance [illegible] passion extraordinaire pour le théâtre. [illegible] avec succès les cours de l'université de [illegible], reçut à dix-huit ans le diplôme de docteur [illegible] droit. A vingt-trois ans, il débuta dans la profession d'avocat. Il écrivit ensuite dans les journaux et publia de petits romans humoristiques [illegible] d'aborder le genre dramatique.

Voyant la scène italienne envahie par des traductions de pièces étrangères, il chercha par ses comédies et par ses drames, essentiellement italiens, à ramener le public vers le goût [illegible] national. Sa première pièce, *Une Folie* [illegible], où Mme Ristori jouait le principal rôle, [illegible] applaudie, mais attribuée à une autre [illegible] répondit en donnant, deux mois après, [illegible] velles pièces, *Vanité et Caprice*, *un Honnête* [illegible]*reur* et *un Voyage d'instruction*, qui [illegible] même succès. Depuis lors, plus de [illegible] pièces du même auteur ont été représentées [illegible] Italie. Les plus remarquables sont *la* [illegible]

[illegible]tique, *On ne plaisante pas avec les hommes*, [illegible] *et mère*. *Gustave III*, *Promettre et tenir*, *la Farine du Diable*. Plusieurs de ses œuvres [illegible] jouées par Mme Ristori au Théâtre-Italien de Paris.

M. Gherardi del Testa prit les armes, en 1848, dès le commencement de la guerre de l'indépendance. Fait prisonnier par les Autrichiens, et conduit en Bohême, il ne fut rendu à la liberté qu'après la capitulation de Milan. Il a écrit depuis dans [illegible] journaux.

GHIKA (Constantin), prince et homme politique [illegible], né en 1804, est le fils aîné de l'hospodar Grégoire Ghika, surnommé le *Restaurateur*, mort en 18[illegible]. A l'âge de vingt ans, il fut appelé, comme [illegible] de son père à Constantinople. Il fut ensuite [illegible] dans la petite Valachie, fit partie des [illegible] sous le prince Bibesco, et fut [illegible] de la haute cour de justice, sous le prince Stirbey. En 1854, il s'opposa vivement à l'occupation autrichienne. Après avoir refusé, au [illegible] de l'hospodar, le poste de président du [illegible], il devint, sous la caïmacamie d'Alexandre Ghika son oncle, ministre de l'intérieur. Pendant [illegible], il seconda de toute son influence le [illegible] unioniste et contribua aux élections du [illegible] ad hoc, dont il fit partie.

GHIKA (Démétrius), frère du précédent, né vers 1816, entra fort jeune au service de la [illegible], pendant l'hospodorat de son oncle Alexandre, et [illegible] se concilier la bienveillance de l'empereur Nicolas. Après être rentré dans son pays, il [illegible] presque toutes les contrées de l'Europe. Il n'occupa aucune fonction sous les hospodars Bibesco et Stirbey. Sous le gouvernement [illegible] établi par le général Budberg, il devint président du tribunal ; puis, au retour du prince Stirbey, il fut nommé préfet de police de Bucharest et eut l'initiative de nombreuses réformes. Élu membre du divan *ad hoc* de 1856, par le [illegible] de cette ville, il fut envoyé par le [illegible] à la dernière Assemblée et, quoique [illegible] candidat, concourut à la [illegible] du colonel Couza (1859). Il a été élu [illegible] parti conservateur en 1879. Ce fut [illegible] que fut voté à l'unanimité un [illegible] protestant contre toute cession de territoire roumain à la Russie.

GHIKA (Jean), homme politique roumain, est né à Bucharest, vers 1817. Condisciple d'Al. Go[illegible] au collège national de Saint-Sava, et plus [illegible] à l'école centrale de Paris (1837-40), il [illegible] à Bucharest, s'associa à l'opposition [illegible] dirigée par Campineano, et prit part, [illegible], à la conspiration d'Ibraïla. En 1843, il [illegible] où il occupa une chaire de mathématiques et d'économie politique à l'université, [illegible] l'année suivante, avec Alexandri et [illegible], à la fondation du *Progrès*, revue [illegible] et littéraire. L'un des chefs actifs et [illegible] du parti national, il fit partie, en 1848, [illegible] qui organisa la révolution des 16-23 [illegible], il [illegible] l'abdication du prince Bibesco, il [illegible] à Constantinople par le gouvernement [illegible] comme chargé d'affaires, et continua [illegible] après la chute de la lieutenance princière [illegible] de Redcliffe le fit investir, en [illegible] de la caïmacamie ou lieutenance de la [illegible]. Au mois de janvier 1856, [illegible] titre et élevé à [illegible] de muchir. [illegible]

M. Jean Ghika a publié en 1843, à Paris, une brochure intitulée: *Dernière occupation des Principautés danubiennes*, et signée *G. Chainoi* (anagramme de *Jon Ghica*).

GHIKA (Hélène). Voy. DORA D'ISTRIA.

GHILLANY (Frédéric-Guillaume), publiciste allemand, né à Erlangen, en 1807, étudia dans cette ville la philosophie et la théologie pendant quatre ans (1825-29), et devint ensuite pasteur d'une des églises de Nuremberg. Plus tard, il se tourna vers l'étude de l'histoire et des sciences, et fut nommé, en 1835, professeur d'histoire et de géographie à l'école professionnelle de Nuremberg, puis, en 1841, bibliothécaire de la ville, et, en 1855, conseiller de la cour de Wurtemberg. Il a exécuté des voyages scientifiques dans toute l'Europe. — Il est mort le 26 juillet 1876.

M. Ghillany a vivement combattu le parti ultramontain. Outre une foule d'articles, il faut citer de lui : *l'Intolérance des confessions chrétiennes* (die Unduldsamkeit der christ. Confessionen ; Nuremberg, 1838) ; *les Sacrifices humains des anciens Hébreux* (die Menschenopfer der altern Hebraer; Ibid., 1842); *Léonegg, ou Confession des chrétiens pensants* (Leonegg oder Bekenntniss der denkenden Christen ; Leipzig, 1847) ; *Histoire du navigateur Martin Beheim* (Geschichte des Seefahrers Mart. Beheim; Ibid., 1853) ; *Un Tour à Londres et à Paris* (Eine Towr nach London und Paris; Ibid., 1853, 2 vol.); *Manuel des amis de la politique* (Handbuch für Freunde der Politik ; Nuremberg, 1850); *Manuel de diplomatie* (Diplomat. Handbuch; Nordlingen, 1855, 2 vol.), recueil de conventions depuis le traité de Westphalie.

GHYCZY (Koloman DE), homme politique hongrois, né à Komorn, le 2 février 1808, étudia le droit à l'université de Pesth et fut reçu avocat en 1828. Il entra dans le notariat du comitat de Komorn et passa rapidement par tous les grades que comporte cette profession en Hongrie. Elu député au Reichstag en 1843, il entra, en 1847, dans la magistrature et devint juge ordinaire au tribunal supérieur de son comitat. M. Deák, en 1848, l'appela au poste de sous-secrétaire d'État au ministère de la justice. A la chute de la révolution hongroise, il rentra dans la vie privée. Il n'en sortit, qu'au moment du retour au régime constitutionnel en Autriche (1861), et il fut élu député de Komorn. Appelé à la présidence de la Chambre, il montra beaucoup de fermeté et d'impartialité. Dans les délégations au Reichsrath, il fut le chef du parti de l'Adresse ou de la conciliation, en opposition avec le parti des Résolutions ou l'opposition. Devenu, en 1874, ministre des finances dans le cabinet Bitto, il chercha à remédier à l'état précaire des finances, et à équilibrer le budget hongrois; lorsque le ministère se retira (11 février 1875), il reprit la présidence de la Chambre, mais il ne tarda pas à donner sa démission à cause de son grand âge (2 avril 1879).

GIACOMELLI (Hector), dessinateur italien, né à Paris le 1er avril 1822, est fils d'un professeur de chant qui eut pour élève Mme Damoreau. Apprenti graveur et ciseleur chez Eug. Marrel, orfèvre distingué sous le règne de Louis-Philippe, il fut dessinateur pour la bijouterie et la joaillerie de 1844 à 1854. Il s'est depuis fait connaître par les compositions et les ornements dont il a illustré un grand nombre d'ouvrages de luxe : *le Livre des petits enfants*, de M. Delapalme (1866), [illegible]eau (1867) et *l'Insecte* (1876) de J. Mi-

chelet; *Nature*, par Mme Michelet (Londres, 1872); *Birds and flowers* (Ibid., 1873); *Sketches of natural history* (Ibid., 1873); *The history of the Robins* (Ibid. 1875); *les Mois*, poésies de M. Coppée (Paris, 1877, in-folio); *The Birds world* (Londres 1878); *Ailes et fleurs* (Paris, 1878, in-folio); *les Nids*, de M. A. Theuriet (1879, in-4°). On lui doit aussi les fleurons et culs-de-lampe de *la Bible* de M. G. Doré et les encadrements d'une édition de *Marie-Antoinette* par MM. de Goncourt.

M. Giacomelli, qui a réuni une importante collection de dessins et d'estampes modernes, a publié un *Catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Raffet* (1862, in-8). Il a obtenu deux médailles à l'Exposition universelle de Vienne, en 1873, et a été décoré de la Légion d'honneur, à la suite de celle de 1878.

GIACOMOTTI (Félix-Henri) peintre français d'origine italienne, né à Quingey (Doubs), le 19 novembre 1828, se fit naturaliser le 5 décembre 1849 et entra à l'École des beaux-arts en 1850. Il obtint le prix de Rome en 1854 et débuta au Salon de 1859 par les portraits de MM. *Edm. About* et *Jules David*. Il a depuis exposé; *le Martyre de Saint-Hippolyte*, *Nymphe et Satyre* (1861); *l'Amour se désaltérant*, *Portraits* (1863), *Agrippine quittant le camp* (1864) appartenant au musée de Lille; *Enlèvement d'Amymone* (1865), placé au Luxembourg; deux *Portraits* (1866); *le Christ bénissant les enfants*, *Portrait de Mme de Moreton-Chabrillan* (1867); *la Dernière épingle de Carméla* (1868), deux *Portraits de femmes* (1869); *la Pentecôte* (1870); *Mme Hornby* et *Mme Hood*, portraits (1872); *l'Amour et Vénus* (1873); *Mme Barthe-Banderali*, portrait (1874); *le Calvaire* (1875); *A Sonnino* (1876); *la Nuit* et portrait de *M. Dugué de la Fauconnerie* (1877); *la Gloire de Rubens* et *la Peinture*, panneau décoratif pour le musée du Luxembourg (1878).

M. Giacomotti a peint un *Christ au milieu des docteurs* pour Saint-Étienne-du-Mont, les portraits des généraux *Marulaz* et *Morand* pour l'hôtel de ville de Besançon, celui de *Daguesseau*, pour le Palais de justice de Paris et celui de *Le Verrier* que M. Bischoffsheim fils a offert à l'Observatoire. Il a obtenu trois médailles en 1864, 1865, 1866 et la croix de la Légion d'honneur en 1867.

GIBERT (Jean-Baptiste-Adolphe), peintre français, né à la Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), en 1802, fut élève de Guillon-Lethière et de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de paysage historique au concours de 1829. Ses œuvres sont peu nombreuses. A part *la Forêt de Nettuno*, qui est au musée du Luxembourg, et *la Bataille d'Eckmühl*, au palais de Versailles, il n'a envoyé aux Salons que *la Chasse au sanglier de Calydon*, *les Bords du Teverone* (1850), *l'Acropolis d'Athènes* (1853), exposé de nouveau en 1855; *Vue prise à Ardéa* (1859); *Vue d'Abou-Mandour*, Basse-Égypte, *Ville de Syout*, *Vue prise à Pernes de Vaucluse* (1863); *Voie antique à Ostie*, *Monte Pellegrino, à Palerme* (1866); *Avenue de Schubrah* (1869); *Vue prise de la terrasse de l'Académie de France à Rome* (1872). Cet artiste s'est fixé à Rome.

GIBON (Alexandre-Edme), professeur de philosophie français, né à Paris, le 4 octobre 1798, suivit pendant quelques années les cours du lycée Charlemagne, et termina ses études avec quelque succès au collège royal de Henri IV. Après cinq ans d'enseignement au collège communal de Châlons-sur-Marne, où il avait été nommé régent de philosophie en 1820, il fut reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1825, et resta deux ans agrégé suppléant sans fonctions. Depuis 1827 jusqu'en 1858, il enseigna pendant vingt-six ans la philosophie au collège royal de Henri IV. Les succès nombreux et constants de ses élèves au concours général le firent décorer de la Légion d'honneur en 1847, sur la proposition des proviseurs de collèges royaux de Paris. Il fut mis à la retraite en 1858, par une application rigoureuse du règlement sur la limite d'âge. M. Gibon, qui passait pour avoir conservé une certaine fidélité aux idées de Condillac, au milieu de la réaction générale contre elles, a publié en 1842 un *Cours de philosophie* (2 vol.).

GIBSON (Thomas MILNER), homme politique anglais, né en 1807, à la Trinité, fils d'un major d'infanterie, et élevé à l'université de Cambridge, voyagea sur le continent et entra, au mois de juillet 1837, pour le bourg d'Ipswich, à la Chambre des Communes, où il se rangea d'abord parmi les conservateurs. Ne croyant plus devoir voter avec ce parti, il résigna son mandat en 1839 et ne fut pas réélu. Il se jeta tout entier dans le mouvement qui avait pour but l'abolition des impôts sur les objets de première consommation, et devint bientôt un des orateurs les plus populaires de l'*Anti-cornlaw league*.

Lors des élections générales de 1841, M. Milner Gibson, fut élu, après une lutte opiniâtre, à Manchester. Dès lors, il figura, avec Cobden et Bright, au nombre des plus ardents champions du libre échange, et prit une part des plus actives à l'abolition des lois sur les céréales. Sous le ministère de lord J. Russell, il fut appelé à faire partie du bureau de commerce en qualité de vice-président (juillet 1846). Deux ans plus tard, séparé de ses collègues par de profonds dissentiments au sujet des réformes financière et électorale, il se retira du ministère (avril 1848); ses électeurs lui renouvelèrent leur mandat en 1852. Il perdit son siège aux élections générales de 1857, mais il fut réélu, au mois de décembre, par le bourg d'[illegible]. En 1859, il devint président de la [illegible] des pauvres, puis du conseil de commerce.

GICQUEL-DESTOUCHES (Albert-Auguste), marin français, né à Brest le 10 avril 1818, [illegible] capitaine de vaisseau, entra au service en [illegible], devint enseigne en 1838, lieutenant de vaisseau en 1843, capitaine de frégate le 8 mai [illegible], et capitaine de vaisseau le 9 août 1858. Après plusieurs commandements exercés principalement dans la Méditerranée, il fut, dans ce grade, chef d'état-major de l'escadre d'évolutions, puis directeur du personnel au ministère de la marine. Il est devenu contre-amiral le 6 avril [illegible], vice-amiral le 3 août 1875. Nommé d'abord au commandement d'une division navale [illegible] Méditerranée, puis préfet maritime de l'arrondissement de Lorient, il fut appelé au ministère de la marine dans le cabinet du 16 mai 1877, et [illegible] chute de celui-ci, retourna à son poste. M. Gicquel-Destouches a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 29 octobre 1864, et [illegible] officier, le 27 décembre 1872.

GIDE (Jean-Paul-Guillaume), jurisconsulte français, né à Uzès (Gard) le 15 mai 18[illegible], fils d'un président au tribunal de cette ville, fit ses études de droit à Aix et fut reçu docteur en [illegible]. En 1859, il obtint le n° 1 au concours pour l'agrégation et fut envoyé provisoirement à la faculté de Grenoble où il professa un cours de droit administratif de 1860 à 1861. En [illegible], il remplaça M. Pellat comme professeur de droit [illegible] et fut nommé [illegible] à la faculté de Paris

[illegible] chaire, le 7 juillet 1870. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. P. Gide a publié : *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne* (1867, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales; plusieurs des articles qu'il a insérés dans la *Revue de législation française et étrangère* ont été tirés à part.

GIDEL (Charles-Antoine), professeur et littérateur français, né à Gannat (Allier) le 5 mars 18[illegible], fit ses études au collège de cette ville, fut reçu licencié ès lettres en 1850, premier agrégé des classes supérieures en 1853 et docteur ès lettres en 1857. Successivement chargé de la quatrième au lycée du Puy (1852) professeur de rhétorique à Brest (1853), à Angers (1855), à Nantes (18[illegible]), et de littérature française à l'École préparatoire à l'enseignement supérieur dans cette même ville, il fut appelé à Paris, comme chargé de cours de troisième au lycée Bonaparte (18[illegible]), et il devint professeur de rhétorique (18[illegible]). Proviseur du lycée Henri IV depuis le 18 avril 18[illegible] il passa, en 1878, avec les mêmes fonctions au lycée Louis-le-Grand.

M. Gidel s'est fait connaître, hors de l'Université, par ses succès académiques et ses conférences [illegible]. Il a obtenu deux fois le prix d'éloquence à l'Académie française, en 1866, pour son *Étude sur Saint-Évremond*, et, en 1868, pour un *Discours sur J.-J. Rousseau*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres lui a aussi décerné, en 18[illegible], [illegible] prix Bordin pour un mémoire sur les *traductions faites en grec, depuis le douzième siècle, de nos anciens poèmes de chevalerie*. Lors de l'établissement des conférences et lectures publiques officielles ou libres, M. Gidel [illegible] à ce nouveau genre d'enseignement [illegible] souvent, soit dans les salles [illegible] inauguré, soit à la Sorbonne, au théâtre de la Gaîté (février 1869) et sur [illegible]. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1869.

[illegible] publications, on cite de lui, outre ses [illegible] : ses deux thèses pour le doctorat, *les Troubadours et Pétrarque*, et *De [illegible] Guillelmi Britonis* (1857, in-8); une édition nouvelle et annotée du *Conciones*; un [illegible] de *morceaux choisis d'auteurs* [illegible]; *Études sur la littérature grecque moderne* [illegible] (1866-1878, 2 vol. [illegible]); une grande édition des *Œuvres de Boileau* (1869-74, 2 vol. in-8); *Histoire [illegible] du XVII^e siècle* (1873, in-18); *Histoire de la littérature française* (1874, in-18); diverses [illegible], puis de nombreux articles [illegible] les classes, puis de nombreux articles dans la *Revue de l'Instruction publique*, la *Revue [illegible]*, l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, etc.

GIEBEL (Christophe-Godefroi-André), zoologiste [illegible] allemand, né à Quedlinbourg, le [illegible] 1820, étudia les sciences naturelles [illegible], se fit recevoir docteur en 1845 et [illegible]. Il fit dans cette ville des conférences [illegible], fut nommé professeur extraordinaire [illegible] en 1861 avec la direction du musée [illegible] naturelle.

[illegible] grand nombre de savants mémoires, [illegible] les ouvrages de science pure et de [illegible] la première catégorie appartien[nent] [illegible] der Vorwelt; [illegible] 1854. [illegible] de Bronn ; *Traité de zoologie* pour les étudiants, nombreuses éditions, etc. Parmi ses ouvrages de vulgarisation, nous citerons : *Cosmos pour les peuple* (Kosmos für das Volk, 1849); *Question journalières de sciences naturelles* (Tagesfragen aus der Naturg., 1858); *Histoire naturelle du règne animal* (Naturgesch. des Thierreichs, 1855-1863, 5 vol.); *l'Homme* (der Mensch, 1868); *Zoologie domestique* (Landwirtschaftliche Zool.; 1868, 2^e édit. 1873); *Thesaurus ornithologiæ* (1872-1877, 3 vol.).

GIESEBRECHT (Guillaume, DE), historien allemand, né à Berlin le 5 mars 1814, suivit les cours de l'université de sa ville natale devint professeur au Joachimsthal, où il resta près de vingt ans. Professeur à l'université de Kœnigsberg de 1857 à 1862, il se rendit ensuite à Munich, et y devint directeur du séminaire historique. Décoré de l'ordre de la Couronne de Bavière en 1865 et anobli par ce fait, il reçut en 1872 la présidence du conseil de l'instruction publique, nouvellement créé. Il a été élu membre de l'Académie des sciences de Munich.

On lui doit quelques travaux historiques importants : *Histoire de l'Empereur Othon II* (Berlin 1840); l'édition d'un manuscrit précieux et rare du XI^e siècle : *Annales altahenses* (ibid. 1841); *De Litterarum studiis apud Italos primis medii ævi sæculis* (ib. 1845); la traduction de *la Chronique de Grégoire de Tours* (ib. 1851); *Arnold di Brescia* (Munich, 1873); *Histoire de l'empire allemand* (Geschichte der deutschen Kaiserzeit, Brunswick, 1855-1875, 4 vol; 4^e édit. 1873-1876).

GIFFARD (Henri), ingénieur français, né à Paris, le 8 février 1825, entra en 1841 dans les bureaux des ateliers du chemin de fer de Paris à Saint-Germain et Versailles et, dès 1843, commença à s'occuper des questions relatives à la navigation aérienne. En 1852, il s'enleva dans un ballon allongé, muni d'une machine à vapeur, et publia dans *la Presse* la relation de cette tentative de direction aéronautique. Il organisa, pendant l'Exposition universelle de 1867, des ascensions en ballon captif, au Champ de Mars, et à celle de 1878 installa également dans la cour des Tuileries un ballon monstre dont les dimensions, le mode de construction et les accessoires intéressèrent vivement le public. Ce ballon, après une exploitation très fructueuse, fut démonté pour être emmené à l'étranger, puis racheté par les frères Godard et réinstallé dans la cour des Tuileries, où peu de temps après, il fut mis en pièces par un ouragan (16 août 1879).

M. Giffard a, en outre, perfectionné divers appareils, principalement celui destiné à l'alimentation des chaudières à vapeur et qui, sous le nom d'*Injecteur Giffard*, est devenu d'un emploi universel. Il obtint pour cette découverte le prix de mécanique, de l'Académie des sciences en 1859. Il fit également des expériences sur les machines à vapeur à grande vitesse, sur la fabrication du gaz hydrogène etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 24 janvier 1863.

On lui doit plusieurs notices concernant ses découvertes et études : *Application de la vapeur à la navigation aérienne* (1851); *Du Travail dépensé pour obtenir un point d'appui dans l'air* (1852); *Notice théorique et pratique sur l'injecteur automoteur breveté*, 1860, avec pl.

GIGOT (Edme-Albert), administrateur français, né à Châteauroux (Indre), le 1^er janvier 1835, fils d'un ingénieur des ponts et chaussées originaire d'Auxerre, fit son droit à Paris. Reçu [illegible] et d'abord secrétaire de M. Re-

verchon, il devint avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation en 1861. Catholique libéral, il plaida, durant l'Empire, plusieurs causes politiques importantes qui répondaient à cette double tendance de son esprit. En même temps, il collaborait à la *Gazette de France* et au *Correspondant*. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se rallia promptement à la politique conservatrice républicaine de M. Thiers, et il fut nommé, au commencement de 1871, préfet de Vaucluse, d'où il passa dans le Loiret, dans le Doubs (19 décembre 1873) et enfin dans Meurthe-et-Moselle (11 mars 1876). L'évolution politique du 24 mai 1873 l'avait laissé à son poste; mais lors du 16 mai 1877, et malgré ses anciennes attaches d'amitié et d'opinions avec M. Albert de Broglie, il tint à se séparer nettement de ses amis d'autrefois, dont il blâmait la conduite, et il remit sa démission de préfet.

Le ministère du 14 décembre 1877, présidé par M. Dufaure, appela à la préfecture de police M. Gigot qui donna maintes preuves de son esprit libéral: pendant la période des élections au conseil municipal (décembre 1877), il autorisa, par une extension de la loi, les réunions publiques, et, au retour d'un voyage d'études à Londres, il recommanda par une circulaire le respect de la liberté individuelle des citoyens, dans toute la mesure que comportent les nécessités du service (janvier 1879). Mais, à cette époque même, l'administration qu'il dirigeait était en butte aux plus vives attaques de la presse radicale et surtout de *la Lanterne* qui, sous la signature de: *Un vieux petit employé* (pseudonyme de M. Yves Guyot), dénonçait chaque jour quelqu'abus ancien ou récent. Une recrudescence d'attaques nocturnes, dont le nombre et la gravité étaient d'ailleurs exagérés par certains journaux, surexcitait aussi l'opinion publique qui réclama une enquête; M. Gigot fut le premier à la demander à M. de Marcère, ministre de l'intérieur (26 janvier). Bientôt la commission, composée de MM. Schœlcher, Thulié, Tolain, Liouville, Tirard, déclara qu'en présence du secret professionnel derrière lequel plusieurs fonctionnaires avaient cru devoir se retrancher, son rôle devenait nul et qu'elle n'avait plus qu'à se retirer (16 février). En même temps, le procès en diffamation intenté à la *Lanterne* par M. Ansart, chef de la police municipale, mettait en lumière des faits scandaleux jusqu'alors ignorés ou mal connus, et, bien qu'ils fussent antérieurs à l'administration de M. Gigot, celui-ci donna sa démission (3 mars 1879) et fut remplacé par M. Andrieux, député du Rhône. M. Gigot a été décoré de la Légion d'honneur en 1875.

On cite de lui trois études extraites du *Correspondant*: *la Pologne en 1859* (1859, in-8), *la Vérité italienne au moyen âge* (1859, in-8), *M. de Tocqueville* (1861, in-8), etc.

GIGOUX * (Jean-François), peintre français, né à Besançon, le 8 janvier 1809, et fils d'un médecin-vétérinaire de cette ville, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, mais ne fit qu'y passer. Dès 1831, il parut au Salon avec des lithographies et des *Études* et *Portraits* à la mine de plomb, procédé qu'il a fréquemment adopté. Il s'adonna ensuite à l'histoire, au genre et au portrait. Ses relations suivies avec divers chefs du mouvement littéraire et politique de l'époque ont encore contribué à sa réputation. Il a principalement exposé, depuis lors: *Henri IV écrivant des vers sur le missel de Gabrielle*, *la Toilette de Mme Dubarry*, *la Bonne aventure*, *le comte de Comminges reconnu par sa maîtresse*, *la Mort de Léonard de Vinci*, *Antoine et Cléopâtre après la bataille d'Actium*, *Héloïse recevant les restes d'Abeilard au Paraclet*; une *Madeleine*, achetée par la maison du roi; *sainte Geneviève*, *saint Philippe guérissant un malade*; *le Baptême de Clovis*, commandé par le ministère de l'intérieur; une *Nativité*, pour la liste civile; *la Mort de Manon Lescaut*, *la Mort de Cléopâtre*, le tableau le plus loué de cet artiste; *Charlotte Corday*, remarquable dessin (1848); *Galathée*, *les Vendanges* (1853); *la Veille d'Austerlitz*, au musée de Besançon, *le Bon Samaritain*, au musée du Luxembourg (1857); une *Arrestation sous la Terreur* (1859), une *Tête de Sarrasin* (1861); *le Poème du Midi* (1866), qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *Première rêverie* (1867); *le Dernier ravissement de sainte Madeleine* (1870); *le Pêcheur et le petit poisson* (1872); *le Père Lacour* (1875); *un Jeune garçon* (1876); *la Jeunesse de Ruyter* (1877); *la Fontaine de Jouvence*, *sainte Madeleine au désert* (1878). Ses portraits les plus importants, dont plusieurs au pastel, sont ceux des *comtes Donzelot et Ostrowski*, de *Sigalon*, de *MM. Taillandier*, *Charles Fourier*, *Lamartine*, *Considérant*, du *comte et de la comtesse Georges Mniszech*, de *Gabriel Laviron*, au musée de Besançon, de *M. Lefèbvre Duruflé*, ancien sénateur, ancien ministre, du *roi Jérôme* (brûlé aux Tuileries en 1871), du *prince Radziwill*, du *comte d'Essex*, de *lord Londonderry*, de *lady Baring*, etc. Signalons encore de cet artiste, dans les salons de Versailles, *la Prise de Gand* et le *Portrait de Charles VIII*, et des peintures religieuses pour les églises de Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Merry, Saint-Gervais-et-Saint-Protais. Dessinateur et lithographe habile, il a exécuté sur pierre de 1832 à 1836 toute une série de portraits de contemporains, et gravé quelques frontispices pour des livres de l'époque romantique. On lui doit une très remarquable illustration d'une édition de *Gil-Blas* (1835, in-8, 600 vignettes); celle des *Lettres d'Héloïse et d'Abeilard* (1839, 2 vol. in-8), etc.

M. Gigoux a obtenu une 2e médaille en 1833, deux 1res médailles en 1835 et 1848, et la décoration en juin 1842.

GILARDIN (Jean-Alphonse), magistrat et publiciste français, né à Turnhout (Deux-Nèthes), le 3 floréal an XIII (17 mai 1805), débuta, comme avocat, au barreau de Bourg, puis passa à celui de Lyon et y acquit rapidement une réputation brillante. En 1836, il fut nommé substitut du procureur général dans cette ville et en 1840 procureur du roi. Il fut ensuite envoyé comme procureur général à Alger. A la révolution de 1848, il donna sa démission; mais il rentra bientôt dans la magistrature, comme procureur général à Montpellier. Il occupait les mêmes fonctions à Lyon en 1852, lorsqu'il fut promu, le 13 février, commandeur de la Légion d'honneur, et, peu après, nommé premier président de la Cour impériale. Un décret du 8 mars 1869 le nomma premier président de la Cour impériale, en remplacement de M. Devienne. Admis à la retraite le [illegible] mai 1875, il se retira à Lyon. Il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 [illegible] 1864. — Il est mort au Vieux-d'Izenave (Ain) le 9 novembre 1875.

Membre de l'Académie des belles-lettres de Lyon, et son président pour 1860, M. Gilardin a publié, outre plusieurs discours de rentrée, un certain nombre d'écrits de jurisprudence et de philosophie, notamment: *Études philosophiques sur le droit de punir* (1841, in-8); *Philosophie de l'histoire* (1857, in-8).

GILBERT (Jacques-Émile), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 [illegible]

1793, fut reçu à l'École polytechnique, en 1811 ; mais préféra suivre l'École des beaux-arts, sous la direction de Barthélemy Vignon l'architecte. Il y remporta le second prix d'architecture en 1820, et le grand prix en 1822 ; le sujet du concours était : une *Salle d'opéra*. Il envoya d'Italie la *Restauration du temple de Jupiter d'Ostie* (1826). De retour en France, il dirigea les constructions de l'École d'Alfort, et vers 1840, l'édifice sanitaire de Charenton. Plus tard il fut associé à M. Lecointe pour la prison cellulaire Mazas, et exécuta en même temps de nombreux travaux particuliers. En [illegible] il fut chargé des travaux du nouvel hôtel de la préfecture de police, conjointement avec [illegible], il avait pris, en 1853, l'atelier de Blouet. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis novembre 1853, il devint secrétaire archiviste à l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845 et promu officier le [illegible]. — Il est mort à Paris, le 31 octobre 1874.

Son frère, M. Baptiste-Émile-Louis GILBERT, né à Paris, le 11 janvier 1799, suivit également l'École des beaux-arts, dirigea un certain nombre de constructions particulières, puis fut attaché, en 1851, sous M. Baltard, aux bâtiments de la préfecture de la Seine.

GILBERT (François-Ambroise-Germain), sculpteur français, né à Choisy-le-Roi (Seine) en 1816, suivit d'abord les leçons de Cortot et, jusqu'en 1837, exécuta un grand nombre de modèles pour les orfèvres, les fabricants de bronzes et d'objets d'art en fonte de fer. De 1837 à 1847, il n'envoya aux expositions des beaux-arts que des bustes et des médaillons. En 1848, il exposa la *Mort de France*, bas-relief commandé par la ville de Rouen. Peu après, il fut chargé d'exécuter un surtout de table pour le prince de Prusse, et de restaurer les sculptures de la cathédrale de [illegible] travail qui lui prit de longues années. En 1850 il reçut du Prince-Président la commande d'un *grand surtout* et d'un *service de table*. Ils ne furent achevés qu'en 1854. Les principales pièces avaient un mètre de haut, et le tout couvrait une table de trente-trois mètres de long. Cet ensemble service figura à l'Exposition de 1855. En 1853, il avait été chargé de modeler [illegible] de l'Empire. En 1858, il acheva les [illegible], ornements de voussures et tympans de la salle principale de la Bourse à [illegible] offrant quatorze principaux sujets du [illegible].

Il exécutait presque en même temps, dans la même ville, les sculptures de la salle des pas perdus du Palais de justice, quatre groupes [illegible] pour la résidence impériale, toute la décoration sculpturale de la caserne Saint-[illegible] statues de génies, les poulaines de [illegible] navires des Messageries impériales, etc. On cite encore, de cet artiste, un [illegible] en pierre dans l'église Saint-Augustin, [illegible] et un bas-relief en marbre dans celle des [illegible] d'importantes sculptures dans divers [illegible] églises, etc.; une statue en marbre, [illegible], etc. M. Gilbert a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

GILBERT (sir John), peintre anglais, né à [illegible] en 1817, débuta en 1836, à l'exposition [illegible] anglais, par une aquarelle, *l'Arrestation [illegible] par le Protecteur Richard* [illegible] et exposa régulièrement depuis 1839, soit à l'Institution britannique soit à l'Académie royale. Membre de la Société des aquarellistes [illegible], il en devint président en 1871 et fut créé [illegible] l'année suivante. Il a été élu associé de l'Académie royale le 29 janvier 1872.

Parmi ses œuvres principales, nous citerons : *Don Quichote donnant des conseils à Sancho* (1839) ; *Othello devant le Sénat* ; *le Meurtre de Thomas Beckett* ; *Wolsey et Buckingham* ; *Une convocation du clergé* ; *Entrée de Jeanne d'Arc à Orléans* etc. Il envoya trois tableaux à l'Exposition universelle de 1878 : *le cardinal Wolsey à l'abbaye de Leicester* ; *Richard II abdiquant en faveur de Bolingbroke* ; *Doge et sénateurs en conseil*, aquarelle. Il a illustré les œuvres de Shakespeare, de Longfellow et des meilleurs écrivains d'Angleterre et d'Amérique, et collabora à *l'Illustrated London News*. Sir J. Gilbert a obtenu à Paris une médaille de 3e classe en 1878.

GILBERT (William-Schwenck), auteur dramatique anglais, né à Londres, le 18 novembre 1836, suivit les cours de l'université de Londres et fut reçu avocat au barreau de l'Inner Temple, en 1864. Il avait été attaché au secrétariat du Conseil privé de 1857 à 1862. Il débuta au théâtre en 1866, par *Dulcamara* et donna depuis, aux diverses scènes de Londres, un certain nombre de pièces, principalement de comédies-féeries dont quelques-unes qui obtinrent du succès : *Un Vieux compte* (old Score) ; *la Princesse* (the Princess), empruntée à un poème de Tennyson ; *Nouvelle à sensation* ; *le Palais de la Vérité* (the Palace of Truth, 1870), sujet emprunté à Mme de Genlis, *Pygmalion et Galathée* (1871) ; *le Monde malin* (the Wicked World, 1873) ; *Charity* (1874) ; *Sweet hearts* (1874), etc. On a encore de lui, sous le titre de *Bab ballads*, un recueil d'articles humoristiques publiés dans le journal le *Fun*.

GILBERT-BOUCHER (Charles-Gustave), magistrat et sénateur français, né à Paris, le 29 mai 1819, étudia le droit à la faculté de Paris et entra dans la magistrature, le 6 juin 1847, comme substitut au tribunal d'Auxerre. Commissaire du gouvernement au tribunal d'Avallon le 20 mars 1848, il passa à Provins en 1851. Envoyé en disgrâce, après le coup d'État, à Villeneuve d'Agen, il refusa ce poste ; mais il rentra dans le parquet le 13 octobre 1859, comme procureur impérial à Sens, d'où il passa à Meaux en 1861 et devint juge au tribunal civil de la Seine le 30 août 1865. Dans l'intervalle il fut élu membre du Conseil général de Seine-et-Oise, pour le canton de Luzarches et en devint le président pendant plusieurs années ; le 16 novembre 1870, il fut nommé conseiller à la cour de Paris.

Porté sur la liste républicaine aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de Seine-et-Oise avec MM. Léon Say et Feray et combattu par M. Buffet, ministre de l'intérieur, il fut élu le dernier sur trois, par 449 voix sur 787 électeurs. Il prit place au centre gauche et vota avec les groupes républicains. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

GILBERT-MARTIN (Charles) dessinateur et journaliste français, né à Pleine-Selve (Gironde) en 1839, fit ses études à Blaye et débuta dans le journalisme parisien par des articles insérés au *Soleil* et au *Nain jaune* ; puis il fonda le *Philosophe* (1867), feuille satirique illustrée dont le texte et les dessins étaient presque tous de lui seul et qui disparut après une condamnation du rédacteur à deux mois de prison et 200 francs d'amende. Pendant la guerre, M. Gilbert-Martin servit dans l'état-major du général Faidherbe ; il vint ensuite se fixer à Bordeaux et publia un volume de poésies : *les Calvaires* (1873, in-18). Le succès de quelques-uns de ses portraits-charges dans un petit journal bordelais l'encouragea à

créer de nouveau une feuille de caricatures, le *Don Quichotte*. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Gilbert-Martin fit au nouveau préfet de la Gironde, M. de Tracy, une guerre d'épigrammes, de charges et de chansons à laquelle l'autorité répondit par des saisies et des condamnations et qui fut égayée d'épisodes burlesques. M. Gilbert-Martin avait également fondé alors *le Bordelais*, petit journal politique qui dura peu.

GILFILLAN (rév. George), critique et littérateur anglais, est né en 1813, à Comrie (Écosse), où son père était ministre de l'Église indépendante. Élevé aussi pour la carrière ecclésiastique, il reçut les ordres vers 1837, et fut attaché à la paroisse de Dundee. Il se fit connaître par une série d'esquisses critiques publiées sous le titre de *Galerie de portraits littéraires* (a Gallery of literary portraits; nouv. édit., 1851, 4 vol.).

On cite ensuite du rév. Gilfillan une remarquable préface, en tête de la *Collection des poètes anglais* de Nichol; un volume de vers: *Chants et poésies* (Poems and songs), qui a eu trois éditions; *les Poètes de la Bible* (the Bards of Bible): une dissertation *sur l'Enfer* (On hades); *le Martyrologe du Covenant écossais* (Martyrs and heroes of the scottish Covenant (1852); des *Sermons*; l'*Histoire d'un homme* (History of a man, 1856), esquisse morale; *Alpha et oméga* (1860); un poème: *la Nuit* (Night, 1867); *les Héros chrétiens modernes* (Modern Christian Heroes, 1869); *Vie de Walter Scott* (1870); *History of British poets* (1876), etc. — Il est mort le 13 août 1878.

GILL (Louis-Alexandre Gosset de Guinnes, *dit* André) caricaturiste français, né à Paris, le 17 octobre 1840, fut d'abord élève de M. Leloir, puis de l'École des beaux-arts; mais, après avoir servi volontairement dans un régiment de ligne, il se fit connaître par des caricatures insérées dans divers petits journaux. La fondation de *la Lune* (1866), devenue, deux ans plus tard, *l'Éclipse*, mit en lumière son talent humoristique et satirique. Après avoir représenté, sous des traits à peine exagérés la plupart des célébrités littéraires et théâtrales du moment, il aborda la caricature politique et lui dut un succès qui ne se démentit pas jusqu'à la chute de l'Empire, mais qui valut à *l'Éclipse* de nombreuses condamnations. Depuis la guerre de 1870, M. Gill a continué dans ce journal, puis dans *la Lune rousse* et *la Petite Lune*, la série de ces spirituelles actualités. Il s'est également fait connaître comme peintre et a exposé en 1875, *la Chanson du fou*, en collaboration avec M. Baduel, et un *Joyeux compagnon*, en 1876, *Crispin*, en 1877, *Souvenir d'un grand comédien* (portrait de Lesueur) et *l'Homme à la pipe*, en 1878, *l'Ami Daubray* et *Catherine*, etc.

Enfin M. Gill a écrit de nombreux articles, des poésies et des pièces en vers. Il a fait imprimer un drame, en collaboration avec M. Jean Richepin (*l'Étoile*, 1873, in-18), et fait représenter une comédie en un acte, *la Corde au cou*, au théâtre l'Odéon (1876).

GILLE (Philippe-Émile-François), journaliste et auteur dramatique français, né à Paris le 18 décembre 1831, étudia d'abord la statuaire, puis entra dans les bureaux de la Préfecture de la Seine. Il fut plus tard secrétaire du Théâtre-Lyrique (1861). Après avoir collaboré au *Petit Journal*, à *l'Histoire*, au *Soleil* de M. Millaud, il fut chargé, en 1869, au *Figaro*, des *Échos de Paris* et des comptes rendus bibliographiques. On lui attribue, en partie, les *Mémoires d'un journaliste* par H. de Villemessant (1869-76, 5 vol. in-18). M. Gille a épousé une fille de M. Victor Massé.

Comme auteur dramatique, il a écrit les paroles d'un certain nombre d'opérettes: *la Prêtresse*, musique de G. Bizet, représentée à Bade (1858); *Vent du soir* (1857), *les Bergers* (1865), *le Docteur Ox* (1877), musique de M. Offenbach; *M. de Bonne-Étoile* (1860), *le Bœuf Apis* (1865), *l'Écossais de Chatou*, *la Cour du roi Pétaud* (1869), musique de M. Léo Delibes; *les Horreurs de la guerre* (1869), musique de M. Jules Costé; *les Charbonniers* (Variétés, 1877), etc., etc. Il a donné avec M. Eug. Labiche: *Garanti dix ans* (Variétés, 1874), *les Trente millions de Gladiator* (même théâtre, 1875); avec M. Sardou, *les Prés Saint-Gervais* (1874), amplification, avec musique de M. Offenbach, de la pièce jouée en 1862; avec M. Jules Noriac, *Pierrette et Jacquot* (Bouffes, 1876), etc., etc. Il a composé aussi le libretto d'*Yedda*, ballet japonais, musique de M. O. Métra (Opéra, 1879).

GILLIOT (François-Philibert), député français, né à Bligny-sur-Ouche (Côte-d'Or), le 20 juin 1822, fut longtemps notaire à Cussery et avait vécu en dehors de la vie politique, lorsqu'il se présenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, comme candidat républicain, dans la 1re circonscription d'Autun. Il fut élu par 7132 voix, contre M. Pinard, ancien ministre de l'Empire qui n'en obtenait que 4146. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 7548 voix, contre 4817 accordées au candidat officiel. M. Gilliot représente le canton de Lucenay-Lévêque au conseil général de Saône-et-Loire.

GILLMORE (Quincy-Adams), général et écrivain militaire américain, né dans l'Ohio, le 28 février 1825, fit ses études à l'académie militaire de West-Point, d'où il sortit le premier en 1849. Il fut employé en qualité de sous-lieutenant du génie aux fortifications de Hampton-Road, devint, en 1852, instructeur-adjoint de génie pratique à West-Point, et fut chargé, en 1856, de la construction du fort de Sandy-Hook. Au début de la guerre de la sécession, il fut promu capitaine et attaché à l'état-major du général Sherman; il commandait les colonnes qui prirent d'assaut le fort Pulaski, en février 1862, fut nommé brigadier général de volontaires, commanda une division dans l'armée du Kentucky, puis l'armée de terre employée au siège de Charlestown et fut promu major général de volontaires. Il coopéra avec le général Butler à l'occupation de la rive sud du fleuve James et fut nommé gouverneur militaire de la Caroline du Sud, le 27 juin 1865. A la paix, il fut maintenu dans le génie militaire, avec le grade de major, et chargé des travaux de défense des côtes de l'Atlantique.

Le général Gillmore a publié des ouvrages estimés sur le génie et des rapports sur les opérations militaires qu'il avait dirigées; nous citerons: *Traité pratique des chaux, ciments et mortiers* (A Practical Treatise on Limes, etc. 1863); *Siège et prise du fort Pulaski, Georgie* (1863); *Rapport sur les opérations du siège de Charlestown* (1864); *Rapport supplémentaire sur les opérations du génie et de l'artillerie* (1865); *Note sur les canons rayés et fortifications*, traduit en français (1866, in-8). Il a collaboré à *l'American Cyclopædia* de New-York (1873-1876) et à *l'Universal Cyclopædia* de Johnson (1874).

GILLON (Paulin), ancien représentant du peuple français, né à Nubécourt (Meuse), en 1796.

d'une famille attachée, sous la Restauration, aux opinions libérales, fit, après la révolution de Juillet, une opposition constante à la politique conservatrice. Avocat à Bar-le-Duc et maire de cette ville, il fut élu, en 1848, représentant de la Meuse par [illegible] voix, l'avant-dernier de la liste. Il parut quelquefois à la tribune et fut rapporteur de plusieurs lois. Il vota ordinairement avec le parti démocratique le plus modéré ou avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le ministère présidé par M. Odilon Barrot et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Bar-le-Duc. Il rentra dans la vie politique aux élections du 8 février 1871, et fut élu représentant de la Meuse, le dernier sur six, par 16 382 voix sur [illegible] votants. Il prit place à droite et vota avec la minorité monarchique de l'Assemblée; il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. — Il est mort à Nubécourt, le 1er novembre 1878.

GILMAN (Caroline Howard, mistress), femme de lettres américaine, née à Boston, le 8 octobre 1794, débuta, dès l'âge de seize ans, par des pièces de poésie, publiées dans les recueils littéraires de l'époque. En 1819, elle épousa Samuel Gilman, auteur lui-même, et alla habiter avec lui Charleston, où il devint ministre de l'Église [illegible]. En 1832, elle commença la publication d'un *Magazine* pour les enfants : *le Bouton de Rose* (the Rose Bud), qui prit bientôt le nom de *Rose du Sud* (the Southern Rose). La plupart de ses ouvrages sont extraits de ce recueil : *Recollections of a New England housekeeper*; *Recollections of a Southern Matron*, *Poetry of travelling in the United States* (1838, in-12). On a d'elle encore plusieurs volumes de poésies : *Verses of a Lifetime* (Boston, 1849, in-12); *Tales and Ballads* et *Ruth Raymond* (1850), deux recueils d'extraits poétiques : *Oracles fort youth* (New-York, 1852), et *the Sybil, or New oracles from the Poets* (1854). Elle a édité les *Lettres d'Eliza Wilkinson*, héroïne de la guerre de l'Indépendance.

Sa fille, née en 1823, à Charleston, et devenue, en 1840, mistress Caroline Glover, a publié, sous le nom de Caroline Howard, des poésies et des nouvelles, un grand nombre d'historiettes pour l'enfance dans les principaux Magazines.

GIL-NAZA (David-Antoine Chapoulade, dit), artiste dramatique français, né à Paris le 19 mars 1831, fut apprenti horloger, puis doreur sur cuivre et acquit par lui-même une instruction suffisante pour étudier la médecine et la chirurgie. Attiré en même temps vers le théâtre, il débuta à Paris sur de petites scènes de genre, puis courut la province sous le nom de *David* et alla à Bruxelles remplir un engagement dont la faillite de son directeur le délia bientôt. Il [illegible] alors et exploita à Ixelles (faubourg de Bruxelles) une petite salle qu'il appela Théâtre-[illegible]. Surpris par l'investissement pendant un voyage à Paris, il fit partie d'une ambulance, comme aide chirurgien. Après divers séjours en [illegible], M. Gil-Naza débuta à l'Odéon et obtint dans le personnage de Don Salluste de *Ruy-Blas* (1873) et de Mazarin de la *Jeunesse de Louis XIV* (1874) [illegible] succès. Il a tenu depuis avec distinction au même théâtre les rôles du roi d'Espagne dans [illegible] sous *Philippe II*, de M. de Porto-Riche [illegible], de [illegible] dans l'*Hetman*, de M. P. Déroulède (1877). Il passa ensuite à l'Ambigu où sa création du personnage de Coupeau, dans *l'Assommoir* (1879), fut très remarquée.

GINAIN (Louis-Eugène), peintre français, né à Paris, le 28 juillet 1818, et fils d'un artiste relieur estimé, suivit, de 1835 à 1838, les ateliers de Charlet et d'Abel de Pujol, débuta au Salon de 1839, fit en 1840 une des campagnes d'Afrique avec le duc d'Orléans, et suivit, en 1846, le duc de Montpensier en Espagne. On a de lui, entre autres toiles d'un certain renom : *le Duc d'Orléans pendant la campagne du Téniah* (1841); *Revue passée au Champ de Mars en l'honneur d'Ibrahim-Pacha* (1849), pour le musée de Versailles : *le Colonel Daumas recevant la soumission de Mahi-el-Dinen* 1835, donné par l'État au musée d'Alger; *Course de taureaux à Séville* (1853), appartenant au duc de Montpensier; *Attelage à la Daumont* (1855); *la Mort du général Desaix à la bataille de Marengo* (pour le musée de Versailles), *le Combat de l'Afroun*, *les Zouaves* (1857); *Camp de Châlons* (1857); *Exercices militaires* (1859); *la Rentrée à Paris des troupes de l'armée d'Italie, le 12 août 1859*, pour les galeries de Versailles (1861); *le Printemps*, *Voyage de l'empereur à Alger*, *l'Automne* (1863); *Fantasia* (1864); *Chevaux de halage*, *Cavalier arabe* (1865), *le Grand schérif Adi-Ali-Ben-Brahim* (1866); *El Halib* (1868); *le Retour d'une colonne après une razzia* (1869); *Cheval de Gaada* (1870); *Campagne d'Algérie en 1840* (1872); *Revue du 29 juin 1871* (1873), acquis par l'État; *Convocation d'un goum par le caïd* (1874); *Sur la route*, *Entrée de l'écurie*, *un Obstacle* (1875); *le Chériff*, *la Retraite* (1876); *Artillerie en marche* (1878), etc. M. L.-E. Ginain a obtenu une 3e médaille en 1857 avec rappel en 1861, une 2e médaille en 1863, et la décoration en 1878.

GINAIN (Paul-René-Léon), architecte français, frère du précédent, né à Paris, le 5 octobre 1825, étudia l'architecture sous M. H. Lebas, obtint une mention au concours du grand prix de 1849, puis le prix départemental, et le premier grand prix au concours de 1852, dont le sujet était un *Gymnase*. Il envoya de Rome huit dessins sur le *Théâtre de Taormine* en Sicile, les monuments d'Athènes, *le Temple d'Antonin*. Nommé inspecteur aux travaux du Louvre, il obtient en 1861 le grand prix de 6000 francs dans le concours pour une salle d'Opéra, et devint, la même année, architecte de la ville de Paris. Il a construit les écoles primaires de la rue de Poissy et de la rue Saint-Benoît, l'église Notre-Dame-des-Champs; il a été chargé de la reconstruction de l'École de médecine et de la Clinique des accouchements, édifiée sur les terrains de l'ancien Luxembourg. Il a pris, en 1864, la direction de l'atelier de son ancien maître, M. H. Lebas. M. Paul Ginain a été décoré de la Légion d'honneur en 1877.

GINOUX DE FERMON (César-Auguste, comte) député français, né le 20 avril 1828, appartient à la famille du conventionnel Joseph de Fermon. Auditeur au Conseil d'État sous l'Empire, propriétaire dans le département de la Loire-Inférieure, il fut élu représentant pour ce département, le 8 février 1871, le onzième sur douze, par 49 881 voix. Il fit partie du groupe dit de l'Appel au peuple et en fut le secrétaire. Il vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se porta candidat dans l'arrondissement de Châteaubriant (Loire-Inférieure), obtint

au premier tour de scrutin, sans être élu, 5993 voix, sur 15 540 votants, et passa, le 5 mars, au scrutin de ballotage, avec une majorité relative de 6264 voix. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 9110 voix, contre 6000 environ obtenues par le candidat républicain. Conseiller général, pour le canton de Moisdon, M. Ginoux de Fermon a été décoré de la Légion d'honneur.

GINTRAC (Élie), médecin français, né à Bordeaux, le 9 novembre 1791, fils d'un libraire, fit ses études à la Faculté de Paris, y reçut en 1814 le diplôme de docteur, avec une thèse *sur la Cyanose*, retourna à Bordeaux et occupa la chaire de clinique interne à l'École secondaire, dont il fut aussi directeur. Élu, en 1840, correspondant, et, en 1857, membre associé de l'Académie de médecine, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1843 et promu officier le 14 août 1868. — Il est mort à Bordeaux, le 10 décembre 1877.

M. Élie Gintrac a publié des écrits estimés : *Observations et recherches sur la cyanose ou maladie bleue* (1824, in-8), réimpression de sa thèse; *Mémoire sur le diagnostic des affections aiguës et chroniques des organes thoraciques* (1826, in-8); *Mémoires et observations de médecine clinique et d'anatomie pathologique* (1830, in-8); *De l'influence de l'hérédité sur la production de la surexcitation nerveuse* (1845, in-4), extrait du t. XI des *Mémoires de l'Académie*; *Recherches sur l'oblitération de la veine-porte et sur les rapports de cette lésion avec le volume du foie et la sécrétion de la bile* (1856, in-8). Le principal ouvrage de ce médecin, résumé de ses travaux antérieurs, a pour titre : *Cours théorique et chimique de pathologie interne et de thérapie médicale* (1853-59, 5 vol. in-8).

GIORGINI (Jean) chimiste italien, né à Carpi (duché de Modène), en 1821, fit ses études au séminaire de sa ville natale et à l'Université de Modène. Il devint, en 1847, professeur adjoint de chimie dans cette dernière ville et, en 1853, professeur au lycée de Reggio.

On lui doit un certain nombre de notes, rapports et mémoires, sur l'emploi des métaux, sur l'argenture, sur la fabrication artificielle du vin et autres sujets industriels. La plupart ont été insérés dans divers recueils scientifiques de Modène et de Milan (1845-1856). Il a traduit les *Éléments de chimie* du doct. Ferd. Hoefer (Modène, 1846).

GIOSA (Nicolà DE), compositeur italien, né à Bari, le 5 mai 1820, fit ses études au conservatoire de Naples, et fut élève de Mercadante. Il écrivit quelques opéras bouffes pour des théâtres secondaires, entre autres la *Casa dei tre artisti* (1842), puis donna le *Due Guide*, à la Pergola de Florence, *la Zingaro*, *Folio d'Arles*, et quelques autres opéras sérieux à San Carlo de Naples. Son œuvre principale, *Don Checco*, opéra-bouffe, donné à Naples en 1852, obtint en Italie un succès populaire et soutenu. M. de Giosa a composé, en outre, des symphonies, des messes, des romances et des chansons de toute espèce.

GIOVANNI (Vincent DI) philosophe italien, né à Salaparuta (Sicile) en octobre 1832, fit ses études à l'Université de Palerme. Reçu docteur en théologie et ordonné prêtre, il professa un cours de littérature à l'Institut Victorin de Palerme et dut refuser, pour cause de santé, une chaire de philosophie à l'Université de cette ville (1856). En 1860, il fut nommé professeur au lycée et au séminaire de Palerme. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 8 décembre 1879.

Il a publié : *De l'État actuel et des besoins des études philosophiques en Sicile* (1854); *Principes de philosophie primitive* (1863); *Essai sur la philosophie de Miceli* (Palerme, 1864-1865, 2 vol.), ainsi que plusieurs brochures consacrées à l'examen des doctrines de ce philosophe; *Histoire de la philosophie en Sicile* (1873, 2 vol.); *Sophismes et bon sens*, dialogues sur les écoles philosophiques contemporaines; *Chroniques siciliennes des XIII^e et XIV^e siècles* (Bologne, 1865); *Philologie et littérature siciliennes* (1871, 2 vol.); *École, science et critique*, etc. M. di Giovanni a fondé, en 1869, une revue, *Nuove effemeridi siciliane*.

GIRALDÈS (Joachim-Albin-Cordozo-Casado), médecin français, né à Porto (Portugal) en 1810, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut reçu docteur en 1836, et nommé, en 1844, agrégé libre. Ancien prosecteur des hôpitaux et médecin du bureau central, il est devenu chirurgien de l'hospice des Enfants-Trouvés. M. Giraldès a été décoré en 1848. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1869. — Il est mort à Paris, le 26 novembre 1875.

Parmi ses travaux les plus estimés nous citerons : *Études anatomiques sur l'organe de l'œil chez l'homme* (1836, in-4); *Luxation de la mâchoire* (1844, in-4); *Du Degré d'utilité de l'anatomie comparée dans l'étude de l'anatomie humaine* (1846, in-8); *Des Maladies du sinus maxillaire* (1851, in-8, 2^e édit., 1860, in-4); *Leçons cliniques sur les maladies chirurgicales des enfants* (1869, in-8, avec fig.), etc.

GIRARD (Fulgence), littérateur français, né à Granville (Manche) en 1807, servit quelque temps dans la marine, vint ensuite à Paris, se jeta dans le journalisme et prépara avec M. Jules Lecomte les *Chroniques de la marine française* (1836-1837, 5 vol. in-8), qui s'étendent de 1789 à 1830. Plus tard il les continua dans le feuilleton du *Siècle* (1855), pour la période contemporaine.

On peut citer en outre de M. F. Girard, des romans : *Deux martyrs* (1835, 2 vol. in-8); *Marceline Vauvert* (1838, 2 vol. in-8); *Sur les grèves* (1840, 2 vol. in-8); une *Histoire du mont Saint-Michel* (1843, in-8, 2^e édit., 1849); un volume d'*Iambes* intitulé *Sisyphe* (1849); *les Mystères du grand monde* (1850, 8 vol. in-8), histoire des palais, résidences royales, prisons d'État, abbayes, boudoirs et salons; *Histoire générale, anecdotique, pittoresque et illustrée de la guerre d'Italie* (1860, gr. in-8 avec gr.); *Divinité du christianisme* (1867, in-8), etc. Il a donné de nombreux articles à *la France maritime*. — Il est mort à Bacilly (Manche), le 16 avril 1873.

GIRARD (Jules-Augustin), professeur et littérateur français, né à Paris, le 24 février 1825, fut admis à l'École normale supérieure en 1844, reçu agrégé des lettres en 1847 et nommé professeur de rhétorique au collège royal de Vendôme. Élève de l'École d'Athènes depuis 1848 jusqu'en 1851, il fut nommé après son retour en France, professeur de rhétorique au lycée de Lille, et deux ans après, à celui de Montpellier. En 1854 il fut reçu docteur ès lettres et chargé, à l'École normale, de la conférence de littérature grecque (2^e et 3^e années), dont il devint titulaire en 1857. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 14 janvier 1873, en remplacement de Stanislas Julien. Par décret

du 12 janvier 1874, il a été appelé à la chaire de poésie grecque créé à cette époque à la Faculté des lettres de Paris. M. Jules Girard a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

On cite de lui : *Mémoire sur l'île d'Eubée* (1852, in-8), dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*; *De Megarensium ingenio* (1854, in-8) et *Des Caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias* (même année, in-8), thèses pour le doctorat; *Thucydide* (1860, in-18), ouvrage ayant obtenu le prix au concours de l'Académie française; *Hypéride, sa vie et ses écrits* (1861, in-8); *Un Procès de corruption chez les Athéniens* (1862, in-8), *le Sentiment religieux en Grèce* (1868; 2e édit. 1879, in-8), aussi couronné par l'Académie française; *Étude sur l'éloquence attique, Lysias, Hypéride, Démosthène* (1874, in-18).

Un autre membre distingué de l'enseignement, M. Julien GIRARD, a été quelquefois confondu avec le précédent. Né en 1819 et lauréat de rhétorique au concours général de Paris, il entra à l'École normale en 1840. Après avoir professé la rhétorique à Charlemagne, Louis-le-Grand et [illegible], il devint successivement proviseur de ces [illegible] lycées. Il a été aussi maître de conférences à l'École normale (littérature latine). Ses efforts pour retenir l'enseignement des lycées dans les traditions classiques lui ont valu la promotion d'officier de la Légion d'honneur (4 mars 18[illegible]). On lui doit quelques publications pour les classes, notamment une édition annotée du *Conciones*.

GIRARD (Noël-Jules), sculpteur français, né à Paris, le [illegible] 1816, suivit en 1845 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de David, puis de Petitot, remporta une mention au grand concours de l'année suivante, et débuta au Salon de 1849 par un bas-relief en terre cuite. Il a depuis exposé ou exécuté : *Vendangeur foulant le raisin*, statue en bronze acquise par l'État (1852); le buste du baron *Dubois*, pour l'École de médecine (1853); *Iphigénie sacrifiée*, admise avec le *Vendangeur* à l'Exposition universelle de 1855; et pour les pavillons du nouveau Louvre, *l'Astronomie*, *la Rochefoucauld*, statues dont les modèles ont figuré au Salon de 1857; *Mlle Denise Pelletier*, *J. Gourlier* (1859); *la Vérité*, statue [illegible] destinée à la décoration de la cour du Louvre (1864); *le Raisin*, buste en terre cuite (1869); *la Modestie*, *la Coquetterie*, statues en marbre (1870); *Chasseur*, statue en pierre (1872), etc. Citons encore *Jupiter et Neptune*, [illegible] de la façade du chemin de fer [illegible]; *la Comédie* et *le Drame*, frontons pour la façade latérale du nouvel Opéra, un [illegible], statue de pierre pour le cimetière de Saint-Denis (1873), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille au Salon de 1852, et une autre en 1855.

GIRARD DE CAILLEUX (Jacques-Henri GIRARD, dit), médecin aliéniste et savant français, né à [illegible] mars 1814, fut élevé par les soins du [illegible], qui l'institua son légataire universel. Après de brillantes études, il obtint au concours une des places d'interne des hôpitaux de Lyon, fut [illegible] à Paris et nommé, peu après, chef de [illegible] à l'École de médecine de Lyon. En 1844, il alla à Auxerre, comme médecin en chef, directeur de l'asile des aliénés. En 1846, l'Académie de médecine l'élut membre correspondant. [illegible] il fut nommé inspecteur général des [illegible] du département de la Seine. Il contribua [illegible] à la fondation et à l'organisation des [illegible] Sainte-Anne, de Ville-Evrard et de Vaucluse. Neveu par alliance de M. de Cailleux, membre de l'Institut, il obtint, par décret du 14 avril 1860, l'autorisation d'en joindre le nom au sien. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1865.

Le principal ouvrage de M. Girard de Cailleux a pour titre : *Études pratiques sur les maladies nerveuses et mentales*, accompagnées de tableaux statistiques, etc. (1862, in-8). Il a publié en outre : *Considérations physiologiques et pathologiques sur les affections nerveuses dites hystériques* (1841, in-8); *De l'Organisation et de l'administration des établissements d'aliénés* (1843, in-8); *Spécimen du budget d'un asile d'aliénés*, etc. (1855, in-4); puis un certain nombre de rapports, mémoires et articles spéciaux.

GIRARDET (Édouard-Henri), peintre et graveur français, le second des trois artistes de ce nom, né à Neufchâtel, le 21 juillet 1819, vint de bonne heure à Paris, avec son frère aîné, Karl, étudia dans l'atelier et sous la direction de son père puis voyagea, notamment en Égypte et en Algérie. Les tableaux que M. Édouard Girardet a exposés depuis 1839 appartiennent tous à la peinture de genre et de fantaisie.

On cite entre autres : *le Bain commun* (1839); *la Chèvre blessée*, *la Bénédiction paternelle*, *le Benedicite*, *le Conte de la mère-grand*, *Aveugle mendiant du Caire*, *les Paysans et l'ours*, *la Lettre difficile*, *les Petits voleurs de pommes*, *le Nid de merles*, *le Mauvais temps dans la montagne* (1850), *une Glissade*, *Noce de village* (1859); trois gravures à l'aqua-tinta : le *Vendredi Saint*, la *Première consigne*, la *Glissade* (1861); une gravure à la manière noire; *l'Évanouissement de la Vierge*, d'après Paul Delaroche (1863) : *le Retour du Golgotha*, d'après le même (1864); *la Vierge en contemplation devant la couronne d'épines*, d'après le même (1865); *Molière à la table de Louis XIV*, d'après M. Gérôme (1866) : *un Mariage espagnol*, d'après Fortuny, gravure au burin et à la manière noire (1876).

M. Édouard Girardet a obtenu, comme peintre de genre, une 3e médaille en 1842, une 2e en 1847, avec rappel en 1859, la décoration en 1866 et une 1re médaille pour la gravure en 1861, avec rappel en 1863 et une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1867.

GIRARDET (Paul), graveur français, frère du précédent, né à Neufchâtel, le 8 mars 1821, fut, comme ses frères, élève de son père pour la gravure et pour le dessin. Il se livra spécialement à la gravure, et débuta, au Salon de 1842, par quatre sujets ou *Paysages* de Karl, reproduits en taille-douce. Il a encore gravé, d'après son frère : *Gauthier de Châtillon défendant une rue de Zurich* et *le Combat d'Héliopolis*, qui font partie, ainsi que plusieurs autres exposés de 1844 à 1849, des *Galeries historiques de Versailles* : les plus remarquables sont : *le Combat de l'Habrach*, *la Prise du col de Ténia*, *la Bataille d'Isly*, d'après Horace Vernet, et *le Combat de Rivoli*, de M. Philippoteaux. Depuis, il a gravé *la Bataille de Frédéricia*, *Washington traversant le Delaware*, exposés, en 1853 et en 1855, avec *l'École*, d'après M. Ed. Girardet, *la Première messe en Kabylie*, d'Horace Vernet, *Marie-Antoinette au Tribunal révolutionnaire* d'après Paul Delaroche (1857); *le Colloque de Poissy* (1859); la *Cinquantaine*, d'après M. L. Knaus (1861); une *Noce en Alsace*, d'après M. G. Brion (1863); *le Saltimbanque*, d'après M. Knaus (1865); *l'Appel des condamnés*, d'après M. Muller (1866); *le Rendez-vous de chasse*, d'après M. H. Baron (1875); Chèvres de la montagne, et chevaux au pâturage, d'après MM. A. Bonheur et Chialiva (1877), etc.

Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1849, une mention en 1855, trois rappels : le 1ᵉʳ en 1857, le 2ᵉ en 1859 et le 3ᵉ en 1861, et une 1ʳᵉ médaille en 1863.

GIRARDIN (Ernest-Stanislas, comte DE), sénateur français, ancien député et représentant du peuple, né à Paris le 24 juillet 1802, est le petit-fils de René-Louis de Girardin, l'hôte et l'ami de J.-J. Rousseau, et le fils de Stanislas de Girardin, qui fut, pendant la Restauration, un des chefs de l'opposition libérale. En 1831, M. Ernest de Girardin fut envoyé à la Chambre des députés par le collège électoral de Ruffec (Charente) et prit place à gauche. Non réélu en 1837, la victoire de la coalition en 1839 le ramena à la Chambre, où il fut un des adversaires les plus ardents de M. Guizot et se prononça pour la réforme électorale et parlementaire.

Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 44 829 voix, le quatrième sur neuf, dans la Charente. Il siège sur les bancs de la droite à côté de ses amis de l'ancienne gauche dynastique, devenus les chefs d'une nouvelle opposition contre la République. Il vota toutefois pour l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et la politique du ministère Odilon Barrot. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative par 47 983 suffrages, il ne se détacha des chefs de la droite que pour suivre la politique de l'Elysée. Le 2 décembre 1851, M. Ernest de Girardin fut nommé membre de la Commission consultative, et, le 26 janvier 1852, sénateur. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort à Paris, le 2 janvier 1874.

GIRARDIN (Émile DE), publiciste français, est né en Suisse, de parents légalement inconnus. Son état civil, qui lui donne pour famille des personnages imaginaires, le fait naître le 22 juin 1806 ; mais l'acte de notoriété qu'il a dû substituer plus tard à cette fausse déclaration, reporte l'époque de sa naissance à l'année 1802. Employé jusqu'en 1827 dans les bureaux de la maison du roi et chez un agent de change, on le connaissait sous le nom d'Émile Delamothe. Tout à coup il revendiqua comme son vrai nom et prit d'autorité celui du général Alex. de Girardin, qui, dix ans plus tard, déclara être son père, au sein d'une commission de la Chambre des députés (*Moniteur* du 24 décembre 1847). C'est, en effet, sous ce dernier nom qu'il débuta dans les lettres par deux publications de jeunesse ; *Émile* (1827, d'abord anonyme, 4ᵉ édit., 1854), et *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin* (1828). *Émile* est, sous forme de fragments, le roman de sa naissance et de ses premières années. Inspecteur des beaux-arts sous le ministère Martignac, il mit à profit les loisirs de cette situation pour s'exercer à des publications hardies. Il fonda deux journaux auxquels s'attacha la vogue, *le Voleur* (5 avril 1828), et *la Mode* (1ᵉʳ octobre 1829) : celui-ci fut placé quelque temps sous le patronage de la duchesse de Berri.

Après 1830, M. Ém. de Girardin, qui avait compris le parti qu'on pouvait tirer de la presse, publia successivement *le Journal des connaissances utiles* (1831) à 4 fr. par an, lequel atteignit, en peu de mois, le chiffre de 120 000 abonnés ; le *Journal des instituteurs primaires*, à trente sous par an ; le *Musée des Familles* (1833) ; l'*Almanach de France* (1834), qui fut dès l'origine tiré à plus d'un million d'exemplaires ; un *Atlas de France* par départements et un *Atlas universel*, à un sou la carte, etc. Toutes ces publications étaient lancées comme émanant d'une *Société nationale pour l'émancipation intellectuelle*, et ne furent pas sans influence sur le progrès de l'instruction publique. En même temps il se mêlait à toutes sortes d'affaires commerciales, dont quelques-unes ont eu un malheureux retentissement : les mines de Saint-Bérain, le Physionotype, l'Institut agricole de Coëtbo (Morbihan), le *Panthéon littéraire* (1835), etc.

Tout cela ne suffit pas à son activité fiévreuse, et le 1ᵉʳ juillet 1836, parut *la Presse*, organe de la politique conservatrice. Fondée dans des conditions propres à défier et ruiner toute concurrence, elle fut une révolution dans le journalisme. M. de Girardin se vit assailli de tous côtés par ses ennemis politiques, et ce fut alors qu'il eut avec Armand Carrel, rédacteur en chef du *National*, cette malheureuse rencontre dont il vint chercher, en 1848, l'expiation solennelle au cimetière de Saint-Mandé. Ce duel, qui était son quatrième, fut son dernier. Plus tard, il refusa de donner satisfaction à M. Bergeron, malgré la plus outrageante des insultes. En 1834, il avait été élu député par le collège de Bourganeuf (Creuse), et s'était vu accusé de corruption électorale. En 1839, il soutint le ministère Molé contre la coalition. Pendant la plus grande partie de sa durée, le ministère Guizot eut aussi l'appui de *la Presse*, dont l'abandon lui fut si sensible qu'il créa, on sut à quels prix, *l'Époque* et *le Globe*, pour la remplacer.

La même année, M. Ém. de Girardin se vit exclu de la Chambre, où il avait déjà été élu quatre fois, sous prétexte qu'il n'était pas Français. En 1842, il fut ramené parmi les députés par une double élection, à Bourganeuf et à Castelsarrazin, et son admission, encore vivement contestée, fut prononcée à une forte majorité. En 1847, il fut traduit, pour avoir insulté le ministère, devant la Cour de Paris, qui ne crut pas devoir frapper le député journaliste. Le 7 février de l'année suivante, M. de Girardin, pressentant une révolution, résigna son mandat. Le 24, au matin, il pénétrait aux Tuileries et faisait remettre au roi une note signée de son nom, où il demandait, dans des formules brèves et impératives, son abdication et la régence de la duchesse d'Orléans.

Repoussé aux élections de la Constituante, quoiqu'il eût, par son fameux article, *Confiance! confiance!* donné le premier signal du ralliement universel des anciens partis à la République, M. de Girardin représenta le Bas-Rhin à la Législative et vota avec la Montagne, qui l'avait fait nommer. On prétend que c'est lui qui gagna Victor Hugo à la cause républicaine. Il n'était pas d'ailleurs chef de parti, encore moins orateur ; c'était un publiciste, un grand remueur d'idées ; sa place était dans son journal. On le vit tour à tour soutenir et combattre M. Guizot et le gouvernement provisoire, la réaction, la République, s'acharner contre le général Cavaignac, qui l'avait arrêté et mis au secret après les journées de juin, poser le premier et propager par tous les moyens la candidature de Louis-Napoléon, se retourner contre lui et le combattre à outrance dans les rangs des socialistes et des révolutionnaires. Mais, malgré toutes ces évolutions, ce n'en fut pas moins *la Presse*, qui resta, sous toutes les couleurs, pendant les vingt années de sa direction, un des journaux les mieux faits de Paris, et comme le champ de bataille ouvert à toutes les opinions.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Girardin fut éloigné de France par le décret du 9 janvier suivant. La mort de sa belle-mère lui fit obtenir, deux mois après, l'autorisation d'y rentrer, et, grâce à ses relations de longue date avec

[illegible] prince Napoléon, il lui fut permis d'y rester. Il reprit [illegible] la direction de son journal, qu'il quitta encore une fois, à la fin de 1856, en vendant à MM. Millaud et Cie, moyennant 800 000 francs, sa part de propriété. *La Presse* était déchue de sa prospérité lorsqu'il en redevint rédacteur en chef, le 1er décembre 1862. Après diverses transformations de ce journal dans lequel il avait toujours la haute main, M. de Girardin l'abandonna tout à fait pour fonder, ou du moins pour prendre dans des conditions toutes nouvelles le journal *la Liberté*, signalé aussitôt par les vives allures de sa rédaction et aussi par son prix de vente de 10 centimes, alors inférieur au prix de revient (juin 1866).

Grâce à ces circonstances et aux préoccupations que donnaient au public les événements de l'Allemagne, *la Liberté* eut un grand succès et s'éleva, en peu de jours, à un tirage de 60 000, constituant une perte quotidienne considérable pour son propriétaire. M. de Girardin la remit plus tard au prix normal. Il ne cessa d'y prendre une part active et d'y appeler des rédacteurs jeunes et [illegible]. Lui-même s'y signala par des [illegible] contre l'administration, et il se vit condamné, le 6 mars 1867, à 5000 francs d'amende, pour un article inséré le 1er mars et [illegible] l'excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Pendant quelque temps, il ne se [illegible] lui-même, dans son journal, que [illegible] du 6 mars, » et il déclara solennellement [illegible] avec la dynastie. Le mois [illegible] la vente de *la Liberté* fut interdite sur [illegible], de nouvelles poursuites furent [illegible] par un autre article de son rédacteur [illegible]. M. de Girardin y entreprit des campagnes [illegible] soit contre le gouvernement, [illegible] conduite générale des feuilles de l'opposition. C'est ainsi qu'en novembre 1868, il [illegible] vivement contre l'organisation de la [illegible] Baudin par les journaux démocratiques [illegible] toujours volontiers la logique [illegible] on le vit, après le vote du fameux [illegible] la loi de la presse, supprimer radicalement [illegible] *la Liberté* la chronique du monde [illegible].

[illegible] l'avènement du ministère du 2 janvier [illegible] libérale de l'Empire, il accepta [illegible] part aux travaux de la commission [illegible] l'organisation administrative de la [illegible] partie du syndicat de la presse, [illegible] devant une commission législative [illegible] l'impôt du timbre, et, pro[illegible] polémiques quotidiennes [illegible] sur l'opportunité du [illegible] à tour l'abrogation [illegible] conséquence, contre[illegible] non publié, et [illegible] date du 27 juillet, après la [illegible] des Tuileries, [illegible] M. de Girardin [illegible] considération « des [illegible] comme publiciste. » [illegible] comme polémiste re[illegible] journalisme, et [illegible] son neveu [illegible] Cependant, [illegible] la candidature [illegible] partisan de [illegible] qu'a[illegible] plus de [illegible] au [illegible]

en province, exerça une influence sérieuse sur la presse conservatrice, et publia, le 24 décembre 1870, *les Cent jours*, résumé des événements, où la dictature de M. Gambetta était sévèrement appréciée. Pendant la période de l'insurrection communale, il fit paraître *l'Union française*, journal quotidien, dans lequel il émit l'idée de partager la France en quinze groupes fédératifs.

Au mois de mai 1872, M. de Girardin devint acquéreur du *Journal officiel* et en conserva la gérance à M. Wittersheim. L'année suivante, il acheta, de concert avec MM. Gibiat et Jenty, *le Petit Journal* dont la situation, alors précaire, ne tarda pas à redevenir florissante, grâce à l'impulsion du nouveau directeur qui, sans écrire lui-même dans cette feuille, s'y entoura d'habiles rédacteurs, cachés sous le pseudonyme collectif de *Thomas Grimm*, et, préconisaient les idées de M. Thiers, il contribua à faire pénétrer jusqu'au fond des campagnes les notions élémentaires de la vie politique.

Bientôt cette direction ne suffit pas à l'ardeur toujours dévorante du publiciste, et, le 15 novembre 1874, il reprit la rédaction en chef du journal *la France* qui, malgré ses efforts, n'était pas encore parvenue à attirer l'attention du public, quand éclata la crise du 16 mai 1877, signalée par le renversement de M. Jules Simon et l'arrivée au pouvoir de MM. de Broglie et de Fourtou. Dès le lendemain, M. de Girardin se prononça contre un cabinet qui renfermait les éléments de toutes les réactions, et retrouva, pour le combattre, les plus rares qualités de son talent de polémiste en même temps que la faveur populaire de ses plus beaux jours. Pendant six mois, on le vit, à soixante-quinze ans, écrivant chaque jour plusieurs articles, dénonçant sans repos ni trêve les abus de toutes sortes qui se commettaient au nom de l'ordre moral, éveillant partout contre eux le sentiment de la résistance légale, montrant avec une impitoyable logique les conséquences de l'acte extra-parlementaire auquel avait consenti M. de Mac-Mahon, toujours prêt à riposter à toutes les attaques, mettant enfin à profit l'immense publicité du *Petit Journal*, et celle que *la France* avait subitement conquise, pour répandre, parfois avant le gouvernement lui-même, les documents officiels qu'il jugeait les plus propres à nuire à ses adversaires. Ce que M. Gambetta faisait par la parole, M. de Girardin le fit par la plume, et l'on vit se renouveler, dans des circonstances toutes spéciales, le spectacle plusieurs fois offert par nos grandes crises politiques, de la lutte d'un écrivain d'avant-garde contre un régime impopulaire.

Le ministère ne pouvant entraver légalement le succès croissant de *la France*, essaya tout au moins d'arracher à M. de Girardin sa part de propriété du *Petit Journal*, dont le tirage s'était élevé de 212 500 (1872) à près de 500 000 (juin 1877). Deux porteurs de parts (qui en représentaient 105 sur 10 000), l'assignèrent en référé, à l'effet de faire mettre d'urgence la rédaction sous le séquestre, pour sauver *le Petit Journal* des prétendus dangers que lui faisait courir la direction républicaine qui lui était imprimée. Cette assignation fut lancée, le 3 août 1877, à dix heures un quart du matin, pour avoir son plein effet, le jour même à une heure. M. de Girardin, qui était à la campagne, put être prévenu à temps et fit échouer cette intrigue.

Une candidature lui avait été offerte dans l'Oise. Il la refusa, disant qu'il rendrait plus de services dans son journal qu'à la tribune. Néanmoins, lorsque M. Grévy, qui avait succédé à M. Thiers comme député du IXe arrondissement de Paris, eut opté pour Dôle, M. de Girardin consentit à

solliciter son mandat, « comme protestation à outrance contre le pouvoir personnel. » Le 16 décembre 1877, il fut élu par 11 076 voix contre 1624 recueillies par M. Daguin, l'ancien concurrent de M. Thiers, et prit place à gauche. Nommé membre et président de la commission de révision générale des lois sur la presse, il s'efforça, avec plus de constance que de succès, d'en diriger les travaux dans le sens de sa thèse favorite de la liberté absolue.

Le 1er juin 1831, M. Émile de Girardin avait épousé Mlle Delphine Gay, une des muses de la Restauration, qui donna au nom de son mari un nouvel éclat dans le monde et les lettres. Devenu veuf le 29 juin 1855, il épousa, le 30 octobre 1856, Mlle Guillemette-Joséphine Brunold, comtesse de Tieffenbach, veuve du prince Frédéric de Nassau, à laquelle il intenta, après la guerre de 1870, un procès en désaveu de paternité. La séparation de corps fut prononcée le 26 avril 1872 par le Tribunal civil de la Seine (1re chambre). M. de Girardin a été décoré de la Légion d'honneur, le 24 août 1842.

Les idées politiques et sociales de l'infatigable journaliste ont été recueillies ou exposées dans une foule de publications et de brochures, parmi lesquelles nous citerons : *De l'Influence exercée par le* Journal des connaissances utiles *sur le progrès des idées, de l'instruction, des mœurs*, etc. (1834); *De la Presse périodique au* XIXe *siècle* (1837); *De l'instruction publique*, 1° *élémentaire, générale, nationale*; 2° *complémentaire, spéciale, professionnelle* (1838, in-8); *Études politiques* (1838, in-8; nouv. édit. augmentée, 1849, in-8), lettres au général A. de Girardin sur l'application de l'armée aux travaux publics; *De la Liberté de la presse et du journalisme* (1842); *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (1842); *De la Liberté du commerce et de la protection de l'industrie* (1846-47), lettres entre MM. de Girardin et Ad. Blanqui : *Du Budget* (1847); *Avant la Constitution*, précédé d'une *Lettre à Timon*; *Journal d'un journaliste au secret* (1848); *les Cinquante-Deux* (1849 et suiv., in-16; 1853, 11 vol. in-18), suite de petits écrits sur les questions à l'ordre du jour; *Questions administratives et financières* (1848, in-18); *le Pour et le Contre* (1848); *le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale* (1848, 2 vol.); *l'Abolition de la misère par l'élévation des salaires* (1850, in-16; 1851, in-8), lettres à M. Thiers; *l'Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement* (1851, in-8), *le Bien-être universel* (1850 et suiv.), revue hebdomadaire à 6 fr. par an; *l'Expropriation abolie* (1852); *la Politique universelle, décrets de l'avenir* (Bruxelles, 1852; Paris, 4e édit., 1854, in-8); *Solutions de la question d'Orient* (1853, in-18; 3e édit., 1854); *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants devant la mère* (1854, in-18); *la Liberté* (1857, in-18); sept brochures d'actualité en 1859 (*Napoléon III et la France*, *l'Empereur Napoléon III et l'Europe*, *l'Empire et la Liberté*, etc.); *Réponse d'un mort* (1861); *l'Apaisement de la Pologne* (1863, in-8); *Paix et Liberté* (1864, in-8); *le Spectre noir* (1864, in-8); *les Droits de la pensée* (1864, in-8); *Force ou Richesse* (1864, in-8); *Pouvoir et impuissance* (1865, in-8); *le Succès*, questions de l'année 1866 (1867, in-8); *le Condamné du 6 mars* (1867, in-8); *la Voix dans le désert*, questions de l'année 1868 (1870, in-8); *l'Ornière*, questions de l'année 1869 (1871, in-8); *le Gouffre*, 1870-71 (1871, in-8); *les Lettres d'un logicien*, questions des années 1872 et 1873 (1872-1874, 2 séries in-8); *l'Homme et la Femme* (1872, in-18), et *l'Égale de son fils* (1872, in-18), réponses à *l'Homme-femme* de M. Dumas fils; *Grandeur ou déclin de la France* (1876, in-8); *le Dossier de la guerre* (1877, in-18), recueil de documents officiels avec préface, qui eut une circulation considérable; *l'Élu du IXe arrondissement*, questions de l'année 1877 (1878, in-8); *l'Impuissance de la presse*, questions de l'année 1878 (1879, in-8), etc., etc. Un grand nombre de ses anciens articles ont été spécialement réunis en un vaste recueil, sous le titre de *Questions de mon temps*, 1836 à 1856 (1858, 12 vol. in-8).

Comme excursions de M. de Girardin dans le domaine littéraire, il faut citer à part ses deux principales tentatives dramatiques. Le 29 avril 1865, on joua au Théâtre Français un drame anonyme, *le Supplice d'une femme*, dont le manuscrit primitif, apporté par M. de Girardin, avait été profondément remanié par M. Alex. Dumas fils; il eut un grand succès et donna lieu à de curieux débats entre les auteurs. Un second drame, *les Deux sœurs*, expressément annoncé comme étant de M. de Girardin seul, eut au Vaudeville une chute éclatante. Il a fait imprimer un certain nombre de pièces non représentées : *la Fille du millionnaire*, comédie en trois actes (1858); *le Mariage d'honneur* (1866), *le Malheur d'être belle* (1866), *les Hommes sont ce que les femmes les font* (1866), *les Trois amants*, comédie en deux actes (1872), *une Heure d'oubli* (1873), comédie en un acte, etc.

GIRARDIN (Jean-Pierre-Louis), chimiste français, né à Paris, le 16 novembre 1803, et fils d'un pharmacien droguiste, entra, en 1821, dans les laboratoires de la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris, où il passa quatre ans. En 1824, il fut nommé, le premier, au concours, élève interne des hôpitaux. Il se livra alors avec ardeur à l'étude des sciences physiques et naturelles, et obtint deux fois la médaille d'or aux concours de l'École de pharmacie. Il entra, en 1825, au laboratoire de chimie de M. Thenard, au Collège de France, et ce fut sur la présentation de l'illustre professeur qu'à la fin de 1828, il fut nommé à la chaire de chimie appliquée aux arts de la ville de Rouen. Ses leçons attirèrent un grand nombre de jeunes gens et d'industriels. En 1835, il créa des cours de chimie du dimanche, en faveur des ouvriers. Il fut appelé, en 1838, à la chaire de chimie agricole de l'École d'agriculture, fondée à cette époque, d'après ses indications, par le Conseil général. En 1855, il fut nommé directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur, lors de sa création. M. Girardin ouvrit, en 1848, des conférences agricoles sur les engrais, dans le département de la Seine-Inférieure, et exerça une grande influence sur les progrès de la culture en Normandie. En 1858, le savant chimiste rouennais consentit à quitter, après trente ans, son pays d'adoption pour occuper, avec le titre de doyen, une chaire à la Faculté de Lille. Il est devenu depuis recteur de l'Académie de Clermont. Membre des diverses sociétés savantes de Rouen, il a été nommé correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris (1835), de la Société d'encouragement de Paris (1838), de l'Académie des sciences (1842), de l'Académie de médecine (1846), et d'un grand nombre de sociétés savantes des départements et des pays étrangers. Décoré en 1840, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1857.

Homme pratique et préoccupé avant tout des applications utiles de la science, M. Girardin a publié : *Éléments de minéralogie appliquée aux sciences chimiques* (Paris, 1826, 2 vol. in-8, avec planches), avec M. Lecoq; *Nouveau manuel de botanique, ou Précis élémentaire de physique*

[illegible] (1837, in-18, avec planches), avec [illegible]; *Considérations générales sur les vol*[illegible] (1830, in-8, Rouen). En 1835, il réunit en 2 vol. in-8 ses *Leçons de chimie élémentaire, faites le dimanche à l'École municipale de Rouen* (Rouen, plusieurs éditions, Paris, 1872-1875, 5ᵉ éd., 3 vol. in-8), ouvrage qui, entre autres récompenses, valut à l'auteur, de la part de l'empereur de Russie, la médaille en or des savants étrangers, en reconnaissance des progrès que sa traduction en russe avait fait faire en Russie à l'industrie chimique.

M. Girardin a encore donné : *Notice biographique sur Édouard Adam* (1837, grand in-8, avec planches); *Mémoires de chimie appliquée* ([illegible], in-8); *Du sol arable* (1842, in-8, 2 éditions); *Des fumiers considérés comme engrais* ([illegible], in-8, avec figures, 7 éditions); *Technologie de la garance* (1844, in-8); *Traité élémentaire d'agriculture* (2 vol. gr. in-18, avec figures); *Mélanges d'agriculture, d'économie rurale et publique et de sciences physiques appliquées* (1852, 2 vol. gr. in-18, avec figures); *Courte instruction sur l'emploi du sel en agriculture* (1853, in-16, [illegible] éditions); *Résumé des conférences agricoles sur les engrais* (1854, in-16, 3 éditions); *Sur les Nouveaux engrais concentrés du commerce* (Rouen, 1854, in-16); *Moyens d'utiliser le marc de pommes* (1854, in-16, 4 éditions); *Des Mares dans nos campagnes* (Rouen, 1854, in-16); *Considérations sur l'usage et l'abus de l'eau-de-vie et des autres liqueurs* (1864, in-8), etc.

Il faut ajouter à ces travaux un grand nombre de mémoires et d'articles publiés, de 1827 à 1831, dans le *Bulletin universel de Ferussac*; depuis 1836, dans le *Journal de pharmacie et des sciences accessoires*; depuis 1842, dans le *Journal d'agriculture pratique* de M. Bixio, et depuis 1843, dans la *Normandie agricole*; cinq traités insérés dans les *Cent traités pour l'instruction du peuple* (1847-1849); un *Essai chimique et technologique sur le polygonum tinctorium*, avec M. Preisser, de Rouen, et couronné en 1840 par la Société de pharmacie de Paris; un *Mémoire sur les fumiers*, auquel une médaille d'or a été décernée, en 1856, par la Société d'agriculture du Cher, et une foule de brochures.

GIRARDIN (Marie-Alfred-Jules), professeur et littérateur français, né à Loches (Indre-et-Loire) [illegible] 1832, commença ses études au collège de Châteauroux et les termina au lycée Charlemagne à Paris. Entré à l'École normale en [illegible], en sortit agrégé pour les classes de grammaire et les classes de lettres et professa successivement à Angers, à Douai et à Versailles. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 8 février 187[illegible].

M. J. Girardin, dont les récits se sont fait remarquer par leur portée morale et patriotique, a publié en volumes : *les Braves gens* (1874, in-8) qui se valurent le prix Montyon; *Nous autres* ([illegible], in-8); *la Toute petite* (1876, in-8); *Fausse route* (1876, in-8); *l'Oncle Placide* (1877, in-8); *le Neveu de l'oncle Placide* (1878-1879, 3 parties in-8); *Petits contes alsaciens* (1879, in-18); *Un gai voyage* (1879, in-18); *les Gens de bonne volonté* (1879, in-8); *Chacun son idée* (1879, in-18); *la Disparition du grand Krause* (1879, in-18). Il a traduit de l'allemand *Mycènes* du Dʳ Schliemann ([illegible], in-8); imité de l'anglais sous le pseudonyme de *J. Lecoitin*, *Tom Brown à l'école*, *la Terre de servitude* (d'après M. H. Stanley), *Pascarel* (d'après Ouida), etc., et traduit du russe quelques contes populaires dispersés dans divers recueils. M. J. Girardin a collaboré à *la Revue européenne*, à *la Revue des Deux Mondes*, au *Journal de la jeunesse*, à *la Mosaïque*, etc.

GIRARDOT (Auguste-Théodore, baron DE), archéologue français, né à Paris, le 8 juin 1815, se fit recevoir avocat en 1836, et fut nommé conseiller de préfecture à Bourges en 1839. Sous-préfet de Montargis en 1852, il devint secrétaire général de la Loire-Inférieure en 1854. Membre de la Société des antiquaires de France, et, depuis 1840, du comité des monuments historiques, le baron de Girardot a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1852.

On a de lui : *Mémoires sur la généralité de Bourges, dressés en 1697*, avec *Introduction* et *Notes* (Bourges, 1843, in-8); *Essai sur les assemblées provinciales, et en particulier sur celles de Berry*, de 1778 à 1790 (1845, in-8); *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse* (1846, in-4); *Histoire de la cathédrale de Bourges* (1849), avec M. H. Durand; *Curiosités de l'archéologie et des beaux-arts* (1855); *Des Administrations départementales de 1790* (Nantes, et Paris, 1857, in-8); *les Ministres de la République française* (1860, in-8); *les Artistes de Bourges depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution* (1861, in-8); des articles ou mémoires dans les *Annales archéologiques* et les *Procès-verbaux* de la Société agricole du Cher (1841 et suiv.).

GIRAUD (Henri), ancien magistrat et député français, né en 1814, fut avocat, puis juge et président du tribunal civil de Niort, dont il devint président honoraire. Maire de la même ville en 1848, il donna sa démission au coup d'État du 2 décembre 1851. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, porté candidat dans l'arrondissement de Melle, il obtint 8868 voix, contre 10016 données à M. Aymé de la Chevrelière, représentant sortant, qui fut élu; mais cette élection ayant été invalidée, M. Giraud se représenta à l'élection complémentaire du 21 mai 1876, et l'emporta sur son adversaire avec 10 448 voix. Il prit place au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et fut réélu par 10459 voix contre le même concurrent, candidat officiel, qui n'en eut que 10001. Il est président de la Société d'agriculture des Deux-Sèvres.

GIRAUD (Charles-Joseph-Barthélemy), jurisconsulte français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Pernes (Vaucluse), le 20 février 1802, fit son droit à Aix, y devint en 1830, professeur titulaire de la nouvelle chaire de droit administratif, et président de l'Académie de cette ville. Appelé à Paris, en 1842, il fut successivement inspecteur général des Facultés de droit, membre du conseil de l'instruction publique (1845), vice-recteur de l'Académie de Paris, et résigna ce dernier titre au 25 février 1848. En 1851, il a occupé à deux reprises le ministère de l'instruction publique, où son double passage fut marqué par des concessions aux anciens adversaires de l'Université. Il le quitta, la seconde fois, au 2 décembre, et fit partie de la Commission consultative. Au mois d'août suivant, à propos du projet de loi sur les biens de la famille d'Orléans, il se retira également du Conseil d'État, reprit son titre d'inspecteur général de l'enseignement supérieur pour l'ordre des lettres, et fut nommé à une des chaires de droit romain à la Faculté de Paris. Le 27 février 1861, il devint inspecteur général pour l'ordre du droit, en remplacement de M. Laferrière. M. Ch. Giraud

a remplacé, en 1842, le comte Siméon à l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 25 avril 1847 et grand officier le 13 août 1866.

On a de lui : *Éléments de droit romain*, reproduits sous le titre d'*Introduction historique à l'étude de cette législation* (1835, in-8); *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838, in-8) ; *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge* (1845, 2 vol. in-8); *le Traité d'Utrecht* (1847, in-8), ouvrage traduit la même année en allemand et en espagnol ; *Des Libertés de l'Église gallicane* (1847, in-8); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852, in-8) ; *les Tables de Salpenza et de Malaga* (1856, 2ᵉ édit., même année); *Novum Enchiridion Juris Romani*, etc., (1873, in-18); *les Bronzes d'Osuna* (1875, in-8); des articles dans le *Journal des Savants*, la *Revue de législation*, et autres recueils : de nombreuses éditions avec des *Notices* (Fabrot, Pasquier, Z. Pons, Dubreuil), etc.

GIRAUD (Paul-Emile), archéologue français, ancien député, né à Romans (Drôme), le 27 novembre 1792, fut, après les journées de Juillet 1830, nommé maire de cette ville, conseiller général du département, et envoyé peu après à la Chambre des députés. Il y siégea au centre, et vit son mandat renouvelé jusqu'en 1846. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1839.

M. Giraud a publié sur l'histoire et les origines de son pays : *Composition, mise en scène et représentation du mystère des* Trois Doms, *joué à Romans en* 1509 (1849, gr. in-8) : *Aymar du Rivail et sa famille* (1849, in-8); *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (1856, 2 vol. in-8) ; *la Correspondance de M. Paul-Emile Giraud avec quelques hommes de lettres* (1873, in-8) : des *Fragments, Rapports et Dissertations archéologiques* (1843-1857), etc.

GIRAUD (Pierre-François-Eugène), peintre et graveur français, né à Paris, le 9 août 1806, suivit les ateliers de Théod. Richomme et de M. Hersent, et entra, vers la fin de 1821, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure au concours de 1826. Il grava *la Vierge au coussin vert*, d'Andréa Solari (1830), puis s'exerça au pastel, ainsi qu'à la peinture historique, et revint en 1832 à Paris, où il exposa une suite de genre de toile et de portraits. En 1844, il visita l'Espagne, et en 1847 l'Orient et l'Algérie.

On a vu de lui aux Salons : *les Enrôlements volontaires* (1835) ; *le Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles* (1836); *l'Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire*, *la Permission de dix heures* (1839) ; *la Promenade en coricolo*, *les Enfants du guide* (1840); *les Guêpes* (1843); *le Fiévreux dans la campagne de Rome* (1846); *la Posada des Toreros*, pour le ministère de l'intérieur ; *le Coup de vent*, *Incendie à Constantinople* (1853); les portraits du *baron Mounier*, du *capitaine Géréaux*; les portraits au dessin de *Justin*, d'*Hérold*, de *MM. Jules Janin*, *Paulin*, *Mercier*; de nombreux pastels, notamment *la princesse Mathilde*, *le comte de Nieuwerkerke*, *Mme Mélingue*, des *Enfants* et des types italiens (1833-1853) ; *le prince Jérôme*, *la comtesse de Castiglione*, pastels (1857) ; *Femmes d'Alger*, *la Bouquetière*, *M. l'abbé Moret*, *la comtesse de Ségur* (1859) ; *Henri IV dans la Tour de Saint-Germain des Prés*, *Bohémienne de Séville*, *la princesse Anna Murat*, *Paulin Ménier* dans le rôle de Choppart du *Courrier de Lyon* (1861); *Débordement du Nil*, *Moucharaby au Caire*, *Mme E. de Girardin* (1863) ; *Danseuse au Caire*, *Nuit parisienne* (1866); *la Sortie des Vêpres*, *Fatma* (1868) ; *la Devisa* (1869); *la Confession avant le combat*, *les Chercheurs de simples* (1870); *le Message*, *la Porte défendue* (1872); *Départ pour l'armée de Condé*, *Désillusion* (1873); *Ali Kieff* (le Repos), *Marchande de bijoux au sérail* (1874) ; *les Bouquinistes* (1875); *le Marché aux fleurs sous le Directoire* (1876); *la Salle des Pas perdus*, *Retour du cabaret* (1877); *une Terrasse au bord du Nil*, *l'Agréable rencontre* (1878), etc. Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre la *princesse Mathilde* de 1853, le portrait de *M. Mélingue*, *De Paris à Cadix* et *Zapatéado*.

M. Eugène Giraud n'a guère signé comme graveur que deux œuvres importantes exposées toutes deux en 1833 : son envoi de Rome, *la Vierge au coussin vert*, et le *Portrait de Jean Richardot*, d'après P.-P. Rubens. Il a obtenu, pour la peinture, une 3ᵉ médaille en 1833, une 1ʳᵉ en 1863 et une mention en 1855. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de mai 1851, il a été promu officier le 13 août 1866.

Son fils, M. Victor GIRAUD, né vers 1840, élève de Picot, débuta avec un certain éclat au Salon de 1867 par un *Marchand d'esclaves*, acquis par l'Etat : *le Retour du mari* (1868) et *le Charmeur* (1870) furent remarqués. — Il est mort à Paris pendant le siège en janvier 1871.

GIRAUD (Sébastien-Charles), peintre français, frère et oncle des précédents, né à Paris le 18 janvier 1819, entra vers la fin de 1835 à l'École des beaux-arts. Il visita l'Amérique, à la suite de l'expédition des Iles Marquises (1843-47) et fit partie de la commission artistique conduite par le prince Napoléon dans les contrées du Nord (1856). M. Ch. Giraud a été décoré de la Légion d'honneur à son retour de Taïti, le 19 décembre 1847.

Il a exposé aux Salons, outre des tableaux de genre et de nombreux intérieurs, les sujets suivants : *Scène d'atelier*, *Souvenir d'Haïti* (1850-1853); *la Fin de la guerre d'Haïti*, *la Salle à manger de la princesse Mathilde* (1855), *la Pêche au phoque*, souvenir de son dernier voyage (1857); *le Salon de la princesse Mathilde*, *le Cabinet de M. de Nieuwerkerke* (1859) ; *Intérieur au XVᵉ siècle*, deux autres *Intérieurs*, *Vue de Tingvalla* (Islande) (1861); *Retour du chasseur*, *Intérieur d'une chambre au XVᵉ siècle* (1863); *Intérieur d'une serre*, *Cabaret en Bretagne* (1864); *Musée Napoléon III au Louvre*, *Intérieur d'un salon* (1866); *Galerie des armes au musée de Cluny*, *la Salle des preuses au château de Pierrefonds* (1868); *Jeu de boules à Pont-Aven* (1869); *Retour de pêche* (1870); *Fileuses* (1873) : *Débarcadère de Brest* (1874) ; *l'Adieu* (1875) ; *Intérieur flamand* (1876); *la Cueillette des pommes* (1877); *un Dimanche en Bretagne* (1878), etc.

GIRAUD-TEULON (Marc-Antoine-Louis-Félix), médecin français, né à La Rochelle, le 30 mai 1816, fut élève de l'École polytechnique et de celle de Metz (1836-1839), puis fit sa médecine et fut reçu docteur à Paris en 1848, avec une thèse sur *le Mécanisme de la respiration*. Jeté dans la politique par la révolution de Février, il fut nommé, en mars, commissaire de la République dans l'Ardèche et, le mois suivant, préfet des Hautes-Alpes, qu'il administra jusqu'en avril 1851. M. Giraud-Teulon reprit alors l'exercice de la médecine. Il a été élu membre de l'Académie de médecine, le 30 juin 1874, et décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Mémoire sur le mécanisme des battements du cœur* (1855) : *Traité de mécanique animale* (1856), couronné par l'Académie des

[illegible]; *Théorie de l'ophthalmoscope* (1857); *De [illegible] des lunettes sur la vision binoculaire* [illegible]; *Physiologie et pathologie de la vision*, [illegible] 18[illegible], in-8; *Leçons sur le strabisme et la* [illegible] (18[illegible], in-8), etc.

GIRAUDON (Félix-Jules), ancien représentant du peuple français, né à Lille, le 19 janvier 1811, [illegible] serrurier, exerçait la même [illegible] la révolution de 1848. Élu représentant du Nord par 120846 suffrages, il [illegible] du travail. Comme la plupart des [illegible] envoyés à la Constituante, il [illegible], avec la fraction modérée du parti démocratique, et repoussa particulièrement [illegible] propositions inspirées par le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, combattit la politique de l'Élysée et [illegible] la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion de [illegible] de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à son atelier.

GIRAULT (Jean), député français, né le 11 octo[illegible], à Saint-Amand (Cher), ne reçut qu'une instruction très élémentaire, et, dès l'âge de quinze [illegible] la direction du moulin paternel. En [illegible] organisa le comité démocratique de Saint-[illegible] délégué par la garde nationale du [illegible] à Paris à la fête de la Constitution. En décembre 1851, il contribua à calmer [illegible] occasionnée par la nouvelle du coup d'État. A partir de ce moment, il cessa de [illegible] pour se consacrer tout entier [illegible] de la meunerie de l'arrondissement [illegible], secondés par ceux de son [illegible] et de son frère, furent couronnés de succès; [illegible] 1867, il se retira des affaires avec une [illegible] et devint maire d'Allichamps. [illegible] mai 1869, candidat de l'opposition [illegible] dans la 2e circonscription du [illegible] au premier tour de scrutin 8851 [illegible], candidat officiel, qui en obtint [illegible], et fut élu, au second tour, par 11984 [illegible] votants. A la fin de septembre [illegible] approchant l'expiration du délai légal [illegible] de la Chambre, M. Girault fut un [illegible] qui s'associèrent à la proposition [illegible] tendant à mettre le gouvernement en demeure de convoquer les députés [illegible]. Son élection, d'abord invalidée par [illegible], sans discussion, fut, à la suite du [illegible] tumulte, remise en délibération, et [illegible] grâce aux explications autobiographiques [illegible] à la tribune par M. Girault (18-20 [illegible]).

[illegible] membres les plus actifs de l'opposition [illegible] énergiquement contre la déclaration [illegible] de 1870, et rentra dans son pays [illegible] septembre. Il se porta sans succès [illegible] générales du 8 février 1871 pour [illegible] et aux élections complémentaires [illegible] 2 juillet suivant. Élu, le 20 février [illegible] à la 1re circonscription de Saint-Amand, [illegible] il eut pour concurrent M. le baron [illegible] de l'ex-Prince impérial, qui [illegible] que 4186, M. Girault prit place à [illegible] et vota pour l'amnistie pleine et [illegible] l'acte du 16 mai 1877, il fut un [illegible] des gauches réunies qui refusèrent [illegible] confiance au cabinet de Broglie. [illegible] 14 octobre suivant, par 8052 voix, [illegible] officiel, le même concurrent, [illegible] il alla siéger de nouveau [illegible] gauche et prit part à quelques discussions [illegible] vérifications de pouvoirs; il demanda [illegible] et obtint une enquête sur

l'élection de M. Paul Granier de Cassagnac (28 février 1878). Il représente le canton de Saint-Amand, au conseil général du Cher.

GIRERD (Cyprien-Jean-Jacques-Marie-Frédéric), homme politique français, député, né à Nevers, le 1er mai 1832, est fils d'un ancien représentant du peuple, mort en 1859. Après avoir terminé ses études de droit, il s'inscrivit au barreau de Nevers et y fut choisi pour bâtonnier. Il fonda et dirigea le journal *l'Indépendant du Centre*, qui fit une vive opposition au gouvernement impérial. Nommé préfet de la Nièvre le 6 septembre 1870, il garda cette fonction jusqu'au 10 janvier 1871, se présenta aux élections du 8 février pour l'Assemblée nationale et fut élu, le troisième sur sept, par 36435 voix. Il prit place sur les bancs de la gauche et fit partie du groupe de la gauche républicaine. Lors de l'élection de M. de Bourgoing, en mai 1874, M. Girerd donna lecture à la tribune de documents, publiés par le journal *la République de Nevers*, qui furent le point de départ d'une grande enquête sur les agissements du parti bonapartiste, et révélèrent l'existence du Comité dit de comptabilité. Au mois d'octobre 1874, M. Girerd fut battu par M. Bourgoing, aux élections pour le renouvellement partiel des conseils généraux, dans le canton de la Charité, qu'il représentait depuis trois ans. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint seulement 108 voix sur 381 électeurs du département, mais il fut élu député au second tour, le 20 février suivant, dans la 1re circonscription de Nevers, par 9221 voix contre 6200 environ, partagées entre ses deux concurrents. Il reprit sa place sur les bancs de la gauche, porta souvent la parole dans des discussions importantes, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8798 suffrages, contre 5778 réunies par le candidat officiel et légitimiste M. Flamen d'Assigny. Après la formation du cabinet Dufaure, M. Girerd fut appelé, comme sous-secrétaire d'État, au ministère de l'agriculture et du commerce, par décret du 23 décembre 1877, et eut, dans cette situation, une grande part à l'organisation de l'Exposition universelle de l'année suivante.

GIROT-POUZOL (François-Jean-Amédée), homme politique français, député, né au Broc (Puy-de-Dôme), le 18 avril 1832, est fils d'un représentant à la Constituante de 1848 et petit-fils d'un conventionnel. Candidat de l'opposition en 1865, dans une élection partielle de la 2e circonscription du Puy-de-Dôme pour le remplacement du duc de Morny, il fut élu par 14159 voix sur 26429 votants et fit partie du petit groupe de l'opposition au Corps législatif. Il échoua aux élections de mai 1869, avec 12721 voix sur plus de 28000 votants. Nommé préfet du Puy-de-Dôme, après le 4 septembre 1870, il fut élu le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, donna sa démission de préfet et se rendit à Bordeaux; mais ne pouvant se résoudre à voter les préliminaires de paix, il donna sa démission de représentant. Il ne rentra à l'Assemblée nationale, qu'à une élection partielle du 12 octobre 1873, où il obtint 79825 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, se prononça contre l'état de siège et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, porté dans l'arrondissement d'Issoire, il fut élu par 10936 voix, contre 10072 obtenues par M. Burin-Desroziers, ancien député officiel sous l'Empire et son con-

current aux élections de 1869. A la nouvelle Chambre, il suivit la même ligne politique et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 627 voix, contre 8884 réunies par le même concurrent, devenu candidat officiel. M. Girot-Pouzol représente le canton de Saint-Germain-Lembron, au Conseil général du Puy-de-Dôme.

GIROU DE BUZAREINGUES (François-Louis-Edouard-Adrien), médecin français, député, né à Buzareingues (Aveyron), le 12 février 1805, est fils du physiologiste de ce nom, correspondant de l'Institut, mort en juillet 1856. Il commença ses études médicales à Montpellier et fut reçu docteur à Paris, en 1832, avec une thèse sur *les Maladies cutanées et l'emploi du goudron dans le traitement du prurigo*. Membre du Conseil général pour le canton de Requista, il fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de l'Aveyron. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 18 260 voix sur 29 144 votants. Aux élections générales de 1869, moins ouvertement soutenu par le gouvernement, il obtint 18 775 voix, contre 9799 données à M. Rodat, candidat de l'opposition radicale. M. Girou de Buzareingues a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

On a de lui: *Essai sur le mécanisme des sensations, des idées et des sentiments* (1848, in-8), en collaboration avec son père, et différents mémoires insérés dans les recueils spéciaux.

GIROUX (André), peintre français, né à Paris, le 30 avril 1801, est fils du peintre Alphonse Giroux, devenu marchand de tableaux et de jouets d'enfants; il débuta à dix-huit ans au Salon, par quelques sujets de genre, se tourna vers le paysage, qu'il étudia sous Thibault, et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique, en 1825. De retour de Rome en 1831, il a continué, tout en voyageant, ses envois aux Salons. On cite de lui: *les Apprêts du marché* (1819); *le Cellier, l'Étable, le Marché à la marée* (1822); *la Halle aux poissons, Orphée et Eurydice, Vue de Capri, Site agreste de la Sabine, le Berger de Casaprota, Sixte-Quint et les Bohémiennes dans la campagne de Subiaco* (1831); *les Alpes françaises, les Ruines de Restschloss, Chalets* (1837); des *Sites*, des *Vues*, des *Ruines*, quelques sujets de genre (1837-1850): *Usine d'émouleurs au Puy* (1857); *Souvenir du ravin de Golling*, Autriche (1863); *la Vallée de Grésivaudan près de Grenoble* (1866); *la Vallée de la Dranse dans la Haute-Savoie* (1868), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en août 1837. — M. André Giroux est mort à Paris le 18 novembre 1879.

GISKRA (Charles), homme politique autrichien, né à Trubau (Moravie), le 29 janvier 1820, fut élevé chez les Pères Maristes et entra, en 1837, à l'Université de Vienne, où il fut reçu docteur en philosophie et docteur en droit. Attaché quelque temps au procureur de la cour, il devint, en 1846, professeur de sciences politiques à l'Université. A la révolution de mars 1848, il prit part au mouvement, s'occupa de l'organisation et de l'armement de la légion des étudiants, et fut envoyé à la Constituante par sa ville natale. Après la révolution, il s'exila, put rentrer en Autriche en 1850, mais n'obtint la permission d'exercer sa profession d'avocat que dix ans plus tard et seulement à Brunn, chef-lieu de la Moravie. Après l'inauguration du système constitutionnel en Autriche (1861), il fut élu député, se fit remarquer comme orateur et présida la Chambre en 1867. Appelé au ministère de l'intérieur au commencement de 1868, il eut à lutter contre les tendances fédéralistes du parti conservateur, tout en cherchant à donner satisfaction aux diverses nationalités de l'Empire. Il se prononça pour la réforme électorale, mal vue par ses collègues et par la cour, et se retira du ministère en avril 1870. Il reçut alors le titre de conseiller privé et prit la direction de la banque franco-autrichienne de Vienne. Son nom fut encore mêlé au fameux procès de la concession du chemin de fer Lemberg-Czernowitz dont il avait été l'un des directeurs, et il lui fut alors défendu de paraître à la cour de l'empereur (mars 1875). — M. Giskra est mort à Vienne le 4 juin 1879.

GIUDICI (Paolo Emiliani-) littérateur italien, né à Mussomeli, en Sicile, le 13 juin 1812, vivait à Florence depuis 1840, quand il fut appelé, comme professeur, à l'université de Pise en 1849; il dut quitter sa chaire trois mois après par suite du rétablissement de la domination autrichienne. Lors de la seconde délivrance de l'Italie, en 1859, il fut nommé professeur d'esthétique à l'Académie royale des beaux-arts de Florence et secrétaire de l'Académie en remplacement de son ami, le poète Niccolini, qui prit sa retraite. En 1867, il fut élu député au parlement italien, dans son pays natal qu'il avait quitté depuis trente années. — M. Giudici est mort en Angleterre en octobre 1872.

Ses travaux littéraires comprennent: *Histoire de la littérature italienne* (Storia della letteratura italiana, Florence, 1844, gr. in-8; 2e édit., 1855, 2 vol. in-18), ouvrage devenu classique; la traduction de l'*Histoire d'Angleterre* de Macaulay (Ibid., 1856, 2 vol. in-8), et une *Histoire du théâtre italien* (Storia del teatro italiano; Milan, 1860, in-8; 2e édit., Florence, in-18). On lui doit en outre une *Histoire des communes italiennes* (Storia dei Comuni, Florence, 1853-1854, 3 vol. in-18; 2e édit. 1855).

GLADSTONE (William-Ewart), homme d'État anglais, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, est le troisième fils de sir John Gladstone, marchand écossais qui, à la suite d'une faillite, était venu s'établir dans cette ville où il avait amassé une immense fortune dans le commerce des Indes. Il fit de brillantes études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford, et prit ses grades à cette dernière en 1832. Il venait à peine de terminer son éducation, lorsque, sur la présentation du duc de Newcastle, il fut envoyé, par les électeurs de Newark, à la première Chambre issue du bill de réforme (1832); son entrée dans la carrière parlementaire se fit sous les auspices des deux grands partis rétrogrades de l'époque, les ultra-tories et les ultra-protestants. Malgré sa jeunesse, il attira, par des discours pleins de vigueur et d'adresse, l'attention de ses collègues et se concilia l'estime de sir R. Peel, qui cherchait alors à rallier les débris du parti tory sous la bannière conservatrice. Dès que ce dernier eut ressaisi le pouvoir (1834), il le nomma lord de la Trésorerie, puis sous-secrétaire des colonies.

Revenu, au mois d'avril 1835, sur les bancs de l'opposition, M. Gladstone combattit vivement la politique de lord Melbourne, et intervint dans une question religieuse qui passionnait tous les esprits, en publiant son livre: *l'État dans ses relations avec l'Église* (the State in its relations to the Church; Londres, 1838, 1 vol.). Il y posait

ce principe, fortement combattu par M. Macaulay dans la *Revue d'Édimbourg*, que l'homme, avec ses devoirs envers Dieu, indépendamment de ses devoirs envers la société, l'État qu'il faut assimiler à un individu, doit également avoir une religion et en professer le symbole ; sa conclusion était qu'il fallait décourager toute autre religion que la religion d'État, non par la persécution et les peines légales, mais par l'exclusion de tous les emplois civils et des distinctions [illegible].

Le ministère whig ne tarda pas à succomber en proposant l'admission du sucre étranger (1841); sir R. Peel prit la direction des affaires et nomma M. Gladstone maître de la monnaie et vice-président du bureau de commerce, et le fit entrer dès lors au Conseil privé. M. Gladstone s'associa d'abord à une réduction partielle des droits d'importation sur des objets de peu d'importance. Chargé ensuite de préparer une révision générale des tarifs, ses investigations eurent pour résultat de le convertir tout à fait aux doctrines de la liberté commerciale : l'ancien protectionniste présenta en leur faveur un rapport dont toutes les conclusions furent adoptées. Au dehors, il apporta la même ardeur de propagande et n'hésita pas à écrire dans les revues en faveur du libre échange. En mai 1843, il devint président du bureau de commerce, en remplacement de lord Ripon; mais la dotation du collége catholique de Maynooth, contraire à ses principes religieux, amena sa retraite en février 1845. L'année [illegible] qu'il acceptait le portefeuille des colonies, laissé vacant par lord Stanley qui refusait d'appuyer le rappel des *corn laws* (décembre 1845), en même temps il se représentait, à cause des fonctions nouvelles qu'il allait occuper, devant ses électeurs ou plutôt devant le duc de Newcastle, qui lui retira son mandat législatif. Écarté de la Chambre, il ne put prendre part aux grands débats qui s'engagèrent, et quitta le pouvoir avec sir R. Peel, en juillet 1846.

[illegible] aux élections de 1847 par l'université d'Oxford, distinction enviée par les plus illustres hommes d'État, M. Gladstone revint à la Chambre [illegible] prendre, à côté de son chef, la direction du parti libéral conservateur; il combattit [illegible], repoussa le bill des titres ecclésiastiques et appuya l'admission des Juifs au Parlement, au grand mécontentement de ses commettants, ainsi que l'enquête proposée par M. [illegible] sur la détresse des classes agricoles. [illegible] encouragea les espérances des [illegible], et en 1851, lorsqu'ils essayèrent de constituer un ministère, des ouvertures furent faites à M. Gladstone. Mais ce fut lui qui porta le [illegible] coup au cabinet Derby, en 1852, par une [illegible] réfutation du système financier [illegible] jours après, il acceptait de [illegible] le poste de secrétaire d'État pour [illegible], puis celui de chancelier de l'Échiquier, qu'il occupa jusqu'en 1855. En 1858, il fut [illegible] commissaire extraordinaire de la reine [illegible].

Il [illegible] reprit, dans le nouveau ministère [illegible] juillet 1859, son ancien portefeuille, [illegible] au traité de commerce avec [illegible], et prépara résolûment une transformation radicale du système de l'impôt, au risque [illegible] sa position dans le ministère Russell-[illegible] (juin 1860). Ses combinaisons financières [illegible] à l'équilibre du budget, sans [illegible] les impôts, ont causé dans les années [illegible] une satisfaction très grande en Angleterre et l'admiration de toute l'Europe. De[illegible] un des libéraux les plus avancés, [illegible] à plusieurs reprises, à renoncer au mandat de l'université d'Oxford qui avait toujour été confié à des députés torys ; dans cette prévision, on disait que 800 électeurs du collége de Lancastre lui avaient offert la candidature (1861). Aussi, au mois de juillet 1865, ne fut-on pas étonné de voir sa candidature repoussée par l'université d'Oxford, fidèle aux traditions conservatrices, tandis que le South-Lancashire l'adopta pour représentant au Parlement.

Pendant une année encore, le ministère libéral dont M. Gladstone faisait partie eut à lutter à la fois contre les difficultés de la réforme électorale et contre les dangereuses agitations du fénianisme. La mort de lord Palmerston (18 octobre 1865) contribua à l'affaiblir, d'autres décès et retraites entraînèrent diverses modifications. Des mesures de rigueur et la suspension de l'*habeas corpus* (19 février 1866) comprimèrent l'émeute, en Irlande, sans la désarmer, puis un échec parlementaire dans la discussion du bill de réforme électorale força les ministres Russell et Gladstone à donner leur démission et à céder la place au ministère tory de lord Derby et M. Disraëli (6 juillet).

M. Gladstone, à peine sorti du pouvoir, entreprit une nouvelle et grande campagne dont le succès devait l'y ramener : ce fut le projet d'abolir l'Église privilégiée d'Irlande et de réaliser, au profit de ce pays ruiné par une aristocratie cléricale, la séparation de l'Église et de l'État. L'agitation excitée à cet effet se propagea au plus vite et entraîna l'opinion publique. Au commencement de l'année 1868, le projet de loi dont M. Gladstone était le promoteur, fut mis en discussion à la Chambre des Communes, malgré les demandes d'ajournement faites par le ministère (avril); le bill soutint les trois lectures et fut voté par la seconde Chambre (18 juin), mais repoussé par les Lords. L'agitation légale des adresses et des meetings redoubla, et M. Gladstone y prit une part prépondérante par ses circulaires et ses discours. Devant ce conflit, la Chambre des Communes avait été dissoute. Le corps électoral se prononça, à une forte majorité, pour la nouvelle réforme; mais personnellement, M. Gladstone fut battu dans le Lancashire, et n'arriva à la nouvelle Chambre que comme député du bourg de Greenwich qui l'avait choisi spontanément pour candidat. Il fut alors appelé à former lui-même un cabinet libéral, dans lequel il prit les fonctions de premier lord de la trésorerie, et s'adjoignit, entre autres collègues, M. Bright, l'un des plus ardents auxiliaires de toute agitation réformiste (décembre 1868).

L'acte principal du ministère Gladstone fut la reprise du projet de loi pour l'abolition de l'Église d'Irlande. Défendu puissamment par son auteur, il subit sans peine l'épreuve des trois lectures à la Chambre des Communes (mars-avril 1869), puis fut adopté par celle des Lords, mais avec des amendements qui en compromettaient la portée (juin-juillet). M. Gladstone demanda résolûment à la seconde Chambre de les rejeter, et réussit à maintenir au projet de loi ses traits essentiels. Il fut soutenu dans cette grande lutte contre la Chambre haute par d'énergiques manifestations de l'opinion publique dont il était l'interprète.

Vers la fin de l'année 1869, à l'approche de l'expiration des traités de commerce, il se prononça pour leur renouvellement, dans le sens de la plus complète liberté. Relativement à l'Irlande, il présenta le « bill de tenure » modifiant les conditions de la possession des terres et du fermage en Irlande ; mais en même temps, en présence de l'agitation féniane toujours croissante, et de la nomination au Parlement, par les électeurs de Tipperary, d'O'Donovan Rossa, l'un des chefs du complot fenian, il demanda à

la chambre des Communes l'annulation de l'élection et le vote de mesures répressives. Il soutint ensuite la loi sur l'instruction primaire qui réservait complètement la question de l'enseignement religieux dans les écoles.

Les progrès accomplis à l'intérieur ne cachaient pas la faiblesse de la politique extérieure du cabinet libéral. Au moment de la guerre de 1870, M. Gladstone fit en effet les plus grands efforts pour désintéresser le sentiment public anglais des conflits européens et pour faire prévaloir une politique d'absolue neutralité. L'attitude de lord Granville, alors chef du Foreign office, convainquit bientôt la Prusse et les autres grandes puissances que l'intervention armée de l'Angleterre n'était point à craindre, et que son intervention diplomatique serait facilement éludée. Aussi, après les succès de l'armée allemande, le prince Gortschakoff put-il réclamer hautement pour la Russie, sans avoir à craindre un refus, la revision des traités de 1856 sur la neutralité de la mer Noire : l'Angleterre avait abdiqué. Le cabinet Gladstone se retourna alors vers la France et essaya, en l'appelant à la conférence de Londres, de retarder une solution aussi précipitée de la question d'Orient. Il était trop tard : la France, accablée par des désastres sans précédents, ne put que subir, comme son ancienne alliée, une revision avantageuse à la Russie, acceptée d'avance par l'Allemagne victorieuse. Les résultats de la guerre de Crimée étaient à jamais perdus. L'opinion publique se prononça très vivement contre le premier ministre, qu'on accusait d'avoir sacrifié les véritables intérêts du pays aux sympathies prussiennes de la reine Victoria. La nomination de M. Thiers comme chef du pouvoir exécutif de la République française décida M. Gladstone à reconnaître le nouveau gouvernement français, et à lui donner tardivement de formelles, mais platoniques assurances de sympathie.

Les soins réclamés par la réorganisation intérieure du Royaume-Uni continuaient d'ailleurs à absorber M. Gladstone. L'agitation irlandaise, toujours plus vive, l'avait contraint, à la fin de décembre 1870, à mettre en liberté les prisonniers fénians, sous condition de bannissement perpétuel. La pression du sentiment public, qui eut en cette circonstance un remarquable écho dans une ingénieuse fiction littéraire de M. Disraëli, intitulée : *la Bataille de Dorking*, le força de hâter la présentation du bill de réorganisation de l'armée, dont la principale clause, l'abrogation du droit d'achat des grades, fut sur le point de déterminer une véritable crise gouvernementale. La chambre des Lords ayant rejeté le bill, M. Gladstone, appuyé par la presse libérale, décida la reine à faire usage de sa prérogative royale et à prononcer par décret l'abrogation du droit d'achat. Cet acte d'énergie souleva le parti tory. La Chambre des lords prononça un vote de censure contre le gouvernement, à la majorité de 162 voix contre 82, et repoussa le bill du « vote au scrutin secret. » Le cabinet ne se retira pas devant la coalition des rancunes aristocratiques, et poursuivit la campagne entreprise en faveur des intérêts agricoles et manufacturiers, des tenanciers irlandais et des « ouvriers libéraux ». Pendant les vacances parlementaires de 1871, M. Gladstone prit la parole dans un nombre considérable de meetings, pour défendre son programme de politique d'abstention au dehors et de réforme sociale au dedans.

L'influence politique et la stabilité du gouvernement présidé par M. Gladstone furent un moment ébranlées, à part les incidents intérieurs, par les interminables négociations du Foreign office avec le cabinet de Washington, à propos du règlement de l'affaire de l'*Alabama*, qui [illegible] l'arbitrage de la Suisse, se termina par le paiement d'une indemnité de 77 500 000 fr., au lieu de cinq milliards un instant réclamés. À la suite d'un bill de réforme sur l'instruction supérieure en Irlande, présenté par le ministère et repoussé par la Chambre des Communes, M. Gladstone offrit sa démission (13 mars 1873); M. Disraëli, chargé de constituer un nouveau cabinet, n'ayant pu y parvenir, M. Gladstone et ses collègues durent rentrer au pouvoir ([illegible] mars), en déclarant qu'ils demandaient de nouveau l'appui du parti libéral. Mais l'opinion publique n'était plus avec lui : on critiquait les actes de sa politique intérieure et extérieure, et jusqu'aux réformes qu'il avait introduites dans les [illegible]. Avec la conclusion onéreuse de l'affaire de l'*Alabama*, la guerre contre les Achantis qui devait avoir un dénouement heureux qu'après la chute du cabinet, la politique d'expectative à l'égard de l'Europe, étaient autant de griefs exploités par le parti conservateur. M. Gladstone résolut de s'en rapporter au jugement du pays lui-même, et, le 24 janvier 1874, la Chambre des Communes fut dissoute; la réunion du nouveau parlement était fixée au 5 mars suivant. M. Gladstone, qui avait adressé aux électeurs de Greenwich un manifeste longuement motivé, fut réélu, le [illegible] février, par 5968 voix; mais la défaite du cabinet n'en était pas moins complète; le parti libéral perdait plus de 130 sièges. M. Gladstone offrit dès le 17 février, sa démission qui, cette fois, fut acceptée. Il fit ainsi, dans un discours prononcé à Birmingham, l'apologie de son administration : « Le ministère libéral sortira des affaires complètement à son honneur. Il laissera un excédent de recettes sur les dépenses sans exemple avant lui, le pays satisfait, le commerce dans un état de grande prospérité, les salaires à un taux qu'ils n'avaient jamais atteint, le paupérisme en décroissance rapide, la nation en paix avec le monde entier, l'armée et la marine plus solides et plus puissantes qu'à son entrée au pouvoir. Dans de telles conditions, la défaite vaut peut-être mieux que la victoire. »

M. Gladstone, remplacé par M. Disraëli, était aussitôt revenu aux travaux pour lesquels il avait montré de tout temps une grande prédilection : les questions religieuses et les études de littérature antique. Au mois d'octobre 1874, il publia dans la *Contemporary Review* un article sur le dogme de l'infaillibilité et sur ses conséquences, qui souleva de vives polémiques et qui fut bientôt suivi de deux brochures dont le retentissement ne fut pas moins considérable : *les Décrets du Vatican dans leurs rapports avec l'obéissance civile* (the Vatican decrees in their bearing on civil allegiance) et *Rome et les nouvelles modes de religion*.

La traduction de la première ne put obtenir en France l'estampille du colportage, et M. Gladstone s'en plaignit dans la préface de la seconde publication, à laquelle vinrent se joindre bientôt une réponse à ses adversaires : *le Vaticanisme* (Vaticanism, 1875) et une remarquable étude dans *la Quarterly Review*, sur les *Discours de Pie IX*.

Au milieu de ces polémiques, M. Gladstone [illegible] d'abord de devenir le chef du parti libéral. Dans une lettre rendue publique, adressée à lord Granville, il déclarait « qu'à l'âge de soixante-cinq ans et après quarante-deux années d'une vie publique laborieuse, il pensait avoir le droit de se retirer » (13 janvier 1875). Les événements qui précédèrent la guerre d'Orient ne tardèrent pas à l'arracher à ses études. Il se prononça [illegible] ment contre les Turcs, soit à la Chambre des [illegible]

[illegible] dans diverses brochures, telles que *les Horreurs de la Bulgarie et la question d'Orient* (1876) et *les Leçons du massacre* (1877). Une lettre adressée au *Times*, en septembre 1876, sur la politique de lord Derby, ministre des affaires étrangères, et deux discours à la Chambre, en décembre 1876 et en février 1877, ne causèrent pas moins de sensation, mais n'exercèrent pas une influence plus décisive sur l'attitude du gouvernement [illegible] le sanglant conflit de la Russie et de la Turquie. On remarqua aussi le discours prononcé par M. Gladstone en septembre 1877, lors de la pose de la première pierre de l'université [illegible]. Il y exprimait de chaleureuses [illegible] pour la France et son admiration pour [illegible] politique manifestée par la résistance [illegible] à l'acte du 16 mai.

Depuis, M. Gladstone continua de poursuivre de ses attaques la politique étrangère de ses successeurs. [illegible] discours qu'il prononça le 31 octobre [illegible] à Rhyl, où il comparait la situation de l'Angleterre et de l'Afghanistan à celle de la France et de la Prusse en août 1870, souleva une [illegible], même dans la presse libérale. [illegible] le 30 novembre suivant, à Greenwich, [illegible] la guerre avec l'Afghanistan, comme pouvant [illegible] à de nouvelles injustices qui [illegible] la chute de l'empire des Indes. A la même époque, dans un grand article du *Nineteenth Century*, intitulé *les Amis et les Ennemis de la France*, il s'attachait à démontrer que « les torys [illegible] du despotisme russe et que la politique de lord Beaconsfield était une politique [illegible] et funeste » (fin décembre 1878). Pendant toute la durée de l'année suivante, les entraînements de la guerre contre les Zoulous, en Afrique, la reprise nécessaire des hostilités contre les Afghans, à la suite du massacre [illegible], à l'intérieur, les griefs [illegible] de l'Irlande, n'ont pas manqué de [illegible] au parti libéral des sujets de campagne contre le ministère (nov. 1879).

Comme orateur, M. Gladstone s'est distingué [illegible] dans la Chambre des Communes par le [illegible], l'autorité des études spéciales [illegible] de la diction; familiarisé avec l'histoire [illegible] et les auteurs classiques, il en [illegible] des exemples qui donnaient à la discussion [illegible]; ses compatriotes ont dit qu'il [illegible] comme une dixième muse. » Écrivain [illegible], il a publié, outre les brochures [illegible] plus haut, les écrits suivants : [illegible] de l'Église (the Church principles, [illegible]) [illegible] des États-Romains (History of the [illegible], 1851-1852, 3 vol. in-8), traduite [illegible] Farini; *Lettre à lord Aberdeen* [illegible] trace un tableau plein de vie [illegible] politiques exercées à Naples [illegible] patriotes : cette lettre produisit [illegible] la plus vive sensation; *Études* [illegible] et sur l'âge homérique (1861), etc. [illegible] a été élu associé étranger de l'Institut [illegible] sciences morales) le 15 mai 1865.

[illegible] l'ancien ministre, lord Thomas [illegible] du nom, né à Dingwall, [illegible] en 1811, succéda au titre de [illegible]. Il fit de bonnes études à [illegible] plusieurs fois à la Chambre des [illegible] 1830 à 1842. Il est devenu, en [illegible] lieutenant du Kincardineshire.

GLAIRE (l'abbé Jean-Baptiste), théologien et [illegible] français, né à Bordeaux, le 1er avril [illegible] séminaire de cette ville, [illegible] la théologie, qu'il vint terminer [illegible], tout en suivant les cours [illegible] orientales. Il entra dans les ordres en 1822. Élève de Silvestre de Sacy et d'Eug. Burnouf, il se livra dès lors à l'enseignement des langues orientales. Il fit, de 1822 à 1834, au même séminaire, le cours d'hébreu de première année, suppléa, en 1825, Chaunac de Lanzac à la Sorbonne, le remplaça en 1831, et devint, dix ans après, doyen de la Faculté de théologie récemment réorganisée. Il prit, dans ce même intervalle (1833), les trois grades théologiques, reçut les titres de chanoine, puis de vicaire général honoraire de Bordeaux (1827 et 1851), et fut attaché en 1840 au chapitre métropolitain de Notre-Dame de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845, et nommé, la même année, conseiller de l'Université. — Il est mort à Issy (Seine), le 25 février 1879.

On a de l'abbé Glaire : *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum* (1830, in-8), réédité en 1843 avec additions dans le titre et dans l'ouvrage; *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque* (1832, in-8, 3e édition, 1843); *Chrestomathie hébraïque et chaldaïque*, avec la *sainte Bible* en latin et en français, notes explicatives et réflexions morales (1834, 3 vol. in-4); *Torath Mosché, le Pentateuque*, etc. (1836-1837, 2 vol. in-8) : le 1er volume contenant la *Genèse* a été composé en société avec M. Franck; *Introduction historique et critique aux Livres saints* (1836, 6 vol. in-12, 2e édit., 1843); *les Livres saints vengés* (1845, 2 vol. in-8; 1874, 3 vol. in-8); un *Abrégé de l'Introduction historique* (1846, in-8; 2e édit., 1853; 5e édit., 1870); *Manuel de l'hébraïsant*, contenant des *Éléments de grammaire hébraïque*, une *Chrestomathie* et un *Lexique* (Leipzig, 1856, in-12; 4e édit., 1873, in-18); *Concordances arabes du Coran*; *Principes de grammaire arabe* (1857 et 1861, in-8); *la Bible selon la Vulgate* (1863, gr. in-8), traduction avec un grand nombre de notes; *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques* (1867, 2 vol., gr. in-8), etc.; puis de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, l'*Encyclopédie catholique*, la *Bibliographie catholique*, etc.

GLAIS-BIZOIN (Alexandre), homme politique français, né à Quintin (Côtes-du-Nord), le 9 mars 1800, fut reçu avocat vers 1822, et s'associa aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé conseiller général de son département et député de l'arrondissement de Loudéac, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Il prit place à l'extrême gauche, signa le *Compte rendu* de 1832, et réclama, sous tous les ministères, l'application complète des principes de 1789. Il monta souvent à la tribune, harcela le gouvernement de ses interpellations, et ne cessa de demander la diminution de l'impôt du sel, celle de la taxe des lettres et la suppression du timbre des journaux. Il prit une part active à la campagne des banquets réformistes et signa l'acte d'accusation présenté par M. Odilon Barrot contre le ministère Guizot. Après l'avènement de la République, il fut élu représentant par 92308 suffrages, le quatrième sur les seize élus des Côtes-du-Nord.

Président de la réunion démocratique du Palais-National, M. Glais-Bizoin vota ordinairement avec l'extrême gauche. Son nom fut particulièrement attaché à un amendement sur le droit au travail, qui fut rejeté le 14 septembre 1848, par 596 voix contre 187. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée. En 1863, il se présenta, comme candidat de l'opposition, dans la 1re circonscription des Côtes-du-Nord, et fut nommé par 12 8[illegible]7 voix sur 23606 votants. Il siégea parmi les mem-

bres de la gauche, proposa ou soutint à la tribune plusieurs des amendements de l'opposition, et se fit, par la nature et la fréquence de ses interruptions, une sorte d'originalité. Aux élections générales de 1869, sa candidature, dans son département, réunit seulement 12 490 voix, sur 38 851 votants, contre 18 843 voix, données au candidat officiel, le général de La Motterouge. Porté comme candidat de l'opposition républicaine parlementaire, dans la 4e circonscription de Paris, aux élections partielles de novembre, il obtint au premier tour la majorité relative, avec 11 799 voix sur 28 704 votants, et fut élu, au 2e tour de scrutin, par 16 680 voix sur 20 904 votants.

Après l'avènement du ministère du 2 janvier 1870 et la publication du programme libéral de M. Émile Ollivier, il présenta, comme proposition complémentaire à la suppression des octrois, un projet de loi modifiant l'impôt sur les boissons; il réussit à faire accepter en partie une proposition de loi supprimant l'impôt du timbre sur les journaux et le remplaçant par un droit de poste sur les imprimés. Dans la séance du 18 juillet, il déclara qu'il avait voté contre la guerre, mais que, la guerre étant décidée, il donnait son concours le plus absolu aux dispositions prises par le gouvernement. Lors des premiers échecs de l'armée française, il proposa, le 11 août, au Corps législatif « de ne ratifier aucune convention ni traité, tant que les armées ennemies seraient sur le territoire », et signa le même jour, avec M. de Kératry, la motion d'appeler le maréchal Lebœuf et les fonctionnaires de l'intendance à la barre d'une commission d'enquête parlementaire.

La révolution du 4 septembre porta M. Glais-Bizoin au pouvoir. Il fut proclamé, à l'Hôtel de ville, membre du gouvernement de la Défense nationale, avec tous les députés de Paris. Un décret du 16 le déléguait, ainsi que MM. Crémieux et Fourichon, pour aller représenter, à Tours, le gouvernement central dans les départements non occupés par l'ennemi. Ces pouvoirs devaient durer autant que l'investissement de la capitale. Après l'entrevue de Ferrières et la proclamation de M. Jules Favre, une dépêche de M. Glais-Bizoin, en date du 7 octobre, annonçait que les départements s'organisaient et préparaient la guerre à outrance. L'arrivée de M. Gambetta et les pouvoirs absolus qui lui furent attribués, à la fois comme ministre de la guerre et de l'intérieur, amoindrirent beaucoup l'importance de M. Glais-Bizoin. Il se borna dès lors à prendre part à toutes les mesures graves édictées par ses collègues en les contre-signant, telles que le décret de dissolution des conseils généraux (25 décembre), le décret dont M. Crémieux avait pris l'initiative, destituant les magistrats inamovibles, qui avaient fait partie des commissions mixtes (28 janvier 1871), et le décret concernant les élections à l'Assemblée nationale, qui déclarait inéligibles tous les anciens fonctionnaires de l'Empire. A ce moment, le désaccord entre le gouvernement de Paris et la délégation de Bordeaux était complet, mais sans constituer, comme le prétendaient les monarchistes, un état insurrectionnel contre le gouvernement central. M. Glais-Bizoin écrivit à ce propos à M. Grévy, président de l'Assemblée, une lettre rendue publique, démontrant que la délégation n'avait jamais songé à faire prévaloir son avis, autrement que par la persuasion. Violemment attaqué par la presse qui, dès les premiers jours de février, l'accusait d'avoir vendu ses biens, réalisé sa fortune, et d'être passé en Angleterre, emportant les deniers publics, il répondit « que non seulement il avait servi son pays gratuitement pendant cinq mois et demi de pouvoir absolu, mais encore qu'il avait dépensé son avoir pour le service de l'État. » Il ajoutait que l'échec du gouvernement de la Défense « était le fait d'élections beaucoup trop retardées et faites dans de malheureuses circonstances. » Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il posa sa candidature dans le département des Côtes-du-Nord, mais la retira au dernier moment. Il ne fut d'ailleurs nommé dans aucun département. Au moment de l'insurrection du 18 mars, il vint à Paris pour se rendre compte de la portée du mouvement et fut arrêté, le 13 mai, par ordre du délégué à la sûreté générale, puis relâché le lendemain, sous la condition de ne point quitter la capitale et « de se présenter de temps en temps à l'Hôtel de Ville. » A la faveur de l'entrée des troupes régulières, il put s'échapper et arriver à Versailles, où il fut mis en état d'arrestation, le 27 mai, mais relâché immédiatement. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il se présenta sans succès à Paris, et rentra depuis dans la vie privée. — M. Glais-Bizoin est mort à Lamballe, le 6 novembre 1877.

Il a paru, sous le nom de M. Al. Glais-Bizoin, plusieurs comédies : *Une vraie Bretonne ou un Cas pendable* (Saint-Brieuc, 1862, in-8); *Une Fantaisie* (Ibid., 1867, in-18); *le Vrai courage* (1868), etc. Au mois de juin 1868, il avait fondé, avec MM. Pelletan, Herold, Lavertujon, etc., un journal démocratique hebdomadaire, *la Tribune française*, dont il fut le directeur. Il a publié sur son rôle pendant la guerre : *Dictature de cinq mois*, mémoires pour servir à l'histoire du gouvernement de la Défense nationale (1872, in-18).

GLAIZE (Auguste-Barthélemy), peintre français, né à Montpellier, le 15 décembre 1807, élève d'Achille et d'Eug. Devéria, fit ses débuts au Salon de 1836 et se fixa à Paris. Après avoir traité d'abord le genre et les sujets religieux, il demanda à la littérature et aux idées romantiques des inspirations souvent heureuses. Il a cultivé avec succès la lithographie et le pastel.

M. Glaize a principalement exposé : *Luca Signorelli* (1836); *Après la guerre*; *Faust et Marguerite*, *Pauvre famille*, *Psyché*, *Fuite en Égypte* (1842); *les Baigneuses du palais d'Armide*, *Sainte Élisabeth de Hongrie* (1844); *Suzanne au bain*, pastel; *le Sang de Vénus*, *Dante écrivant son poëme*, *la Mort du précurseur* (1848); *les Femmes gauloises* (1852); plusieurs portraits, entre autres celui de *Mme Ducos* et celui de *l'Auteur* (1852); *le Pilori*, galerie des génies persécutés, grande toile historique qui fut très-remarquée, et qu'il a lithographiée lui-même, *Ce qu'on voit à vingt ans* (1855); *Devant la porte d'un chanteur*, *les Amours à l'encan* (1857); *Allocution de l'empereur à la distribution des aigles* (1853); *M. Louis Figuier* (1859); *la Pourvoyeuse misère*, *Autour de la gamelle*, un *Trou de meulière à La Ferté-sous-Jouarre* (1861); *les Écueils* (1864), tableau qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; [illegible] *esclavage* (1865); *la Mort et la* [illegible] (1866); [illegible] *Mort de saint Jean le précurseur* (1868); [illegible] *au Christ*, *une Facétie de Caligula* (1869); [illegible] *rédempteur*, *Psyché abandonnée par l'Amour* (1870); *Spectacle de la folie humaine* (1872); *Salomé*, *la Mort de saint Jean*, [illegible] triptyque (1873); *les Cendres*, *une Allée à* [illegible] *bois* (1874); *la Femme adultère traînée devant le Christ*, *l'Insecte* (1875); *Cynique et philosophe* [illegible] (1876); *l'Aveugle et le Paralytique* (1877); [illegible] *Force* (1878); *Deux voisines* (1879), etc.

M. Glaize a obtenu une médaille en 1842, [illegible] secondes en 1844, 1848 et 1855, une 1re en [illegible] et la décoration en novembre 1855.

GLAIZE (Pierre-Paul-Léon), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 3 février [illegible]

[illegible] de précoces dispositions pour la peinture et suivit à la fois les leçons de son père et celles de M. [illegible]. Il débuta aux salons annuels tout en concourant pour le prix de Rome et se fit remarquer par les envois suivants : *Trahison de Dalila* (1858); *Samson pris par les Philistins*, *la Nymphe et le Faune*, peinture à la cire (1861); *[illegible] chez [illegible]* (1863); *Samson rompant ses liens* ([illegible]); *le Christ et les dix lépreux*, *les Nuits de [illegible]* (1866); *l'Égide* (1867); *Portraits de [illegible]* (1868); *la Jeune fille et la mort* (1869); *le Premier [illegible]* (1870); *Mort de saint Louis*, portrait de *M. P. Ferrier* (1873); *Lucia* (1874); *une Conjuration aux premiers temps de Rome* (1875), acquise par l'État pour le musée du Luxembourg; *Orphée* (1876); *Fugitifs*, *Mlle Jeanne Borie* (1877); *M. A. Glaize* (1878); *M. Gérôme* (1879). A l'Exposition universelle de 1878 figuraient *le Premier [illegible]*, *une Conjuration et les Fugitifs*, ainsi que le portrait de Mme Glaize.

M. Léon Glaize a peint divers tableaux pour les églises des Blancs-Manteaux, Saint-Louis d'Antin et [illegible], ainsi qu'une copie des *Syndics de* [illegible]. Outre deux mentions (1859, 1863) et le [illegible] prix de Rome (1866), il a obtenu trois médailles en [illegible], 1866, 1868, et une médaille de 1re classe à l'Exposition de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1877.

GLANDAZ (Antoine-Sigismond), jurisconsulte français, né à Paris, le 6 novembre 1792, fit ses classes au lycée Charlemagne, obtint le prix d'honneur de rhétorique au concours de 1808, et succéda à son père, en 1817, comme avoué au tribunal de la Seine. Il exerça ces fonctions jusqu'en [illegible], et usa souvent avec succès du droit de [illegible] que lui donnait la date de sa réception [illegible] président de sa compagnie, [illegible] avec le titre de président honoraire, [illegible]. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 mai 1832. — Il est mort le [illegible].

M. [illegible] Glandaz a publié, avec M. Adolphe Chauveau, *Formulaire général et complet, ou Traité pratique de procédure civile et commerciale* [illegible] (1853, 2 vol. in-8).

[illegible] (Antoine), frère du précédent, né à Paris, le [illegible] septembre 1800, avocat à Paris, membre du conseil de l'ordre en 1831, puis [illegible] procureur du roi au tribunal de première instance de la Seine (1832), substitut du procureur général (1835), avocat général à la Cour [illegible] en 1841, passa avec ce dernier titre, en 18[illegible], à la Cour de cassation, où il [illegible] conseiller, en juillet 1849 et conseiller honoraire en 18[illegible]. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854, et commandeur le [illegible] août 1869.

[illegible], frère aîné des précédents, [illegible] du tribunal de Nogent-sur-[illegible] de la Légion d'honneur (1834), [illegible] juin 1875. — Un quatrième frère, [illegible] à la Cour de Paris, eut lui-même un [illegible] GLANDAZ, nommé juge suppléant [illegible] de la Seine en 1857 et devenu, en [illegible], conseiller à la Cour d'appel de Paris.

GLASER (Jean, puis Jules), jurisconsulte et [illegible] autrichien, né à Postelberg (Bohême), le [illegible] mars 1831, de parents israélites, [illegible] gymnase de Vienne, suivit les cours de [illegible] l'Université de cette ville, puis à Zürich, [illegible] docteur en droit en 1854. Ayant embrassé [illegible] il put suivre la carrière de l'enseignement de l'État et devint professeur [illegible] à l'Université de Vienne. Employé [illegible] à la préparation de divers projets de lois, concernant la procédure criminelle, la presse, etc., il entra, en 1868, comme chef de division dans les bureaux de l'instruction publique; mais, à la chute du cabinet Hasner, il reprit sa chaire à l'Université, en 1870. Il fit depuis partie du Reichsrath, comme député de la ville de Vienne, et du Landtag de la Basse-Autriche. Appelé, le 25 novembre 1871, au ministère de la justice, dans le cabinet Auersperg, il apporta diverses améliorations dans l'institution du jury, la législation civile et les tribunaux administratifs. Il prit en outre une part active à tous les congrès de jurisconsultes allemands et présida celui de Salzbourg en 1876.

M. Glaser, outre des brochures ou des mémoires juridiques, réunis en volume (Vienne, 1875), a publié quelques ouvrages spéciaux tels que : *Procédure criminelle anglo-écossaise* (das engl.-schottische Strafverfahren, Vienne, 1851); il a édité, avec MM. Unger et Walther, le *Recueil des arrêts civils de la cour suprême de Vienne* (Sammlung von Civilrechte, Entscheid. des kais. obersten Gerichtshofs, Vienne, 1857-1876, 9 vol.).

GLASS (sir Richard Atwood), constructeur anglais, né à Bradford en 1820, fit ses études à Kings-College, s'occupa de la fabrication des câbles métalliques et fut plus tard l'un des fondateurs de la compagnie de construction et entretien des télégraphes. Dans son usine on fabriqua la moitié du premier câble transatlantique, soit 1250 milles environ. Le câble de 1866 a été tout entier fabriqué sous sa direction. C'est à la suite de ces travaux et de la réussite de son entreprise qu'il a été créé chevalier. Il quitta, en 1867, la direction de la *Telegraph construction and Maintenance Company* pour prendre celle de la compagnie anglo-américaine. Il a été élu membre du Parlement pour Bewdley en 1868. — M. Glass est mort le 22 décembre 1873.

GLASSBRENNER (Adolphe), écrivain satirique allemand, connu sous le pseudonyme d'*Adolphe Brennglas*, né à Berlin, le 27 mars 1810, fit ses études dans cette ville. Dès 1831, il rédigea une feuille critique, *le Don Quichotte*, que le gouvernement supprima en 1833. En 1841, après un court séjour à Vienne, il se fixa à Neu-Strélitz. Chef du parti démocratique modéré de Mecklembourg-Strélitz pendant la révolution de 1848, il fut exilé en 1850, et se retira à Hambourg. En 1858, il prit la rédaction du *Berliner Montagspost*. — Il est mort le 25 septembre 1876.

M. Glassbrenner a acquis une grande popularité par une revue satirique, dont le titre renferme un jeu de mots intraduisible en français : *Berlin, comme il est, mange et boit* (Berlin wie es ist..... und trinkt; Berlin et Leipzig, 1832-1850, 31 cahiers). *Ist*, en allemand, comme *est* en latin, signifie également, pour l'oreille, *est* et *mange*). Plusieurs des personnages de cette satire devinrent des types populaires dans toute l'Allemagne. Parmi ses autres écrits, on cite : *la Vie du grand monde* (Leben und Treiben der feinen Welt; Ibid., 1834); *Vie populaire de Berlin* (Berliner Volksleben; Ibid., 1848, 3 vol.); *Tableau et rêve de Vienne* (Bilder und Träume aus Wien; Ibid., 1836, 2 vol.), que les allusions politiques firent interdire par la Diète germanique; *Calendrier populaire comique* (Komischer Volkskalender; Hambourg, 1846-1866); *l'Ile de Massepain* (die Insel Marzipan; Ibid., 1851); *Mille et une Nuits comiques* (Komische tausend und eine Nacht; Ibid., 1852), et la comédie, *Gaspard l'homme* (Kaspar der Mensch, 1850), satire amère, inspirée par la ruine des espérances que

1848 avait fait naître; *le Monde à l'envers* (die verkehrte Welt; Berlin, 5e édit. 1865), etc.; puis des poésies : *le Nouveau roman du renard* (der neue Reinecke Fuchs; Leipzig, 1845) épopée comique et satirique; *Chansons prohibées* (Verbötene Lieder; Zurich, 1843), réimprimées sous les titres de *Chansons d'un poète de l'Allemagne septentrionale* (Lieder eines norddeutschen Poeten), et plus simplement de *Poésies d'A. Glassbrenner* (Gedichte von A. G.; Berlin, 1851; 4e édit. Vienne, 1864).

GLEIG (rév. George-Robert), littérateur anglais, né le 20 avril 1796, à Stirling, où son père était évêque de l'Église anglicane, étudia à Glascow, puis à l'université d'Oxford et s'engagea, en 1812, comme volontaire dans un régiment qui faisait route pour Lisbonne, obtint une commission d'officier, prit part aux dernières guerres de la Péninsule, puis à la campagne d'Amérique (1814), et reçut une blessure grave à la prise de Washington. A la paix, il revint à Oxford pour achever ses études théologiques. Dès qu'il fut reçu docteur, il se maria, entra dans les ordres et reçut une des plus riches cures du Kent. Dans le calme de cette nouvelle vie, il écrivit *le Subalterne* (the Subaltern, 1825), récit destiné à retracer ses souvenirs militaires en Espagne. Ce livre, moitié roman, moitié histoire, eut beaucoup de succès. Chapelain de l'hôpital de Chelsea depuis 1834, M. Gleig fut nommé aumônier en chef de l'armée anglaise au mois d'avril 1844 et deux ans plus tard, inspecteur général des écoles régimentaires. Il résigna ses fonctions d'aumônier en 1875.

Les ouvrages de M. Gleig, tour à tour théologien, soldat, écrivain, voyageur, présentent une assez grande variété. Comme théologien, il a donné : *Histoire de la Bible* (History of the Bible), *la Cène* (Guide of the Lord's supper), et des *Sermons et conférences*. Comme historien, son mérite, rehaussé par de bonnes études, est plus en évidence : *la Guerre d'Amérique* (the Campaign of the British army at Washington and New Orleans); une *Histoire de l'Inde anglaise* (History of the British India, 4 vol.); les *Mémoires de sir Thomas Munro* (3 vol.) et *de Warren Hastings*, ainsi que la *Biographie des célébrités militaires de l'Angleterre* (Lives of the British military commanders, 3 vol.). Son *Histoire familière d'Angleterre* (Family history of England), présentée en scènes rapides et dans un style animé, est devenue promptement populaire.

Dans les œuvres d'imagination, à côté du *Subalterne*, nous citerons : *les Invalides de Chelsea* (the Chelsea pensioners, 1829), et l'*Histoire de Chelsea* (Chelsea hospital and its traditions, 1837); *le Hussard* (1837); *Allan Breck* (1843); *les Récits de Waterloo* (Stories of Waterloo, 1847); *le Dragon* (Light Dragoon, 1853), etc.; les *Chroniques de l'abbaye de Waltham*, *le Vicaire de campagne* (the Country curate); des esquisses de voyages sur l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie (Germany visited, 1838); *Vieilleries et nouveautés* (Things old and new), et des articles et nouvelles dans les divers recueils du jour.

GLEIZAL (Auguste), homme politique français, ancien représentant du peuple, député, né à Antraigues (Ardèche), le 17 novembre 1804, est fils d'un conventionnel mort en 1837. Il exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut élu, en 1849, représentant à l'Assemblée législative, pour le département de l'Ardèche, le troisième sur huit, par 33 677 voix. Il siégea sur les bancs de la Montagne et rentra dans la vie privée au coup d'État du 2 décembre 1851. Il ne reparut qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, et fut élu pour la 2e circonscription de Privas par 10 338 voix, contre 5200 accordées au candidat bonapartiste. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, vota avec la majorité de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Gleizal fut réélu, le 14 octobre suivant par 9060 voix, contre 8777, obtenues par le candidat officiel et monarchiste, M. Deydier. Il représente le canton d'Antraigues au conseil général de l'Ardèche.

GLEYRE (Marc-Charles-Gabriel), peintre français d'origine suisse, né à Chevilly (canton de Vaud) le 2 mai 1806, suivit, en 1824, l'atelier de M. Hersent, puis partit l'année suivante pour l'Italie, et de là pour l'Orient. Il ne revint qu'en 1833, et donna au Salon de 1840 un *Saint Jean sous l'inspiration de la Vision apocalyptique*. Il exposa en, 1843, *le Soir*, qui fut acheté pour le Luxembourg; en 1846, *les Apôtres allant prêcher l'Évangile*; en 1849, *la Danse des Bacchantes*, plusieurs fois reproduite par la gravure.

L'absence de M. Gleyre fut remarquée, dans l'école française, à l'Exposition universelle de 1855. Il avait cessé depuis six ans ses envois aux Salons par mécontentement des sévérités du jury pour un de ses tableaux; mais il ne cessa pas de produire. On cite encore de lui : *l'Écho*, acquis par la Russie; une *Pentecôte*, commandée pour l'église Sainte-Marguerite; puis quelques tableaux destinés à l'Allemagne, à la Suisse, notamment pour ce dernier pays, *la Mort du major Davel*, *les Romains passant sous le joug* (1854), au musée de Lausanne, *Penthée et les Ménades*, au musée de Bâle, etc. — M. Gleyre est mort à Paris le 5 mai 1874.

GLIDDON (George), antiquaire et voyageur anglais, naturalisé Américain, est né dans le Devonshire, en 1809. Il vint s'établir jeune encore à Alexandrie, où son père dirigeait un établissement industriel, et se livra d'abord lui-même à des opérations commerciales. Par suite de ses relations avec l'Amérique, il fut pris pour consul au Caire, par les États-Unis. Il remplit ces fonctions pendant trois ans et eut un rôle assez important dans les intrigues dont l'Égypte fut le théâtre, lors de la guerre entre la Porte et Méhémet-Ali (1840). Adversaire déclaré de ce dernier, il dut quitter l'Égypte et passa aux États-Unis.

M. Gliddon ouvrit dans différentes villes des cours publics sur les hiéroglyphes, et popularisa le nom de Champollion. Il a publié beaucoup de brochures sur l'Égypte ancienne et moderne, notamment : *Otia Ægyptiaca* (Londres, 1849, in-8). Plus tard, il s'associa au docteur Nott, de Mobile, pour la publication des *Types of Mankind* (Philadelphie, 1853), ouvrage d'ethnologie, qui, par ses tendances esclavagistes, eut un grand succès dans les États du Sud.

GLINKA (Feodor-Nicolaievitch), littérateur russe, né en 1788, dans le gouvernement de Smolensk, sortit à dix-sept ans du corps des cadets, et fit la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier. Ses goûts littéraires le poussèrent à demander son congé; il l'obtint et se retira dans un petit domaine de sa famille, sur les confins du gouvernement de Smolensk. Il reprit pourtant du service en 1812, et fit les campagnes contre la France, comme adjudant, jusqu'à la paix définitive de 1815. Il fut alors attaché, comme colonel, au gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Envoyé en disgrâce, comme conseiller, à

[illegible], il en revint, en 1816, et fut nommé président de la Société libre des amis de la littérature russe.

M. Glinka, l'un des principaux écrivains militaires de la Russie, a publié : *Lettres d'un officier russe sur les campagnes de 1805 à 1806 et de 1812 à 1815* (Moscou, 1815-1816, 8 vol.); *Chmjelnicki, ou l'Affranchissement de la Petite-Russie* (Pétersbourg, 1816, 2 vol.); *le Cadeau aux soldats russes* (ibid., 1818). Comme poëte, il a composé un certain nombre de chants de guerre, écrits au bivouac, pendant ses campagnes. On a en outre de lui une traduction des *Psaumes*, du *Livre de Job* et des *Prophètes* (1826), et de longs poëmes, [illegible] : *Souvenirs de la campagne de 1812*, *Es[illegible]* (1826); *la Carélie ou la captivité de Martha Johannowna* (Karelija ili zatotchénié Marfi Joannowny ; Pétersbourg, 1830), [illegible] un succès populaire ; enfin, *Peinture de la bataille de Borodino* (Otscherki Borodinskago srajenija ; ibid., 1839).

GLOVER (sir John Hawley), marin et administrateur anglais, né à Cologne (Prusse), en 1829, entra de bonne heure dans la marine, fut promu lieutenant en 1851, prit part en 1854 à la campagne de la Baltique et quitta le service en 1862, avec le grade de capitaine de vaisseau, pour entrer dans l'administration coloniale. Nommé gouverneur de Lagos, île et port de Guinée, il y organisa un corps de police armée, composé de mahométans [illegible], et soumit les tribus hostiles du voisinage. En 1873, commissaire spécial des établissements anglais de la côte d'Or, il eut l'ordre de lever une armée, pour coopérer à la guerre des Anglais contre les Ashantis; il réunit 12000 hommes, [illegible], en décembre 1873, le fleuve Volta et était à [illegible] milles de Coomassie, au moment de la prise de la capitale des Ashantis par sir G. Wolseley. Il traversa cette ville et put atteindre la côte sans difficulté. A son retour en Angleterre, le parlement lui vota des remerciements, et il fut créé chevalier grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-George (1874).

GLÜMER (Claire de), femme de lettres allemande, née à Blankenbourg, le 18 octobre 1825, fille d'un réfugié allemand qui résida longtemps en France, fut élevée dans une pension de Weissenburg (Alsace). Elle rentra en Allemagne avec [illegible] à la révolution de 1848, séjourna à [illegible] avec son frère, qui fut banni de Saxe [illegible] pour avoir pris part à une insurrection, [illegible], et ne put rentrer à Dresde [illegible] 1860.

[illegible] s'est fait connaître par des travaux littéraires personnels et par des traductions. Parmi les premiers nous mentionnerons : *Mythologie allemande* (Mythol. der Deutschen, 1856); *Femmes célèbres* (Berühmte Frauen, 1856); *Souvenirs de W. Schroeder-Devrient* (Erinnerungen an W. Schroeder-Devrient, 1862); *De la Bretagne* ([illegible] Bretagne, 1867); *Deux Nouvelles* [illegible]; *Domina* (Frau Domina, [illegible]), etc. Elle a traduit l'*Histoire de ma vie* de George Sand, l'*Histoire de Napoléon* de Lanfrey, etc.

GLYN (Isabella), artiste dramatique anglaise, née à [illegible], le 22 mai 1823, manifesta dès l'enfance pour le théâtre un penchant décidé, que [illegible] sa famille, attachée à l'Eglise presbytérienne. Un moment, elle eut l'idée d'aborder la scène française, et prit même des leçons au Conservatoire de Paris (1846). De retour, [illegible] sur les conseils de Charles Kemble, le grand tragédien, qui l'avait initiée à l'étude de Shakespeare, miss Glyn débuta, le 8 novembre 1847, dans le rôle de lady Constance du *Roi Jean*, au théâtre royal de Manchester. Elle fut, la même année, engagée pour Londres, qu'elle ne quitta plus que pour donner des représentations dans les comtés. Ses meilleurs rôles furent les héroïnes de Shakespeare, Volumnie de *Coriolan*, Marguerite d'Anjou, Portia, Isabelle, Cléopâtre, etc. En 1868, elle ayant pris sa retraite, lorsque, sa fortune ayant été compromise par un incendie, elle se mit à faire dans tout le royaume des lectures publiques de Shakespeare, qui eurent un grand succès, et, à la fin de 1869, un impresario américain l'engagea pour aller faire des lectures semblables aux Etats-Unis.

GNEIST (Rodolphe), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Berlin le 13 août 1816, entra à l'Université de Berlin en 1833 et fut reçu docteur en droit en 1839. Après avoir visité l'Italie, la France et l'Angleterre, il devint juge suppléant au tribunal supérieur de Berlin et professeur extraordinaire à l'Université. Il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée nationale de 1848, et se démit, deux ans plus tard, de ses fonctions de juge. Elu député en 1859, il fit partie du centre gauche et devint un des orateurs les plus écoutés de la majorité libérale ; en 1864 il fut le défenseur des chefs polonais du grand-duché de Posen, accusés de haute trahison. Dans l'Assemblée constituante de l'Allemagne du Nord, et plus tard dans le Reichstag de l'Empire, il fit partie des commissions d'organisation de l'armée fédérale, des affaires ecclésiastiques, etc. En dehors de ses travaux parlementaires, il fut président de divers congrès. En février 1879, il combattit au Reichstag, avec son collègue M. Haenel, la demande en autorisation de poursuites contre deux députés socialistes, qui fut repoussée à la presque unanimité.

Professeur distingué, M. Gneist a fait des cours très suivis sur l'histoire du droit constitutionnel en France et en Angleterre. Il a publié : *les Contrats formels en matière d'obligations* (die formellen Vertraege des neuernroem. Obligationenrechts; Berlin, 1845); *Syntagma institutionum* (Leipzig, 1858); *le Droit constitutionnel et administratif moderne en Angleterre* (das heutige engl. Verf.ss. und Verwaltungsrecht ; Ibid., 1860, 2 vol. 2e édit., 1867); *Administration, justice, droit* (Verwaltung, Justiz, Rechtsweg ; Ibid., 1869); *le Selfgovernment anglais* (Engl. Selfgovernment ; Ibid., 1871); *Compétence judiciaire* (Reichstaat ; Ibid., 1872); *Quatre questions sur la procédure criminelle allemande* (Vier Fragen zur Deutschen Strafprocessordnung ; Ibid., 1876), etc.

GOBAT (Samuel), évêque anglican de Jérusalem, né en 1799, à Crémine (canton de Berne), fut chargé, en 1825, d'aller prêcher l'Évangile aux Abyssins et de leur porter une édition des quatre Évangiles, imprimée en langue amharique, aux frais de la Société biblique de Londres. Après avoir étudié l'arabe à Paris et à Londres, il se rendit au Caire (1826) avec Christian Kugler, natif du Wurtemberg. Les deux missionnaires ne purent pendant trois ans, à cause de la guerre, passer au lieu de leur destination. M. Gobat se rendit à Gondar, où la langue amharique est parlée. Les habitants se montrèrent fort dociles à ses instructions. Mais la mort de son compagnon et la reprise des hostilités le forcèrent de quitter la contrée (1833). Son *Journal d'un séjour en Abyssinie pendant les années 1830-31-32* (Paris, 1834, in-8, avec carte et portrait ; 2e édit., Londres, 1847), fait connaître l'état du christia-

nisme en Abyssinie, et contient des entretiens théologiques de l'auteur avec les indigènes.

Après avoir été missionnaire à Malte, M. Gobat fut nommé, en 1846, évêque d'Angleterre et d'Irlande à Jérusalem, avec juridiction sur la Syrie, la Chaldée, l'Égypte et l'Abyssinie. — Il est mort à Jérusalem, le 12 mai 1879.

GOBINEAU (Joseph-Arthur, comte DE), diplomate et littérateur français, né à Bordeaux en 1816, entra de bonne heure au ministère des affaires étrangères et y fut chef du cabinet. Nommé secrétaire de légation à Berne en 1851, il devint, en 1855, secrétaire d'ambassade. Après avoir passé trois ans à Téhéran, comme ambassadeur, il fut appelé successivement aux postes de ministre plénipotentiaire à Athènes, en 1864, à Rio-de-Janeiro, le 27 mars 1869, à Stockholm, le 12 juin 1872 et admis à la retraite au mois d'août 1877. Officier de la Légion d'honneur, le 1er décembre 1855, il a été promu commandeur le 15 août 1868.

M. le comte de Gobineau s'est fait connaître par des travaux d'histoire, de critique, de philosophie et d'épigraphie, concernant les pays où il avait séjourné ; il a publié : *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855, 4 vol. in-8) ; *Lectures des textes cunéiformes* (1858, in-8) ; *Trois ans en Asie* (1859, in-8) ; *Voyage à Terre-Neuve* (1861, in-18) ; *Traité des écritures cunéiformes* (1864, 2 vol. in-8, avec tableaux) ; *les Religions et les philosophes dans l'Asie centrale* (1865, in-8) ; *l'Abbaye de Typhaines* (1867, in-18) ; *Histoire des Perses* (1869, 2 vol. in-8) ; *Souvenirs de voyage* (1872, in-18) ; *Nouvelles asiatiques* (1876, in-18) ; *la Renaissance*, scènes historiques (1877, in-18). On a de lui également quelques volumes de poésies : *les Cousins d'Isis*, poème dramatique (1845, in-8) ; *la Chronique rimée de Jean Chouan et de ses compagnons* (1846, in-18) ; *l'Aphroessa*, (1869, in-18) ; *les Pléiades* (1874, in-18) ; *Amadis*, poème épique en six chants (1876, in-18).

GOBLET (René), homme politique français, député, né à Aire-sur-la-Lys, le 26 novembre 1828, se fit inscrire au barreau d'Amiens, concourut, sous l'Empire, à la création d'un journal libéral, *le Progrès de la Somme*, et fut nommé procureur général près la cour d'appel de cette ville le 7 septembre 1870. Il donna sa démission en 1871 afin de se présenter aux élections générales pour l'Assemblée nationale, mais ne fut élu qu'aux élections complémentaires du 2 juillet, par 75 [illegible] voix sur 135 085 votants. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et se fit bientôt remarquer, comme orateur ; il prit part à plusieurs discussions, notamment à celle relative à la revision des pensions accordées aux fonctionnaires de l'Empire. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. Goblet échoua, dans la 2e circonscription d'Amiens, au scrutin de ballottage, après avoir obtenu au premier tour une minorité de 8969 voix. L'année suivante, aux élections qui suivirent la dissolution de la Chambre des députés, il fut porté dans la 1re circonscription d'Amiens, en remplacement de M. Barni, forcé par sa santé de renoncer à la vie parlementaire, et fut élu par 13 279 voix contre 9070 accordées à M. de Faverney, candidat officiel et monarchiste. M. Goblet reprit sa place sur les bancs de la gauche et fut nommé membre de la commission d'enquête électorale ordonnée par la Chambre, puis sous-secrétaire d'État à la justice (février 1879). Maire d'Amiens, il représente le canton nord-est de cette ville au Conseil général de la Somme.

GOBLET D'ALVIELLA (le comte Eugène), publiciste belge, né à Bruxelles, le 10 août 1846, est le petit-fils du général de ce nom, mort en 1873. Il compléta ses études à Paris et, après avoir été reçu docteur en droit et en sciences politiques et administratives à l'Université de Bruxelles, se fit inscrire au barreau de cette ville. Conseiller provincial du Brabant pour le canton de Bruxelles (1872-78), il fut élu député de cet arrondissement, le 11 juin 1878, et appelé par son âge au poste de secrétaire de la Chambre. Il fit partie, en 1872, de l'expédition du général belge Lacroix dans le Sahara, et en 1875, après avoir accompagné le prince de Galles dans l'Inde, il fit une excursion dans l'Himalaya vers les frontières du Thibet.

Outre un travail rédigé sur les notes du général Goblet d'Alviella (*l'Établissement des Cobourg en Portugal*, Brux., 1869), on cite de lui : *Désarmer ou déchoir*, essai sur les relations internationales (1872, in-8) ; *Sahara et Laponie* (1876, in-18 illustré) ; *Partie perdue*, roman de mœurs belges (1877, in-18) ; *Inde et Himalaya* (même année, in-18 illustré). M. Goblet d'Alviella qui a collaboré à *la Revue des Deux Mondes*, dirige la *Revue de Belgique*, publication mensuelle, politique et littéraire.

GODEBSKI (Cyprien), sculpteur polonais, né à Méry-sur-Cher, le 30 octobre 1835, est fils d'un littérateur polonais Xavier Godebski, mort en 1869. Il fit ses études à l'École polonaise des Batignolles, où son père était professeur, suivit l'atelier de Jouffroy et exposa au salon de 1857, un buste en plâtre : *l'Amiral Lassus*. Résidant soit en Gallicie, soit à Saint-Pétersbourg, il a exposé rarement aux salons de Paris ; nous citerons néanmoins de cet artiste : *la Pologne*, groupe en plâtre (1864) ; *le Réveil*, statue en marbre, et *Rossini*, buste en marbre (1866) ; *l'Enfant au chevreau*, groupe en marbre (1867) ; *la Délivrance*, statue en marbre (1872) ; *Odium*, buste en plâtre galvanisé (1876) ; *Portrait de M....* (1876), appartenant au théâtre impérial de Pétersbourg ; *Moujik ivre*, buste en marbre (1877) ; *Portrait de M. Vieuxtemps*, buste en marbre (1878), etc. On lui doit en outre la décoration de l'Hôtel des Invalides de Lemberg (Gallicie) ; les statues en marbre des généraux *Laudon* et *Lassy* pour l'arsenal de Vienne ; la statue du violoncelliste *F. Servais*, pour la ville de Hal (Belgique) ; le monument du compositeur polonais *Moniuszko*, pour la cathédrale de Varsovie ; celui de la *Guerre de Crimée*, pour la ville de Sébastopol ; celui de *Théophile Gautier* au cimetière Montmartre (1874), la décoration du *Café de Paris* (1878), etc. M. Godbeski est membre de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg et chevalier de l'ordre de Léopold de Belgique.

GODEFROID (Dieudonné-Joseph-Guillaume-Félix), célèbre harpiste belge, né à Namur, le 24 juillet 1818, d'une famille d'artistes, cultiva d'abord le piano et commença la harpe à l'âge de onze ans. L'année suivante, on l'envoya au Conservatoire de Paris, où il eut pour professeurs, de 1829 à 1835, MM. Nadermann et Labarre. Dès l'âge de treize ans, il composa un *Trio pour piano, violon et violoncelle*, qui est resté une de ses meilleures œuvres. En 1836, après la mort de son père et de sa mère, il se mit avec une nouvelle ardeur à étudier la harpe et à écrire pour cet instrument. Il avait dix-neuf ans quand il écrivit la gracieuse *Danse des sylphes*.

M. Godefroid a agrandi le domaine de la harpe comme virtuose et comme compositeur. La magistrale habileté de son jeu l'a fait surnommer le « Paganini de la harpe. » Outre les deux compo-

eil des fées;
de force; le
: rosée; les
norceaux de

res et cinq
raoio, com-
it mort pré-
à l'Opéra-
royale. Une
te son nom.

français, né
ses publica-
e littéraire :
Corneille et
éral (1862, 2
re française
jours, suite
doit former
] : ce dernier
nçaise le prix
nné en outre
choisies de
ruyère.

que français,
0 juillet 1804,
a Faculté de
ans sa ville
839. Nommé
re législative,
e de la majo-
le loi sur les
responsabilité
ur la révision
2 décembre,
nsultative, fut
er 1852, dans
int président,
octobre 1864.
d'honneur en
commandeur
Jouvion le 31

homme poli-
(Aisne), le 21
ot. Il fit son
n 1856, avec
tz. Nommé la
ux, il passa à
néral en 1864.
notions, il fut
bre 1871, au
ncy, et entra
directeur des
e 4 août 1874.
ure, il passa,
ation comme
octobre 1877,
e circonscrip-
in des 363, et
obtenues par
été invalidée,
de foi bona-
, fut révoqué
et échoua, le
ntre le même
La mort de
lui ouvrit les
parti de l'Ap-
nent de Paris,
minorité sur
teurs, et fut
llottage, par
r le candidat

républicain, M. Clamageran. Il prit place à la Chambre, sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 mars 1874.

GODIN (Jules), député français, né à Versailles en 1844, étudia le droit à Paris, fut reçu docteur en 1868, et acheta une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de Cassation. Avocat de la ville de Pondichéry, il fut élu député des Indes françaises, le 15 mars 1876, par 18 615 voix, sur 18 690 votants, sans avoir ni posé sa candidature ni adressé aucune profession de foi. Il prit place au centre gauche et fut un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut pour concurrent M. Émile Ollivier, et l'emporta sur l'ancien ministre de l'Empire qui n'eut qu'une insignifiante minorité.

GODISSART (François Marc), député français, est né à la Martinique le 25 avril 1825. Riche propriétaire dans cette île, et ancien notaire, il présidait le Conseil général de la colonie lors de sa dissolution; comme protestation contre cette mesure, il fut envoyé à l'Assemblée nationale le 9 août 1874, par 6708 voix en remplacement de M. Pory-Papy décédé. Il fit partie du groupe de la gauche républicaine, vota avec la minorité de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Réélu, le 2 avril 1876, à la Chambre des députés par 4 667 suffrages, il continua de siéger sur les bancs de la majorité républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie et fut réélu le 14 octobre suivant.

GODRON (Dominique-Alexandre), naturaliste français, né à Hayange le 25 mars 1807, fut recteur de l'Académie départementale de l'Hérault, de 1851 à 1854, puis doyen et professeur d'histoire naturelle de la Faculté des sciences de Nancy. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 2 juillet 1877. Décoré de la Légion d'honneur en août 1852, il a été promu officier le 12 août 1864.

On lui doit un grand nombre d'écrits scientifiques, parmi lesquels nous citerons : *Flore de Lorraine* (Nancy, 1843-44, 3 vol. in-12, 2ᵉ édit., 1857); *Monographie des rubus* (Ibid., 1843); *De l'Origine des cordons placentaires dans la famille des légumineuses* (Ibid., 1847); *De l'Établissement d'un jardin de naturalisation à la pépinière de Nancy* (1848); *Catalogue des plantes cellulaires de la Meurthe* (1853); *Flore de France* (1848-1856, 6 vol. in-8), avec M. Grenier; *Florula juvenalis* (1853, in-4, 2ᵉ édit., 1854); *De l'Espèce et des races dans les êtres organisés et spécialement de l'unité de l'espèce humaine* (1859, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1872); *Étude ethnologique sur les populations lorraines* (1862, in-8); *Essai sur la géographie botanique de la Lorraine* (1862, in-18); *Zoologie de la Lorraine ou Catalogue des animaux sauvages observés jusqu'ici dans cette ancienne province* (1863, in-8); *Recherches expérimentales sur l'hybridité dans le règne végétal* (1863, in-8); *De la Végétation du Kaiserstuhl dans ses rapports avec celle des coteaux jurassiques de la Lorraine* (1864, in-8); *Mémoire sur l'inflorescence et les fleurs des crucifères* (1865, in-8); *Des Origines ethnologiques des populations prussiennes* (1869, in-8); *De l'Origine probable des poiriers cultivés* (1873, in-8), etc., et un grand nombre d'articles dans les *Mémoires de l'Académie Stanislas.*

GODWIN (Parke), publiciste américain, né à Paterson (New-Jersey), le 25 février 1816, prit ses degrés au collège de Princeton en 1834, et étudia ensuite le droit. De 1837 à 1853, il fut un des principaux rédacteurs de l'*Evening Post* de New-York. Il écrivit aussi, dans la *Democratic Review* et dans le *Putnam's Monthly Magazine*, de nombreux articles d'économie politique et sociale, et des études sur les réformateurs et les économistes modernes. Il traduisit plusieurs ouvrages allemands, entre autres les *Mémoires* de Gœthe, et donna un résumé populaire des écrits de Fourier.

M. Godwin est auteur des volumes suivants : *Constructive Democracy*; *Vala*, ouvrage d'imagination, (New-York, 1851, in-4); *Essais politiques* (Political Essays, 1856, in-12); *Histoire et organisation du travail* (the Hist. and Organization of Labour, 1875); *la Moisson d'hiver* (a Winter Harwest), guide des voyageurs en Europe. Il prépare un ouvrage sur le *Dix-neuvième siècle et ses hommes illustres*.

GODWIN (George), architecte anglais, né le 28 janvier 1815, à Brompton (comté de Middlesex), et fils d'un architecte, embrassa dès l'âge de treize ans la profession de son père et attira sur lui l'attention par la publication de divers ouvrages consacrés aux monuments de l'Angleterre, de la Belgique et de la France. Reçu, en 1839, membre de la Société des antiquaires anglais, et en 1840 membre de la Société royale de Londres, il fonda, en 1844, le *Builder*, feuille spéciale des travaux de sa profession, qu'il dirige encore. En 1851, M. G. Godwin fit partie du jury international de l'Exposition universelle.

Parmi ses ouvrages, on distingue les deux suivants : *Appel au public sur la question des chemins de fer* (an Appeal to the public, 1837), et *les Églises de Londres* (the Churches of London, 1838, 2 vol. in-8). Il a donné quelques pièces à des scènes secondaires, et beaucoup d'articles à des recueils littéraires ou artistiques.

GOEDEKE (Charles), littérateur allemand, né le 15 avril 1814, à Celle, fit ses études à l'université de Gœttingue, revint, en 1838, dans sa ville natale et se fixa plus tard à Hanovre. Il débuta, sous le pseudonyme de Charles Stahl, par un drame, *le Roi Codrus, un monstre de l'époque* (Kœnig Kodrus, eine Missgeburt der Zeit.: Leipzig, 1839); et donna ensuite des *Nouvelles* (Celle, 1841), et un *Almanach de nouvelles* (Hanovre, 1842), qui reçurent un bon accueil.

M. Gœdeke, publia ensuite une série de monographies et de chrestomathies estimées : *la Vie de Knigge et ses écrits* (Knigge's Leben und Schriften; Hanovre, 1844); *Poëtes de l'Allemagne depuis 1813 jusqu'à 1843* (Deutschland's Dichter; Ibid., 1844); *Onze livres de poésie allemande, depuis Sébastien Brandt jusqu'à nos jours* (Elf Bücher deutscher Dichtung von, etc.; Leipzig, 1849, 2 vol.); *Choix des meilleures poésies modernes* (Edelsteine aus den neusten Dichtern; Hanovre, 1851); *le Moyen âge et sa littérature* (das Mittelalter, etc.; 1852-1854). Il a également donné quelques biographies et des introductions à l'édition des classiques allemands de Stuttgart, entre autres : *Vie et écrits de Gœthe* (Goethe's Leben und schriften, 1874), *Poëtes allemands du XVI*[e] *siècle* (Deutsche Dichter des 16 Jahrh. 1867-1876, vol. I-IX), *Poëtes allemands du XVII*[e] *siècle* (Deutsche Dichter etc., 1869-1877, vol. I-XI); ces deux derniers avec Jules Tittmann.

GOEPPERT (Henri-Robert), botaniste allemand, né le 25 juillet 1800, à Sprottau, dans la basse Silésie, suivit les cours de l'École de médecine de Breslau, de 1821 à 1824, alla terminer ses études à Berlin, y obtint le diplôme de docteur, et revint, en 1826, à Breslau, où il fut reçu, l'année suivante, agrégé à la Faculté des sciences, avec une thèse : *De Acidi hydrocianici vi in plantas*, qui le fit remarquer. Après avoir occupé une chaire à l'Institut médical de Breslau, il devint, en 1831, professeur adjoint à l'université de cette ville, puis professeur titulaire et conseiller intime de médecine.

M. Gœppert a publié : *De la Formation de la chaleur dans les plantes* (Ueber die Waermeentwickelung in den Pflanzen, Breslau, 1830); *les Fougères fossiles* (die fossilen Farnkraeuter; Ibid., 1836, avec 44 planches), publié par l'Académie impériale Léopold-Charles; *De Coniferarum structura anatomica* (1841); *Des Contre-poisons chimiques* (Ueber die chemischen Gegengifte; 2[e] édition, 1843); *les Genres des plantes fossiles comparés à ceux de l'époque actuelle* (die Gattungen der fossilen Pflanzen; Bonn, 1841-42); deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences de Harlem : *Sur la Formation des terrains houillers* (Ueber die Entstehung der Steinkohlenlager aus Pflanzen; Leyde, 1848), et *Monographie des conifères fossiles* (Monographie der fossilen Coniferen, Ibid., 1850, avec 58 planches), etc.; puis d'intéressants articles de revue sur *la Flore fossile de la Silésie*.

GOERGEI (Arthur), général hongrois, né le 5 février 1818, à Toporcz, dans le comitat de Zips (Haute-Hongrie), d'une famille noble convertie au protestantisme, fut destiné de bonne heure à la carrière militaire. Après avoir fait de bonnes études classiques au collège évangélique d'Eperiès, il fut admis, en 1832, à l'école des pionniers de Tuln, en qualité de cadet. Il dut à ses succès et à sa supériorité vraiment éclatante d'entrer, en 1837, dans les gardes du corps hongrois, et il devint, cinq ans après (1842), premier lieutenant dans le régiment de hussards du palatin. Il allait passer capitaine, lorsque la mort de son père le détermina à quitter une carrière qu'il n'avait embrassée que pour lui obéir. Passionné pour l'étude des sciences, il alla suivre, en 1845, les cours de l'École des arts et métiers de Prague, puis les cours de chimie théorique et pratique de l'université, et sollicita vainement une place de professeur. La même année, il publia une dissertation *Sur les Acides solides, volatiles et gras de l'huile de noix de coco*, imprimée dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne. Toutefois il abandonna ses projets d'enseignement pour administrer les terres d'une de ses parentes dans le comitat de Zips. C'est là que la révolution de 1848 le trouva.

Il se rendit à Pesth et reçut le grade de capitaine, dans le corps des *Honveds*. Il s'acquitta avec habileté d'un achat d'armes à Liège, et fut promu, à son retour, au grade de chef de bataillon. Envoyé en octobre dans l'île de Csepel, il fit juger et pendre sous ses yeux le comte Eugène Zichy, accusé de trahison, et mérita par cet acte la confiance du gouvernement de Kossuth. Là commence véritablement sa vie militaire, qui comprend, en moins d'une année, quatre campagnes signalées par des alternatives singulières de succès et de revers. Placé d'abord sous les ordres du général Perczel, il prit, malgré son chef, des mesures qui amenèrent la reddition de tout un corps autrichien, devint colonel, et passa sous le commandement de Moga qu'il surveilla et remplaça bientôt comme général en chef. Il débuta par une admirable retraite, menée pied à pied dans les défilés des

[illegible], entre quatre corps d'armée autrichiens, avec une habileté et une audace souvent heureuses, qui permirent au gouvernement hongrois de se mettre à couvert à Debreczin. Mais, à la suite de cet héroïque fait d'armes, il publia la fameuse proclamation de Vaitzen, où il se déclarait partisan de la monarchie autrichienne, et qui semblait déjà, dans les circonstances où l'on se trouvait, une sorte de trahison.

Kossuth, se repentant de l'avoir élevé si haut, donna le commandement de l'armée du haut Danube au général Dembinski (12 février). Gœrgei, mécontent, laissa perdre à son général en chef la bataille de Kapolna, contraria de tous ses efforts la retraite de son armée sur la Theiss, et, en dernier lieu, profita de son influence sur les troupes pour le faire arrêter. Ce trait d'audace fut resté impuni. Vetter, chargé de remplacer Dembinski, ne se sentit pas en sûreté, et Kossuth fut forcé de rendre à Gœrgei son commandement. La fortune réservait à ce chef indocile une campagne d'un mois (avril 1849), dont chaque jour fut presque marqué par une victoire. Les batailles de Godollo, de Waitzen, de Nagy-Sarlo, la prise de Komorn et d'Ofen en furent les principaux épisodes. Kossuth, pour récompenser et enchaîner ses services, lui offrit la dignité de feld-maréchal et le ministère de la guerre; [illegible] accepta seulement le portefeuille, en faisant une déclaration de principes moins [illegible] que celle de Waitzen.

Il avait pourtant commis, au dire des tacticiens, une grande faute, celle de ne point marcher sur Vienne découverte, et de perdre trois semaines dans des marches et contre-marches [illegible]. [illegible] 150000 Russes avaient envahi la Hongrie et le rappelaient en arrière. Il [illegible] à leur tête aux Autrichiens devant [illegible], malgré l'ordre de Kossuth, qui, ne pouvant obtenir de lui qu'il se repliât sur la Theiss, [illegible] commandement à Meszaros. Ce fut le [illegible] de l'affaire Dembinski. L'armée [illegible] général vainqueur, et Kossuth fut [illegible] obligé de céder à Gœrgei dont [illegible], en fin de compte, aboutir à cette [illegible] sur la Theiss, ordonnée par le dictateur. Après quelques combats brillants au pied des Karpathes, il se vit contraint de reculer jusqu'à la [illegible] d'Arad, pendant que l'armée de son [illegible] était anéantie à Debreczin, et celle de [illegible] à Temesvar.

[illegible] le dernier acte et le plus grave de la vie militaire de Gœrgei, la fameuse capitulation de [illegible], que tout le parti national hongrois [illegible] comme une insigne trahison. Investi de la dictature par Kossuth, Gœrgei, préoccupé surtout de ne point se rendre aux Autrichiens, [illegible], sans conditions, au général russe [illegible], l'armée hongroise, forte encore de [illegible] de 2000 cavaliers et de 130 canons. Ses principaux lieutenants furent pendus par les Autrichiens, deux mois après; quant à lui, [illegible] et interné à Klagenfurth, où il ne [illegible] que de travaux scientifiques. En [illegible] employé au chemin de fer de l'Est [illegible].

M. Arthur Gœrgei a écrit ses Mémoires justificatifs sous ce titre : *Ma vie et mes actes en Hongrie dans les années 1848 et 1849* (Leipzig, [illegible]).

GOETHALS (Félix-Victor), littérateur belge, né à Gand, le 4 juin 1799, suivit les cours de l'université de cette ville, y fut reçu docteur en droit, et de 1824 à 1825 fut attaché au parquet du procureur général à Bruxelles. Il entra, en 1827, à la bibliothèque municipale de cette ville, vendue plus tard à l'État. — Il est mort à Bruxelles, le 10 mai 1872.

Nous citerons parmi ses écrits : *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique et dans les pays limitrophes* (Bruxelles, 1837-1838, 4 vol. in-8), et *Histoire des lettres, des sciences et des arts en Belgique et dans les pays limitrophes* (Ibid., 1840-1844, 4 vol. in-8), recueils de biographies; *Notice historique sur Simon Stevin, de Bruges* (Ibid., 1842, in-8); *Dictionnaire généalogique et héraldique des familles nobles de Belgique* (Ibid., 1849-1852, 4 vol. in-4), dont l'*Histoire généalogique de la maison de Horn*, parue en 1848, n'est qu'un extrait; *Miroir des Notabilités nobiliaires de Belgique, des Pays-Bas et du nord de la France* (1857, in-4, livr. I-V,); *Archéologie des familles de Belgique* (1864, in-4, livr. I); *Onomasticon du* Dictionnaire héraldique de Belgique (1865, livr. I, in-4), etc.

GOLDSCHMIDT (Meyer-Aaron), romancier et journaliste danois, de famille israélite; né à Vordingbord (Jutland), le 26 octobre 1819, rédigea d'abord quelques journaux de province et fonda, en 1840, *le Corsaire*, feuille satirique hebdomadaire (Copenhague, 1840-1846, in-4), dont quelques articles le firent traduire devant la haute Cour et condamner à l'emprisonnement (1843). Il dirigea depuis 1848, *le Nord et le Sud* (Nord og Syd). Il a plusieurs fois parcouru l'Europe.

Ses deux principaux ouvrages, le roman de *l'Homme sans chez soi* (Hjemlœs, 1853-57, 5 vol.), et *le Juif* (En Jœde, 1845; 2e édition, 1853), fidèle tableau des mœurs intimes de ses coreligionnaires, publiés sous le pseudonyme d'*Adolphe Meyer*, ont été traduits en allemand et en anglais.

GOLESCO (Nicolas), homme politique roumain, né en 1810, à Campû-Longû, d'une ancienne famille de grands Boyards, fils du grand logothète Constantin Golesco, mort en 1829, avait onze ans à peine lorsque les troubles civils de la Valachie (1821) forcèrent sa famille à émigrer à Cronstadt en Transylvanie. En 1826, son père le conduisit avec son frère aîné, Stéfan, en Suisse, pour y achever ses études. En 1830, il fut nommé sous-lieutenant dans la milice indigène, qui venait d'être réorganisée. En 1834, il accompagna, avec le grade de major, le nouvel hospodar Alexandre Ghika à Constantinople, où il allait recevoir son investiture. Cinq ans plus tard, nommé colonel et aide de camp du prince, il remplit, à deux reprises, les fonctions de préfet de police et de ministre des affaires extérieures par *intérim*. En 1841, il quitta l'armée, fut d'abord procureur général à la Cour d'appel, puis directeur du département de l'intérieur, avec le titre de logothète.

M. Golesco donna sa démission en 1847, et un comité national s'étant alors formé à Bucharest, en vue de soustraire la Roumanie au protectorat moscovite et de lui restituer ses anciens droits, il en fit partie avec son frère Stéfan, son cousin A.-G. Golesco, Rosetti, Jon Ghika, etc. Appelé par le prince Bibesco au ministère de l'intérieur, après la proclamation de la constitution (21 juin 1848), il conserva ce poste sous le gouvernement provisoire après l'abdication de l'hospodar. Le 2 août, lors de la reconnaissance solennelle du nouvel ordre de choses par la Porte, il fut nommé membre de la lieutenance princière de la Valachie. Six semaines après, une armée turque ayant occupé Bucharest, M. Nicolas Golesco fut arrêté avec les principaux patriotes roumains; il s'échappa et gagna la France. Il rentra dans les Principautés au mois de juillet 1857.

Placé, durant cet intervalle, à la tête de l'émigration roumaine à Paris, il signa la plupart des actes publiés au nom du parti national. En 1856, il se montra un des partisans les plus zélés de l'union des deux principautés. Après son retour en Valachie, il fut député par la ville de Bucharest au divan *ad hoc*, dont il fut élu vice-président. L'un des chefs de la gauche parlementaire, sous le gouvernement du prince Couza, M. N. Golesco fut choisi, après une longue crise ministérielle, pour former un nouveau cabinet valaque, dans lequel entrèrent ses amis politiques, les frères D. et J. Bratiano, C. Rosetti, Philipesco, Vladoïano, etc. (juin 1860). Lors de la chute du prince Couza (février 1866), il fut nommé président de la lieutenance princière des Principautés-Unies. Au commencement du mois de mai 1868, lors des troubles excités en Roumanie à propos des Israélites, il remplaça son frère, Stefan Golesco, au ministère des affaires étrangères et dans la présidence. Il adressa aussitôt aux représentants des grandes puissances à Bucharest une circulaire dans laquelle il protestait de ses vues libérales, et prenait l'engagement de résoudre la question des Israélites selon les principes du droit moderne.

GOLESCO (Stefan), frère aîné du précédent, né à Compû-Longû, en 1809, entra dans l'armée, devint aide de camp du prince Alexandre Ghika, remplit plusieurs fonctions civiles et judiciaires sous le prince Bibesco, donna sa démission, fit partie du parti démocratique roumain, et seconda l'action de M. Héliade. Membre du gouvernement provisoire en 1848, il fut proscrit l'un des premiers, après le 25 septembre, et se réfugia en France, où il resta jusqu'au mois de mars 1857; il se distingua parmi les membres de l'émigration roumaine par son zèle pour la cause nationale. En septembre 1857, il fut député, comme son frère, au divan *ad hoc*, et y fit partie du bureau en qualité de secrétaire. Il fut plusieurs fois appelé au pouvoir et occupa, notamment en août 1867, le ministère des affaires étrangères et la présidence du conseil, qu'il céda l'année suivante à son frère, au milieu des troubles excités dans le pays par le fanatisme des populations contre les Israélites. — Il est mort à Nancy, le 8 septembre 1874.

Deux autres frères, Rodolphe et Alexandre Golesco, qui n'ont rempli qu'un rôle secondaire dans le mouvement de 1848, furent compris dans le firman d'exil arraché à la Porte par la Russie. Internés à Brousse, ils rejoignirent leurs aînés à Paris en 1853, et obtinrent, en décembre 1855, l'autorisation de rentrer dans leur pays.

GOLESCO (Alexandre-Georges), cousin germain des précédents, né en 1819, fit ses premières études au collège national de Saint-Sava, à Bucharest, puis vint suivre à Paris pendant trois années les cours de l'École centrale. En 1840, il retourna en Valachie muni du diplôme d'ingénieur, et fut, pendant quelque temps, employé en cette qualité par le gouvernement d'Alexandre Ghika. Il donna sa démission en 1844, et revint l'année suivante à Paris, afin d'y étudier l'histoire et l'économie politique. En 1848, il retourna à Bucharest, où il devint un des membres les plus actifs du comité révolutionnaire, et fit partie du gouvernement provisoire, à titre de secrétaire. Mais il fut bientôt envoyé comme agent politique à Paris, où il continua de résider après le renversement du gouvernement national. Il a publié un grand nombre de mémoires et d'écrits, dont le plus remarqué avait pour titre : *De l'Abolition du servage dans les principautés danubiennes* (Paris, 1856). M. Georges Golesco fut aussi un des membres influents du divan *ad hoc*, en 1857.

GOLOWINE (Ivan), prince Howna, économiste et publiciste russe, né en 1816, fut exilé de la Russie pour des motifs politiques, et se retira d'abord en Angleterre où il se fit naturaliser en 1843. Il passa ensuite en France, puis en Allemagne, lors des évènements de 1848. A la suite d'un voyage en Pologne, entrepris, dit-on, dans le but de réveiller la nationalité polonaise, il revint à Paris en 1849, mais il en fut banni et chercha de nouveau un refuge en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il se fixa définitivement, après un nouveau voyage à Paris, un second bannissement et un séjour en Piémont, où il rédigea le *Journal de Turin* de 1851 à 1852.

On a du prince Iwan Golowine un certain nombre d'ouvrages intéressants, publiés à Paris : *Esprit de l'économie politique* (1843); *Science de la politique* (1844); *Pierre le Grand* (1844); *la Russie sous Nicolas Ier* (1845), résumé de la situation économique de la Russie; *Réfutation du livre de M. le marquis de Custine : la Russie en 1839* (1844); *Des économistes et des socialistes* (1845); *Types et caractères russes* (1847); *l'Europe révolutionnaire* (die revolutionaere Europa; Leipzig, 1849); *l'Oncle Tom russe* (der russische Onkel Tom; Ibid., 1853); *le Caucase au point de vue historique, politique et physique* (der Kaucasus, historisch, politisch, und physisch betrachtet. Ibid., 1853); *Histoire d'Alexandre Ier* (Ibid., 1858, in-8); *Progrès en Russie* (1859, in-8); *Histoire de Pierre Ier* (Leipzig, 1861, in-8); *Réformes russes et polonaises* (Ibid., in-8); *la Constitution* (1862); *Études et essais, Richesse de la Russie*, etc. (1864, in-8); *l'Europe impérialiste* (1865, in-8); *la Russie sous Alexandre II* (Russland unter Alexander II, Leipzig, 1870); *l'Internationale sous le rapport économique, politique et social* (1872, in-8), et d'autres brochures d'actualité.

GOLTZ (Hermann, baron de), théologien protestant allemand, né à Dusseldorf, le 17 mai 1835, suivit les cours de théologie de plusieurs universités allemandes, voyagea en France et en Suisse de 1858 à 1861, assista à Genève aux tentatives de constitution d'une nouvelle église, et en rendit compte dans une brochure publiée, en allemand, sous ce titre : *l'Eglise réformée de Genève au XIXe siècle* (die Reformirte Kirche in Genf im XIXe Jahrh), et en français, sous celui-ci : *Genève religieuse au XIXe siècle*. Appelé alors à l'ambassade prussienne à Rome, comme prédicateur, il obtint en 1865, une chaire d'exégèse à la faculté de théologie de Bâle, dont il devint recteur en 1872. Il passa, l'année suivante, à Bonn, fut délégué par la faculté de théologie de cette ville au synode général protestant et parvint à faire accepter les propositions du gouvernement, combattues par la majorité des membres. Aussi fut-il appelé à Berlin en 1876, comme pasteur de l'église Saint-Pierre, il y devint membre du conseil supérieur pour les affaires ecclésiastiques.

On cite de lui deux ouvrages principaux : *Révélation de Dieu par l'histoire sainte* (Gottes Offenbarung durch die heilige Geschichte, Bâle, 1868) et *les Vérités fondamentales chrétiennes* (die christlichen Grundwahrheiten; Gotha, 1873); puis des études ou discours publiés dans les recueils spéciaux, entre autres : *Des Limites de la liberté dans l'enseignement théologique* (die Grenzen der kirchl. Lehrfreiheit; 1874), etc.

GOLTZ (Théodore, baron de), économiste allemand, frère du précédent, né à Coblence, le 10 juillet 1836, se livra à l'étude de l'agriculture et de l'économie rurale et fut professeur aux académies agricoles de Riesenrodt (Westphalie), en 1862 et 1860, de Waldau, près Kœnigsberg en

devint en 1869 professeur à l'université de cette ville. Il y prit, en 1875, la direction de l'Institut agronomique.

Parmi ses écrits, nous signalerons : *Habitations des ouvriers des champs* (Laendliche Arbeiterwohnungen, 1865); *la Question des ouvriers agriculteurs et sa solution* (die laendl. Arbeiterfrage und ihre Lœsung 1872; 2ᵉ édit., 1874); *la Position des ouvriers des champs en Allemagne* (die Lage des laendl. Arbeiter im deutschen Reiche, 1875).

GOLUCHOWSKI (comte Agenor), homme politique autrichien, né en 1812, à Skala en Galicie, fit ses études à l'université de Lemberg, les compléta par des voyages en France et en Allemagne et revint à Lemberg où il fut reçu docteur en droit en 1836. Il entra alors dans l'administration, et était conseiller de régence en 1848, lorsqu'il fut [illegible] et confirmé dans ces fonctions par l'empereur. L'année suivante, le gouvernement de [illegible] le nomma lieutenant de l'empereur en Galicie. En désaccord avec deux ministres, il se [illegible] personnellement encouragé par l'empereur. En [illegible], le comte Goluchowski fut appelé à Vienne et nommé ministre d'État. Il inaugura le premier en Autriche le système constitutionnel dont le [illegible] prenait l'initiative dans le diplôme d'octobre. En 1860, après le triomphe complet des idées constitutionnelles, il se retira du pouvoir, fut remplacé par M. de Schmerling, et ne voulut prendre aucune part aux travaux de la Chambre des seigneurs dont il avait été nommé membre [illegible] nouveau ministère. M. Goluchowski paraissait même avoir complètement renoncé à la vie politique lorsqu'en 1865 il fut élu député à la diète de Galicie par la ville de Lemberg. Cette manifestation de l'opinion publique le fit nommer en 1867, pour la seconde fois, lieutenant impérial [illegible] : mais se voyant accusé de fédéralisme, il donna sa démission dès l'année suivante (octobre [illegible]). Sous le ministère Hohenwart, il reprit la lieutenance pour la troisième fois. — Le comte Goluchowski est mort le 3 août 1875.

GOMIEN (Charles), peintre français, né à Villers-lès-Nancy (Meurthe), en avril 1808, fit d'abord de l'agriculture avec son père, vint à Paris en [illegible] étudier la peinture, et au bout de dix-[illegible] d'essais divers, entra dans l'atelier de [illegible], où il resta jusqu'en 1831. Cette même année, il débuta avec succès au Salon comme portraitiste, et reçut dès lors de nombreuses commandes qui exigèrent de lui un séjour prolongé à [illegible] à Versailles. Revenu à Paris, il prit [illegible] leçons de Paul Delaroche.

M. Ch. Gomien a exposé, de 1831 à 1869, un grand nombre de portraits de généraux, diplomates, hommes, femmes et enfants de l'aristocratie [illegible] : *M. Grandville*, son compatriote, *le comte de Chabrol*, *la marquise de Conflans*, *le [illegible] de Caraman*, *le prince Henri de Ligne*, *le comte de Rouge*, *le duc d'Argentré*, *le duc et la duchesse de [illegible]*, *Mme Pellier*, *le prince Max de Croï*, *la marquise de Pastoret et sa fille*; *le jeune prince Joachim Murat*, *la jeune princesse Eugénie Murat*, etc. Dans le genre et l'histoire, il a [illegible], en 1849 et en 1852, *la Meute de chiens* et *le jeune [illegible] retrouvé par des pêcheurs*.

En dehors des expositions, nous ne mentionnerons que *le comte et la comtesse de Bauffremont*, *le comte et la comtesse de Bourbon-Busset*, *la [illegible] de Rohan et son fils*, *les duchesses de [illegible] et de Saint-Blancard*, *le baron Delmar*, *le nonce cardinal [illegible]*, etc. M. Gomien a obtenu une 3ᵉ médaille en 1840 et une 2ᵉ en 1844. — Il est mort à Paris, le 12 avril 1876.

GOMM (sir William-Maynard), général anglais, né en 1784, entra au service, le 24 mai 1794, en qualité d'enseigne du 9ᵉ d'infanterie, fut envoyé en Hollande et nommé lieutenant à quatorze ans. Après la campagne, il revint faire, au collège royal militaire, des études historiques. En 1797, il suivit l'expédition du Helder, sous les ordres du duc d'York, et en 1801, celle de sir Pulteney, sur les côtes de France et d'Espagne. Pendant les guerres de l'Empire, sir W. Gomm, qui venait de passer capitaine (1803), assista au bombardement de Copenhague, au siège de Flessingue, resta, de 1809 à 1814, dans la Péninsule, et fut attaché à l'état-major de l'armée anglaise. Lieutenant-colonel depuis 1812, il se signala à Waterloo. Après la paix, il passa dans la brigade des gardes. En 1829, il commanda, avec le grade de colonel, un des deux bataillons des *Coldstream-guards* et fut mis, en 1837, à la tête de ce corps d'élite, en qualité de major général.

Vers 1840, sir W. Gomm reçut le commandement des forces de terre à la Jamaïque. En 1845, il alla gouverner l'île Maurice; ce fut dans ce dernier poste où il resta six ans, qu'il fut élevé au rang de lieutenant général (9 novembre 1846). Il venait d'être appelé à Bombay, lorsque survint entre la Compagnie des Indes et sir Charles Napier le conflit de pouvoirs qui eut pour résultat la résignation du commandement des troupes par l'illustre général. Sir W. Gomm lui succéda (1851); c'est lui qui conduisit la guerre si pénible contre les Birmans, qui se termina, en 1853, par la confiscation du royaume de Pégu. Sir William conserva les fonctions de général en chef et de membre extraordinaire du conseil jusqu'en 1855. En 1863, il fut nommé colonel des Coldstream-guards et feld-maréchal en 1868. — Il est mort à Londres, le 16 mars 1875.

GONCOURT (Edmond-Louis-Antoine et Jules-Alfred Huot de), littérateurs français, nés le premier à Nancy, le 26 mai 1822, et le second à Paris, le 17 décembre 1830, petits-fils de Jean-Antoine Huot de Goncourt, député à l'Assemblée nationale de 1789, se sont fait connaître par une longue suite d'ouvrages portant leur double signature, et sans distinction de la part de collaboration revenant à chacun d'eux. — M. Jules de Goncourt est mort à Auteuil, le 20 juin 1870.

Ils ont publié ensemble : *En 18..* (1851 in-18), roman; *Salon de 1852* (1852, in-18); *les Mystères des théâtres* (1853, in-8), recueil d'articles de critique dramatique parus dans les journaux *l'Eclair* et *Paris* fondés par M. le comte Ch. de Villedeuil; *la Lorette* (1853, in-32; 4ᵉ édit. 1856); *Histoire de la société française pendant la Révolution, et sous le Directoire* (1854-55, 2 vol. in-8; 3ᵉ édition, 1865, 2 vol. in-18); *la Révolution dans les mœurs* (1854, brochure in-18); *la Peinture à l'Exposition universelle de 1855* (1855, in-18); *les Actrices* (1856, in-18); *Une Voiture de masques* (1856; in-18), réimprimé sous le titre de *Quelques créatures de ce temps* (1876, in-18); *Portraits intimes du XVIIIᵉ siècle* (1856-58, 2 séries in-18), réimprimés avec additions et suppressions (1878, in-18); *Sophie Arnould d'après sa correspondance et ses mémoires inédits* (1857, in-18; nouv. édit., 1876, pet. in-4); *Histoire de Marie-Antoinette* (1858, in-8) qui a eu plusieurs éditions dont une illustrée (1878, in-4); *les Maîtresses de Louis XV* (1860, 2 vol. in-8), réimprimé en trois séries très-augmentées, sous les titres de : *la Du Barry*, *la Pompadour*, *la duchesse de Châteauroux et ses sœurs* (1878-79); *les Hommes de lettres* (1860, in-18), roman réimprimé sous le titre de *Charles Demailly* (1869, in-18); *Sœur Philomène*, roman (1861, in-18); *la Femme au XVIIIᵉ siècle* (1862,

in-8, réimprimé, en 1877, avec addition d'un chapitre intitulé *l'Amour au* XVIII*e siècle*, qui a été publié à part (1875, in-16 avec vignettes); *Renée Mauperin*, roman (1864, in-18); *Germinie Lacerteux* (1865, in-18); *Idées et Sensations* (1866, in-8); *Manette Salomon* (1867, 2 vol. in-18); *Madame Gervaisais* (1869, in-8); *Gavarni, l'homme et l'artiste* (1873, in-8, portrait et fac-simile); *l'Art du* XVIII*e siècle* (1874, 2 vol. in-8), suite de monographies, publiées d'abord en livraisons in-4, avec eaux-fortes de J. de Goncourt. Un album renfermant plusieurs de ces planches et quelques autres du même, parut en 1876, précédé d'une étude par M. Ph. Burty.

Au mois de décembre 1865, MM. de Goncourt, signalés déjà par les exagérations réalistes de leurs romans, firent représenter au Théâtre-Français un drame en trois actes, en prose, *Henriette Maréchal*, dont les hardiesses de parti pris provoquèrent de tumultueuses protestations. Un autre drame non représenté, *la Patrie en danger*, fut seulement imprimé (1873, in-8). Ils ont été réunis sous le titre de *Théâtre* (1879, in-18).

Depuis la mort de son frère, M. Edmond de Goncourt, tout en donnant ses soins aux diverses réimpressions de leurs œuvres collectives, a publié sous son nom seul : *l'Œuvre de Watteau*, catalogue raisonné (1876, in-8); *l'Œuvre de Prud'hon* (1877, in-8); *la Fille Elisa* (1878, in-18) et *les Frères Zemganno* (1879, in-18), romans.

GONDINET (Edmond), auteur dramatique français, né à Laurière (Haute-Vienne), le 7 mars 1829, fils d'un directeur de l'enregistrement, entra lui-même dans l'administration et devint, en 1868, sous-chef de bureau au ministère des finances. Il donna sa démission, à cette époque, pour se consacrer tout entier au théâtre. M. Gondinet a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1869.

Il avait débuté, en 1863, par un acte en vers : *Trop curieux* (Théâtre-Français) et donné, deux ans après, au Gymnase *les Victimes de l'argent*, en trois actes et en vers, et *les Révoltées*, comédie en un acte. En 1867, il obtint son premier succès, au même théâtre, avec *la Cravate blanche* (1 acte, vers libre). Moins heureux avec *le Comte Jacques* (3 actes, 1868), il réussit tout à fait avec *les Grandes demoiselles* (1868, 1 acte).

Après avoir remporté deux francs succès au Palais Royal, avec *Gavaud, Minard et Cie* (1869, 3 actes) et *le Plus heureux des trois*, en collaboration avec M. Eugène Labiche (1870, 3 actes), M. Gondinet voulut tenter de nouveau la scène du Théâtre-Français avec une comédie en quatre actes, *Christine* (1872), qui n'y fut pas mieux accueillie que *Paris chez lui* (3 actes), au Gymnase, la même année. Après plusieurs tentatives en des genres très divers : *le Roi l'a dit*, opéra-comique en trois actes, musique de M. Leo Delibes (24 mai 1873), *Libres!* drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1874) et *Gilberte*, comédie en quatre actes, avec M. R. Deslandes (Vaudeville, 1874), M. Gondinet produisit quelques-unes des meilleures bouffonneries du répertoire du Palais-Royal : *le Chef de division* (3 actes, 1874), *le Homard* (1 acte, même année), *le Panache* (trois actes, 1875) qui eut plus de cent cinquante représentations; *le Tunnel* (1877, 1 acte); *les Convictions de papa* (1877, 1 acte); *le Professeur pour dames* (1877, 1 acte) : *les Vieilles couches* (3 actes, 1878); *Tant plus ça change...* (3 actes, 28 décembre 1878); enfin une dernière comédie en 3 actes, *les Tapageurs* (Vaudeville, 19 avril 1879). Citons, d'autre part, trois pièces écrites en collaboration : *le Club* (Vaudeville, 1877, 3 actes), avec M. Jules Cohen ; *la Belle madame Donis* (Gymnase, 31 décembre 1877), avec M. Hector Malot; *les Cascades*, (Gymnase, 1 acte, 1878), avec M. Pierre Véron.

GONDRECOURT (Henri-Ange-Alfred DE), officier et romancier français, né à la Guadeloupe, le 22 mars 1816, et élevé en France, entra à Saint-Cyr en 1832, en sortit dans l'infanterie, passa dans la cavalerie d'Afrique en 1837, reçut en septembre 1852 la croix de la Légion d'honneur, fut nommé, en 1855, lieutenant-colonel au 1er régiment de chasseurs d'Afrique, et, en mars 1859, colonel au 6e de chasseurs. Il passa depuis dans les chasseurs à cheval de la garde impériale et devint général de brigade. A la fin de 1866, il fut nommé commandant de l'École de Saint-Cyr, et promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort à Albi (Tarn) le 16 novembre 1876.

Ce n'est qu'en 1844 que M. de Gondrecourt se mit à écrire son premier roman, *les Derniers Kerven* (2 vol. in-8), épisode de la guerre des Deux Roses. Depuis cette époque il ne cessa de produire. Parmi ses ouvrages nous nous bornerons à citer : *Médine* (1845, 2 vol. in-8); *la Marquise de Candeuil* (1846, 2 vol. in-8); *les Péchés mignons* (1847, 2 vol. in-8); *un Ami diabolique* (1848, 6 vol. in-8); *le Bout de l'oreille* (1853, 7 vol. in-8), imprimé dans la *Presse*; *le Chevalier de Pampelonne* (1852, 5 vol. in-8); *Mademoiselle de Cardonne* (1853, 3 vol. in-8); *le Baron la Gazette* (1853, 5 vol. in-8); *Mémoires d'un vieux garçon* (1855-56, 10 vol. in-8); *les Prétendants de Catherine* (5 vol.); *la Tour de Dago* (5 vol.); *le Légataire* (2 vol.); *la Vieille fille* (4 vol.), etc., en 1857; *l'Amour au bivouac* (1860, 5 vol. in-8); *le Ménage Lambert* (1861, 2 vol. in-8); *le Mendiant* (1864, 4 vol. in-8); *le Pays de la soif* (1864, 4 vol. in-8); *la Guerre des amoureux* (1865, 5 vol. in-8); *le Général Chardin* (1865, in-18); *le Pays de la peur*, *le Sergent La Violette* (1866); *le Rubicon* (1867), sans compter les romans-feuilletons non publiés en volumes.

GONIDEC DE TRAISSAN (Olivier-Marie-Henri-dec, comte LE), député français, né à Vitré (Ille-et-Vilaine), le 24 février 1839, servit dans les zouaves pontificaux et prit part aux batailles de Castelfidardo et de Mentana, puis fit la campagne de la Loire dans le corps formé par le baron Charette et fut décoré de la Légion d'honneur. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se présenta dans l'arrondissement de Vitré, comme candidat clérical et légitimiste, et après avoir obtenu, au premier tour de scrutin, une minorité de 4,631 voix, il fut élu, au scrutin de ballotage, le 5 mars suivant, par 9,997 voix. Il prit place à l'extrême droite, vota avec la minorité de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés, qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre par 11,007 voix et reprit sa place à l'extrême droite.

GONON (Eugène), fondeur et sculpteur français, né à Paris le 17 octobre 1814, est fils d'Honoré Gonon, l'habile fondeur qui retrouva les procédés de fonte à cire perdue des anciens, oubliés depuis la Renaissance. Initié aux travaux de son père, il étudia, en outre, la ciselure et la sculpture ainsi que la chimie et la métallurgie. Il fut élève de Pradier et de Blondel et suivit pendant trois ans l'École des Beaux-Arts. Il coopéra, avec son père, à l'exécution des beaux groupes de bronze fondus par les nouveaux procédés, d'après les modèles de M. Barye. Il donna lui-même à la méthode paternelle une rapidité et une sûreté d'exécution plus grandes. M. Eugène Gonon a exécuté un nombre

[illegible]able de bas-reliefs, d'animaux, de groupes, de portraits, de bustes, de sujets d'ornementation sur des modèles de maîtres anciens ou d'artistes contemporains.

Il a composé lui-même, modelé et fondu à cire perdue une série d'œuvres originales : *Fauvette [illegible] inquiétée par un rat et une vipère*, *les [illegible] et les raisins*, exposés au Salon de 1853; *Combat de merles*, *Rossignols pris au piège*, *Oiseaux [illegible] un insecte*, à celui de 1859; *Nid de fauvette dans le lilas*, à l'Exposition de l'industrie en 1861, œuvre offerte, au nom de tous les exposants de la classe des bronzes, à l'empereur Napoléon III; *Conséquences d'un orage*, aux Salons de 1868 et 1869, l'ouvrage le plus compliqué de l'artiste, dû à ses procédés nouveaux de fonte; *Combat de grives*, groupe en cire (1869); *Alouette prise au gluau*, bronze (1873), etc. M. Eugène Gonon a obtenu une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1re classe à l'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie en 1863, une médaille d'[illegible] à l'Exposition universelle de 1867, etc.

GONTAUT-BIRON (Anne-Armand-Elie, vicomte de), diplomate français, sénateur, né à Paris le 9 novembre 1817, descend d'une des plus anciennes familles de France. Il n'avait point d'antécédents politiques, lorsqu'il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871 dans le département des Basses-Pyrénées, le septième sur neuf, par 41,252 suffrages, après avoir publié une profession de foi, dans laquelle il déclarait adhérer à la République. Il prit néanmoins place à droite. Nommé ambassadeur à Berlin, le 5 décembre 1871, il fut chargé des négociations pour l'évacuation anticipée du territoire et élevé, à cette occasion, du rang de [illegible] à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur (16 mars 1873). Après la chute de M. Thiers, il conserva son poste et ne prit aucune part aux travaux de l'Assemblée. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur dans les Basses-Pyrénées, le dernier sur trois, par 417 voix sur 649 électeurs. Malgré les réclamations de la presse républicaine qui le signalait comme hostile aux institutions nouvelles, il fut maintenu dans ses fonctions; siégeant rarement au Sénat, il assista toutefois à la séance du [illegible] juin 1877 dans laquelle il vota pour la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie. Après la constitution du cabinet [illegible] (14 décembre 1877), il fut remplacé par M. le comte de Saint-Vallier (31 janvier 1878) et reprit sa place au Sénat, où il s'associa à tous les votes de la droite monarchique.

GONTSCHAROW (Iwan Alexejewitsch), romancier russe, né dans le gouvernement de Simbirsk [illegible] publia en 1848, son premier roman : *[illegible]* (Obykoowennaïa istoriia), qui eut un grand succès et lui assigna une des premières places parmi les écrivains russes. Il [illegible] de deux autres : *Oblomow* (Pétersbourg, 1859) et *l'Écroulement* (Obryv; Ibid., 1870, [illegible]). Tous les trois sont tirés de la vie russe, et [illegible] se recommander par la finesse des observations et la pureté du langage. Dans un autre [illegible], on a de M. Gontscharow la description [illegible] autour du monde, qu'il fit sur la frégate *Pallada*, en qualité de commissaire du gouvernement, de 1852 à 1854.

GONZALÈS (Louis-Jean-Emmanuel), littérateur français, né le 25 octobre 1815, à Saintes, [illegible] son père était médecin en chef de l'hôpital [illegible], descend d'une des douze familles espagnoles anoblies par Charles-Quint dans la principauté de Monaco. Son père ayant été appelé à diriger l'hôpital de Nancy, ce fut au collège de cette ville que M. Gonzalès fit ses études. Encore sur les bancs, il écrivit dans le *Patriote de la Meurthe*, sous les pseudonymes d'*Augustus Stewart* et *Henri Royer*, des nouvelles et des articles de critique. Il vint à Paris pour étudier le droit, qu'il abandonna bientôt pour la littérature, et fut un des fondateurs de la *Revue de France*.

M. Gonzalès écrivait dans plusieurs journaux littéraires à la fois, tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de *Melchior Gomez*, de *Ramon Gomeril* et de *Caliban*. Enfin, il entra à la *Presse* pour faire des articles sur l'Espagne, auxquels son nom espagnol devait donner plus d'autorité. De la *Presse* il passa au *Siècle*, sans cesser de donner à d'autres feuilles des articles littéraires. M. Gonzalès, vice-président de la Société des gens de lettres de 1852 à 1855, en a été plusieurs fois président. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Parmi ses romans-feuilletons du *Siècle*, on remarque *les Mignons de la Reine*, *les Frères de la Côte*, intitulés d'abord *le Pêcheur de perles*, histoire de contrebandiers d'Amérique, qui eut en France et à l'étranger une grande vogue; *les Francs-Juges*, *le Vengeur du mari*, etc. M. Gonzalès a encore donné : *les Mémoires d'un ange*, dans le *Courrier français*; *les Sept baisers de Buckingham*, en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme; *Esaü le lépreux* dans la *Patrie*; *la Princesse russe* (2 vol.); *la Mignonne du roi* (3 vol.); *le Prince Noir*, *les Chercheurs d'or* (1857); *la Table d'or* (1859, in-12); *les Trois Fiancées* (1860, in-18); *les Sabotiers de la Forêt Noire* (1861, 3 vol. in-8, nouv. édit., 1864, in-18); *la Maîtresse d'un proscrit* (1862, 4 vol. in-8); *l'Histoire du Connétable* (1863, in-18); *les Proscrits de Sicile* (1865, in-18); *l'Épée de Suzanne* (1865, in-18); *les Amours du Vert-Galant* (1866, in-18); *l'Heure du berger* (1866, in-18); *le Chasseur d'hommes* (1867, in-18); *la Belle novice* (1869, in-18); *les Gardiennes du Trésor* (1872, in-18), etc. M. Gonzalès a fait jouer au Cirque, en 1856, avec M. H. de Kock, *les Frères de la Côte*, drame en 5 actes et 8 tableaux, tiré de son roman. Il a publié deux ans une *Revue des Voyages*.

GOOCH (sir Daniel), ingénieur anglais, né à Bedlington en 1816, dirigea, dès l'âge de vingt-sept ans, un des plus importants établissements métallurgiques de l'Angleterre, et devint par la suite l'ingénieur en chef, puis le président de la puissante société : *Western railway company*. Familier de bonne heure avec les questions de télégraphie sous-marine, il fut l'un des créateurs du câble transatlantique de 1865-1866, prit part à la construction du *Great-Estern*, et devint ensuite l'un des propriétaires de cet immense navire. M. Gooch a été fait baronnet en 1866, lorsque sa grande entreprise télégraphique eut été heureusement achevée. Nommé député au Parlement par le collège de Crickdale en juillet 1865, pendant son absence, tandis qu'il assistait sur le *Great-Eastern* à la pose du câble, il siégea dans les rangs du parti conservateur.

GOODALL (Frederick), peintre anglais, fils d'un graveur, né à Londres, le 17 septembre 1822, apprit de bonne heure, sous la direction de son père, les éléments de son art; à quatorze ans il obtenait de la Société des arts (1836) la médaille d'Iris, pour une esquisse du palais de Lambeth, et, l'année suivante, une grande médaille d'argent pour son premier tableau à l'huile, dont le sujet était *le Cadavre d'un mineur trouvé à la*

lueur des torches. Après un voyage en Normandie, il envoya à l'Exposition de l'Académie royale des *Soldats français attablés au cabaret* (1839), toile de genre qui manifestait chez ce jeune artiste un talent particulier pour la reproduction des mœurs populaires. Deux riches amateurs, M. Wells et le poète Rogers, protégèrent ses débuts et achetèrent quelques-uns de ses premiers tableaux parmi lesquels on cite : *l'Entrée à l'église, le Retour du baptême*, qui obtint de la *British Institution* un prix de 50 livres (1250 fr.), et *le Soldat fatigué* (1842).

Depuis cette époque, M. Goodall rapporta de ses nombreuses tournées artistiques en France, en Irlande, en Belgique : *la Fête du village* (1847), qui se trouve à la Galerie nationale; *la Halte des Bohémiens*: une charmante scène tirée de *l'Allegro* de Milton ; *le Rêve du soldat, le Bureau de Poste, Paris en* 1848, *le Mât de cocagne* (1851); *l'Escarpolette* (1854), etc. Il a envoyé aux Expositions universelles de Paris quelques sujets de genre exécutés avec un soin extrême des détails : *le Bal au bénéfice de la veuve* et *Un Jour heureux de Charles Ier* (1855); *Offrande de palmes, Joueur de harpe nubien* (1867); *le Chef de la famille à la prière; Rachel; le Printemps; la Saison des roses* (1878). Il a obtenu une mention honorable en 1855. En 1852, il a été nommé membre associé de l'Académie royale des beaux-arts de Londres et membre titulaire en 1863.

Son frère cadet, M. Frederick-Auguste GOODALL, a cultivé également la peinture de genre, dans laquelle il obtint quelques succès.

GORDON (sir Alexandre HAMILTON), officier anglais, né en 1817, et fils du comte d'Aberdeen, fut attaché au *Foreign-office*, puis acheta un brevet de cornette aux grenadiers de la garde et devint lieutenant-colonel en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, se distingua à la bataille de l'Alma et reçut la décoration du Bain; il en a été promu depuis commandeur; peu de temps après, il était nommé délégué quartier-maître général aux gardes à cheval (1855). Colonel et écuyer du prince Albert depuis 1846, écuyer extraordinaire en 1849, il fut nommé, en 1862, écuyer honoraire de la reine. L'année précédente, il avait reçu le commandement d'une brigade, et en 1863, le grade de major général. Lieutenant général en 1872, et général en 1877, il a été créé chevalier en 1873.

GORDON (sir Arthur HAMILTON), administrateur anglais, frère du précédent, né à Londres, le 26 novembre 1829, fit ses études à l'université de Cambridge, siégea à la Chambre des communes, pour le bourg de Beverley de 1854 à 1857 et vota avec le parti libéral avancé. Secrétaire de son père, au ministère des affaires étrangères, il fut attaché à M. Gladstone, lors de sa mission aux îles Ioniennes en 1858. Il fut successivement gouverneur du Nouveau Brunswick en 1861, de la Trinité en 1866, de l'île Maurice en 1874 et passa à la nouvelle colonie des îles Fidji le 4 février 1875. Il a été créé chevalier en 1871 et nommé, la même année, commandeur de l'Ordre des saints Michel et George.

GORDON (Charles-George), voyageur anglais, entra au service, comme lieutenant du génie, le 23 juin 1852, fit partie de l'armée de Crimée, avec le grade de lieutenant et fut blessé devant Sebastopol. A la conclusion de la paix, il fut membre de la Commission, chargée de la délimitation des frontières entre la Turquie et la Russie d'Asie. Après avoir pris part à l'expédition de Chine, il demeura dans ce pays et entreprit vers la fin de 1861 une expédition aux passes de Chotow et Kalgan de la Grande muraille, traversa le Shensi en passant par la capitale de cette province, Tiayuen, jusque-là inconnue des étrangers. De retour à Pékin, il fut nommé par l'empereur de Chine commandant en chef de « l'armée toujours victorieuse » (mars 1863), et eut à réprimer la formidable insurrection des Taïpings qui dévastaient, depuis deux ans, les provinces les plus riches de la Chine. Cependant, figurant toujours sur les cadres de l'armée anglaise, il fut promu lieutenant-colonel le 16 février 1864 et décoré de l'ordre du Bain, le 9 décembre de la même année. Vice-consul du Delta du Danube de 1871 à 1873, il entreprit à cette époque un voyage dans l'Afrique centrale, sous les auspices du vice-roi d'Égypte, fut élevé au rang de pacha et nommé gouverneur militaire de la province du Haut-Nil ou des lacs de l'équateur. Il remonta le Nil dans un steamer jusque dans l'Albert Nyanza, combattit la traite des nègres, et annexa le Darfour à l'Égypte (avril 1875). Il revint au Caire, au commencement de 1876, renonçant à une expédition projetée dans l'Egypte équatoriale, par suite du nombre insuffisant de troupes mises à sa disposition et aussi à cause de désaccord avec l'administration égyptienne. Un an après, M. Burke annonçait au Parlement la nomination du colonel Gordon au poste de gouverneur général du Soudan, avec pleins pouvoirs pour supprimer la traite des esclaves (mars 1877); mais on lui donnait encore trop peu de troupes pour faire face aux périls de sa situation.

GORRESIO (Gaspard), orientaliste italien, né à Bagnasco (Piémont), le 20 juin 1808, fit ses études à Mondovi et au collège des Provinces à Turin. Après avoir pris le grade de docteur ès lettres (1830), il passa deux ans en Allemagne et fut nommé professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin. Afin de se perfectionner dans la connaissance du sanscrit, il vint à Paris, où il suivit les cours de MM. Eugène Burnouf et Stanislas Julien. Il y revisa le texte du *Râmâyana*, et se rendit à Londres pour collationner sa copie sur les manuscrits du *British Museum* et de la Compagnie des Indes. On lui doit une édition et une traduction italienne de ce célèbre poème, sous le titre de : *Ramayana, poema sanscrito di Valmici* (Paris, Imprimerie impériale, 1843-1859, 10 vol. gr. in-8, texte et traduction), avec une introduction traitant les principales questions littéraires et historiques auxquelles cet ouvrage a donné lieu.

Les autres écrits de M. Gorresio consistent en savantes recherches sur l'origine de la mythologie, sur l'art dramatique, sur les poésies de Pindare, sur l'affinité des langues grecque, latine et germanique; en mémoires et articles dans divers journaux italiens et français.

En 1852, M. Gorresio fut appelé à occuper une chaire de langue et de littérature sanscrites à Turin, la première qui ait été fondée en Italie. En 1862, il fut nommé conservateur en chef de la bibliothèque de Turin et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris depuis 1856, il a été élu associé étranger, le 30 juin 1876, en remplacement de Lassen. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

GORTSCHAKOFF (prince Alexandre-Michaelowitsch), diplomate russe, cousin des généraux de ce nom, né le 16 juin 1798, fit ses études au lycée de Zarskoe-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poète Pouschkin. Il débuta dans la diplomatie aux congrès de Laybach et de Vérone, comme attaché de la suite de M. de Nes-

[illegible]. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues étrangères. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il fut, pour la première fois, en 1833, attaché à la légation de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire, et y négocia le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense le titre de conseiller intime. Pendant les événements politiques de 1848 et 1849, M. Alexandre Gortschakoff garda, vis-à-vis des États d'Allemagne une prudente réserve, qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très modéré, à la Diète germanique, lors de la réunion de 1850. On assure toutefois que, de son poste de Stuttgart, il eut une certaine part à l'abdication de l'empereur Ferdinand Ier d'Autriche en faveur de son neveu François-Joseph.

Dans la question d'Orient, M. A. Gortschakoff eut un des premiers rôles. Nommé, le 8 juillet 1854, ambassadeur à Vienne à la place de M. de Meyendorf, il ne put empêcher la conclusion du traité du 2 décembre. Ses instances auprès de son gouvernement eurent du moins pour résultat l'acceptation des quatre points et la conclusion définitive du traité de Paris (30 mars 1856). Rappelé de l'ambassade de Vienne, il devint ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Nesselrode. A l'occasion des affaires de Naples, il excita une certaine émotion en Europe par une première circulaire où, retournant contre la France et l'Angleterre le principe de l'indépendance des nations, il s'opposait hautement à cette immixtion des puissances occidentales dans les affaires intérieures des Deux-Siciles. Il y écrivit ce mot qui resta comme la devise de sa politique : « La Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les quatre années suivantes, si fécondes en questions internationales, la politique extérieure des Russes, malgré les conférences diplomatiques, les propositions de congrès, les entrevues de souverains, ne parut pas sortir entièrement de son recueillement.

Son attitude se manifesta davantage au dehors à partir de 1860; un certain nombre de circulaires émanées du prince Gortschakoff et relatives aux principales affaires européennes, eurent un assez grand retentissement. En 1861, il appuya hautement l'expédition française en Syrie; en 1862, il refusa l'intervention proposée par M. Drouyn de Lhuys pour agir avec l'Angleterre dans la guerre civile des États-Unis; de 1860 à 1863, il répondit surtout avec une certaine hauteur aux notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche relativement à l'insurrection de la Pologne. Au mois de juillet de cette dernière année, son attitude et sa conduite, comme diplomate, dans la question polonaise, furent expressément récompensées par sa nomination de chancelier de l'empire pour les affaires étrangères. Parmi les actes de son ministère, on remarque encore, en 1866, la rupture des relations officielles de la Russie avec le gouvernement pontifical. Au milieu de ces événements, le prince Alexandre Gortschakoff ne cessa de jouir de l'entière faveur de son souverain et le bruit de sa retraite fut répandu plusieurs fois, sans avoir rien de fondé. En 1867, le czar lui donna les insignes en diamants de l'ordre de Saint-André.

Pendant la guerre franco-prussienne, le chancelier conserva l'attitude prudente qu'il avait imprimée depuis plusieurs années à la politique russe. Au mois de novembre 1870, il provoqua la réunion à Londres de la conférence chargée de réviser les traités de 1856 en ce qui concernait l'action de la Russie dans la mer Noire, et obtint, le 13 mai 1871, la suppression des garanties exigées par ce traité. Partisan déclaré de M. de Bismarck, il favorisa, comme lui, l'entente des trois empereurs d'Allemagne, de Russie et d'Autriche, et assista aux entrevues des souverains, à Berlin et à Saint-Pétersbourg, en 1872 et 1873. Lors des premiers soulèvements des populations commandées par Shere-Ali dans l'Asie centrale, il conclut avec l'Angleterre une convention provisoire par laquelle il acceptait les limites de frontière indiquées par cette puissance. Ce fut sur son initiative qu'un congrès international se réunit à Bruxelles, en juillet 1874, pour régler les conditions du traitement des prisonniers de guerre. Par une dépêche circulaire en date du 26 septembre, il demanda aux gouvernements qui avaient envoyé des représentants à cette conférence de faire connaître le résultat de leurs délibérations et, le 5 février 1875, il exprima le regret qu'avait causé l'abstention de l'Angleterre. Quand l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine contre la Turquie eût éclaté (février 1876), le prince Gortschakoff manifesta le désir de ne point voir se rompre l'alliance des trois empereurs; mais en même temps la Russie, par ses envois occultes de munitions et d'argent aux révoltés, commençait de fait ce que M. de Bismarck appelait la « guerre officieuse. » La note célèbre rédigée par M. d'Andrassy, vice-chancelier de l'empire austro-hongrois et approuvée par le prince Gortschakoff et M. de Bismarck, qui invitait la Turquie à accomplir de sérieuses réformes intérieures, n'eût pas le résultat qu'on semblait en attendre, et la Serbie ne tarda pas à déclarer la guerre à la Turquie (juillet 1876). Après avoir essayé de rassembler à Constantinople une première conférence (janvier 1877), le prince Gortschakoff fit de nouvelles tentatives auprès de l'Angleterre pour l'entraîner à prendre les armes contre la Turquie, et, sur son refus, la Russie, déclara seule la guerre à la Porte. Après avoir accompagné le czar à son quartier général, le chancelier prit part à la conférence de San Stefano (6 février 1878) et au traité de Berlin (13 juillet) qui marqua la fin de ce nouvel acte du long drame de la guerre d'Orient. L'année suivante, un refroidissement manifeste entre le prince Gortschakoff et M. de Bismarck, malgré les témoignages persistants d'amitié des deux souverains, inquiéta la politique européenne, comme une menace de conflit entre les deux empires; puis un voyage du chancelier russe à Berlin marqua le retour de l'entente cordiale (nov. 1879).

GOSCHEN (George-Joachim), homme politique et économiste anglais, né à Londres, le 15 août 1831, fils d'un négociant allemand établi dans cette ville, fût élevé à l'école du Rugby, suivit les cours de l'université d'Oxford et entra, en 1853, comme associé, dans la maison de banque Fruhling et Goschen. Il publia, en 1863, un ouvrage : *the Theory of Foreign Exchange* (9e édit. 1876), qui établit aussitôt sa réputation de financier. Il entra, la même année, au Parlement, comme député de la cité de Londres, qu'il a continué à représenter depuis. Il y prit bientôt un rang distingué dans le parti libéral et demanda l'admission des dissidents dans les universités, et, par suite, l'abolition du certificat de religion. Il fut appelé, en 1865, par lord John Russell à la vice-présidence du Bureau du commerce, et, l'année suivante, nommé conseiller privé, chancelier du duché de Lancastre; cette fonction lui donnait voix délibérative dans le cabinet, qu'il suivit dans sa retraite en juin 1866. A l'avènement de M. Glad-

stone au ministère, en décembre 1868, il fut chargé de la présidence du comité de la loi des pauvres, et introduisit dans l'administration de l'assistance d'importantes réformes. Nommé, en mars 1871, premier lord de l'amirauté, il conserva ce poste jusqu'à la constitution du cabinet conservateur (février 1874). En octobre 1876, il accepta une mission financière en Egypte, sur la demande unanime des porteurs anglais de valeurs égyptiennes, et, après avoir étudié sur place les ressources de ce pays, il présenta au vice-roi un plan de réorganisation financière, qui fut agréé dans les points les plus importants.

GOSSE (Louis-François-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 4 octobre 1787, entra à l'École des beaux-arts en 1805 comme élève d'André Vincent, et débuta au Salon de 1808. Chargé quelques années après de diverses commandes pour la ville de Paris, pour la maison du roi et les musées royaux, il s'adonna spécialement à la peinture historique, et produisit un grand nombre de vastes toiles ainsi que diverses peintures à la détrempe ou sur cire qui font partie des décorations monumentales.

M. Gosse a principalement exposé aux Salons : un *Ex-voto*, son premier ouvrage (1808); *Caron passant les trois Ages* (1810); *Saint Vincent de Paul convertissant son maître*, au musée du Luxembourg (1824); *l'Adoration des Mages*, à Saint-Pierre de Chaillot (1827); *la Rentrée de Louis-Philippe au Palais-Royal en* 1814 (galerie du duc d'Orléans); *Sapho* (1831); *la Reine Amélie visitant les blessés de* 1830 *à l'ambulance de la Bourse* (1833); *Cour de ferme* (1834); *l'Évêque de Lisieux sauvant les protestants de son diocèse* (1835); *le duc de Glocester* (1840); *la Charité et la Mort de saint Vincent de Paul*, pour l'église de Vannes (1842-1845); *Louis XI aux pieds de saint François de Paule; Maître Adam composant ses poésies* (1843); *la Justice de Charles-Quint ; la Clémence de Napoléon* (1846); *l'Esclavage affranchi, Newton, Camoëns, Galilée, Saint Vincent de Paul*, cartons des peintures de la Sorbonne (1840); *la Création, la Naissance du Christ*, galerie Goupil et Vibert (1852); les portraits des colonels *Castres et Vautier*, de *Louis-Philippe*, pour la mairie de Fontainebleau, de *la reine Amélie*, du *maréchal Davout* (galerie Vigier), du docteur *Rossi-Fanti avec sa jeune fille* (1861); des *Portraits* (1865 et 1866), etc. Il n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *le Christ au prétoire*, appartenant à l'État.

En dehors des Salons, M. Gosse a exécuté depuis 1823 : un *plafond* pour le palais de justice de Rennes; *la Prudence* et *la Force*, au tribunal de Domfront; une quarantaine de bas-reliefs et peintures sur les voussures du musée Charles X; *Minerve récompensant les Arts*, bas-relief sur cire, à l'Institut; la décoration de Saint-Étienne du Mont; la restauration des quatre pendentifs de l'église de la Sorbonne, d'après Philippe de Champagne; la *Parabole du Pharisien et du Publicain*, pour Sainte-Élisabeth; *Sainte Geneviève en prière*, pour la chapelle du château de Grandveau; des peintures murales dans l'église Saint-Nicolas du Chardonnet. Il a peint pour les galeries de Versailles, outre plusieurs des sujets exposés : *Napoléon recevant la Reine de Prusse à Tilsitt, les Conférences d'Erfurt, l'Arrivée de Charles X à Notre-Dame, le Refus de la couronne de Belgique*, le portrait du *maréchal de Contades*; pour le château d'Eu, *le duc de Penthièvre remettant aux chanoinesses de Dreux les corps de ses ancêtres*; pour le Conseil d'État, *le maréchal Vauban*; et enfin, comme sujets de genre ou d'histoire estimés, *Anacréon, Glycère et l'Amour* (1829); *les Enfants d'Édouard*, pour le cabinet de Nicolas I^er^; des *Amours et des Dieux buveurs*, pour l'hôtel de M. Millaud (1855).

Parmi les peintures monumentales à la détrempe de M. Gosse, nous citerons : *les Quatorze rois sacrés à Reims*, pour l'archevêché de cette ville; *l'Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, pour l'Hôtel de Ville de Paris; les *plafonds* de l'Opéra-Comique, de la salle Ventadour, de la Comédie-Française, des théâtres de Lyon et de Strasbourg, l'ancien rideau historique de l'Opéra, *Louis XIV accordant à Lully le privilège de l'Académie royale de musique*, et autres décorations théâtrales. A la suite de tous ces travaux, M. Gosse se présenta, mais inutilement, comme candidat à l'Académie des beaux-arts, en 1853. Il a obtenu une 2^e^ médaille en 1824; chevalier de la Légion d'honneur en avril 1828, il a été promu officier, le 9 août 1870. — Il est mort à Soncourt (Haute-Marne), le 9 février 1878.

GOSSE (Philippe-Henry), naturaliste anglais, né à Worcester, le 6 avril 1810, passa son enfance dans les campagnes du Dorsetshire, où il put s'abandonner à son goût précoce pour l'étude des sciences naturelles. En 1827, il partit pour l'île de Terre-Neuve, et là, pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations commerciales, il fit de nombreuses collections d'insectes. Huit ans après, il alla habiter le Bas-Canada, qu'il explora en tous sens, traversa ensuite les États-Unis, et séjourna près d'un an à Alabama (1838), occupé à réunir et classer les magnifiques lépidoptères de ce pays.

De retour en Angleterre, M. Gosse publia le *Naturaliste canadien* (the Canadian Naturalist, 1840), et les *Oiseaux de la Jamaïque* (A Naturalist's sojourn in Jamaica), double fruit de son voyage dans cette colonie; puis plusieurs traités populaires de zoologie, aux frais de la Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes.

Dans l'intervalle il commença ses belles observations au microscope sur les infusoires, entre autres sur les *British rotifera*, dont il a écrit une monographie. Il fit paraître l'ensemble de ses nouvelles investigations dans ses *Promenades d'un naturaliste sur les côtes du Devonshire* (A Naturalist's rambles, 1853, in-8, fig.), dans *l'Aquarium* (1854), dans le *Traité de zoologie marine* (A Manual of marine zoology; 1854-1856, 2 vol. in-12), et dans l'*Actinologie britannique, Histoire des Coraux et anémones* (Actin. Britan., a History, etc., 1860). Retiré à Torquay, il continua ses publications, parmi lesquelles nous citerons : *Soirées au microscope* (Evenings at the micr.); *le Roman de l'histoire naturelle* (the Romance of. Nat. Hist.); *Un An à la côte* (A Year at the shore), etc., sans compter des mémoires dans les *Transactions* de la Société royale, dont il est membre depuis 1856.

GOSSELIN (Athanase-Léon), chirurgien français, membre de l'Institut, né le 16 juin 1815, étudia la médecine à Paris, obtint le grade de docteur en 1843 et fut reçu agrégé l'année suivante. Chef des travaux anatomiques en 1846, il fut nommé en 1858, professeur de pathologie chirurgicale. Chirurgien du Bureau central dès 1845, il a été chargé successivement du service chirurgical dans les hôpitaux de Lourcine (1850), Cochin (1854), Beaujon (1859), la Pitié (1861) et la Charité (1867), et a été nommé en outre chirurgien consultant de la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis. La grande réputation de M. Gosselin lui est venue de son enseignement à la Faculté, aussi bien que de son habileté dans les opérations chirurgicales. Membre de l'A-

), il a été élu à
s 1814, en rem-
de la Légion
u commandeur

sur les hernies
de Paris (1864,
s (1866, in-8) ;
des artérielles
ale de l'hôpital
. in-8); *l'Urine*
se (1874, in-8) ;
res dans *les Ar-*
nt quelques-uns
ls rares; Etudes
anglement her-
lé et des défor-
'ractures des os
aité théorique et
e Denonvilliers,
lecine et de chi-
chirurgien Cur-
testicules (1857,

polonais, né en
tudes à l'univer-
l28, par un récit
: *le Château de*
sode de la guerre
nais. En 1830, il
ues, dont l'une,
u delà du Bug,
s. Après la ruine
triotes, M. Gosz-
de là en Suisse.
réunis en trois
ouvelles intéres-
n. — Il est mort

, artiste drama-
(Orne), le 1er oc-
ège Charlemagne
sal. D'abord em-
, il entra en 1841
e de M. Provost,
x de comédie, et
par la conscrip-
nent de cavalerie,
r à la Comédie-
ploi des valets. Il
ociétaire en 1850.
lui un des comi-
francs qu'ait pos-
die-Française.
teur, qui se plut
ne école dramati-
audrille du *Cœur*
Marianne; l'abbé,
: Francisque, des
Pierre de touche;
), qui lui dut un
outre repris avec
rs rôles comiques
toire, notamment
in, de Petit-Jean,
neur, etc.
téristique fut dans
grandes comédies
s *Effrontés* (1861)
s'était, en quelque
age au point de le
s des rôles très dif-
Rodolphe de *l'Hon-*
rise de l'œuvre de
ais (1863). Il joua

encore avec beaucoup de bonheur, en 1864, le principal rôle de *Maître Guérin*, de M. Augier.

M. Got a créé, en outre, au Théâtre-Français : De la Porcheraie, dans *Moi* (1864), Pierre de Bréville, dans *Henriette Maréchal* (1865), Mauvergnat, dans *Jean Baudry* (1866), Michel, dans *Paul Forestier* (1867), etc. Il faut mentionner à part le rôle d'André Lagarde dans *la Contagion*, de M. Augier, que le sociétaire de la Comédie-Française, par dérogation aux statuts de la Compagnie et grâce à l'autorisation expresse de l'empereur, alla jouer sur le théâtre de l'Odéon (17 mars 1866). Il organisa ensuite une troupe ambulante et fit faire à la pièce son tour de France. Parmi les reprises du répertoire moderne où M. Got s'est fait remarquer, se place en première ligne celle de *Mercadet* (22 octobre 1868), où l'acteur avait à lutter contre le glorieux souvenir de M. Geoffroy, le créateur du rôle. Une de ses dernières créations est celle de Bernard dans *les Fourchambault* de M. Augier (1878).

M. Got a écrit les paroles d'un opéra en un acte, *François Villon*, représenté sur la scène de l'Opéra en avril 1857.

GOTTSCHALL (Rudolf), poète allemand, né le 30 septembre 1823, à Breslau (Prusse), étudia à Kœnigsberg et à Berlin, et obtint le grade de docteur en droit. Ses opinions politiques, qui l'avaient déjà fait renvoyer de l'université de Kœnigsberg, l'empêchèrent de suivre la carrière de l'enseignement. Il se tourna vers la littérature et se mit à écrire des drames, dont deux, entre autres, *la Marseillaise* et *Ferdinand de Schill* (Hambourg, 1850 et 1851), furent interdits par la police prussienne. Il dirigea quelque temps le théâtre de Kœnigsberg, puis se retira à Hambourg. Après avoir visité l'Italie en 1853, il reçut de Brockhaus la direction de *Notre temps* (Unsere Zeit) et des *Causeries littéraires* (Blaetter für litter. Unterhaltung). Il a été nommé conseiller intime du grand duc de Saxe-Weimar en 1875.

On a de lui trois principaux recueils de poésie : *Chants du temps présent* (Lieder der Gegenwart; 2e édit., Kœnigsberg, 1842); *les Fugitifs de la censure* (Censurflüchtlinge; Zurich, 2e édit., 1843), et *Poëmes* (Gedichte; Hambourg, 1849); puis deux grands poëmes : *Madone et Madeleine* (1843), et *la Déesse, ou le Cantique des cantiques de la femme* (die Gœttinn, Hoheslied vom Weibe; 1852; 2e édit., 1876). Ses meilleurs drames sont : *Robespierre*, *l'Aveugle d'Alcala*, *Lord Byron*, *Jérôme Snitger*, *la Rose du Caucase*, et principalement *Lambertine de Méricourt* (Hambourg, 1851).

M. Gottschall a donné en prose : *la Littérature nationale dans la première moitié du* XIXe *siècle* (die deutsche Nationalliteratur in der ersten Haelfte des XIX. Jahrh. Literarhistorisch und kritisch dargestellt; Breslau, 1855, gr. in-8; 4e édit., 1874, 4 vol.), son principal ouvrage; *Journal de voyage en Italie* (Reisebuch, etc., 1864); *Portraits et études* (6 vol.); *Paris sous le second Empire* (P. unter dem zweiten Kaiserthum., 1870-1876). Au début de la guerre de 1870, il publia un *Hymne guerrier contre la France* et plusieurs autres poésies analogues.

GOUGH (John-B....), prédicateur américain, d'origine anglaise, né le 22 août 1817, à Sandgate (Kent), est fils d'un vieux soldat dont la femme tenait une école de village. A l'âge de douze ans, il fut emmené en Amérique par un émigrant, passa deux ans avec lui, alla à New-York vers la fin de 1831, et entra chez un relieur. S'étant adonné à l'ivrognerie, il tomba dans la misère. Il se maria; son enfant et sa femme périrent de

dénuement, sans qu'il cessât, dit-il lui-même, de courir les tavernes du plus bas étage. Enfin, un jour, dans un *meeting* d'une société de tempérance, il fut entraîné à signer l'engagement de renoncer aux liqueurs alcooliques, et il prononça à cette occasion son premier discours. Il peignit avec des couleurs si vives les tristes effets de l'ivrognerie, en citant son propre exemple et sa dégradation personnelle, qu'il parut dès lors un des meilleurs orateurs des sociétés de tempérance. Une fois pourtant, au milieu d'un souper, il accepta, sans réfléchir, un peu d'eau-de-vie, et il n'en fallut pas davantage pour que le nouveau missionnaire retombât quelque temps dans son ancien péché. Mais il se corrigea encore, et cette circonstance lui servit de thème pour de nouveaux discours.

En 1843, M. J. Gough se remaria, parcourut les principales villes des États-Unis, en qualité de *lecturer*, et fut accueilli partout avec une sorte de fanatisme. En 1854, il vint en Angleterre, où sa verve et son éloquence n'excitèrent pas toutefois autant d'enthousiasme qu'aux États-Unis. Il rentra dans son pays d'adoption où nul n'obtint plus de conversions aux doctrines de la tempérance. Depuis il élargit le champ de ses exercices oratoires et il aborda les sujets les plus variés : c'est ainsi que, pendant l'hiver de 1875-1876, il donna cent trente conférences sur *les Bévues* (Blunders). M. Gough a publié ses discours et sa vie (*Autobiography and Orations*, 1855, in-12).

GOUIN (Alexandre), homme politique français, député, ancien ministre, né à Tours, le 26 janvier 1792, d'une ancienne famille de négociants honorables, entra de bonne heure dans les affaires de banque, qu'il mena de front plus tard avec la politique. Élu député en 1831 par le département d'Indre-et-Loire, il siégea longtemps au centre, et vota l'état de siège de Paris en 1832, les lois de septembre, les dotations, etc. Secrétaire général de la commission du budget, il fut rapporteur des budgets de 1833, 1834, 1835, et de diverses lois de finances. Il passa dans l'opposition à l'occasion de la loi de disjonction (mars 1837), fit partie de la coalition en 1839, et fut appelé par M. Thiers, dans le cabinet du 1er mars 1840, au ministère du commerce. C'est lui qui présenta et fit adopter la loi sur le travail des enfants dans les manufactures. Sorti du pouvoir le 29 octobre suivant, il fut un des adversaires du ministère Guizot, et attacha son nom à une proposition très populaire dans toutes les fractions de l'opposition, celle de la conversion des rentes, qui sur sa présentation fut prise en considération trois fois, et trois fois repoussée. A la mort de Laffitte, il prit la direction de la Caisse commerciale que celui-ci avait fondée, et dont il ne put, en 1848, conjurer la ruine.

M. A. Gouin se présenta néanmoins comme candidat dans son département à l'Assemblée constituante, et fut élu, le septième sur huit, par 43 010 voix. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite, dans les questions politiques comme dans les questions sociales, et appuya successivement le gouvernement du général Cavaignac et celui de Louis-Napoléon. Renvoyé à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Ancien président du tribunal de commerce et de la Chambre de commerce de Tours, longtemps membre du Conseil général d'Indre-et-Loire, administrateur du chemin de fer de Paris à Lyon, M. Gouin fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1re circonscription d'Indre-et-Loire. Réélu au même titre aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 11 169 voix sur 19 871 votants. Un décret en date du 18 novembre 1867 l'éleva à la dignité de sénateur. M. Alexandre Gouin avait été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 3 novembre 1865. — Il est mort à Tours, le 27 mai 1872.

GOUIN (Eugène), sénateur français, fils du précédent, né à Saint-Symphorien près de Tours, le 18 septembre 1818, exerçait, dans cette ville, la profession de banquier et partageait l'influence politique de son père, quand il se présenta, comme candidat au Corps législatif, en janvier 1868, lors de l'élection partielle à laquelle donnait lieu dans son département, la nomination de M. Alex. Gouin à la Chambre haute. Cette candidature officielle échoua si complétement devant la candidature indépendante de M. Houssard, patronnée par l'Union libérale, qu'aux élections générales de l'année suivante, M. Eugène Gouin ne se représenta pas. Maire de Tours pendant la guerre et l'invasion prussienne, il rendit à cette ville de notables services, et aux élections qui suivirent l'armistice, il fut élu représentant du département d'Indre-et-Loire, à l'Assemblée nationale le second sur six, par 55 934 voix. Il se fit inscrire aux deux réunions du centre droit et du centre gauche, et vota tour à tour avec l'un et l'autre groupe. Après avoir soutenu le gouvernement de M. Thiers jusqu'à son renversement, il appuya les ministères qui suivirent le 24 mai 1873; mais lors du vote des lois constitutionnelles, il se rallia à l'œuvre de l'établissement de la République. Aussi, lors de l'élection des sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, il fut porté spontanément sur la liste des gauches et élu, au sixième tour de scrutin, par 344 voix sur 681 votants, (15 décembre 1875). Au Sénat, M. Gouin prit place au centre gauche. Il s'abstint de voter, sous le ministère du 16 mai 1877, la dissolution de la Chambre des députés. Il représente au Conseil général d'Indre et Loire l'un des cantons de Tours. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 octobre 1871.

GOULARD (Marc-Thomas-Eugène DE), homme politique français, né à Versailles en 1808, se fit inscrire au barreau de Paris en 1830, et siégea comme député de 1846 à 1848. Au scrutin du 8 février 1871, élu représentant des Hautes-Pyrénées à l'Assemblée nationale, le premier sur cinq, par 32 720 voix, il fut nommé plénipotentiaire aux conférences de Francfort, et [illegible] à Rome le 10 novembre, pour aller occuper le poste de ministre près du roi Victor-Emmanuel. Mais cette dernière nomination n'eut pas de suite, car il fut appelé au ministère du commerce (6 février 1872), en remplacement de M. Victor Lefranc, qui prenait le portefeuille de l'intérieur abandonné par M. Casimir Périer. La retraite de M. Pouyer-Quertier étant devenue nécessaire à la suite du procès Janvier de la [illegible] (5 mars), M. de Goulard fut choisi par M. Thiers pour remplir l'intérim du ministère des finances, dont il devint peu après le titulaire [illegible]. C'est sous son administration qu'eut lieu le fameux emprunt des trois milliards, couvert plus de quatorze fois. En annonçant à l'Assemblée ces résultats inespérés M. de Goulard en fit honneur à la « République conservatrice. » Le [illegible] décembre 1872, il remplaça au ministère de l'intérieur M. Victor Lefranc, dont la démission était un premier sacrifice de M. Thiers à la commission des Trente. M. de Goulard, prenant pour tâche de désarmer et de satisfaire la majorité

de rigueur
solution de
ms de la
mairie cen-
ent de des-
ins (mars-
t une der-
former un
du centre
on porte-
ir Périer.
it de l'As-
al de Mac-
ès la chute
ne put y
peu après,
).

cain, né à
808, dirige
k, tout en
il a été l'un
cker Maga-
ticles dans
s-Unis, des
de romans
l'Alexandre
e Goriot de
Hugo, de
, etc. Il a
d'Europe,
tion (New-
médie d'ac-
me elle est

glais, né à
mbre 1804,
ir pour l'é-
de sa jeu-
s M. J. T.
ondres son
tard, ayant
ection d'oi-
remière de
re, il s'em-
A Century
s (Londres,
e naturelle
: suivie des
tides et les
cette der-
s'embarqua
ir à profit
ictions na-
te explora-
emarquable
stralie (the
-folio, avec
écrites mi-
ces, beau-
fois, et de-
r les Mam-
réuni une
(oiseaux-
jardins de
e au Palais

ome améri-
it ses études
Goettingue,
oint à l'ob-
rique, il fut
de la déter-
ié, en 1856,
Albany, il

abandonna ce poste trois ans après, par suite de dissentiments avec les administrateurs. En 1868, il accepta les offres du gouvernement de la République argentine, et un observatoire dont il prit la possession en 1870 fut construit pour lui à Cordova. Il a donné depuis une série de cartes des étoiles du Sud, visibles à l'œil nu; plus de 83 000 avaient été déjà observées en 1874.

On a de lui quelques mémoires et rapports : *Recherches sur l'orbite de la comète* V. (Invest. of the orbit of the comet V, 1847); *Découverte de la planète Neptune* (Discov. of the planet Neptune) 1850, etc. Il avait fondé, en 1849, et dirigé jusqu'en 1866 à Cambridge, le *Massachusetts Astronomical journal.*

GOULHOT DE SAINT-GERMAIN (Achille-Félicité DE), sénateur français, né à Paris, le 27 mars 1809, est fils d'un intendant militaire de l'Empire. Destiné d'abord à la carrière des armes, il fut attaché au cabinet du ministre de la guerre et à l'intendance de la division de Paris; il remplit ensuite, avec le grade de capitaine d'état-major, les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Oudinot. Après la révolution de Juillet, il fut sous-préfet de Romorantin (1835), puis de Bernay (1838-1846). En 1849, il siégea à l'Assemblée législative où il vota avec la majorité. On a de lui quelques brochures publiées à cette époque sur *la Présidence*, *le Recrutement*, *la Propriété*, etc. Membre de la Commission consultative à la suite du coup d'État de décembre, M. Goulhot de Saint-Germain fut appelé, dès le 25 janvier 1852, à faire partie du nouveau Sénat. Décoré de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1841, il a été promu commandeur le 14 août 1862. — Il est mort au château de Saint-Germain-le-Vicomte (Manche), le 19 juin 1875.

GOUMY (Jean-Édouard), professeur et journaliste français, né à Paris, le 8 décembre 1832, fit ses études au lycée Charlemagne, comme élève de l'institution Jauffret, et remporta des succès extraordinaires au concours général. Élève de l'École normale, de 1852 à 1855, il fut envoyé, comme professeur de rhétorique, au collège de Coutances, où il ne resta qu'une année. Il fut reçu agrégé des classes de lettres en 1856, et membre de la division supérieure instituée alors à l'École normale. Après avoir été trois ans suppléant au lycée Louis-le-Grand, il fut nommé professeur de seconde au lycée Napoléon, en 1860, et fut rappelé au lycée Louis-le-Grand, dans la même classe, en 1863. En 1866, il passa, comme professeur de rhétorique, au collège Rollin. Le 2 octobre 1878, il fut nommé maître de conférences de langue et de littérature latines à l'École normale supérieure. M. Goumy a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868.

Comme journaliste, il inséra des articles de politique et de littérature dans l'*Opinion nationale*, puis devint, en janvier 1867, rédacteur en chef de la *Revue de l'instruction publique*. Il n'a publié à part que ses deux thèses de doctorat ès lettres : *Étude sur la vie et les écrits de l'abbé de Saint-Pierre* (1859, in-8), et *De Apuleio fabularum scriptore et rhethore* (in-8).

GOUNOD (Charles-François), compositeur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 17 juin 1818, est le fils d'un peintre de talent, Fr. L. Gounod, et d'une femme distinguée qui lui apprit les éléments de la musique. Il étudia l'harmonie sous Reicha, Lesueur et Halévy, remporta un second prix, en 1837, puis le grand prix de composition musicale, en 1839, et séjourna jusqu'en 1843 en Italie. Sa passion pour la musique

sacrée lui fit quitter la villa Médicis pour le séminaire de Rome, et il songea même quelque temps à entrer dans les ordres. A son retour, il fut attaché pendant six ans, comme maître de chapelle, à l'église des Missions étrangères, y fit exécuter ses premières compositions, et dut un véritable succès à une *Messe solennelle*, chantée à Saint-Eustache, en 1849. L'année suivante, la scène de l'Opéra lui fut ouverte, sur l'initiative influente de Mme Pauline Viardot. En 1852, il fut nommé directeur du cours normal de chant de la ville de Paris, désigné sous le nom d'Orphéon, et travailla à améliorer la méthode Wilhem, de manière à soutenir la concurrence des méthodes rivales. M. Gounod épousa, en 1847, la fille de Zimmermann. Au mois de mai 1866, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement de Clapisson. Décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1857, il a été promu officier le 13 août 1866 et commandeur le 9 août 1877.

Retiré à Londres pendant la guerre de 1870, M. Gounod, qui avait fait représenter à l'Opéra, quelques mois auparavant, une cantate de circonstance : *A la frontière*, dirigea lui-même, le 1er mai 1871, à l'ouverture de l'Exposition universelle de Londres, l'exécution d'une autre cantate intitulée : *Gallia*, dans laquelle il avait traduit un épisode des *Lamentations* de Jérémie, avec application du sens à la situation de sa patrie. Néanmoins son séjour prolongé en Angleterre avait donné lieu à la malveillance de répandre le bruit qu'il se proposait de se faire naturaliser anglais. M. Gounod protesta par une lettre indignée, adressée au *Gaulois* (septembre 1872) et rentra plus tard en France. Il avait eu de pénibles débats, rendus publics, avec une cantatrice d'origine anglaise, Mistress Weldon, qui s'arrogeait la propriété d'œuvres écrites chez elle par l'artiste, et celui-ci avait dû demander aux tribunaux la réparation du préjudice que lui causait la publication de mélodies apocryphes.

Les compositions qui ont révélé chez M. Gounod la science de l'harmonie, l'érudition musicale, le respect de l'art et des traditions des maîtres, comprennent, dans l'ordre chronologique : *Sapho* (1850), drame lyrique en 3 actes, au succès duquel nuisit l'absence de tout ballet ; les *Chœurs* de l'*Ulysse*, de M. Fr. Ponsard (juin 1852) ; *la Nonne sanglante* (1854), opéra en 5 actes, sur un sujet qui lui fut confié par la direction, après l'abandon de plusieurs autres maestros ; une première symphonie intitulée *la Reine des Apôtres* (1850), et deux autres *Symphonies*, exécutées à la Société des jeunes artistes (1855 et 1856) ; une *Cantate*, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre à Paris ; *le Médecin malgré lui* (Théâtre-Lyrique, 1858) ; *Faust* (même théâtre, 1859), qui eut près de deux cents représentations au Théâtre-Lyrique et qui, profondément retouché, fut repris à l'Opéra, en 1869, avec un grand éclat ; *la Colombe* (Bade, 1860), reprise, en 1866, à l'Opéra-Comique ; *Philémon et Baucis* (Théâtre-Lyrique, 1861) ; *Mireille*, d'après le poëme provençal de M. Mistral (même théâtre 1862) ; *la Reine de Saba*, en 4 actes (Opéra, 1862) ; *Roméo et Juliette*, opéra en 5 actes (Théâtre-Lyrique, avril 1867), qui eut environ cent représentations et fut immédiatement monté à Bruxelles, à Vienne, etc. ; *les deux Reines*, drame de M. Legouvé (salle Ventadour, 1872), *Jeanne d'Arc*, paroles de M. Jules Barbier (Gaîté, 1873) ; *Cinq-Mars* (Opéra-Comique, 5 avril 1877) ; *Polyeucte* (Opéra, mars 1879), etc. Cette dernière œuvre, annoncée depuis dix ans, avait été le principal sujet des longues et délicates contestations entre l'auteur, son éditeur et mistress Weldon. M. Ch. Gounod fit ensuite la musique de *Georges Dandin*, sur les paroles même de Molière, et à ce propos, il écrivit, sur l'emploi de la prose dans la musique dramatique, une curieuse étude publiée par la *Revue et Gazette musicale* (17 octobre 1875). Plus récemment, l'artiste s'engagea à fournir au nouveau directeur de l'Opéra, M. Vaucorbeil, un autre grand ouvrage, *le Tribut de Zamora*, qu'il devrait livrer dans le courant de 1879, en trois fois, deux actes par deux actes, sous peine d'un énorme dédit ; les journaux ont raconté que, les cahiers successivement remis contenant à peine l'indication des scènes, la mise en répétition de la pièce était indéfiniment ajournée (novembre 1879).

En dehors du théâtre, on doit à M. Gounod un nombre assez considérable de morceaux de musique religieuse, instrumentale, symphonique et vocale, dont quelques-uns ont été composés sur des paroles anglaises ou italiennes.

GOUPIL (Adolphe), éditeur d'estampes français, né à Paris, en 1806, d'une famille qui compte plusieurs artistes distingués, est, par sa mère, petit-fils du célèbre peintre G. Drouais. Dès 1827, il fut un des fondateurs de la maison qui porte son nom et qui, prenant une rapide extension, contribua à propager le goût des arts en France et à l'étranger. La maison Goupil, avec un double établissement à Paris, eut deux grandes succursales, l'une à Berlin, pour l'Allemagne et l'Europe du nord, l'autre à New-York, pour toute l'Amérique. A cette dernière, ouverte en 1848, se rattacha la fondation de la Société *International Art-Union*, qui créait l'importation des œuvres de la peinture européenne aux États-Unis, mais qui, malgré les encouragements du gouvernement français, disparut devant certaines difficultés de la législation américaine. La maison de New-York ouvrit alors une exposition permanente des artistes français et étrangers.

En France la maison Goupil a soutenu la gravure au burin, dont l'exécution lente et coûteuse se trouvait compromise par tant de procédés nouveaux, économiques et rapides. Le catalogue de ses publications comprend, outre les œuvres des anciens maîtres, celles des premiers artistes contemporains. Citons notamment : *Lord Strafford*, *le Christ consolateur*, *Sainte Amélie*, *la Sainte Famille de Madrid*, *la Vierge aux Candélabres*, *Sainte Cécile*, *les Noces de Cana*, et tant d'autres planches, dues à MM. Henriquel-Dupont, Forster, Prévost, Bridoux, Calamatta, Mercuri, Mouilleron, C. Nanteuil, etc. Une imprimerie en taille-douce spéciale a été créée pour le service de ces publications. Le contre-maître qui la dirigeait en 1855, M. Am. Bosse, a obtenu à l'Exposition universelle une 2e médaille, comme coopérateur. MM. Goupil et Cie ont formé une importante galerie de tableaux modernes. Le chef de cette importante maison, décoré de la Légion d'honneur le 8 février 1850, fut promu officier le 7 août 1877.

GOURAUD (Mathurin-Claude-Charles), littérateur français, né à Choisy, le 20 octobre 1823, fit de brillantes études au lycée Charlemagne. Il prit part au concours ouvert, en 1845, par l'Académie des sciences morales et politiques sur la question de la certitude, par un travail considérable qui obtint une mention ; il en a tiré depuis ses deux thèses pour le doctorat : *Histoire du calcul des probabilités depuis ses origines jusqu'à nos jours, et de la Légitimité des principes et des applications de cette analyse*, et *De Carneadis philosophi academici vita et placitis* (1848). Après la révolution de Février, M. Gouraud apparut à la

rédaction politique du *Siècle*, qu'il quitta pour celle de *l'Ordre*, fondé par M. Chambolle.

On a encore de lui : *Essai sur la liberté du commerce des nations* (1851, in-8) ; *Histoire de la politique commerciale de la France* (1855, 1 vol. in-8) ; *Histoire des causes de la grandeur de l'Angleterre* (1856, in-8) ; *Lysis, histoire contemporaine* (1859, in-8), roman politique et philosophique ; *Cornélie* (1862, in-8) ; *Ludovic*, comédie en cinq actes, en prose (1865, in-8) ; *les Destinées. De l'Inégalité entre les hommes* (Bruxelles, 1868, in-18) ; *la Société française et la démocratie* (Ibid. 1870, in-18) ; *l'École de la République* (1872, in-18) ; *le Prétendant* (1876, in-8), etc.

GOURDON DE GENOUILLAC (Nicolas-Jules-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1826, suivit les cours de l'Institut polymathique, débuta dans le monde littéraire, par quelques vaudevilles de circonstance, entre autres : *le Droit au travail*, en un acte (1849), écrivit ensuite des nouvelles et romans-feuilletons, et se tourna enfin vers les recherches héraldiques. Cette spécialité lui a valu, avec diverses décorations étrangères, le titre de membre d'un grand nombre de sociétés départementales.

On a de lui : *Grammaire héraldique*, avec *Vocabulaire et figures* (1853, in-18 ; 3e édit., 1861) ; *Dictionnaire héraldique des ordres de chevalerie* (1854, in-18) ; *Histoire des grandes charges, des dignités et titres créés en France* (1856, in-18) ; *Recueil d'armoiries des maisons nobles de France* (1860, in-8) ; *Dictionnaire des fiefs, seigneuries, châtellenies de l'ancienne France* (1862, in-8) ; *Nobiliaire du département des Bouches-du-Rhône*, avec le marquis de Piolenc (1863, in-8) ; *les Amours à coups d'épée* (1864, in-18) ; *Comment on tue les femmes*, étude de mœurs (1865, in-18) ; *les Dames de l'Autriche* (1867, in-18) ; *les Mystères du Blason, de la Noblesse et de la Féodalité* (1868, in-18) ; *les Ordres religieux*, etc., (1868, in-18) ; *Dictionnaire des anoblissements de 1270 à 1790* (1869, in-8) ; *Histoire de l'abbaye de Fécamp* (1872, in-8) ; *le Crime de 1804* (1873, in-8), etc., plus des articles dans une foule de feuilles périodiques. Il a dirigé un journal hebdomadaire, *le Monde artiste*, fondé en 1862.

GOUTAY (J...-T...), homme politique français, ancien représentant, né à Paris, le 21 novembre 1806, fit son droit et s'inscrivit au barreau de Riom. Sous le règne de Louis-Philippe, il appartenait à l'opposition libérale. Nommé représentant du peuple dans son département, le douzième sur quinze, par 49 099 suffrages, il fut membre du comité des finances, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré ; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et se fit remarquer par son rapport en faveur de l'amnistie des transportés. Non réélu à l'Assemblée législative, il prit place au barreau de Riom et se tint en dehors des affaires publiques pendant le second empire. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il fut porté, comme candidat républicain, pour le département du Puy-de-Dôme, mais il échoua avec 252 voix, sur 578. Il se représenta, sans plus de succès, au renouvellement triennal du 5 janvier 1879.

GOUVION-SAINT-CYR (Laurent-François, marquis de), homme politique français, ancien pair et représentant, né le 30 décembre 1815, est fils du maréchal, qui fut ministre de la guerre sous la Restauration, et créé pair de France, le 4 juin 1814. Il servit quelque temps dans l'armée, entra à la Chambre haute, par droit héréditaire, le 13 janvier 1841, et y siégea jusqu'à la révolution de Février. Pendant la deuxième République et le second Empire, il vécut retiré des affaires publiques dans son château de Reverseaux, près de Voves. Il le transforma en ambulance pendant la guerre, et rendit de grands services aux blessés français, ainsi que sa femme, fille de M. de Montalivet. Élu représentant d'Eure et Loir, aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, le quatrième sur six, par 26 308 voix M. de Gouvion-Saint-Cyr ne fit partie d'aucun groupe, vota tantôt avec le centre droit, tantôt avec le centre gauche, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se présenta, comme candidat constitutionnel, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Chartres, échoua avec 5 237 voix, contre 6 632 obtenues par le candidat républicain, et rentra dans la vie privée.

GOUX (Mgr Pierre-Antoine-Paul), prélat français, est né à Toulouse le 3 mars 1827. Élève de l'École des Carmes, il se fit recevoir docteur ès lettres, à la Faculté de Paris, en 1856, et deux ans plus tard, docteur en théologie. Directeur du petit séminaire de Toulouse, puis curé de Saint-Sernin, dans la même ville, il a été nommé évêque de Versailles par décret du 14 juillet 1877, préconisé le 21 septembre, et sacré à Toulouse le 14 novembre suivant.

Comme publications, nous n'avons à citer, de Mgr Paul Goux, que ses trois thèses : *Lérins au* v*e siècle* (1856, in-8) et *De sancti Thomæ Aquinatis sermonibus* (même année, in-8), thèses littéraires ; *Du Développement des dogmes dans la doctrine catholique* (1858, in-8), thèse de théologie.

GRAAH (Guillaume-Auguste), voyageur danois, né le 24 octobre 1793, entra dans l'état-major maritime en 1813. Il se fit connaître par ses voyages le long de la côte orientale du Groënland, de 1828 à 1831, que neuf navigateurs avant lui avaient inutilement tenté d'explorer. Son journal, publié en danois sous le titre : *Undersœgelsesreise til œstkysten af Grœnland* (Copenhague, 1832, in-4, avec planches et carte), a été traduit en anglais par G. G. Macdougall. A son retour, il fut nommé chevalier du Danebrog et membre de la direction du commerce du Groënland et des îles Færœe. La Société de géographie de Paris lui décerna une grande médaille d'or, pour ses explorations. On a encore de lui une *Description de la carte des côtes occidentales de Groënland* (Beskrivelse til det voxende situations kaart ; Ibid., 1825, in-4).

GRABOW (Guillaume), homme politique prussien, président de la Chambre des députés, est né le 15 avril 1802, à Prenzlau. Privé jeune de son père, il fut élevé avec beaucoup de soins par sa mère, fit son droit à Berlin, où il s'enrôla dans la Burschenschaft, puis entra dans la magistrature, et obtint en quelques années le rang de conseiller de Cour d'appel, fonctions qu'il résigna bientôt pour devenir bourgmestre de sa ville natale. En 1847, il fut nommé député à la Diète générale, où il ne tarda pas à acquérir une influence notable. Ce fut sur sa proposition que la Diète résolut de protester, dans une pétition au roi, contre l'octroi de la patente du 3 février, réalisation peu sérieuse de la promesse d'institutions parlementaires. Ce fut aussi lui qui rédigea presque en entier le projet de loi électorale, basée sur le suffrage universel, que l'assemblée vota avant de se séparer. Nommé par la ville de Prenzlau à l'Assemblée nationale en 1848, il siégea

au centre droit, et devint président de l'Assemblée. En 1849, il était encore président de la Chambre des députés, quand cette Chambre fut dissoute et le suffrage universel supprimé. M. Grabow protesta contre le coup d'État, et rentra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'en 1858, fit partie de la Chambre nouvelle, où il devint vice-président. La Chambre, sortie des élections de 1861, le nomma (20 janvier) président à la presque unanimité (269 voix sur 273). Réélu, dans les mêmes conditions, aux législatures suivantes, il dirigea les débats parlementaires avec une rare distinction, résista avec fermeté aux usurpations du pouvoir royal, et acquit ainsi dans tout le pays une popularité dont les électeurs de Cologne se firent les interprètes, en lui votant une couronne civique, après l'avoir réélu une fois de plus (janvier 1865). Mais il abandonna bientôt la politique et se retira à Prenzlau. — Il est mort dans cette ville, le 15 avril 1874.

GRAEFE (Alfred-Charles), ophthalmologiste allemand, né à Martinskirchen, le 23 novembre 1830, est le cousin germain du célèbre oculiste Albert de Graefe, mort en 1870. Il suivit les cours de plusieurs universités allemandes et de l'étranger (Prague et Paris), et fût reçu docteur en 1854. Il se consacra à l'étude spéciale des maladies d'yeux, à Berlin sous la direction de son cousin, à Prague, sous Arlt, et à Paris sous Sichel et M. Desmarres. Reçu agrégé à Halle, il y fonda un institut privé de clinique ophthalmologique, qui prit une grande extension, et fut nommé à la chaire d'opthalmologie de cette ville, la première créée dans les universités prussiennes.

A part une collaboration active aux *Archives d'ophthalmologie*, on a de M. Graefe : *Analyse clinique de la perturbation du mouvement des yeux* (Klin-Anal. der Motilitaetssterungen des Auges; (1858), puis un *Manuel d'opthalmologie générale* (Handbuch der gesammten Augenheilkunde; 1874-1877).

GRAESSE (Jean-George-Théodore), archéologue allemand, né, le 31 janvier 1814, à Grimma, en Saxe, et fils d'un professeur au collège de cette ville, acheva ses études à Leipzig et à Halle, et se fixa à Dresde, où il devint successivement professeur à l'École de la Croix, conservateur de la bibliothèque privée du feu roi de Saxe (1843), inspecteur du cabinet numismatique (1848), directeur du cabinet de porcelaines et du Grüne Gewölbe (1871).

Il débuta par son grand *Traité d'histoire littéraire universelle* (Lehrbuch einer allgemeinen Literaturgeschichte), qui a paru, dans l'espace de dix-huit ans, en trois parties : *Monde ancien* (Alte Welt; Dresde et Leipzig, 1837, 2 vol.); *Moyen âge* (Mittelalter, 1839-1843, 3 vol.), et *Temps modernes* (1852-1855). Cet ouvrage, complété par une table générale des trois parties (1859), a été abrégé par l'auteur sous le titre de : *Manuel d'histoire littéraire universelle* (Handbuch der allgemeinen Litteraturgeschichte; Dresde, 1844-1850, 4 vol).

Nous citerons encore de M. Graesse : *Histoire de la poésie de l'Europe et des principaux pays non européens depuis le commencement du* XVI^e *siècle* (Geschichte der Poesie Europa's, etc.; Dresde, 1848); *Bibliotheca magica* (Leipzig, 1843); *Bibliotheca psychologica* (Ibid., 1845); *le Mythe du Juif errant* (die Sage von dem ewigen Juden; Dresde, 1844), traduit en français en 1845; *le Mythe du chevalier Tannhaeuser* (die Sage vom Ritter Tannhaeuser; Dresde, 1846); *Recherches sur la littérature et les traditions du moyen âge* (Beitraege zur Literatur und Sage des Mittelalters; Dresde, 1850); une traduction allemande des *Gesta Romanorum* (Ibid., 1842); *Manuel de la numismatique ancienne* (Handbuch der alten Numismatik; Leipzig, 1852 et suiv.); *le Trésor des livres rares et précieux* (1858-1867, livr. I-XL, in-4), l'un des plus importants ouvrages de cette spécialité; *Guide de l'amateur des porcelaines et de poteries* (Dresde; 5e édit., 1874); *Guide de l'amateur d'objets rares* (Ibid. 1872; 3e édit., 1877); *Catalogue descriptif du Grüne Gewölbe* (1872; 3e édit., 1876), publiée également en français; puis, dans un autre ordre : *Nos noms et prénoms* (Unsere Vor-und Taufnamen, Dresde, 1875), recherche sur l'étymologie de ces noms et leur provenance celtique.

GRAETZ (Henri), historien allemand, né à Xiondz, (grand-duché de Posen), le 31 octobre 1817, fit ses études au gymnase d'Oldenbourg et suivit les cours de l'université de Breslau de 1840 à 1844. Professeur en 1853, au séminaire théologique israélite de cette ville, puis, en 1870, à l'université, il a publié un important ouvrage : *Histoire des Juifs depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Geschichte der Juden von den aelt. Zeiten bis auf die Gegenwart; Leipzig 1853-1876 11 vol.), traduit en plusieurs langues. Il faut citer encore *Gnosticisme et Judaïsme* (1846); *Sinaï et Golgotha, ou les Origines du judaïsme et du christianisme*, traduit en français par M. Maur. Hess (1867, in-8); *les Juifs d'Espagne* 945-1205, traduit également en français par M. G. Stenne (1872, in-8); *Commentaire du prédicateur* (Comm. des Predigers, 1871), etc. Il dirige le *Recueil mensuel pour la connaissance et l'histoire du Judaïsme* (Monatsschrift für Gesch. und Wissens. Judenthums), publié à Breslau.

GRAHAM (Gilbert-John), peintre écossais, né à Glasgow, en avril 1794, élève de l'Académie royale de Londres en 1818, obtint, en 1819, la première médaille d'argent pour le dessin d'après l'antique, et la médaille d'or, en 1821, au concours de peinture historique. Après deux années d'études en Italie, où il se passionna pour le style des anciens maîtres, il revint dans son pays cultiva particulièrement le portrait, et devint membre de l'Académie royale d'Écosse.

GRAMMONT (Ferdinand, marquis DE), homme politique français, né à Villersexel, le 6 juin 1805, prit en 1837, comme député de l'arrondissement de Lure, la place de son père qui mourut quelques années plus tard et qui avait adopté les principes du libéralisme. A la Chambre il vota d'ordinaire avec l'opposition. En 1848, élu, le premier sur neuf, représentant de la Haute-Saône, où il possédait des propriétés considérables, il se rallia à la droite. Écarté de l'Assemblée législative, il accepta, en 1852, le patronage du nouveau gouvernement pour entrer au Corps législatif, comme député de la 2e circonscription de la Haute-Saône, et fut réélu, au même titre, en 1857. En 1863, il ne fut ni soutenu, ni combattu par l'administration et obtint 20817 voix sur 22978 votants. Aux élections générales de mai 1869, il se porta comme candidat indépendant, et, combattu par le gouvernement et par une partie de l'opposition, qui lui reprochait d'avoir voté la loi de sûreté générale, il réunit encore 17064 voix sur 31441 votants. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116.

Après la guerre il fut élu le 8 février 1871, représentant de la Haute-Saône à l'Assemblée nationale, le troisième sur six, par 23454 voix, et siégea au centre droit; il ne prit la parole qu'une seule fois, pour protester contre le mot de « bagage »

employé par M. Le Royer et où il crut voir une inconvenance parlementaire. Les explications qu'entraîna ce simple incident, amenèrent la démission de M. J. Grévy, président de l'Assemblée. M. le marquis de Grammont ne se représenta pas aux élections suivantes.

GRAMONT (duc Antoine-Agénor-Alfred DE), diplomate français, précédemment duc de Guiche, depuis la mort de son père (3 mars 1854) prince de Bidache, né à Paris, le 14 août 1819, fut admis à l'École polytechnique en 1837 et fut ensuite sous-lieutenant élève à l'École d'application; mais il donna sa démission la même année (1840). Ses débuts dans la vie publique datent du second Empire : il fut envoyé successivement, comme ministre plénipotentiaire, à Cassel, à Stuttgart (1852), à Turin (avril 1853), et, comme ambassadeur, à Rome (1857). Il contribua à faire entrer le Piémont dans l'alliance des puissances occidentales contre la Russie.

Après la reconnaissance du royaume d'Italie par le gouvernement de la France, les relations de notre ambassadeur avec le gouvernement pontifical devinrent très difficiles, et le duc de Gramont se trouva avec le cardinal Antonelli dans des rapports à peu près aussi irritants que ceux du général de Goyon avec Mgr de Mérode. A la fin de 1861, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Autriche. Un décret du 15 mai 1870 l'appela au poste de ministre des affaires étrangères, dans le cabinet Ollivier, en remplacement de M. le comte Daru, démissionnaire depuis le 14 avril. Il quitta Vienne aussitôt, mais pour retourner quelques jours après y conférer avec M. de Beust. Comme marque d'estime particulière, l'empereur François-Joseph II lui décerna la grand'croix en brillants de l'ordre de Saint-Étienne.

Le nouveau ministre parut vouloir inaugurer vis-à-vis de la Confédération du Nord une politique de fermeté que l'Empire ne s'était pas mis en mesure de soutenir. Au moment où s'ouvrit devant le Corps législatif la discussion sur l'entreprise du percement du Saint-Gothard, il releva par allusion les paroles prononcées à cette occasion par M. de Bismarck, et affirma que « les sentiments patriotiques de la France n'avaient pas besoin d'être tenus en éveil. » Dans la séance du 6 juillet, répondant à une interpellation de M. Cochery, relative à l'acceptation de la couronne d'Espagne par le prince Léopold de Hohenzollern, il déclara, aux applaudissements du Corps législatif, que le gouvernement impérial ne pouvait souffrir « qu'une puissance étrangère, en plaçant un de ses princes sur le trône de Charles-Quint, pût déranger l'équilibre des forces en Europe et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France. » Les négociations engagées à Ems par M. Benedetti ayant abouti à une renonciation spontanée de la part du prince Léopold et à l'approbation de ce désistement par le roi de Prusse, M. de Gramont voulut obtenir plus encore. Il fit demander à Guillaume I[er] de déclarer formellement « qu'à l'avenir il n'autoriserait aucun prince de sa maison à accepter une couronne que les éventualités d'un pays en révolution pourraient lui faire offrir. » Le roi de Prusse se refusa à une pareille exigence, et fit sentir à l'ambassadeur de France qu'insister serait inutile. En même temps une dépêche d'agence, que l'on crut d'abord officielle et émanée de M. de Bismarck, annonçait aux cabinets étrangers que M. Benedetti avait été congédié. Cette dépêche amena une déclaration de M. de Gramont au Corps législatif et au Sénat, le 15 juillet, établissant officiellement l'état de guerre entre la France et la Prusse. Quelques jours après, le ministre des affaires étrangères entamait des négociations avec le cabinet de Florence pour placer le territoire pontifical sous la garantie des stipulations de l'art. 1[er] de la convention du 15 septembre 1864, et signifiait à la cour de Rome qu'en présence des nécessités militaires, le corps français d'occupation allait être rappelé. Les premières défaites de l'armée à Wissembourg amenèrent la chute du ministère Ollivier et la retraite de M. de Gramont.

Au mois de janvier 1872, il fut appelé à déposer, en même temps que le maréchal Lebœuf, devant la commission d'enquête sur les causes de la révolution du 4 septembre, et donna un démenti formel à la déclaration de son ancien collègue, qui affirmait que la réponse faite à l'interpellation Cochery avait été adoucie dans le conseil des ministres présidé, le matin même, à Saint-Cloud, par l'empereur, et que le sens primitif avait été rétabli au Corps législatif par le ministre des affaires étrangères. Plus tard, M. de Gramont ayant affirmé, dans une lettre rendue publique, que l'Autriche-Hongrie avait promis son concours effectif à la France, M. Andrassy fit communiquer à M. Thiers une dépêche datée du 20 juillet 1870, adressée par M. de Beust à M. de Metternich, dépêche dont une phrase avait été séparée du reste pour permettre d'attribuer à l'Autriche le projet d'alliance annoncé (mai 1874). Vers la même époque, M. de Gramont adressa à M. Latour-Dumoulin, sur les responsabilités de la guerre de 1870, une lettre qui provoqua de vives récriminations dans la presse bonapartiste. Il a aussi donné, en 1878, à la *Revue de France*, sous le pseudonyme d'*Andreas Memor*, divers articles relatifs au même point et sur lesquels des répliques du prince Napoléon, dans la *Revue des Deux Mondes* et du général Türr, dans le *Journal des Débats*, attirèrent vivement l'attention.

M. de Gramont a publié en outre : *la France et la Prusse avant la guerre* (1872, in-8), et *Étude sur les tarifs comparés du service postal en France et en Angleterre* (1874, in-18). Officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850, il a été promu commandeur le 3 juin 1857, grand officier le 28 juin 1860 et grand'croix le 14 août 1866. Il a reçu, en outre, les grand'croix de l'ordre de Frédéric de Wurtemberg et de celui des SS.-Maurice et Lazare de Sardaigne. Il a fait partie du Conseil général des Basses-Pyrénées pour le canton de Bidache. — Le duc de Gramont est mort à Paris le 18 janvier 1880.

Deux de ses frères ont servi avec distinction dans l'armée. Le premier, M. Antoine-Léon Philibert-Auguste, comte de GRAMONT, duc de LESPARRE, né à Paris, en 1820, commandait la brigade de cuirassiers de la 3e division de l'armée du Rhin en 1870. Blessé à la bataille de Rezonville, et fait prisonnier, il fut promu général de division en 1873. Mis en disponibilité avec le grade de commandeur de la Légion d'honneur, il est mort le 4 septembre 1877, et le titre de duc de Lesparre a fait retour au second fils de l'ancien ministre. Le second, M. Antoine-Alfred Anérius Théophile, comte DE GRAMONT, né à Paris en 1823, était colonel en 1870. Il eut un bras enlevé par un éclat d'obus à la bataille de Reichshoffen et fut promu général de brigade pendant sa captivité en Allemagne. Il a commandé les subdivisions de Chambéry, de Châtellerault et de Tours. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

GRAMONT (Ferdinand, comte DE), littérateur français, né à Jersey en 1815, d'un père proscrit en qualité d'officier des armées royales et d'une mère jersiaise, entra à la Flèche en 1823, fut admis à Saint-Cyr en 1828 et en sortit en juillet

1830. Il s'occupa dès lors d'études et de travaux littéraires.

Il se fit d'abord connaître, comme poète, en 1840, par un joli volume de *Sonnets* (in-18). Il a donné depuis une traduction complète, en prose, des *Poésies de Pétrarque* (1841, in-18); *le Livre de Job* (1843, in-18), en vers; *les Chants du passé* (1854, in-18); *Comment on se marie* (1858, in-32); *Comment on vient et comment on s'en va* (s. d., in-32); *les Gentilshommes riches, les Gentilshommes pauvres* (1860, 2 vol. in-18); *les Bébés* (1861, in-8); *les Bons petits enfants* (1862, gr. in-8); *l'Arithmétique de Mlle Lili, à l'usage de M. Toto* (1866, gr. in-8); *Sextines, précédées de l'histoire de la Sextine* dans les langues dérivées du latin (1872, in-18); *les Vers français et leur prosodie* (1875, in-18), etc. M. de Gramont, qui a été lié pendant longtemps avec H. de Balzac, lui a fourni des vers pour quelques-uns de ses romans; il a rédigé pour le *Dictionnaire de la conversation* des articles sur les rois de France du nom de Louis signés par Balzac; un roman écrit par lui, *Don Gigadas* (1840, 2 vol. in-8), figure également dans *les Œuvres de jeunesse* du fécond écrivain.

GRAND (Pierre), magistrat français, né à Paris, le 22 novembre 1802, est fils d'un aide de camp du directeur Barras. Affilié dès l'âge de dix-huit ans à une loge de carbonari, il fut en 1821 poursuivi pour une brochure politique intitulée : *le Cri de la France*, et, quoique acquitté, exclu pour deux ans de toutes les Facultés; il n'en acheva pas moins son cours de droit à Rennes, et se fit inscrire en 1824 au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Après avoir publié un ouvrage sur *l'Organisation politique de la France* (1825), il prit part à la rédaction de *l'Année française*, plaida, en 1829, l'illégalité de l'apposition des scellés sur les papiers de Barras, et fut suspendu de ses fonctions à cause du discours prononcé par lui aux funérailles du conventionnel Laignelot. Signataire de la protestation des journalistes en juillet 1830, il fut un des aides de camp de La Fayette et prêta quelquefois l'appui de sa parole aux prévenus des conspirations républicaines. Nommé par M. Barthe procureur du roi à Charleville, il occupa le même emploi à Rocroi et à Sedan, et devint ensuite conseiller à la Cour royale de Metz. Après l'annexion de la Lorraine à l'Allemagne, il prit sa retraite et vécut à Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 19 octobre 1831.

GRANDE-BRETAGNE (maison royale de), branche cadette de la maison de Hanovre (Brunswick-Lunebourg). — Reine : Victoria Ire (voy. ce nom).

Enfants, quatre fils et quatre filles. Les fils sont : 1° le prince royal *Albert*-Édouard, né le 9 novembre 1841, prince de Galles, (voy. ce nom); 2° *Alfred*-Ernest-Albert, né le 6 août 1844, duc d'Édimbourg (voy. ce nom); 3° *Arthur*-William-Patrick-Albert, né le 1er mai 1850; 4° *Léopold*-George-Duncan-Albert, né le 7 avril 1853. — Les filles sont : 1° *Victoria*-Adélaïde-Marie-Louise, princesse royale, née le 21 novembre 1840, mariée le 25 janvier 1858, à Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse; 2° *Hélène*-Auguste-Victoria, née le 25 mai 1846, mariée, le 5 juillet 1866, à Chrétien, prince d'Augustenbourg; 3° *Louise*-Caroline-Alberte, née le 18 mars 1848, mariée le 13 octobre 1870, au marquis de Lorne, fils du duc d'Argyll; 4° *Béatrice*-Mary-Victoria-Féodore, née le 14 avril 1857.

GRANDGAGNAGE (François-Charles-Joseph), magistrat belge, né à Namur le 24 juin 1791, débuta comme substitut au tribunal de cette ville et devint conseiller, puis président de chambre, à la Cour d'appel de Liége. Il publia, en 1831, un savant mémoire intitulé : *De l'influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas, pendant le* XVIe *et le* XVIIe *siècle*, et couronné par l'Académie royale de Belgique, dont il est devenu membre en 1835.

Parmi ses autres écrits, on distingue : *de Juribus liberorum illegitimorum jure romano et jure hodierno* (Liége, 1820, in-4); *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin N**** (Bruxelles, 1835, 2 vol. in-18), critique spirituelle de l'école romantique; *Du duel et de sa répression* (Liége, 1836, in-8), *Wallonades* (Ibid., 1845, in-8); *le Désert de Marlagne* (Namur, 1848, in-8); *Chaudfontaine* (Bruxelles, 1853, in-8); *le Congrès de Spa, ou Nouveaux voyages*, etc. (Liége, 1858-1872, 5 vol. in-18), sous le pseudonyme d'Alfred Nicolas; *Coutumes de Namur et Coutume de Philippeville* (1869-1870, 2 vol. in-4). M. Grandgagnage a fourni en outre un grand nombre d'articles au *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, et à divers recueils — Il est mort à Embourg, près Liége, le 21 février 1877.

Son neveu, Charles-Marie-Joseph GRANDGAGNAGE, né à Liége, le 9 juin 1812, député depuis 1859, puis sénateur, a publié : *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liége, 1845-1850, 2 vol. in-8); *De l'Origine des Wallons* (1852); *Vocabulaire des noms wallons d'animaux et de plantes* (2e édit., 1857), etc. — Il est mort à Liége le 7 janvier 1878.

GRANDGUILLOT (Alcide-Pierre), journaliste et publiciste français, est né à Rouen le 20 octobre 1829. Après avoir séjourné en Russie, auprès de M. de Morny, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il débuta dans le journalisme, en 1858, par la publication de *Lettres russes*, études politiques et sociales sur la Russie. En 1859, il fut choisi pour succéder à Amédée Renée, comme directeur du *Constitutionnel*. Il y publia, à propos de la question romaine, divers articles de polémique religieuse et politique qui furent ensuite réunis en brochure sous le titre de *Lettres d'un journaliste catholique à Mgr l'évêque d'Orléans* (1860, in-8). En 1863, M. Grandguillot devint directeur du *Constitutionnel* et du *Pays*. Deux ans après, en 1865, il donna sa démission, et M. Gibiat, co-gérant de ces journaux, fut choisi pour remplir sa place. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1862.

M. Grandguillot a encore publié : *la Reconnaissance du Sud* (1862, broch. in-8); *Dialogues des vivants* (1867, 3 séries in-8); *le Roi d'Italie* (1873, in-8), etc.

GRANDMAISON (Pierre-Charles-Armand LOISEAU DE), paléographe français, né à Poitiers (Vienne), le 29 mai 1824, sortit de l'École des chartes en 1850, et fut admis, la même année, comme attaché auxiliaire, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il devint, en 1852, archiviste du département d'Indre-et-Loire. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 21 avril 1870.

M. de Grandmaison a rédigé la partie relative au commerce, dans le tome III du *Moyen âge et la Renaissance*, de P. Lacroix et F. Seré, a fourni à *la Nouvelle encyclopédie théologique*, de l'abbé Migne, un *Dictionnaire héraldique* (Paris, 1852, in-8). Il a, en outre, publié *le Baron et les religieux de Preuilly en 1432* (Tours, 1854, in-8), ainsi que divers opuscules relatifs à la Touraine

ce au département d'Indre-et-Loire. Il a encore collaboré à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Archives de l'art français*, à la *Correspondance littéraire*, à la *Revue de législation française et étrangère*, au *Correspondant*, etc.

GRANDPERRET (Michel-Étienne-Anthelme-Théodore), magistrat et homme politique français, sénateur, né dans l'ancienne commune de Caluire (Rhône) le 26 janvier 1818, est fils d'un chef d'institution qui a publié quelques ouvrages d'enseignement littéraire et des recherches historiques sur la ville de Lyon et son académie. Il fit son droit à Paris, et se fit inscrire comme stagiaire au barreau de la Cour royale de Lyon en 1844. Il s'occupa alors, comme son père, d'études d'histoire lyonnaise, et, après avoir été deux fois lauréat de l'académie de Lyon, en fut élu membre en 1847. Il s'essaya aussi au journalisme, fit le feuilleton des théâtres dans le *Courrier de Lyon*, puis écrivit dans le journal de la préfecture, le *Rhône*, dont son père avait été rédacteur en chef. Au commencement de 1849, il entra dans la magistrature, comme substitut au tribunal de Lyon, et passa en 1852, avec le même titre, au parquet de la Cour. Nommé successivement avocat général à Bourges, en 1855, à Toulouse, en 1859, et procureur général à Orléans, en 1861, il fut appelé à Paris, en 1867, comme procureur général, et nommé en outre conseiller d'État en service ordinaire hors sections.

Parmi les causes célèbres qui le mirent en évidence, il faut mentionner, au mois de décembre 1869, l'effroyable affaire Troppmann. Quelques semaines plus tard (janvier 1870), il était désigné pour les fonctions de procureur général près la Haute cour de justice, convoquée à Tours pour juger le prince Pierre Bonaparte, dans l'affaire Victor Noir. Auteur du rapport adressé, le 5 mai, au garde des sceaux sur le complot contre la vie de l'Empereur, dont la découverte précéda le plébiscite, il fut encore nommé procureur général près la Haute cour convoquée à Blois à cette occasion (11 juin). L'instruction de cette affaire se terminait à peine au moment du désastre de Wissembourg. M. Grandperret renonça alors à la parole, ainsi que les défenseurs des accusés, et le verdict fut prononcé sans plaidoiries. Deux jours après, lors de la formation du cabinet Palikao (10 août), M. Grandperret fut nommé garde des sceaux en remplacement de M. Émile Ollivier, démissionnaire. Après la révolution du 4 septembre, il rentra dans la vie privée et se fit inscrire au barreau de Paris.

Porté sur la liste des droites du Sénat, il fut élu, le 13 novembre 1877, sénateur inamovible, en remplacement de M. Lepetit; mais le lendemain, son élection fut annulée, sur une observation de M. Hérold, comme n'ayant point réuni la majorité nécessaire. Il fut élu définitivement, quelques jours après, et prit place dans le groupe de l'Appel au peuple. Au mois de mars 1878, il combattit sans succès l'adoption du projet de loi d'amnistie pour les délits de presse, présenté par M. Dufaure. Au barreau M. Grandperret a défendu M. Paul de Cassagnac, dans le procès en diffamation qui lui était intentée par le général de Wimpffen (février 1875), et soutenu les revendications des héritiers de Napoléon III relatives à la dotation mobilière de la couronne, au mobilier et aux collections du château de Pierrefonds (novembre 1878). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 1er août 1868.

Outre ses discours de circonstance, on cite de M. Grandperret : *De l'État politique de la ville de Lyon depuis le dixième siècle jusqu'à l'année 1789* (Lyon, 1843, in-8°), et l'*Éloge de Mme la marquise d'Aligre* (ibid., in-8°) : ces deux écrits couronnés par l'Académie de Lyon.

GRANGÉ (Pierre-Eugène BASTÉ, dit), vaudevilliste français, né à Paris en 1812, a donné, le plus souvent en collaboration, un grand nombre de pièces jouées avec succès sur différentes scènes. Nous citerons, parmi les vaudevilles ou comédies qu'il a signés seul : *le Fils du portier*, en un acte; *Éric le fou*, en deux actes (1837); *les Enfants d'Adam et d'Ève*, en deux actes (1840); puis, avec MM. Cormon, L. Thiboust, R. Deslandes, H. Trianon, de Najac et autres collaborateurs : *les Premières armes du diable*, en cinq actes (1844); *les Amours d'une rose*, en trois actes (1846); *les Premiers beaux jours*, en trois actes (1847); *le Journal d'une grisette*, en trois actes (1848); *la Goton de Béranger*, en cinq actes (1851); *le Carnaval des maris*, en trois actes (1853); *la Foire aux plaisirs*, en trois actes et cinq tableaux (1855); *le Punch Grassot*, *l'Ut dièze* (1857); *la Clé sous le paillasson*, *la Fête des loups* (1858); *la Chasse aux papillons*, *les Domestiques*, en trois actes (1861); *la Boîte au lait*, en cinq actes (1862), *Sortir seule!* (1863); *les Coiffeurs*, en trois actes (Variétés, 1864); *le Supplice d'un homme*, en 3 actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1865); *un Clou dans la serrure*, en un acte (1865); *les Thugs à Paris*, en trois actes, avec M. Albert Wolf (Variétés, 1867); *le Pays des chansonnettes*, en deux actes, avec L. Thiboust (Palais-Royal, 1867); *le Lis dans la vallée*, en trois actes, avec M. Victor Bernard (1868); *un Voyage autour du demi-monde*, en cinq actes avec MM. H. Thierry et V. Koning (1868); *le Baptême du petit Oscar*, comédie vaudeville en cinq actes (1873), etc. Il a en outre écrit quelques drames : *les Paysans*, *le Donjon de Vincennes* (1847 et 1857), avec M. Dennery; *Fualdès* (1848), avec M. Dupeuty; *le Crétin de la Montagne*, avec L. Thiboust (Gaîté, 1861); *la Voleuse d'enfants* (Ambigu, 1865); *la Bergère d'Ivry*, avec L. Thiboust (Ambigu, 1866); quelques opérettes comme les *Croqueuses de pommes*, en cinq actes (Folies-Dramatiques, 1868); *le Grelot*, musique de M. Léon Vasseur (1873); *les Hannetons*, revue du printemps, avec M. Albert Millaud, musique de M. Offenbach (1875), etc. Citons à part un recueil de chansons politiques intitulé *les Versaillaises* (1871, in-18).

GRANGIER DE LA MARINIÈRE (Louis-René-Antoine), ancien représentant français, né à Cosne le 22 octobre 1814, est petit-fils du baron Dubois, chirurgien de l'empereur. Il professait, sous Louis-Philippe, les opinions du centre gauche, et publia dans les journaux de l'opposition quelques articles politiques, notamment, dans le *Constitutionnel*, *Dix lettres sur les élections anglaises*. Élu représentant du peuple dans la Nièvre le cinquième sur huit, par 29765 voix, il fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, vota ordinairement avec la droite et adopta, toutefois, l'ensemble de la Constitution républicaine. Il ne fut point réélu à la Législative. Chef de cabinet de M. Thiers en février 1871, il devint préfet de la Haute-Marne, fut destitué au 24 mai 1873 et rentra dans la vie privée.

GRANIER (Régis-Frédéric), industriel français, ancien représentant du peuple, sénateur, est né à La Palud (Vaucluse), le 27 avril 1806. Propriétaire d'une importante maison de soieries, il fut pendant vingt-sept ans juge au tribunal de commerce d'Avignon, et président à trois reprises différentes. Maire d'Avignon en 1848, il fut élu représentant à l'Assemblée législative de

1849, pour le département de Vaucluse, le deuxième sur cinq, et siégea dans le groupe des républicains modérés. Lorsque Pie IX quitta Rome, le conseil municipal d'Avignon et le conseil général dont M. Granier faisait partie, envoyèrent, sur sa proposition, une adresse au pape lui offrant l'hospitalité de la cité où « pendant près d'un siècle, régnèrent les souverains pontifes. » Chargé par le gouvernement d'une mission en Italie et dans les provinces rhénanes, pour y étudier les questions des garances et des soies et de la fabrication des étoffes, il prit peu de part aux travaux de l'Assemblée législative. Au coup d'État du 2 décembre, il fut porté sur la liste de la Commission consultative, il refusa d'en faire partie et rentra dans la vie privée, pour se consacrer à son commerce. Il fonda et soutint plusieurs sociétés ouvrières de secours mutuels. Président de la Chambre consultative d'agriculture d'Avignon, il se mit à la tête du comité plébiscitaire de cette ville, au mois de mai 1870.

Porté sur la liste conservatrice, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le premier sur deux, par 109 voix sur 210 électeurs. Au Sénat, il prit place à droite et parut se rattacher au groupe des légitimistes. Plusieurs fois président du Conseil général de Vaucluse, il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 juin 1851.

GRANIER DE CASSAGNAC (Adolphe DE), publiciste et homme politique français, que les recueils biographiques et littéraires, depuis la *Littérature française contemporaine* (1845), jusqu'à la *Nouvelle biographie générale* (1857), font naître à Cassagnac (Gers), lieu d'où il aurait pris la seconde partie de son nom, est né, le 12 août 1808, à Bergelle, devenu Averon-Bergelle (Gers). Après de bonnes études au lycée de Toulouse et des essais de polémique littéraire dans quelques journaux du Midi, il vint à Paris, en 1832, embrassa avec ferveur la cause du romantisme, et entra au *Journal des Débats* et à la *Revue de Paris*, sous les auspices de M. Victor Hugo. L'âpreté de sa critique déplut à M. Bertin et séduisit M. de Girardin qui l'enrôla dans la rédaction de *la Presse* : il y fournit d'abord des articles littéraires et se signala par ses sorties contre Racine, avant de se mêler à la politique. En 1840, M. de Granier de Cassagnac fit aux Antilles un voyage dont on a raconté diversement les péripéties. Il revint en France après s'être fait nommer délégué de la Guadeloupe auprès de la métropole. Il épousa une créole, Mlle de Beauvallon.

La disparition du journal ministériel *le Globe*, dont il était un des rédacteurs, le détermina à fonder une nouvelle feuille ultra-conservatrice, *l'Époque*, qui fit, pendant quelque temps, beaucoup de bruit (1845). Le rédacteur en chef se vit accusé par l'opposition, dans la Chambre des Députés, de soutenir son journal par la vente illicite de certaines concessions administratives, telles que privilèges de directions théâtrales, et cela d'accord avec le gouvernement, qui aurait suppléé ainsi à l'insuffisance des fonds secrets. Tel était le caractère des attaques de ces deux feuilles ministérielles contre les autres journaux que ceux-ci prirent d'un commun accord le parti de n'y jamais répondre : ce qu'on appela alors « la conspiration du silence. » En 1842 avait eu lieu le duel du rédacteur en chef avec le député, baron Lacrosse. Divers procès, énumérés dans la *Biographie générale*, entre autres celui relatif au duel de son beau-frère, de Beauvallon, avec Dujarrier, le gérant de *la Presse*, firent souvent retentir son nom devant les tribunaux.

Après la révolution de Février, M. de Granier de Cassagnac passa pour écrire dans l'*Assemblée nationale*. Il s'était alors retiré à la campagne et y resta deux années. En 1850, il prit la rédaction en chef du *Pouvoir*, puis devint l'un des collaborateurs ordinaires du *Constitutionnel*. Dévoué au gouvernement inauguré par le coup d'État, il fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3[e] circonscription du Gers, où il fut aussi élu membre du Conseil général pour le canton d'Aignan. Il fut réélu député, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 20897 voix sur 27 950 votants. Aux élections générales de mai 1869, sa candidature, toujours officielle, fut vivement combattue par les diverses oppositions; il ne passa qu'au second tour de scrutin, avec une majorité relative de 14 614 voix sur environ 28000 votants, contre 10630 voix données au candidat de l'opposition libérale, M. Lacave-Laplagne.

Pendant ces diverses législatures, M. de Granier de Cassagnac se mit bruyamment en évidence, soit à la Chambre, soit dans la presse, comme défenseur passionné des intérêts conservateurs. A la fin de 1857, il avait fondé, avec les frères Escudier, M. Barbey d'Aurevilly, etc., un nouveau journal, *le Réveil*, pour la défense de la religion, de la morale et de la saine littérature : cette feuille hebdomadaire ne subsista qu'une année. Il prit, plus tard, la rédaction en chef du journal quotidien *le Pays*, puis la direction de l'ancien *Écho de la Presse*, devenu la *Nation* (1[er] janvier 1863). Rentré au *Pays*, comme rédacteur en chef en 1866, il y appela, pour auxiliaire, son fils, M. Paul de Cassagnac, connu jusque-là par sa collaboration à la petite presse agressive et par ses duels de journaliste. Des polémiques violentes et injurieuses, accompagnées de provocations, de voies de fait, de procès, de duels (affaires Vermorel, Lullier, Flourens, etc.), firent plus de bruit que jamais autour des deux défenseurs à outrance de l'ordre et de l'Empire.

Au Corps législatif, les votes de M. de Granier de Cassagnac, d'ordinaire d'accord avec la majorité, en dépassèrent souvent les idées conservatrices : ainsi, en février 1868, avec six de ses collègues, il se prononça contre la loi de la presse et forma avec eux ce qu'il appela lui-même le groupe des « sept sages. » Il devint, la même année, un des chefs de la réunion de députés, dite de la rue de l'Arcade, résolûment opposée à toute concession libérale. Ses discours et ses interruptions, dans la Chambre, affectèrent un caractère marqué de provocation. Dans les discussions de la même loi de la presse (21-22 février), il répondit aux discours de ses collègues, MM. Ernest Picard et Em. Ollivier, en leur envoyant à tous les deux un cartel que ni l'un ni l'autre ne crurent devoir relever. Mais l'affaire la plus orageuse où il tint à prendre le premier rôle fut celle des dénonciations de M. de Kervéguen, contre les députés journalistes de l'opposition, accusés, sur la foi d'une obscure feuille belge, d'avoir reçu de l'argent de M. de Bismarck, pour soutenir la politique de la Prusse dans la presse française. L'enquête provoquée devant le Corps législatif n'ayant mis au jour aucune charge contre les membres attaqués, M. de Granier de Cassagnac prétendit qu'il possédait des pièces justifiant toute l'accusation. Les rédacteurs principaux des journaux désignés par lui, MM. Havin, Guéroult, Buloz, Bertin, de Girardin, J. Mahias, le sommèrent de publier ces pièces, qui se trouvèrent en partie fausses, en partie insignifiantes (mars 1868).

Au milieu des discussions soulevées dans le Corps législatif par la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), M. de Granier de Cassagnac se fit remarquer par la violence de ses attaques

contre les députés de la gauche, et alla jusqu'à leur déclarer que, s'il était au pouvoir, il les ferait tous traduire en conseil de guerre (9 août 1870). Après la révolution du 4 septembre, il passa en Belgique et y créa une feuille ultra-bonapartiste, appelée le *Drapeau*, dont plusieurs numéros valurent au rédacteur les protestations des officiers de l'armée de Metz livrés par Bazaine. Il ne prit que peu de part à la rédaction du *Pays*, autorisé à reparaître en mars 1872, mais il eut à soutenir contre M. Gibiat, au sujet du rachat de ce journal par l'Empire, un long procès qui provoqua de curieuses révélations, et se termina par la condamnation du demandeur aux dépens ([illegible]).

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. de Granier de Cassagnac fut élu dans la circonscription de Mirande par 10 316 voix contre deux concurrents, MM. Maumus et Gontaut. Membre du groupe de l'Appel au peuple, il ne parut à la tribune que pour y prononcer un grand discours très goûté en faveur du clergé, lors de l'examen du budget des cultes de 1877 (23 novembre 1876). Après l'acte du 16 mai 1877, il fut au premier rang des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie. Pendant la crise qui suivit, il passa pour collaborer activement au *Figaro*, sous le pseudonyme de *Mauprat*. Le 14 octobre, il fut réélu par 12 640 voix contre 6 936 recueillies par M. Sansot, candidat républicain, et reprit sa place dans le groupe bonapartiste. Dans la discussion des projets de lois Ferry, il combattit la création des écoles normales départementales d'institutrices (17 mars 1879), puis défendit vivement les jésuites et leur enseignement (juillet 1879). Promu officier de la Légion d'honneur le 23 mai 1857, il a été fait commandeur le 30 août 1865. Il est mort dans son château de Couloumé (Gers), le 31 janvier 1880.

En dehors du journalisme, M. de Granier de Cassagnac a publié les ouvrages suivants : *Histoire des classes ouvrières et des classes bourgeoises* (1837, in-8, [illegible]) comme l'introduction d'une *Histoire universelle*; *Histoire des classes nobles et des classes anoblies* (1840, in-8) ; *Danaé* (1840, in-8, [illegible], in-12), roman ; *Voyage aux Antilles françaises* (1842-1844, 2 vol. in-8) ; *Histoire des causes de la Révolution française* (1850, 4 vol. in-8) ; *Histoire du Directoire*, qui parut d'abord en feuilletons dans le *Constitutionnel* (1851-1856, 3 vol. in-8) ; *Récit authentique des événements de décembre 1851 à Paris* (1851, in-18, nouv. édition [illegible]) ; *Histoire de la chute de Louis-Philippe, de la révolution de Février et du rétablissement de l'Empire* (1857, 4 vol. in-8) ; *la Reine des prairies* (1859, in-12), roman ; *Antiquité des patois, antériorité de la langue française sur le latin* (même année) ; *les Girondins et les massacres de septembre* (1860), etc. ; [illegible] historiques, signalées pour l'insuffisance des recherches ou la partialité des conclusions ; *Histoire des origines de la langue française* (1872, in-18) ; *Histoire populaire illustrée de Napoléon III* (1874, et ann. suiv.) en collaboration avec M. P. de Cassagnac ; *le 16 mars à Chislehurst* (1874, in-18) ; *Histoire de la comtesse Vendôme* (1877, in-18) ; *le Chevalier de Jarnac* (1877, in-18), roman ; *Souvenirs du second Empire* (1879, in-18). Citons en outre, sous le titre d'*Œuvres littéraires* (1852), un recueil d'articles de journaux ; puis des brochures, telles que *l'Affranchissement des esclaves par l'éducation religieuse* (1837), *l'Émancipation des esclaves* ([illegible]), *Idées du christianisme sur l'esclavage* ([illegible]), *l'Empereur et la démocratie moderne* ([illegible], in-8), etc.

GRANIER DE CASSAGNAC (Paul-Adolphe-Marie-Prosper DE), journaliste et député français, fils du précédent, né le 2 décembre 1843, se fit de bonne heure, dans la presse littéraire et politique, sous le nom simplifié de Cassagnac, une bruyante notoriété personnelle par les emportements de sa plume et par les duels dont ils furent l'occasion ou les affaires judiciaires qui en furent les suites. De nombreuses rencontres à l'épée lui acquirent, dès ses débuts, dans le petit journalisme, une réputation de tireur de première force. Son duel avec M. Aurélien Scholl fut un de ceux qui alors firent le plus de bruit.

Après avoir débuté, vers 1864, dans *le Diogène*, petit journal rédigé par MM. Claretie, Lermina, d'Hervilly, etc., il entra, en 1866, sous les auspices de son père, dans la presse politique, comme rédacteur du journal officiel *le Pays*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. M. Paul de Cassagnac eut la principale part dans les affaires qui s'attachèrent de nouveau au nom de sa famille. Une querelle, signalée entre toutes par un échange de violences de parole et d'action, eut lieu, en juin 1867, avec *le Courrier français*, dirigé par M. Duchêne : ce journal reprenait chaque jour, contre M. de Granier de Cassagnac père, les imputations les plus infamantes, tandis que M. Paul de Cassagnac accablait vainement d'outrages matériels et publics l'un des rédacteurs, M. Vermorel, décidé à ne pas laisser supprimer la polémique par le duel. Dans l'affaire du lieutenant Lullier (juillet-août 1868), ce fut M. Paul de Cassagnac qui subit à son tour l'outrage des voies de fait, sans en vouloir demander raison autrement que par les tribunaux. Plus tard, les attaques du *Pays* contre quelques condamnés politiques enfermés à Sainte-Pélagie eurent encore pour conséquence, entre M. P. de Cassagnac et Gustave Flourens, l'un des duels les plus acharnés qui se soient vus de nos jours. Il fut suivi de duels avec Henri de Rochefort, avec son cousin germain, Lissagaray, qui reçut cinq blessures, etc.

Au milieu de ces luttes et des condamnations correctionnelles qu'elles appelaient, le jeune rédacteur en chef du *Pays* fut décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1868, et l'un des chambellans de l'impératrice, M. de Cossé-Brissac, fut chargé de féliciter de sa part le nouveau chevalier. Cependant les éclats de ces polémiques parurent quelquefois atteindre trop haut : à propos du discours prononcé au Sénat par le prince Napoléon, le 1er septembre 1869, le journal de MM. de Cassagnac publia contre le cousin de l'empereur un article si injurieux que le ministère crut devoir le désavouer et déclara, par *le Journal officiel*, que « le gouvernement avait vu avec un profond regret les attaques violentes dirigées par *le Pays* contre un prince de la famille impériale. »

Lors de l'affaire de Victor Noir (janvier 1870), M. P. de Cassagnac prit ouvertement parti pour le prince Pierre. Une vive campagne, entreprise par le *Pays*, en dépit de l'Empereur, contre le ministère Ollivier, précéda le conflit Hohenzollern et la déclaration de guerre à la Prusse. La guerre déclarée, l'ardent journaliste, qui souffrait encore d'une blessure récente à la poitrine, et qui venait d'être nommé chef de bataillon des mobiles du Gers, préféra s'engager, comme volontaire, dans le 1er régiment de zouaves, attaché à la division Abel Douay. Il assista à la bataille de Sedan, fut fait prisonnier et enfermé, pendant huit mois, dans une casemate à Cosel (Silésie). Les souffrances occasionnées par l'intensité du froid et les mauvais traitements dont les prisonniers étaient l'objet, lui fournirent une occasion de préparer une révolte que l'adoucissement de la température et de nouvelles rigueurs firent échouer.

Aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, M. P. de Cassagnac obtint dans le Gers, en son absence, 8000 voix environ, alors que le dernier des six représentants nommés en réunissait 57 535. Après un séjour à Venise que l'ébranlement de sa santé avait rendu nécessaire, il fut élu, le 8 octobre suivant, à la presque unanimité, conseiller général du département du Gers, pour le canton de Plaisance, qu'il avait déjà représenté en 1869, et, peu de jours après, conseiller municipal et maire de Couloumé, par 11 voix sur 12 votants. Il fonda alors, dans le Gers, un journal politique, *l'Appel au peuple*, dont le succès fut considérable, et, de retour à Paris, reprit la direction du *Pays* (mars 1872).

Trois mois après, il eut encore un duel avec M. Ed. Lockroy qui fut blessé. Provoqué à son tour par M. Ranc, dans *la République française*, il ne répondit pas d'abord, et ce ne fut qu'en juillet 1873 qu'il se battit contre lui, en Belgique; tous deux furent légèrement blessés. Plus tard, M. de Cassagnac refusa une réparation que lui demandait M. Henri de Rochefort (27 juillet 1875) et répondit à un envoi de témoins de M. G. Clémenceau, qu'il était entré dans la phase du travail, et qu'il ne se battait plus. M. Clémenceau lui répliqua qu'il était entré dans la phase où « l'on se dérobe », mais l'incident en resta là (mars 1876).

Aussitôt après sa réapparition, *le Pays* avait repris et même dépassé ses procédés de polémique habituelle, harcelant quotidiennement non seulement les républicains, mais aussi les partis légitimiste et orléaniste, et l'Assemblée nationale, trop lente à changer la forme du gouvernement. A la suite du vote qui invitait le ministère à poursuivre les menées du parti bonapartiste, révélées à la tribune par M. Girerd, *le Pays* publia de tels articles que M. de Fourtou, ministre de l'intérieur, crut devoir déférer aux tribunaux son rédacteur en chef; il fut acquitté (2 juillet 1874). Il obtint également un acquittement en février 1875 lorsqu'il fut poursuivi en diffamation par M. le général de Wimpffen, qu'il accusait d'être le véritable auteur de la capitulation de Sedan. Le 23 novembre 1875, dans une réunion privée organisée à Belleville, M. P. de Cassagnac prononça un grand discours où il promettait, au nom de l'Empire, la réalisation de toutes les réformes économiques et sociales au profit du peuple. « L'Empire, disait-il, ne vous donnerait pas les libertés vaines, mais les libertés utiles, celles de manger, de boire et de dormir à bon marché. » Cherchant ensuite à justifier Napoléon III d'avoir fait le coup d'État, il s'écriait : « La légalité, les lois violées, qu'est-ce que cela fait au peuple, quand il n'en veut plus? Pour lui, tout cela est écrit sur du sable et, lorsqu'il en a assez, il les efface avec son large pied. » Publié par *le Pays*, *l'Ordre* et *le Gaulois*, ce discours fut poursuivi, sur la plainte de M. Buffet, qui interdit en même temps toutes les autres réunions, et M. Paul de Cassagnac fut de nouveau acquitté (13 décembre 1875).

Candidat dans une élection partielle à la Guadeloupe, il avait obtenu, contre M. Germain Casse, un nombre de voix insignifiant (décembre 1873). Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se présenta, dans l'arrondissement de Condom, et fut élu par 9 818 voix, contre 6 907 données à M. Lacroix, républicain, et 1 007 à M. de Cugnac, légitimiste. La période qui précéda cette élection, avait été signalée par des violences de toute nature entre les partisans de M. de Cassagnac et leurs adversaires. Dès son entrée à la Chambre, le député du Gers s'efforça de troubler les séances par un système d'interruptions répétées et de personnalités offensantes. Il prit plusieurs fois la parole, soit pour s'expliquer sur les nombreux rappels à l'ordre dont M. Grévy le frappait, soit pour appuyer la demande en autorisation de poursuites contre M. Rouvier (11 mai 1876), soit enfin, à propos du projet de loi sur la collation des grades, pour défendre le catholicisme dont il affectait de se faire le champion. D'ailleurs, il ne cachait pas son parti pris de saisir ou de faire naître toutes les occasions de discréditer le régime parlementaire.

Le langage du journaliste ne le cédait en rien à celui du député et, le 26 février 1877, le gouvernement se décida à demander à la Chambre une autorisation de poursuites qui fut accordée après une vive discussion. M. Paul de Cassagnac fut condamné, le 5 avril, en police correctionnelle, à deux mois de prison et 300 francs d'amende, et cette condamnation fut confirmée, le 21 avril, par la cour d'appel. Après l'acte du 16 mai, dans les séances qui précédèrent la prorogation et dans celle où la dissolution fut signifiée, M. Paul de Cassagnac, non content de poursuivre les orateurs de la gauche des interruptions les moins parlementaires, alla jusqu'à répondre au président, M. Grévy « qu'il ne se tairait pas » malgré ses injonctions. Après la dissolution de la Chambre, le maréchal fit à M. de Cassagnac, la remise de sa peine, et M. de Fourtou le désigna comme candidat officiel dans l'arrondissement de Condom, où il déclara expressément dans les réunions électorales, qu'il venait combattre la République, ajoutant : « Elle me tuera ou je la tuerai! » Le 14 octobre, il fut élu par 10 915 voix, contre 6 779 obtenues par M. Lacroix, son ancien concurrent. En présence de la majorité républicaine renvoyée à la Chambre par les électeurs, M. de Cassagnac excita hautement, dans le *Pays*, le maréchal à un coup d'État, en même temps qu'il défendait à la tribune, les candidatures officielles (8 novembre), et qu'il attaquait les nouvelles dispositions introduites dans le règlement pour assurer au président une autorité plus respectée (14 novembre). Ce fut surtout dans la discussion des élections de Vaucluse (1er mars 1878), qu'il dépassa toutes ses propres habitudes de langage : sous prétexte de défendre M. de Billiotti, député légitimiste pour l'arrondissement d'Orange, il accumula, dans un discours qui ne dura pas moins de trois heures, les provocations à l'adresse de la majorité et les reproches contre le maréchal de Mac-Mahon qu'il accusa d'avoir accompli « inintelligemment » l'acte du 16 mai. M. Thomson, député de Constantine ayant relevé l'un des propos de l'orateur, M. de Cassagnac, malgré l'engagement pris de ne plus se battre, accepta un duel dans lequel son adversaire fut blessé au cou (2 mars).

La vérification de sa propre élection avait été ajournée jusqu'après l'enquête, c'est-à-dire à la rentrée. Après lecture du rapport de M. Crozet-Fourneyron, le bureau de la Chambre proposait la validation, mais la commission d'enquête maintenant la conclusion contraire, M. Paul de Cassagnac employa deux séances (5 et 7 octobre 1878) à sa défense personnelle ou plutôt à de si nombreuses attaques contre ses collègues que M. Grévy dut prier ceux-ci de ne pas répondre, afin que la Chambre ne fut pas obligée de consacrer une troisième journée à ces débats. M. de Cassagnac n'oublia pas ses griefs contre le maréchal président, sur le front duquel il avait vu luire un moment « un rayonnement de 18 brumaire. » L'élection fut annulée par assis et levé. Quelques jours après, M. de Cassagnac annonça dans *le Pays* qu'il avait reçu de l'ex-prince impérial, un télégramme de vives félicitations.

Le 2 février 1879, il fut réélu par 9 626 voix contre 8 636, recueillies par le docteur Lannelongue, candidat républicain, et ami particulier de M. Gambetta. Pendant quelque temps, M. P. de Cassagnac, se disant sorti de « la période de la fougue, » sut, à la Chambre, s'imposer un silence relatif, mais il poursuivit, dans *le Pays*, ses attaques contre le ministère, adressant spécialement au ministre de l'intérieur, les qualifications les plus injurieuses. Une demande en autorisation de poursuites fut présentée à la Chambre et accordée, non sans de vifs débats. L'instruction était commencée, lorsque s'ouvrit la discussion des projets de loi de M. Jules Ferry sur les réformes de l'enseignement primaire. M. Paul de Cassagnac, à propos d'un incident de tribune, accusa le ministre d'avoir « falsifié » un document qu'il avait cité. Loin de se prêter à une rétractation demandée par le président de la Chambre, le député du Gers redoubla les outrages envers ses collègues, le ministère et le président, et celui-ci, en dépit d'une longanimité particulièrement critiquée, dut demander à la Chambre la censure avec exclusion temporaire pendant trois jours. Sur ces entrefaites, M. de Cassagnac prit part au Congrès tenu par les deux Chambres, pour statuer sur le retour à Paris : il le vota, parce que, dit-il, « c'est la mort de la République. » Le lendemain, on apprenait la fin tragique du prince impérial chez les Zoulous. Le procès intenté à M. de Cassagnac vint devant la [illegible] Chambre, le 3 juillet. Défendu par M. Lachaud, il prononça lui-même une plaidoirie habile et relativement modérée, et fut acquitté. Après quelques jours accordés à la douleur que lui causait la mort du prince, qui n'avait d'ailleurs pas même mentionné le nom de son fidèle serviteur dans son testament, M. de Cassagnac engagea, dans *le Pays*, de nouvelles polémiques, cette fois avec ses confrères bonapartistes au sujet de la direction du parti, revenant logiquement aux mains du prince Napoléon Jérôme ; toute la presse se plut à lui rappeler que, dans des luttes électorales antérieures, il avait poursuivi le chef actuel de la dynastie de ses plus [illegible] (juillet 1879).

En dehors de sa collaboration très active au *Pays*, on ne peut citer de M. de Cassagnac, que [illegible] de circonstance : *Empire et royauté* ([illegible]); *l'Aigle*, almanach (1875) ; *Bataille* [illegible] *de Napoléon III*, rédigée par son père, et [illegible] *de la Troisième République* (1875, in-8).

GRANT (Ulysse Simpson), célèbre général des [illegible] de l'Amérique, né à Point-Pleasant (État de l'Ohio), le 27 avril 1822, ne fit pas prévoir, dans son enfance, la prodigieuse activité qu'il devait déployer plus tard : on raconte que sa [illegible] d'Ulysses, proposait de l'appeler [illegible], c'est-à-dire « inutile. » Il entra néanmoins, à dix-sept ans, à l'École militaire de West-Point, en sortit, en 1843, sous-lieutenant au [illegible] d'infanterie. En 1846, il fit avec distinction la guerre du Mexique, passa lieutenant au [illegible] de Molino del Rey, et capitaine à celle de Chapultepec (13 septembre 1847), et obtint [illegible] pour sa valeur.

[illegible] la carrière militaire du général Grant se serait [illegible] sans la guerre civile. Il quitta le service en 1854 pour se mettre à la tête d'une [illegible] fondée par son père. Puis, voulant se livrer à des opérations agricoles, il alla s'établir [illegible], dans le comté de Saint-Louis, [illegible] Missouri. En 1860, il émigra à Galena, dans l'Illinois, où il se livrait aux mêmes occupations pacifiques, lorsque la guerre éclata entre les États du Nord et ceux du Sud, entre les défenseurs de l'Union ou fédéraux, et les sécessionnistes ou confédérés.

Dès le mois d'avril 1861, le gouverneur de l'Illinois, M. Yates, le nomma aide de camp du général en chef des milices de l'État et commandant du recrutement. Il devint bientôt colonel du 21e régiment, puis brigadier-général des volontaires de l'Illinois. Il s'empara de Paducah, dans le Missouri, et fut battu à Belmont, le 7 novembre 1861, par Polk, mais il ne céda qu'au nombre. Aussi, peu après, on lui confiait, en février 1862, le commandement de l'armée de l'Ouest-Tenessee. Il prit alors le fort Donelson et fut nommé major-général. Il se distingua à la terrible bataille de Pittsburg-Landing, sur le Tenessee (6 et 7 avril 1862), au siège de Corinth, où il commandait en second, sous Halleck, et où il eut plus tard le commandement en chef. A la fin de la même année, les échecs de Sherman devant Wicksburg déterminèrent le gouvernement fédéral à le remplacer par Grant (27 décembre 1862), qui fit paraître son habileté et son audace dans les grandes manœuvres et dans les gigantesques travaux d'investissement.

De nombreux et sanglants engagements eurent lieu pendant la durée du siège de cette ville, attaquée et défendue avec le même acharnement. Du 1er au 20 mai 1863, Grant livra cinq combats aux confédérés ; il les battit à Port-Gibson, à Raymond, à Jackson, à la Rivière-Noire ; il leur prit 68 canons, leur fit de nombreux prisonniers, détruisit d'immenses magasins, coupa des ponts et des viaducs, se rendit maître, une à une, de toutes les fortifications extérieures de Wicksburg qui, après cinq semaines de blocus et plusieurs assauts sans résultat, tomba entre ses mains, le 14 juillet. Son défenseur, Pemberton, plusieurs fois battu par Grant et manquant de vivres, dut se rendre avec 18 000 hommes.

Grant harcela ensuite le général Bragg, auquel il livra, sous Chattanoga, une série de combats favorables ; il occupa les diverses hauteurs qui commandaient le pays et n'acheta, dit-on, que par une perte de 600 hommes la prise de 40 canons et de 5000 prisonniers. Au milieu de ces succès, il fut nommé, en remplacement de Rosencranz, tombé en disgrâce, commandant de toutes les armées occidentales, c'est-à-dire de l'Ohio, du Cumberland, du Tenessee, formant la division militaire du Mississipi (octobre 1863).

L'année 1864 fut signalée, pour les fédéraux et les confédérés, par un redoublement d'énergie. Nommé, par le président Lincoln, général en chef des troupes de l'Union, le 2 mars, Grant était à peine confirmé dans ces hautes fonctions par le Sénat, qu'il commençait ses formidables opérations de Virginie. Le Potomac était la base de ses mouvements dont la capitale des sécessionnistes, Richmond, était le but. En moins d'un mois, il était parvenu à réorganiser, avec de nombreuses mais médiocres recrues, l'armée du Potomac, et il préparait une triple attaque concentrique contre Richmond, en se portant de sa personne contre Lee, le plus habile et le plus opiniâtre des généraux du Sud. Pendant tout le mois d'avril, les échecs de ses lieutenants retardèrent ce mouvement convergent, mais les mois de mai et de juin furent remplis par des luttes terribles. La bataille de Wilderness dura ou recommença pendant cinq jours, les 5 et 6 et les 10, 11 et 12 mai. L'avantage, chèrement acheté, resta à Grant, que ces victoires indécises rapprochèrent à peine de Richmond. La continuation de ces engagements à forces égales, et désastreux pour les deux partis, jetait le découragement

parmi les soldats de Grant, qui dut s'éloigner de Spottsylvania, le centre de ses manœuvres.

Malgré un échec subi le 3 juin, Grant, s'étant assuré de la rivière James, tourna Richmond et mit le siège devant Petersburg, l'une des clefs de la capitale confédérée. Huit sanglantes journées se succédèrent, aussi peu décisives que celles du mois précédent : celle du 18 juin seule lui coûta, dit-on, plus de 8000 hommes, et la lutte continua le 19 et le 20. Toute cette campagne du Rapidan et du Pô, au milieu d'un pays boisé, accidenté, très défavorable aux envahisseurs, fit particulièrement voir dans le général Grant un Américain d'un tempérament inflexible. « Grant n'hésite pas, disait un correspondant, Grant ne compte pas ses morts. Il a répondu à Lee qu'il n'a pas le temps d'enterrer ceux qui sont tombés. »

Grant s'efforçait alors de s'emparer non seulement des rivières, mais aussi des chemins de fer, qui jouèrent un très grand rôle dans toute la stratégie de cette campagne, et lui donnèrent un caractère tout nouveau, dans l'histoire de la guerre, par la rapidité inouïe des opérations. Les défaites des généraux de Grant firent échouer à plusieurs reprises ses plans. C'est à cette époque que Lee, passant à son tour le Rapahannoc et le Potomac, se porta plusieurs fois sur Washington et menaça la capitale de l'Union, tandis que les fédéraux pressaient celle des États confédérés. Grant n'en resta pas moins devant Petersburg, se rendit maître d'une partie des fortifications, et donna l'assaut à la ville, le 30 juillet.

Repoussé avec perte, il recommença son système de mouvements et de manœuvres, tenta, dès le mois d'août, contre Richmond un premier coup de main qui lui coûta beaucoup de monde, et rentra dans ses positions, toujours serré de près par l'infatigable Lee. D'autres attaques contre Richmond furent tentées inutilement par Grant et Butler réunis, et les batailles sanglantes qui se renouvelèrent épuisaient les forces des confédérés sans paraître abattre leur courage. La victoire remportée par les fédéraux, le 25 mars, devant Petersburg, leur fut très vivement disputée. Ce fut seulement au bout de huit mois que trois dernières journées de combat à outrance, du 1er au 3 avril 1865, amenèrent un résultat définitif. Grant, ayant enfin forcé toutes les positions de l'armée séparatiste et la refoulant devant lui, s'empara successivement de Petersburg et de Richmond. Cette dernière ville fut incendiée. Les pertes des confédérés étaient énormes et leur défaite complète. Lee battit en retraite vers le nord-ouest, et l'Union se trouva rétablie par la victoire de Grant, qui, dans les complications où l'assassinat de Lincoln pouvait jeter la république, montra pour la loi et pour le gouvernement nouveau la soumission et la déférence du dernier citoyen. Accueilli partout avec enthousiasme, il se vit, à New-York, au mois de juin suivant, l'objet de véritables ovations, au milieu desquelles il gardait, dit-on, une modestie, une indifférence, marquant la réserve de son caractère.

Les années suivantes ne l'en firent pas sortir, même en amenant son élévation aux premières fonctions de la république. Chargé par le Congrès et le Sénat de contenir le président Johnson dans les limites de la légalité, on le vit protester contre la suspension du ministre de la guerre, M. Staunton, qu'il était appelé lui-même à remplacer (août 1867). Sa grande popularité le fit choisir, en 1868, par les républicains, comme candidat à la présidence, sans qu'il eût donné de gages à ce parti, et sans qu'il eût paru désirer cette candidature. Son nom triompha sans effort de toute concurrence. Le général Grant fut élu président, le 3 novembre, par deux cent six votes sur deux cent quatre-vingt-quinze, représentant vingt-cinq états. D'innombrables meetings envoyèrent des adresses au vainqueur de Richmond, qui les accueillit, ainsi que la nouvelle officielle de sa nomination, avec son calme ordinaire.

Son très bref discours d'installation (4 mars 1869) exprimait ainsi l'absence provisoire de parti pris en matière politique. « ... J'ai prêté le serment prescrit par la Constitution sans arrière-pensée et avec le dessein de remplir du mieux que je pourrai ce qu'on demande. — Je comprends la responsabilité de mon poste, mais je l'accepte sans crainte. Le poste qui m'a été confié, je ne l'ai pas sollicité. — Lorsque je le croirai convenable, je ferai connaître au Congrès mes vues sur les grandes questions. — J'opposerai mon *veto* pour rejeter les mesures auxquelles je suis opposé ; mais toutes les lois seront fidèlement exécutées, qu'elles aient mon approbation ou non. J'aurai une politique à recommander, mais je n'en aurai aucune à opposer à la volonté du pays. — Les lois doivent dominer et ceux qui les approuvent et ceux qui leur sont contraires. — Je ne connais pas de mode plus efficace d'assurer le rappel des lois nuisibles que leur stricte exécution. »

Le ministère formé, le 4 mars, par le nouveau président et modifié le 12, était pris en dehors des notabilités politiques et comprenant surtout des hommes d'affaires, tous d'États différents, mais dévoués personnellement au général Grant ; ses premiers actes furent l'assentiment donné au bill voté par les deux Chambres pour assurer le payement de la dette fédérale en espèces; l'envoi d'une flotte dans les eaux de Cuba, sinon pour encourager l'insurrection contre les Espagnols, du moins pour en surveiller les conséquences et les faire tourner au profit de l'influence américaine (avril); des mesures tendant à pacifier les différends de plus en plus menaçants entre l'Amérique et l'Angleterre au sujet de l'Alabama; la nomination d'un certain nombre de nègres à des emplois civils; l'ouverture solennelle de la grande ligne ferrée du Pacifique (mai); l'empressement à appeler au vote de la Constitution les habitants de la Virginie et ceux des États qui sont encore à réintégrer dans l'Union (juin); la réduction rapide de la dette publique.

Les résultats acquis pendant les derniers mois de l'année 1869 furent en rapport avec ces heureux débuts, et le message du mois de novembre annonça une nouvelle diminution de la dette, qui, du mois de mai au mois de décembre, fut en effet réduite de 450 millions de francs. A ce taux, treize années devaient suffire pour rembourser les milliards qu'avait coûté la guerre de la sécession. La reconstitution de la République était d'ailleurs à peu près complète; une politique d'apaisement tendait à prévaloir, dans le Nord comme dans le Sud, et le Texas rentrait dans l'Union aux mêmes conditions que la Virginie. D'autre part, l'interminable insurrection de Cuba, sympathique aux patriotes américains, obligeait le gouvernement, qui ne voulait point reconnaître aux insurgés la qualité de belligérants, à sévir contre les entreprises particulières favorables aux Cubains, et à refuser aux Chambres communication de la correspondance officielle échangée à ce sujet avec l'Espagne. Vers le même temps, il faisait adopter au Sénat un bill contre les fraudes électorales, et était choisi comme arbitre par l'Angleterre et le Portugal, qui se disputaient la possession de l'île de Bolama, en Guinée. Au moment de la guerre entre l'Allemagne et la France, le président Grant déclara la neutralité absolue des États-Unis (août 1870), et l'intention où il était de l'imposer énergiquement

par tous les moyens légaux. L'année s'acheva dans une croissante prospérité financière, et dès le mois de février 1871, le recensement décennal démontra que, depuis 1860, la population des États-Unis s'était accrue de sept millions d'âmes, et qu'elle atteignait le chiffre de 38 535 000 habitants.

Les succès inattendus de la Prusse contre la France modifièrent l'attitude de M. Grant à l'égard de ces puissances européennes. Il plaça le ministre américain de Berlin sur le même pied que ceux de Londres et de Paris, et saisit cette occasion pour féliciter le peuple allemand de s'être mis « sous une forme de gouvernement semblable en beaucoup de points à celui de l'Union américaine. » On avait pu remarquer que, pendant la lutte, à chaque victoire des Allemands, le président avait adressé au roi Guillaume les félicitations les plus chaleureuses. Le nombre de citoyens [illegible] germanique et le flot continu d'émigrants allemands aux États-Unis expliquaient la [illegible] bienveillance du général Grant, en vue des [illegible] élections présidentielles. L'entente des États-Unis avec l'Allemagne était donc complète. Les relations avec la Russie, un instant [illegible] par un incident, devinrent plus intimes après la visite à Washington du grand-duc Alexis. Il faut citer encore, parmi les événements [illegible] de la présidence du général Grant pendant les années 1871 et 1872, l'incendie de Chicago, dont les pertes furent évaluées à deux cents millions, les mesures de rigueur prises dans le Sud contre les sociétés dites de *Kuklux*, l'abolition de la polygamie dans l'Utah et les poursuites [illegible] contre le célèbre Brigham Young, prophète des Mormons, la signature du décret d'amnistie rendant aux États du Sud leurs droits politiques, enfin, après les inextricables négociations relatives au différend de l'*Alabama*, qui depuis plusieurs années passionnait les esprits en Angleterre et aux États-Unis, l'acceptation, par le traité de Washington (février 1872), de l'arbitrage de la Suisse pour le règlement définitif des dommages causés par le corsaire confédéré : arbitrage qui aboutit au payement par le gouvernement anglais d'une indemnité de 77 500 000 fr. (14 septembre 1872).

Au milieu d'une prospérité financière incontestable de nombreux abus avaient été relevés, touchant les concessions administratives, et l'on se plaignait ouvertement que le président appelât trop volontiers ses parents et ses amis aux plus hautes fonctions publiques; néanmoins, à la veille de la réélection présidentielle, un parti nombreux mit en première ligne le général Grant qui accepta avec reconnaissance la candidature et qui fut réélu, le 6 novembre 1872, par 281 voix sur 366 électeurs, contre M. Horace Greeley. Dans le message qu'il adressa le 4 décembre au Congrès, il [illegible] affecta de passer sous silence la politique extérieure, promit de larges mesures de [illegible] à l'égard des *Kuklux* et reconnut l'impérieuse nécessité de réformer le personnel des employés de l'État. Peu après sa réinstallation au pouvoir, éclata une crise financière qui prit d'inquiétantes proportions, et qu'il s'efforça de conjurer en mettant à la disposition du crédit public les 44 millions de dollars de réserve du trésor. Les abus maintes fois signalés dans l'administration continuaient d'entretenir un mécontentement qu'augmentait l'intention attribuée au général Grant, de se porter pour la troisième fois à la présidence, à l'expiration de son mandat (septembre 1873). Le 14 du même mois, à la suite d'élections municipales dans lesquelles les [illegible] de la Louisiane avaient eu le dessous, il [illegible] des troubles qui obligèrent le président à envoyer des troupes à la Nouvelle-Orléans.

Au mois de novembre suivant, les élections pour le Congrès déplacèrent la majorité qui passa du parti républicain au parti démocratique. Dans le message qu'il adressa, le 4 décembre, au nouveau Congrès, le président recommanda la reprise des payements en espèces et une grande économie dans toutes les branches de l'administration. Des troubles éclatèrent de nouveau dans la Louisiane, en janvier 1875, le gouverneur fut chassé par les mécontents, et le général Sheridan reçut du président l'ordre de faire avancer les troupes fédérales. Cette mesure fut vivement blâmée par le parti démocratique, mais M. Grant, dans son message du 13 janvier, ratifia la conduite de son subordonné. Presqu'au même moment, se produisaient une grève considérable dans les mines de la Pensylvanie, et une tentative de soulèvement dans l'Utah.

A l'extérieur, il faut signaler l'incident du *Virginius*, qui faillit amener de graves complications avec l'Espagne. Ce navire, portant pavillon américain, fut confisqué à Cuba comme pirate, l'équipage fusillé et la cargaison confisquée par les autorités espagnoles. Devant l'irritation soulevée par de telles mesures, le général Grant crut devoir faire des préparatifs militaires, et adressa à l'Espagne un ultimatum hautain. M. Castelar, qui occupait alors la dictature dans des conditions périlleuses et précaires, gagna du temps et détourna l'orage, en prouvant plus tard que, si le gouvernement de Cuba avait été cruel, *le Virginius* ne méritait pas l'intérêt qu'il avait excité, et qu'il n'avait pas, d'ailleurs, le droit de se couvrir du pavillon américain (novembre 1873). A l'intérieur, l'événement le plus grave, pendant l'année 1874, fut le nouvel incendie qui, au mois de juillet, détruisit la majeure partie de la ville de Chicago, presqu'immédiatement rebâtie à l'aide de souscriptions.

Après avoir refusé les propositions qui lui étaient faites de se présenter pour une troisième réélection, le général Grant se prononça nettement pour la séparation de l'Église et de l'État dans l'éducation (30 septembre 1875), et constata dans son message du 7 décembre « le développement des écoles libres, les entraves apportées à la polygamie des Mormons et à la prostitution chinoise, enfin le vote de lois assurant une large circulation fiduciaire. » Il souleva de vifs mécontentements en graciant plusieurs individus convaincus de fraude dans l'octroi sur les boissons, en destituant au contraire les employés qui avaient contribué à les faire condamner, et en mettant en disponibilité le général Custer qui avait dénoncé dans les fournitures de l'armée, de graves abus, et auxquels le propre frère du président n'aurait pas été étranger. Au mois de mai 1876, M. Grant reçut, à Washington, la visite de l'empereur du Brésil, et ouvrit l'Exposition de Philadelphie, mais il n'assista pas aux fêtes du centenaire de l'indépendance (4 juillet 1876), et cette abstention fut très commentée. Le dernier acte politique important du général Grant fut l'expédition qu'il ordonna contre les Indiens Sioux. Déjà son successeur était choisi par les comités du Congrès : c'était M. Hayes, qui fut proclamé le 4 mars 1877. Depuis lors M. Grant entreprit de longs voyages en Europe, et l'on signala tour à tour, sa présence en Allemagne, en Angleterre où il reçut le titre de citoyen de Londres (juin 1877), en Suisse, à Paris (octobre) où il séjourna à plusieurs reprises, et où sa présence fut à cette époque, et en janvier 1879, l'occasion d'un échange de réceptions officielles entre le maréchal président de la République, et la légation des Etats-Unis. Dans beaucoup de pays, d'ailleurs, l'ex-président Grant était reçu

avec les honneurs réservés aux chefs d'État. Le 23 janvier 1879, il s'embarqua avec son fils à Marseille, pour se rendre à Bombay et de là en Chine et au Japon. Déjà le parti républicain lui préparait une nouvelle candidature pour les élections de 1880, et on lui fit à sa rentrée à New-York (décembre 1879), une pompeuse réception.

On cite du général un livre de souvenirs personnels, l'*Histoire militaire d'Ulysse Grant*, qui lui valut les félicitations rendues publiques de plusieurs hommes d'État européens, entr'autres de M. de Bismarck.

GRANT (sir James Hope), général anglais, né en 1808, et cinquième fils d'une nombreuse famille, entra dans l'armée en 1826. Il fit diverses campagnes en Chine et dans les Indes. Pendant la guerre de 1848-1849, il commanda un régiment dans le Pendjab et prit part à toutes les grandes affaires de ces deux années. Il reçut le brevet de colonel en 1854. Il se signala surtout dans la répression de la dernière révolte, fut promu lieutenant général et fait chevalier à vie (*Knight bachelor*) en 1858. L'année suivante, le Parlement lui vota des remerciements « pour ses éminents services dans l'Inde. » En 1860, sir James Hope Grant fut choisi pour commander, avec le général français Cousin-Montauban, l'expédition des alliés en Chine, et dirigea avec lui cette rapide et brillante campagne, signalée par la prise des forts de Ta-kou, les deux grandes victoires de Chang-Kia-Wang et Pali-Kiao (18 et 21 septembre 1860), et l'entrée victorieuse des forces anglo-françaises dans la capitale même du Céleste Empire. Le parlement lui vota de nouveau des remerciements (février 1861) et l'empereur des Français le nomma grand officier de la Légion d'honneur. Il revint en Europe après avoir visité le Japon. A la fin de décembre 1861, sir J. Grant reçut le commandement en chef de Madras. — Il est mort le 8 mars 1875.

GRANT* (James), journaliste anglais, né à Elgin (Morayshire) en 1805, collabora de bonne heure à la presse de Londres, puis fonda dans sa ville natale en 1827, le journal *Elgin Courier*, puis *Elgin Annual* et *Elgin Literary Magazine* et reçut les encouragements de Walter Scott. En 1834 il entra au *Morning Chronicle* de Londres et passa en 1850 au *Morning advertiser*, journal quotidien, qui représentait les doctrines du libre échange et du libéralisme avancé ; il y fut rédacteur en chef jusqu'en 1870. — Il est mort le 27 mai 1879.

On a de lui un grand nombre de publications politiques et littéraires, entre autres : *Souvenirs de la Chambre des communes* (Random recollections of the House of commons, in-8) ; *Souvenirs de la Chambre des lords* (Random recoll. of the House of lords) ; *la Magistrature et le barreau* (the Bench and the bar) ; *la Grande métropole* (the Great metropolis) ; *la Fin de toutes choses* (the End of all things) ; *Mémoires de sir George Sinclair, baronnet* (1870) ; *la Presse, son origine, ses progrès, sa situation actuelle* (the Newspaper Press, etc. ; 1871, 2 vol.) ; *la Presse hebdomadaire métropolitaine et provinciale* (the Metr. and prov. weekly press ; 1872).

GRANT (James), romancier anglais, né à Édimbourg le 1er août 1822, fut emmené au Canada par son père, capitaine d'infanterie, reçut une éducation toute militaire, entra au service et obtint le brevet d'enseigne au 62e régiment. Il débuta dans les lettres par un succès, en publiant *le Roman de la guerre, ou les Highlanders en Espagne* (Londres, 1846, 3 vol.). Il donna une suite à cette brillante fiction historique en conduisant ses montagnards en Belgique (1847, 1 vol.). Exploitant heureusement le genre du roman militaire, il publia coup sur coup : *les Aventures d'un aide de camp en Calabre* (1848, 3 vol.) ; *Walter Fenton, ou le Cavalier écossais* (1850, 3 vol.) ; *Bothwell* (1851, 3 vol.) ; *Jane Seton, ou l'Avocat du roi* (1853, 3 vol.) ; *les Mousquetaires écossais* (1854, 2 vol.) *Arthur Blane ou les cent cuirassiers* (1858) ; *les Legendes de la garde noire* (1859) ; *le Second de personne* (1864) ; *le Connétable de France* (1866) ; *Premier amour et dernier amour*, épisode de la rébellion indienne (1868) ; *la Dépêche secrète* (1869) ; *le Vœu de lady Wedderburn*, épisode de la guerre de Crimée, (1870) ; *Un seul drapeau* (1871) ; *les Batailles anglaises sur terre et sur mer* (1873-1875 ; t. I-III) ; *les Héros anglais des guerres étrangères* (1873), etc. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en danois et en allemand et réimprimés aux États-Unis, etc.

M. Grant a produit dans un autre genre : *les Mémoires de Kirkaldy* (1849) ; *le Château d'Édimbourg* (1850), avec une suite de dessins ; des notices *sur le général Lally, André Wood*, etc.

GRANT (sir Francis), peintre anglais, né en 1803, dans le comté de Perth, en Écosse, a envoyé, depuis 1834, aux expositions de l'Académie royale, un grand nombre de portraits qui lui ont fait la réputation du premier portraitiste de Londres. Nous citerons parmi ses meilleurs tableaux, qui appartiennent, en général, à l'école de Lawrence, les portraits des ladies *Waterford, Howard, Rodney, Beauclerk* ; des lords *Hardinge, Gough, Campbell, John Russell, Derby, Markham, Brassey* ; et de MM. *Macaulay, Disraëli, Lockhart, Ed. Landseer, Higgins*, du maréchal *Hardinge* et de ses deux fils, du colonel *Wood*. Quelques-unes de ses premières productions avaient pour objet la représentation très-fidèle de la nature, comme *le Rendez-vous de chasse d'Ascott* (1837), et *la Chasse de Melton*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Grant a obtenu, pour ses admirables portraits, une médaille de première classe. Nommé membre de l'Académie royale des beaux-arts en 1851, il en a été élu président. Il a été fait chevalier en 1866. — Il est mort à Londres le 5 octobre 1878.

GRANVILLE (Granville-George LEVESON GOWER, 2e comte), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 11 mai 1815, à Londres, appartient à l'ancienne famille des Gower, tige des ducs de Sutherland. Connu d'abord sous le nom de baron Leveson, il fut élevé à Eton et à Oxford, où il a pris ses degrés. Après avoir passé une année à Paris comme attaché à l'ambassade de son père, il fut élu, en février 1837, représentant de Morpeth à la Chambre des communes, se retira à la fin de la session, et accepta de lord Melbourne le poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (mars 1840). A cette époque, il épousa la veuve de sir Acton, fille du duc de Dalberg.

Ayant suivi les whigs dans leur retraite (septembre 1841), il rentra au Parlement pour le bourg de Lichfield et s'y fit remarquer par la chaleur avec laquelle il embrassa les principes du libre échange. Il venait de succéder à son père à la Chambre des lords (1846) lorsqu'il fut appelé, lors de la chute du cabinet conservateur, aux fonctions de grand veneur de la reine, qu'en 1848 il échangea contre celles de vice-président du bureau de commerce et de payeur général. Il fut chargé de présider, en l'absence du prince Albert, les travaux de la commission royale à l'Exposition universelle de 1851.

A la chute de Palmerston, lord Granville ...

[illegible] aux affaires étrangères (24 décembre 1851). Deux actes confirmèrent les sympathies de son parti : il défendit avec fermeté les réfugiés politiques contre les puissances du continent, et mit fin aux difficultés survenues entre l'Angleterre et les États-Unis. En février 1852, il se retira devant les tories, dont le triomphe fut de courte durée; car, à la fin de l'année, il rentrait au cabinet de la coalition en qualité de président du Conseil privé, lorsque lord J. Russell lui succéda dans l'exercice de ces fonctions, il prit, en 1854, celles de chancelier du duché de Lancastre et, en février 1855, il fut placé de nouveau à la tête du Conseil privé. Au mois de juin 1856, il fut choisi pour assister au couronnement du czar Alexandre II avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. La même année, il avait été nommé chancelier de l'université de Londres. En février 1858, il quitta la présidence du Conseil pour y être rappelé en juin 1859. Il n'en sortit qu'après l'avoir occupé six ans, en juin 1866. Lord Granville se signala, en juillet 1869, par la vigueur avec laquelle il soutint, dans la Chambre des lords, contre la majorité de ses collègues, le bill relatif à l'Église d'Irlande.

[illegible] de lord Clarendon, lord Granville devint chef du foreign office. Il adressa alors aux puissances, à l'occasion des attaques passionnées dirigées par la presse allemande contre l'attitude de l'Angleterre dans la guerre franco-prussienne, une circulaire diplomatique, où il justifiait l'ex[illegible] d'armes pour la France, par la conduite de la [illegible] de la guerre de Crimée. Mis en demeure, dès le 6 septembre, par le gouvernement de la Défense nationale, de proposer la [illegible] de l'Angleterre sur la base de l'intégrité du territoire français, il refusa d'admettre ce projet qu'il ne considérait pas comme pratique, repoussa, le 15 octobre, une proposition de M. de Chaudordy, en vue de la réunion d'un congrès des neutres, mais provoqua l'entrevue de [illegible] de M. de Bismarck, espérant qu'elle finirait par un armistice, et insista plusieurs fois [illegible] auprès du ministre de Prusse, pour que Paris ne fût pas bombardé, et que l'armistice [illegible]. Il essaya, sans plus de succès, de con[illegible] [illegible] le droit de s'affranchir, à la fa[illegible] [illegible] de la France, des obligations du [illegible] 1856, les questions soulevées par la [illegible] étant résolues d'avance en sa faveur [illegible] secrète avec la Prusse. Lord [illegible] n'en fit pas moins, dans les banquets [illegible] les meetings, l'apologie de sa politique de neutralité à outrance, que l'opinion [illegible] reprochait. Il intervint alors dans la [illegible] Luxembourg, que M. de Bismarck [illegible] occuper militairement, invita M. Jules [illegible] à assister à la conférence appelée à réviser [illegible] 1856, et traîna en longueur les négo[illegible] de donner le temps au ministre fran[illegible] un sauf-conduit de l'armée alle[illegible] (janvier 1871). La conférence s'ouvrit [illegible], sous la présidence du chef du [illegible] qui, malgré son désir d'y faire [illegible] autorisant l'intervention des [illegible] de la France, fut obligé d'ad[illegible] la prétention de l'Allemagne d'exclure [illegible] la conférence dans le règlement [illegible] franco-prussien. Après la capitulation, [illegible] moins l'importation des vivres dans [illegible] et contribua au ravitaillement de [illegible]. C'est aussi à lui qu'on dut l'arrange[illegible] de l'affaire des navires anglais cou[illegible] par les Prussiens. [illegible] défendit le traité de commerce [illegible] de M. Thiers, et refusa les [illegible] proposées par le ministère français, comme destructives du traité tout entier. Lors du règlement de l'indemnité due aux États-Unis au sujet du corsaire l'*Alabama*, il subit, dans la presse et l'opinion publique, le contre-coup de la défaveur qui s'attachait aux idées ultra-pacifiques de M. Gladstone. Après avoir donné sa démission avec tout le cabinet en mars 1873, il reprit son portefeuille lorsque M. Disraëli eut renoncé à constituer un ministère et le conserva jusqu'au 17 mars 1874. Il passa alors dans les rangs de l'opposition libérale à la Chambre des pairs et en fut le *leader*. C'est en cette qualité qu'il attaqua plusieurs fois l'attitude du cabinet Beaconsfield pendant la nouvelle guerre d'Orient (1876-1878).

Devenu veuf en 1860, lord Granville, qui n'a pas d'enfants, a pour héritier présomptif son frère puîné, Edward-Frédéric-Leveson GOWER, né à Londres, en 1819, élevé à Oxford, admis au barreau en 1845, membre du Parlement pour différents bourgs depuis 1847, secrétaire au ministère des affaires étrangères en 1851 et 1852, attaché en 1856 à la mission de lord Granville en Russie, député de Bodmin depuis 1859.

GRAR (Édouard), littérateur français, né à Valenciennes, le 14 septembre 1804, se fit recevoir avocat, et ouvrit, dans sa ville natale, un cours de droit commercial, qu'il professa deux années. Il a constamment partagé ou dirigé les travaux de la Société d'agriculture, dont il a été le secrétaire général dès sa création (1831), et dont il est devenu président en 1844. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1853.

On a de lui : *Examen critique de l'organisation et de la compétence des tribunaux de commerce* (1831, in-8); *Tableaux sur la législation des patentes* (1833); *Histoire de la découverte de la houille dans le Hainaut, la Flandre et l'Artois* (1851, 3 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable à l'Académie des sciences, et de nombreux travaux d'histoire et d'économie rurale. Il a, en outre, rédigé *la Flandre agricole et manufacturière*, recueil périodique (1835, 3 vol.), avec M. Numa Grar.

GRASS (Philippe), sculpteur français, né à Walxheim (Bas-Rhin), le 6 mai 1801, entra en 1823 à l'École des beaux-arts, dont il suivit les concours jusqu'en 1829. Il débuta au Salon de 1831 avec un *Icare essayant ses ailes*, figure en plâtre, tenta tour à tour divers genres et fit surtout les bustes avec succès. Il a exécuté et exposé depuis 1831 : *le Centaure Nessus léguant sa tunique à Déjanire*; une *Étude de cheval* (1833); *Suzanne au bain* (1834); *la Petite paysanne*, type des *Derniers Bretons*, de M. Émile Souvestre; un *Esclave suppliant* (1839); *les Fils de Niobé* (1846), groupe en plâtre; *le Penseur* (1848), statue en plâtre; les bustes de MM. *Vernes de Luze*, *Bâtissier*, *Émile Souvestre*, *Schwilgué*, *Louis Schutzenberger*, *Lussus*, *Ch. Robert*, *L. Spach*, *F.* le général *Reibell*, *Stolz*, ancien maire de Strasbourg, *Schimper* et divers *portraits-médaillons*, docteur à Strasbourg, à 1869. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, *la Rose des Alpes*, statue en marbre, et à celle de 1867, un groupe en plâtre, *l'Amour désarmé par l'Innocence*. Il a exécuté, en outre, pour la municipalité de Strasbourg, les bustes du statuaire *Ohmacht*, de M. *Humann* et du docteur *Coze*. Il a obtenu une 2e médaille en 1834 et la décoration en 1865. — M. Grass est mort à Strasbourg, le 9 avril 1876.

GRATIOT (Amédée-Louis-Marie), ancien imprimeur et publiciste français, né à Paris, le 5 juin 1812, fils d'un imprimeur, fit ses études à Louis

le Grand, puis embrassa la carrière de son père, dirigea, de 1835 à 1840, l'ancienne imprimerie Dupuis, et remplit les fonctions de secrétaire de la chambre des imprimeurs. Au mois d'octobre 1840, il devint directeur-gérant de la Société des papetiers d'Essonne. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 17 juin 1850.

On a de lui plusieurs *Lettres* et *Pétitions* relatives aux intérêts de l'imprimerie, des brochures : *Organisez le travail! ne le désorganisez pas!* (1848); *Messieurs les socialistes, une solution, s'il vous plaît!* (1848); *Peau neuve* (1870, in-18); *la Nuit du 6 novembre* (1871, in-18); des articles dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, *les Cent-et-Un*, et quelques poésies.

GRATRY (l'abbé Auguste-Joseph-Alphonse), théologien français, né à Lille, le 30 mars 1805, étudia d'abord les mathématiques et fut admis à l'École polytechnique en 1825; mais il ne put, à sa sortie, être classé dans un service de son choix. Entré plus tard dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, en 1841, directeur du collège Stanislas, puis appelé, en 1846, en qualité d'aumônier, à l'École normale supérieure. La publication du troisième volume de l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Vacherot (voy. ce nom), alors directeur des études à l'École, fut l'occasion d'une polémique qui amena la retraite de ce dernier, en 1851. M. l'abbé Gratry quitta lui-même l'École normale, en 1852, pour se consacrer, avec M. l'abbé Petetot, à la reconstitution de l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée Conception. Il parut s'être retiré de cet ordre, dont le supérieur lui infligea, en 1869, un blâme rendu public, pour les idées de tolérance qu'il avait exprimées en adhérant, avec le Père Hyacinthe, aux principes de la Ligue de la paix. Choisi pour vicaire général par l'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, en 1861, il fut nommé professeur de morale évangélique à la Sorbonne, le 28 octobre 1863. En 1867, M. Gratry fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Barante. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. — Il est mort à Montreux (Suisse), le 7 février 1872.

On a de lui, outre ses *Lettres et Répliques à M. Vacherot* (1851, in-8) : un cours de philosophie publié, de 1855 à 1857, en trois parties (6 vol. in-8), sous ces trois titres : *De la Connaissance de Dieu* (2 vol.); *Logique* (2 vol.); *De la Connaissance de l'âme* (2 vol.) : la première partie avait, en 1864, sa 7e édition (2 vol. in-8, et in-18); puis *la Philosophie du Credo* (1861, in-8); *les Sources, conseils pour la conduite de l'esprit* (1861-1862, in-12, en deux parties); *Commentaire sur l'évangile de saint Mathieu* (1863-1865, in-8; 2 parties); *Jésus-Christ, réponse à M. Renan* (1864, in-8); *les Sophistes et la critique* (même année, in-8); *Henri Perreyve* (1866, in-8); *Petit manuel de critique* (même année, in-18); *la Morale et la loi de l'histoire* (1868, 2 vol. in-8); *Méditations inédites* (œuvre posthumes (1874, in-18); *Souvenirs de ma jeunesse* (1874, 1re partie, in-8), etc.

GRAY (Asa), botaniste américain, né à Utica (Massachusetts), le 18 novembre 1810, fut reçu médecin au Collège de Fairfield, exerça quelque temps cette profession et se livra ensuite, sous la direction de M. Torrey, à l'étude exclusive des plantes. En 1842, il devint professeur d'histoire naturelle à l'université américaine de Cambridge, et fit alternativement des cours très suivis dans cette ville, à New-York et même à Boston. Il visita l'Europe en 1838 et en 1850. Il abandonna l'enseignement en 1873, et se consacra à la classification du riche herbier de Harward College. L'année suivante il remplaça Agassiz, comme régent de l'Institut smithsonien. M. Gray a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 29 juillet 1878.

Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de botanique* (Elements of botany, 1836, 4e édit.), refondus, par l'auteur, dans le *Botanical Book*; une magnifique *Flore de l'Amérique du Nord* (the Flora of North America, 1838), entreprise avec Torrey; *Genera borealia Americana illustrata* (New-York, 1848-1856, t. I à III), dont les nombreuses planches ont été dessinées par Isaac Sprague; *Manuel de botanique pour les États de l'Amérique du Nord* (1848), abrégé des deux ouvrages précédents; *Botany of the United States exploring expedition* (1854-1857, atlas).

GRAY (Jean-Édouard), naturaliste anglais, né en 1800, membre de la Société royale de Londres, de la Société zoologique, de celle de botanique, etc., a publié, plus de 120 mémoires, analyses, catalogues, etc., relatifs surtout aux collections de zoologie du *British Museum*. Nous signalerons : *Spicilegia zoologica* (1828-1830); *Illustrations of indian zoology* (1830); *Zoological miscellany* (1835-1845); *On the geographical distribution of the animals of New-Holland* (1841); *Gleanings of the menagerie and aviary at Knowsley hall* (1846-1850); *Systematic arrangement of molluscous animals, with characters of families*, etc. — Il est mort le 7 mars 1875.

Son frère, M. George-Robert GRAY, né le 8 juillet 1808, qui s'est livré aux mêmes études et a publié des travaux d'ornithologie très estimés, est mort le 6 mai 1872.

GRAZIANI (François), chanteur italien, né à Fermo (États-Romains), le 26 avril 1829, eut pour maître, dans sa ville natale, le professeur Cellini, puis débuta avec succès au théâtre Ventidius-Bassus, d'Ascoli, dans la *Gemma di Vergy*, de Donizetti. Après de nouvelles études il parut successivement aux théâtres de Macerata et de Chieti (1851-1852), à Pise, à Florence et à Paris, dans l'hiver de 1853-1854. Au printemps suivant, il fit un voyage à New-York, revint à Paris, où il fut attaché au Théâtre-Italien, pour les saisons d'hiver jusqu'en 1861, tandis que le théâtre de Covent-Garden l'engageait jusqu'à la même époque pour les saisons d'été. En 1861, il fut engagé au Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg, d'où il ne rentra au Théâtre-Italien de Paris qu'en 1866.

M. F. Graziani, doué d'une voix de baryton très sympathique, a chanté dans *I Masnadieri*, *Don Pasquale*, *Luisa Miller*, *Maria di Rohan*, *Lucia*, *Ernani*, *Elisir d'Amore*, *la Favorita*, *Il Trovatore*, l'un de ses plus grands succès; *la Donna del Lago*, *Otello*, *I Puritani*, *Beatrice di Tenda*, *le Trenozze*, d'Alari, *Aurelia di Firenze*, de M. Bottesini; *Il Barbiere*, *Don Giovanni*, *Marta*, *Il Giuramento*, *la Traviata*, *Rigoletto*, *Un ballo in Maschera*, etc.

GRÉARD (Vallery-Clément-Octave), administrateur français, membre de l'Institut, né à Vire (Calvados) le 18 août 1828, entra à l'École normale en 1849. Agrégé des lettres en 1853, docteur ès lettres en 1866, il professa la rhétorique à Metz, Versailles, puis aux lycées Napoléon, Saint-Louis et Bonaparte. Nommé inspecteur de l'Académie de Paris, il fut délégué à l'Hôtel de Ville pour la direction de l'enseignement primaire, en 1865, puis fut promu inspecteur général et appelé à la direction du même enseignement au ministère de l'instruction publique (août 1872). Relevé de ses fonctions, sous le ministère de M. Batbie,

le [illegible] octobre 1873, il reprit la direction de l'enseignement primaire de la Seine, et refusa, en 1876, les fonctions de secrétaire général de l'instruction publique, pour conserver son service auquel il donna une extension considérable. Il avait été honoré, en 1874, du prix Halphen, « comme étant la personne ayant le plus contribué par ses efforts à propager l'instruction primaire. » Le 11 février 1879, il fut nommé vice-recteur de l'Académie de Paris et inspecteur général honoraire. M. Gréard a été élu membre de l'Académie des sciences morales, en remplacement de M. Husson, le 16 mai 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 7 août 1870.

Outre sa thèse française de doctorat, *De la Morale de Plutarque* (1866, in-8 : 3e édit., 1880, in-18), il a publié une traduction des *Lettres d'Héloïse et d'Abélard* (1870, in-18; 2e édit., 1875, in-8); un *Précis de littérature* (1875, in-18) ; *la Législation de l'instruction primaire* (1874, 3 vol. gr. in-8); d'importants *Rapports* sur l'*Enseignement primaire à Paris et dans le département de la Seine*, notamment celui publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878 (1878, gr. in-4). *

GREBE (Charles-Frédéric-Auguste), sylviculteur allemand, né à Grossenritte, le 30 juin 1816, fit ses études à l'École polytechnique de Cassel et à l'École forestière de Melsungen. Entré au service du grand-duché de Saxe-Veimar, comme conseiller du département des forêts, en 1844, il devint directeur de l'École forestière d'Eisenach. Il visita alors la Scandinavie, la France, l'Angleterre et le Tyrol, pour étudier les intérêts et l'enseignement forestiers de ces pays.

Parmi ses ouvrages spéciaux il faut citer : *Surveillance des forêts particulières par l'Etat* (Beaufsicht, der Privatwaldungen, etc. 1844) ; *les Montagnes, le sol et le climat dans leur rapport avec la sylviculture* (Gebirgskunde, Bodenkunde und Klimalehre in ihrer Anwendunga uf [illegible] ; Vienne, 1872, 3e édit.) ; *Exploitation des forêts de hêtres* (der Buchenwaldbetrieb ; Eisenach, 1856, 2e édit. Vienne, 1875), etc. *

GRÈCE (Roi de). Voy. GEORGES Ier.

GREELEY (Horace), journaliste américain, né le 3 février 1811, à Amherst (New-Hampshire), d'une famille de [illegible], entra, à l'âge de quatorze ans, en qualité d'apprenti, chez un imprimeur du Vermont, qui publiait un journal de localité. Durant [illegible], sans interrompre un seul jour ses travaux [illegible], il compléta son éducation, à peine [illegible] dans l'école du district. Après les vicissitudes inhérentes à la profession qu'il avait embrassée, M. Greeley se vit, à New-York, à la tête d'un petit capital et travailla de toutes ses forces à l'avancement de la presse à bon marché. Il y fonda tour à tour le *Morning Post* (1833), le *New-Yorker* (1834-1840), qui acquit dans le comté une assez grande autorité politique, le *Log-Cabin* et enfin la *Tribune* (1841), organe influent [illegible], auquel la collaboration d'écrivains [illegible] et l'indépendance de ses principes donnèrent une rapide popularité : la *Tribune*, dont l'édition quotidienne se tirait à 30000 exemplaires, eut deux éditions abrégées, l'une bi-hebdomadaire, tirée à 15 000, et l'autre hebdomadaire, tirée à 120 000. En 1848, M. Greeley siégea au Congrès. A la suite de la défaite des armées sécessionnistes, il conseilla aux vainqueurs la clémence, et il protesta hautement contre la [illegible] du général Lee (juin 1865). Aux élections présidentielles de 1872, il fut opposé au général Grant, et réunit 2 834 079 voix, contre plus de trois millions données à son adversaire. —A la suite de cet échec, il tomba malade et mourut à New-York, le 29 novembre 1872.

GREENE (George-Washington), littérateur américain, né le 8 avril 1811, à East-Greenwich (Rhode-Island), passa en Europe, remplit, de 1837 à 1844, le poste de consul à Rome et fut, à cette dernière date, nommé professeur de langues et de littérature modernes à l'université de Brown. En 1852, il se fixa à New-York.

M. Greene s'est fait connaître par les articles de critique et d'histoire insérés dans la *North american Review* et autres grandes revues des États-Unis. Plusieurs de ces articles, dont la littérature italienne est le principal objet, ont été réunis sous le titre d'*Études historiques* (Historical studies, New-York, 1850, in-12). On a encore de lui une biographie de son grand-père, *le Général Greene*, qui, remaniée et agrandie, est devenue un véritable monument historique (7 vol. in-8). Il a aussi donné une édition des *OEuvres d'Addison* (1854, 5 vol.).

GREFFIER (Pierre-Eugène), magistrat et administrateur français, né à Orléans, le 9 novembre 1819, appartient par sa mère à la famille de l'illustre jurisconsulte Pothier. Il fit ses études au collège royal d'Orléans, et ayant achevé son droit à l'âge de vingt ans, s'inscrivit au barreau de sa ville natale. A la révolution de Février, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire à Gien, et presque aussitôt rappelé à Orléans, comme substitut du procureur général près la Cour d'appel. Il conserva ces fonctions six ans, fut ensuite pendant cinq ans avocat général et enfin pendant trois ans premier avocat général près la même cour. Magistrat laborieux et jurisconsulte habile, il vit plusieurs de ses réquisitoires insérés dans les recueils de jurisprudence. Au mois de mars 1862, il fut appelé par M. Delangle, ministre de la justice, au poste de directeur des affaires civiles. En dehors des nombreux et importants services administratifs réunis dans ses mains, il fut chargé de préparer la réforme du Code de procédure. Le travail fut terminé en trois années, et le projet du nouveau Code envoyé au Conseil d'Etat, avec un rapport considérable, et qui fut très remarqué. Le 20 août 1869, M. Greffier fut nommé secrétaire général du ministère de la justice, et conseiller d'État, en service ordinaire hors sections; un décret du 22 janvier 1870 le fit entrer à la Cour de cassation. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur au 15 août 1868. Membre du Conseil général du Loiret, il en a été vice-président.

GRÉGOIRE VI, ex-patriarche de Constantinople, né le 25 mars 1798, au Phanar, reçut une éducation distinguée auprès de l'archevêque de Descon, Grégoire, mis à mort lors des événements de 1821. Son mérite le fit élever à l'archevêché de Pélatonge et, plus tard, à celui de Serrès. Promu en 1834 au siège œcuménique de Constantinople, il contribua à l'aplanissement du grave différend qui surgit entre les Grecs et les Arméniens, au sujet des Lieux saints. Une encyclique adressée par lui aux églises du rite oriental relative aux degrés de parenté prohibés pour le mariage, suscita un débat assez vif entre lui et l'ambassadeur britannique, en tant que représentant des îles Ioniennes, soumises à la juridiction spirituelle du patriarche de Constantinople. L'ambassadeur, en ayant référé à la Sublime Porte, le Conseil d'État et de justice décréta « que le patriarche s'était servi d'un langage inconvenant envers l'auguste alliée de S. M

le Sultan. » Révoqué de ses fonctions, il vécut depuis à Athènes dans la retraite.

GREGOROVIUS (Ferdinand), poète et historien allemand, né le 19 janvier 1821, à Neidenbourg, en Prusse, alla terminer ses études à l'université de Kœnigsberg. Il y suivit spécialement les cours de théologie et de philosophie, qu'il abandonna pour la poésie et l'histoire. En 1852, il visita l'Italie, où il fit depuis de nombreux voyages et d'assez longs séjours et d'où il rapporta les matériaux de plusieurs de ses ouvrages.

M. Gregorovius a publié successivement : *Werdomar et Wladislas* (Kœnigsberg, 1845, 2 part.) ; *Wilhelm Meister et la société* (Gœthes Wilhelm Meister in seinen socialistischen Elementen ; Kœnigsberg, 1849) ; deux ouvrages sur la Pologne et les Magyares (Kœnigsberg, 1848-1849) ; *la Mort de Tibère* (der Tod des Tiberius ; Kœnigsberg, 1851) ; *Adrien et son temps* (Geschichte des rœmischen Kaisers Hadrian und seiner Zeit ; Kœnigsberg, 1851) ; *Corsica* (Stuttgart, 1854, 2 vol.) ; *Figures, histoires et scènes de la vie italienne* (Figuren, Geschichten, Leben und Scenerie aus Italien ; Leipzig, 1865, 2 vol.) ; *Siciliana, voyages à Naples et en Sicile* (Siciliana, Wanderungen in Neapel, etc. (Leipzig, 1865); plusieurs ont été réunis sous le titre commun de : *Séjour en Italie* (Wanderjahre in Italien ; Leipzig, 1865); *Euphorion* (Leipzig, 1858), épopée pastorale sur des inspirations de l'antiquité italienne ; *les Tombeaux des papes à Rome* (die Grabmaeler der rœmischen Paepste ; Leipzig, 1857) : il en a paru une édition en français ; *Rome au moyen âge* (Geschichte der Stadt Rom in Mittelalter ; Stuttgart, 1859-1865, 5 vol.), l'un des travaux historiques les plus remarquables sur ce sujet : après la chute du pouvoir temporel, le conseil municipal de Rome ordonna la traduction de cet ouvrage aux frais de la ville et, le 8 janvier 1876, donna à l'auteur droit de cité. Il a encore publié : *Lucrèce Borgia*, d'après les documents et les correspondances contemporaines (Stuttgart, 1874, 3ᵉ édit., 1877), traduit en français par M. Paul Regnaud (1876, 2 vol. in-8).

GRELIER DU FOUGEROUX (Ernest), ancien représentant français, né au Fougeroux (Vendée), le 4 mai 1804, d'une ancienne famille royaliste du bas Poitou, resta lui-même, après la révolution de Juillet, fidèle à la dynastie déchue. En 1845, candidat à la députation dans l'arrondissement de Fontenay, il n'échoua que de quelques voix ; mais, en 1848, il fut nommé représentant de la Vendée, le dernier sur neuf, par 47 032 suffrages. Membre de l'extrême droite, il fut chargé de plusieurs rapports, notamment de celui sur la question du célibat ecclésiastique. Réélu à la Législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, prit part à la discussion de diverses lois de finances, et se déclara l'adversaire du libre échange. Hostile à la politique propre de l'Élysée, il se joignit à ceux de ses collègues qui protestèrent contre le coup d'État du 2 décembre 1851, à la mairie du 10ᵉ arrondissement. Arrêté et conduit au fort de Vincennes, il ne tarda pas à recouvrer la liberté, et vécut en dehors des affaires publiques.

GRELLET (Félix), ancien représentant français, né à Allègre (Haute-Loire), le 22 mai 1813, d'une famille de cultivateurs, étudia le droit à Paris, et fut pendant plusieurs années secrétaire de la conférence des avocats. Reçu docteur en droit, il se fit inscrire au barreau de la Cour d'appel de Riom. Après la révolution de Février, il refusa, dit-on, le poste de procureur général qui lui était offert. Élu représentant de la Haute-Loire, le second sur huit, il fut membre et secrétaire du Comité des finances, et vota constamment avec la majorité républicaine non socialiste. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Riom. — Il est mort dans cette ville, le 20 janvier 1879.

GRELLET-BALGUERIE (Charles-Louis), magistrat, économiste et archéologue français, né à Bordeaux le 21 septembre 1820, se fit de bonne heure recevoir avocat, s'inscrivit au barreau de cette ville, collabora aux journaux du département et publia plusieurs essais littéraires. Nommé, en 1852, juge de paix du canton de Moule (Guadeloupe), et, deux ans plus tard, juge au tribunal de la Basse-Terre, il s'occupa des intérêts généraux des Antilles françaises, et de recherches sur leur histoire. Il introduisit à la Guadeloupe et propagea la culture du coton longue-soie et obtint des résultats remarquables qui furent récompensés par une médaille d'or décorative frappée en son nom en 1857, par ordre du ministre de la marine, et par des médailles aux Expositions universelles de Paris et de Londres en 1855 et en 1862. Délégué des colonies pour les cultures tropicales et les expositions, M. Grellet-Balguerie fut plusieurs fois envoyé en missions spéciales par le gouvernement, et adressa en 1858 et 1859, au prince Napoléon, alors ministre de l'Algérie et des colonies, des rapports insérés *in extenso* au *Moniteur universel* et reproduits par la presse spéciale d'Angleterre. Rentré en France vers 1860, et devenu juge d'instruction suppléant près le tribunal de La Réole, puis, en 1866, juge au tribunal de Lavaur (Tarn), M. Grellet-Balguerie tourna son activité vers l'étude de l'histoire de la Gironde, spécialement du Réolais et du Bazadois et de leurs antiquités. On lui dut d'intéressantes découvertes, et il fut élu correspondant de la Société des antiquaires de France.

Ses principales publications, dans ce nouvel ordre de recherches, sont : *Aux ponts de Cé, l'amour et la mort*, poëme-légende (1859, in-8); *une Larme du sire de Lansac*, roman historique (Bordeaux, 1860; in-8) · *Essai sur les poëtes gascons de Mesle Verdié*, poète bordelais (Ibid.), *les Coutumes de La Réole* en 1255 (1862, in-8); *le Cartulaire du prieuré de Saint-Pierre de La Réole, du IXᵉ au XIIᵉ siècle* (Bordeaux, 1860, in-4); et des mémoires insérés dans les recueils des sociétés savantes.

GRELLET-DUMAZEAU (Étienne-André-Théodore), magistrat et écrivain français, né à Aubusson (Creuse) le 10 février 1804, fit ses études au collège Louis-le-Grand, puis, tout en suivant les cours de droit, donna des articles littéraires à *la Pandore* et à *la Lorgnette*, petits journaux de l'époque. En 1827, il fonda *l'Album de la Creuse*. Entré dans la magistrature en 1830, il devint président de chambre à la Cour de Riom et prit sa retraite en février 1874. — Il est mort à Clernat (Allier) en janvier 1877.

On a de M. Grellet-Dumazeau : *Traité de la diffamation* (1847, 2 vol. in-8); *le Barreau romain* (1858, in-8, 2ᵉ édition) ; *Comme on écrit l'histoire*, critique curieuse de *l'Histoire de César*, de Lamartine ; *Des Noms propres chez les Romains* ; puis un grand nombre d'articles dans la *Revue de législation*, la *Gazette des tribunaux* et autres recueils de jurisprudence.

GRENIER (Jean-Charles-Marie), botaniste français, est né à Besançon le 4 novembre 1808. Après avoir fait ses études dans sa ville natale, il se fit recevoir docteur en médecine en 1836, et docteur

de sciences en 1844. Professeur d'histoire naturelle à l'école secondaire de médecine de Besançon dès 1837, il fut nommé professeur de zoologie et de botanique à la Faculté des sciences de la même ville en 1845, et devint, en 1869, doyen de cette faculté. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861. — Il est mort le 9 novembre 1875.

M. Grenier a publié : *Flore de France* (1848-1856, 3 vol. in-8), avec M. Godron; *Flore de la chaîne jurassique* (1865, in-8, 1re partie, de 1000 pages); une monographie du genre *Cerastium* (in-4, avec fig.); une monographie du *Posidonia Caulini*, florale exotique des environs de Marseille; des *Mémoires* et *Notices* insérés dans divers recueils scientifiques.

GRENIER (François), général français, frère du précédent, né à Besançon, le 26 décembre 1809, entra à l'École de Saint-Cyr, et en sortit en 1830, comme sous-lieutenant au 19e léger. Dès 1831, il fut nommé lieutenant et décoré de la Légion d'honneur. Capitaine en 1839, chef de bataillon en 1847, après avoir fait la campagne d'Afrique, lieutenant-colonel du 40e de ligne en 1852, il servit à l'armée de Rome et devint colonel du 79e en 1854. Promu général de brigade le 14 août 1861, il commanda une brigade d'infanterie à Paris, et fut appelé depuis au commandement de la subdivision militaire de Mâcon. Fait général de division le 31 juillet 1870, il se distingua aux combats du mois d'août, et prit part à la répression de la Commune. Il commanda, en 1872, la 1re division du corps d'armée de Versailles et, en dernier lieu, la 3e division d'infanterie du 2e corps d'armée. Il a été admis dans le cadre de réserve en 1875. M. F. Grenier a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er mai 1851, commandeur le 13 décembre 1856 grand officier le 20 avril 1871, et grand-croix le 3 août 1875.

On lui doit : *Mes Souvenirs de l'armée du Rhin* (1871, in-8).

GRENIER (Édouard), poète français, né à Baume-les-Dames (Doubs), en 1819, ancien secrétaire d'ambassade, est auteur de poésies doublement recommandées par l'accueil très favorable de la critique et par des succès académiques. Il les a réunies en volumes sous les titres suivants : *Petits poèmes* (1859, in-18, 4e édit., augm. 1861), recueil couronné par l'Académie française, en 1860, et contenant : *la Mort du Juif errant*, *l'Infini*, *l'Elkovan*, etc.; *Poèmes dramatiques* (1861, in-18), comprenant : *Stephen*, *la Comtesse*, *le Premier jour de l'Éden*, et surtout *Prométhée délivré*, tragédie philosophique. Il a aussi publié une traduction du *Renard* de Goethe (1866, gr. in-8, avec les dessins de Kaulbach), un nouveau recueil, *Amicis* (1868, in-18), renfermant avec une cinquantaine de morceaux inédits, *la Mort du président Lincoln*, pièce qui avait remporté, l'année précédente, le prix de poésie; le poème intitulé *Seméia*, également couronné par l'Académie française (1869); *Marcel*, poème (1874); *Jacqueline Bonhomme*, tragédie moderne (1879, in-18), etc.

GRENVILLE (Arthur Barbat de Bignicourt, connu sous le pseudonyme de Vicomte E. de), littérateur français, né à Reims, le 31 janvier 1830, écrivit d'abord dans les journaux royalistes et s'y signala par son ardeur. En 1855, il essaya de faire revivre le journal *la Mode*, qui venait d'être supprimé, sous le titre de *la Mode nouvelle*. Il fonda peu après *le Souvenir*, et de 1855 à 1866, se consacra à la direction de ces deux journaux qui furent l'un et l'autre supprimés par jugement après de nombreux procès. En 1868, M. E. de Grenville reprit le titre de *la Revue de Paris* et publia, dans cette nouvelle revue, une chronique intitulée *Feuilles volantes*.

On cite de lui, outre un grand nombre d'articles de journaux, une *Histoire du Journal la Mode* (1862, in-8), où il raconte les luttes de cet organe avoué de la duchesse de Berry contre le gouvernement de Juillet, et un roman en collaboration avec la comtesse de Mirabeau, *Histoire de deux héritières* (1864, in-18); puis un grand nombre d'articles dans *la Mode*, *le Souvenir*, *la Gazette de France*, etc.

GREPPO (Louis), homme politique français, député, né à Pouilly, près Villefranche (Rhône), le 8 janvier 1810, était chef d'atelier dans une manufacture de soieries, à Lyon, et appartenait, avant 1848, à la fraction la plus avancée du parti républicain. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 43 194 voix, le dernier sur quatorze, prit place au Comité du travail et fit partie de la Montagne, avec laquelle il vota dans toutes les questions politiques ou sociales. Il acquit même une certaine notoriété en votant seul, le 31 juillet 1848, contre le blâme infligé à une proposition Proudhon. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu le septième à l'Assemblée législative, il reprit sa place à l'extrême gauche. Arrêté lors du coup d'État du 2 décembre, il se vit d'abord menacé de la déportation à Cayenne, puis fut banni de France. M. Greppo se réfugia en Belgique, d'où il passa en Angleterre, et ne rentra en France qu'après l'amnistie.

Nommé maire du IVe arrondissement de Paris, le 15 septembre 1870 il fut acclamé membre du comité de salut public, dans la journée du 31 octobre; mais, le 5 novembre, il fut remplacé par M. Vautrain, comme maire élu. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le vingt-quatrième sur quarante-trois, par 101 018 voix sur 328 970 votants. Il prit place à l'extrême gauche, vota contre les préliminaires de paix, et ne joua qu'un rôle effacé. Il se représenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans le XIIe arrondissement de Paris, fut élu par 7314 voix, et reprit sa place dans les mêmes rangs. M. Greppo fut dès lors un des promoteurs des souscriptions en faveur des familles des condamnés politiques. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 716 voix, sans concurrent.

M. Greppo a publié : *Catéchisme social*, exposé succinct de la doctrine de la solidarité (1848, br. in-8°), et *Réponse d'un socialiste à M. le maréchal Bugeaud* (1848, br. in-8°).

GRESLEY (Henri-François-Xavier), général français, ministre, né à Vassy (Haute-Marne), le 9 février 1819, entra à l'École polytechnique le 1er novembre 1838 et en sortit, en 1840, dans le service de l'État-major, avec le grade de sous-lieutenant. Promu lieutenant, le 6 janvier 1843, et capitaine, le 9 novembre 1845, il passa en 1847 en Afrique, comme aide de camp du général Herbillon et fut blessé à l'attaque de Zaatcha (1849). Il entra alors dans le service des affaires arabes et y resta jusqu'en 1870. Il y obtint les grades de commandant, le 2 octobre 1855, de lieutenant-colonel, le 27 décembre 1861 et de colonel, le 17 juin 1865. Il commanda le cercle de

Djijelli et dirigea le bureau politique à Alger, auprès du maréchal de Mac-Mahon. Nommé chef d'État-major de la cavalerie du 1er corps d'armée, il fut promu général de brigade le 12 août 1870. Il assista aux batailles de Bazeilles, de Balan et à la journée de Sedan. Après la guerre, il fut détaché au ministère de la guerre comme sous-chef d'État-major général, et travailla avec activité à la réorganisation de l'armée. Nommé chef d'État-major général en 1874, il fut promu général de division le 3 mai 1875, devint conseiller d'État en service extraordinaire, le 14 avril 1876, et soutint devant les Chambres les discussions relatives à l'armée. Pendant la période qui suivit le 16 mai 1877, le général Gresley, ainsi que le ministre, le général Berthaut, cherchèrent à maintenir l'armée dans la stricte observation des lois. Il quitta le ministère lors de la constitution du cabinet Rochebouët, en novembre 1877.

Porté sur la liste des gauches du Sénat, lors du remplacement de trois sénateurs inamovibles décédés, le général Gresley obtint, le 15 novembre 1878, 133 voix, tandis que le candidat des droites M. Baragnon en réunissait 137. Après les élections sénatoriales du 5 janvier 1879, qui donnèrent une majorité républicaine au Sénat, il fut appelé au ministère de la guerre, en remplacement du général Borel, la veille de la réunion des Chambres le 13 janvier 1879. Pendant la crise qui précéda la démission du maréchal de Mac-Mahon et l'élection de M. Grévy à la présidence de la République, l'attitude de M. le général Gresley parut des plus correctes, et lors de la reconstitution du cabinet, il conserva son portefeuille (4 février). Parmi les actes qui signalèrent son ministère, il faut rappeler le remplacement, conforme à la loi et réclamé par l'opinion républicaine, de neuf généraux commandant les corps d'armée depuis plus de trois ans; la nomination d'une commission chargée de régler les rapports si complexes de la gendarmerie départementale avec les ministères de la guerre, de l'intérieur et de la justice; les circulaires relatives à l'exécution de *la Marseillaise* par la musique militaire dans les circonstances officielles et à la présence des piquets d'honneur dans les cérémonies religieuses; la visite personnelle du ministre aux forts et travaux de défense du Nord et de l'Est (octobre); la création de comités directeurs pour l'infanterie et la cavalerie, etc. Le 20 décembre 1879, après avoir répondu à une interpellation d'un député, il quitta brusquement la tribune et la Chambre, et fut remplacé, dans le nouveau cabinet du 28 décembre, par le général Farre. Le 27 mai de la même année, le général Gresley fut élu sénateur inamovible par 151 voix.

Décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1850, il a été promu officier le 1er septembre 1856 et commandeur le 18 mars 1868.

GRESSENT (Vincent-Alfred), arboriculteur français, né à Paris, le 18 mars 1818, s'occupa d'agriculture pendant un certain nombre d'années dans le Morbihan et la Loire-Inférieure; il revint à Paris et commença son enseignement d'arboriculture dans les environs, en 1856. Il alla s'établir à Orléans en 1859, où il devint inspecteur des plantations de la ville et fut chargé de cours spéciaux. Il fut successivement appelé à faire des leçons d'arboriculture à Beauvais (1861), à Étampes, à Beaugency, Noyon, à l'École normale de Châteauroux et dans plusieurs départements du Nord et du Centre. Il a aussi fait plusieurs séries de conférences à Paris et a été nommé membre titulaire de la Société centrale d'agriculture.

On cite de lui : *l'Arboriculture fruitière, théorie et pratique* (1860, fort in-18, avec planches; 5e édit., 1875, avec 234 fig. dans le texte); *Leçons élémentaires d'arboriculture* (1864, 4e édit., in-18), extrait du précédent; *le Potager moderne*, traité complet de la culture des légumes (1864, in-18, avec pl.; 4e édit. 1875). Il a publié depuis 1866, un *Almanach Gressent*.

GRESSIER (Édouard-Valery), homme politique français, né le 22 décembre 1815, se fit inscrire au barreau de la Cour de Paris, après être sorti de l'École polytechnique. Avocat de la ville, conseiller et avocat du ministère des finances et de l'enregistrement, gendre de M. Chaix-d'Est-Ange, membre du Conseil général pour le canton de Corbie, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 5e circonscription de la Somme, par 19228 voix sur 28662 votants. Il fit partie de commissions importantes, et à plusieurs reprises, de celle du budget. Il fut aussi chargé de rapports qui le mirent en évidence, tels que celui de l'emprunt de 1866, et celui de la loi d'organisation militaire de la même année.

A la fin de décembre 1868, M. Gressier fut appelé au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics. Il s'occupa spécialement de l'organisation d'un enseignement supérieur de l'agriculture et de la réforme des fermes-écoles. Dans le remaniement ministériel qui suivit le message impérial du 12 juillet 1869, il garda six mois encore le portefeuille des travaux publics, séparés désormais de l'agriculture et du commerce. Nommé sénateur par décret du 28 décembre 1869, il reprit sa place au barreau de Paris, après la chute de l'Empire. M. Gressier a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866, et commandeur en 1869.

GRÉVILLE (Henry), Voy. DURAND (Mme Alice).

GRÉVIN (Alfred), dessinateur français, né à Epineuil, près de Tonnerre (Yonne) en janvier 1827, entra comme employé dans les bureaux du chemin de fer de Lyon, auxquels il appartenait encore quand il présenta à Philippon quelques croquis insérés dans *le Journal amusant*. — Après avoir cherché son originalité propre pendant assez longtemps, il trouva enfin les types dont les attitudes et le langage essentiellement parisiens ont tant contribué au succès du journal qui avait accueilli ses débuts. Il a donné ensuite une collaboration assidue au *Charivari*. Le nombre de ses dessins s'élève à plusieurs milliers, et quelques séries ont été réunies en albums; M. Grévin s'est en outre fait une spécialité des costumes de théâtre; il a composé la plupart de ceux des féeries et des opérettes en vogue. Il a signé avec M. Ernest d'Hervilly une pièce en un acte et en vers : *le Bonhomme Misère* (Odéon, décembre 1877).

GRÉVY (François-Paul-Jules), homme politique français, troisième président de la République française, est né à Mont-sous-Vaudrey (Jura), le 15 août 1813. Après avoir fait ses classes aux collèges de l'Arc, de Poligny et de Besançon, il vint étudier le droit à Paris, se fit bientôt, au barreau de cette ville, une place importante parmi les défenseurs ordinaires du parti républicain, et plaida notamment, dans le procès du 13 mai 1839, pour deux compagnons de Barbès. Nommé, en 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans son département, il montra, dans cette délicate situation, beaucoup de modération et de prudence, évita avec soin de se compromettre dans les querelles des partis, et se concilia, aux élections, la presque unanimité des

suffrages: 65 150 voix l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le premier sur les huit représentants du Jura.

Membre du Comité de la justice et vice-président de l'Assemblée, M. Grévy monta souvent à la tribune et se distingua parmi les orateurs les plus nets et les plus habiles du parti démocratique. Tout en conservant une position indépendante, assez loin des socialistes et tout près de la Montagne, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il a surtout attaché son nom à un amendement fameux sur la question de la présidence ; il proposait de rédiger ainsi les articles 41, 43 et 45 de la Constitution : « Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *Président du conseil des ministres* — Art. 43. Le Président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. — Art. 45. Le Président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. » Dans la séance du 7 octobre 1848, cet amendement fut repoussé par 643 voix contre 158.

Après l'élection du 10 décembre, M. Grévy combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et se prononça contre l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la cause démocratique, et, sans faire cause commune avec la Montagne, fut un des principaux adversaires de la coalition royaliste et de la politique de l'Élysée. Il protesta contre la loi du 31 mai, qui mutilait imprudemment le suffrage universel, et s'opposa à la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 10 décembre, M. Grévy se renferma dans l'exercice de sa profession d'avocat. Il fut nommé, en 1868, bâtonnier de l'ordre.

Il venait de rentrer avec éclat dans la vie politique. Candidat de l'opposition démocratique, dans une élection partielle de la 2e circonscription du Jura, il fut élu député par 22 428 voix sur 32 718 votants. C'était la première fois, depuis 1852, que l'administration était aussi complètement battue dans les campagnes. Ce succès parut si décisif qu'on n'opposa point de candidat officiel à M. Grévy, l'année suivante, aux élections générales du 24 mai, et il fut réélu par 15 952 voix sur 18 419 votants : une modification territoriale de la circonscription explique la grande différence du nombre des votants. On remarqua, dans la session suivante, son discours sur l'aliénation des terrains du Trocadéro et du Luxembourg (mars 1869). Président de la réunion de la rue de la Sourdière, qui prit le nom de « gauche fermée, » par opposition à la « gauche ouverte », imaginée par M. Ernest Picard, il se refusa à tout compromis avec le pouvoir impérial. Il présenta au Corps législatif, le 3 février 1870, un amendement renouvelé de la fameuse proposition des questeurs, qui demandait, pour la Chambre, le droit de faire sa police et de pourvoir elle-même à sa sûreté. Il provoqua la réforme qui autorisait tous les avocats inscrits au barreau de Paris, à prendre part à l'élection du bâtonnier. Au moment où était résolu dans les conseils du gouvernement le plébiscite qui amena la retraite de plusieurs membres du cabinet du 2 janvier, M. Grévy, dans un remarquable discours, montra les dangers d'un sénatus-consulte, et les illusions que les résultats du vote pouvaient faire naître (séance du 3 avril).

Après la révolution du 4 septembre, il n'accepta aucune fonction du nouveau gouvernement. Au moment des élections du 8 février 1871, il adressa à ses compatriotes une proclamation où il résumait ainsi son programme : « La République toujours, la paix, sauf revanche par tous les moyens acceptables. » Élu dans le Jura, le premier sur six, par 52 678 voix, et dans les Bouches-du-Rhône, par 51 164 voix, il obtint dans la Seine, sans être élu, 51 499 suffrages. Il opta pour le Jura. Lors de la formation du bureau, il fut nommé président de l'Assemblée, le 16 février, par 519 voix sur 538 votants, réélu au mois d'août suivant, par 451 voix sur 468 votants, encore réélu le 5 mars 1872, par 494 voix sur 537 votants, le 15 juin, par 459 voix sur 476 votants, le 12 novembre par 462 voix sur 505 votants. Son attitude conciliante, mais ferme, dans les débats orageux dont sa présidence fut le témoin, lui acquit une grande influence dans l'Assemblée, et, après la crise du 19 janvier, il fut question de le choisir comme chef du pouvoir exécutif, si M. Thiers se retirait, ou tout au moins de le nommer vice-président de la République, pour parer à une vacance possible dans le gouvernement. Le 1er avril 1873, il dut rappeler à l'ordre un membre de la majorité, M. de Gramont, qui avait interprété, comme une « impertinence » envers l'Assemblée, le passage d'un discours de M. Le Royer où il était question de « bagage ; » la droite protesta contre cette mesure disciplinaire, et M. Grévy après avoir établi que l'expression dont s'était servi le député du Rhône n'avait rien de blessant, ajouta : « Messieurs, si je ne remplis pas mes fonctions comme vous avez le droit de l'exiger, il faut que je le sache. Je n'ai ni demandé ni recherché les fonctions dont vous m'avez investi. Je les ai remplies selon mes forces, dans toute ma justice et mon impartialité. Si je ne trouve pas en retour chez vous, messieurs, la justice à laquelle je crois avoir droit, je saurai ce qui me reste à faire. » Le lendemain, en effet, il adressa par lettre sa démission de président. M. Buffet, candidat de la droite, ne réunit que 21 voix, tandis que M. Grévy en obtenait 349 ; malgré ce chiffre imposant, celui-ci maintint son refus par une nouvelle lettre, en date du 3 avril, et M. Buffet fut définitivement élu par 304 suffrages.

Rentré dans les rangs de la gauche républicaine, M. Grévy se prononça contre la candidature de M. Barodet à Paris. « Dans la situation difficile que lui font les partis dans l'Assemblée, écrivait-il, le gouvernement a besoin qu'on lui donne la force contre les ennemis de la République, et non un avertissement qui ne serait pour lui qu'un échec et qui serait plein de péril. » Après le renversement de M. Thiers, il vota en toutes circonstances avec la gauche et publia une remarquable brochure (*le Gouvernement nécessaire*, 1873, in-8), au moment où la coalition monarchique essayait d'imposer la royauté à la France. Après avoir combattu, le 5 novembre, la proposition du général Changarnier tendant à faire accorder à M. de Mac-Mahon le pouvoir pour dix ans, il protesta de nouveau à la tribune contre l'établissement du septennat (19 novembre). Il s'abstint de voter la constitution du 25 février 1875, parce qu'il n'avait jamais reconnu à l'Assemblée le pouvoir constituant ; il refusa une candidature au Sénat, parce qu'il n'était point partisan du système représentatif de deux Chambres ; il vota contre la loi sur l'enseignement supérieur, ainsi que pour le scrutin de liste.

Le 20 février 1876 M. J. Grévy se présenta aux électeurs de l'arrondissement de Dôle. Sa circulaire rappelait les services rendus au pays par la République depuis 1871, et insistait sur la nécessité de la défendre contre des ennemis qui n'avaient pas désarmé. « Il serait puéril, disait-il, de se faire illusion sur ce point. Les partis dynastiques peuvent s'éteindre avec le temps ; l'histoire montre qu'ils n'abdiquent jamais. Ils ne cachent aujourd'hui ni leurs drapeaux ni leurs projets ; ils s'efforcent de pénétrer dans la constitution pour

la détruire, et la France, qui veut la République, aura longtemps encore à la protéger contre eux. » Elu par 12 417 voix, contre 3530 données à M. Picot d'Aligny, M. Grévy fut nommé, dès le 8 mars, jour de la réunion des Chambres, président provisoire, puis président définitif par 462 voix sur 468 votants : « Nous avons une grande mission dit-il, en prenant possession du fauteuil ; nous avons à inaugurer l'application de la constitution nouvelle et à montrer que la République est un gouvernement d'ordre, de liberté et de progrès. Nous n'oublierons pas que le premier besoin de ce gouvernement est que l'accord soit toujours maintenu entre les grands pouvoirs qui le constituent. Nous nous efforcerons d'y concourir par notre modération, notre sagesse, par toutes les concessions compatibles avec l'intérêt de la République. »

Pendant le cours des deux sessions qui suivirent, il se conforma scrupuleusement à ces principes. On peut voir au *Journal officiel*, un exemple remarquable de sa fermeté dans la séance du 24 novembre 1876, où, à propos du budget des cultes, la question brûlante de l'influence cléricale mit aux prises catholiques et radicaux, bonapartistes et chefs de la gauche républicaine, que le président sut contraindre également, par des rappels à l'ordre et par la censure, au respect du règlement et des convenances. Lors des discussions que souleva au sein de la Chambre la crise du 16 mai 1877, il fut à plusieurs reprises bravé par M. Paul de Cassagnac, et l'insuffisance du règlement sur un cas qu'aucune législature n'avait pu prévoir, ne lui permit de répondre à ces outrages que par l'assurance de son mépris. Lorsque M. de Fourtou eut lu le message de prorogation, M. Grévy, dont les courtes allocutions étaient remarquées pour leur parfaite appropriation aux circonstances, prononça, au milieu de l'émotion générale, ces paroles qui firent un grand effet : « Restez dans la légalité, messieurs, restez-y avec fermeté, avec confiance. » Un mois plus tard, le 23 juin, quand la dissolution fut votée par le Sénat, il fit précéder la lecture du message présidentiel de ces quelques mots : « Le pays dira de la Chambre que, dans sa trop courte carrière, elle a bien mérité de la France et de la République. »

Aux obsèques de M. Thiers (8 septembre 1877), M. Grévy prit le premier la parole sur sa tombe et exprima en termes élevés les regrets que cette perte inspirait dans de si graves circonstances. Le ministère, par une dépêche affichée dans plusieurs départements, l'ayant représenté comme se dérobant aux sollicitations des groupes de la gauche et conseillant aux républicains de s'entendre avec le maréchal, M. Grévy répondit en déclarant que l'attitude et le langage qu'on lui prêtait étaient « une calomnie. » Toutes les espérances du parti libéral se tournaient dès lors vers lui, et sa candidature éventuelle à la présidence de la République était nettement posée par M. Gambetta dans une réunion privée, tenue au Cirque quelque jours avant le 14 octobre. M. Grévy avait d'ailleurs accepté la candidature que lui avaient offerte les électeurs de M. Thiers dans le IX^e arrondissement; sa circulaire reprenait un à un tous les griefs allégués par le ministère du 16 mai, et y répondait catégoriquement par des faits avec le caractère de précision et d'autorité à son propre langage. Le 14 octobre, il fut élu à Paris par plus de 12 000 voix contre 5000 données à M. Daguin, et à Dôle par 12 238, contre 5126 recueillies par M. Picot d'Aligny, son ancien concurrent, candidat officiel et légitimiste. Il opta pour Dôle. Le 12 novembre, la Chambre le proclama président par 299 voix. « Je m'efforcerai, dit-il en remerciant ses collègues, de me tenir à la hauteur de ma mission, comme la Chambre, j'en suis certain, se tiendra, par sa modération et sa fermeté, à la hauteur de la sienne, s'inspirant de l'admirable sagesse et de la volonté souveraine du pays qui est avec elle. » M. Grévy fut appelé, le 29 novembre, près du maréchal de Mac-Mahon, ainsi que M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président du Sénat, pour conjurer la crise soulevée par l'arrivée au ministère du général de Rochebouët. M. Grévy conseilla au président de la République de s'incliner devant les règles du régime parlementaire et de prendre un ministère dans les rangs de la majorité.

Treize mois plus tard, M. Grévy était lui-même désigné aux suffrages du Congrès formé par le Sénat et la Chambre pour nommer un successeur à M. de Mac-Mahon qui venait de donner sa démission (30 janvier 1879). Il fut élu président de la République pour sept ans par 563 suffrages sur 713 votants; la majorite absolue était de 336 voix. Cette brillante élection qui opérait, dans un si grand calme, une transmission de pouvoir si redoutée, causa dans le pays une satisfaction profonde, et l'on put enfin croire que la République allait entrer dans une ère sereine et féconde. Le message que M. Grévy adressa aux Chambres, le 6 février, confirmait toutes ces espérances; le nouveau président s'engageait à ne jamais entrer en lutte contre la volonté nationale, et affirmait que la sollicitude du gouvernement se porterait sur l'armée, sur l'administration, sur les bons rapports que la France était jalouse d'entretenir avec les puissances étrangères. Les diverses allocutions de M. Grévy aux membres du corps diplomatique qui vinrent lui présenter leurs hommages, au conseil municipal de Paris, au conseil de l'ordre des avocats, etc., furent empreintes de ce même esprit de fermeté et de modération. Cet esprit inspira la composition de son premier ministère, rattaché, d'une part, au dernier cabinet par le maintien d'un certain nombre des collègues de M. Dufaure (MM. Waddington, Léon Say, de Marcère, de Freycinet), et, d'autre part, accentuant par des noms nouveaux (MM. Lepère, Ferry, Le Royer, Cochery, Gresley, Jauréguiberry), la politique du groupe de la gauche républicaine dont le nouveau chef de l'État avait lui-même fait partie. Une première crise ministérielle s'étant produite à la fin de l'année, le président s'efforça d'en restreindre les effets à quelques changements de personnes répondant à l'influence supposée des groupes parlementaires (28 décembre).

M. Jules Grévy a reçu, comme président de la République, les insignes de grand'croix de la Légion d'honneur le 4 février 1879. Il n'avait jusque là accepté aucune décoration.

GRÉVY (Albert), homme politique français, député, frère du précédent, né à Mont-sous-Vaudrey (Jura), le 23 août 1824, étudia le droit et débuta brillamment, en 1850, dans la conférence des jeunes avocats de Paris. Il alla ensuite s'inscrire au barreau de Besançon et y devint bâtonnier de l'ordre. Après la chute de l'Empire, il fut nommé, par décret du gouvernement de la Défense nationale, le 6 octobre 1870, commissaire dans les départements du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône. Elu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février, 1871, dans le Doubs, le premier sur six, par 36 910 voix, il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et le présida en 1874. Il prit la parole dans un grand nombre de discussions importantes et contribua à l'entente et l'union des diverses fractions de la gauche de l'Assemblée ; il adopta l'ensemble des lois

20 février
il fut élu
nçon par
candidat
olitique à
eurs com-
t codifica-
du 16 mai
s gauches
nfiance au
re suivant,
u candidat
réunion de
ommission
date du
renouvelé
çut, à titre
vile et po-
ermes mo-
gouverne-
nes néces-
pour jus-
t militaire.
er aussitôt,
ction d'une
'il saurait
aussi bien
*

il français,
us-Vaudrey
e de l'École
t dans l'ar-
e Crimée et
le 3 février
1870, colo-
général de
commanda
corps d'ar-
née. Décoré
1855, il a
59 et com-
*

te), homme
, à Howick-
le fils aîné
arti whig.
ses études à
communes
e Winchel-
41), et en-
). Pendant
t, de 1831
aire d'État
es mois en
ntérieur.
affaires en
étaire à la
l se retira
s collègues
Peel, il se
lle il com-
des titres
bre haute
à prendre
binet pré-
oste, il se
onnée à la
les Cafres,
de ce mi-
s le titre :
ord J. Rus-
ol.; 2e édit.,

, le comte
succession

du duc de Newcastle à la guerre; mais il refusa, trouvant que la lutte engagée en Orient n'était ni juste ni nécessaire. Considérant comme une juste satisfaction à donner à l'Irlande, l'abolition de l'Église officielle, il en fit, le 16 mars 1866, à la Chambre des lords, l'objet d'une motion qui souleva une vive opposition. En 1835, il est entré au Conseil privé.

On a encore du comte Grey : *Essai sur le gouvernement parlementaire et sa réforme* (Essay on parliam. government, etc. 1858; 2e édit., 1864).

GREY (sir George, 2e baronnet), homme politique anglais, cousin du précédent, né en 1799 à Gibraltar, fut élevé à l'université d'Oxford, étudia le droit et fut admis, en 1826, au barreau de Lincoln's Inn. L'année suivante il épousa la fille de l'évêque de Lichfield. Nommé membre du Parlement en 1832, il prit un rang honorable parmi les libéraux. Constamment réélu, il a représenté Devonport (1832-1847), le comté de Northumberland (1847-1852), et Morpeth depuis janvier 1853.

En 1834, sir G. Grey fut appelé par lord Melbourne au sous-secrétariat des colonies, poste qu'il reprit pour un plus long temps à la chute de sir R. Peel (1835-1839) et qu'il occupa encore en 1854-1855. Après avoir été juge-avocat général (1839) et chancelier du duché de Lancastre (1841), il accepta de lord J. Russell le portefeuille de l'intérieur (1846-1852), que lord Palmerston lui rendit (1855-1858), qu'il reprit en juillet 1861 et garda jusqu'en 1866. Membre du Conseil privé, il reçut en 1849, la grand'croix du Bain. Depuis 1852, député-lieutenant du Northumberland, il se retira de la vie politique en 1874.

GREY (sir George), administrateur anglais, né vers 1810, étudia le droit et fut admis au barreau de Londres. A la fin de 1846, il fut envoyé à la Nouvelle-Zélande comme gouverneur, et y arriva dans les circonstances difficiles d'une guerre contre les naturels révoltés. En 1854 il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance et retourna à la Nouvelle-Zélande en 1861, pour y réprimer une nouvelle insurrection. Il revint en Angleterre en 1867. En 1848 il a été nommé commandeur du Bain.

On a de lui deux curieux ouvrages : l'un sur des voyages de découvertes accomplis de 1837 à 1839 en Australie (*Journals of two expeditions of discovery in Northwest and western Australia*, 1842); l'autre sur les traditions et les légendes religieuses de la Polynésie (*Polynesian mythology*, 1855, in-8); *Proverbes des ancêtres de la race N. Zélandaise* (Prov. Sayings of the Ancestors, etc. 1858), avec un essai de chronologie historique de ce continent.

GREYSON (Émile), littérateur belge, né à Bruxelles le 17 août 1833, entra de bonne heure dans l'administration et devint directeur général de l'enseignement secondaire au ministère de l'instruction publique.

Parmi ses romans, on cite : *Fiamma Colonna* (Bruxelles, 1857, 2 vol. in-18); *les Récits d'un Flamand* (1859, in-18); *le Passeur de Targnon* (1860); *Jacques le charron* (Paris, 1862, in-18); *les Magots de Teniers* (Bruxelles, 1863, 2 vol. in-18); *Juffer Daadje et Juffer Doortje*, roman de mœurs hollandaises (1874, in-18); *la Maison Ruweivac her et Huysman* 1877), etc. M. Greyson a collaboré à la *Revue de l'instruction publique*, de Bruxelles, au *Nord*, à l'*Étoile belge*, et donné des poésies et des nouvelles à divers recueils. *

GRICOURT (Raphaël, marquis DE), homme politique français, ancien sénateur, né le 17 février

1813, figurait au nombre des accusés de Strasbourg que le jury acquitta le 18 janvier 1837. Il prit, dans l'interrogatoire qu'il subit alors, le titre d'officier d'ordonnance du prince Louis-Napoléon. Sous le second Empire, devenu chambellan de la maison impériale, il fut nommé sénateur le 1er juillet 1863. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se fixa en Belgique. Le marquis de Gricourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 janvier 1858. Il a publié : *Des Relations de l'Allemagne avec la France sous Napoléon III* (Brux. 1870, in-8).

GRIFFE (Charles-Antoine-Jules), magistrat et sénateur français, né à Thézan (Hérault), le 18 octobre 1825, étudia le droit à la faculté de Toulouse, et fut reçu licencié en 1847. Inscrit au barreau de Beziers en 1870, il fut nommé le 9 novembre de la même année président du tribunal civil de Nîmes. Conseiller général du département de l'Hérault, pour le canton de Murviel, depuis le 8 octobre 1871, il en a été le vice-président. Porté sur la liste républicaine, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint, seulement, 195 voix sur 420 électeurs, et fut élu, au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, le dernier sur trois, par 272 voix sur 418 électeurs. Il appartient au groupe de la gauche républicaine. M. Griffe a été décoré le 24 juillet 1879.

GRIGORJEW (Basile), orientaliste et numismate russe, né à Saint-Pétersbourg en 1816, étudia les langues orientales à l'université puis, à l'Institut spécial de ces langues et fut quelque temps professeur libre de langue persane à l'Université de sa ville natale. Envoyé en 1838 au lycée Richelieu à Odessa, comme professeur de langues orientales, il fonda dans cette ville la Société d'histoire et d'antiquités. En 1844, il alla prendre la rédaction du *Journal du ministère de l'intérieur* à Pétersbourg. Nommé gouverneur général d'Orenbourg en 1862, il y resta onze ans et rentra dans l'enseignement en 1863, comme professeur de l'histoire de l'Orient à l'université.

A part une traduction en russe de l'*Histoire des Mongols* de Chondemir, on doit à M. Grigorjew un mémoire important de numismatique orientale : *On the Patancoins of India, found in the ruins of Sarai* et divers articles réunis sous ce titre : *Russie et Asie* (Pétersb. 1876).

GRIGOROVITCH (Nicolas), romancier russe, né en 1822 dans le gouvernement de Simbirsk et destiné par ses parents à servir dans l'armée, fit ses premières études dans une école du génie; mais, apostrophé rudement un jour par le grand-duc Michel sur sa tenue militaire, il renonça à cette carrière et rentra dans la vie civile. Il suivit quelque temps les cours de l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, et fut élève du peintre Brulof. En 1846, il publia une première nouvelle, *le Village*, que suivit la lamentable histoire d'*Antoine Gorémyka* (Antoine Souffre-Douleur). Jusqu'en 1849, il écrivit encore dans le même genre: *Bobyl* (le Vagabond), *la Vallée de Smédora*, *le Maître de chapelle Souslikof*, où l'auteur s'est proposé, par de vives peintures, d'inspirer l'horreur du servage russe. Des compositions plus vastes : *les Chemins de traverse* (1850) et *une Soirée d'hiver* (1853), rappellent les œuvres de Ch. Dickens et même de G. Sand. On cite encore : *les Pêcheurs* (1851), tableau animé des mœurs de la vieille Russie et des difficultés de civilisation ; *Svistoulkine* (1855), suite de types originaux de la petite bourgeoisie dans les villes; *Laboureurs et Viveurs* (Pakhatnik i Barkhatnik i 1860), etc.

GRIMARDIAS (Mgr Pierre-Alfred), prélat français, est né à Maringues (Puy-de-Dôme), le 19 septembre 1813. Précédemment chanoine-archiprêtre et vicaire général de Clermont, il a été nommé évêque de Cahors par décret du 30 décembre 1865, préconisé le 24 juin 1866 et sacré le 6 août suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que des *Instructions pastorales* et *Mandements*.

GRIMOUARD DE SAINT-LAURENT (Henri-Léonard), esthéticien et historien d'art français, né à Vouvent (Vendée) le 11 juillet 1814, fit ses études à l'institut des Jésuites de Bordeaux, puis au collège ecclésiastique de Pontlevoy. A la suite d'un voyage en Italie, il entreprit de longues recherches sur l'art chrétien et en formula les règles et les théories pratiques dans les conditions d'une stricte orthodoxie. Outre un travail considérable : *Guide de l'art chrétien* (Paris et Poitiers, 1872-1875 6 vol. gr. in-8 avec pl.) et un *Manuel de l'art chrétien* (1878, gr. in-8, fig.) on lui doit sur les mêmes sujets de nombreux articles dont la plupart ont été tirés à part : *le Christ triomphant et le Don de Dieu*, *Du Nu dans l'art chrétien. Notes recueillies en Italie sur les figures allégoriques des vertus et des vices*, *Iconographie des tombeaux*, *Du Nimbe*, *Iconographie de saint Jean-Baptiste*, *Du type du Christ*, etc.; quelques notices hagiologiques; enfin des brochures politiques : *Questions sur la noblesse* (Nantes, 1860, in-8) ; *Lettre d'un Vendéen* au ministre des affaires étrangères (1860, in-8), etc. *Que faire pour le pape?* (1869, in-8), etc.

GRISART (Jean-Louis-Victor), architecte français, né à Paris, le 28 juillet 1797, étudia l'architecture sous MM. Guénepin et Huyot, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second prix au concours de 1823. Nommé peu après sous-inspecteur des travaux du gouvernement, il exécuta ou dirigea principalement le bazar Bonne-Nouvelle, avec Frœlicher, la salle Herz, et, en société avec M. Poirot, la plus grande partie des nouvelles galeries des Panoramas. En 1847, il devint architecte de l'hôtel des Postes, du château de Compiègne, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1837. — M. Grisart est mort à Paris, le 14 mai 1877.

GRISEBACH (Auguste-Henri-Rodolphe), botaniste allemand, né à Hanovre en 1814, étudia la médecine et la botanique à Gœttingue et à Berlin, obtint, en 1836, le diplôme de docteur en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à l'université de Gœttingue. Chargé par le gouvernement hanovrien d'explorer la Turquie (1839), il parcourut la Bithynie, la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, et publia, à son retour en Allemagne, son *Voyage à travers la Roumélie et à Brousse* (Reise durch Rumelien, etc., Gœttingue, 1841, 2 vol.), et le *Spicilegium floræ Rumelicæ* (Brunswick, 1843-1845, 2 vol.). En 1841, il devint professeur adjoint et, en 1847, titulaire à l'université de Gœttingue, en 1875, il prit en outre la direction du jardin botanique. Il a reçu le titre de Conseiller de la cour. — Il est mort le 9 mai 1879.

On doit encore à M. Grisebach les travaux suivants : *Genera et species Gentianearum* (Stuttgart, 1839) ; *De la formation de la tourbe, etc.*, (Ueber die Bildung des Torfs, etc.; Gœttingue, 1846) ; *De la disposition géographique des végétaux dans le nord-ouest de l'Allemagne* (die Vegetationslinien des nordwestlichen Deutschlands; Ibid., 1846) ; *la Disposition géographique des éperviéres* (die geogr. Verbreitung der Hieracien,

Ibid., 1852); *Précis de botanique systématique* (Grundriss der system. Botanik; Ibid., 1854) ; un important recueil des *Comptes rendus des travaux de botanique géographique et systématique* (Berichte über die Leistungen der geogr. und system. Botanik; Berlin, 1841-1853, t. I-XII); *la Végétation du globe d'après sa disposition suivant les climats* (1875, t. I, in-8), etc.

GRISI (Carlotta), danseuse italienne, cousine de la célèbre cantatrice de ce nom, née à Visinada, village de la Haute-Istrie, vers 1821, dansait à cinq ans au théâtre de la Scala de Milan, et partagea ensuite ses études entre le chant et la danse, également attirée par les conseils de la Malibran et les leçons du chorégraphe M. Perrot, dont elle devint la femme. En 1841, elle parut, sous le nom de Mme Perrot, au théâtre de la Renaissance, dans le ballet-mélodrame des *Zingari*, où elle dansait et chantait à la fois, et fut aussitôt engagée à l'Opéra. Elle y reprit son nom de famille et créa le ballet de *Giselle*, qui resta son rôle favori. Son mari l'emmena peu après à Londres, et elle n'a plus fait depuis sur les scènes françaises et étrangères que de rares apparitions.

GRIVART (Louis-René-Joachim), homme politique français, ancien sénateur et ministre, né à Rennes le 30 juillet 1829, fit ses études de droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale, et y acquit une certaine réputation. Élu représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le sixième sur douze, par 88 610 voix, il prit place au centre droit et fut membre de la fameuse commission des Trente. Il reçut le portefeuille de l'agriculture et du commerce au 24 mai 1874 et le garda jusqu'à la chute du cabinet Chabaud-Latour (10 mars 1875). Secrétaire de l'Assemblée nationale en 1873 et 1874, il fut rapporteur de plusieurs projets de lois. Il vota avec la droite de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sans succès sur la liste des droites de l'Assemblée, lors des élections des sénateurs inamovibles, il fut élu au nouveau Sénat, le 30 janvier 1876, dans le département d'Ille-et-Vilaine, le premier sur trois, par 287 voix sur 460 électeurs. Il continua à siéger sur les bancs de la droite monarchiste et vota la dissolution en juin 1877. Aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il échoua dans le même département, avec 214 voix sur 455 électeurs et reprit sa place au barreau de Rennes. *

GRIVAS (Démétrius), homme politique grec, né à Nauplie le 25 août 1829, entra au service militaire en 1843 et prit part, en 1854, à l'insurrection des Grecs de l'Épire, contre les Turcs, avec son père le général Théodorakis Grivas. À l'issue malheureuse de cette insurrection on répandit le bruit de sa mort. Il rentra dans son pays et reprit son service dans l'artillerie. Auteur du soulèvement de Nauplie contre le roi Othon I, en 1862, il fit partie de l'Assemblée nationale constituante, après le départ du roi, et devint chef du parti de la Montagne (*Oréni*). Capitaine en 1862, il fut promu major en 1867 et lieutenant-colonel en 1871, ministre de la guerre en 1866 et ministre de la marine l'année suivante. On lui doit l'organisation d'une École navale pratique. Il rentra au ministère en 1874, avec le portefeuille de la guerre, et chercha à rétablir la discipline dans l'armée désorganisée. À la chute du ministère en 1875, il rentra dans la vie privée, et devint, quelque temps après, aide de camp du roi. Il fut nommé, en janvier 1879, membre de la commission gréco-turque pour la nouvelle délimitation des frontières. *

GRIVEL (Louis-Antoine-Richild), officier de marine français, est né à Brest le 30 janvier 1827. Fils d'un amiral, il entra au service en 1840, et fut successivement promu, aspirant en septembre 1842, enseigne en novembre 1846, lieutenant de vaisseau le 4 septembre 1851, capitaine de frégate le 11 juillet 1860, capitaine de vaisseau le 7 mars 1868, et contre-amiral le 8 octobre 1878. Il est devenu major général à Cherbourg. M. Grivel qui prit part à l'expédition de Crimée, fut grièvement blessé dans le combat de la flotte contre les batteries de Sébastopol. Officier de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1864, il a été promu commandeur le 18 juillet 1876.

M. Richild Grivel a publié quelques ouvrages spéciaux dont plusieurs sont restés anonymes; nous citerons : *Essai sur l'organisation du personnel de la flotte*, « par un officier de vaisseau » (1851, in-8); *la Marine dans l'attaque des fortifications et le bombardement des villes du littoral :* Sébastopol, Bomarsund, Odessa, etc. (1856, in-8), réimprimé sous ce titre : *Attaques et bombardements maritimes avant et pendant la guerre d'Orient*, Sébastopol, etc. (1857, in-8); *Siège de Malte par les Turcs en* 1565 (1861, in-8), extrait du *Correspondant*; *la Guerre des côtes*, *Attaque et défense des frontières maritimes*, etc. (1864, in-8), recueil d'articles insérés dans *la Revue contemporaine*; *De la Guerre maritime avant et depuis les nouvelles inventions* (1869, in-8); *les Nouveaux cuirassés d'escadre* (1873, in-8).

GROENDAL (Benedikt), poète islandais, né à Besestad, en 1826, et petit-fils du poète de ce nom, mort en 1825, subit en 1847, à Copenhague, l'examen de philosophie et fut chargé, en 1852, de professer le danois et l'histoire à Rey-Kiavik. M. Groendal a été nommé, en 1846, membre de la Société littéraire islandaise.

Il a publié : *le Poème d'Œrvarr-Odd* (Drapa inn Œrvarr-Odd, 1851), en 12 chants; *Chants* (Kvœdi, 1853); une traduction poétique des chants XIX à XXII de l'*Odyssée* (1853-54) et celle des *Mille et une Nuits* (1852).

GROLLEAU (Mgr François), prélat français, est né à Chavagnes-les-Eaux (Maine-et-Loire), le 1er novembre 1828. Précédemment curé de Saumur, il fut nommé évêque d'Evreux par décret du 17 mai 1870, préconisé le 27 juin, sacré à Tours le 8 septembre suivant. On ne cite de Mgr Grolleau que des *Instructions pastorales* et *Mandements*. *

GROLLIER (Alphonse-Benjamin), député français, est né à Mauzé (Deux-Sèvres), le 25 mars 1807, d'une famille de commerçants du Poitou et du Maine. Il fit ses études au collège d'Alençon et entra dans le commerce des toiles et des fils qu'il a quitté en 1864. Membre du conseil municipal d'Alençon en 1848, il fut nommé maire de cette ville par le général Cavaignac et donna sa démission de ses fonctions en 1850. Il les accepta de nouveau en 1861, et les garda jusqu'en 1868. Dans l'intervalle, nommé plusieurs fois juge au tribunal de commerce, il en fut souvent président. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, il se présenta, comme candidat indépendant, dans la première circonscription de l'Orne, et fut élu par 12 212 voix sur 23 516 votants. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 qui tendait à ramener le régime parlementaire.

Élu représentant de l'Orne à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, le quatrième sur huit, par 54,038 voix, il prit place au centre gauche, vota avec la minorité républicaine et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste républicaine de l'Orne aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua, avec 211 voix sur 537 électeurs; mais il fut élu député, le 20 février suivant, dans l'arrondissement d'Alençon, par 8259 voix, contre 5833 accordées à son concurrent, M. Lecointre. Il reprit sa place au centre gauche, vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant dans la même circonscription, par 8439 voix, contre 7660 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, M. Rœderer. M. Grollier représente le canton de Bazoches au conseil général de l'Orne.

GROS (Aimé-Philippe-Charles), homme politique français, ancien député, est né le 23 février 1816. Manufacturier à Wesserling, il fut nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2ᵉ circonscription du département du Haut-Rhin, par 12 149 voix sur 23 830 votants. Aux élections de 1869, candidat officiel dans la 3ᵉ circonscription du même département, il échoua, avec 7793 voix sur 24 829 votants, contre 15 143 données à son concurrent, M. Keller.

GROSGURIN (François-Marcellin), député français, né aux Molunes (Jura), le 20 août 1829, étudia la médecine et fut reçu docteur vers 1853. Il s'établit à Gex (Ain), devint maire de cette ville et fut révoqué après la chute de M. Thiers. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Gex, et, malgré l'opposition du comité local, maintint sa candidature; il obtint au premier tour de scrutin 1615 suffrages contre 2900 environ partagés entre trois autres candidats et resta seul candidat au scrutin de ballotage. Il fut élu, le 5 mars, par 3766 voix, se fit inscrire à la nouvelle Chambre au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, suivant par 4543 voix, contre 640 accordées au candidat officiel. Il représente le canton de Gex au conseil général.

GROUCHY (Ernest-Henri, vicomte DE), homme politique français, est né à Paris, le 26 janvier 1806. Ancien élève de l'École polytechnique, il devint ingénieur des ponts et chaussées, puis entra dans l'administration. Il fut successivement sous-préfet à Cambrai (1830), à Bayeux (1832), à Montargis (1833). Révoqué en 1848, il fut appelé à la préfecture du Gers le 10 janvier 1849, et quelques mois après à celle d'Eure-et-Loir, qu'il conserva jusqu'en 1854, époque où il fut mis en non activité. En 1857, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3ᵉ circonscription du Loiret, et réélu en 1863 par 13 125 voix sur 25 051 votants. A ces dernières élections, il représentait l'opposition et avait pour concurrent M. de Cheveigné, candidat officiel. Soutenu de nouveau par l'administration, aux élections de mai 1869, il échoua contre le candidat démocratique, M. Cochery, qui fut élu au scrutin du ballotage. Le vicomte de Grouchy avait été aussi élu conseiller général du canton de Montargis. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1850. — Il est mort à Orléans le 28 novembre 1879.

GROUSSET (Paschal), journaliste français, membre de la Commune de Paris en 1871, né en Corse, vers 1845, fils d'un principal de collège, étudia la médecine à Paris, puis se jeta dans le journalisme, et débuta dans l'*Étendard*, feuille bonapartiste, par des articles scientifiques. Il passa de là au *Figaro*, où il écrivit des chroniques de même spécialité, sous le pseudonyme de *Docteur Blasius*, et des romans, signés *Léopold Virey*. Lors de la fondation de la *Marseillaise*, M. Grousset suivit la fortune de M. H. de Rochefort. Il collaborait à la même époque à un journal corse, *la Revanche*. A la suite d'un article du prince Pierre Bonaparte, contre les rédacteurs de cette feuille, publié dans l'*Avenir de la Corse* et d'une réponse de la *Revanche* et de la *Marseillaise*, le prince provoqua M. de Rochefort, tandis que M. Grousset lui envoyait de son côté, ses témoins, MM. Victor Noir et Ulrich de Fonvielle. Alors eut lieu ce drame de la maison d'Auteuil, qui se termina par la mort de Victor Noir, tué d'un coup de revolver par le prince Pierre (9 janvier 1870). M. Paschal Grousset, fut arrêté et tenu au secret pendant deux mois, jusqu'à la réunion de la Haute cour de justice siégeant à Tours. Après l'acquittement du prince, il commença, dans *la Marseillaise*, une campagne contre l'Empire, qui lui valut plusieurs condamnations, dont une à six mois de prison et 2000 francs d'amende.

Après la révolution du 4 septembre, M. Grousset prit la direction de *la Marseillaise*, puis en suspendit la publication et s'engagea comme volontaire dans le 18ᵉ bataillon de chasseurs à pied. Au moment de l'insurrection du 18 mars, il fonda trois feuilles éphémères, *la Bouche de fer*, *la Nouvelle République*, *l'Affranchi*. Délégué aux affaires extérieures, le 22 mars, par le comité central, il conserva ce poste lors de la constitution de la Commune. Élu membre de cette assemblée, dans le 18ᵉ arrondissement, le 26 mars, par 13 359 voix sur 17 443 votants, il fut nommé membre de la nouvelle commission exécutive, le 21 avril. On signale, à cette époque, outre sa correspondance avec le chef des armées allemandes, M. de Fabrice, divers manifestes adressés à la province, pour l'encourager à venir en aide à l'insurrection parisienne, et la lettre diplomatique adressée, le 5 avril, à tous les représentants des nations étrangères. Cette lettre « notifiait officiellement la constitution du gouvernement communal de Paris, et exprimait le désir de resserrer les liens fraternels qui unissaient le peuple parisien aux autres peuples. » M. Grousset vota pour la création du comité de salut public, la destruction de la colonne Vendôme et de la maison de M. Thiers. Il tenta de quitter Paris le 3 juin, sous un déguisement féminin, mais, reconnu par les agents, il fut arrêté et conduit à Versailles. Traduit devant le 3ᵉ conseil de guerre, il fut condamné, le 3 septembre 1871, à la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée, et interné le 24 décembre 1871 au fort Boyard. Embarqué le 13 juin 1872, sur la frégate la *Correze*, il fut déporté à la Nouvelle-Calédonie. Le 20 mars 1874, il réussit à s'évader, avec M. de Rochefort, et cinq autres condamnés. Il se rendit en Angleterre par San-Francisco et New-York. Il n'a pas été compris dans les décrets d'amnistie signés par M. Grévy (juillet 1879).

Outre sa collaboration aux journaux cités plus haut, M. Grousset a publié: *le Bilan de l'année 1868* (1869, in-18), avec MM. Castagnary, Ranc et F. Sarcey: *la Conspiration du général Malet* (1869, in-18); *les Origines d'une dynastie*, le

ı69, in-18)
traites du
*

ienanglais,
is d'un ma-
s études à
ofessa cinq
onsacrant à
. profession
miers phy-
'électricité,
s de la So-
alu, depuis
dont il est
itre de con-
é chevalier

uvertes par
les recueils
Les princi-
le voltaïque
on de l'eau
de plaques
plication de
ique à gaz
ants électri-
noléculaire,
tices sur les
1846); *Pro-*
isme (1849);
52); *Électri-*
54); *Conver-*
ique(1856);
re deux pla-
ages (1857).
n des forces
5), traduit en
-8).

né à Carls-
ole impériale
iers prix en
envoyé cinq
dans sa ville
and-duc de
mandes offi-
plus connu,
ré du roman
en 1842, une
envoya une
le de Paris,
67 : *Agar et*

et littérateur
ier 1802, fils
du *Morgen-*
té de Tubin-
à Schleier-
eurs postes
la cour de
ville le 1er

otestantismo
9), on cite
glen; Stutt-
tives à l'al-
l'Allemagne
esthétiques,
nts religieux
339); un re-
rmonie avec
ces: *Nicolas*
rier, homme
e (Stuttgart,
moyen âge

(Ulm's Kunstleben im Mittelalter; Ulm, 1840, avec planches), etc.

GRUNER (Guillaume-Henri-Louis), célèbre graveur allemand, né à Dresde, le 24 février 1801, et destiné de bonne heure à la carrière des arts, s'exerça comme peintre de décors, puis étudia dans l'atelier de Klinger et à l'Académie de Dresde. Malgré ses premiers succès dans la peinture, il se tourna, en 1816, vers la gravure, eut pour maîtres Krüger et Fuhrich et visita l'Italie. Après avoir édité plusieurs séries d'œuvres secondaires à Prague, à Nuremberg et à Vienne, il alla suivre, à Milan, les ateliers de Ronghi et Anderloni. La reproduction du *Berger espagnol*, de Velasquez, lui valut la protection de l'Académie de Dresde et un subside pour continuer son voyage. Après avoir visité le sud de la France, les principales villes de l'Espagne et travaillé à l'Escurial, il rentra dans sa patrie, grava le *portrait de Mengt*, et partit ensuite pour l'Angleterre et l'Écosse, où il grava plusieurs *Madones* de Raphaël et le *Moïse sauvé des eaux*. Dans un second voyage en Angleterre, en 1842, il grava les cartons de Raphaël du musée de Hamptoncourt, pour le musée de Berlin. Un affaiblissement progressif de la vue le força de revenir à la peinture décorative. Il exécuta de nombreuses fresques pour le prince Albert, et publia en même temps : *Fresco decorations and studies*, etc. (Londres, 1844) ; *the Decorations of the garden pavilion in the grounds of Buckingham-palace* (Londres, 1844), avec texte explicatif par Mme Jameson.

Plus tard, M. Gruner fut guéri, reprit le burin et grava le *Cavalier endormi* de Raphaël. Il fut ensuite chargé d'exécuter, pour les écoles de dessin, un album colorié, d'après les tableaux des principaux maîtres italiens, et l'intitula : *Specimens of ornemental art*. Il faut encore citer de M. Gruner la reproduction du tableau de Raphaël intitulé : *Pax vobiscum*, et des *mosaïques* de la chapelle Chigi (1839) ; *le Christ au jardin des Oliviers*, d'après Raphaël, et le *Saint Laurent distribuant des aumônes*, de la chapelle Fiésole du Vatican. Il prit part, en 1851, à la décoration du palais de l'Exposition universelle de Londres. En 1858, il fut appelé, comme professeur de gravure, à l'Académie de Dresde et publia, la même année, un ouvrage sur les *Bas-reliefs du Dôme d'Orvieto* (Leipzig, 1858, 83 pl. in-folio).

GRUPPE (Othon-Frédéric), écrivain allemand, né à Dantzig, le 15 avril 1804, alla, en 1825, étudier la philosophie à Berlin. Ses premiers écrits, *Antæus* (Berlin, 1831), et *le Zénith de la philosophie du* XIXe *siècle* (Wendepunkt der phil. im 19ten Jahrh; Berlin, 1834), dirigés contre la philosophie hégélienne lui fermèrent pour un temps la carrière de l'enseignement. Il se tourna vers la littérature, se fit remarquer par sa collaboration au *Moniteur de la Prusse* (Allgemeine preussische Staatszeitung). En 1842, il fut employé au ministère des cultes; mais, en 1844, il passa, comme professeur adjoint, à la Faculté philosophique de l'université de Berlin. — Il est mort dans cette ville, le 7 janvier 1876.

Parmi les écrits philosophiques de M. Gruppe, outre les deux déjà mentionnés, nous citerons : *Sur les Fragments d'Archytas et des anciens pythagoriciens* (Ueber die Fragmente des Archytas, etc. ; Berlin, 1841) ; *Systèmes cosmiques des Grecs* (Kosmische Systeme der Griechen ; Ibid., 1851) ; *Présent et avenir de la philosophie allemande* (Gegenwart und Zukunft der Phil. in Deutschland ; Ibid., 1855). Ses principales études d'esthétique sont : *Ariadne*, ou *Développement de l'art tra-*

gique des Grecs et ses rapports avec la poésie populaire (Ariadne, die tragische Kunst, etc.; Berlin, 1834); *l'Élégie romaine* (die rœmische Elegie; Leipzig, 1838, 2 vol.); *De la Théogonie d'Hésiode* (Ueber die Th. des Hesiod; Berlin, 1841); un recueil de *Poëtes allemands* (der deutsche Dichterwald; Ibid., 1849, 3 vol.), et *Traditions et histoires du peuple allemand* (Sagen und Geschichten des deutschen Volkes; Ibid., 1854). On lui doit enfin un recueil de *Poésies* (Gedichte; Berlin, 1835); quelques chants épiques : *Alboin* (Ibid., 1829); *la Reine Berthe* (Kœnigin Bertha; Ibid., 1848); *Theudelinde* (Ibid., 1849), et une trilogie épique, *l'Empereur Charles* (Kaiser Karl; Ibid., 1852), etc.

GRUYER (François-Anatole), critique d'art et administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 15 octobre 1825, fit ses études au collège Rollin, entra dans l'industrie qu'il abandonna en 1845, pour suivre les cours de l'École centrale des arts et manufactures. Il en sortit en 1848, avec le diplôme d'ingénieur civil, se fit recevoir licencié ès sciences, devint répétiteur de chimie à l'Institut agronomique de Versailles, en 1850, et y resta jusqu'à la suppression de cet établissement en 1852. Il se consacra alors à l'étude des beaux-arts et à l'histoire de l'art, parcourut les principaux pays de l'Europe et particulièrement l'Italie pour en explorer les collections publiques et particulières. Nommé inspecteur général des beaux-arts en 1872, il fit partie du jury de peinture à l'Exposition universelle de 1878. Membre du Conseil supérieur des beaux-arts et des principales commissions artistiques, M. Gruyer a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 6 mars 1875, en remplacement de Pelletier.

L'un des principaux collaborateurs de la *Gazette des beaux-arts*, depuis sa fondation, en 1859, il a publié les ouvrages suivants : *Essais sur les fresques de Raphaël au Vatican : I. les Chambres ; II. les Loges* (1858-1859, 2 vol. in-8); *Des Conditions de la peinture en France* (1862, in-8, avec 3 grav.); *Raphaël et l'antiquité* (1864, 2 vol. in-8); *les Vierges de Raphaël et l'iconographie de la Vierge* (1869, 3 vol. in-8); *les Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temps de Saint-Jean [baptistère de Florence]* (1875, in-8, avec pl.) Il a été chargé du rapport sur les *Applications de l'art à l'industrie*, à l'Exposition internationale de Londres en 1871.

GRUYÈRE (Théodore-Charles), statuaire français, né à Paris, le 17 septembre 1813, et fils d'un laborieux ornemaniste, se familiarisa de bonne heure avec le travail de la ronde-bosse et de l'ornement. A treize ans, il fit presque d'instinct diverses têtes et des copies de la renaissance ou de l'antique, dont plusieurs sont aujourd'hui dans le commerce du moulage. En 1831, il commença à suivre l'École des beaux-arts, remporta des médailles aux divers concours annuels, entra dans l'atelier du scupteur Ramey et exposa au Salon de 1836 un groupe : *Jeune fille et son fidèle gardien*, qui obtint une 3ᵉ médaille. Après un second grand prix en 1837, il obtint enfin le premier grand prix au concours de 1839, dont le sujet était : *les Sept chefs devant Thèbes*. L'année précédente, son *David chantant devant Saül*, couronné par le jury de l'École, avait été rejeté par une décision de l'Académie. Ses envois de Rome furent : en 1841, *le Faune du Capitole*, resté au Palais des beaux-arts ; en 1842, *la Pandore*, récompensée d'une médaille d'or au Salon suivant, et quelques têtes d'étude ; enfin, en 1845, un *Chactas*, auquel l'Académie décerna le prix de Mme veuve Leprince.

De retour en 1846, M. Gruyère exposa, la même année, son *Chactas* et *Mucius Scævola*, en marbre, qui fut acquis pour le Luxembourg ; en 1849, le buste d'*Hérodote*, donné à l'École normale; en 1850, celui de *Greuze*; en 1852, celui de *Richomme*, tous les deux pour le ministère de l'intérieur; en 1855, une *Psyché* en marbre; en 1859, *la Tendresse maternelle*, *M. H. Litolff*; en 1861, *Notre-Dame de Bénédiction*; en 1864, une *Tête d'enfant* ; à l'Exposition universelle de 1867, *Chactas au tombeau d'Atala* ; en 1869, un groupe en marbre, *la Tendresse maternelle* et la statue en plâtre de *M. Ingres*; en 1870, *Terpsichore*, statue en marbre; en 1875, *Portrait du fils de l'auteur*, buste en terre cuite; en 1876, *Jules Ramey*, buste en plâtre; en 1877, *Psyché*, statue de marbre, etc. Il avait exécuté, en outre, un *Gaspard Monge*, pour l'Hôtel de ville (1848), ainsi que la décoration intérieure du Salon peint par M. Ingres; une *Sainte Geneviève* (1854); les *Armes* de deux pavillons du nouveau Louvre (1855); la *Ville de Laon* et la *Ville d'Arras* pour la façade du chemin de fer du Nord à Paris (1864); la statue en pierre de *Saint Basile* et celle d'*Ézéchiel* pour l'église Saint-Augustin (1865); le *Triomphe*, statue pour le fronton du guichet de l'empereur aux Tuileries (1866); quelques bas-reliefs pour l'église Saint-Thomas d'Aquin et pour le nouvel Opéra (1868); le monument de l'amiral *Tegethof* à Vienne (Autriche), etc. — M. Gruyère a obtenu une 2ᵉ médaille en 1843, une 1ʳᵉ en 1846, un rappel en 1857, une médaille de 2ᵉ classe à l'Exposition universelle de 1867 et, en 1866, la décoration de la Légion d'honneur.

GUADET (Joseph), littérateur français, né à Saint-Emilion (Gironde), en 1795, appartient à la famille de l'illustre conventionnel de ce nom. Reçu avocat, il s'occupa de travaux littéraires et entra ensuite aux Jeunes-Aveugles, où il remplit les fonctions de chef de l'enseignement.

Voici ses principaux ouvrages : *Dictionnaire universel de géographie ancienne et comparée*, 1820, 2 vol. in-8), avec M. Dufau; *Collection des Constitutions de tous les peuples de l'Europe* (1823, 6 vol. in-8), avec le même; *Esquisses historiques et politiques sur le pape Pie VII* (1823, in-8); *Atlas de l'histoire de France* (1833); *Saint-Émilion, son Histoire et ses monuments* (1841, in-8, 2ᵉ édit. 1863), étude qui obtint en 1838 une médaille d'or à l'Institut; *Histoire chronologique de la France* (1843, in-18; 6ᵉ édit., 1858); *Histoire ancienne chronologique et méthodique* (1844-1845, 2 vol. in-18); *les Girondins, leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort* (1861, 2 vol. in-8); *De la Représentation nationale en France* (1862, in-18), etc. Il a traduit l'*Histoire des Francs*, de Grégoire de Tours (1836-1841, 4 vol. in-8), pour la Société d'histoire de France, et la *Chronique de Richer* (1845-1846, 2 vol. in-8).

GUALANDI (Michel-Ange), littérateur italien, né à Bologne, le 13 mars 1793, d'une ancienne famille, consacra sa fortune à parcourir l'Europe, et réunit au palais Fava, sa résidence habituelle, les collections recueillies dans ses voyages.

Il a publié : *Mémoires italiens inédits sur les beaux-arts* (Memorie originali italiani risguardanti le belle arti, Bologne, 1840-1845, 6 vol.); *Nouveau choix de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture, écrites par les plus célèbres personnages du* XVᵉ *au* XIXᵉ *siècle* (Nuova raccolta di lettere sulla pittura, scultura ed architettura, etc., Ibid., 1844-45, 2 vol.), avec des notes et éclaircissements; *Trois jours à Bologne* (Tre giorni in Bologna, 1850); *Victoire* [illegible]

[illegible], *Ugo de Carpi* (1854), monographies. Il a collaboré à l'*Archivio storico italiano*, à la réédition de *Vasari* (Florence, 1855), etc.

GUARDIA (Joseph-Michel), littérateur et médecin français, né à Alayor (île Minorque), le 23 janvier 1830, vint en France en 1843, fit ses études au lycée de Montpellier et fut reçu licencié ès lettres en 1851. Il prit dans cette ville le grade de docteur en médecine en 1853, et, à Paris, celui de docteur ès lettres en 1855. Nommé bibliothécaire adjoint de l'Académie de médecine en 1861, il a été naturalisé en 1865.

Le docteur Guardia a publié : *Questions de philosophie médicale*, thèse inaugurale (Montpellier, 1853, in-4); *De Medicinæ ortu apud Græcos progressuque per philosophiam* (1855, in-8), et *Essai sur l'ouvrage de J. Huarte : Examen des aptitudes diverses pour les sciences* (1855, in-8), thèses du doctorat ès lettres; *De la Prostitution en Espagne* (1857, in-8) ; *Étude médico-psychologique sur l'histoire de Don Quichotte* (1858, in-8); *De l'Étude de la folie* (1861, in-8); *les Républiques de l'Amérique espagnole* (1862, in-8); *le Voyage au Parnasse de Cervantes*, traduit en français pour la première fois (1864, in-18); *la Médecine à travers les siècles* (1865, in-8); *la Ladrerie du porc dans l'antiquité* (1866, in-8); *l'Art de gouverner* (1867, in-18); *Grammaire de la langue latine* (1876, in-18), avec M. Wierzeyski; divers articles de critique littéraire, de médecine, etc.

GUBERNATIS (Angelo DE), littérateur et orientaliste italien, né à Turin le 7 avril 1840, étudia à l'Université de sa ville natale, fut reçu docteur ès philosophie et devint professeur au gymnase de Chieri. Envoyé en 1862, à Berlin, par le gouvernement italien, il y étudia les langues orientales sous Weber et Bopp, puis fut nommé professeur de sanscrit et de littérature comparée à l'Institut des hautes études de Florence.

M. de Gubernatis débuta dans les lettres par une tragédie : *Pier delle Vigne*, dont le principal rôle fut rempli par l'acteur Rossi. Il a donné depuis les drames en vers : *la Mort de Caton*; *Romolo* et traduit les drames indiens : *Il re Nala*, *Il re Dasaratta* et *Maya*. Connu, surtout comme critique et orientaliste, il fonda : *l'Italia litteraria* en 1862, *la Rivista orientale* en 1867, *la Civiltà italiana* en 1869 et, la même année, *la Rivista Europea*, dont il a gardé la direction et qui devint en quelques années, la plus répandue des revues italiennes. Il fut en outre le collaborateur de l'*Athenæum*, de Londres, de l'*International Review* de New-York ; du journal *la République française* etc.

Parmi ses travaux d'érudition, nous citerons : *Pour l'Encyclopédie indienne* (Piccola Enciclopedia indiana, [illegible]); *les Sources védiques de l'épopée* (Fonti vediche dell'epopea, Ibid., 1867); *Mémoire sur les voyageurs italiens aux Indes orientales* (Memoria intorno ai viaggiatori, etc., Ibid., 1868); *Histoire comparée des usages matrimoniaux Indo-Européens* (Storia comparata degli usi nuziali ; Milan, 1869), en anglais, un ouvrage curieux : *Mythologie zoologique ou les Légendes animales* (Zoological mythology or the legends of Animals ; Londres, 1872, 2 vol.), traduite en français par P. Regnaud (Paris, 1874, 2 vol. in-8); *Savitri, idylle dramatique indienne* (Rome, 1877, in-16); en français, *Matériaux pour servir à l'histoire des études orientales en Italie* (Paris 1876, in-8). Il a entrepris (1879) un *Dictionnaire universel des littérateurs contemporains* (in-8).

GUBLER (Adolphe), médecin français, né à Metz, le 4 avril 1821, fit de brillantes études dans sa ville natale, vint, en 1841, étudier la médecine à Paris et remporta les premiers prix au concours de l'internat. Il fut reçu docteur en 1849, et, l'année suivante, à son premier concours, médecin des hôpitaux. Il fut nommé de même, en 1853, agrégé de la Faculté, fut attaché à divers hôpitaux et, en 1868, nommé professeur de matière médicale et thérapeutique. Il fut élu membre de l'Académie de médecine, en 1865. M. Ad. Gubler a épousé la fille du sculpteur David d'Angers. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Toulon, le 20 avril 1879.

Outre sa thèse de doctorat (*des Glandes de Méry*), et celle pour l'agrégation (*sur la Théorie la plus rationelle de la cirrhose*), M. Gubler a publié divers mémoires, lus pour la plupart à la Société de biologie : *Sur une Nouvelle affection du foie liée à la syphilis héréditaire chez les enfants du premier âge* (février 1852); *Sur l'Ictère qui accompagne quelquefois les éruptions syphilitiques précoces* (décembre 1853); *Analyse de la lymphe* (mai 1854); *Recherches sur le lait* (1856) ; *Sur les Paralysies alternes* (1856-1858) ; *Sur les Paralysies dans leurs rapports avec les maladies aiguës* (1860-1861); *Sur l'Albuminurie* (1865); des *Commentaires thérapeutiques* du Codex medicamentarius (1868, in-8).

GUDE (Hans-Frédéric), peintre paysagiste norvégien, né à Christiania en 1828, suivit l'atelier de Schirmer à l'Académie de Berlin, puis se rendit à Düsseldorf et y devint professeur à l'Académie des beaux-arts en 1854. Il passa dix ans après à Carlsruhe. M. Gude appartient à l'école norvégienne, tant par le choix de ses sujets, que par sa manière, se plaisant à représenter la nature sauvage de sa patrie et les scènes de la vie du peuple. Il a pris part à toutes les expositions internationales et y a obtenu diverses médailles ou décorations. On cite spécialement de lui une série de paysages norvégiens et *la Baie de Christiania*, appartenant à la galerie nationale de Berlin. Il se produisit à plusieurs reprises à Paris et exposa, en 1878, *un Paysage écossais*. Il a reçu trois médailles de 2[e] classe aux salons de 1855 et de 1861, et à l'Exposition de 1867.

GUDIN (Théodore), peintre français, né à Paris, le 15 août 1802, fréquenta quelque temps l'atelier de Girodet-Trioson, mais abandonna bientôt ses traditions pour s'enrôler parmi les romantiques à côté de Géricault et de Delacroix. Il peignit exclusivement des paysages et des marines. Ses succès d'exposition datent de 1822. Il obtint une médaille d'or dès 1824, et fut décoré de la Légion d'honneur en 1828 ; il venait de donner deux de ses meilleurs tableaux : *le Retour des pêcheurs* et *l'Incendie du Kent* (1827).

De 1830 à 1842, il exposa : *le Sauvetage des passagers de Colomb*, *un Coup de vent dans la rade d'Alger*, *la Détresse*, *l'Explosion du fort de l'Empereur à Alger*, une *Vue de Constantinople prise en face de Péra*, une *Vue de Salenelles à l'embouchure de l'Orne*, *Lever de lune*, *la Prise à l'abordage de la goëlette anglaise le Hazard*, par le *Courrier*, et un grand nombre de *Vues* où la mer joue le principal rôle. La plupart de ces tableaux ont reparu, avec quelques toiles nouvelles, à l'Exposition universelle de 1855. De 1838 à 1848, M. Gudin a peint en outre plus de quatre-vingts *Marines* au musée de Versailles. Au Salon de 1861, il exposa deux tableaux commandés par ordre de l'Empereur, *la Flotte française se rendant de Cherbourg à Brest* et *l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Cherbourg*, puis *Vue de la Plage de Scheveningue*, *Gros temps sur la côte d'Angle-*

terre, Dispersion de l'Armada espagnole par une tempête, dans la mer du Nord: à celui de 1863, *les Rochers de Girdleness*, un *Clair de lune sur les côtes de Hollande*, un *Cataclysme*; à celui de 1864, *une Solitude en mer, Tempête sous les tropiques*; à celui de 1865, *le Navire* le Bossuet, *sortant du Havre, Arrivée de l'empereur à Gênes, l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Cherbourg* qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867.

M. Gudin a obtenu, outre sa 2ᵉ médaille, en 1824, deux 1ʳᵉˢ médailles, l'une en 1848, l'autre en 1865. Officier de la Légion d'honneur depuis le 22 juin 1841, il a été promu commandeur le 14 novembre 1855. Il s'est retiré en Écosse, dans la famille de sa femme, miss Hay.

GUÉ (Jean-Marie-Oscar), peintre français, né en 1809, à Bordeaux, étudia sous la direction de Julien Gué, son père, et exposa de bonne heure des sujets de genre. Nous rappellerons : *Ancien presbytère* (1833); *Louis de Bourbon devant la cour de François II* (1842), au musée de Lisieux; *Distribution d'aumônes* (1844); *le Matin, le Midi, le Soir*, trois pendants (1845); *Ruyter et l'envoyé de Louis XIV* (1848); *Frère et sœur de lait* (1850); *le Fidèle gardien* (1855); *le Christ consolant les affligés, Adieu au pays* (1859), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1834, et une 2ᵉ en 1840. — M. Gué, devenu directeur du musée de Bordeaux, est mort dans cette ville le 1ᵉʳ octobre 1877.

GUELL Y RENTE (don José), homme politique et écrivain espagnol, né à la Havane en 1819, d'une ancienne famille de Catalogne, fit ses études au collège San Carlos de sa ville natale, alla se faire recevoir docteur ès lois à Barcelone, puis retourna à la Havane où il publia son premier recueil. Revenu en Europe en 1843, il inspira une vive passion à une sœur du roi d'Espagne, l'infante dona Josefa de Bourbon qu'il épousa, en juin 1848, malgré tous les obstacles. Recommandé par cette illustre alliance, qui le rapprochait du trône, M. Guell y Rente se présenta aux élections générales des Cortès constituantes (1855) et fut nommé. Ancien ami d'O'Donnell, il fut à la fois progressiste modéré et royaliste. Le 4 mai 1879, il fut élu sénateur pour l'île de Cuba.

Comme écrivain, ses deux principales publications sont : *Méditations chrétiennes, philosophiques et politiques* (Valladolid, 1854, gr. in-8), et *Larmes du cœur* (ibid. 1854, in-4), recueil de poésies. On cite ensuite : *Considérations politiques et littéraires* (1864); *Légendes du Montserrat* (1866, in-18); *Légende de Catherine Ossema* (1873, in-8); *Néludia* (1874, in-8); *Philippe II et Don Carlos* (1878, in-8). Plusieurs de ses ouvrages ont été écrits ou traduits en français.

GUENDULAIN (Joachim-Ignace MENCOS Y MANSO DE ZUNIGA, comte DE), poète et homme d'État espagnol, né le 6 août 1799, à Pampelune, d'une ancienne famille noble, se fit d'abord remarquer comme poète et remporta, en 1832, le premier prix de poésie décerné par l'Académie royale espagnole, pour un poème intitulé : *le Siège de Zamora*. Il fut élu membre lui-même de l'Académie en 1841. Après avoir été élu député aux Cortès, il fut nommé sénateur en 1849. Dans l'intervalle, les révolutions politiques le forcèrent d'émigrer en France, de 1841 à 1843. Il appartenait au parti modéré. En 1851, il fit partie de la commission mixte chargée de la délimitation des frontières de France et d'Espagne. Il fut pendant les six premiers mois de 1858, ministre du *Fomento* (progrès, commerce et travaux publics). Depuis longtemps gentilhomme de la Chambre de la reine, le comte de Guendulain fut élevé, en novembre 1864, au rang de grand d'Espagne de 1ʳᵉ classe. Il a épousé en secondes noces, en 1848, une fille du comte d'Ezpeleta. Il a été promu grand-croix de l'ordre de Charles III.

GUÉNEBAULT (Louis-Jean), archéologue français, né à Paris, le 25 janvier 1789, quitta pour se livrer à l'étude des antiquités, l'emploi qu'il occupait dans les bureaux du ministère des finances. — Il est mort à Paris, le 21 février 1878.

Il a publié : *Dictionnaire iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge* (1843, 2 vol. in-8); *Dictionnaire iconographique des attributs, des figures et légendes des Saintes, tant de l'Ancien que du nouveau Testament*, (1850, in-8). Il a collaboré aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue archéologique*, au *Magasin pittoresque*, etc. M. Guénebault a entrepris un *Dictionnaire iconographique et raisonné de la sigillographie*.

GUÉNÉE (Adolphe), auteur dramatique français, né en 1818, à Paris, est fils d'un chef d'orchestre du Palais-Royal. Il fit ses études au collège Bourbon et débuta en 1838 par le drame de *l'Orphelin du Parvis Notre-Dame*, joué à la Gaîté. Pendant quelque temps il fut directeur de l'arrondissement théâtral de Caen. — Il est mort le 16 juillet 1877.

Ses vaudevilles, féeries et revues, composés en collaboration, ont alimenté le répertoire des scènes du boulevard; nous citerons dans le nombre : *les Gueux de Paris* (1841); *l'Hôtel Bullion* (1842); *l'Oiseau de Paradis* (1846); *un Voyage en Icarie* (1848); *la Graine de mousquetaire* (1849); *Gâchis et poussière* (1851); *Voilà c' qui vient d' paraître* (1852); *les Variétés* (1853); *la Queue de la comète* (1854); *la Vivandière* (1855); *Vous allez voir ce que vous allez voir! Allons-y gaiement* (1856); *l'Année bissextile* (1857); *le Marquis de Carabas* (1858); *Tout Paris y passera* (1859); *Monsieur Croquemitaine* (1860); *Bobinet vit encore* (1866), etc., en collaboration avec Clairville, Desrosiers, P. de Kock, etc.

GUÉNEPIN (François-Jean-Baptiste), architecte français, né à Noli (département de Montenotte), le 25 juillet 1807, vint étudier à Paris sous la direction d'Auguste Guénepin, son cousin, remporta à l'École des beaux-arts le second prix d'architecture en 1835 et le grand prix au concours de 1837, dont le sujet était : *un Panthéon*. À son retour de Rome, en 1842, il fut quelque temps inspecteur des travaux de la ville de Paris, puis architecte du gouvernement, et commença peu après la mairie du XIIᵉ arrondissement, achevée par M. Hittorf (1847). Attaché aux monuments historiques, il fut chargé de la restauration de l'église et du cloître de Montfort-l'Amaury. M. J.-B. Guénepin a été nommé, en 1866, membre du jury de l'École des beaux-arts, membre de la Société archéologique de Russie, il a été décoré de l'ordre de Saint-Stanislas de Russie, et ses découvertes à Rome l'ont fait nommer officier de Grégoire-le-Grand. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1843.

GUÉPIN (Ange), médecin et publiciste français, né à Pontivy (Morbihan), le 30 août 1805, est fils de l'un des chefs de la fédération de l'Ouest en 1790, député pendant les Cent-Jours. Il fit au collège de sa ville natale de bonnes études et se présenta, en 1824, aux examens de l'École polytechnique, mais son nom fut rayé de la liste des candidats. Il se tourna alors vers la carrière médicale, et, s'occupant de politique, il entra, en 1827, dans la dernière charbonnerie et se lia

[illegible] des membres les plus influents du parti [illegible]. Reçu docteur en 1828, il alla s'établir à Nantes, où il devint professeur de chimie et d'économie industrielle. A la révolution de 1830, il contribua à la répression des premières manifestations royalistes, qui eurent lieu en Vendée. La même année, il devint professeur à l'École de médecine de Nantes, et, en 1832, chirurgien [illegible] des hospices. Il contribua un peu plus tard, en 1833, avec MM. Freslon, Billault, Carnot, Bordillon d'Angers, etc., à la formation du premier congrès scientifique et philosophique qui ait [illegible] en France, et fut le secrétaire de la section scientifique. Vers 1835, il s'occupa spécialement d'oculistique, publia sur ce sujet différentes [illegible], et organisa une clinique des maladies [illegible] qui fut une des premières de l'Europe.

M. Guépin rentra, en février 1848, dans la vie politique. Il fut commissaire de la République dans la Loire-Inférieure, puis dans le Morbihan, et, en présence d'influences contre-révolutionnaires [illegible] puissantes, s'attira des rancunes qui [illegible] plus tard l'homme politique dans le professeur : cité devant le Conseil supérieur de l'instruction publique, en décembre 1850, il fut dépouillé de sa chaire. Il avait aussi été élu conseiller général de la Loire-Inférieure. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, la candidature de M. Guépin, déjà mise en avant par l'opposition démocratique, fut posée de nouveau, dans la 2e circonscription de la Loire-Inférieure, et vivement soutenue contre de fortes [illegible]. Sur 31 815 votants, il réunit, au premier tour de scrutin, [illegible] voix, contre 12 001 données au candidat officiel, M. Gaudin, et plus de 7 000 à des [illegible] de nuances diverses. Au second tour, [illegible] encore, avec 14 504 voix contre [illegible] sur le candidat de l'administration [illegible]. Nommé préfet de la Loire-Inférieure, le 6 [illegible] 1870, il ne conserva ce poste que deux mois. Il fut élu, en 1871, conseiller général pour le [illegible] canton de Nantes. — Il est mort dans cette ville, le [illegible] mai 1873.

Le principal ouvrage du docteur Guépin est la *[illegible] du socialisme*, intitulée d'abord : *[illegible] dans le monde et dans l'humanité* ([illegible], in-12), et dont une nouvelle édition, [illegible] et complétée, a paru sous le titre de *[illegible] du XIXe siècle* (1854). On cite ensuite : *[illegible] expliqué aux fils du peuple* (1852 [illegible]); *Histoire de Nantes* (Nantes, 1832, gr. in-8 [illegible]); *Lettre à Ribes*, de Montpellier, [illegible] sujets de médecine et de chirurgie [illegible]; *Études d'oculistique* (Paris, [illegible], in-8); *Nouvelles études théoriques et cliniques sur les maladies des yeux*, *l'OEil et la [illegible]* ([illegible], in-8), et il a été l'un des fondateurs de la *Revue philosophique et religieuse*.

GUÉRANGER (dom Prosper), écrivain religieux [illegible] au Mans, en 1806, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et entra, après 1830, [illegible] des bénédictins de Solesmes dont il fut abbé et dont il fut l'historien. — Il est mort à Solesmes, le 30 janvier 1875.

[illegible] a publié [illegible] sur l'abbaye de Solesmes (1839), [illegible] *Institutions liturgiques* [illegible] 2 vol. in-8), contenant sous le titre [illegible] une vive polémique contre l'Église [illegible]; *l'Avent* (1842); *le Temps de Noël* (1847); *la Septuagésime* (1851); *le Carême*, *la Passion et la Semaine-Sainte* (1856); *[illegible]* (1859) : ces six ouvrages se réunissent sous le titre général de l'*Année liturgique*; *Mémoire sur la question de l'Immaculée [illegible] de la Vierge* (1850, in-8); *Sainte Cécile* (1853, in-12); *Essai* *sur le naturalisme contemporain* (Le Mans, 1859, in-8); *Essai sur l'origine, la signification et les privilèges de la médaille ou croix de saint Benoît* (1862, in-18, 4e édit. 1865); *De la Monarchie pontificale* (1870, in-8); *Défense de l'Église romaine contre les accusations du P. Gratry* (1870, in-8); *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles* (1873, in-4, avec pl. et gravures).

GUÉRARD (Alphonse), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Noyers (Yonne), en 1796, fut d'abord destiné à l'enseignement et passa deux ans à l'École normale. Puis il se livra à l'étude de la médecine et y fit de si rapides progrès qu'avant d'être reçu docteur (1827), il obtint plusieurs premiers prix à l'École pratique. Agrégé à la Faculté en 1829, il figura quatre fois avec éclat dans les concours; sa thèse pour celui d'hygiène (1838): *Des Inhumations et des exhumations* (in-4), était un véritable traité tant historique que pratique sur la matière. Membre du conseil de salubrité de la Seine, il fut médecin de l'hôpital Saint-Antoine puis de l'Hôtel-Dieu. En 1855, il remplaça M. Emery à l'Académie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 22 juillet 1874.

Collaborateur de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, et du *Dictionnaire de médecine*, M. Guérard a encore écrit : *Lois générales de la chaleur* (1844, in-4) : *Rapport sur la prison cellulaire de Mazas* (1850, in-8); *Du Choix et de la distribution des eaux dans une ville* (1852, in-8), etc. De 1855 à 1860, il a rédigé les rapports de l'Académie sur le *Service des eaux minérales* (1856-1858, 3 parties, in-4).

GUÉRARD (Michel), professeur et grammairien français, né à Metz, en 1808, fit ses études au collège de cette ville, entra à l'École normale en 1828, et fut reçu le premier au concours d'agrégation de grammaire en 1831. Nommé, la même année, professeur divisionnaire au collège Saint-Louis, il quitta, en 1836, l'enseignement de l'État, pour s'attacher, sous la direction de M. Labrouste, à la fortune du collège de Sainte-Barbe. Il y remplit jusqu'à la mort de M. Labrouste, en 1866, les fonctions de préfet des études, puis fut appelé à celles de directeur du petit collège de Sainte-Barbe-des-Champs, à Fontenay-aux-Roses. Pendant quarante ans, par sa participation à la direction générale et par son enseignement personnel, M. Guérard a concouru à la prospérité de ce grand établissement d'enseignement libre, et contribué, sous l'Empire, à y maintenir le niveau des études littéraires. En 1855, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Guérard a publié, pour les classes, un *Cours complet de langue française* (1851 et suiv.), comprenant, en une double série de *Leçons* et d'*Exercices*, la grammaire, l'analyse et la composition (24 vol. in-12), et, sur un plan analogue, un *Cours complet de langue latine* (1853 et suiv., 12 vol. in-12), ce dernier avec M. Moncourt; puis une *Grammaire grecque élémentaire*, avec M. Passerat (1864, in-8), destinée aussi à faire partie d'un *Cours complet de langue grecque*; un *Dictionnaire général de la langue française* (1865, in-18), avec M. Sardou, etc.

GUERICKE (Henri-Ernest-Ferdinand), théologien allemand, né à Vettin (Prusse), le 23 février 1803, suivit les cours de la Faculté théologique de Halle où il devint, en 1829, professeur adjoint. Nommé tour à tour examinateur, professeur et pasteur, il perdit, de 1833 à 1838, tous ses titres,

à cause de son attachement aux opinions du vieux luthéranisme, et ne fut réintégré qu'en 1840, après la mort de Frédéric-Guillaume III. — Il est mort à Halle le 4 juin 1878.

On a de lui : *Études historiques et critiques sur le Nouveau Testament* (Beitraege zur historisch-kritischen Einleitung ins Neue Testament, Halle, 1828-1831, 2 parties) : *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Handbuch der Kirchengeschichte ; Ibid., 1833, 2 vol., 2ᵉ édition, Berlin 1854, 3 vol.); *Symbolique chrétienne générale* (Allgemeine christliche Symbolik; Leipzig, 1839, 3ᵉ édit., 1861) ; *Introduction historique et critique au Nouveau Testament* (Historisch-kritische Einleitung in das, etc.; Ibid., 1843); *Traité d'archéologie chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Archaeologie, Ibid., 1847, 2ᵉ édit., 1859); *Histoire de la Réformation* (Geschichte der Reformation; Ibid., 1855). Il a publié, avec Rudelbach, puis avec M. Delitsch, la *Revue de théologie luthérienne*.

GUÉRIN (Nicolas-François), marin français, né le 27 février 1796, entra dans la marine en 1811, devint enseigne en 1820, lieutenant en 1825, capitaine de corvette en 1837, capitaine de vaisseau en 1846, et commanda, de 1843 à 1847, la corvette *la Sabine* dnas les mers de Chine, puis de 1847 à 1849, l'École navale de Brest. Placé, en 1850, à la tête d'une division navale, à la Réunion et à Madagascar, il fut nommé contre-amiral le 12 août 1854, et commanda l'escadre française de l'Indo-Chine jusqu'à l'arrivée de l'amiral Rigault de Genouilly. Il fut admis, en 1858, dans le cadre de réserve. Il a été promu, à la même époque, grand officier de la Légion d'honneur. — L'amiral Guérin est mort à Fond-Germain (Charente), le 12 novembre 1877.

GUÉRIN (Léon) littérateur français, né à Mortagne (Orne), le 29 novembre 1807, et frère du colonel tué devant Sébastopol en juin 1855, vint à Paris en 1828 et collabora dès lors à un grand nombre de journaux et publications. Il fonda lui-même le *Journal des enfants*, puis la *Gazette des enfants et des jeunes personnes* et publia toute une série d'ouvrages destinés particulièrement à la jeunesse. En 1846, il fut nommé historiographe de la marine et décoré de la Légion d'honneur. Il s'est depuis établi libraire éditeur.

On a de lui : *Chants lyriques* (1829); *les Bons petits garçons, Simples leçons aux jeunes filles* (1835) ; *les Voies noires* (1838); *Jours de bonheur* (1840); *le Tour du monde* (1840-41, 10 vol.); *les Enfants du peuple, Physiologie des enfants* (1841) ; *Simples récits historiques, la morale en histoires* (1842) ; *le Conteur des petits enfants* (1842, 8 vol.); *Histoire maritime de la France* (1842-43, 2 vol., 3ᵉ édit., 1846, 4 vol., 4ᵉ édit., 1863, 6 vol. gr. in-8, avec grav.); *les Jeunes navigateurs, Beautés de la poésie française. Histoire des Français, les Marins illustres de la France* (1844); *les Prêtres illustres de la France* (1845); *les Navigateurs français, les Jours de congé* (1846); *l'Europe* (1847); *Histoire de la marine contemporaine, Veillées du vieux matelot* (1848 ; *Histoire de la dernière guerre avec la Russie* (1860) ; *les Nobles cœurs* (1863, in-18); *Jours de bonheur* (1871, in-8), etc. M. L. Guérin a pris le pseudonyme de *Leonide de Mirbel*.

GUÉRIN (Louis-François), littérateur français, est né à Châlons-sur-Marne en 1814. Rédacteur en chef du *Mémorial catholique*, et membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie de Reims, il a écrit un grand nombre de petits livres sur les reliques, la dévotion aux saints, les miracles, etc., et quelques ouvrages d'un ordre plus sérieux, tels que : *Manuel de l'histoire des Conciles* (1846-1851, 2 vol. in-8); *le Dévouement catholique* (1850, in-18); *Du Droit de pétition de l'Église* (1851); *Mission des laïques dans l'Église* (1853, in-8); *De l'autorité du souverain pontife* (1854, in-8), traduit du latin de Fénelon ; *Dictionnaire de l'histoire universelle de l'Église* (1854-1865, t. I-V gr. in-8), etc. Après avoir rédigé, de 1849 à 1851, le *Mémorial bordelais*, il prit, à cette dernière date, la direction du *Mémorial catholique*. — Il est mort à Argenteuil, le 1ᵉʳ octobre 1872.

GUÉRIN (Jules), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Boussu (ancien département de Jemmapes), le 11 mars 1801, commença ses études classiques à Louvain et vint les terminer à Paris. Il choisit la carrière médicale et fut reçu docteur en 1826, avec une thèse sur l'*Observation en médecine*. En 1828, il acquit la propriété de *la Gazette de santé*, l'un des plus anciens journaux de Paris, en prit la rédaction, et lui donna, en 1830, le titre de *Gazette médicale de Paris*. Vers cette époque, le gouvernement ayant chargé une commission composée des savants les plus distingués de présenter un plan de réorganisation de l'enseignement médical, M. Guérin représenta, dans cette commission, les médecins libres de Paris, en fut le rapporteur, et fit prévaloir plusieurs mesures, notamment le rétablissement des concours.

Quelque temps après, M. Guérin se tourna vers la pratique de l'orthopédie, créa, en 1839, le bel établissement de la Muette, et, comme plusieurs de ses collègues, prétendit renouveler cette branche de la médecine, abandonnée jusque-là à de simples ouvriers mécaniciens, par des applications raisonnées de l'anatomie et de la physiologie. Il remporta, en 1837, le grand prix de chirurgie proposé à trois reprises, depuis 1830, par l'Académie des sciences sur ce sujet : *Détermination rigoureusement scientifique des principes, méthodes et procédés de l'orthopédie, sous le double rapport de la pratique et de la théorie.* Les rapporteurs, Dulong, Savart, Magendie, Serres, Larrey et Double, firent le plus grand éloge de beau travail présenté par M. Guérin (16 vol. in-fol. avec 100 tableaux et 400 planches). Il ne fut pas publié dans son ensemble; mais l'auteur en tira une série de mémoires, lus à l'Académie de médecine ou présentés à l'Institut.

Nous citerons : *l'Extension sygmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine* (1835); *Déviations simulées de la colonne vertébrale* (1836); *Caractères généraux du rachitisme* (1837); *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien; Étiologie générale des pieds-bots congénitaux* (1838); *Variétés anatomiques du pied-bot congénital*, etc.; *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux; Étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1839); *Cas de luxation traumatique de la seconde vertèbre cervicale*, etc.; *Nouvelles recherches sur le torticolis ancien et sur le traitement de cette difformité par la section sous-cutanée des muscles rétractés* (1841) : genre d'opération qu'il eut l'honneur d'avoir découvert ou perfectionné; *Recherches sur les luxations congénitales; Sur la Section des muscles du dos, dans le traitement de la déviation de l'épine*. Chargé, en 1839, d'une clinique orthopédique à l'hôpital des Enfants, il en a exposé les résultats sous ce titre : *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux.*

M. J. Guérin a publié sur des sujets étrangers à l'orthopédie plusieurs mémoires intéressants

l'*Électisme* (1831); *la Doctrine physiologique appliquée au choléra* (1840); *Des Plaies sous-cutanées* (1841). Il avait été chargé des *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, dans l'ancien *National*, lors de sa création. Décoré de la Légion d'honneur en 1836, il a été promu officier le 12 août 1860.

GUÉRIN (Alphonse), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, né à Vannes (Morbihan) en 1816, étudia à la faculté de Paris, fut interne des hôpitaux et obtint le diplôme de docteur en 1847. Nommé au concours chirurgien du bureau central en 1850, il fut successivement chargé du service chirurgical dans les hôpitaux de Lourcine (1858), Cochin (1862), Saint-Louis (1863) et à l'Hôtel-Dieu (1872). Il a été élu membre de l'Académie de médecine (section de médecine opératoire) en 1868. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier, le 22 février 1871, pour services rendus pendant la guerre.

On a de ce savant chirurgien : *Éléments de chirurgie opératoire* (1858, in-18; 5ᵉ édit. 1874, avec fig.); *Maladies des organes génitaux externes de la femme* (1863, in-8); un certain nombre de *Notes, Observations*, etc., publiés dans des recueils spéciaux, notamment sur la fermentation des plaies. On lui doit un nouveau mode de transfusion de sang, ou de communauté de circulation pouvant faire vivre du même sang, pendant un certain temps, deux individus.

Son frère aîné, Fidèle-Ange-Marie GUÉRIN, né à Ploërmel (Morbihan), le 1ᵉʳ mai 1815, fut avocat à Vannes, et rédacteur en chef de *la Vigie du Morbihan*, journal à la fois libéral et napoléonien. Nommé commissaire du gouvernement dans le Morbihan, en février 1848, il échoua aux élections d'avril pour la Constituante et entra dans la magistrature, comme substitut du procureur général à Amiens (4 juillet 1848). Nommé conseiller à la cour de cette ville le 25 juin 1856, président de chambre à la cour d'Aix, le 1ᵉʳ septembre 1866, premier président de la cour de Bastia, le 18 juin 1870, puis à celle de Bourges le 14 février 1873. Il fut appelé à la Cour de cassation le 8 juillet 1875, comme conseiller à la Chambre civile. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

GUÉRIN-MÉNEVILLE (Félix-Édouard), naturaliste français, né à Toulon le 12 octobre 1799, s'est consacré de bonne heure à l'étude de l'histoire naturelle et s'est fait un des noms les plus estimés dans cette science. Connu surtout par ses travaux sur les vers à soie, il a été chargé de missions officielles, notamment en Algérie. M. Guérin-Méneville, membre de nombreuses sociétés savantes a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846. — Il est mort subitement à Paris, le 26 janvier 1874.

On a de lui : *Iconographie du « Règne animal » de M. le baron Cuvier.... ouvrage pouvant servir d'atlas à tous les traités de Zoologie* (1830-1844, 7 vol. in-8, 450 pl. et gr. in-4); *Magasin de Zoologie, d'anatomie comparée et de paléontologie* (1831-1844, 26 vol. in-8); Genera *des insectes* (1835), avec M. A. Percheron; *Species et iconographie générique des animaux articulés* (1843, in-8, avec pl.); *Guide de l'éleveur de vers à soie* (1856, in-8), avec M. Eug. Robert, etc.; puis un nombre considérable de *Notes, Mémoires, Rapports, Petits traités*, etc.

GUÉROULT (Adolphe), publiciste français, né à Radepont (Eure), le 29 janvier 1810, fils d'un riche manufacturier de la vallée d'Andelle, embrassa avec ardeur, au sortir de ses classes, les doctrines saint-simoniennes. Après la dispersion de ses coreligionaires, il reçut de Bertin l'aîné une sorte de mission littéraire en Espagne, et, pendant un an, il adressa au *Journal des Débats* une correspondance intéressante sur Madrid et la Péninsule. Il passa ensuite en Italie, où, pendant six années, il rédigea, pour la même feuille, de nombreux articles sur ce pays. En 1842, il fut nommé par M. Guizot consul à Mazatlan, dans le Mexique, d'où il fut envoyé, cinq ans plus tard, avec le même titre, à Jassy, quelques mois avant la révolution de 1848. Destitué par le gouvernement provisoire, M. A. Guéroult ne s'en remit pas moins avec zèle au service de la révolution démocratique et sociale, et fut un des rédacteurs assidus de la *République* et du *Crédit*. Après le coup d'État, il se renferma dans les questions industrielles, qu'il traita particulièrement dans le journal l'*Industrie*. En 1852, il devint sous-chef au Crédit foncier de France. A la fin de 1857, au moment de la suppression temporaire de *la Presse*, il fut choisi pour rédacteur principal de ce journal, où les questions industrielles et économiques prenaient chaque jour plus de place. En 1859, il obtint l'autorisation de fonder un nouveau journal politique, l'*Opinion nationale*, feuille quotidienne, publiée d'abord à prix réduit, et qui prit promptement de l'importance comme organe de la démocratie impérialiste. En 1863, M. Guéroult fut nommé député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 6ᵉ circonscription de la Seine. Porté sur la liste de coalition des grands journaux de Paris qui passa tout entière, il eut à lutter contre les candidatures diverses de MM. Fouché-Lepelletier, Aug. Cochin, Prévost-Paradol, etc., et fut élu au 2ᵉ tour de scrutin, par 17 492 voix sur 29 220 votants.

Comme député, il suivit la ligne d'opposition démocratique et anti-cléricale qui était celle de son journal. On peut remarquer parmi ses discours à la Chambre celui sur la séparation de l'Église et de l'État (10 juillet 1868) et celui sur la suppression du timbre des journaux (9 avril 1869). Mais M. Guéroult soutint la politique impériale dans les affaires d'Allemagne, et son attitude favorable à la Prusse lui valut d'être compris dans les dénonciations de M. de Kervéguen contre les députés journalistes qu'il accusait d'avoir reçu de l'argent de M. de Bismarck. Ce scandaleux incident de tribune n'aboutit, malgré le renfort de M. de Granier de Cassagnac, qu'à la justification des députés mis en cause. Aux élections générales de 1869, la candidature de M. Guéroult, dans la même circonscription de Paris, ne réunit que 4851 voix, contre 12 470 données à son ancien concurrent de l'opposition cléricale, M. Cochin, et 12 916, données à M. Jules Ferry, candidat démocratique d'une nuance plus marquée. M. Guéroult se désista en faveur de ce dernier. Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris, sans être élu, 52,225 voix. — M. Ad. Guéroult est mort à Vichy, le 21 juillet 1872. *L'Opinion nationale*, d'abord continuée par son fils, M. Georges Guéroult, puis sous la direction d'un groupe de députés de la gauche, cessa volontairement sa publication le 15 octobre 1876.

On a de M. Ad. Guéroult plusieurs publications, en partie composées de ses articles de journaux : *Lettres sur l'Espagne* (1838); *De la question coloniale* (1842); *les Colonies françaises et le sucre de betteraves* (même année); *la Liberté et les affaires, la Cherté des loyers et les travaux de Paris* (1861, in-8); *Études de politique et de philosophie religieuse* (1862, in-18); *la Politique de la Prusse* (1866, in-8); *Discours prononcés au Corps législatif* (1869, in-18).

GUÉROULT (Constant), romancier et auteur dramatique français, né à Elbeuf, le 11 février 1814, entra d'abord dans le commerce et fut conduit par le hasard à faire de la littérature. Se trouvant à Bruxelles vers 1844, il inséra dans un journal belge quelques nouvelles qui furent remarquées. Il vint alors à Paris, donna des feuilletons à la *Patrie* et publia, seul ou en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme, dans divers journaux, des romans dont voici les principaux : *Roquevert l'arquebusier, Zanetta la chanteuse, les Vautours de Paris, le Capitaine Zamore, le Bronzino, le Juif de Gand, le Chevalier de Mailly, la Tigresse des Flandres, la Bourgeoise d'Anvers, la Vierge aux larmes* (1855-1867) ; *les Étrangleurs de Paris* (1859, 6 vol. in-8), précédés des *Étrangleurs de l'Inde*, par M. Méry ; *les Abîmes de Paris* (1875, in-4) ; *le Drame de la rue du Temple* (1876, in-18) ; *les Exploits du Fifi Vollard* (1876, in-18), suite du précédent. Il a, en outre, fait représenter quelques vaudevilles et quelques drames : *Berthe la Flamande, Théodoros* (1868), etc.

GUERRAZZI (François-Dominique), homme politique et littérateur italien, né à Livourne, en 1805, suivit les cours de droit à l'université de Pise. Il écrivit plusieurs tragédies, entre autres un *Priam*, et quelques poésies dans le genre byronien. A vingt-deux ans, il publia un premier roman historique, *la Bataille de Bénévent*, plusieurs fois réimprimé, et traduit en plusieurs langues. Deux autres romans : *le Siège de Florence* et *Isabelle Orsini*, furent écrits dans les loisirs de la prison. Car l'auteur était entré déjà dans la vie politique, en prenant part aux conspirations de l'année 1831. M. Guerrazzi exerça ensuite, avec les plus brillants succès, la profession d'avocat, sans négliger entièrement la littérature. En 1847 il publia à Florence trois nouvelles : *Véronique Cybo, le Petit Serpent*, et *les Nouveaux Tartufes*; un drame, *I Bianchi e Neri*, et divers articles d'économie et de littérature, réunis un volume, sous le titre de : *Scritti*.

Après avoir été en 1847, arrêté de nouveau et et emprisonné dans une forteresse de l'île d'Elbe, rendu à la liberté, il fut nommé député au grand conseil, aida Montanelli à apaiser les troubles de Livourne, fut appelé avec lui au ministère (13 octobre 1848), et se proposa, comme lui, pour programme, la continuation de la guerre de l'indépendance et la convocation d'une Constituante italienne. Bientôt Léopold II, par sa fuite soudaine à Gaëte, lui fit prendre un rôle nouveau. Nommé triumvir par les Chambres, avec Montanelli et Mazzoni, il eut ensuite, comme dictateur, jusqu'au 12 avril 1849, toute la responsabilité du gouvernement. Sur ces entrefaites, la république avait été proclamée à Rome, et beaucoup de patriotes toscans, Montanelli à leur tête, voulaient que la Toscane fût annexée aux États romains. M. Guerrazzi s'y opposa. Cependant la situation intérieure s'aggravait, la division entre le pays et l'armée était profonde, la multitude regrettait le grand-duc ; et le général de Laugier, entraînant à sa suite une partie des troupes, se mettait en opposition ouverte avec le gouvernement provisoire. M. Guerrazzi dut marcher en personne contre lui, à la tête des milices et des troupes restées fidèles à la cause de la révolution, et dispersa la petite armée grand-ducale. Malgré ce succès, il suffit d'une rixe entre quelques volontaires livournais et la multitude, à Florence, pour rendre courage au parti de Léopold et rétablir son gouvernement. M. Guerrazzi fut arrêté et subit, dans la forteresse de Belvedere, une longue et rigoureuse détention. Traduit devant une cour criminelle spéciale, il fut condamné au bannissement perpétuel.

M. Guerrazzi se rendit à Bastia, où il reprit ses travaux littéraires. C'est là qu'il a écrit son roman historique de *Beatrice Cenci*. Il passa ensuite dans le Piémont et entreprit une grande publication humoristique intitulée l'*Asino* (1856 et suiv.). Les événements ultérieurs de l'Italie lui rendirent un rôle politique, et il fit partie du Parlement de Turin. Après la constitution du royaume d'Italie, il prit rang parmi les députés de l'extrême opposition, et son nom figure au procès-verbal de quelques séances très orageuses de la session de 1862. Il se présenta de nouveau comme candidat à la députation, en 1865, et fut élu par le collège de Lecce. — Il est mort à Cinquantina, province de Pise, le 24 septembre 1873.

M. Guerrazzi a publié encore une *Apologie de ma vie* (Florence, 1851) ; un nouveau roman, *Pasquale Paoli* (Milan, 1865, 2 vol.) ; *Vita di Francesco Burlamacchi* (Ibid., 1868, 2 vol.) ; *Vita di Andrea Doria* (1874, 2 vol.).

GUERRIN [de la Haute-Saône] ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), en 1808, et fils d'un riche propriétaire, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et, à peine arrivé à l'âge légal, fut envoyé à la Chambre des députés par l'arrondissement électoral de Vesoul. Il fit partie de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fit une profession de foi républicaine et fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur neuf, par 41697 voix. Membre du comité de la justice, il vota avec la droite dans la plupart des questions politiques ou sociales. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il se fit inscrire au barreau de Vesoul.

GUESSARD (François), archiviste français, membre de l'Institut, né à Passy, le 29 janvier 1814, fut, de 1837 à 1840, élève de l'École des chartes, à laquelle il resta attaché comme répétiteur. D'abord secrétaire de Raynouard, il devint membre de la commission des travaux historiques. En 1867, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions en remplacement de M. Munck. M. Guessard a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

Il a publié : *Grammaires romanes inédites du* XIII[e] *siècle, publiées d'après les manuscrits de Florence et de Paris* (1839) ; *Dictionnaire des principales locutions de Molière* (1844), en société avec F. Génin, couronné par l'Institut en 1845 ; *Grammaires provençales* (1858, in-12) ; des *Examens critiques* de divers ouvrages de linguistique et d'archéologie, et plusieurs éditions qui font partie de la *Collection des mémoires publiés par la Société de l'Histoire de France*. C'est sous sa direction que se poursuit la publication de l'importante collection des *Anciens poètes de la France* (1862-1873, t. I-X, in-18).

GUETTÉE * (l'abbé Aimé-François-Wladimir), historien ecclésiastique français, né à Blois, le 1[er] décembre 1816, fit ses études aux séminaires de sa ville natale et fut longtemps curé de Saint-Denis-sur-Loire. En 1849, sur l'invitation de son évêque, Mgr Fabre des Essarts, il collabora au *Républicain de Loir-et-Cher*. L'année suivante, il fut nommé professeur dans un collège ecclésiastique, puis devint, en 1851, aumônier de l'hospice Saint-Louis. Il avait commencé la publication d'une *Histoire de l'Église de France* (184-

1856, 12 vol. in-8), qui fut mise à l'index et violemment attaquée par l'*Univers*. Jusqu'alors protégé par Mgr Sibour, archevêque de Paris, il fut abandonné par ce prélat lorsque celui-ci se sépara des prêtres gallicans de son diocèse. Sollicité à plusieurs reprises de donner sa démission, il quitta l'hospice Saint-Louis en avril 1858 et continua, pendant plus d'un an, de dire la messe à Sainte-Geneviève; puis, cédant aux tracasseries dont il était l'objet, il passa, en 1862, dans l'église orthodoxe et, en 1864, le saint synode de Russie lui conféra le titre de docteur en théologie.

Outre l'important travail cité plus haut, et diverses brochures polémiques, on a de M. Guettée les publications suivantes : *Mémoires et journal de l'abbé Le Dieu*, secrétaire particulier de Bossuet, édités sur les manuscrits autographes (1856-57, 4 vol. in-8); *Histoire des Jésuites* (1858-1859, 3 vol. in-8); *la Papauté schismatique* (1863, in-8); *Lettre au P. Gagarin*, touchant l'église catholique orthodoxe et l'église romaine (1867, in-8); *Jésus devant la science* (1864, in-8); *l'Infaillibilité papale*, en présence de la Sainte Écriture, de la tradition catholique et de la raison (in-18); *Histoire de l'Église depuis la naissance de N. S. Jésus-Christ jusqu'à nos jours* (1870-74, t. I-III); *la Papauté hérétique* (1874, in-8), etc., etc. M. Guettée a rédigé en outre *l'Observateur catholique* (1855-1866, 12 vol. in-8), et *l'Union chrétienne*, revue orthodoxe (1859 et suiv.).

GUEYDON (comte Louis-Henri DE), marin français, né le 22 novembre 1809, entra dans la marine en 1823, devint enseigne en 1830, lieutenant en 1835, capitaine de corvette le 30 avril 1840, à la suite de l'affaire de Saint-Jean d'Ulloa, et commanda le brick *le Génie*, avec lequel il fit une campagne en Océanie. Capitaine de vaisseau le 19 octobre 1847, il commanda *le Henri IV*, occupa de 1853 à 1855, le gouvernement de la Martinique, et fut fait contre-amiral le 2 décembre 1855; il a été mis, depuis cette époque, à la tête de la division navale des Antilles et du golfe du Mexique, fut appelé, en 1858, à la préfecture maritime de Lorient, et passa, le 1er octobre suivant, à la préfecture de Brest. Promu vice-amiral le 4 mars 1861, il fut appelé au commandement en chef de l'escadre d'évolutions en remplacement du vice-amiral Bouët-Willaumez. Après l'avoir exercé pendant deux ans, il devint vice-président du Comité consultatif des colonies. Le 2 mai 1870, il fut nommé membre du conseil d'amirauté.

Après la révolution du 4 septembre, M. Fourichon, devenu ministre de la marine, partagea la flotte de la mer du Nord en deux escadres, et M. de Gueydon, nommé commandant en chef de l'une d'elles, dirigea avec une remarquable énergie une croisière très difficile. L'absence de troupes de débarquement rendit inutiles les efforts de l'armée navale. M. de Gueydon, rentré à Cherbourg après l'armistice, fut nommé, le 29 mars 1871, gouverneur civil de l'Algérie, où, après le départ des troupes d'occupation, avait éclaté une grave insurrection. Il mit en état de défense la plus grande partie des communes de la colonie et travailla énergiquement à la répression de la révolte et à la réorganisation d'un service [illegible] en conflits. Un arrêté du 14 septembre [illegible] en partie les bureaux arabes [illegible] l'administration de la grande Kabylie, reconstitua les circonscriptions cantonales. Soutenu par l'approbation et le concours de l'élément civil européen, l'amiral fit triompher ses idées dans les conseils du gouvernement, vint à Versailles pour arrêter les bases de la future constitution de l'Algérie, et regagna son poste au moment de la réunion des conseils généraux (15 octobre 1871). Ceux-ci refusèrent d'accueillir dans leur sein les délégués des populations musulmanes, et émirent des vœux qui dépassaient leur compétence. Le conseil général d'Alger particulièrement opposa une résistance assez grave pour que le pouvoir exécutif crût devoir dissoudre les conseils généraux et annuler leurs délibérations, en portant cette mesure à la connaissance de l'Assemblée nationale comme le voulait la loi (décembre 1871.)

L'amiral de Gueydon, arrivé à la limite d'âge fut remplacé par le général Chanzy, mais il fut maintenu sur les cadres de l'activité, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Commandeur de la Légion d'honneur le 15 décembre 1851, il a été promu grand officier le 31 décembre 1862 et grand-croix le 28 janvier 1871.

GUEYMARD (Louis), chanteur français, né à Chapponay (Isère), le 17 août 1822, d'une famille de cultivateurs, en partagea jusqu'à dix-neuf ans les travaux. A une belle voix de ténor qui se déployait en liberté dans les champs, il joignait un goût naturel pour la musique et une aptitude extraordinaire à retenir tout ce qu'il avait l'occasion d'entendre de musique lyrique aux théâtres de Lyon. Encouragé par M. Rozet, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de cette ville, à se destiner à la scène, il étudia d'abord sous sa direction. Il entra ensuite au Conservatoire de Paris, par les conseils et sur la recommandation de M. Levasseur (1845). Il y remporta deux second prix aux concours de 1846, débuta, le 12 mai 1848, dans *Robert le Diable*, puis créa le rôle de Jonas, l'un des anabaptistes du *Prophète*.

M. Gueymard a successivement abordé la plupart des rôles de l'ancien répertoire et du nouveau, en les tenant concurremment avec M. Roger, dont il fut quelque temps, dans les régions officielles, le rival préféré. On l'a surtout remarqué dans *Robert le Diable* et dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell*. Plus tard, il a créé avec succès le rôle d'Henri dans *les Vêpres siciliennes* de M. Verdi (1855), repris celui de Manrique dans *le Trouvère* (1855) et tenu constamment une des premières places dans les créations ou reprises importantes de l'Opéra. Il résilia son engagement avec ce théâtre en 1868.

M. Gueymard a épousé, en février 1858, Mme Pauline DELIGNE-LAUTERS, née à Bruxelles le 1er décembre 1834, élève du Conservatoire de cette ville, engagée au Théâtre-Lyrique en 1854, et en 1857 au grand Opéra où elle obtint auprès de son mari, un succès qui ne s'est point démenti. Ses principaux rôles sur notre première scène ont été dans *Herculanum* (1859), *Pierre de Médicis* (1860), *les Huguenots* (1861), *Don Carlos* (1866), *le Prophète* (1867), *Hamlet* (1868), *la Favorite* (1869), etc., sans compter une foule de pièces du répertoire courant. Le 14 août 1868, une séparation fut prononcée par un jugement entre M. et Mme Gueymard, sur la demande du mari. Mme Gueymard quitta l'Opéra en 1876, créa au Théâtre-Italien le personnage d'Amneris dans *Aïda* de M. Verdi et se fit depuis entendre en province et à l'étranger.

GUFFENS (Godefroid), peintre belge, né à Hasselt, dans le Limbourg, en 1802, étudia sous M. Nicaise de Keyser, et se livra, comme son maître, à l'histoire et au portrait. Il débuta en 1824 à Bruxelles, et se fixa depuis à Anvers. Il a principalement exécuté et exposé : *l'Affranchissement de la commune de Hasselt*, un *Épisode de la commune de Pompéi*, *Pausias et la bouquetière*, *la Prière des trois sœurs*, Bl[illegible]

Felzenstein (1830-1852) ; *l'Hymne mystique, Julie et sa mère, Lucrèce, un Christ*, admis à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. A celle de 1867 il a donné des cartons des peintures murales de l'église Saint-Georges d'Anvers, contenant : *le Christ, saint Luc, saint Jean, saint Marc, saint Pierre, saint Paul, saint Jacques, saint Bartholomé, saint Simon, saint Philippe, saint Mathias, la Prière sur la montagne, le Christ demandant le baptême à Jean, le Christ guérissant les malades, le Christ insulté chez Caïphe, le Christ devant Caïphe*, enfin *le Christ rencontrant les femmes de Jérusalem*. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille en vermeil, en 1848, et une médaille d'or en 1851. Il a été élu correspondant de l'Institut le 15 février 1873. M. G. Guffens a publié, en 1858, avec M. J. Swerts, un volume intitulé : *Souvenirs d'un voyage artistique en Allemagne* (Anvers, in-32).

GUIBERT (Mgr Joseph-Hippolyte), prélat français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 13 décembre 1802, entra dans la congrégation des missionnaires oblats de Marie-Immaculée de Marseille et y fit de brillantes études théologiques, qu'il alla terminer à Rome. Après avoir été vicaire général et supérieur du séminaire d'Ajaccio, il fut nommé évêque de Viviers par ordonnance royale du 30 juillet 1841 et sacré le 11 mars 1842. Promu à l'archevêché de Tours par décret du 4 février 1857, il fut préconisé le 19 mars suivant et, après avoir occupé ce siége archiépiscopal pendant quatorze ans, il fut appelé à l'archevêché de Paris, en remplacement de Mgr Darboy, par arrêté de M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, le 19 juillet 1871. Il fut préconisé le 27 octobre suivant, et installé le 27 novembre de la même année. Créé cardinal dans le consistoire du 22 décembre 1873, il est de l'ordre des prêtres, et du titre de Saint-Jean devant la Porte-Latine. Il lui a été donné, par décret du 7 mai 1875, un coadjuteur, avec future succession, Mgr Richard, ancien évêque de Belley. L'activité de Mgr Guibert s'est manifestée par son intervention dans un certain nombre de questions d'organisation législative et de budget où les intérêts du clergé étaient engagés, particulièrement dans l'affaire de l'érection de l'église du Sacré-Cœur, à Montmartre, comme œuvre d'un vœu national, sanctionné par les pouvoirs publics, puis dans les débats relatifs à l'organisation de l'enseignement supérieur dans les universités libres. En 1869, il a hautement condamné, dans une lettre rendue publique (2 février), la tentative d'un nouveau culte faite par l'ex-père Hyacinthe, dont il déplorait « la triste apostasie. » Mgr Guibert a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1859.

Ses publications se composent d'*Instructions pastorales*, et de *Mandements* dont les principaux ont été réunis dans *la Collection des orateurs sacrés* de l'abbé Migne (2e série, tom. XVI) et dont il a été formé en outre un recueil particulier, sous le titre d'*OEuvres pastorales* (Viviers, 1842 t. I; Tours, 1857, t. II, in-8). Il a été en outre publié à part quelques-unes de ses *Lettres* aux divers représentants des pouvoirs publics sur les questions d'actualité.

GUICHARD (Victor), publiciste français, ancien représentant, député, né le 15 août 1803, à Paris, fit son droit dans cette ville, y exerça quelque temps comme avocat et se retira à Sens. Il y devint un des chefs de l'opposition avancée, et se porta sans succès candidat à la députation, en concurrence de M. Vuitry. A la révolution de Février, il fut nommé maire de la ville, puis élu le premier sur la liste des représentants de l'Yonne à la Constituante. Il vota, en général, avec le parti démocratique. Ce fut lui qui, lors de l'invasion du 15 mai, eut le premier la pensée de requérir la garde mobile pour faire évacuer la salle. Il ne fut pas réélu en 1849. Exilé après le coup d'État, il fut menacé de transportation en 1858. Depuis il s'occupa spécialement d'agriculture dans l'Yonne.

Elu dans ce département, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le sixième sur sept, il prit place sur les bancs de la gauche républicaine. Membre de toutes les commissions du budget, il fut rapporteur de celui des cultes et demanda la révision générale des pensions des fonctionnaires de l'Empire. Il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et se représenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Sens; il fut élu par 11 193 suffrages, contre 3 212 obtenues par M. Raudot, représentant sortant et candidat monarchiste. A la nouvelle Chambre, il fit de nouveau partie de la commision du budget et en fut nommé le vice-président; il fut en outre l'un des rapporteurs de l'élection du comte de Mun. Après l'acte du 16 mai 1877, M. Guichard fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 12 162 voix, contre 4 453 accordées au candidat bonapartiste.

On cite de lui quelques ouvrages de politique, d'histoire ou de controverse religieuse : *Manuel du juré* (1827, in-8), avec M. J.-J. Dubochet; *Manuel de politique* (1842, in-12); *la Propriété sous la monarchie* (1851, in-18) ; *l'Instruction primaire obligatoire rendue gratuite au moyen de la mise en valeur des terrains communaux* (1861, in-32); *la Liberté de penser, fin du pouvoir spirituel* (1868, in-18), etc.

GUIFFREY (Georges-Maurice), littérateur français, sénateur, né à Paris, le 16 décembre 1827, appartient à une famille originaire du Dauphiné. Après avoir fait ses études aux colléges Bourbon et Charlemagne, il entra à l'école normale en 1849, mais sans se destiner à l'enseignement. Il fut reçu avocat et plaida pendant dix ans. Conseiller général des Hautes-Alpes, il soutint, aux élections générales de 1869, une lutte très vive contre M. Clément Duvernois, candidat officiel. Depuis, il s'était consacré exclusivement aux travaux littéraires lorsque, dans une élection partielle, il fut élu sénateur pour le département des Hautes-Alpes par 140 voix sur 230 votants (5 novembre 1879). M. G. Guiffrey a été décoré de la Légion d'honneur le 15 avril 1863.

Après avoir traduit *le Livre des snobs* et *la Foire aux vanités* de Thackeray, il publia avec M. Ed. Laboulaye un recueil de documents curieux sur *la Propriété littéraire au XVIIIe siècle* (1860, in-8), puis se tournant vers la littérature et l'histoire du XVIe siècle, il donna de luxueuses éditions d'un *Poëme inédit* de Jehan Marot d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (1860, in-8), de la *Chronique du roi Françoys premier de ce nom*, etc. (1860, in-8), des *Lettres inédites* de Diane de Poitiers, (1866, in-8, portraits et fac-simile), du *Procès criminel de Jean de Poitiers* (1866, in-8), etc. M. G. Guiffrey a entrepris, en 1852, la préparation d'une édition de Clément Marot, renfermant plus de cinq mille vers inédits, avec variantes, lexique, reproduction de gravures anciennes, etc. (1876, t. II, publié avant le tome 1er qui contiendra une étude nouvelle sur le poëte et son temps).

GUIFFREY (Jules-Joseph), érudit français, frère du précédent, né à Paris, le 29 novembre 1840,

fit ses études au lycée Charlemagne, fut reçu licencié en droit et obtint le diplôme d'archiviste paléographe. Attaché d'abord au ministère des finances, il entra, en 1866, aux Archives nationales dans la section de législation. Il est membre de la Société des antiquaires de France.

Outre une publication couronnée par l'Académie des inscriptions : *Histoire de la réunion du Dauphiné à la France* (1868, in-8), M. J. Guiffrey a donné : *l'OEuvre de Charles Jacque*, catalogue de ses eaux-fortes et pointes sèches (1866, in-8); la réimpression de la *Collection des livrets des anciennes expositions de l'Académie royale depuis 1673 jusqu'à 1800* (1869-1872, 42 vol. in-18), complétée par une *Table générale des artistes ayant exposé aux salons du XVIII*e *siècle* (1873, in-18), la réimpression des *Livrets des expositions de l'Académie de Saint-Luc* (1872, in-18), celle du livret de l'*exposition du Colisée* en 1776 (1875, in-18), enfin un volume de *Notes et documents inédits sur ces diverses expositions*; *les Caffieri, sculpteurs et fondeurs-ciseleurs*, étude sur la statuaire et sur l'art du bronze en France au XVII*e* et au XVIII*e* siècle (1877, gr. in-8, portraits, planches et fac-simile); *Histoire générale de la tapisserie, tapisseries françaises* (1879, in-folio avec 110 pl.); *Comptes des bâtiments du roi sous Louis XIV et sous Louis XV*, publiés dans la Collection des documents inédits sur l'histoire de France (1879, in-4, tome I). M. J. Guiffrey a collaboré à *la Gazette des beaux-arts*, à *l'Art*, au *Bulletin de la société des antiquaires* et surtout aux *Nouvelles archives de l'art français*. Citons à part une brochure politique de circonstance : *la Constitution et les réformes* (avril 1871, in-8).

GUIGARD (Joannis), littérateur et bibliographe français, né à Lyon, le 4 novembre 1825, d'une famille originaire du Dauphiné, fit ses études classiques à Paris, suivit, comme externe, les cours de l'École polytechnique, puis coopéra aux études des chemins de fer de Rouen à Caen, et de Creil à Saint-Quentin. Il fut ensuite attaché, de 1850 à 1866, à la Bibliothèque impériale.

Nous connaissons de lui : *Bibliothèque héraldique de la France* (1861, in-8), ouvrage qui a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Indicateur du Mercure de France*, (1869, in-8); *Armorial du Bibliophile* (1869, in-8). Il a écrit de nombreux articles de critique littéraire dans *l'Illustration*, *le Monde illustré*, *le Messager de Paris*, *le Journal de Rouen*, *le Progrès de Lyon*, *la Revue moderne*, *le Grand Dictionnaire universel du XIX*e *siècle* de P. Larousse, etc.

GUIGNIAUT (Joseph-Daniel), érudit français, membre de l'Institut, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 15 mai 1794, fut admis fort jeune à l'École normale, où il fut le condisciple d'Augustin Thierry, Patin, Dubois, etc. et, à sa sortie, fut attaché comme professeur au collège Charlemagne. En 1818, il fut nommé maître des conférences à l'École normale, qui fut licenciée quatre ans plus tard. Il conçut alors le projet de populariser en France les grands travaux de la science allemande sur la mythologie antique, prit comme point de départ *la Symbolique* de M. Creuzer, et en entreprit une traduction ou plutôt une refonte, en y rattachant un exposé critique des opinions et des systèmes qui se sont produits dans les différentes branches de l'archéologie religieuse. Le premier volume parut en 1825, sous le titre de : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, traduit de l'allemand du docteur F. Creuzer, refondu en partie, complété et développé*. L'étendue du plan et les recherches qu'il entraîna ne lui permirent de terminer qu'en 1851 cette publication, qui comprend quatre tomes, en dix volumes.

M. Guigniaut traita aussi séparément plusieurs points d'antiquité religieuse. Il fournit à Burnouf, pour sa traduction de Tacite, deux dissertations, l'une *Sur la Vénus de Paphos et son temple* (1827), l'autre *Sur le dieu Sérapis et son origine* (1828). En 1835, il présenta comme thèse, à la Faculté des lettres, une dissertation *Sur la Théogonie d'Hésiode* (in-8). Il collaborait au *Globe*, au *Lycée*, au *Journal de l'Instruction publique*, etc.

Lors du rétablissement de l'École normale sous le nom d'École préparatoire, M. Guigniaut, suppléant de M. Boissonade à la Sorbonne, y reprit les fonctions de maître de conférences, et reçut bientôt celles de directeur. Il ne garda ces dernières que jusqu'en 1835, époque où il devint professeur de géographie à la Faculté des lettres.

Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Van Praet (14 avril 1837), il figura comme rapporteur dans une foule de commissions importantes. Appelé, en 1846, au Conseil royal de l'instruction publique, il y remplit les fonctions de secrétaire général jusqu'en 1850. En 1854, il fut chargé du cours d'histoire au Collège de France dont la chaire était demeurée vacante depuis la démission forcée de M. Michelet ; il en devint titulaire en 1857. Il fut nommé professeur honoraire en février 1862. M. Guigniaut avait été élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions en 1860.

On dut en grande partie à ce savant professeur l'établissement de l'École française à Athènes, dont il fut un des plus fermes défenseurs. Il était membre de l'Institut archéologique de Rome, aux *Annales* duquel il a fourni quelques mémoires, de la Société asiatique depuis sa fondation, et de la Société de géographie de Paris, qu'il a plusieurs fois présidée. Officier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847, il a été promu commandeur le 1er février 1862. — M. Guigniaut qui, par suite des fatigues et de l'âge, avait donné, en janvier 1873, sa démission de secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions, est mort à Paris, le 12 mars 1876.

GUIGUE (Marie-Claude), érudit français, né à Trévoux (Ain) le 16 octobre 1832, fut élève de l'École des chartes et obtint le diplôme de paléographe le 5 décembre 1856. Percepteur dans l'Ain de 1856 à 1873, il fut, à cette époque, nommé archiviste du département, puis remplit les mêmes fonctions pour la ville de Lyon et, le 16 novembre 1877, reçut le titre d'archiviste en chef du département et de la ville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1878.

Outre un intéressant travail : *De l'Origine de la signature et de son emploi au moyen âge* (Paris, 1863, in-8, 48 pl.), et de nombreuses dissertations sur des points d'histoire ou de topographie locale concernant la Bresse, les Dombes et le Lyonnais, on doit à M. Guigue d'importantes publications relatives aux mêmes provinces : *Documents pour servir à l'histoire de Dombes du X*e *au XV*e *siècle* (Trévoux, 1867, in-4); *Obituarium Lugdunensis ecclesiæ*, nécrologe des personnages illustres et des bienfaiteurs de l'église métropolitaine de Lyon (Lyon, 1867, in-4); *Obituarium ecclesiæ Sancti Pauli Lugdunensis* (Bourg, 1872, in-8); *Topographie historique du département de l'Ain* (Lyon, 1873, in-4); *Polyptique de l'église collégiale de Saint-Paul de Lyon* (Ibid., 1875, in-4); *Cartulaire municipal de la ville de Lyon* (1876, in-4); *les Voies antiques du Lyonnais, du Forez*

du Beaujolais, déterminées par les hôpitaux du moyen âge (Ibid., 1877, in-8), etc. M. Guigue a édité les travaux spéciaux de Samuel Guichenon, de de Graire, de Louis Aubret, etc. Il a collaboré aux *Archives de l'art français*, à *la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, à *la Revue du Lyonnais*, etc. Il a parfois pris les pseudonymes de *Marius Auray* et de *Un Dombiste*.

GUIGUES (Jean-Chrysogone), ancien représentant du peuple français, né à Champvans (Jura), le 22 décembre 1813, professa d'abord des opinions légitimistes. Sur la recommandation de Lamartine, il fut nommé secrétaire du maréchal Soult, président du conseil des ministres; mais il donna sa démission pour suivre son protecteur dans l'opposition libérale, et prit la direction du *Bien public*. En 1848, M. de Lamartine le fit nommer commissaire de la République dans le département de l'Ain. M. Guigues essaya de ménager les diverses opinions et se vit accuser de faiblesse. Le gouvernement provisoire lui retira ses fonctions, mais le parti modéré obtint sa réintégration et le prit pour candidat. Elu représentant, sous les auspices de Lamartine, l'avant-dernier des neuf élus du département, il vota avec la droite dans la plupart des questions. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Elysée, ne fut pas réélu à la Législative et rentra dans la vie privée.

Il n'en sortit qu'en 1871, lorsqu'il fut nommé préfet du Gard (28 septembre). M. Guigues se montra, dans ce poste, un des plus ardents champions du parti monarchiste; constamment en lutte avec la majorité républicaine du conseil général de son département, il prit des mesures de rigueur contre la presse républicaine locale, suspendit un grand nombre de maires et de conseils municipaux, etc. Devant les réclamations élevées dans la presse républicaine contre son administration, il fut révoqué, le 25 mars 1876, sous le ministère Ricard, puis nommé inspecteur des enfants assistés du département de la Seine.

GUILBERT (Aimé-Victor-François), prélat et écrivain ecclésiastique français, né à Cerisy-la-Forêt (Manche), le 15 novembre 1812, entra au séminaire de Coutances, reçut les ordres en 1836 et était devenu supérieur du séminaire de Mortain et curé de Valognes en 1855, dans le diocèse de Coutances, lorsqu'il fut nommé évêque de Gap par décret du 16 mai 1867. Préconisé le 20 septembre suivant, il fut sacré le 10 novembre dans l'église de Valognes et installé le 26 du même mois. Au milieu des crises politiques des années 1876 et 1877, dans lesquelles plusieurs de ses collègues prirent si ardemment parti contre l'opinion républicaine, Mgr. Guilbert se fit remarquer par son système d'abstention absolue, et ses instructions adressées dans ce sens à son clergé furent vivement approuvées dans la presse. En 1878, il fut proposé par le gouvernement républicain pour l'évêché d'Amiens dont il prit possession en novembre 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 janvier 1877.

Son principal ouvrage a pour titre : *la Divine synthèse où l'Exposé au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée* (Valognes et Paris, 1864, in-8; nouvelle édit. 1875, 3 vol. in-8). Parmi ses *Mandements et Instructions*, il a été publié à part une première et une seconde *Lettre pastorale de Mgr. l'Evêque de Gap au clergé de son diocèse*, traitant des devoirs du prêtre touchant la politique, avec une « Leçon de catéchisme sur les élections » (1876, 2 broch. in-8).

GUILHERMY (baron Roch-François-Marie-Nolasque DE), archéologue français, né à Londres, le 18 septembre 1808, fit ses études au lycée Henri IV. Il entra au ministère des finances en 1829, et fut nommé, en décembre 1846, conseiller référendaire de 2ᵉ classe à la Cour des comptes. Il s'occupa d'archéologie et fut nommé, en 1838, membre du comité des monuments historiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1853. — Il est mort à Paris, le 21 avril 1878.

On doit à M. de Guilhermy : *Monographie de l'église royale de Saint-Denis, tombeaux et figures historiques* (1848, in-18, pl.); *Itinéraire archéologique de Paris* (1855, in-12), réédité sous le titre de *Description archéologique des monuments de Paris* (1856) ; *Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris* (1856, in-12), avec M. Viollet-le-Duc ; *la Sainte-Chapelle de Paris* (1857, in-fol.) ; *Inscriptions de la France du vᵉ au XVIIIᵉ siècle* (1873-1875, 2 vol. in-4), cet ouvrage devait former cinq volumes; et différents mémoires, documents et notices, insérés dans le *Bulletin du comité*, la *Revue des sociétés savantes*, la *Revue d'architecture*, etc.

GUILIANI (Jean-Baptiste), littérateur italien, né à Canelli (Piémont), le 2 juin 1818, étudia la philosophie et les mathématiques, et entra dans les ordres en 1836. Il devint professeur au collège Clémentin de Rome en 1837, passa en 1841 à celui de Lugano en Suisse et se retira bientôt après à Naples, pour cause de santé. Nommé professeur d'éloquence sacrée à l'Université de Gênes en 1848, il fut appelé, en 1860, à l'Institut des études supérieures de Florence, à la chaire de la langue et de la littérature italiennes.

M. Guiliani s'est livré avec ardeur aux recherches et aux études sur Dante et a publié sur ce poète les ouvrages suivants : *Metodo di commentare la Divina commedia* (Savone, 1856; 2ᵉ édit., 1861) ; *Nuovi Studj sulla Divina commedia* (Turin, 1857); *la Vita nuova e il Canzoniere di Dante* (Flor. 1863, 2ᵉ édit., 1868); *il Convito di Dante* (Flor. 1874) ; puis un ouvrage de circonstance, *Arte, Patria et Religione* (Flor. 1870).

GUILLAIN (Charles), marin français, né le 19 mai 1808, entra au service en 1822 et devint successivement aspirant en 1824, enseigne en 1828, lieutenant en 1835, capitaine de corvette en 1842. Capitaine de vaisseau depuis 1850, il a commandé *le Ducouëdic*, et *l'Andromaque*, puis exercé divers emplois à Lorient. Le 14 décembre 1861, il fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Calédonie et commandant en chef de la division navale. Il fut promu contre-amiral le 4 mars 1862. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1858. — Il est mort à Lorient, le 14 février 1875.

M. Guillain, qui professait les doctrines de l'École fourriériste, a consigné le résultat de ses excursions dans les ouvrages suivants : *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar* (1845, in-8); *Documents sur l'histoire, la géographie, etc. de l'Afrique orientale* (1856 1857, 2 vol. in-8); *Voyage à la côte orientale d'Afrique, exécuté pendant les années 1846, 1847 et 1848, par le brick le Ducouëdic* (1846, 1847, 3 vol. gr. in-8, avec *Atlas*). Il a collaboré à la *Revue coloniale*, aux *Annales de la marine*, etc.

GUILLARD (Jean-Claude-Achille), statisticien et naturaliste français, né à Marcigny-sur-Loire (Saône-et-Loire), le 28 septembre 1799, docteur ès sciences, a fondé à Lyon l'institut du Verbe-

Isarmé, d'après un système qu'il a développé sous ce titre: *Exposé et rappel de la méthode d'émancipation intellectuelle, avec application à la lecture et aux cinq langues française, italienne, espagnole, allemande et anglaise* (Lyon 1839, 5 vol. in-12). — Il est mort le 20 février 1876.

Il a publié en outre: *Analyse de la langue latine* (1836, in-8); *Formules botaniques et mémoires sur la formation des organes floraux* (1844, in-4); *Fragments de statistique humaine* (1853, in-8); *Éléments de statistique humaine ou Démographie comparée* (1855, 2 vol. in-8), etc. Il a collaboré aux *Annales des sciences naturelles* (1843), à l'*Annuaire de statistique* (1854), et surtout au *Journal des Economistes*.

GUILLARD (Léon), auteur dramatique français, né à Montpellier, le 11 avril 1816, fit ses études au collège de cette ville, commença, à Paris ses études de droit que la maladie le contraignit d'interrompre. De 1839 à 1842, il remplit les fonctions de chef de cabinet du préfet de l'Hérault et fonda deux journaux littéraires: *le Babillard et l'Hérault*. En même temps, il faisait jouer quelques ouvrages sur le théâtre de Montpellier. Déjà, en 1837, il avait donné une pièce au Vaudeville, *Femme et maîtresse*.

A partir de 1843, M. Léon Guillard fit jouer, seul ou en collaboration, d'assez nombreuses œuvres : au Théâtre-Français : *les Frais de la guerre, un Mariage sous la régence, le Double veuvage, la Statuette d'un grand homme*; à l'Odéon: *les Moyens dangereux, Machiavel, Delphine, les Pauvres de Mademoiselle, le Médecin de l'âme*; au Vaudeville : *le Dernier amour, les Gaietés champêtres, le Vieil innocent*; au Gymnase: *le Marchand de jouets*, avec Mélesville; *le Bal du prisonnier* avec M. Decourcelle, *Clarisse Harlowe*, avec M. Dumanoir, etc., *le Mariage à l'arquebuse*. Nommé, en 1855, lecteur du Théâtre-Français, il y fut spécialement chargé de l'examen préparatoire des ouvrages présentés. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1862. — M. Guillard est mort le 14 avril 1878.

GUILLAUME (Jean-Baptiste-Claude-Eugène), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Montbard, en février 1822, fit ses classes au collège de Dijon, et vint suivre à Paris l'atelier de Pradier à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de sculpture au concours de 1845, sur ce sujet : *Thésée trouvant sur un rocher l'épée de son père*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par les envois du *Démon de Socrate*, bas-relief, d'une *Amazone*, copie de l'antique du Capitole, du *Tombeau des Gracques*, d'un *Faucheur* et d'*Anacréon*, admis au Salon de 1852. Depuis son retour il exposa ou exécuta : les *Fêtes d'Anacréon*, bas-relief, *les Gracques* double buste en bronze (1853); le buste de *M. Hittorff*, admis à l'Exposition universelle de 1855 avec la plupart des sujets précédents; *la Vie de sainte Clotilde* et *la Vie de sainte Valère*, bas-reliefs, pour le chevet du chœur de la nouvelle église Sainte-Clotilde; le *fronton* et les cariatides du pavillon Turgot, la statue de *L'Hôpital*, au nouveau Louvre: des modèles de ces derniers travaux ont figuré au Salon de 1857. Ses autres envois aux salons sont : *Source de poésie*, statue en plâtre; *Mgr Darboy*, buste en plâtre (1873), réexposé en marbre en 1876 avec les *Termes*, en plâtre; *Tombeau d'une Romaine* (1877); *Mariage romain*, groupe en plâtre; *Ingres*, buste en plâtre (1877); *Rameau*, statue en marbre, à Dijon; *Orphée*, statue en plâtre 1878); *M. Buloz*, buste en bronze (1879) etc.

M. Guillaume, chargé, en juillet 1856, à la suite d'un concours, du *Monument de Colbert*, à Reims, exposa le modèle de ce monument au Salon de 1861, ainsi qu'un buste en marbre de *Napoléon I*er, appartenant au prince Napoléon. Ce buste a reparu à l'Exposition universelle de 1867 avec sept autres acquis aussi par le prince Napoléon et représentant l'Empereur à toutes les époques de sa vie : Il a obtenu une 2e médaille en 1852, une médaille de première classe en 1855 et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1867. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier le 29 juin 1867.

M. Guillaume a été élu, en septembre 1862, membre de l'Institut en remplacement de Petitot. Nommé professeur à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation en décembre 1863, il fut choisi pour directeur de cette école, le 27 décembre 1864, en remplacement de M. Robert-Fleury, appelé à la direction de l'Académie de Rome. Le 27 mai 1878, il fut nommé directeur des beaux-arts en remplacement de M. de Chennevières, puis relevé de ces fonctions, le 8 février 1879, la direction générale étant supprimée par le même décret. Le 11 du même mois, il fut nommé membre du conseil supérieur des beaux-arts. M. Guillaume a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des articles de critique sur le salon de 1879.

GUILLAUME Ier (Frédéric-Louis), empereur d'Allemagne, né le 22 mars 1797, second fils du roi Frédéric-Guillaume III, entra de bonne heure au service militaire, et assista aux campagnes de 1813 et de 1815, contre la France. Lors de l'avénement de son frère au trône de Prusse (1840), il devint gouverneur de la Poméranie et chef de plusieurs régiments en Prusse et à l'étranger. Il siégea à la première Diète convoquée à Berlin et eut une influence personnelle sur la direction des affaires politiques. Il faisait paraître une prédilection marquée pour le règne militaire. Regardé comme le principal soutien des doctrines absolutistes, il fut obligé, lors des événements de 1848, de prendre la fuite et résida quelques mois en Angleterre. Grâce à l'habileté du ministère Camphausen, il rentra à Berlin au mois de juin, fut élu député à l'Assemblée nationale, mais n'assista jamais à ses travaux. Lorsqu'au printemps de 1849, la Prusse fit marcher des troupes contre les révolutionnaires de Bade, ce fut à lui qu'on en confia le commandement; quelques semaines suffirent pour soumettre le pays insurgé, et au mois d'octobre, il se fixa à Coblentz, en qualité de gouverneur militaire des provinces rhénanes. En 1854, il fut nommé colonel général de l'infanterie et gouverneur de la forteresse fédérale de Mayence. Il se prononça très vivement, durant la guerre d'Orient, contre l'attitude passive prise par le gouvernement vis-à-vis de l'Angleterre et de la France.

Au mois d'octobre 1857, l'état de santé du roi Frédéric-Guillaume IV le força de confier les rênes du pouvoir au prince de Prusse, qui l'année suivante, par suite de l'aggravation de la maladie du monarque, fut déclaré régent (7 octobre 1858), malgré l'opposition du parti dévoué à la politique de son frère. Le prince Guillaume parut vouloir inaugurer un système nouveau. Le ministère Manteuffel dut donner sa démission (11 octobre), et après diverses tentatives, un cabinet se forma sous la présidence de M. d'Auerswald, qui subit plusieurs remaniements, mais dont la pensée semblait être plus libérale au dedans et plus nationale au dehors que l'ancienne politique prussienne. Le prince Guillaume eut, en juin 1860, avec l'empereur Napoléon III, une

entrevue solennelle à laquelle assistèrent les principaux princes de l'Allemagne. A la mort de son frère, il monta sur le trône (2 janvier 1861), publia une amnistie pour les crimes et délits politiques et, dans sa proclamation d'avènement, laissa percer quelques tendances belliqueuses que ses actes ne tardèrent pas à confirmer. L'armée de terre fut accrue, la marine lancée dans une voie de développement, et un vaste système de défense des côtes fut organisé avec l'aide de la Confédération germanique. Au mois d'octobre, le roi Guillaume vint visiter à Compiègne l'empereur Napoléon III, puis il retourna à Berlin pour la cérémonie de son couronnement qui eut lieu le 18 octobre. A cette occasion, le roi créa l'ordre de la Couronne, conféra un certain nombre de titres de noblesse, donna une amnistie restreinte, et déclara tenir sa couronne de Dieu seul.

Cette déclaration était, en quelque sorte, une réponse, un défi à l'opposition qui venait d'obtenir de nombreux succès dans les élections générales pour la Chambre des députés, et le roi insista de nouveau sur ce point dans son discours d'ouverture des Chambres (14 janvier 1862). Cela n'empêcha point, quelques jours plus tard, lors de la discussion du budget, l'adoption de la proposition du député Hagen que combattait le gouvernement. Les ministres ayant donné leur démission, le roi refusa de l'accepter, prononça la dissolution de la Chambre des députés et la prorogation de celle des seigneurs (11 mars). Le 17, il congédia les membres libéraux du ministère et mit à la tête du cabinet le prince de Hohenlohe, président de la Chambre des seigneurs, bientôt remplacé par M. de Bernstorff. Malgré les efforts du gouvernement, la victoire de l'opposition dans les nouvelles élections fut complète. Le ministère, en attendant l'ouverture des Chambres, tenta de se faire bien venir par quelques actes libéraux : abolition de plusieurs surtaxes, traité de commerce avec la France, reconnaissance du royaume d'Italie, intervention dans la Hesse électorale pour forcer l'électeur à rendre à ses sujets la constitution de 1831. La session, que le roi refusa d'ouvrir en personne, ne tarda pas à être agitée, notamment par le projet de réforme du système militaire, cause première de tous les démêlés, et la discussion se termina, le 20 septembre, par le rejet à une grande majorité, des demandes de crédit pour la réorganisation de l'armée.

Alors le roi appela à la présidence du conseil M. de Bismarck, ambassadeur à Paris (22 septembre), qui, malgré tous ses efforts et son habileté, ne put vaincre la résistance de la Chambre. Sur la motion de M. Forkenbeck (7 octobre), les députés adoptèrent les propositions de la commission du budget, déclarées impraticables par le gouvernement. Le ministère trouva un appui dans la Chambre des seigneurs, qui annula le vote de la Chambre élective et autorisa les dépenses auxquelles les députés avaient refusé leur sanction. Ceux-ci ayant protesté contre ce vote et l'ayant déclaré illégal, la session fut close par un message royal (14 octobre), dans lequel le gouvernement déclara qu'il se trouvait forcé de mettre le budget en exercice en dehors des règles constitutionnelles. C'était tout simplement se passer, en fait, du vote refusé par les députés. La lutte continua ainsi, sans hostilité prononcée, entre le trône et le pouvoir parlementaire : les députés protestant au nom de la Constitution violée, le gouvernement s'appuyant sur le parti féodal et poursuivant les journaux progressistes.

L'année 1863 ne rétablit pas l'harmonie : le 8 février, le roi conclut avec la Russie une convention pour aider à réprimer les troubles de la Pologne, et viola aussitôt la neutralité. A la réouverture des Chambres, un nouveau conflit s'éleva entre le président de la Chambre des députés et les ministres qui refusaient, dans les séances, de reconnaître l'autorité présidentielle : le roi prit le parti de ses ministres par une lettre en date du 20 mai, prononça d'abord la clôture de la session, puis, pour en finir, la dissolution de la Chambre. En même temps, une ordonnance supprima la liberté de la presse (1er juin). A la proposition de Congrès faite alors par la France, le roi répondit en acceptant « après une entente préparatoire » (18 novembre). Cependant les nouvelles élections venaient de donner une fois encore une écrasante supériorité au parti libéral : la question danoise vint fort à propos offrir au gouvernement prussien un moyen d'ajourner les difficultés parlementaires, et de rehausser le prestige du trône par un facile triomphe à l'extérieur. La diversion réussit au delà de toute attente.

Nous avons résumé ailleurs, sous le nom du ministre auquel elle se rattache particulièrement, toute l'histoire de cette politique, et la transformation de l'Allemagne au profit de la Prusse qui en fut la conséquence (voy. BISMARCK). Nous rappellerons seulement ici les principaux résultats : la conquête rapide des duchés par les armes austro-prussiennes, à titre de simple exécution fédérale ; le partage des provinces envahies entre les deux grandes puissances allemandes, par la fameuse convention de Gastein (14 août 1865) ; puis les démêlés et la rupture avec l'Autriche, toute l'Allemagne divisée et en armes ; l'alliance de la Prusse avec l'Italie, la guerre éclatant après de longs et formidables préparatifs, et aboutissant en quelques semaines à la victoire décisive de Sadowa, à laquelle le roi prit une part personnelle à côté du général de Moltke (3 juillet 1866) ; les conditions de paix imposées à l'Autriche par le traité de Nikolsbourg, qui l'excluait de la Confédération germanique ; la plus grande partie de l'Allemagne à la dévotion et à la discrétion de la Prusse ; l'annexion de royaumes, de provinces, de villes libres ; la constitution d'une confédération de l'Allemagne du Nord, tendant à englober le Sud à son tour ; les conflits avec la France au sujet du Luxembourg ; la création d'une marine militaire ; la constitution d'une armée fédérale dont le roi de Prusse est le généralissime : en un mot un immense mouvement de réorganisation de toutes les forces vives de l'Allemagne, ayant pour but marqué de les concentrer dans les mains du roi Guillaume, au service de l'agrandissement de la monarchie prussienne à l'intérieur ou de celui de la nation allemande au dehors ; la guerre de 1870, ses préliminaires, ses conséquences au dedans et au dehors, la reconstitution de l'Empire allemand ; les luttes contre l'ultramontanisme ; enfin l'attitude de la Prusse pendant la guerre d'Orient.

La participation plus ou moins personnelle du roi de Prusse aux événements qui, depuis 1866, ont transformé si complètement l'Allemagne, est difficile à préciser au milieu de l'action multiple exercée autour de lui par l'ensemble de ses conseillers et de ses auxiliaires. Deux noms résument surtout les grands événements de son règne, celui de M. de Bismarck pour la diplomatie et la politique, celui de M. de Moltke pour la préparation et la réalisation des opérations militaires. L'intervention de Guillaume Ier paraît dans diverses circonstances solennelles, entrevues de souverains, réceptions d'ambassadeurs, échanges de documents officiels, ouverture et présidence d'assemblées ou de cérémonies d'apparat. Elle s'accuse dans des proclamations, des manifestes, des discours, de simples dépêches, mêlant le ton de l'intimité à des documents publics.

roi prenait, depuis Sadowa,
on de l'armée et de la marine
it qu'il se préparait incessam-
laquelle aspirait l'Allemagne,
lité de faire déclarer par son
II. Après la rupture motivée
du prince de Hohenzollern au
it consommée par l'entrevue
detti (juillet 1870), le roi quitta
dre à l'armée avec M. de Bis-
cette occasion, il mettait la ville
siège et supprimait plusieurs
nonçait une amnistie pour les
olitiques. Il rétablissait aussi
de fer institué par son père et
: cette décoration était réser-
its de la nouvelle guerre. Sa
départ, rejetant tous les torts
s adversaires, exprimait « sa
Dieu, » dont le nom reviendra
sorte de componction, dans la
es. Les premières victoires lui
mêlée de surprise; ce double sen-
it dans cette dépêche à la reine
ain de la capitulation de Sedan :
tenant, par mes trois télégram-
e des événements historiques
is. C'est comme un rêve, lors
s se dérouler heure par heure!
après une grande guerre heu-
rien attendre de plus glorieux
, et qu'aujourd'hui pourtant je
tels faits historiques, je m'in-
qui seul nous a élus, moi, mon
s, pour exécuter ce qui vient
a choisis comme instruments
Vendresse, au sud de Sedan,
sera plus tard à la « protec-
u des armées, » qu'il attri-
initif de son entreprise et la
qui la couronnera.
ou « fléau de Dieu, » Guillau-
toute son autorité cette poli-
ui fait de la guerre une œuvre
de ruine. Dans ses armées, où
ne qui est sa force, le pillage
l'un esprit de méthode et d'or-
re l'épuisement du pays savam-
ord par les contributions de
atroces rigueurs sont infligées
ulations qui essayent la résis-
nt détruit, un chemin coupé,
s, comme Fontenoy près Toul,
mmes. Le concours d'une ville
ense nationale est puni, comme
l'extermination. D'autre part,
ion se manifestait, dans les ar-
e, par la transformation immé-
vainqueur, de tous les services
ais. Des administrations alle-
tuant partout aux administra-
exploitaient régulièrement les
s postes et les télégraphes.
ne avait annoncé, au début de
une proclamation aux Français,
battre seulement l'empereur et
lorsque Napoléon III eut écrit au
il se rendait, celui-ci déclara ac-
« Monsieur son frère, » mais
r eut été frappé de déchéance,
oira, envers la nation contre la-
avoir pas de griefs, plus exigeant
ait dès lors pour condition à la
tion du territoire national qui ne
ptée qu'après avoir épuisé toutes
e lutte désespérée. Après l'entre-
entre le ministre de Guillaume

et le représentant du gouvernement de la Défense nationale, la guerre à outrance devenait, pour la nation française, une nécessité d'honneur, sinon de salut.

Pendant le siège de Paris, le roi Guillaume ne parut personnellement sur le premier plan que pour recevoir de ses alliés, les princes des États secondaires de l'Allemagne, la couronne impériale. Il fut proclamé empereur d'Allemagne, le 18 janvier 1871, au Palais de Versailles, dans la grande galerie des glaces. Ses proclamations à ce sujet représentaient le nouvel empire comme une reprise et une continuation de l'ancien empire germanique. Bientôt l'armistice, imposé à la ville de Paris par la famine plutôt que par le bombardement, puis les préliminaires de paix acceptés par l'Assemblée nationale, permirent à l'empereur Guillaume d'aller s'offrir aux ovations enthousiastes des populations allemandes immolant volontiers toutes leurs traditions d'indépendance à l'idée d'une patrie unifiée et agrandie sous la domination d'un même maître. Les réunions du Reichstag n'apportèrent pas les entraves qu'on prévoyait à cette unité qui se réalisa partout et fit accepter, après de si grandes victoires, de nouveaux sacrifices pour la réorganisation de l'armée et de la marine nationales. Dans une autre sphère, le gouvernement de l'empereur Guillaume ne craignit pas de lutter contre le mouvement religieux qui avait abouti chez les catholiques à la proclamation de l'infaillibilité du pape, et, s'attaquant aux défenseurs nés de la suprématie pontificale, il avait lancé contre les Jésuites un décret qui les expulsait et les excluait du territoire de l'empire allemand (Ems, 4 juillet 1872). Dans le courant de la même année, il renoua des relations diplomatiques avec la France, et reçut avec une grande solennité l'empereur d'Autriche à Berlin (septembre 1872). En mai 1873, il se rendit à Saint-Pétersbourg où l'empereur Alexandre II lui offrit une hospitalité non moins somptueuse, au moment où les organes des partis nationaux de l'Allemagne et de la Russie exprimaient une méfiance réciproque. Répondant à une adresse des négociants allemands domiciliés à Saint-Pétersbourg, Guillaume Ier, rappelait que l'unité de la patrie était un fait accompli et ajoutait : « Elle portera d'année en année des fruits toujours plus beaux. Un tel empire placé au centre de l'Europe est une garantie de paix. » Le 2 septembre, il assista à Berlin à l'inauguration du « *Monument de la victoire*, » destiné à rappeler à la fois le souvenir des guerres de 1864, de 1866 et de 1870. Au mois d'octobre, le pape et l'empereur échangeaient, au sujet des mesures prises par M. de Bismarck contre l'ultramontanisme, une correspondance assez vive : courtoise dans la forme, la réponse de Guillaume ne laissait espérer aucune concession ; après avoir résumé la part prise par les évêques à l'opposition faite contre les actes du chancelier, notamment contre la loi sur le mariage civil obligatoire, l'empereur écrivait : « D'après Votre Sainteté, quiconque a reçu le baptême appartiendrait au pape. Or, la foi évangélique que je professe, ainsi que mes ancêtres, avec la majorité de mes sujets, ne nous permet pas d'admettre, dans nos rapports avec Dieu, d'autre intermédiaire que Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

A l'intérieur, les préoccupations personnelles de l'empereur s'étaient portées sur la refonte monétaire (pendant l'année 1873 on frappa pour 1 500 millions de numéraire aux armes de l'Empire), sur l'accroissement de la flotte, sur les travaux de défense des ports de la Baltique, enfin sur une nouvelle loi militaire qui mettait, en temps de paix, 400 000 hommes sous les armes,

sans compter les volontaires d'un an et la landsturm. Cette loi ne fut votée par le Reichstag qu'en troisième lecture et après l'intervention directe de l'empereur auprès des chefs des divers partis (20 avril 1874). L'augmentation des cadres de l'armée prussienne, coïncidant avec le vote de lois militaires analogues par l'Assemblée nationale française, donna naissance à des bruits de guerre qui coïncidèrent avec une visite spontanée d'Alexandre II à Berlin (10 mai 1875). Trois jours après, le prince Gortschakoff annonça par une circulaire aux agents diplomatiques de la Russie que le czar emportait de cette entrevue l'assurance que la paix ne serait pas troublée. On assura que Guillaume s'était, de lui-même, et énergiquement refusé aux vues belliqueuses de M. de Bismarck.

Au mois d'octobre, il se rendit à Milan auprès de Victor-Emmanuel et en reçut l'accueil le plus empressé : la communauté des intérêts nationaux de leurs pays menacés par les prétentions du parti ultramontain rendait ces démonstrations encore plus significatives. Une troisième rencontre de l'empereur Guillaume avec Alexandre II, à Berlin, puis à Ems (mai-juin 1876) eut encore plus de portée : assistés de leurs premiers ministres, ils y établirent les bases d'une entente au sujet de la question d'Orient. Quand la guerre eut éclaté entre les Russes et les Turcs, Guillaume se prononça pour une neutralité absolue, mais toute bienveillante pour les premiers. Vers cette époque (mai 1877), il visita l'Alsace et la Lorraine et revit les champs de bataille de Gravelotte et de Saint-Privat. Le 13 mai 1878, il parcourait en calèche la promenade des Tilleuls à Berlin quand un ouvrier, nommé Hœdel, tira sur lui deux coups de revolver qui ne l'atteignirent pas. Moins de trois semaines après, le 2 juin, un autre assassin, Nobiling, foudroyait l'empereur de deux coups de fusil chargés de petit plomb et de balles mâchées qui pénétrèrent dans le col et au bras droit. Ces blessures, légères par elles-mêmes, mais que pouvait rendre très graves l'âge de Guillaume, le forcèrent à appeler le prince Frédéric-Guillaume à la régence. La convalescence fut longue et traversée de crises pénibles. Hœdel avait été décapité : Nobiling, qui avait cherché à se suicider aussitôt après son crime, mourut en prison après une lente agonie, pendant la quelle il ne put ou ne voulut désigner ses complices. Ces deux attentats, se succédant à des dates si rapprochées et qu'on attribuait aux excitations du parti socialiste, eurent de graves conséquences sur la politique intérieure. M. de Bismarck fit dissoudre le Reichstag (7 juin) et proposa, aussitôt après les élections générales, les lois les plus sévères sur les associations de toute nature ; l'état de siège fut décrété et maintenu après le vote de ces lois. En même temps, tous les individus suspects étaient emprisonnés ou expulsés, et les écarts de la presse libérale rigoureusement réprimés. Guillaume parcourut, lors de sa convalescence, plusieurs provinces où lui fut fait l'accueil le plus chaleureux : il passa à Cassel une grande revue à laquelle il assista à cheval et le bras en écharpe (20 septembre), et sa rentrée à Berlin (8 décembre 1878) fut l'occasion de cérémonies religieuses qui eurent une sorte de caractère expiatoire. Une souscription provoquée, sous le titre de *Denier Guillaume*, par le maréchal de Moltke, et destinée à créer une institution commémorative de la préservation des jours de l'empereur, s'était élevée rapidement à 1 793 418 marcs, versés par douze millions de souscripteurs.

A l'automne de 1879, une visite de l'empereur Guillaume en Alsace et en Lorraine était signalée par des revues, des réceptions, des fêtes, et était suivie de la nomination du général baron de Manteuffel comme gouverneur de province. Un peu plus tard, l'état de siège était prorogé à Berlin (novembre 1879).

Pour la famille impériale, voy. PRUSSE.

GUILLAUME (Auguste-Louis-Maximilien-Frédéric), duc de Brunswick-Wolfenbuttel, né le 25 avril 1806, est petit-fils de Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, le vaincu de Valmy, et fils cadet du duc Frédéric-Guillaume et de la princesse Marie-Elisabeth Wilhelmine de Bade. Ses premières années se passèrent en Suède, où sa mère s'était réfugiée après la bataille d'Iéna, puis à Carlsruhe où la famille ducale trouva un asile en 1807. Après la mort de sa mère (avril 1808), il fut élevé, avec son frère, à Bruchsal, par son aïeule, la margrave douairière de Bade. En 1809, le major Fleischer, connu plus tard sous le nom de Nordenfelt, le conduisit à Œls, en Silésie, de là à Nachod, en Bohême, à Kolberg, puis en Suède et enfin en Angleterre. Tandis que Frédéric-Guillaume, dépouillé de ses Etats par la formation du royaume de Westphalie, prenait les armes pour les recouvrer, et, à la tête de son fameux régiment de hussards noirs, combinait ses mouvements avec ceux de l'armée autrichienne, puis abandonné par l'empereur d'Autriche, subissait toutes les vicissitudes de la fortune, Guillaume et son frère restèrent à Londres auprès de leur mère, la duchesse douairière Augusta, sœur de George III, qui leur donna pour gouverneur un ecclésiastique ignorant, le chapelain Prince. Quand le duc fut rentré dans ses États (28 décembre 1813), il rappela près de lui ses deux fils. Mais bientôt il fut obligé de les quitter pour suivre en France la grande armée d'invasion, et périt, le 16 juin 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Aux termes de son testament, ses enfants passèrent sous la tutelle du prince régent d'Angleterre. Les deux frères vécurent ensemble jusqu'en 1822, époque où le duc Charles (voy. ce nom) se rendit de Lausanne à Vienne, et le prince Guillaume suivit à Gœttingue le colonel Dœrnberg.

En 1823, Guillaume partit pour Berlin et entra au service de la Prusse avec le grade de major. En 1826, il prit possession de la principauté d'Œls, en Silésie. Mais déjà les folies de son frère lui préparaient une plus haute fortune. Le 7 septembre 1830, une insurrection força le duc Charles de prendre la fuite. Guillaume accourut de Berlin et se chargea provisoirement du gouvernement. Il administra d'abord au nom de son frère, mais il cessa bientôt de le consulter, et, d'après l'avis de la Diète germanique, il attendit la décision des agnats de la famille ducale. Ceux-ci, par acte souscrit en février 1831, déclarèrent le duc Charles incapable de régner. Par suite, Guillaume monta sur le trône, et reçut l'hommage des Etats, le 25 avril 1831.

La même année, la constitution fut modifiée. La première Diète, qui fut nommée après la révision, améliora la loi municipale et la loi relative à l'amortissement, mais, malgré tous les efforts de la minorité libérale, elle rejeta la publicité des débats et même l'impression pure et simple des procès-verbaux. La seconde Diète triennale (1836-1839) abolit en partie les droits féodaux, se prononça pour l'accession de Blankenbourg au Zollverein, et vota les fonds nécessaires à la construction d'un chemin de fer entre Brunswick et Harzbourg. Celle de 1839 à 1842 discuta le nouveau code criminel, mis en vigueur le 1er octobre 1840, et accorda de nouveaux fonds pour la construction des chemins de fer. Dans les questions commerciales, le gouvernement indi-

agit vers l'alliance intime du Hanovre avec l'Angleterre. Le pays, au contraire, demandait constamment l'accession à l'union douanière allemande. De cette opposition de vues naquirent, entre les États et le duc Guillaume, des démêlés qui se prolongèrent jusqu'en 1847. L'Assemblée se sépara sans avoir voté le budget; mais le gouvernement n'en leva pas moins les impôts, et la commission permanente s'abstint de convoquer la Diète. Mais bientôt éclata la révolution de 1848. Guillaume se déclara pour la liberté et l'unité de l'Allemagne, abolit la censure et convoqua les États en session extraordinaire (31 mars 1848). Il sanctionna les lois votées par la Diète : publicité des débats judiciaires, institution du jury, droit d'association, égalité des cultes devant la loi, liberté de la presse et de la librairie, abolition du droit de chasse, extension des capacités électorales et autres réformes déterminées par le mouvement général de l'Allemagne. Dans la Diète de 1849, le gouvernement s'unit contre les démocrates avec les anciens libéraux, et montra une habile modération. L'administration de la justice fut réorganisée, les derniers vestiges de la féodalité disparurent, et le pouvoir, d'accord avec la Diète, accomplit sans secousses une révolution pacifique. Au milieu de la réaction universelle, le duc Guillaume resta fidèle aux principes constitutionnels.

Le duc régnant de Brunswick, qui a su constamment assurer son trône contre les revendications de son frère, dépossédé en 1830, a été fait feld-maréchal du royaume de Hanovre, général de cavalerie au service de Prusse, propriétaire d'un régiment de cuirassiers autrichiens, d'un régiment de hussards prussiens et du régiment hanovrien des cuirassiers de la garde. Il a fondé, le 25 avril 1834, l'ordre de Henri le Lion et l'ordre du Mérite. Comme il n'a point contracté de mariage légitime, à sa mort son duché devait être réuni au royaume de Hanovre, aujourd'hui annexé à la Prusse.

GUILLAUME III (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis), roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n° 63, et chef du régiment des dragons russes de l'Ukraine, né le 19 février 1817, est le fils aîné du roi Guillaume II, et de Anne-Paulowna, sœur de l'empereur Nicolas. Il succéda à son père le 17 mars 1849. Monté sur le trône peu de mois après la promulgation de la constitution libérale qui régit actuellement les Pays-Bas, il s'y est attaché fidèlement, et il s'est personnellement efforcé de développer les institutions parlementaires. L'organisation judiciaire, celle des provinces et des communes, ont été établies sur des bases conformes à l'esprit du temps; les postes reçurent des réformes; les priviléges qui étaient réservés à la marine et au commerce hollandais furent étendus aux autres classes; enfin les finances s'étaient améliorées au point que le roi lui-même, donnant l'exemple de l'économie, fit réduire de 400 000 florins sa liste civile, qui ne s'élève plus qu'à 800 000 ([illegible] fr.)

Son gouvernement s'est appliqué à faire régner les principes de tolérance religieuse, et à traiter également les membres des différentes sectes, malgré les protestations de quelques-unes. Il permit à la cour de Rome de rétablir en Hollande ses dignités ecclésiastiques, à condition que le concordat de 1827 serait abrogé (1853).

Le roi a également donné son attention au bien-être matériel; plusieurs travaux de canalisation ont eu lieu; le dessèchement de la mer d'Haarlem a été terminé, celui du Zuyderzée en partie exécuté et plusieurs chemins de fer ont été inaugurés. Les colonies ne sont pas dans un état moins prospère que la métropole; les troupes hollandaises qui avaient remporté des avantages signalés dans l'île de Bali, en 1849, et étaient sorties victorieuses de quelques engagements avec les Chinois de Bornéo, eurent à soutenir en 1873 et 1874 contre le sultan d'Atchin une lutte longue et périlleuse qui fut couronnée par la victoire.

Durant la guerre de Crimée, Guillaume III garda la plus stricte neutralité, et se contenta d'une démarche pacifique auprès de son oncle, l'empereur de Russie, pour arrêter les hostilités. En 1861 et en 1862, il vint à Paris rendre visite à Napoléon III, et, en 1863, envoya son adhésion au Congrès proposé par la France.

Au mois de mai 1875, les organes officieux de l'Allemagne témoignèrent à l'égard de la Hollande des dispositions hostiles qui émurent profondément l'opinion publique dans les Pays-Bas et attirèrent son attention sur le fâcheux état de ses armements et moyens de défense. Le gouvernement mit alors à l'étude un plan de réformes considérables; peu de temps après le cabinet de Berlin, préoccupé à son tour de l'inquiétude causée en Europe par la perspective d'une nouvelle guerre de conquête, changea d'attitude.

Guillaume III est un amateur passionné de la musique. Il donne chaque année au château du Loo des fêtes musicales importantes, et il a fondé à ses frais à Bruxelles un Conservatoire pour les artistes hollandais. Il a épousé, le 18 juin 1839, la princesse *Sophie* Frédérique-Mathilde, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, et en secondes noces, au mois de janvier 1879, la princesse de Waldeck, fille du prince régnant. — Pour les divers membres de la famille royale, voy. PAYS-BAS.

GUILLAUMET (Gustave-Achille), peintre français, né à Paris, le 26 mars 1840, fils d'un manufacturier de Puteaux, suivit à l'École des Beaux-Arts les cours de MM. Picot et Barrias. Après avoir obtenu, en 1863, un 2e prix de Rome, il fit en Algérie un premier voyage, suivi bientôt de séjours prolongés; il en rapporta les sujets de ses divers envois aux Salons annuels : *Prière du soir dans le Sahara*, acquis par l'État; *Souvenirs des environs de Biskra* (1863); *Marché arabe dans la plaine de Tocria, un Soir dans le Sahara* (1865); *les Joueurs de flûte au bivouac, la Veillée* (1866); *Aïn Kerma* (Source du Figuier), *le Douar* (1867); *le Sahara* (1868); *Famine, le Labour*, frontière du Maroc (1869); *Campement d'un goum, Soir d'hiver au Maroc* (1870); *les Femmes du Douar de la rivière* (1872); *les Défrichements, Intérieur à Alger* (1874); *Bivouac de chameliers* (1875); *le Labour en Algérie* (1876); *un Marché arabe* (1877); *Laghouat*, acquis par l'État (1879).

M. Guillaumet a obtenu deux médailles, en 1865 et en 1867, une médaille de 2e classe en 1872, une médaille de 3e classe à l'Exposition universelle et la décoration de la Légion d'honneur le 21 octobre 1878. *

GUILLAUMIN (Jacques-François-Augustin), ancien député français, est né à Brescia, le 5 février 1802. Président du comice agricole d'Aubigny et membre du Conseil général pour le canton d'Argenton, il fut nommé, en décembre 1856, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription du Cher. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 26 157 voix sur 29 745 votants. Sa candidature, aux élections générales de mai 1869, fut

plus combattue et ne réunit que 12 275 voix sur 19 485 votants. Son principal adversaire, le marquis de Vogüé, en obtint 7 026. M. Guillaumin a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1866.

GUILLAUMOT (Auguste-Alexandre), graveur français, né à Paris en 1815, étudia la gravure sous Lemaître, avec lequel il concourut, dès 1840, à d'importantes publications. S'attachant particulièrement à la gravure d'architecture, il a donné, entre autres œuvres estimées: *le Porche sud de la cathédrale de Chartres*, *Sculptures relevées à Ninive*, *Phalante et Éthra*, d'après un bas-relief (1845-47); *Sculptures françaises au* XIII*e siècle* (1849); *Panorama d'Oran* (1852); *Statuaire de la cathédrale de Reims*, (1855); *Parc de Marly*, *la Sainte-Chapelle*, d'après M. Adams (1857); *Vue de Marly-le-Roi* (1859); *Façade principale du palais du commerce à Lyon*, d'après René Dardel (1864); *Vues de l'ancien parc Marly-le-Roi* (1865); *Stalles du chœur de la cathédrale d'Auch* (1866); *Vue du porche nord de la cathédrale de Chartres*, à l'Exposition universelle de 1867; *Couronne patriarchale du trésor de Moscou*, *Paysages*, panneaux décoratifs (1868); *Château de Marly-le-Roi*, quatre gravures (1869), et de nombreuses planches, extraites du *Voyage en Perse*, des *Monuments de Ninive*, de *la Monographie de la cathédrale de Chartres*, etc. M. Aug. Guillaumot a obtenu une 3e médaille en 1845, une mention à l'Exposition universelle de 1855, un rappel en 1863, une médaille en 1864.

Ses deux frères, MM. Claude-Nicolas-Eugène et Louis GUILLAUMOT, exclusivement livrés à la gravure sur bois, ont entrepris, en 1854, pour le *Dictionnaire d'architecture*, de M. E. Viollet-Le-Duc, une série de planches qui ont valu à chacun d'eux une médaille de seconde classe en 1855 et deux rappels en 1857 et 1863.

GUILLEMAUT (Charles-Alexandre), général et sénateur français, né à Louhans (Saône-et-Loire), le 18 septembre 1809, entra à l'École polytechnique le 12 novembre 1828, et en sortit dans l'arme du génie, le 6 août 1830, comme sous-lieutenant. Promu successivement lieutenant, le 6 août 1832, capitaine le 26 février 1836, lieutenant-colonel le 19 novembre 1859, il fut attaché au service des fortifications. Colonel le 13 août 1863, il devint directeur des fortifications du Havre. Il fut appelé à Paris au moment du siége, se distingua à la bataille du plateau d'Avron, obtint le grade de général de brigade, le 16 septembre 1871, et passa, peu après, dans le cadre de réserve.

Nommé aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, représentant de Saône-et-Loire à l'Assemblée nationale, par 78 074 voix, sur 103 778 votants, il prit place à gauche, se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et eut une part utile et brillante à toutes les discussions touchant la réorganisation de l'armée, le recrutement, les cadres, la durée du service qu'il voulait réduire à quatre ans, etc. Il combattit notamment l'institution des aumôniers militaires, vota avec la minorité républicaine dans toutes les questions politiques et religieuses, et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur le 30 janvier 1876, dans le département de Saône-et-Loire, le second sur trois, par 3[illegible] voix sur 697 électeurs, le général Guillemaut suivit la même ligne politique au nouveau Sénat, prit une part très remarquée à la discussion du projet de loi sur l'état major (novembre 1877). Il vota contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie après l'acte du 16 mai. Il représente le canton de Beaurepaire, au conseil général de Saône-et-Loire, depuis le 8 octobre 1871. Chevalier de la Légion d'honneur, le 19 avril 1843, il a été promu officier le 31 juillet 1848 et commandeur le 11 mars 1868.

GUILLEMIN (Ernest), député français, né à Avesnes (Nord), le 19 décembre 1828, étudia le droit, fut reçu docteur et s'inscrivit au barreau de sa ville natale dont il devint bâtonnier. Il se présenta aux élections de mai 1869, comme candidat de l'opposition, dans la 9e circonscription du Nord et obtint, sans être élu, 8 649 voix. Nommé sous-préfet d'Avesnes en septembre 1870, il refusa ce poste, afin de pouvoir se présenter aux élections pour l'Assemblée nationale et échoua, le 8 février 1871, avec 56 157 voix. Il fut élu le 20 février 1876, à la Chambre des députés, pour la première circonscription de l'arrondissement d'Avesnes, par 8 484 voix, contre M. Antoine-Lefèvre-Pontalis qui en réunit 7 633. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9 279 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel, et qui en obtint 8 791. Il représente un canton d'Avesnes au conseil général du Nord.

GUILLEMIN (Amédée-Victor), publiciste français né à Pierre (Saône-et-Loire), le 5 juillet 1826, fit ses études à Beaune et à Paris, puis devint professeur de mathématiques. Il s'est fait connaître par ses travaux de vulgarisation des sciences et par sa collaboration aux journaux. Il avait lui-même fondé en 1860, à Chambéry, un journal démocratique, *la Savoie*, qui n'eut qu'une courte durée. Aux élections générales de février 1871 pour l'Assemblée nationale, il réunit, dans Saône-et-Loire, environ 40 000 voix, sans être élu.

On a de lui: *les Mondes*, causeries astronomiques (1861, in-18; 4e éd. 1864); *Simple explication des chemins de fer* (1862, in-18); *le Ciel* (1864, in-8; 5e éd. 1877, avec pl. et grav.), publication d'un grand luxe typographique; *la Lune* (1865, in-18; 3e éd. 1871); *Éléments de cosmographie* (1866, in-18; 3e éd. 1873); *les Phénomènes de la physique* (1867, in-8); *les Applications de la physique aux sciences* (1873, in-8, avec pl.); *la Vapeur* (1873, in-18); *les Comètes* (1874, in-8, avec pl.); *la Lumière et les couleurs* (1875, in-18, avec fig.); *le Son* (1876, in-18); etc., et de nombreux articles dans *la Revue philosophique*, *la Morale indépendante*, *la Revue politique*, *l'Avenir national*, *l'Illustration*, etc.

GUILLEMIN (Alexandre-Marie), peintre français, né le 15 octobre 1817, à Paris, étudia dans l'atelier de Gros. Parmi ses nombreuses productions, on remarque: *la Poupée malade* (1840); *la Lecture pieuse*, *Souvenirs de Gloire* (1841); *le Billet de logement* (1842); *Dieu et le Roi* (1844); *Après l'émigration* (1845); *les Amateurs* (1846); *la Prière du soir* (1847); *Une heure de liberté* (1850); *Souvenirs d'atelier* (1852); *la Lecture de la Bible*, *la Petite frileuse* (1855); *le Premier pas*, *le Colporteur* (1857); *les Bleus passent* (1793), *le Galant Béarnais* (1859); *Vanneurs d'Ossau*, *le Pain bénit*, *un Tailleur béarnais*, *l'Épervier*, *le Bénédicité* (1861); *l'Ennemi est mort!* *l'Image de la Vierge* (1863); *la Pie-grièche*, *le Dimanche matin* (1864): cette dernière toile reparut à l'Exposition universelle de 1867; *la Jour au foyer*, *Orden del señor Alcalde* (1865); etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, une 2e en 1845, un rappel en 1859 et a été décoré de la Légion d'honneur le 3 juillet 1861.

GUILLEMIN (Marie MENGOZZI, dame), actrice française, née à Paris, en 1791, et fille du chanteur et compositeur italien Bernard Mengozzi, reçut à douze ans les leçons de Dazincourt et les conseils de Mlle Desbrosses, débuta comme chanteuse à la salle Louvois, dans *l'Épreuve nouvelle* et partit, en 1812, pour Naples, où elle épousa l'acteur Guillemin. A la Restauration, elle revint en France, joua jusqu'en 1819 au second théâtre de Lyon, et fut alors engagée au théâtre du Vaudeville avec son mari, qui en fut près de 20 ans régisseur et mourut en 1843. Elle tint pendant longtemps, dans le répertoire courant, l'emploi des duègnes et des rôles marqués. — Mme Guillemin est morte en janvier 1878.

GUILLO DU BODAN (François-Marie), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Vannes, le 7 février 1794, d'une famille de robe, entra fort jeune dans la magistrature, et fut successivement substitut du procureur du roi à Vannes, procureur du roi à Quimper, avocat général près la Cour royale de Rennes (1829), procureur général à Alger (1843), et procureur général à Rennes (1845). Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition dynastique, et après la révolution de Février, il fut maintenu par le gouvernement provisoire.

Élu représentant du peuple dans le département du Morbihan, le second sur douze, par [illegible] voix, M. Guillo du Bodan fut vice-président du comité de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta néanmoins l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place de procureur général à la Cour d'appel de Rennes. Il fut appelé, en février 1859, à la Cour de cassation, comme conseiller. Il siégea à la chambre criminelle jusqu'à sa retraite qui eut lieu en 1869. Il a été promu officier de la Légion d'honneur en [illegible]. — Il est mort le 12 mai 1872.

GUILLO DU BODAN (Charles-Michel-Christophe), député français, ancien magistrat, fils du précédent, est né à Quimper (Finistère) le 23 mai [illegible]. Entré de bonne heure dans la magistrature, il fut successivement substitut à Angers et procureur à Orléans. Il prit part à la défense de cette ville, contre les Prussiens en 1870, et après l'entrée de l'ennemi, résista à leur prétention d'ouvrir les portes des prisons. Menacé d'être emmené en Allemagne, il n'eut à subir que quelques jours de détention. Après la guerre il quitta la magistrature. Il entra dans la vie politique en [illegible], et fut élu, le 23 avril, représentant du Morbihan, à une élection partielle, par 47 222 voix. A l'Assemblée, il prit place sur les bancs de l'extrême droite cléricale et légitimiste, avec laquelle il vota constamment. Il signa la proposition relative au rétablissement de la monarchie, déposée le 15 juillet 1874, et l'adresse d'adhésion au Syllabus envoyée au pape. Aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il se présenta dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Vannes, et fut élu, par 5935 voix, contre [illegible] obtenues par le candidat républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il fut réélu, comme candidat officiel, le 14 octobre suivant, par 7207 voix. M. Guillo du Bodan représente le canton Est de Vannes au Conseil général du Morbihan. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

GUILLON (Adolphe-Irénée), peintre français, né à Paris, en 1829, d'une famille où, depuis plusieurs générations, l'exercice de la médecine était héréditaire, montra pour la peinture de précoces dispositions qui furent longtemps entravées par ses parents. D'abord engagé volontaire, puis étudiant en droit, il obtint enfin l'autorisation de prendre des leçons de M. Jules Noël et de Ch. Gleyre, et après divers voyages dans le Midi, alla résider à Vézelay (Yonne). Parmi ses tableaux qui ont figuré aux Salons, nous citerons : *la Récolte des oliviers à Menton* (1864), *Tamaris et lauriers-roses au bord de la Méditerranée* (1866); *Pins parasols à Cannes*, *Clair de lune à Cannes* (1867), *la Terrasse de l'ancienne abbaye de Vézelay* (1870), reproduite par *la Gazette des beaux-arts*; *la Toilette des canards au bord de la Cure* (1876); *Octobre à Vézelay*, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de 1878 où il fut acquis par la Loterie nationale; *le Soir*, *Blanchisseuses au bord de la Cure* (1878), etc.

GUILLOUTET (Louis-Adhémar DE), homme politique français, député, est né le 6 août 1819. Maire de Parlebosc et membre du Conseil général pour le canton de Gabarret, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription des Landes, par 18 958 voix sur 32 319 votants. Son concurrent était M. Victor Lefranc. Au mois d'avril 1868, dans la discussion sur la loi de la presse, le nom de M. de Guilloutet prit tout d'un coup une notoriété inattendue, grâce à l'adoption de son amendement relatif à l'interdiction faite aux journaux de s'occuper des faits de la vie privée de qui que ce soit. Cet amendement, devenu le fameux article 11 de la loi, fut une source intarissable de plaisanteries et de critiques; le « mur de la vie privée » devint même le thème de plusieurs vaudevilles. Aux élections générales de mai 1869, M. de Guilloutet, resté candidat officiel, obtint 21 825 voix sur 36 963 votants, tandis que M. Victor Lefranc, candidat de l'opposition démocratique, en réunissait 15 078. Il resta, à la Chambre, l'un des partisans décidés de la politique conservatrice.

Écarté de la politique par la révolution du 4 septembre 1870, il ne reparut qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, et fut élu dans la 1re circonscription de Mont-de-Marsan par 7926 voix contre le candidat légitimiste, M. de Dampierre, représentant sortant qui en obtenait 4586. Il fit partie à la Chambre du groupe dit de l'Appel au peuple, vota avec la minorité monarchiste et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 8676 voix; son concurrent républicain n'en réunit que 4500 environ. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

GUILMETH (Alexandre Auguste), archéologue français, né à Brionne (Eure), le 2 décembre 1807, acheva ses classes au collège de Bernay, fut maître d'études au collège de Rouen, surveillant général à celui d'Amiens, et enfin censeur et inspecteur aux collèges de Dieppe et de Juilly. Livré avec ardeur aux études archéologiques sur l'ancienne province de Normandie, il a été élu membre de plusieurs sociétés savantes.

Il a publié, entre autres ouvrages historiques : *le château de Brionne* (1831, in-8); *la Ville de Pont-Audemer* (1832, in-8); *la Ville de Brionne* (1834, in-8); *la Ville et les environs d'Evreux* (1835, in-8), *la Ville et l'arrondissement de Neufchâtel en Bray* (1836, in-8); *les Environs de Dieppe* (1836, in-8); *la Ville et l'arrondisse-*

ment du Havre (1836-38, in-8, deux parties); *la Ville et l'arrondissement d'Yvetot* (1836-37, in-8); *la Ville et le canton d'Elbeuf* (1838, in-8), et autres travaux de même nature formant *la Description historique de la Normandie*, collection plusieurs fois rééditée de 1836 à 1850 (12 vol. in-8 avec plans et grav.).

GUILMIN (Charles-Marie-Adrien), professeur de mathématiques français, né à Brest le 1er mars 1812, fit ses études dans cette ville et entra, en 1836, à l'École normale, que sa santé le força de quitter au bout d'une année. Professeur libre de mathématiques à Paris, attaché quelque temps au lycée Bonaparte, puis chef d'institution de 1853 à 1861, il se consacra à la publication de nombreux livres d'enseignement pour les classes de mathématiques: *Cours complet d'arithmétique théorique et pratique* (in-8, 1868, 16e édit.); *Cours complet de géométrie élémentaire* (in-8, 10e édit.); *Cours complet d'algèbre élémentaire* (in-8, 10e édit.); *Cours de mathématiques appliquées* (in-8, 5e édit.); *Nouvelles leçons de cosmographie* (in-8, 6e édit.): à plusieurs de ces cours, réduits par l'auteur en abrégés plus élémentaires (in-18), se rapportent des recueils d'*Exercices*(in-18).

GUIMET (Émile), voyageur et musicien français, fils du célèbre inventeur du bleu d'outremer, né à Lyon, le 2 juin 1836, continua de diriger la grande industrie créée par son père, tout en s'occupant d'art et d'explorations ethnographiques. Il a fait représenter à Paris et à Londres un oratorio sur des paroles de Victor Hugo: *le Feu du ciel*, et à Lyon, un ballet en deux actes: *l'OEuf blanc et l'œuf rouge*. On lui doit également: *Dix scènes et mélodies* (avec lithog. de G. Doré), *Trente chansons d'amour* (avec 3 lithog. de M. Félix Régamey); des *trios* et *quatuors*, des *duos variés*, des *airs de violon*, etc. M. Guimet a visité tour à tour une partie du nord de l'Europe, l'Afrique, l'Amérique, la Chine, le Japon, les Indes. Il a fait figurer à l'Exposition universelle de 1878, la majeure partie de la riche collection d'objets d'art et de curiosités rapportés par lui de l'extrême Orient, et dont il a formé à Lyon un musée créé et entretenu à ses frais. Il a en outre fondé, dans cette ville, une bibliothèque et une école spéciales pour les langues orientales. Il a été décoré, comme industriel, à la suite de l'Exposition de Philadelphie (1876).

Au retour de ses longues explorations, M. Guimet a publié: *A travers l'Espagne* (Lyon, 1862, in-18); *Cinq jours à Dresde*, souvenirs de la grande fête des chanteurs (Ibid., 1865, in-18); *Croquis égyptiens* (Paris, 1867, in-18); *l'Orient d'Europe au fusain* (1869, in-18); *Esquisses scandinaves*, compte rendu du congrès archéologique et préhistorique de Stockholm (1875, in-18); *Aquarelles africaines*, études et correspondances (1877, in-18); *Promenades japonaises* (1878, in-4, ouvrage illustré par Félix Régamey), etc.

GUINARD (Auguste-Joseph), homme politique français, né à Paris, le 28 décembre 1799, fils d'un membre du Conseil des Cinq-Cents et du Tribunat, fut élève de l'institution Sainte-Barbe, où il eut pour condisciple Godefroy Cavaignac, devint l'un des agents les plus actifs de la charbonnerie française et se trouva compromis dans les complots politiques de Nantes, de Belfort et de Saumur. Après avoir coopéré à la fondation du *National*, il prit les armes en 1830. Sous le règne de Louis-Philippe, il continua, comme capitaine d'artillerie de la garde nationale, la plus vive opposition, organisa militairement la Société des droits de l'homme, encourut plusieurs fois les poursuites du parquet. Impliqué dans le procès des accusés d'avril, il fut condamné à la déportation; mais dès le 15 juillet 1835, il avait réussi, avec dix de ses compagnons, à s'évader de Sainte-Pélagie et à gagner l'Angleterre. Au bout de treize années d'exil, il revint à Paris le 24 février 1848, occupa l'Hôtel de Ville avec la 8e légion et fut un des premiers à acclamer la République.

Nommé tour à tour adjoint au maire de Paris, préfet de police, poste qu'il refusa, et chef d'état-major de la garde nationale, M. Guinard fut appelé à présider le Comité des récompenses nationales, dont il avait déjà fait partie en 1830. Élu l'avant-dernier sur la liste des trente-quatre représentants de la Seine, il n'eut qu'un rôle très secondaire à la Constituante où il vota avec la Montagne. Mais il prit une part très active à la répression de l'insurrection de juin et fut assez grièvement blessé. Il ne fut pas réélu, en 1849, à l'Assemblée législative. Il fut un des accusés les plus compromis dans le mouvement du 13 juin: colonel de l'artillerie parisienne, il occupa, avec une poignée d'hommes, le Conservatoire des arts et métiers et ne chercha pas à fuir lorsque la troupe l'envahit. Son nom fut porté sur les listes républicaines aux élections complémentaires du 8 juillet suivant, et réunit près de 100 000 suffrages dans la Seine. Traduit devant la Haute-Cour de Versailles, il refusa de se défendre et fut condamné à la déportation perpétuelle. Successivement détenu à Doullens et à Belle-Isle, il fut rendu à la liberté en 1854. Il se mêla au mouvement électoral de Paris en 1857, puis vécut dans la retraite. — M. Guinard est mort à Villepreux (Seine-et-Oise), le 5 juin 1874.

GUINOT (Charles), homme politique français, ancien député, sénateur, est né à Amboise (Indre-et-Loire), le 17 octobre 1827. Entrepreneur de travaux publics, il a exécuté une grande partie des chemins de fer de l'Ouest et de Lyon-Méditerranée, les travaux de canalisation de la Mayenne et de la Sarthe, etc. Lors de l'inondation de la Loire, en 1866, il fit en toute hâte les travaux de défense de la ville d'Amboise et reçut une médaille d'or pour un acte de sauvetage. Maire d'Amboise depuis 1864, il se présenta aux élections complémentaires pour l'Assemblée nationale et fut élu, le 2 juillet 1871, par 35 628 voix sur 57 443 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine avec lequel il vota; il adopta les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il n'obtint que 163 voix sur 340 électeurs, mais il fut élu député, le 20 février suivant, dans la 2e circonscription de Tours, par 17 373 voix: il n'eut pas de concurrent. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Pendant la crise, il adressa, comme président du Conseil général, au maréchal de Mac-Mahon, lors de son passage à Tours, une courte allocution qui eut pour réponse une déclaration de politique personnelle très-remarquée; comme il exprimait le vœu général du pays de voir se consolider la constitution républicaine: « Elle ne peut être mise en péril, répliqua le maréchal, que par les adversaires de ma politique. » Aux élections du 14 octobre, la candidature de M. Guinot fut vivement combattue par l'administration, qui lui opposait M. Houssard, fils du sénateur; il l'emporta avec 15 543 suffrages, sur son concurrent monarchiste qui n'en réunit que 6674. Il reprit alors sa place sur les bancs de la gauche républicaine. Au premier renouvellement triennal de la Chambre haute (5 janvier 1879), il fut nommé sénateur

du département d'Indre-et-Loire, le premier sur deux, par 221 voix sur 235 électeurs. Conseiller général pour le canton d'Amboise, depuis le 8 octobre 1871, il en a été successivement vice-président et président.

GUIRAUD (Ernest), compositeur français, est né le 23 juin 1837 à la Nouvelle-Orléans, où son père, ancien prix de Rome, était venu s'établir comme professeur de musique. Il avait à peine quinze ans quand il fit représenter sur le théâtre de la Nouvelle-Orléans *le Roi David*, opéra dont il avait écrit la partition sur des paroles d'un poème déjà mis en musique par M. Mermet. Il vint ensuite à Paris, entra au Conservatoire, fut élève de MM. Marmontel et Barbereau, pour le piano et l'harmonie, et fut admis dans la classe de composition d'Halévy. En 1859, il remporta le premier prix au concours pour Rome. Il abandonna dès lors les fonctions de timbalier à l'orchestre de l'Opéra-Comique que la modicité de ses ressources l'avait forcé d'accepter et partit pour la villa Médicis d'où il envoya plusieurs morceaux remarqués. Dès son retour, il put faire représenter une pièce en un acte, *Sylvie*, paroles de MM. Adenis et Rostaing (Opéra-Comique, 11 mai 1864), qui fut bien accueillie. Il fut moins heureux avec une seconde opérette, *En prison* (Théâtre-Lyrique, 5 mars 1869); mais il obtint avec *le Kobold*, autre pièce en un acte (Opéra-Comique, 2 juillet 1870), un succès que la guerre interrompit. Depuis il a donné à l'Opéra un ballet, *le Forgeron de Gretna-Green* (mai 1873), et à l'Opéra-Comique, *Piccolino*, en trois actes, paroles de MM. Sardou et Nuitter, avril 1876). Il a fait entendre aux Concerts populaires une suite d'orchestre (février 1872) et écrit des mélodies sur des paroles de Ronsard, Victor Hugo, etc.

GUISTIÈRE (Armand-Gauthier DE LA), homme politique français, député, est né à Rennes, le 2 mai 1825. Il fit son droit et prit le grade de docteur. Ancien adjoint au maire de Rennes, il devint, en 1858, conseiller de préfecture d'Ille-et-Vilaine et donna sa démission en 1863. La même année, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 4e circonscription d'Ille-et-Vilaine, par 17 323 voix sur [illegible] votants. Aux élections générales de mai 1869, il fut réélu, à la presque unanimité, par [illegible] voix sur 24 820 votants. Dans la courte session de juillet suivant, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers parti libéral. Maire de Rennes, membre et président du Conseil général, M. de la Guistière fut décoré de la Légion d'honneur. Après le 4 septembre 1870, il s'était retiré des affaires publiques, mais aux élections générales d'octobre 1877, il se présenta comme candidat officiel et bonapartiste, dans l'arrondissement de Montfort. Il n'obtint que [illegible] voix sur 13 666 votants.

GUITER (Théodore), homme politique français, né à Perpignan, le 15 février 1797, neveu du conventionnel de ce nom, succéda à son père, comme notaire, se lia avec les chefs du parti libéral et fonda, après 1830, *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*. Jusqu'en 1848, il fut constamment conseiller municipal de Perpignan et plusieurs fois élu conseiller général. Après la révolution de Février, il fut maire de sa ville natale, puis commissaire de la République dans [illegible], tandis que son fils, M. Eugène Guiter, âgé de vingt-cinq ans, devenait commissaire dans l'Ariège. Aux élections pour la Constituante, M. Guiter obtint, après M. Arago, son [illegible], le deuxième rang et 34 000 suffrages sur 36 000 votants. Il vota avec le parti démocratique modéré. Réélu à la Législative, le dernier sur quatre, il combattit la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, éloigné de France, il passa en Savoie, avec son fils.

Aux élections législatives de 1869, M. Guiter fut porté, comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 1re circonscription de l'Ardèche; il eut au premier tour de scrutin une majorité relative de 248 voix, mais échoua au scrutin de ballottage, avec 12 176 voix contre 15 598, données au général d'Hauteville, candidat officiel. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, par le département des Pyrénées-Orientales, le deuxième sur quatre, par 22 562 voix. Il siégea sur les bancs de la gauche et vota contre les préliminaires de la paix. — Il est mort à Paris le 22 mars 1875.

GUITTON (Gaston-Victor-Édouard), statuaire français, né à La Roche-sur-Yon, le 10 février 1825, et fils d'un notaire, fit ses études classiques dans sa ville natale. Après avoir suivi à Paris des cours de droit et de mathématiques, il obtint de son père la permission d'entrer d'abord dans l'atelier d'un sculpteur nantais, Am. Ménard, puis dans celui de Fr. Rude. Il débuta en 1850 par un groupe représentant *Saint Louis consolant un blessé*, et fit en Italie un long séjour à la suite duquel il exposa au salon de 1857 deux statues en marbre, *Léandre* et *Au printemps*, étude de jeune fille. Il donna depuis : *le Passant et la Colombe*, bronze, et *l'Attente*, marbre (1861); *Hypathie*, statue de marbre, *Mme de F.*, buste en marbre (1863) : *l'Amour de cire*, statue en plâtre (1865), qui reparut en bronze au salon de 1866 et qui, destinée d'abord au Luxembourg, fut plus tard offerte par l'État à la ville de La Roche-sur-Yon; *Alfred de Vigny*, buste en marbre pour le Théâtre-Français (1872), etc., *la Justice protégeant l'innocence*, groupe (1876), etc. M. Guitton a exécuté en outre une statue en pierre de *Saint Pierre* pour l'église Saint-Sulpice à Paris (1864), un buste de *Laplace* pour l'École normale (1873), *Eve*, statue de bronze pour le palais des serpents au Jardin des Plantes (1874), *Dibutade*, statue en pierre pour le jardin des Tuileries (1875), *Merlin de Douai*, buste en marbre pour le cabinet du procureur général de la Cour de cassation (1876); *M. Beaunié*, médaillon pour l'École de pharmacie (1878), etc. Cet artiste a obtenu une médaille de 2e classe en 1857. Il a traduit de l'italien *les Soupers* du conteur Grazzini. Ayant fait acheter par la Direction des musées la porte Stanga, de Crémone, réédifiée dans les salles de la sculpture au Louvre, il a rendu compte de sa mission dans *la Gazette des beaux-arts* et dans *l'Art*; il a publié dans cette dernière revue un compte rendu de la sculpture au salon de 1876.

GUIZOT (François-Pierre-Guillaume), homme d'État et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Nîmes, le 4 octobre 1787, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution. Son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud, le 8 avril 1794. Sa mère alla chercher un refuge à Genève, où le jeune François Guizot se livra à l'étude des littératures et des langues avec autant de passion que de succès. Il vint faire son droit à Paris en 1805, et entra, l'année suivante, comme précepteur chez Stapfer, ancien ministre de la Suisse auprès du gouvernement français. Introduit dans la maison de Suard, il y connut la société littéraire de l'époque, et y rencontra Mlle Pauline de Meulan qui travaillait alors au *Publiciste*

et qui par reconnaissance pour le concours discret qu'elle avait reçu pendant une longue maladie, d'un collaborateur inconnu, qui n'était autre que M. Guizot, consentit, en 1812, malgré la différence de leurs âges, à devenir sa femme. Elle avait quatorze ans de plus que lui, et ses relations avec les chefs du parti royaliste devaient ouvrir à son mari la carrière politique.

Encore simple homme de lettres, M. Guizot, qui avait débuté lui-même dans le *Publiciste*, où ses articles sur *les Martyrs* de Chateaubriand avaient été très remarqués, publiait, à cette époque, son *Nouveau Dictionnaire des synonymes français* (1809, 2 vol. in-8; 5e édit., 1859), intelligente compilation des travaux antérieurs sur cette matière; *De l'État des beaux-arts en France et du Salon de* 1810 (1811, in-8); *Vies des poëtes français du siècle de Louis XIV* (1813, in-8, tome Ier et unique); il traduisait de l'auteur allemand Rehfues *l'Espagne en* 1808 (1812), et éditait, en l'annotant, l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon (1812 et suiv.), traduite par divers personnages, entre autres Louis XVI, et revue par Mme Guizot. Cette vie laborieuse eut sa récompense en 1812; Fontanes nomma M. Guizot, qui n'avait pas réussi à être admis comme auditeur au Conseil d'État, professeur adjoint et presque aussitôt titulaire d'histoire moderne à la Sorbonne.

A la chute de l'Empire, il devint, sur la recommandation de Royer-Collard, secrétaire général du ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, prépara quelques travaux importants, notamment l'*Exposé* de la situation, présenté aux Chambres, le 12 juillet 1814, le projet de loi sur la presse du 21 octobre, qui servit plus tard de modèle aux ordonnances de Juillet, et l'ordonnance du roi du 17 février 1815, réformant le système général de l'instruction publique. M. Guizot fit aussi partie, avec Mgr Frayssinous, du Comité de censure.

Au retour de l'île d'Elbe, il quitta le ministère de l'intérieur, dès le 20 mars. C'est en le confondant avec son frère, J.-Jacques Guizot, chef de bureau, qu'il s'est établi, sur la foi même du *Moniteur* (14 mai 1815), une version très accréditée, consacrée par l'autorité des principaux historiens de la Restauration, et que nous avons d'abord en partie reproduite. D'après cette version, M. Guizot serait resté encore quelques semaines au ministère, aurait signé *oui*, comme fonctionnaire, sur le registre des adhésions au rétablissement de l'Empire, puis se serait vu assez brutalement destitué, et aurait alors repris son cours. Ces détails et la note du journal officiel qui les constate se rapportent au frère de M. Guizot, et non à M. Guizot lui-même. Pour lui, il quitta sa chaire pour faire ce voyage de Gand, qui fut, depuis, l'objet de tant de récriminations. On a dit qu'il allait combattre, auprès de Louis XVIII, les conseils des ultra-royalistes.

Revenu en France avec les Bourbons, M. Guizot fut choisi pour secrétaire général de la justice par le ministre Barbé-Marbois, qui, après avoir essayé généreusement de lutter contre les excès de la terreur blanche, se retira du pouvoir à l'occasion des massacres du Midi (10 mai 1816). M. Guizot, sorti du ministère avec lui, redevint presque aussitôt maître des requêtes, en service extraordinaire, puis ordinaire (août 1816), conseiller d'État l'année suivante, et enfin directeur général de l'administration départementale et communale. Royaliste constitutionnel, il écrivit en quelque sorte le manifeste de son parti, sous ce titre: *Du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816, in-8; 4e édit., refondue, 1821). Dès lors fut fondée, sous l'inspiration de M. Royer-Collard, secondé par M. Guizot, l'école doctrinaire, qui admettait en principe toutes les libertés compatibles avec l'ordre public, sauf à en ajourner la réalisation. Le langage dogmatique des chefs explique le nom donné à ce parti, qui a subsisté jusqu'à la chute de la monarchie constitutionnelle.

M. Guizot sortit une seconde fois du pouvoir avec le ministère Decazes, à la suite de l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820), et redevint professeur et écrivain. Parmi ses publications d'alors, on cite: *Des Conspirations et de la justice politique* (1821, 2e édit.) et *Des Moyens de gouvernement et d'opposition dans l'état actuel de la France* (1821, in-8), où, par une tactique ordinaire à l'auteur, le principe d'autorité était soigneusement maintenu et tourné contre le gouvernement qui le compromettait. Au milieu de cette vive polémique contre le ministère de Villèle, M. Guizot avait perdu toutes ses places, moins sa chaire. Son cours fut interdit en 1825. C'est l'époque la plus laborieuse et la plus féconde de sa vie littéraire. Alors parurent: l'*Histoire du gouvernement représentatif* (1821-1822, 2 vol. in-8), simple reproduction de ses leçons; le traité *De la Peine de mort en matière politique* (1822, in-8), où, sans proscrire cette peine même, en matière politique, il montre les dangers de cette arme terrible pour les gouvernements qui l'emploient; l'*Essai sur l'histoire de France*, pour faire suite aux *Observations* de l'abbé Mably (1823, in-8); la *Collection des mémoires relatifs à la révolution d'Angleterre* (1823 et suiv., 26 vol. in-8), traduite de l'anglais, par divers auteurs, et annotée par l'éditeur; la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, depuis l'origine jusqu'au XIIIe siècle, avec des notes et notices, etc. (1823 et suiv., 31 vol. in-8); l'*Histoire de la révolution d'Angleterre, depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à l'avénement de Charles II* (1827-1828, 1re partie, t. I-II, in-8, 5e édit. 1845, 2 vol. in-12), qui devait servir d'introduction à la première des deux collections précédentes; sans parler d'une édition annotée des *Œuvres de Rollin* (1821); d'une révision de la traduction des *Œuvres de Shakspeare*, avec une *Notice biographique et littéraire* (1821), etc., il donnait en outre des articles à divers *recueils*, dirigeait l'*Encyclopédie progressive* et fondait la *Revue française* (1828). Il était, en même temps, l'un des fondateurs et l'un des membres les plus actifs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* organisée en vue de défendre l'indépendance des élections.

Le 1er août 1827, M. Guizot avait vu mourir sa première femme, qui embrassa le protestantisme sur son lit de mort. Il reçut son dernier soupir en lui lisant un sermon de Bossuet sur l'immortalité de l'âme. C'était Mlle de Meulan qui, sous le nom de Mme Guizot, a écrit tant d'ouvrages estimés, la plupart sous forme de contes, sur la famille et l'éducation. L'année suivante M. Guizot épousa en secondes noces Mlle Élisa Dillon, nièce de sa première femme, qui avait elle-même pour ainsi dire préparé pour son mari cette union. La seconde femme de M. Guizot, morte en 1833, a aussi laissé quelques écrits de littérature et de morale.

Le ministère conciliateur de Martignac rendit à M. Guizot sa chaire à la Sorbonne et sa place au Conseil d'État (1828). Ce fut le moment de sa plus grande popularité. Comme professeur, il composa, avec MM. Cousin et Villemain ce [illegible] triumvirat qui jeta tant d'éclat sur notre enseignement public, et c'est à son professorat que se rapportent ses ouvrages historiques les plus répandus: son *Cours d'histoire moderne* (18[illegible]

6 vol. in-8); l'*Histoire générale de la civilisation en Europe* (1845, 5e édit., in-8; 1846, in-12), et l'*Histoire générale de la civilisation en France* (1845, 5e édit., 4 vol. in-8; 1846, 4 vol. in-12). En même temps il était envoyé par l'opposition de Lisieux à la Chambre des députés, où il combattit vivement le ministère Polignac, et votait l'Adresse des 221, en y ajoutant, pour sa part, un commentaire sévère.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Guizot, arrivé de Nîmes le 26 juillet, se chargea, le 27, de rédiger la protestation des députés, qui témoignait encore du dévouement de la Chambre « pour le roi et son auguste dynastie. » Le lendemain, il se réunissait chez Laffitte à ses collègues, faisait constituer la Commission municipale et était nommé par elle ministre provisoire de l'instruction publique. Il passa, quelques jours après, au ministère de l'intérieur, et, avec une activité incroyable, recomposa tout le personnel de l'administration. Il prit part aussi à la révision de la Charte : il demandait qu'on abaissât à 25 ans l'âge d'éligibilité. Membre du cabinet Laffitte, M. Guizot refusa de s'associer aux tendances du président, et donna sa démission. Il prêta au ministère Périer tout l'appui des anciens monarchistes constitutionnels, dont il était le chef, et forma ensuite, avec MM. Thiers et de Broglie, le cabinet du 11 octobre 1832, qui ne dura pas moins de quatre ans. Ministre de l'instruction publique, il avait, soit au conseil, soit à la Chambre, dans les affaires générales, une grande influence personnelle, et contribua puissamment au triomphe de la politique de répression, en défendant à la tribune toutes les mesures exceptionnelles ou les ordres rigoureux destinés à la soutenir. Mais il eut l'honneur d'attacher son nom à la plus belle création du dernier règne, celle de l'enseignement primaire. A part tous les travaux nécessaires à la préparation de la loi du 28 juin, qui favorisait l'instruction du peuple en honorant ses plus humbles dispensateurs, il se dévoua résolûment à en assurer l'exécution. On ferait avec ses circulaires et ses instructions des volumes dignes de figurer au premier rang de ses œuvres.

Le ministère du 11 octobre s'étant enfin dissous (le 22 février 1836), M. Guizot, après quelques mois de retraite et de silence, accepta de nouveau, le 6 octobre, des mains de M. Molé, le portefeuille de l'instruction publique. Celui de l'intérieur étant venu à vaquer par la retraite de M. de Gasparin, il devint l'objet de la double ambition de MM. Thiers et Guizot, et fit éclater toute leur rivalité. M. Guizot céda, en obtenant, par compensation, les affaires étrangères pour un autre chef doctrinaire, M. de Broglie. Malheureusement, le ministère Molé se constitua définitivement, le 15 avril 1837, en écartant l'un et l'autre, et M. Guizot se jeta avec ardeur dans l'opposition. Réuni, dans la fameuse coalition, aux hommes dont les idées ou les personnes lui répugnaient le plus, il combattit encore, comme autrefois, le pouvoir au nom du pouvoir même, lui reprochant avec éloquence l'affaiblissement du principe d'autorité. Mais cette association pour les besoins du moment avec ses adversaires de la veille et du lendemain l'exposa à de sévères appréciations. C'est alors que le *Journal des Débats* lui disait : « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, mais notre estime, jamais! » Et M. Royer-Collard se séparait de lui en protestant contre de telles tactiques.

Après le triomphe de la coalition et les efforts constants du roi, pendant une année, pour constituer un ministère en dehors d'elle, M. Thiers, appelé au pouvoir le 1er mars 1840, maintint M. Guizot dans l'ambassade de Londres, à laquelle il avait été nommé le 9 février précédent, en remplacement de M. Sébastiani. Sa réputation, sa religion, ses travaux sur l'histoire et la littérature anglaises, la dignité puritaine de ses manières lui valurent, chez les Anglais, de grands succès personnels. Mais l'échec diplomatique le plus complet lui était réservé. La fameuse question d'Orient se trancha, sous ses yeux et à son insu, de la manière la plus injurieuse pour la France. Au moment où se signait sans lui le traité du 14 juillet, qui nous isolait du concert européen, ses dépêches au président du conseil exprimaient encore toutes les espérances propres à l'encourager dans sa politique.

Lorsque M. Thiers dut se retirer devant les craintes que cette politique inspirait au roi, M. Guizot accepta sa succession, au risque de donner lieu à de graves accusations qui ne lui furent pas épargnées. Ce fut même avec le portefeuille des affaires étrangères qu'il prit, sous la présidence nominale du général Soult, la direction du cabinet du 29 octobre, le plus durable, mais le dernier des cabinets de la royauté de Juillet.

Nous ne pouvons suivre M. Guizot pas à pas pendant ces sept années de pouvoir, que signalent au dehors le système de la paix à tout prix, et au dedans la résistance à toute proposition de réforme politique; mais nous devons rappeler, à leurs dates, sans les juger, les principaux actes de son administration qui se trouve composer toute une période de notre histoire.

Le 15 décembre 1840 s'accomplit la cérémonie du retour des cendres de l'empereur, décrété sous le ministère de M. Thiers. Au mois d'avril suivant, le cabinet fait voter la loi sur les fortifications de Paris, autre héritage du cabinet précédent. A l'occasion du recensement, des troubles graves éclatent à Toulouse, à Lille, à Clermont; puis l'attentat de Quénisset fait inventer contre un journaliste, M. Dupoty, l'accusation de complicité morale. Au commencement de 1842, M. Guizot obtient pour la première fois le rejet des propositions relatives aux incompatibilités parlementaires, et à l'adjonction des capacités sur les listes électorales, propositions qui doivent être reprises et rejetées tant de fois. Mais il est contraint de céder au sentiment national, dans la question du droit de visite (janvier).

La Chambre des députés, qui ne donne au cabinet de M. Guizot qu'une majorité si peu docile, est dissoute le 12 juin. La nouvelle Chambre est rappelée en toute hâte, à la suite de la mort funeste du duc d'Orléans, pour voter, selon les vues personnelles du roi, la loi organique de régence, qui exclut la veuve du prince au profit du moins populaire de ses frères. Au dehors, la France se relève un instant par la prise de possession des îles Marquises. En 1843, la loi sur les sucres pacifie des intérêts rivaux, et la visite de la reine Victoria au château d'Eu consacre l'alliance avec l'Angleterre. Mais l'occupation de Taïti par Dupetit-Thouars menace « l'entente cordiale; » elle sera désavouée, et le pèlerinage de députés légitimistes à Belgrave-Square (novembre) prépare, pour l'année suivante, une nouvelle agitation. M. Guizot leur fait infliger, dans l'Adresse au roi, une solennelle flétrissure (janvier 1844), et excite ces violents débats au milieu desquels on lui reproche si injurieusement le voyage de Gand : « ces insultes n'arrivent pas à la hauteur de son dédain. » Les députés *flétris* donnent leur démission et sont tous réélus.

Vient alors l'affaire Pritchard : une indemnité est votée, sinon payée, à ce missionnaire anglais, auteur de mauvais traitements envers les Français de Taïti, pour conjurer une rupture avec la Grande-Bretagne; et les mots insolents de lord Palmerston, qui s'engage « à faire passer la France par

le trou d'une aiguille, » sont livrés aux commentaires de toute la presse européenne. Le roi rend solennellement à la reine Victoria sa visite (12 septembre). Le même système de concessions à l'égard de la Russie et l'utile intermédiaire de Mme de Liéven contiennent les sentiments hostiles de la cour de Saint-Pétersbourg pour les Tuileries dans des termes pacifiques. Les projets de loi sur la liberté de l'enseignement, sans pouvoir être adoptés, sont dès lors un sujet de lutte ardente entre le clergé et l'Université, entre l'Église et l'État. L'organisation des premières grandes compagnies de chemins de fer donne lieu à une fièvre de spéculation dont la presse opposante se fait une arme contre le pouvoir. On en est à peine distrait par les brillants faits d'armes de l'Algérie (Isly, 14 août). L'ambassadeur Lagrenée conclut un traité de commerce avec la Chine (24 octobre) où tous les Européens obtiennent, en 1845, les mêmes avantages que l'Angleterre. Une escadre anglo-française remporte, la même année, auprès de Buenos-Ayres, un avantage signalé sur Rosas (20 novembre), et, au commencement de 1846, les Chambres votent, pour la réorganisation de notre marine militaire, un crédit extraordinaire de 93 millions, dont le ministère, plus pacifique, ne voulait pas.

Cette année est marquée par diverses crises. D'abord les mariages espagnols : le duc de Montpensier épouse l'infante Louise-Ferdinande, et le cabinet du 29 octobre, qui a tant sacrifié à la peur de la guerre, dans les questions d'honneur national, brave, pour la première fois, le mécontentement de l'Angleterre. Puis, les embarras financiers, les inondations de la Loire, la cherté des grains, et, au commencement de 1847, les troubles sanglants de Buzançais. Au milieu de tout cela, les procès scandaleux de malversation et de corruption contre les anciens ministres Teste et Cubières et divers autres personnages jettent sur d'anciens dépositaires du pouvoir une déconsidération qu'une partie de l'opinion publique fait retomber sur le pouvoir même. Cependant l'agitation réformiste, que le ministère comprime, chez nous, sans l'étouffer, a, depuis l'avènement de Pie IX (16 juin 1846), gagné peu à peu toute l'Europe. L'Italie entière s'est réveillée et a obtenu de ses princes des concessions libérales. La réaction est vaincue avec les Jésuites, en Suisse, dans l'affaire du Sonderbund, malgré les sympathies des gouvernements de France et d'Autriche. L'opposition libérale, croyant que l'opinion publique est pour elle, porte devant le pays la question électorale et parlementaire, par l'organisation des banquets réformistes dans tous les départements.

Au milieu de tant de complications, M. Guizot, conservant une majorité indécise, semblait toujours menacé d'une chute prochaine. Tous les organes de la presse l'avaient abandonné; de nouveaux journaux ministériels, *le Globe* et *l'Époque*, étaient créés et, malgré les subventions et toutes les ressources occultes, ne pouvaient se soutenir. Fort de son dévouement à la pensée personnelle du roi, en faveur duquel il opposait à la fameuse maxime constitutionnelle de M. Thiers celle-ci : « le roi règne et gouverne, sauf la responsabilité de ses ministres, » M. Guizot affectait un mépris hautain pour l'opposition et pour les appuis qu'elle comptait dans le pays et paraissait se glorifier de l'impopularité. Renfermer la France électorale dans le cercle le plus restreint, agir sur elle de toute la puissance de l'administration et de toutes les séductions dont elle dispose, composer à son gré une Chambre de fonctionnaires dociles et dévoués, telle semblait être toute la politique intérieure du ministère. Au milieu du progrès constant du mouvement réformiste, M. Guizot se voyait personnellement accusé de n'ouvrir aux citoyens jaloux de conquérir des droits politiques, qu'un seul chemin, celui de la fortune, et l'opposition résumait tout son dernier discours aux électeurs de Lisieux dans ces mots : « Enrichissez-vous, » qu'elle séparait de leur correctif : « par le travail. » Les clameurs de la foule contre son nom se mêlaient partout aux cris de « *Vive la Réforme.* »

On sait le dénouement. La discussion de l'Adresse en réponse au discours de la couronne, dans lequel le cabinet de M. Guizot accusait les « passions aveugles ou ennemies » de l'opposition, souleva des tempêtes. Le grand banquet réformiste du douzième arrondissement fut résolu et annoncé pour le 22 février. Le ministère refusa de l'autoriser. Une demande, sans effet, de mise en accusation fut formulée contre lui, et la lutte éclata dans les rues de Paris. La garde nationale, écartée d'abord avec défiance, ne parut que pour assister au triomphe de l'émeute, ou pour y aider, en s'associant aux vœux de la foule et à ses colères contre M. Guizot. Celui-ci quitta enfin le pouvoir le 23. Mais il était trop tard : les différents successeurs qu'on lui donna n'eurent pas assez de popularité pour arrêter le mouvement, et, malgré tous les sacrifices, malgré l'abdication du roi et la mise à néant de la loi impopulaire de la régence, le ministère Guizot entraîna la monarchie dans sa chute.

M. Guizot gagna l'Angleterre, pendant que le gouvernement provisoire le mettait en accusation avec ses collègues. La Cour d'appel rendit une ordonnance de non-lieu. Dans l'exil, il reprit la plume du publiciste : il écrivit sa brochure *De la Démocratie en France* (janvier 1849), où l'ancien historien de la civilisation rappelait, en huit chapitres, qu'il comprenait mieux que personne les grandes lois du progrès politique dans les sociétés modernes. Puis, de retour en France, il s'efforça de rentrer dans la vie politique en se portant, dans le Calvados, comme candidat de l'Union électorale aux élections générales pour la Législative. Repoussé, malgré son manifeste intitulé : *M. Guizot et ses amis*, il s'unit néanmoins aux chefs des différents partis hostiles à la République, et devint un des patrons du système de fusion entre les deux branches royales déchues. Depuis ce jour, il ne cessa d'employer ses loisirs à écrire quelques nouveaux ouvrages, à rééditer ses ouvrages anciens et à en extraire, à quelques modifications près, des brochures ou des articles de revue, tels que : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?* (1850, in-8), *Cromwell sera-t-il roi ?* et *Nos mécomptes et nos espérances* (extraits de la *Revue contemporaine*, 1852 et 1855) ; *la Belgique en 1857*, etc. : sortes de factums remplis de récriminations contre la République qui n'était plus, ou de justifications rétrospectives de la politique de fusion monarchique qui n'avait pas réussi à la remplacer.

Pendant les années suivantes l'attitude de M. Guizot fut surtout marquée par ses discours dans des réunions académiques ou autres, plus ou moins étrangères à la politique. Comme directeur de l'Académie française, en 1861, c'est lui qui fut chargé de répondre, le 24 janvier, au récipiendaire, le R. P. Lacordaire. Il vit dans cette situation d'un hérétique recevant un dominicain, un hommage à l'esprit de tolérance qui caractérise les temps modernes. Un peu plus tard (21 avril), présidant, dans le temple de l'Oratoire, la réunion annuelle d'une société protestante, il se déclara hautement, comme il le fit dans ses écrits du même temps, en faveur du maintien du pouvoir temporel du pape, en dé-

sant des derniers événements d'Italie : « Une déplorable perturbation attaque et afflige une portion considérable de la grande et générale Église chrétienne. » Ces déclarations soulevèrent de vives polémiques parmi ses coreligionnaires. Il resta depuis l'un des chefs d'une sorte d'orthodoxie protestante à laquelle les diverses fractions du protestantisme libéral reprochèrent un esprit constant d'intolérance ou même des actes de persécution. Dans le synode général de l'église réformée de France tenue à Paris en juin 1872, M. Guizot affirma une dernière fois ses convictions, et adressa au « modérateur » de l'Assemblée une lettre dans laquelle il remerciait Dieu d'avoir pu témoigner « si près du terme de la vie, son ferme attachement à la foi chrétienne et sa confiance dans cette réunion. »

Retiré en Normandie pendant la guerre de 1870, M. Guizot adressa au *Times* et à M. Gladstone diverses lettres plus patriotiques que pratiques, soit pour conseiller au gouvernement de la Défense de réunir au plus tôt une Assemblée constituante, soit pour solliciter le cabinet de Saint-James de protester contre les exigences de la Prusse au moment de l'armistice. On remarqua également plusieurs autres lettres où il rendait justice à son ancien adversaire, M. Thiers. Mais l'attention de la presse et du public fut surtout excitée par un incident académique dont les conséquences influèrent tristement sur les dernières années de l'illustre vieillard. M. Emile Ollivier ayant lu, devant la commission nommée à cet effet, son discours de réception où il traitait l'adresse des 221 de coup d'État parlementaire et faisait l'éloge de Napoléon III, M. Guizot protesta, en rappelant, dans l'animation de la discussion, l'expression fameuse de « cœur léger, » tant reproché à son collègue (26 février 1874). Les feuilles bonapartistes firent grand bruit de l'incident et rappelèrent M. Guizot à la reconnaissance, en évoquant le souvenir d'un don ou prêt de 50 000 francs, fait à son fils par Napoléon III, en 1855. L'ancien homme d'État qui avait jusqu'alors ignoré cette dette, voulut aussitôt l'acquitter, et à cet effet fit vendre aux enchères publiques un tableau de Murillo (*El Pastorcito*) que lui avait offert la reine Marie-Christine et qui fut adjugé, pour 120 000 francs, à M. de Greffulhe. L'ex-impératrice refusa les offres de remboursement faites par M. Guizot, et celui-ci dut s'adresser aux tribunaux pour contraindre la liste civile à cette acceptation (mai 1874-janvier 1875). — L'instance était encore pendante, lorsque M. Guizot, dont la santé s'affaiblissait graduellement, s'éteignit au Val-Richer, près de Lisieux, le 12 octobre 1874. Il put faire à ses petits-enfants de suprêmes adieux : « Servez le pays, leur dit-il, la tâche est rude parfois, mais servez-le bien. »

M. Guizot avait depuis plusieurs années entrepris une publication considérable, l'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, développement des leçons orales qu'il leur avait longtemps données. Après la publication du premier volume, l'Institut lui décerna à l'unanimité le prix biennal de 1871, et l'auteur, en retour, offrit à l'Académie française la fondation d'un prix triennal de 3000 francs à décerner au meilleur ouvrage publié dans les trois années précédentes, soit sur l'une des grandes époques de la littérature française, soit sur la vie et les œuvres d'un de nos grands écrivains. Il put pousser sa nouvelle œuvre historique jusqu'à la Révolution (1870-1875, 5 vol., gr. in-8, illustré) : le dernier volume fut rédigé, d'après son plan et ses notes, par sa fille, Mme de Witt, qui put même, en recueillant ses leçons, lui donner une suite, de 1789 à 1848 (1877-79, tom. I-II, même format).

Comme orateur, M. Guizot a porté à la tribune parlementaire et dans sa chaire la même élévation de langage et le même ton d'autorité. Il avait bien ses jours d'emportement, comme lorsqu'il tonnait, le 11 août 1831, contre « le parti républicain, le *caput mortuum* de tout ce qui a vécu chez nous de 89 à 1830, la queue, la mauvaise queue de notre révolution, l'animal immonde qui vient traîner sur les places publiques sa face dégoûtante et y exposer les ordures de son âme. » En général, il avait plus de goût et moins de violence. Son geste était simple et noble, sa parole, ferme plutôt que colorée, et la roideur impérieuse de sa personne semblait émaner d'un sentiment d'infaillibilité. Dans des thèses diverses il portait une égale puissance d'affirmation. Mêmes qualités et mêmes défauts dans son style. Historien ou philosophe, il imposait, plus qu'il ne les démontrait, les résultats de ses méditations ou de ses recherches. Ses ouvrages historiques, qui sont encore ses meilleurs titres littéraires, ont été, dans les dernières années, l'objet de vives critiques. A part les reproches adressés à la forme qui a paru manquer de souplesse, de grâce et d'ampleur, on s'est plaint de trouver au fond de ses livres un excessif amour des généralités, la substitution aux faits de lois arbitraires, et, par un genre nouveau de fatalisme, le développement complaisant de rôles imposés d'avance aux races et aux nationalités.

M. Guizot appartenait à l'Institut de France à trois titres : il était entré successivement à l'Académie des sciences morales et politiques (section d'histoire) lors de sa réorganisation, en 1832 ; à celle des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Dacier, en 1833, et enfin à l'Académie française, en 1836, en remplacement du comte de Tracy. Grand-croix de l'ordre de la Légion d'honneur, depuis le 27 avril 1840, il avait le même rang dans une foule d'ordres étrangers (Belgique, Brésil, Danemark, etc.)

Aux ouvrages de M. Guizot que nous avons déjà cités, nous devons encore ajouter : *Washington* (1841, in-18), servant d'introduction à la publication suivante : *Vie, correspondance et écrits de Washington* (1839-40, 6 vol. in-8, avec atlas et planches) ; *Méditations et études morales* (1851, in-8 ; 3e édit. 1855), recueil d'anciens fragments ; *l'Amour dans le mariage* (1855, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*), épisode de la vie de lady Russell ; *Guillaume le Conquérant* ; *Édouard III et les bourgeois de Calais* (in-16, même collection) ; *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (1858-1868, tom. I-IX, in-8) ; *l'Église et la société chrétienne en 1861* (1861, in-8) ; *Discours académiques*, etc. (1861, in-8) ; *Histoire parlementaire de France*, recueil complet des discours prononcés dans les chambres de 1819 à 1848 (1863, tom. I-V) ; *Trois générations* (1861, in-8), servant d'introduction à l'ouvrage précédent ; *Méditations sur l'essence de la religion chrétienne* (1864, in-8) ; *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne* (1865, in-8) ; *Mélanges biographiques et littéraires* (1868, in-8) ; *la France et la Prusse responsables devant l'Europe* (1868, in-18) ; *Mélanges politiques et historiques* (1869, in-8) ; *les Vies des quatre grands chrétiens français* : I, Saint Louis ; II, Calvin (1873, in-8) : le second volume n'a pas été publié, etc.

GUIZOT (Maurice-Guillaume), littérateur français, second fils du précédent, né à Paris, le 11 janvier 1833, fit avec succès ses classes au collège Bourbon (lycée Bonaparte), suivit les cours de droit et prit le diplôme de licencié en 1857. Il attira de bonne heure l'attention sur lui par une publication couronnée par l'Académie fran-

çaise en 1853 : *Menandre, étude historique sur la comédie et la société grecques* (1855, in-8 et in-18). Chargé, en 1866, comme suppléant de M. de Loménie, de la chaire de langue et de littérature françaises modernes au Collège de France, il fut nommé professeur titulaire de langues et littératures d'origine germanique, en remplacement de Ph. Chasles, le 4 février 1874. Il était entré, en outre, en 1871, au ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, comme chef de la division des cultes non catholiques. Après la mort de son père, M. G. Guizot reprit en son nom les offres faites à la liste civile de l'ex-impératrice pour le remboursement des 50 000 francs que lui avait fait remettre Napoléon III en 1855 (voir l'article précédent) et ne put les faire accepter de M. Rouher, agissant au nom de l'ex-souveraine. M. G. Guizot a été décoré de la Légion d'honneur le 12 décembre 1876.

GURLITT (Louis), paysagiste danois, né à Altona, le 8 mars 1812, eut pour maîtres son père, puis Gensler de Hambourg et Bendixen, et visita le Danemark, la Suède et la Norvège. En 1837, il se rendit à Munich et dans l'Italie septentrionale, et fut, à son retour à Copenhague, élu membre de l'Académie danoise. Après de nouveaux voyages, dans le midi de l'Europe, il se fixa à Vienne, où il a épousé en troisièmes noces la sœur de la célèbre Fanny Lewald (1847). Il visita encore l'Italie en 1855, la Grèce en 1858, et se fixa aux environs de Gotha, faisant des excursions artistiques dans le Holstein, le Portugal et l'Espagne. En 1873, il passe à Dresde.

La plupart des grands paysages de M. Gurlitt appartiennent au roi Christian VIII, ou au musée de Copenhague. On cite, en outre : *Lac de Côme*, au roi de Hanovre ; *Vue de Palerme*, à l'impératrice douairière de Russie ; *l'Embouchure du Cattaro*, à l'archiduchesse Sophie d'Autriche, *Rosate, dans les montagnes de la Sabine* (1856), gravée dans le journal français *l'Illustration*.

GURLT (Ernest-Frédéric), vétérinaire allemand, né le 15 octobre 1794, à Drentkau, près Grünberg, en Silésie, étudia la médecine à Berlin, y reçut, en 1819, son diplôme de docteur, et devint, à l'École vétérinaire, répétiteur, professeur et directeur technique (1849). En 1850, il fut nommé conseiller intime de médecine.

Nous citerons de M. Gurlt : *Manuel d'anatomie comparée des animaux domestiques* (Handbuch der vergleichenden Anatomie der Haussaeugethiere ; Berlin, 1822, 2 vol. ; 3e édit., 1843-1844, avec un atlas de 150 planches. Supplément, 1848, 25 planches) ; *Anatomie pathologique des animaux domestiques* (Lehrbuch der pathologischen Anatomie, etc., 1837 ; 2e édit., 1847). Il a rédigé en outre, avec M. Hartwig, le *Magasin universel de science vétérinaire*.

Son fils, le docteur Ernest Gurlt, né à Berlin, le 13 septembre 1825, agrégé à la Faculté de médecine de cette ville, a publié : *Recherches d'anatomie pathologique comparée des maladies des articulations* (Beitraege zur vergleich. patholog. Anatomie der Gelenkkrankheiten. Berlin, 1853) ; *De Quelques difformités du bassin humain causées par des maladies des articulations* (Ueber einige durch Erkrankung der Gelenkverbindungen verursachte Missstaltungen des menschlichen Beckens ; Berlin, 1854), etc.

GUTIERRES (Garcia), auteur dramatique espagnol, né à Chiclana, en 1812, fut appelé par le sort, en 1832, à faire partie des régiments levés à Madrid contre don Carlos. Trop pauvre pour se racheter, il venait précisément de tirer le numéro 1, quand il présenta sa première pièce, *Il Trovatore*, au théâtre del Principe. Le succès de ce drame, qui a fourni plus tard le libretto du chef-d'œuvre de M. Verdi, fut prompt et complet. L'auteur put payer un remplaçant et se livrer dès lors entièrement à la carrière du théâtre. Il partit, en 1844, pour l'Amérique et séjourna d'abord à Cuba, puis au Mexique. Rentré en Espagne, il fut chargé d'une mission financière à Londres et continua de travailler pour le théâtre. Parmi ses autres pièces, qui firent de lui un des auteurs dramatiques les plus goûtés de l'Espagne, on cite : *el Page*, *el Rey Monge*, *Magdalena*.

GUTIERREZ DE LA VEGA (José), homme politique, publiciste et savant espagnol, né à Séville le 24 août 1824, étudia la philosophie et la médecine, écrivit dans quelques journaux spéciaux, et dès l'âge de vingt-deux ans devint le rédacteur en chef d'un journal politique, *l'Indépendant de Séville*. Peu après, il fonda une feuille littéraire, *la Giralda*, vint à Madrid et fit partie de la rédaction du journal politique, *le Populaire*, organe conservateur. En 1849, il accompagna à Rome le corps expéditionnaire espagnol, en qualité d'historiographe. A son retour, il publia un *Voyage en Italie avec l'armée italienne*, qui fut traduit en italien. En 1852, M. Gutierrez de La Vega revint aux publications médicales. Il fonda le *Héraut Médical*, dirigea la section de médecine de la *Bibliothèque universelle* à laquelle il donna un grand nombre d'ouvrages anciens et modernes. Il fonda ensuite la *Bibliothèque du Héraut Médical*, où il inséra également de nombreux ouvrages étrangers sur la médecine.

En 1854, entraîné par les nouveaux mouvements politiques de l'Espagne, M. Gutierrez de La Vega fonda le journal constitutionnel, le *Lion Espagnol*. L'année suivante, sous le ministère Espartero et O'Donnel, il fut emprisonné pendant trois mois et ne fut mis en liberté que sur un décret des Cortès le déclarant innocent. Il fut nommé député en 1857 et vota avec les conservateurs monarchistes. En 1864, lorsque le parti modéré revint au pouvoir, il fut réélu aux Cortès et accepta le gouvernement de la province de Grenade. Il fonda alors la *Bibliothèque des écrivains grenadins depuis la civilisation arabe jusqu'à nos jours*. Le maréchal Narvaez, devenu chef du cabinet, le nomma gouverneur de la province de Madrid, haute position dont il profita pour encourager la publication de la *Bibliothèque des auteurs dramatiques grecs*. Peu après, il obtint la direction générale des loteries, mais il donna sa démission à la chute du ministère Narvaez et reprit la direction du *Lion Espagnol* dont il était propriétaire.

GUTZKOW (Charles-Ferdinand), écrivain et poète dramatique allemand, né à Berlin, le 17 mars 1811, fit de brillantes études dans cette ville et remporta un prix académique pour une dissertation de théologie, *De Diis fatalibus*. La révolution de 1830 le lança, à dix-neuf ans, dans la politique ; il donna successivement plusieurs ouvrages, où une satire fine et mordante cachait les théories les plus avancées. *Le Forum de la critique* (Forum der Journalliteratur) ; *les Lettres d'un fou à une folle* (Briefe eines Narren, etc.) ; *Maha Guru, histoire d'un Dieu* (Stuttgart, 1833, 2 vol.), roman fantastique où il acceptait les dernières conséquences des écrits de J. J. Rousseau, lui firent auprès des conservateurs une réputation d'homme dangereux. Mais l'apôtre des doctrines nouvelles, M. Menzel le défendit et l'associa à la rédaction de sa *Gazette littéraire*. C'est alors qu'il publia : *Nouvelles* (Novellen ; Hambourg, 1834,

vol.); *Carac-*
:tere, 1835),
le succès.
emagne dont
orta une pre-
ssait. Ils rom-
:ow prit la di-
. *Préface* aux
Schlegel, par
titulée *Wally*
gées contre la
.les. Tous les
iés; lui-même
que de Bade,
prisonnement.
blia, la même
e de l'histoire
nnheim, 1836),
allemande de
: *la littérature*
· neusten Lite-
ipter *Gœthe et*
:punkt Zweier
omans : *Séra-*
:hon (die rothe
, 1838); *Blase-*
d'articles cri-
hotte (Gœtter,

lramatique que
). Il a fait jouer
scènes de l'Al-
de drames ro-
iques : *Néron*
Savage (même
Monde (1840),
.; puis des co-
, *l'Original de*
f und Schwert,
uvrages comi-
es réunies en
nt aussi quel-
iées. La même
iutzkow : les
lées. Il a donné
n 9 volumes :
r vom Geiste;
se (die Diako-
:it ne sert que
es philosophi-
de Rome (der
)-1861, 9 vol.,
e tableau de la
protestantisme
ssi un volume
unesse (Aus der
: 1862 à 1864,
l'Institut de
rt à Sachsen-
mbre 1878.

français, né à
en 1808, diri-
nte-Anne, près
ò il se fit l'un
éthode Jacotot.
l'Écho, puis *le*
x mois de pri-
ire au droit au
ion en chef du
ante, il fondait,
iliation démo-
vec sa famille,
ire), dont il di-
entatives d'ap-
ans des condi-
communale de

Frottey-lès-Vesoul, en faveur de laquelle des fêtes furent données à Paris.

Nous citerons de M. Guyard : *Jacotot et sa méthode* (3ᵉ édit. 1840); *le Trésor des ignorants et des pauvres* (1840); *Paul, ou l'Athée conséquent* (1850); *Des droits et des devoirs au point de vue de l'absolu* (1850, in-18); *les Fils de la fée noire* (1852, in-18); *Guide des gens du monde dans le choix d'une médecine* (1857, in-18); *Quintessences générales* (même année, in-18); *le Grec et le latin appliqués au français, à l'usage des mères de famille*, etc. (1859, in-18); *Lettres aux gens de Frottey* (1863-1867, liv. 1 à 12), etc.

GUYARD-DELALAIN (Augustin-Pierre), député français, ancien avocat, quitta le barreau pour l'industrie. Blessé, en juin 1848, en attaquant une barricade à la tête d'une compagnie de la garde nationale, il fut décoré par le général Cavaignac le 23 août suivant. Dévoué à la politique de l'Élysée, il fut un des membres les plus actifs du comité bonapartiste qui organisa le pétitionnement pour la révision de la Constitution, et, dès le 3 décembre 1851, fit paraître dans les journaux, son adhésion formelle au coup d'État. Sous les auspices du gouvernement, il devint, en 1852, député de la 1ʳᵉ circonscription de la Seine, et fut réélu en 1857. M. Guyard-Delalain a été décoré de la Légion d'honneur.

GUYHO (Corentin-Léonard-Marie), député français, fils d'un conseiller à la Cour de cassation, né à Jonzac (Charente-Inférieure), le 7 juin 1844, étudia le droit et fut reçu docteur. Il se présenta, comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Quimperlé (Finistère). Il engagea avec son concurrent, M. du Couëdic, ancien député officiel de l'Empire, une lutte très vive; les deux adversaires déférèrent mutuellement aux tribunaux leurs affiches, et M. Guyho fut condamné, la veille du scrutin, à cinq jours de prison et à mille francs d'amende pour « lacération d'affiches et diffamation. » Il n'en fut pas moins élu par 5229 voix; son adversaire en avait obtenu 3194. Il appela du jugement rendu, et la Cour de Rennes, par un arrêt en date du 3 mars 1876, déclara la condamnation « nulle et non avenue » et « essentiellement irrégulière. » A la Chambre, M. Guyho fit partie du centre gauche, prit la parole plusieurs fois, demanda notamment le retour aux tribunaux de droit commun pour les crimes et délits commis à l'occasion de l'insurrection du 18 mars 1871, et attaqua vivement les conseils de guerre (septembre 1876). Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant, avec 4652 voix, contre 5533 obtenues par M. Lorois, candidat officiel, énergiquement soutenu par l'administration. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Guyho se représenta et fut élu, le 5 mai 1878. Lors de la validation de son élection, le rapporteur mit en cause le président du tribunal civil de Quimperlé qui riposta par une lettre offensante pour M. Corentin-Guyho; celui-ci adressa aussitôt au ministre de la justice une demande d'autorisation de poursuites contre ce magistrat (décembre 1878) qui fut condamné à 800 francs d'amende par la Cour de Rennes.

M. Corentin-Guyho a publié : *l'Armée, son histoire, son avenir*, etc., *à Rome, en France, aux États-Unis* (1870, in-8), et dans la *Revue pratique du droit français : Du Mode de recrutement du Sénat de la République française* (1873), étude qui a été tirée à part.

GUYON (Émilie-Honorine GUYON, dame), actrice française, née à Brazey-en-Plaine (Côte-d'Or), le 2 octobre 1821, était cousine germaine de l'acteur Guyon, sociétaire des Français, qui la fit débuter au théâtre de la Renaissance dans *la Fille du Cid*, en 1840, et qui l'épousa peu après; elle sortait alors du Conservatoire, dont elle avait suivi les cours de 1838 à 1839. Elle joua quelque temps aux Français, passa ensuite aux scènes du boulevard et fit partie, de 1846 à 1857, du personnel de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, où elle tint les grands rôles. En 1858, Mme Guyon fut appelée à remplir les rôles tragiques à la Comédie-Française, dont elle devint, la même année, sociétaire. Veuve en 1850, elle avait épousé, en 1861, un industriel, M. Mathieu-Plessy, frère de Mme Arnould Plessy. — Elle est morte à Paris, le 18 février 1878.

GUYOT (Émile), médecin français, député, né à Saint-Dizier (Haute-Marne), le 13 mai 1830, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1853 et s'établit à Saint-Georges-de-Reneins (Rhône). Conseiller d'arrondissement de Villefranche, il fut porté candidat à l'Assemblée nationale, conjointement avec M. Ranc, dans une élection partielle du département du Rhône, et élu, le 11 mai 1873, par 88 126 suffrages. Il siégea sur les bancs de l'extrême gauche, prit utilement la parole dans les discussions des questions d'impôts et vota l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, M. Guyot se présenta dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Villefranche et fut élu par 12 995 suffrages, contre 5275 données à M. Humblot, son concurrent. Il fit partie du groupe de l'extrême gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 13 722 voix contre 5078 obtenues par le candidat officiel.

GUYOT-LAVALINE (N.....), sénateur français, est né à Vic-le-Comte (Puy-de-Dôme), le 15 juillet 1827. Il se fit connaître de bonne heure par ses idées démocratiques, et fut, en 1865, révoqué des fonctions de maire, de sa ville natale, qu'il reprit en 1871. Conseiller général, pour le canton du même nom, depuis 1856, il en fut choisi pour vice-président en 1874. Après avoir contribué pour une grande part à répandre les idées républicaines dans le département du Puy-de-Dôme, il fut choisi pour candidat dans une élection sénatoriale partielle et élu le 8 janvier 1879, par 372 voix sur 568 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine.

GUYOT-MONTPAYROUX (Léonce), homme politique français, député, né à Brioude (Haute-Loire), le 14 janvier 1839, étudia le droit et fut reçu licencié en 1857. Attaché, l'année suivante, au cabinet du ministre de l'intérieur, il fut obligé de donner sa démission, à la suite des élections de 1863, pour avoir publié une brochure intitulée *l'Opposition libérale*. Appelé par le prince Napoléon aux fonctions de secrétaire du jury de l'Exposition universelle de 1867, il se retira par suite de dissentiments avec M. Rouher. Il entra alors au journal de M. Émile de Girardin, la *Liberté*, qu'il quitta l'année suivante pour fonder, à Brioude, le journal *l'Indépendant*. Candidat de l'opposition libérale aux élections de mai 1869, dans la 2e circonscription de la Haute-Loire, il fut élu, au deuxième tour de scrutin, par 18 946 voix, contre le candidat officiel, le baron de Romeuf. Il siégea au centre gauche, recommanda l'abstention lors du plébiscite et vota contre la guerre.

Après le 4 septembre 1870, il se prononça pour la convocation immédiate d'une Assemblée nationale et se rendit dans son département, où sa candidature, vivement combattue par le préfet de la Défense nationale, ne réunit, aux élections du 5 février 1871, que 11 615 voix. Nommé consul à Pesth (Hongrie), par M. Thiers, en juillet 1872, il abandonna ce poste, pour combattre la coalition monarchiste de l'Assemblée et écrivit dans le journal *le Soir*, qu'il quitta, en septembre 1873, quand ce journal devint l'organe officieux du cabinet du 24 mai. Il acquit alors la propriété du *Courrier de France*. Aux élections du 20 février 1876, il se porta candidat dans la 1re circonscription du Puy, sous le patronage de MM. Thiers et Ricard, et échoua, le 5 mars, au scrutin de ballottage avec 5686 suffrages, contre M. de Miramon-Fargues qui fut élu avec 300 voix de majorité. Dans l'intervalle du premier au second tour de scrutin, des insinuations calomnieuses avaient été portées contre M. Guyot-Montpayroux, à raison de ses fonctions de secrétaire de l'Exposition universelle de 1867; il déposa une plainte contre l'auteur de ces bruits, M. Assézat de Bouteyre, ancien magistrat, mais le tribunal du Puy se déclara incompétent. L'élection de son concurrent ayant été invalidée par la Chambre, à la suite de nombreuses protestations, M. Guyot-Montpayroux se représenta et fut élu, le 21 mai 1876, par 7256 voix, contre 5140 obtenues par M. de Miramon-Fargues. Il prit place au centre gauche et vota avec la majorité républicaine de la Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu, le 14 octobre suivant, par 7687 voix, contre 7372 obtenues par le même concurrent, M. Guyot-Montpayroux fut frappé d'une maladie cérébrale, à la fin du même mois, et ne put siéger. Il avait été conseiller général de la Haute-Loire pour le canton de Brioude, à la fin de l'Empire.

H

HACHETTE (Jean-Georges), libraire français, né à Paris le 28 février 1838, est le second fils du célèbre éditeur Louis Hachette, le fondateur de la maison de librairie qui porte son nom. Il fit ses études au lycée Louis-le-Grand, suivit les cours de l'École de droit et fut reçu licencié en 1861. Associé en 1863, à son père et à ses beaux-frères, MM. Bréton et Émile Templier et plus tard à ses neveux, MM. Fouret et Armand Templier, il fut spécialement chargé des publications relatives aux sciences et à la géographie. Juge au tribunal de commerce de Paris, il était président du Cercle de la librairie et de l'imprimerie, en 1878, et fut membre du comité d'installation de la classe de la librairie à l'Exposition universelle. Il a été décoré de la Légion d'honneur, à la suite de l'Exposition universelle de Vienne, le 7 juillet 1874.

La librairie Hachette, sous l'impulsion [illegible] de la famille de son fondateur, n'a cessé de se développer dans les diverses voies que [illegible] lui avait ouvertes, et l'Exposition universelle de 1878 a mis au jour tous les accroissements qu'elle avait reçus dans les douze dernières années. [illegible]

servir à l'enseignement public un rang conforme à la devise adoptée par son premier chef (*Sic quoque docendo*), elle a continué de faire appel aux membres les plus distingués de l'Université et de l'Institut pour multiplier, à tous les degrés, les publications scolaires en rapport avec les progrès ou les besoins nouveaux. A l'enseignement primaire, voué de nos jours à une complète transformation, elle a donné un immense choix d'ouvrages théoriques et pratiques secondant les efforts des maîtres pour l'amélioration des méthodes et leur intelligente application; au vieil enseignement secondaire classique, elle a fourni les instruments d'un rajeunissement nécessaire dans une foule de livres mis au niveau de l'esprit et de la philologie modernes, embrassant à la fois les lettres et les sciences, les langues anciennes, savamment restituées à l'intégrité de leurs textes, et les langues vivantes étudiées tour à tour dans leurs monuments littéraires et dans la pratique des relations internationales.

L'enseignement intermédiaire étant créé sous le nom d'enseignement spécial, la librairie Hachette l'a doté, dès le début, de tout un ensemble de livres de classes propres à assurer son utile fonctionnement : elle lui a créé, en 1879, un organe périodique particulier, la *Revue de l'enseignement secondaire spécial et professionnel*, comme elle avait fondé, dès l'origine, pour nos écoles primaires, un journal, le *Manuel général de l'instruction primaire*, resté l'auxiliaire de tous leurs progrès.

L'enseignement supérieur et la littérature générale ont eu leur part dans ces efforts. Indépendamment des éditions classiques savantes qui s'adressent également aux professeurs et aux lettrés du monde, de grandes publications littéraires, historiques, scientifiques ont été entreprises dans l'intérêt des hautes études. De beaux travaux de linguistique, d'érudition, de critique, d'histoire littéraire, d'archéologie, de philosophie, d'économie politique, etc., les uns déjà offerts au public dans les cours des facultés ou dans les grands recueils périodiques, les autres entrepris sur l'initiative des éditeurs eux-mêmes, sont venus se classer, sous des formats divers, dans les collections de la maison, et le nombre en est devenu si considérable que, sans essayer d'en rappeler ici les titres, nous ne pouvons qu'énumérer très incomplètement les noms des auteurs : Edm. About, Am. Achard, P. Albert, Baudrillart, P. Baudry, Berger, Claude Bernard, Gaston Boissier, Bréal, Carapanos, Caro, Cherbuliez, [illegible], Demogeot, Deschanel, Desjardins, [illegible], Max. Du Camp, Duruy, F. Fabre, Figuier, Fustel de Coulanges, Ch. Garnier, J. Girard, Guizot, Hauréau, Himly, Hœfer, Jacquemart, La Guéronnière, Lamartine, de Laveleye, Lenient, Marmier, Martha, Maspéro, Montégut, [illegible], Patin, Perrens, Perrot, J. Quicherat, C. Rousset, P. de Saint-Victor, H. Taine, Wallon, Fr. Wey, Würtz, etc., etc. A côté des livres originaux des auteurs français, la librairie Hachette a accueilli la traduction d'œuvres étrangères remarquables ou utiles, soit de travaux d'érudition, comme la *Grammaire comparée* de Bopp, soit de monuments d'une littérature, comme les *Œuvres complètes* de Schiller, de Shakespeare, soit d'ouvrages d'imagination modernes intéressants, comme les 100 volumes de la collection des *meilleurs romans étrangers*. Ces derniers ont contribué, avec les livres français d'une lecture facile, à approvisionner les 540 gares de la « Bibliothèque des chemins de fer ». Parmi les collections de la maison Hachette qui intéressent le plus la littérature, une mention à part est due à celle des *Grands Écrivains de la France* qui, sous la direction de M. Ad. Regnier, reproduit les œuvres de Corneille, de Racine, de Molière, de Malherbe, de Mme de Sévigné, de La Rochefoucauld, de La Bruyère, etc., etc., avec ce respect du texte, cette richesse d'éclaircissements et de documents, réservés jusqu'ici par l'érudition aux éditions des classiques anciens.

Il faut aussi mettre au premier rang des services littéraires honorant la librairie la publication de cette série de *Dictionnaires*, qui a commencé avec les ouvrages si populaires de Bouillet et à laquelle appartiennent, outre notre *Dictionnaire des Contemporains* et notre *Dictionnaire des littératures*, le *Dictionnaire de la langue française*, de Littré, qui prime tous les autres, puis les savants et utiles *Dictionnaires*, consacrés par L. Lalanne à l'*Histoire de France*, par Ad. Franck aux *Sciences philosophiques*, par Sonnet aux *Mathématiques appliquées*, par Würtz à la *Chimie*, par H. Baillon à la *Botanique*, par Ad. Joanne à la *Géographie de la France*, par Vivien de Saint-Martin à la *Géographie universelle*, par Daremberg et Saglio aux *Antiquités grecques et romaines*, etc.

Deux branches spéciales de la librairie moderne ont pris, tant à l'étranger qu'en France, un développement extraordinaire auquel la maison Hachette a particulièrement contribué : ce sont les publications géographiques et les livres illustrés. Pour la géographie, elle ne s'est pas contentée de renouveler et de compléter sa collection, déjà si riche, des *Guides-Joanne*, en donnant une série d'itinéraires nouveaux pour la France et pour l'étranger, d'enrichir sans cesse du récit d'excursions pittoresques ou aventureuses son splendide journal de voyages, *le Tour du monde*, fondé en 1860, ou de donner pour commentaire au *Dictionnaire de géographie* de M. Vivien de Saint-Martin, l'*Atlas* le plus perfectionné ; elle a édité, avec une richesse croissante de cartes, de dessins et de gravures, les relations originales des grandes expéditions accomplies, pendant ces dernières années, dans les parties les plus inconnues de la terre, par les Baker, les Cameron, les Fr. Garnier, les Livingstone, les Marcoy, les Rousselet, les Stanley, etc. Elle a traité avec le même luxe typographique les descriptions consacrées aux contrées voisines par des écrivains ou des artistes : *Rome* par Fr. Wey, l'*Italie* et la *Suisse* par J. Gourdault, l'*Espagne* par le baron Davillier, les *Bords de l'Adriatique* par Ch. Yriarte, etc. ; enfin, dans une publication d'ensemble, la *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus, elle s'est associée aux efforts de la science pour transformer, par l'union de l'observation et de la philosophie, la connaissance du monde.

A côté de ces publications géographiques, qui tiennent déjà leur rang parmi les beaux livres illustrés, devenus l'orgueil de la typographie contemporaine, se placent les ouvrages de vulgarisation scientifique des Figuier, des Flammarion, des Guillemin, des Pouchet, des Simonin, etc., où l'enseignement du texte est commenté pour l'œil par d'innombrables vignettes, de fines gravures, d'éclatantes chromolithographies. Des collections spéciales, la *Bibliothèque des merveilles*, la *Bibliothèque rose*, etc., font participer par centaines les « ouvrages pour l'enfance ou l'adolescence » aux progrès incessants de l'art de l'illustration. Cet art atteint ses dernières limites dans des éditions de grand luxe pour lesquelles on s'étonne que notre société démocratique ait encore un public : tels sont les grands dessins sur bois de G. Doré, interprétant, après le *Don Quichotte*, les *Fables* de La Fontaine, après l'*Enfer* du Dante, le *Purgatoire* et le *Paradis*, puis le *Roland furieux* de l'Arioste ou les fantaisies britanniques de Cole-

ridge et de Tennyson; telles sont surtout les admirables eaux-fortes de Bida pour une édition des *Évangiles* dont la maison Hachette, avec le concours d'artistes éminents, a voulu faire en réalité, à force de soins et d'habileté, et au prix d'un million dépensé, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes.

Tous ces travaux, ces efforts, ces progrès, qui ont leur place dans l'histoire de l'industrie et de l'art français, et auxquels tant de collaborateurs célèbres ou obscurs sont associés, se sont résumés, lors de l'Exposition universelle de 1878, par des chiffres dont nous ne pouvons reproduire le détail : il nous suffit de rappeler que, depuis l'Exposition universelle précédente, en 1867, la librairie Hachette avait édité un nombre total de 1660 volumes.

Il n'en fallait pas tant pour justifier les quatre nouvelles récompenses décernées par quatre jurys différents : une grande médaille dans la classe de la Librairie et Imprimerie, une grande médaille dans la classe de géographie, deux médailles d'or dans les classes de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire. Déjà les cinq associés de la maison avaient été tour à tour décorés de la Légion d'honneur à la suite des précédentes expositions internationales de Paris, de Vienne et de Philadelphie.

HACKLAENDER (Frédéric-Guillaume DE), écrivain allemand, né le 1er novembre 1816, à Borcette, près Aix-la-Chapelle, se vit forcé par la perte de ses parents d'abandonner ses études et entra, à quatorze ans, dans une maison de commerce, puis servit quelque temps dans l'armée prussienne. En 1840, il publia à Stuttgart un ouvrage qui décida de son avenir, *la Vie militaire pendant la paix* (Bilder aus dem Soldatenleben in Frieden; Stuttgart, 1841; 4e édit., 1850), recueil de souvenirs de sa vie d'apprenti et de soldat. Cet essai fut traduit en plusieurs langues et valut à l'auteur la protection du baron de Taubenheim, qui l'emmena avec lui en Orient. De retour à Stuttgart, M. de Hacklaender, présenté au roi de Wurtemberg, devint, en 1843, secrétaire du prince royal. Il garda ce titre pendant six ans et fit dans cet intervalle des voyages en Italie, en Sicile, en Belgique, en Russie, etc.; ayant reçu alors une pension, il passa de nouveau en Italie et accompagna le général Radetzky durant la campagne du Piémont (1848-49). Il assista ensuite, avec le prince de Prusse, à l'occupation du grand-duché de Bade et à la prise de Rastatt, et réunit ainsi les documents d'un livre qui forme le pendant du premier : *Vie militaire pendant la guerre* (Soldatenleben im Kriege; Stuttgart, 1859-1860, 2 vol.). En 1859, l'empereur François-Joseph manda M. de Hacklaender en Italie comme historiographe de la nouvelle campagne. En 1861, il reçut le titre de chevalier dans la noblesse autrichienne, transmissible à ses descendants. — Il est mort le 5 février 1877.

M. de Hacklaender a publié : *Aventures du corps de garde* (Wachtstubenabenteuer; Stuttgart, 1841; 2e édit., 1848), suite de *la Vie militaire durant la paix; Daguerréotypes pris durant un voyage en Orient* (Daguerreotypen aufgenommen auf einer Reise in den Orient; Ibid., 1842, 2 vol.; 2e édit., 1846); *Légendes et contes* (Maerchen, Ibid., 1843, 2 vol.); *Pèlerinage à la Mecque* (Pilgerzug nach Mekka; Ibid., 1847), recueil de légendes et de mythes de l'Orient; *Histoires humoristiques* (Humoristische Erzaehlungen; Ibid., 1847), *Scènes de la vie* (Bilder aus dem Leben, 1850); *le Commerce et la vie* (Handel und Wandel; Berlin, 1850, 2 vol.), roman humoristique très-remarqué; *Histoire sans nom* (Namenlose Geschichten; Stuttgart, 1851, 3 vol.; nouvelle édit., 1855); *Eugène Stillfried* (Ibid., 1852, 3 vol.); *les Esclaves de l'Europe* (Europaeisches Sclavenleben; Ibid., 1854, 4 vol.); *le Moment du bonheur* (der Augenblick des Glücks; Ibid., 1837, 2 vol. in-8); *Un Hiver en Espagne* (Ein Winter in Spanien; Ibid., 1855, 2 vol.). Un remarquable recueil de tableaux et de fantaisies où l'auteur excelle a paru en français, sous le titre de *la Vie militaire en Prusse* (1868, 4 vol. in-18).

On cite aussi de lui plusieurs comédies : *l'Agent secret* (Geheimer Agent, 1850, 3e édit., 1855), couronné dans un concours à Vienne : *Traitement magnétique* (Magnetische Curen, 1851); *la Paix!* (Zur Ruhe setzen, 1857); *le Fils perdu* (der Verlorene Sohn, 1865), etc. M. Krabbe a publié à Stuttgart une édition des *Œuvres complètes de M. de Hacklaender* (H's Saemmtliche Werke, 1855-1860, 34 vol.; gr. in-16; 2e édit., 1863).

HACQUARD (Mgr. Augustin), prélat français, est né à Épinal (Vosges), le 15 mai 1809. Ancien curé de Saint-Symphorien de Versailles, il a été nommé évêque de Verdun par décret du 12 janvier 1867, préconisé le 27 mars et sacré le 1er mai de la même année. Décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1869, il a été promu officier après la guerre, le 23 août 1871.

HAECKEL (Ernest-Henri), naturaliste allemand, né à Potsdam, le 16 février 1834, suivit les cours de Jean Muller à Berlin et de Virchow à Wurtzbourg, puis entreprit un voyage d'exploration zoologique à l'île de Helgoland et à Nice, à la suite duquel il prit son grade de docteur en 1857. Après un séjour en Italie et en Sicile, il fut reçu agrégé à Iéna, y devint professeur extraordinaire d'anatomie comparée, en 1862, et fut nommé, en 1865, professeur ordinaire à la chaire de zoologie créée spécialement pour lui. Voulant se perfectionner dans l'étude des animaux inférieurs, il se rendit à Londres en 1866, où il connut M. Darwin, puis visita Madère, Ténériffe, les îles Canaries, Mogador, Tanger et l'Espagne. En 1873, il explora, sur un vaisseau de guerre mis à sa disposition par le vice-roi d'Égypte, la mer Rouge et en étudia les récifs de corail.

M. Haeckel, adoptant les théories darwiniennes, en est devenu le représentant le plus autorisé en Allemagne; il a cherché à ramener la diversité des espèces à un organisme primitif, simple et rudimentaire, et soutenu ses idées avec talent dans un grand nombre d'ouvrages ou de mémoires dont quelques-uns ont été traduits en plusieurs langues. Il rencontra, parmi les naturalistes de son pays, des adversaires sérieux dans MM. Michaelis, His, Semper, etc.

Outre les monographies suivantes : *les Radiolaires* (die Radiolarien; Berlin, 1862, avec atlas), *le Développement des Syphonophores* (Zur Entwikelung der Syph., 1869), *Des Monères* (1870), *Monographie des spongiaires calcaires* (Mon. der Kalkshwamme), dans laquelle il recherche la solution du problème de l'origine des espèces, etc., M. Haeckel a publié des ouvrages importants, entre autres : *Morphologie générale des organismes* (Berlin, 1866, 2 vol.); *Histoire de la création des êtres organisés* (naturl. Schœpfungsgeschichte; Berlin, 1868; 6e éd. 1875), exposé des doctrines de l'évolution de Gœthe, Lamarck, Darwin, traduit en français par M. Martins (1874, in-8, avec pl. et grav.); *Origine et généalogie de l'espèce humaine* (Ueber die Entstehung und Stammbaum der Menschengattung, Berlin, 1870); *la Vie dans les profondeurs de la mer* (das Leben in den gr. Meerestiefen, ib. 1870). *Anthropogénie* (Leipzig, 1874; 3e édit. 1877), histoire de l'évolu-

[illegible] humaine, traduite également en français ([illegible], in-8, avec pl.); *le Corail de l'Arabie* (Arab. Korallen, Ibid., 1876, etc.). Il a encore été traduit en français par M. J. Soury deux autres ouvrages de M. Haeckel : *le Règne des protistes* et la *Psychologie cellulaire* (1879).

*

HAENEL (Gustave-Frédéric), savant jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 5 octobre 1792, fit ses études à Rossleben, Gœttingue et Leipzig, prit en [illegible] ses grades universitaires dans cette dernière ville et y devint professeur adjoint de droit. Après avoir exploré pendant sept années les principales bibliothèques de l'Italie, de la Suisse, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de l'Angleterre et des Pays-Bas, il reprit ses cours à l'université de Leipzig, où il devint, en 1838, professeur titulaire et conseiller à la cour de Saxe. Il a été reçu membre de l'Académie de législation de Toulouse et autres sociétés savantes. — Il est mort à Leipzig le 18 octobre 1878.

Parmi les savants ouvrages de M. Haenel, nous devons citer comme facilitant particulièrement l'étude du droit romain: *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliæ, Helvetiæ, Belgiæ, Britanniæ Magnæ, Hispaniæ, Lusitaniæ asservantur* (Leipzig, 1829); *Dissensiones dominorum, sive controversiæ veterum juris Romani interpretum, qui glossatores vocantur* (Ibid., 1834); *Variantes du Paulus*, *édition Arndt* (Bonn, 1833); *Antiqua summaria codicis Theodosiani* (Leipzig, 1834); *Codicis Gregoriani et codicis Hermogeniani fragmenta ad XIV lib. manuscript., etc., fidem recognita* (Bonn, 1835, autre édition d'après 36 manuscrits, Ibid., 1837); l'édition critique complète du *Codex Theodosianus* (Ibid., 1839-1842); *Novellæ constitutiones imperatorum Theodosii II, Valentiniani III, Maximi, Majoriani, Severi, Anthemii* (Ibid., 1844); *XVIII Constitutiones, quas Jacobus Sirmondus edidit*; *Lex Romana Visigothorum* (Ibid., 1849) : ces trois derniers travaux ont eu pour base l'étude comparée de 172 manuscrits; *Corpus legum ab imperatoribus romanis ante Justinianum latarum* (Ibid., 1857-1860); *Juliani epitome latina novellarum Justiniani* (Ibid., 1873, etc.).

HAENEL (Albert), homme politique allemand, [illegible] du précédent, né à Leipzig, le 10 juin 1833, suivit les cours de droit des universités de Vienne, Leipzig et Heidelberg, fut reçu privat-docent en [illegible] et devint en 1860 professeur à Kœnigsberg, d'où il passa trois ans après à Kiel. Membre et fondateur du parti progressiste allemand, il fit partie de la Chambre des députés de Prusse depuis 1863, puis du Reichstag de l'Allemagne du Nord et enfin de celui de l'Empire et fut choisi à plusieurs reprises pour vice-président de ces assemblées. Il fut membre de l'importante commission pour l'unification des lois de l'Empire. Il combattit avec M. Gneist, et fit repousser la demande en autorisation de poursuites contre deux députés socialistes, en février 1879.

A part ses thèses : *Des Preuves dans le droit saxon*, (das Beweissystem des Sachsenspiegels, [illegible] *consulum goslariensium*, M. Haenel a publié : *Garantie des puissances pour le Schleswig* (die Gar. der Grossmaechte für Schleswig, [illegible]); *le Droit d'aînesse dans le Schleswig-Holstein* (das Recht der Erstgeburt in Schl.-Holstein, [illegible]); *Études sur le droit public allemand* (Studien zum deutschen Staatsrecht, 1873); *Législation allemande dans les affaires consulaires et de inscription maritime* (Gesetzgebung des Deutschen Reichs über Consularwesen und Seemannsordnung, Berlin, 1875).

*

HAENEL (Ernest-Jules), sculpteur allemand, né à Dresde, en 1811, se destina d'abord à l'architecture, puis apprit la statuaire sous la direction de MM. Rietschel et Schwanthaler. Il commença à se faire connaître en exécutant quelques bas-reliefs au théâtre de Dresde, entre autres une *Scène bachique*, pleine de mouvement et de poésie. Il obtint au concours l'exécution d'une statue de *Beethoven*, qui fut érigée à Bonn le 12 août 1845. Les autres grands travaux de M. Haenel sont : *Charles VI*, pour l'université de Prague; *Ch. Marie de Weber*, en bronze, pour la ville de Dresde; une statue colossale de *Pierre de Cornélius*; une *Madone*; plusieurs bas-reliefs pour le nouveau musée de Dresde, etc. M. Haenel a été nommé, en 1848, professeur et membre de l'Académie des beaux-arts de Dresde.

HAENTJENS (Alfred-Alphonse), homme politique français, député, né à Nantes le 11 juin 1824 se livra longtemps à de grandes affaires industrielles, devint maire de Saint-Corneille, et, en 1858, membre du Conseil général de la Sarthe pour le canton de Grand-Lucé. Aux journées de juin 1848, il mérita d'être décoré de la Légion d'honneur ; il avait reçu, en combattant comme volontaire, un coup de feu dans la poitrine. Gendre du maréchal Magnan, il fut élu, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription de la Sarthe, par 20 445 voix sur 25 269 votants. Il se représenta aux élections générales de mai 1869, comme indépendant dynastique, et fut réélu par 18 700 voix sur 29 685 votants, contre 4756 voix données à M. Grimault, candidat de la même nuance, et 4704, à M. Joigneaux, candidat de l'opposition démocratique. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau parti libéral, et vota contre la guerre de 1870.

M. Haentjens se tint à l'écart après la chute de l'Empire et fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, pour le département de la Sarthe, le septième sur neuf, par 50 467 voix, il fut un des cinq membres de cette Assemblée qui protestèrent contre le vote de déchéance de la famille impériale (1er mars). Fondateur et président du groupe de l'Appel au peuple, il réclama une enquête sur les causes de l'insurrection du 18 mars 1871, fit partie à plusieurs reprises de la commission du budget et proposa sans succès une émission de bons du Trésor pour le rachat du territoire. Il vota avec les droites de l'Assemblée et repoussa les lois constitutionnelles. Élu dans la 2e circonscription du Mans, le 5 mars 1876, au scrutin de ballottage, par 10 029 voix, il vit son élection invalidée par la Chambre ; il se représenta et fut réélu, le 21 mai 1876, par 11 283 voix, contre 5607, obtenues par le candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il continua de siéger sur les bancs de la droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Candidat officiel et bonapartiste aux élections du 14 octobre suivant il fut réélu par 11 201 voix contre 9250 données au candidat républicain. Resté l'un des chefs du parti bonapartiste, il prit la parole à plusieurs reprises dans la discussion des lois de finances et du budget. Il représente le canton de Montfort au Conseil général de la Sarthe.

HAERING (Wilhelm), romancier allemand, connu sous le pseudonyme de *Willibald Alexis*, est né à Breslau, en juin 1798, d'une famille française qui, chassée de la Bretagne par la révocation de l'édit de Nantes, passa en Prusse où elle échangea son nom de Le Hareng contre le nom al-

lemand correspondant. Élevé à Berlin par sa mère, qui était devenue veuve, il prit part, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance, en 1815. Il fit ensuite des études de droit, et entra dans la carrière administrative, tout en s'essayant à des productions littéraires. Il se jeta aussi dans des spéculations industrielles dont sa plume devait suffire à réparer les échecs. Après quelques essais poétiques, il débuta avec éclat, en 1823, par un roman historique en trois volumes, *Walladmor*, qu'il donna comme une œuvre inédite de Walter Scott, et qui, traduit en anglais, fut lu par le grand romancier lui-même, et déclaré par lui la plus habile mystification de l'époque. Il a été retraduit de l'anglais en français par Defauconpret (1825, 3 vol. in-12).

M. Haering a donné encore, en recourant au même stratagème, *le Château d'Avallon* (Schloss Avallon, 1827, 3 vol.). Puis vinrent, sous son nom ou sous son pseudonyme de *W. Alexis* : *Cabanis* (1832, 6 vol. in-8), traduit et abrégé en français, par Mme Léo, avec ce sous-titre : *la Guerre de sept ans* (1834, 2 vol. in-8); *la Maison Dusterweg* (Haus D., 1836, 2 vol.); *les douze Nuits* (die zwœlf Naechte, 1838, 3 vol.); *Rolland de Berlin* (1840); *le Faux Waldemar* (der falsche W., 1842, 3 vol.); *Urbain Grandier* (1843, 2 vol.); *les Culottes de M. de Bredow* (die Hosen des H. von B., 1846-1848, 2 vol.); et, sans compter les volumes de *Nouvelles* (Novellen, 1830-31, 4 vol.; Neue Novellen, 1836, 2 vol.), d'autres romans encore où l'on trouve de l'intérêt, de l'imagination et de l'esprit.

On a aussi de M. Haering plusieurs pièces de théâtre, entre autres : *le Prince de Pise et la Sonnette* (1828), drames; *Annette de Tharau* (1829); *le Garçon tailleur en goguette*, farce de carnaval (1841); des traductions estimées de diverses œuvres anglaises; une volumineuse collection de relations de crimes célèbres sous le titre de *Nouveau Pitaval* (der neue P., 1840 et suiv.), puis, des articles de tout genre, dans tous les journaux et revues de l'Allemagne.

M. Haering a visité, à plusieurs reprises, diverses contrées de l'Europe. En 1847, il était en Italie, lors des événements révolutionnaires de Florence, de Rome et de Naples. En Allemagne, il résidait tour à tour à Berlin ou dans un charmant domaine qu'il s'était créé sur les bords de la Baltique, à Haeringsdorf, et auquel le romancier allemand avait donné quelque chose de la célébrité de l'île de Monte-Cristo. — M. Haering est mort à Arnstadt (Thuringe), le 16 décembre 1871. Une édition complète de ses *Œuvres*, a été publiée à Berlin en 1874, 20 vol.

HAESER (Henri), médecin allemand, fils du musicien de ce nom, né à Rome le 15 octobre 1811, vint à l'âge de six ans à Weimar, et alla, en 1830, étudier la médecine à Iena, où, après avoir obtenu le diplôme de docteur et visité différentes grandes ville de l'Allemagne, il revint se fixer. Agrégé à la Faculté de cette ville, en 1836, médecin de la Clinique, professeur adjoint, puis titulaire, il fut appelé, en 1849, à l'école de médecine de Greifswald. En 1862, il passa à Breslau, avec le titre de conseiller privé.

On a de M. Haeser, sur l'histoire de la médecine, divers ouvrages parmi lesquels on remarque : *Recherches historico-pathologiques pour servir à l'étude de l'histoire des maladies populaires* (Historisch-pathologische Untersuchungen als Beitrag zur Geschichte der Volkskrankheiten; Dresde, 1839-1841, 2 vol; 3ᵉ édit., 1875); *Leçons d'histoire de la médecine et des maladies populaires* (Lehrbuch der Geschichte der Medicin und der, etc.; Iena 1845; 2ᵉ édit. 1853); *la Vaccine et ses adversaires* (die Vacination, etc.; Berlin, 1854); *Histoire de l'assistance des malades chez les Chrétiens* (Geschichte der christl. Krankenpflege, etc.; Ibid., 1857), etc. Il a publié en outre : *De l'État actuel de la chimie pathologique du sang* (Ueber den gegenwaertigen Standpunkt der pathologischen Chemie des Blutes; Iéna, 1846), dirigé les travaux d'une édition de l'ouvrage *Scriptores de sudore anglico superstites*, de Gruner (Iéna, 1847) et rédigé, pendant sept ans, les *Archives universelles de médecine* (1840-1847).

HAFFNER (Félix), peintre français, né à Strasbourg, en 1818, étudia sous M. Sandman et se consacra à la peinture de genre et de paysage. A la suite d'un voyage en Allemagne, il débuta au Salon de 1844, et exposa depuis cette époque : *Une brauerey près de Munich* (1845); *le Marché de Schelestadt*, *Zingari*, *les Laveuses* (1849); *Environs de Strasbourg*, *la Récolte des pommes*, acquis par l'État (1852); *Récolte du tabac en Alsace*, *Sangliers*, *Chevreuil surpris*, *Basse-cour* (1853); *les Bords du Rhin*, *les Cadeaux de noce*, *Paysages* (1857); *le Coup double*, *Pluie et beau temps*, *la Pêche* (1859); *Chevreuils chassés par des chiens* (1861); *Chat sauvage*, *Étang du château de la Doutre*, *à Ozouer-la-Ferrière* (Seine-et-Marne); *Pommiers* (1863); *Bords de l'Ill aux environs de Strasbourg*, *Entrée de la forêt de la Wantzenau* (1865); *Robertzau*, environs de Strasbourg (1866); *Étang de la Meineau* 1867); *Loutre*, *Pommiers en Alsace* (1868); *l'Affût aux canards* (1869). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849, et une 2ᵉ en 1852. — M. Haffner est mort au Mesnil-Amelot (Seine-et-Marne), en janvier 1875.

HAGEN (Ernest-Auguste), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 12 avril 1797, et fils d'un chimiste distingué, montra, dès son enfance, une grande vivacité d'esprit et des aptitudes tout à fait diverses; il réussit également dans la médecine, les sciences naturelles, l'esthétique et la littérature. Il débuta par un poëme romantique en dix chants, *Olfrid et Lisena* (1820), fut reçu docteur en philosophie à Kœnigsberg, l'année suivante, entreprit un voyage de deux années en Allemagne et en Italie, et publia, de Rome, un recueil de ses premières *Poésies* (Gedichte; Kœnigsberg, 1822). Depuis son retour, il a professé l'esthétique et l'histoire littéraire et a été chargé de l'inspection des collections artistiques.

On doit citer, parmi les ouvrages de M. Hagen : *la Norique* (Norica; Breslau 1827); *Description de la cathédrale de Kœnigsberg* (Beschreibung des Doms zu Kœnigsberg, 1833), avec Gebser; *Albert de Thorwaldsen*; *Sur les statues équestres* (Ueber Reiterstatuen); *Pierre de Cornélius*, trois articles remarquables publiés dans les annales de la Société allemande de Kœnigsberg; *la Chronique de sa patrie par le Florentin Ghiberti* (die Chronik seiner Vaterstadt von, etc.; Leipzig, 1833, 2 volumes), d'après un manuscrit découvert par l'éditeur dans une bibliothèque de Florence; *le Miracle de sainte Catherine de Sienne* (Wunder der heiligen Katharina von Siena; Ibid., 1840); *Léonard de Vinci à Milan* (Leonardo da Vinci in Mailand; Ibid., 1840); *Histoires d'artistes* (Künstlergeschichten); *Une Composition de L. Cranach* (Ueber eine Composition L. Cranachs, 1850); *Huit ans de la vie de Michel Ange Buonarotti* (Acht Jahre aus dem Leben, etc. 1869), et autres études de biographie artistique; quelques pièces de théâtre, entre autres : *le Colonel et le matelot* (der Oberst und der Matrose, 1842).

HAGENBACH (Charles-Adolphe), théologien protestant allemand, né le 4 mai 1801, à Bâle, où

son père, naturaliste distingué, était professeur d'histoire et de botanique, passa des écoles de cette ville aux universités de Bonn et de Berlin, pour y étudier la théologie. En 1823, il revint à Bâle, fut nommé agrégé, puis professeur adjoint et, en 1828, professeur titulaire de théologie. En 1830, il reçut le titre honorifique de docteur en théologie. — Il est mort à Bâle, le 7 juin 1874.

M. Hagenbach a publié des ouvrages d'histoire ecclésiastique, très répandus en Allemagne : *Tableau d'histoire dogmatique* (Tabellarische Uebersicht der Dogmengeschichte; Bâle, 1828), *Leçons sur l'essence et l'histoire de la réformation* (Vorlesungen über Wesen und Geschichte der Reformation; Leipzig, 1834-1843, 6 vol.; 2e édit., [illegible]; t. I-III), ouvrage connu aussi sous le titre de *Développement historique du protestantisme évangélique* (der evangelische Protestantismus in seiner geschichtl. Entwickelung.); *Histoire ecclésiastique des XVIIIe et XIXe siècles* (die Kirchengeschichte des 18n und 19n Jahrh., Ibid., 3e édit., [illegible], 2 vol.); *Traité d'histoire dogmatique* (Lehrbuch der Dogmengeschichte; Ibid., 1840-1841, 2 vol.; 3e édit., 1852-1853); *Leçons d'histoire ecclésiastique ancienne* (Vorlesungen über die aeltere Kirchengeschichte; Ibid., 1855-1856, 2 vol.); *Leçons sur l'histoire ecclésiastique du moyen âge* (Ibid., 1860-1861, 2 vol.).

On doit en outre à M. Hagenbach une *Encyclopédie et méthodologie des sciences théologiques* (Encyklopaedie und Methodologie der theologischen Wissenschaften; Leipzig, 1833-1834, 4e édition); un recueil de *Sermons* (Predigten; Bâle, [illegible], 4 vol.); un *Discours à la mémoire de De Wette* (Gedaechtnissrede auf De Wette; Leipzig, [illegible]); un *Guide d'instruction chrétienne* (Leitfaden zum christlichen Religionsunterricht; Ibid., 1850; 2e édit., augmentée d'un *Précis d'histoire ecclésiastique*; Ibid., 1854), etc.

HAGHE (Louis), peintre anglais, d'origine belge, né à Tournai le 17 mars 1806, s'établit de bonne heure en Angleterre. L'un des membres les plus actifs de la Société des peintres à l'aquarelle, il a exposé, entre autres toiles, *l'Hôtel de ville de Courtray*, à la galerie Vernon; *les Capucins à matines*, *le Bureau de poste d'Albano* [illegible]; *la Salle d'audience de Bruges*. Il n'a [illegible] qu'une toile à l'Exposition universelle de [illegible] *l'Église de Saint-Gomer*. Les pittoresques [illegible] du pays natal, les vieux intérieurs flamands, les scènes animées du XVIe siècle, ont été les sujets favoris de ce peintre, qui, lithographe habile, a reproduit lui-même la plupart de ses compositions. Très-goûté en Angleterre, il a obtenu une médaille de seconde classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

HAGN (Louis-Charles-Henri DE), peintre de genre allemand né à Munich, le 23 novembre 1820, se destina à la carrière militaire et entra à l'École des cadets de sa ville natale, mais cédant à sa vocation pour les arts, il se rendit à Berlin, entra d'abord dans l'atelier de Krause, et continua ses études aux académies de Munich et d'Anvers, puis séjourna à Paris en 1853. Après avoir passé deux ans en Italie (1864-1865), il se fixa à Munich en 1868. Parmi ses tableaux, dont [illegible] la composition et le coloris, nous citerons : *l'Après-midi du Dimanche à Paris*; *l'Après-midi du Dimanche à Munich*; *les Alchimistes*; *la* [illegible] ; *Enfants dans un cabinet de* [illegible]; *Scène dans un jardin en Italie*; *Musiciens ambulants*, à l'époque de la guerre de Trente ans; *le Bon vieux temps*; *Un duel entre cavaliers du XVIIe siècle*; *Dans une bibliothèque de Rome* (1869), sa meilleure toile.

HAHN (Henri-Guillaume), libraire allemand, propriétaire de la maison qui porte son nom à Hanovre et à Leipzig, est né le 9 janvier 1795, à Hanovre, où son père venait de fonder une librairie considérable. Il fit de bonnes études à l'université de Gœttingue. Associé de son père dès 1818, il reçut par héritage, en 1831, la maison de Hanovre et, en 1843, acheta celle de Leipzig, jusqu'alors dirigée par son frère Bernard-Henri. Il s'associa depuis son frère Frédéric, mort en 1867. — Il est mort le 19 avril 1873, léguant ses deux maisons à son petit-fils.

Parmi les nombreux et grands ouvrages édités par la librairie Hahn, nous nous bornerons à citer les *Monumenta Germaniæ historica*, recueil complet des documents de l'ancienne histoire germanique, fondé par le baron de Stein, continuée par M. Pertz, et l'une des plus belles publications nationales de l'Allemagne.

HAHN-HAHN (Ida-Marie-Louise-Gustave, comtesse DE), femme poète allemande, née à Tressow, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, le 22 juin 1805, est fille du comte Charles-Frédéric de Hahn, célèbre par sa bizarre passion pour le théâtre, et qui dissipa sa fortune à monter des troupes, faire bâtir des salles et parcourir l'Allemagne en jouant la comédie. Après la ruine de la fortune paternelle, elle épousa son parent, le comte Frédéric-Adolphe de Hahn-Hahn; mais cette union ne fut pas heureuse, et les tribunaux prononcèrent le divorce en 1829. Le goût de la jeune comtesse pour la poésie, qui s'était révélé, dès son enfance, par de petites compositions, domina dès lors toute sa vie. De nombreux voyages à Vienne, en Suisse, en Italie, en France, en Suède, et enfin en Orient, fournirent à son imagination des matériaux et des sujets. En 1835, parurent les *Poëmes*; en 1836, les *Nouveaux poëmes* et les *Nuits vénitiennes*; en 1837, les *Chants et poésies*. Ces recueils, pleins de fougue lyrique, obtinrent un grand succès.

La comtesse donna ensuite, sous le titre de *Scènes de la société* (Aus der Gesellschaft), quelques romans de mœurs. Elle a fait paraître aussi un grand nombre de relations de voyages : *De l'autre côté des montagnes* (Jenseits der Berge; Berlin, 1840, 2 vol.); *Lettres de voyage* (Reisebriefe; Ibid., 1841, 2 vol.); *Souvenirs de France* (Erinnerungen aus und an Frankreich; Ibid., 1842); *Lettres orientales* (Ibid., 1844, 3 vol.), etc., etc.

Depuis, sa conversion au catholicisme fit grand bruit. Témoignant beaucoup d'ardeur pour le nouveau culte qu'elle avait embrassé, elle publia, dans cet ordre d'idées : *Babylone et Jérusalem* (1854), confession d'une néophyte; *Une Voix de Jérusalem* (1856, 2e édit., 1864); *les Pères du désert* (1860); *Maria Regina* (1860); *les Martyrs* (1862); *les Amants de la croix* (1864) : tous ces ouvrages ont été traduits en français. Elle a donné encore : *Deux sœurs* (1865); *Peregrin* (1865); *Eudoxia* (1867); *Récits d'un conseiller de la cour* (die Erzaehlung des Hofraths (1872, 2 vol.); *Histoire d'une demoiselle pauvre* (die Geschichte eines armen Fraeuleins, 1872, 2 vol.); *Pardonnez-nous nos offenses* (Vergib uns unsere Schuld, 1874, 2 vol.), etc. — La comtesse de Hahn-Hahn est morte à Mayence, le 12 janvier 1880.

HAINL (Georges-François), musicien français, né à Issoire (Puy-de-Dôme), le 19 novembre 1807, fut admis au Conservatoire de Paris, le 22 avril 1829, et remporta, comme élève de Norblin, le premier prix de violoncelle, en 1830. Il voyagea ensuite, donnant des concerts, parcourut la Belgique en 1838, puis la Hollande en compagnie du pianiste Dohler, revint en France, et après plu-

sieurs concerts dans le Midi, fut nommé, en 1840, chef d'orchestre du Grand-Théâtre de Lyon. Sa réputation le fit appeler à Paris comme chef d'orchestre de l'Opéra, et peu après (23 décembre 1863) chef d'orchestre de la Société des Concerts au Conservatoire, en remplacement de M. Tilmant. Nommé vice-président de cette société le 27 février 1868, il devint, au commencement de 1869, chef d'orchestre de la chapelle de l'empereur et des concerts de la cour. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869. — M. Hainl est mort à Paris, le 2 juin 1873.

On cite de lui plusieurs compositions pour le violoncelle, notamment une grande *Fantaisie sur Guillaume Tell*. Membre de l'Académie de Lyon, il a publié, outre son *Discours de réception* (1852, in-8), des recherches sur *la Musique à Lyon depuis 1713 jusqu'en 1852*.

HAIR-ULLAH, administrateur et écrivain turc, né à Constantinople, vers 1820, est fils de l'ex-historiographe de l'empire, Abdul-Hag-Effendi, qui mourut en 1853. Membre du Conseil d'État et du Conseil de l'instruction publique de Turquie, inspecteur général des écoles publiques, il a été nommé, le 17 mars 1879, cheik de la Mecque.

On lui doit une *Histoire de l'empire ottoman*, comprenant un grand nombre de volumes. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages français, notamment un *Traité d'agriculture*, en trois volumes.

HAIZINGER (Amélie MOESTADT, dame), comédienne allemande, appelée ordinairement Mme Neumann-Haizinger, est née à Carlsruhe, le 6 mai 1800. Elle reçut une éducation distinguée et débuta jeune au théâtre royal dans des opéras peu importants. Mariée en premières noces avec l'acteur Neumann, elle se tourna vers la comédie et obtint en Allemagne les plus brillants succès. Favorablement accueillie à Londres, à Paris et à Saint-Pétersbourg, de 1822 à 1826, elle revint en Allemagne après la mort de son premier mari, épousa en secondes noces le chanteur Haizinger, et, malgré les offres les plus brillantes, se fixa définitivement au théâtre de Carlsruhe. Elle y joua seize ans les rôles comiques et quelquefois le drame, de 1828 à 1844. Elle passa ensuite à Vienne, où elle joua les duègnes et les douairières, et quelquefois les grandes coquettes. Elle excellait dans la comédie et eut aussi des succès dans le drame.

HALANZIER-DUFRESNOY (Olivier), administrateur français, né à Paris en 1819, fils d'un capitaine de cavalerie en retraite et d'une actrice qui eut de la vogue sous la Restauration, fit de rapides études dans un pensionnat de Fontainebleau, puis il aida sa mère dans la direction de diverses scènes de province et fut lui-même successivement directeur à Rouen, Marseille, Bordeaux, Bruxelles, Strasbourg et Lyon. En juillet 1871, lors de la démission de M. Emile Perrin comme administrateur de l'Opéra, M. Halanzier offrit de diriger provisoirement cette grande scène, pour le compte des artistes, et fut agréé. Le 1er novembre de la même année, il fut nommé directeur pour huit ans. Sa gérance fut signalée par d'importantes reprises, comme celles de *l'Africaine*, d'*Hamlet*, etc., par des créations plus ou moins heureuses, telles que *la Coupe du roi de Thulé* de M. Emile Diaz, *Erostrate* de M. Reyer, *Jeanne d'Arc* de M. Mermet, *le Roi de Lahore* de M. Massenet, par un certain nombre de ballets, etc., avec une mise en scène, toujours très soignée, dénotant parfois plus de faste que de goût. C'est sous l'administration de M. Halanzier que l'ancien Opéra fut incendié (29 octobre 1873) et que le personnel et les décors durent se transporter au Théâtre-Italien, en attendant l'inauguration solennelle du nouvel Opéra qui eut lieu le 5 janvier 1875. Malgré les vives critiques qui poursuivirent M. Halanzier pendant les premiers mois de cette exploitation, l'habile impresario, bénéficiant de la curiosité qu'excitaient les splendeurs du monument élevé par M. Ch. Garnier, maintint notre première scène lyrique dans une constante prospérité, et, lorsque son traité fut sur le point d'expirer, la commission des théâtres éprouva de réelles difficultés à le remplacer. Après de longues compétitions, il eut pour successeur M. E. Vaucorbeil (18 mai 1879). Décoré de la Légion d'honneur en août 1870, M. Halanzier a été promu officier, le 7 février 1878.

HALBIG (Jean), sculpteur allemand, né à Donnersdorf (Bavière), le 13 juillet 1814, fit ses études artistiques à l'École polytechnique de Munich et à l'Académie des Beaux-arts de cette ville. Il y devint professeur, se livra à la statuaire monumentale et exécuta diverses commandes, non seulement pour son pays, mais aussi pour l'Autriche, la Russie et l'Amérique. Nous citerons *les Lions* du jardin royal de Munich, un *Attelage de quatre lions*, pour l'arc de triomphe de cette ville; dix-huit statues pour la salle de la liberté de Munich; la *Statue du roi Maximilien II* à Lindau, entourée de quatre figures allégoriques; la *Statue de Frauenhofer* à Munich (1866); pour la ville de New-York, un groupe en marbre de *Baigneuses*; *l'Amérique du Nord*, statue allégorique, la statue en bronze du *Palatin Joseph* à Pesth; une *Bacchante sur un tigre*, pour la grande-duchesse Hélène de Russie (1869); un *Christ crucifié* en marbre, pour le mausolée du prince Œttingen-Wallerstein; la statue équestre du *Roi Guillaume Ier* à Canstatt, sans compter un grand nombre de monuments funèbres, en Allemagne, en Belgique, en Russie et des bustes qu'on évalue à près d'un millier.

HALE (Sarah-Josepha BUELL, mistress), femme de lettres américaine, est née, en 1789, à Newport (New-Hampshire). En 1822, à la mort de son mari, David Hale, éminent jurisconsulte, elle resta seule avec cinq enfants, sans ressources, et en chercha dans la littérature; elle débuta par des *Poésies* (1822) et un roman, *Northwood* (1827, 2 vol.). En 1828, elle dirigea un journal littéraire de Boston, qu'elle fondit, en 1837, avec un *Magazine* de Philadelphie, *the Lady's Book*.

On a de mistress Hale de nombreux ouvrages, dont quelques-uns ont été extraits des journaux qu'elle a rédigés : *Types américains* (Sketches of American Character); *Esquisse de mœurs américaines* (Traits of American Life), etc.; un drame historique, *Grosvenor*; plusieurs pièces de vers, entre autres la légende intitulée : *Three Hours or the Vigil of Love*; un énorme recueil de notices biographiques sur les femmes illustres de l'histoire universelle : *Woman's Record, or Distinguished Women from the Beginning till A. D. 1850* (New-York, 1850, gr. in-8, 200 portraits); un *Dictionnaire de citations poétiques* (Complete Dictionary of Poetical Quotations; Philadelphie, 1853, gr. in-8); enfin, des livres pour les enfants, et quelques volumes d'économie domestique. Mistress Hale, a soutenu, dans la plupart de ses écrits, surtout dans le *Woman's Record*, des idées réformatrices sur les droits de la femme. — Elle est morte à Philadelphie, en mai 1879.

HALÉVY (Léon), littérateur français, frère du célèbre compositeur, mort en 1862, est né à Paris, le 14 janvier 1802. Il fit avec succès

ses études au lycée Charlemagne et se destina à l'enseignement, mais il dut y renoncer devant les obstacles qu'y rencontraient souvent les jeunes gens nés dans un autre culte que le culte catholique. Il commença alors son droit. Il avait débuté, dès 1811, dans la littérature, par la cantate l'Égée et quelques traductions en vers d'Horace, insérées dans l'*Israël français*. En 1837, il entra au ministère de l'instruction publique et y resta jusqu'en 1853, attaché au bureau des monuments historiques, dont il était chef depuis plusieurs années, lorsqu'à cette époque, il fut mis en disponibilité. De 1831 à 1834, il suppléa Arnault, comme professeur adjoint de littérature à l'École polytechnique. Il a épousé, en 1831, la fille de l'architecte Lebas. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1846.

Les nombreux écrits de M. Léon Halévy embrassent la philosophie, la poésie, l'histoire et les langues étrangères. Nous citerons seulement : *Emma, ou la Nuit des noces* (in-12), sous le pseudonyme anagrammatique de *Noël Hyéval*; *le Vieux guerrier au tombeau de Napoléon* (1821), élégie; *la Peste de Barcelone*, poème (1822); *les Cyprès*, élégies modernes; *Bessières et l'Empécinade* (1825), poème; *Opinions littéraires, philosophiques et industrielles* (1825, in-8), publication anonyme à laquelle le docteur Bailly, Olinde Rodrigues, Saint-Simon avaient concouru; *Résumé de l'histoire des Juifs* (1827-1828, 2 vol. in-12); *Poésies européennes*, imitations en vers des principaux poètes étrangers (1827; 3e édit., 1853); *les Œuvres lyriques d'Horace* (1831, in-8; 2e édit., 1858); *Luther*, poème dramatique (1834, in-8); *Histoire résumée de la littérature française* (1838, 2 vol. in-18); deux *Recueils de fables* (1843 et 1855, in-18), couronnés par l'Académie; *la Grèce tragique* (1846-1858, 2 vol. in-8), ou choix de traductions en vers des chefs-d'œuvre dramatiques grecs, couronné aussi par l'Académie française et dont le complément (1860-1861, t. III, en deux parties) obtint encore, en 1862, le prix partagé de la fondation Bordin; *Macbeth* (1853, in-18), d'après Shakespeare; *Fr. Halévy, sa vie et ses œuvres* (1862, in-8; 2e édit. augmentée, 1863, in-8, avec portrait); *Martin Luther, ou la Diète de Worms*, (1866, in-8); nouveau drame historique en vers, *la Mort de Nostradamus*, drame historique en un acte (1875), etc.

M. Léon Halévy a donné sur plusieurs théâtres un certain nombre d'ouvrages dramatiques : *le Duel* (1826), comédie en un acte, aux Français; *le Czar Démétrius* (Ibid., 1829), tragédie en cinq actes; *l'Espion* (Odéon, 1828), drame en cinq actes, avec MM. Fontan et Drouineau; *l'Habitante d'Avignon* (Feydeau, 1829), opéra-comique en un acte, d'après Hoffmann, musique de son frère; *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes, d'après le *Clavijo* de Gœthe (Porte-Saint-Martin, 1831); *Indiana* (Gaîté, 1833), drame en cinq actes, d'après G. Sand, avec Fr. Cornu; *le Chevreuil* (Variétés, 1831), comédie en trois actes, avec M. Jaime, l'un des plus grands succès des auteurs; *la Rose jaune* (Vaudeville, [illegible]), comédie en un acte; *Leone Leoni*, drame en trois actes, d'après G. Sand (Ambigu, 1840); *le Mari, S. V. P.*, avec Pitre-Chevalier (Vaudeville, [illegible]); *le Balai d'or*, vaudeville en trois actes, avec M. Jaime (Ibid. 1843); *Ce que fille* [illegible]; *Un fait Paris* (Variétés, [illegible]), avec son fils; *Électre*, tragédie en quatre actes (Odéon, 1864); puis les livrets de quelques opérettes ou bouffonneries musicales, etc.

HALÉVY (Ludovic), auteur dramatique, fils du précédent, né à Paris en 1834, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, et entra dans l'administration. Attaché, de 1852 à 1858, comme rédacteur, au secrétariat du ministère d'État, il fut jusqu'en 1861 chef de bureau au ministère de l'Algérie et des colonies, et devint, en 1861, rédacteur au Corps législatif. Il donna sa démission pour se consacrer au théâtre qui lui avait déjà valu de nombreux succès. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1864. Il a épousé, en 1868, Mlle Louise Bréguet.

M. Lud. Halévy, le librettiste ordinaire du musicien Offenbach, a donné aux Bouffes-Parisiens, d'abord sous le pseudonyme de *Jules Servières* : *Entrez, messieurs, mesdames*, prologue d'ouverture, en collaboration avec M. Méry; *Une pleine eau*, opérette en un acte; *Madame Papillon*, opérette en un acte; puis, sous son nom véritable et avec divers collaborateurs dont les principaux furent MM. Léon Battu, Hector Crémieux et Henri Meilhac, tant sur ce théâtre que sur d'autres scènes : *Ba-ta-clan* (1855), *l'Impresario* (mai 1856), d'après l'allemand, et adapté à la musique de Mozart; *Rose et Rosette* (Folies, 1858); *le Mari sans le savoir*, opérette, en collaboration avec son père, musique du duc de Morny (1860); *Orphée aux enfers*, *la Chanson de Fortunio*, *le Pont des soupirs* (Bouffes, 1861); *les Brebis de Panurge*, en un acte, l'un des premiers produits de la collaboration, désormais assidue, de M. H. Meilhac, *la Clé de Métella* (Vaudeville, 1862); *les Moulins à vent*, en trois actes (Variétés, même année); *le Brésilien* (Palais-Royal, 1863); *le Train de minuit* (Gymnase, même année); *Néméa*, ballet (Opéra, 1864); *la Belle Hélène*, en trois actes, un des plus grands succès de la parodie de la Grèce antique (Variétés, 1865); *la Barbe bleue*, aussi en trois actes (Variétés, 1866); *la Vie parisienne*, en cinq actes (Palais-Royal, 1866); *la Grande duchesse de Gérolstein*, dont la vogue fut égale à celle de *la Belle-Hélène* (Variétés, 1867); *la Périchole*, en deux actes (même théâtre, 1868); *le Château à Toto*, en trois actes (Palais-Royal, 1868); *le Bouquet*, en un acte (même théâtre, 1868); *Fanny Lear*, comédie en cinq actes (Gymnase, 1868); *la Diva*, en trois actes (Bouffes, 1869); *Froufrou*, en cinq actes (Gymnase, 1869); *les Brigands*, en trois actes (Variétés, décembre 1869), repris à la Gaîté en 1879; *Tricoche et Cacolet*, vaudeville en cinq actes (Palais-Royal, 1871), un des grands succès des auteurs et du théâtre; *Madame attend Monsieur* (un acte, Variétés, 1872); *les Sonnettes* (un acte, même théâtre, 1872); *Toto chez Tata* (un acte, 1873); *l'Été de la Saint-Martin* (un acte, Comédie-Français, 1873, in-12); *la Petite marquise* (trois actes, Variétés, 1874); *la Boulangère a des écus*, opéra-bouffe, musique d'Offenbach (Variétés, 1875); *la Boule* (quatre actes, Palais-Royal, 1875); *le Prince* (quatre actes, Palais-Royal 1876); *la Cigale* (trois actes, 1877); *le Petit hôtel* (un acte, Comédie-Française, 1879); *Samuel Brohl* (cinq actes, Odéon, 1879), pièce tirée d'un roman de M. V. Cherbuliez; *le Mari de la débutante* (quatre actes, Palais-Royal, 1879), etc., etc. Il a fait représenter en outre *Pomme d'api*, opérette en un acte avec M. W. Busnach, musique de M. Offenbach (1873), et donné seul un drame en un acte et en vers non représenté : *Deux femmes ou la Chambre condamnée* (1875). M. Lud. Halévy a publié enfin *l'Invasion* (1872, in-18), souvenirs personnels de la guerre de 1870 et *Madame et monsieur Cardinal* (1873, in-18), recueil illustré de fantaisies parisiennes.

HALGAN (Stéphane), sénateur français, né à Nantes, en 1828, est fils d'un administrateur de la marine et petit-fils d'un vice-amiral, qui avait été pair de France. Ancien conseiller municipal

de Nantes, il fut administrateur des hospices et directeur de l'École industrielle de cette ville, pendant vingt-cinq ans. Conseiller général de la Vendée, pour le canton de Palluau et secrétaire de cette assemblée, il fut élu sénateur, le 5 janvier 1879, pour le même département, par 193 voix sur 359 votants, et prit place à droite.

On a de lui un volume de vers, intitulé : *Souvenirs bretons* (1857, in-12).

HALIFAX (Charles Wood, 1er vicomte), homme politique et pair d'Angleterre, est né en 1800 à Pontefract, d'une ancienne famille qui avait reçu le titre de baronnet en 1784. Sir Charles Wood fit de brillantes études à Oxford et fut le secrétaire particulier du comte de Grey dont il épousa une fille en 1829. Il remplit les fonctions de secrétaire du trésor de 1832 à 1834, et de secrétaire de l'amirauté de 1835 à 1839. Chancelier de l'Échiquier de 1846 à 1852, premier lord de l'amirauté de 1855 à 1858, secrétaire d'État pour l'Inde et président du conseil de l'Inde de 1859 à 1866, sir Charles Wood a siégé au Parlement pour Great-Grimsby, de 1826 à 1831, pour Halifax, de 1832 à 1865, et pour Ripon, de 1865 à 1866, époque de son élévation à la pairie sous le nom de vicomte Halifax. Sous le ministère Gladstone (juillet 1870), il fut nommé lord du sceau privé, et se retira avec lui en février 1874. Il a pour héritier son fils, Charles Lindley, né à Londres, en 1839.

HALL (James), savant américain, né le 12 septembre 1811, à Ingham (Massachusetts), fréquenta dès 1831 l'École de Troy, la seule qui fût alors consacrée à l'enseignement des sciences naturelles dont il avait fait son étude favorite. Placé, en 1830, dans le cadastre géologique de l'État de New-York, il fut chargé, en 1843, de tout ce qui concerne la paléontologie. On fait beaucoup de cas de l'ouvrage qu'il a publié sur la formation des terrains de ce pays : *the Palæontology of the state of New York* (1847-1875, 5 vol.). Il a donné aussi un ouvrage sur la *Géologie de l'État d'Iowa* (1858-1860, 2 vol.), et fait en 1865 l'exploration géologique du Canada.

HALL (Karl-Christian), homme politique danois, né le 25 février 1812, enseigna de bonne heure la jurisprudence à Copenhague. Après avoir été élu député à la Diète de 1849, il devint, en 1852, auditeur général de l'armée et remplit bientôt après des fonctions passagères au comité des cultes et des écoles. Sous le cabinet Œrsted, il renonça à sa charge de magistrat. A l'avènement au pouvoir du parti libéral (novembre 1854), il fut appelé au ministère avec le portefeuille des cultes et de l'instruction publique. Nommé conseiller d'État à la fin de 1855, il fut chargé, en 1856, de la direction des affaires ecclésiastiques du Schleswig et s'efforça d'attirer l'attention de l'Europe sur les projets, menaçants pour le Danemark, du gouvernement prussien. Devenu ministre des affaires étrangères, il adressa, dès 1860, un certain nombre de circulaires très remarquées sur les rapports du Danemark avec l'Allemagne. Il garda dans son pays une popularité attestée encore, en 1864, par l'unanimité dans les élections pour le Rigsraad. Le 28 mai 1870, M. Hall entra au ministère des cultes, dans le cabinet Holstein et en sortit le 14 juillet 1874.

HALL (Samuel-Carter), publiciste anglais, né en 1801, à Topsham (comté de Devon), fut attaché de bonne heure au *New Times*, en qualité de sténographe. En 1824, il fonda l'*Amulet*, un des meilleurs annuaires de l'époque. Pendant plusieurs années il dirigea le *New Monthly Magazine*, et plus tard le *British Magazine*, qui ne vécut pas longtemps. Il s'était déjà marié à une Irlandaise distinguée, miss Fielding (voy. ci-après), chez laquelle il développa le goût des lettres et des arts ; le seul livre qu'il ait écrit avec elle est un ouvrage illustré sur l'Irlande, ses mœurs et son histoire, ouvrage qui a eu une grande vogue. Il a attaché son nom à des *Keepsakes* ou livres d'étrennes, tels que : *le Livre des diamants* (Book of Gems); un *Recueil de ballades anglaises*; *les Résidences seigneuriales* (Baronial Halls) ; etc.

M. Hall a fondé le premier journal qui fût en Angleterre exclusivement consacré aux arts : l'*Art Journal* (1848), qui compta, parmi ses protecteurs, la famille royale et les premiers noms de l'aristocratie. Il a publié, en 1851, un *Catalogue illustré de l'Exposition universelle*, et deux ans plus tard *la Galerie Vernon* (1853, in-folio); puis un *Recueil des souvenirs des hommes et des femmes célèbres du temps* (A Book of memories of great Men and Women of the age, 1870).

HALL (Anne-Marie Fielding, mistress), femme de lettres irlandaise, femme du précédent, est née en 1805, dans le comté de Westford. Peu après son mariage, elle débuta dans les lettres, par ses *Esquisses sur l'Irlande* (Sketches of irish Character, 1829, 3 vol.), puis donna les *Souvenirs d'école* (Chronicles of a schoolroom, [illegible]), contes pour les enfants, et *le Boucanier* (the Buccaneer, 1832, 3 vol.), roman des mœurs du temps de Cromwell.

Parmi les romans postérieurs de Mme Hall qui compte parmi les *authoresses* les plus distinguées de l'Angleterre, nous rappellerons : *Traits des femmes* (Tales of woman's trials, [illegible]); *le Proscrit* (the Outlaw, 1838, 3 vol.); *l'Oncle Horace* (Uncle Horatio, 1837, 3 vol.); *Marianne* (1839); *les Enfants blancs* (the White boys, 1845), *ou les Rebelles d'Irlande* du XVIIIe siècle; *la Soirée d'été* (Midsummer eve, [illegible]); *Histoire d'une femme* (A Woman's story, 1857); *le Combat de la Foi* (the Fight of faith, 1869), etc.

Mistress Hall a encore publié : *Rayons et ombres de la société irlandaise* (Lights and shadows of irish life, 1838, 3 vol.); *les Paysans, contes irlandais* (Sketches of the irish peasantry, 1842); *l'Irlande, mœurs, types, paysages*, etc. (Ireland, its scenery, character, etc., [illegible], 3 vol.), illustré, en collaboration avec son mari; *Pèlerinages aux autels de l'Angleterre* (Pilgrimages to english shrines; 1852, 2 vol.), [illegible] résidences et lieux célèbres; *Contes et esquisses populaires* (Popular tales and sketches), et de nombreux articles dans les recueils périodiques.

HALLBERGER (Édouard, Dr), [illegible] allemand, né à Stuttgart, le 22 mars [illegible], [illegible] libraire de cette ville, étudia à Potsdam et à Berlin, puis fonda dans sa ville natale une maison de librairie qui prit une grande extension. Il y adjoignit une imprimerie, avec un atelier de gravure, et édita un grand nombre d'ouvrages de [illegible] de journaux illustrés : *le Monde illustré* (Illustrirte Welt); *Sur terre et sur mer* (Über Land und Meer), auquel il ajouta en 1873 [illegible] *Magazine* de Freiligrath; trois éditions [illegible] rentes de la *Bible* de Gustave Doré; les [illegible] de *Shakespeare*, illustrées par le peintre [illegible] John Gilbert; des collections de compositeurs classiques, etc. Il a reçu l'ordre de la couronne de Wurtemberg, qui donne droit à la [illegible] personnelle.

HALLECK (Henry-Wager), général

au service de l'Union, né à Westernville, près d'Utica (État de New-York), en 1816, entra à l'École militaire de West-Point. Il en sortit dans les premiers rangs, sous-lieutenant dans le génie, et fut quelque temps employé à l'École comme professeur adjoint. Il servit ensuite dans l'artillerie, fut envoyé en Californie, en 1846, remplit l'année suivante, au Mexique, des fonctions civiles et des fonctions militaires, obtint le grade de capitaine, puis donna sa démission, en 1854, et devint, à San-Francisco, homme de loi, agent d'affaires et directeur de mines.

Lors de la scission entre le Nord et le Sud, ses sympathies l'attiraient vers le Nord : il reprit donc du service et s'occupa surtout de tactique et d'administration, après la retraite du vieux général Scott, qui avait d'abord été chargé de diriger l'ensemble des mouvements des armées fédérales. C'est aux heureuses combinaisons du général Halleck qu'on attribua la série de succès remportés momentanément par le Nord, depuis la prise du fort Donelson jusqu'à l'évacuation de Corinth par Beauregard et la prise de Memphis. Au mois de novembre 1861, il remplaça le général Fremont dans le commandement du département militaire de l'Ouest. Il s'efforça d'établir dans son armée la discipline la plus sévère, plaça sous le contrôle absolu de l'autorité militaire la navigation du Missouri et du Mississipi, et exigea le serment à l'Union de la part de tous les ecclésiastiques, universitaires, directeurs de railways et autres fonctionnaires.

Le 11 mars 1862, le général Halleck fut mis à la tête du département du Mississipi et apporta dans son commandement ses habitudes de sévérité militaire. Les confédérés ayant été obligés d'évacuer Corinth, il y entra le 30 mai, y fit 2000 prisonniers et y établit son quartier général. Il s'empara, vers le 15 juin, de la ville de Chattanooga, dans le Tennessee, sur les limites de l'Alabama et de la Géorgie. Cet important centre de chemins de fer et d'industries métallurgiques permettait de rétablir les communications avec le N. O., pour faciliter les mouvements des munitions et des troupes. Quelques semaines plus tard, le 11 juillet, M. Halleck était nommé commandant en chef de toutes les forces militaires des États-Unis, et le 8 septembre, il devenait secrétaire de la guerre, en remplacement de M. Stanton. Il fut remplacé dans le commandement en chef en mars 1864, par le général Grant et nommé chef de l'état-major général. — Il est mort à Louisville le 7 juillet 1872.

Le général Halleck a publié un traité fort estimé des hommes spéciaux : *Éléments d'art et de science militaires*, avec une introduction sur la [illegible] de la guerre; c'est le résumé d'une série de conférences qu'il fit, en 1845-1846, à l'institut Lowell, de Boston.

HALLIDAY (André-Halliday Duff, dit), publiciste et auteur dramatique anglais, né à [illegible] (Écosse), en 1830, fit ses études à l'Université d'Aberdeen, se rendit à Londres et entra au *Morning Chronicle*, où ses articles attirèrent l'attention de Thackeray et le firent appeler au *Cornhill Magazine*. En 1861, il devint collaborateur de *All the year round* dirigé par Dickens et écrivit en outre un grand nombre d'articles d'économie politique et sociale dans la presse de Londres. Il publia vers 1866, un manuel très intéressant intitulé : *My account with Her Majesty*, expliquant les opérations des caisses d'épargne, et imprimé et distribué par le Post-Office. Depuis, M. Halliday se renferma dans la littérature dramatique ; il fit jouer un certain nombre de drames et de comédies, dont les sujets étaient, pour la plupart, empruntés à des écrivains anglais ou étrangers.

Nous citerons : *Amy Robsart; le Roi d'Écosse; Notre-Dame de Paris*, d'après l'œuvre de M. V. Hugo; *la grande Cité; Amour ou Argent; la Dame du Lac* (1872), d'après Walter Scott; les *Délices du Cœur*, d'après le roman de Dickens; *Dombey et fils; Richard Cœur-de-Lion* (1874); *Nicolas Nikleby* (1875), etc. Il a réuni en volumes ses articles de journaux, sous ces titres : *Every day papers* (1864), *Sunnisyde papers* (1866); *Tocan and Country* (1866).

HALLIWELL (James-Orchard), littérateur anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820, commença ses études à Suton, sous la direction du mathématicien Ch. Butler, et passa une année à Cambridge (1837). Son premier travail fut une édition des œuvres de sir John Mandeville (1839). Chargé d'examiner les manuscrits de la bibliothèque de Chatam, à Manchester, il consigna le résultat de son examen dans un *Catalogue* raisonné (*an Account of the european manuscripts in the Chatam library;* Manchester, 1842). Accusé, en 1845, d'avoir soustrait des manuscrits à la bibliothèque du collège de la Trinité de Cambridge, il parvint à se justifier.

M. Halliwell a produit avec une infatigable activité; le chiffre de ses publications s'éleva rapidement à plus de cent. Nous citerons, dans le nombre, des éditions estimées, telles que : *Torrent de Portugal* (Londres, 1842); les *Lettres des rois d'Angleterre* (Letters of the kings of England, 1846, 2 vol.); des recueils de chansons et ballades populaires : *Nursery rhymes of England* (2e édit., 1843); *Thornton romances* (1844); *Popular rhymes and nursery Tales* (1849).

Voici ensuite quelques-uns de ses ouvrages originaux : *Histoire de la Franc-maçonnerie en Angleterre* (Early history of free-masonry in England, 1842); *Glossaire archaïque des comtés de l'Angleterre* (Dictionary of archaic and provincial words, 1844-1845, 2 vol.; 3e édit., 1855, 3 vol.) ; *Notice détaillée des histoires populaires* (Descriptive notice of popular histories, 1849), etc., puis une série de *Shakespeariana* (1841), recueil de toutes les particularités relatives à ce poète; *le Canevas primitif des Joyeuses commères de Windsor* (the first sketch of, etc., 1842); *Vie de Shakespeare* (1843). En 1852, il a entrepris une édition des *Œuvres complètes de Shakespeare* en 20 volumes in-folio, avec gravures, notes et commentaire critique, et qui est en même temps une édition de luxe; il l'a complétée par : *Illustrations of the life of Shakespeare*, etc., *with the personal and literary History of the Great Diannetiot* (1874-1876, 2 vol.)

HALM (Charles), philologue et critique allemand, né à Munich, le 5 avril 1809, fit ses études classiques au gymnase de sa ville natale et suivit les cours de philologie de Thiersch, de 1826 à 1830. Il professa de 1834 à 1849 dans divers lycées et gymnases, et fut recteur du gymnase Maximilien, fondé à Munich ; en 1856, il devint professeur à l'Université et bibliothécaire de la bibliothèque de l'État.

Parmi les éditions critiques qui l'ont fait connaître, on cite celles des *Discours de Cicéron*, pour l'édition complète d'Orelli (1845-1856), publiés séparément avec commentaires ; des *Fables d'Ésope* (1852), de *Rhetores latini minores* (1863), de *Quintilien* (1868), de *Cornelius Népos* (1871), de *Tacite* (1873), de *Velleius Paterculus* (1876), etc. Il a publié le catalogue de l'importante collection des manuscrits de la bibliothèque de Munich (1865, t. I-VI).

HAMEL (Louis-Ernest), littérateur et historien français, né à Paris, le 2 juillet 1826, fit ses études au lycée Henri IV et suivit les cours de la faculté de droit de 1845 à 1848. Il s'inscrivit au barreau, mais plaida peu et se consacra à la littérature et aux recherches historiques. Il donna d'abord un recueil de poésies : *les Derniers chants* (1851, in-18) puis, après de longues études sur la période révolutionnaire, il écrivit une *Histoire de Saint-Just* (1859, in-8), qui fut saisie et mise au pilon. Après la publication du premier volume de son *Histoire de Robespierre* (1865-1867, 3 vol. in-8), les éditeurs, menacés de poursuites, refusèrent de faire paraître les deux autres; un procès leur fut alors intenté par l'auteur, et ils furent condamnés à terminer l'impression à leurs risques et périls.

M. Hamel essaya à plusieurs reprises d'entrer dans la vie politique : dès 1857, il avait lutté dans le département de la Somme, contre la candidature officielle du docteur Conneau et aux élections de 1863 il obtint, sans être élu, plus de 5000 voix. Il fut porté également sur la liste républicaine, aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, mais la liste conservatrice l'emporta; enfin à celles du 20 février 1876, il posa sa candidature dans la circonscription de Montdidier, et obtint 7370 voix, contre 8737 données à M. Jametal, candidat du centre gauche, qui fut élu. Il fit partie du Conseil général de la Somme pour le canton de Moreuil. En janvier 1878, il entra au Conseil municipal de Paris, pour le quartier des Quinze-Vingts.

Outre les ouvrages cités plus haut, on a de M. Ernest Hamel : *les Principes de 1789 et les titres de noblesse* (1858, in-16); *Lhomond et sa statue* (1860, in-18); *Marie la Sanglante* (1861, 2 vol. in-8); *la Statue de Jean-Jacques Rousseau*, 1867, in-18); *Précis de l'histoire de la Révolution française* (1870, in-8); *Histoire de la République française sous le Directoire et le Consulat* (1872, in-8); *Histoire illustrée du second Empire* (1873, 3 vol. in-4); *Histoire des deux conspirations du général Malet* (1873, in-8), etc. Il a collaboré à *l'Opinion nationale*, au *Siècle*, à la *Presse libre*, à *la Réforme*, (1864-1870); en 1877 il fut directeur de *l'Homme libre*, journal qui n'eut qu'une courte existence.

HAMERLING (Robert), poète allemand, né à Kirchberg (Basse Autriche), le 24 mars 1830, fit ses études classiques au gymnase de Vienne, puis suivit les cours de l'Université de cette ville. Nommé professeur au gymnase de Trieste en 1855, il prit sa retraite en 1866, se fixa à Graetz et put s'y livrer à la poésie, grâce à la libéralité d'un riche protecteur de Vienne.

Ses premières œuvres, qui attirèrent sur lui l'attention, furent publiées à Prague sous le titre *Rêveries et chants érotiques* (1859; 5e édit., 1875), il a donné depuis un autre volume de *Petits poèmes* (Gesammelte kleine Dichtungen, Hamb., 1862; 3e édit., 1873), parmi lesquels on a remarqué : *Vénus en exil*, symphonie; *la Marche des Germains*, etc., une épopée, *Ahasverus à Rome* (Hamb., 1866; 11e édit., 1875); *le Roi de Sion* (1868; 6e édit., 1874); *les Sept péchés capitaux* (die Sieben Todsunden, 1873); *Danton et Robespierre* (1871), tragédie; *Aspasie* (1876), roman du temps de Périclès; une traduction des œuvres poétiques de Léopardi, etc.

HAMILLE (François-Eugène-Victor-Auguste), administrateur et député français, né à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 3 septembre 1812, étudia le droit et s'inscrivit au barreau de Douai. Entré dans l'administration des cultes en 1845, il y devint chef de division et directeur. Il prit sa retraite le 5 septembre 1870, et aux élections du 8 février 1871 fut élu représentant du Pas-de-Calais à l'Assemblée nationale, le dixième sur quinze, par 131 706 voix. Il siégea au centre droit, puis fit partie du groupe de l'Appel au peuple, vota avec l'extrême droite dans toutes les questions religieuses et repoussa les lois constitutionnelles. Réélu sans concurrent, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer, par 13 040 voix, il fut dans la nouvelle Chambre, un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 181 voix contre 5241 obtenues par le candidat républicain. Conseiller général du Pas-de-Calais, pour le canton de Campagne, il en a été élu président. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

HAMM (Guillaume DE), économiste allemand, né à Darmstadt le 5 juillet 1820, étudia l'agriculture, dans divers domaines privés, puis voyagea en Belgique, en France et en Angleterre et, à son retour, suivit à l'Université de Giessen les cours de Liebig. Professeur de chimie en 1843, à Hofwyl (Suisse), il fut nommé, l'année suivante, directeur de l'École agricole Ruti près de Berne, puis fut appelé à la direction de celle de Poppelsdorf, par la Société des agriculteurs de la Prusse rhénane, mais le gouvernement prussien refusa de sanctionner ce choix. Il passa à Vienne, et entra comme rédacteur au ministère des finances, puis, après la révolution d'octobre 1848, alla fonder à Leipzig une fabrique de machines agricoles. Elu en 1863, député à la Chambre saxonne, il siégea dans les rangs du parti libéral. Appelé à Vienne au poste de directeur du département de l'agriculture, au ministère du commerce, il fut chargé d'organiser le nouveau ministère de l'agriculture, séparé de celui du commerce. Il a été anobli en 1870.

On a de M. Hamm : *les Ustensiles et machines agricoles en Angleterre* (die Landwirthsch. Geraethe und Maschinen Englands, Brunswick, 1845; 2e édit., 1856); *Catéchisme de chimie agricole* (Kat. der Ackerbauchemie, etc., Leipzig, 1848; 5e édit., 1871); *Chimie de la vie journalière* (Chem. Bilder aus dem taeglichen Leben, Ibid., 1850, 2 vol.); *Principes d'économie rurale* (Grundsaetze der Landwirthschaft, Br., 1856); *le Livre du vin* (das Weinbuch, Leipzig, 1874), etc. Il faut citer encore les *Catalogues illustrés des Expositions de Londres* en 1862 et de Paris en 1867, et dans un autre ordre d'idées, *les Steppes et les villes du sud-ouest* (Sudoestl. Steppen und Staedte, Leipzig, 1860) et un volume de *Poésies* (Gedichte, Ibid, 1869).

HAMMAN (Édouard-Jean-Conrad), peintre belge, né à Ostende (Flandre occidentale), en 1819, étudia à Anvers, sous la direction de [illegible] de Keyser, et débuta par des sujets historiques, dont quelques-uns furent acquis par le musée de Bruxelles. En 1846, il vint à Paris, parut [illegible] suivante au Salon et se fixa en France, [illegible] cuté beaucoup de travaux pour le gouvernement belge. Il a exposé à Paris, depuis 1847 : *le* [illegible] *de Montaigne enfant; les Préparatifs pour la* [illegible] *rénade, ou les Étudiants espagnols; la* [illegible] *Pantagruélique, ou Rabelais à la cour; la Visite du* [illegible] *Charles IX et Ambroise Paré; la Fille du supplicié* (1853); *Christophe Colomb* [illegible] *le Compositeur flamand Adrien Willaert* [illegible] *l'Étude du Blason, le Commencement et la* [illegible] (1857); *Stradivarius, André Vésale professant* [illegible] (1859); *les* [illegible] *Padoue, Dante à Ravenne*

Marguerite d'Angoulême, *Premier épisode de la journée des Dupes*, 11 *novembre* 1630, les *Adieux* (1861); *Enfance de François Ier*, *Enfance de Charles-Quint*, *Marie Stuart quittant la France* (1863); *les Dames de Sienne travaillant aux retranchements de la ville assiégée par Charles-Quint*, *la Galère de Titien à la fête de l'Ascension* (1864); *Evviva la sposa*, épisode d'une noce vénitienne (1865); *Dernière entrevue*, *Bluette* (1866); *la Fête du Bucentaure à Venise*, *Éducation de Charles-Quint*, à l'Exposition universelle de 1867 : le dernier de ces tableaux a été acheté pour le musée du Luxembourg; *l'Oratoire*, *la Tentation* (1868); *l'Atelier de Stradivarius*, *l'Enfant trouvé* (1869); *Famille protestante fugitive après la révocation de l'Édit de Nantes* (1870); *les Secrets de Madame*, *le Secret de la Soubrette* (1873); *le Roman* (1876); *la Leçon d'aquarelle* (1877); *Haendel*, à l'Exposition universelle de 1878; *les Souvenirs du père* et *l'Attente*, aquarelle, au salon de la même année, etc. Le musée de Bruxelles possède de lui : *le Dante à Ravenne*, *l'Entrée d'Albert et d'Isabelle à Ostende*, etc.

Cet artiste a obtenu, à la suite de nos Salons, deux 3e médailles, en 1853 et 1855, une 2e en 1859, un rappel en 1864 et la décoration de la Légion d'honneur en 1864. Il est chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1854.

HAMMERICH (Frédéric-Pierre-Adolphe), poète, historien et théologien danois, né à Copenhague, le 9 août 1809, fit ses études à l'université de cette ville, se fit recevoir docteur en philosophie en 1834, et parcourut ensuite la Suède, pour étudier les mœurs du peuple et rechercher les vieilles légendes du pays. Ses *Chants de voyage scandinaves* (1840) excitèrent un véritable enthousiasme, et, déterminant une réaction en faveur de la vieille langue nationale, firent éclore toute une école de jeunes poètes. A la même époque (1830-1841), parut une série d'*Esquisses historiques*, où l'on remarqua surtout une description poétique de Rome, écrite dès 1835 pendant un voyage en Italie. Vinrent ensuite : *Chants des héros* (1841); *Peinture de la vie artistique de Thorwaldsen* (1844); *le Réveil du Danemark* (1848); *Poésies du Schleswig* (1848); *Tableaux de l'Église chrétienne* (1842); *Chants bibliques et historiques* (1852), et le plus remarquable de tous ses poèmes, *Gustave-Adolphe en Allemagne* (1844).

Nommé pasteur dans le Jutland en 1839, M. Hammerich fut forcé, par l'état de sa santé, de revenir à Copenhague, où il fit des cours publics très suivis. Il publia, outre un certain nombre de savants mémoires sur des points tout spéciaux, les ouvrages suivants : *Christian II en Suède et Charles-Gustave en Danemark* (Copenhague, 1847); *le Danemark à l'époque de Waldemar* (Ibid., 1847-1848, 2 vol.); *le Danemark à l'époque de l'union de Calmar* (Ibid., 1849), etc. En 1845, M. Hammerich devint pasteur de l'église de la Trinité à Copenhague. Il se montra l'un des chefs les plus ardents du parti danois et des promoteurs de la guerre et fit les trois campagnes de 1848 à 1850 en qualité d'aumônier. Il publia à cette occasion plusieurs écrits très goûtés : *Tableaux de la guerre du Schleswig* (Copenhague, 1849); *la Troisième campagne du Schleswig* (Ibid., 1851); *la Guerre de trois ans dans le Schleswig* (Ibid., 1852). Après la guerre, M. Hammerich reprit ses fonctions de pasteur à Copenhague. Il fonda, en 1849, avec plusieurs de ses amis, la *Société pour l'histoire de l'Église danoise*. Il est mort à Copenhague, le 9 février 1877.

HAMMETT (Samuel), romancier américain, né en 1814, à Jewett-City (Connecticut), prit ses degrés à l'université de New-York, passa environ douze ans dans le sud-ouest, occupé d'affaires de commerce, et fut, pendant quelque temps, clerc de la cour de district du comté de Montgommery (Texas). En 1848, il alla s'établir à New-York.

Il a publié, sous le pseudonyme de *P. Paxton*, deux romans : *Un Yankee jeté dans le Texas* (A Stry Yankee in Texas; New-York, 1853, in-12), et *les Aventures merveilleuses du capitaine Priest* (the Wonderful Adventures of captain Priest, 1854, in-12).

HAMON (Jean-Louis), peintre de genre français, est né à Plouha (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1821. Écolier paresseux et insouciant, il ne montra dès l'enfance de goût et d'aptitude que pour la peinture. Il vint à Paris en 1840 s'y livrer entièrement; il eut pour maître Paul Delaroche, et pendant l'absence de celui-ci travailla dans l'atelier de Ch. Gleyre. Il exposa, en 1848, un tableau de genre, *le Dessus de porte*, ainsi que *le Tombeau du Christ*, au musée de Marseille; en 1849, *Une affiche romaine*, *l'Égalité au sérail*, et un *Perroquet jasant avec deux jeunes filles*. Il travailla ensuite à la manufacture de Sèvres et y exécuta plusieurs compositions, entre autres un coffret en émail qui lui valut une médaille à l'Exposition universelle de Londres en 1851 et qui reparut, avec plusieurs *Vases* de lui, à celle de Paris.

En 1852, M. Hamon quitta la manufacture de Sèvres, et exposa *la Comédie humaine*; ce tableau qui représentait, autour du théâtre Guignol, les différents âges de l'humanité, frappa le public, mais n'obtint du jury aucune distinction. Au Salon de 1853, son idylle grecque, *Ma sœur n'y est pas*, acquise par le ministère de la maison de l'empereur, eut une 3e médaille. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des tableaux précédents, trois toiles gracieuses qui furent très remarquées : *l'Amour et son troupeau*, une seconde idylle dans le genre antique : *Ce n'est pas moi*, *les Orphelins*, *une Gardeuse d'enfants*. Il obtint alors une médaille de 2e classe. Au Salon de 1857, à la suite d'un voyage en Orient, il n'a pas donné moins d'une dizaine de toiles, toutes du même genre, notamment : *Boutique à quatre sous*, *Papillon enchaîné*, *Cantharide esclave*, *Dévideuses*, etc.; au Salon de 1859 : *l'Amour en visite*; à celui de 1861 : *Vierges de Lesbos*, *Tutelle*, *la Volière*, *l'Escamoteur*, *la Sœur aînée*; à celui de 1864 : *l'Aurore*, *l'Imitateur un jour de fiançailles*; à celui de 1866 : *les Muses à Pompéi*; à l'Exposition universelle de 1867 : *la Promenade* et sept autres toiles qui avaient déjà figuré aux Salons précédents : une 2e médaille lui fut décernée. M. Hamon a été nommé, en 1855, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Saint-Raphaël (Var), le 29 mai 1874.

HANDELMANN (Gottfried Henri), historien et antiquaire allemand, né à Altona, le 9 août 1827, suivit de 1847 à 1853, les cours de plusieurs universités allemandes, qu'il interrompit pour prendre part à la guerre des duchés contre le Danemark en 1849. Il entra ensuite dans l'association fondée par Lehmann, dont le but était l'annexion des duchés à la Prusse. Il rédigea alors les *Annuaires du Schleswig-Holstein* (Jahrbücher für Landeskunde des Herzogthumer Schl.-H., 1858-1863). Il fut nommé, en 1866, conservateur du musée d'antiquités du Schleswig-Holstein et professeur à Kiel. M. Handelmann s'est fait d'abord connaître par des publications historiques sur l'Amérique : *Histoire des États-Unis* (Geschichte der vereinigten Staaten; 2e édit. 1860); *Histoire de l'île d'Haïti* (Gesch. der Insel Haiti; 2e édit. 1860), et *Histoire du Brésil* (1860).

Il s'est tourné depuis vers l'étude des antiquités et de l'histoire de son pays natal, et a publié; *Politique annexionniste du Danemark, pendant la guerre de Sept ans* (die daen. Reunions politik um die Zeit des Sieben jaehrigen Kriegs); *le Duc Adolphe de Holstein-Gottorp* (1865); *Monuments préhistoriques en pierre du Schleswig-Holstein* (Vorgesch. Steindenkmaeler in. Schl.-H. 1872-1874, part. I-III); *Histoire du Schleswig* (Kiel, 1873); *les Fouilles de l'île de Sylt* (die amtlichen Ausgrabungen auf Sylt, 1873); *Archéologie préhistorique du Schleswig* (Kiel, 1875), etc.

HANFSTAENGL (François), lithographe allemand, né à Bayernrain (Bavière), le 1er mars 1804, d'une famille de paysans, suivit, de 1819 à 1825, les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Ses premiers dessins sur pierre lui valurent l'amitié et les conseils de l'inventeur même de la lithographie, Sennefelder, qui se trouvait alors en Bavière. En 1829, il fut nommé professeur dans une école spéciale de dessin à Munich. En 1834, il vint à Paris et se lia avec les artistes les plus distingués. De retour en Allemagne, il lithographia, de 1835 à 1852, tous les tableaux de la galerie royale de Dresde, et en forma l'album magnifique intitulé : *les Tableaux les plus remarquables de la galerie royale dessinés sur pierre d'après les originaux* (die vorzüglichsten Gemaelde der königl. Galerie, nach, etc.). Plusieurs des planches les plus belles, entre autres *les Portraits du roi et de la reine de Saxe*, parurent à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

M. Hanfstaengl a encore reproduit : *la sainte Catherine* de Lauger (1827); *la Madone* de Murillo (1831), *les Pèlerins italiens* de Hess (1832); *la Madone de Saint-Sixte* de Raphaël; *la Madeleine repentante* de Murillo (1834); *le Pêcheur de Gœthe* de Hanson (1834); *l'Ascension de la Vierge et du Christ*, d'après le Guide; *les Juifs en deuil* de Bendemann, ainsi qu'un grand nombre de portraits. Il a donné des dessins à une foule de publications illustrées. — Il est mort à Munich le 18 avril 1877.

HANNAFORD (Samuel), naturaliste irlandais, né en 1828, fit une étude sérieuse des sciences naturelles et partit, en 1852, pour l'Australie, dont il étudia la faune et la flore, collabora à la presse locale et fonda une société d'agriculture. Il passa en Tasmanie pour y poursuivre ses recherches et y devint bibliothécaire de la bibliothèque publique qui s'y fonda en 1870.

Les résultats de ses importantes recherches ont été publiés sous ces titres : *Catalogue des plantes à fleurs et de fougères des environs de Tanes (Devonshire)* (Catal. of the Flowering plants and ferns, 1851); *Notes sur la Faune et la Flore de Victoria* (1856); *Fleurs sauvages de la Tasmanie* (Wild Flowers of Tasm. 1866); *Guide en Tasmanie* (Guide-Book to Tasm.), etc. Il a donné un grand nombre de mémoires aux journaux scientifiques : *Journal of Australasia*, *Victorian Agricultural and horticultural Gazette*, *Launceston Times*, etc. Il faut citer à part *les Poètes et la poésie en Irlande* (Poets and Poetry in Irland).

HANNAY (James), littérateur et publiciste écossais, né en 1827, à Dumfries, reçut une instruction sommaire dans les écoles du Westmoreland et du Surrey, et entra dans la marine royale; il prit part, en 1840, aux affaires de Syrie et servit à bord de différents vaisseaux jusqu'en 1845. Ayant alors donné sa démission de midshipman, pour se livrer complètement à ses goûts littéraires, il débuta dans les recueils périodiques, entre autres le *Punch*, et par des articles de littérature légère (1853), puis fit avec succès une série de lectures sur *la Satire et les satiriques en Angleterre* : ces lectures lui ont fourni la matière d'un piquant volume. On a, en outre, de lui un roman maritime, *Singleton Fontenoy* (1854), et un roman historique, *Eustache Conyers* (1855, 3 vol. in-8), etc. — Il est mort le 9 janvier 1873.

HANNOVER (Adolphe), médecin danois, né à Copenhague, le 24 novembre 1814, s'est fait connaître dans toute l'Europe par ses recherches anatomiques. L'Académie des sciences de Paris lui a décerné, en 1856, une récompense de 1500 francs pour l'ensemble de ses découvertes. Parmi ses écrits, dont quelques-uns sont en français, il faut citer : *Tableau micrométrique pour servir à la réduction des diverses mesures qui sont employées dans la micrométrie microscopique* (Copenhague, 1842); *Recherches micrométriques sur le système nerveux des animaux vertébrés et invertébrés* (in-4 avec 7 pl., en danois 1842, en français 1844); *De Quantitate relativa et absoluta acidi carbonici ab homine sano et ægroto exhalati* (1845); *Sur l'Epithelioma* (1852); *Documents sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie de l'œil* (Bidrag til Eiets anatomie, etc., 1856, in-8); *De la Construction et de l'emploi du microscope* (om Mikroscopets Bygning, etc., 1847, in-8), traduit en français en 1855.

HANOTEAU (Louis-Joseph-Adolphe-Charles-Constance), général et orientaliste français, né à Decize (Nièvre), le 12 juin 1814, entra à l'École polytechnique le 12 novembre 1832 et en sortit comme sous-lieutenant, dans l'arme du génie en 1834. Lieutenant le 1er octobre 1836, il fut promu successivement capitaine le 23 novembre 1840, chef de bataillon le 2 août 1858, lieutenant-colonel le 27 décembre 1861, colonel le 17 juin 1865; général de brigade le 31 octobre 1870, il a été admis, en 1876, dans le cadre de réserve et s'est fixé à Guéret (Creuse). M. le général Hanoteau a passé une grande partie de sa carrière militaire en Algérie, il avait été commandant supérieur du Fort-Napoléon et adjoint au bureau des affaires politiques. Il s'était livré à une étude approfondie des idiomes et des mœurs de la Kabylie et ses publications sur cette matière l'ont fait élire correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 19 décembre 1873. Décoré de la Légion d'honneur le 23 janvier 1848, il a été promu officier le 17 septembre 1866 et commandeur le 11 août 1869.

Outre un certain nombre de mémoires adressés à l'Académie des inscriptions, le général Hanoteau a publié les ouvrages suivants : *Essai de grammaire Kabyle, renfermant les principes du langage parlé par les Ygaouaouen* (1858, in-8); *Notice sur quelques inscriptions en caractères dits tifinar' et en langue tamachek'* (1858, in-8); *Essai de grammaire de la langue tamachek'* avec des renseignements sur le touareg et la langue berbère (1860, in-8, 7 pl.). *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura*, texte et traduction (1867, in-8); *la Kabylie et les coutumes Kabyles* (1872, 3 vol. in-8), etc.

HANOTEAU (Hector), peintre paysagiste français, parent du précédent, né à Decize (Nièvre), le 25 mai 1823, manifesta de bonne heure des dispositions pour le dessin et fut d'abord dirigé vers la peinture de genre et d'intérieurs. Il put ensuite suivre son goût pour le paysage, qu'il étudia sous M. Gigoux et s'y livra exclusivement. Il a constamment exposé depuis 1855, notamment : *Campement arabe* (1855); *Un étang dans le Nivernais, les Prés de Charency* (1867); *Une*

matinée sur les bords de la Cauna, et divers autres sujets nivernais (1859); *Un ruisseau à Clamecy, Une matinée de pêche* (1861); *la Journée du pauvre, Chevaux libres* (1863); *la Hutte abandonnée* (1864); *Un coin de parc, dans le Nivernais* (1865); *Après la pêche, le Soir à la ferme* (1866); *le Garde-manger des renardeaux* (1868); *la Passée du grand gibier*, au Luxembourg, *les Bœufs* (1869); *la Mare au village* (1870); *Une chaumière* (1872); *Chèvrefeuille* (1873); *Un Voisin bienveillant* (1874); *les Grenouilles* (1875), *les Biquets* (1876); *le Moulin, le Chef de l'aire* (1877); portrait du *général Hanoteau, la Journée du meunier* (1878); *la Victime du réveillon* (1879), etc. Un grand nombre de ces sujets ont été gravés par M. Pierdon et reproduits par divers journaux illustrés. M. H. Hanoteau a obtenu, outre diverses récompenses aux expositions départementales, une médaille aux Salons de 1864, de 1868 et de 1869 et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

HANSEN (Pierre-André), astronome allemand, né à Tondern (duché de Schleswig), le 8 décembre 1795, étudia les mathématiques et fut employé, en 1821, à la triangulation du duché de Holstein, dirigée par Schumacher qu'il seconda à l'observatoire d'Altona. En 1825, il fut nommé directeur de l'observatoire de Seeberg, qu'il n'a plus quitté. — Il est mort à Gotha, le 28 mars 1874.

Outre divers mémoires importants, contenant des calculs de perturbations, insérés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher, dans les *Mémoires* de la Société astronomique de Londres et de l'Académie des sciences de Saxe, etc., M. Hansen a publié : *Méthode pour observer avec le micromètre objectif de Frauenhofer* (Methode mit dem Frauenh. Heliometer Beobachtungen anzustellen ; Gotha, 1827) ; *Recherches sur les perturbations mutuelles de Jupiter et de Saturne* (Untersuchungen über die gegenseitigen Störungen von Jupiter und Saturn ; Berlin, 1831), *Fundamenta nova investigationis orbitæ veræ, quam luna perlustrat* (Gotha, 1838) ; *Calcul des perturbations absolues dans les ellipses d'excentricité et d'inclinaison quelconques* (Ermittelung der absoluten Stœrungen in Ellipsen, etc., Ibid., 1843, in-4), formant la 1re partie des *Mémoires de l'observatoire de Seeberg*.

HANSTEEN (Christophe), astronome norvégien, né à Christiania (Norvège), le 26 septembre 1784, fit ses études à Copenhague, entra dans l'enseignement et devint professeur au collège de Frederiksborg où il commença des recherches suivies sur le magnétisme terrestre ; un résumé de ses travaux, qu'il adressa à l'Académie des sciences danoise, lui valut un prix d'honneur, et, en 1814, une chaire de mathématiques à l'université de sa ville natale. En 1821, il découvrit la variation régulière à laquelle était soumise tous les jours l'intensité magnétique horizontale. Ses *Recherches de magnétisme terrestre* (Christiania, 1819, t. I et atlas) causèrent beaucoup de sensation, surtout en Angleterre, et devinrent, en quelque sorte, la base de toutes les expériences ultérieures. Après avoir visité Londres, Paris, Hambourg, Berlin, il fut chargé par son gouvernement de parcourir l'ouest de la Sibérie, exploration qu'il accomplit, de 1828 à 1830, en compagnie d'Erman et de Due. A son retour, il fit construire à Christiania un observatoire disposé pour les observations magnétiques.

M. Hansteen enseigna, jusqu'en 1850, les mathématiques appliquées à l'Université ainsi qu'à l'École d'artillerie et de génie, puis dirigea les travaux de la triangulation de la Norvège. Membre de la commission chargée d'établir l'unité dans le système métrique, il indiqua dans son rapport la voie qu'il fallait suivre et fixa les bases de la nouvelle réforme. Il fut élu correspondant de l'Académie des sciences. — Il est mort à Christiania, le 15 avril 1873.

On doit principalement à ce savant un *Traité de géométrie*, un *Traité de mécanique*, et un grand nombre de mémoires, dont la plupart sont insérés dans le *Magazin for Naturvidenskaberne*, rédigé par lui depuis 1823, en société avec Machmann et Lundh. Il a encore publié : *Observations de l'inclinaison magnétique faites pendant les années* 1855 *à* 1864 (Bruxelles, 1865, in-8) ; *Sur les Variations séculaires du magnétisme* (1865, in-8) ; *Souvenirs d'un voyage en Sibérie* (1857, in-8), traduit en français par Mme Colban.

HARAÏRI (Soliman al), littérateur arabe, né à Tunis, au mois de novembre 1824, d'une famille d'origine persane, fit ses études à la grande mosquée de Tunis, s'attacha principalement aux sciences exactes et à la médecine et fut chargé, dès l'âge de quinze ans, d'enseigner les mathématiques. Ayant pris ensuite les fonctions de notaire sous la juridiction du bey, il devint, en 1845, secrétaire arabe de la légation française. En 1846, il vint à Paris.

Très versé dans la connaissance de notre langue, Al Soliman Haraïri s'est donné pour tâche de répandre chez ses compatriotes nos livres et nos idées ; il a traduit en arabe les *Fables de La Fontaine*, l'*Économie politique* de Blanqui, le *Manuel de santé* de Raspail, l'*Anatomie classique* du docteur Auzoux, quelques volumes de l'*Univers pittoresque ;* la *Grammaire française* de Lhomond (Paris, 1857, in-8) et autres œuvres.

HARCOURT * (Charles-François-Marie, duc D'), homme politique français, député, né en 1835, petit-fils de l'ancien pair de France mort en 1865, est le chef actuel de la branche aînée de la famille, dite d'*Harcourt-Beuvron*. Il entra au service de l'armée, dans les chasseurs à pied et donna sa démission en 1862. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département du Calvados, le troisième sur neuf, par 73 000 voix, il prit place au centre droit avec lequel il vota et présenta en 1872 un projet de réforme du corps d'état-major, qui fut pris en considération par la commission de la réorganisation de l'armée ; il fut également rapporteur du projet de loi prononçant l'admission définitive dans l'armée et dans la marine des membres de la famille d'Orléans (1874). M. le duc d'Harcourt, après avoir repoussé l'amendement Wallon, adopta l'ensemble des lois constitutionnelles et se présenta, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Falaise, comme candidat constitutionnel. Soutenu par les républicains, il fut élu par 7807 voix, contre 5000 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Gimet, et reprit sa place au centre droit à la nouvelle Chambre; il en fut élu le secrétaire par 248 voix. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie et se représenta aux élections du 14 octobre suivant comme candidat officiel et monarchiste. Vivement soutenu par le gouvernement et par le maréchal président de la République lui-même, qui lui rendit visite dans son château en pleine période électorale, il réunit 7704 voix, contre 4811 données au candidat républicain, M. Lavalley. M. d'Harcourt continua de siéger au centre droit, mais ne prit aucune part aux travaux de la Chambre. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 9 août 1877.

Marié, en 1862, à Mlle de Mercy-Argenteau, il a eu deux fils.

HARCOURT (Bernard-Hippolyte-Marie, comte D'), diplomate français, né en 1821, troisième fils de l'ancien pair de France, oncle du précédent, fut successivement attaché à l'ambassade de Madrid, en 1839, à la mission de M. Lagrenée en Chine, en 1843, aux légations de Francfort et de Berne, en 1847, puis devint premier secrétaire d'ambassade à Madrid, en 1849, et ministre plénipotentiaire à Bade et à Stuttgard, en 1851. Nommé ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, au mois d'avril 1871, il eut à soutenir un rôle difficile en présence de l'antagonisme du Vatican et de la Cour italienne et de la divergence entre les visées cléricales du moment et les nécessités politiques. On a signalé sa résistance à l'expropriation, par le gouvernement italien, de quelques couvents français de Rome. Un décret du 1er mai 1872 le remplaça auprès du Saint-Siège par M. le comte de Bourgoing, et le nomma ambassadeur à Londres, poste que venait de quitter M. le duc de Broglie. Il y resta jusqu'au 9 septembre 1873, et fut mis en disponibilité. Il rentra encore en activité comme ambassadeur de France près la République suisse (9 septembre 1874), et y conduisit les négociations relatives à la convention postale de Berne. Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans la Seine-et-Marne, il échoua avec la liste monarchiste. Il fut relevé de ses fonctions d'ambassadeur le 14 janvier 1879. Officier de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873, il a été promu commandeur le 5 novembre 1877.

Son frère aîné, le comte Bruno-Jean-Marie D'HARCOURT, né le 14 octobre 1813, entra dans la marine, fut nommé capitaine de frégate en 1845, et capitaine de vaisseau le 27 juillet 1862. Il prit sa retraite au commencement de 1871. Décoré de la Légion d'honneur en 1842, il a été promu officier le 15 mars 1861 et commandeur le 23 janvier 1871. Il a publié : *Considérations sur le commerce maritime de France* (Cherbourg, 1845); *Pêche côtière* (1846), etc.

HARCOURT * (Georges-Trévor-Douglas-Bernard, marquis D'), diplomate français, né le 4 novembre 1809, appartient à la branche d'*Olonde*. Il entra à la Chambre des pairs le 9 mars 1842, par droit héréditaire et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de février 1848. Rentré dans la vie privée, il séjourna longtemps en Angleterre, où il est allié par sa mère à plusieurs familles aristocratiques. Nommé ambassadeur de France à Vienne le 3 septembre 1873, il passa avec la même qualité à Londres le 8 mai 1875. Hostile aux institutions nouvelles de son pays, il fut maintenu, malgré les réclamations de la presse républicaine, mais il se démit de ses fonctions le 30 janvier 1879, en apprenant la démission du maréchal de Mac-Mahon. Décoré de la Légion d'honneur le 11 mai 1874, il a été promu officier le 9 janvier 1877.

HARCOURT (Pierre-Louis-Bernard, comte D'), ancien représentant français, fils aîné du précédent, né en 1842, servit dans un régiment de chasseurs d'Afrique et fut officier d'ordonnance du maréchal de Mac-Mahon, qu'il suivit en Italie, en Algérie et pendant la guerre de 1870. Fait prisonnier à Sedan et emmené en Allemagne, il reprit sa place auprès du maréchal, pendant le second siège de Paris. Porté, aux élections complémentaires, pour l'Assemblée nationale, dans le département du Loiret, il fut élu, le 2 juillet 1871, par 30 356 voix, siégea au centre droit, fut rapporteur de la convention additionnelle au traité de Francfort (11 décembre 1871), et prit part aux discussions relatives à l'Algerie et aux lois militaires. Il vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles.

A la dissolution de l'Assemblée nationale, il se présenta sans succès aux élections législatives de 1876 et de 1877; à celles du 20 février 1876, il échoua comme candidat constitutionnel, dans l'arrondissement de Pithiviers (Loiret) avec 1662 voix contre 8642 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Brierre, et à celles du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, dans la 2e circonscription d'Orléans, avec 9598 voix, contre M. Bernier, candidat républicain, un des 363, qui obtint 10411 suffrages. Nommé le 11 septembre 1875, lieutenant-colonel du 40e régiment de l'armée territoriale, il a été décoré de la Légion d'honneur.

HARCOURT (Louis-Emmanuel, vicomte D'), frère cadet du précédent, né en 1844, entra au ministère des affaires étrangères, et fut nommé secrétaire de la présidence à l'avènement du maréchal de Mac-Mahon (24 mai 1873). Il eut, dit-on, une part active aux mesures des divers cabinets conservateurs contre le parti républicain, et son influence personnelle sur le maréchal ne fut pas étrangère aux décisions prises par celui-ci contre ses ministres, MM. Ricard et Jules Simon. Après l'échec du cabinet du 16 mai, son éloignement fut demandé, et, à la fin de décembre 1877, il partit pour l'Italie, puis fut nommé secrétaire d'ambassade de 1re classe à Vienne, avec invitation de se rendre à son poste (septembre 1878). A la retraite du maréchal de Mac-Mahon, il donna sa démission, le 31 janvier 1879. M. Emm. d'Harcourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1877.

HARDEE (William), général américain confédéré, est né en Géorgie vers 1819. Elève de l'École militaire de Westpoint, il en sortit en 1838 comme sous-lieutenant dans le 2e régiment de dragons, fut promu lieutenant l'année suivante et capitaine en 1844. Il prit part à la guerre du Mexique, et fut nommé major à Medelin (25 mars), puis lieutenant-colonel à San-Agostino (25 août 1847). En 1856, il fut chargé, à Westpoint, des fonctions de professeur de tactique. Acquis d'avance à la cause du Sud, il obtint, en 1860, un congé d'un an, sur la proposition de M. Brown, gouverneur de la Géorgie, et vint en Europe acheter des armes pour ses compatriotes. Quand la guerre éclata, il envoya sa démission au gouvernement fédéral et fut nommé brigadier général dans l'armée confédérée. Il organisa la résistance dans l'Arkansas, puis reçut le grade de major-général et le commandement d'une division et contribua activement à l'invasion du Kentucky par Braxton Bragg. Promu lieutenant général en octobre 1862, il se signala aux batailles de Chickamanga (19-20 septembre 1863) et de Chattanooga (23-25 novembre 1863). Constamment à l'arrière-garde, et attaqué dans Savannah par Sherman, il effectua, avec 15 000 hommes et une nombreuse artillerie, une heureuse retraite. Après la chute de Richmond et la reddition de l'armée de Virginie, il déposa les armes en même temps que ses collègues Beauregard, Breckenridge et Johnston ([illegible] mai 1865). — Il est mort le 6 novembre 1873.

On a du général Hardee plusieurs ouvrages militaires, dont l'un surtout, *Tactique des tirailleurs et de l'infanterie légère* (Philadelphie, 2 vol. in-12, 1855), est très estimé en Amérique.

HARDY (Alfred), médecin français, né à Paris en 1811, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, fut chef de clinique à la Charité, et reçut en 1836 le diplôme de docteur. Après avoir été attaché, de 1841 à 1845, au bureau central, il devint, en 1846, médecin de l'hôpital de Lourcine, et, en 1851, de l'hôpital Saint-Louis. Agrégé de la Faculté en 1851, il a été élu membre de l'Académie de Médecine en 1867. M. Hardy a été décoré de la Légion d'honneur en 1852 et promu officier, le 9 août 1870.

On a de lui : *Traité élémentaire de pathologie interne* (1844-1853, 3 vol. in-8), fait en collaboration avec M. Béhier, et qui a été adopté pour l'enseignement médical ; *Leçons sur les maladies de la peau* (1858-1859, 2 vol.), recueillies par MM. L. Moysant et A. Garnier ; *Leçons sur les affections cutanées dartreuses*, etc. (1862, in-8) ; *Leçons sur la scrofule et les scrofulides*, etc. (1864, in-8) ; *Clinique photographique de l'hôpital Saint-Louis* (1867, livr. I, in-8), etc.

HARDY (Gathorne), homme politique anglais, né à Bradford, le 1er octobre 1814, fit ses études au collège de Shrewsbury, puis suivit les cours de l'université d'Oxford. Il entra, en 1856, à la Chambre des communes pour le bourg de Leominster et fut élu en juillet 1868 représentant de l'université d'Oxford après une lutte très vive contre M. Gladstone. Sous-secrétaire d'État à l'intérieur dans le cabinet Derby en 1858, président du Bureau de la loi des pauvres en 1866, il remplaça M. Walpole, en 1867, comme ministre de l'intérieur, jusqu'à la chute du cabinet tory (décembre 1868). Il rentra aux affaires, en février 1874, et prit le ministère de la guerre dans le cabinet Disraeli. Pendant le cours de la guerre d'Orient, il se fit remarquer comme orateur en défendant la politique du gouvernement contre les attaques du parti libéral, soit devant le parlement, soit dans les meetings.

HARDY (sir Thomas-Duffus), archiviste anglais, né à Port-Royal (Jamaïque) en 1804, entra, dès l'âge de quinze ans, comme employé aux Archives de la Tour de Londres. A la mort du conservateur Petrie, il continua la publication des *Monumenta historica britannica* et en écrivit l'introduction en 1861. Conservateur-adjoint, il fut créé chevalier, le 9 juillet 1869.

On lui doit la publication d'anciens manuscrits et mémoires d'un grand intérêt : *Rotuli litterarum clausarum in Turri Londinensi asservati*, from 1204-1227 (1833-1844) ; *Rotuli Normanniæ* 1200-20, et *Rotuli de Oblatis et finibus* (1835) ; *Catalogue des documents relatifs à l'histoire de la Grande-Bretagne et de l'Irlande jusqu'à la fin du règne de Henry VII* (Catal. of Materials relating to the hist. of G. B.), dont le 3e vol. parut en 1871 ; *le Symbole d'Athanase, dans ses rapports avec le psautier d'Utrecht* (1874) ; *Rapport complémentaire sur le psautier d'Utrecht* (1874) ; *Registrum palatinum Dunelmense* 1311-1316 (1874, 2 vol.), etc.

HARGRAVES (Edmond-Hammond), voyageur anglais, célèbre par la découverte des mines d'or de l'Australie, est né, vers 1816, à Gosport (comté de Sussex), où son père était lieutenant de marine. Après avoir navigué trois ans à bord d'un bâtiment de commerce, il forma, en Australie, un petit établissement agricole (1834) et s'y maria. En 1849, il s'embarqua au Port-Jackson pour la Californie, et, grâce à des circonstances favorables et habilement mises à profit, découvrit les mines d'or les plus riches de l'époque. Une compagnie de mineurs fut organisée sous sa direction et pourvue des instructions nécessaires. A peine fut-elle à l'œuvre dans les localités qu'il avait désignées que, dans la première semaine, on recueillit plus de 250 000 francs de minerai aurifère. La fièvre de l'or s'empara de toute la colonie qui émigra en masse vers les montagnes Bleues. Nommé commissaire des terrains de l'État, il fut chargé de parcourir tous les districts métallifères de l'Australie. Après avoir fait son rapport, il résigna ses fonctions (1852) et rentra dans la vie privée. De nombreux témoignages de reconnaissance publique ont été donnés à M. Hargraves : la législature de la Nouvelle-Galles du Sud lui a voté, en 1853, une pension annuelle de 10 000 liv. st. (250 000 fr.), réduite, en 1854, de moitié ; à Sydney, on lui a offert un magnifique vase d'or pur ; à Melbourne, une coupe d'or pleine de souverains, etc. De simples particuliers, que sa découverte a enrichis, lui ont envoyé de fortes sommes d'argent. En 1854, M. Hargraves vint s'établir en Angleterre. La même année, il écrivit un livre très répandu : *l'Australie et ses mines d'or* (Australia and its gold fields ; in-8).

HARISPE (Jean-Charles), député français, né à Saint-Étienne de Baïgorry, le 17 juillet 1817, neveu du maréchal de ce nom, mort en 1855, passa très jeune à la Havane, y fit fortune et rentra dans son pays. Conseiller général des Basses-Pyrénées, il fut élu député, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Mauléon, par 7649 voix, contre 4298 données à M. Renaud, candidat républicain et représentant sortant. Il siégea à droite, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés des droites qui soutinrent le cabinet de Broglie. Il fut réélu, sans concurrent, le 14 octobre suivant, par 10 245 voix.

HARLESS (Théophile-Christophe-Adolphe), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 novembre 1806, fit ses études aux universités d'Erlangen et de Halle, devint agrégé aux Facultés philosophique et théologique d'Erlangen (1828-1829), puis professeur au collège et à l'université de cette ville. Titulaire de la chaire de théologie et prédicateur de l'université, depuis 1836, il perdit ces deux places en 1845, à cause de son opposition dans l'assemblée des États de Bavière (1842-1843) aux tendances réactionnaires du ministère et aux exigences du parti catholique : il fut envoyé à Baireuth, en qualité de conseiller du consistoire. Le gouvernement saxon s'empressa d'offrir une autre position à M. Harless, qui fut nommé aussitôt professeur titulaire de théologie à l'université de Leipzig, et, en 1847, ministre d'une des grandes paroisses de cette ville. Appelé à Dresde en 1850, comme conseiller ecclésiastique intime au ministère du culte, vice-président du consistoire et prédicateur de la cour, il rentra à Munich, en 1852, avec le titre de premier président du consistoire supérieur. — Il est mort dans cette ville le 6 septembre 1879.

M. Harless, également renommé comme orateur et comme écrivain, a principalement publié : *Commentaire de l'épître aux Éphésiens* (Commentar über den Brief an die Epheser ; Erlangen, 1834) ; *Encyclopédie et méthodologie théologique protestante* (Theologische Encyklopaedie und Methodologie vom Standpunkt der protest. Kirche ; Nuremberg, 1837) ; *l'Éthique chrétienne* (die christliche Ethik ; Stuttgart, 1842 ; 5e édit., 1853), une des plus importantes productions de ce genre ; *le Dimanche* (Sonntagsweihe ; Leipzig, 1848-1854, 7 vol.), recueil de sermons ; *la Doctrine de Luther sur l'Église et sur les emplois publics* (Kirche und Amt nach Luther's Lehre ; Stuttgart, 1853) ; *Esquisses historiques de l'église luthérienne de la Livonie* (1869) ; *l'État et l'Église*

(Staat und Kirche (1870); *Jacques Boehme et les Alchimistes* (Jakob Boehme, etc., 1870); *Fragments de la vie d'un théologien de l'Allemagne du Sud* (Bruchstücken aus dem Leben, etc., 1872; suite 1875), et en collaboration avec M. Harnick, *Conséquences religieuses de l'enseignement sur les miracles*, etc. Il a rédigé depuis 1838, la *Revue du protestantisme et de l'Église*.

HARPIGNIES (Henri-Joseph), peintre français, né à Valenciennes en juillet 1819, fut élève de M. Achard et figura pour la première fois au Salon de 1853, avec une *Vue de Capri* et un *Chemin creux aux environs de Valenciennes*. Il a exposé depuis très régulièrement de nombreux paysages avec figures, empruntés aux sites de Fontainebleau, du Bourbonnais, du Nivernais, de l'Auvergne et parfois aux bords de la Seine à Paris. Cet artiste, qui depuis 1860, a formé un certain nombre d'élèves, a obtenu trois médailles en 1856, 1867 et 1869 et une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1875.

HART (Robert), administrateur anglais, né à Portadown (Irlande), en février 1835, fit ses études à Queen's university, entra dans le service consulaire britannique, en juillet 1854, et y resta jusqu'en juin 1859. Élève interprète chinois à Hong-Kong, il fut envoyé, en 1855, à Ning-Po d'où il passa, en avril 1858, à Canton. Dans cette ville, il fut secrétaire de la commission chargée du gouvernement pendant l'occupation anglo-française. Au mois de juin 1859, il entra au service du gouvernement chinois, dans l'administration des douanes maritimes, comme sous-directeur de la douane de Canton. Chargé d'abord temporairement de la direction générale de cette vaste administration, il fut, en novembre 1863, confirmé dans ce poste à titre définitif. Président de la commission chinoise à l'Exposition universelle de 1878, M. Hart a été promu commandeur de la Légion d'honneur. Il est en outre dignitaire de plusieurs ordres étrangers.

HART (Salomon-Alexandre), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806, fut placé en 1820, par son père, artiste de mérite, en apprentissage chez un graveur de Londres. Trois ans après, il suivit les cours de l'Académie royale et débuta, en 1826, par le portrait en miniature de son père. Ses premiers tableaux à l'huile furent empruntés à la religion juive à laquelle il appartient, entre autres *l'Instruction* et *l'Élévation des tables de la loi* (1830), qui font partie de la galerie Vernon. Il aborda successivement tous les genres de peinture, depuis l'histoire jusqu'à la gravure de *keepsake*. On cite surtout, pendant une première période de dix années : *Isaac d'York au château de Front-de-Bœuf* (1830); *Communion des nobles catholiques au XVIe siècle* (1831); *Wolsey et Buckingham* (1834); *Richard et Saladin* (1835); *sir Thomas More recevant la bénédiction de son père* (1836); *Henri Ier apprenant le naufrage de son fils* (1839); *la Mère de Samuel et le grand prêtre Élie*; etc. Les cérémonies du culte juif lui ont inspiré encore diverses scènes : *la Synagogue polonaise* (1840) et *Simchath Torah* (1845). En 1841, il fit un voyage en Italie d'où il rapporta des esquisses empruntées au culte catholique, telles que : le *Couvent d'Ognessanti à Florence*, *l'Offrande à la Vierge*, des intérieurs de cathédrales, etc. Il a donné depuis: *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); *les Trois inventeurs de l'imprimerie* (1852), et *Christophe Colomb voyant un enfant démontrer l'existence d'un nouveau continent* (1854).

L'Académie royale, qui avait choisi M. Hart pour associé, le nomma membre titulaire en 1840. En 1855, cet artiste y remplaça M. Leslie comme professeur de peinture. En 1865, il fut nommé bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts.

HARTE (Francis-Bret), littérateur américain, né à Albany (New-York), le 25 août 1839, se rendit en Californie en 1854 et y exerça les professions les plus diverses : mineur, maître d'école, messager, imprimeur, puis journaliste. Secrétaire de la Monnaie de San-Francisco, de 1864 à 1870, il collabora activement à la presse locale, concourut à la fondation de l'*Overland Monthly*, revue dont il devint rédacteur en chef. Il professa quelque temps la littérature moderne à l'université de San-Francisco, retourna en 1871 dans l'État de New-York et se fixa à Boston.

Parmi les ouvrages de M. Bret Harte, publiés avec succès dans les recueils périodiques et en volumes, nous citerons : *Condensed Novels* (1867; 2e édit. 1871) : *the Heathen Chinee*, (1869; nombr. édit.); *Poems* (1870); *East and West Poems* (1871); *Mrs Skagg's Husband* (1872); *Daniel Conrox*, (1875). Outre des adaptations de romans et nouvelles, tirés des volumes précédents, il a été traduit en français par Mme Th. Bentzon deux recueils : *Récits californiens* (1873, in-18); *Nouveaux récits californiens* (1876, in-18).

HARTENSTEIN (Gustave), philosophe allemand, né à Plauen, en Saxe, le 18 mars 1808, acheva ses études à l'université de Leipzig où il s'appliqua à la théologie et à la philosophie. Sa thèse d'agrégation : *de Archytæ Tarentini fragmentis philosophicis*, le fit remarquer dès 1833. Professeur adjoint de la Faculté de Leipzig la même année, il y devint titulaire deux ans après. Nommé, en 1848, conservateur de la bibliothèque de l'université, il travailla avec activité au catalogue. Il s'est retiré à Iéna, en 1859.

On a de M. Hartenstein : *les Problèmes et les principes de la métaphysique générale* (die Probleme und Grundlehre der allgemeinen Metaphysisk; Leipzig, 1836); *les Notions fondamentales des sciences éthiques* (die Grundbegriffe der ethischen Wissenschaften; Ibid., 1844); *Sur les nouveaux exposés et les nouvelles critiques de la philosophie d'Herbart* (Ueber die neuesten Darstellungen, etc.; Ibid., 1838); *De Ethices a Schleiermachero propositæ fundamento* (Ibid., 1837); *De Materiæ apud Leibnitzium notione* (Ibid., 1846); *Exposition de la philosophie du droit de Grotius* (Darstellung der Rechtsphilosophie des Hugo G., 1850); *De la Valeur de l'Éthique d'Aristote* (Ueber den wissenschaftlich. Werth... 1859); *la Doctrine de Locke et la critique de Leibnitz* (Ueber Locke's Lehre, etc., 1861), etc.; puis les éditions de Kant (1838-39, 10 vol.) et de Herbart (1850-52), et de nombreuses Dissertations dans le recueil de l'Académie de Saxe.

HARTINGTON (Spencer-Compton CAVENDISH, marquis DE), homme politique anglais, né le 23 juillet 1833, est fils aîné du duc actuel de Devonshire. Élevé à l'université de Cambridge, il obtint le grade de docteur en droit en 1862. Il avait été déjà attaché à une mission du comte de Granville en Russie en 1856, lorsqu'il fut envoyé, l'année suivante, à la Chambre des communes par le parti libéral du district nord du comté de Lancastre. Depuis 1863, porté au pouvoir, ou rejeté dans l'opposition, selon la fortune de son parti, il fut successivement lord de l'Amirauté, sous-secrétaire à la guerre en avril 1863, secrétaire au département de la guerre, dans le cabinet Russell (février-juillet 1866). Aux élections

générales de 1868, il échoua dans son district, mais fut aussitôt réélu par celui de Radnor et devint directeur général des postes jusqu'en février 1871, époque à laquelle il fut nommé secrétaire en chef pour l'Irlande. Les élections générales de février 1874 ayant donné la majorité au parti conservateur, il tomba avec M. Gladstone. Lorsque celui-ci eut déclaré l'intention d'abandonner la direction du parti libéral, le marquis de Hartington fut alors désigné comme le leader de l'opposition et présenté comme tel par son ancien chef. Pendant tout le cours des événements dont l'Orient devint le théâtre, il soutint la lutte contre le cabinet Disraeli conjointement avec M. Gladstone, multipliant dans les débats de la Chambre des communes, avec plus de talent que de succès, ses attaques contre la politique extérieure et intérieure du gouvernement, et portant dans de nombreux meetings la discussion passionnée des actes du ministère Beaconsfield en Europe, en Afrique et aux Indes ; ses discours ont été analysés ou reproduits par la presse européenne. Le marquis de Hartington a été nommé membre du Conseil privé en 1866.

HARTMANN (Jean-Pierre-Émile), compositeur danois, né à Copenhague le 14 mai 1805, est fils et petit-fils de musiciens renommés. Il reçut dans sa famille une première éducation musicale, puis fit des études de droit à l'université de la capitale et obtint un emploi dans l'administration. En 1824, il devint organiste de l'église de la garnison, membre de la Société musicale de Copenhague en 1836, directeur du Conservatoire en 1840, et en 1843, organiste de l'église métropolitaine, et en 1849, maître de chapelle du roi.

On doit à M. Hartmann des opéras : *le Corbeau* (der Rabe), et *Klein Kirsten*, paroles d'Andersen; *les Corsaires* (die Korsaren), paroles de Hertz, la musique de plusieurs drames, notamment de l'Ondine de Borggaard; des *Ouvertures*, romances et chœurs pour des tragédies et mélodrames d'Œhlenschlaeger ; des *Symphonies*, des cantates religieuses et profanes, une entre autres pour les funérailles de Thorwaldsen, et toute une série de *Chansons*.

HARTMANN (Maurice), poète allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik en Bohême, étudia la médecine et la philosophie aux universités de Prague et de Vienne et se lia intimement dans cette dernière ville avec Nicolaus Lenau. En 1844, après avoir parcouru à pied l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, il se fixa à Leipzig et, peu de temps après, il publia son premier recueil de poèmes lyriques et épiques, *la Coupe et l'épée* (Kelch und Schwert; Leipzig, 1845, plusieurs éditions). Cet ouvrage, qui a été en partie traduit en français par M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux Mondes* et M. Laurent Pichat dans la *Revue de Paris*, obtint en Allemagne le plus grand succès, mais appela sur lui les rigueurs du gouvernement autrichien. M. Hartmann ne se crut pas en sûreté à Leipzig et vint chercher un asile à Paris où il passa la plus grande partie de l'année 1846, puis il retourna à Leipzig et essaya, sous un faux nom, de pénétrer en Autriche. Découvert et poursuivi, il repassa la frontière. L'année suivante, il se rendit à Prague et fut aussitôt arrêté, puis mis en liberté provisoire. Il écrivit alors une tragédie intitulée : *Ils sont pauvres* (Sie sind arm), qui fut interdite par la police et ne put être ni représentée ni imprimée.

La révolution de 1848 rendit à M. Hartmann une entière liberté d'action. Devenu chef du parti allemand de la Bohême, il fut nommé membre du Comité national, institué comme gouvernement provisoire de ce royaume. Plus tard il fut envoyé à Vienne pour obtenir que le gouvernement autrichien accordât au parti allemand de la Bohême le droit d'envoyer des députés à l'Assemblée de Francfort. N'ayant pu réussir dans cette entreprise, il revint à Prague et y proclama ce droit de sa propre autorité. Le pays répondit à cet appel et les élections eurent lieu le 10 mai 1848. M. Hartmann, élu à la fois par plusieurs cercles de la Bohême, fut député de la ville de Leitmeritz au parlement de Francfort. Pendant tout le cours de la session, il se signala par son activité. Avec Blum et quelques autres de ses collègues, il contribua à calmer la population de Francfort, dans les journées de septembre.

Au mois d'octobre il fut envoyé, avec Blum et Frœbel, à Vienne, pour y diriger la révolution qui venait d'éclater. Devenu officier dans le corps d'élite, il combattit sous les ordres du général Bem. Après la prise de Vienne par Windischgraëtz, il eut le bonheur d'échapper par la fuite au sort de la plupart de ses compagnons d'armes. Il revint à Francfort et publia la fameuse *Chronique rimée du moine Mauritius* (Reimchronick des Pfaffen Mauritius; Francfort, 1849, 5 livr.), poème satirique où il rendait le parlement responsable des récents malheurs; 30 000 exemplaires s'en vendirent en quelques jours.

M. Hartmann passa à Stuttgart, en mai 1849, avec les derniers restes du parlement qui fut enfin dispersé par les soldats du roi de Wurtemberg. Forcé alors de partir pour l'exil, il parcourut la Suisse, l'Angleterre, l'Irlande, l'Écosse et la France, et en 1850 se fixa à Paris. En 1854, il alla assister, en qualité de correspondant de la *Gazette de Cologne*, à la guerre d'Orient. Après divers voyages en Danemark, en Allemagne, en Suisse, en Italie, il se retira à Genève où il fit à l'Académie un cours d'histoire de la littérature allemande. En 1863, il rentra à Stuttgart, où il rédigea le journal *la Freya*. — Il est mort à Vienne, le 13 mai 1872.

On cite encore de M. Hartmann quelques autres écrits, soit en vers, soit en prose : *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte; Leipzig, 1847) : *la Guerre pour la forêt* (der Krieg um den Wald; Francfort, 1850), roman historique; *Adam et Ève* (Leipzig, 1850), poésie idyllique; *les Ombres* (die Schatten; Darmstadt, 1852), récits poétiques; *la Provence et le Languedoc* (Tagebuch aus der Provence und Languedoc; Ibid., 1853, 2 vol.), journal de voyage; *Récits de mes amis* (Erzaehlungen meiner Freunde, Francfort; 1860); *Nouvelles* (Novellen; Hambourg, 1863, 3 vol.); *D'après nature*, autre recueil de nouvelles (Nach der Natur; Stuttgart, 1866), etc. Il a traduit avec Szarvady *les Poésies* de A. Petœfi (Ibid., 1851), et collaboré activement à plusieurs recueils et revues littéraires, notamment au *Deutsches Museum* de Prutz, dans lequel il publia ses *Lettres d'Irlande* (Briefe aus Irland (1851); au *Morgenblatt*, au *Siècle* (Jahrhundert), etc., il a inséré, entre autres articles critiques, des études sur Thierry, Michelet, Mignet, de Tocqueville, H. Martin, etc.

HARTMANN (Jules DE), général prussien, né à Hanovre le 2 mars 1817, entra en 1834 dans la cavalerie et fut nommé lieutenant en 1848. Il prit part à la campagne de Bade en 1849, fut chargé des affaires militaires dans le Holstein et remplit plusieurs missions en Saxe et en Bohême. Après avoir fait partie de l'état-major du feld-maréchal Wrangel, il devint professeur de tactique aux écoles d'artillerie et de génie réunies. Le général de Bonin, nommé ministre de la guerre en 1858, le fit entrer dans ses bureaux, où il s'occupa activement de la réorganisation de l'armée. Il quitta

le ministère en 1860, fut promu colonel et commanda une brigade de cavalerie qui fut chargée de surveiller la frontière polonaise, pendant l'insurrection de ce pays (1863). Nommé général-major en 1865, il commanda pendant la campagne de Bohême une division de cavalerie. Lieutenant général en 1867, il fut envoyé à Munich pour appliquer les théories prussiennes à la réorganisation de l'armée bavaroise. Pendant la guerre de 1870, mis à la tête d'une division de cavalerie, il prit part aux batailles de Colombey-Nouilly et de Gravelotte. Il assista au siège de Metz, fit partie, après la capitulation de Bazaine, de l'armée du prince Frédéric-Charles, participa aux affaires de Baune-la-Rolande et d'Orléans, et commanda en personne au combat de Coulmiers (15 décembre 1870). Il dirigea ensuite les opérations entre la Loire et le Loir et entra à Tours au moment de l'armistice. A la conclusion des préliminaires de paix, il ramena son armée dans l'Est, puis fut nommé gouverneur de Strasbourg au mois de mai 1871. Promu général de cavalerie en 1873, il fut mis en disponibilité sur sa demande en 1875.

Le général de Hartmann a rédigé, dans l'*Histoire de la guerre de* 1870-1871 publiée par l'état-major général, la partie intitulée : *Recherches critiques* (Kritische Versuche, Berlin, 1876).

HARTMANN (Charles-Robert-Édouard DE), philosophe allemand, né à Berlin, le 23 février 1842, suivit d'abord la carrière des armes et servit dans l'artillerie. Forcé, par suite d'une blessure accidentelle, de donner sa démission, en 1865, il se livra aux études philosophiques et scientifiques vers lesquelles il s'était toujours senti attiré. Il avait déjà composé sur l'imagination, la conscience, etc., plusieurs essais qui n'étaient point destinés à la publicité, quand il fit paraître un ouvrage intitulé : *Philosophie de l'inconscient* (Phil. des Unbewussten, Berlin, 1869; 7e édit., 1876), qui eut beaucoup de retentissement et provoqua des controverses, dans les universités et dans le monde lettré. Cet ouvrage, dans lequel le penseur montre des qualités d'écrivain, a été traduit en français par M. Nolen (1877, 2 vol. in-8).

M. Hartmann a publié en outre : *De la Méthode dialectique* (Ueber die dialekt. Methode, ib., 1868); *la Philosophie positive de Schelling* (Schelling's posit. phil. ib. 1869); *Décomposition naturelle du Christianisme et la religion de l'avenir* (die Selbstzersetzung des Christenthums und die Rel. der Zukunft, ib., 1874), traduit en français; *Basco, critiques du réalisme transcendental* (Krit. Grundlegung des tr. Realismus, ib., 1875); *Vérités et erreurs du Darwinisme* (Wahrheit und Irrthum im Darwinismus, ib., 1875), traduit par M. Guéroult ; *Études et essais d'intelligence générale* (Gesammelte Studien und Aufsaetze, etc., ibid., 1876), etc. Il a donné aussi un volume de *Poésies dramatiques*, Berlin, 1871), contenant deux tragédies : *Tristan et Iseult*, et *David et Bethsabée*.

HARTZENBUSCH (Jean-Eugène), auteur dramatique espagnol, est né, le 6 septembre 1806, à Madrid, où son père, d'origine allemande, était venu s'établir comme menuisier. Élevé chez les jésuites, il avait d'abord été destiné à l'Église; mais plus tard l'étude des beaux-arts et de la langue française, ainsi que la connaissance des ouvrages dramatiques, lui firent embrasser avec passion la carrière littéraire. Il se mit à traduire du français diverses comédies, essaya d'arranger pour la scène quelques pièces de Calderon, et composa un grand nombre de poésies légères. La révolution de 1823 ayant renversé la modique fortune de son père, le jeune Eugenio dut se faire ouvrier menuisier et ne quitta cette profession qu'en 1835, pour entrer, en qualité de sténographe, à la *Gazette de Madrid*. Élu membre de l'Académie de Madrid en 1847, il fut nommé directeur de la bibliothèque royale en 1862.

Connu principalement comme arrangeur habile, M. Hartzenbusch fit représenter, en 1836, un drame original, *les Amants de Teruel*, dont il emprunta le sujet à une légende populaire. L'accueil qu'il reçut le décida à persister dans cette voie, et il écrivit successivement : *Doña Mencia* (1838) ; *Alphonse le Chaste* (Alfonso el Casto; 1841) ; *Moi, le premier* (Primero yo); *Honoria et le Bachelier Mendarias* (1842), drames ; *la Bouteille enchantée* (la Redoma encantada, 1839) ; *la Visionnaire* (la Visionaria, 1840), et *la Courtisane* (la Coya y el encogido, 1843), comédies. On a encore de lui une édition critique du *Théâtre choisi de Tirso de Molina* (1839-1842, 12 vol.), et un volume d'*Essais en vers et en prose* (Ensayos poeticos y articulos en prosa, 1843).

HARVEY (George), peintre écossais, né en 1806, au petit village de Saint-Ninian, près Stirling, manifesta de précoces dispositions pour le dessin. Placé en apprentissage chez un libraire d'Édimbourg, il s'exerça seul, puis commença de véritables études à l'Académie libre et, au bout de deux années, prit part à une exposition provinciale. En 1826, les peintres écossais ayant fondé une société artistique d'après les bases de l'Académie royale de Londres, M. Harvey y fut admis comme associé ; en 1829, il en devint membre titulaire. Il a traité l'histoire, le genre et le paysage. Plusieurs de ses scènes religieuses, *le Prêche* (1830), *le Baptême* (1831), *la Communion* (1840), empruntées aux rites des Covenantaires, ont été populaires dans l'Écosse puritaine. *Le Duc d'Argyle une heure avant son exécution* (1842) et *la Première lecture de la Bible à l'église de Saint-Paul* (1847) furent très remarquées à l'Exposition universelle de Londres en 1851.

Dans la peinture de genre où il a depuis réussi complètement, nous indiquerons : *l'Examen d'une école de village* (1833) ; *l'École congédiée* (1840) ; *le Dimanche soir* (1841) ; *la Visite du pasteur* (1843) ; *le Passé et le Present* (1848), groupe d'enfants soufflant des bulles de savon dans un cimetière ; *les Sages et les Fous* (1849) ; *les Joueurs de boules* (1850), etc. Ses paysages, reproduisant d'habitude les solitudes mélancoliques des montagnes d'Écosse, méritent aussi d'être cités : *un Enterrement* (1844) ; *le Val d'Enterkin* (1846) ; *le Pic Burn* (1854); deux *Sites de montagnes* (1856). On a remarqué à l'Exposition universelle de 1867 sa *Bruyère d'Écosse*. — M. Harvey est mort à Edimbourg le 24 janvier 1876.

HASE (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Steinbach en Saxe, le 25 août 1800, étudia la théologie aux universités de Leipzig, d'Erlangen et de Tubingue, s'affilia aux sociétés secrètes de l'époque, et fut arrêté et détenu quelques mois dans une forteresse. Reçu professeur à Leipzig, en 1828, il obtint, l'année suivante, une chaire de philosophie, et fit son cours sur la vie de Jésus. Appelé à Iéna comme professeur de théologie, il professa la dogmatique et l'histoire ecclésiastique. Ses opinions sont exposées dans trois ouvrages principaux où il essaye de concilier le christianisme luthérien avec les progrès de la science moderne : *Testament du vieux pasteur* (des alten Pfarrers Testament ; Tubingue, 1824); *Dogmatique évangélique* (Evang. Dogmatik, Stuttgart, 1823 ; 4e édit., 1850), et *Gnosis* (Leipzig, 1826-1828, 3 vol.).

abile théolo-
die Leipziger
lébats théolo-
; Ibid., 1834-
it le suprana-
té ; *Hutterus*
)) ; une *Vie de*
e édit., 1865);
34, 2 vol.); *le*
ıte alte Recht
ne *Histoire de*
1834 ; 6e édit.,
; *les Deux ar-*
Ibid., 1839);
lemagne (die
:hs ; Leipzig,
très appréciée
; une autobio-
rs (Ideale und
, 1875), etc.

RTHA, homme
: 15 mars 1818,
cette ville, fut
. 1842 et entra
our. Appelé en
Bohême, pour
ité de Prague
nnée suivante
ville, et y oc-
le philosophie
Membre de la
ent du régime
rit rang parmi
3 par le minis-
truction publi-
mie politique à
hambre des sei-
nt ministre de
abinet Burger,
ue sur les éco-
lu cabinet qui
ions aux idées
n des membres
mmé, le 1er fé-
s ministres. Ce
e; forcé de se
son siège à la
nt le chef de la

Philosophie du
ire (Phil. des
Système d'éco-
l. (Œkonomie,

RTHA, frère du
ût 1819, suivit
à l'Université
a Clinique oph-
r et devint lui-

de spécialité :
maladies d'yeux
hysiologie et la
trag zur. Phys.
tungsapparats,
et des maladies
d., 1860-1866);
pathologie de
aol. des Auges,

cin anglais, né
Middlesex), ne-
in des plus in-
s ses auspices,

ses études médicales à l'université de cette ville. Mais il cultivait de préférence l'histoire naturelle et communiquait ses observations aux *Annals of natural history*. En 1839, il entra au Collège des chirurgiens de Londres, puis à l'École de pharmacie, et reçut peu après le diplôme de médecin.

Les premiers travaux du docteur Hassall furent une *Histoire naturelle des algues d'eau douce de l'Angleterre* (History of the british fresh-water algæ; 1845, 2 vol.), et l'*Anatomie microscopique du corps humain en santé et en maladie* (the microscopical Anatomy of the human body in health and disease; 1849, 2 vol.), accompagnée d'environ 500 figures coloriées. Puis il tourna son attention vers les substances alimentaires. A la suite d'un mémoire qu'il lut à la Société de botanique, sur des produits avariés, il donna dans la *Lancet* une série d'articles de même nature ; puis une commission sanitaire fut organisée, à laquelle il fut chargé, pendant cinq ans, d'adresser des rapports sur les produits alimentaires falsifiés. Ces rapports, insérés dans la revue médicale, formèrent une sorte d'enquête publique. En 1855, M. Hassall réunit toutes ses observations dans deux ouvrages importants : *Falsifications des denrées alimentaires* (Food and its adulterations; 2 vol. in-8); *Moyens de découvrir les falsifications* (Adulterations detected; 1856, in-8).

HASSAN-ALI-KHAN, homme d'État persan, de la tribu kurde de Keboudvende, est né, l'an de l'hégire 1236 (1821), à Bidjar, chef-lieu de la province de Guerrouce. En qualité de chef héréditaire de cette province, il dut adopter la carrière militaire. Il reçut une éducation persane complète, et, en reconnaissance des services rendus au trône par sa famille, il fut, à peine âgé de dix-huit ans, élevé par Mohammed-Schah au grade de colonel d'un régiment, et bientôt chargé de missions délicates et importantes. En 1848, il fit partie d'une expédition contre le prétendant Salar dans le Khoraçan. En 1851, il fut nommé général, à la suite de ses succès contre un soulèvement de la secte fanatique des Babis. Il se signala surtout devant Herat, en 1856, et conduisit à l'assaut les deux régiments de Guerrouce, dont le drapeau parut le premier sur les remparts. Après la victoire, il fut nommé gouverneur de la ville d'Hérat.

Depuis, Hassan-Ali-Khan a été souvent chargé par son souverain, Nasser-ed-din-Schah, de missions diplomatiques importantes auprès du gouvernement britannique, du roi d'Italie et de l'empereur des Français. Le 12 août 1859, il fut accrédité auprès de ce dernier, comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, et il resta à ce poste jusqu'en octobre 1864.

HASSE (Charles-Ewald), médecin allemand, fils de l'historien de ce nom, est né à Dresde, le 23 juin 1810. Il fit ses études à l'Institut médico-chirurgical de cette ville et à l'École de médecine de Leipzig, obtint, en 1833, le grade de docteur, passa deux ans à Paris et à Vienne, et revint à Leipzig, où il fut agrégé en 1836, et en 1839 professeur extraordinaire de médecine. En 1842, il passa à Zurich, en qualité de professeur de clinique médicale et de pathologie à l'université et de directeur de l'hôpital du canton. Chargé de la même chaire, depuis 1852, à l'École de médecine de Heidelberg, il fut appelé à Gœttingue, en 1856, comme professeur ordinaire de pathologie et de thérapeutique.

On a de ce savant, outre plusieurs travaux insérés dans le *Dictionnaire de physiologie* de M. R. Wagner et dans d'autres recueils scientifiques, un ouvrage intitulé : *Description anatomique des maladies des organes de circulation*

et de respiration (Anatomische Beschreibung der Krankheiten der Circulation, etc.; Leipzig, 1841); et un traité: *les Maladies du système nerveux* (die Krankheiten der Nervenapparats, 1855; 2ᵉ édit., 1868), faisant partie du *Manuel de pathologie* de M. Virchow.

HASSELT (André-Henri-Constant VAN), littérateur belge, né à Maëstricht, le 5 janvier 1806, étudia à Bruxelles, à Heidelberg et à Paris, donna d'abord plusieurs pièces de vers dans les recueils belges et français. Attaché à la bibliothèque des ducs de Bourgogne, à Bruxelles, il devint inspecteur provincial de l'enseignement primaire, et enfin inspecteur général des écoles normales du royaume. Membre de l'Académie royale de Belgique, il a obtenu, en 1858, le grand prix quinquennal de littérature. Il a été nommé, en 1853, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 30 novembre 1874.

Les principaux ouvrages de M. van Hasselt, qui a beaucoup écrit sous le pseudonyme d'*Alfred d'Aveline*, sont: *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique* (Bruxelles, 1838, in-4), couronné par l'Académie royale; *Histoire de la vie et des ouvrages de Pierre-Paul Rubens* (1840, in-8), suivie du Catalogue général et raisonné de ses œuvres; *Études sur les causes des soulèvements et des guerres des paysans au moyen âge* (Liége, 1841, in-8); *les Bords de la Meuse, Légendes et traditions* (1842, in-fol.); *Récits tirés du Nouveau Testament* (Malines, 1844, in-18); *la Belgique et la Hollande* (1844, in-8), pour la collection de *l'Univers pittoresque* de MM. Didot; *les Belges aux croisades* (1846, 2 vol. in-8, Bruxelles); *Histoire des Belges jusqu'à la domination romaine* (1847, 2 vol. in-18); *Poésies* (1852, in-18); *Nouvelles poésies* (1857, in-18), etc. On lui doit diverses traductions anonymes de l'allemand et la publication de *Li Roumans de Cléomadès* (Bruxelles, 1866, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré à une foule de revues et de publications nationales.

HASZKARL (Juste-Charles), voyageur et naturaliste allemand, né à Cassel, le 6 décembre 1811, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et devint, en 1832, inspecteur du jardin botanique de Dusseldorf. En 1834, il alla continuer ses études à Bonn. En 1836, il partit pour les îles de la Sonde, et arriva l'année suivante à Batavia. Il passa six ans à Java, et les consacra à des voyages d'exploration dans l'intérieur de l'île et à la transformation du jardin botanique de Buitenzorg, dont la direction lui avait été confiée. En 1843, l'intérêt de sa santé le ramena en Europe, mais il repartit bientôt pour Java, chargé par le ministère hollandais d'une mission scientifique. Il revint en Europe une seconde fois, en 1845, et fut, jusqu'en 1852, secrétaire de la chambre de commerce de Dusseldorf. Acceptant ensuite une nouvelle mission, il retourna dans les îles de la Sonde.

On doit à M. Haszkarl les travaux suivants: *Catalogus plantarum in horto Bogoriasi cultarum* (Batavia, 1843); *De l'Utilité des plantes de Java* (Over het nut van de Planten Javas; Amsterdam, 1844); *Plantæ Javanicæ rariores* (Berlin, 1847); *l'Australie et ses colonies* (Australien und seine Colonien: Elberfeld, 1849), etc. Il a collaboré, en outre, à plusieurs recueils et revues scientifiques, tant hollandais qu'allemands, et au grand ouvrage publié à Leyde par plusieurs botanistes, sous ce titre: *Plantæ Junghuhnianæ: enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit.* Il a traduit en allemand le travail de Cale sur *le Cap et les Cafres* (das Cap und die Kaffern; Leipzig, 1852) et quelques ouvrages de Ch. Junghuhn.

HATIN (Louis-Eugène), littérateur français, né à Auxerre, le 8 septembre 1809, fit de brillantes études au collège de cette ville, puis vint à Paris où il fut longtemps correcteur d'imprimerie. Après avoir exécuté divers travaux anonymes de librairie, il publia successivement les ouvrages suivants: *Histoire pittoresque de l'Algérie*, etc. (1840, gr. in-8); *la Loire et ses bords* (Orléans, 1843, in-18); *Histoire pittoresque des voyages dans les cinq parties du monde*, etc. (1844 et 1847, 5 vol. in-8, avec grav. et cartes); *Histoire du journal en France* (1846, in-18): ce dernier opuscule qui a reparu depuis, considérablement augmenté (1853, in-12), a été pour l'auteur le point de départ d'un travail considérable: *Histoire politique et littéraire de la presse en France* (1859-1861, 8 vol. in-8 et in-12).

Il a encore donné, *les Gazettes de Hollande et la presse clandestine aux* XVIIᵉ *et* XVIIIᵉ *siècles* (1865, in-8); *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française* (1866, gr. in-8); *la Presse périodique dans les deux mondes* (1866, in-8), essai historique extrait du précédent; *Manuel de la liberté de la presse* (1868, 2 vol. in-8), etc. Il a collaboré au *Dictionnaire des dates* (1845, t. II), à *l'Histoire des villes de France* (1844-49), au *Complément* de *l'Encyclopédie moderne* (1859), etc. M. Eug. Hatin a été décoré de la Légion d'honneur en août 186[illegible].

HAUCH (Jean-Carsten DE), poète et savant danois, né à Frederikshald, le 12 mai 1790, occupa pendant très longtemps la chaire de physique à l'Académie de Soroe, et obtint, en 1846, la chaire de littérature scandinave à Kiel. Dépossédé de cette place en 1848, il trouva, auprès de la reine Marie-Sophie-Frédérique, un asile au château de Frédériksberg. Après la mort d'Œhlenschlæger, il obtint la chaire d'esthétique à l'université de Copenhague.

M. Hauch s'est fait connaître à la fois comme poète, comme romancier et comme physiologiste. Ses principales pièces, où l'on trouve des caractères approfondis et des situations fortes, sont: *Bajazet*, *Tibère*, *Grégoire VII*, *Don Juan*, réunies sous le titre d'*Œuvres dramatiques* (Dramatiske Værker, 1828-1829, 2 vol.); puis *Karl den Femtes Dod*, *Mastrichts Beleiring* (1833), *Svend Grathe* (1841); *Marsk Stig* (1850), etc., représentés avec succès en Danemark, en Suède et même en Allemagne. On a ensuite de lui un poème épico-dramatique, *les Hamadryades*, où il met en relief l'influence de l'esprit du mal sur le cœur de l'homme, et enfin des *Poésies lyriques* (Lyriske Digte, 1842), qui eurent une grande vogue.

Parmi ses romans, nous mentionnerons: *Wilhem Zabern* (1834; 2ᵉ édit., 1848; Guldmageren (Copenhague, 1836; 2ᵉ édit., 1851); *une Famille polonaise* (En polsk Familie, 2 vol., 1839); *Slottet ved Rhinen* (1845, 2 vol.) et la *Saga om Thorvald Vidfærte* (1849, 2 vol.), où l'auteur a imité avec habileté le style des légendes islandaises. Il a, en outre, fait paraître en allemand, *la Mythologie du Nord* (die nordische Mythenlehre; Leipzig, 1848). La plupart de ses ouvrages ont été traduits dans cette langue. Quelques-uns l'ont été en français, entre autres *Robert Fulton* (1859, in-18).

A la suite de voyages d'étude en Allemagne, en Italie et en France, M. Hauch a publié plusieurs travaux scientifiques importants: *Examen des organes rudimentaires et de leur fonction dans la nature* (Uebersicht der rudimentarischen Organe und, etc.); *Remarques sur le système nerveux, ses différentes fonctions, et particulièrement sur l'instinct animal* (Bemerkungen über das Nerven-system, etc.), et de nombreux mémoires. — Il est mort à Rome, le 4 mars 1872.

, baron de), géo-
le 30 janvier 1822,
à l'Université de
cole supérieure des
ir été employé quel-
aux mines de fer de
par Haidinger, et at-
ouvrit, en 1844, le
e à Vienne, et il fit
Institut impérial de
eur à la retraite de
nommé membre de
Vienne. Ses propres
la Transylvanie, la
Alpes lui ont fourni
ux ouvrages.
Hauer: *Aperçu géo-*
-he (Geol. Uebersicht
Monarchie; Vienne
sylvanie (Geol. Sie-
Carte géologique de
ol. Uebersichtskarte
ion. Ibid. 1867-1872,
e feuille (1875); *la*
la connaissance des
-Hongrie (Geol. und
ntniss des Bodens,
un grand nombre de
es Alpes et des Car-
ormations triasique,
s de l'Institut impé-
es rendus et *Mémoi-*
es de Vienne.

r-Charles-Alexandre,
né à Luxembourg le
famille lorraine émi-
études à Liège, à
u docteur en droit et
naturel à l'Université
n an après, à la chute
in XIIII, il prit part à
l'Universel, journal
nels. En 1863, il fut
lus actifs du fameux
quel M. de Montalem-
iscours qui fut, dit-on,
a cura et de son an-
aulleville, sans aban-
vait prise en 1865, de
politique et littéraire
ier 1878, rédacteur en
les, le plus important
stitutionnel.
ont: *Histoire des cou-*
eur origine jusqu'à la
858, 2 vol. in-8), ou-
en 1862 le grand prix
e des sciences morales
ment primaire en Bel-
tionalité belge ou Fla-
1875, in-18); *la Défi-*
et Paris, 1875, in-18);
catholiques (Bruxelles,
oré d'un bref de Pie IX
, etc. M. de Haulleville
ent, à *la Revue catho-*

musicien belge, né à
uivit les cours de droit
, puis abandonna la ju-
u de ses parents, pour
le musique. Il étudia le
à sa persévérance dans
es la puissance de son
aractérisèrent son talent.
Après s'être fait entendre, de 1827 à 1829, à Paris et à Londres, il douta de sa vocation artistique, revint à Louvain compléter ses études de droit et obtint, en 1830, le grade de docteur. Deux ans plus tard, son goût pour la musique l'ayant encore emporté, il se produisit avec plus d'éclat à Paris, où l'on remarqua dans son jeu beaucoup de progrès, et donna ensuite de brillants concerts en Allemagne et en Russie. On cite de lui quelques *Airs variés*, des *Fantaisies* et des *Études* pour son instrument. — Il est mort à Bruxelles, le 21 août 1878.

HAUPT (Maurice), philologue allemand, né à Zittau, le 27 juillet 1808, fils du savant Ernest-Frédéric Haupt, étudia, de 1826 à 1830, à Leipzig, sous Hermann, professa quelque temps à Zittau et devint bibliothécaire à Vienne, où on fonda pour lui, en 1843, une chaire de langue et de littérature allemandes, qu'il perdit en 1850 pour avoir pris part aux mouvements de 1848. Appelé à Berlin en 1853, il devint professeur de littérature classique à l'université, et en 1861 fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Berlin. — Il est mort dans cette ville le 5 février 1874.

Ses travaux les plus nombreux concernent la philologie allemande. Ce sont les éditions de l'*Erec* (1839); du *Pauvre Henri* et des *Lieder* de Hartmann von Aue; du *Bon Gerhard* (der Gute Gerhard) de Rudolf d'Ems (Leipzig, 1840); de l'*Engelhard* de Conrad de Wurtzbourg (Ibid., 1844), etc. Il a revu la 9e édition des *Niebelungen* de Lachmann (Berlin, 1852), et celle des *Poésies* de Walter von der Vogelweide (Ibid., 3e édition, 1852). Il a encore publié avec Hoffmann les *Feuilles de la vieille langue allemande* (Altdeutsche Blaetter; Leipzig, 1836-1840, 2 vol.), et fondé le *Journal de l'antiquité allemande* (Leipzig et Berlin, 1841-1865, t. I-XII; 2e série, 1866, t. I). La philologie latine lui doit ensuite: *Quæstiones catullianæ* (Leipzig, 1837); *Observationes criticæ* (Ibid., 1841); une édition d'*Horace* (1851); un remaniement complet de l'édition d'Herman des poètes bucoliques *Bion* et *Moschus* (Leipzig, 1850); une édition d'*Eschyle* (Ibid., 1852), etc.

HAURÉAU (Jean-Barthélemy), historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Paris, le 9 novembre 1812, fit ses études au collège Louis-le-Grand et au collège Bourbon, et les termina par des succès au concours général. A peine sorti des bancs, il publia un écrit politique, *la Montagne* (1832), qui fut violemment attaqué et dont l'auteur a lui-même plus tard condamné la forme dans sa *Lettre au rédacteur de l'Union* (Le Mans, 1842). Attaché aussitôt à la rédaction de plusieurs journaux: *la Tribune*, *le Journal du Peuple*, *le National*, sous Armand Carrel, *la Revue du Nord*, *le Droit*, il alla au Mans, vers 1838, prendre la rédaction en chef du *Courrier de la Sarthe*, dont il garda la direction, pendant sept ans.

En dehors de la politique militante, M. Hauréau se livrait, dans le calme de la vie de province, à des études de philosophie, d'histoire et d'érudition que lui rendirent plus faciles ses fonctions de bibliothécaire de la ville du Mans. C'est alors qu'il publia la *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès Pélage*, etc. (Le Mans, 1840); une *Histoire littéraire du Maine* (Le Mans et Paris, 1843, t. I, in-8; 1852, t. IV); *le Manuel du clergé ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier*, etc. (Angers, 1844), qui soulera tant de polémiques, et une *Histoire de la Pologne* (Paris, 1844).

Destitué de sa place de bibliothécaire, à la suite du discours adressé par M. Trouvé-Chauvel, son

ami, au duc de Nemours, il quitta Le Mans en 1845, et rentra au *National*, où il resta jusqu'à la révolution de Février. Le gouvernement provisoire le nomma conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale; presque en même temps le département de la Sarthe l'envoyait à la Constituante, par une élection partielle, en remplacement d'Armand Marrast, et l'Académie des sciences morales et politiques lui décernait le prix proposé pour l'*Examen critique de la philosophie scolastique*.

Après la dissolution de l'Assemblée constituante, où il vota, en général, avec ses anciens amis du *National*, M. Hauréau se tint éloigné de la politique. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il donna sa démission de conservateur et vécut quelque temps de sa plume. En 1861, il fut nommé bibliothécaire de l'ordre des avocats de Paris. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 5 décembre 1862, en remplacement de Jomard. Nommé directeur de l'Imprimerie nationale le 6 septembre 1870, il offrit sa démission après le 24 mai 1873, mais elle ne fut pas acceptée. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1863, promu officier le 3 août 1875, et commandeur le 20 octobre 1878.

M. Hauréau a donné, dans cette seconde période de sa vie, notamment les tomes XV et XVI du *Gallia christiana* (1856-1865, gr. in-8, à deux col.), ouvrage de haute érudition auquel l'Académie des inscriptions a accordé plusieurs fois de suite le grand prix Gobert. Nous citerons ensuite : *François Ier et sa cour* (1853); *Charlemagne et sa cour* (1852-1855), dans la *Bibliothèque des chemins de fer*; *Hugues de Saint-Victor* (1859, in-8); *Singularités historiques et littéraires* (1861, in-18); *Catalogue chronologique des œuvres de J. B. Gerbier* (1863, in-8); une nouvelle édition refondue et augmentée de l'*Histoire littéraire du Maine* (1870-76, t. I-IX, in-18); *Histoire de la philosophie scolastique* (1872, in-8); *Bernard délicieux et l'inquisition albigeoise* (1877, in-18), etc. Il a traduit pour les *Classiques latins* de M. Nisard, la *Pharsale* de Lucain et la *Facétie sur la mort de Claude*.

HAUS (Jacques-Joseph), jurisconsulte belge, né à Wurtzbourg, le 9 janvier 1796, s'est fait connaître, depuis 1824, par des articles estimés sur la science du droit, publiés dans les recueils de France et de Belgique. Après la révolution de 1830, il se fit naturaliser Belge et fut nommé, dès l'organisation de l'université de Gand, professeur de procédure civile. Il a été élu membre de l'Académie de Belgique le 11 avril 1847.

On a surtout de lui : *Elementa doctrinæ juris philosophicæ sive juris naturalis* (1824, in-8); *De Summo imperio civium conventione fundato* (1828); *Observations sur le projet de révision du Code pénal présenté aux Chambres belges*, suivies d'un *Nouveau projet* (1835-1836, 3 vol. in-8); *Exposé des motifs du Code pénal belge* (1850 et 1851, in-fol.); *Cours de droit criminel* (Gand, 1837, 3e édit. 1864, in-8); *De la Peine de mort, son passé, son présent, son avenir* (1866, gr. in-8); *Principes généraux du droit pénal belge* (1869, in-8; 2e édit., 1874, 2 vol. in-8).

HAUSSMANN (Georges-Eugène, baron), administrateur français, député, ancien sénateur, membre de l'Institut, est né à Paris, le 27 mars 1809. Il est le petit-fils d'un conventionnel que l'on a porté parmi ceux qui ont voté la mort de Louis XVI, et qui allait être expulsé de France, comme régicide, en 1816, lorsqu'il fit reconnaître une erreur commise au sujet de son nom dans le rapport officiel inséré au *Moniteur* du 12 janvier 1793. Après avoir été élève du Conservatoire de musique, il travailla quelque temps chez un notaire de Paris, puis se fit recevoir avocat. Entré dans l'administration après la révolution de 1830, il fut successivement sous-préfet de Nérac (1833), de Saint-Girons (1840) et de Blaye (1842); il résida dans cette dernière ville jusqu'à la révolution de 1848, qui interrompit sa carrière. L'année précédente, il avait été promu officier de la Légion d'honneur.

Sous la présidence de Louis-Napoléon, M. Haussmann occupa successivement les préfectures du Var, de l'Yonne et de la Gironde (1850-1853). Lors de son passage à Bordeaux, quelques semaines avant le rétablissement de l'Empire, le président apprécia son dévouement et ses aptitudes administratives et quelques mois plus tard, il l'appela à prendre à Paris la succession de M. Berger, comme préfet de la Seine (23 juin 1853).

C'est sous l'active direction de M. Haussmann et souvent par son initiative hardie qu'ont été entrepris, grâce aux ressources croissantes du budget, et à des opérations de crédit sans contrôle, les immenses travaux destinés à embellir Paris, et qui en ont fait, en quelques années, une ville nouvelle. Nous rappellerons sommairement : la transformation en parc à l'anglaise du bois de Boulogne, cédé par l'État à la ville, et plus tard l'exécution d'embellissements analogues au bois de Vincennes, aux buttes Chaumont, au parc de Montsouris, etc., la prolongation de la rue de Rivoli au milieu du centre le plus populeux; le percement du vaste boulevard de Sébastopol sur les deux rives de la Seine, et dont la partie de la rive gauche est devenue le boulevard Saint-Michel, du boulevard Malesherbes auprès de la Madeleine, du boulevard Haussmann et de plus de vingt boulevards aux extrémités de l'ancien Paris; la réduction des jardins du Luxembourg, malgré le bruit des pétitions ou des manifestations contraires et l'ouverture de onze voies nouvelles sur les terrains qui en étaient détachés; la création de nouveaux quartiers, marchant de front avec la transformation radicale des anciens, même des plus riches, comme ceux de la Chaussée-d'Antin, de la rue de la Paix, de la Bourse; une multitude de jardins publics, de squares, tels que ceux de la Tour-Saint-Jacques, des Arts et Métiers et du Temple; le canal Saint-Martin voûté et transformé en promenade; l'agrandissement et l'isolement de divers édifices; des casernes monumentales, telles que la caserne Napoléon, la caserne du Prince-Eugène, etc.; les Halles centrales; l'immense abattoir de la Villette; la nouvelle Préfecture de police; plus de douze ponts en pierre ou en fer, créés ou reconstruits; la réédification de mairies, la construction d'églises de divers styles : Saint-Augustin, la Trinité, Saint-Ambroise, etc.; la restauration ou l'érection de fontaines monumentales; l'établissement d'un vaste système d'égouts dont quelques-uns d'une exécution splendide; la dérivation coûteuse des eaux de rivières lointaines pour l'alimentation de la ville; le déplacement et la reconstruction des plus grandes salles de spectacle, le Théâtre-Lyrique, le Cirque-Impérial, la Gaîté, le Vaudeville, et surtout l'Opéra, dans des conditions inouïes de luxe et de dépense, etc.; divers hospices, asiles et établissements d'assistance publique, notamment l'Hôtel-Dieu reconstruit de fond en comble; des maisons spéciales de santé transportées à la campagne en ayant des succursales dans la banlieue, etc.; puis de nouvelles institutions de crédit, telles que les caisses municipales et départementales pour la boulangerie, la boucherie, les travaux publics, etc.; enfin, par une transformation radicale de l'administration, la banlieue annexée à Paris qui devint, d'un seul coup (1860), une cité de plus de 1 500 000 habitants.

runts considérables destinés à
de Paris fut encore autorisée
les à en contracter un de
5, et un de 260 millions en
ille, la gestion financière de
tait lieu, dans toute la presse
f, à de vives discussions, au
reala vingt fois le bruit de
son remplacement. Ce qui
i fut l'institution et ... fonc-
s de délégation, grâce aux-
faisait face à plusieurs cen-
dépenses en sus du crédit
alloué pour ses travaux. Les
r de l'opposition furent sur-
les rapports de M. Hauss-
n financière de la ville en
comptes elle-même y signala
lle vit particulièrement dans
le préfet et le Crédit foncier
sés. M. Haussmann demanda
à l'empereur que le budget de
réglé par le Corps législatif.
mptes de M. Haussmann fut
a session législative du com-
et elle eut pour résultat l'au-
emprunt de 260 millions. Cet
souscription publique, sous
avec quatre tirages annuels
m million, fut couvert cin-
souscripteurs et la spéculation

cabinet Ollivier, M. Hauss-
onner sa démission, et fut
ctions » par décret du 5 jan-
ocation déguisée, qu'il avait
igée de l'empereur, « vou-
ion pas descendre, » ne l'em-
aloir ses droits à une pension
à 6000 francs (mars 1870). Il
la de Nice, et eut pour suc-
evreau. En outre de la dette
les emprunts, le passif de la
sait alors 600 millions.
ann était entré au Sénat,
que le préfet de police,
7). Dix ans plus tard, il était
Académie des beaux-arts en
I. Fould (7 décembre 1867).
Conseil impérial de l'Instruc-
ait été promu grand officier
neur le 11 juin 1856 et grand'-
1862.
révolution du 4 septembre
ann vécut pendant quelque
Lors des élections complé-
illet 1871, pour l'Assemblée
candidature à Paris, mais la
. Nommé directeur du Crédit
embre suivant, il travailla à
ion difficile de cette institu-
, en cette qualité, un voyage
873), en vue de fonder une
et de travaux publics de l'em-
ême année, il déposa devant
Conseil municipal de Paris,
les comptes de la ville pour
à la guerre.
20 février 1876, la candida-
ann fut posée par la presse
e 1er arrondissement de Paris;
e profession de foi, au maré-
a République, une lettre dans
se déclarer bonapartiste, il
ne « candidat de Paris, » et
ts entraver le fonctionnement
sa candidature, soutenue prin-
cipalement par *le Figaro*, réunit à grand'peine, au 1er tour de scrutin, 2 958 voix sur 15 600 votants, et amena son désistement. L'année suivante, aux élections qui suivirent la dissolution de la Chambre, M. Haussmann se porta ouvertement comme candidat bonapartiste et impérialiste, dans l'arrondissement d'Ajaccio, contre le prince Napoléon Bonaparte, député sortant, l'un des 363, et sur lequel, par discipline, devaient se porter les voix républicaines. La lutte fut vive : candidat officiel, il fut à la fois soutenu par l'administration et par le clergé, bien qu'il fût protestant; l'évêque d'Ajaccio, nouvellement nommé, et le pape Pie IX lui-même, rappelèrent les églises élevées à Paris sous l'administration de M. Haussmann. Il fut élu le 14 octobre par 8066 voix, contre 4421 obtenues par le prince Napoléon. Son élection fut validée, sans contestations, sur le rapport de M. Rouvier. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple, prit la parole dans la discussion des lois financières ou de travaux publics, et eut plusieurs fois, à ce propos, à défendre son administration (2 avril 1878). Au mois de juin 1879, le Conseil municipal de Paris, dans une délibération relative aux dénominations des rues, comprit le boulevard Haussmann parmi les voies publiques qui devaient changer de noms; mais, sur le rapport du nouveau préfet de la Seine, M. F. Herold, le nom de son prédécesseur fut maintenu.

On doit à l'initiative ou au patronage de M. Haussmann la publication d'une *Histoire générale de Paris* (16 volumes in-4 avec pl. et cartes), vaste collection de documents historiques et archéologiques, pour laquelle il avait organisé tout un service spécial à l'Hôtel de ville, puis le projet du musée municipal de l'hôtel Carnavalet, destiné à recueillir les objets relatifs à l'histoire de cet ancien Paris, que son active administration avait tant contribué à faire disparaître : ces objets ont été détruits, avec l'Hôtel de ville lui-même, par les incendies de mai 1871.

Haussmann (Nicolas-Valentin), père du précédent, né à Versailles, le 21 octobre 1787, commissaire des guerres sous l'Empire et sous-intendant militaire de première classe, sous le régime de Juillet, mis à la retraite en 1848, a signé, comme rédacteur du *Temps*, la protestation des journalistes en 1830. Auteur de plusieurs mémoires d'économie agricole présentés à l'Académie des sciences et à l'Académie de médecine, il collabora au *Dictionnaire d'administration* de M. Block et fut l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'Armée*. Il a été promu, le 23 novembre 1839, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris le 25 janvier 1876.

HAUSSONVILLE (Joseph-Othenin-Bernard de Cléron, comte d'), homme politique français, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris, le 27 mai 1809, et fils du pair de France de ce nom mort en 1846, embrassa fort jeune la carrière diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade à Bruxelles, à Turin et à Naples. Nommé, en 1842, député de Provins et réélu en 1846, il prit une part fort active aux travaux de la Chambre, rédigea plusieurs rapports sur la juridiction criminelle aux colonies, les réfugiés politiques, l'emprunt grec, appuya plusieurs pétitions de protestants en faveur du libre exercice de leur culte, etc. La révolution de Février le fit rentrer dans la vie privée. En 1869, candidat à l'Académie française pour le fauteuil de M. Viennet, il fut élu le 29 avril, se vit, dans le mouvement des élections générales du mois suivant, dispensé de la visite officielle au chef de l'État, et fut reçu par M. Saint-Marc-Girardin

le 31 mars 1870. M. d'Haussonville a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1840. Il a épousé en 1836 la princesse Louise de Broglie (voir ci-dessous), fille du duc Victor.

M. d'Haussonville qui, dès 1852, avait combattu le régime impérial dans un journal publié à Bruxelles (*le Bulletin français*), fut poursuivi en Belgique même par les ordres de Napoléon III, et se défendit dans une retentissante plaidoirie. En 1863, il s'associa aux efforts de l'opposition républicaine et libérale qui tenta d'assurer le succès de la candidature de M. Prévost-Paradol dans le VIe arrondissement de Paris. Pendant la guerre de 1870, il protesta dans plusieurs lettres rendues publiques contre les agissements des vainqueurs, et une brochure qu'il écrivit au lendemain de la capitulation de Paris (*la France et la Prusse, devant l'Europe*) fut interdite en Belgique, sur les plaintes de l'empereur Guillaume. M. d'Haussonville se préoccupa, aussitôt après la cession de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne, de créer en Algérie des établissements agricoles, afin de venir en aide à ceux des réfugiés de ces deux provinces qui avaient opté pour la France. Président d'une association formée à cet effet, il réunit les fonds nécessaires à la construction de deux villages de cinquante feux chacun, et à l'érection, au Vésinet, d'un orphelinat pour les filles. Outre les subventions recueillies de toutes parts, la société tira encore un fructueux bénéfice d'une exposition d'œuvres d'art et de tableaux, appartenant à des particuliers, qui obtint un grand succès dans les salons du Corps législatif. Au mois de mai 1876, le conseil général d'Alger donna le nom de M. d'Haussonville au village d'Azib-Zauroun qu'il avait contribué à transformer. Après avoir décliné plusieurs candidatures, notamment à Nancy en 1871 et dans le XVIe arrondissement de Paris en 1876, M. d'Haussonville fut élu sénateur inamovible, le 15 novembre 1878, par 138 voix sur 269 votants. Membre du centre droit, il prit à la tribune, le 9 décembre 1879, la défense d'associations religieuses contre les mesures anticléricales du ministère républicain, et se prononça, à la même époque, contre l'opportunité de l'abolition de la loi de 1814 sur le travail du dimanche.

Comme académicien, il eut à répondre à M. Camille Rousset (1872) et à M. Alex. Dumas fils (1876). On remarqua beaucoup l'ironie courtoise de certains passages de cette dernière réponse. Il a publié trois ouvrages importants : *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français de 1830 à 1848* (1850, 2 vol. in-8), rédigée d'après des documents inédits ; *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (1854-1859, 4 vol. in-8; 2e édit., 1860); *l'Église Romaine et le premier Empire*, 1800-1814, avec notes, correspondances diplomatiques et pièces justificatives, entièrement inédites (1864-1879, 5 vol. in-8). Outre des articles politiques dans la *Revue des Deux-Mondes*, on doit aussi à M. d'Haussonville une *Lettre aux conseils généraux* (1859, in-8), réclamant les libertés compatibles avec la constitution impériale, qui causa dans le public une vive sensation. Elle fut suivie de brochures analogues : *Lettre aux bâtonniers des avocats*, *Lettre au Sénat* (1860), etc.

Sa femme, Mme la comtesse Louise d'Haussonville, née princesse de Broglie, née en 1818, fille du duc Victor et sœur du duc Albert, a débuté dans les lettres par un roman anonyme, *Robert Emmet* (1858, in-18), très favorablement accueilli dans le monde des salons. Elle a depuis signé du pseudonyme « l'Auteur de *Robert Emmet* » les ouvrages suivants : *Marguerite de Valois, reine de Navarre* (1870, in-18); *la Jeunesse de lord Byron* (1872, in-18) ; *les Dernières années de lord Byron* (1874, in-18).

HAUSSONVILLE (Gabriel-Paul-Othenin de Cléron, vicomte d'), littérateur français, ancien député, fils des précédents, né à Gurcy-le-Châtel (Seine-et-Marne), le 21 septembre 1843, obtint, à Paris, sans être élu, au scrutin du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, 39687 voix sur [illegible] votants, et fut élu représentant de Seine-et-Marne, le cinquième sur sept, par 25[illegible] voix. Il prit place au centre droit et, tout en se déclarant partisan de la République, vota presque constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée ; il adopta cependant l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fit un rapport remarqué sur une proposition d'enquête, touchant le régime pénitentiaire. Candidat constitutionnel aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Provins, il obtint, au 1er tour de scrutin, une minorité de 4206 voix, et échoua au scrutin de ballottage, contre M. Sallard, candidat républicain, contre lequel il échoua encore aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel et monarchiste du cabinet du 16 mai.

Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, M. d'Haussonville fils a publié : *C. A. Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres* (1875, in-18) ; *les Établissements pénitentiaires en France et aux colonies* (1875, in-8), ouvrage couronné par l'Académie ; *l'Enfance à Paris* (1879, in-8).

HAUTEFEUILLE (Laurent-Basile), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805, étudia le droit dans cette ville et remplit, de 1830 à 1834, les fonctions de procureur du roi à Alger. Nommé, en 1836, substitut du procureur du roi à Toulon, il donna sa démission en 1837 pour prendre une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Il a été promu officier le 14 août 1864. — Il est mort à Paris le 26 janvier 1875.

On a de lui, outre un *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique occidentale au moyen de la civilisation des nègres indigènes* (1830, in-8), une série d'ouvrages relatifs à la législation maritime : *Législation criminelle maritime, ou Traité sur les lois pénales et sur l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire* (1839, in-8); *Code de la pêche maritime* (1844, in-8); *Des droits et des devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime* (1848-1849, 4 vol. in-8; 3e édit., 1868, 3 vol. [illegible]); *Décret disciplinaire et pénal de la marine marchande commenté et expliqué* (1852, [illegible]); *Histoire des origines, des progrès et des variations du droit maritime international* (1858, in-8); [illegible] *des juges marins* (1860, in-8); *les Pêches maritimes en France* (1861, in-8) ; *Questions de droit international maritime* (1862, in-8) ; [illegible] *de non-intervention* (1863, in-8) ; [illegible] *droit maritime international* (1869, in-8).

HAUTPOUL (Beaufort-d'). Voy. Beaufort d'Hautpoul.

HAVET (Ernest-Auguste-Eugène), professeur et érudit français, né à Paris, le 11 [illegible], fut, après des études brillantes, admis à la fois dans la section littéraire et la section scientifique de l'École normale, et opta pour celle des lettres. Agrégé des classes supérieures, il professa d'abord la rhétorique au collège de Dijon; [illegible] à Paris, il fut chargé, en 1840, de la conférence de littérature grecque de l'École normale et, l'année suivante, de celle de littérature française, comme suppléant de [illegible]. Après avoir occupé,

[illegible], la chaire d'éloquence latine à la Sorbonne, il devint, en 1855, titulaire du même cours au Collège de France. Il a été, en outre, professeur de littérature à l'École polytechnique, le 6 mai 1846. Décoré de la Légion d'honneur et promu officier le 4 août 1875; il a été nommé membre du Conseil de l'ordre en mai 1879 et élu membre de l'Institut le 31 janvier 1880.

Le premier ouvrage important de M. Havet est une édition des *Pensées de Pascal* (1852, in-8 1866, 2 vol.), publiée d'après le texte authentique, avec [illegible] commentaire perpétuel, philologique, littéraire et philosophique, et une remarquable Étude sur l'auteur. On cite ensuite de lui ses deux Thèses pour le doctorat : *De la Rhétorique d'Aristote* et *De Homericorum poematum origine et unitate* (1843, in-8), puis quelques *Notices* extraites du *Journal général de l'instruction publique*, telles que celles sur divers manuscrits grecs relatifs à la musique, sur son collègue Cartelier, et celle intitulée : « *Pascal a-t-il imité Bossuet?* » ([illegible]) ; une brochure qui eut un grand retentissement, à propos de la *Vie de Jésus* de M. Renan et intitulée : *Jésus dans l'histoire* (1863, in-8), extrait de la *Revue des Deux Mondes* ; des études remarquables sur les *Origines du christianisme*, insérées, en 1868, dans le même recueil et dans la *Revue contemporaine*, et qui sont devenues la base d'un très important ouvrage : *le Christianisme et ses origines* (1872-79, t. I-III, [illegible]) ; *Mémoires sur la date des écrits qui portent les noms de Bérose et de Manéthon* (1874, in-8).

HAVRINCOURT (Alphonse-Pierre DE CARDEVAC marquis d'), homme politique français, député, né le 12 septembre 1806, d'une des plus illustres familles de l'Artois, est fils de Mlle de Tascher, parente de l'impératrice Joséphine. Destiné à la carrière des armes, il entra à l'École polytechnique, en 1826, puis à l'École d'application de Metz, et servit dans l'artillerie jusqu'en 1832, époque où il quitta le service avec le grade de lieutenant en premier. Il se livra alors à l'agriculture et à l'industrie, créa une importante fabrique de sucre, entra, en 1846, au Conseil général du Pas-de-Calais pour le canton de Bertincourt et, en 1849, fut envoyé, par 78 273 suffrages, à l'Assemblée législative, où il appartint à la majorité conservatrice. Retiré de la vie politique pendant quelques années, il y rentra, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la 4ᵉ circonscription du Nord, où il avait pour concurrent M. Thiers. Il obtint 13 245 voix sur 25 [illegible] votants. Aux élections générales de 1869, il échoua devant le candidat de l'opposition. Il ne se représenta qu'aux élections de février 1876, dans la 2ᵉ circonscription d'Arras, et échoua encore avec 8435 voix ; mais au 14 octobre de l'année suivante, soutenu par l'administration du 16 mai, comme candidat mac-mahonien et bonapartiste, il fut élu par 11 433 voix contre 8069, obtenues par M. Florent-Lefèbvre, député sortant et l'un des 363. Ancien chambellan de l'empereur, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

HAY (sir John-Charles Dalrymple, 3ᵉ baronnet), amiral anglais, né à Dunragit, le 11 février 1821, fit ses études à Rugby, et entra dans la marine. Il assista, comme aspirant, aux opérations de la flotte anglaise, sur les côtes de Syrie en 1841, et prit part au siège de Saint-Jean-d'Acre, puis en 1846 à la campagne de Bornéo, sous le commandement de l'amiral Cochrane. Il détruisit en 1849 les navires des pirates qui inquiétaient le commerce de la Chine et fut promu au grade de capitaine de vaisseau. Pendant la guerre de Crimée il commanda le vaisseau l'*Hannibal*, eut part à la prise de Kertsch et au bombardement de Sébastopol. Il commanda, de 1857 à 1860, le navire l'*Indus* sur les côtes de l'Amérique du Nord et dans les Indes occidentales, fut promu contre-amiral en 1866, vice-amiral en 1872, et se retira du service. Élu plusieurs fois à la Chambre des communes, depuis 1862, il siégea sur les bancs du parti conservateur. Lord de l'amirauté de 1866 à 1870, il a été nommé commandeur de l'ordre du Bain en 1869 et conseiller privé en 1874.

On a de cet officier : *Liste et atlas des pavillons* (The flag list and its prospects) ; *Nos défenses maritimes* (Our naval defences) ; *la Récompense de la loyauté* (the Reward of loyalty 1862), considérations sur les colonies américaines ; *Mémoire sur ma retraite forcée de la marine britannique* (Memor on my compulsory retirement, etc., 1870) ; *les Ashantis et la Côte-d'Or* (1874), etc.

HAYDEN (Ferdinand-Vandeveer), paléontologue américain, né à Westfield (Massachusetts), le 7 septembre 1829, étudia la médecine à l'université d'Albany (New-York), et fut reçu docteur en 1853. Il alla explorer le territoire de Dacotah et y découvrit des gisements considérables d'animaux fossiles, dont il rapporta une collection très précieuse. Il remonta après le Missouri, jusqu'à ses sources, employa deux ans (1854-1856) à explorer cette région ; les résultats scientifiques qu'il obtint attirèrent sur lui l'attention des membres de l'Institut smithsonien et le firent attacher, en qualité de géologue, à l'expédition du lieutenant Warren dans le Nord-Ouest. Pendant la guerre de la sécession, il suspendit ses recherches et suivit l'armée en qualité de médecin militaire. Nommé professeur de géologie à l'Université de Pennsylvanie en 1865, il entreprit une nouvelle exploration du Haut-Missouri, pour le compte de l'Académie des sciences de Philadelphie, et rapporta de nombreuses collections. C'est alors que lui fut confiée la mission des opérations du cadastre géologique des territoires des États-Unis : Colorado, Dakotah, Montana, Idaho, Utah, du Nouveau-Mexique et des États : Kansas et Nebraska. De 1867 à 1873, près de 1 300 000 francs furent employés pour ces travaux consignés dans sept rapports annuels d'une importance considérable. M. Hayden abandonna sa chaire, en 1872, pour se consacrer à ses recherches géologiques, dont il a publié les résultats dans l'*American journal of science* et dans divers recueils des académies américaines.

HAYES (Rutherford-Birchard), président des États-Unis (1877-1881), est né dans l'Ohio, le 4 octobre 1822, d'une famille écossaise émigrée au Connecticut en 1682. Son grand-père était fermier dans l'État de New-York, et son père s'établit dans l'Ohio. Après avoir fait de fortes études classiques au collège de Kenyon, il étudia le droit aux universités de Cambridge et de Harvard, devint un des avocats estimés de Cincinnati, et y remplit l'emploi de *solicitor*. Lors de la guerre de la sécession, il s'engagea, comme simple soldat, dans le 23ᵉ régiment des volontaires de l'Ohio, dont il devint successivement major, lieutenant-colonel et colonel. En 1864, il fut nommé brigadier général. Dans toute la campagne, il prit une part des plus actives à la répression de l'insurrection esclavagiste, et fut plusieurs fois blessé. Rentré dans la vie civile, il fut élu député au Congrès. Ayant donné sa démission en 1867, il fut nommé gouverneur de l'Ohio. Réélu deux fois de suite à ce poste.

choisi en 1876 par le parti républicain comme candidat à la présidence des États-Unis, et élu contre M. Tilden, candidat démocrate. Son élection donna lieu à de très vives contestations. Les opérations électorales des États de la Louisiane, de la Floride et de la Caroline du Sud, furent, d'après les démocrates, entachées de nombreuses fraudes. Le recensement officiel du vote reconnut à M. Hayes 185 suffrages du second degré représentant 21 États contre 184 donnés à son concurrent, et ne représentant que 17 États. Mais cette majorité d'une voix comportait en réalité une minorité de 250 000 voix environ dans le corps électoral du premier degré. Aussi l'opinion réclama-t-elle une réforme électorale, à laquelle le nouvel élu lui-même ne se montra pas opposé. Dans sa lettre d'acceptation de la candidature et dans son adresse d'entrée en fonctions (4 mars 1877), M. Hayes se prononça pour la reprise des paiements en espèces, contre le principe de la rééligibilité du président, contre la révocabilité trop facile des fonctionnaires ; il manifesta le vœu ardent d'une complète réconciliation entre le Nord et le Sud.

La conduite de M. Hayes s'est montrée conforme à ces déclarations. Dans une de ses premières circulaires, adressée aux fonctionnaires, il leur interdisait toute immixtion dans les agitations électorales, en leur reconnaissant le libre usage de leurs droits de citoyens. Ses messages de 1877 et 1878 constatèrent avec satisfaction la part prise par les États-Unis à l'Exposition universelle de la France, en faisant voir dans ce fait un gage de l'entente sympathique des deux pays. Dans sa politique intérieure, le président, en face de la majorité démocratique de la Chambre des représentants, eut souvent à faire usage de son droit de *veto*. Il l'opposa à plusieurs bills, notamment à celui qui supprimait du budget de la justice le traitement des fonctionnaires spéciaux, chargés de surveiller les opérations électorales ; et, comme le parti démocratique n'atteignait par la majorité des deux tiers, nécessaire pour annuler le *veto*, le bill se trouva définitivement rejeté (30 juin 1879). Au milieu de ces conflits revenait déjà la préoccupation de la future élection présidentielle, et M. Hayes, qui s'était prononcé pour le principe de la non-rééligibilité du président, se voyait en outre écarté par l'opinion dominante de la liste des candidats.

M. Hayes a été représenté comme un homme distingué, instruit, ayant le goût des lettres, de l'histoire, de la philosophie, et possédant une certaine érudition de linguiste. Il jouissait d'une fortune encore considérable, quoique inférieure à celle de son concurrent démocrate, M. Tilden.

HAYES (Isaac-Israël), voyageur américain, né dans le comté de Chester (Pennsylvanie), en 1832, fit ses études médicales à Philadelphie et obtint le titre de docteur en 1853. Attaché comme chirurgien à l'expédition du docteur Kane aux régions arctiques, il revint en 1855, avec la conviction d'une existence d'une mer libre autour du pôle nord, et la résolution d'y conduire une expédition. Après cinq ans d'efforts, aidé par les Sociétés de géographie d'Amérique et de Londres, il put se mettre en route, sur le schooner *United States*, et quitta Boston en juillet 1860. Il parvint, à l'aide de traîneaux, jusqu'à 81°37 lat. nord, fit d'importantes observations sur les contrées parcourues et leurs habitants et rentra aux États-Unis en octobre 1861, au début de la guerre civile. Il s'engagea dans l'armée de l'Union, comme chirurgien, et, après la paix, s'occupa de la publication de ses deux voyages. En 1869, il visita le Groënland et chercha vainement à obtenir le commandement de l'expédition votée par le Congrès en 1870. Lors du retour de l'expédition de l'*Alert* et de la *Discovery*, le capitaine Narès, commandant, qui avait dépassé le 83e degré de latitude nord, nia l'existence d'une mer polaire libre, mais M. Hayes maintint ses déclarations précédentes, et mit l'insuccès du capitaine Narès et le sien sur le compte du mauvais choix de la route à suivre. Il se remit, en 1877, à l'organisation d'une nouvelle expédition. La Société de géographie de Londres lui a décerné une médaille d'or en 1867, et celle de Paris, en 1870.

La plupart de ses voyages ont été traduits en français : *la Mer libre du pôle* (the Open Polar sea), par F. de Lanoye (1868, in-8 avec cartes ; plusieurs édit.) ; *Perdu dans les glaces* (Cast away in the cold), par L. Renard (1869, in-8, avec grav.) ; *la Terre de désolation*, excursion au Groënland, (Land of desolation), par M. Reclus (1873, in-8, avec carte). Il faut citer en outre la relation de son premier voyage : *An Artic boat journey* (1860).

HAYEZ (François), peintre italien, né à Venise, en 1792, fut placé de bonne heure sous la direction de Magiotto, et passa en 1804 à la nouvelle Académie de peinture de Venise. Après six ans d'étude, il fut envoyé à l'école de perfectionnement de Rome et s'y distingua comme coloriste. La protection et les conseils de Canova secondèrent ses débuts. Son *Laocoon* lui valut le premier prix de l'Académie de Milan. Le roi Murat lui fit plusieurs commandes.

Parmi les productions de M. Hayez, en qui l'Italie parut voir le chef de son école coloriste et l'un de ses meilleurs peintres d'histoire, on remarque : *Carmagnola*, *le Baiser de Roméo et Juliette*, *Ajax*, grande toile exécutée en quinze jours ; *Bethsabée*, *Tancrède et Clorinde*, *les Deux Foscari*, la plus correcte et la plus fine de ses œuvres ; *Albéric de Romano*, *la Soif des Croisés*, grande page de peinture, étonnante par la multitude et la variété des personnages, des poses et des expressions. Il a envoyé quatre tableaux et trois *Portraits*, le sien, entre autres, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a donné sept toiles à celle de 1867 : *Réconciliation d'Othon II avec Adélaïde de Bourgogne*, *le Baiser*, *Portrait du comte de Cavour*, *Martyre de saint Barthélemy*, *le Conte du Garibaldien*, *une Lettre du camp*, et *la Bataille de Magenta*.

HAYMERLE (Henri-Charles, baron de), homme politique autrichien, ministre, né à Vienne, le 7 décembre 1828, d'une famille allemande, établie depuis longtemps en Bohême, fit ses études à l'École supérieure des langues orientales de Vienne et fut envoyé à Constantinople en 1850, en qualité d'interprète adjoint. Pendant la guerre de Crimée, il remplit une mission auprès d'Omer pacha, pour la protection des sujets autrichiens. En 1857, il alla, comme secrétaire de légation, à Athènes, où il remplit quelque temps les fonctions de chargé d'affaires. Secrétaire de légation de Dresde en 1861, puis à Francfort-sur-le-Mein, il fut envoyé, après la guerre des duchés (1864), à Copenhague, et eut à rétablir les relations amicales entre les deux pays. En 1866, il retourna à Francfort, prit part aux négociations du traité de paix de Prague, puis fut chargé d'affaires à Berlin, jusqu'en 1868. Appelé au ministère des affaires étrangères, par le comte de Beust, il retourna encore une fois à Constantinople d'où il passa, comme chargé d'affaires, à Athènes : il s'y trouvait au moment de

visite de l'empereur d'Autriche au roi de Grèce, en 1869. Nommé ambassadeur à Rome en 1877, il assista, l'année suivante, comme troisième délégué autrichien, au congrès de Berlin. Après la retraite du comte Andrassy (octobre 1879), il fut désigné comme son successeur. En cette qualité, il eut à exécuter les stipulations du traité d'alliance austro-allemande, conclu par M. Andrassy, et à en suivre les conséquences politiques et militaires M. de Haymerlé avait été élevé au rang de baron en 1867. *

HAYNALD (Louis), prélat et savant hongrois, né à Szecsen, le 3 octobre 1816, fit ses études à Gran et à Vienne, professa la théologie au séminaire de Gran, de 1842 à 1846, et étudia lui-même les sciences naturelles. Nommé coadjuteur de l'évêque de Karlsbourg (Transylvanie), en 1851, il devint titulaire de ce siége l'année suivante, et employa une somme de 600 000 francs pour divers établissements et fondations scientifiques. Il abandonna son diocèse en 1863, se retira à Rome, où il fut nommé archevêque de Carthage *in partibus*, et ne rentra en Hongrie qu'en 1867, comme archevêque de Kolacza. Mgr Haynald se mit, dans ses fréquents voyages scientifiques, en relation avec les principaux botanistes de l'Europe, et réunit un herbier et une bibliothèque botanique, comptant parmi les plus riches de l'Europe. Sans distinction de confession, il facilita l'entrée de la carrière scientifique à un grand nombre de jeunes gens, et fonda au chef-lieu de son diocèse un gymnase et un observatoire (mars 1877). Le 12 mai 1879, il fut élevé à la dignité de cardinal, de l'ordre des prêtres. Membre de la Chambre des députés de Hongrie, il fut élu à l'unanimité, le 16 décembre 1873, président de la Délégation hongroise chargée des affaires communes de l'Empire. *

HAZLITT (William-Carew), bibliographe anglais, né à Londres, le 22 août 1834, étudia à l'école des marchands tailleurs, suivit les cours de droit et fut reçu avocat en 1861. Il avait déjà rédigé une *Histoire de Venise, son développement*, etc. (the History of the venetian Republic, etc., 1860, 4 vol.), mais c'est surtout comme éditeur de livres rares ou de poètes anciens qu'il s'est fait connaître; il a publié les poésies de *Henry Constable* (1859), de *Richard Lovelace* (1864), *Robert Herrick* (1869, 2 vol.); les *OEuvres de Charles Lamb* (the Works of Ch. Lamb, 1866-1871, 4 vol.). Il faut citer d'autre part : *Recueil de vieilles facéties anglaises* (Old english Jest-Book, 1864, 3 vol.); *Anciennes poésies populaires d'Angleterre* (Early popular poetry of England, 1864-1866, 4 vol.); *Bibliographie de la littérature anglaise ancienne* (Bibliography of old english later, 1867); *Proverbes et phrases proverbiales* (English proverbs and prov. phrases 1869); *Histoire de la poésie anglaise* (1871, 4 vol.); *Droit provincial et coutumes féodales* (Tenures of land, 1874), etc. *

HEAD (sir Francis-Bond), écrivain et homme politique anglais, né le 1er janvier 1793, à Hermitage, près Rochester, entra au service militaire comme ingénieur, fit les dernières campagnes de l'Empire et obtint le grade de major. En janvier 1816, il épousa la sœur de lord de Somerville. A la suite d'un voyage dans l'Amérique du Sud, il publia : *Notes prises au hasard à travers les pampas* (Rough notes taken during, etc.; Londres, 1826). Ce livre eut beaucoup de vogue, et l'auteur lui donna plus tard un pendant qui fut aussi goûté : *Bubbles from the brunnen of Nassau* (1833), revue satirique des villes d'eau en Allemagne.

Sir Fr. Head fut nommé, par l'influence des tories, gouverneur du Haut-Canada (1835). Une grande fermentation régnait alors dans cette province. Après la mort de Guillaume IV (1837), craignant des élections hostiles, il fit voter par les Chambres canadiennes un bill qui autorisait les députés actuels à conserver leur mandat. Il en résulta l'insurrection qu'il eut peine à maîtriser, malgré la vigueur de la répression. Il donna sa démission au mois de mars de l'année suivante (1838). Tombé en disgrâce et devenu impopulaire, il se justifia par la publication d'un mémoire (*Narrative*, 1838), et reçut, la même année, le titre de baronnet.

Parmi les autres ouvrages qui lui ont valu une pension annuelle de 100 liv. st. (2500 fr.), à titre de services rendus à la littérature, nous citerons : *les Émigrants* (the Emigrants, 1846), esquisses sur le Canada; *l'Angleterre désarmée* (the Defenceless state of country, 1852), brochure provoquée par la crainte d'une invasion du prince Louis-Napoléon; *Une Poignée de verges françaises* (a Faggot of french sticks, 1852, 2 vol. 3e édit., 1855), suite d'amusantes remarques sur Paris et les mœurs de cette capitale; *Un Tour en Irlande* (a Visit of Ireland, 1854); *Cheval et cavalier* (the Horse and his rider; Londres, 1861), etc. — Sir Fr. Head est mort le 23 juillet 1875.

HEADLEY (Joël-Tyler), littérateur américain, né à Walton (État de New-York), le 3 décembre 1814, fit ses études au collège de l'Union, commença la théologie, vint en Europe en 1842, et passa près de deux ans en Italie. A son retour, il fit paraître : *Lettres d'Italie* (Letters from Italy, 1844, in-12), et *les Alpes et le Rhin* (the Alps and the Rhine, in-12).

Il a donné, depuis, un certain nombre d'ouvrages historiques, traités, dans le genre familier, avec une grande verve : *Napoléon et ses maréchaux* (Napoleon and his marshalls; New-York, 1846, 2 vol. in-12); *Washington et ses généraux* (Washington and his generals; 1847, 2 vol. in-12); *Vie d'Olivier Cromwell* (a life of Oliver Cromwell, in-12), inspiré par l'ouvrage de Carlyle; *la Vieille garde de Napoléon* (the Old gard of Napoleon; 1851, in-12); *les Vies du général Scott et du général Jackson* (Lives of Scott and Jackson; 1852, in-12); *la Seconde guerre des États-Unis avec l'Angleterre* (Second war with England; 1853, 2 vol. in-12); *la Vie de Washington* (Life of Washington, 1854), publiée d'abord dans le *Graham's Magazine* de Philadelphie; *la Grande révolution* (the Great Rebellion, 1863-1866, 2 vol.); *Aumôniers et clergé de la révolution* (Chaplains and Clergy of the Rev., 1864); *Héros et Martyrs* (Sacred Heroes and Martyrs, 1870).

On a aussi de M. Headley plusieurs volumes de voyages ou de littérature : *les Monts Adirondack, ou la Vie dans les bois* (the Adirondack or Life in the woods; New-York, 1849, in-12); *les Montagnes sacrées* (the Sacred montains; 2 vol. in-12); des esquisses bibliques; *Scènes et caractères sacrés* (Sacred scenes and characters, in-12); *Mélanges* (Miscellanies sketches and rambles, New-York, in-12), etc.

HEALY (George-Peter-Alexandre), peintre américain, né à Boston, le 15 juillet 1813, a tour à tour habité, depuis 1836, sa ville natale et Paris, et a figuré, comme portraitiste, à la plupart de nos Salons. Nous citerons de lui : *le général Cass*, *Mme Cass* (1839-1840); *le maréchal Soult*, *le docteur Brewster*, *Mme Moulton*, *le docteur Borthwick-Gilcrist*, *le baron et la baronne de Vareigne*, *Olivier Gibbes*, *le major Poussin*, *MM. Charles Draper*, *Deacon*, *Oliff*, *Corbin*, *Mme Lesieur*

de *Nolfolk*, *Johy Calhoun* (1841-1850); deux *portraits du Roi* (1845 et 1850); *les Deux Sœurs*, des *Têtes d'enfants*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 une série de treize portraits : *MM. Franklin Pierce*, *Daniel Webster*, *Ch. Goodyear*, *Juge Piatt*, *Evans*, *Rossiter*, etc., et un sujet d'histoire, *Franklin plaidant la cause des colonies américaines devant Louis XVI*. Il n'a figuré de lui que deux *Portraits* à l'Exposition de 1867. Il a donné depuis : *Portrait du pape Pie IX* (1871); *de M. Thiers*; *de M. Washburne* (1874); *de lord Lyons*, 1875; *de S. Em. le cardinal Mac-Closkey* (1876); *de l'abbé Liszts* (1876); *de M. Gambetta* (1877), qui a figuré avec celui de *Mme N...*, à l'Exposition universelle de 1878. M. Healy a obtenu une 3e médaille en 1845, et une 2e en 1855.

HÉBERT (Michel-Pierre-Alexis), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Pont-Audemer, le 17 juillet 1799, se fit inscrire au barreau de Rouen, en 1820, y plaida avec succès, et devint, en 1833, procureur du roi au tribunal. L'année suivante, il fut envoyé à la Chambre par le collège électoral de Pont-Audemer, et obtint dès lors un rapide avancement dans la magistrature. Nommé successivement procureur général près la cour royale de Metz, avocat général à la Cour de cassation, procureur général près la Cour royale de Paris, il se fit remarquer par sa véhémence dans plusieurs procès politiques, notamment dans l'affaire Quénisset, où il développa la thèse fameuse de la complicité morale qui fit condamner le journaliste Dupoty. Aux élections de 1842, il fut réélu, malgré la candidature de Dupont de l'Eure. Il devint, en 1846, vice-président de la Chambre.

L'année qui précéda la révolution de Février, M. Hébert fut appelé à remplacer Martin du Nord (11 mars 1847), comme ministre de la justice. Particulièrement désigné aux attaques de l'opposition, il fut, dans les premiers jours de février 1848, l'objet de cette apostrophe de M. Odilon Barrot : « Polignac et Peyronnet n'ont jamais fait pis que vous ». Tombé du pouvoir, il se tint depuis à l'écart de la politique active, et prit, comme avocat, une place importante au barreau de Paris. Il a fait partie du Conseil général de l'Eure. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur au 1er mai 1843.

On n'a de M. P. Hébert que ses *Rapports* sur des affaires politiques et ses *Discours*. Quelques extraits ont été réunis dans la brochure intitulée : *Expulsion des jésuites*, à ceux de MM. Thiers, Dupin, Lamartine, etc. (1845, in-12).

HÉBERT (André-Marie-Constant-Ernest), homme politique français, ancien député, est né à Paris, le 21 avril 1810, d'une famille de magistrats, qui a compté parmi ses membres plusieurs échevins de la ville. D'abord avocat au barreau de Paris, il fut nommé conseiller de préfecture de l'Aisne, le 31 mars 1838, puis, l'année suivante, secrétaire général de la préfecture de ce département, fonctions qu'il conserva jusqu'à la révolution de Février. Nommé, à cette époque, maire de Chauny, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée législative, et y siégea parmi les membres de la majorité monarchique. Membre de la Commission consultative en 1851, il entra, en 1852, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Aisne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 30415 voix sur 31500 votants. Aux élections générales de mai 1869, sa candidature officielle réunit encore 20132 voix, sur 32438 votants, contre plus de 12000 voix données à des candidats d'opposition de nuances diverses. Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il essaya d'en sortir aux élections du 20 février 1876; candidat dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Laon, il échoua avec 6906 voix. M. Hébert a fait partie sous l'Empire du Conseil général pour le canton de Chauny et a été réélu en 1873. Promu officier de la Légion d'honneur, le 6 août 1860, il a été fait commandeur le 14 août 1868.

HÉBERT (Edmond), géologue français, membre de l'Institut, né à Villefargeau (Yonne), le 12 juillet 1812, fit ses études au collège d'Auxerre, entra en 1833 à l'École normale, où, après avoir professé deux ans au collège de Meaux, il revint, en 1838, comme préparateur de chimie. Il y remplit les fonctions de répétiteur de physique, de conservateur des collections, de sous-directeur des études, et, en 1852, de directeur des études scientifiques et maître des conférences de géologie. Il obtint, en 1857, le grade de docteur ès sciences naturelles, et fut appelé, le 5 mars de la même année, à la chaire de géologie de la Sorbonne. M. Hébert a été élu membre de l'Académie des sciences, le 19 mars 1877, en remplacement de Charles Sainte-Claire-Deville. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 mars [illegible], et promu officier le 20 octobre 1878.

M. Hébert est auteur de nombreux travaux géologiques : *Notes*, *Notices*, *Comptes rendus*, *Mémoires*, *Lettres*, *Observations*, *Recherches*, insérées, de 1845 à 1859, dans d'importants recueils et bulletins scientifiques, tels que ceux de l'Académie des sciences, de la Société géologique de France, de l'Académie royale de Belgique, et autres Sociétés savantes. Il a aussi publié séparément les ouvrages suivants : *les Mers anciennes et leurs rivages dans le bassin de Paris* (1857, in-8); *Mémoire sur les fossiles de Montreuil-Bellay* (Caen, 1861, in-8, avec pl.); *les Ondulations de l'écorce terrestre* (1868, in-8), etc.

HÉBERT (Antoine-Auguste-Ernest), peintre français, membre de l'Institut, né à Grenoble, le 3 novembre 1817, vint à Paris en 1835, et fit son droit, en même temps qu'il suivait l'atelier de David d'Angers. En 1839, il exposa au Louvre *le Tasse en prison*, sa première œuvre, achetée par le gouvernement pour le musée de Grenoble. Soutenu par les conseils et la bienveillance de Paul Delaroche, il concourut à l'École des beaux-arts, et obtint, dès sa première entrée en loge, le grand prix de Rome. Le sujet était : *la Coupe trouvée dans le sac de Benjamin* (1839). Après avoir passé ses cinq années, comme pensionnaire, à la villa Médicis, d'où il envoya à Paris deux *Odalisques*, et une copie de la Sibylle appelée *Delphica*, il prolongea de trois ans son séjour en Italie; il en rapporta les croquis de les sujets de ses meilleurs tableaux.

Après son retour, M. Hébert exposa : *Almée orientale*, exécutée à Rome; *Paysanne de Guérande battant du beurre*; *la Sieste*, *Pâtre italien*, *l'Almée*, *le Matin au bois* (1848); *la Mal'aria* (1850), œuvre devenue populaire, placée au Luxembourg, et plusieurs fois lithographiée; des portraits, entre autres celui du *Prince Napoléon* (1853), *le Baiser de Judas* (musée du Luxembourg); *la Crescenza*, *les Fienaroles*, *les Filles d'Alvito* (galerie de M. Fould), qui figurèrent à l'Exposition universelle de 1855; *les Fienaroles de San Angelo*, au Salon de 1857; *Rosa Nera à la Fontaine*, *les Cervarolles*, au Salon de 1859; un portrait de la princesse *Marie-Clotilde*, une *Rue de Cervara* (1861); *la Jeune fille au puits*, acquise par l'impératrice, *Pasqua Ma-*

na, appartenant à la baronne James de Rothschild (1863); *Perle noire*, le *Banc de pierre* (1866); *David d'Angers*, à l'Exposition universelle de 1867; *la Pastorella*, *la Lavandara* (1869); Mme la marquise de J. (1872); *la Madonna addolorata* et *la Tricoteuse* (1873); *la Muse des bois* (1877); *la Sultane* (1879), sans compter les portraits anonymes, etc.

M. Hébert a obtenu deux 1res médailles, l'une en 1851, l'autre en 1855, et une seconde à l'Exposition universelle de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de juillet 1853, il a été promu officier le 7 août 1867 et commandeur le 7 juillet 1874. A la fin de décembre 1866, il avait été nommé directeur de l'Académie de France à Rome, en remplacement de M. Robert-Fleury; il y resta jusqu'en 1873. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 21 mars 1874, en remplacement de Couder.

HÉBERT (Pierre-Eugène-Émile), statuaire français, fils d'un sculpteur distingué, mort en 1869, est né à Paris, le 12 octobre 1828. Il étudia avec son père et Feuchère, et débuta par un *buste* au Salon de 1849. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, une gracieuse statuette de *Jeune fille agaçant une abeille*; au Salon de 1863, *Toujours et jamais*, groupe en bronze; en 1865, *Victor Texier*, buste qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; en 1866, *Bacchus*, pour le palais des Tuileries; en 1868, l'*Oracle*, bas-relief, *M. Nogue*, buste; en 1869, *Œdipe*, et deux bas-reliefs; en 1872, *l'Oracle*, bas-relief en marbre qui a figuré à l'Exposition universelle de Vienne en 1873; en 1874, *M. Davau*, buste; en 1876, *Scurenus et Alex. Texier*; en 1877, *H. de Balzac*, buste. On lui doit aussi *la Comédie et le Drame*, groupes en marbre pour le Vaudeville. M. Émile Hébert a obtenu une médaille de 2e classe en 1872.

Un autre sculpteur de ce nom, cousin du précédent, M. Théodore HÉBERT, né à Paris, en novembre 1817, a étudié sous M. Chenillon, et expose, comme artiste de genre, de 1848 à 1861; au Salon de 1864 il a exposé une statue en plâtre: la *Poésie lyrique*; en 1865, *Renaud et Armide*, groupe en plâtre; en 1869, le portrait de *M. Pierre Hébert*; en 1870, *le Bâton de vieillesse*, groupe en plâtre et *M. de Banville*, buste; en 1874, un *Alchimiste*, bas-relief en plâtre; *le Dieu Pan instruisant un jeune faune*, groupe en marbre (1876); *Projet d'un monument à Raspail*, buste en terre cuite (1879).

HEBRA (Ferdinand, DE), médecin autrichien, né à Brünn (Moravie), en 1816, étudia la médecine à l'université de Vienne, fut reçu docteur en 1841, s'occupa des maladies de la peau, et fut reçu, en 1842, à l'agrégation pour la chaire de dermatologie. Il ouvrit alors une clinique de ces maladies et acquit par son enseignement une notoriété qui s'étendit à l'étranger. En 1869, il devint professeur ordinaire.

Outre un certain nombre de mémoires, on lui doit un *Atlas des maladies de la peau* (Atlas der Hautkrankheiten, Vienne, 1876), exécuté par les meilleurs artistes viennois sous sa direction, et un *Manuel des maladies de la peau* (Lehrbuch der Hautkrank. Stuttgart, 1860, 2e édit. 1876), pour la collection Virchow, traduit en français par le docteur Doyon (1869-1874, t. I-II, in-8).

HÉBRARD (François-Marie-Adrien), journaliste français, sénateur, né à Grisolles (Tarn-et-Garonne), le 1er janvier 1834, vint à Paris de bonne heure et entra au journal *le Temps*, dont il devint plus tard le gérant et enfin le directeur. Cet organe accrédité des opinions républicaines libérales et modérées prit, sous sa direction, un nouveau développement; grâce à l'agrandissement du format, une part encore plus importante fut faite aux correspondances de l'étranger, qui avaient été, dès l'origine, la spécialité du journal. Le tirage s'éleva, à partir de 1871, au-dessus du chiffre de 20 000 exemplaires, et l'on se plut à rapporter à l'action personnelle de son rédacteur en chef, sa ligne politique et son succès auprès de la bourgeoisie libérale et éclairée. Au mois de mars 1870, M. Hébrard avait fait partie du syndicat de la presse, pour la réforme de l'impôt du timbre, qui fut aboli après la chute de l'Empire.

Porté sur la liste des candidats des quatre grands journaux républicains de Paris, aux élections générales du 8 février 1871, pour le département de la Seine, il obtint, sans être élu, 47 322 voix, et n'entra dans la vie parlementaire que huit ans plus tard, aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat. Candidat républicain dans la Haute-Garonne, il fut élu, le second sur trois, par 347 voix sur 671 votants. Il se fit inscrire aux groupes du centre gauche et de la gauche républicaine. Le 27 février 1879, il fut nommé membre de la commission supérieure des bâtiments civils et palais nationaux. On a dit qu'il avait refusé la décoration de la Légion d'honneur, en janvier 1877.

HÉBRARD (Claudius), poète français, né à Lyon, en 1820, et fils d'un architecte distingué, vint à Paris en 1840, et se tourna lui-même vers l'architecture, que ses succès comme poète et comme orateur dans des réunions populaires, lui firent abandonner. Peu de temps avant 1848, il retourna à Lyon où il fonda, en 1848, *l'Union nationale*. En 1849, il rédigea *la Bourgogne*, à Mâcon; en 1852, après un nouveau séjour à Paris, où il fut chargé par le ministère de l'instruction publique d'une lecture hebdomadaire au Palais-Royal, il fonda à Lyon le *Journal des bons exemples*, qu'il a dirigé depuis.

M. Claudius Hébrard est, en outre, auteur de quelques volumes de vers: *Heures poétiques et morales de l'ouvrier* (1844, in-18); *Soirées poétiques de saint François-Xavier* (1847, in-12); *les Sources vives, poésie et charité* (1857, in-8); *Sœur de charité au XIXe siècle* (1859, in-12).

HECKER (Frédéric-Charles-François), homme politique allemand, né à Eichstersheim, dans le grand-duché de Bade, le 28 septembre 1811, était avocat à Manheim, et s'était fait connaître par ses opinions libérales lorsqu'il fut envoyé à la seconde Chambre badoise, en 1842. Il y prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. En 1845, il entreprit en Allemagne, avec quelques-uns de ses coreligionnaires, une sorte de voyage de propagande, et fut chassé de la Prusse. S'associant aux protestations populaires contre l'Assemblée, il donna sa démission. En 1847, une fusion entre le parti démocratique et les anciens libéraux le ramena à la Chambre.

M. Hecker fut, en 1848, l'orateur radical de l'Assemblée de Heidelberg. Mais, voyant son influence décroître parmi ses collègues, il résolut de précipiter les événements en révolutionnant les petits États du midi de l'Allemagne. Repoussé dans sa tentative avec Struve (13 avril 1849) sur Bade et Constance, il se retira en Suisse, où il publia une relation du *Soulèvement populaire dans le pays de Bade* (Volkserhebung in Baden), et fonda un journal radical, *l'Ami du peuple*. Élu deux fois membre du Parlement, par le canton badois de Thien-

gen, son élection fut annulée par l'Assemblée nationale. Il s'embarqua alors pour l'Amérique. Il fut rappelé, après la révolution de mai 1849, par un décret du gouvernement provisoire badois; mais la révolution succomba pendant son retour, et il dut repart r pour l'Amérique, où il cultiva une ferme sur les bords du Mississipi, dans l'État d'Illinois. Il prit une part active à la guerre de la sécession, en 1860, parvint au grade de colonel, commanda une brigade sous le général Howard, et donna sa démission en 1864. Il visita l'Allemagne en 1873, et retourna en Amerique.

On a de lui : *Considérations sur le conflit de l'Eglise en Allemagne et l'infaillibilité* (Betrachtungen über den Kirchenstreit, etc., 1874), et un recueil de ses *Discours et conférences* (Reden und Vorlesungen).

HEDDE (Jean-Claude-Philippe-Isidore), industriel français, né au Puy (Haute-Loire), le 12 mai 1801, s'occupa des questions agricoles et manufacturières, et fut, en 1844, un des quatre délégués de l'industrie parisienne pour une ambassade en Chine. Il fut décoré de la Légion d'honneur à son retour (mai 1846). Il a été nommé membre de plusieurs Sociétés d'agriculture.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'industrie de la Haute-Loire* (1835, in-8, br.); *Saint-Étienne ancien et moderne* (1843, in-8); *Plan* de cette ville (1845); *Description méthodique des produits divers recueillis dans un voyage en Chine* (1848, in-8, 2ᵉ édit. 1876, in-8); *Catalogue des produits de l'industrie chinoise* (1849, in-8), exposés à Nîmes, sous sa direction; *Etudes séritechniques sur Vaucanson* (1876, in-8), et diverses brochures d'industrie et de finances.

HEDDEBAULT (Eugène-Géry), ancien représentant du peuple français, né à Fésin près Douai (Nord), le 5 février 1803, fit ses études à Paris, et alla diriger à Lille une maison de commerce. En 1827, il succéda à ses frères dans l'exploitation d'une sucrerie et d'une huilerie. Retiré des affaires, il devint conseiller municipal de Lille. En 1847, il prit une part très active à l'agitation réformiste, et fut un des principaux organisateurs du banquet de cette ville. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, par 120 000 suffrages, il vota avec la fraction modérée du parti démocratique, et après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition. Non réélu à l'Assemblée législative, il refusa, en 1852, comme conseiller municipal, le serment constitutionnel). — Il est mort à Thumeries (Nord) en mars 1875.

HEDGE (Frédéric-Henry), philosophe et théologien américain, né à Cambridge (Massachusetts), le 12 décembre 1805, fut élevé en Allemagne (1818), et à son retour (1823) entra au collège de Harvard, où il prit ses grades en 1825. Il étudia ensuite la théologie et administra successivement diverses églises jusqu'en 1850, époque où il fut nommé pasteur à Providence (Rhode-Island).

M. Hedge, comme écrivain et comme critique, a publié dans les meilleures revues des États-Unis des essais sur Swedenborg, Coleridge, Emerson, sur la philosophie allemande, sur la religion naturelle, etc. On lui doit des traductions en vers de différentes poésies allemandes, des sermons, des discours et des conférences; un volume sur *les Prosateurs de l'Allemagne* (the Prose writers of Germany; Philadelphie, grand in-8); une *Liturgie chrétienne pour l'usage de l'Église* (Boston, in-12); *le Monde primitif selon la tradition des Hébreux* (the Primeval World of Hebrea Tradition, 1870), etc.

HÉDOUIN (Edmond), peintre et graveur français, né à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), en 1819, fréquenta les ateliers de M. Cél. Nanteuil et de P. Delaroche. Il traita avec succès les paysages et les sujets de genre. Nous citerons dans le nombre : *les Bûcherons des Pyrénées* (1844); *Halte* (1846); *Souvenirs d'Espagne* (1847); *Café nègre*, *Moulin arabe à Constantine* (1848); *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850); *Sortie chez les Arabes* (1852); *Moisson dans le Loiret*, *Scieurs de long* (1855); *Glaneuses*, appartenant à l'État, *la Chasse*, *la Pêche* (1857); *Un semeur à Chambaudoin*, *Berger*, *Porchère* (1859); *Colporteurs espagnols* (1861); *le Marché aux moutons à Saint-Jean-de-Luz* (Basses-Pyrénées), appartenant au ministère d'État (1863); *Feuille d'éventail*, *Quatre médaillons* pour le foyer du Théâtre-Français (1864); *Allée des Tuileries*, *Sardinières de Fontarabie débarquant à Hendaye* (Basses-Pyrénées) [1865]; *la Pêche*, *la Chasse* (1866); *Café à Constantine* (1868); *Porte d'une mosquée à Constantine*, *une Rue de Fontarabie* (1870); *Femmes de Saint-Jean-de-Luz se rendant à l'enterrement* (1872); *Printemps*, *Coin de parc au mois de mai* (1873); *Intérieur d'une cour à Constantine* (1874); *Marché aux cochons à Saint-Jean-de-Luz* (1875); *Paysanne [illegible]* (1876); *Une vieille femme espagnole* [illegible]; *Arabes sous une tente* (1879), etc. Il a exécuté des peintures murales dans la galerie des fêtes au Palais-Royal, décoré l'hôtel de Balzac aux Champs-Élysées, etc.

M. Edm. Hédouin n'a pas moins de réputation comme aquafortiste; il a dirigé l'exécution artistique des *Évangiles*, illustrés par M. Bida, et gravé pour cette splendide publication une vingtaine des planches les plus importantes. On lui doit également diverses séries d'eaux-fortes, d'après ses propres dessins, pour des éditions de *Manon Lescaut*, du *Voyage sentimental*, du *Voyage autour de ma chambre*, etc., des portraits, tels que ceux de *Balzac*, de *G. Peignot*, de *C. Nanteuil*, de *M. I. Tourguénef*, etc., enfin la reproduction de *Diane au bain*, d'après Boucher, et de *Repas de chasse*, d'après C. Van Loo, pour la Chalcographie du Louvre, etc., etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848, une 3ᵉ à l'Exposition universelle de 1855, un rappel en 1857 et la décoration de la Légion d'honneur le 1ᵉʳ juillet 1872.

Son frère, M. Alfred HÉDOUIN, né à Boulogne-sur-Mer, en 1818, entra au ministère des travaux publics, où il devint chef de bureau. Il a publié diverses traductions de l'anglais, entre autres le *Koran* d'après Sterne et le *Voyage sentimental*; *Mémoires* de Miss Byrne (1864, 2 vol. in-[illegible]); *Gœthe, sa vie et ses œuvres* (1866, in-[illegible]), d'après M. G. H. Lewes, etc. Il a collaboré à la *Revue de Paris* et à quelques journaux.

HEECKEREN (Georges-Charles D'ANTHÈS, baron DE), ancien sénateur et représentant du peuple français, est né à Colmar, le 5 février 18[illegible], d'un riche propriétaire des environs de [illegible] et neveu, par sa mère, du prince de Hatzfeld; il entra, en 1830, au service de la Russie et reçut, deux ans plus tard, un brevet de capitaine dans la garde impériale à cheval. Peu de temps après avoir été adopté par le chargé d'affaires de la Hollande à Saint-Pétersbourg, M. de Heeckeren, dont il a pris depuis le nom, il épousa la sœur d'Alexandre Pouschkine, puis porta à l'honneur du grand poète russe une atteinte dont celui-ci voulut obtenir la réparation par un duel. L'illustre offensé fut tué (10 février 1837), et son beau-frère dut s'éloigner en toute hâte pour échapper à la vengeance du peuple.

De retour en France, M. de Heeckeren [illegible]

plusieurs années à l'écart. Il faisait partie du Conseil général du Haut-Rhin, lorsqu'en 1846 il se porta sans succès candidat à la députation contre M. de Golbéry. Sous la République, il fut élu par ce département représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative : il vota avec la droite dans la première et, dans la seconde, avec la majorité, tout en soutenant la politique particulière de l'Élysée. Membre de la Commission consultative en 1851, il fut chargé, l'année suivante, d'une mission extraordinaire auprès de l'empereur de Russie et nommé sénateur le 26 mars 1852. Le baron de Heeckeren a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1863 et commandeur le 14 août 1868.

HEFELE (Charles-Joseph DE), prélat et théologien catholique allemand, né à Unternochen (Wurtemberg), le 15 mars 1809, suivit les cours de l'Université de Tubingue, devint en 1836 privat-docent, et, en 1840, professeur d'histoire ecclésiastique et d'archéologie chrétienne à la faculté catholique de théologie de cette ville. Appelé à Rome en 1868, par Pie IX, pour concourir aux travaux préparatoires du Concile, il fut nommé évêque de Rottembourg en 1869, et combattit avec énergie le dogme de l'infaillibilité. Rentré dans son diocèse, il refusa longtemps de signer la déclaration des évêques allemands l'acceptant les décisions du Concile.

A part son grand ouvrage : *Histoire des conciles* (Conciliengeschichte, Fribourg, 1855-1874, 7 vol., qui a été traduit en français par l'abbé Delarc (1869-1876, 11 vol. in-8), nous citerons de ce prélat : *Introduction du christianisme dans l'Allemagne du Sud* (die Einfuhrung des Christ. in Süd-Deutschland, Tub., 1857) ; *le Cardinal Ximenès et l'Église d'Espagne au XV^e^ siècle* (der Card. X. u. die kirchl. Zustaende Spaniens im 15^ten^ jahrh., ib., 1851), traduit plusieurs fois en français ; *Chrysostomus postille* (ib., 1857), choix d'homélies traduites en allemand ; *Honorius et le sixième concile œcuménique* (Hon. und der sechste allg. Concil., ib., 1870) ; *la Question d'Honorius* (die Hon. Frage, 1870), ces deux derniers dirigés contre le concile.

HEFFTER (Auguste-Guillaume), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweinitz, étudia le droit à Leipzig et à Berlin, et devint, en 1820, assesseur de la Cour d'appel de Cologne et, en 1823, professeur à l'université de Bonn. Après y avoir enseigné six ans, il passa en 1828 à Halle et fut appelé en 1833 à Berlin, où il résida depuis ; il devint conseiller intime du tribunal supérieur et président du conseil de l'École de droit. De 1849 à 1852, M. Heffter a fait partie de la première Chambre prussienne. — Il est mort à Berlin le 12 janvier 1880.

On a de lui les principaux ouvrages, qui embrassent surtout la procédure, le droit public et le code pénal : *Organisation de la justice à Athènes* (Athenaeische Gerichtsverfassung : Cologne, 1822) ; *Institutions du droit civil romain et allemand* (Institutionen des röm. und deutschen civil processes, Bonn, 1825 ; 2^e^ édit. 1843) ; une édition critique des *Institutes de Gaius* (Berlin, 1830) ; *Études sur le droit des souverains* (Beitraege zum deutschen Furstenrechte ; ibid., 1829, 1^re^ partie) ; *Traité du droit criminel allemand* (Lehrbuch des gemeinen Criminalrechts ; Halle, 1833 ; 4^e^ édit., 1848) ; *le Droit de succession des enfants illégitimes* (die Erbfolgerechte der Mantelkinder, etc. ; Berlin, 1836), dans les fidéicommis et les francs-alleux ; *le Droit des gens dans l'Europe actuelle* (das Europ. Völkerrecht der Gegenwart ; ibid., Berlin, 7^e^ édit. 1848), etc.

HEFNER-ALTENECK (Jacques-Henri DE), historien d'art allemand, né à Aschaffenbourg, le 20 mai 1811, reçut une instruction artistique solide, et se livra à l'étude de l'histoire de l'art au moyen âge. Attaché au musée de Munich, il devint, en 1863, conservateur du département des gravures et estampes, et, en 1868, conservateur général des monuments artistiques de Bavière, et directeur du musée national.

Parmi ses publications, il faut citer : *Œuvres d'art et mobilier du moyen âge et de la Renaissance* (Kunstwerke und Gerathschaften des Mittelalters und der Ren. Francfort, 1848) ; *le Bourg Tannenberg et ses fouilles* (ib., 1850) ; *Serrurerie ou les ouvrages en fer forgé du moyen âge et de la Renaissance* (Eisenwerke oder Ornam. der Schmiedekunst des Mitt. und der Ren. Id. 1864), traduit en français par M. Daniel Ramée (1869, 3 part. in-folio) ; *Ornements d'après les vieux maîtres* (Orn. alter Meister, ib., 1871), etc.

HEILLY (Georges D'). Voy. HEYLLI.

HEINRICH (Guillaume-Alfred), professeur et littérateur français, né à Lyon, le 4 décembre 1829, entra à l'École normale supérieure en 1848. Sorti en 1851, il voyagea en Allemagne et, à son retour en 1855, se fit recevoir docteur ès lettres, avec les thèses suivantes : *Étude sur le Parcival de Wolfram d'Eschenbach et sur la légende de Saint-Graal*, et *De origine juris septem principum electorum in imperio germanico*. Chargé du cours de la littérature étrangère à la faculté des lettres de Lyon, il en devint titulaire en 1859, et fut nommé doyen de cette faculté en 1871. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

M. Heinrich a publié, outre les thèses citées plus haut : *Histoire de la littérature allemande* (1870-1873, 3 vol. in-8), couronnée par l'Académie française ; *les Invasions germaniques en France* (1871, in-8, avec cartes) ; *la France, l'étranger et les partis* (1873, in-18). Il a édité les *Fragments sur l'art et la philosophie* d'Alfred Tonnellé (Tours, 1859, gr. in-8).

HELD (Joseph DE), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Wurtzbourg, le 9 août 1815, suivit les cours de droit aux universités de sa ville natale, de Heidelberg et de Munich, et après avoir présenté, en 1839, à celle de Wurtzbourg, une dissertation : *De Juris canonici circa usuras interdictis*, y fut agréé comme professeur extraordinaire en 1841. Il y enseigna le droit privé, l'histoire et la philosophie du droit.

On cite de lui les ouvrages suivants : *Système du droit constitutionnel* (System des Verfassungsrechts, Wurtzbourg, 1856-1857, 2 vol.) ; *État et société* (Staat und Gesellschaft, Leipzig, 1861-1863, 3 vol.) ; *Principes du droit public général* (Grundzuge des allg. Staatsrechts ; ibid., 1868) ; *Constitution de l'Empire allemand* (die Verfassung des deutschen Reichs, 1872) ; puis des brochures politiques, entre autres : *De la Nationalité* (Ueber die National, 1851) ; *De la Légitimité* (Ueber Legitimitaet, 1859), etc.

Son fils, Adolphe HELD, né à Wurtzbourg, le 10 mai 1844, étudia le droit à Munich et la statistique et l'économie politique à Berlin. Privat-docent à Bonn en 1867, il y devint professeur ordinaire en 1872. Rallié à l'école des socialistes doctrinaires (Katheder Socialisten), il a publié : *la Science sociale de Carey et le Système mercantile* (Carey's Socialwiss und Mercantilsystem, 1866) ; *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer, Bonn, 1872) ; *Principes d'un cours d'économie nationale* (Grundriss fur Vorlesungen über Nationalœkonomie ; ibid., 1876).

HELFERT (Joseph-Alexandre, baron DE), publiciste allemand, né à Prague, en 1820, et fils d'un professeur distingué, devint, en 1847, professeur de droit romain et de droit canonique à l'université de Cracovie. Envoyé à la Diète d'Autriche par les électeurs de la Bohême en 1848, il y gagna la confiance du gouvernement. En octobre 1848, le prince de Schwartzenberg lui offrit le ministère de l'intérieur; mais M. Helfert consentit seulement à diriger les affaires de ce département comme sous-secrétaire d'État. En 1854, il reçut le titre de baron. Il fut ensuite chargé du ministère des cultes jusqu'en 1861, époque où ce ministère fut supprimé.

Outre plusieurs éditions nouvelles des ouvrages de droit canonique de son père, M. Helfert a donné : *Sur la Réversion des biens dotaux* (Ueber den Heimfall des Heirathsgutes, 1842); *Hus et Jérôme* (1853); *Sur l'Histoire nationale et son rôle en Autriche* (Ueber Nationalgeschichte und deren Pflege in Œsterreich, 1854), et quelques brochures politiques de 1848 à 1849.

HÉLIADE (Jean), célèbre poète roumain, né vers 1801, à Turgowiste, d'une famille pauvre et obscure, fut élevé dans une école dépendante du collège Saint-Sava, à Bucharest, et fit des progrès si rapides qu'il devint à vingt ans professeur à ce collège. Également apte aux études scientifiques et philosophiques, il traduisit un traité de mathématiques de Francœur et refit *la Grammaire* de Văcărescu. Sa vocation poétique se révéla par la traduction de quelques *Méditations* de Lamartine et du *Mahomet* de Voltaire. Il adressa, en 1829, une *Ode à l'empereur Nicolas* sur la paix d'Andrinople, et publia *les Ruines de Turgowiste*, stances héroïques, et *le Chérubin et le séraphin*, poëme. Accueilli comme un grand poëte, il soutint sa réputation par son drame héroïque sur *Mircea* (1844) et par les deux premiers chants d'un poëme national, *Michel le Brave* (Mikaïda, 1846).

M. Héliade devint successivement membre de la curatelle de l'instruction publique, inspecteur général des écoles et chef des archives. Il fonda en 1831 *le Courrier valaque*, qui fut suspendu par ordre du gouvernement, au mois de mai 1848. Voyant dans cette rigueur la main de la Russie, il écrivit contre l'envoyé russe, Duhamel, une violente satire qui augmenta l'agitation des esprits. De concert avec quelques patriotes, il envoya, le 9 juin, une adresse au prince Bibesco pour l'inviter à diriger lui-même une révolution devenue inévitable. Celui-ci se borna à changer de ministère, au moment où l'insurrection était maîtresse de la capitale et du pouvoir (10-14 juin).

M. Héliade fit partie du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. A l'exemple de Lamartine, il essaya de tempérer le mouvement pour le faire accepter des deux puissances protectrices. Mais, abandonnée à elle-même, la révolution roumaine succomba bientôt devant la répression turco-russe (septembre 1848). Compris parmi les vingt et un patriotes frappés de proscription, il se réfugia à Kronstadt en Transylvanie et de là à Paris (1849), d'où il se rendit, en 1850, en Turquie. On lui assigna pour séjour l'île de Chio, où il travailla pendant trois ans à achever son poëme de *Michel le Brave*. En 1850, il fut rappelé par le divan à Constantinople et envoyé au camp d'Omer pacha à Schumla. Il rentra à Bucharest avec ce général. — M. Héliade est mort en mai 1872.

HÉLIE (Faustin), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Nantes, le 31 mai 1799, et fils d'un armateur, fut élevé au lycée de Nantes et étudia le droit à Rennes, où il suivit les leçons du célèbre Toullier, dont il adopta plus tard, avec plus d'ampleur, l'esprit moral et la méthode dogmatique. Admis au barreau de Nantes en 1822, il refusa d'entrer dans la magistrature pour venir à Paris se fortifier dans la science du droit et passer ses examens de doctorat. Vers 1827, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; dix ans après, il devait à ses importants travaux sur le code pénal sa nomination de chef du bureau des affaires criminelles (1837) et la croix de la Légion d'honneur (1839). Le lendemain de la révolution de Février, il était appelé par M. Crémieux à la direction de cette division (25 février 1848), et, le 15 octobre 1849, il devenait conseiller à la Cour de cassation, où il siégeait à la Chambre criminelle. Président de Chambre le 5 mars 1872, il fut depuis admis à la retraite et nommé président honoraire. Un décret du 14 juillet 1879 l'appela aux fonctions de vice-président du Conseil d'État. Le 23 juin 1855, M. Hélie a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de législation), en remplacement de M. Vivien, mort à la fin de l'année précédente. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1859 et commandeur le 11 juin 1874.

Après avoir fondé en 1829, avec Championnière et M. Rigaud, puis rédigé avec M. Ad. Chauveau, le *Journal du droit criminel*, qui n'a pas cessé de paraître, M. Hélie publia successivement : *Théorie du Code pénal* (1834-1843, 6 vol. in-8; 4e édit. 1863), ouvrage fondamental sur la matière, rédigé avec M. Chauveau; *Traité de l'instruction criminelle* (1845-1860, 9 vol. in-8, 2e édit. 1866-1867, 8 vol. in-8), considérée dans sa tradition, ses rapports avec le droit public et les progrès de l'ordre social, etc. Il a encore mis en ordre et annoté : *De l'Instruction écrite*, de Mangin (1847, 2 vol. in-8), revu la seconde édition du *Traité du droit pénal* de Rossi (1855, 2 vol. in-8), traduit l'ouvrage de Beccaria : *des Délits et des peines* (1870, in-18), avec commentaires, etc. Il a fourni beaucoup d'articles à l'*Encyclopédie du droit*, à la *Gazette des Tribunaux* et à la *Revue de législation*, dont il fut un des directeurs.

Son fils, M. Faustin-Adolphe HÉLIE, ancien secrétaire en chef du parquet de la Cour de cassation, puis juge au tribunal de la Seine (16 novembre 1870), a publié *les Constitutions de la France* (1875-1879, livr. I-III), ouvrage dans lequel, tout en se déclarant monarchiste et catholique, il repousse la doctrine de l'infaillibilité et représente le concile du Vatican comme illégal et irrégulier.

HÉLIE (Augustin), littérateur français, ancien consul, est né à Alexandrie (Italie), le 16 octobre 1809, d'une ancienne famille du Dauphiné. Ramené bientôt en France, il fit ses études à Grenoble (Isère), entra dans une maison de banque de cette ville, puis vint à Paris, où il s'occupa de l'exportation pour l'Amérique. Lié avec plusieurs des hommes politiques dont le *National* était l'organe, il fut activement mêlé à la révolution de février, en 1848, et se vit chargé, comme délégué du gouvernement provisoire, de la mission difficile de rétablir l'ordre et la circulation sur la ligne du chemin de fer du Nord, alors théâtre de troubles et de dévastations. Il fut ensuite nommé par M. de Lamartine consul de France à Fernambouc, au Brésil, et s'y trouva, pendant quatre mois, en présence de la guerre civile. En 1850, il fut rappelé et laissé sans emploi. M. Augustin Hélie se livra dès lors à des travaux historiques. Il a publié : *Discours sur l'histoire moderne des deux mondes* (1854, 2 vol. in-8), [illegible] considérable de philosophie de l'histoire; la

du pape (1851, in-8), exposé historique de la question romaine, etc.

HELLER (Charles-Barthélemy), naturaliste allemand, né à Mssdiborzitz (Moravie), se prépara de bonne heure aux voyages d'exploration par l'étude des sciences naturelles et des langues. En 1845, il parcourut la plus grande partie de l'Amérique du Sud aux frais de la Société d'horticulture de Vienne. En 1848, il était à la Havane, d'où il passa dans l'Amérique du Nord. Il revint par la France, chargé des plus riches collections, fut nommé professeur suppléant d'histoire naturelle à Graetz en 1851, et professeur titulaire en 1853. M. Heller a publié : *Relation d'un voyage au Mexique* (Reiseberichte aus Mexico ; Vienne, 1846); *Lettres sur Tabasco Chiapas*, etc. (Briefe. Mittheilungen über Tabasco, etc., 1848); *Documents sur l'Amérique centrale* (Beitraege zur nähern Kenntniss Mittelamerikas; Graetz, 1853); *Voyages au Mexique* (Reisen in Mexico ; Leipzig, 1853); *le Microscope dioptrique* (das dioptrische Mikroskop; Vienne, 1856), etc.

HELLER (Stephen), pianiste et compositeur hongrois, né le 15 mai 1813, à Pesth, obtint de son père, qui le destinait au barreau, de suivre son goût pour la musique, et eut pour premiers maîtres un musicien bohème nommé Meixner et le musicien François Braener, qui le produisit en public à l'âge de neuf ans. Il alla compléter ses études à Vienne, sous la direction d'Antoine Halm, auprès duquel il resta trois ans, et y donna avec succès deux concerts (1826 et 1827). De retour à Pesth, il y fit exécuter quelques-unes de ses propres compositions. En 1829, il entreprit, accompagné de son père, un voyage artistique, et se fit entendre dans différentes villes de la Hongrie, de la Pologne et de l'Allemagne. A Augsbourg, fatigué de cette vie nomade, il obtint de son père de s'y arrêter et passa dans cette ville six années qu'il consacra à des études musicales plus approfondies.

Sur les conseils du pianiste Kalkbrenner, M. Heller vint à Paris, en 1838, et y vécut dans une retraite absolue, écrivant une foule de compositions, particulièrement remarquées pour leur délicatesse. Les plus estimées sont des recueils d'études pour le piano, dont plusieurs offrent beaucoup de grâce et d'originalité : *Caprice symphonique*, *la Chasse*, étude caractéristique ; *Caprice sur le Déserteur* ; *Valse élégante*, *Valse sentimentale*, *Valse villageoise*, quatre *Arabesques*, *Scènes pastorales*, *Vénitienne*, deux *Tarentelles*, *Fantaisie*, *Sérénade*, *Scherzo fantastique*, *Rêveries*, *Canzonette*, *Capricio*, *Presto capricioso*, *Sonates*, *le Chant national de Mendelssohn*, fantaisie en forme de sonate; *Chant du matin*, *Chant du chasseur*, *Chant du dimanche*, *Chant du chasseur*, *Chant du soldat*, *Chant du berceau*, *Saltarelle*, *Promenade d'un solitaire*, *Nouvelle suite de promenades*, *Préludes*, *Nuits blanches*, *Scènes d'enfants*.

Il faut citer ensuite : *Trente mélodies de Schubert* transcrites pour piano ; *Pensées fugitives*, pour piano et violon, contenant dix morceaux écrits en commun avec H. W. Ernst, des fantaisies, caprices, etc., sur des opéras, tels que : *le Prophète*, *la Favorite*, *le Guitarrero*, *Richard Cœur de Lion*, *la Juive*, *Charles VI*, *le Val d'Andorre*, *le Prophète*, *l'Enfant prodigue*, etc.; *Aux mânes de Chopin*, élégie et marche funèbre ; *la Vallée*, *...*, mélodie de Mendelssohn ; *Pastorale*, *l'Attente*, mélodie de Schubert ; plusieurs *Valses*, *Feuillets d'album*, *Dans les bois*, etc., etc.

HELMERSEN (Grégoire DE), naturaliste et voyageur russe, né près de Dorpat, le 29 septembre 1803, fit ses premières études à Saint-Pétersbourg, et revint suivre le cours de droit à l'université de Dorpat. Mais, cédant à son goût pour les sciences naturelles, il s'occupa spécialement de géologie. Élève de Maurice d'Engelhardt, il l'accompagna, en 1828, dans un voyage scientifique sur les bords du Volga, qu'il avait déjà explorés, étant simple étudiant, avec plusieurs de ses amis. Deux ans après, il entra au service du gouvernement, fut nommé ingénieur des mines et chargé de surveiller l'exploration de la partie sud de l'Oural. Il a publié à cette occasion ses savantes *Recherches géologiques sur l'Oural du Sud* (Geognostiche Untersuchung des Süduralgebirgs; Berlin, 1831).

Vers cette époque, M. de Helmersen devint l'élève et l'ami de M. de Humboldt, dont les conseils le déterminèrent à visiter l'Europe occidentale. Il fit un séjour de plusieurs mois à Heidelberg et à Fribourg, visita l'Italie du nord, revint en Russie à la fin de 1833, reprit son poste dans l'Oural et fit une excursion importante dans les monts Altaï. L'année suivante, le gouvernement lui confia une très grande exploitation de mines dans les steppes de la Russie d'Asie. Il y déploya beaucoup d'activité, et rentra, en 1836, à Saint-Pétersbourg, rapportant des notes qui trouvèrent place dans les tomes III, VI et XIV des *Documents pour la connaissance de l'empire russe* (Beitraege zur Kenntniss des russ. Reichs), et dans diverses brochures.

L'année suivante, il fut nommé professeur de géologie à l'École des mines de Saint-Pétersbourg. Il était déjà promu au grade de major dans le corps des ingénieurs. Il n'en continua pas moins d'exécuter de nombreux voyages, soit dans le nord et l'ouest de la Russie, soit à l'étranger, particulièrement en Suède et en Norvège. M. de Helmersen fut nommé directeur de l'Institut des mines de Saint-Pétersbourg, en 1865, avec mission de transformer cette école en établissement académique. Il prit sa retraite en 1872. Les principaux résultats de ses explorations sont consignés dans le journal de l'Académie et dans celui des mines de Saint-Pétersbourg. Il a aussi rendu compte du voyage de Lehmann à Samarcande dans le XVI[e] volume des *Documents*. Il a traité spécialement des gisements de houille en Russie dans l'ouvrage intitulé : *O Mjestorosjdeniach Kamennatco uglaw' Rossii* (Saint-Pétersbourg, 1864).

HELMHOLTZ (Hermann-Louis-Ferdinand), célèbre physiologiste et physicien allemand, est né à Potsdam le 31 août 1821. Fils d'un professeur du gymnase de cette ville, il étudia la médecine à l'institut militaire de Berlin, fut attaché au service de la Charité, puis revint à Potsdam comme médecin militaire. Rappelé à Berlin comme professeur d'anatomie à l'Académie des beaux-arts en 1848, il occupa, l'année suivante, une chaire de physiologie à l'université de Kœnigsberg, passa à celle de Bonn en 1855, et, trois ans plus tard, à celle de Heidelberg. En 1871, il fut nommé professeur de physique à Berlin. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de physique), le 3 janvier 1870.

Les travaux de M. Helmholtz, qui jouissent d'une notoriété européenne, portent surtout sur les conditions physiologiques des impressions des sens. On lui doit l'invention d'un miroir permettant d'étudier la rétine dans l'œil vivant. Ses principales publications sont : *De la Conservation de la force* (Ueber die Erhaltung der Kraft ; Berlin, 1847), traduit de l'allemand en 1869; *Manuel d'optique physiologique* (Handbuch der phys. Optik ; Leipzig, 1856-1866), traduction française

en 1867; *Théorie des impressions du son* (Lehre von den Tonempfindungen; Brunswick, 1862, plus. édit.), traduction française par M. Georges Guéroult, en 1868, avec appendice (1874); *Leçons scientifiques populaires* (Populaeren wissenschaftlichen Vortraege; Brunswick 1865-1876), exposition de ses recherches personnelles. Il a publié d'après Tyndall : *la Chaleur considérée comme moyen de mouvement* (die Waerme betracht, etc., 3e édit. 1875). Plusieurs de ses livres ont été traduits en français et publiés dans la Bibliothèque scientifique internationale de Germer Baillière (1878, in-8).

HELPS (Arthur), littérateur anglais, né vers 1817, fit ses études à l'université de Cambridge. Après avoir passé plusieurs années dans l'administration il consacra ses loisirs à écrire, sous le voile de l'anonyme, un certain nombre d'ouvrages historiques et littéraires, qui reçurent un bon accueil du public. — Il est mort à Londres, le 7 mars 1875.

M. Helps a publié : *Essais* (Essays written in the intervals of business, 1841); *Catherine Douglas* et *Henry II* (1843), drames en vers, *les Droits du travail* (the Claims of labour, 1845); *les Amis en conseil* (Friends in council, 1847); *les Compagnons de ma retraite* (Companions of my solitude, 1851); *les Conquérants du nouveau monde* (the Conquerors of the new World, 1848); *la Conquête espagnole en Amérique* (the Spanish conquest in America; 1855, 2 vol. in-8), etc.

HÉMON (Louis), député français, né à Quimper, le 25 février 1844, s'inscrivit comme avocat au barreau de Quimper et se plaça de bonne heure à la tête du parti républicain dans son département; il fonda, au service de ce parti, le journal *le Finistère*. Pendant la guerre de 1870, quoique exempté du service militaire pour cause de santé, il s'engagea dans un bataillon de mobiles du Finistère et vint prendre part à la défense de Paris. Porté aux élections générales du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint 29 441 voix, sans être élu. Il se représenta aux élections du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, dans la 1re circonscription de Quimper, en même temps que M. Arnoult dans la seconde: ils signèrent ensemble une profession de foi très nettement républicaine. Élu, sans concurrent, par 5 219 voix, M. Hémon prit place dans la majorité républicaine, et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Au 14 octobre suivant, il fut réélu par 6226 voix, contre 3506, données au candidat officiel monarchiste.

HÉNARD (Antoine-Julien), architecte français, né à Fontainebleau, le 11 janvier 1812, étudia l'architecture sous Huyot et sous M. Hippol. Lebas, et remporta un second prix au concours de 1837. Ses *Projets* et *Restaurations*, dont plusieurs ont été exécutés pour la commission des monuments historiques, ont figuré à presque tous les Salons depuis 1840. Nous citerons : *Projets d'un monument en l'honneur de Molière* (1840); d'une *Bibliothèque sur le quai d'Orsay* (1845); treize dessins de l'*Hôtel Carnavalet*, *Achèvement du Louvre* (1846-49); *Maison de retraite*, *Établissement impérial pour la colonisation générale de l'Algérie*, à l'Exposition universelle de 1855; la *Reconstruction du château de Ferrières*, au salon de 1857; vingt-quatre dessins de *Projets*, à celui de 1859; *Projet de Monument honorifique à l'alliance des nations*, six dessins; *Projet d'Opéra*, sept dessins; *Projet d'hôtel de Paris*, trois dessins au Salon de 1861; la *Statuaire en France au* XVIe *siècle*, deux dessins; *Monument élevé à la mémoire de Antoine-Gabriel Jars*, ancien maire de Lyon, trois dessins (1863); *Études d'architecture privée en France, constructions modernes*, cinq dessins (1864); *Projet d'un monument commémoratif de la défense de Paris en 1814* ([illegible]); *Projet d'un monument à la mémoire de l'empereur don Pedro IV, à Lisbonne* (1866); vingt dessins des *Études d'architecture privée en France au* XIXe *siècle*, à l'Exposition universelle de [illegible]; *Monument triomphal à élever au Pérou, en souvenir de la victoire du Callao* (1868); *Projet de monument à J.-D. Ingres* (1869). A l'Exposition universelle de 1878, il a fait figurer les plans d'importantes constructions : la nouvelle mairie sise avenue Daumesnil, une caserne de sapeurs-pompiers, plusieurs groupes scolaires, etc.

M. J. Hénard a obtenu, comme exposant, une 3e médaille en 1845, rappelée en 1857, une 2e en 1859, une 1re médaille en 1861 et une 2e médaille à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur en [illegible].

HENAUX (Ferdinand), littérateur belge, né en 1815, à Liège, a publié plusieurs dissertations historiques dans la *Revue de Liège*, le *Bulletin du bibliophile belge* et le *Messager des sciences historiques de Gand*. Ses principaux ouvrages sont : *Description historique et topographique de Liège* (Liège, 1837, in-18); *Esquisse d'une géographie du pays de Liège* (Gand, 1840, in-8); *Études historiques et littéraires du pays wallon* (Liège, 1843, in-8); *la Croix de Verrers* ([illegible], 1845, in-8); *le Berceau de Charlemagne* ([illegible], in-8); *Histoire du pays de Liège depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* ([illegible], in-8; 3e édit. 1874, 2 vol. in-8); *Histoire de la borne ville de Visé* (1853, in-8); *Constitution du pays de Liège* (1859), la *Houillerie du pays de Liège* (1861, in-8); *Roland*, notice historique (1863, in-8), etc. Sous les pseudonymes de *N. O.*, *André Meuret* et *Nava*, il a fait paraître des esquisses de voyages, des romans et des critiques littéraires.

HENLE (Frédéric-Gustave-Charles), physiologiste et anatomiste allemand, né à Fürth, en Franconie, le 9 juillet 1809, étudia la médecine à Heidelberg et à Bonn, obtint dans cette dernière ville le grade de docteur (1832), passa à Berlin, entra au musée anatomique, puis fut appelé par J. Müller comme prosecteur à la Faculté de Berlin. Accusé d'affiliation aux *Burschenschaften*, il fut condamné à la prison. Après avoir obtenu sa grâce, il ne put, avant [illegible], se faire conférer le titre de professeur à l'université de Berlin et ouvrir un cours particulier d'anatomie microscopique et de pathologie générale.

M. Henle avait consacré ses loisirs à des recherches dont il publia les résultats dans les *Rapports annuels* de Canstatt et dans les ouvrages suivants: *De la Formation des mucosités et de la pyogénie* (Ueber Schleim- und Eiterbildung; Berlin, [illegible]); *Anatomie comparée du larynx* (Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes; Leipzig, [illegible]), exposant le développement successif des fonctions du larynx, depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme; *Recherches pathologiques* (Pathologische Untersuchungen; Berlin, 1840), portant sur le système nerveux, la périodicité de certaines maladies, les miasmes, la contagion, etc.

Ces travaux lui valurent, en [illegible], la chaire d'anatomie et de physiologie à l'université de Zurich, où il fonda, avec Pfeufer, le *Journal de médecine rationnelle*. En 1844, il passa à Heidelberg, où il professa avec le plus grand succès

pendant huit ans, l'anatomie, la physiologie, la pathologie et l'anthropologie. M. Henle publia, à cette époque, un grand *Manuel de pathologie rationnelle* (Brunswick, 1846-52 ; 2e édit., 1855, 2 vol.), son ouvrage le plus important et où il professe les principes de l'école physiologique.

En 1849, il fut nommé directeur de l'institut anatomique de Heidelberg et professeur à l'Université ; il garda ces fonctions jusqu'en 1852. Depuis, il résida à Gœttingue, où il remplaça Conradin Langenbeck, comme professeur d'anatomie et comme directeur de l'institut anatomique.

On a encore de lui : *Manuel d'anatomie générale* (Handbuch der allgemeinen Anatomie ; Berlin, 1841), traduit en français par M. A.-J.-L. Jourdan, sous le titre d'*Anatomie générale, histoire des tissus*, etc. (1843, 2 vol. in-8, av. pl.) ; *Description zoologique des requins et des raies* (Zoolog. Beschreibung der Heifische und Rochen ; Ibid., 1841), avec J. Müller ; *Manuel de l'anatomie systématique de l'homme* (Handbuch der systemat. Anatomie des Menschen ; Brunswick, 1855 et suiv., 3 vol.), formant le pendant de son *Manuel de pathologie*, et de nouveaux Mémoires sur la pathologie et l'anatomie, dans les *Rapports annuels de Canstatt, sur les progrès de la médecine dans tous les pays* (Jahresberichte, etc. ; Würtzbourg, 1838 et suiv., 7 vol. gr. in-4).

HENNEQUIN (Alfred-Nicoclès), auteur dramatique français, d'origine belge, né à Liège le 13 janvier 1842, suivit les cours de l'École des mines de sa ville natale et fut attaché, comme ingénieur, à la direction des chemins de fer de l'État. Plus tard il vint diriger à Paris une exploitation de tramways, mais il abandonna, en 1875, l'industrie pour la littérature dramatique.

Il avait fait représenter en 1869, au théâtre des galeries Saint-Hubert, sous le pseudonyme d'*Alfred Debrun*, une comédie en deux actes : *J'attends mon oncle*, et en 1870, au même théâtre, *les Trois Chapeaux*, comédie en trois actes, reprise avec succès au Vaudeville en 1871. M. Hennequin donna en 1875, sur cette nouvelle scène, *le Procès Veauradieux*, qui eut une longue série de représentations, et *les Dominos roses* (1876), qui ne furent pas moins bien accueillis ; en 1877, *Bébé*, comédie en trois actes écrite en collaboration avec M. E. de Najac, tint pendant plusieurs mois l'affiche du Gymnase. Mais *Nounou* (même théâtre, 1878) n'obtint par la même faveur. M. A. Hennequin a été décoré de la Légion d'honneur.

HENNER (Jean-Jacques), peintre français, né à Bernwiller (Alsace) le 5 mars 1829, élève de Gabriel Guérin, de Drolling, de Picot et de M. Goutzwiller, entra en 1848 à l'école des Beaux-Arts, mais fut forcé par sa santé de la quitter momentanément et passa deux années dans son pays natal où il peignit des portraits. Admis de nouveau à l'École, il remporta en 1858 le prix au concours pour Rome avec *Adam et Eve retrouvant le corps d'Abel*. De Rome où il profita des conseils d'Hipp. Flandrin et à la mort duquel il assista, M. Henner peignit quatre tableaux pour le musée de Colmar : *Madeleine pénitente, le Christ en prison, Jeune Romaine, Jeune baigneur endormi*. Il débuta au Salon de 1863 par ce dernier tableau et un portrait de *Victor Schnetz* qui furent remarqués. Il a donné depuis : *la Chaste Suzanne* (1865), acquise par l'État ; *Jeune fille, la baronne de J.* (1866) ; *Biblis changée en source, le Président D. d'A.* (1867) ; *la Toilette, Mme F. D.* (1868), *Femme couchée* (1869) ; *Alsacienne* (1870), l'une de ses œuvres les plus connues : l'original fut offert en 1872 à M. Gambetta par un comité de dames alsaciennes, et la gravure a depuis popularisé ce type sympathique ; *Idylle* (1872) ; *le général Chanzy, Mlle E. D.* (1873) ; *Madeleine dans le désert, le Bon Samaritain* (1874) ; *Naïade, M. Picard* (1875) ; *le Christ mort, Mme Karakéhia* (1876), *Saint Jean-Baptiste, le Soir* (1877), *le Christ mort, la Magdeleine* (1878) ; *Eglogue*, une des toiles les plus admirées de l'artiste, *Jésus au tombeau* (1879). *Le Christ mort, le Soir* et quelques portraits déjà connus ont reparu à l'Exposition universelle de 1878, avec le portrait de *M. C. Hayem*.

M. Henner a obtenu trois médailles aux Salons de 1863, 1865 et 1868. Décoré de la Légion d'honneur le 1er novembre 1873, il a été promu officier le 10 juillet 1878.

HENNOCQUE (Pierre-François), député français, né à Blicourt (Oise), le 16 octobre 1788, entra en 1804 à l'École polytechnique, fit comme officier d'artillerie les campagnes de l'Empire, servit sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet ; il quitta l'armée avec le grade de colonel et d'officier de la Légion d'honneur. Ancien examinateur à l'École d'application du génie et de l'artillerie de Metz, maire de Longeville-lès-Metz et membre du Conseil général de la Moselle pour le canton de Gorze, il fut envoyé au Corps législatif en 1852, sous le patronage du gouvernement, par les électeurs de la circonscription de Metz, et réélu en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il avait obtenu 17 331 voix sur 29 346 votants. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort aux environs de Metz le 29 décembre 1878.

HÉNON (Jacques-Louis), médecin français, député, né le 31 mai 1802, reçu docteur en 1841, s'établit à Lyon et y acquit une position honorable. Livré à l'étude de la botanique, il devint membre de l'Académie des sciences, lettres et arts de cette ville, et fut secrétaire de la Société d'agriculture. Attaché, sous Louis-Philippe, à l'opposition libérale, il faisait partie du Comité pour la réforme électorale. En 1848, il se présenta sans succès, comme candidat à l'Assemblée constituante. Aux premières élections qui suivirent le coup d'État du 2 décembre, il fut un des trois députés envoyés au Corps législatif par l'opposition républicaine (29 février 1852) ; il refusa le serment à la Constitution et fut déclaré démissionnaire.

Réélu à Lyon, en 1857, M. Hénon prêta le serment exigé et siégea au Corps législatif, où il a pris la parole sur diverses questions intéressant particulièrement l'agglomération lyonnaise. En 1863, il fut réélu par 20 844 voix sur 30 177 votants. Aux élections de 1869, dépassé par une opposition plus radicale, il n'obtint que 6 936 voix contre 16 953 données à M. Bancel. Il était membre du Conseil général pour le 1er canton de Lyon. — Il est mort à Lyon le 31 mars 1872.

M. Hénon, qui fut en 1868 l'un des fondateurs du journal *l'Electeur libre*, avec MM. J. Favre et Ern. Picard, a publié quelques écrits, notamment : *Mémoire sur le mûrier multicaule* (Lyon, 1835, in-8) ; *Notice sur J. C. Favre*, médecin vétérinaire (Ibid., 1845, in-8).

HENRION (Paul), compositeur français, né à Paris en 1818, se fit de bonne heure un renom de musicien facile et gracieux, par de simples romances. Il donna au Théâtre-Lyrique, en avril 1854, *une Rencontre dans le Danube*, opéra comique en deux actes, qui n'eut qu'un très petit nombre de représentations. Revenu au genre modeste, dans lequel il compte tant de succès, il produisit, sous le titre de romances,

chansonnettes, bluettes, scènes, mélodies, cantatilles, villanelles, légendes, etc., des centaines d'œuvres légères, dont quelques-unes, comme *le Muletier*, *Si loin ! la Manola*, etc., sont arrivées à une assez grande popularité. Il en forma des *Albums* annuels et les chantait lui-même dans les concerts et les salons. M. P. Henrion a écrit sous le pseudonyme de *Henri Charlemagne*.

HENRIQUEL-DUPONT (Louis-Pierre Henriquel, dit), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 juin 1797, a ajouté à son nom celui d'une parente de son père. Il se destina d'abord à la peinture et entra à quinze ans dans l'atelier de Pierre Guérin. Après trois années d'études sérieuses, il se tourna vers la gravure et prit des leçons de Bervic. En 1818, il ouvrit lui-même un atelier et exécuta des illustrations pour la librairie et des planches pour le musée royal. Il débuta, au Salon de 1822, par un *Portrait en pied d'une jeune femme avec son enfant*, d'après Van Dyck, et obtint, du premier coup, une 2ᵉ médaille. Il choisit alors ses modèles parmi les maîtres français, et déploya cette conscience et cette recherche passionnée de la perfection qui ont fait de lui un des premiers graveurs de notre époque. Il donna successivement aux divers Salons le *Portrait de M. de Pastoret*, *Strafford*, *l'Ensevelissement du Christ*, d'après Paul Delaroche ; *l'Abdication de Gustave Wasa*, d'après M. Hersent ; le *Portrait du roi Louis-Philippe*, d'après Gérard ; celui de *M. Bertin*, d'après M. Ingres ; *le Christ consolateur*, d'après M. Ary Scheffer. En 1853, après dix ans de travail, il termina et exposa, d'après Paul Delaroche, la grande fresque de l'hémicycle des Beaux-Arts. La plupart des gravures de M. Henriquel-Dupont ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la sainte Vierge et l'enfant Jésus*, d'après le dessin de Raphaël du musée du Louvre, et un cadre contenant sept portraits : *Carle Vernet*, *Mirabeau* et deux autres portraits d'après Paul Delaroche ; *Tardieu*, d'après M. Ingres ; *Alexandre Brongniart*, et un dernier portrait d'après le dessin de l'auteur ; ces derniers ouvrages sont exécutés à l'eau-forte ou à la pointe. M. Henriquel-Dupont a aussi donné à l'aqua-tinta une belle reproduction du *Cromwell* de Paul Delaroche. Il sembla délaisser quelque temps ses travaux, mais il reparut à l'Exposition universelle de 1867 avec cinq remarquables gravures : *le Mariage mystique de sainte Catherine*, d'après le Corrège, *Moïse*, d'après P. Delaroche, *les Pèlerins d'Emmaüs*, d'après Paul Véronèse, *le Général Lariboisière et son fils*, d'après les portraits de Gros, enfin *Ary Scheffer*, d'après L.-F. Benouville. Il a encore donné au Salon de 1869 : *les Disciples d'Emmaüs*, d'après P. Véronèse.

Cet artiste éminent, décoré le 14 août 1831, a remplacé Richomme à l'Académie des beaux-arts, en 1849. Aux expositions de 1853 et 1855 il a obtenu la grande médaille d'honneur. En décembre 1863, il fut nommé professeur de gravure en taille douce à l'École des beaux-arts. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 novembre 1855, et commandeur le 20 octobre 1878.

HENRY (Caleb-Sprague), philosophe américain, né à Rutland (Massachusetts), le 2 août 1804, prit ses degrés, en 1825, au collège de Darthmouth, étudia la théologie au séminaire d'Andover, et se fixa comme ministre congrégationnaliste à Greenfield, puis à Hartford (Connecticut). En 1835, il s'engagea dans l'Église protestante épiscopale, et fut nommé professeur de philosophie dans un collège de la Pennsylvanie. Deux ans après, il alla s'établir à New-York, y fonda la *New-York Review* et enseigna la philosophie à l'Université.

M. Henry, qui, au nom de u… tualiste, a surtout combattu … *Éléments de psychologie* (the … logy ; New-York, in-12) ; *Éléments … de V. Cousin* (Cousin's Elements … Hartford, 1834, et New-York, … duction, appendice et notes. … *de philosophie* (Moral and … New-York, 1839) ; *Abrégé de l'… losophie* (Epitome of the histor… 1845, 5 vol. in-12), d'après les … On a aussi de lui un *Abrégé de … tiennes* (Compendium of … Philadelphie, 1831, in-8), etc.

HENRY (Dominique-Marie-J…), … français, né le 15 juin 1798, à … Alpes), a été bibliothécaire de … archiviste de Toulon. Correspondant … de l'instruction publique et de … Antiquaires, il s'est principalement … l'histoire et des antiquités de la …

Ses principaux ouvrages sont … *cherches sur la géographie ancienne … Alpes* (1818, in-8 ; 2ᵉ édit., 18…) ; *… sillon* (1835-1836, 2 vol. in-8), … du royaume de Majorque ; … (1840) ; *l'Égypte pharaonique* (… histoire des institutions des Égyp… rois nationaux ; *Histoire de Toulon … depuis 1789 jusqu'à la fin de la … primitif de la ville de Toulon* … *Vie et les œuvres de P. Puget* (… un grand nombre de mémoires … d'histoire, dans divers recueils … fourni des notes et des documents … *historiques* de Champollion-Figeac.

HENRY (Al…), ecclésiastique … Chatenon (Vosges), en 18…, … après 1830 et fut attaché au … il devint ensuite chanoine de ce … teur de l'institution de la … (Vosges).

Outre plusieurs livres d'éducation … que *Tobie* (1851), *Esther* (18…), … Henry a publié : *Récits de l'… quence* (1834 et 1835, 2 vol. in-… … édition, parue en 1858, a été … volumes ; *Éloquence et poésie des … (1849, in-8 ; 2ᵉ édit., 1854) ; *Histoire … (1854-1857, 8 vol. in-8), accompagnés … ments critiques et d'extraits … vains grecs, latins et français ; *les … revenus à la foi catholique*, avec … motifs qui les ont déterminés (18… 18) ; *les Israélites convertis à la … (1866, in-18) ; *les Magnificences de … (1859-1867, t. I-XIV, in-8 ; 2ᵉ série … t. I à XI), recueil de ce qui a été … remarquable sur le dogme, la … culte, etc.

HENRY (Étienne-Ossian), pharmacien … çais, membre de l'Académie de médecine, … novembre 1798, fut de bonne heure … travaux de son père, chimiste … cupa, pendant plusieurs années, … chef à la pharmacie centrale des … ris. Admis en 1824 à faire partie de … (section de chimie médicale), … des travaux chimiques. Il a été décoré … d'honneur le 6 mai 1846. — Il est mort … août 1873.

M. Henry est auteur d'ouvrages … *nuel d'analyse chimique des eaux …* (1825, in-8), rédigé avec son père, et …

nationale, et n'entra dans … qu'à celles du 20 février 18… l'arrondissement de Châtelle… contre 3083 obtenues par … teur, il prit place sur les … et vota avec la majorité … velle Chambre. Après l'acte … un des 363 députés des … sèrent un vote de con… Broglie, et fut réélu, le … 8331 voix, contre 7130 … officiel. M. Hérault repré… tellerault au Conseil généra…

HERBELIN (Jeanne-Math…), artiste miniaturiste français… (Seine-et-Oise) le 24 août … général Habert et d'une … elle se livra de bonne heur… ture sous la direction de … elle aborda avec succès la … la même époque, elle débu… par dix miniatures. Aux … envoya une série de portrait… tableaux des maîtres. Parmi … remarqué : *le comte de … Thorigny* ; *la comtesse Du … Naspero* ; *Mme Azelia R…* … *Robert-Fleury*, *Souvenir*, … *tinet*, *Rossini* ; le portrait de … sa mère, la baronne veuve H…

Les principaux sujets … hélas aux peintres des gran… tude et le choix desquels … visité les musées de l'Ital… d'Espagne *Marguerite*, d'… quez, *la Vierge* de Rem… *Van Dyck*, etc. Elle a aus… plusieurs compositions ori… une *Bergère bourguignonne*, … *venir*, *Enfant tenant une …* *avec un éventail* : ces trois … 1855 ; *Jeune paysanne*, … *d'enfant*, etc.

Ainsi que Mlle Rosa Bo… fut l'objet de décisions … dispensant leurs ouvrages … men. Elle avait, en effet, … tinctions et médailles : une … 1844, deux 1ʳᵉˢ en 1847 et … une nouvelle 1ʳᵉ médaille … universelle de 1855. En … musées lui demanda une … rie du Luxembourg. C'était … de ce genre qui fût admise …

HERBERT (John-Rogers), … le 23 janvier 1810, à Maldo… véla de bonne heure pour … que son père s'appliqua à … collège, il vint à Londres … que temps les cours de l'A… cessité de forcer de cherche… portraits des moyens d'ex… à devenir à la mode ; plusi… haute aristocratie le prire… et, à vingt-quatre ans, il … dans les traits de la jeune …

De 1830 à 1835, M. Her… des portraits. Son début … genre fut une petite … Appointed hour), dans la … ainsi que *Meander* et … ensuite *les Prisonniers* … … (1836), *Desdemona* … (1837), et plusieurs … ou de l'histoire de Venise…

en 1858 : *Traité pratique d'analyse chimique* (in-8) ; *Pharmacopée française* (1827, in-8), traduction nouvelle du *Codex medicamentarius* avec notes et additions ; *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), avec M. Lhéritier ; etc. Mais il est surtout connu par de nombreuses recherches et analyses sur l'action et la composition des eaux minérales, dont les résultats ont été insérés dans le *Bulletin* de l'Académie de médecine ; nous mentionnerons entre autres celles qui concernent l'*Anémie organique* (1830) ; l'*Action du tannin* (1835) ... *lactates*, la *Monesia* (1841) ; les *Eaux de Paris* (1848). Il a fourni également beaucoup d'articles aux *Annales de chimie* et au *Journal de pharmacie* et a pris une part importante à la rédaction du *Dictionnaire* de Nysten (1845).

HENZEN (Jean-Henri-Guillaume), célèbre épigraphiste allemand né à Brême, en 1816, fit ses études dans diverses universités et fut reçu docteur avec une thèse *sur Polybe*. Vers 1840, il visita l'Italie, puis la Grèce, et revint se fixer à Rome, où il se consacra à l'épigraphie et aux antiquités. A la suite d'un remarquable travail sur la [illegible], il devint secrétaire en second de l'Institut de correspondance archéologique, et, à la mort de Braun (1856), secrétaire en premier de la même société, au *Bulletin* et aux *Annales* de laquelle il a constamment pris la part la plus active. Il fit partie, en outre, avec MM. Mommsen et de Rossi, de la commission du *Corpus inscriptionum latinarum*. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1860, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1866.

Outre sa collaboration aux recueils que nous avons cités, et dans le *Répertoire* desquels on trouve l'indication de ses importantes recherches, M. Henzen a réédité et augmenté considérablement le *Recueil d'Orelli* et concouru aux *Musées du Rhin*, de M. Th. Welcker.

HÉRARD (Louis-Pierre), architecte français, né à Vaugirard, le 15 janvier 1815, fut élève de l'école municipale de dessin et de l'école des Beaux-Arts. Il fut chargé, en 1843, de la construction des écoles communales, des salles d'asile et de la justice de paix de Vaugirard. Architecte de la commission des monuments historiques, il [illegible] la restauration des églises de Champagne [illegible] et de Chambly (Oise) ; on lui doit [illegible] l'érection des groupes scolaires du boulevard des Amandiers, de la grande rue de Passy, de la rue Vandrezanne, de la rue Eblé, le tombeau du compositeur Charles Maury au cimetière Montmartre, la restauration de plusieurs [illegible], etc.

M. Hérard a exposé à divers Salons : *Projet de prison cellulaire* (1849), les abbayes de *Maubuisson* (1851), des *Vaux de Cernay* (1852), de *Notre-Dame-du-Val* (1853), de *Port-Royal* (1857) ; à l'Exposition universelle de 1855, il envoya un projet remarqué de passerelle sur les grandes [illegible]. Il a publié un *Mémoire* sur les [illegible] à exécuter dans le 11ᵉ arrondissement [illegible] et la monographie de plusieurs des abbayes dont il a levé les plans. M. Hérard a obtenu une médaille d'or au Salon de 1851.

HÉRAULT (René-Célestin-Alfred), député français, né à Châtellerault (Vienne), le 27 août 1837, fils d'un riche banquier de cette ville, appartenait à l'opposition libérale sous l'Empire. Il se présenta aux élections législatives de 1869, contre M. de Beauchamp, candidat officiel, et obtint une minorité de plus de [illegible] voix. Il échoua également aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, et n'entra dans la vie parlementaire qu'à celles du 20 février 1876. Élu député pour l'arrondissement de Châtellerault, par 7350 voix, contre 7083 obtenues par le candidat conservateur, il prit place sur les bancs du centre gauche et vota avec la majorité républicaine de la nouvelle Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8331 voix, contre 7150 réunies par le candidat officiel. M. Hérault représente un canton de Châtellerault au Conseil général de la Vienne. *

HERBELIN (Jeanne-Mathilde HABERT, dame), artiste miniaturiste française, est née à Brunoy (Seine-et-Oise) le 24 août 1820. Fille du baron général Habert et d'une sœur du peintre Belloc, elle se livra de bonne heure à l'étude de la peinture sous la direction de son oncle. Dès 1838, elle aborda avec succès la miniature. Mariée vers la même époque, elle débuta au Salon de 1848, par dix miniatures. Aux Salons suivants, elle envoya une série de portraits et des réductions de tableaux des maîtres. Parmi les portraits, on a remarqué : *le comte de Zupel ; M. et Mme de Thorigny ; la comtesse Du Manoir ; Mlle Zulmé Maspéro ; Mme Azélia Roman ; MM. Dupont, Robert-Fleury, Souvestre, Isabey, Guizot, Martinet, Rossini* ; le portrait de l'auteur et celui de sa mère, *la baronne veuve Habert*, etc.

Les principaux sujets empruntés par Mme Herbelin aux peintres des grandes écoles, pour l'étude et le choix desquels elle a plusieurs fois visité les musées de l'Italie, sont : l'*Infante d'Espagne Marguerite*, d'après Antonio Velasquez, *la Vierge* de Rembrandt, le *Portrait de Van Dyck*, etc. Elle a aussi exécuté avec succès plusieurs compositions originales : *Paysanne* et une *Bergère bourguignonne*, *la Prière*, *un Souvenir*, *Enfant tenant une rose*, *Petite fille jouant avec un éventail* : ces trois dernières exposées en 1855 ; *Jeune paysanne*, *Femme grecque*, *Portrait d'enfant*, etc.

Ainsi que Mlle Rosa Bonheur, Mme Herbelin fut l'objet de décisions spéciales du jury de 1853, dispensant leurs ouvrages des formalités de l'examen. Elle avait, en effet, obtenu toutes les distinctions et médailles : une 3ᵉ en 1843, une 2ᵉ en 1844, deux 1ʳᵉˢ en 1847 et 1848 ; elle reçut depuis une nouvelle 1ʳᵉ médaille lors de l'Exposition universelle de 1855. En 1853, la direction des musées lui demanda une miniature pour la galerie du Luxembourg. C'était la première œuvre de ce genre qui fût admise dans ce musée.

HERBERT (John-Rogers), peintre anglais, né le 23 janvier 1810, à Maldon (comté d'Essex), révéla de bonne heure pour les arts une vocation que son père s'appliqua à développer. Sorti du collège, il vint à Londres en 1825 et suivit quelque temps les cours de l'Académie royale ; la nécessité le força de chercher dans la peinture de portraits des moyens d'existence. Il ne tarda pas à devenir à la mode ; plusieurs personnages de la haute aristocratie le prirent sous leur protection, et, à vingt-quatre ans, il fut choisi pour reproduire les traits de la princesse Victoria.

De 1830 à 1835, M. Herbert n'exposa guère que des portraits. Son début dans la peinture de genre fut une petite toile, *le Rendez-vous* (the Appointed hour), dans la manière *préraphaélite*, ainsi que *Haydée* et *la Prière* (1834). Il donna ensuite *les Prisonniers rançonnés par les condottieri* (1836) ; *Desdemona intercédant pour Cassio* (1837), et plusieurs scènes tirées de lord Byron ou de l'histoire de Venise, et dans lesquelles l'in-

fluence des maîtres italiens se fait de plus en plus sentir. Vers ce temps il contracta avec l'architecte W. Pugin une étroite amitié qui eut pour résultat de le convertir lui et sa famille à la religion catholique. Les tableaux suivants : *la Constance et la Procession de 1528 à Venise* (1839) ; des *Chasseurs à la porte d'un monastère* et *le Signal* (1840), qui obtint un prix de la *British Institution*; *l'Enlèvement des fiancées vénitiennes par les pirates de l'Istrie* (1841), indiquèrent chez l'artiste la préoccupation d'effets nouveaux et de la mise en scène.

En 1842, M. Herbert, qui venait d'être élu associé de l'Académie royale, exposa *l'Introduction du christianisme en Bretagne*, toile d'un haut caractère religieux et qui commence une série d'œuvres de même ordre : *le Christ et la Samaritaine* (1843) ; *sir Thomas More et sa fille*, admis à la galerie Vernon, et *le Procès des sept évêques* (1844) ; *saint Grégoire enseignant le chant aux enfants de Rome* (1845) ; *Jésus enfant ému à la vue d'une croix* (1847) ; *Saint Jean devant Hérode* (1848) ; etc. Une touche magistrale, un soin scrupuleux des accessoires, une grande puissance dans l'expression des idées, faisaient de cet artiste le peintre le plus profondément religieux de l'école anglaise. Aussi est-ce à lui que l'on confia, en 1848, la plupart des nombreux sujets bibliques qui décorent les salles du nouveau Parlement à Londres, tels que : *Moïse descendant du Sinaï avec les tables de la loi*, *le Jugement de Salomon*, *Visite de la reine de Saba*, *Édification du Temple*, *Condamnation des faux prophètes*, *Daniel dans la fosse aux lions*, etc. Il a été chargé de traiter dans le même palais quelques sujets des drames de Shakespeare.

Ces travaux, longuement préparés et recommencés plusieurs fois avec une courageuse patience, ont écarté M. Herbert des expositions publiques; on a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, *le Roi Lear maudissant Cordelia*, scène trouvée médiocre et d'après laquelle on ne pouvait guère le juger sous son véritable jour. Cet artiste reçu, en 1846, membre titulaire de l'Académie royale, a été élu correspondant de l'Institut, le 11 décembre 1869.

HERBST (Édouard), homme politique autrichien, né à Vienne, le 9 décembre 1820, suivit les cours de droit à l'université de cette ville et fut reçu docteur en 1843. Après avoir été employé quelque temps au parquet du procureur de la Cour, il fut nommé, en 1847, professeur de la philosophie de droit pénal à l'université de Lemberg (Gallicie) et passa, en 1858, à l'université de Prague. Élu député à la diète de Bohême, et délégué par celle-ci au Reichsrath, il y devint un des membres les plus actifs du parti constitutionnel et l'un des principaux orateurs. Il fut rapporteur des lois sur l'organisation des banques, de la presse, etc. A la diète de Bohême, il s'attacha au parti allemand, combattit les prétentions de la nationalité tchèque, la transformation de l'université allemande de Prague en université tchèque, et les tendances fédéralistes et décentralisatrices. Entré en décembre 1867, dans le cabinet Berger, comme ministre de la justice, il introduisit diverses réformes importantes, telles que l'abolition de l'emprisonnement pour dettes, la juridiction du jury pour les délits de presse, l'organisation des tribunaux de district, et élabora les lois confessionnelles (1868). Rentré dans l'opposition (12 avril 1870), il combattit les ministères Potocki et Hohenwart et eut une part toujours active dans les débats du Reichsrath.

On cite de M. Herbst : *Manuel du droit pénal autrichien* (Handbuch des œsterr. Strafrechts; Vienne, 1855, 2 vol., 5e édit., 1875); *Recueil des arrêts du tribunal supérieur criminel* (Sammlung von Strafrechtl. Entscheidungen des ob. Gerichtshof, Vienne, 1858); *Supplément* (1860); *Introduction au code d'instruction criminelle de l'Autriche* (Einleitung in das œsterr. Strafprocessrecht, Vienne, 1860; 2e édit., 1871).

HERCULANO DE CARVALHO E ARAUJO (Alexandre), écrivain portugais, est né à Lisbonne, le 28 mars 1810. Envoyé de bonne heure à Paris pour y faire son éducation, il y étudia avec ardeur les principales langues et littératures de l'Europe. A son retour en Portugal, il eut une part active à la rédaction du *Panorama*, journal littéraire, et fit paraître, en 1836, la *Voix du Prophète* (a Voz do Propheta, in-8), essai de prose biblique dans le genre des *Paroles d'un croyant*. Vinrent ensuite : *la Harpe du croyant* (a Harpa do Crente, in-8), recueil de poésies dans le goût de l'école romantique française; le roman d'*Eurich, prêtre des Goths*, qui a été comparé à *Notre-Dame de Paris*, et *le Moine de Cister* (o Mange de Cister), roman historique de l'époque de Jean Ier.

Depuis, M. Herculano écrivit une grande *Histoire de Portugal* (Historia de P. Lisbonne, 1846-1852, 4 vol. in-8), et donna ses soins à une publication intitulée : *Portugaliæ monumenta historica* (in-fol.), publiée par l'Académie royale de Lisbonne. On lui doit encore une *Histoire de l'origine et de l'établissement de l'inquisition en Portugal* (Lisbonne, 1854-1855, 3 vol.); *Questions publiques* (1873); *Estudos historicos* (1876).

M. Herculano de Carvalho, qui eut aussi un rôle politique et fut plusieurs fois député, fut attaché à la bibliothèque du roi. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (22 janvier 1858). — Il est mort à Lisbonne, le 13 septembre 1877.

HEREMANS (Jacques-François-Joseph), philologue flamand, né à Anvers, le 28 janvier 182[illegible], fit ses études à l'Athénée de sa ville natale et y devint sous-bibliothécaire en 1843. Il fut successivement professeur au collège de Malines en 1844, à l'Athénée de Gand en 1845 et professeur de langue et littérature hollandaise à l'Université de la même ville en 1864.

L'un des chefs du mouvement littéraire flamand, M. Heremans, a publié les biographies de divers poètes de nationalité flamande, tels que : Ledeganck, J. T. van Kyswijck, l'historien David, etc. On lui doit ensuite une grammaire hollandaise, une histoire de la littérature de ce pays et [illegible] un excellent *Dictionnaire français-hollandais et hollandais-français* (Anvers, 1858-186[illegible]).

HÉRISSON (Anne-Charles), député français, né à Surgy, le 12 octobre 1831, d'une ancienne famille du Nivernais, fit ses études à Clamecy et à Paris, au lycée Saint-Louis, fut reçu avocat en 1853, lauréat de la Faculté de droit, la même année, et docteur en 1855. Avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, en 1859, il fut impliqué, en 1864, dans le procès des Treize, et condamné. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé maire du 6e arrondissement de Paris et membre de la commission de l'enseignement communal, puis, par décret du 13 octobre 1870, adjoint au maire de Paris. Élu, le 5 novembre 1870, maire du 6e arrondissement au premier tour de scrutin, par 6855 voix sur 13708 votants, il fut expulsé de sa mairie, au 18 mars 1871, sur l'ordre du Comité central. Porté malgré lui aux élections communales du 26 mars, il obtint, sans être élu, 2279 voix. Rentré, le 23 mai, dans ses fonc-

tions, il donna sa démission, le 5 août suivant, à la suite de la nouvelle loi municipale. Après une première élection annulée par le conseil de préfecture, il fut nommé, au scrutin complémentaire du 26 novembre 1871, membre du conseil municipal de Paris, pour le quartier de la Monnaie. Dans les derniers jours de la présidence de M. Thiers, il fut un des actifs promoteurs de la candidature de M. Barodet à Paris.

M. Hérisson se porta, lors d'une élection partielle, à l'Assemblée nationale, dans le département de la Haute-Saône et fut élu par 37 129 voix. Il fit partie du groupe dit l'Union républicaine, vota avec la minorité de l'Assemblée et adopta les lois constitutionnelles. Candidat aux élections générales du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Lure, il ne fut pas élu. Au mois de juin suivant, il rentra au conseil municipal de Paris (quartier d'Amérique) dont il fut ensuite nommé président (juillet 1876), et fut réélu en janvier 1878, pour le quartier de Notre-Dame-des-Champs. Quelques mois plus tard, le colonel Denfert-Rochereau, député du 6e arrondissement, étant mort, une nouvelle candidature fut offerte à M. Hérisson, qui fut élu, le 7 juillet 1878, par 6931 voix contre 3004 obtenues par le candidat clérical, M. V. Guérin, et 1400 voix partagées entre deux autres candidats républicains, MM. de Jouvencel et Blanqui. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et donna sa démission de conseiller municipal.

M. Hérisson a collaboré au *Manuel électoral*, à la *Revue pratique du droit français*, à la *Revue critique de législation*, et a dirigé pendant deux ans le Bulletin des *Tribunaux*. *

HERMANN (Karl-Henri), peintre allemand, né à Dresde le 6 janvier 1802, suivit, à Dusseldorff, les leçons de Cornélius. Avec deux élèves de ce maître, Gœtzenberger et Fœrster, il peignit les fresques de l'Université de Bonn. Il accompagna plus tard Cornelius à Munich et y exécuta plusieurs de ses cartons, notamment, dans la glyptothèque ou dans l'église Saint-Louis, les figures de *saint Luc* et de *saint Jean*, *l'Ascension*, *l'Annonciation* et les quatre *Pères de l'Église*. Parmi ses compositions personnelles, on cite, au palais du roi de Bavière, des fresques empruntées au *Parcival* d'Eschenbach, deux plafonds d'église représentant l'Ascension, et surtout, sous les arcades du jardin royal, la magnifique fresque de la *Victoire de l'empereur Louis de Bavière à Ampfing*. En 1841 il fut appelé à Berlin pour y exécuter dans le vestibule du musée, d'après les plans de M. Stüler, de grandes fresques qu'il fut forcé d'abandonner. Il décora alors presque seul une autre église de Berlin, et y peignit à fresque les Pères, *les Prophètes, les Évangélistes*, les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. De 1837 à 1850 M. Hermann travailla à une série de quinze cartons consacrés aux grands épisodes de l'histoire d'Allemagne, et dont la reproduction fut confiée aux meilleurs graveurs. Il entreprit, en 1866, un travail analogue sur l'histoire d'Angleterre.

HERMARY (Jules-Hippolyte-Joseph), député français, né à Barlin (Pas-de-Calais) le 15 décembre 1834, entra à l'École centrale des arts et manufactures en 1857 et fut reçu ingénieur civil. Il s'établit brasseur-distillateur dans sa ville natale dont il devint maire, se porta candidat, dans la 1re circonscription de Béthune, aux élections du 20 février 1876, et fut élu par 9669 voix, contre [illegible] obtenues par le candidat républicain, M. [illegible]. Il siégea à droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Candidat officiel et monarchiste aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 11 296 voix contre le même concurrent qui en obtint 8770. Il représente le canton de Houdain au conseil général du Pas-de-Calais. *

HERMITE (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Dieuze (Meurthe) le 25 décembre 1822, entra à l'École polytechnique en 1842, et s'y distingua par la publication d'un travail important sur les fonctions abéliennes. Désirant se consacrer entièrement à l'étude de l'analyse mathématique, il n'entra point dans les services publics. En 1848, il fut nommé répétiteur d'analyse et examinateur d'admission à l'École polytechnique, où il devint, en 1863, examinateur de sortie et de classement, et en novembre 1869, professeur d'analyse, en remplacement de M. Duhamel auquel il succéda aussi comme professeur d'algèbre supérieure à la faculté des sciences. Il fut nommé, en 1864, maître de conférences à l'École normale supérieure. Au mois de juillet 1856, âgé de moins de trente-quatre ans, il remplaça M. Binet à l'Académie des sciences. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

Les recherches de M. Hermite ont été publiées dans un grand nombre de journaux français et étrangers ; la plupart de ses mémoires, objet de rapports très favorables, ont été insérés, par ordre de l'Académie, dans le *Recueil des savants étrangers;* d'autres ont été reproduits en entier dans la collection des *Œuvres complètes* de Jacobi. Presque tous ses travaux se rapportent à la théorie des nombres et à celle des fonctions elliptiques et abéliennes. Nous nous bornerons à mentionner : *Mémoires sur les fonctions elliptiques et ultra-elliptiques ou abéliennes* (*Comptes rendus* de l'Académie, 1843, 1849, 1855 et 1856) ; *Mémoires, Lettres à M. Jacobi* et *Notes diverses sur la théorie des nombres* (*Journal de Crelle*, tomes XL, XLI ; *Comptes rendus*, 1849 et 1850) ; *sur la Théorie des formes quadratiques ternaires indéfinies* (*Journal de Crelle*, tomes XL et XLVII) ; *sur les Transcendantes à différentielles algébriques* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1844) ; *Mémoires sur la réduction des fonctions homogènes à coefficients entiers et à deux indéterminées* (*Journal de Crelle*, tome XXXVI) ; *sur les Fonctions à double période* (*Comptes rendus*, 1851) ; *Mémoires sur les fonctions algébriques* (*Comptes rendus*, 1851). M. Hermite a publié en outre : *Théorie des équations modulaires* (1859, in-4) ; *Sur la Réduction des formes cubiques à deux indéterminées* (1859, in-4) ; *Sur la Théorie des fonctions elliptiques ; sur les fonctions de sept lettres* (1863, in-4) ; *Sur l'Équation du 5e degré* (1866, in-4) ; *Sur la Fonction exponentielle* (1874, in-4) ; il a également publié son *Cours d'analyse de l'École Polytechnique* (1873, 1re partie, in-8), etc.

HEROLD (Ferdinand), homme politique français, sénateur, fils du célèbre compositeur français de ce nom, mort en 1833, est né aux Ternes, près Paris, le 16 octobre 1828. Après avoir fait ses études classiques dans la maison maternelle, il commença le droit, et, sous la direction spéciale de M. Valette, s'y adonna avec ardeur. Reçu docteur en 1851, il remporta, la même année, au concours entre les docteurs, un des prix de la fondation Beaumont. Inscrit au barreau de Paris en 1849, il fut élu premier secrétaire de la conférence du stage, en 1851, et devint, en 1854, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, plaida dès lors dans un grand nombre d'affaires politiques dont plusieurs eurent du retentissement. Membre de divers comités

fondés depuis 1857 pour diriger le mouvement libéral dans les élections au Corps législatif, il se vit chargé de soutenir devant les deux juridictions où il exerçait, la plupart des recours électoraux formés par le parti démocratique. En 1864, compris dans le « procès des Treize, » intenté à MM. Garnier-Pagès et Carnot, il fut représenté par le ministère public comme le principal organisateur du mouvement et condamné à 500 francs d'amende, comme les autres inculpés. Élu membre du conseil de son ordre, il en fut, en outre, bibliothécaire.

Aux élections générales de 1869, M. Herold fut appelé comme candidat de l'opposition démocratique, dans la 3e circonscription de l'Ardèche, et, malgré la vive opposition de l'administration et du clergé, réunit, au premier tour de scrutin, 9235 voix contre 14 751 données au candidat officiel, le marquis de la Tourrette, et 6050 au candidat du tiers parti, le comte Rampon. Au second tour, resté seul en présence du candidat officiel, il obtint 12 385 voix contre 18 993. Aux élections partielles de novembre, sa candidature, posée et soutenue dans la 8e circonscription de Paris, à côté de celles de MM. Emm. Arago et A. Gent, lui valut des succès dans les réunions publiques et une honorable minorité de 2195 voix.

Le 4 septembre 1870, M. Herold entra à l'Hôtel de Ville avec les membres du gouvernement nouveau. Nommé ce même jour l'un des secrétaires du gouvernement de la Défense nationale, et le lendemain secrétaire général du ministère de la justice, il reçut, par décret du 12, la délégation de la signature des affaires administratives de ce ministère, en l'absence de M. Crémieux. Il provoqua alors un certain nombre de mesures législatives, telles que l'abrogation de l'article 75 de la Constitution de l'an VIII, la liberté de l'imprimerie, l'institution de la commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'État, et le décret du 5 novembre qui décida qu'à l'avenir la promulgation des lois résulterait de leur insertion au *Journal officiel*. Il prit, dans le même temps, une part active aux travaux de diverses commissions, notamment de celle qu'il fit établir, le 18 septembre, au ministère de la justice pour la réforme judiciaire. Les procès-verbaux des séances de cette commission furent publiés par l'Imprimerie nationale. Nommé ministre de l'intérieur, par intérim, le 1er février 1871, en remplacement de M. Jules Favre, il eut en cette qualité à renouer les premières relations du gouvernement central avec les autorités françaises des départements occupés par l'ennemi. Il garda ce poste jusqu'au 22 février, jour où M. Ernest Picard, nommé ministre à Bordeaux, vint le remplacer.

Pendant qu'il était retenu à Paris, M. Herold, porté candidat à l'Assemblée nationale dans l'Ardèche, avait obtenu, sans être élu, 30 000 voix, la liste démocratique sur laquelle il était porté, ayant été battue dans ce département par une liste de fusion qui rallia 40 000 suffrages. Aux élections complémentaires du 2 juillet, son nom inscrit à Paris sur la liste républicaine modérée du comité de la rue de Turbigo, réunit 67 144 voix et arriva dans les premiers rangs après les élus. Un décret du 18 avril 1871 le nomma conseiller d'État dans la commission provisoire remplaçant l'ancien conseil. Lors de la réorganisation du Conseil d'État, à la fin de juillet 1872, l'Assemblée nationale ayant été chargée de nommer les conseillers d'État, M. Herold, candidat des républicains et, à tous les scrutins, en tête de leur liste, fut repoussé par la majorité.

Le 1er décembre de la même année, il fut élu conseiller municipal pour le quartier de Charonne (20e arrondissement) et fut cinq fois vice-président du Conseil. Après avoir soutenu la candidature de M. de Rémusat contre celle de M. Barodet (avril 1873), il fut le rédacteur et le premier signataire de la protestation contre les tentatives de restauration monarchique (octobre). Parmi les nombreux rapports qu'il présenta à ses collègues, on remarqua celui dans lequel il soutenait le projet de création d'un cimetière à Méry-sur-Oise (avril 1874). Le 29 novembre 1874, son mandat lui fut renouvelé par ses électeurs de Charonne. Sa proposition d'attribuer une subvention de 300 000 fr. aux établissements d'enseignement supérieur du département de la Seine (novembre 1875) fut adoptée par le Conseil, mais annulée par le ministre de l'intérieur.

Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, par la fraction républicaine qui suivait la double influence de M. Thiers et de M. Gambetta, M. Herold fut élu, à la majorité absolue et au premier tour, le troisième sur cinq, par 105 voix, ayant avant lui MM. de Freycinet et Tolain et après lui MM. V. Hugo et A. Peyrat. Il vint siéger dans les rangs de la gauche républicaine. Il donna quelque temps après sa démission de conseiller municipal. Au nombre des propositions qu'il soutint devant la Chambre haute, il faut citer la modification des articles 420 et 421 du Code d'instruction criminelle (loi du 28 juin 1877). Après l'acte du 16 mai, il vota contre la dissolution de la Chambre (23 juin 1877), puis il fut, avec MM. Calmon et Peyrat, un des trois présidents du Comité des gauches du Sénat chargé d'organiser et de soutenir la résistance légale contre les agissements de l'administration de MM. de Broglie et Fourtou : ce comité, après les élections du 14 octobre, reçut les remerciements de tous les groupes de l'opinion républicaine.

M. Herold venait de rédiger pour la commission supérieure des théâtres dont il faisait partie un intéressant rapport sur l'organisation de nos théâtres lyriques, et de soutenir devant le Sénat les conclusions d'un rapport non moins important sur l'établissement des tramways, lorsqu'il fut appelé, par décret du 25 janvier 1879, aux fonctions de préfet de la Seine, en remplacement de M. Ferdinand Duval. Le président de la République, M. de Mac-Mahon, avait vivement résisté à cette nomination, qui fut un de ses derniers actes, et déjà il était remplacé par M. J. Grévy, quand M. Herold entra en séance au Conseil municipal. Remerciant le président qui lui souhaitait la bienvenue au nom du Conseil (1er février), il s'applaudit de l'entente qui devait régner entre ses anciens collègues et lui, mais rappela en même temps que, dans les délicates questions soulevées par une administration comme celle du département de la Seine, le dernier mot devait toujours rester à la loi. Son entrée en fonctions, signalée, au dedans, par une vive impulsion donnée aux divers services et par une [illegible] des règlements du personnel administratif tendant à substituer des règles fixes à l'arbitraire préfectoral, fut marquée au dehors par la transformation du plus grand nombre des écoles congréganistes en laïques, par l'adoption, sauf des réserves, des changements de dénomination des rues demandés par le Conseil, par la détermination précise des attributions des aumôniers dans les hôpitaux, par la réorganisation des bureaux de bienfaisance, par la création d'un comité de[illegible] inscriptions parisiennes, par l'annulation de plusieurs vœux et votes du Conseil manifestement illégaux, par la conclusion d'un traité avec le Crédit foncier dégrevant de sept millions le budget de la ville et d'un traité avec l'État pour la reconstruction de l'Hôtel des Postes, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 février 18[illegible].

M. F. Herold a publié, outre sa thèse de doctorat (*De la Preuve de la filiation*, 1851) : *Manuel électoral*, avec MM. Clamageran, Dréo, Durier, Ferry et Floquet (1861, in-18 ; 8e édit. 1869), répandu à plus de cent mille exemplaires; *Sur la Perpétuité de la propriété littéraire* (1862, broch. in-8); *le Vote des villes*, étude de statistique électorale (1864, broch. in-8); *Manuel de la liberté individuelle*, avec M. Jozon (1868, in-18); *le Droit électoral devant la Cour de cassation* (1869, in-8); *Un Projet de loi électorale* (1869, broch. in-8); *Notice sur M. Valette* (1878, in-8); puis un assez grand nombre de *Consultations* et de *Mémoires* judiciaires. Il a collaboré assidûment, de 1856 à 1862, à la *Revue pratique du droit français*, fourni des articles politiques au *Siècle*, à *la Tribune*, etc. Membre de la Société d'économie politique, il a aussi écrit dans le *Journal des Économistes*. En 1865, M. Herold a rédigé, à la demande du conseil de l'ordre : *Tableaux des avocats au Conseil d'État et à la Cour de cassation*, précédés d'une *Introduction historique* (1867, in-4). Il a édité, avec M. Lyon-Caen, comme ouvrages posthumes de M. Valette : *De la Propriété et de la distinction des biens*, commentaire des titres correspondants du Code civil (1879, in-8), et un recueil de *Mélanges* (1879-1880, 2 vol. in-8). Ajoutons qu'il a été le collaborateur et l'auxiliaire le plus utile des trois dernières éditions du *Dictionnaire des Contemporains*.

HERPIN (Jean-Charles), médecin français, né à Metz le 8 avril 1798, fut reçu docteur en 1826 à Paris où il exerça sa profession. Il a publié, outre beaucoup de brochures industrielles, médicales et agricoles : *Récréations chimiques* (1833, 2 vol. in-8), recueil d'expériences curieuses et instructives; *Méthode naturelle de lecture* (1833, in-18) ; *Études statistiques et statistiques sur les principales sources d'eaux minérales de France, d'Angleterre et d'Allemagne* (1855, in-18); *Du Raisin, considéré comme médicament* (1860, in-18); *De l'Acide carbonique, de ses propriétés physiques, chimiques et physiologiques* (1864, in-18) ; etc. — Il est mort à Nice le 17 janvier 1872.

HERPIN (Léon), peintre français, né à Granville (Manche) en 1841, fut tour à tour élève de MM. Jules André, Daubigny et Busson, et fit en plein air de longues études d'après nature. Il débuta au Salon de 1868, où il envoya deux paysages au fusain : *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau* et *Environs de Thiers*, ainsi qu'un paysage à l'huile : *Bords de la Seine à Sèvres*. Il a exposé depuis : *Environs de Dinan*, *les Bords du Loing*, faïence (1869); deux *Vues prises au Bas-Meudon* (1870); *Vue de l'île de Chansey* (1872); *Bords de l'Yonne*, *Ruisseau sous bois* (1874) ; *la Marne à Chennevières*, *la Butte des Moulineaux* (1875); *le Pont de Sèvres*, *le Petit pont de Saint-Cloud* (1876); *Environs de Cherbourg*, *Marais salants du Pouliguen* (1877) ; *Paris vu du pont des Saints-Pères le soir* (1878) ; *Paris vu du Pont-Neuf en 1878* (1879), acquis par la ville. M. Léon Herpin a obtenu une 3e médaille en 1875 et une 2e en 1876.

HERRICH-SCHAEFFER (Théophile-Auguste), entomologiste allemand, né en 1799 à Ratisbonne, commença sous les yeux de son grand-père, médecin distingué, des études de médecine, d'histoire naturelle et plus particulièrement d'entomologie, et les continua aux universités de Wurtzbourg, d'Heidelberg et de Berlin. Reçu docteur en médecine en 1821, il fut attaché, en [illegible], au tribunal de Ratisbonne. — Il est mort à Ratisbonne le 14 avril 1874.

M. Herrich-Schaeffer, possesseur de très belles collections d'insectes, et d'une des plus riches bibliothèques entomologiques, a consigné le résultat de ses actives recherches sur l'histoire naturelle des insectes dans les écrits suivants : *Nomenclator entomologicus* (Ratisbonne, 1835-1840, vol. 1 et 2); *Traité systématique des papillons de l'Europe* (Systematische Bearbeitung der Schmetterlinge von Europa ; Ibid., 1843-1857, livrais. 1-70) ; *Lepidopterorum exoticorum species novæ aut minus cognitæ* (Ibid., 1853 et suiv.) ; *Synonymia lepidopterorum Europæ* (Ibid., 1856, 1 vol. in-4). Il a continué, en outre, la grande *Fauna insectorum Germaniæ* de Panzer (Ibid., 1830-1844, livrais. 111-190) et l'ouvrage de Hahn, intitulé : *les Punaises* (die wanzenartigen Insecten; Nuremberg, 1831-1852 et suiv., tomes III-IX).

HERTZBERG (Gustave-Frédéric), historien allemand, né à Halle le 19 janvier 1826, étudia à l'Université de sa ville natale et à celle de Leipzig, fut reçu privat-docent en 1851 et nommé professeur d'histoire à Halle en 1860. Spécialement livré à l'étude de la Grèce, il publia sur l'histoire de ce pays quelques ouvrages estimés : *Histoire de la Grèce sous la domination romaine* (Geschichte Griechenlands unter der Herrschaft der Rœmer; Halle 1866-1875, 3 vol.) ; *Rome et le roi Pyrrhus* (Ibid. 1871); *Histoire de la guerre des Perses, racontée d'après les sources* (Gesch. der Perserkriege nach den Quellen erzählt; Ibid., 1877), etc. Il a traité sur le même sujet dans l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber.

HERVÉ (Aimé-Marie-Édouard), publiciste français, né le 28 mai 1835 à Saint-Denis (Réunion), fils d'un professeur de mathématiques au collège de cette ville, vint achever ses études à Paris, au collège Napoléon, et eut de brillants succès au concours général; il obtint le prix d'honneur de philosophie en 1854, et entra, la même année, à l'École normale, premier de la promotion, dans la section des lettres. Mais il donna sa démission, au bout de quelques mois, pour se faire journaliste. Il écrivit d'abord dans la *Revue de l'Instruction publique*, puis dans *la Revue contemporaine*, où il fut chargé, en 1860, de la chronique politique. Après une grave maladie qui l'éloigna deux ans de la presse, il devint, en 1863, rédacteur du *Courrier du dimanche*, puis passa au *Temps* (1864) et à *l'Epoque* (1865). L'hostilité de l'administration lui ayant fait interdire la collaboration aux journaux français, il devint l'un des principaux correspondants du *Journal de Genève*. A la suite de la lettre impériale du 19 janvier 1867, inaugurant un nouveau régime pour la presse, M. Hervé fonda, avec M. J.-J. Weiss, le *Journal de Paris*, l'une des feuilles les plus désagréables à l'administration impériale. Aux élections générales de mai 1869, il se présenta, sans succès, dans la circonscription d'Arras, comme candidat de l'opposition libérale, sous le patronage de M. Thiers.

M. Weiss ayant quitté le journalisme militant pour devenir secrétaire général du ministère des beaux-arts, M. Hervé garda la direction du *Journal de Paris* et, le 5 février 1873, il fonda *le Soleil*, grande feuille politique à cinq centimes, paraissant le matin, et qui ne fut d'abord qu'un dédoublement du *Journal de Paris*, dont il empruntait la rédaction. Lors de la visite du comte de Paris à Frohsdorff, prélude de la tentative de restauration monarchique, M. Hervé célébra hautement « la réconciliation de la maison de France », et engagea à ce sujet avec M. Edm. About, directeur du *XIXe Siècle*, une polémique qui se termina par un duel dans lequel

M. About fut légèrement blessé. Après la proclamation du septennat, M. Hervé soutint la politique des cabinets de Broglie, Cissey, Buffet, etc. Au mois d'avril 1876, le *Journal de Paris* cessa sa publication et fut remplacé par *le Soleil* qui, avec les charges ordinaires d'une rédaction complète, conserva son prix de vente, jugé généralement si inférieur au prix de revient que l'opinion ne manqua pas d'expliquer par des subventions des princes d'Orléans la continuation de son existence. Pendant la crise qui suivit l'acte du 16 mai 1877, M. Hervé défendit, sans toutefois les encourager, les mesures de réaction de l'administration nouvelle, et parut croire aux chances de succès de la coalition monarchique. Après la défaite légale de celle-ci aux élections du 14 octobre, il fut le premier à mettre en garde le parti républicain contre des tentatives encore possibles de coup d'État. Ce parti, revenu régulièrement au pouvoir, sous des ministres et enfin avec un président de son choix, eut dans le journal de M. Hervé un de ses plus persévérants adversaires. Durant la discussion des lois présentées par M. Jules Ferry sur l'enseignement, dans la session législative de 1879, *le Soleil* se signala par la vivacité de ses attaques contre ces projets (juin-juillet). Pendant les vacances parlementaires, une lettre par laquelle M. Hervé refusait d'assister au banquet de Chambord du 29 septembre, fut interprétée et commentée par toute la presse comme une déclaration de rupture entre l'orléanisme et la légitimité. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873.

Il a publié à part sous ce titre : *Une page d'histoire contemporaine* (1869, in-18), une étude sur les élections en Angleterre et les hommes d'État actuels de ce pays.

HERVÉ (Florimond Ronger, dit), artiste dramatique et compositeur français, né le 30 juin 1825 à Houdain, près d'Arras, fut élevé à Paris à la maîtrise de Saint-Roch. Il fut huit ans organiste du grand orgue de Saint-Eustache, en même temps que chef d'orchestre au Palais-Royal, et chanta ensuite à l'Opéra-National, où il composa et fit représenter un petit opéra-bouffe intitulé *Don Quichotte*: la *ronde* de Sancho, chantée par M. Joseph Kelm, a joui d'une certaine popularité. En 1853, il fonda le théâtre des Folies-Nouvelles, sous le nom de Folies-Concertantes, et il y donna plusieurs bouffonneries musicales : *la Perle de l'Alsace*, *le Compositeur toqué*, *un Drame en 1779*, *la Fine fleur de l'Andalousie*, etc. Après avoir cédé, vers la fin de 1854, son privilège à MM. Huart et Altaroche, il resta chargé de la direction de la scène jusqu'en 1856, puis abandonna la carrière artistique pour quelques années.

Depuis, M. Hervé a encore écrit la musique et souvent aussi les paroles d'un assez grand nombre d'opérettes dont plusieurs ont obtenu, dans le genre excentrique créé par M. Offenbach, un bruyant succès : *la Fanfare de Saint-Cloud* (Délassements-Comiques, 1861); *le Hussard persécuté*, paroles et musique (même théâtre, 1862), ouvrage repris plus tard par l'auteur avec plus de développement (Palais-Royal, 1873); *Une Fantasia* (Variétés, novembre 1865); *les Chevaliers de la Table-Ronde*, en trois actes (Bouffes-Parisiens, 1866); *l'Œil crevé*, en trois actes, paroles et musique (Folies-Dramatiques, octobre 1867), l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; *le Roi d'Amatibou* (Palais-Royal, novembre 1868); *Chilpéric*, en trois actes, paroles et musique (Folies-Dramatiques, 1868); *le Petit Faust* (même théâtre, avril 1869), *les Turcs* (décembre 1869); *le Trône d'Écosse* (Variétés, trois actes, novembre 1871); *le Nouvel Aladin* (trois actes, même année), joué d'abord en anglais à Londres; *la Veuve du Malabar* (Variétés, trois actes, 18[illegible]); *Alice de Nevers*, paroles et musique, trois actes (Folies-Dramatiques, 1875); *la Belle Poule* (même théâtre, même année, trois actes); *Estelle et Némorin* trois actes (Bouffes, 1876); *la Marguerite des rues*, trois actes (même théâtre, 18[illegible]); *Panurge*, trois actes (même théâtre, septembre 1879), etc. M. Hervé a été engagé à plusieurs reprises à Londres, soit comme acteur, soit comme directeur de concerts.

HERVEY (Éléonore-Louise Montagu, mistress), femme de lettres anglaise, née à Liverpool en 1811, veuve du poëte Thomas-Kibble Hervey (voy. les édit. préc.), appartient à une branche collatérale de la famille des ducs de Manchester. Dans sa jeunesse, elle fournit aux annuaires et aux recueils périodiques diverses pièces de vers qui furent goûtées. En 1839, parut d'elle un poëme dramatique, intitulé *le Landgrave*, écrit pour la lecture plutôt que pour la représentation. Après son mariage (1843), elle abandonna la poésie et écrivit des romans et des contes : *Marguerite Russell*, où elle a raconté sa propre histoire, sous le voile de l'anonyme; *la Double aspiration* (the Double Claim); *le Zodiaque des fleurs*, allégories morales illustrées; *le Sentier du Faon* (the Pathway of the Fawn).

HERVEY DE SAINT-DENYS (Marie-Jean-Léon, marquis d'), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris en 1823, ancien élève de l'École des langues orientales vivantes, a publié *le Poil de la prairie*, traduit de Los Herreros (1847); *Insurrection de Naples en 1647, étude* [illegible] *Masaniello*, traduit du duc de Rivas (1849, [illegible]); *Histoire du théâtre en Espagne* (18[illegible]); *De la Rareté et du prix des médailles romaines*, etc. (1850); *Recherches sur l'agriculture des Chinois* (1851); *Un Roi* (1851); *Histoire de la Révolution dans les Deux-Siciles depuis 1793* ([illegible]), une traduction remarquable des *Poésies de l'époque des Thang*, avec une *Étude sur l'art poétique en Chine*, etc. (1862, in-8); *Recueil de textes faciles et gradués en chinois moderne* ([illegible]); *le Li-Sao*, poëme du IIIe siècle avant notre ère, traduit du chinois (1870, in-8). Il a [illegible] aussi une *Collection ethnographique*, [illegible] sant de types de races humaines [illegible] d'après nature (1866-1867, pl. I-XXXVI, [illegible]) a donné, sous l'anonyme, une [illegible] *les Rêves et les moyens de les diriger* ([illegible])

Commissaire général pour l'empire [illegible] l'Exposition universelle de 1867, M. d'Hervey de Saint-Denys, fut, à cette occasion, décoré de la Légion d'honneur. Il suppléa Stan. [illegible] collège de France, et à sa mort, fut nommé [illegible] fesseur titulaire par décret du 1er [illegible] été élu membre de l'Académie des [illegible] belles-lettres, le 8 février 1878, en [illegible] de Boutaric.

HERVEZ DE CHÉGOIN (Nicolas-J[illegible]), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1791, à Entrains, [illegible] Nièvre. Ancien interne de l'hôpital de la [illegible] où il obtint deux fois la médaille d'or, [illegible] docteur en 1816, et peu de temps après [illegible] par l'Académie dans la section de médecine [illegible] ratoire (1823). Chirurgien consultant [illegible] Philippe, et successivement médecin [illegible] de l'hôpital [illegible] rie de Marie-Thérèse, de celui de Lariboisière [illegible] dernier lieu, de celui de la [illegible] retraite en 1857. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833, il a été promu [illegible] — Il est mort à Paris le 23 [illegible] août 1862.

M. Hervez de Chégoin est auteur de divers mémoires insérés dans le recueil de l'Académie et traitant de l'opération de la pierre, des polypes de la matrice, du bégaiement, du cancer, des tumeurs fongueuses sanguines, etc., et d'une notice sur le *Traitement de la brûlure* (1852).

HERVILLY (Marie-Ernest D'), littérateur français, né à Paris le 26 mai 1839, fit ses études au lycée de Versailles, entra, en 1858, comme dessinateur au chemin de fer du Nord et fut nommé, en 1869, piqueur des ponts et chaussées, mais il abandonna bientôt ces fonctions pour se livrer au journalisme et à la littérature. Il écrivit tour à tour dans le *Diogène*, le *Boulevard*, *l'Artiste*, le *Nain jaune*, le *Grand Journal*, *Paris-Caprice* et surtout dans *la Lune* et *l'éclipse*. Poursuivi en 1864 pour délit de presse, à propos d'un *écho* du *Nain jaune*, il fut acquitté sur la plaidoirie de M. Léon Gambetta. En 1872, il entra au *Rappel* où il prit le pseudonyme *le Passant*.

Outre trois recueils de vers : *la Lanterne en vers de couleur* (1868, in-8), fantaisies politiques, *les Baisers* (1872, in-18) et *le Harem* (1874, in-18), M. d'Hervilly a réuni en volumes la plupart de ses esquisses humoristiques en prose : *Contes pour les grandes personnes* (1874, in-18) ; *Mesdames les Parisiennes* (1875, in-18) ; *Histoires divertissantes* (1876, in-18) ; *d'Hervilly-Caprices* (1877, in-18) ; *Histoires de mariage* (1879, in-18, portrait). Au théâtre, il a fait représenter plusieurs à-propos en un acte et en vers pour les anniversaires de Molière : *le Malade réel* (Odéon, 1874) ; *le Docteur Sans-Pareil* (Ibid., 1875) ; *le Magister* (Théâtre-Français, 1877) ; il a également donné à l'Odéon : *la Belle Saïnara*, comédie japonaise en un acte et en vers (1876), qui est restée au répertoire et *le Bonhomme Misère*, légende en trois tableaux (décembre 1877), en collaboration avec M. A. Grévin ; au Palais-Royal : *le Bibelot* (1877), comédie en un acte qui a reparu sous le titre de *la Soupière*, dans le *Théâtre de campagne* recueilli par M. P. Ollendorf, avec *Silence dans les rangs*, *Vent d'ouest*, *De Calais à Douvres*, *les Revanches de l'escalier*, saynètes souvent interprétées dans les salons.

HERWEGH (George), poète et homme politique allemand, né à Stuttgart le 31 mai 1817, fit ses études à Stuttgart à Maulbronn, et en dernier lieu à Tubingue où il s'occupa spécialement de littérature. Il avait déjà publié la traduction de plusieurs poèmes de Lamartine, et fourni des articles de critique à *l'Europa* de Lewald, lorsque la conscription le réclama. A la suite d'une querelle avec un de ses officiers, il se réfugia en Suisse, à Constance, où il collabora au *Magasin littéraire* du docteur Wirth. Retiré ensuite à Zurich, il publia, en 1841, sous le titre de *Chants d'un vivant* (Gedichte eines Lebendigen), l'ouvrage auquel il doit sa renommée. C'est un recueil de poésies républicaines, remarquées pour l'ampleur du rythme et la vigueur des pensées ; on y distingue : *Léger bagage*, *le Chant de la haine*, *la Dernière guerre*, *Une Vision*, *les Jeunes et les Vieux*, *Triste consolation*, *Protestation*, *à L. Uhland*, *de Paris*, qui attira une vive réplique de M. Freiligrath. Ce livre, qui eut sept éditions, en deux ans, fut suivi d'un recueil de *Xénies*, ou épigrammes à l'adresse de certains hommes ou de certaines institutions de l'Allemagne.

Le voyage que M. George Herwegh fit dans son pays, en 1842, fut un véritable triomphe. Le roi de Prusse voulut le voir et lui dit : « Soyons bons ennemis. » Néanmoins le poète lui adressa quelque temps après une lettre virulente, que les journaux publièrent contre sa volonté, et qui le fit bannir. Il se retira de nouveau à Zurich, donna ses *Vingt-un arcs de Suisse* (21 Bogen aus Schweiz ; 1843), et écrivit dans des feuilles radicales des articles qui eurent pour résultat son éloignement de la ville. Le canton de Bâle lui offrit un asile et le droit de cité. En 1845, M. George Herwegh, tout entier à la fièvre politique, voyagea dans le Sud et se fixa à Paris. En avril 1848, il se mit à la tête des ouvriers allemands et français qui firent la campagne révolutionnaire de Bade avec MM. Struve et Brentano. Après la défaite des insurgés, il se réfugia en Suisse, puis dans le sud de la France, où il vécut dans l'obscurité. Depuis, il rentra en Allemagne et publia diverses poésies de circonstance, *Prologue pour la fête de l'anniversaire de Schiller à Zurich* ; *la Bataille d'Aspromonte*, traduite en italien, etc. — Il est mort à Baden-Baden le 7 avril 1875. Ses dernières poésies, publiées en 1877 à Zurich, ont été interdites en Allemagne.

HERZ (Henri), pianiste allemand, naturalisé français, facteur de pianos à Paris, né à Vienne, le 6 janvier 1806, de parents israélites, commença, sous la direction de son père, l'étude du piano. Doué de dispositions précoces, il exécutait, à huit ans, en public, les variations de Hummel. Pour corriger la faiblesse relative de sa main gauche, il étudia le violon. En 1816, il entra au Conservatoire de Paris, et après une année d'études sous Pradher, il obtint le premier prix de piano (1818). Il eut pour professeurs Dourlen et Reicha, et écrivit dès 1818 son *Air tyrolien varié* et son *Rondo alla cosacca*, qui eurent du succès. L'arrivée de Moschelès à Paris eut sur lui une grande influence. Il dut à ce maître plus d'élégance, de légèreté et d'éclat. A cette époque ses compositions pour le piano eurent une grande vogue immense. Ses fantaisies sur *Otello*, *Guillaume Tell*, *la Norma*, *le Pré aux Clercs*, *Euryante*, etc., ont été éditées dans toute l'Europe.

En 1831, M. Herz parcourut l'Allemagne avec le violoniste Lafont ; en 1834, il alla en Angleterre, et l'accueil qu'il y reçut l'engagea à y retourner dans la suite chaque année. Il fit aussi des voyages en Amérique, puis en Espagne, et rencontra partout la même faveur. Nommé professeur au Conservatoire en 1842, il prit sa retraite en 1874. Il a été naturalisé français en novembre 1865. Il a été promu officier de la Légion d'honneur à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

Au milieu de ses succès d'artiste, M. Herz voulut devenir facteur de pianos, et apporta une extrême ardeur à son tardif apprentissage. Il fonda d'abord avec Klepfer la fabrique dont il prit seul ensuite la direction. Il a ouvert à Paris une salle de concerts qui porte son nom. Il a publié : *Mes voyages en Amérique* (1866, in-18, portr.)

HERZ (Jacques-Simon), pianiste et compositeur allemand, frère du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein le 31 décembre 1794, vint de bonne heure à Paris, entra, en 1807, au Conservatoire, où il eut pour maître de piano Pradher, se fit connaître dans quelques concerts, et se livra surtout avec succès à l'enseignement. Parmi ses compositions pour le piano, qui sont assez nombreuses, on remarque deux *Grandes sonates* avec accompagnement ; un *Grand quintette* ; plusieurs *Rondos*, notamment un *Rondo brillant*, avec *Introduction* ; des *Fantaisies*, des *Variations*, etc. M. Jacques Herz a accompagné M. Henri Herz dans plusieurs de ses tournées. Il est mort à Nice à la fin de janvier 1880.

HERZEN (Alexandre) ou HERTZEN, physiolo-

giste italien, d'origine russe, né à Wladimir en 1839, est le fils du célèbre romancier et publiciste révolutionnaire, mort à Paris, le 21 janvier 1870. Suivant son père dans les différentes étapes de son exil, il apprit les principales langues européennes, fit de sérieuses études d'histoire naturelle et de médecine en Angleterre et en Suisse, les compléta par des voyages dans l'extrême Nord de l'Europe, et à son retour à Londres, publia en langue russe ses premiers travaux sur l'anatomie comparée des animaux invertébrés. Il passa ensuite à Florence, et devint, avec le professeur Schiff, l'un des promoteurs du nouveau mouvement scientifique et philosophique italien. Retiré ensuite à Sienne, il poursuivit dans la solitude ses études de physiologie expérimentale.

Outre un certain nombre de mémoires très-importants, insérés dans les principaux recueils scientifiques d'Italie, M. Herzen a publié à part, en diverses langues, les écrits suivants : *Anatomie comparée populaire des animaux inférieurs* (Londres, 1862, en russe) ; *les Centres modérateurs de l'action reflexe* (Turin, 1864, en français) ; *Analisi fisiologica del libero arbitrio humane* (Florence, 1868 ; 3e édit., 1879), traduit en français par le docteur Letourneau, sous le titre de *Physiologie de la volonté* (1878, in-18) ; *les Animaux martyrs* (Gli Animali martiri i protettori e la fisiologia ; Ibid., 1874) ; *Lezioni sulla digestione* (Ibid., 1877) ; *Il Moto psychicole la coscienza* (ibid., 1879). Il a traduit en français les *Prolégomènes à la psychogénie moderne*, de Pierre Siciliani (1879, in-18). On cite en outre, en français, un volume de *Récits et nouvelles* (1873, in-18).

HERZOG (Hans), général suisse, né à Aarau en 1819, fut d'abord destiné au commerce, et employé dans plusieurs maisons de négociants à Trieste, à Milan, puis au Havre. Il abandonna bientôt cette carrière, entra à l'école centrale de Thun et servit comme volontaire dans l'artillerie wurtembergeoise. Nommé en 1860, chef de l'artillerie suisse, par le conseil fédéral, il s'occupa de l'armement de l'infanterie et de l'artillerie d'après les nouveaux systèmes. Au début de la guerre franco-prussienne, il fut mis à la tête d'un corps d'armée de 37 000 hommes, qu'il disposa le long de la frontière en corps d'observation. Cette armée fut licenciée en partie au mois d'août 1870, malgré son avis. Il n'avait pu réunir que 20 000 hommes en janvier 1871, quand l'armée du général Bourbaki pénétra en Suisse. Ce fut lui qui conclut, le 1er février, la convention à Verrières, par suite de laquelle 85 000 hommes déposèrent les armes et furent internés dans divers cantons. Il reprit depuis le commandement en chef de l'artillerie.

HESPEL (Octave-Joseph, comte D'), homme politique français, ancien représentant et sénateur, est né à Haubourdin (Nord) le 11 août 1827. Maire de Wavrin et conseiller général pour le canton de Haubourdin, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections de février 1871, comme représentant du département du Nord à l'Assemblée nationale, le quatorzième sur vingt-huit, par 205 658 votants. Il prit place au centre droit et vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée. Il repoussa l'amendement Wallon, mais adopta les lois constitutionnelles. Il se porta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat constitutionnel, sans cacher toutefois ses préférences pour la monarchie ; il fut élu au second tour de scrutin, le quatrième sur cinq, par 406 voix sur 818 électeurs. Il suivit la même ligne politique au Sénat, mais échoua aux élections du 5 janvier 1879, pour le premier renouvellement partiel, avec 357 voix sur 796 votants, et rentra dans la vie privée.

HESSE (Alexandre-Jean-Baptiste), peintre français, membre de l'Institut, fils du peintre miniaturiste H.-F. Hesse, est né à Paris en [illegible]. Après avoir suivi l'atelier de Gros, il alla en Italie et s'arrêta à Venise, où il fit le tableau qu'il envoya au Salon de 1833, *les Honneurs funèbres rendus au Titien*, acquis par M. Delessert. Il exécuta ensuite : *Léonard de Vinci donnant la liberté à des oiseaux* (1836) ; *les Pêcheurs catalans*, *la Jeune Arlésienne* (1844) ; *le Triomphe de Pisani* (1843) ; une *République*, au Salon de 1848, *l'Aumône* et le portrait de *M. le premier président Barthe*, à celui de 1861. On a de lui les peintures murales de la chapelle Saint-François de Sales à Saint-Sulpice. M. Alex. Hesse a aussi abordé le portrait. Il obtint une médaille de 1re classe, pour le genre historique, en 1833, et une deuxième médaille, pour le portrait, en 1848. En 1867, il fut élu membre de l'Institut en remplacement de M. Ingres. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1842, il fut promu officier en 1868. — Il est mort à Paris le 7 août 1879.

HETTNER (Hermann-Jules-Théodore), littérateur allemand, né le 12 mars 1821 à Leysersdorf (Silésie), étudia la philosophie à Berlin, Heidelberg et Halle, puis l'histoire et l'esthétique à Breslau, et consacra enfin trois années à parcourir l'Italie (1844-1847). Reçu agrégé à son retour à Heidelberg, il obtint un emploi de professeur adjoint d'esthétique à l'université d'Iéna, et fit en 1852 une excursion en Grèce, avec Gottling et L. Preller. En 1855, il fut mis à la tête des antiquités du cabinet de Dresde, et nommé professeur de l'histoire de l'art à l'Académie.

Parmi ses ouvrages nous signalerons : *Des Arts plastiques chez les anciens* (Vorschule zur bildenden Kunst der Alten ; Oldenbourg, 1848) ; *l'École romantique dans ses rapports avec Gœthe et Schiller* (die romantische Schule ; Brunswick, 1850) ; *le Drame moderne* (das moderne Drama ; 1852) ; *Notes d'un voyage en Grèce* (Griechische Reiseskizzen ; Ibid., 1853) ; *Histoire de la littérature au XVIIIe siècle* (Literaturgeschichte des 18n Jahrhunderts ; Ibid., 1856, in-8) ; *Catalogue du musée des antiquités de Dresde* (Dresde, [illegible]) ; *les Plâtres du musée royal de Dresde* (das königl. Museum, etc., 1872) ; etc.

HETZEL (Pierre-Jules), littérateur et libraire français, né à Chartres le 15 janvier 1814, vint en 1825 à Paris, fit ses études au collège Stanislas, puis commença son droit, qu'il alla continuer à Strasbourg. En 1835, il s'associa avec l'éditeur Paulin, et donna avec lui, pendant dix ans, des publications de circonstance, illustrées avec luxe. Une aptitude littéraire qui lui permettait de suppléer lui-même à l'inexactitude de ses collaborateurs, et ses relations avec les chefs du parti républicain, le mirent rapidement en relief. En 1848, il eut une part d'influence dans les événements de Février, tant au Palais-Bourbon qu'à l'Hôtel de Ville, et concourut surtout à la désignation des membres du gouvernement provisoire. Il fut, dans l'espace des dix mois qui suivirent, chef du cabinet du ministère des affaires étrangères, puis de celui de la marine, enfin secrétaire général du pouvoir exécutif. Il fut aussi chargé de différentes missions en Belgique.

Sorti volontairement de la vie publique, aussitôt après l'élection du 10 décembre, M. Hetzel revint à la librairie et à la littérature. Il collaborait alors au *National* et, avec M. [illegible], à [illegible]

célèbre *Revue comique*, illustrée par MM. T. Johannot, Bertall et Nadar. A la suite du coup d'État de décembre 1851, il fut exilé, et résida à Bruxelles jusqu'au décret d'amnistie de 1859. Il contribua activement à la suppression de la contrefaçon belge. M. Hetzel a donné son nom à une collection de petits in-32 qui, commencée à Bruxelles et continuée à Paris, comprit entre autres œuvres celles de Victor Hugo, de G. Sand, etc., sans compter celles de l'éditeur. En 1862, il rouvrit, sous son propre nom, une maison de librairie, qui a donné d'importantes publications, éditées avec goût et dont plusieurs, largement illustrées, ont renouvelé, avec le concours de MM. Jean Macé et Jules Verne, la spécialité de la vulgarisation scientifique à l'usage de la jeunesse.

On cite de M. J. Hetzel lui-même, qui a pris, comme écrivain, le pseudonyme de *P. J. Stahl* : *les Nouvelles et seules aventures de Tom Pouce* (1843); *Théorie de l'amour et de la jalousie, Bêtes et gens* (1853); *l'Esprit des femmes et les femmes d'esprit* (1855, in-32); *les Bijoux parlants* (1856, in-32); *Histoire d'un prince* (1857, in-32); *Histoire d'un homme enrhumé et autres histoires* (1859, in-18); *le Voyage d'un étudiant* (1860, 11ᵉ édit., 1875); des brochures sur la propriété littéraire, etc.; divers articles et feuilletons dans *le Siècle*, *la Presse*, *le Journal des Débats*, des légendes pour des séries de dessins adressés à l'enfance, etc. M. Hetzel a fondé, en 1864, avec M. J. Macé, le *Magasin d'éducation et de récréation* (gr. in-8, illustré, bimensuel), auquel il collabora lui-même sous son pseudonyme, et qui a obtenu de l'Académie française un prix Montyon en 1867. D'autres prix ont été accordés personnellement à P.-J. Stahl, pour son recueil d'entretiens intitulé : *la Morale familière* (1868, in-18), pour *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* (1875, in-8), et pour sa légende de l'Ukraine, *Maroussia* (1878, gr. in-8). Il a *adapté* de l'anglais, avec M. W. Hugues, *l'Histoire de la famille Chester et de deux petits orphelins* (1873, in-8), *les Patins d'argent*, d'après miss Mary Mapes Dodge (1875, in-8), etc. M. Hetzel a été décoré, comme littérateur, en juillet 1878.

HEUGLIN (Théodore DE), voyageur et zoologiste allemand, né à Hirschlanden, dans le Wurtemberg, le 20 mars 1824, s'est fait connaître par d'importants voyages d'exploration dans l'Afrique. Pendant le cours de ses études d'histoire naturelle, il fit divers voyages en Europe. En 1850, il se rendit en Egypte et explora la région de l'Arabie-Pétrée et les côtes de la mer Rouge, puis se prépara, par l'étude des mœurs et des langues orientales, à de plus lointaines excursions. Nommé, en 1852, secrétaire du consul autrichien à Khartoum, le docteur Reitz, il accompagna celui-ci en Abyssinie et s'enfonça dans des pays inexplorés. Le consul ayant succombé aux fatigues du voyage, M. Heuglin revint à Khartoum et fut nommé lui-même consul d'Autriche. Il fit aussi de nouvelles explorations dans la contrée du Nil Blanc et en ramena une collection rare d'animaux. En 1856, il vint en Europe, visita la Grèce, les côtes de l'Asie, puis rentra en Égypte et reprit ses excursions scientifiques sur les côtes de la mer Rouge. Une grande expédition à la recherche du voyageur Edouard Vogel, perdu dans le centre de l'Afrique, lui fut confiée, en 1860, par M. Petermann. Accompagné de MM. Steudner, Kinselbach, Hansal et Schubert, il s'avança au sud de l'Égypte, rencontra le voyageur Munzinger qui se joignit pendant quelques temps à sa petite troupe, explora, en divers sens, par lui-même ou par ses compagnons, le pays des Gallas et les contrées les moins accessibles de l'Abyssinie. Il revint à Khartoum, au mois de juillet 1862, après des fatigues et des privations extrêmes. Il en repartit au commencement de 1863, avec M. Steudner, pour explorer de nouveau le cours occidental du Nil Blanc. Son compagnon périt en route, et M. Heuglin, après quatorze mois de l'excursion la plus pénible, rentra encore une fois à Khartoum, en rapportant, ainsi que de ses précédents voyages, des observations géographiques et des collections zoologiques du plus grand prix. Dans l'été de 1870, il se rendit au Spitzberg, avec le comte Zeil, visita la partie sud-ouest de ce groupe d'îles et rapporta d'importantes collections d'histoire naturelle (1871). En 1874, il visita encore une fois la mer Rouge, s'arrêta quelque temps au Caire et revint dans son pays. — Il est mort à Stuttgart le 5 novembre 1876.

Les résultats de ses découvertes, qui intéressent surtout la zoologie et plus spécialement l'ornithologie, ont été consignés dans les *Mémoires* de Petermann (P.'s Mittheilungen ; 1860-1864). M. Heuglin avait donné à part ses premiers *Voyages dans le nord-est de l'Afrique* (Reisen in Nordostafrika ; Gotha, 1857). Il a encore publié : *Système général des oiseaux du Nord et de l'Afrique* (Systemastische Uebersicht der Vœgel N.; Vienne, 1855); *Voyage dans les mers polaires* (Reisen nach dem Nordpolarmeere, 1872-1874, 3 vol.); *Voyage dans le nord-est de l'Afrique* (Reise in Nordostafrika), ce dernier parut après sa mort (1877), etc.

HEUSCHLING (Philippe-François-Xavier-Théodose), économiste belge, est né à Luxembourg le 21 mars 1802. Employé au ministère des finances en Belgique, il se livra à l'étude de l'économie politique et attira l'attention sur lui par un excellent *Essai sur la statistique générale de la Belgique* (Bruxelles, 1838, in-8 ; 2ᵉ édit., 1841, et *Suppl.* en 1844). Il écrivit ensuite : *Bibliographie historique de la statistique en Allemagne* (Bruxelles, 1845, in-8) ; *Essai d'une statistique ethnographique universelle* (Ibid., 1847-1849, gr. in-8); *Bibliographie historique de la statistique en France* (Ibid., 1851), contenant une liste complète des *Annuaires* ou *Dictionnaires* dont les départements français ont été l'objet. En 1841, M. Heuschling fut chargé de la direction du bureau de statistique générale au ministère de l'intérieur, et, peu après, nommé secrétaire de la Commission centrale de statistique. En 1855, il prit une part très active aux travaux du congrès international de statistique réuni à Paris.

Outre les ouvrages cités et un grand nombre de *Mémoires* adressés aux sociétés savantes de Belgique et de France, entre autres de *Nouvelles tables de mortalité* de ces deux pays, on a de M. Heuschling divers écrits sur le système et la répartition des impôts, tels que : *Quelques observations théoriques* (Mons, 1840, in-8); *De la Réforme des impôts comme moyen de soulager le paupérisme et d'en arrêter les progrès* (Bruxelles, 1844, in-8); *De l'Impôt sur le revenu au profit de l'État* (1852, in-8); *Congrès international de statistique tenu à Vienne en 1857* (1857, in-8); *l'Impôt sur le revenu* (1873, in-8). On cite encore de lui : *l'Empire de Turquie*, territoire, gouvernement, etc., (1860, in-8) ; *la Noblesse artiste et lettrée* (1863, in-8), etc. Il a traduit de l'allemand les *Principes de statistique administrative* de B. Hildebrand (1872, in-8).

HEUSINGER (Charles-Frédéric), médecin allemand, né le 28 février 1792, à Farnroda, en Saxe, passa, en 1809, du collège d'Eisenach à l'université d'Iéna, où il obtint, en 1812, le grade

de docteur. En 1813, il entra, comme chirurgien dans l'armée prussienne et il passa en cette qualité en France où il resta jusqu'en 1819, chargé de la direction de l'hôpital de Sedan mis au service des armées alliées. Successivement professeur de médecine, à Iéna (1820), à Würtzbourg (1824) et à Marbourg (1829), où il fut, en outre médecin référendaire du gouvernement de la Hesse électorale, il a été anobli en 1876.

On a de lui d'assez nombreux ouvrages de médecine, entre autres : *Système d'Histologie* (System der Histologie; Eisenach 1822); *Anthologie physique et psychique* (Grundriss der physischen und psychischen Anthropologie: Ibid., 1829); *Encyclopédie et méthodologie des sciences naturelles et de la médecine* (Grundriss der Encyklopaedie und Methodologie der Natur-und Heilkunde; Ibid., 1839); *Recherches de pathologie comparée* (Cassel, 1844-53, 2 vol.), ouvrage écrit en langue française; plusieurs écrits spéciaux sur la rate, notamment : *les Inflammations de la rate chez les animaux et chez l'homme* (die Milzbrandkrankheiten der Thiere und der Menschen; Erlangen, 1850); *la Géophagie ou la Malaria-Chlorose sous tous les climats* (die sogenannte Geophagie oder Malaria-Chlorose als Krankheit aller Climate dargestellt; Cassel 1852).

HEUZÉ (Louis-Gustave), agronome français, né à Paris en 1815, élève de l'Institut agronomique de Grignon, prit en 1840 la direction de l'Institut de Grand-Jouan, professa un cours d'agriculture à Nantes en 1846, puis administra jusqu'en 1848 la ferme-école de Nozay. En 1849, il obtint au concours la chaire d'agriculture à l'école de Grignon. Il a reçu un grand nombre de prix et de médailles de diverses associations agricoles, pour ses instruments et machines, pour ses cultures et ses animaux, et a été chargé, par l'administration de l'agriculture, de diverses missions en France et à l'étranger. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

M. Heuzé a publié, entre autres ouvrages : *Du Lait et de ses emplois en Bretagne* (1844); *Traité des vignes malades; Études sur la maladie de la vigne; les Plantes fourragères* (3e édit., fig.); *les Plantes industrielles* (2 vol. fig.); *Almanach agricole populaire* (1844); *l'Année agricole* (1860); *Cours d'agriculture pratique* (en cours de publication); *l'Agriculture de l'Italie septentrionale* (1864, in-8); *la Formule des fumures* (1865, in-8); *Lectures et Dictées d'agriculture pour l'enseignement primaire dans les écoles rurales et les cours d'adultes* (1867, in-8); *la France agricole* (1868-1869, 3 vol. in-18); *les Plantes alimentaires* (1873, in-8, avec atlas), etc. Il a fourni aussi de nombreux articles et mémoires à diverses feuilles spéciales.

HEUZEY (Léon), archéologue français, membre de l'Institut, né à Rouen le 1er décembre 1831, entra à l'École normale en 1851, puis alla en Grèce, comme élève de l'École d'Athènes. Il mit à profit ce voyage pour recueillir les matériaux d'un mémoire important, *le Mont Olympe et l'Acarnanie*, (1862, in-8, avec gravures et planche). Devenu professeur d'histoire et d'archéologie à l'École des beaux-arts, et nommé conservateur adjoint des antiques au musée du Louvre en juillet 1870, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 29 mai 1874, en remplacement de Beulé. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

Il a publié en outre : *Mission archéologique de Macédoine*, avec compte-rendu des fouilles et des recherches exécutées dans cette contrée ainsi que dans les parties adjacentes de la Thrace, de la Thessalie, de l'Illyrie et de l'Épire (1864-1876, liv. I-XI, in-fol. avec pl.); *Reconnaissance archéologique d'une partie du cours de l'Erigon et des ruines du Stobé* (1873, in-8, avec carte); *les Figurines antiques de terre cuite au Musée du Louvre* (1878, livr. 1, 15 pl.), etc.

HEYLLI * (Edmond-Antoine POINSOT, dit Georges D'), littérateur français, né à Nogent-sur-Seine (Aube) le 16 août 1833, entra à la chancellerie de la Légion d'honneur, et y devint chef de bureau en 1877. Il se fit connaître sous un pseudonyme emprunté à un petit village de la Somme, dont il dut, en 1869, modifier légèrement l'orthographe, sur les réclamations d'une famille dont c'était le véritable nom. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 février 1880.

Parmi ses écrits, il faut citer à part le *Dictionnaire des pseudonymes* (1867, in-18; 2e édit., 1869, in-18), destiné simplement à mettre à la portée de tous la partie la plus curieuse de la science bibliographique. Ses autres ouvrages, qui appartiennent à la fois à la curiosité littéraire et à l'histoire anecdotique, sont : *le Scandale au théâtre* (1861, in-18); *Extraction des cercueils royaux à Saint-Denis en 1793* (1866, in-32); *Maladie et mort de Louis XV* (1866, in-32); *Morts royales* (1866, in-18); *Cotillon III*, Jeanne Bequs, comtesse du Barry (1867, in-18); *les Filles de leurs œuvres*, contenant les origines de plusieurs personnages de ce temps (1868, in-18); *Mme Émile de Girardin*, sa vie et ses œuvres (1868, in-18); *le Maréchal Ney* d'après des documents authentiques (1869, in-18); *Foyers et coulisses, la Comédie-Française* (1874, 2 vol. in-32), publication anonyme; *l'Opéra* (1875, 3 vol. in-32); *Mme Arnould Plessy* (1876, in-18); *Bressant* (1877, in-18); *Léon Guillard*, archiviste de la Comédie-Française (1878, in-18 portr.); *Journal intime de la Comédie-Française*, 1852-1870 (1878, un fort vol. in-18). M. d'Heylli a recueilli, dans une suite de brochures, les principaux documents concernant la guerre de 1870 et la Commune; à cette série appartiennent le *Moniteur prussien de Versailles* (1872, 2 vol. in-8) et le *Journal du siège de Paris*, décrets, proclamations, circulaires, etc., (1873, 3 vol. in-8). Il a donné des éditions annotées du *Théâtre* de Beaumarchais avec M. F. de Marescot (1866-71, 4 vol. in-8), de *Manon Lescaut*, du *Diable boiteux*, de *Paul et Virginie*, de *Vert-Vert*, du *Méchant*, du *Théâtre* de Marivaux, de Regnard, de Sedaine, de Le Sage, etc. Il a fondé, le 1er janvier 1876, la *Gazette anecdotique* bi-mensuelle.

HEYSE (Paul-Jean-Louis), poète allemand, né à Berlin le 15 mars 1830, fils d'un philologue distingué, étudia lui-même la philologie à Berlin et à Bonn, et se rendit en Italie en 1852, pour étudier les manuscrits des bibliothèques de Rome, Florence et Venise. Au mois de mai 1854, il fut appelé à Munich par le roi Maximilien et épousa la fille de l'archéologue Kugler.

Il écrivit des tragédies jouées dans diverses villes : *Francesca di Rimini* (1850); *Ourika* (1852); *Méléagre* (1854); *les Hommes du Palatinat en Irlande* (die Pfaelzer in Irland; 1855); *Élisabeth-Charlotte* (1860); *les Comtes von der Esche* (1861). quelques-unes ont été seulement imprimées dans ses *Poèmes dramatiques* (Dramat. Dichtungen; Berlin, 1864-1865, t. I-III), et ont eu un assez grand succès de lecture; puis des poésies du genre narratif et épique : *les Frères* (die Brüder; Berlin, 1852); *Hermen* (1854); *Thécla*, poème en neuf chants (1858), et un certain nombre de recueils de contes et nouvelles en vers (Gesammelte Novellen in Versen; Berlin, 1864). On a aussi de lui des travaux de philologie et d'esthé-

tique : *De la Vieille poésie française et provençale* (Ueber provenzalische und altfranz. Poesie ; Berlin, 1853) : *Romancero espagnol* (Spanisches Liederbuch; 1852), recueil composé avec M. Em. Geibel et augmenté depuis d'un supplément consacré aux chantres de la Provence : *Poésies romanes inédites* (Romanische Inedita, 1856); une série de publications sur la littérature italienne moderne : *Antologia dei moderni poeti italiani* (Stuttgart, 1869); *Poésies de Giuseppo Giusti* (ibid., 1875). Il a édité les *Œuvres de Hermann Kurz* (Werke von H. K. ibid.; 1874, 10 vol.).

HICKOK (Laurent Persens), théologien et philosophe américain, né à Danbury (Connecticut) le 29 décembre 1798, et fils d'un pauvre fermier, fut réduit d'abord, pour s'instruire, à suivre pendant l'hiver les écoles de son district. Grâce à sa persévérance, il réussit à entrer au collège de l'Union à Schenectady, où il prit ses degrés en 1820. Il devint alors ministre, fut appelé comme prédicateur en différents endroits, et enseigna la théologie dans l'Ohio (1836), puis, en 1844, au séminaire d'Auburn (New-York). Enfin, en 1852, il accepta la chaire de philosophie au collège de l'Union, dont il devint le vice-président et prit sa retraite en 1868. — Il est mort le 10 juin 1876.

Les principaux écrits de M. Hickok sont : *Psychologie rationelle* (Rational Psychology ; Auburn, in-8, 1848): *Psychologie empirique, ou l'Esprit humain selon la conscience* (Empirical Psychology, or the Human mind; New-York, 1854, in-8); *Système de science morale* (A System of moral Science; Schenectady, in-8, 1852), manuel destiné aux collèges; *le Créateur et la Création* (Creator and Creation, 1872); *l'Humanité immortelle* (Humanity Immortal, 1872); *Logique rationelle* (Rational-Logic, 1876). M. Hickok a écrit de nombreux articles philosophiques dans les journaux, ainsi que des sermons.

HIEL (Emmanuel), poëte flamand, né à Termonde (Flandre orientale) le 30 mai 1834, y fit ses études, occupa divers postes dans l'administration, fut nommé, en 1867, professeur de déclamation néerlandaise au conservatoire de Bruxelles, et, en 1869, devint bibliothécaire du musée de l'industrie de cette ville.

On cite parmi ses œuvres : *Fleurs cueillies chez nos pères les Haut-Allemands* (Looverkens by onze stambroeders de Hoogduitschers geplukt; Brux., 1859); plusieurs cantates : *la Race héroïque* (de Heldenstam, 1859), *le Vent* (de Wind, 1860), *Lucifer*, *l'Escaut* (de Schelde), etc. ; *Jacqueline de Bavière*, poème dramatique (1869), *l'Amour dans la vie* (de Liefde in het leven ; Anvers, 1871) ; *Chants d'enfants* (Kinderliedekens; Anvers, 1875), etc. M. Hiel a collaboré à un grand nombre de journaux et de revues rédigés en langue néerlandaise. Il a traduit de l'allemand quelques drames et comédies et de l'anglais, *Dora*, poëme de Tennyson.

HILDEBRAND (Henri-Rodolphe), philologue allemand, né à Leipzig le 13 mai 1824, étudia la philologie à la Thomasschule de cette ville, et y devint lui-même professeur en 1848. Employé comme correcteur à une nouvelle édition du *Dictionnaire de la langue allemande*, des frères Grimm, il en devint le collaborateur, avec le professeur Weigand, après la mort des auteurs et obtint, pour continuer cette publication, une subvention du conseil fédéral de l'Allemagne du Nord. Il fut nommé professeur extraordinaire de langue et de littérature allemandes à l'université de Leipzig, en 1869, et obtint le titre de professeur ordinaire en 1874.

On doit aussi à M. Hildebrand la continuation de la publication des *Chansons populaires historiques de l'Allemagne*, deuxième mille (Deutsche hist. Volkslieder, 1556) ; puis quelques écrits : *Sur l'Enseignement de la langue allemande dans les écoles* (Von deutschen Sprachunterricht, 1867), et *sur l'Importance scientifique et nationale du Dictionnaire Grimm* (Ueber Grimm's Woerterbuch in seiner wissensch und nationalen Bedeutung, 1869).

HILDEBRAND (Bror-Émie), archéologue suédois, né le 12 février 1806, à la forge de Flerohop (Calmar) où son père était ingénieur des mines, prit, en 1826, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund et fut chargé, en 1832, de mettre en ordre et de décrire les médailles du musée de Stockholm. Il devint, en 1836 et 1837, garde des médailles de la Banque et de celles du roi, garde des antiquités du royaume, et plus tard historiographe de l'ordre des Séraphins. L'Académie des belles-lettres de Stockholm le choisit, en 1837, pour secrétaire perpétuel.

Les principaux écrits de M. Hildebrand sont : *Numismata anglo-saxonica musei regii Academiæ Lundensis ordonata et descripta* (Lund, 1829, 3 part.); *Éclaircissements relatifs à l'histoire de la monnaie en Suède* (Upplysningar till Sveriges Mynthistoria ; Ibid., 1831-32, 5 part.); *Monnaies anglo-saxonnes du Musée royal* (Anglosachsyska Mynt i swanka K. M., etc. ; 1846, in-4 avec 10 pl. et carte). Secrétaire depuis 1833 et membre depuis 1838 de la Société pour la publication des documents concernant la Scandinavie, il a surveillé la publication des tomes XIX et suivants des *Handlingar rœrande Skandinaviens historia*, celle du *Diplomatarium suecanum* (1837-1854), et a donné une table chronologique des 20 premiers volumes des *Handlingar* (1855).

HILDEBRANDT (Ferdinand-Théodore), peintre allemand, né à Stettin le 2 juillet 1804, commença ses études artistiques à Berlin, sous la direction de M. Guillaume Schadow, qu'il accompagna à Dusseldorf en 1826, et fut un des plus brillants élèves de l'école qui s'est formée dans cette ville. Déjà connu en 1830, il fit avec M. Schadow le voyage d'Italie, puis une excursion dans les Pays-Bas, à la suite de laquelle il se fixa à Dusseldorf. — Il y est mort le 29 septembre 1874.

M. Hildebrandt débuta, en 1825, par un *Faust*. L'année suivante, il fit paraître *Cordelia et le roi Lear*, tableau pour lequel l'acteur Devrient avait posé. En 1828, *Tancrède et Clorinde* obtint un grand succès à l'Exposition de Berlin ; puis vinrent *Judith au moment de tuer Holopherne*, *Roméo et Juliette*, et surtout *la Mort des enfants d'Édouard* (1835), qui fit à l'artiste allemand une popularité presque égale à celle que Paul Delaroche avait due à ce sujet en France. L'original se trouve à Halberstadt dans la galerie Spiegel; l'auteur en a exécuté une petite copie pour le comte Raczinski à Berlin. Il a été d'ailleurs fréquemment reproduit par la gravure et la lithographie. L'artiste donna encore *la Promenade du cardinal Wolsey*, *le Doge et la Dogaresse de Venise* (1840); *Othello racontant ses aventures à Desdemona et à son frère*, une de ses meilleures œuvres pour la composition et la couleur (1848), ainsi qu'un certain nombre de sujets empruntés aux œuvres de Shakespeare. En 1850, il exécuta une copie très admirée de la *Mort de saint François* d'après Rubens, pour la galerie des copies des vieux maîtres, au musée de Berlin.

Parmi les tableaux de genre de M. Hildebrandt qui n'ont pas moins contribué à sa réputation

nous citerons : *le Brigand*, que l'on cite à côté du *Brigand* de Lessing; *le Guerrier et son enfant*, dont M. Mandel a donné une célèbre gravure; *le Conseiller et sa fille*, qui excita une de ces grandes querelles de principes, si aimées des esthéticiens allemands; puis un certain nombre de petites toiles du genre sentimental, consacrées à l'enfance : *les Enfants en bateau*, *la Conteuse de contes*, *les Enfants de chœur aux vêpres*, *les Enfants autour de l'arbre de Noël*, et quelques autres tableaux de genre de petite dimension.

M. Hildebrandt a en outre donné des illustrations très remarquables du *Recueil des chansons* (Dichterbuch) de Rob. Reinick. Comme portraitiste, il s'est fait une renommée qui égala celle du peintre Karl Sohn. Il a excellé dans les études d'hommes, et surtout dans les figures de vieillards. En résumé, l'un des artistes les plus originaux et des plus discutés de l'Allemagne, où il a créé, sous le nom de naturalisme, un réalisme mitigé, il a été considéré comme le premier coloriste de l'école de Dusseldorf.

HILGENFELD (Adolphe-Bernard-Christophe-Chrétien), théologien allemand, né à Stappenbeck le 2 juin 1823, étudia la théologie aux universités de Berlin et de Halle. Reçu docteur en philosophie, en 1846, il devint, l'année suivante, privat-docent à Iéna, professeur extraordinaire en 1850, et se retira en 1869 avec le titre de professeur honoraire. Il a été nommé conseiller consistorial du grand-duché de Saxe-Weimar en 1873.

L'un des plus savants continuateurs des travaux de l'école de Tubingue, fondée par Bauer, il publia des travaux importants et dont plusieurs eurent du retentissement. Les principaux sont : *Sur les Récognitions et homélies de Clément I* (Ueber Clement. Recogn. und homilien, 1848) ; *l'Évangile et les épîtres de saint Jean* (Das Evang. und die Briefe Johannis; Halle, 1849), où il cherche à démontrer la connexion de cet évangile avec le gnosticisme; *Recherches critiques sur les évangiles de Justin et les Homélies de Clément* (Krit. Untersuchungen über die Evang. Justin's, etc. ; Halle, 1850) ; *l'Évangile de Marc* (Leipzig, 1850); *Des Évangiles* (Ueber die Evang. ; Ibid., 1854), résumé de ses recherches sur cette matière ; une série de travaux sur le préchristianisme, la plupart insérés dans le *Journal de théologie scientifique*, entre autres : *l'Apocalypse des Juifs* (die Judische Apokal.; Iéna, 1857), et *Messias Judæorum* (Leipzig, 1869) ; *les Canons et la critique du Nouveau Testament* (der Kanon und die Kritik des N. Test.; Halle, 1863) : *les Prophètes Esdras et Daniel* (Ibid., 1863) ; *Bardesanus le dernier gnostique* (Bard. der letzte Gnostiker ; Leipzig, 1864) ; *Novum Testamentum extra canonum receptum* (Ibid., 1866 ; 2e édit., 1876), etc.

HILL (D.... H....), général américain confédéré, né dans la Caroline du Sud, fit ses études militaires à West-Point, prit part à la campagne du Mexique et obtint le grade de major dans l'armée régulière. Il devint ensuite professeur de mathématique au collège Davidson (Caroline du Nord), puis principal de l'École militaire de Charlotte (même État) en 1859. Cette même année, il fut membre de l'assemblée générale réunie à Indianopolis. Lors de la guerre civile, sa place était marquée dans les rangs des séparatistes, car, sans parler d'articles donnés au *Presbytérien* de la Caroline du Nord et réunis en volume sous le nom de *Crucifiement du Christ*, il avait publié, en 1857, des *Éléments d'algèbre*, où il avait imaginé de placer des problèmes bizarres, injurieux pour les Yankees. A la tête d'une division sous Stonewall Jackson, il se distingua dans l'invasion du Maryland et à Frédéricksburg. Le 1er mars 1863, Jefferson Davis le chargea du commandement de la Caroline du Nord. Peu de jours après, il fut grièvement blessé à la bataille de Chancelorsville (1-3 mai). Après la guerre, il se fixa à Philadelphie et y fonda une revue intitulée : *the Land we love.*

HILL * (sir Rowland), administrateur anglais, promoteur de la réforme postale, né à Kidderminster en 1795, fut élevé à Birmingham, à l'école de son père, et en 1835, fut nommé secrétaire de la commission royale pour l'Australie du Sud. Il se voua tout entier à faire adopter, dans le service des postes de son pays, un système dont le principe, consacré par l'usage et le succès, a fini par être appliqué en France. Parmi le grand nombre de mémoires et de brochures qu'il a publiés à l'appui de la belle innovation, qui consiste à proportionner la taxe postale, non pas à la distance, mais au poids de la lettre, il suffit de citer *State and prospects of penny postage* (Londres, 1844). En 1837, la Chambre des communes nomma, pour examiner le plan de M. Hill, un comité qui le recommanda vivement, comme très favorable aux intérêts du commerce et au développement intellectuel des classes inférieures. Dans le cours de la session suivante, on envoya plus de 10 000 pétitions au Parlement, pour obtenir le vote d'une réforme qui préoccupait si ardemment l'opinion publique. Enfin, en 1839, on adopta le penny postage, et M. Hill fut appelé à la direction des postes, où il eut à vaincre de nombreuses résistances de la part des bureaux ; il se retira en 1843, et reçut, en 1846, comme témoignage de la reconnaissance publique, la somme de 13 000 livres (315 000 fr.), produit de souscriptions particulières. La réforme fut aussi radicale que possible : la taxe uniforme de toute lettre d'un certain poids fut réduite à un *penny* (10 cent.) pour tous les points du Royaume-Uni. Les progrès des communications, par l'intermédiaire de la poste, furent dès lors très rapides : le nombre des lettres transportées dans le Royaume-Uni, qui, avant 1839, s'élevait à 75 millions, fut en 1842, de 208 millions. En 1842, il avait dépassé 360 millions et donné un produit net de 1 118 004 livr. st. (27 950 100 fr.).

M. Hill, après avoir occupé plusieurs années la direction générale des monnaies (1847), fut réintégré, en 1854, dans ses anciennes fonctions au Post-Office, où il ne cessa d'apporter des améliorations ou des réductions dans les tarifs des colonies et de l'étranger. Il se retira définitivement en 1864, et en récompense de ses immenses services, il lui fut voté une pension viagère de 2 000 livres (50 000 fr.). La même année, la première grande médaille d'or de la Société des arts, de la valeur de 20 000 livr. (500 000 fr.), lui était décernée ainsi que divers titres honorifiques. Il a été promu, en 1860, chevalier commandeur de l'ordre du Bain. — Sir Rowland Hill, dont on avait annoncé à tort la mort en 1861, est mort à Hampstead le 27 avril 1879. Une souscription a été ouverte pour lui élever un tombeau dans l'abbaye de Westminster.

HILLARD (George-Stillman), littérateur américain, né à Machias (Maine), le 22 septembre 18[illegible], et élevé au collège de Harvard, étudia le droit, débuta avec succès au barreau, puis dirigea un journal unitairien (1834) et publia une édition des *Œuvres poétiques* de Spencer (1839), avec une introduction critique. Ayant visité l'Europe en 1846 et 1847, il donna, en 1853, le récit d'une partie de son voyage : *Six mois en Italie* [illegible]

months in Italy) : son livre devint une sorte de guide classique pour les voyageurs américains.

M. Hillard a écrit encore la vie du capitaine John Smith, dans la *Biographie américaine* de Sparks, et fut un des rédacteurs principaux de la *North American review*. Très goûté comme lecturer, il a publié une série de douze *Lectures*, faites sur Milton, à l'Institut de Lowell (Boston, 1847), et une autre série *Sur les Dangers et les devoirs de la profession commerciale* (On the Dangers and duties of the mercantile profession; 1849). Il fut choisi, en 1852, pour prononcer, à Boston, l'éloge public de Daniel Webster.

HILLEMACHER (Eugène-Ernest), peintre français, né à Paris en 1818, entra dans l'atelier de M. Léon Cogniet et adopta son genre. Ses principales œuvres sont : *Saint Sébastien mourant* (1842); *la Madeleine au sépulcre* (1845); *la Vieille et les enfants* (1847); *Pêcheurs napolitains, le Confessionnal* (1848); *le Satyre et le Passant* (1850); *les Anglais de Rouen en* 1418 (1852); *le Voyage de Ten-bert* (1853), qui fut acquis par l'impératrice; *Rubens faisant le portrait de sa femme, Confessionnal à Saint-Pierre de Rome le jour de Pâques*, admis plus tard au musée du Luxembourg (1855); *les Deux écoliers de Salamanque, la Partie de whist* (1857); *l'Enfance de Jupiter, Molière consultant sa servante, Boileau et son jardinier* (1859); un *Cierge à Notre-Dame des Douleurs dans l'église Saint-Laurent, à Paris, Présentation du Poussin au roi Louis XIII par Cinq-Mars*, appartenant à la Société des Amis des arts de Lyon; *Jean Gutenberg, aidé de Jean Faust, tire ses premières épreuves typographiques, James Watt, la Poste enfantine, les Bulles de savon* (1861); *Napoléon Ier avec Gœthe et Wieland, Antoine rapporté mourant à Cléopâtre, les Deux Corneille* (1863); *Philippe IV et Velasquez, Don Juan* (1864); *Psyché aux enfers*, d'après Apulée, *l'Amateur de bouquins* (1865); *Marguerite d'Anjou arrêtée avec son fils Édouard par un brigand, l'Indécision* (1866); *le Petit Jehan de Saintré et la Dame des belles cousines, Souvenirs* (1868); *Aristide et le paysan*, un *Portrait* (1869); *les Oies du frère Philippe, M. E. S.* (1870); *Latone, Tre amici* (1872); *le Bourgeois gentilhomme et ses professeurs, Jamerai, Duval* (1873); *Turenne endormi sur l'affût d'un canon, le Coffre de mariage* (1874); *la Belle au bois dormant* (1875); *le Ménage du serrurier* (1876); *Archimède, Phidias* (1877); *Julien de Médicis* (1878); *Astolphe et Jocondo consultant la Fiammetta, Piccola modesta* (1879), etc.

M. Hillemacher a obtenu une 2e médaille en 1848, une mention à l'Exposition universelle de 1855, une 1re médaille en 1861, un rappel de 2e médaille en 1857, un rappel de 1re en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur en 1865.

HILLER (Ferdinand), compositeur et pianiste allemand, né le 24 octobre 1811 à Francfort-sur-le-Mein, reçut les leçons des meilleurs maîtres de cette ville, joua en public dès l'âge de dix ans, et alla étudier ensuite deux ans à Weimar sous la direction de Hummel auquel il dédia, sept ans plus tard, son premier *Quatuor*. En 1829, il se rendit à Paris où il resta sept ans; il y publia diverses compositions, se fit applaudir comme virtuose dans des concerts, et remarquer, avec Baillot, par ses séances de musique classique.

M. Hiller passa à Francfort l'hiver de 1836, et partit ensuite pour l'Italie où il fit représenter, à Milan, son opéra de *Romilde* qui eut peu de succès. Rentré en Allemagne en 1839, il fit exécuter à Leipzig son oratorio : *la Destruction de Jérusalem* (die Zerstœrung Jerusalems), sa meilleure composition. Les quatre années suivantes (1840-1844), il vécut successivement à Rome, à Francfort et à Leipzig où il dirigea, pendant l'hiver 1843-1844, les concerts du *Gewandhaus*. Il fit ensuite représenter, à Dresde, deux nouveaux opéras : *le Rêve dans la nuit de Noël* (der Traum in der Christnacht (1844), et *Konradin, le dernier des Hohenstaufen* (1847). Appelé alors à Dusseldorf, en qualité de directeur de musique, il devint, trois ans après, maître de chapelle de la ville de Cologne, où il fonda le Conservatoire du Rhin. Après avoir passé quelque temps à Londres et à Paris, où il dirigea pendant une saison (1851-52) l'Opéra italien, il reprit ses anciennes fonctions. Il a écrit une grande symphonie sous ce titre : *Et pourtant le printemps doit venir* (Es muss doch Frühling werden) et l'a fait entendre dans plusieurs villes.

Parmi les autres ouvrages de M. Hiller, dont plusieurs, exécutés en public, n'ont pas été gravés, il faut citer des *Quatuors* et des *Trios*; *Duo concertant* pour piano et violon; *Caprices*; *Concerto* pour piano et orchestre : *la Danse des Fées*; *Six suites d'études*; morceaux de caractère; *Douze chants allemands* à une voix, avec accompagnement, sur des paroles de Henri Heine; plusieurs *Sonates*; *Études pour violon*; *Études rhythmiques*; *le chant des Fantômes sur les eaux* (der Gesang der Geister über dem Wasser), cantate; *Laissez couler vos larmes* (O weint um Sie), autre cantate d'après Byron, etc.

M. Hiller a aussi publié, outre des *Exercices d'harmonie et de contrepoint* (Uebungen, etc.; Cologne, 6e édit. 1876), des essais de littérature musicale : *la Vie musicale de notre temps* (Aus dem Tonleben, etc., 1868; suite 1871) ; *Louis de Beethoven* (1871) ; *Félix Mendelssohn-Bartholdy, lettres et souvenirs* (F. Mendelssohn-Bartholdy, Briefe und Erinnerungen, 1874) ; *Lettres à une anonyme* (Briefe an eine Ungenannte, 1877), etc.

HIMELY (Sigismond), graveur suisse, établi en France, est né à Neuveville en 1801, et étudia d'abord la peinture, puis la gravure sous Thalès Fielding. Venu à Paris en 1822, il cultiva l'aquarelle et plus spécialement la gravure à l'aquatinta. Il faut citer parmi ses premières productions, qui sont les plus recherchées : des *Vues* gravées pour l'ouvrage d'Osterwald le jeune sur *la Sicile* (1826) ; un recueil de *Paysages et sujets d'étude à l'aquarelle* (1830). Occupé ensuite de l'école moderne, il reproduisit divers *Paysages* de M. Decamps; un de ces derniers a figuré à l'Exposition de 1855. En 1867, il envoya à l'Exposition deux vues de Paris, l'une prise du *Père-Lachaise*, l'autre de *la Glacière*. — Il est mort à Paris le 7 mai 1872. — Son frère, M. Henri Himely, s'est distingué comme peintre de fleurs.

HIMLY (Louis-Auguste), professeur et historien français, né à Strasbourg le 28 mars 1823, fut, de 1845 à 1847, élève de l'École des Chartes, puis se fit recevoir agrégé d'histoire et docteur ès lettres. Nommé suppléant à la Sorbonne, il devint ensuite professeur d'histoire au collège Rollin. Il a été nommé, le 22 novembre 1863, professeur de géographie à la Faculté des lettres, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

Outre ses thèses : *Wala et Louis le Débonnaire* et *De Sancti Romani imperii nationis germanicæ indole*, etc. (1849), on ne cite de lui que sa première leçon d'ouverture : *De la Décadence carlovingienne* (1851).

HIMLY (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, né le 14 décembre 1800 à Brunswick, étudia la médecine à Gœttingue où il obtint, en

1823, le grade de docteur. Après des voyages d'études en Allemagne, en France, en Angleterre, en Écosse et dans les Pays-Bas, il revint se fixer à Gœttingue, et y devint, en 1832, professeur adjoint de médecine.

On a de M. Himly : *Commentatio de cachexiis et cacochymiis* (Gœttingue, 1823), qui, après lui avoir servi de thèse de doctorat, remporta le prix dans un concours ouvert devant l'Académie de Gœttingue; *Recherches d'anatomie et de physiologie* (Beitraege zur Anatomie und Physiologie, Hanovre, 1829-31) : *Introduction* à *l'étude de la physiologie de l'homme* (Einleitung in die Physiologie des Menschen; Gœttingue, 1835); etc. Il a publié avec additions, une œuvre posthume de son père : *les Maladies et difformités de l'œil humain* (die Krankeiten und Missbildungen des menschl. Auges; Nordhausen, 1843, 2 vol.).

HIND (John-Russell), célèbre astronome anglais, est né à Nottingham le 12 mai 1823. Fils d'un fabricant de dentelles qui rendit un grand service à l'industrie de son pays par l'introduction des métiers à la Jacquart, il prit dès l'enfance un goût tout particulier à l'étude de l'astronomie et lut avec avidité tous les ouvrages qui traitaient de cette science. Son éducation terminée, il vint à Londres et entra, selon le vœu de son père, dans les bureaux d'un ingénieur civil (1840); mais il se dégoûta bientôt d'une occupation peu conforme à ses penchants, et, à la fin de l'année, le savant physicien Wheatstone le fit admettre, en qualité d'aide, à l'observatoire de Greenwich.

M. Hind y resta quatre ans, et, grâce à la riche bibliothèque de cet établissement et aux conseils de M. Airy, son directeur, il y refit son éducation astronomique. Il prit part aux travaux de la commission qui fut chargée, en 1843, de relever la longitude exacte de Valentia, aux environs de Dublin. Au mois de juin 1844, il quitta Greenwich pour être attaché à l'observatoire particulier que M. Bishop a fait construire dans Regent's Park, à Londres. Bientôt après il fut admis dans la Société royale astronomique (décembre 1844), à laquelle il avait, à diverses reprises, envoyé des communications importantes.

Dans ce nouveau poste, ses observations assidues ont été constamment couronnées de succès, et l'on a dit qu'il était de tous les astronomes vivants celui qui a fait le plus de conquêtes dans les champs du ciel. Il a calculé les orbites et les déclinaisons de plus de soixante-dix planètes et comètes. Il a constaté la présence de seize nouvelles étoiles mobiles, ainsi que de trois nébuleuses, que personne n'avait encore aperçues. Trois comètes ont été observées par lui : l'une (29 juillet 1846), qui avait été aperçue à Rome deux heures plus tôt par Vico; l'autre (18 octobre 1846), qu'il ne put revoir à cause de l'état brumeux de l'atmosphère; la troisième (6 février 1847), qui devint visible en plein jour le mois suivant. C'est au sujet d'un de ces corps errants qu'il publia la dissertation intitulée : *Retour imminent de la grande comète de 1264 et de 1556* (On the expected return of the great comet, etc.).

Mais c'est parmi les corps planétaires que M. Hind compte le plus de découvertes. Nous rappellerons, au premier rang, *Iris* (13 août 1847), la plus importante, dont la distance solaire moyenne est 2,39, celle de la terre étant 1, et dont la révolution sidérale s'accomplit en 1345 jours. Viennent ensuite *Flore* (18 octobre 1847); *Victoria* (13 septembre 1850); *Irène* (19 mai 1851); *Melpomène* (24 mai 1852); *Fortuna* (22 août 1852); *Calliope* (16 novembre 1852); *Thalie* (15 décembre 1852); *Euterpe* (8 novembre 1853); *Uranie* (22 juillet 1854), etc.

Les services que M. Hind a rendus à la science ont été dignement appréciés. En 1846, il fut nommé secrétaire-adjoint de la Société royale astronomique de Londres; en outre, cette compagnie lui votait, en 1848, des remerciements publics et, en 1852, une médaille d'or « pour ses « travaux astronomiques et en particulier pour « la découverte de huit petites planètes. » Ce fut au même titre qu'il reçut, à la même date, du gouvernement, une pension annuelle de 200 liv. sterling (5000 fr.). En 1851, l'Institut de France le choisit pour son correspondant, en remplacement de Schumacher. En 1853, il fut nommé surintendant du *Nautical almanac office*.

On a de ce savant un petit traité sur *le Système solaire* (the Solar system); une dissertation sur *les Comètes* (1852); un *Manuel d'astronomie*, des *Éléments d'algèbre* (1855, in-8), et une foule de mémoires spéciaux insérés dans les *Transactions* de la Société astronomique de Londres, les *Comptes rendus* de l'Institut de France, les *Nouvelles astronomiques* d'Altona, etc.

HIOLLE (Ernest-Eugène), statuaire français, né à Valenciennes le 5 mai 1834, fut élève de MM. Grandfils et Jouffroy, suivit en outre les cours de l'École des beaux-arts et remporta, en 1862, le prix de Rome. Il débuta au Salon de 1867 par un buste en marbre (*Brutus*) et par l'esquisse en plâtre du groupe d'*Arion*. Il exposa depuis : *M. Robert Fleury*, buste en marbre, *M. L...*, buste en bronze (1868); *Narcisse*, statue en marbre, buste d'*enfant* (1870); buste de *Jeune fille*, *Arion*, groupe en marbre qui fut acquis par l'État, et qui reparut, avec la *Narcisse*, à l'Exposition universelle de 1878; *Mme H. M...* et *Mlle Ballu*, bustes (1872); *le général de Martimprey* et *M. Cantagrel*, bustes (1873); *Statue commémorative du monument élevé par la ville de Cambrai* aux soldats tués pendant la guerre franco-prussienne, bustes de *MM. Viollet-le-Duc* et *P. Chenavard*: (1874) *le Dr Dereins* et *Mlle C. L...*, bustes (1875); *Saint Jean de Matha*, modèle en plâtre d'une statue destinée au Panthéon (1876); *Carpeaux* et *M. Jouffroy*, bustes (1877); *le général Foy*, statue en bronze, destinée à la ville de Ham; *un Enfant* (1878); *M. Mascart*, professeur, buste en plâtre teinté (1879), etc.

M. Hiolle a obtenu trois médailles en 1867, 1869 et 1870, la médaille d'honneur en 1870, la décoration le 1er novembre 1873, et une des médailles d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

HIPPEAU (Célestin), littérateur français, né à Niort (Deux-Sèvres) le 11 mai 1803, fit ses études dans le collège de cette ville, dont son père était principal, et se destina à l'enseignement. Successivement professeur aux collèges de Niort, Rochefort, Châtellerault, Poitiers, Napoléon-Vendée (1820-1837), il vint fonder à Paris une institution qu'il quitta six ans plus tard. En 1844, il fut chargé de la suppléance de Génin à la Faculté de Strasbourg, et en 1847, nommé professeur titulaire de littérature française à la Faculté de Caen. En 1855, M. Hippeau fut chargé par M. Fortoul d'une mission littéraire en Angleterre, et l'année suivante, il fonda à Caen une Société des beaux-arts dont il devint le secrétaire. Il reçut aussi en 1867, de M. Duruy, la mission d'aller étudier dans les États-Unis de l'Amérique les établissements d'enseignement, et, depuis, des missions analogues dans divers pays. Professeur honoraire, il fut chargé, de l'organisation de l'enseignement secondaire des filles à Paris. Il remplit encore, dans cette ville, les fonctions de secrétaire du comité des Sociétés savantes et a

publié, en cette qualité, des rapports intéressants sur les travaux des savants de province. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

On a de M. Hippeau : *Histoire de la philosophie ancienne et moderne* (1863, in-8 ; 2e edit., 1638); *Blanche, ou une séparation* (Strasbourg, 1845, in-12); *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen* [1066-1790] (Caen, 1855, in-8), couronnée par la Société des antiquaires de Normandie et par l'Académie des inscriptions et belles-lettres ; *les Écrivains normands au* XVIIe *siècle* (Caen, 1857, in-12); *le Gouvernement de Normandie du dix-septième et dix-huitième siècle* (Caen, 1863-1869, 9 vol. gr. in-8), d'après les documents tirés des archives du château d'Harcourt; *Avènement des Bourbons au trône d'Espagne*, etc. (1875, 2 vol. in-8), d'après les mêmes documents ; *l'Italie en 1865*, souvenirs d'une mission à Florence à l'occasion du 600e anniversaire de Dante (1866, in-18), etc. Il a publié, à la suite de ses missions spéciales, une série de volumes sur l'instruction publique dans divers Etats ; notamment : *l'Instruction publique aux États-Unis* (1869, in-8), *en Angleterre* (1872), *en Allemagne* (1873), *en Italie* (1874), *en Suède, Norrège et Danemark* (1876), etc. Il a édité un certain nombre d'ouvrages de l'ancienne littérature normande, notamment *le Bestiaire divin de Guillaume, clerc de Normandie* (Caen, 1852, in-8), fourni des mémoires à divers recueils et bulletins de sociétés savantes, et collaboré à plusieurs journaux d'instruction publique et de littérature, etc.

Sa femme, Mme Eugénie HIPPEAU-DELACOUR née en 1830, a concouru en 1867, avec son mari, à l'établissement des cours pour l'enseignement secondaire des jeunes filles dans quatre arrondissements de Paris et a fait paraître les leçons qu'elle fit à cette occasion, sous le titre de *Cours d'économie domestique* (1869, in-18). Elle a publié un autre volume, intitulé *Mères et nourrices* (1875, in-18), consacré à l'organisation des Sociétés protectrices de l'enfance. — M. Edmond HIPPEAU, fils aîné des précédents, est devenu un des rédacteurs ordinaires de l'*Evénement* (1878), auquel il a donné des articles politiques et des comptes rendus de critique musicale.

HIRN (Gustave-Adolphe), physicien français, né au Logelbach, près de Colmar, le 21 août 1815, entra en 1834, dans la fabrique d'impression sur étoffes de son grand-père maternel, transformée plus tard en fabrique de toiles et de coton. Des études approfondies de physique et de mécanique le mirent à même d'appliquer les principes à la pratique et de s'occuper utilement de la théorie mécanique de la chaleur. Ses travaux le firent connaître, et l'Académie des sciences l'élut membre correspondant le 20 mars 1867.

M. Hirn a inséré dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans le *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, un grand nombre de mémoires sur la ventilation, le pandynamomètre, les enveloppes des cylindres à vapeur, la théorie du planimètre d'Amsler, la capacité calorifique de l'eau, le radiomètre, etc. Il faut citer à part : *Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur* (1858, in-8, avec pl. et tableaux), couronné par la Société de physique de Berlin ; *Théorie mécanique de la chaleur* (2e édit. 1865, in-8; 3e édit., 1875) ; *Mémoire sur les anneaux de Saturne* (1872, in-4, avec planches) ; *Mémoire sur les propriétés optiques de la flamme des corps en combustion* (1873, in-8); *Conséquences philosophiques et métaphysiques de la thermodynamique, Analyse élémentaire de l'univers* (1869, in-8) ; *Étude sur une classe particulière de tourbillons* (1878, in-8).

HIRSCH (Abraham), architecte français, né à Lyon, le 19 octobre 1828, d'une famille israélite, suivit les cours de dessin à l'école de la Martinière, et commença par tisser des portraits imitant la taille-douce. Il étudia ensuite l'architecture sous la direction de M. Desjardin, architecte de la ville de Lyon, et devint son collaborateur. Il avait construit un assez grand nombre d'édifices publics et privés dans sa ville natale, lorsqu'il fut appelé en 1870 à la direction du service municipal d'architecture. En 1876, il a été nommé directeur de l'Ecole nationale des beaux-arts de cette ville. M. Hirsch a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

Parmi les travaux que lui doit la ville de Lyon, nous citerons le grand séminaire (1855), la synagogue (1865) et la nouvelle Faculté de médecine, l'une des plus vastes de l'Europe. Il a collaboré à la *Revue générale d'architecture* et publié des *notes* sur la section d'architecture à l'Exposition universelle de 1867.

HIRSCH (Max), économiste et homme politique allemand, né à Halberstadt le 30 décembre 1832, fit de fortes études de droit et de philosophie aux universités de Tubingue, Heidelberg et Berlin (1850-1855), puis entreprit un voyage en France et en Algérie, et en publia à son retour le compte rendu, sous ce titre : *Esquisse des conditions économiques de l'Algérie* (Skizze der Volkswirth zustaende in Alg.; Gœttingue, 1857). Puis il fonda le journal *le Progrès* (der Fortschritt), et s'occupa activement des affaires publiques et des questions sociales. En 1868, il se rendit en Angleterre et en Ecosse pour y étudier les associations ouvrières, et chercha, à son retour, à en organiser sur le même plan. Il fonda à cet effet le journal *l'Association des métiers* (der Gewerkverein), des caisses de secours pour les malades, les invalides, les veuves, etc., et diverses sociétés, une entre autres pour l'instruction du peuple. L'influence qu'il acquit le fit nommer, en 1869, député au Reichstag de l'Allemagne du Nord, par le district saxon de Plauen. Membre du parti progressiste, il fut un des orateurs les plus écoutés dans les questions de réforme sociale. Il fut réélu au Reichstag de l'empire allemand en 1877, par un district de Berlin. M. Hirsch a publié quelques brochures sur les caisses de secours et les associations qu'il a fondées.

HIRSCHFELD (Ludovic), médecin polonais, est né à Varsovie en 1815. Après avoir fait ses études classiques à Varsovie, Breslau et Berlin, il vint à Paris vers 1833 et fut inscrit comme élève de la Faculté de médecine et des hôpitaux. Successivement prosecteur de plusieurs professeurs de l'École pratique, il fut le collaborateur de M. Bourgery, pour son grand ouvrage sur l'anatomie de l'homme. Sous le décanat de M. Orfila et sur son invitation spéciale, il fit plus de deux cents préparations, conservées au musée d'anatomie de la Faculté. Reçu docteur en 1848, il a été avant et après sa réception, plus de quinze ans professeur d'anatomie à l'École pratique de Paris, et ses cours ont eu beaucoup de succès. Il devint ensuite chef de clinique de la Faculté à l'Hôtel-Dieu. En 1859, au moment de la création de l'Académie de médecine de Varsovie, il fut appelé, par décret de l'empereur de Russie comme professeur titulaire à la chaire d'anatomie. — Il est mort à Varsovie, le 9 mai 1876.

M. Ludovic Hirschfeld a conçu et exécuté un ouvrage sur le *Système nerveux et les organes des sens de l'homme*, dont toutes les préparations reproduites par les dessins ont été faites par lui-même; cet ouvrage, publié en 1853, obtint un

grand succès, fut adopté par le conseil supérieur de l'instruction publique et couronné par l'Institut de France (prix Montyon). Il a publié, en outre, divers volumes, en langue polonaise, sur *la Névrologie et les organes des sens de l'homme* et *l'Angéiologie*, et un troisième volume sur *l'Ostéologie et l'Arthrologie*. Il a été nommé membre de la Société de biologie, de la Société anatomique de Paris, etc.

HIS (Guillaume), anatomiste allemand, né à Bâle le 9 juillet 1831, fit ses études à l'Université de sa ville natale, suivit à Berlin les cours de J. Muller, visita Wurtzbourg et Vienne, et devint, en 1857, professeur d'anatomie et de physiologie à Bâle. En 1872, il passa, en la même qualité, à Leipzig. Connu par des recherches histologiques et embryogéniques, il se montra l'adversaire des théories de M. Haeckel.

A part des mémoires consignés dans les *Archives d'anthropologie* (Archiv. für Anthrop.) et dans le *Journal d'anatomie* dont il avait été le fondateur, M. His a publié les ouvrage suivants : *Crania helvetica* (Bâle 1864) ; *Recherches sur la formation primitive du corps des vertébrés* (Ueber die erste Anlage des Wirbelthierleibs; Leipzig, 1868) ; *les Formes du corps de l'homme et le problème physiologique de son origine* (Unsere Körperform und das phys. Problem ihrer Entstehung, ib., 1875).

HIS DE BUTENVAL (Charles-Adrien, baron, puis comte), administrateur français, ancien sénateur, né le 30 juin 1801, et fils d'un ancien député mort en 1854, entra sous le dernier règne dans le corps diplomatique, et remplit les fonctions de secrétaire de légation à Lisbonne, et d'ambassade à Constantinople (1842). Nommé, en 1847, ministre plénipotentiaire au Brésil, et destitué par le gouvernement provisoire, il y fut accrédité de nouveau le 18 septembre 1849 ; de là il passa, en 1851, en Sardaigne, en 1852 en Belgique, et fut appelé, par décret du 23 juin 1853, à siéger au Conseil d'État. Le 4 novembre 1865, il fut élevé à la dignité de sénateur. L'empereur lui conféra le titre de comte au commencement de 1869. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1851.

HITZIG (Ferdinand), critique allemand, né à Hauingen (Bade) le 23 juin 1807, et fils d'un pasteur, fit ses premières études à Carlsruhe et suivit, de 1824 à 1827, les cours de théologie des universités de Halle et de Heidelberg. En 1829, il passa à celle de Gœttingue où il se fit recevoir agrégé ; il fut appelé, en 1833, à Zurich, comme professeur d'exégèse et y fit des cours très suivis. Il passa à Heidelberg en 1861. — Il est mort le 22 janvier 1875.

Particulièrement versé dans la connaissance des langues sémitiques et des sources bibliques, M. Hitzig a publié de nombreux ouvrages, entre autres : *Idée d'une critique pratique de l'Ancien Testament* (Begriff der Kritik am Alten Testament praktisch erörtert : Heidelberg, 1831) : *Traduction et commentaire du prophète Isaïe* (Ibid., 1833); *les Prophéties de Jonas sur Moab* (Ibid., 1831) ; un *Commentaire sur les Psaumes* (Ibid., 1835-1836, 2 vol.) : *Sur les douze petits prophètes* (Leipzig, 1838; 2e édit., 1851) : *le prophète Jérémie* (Ibid.; 1841); *le prophète Ézéchiel* (Ibid., 1847), et *le prophète Daniel* (Ibid., 1850) ; *l'Invention de l'alphabet* (die Erfindung des Alphabets ; Zurich, 1840); *Sur Jean Marcus et ses écrits* (Zurich, 1843); *Histoire et Mythologie des Philistins* (Urgeschichte und Mythologie der Philistaer; Leipzig, 1845); *l'Inscription tumulaire de Darius à Nakschi-Kustam* (die Grabschrift des Darius, etc.; Zurich, 1846) ; *Epitaphe d'Eschmunazar* (die Grabschrift des Eschm.; Leipzig, 1855) ; *Histoire du peuple juif* (Geschichte des Volkes Israël, 1869-1870, 2 vol.) ; *Langue et langages assyriens* (Sprache und Sprachen Assyriens, Leipzig, 1871); *le Livre de Job* (das Buch Job, 1874), traduction et commentaire. Il a collaboré avec cinq autres théologiens au *Manuel abrégé de l'exégèse de l'Ancien Testament* (Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament ; Leipzig, 1855); et donné une traduction commentée des *Psaumes* (Leipzig, 1863, 2 vol.), etc.

HLUBEK (François-Xavier-Guillaume), publiciste et économiste allemand, né à Chatischau, en Silésie, le 11 septembre 1802, étudia à Vienne, de 1813 à 1824, les mathématiques, le droit, la chimie et l'économie rurale. Il entra d'abord dans la magistrature (1829), puis devint professeur d'économie rurale. Il obtint une chaire à Lemberg en 1832, et plus tard à Laybach, où la Société d'économie rurale lui confia l'administration de son établissement agricole et la rédaction de ses deux organes, les *Annales* (Annalen) et le *Calendrier économique de l'Illyrie* (Wirthschaftskalender für Illyrien). Il se chargea en outre de dresser un état comparé des relations économiques, industrielles et commerciales de l'empire autrichien. En 1840, il devint professeur d'économie rurale à Graetz, rapporteur du comité central de la Société d'économie de Styrie, administrateur de la ferme d'essai et du vignoble modèle. L'année suivante, il fut couronné pour son mémoire sur la *Nourriture des plantes et la statique de l'agriculture* (die Ernaehrung der Pflanzen und die Statik des Landbaus; Prague, 1841), auquel se rattache son *Commentaire de la chimie organique du docteur Liebig* (Beleuchtung der organischen Chemie des Dr Liebig; Graetz, 1842)

Nous citerons encore de M. Hlubek : *Résultats de l'influence de la Société d'économie rurale en Styrie* (Resultate der Wirksamkeit der Landwirthschaftgesellschaft; Graetz, 1840) ; *Rapports entre Trieste et la monarchie, et le chemin de fer de Vienne à Trieste* (der Verkehr zwischen Triest und der Monarchie, etc.; Vienne, 1841); *Essai d'une nouvelle caractérisation et classification des différentes espèces de vigne* (Versuch einer neuen Charakteristik und Classification der Rebearten; Graetz, 1841); *Réponse aux questions actuelles d'agriculture* (Beantwortung der wichtigsten Fragen des Ackerbaus; Ibid., 1842); *l'Économie rurale universelle* (die Landwirthschaftlehre in ihrem ganzen Umfange; Vienne, 1846, 2 vol.; 2e édit., 1851-1852); *Rapport sur l'économie rurale en Angleterre et sur l'Exposition de Londres* (Bericht über die engl. Landwirthschaft und die Londoner Ausstellung; Graetz, 1852); *les Vignobles autrichiens* (der Weinbau der œsterreich. Monarchie; Graetz, 1864), etc.

HOBART-pacha (Auguste-Charles), marin anglais au service de la Turquie, né le 1er avril 1822, troisième fils de sir Auguste-Edward Hobart, 6e comte de Buckinghamshire entra dans la marine en 1835 et devint commandant en 1855. Il se fit connaître par la hardiesse de ses aventures maritimes : pendant la guerre de la sécession des États-Unis, il força dix-huit fois le blocus des ports américains. En 1867, il entra au service du gouvernement ottoman, en qualité de contre-amiral et reçut le titre de pacha. Au plus fort de l'insurrection de la Crète, il fut chargé d'empêcher les Grecs de faire passer des secours dans l'île et prit des mesures énergiques pour mettre un terme aux transports audacieux acco-

pés par l'Enosis (décembre 1868). Dans les premiers jours de 1869, il fut élevé au grade de vice-amiral, puis à la dignité de grand amiral (4 mars), et reçut le commandement de l'escadre impériale turque dans la Méditerranée. En décembre 1874, il reprit son rang de capitaine dans la marine anglaise. Hobart-pacha a épousé, en 1848, une fille cadette de sir Colquhoun Grant.

HOCHSTETTER (Ferdinand DE), géologue et voyageur allemand, né à Esslingen le 30 avril 1829, est fils d'un savant pasteur professeur d'histoire naturelle et de botanique, mort en 1860. Après avoir étudié lui-même la théologie à Tubingue et avoir pris le grade de docteur de philosophie, il se consacra aux études d'histoire naturelle vers lesquelles l'avait entraîné de bonne heure un goût particulier. Il passa à Vienne en 1853, y perfectionna ses connaissances géologiques et fut attaché, dès l'année suivante, comme géologue, à une commission scientifique envoyée en Bohême. En 1856, étant professeur particulier à l'Université de Vienne, il accepta de faire partie, comme géologue, de l'expédition de la *Novara*, et se rendit à Londres pour y faire ses préparatifs. Le voyage de la *Novara* autour du monde dura trois ans (1857-1860), pendant lesquels M. de Hochstetter explora particulièrement les îles océaniennes et la Nouvelle-Zélande, qui est devenue l'objet principal de ses publications. A son retour, il fut nommé professeur de minéralogie et de géologie à l'Institut polytechnique de Vienne. Il fit depuis plusieurs voyages, en Suisse et en Italie en 1863, dans la Turquie d'Europe en 1869, en Russie et aux monts Ourals en 1872. Président de la Société géographique de Vienne depuis 1866, et membre de l'Académie des sciences de Vienne (1870), il est devenu intendant du musée d'histoire naturelle, en 1876.

On cite parmi ses travaux : *Carlsbad*, étude géologique (Carlsbad, 1856) ; *Madère* (Vienne, 1861) ; *les Grands oiseaux fossiles de la Nouvelle-Zélande* (die ausgestorbenen Riesenvœgel von Neuseeland ; ibid., 1862) ; *Nouvelle-Zélande* (Neuseeland ; Stuttgart et Gotha, 1863, avec atlas), avec Petermann ; *Géologie de la Nouvelle-Zélande* (Geol. von N. ; Vienne, 1864) ; *Paléontologie de la Nouvelle-Zélande* (Ibid., même année) : ces deux derniers ouvrages faisant partie de la relation du voyage de la *Novara* ; *Voyage en Roumélie* (Reise durch Rumelien), dans les mémoires de la Société géographique de Vienne (1870 et 1871) ; *Géologie de la partie orientale de la Turquie d'Europe* (1871, 1872)), avec cartes géologiques ; *A travers l'Oural* (Ueber den Ural ; Berlin, 1873), etc.

HOCQUART (Édouard), littérateur français, né à Paris vers 1795, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et d'économie pratique, entre autres : *Dictionnaire classique des hommes célèbres* (1822, 2 vol.), abrégé de Lavocat et de Feller ; *la Morale en actions* (1825), fréquemment réimprimée ; *Petit dictionnaire de la langue française* (1833, 22ᵉ édit., 1851) ; *le Clergé de France* (1833, in-12 ; 3ᵉ édit., 1849) ; *Histoire de France* (1838 ; 4ᵉ édit., 1843) ; *le Jardinier pratique* (1840, in-18) ; *le Livre des poids et mesures* (1840) ; *le Fourrier modèle* (1849) ; *le Vignoble universel* (1853) ; *Éléments d'histoire naturelle* (1856) ; *les Arts et les Métiers* (1858, in-18) ; *une Visite au Jardin des Plantes* (1860, in-8, avec grav.) ; *les Cinquante-sept Codes*, codes Napoléon, de procédure civile, de commerce, etc. (1864, in-18) ; *la Tenue des livres pratique* (1865, in-18) ; *Guide du parfait jardinier fleuriste* (1873, in-18) ; *le Jardinier maraîcher pratique* (1873, in-18).

HODGSON (William-Ballantyne), économiste et écrivain pédagogique écossais, né à Edimbourg en 1815, suivit les cours de l'Université de sa ville natale, puis fut attaché aux écoles supérieures de Liverpool, de Chaton et de Manchester (1847-1851). Après avoir visité l'Allemagne, la France et la Suisse, il rentra dans son pays et s'occupa des améliorations à introduire dans les écoles. Il fit partie de la commission royale de l'enseignement primaire en 1858 et 1859, fut nommé examinateur d'économie politique à l'Université de Londres en 1868, et devint, en 1871, professeur d'économie politique et de droit commercial à l'Université d'Edimbourg.

On cite de lui un certain nombre d'écrits sur *l'Instruction classique, son usage et ses abus* (Class. Instruct. its use and abuse, 1853) ; *la Santé et la richesse, considérées au point de vue de l'éducation* (the Conditions of health and wealth, educationally considered, 1860) ; *l'Instruction classique : comment, quand, pour qui?* (Class. Instruc. ; why, when, for whom? 1866) ; *Opinions exagérées sur la lecture et l'écriture comme moyens d'éducation* (Exagger. estimates of reading and writing, etc., 1867), puis une suite de conférences sur l'économie politique : *What is Capital?* (1868) ; *le Vrai but de la science économique* (True scope of econ. science) ; *la Concurrence ; Turgot, sa vie, son temps*, etc. (1870). M. Hodgson a traduit en outre du français, de Bastiat : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas*, et de l'italien, *l'Irlande* de Cavour (1868). *

HODGSON (John-Evan), peintre anglais, né à Londres le 1ᵉʳ mars 1831, passa ses premières années en Russie, où son père avait établi une maison de commerce, fit ses études en Angleterre et retourna en Russie pour prendre part aux affaires de son père. En 1853, il entra comme élève à l'Ecole des beaux-arts de Londres et exposa pour la première fois en 1856. Il commença à peindre des tableaux de genre, aborda la peinture historique en 1861 et fit en 1869 un voyage en Afrique qui le conduisit à une nouvelle modification dans sa manière. Il a été élu associé à l'Académie des beaux-arts de Londres.

Parmi les tableaux les plus remarqués de M. Hodgson, nous citerons : *Arrestation d'un braconnier* (1857) ; *le Dépouillement du scrutin* (1858) ; *Répétition de musique dans une ferme* (1860) ; *la Mariée conduite à sa nouvelle demeure* (1865) ; *Juive accusée de sorcellerie* (1866) ; *Plain-Chant* (1867) ; *Dames chinoises et curiosités européennes* (1868) ; *Arabes prisonniers* (1870) ; *Arabes pasteurs* (1870) ; *un Patriarche arabe* (1871) ; *le Charmeur de serpents* (1872) ; *un Marchand d'oiseaux tunisien* (1873) ; *un Rémouleur besoigneux ; le Salut rendu* (1874), et, à l'Exposition universelle de 1878, *un Actéon moderne* et *un Armurier*. *

HOEFER (Jean-Chrétien-Ferdinand), savant et littérateur français, d'origine allemande, né à Dœschnitz, dans la Thuringe, le 21 avril 1811, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il commença ses études sous la direction du pasteur de son village et au gymnase de Rudolstad. Ayant entrepris un voyage à pied en Allemagne, en Hollande et en Belgique, il arriva à Lille au mois de juillet 1830, et se trouvant sans ressources, s'engagea, comme volontaire, dans le régiment étranger de Hohenlohe, alors en garnison à Marseille, et rejoignit le corps d'occupation de la Morée. Après le licenciement du régiment, en mars 1831, il revint en France et fut attaché aux collèges de Nantua, de Saint-Étienne et de Roanne. Chargé de traduire en français *la Critique de la*

raison pure pour V. Cousin, il devint ensuite son secrétaire, l'aida jusqu'en 1836, dans ses travaux et se sépara de lui avec un certain éclat, à propos d'un passage du *Sic et non* d'Abélard.

Au milieu de ces fonctions, M. Hoefer donnait des leçons particulières, fournissait de nombreux articles de science et de critique aux *Annales d'anatomie et de physiologie*, à l'*Encyclopédie catholique*, à l'*Interprète*, dont il avait la rédaction en chef, etc., et suivait les cours de la Faculté de médecine. Reçu docteur le 30 janvier 1840, avec une thèse *sur la Chlorose*, il exerça quelque temps dans les quartiers les plus populeux de Paris, puis reçut la mission d'aller étudier en Allemagne, en 1843, l'enseignement de la médecine, et en 1846, l'enseignement de l'économie rurale. Ses deux *Rapports* furent insérés l'un dans le *Moniteur*, l'autre dans le *Journal de l'instruction publique*. M. Hoefer, décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, fut naturalisé Français en mars 1848. — Il est mort à Brunoy (Seine-et-Oise) en mai 1878.

En 1851, il fut chargé par MM. Didot de diriger leur *Nouvelle biographie universelle*, qui, à la suite d'un long procès intenté par les propriétaires de l'ancienne *Biographie universelle*, prit le titre définitif de *Nouvelle biographie générale* (1851-1866, tomes I-XLVI, in-8). On remarque parmi ses articles peronnels, ceux d'*Alexandre*, *Aristote*, *César*, *Christophe Colomb*, *Descarts*, *Érasme*, *Frédéric Ier*, *Herschel*, etc.

M. Hoefer a encore publié: *Éléments de chimie générale* (1841, in-8), d'après la classification des corps par familles : *Histoire de la chimie* (1842-1843, 2 vol. in-8 ; 2e édit. 1867-1869, 2 vol. in-8) traduite en plusieurs langues ; *Nomenclature et classification chimiques* (1845, in-12) ; *Dictionnaire de chimie et de physique* (1846, in-12 ; 3e édit., 1857) ; *Dictionnaire de médecine pratique* (1847, in-12); *Dictionnaire de botanique* (1850, in-12); *le Maroc* et *la Chaldée*, *l'Assyrie*, etc. (1848 et 1852, dans la collection de *l'Univers pittoresque*); deux *Mémoires sur les tremblements de terre* et *sur les ruines de Ninive*, dont il combattait l'authenticité (1851) ; *la Chimie enseignée par la biographie de ses fondateurs* (1865, in-18) ; *le Monde des bois* (1867, gr. in-8), et *les Saisons*, études de la nature, (même année, in-18, avec grav.), etc. Il a traduit l'*Économique* d'Aristote (1843), publiée en français pour la première fois; la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile (1846, 4 vol. in-12); les *Tableaux de la nature* (1850, 2 vol. in-8), d'Alex. de Humboldt; le *Traité de chimie* de Berzélius (1845-1850, 6 vol. in-8). On lui doit aussi toute une série de volumes plus élémentaires sur l'histoire des sciences : *Histoire de la chimie et de la physique* (1872, in-8) ; *Histoire de la botanique, de la minéralogie et de la géologie* (1872, in-18) ; *Histoire de la zoologie* (1873, in-18); *Histoire de l'astronomie* (1873, in-18) ; *Histoires des mathématiques* (1874, in-18).

HOEFER (Edmond), romancier allemand, né à Greifswald le 19 octobre 1829, suivit les universités de Greifswald, Heidelberg et Berlin, puis rentra dans sa ville natale d'où il passa plus tard à Stuttgart. Ses premiers essais littéraires parurent dans le *Morgenblatt* et furent remarqués. Il a produit un grand nombre de récits et de romans qui lui ont fait un rang distingué parmi les écrivains allemands; il excella surtout dans la description de la vie des habitants des villes et villages des côtes de la mer du Nord.

Nous citerons quelques titres : *Sur la terre allemande* (Auf deutscher Erde ; Stuttgart (1860); *Du vaste monde* (Aus der weiten Welt; Ibid. 1861) ; *le Gros baron* (Prague 1861); *Altermen Kyke* (Berlin, 1864, 4 part.) ; *le Fils perdu* (Der verlorene Sohn ; Stuttgart, 1871) ; *Contes de terre et de mer* (Land-und Seenovellen ; Breslau, 1871) ; *Histoires tranquilles* (stille Geschichten ; Iéna, 1872) ; *le Démagogue*, (Ibid., 1872, 3 vol.). Il faut mentionner à part un Recueil de dictons populaires, sous le titre : *Comment parle le peuple* (Wie das Volk spricht ; 1876, 8e édit.), et *Histoire de la littérature allemande, pour les dames* (Deutsche Literaturgeschichte für Frauen und Jungfrauen ; Stuttgart, 1876).

HOELFKEN (Gustave), économiste allemand, né à Hattingen le 14 juillet 1811, membre de l'Assemblée nationale de Francfort en 1848, et depuis chef de division au ministère de commerce, à Vienne, a écrit : *le Développement du Zollverein* (der Zollverein in seiner Fortbildung, 1842); *l'État, la politique et le développement de la puissance de l'Angleterre* (Englands Zustände, Politik und Machtentwickelung, 1846, 2 vol.); *Mémoires du ministre de commerce de l'Autriche* (die Denkschriften des osterreichischen Handelsministers, 1850) ; *l'Émigration et la colonisation des Allemands considérées surtout au point de vue de la Hongrie* (Deutsche Auswanderung und Colonisation mit Hinblick auf Ungarn, 1850); *l'Union des douanes et du commerce de l'Allemagne* (Deutschlands Zoll-und Handelseinigung, 1851) ; *De l'Étude du droit et de l'économie politique* (Ueber das Studium der Rechts-und Staatswissenschaften, 1851).

HOFFMAN (Charles-Fenno), poëte et romancier américain, né à New-York en 1806. [illegible] privé d'une jambe, par accident, à l'âge de onze ans, fit, au collège de Columbia, des études incomplètes, étudia le droit à Albany, fut admis au barreau en 1817, et exerça pendant trois ans à New-York. En 1833, il fit, pour sa santé, un voyage dans les Prairies et en publia, sous ce titre : *un Hiver dans l'Ouest* (A Winter in the West; 1834, New-York, 2 vol. in-12), une relation qui eut beaucoup de vogue. Vinrent ensuite les *Esquisses de la vie des Prairies* (Wild Scenes in the forest and prairie ; 1837), et le roman de *Greyslaer* (New-York, 1840, in-12), fondé sur un crime extraordinaire, qui a aussi fourni à Simms le sujet d'une histoire de fantaisie. En 1833, il avait fondé le *Knickerbocker Magazine*, dont il abandonna bientôt la direction.

Collaborateur actif de divers journaux littéraires, il fit paraître, en 1837, dans l'*American monthly Magazine*, son roman de Vanderlyn. En 1842, ses œuvres poétiques, qui étaient déjà favorablement connues, furent réunies pour la première fois en un volume, sous le titre de *Vigil of Faith and other Poems*. Un deuxième recueil parut en 1844 et fut suivi d'une édition plus complète de ses poésies (1845). Pendant dix-huit mois (1846-1847), il fut à la tête du journal périodique *the Literary World*, où il donna une série de nouvelles, d'essais et d'esquisses qui, sous le titre de *Sketches of Society*, obtinrent un grand succès. Mais, en 1849, une affection cérébrale interrompit sa carrière littéraire. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée en 1874.

HOFFMANN (Achille), médecin français, né à Paris en 1804, y fit ses études médicales, fut reçu docteur, en août 1827, avec une thèse sur *les Altérations primitives des fluides*, et se livra à l'homœopathie. Il ouvrit une maison de santé pour la pratique de cette méthode et s'appliqua surtout à la propager par divers écrits.

On a de lui : *Des Vices de l'éducation publique*

ou *Considérations sur l'éducation en général et sur l'étude des langues en particulier* (1822, in-8); *l'Homœopathie exposée aux gens du monde* (1834, 5ᵉ édit., 1858); *Lettres sur l'homœopathie; A un médecin français sur l'homœopathie; l'Homœopathie et la vieille médecine* (1835-1845); *la Syphilis débarrassée de ses dangers par la médecine homœopathique* (1848, in-8); *la Rage et le Choléra* (1848; 2ᵉ édit., 1852); *Maladies particulières aux femmes* (1852); *la Phthisie pulmonaire guérie par un nouveau traitement* (1863, in-8); *Dernier coup porté au choléra* (1866, in-18); *la Phthisie pulmonaire* (1872, in-18); etc.

HOFFMANN [DE FALLERSLEBEN] (Auguste-Henri), poète populaire allemand, né le 2 avril 1798, à Fallersleben, dans le Mecklembourg, où son père était négociant et bourgmestre, fit ses premières études à Helmstædt et à Brunswick, et fut envoyé à Gœttingue, puis à Bonn, pour y étudier la théologie; mais il se livra de préférence, dans la société des frères Grimm, à la culture de la philologie et de la littérature allemande. Dès 1820, il publia une édition des *Fragments d'Otfried* (Bonner Bruchstücke von Otfried). Il voyagea ensuite sur les bords du Rhin et en Hollande pour y rassembler les débris épars de la poésie populaire du moyen âge, visita Berlin, et fut nommé, en 1823, conservateur de la bibliothèque de l'université de Breslau, puis professeur extraordinaire et ordinaire à l'université. En même temps il donnait l'essor à son talent poétique. Une de ses publications, *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder), le fit destituer, le 20 décembre 1842, par décision spéciale du roi, et lui donna du même coup une certaine popularité. M. Hoffmann de Fallersleben se mit à étudier, en voyageant, les langues et les littératures étrangères. Fixé en 1845 dans le Mecklembourg, il obtint, en 1848, le droit de rentrer en Prusse, et reçut en outre une pension du roi. Il ne prit aucune part aux mouvements révolutionnaires de cette époque. En 1854, il passa à Weimar où il rédigea avec Schade l'*Annuaire* de cette ville (Weimar-Jahrbuch), et en 1861, il devint bibliothécaire du duc de Ratibor. — Il est mort au château de Korvei, le 19 janvier 1874.

Les chansons de M. Hoffmann, dédiées aux paysans, aux ouvriers, aux enfants, aux soldats, se distinguent par une simplicité tour à tour pleine de grâce ou d'énergie. Il y a adapté lui-même quelques mélodies faciles et naturelles. Nous citerons parmi ses recueils: *Chansons allémaniques* (Allemannische Lieder; Fallersleben, 1826; 5ᵉ édit., Manheim, 1843); *Poésies* (Gedichte, Leipzig, 1834, 2 vol.; 4ᵉ édit., Hanovre, 1853); *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder; Hambourg, 1840-1841, 2 vol.); *Chansons populaires de la Silésie, avec mélodies* (Schlesische Volkslieder mit Melodien; Leipzig, 1842); *Chansons allemandes faites en Suisse* (Deutsche Lieder aus der Schweiz; Zurich, 1843); *Cinquante chansons pour les enfants* (Fünfzig Kinderlieder; Leipzig, 1843); *Cinquante nouvelles chansons pour les enfants* (Fünfzig nueue Kinderlieder; Manheim, 1845); *Quarante chansons pour les enfants* (Vierzig Kinderlieder; Leipzig, 1847); *Cent chansons pour les étudiants*, etc. (Hundert Schullieder mit Volksweisen, etc.); *le Chansonnier populaire allemand* (Deutsches Volksgesangbuch; Leipzig, 1848), *Diavolini* (Darmstadt, 2ᵉ édit., 1847); *Chansons d'amour*, (Liebeslieder; Mayence, 1850); *Échos de la patrie* (Heimathklænge; Ibid., 1850); *la Vie du Rhin* (Rheinleben; Ibid., 1851); *Chansons des soldats* (Soldatenlieder; Ibid., 1851), etc.

M. Hoffmann de Fallersleben s'est aussi fait connaître par plusieurs ouvrages de littérature, d'histoire et de philologie, tels que: *Horæ belgicæ* (Leipzig et Berlin, 1830-1852, 8 vol.); *Matériaux pour une histoire de la langue et de la littérature allemandes* (Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur; Berlin, 1830-1837, 2 vol.); *Histoire du chant d'église allemand jusqu'à Luther* (Geschichte des deutschen Kirchenlieds bis auf Luther; Breslau, 1832; 2ᵉ édit., 1853); *Reineke Vos* (Berlin, 1834; 2ᵉ édit., 1852); *Fragmenta theostica* (Vienne, 1834); *Monumenta elnonensia*, contenant le *Chant de Louis* (Ludwigslied), nouvellement découvert à Valenciennes (Gand, 1837); *Traits principaux de la philologie allemande* (die deutsche Philologie im Grundriss: Berlin, 1836); avec Haupt, *Antiquités allemandes* (Altdeutsche Blaetter; Leipzig, 1835-1840, 2 vol.); *Catalogue des vieux manuscrits allemands de la bibliothèque royale de Vienne* (Verzeichniss der altdeutschen Handschriften der Hofbibliotek zu Wien; Ibid., 1841): *Poésies politiques des temps primitifs de l'Allemagne* (Politische Gedichte aus deutscher Vorzeit; Ibid., 1843); *Chansons des sociétés allemandes des* XVIᵉ *et* XVIIᵉ *siècles* (Deutsche Gesellschaftslieder, etc.; Ibid., 1844): *Matériaux pour une histoire de la littérature allemande* (Spenden zur deutschen Literaturgeschichte; Ibid., 1845, 2 vol.); *Theophilus* (Hanovre, 1853), etc.; puis un grand nombre d'articles de philologie et de littérature aux journaux les plus importants de l'Allemagne.

HOFFMANN (Charles-Alexandre), littérateur patriote polonais, né dans la Masovie, en 1798, étudia le droit à Varsovie, mais, à la suite de mouvements révolutionnaires, se vit déclaré incapable de tenir aucun emploi. Il fonda un journal de jurisprudence, *la Thémis polonaise*, et donna une traduction des œuvres de Franklin. Nommé, en 1827, conseiller à la Banque polonaise, il se maria avec une femme poète très-célèbre en Pologne, Mlle Clémentine Tanska. Après la révolution de 1830, il publia une brochure qui fut traduite dans toutes les langues: *la Grande semaine de la Pologne*. Au commencement de 1831, il devint un des trois directeurs de la Banque et fut envoyé en Allemagne pour y négocier un emprunt. La Pologne ayant succombé, M. Hoffmann se retira à Dresde, où il écrivit, d'après des papiers russes qu'il avait eus entre les mains, un *Coup d'œil sur l'état politique de la Pologne sous la domination russe* (Paris, 1832). Obligé de quitter Dresde, il s'était réfugié en France, où il vécut jusqu'en 1848. Il y fit paraître *Cztery Powstania* (1837), récit animé des guerres de l'indépendance en Grèce, en Hollande, en Portugal et en Pologne, et le *Vade-mecum polskie* (1839). — Il est mort à Dresde le 6 juillet 1875.

HOFFMANN (Jean-Joseph), orientaliste hollandais, né à Würtzbourg, le 5 février 1805, étudia les langues orientales, et principalement le chinois et le japonais en Hollande. Lorsque le voyageur de Siebold fut revenu du Japon, il collabora activement à ses publications, principalement à celle intitulée: *Nippon, Archives pour servir à la description de l'empire japonais* (Leyde, 1832-1851, 20 livr.), et à la *Bibliotheca japonica* (ib. 1833-1841, 6 vol.). Nommé professeur de langue et littérature japonaises à Leyde, il y forma un grand nombre d'élèves et d'interprètes. Il fonda également, aux frais de l'État, une imprimerie japonaise et chinoise. Il a publié *Étude de la langue japonaise* (Japon. Sprachlehre, Leyde, 1877).

HOFMANN (Jean-Chrétien-Conrad), théologien protestant allemand, né à Nuremberg, le 21 décembre 1810, étudia dans sa ville natale, à Erlangen et à Berlin. Ayant passé son examen de candidat de théologie en 1832, il obtint, l'année suivante, la place de professeur d'histoire, de religion et de langue hébraïques au collège d'Erlangen. Agrégé en 1835, à la Faculté philosophique, et, en 1838, à la Faculté théologique de cette ville, il y entra dans l'enseignement académique supérieur comme professeur adjoint, en 1841. L'année suivante, il passa à l'université de Rostock, d'où il fut rappelé à Erlangen en 1845, comme professeur de théologie. — Il y est mort le 20 décembre 1877.

Les deux principaux ouvrages de M. Hofmann sont : *la Prophétie accomplie* (Weissagung und Erfüllung : Nordlingen, 1841-1844, 2 vol.), où il développe tous les rapports de l'Ancien Testament avec le Nouveau, et de celui-ci avec la fin des choses ; et *la Preuve de l'Écriture* (der Schriftbewies, Ibid., 1852, 1 vol.), où il prétend donner à l'argumentation dogmatique une méthode logique. Citons encore : *les 70 Années des Jérémie et les 70 Semaines de Daniel* (die 70 Jahre de Jeremias und. etc. ; Nuremberg, 1836) ; *Histoire de la guerre des Cévennes* (Geschichte des Aufruhrs in den Cevennen ; Nordlingen, 1837) ; *Cours d'histoire universelle* (Lehrbuch der Weltgeschichte ; Ibid., 1839, 2 vol. ; 2ᵉ édit., 1843), à l'usage des écoles protestantes de la Bavière ; *la Connexité des saintes Écritures du Nouveau Testament* (Die heilige Schrift neuen Testaments, zusammenhaengend untersucht, 1869-1878). M. Hofmann devint, en 1846, un des rédacteurs du *Journal du protestantisme et de l'Église*.

HOFMANN (Charles), homme d'État allemand, né à Darmstadt, le 4 novembre 1827, étudia le droit aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra dans une étude de procureur, puis exerça la profession d'avocat dans sa ville natale. En 1857, à la retraite du ministre Dalwigk, auquel il avait été absolument dévoué, il fut appelé au ministère des affaires étrangères, et participa depuis à tous les événements qui se succédèrent en Allemagne. Il accompagna M. de Beust à Londres en 1864, en qualité de secrétaire aux conférences dans la question du Schleswig-Holstein, assista au mois d'août 1866 à la conclusion du traité de paix à Berlin et y resta comme envoyé de la cour de Hesse-Darmstadt ; en cette qualité, il prit part à l'élaboration de la constitution de l'Allemagne du Nord, et fut membre du parlement douanier. Après avoir combattu longtemps l'influence et la politique de la Prusse, il dut se rallier à l'idée de la reconstitution de l'empire allemand au profit de ce pays et fut délégué à Versailles, en 1870, comme plénipotentiaire de la Hesse. Lors de l'introduction du système constitutionnel dans son pays, il devint président du conseil des ministres (septembre 1872), et prépara diverses lois importantes : la loi organique des écoles, la loi électorale, la loi des pensions de retraite, le règlement des rapports entre l'Église et l'État, etc. A la retraite de M. Delbruck, il devint président de la chancellerie fédérale de l'empire allemand, le 1ᵉʳ juin 1876, et fut nommé ministre d'État de Prusse. Le 14 juillet 1879, il reçut le portefeuille du commerce et des travaux publics.

HOFMANN (Jean-Michel-Ferdinand-Henri), peintre allemand, frère aîné du précédent, né à Darmstadt, le 19 mars 1824, montra de bonne heure de grandes dispositions pour les arts, et reçut les premières notions dans l'atelier du graveur Rauch. Elève de Schadow à l'académie de Dusseldorf en 1843, il y exposa son premier tableau : *Scène de la vie d'Albion*. Après avoir visité la Hollande et la Belgique, il séjourna à Munich, visita Prague en 1853 et passa cinq ans en Italie, principalement à Rome. Il se fixa à Dresde en 1862, et y devint professeur et membre de l'Académie des beaux-arts.

M. Hofmann, qui a cultivé avec un égal succès le genre historique et le genre religieux, s'est fait aussi connaître comme portraitiste. Parmi ses tableaux nous citerons : *Christ au tombeau* (1845) ; *Roméo et Juliette* ; *l'Arrestation du Christ*, dans la galerie de Darmstadt ; *Othello et Desdémone* (1859) ; *la Vierge, avec les apôtres Pierre et Paul* (1861), à Hambourg ; *l'Apparition du Christ à Madeleine au tombeau* ; *Résurrection du Christ* (1868) ; *le Christ et la femme adultère*, dans la galerie de Dresde ; *Christ prêchant sur mer* (1875), dans celle de Berlin ; *Apothéose des héros du drame antique*, au théâtre de Dresde (1876), etc. Il a donné des dessins à la *Galerie Shakespearienne* de Pecht.

HOFMANN (Auguste-Guillaume), chimiste allemand, né à Giessen, le 8 avril 1818, fut reçu docteur en philosophie dans cette ville en 1842 et entra au laboratoire de Liebig. Nommé professeur extraordinaire de chimie à l'université de Bonn en 1845, il fut appelé, la même année, à Londres au collège royal de chimie, nouvellement créé et rattaché, en 1853, à l'école des mines. Il y forma un grand nombre d'élèves distingués, et fut nommé, en 1865, professeur à la Monnaie de Londres. Il quitta l'Angleterre en 1864, pour succéder à la chaire de Mitscherlich à Berlin. Il abandonna l'enseignement, l'année suivante, afin de se consacrer entièrement aux recherches de chimie et fonda la *Société allemande de chimie*, qui prit depuis un développement considérable. Membre de nombreuses académies, de la Société royale de Londres, il a été élu correspondant de l'Institut de France le 11 avril 1859. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur.

Les études de M. Hofmann portent principalement sur l'ammoniaque et ses dérivés, sur le goudron de houille, qui amenèrent la découverte de l'aniline, matière colorante employée depuis avec succès par l'industrie, sur la fuchsine ou le rouge d'aniline à qui l'on doit une matière colorante connue sous le nom de *Violet-Hofmann*, etc. L'ensemble de ses travaux et de ses produits lui valut le grand prix, à l'Exposition universelle de 1867. Ses nombreux mémoires ont été consignés soit dans les *Transactions of The Royal Society*, soit dans le *Journal of the Chemical Society of London*, dans les *Monatsberichte* de l'Académie de Berlin et dans les *Mémoires* de la Société de chimie de cette ville. A la mort de Liebig, il prit la direction des *Annales de chimie et de pharmacie* ; il a prononcé plusieurs discours [illegible] chimistes éminents, et principalement à la conférence Faraday de Londres, en 1875, celui de Liebig, qui fut publié l'année suivante sous le titre de *Lifework of L.* Il faut citer à part un ouvrage estimé : *Introduction à l'étude de la Chimie moderne* (Einleitung in die moderne Chimie ; [illegible] Brunswick, 1876).

HOHENLOHE-SCHILLINGSFÜRST ([illegible] Clovis-Charles-Victor DE), homme d'État et diplomate allemand, né le 31 mars 1819, est le chef actuel de la seconde branche de la ligne [illegible] de Hohenlohe-Waldenbourg. D'abord prince de Ratibor et Corvey, il succéda, en 1846, à son frère Philippe-Ernest, dans les titres et [illegible] de Hohenlohe-Schillingsfürst, en vertu d'un [illegible]

conjointement avec son frère aîné le duc Victor de Ratibor. Il étudia aux universités de Gœttingue, Heidelberg et Bonn, et commença sa carrière dans l'administration prussienne; mais, lorsqu'il fut en possession du domaine seigneurial de Schillingsfürst, situé en Bavière, il passa au service du gouvernement bavarois. Membre héréditaire de la première Chambre de Bavière, il devint ministre de la maison du roi et des affaires étrangères le 1er janvier 1867; il recevait en même temps la présidence du Conseil, en remplacement du baron de Pfordten.

Le prince de Hohenlohe ne manifesta d'abord aucune opposition à la politique prussienne; il s'y rattachait plutôt par son éducation et ses antécédents, ainsi que par le système militaire qu'il fit adopter aux Chambres bavaroises. Mais bientôt, il fut travailler à maintenir l'autonomie des puissances secondaires de l'Allemagne contre les tendances envahissantes de M. de Bismarck, et son programme devint celui des États qui voulaient rester allemands sans être prussiens. Ses discours aux Chambres et aux réunions du Zollverein le développèrent, au mécontentement de la Prusse (septembre-octobre 1867), et il ne craignit pas de recommander aux députés d'augmenter les forces du pays pour résister aux tentatives d'annexion. Au mois d'avril 1868, sa nomination de vice-président du Parlement douanier fut interprétée comme l'adhésion d'un grand nombre d'Allemands à ses idées. On lui attribua dès lors le projet d'une confédération du Sud, organisée parallèlement à celle du Nord, et les journaux prussiens en communiquèrent d'avance le plan (juillet 1868). A la même époque, il conclut avec le Wurtemberg une convention pour l'occupation et la défense en commun de la forteresse d'Ulm, l'une des places fédérales de l'ancienne Confédération germanique. Toutefois ses adversaires l'accusaient alors même de n'avoir pas embrassé avec sincérité le particularisme bavarois et de servir encore, par indécision et faiblesse, les ambitions prussiennes.

A l'intérieur, le prince de Hohenlohe paraissait suivre une politique libérale : tel est du moins le caractère de ses instructions adressées aux fonctionnaires sur l'interprétation et la répression des délits de presse. Il se fit remarquer surtout, quoique catholique, par sa résistance aux tendances ultramontaines dans les rapports de l'Église avec l'État. A l'approche du concile œcuménique, il s'associa aux protestations anticipées des évêques allemands et surtout bavarois contre les décisions qui paraissaient devoir être prises au sujet des idées et des institutions modernes, déjà condamnées tant de fois par les encycliques de la papauté. Il prit même l'initiative de démarches auprès de plusieurs cabinets européens, pour aviser contre les résolutions éventuelles des prélats convoqués à Rome, les droits civils et politiques garantis par les lois confessionnelles sur la liberté des cultes, le mariage, l'instruction publique, etc. Aux approches des élections pour le parlement bavarois, on prétendit qu'il avait remanié systématiquement les circonscriptions électorales pour diminuer les forces de l'opposition du clergé contre lui. Les deux partis se trouvèrent en nombre égal à la nouvelle Chambre en 1869, et l'élection du président resta sans résultat. Après la dissolution, de nouvelles élections donnèrent une majorité ultramontaine. Le cabinet donna sa démission le 26 novembre, mais le roi refusa d'accepter celle du prince de Hohenlohe et du ministre de la guerre. Cependant les Chambres hostiles le forcèrent à se retirer des affaires en février 1870. Comme membre du Reichsrat, il vota pour l'incorporation de la Bavière dans le nouvel empire (30 décembre 1870), et suivit de tout point les programmes de M. de Bismarck. Député au premier parlement allemand pour le district de Forchheim, il fut choisi pour premier vice-président le 23 mars 1871. Après le rappel du comte d'Arnim, il fut nommé ambassadeur à Paris le 23 mai 1874, et ce fut l'inventaire qu'il fit des archives de l'ambassade qui servit de base au procès intenté contre son prédécesseur. Il a été depuis réélu au Reichstag en 1874, et 1877, malgré les efforts de l'opposition ultramontaine.

Marié, le 16 février 1846, à la princesse Marie de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, née le 16 février 1829, le prince de Hohenlohe a eu cinq enfants, deux filles et trois fils, dont l'aîné, le prince Philippe-Ernest-Marie, est né le 5 juin 1853.

HOHENLOHE-SCHILLINGSFÜRST (Gustave-Adolphe, prince DE), prélat allemand, frère du précédent, né le 26 février 1823, étudia d'abord au gymnase d'Erfurt, puis suivit à l'université de Bonn les cours de la faculté de droit, et ceux de théologie aux universités de Breslau et de Munich. En 1846, il se rendit à Rome, entra à « l'Academia ecclesiastica », établissement d'enseignement théologique supérieur, et fut sacré prêtre par le pape Pie IX, à Gaëte, où il l'avait suivi en 1849. Il devint successivement camérier secret, aumônier et évêque d'Édesse. Il a été élevé à la dignité de cardinal (ordre des prêtres), le 22 juin 1866. Après l'entrée des troupes italiennes à Rome en 1870, il partit pour l'Allemagne et y passa plusieurs années. En 1872, il fut question de le nommer ambassadeur de l'empire allemand près le Saint-Siége; mais Pie IX refusa son assentiment à ce projet, et l'ambassade resta sans titulaire. Le prince de Hohenlohe alla reprendre ses fonctions de cardinal à Rome, en février 1876 et fut promu cardinal évêque d'Albano le 12 mai 1879.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN (Léopold-Étienne-Charles-Antoine-Gustave-Édouard-Thassilo, prince DE), prince héréditaire de la seconde branche non régnante de la maison princière de Hohenzollern, né le 22 septembre 1835, était major à la suite, dans le premier régiment à pied de la garde prussienne, lorsqu'il épousa, le 12 septembre 1861, la princesse Antonie, fille de Ferdinand, roi de Portugal. Ce mariage et sa qualité de catholique le désignèrent, au mois de juillet 1870, au choix du maréchal Prim, qui cherchait un candidat à la couronne d'Espagne, n'éveillant point les susceptibilités des Cortès. L'acceptation de l'offre de la couronne par le prince Léopold surexcita vivement l'opinion publique en France et fut le point de départ de négociations actives entre les cabinets de Paris et de Berlin. Malgré la renonciation personnelle du prince à cette candidature, et à la suite d'une demande d'engagements plus formels adressée au roi de Prusse par le ministère français, l'action de la diplomatie n'aboutit qu'à une éclatante rupture, et à la déclaration de guerre du 15 juillet 1870. Le prince Léopold ne figura point dans la campagne de France.

HOLLAND (Guillaume-Louis), philologue allemand, né à Stuttgart le 1! août 1822, étudia à l'université de Tubingue, et à celle de Berlin sous Lachmann, Bopp et Bœckh, puis se rendit à Paris où il explora la collection des anciens manuscrits français et espagnols de la Bibliothèque. Rentré à Tubingue en 1847, il y devint professeur de littérature romane.

On lui doit : *Crestien de Troies, recherche historico-littéraire* (Crestien von Tr., eine liter

gesch. Untersuchung, Tubingue 1854); *Comédies du duc H.-J. de Brunswick* (Schauspicle des Herzogs H.-Jul. von Brauns; Stutt. 1855); *Livre des exemples d'anciens sages* (Buch der Beispiele der alten Weisen: Ibid., 1860); *Li Romans don chevalier au lyon Crestien von Troies* (Hanovre, 1867-1877): *Lettres de la duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans* (Briefe der Herz. El. Ch. von Orl.; Stuttgart, 1867-1877, vol. 1-4); ainsi qu'une édition des *Œuvres poétiques* de Uhland, avec notes critiques (Ibid. 1863-1876).

HOLMBOE (Christophe-André), orientaliste suédois, né en 1796, dans la paroisse de Vang (Norvège), fit ses études au collège de Christiania et prit ses grades à l'université de cette ville. Avant même d'être licencié en théologie, il professait la langue hébraïque. Nommé bibliothécaire adjoint de l'université, il se livra à l'étude des autres dialectes sémitiques, qu'il vint approfondir à Paris, sous de Sacy et Caussin de Perceval. De retour à Christiania (1822), il fut nommé lecteur, puis professeur des langues orientales. Il devint, en outre, directeur du cabinet des médailles. Souvent élu membre du conseil administratif de l'université, il en fut plusieurs fois président ou recteur. Il a été nommé chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, membre ou correspondant d'un grand nombre de corps savants de Stockholm, de Washington, de Saint-Pétersbourg, de Madrid, de Londres, etc.

Ses principaux ouvrages sont : *Géographie biblique* (Christiania, 1828); traduction d'un *Catéchisme turc* (1829); une traduction allemande de *Calila et Dimna*, fables de Bidpaï (1832); *Descriptio ornamentorum aureorum et nummorum* (VIII^e et IX^e siècles) *in diœcesi Norvegiæ* (1834-1835; nouv. édit., 1854); *Annales de l'université et des écoles de la Norvège* (1837-40. 3 vol. in-8); *Monnayage ancien de la Norvège* (Berlin, 1846); *Dictionnaire comparatif de la langue norvégienne avec le sanscrit et d'autres langues* (1852); *le Norvégien et le Celtique* (1854), sans compter un grand nombre de dissertations philologiques, archéologiques et numismatiques en français, en anglais, en allemand ou en norvégien, et insérées dans les recueils de différents pays.

HOLMES (Olivier-Wendell), médecin et poète américain, né le 29 août 1809, à Cambridge (Massachussetts), y fit ses études. Reçu médecin, il visita l'Europe, et, à son retour, il s'établit à Boston (1836). En 1838, il fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie au collège de Dartmouth, donna, quelques années plus tard, sa démission, et fut chargé du même enseignement (1847) à l'université d'Harvard.

Le docteur Holmes qui a écrit plusieurs ouvrages de médecine cités avec éloge, a écrit des vers, souvent réimprimés (*Holmes' Poetical Works*; Londres, nouvelle édit., 1854), et qui ont, au jugement de ses compatriotes, de l'originalité. On a aussi de lui des contes et nouvelles : *Elsie Venner*, dont une imitation a été donnée en français par *Old Nick* (E.-D. Forgues) 1862, in-18); *l'Ange gardien* (1868); *Mécanisme intellectuel et moral* (Mechanism in thought and morals, (1870), etc.

HOLST (Han-Peter), littérateur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1811, nommé maître de langue danoise et de logique à l'Académie des cadets en 1836, écrivit à l'usage des écoles plusieurs livres élémentaires qui ont eu beaucoup de succès : *Livre de lectures danoises* (Dansk Læsebog; Copenhague, 1837-39, 5^e édit., 1854); *Etrennes des poètes danois* (Nytaarsgave, 1835-1838, 4 vol. in-12); et un recueil de *Nouvelles romances* de six auteurs, y compris lui-même (Nye Romancer, 1843) : ce recueil a été traduit en allemand.

Parmi ses compositions originales on remarque : *Romances nationales* (Fædrelandske Romancer, 1832; 2^e édit., 1840, in-8); un recueil de *Nouvelles* (Noveller, 1834); deux *Poèmes à la mémoire de Frédéric VI* (Mindeblad om Kong Frederik VI, 1839; 2^e édit., 1840; Farvel, 1840), tous deux traduits en allemand et en anglais, et le premier, en outre, en italien, en français, en latin et en grec; deux recueils de *Poèmes* (Digt-ninger, 1833; Digte, 1^re et 2^e édit., 18[illegible]); le *Petit trompette* (Den lille Hornblæser; 18[illegible]), appel aux défenseurs de la patrie; *Eros*, poèmes lyriques (1857, in-8); puis des essais dramatiques comme *Gioacchino*, enfin, des poésies détachées dans les divers journaux de son pays.

M. Holst a aussi traduit du français et de l'allemand des romans, des poèmes et des pièces de théâtre. En octobre 1840, il entreprit, aux frais de l'État, un voyage de deux ans à l'étranger. Il visita l'Allemagne, la France et l'Italie, où il se mit en relation avec Thorwaldsen. Il a publié des *Souvenirs de voyages* en vers et en prose (Ude og hjemme, 1842; 2^e édit., 1843).

HOLTEI (Charles DE), poète et écrivain allemand, né le 24 janvier 1798, à Breslau (Prusse), fit ses classes dans cette ville, servit en 18[illegible] comme volontaire dans l'armée prussienne, et après la guerre revint à l'université. En 1819, il quitta ses études académiques pour débuter au théâtre comme acteur; puis, ayant épousé l'actrice Louise Rogée, il alla s'établir à [illegible] et, devenu auteur dramatique, il donna : *les Viennois à Berlin* (die Wiener in Berlin); *les Berlinois à Vienne* (die Berliner in Wien), etc. Après avoir séjourné dans diverses autres villes, et dirigé pendant deux ans le théâtre de Riga ([illegible]), il parcourut l'Allemagne en donnant avec un grand succès des lectures publiques. Il se fixa ensuite à Graetz auprès de sa fille. En 18[illegible] il retourna à Breslau et se retira au couvent des frères de la Miséricorde de cette ville.

On a de M. de Holtei un grand nombre de vaudevilles, de comédies et de drames dont les plus estimés sont : *le Vieux général* (der alte Feldherr); *Léonore*, *le Pauvre Pierre* (der Dumme Peter); *Gloire et pauvreté* (Lorbeerbaum und Bettelstab); *Shakespeare dans son pays natal* (Shakespeare in der Heimath), etc. La plupart ont été [illegible] dans l'*Annuaire des théâtres allemands* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele; Berlin, 18[illegible]-18[illegible], 3 vol.) et dans le *Répertoire du théâtre de Kœnigstadt* (Beitraege für das Kœnigstädter Theater; Wiesbaden, 1832, 2 vol.), etc.

Il a publié entre autres des mémoires sous les titres de : *Correspondance de Grafenort* (Briefe aus und nach Grafenort; Altona, 18[illegible]) et *Quarante années* (Vierzig Jahre; Berlin, 18[illegible], 8 vol.; 3^e édit. 1864); des romans de mœurs : *les Vagabonds* (die Vagabunden; Breslau, 18[illegible], 4 vol., nomb. édit.); *Christian Lammfell* (Berlin, 1852, 5 vol.); *Un meurtre à Riga* (Ein Mord in Riga, 1855), etc.; puis cinq recueils de poésies et de chansons, dont quelques-unes ont une certaine popularité : *Poésies* (Gedichte; Berlin, 18[illegible]; deuxième recueil, 1844); *Poésies de la [illegible]* (Schlesische Gedichte; Berlin, 1830; 2^e édit. [illegible]) en patois du pays; *Chansons allemandes* ([illegible] Lieder; Schleusingue, 1834; 2^e édit., 18[illegible]); *[illegible] la forêt* (Stimmen des Waldes; Berlin, 18[illegible]) [illegible] tons les romans suivants : *les Mangeurs d'ânes* [les Silésiens] (die Eselsfresser, 1859), [illegible]

[illegible]bonde (5e édit., 1862); un *Tailleur* (ein Schneider, 1862); *Noblesse oblige* (1862, 2 vol.). Parmi ses autres publications, nous citerons : *la Charpie* (1866, 1 vol.); *Glanes, récits et bavardages* (Nachlesene Erzählungen und Plaudereien, 1871, 3 vol.); *[illegible]surium* (1872, 2 vol.), etc., un recueil de *Pensées et Sentiments de Jean-Paul*, etc. [illegible] (Geistiges und Gemüthiges aus J.-P. R. Werken, 1859), etc.

HOLTZENDORFF (Joachim-Guillaume-François-Philippe, dit Franz, baron DE), criminaliste allemand, né à Vietmannsdorf (Ukermark), le 14 octobre 1829, suivit, de 1848 à 1852, les cours de droit aux universités de Berlin, Heidelberg et Bonn, et exerça pendant quatre ans la profession d'avocat. Professeur à Berlin, en 1861, il passa en [illegible] à l'université de Munich. En 1874, il fut un des trois défenseurs du comte d'Arnim, accusé de haute trahison. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le 16 avril 1880.

M. de Holtzendorff s'est spécialement occupé du régime pénitentiaire, tant en Allemagne qu'à l'étranger, et a visité, à ce point de vue, les principaux pays de l'Europe. Pendant son séjour à Berlin, il fit des conférences publiques. Parmi les nombreux travaux de ce savant, il faut citer : *Ju[illegible] française et ses résultats, de la surveillance de la police en France et de la colonisation à Cayenne* (Franz. Rechts. insbes. die Resultate des Strafger. in Frankr. etc. Leipzig 1859); *la Déportation comme moyen pénal dans l'antiquité et dans les temps modernes* (die Deport. als Strafmittel in alter und n. Zeit; Ibid., 1859); *Etudes sur le système pénitentiaire irlandais* (das irische Gefängniss-System, *ibid.*, 1859), traduit en français (1861, in-8); *la Réforme des parquets en Allemagne* (die R. der Staats-Anwaltschaft in D.; Berlin, 1861), etc. A part ces traités spéciaux, on a de lui : *les Principes de la politique* (die Principien der Pol.; Berlins, 1869); *Encyclopédie de la science du droit* (Encycl. der Rechtswiss. Leipzig, 2e édit. 1873-1876, 3 vol.); *Manuel du droit pénal allemand* (Handbuch des deuts. Strafrechts; Berlin, 1872); *l'Assassinat et la peine de mort* (das Verbrechen des Mordes und die Todesstrafe; 1875); *Manuel du Code d'instruction criminelle allemand* (Handbuch des deutschen Strafprocessrechts, 1876). Il a collaboré en outre au *Journal du droit international privé*, au *Journal universel de droit pénal allemand* et à *divers annuaires*.

HOLYOAKE (George-Jacob), publiciste et théologien anglais, né à Birmingham, le 13 avril 1817, fit ses études à l'École de mécanique de cette ville, devint professeur de mathématiques et fit des conférences sur le système social de Richard [illegible]. Il s'est principalement fait connaître [illegible] fondateur d'une secte anti-religieuse, *le [illegible]*, professant l'accord de la morale et de la science sans acception des systèmes qui [illegible] ou nient Dieu. En 1850, il créa pour [illegible] une revue, *the Reasoner* (*le Raisonneur*). [illegible] sous son inspiration, plusieurs sociétés se [illegible] en Angleterre et établirent des conférences et des cours publics, auxquels les nombreux ouvrages de M. Holyoake servirent de base. [illegible] une controverse entre ce dernier et des [illegible] eut lieu à l'institution scientifique de [illegible], et elle fut renouvelée, en 1854, à Glasgow, devant plus de 3000 personnes. Cependant M. Holyoake fut poursuivi et emprisonné sous [illegible] d'athéisme; il refusa le serment dans [illegible] circonstances où il était légalement [illegible] et soutint la validité légale de la simple affirmation. Son opinion prévalut par l'acceptation du bill connu sous le nom « Evidence amendment bill ». Il fut également poursuivi pour avoir publié des journaux non timbrés, afin de venir en aide à la Société pour le rappel des « droits sur l'intelligence » (taxes upon knowledge). De ce chef, il encourut des amendes dont la somme totale s'élevait à près de quinze millions de francs (600 000 livres sterling), lorsque l'abolition de la loi sur le timbre des journaux vint interrompre les poursuites dirigées contre lui. Secrétaire de la Légion britannique du général Garibaldi, il prit une part remarquée à diverses agitations populaires.

M. Holyoake a publié un certain nombre d'ouvrages sur l'éducation des classes laborieuses, sur la coopération, sur la critique théologique, entre autres : *la Logique des faits* (Logic of facts); *Procès du théisme* (Trial of theism); *Lettres à lord J. Russell sur la liberté de l'intelligence* (Letters to lord J. R. on a Intelligence franchise); *Histoire de la coopération à Rochdale* (Hist. of cooperation in Rochdale) *à Halifax*, et en général *en Angleterre*. On lui doit, sous le titre de *Condition des classes industrielles à l'Étranger*, une publication de renseignements, continuée depuis par le ministère des affaires étrangères.

HOMMAIRE DE HELL (Adèle), femme du voyageur français de ce nom, mort à Ispahan, en 1848, est née en 1819. Elle accompagna son mari dans la mission scientifique dont il fut chargé par le gouvernement, passa cinq années dans les possessions méridionales de la Russie qui s'étendent du Danube au Caucase, et collabora au grand ouvrage intitulé : *les Steppes de la mer Caspienne* (1844-1847, 3 vol. in-8, cartes et plans). La part qui lui revient dans cette relation concerne surtout la description pittoresque du voyage, esquisses de mœurs, caractères et physionomies. Depuis la mort de son mari, elle a publié séparément : *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale* (1860, in-18; 2e édit., 1868).

On a encore d'elle : *Rêveries d'un voyageur* (1845, in-18), poésies dont on a loué la grâce; puis des articles dans l'*Annuaire des voyages*; *A travers le monde, la vie orientale, la vie créole* (1870, in-18; 2e édit. 1872). Elle a aussi pris part à la rédaction du *Voyage en Turquie et en Perse*, commencé en 1854 et dont le tome IV a paru en 1860 (in-8, 24 pl.).

HONNORÉ (Auguste-Jules-Léon), magistrat et sénateur français, né à Monthureux-sur-Saône (Vosges), le 29 septembre 1836, fit ses études au collège d'Épinal et suivit les cours de droit à la faculté de Paris. Il s'inscrivit au barreau de Saint-Mihiel (Meuse), où son père était juge de paix, puis fut nommé substitut à Montmédy. Il remplit ces fonctions à Saint-Mihiel (15 avril 1865) et à Épinal (21 novembre 1866), et fut nommé procureur impérial à Mirecourt, le 4 octobre 1868. Au mois de février 1871, il présida, dans cette ville, le comité démocratique électoral. Procureur de la République à Verdun, le 15 novembre 1871, et substitut du procureur général à Nancy, le 16 août de l'année suivante, il fut appelé par M. Martel, le 8 janvier 1877, au poste de procureur de la République à Nancy, auquel le désignaient ses qualités d'orateur et de jurisconsulte. Invité par ses chefs, après le 16 mai 1877, à poursuivre les journaux républicains, il s'y refusa dans une lettre rendue publique et fut révoqué. Il fut réintégré, le 22 janvier 1878, par M. Dufaure. Porté comme candidat républicain aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, dans

la Meuse, il fut élu, le second sur deux, par 308 voix, sur 649 votants. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine.

HONORÉ (Maurice-Oscar), journaliste et romancier français, né en 1822, est petit-fils de Maurice Honoré de La Pinelie, conseiller sous Louis XVI. Successivement rédacteur de *l'Opinion publique*, de *l'Ordre*, de Dijon (1849-1850), il passa à *l'Assemblée nationale* en 1851. En même temps, il donnait à *l'Union*, à *la Patrie*, des romans dont plusieurs ont paru en volumes.

On a de lui : *Mémoires d'un ouvrier* (1850, in-8); *Histoire de la vie privée d'autrefois* (1853, in-18), avec un *avant-propos* de M. Guizot; *les Deux transfuges*, *Perrine*, couronnés au concours institué par M. Véron (1856); *Germain Landry* (1856, in-8); *les Deux pères*, *le Château de la Pigneraie* (1857), *la Comédie du malheur* (1857, in-18); une série de romans sous le titre de *Scènes de la vie réelle*, dont le premier volume a paru en 1857; *le Cœur des bêtes* (1863, in-18), etc.

HOOK (rév. Walter-Farquhar), théologien anglais, né à Worcester, en 1798, et fils d'un ecclésiastique, fut destiné à l'Église. Élevé au collège de Winchester, il étudia la théologie à Oxford, où il reçut les ordres en 1821. Desservant dans l'île de Wight, puis professeur au collège Saint-Philippe de Birmingham (1827), il fut nommé, en 1829, *vicar* (curé) à Coventry, et quitta cette paroisse en 1837 pour administrer celle de Leeds. Actif et dévoué, il y fit construire, en dix-sept ans, à l'aide de souscriptions volontaires, dix-sept églises nouvelles, et restaurer entièrement la cathédrale. Le rev. Hook devint en outre chapelain ordinaire de la reine Victoria et prébendier de Lincoln. — Il est mort le 20 octobre 1875.

Il a écrit de nombreux livres de piété : les principaux sont : *Répertoire ecclésiastique* (Church Dictionary, Londres, 9e édit. 1864)); *Biographie ecclésiastique* (Ecclesiastical Biography); *Bibliothèque religieuse* (Devotional Library), compilations faites à un point de vue exclusivement anglican; *Vies des archevêques de Cantorbéry* (Lives of the Archbishops of C.; Londres, 1861-1864, t. I-IV); plusieurs volumes de *Sermons*, et des brochures sur les questions du moment, réunies, en 1853, sous le titre : *Discourses bearing on controversies of the day* (in-8).

HOOK (James-Clarke), peintre anglais, né le 21 novembre 1819, fut admis de bonne heure à suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Londres, qui lui conféra, en 1843, deux médailles d'argent et en 1846 la médaille d'or. Un de ses meilleurs tableaux est le *Chant du vieux temps*. Après s'être attaché à reproduire des sujets vénitiens, tirés de l'histoire ou de la vie familière et peints avec une grande richesse de couleur, il ne traita plus ensuite que le paysage. M. J.-C. Hook a été nommé membre de l'Académie en 1859. Citons encore de lui : *Persécution des protestants en France* (1854); *Bayard recevant chevalier le fils du connétable de Bourbon* (1855); *Venise comme on la rêve*, *Matinée d'automne*, etc., Il a envoyé trois tableaux à l'Exposition universelle de 1867 : *Du fond de la mer*; *Gamins de la mer*, et des *Pêcheurs*.

HOOKER (Joseph), général américain fédéral, né en 1819 à Hadley (Massachussetts), entra en 1835 à West-Point ; lieutenant en deuxième au 1er régiment d'artillerie (1837), lieutenant en premier l'année suivante, il fit la campagne du Mexique comme aide de camp du brigadier-général Hamer, et gagna les grades de capitaine à Monterey (21-23 septembre 1846), de major à Puente-National (3 mars 1847) et de lieutenant-colonel sur le champ de bataille de Chapultepec (juin 1847). En 1853, il quitta le service, et acheta une concession sur la baie de San-Francisco, en Californie. Mais bientôt son talent d'ingénieur le fit rappeler, et il fut chargé par le gouvernement, sous la direction du major Sache, chef du service topographique, de tracer la route destinée à unir la Californie à l'Orégon.

Lorsque la guerre civile éclata entre les États du Nord et du Sud, M. J. Hooker fut nommé brigadier général des volontaires du contingent californien dans le corps du général Dix, puis passa sous Mac-Clellan, qui le chargea de rétablir l'autorité fédérale dans une partie du Maryland. Il y réussit, combattit avec une valeur brillante à Williamsburg, à Fair-Oaks, à Nelsons' Farm, à Malvern-Hill, dans la vallée de la Shenandoah, pendant la retraite de Pope, où il fit reculer les confédérés à Kettle-Run, enfin à Hagerstown et à Sharpsburg (17 septembre). Dans ces deux dernières affaires, où il partageait avec Burnside le commandement sous la direction de Mac-Clellan, Hooker, chargé particulièrement de l'aile droite, montra une opiniâtreté qui décida le triomphe des fédéraux après une lutte acharnée, mais il reçut au pied une blessure qui le retint deux mois inactif. Il avait été nommé major général le 5 mai.

Dès qu'il fut guéri, il fut choisi pour remplacer Fitz John Porter dans le commandement du 5e corps, et presque aussitôt, il réunit ces troupes au 3e corps sous son commandement, et se battit avec son ardeur ordinaire à Fredericksburg (13 décembre). Quelques semaines plus tard (26 janvier 1863), appelé à remplacer Burnside à la tête de l'armée du Potomac, il passa le Rappahannock, et essaya de couper les communications de Lee avec Richmond; mais, après la sanglante bataille de Chancellorsville (2-5 mai), il fut forcé de battre en retraite, et, sur sa demande, fut remplacé le 28 juin par le général Meade. Envoyé à l'armée du Tennessee, il y fut plus heureux, repoussa les confédérés devant Chattanooga, parvint à dégager l'armée de Grant bloquée dans cette ville (novembre), poursuivit vivement l'armée dispersée de Braxton-Bragg et fut l'un des principaux auxiliaires du généralissime des armées du Nord dans les terribles campagnes de l'année suivante. Licencié le 1er septembre 1866, il obtint son brevet de général major de l'armée le 15 octobre 1868 et abandonna le service. Résolu, énergique et très aimé des soldats, il avait reçu d'eux le surnom caractéristique de *Joe Fighting Hooker*, c'est-à-dire Joseph Hooker *le Batailleur*. — Il est mort le 1er novembre 1879.

HOOKER (Joseph-Dalton), botaniste anglais, né à Haleworth (Suffolk) en 1817, [illegible] médecine. Il venait d'être reçu docteur [illegible] le capitaine J. Ross dans une expédition au pôle antarctique (1839). De retour en 1843, il consacra le fruit de ses recherches dans la *Flore antarctique* (Londres, 1845-1848, 2 vol.); plus tard, il compléta cet ouvrage en publiant une *Flore de la Nouvelle-Zélande* (1852). A la fin de 1847, après avoir reçu des instructions spéciales de [illegible] de Humboldt, il entreprit dans l'Inde un grand voyage d'exploration scientifique. Parti de Calcutta en 1848, M. Hooker s'avança vers le [illegible], franchit heureusement les défilés de l'Himalaya et pénétra dans le Thibet, région presque inaccessible aux Européens. Il y courut de grands dangers et fut même retenu prisonnier par un gouverneur du district. Mais il fit une exploration heureuse pour la science et [illegible]

vit un grand nombre de plantes nouvelles, entre autres trente-sept espèces de rhododendrons, dont il a donné la description et le dessin sous ce titre : *les Rhododendrons de l'Himalaya* (Londres, 1849-1851). Le récit de cette excursion a paru sous le titre de *Himalayan journals* (1855, 2e édit., 2 vol. in-8). En 1855, ce savant a publié la première partie d'une Flore de Van Diémen (*Flora tasmanica*, in-4), et un atlas des plantes de l'Himalaya (*Illustrations of Himalayan plants*, 1855, 2 vol. in-fol.) ; *Flore des îles Britanniques*, à l'usage des étudiants (1870) ; *Flore des Indes anglaises* (1874). Le docteur Hooker, nommé directeur du jardin botanique de Kew, près de Londres, en septembre 1865, en remplacement de son père qui venait de mourir, le remplaça également comme correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 18 juin 1866.

HOPE (Sir James), marin anglais, né à Édimbourg en 1808, entra à l'École de marine à douze ans, fit deux ans plus tard sa première campagne, et devint capitaine en 1838. En 1845, il fit partie, comme commandant du vapeur *Firebrand*, de l'escadre anglaise qui, sous les ordres du capitaine Hotham, se joignit aux navires français pour mettre à la raison le dictateur Rosas. Au combat de l'Obligado (20 novembre), le commandant Hope fit preuve d'une rare intrépidité : au plus fort de l'action, il descendit dans son canot et alla lui-même, sous le feu des batteries ennemies, couper les chaînes de l'estacade qui barrait aux alliés le cours du Parana. Devenu contre-amiral du pavillon blanc et tenant temporairement le rang de vice-amiral, il fut chargé, en 1860, du commandement supérieur des forces anglaises dans les Indes orientales et en Chine. Sir James Hope exerça ces hautes fonctions de manière à mériter les félicitations publiques du Parlement britannique.

Après l'expédition anglo-française, resté en Chine avec quelques troupes des deux nations, il y réunit un corps de Chinois et, de concert avec l'amiral Protet, se mit en mesure de combattre l'insurrection des Taëpings. Il les battit en plusieurs rencontres, notamment à Kao-Kiao (21 février), à Siao-Tan (1er mars) et à Wongkadang (4 avril 1862), où il fut blessé à la jambe. Il fut élevé au grade d'amiral en 1870. Sir James Hope a été nommé chevalier commandeur de l'ordre du Bain, et grand officier de la Légion d'honneur en 1861.

HOPE GRANT (Sir J.). Voy. GRANT.

HOPKINS (Mark), littérateur américain, né le 4 février 1802, à Stockbridge (Massachussetts), fut élevé au collége William, reçu docteur en médecine en 1828, et nommé en 1830 professeur de rhétorique et de philosophie morale à ce même collége, dont il devint en 1836 le président. En 1872, il résigna cette dernière fonction, tout en conservant sa chaire de professeur.

On cite de M. Mark Hopkins, entre autres ouvrages, deux volumes estimés : *Lectures faites à Lowell sur la démonstration du Christianisme* (Lowell Lectures on the Evidences of Christianity; in-12) et *Mélanges, Essais et Discours* (Miscellaneous Essays, etc.; 1847, in-12); *la Loi d'amour, et l'amour considéré comme loi* (the Law of love, etc. 1869) : *Esquisse d'une étude de l'homme* (An outline Study of man, 1873) ; *Force et beauté* (Strenght and Beauty, 1874), etc.

HOREAU (Hector), architecte français, né à Versailles, le 4 octobre 1801, suivit de 1819 à 1822 les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de Nepveu. Au retour d'un assez long voyage en Orient, notamment dans l'Égypte et la Nubie (1839), il fut quelque temps trésorier de la Société asiatique, fondée en 1842. S'occupant spécialement des améliorations et embellissements que les divers quartiers de Paris étaient susceptibles de recevoir, il fit sur ce sujet des *Études* et des *Projets*, la plupart exposés aux Salons. En 1850, il concourut pour le Palais de cristal de Londres. Son projet fut trouvé le plus beau de tous ceux que le concours fit éclore et récompensé de la première médaille; mais il fut écarté pour permettre l'exécution de celui d'un artiste anglais, sir Joseph Paxton. M. Hector Horeau a souvent produit ainsi des plans complets et nouveaux, rejetés d'abord, et exécutés plus tard par d'autres que lui. En 1856, il prit le parti d'aller résider en Angleterre. — M. Horeau est mort à Paris, le 22 août 1872.

On lui doit particulièrement les études et dessins qui suivent : *Nouveau système d'égouts pour Paris* (1833); *Projet de salles d'exposition pour les produits de l'industrie*, avec l'arrangement et l'embellissement des Champs-Élysées (1837); *Esquisse de projet pour la Bibliothèque royale et les halles*, y compris l'alignement des quais, et une voie monumentale de l'Oratoire du Louvre à la Bastille; des *Projets de places publiques* et divers autres. M. Horeau a fait imprimer, seul ou en collaboration, des *Mémoires* et *Projets* à l'appui des dessins précédents (Didot, 1846); le *Panorama d'Égypte et de Nubie* (1841, in-fol., 37 pl.), plusieurs *Prisons départementales* fournies à l'ouvrage de MM. Blouet et Harou-Romain (1842); un *Projet d'Opéra* (1844); enfin, de 1849 à 1854, plusieurs *Notes* relatives à la question des Halles centrales de la ville de Paris, qui, après des tâtonnements malheureux, furent exécutées d'après ses idées, par Callet et V. Baltard.

HORN (Ignace EINHORN, dit), publiciste et économiste français, d'origine hongroise, né à Vag-Ujhely en 1825, prit part à l'insurrection hongroise de 1849, et se réfugia, après la défaite de son parti, en Allemagne, où il séjourna quelques années. Il passa ensuite en Belgique où il vécut de 1852 à 1855 et vint enfin habiter Paris. Il reçut, en 1866, des lettres de grande naturalisation. M. Horn s'occupa d'une manière très-active et avec un assez grand retentissement de l'organisation des premières réunions publiques, en vertu de la nouvelle loi de 1868 : on y traita surtout, sous sa présidence, les questions du travail et du salaire des femmes. Il s'était fait connaître par un certain nombre d'écrits, dont quelques-uns sont relatifs à des questions d'actualité. Membre de la Société d'économie politique, M. Horn y prononça jusqu'en 1868 un grand nombre de discours qui y étaient très goûtés et qui ont été reproduits par le *Journal des économistes*. En 1866, il partagea le prix de l'Académie des sciences morales, pour un mémoire sur *la Vie et les travaux de Boisguillebert*. — M. Horn est mort à Pesth, le 28 octobre 1875.

Il a publié : *la Hongrie et la Crise européenne*, *la Hongrie devant l'Autriche*, *Liberté et nationalité*, trois brochures publiées en 1860 (in-8); *les Finances de l'Autriche* (1860, in-8) ; *la Crise cotonnière et les textiles indigènes* (1863, in-8) ; *Du Progrès économique en Égypte* (1864, in-8) ; *la Liberté des banques* (1866, in-8) ; *l'Économie politique avant les physiocrates* (1867, in-8), etc. Il commença, en 1859, un recueil annuel spécial, *l'Annuaire international du crédit public* (in-18), qui ne parut que deux années. Il collabora aussi au *Journal des Débats*, à *l'Avenir national*, etc.

HORNE (Richard-Henry), littérateur anglais, né vers 1807, fut élevé au collège Sandhurst, et, n'ayant pu se faire admettre au service de la Compagnie des Indes orientales, entra, en 1826, comme midshipman dans la marine du Mexique, qui était alors en guerre avec l'Espagne. Rentré à Londres il écrivit des livres et une foule d'articles dans les recueils périodiques; le nombre de ces derniers est incalculable. Ses poèmes, qui se distinguent par le mouvement et la facilité, sont : *la Mort de Marlowe* (the Death of Marlowe; Londres, 1832); *Cosme de Médicis*, *le Stratagème de la mort*, *Grégoire VII*, le poème d'*Orion*, qui fut vendu un *farthing* (un liard) pour montrer le mépris où était tombée la poésie épique, et un volume de *Ballades*.

M. Horne a aussi publié en prose : *Des Hommes de lettres et du public* (an Exposition of the false medium between the Men of lettres and the Public); *le Nouvel esprit du siècle* (New Spirit of the age); un drame fantastique, *Judas Iscariote*. Après avoir collaboré à *l'Église d'Angleterre*, à *The New quarterly Review*, aux *Household words* de Dickens, il édita un instant le *Monthly Repository*. En 1852, M. Horne alla chercher fortune dans les mines de l'Australie. Il ne réussit pas et fut obligé d'accepter un poste dans la police à cheval. Il devint, depuis, vérificateur des monnaies à Melbourne, rentra, en 1870, en Angleterre et obtint une pension sur la liste civile en 1874.

HORSLEY (John-Callcott), peintre anglais, né à Londres, le 19 janvier 1817, fit à l'Académie ses études artistiques et débuta avec éclat à dix-huit ans par *le Payement des loyers à Haddon-Hall au XVI^e siècle*. Cette toile et celles qui lui succédèrent : *les Joueurs d'échecs*, *les Musiciens rivaux*, *On attend une réponse*, etc., furent exposées à la *British Institution*. En 1839, M. Horsley se produisit à l'Académie avec *le Coq du village*, qui, après avoir fait partie de la galerie Vernon, passa au musée de South-Kensington. Il envoya ensuite : *L'Enfance et la vieillesse* (1840), *la Sortie du bal* (1841), *la Tombe d'un père* (1843), *le Colporteur*, et autres petites toiles d'une grande finesse d'exécution.

Lorsque le gouvernement anglais ouvrit un concours pour la décoration des salles du nouveau Parlement, M. Horsley, s'essayant dans la grande peinture, produisit le carton d'*Une Prédication de saint Augustin* (1843), qui fut jugé digne d'un second prix de 200 liv. st. (5000 fr.); l'un des six peintres chargés de décorer ce palais, il y exécuta les sujets suivants : *la Religion* (1845), *le Couronnement de Henri V* (1847), *Eve tentée par Satan*.

Dans les années suivantes, cet artiste, revenu à sa première manière, donna : *Malvolio* (1849); *l'Hospitalité* (1850); *le Madrigal* (1852); *le Dépit* (1854), etc. A l'Exposition universelle de Paris en 1855, il avait envoyé cinq tableaux : *Jane Gray et Roger Ascham*, remarquable peinture de genre où l'on voyait un bel effet de clair-obscur; *la Réunion musicale*, traitée avec un soin tout hollandais; *l'Allegro e il Penseroso*, déjà récompensé à l'Exposition de 1851 et acheté par le prince Albert; etc. Il obtint une mention. A celle de 1867, il n'exposa que *la Nouvelle robe*.

M. Horsley a encore produit un assez grand nombre de tableaux très remarqués aux expositions anglaises, et reproduits par la gravure dans plusieurs publications illustrées, puis des portraits, notamment celui de l'ingénieur *Brunel* (1857). Il a été nommé membre de l'Académie royale en décembre 1864.

HORSTRUP (Christophe), auteur comique danois, né en 1819, fut destiné à la carrière ecclésiastique et étudia la théologie. Une comédie, *les Voisines*, qu'il écrivit à cette époque et qu'il fit jouer dans une société d'étudiants, fut représentée ensuite sur le théâtre royal de Copenhague où elle eut le plus grand succès. Dès lors le jeune théologien se mit à écrire pour le théâtre, et de 1845 à 1854, il composa un grand nombre de comédies, de vaudevilles, de pièces bouffonnes et de librettos d'opéras. Au bout de neuf années d'activité littéraire, il fut nommé pasteur à Silkeborg, dans le Jutland, et parut renoncer à ses travaux dramatiques.

Les principales pièces de M. Horstrup écrites en prose, avec de nombreux couplets, sont : *les Voisins de face* (Gjenboerne), *les Intrigues* (Intrigerne), *Incidents d'un voyage à pied* (Fodreise Eventyr), *le Moineau* (Spurven), *l'Orage* (Tordenueir), *le Maître et le disciple* (Mæster og Carling), etc. Elles ont été réunies, en 1852, sous le titre d'*OEuvres poétiques* (Poetiske Skrifter, Copenhague, 4 vol. in-8). L'auteur a aussi publié, sous le pseudonyme *Jens Christrup*, un recueil de *Chants pour les étudiants*.

HORTEUR (Jules-François), député français, né aux Chavannes (Savoie), le 17 septembre 1842, étudia le droit et fut reçu avocat. Maire de sa ville natale et conseiller général pour le canton de la Chambre, depuis 1871, il se porta aux élections générales du 20 février 1876, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Saint-Jean-de-Maurienne. Il obtint, au premier tour de scrutin, 2607 voix sur 9700 votants environ, et fut élu le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 5595 voix, contre 4975 données au candidat monarchiste, M. Grange, représentant sortant. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine avec lequel il vota, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 5756 voix, contre le même concurrent, qui n'en obtint que 5065.

HORVATH (Michel), historien et révolutionnaire hongrois, né à Szentes, le 30 octobre 1809, fit d'abord d'excellentes études de théologie et de philosophie, et obtint comme pasteur plusieurs postes importants. En 1841 il se fit professeur particulier à Vienne, où le gouvernement lui confia la chaire de littérature hongroise au gymnase de Marie-Thérèse. En 1847, il devint aumônier d'un corps de troupes impériales, et l'année suivante, évêque de Csanad et membre de l'assemblée des magnats. Bientôt la révolution le porta aux affaires. Choisi pour ministre de l'instruction publique et des cultes par le gouvernement provisoire, il avait à peine eu le temps de proposer quelques réformes libérales, lorsque le triomphe des Autrichiens le força de chercher un asile à Paris, puis à Zurich, où il apprit qu'il était condamné, par contumace, à la peine de mort. Lors de la réorganisation de l'empire d'Autriche, en 1866, M. Horvath, ramené au pouvoir par la faveur publique, devint ministre de la justice pour la Hongrie. Aux élections de mars 1869, il fut élu représentant au parlement hongrois à l'unanimité des suffrages. — Il est mort à Carlsbad, le 19 août 1878.

On cite de lui : une *Histoire du commerce et de l'industrie en Hongrie pendant les trois derniers siècles* (Geschichte des Handels und der Industrie in Ungarn, etc.; Ofen, 1840) : une *Histoire de la Hongrie* (A'Magyarok Torténete, Papa, 1842-1846, 4 vol., texte allemand : Geschichte des Un-

garne: Pesth, 1850-1852), écrite avec beaucoup de verve; *Monumenta Hungariæ historica* (Pesth, 1857 et suiv., 4 vol.); *Vingt-cinq ans de l'histoire de Hongrie* (en hongrois, Genève, 1863, 2 vol.; en allemand, Leipzig, 1866); *Histoire de la guerre d'indépendance de la Hongrie en 1848-1849* (Magyarorszag fuggetlensegi harczanak Tortenete 1848 es 1849, (Genève, 1865, 3 vol. 2e édit. Pesth 1871-1872, 3 vol.)

HOSEMANN (Théodore), dessinateur allemand, né à Brandebourg, le 24 septembre 1807, fut élève à Dusseldorf, de Cornélius et Shadow, mais abandonna bientôt la peinture historique pour le genre. Il a exécuté peu de tableaux, quelques aquarelles, et un nombre considérable de dessins. Il a excellé surtout dans les illustrations, et en a fourni aux plus belles publications de l'Allemagne, spécialement à la *Bibliothèque des enfants* de Winckelmann, aux ouvrages de Zacharie, de J. Gotthelf, de Glasbrenner, etc. M. Hosemann s'est aussi fait un nom comme professeur à Berlin. — Il est mort dans cette ville, le 15 octobre 1875.

HOSMER (William-Henri-Cayerl), poète américain, né à Avon (New-York), le 25 mai 1814, fit des études de droit. Se trouvant sur un territoire encore occupé en partie par les Indiens Senecas, il prit les légendes de ces tribus comme thème de ses essais poétiques, et publia, en 1844, *Yonnondio*, poème indien en sept chants. En 1854, il a donné une édition complète de ses *OEuvres poétiques* (New-York, 2 vol. in-12), dont le premier volume contient tout ce qu'il a écrit sur les Indiens avec des chansons, ballades, poèmes lyriques, etc. Les critiques américains y remarquent de la vivacité et de la vigueur.

HOSMER (Harriett-G.), femme sculpteur américaine, née à Watertown (Massachussetts), le 9 octobre 1830, montra, dès l'âge de seize ans, une grande habileté dans l'art de modeler en argile et en plâtre. Après avoir passé trois années dans un pensionnat, elle entra dans l'atelier de sculpture de M. Stevenson, à Boston, et, pour se perfectionner dans l'anatomie du corps humain, elle suivit les cours de l'École de médecine de Saint-Louis. Elle débuta par une réduction du buste de *Napoléon Ier*, de Canova, qui fut suivie de *Hesper ou l'Étoile du soir*, sa première œuvre d'imagination. En 1852, elle se rendit à Rome, fut élève de Gibson, et, après deux ans d'études, produisit les bustes de *Daphné* et de *Méduse*, qui furent remarqués. Mlle Hosmer, qui continua à résider à Rome, y exécuta un grand nombre de bustes et statues, parmi lesquels il faut citer : *Beatrice Cenci dormant dans sa cellule* (1857); *Puck*, statue en marbre; *Zénobie reine de Palmyre dans les fers*, statue colossale; *Thomas Benton*, statue; *le Faune dormant*; *le Faune s'éveillant*, etc.

HOSTEIN (Hippolyte), littérateur et administrateur français, né à Paris, en 1814, étudia d'abord la médecine et suivit les cours de M. Halma Grand, dont il publia plus tard les *Leçons*. Il débuta ensuite dans la littérature par un certain nombre de petits ouvrages destinés à la jeunesse et à l'enfance. Enfin il aborda le théâtre avec divers collaborateurs. Après avoir rempli les fonctions successives de secrétaire de la direction au Théâtre-Français, de directeur de la scène à la Renaissance, puis à l'Ambigu, il acheta d'Alexandre Dumas père, en 1847, le privilège du Théâtre-Historique, qu'il céda bientôt à M. Max Revel, et prit, en 1849, la direction de la Gaîté. Après le procès auquel donna lieu, en 1853, la ruine d'Alex. Dumas, il transporta une partie du répertoire et du matériel du Théâtre-Historique sur son nouveau théâtre, qui lui dut neuf années d'une prospérité soutenue. En 1855, il fut, avec M. Dennery, un des fondateurs de l'établissement thermal de Cabourg-Dives. Ce fut sous sa direction que le Théâtre du Cirque, reconstruit sur les bords de la Seine dans des conditions toutes nouvelles de luxe et de grandeur, devint, en 1862, le Théâtre du Châtelet. Il y joua encore le drame, mais donna le premier rang à la féerie. Il n'y trouva pas cependant la fortune, et quoiqu'il eût réuni à la direction du Châtelet celle du Théâtre du Prince-Impérial, en avril 1868, il se vit entraîné fatalement à la faillite, avant la fin de la même année. A l'approche de l'inauguration du canal de Suez, il fut appelé en Égypte pour diriger le théâtre du Caire, avec le titre de secrétaire général du surintendant de l'Égypte. Revenu bientôt en France, il remplaça N. Roqueplan comme feuilletoniste dramatique au *Constitutionnel*. En mars 1873, il prit la direction du théâtre de la Renaissance, nouvellement construit, qu'il abandonna pour l'Ambigu (1876). Il conserva peu de temps cette nouvelle situation. M. Hostein avait été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1854. — Il est mort subitement à Paris le 8 septembre 1879.

On cite de lui une vingtaine de petits volumes de contes et moralités pour les enfants, tels que *les Contes bleus de ma nourrice*, *Bonjour et bonsoir*, *les Enfants d'aujourd'hui*, *Caractères et portraits de la jeunesse*, *les Amis de l'enfance*, etc. (1836-1848); *Versailles anecdotique* (1837, in-18); *Cours de botanique à l'usage des dames* (1839); *De Paris à Orléans* (1843), texte explicatif de ce parcours; *le Château de la Mailleraye*, récits d'une mère à ses enfants; *les Enfants industrieux*; *le Petit François*, etc.

Il a donné au théâtre : *l'Hôtellerie de Lisbonne* (1836), drame, avec M. F. Taigny; *François les bas bleus* (1842); *le Miracle des Roses*, avec M. Ant. Béraud, drame en 16 tableaux (1843); *l'Allumeur*, avec le même; *la Pluie et le beau temps*, avec M. Dennery; *les Trois loges*, avec M. Clairville, (1844-49); *Trois hommes forts*, drame en cinq actes (1865); *l'Ouvrière de Londres*, drame en cinq actes, tiré du roman *les Réprouvés*, de miss Braddon (1864); *l'Affaire Lerouge*, drame en cinq actes et huit tableaux (1872, in-18), etc. On cite aussi un opuscule intitulé : *Réforme théâtrale*, suivi de *l'Esquisse d'un projet de loi sur les théâtres* (1848); *la Liberté des théâtres* (1867, in-8); *Souvenirs d'un homme de théâtre* (1879, in-18); et dans un ordre d'idées bien différent : *Tableau synoptique des nerfs encéphaliques, d'après le cours et sous les yeux du docteur Halma Grand* (1834, une planche).

HOSTEIN (Édouard-Jean-Marie), peintre français, né à Plehédel (Côtes-du-Nord), en 1812, emprunta aux sites maritimes de son pays ses premières inspirations, et débuta au Salon de 1833. Il s'occupa quelque temps de compositions lithographiques. Plusieurs voyages sur les bords du Rhin (1835), en Suisse (1837) et en Italie (1838), complétèrent ses études et lui fournirent des sujets de peinture.

Il a principalement exposé : *Barques de pêcheurs à Grandville*, *la Vallée de l'Ile-Adam* (1835); *le Cours de la Meuse*, *l'Abbaye de Val-Dieu* (1837); *la Forêt de Saverne*, *les Sapins de la forêt Noire*, *Ruines à Baden*, *le lac Némi*, *Chaumière de la Touque* (1841); *la Vallée de la Saône*, *la Forêt de Compiègne*, *la Vallée de Pierrefonds*, de nombreuses *Vues de la Seine*, le

Camp de Saint-Maur, *la Plaine de l'Ariccia*, *Jeunes filles se baignant dans un ruisseau;* un certain nombre de *Portraits*, dont quelques-uns au pastel (1834-1853); *les Rives de la Seine, avec ses endiguements*, près de Villequier (1855); *la Rade de Toulon*, *Bois de pins* (1857); *Vue générale de Versailles prise du bois de Satory*, *Pâturage en Vendée* (1859), etc. Comme lithographe, il a fourni des *Dessins* de végétations pittoresques et des *Sites* aux *Voyages dans l'ancienne France* et à d'autres ouvrages sur la France et sur la Russie (1831-1836). M. Édouard Hostein a obtenu, une 3e médaille au Salon de 1835, une 2e en 1837, une 1re en 1841, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1846.

HOTHO (Henri-Gustave), littérateur allemand, né à Berlin, le 22 mai 1802, fut destiné d'abord au commerce, puis étudia le droit et la philosophie. Il montra pour les arts un goût très vif, développé encore par des voyages à Paris, à Londres, dans les Pays-Bas. Reçu docteur à Berlin, en 1826, et professeur en 1827, il obtint, l'année suivante, la chaire d'histoire de la littérature générale à l'École militaire, devint, en 1829, professeur à l'université, etc., en 1830, conservateur adjoint de la galerie de peintures du musée royal. Ses leçons sur Lessing, Tieck, Gœthe, Schiller, Schelling et Solger furent très remarquées. — Il est mort à Berlin, le 24 décembre 1873.

M. Hotho qui a publié, pendant une année, dans le *Morgenblatt*, une correspondance très-curieuse, et fourni une collaboration active aux *Annales de critique scientifique*, a donné une édition savante des *Leçons d'esthétique* de Hegel (Vorlesungen über Aesthetik; Berlin, 1835-1838, 3 volumes). On cite de lui, comme livres originaux: des *Études préparatoires sur la vie et sur l'art* (Vorstudien für Leben und Kunst; Stuttgart, 1835); une grande *Histoire de la peinture en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Geschichte der deutschen und niederl. Malerei; Berlin, 1840-1843, tom. I-III; *l'École de Hubert van Eyck*, ses prédécesseurs et ses contemporains (die Hubertsche Hub. etc.; Ibid., 1855-58, 2 vol.); le texte des *Albums* de van Eyck (1861) et d'Albert Dürer (1863); *les Chefs-d'œuvre de la peinture* (die Meisterwerke der Malerei, Berlin, 1865), etc.

HOUEL (Jean-Hubert), ancien représentant du peuple français, né à Deycimont, (Vosges), le 4 avril 1802, d'une famille de cultivateurs, fut admis à l'École normale, mais renonçant bientôt à l'enseignement, il fit son droit, et, en 1827, s'établit comme notaire à Saint-Dié (Vosges). Il se démit de sa charge en 1837, exerça la profession d'avocat, et entra comme candidat libéral au Conseil d'arrondissement. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 59721 voix et vota avec la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, et combattit ensuite avec modération la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative par 35272 suffrages, il fit partie de la minorité constitutionnelle qui avait pour chef M. Dufaure. Après le coup d'État du 2 décembre, il se tint en dehors de la politique.

HOUEL (Ephrem-Gabriel), inspecteur des haras français, né à Torigny-sur-Vire (Manche), en 1807, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'art hippique et obtint un emploi dans l'administration des haras. Il était devenu inspecteur général lorsqu'il fut admis à la retraite en 1867. Décoré de la Légion d'honneur, le 24 avril 1844, il a été promu officier le 14 août 1863.

M. Houel a publié un certain nombre d'écrits spéciaux très estimés: *Des Différentes espèces de chevaux en France* (avril 1841, br. in-8); *Traité complet de l'élève du cheval en Bretagne*, statistique hippique de la circonscription du dépôt d'étalons de Lanjonnet (1842, in-8); *Traité des courses au trot* (1843, in-8, 2e éd. 1864); *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre* (1848-1852, 2 vol. in-8); *Cours de science hippique* (1858, in-8); *les Chevaux pur sang en France et en Angleterre* (1860-1866, 2 vol. in-8); *le Cheval en France depuis l'époque gauloise* (1869, in-8); *Du Cheval de service* (1873, in-18), etc.

HOUSSARD (Georges-Eugène), ancien député et sénateur français, né à Cerelles (Indre-et-Loire), le 28 octobre 1814, fit ses études aux collèges de Vendôme et de Pontlevoy, puis se fit recevoir avocat. Riche propriétaire de l'arrondissement de Tours, il fut successivement maire des communes de Chanceaux et de Sonzay et, depuis 1852, membre du Conseil général d'Indre-et-Loire pour le canton de Neuillé-Pont-Pierre, et s'occupa activement d'administration communale et départementale. Lors de l'élection partielle de janvier 1868 pour le Corps législatif, à laquelle donna lieu la nomination au Sénat de M. Gouin, député d'Indre-et-Loire, M. Houssard fut porté, comme candidat indépendant, en opposition avec le candidat officiel, M. Gouin, banquier, fils du député sortant. Malgré l'appui énergique donné par l'administration à son concurrent, M. Houssard fut nommé, au second tour de scrutin, par environ 11 000 voix sur 19000 votants. Ce succès fut remarqué comme un des premiers résultats de l'Union libérale en province. Aux élections générales de mai 1869, l'administration resta neutre, et M. Houssard obtint, sur 26 995 votants, 19023 voix, contre 7167 données à M. Rivière, avocat, candidat de l'opposition radicale. M. Houssard signa au mois de juillet la demande d'interpellation des 116, du nouveau tiers-parti libéral.

Rentré momentanément dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant d'Indre-et-Loire, le premier sur six, par 64 783 votants. Il fit partie du centre gauche et du centre droit, votant, soit avec l'un ou l'autre de ces groupes; mais, après la chute de M. Thiers, il parut se rallier à la majorité monarchique. Il s'inscrivit toutefois au groupe Lavergne et adopta l'amendement Wallon, ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat constitutionnel, et fut élu, au second tour de scrutin, le premier sur deux, par 184 voix sur 336 électeurs. Au Sénat, il fit partie du groupe constitutionnel qui vota avec les monarchistes de la Chambre haute, et se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Son attitude hostile à la République se prononça plus nettement aux élections législatives du 14 octobre suivant, dans lesquelles il soutint son fils, comme candidat officiel, pour la 2e circonscription de Tours; celui-ci ne fut pas élu, et le père échoua bientôt lui-même aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, avec 113 voix sur 336 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

HOUSSAYE (Arsène) et Houssaye, littérateur français, né à Bruyères, près de Laon, le 28 mars 1815, d'une ancienne famille d'agriculteurs alliée aux d'Aguesseau et aux de Condorcet, vint de bonne heure chercher à Paris la réputation. Il débuta, en 1836, par deux romans, écrits déjà dans la

manière qu'il a adoptée, *la Couronne de bluets* et *la Pécheresse*. L'amitié de MM. Jules Janin et Théophile Gautier et l'heureuse collaboration de M. Jules Sandeau l'aidèrent à se faire une place parmi les littérateurs. Ses essais dans la critique d'art (*Revue du Salon de 1844*) et surtout ses études spéciales sur l'époque de la Régence attirèrent l'attention sur lui; sa *Galerie de portraits du XVIIIe siècle* (1844, 1re série, 2 vol. in-12) fut également remarquée. Deux ans plus tard, sa splendide publication de l'*Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Paris, 1846, in-fol., 100 gravures sur cuivre) obtint du ministère une souscription considérable, et se vit accueillie avec une faveur que les accusations de plagiat soulevées par M. Alfred Michiels n'arrêtèrent point : l'auteur répondit aux brochures publiées contre lui par une brochure intitulée *Un Martyr littéraire, touchantes révélations*.

A la révolution de 1848, M. Arsène Houssaye qui, pendant l'agitation réformiste, avait été nommé par les étudiants président de leur banquet, fut jeté un instant dans la politique : il se présenta aux suffrages de son département, comme candidat du parti démocratique, en concurrence avec M. Odilon Barrot qui lui fut préféré. Au mois de novembre 1849, il dut à l'appui de Mlle Rachel la place d'administrateur de la Comédie-Française. Sa direction ne fut pas moins active que conciliante : avec un demi-million de dettes pour point de départ, il ramena au Théâtre-Français une complète prospérité, et fit jouer près de cent ouvrages de MM. Victor Hugo, Alex. Dumas, Ponsard, Augier, Musset, Mallefille, Mme de Girardin, Sandeau, Gozlan, etc., notamment *Gabrielle*, *Charlotte Corday*, *Lady Tartuffe*, *le Cœur et la dot*, *Ulysse*, *la Joie fait peur*, *les Contes de la reine de Navarre*, *Mlle de La Seiglière*. Après le coup d'État de 1851, il composa pour Mlle Rachel la cantate intitulée : *l'Empire, c'est la paix*. En 1856, la perte de sa femme et les tracas inhérents à une telle administration le déterminèrent à donner sa démission. Il fut remplacé par M. Empis, et on créa pour lui une place d'inspecteur général des musées de province. Décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu officier le 30 juillet 1858.

Les œuvres de M. Arsène Houssaye, aussi nombreuses que diverses, embrassent le roman, le théâtre, la poésie et la critique. Nous citerons parmi ses romans, dont quelques-uns ont des sujets historiques : *la Pécheresse* (1836; nouv. édit., 1874, in-18); *les Aventures galantes de Margot* (nouv. édit., 1866, in-18); *la Couronne de bluets* (2 vol. in-8); *les Onze maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8); *la Vertu de Rosine* (1844); *les Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8); *Philosophes et comédiennes* (1850); *la Pantoufle de Cendrillon et le Voyage à ma fenêtre* (1851); *les Filles d'Ève* (1852); *Sous la Régence et sous la Terreur* (1852); *le Repentir de Marion* (1854; nouv. édit., 1870); *le Violon de Franjolé* (1856); *les Revenants* (1859, 2 vol. in-8); avec M. Jules Sandeau : *Mme de Vandeuil* (1842; nouv. édit., 1870, in-18), *Mlle de Kerouare* (1842), *Milla* (1843); *Marie* (1843); *Mlle Mariani* (1859, 4e édit., 1860); *Mlle de La Vallière et Mme de Montespan*, études historiques sur la cour de Louis XIV (1860, plusieurs éditions); *Mademoiselle Cléopâtre* (1864, in-18); *Blanche et Marguerite* (1864, in-18); *le Roman de la duchesse* (1865, in-18); *les Légendes de la jeunesse* (1866, gr. in-8, avec grav.); *les Grandes dames* (1868, 4 vol. in-8); *les Parisiennes* (1869, 4 vol. in-8), 2e série des *Grandes dames*, *les Courtisanes du monde*, 3e série des *Grandes dames* (1870, 4 vol. in-8); *le Chien perdu et la Femme fusillée* (1872, 2 vol. in-8); *Tragique aventure de bal masqué* (1873, in-18); *Lucie, histoire d'une fille perdue* (1873, in-18); *les Mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang* (1874, in-8); *la Belle Rafaella* (1874, in-18); *les Amours de ce temps-là* (1875, in-18); *les Dianes et les Vénus* (1875, in-18) : *les Femmes du diable* (1876, in-18) : *Histoire étrange d'une fille du monde* (1876, in-18); *Alice* (1877, in-18); *Bianca* (Ibid.), suivie de *Mlle Phryné*; *le Roman de la duchesse* (Ibid.); *les Trois duchesses* (1877, 2 vol. in-12); *les Charmeresses* (1878, in-18); *les Larmes de Jeanne* (1878, in-8); *la Robe de la mariée* (1879, in-18), etc.

Les poésies de M. Ars. Houssaye comprennent : *les Sentiers perdus* (1841); *la Poésie dans les bois* (1845); *Poèmes antiques* (1855); *la Symphonie des vingt ans* (1867, in-8). Ces divers recueils ont été réunis plusieurs fois sous les titres de *Poésies complètes*, (1851), d'*Œuvres poétiques*, avec une *Notice* de M. Th. de Banville (1858, in-12) et sous leur titre primitif (1877, in-18).

Au théâtre il a donné : *les Caprices de la marquise*, pièce en un acte, représentée avec peu de succès à l'Odéon en 1844; *la Comédie à la fenêtre* (1852); *Mademoiselle Trente-six vertus*, drame en cinq actes (Ambigu, 3 mai 1873) qui échoua également. Une comédie en cinq actes : *les Comédiennes*, reçue au théâtre des Variétés en 1857, n'a pas été représentée.

Ajoutons les ouvrages critiques et humoristiques de M. Ars. Houssaye : *le Voyage à Venise* (1849); *l'Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8), où l'auteur a eu l'heureuse idée de nous faire assister à la réception académique de tous les grands esprits de notre pays, que l'Académie a refusé ou négligé d'accueillir, depuis Descartes, jusqu'à Béranger; *le Roi Voltaire : sa généalogie, sa jeunesse, sa cour, ses ministres, son peuple, sa dynastie*, etc. (1858, in-8); *Histoire de l'art français* (1860, in-8); *les Femmes comme elles sont* (nouv. édit. 1861, in-8); *les Femmes du temps passé* (1862, gr. in-8, avec portraits); *les Charmettes; J. J. Rousseau et Mme de Warens* (1863, in-18); *Notre-Dame de Thermidor*, Histoire de Mme Tallien (1867, in-8); *Histoire de Léonard de Vinci* (1869, in-8); *Galerie du XVIIIe siècle* (10e édit., 1874-76, 4 vol. in-18), etc., etc.

Plusieurs des notices de M. A. Houssaye sur les écrivains du XVIIIe siècle ont été reproduites en tête d'éditions nouvelles de leurs *Œuvres* (Chamfort, Fontenelle, Rivarol, Boufflers, Piron, 1852-1857). Il faut encore mentionner de lui un grand nombre d'articles dans le *Constitutionnel*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout dans *l'Artiste*, dont il fut rédacteur en chef de 1844 à 1849, et dont il reprit, dix ans plus tard, la direction. En janvier 1861, il devint l'un des principaux propriétaires de *la Presse* et directeur de la rédaction de ce journal; il y inséra, outre un feuilleton hebdomadaire intitulé *l'Histoire en pantoufles*, et signé *Pierre de l'Estoile*, un certain nombre de variétés littéraires. Il a, du reste, souvent eu recours au pseudonyme, soit individuellement, soit en société avec divers collaborateurs. M. G. d'Heylli, dans son *Dictionnaire des pseudonymes*, lui attribue les suivants : *G. de Montbeyraux*, *Alfred Mousse*, *lord Pilgrim*, *comte d'O*, *René de la Ferté*, *Pierre Dax*, etc. Il a paru plusieurs éditions générales des *OEuvres* de M. Arsène Houssaye.

HOUSSAYE (Henry), historien et critique français, fils du précédent, né à Paris le 24 février 1848, fit une partie de ses études au lycée Napoléon, les acheva sous la direction particulière de Philoxène Boyer, et après s'être destiné

d'abord à la peinture, se tourna vers l'étude de l'antiquité grecque. Officier dans la garde mobile en 1870, il prit part à plusieurs combats livrés sous Paris, et reçut pour faits de guerre, notamment pour l'affaire de la maison crénelée, (30 novembre 1870), la croix de la Légion d'honneur. Décoré de plusieurs ordres étrangers, il a été nommé commandeur du Sauveur de Grèce.

Outre des articles insérés, sous son nom ou sous le pseudonyme de *Georges Werner*, dans *l'Artiste*, *la Presse*, *la Revue du XIXe siècle*, etc., M. Henry Houssaye débuta, à dix-neuf ans, par une *Histoire d'Apelles*, étude sur l'art grec (1867, in-8; 3e édit., 1868, in-18) qui fut remarquée. A la suite d'un assez long séjour en Grèce, il publia l'*Histoire d'Alcibiade et de la République athénienne* depuis la mort de Périclès jusqu'à l'avènement des trente tyrans(1873, 2 vol. in-8; 4e édit., 1875, 2 vol. in-18) : cet ouvrage obtint, en 1874, le prix triennal de 20 000 fr. fondé par M. Thiers. Il a donné depuis : *le Premier siège de Paris*, en 52 *avant J.-C.*, étude d'archéologie militaire (1876, in-16), réimprimée avec d'autres études sous le titre d'*Athènes, Rome, Paris*, (1878, in-18). Il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats*, etc.

HOUZÉ (Florentin), peintre belge, né à Tournay, en 1812, reçut à Liège les leçons du peintre lyonnais P.-H. Hennequin, fixé dans cette ville, et cultiva avec succès l'histoire et les sujets religieux. On cite parmi ses œuvres : *les Derniers moments de lord Percy* (1842); *l'Entrée au couvent* (1846); *saint Vincent de Paul au secours d'inondés*, *saint Charles Borromée administrant les pestiférés*, *saint Augustin mourant guérissant un malade*, un *Crucifiement*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a obtenu une médaille de vermeil en 1842, à Bruxelles.

HOUZEAU (Jean-Charles), astronome belge, né à Mons, le 7 octobre 1820, fit ses études au collège de sa ville natale, puis à l'université de Bruxelles et à la faculté des sciences de Paris. En 1843, il fut admis à prendre part aux travaux de l'observatoire de Bruxelles et fut nommé aide-astronome le 30 novembre 1846; mais en 1848 ses opinions démocratiques lui attirèrent de telles animosités qu'il dut s'exiler volontairement. Après avoir séjourné quelque temps en Allemagne et en Angleterre, il passa aux États-Unis; les polémiques qu'il y soutint dans divers journaux en faveur de l'émancipation des noirs l'obligèrent à se réfugier, pendant la guerre de sécession, à Gordon-Town (Jamaïque). Bientôt il fut rappelé en Belgique, où il avait été élu membre de l'Académie (1856), et devint plus tard directeur de l'observatoire royal de Bruxelles (1876).

Outre un grand nombre d'articles de revues et de notices dans les *Mémoires* de l'Académie, M. Houzeau a publié : *Physique du globe et météorologie* (Brux., 1852); *Règles de climatologie* (1852); *Essai d'une géographie physique de la Belgique* (1854); *Histoire du sol de l'Europe* (1857); *Études sur les facultés mentales des animaux comparées à celles de l'homme* (1872, 2 vol. in-8); *le Ciel mis à la portée de tout le monde* (1873, in-18, 5 pl.); *Étude de la nature, ses charmes et ses dangers* (1876); *Uranométrie* (1878), etc.

HOVYN DE TRANCHÈRE (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Bordeaux, le 18 avril 1816, et l'un des grands propriétaires de la Gironde, se fit d'abord connaître, de 1835 à 1844, par des articles d'économie politique insérés dans la presse bordelaise et fut appelé, à cette dernière date, à diriger la culture d'un vaste domaine à Guitres. Envoyé à l'Assemblée constituante en 1848, le huitième sur les quinze représentants de son département, il vota en général avec la droite, et fut réélu à la Législative. Il prit plusieurs fois la parole dans les questions agricoles. Suivant le programme du comité de la rue de Poitiers, il se rallia au parti monarchique dirigé par M. Thiers et combattit la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut du nombre des représentants qui protestèrent à la mairie du 10e arrondissement, et y furent arrêtés. Remis en liberté, il se retira d'abord à Bordeaux, puis passa en Russie où il s'occupa d'affaires industrielles. M. Hovyn de Tranchère a publié : *Statistique des chemins de fer russes au 13 janvier 1869* (1869, in-4), et, dans un autre ordre de travaux, préparé une série de publications historiques d'après les documents provenant de la Bastille et transportés en Russie en 1789.

HOWITT (William), écrivain anglais, né en 1795, à Heanor, village du comté de Derby, fréquenta plusieurs des écoles tenues par les quakers, se familiarisa avec les sciences physiques et mathématiques et aborda ensuite la littérature classique en lisant, dans leur propre langue, les chefs-d'œuvre de l'Italie, de la France et de l'Allemagne. A vingt-sept ans, il épousa miss Mary Botham (1822), jeune quakeresse à laquelle ses nombreux travaux littéraires ont fait une place à part (voy. ci-dessous).

Un vif sentiment de la nature le porta d'abord vers la poésie. Son premier livre, *le Chantre de la forêt* (the Forest minstrel; 1823, in-8), qu'il signa avec sa femme, fut écrit dans une charmante retraite du Staffordshire. Au retour d'une longue excursion à pied à travers les sites romantiques de l'Écosse, il réunit la plupart de ses pièces imprimées dans les journaux et les fondit en un poème, *la Désolation d'Eyam* (the Desolation of Eyam and other Poems; 1827, in-8), dont le sujet est emprunté à la grande peste du XVIe siècle; sa femme y travailla encore avec lui. En 1831, il publia, seul cette fois, *le Livre des saisons* (the Book of the seasons, in-8), ouvrage populaire, où la description poétique s'unit à un enseignement moral et religieux.

M. Howitt donna ensuite, sous l'inspiration de l'enthousiasme pour le progrès et la liberté, une *Histoire des ruses sacerdotales* (History of the priestcrafts, 1833; 8e édit., 1852), qui contribua, dit-on, à le faire nommer alderman de Nottingham, et les *Contes du Pantika, tradition des premiers âges* (Tales of the Pantika; 1835). Après avoir passé trois années dans un des plus pittoresques villages du Surrey, il écrivit *la Vie de campagne en Angleterre* (the Rural life of England; 1837, 2 vol.) Vinrent ensuite : *Colonisation et Christianisme* (Colonisation and Christianity, 1838), plaidoyer en faveur des races indigènes; *Manuel du paysan* (the Boy's country book, 1839); enfin ses *Visites aux endroits remarquables* (Visits to remarkable places, old halls, etc., 1840, 2 vol.), offrant l'histoire traditionnelle d'Angleterre découpée en scènes dramatiques.

M. Howitt se transporta alors à Heidelberg afin de s'occuper de l'éducation de ses enfants. Il apprit l'allemand et le suédois, et publia sur les mœurs du pays : *la Vie des étudiants allemands* (Student life in Germany, 1841); *la Vie privée et la Vie de campagne chez les Allemands* (the Rural and domestic life of Germany, 1842), et *Pierre de touche de l'Allemagne* (German experiences, 1844), satire un peu vive du peuple allemand, et qu'il ne publia qu'après son retour.

A cette époque, il profita de l'agitation causée

par la ligue de Manchester pour lancer contre l'aristocratie un factum des plus hardis : *the Aristocracy of England* (1846, in-8), destiné à montrer, par une foule de preuves historiques, dans quelle minime proportion le peuple participait aux bienfaits du gouvernement, envahi par les hautes classes ou leurs créatures. Il eut un succès retentissant, qui encouragea son auteur à fonder pour les masses un organe spécial, *le Journal du peuple* (the People's Journal, avril 1846); mais l'entreprise fut mal conduite et lui coûta de fortes sommes d'argent. Il la renouvela cependant, mais avec plus de mesure, et la feuille populaire, à laquelle il donna résolûment son propre nom : *Howitt's Journal* (1847), avait atteint au bout de trois ans, lorsqu'il la céda à un éditeur de Londres, une circulation de 25 000 exemplaires. A cette période de sa vie se rattachent encore des œuvres d'imagination, telles que les romans : *le Manoir et le hameau* (the Hall and the Hamlet ; 1847, 3 vol.); *Madame Dorrington* (1851, 3 vol.); *les Tribulations d'un garçon tailleur* (the Wanderings of a journeyman tailor), sorte de pamphlet politique; la traduction des *Aventures de Pierre Schlémil* de Chamisso; le *Manuel de campagne* (the Yearbook of the country ; 1851); enfin des livres destinés à l'instruction et à l'éducation des enfants du peuple, comme *Jack* (1849, 2 vol.).

Au mois de juin 1852, M. Howitt, en compagnie de ses deux fils, s'embarqua pour l'Australie. Durant ce voyage, qui dura deux années, il entretint avec le *Times* une active correspondance et prépara l'intéressant ouvrage intitulé : *Terre, travail et fortune, ou Deux ans à Victoria* (Land, labour and gold, or, etc. ; 1855, 2 vol.). Revenu à Londres en décembre 1854, il y fit paraître, outre un roman relatif à son voyage, *l'Homme du peuple* (the Man of the people, 1856, 3 vol.), une *Histoire de la littérature du nord de l'Europe* (History of the literature and romance of Northern Europe, 2 vol.), recueil des meilleurs morceaux de prose et de vers, à la composition duquel sa femme a eu grande part. Il a publié depuis : *les Ruines de châteaux et d'abbayes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* (the Ruined castles and abbayes, etc., 1861) ; *Histoire du surnaturel* (1862) ; *Découvertes en Australie, Tasmanie et la Nouvelle Irlande* (Discov. in Austr., Tasmania, etc., 1865) ; *la Planète de la guerre folle* (the Madwar planet, 1871), etc. — M. Howitt est mort à Rome, le 2 mars 1879.

HOWITT (Marie BOTHAM, mistress), femme du précédent, née vers 1804 à Uttoxeter, village du comté de Stafford, appartient à une famille de quakers. Elle reçut de son père une éducation très complète et fut initiée de bonne heure aux sciences naturelles, ainsi qu'à la connaissance de l'antiquité et des littératures modernes. Elle retrace elle-même le cours de ces sérieuses études dans *Ma propre histoire* (My own history), souvenirs de sa première jeunesse. Son goût naturel pour les travaux d'esprit acquit plus de développement lors de son mariage avec M. W. Howitt (1822), et, encouragée par ce dernier, elle publia ses premiers vers dans les recueils poétiques, *the Forest minstrel* et *the Desolation of Eyam*, dont nous avons parlé plus haut.

Ces essais semblaient avoir placé mistress Howitt au rang des poètes les plus goûtés. Le poème *les Sept épreuves* (the Seven Temptations, 1830), qu'elle écrivit seule, fut froidement reçu du public. Alors, elle abandonna la poésie pour le roman de mœurs. Plus tard elle réunit ses vers sous le titre de *Ballades* (Ballads and other poems; 1847, in-8). Contentons-nous de citer, parmi ses romans, *Wood Leighton* (1832), tableau de la vie rurale des comtés du nord, et *l'Héritier de West Weyland* (the Heir of West Weyland), qui eut une assez grande vogue. Se consacrant aussi à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, elle écrivit une longue série de contes, de nouvelles et de petits livres, entre autres : *Contes pour le peuple et ses enfants* (Tales for the people and their children); *Nos cousins de l'Ohio* (Our cousins of Ohio) ; *le Cadran d'amour* (the Dial of love), etc.; deux volumes de gracieuses poésies, et le recueil qu'elle a fondé en 1855, *Bibliothèque illustrée de la jeunesse* (Illustrated library for the young).

Mistress Howitt ayant appris, comme son mari, durant son séjour à Heidelberg, l'allemand et le suédois, fit connaître par une interprétation fidèle les œuvres de Mme Frédérika Bremer au public. Le succès des *Voisins* (1842) l'encouragea dans cette entreprise; elle fit paraître successivement *le Foyer domestique*, *les Filles du président*, *Mœurs de la Dalécarlie*, etc. ; en 1853, *les Foyers du nouveau monde*, et, en 1856, *Hertha*. Elle a aussi traduit *l'Improvisateur* d'Andersen et autres productions scandinaves.

HOWITT (Miss Anna-Marie), fille des précédents, née vers 1830, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages qui révèlent un réel talent : *En étudiant les beaux-arts* (an Art student life ; 1853, 2 vol.), peintures des mœurs allemandes ; et *l'Ecole de la vie* (the School of life ; 1856, in-8), roman intime.

HUBBARD (Nicolas-Gustave), économiste français, né en 1828, à Fourqueux (Seine-et-Oise), fut, en 1848, élève de l'École d'administration, et publia, lorsqu'elle fut supprimée, une brochure intitulée : *Défense de l'École d'administration* (1849). Il se fit alors recevoir avocat. Devenu, en 1851, secrétaire du comité pour la propagation des sociétés de prévoyance, il fit paraître l'année suivante : *De l'Organisation des sociétés de prévoyance et de secours mutuels, et des bases scientifiques sur lesquelles elles doivent être établies* (1852), ouvrage auquel l'Académie des sciences décerna la médaille d'or du prix de statistique. Il inséra des articles dans la *Presse* et dans le *Journal des Economistes*, et il devint un des principaux rédacteurs du journal *l'Industrie*.

M. Hubbard, a encore publié : *Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, suivi de fragments de ses principaux écrits (1857, in-18) ; *Histoire contemporaine d'Espagne* (1869-79, 4 vol. in-8); *Histoire de la littérature contemporaine en Espagne* (1875, in-18).

Son frère, M. Arthur HUBBARD, né à Saint-Jean de Braye (Loiret), le 20 juillet 1827, avocat au barreau de Paris, condamné dans l'affaire du complot de l'Opéra-Comique, reprit, après l'amnistie de 1859, l'exercice de sa profession. Il collabora au *Réveil*, en 1868, et prit un rôle dans le parti démocratique le plus avancé. Nommé membre de la Commission chargée de remplacer le conseil d'Etat, après le 4 septembre 1870, il en fit partie jusqu'à l'organisation du nouveau conseil par l'Assemblée nationale en juillet 1872. En janvier 1878, il entra au Conseil municipal de Paris, pour le quartier de Saint-Lambert.

HUBE (Romuald), jurisconsulte polonais, né à Varsovie, en 1803, et fils de Michel Hube, qui fut plus tard référendaire du royaume de Pologne, fit ses études aux universités de Varsovie, de Cracovie et de Berlin. De retour à Varsovie en 1825, il obtint la chaire d'histoire générale du droit à l'université, et l'échangea en 1829 pour celle de droit canonique et de droit criminel, en faveur de son frère, Joseph Hube. Après la révo-

lution de 1830, il quitta la carrière de l'enseignement et devint procureur près les tribunaux criminels des districts de Masovie et de Kalisch. Recommandé au gouvernement russe par ses opinions conservatrices, il fut appelé à Saint-Pétersbourg comme membre de la commission législative du royaume de Pologne, et travailla au code pénal et au code de procédure criminelle polonais. Il entra alors à la chancellerie russe, dont il devint l'un des membres prépondérants. En 1843, il fut nommé conseiller d'État et prit une part active à la rédaction de la nouvelle législation de la Russie et rédigea presque seul les lois spéciales relatives aux provinces de la Finlande, de l'Arménie, de la Bessarabie, de la Sibérie, etc. En même temps, il faisait à l'université de Saint-Pétersbourg des cours très savants sur l'ancienne législation polonaise, ou exécutait en Europe des voyages scientifiques, dont il rapporta des documents pour une histoire générale du droit. En 1850, il fut nommé conseiller d'État intime et sénateur.

On doit à M. Hube : *Doctrina de furtis ex jure romano historice et dogmatice explicata* (1829) : *Principes du droit pénal* (Zasady prawa Karnego, 1830); *la Loi salique* d'après un manuscrit de la bibliothèque de Varsovie (1867, in-8); *le Code civil italien*, (Kodeks cywilny włoski, 1867, in-8), traduit en français, (1869, in-8); *Histoire des lois pénales slaves* (Hist. praw karnych slow, 1870-1872, 3 vol. in-8); des éditions des *Fragmenta Ulpiana* et des *Institutes de Gaius*, ainsi que de nombreux articles dans la *Thémis polonaise* (Themis polska, 1828 à 1830).

HUBER (Jean), philosophe allemand, né à Munich, le 18 août 1830, entra dans les ordres, sur le désir de ses parents, et étudia la philosophie et la théologie à l'université de sa ville natale. Reçu docteur en philosophie en 1854, avec une thèse : *sur les Preuves cartésiennes de l'existence de Dieu* (Ueber die cartes. Beweise vom Dasein Gottes), et agrégé l'année suivante, il fut nommé professeur extraordinaire en 1859. Il publia alors son livre de la *Philosophie des Pères de l'Église* (Phil. der Kirchenväter), qui fut mis à l'index en 1860. Au congrès des théologiens catholiques de Munich, en 1863, il fut le seul membre qui chercha à défendre les droits de la libre recherche. Il devint professeur ordinaire en 1864. Adversaire résolu de l'ordre des Jésuites, qui, à cette époque, prenait une grande extension en Allemagne, il refusa de signer l'adhésion au dogme de l'infaillibilité (10 avril 1871), se détacha de l'Église romaine et se mit à la tête des vieux-catholiques. — Il est mort à Munich le 20 mars 1879.

A part les deux ouvrages cités plus haut, on a de M. Huber : *Doctrine de Platon sur la personnalité de Dieu* (Ueber Plato's Lehre von einem persönn. Gott, Munich, 1855); *du Libre arbitre* (Ueber die Willensfreiheit, 1858), mémoire; *Johannes Scotus Erigena*, essai d'histoire de la philosophie et de la théologie au moyen âge (ibid., 1861), *le Prolétaire* (ibid., 1864), où la question sociale est traitée dans le sens des théories de Lassalle; *la Papauté et l'État*, publié sous le pseudonyme de *Janus*, et traduit en français sous le titre : *le Pape et le Concile* (1869, in-18); *les Libertés de l'Église de France* (Freiheiten der franz. Kirche), et *Doctrine de Darwin* (Lehre Darwin's; même année); *les Jésuites* (1873), histoire complète de l'ordre, traduite aussi en français (1876, 2 vol. in-18 : plus. édit.).

HUBERT-DELISLE (Louis-Henri), administrateur français, ancien représentant et sénateur, né à la Réunion le 1er janvier 1810, vint de bonne heure en France et s'établit dans le département de la Gironde. Il était, en 1848, maire de Saint-André de Cubzac, secrétaire du comité [illegible] département, et connu pour un partisan [illegible] du libre échange, lorsqu'il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quinze, par [illegible] suffrages. Membre du Comité des colonies, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité formée par l'union des anciens partis et se rangea enfin du côté de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé gouverneur de l'île de la Réunion et appelé au Sénat en décembre 1857.

Rentré dans la vie privée à la chute de l'Empire, il représenta le canton de Saint-André de Cubzac, au conseil général de la Gironde. Il fut élu sénateur pour le même département, le 30 janvier 1876, le premier sur quatre, par [illegible] voix sur 672 électeurs. Au Sénat, il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et se montra l'un des plus ardents adversaires du gouvernement républicain. Il se représenta aux élections partielles du 5 janvier 1879, mais il échoua sur la liste bonapartiste, et n'obtint que 3[illegible] voix sur 670 électeurs. Décoré de la Légion d'honneur en 1853, M. Hubert-Delisle a été promu officier en 1860, et commandeur le 2 septembre 18[illegible].

HUBERT-VALLEROUX (Marcellin Émile), médecin français, né à Paris, en 181[illegible], [illegible] études médicales fut reçu docteur en 18[illegible] et s'occupa spécialement des maladies de l'oreille.

Il a publié : *Mémoire sur le catarrhe de l'oreille moyenne* (1843; 2e édit., 1845); *Essai théorique et pratique sur les maladies de l'oreille* (18[illegible]); *Des Sourds-muets, Introduction à l'étude médicale et philosophique de la surdi-mutité* (185[illegible]); *De l'Enseignement, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devrait être* (1859, in-8), etc.

Son fils, M. Paul Hubert-Valleroux, docteur en droit, en 1869, a publié la même année *Des Associations ouvrières* (in-8), et depuis *l'Armée suisse et la réorganisation de la [illegible]* (1871, in-8).

HÜBNER (Joseph-Alexandre, baron de), diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, né à Vienne, le 26 novembre 18[illegible], [illegible] ses études à l'université de cette ville, et alla passer quelque temps en Italie. A son retour (1833), M. de Metternich, qui l'avait pris en affection, l'attacha à son cabinet. En 18[illegible], il fit partie de l'ambassade de Paris, dont le comte d'Apponyi était chef; mais, l'année suivante, M. de Metternich le rappela auprès de sa personne. En 1841, lorsque l'Autriche renoua ses relations diplomatiques avec le Portugal, il fut envoyé à Lisbonne, comme secrétaire du plénipotentiaire, le baron Marshal, et eut à réorganiser la légation impériale. Il passa à Leipzig, en 1844, en qualité de chargé d'affaires près des cours d'Anhalt, et fut en même temps consul général d'Autriche.

Pendant les crises de l'année 1848, M. de Hübner fut chargé de la correspondance diplomatique du vice-roi de Lombardie, l'archiduc Rainer, avec les princes voisins. Surpris, au mois de mars, par l'insurrection milanaise, il fut retenu quelques mois comme otage. Un échange le rendit à la liberté, et il rentra dans la vie privée. Vers la fin d'octobre, il alla rejoindre l'empereur et toute la famille impériale à Schönbrunn, et les accompagna dans leur retraite à Olmütz. Le prince de Schwarzenberg, devenu

quelques mois plus tard, ministre des affaires étrangères, et président du conseil des ministres, lui confia la rédaction des proclamations, manifestes et autres actes publics, relatifs, soit aux péripéties de la lutte contre la révolution, soit à l'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère, l'archiduc François-Charles, et à l'avènement de l'empereur actuel.

Chargé d'une mission extraordinaire à Paris, au mois de mars 1849, M. de Hübner fut nommé, quelques mois après, ministre plénipotentiaire auprès du Président de la République. Dans ce poste, il contribua à maintenir de bons rapports entre son pays et le nôtre, et à mettre, dans la guerre contre la Russie, l'influence et l'autorité morale de l'Autriche, sinon ses armes, du côté des puissances occidentales. Au commencement de 1856, il fut appelé à siéger, avec les plénipotentiaires des nations belligérantes, au Congrès de Paris, et fut un des signataires du traité du 30 mars. Lors de la guerre de l'indépendance italienne (1859), il fut rappelé de Paris, où il fut remplacé, depuis la paix, par le prince de Metternich. Après avoir été chargé de diverses missions diplomatiques de confiance, notamment à Naples et à Rome, il fut rappelé de cette dernière ville, pour faire partie d'un nouveau cabinet, comme ministre de la police (août 1859); mais des divergences d'opinions avec son collègue Goluchowski le forcèrent de se retirer au bout de quelques mois, et il vécut assez longtemps dans la retraite. En janvier 1866, il fut replacé à la tête de l'ambassade d'Autriche à Rome; c'est lui qui fut chargé des négociations relatives à l'abolition du concordat autrichien (octobre 1867). L'année suivante, il abandonna le service et parcourut l'Asie et l'Amérique. Il publia le résultat de ces voyages dans un ouvrage qui parut simultanément à Paris, en français, et à Leipzig en allemand: *Promenade autour du monde* (5ᵉ édit. [illegible]). On lui doit en outre une monographie historique très importante: *Sixte-Quint*, d'après des correspondances diplomatiques inédites, tirées des archives du Vatican (Paris, Vienne, Florence, Venise, 1870, 3 vol. in-8). Le baron de Hübner a été élu associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques, le [illegible] décembre 1877, en remplacement de lord [illegible]. Il a été fait grand officier de la Légion d'honneur.

HÜBNER (Frédéric-Othon), économiste allemand, né à Leipzig, le 22 juillet 1818, entra de bonne heure dans l'administration du Lloyd autrichien, dont il était agent général en 1848. Pendant la période révolutionnaire, il fit partie de la commission des Cinquante, réunie à Francfort-sur-le-Mein. Élu deux fois au parlement de Francfort, il n'accepta point le mandat législatif, et rédigea à Vienne *l'Allgemeine Œsterreichische* [illegible] jusqu'à l'entrée de Windisch-Graetz. Il fut [illegible] bientôt après; mais, dans l'exil, il continua de défendre par ses écrits la cause de la [illegible] commerciale. — Il est mort à Berlin, le [illegible] 1877.

M. Hübner a publié un *Dictionnaire du commerce* (Handelslexicon; Leipzig, 1845, 2 vol. [illegible]); *les Banques* (die Banken, 1846, in-8); *la situation financière de l'Autriche et ses ressources* ([illegible] Finanzlage und Hülfsquellen; Vienne, [illegible]); *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer; ibid., 1849, in-8); *les Droits sur le* [illegible] (die [illegible] Eisenzölle; Berlin, 1850, in-8); *le Langage des barrières* (die Sprache der Schlagbaeume; ibid., 1850, in-8); *l'Union douanière et l'industrie du Zollverein ainsi que celle de l'Autriche* (die Zolleinigung und die Industrie des Zollvereins und Œsterreichs; ibid., 1850, in-8); *les Erreurs des protectionnistes* (die Irrthümer der Schutzzœlner; Leipzig, 1851, in-8; 25ᵉ édit., Francfort, 1876); un *Tableau statistique universel* (Statistische Tafeln aller Laender der Erde; ibid., 1851; édit. française, 1854), etc.

HÜBNER (Rodolphe-Jules-Benno), peintre allemand, né à Ols (Silésie), en 1806, étudia à Berlin, sous Schadow, qu'il suivit à Dusseldorf, s'attacha à la grande peinture historique et religieuse et débuta par un tableau de *Ruth et Booz*, qui eut du succès. En 1839, il se fixa à Dresde où il devint professeur de l'Académie en 1841. En 1871, à la mort de Schnorr de Karolsfeld, il fut nommé directeur de la galerie royale.

On cite parmi les compositions religieuses de M. Hübner, : *Samson brisant les colonnes du temple; le Départ de Noémi*, exécuté en Italie (1833); *le Christ et les Évangélistes* (1835), pour un maître-autel; *Job et ses amis; les Amants du cantique des cantiques; le Christ à la colonne; Enfants dormant dans une forêt sous la garde de leurs anges; la Félicité et le Sommeil*, sujet tiré de l'*Octavianus* de Tieck; un *Christ au milieu du peuple*, pour la principale église de Meissen; une *Ascension*, etc.; parmi ses tableaux d'histoire ou de mythologie: *le Pêcheur*, d'après la célèbre ballade de Gœthe: *Roland délivrant la princesse Isabelle; l'Age d'or*, paysage, qui obtint une médaille d'honneur à l'exposition de Bruxelles, en 1851; puis de nombreux dessins, tels que *la Germanie*, gravée par Stahl; un *Album* pour le roi Louis de Bavière; des cartons, de beaux portraits, entre autres celui de *l'Empereur Frédéric III*, pour la ville de Francfort. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1867: *la Dispute entre Luther et le docteur Eck à Leipzig, Jésus âgé de douze ans au temple* et *Madeleine auprès du corps de Jésus-Christ*. M. Hübner a publié: *Catalogue de la galerie royale de Dresde* (Verzeichniss, etc., 4ᵉ édit. 1874); *Guide explicatif de la galerie des tableaux de Dresde* (Bilderbrevier, 1859); quelques volumes de poésies: *Clair-obscur, sonnets et chansons* (Helldunkel, Sonette und Lieder, 1871); *le Miroir du temps* (Zeitspiegel, 1871), etc.

HÜBNER (Émile), épigraphiste allemand, né à Dusseldorf le 7 juillet 1834, fils du précédent, fit ses études classiques au gymnase de Dresde, et étudia la philologie à Berlin et à Bonn, où il fut reçu docteur en 1854 avec une thèse intitulée: *Quæstiones onomatologicæ latinæ*. Après un séjour de deux ans en Italie et en Sicile, il fut chargé par l'Académie de Berlin d'une mission en Espagne et en Portugal, et y passa les années 1860 et 1861. Il entreprit, en 1866, un autre voyage en Angleterre, puis visita l'Écosse et l'Irlande. Reçu agrégé à l'université de Berlin dès 1859, il y devint professeur de philologie classique en 1863.

M. Em. Hübner a publié, à la suite de ses missions et voyages: *les Ornements antiques de sculpture de l'Espagne* (Berlin, 1862, avec pl.); *Inscriptiones Hispaniæ Latinæ* (ibid. 1869); *Inscriptiones Hispaniæ christianæ* (ibid. 1871); *Inscriptiones Britanniæ Latinæ* (ibid. 1873); *Inscriptiones Britanniæ christianæ*, etc. On cite, en outre: *De Senatus populique Romani actis* (1859), thèse d'agrégation; *Précis d'un cours d'histoire de la littérature romaine* (Grundriss zu Vorlesungen über die rœmische Literaturgeschichte; Berlin, 1872); *Précis d'un cours de grammaire latine, d'histoire, et encyclopédie de philologie classique* (Grundrisse zu Vorles. über die latein. Grammatik, etc.; ibid. 1876). Il a

inséré divers mémoires dans le *Hermes*, dans le *Journal d'archéologie* de Berlin, etc.

HUET (Albert-Auguste), magistrat, ancien député français, né à Paris le 16 mai 1829, fils d'un avoué du tribunal de la Seine, fit ses études au collége Rollin, puis son droit, fut reçu avocat au barreau de Paris, et secrétaire de la conférence du stage. Après avoir été secrétaire de Chaix d'Est-Ange, il avait pris lui-même une place honorable au barreau, lorsqu'il fut choisi par le ministre sans portefeuille, Billault, pour chef de cabinet (novembre 1860). Au mois de juin 1863, il fut chargé de la direction du cabinet, du service législatif et de la comptabilité, au ministère d'État. A la fin de la même année, il fut nommé substitut au tribunal de la Seine, en 1865, juge, et en 1866, juge d'instruction. C'est alors qu'il publia une édition choisie des *Œuvres de M. Billault* (Imprimerie impériale, 1865, 2 vol. in-8, 250 exempl.), avec une importante *Notice biographique*, qui, tirée à part, eut deux éditions.

Aux élections de mai 1869, M. Albert Huet, candidat officiel dans la troisième circonscription de Saône-et-Loire, fut élu par 15031 voix sur 22954 votants. Ses professions de foi, ayant pour devise : Empire et liberté, le rattachaient à la fraction progressiste du gouvernement. Il signa le programme libéral du centre droit. Le 4 septembre 1870 le fit rentrer dans la vie privée. Il se présenta sans succès, comme candidat conservateur et officiel, aux élections de 1876 et 1877, dans l'arrondissement de Charolles.

HUGGINS (William), astronome anglais, né à Londres le 7 février 1824, fit ses classes à l'école de la Cité de Londres, puis étudia les sciences mathématiques et naturelles sous des maîtres particuliers. Ses recherches micrographiques sur l'anatomie animale et végétale le firent admettre, dès 1852, dans la Société microscopique. En 1855, il construisit un observatoire astronomique à sa résidence de Tulse-Hill et se livra spécialement à l'étude de la nature des corps célestes, guidé par les découvertes de M. Kirchhoff sur l'analyse au moyen du prisme. Les résultats intéressants de ses études du spectre des étoiles et des nébuleuses, ont été insérés dans les *Philosophical Transactions* pour 1864. Reçu membre de la Société royale de Londres l'année suivante, il dirigea ses recherches sur l'étude du spectre des comètes, et constata que leur lumière diffère de celle du soleil. Il fut chargé, en 1869, à l'Université de Cambridge, d'un cours sur les recherches astronomiques à l'aide du spectroscope. Il reçut pour ses travaux des récompenses de plusieurs sociétés savantes, et, en 1871, la Société royale de Londres lui offrit un télescope construit à ses frais. Membre des Académies de Stockholm, de Copenhague, de Rome, il a été élu correspondant de l'Institut le 19 janvier 1874.

Les dernières recherches de M. Huggins portent sur le mouvement propre des étoiles, le spectre des proéminences solaires, etc. Il a aussi déterminé la somme de chaleur que la terre reçoit de quelques étoiles fixes. L'abbé Moigno a traduit de lui : *Analyse spectrale des corps célestes* (1866, in-18).

HUGO (Victor-Marie, comte) célèbre poète et homme politique français, ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, est né à Besançon, le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint général sous l'Empire, et se distingua par son courage et ses brillants services. Sa mère, au contraire, avait été une *brigande* vendéenne, traquée, dans le Bocage, avec Mmes de Bonchamp et de Larochejaquelein. On retrouverait dans les vers du poëte des souvenirs de cette double origine, et toutes les premières impressions de son enfance aventureuse et poétique. « Parcourant, comme il le dit lui-même, l'Europe avant la vie, » il suivit, tout enfant, les armées impériales, passa à Paris les années 1805 et 1806, puis fut emmené en Italie, où son père, gouverneur de la province d'Avellino, en Calabre, poursuivait à outrance Fra Diavolo, le célèbre bandit. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo y trouva, pendant deux ans, une douce et féconde existence dans ce vieux couvent des Feuillantines, où il commença ses études sérieuses, sous la direction d'un proscrit, le général Lahorie, auprès de sa mère et de la jeune enfant qui devait un jour être sa femme. Il lisait déjà Tacite, lorsque son précepteur dont le destin fut trahi, emprisonné et mis à mort par le gouvernement impérial. Cet événement contribua, avec l'éducation maternelle, à développer dans l'esprit de l'enfant cette ferveur royaliste qui inspira les œuvres de sa jeunesse. Appelé en Espagne par son père, en 1811, il passa un an au séminaire des nobles, et trouva un aliment à ses instincts poétiques dans le spectacle d'un sol et d'un ciel nouveaux. Il n'avait que dix ans et faisait des vers. L'année suivante, il vint reprendre à Paris, pour trois années, sous la direction de sa mère, sa douce existence des Feuillantines. Mais aux Cent-Jours, malgré toutes les marques de sa vocation pour la poésie, le jeune Victor fut placé, avec son frère Eugène, dans une institution préparatoire à l'École polytechnique par leur père qui les destinait à la carrière militaire.

M. Victor Hugo y étudia les mathématiques sans négliger la poésie. A quatorze ans, il avait composé une tragédie aristotélique, *Irtamène*, dont il a imprimé le plan, et deux pièces lyriques non sans valeur : *le Riche et le pauvre* et *la Canadienne*. En 1817, il traita le sujet mis au concours par l'Académie française, *les Avantages de l'étude*, et s'annonça, dans sa pièce même, comme un poète de quinze ans. L'Académie se crut mystifiée, et, au lieu du prix, ne lui accorda qu'une mention honorable. L'enfant apporta son extrait de naissance, mais on refusa de revenir sur une chose jugée. Ces succès décidèrent du moins son père à le laisser suivre sa vocation littéraire.

De 1819 à 1822, le jeune poète présenta trois pièces à l'Académie des jeux floraux de Toulouse : *les Vierges de Verdun*, *le Rétablissement de la statue de Henri IV*, et *Moïse sur le Nil*; il obtint trois fois le prix, et fut proclamé maître ès jeux floraux. Ces trois odes, qui comptent parmi ses plus belles, attirèrent sur lui l'attention publique. L'apparition des *Méditations* de M. de Lamartine excita encore son talent par l'enthousiasme, et, en 1822, parut le premier volume des *Odes et Ballades*, poésies encore classiques de forme, mais déjà romantiques par le sentiment et l'idée. Elles frappèrent également par la richesse des vers et par le sentiment religieux et monarchique dont elles étaient empreintes, et donnèrent à leur jeune auteur assez de gloire pour lui permettre d'épouser sa compagne d'enfance, Mlle Foucher, qu'on refusait auparavant à sa pauvreté. M. Victor Hugo devint l'ami de toutes les célébrités de la Restauration, de Chateaubriand, entre autres, qui l'avait, disait-on, qualifié d'*enfant sublime*, et le poète favori du gouvernement. Il eut part aux largesses de Louis XVIII, mais on raconte qu'il le dut moins à ses chants qu'à une généreuse imprudence : une lettre, par laquelle il offrait un asile chez lui à un ennemi du pouvoir, …

été mise sous les yeux du roi, qui se contenta de répondre : « Voilà un noble jeune homme, je lui donne la première pension vacante. »

Cependant, grâce aux errements de la Restauration, le libéralisme gagnait de jour en jour. M. Victor Hugo suivit involontairement l'ébranlement général, et ce premier mouvement se révéla dans le nouveau volume des *Odes et Ballades*, publié en 1826. En même temps, la forme classique de ses premières œuvres, déjà négligée dans deux romans fort goûtés, *Han d'Islande* (1823) et *Bug-Jargal* (1825), était de plus en plus abandonnée. L'antithèse, cette figure favorite du poëte, commençait à mettre en relief des nouveautés, des hardiesses de pensée et de langage. M. Victor Hugo devenait un hérésiarque en littérature. Il se forma autour de lui, sous le nom de *Cénacle*, un cercle de jeunes révolutionnaires, parmi lesquels brillaient Sainte-Beuve, A. et E. Deschamps, Louis Boulanger, etc. Ils poussèrent leur chef au combat, et rédigèrent leurs manifestes dans la *Muse française*.

En 1827, M. Victor Hugo, rompant décidément avec Aristote et Racine, publia le drame de *Cromwell*, précédé d'une longue préface où étaient développées les théories nouvelles dont voici le résumé : « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art ; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque ; le drame est l'expression de l'époque moderne. » *Cromwell*, qui n'avait pas été fait pour le théâtre et qui ne fut point représenté, fut, comme œuvre littéraire, exalté et combattu avec fanatisme. L'année suivante, un nouveau recueil d'odes, *les Orientales*, gagna au poëte la majorité du public. Ce livre était à la fois le plus merveilleux de l'auteur pour la richesse du coloris et des images, et le plus vide pour la pensée. *Le Dernier jour d'un condamné*, qui parut l'année suivante, fut, au contraire, [illegible] par toute l'école romantique, pour la [illegible] de la pensée et la profondeur de l'analyse.

Mais les sectateurs du poëte lui demandaient une œuvre dramatique, qui pût dignement inaugurer au théâtre la nouvelle école. La censure écarta *Marion Delorme*, et l'Académie poussa ses [illegible] jusqu'au trône pour empêcher la représentation d'*Hernani*. Mais Charles X, qui, pour indemniser le poëte des rigueurs exercées contre sa première pièce, avait voulu porter sa pension de [illegible] à [illegible] francs, faveur que M. Victor Hugo [illegible] refusée, eut le bon sens de dire qu'il ne [illegible] « d'autre droit que sa place au parterre, » et la seconde pièce parut enfin au Théâtre-Français, le 25 février 1830. Il y eut, au [illegible] entre les fanatiques des deux partis, de [illegible] luttes, allant jusqu'au coup de poing, [illegible] les amis du poëte furent les [illegible]. La tragédie était vaincue par le drame, [illegible] prit et garda pendant dix ans sa place [illegible], où il devait revenir encore avec [illegible] éclat à l'occasion de l'Exposition universelle en 1867.

La révolution de 1830 éveilla décidément chez M. Victor Hugo l'amour de la liberté, et lui inspira [illegible] des gloires nationales, sans excepter [illegible] de Napoléon, que la Restauration lui avait [illegible] à maudire. *Marion Delorme* put enfin être [illegible] sous un gouvernement plus libre (août [illegible]) et, malgré le reproche d'immoralité qu'elle [illegible], eut un succès plus calme. Mais *le Roi s'amuse*, représenté le jeudi 22 novembre 1832, [illegible] par ordre ministériel dès le lendemain. Le poëte défendit vainement la moralité [illegible] et la liberté du théâtre devant le tribunal de commerce, dans un plaidoyer très [illegible] en l'accusant surtout de dénaturer l'histoire et d'enlever à François Ier tout son prestige. Vinrent ensuite : *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833), *Angelo* (1835); *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* (1843) : pièces où l'auteur, usant et abusant d'un moyen puissant, le contraste, et de l'antithèse qui le met en relief, présente une lutte perpétuelle de passions et de sentiments opposés, un mélange du comique et du tragique, d'un grand effet.

Le brillant roman historique de *Notre-Dame de Paris* (1831), et de nouveaux recueils de poésies lyriques, *les Feuilles d'automne* (1831) ; *les Chants du crépuscule* (1835) ; *les Voix intérieures* (1837) ; *les Rayons et les Ombres* (1840), appartiennent aux mêmes années de fécondité et de gloire. La science archéologique répandue dans *Notre-Dame de Paris*, le mélange volontaire de la grâce et de l'énergie, du beau et du laid, du simple et du bizarre, l'originalité des caractères, tels que Quasimodo, Claude Frollo, Esméralda, l'intérêt dramatique de l'ensemble, malgré la fatalité qui domine tout, de grandes qualités, enfin de séduisants défauts, faisaient de cet ouvrage le plus beau titre du prosateur, tandis que, par la grâce rêveuse de la pensée et l'harmonieuse richesse de la forme, *les Voix intérieures* et *les Feuilles d'automne* semblaient devoir rester le chef-d'œuvre du poëte. En même temps, des œuvres diverses, l'*Étude sur Mirabeau*, *Littérature et philosophie mêlées* (1834) ; *le Rhin* (1842), souvenirs étincelants d'un voyageur artiste et poëte ; de simples articles de revues, tels que *Claude Gueux* (*Revue de Paris*, 1834), participaient au même succès. Le 2 juillet 1837, l'auteur fut promu officier de la Légion d'honneur.

La popularité de M. Victor Hugo fit enfin tomber devant lui, après bien des luttes, les portes de l'Académie. Il y fit son entrée le 3 juin 1841, et prononça une sorte de discours-ministre moins littéraire que politique, et auquel répondit avec finesse M. de Salvandy. C'est lui qui fut depuis chargé de recevoir Saint-Marc Girardin, son adversaire déclaré, et Sainte-Beuve, un de ses premiers et plus fervents partisans. A cette époque, M. Victor Hugo fit plusieurs voyages de touriste dans divers pays, entre autres en Espagne, d'où il fut subitement rappelé, en 1843, par la mort tragique de sa fille, Léopoldine, et de son gendre, Charles Vacquerie, noyés à Villequier (Seine-Inférieure), dans une partie de plaisir ; cet événement, qui eut, dans tout le pays, un retentissement douloureux, fut le thème d'un grand nombre des poésies qui composèrent plus tard *les Contemplations*. Le 15 avril 1845, le poëte fut nommé pair de France par le roi Louis-Philippe, et l'on pouvait espérer qu'il arriverait, à son heure et à son tour, au pouvoir par la littérature, lorsque la révolution de Février vint ouvrir des voies plus scabreuses à son ambition.

M. Victor Hugo parut d'abord redouter les conséquences de la victoire révolutionnaire, et se rattacher au Comité électoral de la rue de Poitiers. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, dans cette élection partielle du 4 juin 1848 qui faisait sortir pêle-mêle de la même urne Proudhon, Changarnier, Goudchaux, Thiers, Caussidière, Charles Lagrange, et plaçait M. Victor Hugo lui-même immédiatement entre P. Leroux et Louis-Napoléon Bonaparte. Ses votes à la Constituante le montrent beaucoup plus près de la droite que du parti démocratique : avec celui-ci, il repousse deux fois l'autorisation de poursuites contre MM. L. Blanc et Caussidière, réclame l'abolition de la peine de mort, refuse de déclarer que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie, et rejette l'ensemble de la Constitution : deux votes dans lesquels les deux extrêmes de l'Assemblée se trouvaient réunis ; avec la droite,

il appuie le décret contre les clubs (28 juillet), repousse le droit au travail, l'impôt progressif, le crédit foncier, l'abolition du remplacement militaire, se prononce contre l'amendement Grévy, c'est-à-dire pour les deux Chambres et pour la sanction de la Constitution par le peuple. Après l'élection du 10 décembre, et jusqu'à la dissolution de la Constituante, M. V. Hugo vote uniformément avec le parti de l'ordre.

Son attitude fut tout autre à l'Assemblée législative, où il fut réélu, le dixième sur vingt-huit, par le département de la Seine. Rallié, dit-on, par l'influence de M. Émile de Girardin, au parti de la république démocratique et sociale, il devint un des chefs et surtout un des orateurs de la gauche. Les affaires de Rome, les questions de l'enseignement, de la réforme électorale, du cautionnement et du timbre des journaux, en 1850, la limitation du suffrage universel, le projet de loi sur la revision de la Constitution, en 1851, lui fournirent le sujet de brillants discours; mais la véhémence passionnée de son langage, ses attaques personnelles contre Montalembert, avec lequel il eut comme un duel parlementaire de trois années, et contre le Président de la République, qu'il rabaissait dans toute occasion, attirèrent sur ce républicain de date récente les cruelles représailles de la majorité : à tous ses discours elle opposait les odes de sa jeunesse et les opinions même de son âge mûr, pendant qu'il était accueilli avec défiance par quelques-uns de ses nouveaux coreligionnaires. En même temps, il luttait pour la cause de la Révolution dans la presse quotidienne. Il avait fondé lui-même, en 1848, un journal, *l'Événement*, qui avait passé par les mêmes phases politiques que le poète, et qui, poursuivi, condamné, supprimé, reparaissait sous le titre de *l'Avènement*. Entre autres procès, les attaques trop vives de son fils contre la peine de mort lui en suscitèrent un dans lequel, ayant obtenu de plaider lui-même, il trouva un de ses plus beaux triomphes oratoires.

Lors du coup d'État du 2 décembre, M. Victor Hugo s'efforça avec Baudin, MM. Shœlcher, Madier-Montjau, etc., d'organiser une résistance qui avorta. Porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir, il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey, d'où il fut même forcé de s'éloigner, en 1855, avec tous les réfugiés signataires d'une protestation contre l'expulsion de trois d'entre eux. Dans les premiers jours de son exil, il signa, avec plusieurs de ses collègues, un appel aux armes d'une extrême véhémence, et dont sa brochure, *Napoléon le Petit* (Bruxelles, 1852), n'était que le complément. L'année suivante, il donna, dans le même esprit, un volume de poésies, *les Châtiments* (Bruxelles, 1re édit., 1853), qui n'eut, comme l'ouvrage précédent, pendant toute la durée de l'Empire, que des éditions à l'étranger. Ce recueil, non moins remarquable par la pureté, la simplicité énergique de la forme que par la vivacité des haines politiques, après dix-huit ans d'une circulation clandestine, devait, à la chute du régime impérial, valoir au poète son meilleur renouveau de popularité.

Dans les années qui suivirent, trois œuvres poétiques d'un caractère plus calme de l'illustre exilé purent être accueillies dans sa patrie. Nous voulons parler d'abord des *Contemplations* (Paris, 1856, 2 vol. in-8, plusieurs édit.), sorte de mémoires d'une âme, réunissant sous les titres d'*Autrefois* et *Aujourd'hui*, les souvenirs du poète et les aspirations du philosophe. Ce livre, où la forme est plus souple, avec moins d'artifices de langage, où l'antithèse joue un moindre rôle, où la sensibilité, malgré le retour constant sur un même malheur domestique, est [illegible] enfin les questions sociales sont [illegible] quement, mais en passant et dans la [illegible] convient à la poésie, ce livre ramena à [illegible] Hugo beaucoup d'admirateurs.

En 1859, une autre grande composition [illegible] que, *la Légende des siècles* (2 vol. in-8, [illegible] tout entière dans l'exil, fut le principal [illegible] ment littéraire de l'année. Jamais l'auteur [illegible] eu plus d'éclat, plus de verve, mais [illegible] de mesure que dans ce vaste recueil de [illegible] annoncé comme un simple fragment d'un grand poème, comme la première partie [illegible] trilogie, dont les deux autres parties [illegible] raient *la Fin de Satan* et *Dieu*.

M. Victor Hugo, qui venait de [illegible] nier livre à la France, refusa d'y rentrer [illegible] lors de l'amnistie générale du 15 août [illegible] Comme MM. Edg. Quinet, L. Blanc, Charras, [illegible] il répondit au décret de ce jour par une [illegible] tion qui fut rendue publique. Il [illegible] plus de hauteur encore, la seconde amnistie du 15 août 1869, et à l'invitation [illegible] adressait son ami, M. F. Pyat, de [illegible] lui, il répondit en rappelant « la [illegible] neur » qu'il s'était imposée par ce vers :

> Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Enfin, en 1865, parurent les *Chansons des rues et des bois*, vaste recueil de [illegible] bizarrerie voulue de la forme, [illegible] l'image dépassait toute limite, [illegible] pittoresque du détail, dans la description [illegible] finiment petits, indiquait un grand [illegible] s'amuse. Ce livre a particulièrement [illegible] le poète « le Paganini de la poésie. »

Dans l'intervalle, un ouvrage [illegible] prose, annoncé depuis de nombreuses [illegible] lancé par les éditeurs avec une grande [illegible] fit autour du nom de M. Victor Hugo [illegible] bruit que la plus retentissante de ses [illegible] sées : nous parlons du grand roman [illegible] *Misérables*, traduit d'avance en neuf [illegible] mis en vente à la fois, le même jour [illegible] 1862), à Paris, à Bruxelles, à Londres, [illegible] York, à Madrid, à Berlin, à Saint-[illegible] et à Turin (10 vol. in-8). Il circula [illegible] France et souleva des panégyriques et [illegible] ques également passionnées. Un grand [illegible] fut tiré par M. Ch. Hugo, mais il ne [illegible] à Paris ; il le fut, le 3 janvier 1863, [illegible] de succès, à Bruxelles, où pourtant [illegible] *Misérables* fut, dans un grand banquet, [illegible] de l'ovation la plus bruyante. Depuis, [illegible] populaire illustrée du roman des *Misérables* [illegible] vendue, par livraisons, à environ [illegible] plaires (1863-1865, in-8 à 2 col.).

Deux autres romans descriptifs de M. [illegible] Hugo suivirent, avec la prétention de [illegible] aussi des programmes métaphysiques [illegible] ce sont *les Travailleurs de la mer* (186[illegible] in-8), sorte d'idylle-épopée où un récit [illegible] simples était submergé sous le pittoresque [illegible] peintures réelles ou fantastiques : [illegible] même, comme celle de la pieuvre, [illegible] une véritable popularité; puis *l'Homme qui rit* (1869, 4 vol. in-8), qui, malgré une [illegible] spéciale de primes de librairie, n'obtint pas [illegible] aussi grande circulation.

Mais le plus grand triomphe littéraire de [illegible] tor Hugo, dans les dernières années [illegible] fut la reprise de *Hernani*, au Théâtre-Français, en juin 1867, à l'occasion de l'Exposition [illegible] selle. Pendant quatre mois, ce drame, [illegible] levait autrefois tant d'orages, obtint [illegible] public cosmopolite de passage à Paris [illegible] auquel la politique, passé les premiers [illegible]

clubs radicaux, mais accepta « le mandat contractuel » qu'il définissait pour la première fois. Il échoua avec 95 900 voix, contre M. Vautrain qui obtenait 122 395 voix, sur 231 900 votants.

Pendant le siège de Paris, une nouvelle édition du livre des *Châtiments*, publiée par l'éditeur Hetzel, avait été tirée à plus de cent mille exemplaires. Les pièces principales du recueil étaient récitées au théâtre, dans toutes les représentations dont le produit était destiné aux œuvres de défense, aux canons, aux ambulances, etc. Elles étaient également, en province, à la même époque, l'objet de récitations et de lectures publiques. L'Odéon reprit, le 20 février 1872, le drame de *Ruy Blas* avec un succès qui se renouvela, en 1878, lorsque ce drame fut introduit dans le répertoire de la Comédie-Française. En quatre mois, la pièce atteignit le chiffre de cent représentations, avec des recettes moyennes de 5000 francs par soirée. Au même moment paraissait un volume de poésie : *l'Année terrible* (in-8), éloquent résumé des récents désastres de la France : ce livre dont M. Hugo se fit lui-même l'éditeur fut tiré à un très grand nombre d'exemplaires. Au même ordre d'inspiration appartient *la Libération du territoire* (1873, in-8), poème vendu au bénéfice des Alsaciens-Lorrains.

M. V. Hugo, qui avait repris sa résidence à Paris, publia le recueil complet de ses discours, allocutions, professions de foi, etc., depuis trente ans, sous les titres de : *Avant l'exil*, *Pendant l'exil*, *Depuis l'exil* (1875-1876, 3 vol. in-8) ; une touchante notice intitulée *Mes Fils* (1874, in-8), réimprimée en tête des *Hommes de l'exil*, de Ch. Hugo ; *Quatre-vingt-treize* (1874, 3 vol. in-8), grand roman historique et politique, depuis longtemps annoncé, et publié, comme autrefois *les Misérables*, le même jour en dix langues ; *Pour un soldat* (1875, in-8), brochure en faveur d'un obscur déserteur. N'oublions pas les brillantes mais éphémères reprises de *Marion Delorme* au Théâtre-Français (1873) et de *Marie Tudor* à la Porte Saint-Martin. Lors de l'élection de M. Alexandre Dumas fils à l'Académie française, M. Hugo vota pour lui, « n'ayant pu, dit-il, voter pour le père » ; il appuya aussi la candidature de M. Jules Simon, ainsi que celle de M. Leconte de Lisle.

Bien que momentanément écarté de la vie politique, le poète n'avait pas cessé de se tenir en communication avec ses anciens électeurs par toute une série de lettres rendues publiques, par la présidence de diverses conférences démocratiques et par un certain nombre de discours, tels que ceux qu'il prononça aux obsèques d'Edgar Quinet, de Mmes Louis Blanc et Paul Meurice, etc. Aussi, lors des réunions préparatoires pour les premières élections sénatoriales, M. Clémenceau, président du conseil municipal de Paris, vint, au nom de la majorité de ses collègues, lui offrir la fonction de délégué ; M. V. Hugo accepta et écrivit aussitôt un manifeste intitulé : *le Délégué de Paris aux délégués des 36 000 communes de France*, dans lequel on remarqua, outre les procédés de style de plus en plus accentués dans ses dernières œuvres, son thème favori de « la fin de la monarchie par la fédération des peuples. » Le 30 janvier 1876, M. Hugo était élu sénateur de Paris, mais seulement le quatrième sur cinq, et au second tour de scrutin, par 114 voix sur 216 votants. Dès le 21 mars, il déposa au Sénat une proposition d'amnistie pleine et entière qu'il défendit à la tribune, le 22 mai, par un discours écouté en silence, mais qui ne rallia que six voix. Il remonta à la tribune pour défendre la même cause en janvier 1879, en soutenant une proposition signée par lui et par dix-sept de ses collègues. Après l'acte du 16 mai

1877, M. Victor Hugo fit partie du comité de résistance institué par les gauches du Sénat. Il fit paraître, pour servir la cause républicaine, la première partie de l'*Histoire d'un crime*, récit écrit au lendemain des événements de décembre 1851, mais repris et complété depuis, et dont la publication lui semblait « urgente » au milieu des rumeurs sur la possibilité d'un coup d'État. La seconde partie de l'*Histoire d'un crime* parut un peu plus tard, sans exciter autant d'émotion; il a été fait de l'une et de l'autre de nombreuses éditions populaires, dont une illustrée.

Dans cette dernière période d'activité politique, le poète n'avait pas abdiqué. A la fin de 1876, avait paru la seconde partie de *la Légende des siècles*, qui, malgré des beautés incontestables, parut inférieure aux poèmes publiés sous ce titre en 1859. En revanche, *l'Art d'être grand-père* (1877, in-8) montra que le sentiment de la tendresse paternelle était resté, pour l'auteur des *Contemplations*, une source aussi intarissable que pure d'inspiration poétique. Dans deux poèmes d'un autre genre et se rapprochant davantage de la manière de *la Légende des siècles: le Pape* (avril 1878) et *la Pitié suprême* (février 1879), M. Victor Hugo affirmait de nouveau l'indépendance de la pensée à l'égard du dogme et la tolérance universelle.

Le 25 février 1880, le 50e anniversaire d'*Hernani* fut célébré avec une grande pompe à la Comédie-Française.

Il est aussi superflu de caractériser, dans M. Victor Hugo, l'homme politique qu'il serait déplacé aujourd'hui de le juger.

On m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre,

dit-il dans ses *Contemplations*. Sans lui donner ni l'un ni l'autre titre, on peut voir en lui, par l'effet d'une sorte de greffe morale qu'il décrit dans le même livre :

Toujours la même tige, avec une autre fleur.

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge, qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux; l'art s'est matérialisé et démoralisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que M. Victor Hugo a suscitées ou produites doivent passer, la révolution qu'il a consommée marquera parmi nos époques littéraires.

Aux ouvrages dont nous avons parlé, nous pouvons ajouter encore: un *Choix moral des lettres de Voltaire* (1824, 4 vol. in-18), avec une curieuse *Préface* anonyme, conforme aux idées religieuses et monarchiques de la Restauration, et reproduite, sauf des modifications sensibles, dans *Littérature et philosophie mêlées; Amy Robsart*, drame tiré du *Château de Kenilworth* de W. Scott, signé par M. Paul Foucher, et qui fut l'objet d'une orageuse représentation à l'Odéon (février 1828); une suite d'articles, de poésies et de traductions dans le *Conservateur littéraire*, la *Revue des Deux Mondes*, *le Globe*; trois *Discours* à l'Académie française; *la Esméralda*, opéra en quatre actes, dont Mlle Bertin fit la musique (1836); un recueil spécial de ses poésies relatives à l'enfance, sous ce titre : *les Enfants, Livre des mères* (1858, in-12); *William Shakespeare* (1864, in-8), ouvrage publié sans nom d'auteur; *Paris* (1867, in-8) introduction du *Paris-Guide*, publié par M. Ulbach; *la Voix de Guernesey* (Bruxelles, 1868, in-32), poème inspiré par le combat de Mentana et auquel les éditeurs belges ont souvent joint une production apocryphe intitulée *le Christ au Vatican*, etc. Dessinateur habile, M. Victor Hugo a fourni des esquisses au *Livre d'étrennes* et à *l'Artiste*; il en a été publié tout un recueil de fac-similés (*Dessins de Victor Hugo*, avec notice par Th. Gautier, 1863, in-4).

Parmi les éditions générales de ses œuvres, nous indiquerons la première (1819 à 1838, 22 vol. in-8); celle ornée de gravures sur acier d'après MM. Raffet, Tony Johannot, Colin, L. Boulanger (1840-41, 13 vol. in-8); plusieurs autres dans le format Charpentier (1857 et suiv., in-18), dans une des collections Hetzel (1858 et suiv., in-18), dans le format in-4 avec illustrations, dans le format in-16 dit *elzévirien* chez deux éditeurs différents, sans parler d'innombrables contrefaçons avant la répression de cette industrie. Les œuvres de M. Hugo, parues depuis 1870, ont été l'objet de tirages à grand nombre et ornées de bois souvent très-remarquables. — Il a été publié, sous les auspices du poète, un ouvrage anonyme, considéré comme à peu près autobiographique, sous ce titre : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (1863, 2 vol. in-8) : il fut écrit, dit-on, sinon par lui-même, du moins avec son concours, par Mme Victor Hugo. — On trouvera une analyse très-détaillée de plusieurs de ses grands ouvrages, à la date de leur publication, dans notre *Année littéraire* (tomes [illegible], V, VI, VIII, IX et X).

Deux frères de M. Victor Hugo se sont aussi fait connaître comme littérateurs : le premier, Eugène Hugo, né en 1801, mort en mars 1837; le second, Jules-Abel Hugo, mort en février [illegible], à l'âge de cinquante-six ans. — Mme Victor Hugo est morte à Bruxelles, le 28 août 1868.

HUGO (Charles-Victor et François-Victor), fils du précédent, nés à Paris, le premier, le [illegible] novembre 1826, le second, le 22 octobre [illegible], firent leurs classes au lycée Charlemagne et obtinrent des succès universitaires. Après la révolution de 1848, M. Charles Hugo fut attaché au ministère des affaires étrangères comme secrétaire de Lamartine. Il fut, jusqu'en [illegible], des rédacteurs de *l'Événement* où son jeune frère faisait en même temps les bulletins [illegible] de la politique étrangère. A la suite du procès retentissant auquel donna lieu son article [illegible] peine de mort, il fut condamné à deux mois de prison. Après le coup d'État du 2 décembre, les deux frères partagèrent volontairement l'exil de leur père. M. Ch. Hugo, rentré plus tard en France, n'y avait fait, pendant plusieurs années, que des excursions photographiques aux environs du Havre et de Cherbourg. M. Fr. [illegible] protesta, en juin 1869, dans le *Times* qu'il n'avait pas remis les pieds en France depuis 1852.

M. François V. Hugo, se consacrant à la traduction et aux recherches historiques, a publié [illegible] d'intervalle : *la Normandie inconnue*, [illegible] *ses monuments, son histoire*, (1857, [illegible]) *Sonnets de Shakespeare*, traduits en français pour la première fois avec *Introduction* ([illegible]); *le Faust anglais* de Marlowe ([illegible]), enfin la traduction des *Œuvres complètes* de *Shakespeare* (1860-1864, tom. I-XV, [illegible] édition in-16, 1875-79, t. I-XII), avec des [illegible] sur les œuvres et un classement nouveau.

M. Charles Hugo a donné, de son côté : *le Cochon de saint Antoine* (1857, 3 vol.), grande fantaisie panthéistique ; *la Bohême dorée* (1859, 2 vol. in-12) ; *la Chaise de paille* (1859, in-12) ; *Une famille tragique*, roman-feuilleton publié dans *la Presse* (1860) ; *Victor Hugo en Zélande* (1868, in-18), relation anonyme qui avait d'abord paru dans *la Liberté* sous le pseudonyme de *Paul de la Milière* ; *les Hommes de l'exil* (1875, in-18), précédés de *Mes fils*, par Victor Hugo ; etc. Ce fut lui qui tira du roman *les Misérables* le drame représenté au théâtre des Galeries de Saint-Hubert à Bruxelles, et repris en avril 1878 à la Porte Saint-Martin à Paris. Il a encore fait jouer : *Je vous aime*, comédie en un acte (1861). Au mois de mai 1869, les deux frères concoururent avec M. Vacquerie à la fondation du *Rappel*, et furent l'objet de diverses condamnations.

Après la révolution du 4 septembre, MM. Charles et François Hugo rentrèrent à Paris en même temps que leur père et continuèrent leur collaboration au *Rappel*. — L'aîné, qui avait accompagné le grand poète à Bordeaux, lors de la réunion de l'Assemblée nationale, fut frappé dans cette ville d'une congestion cérébrale le 13 mars 1871. Son enterrement eut lieu à Paris le 18, au milieu même des premiers troubles de l'insurrection qui venait d'éclater. — Mme Charles Hugo, restée veuve, avec deux enfants, Georges et Jeanne, dont les noms reviennent si souvent dans les dernières œuvres poétiques de leur grand-père, a épousé M. Ed. Lockroy (voy. ce nom). — M. François-Victor Hugo, atteint depuis longtemps d'une douloureuse maladie, succomba à Paris le 26 décembre 1873.

Un cousin des précédents, M. Léopold Hugo, fils de M. Abel Hugo, né à Paris en 1828, entra au ministère des travaux publics et y devint chef de bureau. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a présenté à l'Académie des sciences un certain nombre de mémoires sur les cristalloïdes et sur la géométrie descriptive. Il a figuré, comme sculpteur, à divers Salons annuels : en 1874, avec un *Portrait de l'auteur*, médaillon en marbre ; en 1877, avec un autre médaillon en marbre : *Électryon, génie de l'électricité terrestre*.

HUGONIN (Mgr Flavien-Abel-Antoine), prélat français, est né à Thodure (Isère), le 3 juillet 1823. Docteur en théologie, ancien supérieur à l'école des Carmes et doyen de Sainte-Geneviève de Paris, il a été nommé évêque de Bayeux et Lisieux par décret du 13 juillet 1866, préconisé le [illegible] février 1867 et sacré le 1er mai suivant. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

A part ses *Instructions pastorales* et *Mandements*, on cite de Mgr Hugonin l'ouvrage suivant : *Ontologie ou Étude des lois de la pensée* (1856-1857, 2 vol. in-8).

HUGOT (Louis-Anatole), député français, né à [illegible], le 3 avril 1836, s'établit négociant dans sa ville natale. Nommé maire en 1871, et révoqué après la chute de M. Thiers, il fut élu conseiller d'arrondissement. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement [illegible], et fut élu par 8336 voix contre 7800 [illegible] partagées entre trois concurrents. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre par 11 016 voix contre 6070 données au candidat officiel et bonapartiste.

HUGUENIN (Jean-François-Auguste), ancien représentant du peuple, né à La Rosière (Haute-Saône), le 9 avril 1814, fit son droit à Dijon et s'inscrivit au barreau de Lure en 1836. Membre du Conseil municipal, il était à la tête du parti républicain dans cette ville quand survint la révolution de Février. Après avoir échoué aux élections pour la Constituante, il fut envoyé à l'Assemblée législative, le sixième des sept représentants de la Haute-Saône. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et prit une part assez active aux travaux de l'Assemblée. Arrêté au 2 décembre, il passa deux mois en prison, fut retranché du conseil d'arrondissement de Lure, puis fut exilé. Après deux années passées à Nice, M. Huguenin rentra en France et s'inscrivit de nouveau au barreau de Lure. Élu membre du Conseil municipal, il refusa le serment. Il fut, en 1871, nommé procureur près le tribunal de Lure, révoqué après le 24 mai 1873 et replacé dans le même poste en 1878.

HUGUET (Auguste-Victor), sénateur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 21 décembre 1822, est fils d'un libraire-éditeur. Adjoint au maire de sa ville natale, en novembre 1870, il s'occupa des ambulances et de l'organisation des mobilisés ; devenu maire le 30 avril 1871, il fut révoqué le 30 novembre 1873, par M. Beulé, mais continua à remplir ces fonctions, l'administration n'ayant pu lui trouver un successeur. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, au troisième tour de scrutin, dans le département du Pas-de-Calais, le dernier sur quatre, par 521 voix sur 1012 électeurs. Le seul sénateur républicain de ce département, il se fit inscrire au centre gauche, avec lequel il vota et se prononça contre la dissolution de la Chambre demandée par le cabinet de Broglie en juin 1877.

HUGUIER (Pierre-Charles), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1804, à Sézanne (Marne), devint interne des hôpitaux de Paris en 1828 et obtint, l'année suivante, le prix de clinique chirurgicale. Reçu docteur en 1834, il fut nommé agrégé en 1835 et, quelques années plus tard, médecin du bureau central. Après avoir été longtemps chirurgien de l'hôpital de Lourcine, il passa en la même qualité à celui de Beaujon. En 1848, il fut élu membre de l'Académie de médecine. Au mois de février 1863, il fut nommé professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1847, il a été promu officier le 13 août 1868. — Il est mort à Paris le 12 janvier 1873.

On a du docteur Huguier de nombreux mémoires sur *l'Anatomie de l'oreille ; les Diverses méthodes de traitement contre les varices* (1835) ; *le Diagnostic différentiel des maladies du coude* (1842, in-4) ; *les Luxations du pied* (1848) ; *l'Esthiomène de la vulve* (1849) ; *les Appareils sécréteurs des organes génitaux de la femme* (1850) ; *De l'Hystérométrie et du cathétérisme utérin* (1865, in-8) ; plusieurs travaux insérés dans les *Mémoires de l'Académie*, etc.

HULL (Edouard), géologue irlandais, né à Antrim, le 21 mai 1829, fut d'abord employé au cadastre de la Grande-Bretagne. Nommé inspecteur de géologie pour l'Écosse en 1867, il devint, en 1869, directeur du cadastre géologique d'Irlande et professeur à l'Université royale de Dublin. Membre des sociétés géologiques d'Irlande et d'Angleterre, il présenta, lors de l'enquête sur les ressources houillères de ces pays, des rapports très importants, publiés par la Commission.

On a de lui : *Géologie du comté de Cheltenham* (On the Geol. of the country around Ch. 1857) ;

Géologie des mines de charbon du comté de Leicester (On the geol. of the Coal-Fields, 1860); *Géologie des environs d'Oldham et de Manchester* (On the geol. of the country around O. and M., 1863); *Terrains triasiques et permiens du centre de l'Angleterre* (On the Triassic and permian rocks of the midland countries of England, 1869); *les Pierres ornementales et de construction de la Grande-Bretagne et des pays étrangers* (On Building and ornam. stones of Great-Br. etc., 1872); *les Mines de charbon de la Grande-Bretagne* (the Coal-Fields of Gr.-Br., 1873). Il a collaboré à divers journaux et revues scientifiques.

HULLAH (John), musicien anglais, né à Worcester, en 1812, entra à l'Académie royale de musique et fut élève de Horsley et de Crevelli. Après avoir écrit la musique de l'opéra-comique de Charles Dickens, *the Village coquettes*, il se consacra à l'enseignement du chant. On construisit pour lui, en 1847, une grande salle de concert (Saint-Martin's Hall) qui fut détruite, en 1860, par un incendie. Une souscription fut faite pour l'aider à se relever de sa ruine. Professeur dans plusieurs collèges, notamment au Collège du Roi, et directeur de l'orchestre et des chœurs à l'Académie de musique, M. Hullah a été nommé, en mars 1872, inspecteur général de la musique pour la Grande-Bretagne.

Il a publié des ouvrages d'enseignement et d'érudition, entre autres: *Grammar of Harmony; Grammar of Counterpoint; the History of modern music; la Période de transition de l'Histoire musicale* (the Transition period of musical Hist.), et des articles dans les recueils spéciaux.

HÜLSZE (Jules-Ambroise), mathématicien allemand, né le 2 mai 1812, à Leipzig, y fit ses études, passa ensuite à l'Académie de Freiberg, obtint en 1834 le diplôme de docteur en philosophie, et fut nommé professeur de sciences physiques et mathématiques et de technologie à l'École industrielle de Leipzig. De 1840 à 1850, il dirigea l'École royale des arts et métiers de Chemnitz, puis fut appelé comme professeur à l'École polytechnique de Dresde, dont il eut en outre la direction. Il a été chargé par le gouvernement saxon de rédiger des rapports officiels sur plusieurs expositions industrielles allemandes et étrangères. Pendant les années 1849 et 1850, il siégea dans l'Assemblée des états de Saxe. Attaché depuis 1863, avec le titre de conseiller privé, au ministère de l'intérieur, M. Hülsze fut membre des diverses commissions chargées de préparer l'unité de poids et de mesures en Allemagne. Au mois de mai 1873, il fut appelé, comme conseiller, au ministère de l'intérieur du royaume de Saxe, et où il dirigea le bureau de statistique. — Il est mort à Dresde le 25 juin 1876.

Parmi ses travaux scientifiques on cite: *Encyclopédie universelle des machines* (Allgemeine Maschinen Encyklopaedie; Leipzig, 1839-44, vol. I et II); *Recueil de tables mathématiques* (Sammlung mathematischer Tafeln; Ibid., 1840; 2ᵉ édit., 1849); une nouvelle édition très répandue des *Logarithmes* de Véga (Ibid., 1839); le *Compte rendu des travaux de l'École polytechnique de Dresde durant les vingt-cinq premières années de son existence* (die polytechnische Schule zu Dresden, etc.; Dresde, 1853), etc.

HUMBERT (Gustave-Amédée), jurisconsulte et sénateur français, né à Metz, le 28 juin 1822, fils d'un ancien volontaire de 1792, fit avec succès ses études au lycée de Metz et son droit à Paris, où il fut reçu docteur en 1844, et obtint, en 1845, le premier prix au concours entre les docteurs, pour un mémoire sur les *Conséquences des condamnations pénales*. Il était répétiteur de droit à Paris, lorsqu'il fut nommé, le 15 mars 1848, sous-préfet à Thionville. Remplacé le 20 février 1851, il reprit ses leçons, obtint, en 1857, un prix de l'Institut, pour un mémoire, encore inédit, sur les *Régimes nuptiaux*, et fut reçu agrégé de droit au concours de 1859. Attaché à la faculté de Toulouse, chargé, pendant deux ans, de cours à Grenoble, il fut nommé, en 1861, professeur titulaire de droit romain à Toulouse, et élu, en 1864, secrétaire perpétuel de l'Académie de législation de cette ville. Le 8 février 1871, il fut élu représentant de la Haute-Garonne à l'Assemblée nationale, le troisième sur dix. De l'école d'Armand Carrel en politique, et de celle de F. Bastiat en économie sociale, il fit partie, dès sa fondation, du groupe de la Gauche républicaine, dont il fut nommé vice-président.

M. Humbert vota en général avec la minorité républicaine de l'Assemblée nationale. Il prit une grande part aux travaux parlementaires; déposa au mois de décembre 1871, en faveur du retour à Paris, une proposition qui fut rejetée; il fut rapporteur de la proposition de dissolution déposée par M. Raoul Duval, en juillet 1874, et conclut à son adoption. Dans la discussion de la loi électorale, il fit adopter un article édictant des pénalités pour les fonctionnaires qui auraient distribué des bulletins de vote ou des circulaires électorales. Il présida en outre une commission de réforme judiciaire en Égypte. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de 75 sénateurs inamovibles, il fut élu le trente-et-[illegible] au troisième tour de scrutin, par 346 voix sur [illegible] votants. Au Sénat, il suivit la même ligne politique, vota avec la minorité républicaine, et [illegible] contre la dissolution de la Chambre des députés, en juin 1877. A l'avènement du cabinet républicain Dufaure il fut appelé aux importantes fonctions de procureur général à la Cour des Comptes le 29 décembre 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 18 janvier 1879.

M. G. Humbert a publié : *Des Conséquences des condamnations pénales, relativement à la capacité des personnes, en droit romain et en droit français, suivi d'un commentaire de la loi portant abolition de la mort civile* (1855), [illegible] nombreux mémoires sur les *Antiquités* [illegible] notamment sur les *Douanes et les octrois* [illegible] insérés dans le *Recueil de l'Académie de législation de Toulouse*; il a collaboré activement à la *Revue historique de droit*, à la *Revue de* [illegible] et au *Dictionnaire d'antiquités* de MM. Daremberg et Saglio.

HUMBERT (Ferdinand), peintre français, né à Paris, le 8 octobre 1842, fut élève de [illegible], de M. Cabanel et d'Eug. Fromentin. Il débuta au Salon de 1865 par une *Fuite de Néron* et exposa les années suivantes : *Œdipe et Antigone retrouvant les corps d'Étéocle et de Polynice* [illegible] envoyé au musée d'Aurillac; *l'Enterrement* [illegible] au musée d'Autun; *Ambroise Paré* [illegible] *pitié du duc de Nemours* (1868) appartenant à la famille du docteur Nelaton; [illegible] *Saint Jean-Baptiste* et [illegible] *Dalila* (1873); *la Vierge et l'Enfant Jésus* [illegible] acquis pour le musée du Luxembourg et [illegible] figuré à l'Exposition universelle de 1878; [illegible] *à la colonne* (1875), appartenant au [illegible] d'Orléans; *la Femme adultère* (1877); *l'Enlèvement de Déjanire* (1878); *Portraits* [illegible]

M. F. Humbert a obtenu trois médailles [illegible] 1866, 1867, 1869, une médaille de 1ʳᵉ classe à l'Exposition universelle de 1878, et la décoration de la Légion d'honneur la même année.

HUMBERT Ier (Rénier-Charles-Emmanuel-Jean-Marie-Ferdinand-Eugène), roi d'Italie, né le 14 mars 1844, fut initié de bonne heure par son père à la vie militaire et politique. Il figura, dès 1859, aux côtés de Victor-Emmanuel, dans la guerre de l'indépendance. Il fut mêlé de plus près au mouvement de l'unification italienne qui suivit la guerre. Il fut particulièrement associé à l'œuvre de la réorganisation de l'ancien royaume des Deux-Siciles et alla, en juillet 1862, partager à Naples et à Palerme la popularité de Garibaldi. A l'approche des graves événements de 1866, le prince Humbert vint à Paris, pour sonder les sentiments du gouvernement français à l'égard de l'alliance conclue alors entre l'Italie et la Prusse. Quand, bientôt après, l'action succéda aux négociations, le prince royal se jeta avec ardeur dans la lutte. Il prit part, avec son frère, le prince Amédée, à la bataille de Custozza (24 juin 1866), et y fit des prodiges de valeur. Il commandait une division de l'armée de Cialdini, avec le titre de lieutenant général. Placé inopinément en présence de forces supérieures, il forma ses régiments en carrés, s'enferma dans l'un d'eux, arrêta les charges des uhlans autrichiens et put attendre le secours du général Bixio, avec lequel il protégea la retraite du général Durando. A eux deux, ils empêchèrent cette première défaite de se changer en déroute. Au mois de février de la même année, le prince Humbert avait déclaré renoncer au traitement de son grade de lieutenant général, pour ne pas ajouter aux charges du budget. Il fut nommé, au mois d'août suivant, président honoraire de la commission italienne pour l'Exposition universelle de Paris.

En juin 1872 il se rendit à Berlin pour assister au baptême d'une fille du prince Frédéric-Charles dont il était le parrain. L'année suivante, il reçut un chaleureux accueil à Saint-Pétersbourg. En 1875, il parcourut incognito l'Angleterre, puis alla assister à Vienne aux funérailles de l'ex-empereur Ferdinand. On commenta beaucoup la visite qu'il fit à Garibaldi, lorsque celui-ci vint remplir à Rome son mandat de député (1875).

Le 9 janvier 1878, le jour même de la mort de Victor-Emmanuel, le prince fut proclamé roi d'Italie sous le nom d'Humbert Ier. Il adressa au peuple italien une proclamation où il s'engageait à se guider sur les grands exemples, que son père lui avait donnés, « de dévouement à la patrie, d'amour pour le progrès et de foi dans les libres institutions qui sont l'orgueil de sa maison ». Le 17 novembre 1878, pendant un voyage à Naples, il fut légèrement atteint, dans sa voiture, par le poignard d'un assassin, le cuisinier Passanante, dont M. Cairoli, assis en face du roi, détourna le bras, en recevant lui-même une blessure. Cette criminelle tentative fut l'occasion, dans toutes les grandes villes et particulièrement à Naples et à Rome, de démonstrations très sympathiques, au moment où l'on signalait une agitation internationaliste assez vive dans l'Italie. Après de longs débats contradictoires sur l'état mental de l'assassin, Passanante fut condamné à mort, mais le roi commua la peine en celle des travaux forcés à perpétuité (29 mars 1879). Cette clémence fut d'autant plus remarquée que, presque au même moment, avait lieu à Madrid le supplice de Moncasi pour un crime tout semblable.

Le roi d'Italie a épousé, le 22 avril 1868, sa cousine, la princesse Marguerite-Marie-Thérèse-Jeanne de Savoie, née le 10 novembre 1851, fille du feu duc de Gênes, Ferdinand, mort le 1er février 1855, frère du roi Victor-Emmanuel, et de la princesse Élisabeth, fille de Jean, roi de Saxe, mariée morganatiquement, depuis 1856, avec le marquis Rapallo : ce mariage fut célébré en Italie par de grandes fêtes publiques. Le 11 novembre 1869, au moment où le roi Victor-Emmanuel échappait à peine d'une dangereuse maladie, la princesse Marguerite donna le jour, à Naples, à un fils qui reçut les noms de Victor-Emmanuel-Ferdinand et le titre de prince de Naples. Une amnistie et de grandes démonstrations signalèrent à la fois le rétablissement du roi et la naissance de son petit-fils.

HUNFALVY (Paul), philologue hongrois, né à Nagy-Szalok, le 12 mars 1810, étudia le droit à l'Université de Pesth, fut reçut avocat en 1838 et devint professeur de droit au collège de Kasmark. Élu député à l'Assemblée nationale de Hongrie en 1848, il y siégea jusqu'au désastre de Vilagos. Très versé dans la connaissance de la littérature classique et des langues orientales, il fut, dès 1841, correspondant de l'Académie de Pesth, dont il est devenu membre titulaire en 1859. Considéré comme le fondateur des études philologiques en Hongrie, il a pris part à de nombreux Congrès scientifiques internationaux, notamment à celui de géographie de Paris en 1875.

Conduit par l'étude des origines de sa langue maternelle à s'occuper des dialectes ouralo-altaïques, jusqu'alors complètement négligés, il a publié les ouvrages suivants : *Chrestomathia Fennica* (Pesth, 1861), précédée d'une grammaire finnoise élaborée par un de ses élèves ; *la Peuplade des Vogules* (A'vogul nép, Ibid., 1863) ; *Voyage à travers les pays de la Baltique* (Utazas à Balt-tenger vidékin, Ibid. 1871), publié également en allemand ; *la Langue des Kondaë-Vogul* (A Kondai Vogul nyelo, Ibid. 1872) ; *la Langue des Ostiaques* (Az ejszaki Osztiak nyelo, Ibid. 1875), texte, grammaire et dictionnaire ; enfin une très importante *Ethnographie hongroise* (Magyarorszag ethnographiaja, Ibid. 1876), traduite en allemand l'année suivante.

Son frère, M. Jean Hunfalvy, né le 8 juin 1820, professeur de statistique et d'histoire au collège de Kasmark, prit part aux événements de 1848, fut détenu pendant quelque temps, reprit son enseignement, puis fut suspendu pour avoir défendu l'indépendance des écoles protestantes, et enfin exclu de l'enseignement dans toute la Hongrie. Il y rentra cependant, en 1866, comme professeur d'histoire, de géographie et de statistique à l'École polytechnique d'Ofen. En 1870, il passa à la nouvelle chaire de géographie de l'Université de Pesth. On cite de lui quelques ouvrages de géographie et d'histoire.

HUNT (Robert), physicien anglais, né à Devonport, le 6 septembre 1807, se distingua par sa persévérance et son amour de l'étude. Secrétaire, pendant cinq années, de la Société polytechnique de Cornouailles, il se livra, sur les métaux et les gîtes métallifères qui abondent dans ce pays, à des recherches patientes, obtint une chaire à l'École des mines, et, quelque temps après, la garde des archives au musée de géologie. Depuis cette époque, il étudia l'action chimique des rayons solaires, découvrit de nouveaux procédés en photographie, et fit de curieuses observations sur les rapports de la lumière et de la chaleur avec le règne végétal.

M. R. Hunt a écrit de nombreux ouvrages sur les diverses branches de la science, et surtout des livres de vulgarisation : *Recherches sur la lumière* (Researches on light ; 1846) *la Poésie de la science* (the Poetry of science ; 1848) ; *Panthea, ou l'Esprit de la nature ; Traité de physique élémentaire* (Elementary physics) ; un *Manuel de photographie* (1854) ; des mémoires intéressants dans les *Transactions* de l'Association britan-

nique ; un *Essai sur la science* (Essay on the science ; Londres, 1855), à propos des Expositions universelles de Londres et de Paris. Il a donné une édition du *Dictionnaire des arts, manufactures et mines*, d'Ure (1875, 7ᵉ édit.)

HUNT (William-Holman), peintre anglais, né à Londres, en 1827, élève de l'Académie, exposa avec succès dès 1846. Ses premières toiles représentèrent des scènes empruntées aux poètes ou aux romanciers : *le Docteur Rochecliffe célébrant le service divin dans la maison de campagne de Jocelin Joliffe à Woodstoock* (1847) ; *la Fuite de Madeleine et de Porphyre* (1848) ; *Rienzi demandant justice du meurtre de son frère* (1849), qui appartient à M. Gibbon. En 1850, M. Hunt, changeant sa manière, se jeta dans ce réalisme particulier à l'école *préraphaélite*, et, pour exprimer le vrai dans ses détails microscopiques, poussa le rendu et le fini jusqu'à leurs limites extrêmes. Ses principales productions furent alors *Valentine et Sylvia* (1851) ; *Une famille bretonne convertie cachant un Apôtre chrétien persécuté par les druides ; le Berger mercenaire* (1852), composition biblique ; *Valentin enlevant Sylvie à Protée* (1853) ; *les Côtes d'Angleterre* (1853), savante étude des dunes à Hastings ; *le Réveil de la conscience* (1855).

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. W. Hunt envoya trois tableaux : *la Lumière du monde*, qui représentait le Christ faisant sa ronde de nuit, une lanterne à la main, et cherchant une âme charitable dans l'univers qui dort ; *Claudio et Isabella* et les *Moutons égarés* ; toutes trois étaient peintes dans la manière gothique, naïve et sèche, de la secte dont les chefs sont MM. Millais et lui. Il ne donna qu'un tableau à l'Exposition universelle de 1867, *Après le coucher du soleil en Égypte*. Après un séjour de quatre ans en Palestine, il exposa sa plus grande toile, *l'Ombre de la mort* (1873), représentant Jésus au jardin des Oliviers. M. Hunt fit, à Jérusalem, en 1876, une nouvelle exploration artistique.

HUNTEN (François), compositeur allemand, né à Coblenz, le 26 décembre 1793, et fils d'un professeur de musique, vint à Paris en 1819, y vécut longtemps comme maître de piano, et se retira, en 1835, dans sa ville natale, après avoir acquis une grande fortune. — Il est mort à Coblenz, le 22 février 1878.

M. Hunten s'est fait un nom par des œuvres de musique facile et légère, qui le faisaient considérer à Paris comme le successeur d'Henri Karr. On a recommandé longtemps aux commençants ses *Études*, ses *Variations*, ses *Mélanges*, et ses *petits Rondos*. Parmi ses compositions d'un autre ordre, on remarque : *Trio concertant pour piano, violon et violoncelle, op.* 14 ; *Duo pour piano et violon, op.* 22 et *op.* 23 ; plusieurs *Morceaux à quatre mains* ; plusieurs *Morceaux à deux mains, pour piano seul* ou *pour piano avec accompagnement de quatuor*.

HUNTER (Robert-Mercer-Taliaferro), homme politique américain, né dans le comté d'Essex, en Virginie, le 21 avril 1809, entra au barreau en 1830, à la Chambre des représentants en 1833 et en 1837 au Congrès, où il débuta en défendant les principes du libre échange. Il présida la session suivante et reçut des félicitations unanimes. Plus tard il combattit vivement les lois sur les tarifs protecteurs, échoua aux élections de 1843, mais fut de nouveau nommé en 1845 ; il soutint la politique du président Polk, se montra, le premier, favorable à l'annexion du Texas, conclut, dans la question de l'Orégon, pour un arrangement raisonnable avec l'Angleterre, et fut un des auteurs du fameux bill d'entrepôt, qui permettait aux négociants d'user des magasins de l'État pour déposer leurs marchandises et les retirer à leur gré. En 1847, réélu au Sénat, il soutint la loi sur les esclaves fugitifs, combattit l'admission de la Californie dans l'Union, et s'opposa non seulement à l'abolition du trafic des esclaves dans la Colombie, mais encore à toute intervention de ce genre dans un État quelconque. En 1850, président du comité des finances, il essaya d'entraver l'exportation de la monnaie d'or et d'argent en y apportant quelques altérations. Il s'occupa activement, en 1852, de l'élection du président Pierce, et, en 1859, de celle de M. Buchanan ; l'année suivante il fit adopter les tarifs qui furent en vigueur jusqu'à l'élection de M. Lincoln. Nommé au Sénat pour la troisième fois en 1858, il aborda surtout à la tribune les questions d'annexion et d'esclavage. Expulsé néanmoins du Congrès de Washington, en juillet 1861, il devint secrétaire d'État de M. Jefferson Davis, président des confédérés, et fut envoyé en Europe avec mission de conquérir des appuis et des sympathies à la cause du Sud. A son retour, il fut élu, à l'unanimité, président du Sénat des États confédérés à Richmond (18 février [illegible]). Après la chute de Richmond, il fut fait prisonnier et détenu jusqu'en 1867, époque à laquelle il fut amnistié par A. Johnson. Il se présenta aux élections pour le Sénat des États-Unis, en 1874, mais ne fut pas élu.

HUNTINGTON (Jedediah-Vincent), poète et romancier américain, né à New-York en janvier 1815, et docteur en médecine, entra, en 1841, dans les ordres de l'Église épiscopale et fut chargé d'une église de Middleburg (Vermont). Il visita ensuite l'Europe et resta plusieurs années en Italie. A son retour, il se fit catholique et demeura successivement à New-York, à Baltimore, où il dirigeait un *Magazine*, et, en [illegible], à Saint-Louis (Missouri), où il fut mis à la tête d'un journal hebdomadaire littéraire et politique.

On a de lui des *Poésies* (1847) et deux romans : *Alice or the new Una*, publié à Londres, pendant son voyage en 1849, et réimprimé en Amérique, en 1852, avec une seconde partie intitulée *la Forêt* (the Forest, in-12) ; *Alban, histoire du nouveau monde* (Alban, a Tale of the new World, 2 vol. in-12 ; plusieurs éditions). Il a traduit du français plusieurs petits traités religieux.

HUNTINGTON (Daniel), peintre américain, né le 14 octobre 1816, à New-York, frère du précédent, fut élevé au collège Hamilton et se livra à l'étude des beaux-arts sous la direction du professeur Morse en 1835. Il visita ensuite l'Angleterre, la France, la Suisse et l'Italie, et revint se fixer dans sa ville natale.

On cite parmi les tableaux de M. Huntington, consacrés d'ordinaire à des sujets d'histoire : *lady Jane Grey à la Tour de Londres, le Maître d'école, Henry VIII et Catherine Parr, la Foi et l'Espérance, les Saintes femmes au sépulcre, le Trésor d'argent, l'Évêque Ridley dénonçant la princesse Marie, l'Arrêt de mort de Jane Grey*, le portrait de *M. Gulian, la Cour républicaine de Washington* ; ces deux dernières toiles ont été envoyées à l'Exposition universelle de 1867 ; *la Philosophie et les arts chrétiens ; Portrait de femme*, à l'Exposition universelle de 1878.

HUON DE PENANSTER (Charles-Marie-Pierre), député français, est né à Lannion (Côtes-du-Nord), le 11 octobre 1832. Riche propriétaire et conseiller général des Côtes-du-Nord, depuis [illegible],

par le canton de Plestin, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Assemblée nationale, par le même département, le douzième sur treize, et prit place à l'extrême doite. Il demanda et obtint que les pétitions adressées à l'Assemblée fussent rédigées sur papier timbré. Il vota avec l'extrême droite et repoussa les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut réélu à la Chambre des députés, dans la 1re circonscription de Lannion, par 7,957 voix, sans concurrent. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent le cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant par 7,[illegible] voix, contre 2,867 obtenues par le candidat républicain. Dans la discussion sur l'amnistie, ses interruptions lui valurent coup sur coup, le 21 février 1879, deux rappels à l'ordre, dont il obtint spirituellement le retrait, en remettant sous les yeux du président, M. Gambetta, le compte rendu d'une séance où celui-ci avait interrompu dix-huit fois sans être l'objet d'aucune sévérité.

HUOT (Césaire), ancien représentant du peuple français, né à Pierre-Fontaine (Doubs), le 4 février 1814, et fils d'un instituteur primaire, fit ses études à Dôle et refusa la succession d'un de ses oncles, qui l'avait choisi pour légataire universel à condition qu'il entrerait au séminaire. Placé comme professeur dans un pensionnat de [illegible], il suivit en même temps les cours de la Faculté de droit, et se fit recevoir docteur en 1838. [illegible] comme avocat, à Dijon et à Dôle, il devint un des chefs du parti libéral dans le Jura. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 34 033 suffrages. Il vota, avant et après l'élection du 10 décembre, avec le parti républicain modéré, [illegible] la proposition Rateau, et ne fut pas réélu à la Législative. Il reprit sa place au barreau de [illegible]. Dans l'élection partielle de 1868 qui envoya [illegible] au Corps législatif, M. Huot porté candidat [illegible], n'obtint qu'une faible minorité.

HURMUZ (Édouard), archevêque et littérateur arménien, né à Constantinople, le 22 janvier 1793, [illegible] au couvent des Mékhitaristes de Saint-[illegible] Venise et y fut ordonné prêtre en 1816. [illegible] séjour à Rome, il fut nommé par [illegible] archevêque de Chiragh *in partibus* — Il est mort à Venise le 13 avril 1876. [illegible] ses nombreux ouvrages littéraires, nous [illegible] *Éléments de rhétorique* (Venise, 1839); *Éléments de l'art poétique*, suivis [illegible] sur la *versification arménienne* [illegible] poème en quatre chants (1851, in-8). [illegible] aussi les traductions de l'*Histoire* [illegible] de Rollin (Venise, 1825-29, 6 vol. in-4); [illegible] de l'*Énéide* (1845, in-8), des *Églogues* de Virgile (1859-60), des *Fables de Phèdre* [illegible], du *Voyage du jeune Anacharsis* [illegible], 6 vol. in-8), de *Télémaque* (1849), etc.

HUSCHKE (George-Philippe-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Münden, le 26 juin [illegible] les cours de droit de l'université de [illegible], il fut docteur en 1820 et devint, [illegible] suivante, professeur particulier de droit [illegible] et d'histoire du droit romain. En 1824, [illegible] appelé comme professeur de droit à Rostock. En 1825, il soutint avec éclat un [illegible] politique et religieux, fut condamné à six mois de prison, et acquitté [illegible] nommé doyen du *Spruch collegium* de [illegible] En 1836, il devint, en 1845, directeur [illegible] collège évangélique.

Disciple de Hugo et de Savigny, M. Huschke a publié : *De Pignore nominis, ejus natura et affectu* (Gœttingue, 1821, in-4); *De Privilegiis Fecenniæ Hispalæ senatus consulto concessis* (Gœttingue, 1822, in-8); *Études sur le droit romain* (Studien des rœmischen Rechts; Breslau, 1830, in-8); *Documents pour servir à la critique de Gaius* (Beitræge zur Kritik des Gaius; Leipzig, 1855, in-8); *Incerti auctoris magistratuum et sacerdotiorum populi romani expositiones ineditæ cum commentario* (Breslau, 1829); *la Constitution de Servius Tullius, considérée comme le principe de l'histoire de Rome* (die Verfassung des Kœnigs Servius Tullius, etc.; Heidelberg, 1838); *J. Flavii Syntrophi instrumentum donationis ineditum* (Breslau, 1838); *Sur le Recensement opéré au temps de la naissance de Jésus* (Ueber den zur Zeit der Geburt Jesu gehaltenen Census; Ibid., 1840); *le Droit de* nexum *et l'ancienne législation romaine sur les dettes* (Ueber das Recht des Nexum und das alte rœm. Schuldrecht; Berlin, 1847); *Sur le Cens et la constitution financière de l'ancien empire romain* (Ueber den Census und die Steuerverfassung, etc.; Ibid., 1847); *Jurisprudentiæ antejustinianæ quæ supersunt* (Leipzig, 1861; 3e édit., 1874); *l'Année romaine et ses journées* (das Alte roem. Jahr, etc., Breslau 1869); *Die « Multa » und das Sacramentum* (Leipzig, 1874); *Zur Pandektenkritik* (Ibid., 1875); *Dernier mot sur la question du divorce* (Letztes Wort über die Ehescheidungsfrage, Breslau, 1875), etc. Il a donné, après la mort du jurisconsulte Unterholzner, une édition de son important ouvrage sur les rapports, à Rome, des créanciers et des débiteurs, sous le titre : *Quellenmaessige Zusammenstellung der Lehre der rœm. Rechts von den Schuldverhaeltnissen* (Leipzig, 1840, 2 vol.).

On cite aussi de M. Huschke quelques travaux de philologie : une édition du discours de Cicéron *pro Tullio*, nouvellement découvert; des dissertations savantes dans les *Analecta litteraria* de Leipzig, (1826). Il a pris en outre, comme théologien et représentant de la vieille Église luthérienne de Silésie, une place importante, et il a donné de remarquables articles de théologie et de droit canonique dans divers recueils.

HUSS (Magnus DE), médecin suédois, né à Torp, le 22 octobre 1807, vint en France et suivit longtemps les cours de la Faculté de médecine de Paris. De retour en Suède, il se fit recevoir docteur en médecine et en philosophie. Il devint, à Stockholm, médecin en chef et professeur de clinique à l'hôpital des Séraphins et membre de l'Académie des sciences. Il a le premier établi, en Suède, une vraie clinique médicale et propagé, par son enseignement, la pratique de l'auscultation. Pendant plusieurs années, il publia les *Sommaires* de son enseignement clinique, et y joignit, en 1841, un grand *Tableau statistique*, avec planches dessinées par M. E. Petersson. M. Huss a fondé la première crèche à Stockholm. Il a été anobli en 1857.

Outre plusieurs écrits et mémoires sur l'anatomie pathologique et la statistique médicale, il a publié, en 1852, un livre intéressant *sur l'Alcoolisme chronique* (Alcoholismus chronicus; 2 vol. in-8), qui fut traduit en allemand, et couronné, en 1853, par l'Académie des sciences de Paris. On cite encore : *Sur les Maladies endémiques de Suède* (Om Sveriges endemiska sjukdomar); *Statistique et traitement du typhus et des fièvres typhoïdes* (Om Typhus, etc.; Stockholm, 1855, traduit en anglais par Aberg. Ibid.), etc.

HUSSON (Jean-Christophe-Armand), administrateur et économiste français, membre de l'In-

stitut, né à Claye (Seine-et-Marne), le 8 septembre 1809, entra en 1828, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, où il devint plus tard chef de division, chargé de l'administration départementale et communale. Signalé de bonne heure par son activité et ses connaissances, il fut maintenu dans son poste sous les divers gouvernements. En 1859, M. Husson fut appelé aux fonctions importantes de directeur général de l'Assistance publique; il accomplit dans ce service de nombreuses réformes. Élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de politique, administration et finances), le 7 février 1863, il fut nommé, le 29 décembre de la même année, associé de l'Académie de médecine. Décoré en août 1852, il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 17 septembre 1860 et commandeur le 14 août 1867. Au moment de la révolution du 4 septembre 1870, il se démit de ses fonctions de directeur de l'Assistance publique, et fit valoir ensuite ses droits à la retraite (27 septembre). Après le second siège, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de la Seine, par décret du 10 juin 1871, et chargé spécialement de la direction des finances. — Il est mort subitement à Paris, le 6 décembre 1874.

M. A. Husson est connu par des travaux se rattachant aux questions administratives et dont plusieurs ont été insérés dans la presse périodique; nous citerons : *Géographie industrielle et commerciale de la France* (1838, in-18); *Traité de la législation des travaux publics et de la voirie en France* (1841-42, 2 vol.; 2e édit., 1850); des *Rapports* sur les cimetières de Paris (1842), sur les marchés publics à l'étranger, avec MM. Anger et Baltard (1846), sur les pompes funèbres (1851); puis *les Consommations de Paris* (1856, in-8), ouvrage qui a obtenu le prix Montyon pour la statistique ; *Étude sur les hôpitaux*, etc. (1863, in-4, avec planches); *Discours sur la mortalité des jeunes enfants* (1866), etc.

HUTIN (Philippe), médecin français, né en 1802, à La Neuville (Meuse), remporta trois fois de suite le premier prix de l'École de Paris, et fut, en conséquence des règlements universitaires, reçu gratuitement docteur au mois d'avril 1830. L'un des chirurgiens en chef de la garde nationale, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Nous citerons de M. Ph. Hutin : *Manuel de physiologie* (1825, in-18; 2e édit., 1838) ;*Examen pratique des maladies de matrice* (1840, in-8; 2e édit., 1844) ; *Guide des baigneurs aux eaux de Plombières* (1842, in-18); *Étude de la stérilité chez la femme* (1859, in-18), et plusieurs mémoires et articles insérés dans *la Bibliothèque médicale*.

HUTIN (Jean-Félix-Mathurin), chirurgien militaire français, né le 22 octobre 1804, à Edesheim (Mont-Tonnerre), entra, comme élève, en 1825, à l'hôpital d'instruction de Metz, dont il fut un des lauréats. Il fit, comme aide-major, en 1828, la campagne de Grèce, et, en 1830, celle d'Alger. Il retourna plusieurs fois en Afrique, prit part, comme chirurgien en chef, à la première expédition de Constantine. De 1845 à 1858, il fut médecin en chef des Invalides, puis devint inspecteur du service de santé militaire et membre du Conseil de santé des armées. Officier de la Légion d'honneur en 1845, M. Hutin a été promu commandeur le 12 août 1862.

Il a publié les écrits suivants : *Fragments historiques et médicaux sur l'Hôtel des Invalides* (1851, in-8); *De l'Extraction des corps dans les plaies par armes à feu* (1852, in-4), mémoire couronné par l'Académie de médecine ; *Statistique des hernies à l'Hôtel des Invalides* (1853); *Recherches sur le tatouage* (1853, in-8); *Anatomie pathologique des cicatrices* (1855), extrait des *Mémoires de l'Académie de médecine*, etc.

HUXLEY (Thomas-Henry) naturaliste anglais, né à Ealing (Middlesex), le 4 mai 1825, suivit les cours de médecine à l'École de l'hôpital de Charing-Cross, entra comme aide-chirurgien au service de la marine, et fit un long voyage, sur le navire *Rattlesnake*, dans l'Océan Pacifique et l'Archipel Indien (1846-1850). Nommé professeur d'histoire naturelle à l'École des mines de Londres en 1854, il fit, en outre, un cours d'anatomie au Collége royal des Chirurgiens de 1863 à 1869. Membre de la Société royale de Londres dès 1851, il a fait partie des plus importantes commissions, et a été recteur de l'Université d'Aberdeen pour la période triennale de 1874 à 1877. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences (section de zoologie) le 2 juin 1879.

M. Huxley, qui, à sa réputation de savant, joint celle de hardi penseur et d'écrivain original, avait d'abord publié le résultat des observations, faites pendant son voyage, sur les mollusques et les acalèphes, sous le titre : *History of the oceanic hydrozoa* (Londres, 1858). Ayant adopté la théorie darwinienne, il en donna l'exposition en l'adaptant à l'espèce humaine dans le livre : *De la Place de l'homme dans la nature* (Man's place in nature, Londres 1863, nombreuses édit.; traduit dans les diverses langues et particulièrement en français (1868, in-8). Il le fit suivre des : *Leçons d'anatomie comparée* (Lectures on compar. anat. Ibid. 1864), traduites en français en 1875, et des *Leçons de physiologie élémentaire* (Lessons in elem. physiology, Ibid., 1866), traduites en 1869. Parmi ses autres travaux il faut citer : *les Principes physiques de la vie* (the Phys. bases of life, Ibid., 1868), dans lequel il développe sa théorie du *Protoplasma*; *Éléments d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (A Manual of the an. of vertebrated animals. Ibid., 1871), traduction française en 1877 ; *Practical instruction in elementary biology* (1875); *les Sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir*, traduction française (1876, in-18); *Hume, sa vie et ses travaux*, traduit en français par M. Compayré (1879, in-8), etc. M. Huxley a en outre inséré un grand nombre de mémoires dans les recueils des Sociétés zoologique, géologique, linnéenne, et dans les *Transactions* de la Société royale de Londres. On cite aussi de lui un recueil de discours sous le titre de *Sermons laïques* (Lay sermons, Londres, 1870).

HUZARD (Jean-Baptiste), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 3 janvier 1793, appartient à une famille qui exerçait la maréchalerie depuis plusieurs générations. Fils de l'ancien inspecteur des écoles vétérinaires mort en 1838, il fit à Alfort ses études spéciales, et collabora d'une manière très-active aux *Annales de l'agriculture française*. En 1841, il fut élu membre de l'Académie de médecine. Membre de la Société centrale d'agriculture et de celle d'horticulture, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831 et promu officier le 13 août 1864. — M. Huzard est mort à Paris le [illegible] avril 1878.

Parmi ses nombreux écrits, on remarque : *Esquisse de nosographie vétérinaire* (1815; 2e édit., 1820), extraite du *Dictionnaire d'histoire naturelle*, en 36 volumes; *De la Garantie et des vices rédhibitoires dans le commerce des animaux domestiques* (1825, in-12); *Des Haras domestiques en France* (1829, in-8), augmenté en 1842 d'un travail sur les haras de l'État; [illegible]

plication des songeurs (1854, in-8); *Comment les races chevalines se forment et se conservent* ([illegible], in-8), etc.

HYACINTHE (Charles LOYSON, plus connu sous le nom de P.), prédicateur français, né le 10 mars 1827, à Orléans, suivit son père, nommé recteur d'académie à Pau. Il y acheva ses études, et se fit connaître, tout jeune encore, par des vers remarquables. Entré à Saint-Sulpice à dix-huit ans, il fut ordonné prêtre, après quatre années d'études théologiques, puis il fut appelé à enseigner la philosophie au grand séminaire d'Avignon, et la théologie à celui de Nantes. Il exerça ensuite le ministère sacerdotal dans la paroisse de Saint-Sulpice. Après dix ans d'épreuve, il se convainquit que sa vocation l'appelait à la chaire, passa deux ans de noviciat au couvent des Carmes de Lyon, puis entra dans cet ordre, et y débuta en prêchant avec succès la retraite au lycée de cette ville. Il prêcha ensuite l'Avent à Bordeaux (1863), le carême à Périgueux (1864), et l'été de cette même année, il vint à Paris, parut à la Madeleine d'abord, et enfin à Notre-Dame, où il obtint, dès l'Avent de 1865, un rapide succès, qui grandit les années suivantes.

Dans l'Avent de 1866, il s'attaqua spécialement à la thèse de « la morale indépendante, » et ouvrit, du haut de la chaire, contre le journal fondé sous ce titre, une polémique qui, par son retentissement, ne fit que contribuer au progrès du journal et de la doctrine. L'Avent de 1867 fut consacré à un sujet qui divisait moins, « la morale dans la famille. » Les conférences du P. Hyacinthe paraissaient déjà plus que suspectes à de farouches défenseurs de l'orthodoxie. Dénoncé à la cour de Rome par le rédacteur en chef de *l'Univers*, au commencement de 1869, l'orateur de Notre-Dame fut appelé par le pape, auprès duquel il réussit, dit-on, à se justifier.

Quelques semaines plus tard (juin 1869), un discours du Père Hyacinthe, dans une séance solennelle de la Ligue internationale de la paix, souleva d'autres orages. Il y représentait la religion judaïque, la religion catholique et la religion protestante, comme « les trois grandes religions des peuples civilisés. » Ces paroles de tolérance, très applaudies de l'auditoire, lui furent amèrement reprochées par la presse catholique. Une autre manifestation du Père Hyacinthe devait bientôt avoir encore plus d'éclat. Ayant reçu l'ordre de changer désormais de langage ou de se taire, il écrivit au R. P. général des Carmes déchaussés, à Rome, sa fameuse lettre du 20 septembre, qui était une rupture avec son ordre, sinon avec l'Église elle-même. Il y protestait « contre la perversion sacrilège de l'Évangile, » et ajoutait que « si la France et les races latines sont livrées à l'anarchie sociale, la cause principale en est, non pas sans doute dans le catholicisme lui-même, mais dans la manière dont le catholicisme est depuis longtemps compris et interprété. » Cette lettre, qui mettait le P. Hyacinthe plus près de Lamennais que de Lacordaire, prit, à l'approche du concile, les proportions d'un événement. Il se vit l'objet des blâmes énergiques de M. L. Veuillot, des rappels fraternels de M. Dupanloup, des applaudissements flatteurs du marquis de Villamarina. L'excommunication majeure fut prononcée par ses supérieurs contre le moine déserteur de son ordre. Le P. Hyacinthe partit pour l'Amérique, où il fut l'objet de chaudes ovations, mais où il protesta toujours de sa volonté de rester catholique. Il revint en Europe en décembre 1869.

Retiré en province, puis à Rome et à Londres, pendant la guerre de 1870, il adressa à différents personnages des lettres éloquentes pour les adjurer de s'interposer dans une lutte dont il faisait remonter l'origine au dogme même de l'infaillibilité proclamé par le dernier concile. Au mois de septembre 1871, il se rendit à Munich pour prendre part au Congrès des Vieux-Catholiques rassemblé par M. Doellinger. Très chaleureusement accueilli par l'assemblée, il y vit, selon ses propres expressions, « une protestation contre cet esprit d'antagonisme et de haine dont les violents et les sophistes voudraient faire l'état normal des peuples chrétiens. » En même temps il saluait dans « son maître, » M. Doellinger, le patriarche de la science et de la conscience allemandes. Quelque temps après, son frère, M. l'abbé Th. Loyson, professeur de théologie à la Sorbonne, se sépara ouvertement de lui, et le P. Hyacinthe signala, par une de ses lettres les plus éloquentes, cette « goutte qui manquait à son calice. » Conséquent avec ses nouveaux principes et pour rompre tout à fait avec l'Église catholique romaine, il épousa, le 2 septembre 1872, à Marylebone (Londres), miss Emily-Jane Butterfield, veuve de Ed. R. Merriman. Son ordre procéda aussitôt, selon sa règle, à « l'enterrement » du frère qui s'était dégagé de son serment.

Le 10 février 1873, M. Hyacinthe Loyson fut élu curé de Genève et, le 7 mai, il célébra sa première messe. Le lendemain un bref excommunia toutes les personnes qui avaient assisté à cette cérémonie. Bientôt il vit s'accentuer, à Genève même, des dissensions telles qu'il dut résigner sa cure et rompre avec les catholiques libéraux, « animés d'un esprit qui n'est ni libéral en politique ni catholique en religion. » (4 août 1874). Revenu à Paris, après un nouveau séjour à Londres où il parla plusieurs fois devant un auditoire des plus aristocratiques, l'ex-carme se vit longtemps refuser par les ministres de « l'ordre moral, » l'autorisation de faire des conférences, et ce ne fut qu'en 1877 qu'il obtint de prendre la parole dans des réunions dites *privées* qui rassemblèrent chaque fois, dans l'enceinte du Cirque, plusieurs milliers d'auditeurs. Ces conférences eurent d'abord un succès qui rappela celles de Notre-Dame, et, comme ces dernières, elles étaient analysées ou reproduites dès le lendemain, par divers journaux. Il essaya de les reprendre en juin 1878, mais elles ne rencontrèrent plus le même empressement. M. Loyson prenant le titre de « recteur » ouvrit alors rue Rochechouart, dans un ancien café-concert, une église « gallicane, » qui fut inaugurée avec un certain bruit. Dans un de ses premiers sermons, il eut pour la République, dont il prédit la chute prochaine, en l'accusant de s'attaquer aux consciences (mai 1879), des sévérités de langage dont les journaux monarchiques et religieux lui surent peu de gré. Un an plus tard (février 1880), il demandait en vain au Conseil municipal de Paris un édifice public pour son culte.

Les publications de M. Hyacinthe Loyson se divisent logiquement en deux parts : celles qu'il a signées de ce simple prénom, lorsqu'il était dans les ordres, et celles qui portent son nom de famille. Parmi les premières, nous rappellerons : *la Société civile dans ses rapports avec le christianisme* (1867, in-18); *Matérialisme et spiritualisme* (1867, in-8); *la Famille* (1867, in-8); *Discours pour la profession de foi catholique d'une protestante* (1868, in-8); *Discours prononcé au congrès de Munich* (1872, in-8); *Cantiques à l'usage du culte chrétien* (Genève, 1876, in-16), etc. Il a publié sous son propre nom toute une série de sermons sur *le Dimanche et les classes laborieuses*, sur *l'Église catholique en Suisse*, sur *la Réforme catholique*, sur *l'Ultramontanisme et la Révolution*, etc.

HYACINTHE (Louis-Hyacinthe **Duflost**, [illegible]), acteur comique français, est né à Paris, le 15 avril 1814. Dès l'âge de six ans il se formait à l'art théâtral, sous la direction de Mlle Louise Fusil, et à sept ans il obtenait un premier engagement dans la troupe enfantine de M. Comte. En 1830, il fut forcé de la quitter pour cause de croissance trop rapide. Peu remarqué au Vaudeville, il entra, vers 1837, aux Variétés, dont le genre excentrique convenait parfaitement à sa niaiserie bouffonne, à son jeu gauche, et surtout à son physique burlesque. Il a créé à ce dernier théâtre d'amusantes caricatures dans les pièces intitulées : *le Maître d'école*, *Ma maîtresse et ma femme*, *les Cuisinières*, *les Saltimbanques*, etc. En 1847, il débuta au Palais-Royal, où il prit, à côté de MM. Grassot et Ravel, la place laissée vide par Alcide Tousez. Il tint avec un succès constant les mêmes emplois à ce théâtre.

HYMANS (Salomon-Louis), littérateur et homme politique belge, né à Rotterdam, le 3 mai 1829, publia dès l'âge de seize ans une traduction des *Mémoires et documents inédits sur Van Dyck et Rubens*, par William Hookham Carpenter (Anvers, 1845, in-8). Deux ans après, il fit représenter à Gand et à Anvers un drame historique en vers, intitulé *Robert le Frison* (Gand, 1847, in-18), et donna des feuilletons littéraires au *Messager de Gand*, sous le pseudonyme de *Ange Hennet*. De 1849 à 1859, il fut rédacteur de la *Gazette de Mons*, de l'*Indépendance belge* et de l'*Étoile belge*. Dans l'intervalle, il avait été nommé professeur d'histoire nationale au Musée royal de l'industrie à Bruxelles. Élu représentant de cette ville, en 1859, en 1863, 1864 et 1868, il siégea dans les rangs de la majorité libérale.

M. Hymans après sa première élection, fournit encore de nombreux articles aux journaux *la Meuse* et l'*Office de publicité*. Il devint, en 1865, rédacteur en chef de *l'Écho du Parlement*. Membre actif de la Chambre, il prononça de nombreux discours, entre autres en faveur de l'abolition des octrois, et sur l'organisation de l'armée. Il fut rapporteur des projets de lois sur la propriété littéraire (1860), et sur la réforme électorale (1866), et il proposa le premier de supprimer le subside accordé par le gouvernement aux Bollandistes pour la continuation des *Acta sanctorum*, publication destinée, selon lui, à exalter la gloire des jésuites : le subside fut supprimé en 1868. Membre de la commission centrale de statistique, il a été décoré de plusieurs ordres.

En dehors de sa collaboration à la plupart des feuilles libérales belges, et des brochures d'actualité, M. Hymans est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de genres très-divers, entre autres : *Histoire du marquisat d'Anvers* (Bruxelles, 1847, in-12), sous le pseudonyme de *G. Huydens*; *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en prose (Ibid., 1852, in-32); *le Diable à Bruxelles* (Ibid., 1853, 4 vol. in-12), avec Jean Rousseau; *le Parti de la paix au parlement d'Angleterre* (Ibid., 1855, in-8); *l'Église et les libertés belges* (Ibid., 1857, petit in-8, 2e édit. Ibid., 1858, in-12); *Lettres moscovites* (Ibid., 1857, in-12), adressées de Moscou au journal *le Nord*, à l'occasion du couronnement d'Alexandre II; *Un brillant mariage* (Ibid., 1857, in-32), roman imité du suédois de Mme Émilie Carlen, avec P.-J. Stahl, et publié dans *le Siècle*; *le Rhin monumental et pittoresque* (Ibid., 1857-1861, 2 vol. in-fol.); *la Famille Buvard* (Ibid., 1858, 2 vol. in-12), roman; *la Courte échelle* (Ibid., 1859, in-12), roman; *Quinze jours dans l'Oberland bernois* (Ibid., 1859, in-12); *André Bailly* (Ibid., 1861, 2 vol. in-18), roman.

Il faut citer à part les publications [illegible] l'histoire de son pays : *Histoire* [illegible] *Belgique* (Ibid., 1860, in-8, 2e édit. [illegible]); *Histoire populaire du règne de* [illegible] 1864, in-8), plusieurs fois réimprimée [illegible] *l'histoire de la Belgique* (Paris, [illegible]) *toire politique et parlementaire de la* [illegible] *1814 à 1830* (Bruxelles, 1869, in-8, [illegible]) *Palmerston, la France et la Belgique* [illegible]. M. Hymans a, en outre, traduit [illegible] *Monde avant la création de l'homme* [illegible] mermann (Bruxelles, 1857, in-8, 3e éd. [illegible]) le *Manuel de l'histoire de la peinture* [illegible] Waagen (Ibid., 1863, 3 vol. in-8), [illegible] et de l'anglais, *la Famille Baron*, [illegible] M. Disraëli (Ibid., 1857-1861, 2 vol. [illegible]).

HYMANS (Henri-Simon), littérateur [illegible] que d'art belge, frère du précédent, [illegible] le 8 août 1836, fut attaché, en 18[illegible], à la [illegible] thèque royale de Bruxelles, où il [illegible] vateur de la section des estampes. [illegible] teurs de l'important recueil des *Documents* [illegible] *nographiques et typographiques de la* [illegible] *que royale de Belgique* (Bruxelles, [illegible] in-fol.), il a publié lui-même, par [illegible] *Compositions allégoriques et* [illegible] *grands maîtres de toutes les écoles* [illegible] Leipzig, 1869, in-fol., avec pl.) et [illegible] *de la gravure dans l'école de Rubens* [illegible] gr. in-8, pl.) couronné par l'Acad[illegible] séré des travaux spéciaux dans le [illegible] *sciences historiques de Belgique*, la [illegible] *verselle des arts*, *l'Illustration*, [illegible] 1861 à 1869, un courrier de quinzaine [illegible] *Journal des beaux-arts et de la* [illegible] 1869, il fut appelé à la chaire [illegible] d'histoire de l'art de l'Académie d'[illegible] nateur habile, il a fait paraître un [illegible] bre de planches qu'il a lithographi[illegible] Leys, Induno, C. Dell' Acqua, de [illegible]

HYRTL (Joseph), anatomiste a[illegible] 7 décembre 1811, à Eisenstadt (Hon[illegible]) Vienne, où il obtint, à vingt-deux [illegible] de prosecteur. Nommé, en 1837, [illegible] l'université de Prague, il revint, [illegible] professeur titulaire d'anatomie, à [illegible] et deux ans plus tard fut admis à l'[illegible] périale des sciences. Très habile [illegible] préparer les pièces anatomiques [illegible] Vienne un musée d'anatomie dont [illegible] description (Vienne 1869). Il a [illegible] vers cabinets d'anatomie de l'Europe [illegible] d'une rare perfection. Il est devenu [illegible] l'École supérieure de Vienne.

On doit à M. Hyrtl un *Manuel* [illegible] *pratique d'anatomie* (Lehrbuch der [illegible] Menschen mit Rücksicht, etc.; [illegible] 2e vol.: 13e édit. 1875), traduit en cinq [illegible] devenu classique en Allemagne, et [illegible] *l'anatomie topographique et de ses* [illegible] (Handbuch der topographischen An., [illegible] 1847 : 6e édit. 1871).

On cite ensuite : *Recherches d'anatomie* [illegible] *parée sur l'organe de l'ouïe* ([illegible] Untersuchungen über das Gehœrorg[illegible] chen und der Saeugethiere; Prague, [illegible]) *d'angiologie comparée* (Beitraege [illegible] Ang.; Vienne, 1850); *Recherches* [illegible] *sur les organes urogénitaux des poissons* [illegible] zur Morphologie der Urogenitalorgane [illegible] Ibid., 1850); *Études anatomiques sur* [illegible] *Ehrenbergii* (Ibid., 1855, avec 5 pl[illegible]) *mydophori truncati cum Dasypode* [illegible] *paratum examen anatomicum* (Ibid., [illegible]) sans compter les *Mémoires*.

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS.

…KOWITSCH (Alexis), homme politique …, né à Temesvar, vers 1810, vint en Serbie …, fut secrétaire du prince Michel en 1839, …ença dès lors à prendre une part active …affaires et fut l'un des plus hardis promo… de la révolution de 1842. Après s'être mis à …te de la révolte, il rédigea, avec quelques …es chefs, la constitution provisoire, et fut …mmé directeur de la chancellerie serbe par le …eau gouvernement. Lorsque, en 1843, le …nce Alexandre dut s'éloigner devant les menaces …la Russie, M. Iankowitsch, en qualité de chan…lier, administra le pays jusqu'à la restauration …on pouvoir. De 1847 à 1848, il fut ministre …la justice et du culte; en 1850, il devint …teur et coadjuteur du ministre des affaires …angères, Petroniewitsch, après avoir été lui-…me à différentes reprises ministre par intérim. …1855, il fut nommé chancelier d'État, mais il …nça à ses fonctions, l'année suivante, pour …ndre sa place au Sénat, où sa parole lui …na une grande autorité.

…SEN (Henri), poète dramatique et satirique …égien, né à Skien, le 20 mars 1828, entra …bord dans une pharmacie qu'il abandonna pour …livrer à la littérature. Après avoir publié, sous le …udonyme de *Brynjolf Bjarme*, un drame en trois …tes, *Catilina* (Christ. 1850), il entra à l'uni…versité, où il fonda avec ses condisciples un jour…al littéraire, dans lequel il publia sa première …ièce, *Norma ou l'Amour d'un homme politique*. …l devint, grâce à la protection du violoniste …. Bull, directeur du théâtre de Bergen, et passa, …n 1857, à celui de Christiania. Il y fit jouer quel…ques-unes de ses pièces, dont le succès fut de …plus en plus complet. En 1863, il fit paraître …la *Comédie de l'amour* (Kjaerlighedens Komoedia), …poème satirique, qui lui valut une subvention …pour voyager à l'étranger; il séjourna quelque …temps à Rome, obtint, en 1866, du Storthing …ne pension, et résida le plus souvent à Dresde.

…Outre les ouvrages cités plus haut, M. Ibsen a …oué avec succès : *Fru Inger til Oesteraad* …(1857); *Hermaendene paa Helgeland* (1858); …*Brandt* (1866); *Peer Gynt* (1867); *De Unges For-…bund* (1869); *Keiser og Galilaeer* (1875), etc.; …n volume de *Lyriske Digte* (1871).

…DEVILLE (Henry, baron, puis comte D'), …diplomate français, né à Saulnat, près de Riom (…Puy-de-Dôme), le 16 juillet 1830, entra de bonne heure au ministère des affaires étrangères et fut nommé, en 1859, secrétaire à Turin, d'où il fut envoyé à Rome en 1862. Il y resta jusqu'en 1867, obtint le titre de *comte romain*, puis passa, comme secrétaire de 2e classe, à Dresde et l'année suivante, à Athènes. Après le 24 mai 1873, il fut nommé préfet d'Alger, mais n'occupa ce poste qu'un an environ et fut mis en disponibilité. M. d'Ideville a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Journal d'un diplomate en Italie* (1859-1866). *Notes pour servir à l'histoire du second empire*, (1872-1873, 2 séries in-18), suivi du *Journal d'un diplomate en Allemagne et en Grèce* (1875, in-18); *les Piémontais à Rome : Mentana, la Prise de Rome* [1867-1870] (1874, in-18), et dans un autre ordre de travaux : *Beulé* (1874, in-8), souvenirs personnels; *Lettres flamandes* (1876, in-8); *Gustave Courbet*, sa vie, son œuvre, (1878, in-8, avec eaux-fortes); des notices biographiques sur *Monseigneur X. de Mérode* (1874); *Pie IX* (1878); *Victor-Emmanuel* (1878); des brochures de circonstance, comme *l'Homme qui tue et l'homme qui pardonne*, (1872, in-8), avec une préface de M. Alex. Dumas, etc. M. d'Ideville a collaboré à *la Revue de France*, à *la Gazette de France*, au *Figaro*, etc. Pendant la publication de ses principaux ouvrages diplomatiques, M. d'Ideville sollicita son admission dans la Société des gens de lettres, sous les auspices de M. Alex. Dumas fils. Le rejet de cette candidature amena la démission de M. Dumas, qui la retira quelque temps après, et M. d'Ideville fut reçu sociétaire en janvier 1880.

IGNATIEW (Nicolas-Pawlowitsch), général et diplomate russe, né à Saint-Pétersbourg, le 29 janvier 1832, est fils d'un général qui se rangea l'un des premiers du coté de l'empereur Nicolas, lors de la révolution militaire de 1825. Élevé à l'école militaire des pages, il termina ses études à l'Académie d'État-major et entra dans la garde impériale en 1849. Pendant la guerre de Crimée, il servit sous le général de Berg, qui commandait un corps d'observation dans les provinces baltiques, fut quelque temps attaché militaire aux ambassades de Londres et de Paris, puis fut nommé, en 1859, ambassadeur à Pékin, où il conclut avec la Chine un traité de commerce très avantageux pour la Russie. Nommé, en 1863, directeur du département asiatique au ministère des affaires étrangères, il passa, le 26 juillet 1864, à Constantinople, comme ambassadeur. Par un

avancement rapide, il avait reçu, dès 1858, le grade de général major.

Dans le poste difficile qui lui était confié, il s'attacha d'abord à maintenir les bonnes relations des deux pays, en désavouant l'insurrection crétoise de 1866 et en abandonnant la Grèce dans son conflit avec la Turquie. Il prit parti pour les Bulgares, lors du différend de ceux-ci avec les Grecs, à propos des affaires ecclésiastiques. Il acquit une grande influence sur le sultan Abdul-Aziz et, quoique toute sa politique tendît à exciter les populations chrétiennes contre les musulmans, il acquit une véritable popularité. Lors des premières difficultés, que créèrent pour la Turquie, en 1875, les réclamations des Bosniaques et des Bulgares, il soutint ces peuples et se prononça pour la politique libérale de Midhat pacha. La déposition d'Abdul-Aziz changea sa position à Constantinople. Une première conférence des ambassadeurs se réunit le 1er septembre 1876, afin de demander à la Porte la cessation des hostilités contre la Serbie, et le général Ignatiew réclama des garanties, pour la mise à exécution des décisions de cette conférence. Dans une deuxième réunion présidée par lui-même (12 décembre), il déclara, avec le marquis de Salisbury, que les contre-propositions turques étaient inacceptables, et les plénipotentiaires quittèrent Constantinople. Le général Ignatiew entreprit à Berlin, à Vienne, à Londres et à Paris, une série de voyages diplomatiques, dont le résultat fut la signature du protocole de Londres (31 mars 1877). Depuis, il se tint à l'écart, représentant le parti de la guerre à outrance, contrairement aux tendances du prince Gortschakoff. Il fut un moment question de lui pour le trône de la Bulgarie indépendante. Il ne prit point part au Congrès de Berlin et après la signature de la paix, se retira à Nice (février 1879).

IHERING (Rodolphe DE), jurisconsulte allemand, né à Aurich, le 22 août 1818, étudia le droit aux universités de Heidelberg, de Munich et de Goettingue, puis alla suivre à Berlin les leçons de Savigny et de Stahl. Reçu docteur en droit en 1842, il devint professeur de droit romain à l'université de Bâle en 1845, et professa successivement dans les universités de Rostock en 1846, de Kiel en 1849, de Giessen en 1852 et de Vienne en 1868; il passa, en 1872, à celle de Goettingue et reçut la noblesse héréditaire d'Autriche, pour services rendus à la science.

Son ouvrage principal : *Esprit du droit romain* (Geist des roem. Rechts, etc.; Leipzig, tom. I-III, 1852-1865) considéré comme un des plus importants traités sur la matière, a été traduit en français, en italien et en russe. M. Ihering a publié en outre : *Du Principe de la possession* (Ueber den Grund des Besitzesschutzes, Iena 1868, 2e édit. 1869), traduit en italien et en français (1875); *la Jurisprudence de la vie journalière* (Iena 1870; 3e édit. 1877), traduit en italien et en hongrois; *le Combat pour le droit* (der Kampf ums Recht; Vienne, 1872; 5e édit. 1877), traduit en français en 1875; puis un certain nombre de mémoires dans les *Annuaires de la connaissance du droit romain et du droit privé allemand*, dont il a été l'éditeur.

IIRECEK (Joseph), philologue tchèque, né à Hohenmauth (Bohême), le 9 octobre 1825, étudia à l'université de Prague la philosophie et le droit de 1844 à 1849 et fut chargé en 1850, au ministère de l'instruction publique, du choix des livres pour les écoles non allemandes de l'Autriche. Son expérience des affaires de l'église grecque orientale le fit appeler, comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet Hohenwart, en 1871. À la chute de ce ministère, il retourna à Prague, où il devint président de la Société royale des sciences.

Il a publié, soit en allemand, soit en langue tchèque, de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Revue ethnographique du royaume de Bohême* (Narodopisny prehled, etc. Prague, 1850); *Anthologie de la littérature tchèque* (Prague, 1858-1861, 3 vol.); *Essai de l'emploi des caractères latins dans l'écriture ruthène* (Vienne, 1859); *Documents concernant l'église grecque non unie en Autriche* (Vienne, 1861); *Grammaire de la langue tchèque ancienne* (Prague, 1870); *Dictionnaire bio-bibliographique des écrivains tchèques* (Prague, 1874-1876, 2 vol.), et un certain nombre de mémoires d'histoire littéraire ou de droit dans la *Revue autrichienne*, dans le *Musée tchèque* (Ceske Museum). Il a édité les *Mémoires du chancelier tchèque*, comte Guillaume Slavata.

Son frère, Herménégild Jirecek, né à Hohenmauth, le 13 avril 1827, fit également ses études à l'université de Prague, de 1845 à 1850, et devint employé au ministère de l'instruction publique en 1853. Il se livra à l'étude de l'histoire du droit de son pays et publia les ouvrages suivants : *Sur l'Attentat à la propriété et ses conséquences juridiques d'après les anciennes lois tchèques* (Ueber Eigenthumsverletzungen, etc. Vienne, 1855); *le Droit slave en Bohême et en Moravie* (Slovanské pravo v Cechach i na Moravě. Prague, 1863, 3 vol.); *le Droit tchèque et morave jusqu'à la fin du XIIIe siècle* (das Recht in Boehmen und Maehren, etc. Prague, 1865-1866, parties I et II); *Codex juris bohemici* (Prague, 1867-1877, 5 vol.), etc.

IMBERDIS (André), magistrat français, né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 7 juillet 1810, étudia le droit à Paris, se fit inscrire au barreau de cette ville, et fut, en 1835, un des défenseurs des prévenus d'avril 1834 devant la Cour des pairs. À cette époque, il s'était fait connaître par quelques travaux littéraires, tels que *le Dernier jour d'un suicidé* (2e édit., 1836, in-8); *l'Habit d'Arlequin* (1832, in-8), roman humoristique; *le Cri de l'âme* (1836, in-8), recueil de poésies. Il passa ensuite au barreau d'Ambert, qu'il quitta en 1848, pour entrer dans la magistrature en qualité de premier avocat général à la Cour d'appel de Riom. Après quelques années de retraite, il fut nommé conseiller à la Cour d'appel d'Alger. C'est en cette qualité qu'il fut appelé à diriger les longs débats de l'affaire du capitaine Doineau, traduit devant la Cour d'assises d'Oran pour assassinat sur un chef arabe (1857). En décembre 1858, il devint président de Chambre à Alger, et membre du Conseil général de la province. Il passa depuis, en qualité de président de Chambre, à la Cour impériale d'Agen. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mars 1859. — Il est mort à Agen en janvier 1876.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Imberdis : *Histoire des guerres religieuses en Auvergne pendant les XVIe et XVIIe siècles* (1840-1841, 2 vol., in-8; 2e édit. augmentée, 1846), couronnée, en 1839, par l'Académie de Clermont; *les Nuits d'un criminel* (1844, 2 vol. in-8), étude morale; *l'Auvergne historique depuis l'ère [illegible] jusqu'au XVIIIe siècle* (1851, in-8), etc.

INDUNO (Dominique), peintre italien, né à Milan, en 1815, fut élève de l'Académie de cette ville et de M. François Hayez et remporta le grand prix au concours de 1837. À son retour de Rome, il se fixa dans sa ville natale. Cultivant la peinture historique et le genre sérieux, il a produit

notamment : *Samuel et David*, placé au musée de Vienne ; *Pain et larmes*, appartenant à M. Hayez ; *les Contrebandiers*, *la Douleur du soldat*, *la [illegible] le Rosaire*, *les Réfugiés d'un village incendié* : ces sujets ont figuré la plupart aux expositions de Gênes (1842-1853), et particulièrement à l'Exposition universelle de Paris en 1855 ; à celle de 1878, il a exposé : *Victor-Emmanuel plaçant la première pierre de la galerie de Milan*. Cet artiste a obtenu une médaille d'honneur à Gênes, en 1852, et une mention en 1855. — Il est mort dans sa ville natale en novembre 1878.

Un artiste de sa famille, M. Gérôme INDUNO, également né à Milan, et élève de la même académie, a figuré en même temps à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs tableaux de genre : *la Vivandière*, *Soldat suisse*, *Musiciens*, etc. Il obtint une mention. Il exposa en 1878 : *Italie*, 1859, *un Amateur d'antiquités*, *Émigrants*, *Sa[illegible]*, et reçut une médaille de 3e classe.

INGLEBY (Clément-Mansfield), littérateur anglais, né à Edgbaston (Birmingham), le 29 octobre 1823, suivit les cours de droit à Cambridge et fut reçu docteur en 1858. Professeur de logique et de métaphysique à l'Institut Midland, il donna sa démission pour s'occuper de littérature. En 1870, il devint secrétaire, pour l'étranger, de la Société royale de littérature.

Il a publié : *Esquisse de la théorie de la logique* (Outlines of theoret. logic, 1856) ; les *Falsifications de Shakespeare* (the Shakespeare falsic. 1859) ; *Étude complète des polémiques shakespeariennes* (A complete view of the S. controversy, 1861) ; *le Lion dormant* (the Still Lion, 1865) ; *Introduction à la métaphysique* (an Introd. to metaph., 1869) ; *la Renaissance de la philosophie à Cambridge* (the Revival of phil., etc., 1870).

INJALBERT (Jean-Antoine), statuaire français, né à Béziers (Hérault), le 23 février 1845, fut élève de M. Dumont ; il remporta, en 1873, le deuxième prix, et, en 1874, le premier prix au concours pour Rome sur ce sujet : *la Douleur d'Orphée*. Il avait figuré au Salon de 1872 avec un buste en plâtre, et à celui de 1873 avec le médaillon en bronze de *Mme V. Faure*. Il a exposé depuis *la Tentation*, haut-relief en plâtre (1877) ; [illegible], statue de plâtre (1878). M. Injalbert a obtenu une médaille de 2e classe en 1877 et une médaille de 1re classe en 1878.

IOOS (Louis-Jacques-Benoist), député français, né à Bergues (Nord), le 13 septembre 1800, fit pendant longtemps le commerce des vins. Maire de Bergues et ancien colonel de la garde nationale, il se présenta aux élections du 20 février 1876, comme candidat constitutionnel, dans la 2e circonscription de Dunkerque et fut élu, sans concurrent, par 10187 voix. Il prit place au centre droit avec la minorité monarchiste de la Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, encore sans concurrent, par [illegible] voix. Conseiller général du département du Nord pour le canton de Bergues, M. Ioos a été décoré de la Légion d'honneur.

IRVING (Theodore), littérateur américain, né à New-York, le 9 mai 1809, est neveu du célèbre écrivain de ce nom. Après qu'il eut terminé ses études classiques, il rejoignit, en 1828, son oncle en Espagne, l'accompagna ensuite à Paris et se livra à des travaux assidus sur la littérature [illegible] et fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres. De retour dans son pays, il occupa, de 1836 à 1849, la chaire d'histoire et de belles-lettres au collège de Genève, puis la même chaire à l'Académie libre de New-York.

On a de lui : *la Conquête de la Floride* (the Conquest of Florida ; New-York, 1835 ; nouv. édit., 1851), écrite avec beaucoup d'élégance ; *la Source des eaux vivifiantes* (the Fountain of living waters ; 1849), livre de piété. *Un Faux pas* (Tiny Footfall ; 1869) ; *Plus que vainqueur* (More than conqueror ; 1873), et de nombreux articles disséminés dans les journaux littéraires. En 1854, il reçut l'ordination sacerdotale dans la communion protestante des épiscopaux.

Un autre neveu de Washington Irving, M. John-Treat IRVING, a aussi acquis de la notoriété comme écrivain : il a publié un volume d'*Esquisses indiennes* (Indian Sketches, 1835), récit d'une excursion chez les Pawnies ; puis les romans de *l'Attorney* et de *Harry Harson*, insérés dans le *Knickerbocker Magazine* sous la signature de *John Quod*.

ISABELLE (Charles-Édouard), architecte français, né au Havre, le 24 février 1800, entra, en 1818, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère, et en sortit, en 1822, avec plusieurs médailles obtenues au concours. Il voyagea en Italie, de 1824 à 1828, et étudia particulièrement les rotondes et édifices circulaires des diverses époques. Il construisit à Angers, de 1835 à 1842, l'École des arts et métiers. Il a été nommé inspecteur général des établissements thermaux. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a été promu officier le 16 août 1862.

Il a publié : *Parallèle des salles rondes de l'Italie, antiques et modernes*, considérées sous le rapport de leur destination, disposition, construction et décoration (1831, in-fol. avec pl.) ; *les Édifices circulaires et les dômes*, (1843-1850, in-fol.), complément de l'ouvrage précédent ; *Notice* sur le tombeau de Napoléon (1844, in-8), etc.

ISABELLE II (Marie-Louise), ex-reine d'Espagne, née à Madrid, le 10 octobre 1830, est la fille du roi Ferdinand VII et de Marie-Christine sa quatrième femme. Elle doit le trône à la fameuse pragmatique sanction du 29 mars 1830, qui supprima la loi salique en Espagne, et dépossédа son oncle don Carlos. D'où une guerre civile de sept années. Placée, en octobre 1832, sous la tutelle immédiate de sa mère, déclarée reine régente, elle fut menacée de perdre son trône dès le berceau. Aussitôt après la mort de Ferdinand VII (septembre 1833), une insurrection formidable s'éleva dans le nord, sous la conduite de Zumala-Carreguy, et força la régente à conclure une quadruple alliance défensive avec l'Angleterre, la France et le Portugal (22 avril 1834), ainsi qu'à faire d'importantes concessions au libéralisme. L'*Estatuto real* du 15 avril accorda une Constitution et deux Chambres.

Les Cortès nouvellement convoquées consacrèrent par un vote l'exhérédation de don Carlos et les droits d'Isabelle, qui, menacés par des révoltes continuelles et par les succès des généraux carlistes, furent enfin imposés à l'Espagne par les victoires d'Espartero (voy. ce nom), et la décisive capitulation de Bergara (31 août 1839), à la suite de laquelle don Carlos passa en France, et y fut interné. Cependant ces déchirements de la guerre civile rendaient très difficile le gouvernement intérieur. Déjà commençaient à se former deux grands partis, les *moderados* (conservateurs) et les *exaltados* (libéraux), entre lesquels flottait la reine. Les exaltados firent tourner quelque temps les embarras du gouvernement à leur profit. Au minis-

tère Martinez de la Rosa avait succédé le ministère Mendizabal (septembre). Sous la pression des révoltes de Saragosse et de Madrid, ce ministre se crut assez fort pour modifier l'*Estatuto real*, élargit la loi électorale et imposa les couvents. Les juntes insurrectionnelles mal satisfaites réclamèrent la Constitution de 1812, qui, après de nouvelles indécisions du gouvernement (ministère Isturiz, mai-août 1836), fut accordée à la révolte triomphante de Madrid (18 juin 1837).

Le gouvernement, aussitôt après les victoires d'Espartero, essaya de prendre sa revanche. La dissolution des Cortès (septembre 1839) aboutit aux émeutes formidables de Barcelone et de Madrid, et à la fuite de Marie-Christine en France. La régence fut confiée à Espartero et la tutelle de la reine à son ami Arguelles (8 mai 1841). Une tentative des généraux O'Donnell et Diégo-Léon pour enlever la reine ne réussit pas; la mort de Diégo-Léon ne fit qu'accélérer la chute d'Espartero (mai 1843). La tutelle passa au général Castanos; mais les Cortès avancèrent de onze mois la majorité d'Isabelle (8 novembre 1843).

Le retour de Marie-Christine et la victoire des moderados furent signalés par la dictature militaire de Narvaez, des lois antilibérales et l'état de siège. Aux Cortès de 1844, les progressistes laissèrent le terrain complètement libre à leurs adversaires. Bientôt la grande question du mariage de la reine vint remuer l'Europe. Les prétendants étaient l'infant François d'Assise, cousin d'Isabelle, le comte de Trapani, fils du roi des Deux-Siciles, Ferdinand II; le comte de Montemolin, fils de don Carlos, soutenu par la Russie et les autres cours du Nord, enfin le prince Léopold de Cobourg, présenté par l'Angleterre. A la suite de divisions dans le gouvernement espagnol et entre les gouvernements français et anglais, la politique de la France triompha tout à coup. La reine épousa son cousin, Marie-Ferdinand-François d'Assise, fils de l'infant François de Paule, et sa sœur, Marie-Ferdinande-Louise, épousa le duc de Montpensier. L'agitation que causèrent ces choix en Espagne rendit quelque force aux libéraux. Un instant la reine parut pencher de leur côté et secouer le joug de sa mère, en appelant aux affaires MM. Serrano et Salamanca (1er septembre 1847); mais, dès le mois suivant, Narvaez reprit en main le pouvoir.

Ce ministre prévint le contre-coup que pouvait avoir en Espagne la révolution de Février, par un redoublement de compression. La reine se rapprocha de l'Autriche et de la Prusse, qui avaient toujours refusé de la reconnaître, noua pour la première fois avec ces puissances des relations diplomatiques, et envoya un corps d'armée pour aider au rétablissement du pape. D'un autre côté, elle rompait ses relations avec l'Angleterre. A l'intérieur, une nouvelle tentative de Cabrera et du comte de Montemolin (1848-1849) était énergiquement comprimée, et une série d'intrigues de palais n'aboutissait qu'à l'humiliation du mari de la reine, et à la consolidation du ministère Narvaez. Il céda pourtant la place, en janvier 1851, au ministère Bravo Murillo, qui promit des réformes libérales et débuta par un concordat avec le pape. Le 20 décembre, la reine qui, le 12 juillet de l'année précédente, était accouchée d'un enfant mort, mit au monde une fille, Marie-Isabelle-Françoise. Le 2 février 1852, comme elle allait faire ses relevailles, elle fut blessée légèrement d'un coup de poignard par un prêtre insensé nommé Martin Merino. Cet attentat, joint à l'influence de la nouvelle politique qui dominait en Europe, donna prétexte à des mesures réactionnaires, auxquelles les Cortès de 1852 répondirent en choisissant un président libéral, M. Martinez de la Rosa. Le ministère [illegible] la Chambre et présenta un projet de [illegible] de la Constitution, qui portait l'[illegible] plicite de toutes les libertés civiles et [illegible] de l'Espagne. La Chambre de 1853 et les [illegible] moderados, entre autres Narvaez, [illegible] alliance avec l'opposition libérale, [illegible] majorité énorme contre le gouvernement. [illegible] dissoute le 8 avril, et, à la suite d'une [illegible] crise ministérielle, l'absolutisme entra au pouvoir, en septembre, avec MM. Sartorius, [illegible] San Luis, Domeneche, Blaser, Gerona, [illegible] et Molins.

Au bannissement de plusieurs [illegible] parti constitutionnel, l'armée répondit [illegible] sédition à la tête de laquelle se mirent les généraux O'Donnell, Messina, Serrano, [illegible] et Dulce, commandant de la garnison de [illegible]. Vainqueurs à Vicalvaro, ils appelèrent [illegible] à l'insurrection, au nom de la Constitution de 1837. A la suite d'une petite guerre [illegible] mois en Andalousie, un nouveau ministère, [illegible] le 18 juillet par le duc de Rivas, et [illegible] rante heures, fut renversé, le 20, par [illegible] Madrid. La reine mère s'enfuit en France, et la reine confia à Espartero la formation d'un cabinet définitif. Une insurrection républicaine fut [illegible] sée le 30 juillet, et, le 8 novembre, les Cortès, présidés par M. Pascal Madoz, [illegible] le principe monarchique remis en question, par une majorité de 194 voix contre 19.

Du reste la révolution s'accomplissait dans le sens libéral. De janvier à juin 1855, [illegible] les bases constitutionnelles. L'entrée de M. [illegible] au ministère des finances (février) fut [illegible] par la fameuse loi de *desamortizacion*, qui [illegible] les espérances des démocrates. Mais une [illegible] à Valence, et des troubles en Andalousie [illegible] minèrent entre Espartero et O'Donnell des [illegible] sentiments envenimés par des questions personnelles et qui se manifestèrent à l'occasion de certaines modifications du cabinet. Les [illegible] avaient déjà voté quatre-vingt-[illegible] lorsque l'attitude plus révolutionnaire [illegible] fut enfin condamnée par la reine. Le [illegible] let 1856, il dut se retirer devant la [illegible] notoire accordée à son rival. Une [illegible] formidable éclata presque en même [illegible] Madrid, à Malaga, à Barcelone et à [illegible]. Rapidement comprimée, elle donna [illegible] mesures réactionnaires, dont la [illegible] croissante devait aboutir à la chute d'O'Donnell, au rappel de Narvaez, et à la formation d'un nouveau ministère d'une nuance plus [illegible] nistère Armero-Mon (octobre 1857) [illegible] place, l'année suivante, à un nouveau [illegible] présidé par le maréchal O'Donnell (1er [illegible]) dont les succès au dehors assurèrent [illegible] rieur, la solidité et la durée. [illegible] plus ou moins personnels de la reine [illegible] l'abandon qu'elle fit des trois quarts [illegible] trimoine privé, pour être vendu au profit [illegible] tion : le produit de cette vente [illegible] environ 600 millions de réaux [illegible]

La contre-révolution prit peu à peu [illegible] sus, et elle paraissait tout à fait [illegible] quand se rouvrit l'ère des catastrophes. [illegible] venait à peine d'être réorganisé par le [illegible] 24 janvier 1867, quand une insurrection [illegible] éclata en Catalogne; au mois d'août, [illegible] mis une fois de plus en état de siège. [illegible] prompte répression de la révolte. [illegible] qui suivit, en faveur des paysans et [illegible] qui y avaient pris part (septembre), [illegible] rent le trône. Une année entière se passa [illegible] vements insurrectionnels qui [illegible] tère de plus en plus hostile à la dynastie, [illegible]

es de rigueur se
aux suspects de
mécontentes, et
s. Enfin, une ré-
ours de l'armée et
rovinces, et, après
a capitale, que la
rapprocher de la
lors question que
e et la famille im-
ater encore l'en-
uvernements. Le
auba du trône où
re 1833. Réfugiée
ri, ses enfants et
ire Marfori, cause
a une proclama-
0 septembre. Un
et, tout en réser-
ls, paraissait plus
nent du *high life*
ue.
avait été signalé,
des négociations
: relativement à
s voulaient ache-
pas vendre (mis-
e laquelle l'aven-
, un coup de main
dement des fron-
ice; par une con-
que, la Sardaigne
ganisation du ser-
; enfin et surtout,
avec le Maroc, si-
terminée par une
ntervention com-
eterre au début de
ion de Saint-Do-
Santana et bien-
edoutable (1863);
osé par la France;
(1864) par suite de
péruvien; la mé-
e pour terminer la
épubliques alliées
s le même temps,
nent avec l'Espa-
t auprès des autres
eprendre son rang
s dans les confé-
e de M. Thouvenel,
evenaient aussi de
nt-Siège. Quelques
sabelle recevait du
quée sur les autres
bénie à la messe

ues incidents per-
nent encore place
nt l'Espagne est le
eut lieu la sépara-
Assise et d'Isabelle
t, la reine abdiqua
lphonse. Lorsque,
été appelé au trône,
te-même, non sans
, elle pria aupara-
-Mahon, président
, d'exprimer à la
nal *officiel*, sa re-
ienveillant qu'elle
juillet 1876). Son
il fut signalé par
ori dont elle s'était
d'obéir à un ordre
e 1877, pendant un
second voyage d'Isabelle II à Madrid, elle se montra fort opposée, dit-on, à l'union d'Alphonse XII et de la princesse Mercédès de Montpensier. Les journaux commentèrent beaucoup, vers la même époque, ses relations amicales avec don Carlos, revenu à Paris, et bien que, par une lettre rendue publique, elle présentât ce rapprochement comme tout à fait étranger à la politique, l'opinion en fut péniblement affectée en Espagne. Depuis, le nom d'Isabelle a de nouveau reparu dans la presse quotidienne, soit à l'occasion de procès intentés à son intendance par des fournisseurs, soit lors des préliminaires du mariage d'Alphonse XII avec l'archiduchesse Christine d'Autriche. — Pour les membres de la famille royale, voy. ESPAGNE.

ISABEY (Eugène-Louis-Gabriel), peintre français, fils du célèbre miniaturiste mort en 1855, est né à Paris, le 22 juillet 1804, et fut élève de son père. Il adopta le genre des marines et du paysage, et débuta au Salon de 1824. Il a exposé depuis : *la Plage de Honfleur, l'Ouragan devant Dieppe* (1827); *le Port de Dunkerque* (1831); *les Vieilles barques* (1836); *le Combat du Texel* (1839), au musée de Versailles; *Vue de Boulogne* (1834), au musée de Toulouse; *l'Alchimiste* (1845); *Louis-Philippe recevant la reine Victoria au Tréport, le Départ de la reine d'Angleterre* (1846); *Cérémonie dans l'église de Delft* (1847); *le Mariage d'Henri IV* (1848); *l'Embarquement de Ruyter* (1851), au musée du Luxembourg; *le Départ de chasse sous Louis XIII* (1855); *Incendie du steamer* l'Austria (1859); *Naufrage du trois-mâts* l'Emily en 1823, *Alchimiste* (1865); *Tentation de saint Antoine* (1869). M. Isabey n'a point pris part aux Salons annuels de 1870 à 1873, mais il figura à l'Exposition universelle de 1878 avec plusieurs peintures à l'huile (*Une Saint-Barthélemy, Repas de noces*, etc.), et cinq aquarelles. Il a obtenu trois premières médailles, en 1824, 1827, 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1832, M. Isabey a été promu officier le 22 janvier 1852.

ISAMBERT (Baptiste-Anténor), magistrat français, fils de l'éminent jurisconsulte mort en 1857, est né à Paris en 1817. D'abord avocat à Paris, il fut nommé substitut au tribunal de la Seine le 29 février 1848, substitut du procureur général à Paris le 29 décembre 1869 et conseiller à la même Cour en 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Son frère, M. Emile ISAMBERT, né à Auteuil en 1827, reçu docteur en médecine, en 1856, puis agrégé, a publié quelques ouvrages scientifiques, tels que : *Études chimiques, physiologiques*, etc. (1850, in-8); *Parallèle des maladies générales et des maladies locales* (1866, in-8), et a collaboré à quelques journaux littéraires. Il a visité l'Orient et rédigé l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (1860, fort in-18, 2e édit., en deux parties, 1873-76), avec M. Adolphe Joanne. — M. Émile Isambert est mort à Paris le 27 octobre 1876.

ISAMBERT (François-Honoré-Gustave), publiciste français, né à Châteaudun (Eure-et-Loir), le 20 octobre 1841, fit ses études au lycée de Vendôme, écrivit quelques articles dans le *Phare de la Loire*, et vint en 1860 à Paris. Après avoir collaboré aux journaux de la jeunesse du quartier latin, *le Mouvement, la Jeune France, la Voie Nouvelle*, etc., il fut gérant du *Courrier du dimanche*, de 1862 à 1865, puis entra au *Temps* qu'il quitta, en 1868, pour diriger à Reims un journal d'opposition, *l'Indépendant rémois*. Il reprit sa place au *Temps* en 1870 et fut un des

correspondants de ce journal au début de la guerre contre la Prusse. Après la révolution du 4 Septembre, M. Gambetta lui confia la direction du service de la presse à Tours, puis à Bordeaux. Il se démit de ces fonctions, lors des élections pour l'Assemblée nationale, en février 1871, et posa dans l'Eure-et-Loir une candidature tardive qui réunit environ 8000 voix. Au mois de novembre de la même année, il concourut à la création de *la République française*, dont il devint le rédacteur en chef en février 1879.

M. Isambert a publié : la *Loi militaire de* 1868 *expliquée par demandes et par réponses* (1868, in-32) ; *l'Impôt expliqué par demandes et par réponses* (1868, in-32) ; *Combat et incendie de Châteaudun*, 10 octobre 1870 (1871, in-18). Il a donné des éditions estimées des *Lettres de Mlle de Lespinasse* (1876, 2 vol. in-16), contenant des lettres inédites, et du *Neveu de Rameau* (1876, in-32, et 1880, in-8). Il a collaboré au *Dictionnaire de la politique* de M. Block, à l'*Encyclopédie générale*, à la *Revue moderne*, à la *Vie littéraire*, etc. *

ISELIN (Henri-Frédéric), sculpteur français, né à Clairegoutte (Haute-Saône), en 1824, étudia la sculpture dans l'atelier de Rude, suivit quelque temps l'École des beaux-arts, et débuta par plusieurs *Bustes* au Salon de 1849. Il a depuis exécuté et exposé : *Jean Goujon*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852) ; le buste de *Murat*, pour la galerie de Versailles (1853) ; *l'Observation*, buste allégorique ; *Jeune Romain*, buste déjà exposé en 1852, et admis, avec le précédent, à l'Exposition universelle de 1855 ; *le Génie du feu*, groupe au nouveau Louvre ; *le duc de Bauffremont*, *M. Lefébure* (1857) ; *Picard*, buste (1859) ; *le duc de Morny*, *Bugnet*, le président *Boileau* (1861) ; *Napoléon III*, *le comte de Persigny* (1862) ; *Courtenay*, *Augustin Thierry*, pour les galeries de Versailles (1864) ; *Napoléon III*, destiné au palais du Corps législatif (1865) ; une double répétition du duc de *Morny* (1866) ; MM. *de Moustiers* et *de Rambuteau* ; bustes en marbre (1870), pour les galeries de Versailles ; bustes de *femmes* (1872) ; *Mlle A. de L.* (1873) ; le général *Lamoricière* pour le musée de Versailles (1874) ; *l'abbé Cochet*, buste en bronze pour le musée de Rouen, et *La Grange* buste en marbre pour le bureau des Longitudes (1877) ; *Claude Bernard*, buste en marbre pour les galeries de Versailles (1879). On cite encore de lui une statue en marbre : *Euripyle*, pour le palais du Louvre.

Cet artiste a obtenu deux 3es médailles en 1852 et 1855, un rappel en 1857, et une 2e médaille en 1861, rappelée en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 juillet 1863.

ISMAËL (Jean-Vital-Ismaël JAMMES, dit), chanteur français, né à Agen, le 28 avril 1827, de parents israélites, appartenant à la classe ouvrière, fut de bonne heure abandonné à lui-même. A seize ans, poussé par une vocation précoce, il quitta la maison paternelle et parcourut la France en chanteur ambulant. Il visita ainsi Bordeaux et Nantes, où il s'engagea comme choriste au Grand-Théâtre, et joua par occasion, à seize ans et demi, le rôle de Max dans *le Chalet*. Il vint enfin à Paris où il compléta son éducation très imparfaite. Admis à Verviers, comme baryton et basse, il n'y resta pas longtemps, et après avoir couru les théâtres secondaires de province, fut engagé à Rouen où il obtint un éclatant succès dans le grand répertoire. C'est là que le prit M. Carvalho qui l'engagea au Théâtre-Lyrique en 1862. Il y resta jusqu'en 1868, au moment de la seconde chute de la direction Carvalho, et fut alors engagé à Marseille. Ses principales créations au Théâtre-Lyrique furent : *Mireille*, *Rigoletto*, où il se montra supérieur, *Macbeth*, *Faust*, *la Fiancée d'Abydos*, *les Joyeuses commères de Windsor*, *Cardillac*, etc. Après une saison au théâtre de Liège, il parut d'une façon assez brillante à l'Opéra-Comique, dans *l'Ombre*, *le Médecin malgré lui*, *le Roi l'a dit*, *Gille et Gillotin*, etc. Atteint d'une laryngite, il dut quitter le théâtre et fut nommé professeur de déclamation lyrique au Conservatoire ; mais il fut révoqué, le 29 décembre 1876, sans pouvoir obtenir du ministre l'enquête qu'il réclama à plusieurs reprises.

ISMAÏL-pacha, médecin et homme d'État ottoman, né vers 1812, aux environs de Smyrne, de parents grecs qui avaient acquis une certaine aisance par l'industrie, fut enlevé à sa famille à l'époque de l'insurrection grecque (1821) et vendu, comme esclave, à un chirurgien [illegible] nommé Hadji-Isaac, qui l'adopta après l'avoir fait circoncire, et l'éleva dans la religion musulmane sous le nom d'Ismaïl. Pendant tout le cours de la guerre que les Turcs soutinrent contre les Grecs, puis contre les Russes (1822-1829), il suivit son maître, chirurgien aux armées, et apprit sous lui la pratique de son art. La guerre terminée, il fut attaché en qualité de chirurgien-major au 3e régiment d'infanterie de la garde. Il obtint ensuite d'entrer, comme élève, à l'École de chirurgie, nouvellement fondée par le sultan Mahmoud, sous la direction de Namik-pacha.

En 1840, il vint à Paris, où il suivit, pendant quatre ans, les cours de la Faculté. De là, il se rendit à Pise, où il prit ses grades, et peu après il fut élu membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris. Il eut dès lors, comme savant, une position exceptionnelle dans son pays, et peu après son retour à Constantinople il fut [illegible] médecin en chef de l'empire. Trois ans plus tard, élevé au rang de *muchir*, il fut chargé du ministère du commerce, auquel on réunit les départements de l'agriculture et des travaux publics. En 1852, il reprit possession de son ancien [illegible] sous le titre de directeur des affaires [illegible] et de l'École de médecine, et passa de là au gouvernement général de la province de [illegible]. Au bout d'un an et demi, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil du [illegible] zimat, et fut ensuite chargé de nouveau de son ancien ministère. Ismaïl-pacha a rendu [illegible] vices comme chef du corps médical. On [illegible] l'amélioration des hôpitaux, la propagation de la vaccine, des dispensaires dans la capitale [illegible] dans les provinces, la création d'une Gazette médicale, etc. Décoré des ordres de son pays [illegible] grand officier de la Légion d'honneur.

ISMAÏL-pacha, ex-vice roi d'Égypte, [illegible] né au Caire, en l'an 1248 de l'hégire [illegible] le second des trois fils d'Ibrahim, [illegible] France avec son frère Ahmet-Rifaat, [illegible] avec lui l'École d'état-major. De retour [illegible] en 1849, il fit de l'opposition à Abbas [illegible] des membres les plus actifs du parti des [illegible] A la suite d'un voyage à Constantinople, [illegible] comme son père, le titre de pacha. [illegible] fut accusé, par le gouvernement d'Abbas [illegible] assassiné un de ses familiers ; puis [illegible] par laquelle Abbas voulait atteindre le [illegible] Princes, fut étouffée. En 1855, Ismaïl [illegible] la France, chargé d'une mission par [illegible] Mohammed-Saïd, et, à son retour, il [illegible] l'Italie, où il alla porter au pape des [illegible] magnifiques avec une lettre autographe [illegible] roi d'Égypte. Sous le gouvernement [illegible] remplit des fonctions importantes. [illegible] Conseil d'État, il fut chargé, en 18[illegible]

les voyages que le vice-roi fit aux villes saintes, puis en Europe, de la direction intérimaire du gouvernement, et à la fin de la même année il fut mis avec le titre de général en chef de l'armée égyptienne, à la tête d'un corps de 14000 hommes, et réussit à réprimer des tribus insurgées de la frontière du Soudan.

A la mort de Saïd-pacha (18 janvier 1863), Ismaïl-pacha succéda à son oncle sans opposition, et, deux jours après, recevant le corps consulaire, il déclara son intention de suivre les traces de son prédécesseur. Un des principaux faits de son gouvernement, à l'intérieur, fut l'extension extraordinaire de la culture du coton, qui fut, pendant toute la guerre civile des États-Unis, une source considérable de richesse pour l'Égypte. Il en résulta un premier démêlé avec la compagnie de l'isthme de Suez à laquelle il retirait les bras des fellahs égyptiens. De nouvelles contestations vinrent menacer cette admirable entreprise; mais elles furent terminées en juillet 1864 par l'arbitrage de Napoléon III, accepté par Ismaïl-pacha.

Depuis ce moment l'accomplissement de l'œuvre de M. de Lesseps ne trouva pas Ismaïl-pacha moins favorable et moins empressé que Saïd. Ce devait être la pensée dominante de son règne, et le signal d'une foule de tentatives d'assimilation de la civilisation européenne en Égypte. Au mois d'août 1868, le canal, ouvert depuis plus d'un an dans toute sa longueur, avait presque partout sa largeur normale. Le vice-roi avait envoyé lui-même, par une dépêche, à son ministre à Paris, la nouvelle de l'entrée des eaux de la Méditerranée dans les lacs Amers (18 mars 1869), à laquelle il avait assisté, et le témoignage de son admiration pour l'œuvre et de sa confiance dans les résultats. Des arrangements à l'amiable étaient intervenus entre le gouvernement et la compagnie pour racheter certaines clauses du pacte primitif, qui pouvaient devenir excessives. Puis, lorsque le temps de l'ouverture approcha, Ismaïl se transporta dans la plupart des capitales de l'Europe, afin d'inviter les souverains aux solennités de l'inauguration. Ces communications personnelles du vice-roi avec les cours étrangères parurent même une atteinte à la suzeraineté de la Porte, et devinrent une source de complications menaçantes pour le gouvernement égyptien auquel le sultan avait prodigué jusque-là les concessions. On parla de notes comminatoires adressées de Constantinople, du retrait des privilèges octroyés, de l'exercice des droits extrêmes de suzeraineté, de déchéance même à prononcer contre un vassal. Puis il fut question de faire présider l'inauguration du canal par le sultan lui-même, pour bien marquer, aux yeux de toute l'Europe convoquée, la subordination du vice-roi. Les conflits s'apaisèrent, et Ismaïl-pacha put faire lui-même les honneurs de l'Égypte et du canal aux souverains et aux personnages qui répondirent à ses invitations.

Une révolution considérable s'était déjà accomplie et dans l'organisation intérieure de l'Égypte, et dans ses relations avec l'empire ottoman. Au mois de mai 1866, le vice-roi avait obtenu du sultan un changement important dans la transmission héréditaire du trône; elle devait désormais, et contrairement à la loi d'hérédité musulmane, se faire en ligne directe. Plus tard, par le firman impérial du 8 juin 1867, Ismaïl reçut le droit d'édicter, sans en référer à la Porte, tous règlements spéciaux relatifs à l'administration de l'Égypte, à la douane, au transit, au commerce, à la police sur les sujets étrangers, etc., à la condition que les arrangements concernant ces matières n'eussent pas la forme de traités internationaux ni de conventions politiques. En même temps, son titre de vice-roi était échangé contre celui de ***Khédive***, lequel, sans entraîner l'idée de royauté, a une acception plus haute. Ismaïl avait payé, en partie, ces avantages, en envoyant des milices égyptiennes dans la Crète, pour aider à la compression du long soulèvement des Candiotes contre les Ottomans.

Il en profita à l'intérieur pour essayer de donner à l'Égypte une constitution nouvelle, plus en rapport avec les pratiques européennes. Il voulut même constituer un parlement égyptien, qu'il ouvrit en personne avec solennité, le 25 novembre 1866. Cette sorte de Chambre de députés, sans répondre au programme de nos gouvernements représentatifs, s'occupa du moins assez sérieusement de l'impôt, de la réforme judiciaire, des questions de vicinalité, des irrigations, etc. Un essai d'administration municipale avec un conseil élu se fit à Alexandrie, sous la direction du docteur Colucci-bey. En même temps l'imitation des mœurs françaises se manifestait dans la vieille Égypte, au Caire, par l'importation du répertoire et du personnel dramatiques des théâtres bouffes de Paris. Le nom et l'influence de Nubar-pacha furent liés à toutes ces innovations.

En 1872, le khédive obtint encore du sultan le droit d'augmenter son armée et sa marine et, en 1873, de conclure des traités de commerce sans l'assentiment préliminaire de la Porte. A l'extérieur, il envoya dans le Darfour une expédition qui annexa ce pays à l'Égypte (9 décembre 1874); mais une autre expédition contre les Abyssins fut moins heureuse : ses troupes durent, après plusieurs tentatives, battre en retraite (juin 1875). Pendant la guerre turco-russe, une division égyptienne de 6000 hommes fut conduite par Hassan, troisième fils du Khédive, en Bulgarie.

Parmi les nouvelles réformes d'Ismaïl à l'intérieur depuis 1870, il faut signaler la création d'un tribunal international, siégeant à Alexandrie, l'introduction du calendrier grégorien, la création d'une société de géographie, etc. Malheureusement, de graves imprudences et des dépenses incalculables avaient ébranlé le crédit de l'Égypte au point qu'une banqueroute était imminente. Les puissances européennes intervinrent alors; un ministère spécial de l'agriculture et du commerce fut constitué, Nubar pacha donna sa démission, et le khédive consentit à laisser procéder par un commissaire anglais, M. Cave, à l'estimation de ses propriétés personnelles (Deira), que la cour d'appel, récemment instituée, avait déclarées saisissables (janvier 1876) et qui furent évaluées à 175 millions. Le 14 mai, un décret prescrivit l'établissement d'un ministère des finances et d'un conseil supérieur du trésor. Deux Européens, MM. Rivers Wilson et de Blignières, s'efforcèrent, au milieu de difficultés chaque jour renaissantes, d'apaiser des mécontentements qui se manifestèrent parfois à main armée (février 1879); enfin, au mois de juin, la situation devint tellement critique que, sur les sollicitations des représentants de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Autriche, le sultan dut se résoudre à demander au khédive sa démission. Celui-ci la refusa d'abord, puis il abdiqua, le 26 juin, en faveur de son fils, Tewfick pacha, et le 1er juillet, il quitta l'Egypte. N'ayant pu obtenir l'autorisation de débarquer à Constantinople, il prit sa résidence à Naples.

Ismaïl a eu sept fils et cinq filles: Mohamed-*Tewfick* pacha, né en 1852, marié en 1872 à la princesse Eminet, petite-fille d'Abbas pacha, et dont il a eu un fils, né le 14 juillet 1874, nommé prince Abbas bey; *Hussein pacha*, né en 1853, marié en 1872 à la princesse Aïn-El-Hayat, nièce du khédive, et dont il a eu un fils, né en 1874, nommé Kemal-El-Din; *Hassan pacha*, né en 1853,

lieutenant au 1er régiment de dragons de la garde à Berlin, marié en 1872 à la princesse Hadiget, petite-fille du vice-roi Mohammad-Ali; *Ibrahim-Helin pacha*, né en 1860; *Mahmoud bey*, né en 1863; *Huad bey*, né en 1867; *Djamal-El-Din*, né en 1875. Les filles de l'ex-khédive sont: *Tauchida*, née en 1850, mariée en 1868 à Mansour pacha, né en 1840, petit-neveu du vice-roi Mehemet-Ali, et à qui elle a donné deux filles; *Fatina*, née en 1853, mariée en 1872 à Toussoun pacha, fils de Saïd pacha, et dont elle a eu un fils et une fille; *Zeinab*, née en 1859, mariée en 1873 à Ibrahim-Falimi pacha; *Djamilé*, née en 1869, et *Eminch*, née en 1874.

ISRAELS (Joseph), peintre hollandais, né à Groningue en 1824, étudia à Amsterdam dans l'atelier de Krusemann et à Paris dans celui de Picot, et alla se fixer à La Haye. Il prit part à diverses expositions de Bruxelles, de Rotterdam, de Londres et de Paris. Parmi ses tableaux nous citerons: *la Maison tranquille; les Naufragés; le Berceau; Intérieur d'un orphelinat à Katwyck; le Vrai soutien*, appartenant au comte de Flandre; *les Enfants de la mer*, à la reine de Hollande. Il a donné aux Salons de Paris: *les Dormeuses* (1868); *le Débarquement des pêcheurs* (1869); *Préparatifs pour l'avenir* (1873); *Intérieur d'un village* (1876); *Portrait de Mlle d'E...; les Bons camarades* (1877), et à l'Exposition universelle de 1878, *Seul au monde, l'Anniversaire, le Dîner des savetiers, les Pauvres du village*. M. Israels a obtenu à Paris une médaille de 3e classe et la décoration de la Légion d'honneur à l'Exposition universelle de 1867, et à la suite de celle de 1878 une 1re médaille et le grade d'officier.

ISSARTIER (Henri), sénateur français, né à Miramont (Lot-et-Garonne), en 1816, suivit les cours de la faculté de médecine de Paris, fut reçu docteur en 1840 et alla s'établir à Monségur (Gironde). Nommé maire de cette commune en 1848, il conserva ces fonctions sous l'Empire, mais donna sa démission en 1870, pour ne pas s'associer au plébiscite. Réélu trois fois maire après le 4 Septembre, il fut révoqué par le gouvernement de l'ordre moral, après le 24 mai 1873, en janvier 1876 et après le 16 mai 1877. Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua avec la liste républicaine et ne fut élu qu'au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, le troisième sur quatre, avec 342 voix sur environ 680 votants; il ... gauche républicaine du Sénat ... 1877 au conseil général de la ...

M. Issartier, qui s'est occupé ... culture, a pris part à de ... gionaux et publié des rapports ... parmi lesquels nous citerons: ... *fruitiers* (1862); *Cours ...* *le Trésor du cultivateur* (1858) ...

ISTRIA. Voy. Dora d'Istria.

ITALIE (maison royale d') ... Carignan qui a succédé, en 1831, ... aînée de la maison de Savoie. — ... Rénier-Charles-Emmanuel-Jean-... Eugène (voy. Humbert). — ... Ferdinand-Marie, duc d'Aoste ... 1er). — Sœurs: Clotilde-Marie-... née le 2 mars 1843, mariée le ... prince Napoléon (voy. ce nom); ... le 16 octobre 1847, mariée le ... à Louis Ier, roi de Portugal (voy. ce ...

Tante du roi: Marie-Élisabeth-... née le 4 février 1830, fille ... mariée le 22 avril 1850 à ... Gênes, frère du roi, veuve le ... remariée morganatiquement en ... piémontais; elle a deux enfants ... guerite-Marie-Thérèse-Jeanne, ... vembre 1851, et un fils, Thomas ... duc de Gênes, né le 6 février ... ture de ce jeune prince a été ... plusieurs fois proposée pendant ...

ITIER (André-Victor-Alcide-Jules), ... teur et voyageur français, né ... bonne heure dans le commerce ... choisi, comme délégué des ... merce et des finances, pour la ... Attaché en 1847 à l'administration ... il devint, trois ans après, inspecteur ... ce service et directeur du bureau ... de Montpellier. Il a été promu ... 1846, officier de la Légion d'honneur ... mort le 16 octobre 1877.

On a de M. Itier, outre des ... et *Mémoires* sur des questions ... administratives, la *Relation* de son ... quatre années, sous le titre de *Journal d'un voyage en Chine pendant les années* ... 1845 et 1846 (1853, 3 vol. in-8).

J

JABLONOWSKI (Stanislas, prince), chef actuel de la maison polonaise de ce nom, est né le 10 mars 1799. Il servit dans l'armée polonaise et fit la campagne de 1831, comme capitaine d'artillerie. Depuis il vécut retiré des affaires publiques et s'occupa de littérature. Marié à la comtesse Marie Wielopolska, il n'a point eu d'enfants.

On cite de lui: *Souvenirs de campagne d'une batterie d'artillerie* (Wspomnienia o bateryi, etc. Posen, 1860), et une traduction de l'*Histoire de Stanislas Jonsac* (Ibid., 1868, 4 vol.).

JACCOUD (François-Sigismond), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Genève, le 20 novembre 1830, vint à Paris suivre les cours de la faculté de médecine, fut interne des hôpitaux en 1855 et obtint la grande médaille d'or au concours des internes de 1859. Reçu docteur, en 1860, avec une thèse sur *les Conditions pathogéniques de l'albuminurie*, médecin des hôpitaux en 1862 et agrégé, l'année ... une thèse sur *l'Humorisme* ... *l'humorisme moderne*, il fut ... pour y étudier l'organisation des ... decine et publia à son retour un ... remarqué. Médecin de la Maison ... santé, de la Charité, puis de l'hôpital ... il fut chargé du cours de pathologie ... professeur titulaire à la faculté ... 16 décembre 1876. Il a été élu membre ... démie de médecine, le 3 janvier 1877, ... la Légion d'honneur le 15 août 1868, ... promu officier le 10 avril 1877.

Outre ses thèses et le rapport cité plus haut, le docteur Jaccoud a publié: *Études de ... et de séméiotique* (1864, in-8); *Leçons de ... médicales faites à l'hôpital de la Charité* ... in-8; 3e édit. 1874, avec pl.); *Traité de pathologie interne* (1869-1872, in-8, avec pl. ... édit. 1876, 2 vol. in-8); *la Station* ...

cine, tout en publiant en ... d'actualité.

Élu de nouveau député, ... pas moins de vivacité. Et ... bunal municipal le cond... prison, pour propos tenus ... torale, comme coupable du ... et d'excitation au refus de ... nation, qui l'empêcha de ... suivie d'une autre à qua... pour la publication d'une ... Simon (1865). Réélu en ... circonscription de Berlin, il ... sition et refusa régulière... début de la guerre franco ... carcéré dans une forteresse ... démocrates et socialistes ... ture à la députation en 187... une retraite absolue pendant ... de sa vie, mais déclara, en ... nion socialiste, dont MM. ... étaient les représentants. ... le journal *l'Avenir* (die Zuk... avoir protesté contre la guer... de l'Alsace et de la Lorrai... mort à Kœnigsberg, le 6 m...

JACQMIN (Frédéric-Prosp...), ... ministrateur français, né à ... entra à l'École polytechniqu... en 1841, dans les Ponts e... sivement ingénieur ordinai... juillet 1844, de 2e classe, ... et ingénieur en chef, le 23 a... temps attaché à la construc... de Lyon, puis passa à celu... recteur de l'exploitation, ... vembre 1872, directeur d... remplacement de M. Sauva... lesse, pendant plusieurs an... d'exploitation des chemins ... ponts et chaussées. Il a été ... de la Légion d'honneur le ...

Il a publié les plus im... sous les titres suivants: ... *chemins de fer* (1867, 2 vol. ...) *à vapeur* (1870, 2 vol. in-8) ... *pendant la guerre de 1870* ... cite, en outre, une notice ... (1876, in-8, portr.) et une ... *de fer de l'État*, extraite d... *Mondes* (1878).

JACQUAND (Claudius), ... à Lyon, en 1805, étudia à ... ville, sous la direction de M. ... ses débuts au Salon de 18... grande peinture historique, ... de genre. De 1852 à 1855, ... sur-mer, et y fit, entre ... tantes, *le Maire de Boulogne* ... *lation de Henri VIII* en 15... neur de l'hôtel de ville. ... entreprit et termina les ... la chapelle de la Vierge à ... du Roule. M. Jacquand ... puis 1824: *le Viatique*, ... *Thomas Morus*, au musée ... *d'Adèle de Comminges*, le ... *Quatre âges d'une fleur*, le ... *Jocelyn aux pieds de l'é...* *tendant Jocelyn*, *Gaston* ... musée de Rotterdam; *l'Ave* ... *magne*, *le Chapitre de Rh...* *indiscret*, *Henri de Bourg...* *la Prise de Jérusalem*, pou... sailles; *les Rencontres d'au...*

Saint-Moritz (1873, in-8); ***Leçons de clinique médicale, faites à l'hôpital Lariboisière*** (1872, in-8; 2ᵉ édit. 1875, in-8, avec pl.). Il a traduit de l'anglais du docteur Graves: ***Leçons de clinique médicale*** (1861-1862, 2 vol. in-8), et dirigé le *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques* (tome XXVII, 1879, in-8, grav.). *

JACINI (Stefano), économiste et homme politique italien, né à Casabuttano (Crémone), en [illegible], s'occupa, dès sa jeunesse, d'études économiques. Il publia un travail remarquable sur l'impôt foncier de son pays, et fut l'un des fondateurs du journal la *Perseveranza*. En 1859, après l'annexion au royaume de Piémont des provinces enlevées à l'Autriche, il reçut de Victor-Emmanuel le portefeuille des travaux publics, et s'appliqua particulièrement au développement des chemins de fer. Il donna sa démission en [illegible], parce qu'il n'avait pas obtenu le mandat de député. Il rentra, en septembre 1864, dans le cabinet La Marmora. Plus tard, il s'occupa activement d'un projet de réunion des chemins de fer italiens, suisses et allemands, au moyen d'une voie à travers le Saint-Gothard.

On cite de M. Stef. Jacini: ***la Valteline en*** 1858, où l'auteur attribuait la malheureuse situation économique de ce pays à la seule domination étrangère: cet écrit, qui fit du bruit, fut traduit en anglais par M. Gladstone; ***Due anni di politica italiana*** (Milan, 1868), des articles [illegible] remarqués dans les ***Annuaires prussiens***, etc.

JACOB DE LA COTTIÈRE. Voy. LA COTTIÈRE.

JACOBS (Jacques-Albert-Michel), dit aussi *Jacobs-Jacobs*, peintre belge, né à Anvers, en [illegible], étudia sous M. Ferd. de Braekeleer, fit ensuite un long voyage en Orient, et se livra comme [illegible] maître au genre du paysage et des marines. [illegible] surtout de cet artiste: ***Constantinople***, *[illegible]*, ***Ruines de Karnack***, ***Plaine de*** *[illegible]* (1835-1850), etc. Il envoya à l'Exposition universelle de 1867 une toile acquise pour le musée de l'État, ***la Chute de Sarp***, sur le [illegible] (Norvège). En Belgique, M. J. Jacobs a obtenu deux médailles, en 1836 et 1842, et une médaille d'or en 1845. Depuis longtemps membre de l'ordre de Léopold, il a été élevé au grade d'officier en 1864. Il a été nommé, en 1851, membre de l'Académie royale. — Il est mort à Anvers le 9 décembre 1879.

JACOBY (Jean), médecin et homme politique allemand, né le 1ᵉʳ mai 1805, à Kœnigsberg, fit ses études à Berlin et à Heidelberg, s'établit, en [illegible], dans sa ville natale, et y acquit de la réputation comme praticien. Une brochure [illegible] intitulée: ***Quatre questions résolues par un serviteur de la Prusse orientale*** (Vier Fragen beantwortet von einem Ostpreussen, Manheim, [illegible]), lui valut une condamnation à trois ans de prison, condamnation annulée plus tard par la cour d'appel. En 1848, il devint un des chefs de l'opposition. Membre du premier parlement de [illegible], de l'Assemblée nationale de Berlin, de la seconde Chambre de la Prusse et de l'Assemblée nationale allemande, il s'occupa activement de l'organisation du parti démocratique. Après la dissolution du parlement, il se retira en Suisse; [illegible] apprenant qu'il était accusé, dans sa patrie, du crime de haute trahison, il se constitua prisonnier à Kœnigsberg et sortit victorieusement d'un procès dont les débats très-retentissants durèrent [illegible] semaines. Réélu aussitôt député à la [illegible] Chambre de Prusse, M. Jacoby n'accepta [illegible] ce mandat, revint à la pratique de la médecine, tout en publiant encore quelques écrits d'actualité.

Élu de nouveau député, son opposition n'eut pas moins de vivacité. En juillet 1864, le tribunal municipal le condamna à six mois de prison, pour propos tenus dans une réunion électorale, comme coupable du délit d'offense au roi et d'excitation au refus de l'impôt. Cette condamnation, qui l'empêcha de siéger en 1866, fut suivie d'une autre à quatorze mois de prison pour la publication d'une biographie de *Henri Simon* (1865). Réélu en 1866 par la deuxième circonscription de Berlin, il persista dans son opposition et refusa régulièrement le budget. Au début de la guerre franco-prussienne, il fut incarcéré dans une forteresse, avec plusieurs autres démocrates et socialistes. Il refusa la candidature à la députation en 1871, et se renferma dans une retraite absolue pendant les dernières années de sa vie, mais déclara, en 1872, se rallier à l'opinion socialiste, dont MM. Bebel et Liebknecht étaient les représentants. Il avait fondé et dirigé le journal *l'Avenir* (die Zukunft), supprimé pour avoir protesté contre la guerre et contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine. — M. Jacoby est mort à Kœnigsberg, le 6 mars 1877.

JACQMIN (Frédéric-Prosper), ingénieur et administrateur français, né à Paris le 30 mai 1820, entra à l'École polytechnique en 1839 et en sortit, en 1841, dans les Ponts et chaussées. Successivement ingénieur ordinaire de 3ᵉ classe, le 18 juillet 1844, de 2ᵉ classe, le 22 septembre 1846, et ingénieur en chef, le 23 avril 1865, il fut longtemps attaché à la construction du chemin de fer de Lyon, puis passa à celui de l'Est. D'abord directeur de l'exploitation, il devint, le 21 novembre 1872, directeur de cette compagnie en remplacement de M. Sauvage. M. Jacqmin a professé, pendant plusieurs années, un cours spécial d'exploitation des chemins de fer à l'École des ponts et chaussées. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 août 1874.

Il a publié les plus importants de ses cours sous les titres suivants: ***De l'Exploitation des chemins de fer*** (1867, 2 vol. in-8); ***Des Machines à vapeur*** (1870, 2 vol. in-8); ***les Chemins de fer pendant la guerre de*** 1870-1871 (1872, in-8). On cite, en outre, une notice sur ***M. de Franqueville*** (1876, in-8, portr.) et une étude sur ***les Chemins de fer de l'État***, extraite de la ***Revue des Deux Mondes*** (1878). *

JACQUAND (Claudius), peintre français, né à Lyon, en 1805, étudia à l'Académie de cette ville, sous la direction de M. Fleury Richard, et fit ses débuts au Salon de 1824. Livré d'abord à la grande peinture historique, il cultiva depuis celle de genre. De 1852 à 1855, il vécut à Boulogne-sur-mer, et y fit, entre autres œuvres importantes, ***le Maire de Boulogne refusant la capitulation de Henri VIII en*** 1544, pour la salle d'honneur de l'hôtel de ville. Revenu à Paris, il entreprit et termina les peintures murales de la chapelle de la Vierge à l'église Saint-Philippe du Roule. M. Jacquand a surtout exposé depuis 1824: ***le Viatique***, ***une Cour de prison***, ***Thomas Morus***, au musée de Lyon; ***la Mort d'Adèle de Cominges***, ***le Baiser du départ***, ***les Quatre âges d'une fleur***, ***les Enfants du peintre***, ***Jocelyn aux pieds de l'évêque***, ***Laurence attendant Jocelyn***, ***Gaston, dit l'ange de Foix***, au musée de Rotterdam; ***l'Aveu***, ***le Sacre de Charlemagne***, ***le Chapitre de Rhodes en*** 1514, ***le Page indiscret***, ***Henri de Bourgogne roi de Portugal***, ***la Prise de Jérusalem***, pour les galeries de Versailles; ***les Redevances d'automne***, ***les Orphelins***

le Dernier bijou, *l'In pace*, au musée de Hambourg; *le Droit de haute et basse justice*, au roi des Belges; *Saint Bonaventure créé cardinal*, *le Baptême de Clovis*, *la Dernière entrevue de Charles Ier et de ses enfants*, *l'Amende honorable*, ces deux derniers au musée du Luxembourg; *la Clémence de Pierre le Grand*, *Reîtres*, *le Repas interrompu*, *Pérugin peignant chez des moines*, *Gaston, dit l'ange de Foix, quitte sa mère, réfugiée à la cour de Charles le Mauvais*, *la Convalescence du père abbé*, *la Croûte de pâté*, *la Présentation au temple*, *la Vierge du travail*, *Dante à Rome*, *le marquis de Rumigny* (1864); *le Jour de Pâques*, *les Deux avares* (1865); *Guy d'Arezzo et ses élèves*, *le Retour du vieil ami* (1868); *Bonaparte à Nice* (1869); *Christophe Colomb mourant* (1870); *Mort de saint Joseph* (1872); *M. Abel Laurent* (1873); *le Sacrilège* (1874); *la Mort de la Vierge* (1875); *Douleur et compassion* (1876); *J. Stella à Rome en 1698* (1877), etc.

M. Jacquand a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1836, la décoration en mai 1839, et de nombreuses médailles aux expositions de l'étranger. — Il est mort à Paris le 3 avril 1878.

JACQUE (Charles-Emile), peintre et graveur français, né à Paris le 23 mai 1813, fut d'abord employé chez un graveur géographe, puis s'engagea dans un régiment de ligne, et assista au siège d'Anvers. Libéré du service au bout de sept années, il dessina, de 1837 à 1843, un nombre considérable de sujets sur pierre ou sur bois pour des publications illustrées, puis grava à l'eau-forte des compositions rustiques dont le succès fut très grand et qui ne s'élèvent pas à moins de quatre cents. M. Charles Jacque, qui a figuré assez irrégulièrement aux Salons annuels, a exposé des peintures et des dessins à la plume également remarquables. Il a obtenu, comme graveur, trois médailles en 1851, 1861 et 1863, et, comme peintre de paysages et d'animaux, trois autres médailles en 1861, 1863 et 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867. Longtemps occupé de l'élève des poules, il a publié *le Poulailler*, monographie des poules indigènes ou exotiques, etc. (1858, in-8; 2e édit., 1861, in-18, illustrée par l'auteur). — Son frère, M. Emile JACQUE, et son fils, M. Léon JACQUE, né en 1848, mort en 1871, ont également gravé à l'eau-forte.

JACQUEMART (Albert), administrateur et homme de lettres français, né à Paris en 1808, entra au ministère des finances où il devint, en 1865, chef de bureau de la direction des douanes. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869. Membre du jury aux expositions des arts industriels et de la commission de l'histoire du travail à l'Exposition universelle de 1867, il s'est fait connaître par divers travaux sur l'histoire de l'art appliqué à l'industrie. — Il est mort à Paris le 14 octobre 1875.

On a de lui : *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine* (Lyon, 1861-62, trois parties in-4, 28 pl.); *Notice sur les majoliques de l'ancienne collection Campana* (1863, in-4, avec pl.); *les Merveilles de la céramique* (1866-1869, trois parties, in-18), dans la Bibliothèque des Merveilles; *Histoire de la Céramique* (1873, in-8, avec 12 pl. et figures); *Histoire du mobilier* (1876, in-8); puis *Flore des dames* (1840, in-18, avec pl.; 2e édit., 1841), et *Nouveau langage des fleurs* (1841, in-18, 12 pl.).

JACQUEMART (Jules-Ferdinand), graveur français, fils du précédent, né à Paris en 1837, débuta au Salon de 1861, comme peintre et comme graveur, puis figura, surtout comme graveur, aux Salons suivants. Ses principales œuvres sont vingt-huit planches pour l'*Histoire de la porcelaine* de son père; soixante planches pour les *Gemmes et joyaux de la couronne*, publiés par M. Barbet de Jouy; douze planches d'armes de la collection du comte de Nieuwerkerke; un certain nombre d'eaux-fortes d'après Van der Meer de Delft, Franz Hals, Rembrandt, Meissonier, Baudry, Greuze, Goya, Van Ostade, A. Cuyp, etc.; la reproduction des principaux tableaux du Musée métropolitain de New-York; différentes planches d'objets d'art, pour la *Gazette des Beaux-Arts*, les *Annales archéologiques*, *l'Art*, etc. Il a obtenu des médailles pour la gravure en 1864 et 1866, une médaille de 3e classe à l'Exposition universelle de 1867, et une médaille d'honneur à celle de 1878. Membre du jury de gravure depuis 1868, M. Jules Jacquemart a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

JACQUEMART (Alfred-Henri-Marie), statuaire français, né à Paris le 22 février 1824, s'occupa d'abord d'industrie, puis commença à étudier la peinture sous Paul Delaroche et se livra ensuite exclusivement à la sculpture. Il débuta au Salon de 1847 par un *Héron* et exposa depuis : *Étude de cheval tunisien* (1849); *Tigre à l'affût*, *buste de Femme* (1850); *Lévrier malade* (1853); *Lion en bronze* à l'Exposition universelle de 1855; *Lion de ménagerie* (1857), *Molock*, chien courant, statue en marbre (1863), et *le Général Bonaparte, 1796*, statue en plâtre, qui reparut en bronze au Salon de 1864; *Prisonnier livré aux bêtes*, groupe en plâtre (1865), *Michel Ney, le 7 décembre 1815* (1868); *Louis XII*, statue équestre en bronze pour l'hôtel de ville de Compiègne (1869); *Napoléon III*, statue équestre en plâtre (1870); *Méhémet-Ali pacha*, statue équestre colossale (1872), destinée à la ville d'Alexandrie (Égypte); *Quatre lions* gigantesques pour le pont de Kars-el-Nil au Caire (1873); *Suleyman pacha*, statue en bronze pour la même ville (1874); *Mohammed-Bey-Lazoglou*, statue en bronze pour le Caire (1875), *Le chamelier de l'Asie Mineure*, groupe en plâtre qui reparut en bronze l'année suivante, et *Jean de Cheronne*, buste en plâtre (1877); *Dromadaire nubien*, en bronze (1879), etc. M. Alfred Jacquemart a exécuté deux *Griffons* pour la fontaine Saint-Michel et restauré celle de la place du Châtelet à Paris. Il a obtenu une médaille de 3e classe en 1857, avec rappel en 1863, une autre médaille en 1865 et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

JACQUEMART (Mlle Nélie), femme peintre française, née à Paris vers 1840, fut élève de M. Léon Cogniet et débuta au Salon de [illegible] par deux tableaux de genre : *le Père des orphelins* et *Molière chez le barbier Gély à Pézenas*. En 1864, elle exposa *Jésus et les disciples d'Emmaüs* et *le Cabaret de la Pomme de Pin*; mais elle ne conquit la notoriété que lorsqu'elle se fut spécialement consacrée au portrait. Nous [illegible] en ce genre : *M. Benoist-Champy* ([illegible]); *M. Duruy* (1869); *le Maréchal Canrobert*, *le baron Gaston de M.* (1870); *M. Thiers* (1872); *M. Dufaure*, *la Marquise A. de C.* (1875); *le marquis de la Rochette, député* (1875); *le général de Palikao*, *le comte de Chambrun* (1876), *le général d'Aurelle de Paladines* (1877); *M. le duc Decazes*, *M. le baron G. de Montesquiou* ([illegible]), sans parler d'un certain nombre de portraits désignés par de simples initiales. Ceux de MM. *Duruy*, *Canrobert*, *Dufaure*, *d'Aurelle*, etc. ont reparu à l'Exposition universelle de 1878. Mlle Nélie Jacquemart a obtenu trois médailles en 1868, 1869 et 1870.

JACQUEMIER (Jean-Marie), médecin français, né en 1806, à Tutegny (Ain), fit ses études spéciales à Paris, où il reçut en 1837 le diplôme de docteur. Ancien interne des hôpitaux, et particulièrement de l'hôpital de la Maternité, il se livra à la pratique des accouchements et écrivit sur cette matière des ouvrages qui le firent élire en 1860 membre de l'Académie de médecine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862. — Il est mort à Paris, le 15 juin 1879.

M. Jacquemier a publié : *Recherches sur l'utérus humain pendant la gestation* (1839, in-8); *Manuel d'obstétrique fondé sur l'observation* (1845, 2 vol. in-18), suivi d'études spéciales sur les maladies des femmes enceintes et celles des enfants nouveau-nés; *Manuel des accouchements* (1846, 2 vol. in-8); *Développement de l'œuf humain* (1850, in-8). En outre, il a travaillé au *Supplément des dictionnaires de médecine* d'A. Tardieu, aux *Archives générales de médecine*, et il a revu la traduction du *Manuel* de Naegele (1852).

JACQUEMIN (Émile), agronome français, né à Toulon en 1807, inséra d'abord un certain nombre de mémoires et d'articles d'histoire naturelle dans le *Magasin universel* (1838), et les *Actes* de l'Académie carlo-léopoldine de Nassau. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui ont pour objet les diverses branches de l'agriculture : *la Suisse saxonne* (1838-1840, in-8, grav.), d'après A. Tromlitz; *la Nature et ses productions* (1841, in-12, plusieurs édit.); *l'Allemagne agricole, industrielle et politique* (1842, in-8), notes d'un voyage de trois années dans ce pays; *l'Instruction agricole de la population des campagnes* (1843, in-8), plan d'enseignement soumis à la Chambre des députés; *l'Agriculture de l'Allemagne* (1843, in-8); *Petit cours d'agriculture en France* (1845, in-8); *Manuel populaire d'agriculture pratique* (1851, in-16); *la Polarité universelle* (1866, in-8). Il a été directeur du journal *la Vie des Champs*.

JACQUES (Rémy), député français, né à Breteuil (Oise), le 17 janvier 1817, étudia le droit, et alla s'inscrire au barreau d'Oran où il acquit de l'influence. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 2 juillet 1871, il vit son élection annulée pour cause d'irrégularités dans le recensement des votes. Réélu, le 7 janvier 1872, par [illegible] voix, il siégea à l'extrême gauche et prit une part active aux discussions concernant l'Algérie. Il vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. M. Jacques refusa la candidature au Sénat et se représenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés; élu, sans concurrent, par 5638 voix, il prit place à l'extrême gauche et fit partie de la commission du budget. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés de la majorité qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6000 voix.

JACQUES ou **GIACOMO** (Luigi MAROCCO, en religion le P.), prêtre italien, né en 1808, à [illegible], village des environs de Turin, entra dans l'ordre des Franciscains *minori osservanti e riformati*, et se mêla aux âpres controverses qui agitaient ces religieux. En 1852, le P. Ignace, curé de la paroisse de la Madone-des-Anges, ayant été obligé de se retirer devant le mécontentement populaire, il fut choisi pour le remplacer, mais seulement avec le titre d'administrateur pendant la vie du titulaire. L'attention publique s'est portée sur le P. Jacques à l'occasion de la mort de Cavour, dont il était le confesseur. Appelé auprès du pape pour rendre compte des faits, il fut reçu avec froideur par le souverain pontife, interrogé par le saint-office, qui essaya en vain de lui faire déclarer que le moribond avait signé un acte de rétractation, et il se borna à répondre que son pénitent était mort chrétiennement. A son retour à Turin, le P. Bernardino, général de l'ordre, lui enleva l'administration de sa paroisse, et prononça contre lui la suspension *à divinis*. En revanche, le roi Victor-Emmanuel lui conféra les insignes de l'ordre des saints Maurice et Lazare. Au mois de mars 1863, un décret lui accorda une rente annuelle de 1000 francs.

JACQUET (Jean-Gustave), peintre français, né à Paris en 1846, fut élève de Bouguereau et débuta au Salon de 1864 par *la Modestie* et *la Tristesse*, tableaux de genre. Il a donné depuis : Portraits de *M. Guillemin en costume du* XVI^e^ *siècle* et de *M. J. Jacquet* (1866); *l'Appel aux armes au* XVI^e^ *siècle* (1867); *Sortie d'armée* (1868); *Jardin à Lesmaes* (Finistère), *la Judice* (1869); *Jeune fille tenant une épée* (1872); *Grande fête en Touraine vers 1565* (1873); *l'Atelier mystérieux* (1874); *Halte de lansquenets* et *la Rêverie*, un des succès du Salon (1875); *la Paysanne*, Portrait de *Mme Jacquet* (1876); *la Pauvrette* (1877); *Jeanne d'Arc priant pour la France* (1878), *la Première arrivée* (1879), etc. M. Jacquet a obtenu une médaille en 1868, une médaille de 1^re^ classe en 1875 et une médaille de 1^re^ classe à l'Exposition universelle de 1878, où reparut *la Rêverie*; il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 juillet 1879.

JACQUINET (Paul), administrateur français, né le 29 octobre 1815, fit de brillantes études, remporta le prix d'honneur de rhétorique au concours général de Paris en 1834, et entra, l'année suivante, à l'École normale. Nommé, en 1838, professeur de rhétorique au collège de Reims, il fut rappelé à Paris, un an après, et attaché au collège Louis-le-Grand, comme suppléant des classes supérieures de lettres. En 1842, il fut chargé, à l'École normale, d'une conférence de langue et littérature françaises (1^re^ année), dont il devint titulaire en 1846. Nommé, en 1851, directeur des études, il resta directeur des études littéraires lors de la réorganisation de 1852, et fut en même temps appelé à la chaire de littérature latine, qu'il garda jusqu'en 1857. Il a été nommé inspecteur général de l'instruction publique, le 16 octobre 1867, et recteur de l'Académie de Nancy, le 25 septembre 1873, puis de celle de Besançon, le 10 novembre 1879. M. Jacquinet a été décoré de la Légion d'honneur en 1855, et promu officier le 11 août 1869.

On ne cite de lui que ses deux thèses de doctorat : *Francisci Baconi de re litteraria judicia* et *Des Prédicateurs du* XVII^e^ *siècle avant Bossuet* (1863, in-8) : la seconde a obtenu un prix de l'Académie française, en 1864. M. Jacquinet a traduit en outre dix livres d'*Aulu-Gelle* pour la collection Nisard.

JACQUINOT (Charles-Hector), marin français, né à Nevers, le 4 mars 1796, entra en 1812 au service maritime. Enseigne en 1820, lieutenant de vaisseau en 1825, capitaine de corvette en 1836, il commanda *la Zélée*, conserve de *l'Astrolabe*, dans le voyage exécuté de 1837 à 1840, sous le commandement de Dumont d'Urville. A son retour il reçut le grade de capitaine de vaisseau (21 décembre 1840). Après 1848, il dirigea quelque temps les mouvements du port à Toulon, devint contre-amiral le 3 février 1852, commanda

en sous-ordre l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, puis en chef la division navale du Levant, et occupa le Pirée (25 mai 1855), à la tête du corps expéditionnaire. Sa belle conduite dans cette campagne lui valut, le 1er décembre 1855, le grade de vice-amiral. Il passa dans le cadre de réserve en 1861. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1854. — Il est mort à Toulon le 18 novembre 1879.

Après la mort de Dumont d'Urville (1842), M. Jacquinot fut chargé de continuer la publication de son dernier voyage, qui a paru sous le titre : *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie* (1843-1854, 22 vol. in-8 et atlas).

Son frère, M. Honoré Jacquinot, né le 1er août 1814, à Moulins-Engilbert (Nièvre), fit également partie du voyage de *la Zélée*, en qualité de chirurgien de marine. Dans l'ouvrage cité plus haut, il a dirigé avec M. Hombron tout ce qui concerne l'histoire naturelle et a écrit les *Considérations générales sur l'anthropologie, la zoologie* (5 vol. in-8) *et la botanique* (2 vol. in-8). Reçu docteur en médecine en 1848, M. Honoré Jacquinot exerça sa profession à Nevers. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 janvier 1841.

JACQUOT (Georges), statuaire français, né à Nancy, le 15 février 1794, et fils d'un sculpteur ornemaniste, suivit, encore enfant, son père à Paris, et étudia sous lui la sculpture de décoration. Il entra ensuite dans les ateliers du baron Gros et de Bosio, et concourut, dès 1813, à l'École des beaux-arts; il y remporta un second prix en 1817 et le grand prix au concours de 1820, sur ce sujet : *Caïn maudit entendant la voix de l'Éternel*. De retour de Rome en 1826, il reparut dès l'année suivante aux Salons, où il avait figuré presque sans interruption depuis 1817. Il a principalement exposé : *Daphné se mirant dans les eaux du Pénée; Pâris et Hélène; l'Amour sur un cygne; Amour sur un dauphin; Mercure séparant deux serpents* (1831); *Jeune fille surprise au bain; Hercule enlevant Alceste; l'Amour à la colombe; la Surprise* (1842); *Hercule délivrant Déjanire; les Saisons, la Chasse et la pêche; Jésus confondant l'incrédulité de saint Thomas; le Dernier soupir du Christ*; la statue colossale du *Roi* (1831); les bustes de *Louis XVIII*, de *Louis-Philippe*, et divers autres, *le Faune et la bacchante* (1855); *l'Exaltation de la croix*, bas-relief (1857); *Hercule vainqueur de l'hydre* (1859).

Cet artiste a encore exécuté : pour la maison du Roi, un *Pâris*, en marbre des Pyrénées (1824), et les bustes des généraux *Duroc* et *Ruty*; pour le ministère de l'intérieur, *le Génie de la guerre*; pour la préfecture de la Seine, un *saint Joseph*; au nouveau Louvre, un groupe de *Cariatides*. Il a obtenu une 2e médaille en 1831 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1857. — M. G. Jacquot est mort le 23 novembre 1874.

JADIN (Louis-Godefroy), peintre paysagiste français, né à Paris, en 1805, et fils du compositeur de ce nom, étudia la peinture sous Hersent, et s'attacha dès ses débuts aux sujets de chasse et de nature morte. Il fréquenta plus tard l'atelier de M. Abel de Pujol, et aborda alors le paysage avec figures. Vers 1835 il fit un voyage en Italie et fournit à son retour un grand nombre de toiles à l'ancienne galerie du duc d'Orléans. M. Jadin a principalement exposé : *les Plaines de Montfort-l'Amaury; la Fabrique dite du Poussin*, près de Rome; *la Villa d'Este; le Château Saint-Ange*; des *Attributs de chasse sur fond d'or*, pour une salle à manger gothique; divers *Paysages* d'après nature, souvent avec des animaux et des groupes de gibier, de nombreux tableaux représentant l'*Hallali, le Débûché, le Relancé la Retraite*, tous les préparatifs de la chasse et ses épisodes; des *Meutes*, figurant à peu près tous les types de diverses races, etc. : sujets commandés ou acquis par les ducs d'Orléans et de Nemours, la maison Giroux, le prince de Wagram, les grands veneurs successifs de la couronne, etc. (1831-1853); *l'Assemblée de la vénerie, la Retraite prise*, appartenant au comte Ney, *l'Ébat des chiens, Rigolette* (cabinet de Mme de Vatry), *Tippoo à seize ans*, au baron Dejean, *les Têtes de chiens*, au comte de Barral, *Relais des chiens à la coulée de Mailly* (1855); *les Sept péchés capitaux*, représentés par sept variétés canines (1857), *la Vision de saint Hubert, Merveillau et Rocador* (1859); *une Victime de l'arbitraire en 1861 ! Linda*, chienne appartenant à l'Impératrice, *la Petite meute de la princesse Mathilde, Jupiter, Rigolboche*, etc. (1861); *Deux chiens, race de Virelade* (1864); *Femmes de l'île de Sein brûlant le varech* (1868).

On lui doit également, en dehors des Salons, le plafond de *l'Aurore* exécuté dans le palais du Sénat, et huit panneaux représentant des sujets de vénerie et de fauconnerie dans la salle à manger du ministère d'État, etc. M. Jadin a reproduit plusieurs des mêmes sujets et des mêmes épisodes à l'aquarelle, genre qu'il a d'abord enseigné dans son atelier. On cite aussi de lui quelques essais de gouaches vernies, tels que l'*Homme armé* et plusieurs *Bassets* et *Limiers*. Il a obtenu deux 3es médailles en 1834 et 1855, une 2e en 1840, une 1re en 1848, la décoration en avril 1854, et, sous le second Empire, le titre de peintre de la vénerie.

JAHAN (Louis-Henri-Auguste), administrateur français, ancien sénateur, est né à Sully-sur-Loire (Loiret), le 21 décembre 1811. Après avoir terminé ses études au lycée d'Orléans, il suivit les cours de la faculté de droit de Paris, fut reçu licencié en 1834, s'inscrivit au barreau et fut admis, comme auditeur au Conseil d'État, en 1838. En 1849, il fut quelque temps chef de cabinet de M. Lacrosse, au ministère des travaux publics, puis à l'intérieur, et rentra au Conseil d'État, où il devint en 1855 maître de requêtes de première classe et conseiller en 1864. Il fut chargé à plusieurs reprises de soutenir, au Corps législatif, les projets de loi relatifs aux chemins de fer. Rentré dans la vie privée après le 4 septembre 1870, il obtint, en 1873, la liquidation de sa retraite. Candidat conservateur aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département du Loiret, il fut élu, au troisième tour de scrutin, le second sur deux, par 219 voix sur 424 électeurs, prit place dans les rangs du parti bonapartiste, vota avec la droite monarchiste du Sénat et, après l'acte du 16 mai 1877, accorda la dissolution de la Chambre demandée par le cabinet de Broglie (23 juin). Au mois de novembre suivant, dans les diverses combinaisons ministérielles tentées après la retraite du ministère Broglie-Fourtou, son nom fut mis en avant pour le portefeuille des travaux publics. Lors du premier renouvellement triennal du Sénat, le 5 janvier 1879, il échoua avec 116 voix sur ... votants. M. Jahan représente, depuis 1855, le canton de Sully-sur-Loire au Conseil général du Loiret, dont il fut secrétaire, puis président, de 1868 à 1878. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 31 octobre 1849.

JAHR (Georges-Henri-Gottlieb), médecin homœopathe français, né le 30 janvier 18.., dans ... Saxe-Gotha, docteur en philosophie dans ... y pratiqua d'abord la médecine et vint en ...

reçu docteur à Paris (1840), où il se fixa dès lors. Élève distingué de Hahnemann, il a beaucoup contribué à propager sa doctrine en France. — Il est mort à Bruxelles, en juillet 1875.

Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages : *Manuel des médicaments homœopathiques* (1834-1835, 2 vol. in-8); *Manuel d'homœopathie* (1835, 2 vol. in-8; 5e édit., augmentée, 1840, 4 vol.), contenant le résumé des répertoires pratiques les plus accrédités en Allemagne; *Nouvelle pharmacopée homœopathique* (1841, in-12; 2e édit., 1853), qui a été augmentée par M. Catellan; *Du Traitement homœopathique du choléra* (1848); *Du Traitement homœopathique des maladies de la peau* (1850, in-8); *Du Traitement homœopathique des maladies nerveuses et de plusieurs affections chroniques* (1854, in-12); *Du Traitement homœopathique des maladies des femmes* (1856, in-12); *Principes et règles qui doivent guider dans la pratique de l'homœopathie* (1857, in-8); *Du Traitement homœopathique des maladies des organes de la digestion* (1859, in-12), etc. Quelques-uns de ces ouvrages ont paru en allemand.

JAL (Auguste), littérateur français, né à Lyon, le 12 avril 1795, fut, de 1811 à 1815, élève de l'École de Brest et forma à Lyon, en mars 1815, la compagnie d'aspirants de marine qui vint prendre part à la défense de Paris. Licencié par la Restauration, il se tourna vers la littérature et s'occupa surtout de la critique d'art. Il assista, en 1830, à la conquête d'Alger, comme correspondant du *Constitutionnel*. En 1831, il fut attaché à la section historique du ministère de la marine, où il devint historiographe et conservateur des archives. Il fut chargé de diverses missions en Italie (1834), en Grèce et en Turquie (1841). Décoré en 1833, il a été promu, le 26 avril 1846, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Vernon (Eure), le 5 avril 1873.

M. Jal a écrit, au milieu de ses fonctions et de ses voyages, un grand nombre d'ouvrages, la plupart relatifs aux études artistiques ou à l'archéologie maritime. Nous rappellerons : *Mes visites au musée du Luxembourg* (1818); *l'Ombre de Diderot* (1819); *l'Artiste et le philosophe* (1824); *Dictionnaire théâtral* (1825); *Résumé de l'histoire du Lyonnais* (1826); *Manuscrit de 1805*, *Napoléon et* [illegible] (1827); *Esquisses, croquis, etc., sur le Salon* (1829, 1831); *le Peuple au sacre* (1829); *Scènes de la vie maritime* (1832, 3 vol.); *les Causeries du Louvre* (1833); *De Paris à Naples* (1835, 2 vol.); *Archéologie navale* (1839, 2 vol.); *Soirées du gaillard d'arrière* (1840, 3 vol.); *les Trois contes maritimes* (1845); *Glossaire nautique* (1848), répertoire polyglotte des termes de marine anciens et modernes, honoré du second prix Gobert; *la Flotte de César*, études sur la marine antique (1861); *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire* (1864, in-8; 2e édit. 1871, in-8), vaste répertoire de documents originaux destinés à rectifier et à compléter tous les ouvrages analogues de biographie historique; *Abraham Du Quesne et la marine de son temps* (1872, 2 vol. in-8); *Souvenirs d'un homme de lettres* (1877, in-8), autobiographie posthume, en partie rédigée par M. Pierre Margry, etc.

JALABERT (Charles-François), peintre français, né à Nîmes, en 1819, suivit l'atelier de Paul Delaroche. Après trois concours consécutifs, n'ayant pu obtenir qu'un second prix, il passa trois ans en Italie et en rapporta son tableau de *Virgile lisant ses Géorgiques*, qui figura au Salon de 1847, et fut placé depuis au Luxembourg. M. Jalabert s'exerça ensuite à la fois dans le portrait, le genre et la peinture religieuse. Dans ce dernier style, il produisit un *saint Luc*, commandé pour Sèvres (1852); une *Annonciation*, au ministère d'État (1853); *le Christ aux Oliviers* (1855), etc. Comme paysagiste ou peintre de genre, il a donné *la Villanella*, souvenir de Rome; *les Nymphes écoutant Orphée*, *Roméo et Juliette*, *Raphaël* (1849-1857), *une Veuve* (1861); *le Christ marchant sur la mer*, *Maria Abruzese* (1863); sept *Portraits de femmes* (1864-1869), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1850, deux 1res, l'une en 1853, l'autre en 1855, et une 2e à l'Exposition universelle de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855, il a été promu officier le 29 juin 1867.

JALIN (Gustave DE), pseudonyme d'Alex. Dumas et de G. Fould. — Voy. DUMAS (Alex.).

JAMES (l'abbé Aimé-François), théologien français, né à Ryes, en 1804, ancien aumônier de l'École polytechnique et vicaire général de Paris, a publié d'abord divers *Tableaux synoptiques* sur la vie et les voyages de Jésus-Christ, sur l'histoire universelle de l'Église, sur l'histoire de France, (1832-1834). Il est en outre auteur des ouvrages suivants : *Histoire du Nouveau Testament et des Juifs* (1836, in-4; 2e édit., 1849); *Histoire de l'Ancien Testament* (1839, 2 vol. in-4); *Dictionnaire de l'Écriture sainte* (1837, in-8; 5e édit. augmentée, 1853), répertoire et concordance de tous les textes mis dans un ordre méthodique; *Repertorium biblicum* (1844, in-8, 2e édit., 1856), et des brochures de controverse. Il a traduit de l'italien *le Triomphe du Saint-Siége et de l'Église* (2 vol. in-8), du pape Grégoire XVI, et revu la 4e édition du *Dictionnaire historique de la Bible* (1846, in-8) de dom Calmet.

JAMES (Constantin), médecin français, né en 1813, à Bayeux (Calvados), suivit comme interne les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1840. Il débuta dans la carrière scientifique par la rédaction de deux ouvrages de Magendie : *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie* (1836-1837, 3 vol. in-8) et *Leçons sur le système nerveux* (1839, 2 vol. in-8). En 1841, M. C. James ouvrit à l'Athénée un cours de médecine qu'il fit plusieurs années. En 1853 il fut chargé par le gouvernement de la mission d'aller inspecter les eaux minérales de la Corse, et, à son retour, il fut décoré de la Légion d'honneur.

Parmi ses écrits on remarque encore : *Des Névralgies et de leur traitement* (1841, in-8); *Voyage scientifique à Naples* (1844, gr. in-8), fait en commun avec Magendie; *Études sur l'hydrothérapie* (1846, in-8); *Guide pratique aux principales eaux minérales de France et de l'étranger* (1851, in-8, 5e édit., 1861, 9e édit., 1875); *Rapport sur les eaux minérales de la Corse* (1854), résultat de sa mission officielle; *De l'Emploi des eaux minérales* (1856, in-8); un livre élégant d'archéologie et de littérature médicales : *Toilette d'une Romaine au temps d'Auguste*, *Cosmétiques d'une Parisienne au XIXe siècle* (1865, in-18); *des Causes de la mort de l'empereur* (1873, in-18), etc.; sans compter de nombreux mémoires sur des questions spéciales.

JAMES (sir Henry), général et géomètre anglais, né à Rose-in-Vale (Cornouailles), en 1803, fit ses études à l'école d'Exeter, puis à l'Académie militaire de Woolwich, devint, en 1825, lieutenant du génie, fut promu colonel en 1857, général major en 1868, et lieutenant-général en 1874. Successivement chargé du cadastre géologique de l'Irlande (1844), des travaux du génie à l'amirauté de Portsmouth (1846), de

l'inspection de l'artillerie du Royaume-Uni (1852), de la direction de la division de topographie et de statistique au ministère de la guerre (1857), il a été créé chevalier en 1860.

On a de sir Henry James des mémoires de météorologie, de géodésie, etc., parmi lesquels il faut mentionner : *Ordinance trigonometrical survey of Ireland* (Londres 1858) ; *Abstract of the principal lines of spirit leveling in England and Wales* (ibid., 1861) ; *Account of the principal triangulation of the United Kingdom*, (ibid., 1864). Il a publié un volume de *Souvenirs de l'Expédition de l'Abyssinie* (Record of the exped. to Abyss. Ibid. 1870). Inventeur d'un nouveau procédé photographique, dit photozincographie, qu'il appliqua à la reproduction d'anciens manuscrits, il a donné *Facsimiles of national manuscripts from William the conqueror to queen Anne* (1867) ; *Facsimiles of national manuscripts of Scotland* (1867) et *Facsimiles of national manuscripts of Ireland* (1874).

JAMETAL (Gustave-Louis), député français, né à Paris, le 28 mai 1821, se fit recevoir avocat et fut agréé au tribunal de commerce de la Seine de 1851 à 1861. Fixé ensuite dans le département de la Somme, il devint maire de Marestmontiers, et conseiller général pour le canton de Montdidier. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Montdidier, comme candidat républicain conservateur, et fut élu par 8737 voix, contre 7370 obtenues par M. Ernest Hamel, candidat de l'extrême gauche. A la Chambre, il prit place au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9320 voix, contre M. de Fourment, ancien député de l'Empire et candidat officiel, qui en obtint 7913.

JAMIN (Jules-Célestin), physicien français, membre de l'Institut, né à Termes (Ardennes), le 30 mai 1818, entra à l'École normale en 1838, et fut reçu, le premier, à l'agrégation de physique, en 1841. D'abord professeur au collège Bourbon, il fut ensuite chargé du cours de physique à l'École polytechnique. Il fut nommé le 22 novembre 1863 professeur de physique à la Faculté des sciences de Paris, et chargé de l'organisation des laboratoires pour les hautes études. Il a été élu, en 1868, membre de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Pouillet. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

M. Jamin a commencé, en 1858, la publication d'un ouvrage scientifique important : *Cours de physique de l'École polytechnique* (1858-1861, 3 vol. in-8 ; 2e édit. 1869-1871, 3 vol. in-8 ; 20 pl.), suivi d'un *Appendice au tome Ier* (1875, in-8). Il a fourni, en outre, des Mémoires scientifiques à divers recueils de Sociétés savantes et des articles à *la Revue des Deux Mondes*.

JANAUSCHEK (Françoise-Madeleine, dite Fanny), actrice allemande, née à Prague (Bohême), le 20 juillet 1830, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour le théâtre, et étudia le chant et la déclamation avec Stegmayer et Baudius. Après avoir débuté au théâtre de sa ville natale, elle parcourut plusieurs scènes et fut engagée en 1847 au théâtre de Cologne. L'année suivante, elle se rendit à Francfort et appartint au théâtre de cette ville pendant douze ans. Après un court séjour à Dresde, elle partit aux États-Unis et donna dans les principales villes des représentations qui obtinrent un succès immense. En même temps, elle apprit la langue anglaise, pour jouer le répertoire de Shakespeare, et en 1876 elle parut à Londres. Ses admirateurs l'ont souvent comparée à Mlle Rachel.

JANET (Paul), littérateur et philosophe français, membre de l'Institut, né à Paris, le 30 avril 1823, fit ses classes au lycée Saint-Louis, entra à l'École normale en 1841 et fut reçu agrégé de philosophie en 1844, agrégé des Facultés en 1848, ainsi que docteur ès lettres. Professeur de philosophie au collège de Bourges, de 1845 à 1848, puis, de 1848 à 1857, chargé du même cours à la Faculté de Strasbourg, il devint, à cette dernière date, professeur de logique au lycée Louis-le-Grand, et fut nommé, en 1864, professeur de l'histoire de la philosophie à la Sorbonne. Le 13 février 1864 il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale), en remplacement de Villermé. Décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1860, il a été promu officier le 8 février 1877.

M. P. Janet, l'un des principaux représentants de la conciliation du spiritualisme universitaire avec la liberté entière des recherches scientifiques, a publié les ouvrages suivants : *Essai sur la dialectique de Platon* (1848, in-8, thèse pour le doctorat ; *la Famille* (1855, in-12, 1e édition, 1861), couronné par l'Académie française en 1856 ; *les Confessions de saint Augustin*, traduites en français (1857, in-8) ; *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes* (1858, 2 vol. in-8 ; 2e édit. 1872, 2 vol. in-8), couronnée par l'Académie des sciences morales et politiques en 1853 ; *Études sur la dialectique dans Platon et Hegel* (1860, in-8) ; *Essai sur le médiateur plastique de Cudworth* (1860, in-8) ; *la Philosophie du bonheur* (1862, in-18 ; 4e edit. 1873, in-18) ; *le Matérialisme contemporain en Allemagne : examen du système du docteur Buchner* (1864, in-18) ; *la Crise philosophique* (1865, in-18) ; *le Cerveau et la pensée* (1866, in-18) ; *Éléments de morale* (1869, in-18) ; *les Problèmes du XIXe siècle* : politique, littérature, science, philosophie, religion (1872, in-8 ; 2e édit. 1873, in-18) ; *la Morale* (1874, in-8) ; *Philosophie de la Révolution française* (1875, in-18) ; *les Causes finales* (1876, in-8) ; *Saint-Simon et le Saint-Simonisme*, conférence (1878, in-8) ; *la Philosophie française contemporaine* (1879 in-18). Il a traduit et publié, avec une introduction, *Dieu, l'homme et la béatitude*, de Spinosa (1878, in-18). M. P. Janet a fourni des articles à *la Liberté de penser*, à la *Revue de législation*, à *la Revue des Deux Mondes*, au *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, au journal *le Temps*.

JANET-LANGE (Ange-Louis JANET, dit), peintre français, né à Paris, le 19 novembre [illegible], passa quelques années dans les ateliers de M. [illegible]lin et de M. Ingres, et au départ de ce dernier pour la villa Médicis entra chez M. H. Vernet, dont il imita la manière, et avec lequel il devait exécuter et signer plus tard (1843) les dessins de *l'Histoire de Napoléon*. M. Janet a envoyé aux Expositions, entre autres tableaux : un [illegible] (1836) ; *le Christ aux Oliviers* (1837), au musée de Castelnaudary ; *Isaac bénissant Jacob* (1840) ; *l'Abdication de Fontainebleau* (1844), donné à la ville de Tours ; *le Bon pasteur* (1845) ; *le* [illegible] *pris et rendu* (1846). Vers la même époque, le maréchal Soult le chargeait de dessiner une [illegible] d'uniformes militaires, restée aux archives du ministère, et les éditeurs de *l'Illustration* lui confiaient la direction artistique de leur [illegible]

Une foule d'éditeurs lui demandèrent dès lors des dessins pour les publications populaires. Revenant à la peinture, sans renoncer au dessin d'illustration, il a donné : *les Pèlerins d'Emmaüs* (1849), pour le ministère de l'intérieur; *Néron disputant le prix de la course aux chars* (1855); *Napoléon III distribuant des secours aux inondés de Lyon* (1857); *Épisode du combat de Kanghil* (1859), appartenant au musée d'Épinal; *l'Empereur et sa maison militaire à Solferino* (1861); *Charge du 2e hussards à l'attaque de la ferme de Casanova, à Solferino* (1863); *Combat d'Altenzo, 14 avril* (1864); *Chasse à tir à la faisanderie de Compiègne* (1865); *Allant à l'ambulance, le Dernier ami* (1866); *Épisode du siège de Puebla* (1868); *Passage de la Gemmi. Allons, courage!* (1870). M. Janet-Lange a lui-même lithographié quelques-uns de ses tableaux. Il a obtenu une 3e médaille en 1859. — Il est mort à Paris, le 25 novembre 1872.

JANICOT (Gustave), journaliste français, né à Limoges en 1830, est fils d'un officier supérieur de l'Empire et d'une mère vénitienne. Il fit des études assez incomplètes dans l'établissement des frères de Passy et devint plus tard le secrétaire de M. de Genoude, puis après la mort de ce dernier demeura en la même qualité auprès de M. de Lourdoueix. Il était déjà à cette époque un des collaborateurs quotidiens de *la Gazette de France*, où il remplaça Brisset en 1857, comme rédacteur du bulletin, et M. de Lourdoueix lui-même dans la direction, en 1861. Il ne signe de son nom que des articles politiques dans la forme et le caractère des premiers-Paris. M. Janicot a écrit aussi, sous le pseudonyme d'*Edmond Hack*, quelques feuilletons de théâtre dans la *Gazette*.

JANIN (Jules-Gabriel), célèbre critique français, est né à Saint-Étienne (Loire), et non à Condrieu, comme nous l'avons dit à l'origine, avec la plupart de ses biographes, le 16 février 1804 (25 pluviôse an XII). Fils d'un avocat, il commença au collège de sa ville natale d'excellentes études qu'il vint achever au collège Louis-le-Grand. Ses succès y furent moins brillants qu'à Saint-Étienne et il ne se fit remarquer que par son opposition voltairienne au système d'enseignement de la Restauration. Ses études finies, il fut forcé, pour vivre, de donner des leçons au cachet. Se sentant né pour le journalisme, il écrivit d'abord dans les feuilles de théâtre, puis fut attaché par M. Nestor Roqueplan au *Figaro*, où il continua la petite guerre contre le gouvernement et les jésuites. Ses articles eurent du succès et lui firent une certaine réputation. Il devint, sous M. de Martignac, rédacteur de *la Quotidienne*, et quitta cette feuille ultra-légitimiste, quand M. de Polignac entra au pouvoir, pour écrire dans des journaux d'un libéralisme avancé. Collaborateur de la *Revue de Paris* et du *Journal des Enfants*, il publiait en même temps son premier roman : *l'Ane mort et la femme guillotinée*, assemblage systématique de peintures délicates et monstrueuses (1829, 2 vol.; nombreuses édit.). L'année suivante, il donna *la Confession* (1830, 2 vol. in-12), roman politique et religieux, qui fut remarqué.

M. Jules Janin, dont jusque-là « l'opposition a été vive, » se montra tout aussitôt hostile à la monarchie de Juillet. « Le premier, dit-il, qui a fait entendre des paroles d'opposition, après juillet, et qui les a signées, c'est moi. » Bientôt, en effet, il publia *Barnave*, son plus long ouvrage (1831, 4 vol. in-12). C'est une suite d'épisodes et de contrastes au milieu desquels est étalée la honte de Philippe-Égalité, avec une satire violente contre la famille d'Orléans, pour introduction. Il y fut répondu aussitôt sous ce titre : *la Branche royale d'Orléans, ou le Barnave de M. Jules Janin réfuté par l'histoire* (in-8). Un des chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, qui eut, dit-on, plusieurs collaborateurs, celui intitulé *les Filles de Séjan*, fut cité partout comme l'œuvre de M. Félix Pyat, qui avait alors, avec M. Jules Janin, des relations amicales bientôt rompues par des dissidences de toute nature. Toutefois, l'auteur rentra promptement en grâce auprès du roi Louis-Philippe, obtint la croix de la Légion d'honneur (17 février 1836), et prit, après Geoffroy et Hoffmann, la rédaction du feuilleton dramatique du *Journal des Débats*.

L'entrée de M. Janin aux *Débats* fut une époque dans sa vie, et peut-être aussi dans l'histoire de la critique littéraire contemporaine. Laissant de côté la sévérité dogmatique de ses prédécesseurs, il se fit bientôt goûter du public par la légèreté gracieuse et l'esprit souvent paradoxal de ses feuilletons. Retranché derrière les colonnes de son journal, il s'y creusa « un grand trou » d'où il put faire et détruire tant de réputations. Il devint et se nomma lui-même « le prince de la critique, » et il exerça, du droit de son esprit et sans aucune déclaration de principes, la plus arbitraire et la plus absolue des royautés.

M. Jules Janin continuait de faire des livres. En 1832, il avait publié des *Contes fantastiques* (4 vol. in-12), et en 1833, des *Contes nouveaux* (4 vol. in-12), deux séries de romans et de nouvelles, déjà insérés dans divers recueils périodiques. On trouvera plus loin l'aperçu de ce qu'il a composé ainsi de volumes, par la réunion de fragments et d'articles répandus d'abord dans tous les organes de la publicité. Quelques romans de longue haleine, comme *le Chemin de traverse* (1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1841, in-8), eurent assez de succès, et une foule de publications de librairie pittoresque s'écoulèrent sous son nom.

Le 16 octobre 1841, M. Janin épousa une riche héritière, jeune et jolie, et eut l'imprudence de donner, dans le *Journal des Débats*, à la place du feuilleton littéraire, le compte rendu le plus complaisant de son bonheur. Cet article singulier, qu'il intitula *le Mariage du critique*, lui valut de la part de son confrère Rolle, l'un des rédacteurs du *National*, une spirituelle et sanglante réplique, et pendant assez longtemps il garda, dans la presse, le surnom du « critique marié. » En 1844, à propos de la reprise du *Tibère* de Chénier, une violente sortie de J. Janin contre les hommes et les choses de la Révolution lui attira, cette fois sous une forme plus blessante, les récriminations de son ancien ami, M. Félix Pyat, alors rédacteur de la *Réforme*. Au lieu de répondre dans son journal, le critique, aigri par des dissentiments plus intimes, traduisit l'écrivain républicain et le gérant du journal en police correctionnelle et les fit condamner l'un et l'autre à l'amende et à la prison.

Lorsque la révolution de Février eut renversé Louis-Philippe, M. J. Janin aborda volontiers les questions politiques, soit pour réhabiliter le roi déchu, soit pour combattre les hommes du nouveau pouvoir. En avril 1865, sa candidature à l'Académie française, déjà mise plusieurs fois en avant, échoua avec un certain éclat : il se vit préférer son jeune confrère des *Débats*, M. Prévost-Paradol, pour des considérations encore plus politiques que littéraires.

Malgré l'appui visible de l'opinion publique qui, à chaque vacance académique, mettait en avant le nom de M. Janin, celui-ci ne fut élu membre de l'Académie française que le 7 avril 1870, en remplacement de Sainte-Beuve. Il prit séance le

9 novembre 1871, par un discours où l'on sentait trop la décadence de ce brillant esprit. Contraint depuis plusieurs années par sa santé à une retraite presque absolue, il abandonna, pour le même motif, en septembre 1873, le feuilleton des *Débats*, qu'il avait rédigé pendant quarante et un ans. — Il est mort à Passy, le 20 juin 1874. Mme veuve Janin, née Adèle Huet, de qui il n'avait pas eu d'enfants, est morte en septembre 1876, léguant à l'Académie une somme de 20,000 fr., dont la rente est destinée à récompenser l'auteur de la meilleure traduction française d'un ouvrage latin, et au lycée de Saint-Étienne une somme de 1000 francs pour la fondation d'une bourse. Quant à la bibliothèque du critique, dont on avait fort exagéré la richesse et qui dut, à diverses reprises, être léguée à l'Institut, puis à l'Arsenal, elle fut vendue aux enchères publiques en février 1877.

Aux ouvrages que nous avons signalés dans le cours de cette notice, on peut ajouter, dans le genre du roman: *Voyage de Victor Ogier en Orient*, suite de romans, contes, etc. (1834, in-12, 1re série, t. I-III); *Un Cœur pour deux amours* (1831, in-8); *les Catacombes*, romans, nouvelles et mélanges (1839, 6 vol. in-18); *la Religieuse de Toulouse* (1850, 2 vol. in-8); *les Contes du chalet* (1859, in-12); une nouvelle édition, entièrement revue, de *Barnave* (1860, in-18); *la Fin d'un monde et du neveu de Rameau* (1861, in-18); *les Petits bonheurs* (1861, in-18); *la Semaine des trois Jeudis* (1861, in-18); *Contes non estampillés* (1862, in-18); *les Contes bleus* (1863, in-18); *l'Interné* (1869, in-18); *Petits romans d'hier et d'aujourd'hui* (1869, in-18); *le Crucifix d'argent* (1870, in-4); *la Dame à l'œillet rouge* (1874, in-4, grav.), etc.; dans l'histoire littéraire, le genre descriptif, des mélanges: *Tableaux anecdotiques de la littérature française depuis François Ier* (1829, in-8); *Histoire du théâtre à quatre sous* (1832, in-12); *Cours sur l'histoire du journal en France*, professé par l'auteur, à l'Athénée, en 1834 (in-8); *Fontainebleau, Versailles, Paris* (1837, in-18); *Histoire de France*, servant de texte explicatif aux *Galeries de Versailles* (1837-1843, 3 formats); *Versailles et son musée historique*, description complète, etc. (gr. in-18); *Voyage en Italie* (1839, in-8, gravures), publié d'abord sous forme de lettres, dans les *Débats*; *le Prince royal* (1842, in-18), écrit dans un style louangeur qui a été vivement reproché à l'auteur de *Barnave*; *la Normandie historique, pittoresque et monumentale* (1842-1843, gr. in-8, avec grav.); *la Bretagne historique*, etc. (1844), formant le pendant du précédent; *Voyage de Paris à la mer* (1847, in-16); *les Symphonies de l'hiver* (1857, in-8), une traduction en prose d'*Horace* (1860, petit in-32); *la Poésie et l'éloquence à Rome* (1863, in-8), ouvrage spécialement destiné à soutenir la candidature de l'auteur à l'Académie française; *Béranger et son temps* (1866, 2 vol. in-16); *l'Amour des livres* (1866, in-18); *Lamartine* (1869, in-16); *le Livre* (1870, in-8); *Alex. Dumas* (1871, in-16); *François Ponsard* (1872, in-16); *Paris et Versailles il y a cent ans* (1874, in-8), ouvrage en grande partie rédigé par M. A. de La Fizelière, etc., etc.

M. Jules Janin a fourni des *Préfaces, Introductions, Essais, Notices*, à une quantité incroyable d'œuvres contemporaines ou de réimpressions d'ouvrages anciens, puis des articles à presque tous les journaux et revues littéraires. Il a traduit, en l'abrégeant, *Clarisse Harlowe* de Richardson (1846, 2 vol. in-12). Il a donné avec MM. Phil. Chasles et Théophile Gautier *les Beautés de l'Opéra*, ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés (1844, in-8, édit. de luxe), et avec MM. A. Houssaye et Sainte-Beuve, sous le titre de suite de l'*Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut* (1847, in-16), des fragments sur *Manon Lescaut*. Enfin, sous le titre un peu pompeux d'*Histoire de la littérature dramatique* (1858, 6 vol. in-18), il a composé lui-même, en plusieurs années, un recueil de ses principaux feuilletons, qui restent, malgré toute l'énumération précédente, l'œuvre capitale de sa vie. M. A. de la Fizelière a publié une édition des *Œuvres choisies* de Jules Janin (1875-1878, 12 vol. in-18). Une étude biographique et bibliographique lui a été consacrée par M. Piedagnel sous ce simple titre: *Jules Janin* (1874, in-18, avec portrait, 2e édit., 1877).

JANMOT (Anne-François-Louis, dit Jean-Louis), peintre français, né à Lyon, le 2 mai 1814, étudia la peinture sous Victor Orsel, l'un des chefs de l'école lyonnaise; il vint à Paris, en 1834, suivre les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres. Il débuta au Salon de 1840 et retourna à Lyon où il exécuta, entre autres commandes, une fresque de *la Cène*, pour la chapelle de l'hospice de l'Antiquaille (1845). Il continua ses envois aux Salons et se fit remarquer par des compositions pleines de mystiques excentricités. Il a surtout donné dans ce genre, en 1854, les dix-huit tableaux du *Poème de l'âme*, exposés au passage du Saumon, puis, en 1855, à l'Exposition universelle, et en 1876 au cercle catholique du Luxembourg.

Nous citerons encore: *la Résurrection du fils de Naïm* (1840); *l'Assomption de la Vierge ou la Réhabilitation de la femme*, *Fleur des champs* (1845); son *Portrait* (1846); *le R. P. Lacordaire* (1847); *le Songe du Christ au Jardin des Oliviers* (1849); *Portrait du général Geneau*, pour le musée de Lyon (1852); une *Cène* pour l'église de Saint-Polycarpe de Lyon, *les saintes Femmes au tombeau*, *la Vierge et Jésus* (1859), une Allégorie pour plafond du salon de l'Empereur, à l'hôtel de ville de Lyon, trois dessins, dont deux allégories et les quatre grands prophètes, *Daniel, Isaïe, Jérémie et Ezéchiel*, huit cartons au crayon noir représentant *le Poème de l'âme* (1861), *le Christ entre la Vierge, saint Jean, sainte Madeleine et saint François de Sales*, destiné à l'église Saint-François de Lyon, *Ophélie* (1863), *Ève* et un *Portrait* (1864); *Un vivant attaché à un cadavre*, supplice ancien et moderne, portrait de *M. de Laprade* (1865); *Saint Étienne devant le Sanhédrin*, *Lapidation de saint Étienne* (1866); *la Sainte-Famille*, *la Vierge et l'Enfant Jésus* (1868); *Virgile*, paysage, *Sainte-Cécile* (1869); *Tête de saint Jean présentée à Salomé* (1870); *In hoc signo vinces* (1872); *la Vierge et l'Enfant*, *le Rêve de Dante* (1875); *le R. P. Captier* [illegible] *la porte d'Italie* (1876), etc.

M. Louis Janmot a publié, en 1854, avec sa grande œuvre de peinture mystique, un poème explicatif en dix-huit chants, intitulé: *l'Âme* (Lyon, brochure in-12), et en 1876, une autre brochure explicative. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, une 2e en 1859 et un rappel en 1861.

JANSSEN (Pierre-Jules-César), physicien et astronome français, membre de l'Institut, né à Paris, le 22 février 1824, suivit les cours de la faculté des sciences et fut reçu, en 1852, licencié ès sciences mathématiques, et en 1860, docteur ès sciences physiques, avec une remarquable thèse: *Sur l'Absorption de la chaleur rayonnante obscure dans les milieux de l'œil*. Il a été professeur suppléant au lycée Charlemagne en 1853 et professeur de physique générale à l'École spéciale d'architecture de 1865 à 1871. Il a

rière scientifique de M. Janssen peut se résumer dans les nombreuses missions dont il a été chargé. En 1857 et 1858, envoyé au Pérou pour la détermination de l'équateur magnétique, il ne put achever ces travaux par suite de fièvre et de dysenterie persistante contractées dans les forêts vierges. En 1861 et 1862, il étudia en Italie les raies telluriques du spectre solaire; sur l'avis de l'Académie des sciences, il y retourna en 1864; pour continuer cette étude il mit à profit les recherches de M. Kirchhoff sur le spectre solaire. En 1867, après avoir observé l'éclipse annulaire à Trani, il se rendit à Santorin pour observer l'éruption du volcan de cette île. La même année, il continua ses recherches magnétiques, optiques et topographiques, aux îles Açores, avec Ch. Sainte-Claire-Deville. En 1868, il fut chargé par le ministère de l'Instruction publique, l'Académie des sciences et le bureau des longitudes, de l'observation de l'éclipse du soleil du 18 août, à Guntoor, dans les Indes; cette éclipse, une des plus longues qui aient jamais été observées, amena la découverte de la nature des protubérances du soleil et celle d'une méthode pour l'étude journalière de ces phénomènes. Cette méthode fut employée immédiatement avec succès par le P. Secchi, puis par les astronomes anglais et allemands; l'Académie lui accorda le prix Lalande porté au quintuple par exception. Chargé encore par l'Académie des sciences de l'observation de l'éclipse du 22 décembre 1870, visible en Algérie, M. Janssen quitta Paris assiégé, en ballon, le 2 décembre, et descendit près de Savenay, après avoir parcouru environ cent lieues en cinq heures : il partit immédiatement pour Oran, où il apprit qu'à la prière des savants anglais l'ambassade britannique avait demandé sa libre sortie de Paris et qu'elle allait être accordée au moment où il se mettait lui-même en mesure de ne rien solliciter de l'ennemi. En 1871, il fut chargé d'une nouvelle mission en Asie, pour l'observation de l'éclipse totale du 12 décembre, durant laquelle il constata l'existence d'une nouvelle enveloppe gazeuse du soleil qu'il nomma atmosphère *Coronale*. M. Janssen rapporta de cette mission une précieuse collection d'animaux pour le Muséum d'histoire naturelle. Enfin, en 1874, il fut chargé de l'observation du passage de Vénus sur le soleil au Japon; cette mission, à laquelle le gouvernement brésilien sollicita la faveur de lui adjoindre plusieurs de ses savants, s'accomplit avec beaucoup d'éclat et réussit complètement. Au retour, M. Janssen fut invité à se joindre à une expédition anglaise pour observer l'éclipse totale de soleil du 6 avril 1875, dans le royaume de Siam. Les résultats de ces diverses observations ont été consignés dans des rapports et des mémoires, publiés par les *Comptes rendus de l'Académie*, par les *Archives des missions scientifiques et littéraires* et par les *Annales de chimie et de physique*.

Nommé membre du bureau des longitudes par décret du 16 juin 1873, M. Janssen a été élu membre de l'Académie des sciences, le 10 février 1873, en remplacement de Laugier. Docteur honoraire de l'Université d'Édimbourg et membre de l'Académie de cette ville, il appartient depuis 1875 à la Société royale de Londres, qui lui a décerné, en [illegible], la grande médaille Rumford, accordée antérieurement aux Arago, Biot, Pasteur, etc. Ses découvertes ont fait sentir la nécessité de créer de nouveaux moyens d'observation de la nature physique des corps célestes; le gouvernement décida, le 6 septembre 1875, l'installation d'un observatoire d'astronomie physique à Meudon, et nomma M. Janssen directeur. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 28 octobre 1868, il a été promu officier le 8 février 1877.

JANVIER DE LA MOTTE * (Eugène), administrateur et homme politique français, député, né à Angers le 27 mars 1823, est fils du député de l'Empire, mort en mai 1869. Il entra de bonne heure dans l'administration et devint, en 1850, sous-préfet de Saint-Étienne, puis il fut préfet de la Lozère, en 1852, et de l'Eure, en 1856. Signalé par son zèle en matière électorale, il distribuait les subventions, donnait des fêtes, prodiguait les ressources départementales : aussi, en 1867, on constatait un passif de 700 000 francs, créé en moins de sept ans. A la suite d'une scène violente et de débats judiciaires très retentissants, il fut condamné à trois mille francs de dommages et intérêts envers M. Alaboisette, avoué, et mis en disponibilité. Au commencement de 1869, il annonça l'intention de poser sa candidature dans l'Eure, mais M. de Forcade La Roquette, alors ministre de l'intérieur, lui offrit la préfecture du Gard qu'il accepta et d'où il passa quelques mois plus tard à celle du Morbihan. Il fut mis en disponiblité par le ministre Chevandier de Valdrôme, le 1er février 1870.

M. Janvier de la Motte se retira en Suisse pendant la guerre. Il s'y trouvait encore lorsque le gouvernement de M. Thiers fit lancer contre lui un mandat d'arrêt, sous l'inculpation de faux en écriture publique, de détournement de fonds et de concussion, et demanda son extradition au gouvernement de Genève, en mai 1871. Arrêté le mois suivant, et remis entre les mains des autorités françaises, il fut écroué à la prison de Rouen, traduit devant la Cour d'assises de la Seine-Inférieure et acquitté, après une déposition de M. Pouyer-Quertier, alors ministre des finances, qui déclara légitime le système des « virements des fonds. » Cette théorie, désavouée par les collègues du ministre, par l'Assemblée et par le Conseil général de l'Eure, obligea M. Pouyer-Quertier à donner sa démission, et la Cour des comptes, par arrêt des 18 et 20 février 1873, condamna M. Janvier à restituer 110 832 francs, dont il n'avait pu justifier l'emploi.

A la fin de 1874, il fonda à Angers un journal bonapartiste, *le Courrier d'Angers*, puis reprit, dans l'Eure, la direction de son parti que M. Raoul Duval chercha vainement à lui disputer, et se présenta aux élections générales du 20 février 1876 dans l'arrondissement de Bernay, comme candidat du comité national conservateur; il déclarait se rallier au septennat et rappelait que, sous son administration, la richesse du département avait presque doublé. Il fut élu par 9939 voix, contre 5950 partagées entre le candidat républicain, M. Sevestre, et le candidat constitutionnel, M. Join-Lambert. Il fit partie du groupe dit de l'Appel au peuple, vota avec la minorité monarchiste de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, s'abstint lors du vote de défiance infligé au cabinet de Broglie. Il se représenta, le 14 octobre suivant, dans le même arrondissement et soutint, dans la 2e circonscription d'Evreux, la candidature de son second fils, Ambroise Janvier de la Motte, qui échoua avec 4027 voix. Il fut réélu par 9758 voix contre 5281 obtenues par le candidat républicain. M. Janvier représente le canton de Brionne au Conseil général de l'Eure. Décoré de la Légion d'honneur en 1852, il a été promu officier le 26 décembre 1861.

JANVIER DE LA MOTTE (Louis-Eugène), député français, fils aîné du précédent, est né à Verdun (Meuse), le 23 août 1849. Il avait à peine

atteint sa vingt-cinquième année, lorsqu'il fut élu, en octobre 1874, conseiller général de Maine-et-Loire, pour le canton de Châteauneuf-sur-Sarthe. Candidat bonapartiste dans l'arrondissement de Ségré, il obtint, le 20 février 1876, une majorité relative de 5589 voix, contre 8000 environ partagées entre deux candidats républicains et un candidat légitimiste, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 7312 voix contre 5910, obtenues par le candidat légitimiste, M. de Terves. Il suivit à la Chambre la ligne politique de son père, et, dans une discussion entre légitimistes et bonapartistes, déclara qu'il ne se rallierait jamais au drapeau blanc. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10581 voix, sur 13013 votants. M. Janvier de la Motte fils fut un des deux membres de la droite de la Chambre qui votèrent, en février 1879, le projet de loi de l'amnistie présenté par le gouvernement, et le seul qui vota, le 13 mars suivant, pour les poursuites contre les ministres des cabinets des 16 mai et 23 novembre 1877. Au mois de juillet, il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine, puis, à l'occasion des lois Ferry qu'il soutint à la tribune contre ses anciens amis, s'efforça de justifier son changement de ligne politique. *

JANZÉ (Charles-Alfred, baron DE), homme politique français, député, est né à Paris, le 15 août 1822. Agronome distingué, et membre du Conseil général pour le canton de Loudéac, il fut nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 5e circonscription des Côtes-du-Nord, par 12 847 voix sur 23 575 votants. Pendant la session de 1866, il présenta à la Chambre une sorte d'acte d'accusation contre les compagnies de chemins de fer, et il parut, sous ses auspices, un livre intitulé : *les Accidents de chemins de fer* (in-8).

Combattu par l'administration aux élections de 1869, il ne fut pas réélu, et ne rentra dans la vie politique qu'aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, pour l'Assemblée nationale. Élu représentant des Côtes-du-Nord, par 65 466 voix, il se fit inscrire au centre gauche, prit part aux discussions relatives au rachat par l'État des chemins de fer et fit adopter par l'Assemblée un amendement à la loi sur la presse, qui enlevait à l'administration le droit de défendre la vente des journaux sur la voie publique. M. de Janzé ne se représenta pas aux élections de 1876, mais l'année suivante, il fut porté à la place de M. Carré-Kérisouet, qui se désistait pour cause de santé, dans la 2e circonscription de Lannion, et échoua avec 7071 voix. L'élection de son concurrent, M. Veillet, ayant été invalidée, il se représenta le 3 mars 1878, et fut élu par 9773 voix, contre 8615 obtenues par son concurrent.

JARDOT (Alexandre-Anne), écrivain militaire français, né à Nomény (Meurthe) en 1804, fut admis à l'École de Saint-Cyr, servit en Algérie et obtint, le 3 janvier 1851, le grade de chef d'escadron d'état-major. Il fut attaché ensuite à la place de Paris. M. Jardot a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 novembre 1851.

On a de lui diverses publications spéciales : *Statistique militaire de l'Ille-et-Vilaine* (1836, in-4); *Révolutions des peuples de l'Asie moderne* (1839, 2 vol. in-8); *Des Routes stratégiques de l'Ouest* (1839); *Des Chemins de fer de l'Europe centrale* (1842, in-8), considérés comme lignes stratégiques; *la Chine ancienne et moderne* (1844, in-8); *Révolutions et migrations des peuples de la haute Asie* (1866, in-8, avec cartes), et beaucoup d'articles dans le *Spectateur militaire*.

JARVES (James-Jackson), écrivain américain, né à Boston (Massachusetts), le 20 août 1818, fit ses études dans sa ville natale, puis partit, en 1838, pour les îles Sandwich. Il résida plusieurs années à Honolulu et y publia le premier journal de cette ville, *le Polynesian*. Il visita la Californie, le Mexique, l'Amérique centrale, puis séjourna soit à Paris, soit à Florence, et s'occupa de former des collections de tableaux pour diverses galeries des États-Unis : l'une des plus riches est celle qu'il réunit pour Yale-College.

M. Jarves est auteur des publications suivantes : *Histoire des îles Hawaï ou Sandwich* (Hist. of Haw. or Sandwich Islands, 1843) ; *Scènes de la vie des îles Sandwich* (Scenes and scenery of the S. Islands; 1844) ; *Scènes de la vie de Californie* (Scenes and sc. in Calif., 1844) ; *Kiana, légende hawaïenne* (Kiana, a Trad. of H. 1857) ; *Confessions d'un inquisiteur* (Conf. of an inquirer ; 1857) ; *l'Idée de l'art : sculpture, peinture et architecture en Amérique* (the Art-Idea ; 1865) ; *le Sentiment de l'art* (Art-Thoughts, 1869), etc.

JAUBERT (Hippolyte-François, comte), membre de l'Institut, ancien ministre et pair de France, né le 28 octobre 1798, à Paris, est fils d'un conseiller à la Cour de cassation mort en 1822. D'abord avocat, puis maître de forges, il se jeta, après la révolution de Juillet, dans la carrière politique, et siégea à la Chambre des Députés pour le département du Cher, de 1831 à 1844. Il s'y montra d'abord partisan des idées doctrinaires, qu'il soutint à la tribune avec beaucoup d'esprit. Plus tard, il devint l'ami de M. Thiers, qui, au 1er mars 1840, lui confia dans son cabinet le portefeuille des travaux publics. Jeté un moment dans les rangs de l'opposition, il n'en fut pas moins nommé, le 23 novembre 1844, pair de France, et appuya de nouveau la politique conservatrice. Devenu, sous l'Empire, l'un des administrateurs des usines métallurgiques d'Imphy et de Fourchambault, il fut porté, aux élections de mai 1869, comme candidat de l'opposition modérée, dans la 2e circonscription du Cher, et n'obtint que 4485 voix sur 27 200 votants.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Cher à l'Assemblée nationale, le deuxième sur sept, par 50000 voix environ. Au moment de la discussion du budget des beaux-arts, pour l'exercice 1872, il déposa un amendement proposant une réduction considérable sur les subventions des théâtres nationaux, qui donna lieu à une brillante discussion, et fut repoussé par 425 voix sur 642 votants (20 mars 1872). Siégeant au centre droit, il vota contre les prud'hommes de paix, et dans toutes les autres questions, avec la droite monarchiste. Au mois de mai 1873, dans la discussion de la loi électorale, il eut le courage de proposer à l'article 1er un amendement que ses amis politiques n'osèrent soutenir, et qui portait, comme condition de l'exercice des droits électoraux, l'inscription au rôle des contributions pour une somme d'au moins 10 francs. Il présenta un projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur : ce projet, discuté après sa mort, et adopté par l'Assemblée, fut le point de départ de la fondation des universités catholiques.

Décoré de la Légion d'honneur le 23 ... 1840, M. le comte Jaubert avait été élu membre libre de l'Académie des sciences en 1858 ... donna avec éclat, en 1871, sa démission de membre de l'Académie allemande des « Curieux de la nature, » ne voulant pas, « même pour

des causes scientifiques, entretenir des relations de l'autre côté du Rhin. » En 1872, il présenta aussi dans une des séances plénières de l'Institut un projet de réorganisation de ce corps savant, qui fut repoussé à la presque unanimité, et l'auteur donna sa démission de membre libre de l'Académie, le 11 novembre 1872. — Il est mort à Montpellier, le 5 décembre 1874.

Philologue et botaniste, il a écrit quelques ouvrages estimés : *Vocabulaire du Berri et des provinces voisines* (1838, in-8), entièrement refondu, en 1856, sous le titre de : *Glossaire du centre de la France* (1856-1858, 2 vol. in-8, 2e édit. 1864), et qui a obtenu un prix de l'Institut : un dernier *Supplément*, dû aux recherches de M. Richard Desaix, a paru en 1869; *Lettres écrites d'Orient* ([illegible]), insérées dans la *Revue des Deux Mondes*; *Illustrationes plantarum orientalium* (1842, 5 vol. in-4), magnifique collection spéciale, faite avec M. Ed. Spach; *la Botanique à l'Exposition universelle* (1855, in-8).

JAUCOURT (François, comte DE), homme politique français, ancien député, est né en 1825. Après avoir été premier secrétaire d'ambassade, puis chef de cabinet de M. de Persigny, ministre de l'intérieur, il succéda, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la deuxième circonscription de Seine-et-Marne, à M. Gareau, qui siégeait, à ce titre, depuis 1852. M. le comte de Jaucourt fut nommé par 14192 voix contre [illegible] données à son concurrent. Aux élections générales de mai 1869, très disputées dans sa circonscription, il échoua malgré l'appui de l'administration et n'obtint, au premier tour de scrutin, que [illegible] voix sur 27652 votants. M. de Jaucourt a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

JAURÉGUIBERRY (Jean-Bernard), marin français, sénateur, ministre, né le 26 août 1815, entra à l'École navale en 1831. Aspirant en 1832, enseigne en 1839, lieutenant de vaisseau en 1845, capitaine de frégate en 1856, il devint capitaine de vaisseau en 1860. Signalé par diverses missions, et par de nombreux commandements en Crimée, au Sénégal, dont il a été gouverneur, et en Chine, il fut promu contre-amiral le 24 mai 1869 et nommé cette même année major de la flotte à Toulon. Lors de la guerre franco-prussienne, mis à la tête de la 1re division du 16me corps, il contribua au succès de la bataille de Patay (1er décembre 1870), fut mis à l'ordre du jour pour sa brillante conduite, et prit le commandement du 16e corps au moment où le général Chanzy devenait commandant en chef de l'armée de la Loire (6 décembre). A la tête de ce corps d'armée, il couvrit énergiquement la retraite du général Chanzy sur l'Ouest, et fut plusieurs fois signalé, pour sa remarquable ténacité, dans les dépêches adressées au gouvernement de Bordeaux. Il fut promu vice-amiral le 9 décembre 1870.

Candidat aux élections du 8 février 1871, dans la [illegible] et les Basses-Pyrénées, il fut élu dans ce dernier département, le sixième sur neuf, par [illegible] voix. Mais ayant été nommé préfet du [illegible] arrondissement maritime, à Toulon, le 29 mai, il donna sa démission de représentant à l'occasion de la loi sur le cumul, le 4 décembre 1871. Membre du conseil d'amirauté, le 13 septembre 1871, il fut nommé, le 1er octobre 1876, commandant en chef de l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, et, à l'expiration de son service à la mer, président du conseil des travaux de la marine. Il fut appelé au ministère de la marine, dans le cabinet Waddington, le premier formé sous la présidence de M. Grévy, (4 février 1879). Le 27 mai suivant il fut élu sénateur inamovible, par 168 voix. Dans le remaniement ministériel du 28 décembre, qui, avec M. de Freycinet pour président du conseil, fit une plus grande part à la gauche républicaine, il garda son portefeuille. Commandeur de la Légion d'honneur le 10 août 1861, l'amiral Jauréguiberry a été promu grand officier le 17 novembre 1870, et grand'croix le 14 janvier 1879. *

JAURÈS (Constant-Louis-Jean-Benjamin), marin français, sénateur, né le 3 février 1823, fils du vice-amiral de ce nom, mort à Paris en 1870, entra à l'école navale de Brest en 1839. Aspirant en 1841, enseigne en 1845, lieutenant de vaisseau en 1850, capitaine de frégate en 1861, capitaine de vaisseau et membre de la commission des marchés en 1869, il avait, dans ces différents grades, fait successivement les campagnes de Crimée, d'Italie, de Chine, de Cochinchine et du Mexique. Embarqué sur l'escadre de la mer du Nord, lors de la déclaration de guerre à la Prusse (juillet 1870), il fut, au mois de novembre de la même année, mis par le ministre de la marine à la disposition de son collègue de la guerre. M. Jaurès, qui venait de travailler aux fortifications de Carentan, fut nommé général de brigade, et en cette qualité forma et commanda, du mois de novembre au 10 mars 1871, époque de son licenciement, le 21e corps, qui combattit sur la Loire, dans la Sarthe et dans la Mayenne. Les combats de Mamers, où le général Jaurès réussit à dérober 12000 hommes à l'ennemi, de Marchenoir, de Vendôme, de Bonnétable, de Pont-de-Gemmes, de Sillé-le-Guillaume, où il fut nommé général de division, furent les principales étapes de cette brillante et pénible campagne. Après la signature de la paix, la commission de révision des grades invita le ministre de la marine à le nommer au grade de contre-amiral, « en reconnaissance des services éminents qu'il avait rendus ». Un décret du 16 octobre satisfit à ce vœu par cette mention : « général de division pendant la guerre : services exceptionnels à l'armée de la Loire. »

Lors des élections complémentaires du 2 juillet 1871, l'amiral Jaurès fut nommé représentant du Tarn à l'Assemblée nationale, par 45111 voix sur 68631 votants. Il prit place au centre gauche, et vota tous les projets de lois et mesures propres à l'établissement définitif du gouvernement républicain ; il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Lors des élections de sénateurs inamovibles, porté sur la liste des gauches, il fut élu, le 14 décembre 1875, le trente-cinquième sur soixante quinze, par 351 voix sur 689 votants. Il prit peu de part aux travaux du nouveau Sénat ; nommé le 25 février 1876 à un commandement en second dans l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, il reçut, au mois d'avril, l'ordre de se rendre avec plusieurs bâtiments devant le port de Salonique (Turquie), où les consuls de France et d'Allemagne avaient été assassinés par la population fanatisée. Il y arrivait le 16 mai, et le même jour, en présence des marins français et allemands, six des assassins étaient exécutés. En octobre 1876, il reçut le commandement de l'escadre de Cherbourg. Promu vice-amiral le 31 octobre 1878, il fut nommé ambassadeur en Espagne, le 12 décembre de la même année. Il se rendit à son poste, après la constitution du nouveau bureau du Sénat, en janvier 1879. Officier de la Légion d'honneur le 22 avril 1861, l'amiral Jaurès a été promu commandeur le 5 septembre 1877. *

JAVAL (Léopold), homme politique français, député, né à Mulhouse le 1er décembre 1804,

d'une famille israélite de manufacturiers et de banquiers, fit ses études à Nancy et à Paris. Son père l'associa à la société des Messageries Laffitte et Caillard, dont il était l'un des fondateurs, et l'envoya à Londres s'occuper d'affaires industrielles. En 1830, il prit une part active à la révolution de Juillet, partit pour l'Algérie, sous un prétexte commercial, sollicita du maréchal Clauzel la permission de suivre l'armée comme volontaire, se distingua à la suite de l'état-major par sa valeur et son audace, et fut, après la prise de Blidah et de Médéah, décoré de la Légion d'honneur et nommé sous-lieutenant dans la cavalerie algérienne.

La maladie et les efforts de sa famille le ramenèrent à sa première carrière. Il devint associé de la maison Javal, qui devait créer les lignes de chemins de fer en Alsace, dirigea d'importantes exploitations rurales, et, quelques années plus tard, en 1847, fonda dans le département de l'Yonne la ferme-modèle de Vauluisant, où eurent lieu les premiers concours agricoles. Vers cette même époque, il créa sur les bords du bassin d'Arcachon une autre exploitation ensemencée de pins maritimes et couverte de prairies artificielles, sur une étendue de 2800 hectares. Ses efforts en faveur de l'agriculture lui valurent des médailles aux concours régionaux, une médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris en 1855 et la croix d'officier de la Légion d'honneur, après l'Exposition universelle de Londres, le 24 janvier 1863.

M. Léopold Javal, conseiller général de la Gironde de 1851 à 1861, fut élu député au Corps législatif dans la deuxième circonscription de l'Yonne, malgré les efforts de l'administration; réélu en 1863 par 16 895 voix sur 27 062 votants, il fut nommé pour la troisième fois, comme candidat de l'opposition, par 19 278 voix sur 31 852 votants, aux élections de mai 1869. Progressiste et libre-échangiste, il devint l'un des membres les plus importants du nouveau tiers-parti libéral, repoussa la loi de sûreté générale, demanda le choix des maires dans le Conseil municipal, la révision de la législation sur la presse, la responsabilité ministérielle, vota contre l'expédition du Mexique, contre les emprunts déguisés, réclama le contrôle sérieux des budgets, l'abaissement des tarifs des chemins de fer et l'augmentation du budget de l'instruction publique. Dans la discussion de la loi militaire de 1868, il fut l'auteur de l'amendement qui rendit obligatoire le service dans la garde nationale mobile. Aux élections générales, pour l'Assemblée nationale, il fut élu représentant de l'Yonne, le deuxième sur sept, siégea à gauche et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée. De 1852 à 1870, M. L. représenta les consistoires d'Alsace au consistoire central israélite de Paris. — Il est mort à Paris, le 28 mars 1872.

JAY (Joseph-Laurent), jurisconsulte français, est né à Pierrelatte (Drôme), le 19 juillet 1806. Sans avoir pris ses grades de droit ni s'être fait inscrire au tableau des avocats d'une Cour royale, il a publié sur le droit pratique un très grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque: *Manuel des greffiers et des justices de paix* (1843, in-8, 2ᵉ édit., 1860); *Traité des conseils de famille* (1843, in-18; 3ᵉ édit., 1854); *Traité des scellés, inventaires et prisées* (1847, in-8; 2ᵉ édit., 1854); *Guide des huissiers* (1847, in-8; 2ᵉ édit., 1849); *Traité de la compétence judiciaire des juges de paix* (1848, in-8, nouv. édit. 1864); *Annales et répertoire général de la science des juges de paix* (1850, 5 vol. gr. in-8); *Des Pensions civiles* (1853, in-18); *Dictionnaire général et raisonné des justices de paix* (1855, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1859, 4 vol. in-8); *Traité des contraventions* (1856, 2 vol. in-8); *Nouveau traité de bornage* (1859, in-8); *Traité de la vaine pâture et du parcours* (1863, in-8); etc. M. Jay a rédigé le *Journal des commissaires-priseurs* en 1843, les *Annales des juges de paix* de 1841 à 1868, et depuis 1859, le *Bulletin des décisions des juges de paix et des tribunaux de simple police.*

JAYR (Hippolyte-Paul), administrateur français, ancien pair et ministre, né à Bourg (Ain), le 25 décembre 1801, fils d'un avoué de cette ville, étudia le droit à Paris et se fit recevoir avocat. Nommé conseiller de préfecture et secrétaire général dans l'Ain (août 1830), il devint préfet de ce département (25 mai 1834) et administra tour à tour ceux de la Loire (1837), de la Moselle (1838) et du Rhône (janvier 1839). Malgré son élévation à la pairie (9 juillet 1845), il resta préfet à Lyon jusqu'au moment où il vint remplacer, dans le cabinet Guizot, M. S. Dumon, comme ministre des travaux publics (9 mai 1847). Ce fut en cette qualité qu'il présenta aux Chambres plusieurs projets de loi relatifs aux chemins de fer de Lyon, d'Avignon, de Dieppe, du Centre, etc., et qu'il adressa au roi un rapport sur l'organisation des corps des mines et des ponts et chaussées. Retiré de la politique depuis la révolution de Février, il devint l'un des administrateurs du chemin de fer de l'Est. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 10 janvier 1865.

JEAFFRESON (John-Cordy), littérateur anglais, né à Framlingham (Suffolk), en janvier 1831, suivit d'abord les cours de médecine, puis étudia le droit à Oxford et s'inscrivit au barreau en 1859. Mais, attiré vers la littérature, il collaborait depuis longtemps déjà aux journaux et aux revues, et avait publié, en 1854 et 1855, deux premiers romans : *Crewe Rise*, et *Hinchbrook*.

Il a donné depuis : *Isabelle ou Jeune femme et vieil amour* (Isabel : The Young Wife and the old Love); *Miriam Copley; la Fille de sir Everard* (sir Everard's Daughter, 1860), traduit en français; *Olive Blake's Good Work* (1862); *la Vie douce* (Live it down, 1863); *Pas encore mort* (Not dead yet, 1864); *Femme en dépit d'elle-même* (A Woman in spite of herself, 1872); *Mariées et Mariages* (Brides and Bridals, 1872, 2 vol.); *Lottie Darling* (1873, 3 vol.), etc. On cite dans un autre ordre : *Journaux et journalistes depuis Elisabeth la Victorieuse* (Nov. and Novelists from El. to Vict.); *Vie de Robert Stephenson* (Life of Rob. Steph., 1863); *Livre des juristes* (Book about Lawyers, 1866); *Livre du clergé* (Book about Clergy; 1872, 2 vol.); *Annals of Oxford* (1870, 2 vol.), etc.

JEAN (Népomucène-Marie-Joseph), roi de Saxe, né le 2 décembre 1801, est le dernier fils de Maximilien, mort en 1838, et de la princesse Caroline de Parme. Entré, à l'âge de vingt ans, au ministère des finances, il en était président lorsqu'il se retira en 1831, pour prendre le commandement général des gardes nationales du royaume, qu'il conserva jusqu'en 1846. Comme membre de la première Chambre, il prit une part active aux travaux de la Diète saxonne, notamment à la discussion de la Constitution de 1831, sans cesser de se livrer à son goût pour les études archéologiques et littéraires. Il visita deux fois l'Italie, publia, sous le pseudonyme de *Philalèthes*, une traduction allemande de la *Divine comédie*, accompagnée de savantes notes critiques et historiques (Leipzig, 1839-1849, 3 vol.). Il devint, en 1824, président de la Société des antiquaires de Saxe, et il présida, en 1852 et en 1853, la Société allemande d'histoire et d'antiquités.

Proclamé roi, après la mort de son frère, Frédéric-Auguste, décédé sans postérité, le 9 août 1854, il se montra hostile aux puissances occidentales, dans les affaires d'Orient. Lorsque éclatèrent, entre la Prusse et l'Autriche, les conflits terminés par la bataille de Sadowa, le roi Jean, qui avait d'abord témoigné l'intention de garder la neutralité entre les deux grandes puissances de l'Allemagne, mais une neutralité armée, se rapprocha de plus en plus de l'Autriche, sous l'influence personnelle de M. de Beust. Il se déclara, vers la fin de mai, devant les Chambres saxonnes, prêt à résister aux injonctions menaçantes de la Prusse, dont il accusait hautement l'injustice. Dans la guerre si rapide qui suivit, ses troupes alliées aux forces autrichiennes partagèrent leur défaite. L'armée prussienne occupa la Saxe jusqu'à ce que le roi Jean eût accédé aux conditions imposées par M. de Bismarck. Forcé de céder, il signa au mois d'octobre un traité par lequel la Saxe entrait dans la confédération du Nord, payait à la Prusse une lourde contribution de guerre et lui cédait la forteresse de Kœnigstein. Le roi Jean s'associa aux entreprises de la Prusse et, lors de la guerre franco-prussienne, envoya un corps d'armée sous la conduite de son fils Albert qui fit toute la campagne depuis les débuts de l'invasion jusqu'au siège de Paris.

A l'intérieur, le règne du roi Jean fut signalé par diverses mesures libérales. Peu de mois après son avènement, une Diète extraordinaire adopta plusieurs propositions royales relatives à l'abolition de la juridiction seigneuriale et à la réforme du code pénal et du code de procédure criminelle. Une des dernières applications de cette réforme fut l'abolition de la peine de mort; à la clôture de la séance législative de 1868, le roi félicita les Chambres de l'avoir prononcée. — Il est mort à Dresde, le 29 octobre 1873, et a eu son fils Albert (voy. ce nom) pour successeur.

JEANMAIRE (Eugène), député français, né à Épinal (Vosges), le 17 juillet 1808, exerça la profession d'avocat dans sa ville natale, dont il fut maire en 1848. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député pour l'arrondissement d'Épinal par 12 809 voix, contre 8514 obtenues par M. de Ravinel, représentant sortant et candidat [illegible]. Inscrit au groupe de la gauche républicaine, il fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Combattu, aux élections du 14 octobre suivant, par l'administration et la coalition des partis monarchistes, il fut réélu par 13 208 voix, contre [illegible] voix obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. Il représente le canton d'Épinal au conseil général des Vosges.

JEANNEROD (Georges), publiciste français, né à Besançon, le 25 mai 1832, fit ses études au collège de cette ville et vint les terminer à Paris au collège Rollin. Entré à l'École militaire de Saint-Cyr, le 1er novembre 1850, il en sortit comme sous-lieutenant au 8e régiment d'infanterie de ligne, fit avec ce régiment la campagne d'Italie, dans le corps du maréchal Niel, et fut décoré de la médaille de la valeur militaire de Sardaigne, après la bataille de Solférino. En 1867, il passa, sur sa demande, au 3e régiment de tirailleurs algériens, et donna sa démission l'année suivante pour s'occuper de journalisme. Il fonda, à Castres, l'*Indépendant du Tarn*, qu'il abandonna, à la fin de 1869, pour devenir rédacteur du journal le *Temps*, où ses articles sur la question militaire et sur les grèves furent très-remarqués. Lors de la guerre franco-prussienne, envoyé comme correspondant à l'armée du Rhin, il fut un moment prisonnier après le combat de Sarrebruck, assista à la bataille de Sedan, s'échappa après la capitulation et revint à Paris. Un décret du 7 septembre 1870 le nomma préfet de l'Oise. Chassé de Beauvais, puis du département, par les progrès de l'ennemi, il fut chargé, en janvier 1871, de l'organisation du camp de Saint-Omer. Après l'armistice, M. Jeannerod reprit ses travaux de publiciste et sa place au journal le *Temps*.

JEANRON (Philippe-Auguste), peintre français, né le 10 mai 1809, à Boulogne-sur-Mer, fils d'un soldat chef d'ateliers régimentaires au camp de cette ville, passa quelques années dans les forges de la Haute-Vienne, vint à Paris vers 1828, s'y lia avec Sigalon, et aborda à la fois la peinture et les travaux littéraires. Ami de Godefroy Cavaignac, il prit part aux journées de Juillet, présida peu après la *Société libre de peinture et de sculpture*, ouvrit des conférences qui eurent une certaine vogue, et écrivit des articles dans *la Pandore*, la *Revue française*, la *Revue du Nord*, des *Commentaires* pour la *Vie des peintres* de Vasari, une *Histoire de l'école française*, une brochure sur *l'Origine et les progrès de l'art*, etc. (1835-1852). Il prenait part en même temps aux expositions annuelles. La plupart de ses sujets, comme ses *Douze épisodes de la vie du prolétaire*, pour Ledru-Rollin, étaient, par un réalisme anticipé, empruntés à la vie populaire, et servaient de complément aux théories nouvelles du peintre.

En 1848, le gouvernement provisoire « requit le citoyen Jeanron pour veiller aux richesses du Louvre et des musées nationaux. » Non content de préserver le Louvre, il organisa aux Tuileries l'*Exposition libre*, composée de plus de 5000 numéros, et réunissant dans les mêmes salles la peinture et la sculpture. Il présenta à la Constituante un *Rapport* préparé par lui et MM. Mérimée et Duban, et obtint les deux millions nécessaires pour la restauration du Louvre, les jardins et la galerie d'Apollon. On dut aussi à son initiative l'achèvement du salon des Sept cheminées, pour l'École française, et celui de l'entre-sol de la galerie du bord de l'eau, qu'il destinait à l'exhibition de 20 000 dessins. Il exécuta en outre divers voyages dans l'intérêt de nos musées de province. On lui dut encore, pendant ces deux années, le classement des tableaux du Louvre par ordre chronologique et par écoles, la réorganisation de la chalcographie, avec création d'une succursale au Luxembourg, l'établissement d'une imprimerie en taille-douce, l'ouverture du musée égyptien, etc.

Rentré dans la vie privée en 1850, M. Jeanron fut pendant quelque temps directeur du musée de Marseille. Il fut nommé, en 1863, correspondant de l'Institut. Outre de nombreux *Rapports*, il a composé de curieux *Mémoires*, dont une partie a été autographiée. — Il est mort au château de Comborn (Corrèze), le 8 avril 1877.

Ses principales œuvres sont: *les Petits patriotes*, sa première toile, achetée par le Luxembourg, puis donnée à la ville de Caen (1831); *Halte de contrebandiers*, *les Ouvriers en grève* (1833); *Paysans limousins* (1834); *les Forgerons de la Corrèze* (1836); *les Criminels cueillant le poison de l'Upas* (1840); *Bohémiens* (1846); *la Fuite* et *le Repos en Égypte*, acquis par le duc de Luynes, *le Port abandonné d'Ambleteuse*, placé au musée du Luxembourg, *la Plage d'Andresselles*, *la Pose du télégraphe électrique au cap Gris-Nez* (1850); *Suzanne au bain*, *les Pêcheurs à la traille* (1852); *Vue du cap Gris-Nez*, *la Morte-Eau* (1853); *le Camp d'Equihem*, *Berger breton* (1855); *Fra*

Bartholomeo, *Raphaël et la Fornarina*, *le Tintoret et sa fille dans la campagne*, *la Longue absence*, *Oiseaux de mer* (1857); *le Phénicien et l'esclave*, *Coqs de bruyère* (1859); *le Retour de la pêche aux environs de Gênes*, *Vallée de Posuvera*, *Soldats français à Solferino*, *Soldats français aux environs de Gênes*, appartenant à M. Émile Pereire, *Zouaves au bord de la mer*, appartenant au ministère d'État, *A Solferino* (1861); les *Vieux salins d'Hyères*, les *Bains des Bonnettes* (1863); *le Phare*, vue prise à Marseille (1864); *Vue de Notre-dame-de-la-Garde*, *du château d'If et des îles* (1865); *Marine* (1866); *l'Étang de Bolmont*, *près Marignane* (Bouches-du-Rhône) [1868]; *Vue du cap Couronne* (1869); *la Pierrelevade à Comborn* (1870); *Notre-Dame des Anges*, *le Cap Gris-Nez* (1874); *l'Attente*, *le Chaume* et *les Bords de la Durance*, aquarelle (1875); *De Gênes à Marseille* par le cap Lardier (1876), etc. Il faudrait joindre à cette liste de nombreuses aquarelles, des gravures à la pointe sèche (1850), des portraits estimés, entre autres ceux de *MM. Tripier*, *Lebâtard*, *Subervie*, *Aimé Martin*, *Odier*, *Eugène* et *Godefroy Cavaignac*, des dessins pour *la Montagne* de M. Hauréau et pour l'*Histoire de dix ans* de M. L. Blanc. M. Jeanron a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833, la décoration en 1855 et la croix d'officier en 1864.

JÉHOTTE (Louis), sculpteur belge, né à Liège, le 7 novembre 1803, et fils de Léonard Jéhotte, dernier graveur des monnaies du prince-évêque de cette ville, alla étudier au collège liégeois fondé à Rome par Lambert Darchis, et eut pour maîtres Kessels et Thorwaldsen. Son œuvre principale est le *Monument de M. de Méan*, der- principale est le *Monument de M. de Méan*, dernier prince-évêque de Liège, groupe de marbre blanc dans le goût de la Renaissance, placé dans l'église métropolitaine de Saint-Rombaut. Outre les bustes du *roi Léopold*, de *l'archevêque Charles d'Argenteau*, du *baron de Stassart*, du *général Desprez*, on a de M. Jéhotte une statue du *prince Charles de Lorraine*, érigée en 1848 à Bruxelles, devant le palais de l'Industrie; une *Baigneuse*, au musée particulier du duc d'Arenberg, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il envoya une statue en bronze de *Caïn*. M. Jéhotte est correspondant de l'Académie royale de Belgique. Il a obtenu une médaille de 3ᵉ classe en 1844.

JELLINEK (Adolphe), théologien israélite allemand, né à Drslowitz, en Moravie, le 26 juin 1820, est frère du révolutionnaire Hermann Jellinek, fusillé à Vienne le 23 février 1849, pour sa participation aux événements d'octobre. De bonne heure il étudia le Talmud, fréquenta ensuite les universités de Prague et de Leipzig, et fut nommé, en 1845, prédicateur de la commune israélite de cette ville.

M. Jellinek est surtout connu en Allemagne par ses ouvrages sur la Kabbale. On lui doit, outre une traduction critique de la *Kabbale* de notre compatriote M. Franck (voy. ce nom, Leipzig, 1844), des *Recherches historiques sur la Kabbale* (Beitraege zur Geschichte der Kabbala, Ibid., 1851-1852); *Moses-ben-Schem-Tob de Léon et ses rapports avec le Sohar* (Moses, etc., und sein Verhaeltniss zum Sohar, Ibid., 1851); *Choix d'écrits de mystique cabalistique* (Auswahl Kabbalistischer Mystik, Ibid., 1852 et 1853), d'après des manuscrits des bibliothèques de Paris et de Hambourg, etc., d'autres écrits se rapportant à la littérature juive et aux langues orientales : *Midrasch ele Eskera* (1853), publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hambourg; *Bet ha-Midrasch* (1853; 2ᵉ édit. 1873), recueil de diverses dissertations de l'ancienne littérature juive; *Saint Thomas d'Aquin et la littérature juive* (Thomas von Aquino in der jüdischen Literatur, 1853); *Documents pour servir à l'histoire des croisades*, *d'après des manuscrits hébreux* (Zur Geschichte des Kreuzzüge, nach, etc., 1854). On cite ensuite des travaux de philologie orientale : *Sefat Chachamin* (1846; supplément, 1847), contenant l'explication des mots arabes et perses qui se trouvent dans le Talmud; *Introduction à Chobot-ha-Lebabot* de Bachja (Einleitung zu Bachja's, etc., 1846); des éditions des *Poèmes religieux* de Salomon Ibn-Gabriol (1853), du dictionnaire Machberet de Menahem de Lousam (1853), du *Dialogue sur l'âme* de Galien (1852), etc. Il a rédigé, en outre, le *Journal du Sabbat* (Sabbathblatt; Leipzig, 1845-1846), et collaboré à l'*Univers israélite*. Il a aussi fait imprimer un certain nombre de ses *Sermons* prêchés à la synagogue de Leipzig.

JENNER (sir William, 1ᵉʳ baronnet), médecin anglais, né à Chatham en 1815, fit ses études à l'université de Londres et fut reçu docteur en médecine en 1844. Il fut nommé membre du collège de médecine en 1852, puis, médecin de la Reine et du prince de Galles, et professeur d'anatomie pathologique au collège de Londres. Il a été créé baronnet, en 1868, en récompense de ses succès professionnels.

Sir W. Jenner a publié divers travaux sur les *Ressemblances et les Dissemblances du typhus et de la fièvre typhoïde*, et un grand nombre de mémoires et d'articles dans les journaux spéciaux.

JENTY (Charles), industriel et homme politique français, député, est né à [illegible] (Seine-et-Oise), en novembre 1827. Après avoir dirigé divers établissements industriels [illegible] il prit une part importante à la création [illegible] ferrées en Italie, puis à la construction des chemins de fer du midi de l'Espagne. L'un des fondateurs et administrateurs de la compagnie des chemins de fer des Charentes, il quitta ces fonctions et alla en Russie prendre la direction du chemin de fer du Caucase; il livra à la circulation la ligne de Poti à Tiflis et revint en France pour prendre la direction de la compagnie des chemins de fer de la Vendée. L'un des fondateurs du journal libéral *la France*, dont M. de la [illegible] fut le directeur, et qui devint, à la chute de l'Empire, un journal républicain conservateur, il en garda la direction jusqu'en 1875, puis le céda à M. E. de Girardin.

Le 20 février 1876, M. Jenty se présenta comme candidat républicain, dans la 1ʳᵉ circonscription de la Roche-sur-Yon (Vendée), et fut élu par 8391 voix, contre 6923 données à M. [illegible] berneau, représentant sortant et candidat [illegible] narchiste. Il s'inscrivit au centre gauche [illegible] avec la majorité républicaine de la Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des [illegible] députés des gauches réunies qui refusèrent le vote de confiance au cabinet de Broglie. [illegible] élections du 14 octobre suivant, [illegible] avec 8564 voix contre le même concurrent [illegible] venu candidat officiel, et qui fut élu [illegible] suffrages. L'élection ayant été invalidée, M. Jenty se représenta le 7 avril 1878 et fut élu par 9921 voix. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 mai 1873.

JERICHAU (Jean-Adolphe), sculpteur danois, né à Assens (île de Fionie), le 17 avril 1816, reçut une éducation très sommaire et partit, en 18[illegible], pour Rome, où il mit à profit les leçons de son compatriote Thorwaldsen et où il se [illegible]

[illegible] ouvrages sont: *le Mariage d'Alexandre avec* [illegible], bas-relief pour une frise d'un des châteaux royaux de Copenhague : *Hercule et Hébé*, groupe colossal (1846); une *Pénélope*, en marbre, une de ses œuvres les plus remarquables; un *Chasseur décoré par une lionne dont il a pris les* [illegible]; une *Ascension*, qui remporta le grand prix, [illegible] par la princesse Albert de Prusse. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855: une *Femme dormant*, *la Création d'Ève*, groupe en marbre, *Adam et Ève après leur chute*, groupe en marbre, *Chasseur de panthères*. Parmi ses œuvres plus récentes il faut citer : *l'Ange de la mort et la résurrection; une Moissonneuse* [illegible] *dans les fleurs; Esclaves enchaînés; le Christ ressuscité*, etc. Professeur à l'Académie des beaux-arts de Copenhague, dès 1849, M. Jerichau en a été nommé depuis directeur. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts, le 21 avril 1866.

Sa femme, Mme Elisabeth JERICHAU-BAUMANN, née à Varsovie le 21 novembre 1819, s'est acquis beaucoup de réputation dans la peinture. Élève de l'Académie de Dusseldorf, elle a su garder, en dehors de toute école, une originalité qui s'est développée par l'étude passionnée de la nature. Ses premiers tableaux ont eu pour objet des scènes de la vie populaire en Pologne, puis celle du peuple romain. Elle a envoyé aux Salons, où elle obtint une mention honorable en 1861, d'assez nombreux tableaux : *la Lecture de la Bible*, commandé par ordre de l'Empereur; *la Sirène du Nord*, *Enfants trouvés*, *les Délices d'une mère*, *la* [illegible] *du prisonnier*, *le Sommeil des enfants pauvres*, *Jeune fille priant pour sa mère malade*, *Ne t'éveillez pas! Paysans polonais quittant leur village*, la reine douairière du Danemark, *Caroline-Amélie*; à l'Exposition universelle de 1867 : *le Soldat blessé*, *Matelot danois séchant ses filets*, *Costumes nationaux danois*, *le Raccommodage des filets*, *les Bons camarades*, *Naufrage sur la côte de Jutland*, *Gudrun*, d'après [illegible], le portrait de *M. Jerichau*; au Salon de 1869 : *Finis Poloniæ*.

JEVONS (William-Stanley), philosophe et économiste anglais, né à Liverpool, en 1835, fit ses études au collège de l'Université de Londres, et [illegible] en 1854 à Sydney, comme employé à la [illegible] australienne. Il revint en 1859 et [illegible] ses grades à l'Université en 1862 ; agrégé en [illegible], il devint professeur de logique, de philosophie morale et d'économie politique au collège Owens de Manchester.

[illegible] de lui : *De la valeur d'or* (Value of gold; [illegible]); *la Question du charbon* (the Coal question, [illegible]); *la Substitution des semblables : vrais principes du raisonnement, déduit du Dictum* [illegible] (the Substitution of similars, the True [illegible], etc., 1869); *Leçons élémentaires de logique* (Elem. Lessons in logic, 1870); *les Principes de la science : Traité de la logique et de la méthode scientifique* (the Princ. of sciences, [illegible]), etc.

JEWSBURY (miss Geraldine-Endsor), femme de lettres anglaise, née à Manchester, vers 1824, a passé presque toute sa vie dans cette ville [illegible]. Sa sœur aînée, mistress Fletcher, qui a écrit les *Trois histoires*, dirigea sa première éducation, et lui prédit une réputation littéraire [illegible] que la sienne. Miss Jewsbury débuta avec succès par *Zoé*, ou *Deux existences* (Zoe : History of two lives, 1845), roman plein [illegible] et de passion, et par *les Belles-sœurs* (the [illegible] sisters, 1848), offrant le contraste de la [illegible] du Midi et de la femme du Nord.

Elle donna ensuite *Marianne Wither* (1850), contenant de curieuses peintures des classes industrielles; *Constance Herbert* (1854), enseignant la loi du devoir et l'abnégation à l'individu; *l'Enfant adoptif* (History of an adopted child (1852), conte moral à l'usage de la jeunesse; *les Ennuis de la noblesse* (the Sorrows of the gentility, 1856, 2 vol.).

JOACHIM (Joseph), violoniste allemand, né de parents israélites, le 28 juin 1831, à Kittsee, près de Presbourg, entra fort jeune au Conservatoire de Vienne. Il y eut Joseph Bœhm pour professeur. Dès l'âge de douze ans, il se fit remarquer, à Leipzig, par son talent précoce d'exécution, et obtint un emploi qu'il garda sept ans dans l'orchestre de la Gewandhaus. Il continua ses études sous la direction de M. Ferdinand David et reçut des leçons de théorie musicale de M. Moritz Hauptmann. En 1850, M. Joachim fit un premier voyage à Paris où il fut déjà apprécié par les amateurs. La même année, il fut appelé à Weimar comme chef de concerts. Trois ans plus tard, il alla prendre les mêmes fonctions à la chapelle de la cour de Hanovre. A partir de cette époque, il parcourut divers pays et faisait un voyage annuel en Angleterre, donnant des concerts très suivis. Dans l'hiver de 1865 à 1866, il se fit entendre à plusieurs reprises à Paris, aux concerts populaires de M. Pasdeloup, à l'Athénée, etc., et obtint le plus grand succès. En 1869, il fut nommé directeur, pour la partie instrumentale, du nouveau Conservatoire de musique de Berlin. M. Joachim, chez qui on a loué l'extrême habileté d'exécution mécanique, la qualité du son et la distinction sévère du sentiment, se rattache, comme compositeur, à l'école de Robert Schumann, et s'étudie à concilier les traditions classiques avec l'originalité. Son *Concert à la hongroise* est une de ses principales compositions pour violon et orchestre.

JOANNE (Adolphe-Laurent), littérateur français, né à Dijon, le 15 septembre 1813, vint en 1827 à Paris, fit ses classes au collège Charlemagne et débuta dans le journalisme par des comptes rendus fournis au *Journal de l'Instruction publique*. En 1836, il s'inscrivit, comme avocat, au barreau de Paris, et, après trois ans d'exercice, se tourna définitivement vers la littérature. Attaché successivement au *Journal général des Tribunaux*, au *Droit*, à la *Revue britannique*, au *National*, il publia, dans tous ces recueils, de très nombreux articles et études d'histoire, de législation et de littérature. Lorsque, en 1843, MM. Paulin et Éd. Charton fondèrent *l'Illustration*, il en fut nommé le sous-rédacteur en chef, fonction qu'il exerça jusqu'au coup d'État. Vers la même époque, il fit plusieurs voyages en Suisse, en Allemagne et en Ecosse, et publia, d'après ses notes personnelles, ses premiers *Itinéraires*. M. Joanne créait ainsi chez nous une littérature spéciale, en s'efforçant d'unir, dans le tableau le plus complet d'un pays et d'un peuple, l'intérêt du récit et de la description à l'exactitude des renseignements. Une autre collection intéressante a été entreprise par lui : c'est celle des *Géographies départementales*, monographies exactes et précises de chaque département, renfermant, dans un format commode (petit in-18), les renseignements les plus essentiels. M. Joanne a été, en 1874, l'un des fondateurs du Club-Alpin français, dont il fut pendant trois ans le président, et qui compte plus de 3000 adhérents. En 1872, la Société de géographie a décerné à l'auteur de tant de travaux utiles une grande médaille d'argent.

Hors de la littérature des voyages, le nom de M. Ad. Joanne a eu une certaine notoriété politique. En 1866, lors de la transformation de l'ancien jardin du Luxembourg, il prit l'initiative d'un pétitionnement considérable contre l'accomplissement de cette mesure, et sa protestation, appuyée d'un grand nombre de signatures, fut l'objet, au Sénat, de discussions assez orageuses, mais sans effet. Depuis l'établissement du régime républicain, il a exercé une certaine influence, comme membre de comités électoraux, sur les élections du VIe arrondissement de Paris.

Les principales publications personnelles de M. Ad. Joanne sont : *Histoire générale des voyages*, traduit de l'anglais, de N. Desborough-Cooley (1840-41, 3 vol. in-12), avec M. Em. Forgues ; *Itinéraire descriptif de la Suisse, du Jura, de Baden-Baden et de la Forêt-Noire*, etc. (1841, in-12, plusieurs éditions); *Voyage illustré dans les cinq parties du monde* (1849, in-fol., 633 gr); *Itinéraire de l'Écosse* (1852); *Itinéraire de l'Allemagne du Nord* (1854), *des Bords du Rhin* (1854), *de l'Allemagne du Sud* (1855); *Spa et ses environs* (1855); *De Paris à Bordeaux; De Paris à Nantes; les Environs de Paris illustrés* (1856) ; *De Paris à Lyon et à Auxerre; de Lyon à la Méditerranée; Fontainebleau, Versailles et les deux Trianons* (1857); *De Bordeaux à Toulouse et à Cette*, etc.; *Itinéraire des Pyrénées* (1858) ; *Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient* (1860, in-18), avec M. Ém. Isambert; *Itinéraire de la Savoie* (1860, in-18); *les Bains d'Europe*, avec M. A. Le Pileur (1860, in-18); *Itinéraire du Dauphiné* (1862, in-18, 1re série; 1863, 2e série); *Paris illustré* (1862, in-18, 400 gravures); *les Bords du Rhin illustrés* (1863, in-18, 313 grav.); *la Suisse* (1865, in-18), travail entièrement nouveau, etc. En 1866, M. Joanne a publié, sous le titre de *Guides-Diamants*, le résumé de ses grands *Itinéraires* : *Paris, la Suisse, la France, Bade et la Forêt-Noire, le Havre, Normandie, Bretagne, Pyrénées, Vosges et Ardennes, Dauphiné et Savoie, Spa, Environs de Paris*, etc., etc. Il faut citer à part son *Dictionnaire des communes de France* (1864, gr. in-8 à 2 col.; 2700 pages, 2e édit. 1869), véritable monument de géographie et de statistique nationales.

L'ensemble des guides relatifs aux diverses régions françaises a formé, par leur coordination, l'*Itinéraire général de la France* (1865-1875, t. I-XI, in-18, avec cartes et plans), importante publication que l'on peut considérer comme la mise en œuvre régulière et logique de la connaissance approfondie des départements de la France, éparse dans le *Dictionnaire des communes* suivant l'ordre alphabétique.

Parmi ses travaux étrangers à la spécialité géographique, nous devons citer des traductions de l'anglais, telles que celles des *Spectres de Noël* et du *Combat de la vie* de Dickens (1848, in-18), de *la Case de l'oncle Tom* (1853), suivie de la *Clef* du même ouvrage, en collaboration avec M. E. D. Forgues, des *Essais* de Macaulay (1860), avec le même, des *Escalades dans les Alpes* de Whymper (1873). Mentionnons enfin *Souvenirs des Alpes* (1852), poésies; deux romans : un *Châtiment* et *Albert Fleurier* (1872, in-18); *Pour mes amis, poésies* [1832-1872], et un proverbe en un acte en prose, *On ne badine pas avec l'eau froide* (1879).

JOBARD (Louis-Charles), sénateur français, est né le 11 décembre 1821, à Gray (Haute-Saône), où son père, maître de forges, fut président du tribunal de commerce, maire et député de l'arrondissement. Reçu docteur en droit à la faculté de Dijon le 11 novembre 1845, il revint à Gray et partagea avec son frère la direction de leurs forges. Maire élu de cette ville, en 1869, il montra, pendant l'invasion, beaucoup de courage et de fermeté. Sa popularité empêcha de le révoquer après le 24 mai. Aux élections sénatoriales du [illegible] janvier 1876, il fut le seul candidat républicain élu dans la Haute-Saône, et obtint 330 voix sur 645 électeurs. Il prit place au centre [illegible] et refusa la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie en juin 1877. Il représente le canton de Gray au conseil général.

L'un des fondateurs du journal *l'Agriculture*, dirigé par M. Barral, il y signa divers articles de l'anagramme *Draboj*.

JOBBÉ-DUVAL (Armand-Marie-Félix), peintre français, né à Carhaix (Finistère), le [illegible] juillet 1821, vint à Paris dès 1829, entra dans l'atelier de Paul Delaroche, obtint plusieurs médailles à l'École des beaux-arts, et débuta au Salon de 1841 par *le portrait de M. Kgrœn*. Il exposa depuis : *le Portrait de M. Théophile Gautier* (1842); *le Recueil, le Repas* (1843); *Marguerite dans le jardin de Marthe* (1845); *la Sainte Famille au nid* (1846); *l'Évanouissement de la Vierge*, la [illegible], au musée du Mans; *le Baiser* (1849); *le Jeune malade*, pour le ministère de l'intérieur, *l'Hiver, le Printemps* (1850) ; *la Fiancée de Corinthe, M. Jobbé-Duval père* (1853); *l'Oaristis*, inspirée d'André Chénier, *M. Bellot*, *la Toilette d'une fiancée*, appartenant à M. Ach. Fould (1855); *le Rêve, le Calvaire, les Juifs chassés d'Espagne* (1857); trois *Portraits* (1859); *Marthe et Marie-Madeleine au tombeau du Christ*, deux *Portraits* (1863); *Saint François commence à Thonon la conversion des protestants, Saint François apporte des secours à des malheureux réduits à la misère par la chute d'avalanches*, peintures à la cire destinées à l'église de Saint-Louis en l'Île (1864); *la Conscience soutient le devoir* (1865); *Descente du Calvaire, la Douceur* (1868); portrait de *Mlle Jobbé-Duval* (1869); *M. Camescasse* et *M. Parent*, architecte (1870); [illegible] *de roses* (1872); *les Mystères de Bacchus* [illegible], grande frise décorative qui a reparu à l'Exposition universelle de 1878; *Portraits divers* [illegible]; *la Mer* (1878); *Bords de l'Isole* [illegible]; *Nature morte* (1879), etc.

M. Jobbé-Duval a exécuté, en dehors des Salons, un grand nombre de *Portraits* [illegible] sujets pour la chapelle de Saint-Charles [illegible] à Saint-Séverin de Paris, figurant les *Vertus théologales*, *la Peste de Milan*, *la Mort du saint* et son *Apothéose* (1853); le portrait de *Jean Bullant* l'architecte, pour la collection des [illegible] la galerie d'Apollon; quatre peintures [illegible] pour la chapelle du monastère de la Visitation [illegible] Troyes; deux médaillons, *l'Agriculture et* [illegible] *merce, l'Industrie et l'Art*, pour le tribunal de commerce de la Seine. Il a décoré la grande [illegible] des fêtes de l'hôtel de ville de Lyon. M. Jobbé-Duval a obtenu une 3e médaille en 1851, un rappel en 1857, et a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1861.

Adjoint au maire du XVe arrondissement [illegible] septembre 1870 au 26 mars 1871, il a été élu membre du Conseil municipal de Paris [illegible], pour le quartier Necker, le 23 juin 1873, [illegible] en 1874 et en janvier 1878. Candidat dans le même arrondissement aux élections générales [illegible] 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il n'obtint que 998 voix sur 11 266 votants et se désista au scrutin de ballottage.

JOBEZ (Alphonse), homme politique français [illegible]

né à Lons-le-Saulnier, le
d'un député de la Restaura-
Paris, puis se fit maître de
était élu conseiller général
Connu par ses opinions libé-
ansteriennes, il fut, en 1848,
constituante, le dernier des
Jura. Se séparant de ses
Démocratie pacifique, il vota
droite. Il ne fut pas réélu
ûra à Paris.

histoire de *la France sous*
(1864-1873, 6 vol. in-8),
us Louis XVI (1877, in-8),
politiques : *Une Préface ou*
stème de Law et la chasse
, in-8) ; *la Démocratie c'est*
) ; *la Femme et l'enfant*, ou
ssion (1852, in-8), etc.

-Jacques), baron DE COTI-
and, né à Hambourg, en
iné au commerce. Entraîné
ilhellène de 1827, il assista,
la prise de Missolonghi et
capitaine en 1828, puis ad-
tarch. A l'avènement du roi
placé au ministère de la
ine d'état-major et dressa le
parte. Il entra ensuite dans
ole, commandée par le gé-
Fait lieutenant-colonel à
de Saint-Sébastien, il de-
après, sous-chef d'état-
d. Colonel en 1836, il rem-
mme chef d'état-major, et,
, fut fait, par Espartero,
chef d'état-major général
Asturies. De retour en An-
général Jochmus fut en-
ion à Constantinople, pour
Ponsonby, le plan de la cam-
gé de l'exécuter lui-même,
le grade de général de divi-
acha. L'amiral Stopford le
-major des armées combi-
se et autrichienne du mont
ge au siège de Saint-Jean
tre de général en chef (dé-
s la campagne, il revint à
les fonctions de sous-secré-
ère de la guerre.
ion de 1848 éclata, il rega-
, à la retraite de M. de Ga-
par l'archiduc Jean, vicaire
istère des affaires étrangères
mai 1849). Après avoir eu à
s insurrections, il donna sa
décembre et rentra dans la
, au mois de mai 1859, il fut
tenant-feld-maréchal, mais
a l'empêcha d'entrer en cam-
ante, il reçut de l'empereur
de baron. Au mois de juil-
mé feld-maréchal de l'armée

us est auteur de divers mé-
politiques, notamment *la*
cadence de l'Empire ottoman
; Francfort, 1856).

Edmond), homme politique
enstadt le 23 décembre 1819,
ogiques à Munich, entra en
Archives de l'État et devint
res du château royal de Trau-
Chambre des députés depuis
1865, il y devint le chef du parti catholique ultramontain. Il soutint en juillet 1870 la nécessité de la neutralité de la Bavière dans la guerre franco-prussienne et proposa, en janvier 1871, le rejet de la proclamation de l'Empire. En octobre 1875, il rédigea l'adresse de la nouvelle Chambre en majorité ultramontaine dans laquelle celle-ci demandait en termes hautains le renvoi des ministres et qui amena la prorogation. En 1874, il entra au Reichstag de l'Empire, où il appartint également à l'opposition catholique.

Comme érudit, M. Joerg a publié un grand nombre de mémoires dans le *Recueil historique et politique* dont il devint rédacteur en chef en 1852. Il a donné à part : *Histoire de la grande guerre des paysans* (Geschichte des grossen Bauernkriegs ; Francfort, 1850) ; *Histoire du protestantisme* (Geschichte des Protest. ; Ibid., 1857, 2 vol.) ; *Histoire des partis socialistes et politiques en Allemagne* (Geschichte der social-polit. Parteien in Deut. ; Ibid., 1867).

JOERG (Édouard), médecin allemand, né le 19 janvier 1808, à Leipzig, obtint, en 1832, le grade de docteur en médecine. Après un long voyage à travers une partie de l'Europe, il s'embarqua, en 1837, pour les États-Unis, afin d'observer la fièvre jaune en Amérique même. Il passa huit ans, à Cuba, à étudier les maladies tropicales, compléta dans l'Amérique du Nord ses observations sur le choléra asiatique, s'établit pendant quelque temps à Belleville, dans l'Illinois, et alla, enfin se fixer à Oléona, en Pennsylvanie.

M. Édouard Jœrg a publié : *Influence funeste du climat tropical sur les habitants des zones tempérées : Exposé du cours des maladies tropicales* (Darstellung des nachtheiligen Einflusses des Tropenklimas, etc. ; Leipzig, 1851) ; *Instructions préventives contre les maladies tropicales, et traitement*, etc. (Anweisung die Tropenkrankheiten, etc. ; Ibid., 1854) ; *De la Préservation pour l'Europe du choléra asiatique* (die gaenzliche Unterdrückung der asiatischen Cholera, etc. ; Ibid., 1855), etc.

JOHN (Richard-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Marienwerder (Prusse occidentale), le 17 juin 1827, suivit les cours de droit des universités de Leipzig, de Berlin et de Goettingue, fut privat-docent, puis professeur à Kœnigsberg. En 1868 il passa à Kiel, fut, de 1870 à 1876, conseiller au tribunal supérieur des trois villes libres à Lubeck, et, après la mort de Zachariae, lui succéda à l'université de Goettingue. Il fit partie de la Chambre des députés de Prusse de 1862 à 1867, et appartint au parti progressiste, puis au parti national-libéral.

M. John a publié de très savants ouvrages de jurisprudence : *Sur la Contrainte foncière et les actions illégales* (Ueber Landzwang und widerrechtliche Drohungen, Gœtt., 1852) : *Théorie du délit permanent* (die Lehre vom fortgesetzten Verbrechen ; Berlin, 1860) ; *Critique du projet de loi prussien sur la responsabilité ministérielle* (Kritik des preuss. Gesetzentwurfs ueber die Verantw. der Minister ; Leipzig, 1863) ; *sur la Peine de mort* (Ueber die Todesstrafe ; Berl. 1867) ; *Projet et motifs d'un Code pénal pour l'Allemagne du nord* (Entwurf nebst Motiven zu einem Strafgesetzbuche fur Nordd. Bund ; Berlin 1868) ; *le Droit pénal dans l'Allemagne du nord*, critique d'un projet du Code pénal (das Strafrecht in Norddeutschland ; Ibid. 1870) ; puis de nombreux articles dans divers recueils.

JOHN (Eugénie), romancière allemande, plus connue sous le pseudonyme de MARLITT, est née

à Arnstadt (Thuringe), le 5 décembre 1825. Adoptée par la princesse de Schwarzbourg-Sondershausen, qui avait remarqué la beauté de sa voix, elle reçut une éducation soignée, et fut envoyée à Vienne pour se perfectionner dans le chant. Atteinte d'une subite surdité, elle retourna à Sondershausen, devint lectrice de la princesse, puis se retira, en 1863, dans sa ville natale.

En 1865 parut, dans le journal le *Gartenlaube*, sa première nouvelle *les Douze Apôtres* (die Zwoelf Apostel), favorablement accueillie par le public; elle fut suivie du roman *Elisabeth aux cheveux d'or* (Goldelse), qui établit sa réputation et fut traduit en français par Mme Raymond (1871, 2 vol. in-18). Parmi ses autres romans, la plupart traduits en français par le même traducteur, nous citerons : *Barbe-Bleue* (Blaubart, 1866), *le Secret de la vieille demoiselle* (das Geheimniss der alten Mamsell, 1867, 2 vol.); *Gisèle comtesse de l'empire* (die Reichsgraefin Gizela, 1869, 2 vol.); *la Princesse des Bruyères* (Heideprincesschen, 1871, 2 vol.); *la Seconde femme* (die Zweite Frau, 1874); *Chez le Conseiller* (Im Hause des Commerzienrahts, 1876, 2 vol.).

JOHNSON (Andrew), homme d'État américain, président des États-Unis en 1865, est né à Raleigh (Caroline du Nord), le 29 décembre 1808. Orphelin de bonne heure, il fut mis en apprentissage chez un tailleur de sa ville natale, au service duquel il resta jusqu'à dix-sept ans, sans avoir jamais mis le pied dans une école. Mais, en apprenant son métier, il résolut de s'instruire à tout prix, pour pouvoir lire les discours politiques prononcés par les hommes d'État anglais. Il apprit l'alphabet, à peu près sans maître, puis on lui donna quelques instructions sur la manière d'assembler les lettres pour former les mots. Il fit ainsi ses premiers exercices d'épellation. Les heures qu'il consacrait à son éducation étaient prises sur son sommeil.

Ayant terminé son apprentissage dans l'automne de 1824, M. Johson alla à Laurens'Court House (Caroline du Sud) où il travailla comme ouvrier pendant environ deux ans, et où sa pauvreté et sa position précaire lui firent manquer un mariage. Il retourna à Raleigh, où il travailla à la journée, puis partit pour chercher fortune dans l'Ouest, emmenant avec lui sa mère qu'il faisait vivre par son travail. Il s'arrêta à Greenville, dans le Tennessee, où il vécut encore comme ouvrier, pendant environ une année, se maria et, après plusieurs tentatives infructueuses, commença à travailler pour son compte. Ne sachant encore que lire, il apprit alors à écrire, à compter, et acquit sous la direction de sa femme quelques connaissances élémentaires.

Le premier poste que M. Johnson remplit fut, en 1828, celui d'alderman de son village. Réélu en 1829 et 1830, il fut, à cette dernière date, élu maire, et il garda trois ans ces fonctions. En 1835, il fut nommé à la Législature. A la session de cette année, il jugeait un projet mauvais qui était populaire, et aussi, à l'élection suivante, en 1837, il ne fut pas renommé. Sa candidature triompha de nouveau en 1839, et à une très grande majorité. En 1841, choisi comme électeur présidentiel de l'État, pour soutenir la liste démocratique, il parcourut une grande partie de l'Etat, dont il fut élu sénateur, l'année suivante. En 1843, il entra au Congrès où des élections successives le maintinrent jusqu'en 1853. Pendant cette période parlementaire, les principales mesures législatives trouvèrent en lui un défenseur actif et habile. En 1853, il fut nommé gouverneur du Tennessee, après une tournée électorale, et il fut réélu en 1855, sans aucunes démarches

A l'expiration de son second gouvernement, en 1857, M. Johnson fut élu président du Congrès des Etats-Unis pour la durée de la session, finissant le 3 mars 1863. Il avait obtenu ces diverses fonctions comme candidat du parti démocratique, le parti alors favorable au maintien de l'esclavage et aux intérêts particuliers du Sud. Il ne crut pas devoir les soutenir jusqu'à compromettre l'[illegible], et lorsqu'après la première élection de [illegible] les sénateurs du Sud donnèrent leur dém[illegible], loin de suivre leur exemple, il protesta contre les actes des sécessionnistes et déclara qu'il continuerait de représenter jusqu'à l'expiration de son mandat l'Etat de Tennessee, qui s'était séparé de l'Union. Lorsque cet État fut [illegible] par les armes fédérales, M. Johnson fut [illegible] par le président Lincoln à Nashville, en qualité de gouverneur militaire. Il y eut à combattre la violente opposition de son ancien parti et ses actes furent l'objet de vives récriminations.

A cette époque eurent lieu les élections pour la présidence; Lincoln fut réélu, comme candidat des républicains, et M. A. Johnson lui fut [illegible] pour vice-président. Au moment de l'[illegible] du président (avril 1865), il se trouvait à Washington ; il prit immédiatement la direction des affaires conformément à la constitution [illegible] et s'installa à la Maison-Blanche. On fit [illegible] courir en Europe, sur le caractère et la conduite du nouveau président, des bruits malveillants, que les premiers actes de son gouvernement parurent démentir. En effet, M. A. Johnson ne se montra pas d'abord inférieur à la rude et [illegible] tâche que les circonstances lui avaient [illegible] imposée. Mais peu à peu les passions et les intérêts se déchaînèrent contre lui, sans qu'il pût satisfaire les uns et calmer les autres. [illegible] nistration ne fut qu'un long orage [illegible] cesse renaissant entre son pouvoir et celui des deux assemblées délibérantes. [illegible] réparation envers le Sud, ruiné par la guerre et dépossédé de ses anciens droits, [illegible] Nord; ses concessions au parti démocratique [illegible] levèrent le parti républicain.

Les deux législatures du Congrès, [illegible] par les élections de 1867, lui furent [illegible] hostiles. Des comités furent chargés de [illegible] enquêtes sur ses actes officiels et [illegible] vote de censure et de blâme. Les [illegible] nommés par le président n'étaient pas [illegible] tés par le Sénat, ses ministres [illegible] sés; celui de la guerre, M. Stanton, qui [illegible] dit, fut remplacé par le général Grant [illegible] chef du pouvoir exécutif en une [illegible] (août 1867). Un décret d'amnistie en [illegible] anciens confédérés augmenta l'hostilité [illegible] et fut en partie annulé par la majorité [illegible] cours, dans certaines solennités, [illegible] de colère que ses actes, et la [illegible] langage fut parfois attribuée à un [illegible] sobriété qu'on lui reprochait avec [illegible] de justice. Bientôt il ne fut plus question [illegible] la mise en accusation du président.

M. Johnson crut devoir user de son [illegible] veto contre les divers bills par lesquels [illegible] du Congrès tendait à confirmer le [illegible] taire dans le Sud, et presque tous [illegible] de loi discutés par les représentants [illegible] rent des conflits où le président était [illegible] vaincu, grâce à la situation que la [illegible] lui avait faite. Le dernier coup lui [illegible] le vote du bill de *Tenure of office*, qui [illegible] son droit de nomination aux divers [illegible] fut, pour le président, une sorte de [illegible] On demanda sa mise en accusation avec [illegible] lence croissante.

La réinstallation par le Sénat du général [illegible]

comme ministre de la guerre, malgré la volonté formelle du président de le remplacer, fit tout éclater (janvier 1868). Sur le refus des généraux qu'il proposait de lui donner pour successeurs, M. Johnson essaya de mettre à sa place un certain officier subalterne, nommé Lorenzo Thomas, qui ne put arriver à prendre possession du ministère. La tentative impuissante que fit le président pour l'y installer fut traitée de coup d'État, et la mise en accusation fut portée devant le Sénat. Elle était fondée sur onze chefs, se rapportant tous plus ou moins à la violation du bill *Tenure of office*. Ce procès, sans précédent aux États-Unis, excita une curiosité passionnée. Le Sénat s'organisa en cour suprême, sous la présidence de M. Chase, et les débats ouvrirent le 23 mars, malgré les protestations du président. Ils furent solennels; l'accusation fut vive, et la défense libre. On se prononça d'abord sur l'article 11 de l'accusation, celui qui exprimait le mieux l'usurpation de pouvoir. Après de longues discussions, les réquisitoires et les plaidoiries, le Sénat, à la faible minorité légale, déclara le président Johnson non coupable (16 mai).

Les passions politiques, trompées par ce dénouement, se satisfirent en repoussant la candidature du président, lors de la réélection suivante, où triompha, sans résistance sérieuse, la candidature républicaine du général Grant. Cependant, la violence des attaques ramena, en faveur du chef d'État accusé, un retour de faveur publique qui resta stérile, et après plusieurs mois encore d'attaques et de représailles, d'hostilités législatives et de veto présidentiels, M. Johnson céda la place au général Grant, le 4 mars 1869.

Au milieu des agitations qui avaient signalé son passage au pouvoir, d'assez grands progrès s'étaient accomplis : la dette nationale avait été diminuée d'une manière notable; l'armée avait été réduite de plus d'un million d'hommes à quelques milliers; la réorganisation du Sud et sa réintégration dans les droits communs avaient marché, moins vite que ne le demandait M. Johnson, mais plus vite que ne le voulaient ses adversaires. Après qu'il eut quitté la présidence, M. Andrew Johnson brigua vainement le mandat de sénateur au Congrès en 1869 et en 1872, et ne fut élu qu'en 1874, par l'État de Tennessee. — Il est mort dans le comté de Carter, le 31 juillet 1875.

JOHNSON (Reverdy), jurisconsulte et homme politique américain, né à Annapolis (Maryland), le 21 mai 1796, commença l'étude du droit sous la direction de son père, chief justice du Maryland. En 1815, il alla s'établir, comme avocat, à Baltimore, et s'y fit bientôt une brillante réputation. Dès 1819, il fut nommé attorney de l'État, et chef commissaire des débiteurs insolvables. Il quitta bientôt ces deux charges pour représenter au Sénat l'État de Maryland. Il fut réélu deux ans après, puis revint au barreau, et se tint vingt ans éloigné des affaires publiques. Rentré au Congrès, comme sénateur du Maryland, en 1845, il accepta, en 1849, dans le cabinet du général Taylor, le poste d'attorney général des États-Unis. Après la retraite de M. Fillmore de la présidence, il reprit encore ses travaux d'avocat et publia sur les décisions de la Cour d'appel de l'État du Maryland un ouvrage qui fit autorité.

En 1861, M. Reverdy Johnson, délégué au Congrès de la paix, fit de brillants, mais inutiles efforts, pour conjurer la guerre de la sécession. Il fut de nouveau élu sénateur au Congrès pour la période législative de 1863 à 1869. En 1862, il avait été choisi comme arbitre dans un conflit qui s'éleva entre le général Butler et le consul des Pays-Bas à la Nouvelle-Orléans. Pendant la guerre de la sécession, il soutint la cause de l'Union, mais combattit au Sénat toutes les mesures tendant à violer la constitution. Lorsque la guerre fut finie, il réclama avec la même énergie la rentrée des États du Sud dans l'Union et l'admission de leurs représentants au Congrès. La terrible condition où ces États furent réduits, après les élections de 1866, engagea M. Johnson à voter pour le premier bill de Reconstruction; puis, jugeant que les radicaux voulaient mettre le Sud sous le joug du despotisme militaire, il fit à leur politique la plus vigoureuse opposition. Lié dans une certaine mesure avec le parti démocratique, il se montrait homme d'État indépendant. En 1868, au plus fort des dissentiments entre le président et le Congrès, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Londres, et sa nomination fut confirmée par le Sénat à l'unanimité. Accueilli en Angleterre avec beaucoup de sympathie, les dispositions conciliantes qu'il manifesta dans le conflit relatif à *l'Alabama* excitèrent chez les Anglais une grande satisfaction, mais lui valurent, dans la presse américaine, un assez vif accès d'impopularité (février 1869). — M. Reverdy Johnson est mort à Annapolis, le 10 février 1876.

JOHNSON (Eastman), peintre américain, né à Lowell (Maine), le 29 juillet 1824, débuta dans son pays comme dessinateur, puis passa deux ans à l'Académie de Düsseldorf et résida quatre ans à La Haye. Il y exécuta de nombreux portraits, visita les principaux musées de l'Europe et de retour aux États-Unis, en 1856, donna de nombreux tableaux, représentant principalement des scènes de la vie de campagne. Nous citerons : *le Dimanche matin chez le fermier* (1860); *le Forgeron de village* (1861); *l'Enfance d'Abraham Lincoln* (1867); *l'Enfant aux pieds nus* (1868); *l'Ancienne diligence* (1871); *le Tambour blessé* (1872); *le Colporteur* (1873). Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris de 1878 : *Épis de blé; Ce que disent les coquillages.*

JOHNSTON (Joseph-Eggleston), général américain confédéré, né en Virginie, en février 1807, entra à West-Point, comme cadet, aux frais de l'État. En 1829, il en sortit lieutenant en 2ᵉ dans le 4ᵉ régiment d'artillerie. Lieutenant en 1ᵉʳ en 1836, il fut incorporé, en 1838, dans le génie, fit la guerre de Floride, et y obtint le brevet de capitaine. Il prit part à la guerre du Mexique. Blessé deux fois à Cerro-Gordo, et une troisième fois à l'attaque de Mexico, il obtint le grade de major, puis celui de lieutenant-colonel. La guerre finie, il rentra dans le génie comme capitaine, puis devint lieutenant-colonel de cavalerie et reçut, en juin 1860, le titre de brigadier général avec le service de l'intendance. Quand la guerre civile éclata, le président Davis le nomma major général et bientôt lieutenant général. Général des confédérés à l'affaire de Winchester, il décida, par son arrivée sur le champ de bataille, la victoire de Bull's Run (juillet 1861). Il résista vigoureusement à Mac Clellan dans Yorktown, et reçut à Fair-Oaks (31 mai 1862) une blessure grave qui l'éloigna pendant six mois du service. À peine rétabli, il fut chargé du département du Mississipi, et de concert avec Braxton Bragg il livra à Rosencranz (30 et 31 décembre 1862) la sanglante bataille de Murfreesborough. Forcé de céder au nombre, il tenta vainement d'opérer des diversions pour délivrer Wicksburg. Après la chute de cette place, il fut appelé, en remplacement de Braxton Bragg, au commandement de l'armée du Tennessee, sur les instances du général Lee. Après la capitulation de celui-ci, il se rendit à son tour, et aux mêmes conditions, à Durham

Station. Depuis il s'est établi à Savannah (Georgie) et a publié une relation de ses campagnes : *Narrative of Military Operations conducted during the war betwenn the States* (New-York, 1874).

JOHNSTON (Alexandre), peintre écossais, né à Édimbourg, en 1816, vint étudier à l'Académie royale de Londres et exposa dès 1836. La peinture des scènes familières de l'histoire est le genre qu'il a choisi. Ses meilleures toiles sont empruntées aux annales et aux légendes de l'Écosse : *le Noble berger* (1840); *le Dimanche matin* (1841); *le Mariage d'un covenantaire* (1842); *Lord et lady Russell en prison* (1846), grande page d'histoire qui se trouve à la galerie Vernon; *l'Arbre du rendez-vous*, *la Présentation de Flora MacDonald au prince Charles-Édouard*, qu'on a vue à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc.

A l'Exposition universelle de 1867, il n'a envoyé qu'une toile : *le Pays des fidèles*, et à celle de 1878 également une toile: *Persuasion*.

JOIGNEAUX (Pierre), journaliste et agronome français, ancien représentant du peuple, député, né à Varennes (Côte-d'Or), le 23 décembre 1815, suivit les cours de l'École centrale, prit part, dans la presse républicaine, aux luttes de l'opposition contre le gouvernement de Louis-Philippe, et fut un des rédacteurs du *Journal du peuple*. Sa collaboration à *l'Homme libre*, journal démocratique imprimé clandestinement, lui attira une condamnation assez forte. Mis en liberté, il publia *les Prisons de Paris*, par un ancien détenu (Paris, 1841, in-8). Il retourna, en 1842, dans le département de la Côte-d'Or, fonda à Beaune les *Chroniques de Bourgogne*, et dirigea successivement *le Courrier de la Côte-d'Or*, la *Revue industrielle et agricole de la Côte-d'Or* et *le Vigneron des deux Bourgognes*.

M. Joigneaux exploitait une ferme auprès de Châtillon-sur-Seine, lorsqu'après la proclamation de la République, en 1848, il se vit appelé aux fonctions de sous-commissaire. Élu ensuite membre de l'Assemblée constituante, le huitième sur dix, par 44 420 suffrages, il siégea à l'extrême gauche, vota avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et fit encore partie de la Montagne à l'Assemblée législative. Il fonda un journal démocratique, *la Feuille du village*, spécialement adressé aux campagnes.

Après le coup d'État, expulsé du territoire français, M. Joigneaux se réfugia à Saint-Hubert, dans le Luxembourg belge, et y reprit ses études et ses travaux agronomiques. Outre ses articles publiés dans le *Moniteur de l'agriculture* et reproduits par *l'Estafette*, il fit paraître, à Bruxelles, plusieurs ouvrages pratiques qui lui valurent, de la part du gouvernement belge, divers encouragements. Après sa rentrée en France il fut attaché de nouveau à la rédaction de plusieurs journaux, et il se fit sous sa direction une publication agricole collective intitulée : *le Livre de la ferme et des maisons de campagne* (1861-1864, 2 vol. gr. in-8). Un choix de ses articles de journaux a paru sous le titre de : *Causeries sur l'agriculture et l'horticulture* (1864, in-18). Aux élections législatives de mai 1869, M. Joigneaux, porté à la fois dans la Côte-d'Or et dans la Sarthe, obtint dans le premier de ces départements 10 954 voix et 4722 dans le second.

Le 8 février 1871, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, pour le département de la Côte-d'Or, le quatrième sur huit, par 41 308 voix, et pour celui de la Seine, le neuvième sur quarante-trois, par 153 265 suffrages, sur 328 970 votants; il opta pour la Côte-d'Or et prit place à l'extrême gauche. Il vota contre les préliminaires de paix. Toujours préoccupé des questions agricoles, il demanda la transformation du potager de Versailles en école d'horticulture. Il organisa, avec le concours du Conseil général, dans les écoles primaires de son département, l'enseignement de l'agriculture. Réélu député, le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Beaune, par 10 811 voix, sans concurrent, il reprit sa place dans le groupe de l'Union républicaine et fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie; il fut renvoyé à la Chambre le 14 octobre suivant, par 11 789 voix contre [illegible] obtenues par son concurrent monarchiste. Il représente le canton de Beaune sud, au conseil général de la Côte-d'Or.

On lui doit encore : *Histoire anecdotique des professions en France* (1843, in-8); *les Paysans sous la royauté* (1850-1851, 2 vol. in-18); *Dictionnaire d'agriculture pratique* (1855, 2 vol. in-8), avec le docteur C. Moreau; *l'Agriculture dans la Campine* (1859, in-18); *Légumes et fruits* (1860, in-18); *les Veillées de la ferme du Tourne-Bride* (1861, in-18), ouvrage publié sous le pseudonyme de P. J. de Varennes; *Conseils à la jeune fermière* (1861, in-18; 2e édit., 1874, in-18); *Culture de la vigne et fabrication des vins en Belgique* (1862, in-18); *Pisciculture et culture des eaux* (1864, in-18); *Conférences sur le jardinage et la culture des arbres fruitiers* (1865, in-18), ouvrage qui avait déjà été publié en Belgique en 1860; *Traité des graines de la grande et de la petite culture* (1866, in-18, avec fig.); *Nouvelles lettres aux paysans* (1871, in-18); les *Ephémérides Joigneaux* (1878 et suiv.), etc.

JOINVILLE (François-Ferdinand-Philippe-Louis-Marie d'ORLÉANS, prince DE), marin français, vice-amiral, ancien représentant, né à Neuilly le 14 août 1818, est le troisième fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie. Comme ses frères, il fut appelé à recevoir l'éducation des colléges sous la direction d'un précepteur particulier. Destiné à la marine, il fit en compagnie du capitaine Hernoux, qui devint son aide de camp, quelques voyages sur les côtes de France et d'Italie, et se présenta à l'École navale de Brest dans un examen public. Reçu élève enseigne, il fut [illegible] à toutes les exigences du service, devint, en [illegible], lieutenant de vaisseau, rallia dans le Levant l'escadre de l'amiral Hugon, et débarqua en [illegible] à Bone, pour aller rejoindre devant Constantine son frère le duc de Nemours; mais, quand il arriva, la ville était prise.

L'occasion de se distinguer lui fut donnée en 1838, lors de la déclaration de guerre au gouvernement mexicain. A bord de la corvette la *Créole*, il montra beaucoup d'audace et [illegible] dans la manière dont il attaqua les [illegible] du fort Saint-Jean d'Ulloa (27 novembre). Quelques jours après, à la tête d'un détachement de matelots, il força les portes de la Vera-Cruz, et prit de sa main, au milieu d'une vive fusillade, le général Arista. Cette brillante conduite valut au prince la croix de la Légion d'honneur et le grade de capitaine de vaisseau.

En 1840 il reçut la mission de ramener de Sainte-Hélène les restes de l'empereur Napoléon et, ayant appris que la guerre était imminente, annonça hautement sa résolution, s'il était attaqué, de se défendre à toute extrémité. Après plusieurs croisières aux États-Unis, dans la Méditerranée et au Sénégal, il se rendit en 1843 à Rio-Janeiro, où il épousa, le 1er mai, la princesse Francesca de Bragance, sœur de dom Pedro [illegible]

Être, la même année, au grade de contre-amiral et autorisé à assister, avec voix délibérative, aux séances du Conseil d'amirauté, il prit une part active aux travaux de la commission supérieure pour l'examen des questions relatives à l'organisation de la marine à vapeur et siégea quelquefois à la Chambre des Pairs. Au mois d'août 1845, il prit le commandement de l'escadre d'évolution qui croisait sur les côtes du Maroc, bombarda Tanger et s'empara de Mogador. A la suite de ces opérations militaires il fut nommé vice-amiral.

Tenant presque constamment la mer, le prince de Joinville se trouvait à Alger avec le duc d'Aumale, lorsqu'arriva la nouvelle des événements de février 1848. Aussitôt il remit son commandement aux autorités républicaines, s'embarqua pour l'Angleterre et rejoignit à Claremont la famille exilée. Lorsque l'Assemblée constituante s'occupa du projet de décret sur le bannissement de la branche cadette, il adressa au président une protestation pleine de dignité. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite ou fit quelques voyages d'étude, et son nom, longtemps si populaire en France, fut le moins mêlé aux discussions politiques dont les familles royales déchues furent l'occasion jusqu'au coup d'État du 2 décembre. En 1861, lorsque la guerre civile éclata aux États-Unis d'Amérique, le prince se rendit à New-York avec son fils, le duc de Penthièvre, et ses deux neveux, le comte de Paris et le duc de Chartres. Il les présenta au président Lincoln. Son fils entra à l'École de marine des États-Unis, tandis que ses neveux étaient reçus comme officiers dans l'armée de terre, et attachés à la personne du général Mac-Clellan.

Lors des premières défaites de la France en 1870, le prince de Joinville demanda vainement à l'empereur d'être employé, n'importe à quel titre, dans l'armée active, et écrivit à l'amiral Rigault de Genouilly, son ancien camarade, pour le prier de l'aider à obtenir cette faveur (août 1870). A la nouvelle de la révolution du 4 Septembre, il quitta Bruxelles, avec le duc d'Aumale et le duc de Chartres, et se rendit à Paris, considérant la loi d'exil comme abrogée par le seul fait de la chute de l'Empire. Mais le gouvernement de la Défense, considérant la présence les princes comme un danger de guerre civile, le décida, ainsi que son frère et ses neveux, à repartir pour l'Angleterre. Au moment de la formation de la première armée de la Loire, il tenta de nouveau de servir dans les rangs français, sous le général d'Aurelle; couvert du pseudonyme américain de: «Colonel Lutherod», il assista aux combats du 15ᵉ corps, en avant d'Orléans, servit dans une des batteries de la marine, et ne quitta la ville qu'avec les derniers soldats. Le décembre suivant, présenté au grand quartier général du Mans, par le général Jaurès, commandant le 21ᵉ corps, il demanda à suivre les opérations, en promettant de conserver le plus strict incognito, et fut favorablement accueilli par le général Chanzy, sous réserve d'en référer immédiatement au ministre de la guerre. M. Gambetta ne crut pas devoir confirmer cette décision et fit arrêter, le 13 janvier, le « colonel Lutherod, » par un commissaire de police, qui le retint cinq jours à la préfecture du Mans, puis l'embarqua ensuite à Saint-Malo pour l'Angleterre. Aux élections du 8 février 1871, le prince de Joinville fut nommé représentant dans la Manche, et dans la Haute-Marne. Il opta pour ce dernier département où il avait été élu, le premier sur cinq, par 45 648 voix. Dans la séance du 14 février, l'Assemblée réserva la validation de son élection et de celle du duc d'Aumale. Après l'abrogation des lois d'exil, l'élection des princes fut validée (8 juin); mais, à la suite d'une convention officieuse faite avec M. Thiers par l'intermédiaire du duc d'Audiffret-Pasquier, ils ne siégèrent point avant l'adoption de la proposition Rivet qui consacrait les pouvoirs du président de la République, et leur prise de possession donna lieu, du reste, à des débats animés. Dans une lettre rendue publique, le prince de Joinville déclara que, s'il eût assisté à la séance du 2 février 1872, il aurait voté pour le retour de l'Assemblée à Paris. Le 24 mai 1873, il adopta l'ordre du jour Ernoul dont la conséquence fut le remplacement de M. Thiers. Il s'abstint lors du vote de la constitution. Lors des élections générales du 20 février 1876, il pria les électeurs de la Haute-Marne de ne point renouveler son mandat et rentra dans la vie privée.

L'aînée de ses enfants, la princesse Françoise-Marie-Amélie d'ORLÉANS, née à Neuilly en 1844, a épousé son cousin le duc Robert de Chartres, second fils du duc d'Orléans; Pierre-Philippe-Jean-Marie, duc de PENTHIÈVRE, né à Saint-Cloud en 1845, qui avait servi sur la flotte américaine, puis sur la flotte portugaise, fut autorisé, le 10 octobre 1871, à prendre du service dans la marine française, en qualité de lieutenant de vaisseau.

Le prince de Joinville a publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, des études sur la marine française dont l'une, *Note sur l'état des forces navales de la France*, fit une vive sensation; elle fut réimprimée à Francfort (1846, in-16). Il a donné depuis : *Études sur la marine* (1859, in-8, 2ᵉ édit., 1870, 2 vol. in-18); *l'Angleterre*, étude sur le self-government (in-8), *la Guerre d'Amérique, campagne du Potomac* (1862, in-18; nouv. édit., 1872, in-18); *Encore un mot sur Sadowa* (Brux., 1868, in-8); ces travaux publiés pendant l'Empire sous la signature du directeur ou du gérant de la *Revue des Deux Mondes* n'ont reparu avec le nom de l'auteur qu'après le 4 septembre 1870.

JOKAI (Maurice), romancier et publiciste hongrois, né à Komorn, le 19 février 1825, étudia à Presbourg et dans diverses villes et se fit recevoir avocat; mais au lieu d'en exercer la profession il se tourna vers la littérature. Il avait écrit à dix-sept ans un drame auquel le monde académique avait fait bon accueil, *le Garçon Juif* (A Zsidofik, 1842). A vingt et un ans, il publia son premier roman, *les Jours ouvrables* (Hetkoznapok, 1846). Peu après, il aborda le journalisme littéraire et politique. En 1847, il dirigea une revue hebdomadaire, *les Esquisses de la vie*, à laquelle collaborèrent plusieurs écrivains hongrois renommés, entre autres Petöfi. Lorsque éclata la révolution de mars 1848, il se jeta tout entier dans le mouvement et provoqua à Pesth une réunion populaire qui adopta son programme. Il put échapper à la prison, lorsque la répression triompha, et continua de soutenir la cause nationale dans une suite d'écrits, dont le premier avait pour titre : *Esquisses des combats de la Révolution* (Forradalmi Csatoképek). Depuis la réorganisation de l'Autriche-Hongrie, M. Jokai a trouvé un rôle politique dans l'opposition modérée; il a été élu plusieurs fois député au Reichstag.

La vie publique n'a nullement ralenti son activité littéraire. On ne cite pas moins de 200 volumes de romans ou de compositions historiques sortis de sa plume, entre autres : *Fleurs sauvages* (Vadon virágai, 1847, 2 vol.), recueil de nouvelles; *l'Age d'or de Transylvanie* (Erdély Aranykora, 1851, 2 vol.); *l'Homme aux deux cornes* (A Két Szarva ember, 1872, 2 vol.), *la Domination turque en Hongrie* (Török világ Magyarországon, 1853, 3 vol.); *les Modes politiques* (Politikai divatok, 1863, 4 vol.); *Avant la vieillesse* (Mire megvénülünk, 1865, 4 vol.); *les Fous de l'amour* (Sze-

relem bolondjai, 1867, 4 vol.); *les Fils de l'homme au cœur de pierre* (à kosziwü ember fiai, 1869, 4 vol.); *les Diamants noirs* (Fekete gyemantok, 1870, 5 vol.); *Et pourtant elle se meut!* (Megis mozag a föld, 1872); *le Roman du siècle à venir* (Jövo Szárad reménye, 1873, 8 vol.); *les Comédiens de la vie* (az élet Komediasai, 1876, 7 vol.), etc., sans compter plusieurs drames, des recueils de poésies et d'esquisses sur l'histoire hongroise. M. Jokai a collaboré à divers journaux, notamment, depuis 1863, au journal quotidien *la Patrie* (Hon), dans lequel ont paru plusieurs de ses romans. La plupart de ces derniers ont été traduits en allemand et en d'autres langues.

JOLIBOIS (Eugène), administrateur et homme politique français, député, né à Amiens (Somme), le 4 juin 1819, fut d'abord avocat, puis entra dans la magistrature et devint procureur général à la cour de Chambéry, lors de la réunion de la Savoie à la France. Préfet du département de la Savoie en 1868, il fut appelé en 1870 au conseil d'État. Après la chute de l'Empire, il se fit inscrire au barreau de Paris. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta dans la 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de Saintes comme candidat du comité national conservateur et fut élu par 6933 voix, contre 6526, obtenues par le candidat républicain, M. Lemercier. Il prit place sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple, et fut un des orateurs du parti bonapartiste, soit à la Chambre, soit devant les tribunaux, dans un grand nombre d'affaires intéressant ses coreligionnaires politiques. Il vota avec la minorité monarchiste et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés des droites qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 8970 voix, contre 5782 obtenues par son ancien concurrent, M. Lemercier. Lors de la vérification des pouvoirs, un rapport fut déposé, concluant à une enquête sur son élection. M. Jolibois donna alors sa démission, qui fut refusée par la Chambre, et son élection fut validée quelque temps après. Il représente le canton de Cozes, au Conseil général. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 11 août 1864.

JOLIBOIS (Claude-Émile), archéologue français, né à Chaumont-en-Bassigny (Haute-Marne), le 5 mai 1813, termina ses études au collège de sa ville natale et entra dans l'enseignement en 1845, comme professeur d'histoire, au lycée de Colmar. Mis en disponibilité, en 1849, pour ses opinions politiques, il prit la direction du journal *le Républicain du Rhin*, qui fut supprimé au coup d'État du 2 décembre 1851. Il fut lui-même arrêté et détenu jusqu'en 1853. Il vint alors à Paris et se livra à l'enseignement libre. Nommé archiviste du département du Tarn en 1859, il se consacra aux recherches et publications archéologiques, qui lui valurent une médaille du congrès archéologique, en 1863, et une médaille d'or décernée par la ville d'Albi. Il fait partie de plusieurs sociétés savantes de province.

Parmi les nombreux travaux de M. Jolibois, il faut citer d'abord la traduction du latin des *Chroniques de l'évêché de Langres*, du P. Jacques Vignier, avec notes (1843, in-8); *Histoire de la ville de Rethel* (1846, in-8); *Histoire de la ville de Chaumont* (1856, in-8, avec plans et planches); *la Roue de fortune, ou Chronique de Graniey*, roman du XIVᵉ siècle (1857, in-8); *la Haute-Marne ancienne et moderne* (1861, in-4, avec grav.); puis une série de mémoires sur la ville d'Albi : *le Livre des consuls de la ville d'Albi* (1865); *Notices sur les bibliothèques publiques du Tarn* (1870); *Albi au moyen âge* (1871); *Dévastation de l'Albigeois par les compagnies de Montluc* (18[illegible]); *Inventaire sommaire des archives départementales du Tarn* (1873-1875, 2 vol. in-4), etc. Depuis 1860, il a dirigé l'*Annuaire du Tarn* et fondé en 1876, *la Revue historique, scientifique et littéraire* du même département.

JOLIET (Charles), littérateur français, né à Saint-Hippolyte-sur-le-Doubs (Doubs), le 8 août 1832, commença ses études à quatorze ans au collège de Chartres et les continua au lycée de Versailles. Entré au ministère des finances en 1854, il fut attaché, en 1859, à la trésorerie de l'armée d'Italie, puis reprit ses fonctions au ministère jusqu'en 1864, époque à laquelle il quitta l'administration pour se livrer tout entier à ses travaux littéraires. Il avait déjà écrit dans plusieurs journaux de Paris et publié un volume, *l'Esprit de Diderot* (1859, in-18). Il a successivement collaboré, sous son nom ou sous l'anagramme *J. Telio* et divers autres pseudonymes à une foule de journaux : *la Vie parisienne*, le *Charivari*, où il fit quelque temps la chronique quotidienne, le *Journal de la jeunesse*, etc.

M. Joliet a publié : *la Bougie rose*, comédie lue au Théâtre-Français (1865, in-18); *le Médecin des dames* (1865, in-18); *le Roman de deux jeunes mariés* (1866, in-18); *les Athéniennes*, poésies (1866, in-18); *Romans microscopiques* (1866, in-18); *l'Envers d'une campagne* (1866, in-18); *une Reine de petite ville* (1867, in-18); *les Pseudonymes du jour* (1867, in-18); *Huit jours en Danemark* (1867, in-18), relation d'une excursion de députés et de journalistes; *la Vie parisienne* (1870, in-18); *Mademoiselle Chérubin* (1870, in-18); *les Romans patriotiques* (18[illegible], in-18); *le Train des maris* (1872, in-18); *Trois uhlans* (1872, in-18); *la Foire aux chignons* (1873, in-18); *les Fils d'amour* (1873, in-18); *les Filles d'enfer* (1874, in-18); *le Roman de Bérengère* (1874, in-18); *la Vicomtesse de Jussey* (1875, in-18); *Carmagnol* (1876, in-18); *Jeune ménage* (1876, in-18); *Diane* (1878, in-18); *Roche d'or* (1879, in-18), etc.

JOLLY (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne en 1790, débuta, comme écrivain [illegible] sa ville natale, et vint achever ses études à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1821. Il devint, en 1825, secrétaire général de l'Athénée de médecine, puis, en 1839, membre de l'Académie de médecine. Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1833, et promu officier le [illegible]. — Il est mort à Paris, le 15 mai 18[illegible].

On a de lui : *Essais sur la topographie physique et médicale de Châlons-sur-Marne*, [illegible] par la Société académique de cette ville [illegible], in-18); *Propositions de physiologie* [illegible] *d'hygiène*, etc. (1821), thèse; *De* [illegible] *et des moyens d'assainir les landes de* [illegible] (1834); *De l'Imitation, considérée dans* [illegible] *rapports avec la philosophie, la morale et la médecine* (1846, in-8); des *Lettres, Rapports* [illegible] *marques pratiques* sur le choléra [illegible]; des recherches sur la *Question des* [illegible] (1861, in-8); des *Études hygiéniques* [illegible] *sur le tabac* (1865, in-8); *le Tabac et* [illegible] *leur influence sur la santé* (1875, in-18), etc.

JOLLY (Jules), homme politique badois, [illegible] Mannheim, le 21 février 1823, suivit les cours de droit à l'université de Heidelberg [illegible] y fut privat-docent dix ans et y devint [illegible] extraordinaire en 1857. Il quitta [illegible] en 1861, pour entrer en qualité de [illegible]

ministère de l'intérieur. Élu à la Chambre des députés badoise par l'université de Heidelberg, il fut le chef et l'orateur du parti national, qui poursuivait l'unification de l'Allemagne sous l'hégémonie de la Prusse. Appelé au ministère de l'intérieur, lors de la guerre austro-prussienne, président du conseil des ministres le 27 juillet 1866, et ministre d'État en 1868, il introduisit diverses réformes libérales. Il fut délégué à Versailles en janvier 1871, pour assister à la proclamation de l'Empire d'Allemagne, et devint membre de la chancellerie fédérale. En septembre 1876, il sortit du ministère et fut nommé président de la Cour des comptes.

JOLY (Albert-Henri), avocat et député français, né à Versailles, le 10 novembre 1844, étudia le droit à Paris, et se fit inscrire au barreau de Versailles. Après la chute de la Commune, il plaida avec talent, devant les conseils de guerre, dans beaucoup de procès, et fut le défenseur de M. Rochefort et de Rossel. Rayé du tableau des avocats de Versailles, à propos de ce dernier procès, il se pourvut devant la Cour d'appel de Paris, qui ne prononça qu'une suspension de six mois (février 1872). Candidat à plusieurs élections partielles de Seine-et-Oise, de 1873 à 1875, il se désista en faveur de candidats républicains d'une plus grande notoriété; mais aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député pour la 1re circonscription de Versailles, par 9433 voix, contre 7516 partagées entre ses deux concurrents monarchistes; il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine et prit une part active aux débats parlementaires. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et, malgré tous les efforts de l'administration contre lui, fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 046 voix, contre 7061 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, M. Duverdy. Nommé membre de la commission d'enquête électorale, il visita en cette qualité plusieurs départements et fut chargé du rapport sur l'élection de M. le duc Decazes à Puget-Théniers, qui fut invalidée. En dehors de ses travaux parlementaires, M. Albert Joly a plaidé dans un grand nombre de procès politiques et de presse.

JOLY (Nicolas), zoologiste français, né à Toul (Meurthe), le 11 juillet 1812, fit ses études au collège de sa ville natale, puis entra au lycée de Grenoble, en 1829, comme maître répétiteur. L'année suivante, il devint professeur d'histoire naturelle et de langue allemande au lycée de Montpellier, il y suivit les cours de la faculté des sciences et prit le grade de docteur ès sciences en 1840, avec les deux thèses suivantes : *Histoire naturelle d'un crustacé (Artemia salina) auquel on a faussement attribué la coloration en rouge des marais salants méditerranéens*, pour la zoologie, et *Observations générales sur les plantes qui peuvent fournir des couleurs bleues à la teinture, notamment sur le Polygonia tinctorium*, pour la botanique. Il se présenta, la même année, au concours pour l'agrégation des sciences naturelles, à Paris, et obtint le premier rang. Nommé professeur à la faculté des sciences de Toulouse le 8 octobre 1840, il enseigna aussi la zoologie et les sciences naturelles à l'École de médecine de cette ville. En 1863, au moment où la question des générations spontanées passionnait le monde savant, M. Joly de concert avec MM. Pouchet et Musset, combattit les théories émises par M. Pasteur au sujet de cette grave question. Les trois hétérogénistes se rendirent à Paris pour répéter leurs expériences devant une commission nommée par l'Académie des sciences; mais, celle-ci voulant limiter la démonstration à l'unique expérience de M. Pasteur, ses adversaires se retirèrent, considérant ce procédé comme un refus de les entendre. M. Joly put toutefois développer la théorie hétérogéniste dans des conférences suivies d'expériences et qui, publiées en brochure, eurent quatre éditions en quinze jours. On lui doit d'autres expériences remarquables sur la coloration, par le régime garancé, des os, du lait, du sang, des cocons de vers à soie, etc.; des études sur l'accroissement des os, des dents et des mâchoires. M. Joly a été élu correspondant de l'Institut le 29 mars 1875. Il a été admis à la retraite le 29 novembre 1878. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

Parmi ses publications, nous citerons : ***Recherches historiques, zoologiques, anatomiques et paléontologiques sur la girafe*** (Strasbourg, 1845, in-4, pl. par l'auteur); ***Recherches sur les vers à soie et leurs maladies*** (1858); ***Mémoire sur le lait des mammifères et l'alimentation artificielle des enfants nouveau-nés***, couronné par l'Académie de Belgique; ***Recherches sur l'origine, la germination et la fructification de la levûre de bière*** (1861); ***Études sur l'embryogénie de l'Axolotl du Mexique; l'Homme avant les métaux*** (1879, in-8); des notices sur ***Dugès, Esquirol, Et. Geoffroy Saint-Hilaire***, etc., dans la ***Biographie universelle*** de Michaud, des études de psychologie comparée dans la ***Revue scientifique*** (1876), etc., etc. Mentionnons à part une ***Grammaire allemande simplifiée*** (Toulouse, 1855, in-18), dans laquelle M. Joly ramène à un principe unique toutes les règles de construction de cette langue.

JOLY (Aristide), professeur et littérateur français, né à Châtillon (Seine), le 1er juin 1824, fut d'abord professeur de rhétorique aux lycées de Montpellier et de Caen. Reçu docteur ès lettres à Paris en 1856, il fut nommé professeur de littérature française à la Faculté d'Aix en 1858, et à celle de Caen en 1862. Il devint le doyen de cette dernière en 1871. M. Joly a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1867.

Outre ses thèses pour le doctorat (***Étude sur J. Sadolet***, Caen, 1856, in-8, et ***De Balthassaris Castilionis opere cui titulus*** : Il libro del Cortegiano; Ibid.), on doit à M. Joly quelques publications d'érudition littéraire : ***Recherches sur Benoet du Lac***, ou le Théâtre et la Bazoche à Aix à la fin du XVIe siècle (Lyon, 1862, in-8); ***Marie de France et les fables au moyen âge*** (Caen, 1863, in-8); ***les Procès de Mirabeau en Provence***, d'après les documents inédits (Ibid., 1865, in-8); ***Antoine de Montchrétien***, poète et économiste normand (Caen, 1865, in-8); ***Recherches sur les juges des Vaudois*** (Imp. impér., 1865, in-18); ***les Lettres de cachet dans la généralité de Caen au*** XVIIIe ***siècle*** (Imp. impér., 1868, in-8); ***Benoît de Sainte-Morte et le roman de Troie*** (1869-1871, t. I-II, in-4), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et quelques travaux insérés dans les ***Mémoires*** de l'Académie de Caen.

JONAS (Émile), compositeur français, est né à Paris, le 5 mars 1827. Il entra au Conservatoire le 28 octobre 1841 et en sortit le 29 novembre 1850. En 1847, il y avait remporté le 1er prix d'harmonie. En 1849, il obtint le deuxième second grand prix de composition musicale. Professeur de solfège au Conservatoire depuis le 25 mars 1847, il devint, en 1859, professeur d'harmonie et de composition pour les élèves militaires. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Jonas a composé un assez grand nombre d'opérettes, entre autres : ***Avant la noce*** (Fan-

taisies-Parisiennes), et les *Deux Arlequins* (même théâtre), qui obtinrent du succès en 1866; *le Duel de Benjamin* (Bouffes-Parisiens, novembre 1868); le *Canard à trois becs* (Folies-Dram., 1869, 3 actes); *Javotte* (Athénée, 3 actes, 1872), repris au Gaîty-Théater, sous le titre de *Cinderella; le Chignon d'or* (Bruxelles, 3 actes, 1874), etc.

JONCIÈRES (Félix-Lutger-Victorin DE), compositeur français, né à Paris le 12 avril 1839, fils d'un journaliste qui a collaboré à *la Patrie*, étudia d'abord la peinture dans l'atelier de Picot, puis entra au Conservatoire de musique où il fut élève de M. Elwart. M. Joncières a donné, au Théâtre-Lyrique, le 8 février 1867, *Sardanapale*, opéra en trois actes et cinq tableaux; le 21 septembre 1869, *le Dernier jour de Pompéi*, opéra en quatre actes; le 5 mai 1876, *Dimitri*, opéra en cinq actes qui obtint un assez grand succès, et à l'Opéra, en décembre 1878, *la Reine Berthe*, opéra en deux actes qui n'eut que trois représentations. Il a encore écrit la musique pour la reprise du drame de *Hamlet*, de M. Alexandre Dumas (Gaîté, 1867); un *Concerto pour violon* joué aux concerts du Conservatoire (1870), une *Symphonie romantique* (1873), etc. Chargé du feuilleton musical de *la Liberté*, il y a signé en outre les échos des coulisses du pseudonyme de *Jennins*. M. Joncières a été décoré de la Légion d'honneur, le 8 février 1877.

JONCKBLOET (Guillaume-Joseph-André), littérateur hollandais né à La Haye en 1817, fit ses études classiques au gymnase de sa ville natale, suivit les cours de l'université de Leyde, puis devint professeur de langue et de littérature hollandaise à l'Athénée de Deventer, en 1847, et à l'université de Groningue en 1854. Élu député pour le district de Winschoten, il renonça à l'enseignement et se fixa à La Haye.

A part ses travaux sur la littérature hollandaise du moyen âge tels que : *Geschiedenis der Middenederlandsche Dichtkunst* (Amst., 1851, 3 vol.), et *Geschiedenis der Nederlandsche letterkunde* (Leipzig, 1870-1872, 2 vol.; 2e édit. Groen., 1874), M. Jonckbloet a publié en français : *le Roman de la charrette* (La Haye, 1850, in-4), d'après Gauthier Map et Chrestien de Troyes; *Guillaume d'Orange*, chanson de geste des XIe et XIIe siècles (Ibid., 1854, 2 vol.); *Étude sur le roman du Renard* (Groningue, 1863, in-8); *le Marquis au court nez*, chanson du XIIe siècle (Amsterdam, 1867, in-8), etc.

JONES (Owen), artiste anglais, né en 1809, dans le pays de Galles, étudia l'architecture sous Vulliamy, voyagea de bonne heure en Espagne, séjourna à Grenade, où il étudia le style mauresque, puis passa en Égypte où il recueillit beaucoup de notes et de dessins. On lui confia, en 1851, la décoration intérieure du palais de la première Exposition universelle, et, lorsque le palais fut transporté de Hyde-Park à Sydenham, il fut chargé de donner aux diverses salles le caractère artistique conforme aux pays et aux temps auxquels elles étaient consacrées et acquit par ce travail une réputation de goût et de savoir. — Il est mort le 19 avril 1874.

On doit à M. Ow. Jones plusieurs publications relatives à ses travaux ou à ses voyages : *Plans, élévations et coupes de l'Alhambra* (Plans, elevations, and sections of the Al.; Londres, 1842); *Vues du Nil, du Caire, à la seconde cataracte* (Views on the Nile, from., etc.; Ibid., 1843); *le Grec, le Mauresque, l'Égyptien au Palais de cristal* (Handbooks to the Grecian, the Alhambra, etc., of the Crystal-Palace, 1852); *Grammaire de l'ornement* (Grammar of ornament; Ibid., 1856), son principal ouvrage, illustré par lui-même de cent dessins; *l'Ornementation chinoise* (Examples of Chinese ornament; Ibid., 1866), etc.

JONESCO (Jean), agronome roumain, né en 1818 à Romano (Moldavie), est fils de l'archiprêtre vicaire général du diocèse de Romano, désigné sous le surnom de Papa Jon Rosson (le [illegible]) dont le véritable nom était Isacesco, et dont le prénom de Jon est devenu pour son fils un nom patronymique. Après avoir terminé ses études au lycée national de Jassy, il fut envoyé, aux frais du gouvernement, à l'Institut agricole français de Roville, près de Nancy. A son retour en Moldavie, il fut nommé secrétaire de la curatelle des écoles. La part qu'il prit, en 1848, aux mouvements de la Valachie, le força de chercher un refuge en Turquie, où Réchid-pacha, après lui avoir confié des missions dans la Dobrudja et la Thessalie, le chargea de l'établissement d'une ferme modèle sur ses propres domaines. M. Jonesco, rentré dans son pays, fut nommé par le gouvernement intérimaire intendant général des nouveaux districts bessarabiques, avec mission d'en dresser la statistique.

Ses ouvrages sont : *Excursion agricole dans la Dobrudja et dans la Thessalie* (Constantinople, 1850 et 1853, 2 vol. in-8), en français; *le Calendrier du bon cultivateur* (Jassy), en roumain, etc.

Son frère, M. Nicolas JONESCO, né en 18[illegible], a fait comme lui ses études au lycée national de Jassy, où il devint à son tour professeur. Il a rédigé, en 1856, sous la direction de M. C[illegible]ceano, *l'Étoile du Danube* (Stoarea [illegible]), feuille libérale qui fut supprimée. M. N. Jonesco passa à Bruxelles et y fonda, sous le même titre (4 décembre 1856), une feuille rédigée en français et dévouée aux mêmes principes.

JONGKIND (Johan-Barthold), peintre hollandais, né à Latrop (Hollande), en 1819, vint fort jeune en France, où il étudia la marine sous M. E. Isabey, et débuta au Salon de 1848. Il a depuis exposé *Port de mer* (1848); *Vue du port d'Harfleur* (1850); *Saint-Valery-en-Caux, le Tréport* (1852); *Cours de la Seine, Clair de lune, Souvenir du Havre* (1853); *Vue de Notre-Dame prise du pont de la Tournelle, le Quai d'Orsay, le Lever de la lune près de Paris* (1855); *Barques* (1857); *Paysage hollandais* (1859); *Souvenir de la vieille tour* démolie en 1860 à l'entrée du port de Rotterdam, *Entrée du port de Honfleur* ([illegible]); *Route de Saint-Claire, Canal hollandais près de Rotterdam*, effet de lune (1865); *Paysage normand, Marine* (1866); *Vue de la rivière l'Overschie, Patineurs sur un canal en Hollande* (1868); *la Meuse à Dordrecht*, effet de nuit, *Intérieur du port et vue de la bourse à Amsterdam* (1869); *Vue d'un canal à Dordrecht, Intérieur du port à Dordrecht* (1870); *Entrée du port à Dordrecht* (1872). Cet artiste n'a rien envoyé depuis aux salons annuels, ni à l'Exposition universelle de 1878. Il a obtenu une 2e médaille en 18[illegible].

JORDAN (Guillaume), écrivain allemand, né à Insterbourg (Prusse), le 8 février 18[illegible], obtint le grade de docteur en philosophie, et vécut ensuite plusieurs années à Kœnigsberg et à Leipzig. Forcé en 1845 de quitter cette dernière ville et le royaume de Saxe par suite d'une accusation d'athéisme, il se rendit à Brême, d'où il [illegible] en 1848 à Berlin. Élu député à l'Assemblée nationale de Francfort, il s'y distingua comme orateur parmi les membres de la gauche, mais, à l'occasion de la question polonaise (24 juillet), [illegible]

pé avec la montagne. Il fut nommé conseiller de marine au ministère de l'empire germanique, et il garda ce titre jusqu'au moment de la vente aux enchères de la flotte allemande. Il vécut ensuite, à Francfort, dans la retraite.

On a de M. Jordan une *Histoire de l'île d'Haïti* (Geschichte der Insel Haiti; Leipzig, 1846-1849, 2 vol.); puis plusieurs ouvrages de poésie inspirés des opinions politiques libérales et des principes philosophiques de la jeune école hegélienne, tels que : *la Cloche et le canon* (Glocke und Kanone; Kœnigsberg, 1842); *l'Allemagne orientale* (Ostdeutschland; Ibid., 1842); *Fantaisies terrestres* (Irdische Phantasien; Ibid., 1842); *Chansons populaires et légendes de la Lithuanie* (Lithauische Volkslieder und Sagen; Berlin, 1844); *Écume* (Schaum. Leipzig), recueil de poésies philosophiques; *Demiourgos* « mystère » (Ibid., 1852), épopée dramatique et philosophique qui fut très-remarquée. Parmi ses comédies nous citerons : *Sans amour* (1855); *à Travers l'oreille* (1865); *le Faux prince* (1856); *Arthur Arden* (1872), etc. Il a traduit les *Œuvres de Sophocle* (1862, 2 vol.); les *Poèmes* de Shakespeare : *Macbeth*, *le Roi Lear*, *Richard III*, *Roméo et Juliette*, *Othello*, etc.; *les Vers épique et sa cadence chez les Germains* (1868); *les Principes de l'art d'Homère et la Rhapsodie* (1869); *Strophes et mesures* (1871), recueil de ses poésies; un important travail sur l'épopée des *Niebelungen* : 1er chant, *Saga de Siegfried* (1877, 9e édit.), 2e chant, *le Retour d'Hildebrand* (1877, 4e édit.), etc.

JORDAN (Rodolphe), peintre allemand, né à Berlin, le 4 mai 1810, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf et à Berlin sous la direction de Wach. Il s'était livré d'abord à la peinture religieuse, avant de céder à son penchant pour la peinture de genre, où il a excellé. À la suite d'un voyage aux bains de l'île d'Helgoland, il produisit un premier tableau, *la Demande en mariage dans l'île d'Helgoland*, qui établit sa popularité. Au même genre humoristique appartiennent : *les Bottes oubliées*, scène hollandaise; *l'Examen du matelot*, *le Soir sur le rivage*, où le peintre s'est reproduit lui-même avec sa fiancée; *le Repos du dimanche pour les marins*, *les Joies de la famille*; *les Vieillards heureux* (1834-1840). Il peignit ensuite des scènes tragiques : *le Retour des matelots*, deux *Naufrages sur les côtes de Normandie*; *Famille de pêcheur helgolandaise inhumant son dernier enfant*, qui parut à l'Exposition universelle de 1867; *la Jeune veuve*; *le Premier mensonge*; *l'Age heureux*, *Après une nuit de veille*, et une foule d'autres toiles, qui ont été reproduites par le burin ou la lithographie. En 1875, M. Jordan fit un voyage en Italie et donna à son retour : *l'Auberge romaine*, *la Charge de lait*, *la Mendiante*. À l'Exposition universelle de 1878, il avait envoyé *la Consolation de la veuve*, appartenant à la Galerie nationale de Berlin. M. Jordan est membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin, décoré de plusieurs ordres nationaux ou étrangers, et a formé de nombreux élèves.

JOSEPHSON (Jacob-Axel), musicien et compositeur suédois, né à Stockholm, le 27 mars 1818, de parents israélites, embrassa de bonne heure le christianisme. Ayant terminé ses études, en 1842, à l'université d'Upsal, il se consacra à la musique, voyagea en Europe, devint à son retour maître de chapelle à l'université (1849), et acquit une certaine renommée comme professeur et comme directeur de sociétés musicales. Les concerts donnés à Paris, pendant l'Exposition universelle de 1878, par ses élèves, les étudiants d'Upsal, furent particulièrement remarqués. Comme compositeur il a écrit des *Lieder* et des *Chœurs*, dont quelques-uns devinrent populaires. Il a été chargé par l'Académie suédoise de la révision du *Psautier*, de l'Eglise de Suède.

JOSSEAU (François-Jean-Baptiste), avocat, et homme politique français, né à Mortcerf (Seine-et-Marne), le 21 janvier 1817, vint de bonne heure à Paris pour y terminer ses études, fut reçu licencié en droit en 1837, et inscrit au barreau en 1838. Signalé par ses débuts à la conférence du stage et au Palais, et par ses rapports au congrès central d'agriculture sur la législation agricole, le crédit foncier et la réforme hypothécaire, il fut chargé, en 1850, par M. Dumas, ministre du commerce, d'achever la rédaction du projet de loi sur le crédit foncier et d'en préparer l'exposé des motifs. Ces travaux furent présentés à l'Assemblée législative, le 8 août 1850, et M. Josseau nommé commissaire du gouvernement pour soutenir la discussion du projet de loi. Au mois de janvier 1852, on lui confia la préparation et la rédaction d'un décret qui devait tenir lieu de cette loi. Il fut nommé conseil judiciaire de la direction de l'agriculture et du commerce. En 1857, il se présenta, comme candidat officiel, à la députation, dans la 3e circonscription de Seine-et-Marne, et fut élu. Il fut réélu au même titre en 1863. A cette époque, où il avait pour concurent M. Jules de Lasteyrie, il obtint 14 431 voix sur 26 776 votants. Candidat gouvernemental libéral, aux élections de mai 1869, il fut encore élu dans le même collège par 14 606 voix sur 28 175 votants, et signa, dans la courte session de juillet, la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. Pendant ces diverses législatures, M. Josseau prit une part des plus actives aux travaux des commissions chargées d'élaborer des lois financières, agricoles et industrielles. Rentré dans la vie privée, au 4 septembre 1870, il se porta candidat aux élections générales du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de Coulommiers, et échoua avec 4589 voix sur 13,000 environ votants. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1852, il a été promu officier le 15 août 1864, et commandeur le 14 août 1869.

On cite de M. Josseau un *Traité du crédit foncier* ou Explication théorique et pratique de la législation du crédit foncier en France (1853, in-8), et *le Crédit foncier de France*, son histoire, ses opérations, son avenir (1860, in-8); puis plusieurs brochures sur la situation et les besoins de la propriété et de l'agriculture, etc.

JOTTRAND (Lucien-Léopold), avocat et publiciste belge, né le 30 janvier 1804, à Genappe (Brabant), se signala de bonne heure par sa collaboration aux journaux de l'opposition : *le Courrier des Pays-Bas*, *le Patriote belge*, *la Revue démocratique*, etc., et publia plusieurs brochures libérales : *Guillaume-Frédéric d'Orange-Nassau avant son avènement au trône des Pays-Bas* (Bruxelles, 1827); *Garanties de l'existence du royaume des Pays-Bas* (Ibid., 1829), etc. En 1830, il fit partie du congrès qui organisa la Belgique indépendante, soutint la candidature du duc de Leuchtemberg et fut envoyé à la Chambre des représentants. Sous le ministère de Theux, il publia, en 1846, *la Nouvelle Constitution de New-York pour 1847*, avec un commentaire libéral, et, en 1849, un écrit très remarqué : *les Églises d'État, dernière cause d'intolérance religieuse*.

Du petit nombre des libéraux belges qui, par crainte de la France, se tournaient du côté de

l'Allemagne, M. Jottrand, bien que dans ses discours et dans ses écrits il fit usage de notre langue, se rattachait au parti flamand; il a publié deux opuscules en langue flamande : *Des Rapports politiques et commerciaux de la Belgique et de la France* (1841); *Notre frontière du nord-ouest* (1843). Après le 2 décembre, ses défiances contre la politique française se manifestèrent dans la presse avec une certaine vivacité. Il a publié depuis cette époque : *Londres au point de vue belge* (1852); *D'Anvers à Gênes par les pays rhénans* (1854, in-18), etc.

JOTTRAND (Gustave), fils du précédent, avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, le 24 octobre 1830, fit ses études à l'école centrale et son droit à l'université de Bruxelles (1846-1850). Avocat, à l'âge de vingt ans, il s'occupa d'abord des questions économiques et fut secrétaire de l'Association ainsi que du Congrès pour la réforme douanière. Membre du conseil communal de la ville de Bruxelles, en 1869, il fut envoyé en 1870 à la Chambre des représentants, où il siégea parmi les progressistes, et fut réélu en juin 1878. Il a pris part à toutes les discussions importantes.

Il a publié : la *Révolution des Pays-Bas au* XVI^e *siècle; Histoire de la fondation de la République des Provinces-Unies*, traduite de l'anglais de John Lothrop Motley, avec Albert Lacroix (Bruxelles, 1859, 4 vol. in-8); *Baes Gansendonck*, roman traduit du flamand de Henri Conscience (1853, in-32); *Éloge funèbre de Lincoln*, traduit de l'anglais de Bancroft (1865, in-8).

JOUASSAIN (Catherine-Julie), actrice française, née à Saint-Léonard (Haute-Vienne), le 3 décembre 1829, entra au Conservatoire dans la classe de M. Samson, le 30 juin 1847, et obtint en 1850 le second prix de comédie et un accessit de tragédie. Engagée au théâtre de l'Odéon, elle y débuta la même année et passa, l'année suivante, comme pensionnaire, au Théâtre Français où elle devint sociétaire en 1862. Le 1^er juin 1876, elle épousa M. Olivier Detournières, lieutenant de vaisseau en retraite.

Mlle Jouassain a rendu avec intelligence et naturel les rôles de duègnes du répertoire classique; elle a excellé dans plusieurs personnages de Molière, notamment dans Mme Pernelle du *Tartufe*. Elle a aussi créé, dans le théâtre contemporain, Rosaura de *Dolorès* (1862), Mme Gervais, de *Jean Baudry*, Gervaise, de *la Maison de Penarvan* (1863), Gertrude du *Fils*, la gouvernante de *Fantasio* (1866), doña Josefa, dans la reprise solennelle de *Hernani* (1867); Mme Heller des *Lions et renards* (1869).

JOUAUST (Damase), imprimeur et éditeur français, est né à Paris le 25 mai 1834. Fils d'un imprimeur distingué, il termina ses études au collège Bourbon, se fit recevoir licencié en droit et entra dans la maison de son père auquel il succéda en 1865. Il s'efforça de donner à la librairie de curiosité bibliographique une nouvelle impulsion, en exécutant de nombreux volumes de divers formats dont l'aspect archaïque fut très apprécié. Il créa successivement une collection de classiques de format in-8, une *Petite bibliothèque artistique* et le *Cabinet du bibliophile*, consacrés aux réimpressions de raretés bibliographiques, la série des *Petits Chefs-d'œuvre*, etc., etc. Membre et vice-président de la Chambre des imprimeurs, M. Jouaust a obtenu diverses médailles aux Expositions de Paris (1867 et 1878), de Lyon (1872), de Vienne (1873), de Philadelphie (1876), et la décoration de la Légion d'honneur le 10 novembre 1872.

Outre des articles signés *E. Jouot*, dans le journal *le Théâtre*, il a édité lui-même, avec introductions et notes, *le Premier texte de La Bruyère*, la *Puce de Mme Desroches*, les *Satires* de Dulorens, les *Pensées* de Mme de Sablé, le *Voyage autour de ma chambre*, les *Discours sur la servitude volontaire*, etc. Pendant le siège de Paris, il publia et rédigea la *Lettre-Journal, gazette des absents*, qui laissait deux pages blanches pour la correspondance privée. Cette innovation eut du succès et provoqua de nombreuses imitations.

JOUBERT (Achille), industriel français, sénateur, né à Angers le 16 juin 1814, est le frère d'un ancien représentant à l'Assemblée nationale. Chef de la maison Joubert-Bonnaire, fondée en 1753, pour la fabrication des toiles à voiles de la marine, il exerça, en 1874, les fonctions de maire d'Angers, bien qu'il ne fit pas partie du conseil municipal de cette ville. Il fut aussi juge au tribunal de commerce et administrateur de la succursale de la Banque de France. Il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat légitimiste, tout en se déclarant plein de respect pour les lois de son pays. Il fut élu, le dernier sur trois, par 245 voix, sur 466 électeurs; il prit place à droite, et vota la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie en juin 1877. Au renouvellement triennal du Sénat, le 5 janvier 1879, il fut réélu, le premier sur trois, par 324 voix, sur 459 votants.

JOUBERT (Léon), député français, né à Huismes (Indre-et-Loire), le 9 mai 1814, étudia la médecine à la faculté de Paris, se fit recevoir docteur en 1841, et alla exercer dans son pays où il possédait d'importantes propriétés. Maire de sa ville natale en 1848 et en 1870, et connu pour ses opinions franchement républicaines, il fut porté candidat aux élections du 20 février 1876 dans l'arrondissement de Chinon et recueillit au premier tour de scrutin 7118 voix contre 4166, obtenues par un autre candidat républicain et 9521 réunies par M. Podevin, ancien préfet de l'Empire. Il fut élu au scrutin de ballottage, le 5 mars, par 10 878 voix sur 20 910 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et vota avec la majorité de la Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant, par 11 914 voix, contre le même concurrent, M. Podevin, devenu candidat officiel, et qui en obtint 10 578. M. Joubert représente le canton de Chinon au conseil général.

JOUBERT (Léo), littérateur français, né à Bourdeilles (Dordogne), le 13 décembre 18[illegible], vint achever à Paris des études commencées en province. Il débuta dans la carrière littéraire, en 1846, par un article inséré dans la *Revue indépendante*, puis passa quatre années en Moldavie, comme précepteur. Il publia, de 1850 à 1852, des *Variétés littéraires* dans le journal l'Ordre. Attaché pendant dix ans (1852-62) à la rédaction de la *Biographie générale* de MM. Didot, il y fournit quelques-uns des articles les plus importants (*Homère, Démosthène, Shakespeare, Lamartine, V. Hugo*, etc.). Il publia aussi dans la *Revue* [illegible], *Revue contemporaine* et dans la *Revue européenne* une série d'articles, en partie recueillis sous le titre d'*Essais de critique et d'histoire* (Paris, 1863, in-12). En 1868, il entra au *Moniteur universel*, dont il était devenu rédacteur en chef lorsqu'il le quitta en 1877.

On peut encore citer de M. Léo Joubert un roman tiré de l'ancienne histoire classique [illegible]

[illegible] *Lerna* (1867, in-18) et une histoire de la campagne de 1870, jusqu'au 2 septembre, sous le titre: *la Bataille de Sedan* (1873, in-18). Il a collaboré, pour toute la rédaction des articles de littérature anglaise, à notre *Dictionnaire des littératures*. M. Léo Joubert a été décoré de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873.

JOUFFRAULT (Camille), député français, né à Argenton-Château (Deux-Sèvres), le 22 mars 1845, étudia le droit et se fit recevoir avocat. Maire de sa ville natale et conseiller général pour le canton du même nom, depuis 1871, il se porta, comme candidat républicain, aux élections du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de Bressuire, contre M. de la Rochejaquelein, député sortant, et obtint 8 952 voix, contre 9 802 données à son concurrent. L'élection de celui-ci ayant été invalidée, il fut élu, le 2 février 1879, par 9 061 voix, contre 8 806 réunies par M. de la Rochejaquelein. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine.

JOUFFROY (François), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Dijon, le 1^er^ février 18[illegible], vint à Paris étudier la sculpture dans l'atelier de Ramey fils, entra à l'École des beaux-arts en 18[illegible] et y remporta quatre premières médailles, le second prix en 1826, et le grand prix de Rome en 18[illegible]; le sujet du concours était : *Capanée renversé des murs de Thèbes*. Pendant son séjour en Italie, il envoya au Palais des beaux-arts le *Pâtre napolitain sur un tombeau* (1834), admis l'année suivante au Salon.

De retour à Paris, M. François Jouffroy produisit et exposa successivement : *Caïn maudit* (1838); le buste de *Monge*, pour le ministère de l'intérieur; la statuette de *M. de Lamartine; une Jeune fille confiant son premier secret à Vénus*, ou *l'Ingénuité*, composition devenue promptement populaire et acquise pour le musée du Luxembourg (1839); *la Désillusion* (1840); le buste du comte Molé (1844); *le Printemps* et *l'Automne*, pour les salles d'horticulture de la Chambre des Pairs (18[illegible]); divers *Bustes* très estimés, entre autres, de *Mme Arsène Houssaye* (1847); *la Rêverie* (18[illegible]); les bustes du *maréchal Dode de la Brunerie*, de *Joseph Couturier*, de la *comtesse de* [illegible], veuve de Talma (1850); *l'Abandon* (1853). M. Jouffroy n'envoya à l'Exposition universelle de 1855 que *l'Ingénuité*, de 1839.

Cet artiste a exécuté, en dehors des expositions, divers *Bustes* pour des particuliers, un *Bénitier* pour l'église Saint-Germain l'Auxerrois, d'après le dessin de Mme de Lamartine (1843), un des groupes de grandeur colossale du portail de l'église [illegible]. Il fut chargé, en 1864, de la décoration de l'église de Saint-Augustin, et, en 18[illegible], des statues du *Châtiment* et de *la Protection* au Palais de justice.

M. Jouffroy a obtenu des secondes médailles en 18[illegible] et 1838, une 1^re^ en 1839. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en juin 1843, il a été promu au grade d'officier le 13 juillet 1861. Il est entré à l'Académie des beaux-arts en 1857, en remplacement de Ch. Simart. Il a été nommé professeur de sculpture à l'École des beaux-arts réorganisée, en décembre 1863.

JOUIN (Pierre), ancien représentant du peuple [illegible], sénateur, avocat, né à Rennes, le 17 février 1818, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, par [illegible] voix. Membre du Comité des cultes, il vota [illegible]ordinairement avec la gauche. Partisan des deux Chambres, il adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique du Président une opposition modérée, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Rennes.

M. Jouin ne rentra dans la vie politique qu'aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, comme représentant du département d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale; il fit partie de la gauche républicaine et combattit énergiquement la nouvelle loi municipale au nom de l'égalité et de la charité évangélique. Candidat républicain dans son département aux élections sénatoriales de janvier 1876, il obtint 170 voix sur 462 électeurs, et rentra de nouveau dans la vie privée. Au renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut élu sénateur d'Ille-et-Villaine, le premier sur trois, par 246 voix sur 452 votants, et fit partie de la gauche républicaine.

JOULE (James-Prescott), physicien anglais, né à Salford le 24 décembre 1818, fils d'un brasseur, prit la direction de la maison de commerce, tout en s'adonnant à l'étude de la physique. Il construisit, en 1838, une nouvelle machine électro-magnétique, puis, portant ses recherches sur la production de la chaleur par les courants électriques, et par les corps en combustion, il fut conduit à l'importante découverte de l'équivalent mécanique de la chaleur. On lui doit en outre d'intéressantes observations, sur la production de la chaleur par la condensation ou la raréfaction de l'air; sur les effets thermaux des fluides en mouvement; sur l'action du magnétisme sur la dilatation du fer et de l'acier, etc. Membre de la Société royale de Londres et ancien président de l'Association britannique pour l'avancement des sciences, il a été élu correspondant de l'Institut, le 30 mai 1870.

Parmi ses mémoires, consignés dans les recueils de la Société royale, nous citerons: *Discovery of the mechanical equivalent of heat.*

JOULIN (Désiré-Joseph), médecin et journaliste français, est né à Mont (Loir-et-Cher), en 1821. Reçu docteur en médecine et professeur agrégé de la faculté de Paris, il acquit de la notoriété dans la presse par sa collaboration à divers journaux littéraires ou politiques, tels que le *Figaro* et l'*Opinion nationale*. Il a signé tantôt de son nom, tantôt des pseudonymes le *Docteur Flavius*, le *Docteur Hermès*, des causeries remarquées ou de vives polémiques à propos de l'ingérence des chefs du parti clérical dans l'enseignement de l'École de médecine. Il a donné un recueil de ses articles sous ce titre : *les Causeries du docteur* (1866, in-18; 2^e^ édition, 1868), et « trois lettres à M. Dupanloup » sous celui-ci : *Au feu les libres-penseurs!* (1868, brochure in-8).

On cite du docteur Joulin des ouvrages plus spéciaux : *Étude biographique sur les maladies des femmes* (1861, in-8); *Des Cas de dystocie, appartenant aux fœtus* (1863, in-8); *Mémoire sur les avantages du forceps*, etc. (1865, in-8); un *Traité complet des accouchements* (1866-1867, 4 parties, in-8, avec figures), etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868. — Il est mort à Paris le 18 mars 1874.

JOURDAIN (Charles-Marie-Gabriel BRÉCHILLET), philosophe et littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 août 1817, est fils de l'orientaliste de ce nom, connu par ses savantes recherches sur les traductions d'Aristote. Licencié en droit, docteur ès lettres (1838), agrégé pour les classes de philosophie (1840), il occupa plusieurs chaires, notamment, à Paris, celle du collège Stanislas. En 1849, il fut appelé au ministère de

l'instruction publique et des cultes, comme chef du cabinet du ministre, et prit une part importante à la préparation de la loi du 15 mars 1850. Nommé chef de la division de la comptabilité, puis inspecteur général de l'enseignement supérieur (décembre 1869), il fut appelé au poste de secrétaire général par M. Wallon, le 16 mars 1875, et un an plus tard reprit ses anciennes fonctions. Le 15 avril 1879, il quitta le ministère et fut nommé inspecteur général honoraire. Le 13 décembre 1863, il avait été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Berger de Xivrey. Décoré de la Légion d'honneur le 8 mai 1850, il a été promu officier le 12 août 1865 et commandeur le 11 janvier 1876.

On a de M. Jourdain, qui s'est particulièrement préoccupé du côté religieux des questions philosophiques : *Doctrina Gersonii de theologia*, et *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du* XII*e siècle* (1838); *Questions de philosophie pour l'examen du baccalauréat* (1848, in-12; nombr. édit.); un important mémoire *sur la Philosophie de saint Thomas*, couronné en 1856 par l'Académie des sciences morales (1858, 2 vol. in-8); *le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires* (1857, in-8); *le Budget des cultes en France depuis le concordat* (1859, in-8); *Histoire de l'Université de Paris aux* XVII*e et* XVIII*e siècles* (1862-1864, in-folio, livr. I-IV); *l'Université de Toulouse au* XVII*e siècle, Documents inédits* (1863, in-8); *Rapports sur l'organisation et les progrès de l'instruction publique* (1867, in-8), etc. Il a donné, en outre, une édition revue et augmentée des *Recherches critiques*, de son père; des éditions des *OEuvres philosophiques* d'*Arnauld* (1843, in-8) et de *Nicole* (1844, in-12), avec *Notices*, publié le tome II des *OEuvres d'Abélard* (1859, in-4), etc.

JOURDAN (Mgr César-Victor-Ange-Jean-Baptiste), prélat français, est né à Marseille le 2 octobre 1813. Précédemment vicaire général de Paris et archidiacre de Notre-Dame, il fut nommé évêque de Tarbes par décret du 1er décembre 1874, préconisé le 21 du même mois, et sacré à Notre-Dame de Paris le 24 février 1875. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

JOURDAN (Louis), journaliste français, né en 1810, à Toulon (Var), y commença ses études qu'il acheva à Aix. Il débuta de très bonne heure dans les lettres. Dès le collège, il écrivait dans une feuille de Toulon, *l'Aviso de la Méditerranée*, où il publia des *Fragments de romans inédits* sous le pseudonyme d'*Un Pauvre diable*. En 1831, il fonda dans la même ville, avec MM. Courdouan et Henri Monnier, le journal *le Croquis*. Devenu peu après un des fervents adeptes du saint-simonisme, il partit, en 1833, pour la Grèce, où il rédigea en chef *le Sauveur*, que venait de fonder le général Coletti. Rentré en France, il prit, en 1835, une part très active avec MM. Enfantin, Carrette et Varnier, à la rédaction et à la publication de *l'Algérie*, qui parut jusqu'en 1847.

Dès les premiers jours de la révolution de Février, M. Jourdan alla à Toulon fonder une feuille consacrée aux élections de la Constituante. Il prit en mains, le 29 juillet 1848, la rédaction en chef du journal *le Spectateur républicain*, dont la loi du timbre suspendit la publication le 8 septembre suivant. Il fut plus tard l'un des principaux rédacteurs du *Crédit*, inauguré le 1er novembre 1848 et qui disparut en 1849. Dans le cours de cette même année, M. Jourdan entra à la rédaction du *Siècle*. Il n'a guère cessé, depuis cette époque, d'y prendre une part des plus actives. Mêlé, dans les premières années de l'Empire, au mouvement industriel, il fut un des fondateurs du *Journal des actionnaires*. Il avait créé aussi un journal personnel, *le Causeur* (1859).

M. Jourdan a publié en volumes : *Contes industriels* (1859, in-8); *les Femmes devant l'échafaud* (1861, in-18); *Un Hermaphrodite* (1861, in-18), qui donna lieu, en 1866, à une double revendication de propriété de la part de MM. Gaillardet et Debriges et montra le danger de prêter son nom, même par charité, à l'œuvre d'autrui; *le Philosophe du coin du feu* (1861, in-18); *les Martyrs de l'amour* (1862, in-18); *Barthel [illegible]* (1869, in-18), etc.

JOURNAULT (Louis-Geneviève-Léon), homme politique français, ancien député, né à Paris le [illegible] février 1827, fit son droit, fut reçu avocat, et fut maître clerc dans une étude de notaire. En [illegible] il collabora au journal *la Tribune*, fondé par MM. Pelletan et Glais-Bizoin, ainsi qu'au *Libéral* et à *l'Union libérale* de Seine-et-Oise. Nommé maire de Sèvres, après le 4 septembre 1870, il montra beaucoup d'énergie pendant l'occupation prussienne, et fut élu, le 8 février 1871, représentant de Seine-et-Oise, le sixième sur onze, par [illegible] voix. Inscrit au groupe de la gauche républicaine et l'un de ses membres les plus actifs, il fit partie à plusieurs reprises de la commission de permanence. Il fut le rapporteur de la loi sur l'Exposition universelle de 1878. Révoqué de ses fonctions de maire de Sèvres, après la chute de M. Thiers, il fut ensuite réintégré. Aux élections générales du 20 février 1876, nommé député dans la 2e circonscription de Versailles, par [illegible] voix contre 3 315 obtenues par son concurrent monarchiste, il reprit sa place sur les bancs de la gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Combattu par l'administration aux élections du 14 octobre suivant, M. Journault fut réélu par 5 [illegible] voix contre 3 300 obtenues par M. Gauthier, candidat officiel et monarchiste. Rapporteur de la loi sur les chemins de fer algériens, il visita [illegible] villes de notre colonie africaine, au moment où M. Albert Grévy en devint gouverneur (mars 1879). Nommé lui-même secrétaire général du gouvernement de l'Algérie, le 11 novembre 1879, avec le titre de conseiller d'État, il dut donner sa démission de député.

JOUVENCEL (Paul DE), publiciste et homme politique français, né à Versailles, vers [illegible], fils d'un garde du corps de Louis XVIII, devenu inspecteur des postes, et neveu d'un ancien député de Paris. Il fit son droit, fut reçu avocat à dix-neuf ans, puis se tourna vers l'étude des sciences naturelles et de l'économie politique. En 1848, nommé commissaire du gouvernement provisoire en Seine-et-Oise, il n'entra pas en fonctions, et se présenta aux élections pour l'Assemblée constituante et pour la Législative dans ce département. Il échoua deux fois avec [illegible] voix environ. Membre actif du comité [illegible] démocratique de la Seine en 1850, il se vit obligé, en décembre 1851, de se réfugier en Belgique et fut porté sur la liste des exposés [illegible]. Il ne rentra en France qu'après l'amnistie de 1859. Aux élections générales de 1863, il [illegible] contre les candidatures soutenues par la [illegible] des journaux d'opposition. A celles de [illegible] il se porta, comme candidat démocratique [illegible] la 1re circonscription de Seine-et-Marne, [illegible] des concurrences nombreuses et sérieuses [illegible]

par 10 454 voix contre
candidat officiel, M. de
Ernest Renan. Il se pro-
r en mai 1870, et contre
eptembre il organisa le
asseurs de Neuilly) et
22 octobre. Nommé co-
commanda un régiment
idat dans le VI^e arrondis-
ection partielle du 7 juil-
ncrité insignifiante.
aul de Jouvencel a pu-
de la propriété et du ga-
Testament d'un républi-
emère selon la science,
mencements du monde
, *la Vie* (Ibid., 1859,
istoire de l'organisation
in-18); *De l'Emploi du*
s à MM. Pereire (1863,
droit des Gaules (1867,
ochaines (1868, in-8);
ouvenirs d'un officier de
18); *Aide-mémoire du*
, in-18); *De la Diffama-*
e (1878).

n-Baptiste), journaliste
e 20 janvier 1810, fit ses
ant en collaborant à un
Trilby (1832), auquel il
s, puis commença son
achever, il dut l'interrom-
, et débuta dans le jour-
43, par des articles de
Globe. Il passa ensuite
1847, il fut spécialement
les théâtres de musique.
rec M. de Villemessant
endre, il entra d'abord
847-1848). Il passa pour
en 1848, une série de
ous le pseudonyme d'A-
cette collaboration. Aux
49, il fut appelé à Lyon,
on en chef de *l'Écho des*
ision monarchique. Au
int à Paris, où il rédigea
hronique de Paris et la
ont les tendances roya-
it accentuées.
hebdomadaire, en 1854,
M. Jouvin, qui ne cessa
ou des suites d'articles
Il resta, depuis 1866, un
devenu politique et quo-
ouvelles séries: *Portraits*
ndredis, etc. Il y reprit
le *Benedict*, les comptes
sicale. Le 1^er février de
plaça M. Paul de Saint-
amatique de *la Presse*.
art : *Herold, sa vie et ses*
réunion d'articles ayant

s), peintre français, né à
fut élève de Devéria, de
débuta, comme portrai-
Il n'a figuré qu'irréguliè-
lon a remarqué de lui :
e (1833); *l'Amende hono-*
er (1836); *le Capitaine*
la Bataille de Rocroy, *la*
ut de Sierck, *la Reddition*
galeries de Versailles; *la*
852); *la Sainte Famille*
(1859); *Beethoven chez des paysans quelques jours avant de mourir*; *la Prière* (1865); *l'Inspiration* (1868); *Isaac et Rébecca* (1869); de nombreux *Portraits* (1873-1878); *Mozart entendant la messe d'Allegri à la Chapelle Sixtine*, *le Moulin Debrey* à Montmartre (1879), etc. M. Jouy a obtenu une 3^e médaille en 1834, une 2^e en 1835 et une 1^re en 1839.

JOZON (Paul), avocat français, député, né le 12 février 1836, à la Ferté-sous-Jouarre, où son père était notaire, se fit recevoir docteur en droit en 1859, et entra, en 1862, comme secrétaire, chez M. Herold, avocat au Conseil d'État. Impliqué, en 1863, dans le procès des Treize, à raison de sa participation au mouvement électoral, il fut condamné à 500 francs d'amende. Il succéda, en 1865, à M. Béclard, comme avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Nommé, le 7 octobre 1870, adjoint au maire du 6^e arrondissement de Paris, il fut réélu, en la même qualité, le 7 novembre 1870, par 5311 voix sur 9795 votants, puis, aux élections du 8 février 1871, fut nommé représentant de Seine-et-Marne, à l'Assemblée nationale, le sixième sur sept, par 23 199 voix. Inscrit à la gauche républicaine, il vota avec la minorité de l'Assemblée. Il déposa plusieurs propositions de lois, notamment sur des matières électorales et financières et sur la révision des services publics. La plus remarquée, adoptée après un très vif débat, avait pour but de faire inscrire cette mention sur toutes les pièces officielles relatives aux nouveaux impôts : « Frais de la guerre contre la Prusse déclarée par Napoléon III. » (Février 1872.).

Aux élections du 20 février 1876, M. Jozon se porta candidat dans l'arrondissement de Meaux, et échoua avec 7684 voix, contre un autre candidat républicain, M. Menier, qui fut élu par 11 834 voix. Il ne rentra dans la Chambre des députés qu'aux élections du 14 octobre 1877; opposé par les républicains, dans l'arrondissement de Fontainebleau, au candidat officiel et bonapartiste, M. Tristan Lambert, député sortant, il fut élu par 11 471 voix, contre 8408, obtenues par son adversaire et reprit son rang dans la gauche républicaine.

M. Jozon a publié, en collaboration avec M. Gérardin, une traduction de l'allemand de l'ouvrage de M. de Savigny : *le Droit des Obligations* (1860, in-8°), et en collaboration avec M. Herold, *Manuel de la liberté individuelle* (in-18, 8^e édition, 1869). Il a écrit un grand nombre d'articles dans des revues de droit.

JUAREZ (Benito), homme politique américain, président de la république du Mexique, né en 1809, dans l'État d'Oaxaca, appartient à la race indienne. Pauvre et sans appui, il montra dès sa jeunesse une rare opiniâtreté, se fit recevoir docteur en droit, puis devint avocat, et, dans cette profession, attira sur lui l'attention publique. Il entra néanmoins assez tard aux affaires, comme gouverneur de l'État d'Oaxaca. En 1856, il fut nommé représentant de sa province au Congrès; l'année suivante, il devint président de la Cour suprême de justice, titre qui lui assurait, en cas d'intérim, la vice-présidence de la république.

Lors de la chute de Comonfort et de son remplacement par le général Zuloaga, M. Juarez, qui était à la tête du parti dit constitutionnel, protesta au nom de la constitution de 1857, refusa de reconnaître le nouveau pouvoir, et parvint à s'établir à la Vera-Cruz, où il organisa un gouvernement. La guerre civile commença: le sort des armes fut d'abord contraire aux partisans de M. Juarez que le général Miramon, com-

mandant de l'armée du Nord, battit dans plusieurs rencontres; mais ces combats, compensés d'ailleurs par les revers de l'armée de l'Est, restèrent sans résultat, par suite de l'incapacité politique du président Zuloaga.

Après la sédition militaire qui renversa celui-ci (23 décembre 1858), et qui mit à sa place Miramon, M. Juarez repoussa hautement toute proposition d'arrangement. Miramon voulut l'attaquer à la Vera-Cruz, et eut quelques succès contre le parti constitutionnel qui avait tenté sur Mexico une diversion inquiétante; mais en ce moment même (avril 1859), le gouvernement de M. Juarez obtenait un important avantage : il était reconnu par le cabinet de Washington, qui pourtant avait reconnu le général Miramon quelques mois auparavant. Il avait acheté ce revirement par la conclusion d'un traité qui plaçait sous une sorte de protectorat de l'Union les provinces méridionales de Chihuahua et Sonora, communication naturelle avec le golfe de Californie. Le général Miramon protesta, mais son rival sut profiter de cette sanction officielle et fit sentir son pouvoir par des actes. Il décréta le mariage civil, promit de nombreuses réformes, poussa l'exécution du chemin de fer de la Vera-Cruz à Mexico, et prononça la confiscation des biens du clergé.

Cependant, la guerre civile continuait; une foule de combats étaient livrés avec des chances diverses; mais M. Juarez pouvait, à la Vera-Cruz, se soutenir avec le produit des douanes, tandis que le gouvernement de Mexico manquait d'argent. En mars 1861, le général Miramon vint assiéger la Vera-Cruz. M. Juarez résista non seulement aux attaques de vive force, mais encore aux propositions d'arrangement qu'appuyait le chargé d'affaires anglais. Ravitaillé par mer, il laissa les assiégeants se consumer sous les murs de la ville en tentatives infructueuses; puis, lorsqu'ils furent forcés de lever le siége, il profita de leur affaiblissement pour pousser vivement les hostilités, et, à la fin de l'année, il avait réduit Miramon à la vallée de Mexico. Le 22 décembre, son lieutenant Ortega dispersait sa dernière armée à la bataille de San Miguelito, et assurait enfin le triomphe du parti constitutionnel ou fédéral.

Pendant que le général Miramon s'enfuyait en Europe, M. Juarez entrait à Mexico (11 janvier 1861), formait un cabinet, destituait tous les employés de l'ancien gouvernement, remettait en vigueur les lois relatives aux biens du clergé, et congédiait, avec des formes très expéditives, les représentants des puissances étrangères qui avaient témoigné quelque sympathie à son rival. Reconnu par l'Angleterre au mois de février et par la France quelques semaines plus tard, il chercha à affermir son pouvoir en se faisant réélire président (11 juin 1861). Mais il ne put réussir ni à comprimer les désordres intérieurs, ni à donner satisfaction aux puissances étrangères qui réclamaient en faveur de leurs nationaux. Réduit à se soutenir au moyen de réquisitions, d'emprunts forcés, de confiscations, d'exactions de toutes sortes, M. Juarez, qui avait déjà rompu avec l'Espagne, ne craignit pas, le 17 juillet, de manquer à ses engagments envers la France et l'Angleterre, en suspendant pour deux ans le payement des indemnités convenues antérieurement. Cette violation des traités fut suivie d'une entente entre les trois puissances européennes, et l'expédition franco-anglo-espagnole fut décidée.

Le Congrès mexicain donna pleins pouvoirs à M. Juarez pour résister à l'intervention des alliés, et celui-ci appela aussitôt la nation aux armes (26 septembre 1861). En même temps, il proscrivit un certain nombre d'étrangers, prononça la confiscation de leurs biens, et se prépara à la plus vive résistance. Mécontent d'avoir vu échouer les préliminaires de paix de la Soledad (19 février 1862), il fit fusiller le général Robles (23 mars) et exigea que les Français lui livrassent le général Almonte placé sous leur protection. Cette demande ayant été repoussée, les conférences entamées à Orizaba furent rompues (6 avril), et la guerre commença avec la France seulement, l'Espagne et l'Angleterre s'étant déclarées satisfaites provisoirement des concessions offertes.

Dès les premiers jours (12 avril), M. Juarez autorisa la formation de troupes de guérillas, l'emploi de réquisitions de tout genre; de plus, il déclara traître tout Mexicain qui demeurerait dans les lieux occupés par les Français, qui assisterait l'étranger, et qui, de 21 à 60 ans, ne prendrait pas les armes. Pour se procurer de l'argent, il signa, le 28 avril, avec M. Corwyn, ministre des États-Unis, un traité par lequel il empruntait à cette puissance 25 000 000 de dollars, pour lesquels il donnait en garantie les plus [illegible] provinces du Mexique. Deux jours plus tard, il mettait Mexico en état de siége.

On sait comment la petite armée française, après avoir échoué devant les formidables défenses de Puebla, fut forcée de rétrograder pour attendre des renforts au milieu des plus grandes privations. M. Juarez ne songea qu'à se préparer à recevoir l'attaque des forces nouvelles expédiées contre lui sous la conduite du général Forey, et se montra décidé à soutenir la lutte par tous les moyens possibles. Le 30 [illegible], il rendit un décret par lequel il menaçait de l'emprisonnement ou de la déportation les membres du clergé qui exciteraient à la haine du gouvernement; il annula tous les actes du clergé [illegible] mois de décembre 1857 : ce qui forçait les acquéreurs de ses biens à payer deux fois.

Les forces du gouvernement mexicain ne pouvaient pas cependant tenir contre les renforts venus de France, et l'année 1863 ne fut pour M. Juarez qu'une suite d'échecs et de mouvements en arrière. Après avoir évacué Mexico, il se retira à Cuernavaca, puis à San Luis de Potosi, où il s'efforça quelque temps de réorganiser son gouvernement, en prenant le général [illegible] pour premier ministre. Il fut ensuite obligé de reculer de San Luis de Potosi à Zacatecas, [illegible] sant toujours à l'invasion française l'[illegible] gouvernement national, sans que le [illegible] tinuel de nos troupes le forçât d'abandonner [illegible] parties éloignées du vaste territoire mexicain.

Lorsque le nouvel empire de Maximilien [illegible] fondé par les armes victorieuses de la France, Juarez vit ses généraux se détacher successivement de lui. Doblado et Uraga adhérèrent à l'empire en juillet et en août 1864. Gonzales [illegible] grete lui restèrent le plus longtemps [illegible] enfin, à la suite d'échecs graves sur [illegible] la rivière Nazas, dont le [illegible] leurs pertes, les restes de leur armée [illegible] sèrent au mois de septembre. Il n'y [illegible] possible contre la nouvelle monarchie [illegible] guerre de guérillas : Juarez s'efforça de la prolonger. Sa famille s'était embarquée, [illegible] pour la Nouvelle-Orléans. Pour lui, [illegible] bruit qu'on faisait sans cesse courir de [illegible] il ne quitta jamais définitivement les [illegible] harcelant les détachements du corps [illegible] naire, inquiétant les populations [illegible] pire. Pressé de trop près, il se réfugiait [illegible] mais pour revenir bientôt à la charge. [illegible] résistance des juaristes, on fut obligé [illegible] des contre-guérillas françaises.

Juarez, soutenu par le concours [illegible] États-Unis, et attendant leur concours [illegible] tint jusqu'au bout, et lorsque nous [illegible]

troupes, il se trouva en mesure de porter les derniers coups au trône et à l'empereur élevés par nos mains. Le corps expéditionnaire français n'était pas embarqué que Juarez avait déjà repris l'offensive. Dans les premiers jours de 1866, les républicains, renforcés de flibustiers enrôlés en son nom, s'étaient emparés de Bagdad, repris ensuite par les troupes impériales. Ils se rendirent maîtres d'Alamas, dans la province de Sinaloa, puis, sous la conduite d'Escobedo, forcèrent la ville de Matamoros à capituler, après une suite de combats sanglants (24 juin 1866).

A la fin de l'année, le pouvoir constitutionnel de Juarez, arrivé à son terme légal, fut un instant compromis par les prétentions de Gonzalez Ortega, qui se déclara président constitutionnel du Mexique, dans un manifeste daté de la Nouvelle-Orléans. Mais ce compétiteur fut fait prisonnier sur la frontière du Texas, par l'ordre du gouvernement des États-Unis qui reconnaissait Juarez comme président et envoya auprès de lui des représentants officiels, M. Campbell et le général Sherman. Ortega, étant parvenu à pénétrer dans le Mexique, tomba entre les mains des partisans de Juarez dont l'autorité auprès des républicains demeura incontestée (janvier 1867).

L'empereur Maximilien ayant quitté Mexico, presque en même temps que les troupes françaises (5-13 février), pour aller s'enfermer à Queretaro, les juaristes, sous la conduite du général Marquez, assiégèrent aussitôt la capitale. Peu après, Escobedo mettait le siège devant Queretaro, dont il s'emparait après une lutte des plus vives (15 mai). Au milieu de l'exaspération générale de son parti triomphant, Juarez fit traduire l'ex-empereur Maximilien devant un conseil de guerre qui le condamna à mort avec les généraux Miramon et Mejia (19 juin). Quelques jours après l'exécution de la sentence, Mexico et Vera-Cruz se rendirent à discrétion aux troupes du président. Juarez traita dès lors avec les gouvernements étrangers, comme de puissance à puissance; il refusa de rendre à l'Autriche les restes de Maximilien, à moins qu'ils ne fussent réclamés officiellement, et ne consentit à rentrer en relations commerciales avec les nations européennes qu'autant qu'elles reconnaîtraient son gouvernement. En même temps, il convoquait, en vertu des lois républicaines rétablies, le Congrès national auquel il proposait, par son message, un ensemble de réformes libérales (14 août). Au mois d'octobre, il était régulièrement réélu président de la république mexicaine et prêtait de nouveau serment, en cette qualité, le 25 décembre 1867.

Malgré l'enthousiasme du parti républicain pour son chef, diverses tentatives de révoltes eurent lieu, à Jalapa et surtout dans l'Yukatan; quelques-unes furent promptement réprimées; d'autres parurent prendre des proportions plus sérieuses. Le général Ortega, qui en avait fomenté plusieurs, finit par abdiquer ses prétentions en faveur de son rival. Un des meilleurs actes de Juarez fut une amnistie complète, accordée avec l'assentiment du Congrès, à tous les hommes politiques indigènes qui avaient adhéré au gouvernement de Maximilien (avril 1869). Il fit promulguer, vers la même époque, une loi sur la presse, supprimant le cautionnement et le timbre, et soumettant les délits de presse à un jury dont les membres devraient savoir lire et écrire et n'occuper aucun emploi public. A l'ouverture du cinquième congrès constitutionnel du Mexique, le 16 septembre 1869, Juarez se félicitait, devant les députés, de l'état de paix et de prospérité du pays et de ses rapports amicaux avec presque toutes les puissances des deux mondes. En février 1870, une insurrection éclata encore dans les provinces de Puebla, de San Luis, de Guaniato, de Queretaro, de Michoacan, de Zacatecas, de Jalisco, mais elle fut promptement réprimée. On a rapporté que, pendant la guerre franco-prussienne, et depuis la chute de l'Empire, M. Juarez témoignait volontiers de ses sympathies pour la France. Il fut élu encore une fois président de la République, le 20 septembre 1871. Bientôt une nouvelle révolte éclata sur divers points du territoire, fomentée par l'hostilité personnelle de quelques généraux; elle dura plusieurs mois et menaçait de devenir fatale au Mexique, lorsque la mort subite de Juarez, frappé d'une attaque d'apoplexie, le 18 juillet 1872, mit fin à cette longue et sanglante agitation.

JUBINAL (Michel-Louis-Achille), littérateur français, député, né à Paris, le 24 octobre 1810, appartient à une famille originaire de la vallée de Barèges. Élève de l'École des chartes, il publia, de 1834 à 1845, divers manuscrits littéraires du moyen âge ainsi que des ouvrages à gravures, entre autres: *Jongleurs et trouvères* (1835, in-8); *Mystères du XV^e siècle* (1836-1837, 2 vol. in-8), avec une introduction historique et des notes; *les Anciennes tapisseries historiques* (1837, 2 vol. in-fol., pl.), collection des monuments les plus remarquables de ce genre depuis le XI^e jusqu'au XVI^e siècle; *Rapport à M. de Salvandy sur les bibliothèques de la Suisse* (in-8); *la Armeria real* (1837, 2 vol. in-fol., fig. et *supplém.*, 1846, in-fol.), description des principales pièces du Musée d'artillerie de Madrid; une édition des *Œuvres complètes de Rutebeuf* (1838, 2 vol. in-8) et un *Nouveau recueil de fabliaux* (1839-1842, 2 vol. in-8). En même temps il insérait des articles dans plusieurs revues littéraires et scientifiques.

Nommé, en 1839, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Montpellier, M. Jubinal fut décoré de la Légion d'honneur en 1846; l'année précédente, il avait adressé à M. de Salvandy une série de *Lettres* (1845, in-8) au sujet des manuscrits de la Bibliothèque royale de La Haye. En 1849, il chercha, dans sa *Lettre à Paul Lacroix*, à justifier M. Libri des accusations qui pesaient sur lui, et il attaqua avec beaucoup de vivacité l'ex-ministre de l'instruction publique, M. Carnot, dans sa *Lettre inédite de Montaigne* (1850), réimprimée sous le titre de: *Henri IV et Montaigne ou Lettre du philosophe Que sais-je? au Béarnais*, etc., (1874, in-8).

Au mois de mai 1852, M. Jubinal devint député de la circonscription de Bagnères au Corps législatif, comme candidat du gouvernement; il fut réélu, au même titre, et sans concurrence, en juin 1857 et en 1863: à ces dernières élections, il eut 25 590 voix sur 25 746 votants. Aux élections générales de mai 1869, sa candidature, malgré le même appui, ne réunit plus que 17 424 voix sur 27 616 votants. Un compétiteur, M. Féraud, lui en enlevait 10 134. On doit à l'initiative de M. Jubinal la suppression du timbre sur les prospectus, la diminution des droits de transport pour les imprimés, etc. Il a été rapporteur de la loi qui a fixé les droits d'auteurs après leur mort, et il a fait porter à trente ans entiers la jouissance de ces droits pour les enfants.

La collaboration de M. Jubinal aux journaux du pouvoir, à Paris et en province, n'avait pas cessé d'être très active. L'un des correspondants de *l'Indépendance Belge*, il fut appelé à prendre la direction du journal *le Messager* qui remplaça *l'Estafette* (1858). On a encore de M. Jubinal: *Vers à Napoléon III* (1853) et *à l'Armée de Crimée* (1855); *Impressions de voyage* (1859, in-18, 2^e édit. 1862); *Napoléon et M. de Sismondi en 1815* (1865, in-8); puis un *Catalogue* des livres et

objets d'art qu'il a donnés, en 1853, à la ville de Bagnères, pour former une bibliothèque de plus de 17 000 volumes, et un musée de 700 objets. Il a fondé et soutenu la Société académique des Hautes-Pyrénées. M. Jubinal a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1863. — Il est mort à Paris le 28 décembre 1875.

JUDIC (Anna DAMIENS, dame), actrice française, née à Semur (Côte-d'Or), le 17 juillet 1850, est la petite-nièce de M. Lemoine-Montigny. D'abord employée dans un magasin de lingerie, elle manifesta un goût très vif pour le théâtre, suivit au Conservatoire les cours de M. Régnier, puis étudia le chant. Le 2 juin 1867, elle débuta au Gymnase dans un rôle épisodique des *Grandes demoiselles*, passa à l'Eldorado où elle fut très remarquée et, après de vifs succès en Belgique (1871), entra aux Bouffes-Parisiens (1872), où elle ne tarda pas à prendre la première place. *La Timbale d'argent*, opérette en trois actes, de MM. J. Noriac et L. Vasseur obtint, grâce au talent essentiellement parisien de Mme Judic, plus de deux cents représentations consécutives et fut suivie d'une foule de pièces du même genre, écrites spécialement pour elle : *la Petite reine*, *le Grelot*, *la Rosière d'ici*, *la Branche cassée*, *Madame l'Archiduc*, etc., etc. Engagée en 1876 aux Variétés, Mme Judic s'y fit applaudir dans *la Belle Hélène*, *la Périchole*, *le Docteur Ox*, *les Charbonniers*, etc. Elle a joué avec le même succès ses principaux rôles à Londres, à Bruxelles et à Saint-Pétersbourg.

JUDICIS DE MIRANDOL * (Louis-Marie-Julien), littérateur français, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 24 novembre 1816, fit de brillantes études au collège Bourbon et entra dans les bureaux de la Préfecture de la Seine où il devint chef de division en 1870. Il a été décoré le 9 avril 1875.

M. Judicis, qui avait débuté de bonne heure dans le journalisme littéraire, a publié en feuilletons des romans ; *la Fille du Quaker*, *Frère et sœur*, *les Mémoires d'un enfant de troupe* (1873, in-18), et, en collaboration avec M. Étienne Enault : *l'Homme de minuit* (1857, 4 vol. 1865, in-18), *le Vagabond* (1859, 4 vol. in-8, 1863, in-18). Il a écrit avec M. Alph. Arnault un certain nombre de drames : *les Pâques véronaises* (1848), *les Cosaques* (1855), à qui l'actualité donna un succès de vogue prolongé, *les Aventures de Mandrin* (1856), etc. Citons à part, et dans un ordre d'idées plus sérieux, la traduction en vers et en prose de *la Consolation* de Boëce qui a partagé en 1860 avec la traduction des *Ennéades* de Plotin, par M. Bouillet, le prix décerné par l'Académie française à la meilleure traduction d'un ouvrage de philosophie ancienne.

JUDITH (Julie BERNAT, dite), actrice française, née à Paris, le 29 janvier 1827, et alliée à la famille de Mlle Rachel, embrassa, comme elle, la carrière dramatique et débuta sur la petite scène des Folies, en 1842. Accueillie partout avec un succès auquel ne nuisit pas sa beauté juive, ni plus tard le retentissement de quelques procès, elle passa une année aux Variétés, débuta aux Français, le 12 décembre 1846, et fut reçue pensionnaire. Elle suivit un instant Mlle Rachel dans sa retraite, mais ne tarda pas à rentrer à la Comédie-Française, où elle devint sociétaire en janvier 1852. Ses rôles les plus heureux ont été ceux de Rosine et de la marquise, dans la trilogie de Beaumarchais, de Charlotte Corday, de Mlle Aïssé, dans les pièces de ce nom ; de Pénélope, dans *Ulysse*, d'Alcmène dans *Amphitryon*, etc. Elle a épousé M. Bernard-Derosne, connu par de nombreuses traductions de l'anglais auxquelles elle a parfois collaboré. Elle a elle-même traduit, entre autres choses, le roman de Charles Dickens, *l'Abîme*, qui, arrangé en drame par l'auteur, a été joué avec succès au Vaudeville en 1868.

JUGELET (Jean-Marie-Auguste), peintre de marine français, né à Brest, en 1805, et fils d'un sous-commissaire de la marine, vint à Paris étudier sous M. Gudin et débuta par une série de toiles et de dessins maritimes au Salon de [illegible]. Il a depuis exécuté, sur les bâtiments de l'État, de fréquents et lointains voyages, et s'est fait un nom distingué dans la spécialité des vues de [illegible] et des rades. Il a principalement exposé : *Soleil levant en pleine mer*, *Baie de Dinan* ([illegible]), *Environs de Brest* (1833) ; *Port du Havre*, [illegible] *Honfleur*, *le Mont Saint-Michel*, *la Falaise d'Étretat* (1835) ; *Effet de brouillard*, *Port du Conquet* (1836) ; *la Rade de Toulon*, *la Vera-Cruz*, *Saint-Jean d'Ulloa* (1840) ; *Jésus-Christ apaisant la tempête* (1845) ; *Vue de Noli*, *Environs de Dieppe*, *Bateaux pêcheurs dieppois* ([illegible]) ; *Effet de tempête*, *l'Ile du Gran-Bé*, *le Port de Gênes*, acquis par le ministère de l'intérieur ([illegible]) ; [illegible] *de Cannes*, *Environs d'Alassio près de Nice* ([illegible]) ; *la Vigie de Koatven*, *Jetée de Dieppe*, *Entrée de Portsmouth* (1859) ; *les Sorciers*, *la Fête des moissons*, *Échouage du brick anglais* [illegible] *à l'entrée du port de Dieppe*, *Naufrage du* [illegible] *le Goole* (1861) ; *Environs de Finale*, *Italie* ([illegible]) ; *Marine*, *Étude d'arbre* (1864) ; *la Barre du* [illegible] *tembre 1864 à Caudebec* ; *un Désert* ([illegible]) ; [illegible] *de Cannes*, *Tempête sur les côtes de la* [illegible] (1868) ; *Entrée du port de Brest*, *Environs de Plougastel* (1869), etc. Cet artiste a exécuté pour le musée de Versailles, *le Combat de* [illegible] *contre* la Belle-Poule. Il a obtenu une 3e médaille en 1836 et a été décoré le 28 avril 1847. — M. Jugelet est mort à Rouen le 22 octobre [illegible]

JUIGNÉ (Charles-Étienne-Gustave, [illegible] comte DE), député français, est né à Paris [illegible] juin 1825. L'un des plus riches propriétaires [illegible] Bretagne, il fut élu le 8 février 1871, représentant de la Loire-Inférieure à l'Assemblée nationale, le cinquième sur douze, par [illegible] prit place à l'extrême droite, se fit inscrire [illegible] réunion des Réservoirs et vota avec la [illegible] monarchiste de l'Assemblée. Dans la séance [illegible] février 1872, il excita de vives réclamations [illegible] accusant les maires de Paris, sans pouvoir [illegible] mer un seul, « d'avoir été à la tête de [illegible] du 18 mars. » Il se représenta aux élections générales du 20 février 1876, pour la [illegible] députés, dans l'arrondissement de Paimbœuf [illegible] fut élu par 5572 voix contre 3525 obtenues par [illegible] candidat républicain, et reprit sa place à l'extrême droite. Après l'acte du 16 mai 1877, [illegible] un des 158 députés qui accordèrent leur [illegible] confiance au cabinet de Broglie, et [illegible] 14 octobre suivant, par 6180 voix contre [illegible] obtenues par son concurrent républicain. [illegible] Juigné représente le canton de Bourgneuf [illegible] conseil général de la Loire-Inférieure.

JUILLERAT (Paul), littérateur français, [illegible] Paris, en 1818, est fils d'un ministre [illegible] longtemps pasteur au temple de la rue [illegible] lettes. Il débuta, comme littérateur, en [illegible] fut, peu après, attaché au ministère de [illegible] où il devint chef de bureau (1860), puis [illegible] division de l'imprimerie et de la librairie. [illegible] lier de la Légion d'honneur depuis 1855 [illegible] promu officier le 13 août 1863.

On a de M. Juillerat : *Lueurs matinales* [illegible]

in-8), poésies ; *les Solitudes* (1840, in-8), poésies ; *la Reine de Lesbos*, drame antique en un acte, en vers, joué au Théâtre-Français, en 1854 ; *le Lièvre et la Tortue* (1855), comédie en un acte, en vers, passée du répertoire de l'Odéon à celui des Français ; un volume de *Nouvelles* (1853) ; *les Mansieur Nenes* (1857) ; *les Deux balcons* (1858, in-18) ; *Soirs d'octobre* (1862, in-18), poésies ; etc.

JUILLERAT (Mlle Clotilde GERARD, dame Paul), artiste peintre, femme du précédent, née à Lyon, en 1806, étudia la peinture sous P. Delaroche et débuta au Salon de 1833. Mariée en 1840, elle continua ses envois sous le nom de son mari. Presque exclusivement consacrée au portrait, elle a surtout exécuté ou exposé : *la marquise de Saint-Bajac, le duc de La Rochefoucauld* (1833) ; Mme Foisel, *la comtesse d'Osmond, Mme J. B.* ...oget, *MM. Goyet, Jacques Herz* (1834) ; *Mendiant et son enfant endormi* (1836) ; *Sainte Élisabeth de Hongrie ramenant un petit mendiant* (1841) ; ...traite d'*Anne d'Autriche, Sainte Thérèse d'Avila, la Veuve Scarron, l'Enfant rêveur*, pastels (1837-1840) ; de nombreux dessins et *Têtes d'étude* (1845-1846). Mme P. Juillerat a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1836, et une première en 1841.

JULG (Bernard), philologue et orientaliste allemand, né à Ringelbach (Grand-Duché de Bade), le 20 août 1825, suivit les cours des universités de Heidelberg et de Berlin, fut professeur dans ...ers gymnases, puis fut nommé, en 1851, professeur extraordinaire de philologie classique à l'université de Lemberg (Gallicie), passa, deux ans après, à Cracovie, et en 1863 à Innspruck (Tyrol). Il y fit des cours de philologie comparée, de ...ant et étudia lui-même les idiomes les moins connus de l'Asie. Il publia divers travaux sur les langues mongole et kalmouke, parmi lesquels il ... : *les Contes de Siddhi Kur* (die Maerchen des Siddhi-Kur, Leipzig, 1866), texte et traduction allemande, avec dictionnaire kalmouke-allemand ; *Contes des Mongols*, du recueil Ardschi-Bordschi (Mongol. Maerchen, Innspruck, 1867), texte et traduction ; *Légendes des héros grecs, chez les Mongols* (die griech. Heldensage im Wiederscheine bei den Mong. Leipzig, 1869), etc.

JULIEN * (Noël, dit Stanislas), célèbre orientaliste français, membre de l'Institut, né à Orléans le 13 avril 1797 (24 germinal an V), ne prit les prénoms de Stanislas-Aignan, qui étaient ceux de son frère cadet, qu'après la mort de celui-ci. Fils d'un mécanicien distingué, il fut élevé au séminaire de sa ville natale, où il se fit remarquer par ses dispositions pour l'étude des langues anciennes et modernes. Venu à Paris il suivit les cours de Gail, au Collège de France, et le remplaça en 1821. En 1823, il publia, à ses frais, sous le prénom de *Stanislas*, avec double traduction en français et en latin, une savante édition annotée du poëme de Coluthus, *l'Enlèvement d'Hélène* (in-8), qu'il réimprima plus tard avec une quadruple traduction italienne, anglaise, espagnole et allemande.

Se tournant alors vers l'étude du chinois, il se rendit maître, en quelques mois, des principales difficultés de la langue, et entreprit une traduction latine du philosophe Meng-Tseu, qui parut aux frais de la Société asiatique de Paris (*Meng-Tseu*, 1824-1826, 2 vol. in-8). Possédant à la fois le chinois ancien et moderne ainsi que le mandchou, il se mit à traduire les ouvrages les plus importants dans tous les genres. Il donna un échantillon du théâtre chinois, dans le *Hoei-lan-ki* ou *l'Histoire du cercle de craie* (Londres, 1832, in-8), et dans le *Tchao-chi-kou-eul* (1834, in-8), dont le sujet avait inspiré à Voltaire son *Orphelin de la Chine*. Il traduisit ensuite le roman de *Blanche et Bleue, ou les Deux Couleuvres-Fées* (1834, in-8), et, entre autres récits, les *Avadânas*, suivis de fables, poésies et nouvelles chinoises (1859, 3 vol. in-16) ; il donna encore *les Deux filles lettrées* (1860, 2 vol. in-12), et *Yu-kiao-li ou les Deux cousines* (1863, 2 vol. in-8).

A côté de ces productions purement littéraires, M. Stan. Julien fit connaître les doctrines philosophiques et religieuses de la Chine, en traduisant *le Livre des récompenses et des peines* (Kang-ing-Pien, 1835, in-8), contenant la doctrine de Tao-ssé, et l'ouvrage de Lao-tseu, *le Livre de la voie et de la vertu* (Lao-tseu-tao-te-King, 1841, in-8), sans compter plusieurs opuscules de grammaire et de lexicologie. En 1853, il commença à faire paraître la traduction, depuis longtemps préparée, de l'*Histoire de la vie d'Hiouen-Tsang et de ses ouvrages* (Impr. imp., in-8, t. II, 1858, avec Index et cartes), si importante pour la connaissance de l'Inde et du bouddhisme. A l'occasion de cet ouvrage, M. Stan. Julien avait appris le sanscrit, et étudié spécialement les lois de transcription des mots sanscrits dans le chinois, suivant une méthode qu'il a fait connaître sous ce titre : *Méthode pour déchiffrer et transcrire les mots sanscrits qui se trouvent dans les livres chinois* (1861, in-8). Il traduisit encore de Hiouen-Tsang les *Mémoires sur les contrées occidentales* (1857, Impr. imp., in-8, avec une carte). Il a donné enfin le texte chinois suivant : *San-Tseu-King, Trium litterarum liber a Wang-Pe-Heou, sub finem XIII sæculi compositus: sinicum textum, adjecta* 214 *clavium tabula* (1864, in-8) dont une édition augmentée a été donnée par M. Turettini (Genève, 1873).

M. Stan. Julien, voulant aussi initier l'Europe aux procédés de l'industrie et des arts en Chine, traduisit un *Résumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie* (1837, in-8), et plus tard une *Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise* (1856, in-8), ainsi que des *Notices* nombreuses sur la technologie, la science et la médecine chinoise, insérées, avant d'être publiées à part, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. L'infatigable traducteur eut à soutenir contre quelques-uns de ses confrères, MM. Reinaud et Pauthier, de vives et longues polémiques qui se retrouvent dans les opuscules suivants : *Simple exposé d'un fait honorable odieusement dénaturé*, etc. (1843, in-8) ; *Exercices pratiques d'analyse, de syntaxe et de lexicographie chinoises* (1842, in-8) et *Réponse mesurée de M. St. Julien à un libelle injurieux de M. Reinaud* (1859, in-8).

M. Stan. Julien avait été nommé, en 1827, sous-bibliothécaire de l'Institut, et c'est à cette occasion qu'il étudia la méthode calligraphique de l'Anglais Carstairs dont il traduisit l'ouvrage (1834, quatre édit.). A la mort d'Abel Rémusat, il obtint sa chaire au Collège de France (1832), dont il devint administrateur en 1855. Le 15 mars 1833, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Saint-Martin. En 1839, il fut nommé conservateur adjoint de la Bibliothèque royale et spécialement chargé du dépôt chinois. Membre honoraire ou correspondant de la plupart des Académies de l'Europe, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 5 septembre 1859, et commandeur le 15 août 1863. — Il est mort à Paris le 13 février 1873.

JULLIEN (Pierre-Adolphe), ingénieur fran-

çais, né à Amiens (Somme), le 13 février 1803, est l'un des six enfants de Jullien de Paris, commissaire de la République. Il entra à l'École polytechnique en 1821, passa dans le corps des ponts et chaussées, et fut envoyé en 1827 à Nevers comme ingénieur, et chargé de la construction importante alors du pont-canal du Guétin sur l'Allier, puis, en 1832, d'un autre pont-canal à Digoin sur la Loire. Nommé ingénieur en chef et décoré de la Légion d'honneur en 1838, il dirigea les travaux de la navigation de l'Aisne et, quelques mois après, la construction du chemin de fer de Paris à Orléans, avec le titre d'ingénieur en chef. En 1844 il fut chargé, comme ingénieur en chef directeur, de l'établissement de la ligne ferrée de Paris à Lyon par la Bourgogne. En 1848, après la dissolution de la compagnie, M. Jullien continua pour l'État les travaux inachevés et reçut, le 31 mai 1851, à Dijon, du président de la République, la croix de commandeur de la Légion d'honneur. La ligne de Lyon ayant été de nouveau concédée à une compagnie en janvier 1852, il fut confirmé dans son poste de directeur des travaux de l'exploitation, devint, la même année, inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, et se retira en juillet 1854, après l'achèvement de tous les travaux. En 1857, il fut délégué par les banquiers de Paris pour étudier, sur les lieux, la question des chemins de fer russes. Il devint plus tard directeur de l'exploitation des chemins de fer de l'Ouest. — M. Jullien est mort à Paris, le 1er mars 1873, léguant une part de sa fortune à son neveu, M. Ed. Lockroy, et l'autre aux employés et ouvriers de la Compagnie de l'Ouest.

JULLIEN (Marcel-Bernard), littérateur et grammairien français, né à Paris, le 2 février 1798, et fils d'un ancien professeur d'humanités au Prytanée de Saint-Cyr, fit ses études au collège de Versailles et débuta dans l'enseignement comme professeur de septième à Sainte-Barbe. Nommé professeur de rhétorique à Bourbon-Vendée en 1820, et à Saint-Maixent en 1824, il revint l'année suivante à Paris, puis fut, de 1831 à 1835, principal au collège de Dieppe. Fixé enfin à Paris, il prit les grades de docteur ès lettres et de licencié ès sciences, et se consacra à de nombreux travaux de librairie.

M. Bernard Jullien, qui a été longtemps secrétaire de la Société des méthodes d'enseignement, et, de 1843 à 1850, directeur de la *Revue de l'instruction publique*, a publié de nombreux ouvrages de grammaire et de littérature, notamment : *Observations sur les conjugaisons françaises* (1824, broch.); *Abrégé de grammaire française* (1834, in-8); *Sur l'étude et l'enseignement de la grammaire*, et *de Physica Aristotelis*, thèses (1836); *Histoire de la Grèce ancienne* (1837, in-12); *Méthode brévidactive* (1841, in-12); *Petits traités d'analyse grammaticale et d'analyse logique* (1842, in-18); *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* (1844, in-12); *Cours supérieur de grammaire* (1849, 2 vol. in-8), dans le *Cours complet d'éducation pour les filles*; *Cours raisonnés de langue française* (1851-1856), comprenant 23 volumes; *Manuel des examens dans les écoles primaires* (1851); *De quelques points des sciences dans l'antiquité*, *Thèses de grammaire; thèses de littérature; thèses de critique et poésies; thèse supplémentaire de métrique et de musique anciennes* (1857-1861, 5 vol. in-8); *les Principales étymologies de la langue française* (1862, in-18); *Thèses d'histoire et nouvelles historiques* (1865, in-8); *l'Harmonie du langage chez les Grecs et chez les Romains* (1867, in-18); *les Éléments matériels du français* (1875, in-18), etc.

JULLIEN (Jean-Lucien-Adolphe), musicographe et critique musical français, fils du précédent, né à Paris le 1er juin 1845, acheva ses études au lycée Charlemagne, fit son droit et reçut en outre une éducation musicale très complète. Il écrivit, en 1869, au *Ménestrel*, et dans divers journaux spéciaux, et fut chargé en mai 1872 du feuilleton musical du *Français*. Il a collaboré à la *Revue de France* sous le pseudonyme d'*O. Mercier*.

Les principales publications de M. Ad. Jullien sont : *la Musique et les philosophes au XVIIIe siècle* (1873, in-8) ; *Histoire du théâtre de Mme de Pompadour* (1874, in-8, eau-forte); *la Comédie à la cour de Louis XVI* (1875, in-8) ; *les Spectateurs sur le théâtre* (1875, in-8, plan et eau-forte); *Airs variés*, histoire, critique, biographie (1877, in-18); *la Cour et l'Opéra sous Louis XVI*, Marie-Antoinette et Sacchini (1878, in-18); *la Comédie et la galanterie au XVIIIe siècle* (1879, in-18) ; *Histoire du costume au théâtre en France*, ornée de 27 gravures d'après les Archives de l'Opéra (1880, gr. in-8); *la Ville et la cour au XVIIIe siècle*, Mozart à Paris, etc. (1880, in-8); *Gœthe et la musique* (1880, in-18).

JUNOD (Victor-Théodore), médecin suisse, né à Bonvillard (canton de Vaud), en 1809, vint de bonne heure se fixer à Paris et s'y fit connaître par ses inventions relatives à l'emploi des ventouses et des cloches à air condensé et raréfié dans la thérapeutique. Elles lui valurent un prix Montyon en 1836, le grand prix de médecine et de chirurgie en 1870 et diverses médailles aux expositions de Londres, de Paris et de New-York.

Il a publié de nombreux écrits spéciaux, parmi lesquels nous citerons : *Méthode hémospasique* (1843, in-8); *De l'Hémospasie* (1850, in-8); *Mémoire sur la salubrité relative des différents quartiers dans les villes* (1855, in-8); *Considérations et Nouvelles considérations sur les effets thérapeutiques de l'hémospasie* (1858, 2 parties in-8); *Traité théorique et pratique de l'hémospasie* (Imp. nat., 1875, in-8); etc., etc.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE (Jean-Baptiste-Edmond), marin français, membre de l'Institut, né le 19 novembre 1812, et fils d'un vice-amiral qui fut pair de France sous Louis-Philippe, entra au service en 1828. Capitaine de corvette en 1841, il fit, comme commandant de *la Bayonnaise*, une campagne dans les mers de Chine et fut nommé capitaine de vaisseau en 1850. Pendant la guerre d'Orient, il fut employé dans la mer Noire, puis promu contre-amiral le 1er décembre 1855, et mis à la tête d'une division navale de la mer Adriatique. Chargé, en octobre 1861, du commandement de la division navale du golfe du Mexique, il reçut deux mois après celui de l'expédition française contre le Mexique. Ce fut lui qui conclut, d'accord avec l'Angleterre et l'Espagne, la convention de Soledad, qui acceptée par nos alliés, ne le fut pas par le gouvernement français.

La guerre commencée, M. Jurien de la Gravière ne garda que le commandement de la division navale et remit celui des troupes au général de Lorencez. Il n'en fut pas moins promu vice-amiral le 15 janvier 1862, puis nommé aide de camp de l'empereur le 25 janvier 1864. Il fut appelé depuis au commandement de l'escadre de la Méditerranée. Parvenu au terme de son exercice, il fut rappelé le 5 avril 1870, et, chargé encore une fois du même commandement, en décembre 1870, il réorganisa la flotte de la Méditerranée. Le 1er juin 1871, il fut nommé directeur du dépôt des cartes et plans de la marine et inspecteur de la flotte. Après la mort de Napoléon III, il demanda l'autorisation d'assister à ses funérailles

en sa qualité d'ancien aide de camp. Il a été maintenu, dans le cadre de l'activité, sans limite d'âge, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi. Il a fait plusieurs fois partie du Conseil d'amirauté et d'un grand nombre de commissions. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 2 novembre 1854, il a été promu grand officier le 23 décembre 1865 et grand'croix le 4 janvier 1876.

M. Jurien de la Gravière, collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, a fourni à ce recueil un assez grand nombre d'articles, relatifs à ses voyages, ainsi qu'à la marine et à son histoire. Il a publié à part : *Voyage en Chine pendant les années* 1847, 1848, 1849 et 1850 (1854, 2 vol. in-18 avec carte, 3ᵉ édit., 1872) ; *Souvenirs d'un amiral* (1860, 2 vol. in-18), d'après les notes de son père ; *Guerres maritimes sous la République et l'Empire* (1860, 3ᵉ édition, avec carte et plans ; nouvelle édition, 1864) ; *la Marine d'autrefois* (1865, in-18) ; *la Marine d'aujourd'hui* (1872, in-18) ; *les Marins du* XVᵉ *et du* XVIᵉ *siècles*, origine de la marine moderne (1879, in-8), etc. Ces différents ouvrages l'ont fait nommer, en 1866, membre de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Duperrey.

JUSTE (Théodore), historien belge, est né à Bruxelles, le 11 janvier 1818. Secrétaire de la commission centrale d'instruction, il devint conservateur du musée royal d'artillerie. Il a été élu membre de plusieurs sociétés savantes belges et de l'Académie royale de Bruxelles le 5 mai 1866.

M. Juste a publié un grand nombre d'ouvrages destinés à populariser l'histoire de France et celle de sa patrie : *Histoire élémentaire et populaire de la Belgique* (Bruxelles, 1838 ; 3ᵉ édit. augmentée, 1848 in-18) ; *Histoire populaire de la Révolution française* (1839, in-8), *du Consulat et de l'Empire* (1840, in-18) ; *Un tour en Hollande* (1839, in-18) ; *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Belgique* (1844, in-8) ; *Précis de l'histoire moderne considérée dans ses rapports avec la Belgique* (1845 : 2ᵉ édit., 1848, in-12) ; *Précis de l'histoire du moyen âge* (1848, 5 vol. in-12) ; *Histoire de la révolution belge de* 1790 (1846, 3 vol. in-12) ; *Charlemagne* (1846, in-12) ; *Histoire de la révolution des Pays-Bas sous Philippe II* (1855, 2 vol. in-8) ; *Charles-Quint et Marguerite d'Autriche* (1858, in-8) ; *les Pays-Bas au* XVIᵉ *siècle* (1858-1863, 2 parties, in-8) ; *la Belgique en* 1860 (1861, in-8) ; *Christine de Lalaing, princesse d'Épinoy* (1861, in-8) ; *Histoire du soulèvement des Pays-Bas contre la domination espagnole* (1862-1863, 2 vol. in-8) ; *Souvenirs diplomatiques du* XVIIIᵉ *siècle* (1863, in-18) ; *Histoire des États généraux des Pays-Bas* (1864, 2 vol. in-8) ; *les Fondateurs de la monarchie belge* (1865-1874, 20 vol. in-8) ; *les Frontières de la Belgique* (1867, in-18) ; *la Révolution belge de* 1830 (1873, 2 vol. in-8) ; *Fondation de la république des Provinces-Unies* (1874, in-8), etc.

K

KAEMPFEN (Albert), journaliste et administrateur français, né à Versailles, le 15 avril 1826, est fils d'un médecin suisse, qui servit, comme chirurgien major, dans les armées françaises sous l'Empire et la Restauration. Ayant terminé son droit, il se fit naturaliser français, en 1849, et entra au barreau de Paris. Pendant dix ans, il fut rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*. Il donna part, en même temps, sous deux pseudonymes, à un Courrier de Paris et une Gazette du Palais, à *l'Illustration*, etc. Plus tard il collabora au *Courrier du dimanche*, à *la Revue moderne*, à la *Vie parisienne*, à *l'Univers illustré*, à l'*Époque*, à la *Discussion* de Lyon, au *Rappel* (?), et surtout au *Temps*, où de 1866 à 1870 il fit la *Chronique* du pseudonyme de *X. Feyrnet*, qu'il avait déjà pris dans *l'Illustration*. En novembre 1869, il fit partie des journalistes français qui assistèrent à l'inauguration du canal de Suez. Nommé rédacteur du *Journal officiel* en février 1871, il fut révoqué de ces fonctions en janvier 1874. Il rentra à l'*Univers illustré* où il rédigea, pendant cinq ans, le *Courrier de Paris* et la revue des théâtres puis envoya des lettres parisiennes hebdomadaires au journal *l'Indépendance*. Il a été nommé inspecteur des Beaux-Arts en février 1879.

Auteur des nouvelles insérées dans plusieurs journaux, M. A. Kaempfen a publié en volumes : *la Tasse de thé*, roman (1866, in-18), et *Paris, capitale du monde*, étude humoristique, en collaboration avec M. Edmond Texier (1867, in-18).

KAHNIS (Charles-Frédéric-Auguste), théologien allemand, né à Greiz le 22 décembre 1814, termina à Halle ses études universitaires, prit, en 1842, ses degrés à Berlin, et devint, en 1844, professeur adjoint de théologie à Breslau. En 1848, il se rallia à la secte des anciens luthériens. En 1850, appelé à la chaire de théologie de Leipzig, il devint vice-président du collège des missions.

Ses principaux ouvrages sont : *le Doct. Ruge et Hegel* (Quedlinbourg, 1838), étude critique ; *la Science moderne et la foi de notre Église* (die Moderne Wissenschaft und der Glaub unserer Kirche ; Berlin, 1842) ; *De ratione quæ philosophiæ græcæ cum religione Christiana intercedit* (ibid., 1842) ; *la Doctrine du Saint-Esprit* (die Lehre vom heiligen Geiste, 1847) ; *De Spiritus Sancti persona* (1845) ; *Doctrine de la sainte Cène* (die Lehre vom heiligen Abendmahl, 1851) ; *la Doctrine de l'union* (die Unionsdoctrin ; Leipzig, 1853) ; *les Progrès du Protestantisme allemand depuis le milieu du dernier siècle* (der innere Gang des deutschen Protestantismus seit, etc., 1854 ; 2ᵉ édit., 1860), ouvrage traduit en anglais (Édimbourg, 1856) ; *Dogmatique luthérienne* (Luth. Dogmatik ; Leipzig, 1861-1864, 2 vol.) ; *Christianisme et Luthéranisme* (Christenthum und Lutherthum, ibid., 1871) ; *la Réformation allemande* (die Deutsche Reform., ibid., 1872), etc.

KALAKANA (David), roi des îles Sandwich, est né le 16 novembre 1836. Descendant d'une des plus considérables familles de l'archipel Hawaï, il reçut une éducation soignée et apprit la langue anglaise ; à la mort de Kamehameha V en 1872, il posa sa candidature au trône, en concurrence avec Lunalilo, qui fut élu. A la mort de ce dernier, une assemblée, convoquée spécialement pour le choix d'un souverain, le proclama roi par trente-six voix, contre six accordées à Emma, veuve du roi Kamehameha IV. Les partisans de cette dernière provoquèrent des désordres, qui nécessitèrent l'intervention des détachements de marins anglais et américains. Après leur départ, les troubles recommencèrent, mais la reconnaissance officielle du nouveau roi par le gouvernement anglais fit cesser les hostilités. A la fin de 1874, le roi Kalakana fit un voyage aux États-Unis et y conclut, en 1875, un traité de commerce et d'amitié.

KAMECKE (Georges-Arnold-Charles DE), général prussien, né le 14 juin 1817, entra dans le génie en 1834, fut nommé capitaine en 1850, et passa, la même année, dans l'état-major. A partir de cette époque, il fut employé successivement dans l'état-major général, au ministère de la guerre, et attaché à l'ambassade de Prusse à Vienne. Après avoir servi quelque temps dans l'infanterie, il devint colonel en 1861 et général-major en 1865. Pendant la campagne de 1866, il était chef d'état-major du 2e corps d'armée. L'année suivante, il rentra dans le corps du génie, à la direction duquel il fut presque aussitôt appelé, et fut promu lieutenant général en 1868. Lors de la guerre franco-prussienne de 1870, compris dans la première armée et dans le septième corps dirigé par Zastrow, il commanda la 14e division d'infanterie. A la suite de la capitulation de Bazaine (27 octobre), il fut chargé du siège de Thionville, Verdun, la Fère, qui succombèrent, après quelques jours de bombardement. Le général de Kamecke, appelé devant Paris, au mois de décembre, pour reprendre sa position de chef du corps du génie, commanda pendant vingt-quatre heures les 30 000 Allemands appartenant au 2e corps bavarois et aux 6e et 11e corps prussiens, qui entrèrent à Paris, conformément à la capitulation du 26 février. Après la paix, il fut nommé président de la commission des fortifications et élevé, le 1er janvier 1873, au rang de second chef des affaires militaires, avec le titre de ministre d'État. Nommé ministre de la guerre, le 9 novembre de la même année, en remplacement du feld-maréchal de Roon, il contribua à faire voter l'article de loi portant à 400 000 hommes, pour septans, le chiffre de l'armée allemande (avril 1874). Le général de Kamecke fut promu général d'infanterie le 22 mars 1875.

KANARIS (Constantin), célèbre marin grec, natif de l'île d'Ipsara, en 1790, fut d'abord capitaine d'un petit navire marchand. Pendant la guerre de l'indépendance, il se signala comme habile et audacieux conducteur de brûlots, et se rendit redoutable aux Turcs. Dès 1822, il parvint, dans le canal de Chios, à incendier une première fois une partie de la flotte ennemie, pendant la nuit du 18 au 19 juin. Il ne fut pas moins heureux, le 22 novembre suivant, dans la rade de Ténédos. En 1824, après avoir brûlé une frégate en vue de Samos et une corvette dans le port de Mitylène, il servit, sous les ordres de Miaoulis, avec le grade de capitaine. Le 4 août 1825, au moment où la flotte égyptienne se disposait à prendre à bord les troupes envoyées en Morée par Méhémet-Ali, il forma le projet d'incendier les vaisseaux dans le port même d'Alexandrie. Mais ses brûlots, repoussés par un vent contraire, se consumèrent en pleine mer, sans faire aucun mal à l'ennemi. L'année suivante, Kanaris fut chargé du commandement de la frégate *l'Hellas*. En 1827, il parut à l'Assemblée nationale grecque comme représentant d'Ipsara.

Nommé par Capo d'Istria commandant d'une flotte de guerre, il se retira des affaires après l'assassinat du président (9 octobre 1831), et vint s'établir à Syra. Plus tard, il servit de nouveau, comme capitaine de vaisseau de première classe, et fut, en 1848 et 1849, ministre de la marine et président du conseil. Rentré au ministère le 26 mai 1854, il donna sa démission au mois de mai 1855.

Devenu l'un des chefs de l'opposition constitutionnelle, il refusa, en mars 1861, une pension de 12 000 francs que le ministère lui fit voter par les Chambres; il refusa également le grade de vice-amiral. L'année suivante, il fut nommé premier ministre, en remplacement de Miaoulis (26 janvier 1862); mais il ne put faire agréer les collègues qu'il se choisit et fut remercié par le roi. L'effet produit par cette brusque révocation fut un des prétextes du soulèvement de Nauplie. Après le départ du roi, Kanaris fit partie du gouvernement provisoire et donna presque immédiatement sa démission. Nommé un peu plus tard membre du triumvirat formé pour gouverner la Grèce à défaut de roi, il se démit encore presque aussitôt de ces fonctions (février 1863). Au mois de mars 1864, après l'établissement de la royauté nouvelle, il fut de nouveau appelé à former un ministère, avec le titre de président du conseil, mais on annonça bientôt qu'il avait encore une fois donné sa démission (avril 1864). Il fut cependant chargé de composer un autre cabinet, avant la fin de la même année (6 août), et reprit le portefeuille de la marine. Ce ministère ne dura que jusqu'en mars 1865. M. Kanaris a encore été nommé, en juin 1877, ministre de la marine, avec la présidence du conseil. — Il est mort à Athènes, le 14 septembre 1877.

KANE (Sir Robert), médecin anglais, né à Dublin, en 1810, et fils d'un fabricant de produits chimiques de cette ville, étudia de bonne heure la chimie dans le laboratoire de son père. Il fut ensuite attaché à l'hôpital de Meath, reçu licencié en 1832, et membre du Collège irlandais des médecins en 1841. Dès 1830, il obtint le prix offert par le docteur Graves, pour le meilleur mémoire *sur la Fièvre typhoïde*. Dans ce premier ouvrage, il prenait partie contre l'école de Broussais. En 1832, il fonda à Dublin le *Journal des sciences médicales* et y collabora jusqu'en 1834. Professeur de chimie à l'École de pharmacie de Dublin, il passa en 1847 à la chaire d'histoire naturelle de cette ville. L'année précédente, il avait été nommé chevalier et placé à la tête du musée de l'industrie irlandaise, qu'il avait contribué à fonder. On lui confia en même temps la collection zoologique et minérale de [illegible]. — Il est mort à Dublin le 12 janvier 1878.

M. Kane a surtout écrit des articles remarquables sur *les Humeurs dans le diabète*, sur les *Propriétés de l'hydrogène*, sur la *Matière colorante des lichens*, sur *l'Ammoniaque*, etc., puis des *Éléments de chimie* (1841-1842), ouvrage estimé qui a eu plusieurs éditions. Son livre sur *les Ressources industrielles de l'Irlande* attira l'attention de sir Robert Peel.

KANZLER (Hermann), général allemand au service du Saint-Siège, né à Bade en 1822, entra fort jeune à l'école militaire de cette ville et, en 1845, prit du service dans l'armée pontificale, à laquelle il a toujours appartenu depuis. En 1848, il était lieutenant et faisait partie du corps d'armée envoyé par le Saint-Père contre l'Autriche. Il se fit remarquer au siège de Vicence, revint à Gaëte, fut nommé capitaine d'état-major et combattit à Bologne en 1849. Il devint major en 1854, lieutenant-colonel en 1855, colonel du 1er régiment indigène en 1859 et fut successivement aide de camp des généraux Kalbermatten et Latour. Il fut nommé général par Lamoricière après son audacieuse marche de Pesaro à Ancône durant laquelle, massant ses quinze cents hommes, il passa sur le corps de l'armée piémontaise qui l'entourait de toutes parts. Le 28 octobre 1865, lors de la retraite de monseigneur de Mérode, M. Kanzler, général de brigade, fut appelé par le Saint-Père au commandement en chef de l'armée pontificale et aux fonctions de pro-ministre des armes. Après la retraite des troupes fran-

...nes de Rome, il essaya de défendre cette ville ...tre l'armée royale, puis signa la capitulation ...tre les mains du général Cadorna. Il continua ...biter le Vatican jusqu'à la mort de Pie IX, et ...t congédié, sous prétexte d'économie, par le ...pe Léon XIII, le 25 février 1878.

KAPP (Frédéric), publiciste et homme politique ...emand, né à Hamm (Westphalie), le 13 avril ...24, étudia le droit aux universités de Heidelberg et de Berlin et entra dans la magistrature. ...s des premiers mouvements qui suivirent en ...magne la révolution de février 1848, il donna ...démission, se rendit à Francfort, prit part à la ...ection de septembre, fut poursuivi et se ré... à Bruxelles, d'où il passa à Paris. Il rentra ...Allemagne lors de la campagne de Bade et, ...s la défaite, passa en Suisse d'où il se ren... en Amérique. Il se fit avocat à New-York, ...a l'organisation des États-Unis et se rattacha ...parti républicain. De retour en Allemagne ...1870 il fut élu député au Reichsrath où il ap...tint au parti national libéral.

...n cite de lui, en langue allemande : *Histo...re de la question de l'esclavage aux États-...* (1854); *Vie du général américain de Steuben* (...n, 1858; édit. anglaise, 1859); *Histoire de ...avage aux États-Unis* (Hambourg, 1860); ...*le général américain Kalb* (Stuttgart, 1862, ...anglaise, New-York 1870); *Histoire de l'émi...on allemande en Amérique* (Berlin, 1864; ...in. 1874); *Frédéric le Grand et les États-...* (...eipzig, 1871); *De et sur l'Amérique* (Aus ...über Amerika; Berlin, 1876, 2 vol.).

KARAGEORGEWITZ. Voy. ALEXANDRE KARAGEORGEWITZ.

...RAM-bey (Joseph), cheick d'Edhen et chef ...parti puissant chez les Maronites, est né vers ... à Zgarta près de Tripoli de Syrie. Lors de... ...res de Syrie et des événements de 1861, il ...a rôle considérable dans le Liban, et épargna ...contrée de plus grands malheurs. En 1863, ...u règlement organique du gouvernement ...pulations chrétiennes de la Syrie, il reçut ...resse d'attachement de 119 villages du Li... refusa les fonctions qui lui étaient offertes ...oud-Pacha. Il fut arrêté, envoyé à Constan... et enfin interné en Égypte. Il put revenir à Smyrne, demanda des juges, ne put en ... s'évada et revint à Tripoli de Syrie le 17 ...re 1864, puis à Edhen, au moment où ve... mourir sa mère, femme dont l'influence ...sidérable dans toute la montagne.

...moment, la situation de Karam vis-à-vis ...d-Pacha devint intolérable, les provoca... succédèrent des deux côtés. Daoud offrit ...sion que la Sublime-Porte refusa d'ac... La lutte s'engagea : Karam et ses Maro...rent d'abord battus, à Mar-Oumed, par ...dé de M. Althabe, ancien sous-officier de ...française, mais ils prirent leur revanche ...tomber dans une embuscade, le 27 jan... les troupes d'Emin-Pacha (baron de ...nberg) à Benachi, le lendemain même ...mission simulée de Joseph Karam. Emin... malgré cet échec, continua énergique...ment. Karam fut sur le point d'être livré ...sans effet, le 10 février, Daoud-Pacha, ...ur général, vint lui-même à Tripoli de ... terminer cette nouvelle échauffourée. ...e 1er mars, les troupes musulmanes su... nouvelle défaite à Akbat-Ayrouma, ce ...sita l'envoi de nouveaux renforts de ...tinople. Cependant privés d'armes et de ..., les compagnons du cheik d'Edhen furent bientôt obligés de céder et virent dévaster et brûler les biens patrimoniaux de Karam. Le jeune chef maronite se résigna à la soumission. Il voulait rester en Syrie et réclama vainement la haute influence d'Abd-el-Kader pour obtenir d'habiter Damas. Il s'adressa ensuite à la France, dont il parlait parfaitement la langue, et on lui promit une existence honorable en Algérie. Un navire de la marine impériale le transporta de Beyrouth à Alexandrie, puis à Marseille et enfin sur le sol algérien (février 1867). Au mois d'août 1873, il obtint du gouvernement ottoman l'autorisation d'habiter Constantinople.

KARCHER (Théodore), journaliste et publiciste français, né à Saar-Union (Bas-Rhin), le 21 décembre 1821, fit ses études à Bouxwiller et son droit à Strasbourg, puis se tourna vers le journalisme. Devenu, en 1848, rédacteur en chef du *Républicain des Ardennes*, publié à Sedan, il concourut à l'organisation des associations ouvrières du département. En 1850, des articles contre la loi du 31 mai, restrictive du suffrage universel, lui valurent, deux jours de suite, devant la Cour de Mézières, deux condamnations à deux ans de prison. Il passa en Belgique, en fut expulsé et se réfugia en Angleterre où il collabora à *la Voix du Proscrit*. Après le 2 décembre, la commission mixte des Ardennes le condamna, quoique absent depuis plus d'un an, à l'expulsion perpétuelle. M. Karcher devint professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich, examinateur à l'université de Londres, examinateur des candidats pour le service civil des Indes, etc. Candidat républicain aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Rethel, il obtint, au premier tour de scrutin, une majorité relative de 4818 voix, et échoua au scrutin de ballotage, contre M. Drumel, républicain modéré.

Collaborateur assidu du *Spectator* anglais, du *Pionnier* allemand et de plusieurs journaux et recueils français, M. Th. Karcher a publié : *Biographies militaires* (Londres, 1861, gr. in-8, 2e édit., 1864); *Rienzi*, drame en vers (1864, gr. in-8); *les Écrivains militaires de la France* (Londres, 1865, gr. in-8); *Études sur les institutions politiques et sociales de l'Angleterre* (1867); etc.; puis quelques livres spéciaux d'enseignement; des traductions d'ouvrages historiques ou politiques anglais de MM. Kinglake, Gladstone, etc.

KARR (Jean-Alphonse), littérateur français, né à Paris, le 24 novembre 1808, et fils d'un pianiste distingué, vécut d'abord modestement, avec sa mère, aux environs de Paris, et obtint d'être chargé d'une classe de cinquième au collège Bourbon, où il avait fait lui-même de brillantes études. Sous la double influence du romantisme et d'une première passion qui lui fournit le sujet de ses débuts littéraires, il cultiva la poésie et envoya une pièce de vers au directeur du *Figaro*, qui répondit en lui demandant de la prose. Il devint, dès lors, un des rédacteurs de la feuille satirique. Déçu dans son amour, il mit en prose ce roman de sa jeunesse qu'il avait d'abord écrit en vers et, qu'il intitula : *Sous les Tilleuls* (1832, 2 vol. in-8). Après ce roman, qui parut original, vinrent successivement : *Une heure trop tard* (1833, in-8); *Fa dièze* (1834, in-8); *Vendredi soir* (1835, in-8), dernier écho des souvenirs de jeunesse, et *le Chemin le plus court* (1836, 2 vol. in-8), roman des illusions perdues.

Du grand nombre de romans ou ouvrages de fantaisie, publiés ensuite par M. Alphonse Karr, nous citerons encore : *Einerley* (1838); *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*, comprenant : *Geneviève* (1838, 2 vol. in-8), plusieurs fois réimprimée;

Clotilde (1839); *Hortense* (1842), et *Am Rauchen* (même année); *Pour ne pas être treize* et *De midi à quatorze heures* (1842); *Feu Bressier* (1844); *Voyage autour de mon jardin* (1845, 2 vol. in-8, 1875 in-18, nouv. édit., augmentée de deux chapitres inédits); *la Famille Alain* (1848, 3 vol. in-8); *Histoire de Rose et de Jean Duchemin* (1849); *les Fées de la mer* (1850); *Clovis Gosselin* (1851); *Contes et nouvelles* (1852); *Agathe et Cécile*; *Fort en thème*, un de ses romans les plus connus; *Soirées de Sainte-Adresse*, *les Femmes*, *Raoul*, *Lettres écrites de mon jardin*, *Au bord de la mer* (1852-1855); *Promenades hors de mon jardin* (1857); *la Pénélope normande* (1858); *la Pêche en eau douce et en eau salée*, suivi du *Dictionnaire du pêcheur* (1860, in-18); *Roses noires et Roses bleues* (1865, in-18), etc. Tous ces romans ou recueils de nouvelles ont été plusieurs fois réimprimés en divers formats.

Au milieu de ces publications, M. Karr n'abandonna jamais le journalisme. Rédacteur en chef du *Figaro* en 1839, il fonda, au mois de novembre de cette même année, *les Guêpes*, petite revue aristophanesque, qui eut un succès des plus retentissants, attira au critique de vives inimitiés, voire même, de la part d'une main féminine, une tentative de meurtre qui, heureusement, n'aboutit qu'à une égratignure. *Les Guêpes*, qui sont devenues, dans la suite, *les Guêpes illustrées* (1847), ont été en partie réimprimées en volumes (1853 et 1859, 4 vol. in-18).

Après la révolution de 1848, M. Alphonse Karr se présenta sans succès aux élections pour la Constituante, dans la Seine-Inférieure. Il publia, à cette époque, *le Livre des cent vérités* (in-8) et fonda *le Journal*, où il défendit la politique modérée de la Constituante et du général Cavaignac. En 1852, il reprit dans *le Siècle*, l'œuvre des *Guêpes*, sous le titre de *Bourdonnements*, puis publia successivement : *Une Poignée de vérités* (1853, nouvelle édition, 1860); *300 pages* (1858); *Menus propos* (1859) : ces trois volumes ayant pour commun sous-titre *Mélanges philosophiques*. On peut ranger dans la même série toute une suite de fragments politiques, littéraires et humoristiques reproduits dans les volumes suivants : *les Dents du dragon* (1869, in-18); *les Gaietés romaines* (1870, in-18); *la Maison close* (1870, in-18); *la Queue d'or* (1872, in-18); *la Promenade des Anglais* (1874, in-18); *Plus ça change...* (1875, in-18); *Plus c'est la même chose* (1875, in-18); *le Credo du jardinier* (1875, in-18); *Notes de voyage d'un casanier* (1877, in-18); *le Livre de bord*, souvenirs personnels (1879, 3 vol. in-18), etc. On a publié un choix des pensées et aphorismes de cet écrivain sous ce titre : *l'Esprit d'Alph. Karr* (1877, in-18).

Pendant plusieurs années, M. Alph. Karr, quittant la France, s'établit à Nice, où il s'occupa en grand d'horticulture, objet d'une des passions les plus constantes de sa vie. Plusieurs fleurs, notamment un dahlia, portent son nom. Au milieu de son commerce, il publia de nouvelles séries des *Guêpes* (1858, 1re-3e série; 1859, 4e-6e série); il reprit encore une fois ce genre et ce titre, en feuilleton hebdomadaire dans *l'Opinion nationale*, en 1869, puis dans *le Figaro*, sans y retrouver la verve qui avait tant contribué à leur succès. Le 13 janvier 1860, M. Alph. Karr fit représenter au Vaudeville une pièce en cinq actes, en prose, *la Pénélope normande*, tirée de son roman du même titre, et qui n'eut pas tout le succès que la direction du théâtre paraissait s'en promettre. En 1866, il donna au Théâtre-Français *les Roses jaunes*, comédie dont le sujet était emprunté à une gracieuse nouvelle. Citons aussi *l'Auberge de la vie* (1869, in-18), proverbe en un acte joué à Nice sur un théâtre de société.

Honoré de plusieurs médailles de sauvetage, M. A. Karr a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 25 avril 1845. En 1875, il partagea avec H. Monnier un prix de l'Académie française décerné dans l'intérêt des lettres.

Sa fille, Mlle Thérèse [Alphonse] KARR, qui s'est exercée d'abord à la traduction, a publié un recueil intitulé : *les Soirées germaniques offertes à la jeunesse* (1860, in-8); puis *les Huit grandes époques de l'histoire de France* (1861, grand in-4, avec lithogr.); *Contre un proverbe* (1864, in-18); *Dieu et ses dons* (1864, in-18); *Causeries* (1871, in-18); *Souvenirs d'hier et d'autrefois* (1874, in-18); *Trois mots pour titre : Dieu, Famille, Amitié* (1875, in-18); *Margaret la transplantée* (1878, in-18); *Pas encore* (1879, in-18), etc.

KATE (Hermann-Frédéric-Charles TEN), peintre hollandais, né à La Haye, le 16 février 1822, passa quelques années dans l'atelier de Cornelis Kruseman et y acquit le talent d'observation qui caractérise la plupart de ses toiles de genre. Après avoir passé un an à Paris, il alla s'établir à Amsterdam en 1849. On distingue, parmi ses ouvrages : *les Prisonniers calvinistes sous Louis XIV*, *la Bénédiction paternelle*, des *Intérieurs*. Il a envoyé à nos expositions : *les Discussions politiques*, *Fête champêtre* (1855), *Enrôlement militaire*, *les Pêcheurs de Marken*, musée de Bordeaux (1857); *l'Alerte*, *les Joueurs au cabaret* (1859); *la Pointe de l'épée*, *la Pointe du pinceau*, et deux aquarelles : *le Vainqueur* et *le Vaincu*, *Corps de garde*, à l'Exposition universelle de 1878. M. Ten Kate a obtenu la grande médaille d'or à La Haye, en 1857.

KATKOW (Michel-Nikiphorowitch), publiciste russe, né à Moscou en 1820, fit ses études à l'université de sa ville natale, puis suivit les cours de philosophie à Kœnigsberg et à Berlin, où il fut élève de Schelling. D'abord professeur de philosophie à l'université de Moscou, il se fit ensuite journaliste. En 1856, il prit la direction du journal *Russkij Wiestnik*, où il soutint les idées libérales et prôna les institutions de l'Angleterre, puis passa en 1861 à la direction de la *Gazette de Moscou*, qui devint bientôt l'organe le plus autorisé et le plus influent du parti vieux-russe. Changeant de front, M. Katkow y soutint les mesures les plus rigoureuses, telles que la nomination en Lithuanie de Mourawiew, comme gouverneur, la dénationalisation de la Pologne et des provinces baltiques, etc. Bien que, depuis plusieurs années, son influence sur le gouvernement diminuât sensiblement, la *Gazette de Moscou* continua, sous la direction de M. Katkow, la lutte contre les idées libérales.

KAUFMANN (Constantin DE), général russe, d'une famille d'origine allemande, est né à Madant en 1818. Lieutenant du génie en 1838, il fut envoyé dans l'armée du Caucase, se distingua au siège de Kars en 1855, et par un avancement rapide devint général-major en 1857. Directeur de génie au ministère de la guerre en 1861, il fut promu lieutenant général en 1864, nommé l'année suivante aide de camp général et gouverneur de la circonscription militaire de Wilna; il passa au même poste dans la province du Turkestan en 1867. Lors de la déclaration de la guerre à la Russie par l'émir de Bokhara, le général de Kaufmann dirigea l'expédition contre celui-ci, s'empara de la capitale, Samarkand, le 20 juin 1868 et soumit la contrée à la domination russe. Il conçut alors un vaste plan, dont le but était d'étendre la domination de l'influence russe dans les pays de l'Asie

centrale. L'exécution commença par une expédition dirigée contre le Khan de Khiva au printemps de 1873. Le général de Kaufmann s'avança rapidement dans l'intérieur du pays et entra dans la capitale, le 11 juin, en forçant le Khan à signer la paix dans les conditions suivantes : contribution de deux millions de roubles, payable en sept ans; comme garantie, occupation par l'armée russe de deux villes importantes; rectification de frontières avantageuse pour la Russie et pour l'émir de Bokhara, qui leur avait prêté son concours; abolition de l'esclavage et de la peine de mort. Le khan, qui avait réussi à s'échapper, revint bientôt faire sa complète soumission et renonçant à son indépendance, se reconnut le vassal de l'empereur de Russie (août 1873). Deux ans après, des complications surgirent avec le Khokand; le général de Kaufmann y conduisit une expédition et défit les troupes du khan Nassr-ed-Din, qui se soumit. A la suite d'une insurrection générale, tout le khanat fut occupé par les troupes russes et la ville d'Andidjan prise après un bombardement de deux jours (novembre 1875).

Lors des premières difficultés entre l'émir de l'Afghanistan, Shere-Ali, et les Anglais, on attribua à l'influence russe son refus de recevoir l'ambassade anglaise et ses projets de résistance énergique. Après la déroute de son armée, forcé d'abandonner sa capitale, l'émir se rendit auprès du général de Kaufmann, implorant la protection des Russes. Le général, personnellement hostile à l'Angleterre, exprima son regret d'avoir à signifier à l'émir le refus de son gouvernement d'intervenir en sa faveur (janvier 1879). Le bruit courut, au mois de mars suivant, que voyant ses plans et la politique qu'il avait suivie en Asie, abandonnés par le czar, il avait donné sa démission de gouverneur général des provinces conquises. Quelques mois plus tard, les échecs sanglants que les populations turcomanes infligèrent aux Russes, ont suggéré à ceux-ci le projet d'une expédition contre les Merw, et ce fut au général de Kaufmann que l'organisation en fut confiée (janvier 1880).

KAULBACH (Guillaume DE), célèbre peintre allemand, est né le 15 octobre 1805, à Arolsen, dans la principauté de Waldeck. Son père, qui était orfèvre, excellait dans la gravure et faisait avec talent la miniature et le portrait. Il destina de bonne heure son fils à la peinture, pour laquelle celui-ci se sentait peu de goût. Des entreprises aventureuses ayant jeté sa famille dans une situation difficile, son éducation fut abandonnée au hasard. Enfin, par désœuvrement, il commençait, sous la direction de son père, à apprendre le dessin, lorsqu'un jour, il lui tomba sous la main un livre de gravures représentant des scènes du théâtre de Schiller; ce livre décida de sa vocation, et en 1822, sa famille ayant pu l'envoyer à l'Académie de Dusseldorf, il s'y montra l'élève docile de Cornélius. Il sembla, en effet, se pénétrer des principes de ce maître austère, et c'est à l'école de l'idéal pur qu'appartinrent ses premiers essais publics, l'*Apollon au milieu des Muses*, et les autres peintures qu'il exécuta à Munich sous cette direction (1828-1829). Cependant, à la même époque, il achevait une œuvre audacieuse et uniquement inspirée de la nature, la *Maison des fous*, dont il avait trouvé depuis longtemps, dans un hospice de Dusseldorf, l'idée et les modèles. M. de Kaulbach revint ensuite au style simple et sévère dans les sujets antiques, comme dans *la Fable de Psyché et l'Amour*, qui lui fournit seize peintures murales pour le palais du duc de Bavière; mais il s'en écarta de plus en plus dans ses inspirations empruntées aux poèmes de Klopstock, de Gœthe et de Wieland.

En 1837, l'évolution de son talent était accomplie; il fit paraître sa fameuse *Bataille des Huns*. Subordonnant l'histoire à la légende, il représenta au-dessus du champ de bataille, où gisent les cadavres immobiles des Huns et des Romains, leurs ombres qui prolongent avec acharnement la lutte dans les airs. On a dit, en Allemagne, que cette page, assurément nouvelle et hardie, était le dernier mot de l'art moderne. L'hiver suivant, il donna ce qu'on appelle son épopée des animaux, *le Roman du Renard* (Reineke Fuchs); son *Groupe de Bédouins*, et surtout l'esquisse d'une seconde grande composition héroïque, *la Destruction de Jérusalem*, où le merveilleux se mêlait encore à l'histoire. Le roi de Bavière, Louis Iᵉʳ, offrit pour cette œuvre une place dans la nouvelle Pinacothèque où elle fut achevée en 1846.

Devenu populaire dans toute l'Allemagne, Kaulbach fut appelé à Berlin pour décorer de six grandes compositions historiques une salle du nouveau musée. Il se mit à l'œuvre dans l'été de 1847 et exécuta d'abord ce vaste tableau de *la Tour de Babel*, dont on a vu le carton à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Sa *Bataille des Huns* et sa *Destruction de Jérusalem*, reproduites par lui-même ou par ses élèves, retrouvèrent chacune leur place. De colossales figures historiques ou allégoriques, *Moïse*, *Solon*, *l'Histoire*, *la Légende*, etc., et une longue frise complétèrent les compositions principales séparées par des piliers peints en grisailles. Quelques cartons de ces peintures accessoires sont aussi venus à Paris, et couvraient, avec celui de *la Tour de Babel*, toute la largeur de la grande salle des sculptures. Une sixième fresque, achevée en 1860, représente *la Réformation*.

Pendant les nombreuses années dont les étés étaient consacrés à ce travail, M. de Kaulbach revenait l'hiver à Munich peindre pour la Pinacothèque une suite de fresques représentant toute l'histoire de l'art depuis la Renaissance. Ces travaux gigantesques ne l'empêchèrent pas de faire une foule de portraits, de dessins, d'illustrations pour divers ouvrages, entre autres pour une édition in-folio des *Évangiles* et pour le *Théâtre de Shakespeare*. Il n'envoya à l'Exposition universelle de 1867 qu'une seule toile, *l'Époque de la Réformation*, qui fut très remarquée, et qui lui valut une médaille d'honneur.

La plupart des œuvres de M. de Kaulbach ont été reproduites par le burin, et quelques-unes dans des dimensions extraordinaires. On cite surtout la gravure de *la Destruction de Jérusalem*, à laquelle MM. Ch. Wagen et H. Merz ne consacrèrent pas moins de huit années (1844-1852), et qui fut aussi exposée à Paris en 1855.

Malgré les vives critiques dont il a été l'objet, et qui paraissent s'adresser plutôt au caractère de l'homme qu'au talent de l'artiste, M. de Kaulbach passe généralement pour le premier peintre d'histoire de l'école de Cornélius. On lui attribue des qualités rarement réunies : la puissance et la correction, la science du coloris, la pureté du dessin. Correspondant de l'Institut depuis 1842, il fut élu associé étranger, le 30 mai 1863, en remplacement de Henri Hess. Décoré de la Légion d'honneur en 1855, il a été promu officier en 1867. — M. G. de Kaulbach est mort à Munich du choléra, le 7 avril 1874.

Son cousin, M. Frédéric KAULBACH, de Munich, a cultivé aussi la peinture; il a envoyé à l'Exposition universelle, de 1855, trois *Portraits*, parmi lesquels on remarquait celui de Guillaume de Kaulbach et à celle de 1878 un *Portrait*. Il était attaché, comme peintre royal, à l'ancienne cour

de Hanovre. — Le fils de ce dernier, M. Fr. Aug. KAULBACH a exposé en 1878 quatre tableaux : *Rêverie*, *Portrait de jeune fille*, *Jeune femme avec son fils*, *Tête de femme*.

KAVANAGH (miss Julia), femme de lettres irlandaise, née le 7 janvier 1824, à Thurles (comté de Tipperary), fit son éducation à Paris, où un long séjour lui donna la connaissance exacte des mœurs et de la société française qu'elle mit plus tard en œuvre dans ses romans. De retour à Londres en 1844, elle inséra dans divers recueils périodiques des essais et des nouvelles. Après avoir fait imprimer un conte pour les enfants : *les Trois Sentiers* (the Three Paths, 1847), elle écrivit *Madeleine* (1848), puis *Nathalie* (1851), double peinture des habitudes méridionales en France ; *les Femmes de France au* XVIIIe *siècle* (Women in France of the XVIIIth century ; 1850, 2 vol. in-8) ; *les Femmes chrétiennes* (Women of Christianity ; 1852, in-8) ; *Daisy Burns* (1853), roman intime. Après cette publication, elle fit un long voyage en France, en Suisse et en Italie.

Les principales productions de cette seconde série, sont : *Grace Lee* (1854, 3 vol.), et *Rachel Gray* (1855, 1 vol.), deux romans destinés à peindre la vie anglaise à notre époque ; *l'Été et l'Hiver dans les Deux-Siciles* (A Summer and a Winter in the two Sicilies ; London, 1858, 2 vol.) ; *Sept années* (Seven years ; Ibid., 1859, 3 vol.) ; *Femmes de lettres françaises* (French Women of letters ; Ibid., 1861, 2 vol.) ; *Reine Bell* (Queen Bell, Ibid., 1863, 3 vol.) ; *Béatrice* (1865) ; *le Second amour de Sybille* (Sybil's second Love 1867) ; *Dora* (1868) ; *Sylvia* (1870) ; *Bessie* (1872) ; *John Dorrien* (1874), etc. — Miss Kavanagh est morte à Nice, le 28 octobre 1877.

KAZIMIRSKI (Albert DE BIBERSTEIN), orientaliste français, né à Korchow, dans le palatinat de Lublin, en 1808, a été interprète de la légation française en Perse puis devint traducteur interprète au ministère des affaires étrangères, en février 1851, et secrétaire interprète pour les langues orientales le 9 septembre 1858. On lui doit d'utiles et importantes publications spéciales, notamment une traduction, d'après le texte arabe, du *Koran* (Paris, 1840, in-18, nombr. édit.) ; *Enis-el-Djelis*, ou histoire de la belle Persane, conte des *Mille et une Nuits*, texte et traduction (1846, in-8) ; *Dictionnaire arabe-français*, contenant toutes les racines de la langue arabe, leurs dérivés dans l'idiome littéraire et dans l'idiome littéral, etc., avec un Vocabulaire de marine ou d'art militaire (1845-1860, 2 vol. gr. in-8). Il a donné aussi un *Dictionnaire français-polonais* (1839, in-18, plusieurs édit.). Il a collaboré à l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux. Décoré de la Légion d'honneur le 1er août 1857, il a été promu officier, le 17 juillet 1869.

KELLER (Émile), homme politique français, député, né à Belfort, le 8 octobre 1828, fit de brillantes études classiques, tout en se préparant à l'École polytechnique où il fut admis en 1846. Mais il ne rejoignit pas, et s'occupa d'études historiques et de philosophie religieuse. D'une famille très influente dans l'Alsace, il fut présenté aux élections de 1857, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription du Haut-Rhin, et fut élu député au Corps législatif, en remplacement du comte Migeon. Il se sépara bientôt de la politique impériale au sujet des affaires d'Italie, et soutint à la tribune le pouvoir temporel du pape avec une ardeur et un talent de parole qui firent de lui un des principaux orateurs du parti catholique ou clérical. Lors des élections de 1863, sa candidature, vivement combattue par l'administration, échoua dans la 4e circonscription du même département ; il eut 6 073 voix, contre 11 254 données à M. West, le candidat officiel. Plus heureux aux élections générales de 1869, il fut aussi vigoureusement soutenu par le parti dit de « l'Union libérale, » que vivement combattu par le gouvernement, et il fut élu par 15 666 voix sur 24 829 votants. Dans la séance du 3 août 1870, il demanda sans succès au Corps législatif des secours pour l'Alsace et l'envoi d'un commissaire extraordinaire à Strasbourg. Pendant la guerre contre la Prusse, il commanda un corps de volontaires.

Élu, le 8 février 1871, représentant du Haut-Rhin à l'Assemblée nationale, le premier sur [illegible], par 68 864 voix, il protesta, dans un discours très applaudi, contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine à l'Allemagne, vota contre les préliminaires de paix, et se retira de l'Assemblée avec ses collègues alsaciens. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut nommé représentant de Belfort par 6753 voix sur 9773 votants. M. Keller porta la parole avec autorité dans presque toutes les questions importantes, notamment lors de la présentation de la loi sur la réorganisation de l'armée. Il soutint alors le principe du service obligatoire sans substitution et l'incorporation pour trois ans. Il fut rapporteur de la commission chargée de déterminer la composition du conseil de guerre qui devait juger Bazaine (mai 1872) et du projet de loi relatif à la construction de l'église du Sacré-Cœur à Montmartre (juillet 1873). Membre de la commission des lois constitutionnelles, il repoussa l'amendement Wallon. Il signa l'adresse d'adhésion au Syllabus. Il refusa la candidature lors de l'élection de sénateurs inamovibles par l'Assemblée et se présenta dans l'arrondissement de Belfort, aux élections législatives du 20 février 1876. Élu par 7673 voix contre 4650, obtenues par M. Feltin, candidat républicain, il reprit sa place à l'extrême droite, combattit le projet de loi sur la collation des grades et la proposition des gauches touchant le service militaire obligatoire de trois ans, bien qu'il eût soutenu cette même motion à l'Assemblée nationale (février 1877). Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés des droites qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il se représenta aux élections du 14 octobre 1877 et fut réélu par 7411 voix, contre 6400 obtenues par le candidat républicain. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Keller a fait paraître, outre une *Histoire de France* (1858, 2 vol. in-8), écrite au point de vue catholique, des brochures inspirées du même esprit : *l'Encyclique et les libertés de l'Église gallicane* (1860, in-8) ; *l'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789* (1865, in-8) ; *le Général de Lamoricière, sa vie militaire, politique et religieuse* (1873, 2 vol. in-8).

KELLER (François-Antoine-Édouard), ingénieur français, né à Wissembourg (Bas-Rhin), le 30 octobre 1803, entra, en 1821, à l'École polytechnique et en sortit, dans le corps des ingénieurs hydrographes, où il est devenu, en 1848, ingénieur de première classe. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1864. — Il est mort en avril 1874.

On doit à M. Keller différents ouvrages spéciaux sur les courants et la navigation : *[illegible] du régime des courants observés depuis [illegible] jusqu'à nos jours dans la Manche et la mer d'Allemagne* (1855, in-8, avec pl.) ; *Notice sur la navigation transatlantique des paquebots [illegible]* ; *Des Ouragans [illegible] niques* (1859, in-8, avec carte) ;

Ouragans, typhons et tempêtes (1861, in-8, avec pl.); un certain nombre de brochures et des articles dans les *Annales hydrographiques*.

KELLER (Adalbert DE), savant bibliographe allemand, né à Pfeidelsheim, dans le Wurtemberg, le 5 juillet 1812, fit ses études à Esslingen et à Stuttgard, puis suivit pendant quatre ans le cours de théologie à Tubingue, tout en s'occupant des littératures du midi de l'Europe au moyen âge. Après avoir pris ses grades en 1834, il vint à Paris et explora les manuscrits de nos bibliothèques. En 1835, il se fit recevoir agrégé à l'université de Tubingue et y devint, deux ans plus tard, sous-bibliothécaire. Il y fut nommé ensuite professeur de littérature allemande et bibliothécaire en chef (1844-1850). Dans l'intervalle, il était allé étudier les anciens manuscrits français que possèdent les bibliothèques de Rome et de Venise. Il devint, en 1849, président du cercle littéraire de Stuttgart.

On doit aux recherches de M. Ad. de Keller d'importantes publications : *Li Romans des Sept Sages* (Tubingue, 1836); *le Romancero du Cid* (Stuttgart, 1839); des *Notices et extraits des manuscrits inédits des bibliothèques italiennes relatifs à la poésie romane* (Manheim, 1843); *Anciennes légendes françaises* (Altfranz. Sagen ; Tubingue, 1839-1840, 2 vol.); *Anciens poëmes allemands* (Altdeutsche Gedichte ; Ibid., 1846) ; *Pièces de carnaval du quinzième siècle* (Fastnachtspiele aus dem, etc.; Stuttgart, 1853, 3 vol., suite, 1858); *Écrits sur l'histoire de la poésie et des Sages* (Schriften zur Geschichte der Dichtung, etc. (Ibid., 1865-1873, vol. 1-8) ; *Uhland, auteur dramatique* (Uhland als Dramatiker, Ibid., 1877); puis, avec divers collaborateurs, des éditions ou traductions : *Romans et Nouvelles* de Cervantès (Stuttgart, 1839-1842, 12 vol.) *Théâtre de Shakespeare* (Ibid.; 1843-1846, 37 livr.), avec Rapp; *Drames d'Ayrer* (Ibid., 1865, 5 vol.), etc.

KELLER (Joseph), graveur allemand, né à Linz, sur le Rhin, le 31 mars 1811, suivit l'Académie de Dusseldorf et, se fit connaître, très jeune encore, par la reproduction heureuse des œuvres spiritualistes de Cornélius et d'Overbeck. Devenu professeur de gravure à l'Académie de Dusseldorf, il a formé de nombreux élèves.

Parmi ses œuvres, nous citerons : *la Madone*, de Steger ; *les Évangélistes*, d'après Overbeck ; le Roland, de Jul. Hübner ; un *Christ sur le sein de Marie*, d'après Ary Scheffer; *la Trinité*, d'après Raphaël. Envoyé en Italie aux frais de la Société des arts du Rhin et de Westphalie, il dessina d'abord, puis grava pendant son séjour à Rome, *la Dispute du saint Sacrement*, de Raphaël. M. Keller a envoyé à Paris, en 1838, *la Théologie*, *les Vierges sages et les Vierges folles*, *la Mort de Frédéric II*, *Roland délivrant Isabelle*, un *Jésus-Christ et les Quatre Évangélistes*, qui obtinrent une 1re médaille. A l'Exposition universelle de 1855, il envoya *Jésus-Christ au tombeau et les Saintes femmes*, d'après M. Ary Scheffer, qui lui valut une mention; à celle de 1867, *la Dispute*, d'après Raphaël, *Regina Cœli*, d'après Deger et *Salvator mundi*, d'après le même. Il obtint une médaille de 1re classe. M. J. Keller, décoré de la Légion d'honneur en 1867 fut élu, en décembre 1859, correspondant de l'Institut. — Il est mort à Dusseldorf le 31 mai 1873.

KELLER (Godefroy), poëte suisse, né à Zurich le 19 juillet 1819, se destina d'abord à la peinture de paysage, et alla l'étudier deux ans à Munich. De retour en Suisse, il s'occupa de travaux littéraires. Son premier recueil de *Poésies* (Gedichte, Heidelberg, 1846), fut accueilli avec une faveur si marquée que le Sénat de Zurich lui accorda une pension pour aller compléter à Heidelberg (1848) et à Berlin (1850) ses études de philosophie et de littérature. En 1861, il devint premier historiographe de la ville de Zurich, et garda cet emploi jusqu'en 1876. — On a annoncé, par erreur, la mort de M. Keller en 1860.

On cite encore de lui : *Nouvelles poésies* (Neuere Gedichte, Brunswick 1851); *Henri le Vert* (der Grüne Heinrich, Ibid., 1854), roman historique; *les Gens de Seldwyla* (die Leute von S.; Ibid., 1856), et, comme suite, *les Sept légendes* (Sieben Legenden, Stuttgart 1872); puis des nouvelles, contes et récits publiés dans plusieurs recueils.

KELSIEFF (Basile), écrivain révolutionnaire russe, né à Saint-Pétersbourg, vers 1835, suivit pendant dix ans les cours de l'école de commerce de cette ville en qualité de pensionnaire de la Compagnie américaine russe, puis apprit pendant deux ans les langues chinoise et mandchoue. En 1857, au moment de se diriger vers les provinces américaines de la Russie où il devait entrer au service de la compagnie, il quitta à Plymouth le navire à bord duquel il se trouvait et s'enfuit à Londres. Là il apprit l'hébreu et traduisit la Bible en langue russe, conformément à la doctrine du Talmud. Il entreprit ensuite la publication de livres de propagande socialiste et matérialiste, et publia des feuilles supplémentaires au *Kolokol*, avec le concours d'Ogareff, en juillet 1862.

En 1863, Basile Kelsieff, de concert avec son frère Jean, qui, soupçonné d'avoir aidé à la réimpression des œuvres de Hertzen, avait été exilé à Verkotourie deux ans auparavant, obtint l'appui de l'association polonaise de Londres, connue sous le nom de *Brasier révolutionnaire*, pour soulever contre la Russie les habitants de Toultcha, province de Dobroudja, où se trouvaient réunis un assez grand nombre de sectaires. Ils réussirent à fonder, en 1864, à Toultcha, une imprimerie russe, destinée à publier les livres de la secte des Vieux croyants et des ouvrages révolutionnaires, ainsi qu'une agence dite Agence de Hertzen. Sur ces entrefaites, Jean Kelsieff mourut à Toultcha; M. Basile Kelsieff se rendit à Genève pendant l'été de 1865 et y transporta la rédaction du *Kolokol*. — Rentré à Saint-Pétersbourg, après avoir obtenu sa grâce, il y est mort, le 17 octobre 1872.

KEMBLE (Françoise-Anna, dite Fanny), tragédienne anglaise, fille de Ch. Kemble, née en 1811, à Londres, fut destinée à soutenir la gloire dramatique de la famille. Formée par son père et par sa tante, mistress Siddons, elle débuta à Covent-Garden (octobre 1829), par le rôle de Juliette. En 1832, elle donna, sur les principaux théâtres des États-Unis, une série de représentations, qui lui firent une prompte réputation. Elle épousa M. Pearce Butler, riche propriétaire de Philadelphie, dont elle se sépara en 1849, après avoir perdu, par son éloignement de la scène, le fruit de ses premiers triomphes. Depuis cette époque, mistress Kemble ne joua plus en public; mais elle fit à Londres et même à Paris des lectures de Shakespeare. En 1856, elle se fixa en Amérique et habita Philadelphie.

On a d'elle un certain nombre d'ouvrages en vers et en prose : *François Ier* (Francis the first; 1830), tragédie qu'elle a écrite à dix-sept ans; *l'Étoile de Séville* (the Star of Seville, 1832), drame; *Journal d'un séjour aux États-Unis* (Journal of a Residence in the United-States; 1835); un volume *de Poésies diverses* (1842); *Une*

Année de consolation (a Year of Consolation), récit de ses impressions durant un voyage fait en Italie avec sa sœur Adélaïde; *Journal d'un séjour en Géorgie* (J. of a residence on a Georgian plantation; Londres, 1863), contenant le vif tableau de l'esclavage en Amérique; un recueil de *Récréations* (Plays, 1864), etc.

Sa sœur miss Adélaïde Kemble, plus tard mistress SARTORIS, née à Londres, vers 1820, a abordé la scène comme actrice et comme chanteuse. Se prêtant également au drame et à l'opéra, elle a surtout brillé dans ce dernier genre sur la scène de Covent-Garden.

KÉMÈNY (Sigismond, baron), journaliste et littérateur hongrois, né en 1816, dans la Transylvanie, fit ses études dans un collège catholique, puis dans un collège réformé. En 1834, lors de la diète de Clausenbourg, il se rendit dans cette ville et se lia avec les principaux personnages de l'opposition hongroise. Dès 1840, il prit la direction de l'*Erdeliy-hirado*, et fut nommé, la même année, député à la Diète. En 1842, il se retira dans ses terres et fit paraître, l'année suivante, sous le titre de *Brigue et opposition* (Korteskedés ès ellénszerei, 1843), un livre à la fois dirigé contre les libéraux et le pouvoir et qui assura sa réputation comme écrivain politique. En même temps, il obtenait un succès de vogue avec un roman, *Gyulai Pal* (Pesth, 1844-1846, 5 vol). A la fin de 1847, le baron de Kémèny se rendit à Pesth, et devint un des rédacteurs du *Pesti Hirlap*.

Élu, en 1848, député à l'Assemblée nationale de Hongrie, il fut appelé, l'année suivante, comme conseiller, au ministère de l'intérieur; mais après la catastrophe de Vilagos, il se tourna contre le gouvernement et publia deux pamphlets : *Après la révolution* (Forradalom utan; Pesth, 1850) et *Encore un mot sur la révolution* (Meg egyszo a forradalom utan; Ibid., 1851), pour lesquels il fut poursuivi devant les conseils de guerre et acquitté. Il fut encore un des collaborateurs les plus actifs du journal le *Pesti Naplo*, organe du parti Deak. Redevenu membre de la Diète, il fut nommé chancelier de Transylvanie, et à la suite de conflits avec le ministère autrichien, donna sa démission (septembre 1861). — Il est mort dans sa propriété de Peszte-Kamoras (Transylvanie), le 22 décembre 1875.

On cite du baron Kémèny des esquisses biographiques très estimées : *Caractère des deux Vesseleny* et du *comte Etienne Szecheny* (Pesth, 1850); des romans de mœurs : *Homme et femme* (Ferj ès no; Ibid., 1852, 2 vol.); *Amour et vanité* (Szerelem es hiusag; Ibid., 1855); *les Temps barbares* (Zord ido; Ibid., 1862, 4 vol.), etc.

KENT (William-Charles-Marc), poète et journaliste anglais, né à Londres, le 3 novembre 1823, d'une famille catholique, est le petit-fils du célèbre navigateur de ce nom. Sorti des collèges de Prior-Park et d'Ascott, il se fit admettre au barreau en 1859. Rédacteur en chef, de 1845 à 1870, et propriétaire du journal *The Sun*, il devint, en 1874, rédacteur en chef du *Weekly register and Catholic Standard*. Il a collaboré en outre à diverses revues et fourni de nombreux articles de biographie à l'*Encyclopædia Britannica*. Mais c'est surtout comme poète qu'il s'est fait connaître : il publia, en 1850, son premier ouvrage : *Aletheia, ou la Condamnation de la mythologie* (Aletheia or, etc.), qui lui valut les félicitations de Lamartine. Il a publié depuis : *le Pays des rêves, ou les poètes dans leurs repaires* (Dreamland, or, etc., 1862); *Longfellow en Angleterre*, poème de bienvenue, publié dans *le Times*, et reproduit par toute la presse anglaise et américaine. Parmi ses ouvrages en prose nous mentionnerons : *la Vision de Cagliostro; le Ministère Derby*, série de portraits; un *Dictionnaire mythologique; le Catholicisme dans les siècles d'ignorance* (Catholicity in the Dark Ages); *Chemin battu* (Footprints on the Road, 1864); *le Gouvernement Gladstone*, autre série de portraits (1869), etc. Il a donné en 1870 une édition de ses *Poèmes complètes* (Poems). Très lié avec Ch. Dickens et Lytton Bulwer, il a fait paraître, en 1872, simultanément en Angleterre et aux États-Unis : *Charles Dickens conférencier* (Ch. Dickens as a reader), et a été chargé par le second, en 1874, de diriger la publication de ses *Œuvres*.

KEPPEL (sir Henri), marin anglais, frère du comte d'Albermarle (voy. ce nom), est né le 14 juin 1809. Il entra dans la marine en 1822, fut promu en 1833 au grade de commandeur et, en 1837, à celui de capitaine. De 1841 à 1845, il commanda *la Dido*, qui fit partie de la flotte envoyée contre la Chine en 1842. Il détruisit plusieurs repaires de pirates, dans deux expéditions, sur les côtes et dans l'intérieur de Bornéo. En 1861, il commandait la station sur les côtes orientales de l'Amérique du Sud, et, en 1867 celle de la Chine et du Japon. En 1872, il fut appelé à Devonport. Décoré de l'ordre du Bain, il est devenu commandeur de la Légion d'honneur. En 1857, il a été fait chevalier.

On a de sir H. Keppel : *Expédition de la Didon sur les côtes de Bornéo* (the Expedition to Borneo of H. M. S. Dido; Londres, 1846; 2ᵉ édit., 2 vol. in-8), et *Visite du Méandre à l'archipel indien* (A visit to the Indian Archipelago in H. M. S. Maeander; Ibid., 1853, 2 vol. in-8).

KERANIOU (Olivier Le Roy DE), ingénieur et publiciste français, est né vers 1828. Fils d'un receveur de l'enregistrement et des domaines, il fut d'abord capitaine au long cours, puis fut attaché aux travaux du port de Brest. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

On cite de lui des ouvrages intéressants : *Avenir de l'administration des ports en France et en Espagne* (1864, in-8, avec pl.); *Avenir du port de Brest* (1865, in-8); *De la Défense de Brest et de ses abords* (1873, in-8), etc.

KERANIOU (Ange-Bon-Marie Le Roy DE), littérateur français, frère du précédent, né à Montauban (Côtes-du-Nord), le 4 mai 1829, commença ses études au collège d'Eu et les acheva à Paris, au lycée Charlemagne. Il entra comme clerc dans une étude de notaire, et il était treizième clerc à Belleville, quand il fit lire au Théâtre-Français une première comédie, *la Femme d'un*, dont il a tiré plus tard le roman d'un *Secret de jeune fille*. Il a donné au théâtre avec succès : *Noblesse oblige*, comédie en cinq actes (Odéon, 1859); *Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit*, en ... actes, avec M. Dumanoir (Gymnase, 1860), etc.

M. Ange de Keraniou a publié : *les Valets de grande maison* (1860, in-18); *les Maris garçons* (1862, in-18); *les Infâmes* (1863, 2 vol. in-18); *Amour coupable* (1864, in-18), recueil de trois nouvelles : *un Secret de jeune fille* (1865, in-18); *la Femme du spirite* (1866, in-18), etc. — Il est mort en 1872.

KÉRATRY (Émile, comte DE), homme politique français, ancien député, fils du pair de France mort en 1859, est né à Paris, le 20 mars 1832. Après avoir fait ses études aux lycées Saint-Louis et Louis-le-Grand, il entra comme volontaire au 1ᵉʳ régiment de chasseurs d'Afrique, le ...

[illegible]embre 1854, fit la campagne de Crimée, passa successivement aux 1ers régiments de spahis et de cuirassiers et fut nommé sous-lieutenant au 5e régiment de lanciers, le 31 octobre 1859. Il dut, à cette époque, en vertu de la nouvelle loi nobiliaire, obtenir confirmation de son titre de comte, abandonné par son père. En 1861, il permuta au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, afin de faire la campagne du Mexique. Trois ans plus tard, il était détaché comme capitaine commandant le 2e escadron de la fameuse contre-guerilla du colonel Dupin, se signalait par sa bravoure et sa décision, et devenait officier d'ordonnance du maréchal Bazaine. Cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée, en Afrique et au Mexique, décoré de la Légion d'honneur en 1863 après le combat de San Lorenzo, il donna sa démission, en 1865, rentra en France, et s'occupa de politique et de littérature.

Collaborateur de la *Revue contemporaine*, ses articles sur la guerre du Mexique et sur la condition faite par la France à l'empereur Maximilien, furent extrêmement remarqués, et servirent de fondement aux attaques de l'opposition contre la conduite du gouvernement et contre celle du maréchal Bazaine. Il prit, peu après, la direction de la *Revue moderne*, où il continua ses accusations. M. Rouher ayant dédaigneusement traité, en pleine Chambre, quelques-unes de ses assertions, au sujet de la créance Jecker, M. de Kératry répondit au ministre d'État par une lettre fort vive, promettant des révélations encore plus complètes, si le gouvernement voulait lui accorder la liberté de tout dire et lui assurer qu'il ne serait point poursuivi. En mai 1869, il se présenta comme candidat aux élections pour le Corps législatif, dans la 2e circonscription du Finistère (Brest), et fut vivement combattu par le clergé breton et l'administration; il n'eut, au premier tour de scrutin, que 4190 voix sur 20 799 votants, mais il fut élu, au second tour, par 10 927 voix sur 21 721 votants. Dans la courte session de juillet 1869, M. de Kératry signa l'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral, puis après la prorogation de la Chambre, il fut un des députés qui en réclamèrent le plus énergiquement la convocation dans ce qu'il appelait le délai constitutionnel. Il déclara que si cette convocation n'avait pas lieu à l'échéance fixe du 26 octobre, « il était du devoir des députés indépendants de se réunir » pour lutter contre le gouvernement sur le terrain de la légalité. » Cette mise en demeure fut l'occasion d'une grande agitation, et le 26 octobre, qui se passa sans autre manifestation que celle de M. Gagne, devint presque une journée historique par les inquiétudes ou les dangers qui s'y rattachaient. Pendant la session de 1870 et après l'avènement du cabinet du 2 janvier, son rôle politique s'accentua davantage. Il demanda la restitution aux Archives nationales des documents qui en avaient été enlevés dans un intérêt dynastique, présenta et soutint plusieurs projets de loi qui ne furent pas pris en considération, un entre autres réservant exclusivement le droit de suffrage aux électeurs sachant lire et écrire; mais il fit adopter un amendement à la loi sur la diffamation, autorisant la preuve et la poursuite toutes les fois qu'il s'agirait d'intérêts [illegible] ou communaux. Il appuya énergiquement la pétition des princes d'Orléans, demandant à rentrer en France.

Après la déclaration de guerre à la Prusse et les premiers désastres, M. de Kératry demanda [illegible] au Corps législatif, dans la séance du [illegible], la mise en accusation du maréchal Lebœuf et des fonctionnaires de l'intendance, mais au moment de l'organisation du comité de défense, il obtint la déclaration d'urgence pour une proposition, appuyée par M. Thiers, adjoignant neuf députés à ce comité. L'opposition énergique du comte de Palikao empêcha le succès définitif de cet amendement. La révolution du 4 septembre valut à M. de Kératry le titre et les fonctions difficiles de préfet de police. En cette qualité il favorisa la fuite de l'impératrice, et aida le prince de Joinville, le duc d'Aumale et le duc de Chartres, accourus à Paris pour mettre leur épée au service de la défense nationale, à regagner l'Angleterre quatre heures après leur arrivée dans la capitale. Par arrêté du 5 septembre, il expulsa les Allemands domiciliés dans les départements de la Seine et Seine-et-Oise, fit apposer les scellés sur les portes du Corps législatif, du Sénat, des locaux de la liste civile, supprima le service de la police politique, licencia le corps des sergents de ville et les remplaça par des « gardiens de la paix publique. » Il adressa ensuite au gouvernement de la Défense nationale un rapport, proposant la suppression de la Préfecture de Police et le renvoi aux différents ministères des services qui la composaient. Ce rapport fut expressément approuvé par le gouvernement, qui invita le Préfet de Police à présenter un projet de décret réalisant la suppression proposée; mais quelques jours après, pour des causes restées obscures, la démission de M. de Kératry fut acceptée en conseil de gouvernement. Il fut remplacé par M. Edmond Adam, et partit en ballon, chargé d'une mission diplomatique en Espagne, qui fut sans résultat.

Nommé, le 22 octobre, général de division commandant en chef les forces mobilisées des cinq départements de Bretagne, il fit appel à tous les anciens marins de cette province, organisa, avec M. Carré-Kérisouët, 47 bataillons de ligne, 7 compagnies de francs-tireurs, 9 batteries d'artillerie, et établit, à Conlie, un camp fortifié armé de pièces de marine. A la suite de graves dissentiments avec l'administration, il résigna son commandement, le 27 novembre, et expliqua sa résolution dans une lettre très sévère pour la direction supérieure de la guerre et de la marine. Rentrant alors dans la vie privée, M. de Kératry s'abstint de tout rôle politique, jusqu'au moment de l'avènement de M. Thiers au pouvoir. Nommé préfet de la Haute-Garonne, département qu'administrait M. Armand Duportal, il dut, pour prendre possession de sa préfecture, lutter à la fois contre l'exaltation des radicaux et le mauvais vouloir des légitimistes.

Un procès, qui lui fut intenté à la même époque, par M. Piétri, ex-préfet de police, fit quelque bruit. La lutte qu'il soutint contre le journal l'*Émancipation*, dont il provoqua en duel le rédacteur en chef, M. Duportal, en fit davantage, et se termina par de rigoureuses poursuites contre cette feuille radicale. Appelé à la préfecture des Bouches-du-Rhône par décret du 15 novembre 1871, M. de Kératry fit preuve, dans ce nouveau poste, d'une énergie, qui lui fut violemment reprochée par la presse républicaine. Il prononça la dissolution du conseil municipal d'Arles, et comprima par la force les tentatives de désordre dont cette ville fut le théâtre (décembre 1871). Au moment de la crise gouvernementale du 19 janvier 1872, il fit un grand déploiement de forces, en déclarant que « le meilleur moyen d'éviter les troubles, c'était de se montrer décidé à les réprimer vigoureusement. » Cette attitude, que les journaux républicains qualifièrent de « provocation », fut l'origine de nombreux conflits avec la commission départementale et, plus tard, avec le conseil municipal de Marseille, notamment au sujet des processions de la Fête-Dieu (juin 1872). Enfin ayant

en vain sollicité du gouvernement la dissolution du conseil général des Bouches-du-Rhône, il donna sa démission (4 août). Après avoir collaboré au journal *le Soir*, M. de Kératry posa sa candidature dans deux élections partielles, du Finistère (novembre 1873), et de Seine-et-Oise. Dans le premier, il se désista presque aussitôt; dans le second où il avait pour concurrents M. Valentin et le duc de Padoue (février 1875), il obtint un nombre de voix insignifiant. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1871, et commandeur le 6 décembre 1872.

M. le comte de Kératry a publié : *A bon chat bon rat*, comédie en un acte (1856, in-18); la *Toile de Pénélope*, proverbe en un acte (1856, in-18); la *Guerre des blasons*, comédie en trois actes (1860, in-8°), la *Vie de club*, drame en cinq actes (1862, in-8°); puis, dans un autre ordre : *la Contre-guérilla* (1867, in-8); *la Créance Jecker* (1867, in-8); *l'Élévation et la chute de Maximilien* (1867, in-8); *Armée de Bretagne* 1870-1871 (1874, in-8); *Mourad V, prince, sultan, prisonnier d'État* (1878, in-8), etc.

KERCADO (Alexis Thomas), homme politique français, ancien député, est né le 31 août 1809. Maire de la Roche-Bernard, et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il fut nommé député au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Morbihan, par 23 647 voix sur 23 959 votants. En 1869, il échoua avec 13 059 voix contre 15 740 données au candidat du tiers-parti. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

KERDREL (Vincent-Paul-Marie-Casimir Audren de), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Lorient, le 28 septembre 1815, élève de l'École des Chartes en 1840, rédigeait à Rennes un journal légitimiste, lorsqu'éclata la révolution de 1848. Élu représentant d'Ille-et-Vilaine à la Constituante, le septième sur treize, par 83 571 voix, il vota constamment avec la droite, et fut réélu, par 76 607 voix, à l'Assemblée législative où il s'associa également aux efforts de la majorité contre-révolutionnaire. Il fut encore nommé membre du Corps législatif par son département, en 1852; mais il donna sa démission, le 22 novembre de la même année, en la motivant sur le rétablissement de l'Empire et vécut en dehors des affaires publiques.

Élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, dans le département d'Ille-et-Vilaine, par 89 537 voix et dans le Morbihan, par 92 829 suffrages, M. de Kerdrel opta pour ce dernier département. Il prit place à droite, se fit inscrire à la réunion dite des Réservoirs, et devint un des principaux orateurs de la majorité monarchiste de l'Assemblée. Adversaire déclaré du gouvernement républicain, il fut un des neuf députés délégués près de M. Thiers, le 20 juin 1872, pour lui imposer le programme des droites; en novembre 1872, il proposa la nomination d'une commission chargée de répondre au message du président. Il fit partie de la commission des lois constitutionnelles, déclara se rallier au septennat, prit la parole dans de nombreuses discussions et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Nommé vice-président de l'Assemblée, le 1er décembre 1874, il avait été depuis réélu à chaque renouvellement du bureau. La candidature sénatoriale de M. de Kerdrel, dans le Morbihan, aux élections du 30 janvier 1876, n'obtint point l'appui des légitimistes purs, mais son nom fut porté sur une liste dite de conciliation, avec deux autres représentants sortants, MM. de La Monneraye et de Kéridec. Il fut élu, le premier sur trois, par 230 voix sur 333 votants et reprit sa place dans la droite du Sénat, dont il devint le vice-président le 13 mars 1876. Il y combattit les cabinets républicains présidés par MM. Dufaure et J. Simon, et prit une grande part aux négociations qui amenèrent la chute de ce dernier. Il vota, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie. Lors de la discussion du budget de 18[illegible], il fit adopter un amendement rétablissant un crédit de 33 000 francs applicable aux frais de l'aumônier en chef de la flotte dont la Chambre avait voté la suppression. Au renouvellement partiel du Sénat le 5 janvier 1879, M. de Kerdrel fut réélu, le premier sur trois, par 219 voix sur 327 votants; mais il fut remplacé à la vice-présidence du Sénat par M. le général de Ladmirault.

Kerdrel (Paul Audren de) était membre du Conseil général du Morbihan, lorsqu'il fut élu représentant de ce département à l'Assemblée législative, en juillet 1849, dans une élection partielle. Il siégea dans les rangs de la droite jusqu'en décembre 1851. Il représente le canton de Rochefort au Conseil général du Morbihan.

KERGARADEC (Jean-Alexandre Le Jumeau, vicomte de), médecin français, né en 1788, reçu docteur à Paris, en 1809, fut nommé membre de l'Académie de médecine en 1823. Il passa la plus grande partie des années qui suivirent dans ses propriétés, en Bretagne, mais reprit, à diverses époques, ses études médicales et ses communications à l'Académie. En 1850, il accepta les fonctions de recteur du Morbihan, et les conserva pendant la durée de la loi-Falloux. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 18[illegible]. — Il est mort à Paris, le 6 février 1877.

M. le vicomte de Kergaradec a écrit, outre sa thèse inaugurale : *De la Nécessité et de la dignité de la médecine et des qualités nécessaires pour être médecin* (1809); une *Instruction sur le choléra*, en 1832; un mémoire sur *l'Auscultation appliquée à l'étude de la grossesse* (18[illegible]).

KERGORLAY (Florian-Henri, comte de), ancien député français, né en 1801, à Paris, [illegible] fils aîné d'un des pairs de la Restauration, [illegible] en 1856. Agronome distingué, il se retira, après la révolution de Juillet, dans le département de la Manche, et y fonda une ferme [illegible] par un élève de Grignon. Candidat [illegible] au Corps législatif en 1852 et en 1857, il [illegible] la circonscription de Saint-Lô. Il ne [illegible] en 1863. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1856. — Il est mort à [illegible] le 29 décembre 1873.

Outre sa collaboration au *Journal de l'agriculture pratique*, il a publié: *l'Exploitation [illegible] de Canicy* (1859, in-8); *Étude littéraire sur [illegible] de Tocqueville* (1861), etc.

Son frère, le vicomte Louis-Gabriel [illegible] Kergorlay, né à Paris, en 180[illegible], entra [illegible] à l'École polytechnique, servit dans [illegible] fut réputé démissionnaire en 1830, pour [illegible] serment. Il fut mêlé aux complots [illegible] sous Louis-Philippe notamment à [illegible] *Carlo Alberto*, en 1832. Il fonda, en [illegible] M. Arthur de Gobineau, la *Revue* [illegible]

Élu représentant à l'Assemblée nationale [illegible] l'Oise, le septième sur huit, par 31[illegible] prit place à l'extrême droite, et [illegible] dement Wallon. Il ne se représenta pas [illegible] tions de 1876. — Il est mort à [illegible] 1er mars 1880.

KERISOUËT (Ernest-Louis-Marie [illegible]), homme politique français, député, [illegible]

halle (Côtes-du-Nord), le 24 août 1832, d'une famille qui possède depuis trois générations les forges du Vaublanc, et dont deux membres ont figuré à nos anciennes assemblées législatives. Il suivit deux ans les cours de l'École centrale et continua, auprès du Collège de France et de la Sorbonne, l'étude des sciences qui se rattachent à la métallurgie. Maire de la commune de Plemet, où sont situées les forges de Vaublanc, conseiller général du département pour le canton de Merdrignac, membre et président de diverses sociétés locales, il fut porté aux élections générales de 1869, comme candidat gouvernemental et libéral, dans la 5ᵉ circonscription des Côtes-du-Nord, et élu par 13 729 voix sur 22 553 votants. Ses concurrents, de nuances politiques peu différentes, étaient le baron de Janzé et M. de Villeneuve. Dans la courte session de juillet, M. Carré-Kerisouët signa la demande d'interpellation des 116 du tiers parti libéral.

Pendant la guerre de 1870-1871, il prit part, avec M. de Kératry, à l'organisation de l'armée de Bretagne, et se retira en même temps que lui. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant des Côtes-du-Nord à l'Assemblée nationale, le cinquième sur treize, par 73 244 voix. Il prit place au centre gauche avec lequel il vota toujours et adopta les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il se porta candidat dans l'arrondissement de Loudéac, mais échoua avec 8518 voix contre M. Veillet, candidat monarchiste et clérical, qui fut élu par 9716 suffrages. L'élection de celui-ci fut invalidée et, au scrutin du 21 mai, M. Carré-Kérisouët l'emporta avec 2000 voix environ de majorité. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, sa santé l'empêcha de se représenter aux élections du 14 octobre suivant. — Il est mort le 15 decembre 1877.

KERJÉGU (François-Marie-Jacques MONJARET DE), négociant, sénateur français, ancien représentant, né à Moncontour, le 1ᵉʳ mars 1809, d'une vieille famille de Bretagne, et fils d'un député sous la Restauration, fut sans interruption depuis 1843 conseiller général du Finistère pour le canton de Scaër. Conseiller municipal de Brest, où il exerçait les fonctions de consul de Belgique, président du tribunal et de la chambre de commerce de cette ville, il fut élu en mai 1869, au second tour de scrutin, député de la 3ᵉ circonscription du Finistère, comme candidat agréé, par 8136 voix, sur 19 102 votants. Il fut nommé en février 1870, par 204 voix, membre de la commission d'enquête sur la marine marchande. L'un des 116 députés du tiers-parti libéral, il signa, le 3 septembre suivant, la proposition de M. Thiers relative à la création d'un « conseil de gouvernement ». Le 8 février 1871, il fut élu représentant du Finistère à l'Assemblée nationale, le septième sur treize, par 55 342 voix, prit place dans les rangs de la droite légitimiste, et se montra un adversaire constant du régime républicain. Porté aux élections sénatoriales, du 30 janvier 1876, comme candidat légitimiste et clérical, il fut élu sénateur du Finistère, le premier sur quatre, par 231 voix, sur 385 électeurs, et reprit sa place à l'extrême droite du Sénat. Il vota, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le ministère de Broglie. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Fr. de Kerjégu a publié deux brochures, l'une sur l'établissement de lignes transatlantiques aboutissant à Brest, l'autre sur les chemins de fer de Bretagne.

KERJÉGU (Louis-Marie-Constant MONJARET DE), agriculteur français, député, frère du précédent, est né à Moncontour, le 25 juin 1812. Grand propriétaire, il s'occupa spécialement d'agriculture et de l'élevage de chevaux. Maire de Saint-Gonzec, directeur de la ferme-école de Kerwazech, et président de la Société d'agriculture de Brest depuis 1850, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections législatives du 20 février 1876. Il se présenta dans la 3ᵉ circonscription de Brest avec une profession de foi hautement royaliste et cléricale, fut élu par 10 663 voix, sans concurrent, et alla siéger à l'extrême droite. L'un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, accordèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9135 voix, contre 5281 obtenues par M. Morvan, candidat républicain. M. de Kerjégu se montra dans la nouvelle Chambre défenseur zélé de l'enseignement catholique et congréganiste. Il vota en 1876 contre le projet de loi sur la collation des grades et soutint une interpellation sur les écoles des frères de son département (novembre 1878). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 mai 1868. M. de Kerjégu est mort subitement à Brest, le 14 avril 1880.

KERJÉGU (Jules-Marie-Auguste MONJARET DE), marin français, sénateur, frère des précédents, est né à Moncontour, le 6 octobre 1816. Entré au service en 1831, il fut enseigne de vaisseau en 1838, lieutenant de vaisseau en 1845, capitaine de frégate en 1854, et capitaine de vaisseau le 7 novembre 1860. Il fit les campagnes de la Baltique, de Chine, de Cochinchine, où il fut blessé, puis celle du Mexique. Promu contre-amiral, le 9 septembre 1872, il se trouvait disponible, lors d'une élection partielle dans les Côtes-du-Nord. Sa candidature légitimiste et cléricale, soutenue par les huit représentants monarchistes du département, fut vivement appuyée par les ministres, MM. Tailhand et Buffet, et rallia au premier tour de scrutin, le 7 février 1875, 42 939 voix, contre 37 520 données à M. Foucher de Careil, candidat républicain, et 33877 à M. le duc de Feltre, candidat bonapartiste. Il passa au scrutin de ballottage, le 21 février, à la majorité relative de 45 940 voix, M. Foucher de Careil en ayant obtenu 40 793, et M. de Feltre 30 724. Son élection ne fut validée qu'au mois de juin, après de vifs débats, qui révélèrent des actes de pression administrative et judiciaire, rappelant la pratique des candidatures officielles de l'Empire. L'amiral de Kerjégu prit place à l'extrême droite. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté candidat dans les Côtes-du-Nord, sur la liste conservatrice et cléricale, et passa au second tour de scrutin, le dernier sur quatre, avec 246 voix, sur 491 électeurs. Au nouveau Sénat, il vota le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie. Officier de la Légion d'honneur, depuis le 23 juillet 1859, il a été promu commandeur le 11 mars 1868. Il est mort à Paris, le 24 mars 1880.

KERMENGUY (Émile CILLART, vicomte DE), homme politique français, député, né à Saint-Pol-de-Léon (Finistère) le 12 décembre 1810, s'occupa d'agriculture dans ses propriétés. Membre du conseil général de son département dès 1842 et maire de sa commune en 1848, il se démit de ces deux fonctions après le coup d'État du 2 décembre 1851. Aux élections de 1863, il se présenta dans son département comme candidat catholique et légitimiste, mais échoua contre le candidat officiel. Il ne sortit de la vie privée qu'au 8 février 1871 : élu représentant, le cinquième sur treize, par 57 124 voix, il prit place à l'extrême droite et se fit in-

scrire à la réunion des Réservoirs. Il signa la proposition La Rochefoucauld, tendant au rétablissement de la monarchie, et l'adresse d'adhésion au *Syllabus*; il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu député, le 20 février 1876, pour la 2e circonscription de Morlaix, par 7480 voix, contre 5005 obtenues par le candidat républicain, il continua de siéger à l'extrême droite, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il fut élu par 8279 voix, contre 4760 réunies par son concurrent républicain. Depuis le 8 octobre 1871, il représente le canton de Plouzévédé, au conseil général du Finistère.

KERN (Jacques-Conrad), homme d'État suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen près d'Arenenberg (canton de Thurgovie), fit ses études à Diessenhofen et à Zurich et alla suivre les cours de théologie à l'université de Bâle. Il étudia ensuite le droit à Berlin, à Heidelberg et à Paris. Rentré dans son pays, il remplit, depuis 1837, dans le canton de Thurgovie, les fonctions de président du tribunal suprême et celles de président du conseil de l'instruction publique. A la même époque, il concourut activement à la réorganisation des institutions cantonales et se distingua dans cette circonstance par son esprit libéral et son talent oratoire. Il se fit aussi remarquer par les mêmes qualités dans la diète et dans l'Assemblée nationale, comme représentant de son canton, avant et depuis la nouvelle Constitution fédérale.

M. Kern eut un rôle très honorable dans les complications que suscita, en 1838, entre la France et la Suisse, la demande d'éloignement du prince Louis Bonaparte (plus tard Napoléon III) par le gouvernement français. En présence des instances et des menaces de notre ambassadeur, le duc de Montebello, M. Kern, en sa qualité de député du canton de Thurgovie, dans lequel était située la commune de Salenstein qui avait donné au prince des titres de bourgeoisie, prit sur lui de défendre avec énergie le droit d'hospitalité de ce canton et la liberté du proscrit. Le grand conseil de Thurgovie, auquel il rendit compte ensuite de sa conduite, l'approuva par un vote unanime, et la nation entière s'apprêtait à défendre le droit d'asile contre les armes françaises, lorsque l'éloignement volontaire du prince mit fin à toute cette affaire.

En 1848, M. Kern prit une part active à la réforme libérale qui s'accomplit en Suisse. Membre de la commission chargée d'élaborer la Constitution fédérale, il en fut nommé le rédacteur et le rapporteur, de concert avec M. Druey chargé de la rédaction française. En 1850, M. Kern fut nommé président du tribunal fédéral, à l'organisation duquel il avait également contribué. Le canton de Thurgovie l'élut député au conseil national et au conseil des États. Il eut une grande part à la création de l'École polytechnique de Zurich où il devint président du conseil.

Au commencement de 1857, M. Kern vint à Paris comme envoyé extraordinaire de son gouvernement à l'occasion du conflit amené entre la Suisse et la Prusse par l'affaire de Neuchâtel. Grâce à ses anciennes relations d'amitié avec l'Empereur, il détermina le gouvernement français à remplir le rôle de conciliateur. Sur la simple assurance qu'il rapporta de l'appui promis par la France au gouvernement suisse contre les prétentions de la Prusse, l'Assemblée fédérale, qui avait préparé la guerre, consentit à faire les premiers sacrifices à la paix, en mettant en liberté les prisonniers neuchâtelois. Depuis, il est resté accrédité comme ministre plénipotentiaire auprès de l'Empereur et, depuis 18[illegible] [illegible] publique française.

KERN (Henri), orientaliste [illegible] l'île de Java, le 6 avril 18[illegible] en Hollande, suivit les universités [illegible] Berlin, et étudia particulièrement [illegible] Professeur à l'Athénée [illegible] à 1862, il se rendit ensuite [illegible] professeur au collège indien [illegible] 1875, époque à laquelle une chaire de philologie comparée [illegible] sité de Leyde.

On a de lui d'importantes éditions d'ouvrages indiens, tels que [illegible] with the commentary [illegible] *Over de jaartelling der* [illegible] (Amst., 1873); l'édition de [illegible] vrage d'astrologie de [illegible] 1875), dont une traduction [illegible] déjà publiée; *Wrtta-Sancaya* [illegible] et traduction: *Sakuntala* [illegible] landais; *Eene Indische sage* [illegible] (Amst., 1876), etc. Il faut citer [illegible] *cissement des caractères* [illegible] *sans* (Zur Erklär. der Altpers. [illegible] *Commentaire de la Les Saint* [illegible] Haag, 1869); une grammaire [illegible] les écoles : *Nederlandsche* [illegible] (Amst., 6e édit. 1876). Il a activement [illegible] dictionnaire sanscrit de MM. [illegible] 1857-1875.

KERSAUSIE (Joachim-René-[illegible] LARD DE), officier français, né [illegible] 13 novembre 1798, entra au service [illegible] 1815, comme sous-lieutenant [illegible] à l'école de Saumur. Il était [illegible] et connu dès lors par ses affiliations [illegible] des carbonari; bien qu'il eût [illegible] injuste la guerre contre les Espagnols [illegible] il fut employé dans la guerre [illegible] mérita la décoration (15 juillet [illegible] pitaine (1er novembre). Le 26 juillet [illegible] à Pontivy, et à la nouvelle des [illegible] souleva son régiment et la troupe [illegible] pendant sa marche, il fut arrêté [illegible] de la révolution, et chargé [illegible] couleurs à Vannes; son attitude [illegible] déjoua les tentatives de la [illegible] radicales le firent destituer.

De 1830 à 1835, M. de Kersausie [illegible] la plupart des procès politiques [illegible] quitté par le jury; il fit toutefois [illegible] ques mois de prison pour avoir [illegible] en pleine audience, un [illegible] avril 1834, après avoir refusé de [illegible] ses compagnons de Sainte-Pélagie [illegible] son avocat, M. Raspail, avec lequel [illegible] en 1831, le comité secret de la Société [illegible] de l'homme, dédaigna de se défendre [illegible] damné à la déportation; il passa [illegible] lens et à Brest, fut compris dans [illegible] 1837, et vécut deux ans hors de France [illegible] et 1849, il prit part aux affaires de [illegible] 13 juin; condamné comme [illegible] haute cour de Versailles, M. de [illegible] puis vécu à l'étranger. — Il est mort [illegible] 1874.

KERVILER (René Pocard-[illegible] térateur français, né à Vannes le [illegible] 1852, entra en 1862 à l'École polytechnique [illegible] obtint, en 1866, le grade d'ingénieur [illegible] des ponts et chaussées. Chargé de [illegible] sions en Angleterre, en Belgique [illegible] il fut ensuite envoyé à [illegible]

sur l'opportunité de sa [illegible] du Reichstag, en 187[illegible] parti clérical, chercha [illegible] ment dans la question [illegible] publia sur cette quest[illegible] lettres, mandements e[illegible] se rendit à Rome, à l'o[illegible] d'y combiner un plan [illegible] dépossédés de la Prusse [illegible] à Mayence le 13 juillet [illegible] lui doit une école spé[illegible] traduit de lui, en 1861 [illegible] *autorité, Église*, où il [illegible] des principes de 1789.

KEYSER (Nicaise [illegible] Sandvliet (province d'[illegible] était simple berger lors [illegible] pour les arts. Placé, a[illegible] à l'Académie d'Anvers [illegible] Jacobs-Jacobs et Van B[illegible] un *Christ en croix*, de[illegible] que de Manchester et [illegible] En 1836, il donna *la* [illegible] en 1839, le plus célèbre [illegible] *taille de Woringen*, pl[illegible] de la Nation à Bruxelle[illegible] lui : *le Calvaire*, *Saint* [illegible] *des Éperons d'or*, *Cha*[illegible] *l'Antiquaire*, *la Bataille* [illegible] port, le *Portrait du ro*[illegible] envoyé un *Portrait* à l'[illegible] Paris en 1855. Plus tar[illegible] peinture historique pour [illegible] a donné dans cette [illegible] *Eisenbeck faisant l'aum*[illegible] au roi des Belges. Il [illegible] en 1860.

M. Nicaise de Keyse[illegible] nouvelle école belge, [illegible] ment à l'école moderne [illegible] roche. Il a été nommé [illegible] d'Anvers, et correspond[illegible] le 20 juin 1863.

KHANYKOF (Nicola[illegible] geur russe, né dans [illegible] louga, le 5 novembre [illegible] au ministère des affaires [illegible] en 1839 de la malheur[illegible] sur l'Oxus. En 1841, il [illegible] Bokhara, et parvint jus[illegible] à 1846, il fit un grand [illegible] Caucase et l'Asie Mine[illegible] trois années (1853-1855) [illegible] case russe. Nommé, en [illegible] Tauris (Perse), il fut l'ar[illegible] pédition scientifique du [illegible] sultats lui valurent, en [illegible] d'or de la Société de [illegible]

Membre de l'Académ[illegible] Pétersbourg depuis 1847 [illegible] blié dans les Mémoires [illegible] divers recueils allemand[illegible] travaux spéciaux. On [illegible] *Mémoire sur la partie* [illegible] *trale* (1853, in-8) : *Étud*[illegible] *que en Russie* (1865, in-[illegible] *poète persan du XIIe* [illegible] in-8); *Mémoire sur l'e*[illegible] (1866, in-4, avec 3 pl.)

KIENER (Louis-Char[illegible] né à Paris le 31 juillet [illegible] conservateur des gale[illegible] na. Il accompagna ce [illegible] au Brésil d'où il rappor[illegible]

dé, en 1874, à la construction
oët à Saint-Nazaire.
moires d'archéologie celtique
M. Kerviler s'est particulière-
origines de l'Académie fran-
toute une série de monogra-
ers académiciens (*Habert de*
ens, les abbés *Colbert* et *de*
m, etc.), sur *la Bretagne*, *la*
cogne, *la Saintonge et l'Aunis*,
ancelier *Séguier*, *second pro-*
ie (1874, in-8), ouvrage enri-
mbre de documents inédits;
nnés de l'Académie française
Kerviler prépare avec M. Ed.
ublication de recueils de let-
le Chapelain. Il a collaboré au
Revue du monde catholique,
., et à diverses revues de pro-

ETTENHOVE (Joseph-Marie-
baron), homme politique, his-
ir belge, né à Saint-Michel
), le 17 août 1817, s'occupa, dès
es historiques, et se fit promp-
par ses savantes recherches.
mie royale de Belgique, il fut
espondant de l'Académie des
s politiques, dans la section
et philosophique. L'Académie
onné, en 1856, son *Étude sur*
ssart. Membre de la Chambre
I. Kervyn de Lettenhove fut
eur du 1^er^ juillet 1870 au mois
reprit sa place dans les rangs
chute du cabinet d'Anethan.
toire de Flandre (Bruxelles,
n-8; 2^e^ édit., Bruges, 1874,
obtenu en Belgique le prix
re : *Œuvres choisies de Milton*
anonyme), traduction nou-
regard; *Jacques d'Artevelde*
; *le Psautier de saint Louis*,
eyde (Bruxelles, 1865, in-8);
al les trois derniers siècles
blié comme éditeur : *les Cro-*
Flandres (Bruges, 1849, in-8);
e Dadizeele, souverain bailli
illi de Gand, etc. (1431-1481)
Lettres et négociations de Phi-
avec un commentaire histori-
(Bruxelles, 1867, 3 vol. in-8),
s Chastelain (8 vol. in-8); des
issart, publiées avec les va-
nanuscrits (18 vol. in-8). Il a
travaux aux *Mémoires* et au
mie royale de Belgique.

lhem-Emmanuel, baron DE),
emand, né le 25 décembre 1811,
études avec l'intention de
e l'État, fut admis au barreau
e référendaire, lorsqu'en 1837
nent au monde pour se con-
près avoir reçu l'ordination, il
roisse de Hopster, en Westpha-
artie de l'Assemblée nationale
e époque, il fit à Mayence six
die Grossen socialen Fragen
année suivante, il fut appelé à
roisse catholique de Berlin, et
850, à Mayence, où il suc-
ie, à M. Kaiser. Au concile œcu-
n (1869), il se rangea d'abord
tais bientôt il accepta le dogme
ut en faisant quelques réserves
sur l'opportunité de sa proclamation. Élu membre du Reichstag, en 1871, il fut un des chefs du parti clérical, chercha à intéresser le gouvernement dans la question du pouvoir temporel et publia sur cette question un grand nombre de lettres, mandements et brochures. En 1877, il se rendit à Rome, à l'occasion du jubilé, et essaya d'y combiner un plan d'action avec les évêques dépossédés de la *Prusse*. — M. Ketteler est mort à Mayence le 13 juillet 1877. La ville de Munster lui doit une école spéciale de théologie. On a traduit de lui, en 1861, un livre intitulé *Liberté, autorité, Église*, où il admet un certain nombre des principes de 1789.

KEYSER (Nicaise DE), peintre belge, né à Sandvliet (province d'Anvers), le 26 août 1813, était simple berger lorsqu'il manifesta sa vocation pour les arts. Placé, aux frais d'une protectrice, à l'Académie d'Anvers, il y reçut les leçons de Jacobs-Jacobs et Van Brée, et, en 1834, produisit un *Christ en croix*, destiné à une église catholique de Manchester et qui eut un grand succès. En 1836, il donna *la Bataille de Courtray*, et, en 1839, le plus célèbre de ses tableaux : *la Bataille de Woringen*, placé aujourd'hui au palais de la Nation à Bruxelles (1839). On a encore de lui : *le Calvaire*, *Saint Dominique*, *la Bataille des Éperons d'or*, *Charles-Quint en méditation*, *l'Antiquaire*, *la Bataille de Senef*, celle de *Nieuport*, le *Portrait du roi Guillaume II*, etc. Il a envoyé un *Portrait* à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Plus tard, il négligea la grande peinture historique pour les tableaux de genre. Il a donné dans cette nouvelle manière : *Sainte Élisabeth faisant l'aumône* (1851), qui appartient au roi des Belges. Il a obtenu une 2^e^ médaille en 1840.

M. Nicaise de Keyser est un des chefs de la nouvelle école belge, qui se rattache si étroitement à l'école moderne française de Paul Delaroche. Il a été nommé directeur de l'Académie d'Anvers, et correspondant de l'Institut de France, le 20 juin 1868.

KHANYKOF (Nicolas DE), géographe et voyageur russe, né dans le gouvernement de Kalouga, le 5 novembre 1819, fut attaché d'abord au ministère des affaires étrangères, puis fit partie en 1839 de la malheureuse expédition de Khiva sur l'Oxus. En 1841, il détermina la latitude de Bokhara, et parvint jusqu'à Samarkand. De 1842 à 1846, il fit un grand nombre de voyages dans le Caucase et l'Asie Mineure. Il consacra ensuite trois années (1853-1855) à lever la carte du Caucase russe. Nommé, en 1856, consul général à Tauris (Perse), il fut l'année suivante chef de l'expédition scientifique du Khorassan, dont les résultats lui valurent, en 1861, la grande médaille d'or de la Société de géographie de Paris.

Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg depuis 1847, M. E. de Khanykof a publié dans les Mémoires de cette compagnie et dans divers recueils allemands et anglais de nombreux travaux spéciaux. On cite de lui en français : *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale* (1863, in-8) : *Études sur l'instruction publique en Russie* (1865, in-8); *Mémoire sur Khacani*, poète persan du XIV^e^ siècle (Impr. Impér., 1865, in-8); *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse* (1866, in-4, avec 3 pl.).

KIÉNER (Louis-Charles), naturaliste français, né à Paris le 31 juillet 1799, a été longtemps conservateur des galeries du prince Masséna. Il accompagna ce prince dans un voyage au Brésil d'où il rapporta un grand nombre d'ob-

jets aujourd'hui déposés au Muséum d'histoire naturelle. Devenu aide-naturaliste dans cet établissement et conservateur des galeries de zoologie et de géologie en 1836, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1857.

M. Kiéner a publié un ouvrage important, l'*Iconographie des coquilles vivantes* (1834-1856, 11 vol. in-4°, 900 planches), comprenant quarante-huit monographies, et plusieurs *Mémoires* insérés dans divers recueils.

KIEPERT (Henri), géographe allemand, né à Berlin, le 31 juillet 1818, fit ses études dans cette ville et se distingua par son aptitude pour les travaux géographiques. Élève de Ch. Ritter, il entreprit, en 1841, avec les professeurs Schænborn et Loew, un voyage d'exploration scientifique dans l'Asie Mineure. Appelé, en 1845, à Weimar, en qualité de directeur technique de l'Institut géographique de cette ville, il exerça ces fonctions durant sept ans et retourna se fixer dans sa ville natale. En 1865, il fut appelé au bureau de statistique du gouvernement prussien.

M. Kiepert débuta par la publication d'un *Atlas de la Grèce et de ses colonies* (Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien; Berlin, 1840-1846, 24 feuilles; 2e édit., 1851), beau travail auquel M. Ritter avait collaboré. Il donna ensuite: cinq cartes sur la Palestine dans la *Palæstina* de Robinson et Smith (Halle, 1843, 3 vol.); un *Atlas biblique* (Berlin, 1846; 3e édit. 1854, 8 feuilles), avec notes explicatives; *l'Asie Mineure* (Ibid., 1843-1845, 6 feuilles); *l'Empire turc en Asie* (Karte des türkischen Reiches in Asien; Ibid., 1844, 2 feuilles); *Atlas historique géographique du monde ancien* (Historisch-geographischer Atlas der alten Welt; Ibid., 1848, 16 feuilles, planches et texte, 1851; 9e édition.); *la Carte murale de l'ancienne Italie* (Wandkarte von Alt-italien; Ibid., 1858, 12 feuilles); *les Environs de Rome* (Umgebungen von Rome; Ibid., 1850, 4 feuilles); *Atlas du globe terrestre entier, à l'usage des écoles* (Schulatlas der ganzen Erde; Ibid., 3e édit., 1850, 25 feuilles); *Carte murale de l'empire romain* (Wandkarte des rœmischen Reiches; Ibid., 1852, 12 feuilles); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien; Berlin, 1853), faisant partie de l'*Erdkunde* de Ritter; etc. Ces divers travaux ont valu à leur auteur une grande médaille à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Il a donné depuis un important *Traité de géographie ancienne* (Lehrbuch der alten Geogr., 1877), sans compter d'intéressants articles dans *le Journal de géographie universelle* et des brochures et mémoires. En 1844, ses *Commentaires historiques géographiques des guerres entre l'empire d'Orient et les rois persans de la dynastie des Sassanides* lui valurent le premier prix à un concours de l'Institut.

KIERS (Pierre), peintre hollandais, né à Graeneveld près de Meppel, dans la Drenthe, le 5 janvier 1807, étudia sous le peintre Douwe de Hoop, mort si jeune, et cultiva comme son maître et ami le genre et les intérieurs. Il s'est fixé à Amsterdam et y a exécuté ses différents sujets, dans lesquels il cherche à varier indéfiniment les mêmes procédés. Il s'est appliqué surtout à produire des effets de lumière. C'est dans ce but que sont conçus les tableaux suivants qui ont presque tous figuré aux Expositions universelles de 1855 et 1867: *Dame sortant de chez elle le soir*, heureux effet de lanterne; *Dame lisant la Bible*, *Intérieur d'une maison hollandaise*, *le Peintre dans son atelier*, *Dame écrivant une lettre*, etc. M. P. Kiers est devenu membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam.

KIMBALL (Richard-B.), [illegible] né en 1815, à Lebanon (New-[illegible] classes au collège de [illegible] études de droit, qu'il [illegible] parcourut ensuite l'Europe et [illegible] États-Unis, il se fit homme de [illegible] puis à New-York.

M. Kimball a collaboré [illegible] plusieurs années, au *Knickerbocker* [illegible] il a publié son principal [illegible] *les Fils de la vie* (Saint-Leger [illegible] the life, 1849, in-12), roman [illegible] posant le travail d'un esprit [illegible] vérité. On a encore de lui [illegible] sur Cuba: *Cuba et ses habitants* [illegible] bans; New-York, 1849, in-12; [illegible] contes et d'esquisses pleins de [illegible] *la vie d'étudiant à l'étranger* [illegible] dent Life abroad; 1853, in-12, [illegible]

KIMBERLEY (John Wodehouse, [illegible] pair d'Angleterre, né à Londres [illegible] fit de brillantes études à Oxford [illegible] grand-père comme baron W[illegible] Nommé député-lieutenant de [illegible] fut sous-secrétaire d'État pour [illegible] gères de 1852 à 1856, envoyé [illegible] ministre plénipotentiaire en [illegible] envoyé en mission en 1863, à [illegible] tion du Slesvig-Holstein, [illegible] lande de 1864 à 1866, époque [illegible] comte, lord du sceau privé [illegible] nistre des colonies dans le [illegible] 1870 à 1874.

KINGLAKE (Alexandre-W[illegible] anglais, né à Taunton, en 18[illegible] lège d'Eton et à l'université de [illegible] fit admettre au barreau en 18[illegible] pour l'Orient et, durant son [illegible] plusieurs amis une correspondance [illegible] contenant le récit de ses impressions [illegible] aventures. Il la réunit, à son retour [illegible] blier, mais il ne trouva ni libraire [illegible] de journaux qui acceptassent [illegible] se remit à plaider. En 1849, [illegible] parut, sous le voile de l'anonyme [illegible] succès en fut complet. Ce livre, [illegible] outre lieu à une série d'[illegible] titre le mot grec *Eothen* (d'Orient, [illegible] duit dans la plupart des langues [illegible] L'auteur s'établit à Londres et [illegible] de la Chancellerie. Élu par le bourg [illegible] water à la Chambre des Communes, [illegible] le parti libéral et s'éleva avec [illegible] l'annexion de la Savoie et de [illegible] France.

M. Th. Karcher a traduit de lui, [illegible] édition anglaise: *l'Invasion de la Crimée* [illegible] *et histoire de la guerre jusqu'à* [illegible] *Raglan* (1864-1875, Bruxelles, [illegible] long chapitre de cet ouvrage [illegible] part, sous le titre d'*Histoire du* [illegible] York, Londres et Bruxelles, 18[illegible] sous l'Empire, une grande [illegible] France.

KINGSLEY (rév. Charles), [illegible] né le 12 juin 1819, au village [illegible] Devon), fit ses hautes classes [illegible] Cambridge. Ayant abandonné [illegible] pour embrasser l'état ecclésiastique [illegible] cure d'Eversley dans le Hampshire [illegible] Son premier essai littéraire [illegible] *la Tragédie de la Sainte* [illegible] 1848), où il mit en scène [illegible] Hongrie. Puis il écrivit, [illegible]

événement jeta M. Kinkel h[illegible]
ecclésiastique. Il se livra sp[illegible]
études historiques sur l'art mo[illegible]
voyages d'exploration, et, a[illegible]
nouveaux grades à la faculté [illegible]
Bonn, il ouvrit, en 1845, un co[illegible]
asiatique et de littérature [illegible]
fréquenté.

M. Kinkel se jeta tout enti[illegible]
ment révolutionnaire de 184[illegible]
d'ouvriers, publia une brochu[illegible]
vez-vous! (Handwerk, rette d[illegible]
et par ses professions de foi [illegible]
Bonn (Bonner Zeitung), et [illegible]
qu'il fonda lui-même, devin[illegible]
chefs de la démocratie socia[illegible]
rhénanes. La ville de Bonn l'[illegible]
puté à la seconde Chambre de [illegible]
la prise à main armée de l'ars[illegible]
bourg, il fut forcé de s'enfuir [illegible]
rendit dans le Palatinat, se m[illegible]
du grand-duché de Bade et [illegible]
par les troupes prussiennes e[illegible]
damné à la détention perpétu[illegible]
de guerre de Rastadt, il fut, [illegible]
(avril 1850), appelé devant la [illegible]
Cologne, dans le procès relatif [illegible]
senal. Il présenta sa défense [illegible]
du jury d'être déclaré non co[illegible]
affaire. Transféré à la fame[illegible]
Spandau, pour y subir la peine [illegible]
été condamné dans le duché de [illegible]
dès le mois de novembre de [illegible]
s'évader, et se réfugia en Angl[illegible]
sion, entourée de circonstan[illegible]
causa, en Allemagne, la plus [illegible]
M. Kinkel dut particulièremen[illegible]
vouement d'un de ses anciens [illegible]
Schurz, qui, après avoir com[illegible]
de Bade, avait été condamné [illegible]
capitale, et qui, s'étant écha[illegible]
plus extraordinaire, au mome[illegible]
cution, avait bravé de nouvea[illegible]
versant toute l'Allemagne pour [illegible]
et son ami. M. Kinkel passa en [illegible]
Venu en Angleterre, il y ob[illegible]
professeur dans un établisseme[illegible]
en 1859, un journal allemand [illegible]
ne garda pas la direction. Au [illegible]
il fit à Paris des conférence[illegible]
l'art, et devint, la même anné[illegible]
chéologie et d'histoire de l'a[illegible]
technique de Zurich.

Parmi les importants ouvrag[illegible]
en cite en première ligne un po[illegible]
le tireur, histoire rhénane e[illegible]
(Otto der Schütz, eine rheini[illegible]
[illegible] Stuttgart [illegible]
1846), et un [illegible] vant[illegible]
[illegible] 1843; 3[illegible]
[illegible] ouvrag[illegible]
[illegible] populc[illegible]
[illegible] ; *Hist*[illegible]
de la sculpture et de l'archi[illegible]
chrétiens (Geschichte der b[illegible]
den christlichen Vœlkern; Ib[illegible]
Contes (Erzæhlungen; Stutt[illegible]
1851), en collaboration avec M[illegible]
le Guide à travers la vallée [illegible]
Führer durch das Ahrthal, e[illegible]
1851); *Musique sur l'histoire* [illegible]
Kunstgeschichte; Berlin, 18[illegible]
outre, l'annuaire littéraire, [illegible]
1847), et collaboré à plusieur[illegible]
périodiques. Il a été publié [illegible]
un ouvrage considérable s[illegible]
(Hambourg, 1850, 2 vol.). Un

l'histoire imaginaire d'un
t de cadre à une peinture
et des vices de la société
luisit une grande sensation,
; critiqué et surnommé *le*
donna pour pendant non
sitation (Yeast, a *problem*;
problème de la misère, et
is le christianisme régénéré
le moral de l'humanité. Les
52; 2e édit., 1856) et de
iennent au même genre de
n Locke a été traduit en

: un traité sur *l'Association*
ure (Application of associa-
riculture, 1852); *Sermons*
se village sermons, 1852);
ward ho! 1854, 3 vol.;
es et aventures d'un cheva-
d'Elisabeth; *Alexandrie et*
n and her schools; 1854,
isophique du gnosticisme;
illes de la mer (Glaucus,
e Heroes, 1855), livres d'é-
in second volume de *Ser-*

voulant venir en aide aux
ranisa des secours, ouvrit
la des écoles, propagea par
ses théories d'amélioration,
me de Fourier : « Associer
le talent », avec la morale
et pour règle. Comme ap-
tion des ouvriers tailleurs
sée et, grâce à un emprunt
r établissement, elle réussit.
industrielles furent entre-
avec plus ou moins de
ley devint chanoine hono-
Il est mort à Londres le 23

, littérateur anglais, frère
1830, étudia au collège
is à Oxford, et séjourna en
1858. De retour en Angle-
diverses revues. Pendant la
nne, il suivit l'armée fran-
correspondant, assista à la
fut le premier Anglais qui
le siège. — Il est mort le

l nombre de romans, parmi
s : *les Mémoires de Geoffroy*
mshoe (1861); *Austin Eliott*
et les Burtons, histoire de
); *Mademoiselle Mathilde*
uerite (Old Margaret, 1871);
Boy's Story of Sedan (1872,
rredge (1874, 3 vol.).

efroy], poète et homme poli-
11 août 1815, à Obercassel,
e protestant. Élevé au sein
, il eut lui-même une jeu-
gé à la Faculté théologique
ouvrit des cours de théologie
rétien qui eurent beaucoup
xercer, dans une des églises
ne, les fonctions de prédica-
naissance de Mme Johanna
uis quelques années de son
ure de cette ville, et qui
gion catholique. En 1843, il
ive opposition de la Faculté
et du clergé protestant. Cet

événement jeta M. Kinkel hors de la carrière ecclésiastique. Il se livra spécialement à des études historiques sur l'art moderne, fit quelques voyages d'exploration, et, après avoir pris de nouveaux grades à la faculté philosophique de Bonn, il ouvrit, en 1845, un cours public d'histoire asiatique et de littérature dramatique, très-fréquenté.

M. Kinkel se jeta tout entier dans le mouvement révolutionnaire de 1848, fonda un club d'ouvriers, publia une brochure : *Artisans, sauvez-vous!* (Handwerk, rette dich! Bonn, 1848), et par ses professions de foi dans la *Gazette de Bonn* (Bonner Zeitung), et dans *le Spartacus*, qu'il fonda lui-même, devint bientôt l'un des chefs de la démocratie socialiste des provinces rhénanes. La ville de Bonn l'envoya comme député à la seconde Chambre de Berlin; mais, après la prise à main armée de l'arsenal royal de Siegbourg, il fut forcé de s'enfuir de la Prusse. Il se rendit dans le Palatinat, se mêla au soulèvement du grand-duché de Bade et fut fait prisonnier par les troupes prussiennes en juin 1849. Condamné à la détention perpétuelle par le conseil de guerre de Rastadt, il fut, deux ans plus tard (avril 1850), appelé devant la Cour d'assises de Cologne, dans le procès relatif à la prise de l'arsenal. Il présenta sa défense lui-même, et obtint du jury d'être déclaré non coupable dans cette affaire. Transféré à la fameuse forteresse de Spandau, pour y subir la peine à laquelle il avait été condamné dans le duché de Bade, il parvint, dès le mois de novembre de la même année, à s'évader, et se réfugia en Angleterre. Cette évasion, entourée de circonstances romanesques, causa, en Allemagne, la plus grande sensation. M. Kinkel dut particulièrement son salut au dévouement d'un de ses anciens élèves, M. Charles Schurz, qui, après avoir combattu dans le duché de Bade, avait été condamné lui-même à la peine capitale, et qui, s'étant échappé, par la fuite la plus extraordinaire, au moment même de l'exécution, avait bravé de nouveau la mort en traversant toute l'Allemagne pour délivrer son maître et son ami. M. Kinkel passa en Amérique en 1851. Venu en Angleterre, il y obtint une place de professeur dans un établissement public. Il fonda, en 1859, un journal allemand, *Hermann*, dont il ne garda pas la direction. Au printemps de 1866, il fit à Paris des conférences sur l'histoire de l'art, et devint, la même année, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'École polytechnique de Zurich.

Parmi les importants ouvrages de M. Kinkel, on cite en première ligne un poëme épique : *Othon le tireur, histoire rhénane en douze aventures* (Otto der Schütz, eine rheinische Geschichte in zwœlf Abentheuern; Stuttgart, 1846; 50e édit., 1877), et un recueil très vanté de *Poésies lyriques* (Gedichte; Ibid., 1843; 3e édit., 1850). Viennent ensuite plusieurs ouvrages en prose : *l'Aar, contrée, histoire et vie populaire* (die Ahr, Landschaft, etc.; Bonn, 1846); *Histoire de la peinture, de la sculpture et de l'architecture des peuples chrétiens* (Geschichte der bildenden Künste bei den christlichen Vœlkern; Ibid., 1845, tom. I); *Contes* (Erzaehlungen; Stuttgart, 1849; 2e édit., 1851), en collaboration avec Mme Johanna Kinkel; *le Guide à travers la vallée de l'Aar*, etc. (der Führer durch das Ahrthal, etc.; Bonn, 2e édit., 1851); *Mosaïque sur l'histoire de l'art* (Mosaik zur Kunstgeschichte; Berlin, 1876). Il a rédigé, en outre, l'annuaire littéraire, *Vom Rhein* (Essen, 1847), et collaboré à plusieurs journaux et revues périodiques. Il a été publié par M. Strodsmann un ouvrage considérable sur *Gottfried Kinkel* (Hambourg, 1850, 2 vol.). Une partie des œuvres

de M. Kinkel a été traduite en français dans la *Revue britannique* et la *Revue germanique* (1861).

KIORBOË (Charles-Frédéric), peintre suédois, né à Stockholm, vers 1815, eut pour maître l'artiste hollandais Henning, se voua à la peinture de genre et au paysage et vint de bonne heure à Paris. Il a exposé à nos Salons : *Hallali de cerf* (1844); *Renard pris au piège* (1846); *Chiens de Tartarie, Course de trotteurs sur un lac en Suède, Surprise réciproque, Nature morte, Terrier* (1855); *Shetland Pony, Chiens de relais de la meute impériale* (1857); *Griffons des Pyrénées* (1859); *Chasse à l'élan, Chasse à courre au renard, Cerf attaqué par des loups*, à l'Exposition universelle de 1867, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, une 2ᵉ en 1846, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1860. — M. Kiorboë est mort à Dijon en septembre 1876.

KIP (William-Ingraham), théologien américain, évêque de Californie, né à New-York, le 3 octobre 1811, d'une ancienne famille hollandaise, étudia le droit, puis la théologie, et fut ordonné diacre de l'Eglise épiscopale en 1835. Après avoir eu la charge de plusieurs églises de New-York et d'Albany, il fut consacré, en 1853, évêque missionnaire de San-Francisco.

M. Kip s'est fait, par plusieurs ouvrages de religion et de théologie, une réputation d'érudit et d'écrivain : *le Jeûne du carême, histoire, objet et véritable observance du carême* (the Lenten Fast, etc., 1843, in-12; New-York, 6ᵉ édit.); *le Double témoin de l'Eglise* (the Double witness of Church; Ibid., 1844, in-12, plus. édit.); *les Fêtes de Noël à Rome* (the Christmas Holidays in R., Ibid., in-12, 1845), souvenirs d'un voyage en Italie; *les Premières missions des jésuites dans l'Amérique du Nord* (Early jesuit missions in North America; Ibid., in-12, 1846, avec cartes); *les Premiers conflits du christianisme* (the Early conflicts of christianity; Ibid., in-12, 1851); *les Catacombes de Rome* (the Catacombs of Rome; Ibid., in-12, 1854); *Choses inaperçues de l'Écriture* (Unnoticed Things of Scripture, 1868), etc.

KIRBY SMITH (Edmond), général américain confédéré, est né à Saint-Augustin (Floride) en 1826. Elève de Westpoint, il en sortit, en 1845, comme sous-lieutenant, et se distingua dans la campagne du Mexique, où il fut promu lieutenant (août 1847); nommé plus tard capitaine et appelé ensuite à Westpoint, il y professa les mathématiques jusqu'en 1855, puis servit sous Van Dorn, dans le Texas occidental, fut blessé grièvement en 1859, dans une rencontre avec les Indiens Comanches, et devint major en 1860.

Démissionnaire le 6 avril 1861, il fut nommé brigadier général dans l'armée confédérée. Blessé à Bull-Run (21 juillet), en amenant des troupes fraîches qui décidèrent la victoire, il était à peine rétabli, qu'il prit le commandement de la 4ᵉ division de l'armée de Virginie. Le 8 avril 1862, il reçut, avec le grade de major général, le commandement militaire du Tennessee oriental, et, au mois d'août, guida l'avant-garde de Braxton Bragg dans l'invasion du Kentucky. Promu lieutenant général en octobre, il fut chargé de seconder Sterling Price dans la Louisiane : il y lutta énergiquement et souvent avec bonheur contre les fédéraux, qu'il battit notamment à Bayou-Coteau (3 novembre 1863), lorsque Banks tenta l'invasion du Texas. Depuis la guerre il a rempli les fonctions de chancelier à l'Université de Nashville (Tennessee).

KIRCHHOFF (Gustave-Robert), physicien allemand, né à Kœnigsberg, le 12 mars 1824, termina ses études à l'université de sa ville natale et se rendit à Berlin, où il fut, quelque temps, professeur libre. Nommé professeur extraordinaire de physique à Breslau en 1850, il passa à la même chaire à Heidelberg, comme professeur ordinaire en 1854, et à Berlin en 1875. La même année, il fut élu membre de l'Académie de Berlin, dont il faisait partie comme correspondant dès 1861. Il est correspondant de l'Institut depuis le 24 janvier 1870.

M. Kirchhoff, à qui l'on doit d'importantes recherches sur l'électricité, l'élasticité, la tension de la vapeur, etc., a particulièrement attaché son nom aux découvertes ingénieuses faites en 1859 avec M. Bunsen sur l'analyse spectrale, laquelle permet de reconnaître, selon la couleur des raies, le métal qui les produit. Cette découverte, appliquée aux investigations sur la nature physique des corps célestes, donna naissance à une nouvelle science, l'astronomie physique, cultivée avec succès par un certain nombre de savants, notamment par MM. Janssen en France et Lockyer en Angleterre (Voy. ces noms). M. Kirchhoff en a consigné les résultats dans son ouvrage : *Recherches sur le spectre solaire et les spectres des corps simples* (Untersuchungen über das Sonnenspectrum, etc.; Berlin, 1861; 3ᵉ édit. 1866). Il a publié en outre dans les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorff et dans le *Journal des mathématiques* de Crelle des mémoires sur les résultats de ses autres études.

KIRCHHOFF (Jean-Guillaume-Adolphe), philologue allemand, né à Berlin, le 6 janvier 1826, fit ses études classiques au gymnase Frédéric-Guillaume, et suivit les cours de philosophie à l'université de sa ville natale. Professeur au gymnase de Joachimsthal, dès 1846, il devint, à la mort de Boeckh, professeur à l'université (1867). Il avait été élu membre de l'Académie des sciences en 1860.

Outre sa thèse (*Quæstionum Homericarum particula*, 1846), on a de lui : *l'Odyssée d'Homère et son origine* (die Homer. Od. und ihre Entstehung (1859); des éditions des tragédies d'Euripide et d'autres tragiques grecs, etc. ; puis dans un autre ordre : *les Monuments de la langue ombrienne* (die umbr. Sprachdenkmäler; Berl. 1848-1851, 2 vol.) avec Aufrecht; *l'Alphabet runique* (das goth. Runenalphabet, Ibid. 1851); *le Droit municipal de Bantia* (das Stadtrecht von B., Ibid. 1853). Il prit part à l'édition des inscriptions grecques, publiées par l'Académie des sciences, notamment au quatrième volume du *Corpus inscriptionum græcarum*, qui contient les inscriptions chrétiennes, et en 1873 il publia le premier volume du *Corpus inscriptionum atticarum*, contenant les inscriptions antérieures à Euclide. Il a inséré un grand nombre d'études et de mémoires dans divers recueils spéciaux.

KIRCHMANN (Jules DE), jurisconsulte et philosophe allemand, né à Schafstædt, près de Mersebourg, le 5 novembre 1802, étudia le droit aux universités de Leipzig et de Halle, et entra dans la magistrature. Nommé, en 1846, procureur près le tribunal criminel de Berlin, il se rendit populaire par son impartialité, et fut élu, en avril 1848, député à l'Assemblée nationale; il siégea au centre gauche. Son mandat lui ayant été renouvelé l'année suivante, il se rapprocha davantage de la gauche. Après la dissolution il reprit sa place de magistrat, mais il fut bientôt suspendu pour trois mois et demanda à se retirer. Il alla alors se fixer à Dresde. Envoyé à la Chambre,

en 1861, par les électeurs de Breslau, il appartint au parti progressiste. Il reprit, en 1863, ses fonctions de conseiller, mais, en 1866, à la suite d'un rapport fait aux réunions ouvrières sur le socialisme dans la nature, et la solution de la question sociale par la prudence dans le mariage, il fut traduit disciplinairement devant la cour supérieure de Berlin, et révoqué. Il résida depuis à Berlin.

M. Kirchmann a publié comme jurisconsulte : *Code prussien de procédure civile* (das preuss. Civil processgesetz, Berlin 1847); *Code pénal pour la confédération du Nord* (Strafgesetzbuch für den Nordd. Bund. Elb. 1870) et *Code pénal pour l'Empire allemand* (Strafgesetzbuch für das deutsche Reich, Ibid. 1871). Il a donné en outre : *la Philosophie de la science* (die Phil. des Wissens, Berlin 1864); *Sur l'Immortalité* (Ueber die Unsterblichkeit, Ibid., 1865), critique des systèmes idéalistes modernes, principalement de celui de Hegel; *Esthétique basée sur le réalisme* (Aesthetik auf real. Grundlage, Ibid., 1866, 2 vol.); *Catéchisme de philosophie* (Leipzig, 1877). Il a dirigé depuis 1868 *la Bibliothèque philosophique* (Phil. Bibliothek, Leipzig, 1868-1876, livr. 1-235).

KISSELEFF (Paul Dmitrévitch, comte DE), général et diplomate russe, né à Moscou, en 1788, d'une famille noble et ancienne, entra, à seize ans, au corps des chevaliers-gardes; il fit ses premières armes dans la guerre que termina le traité de Tilsitt et combattit à Eylau, à Friedland, et plus tard à la Moskowa. Devenu, pendant la campagne de France, aide de camp de l'empereur Alexandre, il l'accompagna au Congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés à Paris. Chargé, durant cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la deuxième armée, commandée par le maréchal de Witgenstein (1816). Sa faveur continua sous le czar Nicolas, et, en 1828, il fut appelé à concerter, avec le comte Diebitch, le plan de la seconde campagne contre les Turcs; il y prit lui-même une part active, dirigea le passage du Danube sous le feu de l'ennemi et obtint le grade de lieutenant général. Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie, pour couvrir les flancs de l'armée principale, et s'arrêta sur la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix (septembre 1829).

Le général de Kisseleff qui, pendant son séjour dans les Principautés, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, reçut alors le titre et les fonctions de président plénipotentiaire des divans de Valachie et de Moldavie. Chargé en même temps du commandement en chef du corps d'occupation, il réunit entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires et exerça durant cinq ans (1829-1834) une véritable dictature dans les Principautés. Il les quitta, au commencement de 1834, après la promulgation des règlements organiques et l'élection des nouveaux hospodars, Michel Stourdza et Alex. Ghika. Malgré les sympathies personnelles qu'il sut inspirer aux Moldo-Valaques et les bienfaits incontestables de son gouvernement, son nom représenta plus tard, au milieu des divisions des partis, l'influence redoutable de la Russie.

A son retour à Saint-Pétersbourg, le général de Kisseleff, qui avait reçu, en 1833, le titre de général en chef d'infanterie, fut nommé membre du Conseil supérieur de l'empire et, quelque temps après, ministre des domaines impériaux, avec la mission d'améliorer le sort des paysans de la couronne. Il s'acquitta de cette tâche avec un grand zèle, et son administration lui valut le titre de comte et la place de directeur en chef de la 5^e section de la chancellerie privée du czar. Il fut nommé, en 1856, après le rétablissement de la paix, ambassadeur de Russie en France, poste longtemps occupé, avant la guerre, par son plus jeune frère mort en 1869, avec lequel il fut, à cette occasion, confondu par quelques journaux. En décembre 1862, sa santé le força de se retirer et il fut remplacé à l'ambassade par le baron de Budberg. — M. P. de Kisseleff est mort à Paris le 26 novembre 1873.

KLACZKO (Julien), publiciste polonais, né à Wilna (Lithuanie), le 6 novembre 1828, fit ses études universitaires à Kœnigsberg (Prusse), et reçut le grade de docteur en philosophie, en 1846. Après un séjour de plusieurs années en Allemagne, il vint à Paris et collabora assidûment à la *Revue des Deux-Mondes*. Appelé, en 1869, comme conseiller aulique au ministère des affaires étrangères, par M. de Beust, alors grand chancelier de l'empire d'Autriche, il donna sa démission en 1870, afin de prendre librement parti pour la France. Il fut à la même époque élu membre au Reichsrath de Vienne, mais l'état de sa santé l'obligea de se démettre de ce mandat et d'aller passer plusieurs années en Italie. En 1875, il se fixa de nouveau à Paris.

Écrivant avec la même facilité le français, l'allemand et le polonais, M. Klaczko a inséré dans *la Revue des Deux-Mondes* d'importants travaux sur la politique contemporaine, publiés plus tard à part : *Une annexion d'autrefois* (1859, in-18, 2^e édit. 1869); l'*Agitation unitaire en Allemagne* (1862, in-16); *Études de diplomatie contemporaine* (1866, in-8); *les Préliminaires de Sadowa* (1868 et 1869, in-8), et surtout *les Deux chanceliers* (le prince Gortchakoff et le prince de Bismarck) (1876, in-8; 3^e édit. 1877), dont les révélations firent grand bruit. Dans un autre ordre d'idées, on lui doit : la *Poésie polonaise au* XIX^e *siècle* (1862,) et une intéressante traduction des *Mémoires d'un Sibérien* de Rufin Piotrowski. Parmi ses écrits de circonstance, dans sa langue nationale, nous citerons : l'*Art polonais* (1850); *le Congrès moscovite et la propagande panslaviste*, et une édition de la correspondance du poète Mickiewicz, *Korrespondencya Mickiewicza* (1851, in-8).

KLAPKA (Georges), général hongrois, né à Temeswar, le 7 avril 1820, entra au service à dix-huit ans, fut d'abord attaché au corps d'artillerie et passa, en 1842, dans le régiment hongrois des gardes du corps. Pendant son séjour à Vienne, il compléta ses études sur l'art militaire. Envoyé, en 1847, dans le 12^e régiment de frontières, il avait donné sa démission, et se préparait à entreprendre un voyage à l'étranger, quand éclata la révolution de 1848. Le jeune officier reprit son épée, pour combattre l'Autriche. Plein d'enthousiasme pour la cause de la nationalité hongroise, il se mit à la disposition du ministère présidé par le comte Batthiany. Il fut d'abord chargé d'une mission en Transylvanie auprès des Szeklers, qu'il entraîna dans le parti des Magyares. Puis, quand la Diète, poussée en avant par Kossuth (voy. ce nom), eut décrété la levée en masse, il prit le commandement d'une compagnie de *honveds* et se distingua dans la guerre engagée contre les Serbes sur les rives du Danube. A la fin de 1848, il était chef d'état-major du général Kis; après la défaite de Kaschau (4 janvier 1849), il fut chargé de remplacer Messaros à la tête de son corps d'armée.

Comme général, M. Klapka montra, malgré sa jeunesse, autant de prudence que de bravoure, sut donner à ses soldats improvisés la solidité nécessaire pour tenir tête aux vieilles bandes autrichiennes, et, avec des recrues mal équipées, défendit la ligne de la Theiss, pendant que le gouvernement national s'établissait à Debreczin. Il ne put cependant arracher la victoire aux Impériaux dans la bataille des trois jours livrée près de Kapolna (26-28 février 1849), mais, quand les Hongrois reprirent l'offensive, il décida, comme chef du premier corps d'armée, le succès des batailles d'Isassegh (6 avril) et de Najysarlo (19 avril). Le 26 avril, il commanda l'aile gauche dans le combat livré devant Komorn aux Autrichiens, qui assiégeaient cette place, et mena cette brillante campagne d'avril, qui provoqua la retraite de Windischgraetz et ouvrit aux Magyares la route de Vienne.

Appelé à Debreczin par Kossuth, qui venait de proclamer l'indépendance de la Hongrie et la déchéance de la maison de Habsbourg, le jeune général fut nommé ministre de la guerre et entra complètement dans les vues du gouvernement révolutionnaire. Acceptant, dans toutes ses conséquences, le principe de la souveraineté du peuple, et associant à la cause de la nationalité celle de la liberté universelle, il suivit les inspirations de Kossuth, et, dans le plan qu'il dressa pour la campagne d'été, il assigna une place importante aux secours fournis par la démocratie polonaise. Mais tous les chefs de l'armée ne partageaient pas ses sentiments; Gœrgei refusa de porter la guerre hors de la Hongrie et de marcher sur l'Autriche avant d'avoir repris la ville d'Ofen. Le siège eut lieu malgré les avis de M. Klapka et donna aux Impériaux le temps de réparer leurs forces en attendant l'intervention russe. Après la prise d'Ofen, M. Klapka quitta le ministère et prit le commandement de la place de Komorn. Il essaya vainement de rétablir la concorde entre Kossuth et Gœrgei, qui, frappé de destitution, persistait à concentrer ses forces autour de Komorn, au lieu de repasser la Theiss et de se replier sur Szegedin, où le gouvernement s'était réfugié. Après les sanglants combats du 2 et du 11 juillet, l'armée hongroise fut enfin contrainte d'abandonner ses positions et opéra sa retraite vers Arad.

Au moment où se concluait la désastreuse capitulation de Vilagos (13 août 1849), M. Klapka se maintenait héroïquement à Komorn. Par de courageuses sorties, il avait jusqu'alors continuellement tenu en haleine l'armée assiégeante; le 5 août, il avait débloqué la place, jeté les Autrichiens dans le Danube, renouvelé les approvisionnements de la citadelle et poussé les avant-postes jusqu'à Raab. Il menaçait l'Autriche et la Styrie, quand il apprit la défection de Gœrgei. Forcé de se renfermer dans Komorn, il résolut de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tandis que toute la Hongrie faisait sa soumission, il voulut soutenir seul tout l'effort des armées impériales. Pendant plusieurs semaines, l'Europe tout entière eut les regards fixés sur Komorn, et le nom de Klapka, jusqu'alors peu connu hors de sa patrie, devint aussi célèbre que ceux de Bem et de Kossuth. Enfin, le 27 septembre 1849, une convention fut conclue entre les derniers défenseurs de la place et le maréchal Haynau. La cour d'Autriche, qui d'abord avait déclaré qu'elle exigeait que les « rebelles » se rendissent sans condition, se vit contrainte de leur accorder la vie sauve et la liberté.

M. Klapka partit aussitôt pour l'exil et se rendit en Angleterre. De Londres il passa en Italie et en Suisse. Après quelques années, il se fixa à Genève, et s'y fit naturaliser. Aux élections de 1856, les radicaux le firent entrer au Conseil, en le donnant pour collègue à M. Fazy. Lors de la guerre de l'indépendance italienne, en 1859, il se rendit à Turin et se concerta avec M. Teleki, pour déterminer ses compatriotes des bords de l'Adriatique à se soulever contre l'Autriche. Mais la paix de Villafranca mit ce projet à néant, et M. Klapka rentra en Suisse. Depuis il s'est rendu à plusieurs reprises en Italie et à Londres pour se concerter avec les divers défenseurs de la nationalité hongroise, et il s'est moins occupé d'exciter les esprits que d'empêcher l'explosion d'un mouvement prématuré. Après s'être efforcé en vain de calmer l'ardeur impuissante des Garibaldiens, il désavoua, au mois d'août 1862, la proclamation par laquelle Garibaldi, à Catane, appelait les Hongrois aux armes, et adjura ses compatriotes d'attendre une heure plus propice. Il crut la trouver dans la défaite de l'Autriche, en 1866; il forma une légion d'anciens Honveds, à la tête desquels il pénétra en Hongrie, par la frontière de Silésie, au moment même où l'armistice venait d'être conclu. L'amnistie proclamée lui permit de rentrer dans son pays, et la même année il fut élu député. Dès le début des événements de l'Orient, le général Klapka se rendit à Constantinople, dans le but de former une légion hongroise. Il allait même être chargé de la réorganisation de l'armée ottomane, avec un commandement important, mais les intrigues des généraux turcs, empêchèrent l'exécution de ce projet. Toutefois, il se montra l'adversaire résolu de la Russie et provoqua dans son pays des meetings et des manifestations en faveur des Turcs. On a annoncé depuis qu'il prenait la direction de la construction de chemins de fer projetés en Turquie.

M. Klapka a publié à Leipzig ses *Mémoires* (1850), suivis de *la Guerre nationale en Hongrie et en Transylvanie* (1851, 2 vol.). Plus tard, la guerre d'Orient lui fournit encore l'occasion de revendiquer, dans un autre écrit, les droits de sa patrie opprimée.

KLEIN (Jean-Adam), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792, étudia le dessin sous Ambroise Gabler, et suivit, de 1811 à 1815, les cours de l'Académie de Vienne. Après avoir visité la Styrie, la Hongrie et la plupart des villes des bords du Danube, il revint, en 1815, à Nuremberg, y produisit quelques toiles et parcourut les bords du Rhin, du Main et du Necker. Il suivit pendant trois nouvelles années (1816-1819) les cours de l'Académie de Vienne, et partit pour l'Italie, où il eut part aux libéralités du prince Louis, héritier du trône de Bavière, et aborda enfin la grande peinture. De retour à Nuremberg, en 1822, il y peignit des *Scènes de bivac*, des *Transports*, des *Trains militaires* et des *Épisodes de bataille*. M. Klein, habile graveur, a reproduit la plupart de ses compositions et celles d'un grand nombre d'artistes. — Il est mort à Munich le 21 mai 1875.

KLEMMING (Gustave-Édouard), savant bibliographe suédois, né à Stockholm le 5 septembre 1823, fils d'un érudit qui lui inspira de bonne heure le goût des recherches archéologiques, fit de brillantes études à l'université d'Upsal, et fut attaché, en 1847, à la bibliothèque royale de Stockholm, dont il est depuis devenu directeur. Ses travaux, connus et appréciés à l'étranger, lui ont valu la croix d'officier de la Légion d'honneur.

On lui doit entre autres documents précieux de littérature ou d'histoire : la traduction des romans du moyen âge : *Flore et Blanchefiore* (1844), *Fo*

...atin et l'eson (1846) et *le duc Frédéric de Normandie* (1853); *la Bible suédoise du moyen âge* ...venska Medeltidens Bibelarbeten, 1848-1855, ...I-II); *Révélations de sainte Brigitte* (Heliga ...gittas Uppenbarelser, 1857-1862, t. I-IV), l'un ...s plus importants monuments du vieux suédois; *Méditations de Bonaventure sur la vie du Christ* (1860); *Desiderata Bibliothecæ regiæ Holmiensis* (1853-1867, t. I-II); le savant recueil de *...littérature dramatique de la Suède* (Sveriges ...matiska litteratur, 1863), suivi de la publication séparée de mystères et de comédies en vieux ...ðles; *Chronique rimée de la Suède au moyen âge* (Svenska Medeltidens Rimkronikor; 1865-...8, t. I-III); *Extraits des collections d'un annotateur* (Ur en antecknares samlingar; 1868-1869, ...-III), etc.

...KLINKERFUES (Ernest-Frédéric-Guillaume), ...ronome allemand, né à Hofgeismar, le 29 mars ...3, étudia à l'École polytechnique de Cassel et ...employé au cadastre et à la construction du ...emin de fer Main-Weser. Il se livra à l'étude ...l'astronomie, devint, en 1851, aide-astronome ...Gauss à Gœttingue et lui succéda comme ...cteur de l'Observatoire. On lui doit l'invention ...plusieurs instruments, entre autres le bifilarhygromètre, servant à des observations de météorologie pratique. Il a découvert plusieurs comètes et en a calculé la direction.

...tre un certain nombre de mémoires insérés ...les Astronomische *Nachrichten* ou le Recueil ...la Société des sciences de Gœttingue, il a ...lié : *Astronomie théorique* (Theoretische astronomie, Brunswick, 1872), et *Théorie du Bifilarhygromètre* (Gœttingue, 1875). *

...KLOPP (Onno), historien allemand, né à Leer ...(Frise), le 9 octobre 1822, suivit les cours ...universités de Bonn, de Berlin et de Gœttingue, de 1841 à 1845, et fut quelque temps ...eur au gymnase d'Osnabruck. Il obtint ...l'attention du roi Georges V, qui l'attacha, ...6, au ministère de sa maison en qualité ...ariste et lui confia plusieurs missions, pen... la guerre de 1866. Il le suivit à Hietzing, ...Vienne, après la perte de sa couronne. Il ...sa le catholicisme en 1873.

...i ses travaux historiques, qui se distin... par des tendances anti-prussiennes, nous ...tionnons : *Histoire de la Frise orientale* (...chte Ostfrieslands, Hann., 1854-1858, 3 vol.); ...ric II, roi de *Prusse, et la nation allemande* (...Fried. II von Preuss. und die deutsche ...Schaffhouse, 1860; 2ᵉ édit. 1867), traduit ...çais (Bruxelles, 1866-1868, 2 vol. in-8); ...dant *la guerre de Trente ans* (Tilly im ...Kriege, Stuttgart, 1861, 2 vol.); *la Po... prussienne jugée par un patriote alle...* traduit en français (Montauban, 1871, ...*Chute de la maison des Stuarts* (der ...Hauses Stuart, Vienne, 1875-1876, 4 vol.). ...ent une édition complète des *Œuvres* de ...(1864 et suiv., tom. I-X), interrompue ... du refus du gouverneur de la province ...re de lui communiquer les documents; ...e a été publiée en français : *Correspon... Leibnitz avec l'électrice Sophie, petite... Jacques I, roi d'Angleterre* (1864-1875, ...8). *

...STEIN (Franz, baron DE), député fran... à Val-et-Châtillon (Meurthe), en 1833, ...abord dans l'armée et fut sous-officier ...régiment de lanciers. Il se consacra ... l'exploitation de ses propriétés et fut ...maire de Ville-en-Wœvre. Aux élections du 8 février 1871, il obtint, sans être élu, 25 389 voix, fut élu député de l'arrondissement de Verdun, le 20 février 1876, par 11 394 voix sur environ 18 000 votants, siégea au centre droit, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et monarchiste, par 11 686 voix, contre 7 411 obtenues par le candidat républicain, M. de Fallois. M. de Klopstein représente le canton de Fresnes-en-Woëvre, au conseil général de la Meuse. *

KNABL (Joseph), sculpteur autrichien, né dans le Tyrol, en 1821, fut élève du sculpteur Renn, alla continuer ses études artistiques à Munich, en 1838, où il se consacra spécialement au genre du moyen âge, et à la statuaire religieuse. On cite de lui : *le Baptême du Christ*, remarquable groupe exécuté pour la ville de Mergentheim (Wurtemberg); les statues de *la Vierge Marie* et de *sainte Anne*, à la cathédrale d'Eichstaedt; *Couronnement de la Vierge* pour le grand autel de Notre-Dame de Munich; *Jésus crucifié avec la Vierge et autres figures*, son œuvre la plus remarquée, à l'église de Haidhausen, etc. M. Knabl fut appelé en 1863 à l'Académie des Beaux-Arts de Munich, comme professeur de sculpture. *

KNAUS (Louis), peintre allemand, est né à Wiesbaden, dans le duché de Nassau, le 10 octobre 1829. Fils d'un opticien sans fortune, il reçut les leçons de Jacobi, peintre de la cour grand-ducale, et mérita bientôt d'être envoyé à Dusseldorf avec une pension de l'Etat. Il y eut pour maîtres le portraitiste Sohn et M. Schadow, qui, voyant son goût pour la peinture de genre, le força de quitter l'Académie (1847). M. Knaus prit alors la nature pour guide et se mit à étudier avec passion des types de paysans et à les reproduire. Le prix de quelques portraits lui permit de revenir à Dusseldorf où il se lia avec MM. Lessing, Leutze et Weber. A partir de 1853, il vécut huit ans à Paris, puis retourna en Allemagne, séjourna quelque temps à Berlin, puis s'établit de nouveau, en 1866, à Dusseldorf. Il se fixa à Berlin, en 1874, et y ouvrit un atelier dépendant de l'Académie des Beaux-Arts.

On cite de cet artiste : *la Fête rustique* (1847), son premier succès d'exposition; *le Jeu de cartes*, au musée de Dusseldorf; *l'Instituteur et ses Abeilles, la Fête de village*, qui le fit nommer membre de l'Académie d'Amsterdam, et *le Convoi funèbre*, qui lui valut une médaille d'or à Berlin (1852). M. Knaus a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Matin après une fête de village, un Campement de Bohémiens, l'Incendie de la ferme;* aux Salons de 1857 et 1859 : *un Convoi funèbre* et *les Petits fourrageurs, la Cinquantaine;* à celui de 1863 : *le Départ pour la Danse, le Saltimbanque;* à l'Exposition universelle de 1867 : *Femme d'un cordonnier, son enfant et un apprenti contemplant une souris prise dans une souricière, Femme jouant avec deux chats, Paysanne cueillant des fleurs dans une prairie, Un invalide, Garçons cordonniers, Paysans recevant une réprimande de leur curé*, et à celle de 1878 : *Un enterrement, Fête d'enfants, Paysans délibérant, Une bonne affaire, Un élève plein d'avenir*. M. Knaus a obtenu, comme peintre de genre, une 2ᵉ médaille en 1853, deux 1ʳᵉˢ en 1855 et 1857, deux rappels en 1857 et en 1859, et une médaille d'honneur en 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1859, il a été promu officier en 1867.

KNIES (Charles), économiste allemand, né à Marbourg en 1821, suivit les cours de l'université de sa ville natale et devint, en 1849, professeur à l'École des arts et métiers de Cassel. Tombé en disgrâce, à la suite d'un changement de ministère, il passa en Suisse, obtint une place à l'École cantonale de Schaffhouse et en 1855 devint professeur de sciences politiques à Fribourg-en-Brisgau. Élu membre de la seconde Chambre badoise en 1861, il fut nommé, l'année suivante, directeur du nouveau conseil des écoles, et prépara un plan de réformes dont la principale était le remplacement des inspecteurs ecclésiastiques par des conseillers laïques. Les difficultés que souleva le nouveau règlement lui firent donner sa démission, et il alla occuper la chaire d'économie politique à Heidelberg en 1865.

Parmi les ouvrages de M. Knies, on cite : *la Statistique comme science indépendante* (die Statistik als selbststaendige Wissenschaft, Kassel, 1850); l'*Économie politique au point de vue de la méthode historique* (die polit. Oek. vom Standpunkt der geschicht. Methode, Brunswick (1853); *les Chemins de fer et leur influence* (die Eisenbahnen und ihre Wirkungen, Ibid., 1853); *le Service militaire et les défauts de la conscription* (die Dienstleistung der Soldaten, etc., Frib., 1860); *Argent et crédit* (Geld und Credit, Berlin, 1873-1876, part. I-II); *Argent et monnaie universels* (Weltgeld und Weltmunzen, Id., 1874).

KNIGHT (Charles), libraire et littérateur anglais, né à Windsor, en 1791, et associé de bonne heure au commerce de librairie de son père, lui succéda et commença à se faire connaître par la fondation de l'*Etonian*, revue littéraire qui avait pour collaborateurs d'anciens écoliers du college d'Eton. Il s'établit à Londres et édita d'abord le *Knight's Quarterly Magazine*, où Macaulay fit insérer ses premiers essais. Ensuite, il entreprit des publications à bon marché, dont le *Penny Magazine* et la *Penny Cyclopædia* (1827) peuvent être cités comme des modèles du genre.

D'autres livres populaires furent édités par M. Knight : l'*Histoire d'Angleterre*, la *Bible pittoresque*, le *Shakespeare pittoresque*, la bibliothèque des *Shilling volumes*, et surtout l'*Encyclopédie anglaise*, terminée à la fin de 1857. Lorsque le droit de poste fut substitué au timbre des journaux, il établit, sous le titre de *Knight's Weekly newspaper*, une feuille destinée, par un arrangement ingénieux, à supprimer les frais de la presse provinciale. En 1859, il devint éditeur de la *Gazette de Londres*.

M. Knight a rédigé quelques écrits sur l'impôt exorbitant qui frappe le papier; une *Vie de Shakespeare* (1852), placée en tête de l'excellente édition qu'il a donnée des *Œuvres* de ce poète; *Savoir, c'est pouvoir* (Knowledge is power, 1855, in-8), aperçu des forces productives de la société résultant du travail, du capital et du talent; *le Vieil imprimeur et la presse moderne* (the old Printer and the modern press), choix d'articles insérés dans différents recueils périodiques. Il a publié une autobiographie sous ce titre : *Pages de la vie d'un travailleur* (1863-1865, 3 vol.). — M. Knight est mort à Londres, le 29 mars 1873.

KNIGHT (John-Prescott), peintre anglais, né en 1803, à Stafford, et fils d'un comédien distingué, fut placé d'abord chez un commerçant; il étudia ensuite sous G. Clint et débuta par deux toiles à la *British Institution*. A l'Exposition universelle de 1855 il a envoyé : *les Naufrageurs* ou gens qui pillent les navires en détresse, et *John Knox cherchant à arrêter la violence du peuple*; à celle de 1867 : le portrait de *sir Charles Eastlake*, celui de *Cabrera*. Cet artiste, élu membre associé de l'Académie anglaise en 1836, en devint, en 1844, membre titulaire.

KOBELL (François DE), minéralogiste et poète allemand, né à Munich, le 19 juillet 1803, fils d'un jurisconsulte mort en 1838, et petit-fils du célèbre paysagiste Ferdinand Kobell, fit ses études dans sa ville natale, et y obtint, en 1826, une chaire de minéralogie, comme professeur adjoint. La publication de sa *Caractéristique des minéraux* (Nuremberg, 1830-1831, 2 vol.) lui mérita ensuite sa nomination de professeur titulaire de minéralogie à l'université de Munich. Dès lors il fit paraître une suite de bons ouvrages spéciaux : *Tableaux pour servir à déterminer les minéraux à l'aide de simples expériences chimiques* (Tafeln zur Bestimmung der Mineralien, etc.; Munich, 5e édit., 1853), traduits en plusieurs langues; *Éléments de minéralogie* (Grundzüge der M.: Nuremberg, 1838); *Minéralogie* (Ibid., 1847); *Esquisse du règne minéral* (Skizzen aus dem Mineralreich; Munich, 1850); *Nomenclature minéralogique* (die Mineralnamen, etc.; Ibid., 1853); *Galvanographie* (Ibid., 1842; 2e édit., 1846).

Ces travaux scientifiques firent nommer M. de Kobell membre de l'Académie des sciences de Bavière, et conservateur en chef de la collection minéralogique de Munich. Il acquit une autre sorte de notoriété par des poésies écrites dans les dialectes de Bavière et du Palatinat : *Poésies en patois de la Bavière supérieure* (Gedichte in oberbayerischer Mundart; Munich, 7e édit., 1875); *Poésies en patois du Palatinat* (Gedichte in pfälzischer Mundart; Ibid., 6e édit., 1876); *Dictons et sentences* (Schnadahüpfle und Sprüchle; Ibid., 2e édit., 1852), et trois poèmes dans le dialecte de la Bavière supérieure : *der Hansl vo' Finsterwald, der schwarzi Veill*, et *D'Kranzer Resei*, réunis en un volume (Munich, 1852, 2e édit., 1876). On cite aussi un recueil de *Poésies en haut allemand* (Hochdeutsche Gedichte; Ibid., 1852).

KOCH (Charles-Henri-Emmanuel), naturaliste et voyageur allemand, né le 6 juin 1809, à Weimar, étudia les sciences et la médecine à Wurtzbourg et à Iéna, et obtint, vers 1831, les grades de docteur et d'agrégé à l'université de cette dernière ville. En 1836, il entreprit dans les provinces méridionales de la Russie un voyage d'exploration scientifique, à la suite duquel il publia son intéressant *Voyage à travers la Russie à l'isthme du Caucase* (Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus; Stuttgart, 1842-1843, 2 vol.). A son retour à Iéna, il fut nommé professeur adjoint de botanique; mais, en 1843, il repartit pour aller puiser dans la Turquie, l'Arménie, les montagnes du Pont, la Grusie, la mer Caspienne et le Caucase, les matériaux d'un nouvel ouvrage intitulé : *Voyages en Orient* (Wanderungen im Orient; Weimar, 1846-1847, 3 vol.), et très estimé en Allemagne. Le troisième volume en a été réimprimé à part, sous ce titre particulier : *la Crimée et Odessa* (die Krimm und Odessa; Leipzig, 1854). Il devint plus tard directeur adjoint du jardin botanique de Berlin, professeur à l'École de Sans-Souci et à l'École de ... ture de Potsdam, et, en 1877, directeur du jardin botanique de Berlin. — Il est mort dans cette ville le 25 mai 1879.

On a encore de M. Koch : *le Système naturel du règne végétal démontré dans la flore d'Iéna* (das Natürliche System des Pflanzenreichs nachgewiesen in der Flora von Jena; Iéna, 1839); *la Retraite des dix mille d'après* l'Anabase de *Xénophon* (der Zug der Zehntausend nach, etc.; Leip

zig, 1850); *Flore de l'Orient* (Beitraege zu einer Flora des Orients; Halle, 1848-1854); *la Route militaire du Caucase et la presqu'île de Taman* (die Kaukasische Militarstrasse und, etc.; Leipzig, 1851), etc.; puis une excellente *Carte de l'isthme du Caucase et de l'Arménie* (Karte von dem kaukasischen Isthmus, etc.; Berlin, 1851, 4 feuilles), avec texte explicatif.

KOCK (Henri DE), littérateur français, né à Paris, en 1821, fils du romancier populaire, Paul de Kock, mort en 1871, débuta de bonne heure, comme son père, et il produisit avec la même facilité des nouvelles et des romans, dans les journaux ou en volumes, et des pièces de théâtre. Parmi les romans, nous citerons : *Berthe l'amoureuse* (1843, 2 vol. in-8); *le Roi des étudiants et la Reine des grisettes* (1844, 4 vol. in-8); *Lorettes et gentilshommes* (1847, 3 vol. in-8); *les Lorettes vengées* (1853, 3 vol. in-8); *l'Amant de Lucette* (1855, 3 vol. in-8); *les Femmes de la Bourse* (1857, in-18); *Brin d'amour* (1857, in-18); *le Médecin des voleurs* (1857); *la Dame aux émeraudes* (1859, 4 vol. in-8); *les Baisers maudits* (1860, in-18); *la Haine d'une femme* (1861, 3 vol. in-8); *l'Héritage maudit* (1861, 5 vol. in-8); *le Démon de l'alcôve* (1862, in-12); *les Buveurs d'absinthe* (1863, 6 vol. in-8); *les Démons de la mer* (1863, 5 vol. in-8); *les Hommes volants* (1864, in-18); *les Mystères d'un cabotin* (1864, in-18); *la Nouvelle Manon* (1864, in-18); *les Treize nuits de Jeanne*, confessions d'une jolie femme (1864, in-18); *Ma petite cousine* (1865, in-18); *la Reine des grisettes* (1865, in-18); *l'Auberge des treize pendus* (1866, in-18); *la Tigresse* (1866, 2 parties, in-4); *les Amoureux de Pierrefonds* (1867, in-18); *le Marchand de curiosités* (même année, in-18); *le Crime d'Horace Lignon* (1868, in-18); *Mademoiselle Croquemitaine* (1871), etc., etc., puis une série de compilations dont les titres indiquent suffisamment la valeur : *Histoire des voleurs célèbres* (1869, in-4); *Histoire des courtisanes célèbres* (1869, in-4); *Histoire des libertins et libertines célèbres* (1871, in-4); *Histoire des fameux célèbres* (1872, in-4); on lui attribue également en collaboration avec M. Jaime fils : *Souvenirs et notes intimes de Napoléon III à Wilhelmshoehe* (1871, in-18), etc.

Au théâtre, M. Henri de Kock a fait jouer : *l'Eau et le feu* (1846), avec son père; *la Danse des écus* (1849); *l'Hôtel de Nantes* (1850); *la Vie en rose* (1856), pièce en cinq actes avec M. Th. Barrière; *les Frères de la côte* (1856), drame en cinq actes, avec M. Emm. Gonzalès; *Après la pluie*, comédie en un acte (1857); *Une maîtresse bien agréable* (1858); *Il n'y a plus d'enfants*, en trois actes et 9 tableaux, avec M. E. Blum (1859); *la Foire aux amourettes*, comédie en cinq actes, au théâtre Déjazet (1866), etc. Il a aussi donné des nouvelles à la *Patrie* et au *Figaro*, deux séries d'études : *les Petits chiens de ces dames* (1856) et *la Tribu des gêneurs* (1857).

KŒCHLIN (André), manufacturier français, ex-député, né en 1789, en Alsace, est cousin des frères Jacques et Nicolas Kœchlin, qui furent, l'un et l'autre, aussi grands industriels que grands citoyens. En 1818, il fut mis à la tête de la maison Dollfus-Mieg, qui embrassait déjà la filature, le tissage et l'impression des toiles peintes, et qui prit, sous sa direction, un rapide accroissement. Avant 1830, il put se retirer avec une belle fortune et fonda, en son propre nom, à Mulhouse, un établissement considérable pour la fonte des métaux et la construction des machines.

Ses opinions libérales le firent nommer maire de Mulhouse, après la révolution de Juillet, et il appliqua tous ses efforts au développement de l'instruction publique dans cette ville. Élu plusieurs fois député du Haut-Rhin (1831-1841 et 1846), il appuya les divers ministères et soutint particulièrement, dans sa politique extérieure et intérieure, le cabinet Guizot, jusqu'en 1848.

Comme industriel, M. A. Kœchlin a obtenu, depuis 1834, cinq médailles d'argent à nos diverses expositions, et une grande médaille d'honneur à celle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 avril 1836. — Il est mort à Paris, le 24 avril 1875.

KOECHLY (Hermann-Auguste-Théodore), philologue allemand, né à Leipzig, le 5 août 1815, fit ses études à Berlin et à l'université de Leipzig, entra dans l'enseignement et devint, en 1840 professeur à la Kreuzschule de Dresde. Il fonda dans cette ville la Société des collèges, qui eut de l'influence. En 1848, membre de la seconde Chambre de Saxe, il siégea dans les rangs du parti libéral; les événements de l'année suivante le forcèrent de chercher un asile en Belgique, où il écrivit deux ouvrages de philologie. En 1851, il fut appelé à Zurich pour remplacer Orelli, comme professeur de littératures et langues grecque et romaine. En 1864, il rentra en Allemagne et obtint une chaire à Heidelberg. — M. Koechly est mort à Trieste, le 3 décembre 1876.

On cite de lui des travaux : *Sur l'Antigone de Sophocle* (Vorlesung über Sophokles Antigone; Dresde, 1844); des éditions critiques (*Pseudo-Manetho et Maximus*; Paris, 1851; *Quintus Smyrnaeus*; Leipzig, 1850); une remarquable *Histoire de l'art militaire en Grèce* (Geschichte des griechischen Kriegswesens; Aarau, 1852), avec M. Rustow; *De l'Enseignement dans les collèges* (Ueber das Princip des Gymnasialunterrichts, etc.; Dresde, 1845); *De la Réforme des collèges* (Zur Gymnasialreform; Ibid., 1846); deux recueils de mémoires et essais académiques (Leipzig, 1853, Zurich, 1859), etc.

KOEHNE (le baron Bernard DE), administrateur et archéologue russe, né à Berlin le 4 juillet 1817, docteur et conseiller d'État, a donné quelques grandes publications d'art ou de généalogie : *Mémoires de la Société impériale d'archéologie et de numismatique de Saint-Pétersbourg* (1847-1852, t. I-IV, in-8, avec fig. et atlas); *Description du musée de feu le prince Basile Kotschoubey* (Ibid., 1857, 2 vol. in-4; 23 pl. et nombr. vignettes), ouvrage publié en russe et en français, seulement à cent exemplaires et contenant des recherches sur l'histoire et la numismatique des colonies grecques en Russie, des royaumes du Pont et du Bosphore cimmérien; *Notice sur les sceaux et les armoiries de la Russie* (Berlin, 1861, in-4, 1[re] partie); *Recherches sur l'origine de plusieurs maisons souveraines de l'Europe* (Ibid., 1863, in-8).

KOELLIKER (Rodolphe-Albert), physiologiste allemand, né à Zurich, le 6 juillet 1817, suivit les cours de médecine aux universités de sa ville natale, de Bonn et de Berlin, devint professeur à Zurich en 1845, et passa deux ans après comme professeur d'anatomie et de physiologie à l'université de Wurtzbourg. Il a fait, dès sa jeunesse, une application constante du microscope aux sciences naturelles, et s'est placé, par ses observations, à la tête de l'école histologique. Après avoir inséré, en 1841, quelques articles dans le *Repertorium* de Valentin sur les appareils reproducteurs des invertébrés, il écrivit, en 1842, une thèse sur l'origine de l'œuf chez les insectes, compara le développement de cet organe

chez les animaux articulés et chez les vertébrés, et publia divers mémoires sur les céphalopodes (Zurich, 1844) et sur les planaires (Ibid., 1846). Ce furent les matériaux qui servirent à son grand ouvrage intitulé : *Histologie* (1850-1852, 2 vol.), et dont l'anatomie corpusculaire fait le sujet; un abrégé en a été donné par lui sous le titre de *Manuel de la structure humaine* (Handbuch der Gewebelehre des Menschen, 1852, 1 vol., pl.; 2ᵉ édit., 1855) : il a été traduit en anglais aux frais de la Société de Sydenham, et en français par M. Béclard. Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Histoire du développement de l'homme* (Entwickelungsgeschichte des Menschen, 1861; 2ᵉ édit., 1876); *Description anatomique et systématique des Alcyonariées* (Anat. und system. Beschreibung der Alcyon. 1870-1872), comprenant les classes des vers et des mollusques; *Sur les Corpuscules de Pacini* (Ueber die pacin. Koerperchen), importante monographie, etc.

KOENIGSWARTER (Louis-Jean), économiste français, d'origine hollandaise, naturalisé en 1848, né à Amsterdam, le 12 mars 1814, reçu docteur en droit à Leyde, en 1835, vint à Paris en 1838, et se consacra à l'étude de l'économie politique. Il y devint membre de la Société des antiquaires de France et correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1851. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1850. — Il est mort à Paris, le 6 décembre 1878.

On a de lui : *Essai sur la législation des peuples anciens et modernes, relativement aux enfants nés hors mariage* (1842, in-8); *Études historiques sur le développement de la société humaine* (1850, in-8) ; *Histoire de l'organisation de la famille en France* (1851, in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *Sources et monuments du droit français, antérieurs au XVᵉ siècle, ou Bibliothèque de l'histoire du droit civil français* (1853, in-18); *Essai de statistique comparée sur le royaume des Pays-Bas* (1857); des *Mémoires* lus à l'Institut, et des articles ou des *Rapports* insérés dans la *Revue de législation*, l'*Annuaire* de la Société des antiquaires, et autres recueils.

Un de ses frères, M. Maximilien KŒNIGSWARTER, né en juillet 1815, a dirigé, jusqu'en 1852, une maison de banque qu'il avait fondée, à Paris, en 1835, avec ses frères. Naturalisé Français et connu dès 1849 par ses manifestations de dévouement au président Louis-Napoléon, il fut porté, en 1852 et 1857, comme candidat officiel au Corps législatif, et élu dans le département de la Seine. Aux élections générales de 1863, sa candidature échoua contre celle de M. Jules Simon. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1852. — Il est mort subitement à Paris, le 12 octobre 1878. Son autre frère, M. Henri-Jules KŒNIGSWARTER, né le 1ᵉʳ juillet 1819, quitta également la banque au 1ᵉʳ janvier 1857, et devint en octobre 1858 chargé d'affaires de Saxe-Cobourg-Gotha près la cour des Tuileries.

KOESTLIN (Jules), théologien allemand, né à Stuttgart, le 17 mai 1826, fit ses études théologiques au séminaire de Tubingue, visita l'Angleterre et l'Écosse, et suivit quelque temps l'université de Berlin. Professeur et prédicateur de l'université de Goettingue en 1855, il passa en 1865 à Breslau, et en 1870 à Halle ; il y fit des cours de théologie systématique et d'exégèse.

On cite de lui : l'*Église d'Écosse, son développement et ses rapports avec l'État* (die schott. Kirche, ihr inneres Leben, etc. ; Gotha 1852) ; *Doctrine de Luther sur l'Église* (Luther's Lehre von der Kirche ; Stuttgart, 1853) ; *les Affaires de l'Église* (das Wesen der K.; Ibid., 1854 ; 2ᵉ édit. 1872); *la Foi* (der Glaube, Gotha, 1859) ; *Théologie de Luther* (Luther's Theol. ; Stutt., 1863, 2 vol.); *Martin Luther, sa vie et ses écrits* (M. Luther, sein Leben, etc.; Elb. 1875, 2 vol.).

KOHL (Jean-Georges), voyageur et écrivain allemand, né le 28 avril 1808, à Brême, où son père était commerçant, étudia le droit aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et de Munich, obtint, en 1832, une place de précepteur dans la famille du baron de Manteuffel et, plus tard, dans celle du comte Medem. Il habita la Courlande, puis parcourut la Livonie, visita Dorpat, Saint-Pétersbourg, Moscou, le midi de la Russie, et retourna, en 1838, en Allemagne. Il se fixa à Dresde, d'où il a fait des excursions dans toutes les parties de l'Europe. Plus tard, il porta ses recherches sur l'Amérique du Nord, alla séjourner aux États-Unis en 1854. Il revint à Brême en 1858, y reprit avec une nouvelle activité ses publications et devint, en 1863, bibliothécaire de la ville. — Il est mort le 28 octobre 1878.

Parmi ses ouvrages on cite : *Esquisses et tableaux de Saint-Pétersbourg* (Petersburg in Bildern und Skizzen; Dresde et Leipzig, 1841, 2 vol. : 2ᵉ édit., 1846, 3 vol.); *Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne* (Reisen im Innern von Russland und Polen; Ibid., 1841, 3 vol.); *Voyages dans la Russie méridionale* (Reisen in Sudrussland; Ibid., 1841, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1846-1847, 3 vol.); *Cent jours dans les États autrichiens* (Hundert Tage auf Reisen in den œsterr. Staaten.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyage en Hongrie* (Reise in Ungarn.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyages dans la Styrie et dans la Haute-Bavière* (Reisen in Steiermark und dem Bair. Hochlande; Ibid., 1842) ; *Voyages en Angleterre* (Reisen in England : Ibid., 1844, 3 vol.) ; *Voyages en Écosse* (Reisen in Schottland; Ibid., 1844, 2 vol.); *les Iles Britanniques et ses habitants* (Land und Leute des britischen Inseln ; Ibid., 1844, 3 vol.); *Voyages dans le Danemark et dans les duchés de Schleswig et de Holstein* (Reisen in Dänemark und den Herzogthümern: Leipzig, 1846, 3 vol.) ; *Rapports des nationalités et langues germaniques et danoises dans le Schleswig* (Bemerkungen über die Verhaeltnisse der dänischen und deutschen Nationalitaet und, etc.; [illegible], 1847) ; *Voyages dans les Alpes* ([illegible]; Leipzig, 1849-1851, 3 vol.); *Voyages dans les Pays-Bas* (Reisen in den Niederlanden; Ibid., 1850, 2 vol.); *Voyages en Istrie, Dalmatie et Monténégro* (Reisen nach Istrien, Dalmatien und Montenegro; Dresde, 1851, 2 vol.) : *Voyages dans le sud-est de l'Allemagne* (Reisen im südöstlichen Deutschland; Leipzig, 1852, 2 vol.). Ses ouvrages relatifs à l'Amérique sont : *Voyages au Canada* (Reisen in C.; Stuttgart, 1856); *Voyages dans le Nord-Ouest des États-Unis* (Reisen im Nordwesten der Vereignigten Staaten; New-York, 1857) ; *Histoire de la découverte de l'Amérique* (Geschichte der Entdeckung Americas; Brême, 1861), etc., puis, dans un autre cadre : *Influence du climat sur l'homme* (der Verkehr des Menschen in seiner Abhaengigkeit zu der Erdoberflaeche; Dresde, 1841); *le Rhin* (Leipzig, 1851, 2 vol.) et *le Danube* (Trieste, 1853), [illegible] la géographie et l'histoire; *Esquisses de la vie de la nature et des peuples* (Skizzen aus Natur und Vœlkerleben; Dresde, 1851, 2 vol.); *Mes cabanes* (Aus meinen Hütten; Leipzig, 1852, 2 [illegible]

Sa sœur, Mme Ida KOHL, née le 25 [illegible] 1814, mariée, en 1846, au comte R. de [illegible]sin, a publié avec lui : *Esquisses sur l'Angleterre* (Englische Skizzen; Leipzig, 1843, 3 vol.).

donné seule : *Paris et les Français* (Paris und die Franzosen; Ibid., 1845, 3 vol.).

KOKSCHAROW (Nicolas DE), minéralogiste russe, né à Ust-Kamenogorsk (Sibérie), le 5 décembre 1818, sortit de l'École des mines de Saint-Pétersbourg en 1839 et fut chargé, par le gouvernement russe, d'assister de Verneuil, Murchison et de Keyserling, pendant leur voyage géologique à travers la Russie d'Europe (1840 et 1841). Il se rendit en 1843 à Berlin, puis à Paris, pour se perfectionner dans ses études, et fut nommé, à son retour en 1845, professeur de minéralogie à l'École des mines, dont il devint directeur avec le grade de colonel du génie. Il a été promu général en 1878. Membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg, depuis 1855, il a été nommé correspondant de l'Institut le 25 mai 1874.

Parmi ses mémoires publiés, pour la plupart, dans les *Annales de Poggendorff*, nous citerons ceux qui traitent de minéraux découverts par lui : *Bagrationite, nouveau minéral* (1848), *Cancrinite* (1853), etc.

KOLB-BERNARD (Charles-Louis-Henri), homme politique français, ancien député, sénateur, est né à Dunkerque, le 18 janvier 1798. Associé de bonne heure d'une importante maison de Lille qui s'occupait de la fabrication et du raffinage du sucre, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur à la suite de l'exposition de 1849. Membre du conseil municipal de Lille et président de la chambre de commerce de cette ville, il fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée législative, en mai 1849, par 93 433 suffrages. Retiré de la vie politique après le 2 décembre, il n'y rentra que le 21 août 1859, comme député au Corps législatif pour la 2e circonscription du Nord, où il était présenté aux électeurs comme candidat du gouvernement. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 14 881 voix sur 26 839 votants. Aux élections de mai 1869, il fut élu de nouveau par 21 597 voix sur 26 440 votants. Il était alors considéré comme candidat de l'opposition libérale et signa l'interpellation des 116. M. Kolb-Bernard a toujours soutenu, dans la Chambre, la politique dite cléricale, et, comme député du Nord, le système protectionniste. Il combattit particulièrement les mesures concernant l'instruction primaire prises ou proposées par M. Duruy. A propos du projet de loi de 1867, il portait encore à la tribune le chaleureux éloge de la loi Falloux de 1850. Aux élections du 8 février 1871, nommé représentant à l'Assemblée nationale, le onzième sur vingt-huit, par 206 307 voix, M. Kolb-Bernard prit place sur les bancs de la droite monarchiste et cléricale, avec laquelle il vota constamment. Il signa l'adresse d'adhésion au *Syllabus*, et présida le Congrès des comités catholiques à Paris, en 1874. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste des droites, lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu, le 12 décembre 1875, au 2e tour de scrutin, le trentième sur soixante-quinze, par 346 voix sur 690 votants. Au nouveau Sénat, il continua de combattre par ses votes le gouvernement républicain, vota, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés demandée par le cabinet de Broglie, et présida le comité électoral des droites pour les élections du 14 octobre suivant. M. Kolb-Bernard a été nommé, le 23 mars 1872, membre du Conseil supérieur du Commerce, de l'Agriculture et de l'Industrie. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

KOLBE (Adolphe-Guillaume-Hermann), chimiste allemand, né près de Goettingue, le 27 septembre 1818, suivit les cours de chimie de M. Woehler à l'Université de cette ville, puis fut préparateur de chimie de M. Bunsen à Marbourg, et de Liebig à Giessen. Sur la recommandation de M. Bunsen, il obtint, en 1845, une place au Museum of Economic geology de Londres, et consigna les résultats de ses recherches dans les *Annalen der Chemie* (1849). De retour en Allemagne, il prit la direction du *Dictionnaire de Chimie* (Handwœrterbuch der Chemie), auquel collaborèrent les principaux savants de l'Allemagne. En 1851, il succéda à M. Bunsen dans sa chaire de Marbourg et passa en 1865 à l'Université de Leipzig, où son laboratoire devint un des plus suivis de l'Allemagne.

A part un ouvrage devenu classique : *Traité détaillé de chimie organique* (Ausfuhrl. Lehrbuch der Ogan. Chemie, 1854-1869, 3 vol.), on a de lui un grand nombre de mémoires dans les *Laboratoires chimiques* de Marbourg (1865) et de Leipzig (1872), et dans le *Journal für praktische Chemie*, dont il prit la direction en 1869 etc. Quelques-unes de ses recherches expérimentales reçurent des applications pratiques importantes, comme la coralline, matière colorante rouge dérivée du goudron, et l'acide salicylique artificiel, dont l'emploi récent dans la thérapeutique eut un immense retentissement.

KOLDEWEY (Charles), marin et explorateur allemand, né à Bucken (Hanovre), le 26 octobre 1837, entra dans la marine de Brême comme aspirant, et fut élève de l'École des pilotes de cette ville. Après avoir voyagé en Orient, il fut admis à l'École polytechnique de Hanovre, puis suivit les cours de l'université de Gœttingue. Il commanda la première expédition allemande au pôle nord (1868), entreprise sous les auspices de Petermann, et en rendit compte dans les *Mittheilungen* (1871). Il commanda, en 1869, une deuxième expédition allemande qu'il ramena à Hambourg à la fin de 1870, et dont il publia les résultats sous ce titre : *Deuxième expédition allemande au pôle Nord* (die zweite deutsche Nordpolarfahrt, Leipzig, 1874). Il devint depuis directeur de l'Institut impérial de marine.

KOMENDA (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Raps, dans la Basse-Autriche, le 18 janvier 1795, et destiné à la carrière ecclésiastique, eut le malheur de perdre un œil dans son enfance, et la fatigue de l'œil unique qui lui restait ne lui permit pas de continuer ses études de littérature et de théologie. Il se tourna vers la musique et apprit à la fois, sous la direction d'un prêtre, le chant, le piano, le violon et l'orgue. Professeur à l'école de musique de Closterneubourg en 1811, il devint maître de chapelle du chapitre et de la ville. En 1847, la faiblesse de sa santé le força de prendre sa retraite et de laisser le professorat pour la composition. On a de lui plus de soixante œuvres : des *Symphonies*, des *Concertos*, ainsi que de la musique d'église d'un caractère sévère et élevé.

KONG (Yih-Sin, prince DE) ou KUNG, oncle de l'empereur de Chine et régent de l'empire, connu aussi sous le nom de Kong-Tchin-Wan-Ysou, est né le 11 janvier 1833. Après le guet-apens de Chang-Kia-Wang (18 septembre 1860), il fut chargé de négocier avec les chefs de l'expédition anglo-française. Cédant aux conseils du général russe Ignatieff, il n'imita point la fanatique opiniâtreté de Sang-Ko-Lin-Sin et des princes de Ching et d'I; il annonça aux ambassadeurs la

mission qui lui était confiée, et pour satisfaire à leurs exigences s'empressa de faire rendre ceux des prisonniers européens qui vivaient encore. Le 12 octobre, quand les alliés se présentèrent devant Pékin, le prince Kong leur fit remettre deux des portes de la ville et signa le traité de paix le 24 et le 25 octobre. L'empereur Hien-Foung confirma tous les actes de son frère, qui, vers la même époque, signa encore avec le général Ignatieff une convention additionnelle au traité de Tien-Tsin. Vers la fin de 1860, le prince Kong, frappé de l'accroissement du produit des douanes depuis que les agents étrangers les administraient pour le compte du gouvernement chinois, fit une nouvelle concession aux idées de progrès. Il ouvrit spontanément au commerce européen et à l'armement des navires les deux ports de Han-Kow et de Kin-Kiang, sur la grande rivière de Yang-Tsé-Kiang. Au mois de mars, l'empereur créa un ministère des affaires étrangères, et confia ce poste au prince Kong, qu'il avait déjà revêtu de pouvoirs extraordinaires en abandonnant sa capitale l'année précédente. Le nouveau ministre continua de montrer les meilleures dispositions pour les Européens. En juillet, à la mort de Hien-Foung, il prit le titre de régent, mais il eut à lutter contre le vieux parti chinois, qui avait dominé le souverain précédent.

Ce parti, qui avait accompagné Hien-Foung dans sa retraite à Jehol, puis à Moukden, prétendait garder le nouvel empereur sous son influence et laisser le prince Kong à Pékin dans l'isolement et l'impuissance. Mais celui-ci prévint ces desseins : il se rendit à Moukden, fit entrer l'impératrice dans ses vues et la décida à revenir à Pekin avec l'empereur, ce qui eut lieu le 1ᵉʳ novembre 1861. Dès le lendemain, le conseil de régence, composé exclusivement d'hommes hostiles aux Européens, fut dissous, l'impératrice douairière prit la régence, et le prince Kong, revêtu des plus hautes dignités et du titre de premier ministre, soutenu d'ailleurs par la présence des ambassadeurs étrangers, fit arrêter les chefs du parti rétrograde, et présida la cour chargée de les juger : ils furent condamnés à mort le 8 novembre et exécutés le même jour. Depuis ce moment, le prince a pu sans obstacle réaliser les progrès réclamés par les circonstances : en même temps qu'il prescrivait la réorganisation de l'armée (mars 1862), il prenait des mesures contre la vénalité des fonctionnaires, proclamait la tolérance religieuse, établissait un conseil formé de trente délégués des provinces, et siégeant tous les ans deux mois pour discuter les intérêts généraux. Sur sa requête, l'empereur signait, le 5 avril, un décret qui établissait dans ses États la liberté de conscience. Songeant en même temps à arrêter les progrès de l'insurrection des Taïpings, le prince Kong accueillit avec empressement le secours des forces anglo-françaises restées en Chine pour assurer l'exécution du traité de Pékin; il mettait à la disposition des commandants alliés ses meilleurs soldats et toutes les ressources dont il pouvait disposer.

A l'occasion de la mort de l'amiral Protet, tué dans une rencontre avec les rebelles, le prince Kong remercia par une proclamation publique les alliés du secours qu'ils lui apportaient, et provoqua un édit de l'empereur qui joignait à ses remercîments des présents destinés à la famille de l'officier français. La mort du colonel américain Ward, organisateur des troupes chinoises (août 1862), tué aussi dans un combat contre les Taïpings, amena dans le parti hostile aux étrangers une agitation que le prince réprima vigoureusement. En 1863, il fit de réels efforts pour protéger les chrétiens contre les hostilités et les violences de la population chinoise. Pour reconnaître ses succès contre les rebelles, l'empereur l'éleva, en 1864, au rang héréditaire, en doublant le chiffre de ses appointements : le prince Kong refusa, dit-on, la récompense pécuniaire. A deux reprises (1866 et 1869), il envoya des missions spéciales en Europe, pour en étudier les divers pays.

Depuis cette époque, le prince a conservé toute son influence, soit auprès de l'empereur Toung-Tchen, soit, depuis l'avènement de Kouang-Shin, sur les impératrices régentes, bien qu'il ait subi trois disgrâces : la première, au sujet d'un eunuque favori (2 avril 1865), la seconde, parce qu'il avait fait à l'empereur des remontrances sur l'inopportunité de la reconstruction du Palais d'été (11 septembre 1874), la troisième, en [illegible], parce que la sécheresse qui désolait alors la Chine fut attribuée officiellement à la vengeance du ciel mécontent de l'administration du gouvernement [illegible] partie des titres du prince Kong lui fut [illegible] ces trois circonstances et rendue au bout de peu de temps avec plus d'éclat que jamais. Il a plusieurs fils : l'aîné, Tch'eng Pei Lo, s'est marié en 1874; le second a été adopté par le prince [illegible]-Tchinn-Vuang, père de l'empereur Kouang-Shin.

KONINCK (Laurent-Guillaume DE), naturaliste belge, né à Louvain, le 3 mai 18[illegible], se livra aux études scientifiques et à de nombreuses recherches sur les gîtes métallifères de la Belgique. Il devint, en juillet 1838, professeur extraordinaire de chimie organique et de paléontologie à l'université de Liége. En décembre 18[illegible], il fut admis à l'Académie des sciences, lettres et arts de Belgique.

On a surtout de lui : *Description des coquilles fossiles de Besele-Boom, Schelle, etc.* (1838, in-4); *Description des animaux fossiles qui se trouvent dans le terrain carbonifère de la Belgique* (Liége et Paris, 1842-44, 2 vol. in-4, 69 pl.), suivie d'un *Supplément* publié en 1851; *Notice sur la valeur du caractère paléontologique*; *Recherches sur les animaux fossiles* (1847; 2ᵉ partie, 1873, in-4); *Recherches sur les crinoïdes du terrain carbonifère* (1853, in-4), avec M. H. Lehon; *Notice sur les fossiles de l'Inde découverts par le docteur Fleming* (1863, in-8, avec pl.); *Résumé de la théorie chimique des types* (1865, in-18); *Manuel pratique d'analyse chimique* (1871, in-18), etc.

KOSSUTH (Louis), chef de la révolution hongroise de 1848, est né à Monok, dans le comitat de Zemplin, le 16 septembre 1802, d'une ancienne famille croate, noble, mais sans fortune, dont dix-sept membres avaient été poursuivis pour haute trahison, par le gouvernement autrichien, de 1527 à 1715. Fils d'un avocat, il fit de bonnes études au collège protestant de [illegible], et reçu avocat en 1826, il débuta [illegible] dans sa ville natale. En même temps, il se rendait déjà populaire par ses discours libéraux dans l'assemblée du comitat, et en s'interposant entre le peuple et la noblesse, lors des troubles provoqués par le choléra. En 1830, il fut choisi comme homme d'affaires par la comtesse Szapary, dont il se sépara bientôt à la suite de démêlés relatifs à la reddition de ses comptes. Il alla s'établir à Pesth en 1831, et s'y fit, comme avocat, une nouvelle clientèle. Il débuta, l'année suivante, comme homme politique, à la Diète de Presbourg, où il remplaçait un magnat absent. Le [illegible] succès de son premier discours le détermina à exposer dans un journal ses idées démocratiques. Il fonda, avec le concours de Wesselenyi, [illegible] le nom de *Diète*, deux feuilles, l'une [illegible]

ment à cent exemplaires, et distribuée dans les comitats, l'autre lithographiée, pour échapper à la censure. Il y faisait le compte rendu critique des séances de l'assemblée, et contribuait ainsi à développer le sens politique des Hongrois. Le gouvernement en défendit bientôt la publication, et fit arrêter, à Bude, Scheneyi, Wesselényi et Kossuth, qui furent condamnés par la chambre des septemvirs à un emprisonnement de quatre années (1839). L'amnistie de 1840, arrachée à l'Autriche par l'opposition de la Diète hongroise, leur rendit la liberté, et, dans l'enthousiasme populaire, on ouvrit, en faveur de M. Kossuth, une souscription nationale.

En 1841, M. Kossuth fonda, pour un libraire de Pesth, le *Pesti Hirlap* (Journal de Pesth), qui eut bientôt 4000, puis 7000 abonnés, et devint le seul organe des idées libérales en Hongrie. Les réclamations de cette feuille pour la publicité des débats judiciaires emportèrent le vote de la Diète en 1842. Enrichi par sa plume, l'habile publiciste put acheter, à Grân, un domaine de 30 000 florins. Cependant, sur le refus que fit son éditeur d'augmenter son traitement, en raison du nombre toujours croissant des abonnés, il quitta la rédaction du journal. On dit qu'à cette époque Kossuth, sollicitant du prince de Metternich l'autorisation de fonder une feuille rivale, reçut de lui l'offre d'une subvention, pour rédiger un journal conservateur. Il refusa et s'occupa, de 1844 à 1847, d'industrie, de commerce, d'affaires de crédit. Il créa une société commerciale qui ne fit que des pertes et une société nationale de secours mutuels, dont la cotisation était de 5 0/0 du revenu. Cette dernière eut des succursales dans toute la Hongrie et valut, du moins, à son fondateur, une grande popularité.

En 1847, le comitat de Pesth envoya M. Kossuth à la Diète, où, avec une éloquence qu'on ne lui connaissait pas encore, il dressa aussitôt le programme de ses réclamations politiques : affranchissement des paysans, suppression des corvées civiles, liberté de la presse. La révolution française en février 1848 vint exalter le parti démocratique dont il fut dès lors le chef reconnu. Le 3 mars, il prononça un discours fougueux qui contribua à provoquer, à Vienne, l'insurrection du 13 mars, et, le lendemain du triomphe des insurgés, il alla les féliciter à la tête d'une députation de la jeunesse hongroise. C'est alors que le gouvernement autrichien donna la vice-royauté de Hongrie à l'archiduc Étienne, et arrêta que ce royaume aurait une administration séparée, et sous la présidence du comte Batthyany, un ministère distinct où M. Kossuth eut le portefeuille des finances (17 mars). Celui-ci, se défiant de ces concessions, réclama une déclaration complète d'indépendance qui fut refusée, et s'occupa dès lors, par l'émission des billets de banque que le comte Esterhazy garantit sur son trésor particulier, de préparer des ressources à la Hongrie, dans l'éventualité d'une guerre qu'il prévoyait.

Le soulèvement de la Croatie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie et du Banat, provoqué par l'Autriche contre la Hongrie, et dirigé par le ban Jellachich, amena une série de complications favorables au gouvernement autrichien. Après avoir essayé vainement de se le concilier par l'abandon complet de la cause italienne, dans une déclaration qui lui coûta une partie de sa popularité, M. Kossuth ne chercha plus de secours que dans sa propre énergie, et dans l'exaltation du sentiment national. A la suite de différends très-vifs avec lui, les membres modérés du cabinet, Batthyany et Mesaros, donnèrent leur démission (septembre 1848), et sous le titre de président du Comité de défense nationale, M. Kossuth devint le véritable dictateur de la Hongrie. Il alla dans chaque district encourager lui-même l'armement des volontaires, organisa quatre armées pour repousser l'invasion autrichienne et transporta, après la prise de Pesth, le siége du gouvernement à Debreczin, où fut rédigée la déclaration du 14 avril 1849, qui proclamait l'indépendance de la Hongrie, l'établissement de la république, et la déchéance perpétuelle de la maison souveraine de Habsbourg.

M. Kossuth fit une entrée triomphale dans Pesth reconquise, avec le titre de chef provisoire de l'État, et envoya sans résultat des ambassades pour réclamer le secours des puissances occidentales. Il prêcha contre l'Autriche et la Russie une véritable croisade, pour laquelle le peuple hongrois partit avec enthousiasme. Alors eurent lieu les campagnes victorieuses de Bem, en Transylvanie, et de Gœrgei dans les Karpathes. Les succès de ce dernier inspirèrent au dictateur une confiance funeste. Placé entre le besoin qu'il avait de son talent, et la crainte qu'il avait de son caractère et de son influence sur l'élément magyare, il chercha à le gagner et ne réussit qu'à se perdre. Au lieu de punir son insubordination et son refus d'obéir au Comité de défense, il lui avait confié, en janvier 1849, le commandement du corps d'armée de Dembinski. Après la prise de Pesth, il le choisit pour ministre de la guerre. Quand l'indiscipline de Gœrgei ne connut plus de bornes, et qu'au lieu de se retirer sur la Theiss, suivant le plan de M. Kossuth, il s'obstina au siége de Komorn, le dictateur lui retira un instant son commandement, pour le lui rendre presque aussitôt. Une autre fois, Kossuth marcha à la tête de 3000 hommes contre le général indocile; mais il dut céder jusqu'au bout à son ascendant et, après la défaite de Temeswar et des négociations infructueuses entamées avec le prince Paskewitsch pour donner la couronne de Hongrie à un prince russe, il se déchargea sur lui de l'inévitable capitulation de Vilagos, lui transmettant, par une abdication formelle, tous ses pouvoirs.

Malgré les conseils désespérés de Bem, M. Kossuth, ne croyant plus la lutte possible, gagna la frontière turque, pour s'embarquer à Constantinople pour l'Angleterre. Il était suivi des généraux Bem, Dembinski, Perczel, et d'environ 4000 hommes. Arrêté par les autorités turques, il se vit d'abord menacé d'être livré à l'Autriche, puis fut interné, avec quelques-uns de ses compagnons, à Widdin, en Serbie, puis à Koutahia, en Asie Mineure, et ne fut relâché que le 22 août 1851, à la suite de réclamations très-pressantes des gouvernements anglais et américain. Il s'embarqua le 1er septembre, toucha à Gênes, où il fut l'objet d'une ovation, débarqua à Marseille, se vit refuser, par le ministère, l'autorisation de traverser la France, reprit la mer, reçut les plus grands honneurs à Gibraltar, à Lisbonne, et arriva à Southampton le 28. On l'accueillit en Angleterre avec le plus vif enthousiasme. Avant la fin de l'année, il partit sur *le Humboldt*, pour les États-Unis d'Amérique, où l'attendaient les mêmes sympathies. Il y fit des discours publics très-goûtés à l'appui du principe de non-intervention, dont la violation par la Russie avait été si funeste à la cause de son pays, et y recueillit des souscriptions en faveur de la nationalité hongroise. De retour à Londres, en 1852, il vit son nom mêlé à l'émeute dont Milan fut le théâtre au mois de février de l'année suivante; mais il désavoua hautement la participation qu'on lui attribuait dans cette prise d'armes. Sur le bruit qu'il faisait, à Londres, des préparatifs pour un soulèvement général de la Hongrie, des perquisitions eurent lieu, mais sans aucun résultat, et M. Kossuth,

sommé de s'expliquer, déclara ouvertement qu'il était prêt à recommencer la guerre contre l'Autriche, mais que ses dépôts et ses approvisionnements n'étaient pas en Angleterre. Il forma, avec Mazzini et Ledru-Rollin, une sorte de triumvirat démocratique, et il signa avec eux des manifestes destinés à entretenir ou à réveiller, dans toute l'Europe, le sentiment révolutionnaire, plutôt encore que le sentiment national. Il forma aussi, avec les généraux Klapka et Türr, le comité de Gênes, plus spécialement destiné à agir en faveur de la nationalité hongroise et à mettre les mouvements de leurs compatriotes en harmonie avec ceux des Italiens, des Polonais et autres peuples réclamant leur indépendance.

M. Kossuth vécut à Londres, puis en Italie, avec une fortune indépendante : sa femme avait pu le rejoindre, dès l'époque de sa captivité à Koutahia, et le gouvernement autrichien lui avait renvoyé spontanément sa fille et ses deux fils. En 1867 et 1868, il fut élu à Pesth membre de la Diète hongroise, mais refusa ce mandat. Sa nomination avait eu le caractère d'une manifestation politique un peu orageuse. Pendant la guerre franco-prussienne, les journaux de New-York publièrent une lettre dans laquelle il conjurait le peuple des États-Unis de s'entremettre pour faire cesser « l'horrible sacrifice de la fleur de deux nations » (20 octobre 1870). Depuis il continua de résider en Italie, et, tout en élevant la voix en faveur de l'union de toute la nation hongroise, il refusa de rentrer dans son pays, malgré les sollicitations d'une députation qui s'était rendue auprès de lui en 1877.

Diverses publications ont été faites sur M. Kossuth, en France et à l'étranger : nous citerons celle qui a paru en Allemagne sous ce titre : *Louis Kossuth* (Leipzig, 1851-1852, 2 volumes). Il a été publié en Angleterre un *Choix des discours de Kossuth*, par M. F. W. Newmann (Select Skectches of K., 1853, in-8).

KRANTZ (Jean-Baptiste-Sébastien), ingénieur français, ancien représentant, sénateur, né à Arches (Vosges), le 17 janvier 1817, entra à l'École polytechnique en 1836, à l'École des ponts et chaussées en 1838, devint ingénieur ordinaire en 1843 et ingénieur en chef en 1864. En cette qualité, il dirigea les travaux de la ligne du Grand-Central, et ceux de la voirie du département de l'Ardèche. Au moment de l'Exposition universelle de 1867, il fut choisi par la Commission impériale pour construire le palais, suivant un programme rationnel arrêté par M. Le Play, commissaire général. Malgré les critiques soulevées par l'aspect extérieur du monument, l'opinion publique fut unanime à reconnaître les avantages de ses aménagements intérieurs. En 1868, M. Krantz fut signalé comme inventeur d'un barrage mobile, qui devait élever le niveau de la Seine dans Paris et y faciliter le cabotage. En 1870, il était chargé de la surveillance d'une partie de la navigation du fleuve, lorsque le siége lui fournit l'occasion de rendre des services spéciaux qui contribuèrent à donner aux ingénieurs une certaine popularité. Il dirigea notamment la mise en état de défense d'une partie de l'enceinte, les travaux de pionniers de Saint-Denis, et la construction de ponts sur la Marne. On lui dut encore l'installation des moulins à vapeur, qui permirent de réduire en farine toutes les céréales de l'approvisionnement de Paris.

Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Krantz obtint, sans être élu, dans le département de la Seine, 61 081 voix sur 328 970 votants; mais au scrutin complémentaire du 2 juillet suivant, il fut nommé représentant, le quatorzième sur vingt et un, par 108 319 voix sur 290 823 votants. Il fit partie du centre gauche, et fut un des vice-présidents de ce groupe. Il prit une grande part aux discussions spéciales relatives aux voies de communication, fut rapporteur de la commission d'enquête sur la navigation intérieure, et de celle du projet de loi relatif au chemin de fer sous-marin entre Calais et Douvres. Il combattit le ministre, M. Caillaux, défenseur des grandes compagnies, et se prononça pour la déclaration d'utilité publique et la concession des tronçons de voies ferrées, de moins de [illegible] kilomètres. Au moment des tentatives de restauration monarchique en octobre 1873, il se prononça, dans une circulaire à ses électeurs, pour l'établissement définitif du gouvernement républicain, et vota les lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches lors des élections des 75 sénateurs inamovibles, il fut élu le 10 décembre 1873, par 367 voix sur 690 votants. Au Sénat, il continua de siéger au centre gauche et repoussa, dans la séance du 23 juin 1877, la demande de dissolution présentée par M. de Broglie. Plus tard il fut un des sénateurs républicains qui se séparèrent de la gauche pour voter contre l'article 7 de la loi sur l'enseignement supérieur (9 mars 1880).

Nommé, le 5 août 1876, commissaire général pour l'Exposition universelle de 1878, M. Krantz consacra dix-huit mois à l'édification des bâtiments élevés sur le Champ de mars et sur le Trocadéro et à l'organisation laborieuse des sections dans lesquelles devaient se classer les innombrables produits offerts au public. Malgré quelques imperfections de détail, dont plusieurs du reste disparurent dès l'origine, sur les réclamations de la presse parisienne, l'œuvre de M. Krantz reçut les plus grands éloges. Il avait été admis à la retraite le 12 février 1877, avec le titre d'inspecteur général honoraire des ponts et chaussées. Officier de la Légion d'honneur, le 30 juin 1867, il a été promu commandeur le 8 décembre 1870 et grand officier le 20 octobre 1878.

M. J. B. Krantz a publié : *Étude sur l'application de l'armée aux travaux d'utilité publique* (1847, in-8); *Projet de création d'une armée de travaux publics* (1847, in-8); *Études sur les murs de réservoirs* (1870, in-8, et atlas, in-4); *Observations au sujet des chemins de fer d'intérêt général et local* (1875, in-8); *Observations sur les chemins de fer économiques à voie normale et à voie réduite* (1875, in-8).

KRANTZ (Jules-François-Émile), officier de marine français, frère du précédent, né le [illegible] décembre 1821, entra au service en 1837, [illegible] aspirant en septembre 1843, enseigne de vaisseau le 18 décembre [illegible] 1847, lieutenant de vaisseau le 4 mai [illegible] fut promu capitaine de frégate le 6 avril 186[illegible] et capitaine de vaisseau le [illegible]

En 1869, il commanda le vaisseau-école de canonnage *le Louis XIV*, sur lequel il dirigea de remarquables études de tir. Au moment du siége de Paris, il fut nommé commandant du fort d'Ivry (15 septembre 1870), et prit une part énergique à la défense des ouvrages de la rive gauche. Il devint, le 19 février 1871, chef du cabinet du ministre de la marine, M. Pothuau, et directeur des mouvements de la flotte. [illegible] promu contre-amiral, le 4 juin 1871, [illegible] ministère après le 24 mai 1873. [illegible] 20 octobre de la même année, [illegible] chef de la division navale des mers de [illegible] du Japon, et remplit également les fonctions de gouverneur par intérim de la Cochinchine [illegible] caise. Il y ordonna, par arrêté du [illegible] la fermeture de toutes les maisons de jeu [illegible]

eraient un grand développement. De retour en rance, il devint directeur des travaux de la mane fut promu vice-amiral en 1877 et rentra, décembre, au ministère de la marine, avec miral Pothuau, comme chef de cabinet et chef tat-major de la flotte. Officier de la Légion honneur le 1er décembre 1855, il a été promu mandeur, le 8 décembre 1870, et grand ficier le 14 janvier 1879.

Parmi ses publications qui ont une autorité éale, on cite : *Éléments de la théorie du vire, contenant les calculs de déplacement, centre de voilure, les méthodes de jaugeage, calculs de l'exposant de charge, etc.* (Toulon, 8, in-8), et *Considérations sur les roulis des timents* (1867, in-8, avec fig.).

RASZEWSKI (Joseph-Ignace), littérateur et te polonais, né à Varsovie, le 26 juillet 1812, les études à Wilna, et compléta son éducation les voyages. De retour dans sa patrie, il vécut campagne, en dehors de tout mouvement ique. En 1860, il se rendit à Varsovie et prit irection du journal *Gazeta polska*, dans lequel ntint avec énergie les droits de ses compates. Forcé de s'éloigner après l'insurrection 863, il se fixa à Dresde, où il continua ses aux littéraires et entreprit leur édition comet ses œuvres. Elles ne forment pas moins 0 volumes, et embrassent la critique, le re, l'histoire, la poésie et le roman. Au mois bre 1879, le cinquantième anniversaire de tivité dans les lettres a été célébré à Cracovie une solennité extraordinaire, et l'empereur triche l'a fait, à cette occasion, commandeur rdre de François-Joseph.

es citerons : *Études littéraires* (Studya lite-; Wilna, 1842); *Nouvelles études littéraires* Studya literackie; Varsovie, 1843, 2 vol.); *en Pologne, en Volhynie et en Lithuanie* mnienia, Polesia, Wolynia i Litwy; Wilna, 3 vol.); *Voyage à Odessa* (Wspomnienia ; Ibid., 1845-1846, 3 vol.); *Histoire de jusqu'à 1750* (Wilno od poczatkow jego do ..., 1840-1842, 4 vol.); *la Lithuanie* (Varsovie, 1847-1850, 2 vol.), etc.; puis, es romans ou les volumes de poésie qui lus contribué à sa réputation : *Swiat i Glowa* (Wilna, 1843); *Latarnia czar-* Varsovie, 1843, 4 vol.; 2e édit., 1844); *..bem niebem* (Leipzig, 1845); deux ..piques souvent réimprimés : *Anafielas* 1840-1843, 3 vol.) et *Szatan i Kobieta* (1841); etc. Sous le pseudonyme de ..., il a publié plusieurs volumes de et *tableaux* de l'insurrection de 1863.

... (Gabrielle), cantatrice allemande, ..ne (Autriche) le 24 mars 1842, montra ...ique de précoces dispositions et fut Conservatoire de sa ville natale en débuta, en 1860, à Vienne, dans le de Mathilde de *Guillaume Tell*, et uis tous les grands rôles du répertoire moderne. Au mois d'avril 1868, elle se à la salle Ventadour et obtint le plus endant plusieurs saisons. Elle réussit t dans les rôles dramatiques de *Trovatore*, d'*Otello* et d'*Aïda*. Engan, lors de l'inauguration de la nouelle n'y fut pas moins bien accueillie une des principales interprètes de ère scène lyrique, où elle créa les ne d'Arc dans l'opéra de M. Mermet, Pauline dans le *Polyeucte* de M. Gou-878. Mlle Krauss a été nommée, ..aire honoraire de la Société des concerts du Conservatoire, titre qui n'avait été accordé jusque-là qu'à Mmes Damoreau-Cinti et Bœhkolz-Falconi. Elle a été nommée officier d'académie en février 1880.

KRAUT (Guillaume-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Lunebourg, le 15 mars 1800, étudia le droit à Gœttingue et à Berlin, sous la direction de Hugo, K.-F. Eichorn et Savigny. En 1825 il devint assesseur de justice de Gœttingue, puis professeur adjoint dans la même ville (1828) et enfin professeur titulaire (1836). Il siégea, de 1850 à 1853, dans la première Chambre hanovrienne, comme député de l'université. — Il est mort à Gœttingue le 1er janvier 1873.

On cite de lui : *Plan d'un cours de droit privé allemand, y compris le droit féodal* (Grundriss zu Vorlesungen über das deutsche, etc.; Gœttingue, 1830; 3e édit. 1845); *la Tutelle, d'après les principes du droit allemand* (die Vormundschaft, etc.; Ibid., 1845-1847, 2 vol.); *l'Ancien droit municipal de Lunebourg* (das alte Stadtrecht von Lüneburg; Ibid., 1845), etc.

KREBS (Charles-Auguste MIEDKE), compositeur allemand, né le 16 janvier 1804, à Nuremberg, où ses parents avaient un emploi au théâtre, orphelin de bonne heure, fut adopté par la famille du régisseur de l'Opéra de Stuttgart, dont il prit le nom. Il reçut une éducation musicale soignée : à l'âge de sept ans il joua déjà en public, et entreprit la musique d'un vaudeville de Kotzebuë : *Feodora*. Trois ans plus tard, il écrivait plusieurs quatuors et sonates. Après avoir passé deux ans à se préparer à l'état ecclésiastique, auquel son père adoptif le destinait, il reprit ses études musicales, et à l'âge de quinze ans prit rang parmi les professeurs de Stuttgart. Il se rendit à Vienne, où il se signala comme pianiste et comme compositeur, et obtint la place de maître de chapelle à l'opéra de la cour. Il la quitta pour celle de directeur de musique au théâtre de Hambourg. C'est à lui que l'Opéra de cette ville dut toute sa réputation. En 1833, il fonda une institution pour le chant et pour l'enseignement musical qui produisit un grand nombre d'excellents élèves. Il passa depuis à Dresde où il remplit, avec M. Reissiger, les fonctions de maître de chapelle. Il a épousé Mlle Michalesi, qui, sous le nom de Michalesi-Krebs, se fit connaître comme une des cantatrices les plus distinguées de l'Allemagne.

Parmi les meilleures compositions de M. Krebs on remarque deux opéras, *Sylva ou le pouvoir du chant*, et *Agnès*, puis un assez grand nombre de *Romances* et de *Mélodies*.

KREYSSIG (Frédéric), littérateur allemand, né dans la Prusse orientale, le 5 octobre 1818, fut élevé à Dantzig, se fit recevoir instituteur en 1837, exerça un an sa profession dans un village de la frontière russe, puis suivit à l'Université de Kœnigsberg les cours d'histoire et de philologie. Successivement professeur ou directeur des écoles pratiques de Wehla, d'Elbing, de Cassel, il fut appelé, en 1871, par la Société polytechnique de Francfort-sur-le-Mein, à la direction des écoles de cette ville.

Ses ouvrages principaux traitent de la littérature française : *Histoire de la littérature nationale française* (Geschichte der franz. nationallit., Berlin, 1851; 4e édit. 1872); *Études de la civilisation et de la littérature française* (Studien zur franz. Cultur und Literaturgeschichte; Ibid., 1865); *Trois siècles de la littérature française* (Paris, 1869, in-8; 2e édit. Berlin, 1876); *Mouvement intellectuel en France au XIXe siècle* (Ueber die franz. Geistesbewegung im 19ten Jahrh.; Berlin,

1873). On cite en outre une série de *Conférences sur Shakespeare* (Vorlesungen über Sh.; Berlin, 1858-1860, 3 vol.; 3ᵉ éd. 1871, 2 vol.), sur *Faust* (Ueber F.. Ibid. 1865), sur le *Roman allemand contemporain* (Ueber den deutschen Roman der Gegenwart, 1869); *Questions Shakespeariennes* (Shakspeare-Fragen; Leipzig, 1871); *Notre frontière nord-est, souvenirs et réflexions* (Unsere Nordostmark, etc.; Dantzig, 1872), etc.

KRUPP (Alfred), célèbre fondeur prussien, né le 11 avril 1810, est propriétaire de la fabrique d'acier fondu d'Essen (Prusse rhénane) qui porte son nom. Son père Frédéric fonda en 1810, dans les conditions les plus modestes, cet établissement devenu un des plus vastes du monde : il n'avait avec lui que deux ouvriers. La fonderie d'Essen prit, sous la direction du fils, une énorme extension. A force d'essais et de tâtonnements, M. Alfred Krupp parvint le premier à obtenir l'acier fondu en grandes masses. Il en envoya à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, un bloc de quarante-cinq quintaux allemands, puis aux expositions de Munich (1854), de Paris (1855) et de Londres (1862), des masses de plus en plus importantes.

Les produits principaux d'Essen furent des jantes de roues, des bandes, des roues et des essieux de wagon, des tiges de pistons, des bielles, des ancres, des plaques courbes pour chaudières à vapeur et vaisseaux cuirassés, et surtout les canons d'acier fondu. Les premiers essais de M. Krupp en ce genre remontent à 1846. Il ne fit d'abord que des pièces de petit calibre, puis arriva peu à peu à en fondre de toutes les dimensions. Avant 1870, on évaluait déjà à plusieurs milliers le nombre de ces engins sortis de ses ateliers et fournis non seulement à la Prusse, mais à tous les États de l'Europe et même au Japon. A l'Exposition universelle de Paris en 1867, l'une d'elles fut très-remarquée; elle était du poids énorme de 15 000 kilog. et avec l'affût de 50 000. Elle avait coûté à établir 500 000 francs, et chaque coup tiré devait revenir au prix de 4000 fr. Ce canon, destiné au port de Kiel, eut un grand succès de curiosité. Pendant le siége de Paris ce furent des canons sortis de cette usine qui bombardèrent la rive gauche.

Voici quelques chiffres sur les dimensions de l'usine d'Essen. L'ensemble de l'établissement couvrait, en 1876, une surface de douze cents arpents. Outre 5000 ouvriers occupés aux mines et dans les hauts fourneaux, la fabrique seule en employait 10 500; 3277 employés travaillaient dans les bureaux; dans la fabrique d'acier, on comptait en activité 1648 fourneaux de diverses natures, 208 chaudières à vapeur, 77 marteaux à vapeur de 1000 à 2000 quintaux, 294 machines à vapeur d'une force de 1000 à 2000 chevaux et 1063 autres machines. Pour les transports, il y avait 57 kilomètres de voies ferrées et 60 kilomètres de fils télégraphiques desservis par 14 stations. Les mines comportaient 114 puits en exploitation, en Allemagne, sans parler de ceux que M. Krupp avait fait ouvrir dans les provinces basques en 1874 et qui fournissaient annuellement 300 000 tonnes de minerai ouvragé. Enfin, cet établissement possède à Dülmenn un champ de tir de 7 kilomètres 1/3 sur lequel eurent lieu, au mois de juillet 1879, en présence des représentants des diverses armées européennes (sauf la France), d'intéressantes expériences sur l'emploi des canons de 40 centimètres, du canon cuirassé, d'obusiers et de mortiers rayés.

Aux récompenses reçues par M. Krupp dans les concours industriels, le roi de Prusse a ajouté le titre de conseiller intime de commerce. En 1864, il refusa les lettres de noblesse qui lui étaient offertes.

KRUSE (Henri), auteur dramatique allemand, né à Stralsund, le 15 décembre 1815, suivit les universités de Bonn et de Berlin, séjourna quelques années en Angleterre, puis fut professeur au gymnase de Minden. En 1847, il entra à la rédaction de la *Gazette de Cologne*, dont il fut, en 1855, le rédacteur en chef et, depuis 1872, le correspondant à Berlin. Il s'est fait connaître comme poëte dramatique, par les pièces suivantes, qui obtinrent un grand succès : *la Comtesse* (die Graefin, Leipzig, 1868; 4ᵉ édit. 1872); *Wullenwever* (1870); *le Roi Eric* (1870; 2ᵉ éd. 1873); *Maurice de Saxe* (1872); *Brutus* (1874); *Marino Faliero* (1876).

KÜCKEN (Frédéric-Guillaume), musicien allemand, né le 16 novembre 1810, à Bleckede (Lunebourg), attira par ses premières compositions l'attention du grand-duc de Schwerin et devint, à l'âge de dix-neuf ans, professeur de musique du prince héréditaire, qu'il accompagna à Berlin. Il y publia son premier opéra : *la Fuite en Suisse* (die Flucht nach der Schweiz), qui eut du succès dans toute l'Allemagne. Après avoir reçu quelque temps à la cour du roi de Hanovre, il se rendit à Vienne (1838) où quelques-unes de ses romances, d'une mélodie remarquable, *la Fille de Juda*, *la Sérénade maure*, etc., eurent une grande popularité. De 1843 à 1846, il vint à Paris où il prit de Fr. Halévy des leçons d'instrumentation et où il composa son opéra, *le Prétendant*, et beaucoup de romances, six entre autres sur des paroles de son ami Henri Heine. M. Kücken, après avoir séjourné dans différentes grandes villes, fut appelé à remplir à Stuttgart les fonctions de maître de la chapelle du roi de Wurtemberg. Il les quitta en 1861 et se retira à Schwerin.

On cite, parmi ses compositions, cinq *Sonates pour piano et violon*, et près de cent [illegible] *romances*. Les paroles d'un grand nombre de ses mélodies ont été traduites en français et en anglais. Plusieurs ont été réunies dans un recueil intitulé : *les Échos de l'Allemagne* (Paris, [illegible] 1857, 2 livraisons) et *Hymnes de la paix* ([illegible] hymne, 1871). M. Kücken a obtenu, en [illegible] aux fêtes philharmoniques de différentes villes allemandes, tous les premiers prix [illegible] les trois prix de chant décernés par [illegible] la fête musicale d'Anvers.

KUHLMANN (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Colmar, le 22 mai 1803, étudia la chimie à la Faculté de Strasbourg et dans le laboratoire de Vauquelin. Il fut autorisé, en [illegible], par décision ministérielle, à fonder, à [illegible], une chaire de chimie appliquée aux arts et à l'industrie, et l'occupa jusqu'en 18[illegible], époque de la création de la Faculté des sciences de [illegible]. Il possédait, dans le Nord, un grand nombre d'établissements industriels dont le plus important [illegible] la fabrique de produits chimiques de [illegible], président de la chambre de commerce et [illegible] la monnaie de Lille, ancien membre du conseil général du Nord, correspondant de l'Académie des sciences depuis 1847, il a été fait [illegible] la Légion d'honneur le 12 août 18[illegible] et [illegible] deur le 30 juin 1867.

Les travaux scientifiques de M. K[illegible] concernent la fabrication de l'acide [illegible] les applications de la garance, la [illegible] des alcools, des éthers, la fabrication des [illegible] la préparation des chaux hydrauliques et [illegible] ments, la fixation des couleurs dans [illegible] ils se trouvent dans les *Mémoires* et les [illegible]

rendus de l'Académie des sciences, les *Annales de chimie et de physique*, les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, et dans plusieurs ouvrages spéciaux, tels que : *Expériences chimiques et agronomiques* (1847); *Expériences concernant la théorie des engrais* (1843) ; *Application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression* (1855).

KUHN (François, baron DE KUHNENFELD), général autrichien, né à Prossnitz (Moravie), le 15 juillet 1817, fut élevé à l'Académie militaire de Vienne, et entra dans l'infanterie en 1837. Il prit part aux campagnes d'Italie et de Hongrie (1848-1849), se distingua au siège de Komorn et fut promu capitaine. Attaché à l'État-major du II° corps d'armée cantonné en Hongrie, il fut appelé, en 1856, comme professeur de stratégie à l'École militaire de Vienne, et fit la campagne d'Italie en qualité de chef d'État-major du corps d'armée du général Gyulay. Placé en 1866 sous les ordres de l'archiduc Albrecht, il commanda dans le Tyrol et fut promu, en 1867, feld-maréchal. Devenu ministre de la guerre, le 18 janvier 1868, il eut à réorganiser l'armée autrichienne, à créer la landwehr et à introduire un armement d'un système nouveau. Il surmonta de nombreuses difficultés, pour rendre à l'armée son ancienne renommée de discipline et de force. Il fut élevé au grade de feldzeugmestre, en 1873, et quitta le ministère le 14 juin 1874. Il fut chargé du commandement de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole. Comme tacticien et écrivain, le général Kuhn a publié : *la Guerre de Montagnes* (Gebirgskrieg, Vienne, 1870).

KÜHNE (Ferdinand-Gustave), littérateur allemand, né à Magdebourg (Prusse), le 27 décembre 1806, fit ses études à l'université de Berlin, obtint le grade de docteur en philosophie et se rendit, en 1835, à Leipzig, où il rédigea, jusqu'en 1842, la *Gazette du monde élégant* (Zeitung für die elegante Welt). En 1845, il devint rédacteur en chef de l'*Europe, Chronique du monde littéraire*.

M. Kühne a écrit des nouvelles, des romans et des drames : *Nouvelles* (Berlin, 1831); *les deux Madeleines, ou le Retour de Russie* (die beiden Magdalenen, etc.; Leipzig, 1833; *Une Quarantaine dans la maison des fous* (Eine Quarantaene im Irrenhause; Ibid., 1835); *Nouvelles du couvent* (Klosternovellen; Ibid., 1838, 2 vol.), les plus intéressants de ses récits; *Isaura de Castille*, et l'*Empereur Frédéric*, drames (1838) : *Caractères d'hommes et de femmes* (Weibliche und maennliche Charactere; Ibid., 1838, 2 vol.) ; *les Rebelles d'Irlande* (Ibid., 1840, 3 vol.); *Sospiri, histoires vénitiennes* (Sospiri, Blaetter aus Venedig; Brunswick, 1841); *Portraits et silhouettes* (Hanovre, 1843, 2 vol.); *Mon carnaval à Berlin* (Brunswick, 1843) : *Hommes et femmes de l'Allemagne* (Deutsche Maenner und Frauen; Leipzig, 1851) ; *Mort de Frœbel et continuation de sa doctrine* (Frœbels Tod und der Fortbestand seiner Lehre; Liebenstein, 1852) ; *le Missionnaire protestant*, roman tiré des papiers de familles allemandes et italiennes; *le Pèlerinage du Christ* (Christus auf der Wanderschaft, 1870), à propos du concile; *Wittemberg et Rome*, contes de couvent du temps de Luther (Berlin, 1877, 3 vol.), etc.

KUHNEN (Pierre-Louis), peintre belge d'origine allemande, né à Aix-la-Chapelle, en 1812, a cultivé avec succès le paysage et s'est fixé, vers 1840, à Bruxelles. Ses principaux sujets ont figuré au Salon de cette ville et à ceux de Paris. On cite avec éloge : *Effet de soleil couchant*, exposé à Paris (1846) ; *Incendie d'un château féodal ; l'Approche de l'orage dans les ruines de Schimpen; la Vallée de l'Ahr; le Manoir en ruine; la Mare*, effet de crépuscule (1847-1852), etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *un Intérieur de forêt*, et à celle de 1867 : *Cabane près d'une ruine, Paysage et animaux*. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles, en 1845, et une 3° médaille à Paris, en 1846. — Sa femme s'est fait connaître aussi comme paysagiste.

KÜHNER (Raphaël), grammairien allemand, né à Gotha, le 22 mars 1802, et fils du peintre Frédéric Kühner, conseiller intime de la cour de Gotha, alla, en 1821, suivre l'université de Gœttingue. Reçu docteur, il fut nommé, en 1824, professeur au lycée de Hanovre. Ses livres pour l'enseignement du grec et du latin, traduits en plusieurs langues, sont très répandus en Allemagne, en Angleterre, en Suède et Norvège et dans l'Amérique du Nord. — Il est mort à Hanovre le 16 avril 1878.

Nous citerons de lui, pour l'étude du grec : *Essai d'un arrangement logique de la syntaxe grecque* (Versuch einer Anordnung der griech. Syntax. ; Hanovre, 1829); *les Anomalies du verbe grec* (Ibid., 1831), et sa *Grammaire complète de la langue grecque* (Ausführliche Grammatik der griech. Sprache; Ibid., 1834-35, 2 vol.), d'où il a tiré deux ouvrages élémentaires souvent réimprimés pour l'étude de la langue latine, une *Grammaire à l'usage des classes supérieures* (Schulgrammatik, etc., für die obern Gymnasialclassen, 4° édit., 1855), dont il a fait aussi un abrégé, l'*Introduction à l'étude de la langue latine* (Lateinische Vorschule, 7° édit., 1855), et une dissertation latine : *M. T. Ciceronis in philosophiam merita* (Hambourg, 1825), couronnée par l'Académie de Gœttingue.

KÜHNHOLTZ (Henri-Marcel), médecin français, né le 28 janvier 1794, à Cette (Hérault), fit à Montpellier ses études spéciales et y reçut en 1817 le diplôme de docteur. En 1828, il fut chargé de suppléer le professeur Lordat et devint, peu de temps après, bibliothécaire de la Faculté. En 1836, il fut élu correspondant de l'Académie de médecine. — Il est mort à Montpellier, le 8 mars 1877.

On remarque parmi les ouvrages de M. Kühnholtz : *Idée d'un cours de physiologie appliquée à la pathologie* (1829, in-8) ; *De l'Ensemble systématique de la médecine judiciaire* (1835, in-8) ; *Cours d'histoire de la médecine et de biographie médicale* (1837, in-8), professé à Montpellier l'année précédente; *Éloge de Celse* (1838, in-8) ; *Considérations générales sur la régénération des parties molles du corps humain* (1841, in-8) ; *Paris et Montpellier* (1844, in-8), sous le rapport de la philosophie médicale ; etc. Il a fourni de nombreux articles aux recueils spéciaux de médecine. Philologue distingué, il a travaillé au *Dictionnaire de la langue romane* de Raynouard, aux *États généraux* de M. Aug. Bernard, aux *Lettres missives des Gaules*, aux *Historiens des Gaules*, etc. Il a contribué à la publication des *Manuscrits inédits du Tasse* (Turin, 1838), donné une étude très savante sur *les Spinola de Gênes* (1852, in-4) et rédigé un catalogue des dessins de la collection Atger léguée à la Faculté de médecine de Montpellier.

Son fils, M. Barthélemy-Achille KÜHNHOLTZ, né à Montpellier, le 4 mars 1828, a pris part à la rédaction de quelques journaux de la province et de Paris; il est auteur de l'*Histoire de l'université de Montpellier* (1840, in-8, extrait du journal *les Écoles*).

KULLAK (Théodore), pianiste et compositeur allemand, né le 12 septembre 1818, à Krotoczyn (duché de Posen), dut à la protection du prince Antoine Radziwill de faire d'excellentes études musicales. A onze ans, il débuta comme pianiste, dans un concert donné à Posen. Après avoir suivi, pendant cinq années, l'université de Berlin, il alla, en 1842, donner à Vienne et dans toute l'Autriche des concerts qui eurent du succès. Rappelé à Berlin, l'année suivante, comme professeur de musique de la maison royale, il fut nommé, en 1846, pianiste du roi de Prusse et, en 1854, décoré de l'Aigle-Rouge.

Virtuose et professeur distingué, M. Kullak a formé un grand nombre d'élèves et contribué à la fondation de plusieurs établissements à Berlin, entre autres, le Conservatoire de musique (1850), dont il fut, pendant cinq ans, un des directeurs. Il a donné de nombreuses compositions : des *Transcriptions pour piano de mélodies nationales allemandes, espagnoles, russes et hongroises;* divers morceaux, tels que : *la Gazelle, Perles d'écume, Scheherazade, Psyché, les Arpèges*, etc., etc. : *l'École du jeu en octaves*, très appréciée des pianistes ; plusieurs *Sonates* ou *Trios ;* un *Concerto pour piano avec accompagnement d'orchestre*, etc., etc.

KURANDA (Ignace), publiciste allemand, de famille israélite, né en 1811, à Prague, fonda, en 1841, après avoir voyagé en Allemagne et en Belgique, *le Messager des frontières* (die Grenzboten), feuille politique hebdomadaire qu'il rédigea tantôt à Leipzig, tantôt à Berlin, jusqu'à la révolution de 1848. Député de Vienne au parlement de Francfort, il fit partie du comité des Cinquante et fut un des trois envoyés qui tentèrent inutilement de ramener la Bohême à la cause allemande. A la fin de l'année, il fonda à Vienne un nouveau journal, l'*Ostdeutsche Post*, dont il resta rédacteur en chef. Depuis 1861, il est élu représentant de Vienne.

On cite de M. Kuranda des *Nouvelles* (Novellenalbum; Leipzig, 1842, 3 vol.); *la Belgique depuis sa révolution* (Belgien seit seiner Revolution; Ibid., 1846), etc.

KURTZ (Jean-Henri), théologien allemand, né le 13 décembre 1809, à Montjoie (Prusse rhénane), acheva ses études théologiques à Halle et à Bonn, fut attaché en 1835 au gymnase de Mittau, et alla occuper en 1850 la chaire d'histoire ecclésiastique à l'université de Dorpat. En 1859, il l'échangea contre celle d'exégèse. M. Kurtz prit sa retraite en 1870, et se fixa à Marbourg. Nous citerons de lui : *la Bible et l'astronomie* (Bibel und Astronomie ; Mittau, 1842 ; 3ᵉ édit., 1843), où il s'efforce de concilier le texte sacré avec les découvertes scientifiques; *Cours d'histoire sainte* (Lehrbuch der heiligen Geschichte; Kœnigsberg, 1843; 1[?]ᵉ édit., 1877); *l'Unité du Pentateuque* (die Einheit des Pentateuchs; Ibid., 1844); *l'Unité de la Genèse* (die Einheit der Genesis; Berlin, 1846); *Histoire biblique* (Biblische Geschichte; Ibid., 1847; 27ᵉ édit., 1876); *Cours d'histoire ecclésiastique* (Lehrbuch der Kirchengeschichte; Mittau, 1849; 7ᵉ édit., 1874); *Symbolique du tabernacle* (Symbolik der Stiftshütte; Leipzig, 1851); *Guide de l'histoire de l'Église* (Leitfaden der Kirchengeschichte; Mittau, 1852; 3ᵉ édit., 1856).

KURZ (Henri), littérateur et savant allemand, né à Paris de parents allemands, le 28 avril 1805, perdit son père de bonne heure et fut emmené en Allemagne. En 1823, il alla étudier la théologie à Leipzig. Mêlé au mouvement des *burschenschaften*, il fut obligé de quitter l'université au moment où il venait d'être reçu docteur en philosophie; il revint à Paris en 1827 et s'y occupa spécialement de l'étude des langues orientales. Après la révolution de 1830, il rentra en Allemagne et y rédigea des journaux. Sa collaboration au *Temps* (die Zeit) d'Augsbourg, organe de l'opposition constitutionnelle, lui valut, au bout de quelques semaines, un procès suivi d'une condamnation à deux ans de forteresse. Il la subit à Würzbourg et employa ces deux années à traduire en allemand un poème chinois. Sorti de prison, il passa en Suisse, en 1834, et fut nommé professeur de langue et de littérature allemandes à l'école cantonale de St-Gall. Cinq ans plus tard, il fut forcé de donner sa démission, à cause de sa double qualité de protestant et d'étranger, mais il fut accueilli aussitôt en qualité de professeur à l'école cantonale d'Aarau, où il devint, en outre, bibliothécaire en 1846. — Il est mort dans cette ville, le 24 février 1873.

Le principal ouvrage littéraire de M. H. Kurz est une très importante *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der d. Lit.; Leipzig, 1853-1859, 3 vol. en 6 parties, avec portraits et illustr.; 6ᵉ édit., 1873). L'auteur a rédigé lui-même un très utile abrégé de ce grand travail, sous le titre de *Guide de l'histoire de la littérature allemande* (Leitfaden zur Gesch., etc.; Ibid., 4ᵉ édit. 1872). Citons en outre : *Études d'histoire littéraire*, faites d'après les archives et les bibliothèques de l'Argovie (Beitraege zur Gesch. und Lit. besonders aus den Archiven, etc.; Aarau, 1846); *Manuel de la Poésie nationale* (Handbuch der poetischen Nationallit.; Zurich, 1840-1843, 3 vol.; 3ᵉ édit., 1857-1859); *Manuel de prose allemande* (Handbuch der deutschen Prosa; Zurich, 1845-1846, 3 vol.); *Poètes et prosateurs allemands depuis le milieu du XVᵉ siècle jusqu'à nos jours* (Deutsche Dichter und Prosaisten, von, etc.; Leipzig, 1864, t. I-III); puis des éditions d'ouvrages d'anciens auteurs, tels que Burkhard, Waldis, Grimmelshausen, Wickram, Fischart, etc., formant une *Bibliothèque allemande* (Deutsche Bibliot. Ibid., 1862, et suivant.). Les anciennes études orientales de M. Kurz ont eu pour résultat un *Mémoire sur l'état politique et religieux de la Chine 2300 ans avant notre ère* (Paris, 1830), une *Revue du dictionnaire chinois de Basile*, pour la Société asiatique de France, et une traduction du poème chinois *le Pétale* (das Blumenblatt; Saint-Gall, 1836).

KUSSMAUL (Adolphe), médecin allemand, né à Graben, près Carlsruhe, le 22 février 18[?]. Il fit ses études médicales à Heidelberg et à Wurzbourg et prit du service comme chirurgien dans la campagne des duchés en 1848 et 1849. Nommé professeur extraordinaire à Heidelberg en 18[?], il enseigna successivement aux universités d'Erlangen, de Fribourg et de Strasbourg, où il fut directeur des Cliniques.

On cite de lui : *Des phénomènes de circulation dans l'œil de l'homme* (die Farbenerscheinungen im Grunde des menschl. Auges; Heidelberg, [?]); *Recherches sur l'origine et la nature des convulsions et des attaques épileptiques dans les hémorragies* (Untersuchungen ueber Ursprung und Wesen der fallsuchtartigen Zuckungen, etc.; Frankfurt, 1857); *les Perturbations du langage, essai de pathologiques sur le langage* (die Störungen der Sprache, Versuch einer Pathologie der Sprache, Leipzig, 1877).

KÜTZIN[G] man[…]

naturelle. Une découverte scientifique qu'il fit, en 1834, et qu'il communiqua à M. A. de Humboldt, le fit charger, en 1835, par l'Académie de Berlin, d'une mission scientifique dans l'Europe méridionale. De retour de ce voyage, dont il rapportait des observations précieuses sur les plantes aquatiques de la Méditerranée et de l'Adriatique, il fut nommé professeur de sciences naturelles à l'École polytechnique de Nordhausen.

Depuis cette époque, M. Kützing a publié toute une suite de travaux relatifs aux plantes aquatiques, et dont la plupart ont une grande importance scientifique : *Synopsis Diatomearum* (Halle, 1833) ; *Transformation d'algues inférieures en algues supérieures, et en genres de familles et de classes entièrement différentes des cryptogames supérieurs* (die Umwandlung niederer Algenformen in höhere, sowie auch in Gattungen, etc.; Harlem, 1839), savante dissertation couronnée par l'Académie des sciences de Harlem; *Phycologia generalis* (Leipzig, 1843) ; *les Bacillariées ou diatomées à enveloppe siliceuse* (die Kieselschaligen Bacillarien oder Diatomeen; Nordhausen, 1844, avec 30 planches) ; *De la Transformation d'infusoires en algues inférieures* (Ueber die Verwandlung der Infusorien in niedere Algenformen; Nordhausen, 1844) ; *Phycologia germanica* (Ibid., 1845) ; *Tabulæ phycologicæ* (Ibid., 1845-1857, 74 livraisons avec 700 planches) ; *Species algarum* (Leipzig, 1849), etc.

On cite en dehors de cette spécialité : *Éléments de la botanique philosophique* (Grundzüge der philosophischen Botanik; Leipzig, 1851-1852, 2 vol.); *Manuel d'histoire naturelle* (Compendium der Naturgeschichte; Nordhausen, 1837) ; *la Chimie et ses applications à la vie pratique* (die Chemie und ihre Anwendung auf das praktische Leben; Ibid., 1838) ; *les Sciences naturelles dans les écoles*, etc. (die Naturwissenschaften in den Schulen; Ibid. 1850) ; *Éléments de géographie* (Elemente der Geographie; Ibid., 2e édit., 1853), etc.

L

LABADIÉ (Alexandre), député français, né à Lésignan (Aude), le 12 avril 1814, était établi depuis longtemps à Marseille, comme négociant en draps, et connu pour ses opinions républicaines, lorsqu'il fut nommé préfet des Bouches-du-Rhône, le 5 septembre 1870. Après avoir assuré la régularité des services, il donna sa démission, le 24 du même mois, et dirigea avec M. Henry Fouquier un journal, la *Vraie République*. Élu, le 8 octobre 1871, conseiller général pour le canton sud de Marseille, et choisi pour président du Conseil, il soutint contre MM. de Kératry, Limbourg et de Tracy, successivement préfets, une lutte qui eut un certain retentissement. Il donna sa démission de conseiller général, en novembre 1874, par suite d'un désaccord avec le comité électoral, pour les élections municipales de Marseille, fut attaqué par les journaux avancés et déclara qu'il considérait les exaltés comme les pires ennemis de la République. Candidat républicain aux élections sénatoriales de janvier 1876, il se retira devant la liste adoptée par le comité, mais fut élu, le 20 février, député de la 2e circonscription d'Aix, par 6506 voix, contre 4881 obtenues par M. Clapier, représentant sortant et candidat conservateur. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. M. Labadié fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, par 7987 voix, contre 4988 obtenues par le candidat officiel, il reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine. Dans la séance du 16 décembre 1879, il adressa au ministre de la justice, à propos d'un magistrat de la Cour d'Aix, une interpellation qu'il ne soutint pas avec succès.

Un second député du même nom, M. Oscar LABADIÉ, reçu docteur en médecine en 1855 et médecin à Narbonne (Aude), a été élu dans cette circonscription, comme candidat de l'extrême gauche, le 14 mars 1880, au second tour de scrutin par 11 342 voix. Au premier tour (25 février), il en avait obtenu 7505, contre 5597 données à M. Digeon, candidat socialiste, et 2480 à M. Coural, candidat de la gauche républicaine.

LABARRE (Louis LABAR, dit), littérateur et journaliste belge, né le 1er mai 1810, à Dinan (province de Namur), dirigeait à vingt ans l'école primaire de cette ville, lorsqu'il publia dans un journal, contre le ministre hollandais Van Maanens, une lettre qui le fit destituer; mais, quelques jours après, éclata la révolution. Dévoué à la cause républicaine, il fit paraître en 1836 un volume : *Satires et Élégies*, qui eut du succès, puis quelques autres pamphlets, *les Journées de septembre en 1839*, dont 4000 exemplaires furent enlevés en quelques jours. Il prit alors la direction du *Charivari belge*. En 1840, le peintre Wiertz ayant mis au concours la question de *l'Influence pernicieuse du journalisme sur les arts et les lettres*, le jury, composé d'artistes, couronna à l'unanimité le mémoire présenté par M. Labarre, qui reçut pour prix le *Patrocle* de M. Wiertz.

Après avoir fait représenter au théâtre de la Monnaie *une Révolution pour rire*, comédie en trois actes, qui réussit, M. Labarre vint à Paris et fut accueilli au *National*, où il publia, pendant quelques mois, une revue mensuelle sous ce titre : *la Comédie parisienne*. Il fit recevoir par le comité du Théâtre-Français une pièce dont le sujet était emprunté à l'histoire de 1792, mais dont la censure empêcha la représentation. En 1847, lors de la résistance du parti libéral contre le cabinet catholique, il prit la rédaction de *la Tribune*, à Liège, puis il rédigea le journal républicain *la Nation*, de Bruxelles.

Après le 2 décembre 1851, ce journal se déclara hautement contre le coup d'État et servit d'organe aux réfugiés de Bruxelles et de Londres. La violence de ses attaques contre la politique et la personne même du président donna lieu aux réclamations de l'ambassade française. M. Labarre comparut devant le jury qui l'acquitta; mais la loi Faider, qui vint protéger contre la presse les souverains étrangers, sans lui imposer silence, le força de changer le ton de ses articles. *La Nation* cessa de paraître, et fut remplacée par *le Drapeau*, journal hebdomadaire, qui dura peu (1856). M. Labarre recueillit, en 1855, ses meilleures pages sous ce titre : *Souvenirs du Drapeau* (2 vol.). En 1870, il fonda *les Nouvelles du jour*, journal quotidien. Parmi les pièces qu'il a fait jouer sur les principaux théâtres de Bruxelles, nous citerons *la Bourse des amis*, comédie (1862); *Montigny à la cour d'Espagne*, drame en cinq actes (Galeries Saint-Hubert, 17 mars 1864), etc. Il a en outre publié les ouvrages suivants : *Napoléon III et la Belgique* (1860, in-18), première partie d'un ouvrage dont la suite fut intitulée : *Waterloo* (1860, in-18) ; *Ephémérides nationales* (1861, in-24) ; *Antoine Wiertz*, étude biographi-

que (1867, in-8); *Vertus et gloires de l'Empire* (1868, in-18): *Panthéon bonapartiste. Le livre d'or du bagne* (Bruxelles, 1872, in-8), recueil de vers, etc.

LABARTE (Charles-Jules), archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1797, étudia le droit, et se fit inscrire au barreau en 1819. Il occupa une charge d'avoué de 1824 à 1835, puis se livra exclusivement aux études archéologiques, et fut élu, le 21 décembre 1871, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Tixier. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1833.

M. Labarte a publié les ouvrages suivants, qui dénotent une profonde érudition : *Description des objets d'art composant la collection Debruge-Duménil* (1847, in-8, avec pl.): *Recherches sur la peinture en émail dans l'antiquité et au moyen âge* (1856, in-4, avec pl.), couronnées par l'Académie des inscriptions; *le Palais de Constantinople, Sainte-Sophie, le forum Augustéon et l'hippodrome tels qu'ils existaient au X[e] siècle* (1861, in-4, avec pl.); *Histoire des arts industriels* (1864-1866, 4 vol. in-8, 2 vol. d'album ; 2[e] édit., 1872-1875, 3 vol. in-4° avec pl.), couronné par l'Académie des inscriptions; l'*Église catholique de Sienne* (1868, in-4); *Dissertation sur le Rossel d'ord Altoetting* (1869, in-4); *Dissertation sur l'abandon de la glyptique en Occident* (1871, in-4), *Inventaire du mobilier de Charles V, roi de France* (1879, in-4°), etc.

LA BASSETIÈRE (Jean-Baptiste-Henri-Édouard MORISSON DE), homme politique français, député, est né à Saint-Julien-des-Landes, le 9 mars 1825. Riche propriétaire dans le canton de Saint-Gilles-sur-Vic, il fut élu représentant de la Vendée à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le cinquième sur huit, par 59 221 voix. Il prit place à l'extrême droite et s'associa à toutes ses manifestations et tentatives de restauration monarchique. Il fit partie de la commission des Trente et de celle qui prépara la loi sur les conseils généraux. Élu député le 20 février 1876, pour l'arrondissement des Sables-d'Olonne, par 6922 voix contre 4660 obtenues par le candidat républicain, il suivit la même ligne politique et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7476 voix, contre 4581 données à son concurrent républicain. Il a vivement combattu les projets du gouvernement et de la majorité contre les congrégations religieuses non autorisées, à l'occasion du vote définitif par la Chambre de la loi sur l'enseignement supérieur (15 mars 1880). M. de La Bassetière représente le canton de la Mothe-Achard, au conseil général de la Vendée.

LABAT (Jean-François-Jules), député français, né à Bayonne le 28 janvier 1819, fut longtemps maire de sa ville natale et conseiller général pour le canton nord-ouest de Bayonne. Il fut élu, au mois de mai 1869, comme candidat officieux, député au Corps législatif, pour la 3[e] circonscription des Basses-Pyrénées: il siégea dans les rangs de la majorité et vota pour la guerre en 1870. Disparu de la scène politique à la chute de l'Empire, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bayonne, comme candidat bonapartiste, obtint au premier tour de scrutin 6540 voix et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 8545 voix. Il siégea sur les bancs du groupe dit de l'Appel au peuple, et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai, accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 10 357 voix, contre 5781 obtenues par le candidat républicain. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 3 octobre 1865.

LABAT (Jean-Baptiste), compositeur français, né à Verdun (Tarn-et-Garonne), le 14 juin 1802, et fils d'un marchand de grains, suivit librement son goût pour la musique, qu'il étudia à Toulouse, à Verdun et en dernier lieu à Paris. Après avoir passé quelque temps au Conservatoire, il fut appelé, en 1828, à la direction de l'orgue et de la maîtrise de Montauban, où il s'efforça de ranimer les études musicales. — Il est mort à Aucanville (Tarn-et-Garonne) le 6 janvier [illegible].

M. Labat a publié, de 1828 à 1844, de nombreuses compositions : un *O Salutaris*, deux *Adorations*, un *Oratorio* pour Noël, un *Lauda Sion*, une *Messe solennelle*; etc. Il a aussi donné, comme travaux littéraires (1848-1852), des *Études sur les Noëls et sur sainte Cécile*; une *Esquisse de l'histoire de l'orgue*, et une *Étude philosophique et morale sur l'histoire de la musique* (2 vol. in-8); puis une *Étude sur l'harmonisation des chants des Psaumes* (Ibid., 1864), etc.

LABBÉ (de la Moselle), ancien représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Briey, en 1801, fit son droit, s'établit à Metz, comme notaire, puis se démit de sa charge pour devenir maître de forges. Affilié, sous la Restauration, à plusieurs sociétés secrètes, il professa des opinions radicales jusqu'à la révolution de 1848. Membre du conseil municipal de Metz et du conseil général de la Moselle, depuis plus de quinze ans, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, le troisième sur onze, par 92 638 suffrages. Il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac ; mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint le ministère Odilon Barrot et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit l'exploitation de ses forges. M. Labbé est décoré de la Légion d'honneur.

LA BEAUME (Pierre-Joseph-Jules JEANNARD), administrateur et publiciste français, né à Grenoble, le 2 septembre 1806, entra au ministère de la guerre, y devint chef de bureau, et passa en [illegible] au gouvernement général de l'Algérie. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 décembre 1861. — Il est mort à Alger, le 29 décembre [illegible].

M. J. La Beaume a publié un certain nombre de volumes : *Henri Fremond*, physiologie du prêtre, traitant la question du célibat (1838, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en allemand (Berlin, [illegible]); *la Science des bonnes gens*, essais de morale usuelle (1847, in-18); *Colette* (1855, in-18); etc. Il a collaboré aux *Cent traités*, à l'*Univers pittoresque*, au *Magasin pittoresque*, etc. et à un grand nombre de journaux.

LA BÉDOLLIÈRE (Émile GIGAULT DE), journaliste et littérateur français, né à Amiens, le 24 mai 1812, neveu du comte L. Gigault de La Bédollière de Bellefont, dont il prit le second nom, suivit quelque temps les cours de l'École des Chartes et débuta dans la littérature, en 1833, par une *Vie politique du marquis de La Fayette* [illegible] in-8), qui lui ouvrit aussitôt l'accès d'une foule de journaux et de publications, auxquels il a fourni, pendant plus de vingt ans, des articles de tous genres. Attaché au *Siècle* avec le titre de bibliothécaire, il fut chargé, en 1850, du compte rendu quotidien de ce journal. En 1857, il se porta sans succès candidat de l'opposition aux élections

du Corps législatif. Aux approches des élections générales de 1869, M. de La Bédollière fut l'un des fondateurs d'un journal politique quotidien de grand format et à cinq centimes, *le National*, où il rédigea le bulletin quotidien, et de nombreux articles, oesignés aux hostilités du parti clérical.

On cite principalement de M. de La Bédollière : *Soirées d'hiver* (1838, in-12) ; *Beautés des victoires et conquêtes des Français* (1841, 3 vol. in-8; nouv. édit., 1847, 2 vol. in-8) ; *les Industriels* (1841 et 1846); *la Sirène* (1845); *Histoire des mœurs et de la vie privée des Français* (1847, 3 vol. in-8); *Histoire de la garde nationale* (1848, in-18); *Histoire de la mère Michel et de son chat* (1851, in-18, plus. édit.) ; *le Panthéon*, dans les *Paris anecdotiques* (1853, in-32); *Kinburn et la mer Noire*, *le Congrès de la paix* (1856, in-4); une traduction des *Œuvres* de Fenimore Cooper, en livraisons populaires (1849 et suiv.); *la Case de l'oncle Tom*, *le Compagnon de l'oncle Tom*, traductions; *Histoire d'Italie*, 2 séries (1859, in-4); *le Nouveau Paris, Histoire de ses vingt arrondissements* (1860, in-4, illustré); *Histoire des environs du nouveau Paris* (1860, in-4, illustré); *Naples et Palerme, ou l'Italie* (1860, in-4, illustré); *Histoire de la guerre du Mexique* (1861-1868, 3 parties, in-4, illustré); *Histoire de Paris* (1864, in-18); *les Hommes célèbres* (1864, in-8), publication qui n'a pas été continuée, *le Domaine de saint Pierre* (1865, in-18); *Histoire complète de la guerre d'Allemagne et d'Italie* (1866, 2 parties in-4, avec grav. et cartes); *la France et la Prusse* (1867, in-4); *Histoire de la guerre de 1870-1871* (1872, in-4°, avec carte); *Bazaine et la capitulation de Metz* (1873, in-4); *Histoire générale des peuples anciens et modernes* (1879, 2 vol. in-4°), enfin un nombre considérable de volumes, brochures, articles dits de librairie ou d'actualité. — Un de ses fils, M. Lucien de LA BÉDOLLIÈRE, entré dans la marine, est devenu lieutenant de vaisseau et a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 juin 1871.

LABICHE (Jules-Hyacinthe-Romain), homme politique français, sénateur, né à Sourdeval-la-Barre (Manche), le 9 août 1826, d'une famille de cultivateurs, séjourna assez longtemps aux États-Unis; il acquit, dans le commerce des cotons, une grande fortune, et se retira dans sa ville natale où il fut élu conseiller municipal en 1860 et conseiller général pour le canton de Sourdeval en 1871. Candidat aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Mortain, il échoua avec 3748 voix contre M. Legrand, candidat bonapartiste, qui en obtint 9810, et le 14 octobre 1877, il réunit 5716 voix contre 9517 données au même concurrent. Aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, il fut élu, le dernier sur trois, par 396 voix sur 740 votants. Il s'est fait inscrire au groupe de la gauche républicaine.

LABICHE (Emile-Charles-Didier), homme politique français, sénateur, né à Béville-le-Comte (Eure-et-Loir), le 25 novembre 1827, étudia le droit à la Faculté de Paris, et se fit inscrire au barreau. Il fut reçu docteur en droit le 31 mars 1852, avec une thèse ayant pour sujet *Du retour légal de l'ascendant donateur*. Riche propriétaire dans le département d'Eure-et-Loir, il y fut le chef de l'opposition sous l'Empire et combattit les candidatures officielles. Candidat aux élections de mai 1869, dans la 1re circonscription d'Eure-et-Loir, il obtint, sans être élu, 12 734 voix, contre 20 416 réunies par M. Reille, candidat officiel. Nommé préfet de son département le 6 septembre 1870, il devint secrétaire général du ministère de l'intérieur le 23 février 1871, mais donna sa démission, le 11 juin suivant, et resta en dehors des fonctions publiques. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu sénateur d'Eure-et-Loir, le second sur deux, par 309 voix sur 470 électeurs, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. M. Emile Labiche prit une part des plus actives aux travaux du Sénat; il fut auteur, puis rapporteur du projet de loi du nouveau code rural, membre de la commission des voies ferrées, établies sur les voies publiques, etc., et prit la parole dans les discussions financières et agricoles. Il vota constamment avec la minorité républicaine du Sénat et repoussa la demande de dissolution de la Chambre, le 23 juin 1877. Membre du conseil général d'Eure-et-Loir pour le canton d'Auneau, il en a été élu président.

LABICHE (Eugène-Marin), auteur dramatique français, membre de l'Institut, né à Paris, le 5 mai 1815, fit ses classes au collège Bourbon, entra à l'École de droit, puis débuta, en 1835, par des nouvelles dans les petits journaux de l'époque, *l'Essor*, *le Chérubin*, *la Revue de France*, etc. En 1838, il publia un roman, *la Clef des champs*, et écrivit, en collaboration avec MM. Marc Michel et Lefranc, *M. de Coyllin, ou l'Homme infiniment poli*, pour les débuts de Grassot au Palais-Royal. Malgré le succès douteux de cet essai, M. Labiche se voua dès lors à ce genre de vaudeville excentrique, tant exploité depuis, qui, sous un titre extraordinaire et en vue d'un acteur comique, entasse, dans un imbroglio continuel, les quiproquos les plus invraisemblables et les situations les plus risquées. Il mit toute l'originalité bouffonne que ce genre réclame au service de MM. Ravel, Grassot et Sainville. Quelquefois il réussit dans la véritable comédie. Il a eu tour à tour pour collaborateurs MM. Delacour, Martin, Marc Michel, Lefranc, Varin, Eug. Nyon, Dumanoir, Clairville, Duru, etc. Sous le pseudonyme de *Dandri*, M. Labiche a signé, avec M. Ancelot, *l'Article 960*. Le 26 février 1880, il a été élu membre de l'Académie française en remplacement de M. Saint-René Taillandier. Décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861, il a été promu officier le 9 août 1870.

Les pièces qu'il a fait jouer au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase et aux théâtres des boulevards, s'élèvent à une centaine environ; parmi les mieux accueillies figurent : *Deux papas très bien* (1845); *Frisette* (1846); *Mme Larifla* (1849); *Embrassons-nous, Folleville* (1850); *Un garçon de chez Véry* (1850); *Une femme qui perd ses jarretières*, *le Chapeau de paille d'Italie* (1851), la pièce préférée de M. Ravel; *Edgard et sa bonne* (1852); *Otez votre fille, s'il vous plaît* (1854); *Si jamais je te pince!* (1855); *la Perle de la Canebière* (1856); *l'Affaire de la rue de Lourcine* (1857); *En avant les Chinois!* (1858); *l'Omelette à la follembûche* (1859); *le Voyage de Monsieur Perrichon*, avec M. Edouard Martin, comédie en quatre actes, l'une des meilleures du genre (Gymnase, 1860), reprise avec un succès prolongé à l'Odéon en 1879; *les Vivacités du capitaine Tic*, en trois actes (Vaudeville, 1861); *la Poudre aux yeux*, comédie en deux actes (Gymnase, même année); *la Station de Champbaudet*, en trois actes (Palais-Royal, même année); *les Petits Oiseaux*, en trois actes (Vaudeville, 1862); *Célimare le bien-aimé*, en trois actes (Palais-Royal, 1863) ; *Moi*, comédie en trois actes (Théâtre-Français, 1864), *Un mari qui lance sa femme*, en trois actes (Gymnase, 1864); *le Point de mire* (Gymnase, 1864) ; *la Cagnotte*, en cinq

actes (Palais-Royal, 1864); *l'Homme qui manque le coche*, comédie en trois actes (Variétés, 1865); *le Premier prix de piano*, comédie en un acte (Palais-Royal, 1865); *Un pied dans le crime*, comédie en trois actes (Palais-Royal, 1866); *le Fils du brigadier*, opéra comique en trois actes (Opéra-Comique, 1867); *le Papa du prix d'honneur*, vaudeville en quatre actes, avec M. Th. Barrière (Palais-Royal, 1868); *le Roi d'Amatibou*, en quatre actes (même théâtre, 1868); *le Corricolo*, en trois actes (Opéra-Comique, 1868); *le Choix d'un gendre* (mai 1869), pour l'inauguration de la nouvelle salle du Vaudeville : *le Plus heureux des trois*, avec M. Gondinet (Palais-Royal, 1870); *le Cachemire* (1870); *l'Ennemie*, avec M. Delacour (1871); *le Livre bleu*, avec M. Blum (1871); *Il est de la police*, avec M. Leroy (1872); *Doit-on le dire*, avec M. Duru (1873); *la Mémoire d'Hortense*, avec M. Delacour (1873); *Vingt-neuf degrés à l'ombre* (1873); *Brûlons Voltaire*, avec M. Leroy (1874); *Garanti dix ans*, avec M. Gille (1874); *Madame est trop belle*, avec M. Duru (1874); *la Pièce de Chambertin*, avec M. Dufresnois (1874); *les Samedis de Madame*, avec M. Duru (1875); *les Trente millions de Gladiator*, avec M. Gille (1875); *Un Mouton à l'entresol*, avec M. A. Second (1875); *la Charge de cavalerie* (1876). Il a entrepris une édition complète de ses œuvres (1878, t. I-IX, in-18), en cours de publication.

LABITTE (Porphyre), naturaliste français, député, né à Abbeville (Somme), le 19 février 1823, est frère de Charles Labitte, critique distingué, mort en 1845. Livré à l'étude des sciences naturelles, il fut préparateur au Muséum et au Collège de France et collabora, en même temps que son frère, à la *Revue de Paris* et au *Journal de l'instruction publique*. Capitaine de la garde nationale en 1848, il combattit l'insurrection de juin et fut blessé. Il fut ensuite administrateur du Musée d'Abbeville, contribua à la fondation d'une bibliothèque populaire et organisa, pendant la guerre, le service des ambulances. Maire de Blangermont (Pas-de-Calais), où il possède des propriétés, il se présenta aux élections législatives du 20 février 1876, dans la 1^re^ circonscription d'Abbeville et fut élu par 8804 voix, contre 6393 données à M. Courbet-Poulard, candidat monarchiste et représentant sortant. Il siégea au centre gauche et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9554 voix contre 6924 obtenues par M. Cornuau, son concurrent, candidat officiel et bonapartiste. Depuis le 8 octobre 1871, M. Labitte représente le canton Sud d'Abbeville au Conseil général de la Somme.

LA BLANCHÈRE (Pierre-René-Marie-Henri MOULLIN DU COUDRAY DE), naturaliste et photographe français, né à La Flèche (Sarthe), le 2 mai 1821, fit ses études aux lycées de Caen et d'Alençon et à Paris au collège Sainte-Barbe. En 1841, il entra à l'École forestière. Nommé garde général, il se fatigua de cette carrière et alla habiter Nantes vers 1848. Il y acheva ses études de chimie et se livra à des recherches sur l'histoire naturelle des poissons et la pêche maritime et fluviale. Il eut alors l'idée d'appliquer la photographie à ses recherches d'histoire naturelle. En 1855, il vint se fixer à Paris où il acheta un établissement de photographe et fut chargé, par le ministre du commerce, de reproduire au moyen de la photographie les différents types des poissons fluviaux et maritimes de la France, ainsi que les aménagements des établissements de pisciculture de Huningue et de Concarneau. M. de La Blanchère a réuni ces planches en un album. Il a obtenu, aux diverses expositions, plusieurs médailles.

Ses publications de photographie sont : *l'Art du photographe* (1859, in-8), qui a deux éditions; *Du collodion sec* (1860, in-8); *Monographie du stéréoscope* (1861, in-8); *Répertoire encyclopédique de photographie* (1862-67, 6 vol. in-8, avec vignettes); *la Photographie des commençants* (1863), etc. On remarque ensuite, parmi ses nombreux ouvrages d'histoire naturelle ou de vulgarisation scientifique : *les Ravageurs des forêts* (1865, in-18); *Oncle Tobie, le pêcheur* (1866, in-18); *Culture des plages maritimes* (1866, in-18); *Plantes et animaux*, entretiens familiers sur l'histoire naturelle (1867, in-18); *les Aventures de la Ramée et de ses trois compagnons* (1867, in-18); le *Nouveau Dictionnaire général des pêches* (1867, in-4, avec 800 vignettes et 56 lithographies); *la Pêche aux bains de mer* (1868, in-4, avec pl.); *Voyage au fond de la mer* (1868, gr. in-8, av. pl.); *les Oiseaux utiles et les oiseaux nuisibles* (1870, in-18; 2^e^ éd. 1878, in-18); *les Oiseaux gibier* (1875, in-4); *les Chiens de chasse* (1876, in-8); *Mémoires d'une ménagerie* (1876, in-18); *le Club des toqués* (1878, in-18), etc.

LABORDE (Charles-Louis), sénateur français, né à Pamiers (Ariège), le 7 novembre 1833, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Foix, en novembre 1856. Conseiller général de l'Ariège, pour le canton de Foix, il en a été le président de 1871 à 1877. Il fut élu sénateur dans son département, le 5 janvier 1879, en remplacement d'Arnaud de l'Ariège, par 187 voix sur 391 votants, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine.

LABORDE (Mgr Charles-Honoré), prélat français, est né à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), le 1^er^ novembre 1826. Précédemment curé de Saint-Similien, à Nantes, il a été nommé évêque de Blois par décret du 9 juin 1877, préconisé le 25 juin et sacré le 24 août de la même année.

LABORDÈRE (Jean), ancien représentant du peuple français, né à Avesnes (Nord), d'une famille originaire de Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), le 29 janvier 1796, fit ses études de droit et fut successivement avoué et avocat à Montdidier (Somme), où il fut élu maire. Il fut ensuite nommé juge suppléant à Beauvais, procureur du roi à Clermont et à Beauvais, puis conseiller à la Cour royale d'Amiens. Après la révolution de Février, il fut porté, comme appartenant à l'opposition libérale, candidat à l'Assemblée constituante, et élu par 83 326 voix, le treizième sur quatorze. Il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité contre-révolutionnaire. Après le 2 décembre, il se tint à l'écart des fonctions publiques, et entra au barreau de la Cour de cassation. Il céda sa charge à son fils en 1862 et se retira à Montdidier. M. Labordère a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1845.

L'un de ses fils, M. Alfred LABORDÈRE, né en 1834, qui lui succéda comme avocat à la Cour de cassation en 1862, fut nommé préfet de la Haute-Loire en 1876. Révoqué au 16 mai 1877, il fut, en décembre suivant, renommé à ces mêmes fonctions, passa à la préfecture des Landes et le 4 mai 1879 à celle du Cher. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Son second fils, M. Arthur LABORDÈRE, élève

de Saint-Cyr, sorti en 1856, major d'infanterie (4 mai 1875), se trouvait à Limoges le 12 décembre 1877, lorsque des ordres donnés à son régiment, le 14e de ligne, lui ayant fait croire à l'imminence d'un coup d'État, amenèrent de sa part des protestations qui le firent mettre en retrait d'emploi, tandis que le général de Bressolles, commandant la brigade dont faisait partie le 14e de ligne, était placé en disponibilité. M. Arthur Labordère fut réintégré dans le service actif en mars 1879 au 41e régiment de ligne. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

LABOUCHÈRE (Pierre-Antoine), peintre français, né à Nantes, le 26 novembre 1807, fut destiné d'abord au commerce, fit de longs voyages en Amérique et en Chine, puis, entraîné par son goût pour la peinture, fut élève de Paul Delaroche et débuta au Salon de 1844. Il a particulièrement traité des sujets de l'histoire protestante et a exposé : *Henri de Saxe, Marino Sanuto, Charles-Quint à Londres* (1844) ; *Mélanchthon, Pomeranus et Cruciger traduisant la Bible* (1846) ; *Richelieu et le père Joseph* (1847) ; *Colloque de Genève en 1549* (1850) : *Luther à Wittemberg, Érasme chez Thomas Morus* (1855) ; *Luther à la diète de Worms* (1857) ; *Un huguenot*, trois *Portraits* (1859) ; la *Traduction de la Bible*, dessin à l'encre de Chine (1861) ; *Luther en prière, M. Guizot* (1863) ; *Episode de la guerre des Cévennes*, un *Portrait* (1864) ; *la Famille de Luther en prière, Lucas Cranach peignant le portrait de Luther* (1865) ; *Mort de Luther à Eisleben, Charles-Quint, son fils Philippe et le cardinal Granvelle* (1866) : *Olympia Morata à Ferrare* (1869), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846. — Il est mort à Paris, le 28 mars 1873. M. Labouchère avait réuni une importante collection de documents autographes qu'il a léguée à la Bibliothèque publique de Nantes.

LA BOUÈRE (Antoine-Xavier-Gabriel DE GAZEAU, comte DE), peintre français, né à La Bouëre, près Jallais (Maine-et-Loire), le 1er octobre 1801, et fils d'un officier général vendéen, servit dans les mousquetaires, entra comme lieutenant dans le corps d'état-major, où il devint capitaine en 1830. Il fut en cette qualité officier d'ordonnance et aide de camp des ministres de la guerre Latour-Maubourg, de Bellune, de Damas et de Clermont-Tonnerre, et, en 1828, du maréchal de Lauriston, son oncle. Il fit les campagnes de 1823 en Espagne, de 1830 en Afrique, fut décoré de la Légion d'honneur le 3 octobre 1823, et, à la même époque, de l'ordre de Saint-Ferdinand d'Espagne. Démissionnaire par refus de serment après la révolution de Juillet, il rentra en France, devint élève de Brune et de Picot, visita l'Orient, puis cultiva la peinture, pendant plusieurs années, à Rome, d'où il envoya à divers Salons : *Vues d'Alger, Ruines de Thèbes, la Vallée des tombeaux en Égypte, Désert de Suez, les Marais Pontins, Ruines de Karnak, le Vent du désert aux Pyramides, la Retraite du Poussin, la Moisson dans la campagne de Rome*. De ces tableaux plusieurs ont été achetés au Luxembourg, d'autres dans les musées de France, au musée Thorwaldsen à Copenhague, ou dans les résidences impériales. Ils sont signés *Tancrède de La Bouëre*. Cet artiste a passé ensuite deux années en Espagne, d'où il a envoyé plusieurs dessins et deux motifs de *l'Alhambra*, acquis par le ministère des Beaux-Arts. Il a exposé au Salon de 1869 une *Vue du théâtre de Taormine*, et en 1870 *Vue de l'Alhambra*.

LA BOUILLERIE (François-Alexandre ROULLET DE), prélat et écrivain ecclésiastique français, né à Paris, le 1er mars 1810, était vicaire général honoraire de sa ville natale, lorsqu'il fut nommé évêque de Carcassonne par décret du 6 février 1855, préconisé le 23 mars et sacré à Paris le 20 mai de la même année. Il reçut plus tard du pape Pie IX le titre d'assistant au trône pontifical. Il a été nommé coadjuteur de l'archevêché de Bordeaux, avec future succession, par décret du 6 décembre 1872, et préconisé archevêque *in partibus infidelium* le 21 mars 1873. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Mgr de La Bouillerie a publié un grand nombre d'ouvrages de doctrine ou d'édification religieuse, entre autres : *Méditations sur l'Eucharistie* (1851, in-12, 39e édit., augm., 1873, in-32) ; *Etudes sur le symbolisme de la nature interprété d'après l'Ecriture sainte et les Pères* (1864, in-8 ; 2e édit. refondue, 1868, 2 vol. in-18) ; *l'Eucharistie et la vie chrétienne* (1870, in-18) : *le Cantique des cantiques appliqué à l'Eucharistie* (1872, in-18) ; *l'Homme, sa nature, son âme, ses facultés et sa fin*, d'après la doctrine de Saint-Thomas d'Aquin (1879, gr. in-8) ; *le symbolisme de la nature* (1879), 2 vol. in-18. Indépendamment de la place faite à ses *Discours* et *Mandements* dans la *Collection des orateurs sacrés* (tom. XVII, 2e série) de l'abbé Migne, il a été donné une édition de ses *OEuvres, discours, mandements, homélies, allocutions, sermons*, etc., par l'abbé Ant. Ricard (1873, 3 vol. in-8).

LA BOUILLERIE (Joseph-Louis DE), ancien représentant français, ancien ministre, né à Paris, le 26 mars 1822, avait été, sous l'Empire, sous-préfet à Argentan, Sarlat et Verdun, et secrétaire général à Nancy. Il s'occupa ensuite d'affaires financières. Riche propriétaire dans le Maine-et-Loire, il fut élu dans ce département représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le neuvième sur onze, par 98 258 voix. Il prit place à l'extrême droite, se fit inscrire à la réunion des Réservoirs, et s'associa aux actes d'hostilité des chefs de la majorité contre le gouvernement républicain et contre son chef. Après la chute de M. Thiers (24 mai 1873), M. de La Bouillerie fut appelé au poste de ministre de l'agriculture et du commerce, dans le premier cabinet formé par M. de Broglie. Il sortit du ministère, le 26 novembre 1873, et reprit sa place à l'extrême droite. Il repoussa l'amendement Wallon, ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta point aux élections des années 1876 et 1877.

LABOULAYE (Edouard-René LEFEBVRE DE), homme politique et jurisconsulte français, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris, le 18 janvier 1811, étudia le droit dans cette ville, et se fit d'abord connaître par une *Histoire du droit de propriété foncière en Europe depuis Constantin jusqu'à nos jours* (1839, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sur le titre l'auteur se qualifiait de fondeur de caractères. M. Laboulaye a, en effet, exercé pendant quelque temps cette profession, sans cesser de se livrer à ses études.

Il publia ensuite un *Essai sur la vie et les doctrines de Frédéric-Charles de Savigny* (1842, in-8), dans lequel il montra toute l'importance des principes de l'école historique. La même année, il devint avocat à la Cour royale de Paris. A peu d'intervalle, il fit paraître des *Recherches sur la condition civile et politique des femmes depuis les Romains jusqu'à nos jours* (1843, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques ; un *Essai sur les lois criminelles des Romains concernant la res-*

ponsabilité des magistrats (1845, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles lettres. Admis alors au nombre des membres de cette dernière compagnie, il devint, en 1849, professeur de législation comparée au Collège de France.

M. Éd. Laboulaye prit part à diverses tentatives faites par le parti libéral pour réveiller ou diriger l'opinion sous le régime impérial, soit dans des conférences publiques, soit comme membre de comités démocratiques. Candidat sans aucun succès à Paris aux élections générales législatives de 1863, il renouvela sa candidature avec un certain éclat, mais non avec plus de bonheur, dans une élection partielle du Bas-Rhin, en avril 1866, et dans la 1re circonscription de Seine-et-Oise aux élections générales de 1869. A Strasbourg, il avait eu 9916 voix contre 19 635 données au candidat du gouvernement, le baron de Bussière; à Versailles, où il obtint 8246 voix sur 32 746 votants, il avait pour principal concurrent un autre candidat libéral, M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui ne passa qu'au second tour de scrutin.

Nommé, en février 1870, membre de la commission d'enquête sur l'organisation administrative de la ville de Paris et du département de la Seine, il rompit avec l'ancienne opposition, et affirma publiquement, quelques semaines avant le plébiscite, la nécessité de la « révolution pacifique » et du vote affirmatif, dans des conférences faites à Paris et à Versailles, et qui furent souvent tumultueuses. Il soutint la même idée dans une lettre-manifeste datée du 25 avril, où il répétait, après Daunou, que « la meilleure constitution est celle qu'on a, pourvu qu'on s'en serve. » Proposé, au moment de la retraite d'une partie du ministère Ollivier, pour le portefeuille de l'instruction publique, son nom fut écarté parce qu'il ne faisait point partie du Corps législatif. La réouverture de son cours au Collège de France (24 mai) donna lieu à des désordres, contre lesquels l'énergique professeur lutta en vain pendant plusieurs leçons. Il fut obligé d'en demander la suspension provisoire.

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, M. Éd. de Laboulaye fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale par 107 773 voix sur 290 823 votants; il prit place au centre gauche dont il devint le vice-président. Le 24 mai 1873, il se prononça contre le renversement de M. Thiers. Il vota pour la liberté des enterrements, autorisa les poursuites contre M. Ranc, blâma la circulaire Pascal, etc. Au début de l'agitation causée par les manifestations légitimistes (octobre 1873), il déclara dans une lettre rendue publique qu'il resterait fidèle à son mandat en votant pour la République. Président de la commission chargée d'examiner la proposition du général Changarnier tendant à proroger pour dix années les pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon, il conclut en demandant qu'on liât cette prorogation à l'organisation des pouvoirs publics, et il repoussa le septennat (19 novembre 1873). Parmi les rapports importants qu'il eut à rédiger et à soutenir à la tribune, on signale ceux relatifs aux lois constitutionnelles (novembre 1873) et à la loi sur l'enseignement supérieur au sujet de laquelle il prononça l'un de ses discours les plus discutés (janvier 1875). Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu président du centre gauche, il reconnut, en remerciant ses collègues, que « la constitution était une œuvre de transaction. » Il prit encore la parole dans plusieurs discussions importantes, telles que les deuxième et troisième lectures de la loi sur l'enseignement supérieur qu'il vota (12 juillet) et l'examen du projet de loi sur la presse. Le 10 décembre, il fut élu sénateur inamovible, au deuxième tour de scrutin, le dixième sur 75, par 357 voix sur 691 votants.

Dans la Chambre haute, M. Laboulaye reprit sa place au centre gauche et ne se sépara de ce groupe qu'en de rares, mais décisives occasions, notamment dans la question de la liberté de l'enseignement supérieur, liberté à laquelle il rattachait le droit de collation des grades, et dans celle de la nomination des maires par le gouvernement. Il resta dans les rangs de la minorité pour protester contre l'acte du 16 mai 1877 et refusa de voter, le 23 juin suivant, la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie. Après les élections du 14 octobre, il combattit l'ordre du jour de M. Audren de Kerdrel contre la nomination, par la nouvelle Chambre, d'une commission d'enquête sur les abus de pouvoir du ministère Broglie-Fourtou (19 novembre). Rapporteur de la commission du projet de loi pour le retour du Parlement à Paris, il conclut au rejet et fit écarter provisoirement l'examen de cette délicate question (mars 1879). Cette attitude parut inattendue et souleva dans la presse des réclamations auxquelles M. Laboulaye répondit par diverses lettres. Le libéralisme de M. Laboulaye ne fut pas trouvé moins insuffisant, lorsqu'à propos d'un crédit voté par la Chambre des députés pour la création d'une chaire d'histoire des religions au Collège de France, il a combattu, avec plus d'ardeur que de succès, cet accroissement du haut enseignement (11 décembre 1879). Membre de la commission de la loi sur l'enseignement supérieur, il a pris part aux grandes discussions qu'elle a soulevées au Sénat pour en combattre les dispositions contraires aux prétentions du clergé et des congrégations religieuses (mars 1880).

Bien que la politique l'eût forcé de se faire suppléer dans sa chaire du Collège de France par M. Eug. de Rozière, le savant professeur n'en fut pas moins choisi par ses collègues, en 1873, 1876 et 1879, comme administrateur de cet établissement. En 1875, il fut président du comité de l'Union franco-américaine pour la célébration du centième anniversaire de l'indépendance des États-Unis. M. Laboulaye a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 février 1878. Candidat à l'Académie française, pour le fauteuil de M. Sylvestre de Sacy, il s'est vu préférer M. Maxime Du Camp par 18 voix contre 6 (26 février 1880).

Aux écrits mentionnés plus haut, il faut ajouter : *Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves* (1855, in-18); *Histoire politique des États-Unis* (1855-1866, 3 vol. in-8); *la Liberté religieuse* (1856, in-18); *Études sur la propriété littéraire en France et en Angleterre* [illegible]; *les États-Unis et la France* (1862, in-8); *l'État et ses limites*, suivi d'*Essais politiques sur* [illegible] *ville* (1863, in-8); *le Parti libéral, son programme*, etc. (1864, in-18); *Questions constitutionnelles* (1872, in-18); *Lettres politiques* [illegible] *d'une constitution républicaine* [illegible]; *Liberté d'enseignement et les projets de lois de M. Ferry* (1880, in-8), etc. Deux romans [illegible] riques, qui obtinrent à leur apparition un grand succès, *Paris en Amérique* (1863, in-18), publié sous le nom de *René Lefebvre*, et *le Prince Caniche* (1868, in-18), se rattachent à cette série de travaux. M. Laboulaye a publié aussi des œuvres toutes littéraires, telles que *Souvenirs d'un voyageur* (1857, in-16); *Abdallah*, [illegible] (1859, in-16); *Contes bleus* (1863, gr. in-8, illustrés) et *Nouveaux contes bleus* (1866, gr. in-8), etc. Il a traduit de l'allemand *l'Histoire de la procédure civile chez les Romains* de [illegible]

(1861, in-8), et de l'anglais, les principales œuvres de Channing (1854-1857), ainsi que les *Mémoires* et les *Essais de morale* de Franklin (1866-1867). Il a donné, avec M. Dupin, de savantes éditions des *Institutes coutumières* de Loisel, suivies d'un *Glossaire de droit ancien* (1845, 2 vol. in-16), et avec M. R. Dareste, de l'*Institution du droit français* de Claude Fleury (1858, 2 vol.). Enfin il a publié les *Œuvres complètes* de Montesquieu (1875-1879, 7 vol. in-8), enrichies de fragments inconnus et de lettres inédites.

L'un de ses fils, M. Antoine-René-Paul de Laboulaye, né à Fontenay-aux-Roses en 1833, attaché au ministère des affaires étrangères, puis secrétaire d'ambassade à Constantinople, Bruxelles, Berne et Saint-Pétersbourg (1870-1880), fut nommé ministre plénipotentiaire à Lisbonne le 19 janvier 1878. Décoré de la Légion d'honneur le 13 avril 1853, il a été promu officier le 16 mars 1870. M. Paul de Laboulaye a donné diverses études spéciales à la *Revue historique de droit français et étranger*; il a traduit de l'allemand les *Recherches sur la lex Francorum Chamavorum* de Gaupp et de l'anglais, trois discours de sir N. T. Talfourd sur la propriété littéraire. — Son frère, M. René-Victor de Laboulaye, né en 1845, entra au ministère des finances en avril 1870, devint sous-chef de bureau en juin 1874, chef de cabinet du sous-secrétaire d'État en mars 1875, et chef de cabinet du ministre, M. Léon Say, en mai 1876. Au mois de mars 1878, il a été nommé administrateur des postes et des télégraphes. Un troisième fils, M. Charles-Louis de Laboulaye, ancien juge au tribunal de la Seine, est mort à Versailles le 26 février 1880.

LABOULAYE (Charles-Pierre Lefebvre-), fondeur français, frère du précédent, né à Paris, en 1813, fut élève de l'École polytechnique (1831-1833) et de l'École de Metz, fit partie de l'artillerie de terre, dont il sortit lieutenant. Démissionnaire en 1836, il se tourna vers l'industrie, étudia la fonte des caractères dans l'ancien établissement d'Henri Didot, créa lui-même une fonderie et s'appliqua à obtenir toutes sortes de matrices à l'aide de gravures sur cuivre et sur bois, se signala par diverses inventions spéciales et obtint aux expositions industrielles trois médailles d'or de 1839 à 1849. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 janvier 1863, à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres.

Membre de plusieurs sociétés savantes, il a publié : *Organisation du travail* (1848, broch. in-12); *Traité de cinématique* (1849, in-8); *Essai sur l'art industriel* (1856, gr. in-8); *Essai sur l'équivalent mécanique de la chaleur* (1858, in-8); *le Droit des ouvriers* (1873, in-8); des *Lettres*, *Rapports*, etc. Il a été l'éditeur et l'auteur principal de l'important *Dictionnaire des arts et manufactures* (1847, 2 vol. in-8; 4e édit., 1874, 4 vol. in-8).

LABOULBÈNE (Jean-Joseph-Alexandre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Agen (Lot-et-Garonne) le 23 août 1825, vint à Paris étudier la médecine et fut reçu interne des hôpitaux en 1849. Il obtint en 1853 la grande médaille d'or au concours des internes, fut reçu docteur en 1854 et agrégé en 1860. Médecin des hôpitaux, il fut chargé successivement du service médical à l'Hôtel-Dieu, à l'hôpital Necker, à la Charité, et fit en même temps un cours d'anatomie pathologique à la Faculté. Il a été élu membre de l'Académie de médecine, dans la section d'anatomie pathologique, le 2 décembre 1873, et nommé professeur d'histoire de la médecine, à la Faculté, le 12 avril 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 février 1871.

Outre ses thèses de doctorat *sur le Nævus* (1854, in-4), et d'agrégation : *Des Névralgies viscérales* (1860, in-4), on cite de ce savant médecin : *Recherches cliniques et anatomiques sur les affections pseudomembraneuses* (1861, in-8, avec pl.); *Des corps étrangers dans le larynx* (1872, in-8); *Nouveaux éléments d'anatomie pathologique* (1878, in-8, avec fig.). Il a publié en outre : *Faune entomologique française* (1856, in-16), avec M. Fairmaire; *Observations sur les insectes tubérivores* (1864, in-8).

LABROUSSE (Fabrice-Jean-Baptiste), auteur dramatique français, né à Cahors, le 21 septembre 1806, débuta dans les lettres en rédigeant les *Annales du théâtre*. En même temps il fit représenter en collaboration avec MM. Albert et F. Laloue, ses amis, une cinquantaine de pièces, parmi lesquelles nous citerons : *Fleurette* (1833); *Juliette* (1834); *le Général Marceau* (1837); *Don Pèdre le mendiant* (1838); *la Nuit du meurtre* (1839); *Pauline* (1841); *le Chien des Pyrénées* (1842); *le Palais-Royal et la Bastille* (1843); *Un Enfant du Peuple* (1847); *Rome* (1849), défendue à la quatrième représentation par l'autorité, etc. Mais c'est dans le genre militaire qu'il s'est exercé de préférence, et la plupart de ses ouvrages ont alimenté le répertoire du Cirque : *la Ferme de Montmirail* (1840); *Murat* (1841); *le Prince Eugène* (1843); *le Vengeur* (1843); *l'Empire* (1845); *la Révolution française* (1847); *la Prise de Caprée et Bonaparte* (1852); *le Consulat et l'Empire* (1853); *l'Armée d'Orient* (1855), etc. — Il est mort à Ville-d'Avray le 23 août 1876.

LABROUSTE (François-Marie-Théodore), architecte français, né à Paris, le 21 mars 1799, fit ses études au collège Sainte-Barbe et entra ensuite dans les ateliers de Vaudoyer et d'Hipp. Lebas; il suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix d'architecture en 1827, sur ce sujet : *un Muséum d'histoire naturelle*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya le *Temple de Vesta*, à Tivoli, *les Tombeaux étrusques* de Corneto (1830) et le *Temple d'Hercule*, à Corée (1832), choisi par la commission de l'Institut pour figurer à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1833, il exécuta des travaux particuliers et, quelques années plus tard, les nouveaux bâtiments du collège Sainte-Barbe, sur la place du Panthéon. Parmi les nombreuses constructions qu'il a dirigées, on cite encore la *Maison* dite *du cadran solaire*, dans la rue de Rivoli (1854).

M. Théod. Labrouste est architecte du gouvernement, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal et au monument de Louis XIII (place Royale), architecte du collège Sainte-Barbe, et membre du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1855, et promu officier le 14 août 1869.

LABROUSTE (Pierre-François-Henri), architecte français, membre de l'Institut, frère du précédent, né à Paris, le 11 mai 1801, suivit le même collège et les mêmes ateliers et entra en 1819 à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix d'architecture en 1821, le prix départemental en 1823 et le grand prix en 1824, sur ce sujet : une *Cour de cassation*. Après son retour de Rome, où son séjour fut marqué par l'envoi de neuf dessins du *Temple de Neptune à Pæstum*, en 1829, il surveilla comme inspecteur, sous M. Duban, les travaux du nouveau Palais des beaux-arts; il fut nommé (1838) architecte de la bibliothèque Sainte-

Geneviève, chargé, en 1840, de l'organisation des funérailles de Napoléon Ier, et, en 1843, de la construction de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, terminée en six années et pour laquelle il fit un des premiers un heureux emploi des charpentes en fer.

Dans le même temps il obtenait, à la suite d'un double concours (1837 et 1840), l'exécution des travaux de l'hospice de Lausanne et de la prison cellulaire d'Alexandrie; il construisait aussi le collège préparatoire de Sainte-Barbe des Champs à Fontenay-aux-Roses.

En 1848, M. Henri Labrouste fut appelé au conseil de perfectionnement des manufactures de Sèvres et des Gobelins et chargé par le ministère de l'intérieur des funérailles des victimes de Juin. Les dessins de cette décoration ont été exposés par M. Mauguin au Salon de 1849. Membre des jurys électifs des Beaux-Arts de 1848 à 1855, il fut en outre architecte du diocèse de Rennes, attaché aux monuments historiques et, en 1854, au conseil des bâtiments civils. En 1855, il remplaça Visconti aux bâtiments de la Bibliothèque impériale, dont il poursuivit la reconstruction, ainsi qu'au dépôt des marbres. M. H. Labrouste a été élu membre de l'Académie des beaux-arts le 23 novembre 1867, en remplacement de M. Hittorf. Il a obtenu une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855, où figurait son envoi de 1829. Il avait reçu précédemment une médaille d'or au concours de Versailles, en 1842, la décoration en 1841 et la croix d'officier en janvier 1852. — Il est mort à Fontainebleau, le 26 juin 1875.

LACABANE (Jean-Léon), paléographe français, né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, se livra de bonne heure aux études historiques, fut admis à l'École des chartes lors de la fondation de cet établissement, en 1821, et entra quelques années plus tard comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, dont il devint conservateur adjoint. Lors de la réorganisation de l'École des chartes, en 1847, il y fut nommé professeur. Élu, en 1841, membre de la Société des antiquaires de France, il a été le premier président de la Société de l'École des chartes (1839). Décoré de la Légion d'honneur le 11 juin 1845, il fut promu officier le 13 août 1866.

On cite de lui : *De la Poudre à canon et de son introduction en France* (1845); des mémoires estimés insérés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, notamment *sur la Mort d'Étienne Marcel* (t. I), et quelques articles dans le *Dictionnaire de la conversation*.

LACAN (Adolphe-Jean-Baptiste), jurisconsulte français, né à Clamecy, le 1er août 1810, inscrit au barreau de Paris en 1831, reçu docteur en droit en novembre 1832, fut élu membre du conseil de l'ordre, depuis 1846, et bâtonnier le 31 juillet 1872. M. Lacan a été décoré de la Légion d'honneur en 1866. — Il est mort à Pau, le 12 avril 1880. Il a publié, avec M. Paulmier : *Traité de la législation et de la jurisprudence des théâtres* (1853, 2 vol. in-12).

LACASCADE (Étienne-Théodore-Mondésir), médecin et ancien député français, né à Saint-François-Grande-Terre (Guadeloupe), le 2 janvier 1841, entra au service en 1864, comme médecin de la marine, fit plusieurs voyages aux Indes, en Chine et en Cochinchine, et se fit recevoir docteur en 1869. Il se trouvait en Cochinchine, comme médecin aide-major, dans le 2e régiment d'infanterie de marine, lorsqu'il fut élu représentant de la Guadeloupe à l'Assemblée nationale, au second tour de scrutin, le 4 juillet 1875. Il prit place à l'extrême gauche et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Ayant donné sa démission de médecin de la marine pour se présenter aux élections pour la Chambre des députés, il fut élu au second tour de scrutin, le 2 avril 1876, par 3988 voix. Il déposa une proposition de loi tendant à rétablir la représentation des colonies de la Guyane et du Sénégal; adoptée par la Chambre, mais rejetée par le Sénat, elle ne fut votée qu'en 1879. Réélu le 14 octobre 1877, à la suite de la dissolution obtenue par le ministère du 16 mai, il a été nommé, par décret du 24 juin 1879, directeur de l'intérieur dans les établissements français de l'Inde.

On cite de M. Lacascade : *De l'Organisation du travail de la terre aux colonies françaises* (1872, in-8).

LACAUSSADE (Auguste), littérateur français, né à l'Ile-Bourbon, en 1820, d'une famille originaire de la Gironde, vint en France à l'âge de dix ans, pour faire ses études à Nantes. Rappelé dans son pays, en 1834, par sa famille qui le destinait au notariat, il passa deux ans dans une étude, puis se tourna vers la médecine, qu'il quitta bientôt pour la littérature, et débuta par des vers insérés dans la *Revue de Paris*. Son premier recueil, intitulé *les Salaziennes* (1839, in-8), était dédié à M. Victor Hugo, dont l'auteur se montrait le disciple enthousiaste. Il donna ensuite une traduction des *Œuvres complètes d'Ossian* (1842, in-12), qui lui valut, sept ans plus tard, un prix de l'Académie française.

Après un nouveau séjour de trois ans à l'Ile-Bourbon, M. Lacaussade devint une première fois secrétaire de M. Sainte-Beuve, auprès duquel il reprit la même position un an après la révolution de Février, à l'époque où le célèbre critique entreprit ses « Causeries du lundi » au *Constitutionnel*. En 1848, il était allé prendre, à Vannes, la direction politique de *la Concorde*, organe démocratique de la Bretagne; l'année suivante il collabora au journal de Mickiewicz, *la Tribune des peuples*. En 1852, M. Lacaussade devint un des rédacteurs principaux de la *Revue contemporaine*, et, en février 1859, directeur de la *Revue européenne*. Attaché depuis à la Bibliothèque du Sénat, il a été nommé en février 1879 conservateur à la Bibliothèque Mazarine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1866.

Les poésies de M. Lacaussade ont été réunies en deux volumes : *Poëmes et paysages* (1852, in-12), et *les Épaves* (1861, in-18); l'un [illegible] en 1852, et l'autre partagea, en 1862, un prix [illegible] à l'Académie française.

LACAVE-LAPLAGNE (Louis), sénateur français, né à Paris, le 3 octobre 1835, est [illegible] d'un membre du tribunat et fils d'un ancien député, ministre des finances de 18[illegible] représentant du peuple à l'Assemblée [illegible] de 1849. Il se présenta à la députation, sous l'Empire, comme candidat de l'opposition, dans le Gers, et échoua deux fois contre M. de [illegible] Cassagnac. Conseiller général du Gers de [illegible] 1871, il fut élu représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le 8 février 18[illegible] troisième sur six, par plus de [illegible] place au centre droit et vota constamment [illegible] majorité monarchiste de l'Assemblée. Il [illegible] l'amendement Wallon et s'abstint lors du vote de l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta aux élections sénatoriales du 30 janvier [illegible] dans le département du Gers, comme [illegible] « soumis à la Constitution, jusqu'à l'heure [illegible] de la revision, » et fut élu, au second tour de

scrutin, le premier sur deux, par 272 sur 542 votants. Il fit partie au Sénat du groupe dit constitutionnel, qui votait d'ailleurs avec la droite monarchiste. Il fut réélu, dans le même département, le 5 janvier 1879, le premier sur deux, par 303 voix sur 537 votants. L'un des plus jeunes membres du Sénat, il en avait été élu secrétaire, mais il donna sa démission, le 8 mai 1879. M. Lacave-Laplagne représente le canton de Riscle au conseil général du Gers. *

LA CAZE (Louis), député français, est né à Paris, le 20 janvier 1826, d'une ancienne famille du Béarn. Son père, Henry La Caze, fut député des Basses-Pyrénées sous Louis-Philippe ; un de ses oncles, le baron Pèdre La Caze, fut pair de France; l'autre, Louis La Caze, a légué au musée du Louvre sa remarquable collection de tableaux. Auditeur au Conseil d'État, en 1850, il donna sa démission après le rétablissement de l'Empire. A partir de cette époque, il fut nommé conseiller général des Basses-Pyrénées et toujours réélu. Candidat de l'opposition au Corps législatif en 1863 et en 1869, il obtint d'abord 7000, puis 13000 suffrages. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant des Basses-Pyrénées à l'Assemblée nationale, le premier sur neuf, par 56734 voix. Il prit place au centre gauche, et vota tous les projets de lois tendant à la consolidation du gouvernement républicain. Il refusa la candidature sénatoriale aux élections de janvier 1876, pour se soumettre au jugement des électeurs de l'arrondissement d'Oloron, et fut élu député, le 20 février, par 9825 voix, contre 1300 obtenues par le candidat monarchiste. Il continua de siéger au centre gauche, fut un des 363 qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10008 voix, sans concurrent.

M. Louis La Caze a publié : les *Libertés provinciales en Béarn, archives inédites d'un pays d'États*, étude historique (1867, br. in-8°), et *Lettre d'un conseiller général sur les dépenses départementales* (Pau, 1867, br. in-8°). *

LACAZE (Bernard), homme politique français, sénateur, né à Vic de Bigorre (Hautes-Pyrénées), en 1799, fut à seize ans envoyé par sa famille en Amérique, où il resta sept ans. Il passa quelque temps au *Champ d'Asile* (Texas), dans la colonie fondée par le général Lallemand, se rendit à New-York, où il étudia le droit américain, puis alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans. De retour en France, il se fit recevoir avocat à Toulouse, puis fut inscrit au barreau de Pau. Un des chefs de l'opposition libérale, il fut élu en 1841 conseiller général des Hautes-Pyrénées. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, comme candidat démocrate, par 23 356 voix, le quatrième sur six, et fit partie, à la Constituante, du comité de législation. Il vota presque constamment avec la droite. Attaché au comité de la rue de Poitiers, il appuya, surtout dans l'Assemblée législative, où il fut envoyé par 24 652 suffrages, toutes les lois contre-révolutionnaires. Après le coup d'État du 2 décembre il entra au Conseil d'État. Un décret du 5 mai 1866 le fit sénateur. M. Lacaze a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 12 août 1863. — Il est mort à Pau, le 26 février 187[illegible].

LACAZE DUTHIERS (Félix-Joseph-Henry DE), zoologiste français, membre de l'Institut, né dans le département de Lot-et-Garonne en 1821, commença à étudier la médecine à Paris et fut interne des hôpitaux, mais il se consacra bientôt à l'étude des zoophytes et se fit un nom par ses savantes recherches dans cette spécialité. Nommé professeur de zoologie à la Faculté des sciences de Lille en 1854, il fut chargé, en 1862, par le gouvernement, d'une mission dans la Méditerranée, dont il exposa le but et les résultats dans une remarquable monographie : *Histoire naturelle du corail* (1863, in-8, 20 pl.). Maître de conférences à l'École normale supérieure en 1864, il suppléa Valenciennes au Muséum d'histoire naturelle et, à sa mort, lui succéda comme professeur de zoologie (1865). Il passa, en 1868, à la même chaire à la Faculté des sciences de Paris. Élu membre de l'Académie des sciences, le 31 juillet 1871, en remplacement de Longet, il exécuta, l'année suivante, de nombreux sondages zoologiques sur les côtes de France et de l'Algérie, et établit, en 1873, un laboratoire zoologique d'été à Roscoff, sur les côtes de Bretagne, le premier fondé en France à l'instar de ceux de Naples et de New-York. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 15 août 1864 et promu officier le 27 juillet 1879.

Outre l'ouvrage cité plus haut, M. de Lacaze-Duthiers, dont les travaux ont jeté un nouveau jour sur la vie et l'organisation des zoophytes, a publié : *Histoire de l'organisation et du développement des mœurs*, etc., *du dentale* (1858, in-4, 14 planches). Il avait fondé en outre, en 1873, une revue intitulée *Archives de la zoologie expérimentale*, dont le premier numéro contenait un remarquable exposé de ses idées sur l'avenir de la science. *

LACHAISE (Claude), médecin français, né à Mâcon, en 1797, était chirurgien militaire sous l'Empire. Il compléta à Paris ses études spéciales et reçut en 1820 le diplôme de docteur. Élève d'Esquirol, il fut attaché pendant huit ans à une maison d'aliénés. En 1839, il fut présenté par l'Institut pour faire partie de l'expédition scientifique qui devait explorer l'Algérie.

Collaborateur assidu de la *Revue médicale*, de la *Gazette des hôpitaux*, du *Dictionnaire des dictionnaires* de Fabre, le docteur Lachaise est auteur des ouvrages suivants : *Topographie médicale de Paris* (1822, in-8), examen des causes qui peuvent avoir une influence sur la santé des habitants; *Hygiène physiologique de la femme* (1825, in-8); *Précis sur les courbures de la colonne vertébrale* (1827, in-8); *les Médecins de Paris jugés par leurs œuvres* (1845, in-8), statistique biographique et critique publiée sous le pseudonyme de *Sachaile*. On lui attribue aussi la rédaction d'ouvrages importants sur la folie et sur les maladies des femmes, signés par quelques-uns de ses confrères.

LACHAMBEAUDIE (Pierre), fabuliste français, né en 1806, à Sarlat (Dordogne), et fils d'un petit cultivateur, reçut une instruction élémentaire, entra chez un commerçant de Lyon en qualité de teneur de livres, et revint trois ans plus tard à Sarlat, où il publia, en 1829, son premier recueil de vers, intitulé *Essais poétiques* (in-12). Il obtint ensuite un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne et rédigea en même temps *les Échos de la Loire*, revue poétique à laquelle travailla M. Fialin de Persigny. En 1832, il se laissa séduire par les prédications des saint-simoniens, qu'il suivit à Paris, assista aux réunions de la rue Montigny et fut au nombre des solitaires de Ménilmontant. Dénué de ressources, il mena quelque temps une existence errante, vivant au jour le jour, mais ajoutant sans cesse de nouvelles pièces à son recueil, qu'il portait partout avec lui. Grâce à M. Enfantin, il put faire

paraître ses *Fables populaires* (1839, in-18 ; 7ᵉ édit., augmentée, 1849), qui justifièrent leur titre par le succès, et obtinrent un prix de l'Académie.

Lors de la révolution de Février, il se trouva, un peu malgré lui, lancé dans la vie politique, fit partie du bureau dans les clubs de MM. Blanqui et Esquiros, fut détenu à la suite des journées de Juin et relâché sur l'intervention de Béranger. Arrêté de nouveau après le 2 décembre 1851, il fut interné sur *le Duguesclin* et n'échappa à la colonie de Cayenne que grâce au bon souvenir de M. de Persigny, qui fit commuer la déportation en exil. M. Lachambeaudie se retira à Bruxelles, où il vécut péniblement du produit des romances qu'il composait. On cite comme ses meilleures fables : *la Goutte d'eau*, *le Cheval et la locomotive*, *le Rossignol*, *l'Étoile et la fleur*, *la Source*, etc. Il a donné encore : *les Fleurs de Villemomble*, *Poésies nouvelles* (1861, in-18). — Il est mort à Brunoy, le 6 juillet 1872.

LACHAUD (Charles-Alexandre), avocat français, né le 25 février 1818, à Treignac (Corrèze), s'inscrivit, après avoir fait son droit, au barreau de Tulle. Le fameux procès Lafarge fit tout à coup sa réputation. Mme Lafarge, qui par hasard l'avait entendu plaider, frappée de son talent, s'était promis d'avance d'y recourir au besoin. Mis en évidence par cette affaire, il plaida encore en province quelques causes importantes, notamment celle de Jacques Besson dans le procès Marcellange. En 1844, M. Lachaud vint se fixer à Paris où il épousa, la même année, la fille de l'académicien Ancelot, qui achevait alors de se ruiner dans la direction du Vaudeville. Il vint généreusement au secours de son beau-père, dont il satisfit tous les créanciers. Après quelques années d'efforts pénibles pour percer dans les rangs du barreau parisien, il parvint à s'y faire une des premières places, surtout devant la Cour d'assises. Sa parole facile, naturellement élégante, insinuante et sympathique, a en effet toute son influence sur le juge et sur l'auditoire des causes criminelles. A celles déjà rappelées ajoutons les affaires Bocarmé, Pavy, de Preigne, Carpentier, Lescure, de Mercy (mai 1858), Mme Lemoine (janvier 1860), Taillefer (1869), Troppmann et, depuis la chute de l'Empire, Bazaine (1873), P. de Cassagnac contre le général de Wimpffen (1875), etc. M. Lachaud a été élu membre du conseil de l'ordre en 1858 et en a fait partie jusqu'en 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Jusqu'aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, le célèbre avocat de la Cour d'assises était resté étranger à la vie politique. A cette époque, il fut porté comme candidat agréable, sinon officiel, de la 8ᵉ circonscription de la Seine, en concurrence avec M. Jules Simon. Il obtint seulement 8742 voix sur 39 701 votants, contre plus de 30 000 données au candidat de l'opposition. Il ne se représenta qu'aux élections du 14 octobre 1877 et recueillit, dans la 2ᵉ circonscription de Tulle, 5162 voix contre 9527.

Son fils, M. Georges LACHAUD, né à Paris en 1846, a aussi embrassé la carrière du barreau. Il assista son père dans le procès Bazaine. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il fut porté dans le 14ᵉ arrondissement de Paris et obtint 1250 voix sur 10 799 votants. Il a publié un *Essai sur la dictature* (1875, 2 vol. in-18) et diverses brochures écrites au point de vue bonapartiste.

LACHNER (François), musicien allemand, né à Rain sur le Danube, le 2 avril 1803, et fils d'un organiste, apprit la musique dès l'enfance, et à quinze ans il se faisait remarquer par son habileté sur l'orgue, le piano et le violon. Élève des grands compositeurs, il écrivit surtout avec succès des symphonies. Après avoir été organiste de l'église protestante de Vienne (1824), chef d'orchestre au théâtre de la Porte de Carinthie (1826), maître de chapelle à Manheim (1834), il fut appelé à la cour de Bavière, et nommé, en 1852, directeur général de la musique du roi.

M. Lachner, très renommé en Allemagne comme chef d'orchestre, a donné au théâtre de Munich quatre opéras, dont un seul, *Catarina Cornaro*, put s'y soutenir. Il a écrit pour l'*Œdipe roi* de Sophocle une partition estimée. Parmi ses oratorios, on cite : *les Quatre âges de l'homme*, et *Moïse*; parmi ses symphonies, la *Sinfonia passionata*, qui obtint le premier prix à Vienne, dans un concours où Strauss remporta le second; puis des *Sonates*, des *Caprices*, des *Variations* sur l'*Obéron*.

Deux de ses frères, MM. Ignace et Vincent LACHNER, ont été successivement, après lui, organistes à l'église réformée de Vienne, et maîtres de chapelle dans plusieurs cours et théâtres d'Allemagne; le premier fut surtout renommé comme professeur, et tous les deux ont écrit un certain nombre de compositions musicales estimées.

LACOMBE (Louis TROUILLON, dequel), pianiste français, né à Bourges, le 26 novembre 1818, parut tout enfant en public, et réussit de bonne heure dans l'improvisation. Admis, en 1829, au Conservatoire, il remporta le premier prix de piano, en 1831, et alla se faire entendre en Belgique, en Allemagne et dans le midi de la France. Fixé à Paris depuis son retour, il s'est fait un nom estimé d'exécutant et de compositeur. Nous citerons seulement, parmi ses œuvres connues et récentes : *les Harmonies de la nature*, *les Adieux à la patrie*, *le Retour des guerriers*, *la Pavonasse*, *le Grand galop*, *la Ronde fantastique*; des *Trios*, des *Quintettes*, et des *Symphonies*, entre autres celles de *Manfred* et d'*Arva*. Il a aussi écrit la musique de l'opéra comique *la Madone*, en un acte (Théâtre-Lyrique, 1861). On a annoncé, en 1869, son mariage avec Mlle Andréa Favel, ancienne artiste de l'Opéra-Comique.

LACOMME (Claude), professeur et sénateur français, né à Fravel (Saône-et-Loire), le 9 décembre 1815, d'une famille de cultivateurs, suivit les cours de la Faculté de droit de Dijon et fut reçu docteur le 27 août 1838. Il devint suppléant, puis professeur de droit romain et enfin doyen. Conseiller général de la Côte-d'Or pour le canton de Liernais, il fut élu sénateur, le 30 janvier 1876, le premier sur deux, par 485 voix sur 797 électeurs. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et repoussa la dissolution de la Chambre des députés demandée par le cabinet de Broglie (23 juin 1877).

LA COTTIÈRE (Jean-Étienne-Eugène DE JACOB DE), littérateur français, est né le 11 janvier 1828, à Bar-sur-Seine (Aube), où son père était receveur de l'enregistrement. Sa famille, originaire de Dombes, fut anoblie au seizième siècle. Après avoir fait ses études à Lyon, il visita successivement la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, diverses parties de la France, la Hollande et l'Angleterre, et plusieurs de ses livres sont le résultat de ces excursions. M. de Jacob de la Cottière est devenu membre de la Société des gens de lettres en 1861.

On cite de lui : *les Villes mortes* (Lyon, 185[illegible], gr. in-8); *Silhouettes de paysans* (1859, 2ᵉ édit. 1861, in-18); *Par monts et par vaux* (1862, in-18); *les Allemands chez eux* (1863); *le Chemin de la lune, s'il vous plaît?* (1867, in-18); [illegible]

(1853, in-18) ; des feuilletons et articles de fantaisie dans plusieurs journaux des départements ou de Paris, etc.

LACRESSONNIÈRE (Louis-Charles-Adrien Lesot de la Penneterie, dit), acteur français, est né à Chamy (Haute-Marne), le 11 décembre 1819. Il fit ses classes au collége de cette ville, entra dans le commerce, joua ensuite quelques mois à la Gaîté, et passa une année au Conservatoire. Successivement engagé aux théâtres de Bourges, de Nevers, d'Orléans et de Belleville, il fut attaché, en 1842, à l'Ambigu, d'où il passa, en 1847, au Théâtre-Historique, et fut dans toute cette période l'artiste privilégié de M. Al. Dumas et de Fr. Soulié, qui lui confièrent les premiers rôles de leurs pièces principales. C'est alors qu'il épousa Mlle Perrier, morte en 1859.

Engagé ensuite à la Porte-Saint-Martin, M. Lacressonnière entra, en 1849, au théâtre de la Gaîté, qu'il quitta momentanément, en 1851 et 1856, pour paraître au Vaudeville et au Cirque-Impérial. Les rôles qui ont le plus popularisé le nom de cet acteur sont ceux de Monteclain et de Georges dans la *Closerie des genêts* ; de Charles Ier dans les *Mousquetaires* ; de Paul Didier dans *les Bohémiens*, et le double personnage de Lesurques et de Dubosc dans le *Courrier de Lyon*. — M. Lacressonnière s'est marié en secondes noces avec une actrice de la Gaîté.

LACRETELLE (Henri de), homme politique et littérateur français, député, né à Paris, le 21 août 1815, est fils de l'historien, mort en 1855. Cultivant la poésie, le roman et la littérature dramatique, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale. Élu représentant de Saône-et-Loire par 78 232 suffrages, il siégea sur les bancs du groupe de l'Union républicaine et s'occupa particulièrement des questions d'instruction primaire. En juin 1876, il déposa une proposition de loi, ayant pour objet d'élever une statue à George Sand. Réélu le 20 février 1876, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Mâcon, par 11 320 voix, contre 2038 obtenues par son concurrent, il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877 fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie ; il fut réélu le 14 octobre suivant, par 11 100 voix, contre 2028 données au candidat officiel.

M. de Lacretelle a publié : *les Cloches* (1841) ; *Dona Carmen* (Mâcon, 1844) ; *Valence de Simian* (1845) ; *Nocturnes* (1846) ; *Avant-scènes*, contenant *Gabrielle d'Estrée*, *Jean Huss*, *les Saturnales*, trois pièces non représentées (1855) ; *Contes de la méridienne* (1859) ; *les Noces de Fontenay* (1859) ; *les Nuits sans étoiles* (1861) ; *la Poste aux chevaux* (1861) ; *le Colonel Jean* (1862) ; *Fais ce que dois*, avec M. Decourcelle, pièce représentée au Théâtre-Français (1856) ; *Amant malgré lui* (1872, in-18).

LACRETELLE (Charles-Nicolas), général français, frère du précédent, est né à Pont-à-Mousson, le 30 octobre 1822, embrassa l'état militaire, servit comme capitaine au 1er régiment de la légion étrangère en Algérie, et obtint le grade de chef de bataillon aux zouaves dans la campagne de Crimée. Nommé colonel le 30 décembre 1857, général de brigade le 13 août 1865 et général de division le 23 août 1870, il fit partie du corps d'armée du maréchal de Mac-Mahon, et fut emmené prisonnier en Allemagne. Après la guerre, il eut d'abord le commandement d'une division du 2e corps de l'armée de Versailles, puis celui de la 19e division d'infanterie du 10e corps. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 février 1855, commandeur le 12 août 1861 et grand officier le 21 avril 1874.

On cite de lui : *De l'Algérie au point de vue de la crise actuelle* (1868, in-8, deux éd.).

LACROIX (Mgr François), prélat français, est né à Entraygues (Aveyron), le 16 novembre 1793. Ancien supérieur du séminaire de Rodez, il fut nommé évêque de Bayonne par ordonnance royale du 10 août 1837, préconisé le 23 février 1838 et sacré le 12 avril suivant. Il a reçu les titres d'assistant au trône pontifical et de comte romain, et a été promu, le 13 août 1861, officier de la Légion d'honneur. On ne cite de lui que des *Mandements* et *Instructions pastorales*.

LACROIX (Gustave-Auguste de), littérateur et administrateur français, né à Lons-le-Saulnier, le 10 juin 1805, publia diverses nouvelles dans *le Journal du Commerce*, *le Temps*, *la Patrie*, *la Gazette de France*, *la Presse*, *la Démocratie pacifique*, etc. En 1846, il commença dans *l'Époque* la publication de la galerie complète des favorites des rois de France sous ce titre collectif : *les Reines de la main gauche*, repris plus tard par M. Capefigue. Il la continua dans *le Constitutionnel* en 1854. En 1848, il entra dans l'administration ; nommé d'abord conseiller de préfecture à Marseille, il fut envoyé à Versailles en 1854, avec le même titre qu'il échangea, en 1862, contre celui de sous-chef au ministère de l'Intérieur. Outre les travaux littéraires déjà cités, M. de Lacroix a publié, en 1848, un roman, *le Château de la Pommerais* (2 vol. in-8), *les Reines de la nuit* (1869, in-18). Il a collaboré aux *Français peints par eux-mêmes*.

LACROIX (Paul), littérateur français, connu sous le pseudonyme de *Bibliophile Jacob*, né à Paris, le 27 février 1806, fit ses études au collége Bourbon, et était encore sur les bancs lorsqu'il publia une édition de Clément Marot (1824). A dix-neuf ans il présenta au théâtre de l'Odéon plusieurs comédies en vers qui furent reçues, mais non représentées. Après avoir écrit dans le *Figaro*, *la Psyché* et plusieurs autres petits journaux, il se fit connaître par une longue série de romans érudits ou consacrés à la peinture des mœurs. Divers voyages et missions le mirent en évidence. Membre des comités historiques, il se signala par ses constants efforts pour provoquer la réforme de la bibliothèque du roi. Il fut nommé, en 1855, conservateur de celle de l'Arsenal. M. Paul Lacroix, décoré de la Légion d'honneur dès 1835, a été promu officier le 8 janvier 1860.

Parmi ses nombreux ouvrages que nous ne pouvons énumérer ici, nous citerons d'abord dans le roman historique ou de fantaisie, — de 1829 à 1835 : *l'Assassinat d'un roi* (2 vol.) ; *le Couvent de Baiano* ; *Soirées de Walter Scott à Paris* ; *les Deux fous* (2 vol.) ; *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol.) ; *Vertu et tempérament, histoire du temps de la Restauration* (2 vol.) ; *Convalescence du vieux conteur* (2 vol.) ; *Suite de la convalescence du vieux conteur* ; *Quand j'étais jeune, souvenirs d'un vieux* (2 vol.) ; *le Bon vieux temps, suite des Soirées de Walter Scott* (2 vol.) ; *la Folle d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.), etc. ; — de 1836 à 1840 : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.) ; *Mon grand fauteuil* (2 vol.) ; *l'Homme au masque de fer*, où il soutient la thèse que cet homme fut le surintendant Fouquet ; *Une Femme malheureuse, fille-femme* (2 vol.) ; *Aventures du grand Balzac*

(2 vol.); *les Adieux des fées; De près et de loin* (2 vol.); *la Sœur du Maugrabin, histoire du temps d'Henri IV* (2 vol.); *le Roi des ribauds, histoire du temps de Louis XII* (4 vol.); *Un Divorce, histoire du temps de l'Empire* (2 vol.); *la Danse macabre, histoire fantastique du XVe siècle* (2 vol.); *Médianoches* (4 vol.) : *les Francs-taupins* (6 vol.); *le Vieux conteur* (2 vol.); *le Marchand du Havre, la Chambre des poisons, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *Amante et mère* (2 vol.); *la Marquise de Chatillard* (2 vol.); *Petites histoires pour la jeunesse; Lettres d'Abélard et d'Héloïse*, etc.; — enfin, de 1841 à nos jours : *la Comtesse de Choiseul-Praslin, histoire du temps de Louis XV* (2 vol.); *le Chevalier de Chaville; le Singe, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *Un Duel sans témoin* (2 vol.); *la Nuit des noces* (2 vol.); *le Siège de Gênes* (2 vol.); *les Va-nu-pieds* (2 vol.); *Une Bonne fortune de Racine, Récits historiques à la jeunesse, le Fils du notaire, le Ghetto ou le Quartier des juifs, la Dette de jeu* (2 vol.); *Simples récits, le médecin de l'Opéra*, roman psychologique, *le Dieu Pépétius*, roman archéologique (1874), etc., etc., etc., formant un total considérable de volumes.

Comme essais dramatiques, signalons seulement : *la Maréchale d'Ancre* (1840), drame en cinq actes, en vers, reçu à l'Odéon, en 1848, et arrêté par la censure, et une traduction du drame célèbre de Werner, *le Vingt-quatre février* (même théâtre, 1849).

Pour justifier son pseudonyme de bibliophile, M. Paul Lacroix a donné à l'histoire et à la littérature archéologique : *Dissertations sur quelques points curieux de l'histoire de France et de l'histoire littéraire* (1834-1838, 2 vol.); *Histoire du XVIe siècle en France* (1834); *l'Origine des cartes à jouer* (1836); *Histoire de la ville de Soissons depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1837-1838, 2 vol. in-8), avec M. Henri Martin; *le Moyen âge et la Renaissance* (1847-1852, 5 vol. in-4), avec Ferd. Séré; *Continuation de l'Histoire de France d'Anquetil* (1850, 4 vol.); une *Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III* (1853, 4 vol. in-8); *l'Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier, empereur de Russie* (1864-1875, t. I-VIII, in-8); *Énigmes et découvertes bibliographiques* (1867, in-18); *Mélanges bibliographiques* (1871, in-18); toute une série de volumes somptueusement illustrés sur *les arts, la vie militaire, religieuse, les mœurs, usages et costumes au moyen âge et à l'époque de la Renaissance* (1869-73, gr. in-8); *Dix-huitième siècle*, institutions, usages et costumes (1874, in-8), etc., etc.; dans la *Bibliothèque curieuse* : *les Curiosités de l'histoire et des arts, de l'histoire de France, du vieux Paris, des sciences occultes*, etc.

Il a publié aussi une série très-nombreuse de catalogues à l'usage des bibliophiles, fondé et dirigé avec M. Thoré, de 1842 à 1848, le *Bulletin de l'alliance des arts*, donné des éditions annotées de *Rabelais*, de *Beroalde de Verville*, de *Marguerite de Navarre*, des *Cent nouvelles du roi Louis XI*, des *Contes* de Des Périers, des *Contes et Nouvelles* de La Fontaine, dont il a aussi publié, en 1863 et en 1867, deux recueils d'*Œuvres inédites* (in-8), des *Mémoires secrets* de Bachaumont, etc. Il a dirigé la publication de la *Collection molièresque*, terminée par une *Bibliographie* spéciale (1872, in-8), considérablement augmentée (1875, gr. in-8) et complétée elle-même par une *Iconographie molièresque* (1876, in-8). Citons dans le même ordre de travaux : *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne* (1875, in-8, portr.); *les Amateurs de vieux livres* (1880, in-8), etc., etc. Il a collaboré à une foule de journaux et de recueils, entre autres à la *Revue de Paris* et au *Mercure du XIXe siècle* qu'il dirigea longtemps en société avec M. Amédée Pichot; il a rédigé *les Papillons noirs*, recueil mensuel, in-32 (1830, 4 numéros), *l'Annuaire des artistes*, etc. Ajoutons, pour mémoire, le *Petit Buffon illustré* (1831, 4 vol. in-32). Il a donné, comme traducteur, les *Lettres* d'Héloïse et d'Abélard, un choix des *Œuvres* (dramatiques) *de l'Arétin*. Quérard lui attribue en outre, entre autres pseudonymes, ceux d'*Antony Dubourg* et *Pierre Dufour*, et, sous ce dernier, une *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde* (1851-1852, 6 vol. in-8, 20 grav.), complétée par des *Mémoires curieux sur l'histoire des mœurs et de la prostitution en France* (1854, 2 vol. in-8); ces deux ouvrages furent saisis; le tome VI du premier fut cartonné, *les Mémoires curieux* furent mis au pilon.

LACROIX (Apolline BIFFE, dame), femme du bibliophile Jacob, a collaboré à plusieurs romans de son mari, notamment à *De près et de loin*, et publié séparément : *Fleur de serre et fleur des champs* (1854); *Falcone* (1856); *Madame Berthe* (Bruxelles, 1857), etc.

LACROIX (Jules), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 7 mai 1809, est aussi auteur d'un grand nombre de romans, parmi lesquels nous citerons les plus remarqués : *Une grossesse* (1833); *Corps sans âme* (1834, 2 vol.); de 1834 à 1840 : *Une fleur à vendre* (2 vol.); *le Testateur, le Flagrant délit* (2 vol.); *les Parasites* (2 vol.); *les Premières rides, ou la Vicomtesse de Florestan* (2 vol.); *le Neveu d'un lord* (2 vol.); *le Bâtard* (2 vol.); *la Rente viagère* (2 vol.); *le Banquier de Bristol* (2 vol.); de 1840 à 1857 : *Quatre ans sous terre* (3 vol.); *Lucie* (2 vol.); *l'Honneur d'une femme* (2 vol.); *le Château des Atrides* (3 vol.); *les Folles nuits* (2 vol.); *la Vipère* (2 vol.); *le Voile noir* (2 vol.); *la Poule aux œufs d'or* (2 vol.); *l'Étouffeur d'Édimbourg* (2 vol.); *le Masque de velours*; *Une liaison dangereuse*; *Mémoires d'une somnambule, ou les Mille et une Nuits parisiennes* (5 vol.); *Un grand d'Espagne* (2 vol.); *Histoire d'une grande dame* (2 vol.); *le Maçon* [illegible] (3 vol.), etc.

En 1845, M. Jules Lacroix publia une traduction littérale en vers des *Satires* de Juvénal et de Perse, couronnée par l'Académie [illegible], et en 1848 la traduction des deux premiers livres des *Odes* d'Horace. Il a donné au Théâtre-Français deux drames en cinq actes, en vers, *le Testament de César* (1849); *Valéria* [illegible] en collaboration avec M. Auguste Maquet, [illegible] Mlle Rachel; une traduction littérale de [illegible] *roi* de Sophocle, représenté, en 1858, avec un grand soin de mise en scène, et qui [illegible] en 1862, de l'Académie française, le grand prix de 10 000 fr.; *la Jeunesse de Louis XI* [illegible] Martin, 1859); *Macbeth et le Roi Lear*, drames en cinq actes, en vers, traduits de Shakespeare et qui obtinrent un légitime succès [illegible] 1863 et 1868). Il a écrit avec M. Maquet le [illegible] de l'opéra *la Fronde* (1853), musique de Niedermeyer. On lui doit, en outre, un volume de poésies, *les Pervenches* (1838), une traduction de *Macbeth*, en vers français, et un recueil de sonnets patriotiques, *l'Année infâme* (1871), [illegible] M. Jules Lacroix a épousé une sœur de [illegible] Balzac, la comtesse Rzewuska, descendante de Wenceslas Rzewuski, grand connétable de Pologne. Chevalier de la Légion d'honneur en [illegible] il a été promu officier le 14 août 1865.

LACROIX (Octave), ou LACROIX DE [illegible] littérateur français, est né le 15 mars [illegible]

Égletons (Corrèze), d'une famille d'ancienne bourgeoisie du Limousin. Après avoir beaucoup étudié, dès l'enfance, les langues méridionales de l'Europe, particulièrement l'espagnol et l'italien, il fit ses classes au collège de Juilly. En 1846, il vint à Paris prendre ses inscriptions à l'École de droit, mais il renonça bientôt à l'étude du Code et suivit son goût pour la littérature. Il rencontra dès ses premiers travaux le bienveillant patronage de P. Mérimée et Sainte-Beuve. Il devint, en 1851, secrétaire de ce dernier. M. Lacroix, attaché à la rédaction littéraire de plusieurs journaux: *le Moniteur*, l'ancienne et la nouvelle *Revue française*, *la Revue européenne*, *l'Artiste*, *le Pays*, *le Courrier de Paris*, etc., alla aussi rédiger temporairement plusieurs feuilles départementales : *le Mémorial de Rouen* (1850), plus tard *le Nouvelliste*, *l'Indicateur* de Bordeaux, *le Journal du Loiret*. Il envoya en outre, en 1863-1864, à *l'Europe* de Francfort, une chronique parisienne hebdomadaire, exclusivement littéraire, sous le titre de *Lettres du Spectateur*. Il reprit ce titre dans *le Moniteur universel*, dont il devint, en 1864, un des rédacteurs assidus et rédigea en 1872 et en 1873 dans le *Journal officiel* le compte rendu du Salon. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1868.

M. Octave Lacroix a publié une édition du *Myosotis* d'Hégésippe Moreau, avec documents inédits (1851); *les Chansons d'avril*, recueil de poésies (1852); *l'École buissonnière*, fantaisies et pensées (1854); *Du Culte de la Vierge au point de vue de la poétique religieuse* (1858). Il a donné au Théâtre-Français une comédie à la manière espagnole, en un acte, en vers, *l'Amour et son train* (1855), restée au répertoire.

LACROIX (Gaspard-Jean), paysagiste français, né en 1810, à Turin (Piémont), fut élève de M. Corot et s'est, comme son maître, adonné au paysage. On a de lui : *la Campagne de Rome*, *Vue de Bonnelles* (1841); *Pêcheurs catalans à Port-Vendres*, *Vue d'Auvergne* (1842); *Promenade sur l'eau* (1844); *l'Avare qui a perdu son trésor* (1847); trois *Vues prises à Bougival* (1848); *Érigone*, des *Baigneuses* (1850); *Mercure endormant Argus* (1852); *Bords du Morin* (1853); *Effet du soir*, *le Chemin vert près de Meaux* (1855); un *Site* (1857); *Daphnis et Chloé* (1861); *les Bords de la Marne*, *les Foins* (1863); *Vue prise à Ro-*[illegible] (1865); *la Clochette* (1868), un grand nombre de *Paysages* (1855-1877), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1842, et deux secondes en 1843 et 1848. — Il est mort à Paris le 26 octobre 1878.

LACROIX (Paul-Joseph-Eugène), architecte français, né à Paris, le 19 mars 1814, et fils de la nourrice du prince Louis-Napoléon, devenu empereur, suivit, de 1836 à 1839, l'École des beaux-arts sous la direction de M. Constant-Dufeux. Au retour d'un voyage en Italie, il fut désigné pour restaurer l'hôtel de ville de Saint-Quentin. Nommé, en 1852, architecte de l'Élysée impérial, dont il dirigea les nouvelles constructions, il fut associé à M. Lefuel comme architecte adjoint des Tuileries et inspecteur des châteaux de la couronne. Il a envoyé à plusieurs Salons divers dessins et projets : *le Tombeau du pape Adrien V à Viterbe* (1841); un *Projet de mairie* pour le Xe arrondissement (1844); un *Projet de monument national*, à la mémoire du maréchal Ney (1845); un *Projet de temple luthérien*, pour la place de l'Europe; la *Restauration de l'église de Vitry-sur-Seine*, pour le ministère de l'Intérieur (1846); l'*Hôtel de ville de Saint-Quentin au XVIe siècle* (1847); la *Tribune* gothique de l'église de cette ville (1848), et un *Projet de marché* pour la rue de Sèvres (1849). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, un rappel en 1857, et reçu la décoration en 1859. — Il est mort au Vésinet, le 30 janvier 1873.

LACROIX (Jean-Baptiste-Marie-Albert), éditeur et littérateur belge, né à Bruxelles le 9 octobre 1834, fit de fortes études à l'université de Bruxelles, y suivit les cours de droit et y fut reçu docteur. En 1854, il obtint le prix du gouvernement au concours entre les quatre universités du royaume, sur ce sujet : *Influence de Shakespeare sur le théâtre français*. L'importance de son mémoire (1855, in-8) le mit en évidence. Il entra alors en relation avec les principaux Français réfugiés à Bruxelles, et ce fut pour publier les *Œuvres de Marnix de Sainte-Aldegonde*, découvertes par M. Quinet, qu'il acheta un petit matériel d'imprimerie, sans songer à se faire éditeur. Il rédigea lui-même la *Notice historique sur Philippe de Marnix*, mise en tête de la publication (1857), et imprima quelques œuvres politiques de ses amis, puis forma, en 1861, une société commerciale régulière avec M. Verboeckhoven, le fils du célèbre peintre belge (voy. ce nom), et ouvrit à Bruxelles une maison de librairie dite internationale, qui eut plus tard des succursales à Paris, à Leipzig et à Livourne.

Une de leurs premières publications qui eurent du retentissement fut celle des *Misérables* (1862). M. A. Lacroix devint dès lors l'éditeur ordinaire de Victor Hugo, Quinet, Louis Blanc, Michelet, Proudhon, Charras, etc., et publia une série de livres interdits en France. Il édita aussi, à Paris même, des ouvrages plus ou moins périlleux au point de vue de la politique ou de la religion, comme *les Évangiles annotés* de Proudhon ou *le Maudit* et les autres romans de l'abbé ***. Il entreprit peu à peu la Collection des grands historiens étrangers, comprenant les traductions de Gervinus, Th. Mommsen, Grote, W. Prescott, G. Bancrofft, Washington Irving, etc.; la collection des grandes épopées nationales, renfermant les traductions de la *Légende du Cid*, des *Nibelungen*, des *Eddas*, du *Kalevala*, du *Ramayana*, etc.; diverses séries de traductions d'œuvres littéraires contemporaines, romans, pièces de théâtre, etc.; la maison acquit, en outre, le fonds de contrefaçons belges de la maison Meline, Cans et Cie.

M. Lacroix subit personnellement diverses condamnations en France, comme éditeur. Il fit un mois de prison pour avoir publié le *Marat* de M. Bougeart, puis les *Évangiles* de Proudhon lui valurent, en 1866, une condamnation à une année d'emprisonnement ; il y échappa en résidant plus de deux ans en Belgique, et ne revint à Paris qu'avec un sauf-conduit, prorogé jusqu'à l'amnistie de 1869. Dans son pays, M. A. Lacroix fut élu conseiller communal de Bruxelles (1860-1869).

On peut citer encore de lui, comme travaux personnels : *De l'Instruction gratuite et obligatoire* (1864, in-18), mémoire couronné par le Grand-Orient de Belgique; la traduction de la *Révolution des Pays-Bas au XVIe siècle* par J.-L. Motley (4 vol. in-8), avec M. Jottrand ; puis diverses brochures politiques anonymes et de nombreux articles dans la *Libre Recherche* et la *Revue trimestrielle* de Bruxelles. Il a fondé, entre autres journaux, le *Congrès libéral* et le *Bulletin du Dimanche*.

LACROIX-SAINT-PIERRE (Pierre-Henri-Albert), homme politique français, est né le 9 août 1817. Administrateur des Messageries impériales, membre du conseil d'administration des chemins de fer de l'Ouest, membre du Conseil général pour le canton de Chabeuil, il fut

nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription de la Drôme, par 13 366 voix sur 22 662 votants. Il prit surtout part à la discussion des questions de finances et fit souvent partie de la commission du budget. Aux élections de 1869, il fut réélu par 14 865 voix sur 27 123 votants, contre 12 258 voix données au candidat de l'opposition radicale, M. Bancel. Il signa, en juillet, la demande d'interpellation des 116. Rentré dans la vie privée, après le 4 septembre 1870, il se porta aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, dans l'arrondissement de Montélimar (Drôme). Il échoua avec 7 006 voix, contre le candidat républicain, M. Loubet, qui en obtint 11 012. M. Lacroix-Saint-Pierre a été nommé officier de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

LACUISINE (Élisabeth-François DE), voy. DE-LACUISINE.

LADMIRAULT (Louis-René-Paul DE), général français, sénateur, né à Montmorillon (Vienne), le 17 février 1808, sortit de Saint-Cyr en 1829, et passa la plus grande partie de sa carrière militaire en Afrique. Promu général de brigade en 1848, et général de division en 1859, il prit une part décisive aux batailles de Marignan et de Solférino; il fut blessé à cette dernière. Désigné comme sous-gouverneur de l'Algérie, le 18 septembre 1865 et nommé sénateur le 20 décembre 1866, il fut, le 2 mars 1867, chargé du commandement supérieur du 2e corps d'armée, à Lille, et la même année, du camp de Châlons. En 1870, il commandait encore le 2e corps d'armée; mais au début de la guerre franco-prussienne, il fut remplacé par le général Frossard, et mis à la tête du 4e corps qui devait défendre les lignes de Metz à Thionville. Lorsque Napoléon III eut cédé le commandement en chef à Bazaine, il se concentra sous Metz avec les débris de l'ancienne armée du Rhin, et prit une part importante et glorieuse aux batailles de Borny, Mars-la-Tour, Gravelotte. La grande sortie du 31 août, destinée à favoriser la jonction de Mac-Mahon, ayant échoué, le 4e corps ne livra plus que des combats sans importance. Après la capitulation, le général Ladmirault suivit ses soldats en Allemagne et ne rentra en France qu'au moment de la paix. Lors de l'insurrection du 18 mars 1871, il fut, le 6 avril, appelé au commandement du 1er corps, prit une part active aux combats sous Paris, y pénétra par la porte de Saint-Ouen, le 22 mai, et, surprenant par un hardi mouvement tournant la redoutable position de Montmartre, s'en empara le lendemain. Le 1er juillet suivant, il devint gouverneur de Paris et commandant de la 1re division militaire. Sa vigilance énergique ne s'exerça pas seulement contre l'insurrection; il sévit contre les excès de la presse, interdit la distribution dans les casernes des brochures apologétiques que les agents bonapartistes répandaient dans l'armée, et réorganisa sur un pied formidable le service militaire de sûreté dans Paris. Il représenta le gouvernement dans la cérémonie anniversaire de la bataille de Saint-Quentin (janvier 1872), et prononça à cette occasion un discours dont le ton conciliant fut remarqué.

Candidat à l'Assemblée nationale, dans le département de la Vienne, où il possède de grandes propriétés, il échoua contre le baron de Soubeyran, et n'entra dans la vie parlementaire qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Élu, le second sur deux, par 278 voix sur 308 électeurs, il siégea à droite, prit part à la discussion des lois militaires et fut à plusieurs reprises

vice-président du Sénat [illegible]
5 janvier 1879, qui [illegible]
républicains, il fut porté par [illegible]
vice-présidence du Sénat [illegible]
candidat des droites, et [illegible]
maintenu dans le cadre d'activité [illegible]
commandé en chef devant l'ennemi [illegible]
poste de gouverneur de Paris [illegible]
1878, c'est-à-dire jusqu'à l'âge [illegible]
ans, et fut remplacé par le général [illegible]
coré de la Légion d'honneur [illegible]
1840, il a été promu officier [illegible]
commandeur le 8 août 184[illegible]
25 juin 1859 et grand-croix le [illegible]

Le général de Ladmirault a [illegible]
un mémoire sur les *Bases du* [illegible]
recrutement de l'armée de terre [illegible]

LADOUCETTE (Eugène-Félix [illegible]
ron de), né à Paris le 15 mars [illegible]
puté, est le frère du sénateur [illegible]
bre 1869. Sous le règne de Louis [illegible]
était entré dans la carrière admin[illegible]
teur au Conseil d'État en 18[illegible]
Vouziers en 1833, de Saint-Etienne [illegible]
se retira en 1846 pour se consacrer [illegible]
tations agricoles. Mais, en 18[illegible]
comme candidat du gouvernement [illegible]
conscription des Ardennes, [illegible]
Corps législatif. Réélu, [illegible]
tions suivantes, il obtint, [illegible]
sur 24 466 votants, et, en 18[illegible]
Rentré dans la vie privée à la [illegible]
il fut élu, le 20 février 1871, dép[illegible]
sement de Vouziers, par 1341 [illegible]
partagées entre deux concurrents [illegible]
Il siégea sur les bancs du groupe [illegible]
peuple, et fut un des 158 députés [illegible]
après l'acte du 16 mai 1877, [illegible]
de confiance au cabinet de Broglie [illegible]
élections du 14 octobre avec [illegible]
contre 8036 obtenus par le candidat [illegible]
Chevalier de la Légion d'honneur [illegible]
il a été promu officier le 14 août 1[illegible]
senté le canton de Vouziers au [illegible]

Son fils, M. Étienne DE LADOUCETTE [illegible]
1846, avait été auditeur au Conseil [illegible]
s'engagea comme volontaire, [illegible]
de 1870. Membre du Conseil général [illegible]
et-Moselle, pour le canton d'Audun [illegible]
fut élu député, le 20 février 1876, [illegible]
sement de Briey, comme candidat [illegible]
Il siégea sur les bancs du groupe [illegible]
peuple et après l'acte du 16 mai [illegible]
158 députés des droites qui accordèrent [illegible]
de confiance au cabinet de Broglie [illegible]
l'administration aux élections de [illegible]
vant, il l'emporta par 7866 voix [illegible]
membre de l'Académie française [illegible]
7140, et reprit sa place dans le [illegible]
tiste. Il a été décoré de la Légion [illegible]

LA FARELLE (Félix DE), [illegible]
né à Anduze (Gard), le 7 [illegible]
sous la Restauration, dans la magistrature [illegible]
sa démission en 1830 il se consacra [illegible]
économiques. Il avait déjà publié [illegible]
dente : *Du Progrès social au profit des classes*
populaires non indigentes [illegible]
in-8; 2e édition, Paris, 184[illegible]
qui obtint un des grands [illegible]
donné depuis : *Histoire des* [illegible]
cipales de la ville de Nîmes, [illegible]
frais du conseil municipal de cette [illegible]
d'une réorganisation disciplinaire [illegible]
industrielles de la France [illegible]
primé dans la seconde édition de [illegible]

[illegible]

689 votants. Au Sénat [illegible]
groupe de la gauche [illegible]
le 23 juin 1877, [illegible]
Chambre des députés [illegible]
montra hostile au ret[illegible]
Conseiller général [illegible]
canton de Meaux, il [illegible]

LA FAYETTE (Fr[illegible]
DE), ancien représent[illegible]
nateur, né à La G[illegible]
Marne), le 11 juillet [illegible]
et frère du précédent [illegible]
libérales. Après la [illegible]
se présenta aux suffrag[illegible]
Loire et fut envoyé à [illegible]
troisième sur huit, [illegible]
stamment avec la [illegible]
10 décembre. Il se r[illegible]
mocratique et vota [illegible]
la dissolution de l'Ass[illegible]
tique de la Haute-Loir[illegible]
sa candidature à l'As[illegible]

Aux élections sénat[illegible]
il fut élu dans le dépa[illegible]
le premier sur deux, [illegible]
teurs. Il siégea sur le[illegible]
blicaine, vota contre la [illegible]
des députés, demand[illegible]
combattit énergiquem[illegible]
l'ordre moral dans so[illegible]
le 5 janvier 1879, égal[illegible]
par 211 voix sur 33[illegible]
canton de Paulhague[illegible]
Haute-Loire.

LAFERRIÈRE (Éd[illegible]
consulte français, né [illegible]
fils du jurisconsulte, [illegible]
en 1861. Il étudia le [illegible]
se fit inscrire au tab[illegible]
temps secrétaire de M[illegible]
activement au journa[illegible]
prisonné à Mazas au [illegible]
mai de cette année, [illegible]
réclamations du cons[illegible]
Nommé maître de req[illegible]
provisoire chargée de [illegible]
le 19 septembre 1870 [illegible]
vernement près la [illegible]
28 janvier 1879, il f[illegible]
l'intérieur, comme di[illegible]
étaient rattachés, et [illegible]
tat en service extraord[illegible]
seiller d'État en serv[illegible]
1879 et président de l[illegible]
mois d'août suivant.

A part une collabor[illegible]
judiciaires, tels que : [illegible]
teur, la *Revue critique* [illegible]
prudence, ou à des [illegible]
ment au *Temps* dep[illegible]
publié : *les Journaux* [illegible]
(1865, in-8); *la Cens*[illegible]
tionnel (1861, in-18) [illegible]
et d'Amérique (1869) [illegible]
Loi organique départ[illegible]
(1871, in-8 ; 2e éd., [illegible]

LA FERRIÈRE-PE[illegible]
érudit français, né à [illegible]
de diverses missions [illegible]
les résultats dans [illegible]
estimés. Propriétair[illegible]
l'Orne, il a été mem[illegible]
département.

Ses principales pu[illegible]

ons analogues
Études statis-
en France ;
if et péniten-
ancien et du
8), etc.
'Alais en 1842,
ande commis-
sur le régime
Tocqueville fut
sessions sui-
x cours d'eau,
é sur le che-
prit une part
atifs spéciaux.
cut retiré dans
respondant de
et politiques
8 février 1872.

ais, né à Mont-
, étudia sous
lon de 1833. Il
our de village
35); *le Choléra*
bat de Céramo,
calon, pour les
magasin, *Bal*
roisades (1845);
et à l'Exposi-
tre de : *Caroc-*
aux inspirés de
, qui s'est de-
a peinture sur
verrière dans
3). Il a obtenu

lbert DU MOTIER
le français, sé-
815, est petit-
de Georges de
ntra, en 1833,
l'École d'appli-
nommé officier
nes en Algérie,
itaine et la dé-
r en 1841. En
t des banquets
le Février, le
ia commissaire
e département
représentant,
ent au-dessous
Constituante,
s-parti républi-
cembre, fit une
de l'Élysée. Il
it, mais le der-
Après le coup
cier d'artillerie
té sans succès
circonscription
8 février 1871,
l'Assemblée na-
ar 34 032 voix,
auche républi-
ésident. M. Os-
n à un amende-
21 ans l'âge de
lement adopté,
48 voix contre
le maintien de
politique. Lors
namovibles par
mé au 4e tour
ar 348 voix sur

689 votants. Au Sénat, il continua de siéger au groupe de la gauche républicaine. Il se prononça, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre des députés et, en mars 1879, il se montra hostile au retour des Chambres à Paris. Conseiller général de Seine-et-Marne, pour le canton de Meaux, il en a été élu président.

LA FAYETTE (François-Edmond DU MOTIER DE), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à La Grange-Blesneau (Seine-et-Marne), le 11 juillet 1818, petit-fils du général et frère du précédent, fut élevé dans les idées libérales. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Haute-Loire et fut envoyé à l'Assemblée constituante, le troisième sur huit, par 33 356 voix. Il vota constamment avec la droite jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il se rapprocha alors du parti démocratique et vota souvent avec la gauche jusqu'à la dissolution de l'Assemblée. Le parti démocratique de la Haute-Loire n'en fit pas moins échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu dans le département de la Haute-Loire, le premier sur deux, par 172 voix sur 325 électeurs. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine, vota contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie, et combattit énergiquement le gouvernement de l'ordre moral dans son département. Il fut réélu le 5 janvier 1879, également le premier sur deux, par 211 voix sur 332 votants. Il représente le canton de Paulhaguet au conseil général de la Haute-Loire.

LAFERRIÈRE (Edouard-Louis JULIEN-), jurisconsulte français, né à Angoulême en 1841, est fils du jurisconsulte, membre de l'Institut, mort en 1861. Il étudia le droit à la Faculté de Paris, se fit inscrire au barreau en 1864, fut quelque temps secrétaire de M. Ernest Picard et collabora activement au journal *le Rappel* en 1869. Emprisonné à Mazas au moment des élections de mai de cette année, il fut mis en liberté sur les réclamations du conseil de l'ordre des avocats. Nommé maître de requêtes dans la Commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'État, le 19 septembre 1870, il fut commissaire du gouvernement près la section du contentieux. Le 28 janvier 1879, il fut appelé au ministère de l'intérieur, comme directeur des cultes, qui y étaient rattachés, et eut le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Il a été nommé conseiller d'État en service ordinaire le 14 juillet 1879 et président de la section du contentieux au mois d'août suivant.

A part une collaboration active à des journaux judiciaires, tels que : *la Loi*, dont il fut le fondateur, la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, ou à des feuilles politiques, notamment au *Temps* depuis 1872, M. Laferrière a publié : *les Journalistes devant le conseil d'État* (1865, in-8); *la Censure et le régime constitutionnel* (1867, in-18); *les Constitutions d'Europe et d'Amérique* (1869, in-8), avec M. Bathie; *la Loi organique départementale du 10 août 1871* (1871, in-8 ; 2e éd., 1872).

LA FERRIÈRE-PERCY (comte Hector DE), érudit français, né à Lyon en 1811, a été chargé de diverses missions littéraires dont il a consigné les résultats dans toute une série d'ouvrages estimés. Propriétaire dans le département de l'Orne, il a été membre du conseil général de ce département.

Ses principales publications sont : *le Journal*

de la comtesse de Sanzay, intérieur d'un château normand au XVI^e siècle (Caen, 1855, in-8; 2^e édit. augm. 1859); *les La Boderie*, étude sur une famille normande (1857, in-8); *Histoire du canton d'Athis* (Orne), précédée d'une étude sur le protestantisme en Basse-Normandie (1858, in-8), honorée d'une mention de l'Institut; *Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^er*, son livre de dépenses, étude sur ses dernières années (1862, in-8; portr.) qui a aussi obtenu une mention de l'Institut; *Deux années de mission à Saint-Pétersbourg*, manuscrits, lettres et documents historiques sortis de France en 1789 (1867, in-8); *la Normandie à l'étranger*, documents inédits, etc. (Rouen, 1873, in-8); *le XV^e siècle et les Valois* d'après les papiers du Record-Office et du British Museum (Imp. nat., 1878, in-8), etc. M. de La Ferrière-Percy a été chargé de recueillir la correspondance de Catherine de Médicis pour les Documents inédits de l'histoire de France. *

LAFERRIÈRE (Adolphe), acteur français, né à Alençon, vers 1800, commença ses études au lycée Bonaparte. Mais des revers de fortune l'empêchèrent de les continuer. Comme il avait une belle voix, Choron l'admit à son école et le fit débuter avec M. Duprez au Théâtre-Français dans les chœurs d'*Athalie*. Puis, il déserta la musique pour le drame, débuta à Montmartre, parut avec succès à l'Ambigu, dans *Calas*, de Victor Ducange, et obtint, grâce à M. Frédérick-Lemaître, un engagement à la Porte-Saint-Martin, où il joua dans *Marino Faliero*. Picard lui prédit alors un bel avenir, et *Schœnbrunn*, *Schylock*, *l'Homme du monde*, *la Première affaire* ne tardèrent pas à justifier la prophétie. Engagé aux Français, il y joua les rôles de Séide dans *Mahomet*, de Saint-Mégrin dans *Henri III*; mais s'étant vu refuser celui d'*Hamlet*, il quitta notre première scène et n'y reparut que pour remplir le rôle d'Arthur dans *Térésa* de M. Alex. Dumas. Il passa peu après en Suisse, puis en Russie, où il excita, dans *l'Escroc du grand monde*, un enthousiasme auquel s'associa l'empereur, et fut comblé de présents.

Revenu en France, M. Laferrière entra à la Gaîté en 1837, y remplit le rôle de Georges dans *Pauvre mère!* et joua successivement *Marcel*, *le Pauvre idiot*, *le Sonneur de Saint-Paul*. Il parut encore au Vaudeville, dans *Marguerite*, et au Théâtre-Historique, dans *le Chevalier de Maison-Rouge*, où le rôle de Maurice lui fit une grande popularité. Au retour d'une longue tournée dans les principales villes de France et d'Espagne (1853), M. Ponsard lui confia le rôle de Georges dans *l'Honneur et l'Argent*, et l'acteur, habile à se rajeunir, contribua pour sa part au succès de cette belle œuvre, à l'Odéon, où il créa, depuis, un second Georges dans *la Conscience* (1855), Léon, dans *la Bourse* (1856), et divers autres rôles de jeunes gens.

Dans les intervalles, M. Laferrière reparut avec succès sur la scène de la Gaîté et reprit ou créa divers rôles dans *le Médecin des enfants*, *la Fausse adultère*, *Fou par amour*, *Antony*, *Henri III*, *l'Aveugle*, *les Fiancés d'Albano* (1853-1857). Depuis cette époque, M. Laferrière a passé sur divers théâtres du boulevard et a joué, à l'Ambigu, *la Martyre du cœur*; à la Porte-Saint-Martin, *l'Outrage* et *Richard d'Arlington*; au Cirque, *l'Histoire d'un drapeau*, *le Prisonnier de la Bastille*, etc. Il a reparu aussi à l'Odéon, dans *Daniel Lambert*, aux Folies-Dramatiques, dans *la Dame aux Camélias*. En 1864, il parcourut de nouveau la province, avec une troupe spécialement formée pour cette tournée et joua avec elle les principaux rôles de son immense répertoire; puis, passant à l'étranger, il parcourut l'Allemagne et obtint des succès en Prusse. A son retour en France il eut de courts engagements avec divers théâtres, pour jouer soit des rôles nouveaux comme dans *les Sceptiques* de Mallefille (théâtre de Cluny, 1867), soit d'anciennes créations, comme dans *la Conscience* d'A. Dumas (Odéon, 1868). — M. Ad. Laferrière est mort à Paris, le 15 juillet 1877.

LAFFITTE (Pierre), philosophe français, né le 21 février 1823, à Béguey (Gironde), d'une famille d'artisans aisés, devint professeur libre de mathématiques à Paris. Disciple d'Auguste Comte, il fut l'un de ses treize exécuteurs testamentaires et, après la scission de l'école positiviste, dont une partie suivit M. Littré, il ouvrit, dans l'ancien appartement même de son maître, des cours hebdomadaires d'histoire, de morale et de mathématiques.

M. P. Laffitte a publié le *Discours d'ouverture* de ses leçons sur l'*Histoire générale de l'humanité* (1859, in-8); *Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise* (1861, in-8); *les Grands types de l'humanité* (1875, 2 vol. in-8), etc. Il a fondé la *Revue occidentale* (mai 1878). *

LAFFITTE DE LAJOANENQUE (Louis-Charles-Léon-Gustave DE), député français, est né à Agen, le 26 février 1824. Riche propriétaire de la commune d'Astaffort dont il fut maire pendant longtemps, il se porta, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, et n'échoua, au second tour de scrutin, que de quelques voix contre M. Noubel. Il fut élu député, le 20 février suivant, pour l'arrondissement d'Agen, par 9317 voix contre 7488, partagées entre MM. Dollfus, ancien député et Cazenove de Pradines, ancien représentant. Il fit partie de la gauche républicaine et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut pour concurrent M. de Châteaurenard, conseiller d'Etat, candidat officiel et légitimiste; il l'emporta avec 11 344 voix contre 8684. Il représente le canton d'Astaffort au conseil général de Lot-et-Garonne, dont il a été élu vice-président.

LAFITTE (Jean-Baptiste-Pierre), littérateur français, né le 2 juin 1796, vint de bonne heure à Paris, s'occupa de journalisme, et se fit connaître par quelques comédies : *l'Amitié des femmes* (1831), en un acte, en vers; *Jeanne Vaubernier* (1832) et *Voltaire et Mme de Pompadour* (1833), en trois actes. Il travailla [illegible] pour les théâtres de genre et collabora à plusieurs drames et vaudevilles, tels que : *Naissance et mariage* (1835); *Valérie mariée* (1837); *Louise* (1840); *l'Angelus* (1846), etc. Après avoir été chargé de revoir en 1835 les *Mémoires* du comédien Fleury, il se mit à écrire des romans historiques et fit paraître successivement : *les* [illegible] *Maries* (1841, 2 vol. in-8); *le Docteur rouge* ([illegible], 3 vol. in-8); *le Gage du roi* (1845, 2 vol. in-8), [illegible] *le Gantier d'Orléans* (1845, 3 vol. in-8), [illegible] 1852, il fit représenter, avec M. Eug. Nyon, à l'Odéon, *le Pour et le contre*, comédie [illegible] reprise aux Français l'année suivante. — Il est mort à Paris, le 6 mars 1879.

LA FITE DE PELLEPORE (le comte [illegible] DE), littérateur russe, connu sous le [illegible] de *Piotre Artamov*, est né le 28 [illegible] château de Krukovo (district de [illegible]) gouvernement de Smolensk. Après avoir [illegible]

lu désir de voyager et
ıssie, prenant des notes
:s habitants des vastes
C'est d'après les docu-
'il écrivit plus tard le
ie qu'il a intitulé : *la*
esque et monumentale
.e comte de La Fite de
: *Histoire d'un bouton*
63); *la Ménagerie litté-*
ruments de musique du
ire d'un conseiller mu-
e Komiakov, le servage
,1865, in-18); quelques
langue russe.

ırles-Camille), ancien
ançais, né à Nancy, le
vec distinction, dans sa
gues années, la profes-
ısieurs fois élu bâton-
représentant du peuple
après avoir été prési-
départementale de la
ie et appuya générale-
ral Cavaignac. Un mo-
terné à Metz, il rentra
vint avocat au barreau
du 8 février 1871, il
Meurthe, le quatrième
. prit place à gauche,
'allon et l'ensemble des
ı grand âge l'empêcha
ions de 1876. — M. La-
1880.

ıl-Mathieu DE), prélat
rse), le 7 mai 1817.
liocèse, il a été nommé
'et du 21 août 1877,
, et sacré à Paris le
: des élections du 14
, on a signalé dans la
l'appui déclaré qu'il
cielle d'un protestant,

MUR (Guy-Joseph-
ançais, ancien député,
1817 à la Roche-Canil-
. est le petit-neveu de
le l'*Histoire philoso-*
ıprès s'être fait rece-
en 1847, conseiller,
ı la préfecture de la
s fonctions jusqu'en
. sa démission pour se
Corps législatif, comme
dans la 1re circonscrip-
né sans opposition, il
:, en 1863, et obtint
ants. En mai 1869, sur
core 25 255 voix contre
ırrent, M. Favart père.
près la chute de l'Em-
scène politique qu'aux
30 janvier 1876. Elu,
246 voix sur 348 vo-
-Mur, qui avait voté en
qui déclarait avoir été
n'en siégea pas moins
apartistes. Il vota, le
on de la Chambre des
n département le gou-
a fait partie du Conseil
e la Roche-Canillac et
est auteur d'*Entretiens*
sur les sociétés de secours mutuels. M. Lafond de Saint-Mur a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

LAFOND [DE LURCY] (Gabriel), voyageur et publiciste français, né le 25 mars 1802, à Lurcy-Lévy (Allier), fils aîné d'un officier et petit-fils, par sa mère, du voyageur Guy de Mayet, fut destiné à faire partie des pages de Murat, et commença ses études au lycée de Nantes. En 1818, son goût pour les voyages le décida à partir comme pilotin. Second capitaine un an après, lieutenant en 1820, commandant en 1822, il fut ensuite capitaine armateur et visita tour à tour la Chine, les deux Amériques et les îles de l'océan Pacifique.

De retour à Paris en 1833, M. Lafond y créa une direction maritime et commerciale, destinée à faciliter les relations entre les ports et le commerce parisien. Plus tard (1836), il fonda l'*Union des ports*, société anonyme, ayant le même but. Choisi par Costa-Rica pour consul en 1849, il devint, peu après, son seul chargé d'affaires. L'un des fondateurs de la Société des Économistes en 1835, il a été élu membre de la Société de géographie de Paris, dont il a reçu le titre de scrutateur en 1869, correspondant de l'Institut de Londres et décoré de la Légion d'honneur (1845). — Il est mort en avril 1876.

M. Lafond a publié : *Quinze ans de voyages autour du monde* (1839, 2 vol. in-8), ouvrage qui a reparu plus tard, continué et considérablement augmenté, sous le titre plus général de : *Voyages autour du monde et naufrages célèbres* (1842, 8 vol. in-8). Citons ensuite : *Des îles Marquises et des Colonies de la France* (in-8); *un Mot sur l'émancipation de l'esclavage et sur le commerce maritime de la France* (in-8); *Études sur l'Amérique espagnole, sous le rapport des intérêts de la France et de sa navigation* (in-8), datées de l'Équateur; *Guide général de l'assureur et de l'assuré en matière d'assurances maritimes* (1837; édition refondue, 1845, in-8); des *Cartes* de l'Amérique centrale, etc.

LAFONT (Pierre-Chéri), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1801, fut d'abord chirurgien de marine et fit deux voyages dans les Indes. Venu à Paris en 1822, pour concourir pour le prix d'opéra au Conservatoire, il s'exerça chez Doyen et fut engagé, la même année, au Vaudeville par Desaugiers. Il y remplaça le fameux Gonthier, eut du succès dès ses débuts et passa aux Nouveautés, en 1832. Depuis quelques années déjà, il allait jouer régulièrement quelques mois en Angleterre, où il avait, en 1829, épousé Jenny Colon. Les Nouveautés ayant fermé, il revint au Vaudeville, qui brûla peu après; il entra alors aux Variétés (1839) et y compta, pendant dix ans, de nombreuses créations, notamment dans *l'Amour*, *le Chevalier de Saint-Georges*, *Halifax*, *la Nuit aux soufflets*, *les Deux brigadiers*, *le Chevalier du Guet*, *le Lion empaillé*, etc. Rentré au Vaudeville, en mai 1855, il s'y est renfermé dans les comiques élégants et les rôles militaires. En 1859, il parut au Gymnase, avec beaucoup de succès dans le rôle du comte de la Rivonnière du *Père prodigue*. Il a créé depuis, au même théâtre : de Mercey, dans *la Vertu de Célimène*, Duplessis, dans *la Vie indépendante* (1861), Durand, dans *le Pavé*, Triquant, dans *la Perle noire*, le marquis, dans *les Ganaches* (1862), et surtout Raoul, dans *Montjoye* (1863). — Il est mort à Paris, le 18 avril 1873.

LAFONTAINE (Louis-Marie-Henri THOMAS, dit), artiste dramatique français, né à Bordeaux,

le 29 novembre 1826, d'une famille à laquelle a appartenu l'auteur des *Éloges*, fut destiné à la prêtrise et mis au séminaire ; mais il s'en évada avec audace et habileté, vécut quelque temps en vagabond, comptant sur son savoir-faire pour se créer des ressources, puis s'embarqua comme matelot. A dix-sept ans, il était commis en soieries dans une ville de province, lorsqu'il y fit ses débuts dans *la Tour de Nesle*, sous le nom de *Ch. Rooch*. Bientôt il vint à Paris, avec son frère, et tous deux, sur la route, se firent colporteurs. Il joua *l'Éclat de rire* au théâtre des Batignolles, fut ensuite engagé à la Porte-Saint-Martin et enfin au Gymnase. ***Brutus, lâche César! Faust, la Femme qui trompe son mari, le Mariage de Victorine, Philiberte, le Pressoir, le Fils de Famille, Diane de Lys*** lui ont fourni ses principaux rôles et consacré sa réputation.

Du Gymnase, que M. Lafontaine avait quitté pour débuter au Théâtre-Français, sans y obtenir d'engagement, il alla au Vaudeville, où il a joué dans *Dalila*, en 1857, avec un grand succès, dans la *Seconde jeunesse*, en 1859, etc. Il revint ensuite au Gymnase où il parut dans *les Pattes de mouches* (1860); *la Famille Puymènée, le Gentilhomme pauvre, la Vertu de Célimène* (1861); *l'Échéance, la Perle noire, les Ganaches* (1862); *le Démon du jeu* (1863). A cette époque, il épousa Mlle Victoria, l'une des principales artistes du même théâtre (23 février 1863), et tous les deux passèrent ensemble du Gymnase à la Comédie-Française où ils furent reçus d'emblée sociétaires à part entière. M. Lafontaine reprit très modestement ses débuts sur notre première scène dans un rôle secondaire d'une petite pièce en vers, *le Dernier quartier* (1864). Il créa le rôle plus important d'Alvarez dans *le Supplice d'une femme* (1865). Il aborda ensuite, et non sans succès, les grands rôles du répertoire classique, ***Tartufe, le Misanthrope***, etc. Au mois d'août 1871, M. Lafontaine et sa femme donnèrent leur démission de sociétaires, en conservant la pension à laquelle ils avaient droit.

Mme Victoria Lafontaine, née à Lyon vers 1838, avait joué avec éclat, au Gymnase, pendant les trois années qui ont précédé son mariage, les rôles de Madeleine, dans *le Gentilhomme pauvre*, de Marthe, dans *Piccolino* (1861), de Christine, dans *la Perle noire*, de Madeleine, dans *les Fous*, de Marguerite, dans *les Ganaches* (1862), d'Amélie, dans *le Démon du jeu* (1863), etc. Aux Français, elle débuta dans *Il ne faut jurer de rien*, d'Alfred de Musset, et continua par le rôle d'Agnès, de *l'École des Femmes* (juillet 1864). Différentes créations. Louise dans ***Mme Desroches*** (1867), Camille dans ***Paul Forestier*** (1868), etc., ne lui ont pas valu, sur notre première scène, les succès incontestés qu'elle trouvait au Gymnase.

LA FORCE. Voy. Caumont La Force.

LA FORGE (Anatole de), publiciste français, né à Paris, le 1er avril 1821, se destina à la diplomatie, et fut chargé, en 1846, d'une mission en Espagne, qui lui valut, à son retour, la décoration de la Légion d'honneur. En 1848, il abandonna cette carrière pour le journalisme. Il avait déjà collaboré au ***Portefeuille***, lorsqu'il passa à *l'Estafette*, puis au ***Siècle***, dont il devint un des principaux rédacteurs, et où, pendant quinze ans, il traita spécialement les questions de politique étrangère. Après la révolution du 4 septembre 1870, **M. A. de La Forge** fut nommé préfet de l'Aisne. La moitié du département était déjà envahie par l'ennemi, et la ville de Laon prise. Il parvint à grand'peine jusqu'à Saint-Quentin, improvisé chef-lieu du département, barricada la ville et y organisa énergiquement la résistance. Il y soutint l'effort des troupes allemandes pendant toute la journée du 8 octobre, avec les gardes nationaux, les pompiers et les ouvriers de la ville. Blessé grièvement à la jambe, il resta néanmoins au feu jusqu'au moment où l'ennemi se décida à battre en retraite sur Laon. Après cette belle défense de la première ville ouverte qui eût résisté aux Allemands, le préfet de l'Aisne fut publiquement félicité par le gouvernement de la Défense nationale, et promu officier de la Légion d'honneur, le 28 octobre 1870. Il fut ensuite nommé préfet des Basses-Pyrénées, où il s'efforça, en faisant appel au patriotisme de tous les partis, de rendre populaire la politique de résistance à outrance. Il présida aux élections du 8 février 1871, et donna sa démission après la signature des préliminaires de paix. Porté aux élections du 14 octobre 1877, dans le 8e arrondissement de Paris, il échoua avec 5241 voix contre 6334, obtenues par le candidat monarchiste, le vice-amiral Touchard. A la formation du cabinet Dufaure, le 14 décembre 1877, il fut appelé à la direction de la presse au ministère de l'Intérieur, et, à ce titre, il adressa à M. de Marcère un remarquable rapport sur l'histoire de la liberté de la presse dans lequel il concluait, par les exemples mêmes qu'il citait, à la nécessité de cette liberté ; il se démit de ses fonctions le 25 mai 1879.

M. A. de La Forge a publié : *l'Instruction publique en Espagne* (1847, in-8°); *Des vicissitudes politiques de l'Italie dans ses rapports avec la France* (1850, 2 vol. in-8°); *Histoire de la République de Venise sous Manin* (1853, 2 vol. in-8°); *la Peinture contemporaine en France* (1856, in-8°); *la Guerre c'est la paix* (1859, br. in-8°); *la Question des duchés* (1859, br. in-8°); *l'Autriche devant l'opinion* (1859, br. in-8°); *la Liberté* (1862, in-8°); *le* [illegible] br. in-8°); *les Utopistes en Italie* (1862, br. in-8°); *la Pologne devant les Chambres* (1863, br. in-8°); *la Pologne en 1864, lettres à M. Émile de Girardin* (1864, br. in-8°); *Lettre à Monseigneur Dupanloup à propos de la Pologne* (1865, br. in-8°), etc.

LAFUENTE (Modeste), historien espagnol, né à Rabanal, province de Palenzia, en [illegible], fut quelque temps professeur et [illegible] à Astorga et se fixa à Madrid en 1838. Élu à plusieurs reprises, député aux Cortès et vice-président de cette assemblée, il se distingua comme orateur et devint directeur de la [illegible] supérieure diplomatique et président de la [illegible] des archives et bibliothèques. Dès 1838 [illegible] d'un journal satirique sous le pseudonyme de *Fray Gerundio*, il publia sous le même nom, de 1844 à 1850, un certain nombre de récits humoristiques tels que : *Voyage de Fray Gerundio* [illegible] *à travers la France, la Belgique et l'Allemagne* [illegible] (Viage de F. G. por Francia, etc. [illegible]); *Caprichos* [illegible] *aérien de Fray Gerundio; Théâtre social du XIXe siècle* (Teatro social del siglo XIX), etc. qui eurent un grand [illegible] Espagne. Son ouvrage capital est : *une Histoire générale de l'Espagne* (Hist. general de España, 1850-1862, 26 vol.).

LAGACHE (Célestin), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à [illegible] (Oise), le 20 août 1809, fut attaché, en [illegible], au service sténographique du *Moniteur* [illegible]. Il devint, en 1834, sténographe réviseur. Après la révolution de Février, candidat du parti républicain dans le département de l'Oise, il fut élu par [illegible] le quatrième sur dix, et fut secrétaire de la commission de l'administration départementale et communale

vota en général avec la droite et ne fut pas élu à la Législative. Devenu, sous l'empire, recteur du service sténographique au Corps gislatif, il rentra dans la vie politique aux ctions sénatoriales du 5 janvier 1879. Porté la liste républicaine du département de l'Oise, fut élu, le dernier sur trois, par 470 voix sur votants, et prit place au centre gauche. Dé- é de la Légion d'honneur le 4 août 1867, a été promu officier le 14 avril 1874.

AGARDE (de la Gironde), ancien représentant peuple français, né en 1803, à Bordeaux, fut avocat sous la Restauration, et acquit au reau de sa ville natale la réputation d'un ora- brillant, et d'un jurisconsulte habile. Il ap- tenait à l'opposition dynastique, lorsqu'en 1848 l envoye, par 88 000 suffrages, le sixième sur ..., à l'Assemblée constituante, où il prit fré- mment la parole. Il y vota habituellement la droite, mais après l'élection du 10 dé- bre, se rapprocha de l'opposition démocra- e. Non réélu à la Législative, il reprit sa place barreau de Bordeaux dont il est devenu le ... (1879).

AGET (Jacques-Louis), sénateur français, né ... rvejols (Lozère), le 20 septembre 1821, étudia ... et se fit inscrire, en 1847, au barreau Nîmes. Sous-préfet d'Uzès en 1848, puis ... titut de procureur de la République, il fut ... é en 1849, rentra au barreau et fut élu ... Conseiller général pour le 1^er^ canton ... depuis 1865, il fut nommé préfet du ... le 6 septembre 1870, et donna sa démis- le 21 mars 1871. Élu représentant à l'Assem- nationale aux élections complémentaires du ... suivant, il vit son élection invalidée, en ... de la loi sur l'éligibilité des fonctionnaires. ... réélu le 7 janvier 1872, par 53 510 voix, sur ... votants et s'inscrivit aux groupes de la ... et de l'Union républicaine. Comme mem- ... président du Conseil général, il combattit ... l'administration du préfet de l'ordre M. Guigues de Champvans. Élu sénateur ..., le 30 janvier 1876, le deuxième sur ... 223 voix, sur 432 électeurs, il fit par- nouveau Sénat, du groupe de l'Union ... et vota, le 23 juin 1877, contre la ... de la Chambre des députés demandée ministère de Broglie.

...ER (Suzanne), actrice française, est née ...que, le 30 novembre 1833. Elle reçut à ... brillante instruction, mais, apparte- une famille toute vouée à l'art drama- ... embrassa de bonne heure cette car- débuta aux Variétés, le 1^er^ juillet 1846, *...eure de quinze ans*. Elle créa encore, à ..., *la Fille terrible*, passa en Angleterre, ... 1848 et joua au Palais-Royal dans le ...milier, puis alla à Saint-Pétersbourg où ..., jusqu'en 1852, des rôles de soubrette. ...ur à Paris, elle ne trouva point d'enga- ... dut entrer au théâtre de Versailles. Le ... qu'elle y obtint dans *Mademoiselle de* ..., la fit engager à l'Ambigu, d'où elle ...cessivement à la Gaîté, à la Porte-Saint- ... Gymnase, où elle débuta le 16 janvier ... *la Famille de Puiméné*, et où elle ne ...asser. A la même époque, elle se fit re- au théâtre de Belleville, à côté de Bo- ... la *Tour de Nesle*. Parmi les pièces où ..., il faut citer : *la Tour de Londres*, *...u grand monde*, *la Servante*, *la Fausse* ... *les Fiancés d'Albano*, *les Étapes de la* ... *Tireuse de cartes*. Elle a joué aussi Léona dans *la Closerie des genêts*, la duchesse de Nevers dans *la Reine Margot*, Bacchanale dans *le Juif errant*, Chonchon dans *la Grâce de Dieu*, la duchesse d'Étampes dans *Benvenuto Cellini*, Milady dans *la Jeunesse des Mousquetaires*, Marcia dans *Nos Ancêtres* (1868), etc. A la fin de 1869, elle fut engagée, comme chanteuse, à l'Alcazar. Elle reprit en 1878, non sans éclat, le rôle de Mme Guichard créé par Mlle Alphonsine dans *Monsieur Alphonse*.

Mlle Lagier, à qui l'on a attribué une foule de mots piquants, mis en circulation dans le monde du théâtre, est l'auteur de plusieurs compositions musicales, parmi lesquelles on a remarqué surtout *la Ronde du printemps*, *la Polka des buveurs*; une opérette, *Jupiter et Léda* etc.

LA GOURNERIE (Jules-Antoine-René MAILLARD DE), ingénieur français, membre de l'Institut, né à Nantes le 20 décembre 1814, fut élève de l'École polytechnique de 1833 à 1835 et sortit dans les ponts et chaussées. Ingénieur en chef en 1864 et inspecteur général en 1873, il devint examinateur à l'École polytechnique en 1849; suppléant de Charles Dupin au Conservatoire des arts et métiers, il fut nommé, à sa mort, professeur titulaire de géométrie descriptive. Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 19 mai 1873, en remplacement de M. Jaubert, démissionnaire. M. de La Gournerie représente le canton de Loroux, au conseil général de la Loire-Inférieure. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1865.

Il a publié : *Traité de perspective linéaire* (1859, in-4, avec atlas); *Traité de géométrie descriptive* (1860-1864, 3 vol. in-4, avec atlas); *Recherches sur les surfaces réglées tétraédrales symétriques* (1867, in-8).

LA GRANDIÈRE (Pierre-Paul-Marie DE), marin français, né le 28 juin 1807, entra au service en 1820 et devint successivement aspirant le 20 mai 1823, enseigne de vaisseau le 27 septembre 1827, lieutenant de vaisseau le 16 mai 1833, capitaine de frégate le 30 septembre 1840, capitaine de vaisseau le 1^er^ mai 1849. Promu contre-amiral le 24 décembre 1861, il a été nommé vice-amiral, hors cadre, par décret du 5 septembre 1865. En 1837, il assista à la bataille de Navarin; il explora le premier, comme commandant de *la Vigilante*, les fleuves du Parana et de l'Uruguay, et fut décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite à l'attaque de l'île de Martin-Garcia. Après avoir commandé plusieurs bâtiments dans les stations de la Plata et de Terre-Neuve, etc., et accompli diverses missions maritimes, il eut, au moment de la guerre de Crimée, le commandement provisoire d'une division navale. Il prit part aux deux campagnes dirigées contre le Kamtchatka et Sitka et commanda les compagnies de débarquement à Petropawloski, où l'engagement fut des plus meurtriers. Il fut, à cette occasion, promu commandeur de la Légion d'honneur. En 1859, il fut nommé au commandement du *Breslaw*, pour prendre part à la guerre d'Italie. L'année suivante, il eut le commandement en chef de la division navale des côtes de Syrie. En 1862, il fut appelé aux fonctions de préfet maritime de Cherbourg. Il les échangea pour celles de gouverneur et commandant en chef en Cochinchine, où il eut à diriger, à la fois, les opérations militaires, les négociations diplomatiques et les essais de colonisation. Il s'empara, en juillet 1867, des trois provinces occidentales qui complétèrent notre colonie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 13 novembre 1867. — Il est mort à Quimper, le 25 août 1876.

LA GRANGE (Alexandre-Aimé-Charles, baron Louis DE), député français, né à Douai le 4 avril 1825, entra en 1844 à l'École polytechnique et en sortit, deux ans après, dans l'artillerie de mer. Il donna sa démission de sous-lieutenant en 1847, vécut dans ses propriétés du département du Nord et devint membre du conseil d'administration des mines d'Anzin. Élu représentant du Nord, à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le douzième sur vingt-huit, par 205 474 voix, il prit place à l'extrême droite et fit partie de la réunion Colbert et de celle des Réservoirs. Il se représenta aux élections générales du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement d'Hazebrouck, et se retira, après avoir obtenu au premier tour de scrutin une minorité de 5107 voix. Aux élections du 14 octobre 1877, il fut élu par 9229 voix et reprit sa place sur les bancs de la droite légitimiste.

LAGRANGE (comte Frédéric DE), homme politique français, ancien député, né en 1816, est fils du général Joseph Lagrange mort en 1825. Veuf d'une fille du prince de Chimay, allié aux ducs d'Istrie et de Cadore, et parent du marquis de Talhouet il possédait de grandes propriétés et une importante verrerie dans le département du Gers qui l'élut, le 8 juillet 1849, représentant à l'Assemblée législative, en remplacement de Lacave-Laplagne. Membre de la Commission consultative après le coup d'État, il fut, en 1852, élu député au Corps législatif comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription du Gers; il fut réélu, au même titre, depuis. En 1863, il obtint 17 895 voix sur 21 520 votants, et en 1869, 15 668 sur 23 611. M. de Lagrange, qui avait été nommé membre du Comité central du plébiscite de 1870, fut fait sénateur par le décret impérial du 27 juillet de cette même année qui ne fut pas promulgué. Aux élections législatives du 20 février 1876, il échoua dans l'arrondissement de Lectoure, avec 5417 voix contre M. Descamps, candidat républicain, qui en obtint 6464. Il se représenta l'année suivante dans le même arrondissement, comme candidat officiel, et fut proclamé élu le 14 octobre, par la Commission de recensement; mais lors de la vérification des pouvoirs, on constata qu'un certain nombre de bulletins gommés lui avaient été indûment attribués, et la Chambre déclara élu son concurrent M. Descamps.

Le comte de Lagrange s'est acquis une célébrité particulière par ses écuries. Après de nombreux succès aux courses de France et de l'étranger, il a vu deux de ses chevaux, *Fille de l'air* et *Gladiateur*, remporter la victoire au derby d'Epsom en 1864 et 1865. A la suite de ce dernier triomphe, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 août 1865.

LA GRANGE ET DE FOURILLES (Adélaïde-Édouard LE LIÈVRE marquis DE), sénateur français, membre de l'Institut, né le 17 décembre 1796, d'une ancienne famille de noblesse parisienne, est fils d'un lieutenant général qui perdit un bras à la bataille d'Essling. Après de brillantes études au lycée Napoléon, il entra au service militaire en 1813; il était capitaine d'état-major en 1815. Quelques années plus tard, il passa dans la diplomatie et fut, de 1828 à 1830, attaché à Madrid, secrétaire à Carlsruhe, puis à Vienne, et chargé d'affaires en Hollande. A la révolution de Juillet, par fidélité à la dynastie déchue, il rentra dans la vie privée. Après s'être présenté sans succès, comme candidat de l'opposition, dans l'Eure, en 1834, il parvint, trois ans plus tard, à se faire élire député de la Gironde. Il soutint la politique conservatrice et fut réélu jusqu'en 1848. Écarté d'abord par la révolution de Février des affaires publiques, il fit partie de la Législative, s'associa aux principaux actes de la majorité monarchique, et se laissa porter au nouveau Sénat en janvier 1852. Il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 21 juin 1856. — Il est mort à Paris le 17 janvier 1876.

M. de La Grange, élu en 1846, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dut cette nomination à des travaux de numismatique et à la publication des *Mémoires authentiques de Jacques Nompar Caumont, duc de La Force* (1843, 4 vol. in-8), à la famille duquel il s'est allié. Il a aussi fait paraître : *les Suédois à Prague* (1827, 4 vol. in-12), et *la Délivrance de Bude* (1829, 4 vol. in-12), romans traduits de l'allemand de Mme Caroline Pichler; *les Pensées de Jean-Paul Richter*, extraites de ses différents ouvrages (1836, 2e édit., in-8); quelques brochures politiques, notamment : *De la noblesse considérée comme institution impériale*.

LAGREVOL (Pierre Marie-Alexandre DE), magistrat français, ancien représentant du peuple, né au Puy, le 16 novembre 1820, étudia le droit et fut lauréat de la Faculté de Paris en 1843. Avocat à Yssingeaux, il fut élu à la Constituante de 1848, dans la Haute-Loire, le dernier sur huit, par 21 540 voix. L'un des plus jeunes membres de l'Assemblée, il en fut secrétaire, siégea parmi les républicains modérés, repoussa l'amendement Grévy, mais adopta la Constitution. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé substitut à Bourg, en novembre 1850, d'où il passa à Lyon en 1852. Substitut du procureur général dans cette ville en 1856, il y devint conseiller en octobre 1863, président du tribunal le 30 octobre 1872, et président de chambre à la cour d'appel, le 20 octobre 1875. Il fut nommé conseiller à la cour de cassation le [illegible] avril 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le [illegible] août 1869.

Son fils, avocat, conseiller général de la Haute-Loire pour le canton de Bas, avait été candidat républicain, dans l'arrondissement d'Yssingeaux aux élections du 14 octobre 1877; il échoua avec plus de 6000 voix, contre M. Maurice.

LA GUÉRONNIÈRE (Louis-Étienne-Arthur DUBREUIL-HÉLION, vicomte DE), publiciste et homme politique français, sénateur, né en 1816 d'une famille noble du Poitou, n'appartint jusqu'en 1848 au journalisme que par quelques articles publiés dans diverses feuilles de la province; ses sentiments personnels et les traditions de sa famille le rattachaient à l'opinion légitimiste, et dès 1835 il publia dans l'*Avenir national* de Limoges quelques pages qui marquaient ces premières tendances et qui attirèrent l'attention sur lui. Ce fut vers cette époque qu'il contracta avec Lamartine cette liaison à laquelle il dut tant de relief.

Lorsque la révolution de Février éclata, Lamartine voulut le faire nommer préfet de la Corrèze. M. de La Guéronnière refusa, et lorsque le journal *le Bien public*, fondé à Mâcon en 1846 par Lamartine, tenta de prendre rang dans la presse parisienne, M. de La Guéronnière soutint de sa fortune et de sa plume cette feuille qui cessa de paraître vers la fin de la même année. Il [illegible] ensuite pendant quelques mois à la rédaction de la *Presse*, puis, se séparant de M. Émile de Girardin, retourna en 1850 à Lamartine, qui lui confia la rédaction en chef de son nouveau journal *le Pays*.

Quelque temps avant le 2 décembre 1851 [illegible]

trepnt dans ce journal une série de *Portraits*
litiques qui s'ouvrit par celui du Président de
République et continua par celui du comte
Chambord. L'étude sur Louis-Napoléon eut un
nd retentissement; et Lamartine désapprouva
liquement le rédacteur en chef de son jour-
. M. de La Guéronnière, tenu à l'écart par
anciens amis politiques, fit accueil au coup
tat, et fut un des hommes les plus importants
oses, aux élections de 1852, comme can-
ts au Corps législatif. Nommé député du
tal, il résigna son mandat pour entrer au Con-
d'État en 1853, et fut chargé, au ministère
ntérieur, de la direction générale du service
littéraire et de la presse, fonctions délicates
son caractère conciliant aplanit les diffi-
s. Un décret du 5 juillet 1861 l'éleva à la di-
de sénateur. Il devint un des principaux
rs de la haute chambre; les affaires d'Ita-
à l'intérieur les questions de liberté fu-
occasion de ses plus remarquables discours.
rmes libérales du sénatus-consulte de 1869
èrent encore en lui un fervent défenseur
raire). Nommé ambassadeur à Bruxelles, au
d'août 1868, il eut à traiter avec M. Frère-
les négociations difficultueuses relatives à
ssion des chemins de fer belges, et aux
ements de leurs compagnies avec celles
emins français (mars-avril 1869). Par dé-
12 juin 1870, il fut nommé ambassadeur
tantinople, et donna sa démission après le
mbre. Arrivé à Marseille, il y fut arrêté et
libéré au bout de quelques jours. En
il prit la direction du journal la *Presse*, et
a ses travaux de publiciste. Décoré de la
d'honneur en août 1852, il a été promu
officier le 21 juillet 1858 et grand officier
uil 1866. Il a fait partie du conseil général
aute-Vienne. — Il est mort subitement,
le 23 décembre 1875.

e écrivain, M. de La Guéronnière se rat-
r les idées à l'école de Lamartine et par
alités de style à celle de Chateaubriand.
es et portraits politiques contemporains
8) comprennent, outre les deux portraits
en 1851, dans le *Pays* : l'empereur Ni-
le roi Léopold I^er^, le prince de Joinville,
, le comte de Morny et le général Ca-
Il a fourni des articles au *Moniteur*, et
qu'on attribua ces brochures politiques
qui eurent un si grand retentissement
, à la suite de la guerre d'Italie, et
ent pour exprimer, sur les événements
nières années, la pensée du gouverne-
l a, d'ailleurs, signé quelques-unes :
Rome et l'Italie (1851, in-8); *l'Aban-*
ne (1862, in-8); *De la Politique inté-*
xtérieure de la France (1862, in-8):
ère a servi de programme au journal
dont l'auteur prenait alors la direction
Il a publié depuis : *Aux électeurs de*
vote du 8 mai (1870, in-8); *Comment*
erre? (Bordeaux, 1871, in-8); *le Droit*
Europe moderne (1875, 2 vol. in-8).
aîné, le comte Alfred DE LA GUÉRON-
1810, a vécu éloigné des affaires.
idées et des pratiques anglaises, il a
suite de plusieurs voyages d'études,
d'*État d'Angleterre* (1853, in-8), et
chures ou livres politiques.

E (Jean-Ernest DUCOS, vicomte DE),
çais, sénateur, ancien ministre, né
Haute-Garonne), le 5 septembre 1789,
cole polytechnique en 1809, fut en-
gne comme lieutenant d'artillerie,
mpagnes, et revint avec le grade de capitaine. Sous la Restauration, il prit part à l'expédition de 1823 qui lui valut le grade de colonel, puis à celle de Morée (1828) et d'Alger (1830), où il commanda l'artillerie. Nommé maréchal de camp en 1829, et attaché à la personne du Dauphin, il se vit arrêté dans sa carrière par la révolution de Juillet. Ce ne fut qu'après avoir passé deux ans en Afrique, et à la suite des combats de la Mouzaïa et de Médéah, qu'il obtint le brevet de lieutenant général (21 juin 1840).

M. de La Hitte était président du comité d'artillerie, lorsqu'un décret du gouvernement provisoire vint le mettre à la retraite (1848). Il se rangea dès cette époque dans le parti napoléonien, et, bien qu'il ne fît point partie de l'Assemblée, il fut choisi par Louis-Napoléon comme ministre des affaires étrangères, en novembre 1849. Il garda ce portefeuille jusqu'au 9 janvier 1851. Cette année même, ayant échoué aux élections partielles du 10 mars 1850, à Paris, il représenta le département du Nord à l'Assemblée législative. Après le coup d'État, il fut créé sénateur le 26 janvier 1852, et promu, le 10 août 1853, grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort à Bessières le 22 septembre 1878.

LAHURE (Auguste-Charles), imprimeur français, est né à Paris, le 26 février 1809. Fils d'un notaire, il entra à l'École de Saint-Cyr, fut quelque temps officier de cavalerie et donna sa démission pour se livrer à l'industrie. Associé de M. Crapelet, qui a laissé un nom dans la typographie française, il devint le chef de la maison qui porta son nom.

L'imprimerie Lahure prit, en peu d'années, un développement immense. Trois machines à vapeur donnèrent l'impulsion à trente presses mécaniques, dont la principale imprimait quatre feuilles colombier à la fois. Un outillage perfectionné, mis en œuvre par 450 ouvriers, permit de composer et de tirer, en très peu de temps, un nombre infini d'exemplaires pour les éditions à bon marché, et de rivaliser, pour les éditions de luxe, avec les imprimeries les plus célèbres de l'Europe. Tous les accessoires de l'imprimerie furent réunis dans le même local et sous la même main : fonderie de caractères, clicherie, stéréotypie, machine à glacer, galvanoplastie, ateliers de brochure, séchage, satinage et assemblage, atelier de graveurs sur bois et cabinet de photographie pour la conservation des modèles de dessins. Les publications illustrées de M. Lahure jouirent d'une grande célébrité, ainsi que ses impressions en couleur.

Imprimeur du Sénat, de la Cour de cassation, de la Société de l'histoire de France, de la Société des bibliophiles français, etc., M. Lahure imprima dix-huit journaux, dont plusieurs étaient sa propriété. Le plus connu fut le *Journal pour tous*, magasin de lecture illustré, qui suscita un si grand nombre d'imitations. Il faut aussi citer parmi ses publications périodiques, la *Semaine des enfants*, magasin d'images et de lectures. Il publia ensuite dans le format et les conditions des nouveaux journaux populaires illustrés : *Histoire populaire illustrée de la France*, une *Histoire contemporaine*, une *Bible populaire*, les *Mille et une Nuits*, les *Œuvres de Molière*, etc.

Il donna, en outre, une intéressante *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*; des éditions de luxe des auteurs classiques, une collection de *Chefs-d'œuvre de la littérature française* à prix réduits, etc. Parmi les publications exécutées par la maison Lahure pour divers éditeurs, figurent la plupart des grandes collections de la librairie Hachette (Voy. ce nom), notamment

celle de ses *Dictionnaires*, entre lesquels notre *Dictionnaire des contemporains*, conservé tout entier en caractères mobiles, d'une édition à l'autre, pour la facilité des remaniements. On a calculé, en 1860, que les feuilles imprimées chaque jour dans les ateliers de la rue de Fleurus formeraient une bande de 400 kilomètres de longueur. M. Ch. Lahure a été décoré de la Légion d'honneur, dans ses ateliers mêmes, en février 1861. Depuis 1870, il a quitté la direction de sa maison qui, ayant encore pour chef un de ses fils, M. A. Lahure, est devenue, sous le nom d'Imprimerie générale, la propriété d'une société anonyme. Pour lui, il fut, pendant quelques années, administrateur du *Figaro*.

LAINCEL (Louis-Elzéar DE), littérateur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), en 1818, fut longtemps bibliothécaire du palais de Compiègne, puis fut attaché au bureau du catalogue de la Bibliothèque nationale. Parmi ses écrits, nous citerons : *Essai de critique en province*, impressions de lecture (1861, in-18); *Page d'un album*, poésies (Lyon, 1862, in-18); *Des Troubadours aux Félibres*, étude sur la poésie provençale (1862, in-18); *Terreur rouge et Terreur blanche* (1864, in-18); *Voyage humoristique dans le Midi*, études historiques et littéraires (1869, in-18); *Avignon, le Comtat et la principauté d'Orange* (1872, in-18), etc.

LAINÉ (Pierre-Jean-Honorat), marin français, ancien représentant du peuple, né le 4 décembre 1796, de la famille du ministre de ce nom, entra en 1812 à l'École navale de Brest. Élève de marine, il se signala par son courage dans l'incendie qui éclata à Smyrne le 18 novembre 1816. Enseigne en 1817 et lieutenant en 1821, il prit part aux opérations de la flotte contre les côtes d'Espagne, se distingua à l'attaque du fort Santi-Pietri (1823), et fut décoré de la Légion d'honneur. Nommé capitaine de frégate en 1826, capitaine de vaisseau en 1831, il devint contre-amiral le 30 avril 1840, puis commandant supérieur de la marine à Alger (1841) et préfet de l'arrondissement de Cherbourg (1842).

M. Lainé commanda, de 1843 à 1846, la station navale du Brésil et de La Plata, et fut élevé au rang de vice-amiral le 27 mars 1847. Aux élections générales de 1849, il fut nommé, le troisième des représentants de la Gironde, à l'Assemblée législative, où il vota habituellement avec la droite. Membre du conseil d'Amirauté, il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 29 décembre 1849. — M. Lainé est mort le 22 décembre 1875.

LAING (Samuel), homme politique anglais, né à Édimbourg, en 1810, fit ses études au collège de Saint-Jean, à Cambridge, y donna quelque temps des leçons de mathématiques, puis embrassa la carrière du barreau. Secrétaire particulier de M. Labouchère, qui présidait le bureau du commerce, il fut attaché par lui à la division nouvelle des chemins de fer. On lui dut les remarquables *Rapports sur les chemins de fer anglais et étrangers* de 1844 et de 1845, où il proposait une série de mesures tendant à prévenir la crise industrielle de cette époque. En 1846, M. Laing résigna ces fonctions et rentra au barreau. Deux ans après, il devint directeur de la compagnie de Brighton. Il a aussi présidé la Société du Palais de cristal, qui ouvrit en 1854, l'exposition permanente de Sydenham. Enfin son nom se rattache aux grandes opérations des chemins de fer du continent, tels que ceux du Centre en France, d'Anvers et de Rotterdam aux Pays-Bas, du Great-Western au Canada. Aux élections générales de 1852, M. Laing obtint le mandat représentatif du comté de Wick; il y porta des tendances libérales et partagea les vues politiques de M. Gladstone. En octobre 1860, il quitta ce siège pour aller remplir aux Indes le poste de ministre des finances, nouvellement créé. De retour en Angleterre en 1865, il fut élu la même année député de Wick, échoua aux élections de 1868 et rentra de nouveau à la Chambre des communes en 1873, comme représentant des îles Orkney et Shetland.

LAISANT (Charles-Anne), homme politique français, député, né à Nantes le 1er novembre 1841, entra à l'École polytechnique en 1861 et fut classé à sa sortie dans le génie militaire. Capitaine en 1870, il fut chargé, au moment du siège de Paris, des travaux du génie du fort d'Issy, et pour sa conduite décoré de la Légion d'honneur. Élu conseiller général de la Loire-Inférieure le 8 octobre 1871, il fut envoyé en 1873 en Corse et en Algérie, ce qui ne l'empêcha pas d'assister aux sessions du Conseil général et de combattre l'administration monarchiste d'alors. Il donna sa démission à la fin de 1876 et se présenta comme candidat républicain aux élections générales du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Nantes. Il fut élu par 6731 voix, contre 5870, obtenues par le candidat constitutionnel, et se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine : il vota, entre autres propositions, celle de l'amnistie pleine et entière et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9695 voix contre 5811 données à l'amiral de Cornulier-Lucinière, maire de Nantes, candidat officiel et légitimiste. Il avait déposé en 1876, une proposition tendant à la réduction du service militaire à trois ans et à la suppression du volontariat; repoussée en juin 1876 et en mars 1877, elle fut représentée par lui en 1878.

M. Laisant s'est occupé avec succès des sciences mathématiques et s'est fait recevoir docteur ès sciences, le 29 novembre 1877 avec deux thèses : *les Applications mécaniques du calcul des quaternions* et *Nouveau mode de transformation des courbes et des surfaces*. On annonce prochainement de lui la traduction de l'italien, de l'ouvrage du professeur Bellavitis : *Expositions des méthodes des équipollences*. Il a pris la direction du journal le *Petit Parisien* en janvier 1879.

LAISNÉ (Jean-Charles), architecte français, né à Fontenay-aux-Roses, près Paris, le 3 [illegible] 1819, étudia l'architecture sous Huvé et H. Lenormand, et remporta un second prix au concours de 1844. Il fut attaché peu après à la Commission des monuments historiques, pour laquelle il a dessiné diverses études et restaurations [illegible] depuis 1852. Nous citerons : *Notre-Dame d'Étampes*, *l'Abbaye d'Ourscamp* (1852), [illegible] à l'Exposition universelle de 1855; *le Pont du Gard*, avec M. Questel; des aquarelles, entre autres *Saint-Pierre de Caen*, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1852. Il a été nommé professeur d'architecture à l'École des beaux-arts, lors de sa réorganisation, en décembre 1863. M. Laisné a été décoré de la Légion d'honneur en 1864.

LAITY (Armand-François-Rupert), officier français, ancien sénateur, né à [illegible] le 12 juillet 1812, fut admis, à dix-neuf ans, à l'École polytechnique, d'où il sortit dans l'artillerie de terre. En 1836, il était, comme lieutenant de pontonniers, en garnison à Strasbourg [illegible]

[illegible] s'associa avec enthousiasme à la tentative du prince Louis-Napoléon Bonaparte, et, au jour dit (30 octobre), il réussit à faire déclarer son bataillon pour le neveu de l'Empereur. Traduit devant la Cour d'assises de Strasbourg, il fut acquitté et se vit l'objet des acclamations de la foule. Il donna sa démission l'année suivante. En 1838, la publication d'une brochure intitulée : *Relation historique des événements du* 30 octobre 1836 : *le Prince Napoléon à Strasbourg* (Strasbourg, 1838, in-8), le fit condamner par la Cour des Pairs, malgré la plaidoirie de Michel (de Bourges), à cinq ans de prison et à 10 000 francs d'amende. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, il reprit son grade dans l'armée. Il était capitaine au 7ᵉ régiment d'infanterie légère, lorsqu'il donna sa démission en 1852. Il devint en 1854 préfet des Basses-Pyrénées, et en 1857 sénateur. Décoré de la Légion d'honneur le 2 décembre 1849, il a été promu grand officier le 6 août 1860.

LA JAILLE (Charles-André, vicomte DE), général français, sénateur, né à la Baie-Mahault (Guadeloupe), le 15 avril 1824, descend d'une ancienne famille de Bretagne. Élève de l'École polytechnique en 1843, il en sortit dans celle de l'artillerie, avec le grade de sous-lieutenant en 1845. Lieutenant en 1847, capitaine le 1ᵉʳ octobre 1852, il a été promu lieutenant-colonel, le 13 août 1863 et colonel le 6 juin 1867. Nommé général de brigade, le 25 août 1870, et maintenu dans ce grade par la commission de révision, il fut mis à la tête de la 8ᵉ brigade d'artillerie, du 8ᵉ corps d'armée à Bourges ; promu général de division en 1877, il devint membre du comité de l'artillerie. Aux élections sénatoriales de 1876, il se porta candidat dans son pays natal et fut élu sénateur de la Guadeloupe, le 27 février, par 29 voix contre 27 obtenues par le candidat républicain, M. Rollin. Son élection, contestée pour cause de non renouvellement des conseils municipaux, dans le délai légal, fut validée. Il prit place à l'extrême droite. Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 janvier 1855, il a été promu officier, le 8 octobre 1857 et commandeur le 21 avril 1874.

LAKEMAN (sir Stephen-Bartlett), officier anglais, né en 1825, à Dartmouth (comté de Devon), fut élevé au collège Louis-le-Grand à Paris. Il entra de bonne heure au service militaire, fit une campagne dans l'Inde contre les Sikhs et rejoignit en 1852, le général Cathcart, alors engagé au milieu d'une lutte meurtrière avec les tribus de la Cafrerie. A la tête d'un corps franc de cent soixante hommes, il entreprit de nombreux coups de main dont l'audace valut à ses soldats le surnom de *Chasseurs de la mort*. Ses services furent récompensés par le titre de chevalier, en 1853. L'année suivante, il passa en Turquie, [illegible] de service dans l'armée ottomane, accompagna à Bucharest Omer-pacha qui le fit chef de la police turque, puis suivit Iskender-bey dans la campagne du Danube et de la Valachie. Il reçut du sultan le titre de Misa-pacha et fut attaché au service de la Turquie d'Asie avec le grade de lieutenant général. Il est rentré depuis en Angleterre. Il a épousé, en 1856, la princesse Marie de Philippesco.

LA LANDELLE (Guillaume-Joseph-Gabriel DE), littérateur français, né à Montpellier, le 5 mars 1812, d'une ancienne famille bretonne, fit ses études au collège de Strasbourg et entra comme [illegible], à seize ans, dans la marine royale. Il était lieutenant de frégate en 1839, lorsqu'il donna sa démission, après onze ans de service actif au Brésil, en Portugal, à la Guadeloupe et dans les ports. Il débuta alors dans la littérature par des articles sur les gens de mer, dans *les Français peints par eux-mêmes* et *le Prisme* (1840-1842), et se fit peu à peu une réputation comme romancier maritime. En 1841, il concourut à la fondation du journal *la Flotte* et devint ensuite rédacteur de l'*Union catholique* et du *Commerce*. Après la révolution de 1848, il travailla à plusieurs feuilles politiques contre-révolutionnaires, *la Liberté*, *l'Avenir national*, *la Mode*, et surtout à ces petits journaux éphémères, *le Pamphlet*, *le Lampion*, qui eurent une grande publicité.

Depuis 1840, M. de La Landelle a publié, dans toute sorte de journaux et de recueils, un nombre considérable de nouvelles et romans maritimes. Les plus importants ont paru en volumes et en forment environ soixante. Quelques-uns ont été traduits dans diverses langues, notamment en espagnol, au Chili et au Pérou. Ceux qui ont eu le plus de vogue sont *la Gorgone* (1844, 6 vol. in-8) ; *Une Haine à bord* (1845) ; *la Couronne navale* (1848, 9 vol. in-8) : *les Iles de glace* (4 vol. in-8, 1850) ; *les Princes d'ébène* (1852, 10 vol. in-8) ; *le Dernier des flibustiers* (1857, 5 vol. in-8) ; *Une chienne d'habitude* (1867, in-18) ; *les Quarts de nuit* (1863-1874, 6 vol. in-18) ; *les Quarts de jour* (1870-1876, 5 vol. in-18) ; *le Premier tour du monde* (1876, in-18) ; *Deux croisières* (1877, in-18) ; *les Grandes amours* (1878, in-18), etc. M. de La Landelle a aussi donné quelques poésies, *la Vie du marin*, poème (1852), et *le Gaillard d'avant*, chansons maritimes. En 1844, il a publié une réponse à la note du prince de Joinville sur *l'État des forces navales de la France*. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1865.

LALANNE (Jean-Baptiste-Ernest), député français, né à Coutras (Gironde), le 2 octobre 1827, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1852, et s'établit dans sa ville natale. Il fit partie de l'opposition sous l'empire, fut élu maire de Coutras et conseiller général pour le même canton depuis 1867. Il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans la 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de Libourne et fut élu par 7575 voix, contre 6466 obtenues par son concurrent conservateur. Membre du groupe de la gauche républicaine, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent, après l'acte du 16 mai 1877, un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut pour concurrent M. le duc Decazes, ministre des affaires étrangères, qui fut soutenu énergiquement par tous les fonctionnaires. Il l'emporta avec 7704 voix, contre 7223 obtenues par son adversaire et reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine.

LALANNE (Léon-Louis CHRÉTIEN-), ingénieur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 juillet 1811, fut, de 1829 à 1831, élève de l'École polytechnique, puis entra dans le service des ponts et chaussées, et devint ingénieur en chef de seconde classe. Il s'est surtout occupé de théories scientifiques et de leurs applications, et a écrit, sur divers sujets, des ouvrages et mémoires fort nombreux. Il est de plus l'inventeur d'une *balance à calcul*, d'un *arithmoplanimètre*, au moyen duquel on accomplit, sans calcul, une foule d'opérations, d'une *balance algébrique*, qui résout les équations jusqu'au septième degré inclusivement et autres instruments d'une utilité pratique. Il a obtenu pour ces inventions l'approbation de l'Académie des sciences, et pour les *Mémoires* où elles sont exposées, plusieurs médailles d'or de la Société des ingénieurs.

M. Lalanne a été avec M. Arnoux un des constructeurs du chemin de fer de Paris à Sceaux (1846).

Au mois de mai 1848, il fut appelé à prendre la direction des ateliers nationaux, au moment où leur organisation donnait de si grandes craintes. A la suite des journées de juin, la commission d'enquête rendit hautement hommage à son courage. Chargé, en 1852, de la direction des travaux publics de la Valachie, il quitta Bucharest, lors de l'invasion des Russes auxquels il refusa son concours. Il fut renvoyé sur le Danube, en 1855, par le gouvernement français, et y perça une route dans la Dobrutcha. Il dirigea, depuis 1856, les travaux du chemin de fer de l'Ouest-Suisse, d'où il passa aux chemins de fer du nord de l'Espagne. Il a été nommé inspecteur général des ponts et chaussées, et en 1876, directeur de l'École des ponts et chaussées. Il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 3 février 1879, en remplacement de Bienaymé. Décoré de la Légion d'honneur en avril 1846, il a été promu officier le 28 juin 1856, et commandeur, le 22 janvier 1871.

On a de lui : ***Essai philosophique sur la technologie***, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840, in-8); ***Tables nouvelles pour abréger divers calculs*** (Imprimerie royale, 1840, in-8, 7 planches); ***Tables graphiques; Nouvelles Tables graphiques à l'usage des chemins de fer*** (1842 à 1843, in-8); ***Description et usage de l'abaque ou compteur universel*** (1845, in-32); ***Instruction sur les règles à calcul*** (1851, in-12), etc.; des ***Notes, Travaux, Mémoires, Petits traités***, fournis aux ***Annales des ponts et chaussées***, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Instruction populaire*, à *Patria*, aux *Cent traités*, etc.

LALANNE (Marie-Ludovic CHRÉTIEN-), archiviste et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 23 avril 1815, fut, de 1839 à 1841, élève pensionnaire de l'École des chartes. Attaché, en 1846, à la commission des travaux historiques, il fut en 1848 un des experts désignés dans l'affaire Libri. Rédacteur en chef et directeur de l'*Athenæum français* jusqu'à la fusion de ce recueil avec la *Revue contemporaine*, il le remplaça par une revue mensuelle, *la Correspondance littéraire*, devenue bi-mensuelle de 1859 à 1865, époque où elle cessa de paraître. Il a été élu sous-bibliothécaire de l'Institut de France en 1875.

M. Ludovic Lalanne a publié : ***Recherches sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre en Europe*** (1841 et 1845, in-4), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; ***Curiosités littéraires, Curiosités bibliographiques, Curiosités biographiques, Curiosités des traditions, des mœurs et des légendes, Curiosités militaires***, dans la *Bibliothèque de poche* (5 vol. in-16, 1845-1847); ***Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France***, avec M. Bordier (1851-1853, in-8); un important ***Dictionnaire historique de la France*** (1872, in-8). Comme éditeur, on lui doit : un certain nombre de volumes dans la *Bibliothèque elzévirienne* (d'Aubigné, Marguerite de Navarre, etc.); ***Mémoires et correspondance de Bussy-Rabutin*** (1857-1859, 7 vol. in-18); les ***Œuvres de Malherbe*** dans la collection des ***Grands écrivains de la France*** (1862-1869, 5 vol. in-8); les ***Œuvres de Brantôme*** (1865-1879, 9 vol. gr. in-18), pour la Société de l'histoire de France. Il a collaboré à la ***Bibliothèque de l'École des chartes***, au ***Million de faits***, à *Patria*, à la ***Biographie portative universelle***, aux ***Archives de l'art français***, etc.

LALANNE (François-Antoine-Maxime), dessinateur et graveur français, né à Bordeaux, le 27 novembre 1827, est fils d'un greffier au tribunal de cette ville. Élève de M. J. Gigoux, il débuta au salon de 1852 et ne cessa depuis lors d'exposer de remarquables fusains et des eaux-fortes habilement traitées. Il a professé des cours particuliers de ces deux genres à Paris et à Bordeaux. Parmi ses œuvres trop nombreuses pour être rappelées ici en détail, nous citerons les planches qu'il a gravées, soit d'après lui-même, soit d'après d'autres artistes pour la *Société des Aquafortistes* et *l'Illustration nouvelle* d'A. Cadart, pour la *Gazette des beaux-arts*, pour *l'Art*, etc. Il a orné d'eaux-fortes d'après nature le livre intitulé *Chez Victor Hugo*, par un passant (1864, in-8, 12 pl.), et *le Billard*, traité en vers, par M. Lalanne père (1866, in-8). On lui doit également une série de *Grandes vues de Paris* (1866-1867), *Douze croquis d'après nature pris aux bastions pendant le siège* (1870-1871), enfin des dessins sur bois dans *l'Illustration*, *le Monde illustré*, *Paris-Guide* (1867), etc. M. Max. Lalanne a publié un *Traité de gravure à l'eau-forte*, texte et planches (1866, in-8); *le Fusain* (1869, in-8), brochure didactique; *la Pantotypie*, avec 75 fusains reproduits par ce procédé (1874, in-folio), etc.

Cet artiste a obtenu trois médailles aux salons annuels de Paris (1866, 1873, 1874), deux médailles aux expositions universelles de Vienne et de Philadelphie et la décoration de la Légion d'honneur en 1875.

LALAUZE (Adolphe), dessinateur et graveur français, né à Rive-de-Gier (Loire) le 5 octobre 1838, élève de M. L. Gaucherel, s'est fait connaître par un nombre considérable d'eaux-fortes d'après les maîtres anciens et modernes, Velasquez, Rembrandt, Van Ostade, Van Dyck, Fragonard, MM. Eug. Lami, Jules Dupré, Corot, Bida, Willems, etc., etc., qui ont figuré aux salons annuels et qui appartiennent soit aux grandes publications de luxe, soit à des exemplaires de choix de catalogues de ventes. M. Lalauze a, en outre, gravé d'après ses propres compositions d'importantes suites d'illustrations pour des éditions de bibliophiles de *Gulliver* (1875), *Perrault* (1876), *Molière* (Edimbourg, 1875), *Don Quichotte*, *Manon Lescaut*, *Paul et Virginie*, *Gil Blas*, *le premier Faust*, *les Mille et une nuits*, etc., etc. Il a dessiné et gravé près de deux cents portraits d'écrivains contemporains ou des deux derniers siècles. M. Lalauze a obtenu une 3e médaille en 1876 et une 2e en [illegible].

L'ALLEMAND (Sigismond), peintre [illegible], né à Vienne, en 1840, fut élève de [illegible] son oncle, peintre de batailles. Son premier tableau *la Bataille de Kollin* (1861), [illegible] quer par l'empereur d'Autriche, qui [illegible] ses frais suivre les opérations de l'armée [illegible] marck, d'où il rapporta les trois grands [illegible] *le Bombardement de Kœnigsberg*, [illegible] *Fredericia* et *la Bataille d'Oeversee*. Il [illegible] lement l'armée autrichienne dans sa [illegible] d'Italie en 1866, et donna deux tableaux [illegible] *Bataille de Custozza* et *la Bataille de* [illegible] appartenant à l'archiduc Albert. Il a [illegible] Paris en 1878 : *le portrait du général* [illegible] appartenant à l'empereur d'Autriche et [illegible] médaille de 2e classe.

LA LUMIA (Isidoro), historien et [illegible], né à Palerme le 1er novembre 18[illegible], [illegible] tre par d'importantes publications qui [illegible] rent le titre de directeur des archives de [illegible]

Sicile. Il devint membre d'un grand nombre de sociétés savantes et commandeur de la couronne d'Italie. — Il est mort à Palerme le 28 août 1879.

Outre une brochure politique publiée à Paris (*Mémoire historique sur les droits politiques de la Sicile*, 1849), on doit à M. La Lumia : *la Restaurazione borbonica e la rivoluzione del* 1860 *in Sicilia* (Palerme, 1860); *Studj di storia Siciliana* (ibid., 1870); *I Romani e le guerre servili in Sicilia* (Turin, 1874); la *Sicilia sotto Vittorio-Amedeo di Savoja* (Florence, 1875; 2ᵉ édit., Livourne, 1877); *Palermo, il suo passato, il suo presente e suoi monumenti* (Palerme, 1875), travail anonyme, etc.

LALUYÉ (*Léopold*), auteur dramatique français, né à Paris en 1829, s'est fait connaître au théâtre par quelques ouvrages poétiques qui ont eu du succès. Ce sont : *la Nuit rose*, fantaisie en un acte, en vers (1853); *Au printemps*, comédie en un acte, en vers, jouée à l'Odéon en 1854 et reprise au Théâtre-Français en 1865 ; *le Poème de Claude*, comédie en deux actes, en vers (Odéon, 1858); *l'Idiot*, comédie en un acte, en vers (Champs-Élysées, 1861); *le Droit du cœur*, drame en trois actes, en vers (1869); *Une partie de chasse*, comédie en un acte (1869) ; *Pour oublier la marquise*, comédie en un acte (1869) ; *Scapin marié*, comédie en un acte, en vers (1870). Ces essais de poésie dramatique ont valu à l'auteur, en 1863, le prix Lambert décerné par l'Académie française. Il a publié depuis : *le Sansonnet de Sylvie*, comédie en trois actes (1856) ; *le Rosier*, comédie en trois actes (1858) ; *le Laquais de madame*, comédie en trois actes (même année) ; un volume de *Poésies* (1872, in-18), etc.

LA MADELÈNE (Joseph-Henri COLLET, baron DE), littérateur français, né à Toulouse en 1825, est le frère d'un romancier très distingué, mort en 1859. Il débuta de bonne heure dans les journaux littéraires, et donna particulièrement au *Figaro* une série de « types parisiens », qui furent très remarqués. Il fut un des fondateurs du *Monde illustré*. En 1864, il eut en mains la direction de la seconde *Revue de Paris*, que toute l'activité qu'il déploya ne put faire revivre. En 1865, il fut le premier chroniqueur quotidien du *Temps*. Rentré au *Figaro*, il y publia des *Tablettes parisiennes* signées XXX.

M. H. de La Madelène a publié : *le Salon de* 1852 (in-32); *Germain Barbe-Bleue*, petite histoire très bien accueillie par la presse (1855, in-18); *le Comte Gaston Raousset-Boulbon*, sa vie et ses aventures d'après sa correspondance (1856, in-18; 2ᵉ édit., 1859); *Eugène Delacroix à l'exposition du boulevard des Italiens* (1864, gr. in-4 avec 16 pl.); *les Amours d'Asnières* (1874, in-18); *Contes contadins* (1874, in-18); *la Résurrection d'Olivia* (1874, in-18); *Silex* (1875, in-18), un très grand nombre d'articles de fantaisie et de critique littéraire dans les revues et journaux, etc. Il a donné avec succès à l'Odéon une petite comédie en un acte, en vers, *Frontin malade* (1859).

LA MARMORA (Alphonse FERRERO, marquis DE), général et homme politique italien, né le 17 novembre 1804, d'une ancienne famille florentine, le onzième de treize enfants, fut admis, en 1816, à l'Académie militaire, en sortit en 1823 lieutenant d'artillerie, devint quelque temps après adjudant-major, et fut employé à l'organisation et à l'instruction militaires. Capitaine en 1831, il visita les établissements de l'Europe et de l'Orient, et fut chargé à plusieurs reprises de la remonte des chevaux en Autriche et en Italie. Il était major depuis 1845 lorsque éclata la guerre de l'indépendance. Il eut des mentions honorables aux affaires de Monzambano, Borghetto, Valleggio, Peschiera, et reçut une médaille d'or; il se distingua spécialement, le 2 avril 1848, sur les hauteurs de Pastrengo par une diversion qui permit aux Piémontais en désordre de se reformer et de débusquer l'ennemi. Ce fait d'armes lui valut les bonnes grâces de Charles-Albert. Sa fermeté au milieu de l'agitation populaire de Milan, le fit nommer général de brigade (27 octobre 1848) et chef d'état-major de Chrzanowski, fonctions qu'il résigna bientôt. Lorsque l'armistice fut dénoncé (20 mars 1849), il commanda un corps de réserve, tenta d'abord une intervention en Toscane, puis reçut l'ordre de coopérer aux efforts de l'armée sarde, qui venait de passer le Tessin. Son éloignement du théâtre de la guerre l'empêcha d'arriver assez tôt pour entrer en ligne à la bataille de Novare.

Nommé lieutenant général par le nouveau roi, il fut peu de temps après chargé du ministère de la guerre (3 novembre 1849), qu'il avait passagèrement occupé deux fois, du 27 octobre au 15 novembre 1848 et du 2 au 9 février 1849. L'armée sarde n'existait guère plus que de nom ; il prit à tâche de la réorganiser à tout prix, d'en éliminer les réfugiés et surtout d'épurer l'état-major général, en dépit des plaintes qui s'élevèrent de tous côtés contre lui.

A la suite du traité du 29 janvier 1855, qui admettait la Sardaigne dans le concert des puissances occidentales, M. de La Marmora résigna le portefeuille de la guerre et prit le commandement de la division envoyée en Crimée (mai). Placé en réserve, il ne put seconder les alliés d'une manière efficace qu'au passage de la Tchernaïa, où ses carabiniers repoussèrent les Russes par un feu des plus nourris, et où il se signala lui-même de la manière la plus glorieuse. L'effet moral produit par la participation des Piémontais à l'expédition de Crimée fut une des causes de l'attitude du comte de Cavour au congrès de Paris, et par suite de l'alliance active de la France avec le Piémont contre l'Autriche. Pendant la guerre de l'indépendance italienne, en 1859, il quitta encore le ministère qu'il occupait dans le cabinet Cavour, pour se joindre aux armées alliées.

Après la bataille de Solferino qui ramena une paix soudaine, le général de La Marmora fit partie du ministère du 19 juillet, avec le double portefeuille de la guerre et de la marine. Il fut chargé depuis de missions diplomatiques importantes, et fut envoyé à Berlin, en janvier 1861, comme ambassadeur extraordinaire. Revenu de Prusse, il fut choisi le mois suivant, pour aller notifier à Saint-Pétersbourg la proclamation de Victor-Emmanuel comme roi d'Italie. Il prit ensuite à Milan le commandement du 2ᵉ corps d'armée. Il donna bientôt sa démission à la suite de dissentiments avec le général Fanti sur l'organisation de l'armée. Au mois d'octobre de la même année, il accepta, après beaucoup d'hésitations, les fonctions de préfet de Naples, en remplacement du général Cialdini. Un décret ultérieur lui confia provisoirement toute la direction politique dans les provinces napolitaines (août 1862). Il fut envoyé, comme député, au parlement italien par le collège de Biella, à la presque unanimité.

Au mois de septembre 1864, les troubles qui éclatèrent à Turin, à l'occasion de la translation de la capitale à Florence, amenèrent la démission du ministère, et le général de La Marmora fut chargé de former un nouveau cabinet ; il y prit le portefeuille des affaires étrangères, et, par *intérim*, celui de la marine (30 septembre). A la tête d'un cabinet plusieurs fois modifié, il eut jusqu'en 1866

à réclamer l'exécution pure et simple de la Convention de septembre relative à l'évacuation de Rome par les Français. Il protesta à plusieurs reprises contre l'idée émise par l'Espagne, de faire garantir au Saint-Siège la possession du territoire romain par les puissances catholiques.

Au mois de mai 1866, le général prit prétexte des armements de l'Autriche pour pousser les armements de l'Italie, et reçut le titre de chef d'état-major de l'armée. En même temps il présentait une loi de sûreté générale qui devait être en vigueur dans la crise imminente. Le mois suivant, il remettait la présidence du ministère au baron Ricasoli, allait prendre, avec le roi, le commandement de l'armée à Crémone, et adressait une déclaration de guerre à l'Autriche. Mais le 24 juin, il perdait la bataille de Custozza. Heureusement, l'alliance de la Prusse avec l'Italie dispensait celle-ci de vaincre, et les préliminaires de Nikolsbourg assuraient la restitution de la Vénétie. Au mois d'août, le général de La Marmora donnait sa démission de chef d'état-major et de ministre sans portefeuille. Depuis, il fut chargé par le roi de diverses missions diplomatiques, notamment auprès du gouvernement français (novembre 1867). Il appela par ses discours à la Chambre et surtout par de nombreuses brochures contre le ministre prussien, M. d'Usedom, ou contre le général Cialdini, la discussion sur les causes de la malheureuse campagne faite par les Italiens, sous sa conduite, en 1866.

Après l'entrée des troupes italiennes à Rome, le général de La Marmora fut nommé, le 9 octobre 1870, commandant de cette ville et des États romains; il arriva, le 10, avec un conseil de lieutenance, composé de trois sous-secrétaires d'État et publia une proclamation invitant au calme et annonçant un plébiscite. La lieutenance prit fin le 25 janvier 1871 et M. de La Marmora rentra dans la vie privée. C'est alors qu'il prépara et publia son livre intitulé : *Un peu plus de lumière sur les événements militaires et politiques de l'année* 1866 (Un poco piu di luce, etc., Flor. 1873), traduit en français la même année, contenant des documents qui jetaient un nouveau jour sur les projets du chancelier de l'empire allemand. Accusé de falsification par M. de Bismarck, il déposa les originaux des lettres et dépêches chez un notaire de Rome; une polémique s'ensuivit et des interpellations eurent lieu aux parlements de Berlin et de Rome (3 février 1874), et le ministre des affaires étrangères déclara qu'aucun document des archives de l'État ne serait publié à l'avenir. Le général a donné comme suite à l'ouvrage précédent : *les Secrets d'État dans le gouvernement constitutionnel*, traduit en français (1877, in-8).

A la suite de la guerre d'Orient, M. de La Marmora reçut l'ordre du Bain et fut créé grand-croix de la Légion d'honneur, membre de l'ordre de l'Aigle-Rouge de première classe, et grand-croix des SS. Maurice et Lazare de Sardaigne. — Il est mort à Florence, le 8 janvier 1878.

LAMAS (don André), publiciste américain, né à Montevideo, vers 1820, remplit, jeune encore, d'importantes fonctions, fut directeur de la police, ministre des finances et plénipotentiaire de l'Uruguay au Brésil. Poète et historien, membre de l'Institut de Rio de Janeiro, il a fondé l'Institut historique de Montevideo.

Il a publié : *Notes historiques sur les attaques du dictateur argentin, D. Juan-Manuel Rosas, contre l'indépendance de la république orientale de l'Uruguay* (Apuntes historicos sobre las agresiones del dictador argentino, etc.; Montevideo, 1849); *Notice sur la république orientale de l'Uruguay*, etc. (Rio, 1850), traduit de l'espagnol (Paris, 1851); *Andrès Lamas à ses compatriotes* (Rio, 1855); *Collection de mémoires et documents relatifs à l'histoire et à la géographie... de Rio de la Plata* (Collecao de memorias, etc.), et divers opuscules.

LAMBER (Mme Juliette), femme de lettres, française, née à Verberie (Oise) en 1836, fut mariée d'abord à M. La Messine, puis à M. Edmond Adam (voy. ce nom). Elle a publié un grand nombre d'ouvrages de littérature, d'histoire et d'économie politique ou sociale, presque tous sous le nom de *Juliette Lamber*. Nous citerons *Blanche de Coucy, l'Enfance*, etc., recueil de nouvelles (1858, in-18); *Idées antiproudhoniennes sur l'amour, les femmes et le mariage* (1858, 2e édit., augm., 1862, in-18) : la première édition était signée *J. La Messine*; *le Mandarin* (1860, in-18); *Mon Village* (1860, in-18); *le* [illegible] (Amsterdam, 1860, in-8); *Récits d'une paysanne* (1862, in-18); *Voyage autour d'un grand pin* (1863, in-18); *Dans les Alpes* (1867, in-18); *l'Éducation de Laure* (1868, in-18); *Saine et sauve* (1870, in-18); *Récits du golfe Juan* (1873, in-18); *le Siège de Paris*, journal d'une Parisienne (1873, in-18); *Grecque* (1878, in-18), etc. Depuis la guerre de 1870, et principalement pendant la crise politique du 16 mai au 14 décembre 1877, le salon de Mme Edmond Adam, fréquenté par les diverses notabilités du parti républicain, est devenu un centre d'influence ou d'action politique et littéraire, et c'est sous son inspiration qu'a été fondée, le 15 octobre 1879, la *Nouvelle Revue* (in-8, bi-mensuelle).

LAMBERT (Joseph), duc d'Émyrne, négociant français, né à Nantes vers 1820, s'établit à l'île Maurice, organisa un service à vapeur entre cette île, la Réunion, Aden et Suez, se livra à la culture du sucre et donna à ses affaires une immense extension. A son avènement, le roi Radama II l'appela à Madagascar, le créa duc d'Émyrne et premier ministre, et lui accorda la concession de terrains étendus, riches en [illegible] et en mines de cuivre, de houille, d'argent et d'or. Puis il l'envoya comme ambassadeur en France et en Angleterre, pour y notifier son arrivée au trône. M. Lambert remplit cette [illegible] mission, se rendit ensuite à Rome pour y prendre des arrangements relatifs aux intérêts de la religion catholique à Madagascar, et adressa une note à tous les gouvernements européens pour leur annoncer que le royaume de Madagascar était ouvert au commerce de toutes les nations, et que tout Européen y trouverait protection soit pour y négocier, soit pour s'y fixer. L'empereur ayant mis à sa disposition pour son retour le transport à vapeur *la Loire*, M. Lambert emmena avec lui quinze missionnaires et des religieuses pour fonder des hospices et des écoles à Madagascar. Mais au moment où Radama [illegible] notre compatriote par toutes sortes de [illegible] conformes aux usages du pays, la révolution éclata. Le duc d'Émyrne faillit être mis à mort par Ranavalo, et après bien des souffrances et des dangers, put être ramené en France [illegible] 1863). — Il est mort à Mohely (îles Comores), le 22 septembre 1873.

LAMBERT (Eugène-Louis), peintre français, né à Paris, en septembre 1825, fut élève d'Eugène Delacroix. Il s'est fait une réputation brillante dans la peinture de genre, par la représentation de scènes intimes où figurent à peu près [illegible] des chiens et des chats. Parmi ses [illegible] les plus remarqués aux salons annuels [illegible]

...tens : *Intérieur d'étable* (1852); *Dans la cou*... se, *Lapins* (1855); *Nature morte, l'Expiation*, ...at et *Perroquet* (1857); *Chiens de chasse* (1859); ...*Remède pire que le mal*, un *Marché de petite* ...le (1861); un *Marché* (1863); *l'Abreuvoir*, ...ue à *courre* (1864); un *Terrier de renards*, ...e *Horloge qui avance* (1865), l'une de ses plus ...ntuelles compositions; *Relais de chasse* (1866); ...*Cheminée du garde, la Place enviée* (1867); un ...age qui *gronde, Vol avec escalade* (1868); *les* ...*tres de la maison* (1869); *Chatte et ses petits*, ...antichambre (1870); *Convoitise, Grandeur dé*... (1872); *A boire! le Sommeil interrompu* (1873); ...*ollation provisoire, l'Heure du repas* (1874); ...*Envoi* (1875); *En famille* (1876); *Pen*... *l'office* (1877); *les Chats du cardinal de* ...*Grandeur déchue* (1878), etc. M. Eu... Lambert a obtenu trois médailles en 1865, ... et 1870 et la décoration de la Légion d'hon... en 1874.

...AMBERT DE SAINTE-CROIX (Charles-Louis-...), homme politique français, sénateur, né ...aris, le 12 novembre 1827, y suivit les cours ...droit et fit partie de la conférence Molé. ...acteur des journaux *le Courrier du dimanche* ...*nal de Paris*, et appartenant à l'opposition ...ale, il se présenta sans succès, comme ...dat libéral, aux élections de 1869, dans ...épartement de l'Aude, où il possédait des ...iétés. Pendant le siège de Paris, il servit ... la garde nationale. Élu, le 8 février 1871, ...sentant à l'Assemblée nationale dans le ...tement de l'Aude, le quatrième sur six, ... 159 voix, il prit place au centre droit, ...bre de la commission du budget et de la ...e commission des Trente et y chercha à ...énéraliser la combinaison appelée « le Sep... personnel ». Il vota dans toutes les ques... avec la majorité monarchiste de l'Assem..., mais après avoir repoussé l'amendement ..., il adopta l'ensemble des lois constitu...les. Il fut porté sur la liste des droites, ...es élections de sénateurs inamovibles, ... au premier tour de scrutin que 296 ...retira sa candidature. Aux élections séna...départementales, dans l'Aude, combattu ...parti bonapartiste, il se déclara partisan ...onarchie constitutionnelle, mais décidé ...ter la constitution républicaine, et ne ...qu'au troisième tour de scrutin par 249 ...511 électeurs. Au nouveau Sénat, il fit ...u groupe dit constitutionnel, qui vota ...ment avec les droites monarchistes, et ...a dissolution de la chambre des députés, ...e par le cabinet de Broglie (23 juin 1877). ...succès électoral du gouvernement du ...il déclara, ainsi que son collègue de ..., Beraldi, qu'il refuserait son appui pour ...elle dissolution et, lors de la scission ...e constitutionnel en mars 1878, il se ...es droites avec vingt-deux de ses col...

...NET (Émile-Charles), peintre français, ...illes, en 1819, étudia sous Drolling et ...ce Vernet et débuta comme paysagiste ...le 1833. Il fit ensuite plusieurs voyages ...ntrées du Midi, en Orient, en Algérie ...lande, et exposa principalement : *Vue* ...*près Dampierre* (1833); *Sites du Dau*...; *Vallée de Chevreuse, les Balmes*, ...ble (1839); *le Torrent* (1843); *Cime*...*almiers nains, à Bou-Zarcha* (1846); ...ser, commandé par le ministère d'État ...*Maigneraie, la Plaine de Malvoisine* ...*ant la pluie, le Matin, Sous bois, Chemin creux, les Seigles* (1855); *Environs de Delft, la Ferme, Au mois de mai* (1857); *Dans les champs, Rivière de Chars* (1859); *la Rivière de Veules*, un *Moulin sous bois, Paysage au mois de mai, Entrée de village, Port-Marly, les Bords de la Seine à Bougival* (1861); *la Seine à Bougival, Mai et ses Fleurs*, un *Village en Normandie* (1863); *l'Automne à Saint-Marc-la-Bruyère, le Matin à Yvré-l'Évêque* (1864); *le Cours de l'Yvette, Après-midi d'automne* (1865); *un Pâturage, Rivière sous bois* (1866); *le Bassin de la retenue de Dieppe, la Vallée d'Arques* (1868); *Côtes de Normandie, Verger à Criquebeuf* (1869); *le Chêne vert à Ypré-l'Évêque* (1870); *Coteaux de la Jonchère* (1872); *Un étang dans les bois, Novembre* (1873); *la Seine à Bougival* (1874); *la Berge de Croissy, Un nid de verdure* (1875); *l'Été, le Bas-Prunay* (1876); *le Village de Quinéville* (1877); *Au bord de la Seine* (1878), exposition posthume. M. Lambinet a obtenu une 3ᵉ médaille en 1843, une 2ᵉ en 1853, un rappel en 1857 et la décoration le 29 juin 1867. — Il est mort à Bougival, le 30 décembre 1877.

LAMBRUSCHINI (l'abbé Raphaël), littérateur italien, né à Gênes, le 14 août 1788, envoyé à Rome, en 1805, pour faire ses études ecclésiastiques, qu'il continua à Orvieto, sous la direction de son oncle, évêque du diocèse et plus tard cardinal. En 1812, il fut obligé d'émigrer en Corse. En 1816, il se rendit à Florence, avec sa famille, s'établit avec elle, l'année suivante, dans une maison de campagne, et passa douze ans dans l'étude des sciences naturelles, de l'agriculture et de l'économie politique, puis se voua tout entier à la cause de l'éducation, dans la Toscane. Élu membre de l'Assemblée nationale de 1848, il siégea parmi les libéraux modérés. Il prit alors une certaine part à la rédaction du journal la *Patrie*. Retiré de nouveau à la campagne, il s'y occupa d'agriculture et d'éducation. Il a été nommé sénateur du royaume d'Italie. — Il est mort à Florence le 9 mars 1873.

L'abbé Lambruschini s'est fait connaître, dès 1826, par sa collaboration à l'*Anthologie italienne*, puis au *Journal toscan d'agriculture*, au *Guide de l'instructeur*, fondé par lui-même en 1836, et qui parut jusqu'en 1844, enfin aux *Actes de l'Académie des Géorgophiles*, dont il était membre. Outre son principal ouvrage pédagogique, *De l'Éducation* (Florence, 1849), il avait entrepris un *Traité de l'instruction*, resté inachevé.

LAMÉ-FLEURY (Jules-Raymond), officier et littérateur français, né à Orléans, le 2 novembre 1797, entra au service au commencement de la Restauration comme garde du corps dans la compagnie de Noailles, d'où il passa dans la maison militaire du roi, puis dans la gendarmerie de Paris. Lieutenant en 1830, il était, en 1849, chef d'escadron, lorsqu'il fut appelé le 16 septembre 1851 au commandement du bataillon de gendarmerie mobile, devenu plus tard un régiment incorporé à la gendarmerie impériale. Il prit sa retraite à la fin de 1857, avec le grade de colonel. Décoré en avril 1842, il a été promu officier de la Légion d'honneur (12 juin 1856). — Il est mort à Paris le 12 mai 1878.

M. Lamé-Fleury, à part quelques premiers écrits en l'honneur des Bourbons (*Éloge du duc de Berry, Aux mânes de Louis le Désiré*), est connu par un certain nombre d'ouvrages à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, souvent réimprimés : *Cours complet d'histoire racontée aux enfants et aux petits enfants*, complété par des *Cartes* (1829-1844, 18 vol. in-18); *la Mythologie racontée aux enfants, la Géométrie enseignée aux enfants* (1833);

Précis de l'histoire civile et politique des Français (1833); *Biographie élémentaire des personnages historiques et littéraires* (1839); *la Géométrie enseignée aux enfants* (1850, in-18).

LAMÉ-FLEURY (Ernest-Jules-Frédéric), ingénieur français, fils du précédent, né le 7 mai 1823, fut, de 1843 à 1845, élève de l'École polytechnique et sortit dans le corps des mines, où il devint ingénieur en chef. Il a été chargé de l'enseignement de la législation des mines à l'École des mines. Le 20 octobre 1870, il fut nommé conseiller d'État dans la commission provisoire chargée de remplacer le conseil impérial. Il était depuis plusieurs années secrétaire du conseil général des mines, et l'un des membres les plus actifs de la Société d'économie politique. Il ne se présenta pas lors de la réorganisation du Conseil d'État (juillet 1872). Nommé le 25 octobre 1876, directeur des mines au ministère des travaux publics, il a été promu au grade d'inspecteur général le 15 mai 1879, et nommé conseiller d'État le 14 juillet 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. J. Lamé-Fleury s'est activement occupé des rapports du droit administratif avec l'art de l'ingénieur, et a publié : *De la Législation minérale sous l'ancienne monarchie* (1856); *les Mines* (1857); *Recueil de lois, décrets, etc., concernant le service des ingénieurs, Texte annoté de la loi du 21 avril 1810* (même année); *Code annoté des chemins de fer en exploitation* (1861, in-8, 3e édit. 1872). Il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes* (1847), à l'*Athenæum* (1855), au *Journal des économistes*.

LAMEY (Auguste), homme politique badois, né à Carlsruhe, le 27 juillet 1816, fit ses études de droit aux universités de Bonn, de Munich et de Heidelberg, entra dans la magistrature, fut procureur à Fribourg-en-Brisgau, et en même temps professeur de droit. Élu membre de la deuxième chambre badoise en 1860, il se prononça contre la conclusion d'un concordat présenté par le ministère. Après le rejet de ce projet par la chambre, il fut appelé au ministère de l'intérieur dans le nouveau cabinet, le 3 avril 1860, et présenta en 1864, un projet de loi qui excluait le clergé de la surveillance des écoles communales. Voué dès lors aux rancunes du parti clérical, il se vit accusé de violation de la constitution, et menacé d'une mise en accusation, par la chambre haute. Il se défendit avec éclat et obtint dans la deuxième chambre, un vote de confiance (25 avril 1866). Au début de la guerre de 1866, il se déclara contre la Prusse et fut un des adversaires les plus énergiques de la politique du prince de Bismarck; mais les succès de l'armée prussienne changèrent subitement les dispositions des Badois, et le ministère dut donner sa démission le 26 juillet. M. Lamey continua de siéger à la Chambre et fut élu, en 1871, député au premier parlement de l'Empire, où il prit rang parmi les libéraux nationaux. Il renonça à la vie publique en 1874.

LAMI (Louis-Eugène LAMY ou), peintre français, né à Paris, le 12 janvier 1800, suivit les ateliers de Gros et d'Horace Vernet, et entra, en 1817, à l'École des beaux-arts, où il resta trois années. Vers 1824, il s'occupa de la gravure sur pierre et d'illustrations lithographiques, et aborda le portrait et l'aquarelle, qu'il enseigna plus tard aux princes d'Orléans. Il a fait plusieurs voyages en Russie, en Espagne, en Italie, en Angleterre, en Belgique, en Crimée et dans les Principautés danubiennes. Après avoir débuté au Salon de 1824, par des *Études de chevaux* et le *Combat de Puerto de Miravente*, acquis par le musée du Luxembourg, il a exposé depuis, comme tableaux de genre et d'histoire : *le Combat de Trameced; Une Mêlée dans la campagne du Balkan; Charles Ier recevant une rose en se rendant à sa prison*, au musée du Luxembourg; *les Manœuvres russes au sacre de Nicolas Ier*, au marquis de Vogué; *Attelage rustique; Course au clocher, Trait de bravoure moscovite*, tous deux à la galerie Demidoff; *Voiture de masques; Cromwell; la Scène du sonnet* du Misanthrope; et, entre autres portraits, *le maréchal de Hohenlohe Bartenstein* (1826-1853); *la Bataille de l'Alma*, commandée par l'empereur (1855), etc.

Ses principales aquarelles sont : *Un Bal aux Tuileries; Course à Chantilly; la Prise de Constantine; la Revue des chasseurs; Un Bal à l'Opéra*; les *Palais Durazzo* et *San Lorenzo; Via Novissima*, à Gênes : *le Lever de la reine*, à Saint-James; *l'Orgie* (1853); quatre aquarelles historiques (1857); vingt *Sujets* de genre (1859); *Sujets tirés des œuvres d'Alfred de Musset, l'Escalier de marbre de Versailles, Costumes de 1760*, etc. (1861); *l'Abdication de Marie Stuart*, aquarelle qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867, *Dernier auto-da-fé à Madrid en 1680, France en 1750* (1873); *Knox prêchant la réforme devant la reine Marie Stuart, Intérieur du musée du pavillon de Prégny* près Genève (1877); *Quatre aquarelles* pour la *Chronique de Charles IX* de Mérimée (1878), etc. On voit de lui, dans les galeries de Versailles : *la Bataille de Cassano, la Prise de Maëstricht*, les *Combats d'Hondschoot et de Watignies, l'Affaire de la Claye, la Capitulation d'Anvers*, etc. M. Lami a fourni aux publications illustrées, vers 1828, une foule de *vignettes*, et donné divers recueils de lithographies de genre, entre autres : *Voyage en Angleterre et en Écosse*, et *les Contre-temps*. M. Lami a obtenu une 2e médaille en 1855, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1837 et promu officier le 7 janvier 1863.

LA MONNOYE (Léon D'ARVET [illegible]), jurisconsulte français, né à Paris en 1822, fut reçu avocat en 1844, puis devint commis greffier à la Cour de cassation, et fut attaché à la chambre civile de la Cour. Il a été nommé, en 1872, juge de paix du 4e arrondissement de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

M. de La Monnoye a publié sous ce titre : les *Lois de l'expropriation pour cause d'utilité publique expliquées par la jurisprudence* [illegible], un ouvrage estimé qui renferme l'analyse de [illegible] les arrêts de la Cour de cassation sur la matière; puis, dans un autre ordre, le *Marchand de Venise*, traduction en vers du drame de Shakespeare (1866, in-8).

LAMORTE (Jean-Pierre-Henri), homme politique français, sénateur, né à [illegible] le 7 juin 18[illegible], exerçait la profession [illegible] en 18[illegible], qu'il fut condamné, par défaut, en [illegible] ans de détention dans le procès de [illegible]. Il se réfugia à Genève, [illegible] Lyon. [illegible] succès et ne rentra en France qu'en [illegible] sous-préfet de Montélimar, le 21 septembre [illegible] il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Drôme. Le mandat de député ayant été [illegible] incompatible avec les fonctions de [illegible] qu'il avait conservées, il quitta [illegible] les reprendre. Il passa, le 15 décembre [illegible] à Orange et fut révoqué par M. Beulé, après le 24 mai 1873. Lors des élections [illegible] 30 janvier 1876 il fut élu, avec M. [illegible] par [illegible] le département de la Drôme.

433 votants. Il prit place à gauche et vota avec la minorité républicaine du Sénat. Il représente le canton de Montélimar au conseil général du département.

LAMOTHE (Léonce de), économiste et archéologue français, est né à Bordeaux, le 21 septembre 1811. Après avoir été reçu avocat, il entra, vers 1837, à la préfecture de la Gironde où, en sa qualité de chef de bureau, il adressa au préfet un grand nombre de rapports sur les travaux de la commission des monuments historiques du département. Il se démit de ces fonctions pour se livrer aux recherches archéologiques et devint secrétaire général de l'Académie de Bordeaux, et inspecteur des établissements de bienfaisance.

On lui doit, outre plusieurs *Notices* sur les églises de la Gironde et de nombreux articles : *Choix des types les plus remarquables de l'architecture* (1846, in-fol.); *Statistique de la Gironde* (1847, in-4), avec M. Gust. Brunet; *Nouvelles études sur la législation charitable* (1849, in-8); *les Théâtres de Bordeaux*, suivis de vues de réforme théâtrale (1853, in-8), etc.

LAMOTTEROUGE (Joseph-Édouard de), général français, ancien député, né à Pléneuf (Côtes-du-Nord), le 3 février 1804, fut élève de Saint-Cyr en 1819, sortit dans l'infanterie, et devint lieutenant en 1830, capitaine en 1832, chef de bataillon au 8e léger en 1841, lieutenant-colonel en 1846, colonel du 19e léger en juillet 1848, et général de brigade le 28 décembre 1852. Employé en Crimée, il fut fait général de division le 22 juin 1855, commanda avec distinction une division du corps de l'armée d'Italie, et fut promu, le 17 juin 1859, grand officier de la Légion d'honneur. Porté, comme candidat officiel, aux élections générales de 1869 pour le Corps législatif, dans la 1re circonscription des Côtes-du-Nord, il fut élu par 18 343 voix sur 30 858 votants, tandis que le député sortant, M. Glais-Bizoin, n'obtenait que 11 490 voix. Chargé, par décret du 1er septembre 1870, du commandement des gardes nationales de la Seine, en remplacement du général d'Autemarre d'Ervillé, il donna sa démission quelques jours après la révolution du 4, et eut pour successeur M. Tamisier. Un décret du 27 juillet, contre-signé : Émile Olivier, et dont la chute du cabinet du 2 janvier avait empêché la publication, nommait M. de la Motterouge, sénateur, « pour services rendus dans sa carrière militaire ».

Lors de la formation de la première armée de la Loire, il fut appelé à l'activité et accepta le commandement du 15e corps d'armée concentré, [illegible] octobre, à Toury, pour y servir de noyau de résistance. Ce corps, qui comprenait environ [illegible] hommes, se borna d'abord à quelques reconnaissances dans la direction de Paris. Attaqué le 10 octobre, par le général bavarois de Thann, à Artenay, où les troupes françaises n'étaient pas en forces suffisantes, il fut obligé de se retirer sur Orléans et bientôt après de passer sur la rive gauche de la Loire, en abandonnant cette ville. Cette défaite, où des troupes jeunes et inexpérimentées eurent à lutter contre un ennemi aguerri et supérieur en nombre, amena la destitution du commandant en chef et son remplacement par le général d'Aurelle de Paladines. M. de la Motterouge, maintenu dans le cadre d'activité, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi, fut un des généraux chargés de juger Bazaine. Il a été élevé à la dignité de grand'croix de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873.

LAMY (Étienne-Marie-Victor), homme politique français, député, né à Cize (Jura), le 2 juin 1843, fit ses études classiques chez les dominicains de Sorrèze et les termina au collège Stanislas. Il suivit les cours de droit et se fit recevoir docteur en 1869 avec une thèse sur *les opérations de bourse chez les anciens, au moyen âge et dans les temps modernes* ; le premier sujet qu'il avait choisi, *Rapports de l'Église et de l'État*, n'avait pas été admis par la Faculté. L'année suivante il remporta le prix Paillet, décerné par le conseil de l'ordre des avocats.

Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département du Jura, le dernier sur six, par 22,192 voix, M. Lamy prit place à gauche, et fit plusieurs fois partie du bureau de l'Assemblée. Il réclama la réorganisation des services publics, demanda en 1873 et en 1875, la levée de l'état de siège et adopta les lois constitutionnelles. Réélu, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Saint-Claude, par 8,025 voix, contre 1,430 obtenues par le candidat conservateur, il continua à siéger sur les bancs de la gauche républicaine. L'un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9,638 voix contre 5,126 recueillies par le candidat officiel et légitimiste, M. Guigues de Champvans. Dans la nouvelle Chambre, M. Lamy, se sépara de ses collègues de la gauche, lors de la discussion du projet de loi sur l'enseignement supérieur présenté par M. Ferry ; il soutint à la tribune des amendements qui furent repoussés et vota contre l'article 7 et contre l'ensemble du projet (9 juillet 1879).

On cite de M. Lamy : *le Tiers parti* (1868, in-8); *l'Assemblée nationale et la dissolution* (1872, in-16); et des traductions de l'italien de Bresciani : *le Juif de Vérone* et *Mathilde de Canossa*.

LANCE (Étienne-Adolphe), architecte français, né à Littry (Calvados), le 3 août 1813, suivit, de 1832 à 1835, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Blouet; il fut ensuite un des élèves et des dessinateurs de Visconti. En 1837, il remporta le premier prix au concours sur le projet d'un abattoir public pour Rambouillet. Attaché comme inspecteur ordinaire au conseil des bâtiments civils, il fut nommé, en 1850, inspecteur des travaux de restauration de l'abbaye de Saint-Denis, devint, en 1854, architecte du gouvernement, et fut chargé de la restauration des cathédrales de Sens et de Soissons. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862. — Il est mort à Rambouillet le 24 décembre 1874.

M. Adolphe Lance a publié : *Du Concours comme moyen d'améliorer l'architecture et la situation des architectes* (1848, in-8); des *Notices* sur les architectes Achille Leclère, Abel Blouet, Letarouilly, J. Bouchet, etc. (1854-1860, broch. in-8); plusieurs *Rapports* remarqués; *Excursions en Italie* (1859, in-8, 2e édit., 1873 avec eaux-fortes par L. Gaucherel); un utile *Dictionnaire des architectes français* (1873, 2 vol. in 8, avec pl.), etc. Il a fondé *le Moniteur des Architectes*, et collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture* de Victor Calliat.

LANCEREAU (Édouard), orientaliste français, né à Sedan, en 1819, vint de bonne heure à Paris, y fut reçu licencié ès lettres et étudia le sanscrit sous la direction de MM. Langlois et Burnouf. Professeur suppléant au collège Charlemagne, il renonça à ces fonctions en 1847, pour se livrer exclusivement à l'étude des langues orientales. Il a composé, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes, une *Chrestomathie hin-*

die et hindouie (1849), fourni, de 1847 à 1855, au *Journal asiatique* et à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle* des mémoires et des articles sur l'Inde et les contrées voisines, et publié, en 1855, la traduction de l'*Hitopadésa* (Instruction salutaire), recueil d'apologues, dont une nouvelle édition parut en 1871, sous le titre : *Pantchatantra, ou les Cinq livres* (in-8).

LANÇON (Jean-Baptiste-Romain-Auguste), administrateur et publiciste français, né à la Roque-d'Antheron (Bouches-du-Rhône) le 29 août 1820, fit ses études au collège de Lyon, commença son droit à Aix et vint l'achever à Paris où il se fit inscrire au tableau des avocats, en 1843. Secrétaire de M. Billault, jusqu'en 1851, il écrivit dans *le Temps* des articles de littérature et de critique (1839), et des articles politiques dans *le Courrier français* (1846 à 1848). En 1852, il fut élu conseiller général du département de Vaucluse. Le 5 avril 1860, il fut nommé membre du conseil de préfecture de la Seine : fonctions qu'il perdit après le 4 septembre et qui lui furent rendues après le 16 mai 1877. Il fut de nouveau révoqué le 12 janvier 1880. M. Lançon a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 août 1869.

Il a publié les écrits suivants : *l'Agriculture et l'industrie du département de Vaucluse à l'Exposition universelle de* 1855 (1856, in-8) ; *Observations concernant le droit d'établir sur l'importation de la garantine* (1856, in-8) ; *Considérations sur le chemin de fer des Alpes par la vallée de la Durance* (1857, in-8); *l'Isthme de Suez et l'industrie de la soie* (1858, in-8) ; *Essai sur l'esprit politique et l'esprit de parti dans les Assemblées françaises de* 1302 *à* 1852 (1866, 2 vol. gr. in-8); puis quelques brochures d'actualité politique : *les Élections et les partis* (1863, in-8) ; *Des Lois de liberté et de leur durée en France* (1868, in-8), etc. Il a collaboré de 1860 à 1862, à la *Revue contemporaine.*

LANCRENON (Joseph-Ferdinand), peintre français, né en 1791, au village de Lods (Doubs), a étudié sous Girodet-Trioson et peint quelques sujets d'histoire et allégories : *Tobie rendant la vue à son père* (1817); *la Paix, la Justice et l'Abondance; Alphée et Aréthuse* (1831); *une Jeune fille venant trouver le fleuve Scamandre* (1834), au musée du Luxembourg; *un Enfant jouant avec son chien* (1845). Les tableaux d'*Alphée* et de *la Jeune fille* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855. M. Lancrenon, devenu conservateur du musée de Besançon, a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts. Il a obtenu une 1re médaille en 1817, et a été décoré de la Légion d'honneur en novembre 1860. — Il est mort à Besançon, le 5 août 1874.

LANDELLE (Charles), peintre français, né à Laval (Mayenne), en 1821, étudia sous P. Delaroche et débuta par un *Portrait de l'auteur* au Salon de 1841. Il s'est depuis consacré à l'histoire et aux sujets religieux et a surtout exposé, au milieu de voyages souvent lointains : *Fra Angelico de Fiesole* (1842); *la Charité, l'Élégie, l'Idylle* (1844); *Fleurette abandonnée par Henri IV, la Vierge et les saintes femmes au tombeau*, commandé par le ministère de l'intérieur (1845); *les Petits bohémiens, Jeune Égyptienne* (1846-1847); *sainte Cécile, Eucharis*, divers *portraits* (1848); *la République*, pour le ministère des travaux publics (1849); *l'Antiquaire, Béatitudes, la Renaissance*, pour le Louvre (1850-1853); *le Repos de la Vierge*, à l'État, huit *portraits* (1855); *la Juive de Tanger, Jeune fille finlandaise, Femme arménienne*, tous deux à M. Ach. Fould (1857); *la Jeune fille aux oiseaux, Génie funèbre* (1859); *les Femmes de Jérusalem captives à Babylone, Visite de l'Empereur et de l'Impératrice à la manufacture des glaces de Saint-Gobain et Chauny*, appartenant à la manufacture de Saint-Gobain; *Chemin de la Croix dans la chapelle de la Vierge à Béost* (1861); *Far niente* (1863); *le Réveil, un Portrait* (1864); *Pensierosa* (1865); *Femme fellah, Arménienne* (1866) ; *l'Enfant d'Aïssaoui, Prison de Tanger*, à l'Exposition universelle de 1867; *Femme mauresque, Paul et George* (1868); *Montagnards aragonnais* (1869); *Velléda* (1870); *l'Almée* (1872); *la Samaritaine, Jeune Bohémienne* [illegible] (1873); *Rêverie de seize ans* (1874); *l'Ange de pureté, l'Ange de douleur* (1875); *Salmacis* (1877); *Isménis* (1878); *la Messagère des tempêtes, la Sirène* (1879); un grand nombre de *Portraits*, entre autres *Mlle Fix, Alfred de Musset* (1855), etc. On cite encore de lui six dessus de portes pour le salon des aides de camp au palais de l'Élysée. M. Ch. Landelle a obtenu deux 3es médailles, en 1842 et 1855, une 2e en 1845, une 1re en 1848 et la décoration de la Légion d'honneur en décembre 1855.

LANDRIOT (Jean-François-Anne-Thomas), prélat français, est né à Couches-les-Mines (Saône-et-Loire), le 7 janvier 1816. Il était vicaire général d'Autun lorsqu'il fut nommé, le 7 avril 1856, évêque de La Rochelle. Il fut appelé, le 30 décembre 1866, à succéder à M. Gousset, comme archevêque de Reims. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort à Reims, le 8 juin 1874.

M. Landriot s'est fait connaître à la fois par ses prédications et ses écrits. Les plus nombreux de ces derniers ne sont que des reproductions de ses discours, notamment : *Discours et instructions pastorales*, années 1856-1860 (1859-1861, 2 vol. in-8); *Conférences, allocutions, discours et mandements*, années 1856-1864 (1864, 3 vol. in-8); *la Femme forte* (1863, in-18, 8e édit. 1866), et *la Femme pieuse* (1863, 2 vol. in-18, 7e édit. [illegible]), conférences destinées aux femmes du monde. Auteur d'un livre spécial d'enseignement [illegible] *Conférences sur l'étude des belles-lettres et des sciences humaines à l'usage des petits séminaires* (Autun, 1847, 2 vol. in-8), il prit part à [illegible] meuse question du « paganisme dans l'éducation » par les *Recherches historiques sur les écoles littéraires du christianisme*, suivies d'observations sur le *Ver rongeur* (1851, in-8), et par un *Examen critique des Lettres de M. l'abbé Gaume* (1852, in-8), réimprimé sous cet autre titre : *le Véritable esprit de l'Église en présence des nouveaux systèmes dans l'enseignement des lettres.* On peut citer encore des livres d'édification [illegible] que : *la Prière chrétienne* (1862, 2 part. [illegible] 6e édit., 1874); *le Christ de la tradition* ([illegible] 2 vol. in-8); *les Béatitudes évangéliques* ([illegible] in-8), etc.

LANDSEER (sir Edwin), un des plus [illegible] peintres de l'école anglaise contem[illegible] Londres, en mars 1802, est le [illegible] fils d'un graveur distingué, mort en [illegible] un âge très avancé. Destiné à la [illegible] arts, il apprit le dessin sous la direction [illegible] père, manifesta pour la reproduction [illegible] des dispositions extraordinaires, et, [illegible] suivre les écoles ou l'Académie, [illegible] que sorte d'autre maître que la nature et [illegible] imagination. Encore enfant, il [illegible] ceaux avec une dextérité [illegible] exposa, en 1819, à seize ans, [illegible] *chiens*, qui attira sur lui l'attention des [illegible] La belle composition des *Chiens du* [illegible]

'herd (1821) le plaça ensuite au premier rang
artistes contemporains. Malgré ce succès, il
ıit les avis du peintre Haydon, qui lui con-
lait de faire de l'anatomie animale une étude
approfondie, et se mit à fréquenter les cours
l'Académie des beaux-arts. Il s'attacha aussi
nage aux accessoires et mit plus de relief
le dessin.

eçu membre associé de l'Académie dès 1827,
embre titulaire en 1830, M. Landseer exposa
ssivement plusieurs études de lions; une
de belles scènes tirées des mœurs de la
Écosse, puis *la Chasse aux Faucons* (1832);
Scott et ses chiens (1833); *l'Abbaye de Bol-*
1834); *le Départ des bestiaux* (1835); *le Retour*
chasse (1837); *un Honorable membre de la*
é humaine (1838), qui n'est autre qu'un ma-
ue terre-neuve; *la Maison du berger* (1842);
Are (1844); *la Paix* et *la Guerre* (1846), deux
ables pendants de la galerie Vernon; *Van*
gh et ses animaux (1847); un beau portrait
père (1848); *la Famille du forestier* (1849);
islogue *à Waterloo* (1850); *le Rêve d'une*
d'été (1851); *la Nuit et le Matin* (1853);
(1856), etc. A l'Exposition universelle de
te 1855, il avait envoyé neuf tableaux,
rent auprès du public et de la critique un
succès: on remarqua surtout: *les Ani-*
à la forge, *Jack en faction*, *les Chiens au*
feu et *le Déjeuner*. Il n'en donna qu'un à
ition de 1867, *la Jument domptée*, qui
qualités de ses précédentes œuvres. Peintre
de l'aristocratie, M. Landseer gagna rapi-
une fortune considérable qui rappelle
du fameux Lawrence. Créé chevalier en
chant du jury international de Paris, en
une des grandes médailles d'honneur. Il fut
1867, membre de l'Académie royale de
. — Il est mort à Londres, le 1er oc-
73.

SEER (Charles), peintre anglais, né en
re aîné du précédent, fréquenta l'atelier
n, exposa pour la première fois en
levint, en 1845, membre de l'Académie,
pla, en 1851, les doubles fonctions d'ad-
ur et de professeur. Il remplit les fonc-
onservateur du Musée de l'Académie de
73, époque à laquelle il fut admis à la
ous citerons de lui: *Clarisse Harlowe*
, *Paméla*, *la Bataille de Langside*
Moines de Melrose (1843); *le Retour*
de l'arc (1844), etc. — Il est mort le
879.

ème frère, Thomas Landseer, a repro-
ravure un grand nombre de tableaux
n avec beaucoup de succès; il est aussi
une série d'eaux-fortes gravées d'après
dessins et dont les singes forment le
el. Il a gravé des toiles étrangères,
le Marché aux chevaux de Mlle Rosa
Il est mort à Londres le 20 janvier 1880.
seer a publié: *Vie et correspondance*
William Bewick (Life and Letters, etc.,

David-Vincent), député français, est
le 23 avril 1813. Notaire dans sa
t maire pendant la guerre, il fut
tant de la Seine-Inférieure à l'As-
ionale, le 8 février 1871, le qua-
seize, par 75 506 voix. Du petit
membres de l'Assemblée qui ne
à aucun groupe, il vota avec le
e et adopta l'amendement Wallon,
semble des lois constitutionnelles.
r d'une proposition de révision du
cadastre tendant à faire imposer les terres jadis incultes ou improductives. Nommé député, pour la première circonscription de Dieppe, aux élections générales du 20 février 1876, par 5553 voix, contre 4933 données à M. Estancelin, ancien député, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant par 5795 voix contre 5576 obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel.

LANFREY (Pierre), littérateur et homme politique français, sénateur, né à Chambéry, le 26 octobre 1828, d'un père français, ancien officier de l'Empire, fit ses études jusqu'à sa rhétorique au collège des jésuites de sa ville natale, qu'il dut quitter à la suite d'un essai de pamphlet contre les RR. PP. Il acheva ses classes à Paris au collège Bourbon, suivit les cours de droit, mais ne se fit pas inscrire au barreau. Livré aux études philosophiques et historiques, il se fit connaître tout à coup, en 1857, par un livre d'une vigoureuse indépendance: *l'Église et les philosophes du XVIIIe siècle* (gr. in-18). Il publia l'année suivante, dans le même esprit, un *Essai sur la Révolution française* (1858, in-8), et quelque temps après: *l'Histoire politique des papes* (1860, in-12; 2e éd., 1873), mise à l'*Index*; *les Lettres d'Everard* (1860, in-18); *Études et portraits politiques* (1863, in-18), etc. L'ouvrage le plus important de M. Lanfrey est une remarquable *Histoire de Napoléon Ier* (1867-1875, t. I-V, in-8), dans laquelle il discute historiquement toutes les questions civiles, politiques, religieuses, militaires même, et les résout presque toutes dans un sens très défavorable à légende impériale.

Après le 4 septembre 1870, il se prononça contre le gouvernement de la Défense nationale, attaqua personnellement M. Gambetta dans une lettre rendue publique, et s'engagea dans les mobiles de la Savoie. Il fut élu, le 8 février 1871, représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, le troisième sur onze, par 47 323 voix. Il avait obtenu aussi 38 000, dans le département de la Seine; il se fit inscrire aux groupes de la gauche républicaine et du centre gauche. Nommé, le 9 octobre 1871, ambassadeur à Berne, il donna sa démission le lendemain de la chute de M. Thiers, la maintint malgré les instances de M. de Broglie, et fut remplacé définitivement en novembre 1873. Il reprit son siège sur les bancs du centre gauche, fut vice-président de ce groupe et rédigea, avant la séparation de l'Assemblée un manifeste qui fut considéré comme le programme officiel du centre gauche pour les élections générales (décembre 1875). Élu sénateur inamovible, le 15 décembre 1875, au 6e tour de scrutin, le quarante-cinquième sur soixante-quinze, par 350 voix, sur 681 votants, il fut forcé par l'état de sa santé d'aller habiter le Midi, et prit peu de part aux travaux de la Chambre haute. — M. P. Lanfrey est mort à Pau, le 15 novembre 1877. Il a été entrepris une édition de ses *Œuvres complètes*, avec notice par M. de Pressensé (1879, t. I-II, in-18).

LANGALERIE (Pierre-Henri Géraud de), prélat français, est né le 20 août 1810, à Sainte-Foy (Gironde), d'une ancienne famille de la Guyenne qui avait été protestante avant la révocation de l'édit de Nantes. Successivement professeur de physique et de mathématiques au grand séminaire de Bordeaux, préfet des classes au petit séminaire, secrétaire général de l'archevêché professeur de droit canonique à la Faculté d'

théologie, il occupa ensuite quelque temps la cure de sa ville natale. Nommé vicaire général de l'archevêque de Bordeaux en 1852, et depuis longtemps désigné pour l'épiscopat, il fut appelé, le 14 février 1857, à remplacer M. Chalandon au siége de Belley, puis promu à l'Archevêché d'Auch par décret de M. Thiers, du 30 septembre 1871, et préconisé le 27 octobre suivant. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1853. On a de lui quelques livres d'exercices chrétiens et d'instructions pastorales.

LANGE (Jean-Pierre), théologien allemand, né à Sonnborn, le 10 avril 1802, fils d'un cultivateur, reçut sa première instruction, tout en aidant son père dans ses travaux puis, suivit les cours du gymnase de Dusseldorf et de l'université de Bonn. Pasteur de plusieurs paroisses, depuis 1826, il fut appelé en 1841, à la chaire d'histoire ecclésiastique et de dogmatique à l'Ecole supérieure de Zurich, passa, en 1854, à l'université de Bonn, comme professeur de théologie systématique et y fut nommé, en 1860, conseiller du consistoire.

M. Lange a publié de nombreux ouvrages de théologie, d'histoire ou de critique : *Sur le caractère historique des Evangiles* (Ueber den gesch. Charakter der kanon. Evang.; Duisbourg 1836); *Hymnologie de l'Eglise* (die kirchliche Hymnologie. Zurich 1843); *l'Existence du mal et du péché originel* (Neufchâtel, 1846, in-18); *la Vie de Jésus exposée d'après les Évangiles* (das Leben Jesu nach den Evang. dargestellt; Heidelberg, 1844-1847, 3 vol.); *Histoire de l'Eglise. Période des apôtres* (die Geschichte der Kirche; das apost. Zeitalter, Brunswick, 1853, 1854, 2 vol.); *De la Psychologie dans la théologie* (zur Psych. in der Théol. Heid. 1873), etc.

Il s'est fait connaître aussi, comme poète religieux, et a donné : *Poésies bibliques* (Bibl. Dichtungen, Elberfeld; 1832, 1834, 2 vol.): *Poésies et sentences* (Gedichte und Spruche, Duisbourg, 1835); *le Monde du Seigneur* (die Welt des Hernn; Ibid. 1835); *l'Obscurcissement du monde* (die Verfinsterung der Welt, Berlin, 1838); *Cantiques allemands* (Deutsches Kirchenliederbuch, Zurich, 1843), etc.

LANGE (Louis), archéologue allemand, né à Hanovre le 4 mars 1825, fit ses études à l'université de Gœttingue, voyagea en Europe, prit ses grades à Gœttingue en 1849, et fut successivement professeur aux universités de Prague, de Giessen et de Leipzig (1871).

Son principal ouvrage est un important *Manuel des antiquités romaines* (Handbuch der rœm. Alterthumer; livr. I-III), en cours de publication. On cite en outre : *De l'Emploi dans Homère de la particule* EI' (der homerische Gebrauch der Partikel EI; Leipzig, 1872-1873); *les Ephètes et l'Aréopage de Solon* (die Epheten und der Areopag des Solon, 1874), et divers mémoires de grammaire et d'épigraphie.

LANGE (Philippe-Charles-Ernest), romancier allemand, né à Potsdam, le 23 décembre 1813, suivit les cours de médecine à l'Institut Frédéric-Guillaume, étudia spécialement les maladies mentales, fit comme chirurgien militaire, la campagne du Schleswig-Holstein, en 1849, et devint médecin major en 1857. Mais c'est par ses romans, publiés sous l'anagramme de *Philippe Galen* qu'il s'est fait connaître. Nous citerons dans le nombre : *les Fous de Saint-James* (1854; 5e éd. 1871); *le Roi des îles* (der Inselkönig, Leipzig, 1854, 5 vol.); *Fritz Stilling* (Ibid., 1856, 4 vol.); *Andréas Burns* (Ibid., 1856, 4 vol.); *Baron Brandau* (Berlin, 1869); *le Lion de Lucerne* (Ibid. 1869); *die Rastelbinder* (Ibid., 1874, 3 vol.), etc. On cite en outre : *Etudes et essais* (Essays und Studien, Berlin 1872), et un drame *Fréderic de Rheinsberg* (Ibid., 2e éd. 1873).

LANGENBECK (Maximilien-Adolphe), médecin allemand, né à Gœttingue, le 11 janvier 1818, est fils d'un chirurgien très connu par ses travaux d'anatomie. Il étudia la médecine sous la direction de son père et devint professeur à l'université de Gœttingue. Il passa ensuite à l'université de Berlin, et fut nommé, en avril 1864, par le roi de Prusse, médecin en chef de l'armée.

Le docteur Langenbeck a écrit entre autres ouvrages : *Recherches cliniques de chirurgie et d'ophthalmologie* (Klinische Beitraege aus dem Gebiete der Chirurgie und der Ophthalmologie; Gœttingue, 1840-1850, 2 vol.); *De la Police médicale* (Ueber die Wirksamkeit der medicinischen Polizei; Ibid., 1847); *l'Insolation de l'œil de l'homme* (Insol. des menschl. Auges, Hanovre, 1857), etc.

LANGÉNIEUX (Mgr Benoît-Marie), prélat français, est né à Villefranche (Rhône), le 15 octobre 1824. Ancien curé de Saint-Augustin de Paris, puis vicaire général, il a été nommé évêque de Tarbes, par décret du 18 juin 1873 et sacré le 28 octobre suivant. Promu à l'archevêché de Reims par décret du 11 novembre 1874, préconisé le 21 décembre, il a pris possession de son siège le 2 février 1875. — A la suite d'un Carême prêché aux Tuileries, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en mars 1870.

LANGIEWICZ (Marian), patriote polonais, né le 5 août 1827, à Krotoszin (grand-duché de Posen), suivit d'abord les cours de philosophie à l'université de Breslau, alla à Prague étudier les langues slaves auprès de Czelakowski, puis revint à Breslau achever ses études mathématiques, que sa pauvreté le força de suspendre pour vivre en donnant des leçons. Comme sujet prussien, il fit une année de service, à Berlin, dans l'artillerie de la garde. Après avoir voyagé en Angleterre, en Italie et en France, il fit partie, en 1860, de l'expédition de Garibaldi. A Paris, il aida Mieroslawski dans la direction d'une école militaire polonaise qui fut transférée plus tard en Italie.

Rentré en Pologne et membre du comité central national, il insurgea le district de Sandomir (22 janvier 1863) et occupa les usines qu'il convertit en fabriques d'armes. Nommé général par le gouvernement révolutionnaire, il livra aux Russes un premier et sanglant combat à Wonchock (1er février) et se fortifia à Slupia où il reçut des armes et un renfort de 12 000 hommes. Le 11 février, il livra un nouveau combat à Wonchock, puis après une suite d'escarmouches heureux, rallia, le 23, le corps de Jezioranski; ils livrèrent ensemble, le 24, le combat de [illegible]gorcz, où ils prirent 500 fusils et deux canons. Le 1er mars, M. Langiewicz [illegible] un corps russe à Zombkowice, après [illegible] succès, vint camper, le 4, près d'Olkusz, à quelques milles de Cracovie, et porta son quartier général à Sosnowice. Il crut alors devoir [illegible] la dictature, suspendit tous les pouvoirs existants, et institua par décret un gouvernement composé de quatre directeurs; cette [illegible]tion du pouvoir lui fut fatale, car l'armée [illegible] à son tour se porta contre lui avec [illegible] supériorité du nombre et détruisit sa troupe [illegible] trois engagements à Zagosz, les 17, 18 et 19 mars. Forcé de traverser la Vistule et de [illegible] vers [illegible]towice avec son état-major, il fut [illegible]

territoire autrichien, arrêté et conduit à Tarnow, où on l'interna. Quelques semaines après, ayant essayé de s'évader, il fut transféré à la forteresse de Josephstadt, en Bohême, où il fut gardé plus sévèrement. Au mois d'août 1864, le conseil fédéral de Suisse fit demander à l'Autriche son extradition, en raison de la qualité de citoyen suisse dont M. Langiewicz était revêtu. Le mois suivant, on repoussa sa demande d'être entendu comme témoin dans le procès fait par la Prusse aux Polonais. Il ne fut remis en liberté et rendu à la Suisse qu'en février 1865. Il se fixa depuis à Scutari, mais ne prit aucune part aux événements, dont la Turquie fut le théâtre en 1876 et en 1877.

LANGLOIS (Amédée-Jérôme), homme politique français, député, né à Paris, le 7 janvier 1819, est le fils du peintre d'histoire de ce nom, membre de l'Institut, mort en 1838. Entré à l'école navale en 1835, enseigne de vaisseau en 1841, il donna sa démission en 1848, au moment où il allait passer lieutenant de vaisseau à l'ancienneté, pour s'occuper d'économie politique et de journalisme. Collaborateur de Proudhon au journal *le Peuple*, du 1er septembre 1848 au 13 juin 1849, il fut porté, à Paris, aux élections de mai pour l'Assemblée législative sur la liste démocratique socialiste, et obtint, sans être élu, 105000 voix. Arrêté le 13 juin, dans les bureaux du journal, il fut condamné, le 13 novembre, à la déportation, par la Haute cour siégeant à Versailles. En 1865, il assista Proudhon à ses derniers moments, et, en qualité d'exécuteur testamentaire, surveilla la publication de ses œuvres posthumes. La fortune dont il jouissait lui permettant de s'occuper avec une entière indépendance de travaux philosophiques, politiques ou d'économie sociale. Membre de l'Association internationale des travailleurs, il assista, en 1869, au congrès de Bâle, comme délégué de la section française, et y défendit énergiquement le principe de la propriété individuelle.

Après la révolution du 4 septembre, M. Langlois, élu chef du 116e bataillon de la garde nationale, organisa le premier bataillon de marche, à la tête duquel il se signala à la prise de la Gare-aux-Bœufs. Cité à l'ordre du jour de l'armée, il fut promu, quelques jours après, lieutenant-colonel commandant le 18e régiment de marche. Blessé grièvement, le 19 janvier 1871, à l'attaque de Buzenval et décoré de la Légion d'honneur, il fut, aux élections du 8 février, nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le [illegible] sur quarante-trois, par 95 851 voix sur [illegible] votants. Dans la nuit du 18 au 19 mars, au moment où l'insurrection communaliste venait d'éclater, il fut désigné dans l'assemblée des maires et députés de Paris, comme commandant des gardes nationales de la Seine. Démissionnaire le surlendemain, lorsqu'il fut convaincu qu'on ne pouvait résister immédiatement aux forces du comité central, il retourna à Versailles, où, après la [illegible] du 20 mars, il fut encore désigné comme chef d'état-major de l'amiral Saisset, dont la mission échoua complètement. A l'Assemblée, il fit partie de plusieurs commissions, entre autres, de celle du budget, et présenta une proposition d'impôt « sur tous les revenus, » qui fut repoussée. Le discours qu'il prononça à l'occasion de la discussion de la loi sur l'Internationale et qui concluait au rejet de la loi, fut très remarqué. Membre du groupe de l'Union républicaine, il repoussa les préliminaires de paix, comme la plupart des représentants de la Seine. A la fin de la législature, il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Après avoir refusé la candidature sénatoriale dans le département de Seine-et-Marne il se porta simultanément, aux élections législatives du 20 février 1876, dans le VIIe arrondissement de Paris et dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Pontoise. Il obtint à Paris 3068 voix, et se désista en faveur de M. Fréhault; et à Pontoise, il réunit 4987 voix contre 6108 partagées entre trois autres candidats et fut élu au scrutin de ballotage, par 5630 voix. Inscrit aux deux groupes de la gauche et de l'Union républicaine, il fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7522 voix, contre 4794 obtenues par le candidat bonapartiste. M. Langlois, nommé à plusieurs reprises membre de la commission du budget, et choisi, par celle-ci, comme rapporteur du budget de la guerre, il présenta, sur cette spécialité, des rapports très étudiés.

On cite de M. Langlois, un livre important : *l'Homme et la révolution* dédié à la mémoire de P.-J. Proudhon (1867, 2 vol. in-8°).

LANMAN (Charles), littérateur américain, né à Monroë (Michigan), le 14 juin 1819, fut successivement employé dans une maison de commerce, journaliste, voyageur, secrétaire privé de Daniel Webster, bibliothécaire de la Chambre des représentants et enfin, depuis 1871, secrétaire de légation japonaise à Washington.

On cite de lui : *Essais pour les journées d'été* (Essays for summer hours); *Un été dans le désert* (A summer in the Wilderness); *Vie privée de Daniel Webster* (Private Life of D. Webster); *Aventures dans les contrées sauvages de l'Amérique* (Adventures in the wilds of America); *les Japonais en Amérique* (the Japanese in America); mais il est principalement connu par son *Dictionnaire du Congrès* (Dictionary of Congress), contenant les biographies des membres du Congrès, depuis les origines du gouvernement fédéral, et qui a eu de nombreuses éditions.

LA NOURAIS (Prosper-Alexis GAUBERT DE), économiste français, né à Saint-Léonard, près d'Épinac (Ille-et-Vilaine), le 27 juillet 1810, membre de la Société d'agriculture et des arts de Seine-et-Oise, a publié : *les Chemins de fer et les Chambres* (1841, in-8); *l'Association des douanes allemandes, son passé, son avenir*, avec M. Em. Bères (1841, in-8); *De l'Association douanière entre la France et la Belgique* (1842, in-8); la traduction de l'*Histoire des Assassins* (1855), de Haumer, avec M. Hellert, etc., puis des articles dans l'*Annuaire d'économie politique*, le *Journal des économistes*, l'*Encyclopédie des gens du monde* et la *Revue germanique*, etc.

LANSAC (François-Émile), peintre français, né en 1805, à Tulle (Corrèze), fut élève de M. G.M. Langlois et d'Ary Scheffer, adopta d'abord le genre historique, et exposa : *Épisode du siège de Missolonghi*, *Jeune fille à la fontaine*, *Trait de courage du commandant Paru* (1842); *Sujet tiré des Confessions de J. J. Rousseau* (1846); des *Chasseurs au marais* (1852), etc. Il s'est depuis plus spécialement adonné au portrait et surtout au portrait équestre, et a donné : *Napoléon*, *Olivier de Clisson*, pour les galeries de Versailles; *le duc d'Orléans*, *le prince Louis-Napoléon*, *le Trompette des guides* *l'Aumônier du régiment*, *le Trompette des guides*; On a encore du même: *Terrier anglais*, (1855). On a encore du même: *Terrier anglais*, *Chevaux en liberté* (1857); *Siége de Vallon*, *Costume des Pyrénées* (1859); *la Mort de Ravenswood*, sujet tiré de *la Fiancée de Lammermoor*; *Vaches dans la prairie* (1861); *Déjanire et le centaure Nessus*, deux *Portraits* (1863); *Charles II*,

un *Terrier boule* (1864); *Saint-Gérard de Lunel*, *Portrait équestre du baron d'Or* (1866); *la Sangle cassée* (1868); *Attelage russe* (1869); *Chasse en hiver*, *Commandant des chasseurs montagnards des Pyrénées en 1793* (1876); *Charles Ier, roi d'Angleterre* (1877); *un Page* (1878); un grand nombre de portraits, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1836 et une 2e en 1838.

LANSYER (Maurice-Emmanuel), peintre français, né à l'île de Bouin (Vendée) le 18 février 1835, étudia d'abord l'architecture chez M. Viollet-le-Duc et fut attaché, comme dessinateur, aux travaux de restauration de la cathédrale d'Auxerre en 1860. Il céda vers cette époque à son penchant pour la peinture et, après avoir reçu les conseils de MM. Courbet et Harpignies, il envoya au Salon de 1861 un *Paysage d'hiver* au fusain qui fut remarqué. Il n'a cessé dès lors de produire. Parmi ses principaux tableaux, nous citerons : *Matinée de septembre à Douarnenez*, *les Bords de l'Ellée au Faouet* (Morbihan), 1865; *Lavoir à marée basse* (1866), au musée de Tours; *Femmes à la fontaine*, (1867); *Une Source en Bretagne* (1868), au musée de la Roche-sur-Yon : *le Château de Pierrefonds*, au Luxembourg, et *l'Escalier du bac de Port-Ru* (1869); *la Rivière de Pouldahut à marée basse* (1870), au musée d'Auxerre; *les Alpes liguriennes de Menton*, *Bordighera* (1872); *les Récifs de Kilvouarn* (1873); *les Brisants du Stang*, *la Lande de Kerlouarnech*, aujourd'hui au Luxembourg, *Marée basse à Tréboul* (1874); *les Rochers d'Arrecken*, au musée de Lille, *l'Anse de Plomac'h* (1875); *Vue du Palais de la Légion d'honneur*, panneau destiné à ce palais; *la Mort d'un chêne*; *Un grain sur les côtes du Finistère* (1876); *Avril en fleur*; *Moulins à vent des environs de Lille* (1877); *Landes fleuries* (1878); *la Baie de Douarnenez à marée basse*, *Pleine mer à Granville* (1879). Cinq des paysages précédemment énumérés ont figuré à l'Exposition universelle de 1878.

M. Lansyer a obtenu deux médailles en 1865 et en 1869, et une médaille de 3e classe en 1873.

LANZA (Giovanni), homme politique italien, né à Vignole (Piémont), en 1815, fut mêlé à la politique de son pays, depuis 1848. Membre des diverses associations libérales du Piémont, il fut nommé député aux premières Chambres, et choisi pour vice-président, puis pour président du Parlement italien. Lorsque la guerre de l'indépendance éclata, en 1859, il faisait partie du ministère Cavour avec le portefeuille des finances. Il eut dans d'autres cabinets le même portefeuille ou celui de l'instruction publique. Son autorité auprès de la majorité de l'assemblée fut toujours considérable. Au mois de septembre 1864, M. Lanza, qui avait repoussé les avances du ministère Minghetti, fut appelé par le général de La Marmora dans le cabinet formé à l'occasion de la translation de la capitale à Florence, et y reçut le portefeuille important de l'intérieur. Moins d'un an après, il donnait sa démission, à cause d'une divergence d'opinion avec ses collègues en matière d'élections (20 août 1865).

M. G. Lanza n'a cessé d'avoir un rôle dans les complications des affaires italiennes. En septembre 1867, il fut nommé président de la Chambre, à l'exclusion de son compétiteur, M. Ratazzi, et ce fut un succès pour le cabinet Menabrea. Il donna sa démission, au mois d'août de l'année suivante, après le vote de la Chambre sur la ferme des tabacs. Le 14 décembre 1869, M. Lanza, porté à la présidence de la Chambre, cette fois malgré l'opposition du ministère, fut chargé de former un nouveau cabinet, et, après une crise assez longue, prit le portefeuille de l'intérieur sous la présidence de M. Sella. Après la translation de la capitale à Rome, qui eut lieu sous sa direction, il abandonna le pouvoir le 25 juin 1873, à la suite de débats sur les finances et continua à siéger à la Chambre des députés.

LAPÉROUSE (Léon-Pierre-Émile DALMAS DE), marin français, né à Brest, le 18 août 1805, entra à l'École de marine d'Angoulême en 1818, fut nommé aspirant en 1820, enseigne en 1825, lieutenant de vaisseau en 1831, après avoir pris part à l'expédition d'Alger. Dans ce grade, il fit la campagne de *la Vénus* autour du monde, avec M. Dupetit-Thouars. Capitaine de corvette le 21 décembre 1840, il fut second de *la Gloire*, dans la Plata, et commanda *la Naïade* aux Antilles. Capitaine de vaisseau le 21 juillet 1848, il fut major de la marine à Cherbourg et à Brest, et commanda successivement *la Psyché*, *l'Andromède*, puis *la Sérieuse*, dans le Levant, et *la Guerrière*, dans l'Amérique du Nord. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1861, il devint contre-amiral le 30 avril 1864 et fut admis dans le cadre de réserve en 1867. — Il est mort à Paris le 26 octobre 1874.

LAPÉROUSE (Théobald DALMAS DE), général de cavalerie, frère du précédent, est né à Vannes le 4 mars 1814. Élève de La Flèche, il entra à l'École de Saint-Cyr en 1831, fut compris en 1835, comme sous-lieutenant dans le 1er régiment de chasseurs d'Afrique, et servit pendant dix-sept ans en Algérie. Lieutenant en 1838, décoré de la Légion d'honneur en 1840, capitaine en 1841, et adjudant-major, toujours au 1er de chasseurs d'Afrique, chef d'escadron le 21 février 1847, au 5e de chasseurs, lieutenant-colonel des spahis le 6 septembre 1849, il devint enfin colonel du 6e chasseurs le 10 mai 1852, et rentra en France. Nommé général de brigade le 12 mars 1859, il commanda dans la guerre d'Italie une brigade de hussards qui fit ensuite partie de l'armée de Milan. Après avoir exercé un commandement à Lyon, il fut mis, en 1863, à la tête des lanciers et des dragons de la garde impériale. Admis au cadre de réserve en 1876, il a été depuis retraité. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 11 mars 1868.

Le nom de *Lapérouse* ou *Lapeyrouse* est porté par plusieurs familles, dont deux seulement se rattachent à l'illustre navigateur Galaup de Lapérouse : les *Dalmas de Lapérouse* et les *Barthez de Lapérouse*, descendant des deux sœurs du navigateur, qui ne laissa pas d'enfants; ces deux familles ont été autorisées, par une ordonnance royale de 1815, à porter le nom de Lapérouse. — Parmi les autres familles, nous citerons les *Picot de Lapeyrouse* et les *Bonfils de Lapeyrouse*; un membre de cette dernière famille, M. Léonard-Léonce de Bonfils de Lapeyrouse, ancien officier de marine et chevalier de la Légion d'honneur, a été préfet du Doubs après 1852.

LAPIERRE (Louis-Émile), peintre français, né à Paris, en 1818, étudia le paysage sous Victor Bertin, débuta au Salon de 1845 et fit ensuite un voyage en Italie. Il a exposé entre autres paysages historiques ou animés : *Daphnis et Chloé*, *l'Abbaye de Thélème* (1845-47); *le Jardin Boboli, à Florence*, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *le Soleil couchant* (1848); *la Fontaine Égérie*, *les Saisons* (1850); *Soleil couchant*, *Sous les chênes* (1855); *Forêt au printemps*, *Forêt en hiver* (1859); *la Seine à Valvin*, *le Rocher de Bily* (1861); *la Toussaint*, *Soleil couchant*, *Barrage sur le Loing* (1863); *Requêter sous bois* (186…

Jardin de Fontainebleau (1866); *Lisière de bois au soleil couchant, une Vente dans la forêt de Champagne* (1868); *le Lever de la lune* (1869); *Braconnier à l'affût* (1870); *Paysage* (1872); *Soleil couchant* (1874); *Intérieur de forêt* (1875), etc. M. Lapierre a obtenu une 2e médaille au Salon de 1848, et un rappel en 1863.

LA PIJARDIÈRE (Louis DE LA COUR DE), littérateur français, né à Nantes le 16 septembre 1832, entra à l'École des Chartes en 1854 et en sortit avec le diplôme d'archiviste-paléographe. Attaché en 1860 à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il fut nommé, en 1872, archiviste de l'Hérault. Il reprit le nom et la particule auxquels il avait droit et conserva comme pseudonyme le nom de *Louis Lacour* sous lequel il avait été précédemment connu. Parmi ses publications personnelles, nous rappellerons : *les Garçons de café de Paris* (1856, in-8), fantaisie signée du pseudonyme de *Gaston Fonlac*; *le Parc aux cerfs du roi Louis XV* (1859, in-18); *Annuaire du bibliophile, du bibliothécaire et de l'archiviste* (1859-1863, 4 vol. in-18); *Annuaire général du département de la Seine* pour 1860 (1861, in-8); *la Question des femmes à l'Académie* (1865, in-32); un *Rapport sur la découverte d'un autographe de Molière* dans les archives de l'Hérault (1873, in-8, fac-sim.) : quittance de 1656 faisant partie des pièces de comptabilité des États du Languedoc, seul document authentique de cette importance connu jusqu'au jour où M. de la Pijardière retrouva dans les mêmes archives une nouvelle quittance écrite, signée et datée de 1650; *le Tartuffe par ordre de Louis XIV*, d'après des documents inédits (1877, in-16), etc., etc. C'est surtout comme éditeur que M. de La Cour de la Pijardière s'est fait connaître : il a publié et annoté dans la Bibliothèque elzévirienne, les *Œuvres* de Bonav. Despériers et celles de Brantôme, en collaboration avec P. Mérimée; le *Voyage de Francis Drake* en Russie, les *Mémoires* du duc de Lauzun et du comte de Lamotte-Valois, *Paris pendant la révolution* de S. Mercier, etc. L'un des fondateurs de l'Académie des bibliophiles en 1866, il a donné dans les collections de cette société d'élégantes éditions de Régnier, des *Lettres persanes*, de la Rochefoucauld, de Rabelais (avec M. de Montaiglon), et entrepris la reproduction en fac-similé des éditions originales de Molière. Il a réédité avec luxe à Montpellier diverses curiosités locales et fondé une revue historique mensuelle, *les Chroniques du Languedoc*.

LAPITO (Louis-Auguste), paysagiste français, né à Saint-Maur près Paris, en 1806, passa quelque temps dans une étude de notaire, entra en 1823 chez Watelet, fut ensuite élève de Bertin et voyagea en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne et en Hollande. Il a exposé : *Vue de Stampino, Site d'Auvergne* (1827); un *Chalet* (1831); *le Lac Majeur* (1833); *les Andelys* (1836); *les Cascatelles* (1842) : *le Calvaire, Sisteron* (1852); *le Golfe Rapallo* (1855); *la Vallée de Royat* (1857); *Vue de Menton, le Torrent de Royat* (1859); *Vue du cours du Tessin aux environs de Dasio-Grande, Vue de la ville et du port de Bastia, Vue de Saint-Laurent Chiavari et de Sesto-Calende*, (1861); *les Moulins de Fontana en Auvergne, Vue de Gênes, Vue de Lillebonne* (1863); *Vue de la ville de Listera* (1864); *Vallée de Royat* (Puy-de-Dôme); *Ajaccio au soleil couchant* (1865); *Vue de Pont-l'Évêque* (1866); *la Somme à Abbeville* (1868), etc. M. Lapito s'est fréquemment distingué aux expositions étrangères. Il a donné : à Bruxelles (1848 et 1849), une *Vue de Vintimille*, qui obtint une médaille d'or, et fut placée depuis dans la galerie du roi de Hollande, et une *Vue de Savonne*, au musée de Léopold; à Anvers, en 1855, un *Site des montagnes de Grasse* qui lui mérita l'ordre de Léopold. Il a obtenu, en France, une 2e médaille en 1833, une 1re en 1835 et la décoration de la Légion d'honneur en 1836. — Il est mort à Boulogne-sur-Seine, le 7 avril 1874.

LAPLACE (Charles-Émile-Pierre-Joseph, marquis DE), général français, sénateur, né à Paris, le 15 avril 1789, fils de l'illustre astronome, fut élève de l'École polytechnique et de l'École de Metz, entra, en 1809, au 2e d'artillerie, fit les guerres d'Espagne, de Russie, d'Allemagne, et fut nommé chef d'escadron pendant la campagne de France. Il se rallia à la Restauration et soutint le gouvernement par ses votes dans la Chambre des Pairs où il était entré par hérédité en 1817. Il fut alors nommé colonel hors cadre. Après 1830, il fut chargé d'organiser à Douai le 1er d'artillerie, et reçut, en 1837, le grade de maréchal de camp avec le commandement de l'École de La Fère, qu'il quitta, en 1840, pour prendre celui de Vincennes. Lieutenant général depuis le 9 avril 1843, M. de Laplace fut plusieurs fois chargé d'inspections générales et de missions relatives à l'arme qu'il représente. Dévoué au gouvernement du 2 décembre, il fut élevé, le 31 décembre 1852, à la dignité de sénateur. Grand officier de la Légion d'honneur le 26 avril 1846, il a été promu grand'croix le 7 août 1859. — Il est mort à Paris, le 30 octobre 1874.

LA PLACE (Cyrille-Pierre-Théodore), marin français, né en mer, le 7 novembre 1793, entra, à l'âge de seize ans, comme élève dans la marine impériale, et devint successivement enseigne (1812), lieutenant de vaisseau (1819), capitaine de frégate (1828) et capitaine de vaisseau (1834). Ses connaissances particulières le firent désigner, après la révolution de Juillet, pour accomplir deux importantes expéditions scientifiques, dont il donna la relation dans les ouvrages suivants : *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine* (Imprim. roy., 1833-1839, 5 vol. in-8 avec atlas), exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832; et *Campagne de circumnavigation de la frégate* l'Artémise *pendant les années* 1837, 1838, 1839 *et* 1840 (1845-1848, 4 vol. in-8 avec planches). Cette dernière mission, accomplie avec un rare bonheur, lui valut le grade de contre-amiral le 12 juillet 1841. Après avoir commandé, de 1844 à 1847, la station navale des Antilles, il fut nommé vice-amiral (11 juin 1853), siégea au Conseil d'amirauté, devint, en 1857, préfet de l'arrondissement maritime de Brest, et fut admis dans la réserve en novembre 1858. M. La Place a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 3 mai 1851. — Il est mort à Brest, le 23 janvier 1875.

LAPLANE (Henri-Pierre-Félix DE), archéologue français, ancien magistrat et député, né à Sisteron (Basses-Alpes), le 28 février 1806, fit ses études à Forcalquier et à Aix. Inscrit comme avocat au barreau de Grenoble, en 1826, attaché au tribunal de Tarascon. Retiré en 1830, il alla s'établir dans le Pas-de-Calais et se consacra, comme l'avait fait son père, aux études historiques. Il publia divers travaux qui le firent admettre dans la Société des antiquaires de la Morinie, entre autres : *Notices biographiques sur deux ouvrages imprimés au* XVe *siècle* (1845, in-8), et *l'Église de Sisteron* (1846). A cette époque, il fut élu député et fit partie de la ma-

jorité. Après la révolution de 1848, il reprit ses travaux et publia : *les Abbés de Saint-Bertin* (Saint-Omer, 1854, in-8). — Il est mort à Saint-Omer, le 3 octobre 1873.

LAPOINTE (Savinien), ouvrier poète français, est né à Sens (Yonne), en 1812, d'une famille que l'invasion de 1814 obligea de se réfugier à Paris. Son père, qui était cordonnier, ayant été forcé d'entrer à l'hôpital, il dut travailler dès lors du même état, et fut reçu dans une chambrée d'ouvriers. Demandant à la lecture et à l'étude des distractions contre l'ennui d'un labeur ingrat et monotone, il s'attacha surtout à Jean-Jacques Rousseau et à Béranger. Le 27 juillet 1830, il courut aux barricades, et, sans se contenter d'un changement de dynastie, ne renonça point à la lutte après l'établissement de Louis-Philippe. La part qu'il prit aux insurrections républicaines le fit condamner à la prison. Il retrouva, à Sainte-Pélagie, les souvenirs de Béranger et profita de ses loisirs forcés pour compléter son instruction. Il y écrivit ses premiers essais poétiques, qui parurent dans la *Ruche populaire*, journal exclusivement rédigé par des ouvriers. Sous une forme rude, souvent incorrecte, ils ne manquaient ni d'originalité, ni de vigueur. Olinde Rodrigues inséra plusieurs de ses pièces dans son recueil des *Poésies sociales des ouvriers* (1841, in-8). Le poète cordonnier reçut de la presse libérale les plus vifs encouragements. Béranger, Victor Hugo, Eugène Sue propagèrent sa réputation, et, sous leur patronage, il fit paraître son premier volume : *Une Voix d'en bas* (1844, in-8, avec gravures et portrait).

Après le 24 février, M. Savinien Lapointe se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée constituante. Partisan de la démocratie la plus avancée, il publia, dans *la Vraie république* et dans *l'Organisation du travail*, des vers inspirés par les passions de l'époque, notamment des satires, *les Prolétariennes*, qui parurent quelques jours avant les journées de juin. Vint ensuite *la Baraque à Polichinelle*, petites scènes de la vie sociale et politique (1849, br. in-8). Plus tard, il fit paraître une œuvre plus importante, *les Échos de la rue* (1850, in-32), poésies dédiées à Béranger, et des contes du foyer, sous ce titre : *Il était une fois* (1853, in-32; 2ᵉ édit. 1879, in-18). Forcé par les événements politiques de renoncer à la satire, il fonda un journal spécial des corroyeurs et des cordonniers. Il a encore publié : *Mémoires sur Béranger* (1857, in-8), livre rempli de détails intimes intéressants; des *Contes* (1859, in-12), précédés d'une lettre de Béranger; *Mes Chansons* (1859, in-32), etc. En 1873, le rapport de M. Savary à l'Assemblée nationale sur les agissements du parti bonapartiste a fait voir que M. Savinien Lapointe s'y était mêlé.

LA POMMERAYE (Pierre-Henri-Victor BERDALLE DE), littérateur français, né à Rouen le 20 octobre 1839, fil d'un imprimeur de cette ville, fit de brillantes études classiques et se destina à l'École normale; mais sa santé l'obligeant à renoncer au professorat, il entra à la préfecture de la Seine, poursuivit en même temps ses études de droit et se fit recevoir avocat. En 1865, il devint chef du service des pétitions dans les bureaux de M. F. Barrot, grand référendaire du Sénat et s'occupa dès lors de journalisme. Il avait débuté, comme conférencier, dès 1862 à l'Association polytechnique et il prit depuis la parole avec succès aux matinées littéraires du Théâtre-Cluny, à la Gaîté, etc. Attaché, en 1871, comme critique dramatique et littéraire au *Bien public*, il fut appelé, en 1874, par M. de Girardin à *la France* pour rédiger les comptes rendus de théâtre. Il créa la même année, le « feuilleton parlé, » causerie hebdomadaire qui eut lieu pendant quatre années. En 1876, lors de l'organisation du nouveau Sénat, il fut nommé rédacteur du compte rendu, et, en octobre 1878, appelé par M. Bardoux, ministre de l'instruction publique, à la chaire d'histoire et littérature dramatiques du Conservatoire, qui avait été précédemment occupée par Samson.

M. de La Pommeraye a publié : *les Sociétés de secours* (1867, in-18); *les Invalides du travail* (1868, in-18); *l'Art d'être heureux* (1868, in-18); *Un Conseil par jour* (1870, in-18), sous le pseudonyme d'*Henri d'Alleber*; *la Critique de la Visite de Noces* (de M. Alex. Dumas fils) (1871, in-18), *Histoire du début d'Alex. Dumas fils au théâtre* (1872, in-18); *les Jeunes* (1872, in-18), *Molière et Bossuet* (1877, in-18), etc.

LAPPARENT (Henri COCHON DE), ingénieur et savant français, est né le 13 décembre 1807. Admis à l'École polytechnique au mois de décembre 1826 et à l'École d'application du génie maritime deux ans après, il fut nommé sous-ingénieur de 3ᵉ classe à la fin de 1830. Le 1ᵉʳ juillet 1834, il était élevé à la 2ᵉ classe, et le 29 septembre 1840, à la 1ʳᵉ classe de son grade. Promu ingénieur de 2ᵉ classe le 12 janvier 1845, et de 1ʳᵉ classe le 24 janvier 1851, il devint, le 5 octobre 1861, directeur des constructions navales au ministère de la marine et fut chargé de la centralisation du service forestier. Entre autres inventions ou perfectionnements, on lui doit l'application en grand à la marine, aux chemins de fer et à d'autres industries, du procédé de la conservation des bois par la carbonisation. Nommé officier de la Légion d'honneur en décembre 1856, M. de Lapparent a été promu commandeur le 11 août 1865. On cite sous son nom : *Du Dépérissement des coques de navires en bois*, etc. (1862, in-8), et *Conservation des bois par la carbonisation de leurs faces* (1866, broch. in-8).

LAPRADE (Pierre-Marin-Victor RICHARD DE), poète français, membre de l'Académie française, ancien représentant, né le 13 janvier 1812, à Montbrison (Loire), est fils d'un médecin distingué de Lyon mort dans cette ville [illegible] 1860. Il fit de bonnes études à Lyon, [illegible] ensuite au barreau et débuta, en 1839, par un poème intitulé : *les Parfums de Madeleine*, dont le tour harmonieux et mélancolique [illegible] le nouveau disciple de Lamartine. Puisant dans la lecture des livres sacrés des sujets [illegible], il donna *la Colère de Jésus* (1840), et [illegible] spiritualiste de *Psyché* (1841). Il réunit ses pièces disséminées dans la *Revue du Lyonnais*, la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux Mondes*, et en forma le recueil des *Odes et poèmes* (1844, in-18). L'année suivante, il reçut de M. de Salvandy une mission en Italie [illegible] d'y faire, dans les bibliothèques, des [illegible] historiques. Décoré de la Légion d'honneur à son retour (1846), M. de Laprade fut appelé, en 1847, à la chaire de littérature française de la Faculté des lettres de Lyon. Il l'occupa jusqu'en [illegible] ayant alors publié dans le *Correspondant* [illegible] (décembre) une satire politique en vers, [illegible] *les Muses d'État*, il fut révoqué de ses fonctions par un décret motivé de l'empereur, [illegible] du 14 décembre, en même temps qu'un premier avertissement était donné au *Correspondant*. [illegible]

Cependant les second et troisième recueils de M. V. de Laprade : *Poèmes évangéliques* ([illegible], in-18; 2ᵉ édit., 1853), *les Symphonies* ([illegible] in-18), avaient marqué un progrès [illegible]

et l'avaient désigné aux suffrages de l'Académie française, où après plusieurs candidatures il fut élu, le 11 février 1858, en remplacement d'Alfred de Musset. Élu, le 8 février 1871, représentant du Rhône à l'Assemblée nationale, le neuvième sur treize, par 58537 voix; il prit place au centre droit, mais sa santé l'obligea de donner sa démission en mars 1873.

M. V. de Laprade a encore publié un recueil de trois poëmes intitulé *Idylles héroïques* (1858, in-12); un volume d'études détachées : *Questions d'art et de morale* (1861, in-8 et in-12); *les Arbres du Luxembourg* (1865, in-8); *le Sentiment de la nature avant le christianisme* (1866, in-8); *l'Éducation homicide* (1867, in-8); *le Sentiment de la nature chez les modernes* (1868, in-8); *Pernette*, poëme (1868, in-8); *Harmodius*, tragédie (1870, in-18); *l'Éducation libérale* (1873, in-18); *Poëmes civiques* (1873, in-8); *Tribuns et courtisans* (1875, in-18); *le Livre d'un père* (1876, in-8); *Psyché, Odes, Harmodius* (1878, in-18); un recueil d'*Œuvres poétiques* (1878, 2 vol. in-18).

LARABIT (Marie-Denis), homme politique français, sénateur, né le 15 août 1792, à Roye (Somme), fit ses classes au lycée Napoléon. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, il en sortit dans l'armée du génie militaire, prit part aux campagnes de Saxe et de France, accompagna à l'île d'Elbe l'empereur, auquel il s'était tout dévoué, et assista à presque tous les engagements de la campagne de 1815. Il était capitaine lorsque l'armée fut licenciée. En 1818, il reprit du service, fut employé aux fortifications de Rocroy, de Bayonne et de Soissons, fit partie de l'expédition d'Espagne, contribua à la prise du Trocadéro et de l'île de Léon, et fut attaché, en 1826, au comité des fortifications.

Après la révolution de juillet 1830, qui l'avait compté au nombre des combattants populaires, M. Larabit fut élu député de l'arrondissement d'Auxerre, et, jusqu'en 1848, fit constamment partie de l'opposition dynastique. Il parla souvent en faveur des nationalités opprimées.

Élu, en 1848, représentant du peuple à l'Assemblée constituante, le second sur neuf, par le département de l'Yonne, M. Larabit prit une part active aux travaux de l'Assemblée, et, se rattachant au parti modéré, vota presque toujours avec la droite, avant et après l'élection du 10 décembre. Pendant les journées de juin, tombé entre les mains des insurgés, il se chargea de transmettre leurs propositions à l'Assemblée; sa mission ayant échoué, il retourna, par respect de la parole jurée, se reconstituer prisonnier. A la Législative, où il fut renvoyé par le même département, il se rapprocha de plus en plus du parti de l'Élysée; mais il ne donna pas son approbation au coup d'État du 2 décembre, et fit partie de la réunion des représentants présidée par M. Daru à la mairie du Xe arrondissement. Rallié plus tard au nouveau régime, il fut appelé, le 4 mars 1853, au Sénat. Officier de la Légion d'honneur depuis [illegible], M. Larabit a été promu commandeur le 8 [illegible] 1855, et grand officier le 9 août 1861. — Il est mort à Paris le 25 janvier 1876.

LARCHEY (François-Étienne), général français, né le 20 janvier 1795, à Cambrai, où son père commandait l'artillerie, fit de brillantes études aux lycées de Rennes et de Besançon, passa comme élève au prytanée militaire de La Flèche, puis à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit le [illegible] avril 1814, avec l'épaulette de lieutenant au [illegible] d'artillerie à pied. Mis en demi-solde à la rentrée des Bourbons, il servit, en 1815, au corps [illegible] sous Paris, et dut regagner ses foyers lors du licenciement général de l'armée. Deux ans plus tard, il reprit sa place dans son ancien régiment et fit, en 1823, la guerre d'Espagne pendant laquelle il commanda l'artillerie à Burgos. M. Larchey fut promu capitaine en 1828, major en 1843 et lieutenant-colonel en 1847.

Après avoir organisé le parc de siége de l'armée des Alpes, à la fin de 1848, il fut chargé, en avril 1849, de diriger l'artillerie de la division expéditionnaire de la Méditerranée. Il assista à la prise de Rome et occupa quelque temps le château Saint-Ange. Rentré en France, comme colonel du 6e d'artillerie, il fut promu, en 1852, au grade de général de brigade. En cette qualité, il fut, le 12 novembre 1854, appelé au commandement militaire de Constantinople, Varna et Gallipoli. Rappelé, en avril 1856, après la conclusion de la paix, M. Larchey, qui était général de division depuis le 3 février 1855, a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1856 et grand officier le 28 décembre 1859. Il a été admis dans le cadre de réserve (1860).

LARCHEY (Étienne-Lorédan), littérateur français, fils du précédent, né à Metz, le 26 janvier 1831, termina ses études à Paris, au collége Saint-Louis. Successivement étudiant en droit, canonnier au 7e régiment d'artillerie, élève de l'École des chartes, il fut attaché, en 1852, à la bibliothèque Mazarine, où il devint bibliothécaire et passa depuis à la bibliothèque de l'Arsenal, comme conservateur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 août 1877.

Chargé, en 1855 et 1859, de plusieurs missions scientifiques, il a fait, sur l'histoire de l'artillerie au moyen âge, de longues recherches qui lui ont fourni la matière de ses *Origines de l'artillerie française* (1862, in-18), ouvrage auquel se rattachent les *Planches autographiées d'après les monuments du* XIVe *et du* XVe *siècle, avec texte descriptif* (1863, pet. in-fol.). On cite encore de lui : *les Excentricités du langage* (1860, in-18), réimp. sous le titre de *Dictionnaire historique, étymologique et anecdotique de l'argot français* (7e édit., 1879, in-18); *les Joueurs de mots, compilation faite pour servir à l'histoire de l'esprit français* (1867, in-12); *Gens singuliers* (1867, in-12); *Documents pour servir à l'histoire de nos mœurs* (1868-1874, 9 vol. in-32), collection dont les deux premiers volumes ont un caractère d'autobiographie; *Dictionnaire des noms* (1880, in-18), contenant de curieuses recherches étymologiques. M. Lorédan Larchey a fait paraître en outre, comme éditeur : *Journal de Jehan Aubrion, bourgeois de Metz, avec sa continuation par Pierre Aubrion*, 1465-1512 (Metz, 1857, in-8); *Mystifications de Caillot-Duval*, avec annotations (1864, in-16); *Correspondance intime de l'armée d'Égypte* (1866, in-16), réimpression de la correspondance interceptée, après le combat d'Aboukir, par l'escadre de Nelson, et publiée à Londres par le gouvernement anglais; *Notes de René d'Argenson, lieutenant général de police* (1866, in-12), avec M. E. Mabille; *Souvenirs de Jean Bouhier, président au parlement de Dijon* (sans date, in-12), avec le même; *Bibliothèque des mémoires du* XIXe *siècle* (1871, in-18), etc. M. Larchey a fondé, en 1855, et dirigé jusqu'en 1861, la *Revue anecdotique des lettres et des arts*. Il a collaboré à un grand nombre de journaux et de recueils.

LARCY (Charles-Paulin-Roger DE SAUBERT, baron DE), homme politique français, sénateur, ancien ministre, né le 20 août 1805, au Vigan (Gard), est fils d'un sous-préfet de la Restauration. Il fit ses études au collége Henri IV, fut reçu, en 1826, avocat à Paris, entra l'année suivante dans la

magistrature, en qualité de juge auditeur, et fut nommé, en 1829, substitut du procureur du roi à Alais. La chute de la branche aînée ayant amené sa démission, il prit place au barreau, où il se distingua surtout dans les affaires politiques. Une brochure de lui, *la Révolution de la France* (1831), lui valut les félicitations de Chateaubriand. Élu, en 1833, membre du Conseil général du Gard, dont il n'a cessé de faire partie jusqu'en 1851, il fut envoyé à la Chambre des députés, en 1839, par les électeurs de Montpellier, qui lui renouvelèrent leur mandat à la législature suivante. Avec M. Berryer et ses amis de l'extrême droite, M. de Larcy fit au ministère Guizot une guerre incessante. Il fut, à la fin de 1843, un des cinq députés qui firent au comte de Chambord la fameuse visite de Belgrave-Square, se virent *flétris* dans l'Adresse au roi, au mois de janvier suivant, donnèrent leur démission et furent réélus, en dépit des efforts contraires.

Aux élections de 1846, la candidature de M. de Larcy, ardemment combattue par le préfet, M. Roulleaux-Dugage, échoua. Porté candidat, au commencement de 1848, dans une élection partielle, il avait obtenu la majorité au premier tour de scrutin, le 24 février, lorsque l'on apprit la chute de la monarchie de Juillet. Dans sa profession de foi, comme candidat à la Constituante, il n'hésita pas à accepter la République à titre d'expérience, et la popularité que lui avait faite sa constante opposition lui valut une double élection dans l'Hérault et le Gard. Il opta pour ce dernier département où il avait été nommé le quatrième sur dix, prit une part active aux discussions de l'Assemblée, et vota constamment avec la droite. Réélu à la Législative, il appuya toutes les mesures réactionnaires proposées ou adoptées par la majorité, se prononça pour la loi électorale du 31 mai qu'il chercha cependant à amender, et pour la révision de la Constitution, sans vouloir servir toutefois la politique particulière de l'Élysée. Aussi, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, il s'associa à la protestation de ses collègues, dans la réunion du Xe arrondissement. Après 1852, M. de Larcy rentra dans la vie privée. Aux élections de 1863 pour le Corps législatif, il se mit sur les rangs comme candidat de l'opposition, dans la circonscription du Gard où M. Fabre fut élu comme candidat officiel. Il reprit plus vivement la lutte à l'approche des élections générales de 1869. Une réunion privée qu'il tint chez lui fit grand bruit par les poursuites et une condamnation à l'amende qu'elle lui attira (septembre-octobre 1868). Sa candidature échoua encore une fois.

Aux élections générales du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Gard à l'Assemblée nationale, le sixième sur neuf, par 52 603 voix. Choisi par M. Thiers, comme ministre des travaux publics, dans le ministère de conciliation du 19 février, il eut à réorganiser les services troublés ou suspendus par la guerre et la Commune. Au moment de la discussion de la proposition Rivet, alors que la droite se disposait à une dernière lutte contre M. Thiers, M. de Larcy donna sa démission (28 août). Il la retira après le vote de la proposition, à la suite d'une lettre du président de la République l'invitant « à donner cette nouvelle preuve de son dévouement aux idées conservatrices et libérales (2 septembre). » Après l'insuccès de la démarche faite, le 20 juin suivant, par les délégués de la droite auprès de M. Thiers, pour lui imposer une politique intérieure conforme aux vues de la majorité, M. de Larcy donna définitivement sa démission, le 30 novembre 1872. Il reprit sa place, à l'extrême droite, fut choisi pour président de la réunion des Réservoirs, et fit partie de la commission des lois constitutionnelles. Après la chute de M. Thiers, il rentra au ministère des travaux publics dans le cabinet de Broglie, le 26 novembre 1873, et conserva son portefeuille jusqu'au 16 mai 1874. Il vota dans toutes les questions politiques et religieuses avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, et repoussa l'amendement Wallon ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat dans le département du Gard, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua avec 196 voix, sur 431 votants et rentra momentanément dans la vie privée. Élu sénateur inamovible le 4 décembre 1877, en remplacement de M. de Franclieu, il redevint l'un des chefs du parti légitimiste dans la Chambre haute. Il a fait partie du conseil général du Gard, pour le 3e canton de Nîmes, de 1871 à 1874.

M. R. de Larcy, qui a collaboré à divers journaux, a entrepris un grand travail historique intitulé : *Des Vicissitudes politiques de la France* (1860, 1re et 2e parties, in-8). Il a publié encore : *Louis XVI et les États généraux* (1868, in-8), extrait du *Correspondant*.

LAREINTY (Clément-Gustave-Henri de Baillardel, baron de), sénateur français, né à Toulon (Var), le 19 janvier 1824, fils d'un intendant général de la marine, entra d'abord dans la diplomatie, puis fut officier d'ordonnance du général Changarnier et capitaine d'état-major de la garde nationale. Il suivit le général dans sa retraite, quelque temps avant le coup d'État. Grand propriétaire à la Martinique et dans la Loire-Inférieure, il fut élu, en 1861, conseiller général pour un des cantons de la ville de Nantes, et délégué de la Martinique, et se signala dans les rangs de l'opposition légitimiste. Pendant la guerre, il prit part à la défense de Paris, comme commandant un bataillon des mobiles de la Loire-Inférieure, fut fait prisonnier à la bataille de Montretout, le 19 janvier 1871 et emmené en Allemagne. Rentré à Paris la veille de l'insurrection du 18 mars, il fut chargé par le ministre de la guerre d'essayer de dégager les généraux Cl. Thomas et Lecomte, fut arrêté lui-même, mais put échapper à la mort, le lendemain, grâce au dévouement de deux officiers de la garde nationale, et prit part au second siège de Paris.

Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec une profession de foi nettement légitimiste et catholique, il fut élu, le premier sur trois, par 162 voix sur 323 électeurs. Il siégea à l'extrême droite, mais se sépara de ses collègues lors du vote des projets de lois sur les chemins de fer, présentés par M. de Freycinet. Au premier renouvellement triennal du Sénat, il fut réélu, le 5 janvier 1879, également le premier sur trois, par 186 voix sur 321 votants. Nommé conseiller général de la Loire-Inférieure, le 8 octobre 1871, pour le canton de Blain, il échoua dans ce canton en 1874, mais il fut élu par celui de Saint-Père-en-Retz et choisi pour président du conseil général. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 8 juin 1871, pour sa conduite pendant la guerre.

LAREVELLIÈRE-LÉPEAUX (Ossian, [illegible] teur français, né à Paris, le 1er avril 1791, [illegible] du membre du Directoire exécutif, étudia [illegible] à Paris, et se présenta, en 1820, devant la [illegible] royale de cette ville pour prêter le serment d'avocat, mais le premier président Séguier et le procureur général Bellart s'opposèrent à son admission, à cause de son prénom. Il se tourna alors vers l'étude des langues vivantes et de l'histoire naturelle, fit de nombreux voyages en Europe et visita l'Inde anglaise. Il a [illegible]

aux journaux et recueils du temps, et publié la traduction anonyme de deux ouvrages anglais de son ami le général O'Connor, gendre de Condorcet : *Lettre au général La Fayette, sur les causes qui ont privé la France des avantages de la révolution de 1830* (1831, in-8), et *le Monopole, cause de tous les maux* (1849-1850, 3 vol. in-8). Il a préparé et fait imprimer les *Mémoires* de son père, qui manquaient encore à l'histoire du gouvernement directorial (1870, 3 vol. in-8), mais il ne les a pas laissé mettre en circulation. — Il est mort à Thouarcé (Maine-et-Loire), le 27 septembre 1876.

LARGENTAYE (Marie-Ange Rioust de), député français, né à Pluduno (Côtes-du-Nord), le 26 octobre 1820, descend d'une famille anoblie en 1814, pour services militaires, dans la guerre contre les Anglais. Maire de Saint-Lormel, il fut élu, le 8 février 1871, représentant des Côtes-du-Nord à l'Assemblée nationale, le neuvième sur treize, par 63,435 voix et siégea à droite. Élu député le 20 février 1876 par la 2[e] circonscription de l'arrondissement de Dinan, sans concurrent, il continua à siéger à droite et fut un des 158 députés des droites qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877; il fut encore réélu le 14 octobre suivant, par 10 225 voix, sans concurrent. M. de Largentaye représente le canton de Plancoët au conseil général des Côtes-du-Nord.

LARIVE (Auguste de), physicien suisse, né à Genève, le 9 octobre 1801, est fils d'un médecin et chimiste distingué, mort en 1834. Il se signala de bonne heure par un grand nombre d'expériences, et occupa la chaire de physique à l'académie de sa ville natale. A la suite de l'agitation démocratique de Genève (octobre-décembre 1830), il alla poursuivre ses travaux dans divers pays, notamment en Angleterre, où il partagea les travaux de la Société royale de Londres. De retour en Suisse, il dirigea, de 1836 à 1841, la *Bibliothèque universelle de Genève* et reprit ensuite ses recherches et manipulations chimiques. En 1842, il obtint de l'Académie des sciences un prix Montyon de 3000 fr. pour ses inventions en galvanoplastie. Élu, dès 1830, correspondant de l'Institut de France, puis membre de la Société royale de Londres et de différentes académies de l'Europe, il fut nommé, en 1864, l'un des huit associés étrangers de l'Académie des sciences. — Il est mort à Marseille, le 27 novembre 1873.

On lui doit surtout : *Mémoires sur les caustiques* (1824, in-4); *Théorie de la pile voltaïque* ([illegible], in-8); *Archives de l'électricité*, recueil de mémoires, servant de supplément à la *Bibliothèque universelle de Genève; Traité d'électricité théorique appliquée* (Paris, 1854-1858, 3 forts vol. in-8, fig.), ainsi que des *Mémoires* et des *Notices* sur plusieurs savants de ses compatriotes ([illegible]-1854).

Son fils aîné, M. William de Larive, publiciste distingué, né à Genève en 1830, a été chargé de la partie littéraire de la *Bibliothèque universelle de Genève*. Il a publié : *le Droit de la Suisse* (Genève, 1860, in-8); *la Question de Savoie* ([illegible], 1860, 2 vol. in-8); *le comte de Cavour*, récits et souvenirs (Paris, 1862, in-8); *la Marquise de Clérol* (1869, in-18), roman. M. Lucien de Larive, son frère, a publié : *Tennyson, Longfellow*, essais de traduction poétique (1870, in-18).

LARIVIÈRE (Philippe-Charles de), peintre français, né à Paris, le 13 septembre 1798, reçut les premières leçons de son père, entra à quinze ans dans l'atelier de Paulin Guérin, puis suivit ceux de Girodet et du baron Gros et, en 1813, l'École des beaux-arts; il y obtint successivement le second prix de peinture en 1819, une médaille spéciale d'encouragement en 1820, et le grand prix au concours de 1824, dont le sujet était *la Mort d'Alcibiade*. Pendant son séjour à Rome, il exposa au Salon de 1827 un *Prisonnier du Capitole visité par sa famille*, et fit en 1830, comme envoi de cinquième année, *la Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*, admis au Salon de l'année suivante et placé plus tard au musée du Luxembourg. De retour en 1831, il envoya au Salon de cette année et à ceux qui suivirent : *Le Tasse malade à Saint-Onufre*, acquis par la comtesse de Fourcroy; *Deux religieux en méditation* (1831); plusieurs *Portraits* et *Têtes d'étude* (1833-1840); les portraits en pied du *maréchal Magnan*, de *l'amiral Mackau*, du *général Charon* (1853); le portrait du *maréchal Leroy Saint-Arnaud*, *la Pentecôte*, carton des vitraux peints d'après cet artiste pour la chapelle de Dreux (1855); *saint Vincent martyr* (1857); les portraits du *maréchal Niel*, du *maréchal Regnaud de Saint-Jean-d'Angély*, achetés par le ministère d'État (1861); de M. Dupin et le *Christ en croix* (1863); les portraits du *maréchal Forey* et de *M. de Janvry* (1865); *la Fugitive* (1869), etc.

M. Charles de Larivière a exécuté pour le musée de Versailles : les *Batailles d'Ascalon*, de *Mons-en-Puelle*, de *Cocherel*, de *Castillon*, la *Prise de Bologne*, avec M. Naigeon; l'*Assaut de Brescia*, l'*Entrevue de François I*[er] *et de Clément VII*, avec M. J. Dupré; la *Levée du siège de Malte*, le *Siège de Dunkerque*, la *Bataille des Dunes*, l'*Arrivée du duc d'Orléans à l'hôtel de ville en juillet* 1830, l'*Entrée des Français en Belgique; la Rentrée dans Paris du prince président en* 1852, et les portraits de *Vauban*, des maréchaux *Gérard*, *Rochambeau*, le duc de *Trévise*, *Mouton*, *Lobau*, *Drouet*, *Bugeaud*, de *l'amiral Roussin*, du *bey de Tunis* et d'*Ibrahim-pacha*. La plupart de ces sujets ont figuré aux Salons de 1834 à 1847. Cet artiste a obtenu deux premières médailles, en 1831 et 1855, et la décoration en février 1836. — Il est mort à Paris, le 29 février 1876.

LA ROCHEFOUCAULD (Marie-Charles-Gabriel-Sosthènes, comte de) [duc de Bisaccia], homme politique français, député, né à Paris, le 1[er] septembre 1825, fils du surintendant des beaux-arts sous Charles X, n'entra dans la vie politique qu'aux élections générales du 8 février 1871. Nommé représentant de la Sarthe, le dernier sur neuf, par 41 207 voix, comme candidat légitimiste et clérical, il prit place à l'extrême droite et se montra également hostile au régime républicain et à la personne de M. Thiers. Il fut un des onze représentants, qui votèrent contre l'ordre du jour de confiance à la suite de la discussion des impôts sur les matières premières, le 22 janvier 1872, et fit partie, le 20 juin suivant, de la députation dite des *Bonnets à poil* qui alla interroger M. Thiers sur ses vues politiques. Après la chute du président, M. de la Rochefoucauld fit partie de la commission des lois constitutionnelles, et quoique nommé ambassadeur à Londres, par décret du 4 décembre 1873, il continua de siéger assez assidument à l'Assemblée, et lors de la discussion de la proposition relative à l'organisation de la République, déposa le 15 juin 1874, une proposition en trois articles, tendant à rétablir la monarchie en France, avec la lieutenance provisoire du maréchal de Mac-Mahon. Il fut obligé, après la séance même, de donner sa démission d'ambassadeur. Depuis il prit moins de part aux discussions et aux travaux de l'Assemblée, mais s'associa aux diverses

manifestations cléricales de ses collègues de l'extrême droite, et aux tentatives de restauration monarchique.

Aux élections générales du 20 février 1876, le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia se porta comme candidat dans le septième arrondissement de Paris et dans celui de Mamers (Sarthe); il se désista dans le premier, obtint à Mamers, au premier tour de scrutin, 3852 voix, contre 8000 environ partagées entre deux autres candidats, l'un légitimiste, l'autre républicain; et fut élu au scrutin de ballotage, par 6526 voix contre 6102 données au candidat républicain, M. Granger. Il continua dans la nouvelle Chambre, de siéger à l'extrême droite, combattit les cabinets républicains Dufaure et J. Simon, et après l'acte du 16 mai 1877, soutint celui de M. de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il fut élu par 7241 voix contre 6475, partagées entre trois candidats républicains. Invalidé au commencement de 1878, il déclara « être fier de sortir d'une pareille Chambre », ce qui ne l'empêcha pas de se représenter aux élections du 3 mars 1878. Il fut réélu par 7308 voix, contre 5317 obtenues par le candidat républicain, M. Lherminier, ancien représentant de l'Orne. En plusieurs rencontres, M. de la Rochefoucauld-Bisaccia poussa les légitimistes, à s'allier aux bonapartistes contre le gouvernement républicain; c'est ainsi quà Paris, lors de l'élection Barodet, en avril 1873, il appuya la candidature du colonel Stoffel, qui subit un échec éclatant. Possesseur d'une immense fortune, il déploya durant son séjour à Londres et lors d'une visite du prince de Galles dans ses propriétés, un luxe et une magnificence inusités. Les journaux ont mentionné, en 1872, les sommes énormes réunies et remises par lui aux comités carlistes; en 1875, au moment de la fondation des universités catholiques, on prétend qu'il avait offert pour celle d'Angers une somme de 1 200 000 francs. Maire de Bonneville, il représente le canton du même nom au conseil général de la Sarthe.

LA ROCHEJAQUELEIN (Julien-Marie-Gaston du Vergier marquis de), homme politique français, ancien député, né à Chartres, le 27 mars 1833, est fils de Henri-Auguste-Georges, marquis de la Rochejaquelein, sénateur de l'empire, mort en 1867. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département des Deux-Sèvres, le cinquième sur sept, par 47130 voix, il siégea et vota avec l'extrême droite, signa, en juin 1874, la proposition tendant au rétablissement de la monarchie et repoussa les lois constitutionnelles. Candidat aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bressuire, il obtint, au premier tour de scrutin, 7261 voix et fut élu le 5 mars, au scrutin de ballotage par 8995 voix, contre 8769 données au candidat républicain. Invalidé le 31 mars, il fut réélu, le 21 mai 1876, par 8,934 voix contre 8918, reprit sa place à l'extrême droite, et fut un des 158 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, et invalidé encore une fois, il échoua, le 2 février 1879, contre le candidat républicain, et donna, au mois de mars, sa démission de conseiller général du canton de Bressuire.

LAROCHE-JOUBERT (Jean-Edmond), industriel français, député est né à la Couronne (Charente), le 20 janvier 1820. Fils d'un fabricant de papier chargé d'une nombreuse famille, il entra de bonne heure dans l'atelier de son père et fut, dès l'âge de vingt ans, associé à son commerce. Il eut une grande part à l'extension que prit dès lors leur maison; elle compta de 1200 à 1500 employés et ouvriers, en faveur desquels il établit diverses institutions économiques et philanthropiques. Juge au tribunal de commerce d'Angoulême, membre du conseil municipal et du conseil d'arrondissement, conseiller général de la Charente, M. Laroche-Joubert fut porté, lors de l'élection partielle de novembre 1868, pour le Corps législatif, comme candidat dans la 1re circonscription de la Charente, et élu par 17689 voix. Aux élections générales de mai de l'année suivante, il fut réélu par 21 639 voix sur 27 784 votants. Il prit rang dans cette fraction de la majorité conservatrice qui forma dès lors le tiers-parti libéral, et il fut en juillet 1869 un des signataires de la demande d'interpellation dite des 116 et se montra, en outre, l'un des rares industriels de la Chambre partisans du libre-échange. Il vota pour la guerre. La chute de l'Empire le fit rentrer dans la vie privée, et il ne put se faire élire, en 1871, ni à l'Assemblée nationale, ni au Conseil général.

Présenté aux élections du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement d'Angoulême, comme candidat bonapartiste, M. Laroche-Joubert obtint au premier tour de scrutin la majorité relative de 5395 voix, et fut élu au scrutin de ballotage par 9221 voix. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple et, après l'acte du 16 mai 1877, il soutint de son vote le ministère de Broglie. Candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon et bonapartiste il fut réélu le 14 octobre suivant par 9190 voix, contre [illegible] obtenues par le candidat républicain. M. Laroche-Joubert se signala à la Chambre par de nombreuses propositions « en faveur du bien-être du plus grand nombre » mais aucune ne fut prise en considération. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

LAROCHELLE (Henry Boullanger, dit), acteur et administrateur français, né à Paris, en juin 1827, est, par sa mère, le petit-fils d'un acteur du Théâtre-Français, dont il a repris le nom. Placé, dès l'âge de quinze ans, dans l'atelier d'un batteur d'or, il réussit, quelque temps [illegible] à entrer au Conservatoire, mais n'abandonna pas pour cela le métier qui le faisait vivre. Il obtint en 1848, un premier prix de comédie [illegible] droit à un début à l'Odéon, y remplit les [illegible] des valets de l'ancien répertoire, puis fut [illegible] à la Porte-Saint-Martin qu'il quitta pour [illegible] en 1855, la direction du théâtre [illegible] Ses débuts furent pénibles. Bientôt, ne [illegible] couvrir ses frais avec une seule troupe et [illegible] théâtre de cet ordre, il demanda et [illegible] jouer en outre au théâtre de Grenelle, [illegible] depuis longtemps, au théâtre Saint-Marcel, [illegible] à ceux de Saint-Denis, de Saint-Cloud, [illegible] de Sceaux, de Courbevoie, qu'il appelait [illegible] d'excursion » et auxquels il fournissait, [illegible] de rôle, quatre troupes complètes. Cette [illegible] combinaison eut un si grand succès qu'en [illegible] M. Larochelle, put acheter à Bocage le [illegible] et l'immeuble du théâtre Saint-Marcel.

Dans l'intervalle de ces multiples [illegible] en 1866, il avait pris la direction du théâtre de Cluny, où il monta *la Fille du millionnaire* de M. Émile de Girardin, *les Sceptiques*, de [illegible] (1867) et *les Inutiles* de M. Cadol (1868) [illegible] dans lesquelles il jouait le principal [illegible] deux dernières, qui avaient été refusées au Théâtre-Français, obtinrent, au théâtre de Cluny un succès prolongé qui se renouvela pour *le Juif polonais* de MM. Erckmann-Chatrian [illegible]

Directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1872, M. Larochelle y monta [illegible]

pièces importantes, *Marie Tudor* de Victor Hugo, *le Tour du monde* de M. J. Verne et les *les Deux orphelines* de M. d'Ennery. Il eut aussi en 1878 la direction de l'Ambigu.

LA ROCHETTE (Ernest POICTEVIN DE), homme politique français, ancien représentant et sénateur, est né à Saint-Etienne-de-Montlieu, en 1804. Riche propriétaire du département de la Loire-Inférieure, il descend d'une ancienne famille légitimiste et fut lui-même ami personnel du comte de Chambord. Il s'occupa d'agriculture et n'entra dans la vie politique qu'aux élections pour la Constituante de 1848. Elu représentant du peuple dans la Loire-Inférieure, le dixième sur treize, par 111?? voix et réélu, le cinquième sur onze, à l'Assemblée législative, il siégea à droite et fut rejeté dans la vie privée par le coup d'Etat du 2 décembre, pour toute la durée de l'Empire. Le 8 février 1871, il fut élu, le sixième sur douze, représentant du même département à l'Assemblée nationale, par 64 214 voix, et siégea à l'extrême droite. Estimé d'ailleurs de tous les partis il fut porté sur la liste des gauches lors des élections de sénateurs inamovibles, et nommé au troisième tour de scrutin, par 357 voix sur 690 votants, le vingt-deuxième sur soixante-quinze. — Il est mort le 19 janvier 1876, avant d'avoir siégé au Sénat.

LA ROCHETTE (Athanase-Louis-Antoine POICTEVIN DE) fils aîné du précédent, est né au château du Quéset, le 2 juin 1837. Maire d'Asserac, il avait servi, de 1861 à 1868, dans l'armée pontificale, comme officier de dragons, et prit part à la bataille de Mentana. Lieutenant-colonel d'un régiment de mobilisés, pendant la guerre de 1870, il fut décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite. Candidat légitimiste, aux élections générales de 1876, dans la 2ᵉ circonscription de Saint-Nazaire, il obtint au premier tour de scrutin, 6104 voix et fut élu, au scrutin de ballotage, par 6155 voix. Il siégea à droite et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9103 voix, sur 1??05 votants. Il eut, en 1878, avec un député de la gauche, un duel dans lequel il fut blessé. — Il est mort le 4 mars 1879.

La ROCHETTE (Ernest-Léon-Zacharie POICTEVIN DE), fils et frère des précédents, né à Asserac, le 31 mai 1847, fut élu député, le 6 avril 1879, en remplacement de son frère, par 8398 voix. Il n'avait point de concurrent. Il siégea également à droite.

LAROMBIÈRE (Léobon-Valery-Léon JUPILE), magistrat français, membre de l'Institut, né à Saint-Vaury (Creuse), le 23 décembre 1813, entra en 1841 dans la carrière judiciaire, comme substitut du procureur du roi à Bellac, d'où il passa, le ? octobre 1843, à Tulle. Commissaire du gouvernement près le même siège, le 16 avril 1848, il devint substitut du procureur général à Limoges, le 6 novembre 1849, avocat général, le ? février 1853 et président de chambre à la même cour, le 10 octobre 1855. Nommé conseiller à la cour de cassation, le 2 janvier 1869, M. Larombière, déjà renommé comme jurisconsulte, présenta des rapports remarquables à la chambre civile, dont il faisait partie. Il fut appelé à la présidence de la cour d'appel de Paris le ? juin 1875, et élu, le 1ᵉʳ février 1879, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Renouard. Officier de la Légion d'honneur le 7 mars 1874, il a été promu commandeur le 18 juillet 1876.

On lui doit un important ouvrage : *Théorie et pratique des obligations* (1857-1858, 5 vol. in-8), dont une édition, augmentée de la jurisprudence belge, a été publiée à Bruxelles (1862, 3 vol. in-8) et une intéressante traduction du *De natura rerum* de Lucrèce (1878, in-8).

LA RONCIÈRE LE NOURY (baron Camille-Adalbert-Marie CLÉMENT DE), marin français, sénateur, né à Turin, le 31 octobre 1813, second fils d'un général de division, mort en 1854, entra à l'École navale en 1829, en sortit l'année suivante, et devint successivement enseigne en 1834, lieutenant en 1843, capitaine de frégate en septembre 1851, capitaine de vaisseau le 3 février 1855. Il fit, depuis ses débuts, des campagnes dans les mers du Sud, au Brésil, remplit plusieurs missions en Angleterre, fut secrétaire et rapporteur de la commission qui rédigea le décret organique du 15 août 1851 sur le service maritime. Chef d'état-major de l'escadre de la Méditerranée en 1852, il commanda, de 1853 à 1855, *le Roland*, et fit avec distinction la campagne de Crimée.

Rentré en France, il fut membre du jury de l'Exposition universelle et secrétaire rapporteur de la XIIIᵉ classe. Il commanda, en 1856, l'expédition scientifique exécutée dans les mers du Nord sur *la Reine-Hortense* par le prince Napoléon. Il fut mis à la tête de la division navale de Terre-Neuve en mars 1858. Après avoir rempli plusieurs missions diplomatiques, il prit le commandement de la division navale du Levant, se porta, en juillet 1860, devant Beyrouth, et recueillit à bord du bâtiment de son escadre, les chrétiens fugitifs. Le 4 mars 1861, il fut nommé contre-amiral, puis chef d'état-major du ministre de la marine et chargé de la première direction. En 1865, il fut nommé au commandement d'une division cuirassée avec laquelle, au mois de mars 1867, il fut chargé de présider à l'évacuation du Mexique. Un an après il recevait le titre de vice-amiral (4 mars 1868). Après avoir fait à plusieurs reprises, partie du conseil de l'amirauté, il y rentra en avril 1869.

Au début de la guerre de 1870, l'amiral de La Roncière fut désigné pour diriger les opérations des transports de la Baltique, mais la flotte ne pouvant partir faute de troupes de débarquement, il reçut, le 8 août 1870, le commandement en chef de la division des marins détachés dans les forts de Paris. Maintenu dans son commandement après la révolution du 4 septembre, nommé membre du conseil de défense, et compris d'abord, comme divisionnaire, dans l'une des trois armées organisées par le général Trochu il devint commandant supérieur des troupes et de la circonscription de Saint-Denis, formées en corps d'armée distinct. Il contribua, le 30 novembre, à la bataille de Champigny, par une vigoureuse diversion sur Epinay-sur-Seine, et fut élevé, le 8 décembre, à la dignité de grand'croix de la Légion d'honneur. Le 21 décembre, il attaqua le Bourget avec une petite colonne de matelots, et, ne put s'y maintenir malgré des prodiges de valeur.

Au scrutin du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint à Paris, sans être élu, 35 232 voix et fut nommé représentant de l'Eure, le premier sur huit, par 50 292 suffrages. Membre depuis vingt ans du conseil général de ce département, il fut réélu, le 8 octobre 1871, pour le canton Sud d'Evreux. Il siégea d'abord au centre droit de l'Assemblée, puis se fit inscrire au groupe de l'Appel au peuple et vota constamment avec la majorité monarchiste. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Membre de plusieurs commissions

importantes, il fut rapporteur du budget de la marine. Nommé en 1875, commandant de l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, il se signala, par une lettre aux organisateurs d'un banquet bonapartiste à Évreux, dans laquelle il s'exprimait en termes offensants pour le gouvernement établi, et il se vit relevé de ses fonctions. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de l'Eure, il fut élu, au second tour de scrutin, le premier sur deux, par 408 sur 786 électeurs. Suivant la même ligne politique, au nouveau Sénat, il vota la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie, le 23 juin 1877.

L'amiral de La Roncière qui est devenu, en 1872, président de la Société de géographie de Paris, a publié : *Considérations sur les marines à voile et à vapeur de France et d'Angleterre* (1844, in-8°), et *la Marine au siège de Paris* (1872, in-8°, avec atlas et plans).

LA RONCIÈRE LE NOURY (Émile-François-Guillaume CLÉMENT DE), officier français, frère aîné du précédent, né à Bréda (Hollande), en 1804, s'engagea, en 1821, et fut, à la fin de 1833, détaché, comme lieutenant au 1er lanciers, à l'école de Saumur, commandée alors par le général baron de Morell, et où son séjour fut l'occasion d'un procès criminel qui eut un grand retentissement (juillet 1835). Défendu avec beaucoup de vivacité par M. Chaix-d'Est-Ange, il eut à subir une condamnation de dix ans. Nommé, après le rétablissement de l'Empire, inspecteur de la colonisation en Algérie, il fut appelé au poste de chef de service de Chandernagor (4 novembre 1858), puis aux îles de Saint-Pierre et Miquelon, il fut ensuite nommé commandant des établissements français de l'Océanie et commissaire impérial aux îles de la Société (14 décembre 1863); mais son administration provoqua des plaintes très vives qui amenèrent son rappel en France en 1869. Il a été décoré de la Legion d'honneur le 4 janvier 1862. — Il est mort à Paris, le 11 août 1874.

LA ROUNAT (Aimé-Nicolas-Charles ROUVENAT DE), littérateur français, né à Paris en 1819, fit ses classes à Charlemagne, et se tourna vers la littérature. En 1848, entraîné dans le mouvement politique, il fut secrétaire de la Commission du Luxembourg. Redevenu homme de lettres, il aborda le théâtre et fit, seul ou en collaboration, de nombreux vaudevilles, qui eurent du succès. Au 1er juillet 1856, il devint directeur de l'Odéon, qui lui dut une prospérité soutenue, tout en s'ouvrant presque exclusivement à des auteurs nouveaux. Ce fut lui pourtant qui fit jouer *la Contagion* de M. Em. Augier. On parut lui en tenir rancune dans les hautes régions administratives : une lettre assez dure du surintendant des théâtres, M. Bacciochi, fut rendue publique (29 mars 1866). M. de La Rounat quitta la direction du théâtre, en juin 1867. Il y a été rappelé par un décret du 15 février 1880.

On peut citer de lui, en collaboration avec MM. Montjoie et Sirandin : *les Associés* (1849); *la Mariée de Poissy* (1850); *les Malheurs heureux*, *Une Bonne qu'on renvoie*, *le Loup et le Chien* (1851); *Un homme entre deux airs*, *Pulcrisko et Léontine* (1853); *la Pile de Volta* (1854); *Une Panthère de Java* (1855), pièces légères, en un acte, jouées aux Variétés ou au Palais-Royal; puis, sous son nom seul, une comédie : *les Vainqueurs de Lodi*, en un acte (Gymnase, 1856); un drame : *Marcelline* (1871); *la Chambre bleue*, comédie (1878), et un roman : *la Comédie de l'Amour*. Il a aussi écrit dans divers journaux et recueils, notamment dans la *Revue de Paris*, le *Moniteur universel* (1855-1857), et le *XIX siècle*, où il fit les comptes rendus de théâtre. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 31 août 1863.

LAROUSSE (Pierre), éditeur et homme de lettres français, né à Toucy (Yonne), le 23 octobre 1817, et élevé à l'école primaire de son pays, alla faire quelques classes au collège de Versailles, puis revint, en 1837, à Toucy, diriger l'école professionnelle. Il la quitta en 1840 pour venir à Paris où il reprit ses études, en suivant les cours publics. Après avoir été pendant quelques années professeur dans une institution libre, il fonda, en 1851, avec M. Boyer une librairie classique, qui, entre autres livres pour les écoles, publia ses nombreux ouvrages de grammaire et d'enseignement élémentaire — Il est mort à Paris, le 3 janvier 1875.

On cite personnellement de M. Larousse deux recueils de pensées, de mots célèbres, etc. : *Fleurs latines* (1862, gr. in-8) et *Fleurs historiques* (1863, gr. in-8, avec photographies); puis il attacha son nom à son *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle, français, historique, géographique*, etc., commencé en 1864 (1866), (10 vol. in-4, à 4 col.), complété par un *Supplément* (1877, in-4). Ses livres d'enseignement embrassent la lecture, la grammaire, la lexicologie, les éléments du style et des langues classiques. Il a fondé, comme éditeur, deux journaux d'enseignement, l'*École normale*, en 1858, et l'*Émulation* en 1860.

LA ROUSSELIÈRE-CLOUARD (baron Amédée DE), officier et littérateur belge, est né en Angleterre, le 11 décembre 1805 d'un père, originaire de la Normandie. Placé en 1816 à l'École royale militaire de Saint-Cyr, il fut admis à l'École spéciale en 1820, fit la campagne d'Espagne de 1823, passa dans la garde royale en 18[illegible], assista en 1830 à l'expédition d'Alger et fut envoyé plus tard en Belgique, où il servit en qualité de capitaine aide de camp du général Magnan. Il quitta le service en 1836.

M. de La Rousselière a rédigé une méthode de lecture, en quarante leçons, puis fit représenter au théâtre de Liége deux comédies tirées de romans de Ch. de Bernard, et un drame en vers, *Don Carlos*, imité de Schiller, qui a été imprimé deux fois, en 1855. Depuis cette époque M. de La Rousselière, a donné plusieurs conférences d'économie politique. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 10 août 18[illegible], et chevalier de l'ordre de Léopold.

LARRABURE (Raymond), homme politique français, est né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), le 16 janvier 1799. Ancien [illegible] et membre du Conseil général pour le canton d'Orthez, il entra dans la vie politique en [illegible] comme représentant du peuple à l'Assemblée législative. En 1857, il fut élu au Corps législatif, comme candidat officiel, pour la [illegible] circonscription des Basses-Pyrénées, et réélu, au même titre, en 1863, par 27 882 voix sur [illegible] votants. Il prit part à de nombreuses discussions notamment à celles relatives à l'agriculture et se fit remarquer aussi, à chaque session, dans la discussion du budget. A l'approche des élections générales de 1869, il fut appelé au Sénat par décret du 6 mai. Maire de Pau, il donna sa démission à la suite de ces élections. M. Larrabure a été nommé officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort au château [illegible] gagnon (Basses-Pyrénées), le 15 avril [illegible]

LARREY (baron Félix-Hippolyte), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, député, né à Paris, le 18 septembre 1808, et fils de l'illustre Larrey, mort en 1842, entra d'abord dans le service de santé de l'armée, où il obtint, par concours, différents grades, et fut reçu docteur à Paris en 1832; il fut chargé du service médico-chirurgical de l'hôpital Picpus, pendant le choléra. Il assista, comme aide-major, au siége d'Anvers, après lequel il fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold. En 1841, il obtint, par le concours, la place de professeur de pathologie chirurgicale au Val-de-Grâce. Il fut nommé, le 13 février 1858, inspecteur du service de santé des armées. Chirurgien ordinaire de l'empereur, il fit la campagne d'Italie de 1859, comme chirurgien en chef. Membre de l'Académie de médecine depuis 1850, il a été élu, en décembre 1867, membre libre de l'Académie des sciences.

M. Larrey se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bagnères-de-Bigorre et échoua avec 9290 voix contre 9 808 obtenues par le candidat républicain. Candidat officiel et bonapartiste, à celles du 14 octobre 1877, il fut élu par 12 007 voix contre M. Duffo, un des 363, qui n'en obtint cette fois, que 6907. Il siége sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, il a été promu officier le 9 décembre 1851, commandeur le 25 juin 1859, et grand officier le 15 octobre 1871, lors de sa mise à la retraite.

M. Larrey a publié : *Relation chirurgicale des événements de Juillet à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1830), dont la deuxième édition contient un rapport de Dupuytren; *Histoire chirurgicale du siége de la citadelle d'Anvers* (1833, in-8); *Du Meilleur traitement des fractures du col du fémur* (1835), thèse d'agrégation; un discours sur la *Méthode analytique en chirurgie* (1841); *Kyste pileux de l'ovaire compliqué d'une fistule urinaire vésico-abdominale et d'un calcul dans la vessie* (1846, in-4); *Diagnostic et curabilité du cancer* (1854, in-8); *De l'Ethérisation sous le rapport de la responsabilité médicale* (1857, in-8); *Note sur quelques accidents de la revaccination* (1858, in-8); plusieurs notices ou articles dans la *Clinique*, la *Gazette médicale* et la *Gazette des Hôpitaux*, etc., et des rapports ou communications à l'Académie de médecine.

LARRIEU (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Brest (Finistère), en 1807, et fils du propriétaire d'un des premiers vignobles bordelais, le Haut-Brion, se consacra de bonne heure à l'étude des questions vinicoles, bien qu'il eût suivi à Paris les cours de droit. Élevé par sa famille dans les idées légitimistes, un séjour de deux ans aux États-Unis changea complétement ses sentiments politiques. En 1846, il fut, dans le collége électoral de Bordeaux, le concurrent de l'économiste Blanqui, candidat ministériel, qui ne l'emporta qu'après trois jours de ballotage, avec quatre voix de majorité. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 51 962 suffrages, vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, jusqu'à l'élection du 10 décembre, s'associa ensuite aux attaques de la gauche contre le gouvernement du président et ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, M. Larrieu, porté comme candidat de l'opposition, dans la 2e circonscription de la Gironde, fut élu par 15 [illegible] voix, sur 27 782 votants, contre 12 568 voix données au candidat officiel le baron Travot. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé préfet de la Gironde, mais il donna sa démission le 29 novembre suivant. Élu représentant à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 78 427 voix sur 129 970 votants, il fit partie de la gauche républicaine. — Il est mort à Paris, le 30 septembre 1873.

Son frère, M. Guillaume-Lucien-Émile LARRIEU, né le 5 juillet 1809, entré dans la marine en 1824, fut nommé contre-amiral le 12 août 1855, et chargé du commandement de la station navale d'Océanie jusqu'au mois d'août 1861. Vice-amiral, le 27 janvier 1864, il devint préfet du 4e arrondissement maritime, le 13 février suivant. Admis dans le cadre de réserve il se porta, dans le département de la Gironde, comme candidat conservateur, en remplacement de son frère et échoua, le 27 mars 1874, avec 24 380 voix, contre 74 424 obtenues par M. Roudier, candidat républicain. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 3 août 1867.

LARROQUE (Patrice), philosophe français, né à Beaune (Côte-d'Or), le 27 mars 1801, fut reçu le premier au concours d'agrégation de philosophie, en 1827, et docteur ès lettres la même année. Après avoir été professeur d'humanités et de philosophie dans divers colléges, de 1821 à 1828, il fut successivement inspecteur de l'académie de Toulouse (1830-1836), recteur des académies de Cahors, de Limoges et de Lyon (1836-1849). En disponibilité de 1849 à 1852, il demanda sa mise à la retraite à la suite du coup d'État. M. P. Larroque était le beau-frère du maréchal Vaillant. Décoré de la Légion d'honneur, dès 1839, il a été promu officier le 11 septembre 1847. — Il est mort à Paris, le 15 juin 1879.

Il a publié : *Theodicea, juxta methodum geometricam instituta, Influence du Théâtre sur les mœurs* (1827), thèses; *Mémoire sur l'instruction publique, adressé aux Chambres* (1831); *Principes de lecture* (1837); *Entretiens sur les éléments de l'astronomie*, etc. (1837); *Cours de philosophie* (1840); *De la guerre et des armées permanentes* (1856), couronné par le comité du congrès de la paix; *De l'Esclavage chez les nations chrétiennes* (1857); *Rénovation religieuse* (Bruxelles, 1859); *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne* (Ibid., 1859, 2 vol.) : ces deux derniers ouvrages, imprimés à l'étranger, furent, à Paris, l'objet de poursuites judiciaires qui aboutirent à une ordonnance de non-lieu; mais la circulation en France en fut momentanément interdite. Ils ont été réimprimés à Paris en 1864. Citons encore : *Opinion des Déistes rationalistes sur la Vie de Jésus selon M. Renan* (1863, broch. in-8); *De l'Organisation du gouvernement républicain* (1871, in-8); *De la Création d'un code de droit international* (1875, in-18); *Religion et politique* (1878, in-8).

LASALLE (Albert DE), littérateur et musicographe français, né au Mans le 16 août 1833, entra au ministère des finances où il appartint à divers services. Rédacteur de la chronique musicale du *Monde illustré* depuis sa fondation (1857), il a collaboré sous divers pseudonymes, par des articles de fantaisie et de critique littéraire, à la *Vie parisienne*, à l'*Illustration*, au *Figaro* bi-hebdomadaire, au *Charivari*, etc. Il a signé avec Cham une bouffonnerie en un acte, *Un malade au mois* (Palais-Royal, 1868).

M. Albert de Lasalle a publié en volumes : *Histoire des Bouffes-Parisiens* (1860, in-32); *la Musique à Paris* (1863, in-18) avec M. E. Thoinan; *Meyerbeer, sa vie et le catalogue de ses œuvres* (1864, in-18); *l'Hôtel des haricots*, maison d'arrêt de la garde nationale (1864, petite

in-4, 70 vignettes); *Dictionnaire de la musique appliquée à l'amour* (1868, in-18); *la Musique pendant le siège de Paris* (1872, in-18); *les Treize salles de l'Opéra* (1875, in-18); *Mémorial du Théâtre-Lyrique* (1877, in-18), etc.

LA SAUSSAYE (Jean-François-de-Paule-Louis DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Blois, le 6 mars 1801, d'une très ancienne famille de l'Orléanais, fut d'abord destiné à la carrière militaire, mais se fixa dans sa ville natale, comme percepteur, se livra à l'archéologie et fit exécuter des fouilles dans les environs. Un mémoire intitulé : *Histoire de la Sologne blaisoise*, où étaient exposés les résultats de ses recherches, obtint, en 1835, une médaille au concours des antiquités nationales.

Un riche mariage, lui permit de se consacrer tout entier à l'archéologie et surtout à la numismatique. Il fonda, à Blois, en 1836, de concert avec Ét. Cartier, la *Revue de numismatique*, dans laquelle il a inséré un grand nombre de dissertations. Après divers travaux sur les *Origines de la ville de Blois*, les *Antiquités de la Sologne*, qui lui valurent, de 1834 à 1836, des médailles de l'Académie des inscriptions et belles lettres, il publia deux ouvrages plusieurs fois réimprimés : l'*Histoire du château de Chambord* (1837, in-4), l'*Histoire du château de Blois* (1840, in-4), et obtint une nouvelle médaille d'or. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'avait choisi, en 1838, pour correspondant. Il fit paraître, à Blois, en 1842, sous le titre de *Numismatique de la Gaule narbonnaise* (in-4), la première partie d'un grand travail, qui lui ouvrit, en 1845, les portes de l'Institut. Il vécut alors alternativement à Paris et dans le Blaisois. En 1855, M. de La Saussaye, conseiller général du Loir-et-Cher, fut nommé recteur de l'Académie de Poitiers, d'où il passa plus tard à celle de Lyon. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a été promu officier en 1855 et commandeur le 25 août 1869. — Il est mort au château de la Troussaye, près Blois, le 24 février 1878.

On a encore de lui: *Antiquités de la Sologne blaisoise* (1848, in-4, avec atlas); *Histoire de la ville de Blois* (Blois, 1846, in-12) et *Guide historique du voyageur à Blois* (in-12), qui a paru anonyme, en 1855. Il a fourni des dissertations aux *Annales de l'Institut archéologique de Rome* et aux *Mémoires* de la Société des antiquaires, dont il fut président en 1846.

LAS-CASES (Charles-Joséphine-Auguste-Pons-Barthélemy, marquis DE), comte de l'Empire, né à Paris, le 1er août 1811, entra dans la marine en 1830, et fut successivement aide de camp des amiraux ministres de la marine, baron Duperré et baron Roussin. Devenu maire de Chalonnes-sur-Loire, puis directeur des mines de cette ville, et membre du Conseil général pour le canton de ce nom (1853), il entra, en 1857, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 4e circonscription de Maine-et-Loire, et il fut réélu au même titre, en 1863, par 17 282 voix sur 29 112 votants. En 1869, il échoua avec 14 805 voix contre 15 697 données au candidat du tiers-parti. M. de Las-Cases avait été nommé chambellan honoraire de l'empereur en 1859. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843, il a été promu officier le 13 août 1864. — Il est mort à Paris, le 29 novembre 1877.

LAS-CAZES (Mgr Félix-François-Joseph-Barthélemy DE), prélat français, est né à Pontis (Tarn) le 12 septembre 1819. Reçu élève de l'École centrale des arts et manufactures en 1842 il renonça à l'industrie pour entrer dans les ordres et devint curé de Notre-Dame à Angers. Il a été nommé évêque de Constantine par décret du 12 janvier 1857, préconisé le 27 mars et sacré à Paris le 5 mai de la même année. Démissionnaire de son siége épiscopal, il est devenu chanoine de 1er ordre du chapitre de Saint-Denis le 27 février 1872. Mgr de Las-Cazes se présenta aux élections générales du 14 octobre 1877, dans la seconde circonscription de Béziers (Hérault), comme candidat bonapartiste, officiellement appuyé par le gouvernement du maréchal. Il réunit 9,552 suffrages contre 11,347 donnés au candidat républicain, M. Devès. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

LASCH (Jean-Charles), peintre allemand, né à Leipzig en 1822, se destinait au commerce, qu'il abandonna pour étudier la peinture et entra d'abord dans l'atelier de Bendemann. Il se rendit à Munich en 1844, eut pour maîtres Schnorr et Kaulbach et produisit un certain nombre de tableaux d'histoire. Après un séjour en Italie, il alla à Moscou en 1847, y résida dix ans et se fit connaître comme portraitiste. En 1860, il se fixa définitivement à Dusseldorf et y devint professeur en 1869. Comme peintre de genre, on cite de lui: *l'Anniversaire du Maître d'école*; *le Retour de la foire*; *le Médecin de campagne*; *le Théâtre de Polichinelle*. Parmi ses tableaux historiques, nous mentionnerons : *Enzio au cachot*; *la Fille de Tintoretto*, puis *Une Arrestation*, qui obtint une grande médaille d'or, à Berlin, en [illegible].

LA SERVE (Alexandre-Marie-Nicolas, [illegible] DE) homme politique français, sénateur, est né à Paris, le 30 mars 1821. Fixé dans l'île de la Réunion, il réclama, dans les journaux de la même colonie, tous les droits des citoyens de la métropole. Ses opinions républicaines le firent accuser, en 1868, d'avoir fomenté des troubles dans la colonie, mais le gouvernement lui-même [illegible] en reconnaissant l'utile concours prêté par M. de La Serve, pour le rétablissement de l'ordre. Élu, le 8 février 1871, représentant de la Réunion à l'Assemblée nationale, le premier sur deux, par 12,803 voix, il fit partie du groupe de l'Union républicaine, fut membre de commissions importantes, entre autres de celles chargées d'étudier les projets de lois sur la déportation et sur les banques coloniales; il publia dans le journal *la République française*, une étude sur la représentation des colonies qui fut remarquée. Élu, le 27 février [illegible], sénateur de la Réunion, [illegible] suivit la même ligne politique au [illegible] et siégea sur les bancs du groupe de l'Union républicaine.

LA SICOTIÈRE (Pierre-François-Léon DUCHESNE DE), homme politique français, sénateur, né à Valframbert (Orne) le 3 février 1812, fit ses études de droit à Caen et s'inscrivit au barreau d'Alençon, dont il fut élu bâtonnier.

Conseiller municipal d'Alençon et conseiller général pour le canton ouest de cette ville [illegible], il fut élu, [illegible] qu'à la chute de l'Empire, [illegible] 1871, représentant de l'Orne à l'Assemblée nationale, le deuxième sur huit, par [illegible] voix. Il prit place au centre droit. Il fut chargé de plusieurs rapports par les commissions dont il était membre. Il s'abstint lors du vote de l'amendement Wallon et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, candidat de « l'Union conservatrice », il publia une profession de foi constitutionnelle, fut élu, au troisième tour de scrutin, par 374 voix sur [illegible], le premier sur trois,

teurs, et reprit sa place au centre droit. Il présenta, en 1878, un projet de loi tendant à empêcher la destruction des oiseaux dans les campagnes, qui fut rejeté après une vive et spirituelle passe d'armes entre M. de La Sicotière et son collègue M. Testelin.

Membre et président de la Société des antiquaires de Normandie, il a publié sur cette province de nombreux travaux. Outre *le Département de l'Orne archéologique et pittoresque* (Laigle, 1845-1851, in-folio, illustré), en collaboration avec M. Aug. Poulet-Malassis, nous citerons : *le Roman historique*, présenté au congrès scientifique de France tenu au Mans (Le Mans, 1839, in-8); *le Château de Carrouges* (Angers, 1844, in-18); *la Cour de la reine de Navarre à Alençon* (Caen, 1844, in-4); *Notice sur L. A. Piel*, architecte et dominicain (Caen, 1844, in-8); *Observations sur le symbolisme religieux* (Poitiers, 1844, in-8); *Julien Riqueur*, poète français du XVI[e] siècle (Caen, 1846, in-8); *Un Atelier de fausse monnaie au XVI[e] siècle* (Blois, 1847, in-8); *Bio-bibliographie de la reine Marie-Antoinette* (Paris, 1863, in-8); *A propos d'autographes, Marie-Antoinette, Mme Roland, Charlotte Corday* (Rouen, 1864, in-8); *Monanteuil dessinateur et peintre* (Caen, 1865, in-8); *Charlotte Corday et Fualdès* (Paris, 1867, in-8); *Notes pour servir à l'histoire des jardins et de l'arboriculture dans le département de l'Orne* (Alençon, 1867, in-8); *Notice sur G. Mancel*, conservateur de la bibliothèque publique de Caen (Caen, 1870, in-8); *Coup d'œil sur les historiens du Perche* (Rouen, 1874, in-8); *le Curé Cantiteau, Notes sur les Cathelineau* (Angers, 1877, in-8); *la Mort de Jean Chouan et sa prétendue postérité* (Mamers, 1877, in-8), etc. M. de La Sicotière a donné à Paris une édition des *Mémoires* de Dulaure (1862, in-18) dont la notice a été tirée à part et, pour la société des bibliophiles normands, *la Vie de sainte Opportune, abbesse d'Almenèches*, poème inédit du moyen âge (Rouen, 1866, petit-in-4).

LASKER (Édouard), homme politique allemand, né à Jaroczyn (grand-duché de Posen), le 14 octobre 1829, d'une famille israélite, fit ses études au Gymnase Élisabeth de Berlin, fut nommé assesseur au tribunal de cette ville, après avoir passé en Angleterre trois années consacrées à l'étude des lois de ce pays. Il inséra dans les *Annuaires allemands* des travaux qui le firent remarquer du parti libéral et élire en 1865 membre de la Chambre des députés. Depuis lors, il ne cessa pas de faire partie des diverses assemblées parlementaires. En 1866, il fut un des fondateurs du parti national-libéral, et eut comme chef de ce parti une part très active dans la discussion de toutes les questions importantes. D'une grande compétence en matière de droit civil, il contribua, en 1875 et 1876, aux travaux d'unification des lois civiles en Allemagne, combattit le ministre comte Isenplitz dans la question des chemins de fer (février 1875), et la nouvelle politique douanière du chancelier (mai 1879). M. Lasker qui avait, en 1870, refusé les fonctions de procureur, accepta depuis celles de syndic des hypothèques de la ville de Berlin. L'université de Leipzig lui a décerné, en 1873, le titre honorifique de docteur en droit, et celle de Fribourg-en-Brisgau, celui de docteur en philosophie, en 1875. Un recueil de ses articles a été publié à Leipzig en 1874, sous ce titre : *Histoire constitutionnelle de la Prusse* (Zur Verfassungsgeschichte Preussens).

LASNONIER (Eugène), homme politique français, ancien député, né le 1[er] septembre 1807, étudia le droit, prit place au barreau de Niort, puis devint juge suppléant au tribunal civil de cette ville. Membre du Conseil général pour le canton de Secondigny, il entra au Corps législatif, en 1863, comme candidat du gouvernement pour la 2[e] circonscription des Deux-Sèvres, et obtint 10 772 voix sur 21 269 votants. Il y fut réélu, au même titre, en mai 1869, par 16 443 sur 27 436. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

LASSALLE (Émile), lithographe français, né à Bordeaux, en 1813, y étudia le dessin sous M. Pierre Lacour, vint ensuite à Paris et débuta par un premier cadre de lithographie au Salon de 1834. Il concourut, dès lors, à l'illustration des *Cimetières de Paris*, d'*Une Promenade au Père-Lachaise*, etc. S'attachant depuis à la reproduction des tableaux importants de notre jeune école, il a donné une suite d'œuvres nombreuses et variées, dont la plupart ont figuré aux Salons de 1841 à 1855. Nous citerons : *la Pèlerine*, de M. Rodolphe Lehmann ; un *Groupe de jeunes filles*, de M. C. Landelle; *les Chiens courants*, d'Alfred Dedreux (1847) ; *Sapho*, de M. Barrias; *Érigone*, de M. Biennoury (1848) ; *Bonaparte* et *Napoléon*, de Paul Delaroche; *Cléopâtre*, de M. J. Gigoux; *Napoléon III*, d'A. Dedreux, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Angoisse* et *la Femme napolitaine*, de Léopold Robert; *le Petit distrait*, de M. Landelle; *une Meute*, d'après M. Jadin; *Dante et Virgile*, d'après M. Eug. Delacroix; *Léda*, d'après M. Baudry; *le Dernier soupir du Christ*, d'après Prud'hon; *Napoléon III à Solferino*, d'après M. Yvon (1861); *le Passage de l'Alma*, d'après M. Pils, acquis par l'État (1865); *la Source*, d'après Ingres (1869). On doit à M. Ém. Lassalle, en dehors des Salons : *la Vierge à la chaise*, d'après Raphaël; *la Médée poursuivie*, de M. E. Delacroix; *le Faust au sabbat*, d'Ary Scheffer, etc. Il a obtenu une 3[e] médaille en 1847, une 1[re] en 1848, et des rappels de cette médaille en 1857, 1859, 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861. — M. Émile Lassalle est mort le 2 février 1877.

LASSARRE (François), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Sulpice-le-Dunois (Creuse), le 22 novembre 1797, exerça, jusqu'en 1821, la profession d'avocat, et fut alors nommé substitut, puis procureur du roi près le tribunal de Guéret, en 1839. Il soutint sans succès, en 1846, contre M. Boutmy, accusé de corruption électorale, un procès qui fit grand bruit. Après la révolution de Février, il se rallia au nouveau gouvernement et devint procureur de la République. Envoyé par les électeurs modérés de la Creuse à la Constituante, le dernier sur sept représentants, il vota avec la droite dans toutes les questions politiques ou sociales, mais adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Elysée, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé juge au tribunal de Guéret.

LASSEN (Christian), savant orientaliste allemand, né à Berghen (Norvège), le 22 octobre 1800, fit ses études à Christiania, puis à Heidelberg et à Bonn, où il eut pour maître Guillaume de Schlegel, qui l'envoya à Paris et à Londres, copier et collationner des manuscrits pour son édition des *Râmâyana*. A Paris, il connut Eugène Burnouf, et publia avec lui, aux frais de la Société asiatique, un *Essai sur le Pali* (1826). Reçu docteur à Bonn, en 1827, avec une thèse intitulée : *Commentatio geogra-*

phica atque historica de Pentapotamia Indica. Il devint, en 1830, professeur adjoint de langue et de littérature indiennes, et fut nommé titulaire en 1840. Il a été élu correspondant, puis, en 1860, membre étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Il est mort à Bonn, le 9 mai 1876.

M. Lassen, outre les éditions critiques de nombreux manuscrits indiens ou persans, a publié deux grands ouvrages : *les Antiquités indiennes* (Indische Altherthumskunde; Bonn, 1844-1858, 3 vol.), et *les Vieilles inscriptions cunéiformes de la Perse* (die altpersischen Keilinschriften; Ibid., 1836). Parmi ses autres travaux, il faut citer un recueil de fables : *Hitopadesa* (Ibid., 1831, 2 vol.), publié avec Schlegel; une édition du *Gitagovinda* de Jayadeva (Ibid., 1837); le *Gymnosophista, sive Indicæ philosophiæ documenta* (Ibid., 1832); *Anthologia sanscrita*, avec notes (Ibid., 1838); *Institutiones linguæ pracriticæ* (Ibid., 1837), l'un des premiers ouvrages sur cet idiome; une savante *Introduction à l'histoire des rois grecs et indo-scythes de la Bactriane, du Caboul et de l'Inde* (Zur Geschichte der griech. und indo-scythischen Kœnige, etc.; Ibid., 1838); une édition critique d'une partie du *Vendidad* (Ibid., 1852); sans compter des mémoires très importants au *Journal de l'Orient*, à l'*Encyclopédie* de Gruber, au *Musée du Rhin*, etc.

LASSEN (Édouard), compositeur allemand, d'origine danoise, né à Copenhague, le 13 avril 1830, fit ses études musicales au Conservatoire de Bruxelles et obtint, en 1844, le premier prix de piano. Élève de Fétis, pour la composition, il obtint un prix de Rome en 1849, pour sa cantate : *Balthasar* et séjourna assez longtemps en Italie. De retour à Bruxelles, il composa un opéra, *le Roi Edgar*, qui fut représenté à Weimar, sur la recommandation de Liszt et lui valut la direction de l'orchestre de la cour. Il donna à Weimar un second opéra, *Frauenlob* (1860). Il a écrit en outre la musique, avec chœurs, de la tragédie de Spohocle, *le roi Œdipe*, des *Nibelungen* de Hebbel, de *Faust* de Gœthe, puis des ouvertures, des cantates, etc.

LASSER DE ZOLLHEIM (Joseph, baron DE), homme politique autrichien, né à Werfen (Salzbourg), le 30 septembre 1815, étudia le droit à l'université de Vienne et fut employé au parquet, puis au ministère des finances. Élu député à la Constituante de 1848, par sa ville natale, il soutint et fit adopter la proposition tendant à abolir les servitudes des paysans. Il fit partie de la commission constitutionnelle et combattit avec énergie les propositions de décentralisation et de la commune libre, soutenues par les particularistes et les cléricaux. Conseiller au ministère de l'intérieur, puis à celui de la justice de 1849 à 1860, il fut mis à la tête du ministère d'État après la retraite du comte Goluchowski, et nommé, le 4 février 1861, ministre des affaires politiques, dans le cabinet Schmerling; il garda ce poste jusqu'à la chute du cabinet (27 juillet 1865). Nommé lieutenant de la province du Tyrol en 1868, il combattit, comme député, le système fédéraliste du ministre Hohenwart, qui le révoqua de ses fonctions de gouverneur. Après la démission du cabinet Hohenwart, le 25 novembre 1871, il rentra au pouvoir, comme ministre de l'intérieur, et eut à rétablir l'unité constitutionnelle de l'empire et à préparer un projet de loi introduisant l'élection directe au Reichstag en place des délégations de diètes provinciales (mars 1873). — Il est mort à Vienne le 19 novembre 1879.

LASSERRE (Joseph), député français, né à Toulouse, le 23 mai 1836, entra dans la vie politique après la chute de l'empire. Maire de Saint-Nicolas-de-la-Grave, où il possède d'importantes propriétés, il fut élu, en octobre 1871, conseiller général pour le canton du même nom, et l'un des secrétaires de l'assemblée départementale. Après avoir lutté vivement contre les agissements réactionnaires de l'administration de Tarn-et-Garonne, depuis le 24 mai 1873, il se porta candidat aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Castelsarrasin, où il eut d'abord pour concurrent M. Belmontet, ancien député de l'empire; mais celui-ci se désista en faveur de M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, et qui fut soutenu avec ardeur par les divers fonctionnaires. M. Lasserre l'emporta néanmoins avec 9642 voix contre 9096 obtenues par son redoutable adversaire. Il se fit inscrire au centre gauche avec lequel il vota et fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent, après l'acte du 16 mai 1877, un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 10 363 voix, contre 9176 obtenues par le candidat officiel. Il a pris rang dans la gauche républicaine.

LASSERRE (Paul-Joseph-Henri DE MONZIE), littérateur français, né à Carlux (Dordogne), le 25 février 1828, d'une famille originaire de Bourgogne, vint terminer ses études de droit à Paris en 1851. Il collabora, quelques années plus tard, aux deux journaux de M. Granier de Cassagnac, *le Réveil* et *le Pays*, à la *Revue du Monde catholique*, au *Contemporain*, dont il fut rédacteur en chef, etc.

Il a publié séparément : *l'Esprit et la Chair, philosophie des macérations* (1859, in-18); *la Pologne et la Catholicité* (Rome, 1861, Paris, 1862); *les Serpents, étude d'histoire naturelle* (1862, in-18), pamphlet politique; *l'Évangile selon Renan* (1862, in-18, nombr. édit.); *l'Autre du Maudit, conte vraisemblable* (1864, in-18); le *Treizième Apôtre* (1864, in-18); etc.; mais le livre le plus répandu de M. Lasserre est celui qu'il écrivit en l'honneur d'un nouveau sanctuaire à la mode, auquel il rapportait la guérison d'une grave maladie d'yeux dont il avait été atteint. Sa monographie de *Notre-Dame-de-Lourdes* a eu plus de cent éditions (dont une illustrée) et a été traduite en dix langues.

LASTEYRIE DU SAILLANT (Ferdinand-Charles-Léon, comte DE), homme politique français, membre de l'Institut, né le 15 juin 1810, est fils du philanthrope de ce nom, mort en 1849, et qui avait épousé la nièce de Mirabeau. Après avoir étudié, de 1827 à 1830, à l'École des mines, il servit, pendant la révolution de Juillet, d'aide de camp au général La Fayette, son parent, et fut successivement employé dans les ponts et chaussées jusqu'en 1837, au ministère de l'intérieur et à celui de l'instruction publique. Nommé député du quatorzième arrondissement de la Seine en 1842, il se rangea dans l'opposition de gauche, contribua au mouvement réformiste, et assista à plusieurs banquets.

Après la révolution de Février, M. F. de Lasteyrie représenta la ville de Paris à la Constituante et à la Législative, et prit une part des plus actives à la discussion de ces deux assemblées. Il fut membre du Conseil d'État provisoire et rapporteur de plusieurs projets de loi, vota en général avec la fraction des représentants modérés. Lors du coup d'État, il protesta dans la réunion de la mairie du Xe arrondissement, et se tint de 1852 à ... à l'écart de la scène politique.

1851, il avait fait partie du Conseil municipal de Paris, du Conseil général de la Seine, etc. En 1857, sa candidature aux élections du Corps législatif réunit plusieurs milliers de voix de l'opposition à Paris. Il fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en avril 1860. — Il est mort le 13 mai 1879.

M. Ferd. de Lasteyrie a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs sont le fruit de nombreux voyages de recherches, tant en France qu'à l'étranger : *Histoire de la peinture sur verre d'après ses monuments en France* (1837-1856, in-fol.), couronné en 1841 par l'Institut ; *Rapport sur les manufactures de Sèvres et des Gobelins* (1850); *Théorie de la peinture sur verre* (1853, in-4); *la Cathédrale d'Aoste* (1854, in-18) ; *l'Électrum des anciens était-il de l'émail ?* (1858) ; *Description du trésor de Guarrazar, recherches sur toutes les questions archéologiques qui s'y rattachent* (1860, in-4, avec pl.) ; *les Travaux de Paris, examen critique* (1862, in-18); *Causeries artistiques* (1862, in-18) ; *la Peinture à l'Exposition universelle* (1863, in-18) ; *Question parisienne*, Lettres à M. Chaix-d'Est-Ange (1864, in-18); *l'Histoire du travail à l'Exposition universelle* (1869, in-8) ; *Histoire de l'orfèvrerie* (1875, in-18), etc.

LASTEYRIE (Adrien-Jules, marquis DE), homme politique français, sénateur, né le 31 octobre 1810, au château de la Grange (Seine-et-Marne), est cousin du précédent, petit-fils du général La Fayette et beau-frère de M. de Rémusat. Entré de bonne heure au service de don Pedro, il prit part à l'expédition qui chassa, en 1832, don Miguel du Portugal. En 1842, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de La Flèche, vota avec le centre gauche et fut, en 1845, chargé du rapport du projet de loi sur le régime des colonies. La révolution de 1848 le jeta dans l'opposition contre-révolutionnaire ; représentant de Seine-et-Marne, à la Constituante, il vota avec la droite et approuva l'expédition d'Italie. Réélu le premier de son département à la Législative, il se montra également hostile à la République et au président. Il fut un des dix-sept membres choisis en 1850, pour préparer la loi électorale du 31 mai contre le suffrage universel. Dans la session suivante, le marquis de Lasteyrie attaqua la Société du 10 décembre, posa la candidature du prince de Joinville et protesta énergiquement contre le coup d'État. Expulsé du territoire français en 1852, il fut compris dans le décret d'amnistie du 7 août de la même année. Aux élections générales de mai 1869 pour le Corps législatif, il se porta, comme candidat de l'opposition libérale, dans la 3ᵉ circonscription de Seine-et-Marne et réunit 12 722 voix contre 14 606 données au candidat officiel.

Élu représentant de Seine-et-Marne, à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par 29 008 voix, le troisième sur sept, il siégea d'abord au centre droit, mais se sépara de ce groupe lors du vote pour le retour à Paris; bientôt il se fit inscrire au centre gauche, combattit la majorité monarchiste et, malgré l'état de sa santé, se fit porter à l'Assemblée, toutes les fois qu'il s'agissait d'un vote important, il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu, au second tour de scrutin, le sixième sur soixante-quinze, le 10 décembre 1875, par 365 voix sur 611 votants. Il vota, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la chambre demandée par M. de Broglie, mais, le 9 mars 1880, contre l'article 7 de la loi sur l'enseignement supérieur.

On a de M. J. de Lasteyrie quelques articles historiques et économiques, publiés depuis 1841, dans la *Revue des Deux Mondes* et un ouvrage : *Histoire de la liberté politique en France* (1860, in-8).

LATENA (Nicolas-Valentin DE), magistrat français, né à Ancy-le-Franc (Yonne), le 5 juillet 1790, d'une très ancienne famille militaire du canton de Fribourg, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut chargé en 1815 de la sous-direction des bureaux du comité des gardes nationales de France, présidé par le comte d'Artois. Ce prince le fit nommer, en 1819, conseiller référendaire à la Cour des comptes. M. de Latena, souvent appelé à faire partie de commissions importantes, devint conseiller-maître en 1837. Au mois de juillet 1848, il fut chargé de faire une enquête sur l'administration et la comptabilité des ateliers nationaux. Il a été admis à la retraite avec le titre de conseiller-maître honoraire en 1856. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1843.

On cite de lui un ouvrage philosophique intitulé : *Étude de l'homme* (1854, in-8; 5ᵉ édit. augmentée, 1870, 2 vol. in-18), très favorablement accueilli par la presse.

LATHAM (Robert-Gordon), philologue anglais, né en 1812, à Billingsborough (comté de Lincoln), où son père était vicaire, étudia les humanités au collège d'Eton, et passa, en 1829, à Cambridge où il prit tous ses grades universitaires; il y reçut également le diplôme de docteur en médecine. Il se livra aux recherches philologiques, fit, en 1832, un voyage en Danemark et en Norvège pour étudier les idiomes scandinaves et publia, outre une traduction du poème de Tegner, *Axel et Frithiof*, des esquisses de mœurs : *la Norvège et les Norvégiens* (Norway and Norwegians, 1834).

Il tenta ensuite d'opérer une réforme dans l'alphabet anglais, et écrivit un *Précis de l'essai de Rask sur les sifflantes* (Abstract of Rask's Essay on the sibilants), et l'*Appel aux écrivains anglais et américains* (An Address to the authors of England and America). La langue grecque, dont il publia une grammaire abrégée (*Grammatical sketch on the greek language*), fut le modèle qu'il proposait à ses compatriotes. A la suite de ces travaux, il fut nommé, en 1840, à une chaire de langue et de littérature nationales à l'université de Londres.

Les écrits suivants, appartiennent au même ordre d'idées : *De la Langue anglaise* (On the english language, 1841; 4ᵉ édit., 1850); *Grammaire élémentaire* (Elementary grammar; 1843, nouvelle édit., 1852) ; *Histoire et origine de la langue anglaise* (History and etymology of the english language, 1845), ouvrage complété par les *Essais de logique appliquée à la grammaire et à l'étymologie* (Outlines of logic applied, etc., 1847); *Manuel de la langue anglaise* (Handbook of the english language, 1851), résumé des travaux précédents. Citons, en outre, une édition de la *Germania* de Tacite (1850), avec notes historiques et linguistiques. Entrant dans une autre voie, il publiait, sur une question très controversée d'ethnographie, un ouvrage original : *De la Variété des races humaines* (Natural history of the variety of men, 1850) et un recueil de cours publics faits à Liverpool : *l'Homme et ses migrations* (Men and its migrations, 1851) : il cherchait à prouver, d'accord avec les théologiens, l'unité du genre humain et à ramener toutes les variétés au couple primitif de la tradition biblique.

L'un des fondateurs de la Société philologique

de Londres, la plupart de ses recherches ont d'abord été insérées dans les *Rapports* de la Société pour l'avancement des sciences, le *Philosophical Magazine*, le *Philosophical journal* d'Édimbourg et divers recueils littéraires. En 1853, M. Latham entreprit une édition nouvelle du grand *Dictionnaire* de Johnson, dont la dernière livraison parut en 1870 et, en 1854, il fut chargé du classement de la section ethnologique au palais de Sydenham. Ces occupations nombreuses ne lui ont pas fait négliger l'exercice de la médecine : il a été successivement attaché à la maison de secours (*dispensary*) de Saint-James et Saint-George, à l'hôpital du Middlesex, etc.

LATIL (Mathieu-François-Vincent), peintre français, né à Aix, le 8 février 1796, vint étudier à Paris dans l'atelier de Gros, suivit l'École des beaux-arts et débuta au Salon de 1824. Il a surtout exécuté et exposé, entre autres tableaux d'histoire et sujets religieux : *Byrane abandonnant Olympe* (1824); *le Lavement des pieds*, commandé par la ville de Paris (1827); *la Tunique de Joseph; Moralité du peuple en l'absence des lois, en juillet 1830* (1830); *la Fille du vétéran* (1838); *Épisode de l'histoire des naufrages* (1841); *Jésus-Christ guérissant un possédé; saint Paul en Macédoine* (1845); *la Mission des apôtres* (1847); *saint Jean le précurseur* (1849); *Jeunes naufragés en actions de grâces* (1859); des *portraits*, etc. (1832-1851). M. Latil a obtenu une 2ᵉ médaille en 1827, et une 1ʳᵉ en 1841.

Cet artiste a épousé, en 1833, Mlle Eugénie Henry, artiste peintre, née à Moscou en 1808, morte à Saint-Girons (Ariège) en octobre 1879, qui a obtenu, comme portraitiste, une 3ᵉ médaille en 1839 et une 2ᵉ en 1841.

LATINO-COELHO (José-Maria), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 29 novembre 1825, et fils d'un officier d'artillerie, fut de bonne heure élève de l'École polytechnique, puis de l'École militaire, entra au service et devint lieutenant en 1851. Professeur de minéralogie et de géologie depuis la même époque, il a été élu plusieurs fois député de 1854 à 1860. Orateur et publiciste distingué du parti libéral, il devint directeur du journal officiel *Diario de Lisboa*, secrétaire de l'Académie des sciences, et membre du Conseil général d'instruction publique.

Nous citerons de lui : *Cours d'éléments d'histoire naturelle, Encyclopédie des écoles primaires, Éloge historique du cardinal Saraiva, Éloge de la Fonseca Magalhaes* (1850-1860), ainsi qu'un grand nombre d'articles dans divers recueils.

LA TOUR (comte Gustave de), homme politique français, ancien député, né dans les Côtes-du-Nord, en 1809, fut compromis, en 1832, dans les troubles de la Vendée, quitta la France, s'engagea dans l'armée autrichienne et servit en Hongrie, puis se retira avec le grade de capitaine. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il entra, avec l'appui du gouvernement, au Corps législatif, pour l'arrondissement de Lannion, qui le réélut, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, où il avait pour concurrent M. Thiers, il obtint 16 147 voix sur 20 674 votants. Il fut réélu, en mai 1869, par 12 474 voix, sur 23 415 votants, contre 10 793, données à M. Depasse, son concurrent. Il a fait partie du Conseil général des Côtes-du-Nord pour le canton de Tréguier. Le comte de La Tour a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866. Il a collaboré à la *Revue contemporaine* et dirigé *la Bretagne*, journal de Saint-Brieuc. Il a publié : *Du mouvement social* (1848, in-8); *Lorraine et France* (1851, in-8); *Stérilité des missions protestantes* (1853, in-18); *Scènes de la vie hongroise* (1860, in-18); *Nouvelles scènes de la vie hongroise, les Tolnay* (1864, in-18), etc.

LATOUR (Antoine Tenant de), poète et littérateur français, né à Saint-Trieix (Haute-Vienne), le 30 août 1808, fit ses études au collège de Dijon, en 1826, entra à l'École normale, où il suivit particulièrement la direction de Michelet. Agrégé des classes supérieures, il occupa quelque temps une chaire au collège Bourbon, puis au collège Henri IV. Le roi Louis-Philippe lui confia l'éducation du duc de Montpensier, auprès duquel il resta, même après 1848, comme secrétaire des commandements, et dont il partagea fidèlement l'exil. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1845.

M. A. de Latour débuta par un recueil de vers : *la Vie intime* (1833, in-8; 2ᵉ édit., corrigée et augmentée de pièces nouvelles, 1835). Ses *Poésies complètes* (1871, in-18) comprennent, en outre, *Loin du foyer*, et *les Chemins de l'étranger*. Comme prosateur, il a publié : *Essai sur l'étude de l'Histoire de France au XIXᵉ siècle* (1835, in-8); *Luther, étude historique* (1835, in-12), livre curieux tiré à petit nombre; *Relation du voyage en Orient de S. A. R. M. le duc de Montpensier*, sous forme de lettres (1847, in-8, avec un album de 30 pl. gr. in-fol., dessiné par M. de [illegible]); *Études sur l'Espagne* (1855, 2 vol. in-18); *Don Miguel de Marana, sa vie*, etc. (1857, in-18); *la Baie de Cadix* (1858, in-18); *Tolède et les bords du Tage* (1860, in-18); *Espagne, traditions, mœurs et littérature* (1868, in-18), etc.

M. A. de Latour est connu surtout comme traducteur de Silvio Pellico, dont il a contribué à populariser en France le nom et les écrits. On lui doit en outre la traduction des *Mémoires d'Alfieri* (1840); du *Théâtre* et des *Poésies* de Manzoni (1841); de *la Colonne infâme* du même auteur (1843); des *Œuvres dramatiques* de [illegible], sous le titre de *Petits chefs-d'œuvre* [illegible], une édition d'extraits de Rota, Sarrazin, [illegible], etc. (1846, 2 vol. in-18), une édition des *Poésies* de J.-B. Rousseau.

LATOUR DE SAINT-YBARS (Isidore Latour, dit), auteur dramatique français, né à Saint-[illegible] (Ariège), en 1810, fit ses études à [illegible] où il fut reçu avocat, et à partir de [illegible] remarquer parmi les concurrents [illegible] raux. Son premier essai dramatique, *le* [illegible], fut même représenté à [illegible] succès (1836). Il se rendit ensuite à Paris [illegible] un recueil de poésies catholiques [illegible] *Chants du néophyte* (1837, in-8), [illegible] au Théâtre-Français la tragédie de [illegible]

Se vouant dès lors à la tâche [illegible] susciter la tragédie classique, il [illegible] vement sur la même scène : *Virginie* [illegible] n'eut qu'un demi-succès, malgré [illegible] Mlle Rachel, et *le Vieux de la montagne* [illegible] qui réussit encore moins. Il a fait [illegible] ter : à l'Odéon, *le Tribun de Palerme* [illegible] prose; *le Syrien* (1847), en vers; [illegible] (1853), en vers, et, à la Porte-Saint-Martin, [illegible] *Routiers* (1851), drame en vers.

Au mois d'octobre 1868, il présenta au Théâtre-Français un autre drame en vers, [illegible] *Grand*, dont le refus, c'est-à-dire [illegible] correction par le comité de lecture [illegible] grand bruit; M. Latour de Saint-Ybars [illegible] l'affaire, dans une lettre au *Figaro*, [illegible] le plus défavorable aux sociétaires et à [illegible] recteur. Ses réclamations et celles de M. [illegible] nier, atteint, à peu près dans le même [illegible]

…ches analogue, eurent pour effet la modification de l'organisation du comité de lecture de …médie-Française. A la suite de cet incident, …ur écrivit pendant quelque temps une chronique hebdomadaire au *Figaro*. Depuis, il a fait …senter, sans beaucoup de succès, à l'Odéon, …drame en vers (janvier 1870). Il a publié une étude historique : *Néron, sa vie et son …* (1866, in-8) et des *Nouvelles romaines* dans …nal *le Temps*.

…1857, M. Latour de Saint-Ybars s'était porté …omme candidat de l'opposition aux élections …ps législatif. Il est, depuis 1846, chevalier …Légion d'honneur.

…OUR (Amédée), médecin français, né à …, le 12 juin 1805, reçu docteur à Paris … se tourna, dès 1835, vers la littérature …le, et prit la rédaction du *Journal hebdomadaire de médecine*, qui devint *la Presse médicale* … Il fonda ou rédigea, depuis cette époque, …*des médecins praticiens*, la *Gazette des …*, où il signa longtemps *Jean Raymond*. …, à l'occasion d'un concours, une polémique trop vive avec M. Gendrin lui valut une …nation à plusieurs mois de prison et à une …n pécuniaire; mais le chiffre de cette … fut immédiatement couvert par une …tion des médecins. En 1850, il fonda …*médicale*, dont il resta le rédacteur en … a été élu associé de l'Académie de médecine … 1870. Chevalier de la Légion d'honneur … 6 mai 1846, il a été promu officier le …1868.

…Latour a publié : *Du Traitement préservatif … de la phthisie pulmonaire* (1840). …uilli et annoté le *Cours de pathologie* … Andral (1837, 3 vol.), le *Traité élémentaire … pathologie et de thérapeutique générale …* même (1840, 3 vol.), les *Lettres sur la …* … M. Ricord (1856), etc. Citons encore : … *en médecine* (1857); *Éloge de Rayer* …; *Journal du bombardement de Cha…* … et mai 1871 (in-8).

…R D'AUVERGNE (Mgr Charles-Amable …) français, frère de l'ancien ministre des …angères, mort en 1871, est né à Mou… …cembre 1826. Il entra de bonne heure …dres et fut fait prêtre à vingt-deux … dispense d'âge. Vicaire général de … évêque de Langres, auditeur de … la France, à Rome, en 1855, il fut …djuteur de l'évêque de Bourges, avec …ession, par décret du 6 avril 1861, …mme tel et comme archevêque de … *partibus infidelium*, le 22 juillet, …ome, le 1ᵉʳ août suivant. Il devint …on siège archiépiscopal le 10 décem… …même année. Mgr de La Tour d'Auvergne …coré de la Légion d'honneur, le …, a été promu officier le 14 août 1869. … subitement à Bourges, le 17 sep…

…lui : *la Tradition catholique sur … pontificale; les Dix premiers siè…* … 1876, in-8).

…UMOULIN (Pierre-Célestin), publiciste, ancien député, né à Paris, le 18 fé… …ses études au collège Saint-Louis, …s cours de droit et se fit recevoir … à l'étude de l'économie politique …ministratif, il publia, en 1846 et …s articles dans le *Courrier Fran…* …le *Commerce*. De 1848 à 1851, il …ment rédacteur du journal *l'Assemblée Nationale*, rédacteur en chef du *Courrier Français* et directeur du *Bulletin de Paris*. Il fonda, en 1849, le comité de la presse modérée.

Adhérant ensuite aux événements de décembre 1851, il fut nommé, au ministère de la police générale, le 6 avril 1852, directeur général de l'imprimerie, de la librairie et de la presse, et créa la commission de colportage. Une élection partielle, en 1853, le porta au Corps législatif comme député de la 2ᵉ circonscription du Doubs, où il fut réélu en 1857 et en 1863 avec l'appui du gouvernement. A ces dernières élections, il obtint 20 943 voix sur 33 359 votants. Aux élections générales de mai 1869, il se vit d'abord privé du concours de l'administration, puis vivement combattu par elle, et échoua au premier tour de scrutin, avec 14 207 voix sur 31 897 votants. Ses deux concurrents, MM. X. Marmier, devenu candidat officiel, et de Mérode, candidat de l'opposition cléricale, eurent chacun un peu plus de 8000 voix. Il passa au second tour avec 17 122 suffrages. M. Latour-Dumoulin fut un des premiers à voter la demande d'interpellation des 116, qui provoqua le message impérial du 12 juillet. Il n'en fut pas moins promu, au 15 août, commandeur de la Légion d'honneur. Il a fait partie du Conseil général du Doubs pour le canton de Morteau. Après la révolution du 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée.

On a de lui : *Une Solution* (1850); *Études politiques sur l'administration départementale* (1850); *Lettres sur la Constitution de 1852* (1861), insérées d'abord dans le *Moniteur des communes*; *la Marine française*, travail très remarqué dans la *Revue contemporaine* (1861); *Questions constitutionnelles* (1867, in-8); *Autorité et liberté* (1874, 2 vol. in-18); *la France et le Septennat* (1875, in-8), etc.

LATOUR-MAUBOURG (César, marquis DE FAY DE), homme politique français, ancien député, est né à Dresde (Saxe), le 22 juillet 1820. Après avoir servi quelques années, il se retira, en 1848, avec le grade d'officier supérieur, puis fut administrateur du chemin de fer Grand-Central. Lieutenant de vénerie, membre du Conseil général pour le canton de Fay-le-Froid, il entra au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription de la Haute-Loire, et fut réélu au même titre, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 22 268 voix sur 26 397 votants. Aux élections générales de mai 1869, moins ouvertement soutenu par l'administration, il obtint encore 21 200 voix sur environ 30 000 votants. Il dut donner sa démission de ses fonctions d'officier de la couronne. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

LATRADE (Louis CHASSAIGNAC DE), ancien représentant du peuple français, député, né à Sauvebœuf (Dordogne), le 25 novembre 1811, fut admis à l'École polytechnique, en 1831, ne fut pas classé à sa sortie et donna sa démission en 1834. Il prit une part active aux manifestations républicaines de cette époque et fut impliqué dans plusieurs procès politiques. Il fit longtemps partie de la rédaction du *National*. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans la Gironde. Les habitants de Bordeaux méconnurent son autorité, et il passa avec le même titre dans le département de la Dordogne, qui le choisit pour représentant à la Constituante. Élu en même temps par la Corrèze, il opta pour ce dernier département, où il avait été nommé le second sur huit. Il suivit dans l'Assemblée la ligne politique du *National*, soutint le gouvernement du général

Cavaignac, prit souvent la parole dans les bureaux et dans l'Assemblée. Réélu à la Législative par 37 000 suffrages, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très vive. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut porté le cinquième sur la liste des représentants expulsés du territoire français; il se retira en Belgique et de là en Espagne où il coopéra, comme ingénieur, à l'exécution des chemins de fer. Il rentra enfin en France, se retira dans la Corrèze, et fut porté comme candidat de l'opposition aux élections de 1869.

Nommé préfet de la Corrèze après la révolution du 4 septembre 1870, M. Latrade donna sa démission après les élections générales du 8 février 1871, mais ne fut remplacé que le 19 juin suivant. Il fut envoyé à l'Assemblée nationale par suite d'une élection partielle, le 27 avril 1873; il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Réélu le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Brives, par 7876 voix sur 11 658 votants, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant par 8422 voix, contre 5683 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. Il représente le canton d'Ayen au Conseil général de la Corrèze.

LAUBE (Henri), littérateur et poète allemand, né à Sprottau, en Silésie, le 18 septembre 1806, acheva ses études à Halle et à Breslau. Professeur dans cette dernière ville, il se décida à céder à sa vocation littéraire et passa à Leipzig, en 1831. En 1834, il fit le voyage d'Italie, avec M. Gutzkow, compromis, à son retour, dans une affaire de société secrète, il fut éloigné de la Saxe, arrêté à Berlin et condamné à neuf mois de prison. Après sa mise en liberté, il fit de nouveaux voyages. En 1836, il se maria avec la veuve du professeur Haenel, qui partagea la captivité nouvelle qui lui fut infligée quelques mois après. En 1839, M. Laube visita la France, puis revint se fixer à Leipzig, d'où il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée de Francfort par le cercle d'Elnbogen, ville de la Bohême. Il prit place au centre, parmi les conservateurs modérés, et donna sa démission en 1849. La même année, il fut nommé directeur du théâtre de Vienne, et ces fonctions ralentirent, depuis, son activité littéraire. Il passa, en février 1869, à la direction du théâtre de Leipzig, où il fit jouer le *Demetrius*, inachevé, de Schiller. Il retourna l'année suivante à Vienne pour participer à la fondation du théâtre de la ville, qui fut ouvert sous sa direction, à la fin de 1872.

On a de M. Laube un grand nombre de romans et de nouvelles : *l'Actrice* (die Schauspielerin; Manheim, 1836); *Lettres d'amour* (Liebesbriefe; Leipzig, 1835); *le Bonheur* (das Glück; Manheim, 1837); *le Prétendant* (der Praetendent; Leipzig, 1842); *la Comtesse de Chateaubriand* (die Græfin Chateaubriand, Ibid., 1843, 3 vol., 2e édit., 1846); *les Femmes de George Sand* (George Sand's Frauenbilder; Bruxelles, 1845); *Trois villes royales dans le Nord* (Drei Kœnigsstaedte im Norden; Leipzig, 1845, 2 vol.); *le Comte belge* (der belgische Graf; Manheim, 1845); *Paris en 1847* (Paris, 1848), etc.; puis des œuvres historiques ou politiques telles que : *le Nouveau siècle* (das neue Jahrhundert; Leipzig, 1832-1833, 2 vol.); *la Jeune Europe* (das junge Europa; Manheim, 1833-1837, 4 vol.); une *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deut. Litteratur; Stuttgart, 1840, 4 vol.); un livre important sur *le Premier parlement allemand* (das erste deutsche Parlament; Leipzig, 1849, 3 vol.), etc.; enfin des œuvres de critique humoristique, entre autres des *Impressions de voyage* (Reisenovellen; Manheim, 1834-1837, 6 vol.; 2e édit., 1847), montrant autant d'aigreur contre la mère patrie que les *Reisebilder* de Henri Heine; *Caractères modernes* (Moderne Charakteristiken; Ibid., 1835, 2 vol.); *les Châteaux de plaisance français* (die franzœsische Lustschlœsser; Ibid., 1840, 3 vol.); *le Bréviaire du chasseur* (das Jagdbrevier; Leipzig, 1841), etc.

M. Laube a aussi abordé le théâtre; son *Gustave-Adolphe* ne fut qu'une œuvre de jeunesse; mais on a beaucoup applaudi son *Monaldeschi*, sa *Sorcière* (die Bernsteinhexe), son *Struensée* et les comédies *Rococo*, *Gottsched et Gellert*, *le prince Frédéric*, etc. Ses *Œuvres dramatiques* (Dramatische Werke) ont paru à Leipzig (1845-1848, 6 vol.). Il a dirigé avec succès pendant dix ans (1832-1844) *la Gazette du monde élégant* (Zeitung für die elegante Welt), transformée plus tard en *Gazette élégante* (Elegante Zeitung). Il a eu aussi la direction anonyme du *Journal de minuit* (Mitternachtszeitung). Il a donné une édition des *Œuvres complètes* (Saemmtliche Werke) de Heine (Leipzig, 1838, 10 vol.). Il a publié un volume sur l'histoire de sa direction à Vienne et un volume sur l'histoire des *Théâtres de l'Allemagne du Nord* (das norddeutsche Theater; Leipzig, 1872). Il a entrepris une édition complète de ses œuvres en quinze volumes (Gesammelte Schriften, 15 vol., 1875 et suiv.)

LAUGÉE (Désiré-François), peintre français, né à Maromme (Seine-Inférieure), le 25 janvier 1823, entra en 1840 dans l'atelier de M. Picot et suivit cette même année les cours de l'École des beaux-arts; il débuta ensuite au Salon de 1845 et aborda à la fois l'histoire et le portrait. Outre des *Portraits* (1845-1853), il a exécuté entre autres œuvres remarquées aux Salons : *Van Dyck à Saventhem*, *le Meurtre de Rizzio*, *la Mort de Zurbaran*, commandé par le ministère de l'intérieur (1850); *le Siège de Saint-Quentin*, *la Mort de Guillaume le Conquérant* (1853); *Lesueur chez les Chartreux*, *M. Leroux* (1855); *Sainte Élisabeth de France*, *le Déjeuner du moissonneur*, *Sur le pas de la porte* (1857); *la Leçon d'équitation*, *les Marandeurs* (1859); *la Récolte des œillettes*, *la Bonne nouvelle*, *la Sortie de l'école* (1861); *Saint Louis lavant les pieds aux pauvres*, acquis par le ministère d'État; *la Bouillie*, *le Nouveau-Né* (1863); *Épisode des guerres de Pologne en 1863*, *le Repos* (1864); *Sainte Élisabeth de France lavant les pieds des pauvres* (1865), tableau qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867 et qui a été acheté par l'empereur; *la Petite Curieuse* (1866); *la Pia dei Tolomei*, *Jeune fille de Picardie* (1869); *Baptême de Clovis* et *Sainte Clotilde secourant les pauvres*, dessins d'après des peintures murales exécutées dans l'église Sainte-Clotilde (1870); *Louis IX et ses trois enfants* (1874); *la Jeune ménagère* (1875); *Ange du Rosaire* (1876); *Allant à matines*, *le Cierge à la madone* (1877); *une Vieille femme*, *un Vieillard* (1878), *le Triomphe de Flore*, peinture décorative pour l'Hôtel continental (1879), etc. Citons encore les peintures murales exécutées dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Quentin, et à la Trinité, à Paris, etc. M. D. Laugée a obtenu une 3e médaille en 1850, une 2e en 1855, et un rappel en 1859, une 1re médaille en 1861 et un rappel en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

LAUGEL (Antoine-Auguste), littérateur français, né à Strasbourg, le 20 janvier 1830, ...

à l'École polytechnique, en 1849, d'où il passa à celle des mines. Reçu ingénieur des mines, le 17 février 1855, il se fit bientôt mettre en disponibilité, se livra à des travaux scientifiques et littéraires et devint secrétaire du duc d'Aumale.

On cite de lui : *Études scientifiques* (1859, in-18); *Science et philosophie* (1862, in-18); *la Voix, l'Oreille et la musique* (1867, in-18); *l'Optique et les arts* (1869, in-18); *les Problèmes* (1873, in-8): ouvrage composé de trois parties publiées d'abord séparément : *les Problèmes de la nature, les Problèmes de la vie* et *les Problèmes de l'âme*, des études politiques, historiques ou biographiques : *les États-Unis pendant la guerre* (1861-1865) (1865, in-18), ouvrage contesté au point de vue de la vérité historique et de l'impartialité; *l'Angleterre politique et sociale* (1873, in-18) : *Grandes Figures historiques* (1875, in-18), *Lord Palmerston et lord Russell* (1876, in-18); *Louise de Coligny* (1877, in-8); *la France politique et sociale* (1877, in-8). Il a collaboré à la *Revue de géologie* de M. Delesse, à la *Revue des sciences et de l'industrie* de M. Gaudeau, et principalement à la *Revue des Deux Mondes*.

LAUGIER (Jean-Nicolas), graveur français, né à Toulon, le 22 juillet 1785, débuta au Salon de 1817 et attacha dès lors son nom à un grand nombre de collections et d'ouvrages illustrés. Parmi ses envois au Salon, nous citerons : *Léonidas aux Thermopyles, Napoléon Ier*, d'après David; *Héro et Léandre, la Mort de Léandre*, d'après Delorme; *Zéphyr se jouant sur les eaux*, d'après Prud'hon; *la Mort de Sapho, la Peste de Jaffa*, d'après le baron Gros; *Mme de Staël*, d'après Gérard : *Pygmalion*, d'après Girodet; *Daphnis et Chloé*, d'après M. Hersent : *le Tibre*, figure antique; *le portrait de Washington* d'après M. Léon Cogniet, etc. (1817-1840), puis, après une interruption de neuf ans, *la Belle Jardinière*, de Raphaël, la *sainte Cécile*, de Stella (1852), *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après S. Vouet (1863). On a encore de lui : *la Sainte Famille*, de Léonard de Vinci, *la Vierge au lapin blanc*, du Titien, et d'après Girodet, les gravures d'*Hymen et Naissance* (1812, in-4, Imprimerie impériale), ainsi que les vignettes d'un *Don Quichotte* illustré (1820, in-8). M. J.-N. Laugier a obtenu une médaille d'or au Salon de 1817, une 1re médaille en 1831, et la décoration au mois de janvier 1835. — Il est mort à Argenteuil le 24 février 1875.

LAUMOND (Louis-Félix), député français, né à Ussel (Corrèze), le 21 novembre 1829, s'établit avocat dans sa ville natale, dont il fut maire jusqu'au 24 mai 1873. Porté comme candidat républicain, aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement d'Ussel, il obtint au premier tour de scrutin une minorité de 3908 voix, et fut élu le 5 mars au scrutin de ballottage, par 5577 voix, contre 5228 obtenues par M. L'Ebraly, représentant sortant et candidat monarchiste. Il fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6427 voix, sur 12 626 votants contre le même concurrent devenu candidat officiel. Redevenu maire d'Ussel, il représente le canton de Bugeat, au conseil général.

LAUNOIS (Gaspard-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 7 janvier 1806, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr, servit successivement dans le 11e régiment de dragons et au 55e de ligne et fit plusieurs campagnes en Afrique; mais, parvenu au grade de capitaine, il donna sa démission, en 1838. Après avoir rempli quelque temps à Bone les fonctions d'ingénieur civil, il retourna dans la Meurthe pour se consacrer à l'exploitation de ses propriétés. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il prit part aux luttes de l'opposition libérale contre le ministère, et après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le premier de la liste de son département, par 47 569 voix. Il vota dans un grand nombre de questions avec l'extrême gauche, avant comme après l'élection du 10 décembre, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

LAURENCIN (Paul-Aimé CHAPELLE, dit), auteur dramatique français, né à Beaumont (Calvados), le 10 janvier 1806, débuta, après 1830, au théâtre, où il a, pendant trente-cinq ans, fait représenter un très grand nombre de pièces, sous les pseudonymes de *Laurençin*, d'*Auvray*, de *Léonard* et de *Lucy*; mais c'est le premier qu'il a le plus souvent adopté, soit seul, soit dans sa collaboration avec Bayard et MM. Varin, Duport, Delaporte, etc. La plupart de ses vaudevilles ont été joués au Gymnase.

Parmi ses ouvrages, on a remarqué : *Ma femme et mon parapluie* (1835), comiquement interprété par Vernet; *Lestocq* (1836); *Une Maîtresse femme* (1837); *Mateo, ou les deux Florentins* (1838); le *Père Pascal* (1837); *Bocquet père et fils* (1840); *l'Abbé galant* (1841), un des meilleurs rôles de M. Bouffé; *Quand l'amour s'en va* (1843); *Turlurette* (1844); *le Vicomte Giroflée* (1846); *la Chasse aux millions* (1847); *les Cascades de Saint-Cloud* (1849); *J'ai marié ma fille* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852), drame; *Brelan de maris* (1854); *le Beau-père* (1857); *la Nouvelle Hermione* (1858); *Une Femme emballée* (1861); *M. et Mme Denis* (1862), opérette; *Folambô*, parodie (1863); *Lord Kincester* (1864); *Ces scélérates de bonnes* (1865); *Trois fenêtres sur le boulevard*, en un acte (1870), avec M. Grangé, etc.

Son fils, M. Paul-Adolphe CHAPELLE dit LAURENCIN, né à Paris en 1837, a été attaché comme rédacteur scientifique au journal *l'Ordre*. Il a publié : *l'Étincelle électrique* (1870, in-18); *l'Almanach scientifique* (1872 et années suivantes); *la Pluie et le beau temps* (1873, in-18), etc.

LAURENS (Joseph-Bonaventure), littérateur et artiste français, né le 14 juillet 1801, à Carpentras (Vaucluse), fut d'abord employé de l'administration des finances. Il fit de fréquents voyages entretint des relations avec des artistes et des archéologues, et se forma de riches collections de dessins. Musicien et compositeur, il fut organiste de plusieurs églises et fit graver diverses compositions. Il a été agent comptable de la Faculté de médecine de Montpellier.

Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor et de Nodier, M. Laurens publia, avec Jules Renouvier, une série de *Monographies monumentales* (1835-1839) sur les vieilles maisons de Montpellier, l'abbaye de Valmagne, les églises de l'Hérault, etc. On a encore de lui : *Souvenirs d'un voyage d'art à l'île Majorque* (1840, in-8); *Exemples d'architecture pittoresque* (1841), choisis dans le Bas-Languedoc; *Promenades à Lavalette* (1844); *De Lyon à la Méditerranée* (1854, in-8); *Instruction sur le procédé de peinture appelé aquarelle* (1858); des *Albums* de chemins de fer avec planches (1858); *Études théoriques et pratiques sur le beau pittoresque dans les arts du dessin* (3e édit. 1874, in-8, avec planches), etc.

LAURENS (Joseph-Augustin-Jules), peintre et

lithographe français, né à Carpentras, en 1825, frère du précédent, suivit l'atelier de P. Delaroche, cultiva surtout l'aquarelle et la lithographie et débuta par plusieurs *dessins* et *sépias* au Salon de 1840. Sept ans plus tard, il reçut du gouvernement, avec Hommaire de Hell, la mission de parcourir la Turquie, la Perse et l'Asie Mineure, et dirigea du côté des Portes de Fer ce voyage, pendant lequel il étudia et releva des sites et des costumes encore à peu près inconnus. Il a entrepris, en 1856, la publication de ces dessins dans un volumineux ouvrage, intitulé : *Voyage en Turquie et en Perse* (gr. in-fol.; 1856, et suiv.), dont divers fragments ont figuré dans *l'Illustration, le Tour du monde*, et au Salon de 1857. Il a exposé : *la Vue de la grande Chartreuse, les Environs de Vaucluse* (1840-1845); *les Bords du Danube, Téazich* (1850); *Sur la route de Téhéran* (1855); *Campagne de Téhéran, Près Marlotte* (1857), tableaux; *Méditation, Chiens*, d'après M. Diaz, *le Christ au tombeau, l'Amour couronné, Solitude, Religieuse* (1859), lithographies; *la Mer Noire à Sinope, Batteuse de beurre, Paysage dans l'ancien Comtat-Venaissin*, tableaux; *la Sadzouno de Taures*, aquarelle; *l'Abreuvoir*, d'après Mlle Rosa Bonheur, *Jeune ménage*, d'après M. Van Muyden, *Velléda*, d'après M. Cabanel (1861), lithographies; *Village fortifié de Lasguirt dans le Koraçan, Station de Teharradars, Portrait*, tableaux; *Étude de canards*, eau-forte; *l'Amour désarmé*, d'après M. N. Diaz, *Cerf et biches*, d'après Mlle Rosa Bonheur, *Passage d'un gué*, d'après M. Aug. Bonheur (1863), lithographies; *Téhéran, Laveuses de Taures* (Auvergne), tableaux; *Frontispice, Nature morte*, gravures, *le Lac*, d'après Decamps, *Moine romain*, d'après M. Cabanel, lithographies (1864); *Sur les toits à Téhéran, Souvenir de décembre*, tableaux; *Plaisirs d'été*, d'après M. Diaz, *Chienne perdue*, d'après M. Ph. Rousseau, lithographies (1865); *Cimetière turc, Teheschmeh-Aly à Rey*, tableaux; *Truands de campagne*, eau-forte; *Dormoir*, d'après M. A. Bonheur, *Chloé*, d'après M. Coessin Delafosse, lithographies (1866); *l'Hiver en Perse*, tableau, à l'Exposition universelle de 1867; *Forêt de Fontainebleau, Plateau d'Auvergne*, tableaux, (1868); *le Chemin des Sables, Giroflées et chrisanthèmes*, tableaux, neuf lithographies (1869); *la Femme de Loth*, tableau, *Un Janissaire*, d'après Decamps, lithographie (1873); *le Bosphore* et diverses lithographies d'après Troyon, Barye et Lalaisse (1874); *Une halte à la porte de Téhéran* et *Saint Waast après un temps de pluie* (1875); *Lavandières auvergnates, Frontières du Khoraçan et le Sar*, lithographies d'après Corot (1876); *Chrysanthèmes* (1877); *Temple antique à Vernègues* [Bouches-du-Rhône]; *Dahlias de Provence*, et un cadre de huit gravures (1878); *l'Ermitage de Humières* [Vaucluse] et *Reines-marguerites de Provence, Trois rues des Vosges*, d'après M. Bellel (1879), etc.

M. Laurens a obtenu une 3e médaille au Salon de 1853, un rappel en 1859, une médaille de 2e classe en 1864, une médaille à l'Exposition universelle de 1867 et la décoration en 1868.

LAURENS (Jean-Paul), peintre français, né à Fourquevaux (Haute-Garonne) le 29 mars 1838, d'une famille de cultivateurs, montra pour les arts des dispositions précoces, suivit les cours de l'École des beaux-arts de Toulouse et fut élève de MM. Léon Cogniet et Bida. Il débuta au salon de 1863 par la *Mort de Caton d'Utique* et exposa depuis régulièrement : la *Mort de Tibère* (1864); *Hamlet* (1865), *Après le bal* (1866); *Moriar-! Jésus et l'Ange de la Mort*; portrait de *l'Auteur* et *le Souper de Beaucaire*, dessin (1867), *Vox in deserto* et portrait de M. *Ferdinand Fabre* (1868); *Jésus guérissant un démoniaque, Hérodiade et sa fille* (1869); *Jésus chassé de la synagogue* et *saint Ambroise instruisant Honorius* (1870). Depuis le salon de 1872, la manière de M. Laurens fut très goûtée du public et quelques-uns de ses tableaux sont devenus célèbres : tels sont *la Mort du duc d'Enghien, le Pape Formose et Étienne VII* (1872); *la Piscine de Bethsaïda* (1873); *saint Bruno refusant les présents de Roger comte de Calabre* (1874); *Excommunication de Robert le Pieux* et *l'Interdit* (1875); *François de Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal* (1876); enfin et surtout *l'État Major autrichien devant le corps de Marceau* (1877), que la gravure, la photographie et même le théâtre ont rendu populaire. Cette toile a reparu à l'Exposition universelle de 1878 avec tous les tableaux ayant figuré aux salons depuis 1872. En 1879, M. Laurens a exposé un *Bernard Délicieux délivrant les emmurés de Carcassonne*.

On cite encore de cet artiste son portrait peint en 1876 pour la galerie des Uffizi de Florence et deux importantes séries de compositions pour des éditions de luxe de *l'Imitation* et des *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry. M. J. P. Laurens a obtenu une médaille en 1869, une 1re médaille en 1872 et la médaille d'honneur en 1877. Décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1874, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

LAURENT (Paul-Mathieu), dit LAURENT DE L'ARDÈCHE, homme politique et publiciste français, né à Bourg-Saint-Andéol, le 14 septembre 1793, fut avocat à la Cour de Grenoble, puis à Privas. Séduit, en 1829, par les doctrines saint-simoniennes, il s'en fit, dans le Midi, l'ardent propagateur; mais il repoussa, en 1832, les réformes introduites alors par Enfantin. M. Laurent fut un des défenseurs des accusés d'avril, puis quittant le barreau pour la magistrature, il fut nommé juge à Privas, en 1840. Après la révolution de 1848, il fut commissaire de la République dans le département de l'Ardèche et y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf. A la Constituante et à la Législative, il siégea et vota constamment avec l'extrême gauche. Sorti de la carrière politique, en 1851, il reprit ses travaux philosophiques ou littéraires et, en 1853, devint l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal, dont il fut depuis premier administrateur. — Il est mort à Versailles, le 7 août 1877.

Parmi ses publications, nous citerons : *Résumé de l'histoire du Dauphiné* (1825, in-18); *Résumé de l'histoire de la philosophie* (1826, in-18); *Histoire de Napoléon* (1828, in-18; 2e édit., 1838, in-8; 3e édit., 1849), sa principale œuvre historique et littéraire, illustrée par MM. Horace Vernet et Hipp. Bellangé; *Du Principe d'autorité en politique, des causes de sa décadence et des moyens de le relever* (1844); *De la Prescription en matière de partage d'ascendants* (1846); *Coup d'œil philosophique sur la révolution du 2 décembre* (1852); *Réfutation des Mémoires du duc de Raguse* (1857, in-8); etc. M. Laurent avait donné, dès 1828, sous le pseudonyme d'Uranelt Deleuze, une *Réfutation de l'abbé de Montgaillard*, dont il a signé, en 1843, la troisième édition de son vrai nom : il y tentait d'expliquer et de réhabiliter Robespierre. Il a collaboré au journal *le Globe*; fondé, avec M. Crepu, *l'Organisateur*, « journal de la doctrine saint-simonienne » (1829-1830), et écrit une partie des *Prédications* (1832, 2 vol. in-8). Il a travaillé au *Producteur*, feuille méridionale de 1833, au *Progressif du Gard* (1834), et, en 1848, à l'*Almanach républicain*, à *la République*, etc.

…RENT (Jean-Émile), administrateur et éco-
…e français, né à Bordeaux, le 10 août 1830,
…études de droit à Paris, fut nommé, au
…rs, chef de division à la préfecture de la
…, puis devint, en 1863, conseiller de pré-
… à Tours. Secrétaire général de la préfec-
…e l'Yonne en 1865, il fut nommé par
…rs préfet du Tarn, le 1er avril 1871, et de
…ène, le 22 janvier 1872. Appelé au poste
…taire général de la préfecture de la Seine,
…acement de M. Husson, le 10 janvier 1873,
…oqué après le 24 mai de la même année.
…mbre 1873, candidat pour les fonctions
…iller d'État, il échoua d'une voix devant
…ission de l'Assemblée nationale. Nom-
…5 janvier 1877, préfet de la Manche,
…placé aussitôt après le 16 mai; mais
… dans l'administration, à l'avènement du
…Dufaure, comme préfet du Doubs, le
…bre suivant, passa dans le Calvados le
…r 1878 et fut appelé à la présidence du
…e préfecture de la Seine, le 5 novembre
…M. Émile Laurent a été élu correspondant
…émie des sciences morales et politiques,
… 1872. Décoré de la Légion d'honneur
…il a été promu officier le 30 juillet

…rent s'est fait connaître comme écono-
…la publication de plusieurs ouvrages ou
…importants; nous citerons : *Études sur*
…*s de prévoyance* (1856, in-16); *le Paupé-*
…*s associations de prévoyance* (1860, in-8;
…l. in-8), ouvrage couronné par l'Acadé-
…iences morales; *les « Friendly Societies »*
…(1865, in-8); puis des mémoires sur *le*
…*nnage*, *la Liberté de l'imprimerie et*
…*rie*, *les Sociétés coopératives*, *les Hô-*
…*ospices*, etc. Il a collaboré au *Journal*
…*istes*.

…T (Émile), dit Colombey, littérateur
…é à Colombey (Meurthe), en 1819. a
… les lettres en prenant pour pseudo-
…m de sa ville natale. Il s'est spéciale-
…é de l'histoire littéraire anecdotique
… *la Journée des madrigaux* (1856,
…*non de Lenclos et sa cour* (1858,
…*les, salons et cabarets* (1858, in-18);
…*ties* (1859, in-18) ; *l'Esprit au théâtre*
…; *Histoire anecdotique du duel* (1861,
…*riginaux de la dernière heure* (1861,
…*nde des voleurs, leur esprit et leur*
…, in-18) : *la Cour de Ninon* (1867,
…M. Colombey a édité, en outre, *les*
…*resques de d'Assoucy*, *la Vraie his-*
…*de Francion*, par Charles Sorel, les
…*abarin*, etc. Il a collaboré à la *Revue*
…la seconde *Revue française*, etc.
…é à la bibliothèque de la Chambre
…il a publié, avec M. Mavidal, *les Ar-*
…*entaires de* 1787 à 1860 et *Cahiers*
…*éraux* (1868-1875, t. I-VIII, in-8).
…é de la Légion d'honneur.

…(Charles-Auguste), ingénieur et géo-
…, né à Écouen (Seine-et-Oise), le
…entra en 1837, à l'École des arts et
…ers, puis vint à Paris en 1840 et
…s de la Faculté des sciences et du
… des arts et métiers. Ouvrier chez
…et Cail, puis sous-ingénieur dans
…asones, il passa chez M. Degousée
… la fille et devint l'associé en 1848.
…é à Cadix pour explorer le bassin
… cette ville, il fit cesser des son-
…eux. Déjà renommé comme ingé-
…, il explora, en 1855, le sud de la province de Constantine et fit creuser un grand nombre de puits artésiens dans le Sahara algérien. En 1856, il alla sonder l'Attique pour le compte du gouvernement grec. Deux ans après, la compagnie du chemin de fer de Madrid à Alicante le chargea d'exécuter des sondages artésiens sur tout son réseau. En 1860 et 1861, le gouvernement espagnol lui confia une mission analogue à l'est et au sud du royaume. MM. Degousée et Laurent ont exécuté leurs travaux dans presque tous les pays du monde. L'Asie, l'Océanie même ont employé leurs procédés et leurs équipages. Ils ont obtenu les plus hautes récompenses aux expositions nationales ou universelles de Paris et de l'étranger.

M. Charles Laurent a publié, outre un *Voyage au Sahara oriental* (1859, gr. in-8, avec cartes et fig.), divers mémoires dans les comptes rendus de la Société géologique de France, et de plusieurs autres sociétés savantes, et, en collaboration avec M. Degousée, une seconde édition du *Guide du sondeur* (2 vol. avec atlas de 60 pl.).

LAURENT (François), historien et publiciste belge, né à Luxembourg, le 8 juillet 1810, fit ses classes dans sa ville natale, étudia la philosophie à Louvain, puis le droit à Liége où il fut reçu docteur en 1832. Après avoir exercé pendant deux ans, comme avocat, à Luxembourg, il devint en 1834 chef de la division de législation au ministère de la justice à Bruxelles. L'année suivante il fut nommé professeur de droit civil à l'université de Gand. En 1836, sous le ministère catholique de Decker, il fut maintenu malgré les tendances anti-papales de ses écrits, dénoncées par le parti clérical. M. Fr. Laurent a représenté l'opinion libérale au conseil communal de Gand.

Il est auteur d'un vaste ensemble d'ouvrages réunis sous le titre d'*Études sur l'histoire de l'humanité* (Bruxelles et Paris, 1860-1870, t. I-XVIII, in-8); puis d'une importante publication spéciale : *Principes de droit civil français* (1869-1876, t. I-XXIV), ouvrage devant former trente-deux volumes, et qui a été couronné par l'Académie royale de Belgique. Il a publié en outre : *De la Passion des catholiques pour la liberté*, lettre à M. de Morny (Gand, 1850, in-8) ; *Van Espen*, étude historique sur l'Église et l'État en Belgique (Bruxelles, 1860-1863, en 3 parties in-8 et in-18); *Lettres d'un retardataire libéral à un progressiste catholique*, adressées à M. Nothomb (Ibid., 1863, 2e édit., 1864, in-18); *Lettres sur la question des cimetières* (1864, 2 séries, in-18); *Lettres sur les Jésuites* (Ibid., 1865, in-18).

LAURENT (Jules), artiste français, né à Épinal, vers 1798, et fils du peintre d'histoire Jean-Antoine Laurent, mort en 1833, le remplaça comme directeur du musée départemental des Vosges. Il a exposé comme sculpteur, notamment en 1839, une *Jeune fille jouant avec un chevreau* qui obtint une 3e médaille. — Il est mort à Épinal, le 16 mai 1877.

M. Jules Laurent a publié en 1840, le *Catalogue des monnaies, médailles anciennes et modernes du musée des Vosges* (in-8). Il avait précédemment donné, avec son père et M. P. Laurent, son frère, ancien professeur à l'École forestière de Nancy, un *Cours de dessin linéaire à l'usage des écoles des beaux-arts et de celles des arts mécaniques* (1827, in-fol., et pl.).

LAURENT (Marie Luguet, dite Marie), artiste dramatique française, née à Tulle, en 1826, d'une famille vouée au théâtre, monta tout enfant sur la scène, joua, à Rouen, *Paul et Virginie*, avec son frère René, parut, à l'Odéon, dans le

rôle de Tullie, de *Lucrèce* (1843), et fut engagée, en 1846, pour les premiers emplois au théâtre de Bruxelles. Elle s'y maria avec le chanteur Laurent, mort en 1852, joua à Marseille, en 1846, sous le nom de Marie Laurent, et revint à Paris, où elle a été attachée successivement à l'Odéon, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Elle a trouvé dans *François le Champi* (1849), *Maître Favilla, la Poissarde, la Case de l'oncle Tom* (1853), *le Fils de la Nuit, les Chevaliers du brouillard* (1857), *la Czarine* (1868), *la Haine* (1874), *la Voleuse d'enfants* (1875), *les Fugitifs, Marie Tudor, la Tireuse de cartes, l'Espion du roi* (1876), etc., les rôles qui conviennent le mieux à la sonorité de son organe et à la forte accentuation de ses traits. Mme Marie Laurent a épousé en secondes noces M. Desrieux, alors acteur à l'Odéon.

LAURENT-PICHAT (Léon), littérateur et homme politique français, sénateur, né à Paris, le 12 juillet 1823, fut élevé à Saint-Mandé, dans l'institution Chevreau, puis suivit les classes du collège Charlemagne; accueilli de bonne heure dans la maison de M. Victor Hugo, il montra pour la poésie des dispositions précoces. A dix-huit ans, une belle fortune lui permit d'entreprendre, avec son ami, M. Henri Chevreau, le voyage d'Italie, de Grèce, d'Égypte et de Syrie. Un volume de vers composé par les deux amis, *les Voyageuses* (1844), fut le fruit de ce pèlerinage littéraire. En 1847, M. Laurent-Pichat publia seul les *Libres paroles*, recueil de poésies politiques et sociales. Après avoir travaillé au *Propagateur de l'Aube*, dirigé par M. Louis Ulbach, il devint rédacteur-propriétaire de la *Revue de Paris*, en 1854; il ne cessa jusqu'au moment de sa suppression (janvier 1858), d'y publier des vers, des nouvelles, et d'y faire de la critique littéraire. Il a réuni, en 1855, sous le titre de *Cartes sur table*, les récits qu'il y avait donnés : *le Bourgeois fantôme, la Villa de Piétro, le Secret de Polichinelle*.

En 1850, M. Laurent-Pichat, s'essayant aux œuvres de longue haleine, avait déjà publié la *Chronique rimée*, composée de trois parties : *les Légendes, la Chronique de Jacques Bonhomme, les Heures de Patience* : dans cette trilogie il se rattachait à l'école qui veut que la poésie se transforme au contact des idées modernes, et qu'elle aborde les problèmes de la philosophie sociale. Il donna ensuite plusieurs romans : *la Païenne* (1857, in-12); *la Sibylle* (1859, in-12); *Gaston* (1860, in-12); *Commentaires de la vie*, nouvelles (1868, in-18); un nouveau recueil de poésies, *Avant le jour* (1869, in-18), et une suite de leçons faites aux Conférences de la rue de la Paix et réunies sous ce titre caractéristique : *les Poëtes de combat* (1862, in-18), etc. Il fournit en outre une correspondance parisienne très remarquée au *Phare de la Loire*, et fut un des rédacteurs assidus de la *Correspondance littéraire*. En 1868, il prépara la fondation de *l'Encyclopédie générale*, à laquelle il resta ensuite étranger. Partisan déclaré des opinions radicales, il soutenait de sa bourse et de sa plume les feuilles démocratiques les plus avancées, entre autres *le Réveil*, où il fit le compte rendu du Salon pour les années 1869 et 1870; il encourut à plusieurs reprises d'assez rigoureuses condamnations personnelles.

Nommé représentant de la Seine, à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 101 366 voix, sur 290 823 votants. M. Laurent-Pichat prit place à l'extrême gauche et fit partie du groupe de l'Union républicaine. Lors de la discussion de la loi sur le recrutement de l'armée, intervenant entre MM. Denfert-Rochereau et Changarnier, il adressa à celui-ci cette apostrophe qui excita les réclamations de la majorité : « Nous nous appelons Belfort, et vous vous appelez Metz » (28 mai 1872). Élu, le 16 décembre 1875, sénateur inamovible, au septième tour de scrutin, le soixante-septième sur soixante-quinze, par 309 voix sur 591 votants, il présida, en janvier 1876, les réunions publiques organisées en vue des élections sénatoriales, et formula un programme qui garda son nom et qui fut adopté par les candidats du parti républicain avancé. M. Laurent-Pichat suivit la même ligne politique au nouveau Sénat, et repoussa, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre demandée par le cabinet de Broglie.

On cite encore de lui des publications poétiques récentes : *Avant le jour* (1870, in-18) et *les Réveils* (1880, in-18).

LAURENTIE (Pierre-Sébastien), publiciste français, né à Houga (Gers), le 21 janvier 1793, le jour même de la mort de Louis XVI, et fils d'un grainetier, fut élève, puis professeur au collège de Saint-Sever. En 1814, ayant fait une profession de foi royaliste, il fut nommé régent de rhétorique. Venu à Paris en 1816, il entra à *la Quotidienne*, et devint propriétaire d'un tiers du journal. Professeur de rhétorique au collège Stanislas en 1817 et professeur d'histoire à l'École polytechnique de 1818 à 1822, il accepta, à cette dernière date, une place de chef de bureau à la préfecture de police; mais il la quitta, l'année suivante, pour les fonctions d'inspecteur de l'instruction publique.

M. Laurentie fit dans son journal une opposition très vive au ministère Villèle et dut se retirer de *la Quotidienne*, en vendant sa part de propriété au comte d'Artois. Cette retraite donna lieu à un procès défendu par M. Berryer, que M. Laurentie gagna, mais qui le fit destituer (1826). Il revint alors à son journal, combattit vivement, en 1827, le ministère Martignac et soutint le cabinet Polignac jusqu'aux journées de juillet 1830. Après avoir abandonné la *Quotidienne* à M. de Brion, il fonda, en 1831, *le Courrier de l'Europe*, puis *le Rénovateur*, qui finit par se fondre dans l'ancienne *Quotidienne*, dont il reprit la direction sous l'inspiration [illegible] de M. Berryer. C'est alors que le publiciste légitimiste commença à développer la thèse de la liberté fondée sur le droit divin. A la suite de plusieurs poursuites, *la Quotidienne* se transforma dans *l'Union monarchique*, devenue simplement, en 1848, *l'Union*. — M. Laurentie est mort à Paris, le 9 février 1876.

Outre ses articles, longtemps journaliers, il a publié un grand nombre d'ouvrages : *De l'Éloquence politique, de son influence dans les gouvernements populaires et représentatifs* (1819, in-8); *Études littéraires et morales sur les historiens latins* (1822, 2 vol. in-8); *De la [illegible] au XIXe siècle* (1822, in-8); *Introduction à la philosophie, ou Traité de l'origine et de la [illegible] des connaissances humaines* (1826, in-8); *Considérations sur les constitutions [illegible]* (1826, in-8); *De l'Étude et de l'enseignement des lettres* (1828, in-8); *Methodus nova [illegible] philosophiae* (1827, in-8), une traduction de la *Vie d'Agricola* (1829); *De la Légitimité et de l'usurpation* (1830, in-8); *Histoire des ducs d'Orléans* (1832-1834, in-8); *De la Révolution en Europe* (1832, in-8); *Lettres sur [illegible]* (in-18); *Histoire de France, divisée par [illegible] depuis les origines gauloises jusqu'au présent* (1841-1843, 8 vol. in-18; 2e édit. [illegible]); *Théorie catholique des sciences* [illegible] (1836, in-8); [illegible] *l'Encyclopédie du XIXe siècle* (1835, in-8; [illegible]

1846); deux brochures *Sur la liberté de l'enseignement* (1844 et 1845); *De la Démocratie et des périls de la société* (1849, in-16); *De l'Esprit chrétien dans les études* (1852); un complément à sa *Histoire de France* (1855, in-8); *Histoire de l'empire romain* (1861-1862, 4 vol. in-8); *Mélanges* (1856, 2 vol. in-8); *Épisode de l'émigration française* (1859, in-18); et quelques autres opuscules ou brochures d'actualité, tels que : *les Rois et le pape* (1860, in-12); *Rome et le pape* (même année), *Rome* (1861, in-8), *l'Athéisme scientifique, Réponse à M. Renan* (1862, in-8); *le Pape et le Czar* (même année); *le Livre de M. Renan sur la Vie de Jésus* (1863, in-8), etc.

LAURIANO (Augustin-Tribonius), historien roumain, né vers 1815, compléta ses études à Vienne (Autriche), où il resta jusqu'en 1844. Appelé alors au collège de Saint-Sava, à Bucharest, comme professeur de philosophie, il fonda, avec M. Nicolas Balcesco, le *Magasin historique de la Dacie*, recueil de documents historiques concernant les pays roumains, puis *l'Universel*, revue scientifique et littéraire. En mars 1848, il passa en Transylvanie et prit part aux mouvements politiques. Après la soumission des Hongrois, il retourna à Vienne. En 1851, il fut rappelé en Moldavie par le prince Grégoire Ghika, comme inspecteur des écoles.

Les principaux ouvrages de M. Lauriano sont: *Tentamen criticum in linguam romanicam* (Vienne, 1840), où l'auteur s'efforce de démontrer que l'idiome actuel des Moldo-Valaques se rattache plus directement au latin qu'aucune autre langue néo-latine; *Coup d'œil sur l'histoire des Roumains des deux Dacies* (Ibid., 1846), publié simultanément en français, en roumain, en allemand et en latin; *Histoire des Roumains*, en III livres (Istoria Romanilor; Jassy, 1843), précis élémentaire, à l'usage des écoles, etc.

LAURIER (Clément), avocat et homme politique français, né à Sainte-Radegonde (Indre), le 15 février 1832, fit son droit à Paris et fut quelque temps secrétaire de M. Crémieux. Avocat de plusieurs grandes sociétés financières telles que la banque ottomane, le Crédit mobilier, etc., il se fit connaître dans les dernières années de l'Empire comme orateur politique, en défendant Vermorel rédacteur en chef du *Courrier français*, Peyrat poursuivi pour la participation de *l'Avenir national* à la souscription Baudin, M. Ulric de Fonvielle contre le prince Bonaparte, divers membres de l'Internationale dans le procès de [illegible], etc. Aux élections générales de mai 1869, il se présenta sans succès comme candidat radical dans la 1re circonscription du Var, contre M. Émile Ollivier, et, au mois de novembre suivant, il se désista devant M. Henri Rochefort dans la 1re circonscription de Paris.

Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Laurier fut nommé directeur général du personnel au ministère de l'intérieur et spécialement chargé de la direction politique. Il suivit la délégation du gouvernement de la Défense à Tours, puis à Bordeaux. Le 19 octobre 1870, il partit pour Londres et il contracta le 24, par l'intermédiaire des banquiers Morgan, un emprunt de 250 millions à 6 pour 100 remboursable en trente-quatre ans et dont les avantages et les charges ont été très diversement appréciés. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant du Var pour l'Assemblée nationale, mais il donna sa démission après la signature de la paix et fut réélu, le 2 juillet, dans le même département, et dans les Bouches-du-Rhône. Il opta pour le Var dont il [illegible] conseiller général au renouvellement du 8 octobre. Il prit d'abord place à l'extrême gauche; mais il se rapprocha peu après de la droite et, après la chute de M. Thiers, se fit inscrire à la réunion du centre droit.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la chambre des députés il se présenta dans l'arrondissement du Blanc (Indre), comme candidat monarchiste, et fut élu par 9109 voix, contre M. Lebaudy, constitutionnel, et M. Fombelle, républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui accordèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie, et le 14 octobre suivant, il fut réélu au Blanc, comme candidat officiel, par 8282 voix contre 4866 obtenues par M. Resnier, républicain. — M. Clément Laurier est mort subitement à Marseille le 20 septembre 1878. Il n'avait publié qu'une brochure : *la Liberté de l'argent* (1858, in-8).

LAUSSEDAT (Louis), médecin et homme politique français, né à Moulins (Allier), le 30 juillet 1809, étudia la médecine et, reçu docteur, s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il y devint un des membres les plus actifs de l'opposition, et acquit, par son talent médical, une nombreuse clientèle. Rédacteur du *Patriote* de Moulins, conseiller municipal, il prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur huit, par 47 922 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il parut quelquefois à la tribune pour soutenir diverses propositions démocratiques, et vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très vivement la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome. Repoussé néanmoins, aux élections de la Législative, par les démocrates socialistes de l'Allier, il reprit l'exercice de sa profession. Après le 2 décembre, il reçut l'ordre de quitter la France, et alla se fixer à Bruxelles. Il y fonda *l'Art médical* et fut élu associé de l'Académie de médecine de Bruxelles.

Il ne quitta la Belgique qu'en 1876, après son élection comme député dans la 1re circonscription de Moulins, par 4473 voix. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Union républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877 fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, par 5605 voix, contre 4545 données à M. de Tracy, préfet de la Gironde et candidat officiel, il fut nommé membre de la Commission d'enquête électorale et visita plusieurs départements. — Il est mort à Moulins, le 27 juillet 1878.

LAUSSEDAT (Aimé), officier français, parent du précédent, est né à Moulins (Allier), le 19 avril 1818. Élève de l'École polytechnique de 1838 à 1840, il fut classé, à sa sortie, dans le génie militaire et employé d'abord aux fortifications de Paris, puis aux travaux de défense dans les Pyrénées orientales. Répétiteur d'astronomie et de géodésie à l'École polytechnique en 1851 et professeur titulaire en 1856, il se démit en 1871 et ne garda que la chaire de géométrie au Conservatoire des arts et métiers, qu'il occupait depuis 1865. Capitaine en 1853, commandant en 1863, il fut promu lieutenant colonel en novembre 1870, pendant le siège de Paris, et chercha à établir des correspondances optiques avec les départements, mais sans résultat. Depuis, occupé d'aérostation militaire, il s'éleva, le 9 décembre 1875, avec plusieurs officiers du génie et MM. A. Tissandier et Godard, sur le ballon *l'Univers*, par

un temps défavorable : le ballon se déchira sous l'influence du givre, descendit avec une rapidité vertigineuse et M. Laussedat eut la jambe cassée; plusieurs de ses compagnons de voyage furent blessés. Fait colonel le 11 novembre 1874, il a été admis à la retraite en 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 11 mars 1868.

On doit à ce savant officier le perfectionnement de plusieurs instruments d'observations, notamment : la modification de la chambre claire de Wollaston, pour le lever des plans; l'invention d'un appareil adopté pour l'observation du passage de Vénus, l'application de la photographie aux observations astronomiques, etc. Outre un grand nombre de mémoires publiés dans les *Annales du Conservatoire des arts et métiers*, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le *Spectateur militaire*, le *Bulletin de la réunion des officiers*, etc., nous citerons de M. Laussedat : *Expériences faites avec l'appareil à mesurer les bases, appartenant à la commission de la carte d'Espagne* (1860, gr. in-8, avec 7 pl. et 23 tableaux), traduit de l'espagnol; *Leçons sur l'art de lever les plans* (1861, in-4, avec pl.); *Notice biographique sur Gustave Froment* (1865, in-8).

LAUZANNE DE VAUX-ROUSSEL (Augustin-Théodore, chevalier DE), vaudevilliste français, né à Vernelle (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, d'une ancienne famille de Bretagne, débuta avec bonheur au théâtre par une parodie, en vers burlesques, du drame d'*Hernani* : *Harnali, ou la Contrainte par cor*, interprété par Arnal, eut une longue suite de représentations. M. de Lauzanne devint dès lors le collaborateur intime de M. Duvert (voy. ce nom), dont il épousa la fille. Des succès nombreux, dus à cette communauté de travail, ont réuni leur nom d'une façon inséparable. Nous citerons parmi les pièces les mieux accueillies : *M. Chapotard* (1831); *l'Assassin* (1833); *la Filature* (1834); *M. et Mme Galochard* (1836); *la Femme de ménage* (1839); *Riche d'amour, Beau gaillard, Capitaine de voleurs* (1846); *la Poésie des amours* (1849); *A la Bastille, le Pont cassé, Supplice de Tantale* (1850); *Ce que femme veut*, etc. M. de Lauzanne a été décoré de la Légion d'honneur en 1853. — Il est mort le 15 octobre 1877.

LA VALETTE (Charles-Jean-Marie-Félix, marquis DE), diplomate français, ancien sénateur, né à Senlis, le 25 novembre 1806, entra dans la diplomatie, après 1830, devint secrétaire d'ambassade à Stockholm en 1837, consul général à Alexandrie en 1841, et ministre plénipotentiaire à Hesse-Cassel en 1846. Rappelé en 1849, il fut nommé, au commencement de 1851, envoyé extraordinaire à Constantinople, et occupa ces difficiles fonctions jusqu'au moment où, à l'occasion de la question des lieux saints, il demanda à rentrer en France, et fut remplacé, le 18 février 1853, par M. de La Cour. Le 23 juin de la même année, il fut fait sénateur. Accrédité de nouveau comme ambassadeur à Constantinople, dans des circonstances délicates, le 21 mai 1860, il fut en août 1861 envoyé auprès du Saint-Siège, en remplacement du duc de Grammont. Il y resta au milieu des fluctuations de la politique impériale, jusqu'à la retraite de M. Thouvenel du ministère des affaires étrangères (18 octobre 1862).

Un décret du 20 mars 1865 appela le marquis de La Valette au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. Boudet. Son administration fut signalée par quelques mesures de rigueur contre la presse, telles que la suppression du *Courrier du dimanche*, pour l'insertion d'une lettre de M. Prévost-Paradol (2 août 1866), par la suspension d'un certain nombre de conseils municipaux, notamment de ceux de Toulouse, d'Arles, de Vienne, par les troubles de Roubaix, conséquence de la nouvelle loi sur les co[illegible] (mars 1867), etc. Cependant, lorsqu'il se retira du ministère, il fut généralement loué par les journaux pour la modération avec laquelle il avait exercé son pouvoir discrétionnaire (novembre 186[illegible]).

Chargé, en l'absence de M. de Moustier, de l'intérim du ministère des affaires étrangères, en septembre 1866, c'est M. de La Valette qui eut à rédiger la fameuse circulaire du gouvernement français sur les affaires d'Allemagne. Il s'agissait d'y concilier l'acceptation optimiste des faits accomplis avec les susceptibilités nationales et [illegible] de la nécessité d'une réorganisation militaire. Aussi, à la fin de l'année 1868, lorsque la santé de M. de Moustier le força de renoncer à son portefeuille, M. de La Valette fut-il appelé à le remplacer. Dans ce nouveau poste, sa politique pacifique et conciliatrice fut marquée par ses [illegible] à la Chambre sur nos relations avec l'[illegible] avril 1869), et mieux encore par son [illegible] le différend franco-belge, né d'une [illegible] de chemins de fer et devenu menaçant pour la paix générale (juin-juillet). A la suite du message du 12 juillet 1869, promettant [illegible] libéral, il sortit du ministère et fut nommé ambassadeur à Londres; mais il quitta ce poste à l'avènement du cabinet parlementaire formé par M. Ém. Ollivier (3 janvier 1870). Le marquis de La Valette a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 15 avril 1852, et grand-croix le 10 juillet 1861.

LA VALETTE (Samuel WELLES, comte DE). Voy. WELLES DE LA VALETTE.

LA VALETTE (Adrien, comte DE), journaliste et administrateur français, né à Paris, en 18[illegible], d'une famille connue par ses sentiments [illegible] cupa, pendant la monarchie de Juillet, de [illegible] des sciences et de leurs applications, et avec [illegible] de MM. Bailly de Merlieux et Jullien (de [illegible] rédigea plusieurs publications périodiques [illegible] les journées de février 1848, pendant [illegible] il passe pour avoir sauvé le jeune duc de Chartres, il envoya, le 26, à la *Gazette de France*, qui ne l'inséra pas, une protestation contre l'adoption de la forme républicaine avant la convocation d'une Assemblée. Le 29 du même mois il créait au parti royaliste un organe [illegible] portant, dans le journal l'*Assemblée nationale*, feuille qui, entre les mains d'illustres hommes d'État du dernier règne, se dévoua au [illegible] de la fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon. Plusieurs fois poursuivie, [illegible] ou suspendue (1852-1856), l'*Assemblée nationale* s'était transformée sous le titre de *Spectateur* (juin 1857), lorsqu'elle fut définitivement supprimée à la suite de l'attentat du [illegible] 1858. Ce journal reparut en septembre 18[illegible], sous la direction de son fondateur.

M. le comte de La Valette, mêlé au mouvement industriel du second Empire, et [illegible] lement à la construction des premières lignes de chemin de fer de l'Italie, avait recueilli dans ses voyages des collections considérables [illegible] d'art pour lesquels il avait entrepris de [illegible] à Paris, sur le quai des Célestins, un [illegible] historique resté longtemps inachevé et occupé depuis 1877 par une institution des PP. [illegible] rieus.

LAVALLÉE (Joseph-Adrien-Félix), [illegible] français, né à Paris, le 8 août 1801, [illegible]

1836, le *Journal des chasseurs*, et publia des livres d'histoire ou de cynégétique. Nous citerons : *l'Espagne* (collection de *l'Univers pittoresque*, 1844-47, 2 vol.); *la Chasse de Gaston Phœbus, comte de Foix, etc.* (1854); *la Chasse à tir en France* (1854, illustré) : *la Chasse à courre en France* (1856); *les Récits d'un vieux chasseur* (1858); *Zurga le chasseur* (1860). Il a signé, avec M. L. Bertrand, le *Code du chasseur* (1861). — M. J. Lavallée, qui était aveugle depuis plusieurs années, est mort, dans le département de l'Allier, en juillet 1878.

LAVALLEY (Alexandre-Th.), ingénieur français, né en 1821, fit ses études au lycée de Tours et fut élève de l'École polytechnique de 1840 à 1842. Sorti dans le génie militaire, il donna sa démission avec le grade de sous-lieutenant, travailla en Angleterre, comme simple ouvrier, et se fit de même chauffeur-mécanicien afin d'étudier les locomotives et d'acquérir toutes les connaissances spéciales sur la matière. Revenu en France, il entra dans les ateliers de M. Ernest Gouin, son camarade d'école, puis à l'ouverture du canal de Suez, il s'associa avec l'ingénieur des ponts et chaussées M. Borel, mort en octobre 1868, prit l'entreprise du dragage du canal et s'engagea par contrat à extraire, en moins de trois ans, environ 45 millions de mètres cubes de sable et à les disposer régulièrement sur les rives, à l'aide de machines représentant le travail de plus de 100 000 hommes. En 1876, il obtint la concession des travaux du port de la Pointe-des-Galets à l'île de la Réunion et d'un chemin de fer reliant ce port à l'intérieur de l'île. M. Lavalley s'est porté sans succès, comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876, à Lisieux, et du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de Falaise.

LAVEDAN (Hubert-Léon), publiciste et administrateur français, né à Tours en juin 1826, fit une partie de ses classes au collège de Bordeaux, où il eut, en rhétorique, le prix d'honneur de la ville, et les acheva au collège de Tours. Entré, comme précepteur dans la famille de La Rochejaquelein à Orléans, il fut conduit à écrire dans la presse légitimiste et catholique de province et spécialement rédacteur de *la France centrale* de Blois, depuis 1848. Il fonda, en 1850, à Orléans le *Moniteur du Loiret*, supprimé, huit ans plus tard, par l'Empire. Il vint alors à Paris et fut successivement rédacteur de *l'Ami de la Religion*, de la *Gazette de France* puis du *Correspondant* dont il resta le chroniqueur politique jusqu'en 1870. Il prit part, dans cette dernière revue, aux luttes de l'opposition libérale contre l'Empire et à soutenir des procès de presse, dont l'un lui valut un mois de prison (1864). Il envoyait des correspondances à des journaux catholiques des départements et de l'étranger.

Après le 4 septembre 1870, M. Lavedan suivit à Tours et à Bordeaux la rédaction du journal *le Français*, dans lequel il fit une vive opposition au principal ministre de la Défense nationale, M. Gambetta. Dès le mois de mars 1871, il fut nommé par M. Thiers préfet de la Vienne, où la prépondérance de l'opinion légitimiste lui rendit la tâche facile, et passa, le 22 janvier 1874, dans la Loire-Inférieure où il trouva un accueil moins sympathique. Un décret du 10 septembre de la même année le rappela à Paris, en créant pour lui à la Bibliothèque nationale la place d'administrateur général adjoint; mais cette fonction fut supprimée en 1875, la commission du budget refusant le crédit nécessaire. M. Lavedan reçut alors le titre de préfet de première classe en disponibilité et prit la direction du *Correspondant*. Les relations intimes avec les sommités du parti catholique lui rendirent une situation officielle après l'acte du 16 mai 1877: il fut nommé directeur de la presse au ministère de l'intérieur, et ce fut à son inspiration qu'on attribua, outre la rédaction du *Journal officiel*, celle du *Bulletin des communes* dont les attaques contre les 363 députés des gauches soulevèrent tant de réclamations. Il suivit dans sa chute l'administration de MM. de Broglie et de Fourtou. A part les journaux ci-dessus mentionnés, M. Lavedan a collaboré au *Figaro* sous divers pseudonymes (*Louis Joubert*, *d'Auberives*, *Un Chrétien*, etc). Décoré de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873, il a été fait comte par le pape Léon XIII en avril 1880.

LAVELEYE (Émile-Louis-Victor DE), écrivain politique et économiste belge, né à Bruges le 5 avril 1822, fit ses études à l'Athénée de sa ville natale et vint les compléter à Paris au collège Stanislas. Il fit son droit à l'université de Gand, puis, à partir de 1848, se livra aux études économiques. Il écrivit d'abord dans les feuilles périodiques belges du parti libéral, puis débuta dans la *Revue des Deux Mondes* par un article remarqué sur *la Lombardie*, et fut dès lors un de ses collaborateurs. En 1864, il fut nommé professeur d'économie politique à l'université de Liège. En 1867, il représenta la Belgique au jury international de l'Exposition universelle, dans la section de peinture, et y remplit les fonctions de secrétaire. M. Emile de Laveleye qui a fait de nombreux voyages d'étude dans toute l'Europe, a été élu correspondant à l'Académie des sciences morales et politiques, au mois de mai 1869.

Voici la liste de ses principales publications : *Mémoire sur la langue et la littérature provençales* (Bruxelles, 1844, in-8); *Histoire des rois francs* (Ibid., 1847, in-8); *l'Armée et l'enseignement* (Ibid., 1848, in-8); *le Sénat belge* (Ibid., 1849, in-8); *Questions contemporaines* (Paris, 1863, in-18); *l'Enseignement obligatoire* (Bruxelles, 1859, in-8); *la Question de l'or* (Gand, 1860, in-18); la traduction des *Nibelungen* (1861, in-18; 2ᵉ édit., avec introduction et appendices); *Essai sur l'économie rurale de la Belgique* (Paris, 1863, in-18); *Études d'économie rurale, la Néerlande* (Ibid., 1864, in-18); *le Marché monétaire depuis cinquante ans* (Ibid., 1865, in-8); *Rapport sur l'Exposition universelle de Paris*, peinture, sculpture, dessin, bronzes, etc. (Ibid., 1868, in-8); *Études et essais* (Ibid., 1869); *la Prusse et l'Autriche depuis Sadowa* (1870, 2 vol. in-18); *Essais sur les formes du gouvernement dans les sociétés modernes* (1872, in-18); *l'Instruction du peuple* (1872, in-18); *Des Causes actuelles de guerre en Europe* (1873, in-8); *De la Propriété* (1874, in-18); *De l'Avenir des peuples catholiques* (1875, in-8); *le Protestantisme et le catholicisme* (1875, in-8); *Du Respect de la propriété privée en temps de guerre* (1875, in-8); *l'Afrique centrale* (1878, in-18), etc. La plupart de ces ouvrages ont paru par extraits dans la *Revue des Deux Mondes*; plusieurs ont été traduits en flamand, en hollandais, en suédois et en allemand.

LAVENAY (Victor DE), administrateur français, né à Paris le 22 mars 1814, d'une ancienne famille de Savoie, fit de brillantes études aux lycées Saint-Louis et Henri IV, et entra au Conseil d'État comme auditeur. Appelé par M. Jaubert en 1839 aux fonctions de chef de cabinet du ministère des travaux publics, il fut décoré peu de temps après. En 1850, M. Buffet, alors ministre de l'agriculture et du commerce, le nomma secrétaire général de son ministère. Rentré au

Conseil d'État, en 1852, en qualité de maître des requêtes, il fut désigné peu après pour le poste de commissaire du gouvernement près la section du contentieux. Il fut nommé conseiller en 1861. En diverses circonstances, notamment lors de la vérification des pouvoirs en 1864, et lors de la loi sur les sucres, il porta la parole devant le Corps législatif. En 1868, il devint président de la section des finances au Conseil d'État. Il a été admis à la retraite en 1872, et élu membre adjoint du tribunal des conflits, le 28 février 1876. M. de Lavenay a été promu officier de la Légion d'honneur en 1863 et commandeur le 14 août 1868.

LAVERGNE (Alexandre-Marie-Anne DE LAVAISSIÈRE DE), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 17 mars 1808, d'une ancienne famille noble d'Auvergne, fit ses études au collège Henri IV, où il eut pour camarade de classes le duc d'Orléans. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur le député Mauguin, fit son droit, puis entra au ministère de la guerre, où M. Martineau des Chenez, son oncle maternel, était secrétaire général. A partir de 1845, il y occupa le poste de chef de bureau aux affaires de l'Algérie. Il fut plus tard secrétaire des procès-verbaux du Conseil impérial de l'instruction publique. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 août 1862. — Il est mort à Paris, le 21 avril 1879.

M. A. de Lavergne débuta dans la littérature, en 1836, par des traductions et des nouvelles, et donna ensuite des romans qui eurent de la vogue; les principaux sont : *le Comte de Mansfeld* (1840); *la Pension bourgeoise* (1841, 2e édit., 1843); *la Duchesse de Mazarin* (1842, 2 vol. in-8; 2e édit., 1846); *la Recherche de l'inconnu* (1843, 2 vol. in-8), traduit en allemand en 1844; *Il faut que jeunesse se passe* (1851, 3 vol. in-8); *la Famille de Marsal* (1862, 7 vol. in-8); *l'Aîné de la Famille* (1863, 7 vol. in-8); *le Lieutenant Robert* (1868, in-18); *les Demoiselles de Saint-Denis* (1873, in-18); *la Circassienne* (1873, in-4), etc. Citons à part : *Châteaux et ruines historiques en France* (1845, gr. in-8 illustré). M. de Lavergne a aussi écrit plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes sont tirées de ses romans : *le Comte de Mansfeld*, en quatre actes (1841); *Mlle Aïssé*, en cinq actes, au Théâtre-Français, avec M. Paul Foucher (1854), etc.

LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce GUILHAUD DE), littérateur et économiste français, membre de l'Institut, sénateur, né le 24 janvier 1809 à Bergerac (Dordogne), fut élevé à Toulouse, écrivit dans la *Revue du Midi*, et fournit des mémoires au recueil de l'Académie scientifique de cette ville. Ses travaux littéraires le firent élire, dès 1830, au nombre des maîtres et mainteneurs des Jeux floraux. En 1838, il fut nommé professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Montpellier; mais il n'accepta pas ces fonctions et vint à Paris. Il entra au Conseil d'État, comme maître des requêtes, en 1842, puis au ministère des affaires étrangères, où il devint chef de division et fut élu député de l'arrondissement de Lombez en 1846. En 1848, il donna sa démission, reprit la plume et fut un des collaborateurs assidus de la *Revue des Deux Mondes*, où il inséra beaucoup d'articles sur l'histoire contemporaine et les relations extérieures, ainsi que des études de littérature, de voyages et d'économie politique. Ces divers travaux, sa collaboration au *Journal des économistes* et son *Essai sur l'économie rurale en Angleterre, en Écosse et en Irlande* (1854, in-8; 3e édit., 1858, traduit en anglais), le firent nommer, en 1855, membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de Léon Faucher. Il avait obtenu au concours, en janvier 1850, la chaire d'économie rurale à l'Institut agronomique de Versailles, qui fut supprimé en 1852. Candidat aux élections législatives de 1863, dans le Gers, il obtint une honorable minorité.

Elu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, dans le département de la Creuse, le quatrième sur cinq, par 30 115 voix, il siégea au centre droit et se montra l'adversaire le plus résolu du gouvernement républicain et de M. Thiers. Mais après l'insuccès des tentatives de restauration monarchique de l'année 1874, il déclara se rallier à la forme républicaine avec le maintien du suffrage universel. Président d'un groupe de représentants, il vota avec ses collègues l'amendement Wallon. Il fit partie de la nouvelle commission *des Trente*, en mai 1875, et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches, lors de la nomination de sénateurs inamovibles, il fut élu au 4e tour de scrutin, le 13 décembre 1875, le troisième sur soixante-quinze, par 353 voix sur 689 votants. Au nouveau Sénat, M. L. de Lavergne prit place au centre gauche, et appuya par son attitude et ses votes la politique de la majorité républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il se prononça contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie (23 juin). Depuis, sa santé ne lui permit pas de prendre part aux discussions du Sénat. Membre de la Société centrale de l'agriculture, il a été appelé, le 13 mars 1872, au conseil supérieur de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Lors de la reconstitution de l'Institut national agronomique, en 1876, il y fut nommé professeur d'économie rurale. M. Léonce de Lavergne a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 mars 1865, et commandeur, le 7 février 1878. Il avait été décoré de plusieurs ordres étrangers. — Il est mort à Versailles le 18 janvier 1880.

Sous le pseudonyme de *Ch. Saint-Laurent*, il a fait paraître, en 1841, un *Dictionnaire encyclopédique usuel* (gr. in-8), avec le concours de plusieurs professeurs de Toulouse. Citons encore de lui : *l'Agriculture et la population en 1855 et 1856* (1858, 2e édit. 1865, in-18); *Économie rurale de la France depuis 1789* (1860, in-18, [illegible] édit. 1866); *la Constitution de 1852 et le décret du 24 novembre* (1861, in-18); *l'Agriculture et l'Enquête* (1866, in-18); *les Économistes français du XVIIIe siècle* (1870, in-8); *les Assemblées provinciales sous Louis XVI* (1879, 2e édit. [illegible]).

LAVERGNE (Bernard-Martial-[illegible]), homme politique français, député, [illegible] don (Tarn), le 11 juin 1815, étudia la [illegible] et alla exercer [illegible] fut reçu docteur en 1839 et [illegible] ville natale. Elu, en 1849, représentant [illegible], le dernier sur [illegible] semblée législative, [illegible] 41 496 voix, il fit partie de la minorité [illegible] caine et protesta contre le coup d'État. [illegible] persévérant de l'Empire, il collabora aux journaux *le Temps* et *la Gironde*. Aux [illegible] 8 février 1871, pour l'Assemblée [illegible] obtint, sans être élu, 18 075 voix et [illegible] dans la vie politique qu'aux élections [illegible] vrier 1876, comme député de l'arrondissement [illegible] Gaillac; il obtint 10 324 voix contre [illegible] partagées entre deux concurrents [illegible] Il siégea au groupe de la gauche [illegible] majorité républicaine de la Chambre [illegible] du 16 mai 1877, fut un des 363 députés [illegible] réunies qui refusèrent un vote de [illegible] cabinet de Broglie. Il combattit [illegible] gouvernement dans son département [illegible]

publiait une série de petites brochures, sous forme de lettres, qui lui attirèrent des poursuites et une condamnation. Il fut réélu, le 14 octobre, par 9958 voix, contre 8233, obtenues par le baron Decazes, ancien représentant et frère du ministre, candidat officiel du maréchal et monarchiste. Le groupe de la gauche l'a élu président.

M. Bernard Lavergne, qui s'est beaucoup occupé d'agriculture, a publié : *Agriculture des terrains pauvres*, manuel pratique (1863, in-18); *l'Enquête, les souffrances de l'agriculture* (1866, in-8); *la Crèche* (1869, in-8); et dans un autre ordre d'idées : *Élections de 1869*; *Au clergé catholique* (1869, in-18); *l'Ultramontanisme et l'État* (1875, in-8; 1876, 2e éd. in-8), etc.

LAVERGNE (Claudius), peintre et critique d'art français, né à Lyon le 3 décembre 1814, étudia le dessin à l'école Saint-Pierre de cette ville et remporta le grand prix en 1834, puis entra l'année suivante chez M. Ingres qu'il suivit à Rome. Après avoir exposé à Paris plusieurs tableaux religieux, il s'adonna, depuis 1856, à la peinture sur verre, dessinant et peignant lui-même chaque pièce de ses compositions. Parmi ses verrières, on cite celles de Saint-Augustin et de Saint-Merry à Paris, de la cathédrale de Beauvais, des châteaux de Blois, de Villandry, d'Imberhorn (Angleterre), etc., sans compter la restauration des vitraux de la chapelle de Versailles. En 1877, il a reconstitué à Paris l'ancienne corporation des peintres-verriers dont il fut élu syndic-président. Il a obtenu, comme peintre, une médaille de 3e classe en 1845.

Attaché depuis 1855, en qualité de critique d'art, au journal *l'Univers*, M. Claudius Lavergne a publié : *Peintures de M. A. Flandrin à Saint-Vincent de Paul* (1854, in-4); *Exposition universelle de 1855, Beaux-Arts* (1855, in-8), extrait de *l'Univers*; *Du Réalisme historique dans l'art et l'archéologie*, etc. (1864, in-8); *la Part du lion à l'École des beaux-arts* (1864, in-8), etc.

Sa femme, Mme Julie Lavergne, née à Paris, le 3 décembre 1823, et fille de M. G. Ozaneaux, inspecteur général de l'Université, mort en 1852, a publié *les Neiges d'Antan*, nouvelles (1877-1878, 2 séries in-18); *les Légendes de Trianon, Versailles et Saint-Germain* (1879, in-18); *les Légendes de Fontainebleau* (1880, in-18), etc.

LAVERTUJON (André-Justin), journaliste français, né à Périgueux, le 23 juillet 1827, collabora, en 1849, au journal *le Républicain de la Dordogne*, puis vint à Paris où il fit partie du comité démocratique socialiste depuis juillet 1849 jusqu'au 2 décembre 1851. Après le coup d'État, il fit un voyage dans les Principautés danubiennes. A son retour, il publia quelques travaux sous le pseudonyme d'*Adrien Gilson*. En 1855, il prit la rédaction en chef du journal *la Gironde*, récemment fondé par M. Delamarre dans l'esprit conservateur. Ce journal, qui comptait alors cinq cents abonnés, jouissait des annonces judiciaires qui lui furent aussitôt retirées; mais il devint rapidement, sous la direction de M. Lavertujon, l'un des principaux organes de l'opinion démocratique et libérale en France, et le nombre de ses abonnés s'éleva jusqu'à dix mille. Il eut à subir un nombre considérable d'avertissements et plusieurs procès.

Candidat aux élections pour le Corps législatif en 1863, M. Lavertujon obtint la majorité dans la ville de Bordeaux, mais manqua l'élection de quelques voix, grâce au vote de la partie rurale de la circonscription. Il renouvela sa candidature aux élections générales de mai 1869 et obtint, au premier tour de scrutin, la majorité relative, sur [illegible]02 votants, avec 11 707 voix, contre 10 955 données au candidat officiel, M. Johnston, et 1130 à un candidat simplement dynastique, M. Clausel. Au second tour, il obtint 15 011 voix, contre 16 073 réunies par son concurrent officiel qui fut élu. Ce scrutin fut suivi, à Bordeaux, de quelques désordres. Aux élections partielles de Paris, au mois de novembre suivant, M. Lavertujon se porta candidat dans la 8e circonscription, puis se retira après avoir pris la parole dans quelques réunions publiques. Il avait été, l'année précédente, un des fondateurs de *la Tribune* avec MM. Pelletan et Glais-Bizoin. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé d'abord secrétaire du gouvernement de la défense nationale, puis rédacteur en chef du *Journal Officiel*, et vice-président de la commission de publication des papiers de la famille impériale. Appelé par M. Thiers au poste du consul général à Amsterdam, il donna sa démission le 27 mai 1873 et entra au *Temps*, où il fut chargé de la partie économique. Au mois d'avril 1879, porté par le parti républicain à une élection partielle de la Gironde, il vit opposer à sa candidature la candidature socialiste et illégale de M. Blanqui. Il abandonna la lutte après deux tours de scrutin (6 et 20 avril), dans lesquels il obtint seulement 4665 et 5333 suffrages.

M. Lavertujon a publié quelques brochures de politique et d'économie, puis un volume intitulé : *Histoire de la législature de 1857 à 1863* (Bordeaux, 1863, in-8).

LAVIGERIE (Charles-Martial Allemand-), prélat français, est né à Bayonne le 31 octobre 1825. Docteur en théologie, il se fit un certain nom dans l'enseignement classique et théologique, et devint professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de Paris. Il avait été appelé à différentes fonctions honorifiques à la cour de Rome, auprès de laquelle il avait été auditeur de Rote pour la France, et figurait parmi les prélats de la maison du pape, lorsqu'il fut nommé, par décret du 5 mars 1863, évêque de Nancy. Il fit partie, les années suivantes, du conseil impérial de l'instruction publique. Un décret du 12 janvier 1867 le fit passer au siège d'Alger, qui venait d'être érigé en archevêché. M. Lavigerie déploya dans notre colonie un grand zèle ecclésiastique et établit, entre autres fondations, des orphelinats pour les enfants de familles arabes décimées par la famine ; mais ses tentatives de propagande chrétienne auprès des indigènes le mirent aux prises avec le gouvernement militaire et donnèrent lieu, entre lui et le maréchal Mac-Mahon, à des débats qui eurent du retentissement (mai 1868). M. Lavigerie a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1866.

A part un certain nombre de livres élémentaires, on cite de ce prélat : *Exposé des erreurs doctrinales du jansénisme* (1858, in-8), résumé de ses leçons faites à la Sorbonne en 1856 et 1857 et un recueil de : *Decreta concilii provincialis Algeriensis* (in-8).

LA VILLEGILLE (Paul-Arthur Nouail de), archéologue français, né à Paris, le 13 mars 1803, entra d'abord dans le service militaire, où il parvint au grade d'officier d'état-major. Mis à la retraite, il reprit ses travaux d'archéologie et présida, à plusieurs reprises, la Société des antiquaires de France, dont il est un des plus anciens membres. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846.

On lui doit principalement : *Anciennes fourches patibulaires de Montfaucon* (1836, in-8, 6 plans); *le Journal historique et anecdotique du règne de Louis XV* (1849-1856, 4 vol. in-8), mis en ordre d'après les manuscrits de l'avocat Barbier; *Procès-verbaux des séances du Comité historique*,

avec Taranne (Imprimerie nationale, 1850, in-8); plusieurs notices dans l'*Esquisse pittoresque du département de l'Indre* (1844-1853, in-4) de M. de La Tremblais et un grand nombre de *Rapports*, *Notices* et *Mémoires*, surtout dans la collection de la Société des antiquaires de France.

LA VILLEMARQUÉ (Théodore-Claude-Henri HERSART, vicomte DE), érudit français, membre de l'Institut, né le 7 juillet 1815, à Quimperlé (Finistère), s'est fait surtout connaître par la publication de *Barzas-Breiz* (1839, 2 vol. in-8; 6e édit., 1867, in-18), recueil de chansons populaires avec traduction; *Contes populaires des anciens Bretons* (1842, 2 vol. in-8), précédés d'un essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table ronde; *Nouvelle grammaire bretonne* (1849, in-8); *Poëmes des bardes bretons du VIe siècle* (1850, in-8), traduits pour la première fois; *Notices des principaux manuscrits des anciens Bretons*, avec fac-simile des manuscrits (1856, in-8); *la Légende celtique en Irlande, en Cambrie et en Bretagne* (1859, in-18); *Myrdhinn ou l'Enchanteur Merlin* (1861, in-8); *le Grand mystère de Jésus* (1865, in-8), drame breton du moyen âge, suivi d'une étude sur le théâtre chez les nations celtiques, etc. Il a aussi collaboré à *la Bretagne ancienne et moderne*, et publié, après la mort de Legonidec, son *Dictionnaire français-breton* (Saint-Brieuc, 1857, in-4). M. de La Villemarqué a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions, le 21 mai 1858. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

LAVOLLÉE (Paul-Aimé), administrateur français, né à Dammartin (Seine-et-Marne), le 25 avril 1795, fut élevé au collège de Juilly, entra, en 1815, dans l'administration des douanes et fut appelé, en 1831, à l'inspection des finances. Il fut chargé, en 1837, d'une mission en Italie, à Malte, en Grèce, en Turquie et en Égypte, pour l'organisation du service des paquebots-postes du Levant, et, en 1839, d'une mission aux Antilles et aux États-Unis. A son retour, il passa, en qualité de sous-directeur, à l'administration des postes. Nommé, en 1843, directeur du commerce extérieur au ministère de l'agriculture et du commerce, il prit sa retraite en 1848. Rallié à la politique napoléonienne, il fut nommé, en 1852, conseiller-maître à la Cour des comptes. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 25 avril 1845.

Outre plusieurs articles insérés dans diverses revues et dans le *Dictionnaire de l'administration*, M. Lavollée a publié: *Notes sur les cultures et les productions de la Martinique et de la Guadeloupe* (1839, in-4); *Questions de douanes* (1839, in-8); *la Protection et la prohibition en France et en Angleterre* (1851, in-8), etc.

LAVOLLÉE (Charles-Hubert), littérateur français, neveu du précédent, né à Paris, le 11 octobre 1823, fit partie, en 1843, de la mission envoyée en Chine sous les ordres de M. de Lagrenée. A son retour (1846), il fut décoré de la Légion d'honneur et entra au ministère du commerce. En 1855, il passa au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau. Il donna sa démission pour être administrateur de la compagnie des omnibus de Paris.

Depuis 1846, M. Ch. Lavollée a collaboré successivement à la *Revue nouvelle*, à la *Revue de l'Orient*, à l'*Assemblée nationale*, à l'*Illustration* et surtout à la *Revue des Deux Mondes*. Il a publié séparément: *Voyage en Chine* (1852, in-8); *la Chine contemporaine* (1860, in-18); *les Chemins de fer en France* (1866, in-18), etc.

LAVOYE (Anne-Benoîte-Louise), cantatrice française, née à Dunkerque, le 28 juin 1823, suivit les cours du Conservatoire de Lille et de celui de Paris, où elle fut élève de Mme Damoreau et d'où elle sortit en 1842, avec le premier prix d'opéra comique. L'année suivante elle débuta à la salle Favart, dans l'*Ambassadrice*, créa ensuite *la Syrène* et *Haydée*, et parut dans *le Domino noir*, *la Part du Diable*, *les Diamants de la couronne* et autres pièces ou reprises de cette époque. En 1849 elle quitta Paris et voyagea à l'étranger ou dans les départements. Elle a [illegible] le grand opéra et l'opéra comique à [illegible], Bruxelles, Marseille, Lyon, Bordeaux et Rouen.

LAVRIGNAIS (Alexandre-Auguste-Gustave [illegible] DE), ingénieur et sénateur français, né à [illegible] (Antilles Espagnoles), le 2 septembre 1806, [illegible] études au lycée de Nantes et entra à l'École polytechnique en novembre 1825. Classé à sa sortie dans le génie maritime, il devint sous-ingénieur en 1834, ingénieur de 1re classe en 1848 et directeur des constructions navales le 12 avril 1854. Attaché d'abord à l'établissement d'Indret, puis à divers ports et en dernier lieu à Cherbourg, il fut appelé au ministère de la marine, comme directeur du matériel, au moment de la guerre de Crimée. Quelque temps après, il fut nommé membre du conseil de l'Amirauté et promu inspecteur général le 9 avril 1864. Retraité en 1871, il alla habiter son château de Bois-Chevalier près Legé, dont il représente depuis longtemps le canton au conseil général de la Loire-Inférieure. Porté sur la liste légitimiste, dans le même département, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le dernier sur trois, au 3e tour de scrutin, par 166 voix sur 323 électeurs. Il prit place à l'extrême droite et vota, le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés demandée par le cabinet de Broglie. Aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il fut réélu [illegible] par 184 voix sur 321 votants. Officier de la Légion d'honneur, le 7 septembre 1850, il a été promu commandeur le 1er janvier 1857.

LAWRENCE (John-Laird-Mair, 1er baron), homme d'État anglais, né le 4 mars 1811, [illegible] études à Foyle-College de Londonderry, [illegible] East-India College d'Haileybury. Il fut nommé [illegible] en 1829, substitut du commissaire [illegible] ral de Delhi en 1831, administrateur [illegible] passa avec ces fonctions à Panipot, et [illegible] ministrateur de la division du Sud, [illegible] décembre 1836. Il séjourna en Europe de [illegible] 1842, revint aux Indes et s'y occupa surtout [illegible] rentrée des impôts. Il fut bientôt nommé [illegible] veur de la grande division centrale du [illegible] où il attira l'attention du gouverneur général [illegible] Hardinge, qui le fit commissaire des [illegible] au delà du Setledje, annexées aux Indes après [illegible] guerre de 1845. Après la seconde guerre [illegible] Penjab, en 1849, il fit partie, ainsi que [illegible] sir Henry Lawrence, du nouveau bureau [illegible] ministration de cette importante province [illegible] bureau fit beaucoup de bien; il réforma [illegible] tème civil, militaire, judiciaire et [illegible] tout entier et, en deux ans, fit régner [illegible] glaises. Aussi, lors de l'effroyable révolte de [illegible] le Penjab resta-t-il fidèle à l'Angleterre, [illegible] tribua même puissamment au maintien [illegible] glais dans l'Inde. Un an auparavant, [illegible] Lawrence avait été créé chevalier [illegible] du Bain; il fut nommé grand-croix en [illegible] baronnet en 1858, ainsi que membre du [illegible] privé et chevalier de l'Étoile de l'Inde.

Au mois de décembre 1863, il succéda [illegible] Elgin comme gouverneur général de l'Inde [illegible]

...il des directeurs de la Compagnie des Indes
...ssura une pension annuelle viagère de
...0 francs qu'il a été autorisé à cumuler avec
...raitement de vice-roi et de gouverneur gé-
... En octobre 1868, il assura les conquêtes
...nes par une guerre au Nord-Ouest contre
...ghans. Il se démit de ses fonctions la même
... et fut élevé à la pairie en 1869 avec le
...de baron Lawrence de Penjab. Il a été
...re et président du Bureau des écoles de
...s de 1870 à 1873. Sir John Lawrence a
...ru docteur des universités de Cambridge et
...rd. On le regardait comme un ardent avocat
...ropagande chrétienne dans les Indes. — Il
...rt le 27 juin 1879.

...RENCE (William-Beach), jurisconsulte
...ain, né à *New-York*, le 22 octobre 1800,
... avocat dans cette ville en 1823, après
...sité l'Europe. Nommé, en 1826, secrétaire
...ade, puis ministre à Londres, il vint à
...1828, pour traduire du français l'*Histoire*
...*cession de la Louisiane* de Marbois. De
... à New-York en 1830, il reprit la pro-
...l'avocat et acquit une grande autorité dans
...tions du droit international et du droit
.... En 1850 il alla s'établir à Ochre-Point
...sland), y remplit diverses fonctions et
...neur de cet État. Depuis il se renferma
...travaux de droit.
...dit une nouvelle édition de *Elements of*
...*onal law* de Wheaton, qu'il a fait suivre
...*mmentaire sur les éléments du droit in-*
...*al et sur l'histoire des progrès du droit des*
...*ns*, 1868-1872, 3 vol. in-8), en français.
...ore de lui dans notre langue : l'*Indus-*
...*ue et l'esclavage des nègres aux États-*
..., br. in-8); *Étude de droit internatio-*
...*mariage* (Genève, 1870); puis en an-
...*ites et perquisitions* (Visitation and
...8); *the Treaty of Washington*. (Prov.
...*pacité des Américaines mariées à l'é-*
...bilities of Amer. women married
...1); *Administration of equity juris-*
...oston, 1874).

...lexandre), avocat et littérateur fran-
...aris, en novembre 1809, fils de Jean-
..., l'auteur de l'*Ami des lois*, mort en
... sous M. de Montalivet, au ministère
...r, où il devint chef de bureau. Il
...mission et alla passer quelque temps
..., puis s'inscrivit au barreau de Paris.
...fut plusieurs mois rédacteur en chef
...En 1852 il fut appelé à Genève par
...et chargé du cours de droit romain
..., puis de celui de droit anglais et de
...tional.
...Alexandre Laya : le *Guide munici-*
...*ur* 1843 (1842, tableaux in-plano);
...*, ou Résumé de la législation an-*
...*forme de codes* (1845, 2 vol. in-8);
...*iques sur la vie privée, politique et*
...*M. Thiers*, (1846, 2 vol. in-8),
...s le titre de *Histoire populaire de*
...(1872, in-18); *De la Présidence de*
...(1848, in-12); *les Romains sous la*
...850, in-8); *le Congrès des peuples*
...in-8); *Philosophie du droit* (1865,
...*moire* (1873, in-8); *Caïn, drame*,
..., in-18), sans compter de nom-
...le journaux. Il a signé, avec M. Léon
...ion des *OEuvres de J.-L. Laya*,
...36, 5 vol. in-8), et publié, en
...titre de *Théâtre de M. Alexandre*
...s non jouées de *César Borgia*,
...*Corinne* et *Paul Didier*.

LAYA (Léon), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1810, a été, pendant quelques années, bibliothécaire au palais de Fontainebleau, et s'est principalement occupé de théâtre. Après avoir collaboré avec plusieurs auteurs et signé quelques pièces de son simple prénom, il obtint de complets et brillants succès à la scène. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1860, M. Léon Laya a été promu officier le 7 août 1867. — Il est mort par suicide à Paris, le 5 septembre 1872.

On a de lui : *la Liste de mes maîtresses* (1828), et *Un Mari du bon temps* (1841), comédies en un acte, avec M. Regnault; *la Lionne* (1840), en deux actes, avec M. Ancelot; *le Hochet d'une coquette*, *l'OEil de verre*, *Je connais les femmes* (1840), vaudevilles en un acte; *le Premier chapitre*, en un acte; *Une Maîtresse anonyme* (1842), en deux actes; *la Peau du Lion* (1844), en deux actes; *l'Étourneau*, en trois actes; *Georges et Maurice*, en deux actes; *Rage d'amour*, *le Groom*, en un acte; ces quatre derniers avec Bayard (1844-1849); *Emma, ou Un Ange gardien*, en trois actes (1844); *le Poisson d'avril* (1845), en un acte; *Un Coup de lansquenet* (1847), en deux actes; *Léonie* (1848), mélodrame en un acte; *les Cœurs d'or* (Gymnase, 1854), en trois actes, avec M. J. de Prémaray; *les Jeunes gens* (Français, 1855), en trois actes, imitation originale des *Adelphes*, de Térence; *les Pauvres d'esprit* (Ibid., 1856), en trois actes; *le Duc Job*, en quatre actes (1859-1860), l'un des succès de vogue les plus soutenus du Théâtre-Français; *la Loi du cœur*, en trois actes (même théâtre, 1862); *Madame Desroches*, en quatre actes (même théâtre, 1867), etc.

LAYARD (Austen-Henry), voyageur et homme politique anglais, né à Paris, le 5 mars 1817, appartient à une de ces familles protestantes que la révocation de l'édit de Nantes fit passer en Angleterre. Après avoir terminé son éducation, il étudia quelque temps la jurisprudence et l'abandonna pour voyager avec un de ses amis. Il parcourut l'Asie Mineure et la Syrie, pendant l'automne de 1839 et l'hiver de 1840, et suivit la rive droite du Tigre où l'on supposait avoir été l'emplacement de l'antique Ninive. En 1842, il avait traversé une seconde fois Mossoul, et à cette époque il y avait rencontré le consul de France, M. Botta, qui lui communiqua les dessins des sculptures gigantesques et des bas-reliefs dont il venait de révéler l'existence.

Après avoir obtenu de sir Stratford-Canning, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, les moyens nécessaires pour prendre part à ce grand travail de découvertes, M. Layard partit pour la Turquie d'Asie au mois d'octobre 1845, en ayant soin de garder le secret le plus absolu sur l'objet de son voyage. De Mossoul, il descendit le cours du Tigre sur un frêle radeau, aborda la rive gauche après quelques heures de navigation, pour prendre à sa solde un groupe d'Arabes errants, et commença les fouilles sur un monticule situé à vingt minutes de chemin, et à l'est du village portant le nom caractéristique de Nemroud. Dès le premier jour elles produisirent d'importants résultats, et la conviction fut pour lui acquise qu'il venait de découvrir l'ancienne Ninive. Les nombreux bas-reliefs, sculptures, inscriptions, qu'il en a exhumés, furent promptement transportés au *British museum* de Londres et formèrent une collection analogue à celle que le musée du Louvre doit à M. Botta. Ces découvertes ont été gravées et publiées dans un atlas in-folio; M. Layard les a décrites lui-même avec un soin scrupuleux dans son ouvrage intitulé *Ninive et ses ruines* (Nineveh and its remains; 1849, in-8).

A son retour, il fut nommé, en récompense de ses travaux, attaché d'ambassade à Constantinople. Lors de la retraite de lord Palmerston en 1852, il fut appelé, par lord J. Russell, au poste de sous-secrétaire d'État au département des affaires étrangères, et entra, la même année, à la Chambre des communes, comme représentant d'Aylesbury. Il ne tarda pas à y prendre une position brillante parmi les membres du parti libéral ; ce fut lui qui, par ses efforts réitérés, fit passer la motion de M. Rœbuck sur l'enquête des événements de Crimée. Il ne réussit pas de même, en 1855, lorsqu'il se fit l'organe des plaintes générales contre l'administration civile, et qu'il exposa ses plans pour en réformer les parties défectueuses. En même temps il repoussait l'offre des lords Derby et Aberdeen, d'accepter une place dans leur cabinet. En 1854, il suivit en amateur les opérations de l'armée alliée jusqu'en Crimée, et en 1856, après la conclusion de la paix, il fonda à Constantinople une banque nationale, dont il fut président. Il est devenu membre du Conseil privé en 1868. Nommé ambassadeur près du sultan, le 24 avril 1877, en remplacement de lord Eliot, il eut à traiter les délicates questions des îles de Ténédos et de Chypre, et à lutter pour la sauvegarde des intérêts anglais dans la lutte dont l'Orient était le théâtre. Jaloux d'exercer sur l'esprit du sultan une influence décisive, il s'est fait particulièrement remarquer par l'âpreté de ses réclamations pour la réforme de l'administration et de la politique ottomanes (décembre 1879). M. Layard a été élu, en 1854, correspondant de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).

LAYRLE (Marie-Jean-François), marin et administrateur français, né à Tarbes, le 6 mai 1791, fut élève de l'École navale de Brest, et obtint successivement les grades de lieutenant de vaisseau (1830), de capitaine de corvette (1837) et de capitaine de vaisseau (1843). L'année précédente, il avait été nommé gouverneur de la Guyane française (1842) ; puis, il passa, en la même qualité, à la Guadeloupe. Rappelé après la révolution de Février, il quitta le service actif pour entrer dans l'administration et devint directeur du personnel et des mouvements de la flotte (janvier 1849). Par décret du 21 juin 1853, il entra au Conseil d'État. Il a été admis depuis à la retraite avec le titre de conseiller en service extraordinaire. M. Layrle a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 28 avril 1847.

De ses deux fils, l'un, Charles-Louis-Marie, né en 1831, a été nommé le 1er mai 1857 sous-ingénieur des constructions navales : il est décoré de la Légion d'honneur; l'autre, Charles-Jules, né en 1834, capitaine de frégate depuis le 3 août 1867 et officier de la Légion d'honneur depuis le 13 août 1863, a été nommé capitaine de vaisseau le 4 juin 1871. M. Ch. J. Layrle a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*.

LAZARE (Louis-Clément), publiciste français, né à Paris, le 7 octobre 1811, s'occupa d'études municipales et de recherches historiques sur Paris, et soumit au Conseil général de la Seine, en 1850, sur les grands travaux de restauration et de reconstruction de la ville, deux *Mémoires* dont les conclusions furent officiellement approuvées. Il a publié avec son frère, M. Félix Lazare : *Dictionnaire des rues et monuments de Paris* (1844, in-4; 2e édit., 1855), et fondé, avec le même, la *Revue municipale*, qui, à partir de 1848, parut trois fois par mois, et fut supprimée, en 1861, pour contravention aux lois de presse. Il a fondé, en 1877, *le Conseiller municipal*.

M. L. Lazare a publié, sous le titre de : *Bibliothèque municipale : les Quartiers pauvres de Paris* (1869, in-18); *le Vingtième arrondissement* (1870, in-18). Nous citerons encore : *la France et Paris* (1872, in-8); *Paris, son administration ancienne et moderne* (1856, in-18). — Il est mort le 16 mars 1880.

LAZERGES (Jean-Raymond-Hippolyte), peintre français, né à Narbonne, le 5 juillet 1817, et fils d'un boulanger de cette ville, ne put suivre qu'à vingt ans les goûts d'artiste qu'il avait manifestés dès l'enfance. Il vint à Paris en 1837, étudia quelque temps sous David d'Angers, puis sous François Bouchot, et débuta par un *Portrait* au Salon de 1840. Il a principalement exécuté depuis cette époque : une *Descente de croix*, pour la chapelle du château d'Eu; *Jésus au jardin des Oliviers*, pour l'hôpital de Beaune; *la Mort de la Vierge*, pour la chapelle des Tuileries; *le Génie éteint par la Volupté*, au musée de Carcassonne; *Suzanne au bain*, *l'Albane dans son atelier*, tous deux à M. Ach. Fould (1841-1853); une nouvelle *Descente de croix*, un *Ecce Homo*, *saint Sébastien mis au tombeau*, acquis par l'État (1855); *Reniement de saint Pierre*, *les Dernières larmes de la Vierge* (1859); *Kabyles moissonnant dans la plaine de la Mitidja*, *Sid-n'Aïssa revenant de la prière au jardin des Oliviers*, *la Danse des* [illegible] (1861); *Jésus priant pour ses persécuteurs* (1865); *le Christ priant pour l'humanité* (1865); *le Christ descendu de la croix*, *Évanouissement de la Vierge dans le palais de Pilate* (1866); *la Mort de la Vierge*, à l'Exposition universelle de 1867, tableau acquis par l'État; *le Christ au calice* (1868); *Foyer du théâtre de l'Odéon un soir de première représentation* (1869), tableau qui eut un grand succès de curiosité, grâce à la multitude de portraits de personnages vivants qu'il contenait; *le Christ au Calvaire* (1870); *Ève* (1872); *le Christ au* XIXe *siècle* (1873); *Stabat Mater* (1874); *la Résurrection* (1875); *Caravane de Kabyles* (1876); *Fatma la chanteuse* (1877); *Biskri* [illegible]; *Jésus charpentier* (1878), etc. Quelques églises, notamment Notre-Dame de Recouvrance d'Orléans, lui doivent une complète décoration. Cet artiste qui s'est fait aussi connaître comme musicien, a écrit quelques brochures sur l'enseignement des arts.

M. Lazerges a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1848 et un rappel en 1857. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

LE BARBIER DE TINAN (Marie-Charles-Adalbert), marin français, né le 30 août 180[illegible], admis, à l'âge de quinze ans, à l'École navale de Brest. Après avoir fait, comme enseigne, partie de l'expédition maritime contre les côtes d'Espagne (1823), il devint successivement lieutenant de vaisseau (1829), capitaine de corvette (1836) et capitaine de vaisseau (1843) : il [illegible] Conseil d'amirauté lorsque, le 3 février 1852, il fut nommé contre-amiral. Au début de la guerre d'Orient, il eut le commandement de la division navale du Levant et fut promu vice-amiral le 7 juin 1855. Chargé du commandement de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, il [illegible] dans le port de Naples, puis dans celui de Gaëte, les graves événements de l'Italie méridionale en octobre 1860. Après avoir fait accepter au roi François II un armistice proposé par la France, il ramena son escadre à Marseille. Quelques jours plus tard (22 mai), il partit de Toulon pour conduire la flotte sur les côtes de Syrie. Arrivé au terme de l'exercice de son commandement en chef, il fut remplacé par le vice-amiral Rigault de Genouilly (11 janvier 186[illegible]). [illegible]

Légion d'honneur depuis 1849, M. de Tinan a promu grand-officier le 13 août 1859 et nd-croix le 11 août 1865. — Il est mort à is, le 18 décembre 1876.

EBARILLIER (Louis-Constant), représentant peuple français à l'Assemblée constituante de 1, né à Lebisey, près de Caen (Calvados), le tobre 1805, d'une famille d'agriculteurs, fit e, avant et après la révolution de 1830, de osition radicale. En 1848, il fut nommé, M. Auguste Marie, commissaire du gouvernement provisoire dans le Calvados, se distingua sa modération et fut élu représentant du le, le troisième sur douze, par 80 832 voix. ta avec la gauche, et après l'élection du cembre, appuya la proposition tendant à e en accusation Louis Napoléon et ses mi-s, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non à l'Assemblée législative, il se retira en ine, où il entreprit l'exploitation d'un vaste ne agricole. — Il est mort à Genillé (Indre-et), le 2 janvier 1880.

AS (Jean-Baptiste-Apollinaire), ingénieur s, que l'on a souvent confondu avec l'ar-e Hippolyte Lebas, membre de l'Institut, n 1867, est né le 13 août 1797. Il fut, de 1818, élève de l'Ecole polytechnique, et ans le génie maritime. Parvenu au grade eur de 1re classe, il fut mis à la retraite 8. Il est surtout connu par les travaux onduit, en 1836, l'érection de l'obélisque sor sur la place de la Concorde. Con-r du musée naval du Louvre, et membre eil d'amirauté, M. A. Lebas a été promu, embre 1834, officier de la Légion d'hon-Il est mort à Paris, le 1er janvier 1873. Cet ingénieur a publié lui-même sur le cipal de sa carrière un bel ouvrage : *se de Luxor, histoire de sa translation description des travaux auxquels il a* u, etc. (1839, gr. in-4, 16 pl.).

TARD (Edgard-Denis-Marie-François), rançais, né à Tinchebray (Orne), le 21 136, est arrière-petit-fils du convention-echal. Il fit ses études au lycée et à la droit de Rennes, fut reçu licencié, parna vers l'industrie et fonda un éta-de tannerie, qui devint un des plus de l'Ouest. Adjoint au maire de Ren-le 4 septembre 1870, puis maire pen-ues mois, il refusa la candidature aux mplémentaires pour l'Assemblée natio-illet 1871. Membre de la chambre de le Rennes depuis 1872 et président en élu conseiller général d'Ille-et-Vilaine, bre de la même année, pour le canton Rennes. Sous la période du 16 mai sida le comité électoral républicain ent d'Ille-et-Vilaine et eut une grande cès des candidatures républicaines conscriptions sur huit de ce départe-du renouvellement partiel du Sénat, 1879, M. Le Bastard fut élu sénateur dernier sur trois, par 237 voix sur et se fit inscrire au groupe de la gau-uine.

(Jean-Gustave), industriel français, Paris, le 26 février 1827, acheva ses lège Rollin et s'établit raffineur de re de la Chambre de commerce de partie, de 1860 à 1869, de la municipale. Habitant Rosny (Seine-conseiller général pour le canton de Mantes, il se présenta, dans cet arrondissement, aux élections législatives du 20 février 1876, comme candidat républicain conservateur et constitutionnel, obtint, au premier tour de scrutin, 6826 voix, contre 6221 recueillies par M. Hèvre, candidat républicain et représentant sortant et fut élu le 5 mars, au scrutin de ballotage, par 7217 voix. Il prit place au centre gauche et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8669 voix contre 4316 réunies par le candidat officiel. M. Labaudy a été décoré de la Légion d'honneur en 1867, comme membre de la commission de l'Exposition universelle.

LE BERQUIER (Jules-Ambroise), avocat et publiciste français, né à Rogerville, près le Havre, le 24 mars 1819, fit ses études au collège de Rouen, fut inscrit comme avocat à la cour d'appel de Paris en 1842 et fournit plusieurs consultations importantes, notamment lors de la confiscation des biens de la maison d'Orléans (1852) et de leur restitution (1872). Pendant le siège de Paris, il fit plusieurs conférences très remarquées, obtint aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale 92 000 voix et fut inquiété, après l'insurrection du 18 mars, pour une brochure intitulée : *Qu'est-ce que la Commune?* M. Le Berquier a été élu neuf fois membre du conseil de l'ordre.

Avocat de la ville de Paris, il a publié diverses études spéciales : *le Corps municipal* (1845, in-8, cinq édit.) ; *l'Administration de la commune de Paris* (1860, quatre édit.) ; *le Barreau moderne* (1867, in-18), etc. Il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes.*

LEBERT (Herman), médecin allemand, né à Breslau, le 9 juin 1813, fit ses études classiques à Berlin, y étudia l'histoire naturelle et la médecine, passa à l'Université de Zurich, et s'y fit recevoir docteur en 1834, avec une thèse : *Des Gentianes de la Suisse.* Puis il vint à Paris suivre les cliniques médicales et chirurgicales des hôpitaux. En 1836 il alla s'établir comme médecin à Bex (Suisse) et fut nommé, en 1838, médecin des bains de Lavey. A partir de 1842, il vint passer les hivers à Paris, y étudia pendant quinze ans, à l'aide du microscope ou de l'analyse chimique, les altérations morbides des tissus de l'économie, et dessina ou fit dessiner sous ses yeux d'innombrables pièces anatomiques. Lors de la création du musée d'anatomie comparée de la Faculté de médecine de Paris, Orfila le chargea, avec M. le docteur Ch. Robin, d'aller sur les côtes de Normandie et de Bretagne observer et recueillir des objets d'histoire naturelle. Après avoir passé une partie des années 1846 et 1847 à Berlin, M. Lebert vint se fixer à Paris, où il obtint l'autorisation d'exercer. Membre des Sociétés anatomique, de biologie, de chirurgie médicale, etc., il prit une part active à leurs travaux. En 1853, il accepta les places de professeur de clinique médicale à l'Université de Zurich et de médecin de l'hôpital du canton, et, en 1859, il fut appelé à Breslau comme professeur de clinique médicale et médecin en chef de l'hôpital. En 1874, il se retira à Vevey (Suisse). Il avait été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 4 juillet 1870. — Il est mort à Bex (Vevey), le 1er août 1878.

M. Lebert, qui appartient à la France par ses études, a publié presque tous ses travaux à Paris et en français. Parmi les plus importants, nous citerons : *Mémoires sur les eaux minérales de Lavey* (1839-1842); *Mémoire sur la formation*

des organes de la circulation et du sang, avec M. Prevost de Genève (8 planches); *Physiologie pathologique*, (Paris, 1845, 2 vol. in-8, avec 22 planches gravées); *Mémoires de chirurgie et de physiologie* (en allemand) (Berlin, 1848, in-8); *Mémoires sur les maladies des os que l'on observe chez les scrofuleux*, couronné par l'Académie impériale de médecine (1849); *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses* (1849, in-8); *Traité pratique des maladies cancéreuses* (1851, in-8); *Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale* (1855-1860, 4 vol. gr. in-folio, dont 2 vol. de texte et 2 vol. contenant 200 planches gravées et coloriées), publication considérable, dont M. Andral a dit qu'elle n'a pas d'analogue en France ni dans aucun autre pays; *Manuel de médecine pratique* (Handbuch der praktischen Medicin, Tubingue, 1871, 4e édit. 2 vol. in-8); *Mémoire sur les maladies des vers à soie* (Zurich, 1859, in-8, avec pl.); *Principes de pratique médicale* (Grundzüge der aerztlichen Praxis, Tübingen, 1868); *Clinique des maladies de poitrine* (Klinik der Brustkrankheiten, Tübingen, 1873-1874, 2 vol.). M. Lebert a en outre publié de nombreux mémoires dans les recueils spéciaux.

LEBLANC (Léonide), actrice française, née le 8 décembre 1846 à Dampierre-sur-Loire (Loiret), vint préparer dans un pensionnat de Paris ses examens d'institutrice, mais cédant à sa vocation pour le théâtre, parut à quinze ans sur la modeste scène de Belleville où sa grâce et sa beauté la firent remarquer de M. Coignard, directeur des Variétés. Elle débuta à ce théâtre dans *la Fille terrible* (1859) et dans *Ce qui plaît aux hommes*, comédie en un acte de MM. Meilhac et Halévy (1860), puis joua au Vaudeville quelques rôles tels que celui de Raphaël dans *les Intimes* de M. Sardou, et passa au Gymnase où elle signa un engagement de trois années qu'elle ne tarda pas à rompre. Après une assez longue absence, elle rentra un moment au Vaudeville (1868), se fit applaudir à la Gaîté, dans le rôle de la Cigale de *Léonard*, drame de MM. Brisebarre et Nus (1863), et à la Porte-Saint-Martin, dans *la Dame de Monsoreau* et dans *Patrie*. Elle fit ensuite partie d'une troupe française organisée à Londres par M. Raphaël Félix. Elle prit alors quelques leçons de M. Regnier et joua avec lui dans *les Demoiselles de Saint-Cyr* et *la Joie fait peur*. Enfin, elle débuta en 1872 à l'Odéon, dans *le Jeu de l'amour et du hasard*, et reprit successivement tous les rôles de l'ancien répertoire : Isabelle de *l'École des maris*; Chérubin et Suzanne du *Mariage de Figaro*, Clarisse du *Menteur* et dans le théâtre moderne, Musette de *la Vie de Bohême*, Mlle de Saint-Geneix dans *le Marquis de Villemer*, Marthe dans *la Maîtresse légitime* de M. Poupart-Davyl, etc.

LEBLANC DE PRÉBOIS (François), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1804, à Yverdun (Suisse), fils d'un officier supérieur d'artillerie, fut admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr, passa deux ans plus tard dans le corps d'état-major, fut attaché en 1830, en qualité de lieutenant, à l'expédition d'Alger et devint capitaine en 1832. En 1843, il fut rappelé en France, pour avoir émis, sur l'administration de la colonie, des idées contraires à celles du gouvernement. Il les développa dans les ouvrages suivants : *Nécessité de substituer le gouvernement civil au gouvernement militaire* (1840, in-8); *Conditions essentielles du progrès en Algérie* (1840, in-8); *l'Algérie prise au sérieux* (1842, in-8); *les Départements algériens* (1844, in-8). Il fonda, en outre, pour défendre la thèse de l'assimilation complète de l'Algérie à la France, une feuille spéciale (1843), qui passa bientôt entre les mains d'anciens disciples de Saint-Simon. Il publia encore : *Réorganisation de l'armée et de sa solde* (1848), où il proposait de réaliser 15 millions d'économie sur le budget de la guerre.

Lors des élections de 1848, M. Leblanc de Prébois ne fut pas oublié par les colons de l'Algérie, appelés, pour la première fois, à exercer leurs droits politiques, et à la suite d'une profession de foi très républicaine, il fut élu, le troisième sur quatre, représentant à l'Assemblée constituante. Il y vota en général avec la droite et soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu en 1849, il fut promu, à l'ancienneté, le 29 mai 1851, au grade de chef d'escadron. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1857. — Il est mort à Paris, le 21 février 1875.

Sa sœur, Mme Adèle REGNAULT DE PRÉBOIS, est auteur de plusieurs romans : *Trèfle à quatre feuilles* (1839), *Amour et Dévouement* (1842), ainsi que d'un certain nombre de pièces de théâtre : *Une femme charmante* (1840), avec M. Chapelle; *Évelyne* (1849); *les Infidélités conjugales* (1850); *Marion* (1851), *Chien et Chat* (1852); *Ben Salem* (1858); *Une pécheresse* (1860); *le Roman d'une honnête femme* (1868), etc.

LE BLANT (Edmond-Frédéric), archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 12 août 1818, suivit les cours de droit, fut reçu avocat et entra au ministère des finances, où il compta trente ans de service. Il s'était livré, depuis 1848, aux recherches d'archéologie et d'épigraphie chrétiennes, et les nombreux travaux qu'il publia sur cette matière le firent élire membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 15 novembre 1867, en remplacement de [illegible]. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

A part son grand ouvrage : *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieure au VIIIe siècle* (t. I, provinces gallicanes; 1856, in-4°, avec 12 planches; t. II, les sept provinces; 1865, in-4°, 56 planches), et son *Manuel d'épigraphie chrétienne* (1869, in-18), M. Le Blant a publié un grand nombre d'articles et de mémoires, parmi lesquels nous citerons : la *Question du vase de sang* (1858, in-8); *Note sur une représentation de Job sur un sarcophage d'Arles* (1860, in-8); *Note sur le rapport de la forme des noms avec la nationalité à l'époque mérovingienne* (1864); *Recherches sur l'accusation de magie, dirigée contre les premiers chrétiens* (1869); *Mémoire sur les bourreaux du Christ* [illegible] (1869); *Inscriptiones hispaniae christianae* [illegible] 2e édit. 1874); *les Martyrs chrétiens et les Supplices* [illegible] (1873); *Tables égyptiennes à inscriptions grecques* (1875, in-8); *Études sur les sarcophages chrétiens de la ville d'Arles* (1878, in-folio); *Politiques principes sociaux rappelés dans les actes du IVe siècle* (1879), etc. Il a publié avec M. [illegible] quemart : *Histoire artistique de la porcelaine* (1861-1862, part. I-III, in-4°, avec pl.).

LEBLEU (Philippe-Ézéchiel), ancien représentant du peuple français, né à Dunkerque [illegible] le 30 décembre 1804, et fils d'un [illegible] gué, fit de bonnes études au collège de [illegible] fut reçu à l'École polytechnique en 1824 [illegible] en 1826, comme officier du génie, à l'École d'application de Metz. En 1830, il était [illegible] 2e régiment du génie en garnison à Arras [illegible] première nouvelle des ordonnances de juillet, se prononça ouvertement pour la résistance [illegible] voyé à Lyon comme officier d'état-major [illegible] il manifesta des sympathies pour les [illegible] 1833, il fut attaché au service des places de

re et envoyé à Dunkerque, où il contribua à
ndation d'un journal républicain, *la Vigie*.
unkerque, il fut envoyé à Montpellier, puis
n. Son ancienneté de grade et ses services
rique lui valurent, en 1845, la décoration.
tour en France, il eut pour résidence la
de Béthune. En 1848, ses opinions démo-
ses le firent nommer représentant du peuple
le Pas-de-Calais, le onzième sur dix-sept,
302 voix. Il vota avec la fraction la plus
ée du parti républicain et ne fut point
l'Assemblée législative. Promu chef d'es-
, à l'ancienneté, le 5 décembre 1850, M. Le-
vint chef du génie à Dunkerque. Il a été
à la retraite, en 1862, et promu, à cette
n, officier de la Légion d'honneur. Il a été
candidat républicain aux élections sénato-
u département du Nord, en 1876. On
lui une *Notice historique sur Dunkerque*
1-8, avec plans).

OND (Désiré-Médéric), avocat français, an-
résentant du peuple, sénateur, né à Paris,
1812, et fils d'un ancien conseiller de la
ile, étudia le droit, s'inscrivit au barreau,
et fut associé pendant quelques années,
ecrétaire, aux travaux du savant ju-
e Merlin de Douai. Il prit bientôt au
e importante position personnelle. Ses
démocratiques lui valurent d'être choisi
eil par plusieurs sociétés ouvrières et
rnaux républicains, *l'Atelier* et la *Revue*
Il défendit un grand nombre d'accusés
, et se signala par son dévouement à la
arti radical. En 1848, dès le lendemain
lution, il fut nommé substitut du procu-
al près la Cour d'appel de Paris. Élu
t du peuple, dans la Marne, le huitième
ar 48 540 voix, il résigna ses fonctions
Membre du comité du travail et rap-
divers projets de loi, il soutint la po-
général Cavaignac et fut auteur d'une
tendant à faire nommer le président
ique par l'Assemblée nationale. Après
1 10 décembre, il fit peu d'opposition
ment de Louis-Napoléon, ne fut point
égislative, et reprit sa place au bar-
s. M. Leblond fut élu, sous l'Empire,
conseil de l'ordre, et devint membre
e surveillance du *Siècle*, puis direc-
e depuis la mort de M. Havin, jus-
1874. Aux élections législatives de
fut porté, mais sans succès, can-
le circonscription de la Marne.
ocureur général, le 5 septembre 1870,
d'appel de Paris, il fut élu repré-
semblée nationale, le 8 février 1871,
rtement de la Marne, le deuxième
54 490 voix, donna sa démission de
20 septembre 1871, et la maintint
tances de M. Thiers. A l'Assemblée,
ur les bancs de la gauche républi-
fut le président, et vota tous les
et mesures tendant à l'établissement
ouvernement républicain. Candidat
sénatoriales du 30 janvier 1876,
, il obtint, sans être élu, 391 voix,
x élections du 20 février suivant
r des députés dans la 1re circon-
Reims. Élu par 12 188 voix sur
il reprit sa place dans le groupe
épublicaine. Ce fut M. Leblond qui
u 1877, au nom de la majorité ré-
a Chambre, une demande d'inter-
menées ultramontaines; soutenue
elle se termina par un vote invi-
nement à agir avec énergie, et

devint un des prétextes de la chute du cabinet Jules Simon. Réélu le 14 octobre 1877, par 13 677 voix, contre le général Susbielle, candidat officiel et monarchiste, qui n'en obtint que 4381, M. Leblond déposa une proposition tendant à apporter au règlement de la Chambre des modifications qui furent adoptées le 13 novembre. Au renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, il fut élu sénateur de la Marne, le second sur deux, par 483 voix sur 742 votants. Il fut alors chargé par la majorité républicaine de conférer avec le président du Conseil, M. Dufaure, sur les réformes nécessaires et la politique à suivre dans un esprit plus résolument républicain. Il avait été bâtonnier de l'ordre des avocats en 1873.

LEBOEUF (Edmond), maréchal de France, ancien sénateur, né à Paris, le 5 novembre 1809, fut élève de l'École polytechnique et de l'École d'artillerie de Metz. Capitaine en 1837, chef d'escadron en 1846, il commanda en second l'École polytechnique, de 1848 à 1850, devint colonel en 1852, et servit en Crimée, dès le début de la guerre, à la tête de l'artillerie. Fait général de brigade le 24 novembre 1854, il devint général de division le 31 décembre 1857. C'est lui qui commanda l'artillerie pendant la campagne d'Italie, en 1859. Il devint ensuite aide de camp de l'empereur et membre du comité d'artillerie. En septembre 1866, le général Lebœuf fut envoyé en Vénétie, en qualité de commissaire impérial chargé de remettre la province aux autorités italiennes : ce qui eut lieu par le fait du plébiscite par lequel les populations vénitiennes prononcèrent leur réunion au royaume de l'Italie. Au mois de janvier 1869, il fut désigné pour remplacer le général de Goyon à la tête du 6e corps d'armée.

Par décret du 21 août de la même année, le général Lebœuf fut appelé à prendre la succession du maréchal Niel, au ministère de la guerre. Le 27 décembre suivant, il donna sa démission, avec tous ses collègues, pour faire place au nouveau cabinet parlementaire formé par M. Émile Ollivier; mais son portefeuille lui fut rendu dans la combinaison ministérielle du 3 janvier 1870. Il fut élevé à la dignité de maréchal de France par décret du 24 mars suivant et devint, à ce titre, sénateur de droit. La question de l'Algérie le mit aux prises à la fois avec M. Jules Favre et le comte Le Hon, qu'une récente mission dans la colonie avait converti à la cause du gouvernement civil. Pour donner une sorte de satisfaction à l'opinion publique, il présenta à l'empereur, le 31 mai, un décret rétablissant dans chacun des territoires civil et militaire de l'Algérie, l'indépendance respective des généraux et des préfets. A l'occasion du plébiscite et des élections partielles du Corps législatif, il interdit les réunions publiques électorales aux militaires, et expliqua à la Chambre, à la suite d'une interpellation de la gauche, les sévérités exercées contre ceux qui avaient enfreint ses instructions.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse, le maréchal Lebœuf témoigna la plus grande assurance à ceux des députés, et en particulier à M. Thiers, qui craignaient que la France ne fût pas prête. On a cité de lui à ce propos une phrase qui, authentique ou non, est restée célèbre : « Nous sommes tellement prêts, aurait-il dit, au sein d'une commission, que si la guerre durait deux ans, nous n'aurions pas même à acheter un bouton de guêtre. » Un décret du 19 juillet le nomma major général de l'armée du Rhin, tout en le conservant au ministère de la guerre, que le général Dejean devait gérer par intérim. Les défaites successives de Wissembourg, Wœrth et Forbach entraînèrent

la chute du cabinet Ollivier, et obligèrent M. Lebœuf à résigner ses fonctions de major général (12 août). En même temps M. de Kératry proposait à la Chambre l'institution d'une commission d'enquête appelant à sa barre l'ex-ministre de la guerre, et les principaux fonctionnaires de l'intendance. Au milieu du mois d'août, en effet, les dépêches des différents corps d'armée demandant avec instance des vivres, des munitions, des effets de campement, des instructions ou des renseignements élémentaires, indiquaient que le désordre était à son comble dans l'armée française, et l'opinion publique violemment surexcitée imputa cet état de choses à l'incurie de l'ancienne administration de la guerre. Le maréchal Lebœuf resta provisoirement sans emploi. Cependant, quelques jours après, au moment où l'empereur quittait le commandement en chef, et où Bazaine était nommé généralissime, il fut mis à la tête du 3ᵉ corps, combattit vaillamment à Saint-Privat et à Gravelotte, où l'on assure qu'il tenta vainement de se faire tuer, fut investi dans Metz, avec le reste de l'armée du Rhin, et obligé de se rendre, le 29 octobre 1870, avec les troupes qu'il commandait. Il revint d'Allemagne après la signature de la paix, séjourna en Suisse, et fut appelé au mois de décembre 1871 à déposer devant la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, et devant le conseil d'enquête chargé de juger les capitulations. Il s'efforça surtout de prouver qu'au début des hostilités il avait 567 000 hommes sous les armes, et accusa avec une grande énergie son ancien collègue Bazaine.

Le maréchal Lebœuf a fait partie du Conseil général de l'Orne, pour le canton de Trun. Officier de la Légion d'honneur en 1840, commandeur le 11 août 1850, il a été promu grand officier le 25 août 1859, et grand-croix le 21 décembre 1866.

LEBOUTEUX (Denis), architecte français, né aux Batignolles-Saint-Denis, près Paris, le 6 août 1819, entra en 1833 à l'École des beaux-arts, suivit successivement les trois ateliers d'Adhémar, d'Huyot et de M. Hippolyte Lebas et remporta le grand prix de 1849, sur ce sujet : une *École des beaux-arts*. A la suite de son séjour en Italie, il passa dix-huit mois en Grèce et releva (1852) le *Temple d'Apollon*, à Phigalie; cet envoi a figuré, en 1854, au Palais des beaux-arts, et l'année suivante à l'Exposition universelle. De retour en 1855, il fut attaché comme sous-inspecteur à la ville de Paris pour la section des Écoles. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1873.

LEBRETON (Charles-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ploërmel (Morbihan), le 15 décembre 1807, étudia la médecine et fit quelques voyages comme chirurgien de marine. Il compléta son instruction à la Faculté de Paris et obtint le diplôme de docteur (1829). Établi comme médecin à Pleyben, il y fut le correspondant du *National*. En 1848, les républicains du Finistère le choisirent pour candidat à la Constituante. Nommé, le cinquième sur quinze, par 99 416 voix, il fut secrétaire du comité de la marine. Il vota ordinairement avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit l'exercice de la médecine.

Il rentra dans la vie politique aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, comme représentant du Finistère, et obtint 58 381 voix sur 93 916 votants. Il siégea à gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections générales du 20 février 1876 et du 14 octobre 1877.

LEBRETON (Eugène-Casimir), général français, ancien représentant du peuple, député, né à Saint-Omer le 18 janvier 1791, s'enrôla comme volontaire, en 1813, et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1828, il fut attaché, comme capitaine-rapporteur, au conseil de guerre de Paris, et ses réquisitoires parurent empreints d'idées libérales. Chef de bataillon au 53ᵉ de ligne (1830), il fut employé en Bretagne lors des troubles royalistes, puis en Algérie (1836), où il commanda le premier à Mascara, l'ancienne capitale de l'émir. Il remplissait, depuis 1831, les fonctions de directeur des études à l'École militaire de La Flèche, lorsqu'il fut nommé colonel du 22ᵉ de ligne (1840). De retour en Afrique, il prit avec son régiment une part brillante aux expéditions de 1841 à 1846, et son nom se rattache aux beaux faits d'armes de cette époque.

Général de brigade le 3 novembre 1847, M. Lebreton vit s'ouvrir devant lui, après le 24 février, la carrière parlementaire. Élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, dans le département d'Eure-et-Loir, sous les auspices du parti républicain, il devint un des questeurs de l'Assemblée constituante. Il vota généralement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. A la Législative où il fut réélu, il fit partie de la majorité hostile à la République, et se rallia, lors du coup d'État, à la politique napoléonienne. Promu au grade de général de division le 28 décembre 1852, il a pris sa retraite en 1854.

Le général Lebreton entra en 1852, au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour une des circonscriptions de la Vendée, dans laquelle il fut réélu en 1857. En 1863, il fut élu de nouveau comme candidat du gouvernement, mais cette fois dans la deuxième circonscription d'Eure-et-Loir, par 21 387 voix sur [illegible] votants. Il était en outre membre du Conseil général d'Eure-et-Loir, pour le canton de Nogent-le-Rotrou. Aux élections de mai 1869, il [illegible] au premier tour, dans cette même circonscription, [illegible] que 16 404 voix, sur 33 247 votants. Il [illegible] second tour, avec 18 817 voix, contre 11 [illegible] données à M. Vingtain, un des candidats de l'opposition. Il vota plusieurs fois avec le [illegible] libéral et fut l'un des questeurs de la Chambre. M. Lebreton a été promu grand-officier de la Légion d'honneur le 13 juin 1860. — Il est mort à Paris, le 4 mars 1876.

LEBRETON (Théodore-Éloi), poète français, ancien représentant, né à Rouen, le 1ᵉʳ [illegible] 1803, fils de pauvres artisans, entra, à l'âge de [illegible] ans, faible et maladif, dans une fabrique d'indiennes, en qualité de *tireur*. Il apprit [illegible] l'orthographe, [illegible] à écrire, et sans savoir [illegible] vers naïfs, que Mme Desbordes-Valmore [illegible] touchants et harmonieux. Grâce à elle, [illegible] nal rouennais inséra deux pièces : [illegible] *Délire poétique*. Bientôt Chateaubriand, [illegible] Hugo, Lamartine, Béranger, [illegible] poète prolétaire leurs sympathies. En 1837, [illegible] un premier recueil : *Heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, in-18), et David d'Angers [illegible] daillon de l'auteur.

En 1840, la ville de Rouen tira son poète des ateliers, en le nommant conservateur de la bibliothèque Leber, et, en 1848, [illegible] le nommèrent, le quatrième sur [illegible], représentant à l'Assemblée constituante, où il vota habituellement avec le parti démocratique modéré. Il ne fut pas réélu à la Législative.

Théodore Lebreton a depuis publié : *Nou-heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, 1842, *Espoir*, recueil de nouvelles poésies (Ibid., in-18); *la Fraternité, revue maçonnique*, mensuel de la francmaçonnerie rouennaise 1848; *Biographie normande* (1856-1861, in-8), tiré à 150 exemplaires.

BRETON (Mgr Pierre-Marc), prélat français, à Plérin (Côtes-du-Nord), le 25 avril 1806. chanoine titulaire et vicaire général de Brieuc, il a été nommé évêque du Puy, cret du 16 mai 1863, préconisé le 28 sep- et sacré le 15 novembre suivant. Il a été par Pie IX assistant au trône pontifical et omu, le 14 octobre 1878, officier de la d'honneur. On ne cite rien de ce prélat, rs de ses *Instructions pastorales et Man-*.

UN (Pierre-Antoine), poète français, de l'Académie française, sénateur, né le 29 novembre 1785, attira par des es-iques très précoces, entre autres par une *de Coriolan*, l'attention de François de eau, qui le mit au Prytanée français en elques années après, une *Ode* dédiée à e armée, ayant pour sujet la campagne itz, lui valut une pension de 1200 francs. re deux ou trois pièces de ce genre (*la e Prusse, la Colère d'Apollon*), mais ce après la chute de l'Empire qu'il songea r ses gloires dans *Jeanne d'Arc, Super le vaisseau de l'Angleterre*, et surtout *Poème sur la mort de l'Empereur*. Ces ui firent ôter la recette particulière qu'il Havre, puis la pension impériale.
tout entier à la vie littéraire, M. Le-la le théâtre, où il avait déjà donné e d'*Ulysse*, jouée en 1814. Une autre *Pallas, fils d'Évandre*, composée en dans son portefeuille jusqu'en 1822. r partagé, en 1817, le prix de poésie ne dans un concours académique, et était *le Bonheur de l'étude*, et dans aient V. Hugo et C. Delavigne, M. Le-résenter, le 6 mars 1820, au Théâtre-*Marie Stuart*, la seule tragédie de e qui ait obtenu de rester au réper-é aux emprunts sobrement faits à a pathétique du sujet, et surtout à degré d'innovation habilement me-pièce fut accueillie avec joie par l'é-ique dont elle était le premier suc-5, M. Lebrun réussit moins avec *le ousie*, que la critique jugea trop au-rs son *Voyage de Grèce*, poème que lors journaliste, appelait « une com-ne de charme, » eut la plus grande eur entra à l'Académie française, ment de François de Neufchâteau, protecteur (1828).
ion de 1830 ouvrit à M. Lebrun la la haute administration : il dirigea l'imprimerie royale et fut un des rs que Louis-Philippe honora d'un mbre des pairs. Sous le nouvel Em-pelé, le 8 mars 1853, à faire partie a été promu officier de la Légion 30 avril 1836, commandeur le 13 rand officier le 14 août 1868. — Il ement à Paris, le 27 mai 1873.
ion des *Œuvres de P. Lebrun*, com-s (2 vol. in-8), a été complétée par volumes en 1863.

Pauline Guyot, connue sous le nom de *Camille*), femme de lettres française, née vers 1810, est auteur d'un roman, *une Amitié de femme* (1843, in-8); de livres d'éducation : *Petites histoires vraies* (1844); *les Vacances* (1845); *Madeleine* (1851); *Contes moraux* (1852); *la Table de mosaïque* (1867, in-18); *l'Officier de chasseurs* (1872, in-8), d'une *Histoire descriptive et pittoresque du Dauphiné* (1847, in-8), et de diverses traductions de l'anglais. Collaboratrice du *Musée des familles*, de la *Revue britannique* et de la *Nouvelle Biographie générale*, elle a fondé *le Miroir de la France* (1849-1855, 2 vol. in-8), recueil de tableaux historiques.

LE CHATELIER (Louis), ingénieur français, est né à Paris, le 20 février 1815. Élève de l'École polytechnique de 1834 à 1836, il en sortit dans le service des mines et y remplit les fonctions d'ingénieur en chef de 2e, puis de 1re classe. — Il est mort le 10 novembre 1873.

On a de lui plusieurs ouvrages pratiques sur les chemins de fer : *Recherches expérimentales sur les machines locomotives*, publiées avec M. Gouin; *Chemins de fer de l'Allemagne* (1845, in-8), description statistique, système d'exécution, frais d'établissement, etc.; *Études sur la stabilité des machines locomotives en mouvement*, (1849 in-8); *Guide du mécanicien constructeur et conducteur de machines locomotives* (1851, in-8, et atlas), en collaboration avec MM. Eug. Flachat, Poiseuille; *Assainissement, épuration des eaux d'égout* (1872, in-8), etc.

LECHERBONNIER (Auguste), député français, né à Issoudun (Indre), le 9 septembre 1822, étudia le droit à Paris et fut, en 1843, l'un des fondateurs du *Journal des Écoles*, organe républicain de la jeunesse. Nommé, en 1848, secrétaire de la préfecture de l'Indre, il quitta l'administration l'année suivante. Lors du coup d'État du 2 décembre, il subit huit mois de détention et fut expulsé du département. Il se fixa à Brives, s'inscrivit au barreau, fut élu conseiller municipal et fit à l'Empire une opposition constante. Après le 4 septembre, il fonda un journal, *la République de Brives*, qui eut de l'influence dans la Corrèze. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Brives, obtint, au premier tour de scrutin, une minorité de 6433 voix sur 13 200 votants et fut élu au scrutin de ballottage, le 5 mars, par 8138 voix. Il siégea sur les bancs de la majorité républicaine et fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8465 voix, contre 4375 obtenues par le candidat officiel. Il représente le canton de Larche, au conseil général de la Corrèze.

LECHEVALLIER-CHEVIGNARD (Edmond), dessinateur et graveur français, né à Lyon le 3 février 1825, fut élève de MM. Drolling et se fit connaître à la fois comme peintre et comme dessinateur. Il a rarement exposé au Salon : en 1857, le portrait de *M. Rougerin*; en 1859, le *Benedicite*; en 1863, les *Noces de Henri IV*; en 1865, la *Touraine*; en 1872, *Antonello de Messine* et *Jean Bellin*. Il a concouru à la décoration du château de Saint-Roch, appartenant à M. le comte G. de Montbrison; de l'hôtel du duc de Chartres, à Paris; du château de Chantilly, etc. M. Lechevallier-Chevignard a composé et dessiné les ornements et les estampes d'une somptueuse édition de l'*Oraison funèbre du grand Condé*, par Bossuet (1879, in-4°). Il a obtenu une médaille de 3e classe en 1857 avec rappel en 1863.

LECHESNE (DE CAEN) (Auguste), sculpteur français, né à Caen, en 1815, vint à Paris étudier et pratiquer la sculpture et se fit connaître, en 1840, par l'exécution de la frise de la Maison Dorée. Il a introduit, dans l'ornementation monumentale, au moyen de branchages animés de groupes d'animaux, beaucoup de richesse et de variété. On a de lui, outre de nombreux travaux exécutés dans divers hôtels et constructions particulières, des études et des modèles envoyés au Salon depuis 1848, tels que : *Amour et Jalousie*, combat d'oiseaux (1848) ; *Pendant le sommeil*, *Douleur et Combat* (1849) ; *Chasse au sanglier*, *Combat et Frayeur*, *Victoire et Reconnaissance* (1853) ; deux groupes de *Dénicheurs*, à l'Exposition universelle de 1855, en plâtre ; les mêmes, en bronze, au Salon de 1857. Ces divers sujets ont valu à cet artiste une 2e médaille en 1848, et la décoration de la Légion d'honneur le 14 novembre 1855. — Son fils et son élève, M. Henri LECHESNE, s'est fait connaître comme sculpteur par des natures mortes, des sujets de chasse et des allégories.

LECLER (Félix), ancien représentant du peuple français, né à Aubusson (Creuse), le 30 juillet 1814, fit ses classes au petit séminaire d'Ajain et au collège de Clermont, suivit à Paris les cours de droit, et revint s'inscrire au barreau de sa ville natale. Il n'exerça pas longtemps la profession d'avocat. Après avoir rédigé, pour M. Sallandrouze, quelques rapports sur l'état de l'industrie en Espagne, sur les paquebots transatlantiques, etc., il envoya des articles au journal *le Siècle*, et fit, dans l'*Album de la Creuse*, quelque opposition à la politique du ministère Guizot. Nommé, en 1848, commissaire de la République dans le département de la Creuse, il excita des réclamations qui lui firent donner pour collègue un républicain de la veille, M. Guizard. Il fut choisi pour candidat à la Constituante par le parti modéré, et élu, le quatrième sur sept, par environ 19 000 voix. Secrétaire du comité des finances, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Non réélu à la Législative, il accepta un emploi au ministère des finances. Devenu, quelques années après, payeur à Rodez, il rentra ensuite au ministère, où il devint chef de bureau et en 1873 chef de la division du contentieux. Par décret du 29 décembre 1879, il a été nommé directeur général de l'enregistrement, des domaines et du timbre. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 6 février 1875.

LECLERCQ (Mathieu-Nicolas-Joseph), homme politique belge, né à Herve, près de Liège, le 30 janvier 1796, entra de bonne heure dans la magistrature et fut, avant la révolution de 1830, conseiller à la Cour supérieure de justice de cette dernière ville. Il fit partie du Congrès national, se prononça ouvertement pour l'exclusion de la maison de Nassau et pour la candidature du duc de Nemours, et se démit de son mandat, qu'il jugeait rempli, après la promulgation de la Constitution et le choix du régent (mars 1831). L'année suivante, il devint conseiller, puis, quatre ans après, procureur général à la Cour de cassation et fit partie des législatures de 1831 et de 1840. Pendant cette dernière, il occupa le ministère de la justice. Il fut appelé, un an plus tard, aux fonctions de procureur général près la Cour suprême de Bruxelles.

M. Joseph Leclercq fait partie, depuis sa création, de l'Académie royale de Belgique. Il est grand-croix de l'ordre de Léopold et décoré de plusieurs autres ordres.

LECLERCQ (P.-J.-Émile), littérateur belge, né à Monceau-sur-Sambre (Hainaut), le 10 février 1827, fit d'abord quelques études de peinture sous la direction de M. Navez, puis se tourna vers la littérature et la critique d'art. Il est devenu inspecteur des beaux-arts.

M. Em. Leclercq a écrit de nombreux romans, publiés soit à Bruxelles, soit à Paris : *le Caméléon* (1858, in-18) ; *les Amours sincères* (1860, 4 vol. in-18) ; *Tableaux de genre* (1860, in-18) ; *Histoire de deux armurières* (1864, in-18) ; *Gabrielle Haury* (1866, in-18) ; *Contes vraisemblables pour les enfants* (1867, in-8°) ; *les Petits-fils de Don Quichotte* (1867, in-18) ; *Histoire intime d'un homme* (1869, in-18 illustré) ; *Romans à l'eau de rose* (1874, in-18) ; *Une fille du peuple* (1874, 2 vol. in-18), etc. ; puis dans un autre ordre de travaux : *le Second Empire français ; De la prison de Ham aux jardins de Wilhelmshœhe* (1872, in-18) ; *les Héros de la liberté en Belgique* (1875, in-18) ; *l'Art et les Artistes* (1877, in-18).

LECOCQ (Charles-Alexandre), compositeur français, né à Paris le 3 juin 1832, entra au Conservatoire en 1849, y obtint divers prix et devint professeur de piano. Après avoir fait jouer aux Bouffes-Parisiens, en 1857, une opérette qui avait été reçue au concours, *le Docteur Miracle*, il donna, aux Folies-Nouvelles et aux Folies-Marigny un certain nombre de bouffonneries dont quelques-unes furent remarquées : *le B[illegible] par la poste*, *Liline et Valentin*, *les Ondines au champagne*, *le Cabaret de Ramponneau* ; il écrivit également sur des paroles de Cham, la musique d'une pièce en un acte, *le Myosotis* (Palais-Royal, mai 1866) ; mais son premier succès réel fut *Fleur de thé*, opérette-bouffe en trois actes (Athénée, avril 1868), qui eut plus de cent représentations consécutives. En 1871, M. Lecocq fit représenter à Bruxelles *les Cent Vierges*, autre opérette-bouffe en trois actes qui ne fut pas moins bien accueillie à Paris (Variétés 1872) et qui précéda de peu *la Fille de Madame Angot*, jouée d'abord à Bruxelles (4 décembre 1872), puis aux Folies-Dramatiques (21 février 1873) ; cette opérette, assez froidement accueillie au début, tint l'affiche pendant plus de quinze mois sans aucune interruption, et fut l'objet d'innombrables reprises en province et à l'étranger. Après une vogue aussi éclatante, M. Lecocq donna [illegible] une série d'œuvres du même ordre, mais qui eurent des fortunes diverses : *Giroflé-Girofla* (Renaissance, novembre 1874) ; *les Prés Saint-Gervais* (Variétés, 1874) ; *le Pompon* (Folies-Dramatiques, novembre 1875) ; *la Petite Mariée* (Renaissance, novembre 1875), et au même théâtre : *Kosiki* (octobre 1876) ; *la Marjolaine* (février 1877), et *le Petit Duc* (janvier 1878).

M. Lecocq a écrit en outre vingt-quatre compositions intitulées : *Miettes musicales*, des mélodies et des chansonnettes (*Ma femme en* [illegible], *Lettre d'une cousine à son cousin*, etc.).

LECOINTE (Charles-Joseph), paysagiste français, né à Paris, en 1819, étudia sous MM. [illegible] et Aligny et débuta au Salon de 1843. Il fit ensuite un voyage en Italie, concourut, à son retour, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de paysage historique en 1849, et fit un second séjour en Italie. Il a exposé : *Paysage, effet de soir* (1843) ; *l'Enfant prodigue* (184[illegible]) ; *le Bon Samaritain*, *la Vallée de Chevreuse* (184[illegible]) ; *la Fuite en Égypte* (1846) ; *le Berger et la* [illegible], *le Lac de Côme*, *le Héron* (1847-1848) ; *le Figuier maudit* (1855) ; *l'Aqua Claudia* (185[illegible]) ; *les Ruines de Pierrefonds*, *la Campagne de Rome* (1859) ; *Tentation du Christ*, *Paysans romains jouant à la Ruzzica*, *Promenade* [illegible]

Pie IX à Torre di Quinto (1861) ; *Horace à Tibur* (1863); *Aux bords de la mer* (1865), tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de 1867, *la Mort et le Bûcheron* (1866); *un Moulin* (1869), etc. Il a exécuté deux *Paysages avec épisodes de la Vie de sainte Geneviève*, pour Saint-Roch, et *l'Ile Saint-Denis*, pour l'ancien Hôtel de Ville de Paris. M. Ch. Lecointe a obtenu deux 3es médailles, en 1845 et 1855, et un rappel en 1861.

LECOMTE (Charles), industriel et député français, est né à Laval (Mayenne), en juillet 1805. Propriétaire à Avesnières, près de Laval, d'un vaste établissement de tissage mécanique pour laines et cotons, ses produits ont été récompensés aux expositions de Paris, de Londres, de Vienne, etc. Maire du Xe arrondissement de Paris en 1848, il se signala par son dévouement lors de l'épidémie cholérique de 1849 et reçut une médaille de 1re classe. Il donna sa démission à la suite du coup d'État du 2 décembre, et se tint en dehors des affaires publiques. Candidat républicain, dans la 2e circonscription de Laval, aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu par 6295 voix, contre 4444 partagées entre ses deux concurrents monarchistes. Il siégea au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant contre le candidat officiel et monarchiste, M. Duzeil; l'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Lecomte se représenta, fut élu le 7 juillet 1878, sans concurrent et prit place dans la gauche républicaine. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

LECOMTE (Eugène), homme politique français, ancien député, né en 1805, fit ses études à Paris, suivit les cours de l'École de droit, puis entra dans l'industrie, et s'occupa de diverses entreprises. Après 1830, il devint d'abord commandant, puis lieutenant-colonel de la garde nationale à cheval de la Seine. En 1849, il entra à l'Assemblée législative, comme député de l'Yonne, vota avec le parti conservateur, puis devint membre de la Commission consultative. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 3e circonscription de l'Yonne. Réélu, au même titre, aux élections générales, il obtint, en 1863, 29 378 voix sur 31 [illegible] votants, et en 1869, 18 150 sur 29 496. Membre du Conseil général pour le canton de [illegible] depuis 1852, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

LECOMTE (Narcisse), graveur français, né à Paris, le 7 avril 1794, et fils d'un employé au ministère de la police générale, qui le laissa libre à quinze ans de choisir sa carrière, entra à l'École des beaux-arts en 1801, y remporta jusqu'en 1810 les diverses médailles, entre autres la première de perspective, et étudia dans le même temps le dessin et la gravure dans les ateliers du chevalier Regnault, de Pauquet et de Frédéric Lignon. Il adopta la gravure d'histoire au burin et débuta au Salon de 1822. Il a gravé et exposé depuis cette époque une foule d'œuvres très estimées, entre autres : *l'Éducation d'Achille*, *Six petits Amours*, *Marius à Minturnes*; *la Vierge au cousin vert*, *la Vierge à l'oiseau*, *la Sainte Famille*, de Raphaël; *le Tintoret*, peint par lui-même; *La Mennais*, *la Bohémienne annonçant la tiare à Sixte-Quint enfant*. Plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au voile*, de Raphaël, et *Dante et Béatrice*, d'après Ary Scheffer. M. Narcisse Lecomte a gravé de plus un grand nombre de portraits et vignettes pour des publications illustrées. Il a obtenu une 3e médaille en 1833 et une 2e en 1846.

LECOMTE DU NOUY (Jules-Jean-Antoine), peintre français, né à Paris le 10 juin 1842, fut élève de MM. Gleyre, Gérome et Signol, débuta au Salon de 1863 par *Francesca de Rimini et Paolo Malatesta aux enfers*, et remporta en 1865 un second grand prix de Rome sur ce sujet : la *Mort de Jocaste*; le tableau couronné appartient au musée d'Arras. Ses envois annuels se firent dès lors remarquer par la correction du dessin et la science archéologique; nous rappellerons notamment : *Sentinelle grecque* (1865); *l'Invocation à Neptune* (1866); *Job et ses amis* (1867); la *Folie d'Ajax, fils de Télamon* (1868); *l'Amour qui passe et l'Amour qui reste* (1869); *le Charmeur* (1870); *les Porteurs de mauvaises nouvelles*, sujet tiré du *Roman de la Momie*, de Th. Gautier, et acquis par l'État (1872); le *Philosophe sans le savoir* (1873), *Eros Cupido* (1874); *le Songe de Cosrou* (1875); *Homère mendiant* (1876); *la Porte du sérail* (1877); *les Chrétiennes au tombeau de la Vierge* (1878), etc., puis des portraits tels que ceux de *l'auteur* (1877); de *Béranger*, *de la Drôme*, au musée de Valence, de *M. Ad. Crémieux* (1878), etc. On doit également à M. Lecomte du Noüy *Saint-Vincent de Paul secourant les Alsaciens et les Lorrains après leur réunion à la France*, pour l'église de la Trinité (1879).

Cet artiste a obtenu deux médailles en 1868 et en 1869, une médaille de 2e classe en 1872 et la décoration en 1876. Il avait épousé, en mai 1876, Mlle Peigné-Crémieux, petite-fille du célèbre avocat républicain, morte le 15 octobre de la même année.

LECOMTE-VERNET (Charles-Hippolyte-Emile), peintre français, né à Paris, en 1821, étudia dans les ateliers d'H. Vernet et de M. Léon Cogniet la peinture de genre et d'histoire et débuta au Salon de 1833. Nous citerons de cet artiste : un *Ecce Homo, der Abschied* (le Départ), inspiré d'une ballade allemande; des *Études* et *Souvenirs* d'un double voyage en Italie et en Styrie; *l'Aria Cattiva* (1846); *l'Aurore*, *la Nuit*, *Ugolin*, *la Visitation*, *Jeune Styrienne jouant avec une panthère*, *Orphée et Eurydice*, *Sainte Catherine d'Alexandrie* (1843-1853); *la Reine de Navarre* (1855); des *Pifferari* et plusieurs *portraits* (1857); *Amphitrite*, *Jeune femme romaine* (1859); *Laissez venir à moi les petits enfants*, pour l'église Saint-Louis-en-l'Ile (1861), à laquelle il a donné aussi un *Saint Jean Précurseur*; *Expédition de Syrie* (1863); *Femme fellah portant son enfant*, *M. Frémy*, membre de l'Institut (1864); *M. Dorvault*, (1865); *une Almée*, *Femme fellah portant un zir* (1866); *Jeune fille fellah jouant du daïreh* (1868); *Jeune fille tsigane* (1869); *Jeune fille fellah*, *Jeune fille valaque jouant avec une chouette* (1870); *Pénélope*, *Almée* (1874). M. Émile Lecomte a obtenu une 3e médaille en 1846, un rappel en 1863 et la décoration de la Légion d'honneur en 1864.

LECONTE (Alfred-Etienne), député français, né à Vatan (Indre), le 21 décembre 1824, étudia la pharmacie, obtint le diplôme en 1851 et alla s'établir à Issoudun. Conseiller municipal de cette ville et conseiller général pour le canton de Vatan, il se présenta aux élections du 20 février 1876 comme candidat républicain, dans l'arrondissement d'Issoudun et fut élu par 6674 voix, contre 5572 données à M. J. Dufour, représentant sortant. Il fit partie de l'Union républicaine, vota

pour l'amnistie pleine et entière et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7228 voix contre 5447 obtenues par le même concurrent. Membre de plusieurs sociétés littéraires, M. Lecomte avait été, en 1876, rédacteur en chef du journal *la Chanson française*.

LECONTE (John), naturaliste et voyageur américain, né à New-York, le 13 mai 1825, entra au Collège des médecins, et reçut, en 1846, le diplôme de docteur. En 1844, il avait entrepris d'explorer les territoires éloignés de l'Union et commencé par le lac Supérieur, qu'il remonta jusqu'aux sources du Mississipi. Après s'être aventuré, l'année suivante, dans les montagnes Rocheuses, il fit un second voyage au lac Supérieur, qu'il visita une troisième fois, en 1848, en compagnie du savant Agassiz. Les résultats de ces diverses explorations ont été consignés dans le *Voyage au lac Supérieur* du naturaliste suisse. De 1849 à 1851, il parcourut la Californie méridionale; il reconnut, au milieu des plus grands périls, les rives du rio Colorado depuis sa jonction avec le Gila jusqu'à la mer, et fut le premier voyageur qui ait pu remonter le cours de cette rivière à une si grande distance. En 1862, il prit du service dans l'armée et parvint au grade d'inspecteur général médical pendant la guerre de la sécession. M. John Leconte a fourni de remarquables mémoires d'entomologie aux recueils spéciaux de New-York, de Boston, etc.

LECONTE DE LISLE (Charles-Marie-René), poète français, né le 23 octobre 1818, à Saint-Paul (île de la Réunion), fit d'abord plusieurs voyages en France, puis vint se fixer à Paris en 1847. Après s'être jeté, un instant, dans la politique révolutionnaire en 1848, il se fit connaître, en 1853, par ses *Poèmes antiques* (in-12) et, en 1855, par ses *Poèmes et poésies* (in-12); ces deux volumes suffirent pour donner un rang élevé à M. Leconte de Lisle parmi les poëtes de cette école, amoureuse de la forme, qui travaillait le vers comme une sculpture. Attaché en 1872 à la Bibliothèque du Luxembourg, il fut nommé sous-bibliothécaire en 1873. Candidat à l'Académie française en 1873 pour le fauteuil du P. Gratry, il se représenta de nouveau en 1877 contre MM. Sardou et d'Audiffret-Pasquier et n'eut pour lui que les voix de MM. Victor Hugo et Aug. Barbier. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1870.

M. Leconte de Lisle qui a réimprimé les deux recueils précédemment cités sous le titre de *Poésies complètes* (1858, in-18), a donné depuis: *Poèmes barbares* (1862, in-18; édition définitive, 1871, in-8); *Poèmes antiques*, édition nouvelle revue et considérablement augmentée (1874, in-8, portrait), et dans un autre ordre de travaux: *Catéchisme populaire républicain* (1871, in-18 et in-folio) et *Histoire populaire du Christianisme* (1871, in-18); ces deux publications sont anonymes. On lui doit aussi toute une série de traductions selon un système d'exactitude et de précision poussé aux dernières limites: *Idylles* de *Théocrite* et *Odes anacréontiques* (1861, in-18); *Iliade* (1866, in-8); *Odyssée* (1867, in-8); *Hésiode*, *Hymnes orphiques* (1869, in-8); *Œuvres complètes* d'Eschyle (1872, in-8); *Œuvres* d'Horace (1873, 2 vol. in-16); de Sophocle (1877, in-8), etc. M. Leconte de Lisle a fait représenter à l'Odéon (janvier 1873), *les Erynnies*, tragédie en deux parties, avec introduction et intermèdes par M. Massenet. Il a donné des études littéraires et historiques à la *Revue Européenne*, au *Nain jaune*, etc.

LECOQ (Mgr Jules-François), prélat français, est né à Vire (Calvados), le 8 octobre 1821. Ancien curé de Saint-Jean de Caen, il a été nommé évêque de Luçon, par décret du 11 janvier 1875, préconisé le 15 mars et sacré le 1er mai de la même année. Transféré à l'évêché de Nantes par décret du 30 juillet 1877, il a été préconisé en cette qualité, le 20 août, et installé solennellement le 25 septembre suivant. On ne cite rien de lui en dehors de ses *Instructions pastorales* et ses *Mandements*.

LECOQ (Félix), professeur vétérinaire français, né à Avesnes (Nord), le 30 germinal an [illegible] (20 avril 1805) est le frère de M. Henri Lecoq, doyen de la Faculté de Clermont, mort en 1871. Sorti de l'École d'Alfort à la fin de 1825, il fut chef de service à l'École de Lyon (1828), puis professeur à cette école (septembre 1834), dont il devint directeur en août 1848. Inspecteur général des écoles vétérinaires, de 1863 à la fin de 1866, il prit sa retraite et se retira à Versailles. Membre de diverses sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1851. — Il est mort à Lyon à la fin de mars 1880.

Son principal ouvrage est un *Traité de l'extérieur du cheval et des principaux animaux domestiques* (1843, in-8, avec fig.; [illegible] édit. 1876). On cite en outre de lui les *Notes anatomiques sur les opérations de l'hyovertebrotomie* (Lyon, 1850, in-8; 2e édit. 1863, avec fig. coloriées) et des articles importants dans le *Dictionnaire général de médecine et de chirurgie vétérinaire*.

LECOQ DE BOISBAUDRAN (Horace), dessinateur français, né à Paris en mai 1802, fut élève de Peyron et de Guillon-Lethière, et suivit l'École municipale de dessin où il fut tour à tour répétiteur, professeur et enfin directeur, en remplacement de M. Belloc. Il fut également professeur de dessin au lycée Saint-Louis et à l'École libre d'architecture fondée par M. Trélat. Il prit sa retraite en 1868. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865.

M. Lecoq de Boisbaudran, qui a pris part à quelques-uns des Salons du règne de Louis-Philippe, a formé plusieurs des meilleurs peintres de la seconde moitié du siècle: MM. Alph. Legros, Fantin Latour, G. Régamey, etc. Il a consigné les résultats de sa longue expérience dans diverses brochures: *Education de la mémoire pittoresque* (1847, in-8o, 2e édit., 1862); *Coup d'œil sur l'enseignement des beaux-arts* (1872, in-8o, 2e édit. 1879); *Sommaire d'une méthode pour l'enseignement du dessin et de la peinture* (1876, in-8o); elles ont été réunies sous le titre *L'Enseignement artistique* (1877, in-8o).

LECOQ DE BOISBAUDRAN (Paul-Émile, dit François), chimiste français, né à Cognac en 18[illegible], d'une ancienne famille noble protestante du Poitou, dont une partie émigra, après la révocation de l'édit de Nantes, fit toutes ses études dans la maison de son père, enrichi par le commerce des eaux-de-vie. Attiré vers la [illegible] un goût particulier, il se livra de bonne heure à des expériences et surtout à des calculs [illegible] qui le conduisirent à d'intéressantes découvertes, spécialement à celle d'un nouveau métal, venant combler une lacune dans la série des corps simples et que, par patriotisme, il appela gallium (1875). Cette découverte, très appréciée des savants, valut à son auteur un prix [illegible] l'Académie des sciences (1878), la décoration [illegible]

la Légion d'honneur (1876), le titre de correspondant de l'Institut (10 juin 1878), un grand prix à l'Exposition universelle de 1878, la grande médaille Davy, de la Société royale de Londres (1879), enfin le prix Lacaze, de 10 000 fr., décerné par l'Académie des sciences (1880).

M. Lecoq de Boisbaudran a inséré, depuis 1866, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans les *Bulletins* d'autres sociétés savantes un assez grand nombre de notes et mémoires sur la physique moléculaire, la spectroscopie, l'électricité chimique, etc.; il a publié à part: *Spectres lumineux, spectres prismatiques... destinés aux recherches de chimie minérale* (1874, in-8°, 29 planches).

LE COUPPEY (Félix), musicien français, né à Paris, le 14 avril 1814, fut destiné par son père, bibliothécaire du roi Louis-Philippe, à l'enseignement universitaire, mais, ayant obtenu de suivre les cours du Conservatoire, il y remporta en 1828, le premier prix de piano, et, deux ans après, le premier prix d'harmonie. A dix-sept ans, il fut chargé par Cherubini d'une classe d'harmonie et d'accompagnement pratique, avec le titre de professeur adjoint. Devenu titulaire en 1837, il professa le solfège, puis l'harmonie (1843). En 1848, il fut appelé à suppléer, comme professeur de piano, M. Herz qui se rendait en Amérique, et au retour de celui-ci, une classe de piano pour les femmes fut créée pour M. Le Couppey, dont l'enseignement a formé de nombreux professeurs. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1863.

Parmi ses compositions pour le piano, on remarque un recueil de romances sans paroles, intitulé *Chants du cœur*. Il est surtout connu par ses ouvrages didactiques dont le principal est le *Cours de piano élémentaire et progressif* (7 vol.). Citons aussi une brochure, *De l'Enseignement du piano* (1865, in-18; 2° édit. 1867).

Son fils, M. Gaston Le Couppey, né le 6 avril 1840, sorti de l'École polytechnique en 1862, comme officier d'artillerie, donna sa démission et entra dans l'administration des finances. Il a publié: *De l'Impôt foncier et des garanties de la propriété territoriale* (1867, in-8).

LECOURTIER (l'abbé François-Joseph), écrivain ecclésiastique et prélat français, né à Paris le 19 décembre 1799, fut longtemps, curé de la paroisse des Missions-Étrangères. Prédicateur distingué, il a prononcé un grand nombre de sermons reproduits en partie par les journaux catholiques. Nommé archiprêtre et chanoine théologal de Notre-Dame, il a été appelé à l'évêché de Montpellier par décret du 5 juin 1861. Démissionnaire en septembre 1873, par suite de dissentiments avec le clergé de son diocèse, il a été nommé archevêque de Sebaste *in partibus* en décembre de la même année, et chanoine de Saint-Denis le 11 janvier 1875. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 29 avril 1863.

On a de M. Lecourtier: *Manuel de la messe* (1835, in-12, 3° édit., 1854); *Explication des messes de l'Eucologe de Paris* (1837-1838, 2 vol. in-18); *le Dimanche* (1839, in-8; 2° édition, 1840); *Homélies pour le carême* (1872, in-18), etc.; puis des *Mandements* qui ne sont pas toujours restés étrangers à la politique, témoin celui relatif aux élections de mai 1869.

LE CROM (l'abbé Mathurin-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Crédin (Morbihan), le 27 septembre 1800, fit ses études au séminaire, et, ordonné prêtre, devint professeur de théologie. En 1849, il était chanoine titulaire de la cathédrale de Vannes, lorsque le parti légitimiste le fit élire représentant à l'Assemblée législative, où il appuya toutes les lois et mesures répressives, sans se rallier entièrement à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au chapitre et au séminaire de Vannes. — Il est mort dans cette ville, le 17 avril 1876.

LÉCURIEUX (Jacques-Joseph), peintre français, né à Dijon, le 13 août 1801, étudia d'abord à l'école de Dijon, sous la direction d'Anatole Devosge, puis vint suivre à Paris l'atelier de Guillon Lethière et les cours de l'École des beaux-arts, de 1822 à 1826. Il débuta au Salon de 1827, et figura depuis à presque toutes les expositions annuelles. Vers la fin de 1849, il refusa de remplacer son maître Devosge comme directeur du musée de Dijon. Cet artiste a principalement exposé, comme peintre de genre et d'histoire: *François Ier au tombeau de Jean sans Peur à Dijon, Saint Louis à Damiette, les Derniers moments de Louis XI, les Brigands travestis en moines, Jeune fille donnant ses cheveux aux pauvres, la Résurrection de la fille de Jaïre, l'Amour des fleurs, les Fiançailles de Rébecca, le Petit Chaperon rouge, Salomon de Caus à Bicêtre* (1827-1852); *Bœufs au repos* (1863); *une Ame chrétienne* (1864); comme portraitiste: *Marie de Bourgogne, Martin Luther, MM. Bouchet, Germain Delavigne fils, Dentu, Rabon, Villeneuve, Alta, Ducornet*, etc. Il a encore exécuté: *Saint Bernard fondant Clairvaux; Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un forçat; Saint Guillaume*, pour le ministère d'État; *Saint Bernard prêchant à Vézelay la croisade; la Glorification de sainte Geneviève*, à l'église des Blancs-Manteaux, etc. M. Lécurieux a obtenu une 3° médaille en 1844 et une 2° en 1846.

LÉCUYER (Louis-Victor-Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Corbeil (Seine-et-Oise), le 31 décembre 1814, et fils d'un menuisier, reçut à l'école mutuelle les premiers éléments de l'instruction. Après avoir travaillé dans une fabrique d'indiennes, il apprit le métier de serrurier, puis, en 1834, il entra comme ouvrier mécanicien dans les ateliers de construction de la fabrique de Chantemerle (Essonne), où il resta jusqu'en 1848. Devenu secrétaire, puis président de la Société de secours mutuels de Chantemerle, Essonne et Corbeil, et signalé par le courage qu'il montra dans plusieurs sinistres, il entra, le 26 février 1848, au conseil municipal de Corbeil, et fut choisi par les clubs républicains pour candidat à l'Assemblée nationale. Nommé le quatrième, avant le duc de Luynes, Pagnerre et M. Remilly, par 69 925 suffrages, il fit partie du comité du travail. Il vota avec le parti démocratique modéré, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit ses travaux de mécanicien.

LEDEBUR (Léopold-Charles-Guillaume-Auguste DE), historien allemand, né à Berlin, le 2 juillet 1799, n'eut guère d'autre maître que lui-même. Au commencement de 1816, il entra dans un régiment d'infanterie de la garde, devint lieutenant en second à la fin de l'année, premier lieutenant en 1827, et prit sa retraite, comme capitaine, en 1828. Lors de la fondation du nouveau musée de Berlin, il fut nommé directeur de la salle royale des arts, du musée des antiquités prussiennes et des collections ethnographiques. — Il est mort à Potsdam, le 17 novembre 1877.

On doit à M. Ledebur un certain nombre de travaux historiques importants, tous publiés à

Berlin : *le Pays et le peuple des Bructères* (das Land und Volk der Brukterer, 1827); *Notes et éclaircissements sur les campagnes de Charlemagne contre les Saxons et les Slaves* (Kritische Beleuchtung einiger Punkte in den Feldzügen Karl's des Grossen, etc., 1829); *les Cinq campagnes de Munster et les sept pays de la Frise* (die fünf münsterschen Gaue und die sieben Seelande Frieslands, 1836); *la Littérature des dix dernières années et la connaissance de la Germanie entre le Rhin et le Weser* (Blicke auf die Literatur des letzten Jahrzehends, etc., 1837); *la Campagne de Mayence* (der Maiengau, etc., 1842); *Thuringe du Nord et Hermundures ou Thuringiens* (Nordthüringen und die Hermundurer, etc., 1842 et 1852); *Coup d'œil sur les armoiries royales prussiennes* (Streifzüge durch die Felder des kœnigl. preuss. Wappens, 1845); *les Comtes de Valkenstein am Harz* (1847); *les Antiquités païennes du cercle de Potsdam* (die heidnischen Alterthümer des Regierungsbezirks; Potsdam, 1852); *Recherches dynastiques* (Dynastische Forschungen, 1853-1856); *Dictionnaire de la noblesse prussienne* (Preuss. Adelslexikon, 1854); *Souvenirs de la guerre de 1806 et 1807* (Erlebnisse aus den Kriegsjahren 1806 und 1807; 1855). M. Ledebur a aussi donné une très importante édition des *Archives générales de l'histoire de Prusse* (Allgemeine Archiv, etc., 1830-1836, 21 vol.).

LEDOCHOWSKI (Mieczislas, comte), prélat polonais, cardinal, né à Gorki (Pologne), le 29 octobre 1823, fut emmené de bonne heure à l'étranger, embrassa l'état ecclésiastique, entra au Collège des nobles de Rome, tenu par les Jésuites, et fut ordonné prêtre en 1845. Nommé bientôt prélat de la maison pontificale et protonotaire apostolique, il fut attaché à la légation du Saint-Siège à Lisbonne en qualité d'auditeur. Envoyé de là, en 1856, comme délégué auprès des cinq républiques de l'Amérique du Sud, il reçut l'ordre du général Mosquera, président de la Colombie, de quitter le pays, et rentra à Rome en 1861; il y fut préconisé archevêque de Thèbes *in partibus* et nommé nonce du Pape à Bruxelles, le 16 février 1862. Élu archevêque de Gnezno, par le chapitre de ce siège, le 16 décembre 1865, il fut accepté par le roi de Prusse, et prêta serment à Berlin, le 14 avril 1866. Il soutint d'abord le gouvernement en défendant au clergé de son diocèse de s'immiscer dans les élections, en prohibant dans les églises, les prières en langue polonaise, d'après l'antique usage de ce diocèse, ordonnant même d'effacer des monuments les emblèmes patriotiques. Lors du concile du Vatican, il se montra un des plus fermes soutiens du dogme de l'infaillibilité. Au moment de [illegible] l'Empire allemand, il se [illegible] implorer l'intervention de [illegible] en faveur du Saint-Siège [illegible] l'insuccès de cette démarche [illegible] conduite, et devint un [illegible] énergiques du gouvernement [illegible] entra en lutte ouverte [illegible] de primat de Pologne par [illegible] donner l'instruction en [illegible] les séminaires et de se [illegible] Condamné à [illegible] 1873, il fut [illegible] 1874 et conduit à la [illegible] d'abord soumis à une [illegible] Il se vit, en outre, [illegible] d'amende, nouvelle con[illegible] pour nomi[illegible] et le 15 avril suivant [illegible] ecclésiastique en vertu [illegible] élevé à la dignité de cardinal, [illegible]

de l'ordre des prêtres, le 15 mars 1875, il sortit de prison en janvier 1876, et se rendit à Cracovie où des manifestations importantes furent organisées autant en l'honneur du prélat que par hostilité contre le gouvernement prussien. Le cabinet autrichien s'en émut et intima au cardinal l'ordre de quitter la Gallicie. Il fut reçu à Rome par Pie IX avec une grande cordialité. De l'appartement qui lui avait été préparé au Vatican et qu'il habita dès lors, il continua de diriger les affaires de son diocèse. De nouveaux procès, suivis de condamnations, lui furent intentés par contumace : en avril 1877, il se vit infliger [illegible] ans de prison et 300 marks d'amende, et en octobre 1878, également une forte amende [illegible]; le 30 juillet 1879, il reçut sommation, par l'entremise de l'ambassade de Prusse à Rome, de comparaître devant les tribunaux, toujours pour contravention aux lois de mai, et fut condamné par défaut à 2000 marks d'amende et à 70 [illegible] prison pour avoir frappé d'excommunication majeure un prieur de son diocèse.

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste [illegible] dit), avocat, jurisconsulte et homme politique français, né à Paris, le 2 février 18[illegible], et [illegible] du médecin Jacques-Philippe Ledru, membre de l'Académie de médecine et de la Société des antiquaires, et petit-fils du physicien Nicolas-Philippe Ledru, si connu, comme prestidigitateur, sous le nom de Comus, et professeur de physique des enfants de France, sous Louis XV. Destiné à la carrière du barreau, le jeune Ledru, après avoir fait de bonnes études, suivit le cours de droit, fut reçu avec distinction licencié et docteur en 1828, et prêta serment, comme avocat, en 1830. Peu après, pour se distinguer, [illegible] d'un confrère homonyme, M. Charles Ledru, il ajouta à son nom celui de Rollin, nom de sa bisaïeule maternelle.

M. Ledru-Rollin commença à se mettre en évidence après l'insurrection de juin 1832, en rédigeant une consultation contre l'état de siège. Après les journées d'avril 1834, il publia une brochure intitulée : *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain* (1834, deux éditions [illegible]). Il défendit tour à tour devant le jury la *Tribune*, la *Presse*, le *Charivari*, le *Journal du Peuple* [illegible] (1835), etc., et, devant la Cour des Pairs [illegible] (1838), dans le procès de Lyon; [illegible] dans les affaires Meunier [illegible] En 1837, il fut élu membre du conseil [illegible] Il se livrait en même temps à des travaux de jurisprudence. Ayant pris la direction du *Journal du Palais*, il donna en [illegible] des 36 années précédentes [illegible] nouvelle édition (*Journal du Palais*, [illegible] grand recueil (*Journal du Palais*, 3e édit., 27 vol. gr. in-8) [illegible] de 1791 à 1837, 17 vol. in-8). Il faisait suivre [illegible] 1837 à 1847, [illegible] à ce recueil, sous le titre de *Répertoire* [illegible] parallèlement *française ou Répertoire général de la jurisprudence* [illegible] un important ouvrage [illegible] *Palais*, un important [illegible] comme la table générale et [illegible] était [illegible] jurisprudence de 1791 à [illegible] avec la jurisprudence et la doctrine [illegible] du droit, la législation et il en [illegible] (1843-1848, 8 vol. in-8), qui traite de l'influence [illegible] l'*Introduction*, qui traite du droit au XIXe siècle [illegible] sur le droit au [illegible] la *Jurisprudence* [illegible] française à ces ouvrages : [illegible] encore à ces ouvrages en matière contentieuse [illegible] nistrative en matière [illegible] 9 vol. in-8). Il fut [illegible] (1844-1846, rédacteur en chef du journal [illegible] époque il avait acheté la charge de M. [illegible] 1838, il avait acheté [illegible] Cour de cassation.

M. Ledru-Rollin s'était présenté en [illegible] comme candidat à la députation, [illegible] lège de Saint-Valery-sur-Somme, [illegible]

sage de M. Odilon Barrot; mais son refus d'adoucir sa profession de foi le fit échouer de 11 voix. Deux ans plus tard, il fut désigné aux électeurs républicains du second collège du Mans, pour remplir le vide que la mort de Garnier-Pagès laissait dans le parti. Il fit alors une profession de foi ouvertement républicaine, qui prit les proportions d'un événement. Tandis que les électeurs l'envoyaient à la Chambre à l'unanimité moins 2 voix, le gouvernement le poursuivit pour le langage qu'il avait tenu devant eux, et, par défiance du jury de la Sarthe, le traduisait devant la Cour d'assises d'Angers. Il y parut assisté de MM. Odilon Barrot, Berryer et Marie. La défense, si solennelle qu'elle fût, ne put détourner du nouveau député une condamnation à quatre mois de prison et à 3000 fr. d'amende, condamnation qui fut annulée, pour vice de forme, par la Cour de cassation.

Comme on s'y attendait, M. Ledru-Rollin devint l'orateur de l'extrême gauche. Les diverses phases de son procès avaient encore mis en relief son éloquence de tribun, passionnée, véhémente, parfois trop ambitieuse, plus faite pour agir sur les masses que sur une assemblée délibérante.

M. Ledru-Rollin eut bientôt à lutter contre la gauche dynastique aussi bien que contre les centres. Isolé, avec la minorité républicaine, au milieu des partis divisés entre eux par des intérêts particuliers, mais réunis contre lui par un intérêt commun, celui de la conservation de la forme monarchique, il n'avait pas assez de souplesse pour se prêter aux tactiques changeantes des coalitions et recevoir, contre les ministres d'aujourd'hui, le mot d'ordre des ministres de demain. Aussi eut-il de la peine à se faire écouter de la Chambre. Doué d'autant de force que Garnier-Pagès l'était d'habileté, il lui fallait prendre et garder la parole de haute lutte, et ses discours eurent le plus grand retentissement dans le pays. Pendant les sept dernières années de la monarchie il ne laissa passer aucune occasion de combattre et de poursuivre, au nom de son parti, un système de politique condamné, avec plus ou moins d'énergie, par toutes les fractions du libéralisme. Nous ne pouvons qu'indiquer ici les principaux sujets sur lesquels s'est exercé le talent de parole de M. Ledru-Rollin : le budget, et particulièrement le chapitre des fonds secrets (10 mars 1842, 1er mars 1843, 1er juin 1846, juin 1847); les traitements infligés aux prisonniers politiques du mont Saint-Michel (23 mai 1842); les lois de chemins de fer (3 mai 1842); les fortifications de Paris, dirigées, disait-il, non contre l'invasion étrangère, mais contre la liberté (27 mai 1842); la loi de régence, qu'il appelait une téméraire usurpation (1842); le projet de refonte des monnaies, à propos duquel il s'élevait contre la tendance de l'État à absorber l'industrie et l'activité privées (mars 1843); l'indemnité Pritchard (12 avril 1845); la flétrissure infligée aux légitimistes dont il partageait les regrets par le dégoût du présent (22 janvier 1844); la discussion sur l'abolition de l'esclavage, où il eut une fois M. Berryer pour adversaire (mai 1845, avril et juin 1847); les restrictions du droit électoral (12 mars 1847); la question suisse et le Sonderbund (26 juin 1847); le droit de réunion (9 février 1848); les questions de politique générale (19 et 22 janvier 1846, 9 février 1847); enfin les questions sociales (26 juillet 1844, juin 1845, juin 1847, etc.), dans lesquelles il paraissait se faire le défenseur officiel des classes ouvrières.

Abandonné, dans la Chambre, par les différentes fractions de l'opposition, M. Ledru-Rollin n'était pas mieux soutenu dans la presse. Non seulement les journaux de MM. Thiers et Barrot s'unissaient souvent aux feuilles ministérielles contre lui; mais le seul journal républicain, *le National* lui-même, qui avait dès l'origine combattu sa candidature auprès des électeurs du Mans, loin de l'avouer ensuite pour son organe ou son chef, minait sourdement sa prépondérance. Il refusait surtout de s'associer à ses manifestations en faveur des classes laborieuses. Général sans soldats, comme l'appelait la gauche dynastique, M. Ledru-Rollin chercha des appuis en dehors des anciens partis politiques, et fonda une nouvelle feuille plus avancée, *la Réforme*, qu'il soutint à la fois de sa plume, de sa parole devant le jury et de sa bourse. Là se développèrent librement ses vues politiques et aussi ses théories, ou plutôt ses tendances de réforme sociale. On y remarqua particulièrement le manifeste publié à la fin de la session de 1845, et où il reprenait les formules mêmes des écoles socialistes sur le rôle et l'avenir des travailleurs, d'abord *esclaves*, puis *serfs*, aujourd'hui *salariés*, dorénavant *associés*, et sur les devoirs nouveaux de l'État envers les différentes classes de citoyens.

En 1846, pour se livrer plus librement à son rôle public, M. Ledru-Rollin vendit sa charge d'avocat à la Cour de cassation, qu'il avait achetée 330 000 francs, et sur laquelle il subit une perte de 110000 francs, dépréciation qui valut d'amères ironies de la part des journaux conservateurs au soi-disant organisateur du travail. La fortune personnelle de M. Ledru-Rollin était en effet compromise de jour en jour par ses préoccupations politiques, malgré le surcroît de ressources que lui avait apporté un mariage brillant et quelque peu romanesque. Dès sa seconde année de législature, son attitude comme chef du parti républicain, l'éclat de son talent oratoire, avaient excité une vive sympathie chez une jeune et riche personne, fille d'un Français et d'une Anglaise, et élevée en Angleterre. A la suite d'une seule entrevue, ménagée au Salon de peinture, par des amis communs, le mariage fut décidé. La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle de la Chambre des députés, avec Arago et Lamartine pour témoins (6 mai 1843).

En dehors de la Chambre et de son journal, M. Ledru-Rollin prenait part à toutes les manifestations de l'opinion républicaine. Il faut rappeler son discours au banquet malencontreux organisé par *le National* en l'honneur d'O'Connel, qui repoussa si rudement les sympathies républicaines (1844); l'allocution prononcée sur la tombe de Godefroy Cavaignac; divers plaidoyers devant le jury, où la défense de l'accusé disparaissait dans les protestations du chef de parti, et surtout ses communications à ses électeurs du Mans, à la fin de chaque session. Ses manifestes électoraux, notamment celui qui signala sa seconde réélection (31 juillet 1846), marquaient de plus en plus le caractère social que tendait à prendre la révolution. Ce dernier, inséré dans *la Réforme*, sous le titre d'*Appel aux travailleurs*, s'adressait, en dehors du cercle des électeurs à 200 francs, à la masse laborieuse, faisait de leur misère une peinture exagérée, et promettait avec confiance, comme consolation et remède, le suffrage universel.

Le caractère de la politique de M. Ledru-Rollin se dessina non moins nettement dans la fameuse campagne des banquets réformistes. Pour la première fois, le chef de la gauche républicaine se trouvait dans les mêmes rangs que les chefs de l'opposition dynastique; mais, au sein de cette universelle coalition, il reprit promptement son rôle particulier. Les toasts dynastiques, réclamés par l'opposition constitutionnelle, furent l'occasion de scissions éclatantes entre MM. Odilon Barrot, Duvergier de Hauranne et leur ombrageux allié. C'est ainsi que M. Ledru-Rollin ne parut

pas au banquet du Château-Rouge, et qu'au contraire il parut sans eux aux banquets de Lille, de Châlon-sur-Saône et de Dijon, où ses discours, également empreints de l'esprit socialiste et républicain, étaient comme les programmes de la prochaine révolution.

Aussi, quand à la suite des complications amenées par l'interdiction du banquet du XII[e] arrondissement, l'insurrection de Février eut emporté la monarchie de Juillet, M. Ledru-Rollin fut naturellement l'homme de la situation et en eut le premier les honneurs, les charges et les périls. Au moment où la majorité des députés, acceptant la régence de la duchesse d'Orléans, se disposait à proclamer la royauté du comte de Paris, malgré l'opposition de MM. Marie, Crémieux et Larochejaquelein, M. Ledru-Rollin, qui avait suivi toutes les phases de la lutte, dans la rue, accourt à la Chambre pour empêcher à tout prix ce dénouement monarchique. Grâce à sa force athlétique, il occupe la tribune autour de laquelle se livrait un véritable assaut, en reste maître et reprend lentement la proposition d'un gouvernement provisoire émise avant son arrivée, puis la laisse développer encore par M. de Lamartine, jusqu'à ce qu'enfin le flot populaire que M. Marc Caussidière lui a promis une demi-heure auparavant de diriger sur l'Assemblée, l'envahisse et la disperse.

Porté un des premiers sur la liste des membres du gouvernement provisoire, par les acclamations de la foule, M. Ledru-Rollin sentit bientôt toute l'énormité de la tâche qui retombait sur lui, s'il est vrai, comme il l'a répété plus tard, qu'il ait dit à M. de Lamartine, en montant à l'Hôtel de Ville : « Mon ami, nous allons au Calvaire. » Sa situation était en effet particulièrement difficile. Chef, en apparence, d'une révolution dont il avait senti d'instinct le caractère plutôt qu'il n'en avait prévu les conséquences, c'était à lui que les classes laborieuses allaient réclamer la satisfaction de toutes ces aspirations sociales dont il s'était fait une arme contre la monarchie. Mais la victoire du peuple, en lui donnant pour associés au pouvoir des hommes anciens et des hommes nouveaux, avait fait évanouir, entre eux et lui, d'anciens dissentiments, ou fait naître de nouvelles divergences. D'un côté, les hommes du National, qui n'avaient jamais demandé que la forme républicaine, avaient hâte maintenant de consacrer et de régulariser leur conquête ; de l'autre, les chefs ou les adeptes des diverses écoles socialistes demandaient qu'on livrât la France à l'expérience de leur système et lui promettaient, à ce prix, le bonheur que la royauté n'avait pu lui donner. Pour les uns, la révolution était finie, pour les autres, elle commençait à peine. Les premiers, plus nombreux dans le gouvernement, se résumaient [illegible] dans le grand nom de M. de [illegible] de la modération et plus [illegible] plus fougueux et plus per[illegible] ne voyaient pour chef que [illegible] pour celui-ci, [illegible] des contradictions [illegible] une suite de sourt[illegible] au milieu des[illegible] popularité auprès [illegible] objet de haine et [illegible] provisoire, vou[illegible] leurs dissenti[illegible] qui aurait [illegible] s'étaient pro[illegible] les concessions [illegible] paix publique, et [illegible] que pou-

vaient lui suggérer ces grandes manifestations populaires qui étaient une ovation pour lui, une menace pour ses collègues, il préféra borner sa responsabilité à celle des décrets signés en commun et accepta entièrement la solidarité de tous leurs actes, même de ceux qu'il avait le plus vivement blâmés. Il eut donc sa part dans toutes les mesures prises par le gouvernement provisoire, telles que l'abolition de la peine de mort en matière politique, la proclamation immédiate du gouvernement républicain, la reconnaissance du droit au travail, l'abolition de l'esclavage, l'organisation de la commission des travailleurs qui eut son siège au Luxembourg, la réduction des heures de travail, l'abolition de l'exercice sur les boissons et d'une partie des droits d'octroi, l'abolition de la contrainte par corps, l'établissement de l'impôt général des 45 centimes, à la place duquel il demandait un impôt particulier de [illegible] 20 centimes sur les riches, etc.

Comme ministre de l'intérieur, il eut une part toute spéciale dans l'organisation du suffrage universel et dans l'immense travail qui en [illegible] l'application. Il fit battre le rappel dans [illegible] du 16 avril et empêcha le renversement du gouvernement provisoire. Il alla protéger [illegible] contre le pillage les presses de M. [illegible] qui avait donné, dans son journal, le [illegible] attaques contre les actes de ses collègues [illegible] tout contre les siens. Ce fut à son [illegible] les masses que l'on dut le retour [illegible] dans Paris. Deux choses encore [illegible] M. Ledru-Rollin et lui ont été amèrement reprochées : ce sont les circulaires de son ministère [illegible] les commissaires extraordinaires de la République. Les « pouvoirs illimités » de ceux-ci [illegible] tinctions alarmantes établies par [illegible] les « vainqueurs » et les « vaincus » de Février [illegible] tre les « républicains de la veille et ceux du lendemain » causèrent dans le pays une [illegible] M. de Lamartine [illegible] parole modératrice de [illegible] besoin de calmer. Mais [illegible] d'une fois [illegible] répondirent pas aux menaces, et [illegible] tration sortie d'une semblable [illegible] seulement n'exerça moins de vengeance [illegible] fit moins de destitutions et ne respecta [illegible] positions et les intérêts de ses [illegible] ses ennemis. Un acte plus funeste [illegible] ment provisoire, et qui revient, au [illegible] te, à M. Ledru-Rollin est le retard [illegible] élections pour l'Assemblée constituante [illegible] quelques semaines plus tôt, eût [illegible] membres dévoués à la République. Les [illegible] tures réactionnaires ne se produisirent [illegible] les derniers jours.

Il en fut le premier puni. Poursuivi par les attaques de la presse, chargé d'accusations [illegible] dictoires, M. Ledru-Rollin perdit [illegible] autorité devant le pays ce que [illegible] martine. Porté, comme ce dernier, [illegible] un certain nombre de départements, [illegible] que dans celui de Saône-et-Loire [illegible] citoyen de Mâcon n'avait pas [illegible] noms fussent séparés, en Algérie [illegible] la liste du gouvernement provisoire [illegible] entière. Il n'eut, dans cette dernière [illegible] près de 300 000 électeurs, que [illegible] L'Assemblée constituante une fois [illegible] dru-Rollin, comme tous ses [illegible] compte de ces deux mois de pouvoir [illegible] accueil dont la froideur contrastait [illegible] plaudissements enthousiastes [illegible] ques-uns des fondateurs de la République [illegible] neanmoins admis à faire partie de la [illegible] exécutive ; mais il vint le dernier [illegible] cinq membres, et n'obtint que [illegible] virun 800 votants. Encore [illegible]

l'intervention toute-puissante de Lamar-
i porta lui-même, par là, une première
à sa propre popularité. La journée du 15
na encore contre lui. Comme la mani-
du 16 avril, elle avait pour but de faire
r le parti violent dont il était désigné
e chef: M. Ledru-Rollin fit pourtant les
ids efforts pour calmer le peuple, et pré-
vasion de l'Assemblée, et après cet atten-
la représentation nationale, il se rendit,
uptement que M. de Lamartine, à l'Hôtel
pour y représenter, contre toutes les
és de l'émeute, le gouvernement légal
conseil qui lui était donné par quel-
sentants éperdus « de prendre la pré-
ur les sauver de l'anarchie. »
-Rollin resta au pouvoir, sous le coup
icion constante, jusqu'au 24 juin, et
ila, dans cet intervalle, que par un vé-
scours contre l'admission du prince
léon dans l'Assemblée et par une pre-
se de MM. Louis Blanc et Caussidière,
nandait la mise en accusation, à l'oc-
attentat du 15 mai (3 juin). Lorsque
ion exécutive eut cédé la place à la
général Cavaignac, M. Ledru-Rollin,
aple représentant, eut à défendre con-
ques sans cesse renouvelées sa per-
de ses amis et les intérêts ou les
parti démocratique. On retrouvera
de 1848 comme les annales de toutes
milieu desquelles M. Ledru-Rollin
ue jour comme orateur, aux yeux
ux qui l'avaient trouvé le plus faible
me d'action ou comme homme d'É-
ppellerons ici son apologie person-
a commission d'enquête dont le rap-
. Q. Bauchart; une seconde défense
sidière et Louis Blanc contre une
ande d'autorisation de poursuites
on discours contre le rétablissement
nent des journaux, dans lequel il
défendant la liberté de la presse,
es dont celle-ci l'avait abreuvé; les
l'état de siége (4 septembre), pour
ral (12 septembre); son interpella-
e au ministère de MM. Dufaure et
bre); ses explications sur les jour-
dans le grand procès de tribune
Cavaignac (25 novembre); enfin,
testation contre le projet d'inter-
, déjà conçu et à demi exécuté par
ignac, à la veille de l'élection pré-
novembre).
lin était lui-même un des candi-
lence. Mais, malgré un nouveau
au banquet des écoles, entre lui
iste, les chefs des différents sys-
quels il évitait de se prononcer,
ujours rancune, et, à la suite
ile entre *la Voix du peuple* et *la*
cratique et sociale, la candida-
il fut préférée à la sienne. Réduit
s, le parti montagnard donna à
370 119 suffrages.
du 10 décembre, le chef de la
tit avec une vivacité nouvelle la
ns en moins républicaine sou-
rité de la Constituante. Il s'élève
ses contre les pouvoirs du gé-
r (28 décembre 1848, 23 mai
'ensemble de la politique exté-
18 janvier); il repousse l'appli-
de la juridiction de la haute
l'attentat du 15 mai (20 jan-
a liberté d'association, et dé-
la *Solidarité républicaine* (27

et 31 janvier); il reproduit, en face de M. Odilon Barrot, le discours véhément qu'il a prononcé, contre sa politique, au banquet du Chalet, le jour de l'anniversaire de la fondation de la première république (22 septembre); il est ramené, dans la question des clubs, par les accusations de Denjoy, à justifier une fois de plus sa conduite, comme membre du gouvernement provisoire (11 et 12 avril), et les violents débats de ces deux journées sont suivis d'un duel entre lui et son accusateur. Mais les plus nombreuses et les plus violentes batailles parlementaires de cette période se livrent à propos de l'expédition de Rome; elles remplissent près de dix séances de la Constituante (20 février, 12, 30 et 31 mars, 16 avril, 9, 10 et 11 mai, etc.), et font pressentir les luttes suprêmes au bout desquelles il va bientôt succomber dans l'Assemblée législative.

L'infatigable tribun portait cependant dans les départements une nouvelle agitation électorale. Les banquets du Mans, de Châteauroux, de Moulins réunissaient autour de lui des milliers d'auditeurs et attestaient toute l'influence qu'il ressaisissait au sein des populations ouvrières. A la suite de celui de Moulins, au sortir des plus bruyantes ovations, il faillit être, sur la place même de l'Hôtel-de-Ville et par les mains de plus de 150 hommes de la garde nationale, la victime d'un attentat auquel lui et ses amis n'échappèrent que par miracle. Il en fit lui-même le récit à la tribune de l'Assemblée le 2 mai suivant.

Les élections de la Législative mirent au grand jour un revirement de l'opinion publique en faveur de M. Ledru-Rollin. Cinq départements : la Seine, l'Allier, le Var, Saône-et-Loire et l'Hérault, l'élurent à la fois comme représentant, sans compter les nombreux suffrages qu'il réunit dans la Gironde, la Haute-Garonne, les Bouches-du-Rhône, la Seine-Inférieure, le Gard, le Gers, l'Eure et la Sarthe.

Il ne jouit pas longtemps de la puissance que pouvait lui donner dans la Législative cette multiple élection. Après une nouvelle sortie contre le général Changarnier (30 mai), il se hâta de reprendre en main la cause de la république romaine. Le 11 juin, sa protestation au nom de l'article 5 de la Constitution se terminait par ces paroles : « La Constitution est violée, nous la défendrons par tous les moyens, même par les armes. » Une demande de mise en accusation du président et de ses ministres accompagnait cette conclusion menaçante. Le surlendemain, 13 juin, le chef de la Montagne, poussé par quelques fougueux meneurs, descendait dans les rues de Paris, pour tenter, sans confiance, la fortune des armes auxquelles il avait fait appel. Mais cet appel n'avait pas été entendu. Le choléra remplissait alors Paris de cadavres. Un très petit nombre de représentants, une centaine d'artilleurs à peine, commandés par M. Guinard, une poignée d'hommes du peuple, lui firent cortége jusqu'au Conservatoire des arts et métiers, où il fut bientôt cerné par les troupes. Refoulés de cour en cour par les soldats, les représentants furent ensuite laissés quelque temps seuls dans l'intérieur, d'où il leur fut facile de sortir par la porte du jardin. M. Ledru-Rollin resta caché, pendant vingt-trois jours, dans la banlieue, puis gagna la Belgique et passa de là en Angleterre, d'où il adressa une protestation contre l'arrêt qui le traduisait devant la haute Cour nationale : celle-ci le condamna par contumace à la déportation.

M. Ledru-Rollin vécut, à Londres, des restes de sa fortune et du produit de sa plume. Il publia d'abord le récit des derniers événements sous ce titre : *Le 13 Juin* 1849 (in-18), puis deux ouvrages plus étendus : *De la Décadence de l'Angle-*

terre (Paris, 1850, 2 vol. in-8, avec pièces justificatives et des tableaux), et *la Loi anglaise* (2 vol. in-8). Il fut aussi l'un des principaux rédacteurs de *la Voix du proscrit*. Uni tour à tour aux principaux proscrits des divers pays où la république avait succombé, MM. Kossuth, Mazzini, Ruge, etc., il forma avec eux un comité révolutionnaire destiné à centraliser les efforts de la démocratie européenne. En 1857, impliqué avec M. Mazzini, dans un obscur complot contre la vie de l'empereur Napoléon III (affaire Tibaldi), il fut poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine, et, malgré ses protestations dans la presse anglaise, condamné une seconde fois, par contumace, à la peine de la déportation.

Comme conséquence de cette condamnation, M. Ledru-Rollin fut excepté de l'amnistie générale de 1860, et plus expressément encore de celle d'août 1869. A cette dernière date, il protesta de son intention de rentrer en France, à la condition de rester libre provisoirement et sous caution, jusqu'à ce qu'il eût purgé sa contumace. Aux élections législatives partielles de novembre de cette année, il fut vivement question, dans le parti des irréconciliables, de sa candidature, comme protestation contre la formalité du serment; mais à la suite de pourparlers, dont M. H. de Rochefort fut le principal intermédiaire, et qui occupèrent toute la presse, M. Ledru-Rollin refusa de soutenir les tentatives inconstitutionnelles essayées sous son nom. Un des premiers actes du cabinet parlementaire formé par M. Ém. Ollivier fut de proposer l'abolition de l'exception faite aux décrets d'amnistie contre le dernier proscrit, et de l'autoriser à rentrer en France (10 janvier 1870).

Lors du meurtre de Victor Noir, pressé par M. Delescluze de porter la parole devant la Haute cour pour la famille de la victime, il accepta d'abord cette mission, mais revint bientôt sur sa décision première, ne voulant pas « amnistier par sa présence des juges prévaricateurs. » Il rentra à Paris à la fin du mois de mars 1870, et alla aussitôt s'installer à Fontenay-aux-Roses, dans une ancienne propriété de sa famille, où il sembla vouloir vivre dans la retraite. Il fit un voyage à Londres au mois d'avril suivant, et revint définitivement à Fontenay au mois de juin. La révolution du 4 septembre ne lui fournit point l'occasion de jouer un rôle politique. Cependant il se montra, pendant le siège, dans quelques réunions publiques radicales, où il soutint la nécessité d'élections immédiates pour la Commune. Lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, il fut [illegible] par acclamation membre du comité de salut [illegible], mais il ne parut pas à l'Hôtel de Ville. [illegible] élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, M. Ledru-Rollin déclina d'avance toute candidature, et fut néanmoins nommé, dans [illegible] trente-septième sur quarante-trois, [illegible] 922 voix sur 328 970 votants; dans [illegible] par 46 518 voix, et dans [illegible]. Dès le 19 février, il [illegible] sa démission au président de l'Assemblée, motivant sur le manque d'in[illegible] le vote, [illegible] dont [illegible] avait [illegible] désastreuses [illegible] la candidature. [illegible] spontanées [illegible] cependant [illegible] la [illegible] élection partielle dans le [illegible] les conseils de [illegible] malgré [illegible] par 28 200 voix, [illegible] candidat monarchiste [illegible] lois électorales, [illegible] suffrage universel [illegible] ancien talent [illegible] Fontenay-aux-Roses, le [illegible] Un monument lui fut élevé,

au cimetière du Père-Lachaise et inauguré, le 24 février 1878, avec une grande solennité.

Aux publications de M. Ledru-Rollin que nous avons citées, il faut ajouter, outre ses principaux *Discours* et *Plaidoyers*, imprimés à part, les écrits suivants : *Lettre à M. de Lamartine, sur l'État, l'Église et l'Enseignement* (1844, in-8); *Du Paupérisme dans les campagnes et des réformes que nécessite l'extinction de la mendicité* [illegible] diverses brochures sur le gouvernement direct, dans lesquelles il se sépare des écoles socialistes qui attendent tout de l'État. Sa veuve a publié *Ledru-Rollin, ses discours et ses écrits politiques* (1879, 2 vol. in-8).

LEDUC (Pierre-Étienne-Denis LEDUC, dit SAINT-GERMAIN), littérateur français, né à Paris le 1er janvier 1799, fils d'un sculpteur et orphelin à douze ans, fut élevé à Saint-Germain par une de ses tantes et prit le nom de cette ville. D'abord clerc de notaire, il ne tarda pas à se tourner vers les lettres. Il traduisit avec J.-A. Buchon, [illegible] professeur, *les Antiquités de la Grèce* (2 vol. in-8), puis il écrivit, avec M. Bailleul, un traité de [illegible] graphie intitulé *le Bibliomappe* et fit un *Atlas de la France* pour l'éditeur Baudoin. En 182[illegible] collabora aux journaux *la Pandore*, *le Figaro* et *le Corsaire*; en 1830, il publia, avec J.-A. [illegible], une édition des *Mémoires de Saint-Simon* [illegible] in-8). De 1834 à 1847, il fournit des articles [illegible] *vis révolutionnaire* et plusieurs feuilletons [illegible] *tional*, rédigea une douzaine de volumes [illegible] collection de *Maître Pierre, ou le Savant [illegible]* *lage*, et publia : *Vacances en Suisse* ([illegible]); *l'Écosse et l'Irlande* ([illegible] in-12); *l'Angleterre*, [illegible]; *Sir Richard Arkwright* [illegible] 3 vol. in-12); *Campagnes de [illegible]* *mœurs anglaises* (1840); *les Religions de l'[illegible]* *rèse Figueur* (1842); *les Religions* [illegible] (1844, gr. in-8), dans *[illegible] et de l'Océanie* (1844, gr. in-8); *le Nouvel [illegible]* *universelle des religions*; écrit pour le comte de Paris, [illegible] *fants* (1847); *Un Mari* (1865, [illegible]); *Jeanne* (1861, in-18), dont une nouvelle édition parut en 1872, sous le titre de *M. le comte et Mme la comtesse*; *le [illegible] Mathieu* (1867, in-8), etc.

Depuis 1848, M. Saint-Germain Leduc s'est beaucoup occupé d'agriculture et a publié sur ce sujet, outre un assez grand nombre d'articles dans *les [illegible]* et *l'Illustration*, trois essais dans les [illegible]: *Curiosités des inventions et découvertes* (1849); *Conservation, assainissement et [illegible]* (1855); *Conservation* (1855, in-12; *[illegible]* des grains (1867, in-8). Il a traduit [illegible] *mensaux de l'homme* [illegible] *la Philosophie du commerce* [illegible] l'anglais; *la Philosophie de la science sociale* [illegible] *ling*, et *Principes de la science* [illegible] et de l'italien : *Des Rapports de l'économie* [illegible] *blique avec la morale et le droit*, de [illegible].

LEE (Frédéric-Richard), paysagiste anglais, né à Barnstaple (comté de Devon) en juin 1798, entra d'abord au service militaire, [illegible] de bonne heure un brevet d'officier [illegible] ment d'infanterie et fit la campagne de [illegible]. A la paix, il donna sa démission, [illegible] de temps à [illegible] ture et réussit en peu de temps [illegible] marquer du public. Un de ses [illegible] obtint des directeurs de la British Institution [illegible] prix de 50 liv. (1250 fr.). En 1834, il fut [illegible] aux expositions de l'Académie, dont [illegible] cette société lui donnait le titre de [illegible] cie et, en 1838, celui d'académicien [illegible] de lui, entre autres tableaux, très [illegible] ristocratie et disséminés dans les galeries [illegible] culières : *Brise de mer*, [illegible] au Musée national, [illegible] du Lincolnshire, [illegible] *l'Orage sur* [illegible] *parc de Sherbrooke*, *la Cabane du pêcheur* [illegible] *Eaux argentées*,

le Braconnier, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855; *Vue de la résidence de Garibaldi à Caprera; la Terre où nous vivons* (1867), etc. En 1848, cet artiste a peint une série de paysages avec M. Sydney Cooper. — Il est mort à Capetown (Afrique), le 4 juin 1879.

LEEMANS (Conrad), archéologue hollandais, né à Zalt-Boëmel, dans la Gueldre, le 28 avril 1809, et fils d'un médecin qui s'était retiré à Leyde, étudia, à l'université de cette ville, la théologie et l'archéologie. En 1829, il vint à Paris explorer les richesses de nos musées; mais, pendant les deux années suivantes, il interrompit ses études pour se joindre en volontaire à la guerre contre la Belgique. Il partit ensuite pour l'Angleterre, où il fit, depuis, deux autres voyages scientifiques. Spécialement occupé des monuments égyptiens, il donna à Leyde, en 1835, l'année même où il fut reçu docteur, une riche édition des *Hieroglyphica* d'Hérapollo et commença la grande publication des *Monuments égyptiens du Musée des antiques de Leyde*, qui ne fut terminée qu'en 1852. A la mort de Reuvens, son maître, il devint directeur provisoire du musée des antiques, et ensuite premier conservateur et prit sa retraite en 1877. M. Leemans a fait tous ses efforts pour enrichir les collections et recueillir les monuments épars dans toutes les villes de la Hollande. En 1838, parut sa collection des *Monuments égyptiens portant des légendes royales*, qui lui valut sa nomination comme directeur titulaire du musée.

Il a donné depuis : *Description raisonnée des monuments égyptiens de Leyde* (1840); *Animadversiones ad musei Lugduni Batavensis inscriptiones græcas et latinas; Description des antiquités asiatiques et américaines du musée de Leyde* (1842); *Antiquités romaines de Maëstricht; Papyri græci musei Lugduni Batavensis* (1843); *Mémoire sur la peinture des anciens* (1854); etc.

LEFAURE (Amédée-Jean), publiciste et député français, est né à Paris, le 20 octobre 1838, d'une famille originaire d'Aubusson. Secrétaire-rédacteur à la Chambre des députés, il appartint depuis 1870 à la rédaction de *la France*, où il traita plus spécialement les questions militaires. A la mort de M. de Nalèche, député, il fut un des huit candidats républicains dans la 2e circonscription d'Aubusson; recommandé par M. E. de Girardin et par tout un groupe de la gauche, il obtint, le 6 avril 1879, une majorité relative de 366 voix, et fut élu, le 20 du même mois, au scrutin de ballottage par 4354 voix. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et prit une part remarquée aux discussions relatives à l'organisation de l'armée.

On a de lui les publications suivantes : le *Socialisme pendant la Révolution française* (1789-1798) (1863, in-18; 2e édit., 1867); *aux Avant-Postes* (juillet 1870-janvier-1871) (1871, in-18); *Commentaire sur le Code de justice militaire* (1873, in-8, avec M. Pradier-Fodéré; *Histoire de la guerre franco-allemande* (1874, 2 vol. in-4°); *Atlas de la guerre de 1870-1871* (1874, in-4°), précis d'un résumé historique; *Procès du maréchal Bazaine* (1874, in-4°); *les Lois militaires de France commentées et annotées* (1876, in-8°); *la Guerre d'Orient* (1876-1877) (1878, 2 vol. in-4° illust.); *l'Année militaire* (1878-1879, I-II in-16), et des brochures de circonstance : *Reconstitution de la Bulgarie* (1859); *l'Ordre* (1871), etc. Il a édité, avec une préface, *Une Mauvaise économie* (1871), brochure impériale trouvée aux Tuileries.

LEFÉBURE (Jean-Baptiste-Charles-Eugène), homme politique français, député, est né le 15 avril 1808. Voué aux exploitations agricoles, il devint maire d'Orbey, membre du Conseil général pour le canton de Lapoutroye, et entra au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Haut-Rhin. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 18412 voix sur 23661 voix. M. Lefébure a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 2 janvier 1875.

Son fils, M. Léon Lefébure, ancien auditeur au Conseil d'État, succédant à son père, comme candidat de l'administration dans la même circonscription avait été élu au mois de mai 1869, par 18243 voix, sur 29892 votants. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, par 106502 voix. Il siégea au centre droit et fut sous-secrétaire d'État de M. Magne, de novembre 1873 à juillet 1874. Il vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon, mais accepta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il ne se représenta pas aux élections pour la Chambre des députés.

LEFÉBURE DE FOURCY (Michel-Eugène), né le 29 novembre 1812, élève de l'École polytechnique de 1829 à 1831, est entré dans le service des mines, où il devint, en avril 1856, ingénieur en chef de 2e classe. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 2 mai 1849 et promu officier le 12 août 1868.

Lefébure de Fourcy (Charles), né le 4 novembre 1815, frère du précédent, élève de l'École polytechnique, de 1832 à 1834, entra dans les ponts et chaussées, où il devint, en juin 1854, ingénieur en chef de 2e classe. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850 et promu officier le 12 août 1868.

LEFEBVRE (Louis-Jules), marin français, né le 17 juillet 1813, entra dans la marine en 1829, devint enseigne en 1834, lieutenant de vaisseau en 1839, pendant qu'il faisait le tour du monde sur la *Vénus*, commandée par Du Petit-Thouars, capitaine de frégate en 1848, capitaine de vaisseau le 3 août 1858, et contre-amiral le 4 mars 1868. Il se signala par ses travaux relatifs à la navigation à vapeur. Il reçut le commandement de la station navale des Antilles et de l'Amérique du nord. Nommé conseiller d'État, le 19 octobre 1875, il exerça ces fonctions jusqu'au 14 juillet 1879. M. Lefebvre a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 mars 1864 et grand officier le 15 juillet 1873.

LEFEBVRE (Charles), peintre français, né à Paris, le 16 octobre 1805, étudia sous Gros et Abel de Pujol et débuta au Salon de 1827. Il a exposé, à la suite de divers voyages en Espagne, en Suisse et en Allemagne : *le Prisonnier de Chillon* (1827); *la Madeleine repentante* (1831); *Louis XI refusant la grâce de Nemours* (1833); *la Vierge miraculeuse* (1838); *Souvenirs de Normandie* (1841); *Jésus-Christ aux limbes* (1845); *Guillaume le Conquérant, Jeune bacchante*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850); un *Ecce Homo, la Femme de Candaule, le docteur Adelon* (1855); *le Triomphe d'Amphitrite, Bohémienne, des Bretons, M. Al. Gloria, saint Louis débarquant à Damiette* (1859); *Une Fête à Bacchus, Madeleine repentante*, cartons de deux croisées exécutées dans l'église de Saint-Leu; dix dessins (1861); *la Mort de Guillaume le Conquérant, Jacob et Joseph*, une *Étude* (1863); *Moïse sur la montagne* (1864); *Saint Sébastien, martyr* (1866); *Néréide*

(1868); *David* (1869); *Mehul enseignant des chants patriotiques au peuple de Paris* (1870); *Lucien* (1873); *Sainte Anne faisant l'éducation de la Vierge* (1875); *Séparation de Saint Pierre et de Saint Paul allant au supplice* (1876); *Daïmio*, costume de cour au Japon (1877); un grand nombre de portraits, notamment celui de *Jules Favre*, etc. Citons encore les peintures exécutées dans l'église de Saint-Louis en l'Ile, chapelle de Sainte-Madeleine, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1845, une 3e à l'Exposition universelle de 1855, et la décoration de la Légion d'honneur en 1859.

LEFEBVRE (Jules-Joseph), peintre français, né à Tournan (Seine-et-Marne), le 10 mars 1836, fut élève de M. Léon Cogniet et obtint en 1861 le prix de Rome sur ce sujet : la *Mort de Priam*. Il avait débuté au Salon annuel de 1855 par un portrait. Il exposa depuis régulièrement un certain nombre d'autres portraits, des scènes de la campagne de Rome et des sujets mythologiques ou allégoriques dans lesquels il a déployé une remarquable science du nu. Tels sont : *Jeune fille endormie* (1865); *Nymphe et Bacchus* (1867); *Femme couchée* (1868); *la Vérité* (1870); *la Cigale* (1872); *Rêves de Chloé* (1875); *Madeleine* (1876); *Pandore* (1877); *Mignon* (1878); *Diane surprise* (1879), etc. M. Jules Lefebvre a obtenu trois médailles en 1865, 1868 et 1870, et une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1878, à laquelle ont figuré plusieurs des envois précédents. Décoré de la Légion d'honneur en 1870, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

LEFEBVRE (Constance-Caroline), dame FAURE, cantatrice française, née à Paris, le 21 décembre 1828, se destinait à l'enseignement et donnait des leçons de musique, quand le hasard la fit connaître d'Auber. Entrée d'après ses conseils au Conservatoire, elle y obtint le prix de chant en 1852, et débuta à l'Opéra-Comique en 1852. Admise d'abord dans un rang inférieur, elle doubla ou joua des rôles secondaires jusqu'à la *Chanteuse voilée*, qui fut une complète révélation de son talent. Elle a repris ou créé sans interruption depuis ce premier succès, les rôles du *Val d'Andorre*, du *Songe d'une nuit d'été*, [illegible] de Catherine dans l'*Étoile du Nord*, [illegible] de la *Dame de Pique*, celui de Jeannette [illegible] [illegible]

[illegible]

LEFEBVRE DE BÉCOUR (Charles), diplomate français, né à Abbeville (Somme), le 25 septembre 1811, fit son droit à Paris, entra en 1834 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, fut envoyé à Buenos-Ayres en 1840 et y resta jusqu'en 1842. Il fut ensuite consul à Manille, à Macao, à Calcutta. Rentré en 1851 dans les bureaux du ministère comme sous-directeur à la direction politique, il devint, en 1856, ministre plénipotentiaire près de la Confédération Argentine. M. Lefebvre de Bécour a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1862 et commandeur de l'ordre de Danebrog.

Il a publié : *la Belgique et la Révolution de Juillet* (1835, in-8). Il a traduit de l'italien du général Coletta, avec M. L. Bellaguet, *Histoire du royaume de Naples depuis Charles VII jusqu'à Ferdinand IV*, 1734 à 1825 (1835, 4 vol. in-8) et publié, avec le même, les *Mémoires* du cardinal Pacca. Il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, au *Constitutionnel*, à l'*Impartial* et au *Journal des Débats*, dans la rédaction duquel il avait remplacé M. de Bourqueney.

LEFEBVRE-DURUFLÉ (Noël-Jacques), manufacturier français, ancien sénateur et ministre, né à Pont-Audemer (Eure), le 19 février [illegible], [illegible] sa fortune à l'industrie. Vers 1825, [illegible] une fabrique de draps, qui prit une extension rapide et considérable. Sous Louis-Philippe, sa candidature à la députation fut opposée plusieurs fois et toujours sans succès, par [illegible] à celle de M. Ern. Hébert [illegible] dynastique. [illegible] Lefebvre-Duruflé, dont le second nom est celui de sa femme, faisant partie du Conseil général de l'Eure lorsque ce département l'envoya à l'Assemblée législative (1849). Il appartint longtemps à la majorité, dont il ne se détacha que pour suivre la politique particulière de l'Élysée [illegible] coup d'État de décembre 1851, [illegible] Commission consultative, [illegible] du commerce et de l'agriculture (25 janvier 1852) [illegible] travaux publics [illegible] pour entrer au Sénat, par décret du [illegible] de la même année. [illegible] Le 5 janvier 1852 [illegible] de la Légion d'honneur, [illegible] été promu officier [illegible] commandeur, puis grand officier [illegible] il devint [illegible] Administrateur de la [illegible] 14 août 1862. [illegible] il fut poursuivi avec ses collègues, [illegible] déclaré coupable, [illegible] d'infraction à la loi sur les sociétés, [illegible] à 10000 francs d'amendes. [illegible] à la suite de cette condamnation, [illegible] de la liste des membres de la Légion d'honneur [illegible] décembre 1874. — Il est mort à Pont-[illegible] (Eure), le 3 novembre 1877.

LEFEUVE (Charles), littérateur français, [illegible] à la fin de 1818, fit ses études au collège [illegible] [illegible]

éon III (1858-1864, 70 liv. in-16 ; 1874, . in-8); *le Tour de la vallée de Mont-*:cy (1867, 2 vol. in-8), et publications ana-. — C'est par erreur qu'on a annoncé en 1873 la mort de M. Lefeuve.

ÈVRE (André), littérateur français, né le mbre 1834, à Provins (Seine-et-Marne), père était notaire, fit ses études au collège Barbe, entra à l'École des Chartes, fut cuviste paléographe, le 10 novembre 1857. e thèse remarquée sur *les Finances de la igne aux treizième et quatorzième siècles*; alement recevoir licencié en droit et fut aux Archives de l'Empire. Il collabora à l'*Histoire de France par les monu-* de MM. Bordier et Charton, et y écrivit s de Charles VI, Charles VII, Louis XI, oire, le Consulat et l'Empire. En même l travaillait au *Magasin pittoresque* et rue de l'instruction publique. Bientôt publia, *la Flûte de Pan* (in-18, 1861 : 69). Il écrivit ensuite, d'après les notes de Cammas, photographe, *la Vallée du Nil* -18, avec photographies). M. Lefèvre ré-dant plusieurs années le bulletin cri-*l'Illustration*, prit une part active à la le deux revues, *la Libre Pensée* et *la* *uelle* et devint en 1871 directeur de la raire de la *République française*. Après ion du 4 septembre, il fut membre de la n des papiers de la famille impériale. s diverses publications, nous citerons : *lles de l'Architecture* (1866, in-18), plus beaux monuments des différentes *a Lyre intime* (1865, in-18) ; *Virgile*, *les Bucoliques et le Nuage messager*, vers (1866, in-18) ; *les Parcs et* (1867, in-18) ; *l'Épopée terrestre* (1868, *inances particulières de Napoléon III* 6), d'après les documents recueillis s ; une importante traduction en vers 1876, gr. in-8) ; *Religions et Mytholo-ries* (1877, in-18) ; *la Philosophie* 9) ; *l'Homme à travers les âges*, rique historique (1880, in-18), etc. les éditions des *Lettres persanes* de et des *Dialogues* de Voltaire.

(sir John-George-Shaw), homme lais, né à Londres, le 24 janvier vé à Eton et à Cambridge, entra en 1824. Nommé ous-secrétaire es colonies en 1833, et en 1834 pour la loi des pauvres, il devint taire adjoint au bureau du com-é clerc des parlements en 1848 et rlements en 1856. Il a été aussi hancelier de l'Université de Londres e du service civil ; mais il a donné le ces dernières fonctions en 1862. à la retraite en mars 1875 et nom-ur de l'ordre du Bain. Marié en Wight, il n'a pas eu d'enfants. — larinville, le 20 août 1879.

EUMIER (Marie-Louise ROULLEAUX-ie), artiste sculpteur française, teur de ce nom, née à Argentan 16, se tourna vers la sculpture idiée comme art d'agrément ; elle 0, au Salon, sous son nom de continua depuis ses envois, ac-resse avec une faveur marquée. ssi à quelques journaux sous le *Jean de Sologne*. — Mme Lefèvre-rte en avril 1877.

Nous rappellerons de cette dame, non moins connue comme femme du monde que comme artiste, les œuvres suivantes : *Jeune Pâtre de l'île de Procida* (1850) ; *le Prince président*, buste (1852) ; *Mgr Sibour* (1853) ; *Portrait du fils de l'auteur*, exposé en 1853 et 1855 ; *Virgile enfant*, statue en marbre appartenant au musée de Caen ; *Matrone romaine*, *le général Paixhans*, bustes (1857) ; *M. Alfred Busquet*, buste en bronze, *l'Impératrice Eugénie*, buste en marbre (1859) ; *l'Étoile du matin* (1863), statue en marbre au musée de Rouen ; le baron de *Sibuet* (1869) ; *Lamartine*, buste pour le musée de Versailles ; *Pie IX* et *la Reine de Naples*, statuettes ; *le Roi* et *la Reine de Hollande*, bustes en marbre ; *la comtesse Arthur Desaix*, buste en terre cuite (1869) ; *Glycère*, statue dans la cour du Louvre, etc. Mme Lefèvre-Deumier a obtenu une 3[e] médaille en 1853, et une mention à l'Exposition universelle de 1855.

LEFÈVRE-PONTALIS (Germain-Antonin), homme politique français, ancien député, né à Paris le 19 août 1830, est fils d'un ancien notaire de cette ville et descend par sa mère, du célèbre architecte Soufflot. Il fit de brillantes études au collège Bourbon et se fit recevoir licencié ès lettres, en août 1852, tout en suivant les cours de droit jusqu'au doctorat, dont il obtint le diplôme en 1855, avec une thèse sur *la Condition légale de la femme mariée*. Il écrivit des articles littéraires et politiques dans le *Journal des Débats* et la *Revue des Deux Mondes*. Auditeur au Conseil d'État en janvier 1852 et parvenu à la 1[re] classe, il donna sa démission en 1863, pour se présenter aux élections législatives, comme candidat de l'opposition, dans la 3[e] circonscription de Seine-et-Oise et obtint 13 500 voix. En mai 1869, il se présenta, comme candidat libéral, dans cette même circonscription, où son élection fut chaudement disputée par MM. Eugène Rendu, Léon Say, Grégory Ganesco, le duc d'Ayen, etc. Après avoir eu, au premier tour de scrutin, 11 493 voix contre 11 526, obtenues par le candidat officiel, M. Eugène Rendu, il fut élu, au second tour, par 15 562 voix contre 14 541, données à son adversaire. M. Lefèvre-Pontalis signa un des premiers, dans la courte session de juillet, la fameuse demande d'interpellation des 116 du tiers parti libéral.

Élu représentant de Seine-et-Oise à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par 25 472 voix, il fit partie de la réunion Féray, qui devint plus tard le centre gauche, et vota avec le parti républicain de l'Assemblée. Après la chute de M. Thiers, il parut se rapprocher de la droite, avec laquelle il vota souvent, en s'abstenant dans les questions religieuses, et tout en protestant de sa fidélité au régime républicain. Il adopta en effet l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles ; fit partie de plusieurs commissions importantes, notamment de celle des lois constitutionnelles et fut le rapporteur du projet de loi Savary sur les conditions d'éligibilité. Aux élections législatives du 20 février 1876, il fut porté avec trois autres concurrents dans la 2[e] circonscription de Pontoise et n'obtint, au premier tour, que 775 voix. Il recueillait le même jour 7 632 suffrages à Avesnes (Nord) contre 8264 données au candidat républicain, M. Guillemin. Il échoua de nouveau aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, dans la 1[re] circonscription d'Avesnes, où il n'eut, avec l'appui de l'administration, que 8791 voix, contre 9279 recueillies par son ancien concurrent, l'un des 363.

On cite de M. Antonin Lefèvre-Pontalis *la*

Hollande au XVIIe siècle (1864, in-8), et *les Lois et les mœurs électorales en France et en Angleterre* (même année, in-18).

LEFÈVRE-PONTALIS (Amédée), ancien représentant français, né à Paris en 1833, frère puîné du précédent, débuta à vingt et un ans, par un discours sur la vie et les écrits du duc de Saint-Simon, qui obtint le prix d'éloquence décerné par l'Académie française en 1854. Reçu avocat en 1855, il publia divers articles dans le *Correspondant* et la *Revue des Deux Mondes*. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant d'Eure-et-Loir à l'Assemblée nationale, le troisième sur six, par 27 964 voix, et se fit inscrire à la réunion des Réservoirs. Il prit place à droite et vota constamment avec la majorité monarchiste et cléricale de l'Assemblée. Il fut le rapporteur de la Commission chargée d'examiner les opérations financières de la délégation de Tours, et soumit à l'Assemblée une proposition tendant à reviser tous les décrets législatifs du gouvernement de la Défense nationale. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Après la dissolution de l'Assemblée, il tenta sans succès de rentrer dans la vie politique : il se présenta dans l'arrondissement de Châteaudun, en 1876, comme candidat légitimiste, et en 1877 comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon. Il obtint la première fois 3900 voix sur 15 000 votants, et la seconde 4226 contre 11 074 données à M. Dreux-Linget, un des 363.

On cite de lui: *De la Liberté de l'histoire* (1860, gr. in-8°).

LE FLO (Adolphe-Emmanuel-Charles), général français, ancien représentant du peuple, né à Lesneven (Finistère), le 2 novembre 1804, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, passa en Afrique comme lieutenant, en 1831, y fut fait capitaine, puis chef de bataillon, pour sa brillante conduite devant Constantine. Promu colonel le 20 octobre 1844, il fut nommé général de brigade le 12 juin 1848.

Élu représentant du Finistère à la Constituante, aux élections supplémentaires du 17 septembre 1848, le général Le Flô ne prit aucune part aux travaux de l'Assemblée avant la fin de mars 1849, et remplit, dans l'intervalle, une mission diplomatique à Saint-Pétersbourg. A son retour, il prit place dans les rangs de la droite et soutint la politique de Louis-Napoléon. Réélu, le deuxième à la Législative, il y fit partie de la majorité hostile à la République, jusqu'au moment de la scission entre la droite parlementaire et l'Élysée. Il prit alors parti contre la politique napoléonienne, et fut, comme questeur de l'Assemblée, un des plus vifs adversaires des projets du pouvoir exécutif. Aussi, dès le matin du coup d'État du 2 décembre, fut-il arrêté à l'hôtel même de la Présidence, puis compris dans le premier décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Il se retira en Belgique, puis à Jersey. Le général Le Flô rentra en France en 1859.

A la nouvelle des premières défaites de l'armée française dans la guerre contre la Prusse (août 1870), il demanda vainement du service. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé ministre de la guerre par décret du gouvernement de la Défense. Quelques jours après un second décret « le réintégra dans l'armée avec le grade de général de division, à la date du 2 décembre 1851 » (16 septembre). Pendant le siège de Paris, il travailla activement à l'armement de la garde nationale et de l'armée, et fut à plusieurs reprises l'instigateur de projets énergiques restés infructueux. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Finistère à l'Assemblée nationale, le premier sur treize, par 62 145 voix, et choisi, par M. Thiers, comme ministre de la guerre dans le cabinet de conciliation du 19 février. Après le second siège, il donna sa démission et fut remplacé par le général de Cissey. Un décret du 1er juin l'appela à l'ambassade de Russie; il fut cordialement accueilli par l'empereur Alexandre. Le 1er avril [illegible] il signa à Saint-Pétersbourg un traité de commerce et de navigation entre la France et la Russie, une convention consulaire et une convention pour le règlement des successions. Absent de l'Assemblée nationale par suite de ses fonctions, il ne prit aucune part à ses travaux et, lors des élections de sénateurs inamovibles, refusa la candidature qui lui fut offerte par le centre gauche. Le général Le Flô fut remplacé comme ambassadeur, par le général Chanzy, le 18 février 1879. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 23 janvier 1848 et grand officier le 5 novembre 1877.

LEFORT (Pierre-Alexandre-Francisque), ingénieur français, né à Paris, le 13 mars [illegible] de 1827 à 1829, élève de l'École polytechnique et a fait, depuis cette époque, partie du [illegible] des ponts et chaussées, où il parvint au grade [illegible] génieur en chef de première classe [illegible] 1857. Il fut nommé depuis inspecteur général et admis à la retraite en 1870. Il a dirigé [illegible] constructions sur les lignes de chemins de fer du Nord et a été chargé d'étudier de [illegible] projets. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846, promu officier le 11 août [illegible] commandeur le 13 juillet 1878.

On cite de M. Lefort : une *Notice sur les travaux de fixation des dunes* (1832, broch. [illegible]); *Études relatives à la construction des ponts* [illegible] (1839, in-8) ; *Tables des surfaces de* [illegible] *remblai des largeurs d'emprise*, etc. [illegible] gr. in-8) ; plusieurs *Rapports* importants [illegible] des lignes de chemins de fer ; une [illegible] *M. Biot*, son beau-père, extraite du [illegible] *dant* auquel il a donné divers autres travaux [illegible]

LE FORT (Léon-Clément), médecin français, membre de l'Académie de médecine [illegible] le 5 décembre 1829, commença ses études [illegible] cales à l'hôpital militaire de Lille et [illegible] jusqu'à sa suppression en 1850. Il vint [illegible] Paris, fut reçu interne des hôpitaux en [illegible] docteur en 1858. Aide-major pendant la campagne d'Italie, chirurgien des hôpitaux [illegible] en 1863, il étudia l'année suivante [illegible] des ambulances dans l'armée du [illegible] stein, puis reçut de l'Assistance [illegible] sieurs missions à la suite desquelles il [illegible] rapports sur la nécessité de réformes [illegible] dans nos hôpitaux. Nommé chirurgien [illegible] lors de la guerre franco-prussienne [illegible] les ambulances de Metz, pendant le [illegible] ville. M. Le Fort avait été chargé [illegible] du service chirurgical dans [illegible] (1865), Cochin (1867), Lariboisière [illegible] Beaujon. Nommé professeur de médecine [illegible] toire à la faculté de Paris en 1873, il [illegible] par Mgr Dupanloup, au ministre de [illegible] publique comme matérialiste en [illegible] répondit à ce prélat par une lettre [illegible] l'inexactitude de ses citations et [illegible] toriques. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1876, et décoré de la Légion d'honneur en 1870.

On a de ce savant chirurgien : [illegible] *l'anatomie du poumon chez l'homme* [illegible] avec pl.) ; *De la Resection de la* [illegible]

i¹): *Des Vices de conformation de l'utérus et*
vagin (1863, in-8°). thèse d'agrégation; *la*
rté de la pratique et la liberté de l'ensei-
nent de la médecine (1866, in-8°); *Des Ma-*
ités (1866, in-4°, avec pl.); *Des Indications*
trépanation du crâne (1868, in-8°); *la Chi-*
ie militaire et les sociétés de secours en
ce et à l'étranger (1872, in-8°); *Étude sur*
nisation de la médecine en France et à
nger (1874, in-8°), etc.

FORT (Jules), pharmacien français, membre
cadémie de médecine, né à Bourbon-l'Ar-
ault (Allier), en 1819, étudia à l'École
eure de pharmacie, fut interne des hôpi-
t reçut le diplôme en 1845. Il exerça long-
à Paris, et s'occupa spécialement de l'ana-
imique des eaux minérales. Il devint vice-
nt de la Société d'hydrologie médicale et
membre de l'Académie de médecine en
l a été décoré de la Légion d'honneur.
e un grand nombre de notices sur la com-
chimique des principales eaux minérales
ce, on a de M. Jules Lefort deux ouvrages
ts: *Chimie des couleurs pour la pein-*
eau et à l'huile (1855, in-18), et *Traité*
ie hydrologique (1859, in-8° avec fig.; 2°
, in-8°). Il a été un des principaux ré-
du *Dictionnaire général des eaux miné-*
59-1860, 2 vol. in-8°).

ANC (Édouard-Edme-Victor-Étienne),
l homme politique français, ancien
, né à Garlin (Basses-Pyrénées) le
09, et neveu d'un conventionnel giron-
levé dans une institution ecclésiastique,
is suivit les cours de la Faculté de droit
et alla s'inscrire au barreau de Mont-de-
ientôt à la tête du parti libéral dans les
devint membre du conseil municipal
e-Marsan, fut nommé, en 1848, com-
énéral de la République, et fut, aux
our la Constituante, élu représentant
voix, le troisième sur sept. Il vota
ent avec la gauche républicaine non
et soutint le général Cavaignac. Après
mbre, il fit au gouvernement de Louis-
une opposition modérée, repoussa la
Rateau, et désapprouva l'expédition
Il fut réélu à la Législative, le pre-
iste. A la suite du 2 décembre 1851,
se prit place au barreau de Paris où
embre du Conseil de l'ordre. Aux
nérales de 1863 et 1869 pour le Corps
andidat dans la 1re circonscription
il échoua aux deux reprises; à la
unit 15 078 voix contre 21 825 données
officiel, M. de Guilloutet.
volution du 4 septembre 1870, M. V.
nommé membre de la commission
argée de remplacer le conseil d'État;
a sa démission le 27 septembre. Aux
8 février 1871, il fut nommé re-
es Landes à l'Assemblée nationale,
ur six. Rapporteur de la proposi-
ait le pouvoir exécutif à M. Thiers
et de la commission chargée de
égociations des préliminaires de
lut à l'acceptation des conditions
la Prusse (1er mars). Lors de la rati-
réliminaires (20 mai), il prononça
s remarquable, rappelant la gauche
les convenances et de la situation,
des orateurs les plus écoutés de
combattit le projet de loi qui de-
représentation des villes, distincte
mpagnes. Après le second siège de Paris, et au moment où M. Lambrecht passait au ministère de l'intérieur, M. V. Lefranc fut nommé ministre de l'agriculture et du commerce (juin). Il fit, en cette qualité, un voyage à Londres, pour sonder les intentions du cabinet Gladstone au sujet d'une revision des traités de commerce. Sa mission n'eut pas les résultats qu'on en attendait. Comme représentant officiel du gouvernement français, il assista à l'inauguration du tunnel du mont-Cenis. Le 6 février 1872, il passa au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. Casimir Périer, démissionnaire. Il soutint, dans le cabinet, le maintien de l'état de siège, présenta pour la répression des attaques contre le gouvernement établi, un projet de loi dont la discussion fut indéfiniment ajournée (30 mars), remit en vigueur les prescriptions de la loi de 1814, concernant l'interruption obligatoire, le dimanche, des travaux entrepris pour le compte des départements ou de l'État, etc. Lors de l'interpellation sur les adresses envoyées à M. Thiers, par les conseils municipaux, la majorité monarchiste vota un ordre du jour repoussé par le ministre de l'intérieur qui donna immédiatement sa démission (30 novembre 1872). Il reprit sa place dans les rangs du centre gauche. Il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département des Landes, M. V. Lefranc échoua, au second tour de scrutin, avec 178 voix contre 197 obtenues par M. de Gavardie. Il fut élu député, le 20 février suivant, dans la 2e circonscription de Mont-de-Marsan par 5043 voix contre 3650 environ partagées entre deux concurrents monarchistes. Il siégea au centre gauche dans la nouvelle Chambre, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut battu le 14 octobre suivant, avec 5175 voix par le candidat officiel et bonapartiste, M. Castaignède, qui en obtint 5722. Depuis lors, M. Victor Lefranc fut porté par les gauches du Sénat, aux élections de sénateurs inamovibles, qui se succédèrent à la fin de 1877 et dans le courant de 1878, et il échoua chaque fois de quelques voix. Candidat des républicains du département des Landes, lors des élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il fut battu de nouveau par son ancien concurrent, M. de Gavardie, en obtenant, au second tour de scrutin, 191 voix contre 197.

LEFRANC (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Montmirey-la-Ville (Jura), le 26 novembre 1815, et fils d'un ancien volontaire de 1792, fut occupé, dans sa première jeunesse aux travaux des champs. Il entra à seize ans dans une étude de notaire et apprit, presque sans maître, les langues classiques. Après avoir suivi les cours de la faculté de droit de Paris, il écrivit, en 1844, dans la *Revue indépendante*, où il signait ses articles du nom de Jacques Bonhomme. En 1846, la famille Arago le choisit pour rédacteur en chef du journal qu'elle fonda à Perpignan, *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, qui fit une vive guerre à l'administration et au général Castellane, et soutint jusqu'en 1848 un grand nombre de procès.

Après la révolution de Février, M. Pierre Lefranc fit partie de la commission administrative du département et fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le quatrième sur cinq, par 14 794 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après

l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très vive au gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le Président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le quatrième à la Législative, il s'associa à tous les efforts tentés par le parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre qui termina sa carrière politique, il se mit à la tête d'une maison de commerce. Il prit ensuite la rédaction d'un journal à Perpignan.

Nommé, après la révolution du 4 septembre 1870, préfet des Pyrénées-Orientales, M. P. Lefranc fut élu, le 8 février 1871, représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le troisième sur quatre, par 20 691 voix. Un article injurieux pour l'Assemblée, publié par lui dans un journal du Midi, motiva de la part du général Ducrot une demande de poursuites et de répression, à laquelle la Chambre, sur la proposition du général Changarnier, répondit par « l'amnistie du dédain ». M. Pierre Lefranc protesta vainement contre cet ordre du jour, en réclamant la juridiction de droit commun (mars 1872). Il fit partie du groupe de l'Union républicaine et vota avec la minorité de l'Assemblée. Élu sénateur, le 30 janvier 1876, dans le département des Pyrénées-Orientales, le dernier sur deux, par 155 voix sur 277 électeurs, il suivit la même ligne politique au nouveau Sénat. — Il est mort à Versailles, le 16 juin 1877.

M. Pierre Lefranc a fait paraître plusieurs romans et quelques brochures. Nous citerons : *la République et les partis* (1851, in-18) ; *le Mariage du vicaire* (1863, in-18) ; *le Rastel électoral* (1868, in-18), etc. En 1864, il avait entrepris un recueil périodique, *le Livre d'or des peuples.*

LEFRANC (Pierre-Charles-Joseph-Auguste), auteur dramatique français, né le 2 février 1814, à Bussières, près Mâcon, se fit recevoir avocat à Paris et se mêla activement au mouvement de la presse parisienne. Il rédigea *les Papillotes, l'Audience* et *les Coulisses*, créa *la Chaire catholique*, journal de la prédication, et donna des articles au *Chérubin*, à *la Vogue*, au *Journal de Paris*, à la *Revue de France*, à *l'Époque*, à la *Revue des Théâtres*, à la *Galerie des Artistes* de 1853, etc.

Comme vaudevilliste, il a donné un grand nombre de pièces en collaboration avec M. Labiche. Nous citerons : *Une Femme tombée du ciel* (1836), *l'Article 960* (1839) ; *le Fin Mot* (1840) ; *Un Grand Criminel* (1841) ; *Une Femme compromise* (1843) ; *Une Existence décolorée*, *l'Enfant de quelqu'un* (1847) ; *Une Idée fixe*, *les Roués innocents* (1850) ; *En Manches de chemise* (1851) ; *Un Ut de poitrine* (1853) ; *Un Mauvais Coucheur* (1854), etc. La plupart de ces pièces ont été applaudies sur la scène du Palais-Royal. — Il est mort à Suresnes (Seine), le 15 décembre 1878.

LEFUEL (Hector-Martin), architecte français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 14 novembre 1810, étudia l'architecture sous son père, puis sous la direction d'Huyot, entra en 1829 à l'École des beaux-arts, y remporta le second prix d'architecture en 1833 et le grand prix en 1839, sur ce sujet : *Un Hôtel de ville pour Paris*. Son séjour en Italie fut marqué par l'envoi des *trois Temples de la Piété, de l'Espérance et de Junon Matuta*, envoyés par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. A son retour, M. Hector Lefuel ouvrit un atelier d'élèves, dirigea plusieurs travaux particuliers et dessina, pour le palais de Florence, une *Cheminée monumentale*, exécutée par M. Ottin (1848). Nommé vers cette époque architecte du château de Meudon, il remplaça ensuite Abel Blouet au palais de Fontainebleau et fut chargé, à la mort de Visconti (1854), de l'achèvement de la réunion du Louvre aux Tuileries, terminée en août 1857. Les plans et dessins laissés par ce dernier architecte furent sérieusement modifiés, dans l'aménagement, les détails et les motifs d'exécution. Plus tard, M. Lefuel refit les pavillons des guichets du Carrousel, en ouvrant ces derniers dans des proportions inusitées (octobre 1869). Il a aussi conduit, comme architecte en chef, les travaux du Palais des beaux-arts, pour l'Exposition universelle de 1855. Il a construit en 1856, pour Achille Fould, un grand hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, dirigé les arrangements intérieurs des splendides appartements du ministère d'État au Louvre, etc.

Membre de l'Institut depuis 1855, en remplacement de M. Gauthier, architecte en chef du Louvre et des palais impériaux, et membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts, M. Lefuel a obtenu une médaille de troisième classe à la suite de l'Exposition universelle de 1855. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1854, il a été promu officier le 12 août 1857 et commandeur le 30 juin 1867.

LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), magistrat français, ancien pair, né à Hattonchâtel (Meuse), le 18 février 1797, fut d'abord [illegible] à Vouziers (1820), puis à Metz (1821), procureur du roi à Charleville (1825), premier avocat général à Metz (1826), et procureur général à la même cour (1833), d'où il passa à celles de Grenoble (1836) et de Douai (1839). Après le débarquement de Louis-Napoléon à Boulogne, ce fut [illegible] dirigea les premières poursuites auxquelles [illegible] événement donna lieu. L'année suivante, il fut nommé premier président de la Cour de [illegible] puis transféré, en 1843, avec le même titre, à celle de Toulouse. Créé pair de France le [illegible] tembre 1845 et conseiller à la Cour de cassation en 1847, M. Legagneur fit, depuis, partie de la chambre criminelle de cette cour où il fut rapporteur d'un grand nombre d'affaires importantes, notamment en matière politique. Président de cette chambre en 1868, il fut nommé [illegible] de chambre honoraire en février 18[illegible]. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1866. — M. Legagneur est mort à [illegible] le 10 janvier 1876.

LEGAIN (Mgr Théodore), prélat français, né à Épeugney (Doubs), le 8 novembre 18[illegible] [illegible] à Montauban comme vicaire général [illegible] ney, son compatriote, il a été nommé [illegible] ce diocèse par décret du chef du pouvoir [illegible] M. Thiers, le 14 avril 1871, [illegible] du 24 mai suivant, et, malgré quelques [illegible] tations auxquelles les termes de la [illegible] donnèrent lieu au conseil d'État, [illegible] juillet et sacré, le lendemain, dans la cathédrale de Montauban. Il a été nommé [illegible] la Légion d'honneur. On ne cite rien de [illegible] dehors de ses *Instructions pastorales et mandements.*

LE GLAY (Edward-André-Joseph), [illegible] français, né à Cambrai, le 6 mai [illegible] le droit et fut reçu licencié. Élève de [illegible] chartes, il fut quelque temps conservateur [illegible] des archives de Lille, passa en 18[illegible] dans l'administration, en qualité de conseiller de préfecture de la Côte-d'Or. Il a été [illegible] Tournon en 1847, de Gex, en 18[illegible], en 1851, de Moissac et de Libourne [illegible] Depuis 1868 il est régisseur de [illegible]

Glay a été décoré de la Légion d'honneur en 1852.
édité des romans du moyen âge, collaboré ques revues du Nord, et publié : *Fragments d'épopées romanes du XII siècle* (1838, traduits et annotés; *le Roman de Raoul de* ... (1840, in-18); *Histoire de Jeanne de* ...*tinople, comtesse de Flandre* (1841, in-8), ...*ire des comtes de Flandre* (1843-1844, in-8, nouv. édit. 1867), qui s'étend jus... ...ènement de la maison de Bourgogne.

...NIDEC. Voy. GONIDEC (LE).

...UEST (Venant-Antoine-Léon), chirurgien ... membre de l'Académie de médecine, ... le 1er mai 1820, entra en 1839 à l'École de médecine de Strasbourg et en sortit ...ide-major, en 1843. Reçu agrégé en 1857, ...mmé professeur de clinique chirurgicale du Val-de-Grâce. Médecin-major en 1853, ...omu successivement médecin principal ...sse en 1865, médecin inspecteur en président du conseil de santé des armées. ...u membre de l'Académie de médecine dans la section de médecine opératoire. ...la Légion d'honneur en février 1855. ...omu officier le 15 juillet 1859 et com... ...le 18 juillet 1876.
... de M. Legouest : *Des Kystes synoviaux ... et de la main*, thèse d'agrégation ...); *Traité de chirurgie d'armée* (1863, ...dit., 1875, in-8°); *le Service de santé ... américaines pendant la guerre des ... 1861-1866* (1866 in-8°); et avec M. Sé... nouvelle édition du *Traité de médecine ...oire* (4e éd. 1870, 2 vol. in-8°).

...É (Gabriel-Jean-Baptiste-Ernest-Wil...) ...ateur français, membre de l'Institut, ... le 15 février 1807, et fils de l'auteur des *Femmes*, débuta par une pièce de ...a *Découverte de l'imprimerie*, qui ...rix de l'Académie française en 1827. ...suite : *Max* (1833), roman; *les Vieil*...), poèmes; *Édith de Falsen* (1840, ...59, in-18), l'un des meilleurs romans ... En 1847, il fit, au Collège de France, ...*e morale des femmes*, des leçons gra... publia l'année suivante et qui sont parvenues à la 6e édition. M. Ernest ...ait surtout alors sa réputation à un ...bre d'ouvrages dramatiques qui lui ... 1855, les portes de l'Académie fran... ...mplacement d'Ancelot. Il a donné a... ...ec M. Prosper Dinaux, *Louise de* ... drame en cinq actes, en prose, ... à Mlle Mars un de ses derniers ... est resté au répertoire du Théâtre... ...ec M. Scribe, trois œuvres impor... ...*nne Lecouvreur* (1849), *Bataille de* ... *les Contes de la reine de Navarre* ...rent représentées au Théâtre-Fran... la première dut un succès soutenu ... de Rachel. Il avait écrit pour cette ...ne pièce en cinq actes, *Médée*, ...ongues tergiversations elle refusa ... e jouer : il en résulta un assez ...que M. Legouvé gagna et dont il ... dommages-intérêts à la Société ...tres et à la Société des auteurs *Médée*, traduite en italien par ... a été jouée en 1856, au Théâtre... ...ans toutes les capitales de l'Eu... ...éclatant succès, par Mme Ristori. ...epuis au théâtre les œuvres sui... ...*roit de conquête*, qui réussit en 1855; *le Pamphlet*, satire à l'adresse de certains biographes, et qui échoua, malgré son à-propos (octobre 1857); *les Doigts de fée*, en cinq actes, avec M. Scribe (mai 1858); *Béatrix*, comédie en cinq actes, en prose (Odéon, 1861), pour les débuts de Mme Ristori dans une pièce française; *Un Jeune Homme qui ne fait rien*, en un acte, en vers (Théâtre-Français, 1861); *A Deux de jeu*, comédie en un acte, en prose (même théâtre, 1868); *Miss Suzanne*, comédie en quatre actes (Gymnase, 1867), *les Deux reines de France*, drame en quatre actes et en vers, imprimé dès 1865, mais qui, interdit par la censure, ne put être représenté qu'en 1872 au Théâtre-Italien, avec musique de M. Ch. Gounod; *l'Amour africain*, opéra-comique en deux actes, tiré du *Théâtre de Clara Gazul*, musique de M. Paladilhe (1875); *Anne de Kervilliers*, drame en un acte (Théâtre-Français, 1879), etc.

On cite encore de M. Legouvé : *Guerrero, ou la Trahison* (1845), tragédie; *les Morts bizarres*, poèmes dramatiques (1832); *Béatrix ou la Madone de l'art* (1860, in-18), roman duquel il tira le drame cité plus haut; *Lecture à l'Académie* (1862, in-18); *la Croix d'honneur et les Comédiens* (1863, broch. in-8); *la Femme en France au XIXe siècle* (1864, brochure in-8); *Jean Reynaud* (1864, in-18). Il s'est fait, en outre, avant et surtout depuis la guerre, une véritable célébrité de conférencier, soit en traitant des sujets moraux, tels que les rapports des pères et des enfants, soit en mettant son talent au service de patriotiques efforts, comme le rachat du territoire (1872), soit enfin en contant avec esprit d'agréables anecdotes sur l'abbé de l'Épée, Scribe, Lamartine, Samson et ses élèves, etc. Toutes ces conférences ont été réunies en brochures et les plus importantes forment un ouvrage sous ce titre : *les Pères et les enfants au XIXe siècle* (1867-1869, 2 vol. in-18). Lecteur éminent, il a publié un *Petit traité de lecture à haute voix* (1878, in-18), qui, plus élégant que didactique, n'en a pas moins été recommandé par une circulaire spéciale de M. Bardoux, ministre de l'instruction publique. Dans un tout autre ordre, M. Legouvé s'est efforcé, par l'exemple et par la plume, d'encourager le développement de l'escrime en France; il a publié à ce sujet : *Un Tournoi au XIXe siècle* (1872, in-4), et contribué à la fondation d'une école spéciale pour les officiers. En 1876, il refusa une candidature au Sénat dans la Seine-et-Marne.

LEGOYT (Alfred), économiste et statisticien français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 18 novembre 1815, fit ses classes au collège de cette ville et vint à Paris suivre les cours de droit. Secrétaire de M. Tissot, de l'Académie française, de 1836 à 1839, il prit part à la préparation de plusieurs de ses publications littéraires, puis il entra au ministère de l'intérieur, où il remplit les fonctions de chef de bureau de l'administration générale et de secrétaire de la commission permanente des archives. Appelé, au mois de mars 1852, à remplacer M. Moreau de Jonnès, dans la direction du bureau de la statistique générale de France, il provoqua aussitôt l'organisation, dans chaque canton de l'Empire, d'une commission permanente, chargée de dresser la statistique de la production agricole et de l'industrie. En décembre 1854, il fit paraître le tome XIV de la grande *Collection de la statistique générale de France*, précédé d'une *Introduction*.

On doit encore à ce laborieux économiste : *la France statistique* (1843, gr. in-8), couronné par l'Académie des sciences; *le Livre des chemins de fer, ou Essai statistique sur les chemins de fer*

français et étrangers (1845, in-12); *Recherches sur la charité officielle et privée à Londres* (1847, in-8); *Essai sur la centralisation administrative*, 1849, in-8); *l'Émigration européenne, son importance, ses causes, ses effets, avec un appendice sur l'émigration africaine, hindoue et chinoise* (1862, in-8); *la France et l'étranger*, études de statistique comparée (1864-1870, 2 vol. in-8); *Du Morcellement de la propriété en France et dans les principaux États de l'Europe* (1867, in-8); *Du Progrès des agglomérations urbaines* (1870, in-8); puis l'*Introduction* au quinzième volume de la *Statistique de France*; des *Rapports*, des *Notices historiques et statistiques* et une foule d'articles dans les recueils spéciaux.

LEGRAND [DE L'OISE] (Louis-Victorin), administrateur français, ancien député, né à Saint-Just (Oise), le 20 janvier 1791, suivit la carrière des finances, obtint un avancement rapide, et devint inspecteur en 1821. Il se démit de ses fonctions à l'arrivée de M. de Villèle au ministère (1824), et il s'occupait de travaux agricoles lorsqu'aux élections générales de 1831, il fut envoyé à la Chambre des députés par l'arrondissement de Clermont. Son mandat lui fut renouvelé jusqu'à la révolution de Février. D'abord membre de l'opposition, il se rapprocha bientôt du ministère qui le nomma conseiller d'État, puis directeur général de l'agriculture et des haras. M. d'Argout le plaça ensuite à la tête de l'administration des forêts qu'il réorganisa avec beaucoup de zèle et d'intelligence. Il donna sa démission lorsque ses amis politiques quittèrent le ministère (1838) et rentra dans les rangs de l'opposition dynastique. M. Dumon l'appela, en 1840, à la direction générale des contributions directes, d'où il passa ensuite à celle des forêts. Il soutint jusqu'au bout, comme député, la politique du dernier ministère de Louis-Philippe. M. Legrand a été promu, en juin 1844, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Saint-Just, le 2 avril 1878.

LEGRAND (Arthur), administrateur français, député, né à Paris, le 28 octobre 1833, fils aîné de l'ancien directeur des ponts et chaussées, député de la Manche pendant dix-sept ans et sous-secrétaire d'État du ministère des travaux publics sous Louis-Philippe, fit ses études et son droit à Paris, et entra au conseil d'État comme auditeur, par la voie du concours, le 16 février 1857. Attaché au ministère des travaux publics en 1858, chef du cabinet du président du jury international de la section française de l'Exposition universelle en 1862, adjoint à plusieurs grandes enquêtes industrielles et commerciales, il fut nommé, en 1863, commissaire près le conseil de préfecture de la Seine, et décoré de la Légion d'honneur. Il devint maître des requêtes le 23 octobre 1866.

Maire de Milly et membre du conseil général de la Manche, M. Arthur Legrand fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Manche à l'Assemblée nationale, le troisième sur onze, par 72 427 voix. Il prit place au centre droit, et fut, en 1872, un des fondateurs du groupe dit « de l'Appel au peuple ». Il fit partie de plusieurs commissions relatives aux voies de transport, chemins de fer, canaux, et prit la parole dans les discussions relatives aux travaux publics, à la marine marchande, etc. Dans les questions politiques, il vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et repoussa les lois constitutionnelles. Réélu député, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Mortain, par 9 898 voix contre M. J. Labiche, candidat républicain, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et soutint de son vote, après l'acte du 16 mai 1877, le ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 9 577 voix, contre le même concurrent, qui n'en obtint que 5 716.

M. Arthur Legrand, qui a collaboré à la *Revue Contemporaine* a extrait de ce recueil : *De la Législation sur les brevets d'invention* (1862, in-8°), *De la Législation relative au prêt à intérêt* (1864, in-8°). On lui doit en outre : *Résumé de l'enquête sur la circulation fiduciaire et monétaire* (Imp. nat., in-8°, 1872), et *le Billet de banque fiduciaire* (1880, in-8).

LEGRAND (Pierre), député français, né à Lille le 13 mai 1834, est fils d'un ancien député, mort en 1859. Avocat au barreau de Lille et ancien bâtonnier, il fut nommé préfet du Nord le 23 septembre 1870 et contribua à l'organisation de l'armée du Nord, avec le général Faidherbe. Lors du décret de dissolution des conseils généraux, il offrit sa démission à deux reprises, mais ne fut remplacé que le 10 janvier 1871 par M. Paul Bert. Aux élections générales du 20 février 1876, élu député de la 1re circonscription de Lille, sans concurrent, par 9 127 voix, [illegible] à gauche et vota avec la majorité républicaine de la Chambre. L'un des 363 députés, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8978 voix, contre 3847 données au candidat officiel et légitimiste. Il représente, depuis 1874, un des cantons de Lille au conseil général du Nord.

LEGRAND (Louis-Désiré), homme politique français, député, né à Valenciennes, le [illegible] mars 1842, fit de fortes études au lycée Louis-le-Grand, puis suivit les cours de la faculté de droit de Paris et se fit recevoir docteur. En même temps il poursuivit ses études littéraires et [illegible] le diplôme de docteur ès lettres, [illegible] les deux thèses suivantes : *Leibnitii de methodo discendæ docendæque jurisprudentiæ* et *Sénac de Meilhan et l'intendance du Hainaut et du Cambrésis sous Louis XVI*. Inscrit au barreau de sa ville natale, il y fut nommé [illegible] le 7 septembre 1870 et obtint, [illegible] élections du 8 février 1871, plus de [illegible]. Démissionnaire en avril 1871, il entra au conseil municipal de Valenciennes et au conseil général du Nord et devint en outre administrateur d'une des grandes compagnies houillères du département. Candidat républicain dans la [illegible] conscription de Valenciennes, il fut élu, [illegible] février 1876, par 9014 voix, contre 5331 [illegible] par le candidat bonapartiste, prit place sur les bancs de la gauche et soutint, lors de la discussion du budget, les intérêts agricoles du département du Nord. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au [illegible] Broglie. Il fut réélu le 14 octobre, [illegible] 9 476 voix contre 6 334, obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, et reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine [illegible].

Outre les thèses citées [illegible], M. Louis Legrand a [illegible] un traité sur le [illegible] point de vue moral et social [illegible] couronné par l'Académie [illegible] politiques, publié d'abord dans [illegible] en volume sous le titre : *le Mariage et les mœurs en France* (1879, in-8).

LEGRAND (Charles-Dominique [illegible]), artiste dramatique et [illegible], né à Saintes, le 4 janvier 18[illegible].

ns, et fut successivement bijoutier, commis voyageur, courtier, tout en jouant successivement au théâtre Bonne-Nouvelle, au Luxembourg et sur la scène de la Madeleine, créée et inaugurée en 1839. Engagé l'année suivante aux Funambules pour doubler Deburau, il y resta jusqu'en 1847, et prit le prénom de *Paul* pour se distinguer de nombreux homonymes. En 1848 il fit à Londres un court séjour, puis vint reprendre avec M. Ch. Deburau le répertoire resté libre depuis la mort de Deburau père. Il passa, en 1852, aux Folies-Mayer, devenues les Folies-Concertantes et les Folies-Nouvelles, et représenta sur cette scène tous les types de Pierrot dans de nombreuses pantomimes, faites pour lui par les chefs de l'école réaliste et souvent par lui-même, et donna à ce muet personnage un costume moins uniforme que la traditionnelle casaque blanche.

LEGROS (Alphonse), peintre français, né à Dijon le 8 mai 1837, étudia de bonne heure la peinture à Lyon et à Paris et eut pour principal maître M. Lecoq de Boisbaudran. Il débuta au Salon de 1857 par un *portrait de M. L.* (le père de l'artiste) qui fut très remarqué de quelques amateurs, et exposa depuis : *l'Angelus* (1859); *Ex voto* (1861), offert par l'auteur en 1868 à sa ville natale; *le Lutrin, discussion scientifique*, appartenant au Dr Ricord (1863). A cette époque, M. Legros se rendit en Angleterre où ses œuvres étaient dès lors très appréciées; il s'y maria et ne fit plus aux expositions françaises que de rares apparitions : il envoya, en 1867, *la Lapidation de saint Étienne*, aujourd'hui au musée d'Avranches; en 1868, *l'Amende honorable*, acquise pour le Luxembourg et, en 1875, *les Demoiselles du mois de Marie* et *le Chaudronnier*. Cette même année, il vint faire à Paris le portrait de M. *Léon Gambetta* pour sir Ch. Dilke : ce portrait a figuré, avec d'autres œuvres de l'artiste aux expositions de la Grosvenor Gallery à Londres. M. Legros a été nommé au concours, professeur au collège de l'Université et au musée de South Kensington.

Son œuvre gravé et lithographié est au moins aussi important que ses tableaux : parmi les portraits, dont quelques-uns sont de dimensions inusitées, nous rappellerons ceux de MM. *Fantin-Latour, Barbey d'Aurevilly, Victor Hugo, Edwin Edwards, Th. Carlyle, le cardinal Manning*, etc.; parmi ses paysages, *les Saules têtards* et *le Coup de vent*; parmi ses compositions, empruntées la plupart à la vie religieuse, *une Procession dans les caveaux de saint Médard, la Procession et le Chœur dans une église espagnole, les Donneurs d'eau bénite, la Flagellation dans un couvent, le Lutrin, le Baptême*, etc. M. Alph. Legros a obtenu deux médailles, en 1867 et en 1868.

LE GUAY (Léon, baron), sénateur français, est né à Paris, le 3 juillet 1827. Propriétaire et agriculteur à la Meignanne (Maine-et-Loire), il entra dans l'administration, le 28 mars 1871, comme préfet de son département. Appelé par M. Buffet, le 17 juin 1873, comme secrétaire général avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire, il fut nommé le 21 décembre de la même année, préfet du Nord, et conseiller d'État honoraire. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté, dans Maine-et-Loire, sur la liste de l'Union conservatrice, et fut élu, le second sur trois, par 328 voix sur 466 votants. Il prit place à droite et vota pour la dissolution de la Chambre des députés le 23 juin 1877. Il fut réélu sénateur, le 5 janvier 1879, le dernier sur trois, par 318 voix sur 459 votants. M. Le Guay a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873.

Son frère, M. Albert LE GUAY, ancien préfet d'Eure-et-Loir, de Meurthe-et-Moselle et de la Loire-Inférieure, démissionnaire le 22 janvier 1874, s'est porté sans succès aux élections sénatoriales dans l'Orne.

LE GUILLOU (l'abbé Corentin-Marie), compositeur français, naquit à Quimperlé (Finistère), le 31 janvier 1804. Après avoir étudié chez les jésuites, il reçut la prêtrise en 1829 et fut placé par M. de Quelen à l'hôpital de la Charité en qualité d'aumônier. Il a été nommé en 1872, chanoine prébendé de Notre-Dame de Paris. M. l'abbé Le Guillou a composé beaucoup de musique religieuse, ne demandant, dit-il, d'inspirations qu'à une piété franche. On a de lui une *Messe solennelle* (1838), divers *Motets*, *Psaumes*, *Offertoires*, plus de deux cents cantiques, et même des albums de romances pieuses, telles que *Fleurs de bruyères*, *Branches d'aubépine*, etc. Il a publié en outre des livres nombreux, presque tous relatifs à la dévotion, aux saints ou à la Vierge.

LEHARDY DE BEAULIEU (Jean-Adolphe-François-Gustave-Frédéric-Marcel), ingénieur et économiste belge, né à Bruxelles, le 8 juin 1814, fit ses études aux universités de Liège, de Louvain et de sa ville natale, puis voyagea aux États-Unis, en Angleterre, en Russie, en Espagne, soit pour s'y livrer aux travaux de son art, soit pour y remplir diverses missions. En Belgique, il a construit des chemins de fer, des chantiers, des ports, etc. La ville de Bruxelles lui doit sa première distribution d'eau et son nivellement général. L'un des fondateurs de la Société d'économie politique (1845), il proposa et organisa les congrès spéciaux de 1847 et de 1848. Représentant à la Chambre, depuis 1863, il a voté en toutes circonstances avec le parti libéral. M. Ad. Lehardy de Beaulieu a publié quelques brochures scientifiques ou économiques.

Un de ses parents, M. Charles LEHARDY DE BEAULIEU, né à Elcele, près de Bruxelles, en 1816, mort en 1872, professeur à l'École des mines de Mons, s'est également fait connaître par des publications d'économie politique.

LE HARDY DU MARAIS (Mgr Jules-Denys), prélat français, est né à Valenciennes le 7 janvier 1833. Ancien vicaire général, il a été nommé évêque de Laval par décret du 29 mai 1876, préconisé le 26 juin et sacré le 24 septembre de la même année. Il a reçu les dignités de prélat de la maison de Sa Sainteté, assistant au trône pontifical et de comte romain.

LEHARIVEL-DUROCHER (Edmond-Victor), sculpteur français, né à Chanu (Orne), le 20 novembre 1816, étudia la sculpture sous Ramey fils et M. Dumont, suivit, de 1838 à 1844, l'École des beaux-arts, y remporta les prix de tête d'expression et de figure modelée, et débuta au Salon de l'année suivante. Il a principalement exposé : *le Rédempteur et la Vierge*, groupe en plâtre; *la Cène*, bas-relief, acquis par le ministère de l'intérieur (1849); *la Rêverie*, statuette; *Un Miracle de Jésus-Christ enfant*, bas-relief acheté par l'État. La *Cène* de 1849 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une *sainte Geneviève* et *sainte Théodechilde*, statues commandées par la ville de Paris pour l'église Sainte-Clotilde; un *Médaillon* en marbre, et le *Monument des trois frères Eudes*, destiné à la ville d'Argentan. Cet artiste a encore exécuté un *Groupe d'anges*,

placé dans l'église Saint-Sulpice; le *Buste de Racine*, à l'École normale; plusieurs *bustes* et *statuettes* (1857); *L. J. J. Visconti* (1859); *Rosa mystica*, *Être et paraître*, statues marbre, *Colin-Maillard*, statue plâtre (1861); *Jésus bénissant les petits enfants*, *Regina martyrum*, bas-reliefs en plâtre; la *Vierge*, buste en marbre de Paros (1863); *sainte Marie-Madeleine*, destinée à l'église Saint-Augustin (1864); *M. de Caumont* (1865); *Chenedollé* (1866); *Jeune fille et l'Amour*, groupe en plâtre, à l'Exposition universelle de 1867 et qui reparut en marbre au Salon de 1870; *la Filature et le tissage*, bas-relief (1868); *Léon Foucault* (1869); *l'Adoration* bas-relief (1872); *Vénus désarmant Mars* (1873); *Fronton* pour l'église Saint-Martin à Condé-sur-Noireau (1874); *le Capitaine A. du C.*, statue en marbre pour un monument funèbre à Saint-Brieuc (1875); *A. de Caumont*, statue en marbre pour la bibliothèque de Bayeux (1876); *le Juif errant*, statue en plâtre (1877); *Sainte Théotechilde*, statue en marbre (1878). Citons encore ses *Litanies de la Vierge*, prises dans l'abside de la chapelle du séminaire de Séez; *Saint Jean l'évangéliste*, statue pour Notre-Dame de Séez (1866), quatre statues en pierre pour une maison de la rue du Pont-Neuf, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849, une 2ᵉ en 1857 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1870. — M. Leharivel-Durocher est mort à Chanu, le 18 octobre 1878.

LE HIR (Jean-Louis), jurisconsulte français, né à Saint-Pol-de-Léon (Finistère), le 9 décembre 1806, reçu docteur en droit à la Faculté de Rennes, en juin 1837, inscrit, depuis la même année, au barreau de Paris, a rédigé, de 1826 à 1837, le *Recueil des arrêts de la cour de Rennes*, puis entrepris les *Annales de la science et du droit commercial*, ou *Mémorial du commerce et de l'industrie*, qui forment annuellement 2 volumes. Il a en outre publié : *Harmonies sociales* (1847, in-8); *Crédit foncier* (1852); *Traité de la prisée et de la vente aux enchères* (1855, 2 vol.); *Manuel d'assurance* (1857); *De l'Assurance par l'État* (1857); *Histoire de l'année 1865* (1866, in-8°) et un certain nombre de brochures sur les voies souterraines de Paris.

LEHMANN (Charles-Ernest-Rodolphe-Henri), peintre français, d'origine étrangère, né à Kiel (duché de Holstein), le 14 avril 1814, et fils d'un peintre distingué, reçut de son père les premières leçons de dessin, vint ensuite en France, où il entra dans l'atelier de M. Ingres, et débuta au Salon de 1835, avec un tableau religieux, *Tobie et l'ange*. Il exposa ensuite : *la Fille de Jephté*, le *Cid*, au musée de Lyon, *le Pêcheur*, au musée de Carcassonne (1837); *sainte Catherine portée au tombeau par les anges*, *la Vierge avec l'enfant Jésus* (1840); *les Filles de la source*, *Marguerite* (1842); *les Créanciers*, *Hamlet et Ophélia* (1846); *Léonide*, au musée de Nantes (1849); *la Consolation des affligés*, *Prométhée*, au Luxembourg (1851); une *Pietà*, une *Assomption*, *sainte Agnès*, *l'éducation de Tobie* (1852-1859); *Profil sur fond d'or*, *le Repos* (1864); *l'Arrivée de Sarah chez les parents de Tobie* (1866), etc.

M. Henri Lehmann s'est fait une grande réputation de portraitiste. On cite surtout les portraits de Liszt, de la marquise de Bedmar, de la comtesse d'Arjuzon, de la princesse de Belgiojoso, de Mme de Alphonse Lehon, du comte de Nieuwerkerke, de M. Alphonse Karr, de Mme Arsène Houssaye, de M. Gallimard, de M. Baroche, de l'abbé Deguerry, curé de Saint-Merry; de l'amiral Jaurès, de M. Haussmann, du comte de Grammont, de M. Dartois, de M. Bouillaud, de M. Naudet,

de *M. L. Frémy*, de *l'artiste*; enfin, au château de Versailles, le portrait de *Hugues de Payens*. On lui doit encore des peintures murales, entre autres celles de chapelles dans l'église Saint-Merry, où il a représenté *l'Annonciation*, *le Baptême du Christ*, *la Pentecôte* et *la Confession*. Chargé par l'empereur, en 1852, de décorer la galerie des fêtes à l'Hôtel de ville, il y exécuta, en dix mois, cinquante-six compositions, qui ont été reproduites par la photographie. On lui doit aussi les peintures des deux hémicycles de la nouvelle salle du Trône, au palais du Sénat, et les six murs qui forment le transept de la nouvelle église Sainte-Clotilde. Il a aussi exécuté des peintures pour le palais de justice.

Nous citerons à part les envois de M. Lehmann à l'Exposition universelle de 1855 : *l'Enfant Jésus et les mages*, *l'Adoration*, *Jérémie*, *Vénus Anadyomène*, *Ondine*, *le Rêve d'Erigone*, projet de plafond, *le Lai d'Aristote*, toile de genre semi-historique, et plusieurs portraits non décrits. Aux Expositions de 1867 et de 1878, il n'était représenté que par quelques-uns des portraits précédemment énumérés.

Cet artiste a obtenu, une 2ᵉ médaille en 1835, trois 1ʳᵉˢ, en 1840, 1848 et 1855. Le 30 avril 1864, il a été élu membre de l'Institut, en remplacement du peintre Alaux, et il a été nommé professeur à l'École des beaux-arts en 1875. Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il a été promu officier le 26 juillet 1853.

LEHMANN (Rodolphe), peintre allemand naturalisé français, frère du précédent, né à [illegible], près de Hambourg, le 19 août 1819, [illegible] élève de son père et de son frère, et s'est fait à côté de ce dernier un nom distingué. [illegible] longtemps, à part quelques voyages en Allemagne et en Angleterre, il résida à Rome, où son atelier fut le rendez-vous des plus illustres [illegible] geurs. La plupart de ses toiles, qui [illegible] le ciel de l'Italie [illegible] mœurs, les costumes ou [illegible] paru à nos Salons, de 1842 à 1850. Nous citerons [illegible] *la Fileuse*, *Pèlerine des Abruzzes* [illegible] *pagne de Rome*, *la Faneuse* [illegible] *bénissant les marais Pontins*, *le pape Sixte-Quint* [illegible] (musée de Lille); *Haydée*, *Graziella*, et quelques portraits [illegible] *Abruzzes*. plusieurs années à Londres [illegible] depuis [illegible] à l'Exposition universelle de 1855 [illegible] glaise), *la Lavandaja*, *Mendiants* [illegible] porte d'un couvent et le portrait de [illegible] ning. Cet artiste dont les œuvres sont [illegible] breuses que les sujets ne sont variés [illegible] plusieurs fois chacun de ces tableaux [illegible] amateurs. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en [illegible] et deux secondes en 1845 et 1848.

LEHON (Louis-Xavier-Léopold, [illegible]), homme d'État belge, [illegible] Paris, le 16 février 1831, [illegible] des requêtes au Conseil d'État [illegible] lors du coup d'État, chef du cabinet [illegible] Morny. Il entra, depuis, [illegible] tielle (1853), comme candidat [illegible] gislatif, où il remplaça M. [illegible] puté de la 1ʳᵉ circonscription de [illegible] au même titre, aux élections [illegible] il obtint 22 [illegible] voix sur 23 [illegible] 23 323, sur 25 757 [illegible] 1869. il fit en Algérie un voyage [illegible] tion de notre colonie, et il [illegible] en faveur du gouvernement [illegible] amendement. [illegible] Le comte Léopold Lehon [illegible] session de juillet [illegible] tion des 116 du tiers-parti [illegible]

dans la vie politique que lors des élections législatives du 20 février 1876. Candidat constitutionnel dans la 2e circonscription de Bourg, il échoua avec 5538 voix, contre plus de 8000 obtenues par le candidat républicain; candidat officiel à celles du 14 octobre 1877, dans les deux circonscriptions de Bourg, il obtint un nombre de voix insignifiant. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 août 1869. — M. Lehon est mort le 2 novembre 1879.

LEHOUX (Pierre-François), peintre français, né à Paris, en 1803, étudia sous Hor. Vernet, fit ensuite un voyage en Orient, et débuta au Salon de 1831. Il a surtout exposé: *Vue d'Alexandrie, ruines de Thèbes* (1831), *Camp d'Arabes, Mosquée d'Alexandrie* (1833); *la Mort d'un fils, Baïssous, les Adieux de l'hôtesse arabe, le Port de Beyruth Halte d'Arabes, Ruth, Ermites du mont Liban, la Vallée du Jourdain, l'Improvisateur nubien* (1834-1853); *le Réveil, la Visite du médecin* (1857); *Vente d'une jeune esclave nubienne dans un bazar, Corps de garde en Syrie, Vue des ruines de Kourna* (1861); *Vue d'un petit kiosque près Beyruth, Retour de chasse, Fontaine syrienne* (1863); *Intérieur d'un kan* (1865); *Souvenir de la plaine de Thèbes* (1866); *Mercure et Argus* (1869), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1833.

LEHOUX (Pierre-Adrien-Pascal) peintre français, né à Paris le 9 août 1844, fut élève de M. Cabanel et débuta au Salon de 1869 par: *Mercure et Argus*. Il a exposé depuis: *Hémon près du corps d'Antigone* (1870); *Bellérophon vainqueur de la Chimère* (1872); *David et Goliath, une Océanide* (1873); *Saint-Laurent martyr* (1874); *Samson rompant ses liens* (1875); *la Conciliation du bouvier* (1876); *Saint Étienne martyr* (1877); *Surprise, Lutteurs* (1878); *Saint Jean-Baptiste* (1879), etc. M. Lehoux a obtenu une médaille de 2e classe en 1873 et une médaille de 1re classe ainsi que le prix du Salon en 1874.

LEIGHTON (Frédéric), peintre anglais, né à Scarborough, le 3 décembre 1830, reçut ses premières leçons d'art à Rome, et entra à l'Académie de Berlin en 1843. Il continua ses études à Francfort, à Bruxelles, puis vint à Paris, où il fit au Louvre diverses copies d'après les maîtres et fut ensuite élève de Steinle, à Francfort. Il produisit alors plusieurs ouvrages remarquables, principalement: *la Mort de Brunellesco* et *la Madona de Cimabue promenée en triomphe dans les rues de Florence*; ce dernier tableau, exposé à Londres en 1855, produisit une grande sensation. L'artiste vint alors à Paris, et reçut les conseils d'Ary Scheffer et de M. Robert Fleury. Depuis, il résida à Londres et prit part aux expositions annuelles de l'Académie de cette ville, ainsi qu'aux diverses Expositions universelles, aux Salons de Paris, etc. M. Leighton, élu associé de l'Académie de Londres en 1864, en devint membre titulaire en 1869, et président le 13 novembre 1878. Il fut créé chevalier à la même époque. Il a été élu correspondant de l'Institut, le 1er février 1873. On cite de lui: *le Triomphe de la musique* (1856); *les Pêcheurs et la Sirène* (1858); *Champs en automne* (1859); *Capri au lever du jour*; *Paolo et Francesca* (1861); *Un Rêve* (1861); *Romance sans paroles* (1861); *Odalisque*; *l'Étoile de Bethléem* (1862); *Michel-Ange soignant son serviteur mourant* (1862); *Jezabel et Achab* (1863); *Arbalétrier italien* (1863); *Dante en exil* (1864); *Orphée et Eurydice* (1864); *David* (1865); *la Prière d'une veuve* (1865); *Hélène de Troyes* (1865); *la Mère et l'enfant* (1865); *la Fiancée de Syracuse* (1866); *la Lune de miel d'un peintre* (1866); *Une Mère romaine* (1867); *Vénus* (1867); *Ariane abandonnée par Thésée* (1868); *Actée* (1868); *Jonathas fait un présent à David* (1868); *Saint Jérôme* (1869); *Dédale et Icare* (1869); *Electre au tombeau d'Agamemnon* (1869); *Hélios et Rodos* (1869); *Une Femme du Nil* (1870); *Hercule disputant à la mort le corps d'Alceste* (1871); *Filles grecques ramassant des cailloux dans la mer* (1871); *Cléobule instruisant sa fille* (1871); *Après vêpres* (1872); *Un Condottiere* (1872); *Lune d'été* (1872); *Tressant une couronne* (1873); *Jardin mauresque* (1874); *le Vieillard de Damas* (1874); *Clytemnestre épiant des murs d'Argos les signaux qui doivent annoncer le retour d'Agamemnon* (1874); *Intérieur de la grande mosquée de Damas* (1875); *la Petite Fatima* (1875); *Enfant vénitien* (1875); *Thérésina* (1876); *Paolo* (1876), un grand nombre de portraits, etc. Il a donné à l'Exposition universelle de 1878: *la Leçon de musique; Élie dans le désert* et *le capitaine Burton, consul à Trieste* et comme sculpteur: *Athlète luttant avec un python*.

M. Leighton a obtenu au Salon de 1859 une médaille de 2e classe; membre de jury pour la classe de peinture à l'Exposition de 1878, il déclara ne vouloir accepter aucune récompense et entraîna, par son exemple, plusieurs de ses collègues. Une médaille de 1re classe, pour la sculpture, lui fut néanmoins décernée et il a été fait officier de la Légion d'honneur.

LEITNER (Gottlieb-Wilhelm), philologue allemand, est né à Pesth, le 14 octobre 1830, d'une famille allemande. Son père quitta la Hongrie après la révolution de 1849 et alla s'établir en Turquie comme médecin. Le jeune Leitner, déjà instruit dans les langues anciennes, profita de son séjour dans ce pays pour se familiariser avec les divers idiomes de l'Orient moderne, puis il passa au collège anglais de Malte. Pendant la guerre de Crimée, il obtint la place de premier interprète de l'armée anglaise, se rendit à Londres après la prise de Sébastopol et devint professeur de langue et de littérature arabe au Collège-Royal. Le gouvernement l'appela, en 1864, aux fonctions de recteur du collège de Lahore. M. Leitner fonda en 1865, la société de Penjab, ayant pour objet l'étude du langage populaire de l'Inde, et fit adopter un plan d'université orientale accordant aux indigènes une large place. L'année suivante, il fut chargé d'une mission dans les contrées les moins connues du Thibet et du Dardistan. Il mit près de deux ans à l'accomplir au milieu de souffrances et de dangers, et rapporta une collection remarquable d'objets et les matériaux d'un grand ouvrage sur les mœurs, les sites et surtout les langues ou dialectes des régions qu'il avait parcourues. A l'Exposition universelle de Vienne, en 1873, il obtint le seul grand diplôme d'honneur, accordé pour l'avancement de l'instruction.

Il a publié *Théorie et pratique de l'éducation* (Theory and Practice of Education): *the Sinin-ul-Islam*, histoire et littérature du mahométanisme; *les Races de la Turquie* (the Races of T.); *Histoire du Dardistan*; *Découvertes gréco-bouddhistes* (Græco-Buddh. Discoveries); *Université nationale au Penjab* (Nat. University of the Punjab), etc.

LELEUX (Adolphe), peintre de genre français, né à Paris, le 15 novembre 1812, embrassa la carrière des arts sans autre guide ni maître que la nature. Il fit d'abord, pour vivre, de la gravure, de la lithographie, des vignettes, et, après

plusieurs années de luttes et de labeurs, débuta au Salon de 1835, par un *Voyageur*, aquarelle qui fut remarquée. Il put faire alors une première tournée artistique qui lui fournit trois études : *Chasseur des côtes de Picardie* (1836); *Gardeur de porcs, Joueur de musette* (1837). Il étudia ensuite à loisir la nature âpre et sauvage de la basse Bretagne et cette variété de costumes qu'il a souvent reproduite avec bonheur. De 1838 à 1842, parut une série de scènes bretonnes : *Un Marché en basse Bretagne, Mendiant dans son intérieur* (1838) ; *Braconniers bretons* (1839) ; *Bûcherons bretons, Jeunes Bretonnes* (1840); *le Rendez-vous de chasse breton* (1841); *la Danse bretonne*, achetée par le duc d'Orléans; *le Paralytique breton* (1842), etc. A la suite d'excursions dans les Pyrénées aragonaises et, plus tard, en Algérie (1847), il continua d'exposer : *le Chanteur espagnol à la porte d'une posada* (1843), au duc de Montpensier : *les Cantonniers espagnols* (1844), en Angleterre; *Départ pour le marché, un Chariot de bœufs, les Contrebandiers espagnols* (1846) au duc de Saxe-Cobourg; *le Départ d'un contrebandier espagnol*, aquarelle, à la duchesse de Montpensier ; *les Jeunes pâtres espagnols* (1847), au musée de Toulouse; *les Bergers des Landes, le Retour du marché, les Pêcheurs picards, Deux petits pâtres bretons*, au duc d'Aumale; *les Faneuses bretonnes, l'Improvisateur arabe*, pour le ministère de l'intérieur (1848), *la Danse des djinns* (1849), etc.

Les événements de 1848 jetèrent M. Ad. Leleux dans une voie nouvelle; il donna : *le Mot d'ordre*, scène de juin 1848; *la Sortie*, autre scène de juin; *une Patrouille de nuit à cheval*, scène de Février, au musée de Lyon; *une Promenade publique à Paris*, acquise par l'empereur; *un Convoi de prisonniers de juin*, à la Société de Boulogne-sur-Mer (1849-1852). Ce tribut payé à la politique, *la Forge et l'étable, le Chemin creux de Bretagne, les Bédouins attaqués par des chiens, les Petits Bédouins à une source, la Demande en mariage de Jean Bonnin*, scène de *François le Champi*, marquèrent son retour à ses premières études. Il a encore exposé, en 1851 : *un Suicide breton, Petits marchands de hannetons, un Jeune marchand de chiens*; en 1852 : *Paysage bourguignon, Chien tourmenté par des dindons, Place du marché de Dieppe*, à l'empereur; en 1853 : *le Dépiquage des blés en Algérie*, au ministère de l'intérieur; *les Terrassiers après le repas*, au musée de Marseille; *l'Arrivée au champ de foire*, à l'empereur; à l'Exposition universelle de 1855 : *Poules et coqs, Enfants conduisant des oies, Portrait de jeune fille, Deux jeunes pâtres conduisant leurs bêtes aux champs*; en 1857 : *la Petite Provence à Paris, Cour de cabaret, Jeunes tricoteuses*; en 1859 : *Marché de bestiaux, Moissonneurs en Bretagne, Bûcherons*, etc.; en 1861 : *une Noce en Bretagne*, appartenant au ministère d'État; *les Joueurs de boule, un Maréchal ferrant en basse Bretagne*; en 1863 : *Pêcheurs de Villerville, le Marché conclu*, et une seconde *Noce en Bretagne*, achetée également par le ministère d'État; en 1864 : *Lutteurs en basse Bretagne, Halte de chasseurs*; en 1865 : *un Jour de fête en basse Bretagne, le Meunier, son fils et l'âne*; en 1866 : *le Retour* [illegible] *breton, Femme de pêcheur attendant le retour des barques sur la falaise*; à l'Exposition universelle de 1867, *Enterrement en Bretagne, Château, une Étable, le Repos (Bretagne), un Paysan breton*; en 1868 : *la Récolte des noix*; en 1869 : *Village breton, une Rencontre, Portraits*; en 1870 : *Rendez-vous de chasse*; en 1872 : *Petits pâtres bretons, le Coup de l'étrier*; en 1873 : *l'Enfant et le Maître d'école, le Meunier et l'âne*; en 1875 : *un Jour de marché* *dans le Finistère*; en 1876 : *Tonnelier et vigneron*; en 1877 : *Famille de sabotiers*; en 1878 : *Lavandières dans le Berry*; en 1879 : *Chasseurs et rabatteurs*, etc. Ajoutons encore aux œuvres de ce fécond artiste : *la Jeune fille au piano, le Vannier affûtant ses outils, la Rentrée du troupeau, Effet du soir, les Bœufs au labour, Deux têtes d'enfants*, quinze sujets à l'aquarelle, divisés en trois parties : *la Vache, la Prairie, la Laiterie*, etc. M. Adolphe Leleux a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes en 1843 et 1848, et la décoration de la Légion d'honneur en novembre 1855.

LELEUX (Armand), peintre de genre, frère du précédent, né à Paris en 1818, entra, en [illegible], dans l'atelier de M. Ingres et le suivit à la villa Médici, en 1834. Après deux ans de séjour en Italie, il exposa au Salon de 1839 une petite *Scène bretonne* et un *saint Jérôme lisant la Bible*, puis se tourna vers la peinture de genre dans laquelle son frère s'était déjà fait un nom. Il donna dès lors : *le Retour de Chasse* (1840) ; un *Intérieur d'atelier* [illegible] ; *Intérieur d'étable* (1841) ; *deux Scènes de la Forêt-Noire, Repos de* [illegible] *gnards, Laveuse à la Fontaine* (1844) ; [illegible] *gart, un Intérieur de forge* (1845) ; [illegible] *un autre Intérieur d'atelier, Villageoise, Chasseur des Alpes* (1846). Au milieu de ces travaux, M. Leleux avait fait deux nouveaux voyages en Italie et un voyage en Allemagne. En 1846, il fut envoyé en mission à Madrid.

Il a donné depuis : *Une Mendiante espagnole, le Guitarrero, Arriero andalous, un Intérieur* (1847) ; *le Contrebandier, la Fileuse, la Femme* [illegible], au musée de Grenoble (1848) ; *les* [illegible] (1849) ; *une Posada, les Forgerons*, effet de nuit, *un Guide du Saint-Gothard*, acquis en [illegible] par le Président de la République ; *une Tricoteuse suisse* (1853), à la maison de l'empereur ; [illegible] *nola, Arrieros*, etc. (1853) ; *Fontaine* [illegible] *Amoureux dans les bois, Récréation* [illegible] *Scène d'intérieur, l'Entretien* (1855) ; [illegible] *de la moisson, le Grand Père, une* [illegible] *botier, la Rencontre* (1857) ; *Jeune fille* [illegible] *le Message* (1859) ; *l'Enfant gâté*, appartenant au ministère d'État ; *la Jeune convalescente*, [illegible] *guerites, Intérieur d'atelier, la Serrure* [illegible] *tre, la Famille du charron*, appartenant à la Société des Amis des arts de Lyon ; [illegible] *Chanteurs ambulants à Rome, le Capucin* [illegible] *Intérieur de la pharmacie du couvent des* [illegible] *cins à Rome* (1863) ; *la Partie d'échecs* [illegible] *sine du couvent des Franciscains* [illegible] (1864) ; *la Leçon de dessin, la Confidence* [illegible] *vent* (1865) ; *le Tabellion, Trésorier* [illegible] (1866) ; *le Savetier, la Lecture*, à l'Exposition universelle de 1867 ; *la Moisson, le* [illegible] *rurier-maréchal, les Pommes* [illegible] *Consultation* (1873) ; *un Duel* [illegible] (1874) ; *le Premier vol, Cabaret suisse* [illegible] *Servante de l'abbé* (1876) ; *Un barbier* [illegible] (1877) ; *la Lettre recommandée* [illegible] *boire* (1879), etc. M. Armand Leleux a obtenu une 3e médaille en 1844, deux [illegible] et 1848, un rappel en 1857, une [illegible] daille en 1859 et la décoration de la Légion d'honneur en 1850.

LELEUX (Mme Armand), née Émilie [illegible], femme du précédent, née à [illegible], élève de MM. Lugardon [illegible] et Armand Leleux, a exposé au Salon [illegible] posé au siècle [illegible] à celui de [illegible] tième de la statue de saint [illegible] pieds de Saint-Pierre [illegible] lique de 1863 ; le petit [illegible] celui de 1863 [illegible]

Lecture de la gazette; à celui de 1864 : *la Visite du médecin*, *Répétition de musique*; à celui de 1865 : *le Baiser furtif*, acquis par Mme Ingres, *la Présentation*; à celui de 1866 : *le Contrat de mariage*, *la Toilette*; à celui de 1868 : *un Souper de comédiens*, *la Migraine*; à celui de 1869 : *le Portrait*, intérieur d'atelier, *le Maître de chant*. Depuis cette époque Mme Armand Leleux a envoyé aux Salons annuels : *le Déjeuner chez la tante* (1873); *l'Ordonnance du médecin* (1874); *l'Après-midi au château* (1875); *le Déjeuner à la ferme* (1876); *le Colporteur au château* (1877); *la Leçon de dessin* (1878); *Voltaire offrant à déjeuner à Mme d'Épinay aux Délices* (1879), etc.

LE LIÈVRE (Ferdinand), sénateur français, né à Trèves (Prusse Rhénane), le 7 novembre 1799, est originaire de la Lorraine. Républicain de la veille, il fut poursuivi après le coup d'État, puis à l'occasion de l'attentat d'Orsini, transporté en Afrique en vertu de la loi de sûreté générale. Il se fixa à Alger, y acquit des propriétés, devint conseiller municipal de la ville et conseiller général du département. Il continua son opposition à l'Empire, contribua à la fondation de journaux libéraux et prit une part active au mouvement antiplébiscitaire de l'Algérie en mai 1870. Élu sénateur le 30 janvier 1876, par 60 voix sur 95 électeurs, il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine et réclama le développement du régime civil, et l'assimilation des départements algériens à la métropole.

LELIÈVRE (Adolphe-Achille), député français, né à Besançon, le 25 juillet 1836, se fixa comme avocat à Lons-le-Saulnier et devint conseiller général du Jura pour le canton de Conliège. Il combattit le plébiscite en 1870, et se porta, le 8 février 1871, aux élections de l'Assemblée nationale, sans être élu. Le 20 février 1876, il fut nommé député de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, par 7595 voix, contre 4326, obtenues par son concurrent bonapartiste. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 16 117 voix, contre le candidat officiel et monarchiste qui n'en obtint que 5136.

LELOIR (Jean-Baptiste-Auguste), peintre français, né à Paris, le 27 juillet 1809, entra dans l'atelier de M. Picot, vers 1827, et l'année suivante à l'École des beaux-arts. A la suite d'un voyage en Italie, il débuta par un *Portrait* au Salon de 1835. Il a surtout exposé : *Ruth et Booz*, *la Parabole des dix Vierges*, *le Bon* [illegible] *sainte Cécile*, *Marguerite en prison* (1839); *Jeunes paysans au bas de la Voie sacrée*, *Homère*, au musée du Luxembourg (1842); *la Cène*, pour le ministère de l'Intérieur; *Famille chrétienne livrée aux bêtes*, *le Christ et la Samaritaine*, *la Nuit de la Toussaint*, *les Chrétiens aux catacombes*, *les Athéniens captifs à Syracuse*, de nombreux portraits, la plupart en pied, des *têtes d'enfants*, *la Vierge et saint Jean après la mort du Christ* (1855); *le Départ du jeune Tobie* (1857); *la Mort d'Homère* (1859); *Daphnis et Chloé*, portrait de feu *Petitot*, le statuaire (1863); *Sapho au cap Leucade* (1864); *Jeanne d'Arc dans sa prison*, *une Âme au ciel* (1865); *la Madeleine au tombeau* (1866); *Saint Vincent, diacre à Valence en 304* (1868); *Barcarolle*, *Jeanne d'Arc enfant* (1869); *Au printemps* (1873); *le Mariage de la Vierge* (1874); *Un martyr* (1876); *la Sainte Famille en Égypte* (1877); *Horace à Tibur* (1878); *Renaud et Armide* (1879). Il a exécuté aussi différents travaux de décoration, notamment aux églises Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Méry et Napoléon-Saint-Leu. Il a obtenu une 3e médaille en 1839 et une 2e en 1841.

Sa femme, Mlle Héloïse Colin, née à Paris, vers 1820, fille et élève de M. Al. Colin, s'est également fait un nom dans la peinture de genre et dans le portrait. Connue aux Salons, dès 1835, par des aquarelles envoyées de Nîmes, où demeurait alors sa famille, elle a continué d'exposer, depuis 1843, époque de son mariage, sous le nom de Mme Leloir. Elle a traité aussi la miniature et les sujets allégoriques, et a obtenu une 3e médaille en 1844 pour l'aquarelle.

LELOIR (Louis-Auguste), peintre français, fils du précédent, né à Paris le 15 mars 1843, fut d'abord élève de son père et envoya au Salon de 1863 le *Massacre des Innocents*; à celui de 1864, *Daniel dans la fosse aux lions* et à celui de 1865 *la Lutte de Jacob avec l'ange*; puis il voyagea et ne reparut qu'au Salon de 1868 avec le *Baptême des sauvages aux îles Canaries*. Modifiant dès lors sa manière, il se rapprocha des procédés minutieux et brillants de M. Meissonier. Il a exposé *la Tentation* et deux aquarelles *Déclaration* et *Chacun son plat* (1869); *le Ralliement* (1870); *Un baptême* (1873); *l'Esclave* (1874); *la Fête du grand'père* (1875); *Printemps*, *Repos*, *Partie de cartes*, *Papillon*, aquarelles (1877); *les Fiançailles* et deux aquarelles : *Sérénade* pour un éventail, et *la Musique* (1878) : une partie des envois précédents ont figuré à l'Exposition universelle de la même année, avec quelques aquarelles *les Serines blanches*, *l'Oiseau bleu*, *Nonchalance*, etc. M. Louis Leloir a obtenu trois médailles en 1864, 1868, 1870, la décoration de la Légion d'honneur en 1876 et une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1878.

Son frère, M. Maurice Leloir, a débuté au Salon de 1876 par *les Marionnettes* et a exposé depuis : *Robinson Crusoé* (1877); *Dernier voyage de Voltaire à Paris* (1878). Il a obtenu une médaille de 3e classe pour ce dernier tableau.

LELONG (Mgr Étienne-Antoine-Alfred), prélat français, est né à Chalon-sur-Saône, le 3 décembre 1834. Précédemment vicaire général du diocèse d'Autun, il a été nommé évêque de Nevers par décret du 21 août 1877, préconisé le 21 septembre et sacré le 21 novembre de la même année.

LÉLUT (Louis-François), médecin et philosophe français, membre de l'Institut, député, né à Gy (Haute-Saône), le 15 avril 1804, d'une famille où la profession de médecin était presque héréditaire, vint faire ses études spéciales à Paris et se tourna de bonne heure vers la branche psychologique de la médecine et le traitement des maladies mentales. Médecin de l'hospice de Bicêtre, puis de celui de la Salpêtrière, il se fit connaître par quelques *Mémoires*, un, entre autres, intitulé : *Recherches des analogies de la folie et de la raison*, publié en 1834, dans la *Gazette médicale*. Il a combattu la doctrine de Gall dans plusieurs ouvrages : *Qu'est-ce que la phrénologie?* (1836); *De l'Organe phrénologique de la destruction chez les animaux* (1838); *Rejet de l'organisation phrénologique* (1843), rééditée en 1859, sous le titre de *la Phrénologie, son histoire, ses systèmes et sa condamnation*. Au même ordre se rapportent son livre du *Démon de Socrate* (1836, plus. édit.) et celui sur l'*Amulette de Pascal* (1846, in-8), expliquant par l'hallucination des particularités de la vie de ces deux hommes de génie.

M. Lélut a publié en outre d'assez nombreux *Mémoires* sur divers points de psychologie physiologique, de médecine et d'ethnologie, et entrepris un grand ouvrage sur *la Physiologie de la pensée*, qui, longtemps annoncé, a paru en 1861 (2 vol. in-8). Adversaire du matérialisme brutal de Broussais, il se plaçait par ses doctrines entre l'école purement physiologique et celle de Th. Jouffroy. Il fut élu, en 1844, non sans une vive opposition, membre de l'Académie des sciences morales en remplacement du baron de Gérando.

M. Lélut, membre du Conseil général de son département, fut choisi en 1848, pour candidat à la Constituante et élu le huitième sur neuf. Il vota avec le parti modéré, se déclara pour la candidature du général Cavaignac, mais se rattacha, après l'élection du 10 décembre, à la politique de l'Élysée et fut renvoyé à l'Assemblée législative, où il suivit la même ligne de conduite. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la Commission consultative. Son département l'accueillit comme candidat du gouvernement au Corps législatif; et il fut réélu en 1857. Dans cette assemblée M. Lélut prit part à un certain nombre de discussions, et s'y montra surtout le défenseur persévérant du système pénitentiaire cellulaire. Il a publié à ce sujet divers écrits et son autorité d'ancien médecin de prison et d'aliéniste est d'un grand poids dans les débats relatifs aux effets physiques et moraux de l'isolement des détenus. Il prit également part à la discussion de la loi relative aux titres de noblesse, et en combattit les principes et les conséquences par des raisons qu'il a reproduites dans la 2e édition de son *Petit traité de l'égalité* (1857). Il ne fut pas réélu à la Chambre en 1863. Quoique médecin des aliénées de l'hospice de la Salpêtrière depuis plus de quinze ans, M. Lélut ne pratiquait pas la médecine; mais il en reprit momentanément l'exercice, en 1854, pendant l'épidémie du choléra, dans son département. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1854. — M. Lélut est mort à Gy (Haute-Saône), le 25 janvier 1877.

LEMAIRE (Philippe-Henri), sculpteur français, membre de l'Institut, député, né à Valenciennes (Nord), en 1798, fut élève de Cartellier et obtint le grand prix de Rome au concours de 1821, sur ce sujet : *Alexandre chez les Oxydraques*. Il débuta au Salon de 1831 par la *Jeune fille effrayée par un serpent*, placée au musée du Luxembourg. En 1835, il fut chargé, à la suite d'un concours, de décorer le fronton de la Madeleine. Cette vaste composition, son œuvre capitale, lui ouvrit les portes de l'Académie des beaux-arts, qui le choisit, en septembre 1845, comme successeur de Bosio. M. Lemaire a exécuté, pour les galeries de Versailles, les statues de *Kléber* et de *Louis XIV*; un bas-relief en bronze (18[illegible]), un *saint Marc*, pour la Madeleine; quelques bustes d'hommes politiques; un *Archidamas se préparant à lancer le disque* (1847). Il a exécuté, en 1856, pour sa ville natale, l'important *Monument de Froissard*, [illegible] dont les modèles ont figuré au Salon de 1857, avec ceux d'autres statues faites pour la même ville et une *Tête de Christ*. Il a exposé deux *Frontons* destinés à la ville de [illegible]. Aux Salons, il a successivement obtenu [illegible] médaille en 1827, la décoration de la Légion d'honneur en 1834, et le rang d'officier de l'ordre le 9 mai 1843.

M. Lemaire entra dans la vie politique en 1852, comme candidat officiel, député au Corps législatif dans le département du Nord et fut réélu en 1857. Non réélu en 1863, il a été chef de bataillon de la garde nationale de Paris.

LEMAÎTRE (Frédérick), célèbre acteur français, né au Havre, le 9 juillet 1800, d'une famille d'artistes, fit ses études dans sa ville natale, et entra au Conservatoire où il reçut, deux ans, les leçons de Lafon. Il se présenta à l'Odéon, où il ne put débuter, malgré le suffrage de Talma, et se résigna à figurer sur les derniers théâtres de Paris. Engagé à l'Odéon, en 1826, il parut dans les rôles de Narcisse et de Théramène, et entra, l'année suivante, à la Porte-Saint-Martin. Une pièce restée célèbre, *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, rendit son nom populaire. Dès lors sa vie d'artiste fut comme une promenade d'un théâtre à l'autre. En 1830 il joua à l'Ambigu *les Comédiens* et *Peblo* avec Mme Dorval. En 1831, il reparut à l'Odéon dans *le Maréchal d'Ancre*, *le Moine*. Il créa ensuite aux Folies-Dramatiques le type fameux de Robert-Macaire, dans la pièce de ce nom, dont il était lui-même, avec MM. [illegible] et Saint-Amand (Amand Lacoste), un des auteurs (1834, in-8), et qui eut un si grand succès de vogue. Bientôt MM. Alexandre Dumas et V. Hugo lui confièrent, dans *Richard d'Arlington* et *Lucrèce Borgia*, des rôles écrits pour lui et qu'il remplit avec une grande puissance.

En 1835, M. Frédérick Lemaître fit une tournée en Angleterre et fut à son retour engagé aux Variétés, où le drame avait fait invasion avec le *Kean* de M. Dumas. A l'ouverture de la Renaissance, *Ruy-Blas* fit à la fois le triomphe de l'artiste et la fortune du nouveau théâtre. Après des réapparitions passagères à l'Ambigu, à la Porte-Saint-Martin, il fut engagé aux Français en [illegible]. Il joua dans *Brunehaut et Frédégonde* et [illegible] *Othello*; mais il y fut peu goûté par le public, et revint aux boulevards. A la Porte-Saint-Martin, il créa *Don César de Bazan*, *la Dame de* [illegible], *les Mystères de Paris*, et [illegible] *Tropez*, *les* [illegible] de M. Félix Pyat. Il y joua [illegible] *le Docteur noir*, [illegible] *chel Brémond*, etc. En 1845, il [illegible] *Tragaldabas*, [illegible] Londres et y avait fait réussir [illegible] Il refusa, en 1848, un engagement [illegible] lui offrait à l'Odéon. Depuis, il joua *le Roi des drôles* [illegible] à la Gaîté (1850); *Toussaint Louverture* (1850) [illegible] (1852); [illegible] *caporal* (1853) à la Porte-Saint-Martin [illegible] *aventure*, *Henri III*, à l'Odéon (18[illegible]) *André Gérard*. [illegible] fois renoncé [illegible] semblé plusieurs reprises [illegible] essaya à plusieurs [illegible] malheureuse tentative eut lieu au [illegible] où il consentit à jouer les Saltimbanques [illegible] un échec complet (août 18[illegible]). [illegible] à la Porte-Saint-Martin et se fit [illegible] applaudir dans le vieux drame [illegible] tant de succès : *Trente ans* [illegible] Le ministre d'État, M. [illegible] une pension annuelle de [illegible] fût plus en quelque sorte qu'[illegible] et qu'il suppléât, dans ces derniers [illegible] voix usée par les effets [illegible] accueilli avec respect au [illegible] dans ses deux meilleurs rôles [illegible] ans et Don César de Bazan [illegible] reprise de *Marie Tudor* (18[illegible]) [illegible] cancer à la langue, en [illegible] appelé « le Talma du boulevard » [illegible] le 27 janvier 1876, dans un [illegible] complet et au moment [illegible] importante représentation [illegible] fut fait du moins [illegible]

Un de ses fils, M. [illegible] débuta comme acteur [illegible] ration. Quelques pièces [illegible] cite particulièrement [illegible] Fais la cour à ma femme, [illegible]

et la *Course aux pommes d'or*, en un acte avec M. Amédée de Jallais, puis quel- mans : *le Huitième péché capital* (1859, r-8); *René le boiteux* (même année, 2 vol. tc. Il a donné aussi : *Souvenirs de Fré- lemaitre*, publiés par son fils (1880, in-18).

AN (Jacques-Edmond), peintre français, Aigle (Orne), le 15 septembre 1829, fut Picot et débuta, au Salon de 1852, par uirs de Virgile* (appartenant au musée en) et deux portraits. Il a exposé de- tre un certain nombre de portraits : la *Vittoria Colonna* (musée de Rouen) *Duel de Guise et de Coligny* (Exposition le, 1855); *Matinée à l'hôtel de Ram-* 1857); *le Repos de la Vierge* (au musée onal), *le Baiser* (1859); *Molière posant nard, le Jeu du roi* [Louis XIV chez Montespan] (1861); *le Petit lever du* re déjeunant avec Louis XIV), *Portraits Ch. Cordier*, statuaire (1863); *le Mé- lgré lui* (1864); *Louis XIV et les am- s du roi du Siam* (1865); *le Dépit amou-* l; *M. A. de Montaiglon* (1872); *Matinée à Rambouillet*, aquarelle (1873); *M. Daniel s Dictée* (1874); *la Joie de la France* aissance de Louis XIV] (1876), tableau aquarelle a figuré à l'Exposition uni- 1878; *le Doge de Gênes chez la du- Bourbon* et *le Peuple au Palais-Royal*, (1879), etc. M. J. Leman a peint pour de Bayeux : *Charlemagne dictant ses* s et exécuté à la sanguine, au crayon mine de plomb, un grand nombre de ui n'ont pas été exposés. Il a obtenu n honorable en 1855.

T (Jean-Emmanuel-Marie), naturaliste à Guingamp (Côtes-du-Nord), le 29 799, prit, en 1842, le grade de docteur et, se tournant vers l'étude de l'en- des sciences naturelles, fut attaché, nstrateur, à la Faculté de médecine, suite des cours particuliers de littéra- toire naturelle. Il a été décoré de la neur le 12 août 1869. — M. Lemaout Paris, le 23 juin 1877.
tout de lui : *le Jardin des Plantes* in-8), avec M. Couailhac; *Cahiers de chimie et d'histoire naturelle* (1841, *analytiques de lecture à haute voix* ouv. édit., 1856); *Leçons élémentaires* précédées d'un *Spécimen*, en 1843 500 grav., 1845, 3e édit., 1867); *Atlas de botanique* (1848, 1684 fig.), avec ard; *les Mammifères* et *les Oiseaux* vol. gr. in-8, illustrés), belle pu- l'éditeur a tiré ses principaux en- ition universelle de 1855, *Flore élé- jardins et des champs* (1855, in-18, *Traité général de botanique* (1867,) avec M. J. Decaisne.

AND (Albert-Jean-Baptiste), biblio- s, né au Mans le 3 août 1819, nducteur des ponts et chaussées. hécaire adjoint de la ville d'Angers 1848, il devint bibliothécaire en 871.
publication est un *Catalogue gé- liothèque qui lui est confiée*, com- s *Manuscrits* (Angers, 1863, in-8), (1871, 2 vol. in-8), des *Belles-* in-8), des *Sciences et arts* (1875, gé le texte d'un *Album vendéen*, histoires de la Vendée militaire (Angers et Paris, 1855-1859, in-folio, dessins de T. Drake) et recueilli quelques poésies et pièces de circonstance sous le titre de *Brindilles* (Paris, 1878, in-18). Il a collaboré à l'*Union de l'Ouest*, à la *Revue d'Anjou* qu'il a dirigée de 1857 à 1860, etc.

LE MARCHANT (sir Denis), homme politique anglais, né le 3 juillet 1795, à Newcastle-sur-Tyne, est fils d'un général de cavalerie. Admis au barreau de Londres en 1822, il remplit d'abord quelques charges judiciaires. Zélé partisan des idées libérales, il fut nommé, par lord Melbourne, secrétaire du bureau de commerce (1836), puis secrétaire de la Trésorerie (1841); il passa, en la même qualité, au ministère de l'intérieur (1847), et revint au bureau du commerce (1848). De 1846 à 1847, il siégea à la Chambre des Communes pour la ville de Worcester, et y occupa l'office lucratif de *clerc* (50 000 fr. par an), qui correspond à peu près à celui de questeur. Il a reçu, en 1841, le titre de baronnet. On a de sir D. Le Marchant la publication des *Mémoires du règne de George III* (Memoirs of the reign of George III), par Horace Walpole. — Il est mort à Londres le 30 octobre 1874.

Son frère, sir John-Gaspard LE MARCHANT, né en 1803, entra au service militaire en 1821; il commandait un régiment d'infanterie lorsqu'il fut nommé gouverneur de Terre-Neuve (1847) : de là il passa, en 1852, à la Nouvelle-Écosse. Plusieurs campagnes dans les rangs de l'armée espagnole, durant les troubles de la minorité, lui ont valu le grade de brigadier général et, entre autres décorations, celle de chevalier commandeur du Bain en 1865. — Il est mort le 6 février 1874.

LE MAROIS (Jean-Polydore, comte), député français, né à Paris, le 1er août 1839, fils d'un sénateur de l'Empire, mort en 1870, servit quelque temps, fit la campagne d'Italie en 1859, et donna sa démission d'officier des guides de la garde à la conclusion de la paix. Héritier d'une fortune considérable et propriétaire dans plusieurs cantons de la Manche, il se livra à l'agriculture et à l'élevage. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Valognes, avec une profession de foi ouvertement bonapartiste et fut élu par 9713 voix sur environ 15 000 votants. Il siégea et vota avec le groupe de l'Appel au peuple, et fut un des 158 députés qui après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 353 voix, contre 5349 obtenues par le candidat républicain, M. Hervé-Mangon. Il représente le canton de Briquebec au conseil général de la Manche.

LEMATTE (Jacques-François-Fernand), peintre français, né à Saint-Quentin (Aisne) le 26 juillet 1850, fut élève de M. Cabanel et de l'École des beaux-arts et obtint le premier prix de Rome en 1870. Il avait débuté au Salon de la même année avec les *Joueuses d'osselets*. Il a exposé depuis : *Dryade* (1872); l'*Enfant à l'épine* (1873); l'*Enlèvement de Déjanire* (1874); *Oreste et les Furies* (1876); *la Veuve* (1877); *Nymphe surprise par un faune* (1878); *la Famille*, peinture décorative pour la mairie du XIIIe arrondissement (1879), des portraits, etc. M. Lematte a obtenu une médaille de 1re classe en 1873 et une 1re médaille en 1876.

LEMER (Jean-Baptiste-Raymond-Julien), littérateur français, né à Rochefort, le 17 juin 1815, fit ses études à Paris, sous la direction de M. Ad. Blanqui, son parent. D'abord clerc de notaire et

d'avoué, puis employé au ministère de la marine (1841), il se résolut, en 1844, à se consacrer exclusivement à la littérature. Après une collaboration active à la plupart des petits journaux de modes et de théâtre, il s'essaya, en 1848, au journalisme politique, dans *la Liberté*, *le Courrier Français*, *la Semaine*, etc. Se tournant ensuite vers le commerce de la librairie M. J. Lemer a dirigé la Librairie centrale.

Comme auteur, il a publié un *Manuel de l'exposant* (1849, in-8), *les Poëtes de l'amour* (1850, in-32) et *les Lettres d'amour* (1852, in-32), recueils spéciaux des pages érotiques de toute notre littérature; *les Tuileries* (1855, in-32); *le Charnier des innocents* (1860, in-18); *Paris au gaz* (1861, in-18), etc. Il a édité, avec des *Notices*, les *OEuvres de Corneille* (1854, 2 vol. in-18); le *Journal d'un voyage aux mers polaires exécuté à la recherche de sir John Franklin*, par J. R. Bellot (1854, in-8); *le Crime du 18 mars* (1871, in-18), sous le pseudonyme de *Jean-Lux; Dossier des Jésuites* (1876, in-18), etc. M. Lemer, qui a écrit sous les pseudonymes de *J. Raymond*, *Bachaumont*, *Raymond de Lerme*, a fondé *la Sylphide* (1853), *la Lecture*, journal de romans (1856), auquel fut annexée une *Biographie universelle*, etc.

LEMERCIER (comte Anatole), homme politique français, né en 1822, à Coudret (Seine-et-Oise), ancien attaché d'ambassade à Lisbonne, entra, en 1852, au Corps législatif, comme candidat officiel, pour l'une des circonscriptions de la Charente-Inférieure, et fut réélu en 1857. Retiré des affaires publiques depuis 1863, il se présenta aux élections législatives du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Saintes, comme candidat constitutionnel, et échoua avec 6536 voix contre M. Jolibois qui fut élu par 6983. Aux élections du 14 octobre 1877, il échoua encore avec 5782 voix, contre le même concurrent qui en obtint 8970. Conseiller général de la Charente-Inférieure pour un des cantons de Saintes, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Anatole Lemercier a publié : *Études sur les associations ouvrières* (1857, in-18); *Quelques mots de vérité sur Naples* (1860, in-8).

LEMERCIER (Marie-Edme-Joseph-Gabriel), ingénieur français, né à Paris, le 7 octobre 1821, entra à l'École polytechnique en 1839. Il en sortit, en 1841, dans les premiers, et passa à l'École des ponts et chaussées. En novembre 1841, il fut nommé ingénieur à Uzès (Gard), et, au même mois de l'année suivante, à Étampes (Seine-et-Oise). A l'exemple de tant d'ingénieurs distingués qui ont quitté le service de l'État pour celui des compagnies de chemins de fer, M. G. Lemercier obtint, en décembre 1852, un congé illimité, pour entrer à la compagnie d'Orléans. Nommé d'abord ingénieur de l'arrondissement du centre, comprenant les lignes de Paris à Limoges et à Clermont et Roanne, il devint, en janvier 1856, ingénieur en chef chargé de l'ensemble du réseau, et en avril 1862, chef d'exploitation de toute la compagnie. Il a depuis pris le titre de délégué du conseil d'administration dont il fait partie. M. G. Lemercier, décoré de la Légion d'honneur, pour sa conduite pendant les inondations du Cher et de la Loire, en août 1856 a été promu officier le 29 juillet 1872.

LEMERCIER (Rose-Joseph), imprimeur français, né à Paris le 6 juillet 1803, s'occupa de la lithographie dès son introduction en France et fit, avec M. Mantoux, des tentatives de lavis lithographiques. En 1837, il s'associa avec M. Bénard, et tous deux, secondés par des actionnaires, donnèrent un immense développement à l'imprimerie lithographique. Ces magnifiques travaux ont figuré avec succès à toutes les expositions de l'industrie depuis 1839. M. Lemercier y a obtenu une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or en 1844 et 1849, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, la décoration le 28 avril 1841 et le grade d'officier le 20 octobre 1878.

Son neveu, M. Alfred Lemercier, né à Paris, le 29 juillet 1831, qui lui est associé depuis 1862, fut élève de M. Jean Gigoux de 1847 à 1849. Outre un certain nombre de planches lithographiques en noir et en couleur, on lui doit la reproduction en fac-similé, avec M. Alfred Boquin, de six aquarelles de Gavarni qui ont été réunis en album. MM. Lemercier ont eux-mêmes pour associé M. Lucien West, né le 13 mai 1848, descendant du célèbre peintre anglais de ce nom et ancien agent des papeteries du Marais et de Sainte-Marie.

LEMMENS (Jacques-Nicolas), compositeur et professeur belge, né à Zoerle-Parwys, province d'Anvers, le 3 janvier 1823, et fils d'un organiste, commença de bonne heure son éducation musicale, entra, en 1839 au conservatoire de Bruxelles, remporta le premier prix de piano en 1840 et en 1841, obtint aussi le second prix de composition en 1844 et le premier en 1845, puis fut envoyé à Breslau, auprès de l'organiste Adolphe Hesse. En 1849, il fut nommé professeur d'orgue au Conservatoire et fit faire aux études en Belgique un progrès marqué. En 1862, il obtint un congé et se rendit à Londres, où en 1868 il devint organiste de l'église des jésuites. Il a donné en Angleterre de grands concerts, où sa femme, Mme Lemmens-Sherington, se faisait applaudir comme cantatrice. Cette femme s'est fait entendre depuis à Paris, notamment dans les concerts populaires de M. Pasdeloup (janvier 1880). Le plus important ouvrage de M. Lemmens est son *École d'orgue basée sur le plain-chant romain*.

LEMOINE (Gustave), auteur dramatique français, né à Paris, le 29 octobre 1802, s'est fait tout connaître par le libretto d'un opéra-comique, *le Mauvais œil* (1836), et les nombreux recueils de romances dont Mlle Loïsa Puget, devenue depuis tant sa femme, composait la musique. [illegible] petites œuvres, moins remarquables [illegible] que par les mélodies si gracieuses [illegible] vent si originales auxquelles elles [illegible] thème, il faut au moins rappeler l'*Ave Maria*, *Demande en mariage*, *le Soleil de ma Bretagne*, *Pot d'Auvergne*, *Depuis la Noël*, *la* [illegible] *mère*, etc., etc. Mais au milieu de la [illegible] popularité que le genre [illegible] Mlle Loïsa Puget rentra [illegible] donner, Mlle en est sortie, après [illegible] le silence. Elle en [illegible] en donnant au Gymnase une opérette [illegible] *la Veilleuse* (septembre 1869). [illegible]

M. G. Lemoine a produit [illegible] ont obtenu un grand succès [illegible] *reuse* (1837); *l'Auberge* [illegible] *siens en Lorraine* (1840) [illegible] jouée de cinq à six [illegible] au théâtre des Italiens [illegible] *Chamounix*; *la Pot* [illegible] *Faille* (1843), etc. [illegible] quelques vaudevilles [illegible] *l'Habit noisette* [illegible] *Femme qui se fait* [illegible] *de Saint-Pierre* [illegible] (1852); et seul [illegible] (Gymnase, 1858) [illegible] comédie en un acte [illegible] Gustave Lemoine [illegible] dans un petit domaine au [illegible]

IOINE (Adolphe), dit Lemoine-Montigny, dramatique français, frère du précédent, octobre 1805, fut connu de bonne heure au sous le dernier de ces deux noms. Il diri- lque temps la Gaîté avec M. Meyer et suc- M. Delestre-Poirson dans l'exploitation du e du Gymnase (1844). C'est là que pendant ns on applaudit les meilleurs ouvrages ques de Balzac, Mme Sand, MM. Émile Alexandre Dumas fils, Sandeau, etc. Quant e directeur, qui s'est entièrement consacré s multipliés de son administration, il est en collaboration, de quelques vaudevilles s, entre autres: *le Doigt de Dieu* (1834); *rerie du quinquina* (1836); *Zarah* (1837); *e marchand* (1838), etc. *Un Fils* (1839) le pièce qu'il ait écrite seul. M. Lemoine- a été décoré de la Légion d'honneur Il avait épousé, en 1845, la célèbre artiste âtre, Mlle Rose Chéri, morte en 1861. — t lui-même à Paris le 6 mars 1880.

NE (Jacques-Félix-Albert), professeur de e français, né à Paris, le 8 avril 1824, des au collège Charlemagne, entra à rmale en 1844. et fut reçu agrégé de e en 1847. Nommé d'abord professeur isse au collège de Nantes, il devint, en sseur titulaire de philosophie à la Fa- ncy, et passa, l'année suivante, à celle ix. Il fut rappelé à Paris, en 1859, fesseur de philosophie au lycée Bona- hargé, en 1862, à l'École normale, rence de philosophie, dont il devint 1864. M. Albert Lemoine fit partie des le Nancy, de Bordeaux, etc. — Il est octobre 1874.

iter de lui, outre ses thèses de docto- *: Bonnet, philosophe et naturaliste*, *materia apud Leibnitium*) : *le Som-* in-18), memoire qui avait obtenu le précédente, au concours de l'Aca- ciences morales et politiques; *Stahl e* (1858, in-8); *l'Aliéné devant la phi- morale et la société* (1862, in-8 et *et le Corps*, études de philosophie torelle (1862, in-8); *De la Physio- a Parole* (1865, in-18); *l'Habitude* 1875, in-18), ouvrage posthume.

(John-Émile), publiciste français, Académie française, sénateur né à arents français, le 17 octobre 1815. Angleterre ses premières études, qu'il ice. Les langues anglaise et fran- nt aussi familières l'une que l'autre. eux avantage dont le directeur des titer en lui confiant, en 1840, la anglaise de son journal, auquel n'a pas cessé d'appartenir. Il y a raité les questions de la politique aussi donné des articles littéraires es anglais lui ont en général fourni enu depuis rédacteur en chef, il emps entre la république conser- monarchie constitutionnelle, puis r la république définitive (1873- la période du 16 mai 1877, il fut tes qui combattirent avec le plus ergie le gouvernement de l'ordre plus tard, il fut élu sénateur ina- oncurrent, à la majorité de 142 380). Il prit place au centre gau- istre plénipotentiaire à Bruxelles il donna sa démission le 1er mai mbre à l'Académie française le 13 mplacement de Jules Janin, il fut reçu le 2 mars 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. John Lemoinne a fourni aussi de nombreux travaux à la *Revue des Deux Mondes;* quelques-uns se rattachent à l'histoire politique, comme ceux-ci : *De la Monarchie des Afghans, les Druses et les Maronites, les Anglais et les Russes dans le Caboul* (1842). D'autres sont des études sur l'Angleterre, parmi lesquelles nous citerons : *Mœurs électorales de la Grande-Bretagne; De la Législation anglaise sur les céréales; De l'Éducation religieuse des classes manufacturières; l'Église d'Irlande; l'Irlande et le Parlement anglais* (1847). Plusieurs enfin sont des études biographiques parmi lesquelles on a distingué : *la Vie de Brummel* (1844); *la Cour de Berlin, la Cour de Saint-Pétersbourg, Caroline de Brunswick* (1846). Il a réuni quelques-uns de ses articles sous le titre d'*Études critiques et biographiques* (1862, in-18).

LE MONNIER (Pierre-Jean-Baptiste), député français, né à Lucé (Sarthe), le 5 septembre 1814, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1839 et exerça sa profession à Château-du-Loir, dont il devint maire. Connu pour ses opinions républicaines, il fut transporté en Afrique, après le vote de la loi de sûreté générale, en 1858. Le 20 février 1876, il fut élu député dans l'arrondissement de Saint-Calais, par 10 018 voix sur 13 973 votants et siégea sur les bancs de l'Union républicaine. L'un des 363 des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, et fut réélu, par 10 313 voix, contre 4785 obtenues par le candidat officiel et monarchiste. Il représente le canton de Château-du-Loir au Conseil général de la Sarthe.

LE MONNIER (François-Félix), éditeur italien, né à Verdun (Meuse), le 1er décembre 1806, fut destiné à la carrière militaire et entra à l'École préparatoire de Saint-Cyr en 1816, mais dut en sortir, à cause de son âge, lorsqu'elle fut transformée en école spéciale, et fit quelques classes au collège Henri IV. Après trois ans d'apprentissage dans une imprimerie, il était prote chez l'imprimeur du journal *le Temps*, lorsqu'arriva la révolution de 1830. Cette même année, il passa en Italie, se fixa à Florence, et y dirigea la maison Borghi, avant de fonder lui-même, en 1840, une imprimerie importante. M. Le Monnier devint promptement l'éditeur le plus populaire de l'Italie. Il est surtout connu par la publication de la *Biblioteca nazionale*, qui comprend toutes les principales productions de la littérature italienne, spécialement dans l'ordre politique. Il l'inaugura, en 1843, par la fameuse tragédie politique de Niccolini, *Arnaldo da Brescia*. Ses relations avec les écrivains patriotes lui attirèrent souvent des tracasseries de la part du gouvernement grand-ducal. Le comte Mamiani, devenu ministre de l'instruction publique du royaume d'Italie, le décora de l'ordre des SS. Maurice et Lazare (1860). M. Lemonnier s'est retiré des affaires en 1879.

LE MOYNE (Nicolas-René-Désiré), ingénieur français, né à Metz, le 18 octobre 1796, fut admis en 1814 à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Quelque temps ingénieur en chef de première classe dans les Vosges, il a été retraité en 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1837. — Il est mort à Metz le 14 février 1875.

Outre des écrits techniques : *Des Ponts suspendus* (1825, in-4); *Du Service des ponts et chaussées en Prusse et dans les Pays-Bas* (1829, in-8);

Il a publié sous le pseudonyme de *Médius*, une série de livres de sociologie : *Association par phalanges* (1838, in-8), considéré comme un des livres les plus sérieux de l'école de Fourier; *Calculs agronomiques* (1849, in-8); *Doctrines hiérarchiques fusionnées* (1860, in-8), etc.

LEMOYNE (Camille-André), littérateur français, né à Saint-Jean-d'Angély, en septembre 1822, fit son droit à Paris, et fut reçu avocat en 1847. En 1848, il se fit ouvrier typographe et entra dans la maison F. Didot. A partir de 1856 il inséra dans la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, la *Revue française*, etc., des pièces de vers réunies en un petit volume in-16, portant pour titre le nom des principales poésies du recueil : *Stella Maris*. — *Ecce Homo*. — *Renoncement*, etc. (1860, in-16); elles ont reçu de la presse un très favorable accueil et ont été couronnées par l'Académie française.

M. A. Lemoyne a donné depuis, outre des éditions plus ou moins augmentées du même recueil : *les Sauterelles de Jean de Saintonge* (1863, in-12); *les Roses d'Antan* (1865, in-18); *les Charmeuses* (1867, in-16), puis deux romans : *Une Idylle normande* (1874, in-18), honorée en 1876 du prix Maillé de La Tour-Londry et *Alice d'Evran* (1876, in-18). Il a été décoré de la Légion d'honneur en août 1870.

LEMOYNE-SAINT-PAUL (Paul LE MOYNE, dit), sculpteur français, né à Paris, en juillet 1784, et fils d'un orfèvre, suivit les cours de l'École des beaux-arts, obtint une mention au concours de 1808, et débuta par un *Groupe* au Salon de 1814. Quelques années après, il fit un premier voyage à Rome, où il exécuta différents travaux et revint à Paris, à la suite d'un séjour de neuf années à Rome, où il devint professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts, conseiller de l'Académie pontificale de Saint-Luc et enfin correspondant de l'Institut de France, pour la section des beaux-arts (1834). — Il est mort à Rome, le 23 mai 1873.

Les œuvres les plus connues de cet artiste, sont : *Jeune fille jouant avec un enfant*; *Galathée sur un dauphin*; *Bacchante et jeune faune*; *l'Espérance*; *Jeunes chevriers*; *Sainte Juliette*; *Médée*; *Jeune femme sur une tombe*, statues et groupes exposés à Paris (1814-1837); *la Vierge et l'Enfant Jésus*; *la Nymphe Écho*; des *Allégories*, figures et bas-reliefs pour monuments et tombeaux, etc., exécutés à Rome (1818-1848). Il a obtenu une médaille d'or en 1817 et la décoration de la Légion d'honneur en août 1837.

LENBACH (François), peintre portraitiste allemand, né à Schrobenhausen (Haute-Bavière), le 13 décembre 1836, exerça d'abord le métier de maçon. Ses dispositions pour la peinture furent remarquées par le peintre Hofner, qui fut son premier maître; il fréquenta ensuite l'Académie des beaux-arts de Munich, puis l'École polytechnique d'Augsbourg et fut, en 1855, élève de M. Piloty avec lequel il visita Rome. En 1858, il fut appelé à Weimar comme professeur à l'École des beaux-arts, nouvellement créé dans cette ville. Déjà connu comme portraitiste, il fut chargé en 1860, par un amateur, de copier en Espagne et en Italie, les œuvres les plus remarquables. De retour à Munich en 1866, il y ouvrit un atelier, séjourna à Vienne depuis 1872 et visita, en 1875, l'Égypte, la Grèce et l'Italie, puis rentra à Munich, où il fut nommé professeur honoraire à l'Académie. Il avait exposé en 1867, à Paris, quelques-uns de ses portraits : le *peintre Hagn*, la *Baronne Dœnhoff*, *Heyse*, et à l'Exposition universelle de 1878, ceux du *Docteur Dœllinger*, du *baron Liphart*, de *Mlle Hirschl* et de la *Comtesse Witgenstein*. Il a obtenu, en 1867, une médaille de 3ᵉ classe.

LENEPVEU (Jules-Eugène), peintre français membre de l'Institut, né à Angers, le 12 décembre 1819, étudia sous Picot, débuta par une *Idylle* au Salon de 1843 et remporta le grand prix de Rome en 1847 sur ce sujet : *Mort de Vitellius*. De retour d'Italie en 1853, il continua aux Salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Portrait d'un enfant* (1844); *Saint Saturnin* (1847); *les Martyrs aux Catacombes*, *Pie II à la chapelle Sixtine*, *la Fête-Dieu à Venise* (1855); *Noce vénitienne*, acquis par M. Em. Pereire (1857); *Moïse secourant les filles de Madian* (1859); *la Vierge au Calvaire*, *Portraits*, *Dessins* (1861). Citons encore les peintures exécutées dans le chœur de la chapelle de l'hospice général Sainte-Marie, d'Angers et au théâtre de la même ville; dans les églises Sainte-Clotilde, Saint-Louis-en-l'Ile, Saint-Sulpice, à Paris, à la préfecture de Grenoble, enfin et surtout le plafond du nouvel Opéra.

Membre de l'Académie des beaux-arts, le 20 novembre 1865, en remplacement d'Auguste Hesse et nommé, en 1872, directeur de l'École de Rome, M. Lenepveu a obtenu une 3ᵉ médaille en 1847, une 2ᵉ en 1855, un rappel en 1861, la décoration de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et le grade d'officier le 11 janvier 1876.

LENEPVEU (Charles Ferdinand), compositeur français, né à Rouen le 4 octobre 1840, commença l'étude du droit, mais l'abandonna pour celle de la musique. Après avoir obtenu, à Caen, en 1861, un premier prix pour une cantate, il fut admis en 1863 au Conservatoire, dans la classe de M. Ambr. Thomas et remporta en 1865, le prix de Rome avec une autre cantate, intitulée *Renaud et Armide*, qui fut exécutée [illegible]. M. Lenepveu prit part au concours institué en 1866 par le ministère des beaux-arts en 1868 pour récompenser le meilleur opéra comique, la partition du *Florentin* fut couronnée mais, par suite des événements, ne put être jouée qu'en 1874, à l'Opéra-Comique, où elle obtint un certain succès. On cite encore de M. Lenepveu un *Requiem* (1871), plusieurs fois exécuté à Paris et à Bordeaux, une *Marche funèbre*, dédiée à la mémoire d'Henri Regnault, divers morceaux pour piano, des mélodies, etc.

LENGLÉ (Paul-Émile), administrateur et député français, né à Fresne-sur-Escaut (Nord), le 19 décembre 1836, est fils d'un ancien préfet de l'Empire. Il entra au Conseil d'État, comme auditeur, puis fut successivement secrétaire général d'Indre-et-Loire et [illegible] Commercy, secrétaire général [illegible] sous-préfet à Saint-Gaudens. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 1ʳᵉ circonscription de Saint-Gaudens, avec une profession de foi bonapartiste et fut élu par 8235 voix contre M. Thévenin, candidat républicain, qui obtint 7101. Il prit place sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple, et après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le cabinet [illegible] Broglie. Candidat officiel et bonapartiste [illegible] élections du 14 octobre suivant, il fut [illegible] par 9320 voix contre 3630 obtenues par [illegible] même concurrent.

Outre quelques brochures politiques, on cite de lui un volume de poésies intitulées : *Nos* [illegible] 1792-1794 (1871, in-8).

LENGLET (Lucien), magistrat français, [illegible]

ntant du peuple, né à Arras (Pas-de-Ca- 9 mars 1796, et fils d'un membre du Con- Anciens, fut élevé dans les idées démo- s. Après avoir terminé ses études de droit, t, comme avocat, à Douai, et devint un cipaux rédacteurs du *Progrès du Pas-de-* Après la révolution de 1830, il entra dans rature, et devint conseiller à la cour de n 1840; mais il resta dans les rangs de on, et prit même une part active à la des banquets réformistes. En 1848, le ment provisoire le nomma procureur près la Cour d'appel d'Amiens, et les du Nord l'envoyèrent à la Constituante, ouzième sur vingt-huit, par 118013 voix. linairement avec le parti démocratique près l'élection du 10 décembre, il com- olitique de l'Élysée, et condamna l'ex- e Rome. Non réélu à l'Assemblée légis- l. Lenglet reprit son siège à la Cour Douai. — Il est mort dans cette ville, 1874.

T (Émile-Eugène), ancien représentant français, né à Arras (Pas-de-Calais), 1811, d'une famille de négociants, fit au collège de sa ville natale, fit son s et prit part, en 1830 à l'insurrection Reçu avocat, il se fit inscrire au bar- , où il professa les opinions radicales. sseur habituel et l'un des rédacteurs épublicain le *Progrès du Pas-de-Ca-* e du conseil municipal d'Arras et int, il fut désigné, le 27 février 1848, au gouvernement provisoire l'adhé- ompatriotes, puis nommé représen- e, l'avant-dernier sur dix-sept, par Il siéga sur les bancs de la gauche . Après l'élection du 10 décembre, mission et reprit place au barreau été préfet du Pas-de-Calais, du 6 70 au 5 février 1871. — Il est mort mai 1878.

Charles-Félix), professeur et litté- , né à Provins (Seine-et-Marne), le 826, commença ses études dans le e ville et vint les achever au col- Il obtint le prix d'honneur de rhé- philosophie aux concours géné- de 1847, et fut reçu le premier à , à la licence ès lettres, et, deux grégation des classes supérieures. ur de seconde au lycée de Mont- ntôt appelé à Paris, comme pro- l de troisième au lycée Napoléon. professeur adjoint de rhétorique L'année suivante il fut reçu doc- et nommé professeur titulaire. nommé en 1865 maître de con- e normale supérieure et profes- ançaise à la Faculté des lettres uillet 1873. Il a été décoré de la eu 1863.

outre ses thèses de doctorat et *De Ciceroniano bello*): *la Sa- u moyen âge* (1859, in-8), ou- r l'Académie française en 1860, *rance ou la littérature mili- le* (1866, in-8; 2ᵉ édit. 1878, de l'ouvrage précédent.

Louis), homme politique fran- à Carentan (Manche), le 23 études de droit à Paris et s'in- n 1848. Reçu le 28 août 1849 devint chef du cabinet de M. de Thorigny, ministre de l'intérieur et fut chassé avec lui du ministère, le 2 décembre 1851, par de Morny. Avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation l'année suivante, il céda sa charge en 1855 et rentra au barreau de la Cour d'appel. Nommé préfet du département de la Manche, le 6 septembre 1870, il se démit en janvier 1871 et fut élu le 8 février suivant représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le neuvième sur onze, par 63 073 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et devint un des membres les plus actifs de l'Assemblée. On lui dut une proposition de loi, qui fut adoptée sur la protection des enfants employés dans les professions ambulantes et une autre sur l'inéligibilité des fonctionnaires. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Saint-Lô, il échoua avec 7373 voix, contre 9382 obtenues par le candidat bonapartiste. Nommé, le 8 mars 1877, directeur des affaires criminelles et des grâces au ministère de la justice, il quitta cette fonction au 16 mai 1877. Aux élections du 5 janvier 1879 pour le premier renouvellement triennal du Sénat, il fut élu sénateur de la Manche, le premier sur trois, par 421 voix, sur 740 votants et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Il représente le canton de Saint-Jean-de-Daye au Conseil général de la Manche.

On cite de lui : *Des Sciences politiques et administratives et de leur enseignement* (1864, in-8), ouvrage couronné par l'Institut ; *les Actionnaires ruinés par la jurisprudence* (1867, in-8); *Qu'est-ce que la République ?* (1872, in-8).

LENOIR (Alexandre-Albert), architecte français, né à Paris, le 21 octobre 1801, et fils d'Alexandre Lenoir, le fondateur du musée des Augustins, fit ses classes au collège Bourbon (lycée Bonaparte), étudia l'architecture sous Debret et partit en 1830 pour l'Italie, où il resta deux années. Il parcourut ensuite le midi de la France et diverses contrées de l'Europe et fit un voyage en Orient en 1836. M. Lenoir, qui avait exposé, en 1833, une aquarelle ayant pour titre : *Projet d'un musée historique*, formé par la réunion du palais des Thermes et de l'hôtel de Cluny, fut chargé d'exécuter ce projet, en qualité d'architecte du musée de Cluny et devint, en même temps, membre du Comité des monuments historiques près le ministère de l'instruction publique. Il s'est surtout occupé de plans et de travaux archéologiques, destinés soit à la *Statistique monumentale de Paris*, dont il fut directeur, soit à la collection des *Documents inédits pour l'histoire de France*. Il a exécuté à l'hôtel de Cluny des travaux complets de restauration.

Dessinateur habile et savant archéologue, M. Lenoir a publié, outre de nombreux et importants *Rapports* : *Projet d'un musée historique*, texte et dessins du sujet exposé en 1833; *Atlas* de Rollin (1835, 88 pl. in-4); *Des Monuments antérieurs à l'établissement du christianisme dans les Gaules; Architecture militaire au moyen âge; Monuments religieux du moyen âge* (1840-1847); *Architecture, Archéologie* (Instruction pour le peuple, 1849, in-8) ; *Architecture monastique* (Documents inédits, 1852, in-4) ; *Notice et dessins du tombeau de Napoléon Iᵉʳ* (1855, in-4). Il a collaboré au *Palladio* édité par MM. Corréard et Chapuy, de 1825 à 1842, aux *Monuments anciens et modernes* de M. Jules Gailhabaud, à la *Revue générale d'architecture*, aux *Annales archéologiques*, et il a continué, avec M. Berty, le *Plan archéologique de Paris*. Il a aussi exécuté avec M. Jules Laure, un tableau de *la Sainte-Cha-*

pelle au XIIIe *siècle*, admis à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que quatre dessins de *l'Hôtel de Cluny* appartenant aux archives des monuments historiques. Il a obtenu, à la suite de cette exposition, une mention honorable. M. Alb. Lenoir a été élu secrétaire de l'École des beaux-arts, en remplacement de M. Vinit, le 31 mai 1862, et en 1869, il a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois de mai 1845 et promu officier le 5 août 1872.

LENORMANT (François), archéologue français, fils du savant Ch. Lenormand mort en 1859, est né à Paris le 17 janvier 1837. Il se fit connaître fort jeune encore, en publiant un *Essai sur la classification des monnaies des Lagides* (1856); et *Sur l'origine chrétienne des inscriptions sinaïtiques* (1859, in-8). Il a fait partie de la rédaction de *l'Ami de la Religion* et de la *Gazette de France*. Au milieu de 1860, se trouvant en Orient, il adressa aux journaux des lettres pleines d'intérêt sur les massacres des chrétiens en Syrie. M. Lenormant, longtemps sous-bibliothécaire de l'Institut, a été nommé le 2 mai 1874, professeur d'archéologie près la Bibliothèque nationale en remplacement de M. Beulé.

Ses publications sont : *Deux dynasties françaises chez les Slaves méridionaux aux* XIVe *et* XVe *siècles* (1861, in-8); *le Gouvernement des îles Ioniennes, Lettre à lord John Russell* (1861, in-8); *Histoire des massacres de Syrie en* 1860 (1861, in-8); *Recherches archéologiques à Éleusis* (1862, in-8); *la Révolution de Grèce, ses causes*, etc. (1862, in-8); *Essai sur l'organisation politique et économique de la monnaie dans l'antiquité* (1863, in-8); *la Grèce et les îles Ioniennes* (1865, in-18); *Turcs et Monténégrins* (1866, in-8); *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient* (1868, 2 vol., in-8), couronné en 1869, par l'Académie française. *Lettres assyriologiques et épigraphiques* (1871-1872, 4 vol. in-4); *les Premières civilisations* (1874, 2 vol. in-8); *les Sciences occultes en Asie* (1874-1875, 2 parties in-8), etc. Il a aussi édité, d'après un manuscrit de son père : *Mémoires sur les peintures de Polygnote, dans la Lesché de Delphes* (Bruxelles, 1864, in-4) et recueilli ses *Essais sur l'instruction publique* (1873, in-18).

LENSTROEM (Charles-Jules), écrivain suédois, né à Gefle, le 7 mai 1811, fit ses études à Upsal et obtint une chaire d'histoire de la littérature à Atterbom. Après avoir voyagé en Danemark et en Allemagne, il entra dans les ordres, puis fut nommé professeur de philosophie au collége de sa ville natale. Il débuta, en 1835, par des articles de critique littéraire dans le *Journal* de la Société de littérature suédoise et fonda lui-même une feuille littéraire intitulée *Eos* (Upsal, 1839-1840).

Outre une foule d'articles dans ces journaux et dans beaucoup d'autres, M. Lenstroem a publié un très grand nombre d'ouvrages : *la Nouvelle École romantique française* (Om den Nyromantiska Skolan i Frankrike; Upsal, 1835); *Traité d'esthétique* (Fœrsœk till Lærobok i Æstetiken; Stockholm, 1836); *Thorild's æsthetiska Asigter* (Upsal, 1838); *Lars Fornelius* (1838); *Histoire des théories de l'art* (Konst-Theoriernas Historia; Upsal, 1839, 2 vol.); *Histoire de la poésie suédoise* (Svenska Poesiens Historia; Orebro, 1839-1840); *Manuel de l'histoire de la poésie* (Handbock i Poesiens Historia, 1840); *Dictionnaire du dialecte de l'Helsingeland* (Ordbock œfver Helsinge-Dialecten; Upsal, 1841); *Histoire de la littérature et de l'art en Suède* (Sveriges Literatur Och konst-historia; Upsal, 1841); *Anthologie suédoise* (Svensk Anthologi; Orebro, 1840-1841); *De l'Art dans ses rapports avec la religion* (Om Konstens fœrhallande till Religionen; Upsal, 1842), etc.; puis des travaux de théologie : *Traité de l'histoire du dogme* (Lærobok i Dogm-Historien; Orebro, 1843); *Histoire de l'Église générale et en Suède* (Lærobok i allmänna och Swenska Kyrko-Historien; Ibid., 1843); *Histoire de l'Église universelle et de l'Église suédoise* (Lærobok i allmänna och Svenska Kyrko-Historien; Gefle, 1843), etc.; enfin des poésies : *Sigurd et Brynhilda* (Sigurd och Brynhilda; Upsal, 1836), poëme épique en vingt-quatre chants; des *Chants lyriques* (Lyriska fœrtslingar; Gefle, 1837); plusieurs drames, *Néron* (1838); *Cromwell* (1860); *Gustave II Adolphe* (1860), etc.

LENTHÉRIC (Charles-Pierre-Marie), ingénieur et géographe français, né à Montpellier, le ... 1837, entra en 1856 à l'École polytechnique, et en sortit dans les ponts et chaussées (1858), ingénieur ordinaire en 1862 et envoyé à Nîmes, il étudia plus tard avec soin tout le littoral de la Méditerranée et publia un *Mémoire sur les conditions nautiques du golfe et du Mouillage d'Aigues-Mortes* (1872, in-8). Il s'est surtout fait connaître par trois ouvrages élégamment écrits et dont le premier a été couronné par l'Académie française : *les Villes mortes du golfe de Lyon* (1876, in-18, 15 cartes et plans); *la Grèce et l'Orient en Provence* (1878, in-18, cartes et plans); *la Provence maritime ancienne et moderne* (1879, in-18, 9 cartes et plans).

LÉO (Mme L. CHAMPSEIX, née BÉRA, dite André), femme de lettres française, née à Lusignan (Vienne) en 1829, a été mariée à M. Champseix qui, après avoir collaboré à divers journaux devint rédacteur en chef du *Peuple de ...* en 1848, fut exilé après le coup d'État de 1851, et revint plus tard en France. Restée veuve en 1861, elle résolut de demander des ressources à sa plume, et adopta le pseudonyme littéraire d'*André Léo*, formé des prénoms de ses deux enfants. Son premier livre fut un roman de mœurs, *Un mariage scandaleux* (1862, in-18, 2e édit., 1865), qui fut accueilli avec faveur et dont on a dit qu'il n'avait rien de scandaleux que le titre.

Mme André Léo publia depuis d'autres romans de mœurs : *les Deux filles de M. Plichon* (1864, in-18, 3e édit. 1868); *Une Vieille fille* (1864), tableau de ...; *Jacques Galeron* (1865, in-18), ...; *Un Divorce*; situation difficile d'un instituteur; ... (1866, in-8); *l'Idéal au village* (1867); ... (1866, in-8); *les Désirs de ...*; *Double histoire* (1868); ...; *Attendre-Espérer* (1868, in-18); ...; *Légendes corréziennes* (1870, in-18); Citons encore une *Lettre d'une Mère de famille au Ministre de l'instruction publique*, sur l'instruction et l'éducation que reçoivent les enfants dans les maisons de l'État (1865, in-8).

Pendant l'insurrection de la Commune, Mme André Léo collabora au journal *la Sociale* ... en protestant contre certaines violences du comité central, elle soutint énergiquement ce qu'elle appelait « les droits de Paris ». Après l'entrée des troupes régulières dans la capitale, elle ... Suisse où elle écrivit quelques brochures politiques et divers romans publiés en feuilletons dans *le Siècle*, *la République française*, etc.

LÉO (Henri), célèbre historien allemand, né à Rudolstadt, le 19 mars 1799, fit ses études au gymnase de sa ville natale, ... sept ans alla étudier la médecine ... de Breslau. Bientôt renonçant à cette science, il se livra à de sérieuses études sur l'histoire ...

tiquité et du moyen âge. Reçu docteur à Iéna, en 1820, il préluda à ses nombreux travaux sur l'Italie, par son traité *Sur la Constitution des villes lombardes* (Ueber die Verfassung der Lombard. Staedte, 1820), puis passa à Berlin, où il fut l'auditeur et le fervent disciple de Hégel, dont il devait plus tard déserter avec éclat et combattre les doctrines.

Un voyage en Italie lui fournit les documents historiques nécessaires pour continuer les travaux qu'il avait entrepris, et à son retour en Allemagne, il fit paraître le complément de son premier ouvrage sur l'Italie, sous ce titre : *Développement de la constitution des villes lombardes* (Entwickelung der Verfassung der Lombard. Staedte; Hambourg, 1824). Nommé ensuite professeur adjoint et sans traitement, il se vit dans la nécessité, en 1826, d'accepter un modeste emploi à la bibliothèque de Berlin, mais il le quitta à la fin de l'année suivante. Après avoir encore rempli à Iéna, pendant deux ans, les fonctions de professeur extraordinaire, il fut, en 1830, appelé comme professeur ordinaire d'histoire à Halle.

C'est de cette époque que date son *Manuel de l'histoire du moyen âge* (Handbuch der Geschichte des Mittelalters; Halle, 1830), qui eut un grand succès. Il avait donné, avec le même succès, une *Histoire des États italiens* (Geschichte der Ital. Staaten; Hambourg, 1829-30, 5 vol.). Deux ans plus tard, il publia une autre œuvre considérable : *Douze livres de l'Histoire des Pays-Bas* (Zwœlf Bücher niederlaend. Geschichten; Halle, 1832-35, 2 vol.).

Se tournant peu à peu contre l'hégélianisme, M. Leo l'attaqua bientôt ouvertement dans divers écrits, tels que : *M. le Docteur Diesterweg et les Universités allemandes* (Herr D^r Diesterweg und die deutschen Universitaeten; Leipzig, 1836); *Lettre à Gœrres* (Sendschreiben an J. Gœrres; Halle, 1838); *les Hégéliens* (die Hegelingen; Ibid., 1838; 2^e édit., 1839). Une *tempête* (ein Sturm), de récriminations fut le résultat de ce revirement.

A cette seconde période de sa vie et de ses doctrines appartiennent les ouvrages suivants : *Études et Esquisses pour servir à l'histoire naturelle de l'État* (Studien und Skizzen zur Naturgeschichte des Staats); *Guide pour servir à l'enseignement de l'histoire universelle* (Leitfaden für den Unterricht in der Universalgeschichte; Halle, 1838-1840, 4 vol.). Dans les années qui suivirent, M. Henri Leo revint à des travaux plus calmes et dégagés de toute polémique : *les Preuves de la langue des anciens Saxons et des Anglo-Saxons* (Altsæchs. und Angelsachs. Sprachproben; Halle, 1838); *Beowulf*, poème en dialecte anglo-saxon (Ibid., 1839); *Rectitudines singularum personarum* (Ibid., 1831). On peut rattacher à ces études la dissertation, qui date d'une autre époque, *Sur le culte d'Odin en Allemagne* (Ueber Odin's Verehrung in Deutschland; Erlangen, 1822). Un décret du roi de Prusse, du 20 novembre 1863, nomma M. Léo membre à vie de la Chambre des seigneurs. — Il est mort à Halle, le 24 avril 1878.

LÉON (Alain-Charles-Louis DE ROHAN-CHABOT, prince de), député français, né à Paris le 5 décembre 1844, servit en 1870, dans les mobiles de Morbihan, avec son frère puîné Henri, qui succomba aux fatigues de la campagne. Conseiller municipal de Gaillac et chef de bataillon dans l'armée territoriale, il fut élu député le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Ploërmel, comme candidat catholique et légitimiste, par 11 434 voix, sur plus de 18000 votants et siégea à l'extrême droite. Après l'acte du 16 mai 1877, il soutint de son vote le cabinet de Broglie, et fut réélu aux élections du 14 octobre suivant, par 13 294 voix, contre 7300 données au candidat républicain. M. le prince de Léon a été élu à plusieurs reprises secrétaire de la Chambre des députés. *

LÉON XIII (Joachim-Vincent, comte PECCI, pape sous le nom de), né à Carpineto, diocèse d'Agnani, le 2 mars 1810, fut mis, dès l'âge de huit ans avec son frère puîné, au collège des Jésuites de Viterbe. A la mort de sa mère, en 1824, il se rendit à Rome, chez son oncle maternel et suivit les cours du Collège romain, tenu également par les Jésuites. Il remporta, en 1828, le premier prix de physique et de chimie. Il commença alors ses études de théologie, et fut chargé, malgré son âge, des répétitions de philosophie au Collège germanique. Reçu docteur en théologie en 1831, il suivit les cours de droit à l'Université de Rome, se fit recevoir docteur *in utroque jure*, fut ordonné prêtre le 23 décembre 1837, et délégué, comme protonotaire apostolique, dans les provinces de Bénévent, de Spolète et de Pérouse. Préconisé archevêque de Damiette *in partibus*, le 27 janvier 1843, et nommé nonce à Bruxelles, il y resta trois ans, séjourna successivement dans les plus grandes villes de Belgique et, lors de son rappel, reçut le grand cordon de l'ordre de Léopold.

Nommé archevêque de Pérouse, le 19 janvier 1846, Mgr Pecci prit possession de son siège, le 21 juillet suivant, et l'occupa, pendant trente-deux ans, jusqu'au jour de son élévation au trône pontifical. Il avait été créé cardinal de l'ordre des prêtres, le 19 décembre 1850. Dans son administration à la fois civile et ecclésiastique, sa conduite non moins habile que ferme avait fait à son nom une certaine popularité. Il était parvenu à purger sa province du brigandage, et à un certain moment, toutes les prisons de son ressort se trouvèrent vides. Dans le consistoire du 21 septembre 1877, le cardinal Pecci fut nommé camerlingue de l'Église romaine et, en cette qualité, eut la tâche de préparer le conclave de février 1878 qui suivit la mort de Pie IX. Après trente-six heures de conclave, il fut élu pape, au troisième scrutin, le 20 février, et prit le nom de Léon XIII.

Installé sur le trône pontifical, Léon XIII, parut devoir faire entrer la politique du Saint-Siège, dans une nouvelle voie, grâce à la modération reconnue de ses idées et de son langage. On se plut à rappeler alors les discours et les lettres pastorales de l'archevêque de Pérouse, combattant la doctrine ultramontaine de l'antagonisme entre l'Église chrétienne et la civilisation : Mgr Pecci s'y montrait au courant de la situation des esprits de notre temps et citait les auteurs laïques, jurisconsultes ou économistes, depuis Montesquieu jusqu'à Bastiat. Cette connaissance des questions sociales se retrouva dans sa Lettre encyclique du 28 décembre 1878, où il faisait appel à toutes les forces intellectuelles de la catholicité, contre la propagande des doctrines subversives de l'ordre social, entreprise, notamment en Russie et en Allemagne par les nihilistes et les socialistes.

Son empressement à offrir son concours aux gouvernements menacés par ces sectes, semblait manifester le désir de pacifier les conflits existants entre ces gouvernements et le Saint-Siège. Des négociations furent, engagées en effet, dans les formes les plus conciliantes, sans aboutir toutefois à des résultats manifestes. Un rapprochement parut surtout se faire avec l'Allemagne, après les attentats de l'année 1878 contre l'empereur, grâce aux avances que le chancelier crut devoir faire, au parti ultramontain, dans l'intérêt de sa politique économique. Mais malgré des

concessions, signalées par la retraite du ministre auteur des lois de mai, M. Falk (voyez ce nom), les dissentiments restèrent, au fond, à peu près les mêmes, pendant les deux années suivantes, où les lois de mai ont continué d'être appliquées sans nouvelles résistances ; la question d'un arrangement définitif flotta dans une incertitude dont les amis de Léon XIII renvoient la responsabilité, tout entière, aux hommes d'Etat de l'Allemagne.

Les négociations avec la Russie ne furent pas, en réalité, plus efficaces, et, malgré des concessions réciproques, intéressant l'exercice du culte, les graves différents entre le pape et le chef de l'orthodoxie grecque ne se sont pas aplanis. Dans les rapports du Saint-Siège avec la République française, aucune crise notable ne s'est produite depuis l'avènement de Léon XIII, dont l'attitude fut pleine de réserve en présence soit des manifestations de l'opinion publique ou de la Chambre des députés contre la politique cléricale, soit des actes du gouvernement lui-même contre les tendances ultramontaines du clergé français, soit enfin des nouveaux projets de loi en matière d'instruction publique (1879-1880).

Ces questions d'enseignement amenèrent au contraire, en Belgique, un éclat et des extrémités qui appelèrent les interventions de Léon XIII. Les évêques, en révolte ouverte contre la législation nouvelle, avaient recours pour en arrêter l'effet, à tous les moyens d'un autre âge, y compris l'excommunication. Le pape, mis en demeure par le gouvernement belge de se prononcer sur cette prise d'armes, désavoua, dans des notes officielles, les violences de conduite et de langage, sans rien abandonner des droits ou des prétentions de l'Église catholique sur l'enseignement et l'éducation.

Dans cet important domaine, Léon XIII, loin de favoriser l'esprit d'innovation, marqua nettement la pensée de ramener en arrière la société et la civilisation modernes, en prescrivant, dans toutes les universités catholiques, l'enseignement de la *Somme* de saint Thomas, et en demandant qu'on opposât les doctrines du XIIIe siècle aux théories du nôtre qui « s'arrogent si témérairement le nom de science ». Les instructions qu'il donna à ce sujet, quelques mois après son avènement, furent reprises impérativement dans une encyclique du mois d'août 1879, qui ne laissa pas de causer, dans l'Église et le monde, un certain émoi. Une autre encyclique, au mois de février 1880, sur le mariage civil et la question du divorce, mise bruyamment à l'ordre du jour, a montré également le pontife fidèle, sous des formes conciliantes et courtoises, à l'esprit et à la lettre des doctrines canoniques.

A l'administration intérieure du nouveau règne pontifical, se rattachent encore quelques souvenirs, sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister : le renvoi du général Kanzler, le ministre de la guerre de Pie IX, indiquant la résolution de faire des économies; la diminution notable du denier de Saint-Pierre, rapportée par ceux qu'elle intéresse à différentes causes, et contrastant avec l'accroissement de richesses des couvents ; les interprétations diverses sur les dispositions personnelles de Léon XIII, à l'égard des lieux modernes de pèlerinages et des sanctuaires à miracles, auxquels il n'a pas refusé des bulles d'approbation, etc. — Le cardinal Pecci a publié quelques écrits, entre autres *l'Église et la Civilisation*, traduit en français (1878, in-8).

Le pape Léon XIII a un frère aîné, Joseph Pecci, né à Carpineto, le 15 décembre 1807, ancien bibliothécaire du Vatican qu'il a lui-même, à la demande du sacré collège, créé cardinal de l'ordre des diacres, le 12 mai 1879.

LÉONHARDT (Gerhard-Adolphe-Guillaume), homme d'État allemand, né à Hanovre, le 6 juin 1815, fit ses études de droit aux universités de Berlin et de Goettingue et devint avocat au tribunal de Hanovre. Rapporteur au ministère de la justice, en 1848 il fut successivement conseiller supérieur en 1852, secrétaire général en 1862, et enfin ministre de la justice en 1865. Il remplissait cette dernière fonction au moment de l'invasion du royaume de Hanovre par la Prusse; nommé président de la cour d'appel de Celle et, le 1er septembre 1867, premier président de celle de Berlin, il fut appelé de nouveau au ministère de la justice en décembre 1867, avec le titre de membre à vie de la Chambre des seigneurs. Il présenta un projet de loi, permettant au gouvernement de remplacer les juges du tribunal supérieur par des personnes étrangères à la magistrature, mais il ne réussit pas à la faire adopter (décembre 1868). Il a pris depuis une grande part à la réorganisation de la justice dans l'Empire allemand. On lui dut l'introduction du nouveau code criminel (1870), du code de procédure civile et pénale et du règlement des faillites [illegible]. C'est encore lui qui présenta et soutint au nom du gouvernement la nouvelle loi contre les socialistes, après l'attentat de Hoedel, et qui, repoussée par le Reichsrath, amena sa dissolution.

Outre un *Commentaire du Code pénal hanovrien* (Comm. zum hannov. Strafgesetzbuch), publié au début de sa carrière, on a de M. Leonhardt : *Législation judiciaire du royaume de Hanovre*. (die Justizgesetzgebung des [illegible], Hannover, 1859-1860, 2 vol.; 4e éd. [illegible]); *la Réforme de la procédure civile en Allemagne* (Zur Reform des Civil processes in Deutschland, Han. 1865).

LÉONI (Paul-Henri CHARVET DE), journaliste français, né à Paris, le 16 avril 18[illegible], [illegible] officier général du premier empire, [illegible] lycée Louis-le-Grand, entra, comme [illegible] troupe, au 1er régiment de dragons, puis, comme engagé volontaire, au 39e de ligne, où il [illegible] rapidement sous-officier. Sa santé l'ayant [illegible], en 1863, à quitter la carrière militaire, il [illegible] pendant un an le journal *le Bas Breton*, [illegible] Paris en 1864, collabora à l'ancien *Figaro* [illegible] *Nain-jaune*, et contribua à la fondation de [illegible] *tration militaire*. Fondateur de l'[illegible] international spécial, supprimé en [illegible] teur en chef des *Coulisses parisiennes* [illegible] théâtrale qui vécut peu (1867), il [illegible] *l'Art industriel*, revue illustrée puis, [illegible] Mortier, Babou, Barbey d'Aurevilly et [illegible] *Veilleuse*, contrefaçon littéraire de la [illegible] qui fut supprimée à la suite d'un [illegible] mation soutenu par Mlle Schneider. [illegible] à la politique M. de Léoni collabora [illegible] naux ministériels, *la Situation*, [illegible] *l'International*, le *Journal de la* [illegible] où il combattit énergiquement la [illegible] M. Guyot-Montpayroux, et le *Courrier* [illegible] où il soutint celle de M. A. de Granier [illegible] gnac. Une brochure intitulée : [illegible] *M. Gustave Fould*, publiée à Paris, [illegible] une condamnation à 15 jours de [illegible] 500 francs d'amende. Entré au *Pays* [illegible] il s'y fit remarquer, à côté de M. Paul [illegible] gnac, par l'ardeur de sa polémique. Après [illegible] volution du 4 septembre 1870, il [illegible] *titutionnel*, mais au moment de l'[illegible] il se retira à Londres où il collabora [illegible] journal bonapartiste, *la Situation*. [illegible] Paris après l'insurrection du 18 mars, [illegible] reconnu par des journalistes [illegible] noncé à la Commune, arrêté, [illegible]

ciergerie, puis condamné à mort. L'arrivée des troupes de Versailles le sauva. Rédacteur en chef de l'*Avenir libéral*, journal bonapartiste dirigé par le banquier Ernest Huguet, il y publia, contre M. Jules Favre, plusieurs articles d'une extrême violence, qui furent poursuivis, et devinrent l'origine du fameux procès Laluyé, à la suite duquel M. de Léoni fut condamné, par la Cour d'assises de la Seine, à six mois de prison et 500 francs d'amende. Après la disparition de l'*Avenir libéral*, il rentra au *Pays* où il continua à défendre la cause de l'Empire à côté de M. Paul de Cassagnac. On a de M. de Léoni quelques nouvelles et romans, publiés en feuilletons. *

LÉOPOLD II (Louis-Philippe-Marie-Victor), roi des Belges, fils du roi Léopold Ier, petit fils du roi des Français Louis-Philippe, est né à Bruxelles, le 9 avril 1835. Il portait, avant son avènement au trône, le titre de duc de Brabant, et avait le grade de général major avec le commandement honoraire du régiment des grenadiers. Membre du Sénat belge, depuis l'époque de sa majorité, il prit part à des discussions importantes, notamment en 1855, à celle relative à l'établissement d'un service de navigation entre Anvers et le Levant. Il aimait à soutenir particulièrement les intérêts de sa ville natale et ceux de la province de Brabant dont il portait le nom. Prince royal, il accomplit à plusieurs reprises, dans les divers États de l'Europe, des voyages semi-officiels. Il poussa ses excursions jusque sur les côtes de l'Égypte et de l'Asie Mineure. En 1855, à l'occasion de l'Exposition universelle, il fit auprès de l'empereur des Français un séjour de près de trois semaines qui fut très commenté par la presse des deux pays.

Le roi Léopold II succéda sans aucune secousse, au trône de son père, le 10 décembre 1865. Son avènement confirma toutes les espérances de la nation. Il manifesta le dessein de suivre la même politique de liberté et de conciliation qui avait valu à la Belgique, au milieu des agitations européennes, trente-cinq années de sécurité profonde. Les quatre premières années de son règne, sans rappeler de faits éclatants, furent signalées, à l'intérieur, par le développement de la liberté et de la richesse publiques, et au dehors, par une parfaite harmonie, avec les puissances étrangères. Vers la fin de 1868, les bonnes relations avec la France furent un instant menacées par les difficultés de la convention relative aux chemins de fer des deux pays, mais des concessions réciproques apaisèrent les inquiétudes que ce différend avait fait naître. Lorsqu'au commencement de l'année 1869, le jeune prince royal de Belgique s'éteignit à la suite d'une longue agonie, le sentiment de douleur qui se manifesta dans les divers pays, montra ce que le souverain d'un petit État constitutionnel peut acquérir de sympathies dans toute l'Europe.

Pendant la guerre franco-prussienne de 1870, la Belgique observa une stricte neutralité et ne laissa pénétrer sur son territoire les soldats français et prussiens débandés ou blessés, qu'après les avoir désarmés. Lorsque les menaces de mort d'un nommé Duchenne contre M. de Bismarck eurent amené des représentations diplomatiques pressantes, le roi Léopold se décida, non sans regret, à laisser introduire dans le Code pénal belge une disposition qui prescrivait la répression des délits de cette nature. (mai-juin 1875).

A l'intérieur, l'action du roi s'est manifestée par plusieurs créations libérales, notamment par l'institution d'un prix de 25 000 fr. prélevé sur sa cassette personnelle pour récompenser les œuvres de l'intelligence sans acception de nationalité. Au mois de septembre 1876, à l'ouverture de la Conférence géographique internationale tenue à Bruxelles, il proposa comme but d'exploration l'Afrique centrale et demanda aux savants réunis sous sa présidence d'indiquer les voies et moyens qui permettaient la meilleure réalisation de ce grand projet. Quant à son attitude lors de l'élévation et de la chute des divers ministères catholiques et libéraux qui se sont succédé sous son règne, elle fut strictement constitutionnelle (voy. BARA, FRÈRE-ORBAN, MALOU, de THEUX), et l'on ne peut attribuer qu'au fanatisme le plus aveugle les menaces de mort plusieurs fois placardées dans les rues et qui soulevèrent en l'honneur de Léopold II les chaleureuses protestations de son peuple. — Pour la famille royale de Belgique, voy. BELGIQUE. *

LÉOUZON-LEDUC (Louis-Antoine), littérateur français, né à Dijon le 10 décembre 1815, débuta par des articles de critique dans l'*Union catholique*. A la suite d'un voyage dans plusieurs contrées du Nord, dont il avait étudié particulièrement l'histoire et les langues, il reçut, en juillet 1846, la mission d'aller chercher en Finlande le marbre destiné au tombeau de Napoléon Ier. En 1856, il devint rédacteur en chef de l'*Observateur*, feuille financière. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Une Saison de bains au Caucase*, extrait de Lermontoff (1845, in-8); *Études sur la Russie et le nord de l'Europe* (in-12); *le Glaive russique* (in-8); *la Finlande, son histoire primitive, sa mythologie, sa poésie épique, etc.* (1845, 2 vol. in-8); *Histoire littéraire du Nord* (1850, in-8); *Essai biographique et critique sur le comte Ouvaroff*, en tête des *Esquisses* de cet écrivain; *la Russie contemporaine* (in-16); *l'Écho de la guerre* (1854); *les Iles d'Aland* (in-16); *la Baltique* (in-16); *l'Empereur Alexandre II* (mai 1855), à l'occasion de l'avènement du nouveau czar; *Ivan* (1859); *les Financiers contemporains. J. Mirès* (1860, in-8); *les Couronnes sanglantes. Gustave III, roi de Suède* (1861, in-12); *le Congrès et le Conflit dano-allemand* (1864, in-18); *l'Empereur Alexandre II*, souvenirs personnels (1867, in-18); *Voltaire et la police*, dossier recueilli à Saint-Pétersbourg (1867, in-18); *le Kalevala*, épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois (1867, in-8), travail considérable par l'importance du texte et par les notes et études dont il est accompagné, *M. Thiers et les partis monarchiques* (1873, in-8); *les Odeurs de Berlin* (1874, in-18); *le Sarcophage de Napoléon* (1874, in-8); *Midhat-Pacha* (1877, in-18), etc.; des traductions du suédois ou du danois, comme *les Poëmes nationaux de la Suède* (1867); *la Fille du Sorcier* (1874, in-18); *Marie, histoire d'une jeune fille* (1875, in-18); enfin de nombreux articles dans *la Presse*, *Paris-Journal*, etc.

LEPAGE (Henri), historien français, né à Amiens, le 3 septembre 1814, devint de bonne heure à Nancy archiviste du département, de la Meurthe et publia un grand nombre de travaux relatifs à l'histoire de la Lorraine.

Nous citerons principalement de lui : *Histoire de Nancy* (1838); *Fleurs lorraines* (1842); *le Département de la Meurthe*, statistique historique et administrative (1843, 2 parties); *le Département des Vosges* (1847), avec M. Charton; *Sept lettres sur l'histoire de Lorraine* (1848); *Pierre Gringoire* (1849), extrait d'études sur le théâtre en Lorraine; *Rôle des habitants de Nancy pendant les guerres de Henri II* (1854); *les Communes de la Meurthe* (1855); *Jeanne d'Arc* (1856); *Dictionnaire géographique de la Meurthe* (1860, in-8

avec une carte), qui obtint, en 1861, une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Documents inédits sur la guerre des Rustauds* (1861, in-8); *le Palais ducal de Nancy* (1861, in-4, avec grav.); *Dictionnaire topographique du département de la Meurthe* (1863, in-4); *une Famille de sculpteurs lorrains* (1863, in-8); *les Archives de Nancy*, documents inédits relatifs à l'histoire de cette ville (1865, 4 vol. in-8); *Dénombrement du duché de Lorraine en 1594* (1870, in-8); *le Tableau d'honneur de la Meurthe* (1871, in-8); *Supplément* (1872, in-8), suite du précédent; *l'Ancien diocèse de Metz* (1872 in-8); *la Lorraine allemande* (1873 in-8); *Vie du duc René II* (1875, in-8), etc.

LÉPAULE ou Lépaulle (Guillaume-François-Gabriel), peintre français, né à Versailles, le 21 janvier 1804, suivit les ateliers de Regnault, de M. H. Vernet et de V. Bertin, et étudia tour à tour l'histoire, le genre et le paysage. Entré en même temps à l'École des beaux-arts, il débuta au Salon de 1824. Il a figuré depuis à toutes les expositions annuelles, malgré de nombreux voyages en Espagne, en Italie, en Flandre, en Afrique et en Turquie. Nous citerons parmi ses envois, qui appartiennent à tous les genres : *l'Invention de la lyre* (1824); *Intérieur d'appartement Louis XIV* (1831); *la Coquette* (1835); *Frascatane en habits de fête*, *Vue de Paris* (1839); *la Rêveuse italienne* (1841); *la Mandoline*, *Au bal de l'Opéra* (1842); *Chacun chez soi*, scène flamande (1845); *les Odalisques au bain*, *l'Intérieur du harem* (1846); *l'Esclave favorite* (1847); *l'Indécision* (1852); les portraits des barons *Lionel de Rothschild*, *Frossard*, des ducs de *Choiseul*, *Plaisance*, *Ossuna*, *d'Infantado*, des comtes *Lanjuinais*, *Montesquiou*, *Rigny*, *Montebello*, *Breteuil*, des marquis *Maison*, *Las Marismas*, des généraux *Rouyer*, *Cavaignac*, de MM. *Cicéri*, *Dupin*, *Paulin*, *Poncelet*, *Lemaire*, *Raoul-Anglès*, *From. Halévy*, *Grevedon*, *Castil-Blaze*, *Levy Alvarès*, *G. Chadeuil* (1831-1853); *la Reine Isabelle* d'Espagne, *l'Empereur Napoléon III* (1853). Il a exécuté, comme portraitiste, une longue galerie d'acteurs.

On a vu en outre de M. Lépaule à l'Exposition universelle de 1855 : *le maréchal Leroy Saint-Arnaud*; au Salon de 1857 : *le Rêve d'amour*, *une Chasse*, une *Madeleine*, et le *portrait de Mme Miolan Carvalho*; à celui de 1861 : les portraits de *Victor-Emmanuel*, du *général comte de Pontevès*, de *Tamberlick* dans le rôle de *Poliuto*; à celui de 1863 : un *Rendez-vous de chasse de l'Empereur à Pierrefonds* et plusieurs *Portraits*; à celui de 1864 : deux *Portraits*; à celui de 1865 : deux autres *Portraits*; à celui de 1866 : *Chasse à courre*, *Portrait*; à celui de 1868 : *le Pape visitant des prisonniers garibaldiens*, *Portrait*; à celui de 1869 : deux *Portraits*. Citons encore : *des Oiseaux*, des *Rendez-vous de chasse*, *l'Attaque*, *l'Accompagnée*, *le Hallali*, *la Curée*, acquis par les princes de Wagram et de Plaisance. *Chevaux effrayés par un épervier*, *le Steeple-chase*, etc. Il a enfin envoyé à la Société des Amis des arts de Lyon une *Ariane abandonnée* (1840), et travaillé à la décoration intérieure de Saint-Merry. M. Lépaule a obtenu une 2e médaille en 1831.

LE PELETIER D'AULNAY (Octave, comte), député français, né le 27 juin 1816, est neveu du député de ce nom qui fut un des vice-présidents de la Chambre de 1842 à 1848 et mourut en 1855. Nommé auditeur de seconde classe au Conseil d'État en 1840, il passa deux ans plus tard dans la première et fut destitué à la révolution de Février. En 1849, il fut élu le septième sur la liste des représentants de Seine-et-Oise, s'associa à la politique monarchique de la majorité, puis se déclara pour l'Élysée et fit partie de la Commission consultative de décembre 1851. Maire de Cervon et membre du Conseil général pour le canton de Clamecy, il entra, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, pour la 3e circonscription de la Nièvre, où il fut réélu au même titre aux élections suivantes. Il obtint, en 1863, 19 539 voix sur 21 901 votants, et en 1869, 16[illegible] sur 24 562.

Il vota pour la guerre en juillet 1870 et, après la chute de l'Empire, disparut de la scène politique. Il y rentra aux élections générales du 20 février 1876; candidat bonapartiste dans l'arrondissement de Clamecy, il fut élu par 10 142 voix, contre 6603 obtenues par le candidat républicain, M. Tenaille-Saligny. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple et fut un des 158 députés de la minorité monarchique qui soutinrent de leur vote, le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 10 569 voix, contre le même concurrent, qui en eut 7755. Il reprit sa place sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple, qu'il présida.

M. Le Peletier d'Aulnay a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 14 août 186[illegible].

LEPELLETIER (François-Louis-Émile), magistrat français, ancien ministre, né à V[illegible] (Manche), le 22 décembre 1826, commença ses études de droit à Paris et alla les achever à Caen, où il fut reçu docteur le 1er décembre 18[illegible] avec une thèse : *De la Saisine héréditaire*. Entré dans la magistrature en 1856 comme substitut à [illegible], il occupa le même poste à [illegible] Lourdes, il [illegible] 1857 et à Marseille en 1859. Procureur à [illegible], substitut au tribunal de [illegible]guan en 1860, il occupait le poste de substitut du procureur [illegible] en 1863, [illegible] cureur du tribunal de la Seine, lorsque, quelques jours après le 4 septembre 1870, il quitta [illegible] pour préparer sa candidature dans le département de la Manche, à l'Assemblée nationale [illegible]. N'ayant pas été élu, il rentra dans la magistrature, le 26 juin 1871, comme procureur général à la cour d'Amiens, d'où il passa à [illegible] Rouen le 6 juin 1873. Il devint [illegible] à la Cour de cassation, le 31 décembre 187[illegible]. À la Chambre des requêtes. [illegible] attaché à la Chambre des requêtes, M. Lepelletier fut [illegible] ministère de Broglie, au ministère de la justice [illegible] 23 novembre 1877, [illegible] dans le cabinet extra-parlementaire, [illegible] et avec [illegible] le général de Rochebouët, [illegible]. La Chambre des députés déclara ne pas vouloir entrer en relation. Il reprit ses fonctions de conseiller à la Cour de cassation à l'avènement du [illegible] 13 décembre 1877; mais le ministère Dufaure, le 13 décembre, [illegible] ayant exigé qu'il fût installé à nouveau, ne prit rang au tableau d'ancienneté [illegible] dernière date. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Lepelletier un volume de [illegible] de jeunesse *les Violettes* (1851, in-12).

LE PELLETIER (DE LA SARTHE) (Almire-René-Jacques), médecin français, né au Mans, le [illegible] novembre 1790, fit de très brillantes études [illegible] cine à Paris et fut reçu docteur en 18[illegible]. Après avoir été lauréat de tous les concours, il se fixa dans sa ville natale, où il acquit un renom de praticien distingué. Occupé en même temps [illegible] scientifiques, il publia d'importants [illegible] part édités à Paris, et devint, en 18[illegible], correspondant de l'Académie de médecine [illegible] décoré de la Légion d'honneur en [illegible].

Nous citerons, parmi ses ouvrages assez nombreux : *Essai de médecine [illegible]* (1823, in-8); *Traité complet sur la [illegible]*

t sur ses variétés (1830, in-8); *Traité*
logie philosophique et médicale (1831,
8); *Des Hémorrhoïdes et de la chute du*
334, in-8); *De l'Emploi du tartre stibié*
ose, en particulier dans la pneumonie
natisme (1835, in-8); *Traité de l'éré-*
de ses variétés (1836, in-8); *Système*
plet, ses applications pratiques à l'indi-
a famille, à la société (1855, 2 vol.
Système pénitentiaire complet (1857,
sions et Réalités, ou Régénération des
1858, in-8); *Histoire complète de la*
u Maine (1861-1862, 2 vol. in-8, avec
Traité complet de physiognomonie, ou
moral positivement révélé, etc. (1864,
Hôpital du Mans (1874, in-8); *Traité*
physiologie à l'usage des gens du
s lycées (1876, 2 vol in-8); des *Obser-*
ures, Mémoires, etc., sur différents

Edme-Charles-Philippe), homme po-
çais, député et ministre, est né à
nne), le 1er février 1823. Inscrit au
a ville natale, il s'y fit bientôt une
guée, fonda le journal d'opposition
:, *l'Yonne*, et devint conseiller mu-
xerre en 1866 et conseiller général
le canton Est de cette ville. Il échoua
dat de l'opposition aux élections de
r le Corps législatif, mais il fut élu,
1871, représentant de l'Yonne, à
tionale, le cinquième sur sept, par
prit place sur les bancs du groupe
épublicaine, et se fit bientôt remar-
alent d'orateur et sa connaissance
prit notamment la parole sur le pro-
ant à ramener au chiffre réglemen-
: des membres de la Légion d'hon-
raités de commerce, les taxes télé-
bouilleurs de cru, etc. Il combattit
cabinets monarchiques, qui se suc-
la chute de M. Thiers, et vota
: républicaine de l'Assemblée. Elu
vrier 1876, dans la 1re circonscrip-
par 9595 voix, sans concurrent,
r vice-président de la Chambre,
i, suivit la même ligne politique
du 16 mai 1877, fut un des 363
iches réunies, qui refusèrent un
ce au cabinet de Broglie. Com-
ment par l'administration aux
octobre suivant il fut réélu par
e 3525 obtenues par le candidat
chiste, et fit partie, lors de la
ambre, du comité des dix-huit
r la résistance de la majorité
entreprises extra parlementaires
Rochebouët. A la formation du
:, le 14 décembre 1877, M. Lepère
secrétaire d'État au ministère de
cembre 1878, il défendit avec
ement contre l'accusation de
dature officielle. Le 4 février 1879,
premier ministère formé par
ministre de l'agriculture et du
sant un mois après, le 4 mars,
intérieur et des cultes, il eut
ter contre l'agitation, soulevée
tres du haut clergé, à propos
jets de lois sur l'enseignement
crits ou les actes de plusieurs
omme d'abus. Ne se sentant
nion républicaine dans sa dis-
ur les réunions publiques, il
le 16 mai 1880.
n'a rien publié, mais par une lettre parue en 1867 dans le journal *la Rue*, il réclama la paternité d'une chanson de jeunesse, *le Vieux quartier latin*, un moment très populaire sur la rive gauche de la Seine.

L'ÉPINE (Ernest-Louis-Victor-Jules), littérateur français, né à Paris, le 12 septembre 1826, s'occupa d'abord de peinture et de musique, fut employé aux postes, devint secrétaire, puis chef du cabinet du duc de Morny à la présidence du Corps législatif. Il fut nommé, en 1865, conseiller référendaire à la Cour des comptes. Décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862, il a été promu officier le 20 octobre 1878, comme président de la commission des auditions musicales à l'Expositon universelle.

M. L'Épine s'est fait connaître par quelques essais littéraires et dramatiques. Son principal succès a été, au théâtre, *la Dernière idole*, drame en un acte, en prose, en collaboration avec M. Alphonse Daudet (Odéon, 1862). Il a fait aussi représenter avec le même collaborateur, sous le pseudonyme d'*E. Manuel*: *l'OEillet blanc*, comédie en un acte, en prose (Théâtre-Français 1865). Il avait donné sous le même pseudonyme: *l'Histoire de l'intrépide capitaine Castagnette* (1862, in-4, illustré), et *les Joies dédaignées* (1862, in-18), puis, sous son nom, *la Légende de Croquemitaine* (1863, in-4, illustré); *la Princesse éblouissante* (1869, in-4), et sous le pseudonyme de *Quatrelles*: *le Chevalier Beau-temps* (1871, in-8); *la Vie à grand orchestre* (1873, in-18); *Sans queue ni tête* (1874, in-18); *la Guerre à coup d'épingles* (1874, in-18); *A coups de fusil* (1875, in-18 et in-4, illustré par A. de Neuville); *l'Arc-en-ciel* (1876, in-18); *Une date fatale* (1877, in-18), etc. M. L'Épine a publié en outre deux recueils de mélodies: *Scènes et chansons* (1868) et *Poésie chantée* (1874).

LE PLAY (Pierre-Guillaume-Frédéric), ingénieur et administrateur français, ancien sénateur, né à Honfleur, le 11 avril 1806, fut, de 1825 à 1827, élève de l'École polytechnique, entra dans le corps des mines et parcourut les différents grades jusqu'à celui d'ingénieur en chef de première classe. Dès 1830, il se fit connaître par des mémoires dans divers journaux scientifiques et fut nommé professeur de docimasie à l'École des mines, où il devint, en outre, sous-directeur, chargé de l'inspection des études. En 1853, lors des préparatifs de l'Exposition universelle de l'industrie pour 1855, il fut attaché, en qualité de commissaire général, à la sous-commission impériale, dont il devint président, à la retraite du général Morin, et dirigea cet important service avec une activité qui a été récompensée par le titre de conseiller d'État en décembre 1855. Il a été également nommé commissaire de l'Empire français pour l'Exposition universelle de Londres en 1862. C'est encore lui qui présida à l'organisation de l'Exposition universelle de 1867, à la suite de laquelle il fut nommé sénateur par décret du 29 décembre. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 15 décembre 1855, et grand officier le 30 juin 1867, il a été décoré de nombreux ordres étrangers.

On a de M. Le Play, qui a fait, dans divers pays, plusieurs excursions scientifiques: *Observations sur l'histoire naturelle et la richesse minérale de l'Espagne* (1834, in-8); *Aperçu d'une statistique générale de la France*, extrait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840); *Description des procédés métallurgiques dans le pays de Galles* (1848, in-8, pl.); avec M. le baron Brisse, l'*Album de l'Exposition universelle* (1856); *les Ouvriers européens* (1855, in-8), sorte de projet d'organisation féodale de la

société industrielle, devenu le centre, dans une édition ultérieure d'un ensemble considérable d'études sociales (1877-79, 6 vol. gr. in-8) : *la Réforme sociale en Europe déduite de l'observation des peuples européens*, etc. (1864, 2 vol. in-8, 2e édit. 1866), essai de synthèse philosophique des questions sociales modernes ; *la Question sociale et l'Assemblée* (1874, in-18) ; *la Méthode expérimentale et la loi divine* (1875, in-18) ; *la Constitution de l'Angleterre* (1875, 2 vol. in-18) ; *la Réforme en Europe et le salut de la France* (1876, in-18), etc.

LEPOUZÉ (Jean-Louis), homme politique français, député, est né Cintray (Eure), le 20 janvier 1821. Ancien avoué à Évreux et maire de cette ville, pendant l'occupation prussienne, il rendit dans ces circonstances difficiles de grands services, et fut élu à l'Assemblée nationale par le département de l'Eure, dans une élection partielle du 11 février 1872. Il siégea avec la minorité républicaine et accepta l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint, au premier tour de scrutin, 311 voix contre 303 données à M. de Broglie, qui fut élu au second tour. Il se présenta alors dans la 1re circonscription d'Évreux, aux élections législatives du 20 février, et fut élu par 8732 voix, contre le duc d'Albufera, ancien député. Après l'acte du 16 mai 1877, l'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9769 voix, contre 4890 obtenues par le candidat officiel. Il représente le canton de Saint-André au Conseil général.

LE PROVOST DE LAUNAY (Auguste-Pierre-Marie), administrateur et homme politique français, né à Saint-Brieuc, le 25 janvier 1823, entra sous l'Empire dans l'administration, fut longtemps préfet du Calvados et passa dans la Haute-Garonne en 1870. Remplacé, le 5 septembre de la même année, il se déclara, aussitôt après la guerre, fidèle bonapartiste en se portant candidat dans deux élections partielles du Calvados. Il fut élu, le 16 août 1874, par 40 834 voix, sur 77 608 votants, fit partie du groupe de l'Appel au peuple et repoussa l'amendement Wallon ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se présenta sans succès, dans le même département, aux élections sénatoriales de 1876, mais il rentra dans la vie parlementaire aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution de la Chambre. Candidat officiel et bonapartiste dans l'arrondissement de Bayeux, il fut élu par 9874 voix, contre M. Pilet des Jardins, un des 363, qui n'en obtint que 5249. Siégeant avec le même groupe, il se signala par ses fréquentes interruptions dans les débats de la Chambre. Officier de la Légion d'honneur le 15 mars 1861, il a été promu commandeur le 14 août 1868.

Son fils, M. Louis LE PROVOST DE LAUNAY, né le 8 juin 1850, étudia le droit à Paris et fut reçu docteur. Au début de la guerre il s'engagea dans les chasseurs d'Afrique, et fit toute la campagne de l'Est, comme soldat, puis comme [illegible]. Conseiller général des Côtes-du-Nord pour le canton de la Roche-Derrien, en 1875, il fut élu, l'année suivante, député dans la première circonscription de Lannion, par 7076 voix contre un autre candidat conservateur, qui en obtint 4236. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, par [illegible] voix, il continua à suivre la même ligne politique.

LEPSIUS (Karl-Richard), célèbre orientaliste allemand, fils de l'historien de ce nom, né à Naumbourg, le 23 décembre 1813, alla étudier la philologie comparée à Leipzig, à Gœttingue, et, en dernier lieu, à Berlin, sous la direction de Bopp. En 1833, il fut reçu docteur en philosophie avec une thèse *de Tabulis Eugubinis*, et se rendit à Paris, muni de lettres de recommandation de M. de Humboldt. L'Académie lui décerna, l'année suivante le prix Volney, pour un mémoire intitulé : *la Paléographie appliquée aux recherches de linguistique* (die Palæographie als Mittel der Sprachforschung ; Berlin, 1834 ; 2e édit., Leipzig, 1842). Ce mémoire fut suivi de deux autres très importants, imprimés dans la collection de l'Académie de Berlin : *Rapport des alphabets sémitique, indien, vieux persan, vieux égyptien, éthiopien* (Ueber die Anordnung und Verwandtschaft der Semitischen.... Alphabete ; Berlin, 1835), et *Sur l'origine et les rapports des noms de nombre dans les langues indo-germaniques, sémitiques et coptes* (Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwœrther, etc. ; ibid., 1835).

En 1835, M. Lepsius partit pour l'Italie, où il se livra, dans les bibliothèques de Turin, de Pise et de Côme, à de nombreux et importants travaux et fut admis dans l'Institut archéologique de cette dernière ville, dont le fondateur, M. de Bunsen, était devenu son ami. Il y publia sa célèbre *Lettre à M. Rosellini sur l'alphabet hiéroglyphique* (Rome, 1837), suivie de Mémoires sur le style architectural et les monuments des Égyptiens.

Depuis cette époque, en dehors d'un ouvrage intitulé *Inscriptiones umbricæ et oscæ*, avec un commentaire (Leipzig, 1841), et auquel il faut rattacher deux mémoires sur les *Pélages tyrrhéniens en Étrurie* et *sur l'origine étrusque du système des monnaies italiennes* (ibid., 1842), M. Lepsius s'est presque exclusivement renfermé dans le domaine des langues et des antiquités égyptiennes. Envoyé en Angleterre, en 1834, par l'Institut archéologique, il s'y rencontra de nouveau avec M. de Bunsen, et tous deux y formèrent le plan d'un grand voyage en Égypte, que le roi de Prusse, sur les sollicitations de MM. Lichtenstein et de Humboldt, consentit à faire exécuter. L'expédition, protégée par Mohamed-Ali, dura quatre années, et eut les résultats les plus heureux. De retour en Allemagne, en 1846, M. Lepsius fut nommé professeur titulaire à Berlin, et, en 1850, membre de l'Académie des sciences de cette ville, dont il avait enrichi le musée de collections précieuses. Il retourna encore en Égypte, où ses recherches dans le delta du Nil furent assez fructueuses. M. Lepsius a été élu, en décembre 18.., correspondant de l'Institut.

Citons encore parmi ses ouvrages : *Monuments de l'Égypte et de l'Éthiopie* (Denkmæler aus Ægypten und Æthiopien ; 1853-1857, in-folio), son *Abrégé* (Vorlaeufige Nachricht ; in-8), contenant le récit de l'expédition : *Chronologie des Égyptiens* (Chronologie der Ægypter, 1849, vol. I), accompagné d'une table des rois d'Égypte ; *Premiers dieux des Égyptiens* (Ueber den ersten ægypt. Gœtterkreis, 1851) ; *Lettres sur l'Égypte, l'Éthiopie et la presqu'île du Sinaï* (Briefe aus Ægypten, Æthiopien, etc., 1852) ; *Importance de quelques monuments égyptiens pour la connaissance de l'histoire des Ptolémées* (Ueber einige Ergebnisse der aegyptischen Denkmæler, etc., 1853) ; *Alphabet de linguistique universelle* (Das allgemeine linguistische Alphabet, 1855), ouvrage auquel se rattache le livre anglais déjà souvent réimprimé : *Alphabet destiné à réduire les diverses langues à une orthographe uniforme en caractères européens* (Standard Alphabet for reducing unwritten languages and foreign gr...

systems, etc.; Londres et Berlin, 1863, in-8); *Sur les Eponymes assyriens* (Ueber die ass. Eponymen, 1869); *Traduction de la table babylonienne de Senkereh* (Erklaerung der Masstabelle auf der babyl. Tafel von Senkereh, 1877).

LEQUESNE (Eugène-Louis), sculpteur francais, né à Paris, le 15 février 1815, se destina d'abord au barreau et se fit inscrire avocat en 1839. Il entra à l'École des beaux-arts, en 1841, comme élève de Pradier, et remporta le grand prix de sculpture en 1844, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Dès 1842, pendant un premier voyage à Rome, il avait envoyé au Salon une *Tête de saint Joseph* et exposé, l'année suivante, un *Buste* et une *Jeune fille jouant avec une coquille*. Son premier envoi de la villa Medicis fut une *Copie* du *Faune* de Barberini.

De retour en 1850, il reparut au Salon, avec le modèle en plâtre du *Faune dansant*, sujet devenu bientôt populaire. Il exposa ensuite, cette même année et les suivantes, les bustes de *Mlle Lévy*, de *Portalis*, celui d'*Étienne*, commandé par le ministère d'État pour le foyer de l'Opéra. Il exécuta, pour la chapelle du château de Montrichard (Haute-Saône), le *Tombeau* de Mme de Trayrou. Vers la même époque, Pradier lui confia, avant sa mort, le soin de terminer les *Victoires* du tombeau de Napoléon, aux Invalides. Le *Faune* de 1850, acquis par la direction des musées, a figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855, avec le buste d'*Hippolyte Guérin*, le buste du *maréchal Saint-Arnaud*, demandé par sa famille, celui de *Visconti*, appartenant à M. Achille Fould. En 1855, M. Lequesne a exécuté, au nouveau Louvre, les sculptures du couronnement du pavillon Mollien, les œils-de-bœuf du pavillon Denon, et la statue de *Philippe de Comines*. Au Salon de 1857, il a envoyé *Lesbie*, une *Baigneuse*, statuettes, le *maréchal Saint-Arnaud*, statue en pied pour Versailles; *Soldat mourant*, d'après une esquisse de Pradier; au Salon de 1859, *Jeune fille pesant des Amours;* à celui de 1861, cinq *Bustes*, parmi lesquels on remarquait celui de *M. Clapisson*, membre de l'Institut; à celui de 1863, *l'Esclave romain*, le portrait de *Mlle A. Patti* et un *Griffon ailé*, bronze destiné au musée Napoléon à Amiens; *l'Été*, statue fonte de fer, *M. Reinaud*, membre de l'Institut (1864); le *général Daumas*, buste (1866); un *Nègre*, à l'Exposition universelle de 1867; *Prêtresse de Bacchus*, le *vicomte de Païva*, ministre plénipotentiaire (1868); *A quoi rêvent les jeunes filles*, statue en plâtre, *M. de Maupas*, buste en marbre (1874); *Gaulois au poteau* (1876); *Laënnec*, buste en plâtre (1879), etc.. On lui doit aussi la fontaine monumentale de la grande place de Nevers, la décoration de la nouvelle église Saint-Augustin à Paris (1864). etc. M. Lequesne, qui avait obtenu une 1re médaille en 1851, a reçu deux premières médailles, aux expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), et la décoration le 31 décembre de cette dernière année.

LEQUETTE (Jean-Baptiste-Joseph), prélat français, est né à Bapaume (Pas-de-Calais), le 23 juin 1811. Précédemment vicaire général d'Arras, il a été nommé évêque du diocèse le 3 avril 1866, préconisé le 23 juin et sacré le 5 août suivant. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

A part ses *Lettres pastorales* et *Mandements*, on lui doit une nouvelle édition de la *Somme de saint Thomas* refondue par le R. P. Billuard pour les écoles modernes (Summa sancti Thomæ hodiernis academiarum moribus accomodata, sive Cursus theologiæ juxta mentem divi Thomæ, etc.; Arras, 1867-1872, 8 vol. in-4).

LEQUEUTRE (Hippolyte-Joseph), peintre français, né à Dunkerque, en 1793, étudia la peinture sous Périn Granger, la miniature sous Aubry et J.-B. Isabey et débuta au Salon de 1824. Après avoir essayé et produit une foule de compositions à l'aquarelle, à l'estampe, au crayon lithographique, il se renferma, dès 1830, dans le genre du portrait à l'aquarelle et de la miniature. Ses portraits les plus connus sont ceux de la *Duchesse de Berri*, du *Duc de Bordeaux*, de la *Princesse de Nassau*, de *Casimir Périer*, de personnages pris à peu près dans toutes les classes, et de son maître *Isabey;* quatre de ses miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, deux au Salon de 1861; à celui de 1863, il a exposé *le Renard effrayé*; *l'Épagneul en arrêt*. Il a obtenu une 3e médaille, pour la miniature, en 1831.

LEQUEUX (Paul-Eugène), architecte français, né à Paris, le 10 août 1806, entra, en 1822, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Guénepin, y suivit douze ans les cours d'architecture et remporta le grand prix au concours de 1834, dont le sujet était : un *Athénée*. Marié depuis quelques années à la sœur de M. Victor Baltard et attaché déjà, comme architecte, à la ville de Paris, il renonça au séjour des cinq années à la villa Médicis; c'est depuis ce moment que les élèves mariés ont été exclus du concours des grands prix. M. Lequeux a construit la sous-préfecture de Saint-Denis, la mairie de Montmartre, l'église de la Villette, divers tombeaux particuliers, l'église paroissiale de Villetaneuse, la mairie de Puteaux, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1859. — Il est mort au Mont-Saint-Michel le 26 juillet 1873.

LEREBOURS (Nicolas-Marie-Paymal), opticien français, né à Paris, le 15 février 1807, et fils du célèbre ingénieur Noël-Jean Lerebours, l'auteur de tant d'admirables instruments, aujourd'hui à l'Observatoire, partagea, jeune encore, les travaux de son père. A la mort de ce dernier (1840), il reprit l'établissement qu'il avait fondé, et le dirigea jusqu'en 1853, avec M. Secrétan. Il s'est consacré, en dehors du commerce, à des études scientifiques sur l'optique et la photographie. Il a été adjoint au Bureau des longitudes le 26 mars 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Lerebours a publié plusieurs traités et mémoires, entre autres : *Traité de photographie* (1842; 4e édit., 1844); *Traité de galvanoplastie* (1843); *Galerie microscopique* (1843); *Instruction pratique sur les microscopes* (1846); *Des Papiers photographiques* (1848); etc.

LEREBOULLET (Adolphe-Louis-Auguste), littérateur français, né à Strasbourg, le 30 mai 1845, est fils d'un professeur d'anatomie qui fut doyen de la Faculté des sciences de cette ville. Il collabora de bonne heure au *Courrier du Bas-Rhin*, à *l'Industriel alsacien* de Mulhouse, dont il fut rédacteur en chef pendant la guerre franco-allemande; il s'était occupé activement en 1870 d'un pétitionnement en faveur de l'instruction obligatoire qui réunit 1 250 000 signatures. Il fonda en février 1871, à Bordeaux, un journal, *l'Alsace Lorraine* qui vécut jusqu'à la signature du traité de paix, collabora à *la Gironde* et entra, en 1872, au journal *le Temps*, où il fut chargé de la chronique quotidienne et de comptes rendus littéraires.

Sous le pseudonyme de *Prosper Chazel*, M. Lereboullet a écrit des nouvelles et deux romans: *la Haie blanche*, publiée en feuilleton dans *l'Opinion nationale*, et *le Chalet des sapins* (1875, in-8 illustré).

LERET D'AUBIGNY (Alphonse), ancien député, français, est né au Mans, le 23 août 1804. Conseiller de préfecture de la Sarthe en octobre 1830, il devint, deux ans après, sous-préfet de Saint-Calais, puis, en 1844, conseiller de préfecture de Seine-et-Oise. Membre du Conseil général pour le canton de La Ferté-Bernard, il entra au Corps législatif, en 1857, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription de la Sarthe, et fut réélu, au même titre, aux élections suivantes; il obtint, en 1863, 23 570 voix sur 24 181 votants. En mai 1869, son élection fut plus disputée; sur 29 854 votants, il réunit 17 134 voix contre 12 000 environ partagées entre quatre concurrents d'oppositions diverses. M. Leret d'Aubigny a été nommé officier de la Légion d'honneur le 30 août 1865. — Il est mort au Mans, le 20 janvier 1878.

LEROI (Joseph-Adrien), médecin et littérateur français, né à Versailles, le 19 mars 1797, étudia la médecine à Paris, où il se fit recevoir docteur, et alla se fixer dans sa ville natale. Nommé sous-bibliothécaire de cette ville en 1841, et bibliothécaire en 1850, il a été élu, depuis, correspondant du ministère de l'instruction publique. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1857 et fait officier de l'instruction publique en 1866. — Il est mort à Versailles le 24 février 1873.

M. Leroi a publié, soit à Versailles, soit à Paris: *Des Eaux de Versailles, dans leurs rapports historique et hygiénique* (1847); *Louis XIII et Versailles* (1848); *Relevé des dépenses de Mme de Pompadour* (1853); *Histoire anecdotique des rues, etc., de Versailles* (1854-57, 2 vol.), plusieurs fois réimprimée; *Récit de la grande opération faite au roi Louis XIV* (1857); *Madame du Barry* (1858); *Curiosités historiques sur Louis XIII, Louis XIV, Mme de Maintenon* (1864, in-8); *Travaux hydrauliques de Versailles sous Louis XIV* (1865, in-8); *Récit des journées des 5 et 6 octobre 1789 à Versailles*, suivi de *Louis XVI et le serrurier Gamain* (1868, in-8, avec cartes). Il a édité: *Journal de la santé du roi Louis XIV*, écrit par Vallot, d'Aquin et Fagon (1862, in-8); *Journal des règnes de Louis XIV et Louis XV*, par P. Narbonne (1866, in-8), etc.

LE ROUSSEAU (Julien-Jean-Baptiste, dit Julien), écrivain français, né à Ménilmontant, le 6 octobre 1812, et destiné par son père à l'architecture, se tourna vers les études littéraires et les questions religieuses ou sociales, et fut un des adeptes de l'abbé Châtel. De 1837 à 1838, il alla faire un cours de philosophie populaire et de [illegible] à la Société de concerts du peuple de Bruxelles, et revint, en 1839, prendre part à la rédaction de *la Phalange* et de *la Démocratie pacifique*, qu'il abandonna pour diriger, pendant cinq ans (1843-1848), *l'Observateur des Pyrénées*. Mêlé depuis au mouvement de la presse parisienne, il fut, en avril 1857, l'un des fondateurs et le premier gérant du *Courrier de Paris*.

On cite de lui: *Discours contre le célibat*, *l'Église française*, *Anniversaire de la révolution de 1830*, *les Saintes gens de l'Église catholique, apostolique et romaine*, *Formulaire de foi*, *Théorie de l'immortalité de l'âme* (1835-1840), [illegible] *de phrénologie* (1847, in-12); *De l'Organisation de la démocratie* (1850, in-8); *Baudouin IX, comte de Flandre*, drame historique (1854, in-12); *Progrès de la littérature dramatique par le libre concours des auteurs nouveaux* (1865, in-18); *De l'Association de l'ouvrier aux bénéfices du patron* (1870, in-18); *la Prospérité de l'État* (1872, in-18); *Éléments d'économie progressive* (1873, in-18), etc.

LEROUX (Paul-Augustin-Alfred), homme politique français, ancien député, est né le 11 décembre 1815. Propriétaire en Vendée et à Paris, il dirigea fort jeune la maison de banque de son père, l'une des plus importantes de Paris, puis devint président du conseil d'administration du chemin de fer de l'Ouest. Membre du Conseil général de la Vendée pour le canton de l'Hermenault, il entra au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement, pour la 2e circonscription de la Vendée, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il obtint 19 491 voix sur 20 574 votants, et en 1869, 21 839 voix sur 32 410. La compétence de M. Alfred Leroux dans les questions financières le fit nommer souvent secrétaire des commissions du budget. Il fut notamment rapporteur du budget de 1857. Dans la session de 1863, il fut choisi par le gouvernement pour la vice-présidence du Corps législatif à laquelle il fut encore appelé dans la courte session de juin 1869.

Dans la crise qui suivit le message du 12 juillet et le projet de sénatus-consulte, modifiant la constitution impériale dans le sens parlementaire, M. Alfred Leroux fut nommé ministre de l'agriculture et du commerce. Il se retira avec tout le cabinet, dans les derniers jours de décembre, devant le nouveau cabinet formé par M. Em. Ollivier et rentra dans la vie privée après la chute de l'Empire. Il n'en sortit qu'aux élections du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution de la Chambre, pour se représenter comme candidat officiel, dans la 2e circonscription de Fontenay-le-Comte. Il fut élu par 9794 voix, contre M. Beaussire, l'un des 363, qui n'eut que 7612 voix. Son élection fut invalidée à la fin de 1878, et il ne fut point réélu le 2 février 1879. M. Alfred Leroux a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 13 août 1864 et grand officier le 14 août 1868.

On cite de lui quelques productions littéraires: un volume de *Poésies* publié en 1842; *Édouard Aubert*, roman (1853); *Henriette*, nouvelle insérée, en 1844, dans la *Revue des Deux Mondes*.

LEROUX (Aimé), député français, né à Notre-Dame-de-Liesse (Aisne), le 14 octobre 1825, était avocat au barreau de Laon, lorsque, sans antécédents politiques, il fut élu le 8 février 1871, représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale, le [illegible] sur onze, par [illegible] voix. Il prit place au centre gauche et fut vice-président de ce groupe. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Nommé député, le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Laon, par 13 856 voix sur 16 253 votants, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, repoussèrent le cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 14 853 voix contre 4271 obtenues par le candidat officiel.

LEROUX (Charles-Marie-Guillaume), peintre et homme politique français, né à Nantes le 25 avril 1814, suivit d'abord la carrière du barreau, puis étudia le paysage à Paris, dans l'atelier de M. Corot et débuta au salon de 1834. Après avoir habité quelque temps Paris, il est retourné se fixer, en 1842, dans sa ville natale, d'où il a envoyé aux Salons: *Souvenir de Fontainebleau*, *Marais de la Sèvre*, [illegible] (1835 et 1842); *Fête du Haut Poitou*, [illegible] *Lande* (1846); *la Prière des ormeaux*, [illegible] *d'Escoublac*, *Ruisseau*, *Vue de Croisic*, [illegible] (1848); *le Bourg de Batz*, *Souvenir de* [illegible] (1853); *le Marais de la Robinière*, [illegible] *lisière de bois* (1855); *l'Erdre pendant l'hiver*,

Marais de Gorion, *Bords de la Loire* (1857); *Iles de la Basse-Loire*, *Bords de l'Erdre* (1859); *Souvenir du Poitou*, *une Mare* (1869); *Embouchure de la Loire* (1870); *Souvenir du Poitou* (1873); *la Loire, près Paimbœuf* (1874); *le Bourg de Batz*, par un effet d'orage (1875) : *la Mer montante à Préfailles* (1876); *les Bords de la Loire à marée basse* (1877); *l'Allée de châtaigniers* (1878); *Lever de brume près de Paimbœuf* (1879). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1846 et en 1848, et un rappel en 1859. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1859, il a été promu officier le 14 août 1868.

Maire de Corsept depuis 1852, et membre du Conseil général pour le canton de Châtillon-sur-Sèvre, M. Ch. Leroux fut nommé, en 1860, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription des Deux-Sèvres, et réélu, au même titre, aux élections suivantes : il obtint, en 1863, 17849 voix sur 33795 votants, et en 1869, 15225 sur 27268.

Son fils, M. Célestin Leroux, fixé aussi à Nantes, où il est né, a étudié sous son père et sous Rousseau et a débuté, comme paysagiste, au Salon de 1853; à celui de 1861, il a donné deux tableaux : *Soleil levant* et *Lisière de bois dans le Haut-Poitou*.

LEROUX (Hector), peintre français, né à Verdun (Meuse) le 27 décembre 1829, fut élève de Picot et de l'École des beaux-arts, obtint en 1857 le second grand prix pour Rome et, après le séjour réglementaire dans cette ville, visita toute l'Italie, l'Allemagne, la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte. Outre une copie de *l'Amour sacré et de l'Amour profane* du Titien (1860), qui a été placé à l'École des beaux-arts, on a remarqué de M. H. Le Roux : *Une nouvelle vestale* (1863), au musée de Verdun; *Columbarium* (1864), au musée du Luxembourg; *Sérénade antique* (1866), au musée de Saint-Germain; *Tibulle et Délie* (1867); *Messaline* (1868); *Un Miracle chez la bonne déesse* (1869); *Prière à la Fièvre*, *la Gardienne du feu sacré* (1870); *la Vestale Tuccia* (1874), au musée de Washington; *les Funérailles de Thémistocle* (1876); *les Danaïdes* (1877); *Minerve Poliade sur l'Acropole* (1878), etc. Une partie des œuvres précédentes a reparu à l'Exposition universelle de 1878.

M. Le Roux a obtenu deux médailles de 3e classe en 1863 et en 1864, une médaille de 2e classe en 1874, une de 3e classe à l'Exposition universelle de 1878 et la décoration de la Légion d'honneur le 11 août 1877.

LEROUX (Paul-Louis), acteur français, né à Saint-Quentin le 29 juin 1819, entra à dix-neuf ans au Conservatoire, dans la classe de Michelot, obtint en 1848 un second prix de comédie et débuta par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, à la Comédie-Française (26 mai 1841). Reçu aussitôt pensionnaire et quatre ans après sociétaire, il eut à lutter contre une mémoire souvent rebelle et un jeu naturellement froid. Il se signala surtout dans l'ancien répertoire par les rôles du marquis de Moncade, de *l'École des bourgeois*, et du comte Almaviva dans la trilogie de Beaumarchais. Il a également joué le rôle de Tartufe avec une originalité remarquable. — M. Leroux, qui avait pris la direction du théâtre d'Alger, est mort dans cette ville en janvier 1874.

LEROY (Pierre-Joseph-Jean-Baptiste-Onésime), littérateur français, né à Valenciennes, le 30 juil- [illegible] à Sainte-Barbe [illegible] heure [illegible] ciennes, il contribua, en 1841, à organiser dans cette ville une « bibliothèque de prêt, » qui prit un grand développement. M. Onésime Leroy a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1838. — Il est mort à Raismes (Nord), le 18 février 1875.

On a de lui : *le Méfiant*, en cinq actes, en vers (Odéon, 1813); *l'Esprit de parti*, en trois actes, en vers (Odéon, 1817), avec Bert, pièce suspendue, par ordre, à la 26e représentation; *l'Irrésolu* en un acte, en vers (Français, 1819); *la Femme juge et partie*, en trois actes, en vers (Ibid., 1827), arrangée d'après Montfleury; *les Deux candidats*, en trois actes, en prose (Odéon, 1821); *le Fantasque et le Méfiant*, en un acte, en prose (Français, 1826), dont l'insuccès écarta pour longtemps l'auteur du théâtre; *les Femmes sous Caton le Censeur* (1853, in-8), comédie en cinq actes en vers, reçue, mais non jouée aux Français, etc.; puis, comme travaux d'histoire : *Études sur la personne et les écrits de Ducis* (1832 et 1834), couronnées par l'Académie française; *Études sur les Mystères, monuments historiques et littéraires...*, etc. (1837), couronnées par l'Académie des inscriptions; *Corneille et Gerson dans l'Imitation de J.-C.* (1841); *Époques de l'histoire de France en rapport avec le Théâtre-Français* (1843 et 1844), sans compter un certain nombre d'articles dans *les Cent-et-Un*, la *Biographie universelle* de Michaud, etc.

LEROY (Alphonse), graveur français, né à Lille, en 1820, a étudié sous M. P.-L. Cousin et s'est consacré particulièrement à la reproduction des dessins des anciens maîtres. Il a exposé, depuis ses débuts au Salon de 1847 : *la Mère de douleur*, d'après Van Dyck; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, de Raphaël; *la Vierge à l'écuelle*, du Corrége; *le Christ au tombeau*, et neuf *dessins* de Raphaël, au musée de Lille, commandés par le duc de Luynes (1847-1853); la plupart des mêmes sujets, à l'Exposition universelle de 1855; *la Sainte-Famille*, de Jules Romain (1857); *la Calomnie*, d'après un dessin de Raphaël, du musée du Louvre, *Femme debout*, d'après un dessin de Paul-Véronèse, *Deux enfants qui s'embrassent*, d'après un dessin de Luini, pour la collection des dessins originaux des grands maîtres, publiés en fac-simile et commandés par l'empereur (1861), gravure qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *Saint Jérôme* d'après le Pérugin, *Portrait* d'après Van Dyck (1863); *Portrait de femme*, d'après M. Adolphe Brune (1865); *Portrait de femme*, d'après Léonard de Vinci (1866); *l'Apparition de saint Pierre et saint Paul à Attila*, fac-simile, d'après un dessin de Raphaël (1869). M. A. Leroy a obtenu deux 3es médailles, en 1853 et 1855, deux rappels en 1859 et 1863.

LE ROY (Alphonse), littérateur belge, né à Liège, le 28 juillet 1822, obtint à l'Université de cette ville en 1841, le grade de docteur en philosophie et lettres, suivit les cours de la Faculté de droit, puis se tourna vers l'enseignement. Professeur de rhétorique au collège communal de Tirlemont, il devint, en 1846, préfet des études, et en 1849, fut appelé à diriger en outre l'école d'agriculture qui y fut annexée. Agrégé à la Faculté des lettres de l'université de Liège en 1845, il professa depuis 1850, des cours de métaphysique, d'esthétique et de pédagogie, et y joignit, en 1866, le cours d'archéologie. Il fut aussi professeur d'humanités à l'École normale.

M. Le Roy a traduit de l'allemand : *les Écoles publiques dans l'Amérique du Nord*, du docteur Wimmer (Tournai, 1853, in-8); *Contes villageois de la Forêt Noire*, de Berthe Auerbach, avec une introduction (Liège, 1853, in-8); puis de l'un-

glais, avec annotations et additions : *Antiquités architecturales de la Normandie, etc.*, par A. Pugin, texte historique et descriptif par John Britton (Paris et Liège, 1855, in-4, pl.); *Motifs et détails choisis d'architecture gothique empruntés aux anciens édifices de l'Angleterre*, par A. Pugin, Texte historique et descriptif, par E. J. Willson (Ibid, 1858-1867, 2 vol. in-4). Il a publié, entre autres travaux personnels : *l'Église Sainte-Croix et ses peintures murales* (Liège, 1862, in-18) ; *Tableau historique de l'Université de Liège depuis sa fondation* (Liège, 1869, in-8 pl.), rédigé à l'occasion du premier jubilé semi-séculaire de l'Université. L'un des auteurs du *Dictionnaire des spots ou proverbes wallons* (Liège, 1863, in-8), il a collaboré à *l'Encyclopédie de l'éducation et de l'enseignement*, publiée à Stuttgart, par le docteur V.-A. Schmid, à la *Biographie nationale*, publiée à Bruxelles, etc.

LEROY DE KERANIOU. Voyez KERANIOU (de).

LE ROY DE MÉRICOURT (Alfred), médecin français, né à Abbeville (Somme), le 13 octobre 1825, se destina de bonne heure à la médecine navale. Admis chirurgien de 3e classe en 1845 et de 2e classe en 1849, il fit, comme chirurgien-major, trois ans de campagne dans les mers des Indes. La relation médicale de ses voyages fut le sujet de sa thèse inaugurale, soutenue devant la Faculté de médecine de Paris, en 1853. Il fut reçu chirurgien de 1re classe la même année. Il fit, comme chirurgien-major, sur le vaisseau *l'Alger*, la campagne de Crimée et fut décoré de la Légion d'honneur en 1854. L'année suivante, il fut nommé médecin-professeur à l'École de médecine navale de Brest et secrétaire de la commission chargée de reviser l'organisation du corps de santé de la marine. Il a été élu associé libre de l'Académie de médecine, le 19 mai 1874. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 mars 1864.

M. Le Roy de Méricourt a publié divers travaux de géographie médicale et de pathologie exotique, notamment sur *la Calenture*, *la Chorée d'Abyssinie*, *le Beriberi*, *la Chromhydrose*, etc. Il a été choisi pour directeur des *Archives de Médecine navale*, recueil fondé par le ministre de la marine, en 1863.

LEROY DE SAINT-ARNAUD (Louis-Adolphe), ancien sénateur français, né à Paris, le 14 octobre 1807, frère du maréchal de Saint-Arnaud étudia le droit et s'inscrivit au barreau en 1825. Il exerçait la profession d'avocat, lorsque la position éclatante que prit son frère aîné au coup d'État de 1851, le mit lui-même en évidence. Nommé, en 1851, maire du XIIe arrondissement de Paris, il fut appelé, par décret du 28 janvier 1852, à faire partie du Conseil d'État (section des finances), et créé sénateur par décret du 26 décembre 1857. Il fit aussi partie du Conseil général de la Gironde. M. Leroy de Saint-Arnaud, officier de la Légion d'honneur depuis 1852, a été promu commandeur le 24 novembre 1859. En 1855, il a réuni et publié la correspondance privée de son frère : *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* (2 vol. in-8). — Il est mort au château de Matronié (Gironde), le 18 mai 1873.

LE ROY DE SAINTE-CROIX (François-Noël), archéologue français, né à Sainte-Croix-sur-Buchy (Seine-Inférieure), en 1834, fit ses études au lycée de Rouen, s'occupa avec ardeur d'histoire locale, fit à partir de 1861 de longs voyages d'études dans toute l'Europe et se fixa en Suisse en 1866. Il y a été nommé membre de l'Institut genevois. Il était membre des diverses sociétés historiques et archéologiques de Normandie, de Picardie, etc.

M. Le Roy de Sainte-Croix a publié de nombreuses monographies d'archéologie relatives à la Normandie, à son histoire et à ses monuments, puis aux différents pays qu'il a visités. Nous citerons : *Carte archéologique de la Seine-Inférieure aux trois époques antiques*, gauloise, romaine et franque (Rouen, 1859) ; *Histoire de la commune de Montérollier* (Ibid, 1859, in-8) ; *Histoire de Jouvenet*, peintre rouennais (1860, in-8, 110 p.) ; *Essai sur les vitraux de Blosseville et de Bosc-le-Hard* (1861, in-8) ; *Histoire de la ville de Doullens*, volumineux mémoire manuscrit couronné par la Société des antiquaires de Picardie (1861) ; *Une Visite à l'église russe de Genève* (Genève, 1867, in-18), etc., puis de nombreux articles dans les journaux et recueils de Normandie et de Suisse, particulièrement dans l'*Histoire générale* publiée à Genève.

LEROY-BEAULIEU (Pierre-Paul), économiste français, membre de l'Institut, né à Saumur (Maine-et-Loire), le 9 décembre 1843. Il fit ses études au lycée Bonaparte, séjourna quelque temps à Rome, puis suivit les universités de Bonn et de Berlin en 1864 et 1865. De retour en France, il se livra à l'étude de l'économie politique, et collabora au *Temps*, à la *Revue nationale*, à la *Revue contemporaine* et à la *Revue des Deux Mondes*. Un premier mémoire de lui, *De l'influence de l'état moral et intellectuel des populations ouvrières sur le taux des salaires*, fut couronné en 1867, par l'Académie des sciences morales ; puis il remporta, en 1870, à la même académie, trois prix pour les mémoires suivants : *De la Colonisation chez les peuples modernes* ; *De l'Administration en France et en Angleterre* ; *De l'impôt foncier et de ses conséquences économiques*. Entré à la rédaction du *Journal des Débats*, il y combattit les idées protectionnistes de M. Thiers. Professeur de finances à l'École libre des sciences politiques en 1872, il y fit un cours très remarqué sur l'histoire financière de l'Angleterre. En même temps il fondait le journal *l'Économiste français*. Suppléant, au Collège de France, de M. Michel Chevalier, il lui succéda dans sa chaire, comme titulaire, le 1er mai 1880. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques [illegible] let 1878 en remplacement du marquis [illegible]

M. Leroy-Beaulieu a tenté sans succès, à plusieurs reprises, d'entrer dans la vie [illegible] Candidat aux élections municipales dans le [illegible] arrondissement de Paris, en 1874, il se [illegible] avril 1877 à une élection partielle pour la [illegible] des députés, à Constantine, et en janvier [illegible] dans l'arrondissemet de Lodève (Hérault) [illegible] candidat constitutionnel : il échoua, [illegible] nier, avec 4492 voix, contre 8068 [illegible] M. Arrazat, candidat républicain. M. [illegible] Beaulieu a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre les mémoires cités plus haut, on a de lui *les Guerres contemporaines* (1853-[illegible] 1869, 2 séries in-18), recherches statistiques sur les pertes d'hommes et de capitaux ; *la* [illegible] *ouvrière au XIXe siècle* (1871, in-18), *le* [illegible] *des femmes au XIXe siècle* (1873, in-18) [illegible] *de la science des finances* (1877, 2 vol. [illegible] édit. 1879), etc.

LEROY-DUVERGER (Philippe-Alexandre-[illegible] Antoine), général français, né à La Flèche [illegible] le 25 septembre 1784, s'engagea [illegible] 25e de chasseurs à cheval, [illegible] l'Empire, devint capitaine à la [illegible] land, chef d'escadron après celle de [illegible] reçut un coup de feu au passage de la [illegible]

1831, puis chef d'état-major de l'armée
il fit partie de plusieurs expéditions,
, la place de Bône, et fut souvent cité
dans les rapports officiels. Promu ma-
camp (24 août 1838), il commandait la
du Var en février 1848, époque où
is à la retraite. Rappelé à l'activité
ésidence, il fut chargé du comman-
la Sarthe, puis placé dans la sec-
serve. Le général Leroy-Duverger a
pianiste distinguée, Mlle Virginie Mo-
, vers 1840, beaucoup de réputation.
nu commandeur de la Légion d'hon-
nvier 1834. — Il est mort à Seiches
ire), le 11 janvier 1874.

R (Philippe-Élie), homme politique
ateur, ancien ministre, né à Genève le
, de parents français de la religion
it faire son droit à Paris s'inscrivit
de cette ville. Il le quitta d'abord
Châlons, puis alla se fixer comme
n en 1855. Après la révolution du
1870, il fut appelé aux difficiles fonc-
ureur général et fit preuve de beau-
eté dans les troubles qui, pendant la
guerre, agitèrent l'agglomération
mois de janvier 1871, il donna sa
it élu, aux élections générales du
ant, représentant du Rhône à l'As-
nale, le second sur treize, par
fit partie de la gauche républicaine
résidents de ce groupe. M. Le Royer
assez vive à plusieurs discussions,
1873, à celle de la loi relative à
on de la municipalité lyonnaise.
nstance l'emploi du mot « bagage »
ti au travail de la commission,
incident extraordinaire : il causa,
a droite, des manifestations qui
résident de l'Assemblée, M. Jules
sa démission. On remarqua aussi
n de M. Le Royer, au mois de
année, sur l'arrêté de M. Ducros,
, relatif aux enterrements civils,
ussée par 413 voix contre 251.
lois constitutionnelles auxquelles
rement concouru, comme mem-
ident de la dernière commission
ut élu sénateur inamovible, le
sur soixante-quinze, et au
de scrutin, par 352 voix sur

, membre de la minorité de
reau Sénat, refusa de voter la
a Chambre des députés de-
de Broglie, le 23 juin 1877.
as du 5 janvier 1879, qui don-
é républicaine au Sénat, il dé-
er, le poste de procureur géné-
cassation, qui lui fut offert par
uelques jours après (4 février),
premier cabinet formé par le
comme ministre de la justice,
Il réorganisa le personnel des
ita un projet de loi d'amnistie,
organisation du Conseil d'État,
suites contre les ministres du
prononça pour le retour des
février-avril 1879). Ennemi des
iques, il s'efforça de résister
de la majorité et aux exi-
-uns de ses membres. Dans la
mbre, il repoussa l'interpella-
Bouches-du-Rhône, M. Laba-
les rigueurs contre le premier
ur d'appel d'Aix, et fit applau-
dir cette énergique réponse : « Je ne peux ni ne veux, ni ne dois poursuivre. » Mais dès ce jour il avait donné sa démission ; il fut remplacé au ministère par M. Cazot (27 décembre 1879).

LESCOEUR (le Père Louis-Zozime-Élie), écrivain ecclésiastique français, né à Bagé-le-Châtel (Ain), le 15 août 1825, fit de brillantes études au collège Stanislas, puis suivit les cours de l'École de droit, et se fit recevoir avocat. Il obtenait d'autre part le diplôme de docteur ès lettres, avec une thèse française sur la vie et les écrits du P. Thomassin de l'Oratoire. Après avoir professé au collège Stanislas, il entra dans les ordres, en 1852, et s'associa aux PP. Gratry et Petetot, pour la fondation de l'Oratoire de Paris, sous le nom de l'Oratoire de l'Immaculée Conception. Professeur de rhétorique à l'école libre de Coutances, il fut pendant deux ans (1866-1868) suppléant du P. Gratry à la Sorbonne, puis se livra spécialement à la prédication.

Outre ses thèses de doctorat: *De Bossuetii et Leibnitzii epistolarum commercio circa pacem inter Christianos conciliandam* et *Essai sur la théodicée du P. Thomassin de l'Oratoire*, (1852, in-8), le P. Lescœur a publié : *l'État et le budget des cultes* (1848, in-18) ; *Du Retour des Bulgares au catholicisme* (1860, in-8) ; *l'Église catholique en Pologne sous le gouvernement russe* (1860, in-8 ; 2e édit. 1876, 2 vol. in-8) ; *le Règne temporel de Jésus-Christ* (1867, in-8), étude sur le millénarisme ; *l'Église de Pologne* (Poitiers ; 1868, in-8) ; *la Persécution de l'Église en Lithuanie* (1873, in-18) ; *la Science du bonheur* (1873, in-18), *la Foi catholique et la réforme sociale* (1878, in-18), sans compter des discours, conférences, brochures, etc, dont plusieurs se rapportent à la Pologne.

Son frère M. Léon Lescoeur, né le 15 avril 1821, élève de l'École normale supérieure, de 1841 à 1844, professa la troisième à Grenoble et à Avignon, la seconde à Dijon où il se fit recevoir docteur ès lettres, fut inspecteur d'académie successivement à Niort, Privas, Grenoble, Marseille et Montpellier, devint chef de bureau au ministère de l'instruction publique, en 1868, et fut nommé inspecteur général pour l'enseignement primaire en 1874. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861. Ses thèses de doctorat ont pour sujets : *De Spatio*, et *Méthode philosophique de Pascal* (1850, in-8).

LESCUYER D'ATTAINVILLE (Jean-Raymond), homme politique français, ancien député, né à Beauvais, le 26 juin 1809, fut employé d'abord comme inspecteur dans les eaux et forêts, puis s'occupa d'agriculture. Maire de Notre-Dame de Thil (Oise) en 1843, et membre du Conseil général pour le canton de Comps (Var), il entra, en 1855, au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription du Var. Réélu, au même titre, en 1857 et en 1863, il obtint, à ces dernières élections, 18 341 voix sur 25 992 votants. Il avait pour concurrent M. Émile Ollivier, devant lequel il se retira en 1869. M. Lescuyer d'Attainville a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

LESELLYER (Achille-François), ou Le Sellyer, jurisconsulte français, né à Amiens, en 1801, fut reçu docteur en droit à Paris, en avril 1826. Après avoir concouru sans succès, en 1829, pour une suppléance à la Faculté, il fut nommé, par ordonnance royale du 29 mai 1830, professeur titulaire de procédure et de législation criminelle, chaire nouvelle, qui fut supprimée par une autre ordonnance du 6 septembre sui-

vant. M. Lesellyer alla s'inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale.

On lui doit un *Traité du droit criminel français en tout ce qui se rapporte aux actions publiques et privées*, etc. (1842-1844, 6 vol. in-8), dont une nouvelle édition a été publiée, sous le titre : *Études historiques, théoriques et pratiques sur le droit criminel* (1867-1875, 6 vol. in-8), et une étude sur *les Éléments de l'acoustique musicale* (1867, in-18).

LESENNE (Napoléon-Madeleine), jurisconsulte français, né à Sausouzemane (Seine-Inférieure), le 4 mars 1811, fut reçu docteur en droit à Paris, en avril 1844. Avocat à la Cour impériale, depuis 1840, il est devenu suppléant d'un des juges de paix de Paris. Nommé juge de paix à Neuilly, à la fin de 1870, il passa à Villejuif en 1873.

M. Lesenne a publié : *le Livre de tous les citoyens, ou Éléments de législation usuelle* (1845); *Traité des droits d'auteur et d'inventeur* (1846) ; *De la Condition civile et politique des prêtres* (1847); *le Conseiller de la jeunesse, ou Entretiens familiers* (1852); *Code de la mère de famille* (1855); *Code des brevets d'invention* (1857); *De la Propriété* (1858), etc.

LESGUILLON (Pierre-Eugène), homme politique français, député, né à Gien (Loiret), le 28 octobre 1811, s'établit comme avocat à Blois et y fut nommé procureur de la République après le 4 septembre 1870. Élu représentant à l'Assemblée nationale, par le département de Loir-et-Cher, dans l'élection partielle du 11 mai 1873, il fit partie du groupe de la gauche républicaine. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta dans l'arrondissement de Romorantin, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballotage, par 5672 voix contre 5283 données au candidat constitutionnel. L'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7038 voix, contre 5190, données à M. d'Orléans, candidat officiel et légitimiste.

LESGUILLON (Pierre-Jean), littérateur français, né à Orléans, le 13 février 1799 débuta par une *Épître à M. Lemercier* (1824), bientôt suivie d'une comédie en vers, *les Nouveaux Adelphes* (1825), jouée à l'Odéon. En même temps, il concourait pour les académies de province, écrivait des vers de circonstance et contribuait à la rédaction ou à la fondation de divers journaux. Après avoir mis la main à une vingtaine de vaudevilles, il revint au genre sérieux et écrivit et fit représenter successivement: *le Cachemire* (1827), comédie ; *la Cachette* (1830) ; *Méphistophélès* (1832), drame en vers; *la Fiancée du proscrit* (1834), drame ; *le Jeton de Frascati* (1837), drame; *les Prétendants* (1842), comédie en vers; *le Dernier Figaro, ou Cinq journées d'un siècle* (1848), comédie en prose; *le Protégé de Molière* (1848), avec M. Saint-Yves; *Figaro en prison* (1850), avec M. Monrose; *les Deux lièvres*, comédie en un acte, en vers (Odéon, 1862) : *Washington*, drame historique (1866, in-18), etc.

On doit encore à cet auteur des romans : *Marie Touchet* (1833, in-8) ; *Albéric, ou la Comédie de quinze ans* (1839, 2 vol. in-8), etc., et des poésies: *la Colonne* (1830) ; *Émotions* (1833, in-8); *Napoléon au camp de Boulogne* (1847), poème ; *le Télescope* (1852), poème couronné aux Jeux floraux; un recueil de dithyrambes en l'honneur du nouvel Empire, *la Poésie à Napoléon III* (1852, gr. in-8) ; un autre recueil de poésies de lauréat, *Concours académiques* (1861, in-18). Citons encore des mémoires en prose : *la Camaraderie* (1853), *les Devoirs de l'homme de lettres* (1854), couronnés également dans les départements, et *la Banque* (1856), poème lyrique. — M. Lesguillon est mort à Paris, le 20 janvier 1873.

LESGUILLON (Hermance Sandrin, dame), femme du précédent, née à Paris en 1812, et mariée en 1836, a publié aussi plusieurs volumes de vers, : *Rêveuse* (1833, in-18) ; *Rosées* (1837, in-8) ; *Rayons d'amour* (1841, in-8); *le Midi de l'âme* (1842, in-8); *le Prêtre au XIX^e siècle* (1845, in-8); des pièces de vers adressées à la République et à l'Empire; *Contes du cœur* (1855, in-18). Elle est également l'auteur de romans : *Rosane* (1843), *les Mauvais jours* (1846); *les Femmes dans cent ans* (1857), *l'Esprit qui cherche un corps* (1866, in-18) ; *le Prisonnier d'Allemagne*, scène en vers (1871, in-8); *les Vraies perles* (1875, in-18), de *Nouvelles* disséminées dans les petits journaux, et des livres d'enfants : *les Sept vertus* (1838), *les Anges de Noël* (1851), etc.

LESLIE (Georges-Dunlop), peintre anglais, né à Londres le 2 juillet 1835, fils du peintre Charles-Robert Leslie, mort en 1859, étudia sous la direction de son père, puis suivit l'Académie royale des beaux-arts et exposa, en 1857, son premier tableau, *l'Espérance*. Il prit part depuis à toutes les expositions annuelles de Londres et aux expositions universelles de Paris. Associé de l'Académie royale en 1868, il a été élu titulaire le 10 juin [illegible]

Parmi ses nombreux tableaux, il faut citer : *Jour de jeûne au couvent* (1861), *une Chanson d'été* (1862), *le Collier perdu* (186[illegible]), *la Deserteur de guerre* (1863), *la Défense de Lathom* [illegible] (1865) ; à l'Exposition universelle de 1867, [illegible] dont la grâce mélancolique fut remarquée, [illegible] (1867), *Dix minutes pour se décider* [illegible] *Nouvelles du pays* (1868) ; *la Malédiction de l'amour* (1869) ; *une Évasion en 1790* (1871), et à l'Exposition universelle de 1878 : [illegible] *Visite à la pension*, *Pot-pourri*, [illegible] *Celia*.

LESPÉRUT (François, baron de), homme politique français, député, est né à Paris, le [illegible] 1813. Agronome et maître de forges, il [illegible] maire d'Eurville, membre du Conseil [illegible] le canton de Poissons, et fut nommé, en [illegible] représentant du peuple à l'Assemblée [illegible] En 1852, il entra au Corps législatif [illegible] didat du gouvernement pour la 1^re circonscription de la Haute-Marne, et fut réélu [illegible] titre, aux élections suivantes. En 1863, [illegible] 21 696 voix sur 32 217 votants, et en 1869, [illegible] sur 32 252. Dans la courte session de juillet [illegible] il signa la demande d'interpellation des [illegible] tiers-parti libéral. Nommé, le 8 février [illegible] présentant de la Haute-Marne à l'Assemblée nationale, par 42 865 voix, il fut membre de la Commission chargée d'assister les [illegible] du traité de paix. M. le baron de Lespérut [illegible] nommé chevalier de la Légion d'honneur [illegible] — Il est mort à Chaumont (Haute-Marne) [illegible] 4 octobre 1873.

LESPÈS (Napoléon, dit *Léo*), littérateur français, né à Bouchain (Nord) le 18 juin 1815, [illegible] comme conscrit, en 1832, [illegible] alors une boutade en vers de [illegible] lier, » et débuta, après sa libération, [illegible] dans les petits journaux. Sous le titre de [illegible] mandeur, » et sous l'anagramme de [illegible] publia, dans *l'Audience*, des romans [illegible] *Yeux verts de la Morgue*, [illegible] organes de littérature ou de publicité [illegible]

M. Léo Lespès fut un des fondateurs et l'un des principaux collaborateurs du *Petit Journal*, qui parvint, en moins de deux ans, à un tirage de plus de 200 000 exemplaires et auquel il fournit sous le pseudonyme de *Timothée Trimm*, en guise de premier-Paris, un article quotidien de causerie, l'un de ses premiers éléments de succès. Au commencement de 1869, M. Léo Lespès quitta le *Petit Journal* pour écrire deux chroniques par jour au *Petit Moniteur*, dont l'administration lui offrait, a-t-on dit, les fabuleux appointements de 100 000 fr. par an. Il se sépara en 1873 de M. Dalloz et collabora pendant quelque temps à *l'Evénement*. — Il est mort à Paris, le 29 avril 1875.

Parmi ses productions, plusieurs fois remaniées, on cite : *Histoires roses et noires* (1842, in-32) ; *les Mystères du Grand-Opéra* (1843, in-8) ; *Histoire à faire peur* (1846, 2 vol. in-8) ; *les Esprits de l'âtre*, petit roman (1848, in-8) ; *les Soirées républicaines* (1848, in-folio) ; *Histoire républicaine et illustrée de la révolution de Février 1848* (1848) ; *Paris dans un fauteuil* (1854) ; *les Veillées de la Saint-Sylvestre* (1856) ; *les Quatre coins de Paris* (1863, in-18) ; *les Filles de Barrabas* (1864, in-4) ; *Avant de souffler sa bougie* (1866, in-18) ; *Spectacles vus de ma fenêtre* (1866, in-18) ; *Promenades dans Paris* (1867, in-18), etc. ; sans compter une foule d'articles et feuilletons fournis aux journaux qu'il a fondés ou dirigés, tels que la *Revue des marchands de vin*, *le Magasin des familles*, *le Journal des loteries*, *la Presse théâtrale*, *le Journal monstre*, etc.

L'ESPINAY (l'abbé Henri-Victor DE), ancien représentant du peuple français, né à Sainte-Cécile (Vendée), le 26 juillet 1808, mena quelque temps la vie du monde, avant d'entrer, en 1836, au séminaire de Saint-Sulpice. En 1842, il fut nommé curé de la commune des Essarts (Vendée), et, quatre ans après, appelé au vicariat général du diocèse de Luçon. En 1848, il fut envoyé à la Constituante, le premier sur neuf, par 50 072 voix. Membre de l'extrême droite, il vota quelquefois avec la gauche et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et après s'être associé à la majorité, protesta contre le coup d'État. Il alla reprendre alors ses fonctions ecclésiastiques à Luçon. — Il est mort à Nantes, le 13 avril 1878.

LESSEPS (Ferdinand, vicomte DE), célèbre diplomate et promoteur français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 19 novembre 1805, dès 1825, fut attaché au consulat général de Lisbonne. Employé, en 1827, sous le comte de La Ferronnays, dans les bureaux de la direction commerciale au ministère des affaires étrangères, il fut nommé, le 19 octobre 1828, élève consul, puis attaché au consulat général de Tunis. Quelques mois après la conquête d'Alger, il remplit, auprès du maréchal Clausel, une mission relative à la soumission de la province de Constantine, et passa en Égypte, en 1831, pour y exercer, jusqu'en 1833, les fonctions d'élève consul et de vice-consul. Promu, le 12 novembre 1833, au grade de consul de deuxième classe au Caire, il se trouva chargé deux fois de la gestion du consulat général d'Alexandrie, notamment pendant la grande peste de 1834-1835, qui enleva le tiers de la population. Il fut récompensé de cette gestion par la croix de la Légion d'honneur, en 1836. Appelé, le 1er mai de cette année, à une nouvelle gestion du consulat général et de l'agence diplomatique en Égypte, il fit, pendant dix-huit mois, l'intérim dans des circonstances politique importantes. Il profita de l'occupation de la Syrie par Ibrahim-pacha, pour assurer ainsi une protection efficace à nos coreligionnaires, et contribua au rétablissement des bons rapports du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali avec le sultan. Revenu en congé, à Paris, il fut désigné, le 17 juillet 1838, pour aller gérer le consulat de France à Rotterdam. Le 8 juillet 1839, il fut nommé au consulat de Malaga, et enfin, le 24 mai 1842, au consulat de Barcelone.

Au milieu du bombardement de cette ville, en novembre 1842, et des événements qui suivirent, M. de Lesseps, placé dans une situation fort délicate, prit de si bonnes mesures pour la sûreté et les intérêts de nos nationaux, donna si impartialement asile, sur les bâtiments de l'État, aux Espagnols dont la vie était en péril, et fit des démarches si fructueuses pour détourner, d'une ville populeuse, les plus effroyables malheurs, que tous les gouvernements lui prodiguèrent des récompenses et des honneurs. Le 20 décembre, il fut promu officier de la Légion d'honneur; la Chambre de commerce de Marseille lui envoya une adresse des plus flatteuses; les Français, résidant à Barcelone, lui firent frapper une médaille : la Chambre de commerce de Barcelone lui adressa des remerciements publics, et commanda son buste en marbre, et l'évêque s'associa à ces hommages. Les rois de Sardaigne, des Deux-Siciles, de Suède, des Pays-Bas lui envoyèrent les insignes de leurs ordres; les autres gouvernements le firent remercier par voie diplomatique, et un des premiers actes de la reine Isabelle, après la déclaration de sa majorité, fut de le nommer commandeur de première classe de l'ordre de Charles III. M. de Lesseps fut promu au grade de consul général et maintenu à son poste de Barcelone, par une ordonnance datée du 26 janvier 1847.

A la révolution de 1848, il fut rappelé à Paris par le télégraphe (25 mars) ; il en repartit bientôt pour Madrid, en qualité de ministre de France (10 avril 1848). Il y réussit à faire remettre, sous une administration française, l'église et l'hospice Saint-Louis, ainsi que des biens qui en dépendaient, et négocia, avec succès, le traité postal, qui admettait une réduction considérable des taxes. Remplacé par Napoléon-Joseph Bonaparte, le 10 février 1849, il reçut, le 2 mai suivant, le titre et les insignes de chevalier grand-croix d'Isabelle la Catholique. La légation de Berne lui était destinée, lorsqu'à la nouvelle de l'attaque faite contre Rome, le 10 avril, par l'armée française, il y fut envoyé pour essayer une intervention conciliatrice, qu'exigeait l'attitude de l'Assemblée constituante.

Dans une telle crise, M. de Lesseps vit les hommes et les choses de la République romaine, sous un jour plus favorable que ne le désirait le gouvernement, et il eut la franchise de dire hautement ses impressions. Aussi, dès que la Constituante eut fait place à la Législative, on le rappela, en donnant l'ordre de reprendre les hostilités. M. de Lesseps répondit, par une dépêche du 7 juin 1849, dans laquelle il réclamait la disponibilité qui lui était acquise par le nombre de ses années de service. Son *Mémoire au Conseil d'État* et sa *Réponse à l'examen de ses actes* sont des documents acquis à l'histoire de cette époque.

En octobre 1854, M. de Lesseps partit pour l'Égypte, où le nouveau vice-roi, Mohammed-Saïd, l'avait invité à lui rendre visite. Il y conçut et mûrit le projet du percement de l'isthme de Suez. Il s'en ouvrit à Saïd-pacha, pour la première fois, dans un voyage qu'il fit avec lui d'Alexandrie au Caire, à travers le désert Libyque, et le prince, entrevoyant du premier coup

les résultats de cette idée, demanda aussitôt un mémoire sur ce sujet. La belle publication qui parut sous ce titre : *Percement de l'isthme de Suez, Exposé et documents officiels* (1856 ; nouv. édit., 1858, in-8), donna tous les détails de cette entreprise, à laquelle M. de Lesseps se consacra tout entier. Des difficultés diplomatiques, les ombrages de la Porte, les rivalités de l'administration anglaise, interprétées par les ministres eux-mêmes et soutenues ouvertement par le Parlement, suspendirent longtemps l'exécution de ce projet grandiose, mais profondément étudié. Aux doutes émis, aux accusations souvent violentes de ses adversaires, M. de Lesseps répondit par des faits et, à force de persévérance, il parvint à exciter, dans tous les pays, en faveur de son entreprise, un concours de sympathies et de vœux, devant lequel durent céder toutes les résistances. En 1859, après avoir réuni, sans le concours des banquiers et par la seule popularité d'une grande idée, des souscriptions pour un capital de plus de deux cents millions, M. de Lesseps fit commencer les travaux que la faiblesse et le mauvais vouloir de la politique ont, à plusieurs reprises, failli interrompre.

La mort de Saïd-pacha, en 1863, menaça l'entreprise de nouvelles complications ; surtout l'application des fellahs égyptiens à la culture du coton, priva la Compagnie des nombreux bras qu'elle employait. Mais les difficultés soulevées par le gouvernement nouveau contre la Compagnie furent soumises d'un commun accord à l'arbitrage de l'empereur Napoléon III (août 1864) qui les concilia en imposant des concessions réciproques. Les travaux continuèrent, quoique plus lentement, et au milieu de l'année suivante, un premier canal fut ouvert, suffisant pour porter des bateaux d'une mer à l'autre (15 août 1865). Peu à peu, grâce à l'emploi de dragues gigantesques et d'un système tout nouveau de machines à élever et transporter les sables, le lit du canal s'élargit ; de petits navires, des goëlettes passèrent (mars 1867). Enfin, les eaux de la Méditerranée et celles de la mer Rouge se réunirent dans les Lacs Amers (15 août 1869), et le canal ayant reçu partout une largeur presque normale, on fit les préparatifs d'une solennelle inauguration pour le mois de novembre 1869. Pour achever ces travaux, M. de Lesseps avait été autorisé, par une loi spéciale du 8 juillet 1868, à émettre des titres d'obligations remboursables avec lots par voie de tirage au sort, et la souscription avait été couverte en moins de trois jours. Au mois d'août 1869, la négociation des délégations de titres délaissés par le vice-roi d'Égypte en échange de concessions demandées à la Compagnie, eut un succès de placement plus rapide encore. L'inauguration du canal eut lieu malgré tous les bruits alarmants répandus dans le monde financier, à l'époque annoncée (20 novembre), en présence de plusieurs souverains ou de leurs représentants et d'un immense concours de savants et de journalistes, conviés à la plus importante peut-être des œuvres de ce siècle. Quelques jours après (25 novembre), M. de Lesseps, que les chroniqueurs qualifiaient gratuitement de duc de Suez, épousait, à Ismaïlia, une toute jeune créole, d'origine anglaise, Mlle Autard de Bragard. Il fut élu, le 21 juillet 1873, membre libre de l'Académie des sciences en remplacement de M. de Verneuil ; il soutint à plusieurs reprises, devant cette compagnie, la possibilité de la création d'une mer intérieure de l'Algérie et d'un chemin de fer central asiatique. Porté malgré lui par la droite sénatoriale au siège que laissait vacant la mort de M. de la Rochette, il obtint 84 voix, contre 174 recueillies par M. Ricard (15 mars 1876).

Au commencement de 1879, M. de Lesseps entreprit une vigoureuse campagne en faveur du percement de l'isthme de Panama, mais malgré l'actif concours de la presse française, il eut contre lui l'hostilité de l'opinion publique américaine et la première souscription qu'il ouvrit éprouva un échec. Sans se décourager, l'infatigable novateur, malgré ses soixante-quinze ans, partit pour l'Amérique, pour corroborer ses projets et les défendre. Il visita lui-même les lieux, [illegible] huit expéditions pour lever des plans, négocia personnellement avec les principaux fonctionnaires ou chefs de l'opinion, et fut, comme partout, l'objet d'ovations sympathiques, sans toutefois être encore parvenu à dissiper les ombrages de l'exclusivisme américain (fin avril 1880).

M. Ferd. de Lesseps a publié, pendant les diverses périodes de l'œuvre gigantesque, à laquelle il a attaché son nom, une suite de brochures, *Notes, Documents, Rapports, Discours*, etc., où l'on en retrouvera toute l'histoire. Il a [illegible] fait sur l'état des travaux de l'isthme de Suez, soit à l'amphithéâtre de l'École de Médecine, en 1862, soit à la salle des cours de la rue de la Paix, en 1864, soit enfin dans le palais de l'Exposition universelle, en 1867, des conférences publiques qui ont eu un grand succès de curiosité. Il a commencé une publication historique, sous le titre : *Lettres, journal et documents pour servir à l'histoire de l'isthme de Suez* (1875-1879, [illegible] in-8), et qui a été couronné, par l'Académie française. Promu commandeur de la Légion d'honneur le 21 mars 1866, il a été élevé à la [illegible] de grand-croix, sans avoir passé par le grade de grand officier, par décret du 20 novembre 1869.

M. Ferdinand de Lesseps a deux frères, [illegible] l'aîné, le comte Théodore DE LESSEPS né à [illegible], le 25 septembre 1802, après avoir parcouru, lui aussi, la carrière diplomatique, fut appelé au Sénat par décret du 22 janvier 1861. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 9 décembre 1850. — Il est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 19 mai 1874. — Le plus jeune, M. Jules DE LESSEPS, a été agent, à Paris, du bey de Tunis, et s'est associé à la direction et à l'administration de la grande œuvre de son frère. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le [illegible] juillet 1847. Le fils aîné de M. F. de Lesseps, M. Victor de Lesseps a fait dans les [illegible] Chine un long voyage d'exploration [illegible] le tracé du chemin de fer projeté [illegible] pour laquelle s'était déjà constituée une [illegible] provisoire.

LESSEPS (Charles de), publiciste [illegible] en 1809, de la même famille que le [illegible] ses études à Paris, fut quelque temps [illegible] *la Tribune*, devint secrétaire de M. [illegible] qui venait de fonder *le Commerce* et [illegible] dans la rédaction de cette feuille, [illegible] l'organe de l'opinion bonapartiste. [illegible] guerre continuelle au gouvernement, [illegible] propos de la loi des fortifications [illegible] avec la plus grande vivacité. En 1845, [illegible] *l'Esprit public*, journal d'opposition [illegible] que, et réussit, aux élections générales [illegible] suivante, à se faire nommer député [illegible] dissement de Villeneuve-d'Agen. Il [illegible] Chambre, à l'extrême gauche, [illegible] riages espagnols, et donna sa démission [illegible] jours avant la révolution de Février. [illegible] instigation que le gouvernement provisoire [illegible] le décret qui abolissait la peine de mort [illegible] tière politique. Compris dans la liste [illegible] seillers d'État choisis par l'Assemblée [illegible] tuante, il ne fut pas maintenu, en 1849 [illegible] Législative, se rapprocha de la [illegible]

res, de concert avec MM. Bertholon et J. Brives, *le Vote universel*, fondé en novembre 1850, pour remplir le vide laissé par la suppression de *la Réforme*, et qui fut à son tour supprimé après le coup d'État du 2 décembre. Après 1852, M. Ch. de Lesseps surveilla la réimpression de *la Biographie universelle* des frères Michaud. Sous l'Empire, concessionnaire de la forêt des Beni-Salah, en Algérie, il résida dans notre colonie africaine. — Il est mort à Philippeville le 22 janvier 1880.

LESSING (Charles-Frédéric), peintre allemand, né à Wartenberg, en Silésie, le 15 février 1808, est le petit-neveu du célèbre Éphraïm-Gottlob Lessing. Son père, employé supérieur de l'administration, voulut le pousser vers l'étude des sciences naturelles; mais, passionné pour la peinture, il obtint enfin la permission d'aller étudier à l'Académie des arts de Berlin. Toutefois, son père, redoutant pour lui les mécomptes de la vie d'artiste, voulait qu'il se contentât de la profession d'architecte. Un coup d'éclat triompha de cette dernière résistance : *le Cimetière en ruines* valut à l'artiste de dix-sept ans (1825) le prix de l'Académie, qu'on doubla pour lui en cette circonstance. C'est alors que M. Schadow l'appela auprès de lui et l'aida de ses conseils et de ses leçons. Pendant trois années, l'artiste put, grâce à cette protection éclairée, mûrir son talent. En 1829, il exécuta, une *Bataille d'Iconium;* puis, avec une verve de production qui fut à peine ralentie par la nécessité du service militaire, *le Couple royal en deuil*, *le Brigand et son fils* (1830-1831); *Léonore ;* etc.

— Le hasard qui lui mit entre les mains une *Histoire de la Bohême*, fournit à M. Lessing des sujets dramatiques, entre autres *le Sermon des Hussites*, exposé à Paris en 1837, et qui valut à l'artiste une médaille de 1re classe et la décoration de la Légion d'honneur. Mais ces succès soulevèrent contre lui des inimitiés nombreuses en Allemagne, où tout ce qui se rapporte aux Hussites avait le privilège d'exciter la plus vive passion. Il répondit aux attaques par deux toiles empruntées aux mêmes événements : *Jean Huss devant le Concile de Constance*, *Jean Huss marchant au bûcher*, qui excitèrent l'indignation de l'école Overbeck. Vinrent ensuite : *le Tyran Ezzelin repoussant dans sa prison les exhortations des Moines*, *la Bataille des Mongols près de Lecgnitz*, *les Pèlerins allant au tombeau de N.-S. Jésus-Christ*, *le pape Pascal II prisonnier de Henri V*, et plus récemment *Luther brûlant la bulle du Pape*, qui, ainsi que le *Jean Huss marchant au bûcher*, a été acheté par la ville de New-York. Au même ordre de sujets historiques se rapporte *la Discussion de Luther et Eck à Leipzig* (1866). Un grand nombre des productions de M. Lessing est au musée de Francfort-sur-le-Mein.

Parmi ses paysages, il faut citer : *le Cloître dans la neige*, *Vue prise dans l'Eifel*, des *Rochers*, un *Lac au fond d'un cratère*, surtout ses deux *Chênes de mille ans*, gravés par Steifensand; *Un paysage* à l'Exposition universelle de 1855, etc. M. Lessing est devenu membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

LESTAPIS (Paul-Jules SEVER), homme politique français, ancien représentant, sénateur, né à Pau (Basses-Pyrénées), le 3 février 1814, et fils du receveur général de ce département, fut élève de Saint-Cyr et passa à l'École d'état-major, d'où il sortit en 1836. Employé en Algérie dans le 24e léger, les zouaves et le 3e chasseurs, il fut décoré à la suite de l'expédition des Portes-de-Fer (23 novembre 1839), donna sa démission en 1841 et se retira avec le grade de capitaine d'état-major. Revenu dans les Basses-Pyrénées, il s'occupa d'agriculture, se fit connaître par ses idées libérales et fut élu, en 1848, représentant du peuple par 43 599 voix, le huitième sur dix. Membre du comité d'agriculture, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Il ne fut pas réélu à la Législative.

Membre et plusieurs fois président du Conseil général de son département, il resta en dehors des affaires publiques jusqu'aux élections générales du 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, où il fut élu représentant des Basses-Pyrénées, le troisième sur neuf, par 51 615 voix. Il siégea au centre gauche, dont il se sépara quelquefois pour s'unir avec la droite : il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste républicaine et sur la liste monarchiste aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le même département, il fut élu, le premier sur trois, par 507 voix, sur 615 électeurs. Au Sénat il fit partie du groupe dit constitutionnel, et, accorda, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le cabinet de Broglie. Après les élections du 14 octobre suivant et le retour aux affaires du ministère républicain Dufaure, M. Lestapis fut un des vingt-deux sénateurs du groupe constitutionnel qui se détachèrent de la droite, pour suivre une politique moins hostile au régime républicain.

LESTIBOUDOIS (Gaspard-Thémistocle), homme politique et naturaliste français, né à Lille, en 1797, est fils d'un botaniste distingué. Reçu, en 1818, docteur en médecine à Paris, il alla exercer à Lille, professa la botanique et la zoologie à l'école secondaire de cette ville, devint médecin en chef de l'asile des aliénés, membre du jury médical du Nord, etc. Il fut élu correspondant de l'Académie des sciences, de celle de médecine, etc. Il est l'auteur de plusieurs mémoires scientifiques et d'un ouvrage estimé : *Études sur l'anatomie et la physiologie des végétaux* (1840, in-8 et pl.). Après la révolution de 1830, M. Lestiboudois, qui appartenait au parti libéral, fut nommé membre du conseil municipal de Lille, et, en 1843, du Conseil général.

En 1839, il fut élu député du Nord, comme candidat de l'opposition. Il vota constamment avec la gauche. En 1844, il demanda la suppression de l'impôt du timbre pour les journaux et les écrits périodiques. On a signalé le dévouement dont il fit preuve lors du désastre arrivé le 8 juillet 1846 sur le chemin de fer du Nord : jeté dans une des tourbières de Fampoux, blessé lui-même, il prodigua aux victimes les premiers secours de la médecine.

La révolution de Février jeta M. Lestiboudois dans le parti de la résistance. Il ne fut pas élu à la Constituante, et fut chargé du cours d'anatomie et de physiologie végétales à la Faculté des sciences de Paris. Envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, par le département du Nord, il vota avec la majorité monarchique, se rallia à la politique de l'Élysée, et fut appelé, le 2 décembre 1851, à faire partie de la Commission consultative. Lors de la réorganisation des pouvoirs (janvier 1852), il fut nommé maître des requêtes de première classe et parvint, en 1855, au rang de conseiller d'État. En 1859, il fut nommé président du Conseil général de la province de Constantine (Algérie). Décoré de la Légion d'honneur en 1854, il a été promu officier le 18 septembre 1860 et commandeur le 14 août 1868. — Il est mort à Paris, le 22 novembre 1876.

On cite de M. Lestiboudois deux écrits dirigés contre les doctrines de la liberté commerciale :

Des Colonies sucrières et des sucreries indigènes (1839, in-8), et *Économie pratique des nations* (1847, in-8) : puis, sous le titre de *Voyage en Algérie* (1853, in-8), des études sur la colonisation civile.

LESUEUR (Jean-Baptiste-Cicéron), architecte français, membre de l'Institut, né à Claire-Fontaine, près de Rambouillet (Seine-et-Oise), le 5 octobre 1794, entra à l'École des beaux-arts en 1811, comme élève de Percier et plus tard de Famin, remporta le second prix d'architecture en 1816 et le grand prix au concours de 1819, dont le sujet était : Un *Cimetière ou Champ de repos*. Son séjour à Rome fut signalé par l'envoi d'une étude sur *la Basilique ulpienne* (1822). De retour à Paris en 1826, il exécuta peu après l'église paroissiale de Vincennes (1828-1830). Vers 1840, il fut associé à M. Godde pour l'achèvement et l'agrandissement de l'Hôtel de Ville de Paris.

M. Lesueur a encore construit dans Paris plusieurs maisons particulières et fait, pour la ville de Genève (1854-1857), un Conservatoire de musique. Admis à l'Institut, le 11 juillet 1846, comme successeur de Vaudoyer, il devint, en outre, professeur de théorie à l'École des beaux-arts, à la mort d'Abel Blouet (1852), membre du jury d'architecture à la même École et attaché à la ville de Paris comme architecte commissaire voyer. Décoré le 25 avril 1847, M. Lesueur a été promu officier le 9 août 1870.

Ce savant architecte a publié, comme archéologue et dessinateur : avec P. Alaux, *Vues choisies des monuments antiques de Rome* (1827) ; avec Félix Callet, *l'Architecture italienne, ou Palais, maisons et édifices de l'Italie moderne* (in-8, 1829 et suiv.) ; *Histoire et théorie de l'Architecture* (1879, in-4), puis, la *Chronologie des rois d'Égypte*, mémoire couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1848-1850, in-4).

LESUEUR (François-Louis), artiste dramatique français, né à Paris, le 10 janvier 1819, d'une famille d'artisans, fut d'abord apprenti chez un papetier ; mais il parvint à figurer sur des théâtres de société, y obtint quelque succès et fut engagé au théâtre Montparnasse, où il joua *les Brodequins de Louise*. Cependant, pour ne point déplaire à son père, il était resté dans la papeterie et avait même refusé un engagement pour Rouen. En 1842, il se fit décidément acteur, et parut successivement aux théâtres Saint-Marcel, du Panthéon, de la Gaîté et du Cirque. Il passa de là au Gymnase, où il épousa Mlle Anna Chéri. *Mercadet, Un soufflet n'est jamais perdu, Moricette, l'Échelle des femmes, le Fils de Famille, le Pressoir, Diane de Lys* (1853) et plusieurs autres pièces lui fournirent les rôles qui établirent sa réputation. Depuis, des œuvres très diverses, un *Ange de charité, un Père prodigue* (1859), *le Capitaine Bitterlin* (1860), *les Ganaches* (1862), *le Démon du jeu* (1863), *Don Quichotte, un Mari qui lance sa femme* (1864), *les Vieux garçons, le Passé de M. Jouanne* (1865), *Nos Bons villageois*, avec le rôle typique de Grinchu (1866), firent de M. Lesueur un des premiers sujets du Gymnase. Il le quitta cependant pour passer au Châtelet, où on le vit avec chagrin, dans des féeries, comme *les Voyages de Gulliver* ou *la Poudre de Perlimpinpin* (septembre 1869), se condamnant à des exhibitions plus ou moins grotesques. — Il est mort à Bougival, le 5 mai 1876.

LETELLIER-VALAZÉ (Charles-Romain), général français, sénateur, né à Argentan (Orne), le 18 avril 1812, fut admis à l'École de Saint-Cyr, le 18 novembre 1831, et en sortit, avec le grade de sous-lieutenant, le 27 décembre 1833. Il entra dans l'État-major et fut successivement promu lieutenant le 1er janvier 1836, capitaine le 18 janvier 1840, chef d'escadron le 30 janvier 1849, lieutenant-colonel le 1er janvier 1854, colonel le 24 mars 1856, général de brigade le 14 mars 1863 et général de division le 27 octobre 1870. Il fit avec distinction les campagnes de Crimée et d'Italie et prit part à la première expédition du Mexique. Sous la monarchie de Juillet, il avait été sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre, dans le cabinet présidé, en 1840, par M. Thiers, dont il était le collaborateur pour la partie militaire de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, et il devint ensuite directeur du personnel du même département. Après la guerre de 1870, M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, l'appela de nouveau comme sous-secrétaire d'État au ministère de la guerre, puis le nomma, quelque mois plus tard, au commandement de la division de Rouen. En 1873, le général Letellier-Valazé se présenta à une élection complémentaire de la Seine-Inférieure pour l'Assemblée nationale et fut élu, par 82 958 voix sur 132 664 votants, comme candidat du parti républicain conservateur, représentant expressément les idées politiques de M. Thiers. Il siégea au centre gauche. Après le vote de la Constitution, il fut élu par l'Assemblée nationale sénateur inamovible, le quarante-septième sur 75, au sixième tour de scrutin, par 348 voix sur 681 votants. Le général Letellier-Valazé, décoré de la Légion d'honneur le 11 novembre 1837, a été promu officier le 9 août 1850, commandeur le 20 juin 1859 et grand officier le 22 mai 1873. — Il est mort à Paris le 11 octobre 1876.

LEU (Auguste-Guillaume), peintre allemand, né à Munster (Westphalie), en 1819, fut élève de Schirmer, pour le paysage et d'Achenbach, puis se rendit en Norwège, où il s'attacha à reproduire la nature sauvage de ce pays. Il s'y perfectionna dans un second voyage aux pays scandinaves en 1847. Il visita plus tard l'Italie, la Suisse, la Bavière et l'Autriche et rapporta de ces voyages un grand nombre de paysages. Il devint depuis professeur à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf. M. Leu a donné à l'Exposition universelle de 1878 un tableau : *Lac Oeschinen dans le canton de Berne*.

LEUCKART (Charles-Georges-Frédéric-Rodolphe), zoologiste allemand, né à Helmstedt, le 7 octobre 1823, entra en 1842 à l'Université de Goettingue, s'adonna à l'étude de l'anatomie comparée, sous la direction de Rodolphe Wagner, et publia un *Manuel de Zootomie* (Lehrbuch der Zootomie, Leipzig, 1843-1847, 2 vol.), puis [illegible] d'avoir terminé ses études. Reçu docteur à la fin de 1847, M. Leuckart, qui avait été déjà attaché à l'Institut physiologique de Goettingue, fut appelé en 1850 à la chaire de zoologie de l'Université de Giessen et y devint professeur ordinaire d'anatomie comparée en 1855. Il passa en 1870 à la même chaire à l'université de Leipzig.

Les travaux de M. Leuckart embrassent la grande division des animaux sans vertèbres dont il a étudié tous les groupes dans les mémoires suivants : *Sur le Polymorphisme de l'individu, ou la division du travail dans la nature* (Ueber den Polymorphismus, etc. Giessen, 1851) ; *Recherches sur le microphyle des œufs des insectes* (Ueber die Mikropyle, etc., 1855) ; *Parthénogénésie des insectes et principalement celle des abeilles* (die Parthenogenese der Insekten, etc. 1858) ; *Multiplication des rhizopodes* (die Fortpflanzung der Rinderlaüse, 1862). On lui doit également la connaissance de l'organisation et de la vie des [illegible]

rcherches sur la Trichina spiralis (Un- ıngen ueber, etc, Leipzig, 1861; 2e édit. *s Vers de la vessie et leur développement* andwürmer und ihre Entwickelung, Gies- 6). Il a publié en outre plusieurs ma- monographies : *Anatomie et physiologie* ; (Vergleichende Anatomie, etc. Stutt- 2), avec Bergmann; *les Parasites de et les maladies qu'ils engendrent* (die des Menschen, etc. Leipzig, 1863-1876, un des ouvrages les plus complets sur ière; *l'Anatomie comparée de l'œil* pour *ologie* du célèbre oculiste Graefe; l'ar- *ération* au *Dictionnaire de physiologie* ;, etc. Depuis 1857, M. Leuckart fait en forme d'annuaire, le *Compte rendu s des études des animaux inférieurs.* *

IEUX (Mgr François-de-Sales-Albert), çais est né à Saint-Omer le 17 décembre demment desservant de Saint-François ulogne-sur-Mer et vicaire général ho- diocèse d'Arras, il a été nommé évêque nne par décret du 16 décembre 1872, 21 mars 1873, et sacré à Boulogne le ınt. *

R (Louis-Félix), peintre français, né 4 novembre 1811, étudia dans l'ate- et débuta au Salon de 1839. Il s'est esque exclusivement à la peinture a surtout exposé : *les Chrétiens li-* s (1839); *Héroïsme de l'équipage du* il); *Daniel dans la fosse aux lions* té en 1846; *Chasse aux caïmans e aux nègres* (1849); *l'Homme entre ertu* (1850); *Entrée de Jésus-Christ em, le Christ présenté au peuple* ıes *pastels*, etc. M. Leullier a obte- laille en 1839, et une 2e en 1841.

(Jean-Michel), médecin et écrivain le 11 novembre 1794, à Weissen- ère, acheva ses études à l'Univer- ı, et devint, dans cette même ville, oint (1821), puis titulaire de mé- aire déclaré des doctrines de l'école ialiste, il a fait de la psychologie al de ses recherches. — Il est mort 21 août 1874.

nombreux travaux : *Thérapeutique, maladies mentales et magnétisme* ssenschaft, Seelenheilkunde, etc.; *léments de physiologie de l'homme* 'hysiologie des Menschen; Ibid., *de pathologie générale et de thé-* ındriss der allgemeinem Patho- apie; Ibid., 1823); *Histoire uni- médecine* (Allgemeine Geschichte Erlangen, 1825); *De la Vie et de ique psychiatrique dans un hôpi-* ber Leben und Wirken und über linik, etc.; Nüremberg, 1825); *losophie populaire de la méde- histoire* (Paieon oder Popular- Heilkunde und ihrer Geschichte, *Eubiotique, ou Hygiène de la ychique* (Eubiotik oder Diaete- 1828); *Une Nouvelle Alexandrie alien* (Von einem neuen Alexan- neuen Galen; Munich, 1828); *énérale comme base de la mé- nt de la science germanique-* esammte Anthropologie; etc.; 2 vol.); *Traité de psychiatrie* ychiatrie; Leipzig, 1837); *His- s des maladies* (Geschichte der Gesundheit und der Krankheiten; Erlangen, 1842); *Des Caractères de la médecine de l'époque* (Zur Characteristik der Medicin der Gegenwart; Ibid., *Théorie de la médecine, ou Biologie, anthropologie, hygiène, pathologie et thérapeutique générale* (Lehrbuch der Theorie der Medicin, etc.; Ibid., 1851); *Histoire de la médecine* (die Geschichte der Medicin, Berlin, 1863), etc.

LEUVEN (Adolphe, comte RIBBING, dit DE), auteur dramatique français, né en 1800, est le fils du comte Ribbing, banni de Suède, avec le comte de Horn, en 1792. Retiré, en 1815, à Villers-Cotterets, avec sa famille, dévouée à la cause bonapartiste, il y connut Alex. Dumas, avec lequel il donna sa première pièce. Il a depuis associé son nom à celui de presque tous les dramaturges contemporains, et signé avec eux près de cent cinquante pièces, dans le nombre desquelles dominent les vaudevilles et les opéras-comiques. M. de Leuven fut nommé directeur de l'Opéra-Comique, en décembre 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1847 et promu officier le 9 août 1870.

On a sous son nom seul : *le Réveil du lion, ou Paris dans les immortelles journées de Juillet 1830, par un patriote de 1789* (1830); *le Comte de Paris*, stances (1838); *l'Automate de Vaucanson*, opéra-comique en 1 acte (1840); etc. Il a donné comme auteur principal : *Biribi le mazourkiste, la Chasse aux maris, Un Conte de fées, les Deux voleurs, Mademoiselle de Mérange, le Panier fleuri, la Rose de Péronne, Sylvandire, Vert-Vert*, etc. (1827-1849). Il a eu sa part dans quelques succès plus récents, tels que *le Voyage sentimental*, vaudeville (Palais-Royal, 1853); *la Promise* (Théâtre-Lyrique, 1854); *la Fanchonnette, Jaguarita l'Indienne, Schahabaham II, Margot* (Ibid., 1855-1857); *Maître Pathelin* (Opéra-Comique, 1856); *Trois femmes contre un secret* (Ibid., 1857); *les Désespérés* (Ibid., 1858); *le Jardinier galant* (Ibid., 1861); etc. M. de Leuven a caché son pseudonyme ordinaire sous celui de *Granval*, pour le petit opéra-comique intitulé *les Commères* (1847).

LEVALLOIS (Jules), littérateur français, né à Rouen, le 18 mai 1829, fit ses études au collège de sa ville natale, vint à Paris en 1850 et collabora au *Dictionnaire français illustré* de M. Maurice Lachâtre. Attaché en 1853 à la rédaction du *Moniteur*, sur la recommandation de Sainte-Beuve, il devint secrétaire du célèbre critique en 1855, et dans cette position, qu'il conserva jusqu'en 1859, l'aida principalement lors de la refonte définitive de son histoire de *Port-Royal*. De 1859 à 1872, M. Levallois fut chargé de la critique littéraire à l'*Opinion nationale*. Il a collaboré en outre à la *Revue Européenne*, au *Correspondant*, à *l'Instruction publique*, etc.

Les principales publications, formées de la réunion de ses articles, sont : *Critique militante*, études de philosophie littéraire (1862, in-18); *la Piété au dix-neuvième siècle* (1864, in-18); *Déisme et Christianisme* (1866, in-18); *l'Année d'un Ermite* (1870 in-18); *Sainte-Beuve* (1872, in-18); *Mémoire d'une forêt* [*Fontainebleau*] (1875, in-18); *Corneille inconnu* (1876, in-8), travail ingénieux et savant auquel l'Académie française a décerné en 1876 une part du prix Bordin; diverses brochures politiques : *la Petite bourgeoisie* (1868, in-18), *la Politique du bon sens, les Prolétaires à la Chambre, la Cause de la cherté* (1869, in-18), enfin un petit recueil aristophanesque, *les Contemporains chantés par eux-mêmes* (1868, in-18). M. J. Levallois a édité, avec M. Streckeisen-Moultou, d'après les papiers conservés

à la bibliothèque de Neuchâtel, et sous le titre de *J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis* (1865, 2 vol. in-8) les principales correspondances adressées au philosophe genevois.

LEVASSEUR (Pierre-Émile), professeur et économiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 décembre 1828, fit ses études au collège Bourbon (depuis lycée Bonaparte), entra à l'École normale en 1849, et fut professeur de seconde au lycée d'Alençon de 1852 à 1854. Reçu alors docteur et agrégé, il fut nommé professeur de rhétorique à Besançon. Il revint à Paris en 1856, fut professeur-adjoint de seconde au lycée Saint-Louis jusqu'en février 1861, époque où il fut nommé professeur d'histoire au lycée Napoléon. Membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes en 1861, il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1868, en remplacement de M. Duchâtel. Professeur d'histoire des doctrines économiques et de [illegible] au collège de France, et d'économie politique au Conservatoire des arts et métiers depuis [illegible], M. Levasseur a pris une part distinguée à tous les congrès internationaux de statistique et de géographie, tenus en Europe et en Amérique dans ces dernières années. Il s'est aussi activement mêlé, depuis 1871, à [illegible], à la propagation et à l'organisation de l'enseignement de la géographie en France et a été l'un des fondateurs de la *Société de géographie commerciale*, ainsi que le [illegible] et le collaborateur d'une [illegible] de publications historiques. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, comme président de la Commission de statistique de l'enseignement primaire, le [illegible] février 1880.

M. Levasseur [illegible] concours de l'Académie des sciences morales et politiques, sur les questions [illegible] et économiques relatives aux classes populaires en France (1858), à l'accroissement récent et soudain des métaux précieux (1860), aux changements survenus depuis la [illegible] dans la condition des classes [illegible]. Il a publié : *Recherches historiques sur le système de Law* (1854, in-8), et *De pecuniis* [illegible] (même année, in-8), thèses de doctorat; *la Question de l'or* (1858, in-8); *Histoire des classes ouvrières en France depuis la conquête de Jules César jusqu'à la Révolution* (1859, 2 vol. in-8); *la France industrielle* (1865, in-8), servant d'introduction aux [illegible] depuis 1789; *l'Ignorance et l'intelligence dans la production* (1867, broch. in-18); *Du rôle de l'intelligence* [illegible]; *Cours d'économie rurale, industrielle et commerciale* (1867, in-18); *l'Étude et l'enseignement de la géographie* (1871, in-18); *Cours de géographie* (1872-1875, avec atlas); *Cours complet de géographie* (1869-1875, [illegible] vol. in-18, avec atlas); *Géographie des départements*, publiés sous sa direction depuis 1873. Il a également [illegible] l'*Atlas universel de géographie* de Rose (1875, in-folio, [illegible] cartes), etc.

LEVASSEUR (Jules-Gabriel), graveur français, né à Paris le [illegible] novembre 1823, d'une famille d'horlogers, entra en 1838 chez M. F. Girard pour y apprendre le dessin et la gravure à la manière noire, suivit en 1842 les cours de l'École des beaux-arts et termina ses études spéciales chez M. Henriquel-Dupont. Parmi les planches qu'il a gravées [illegible] au burin, nous rappellerons : *Ma sœur n'y est pas*, *Jardinière et Fermière*, *l'Aurore*, d'après Hamon (1856-1861); *Paul Delaroche*, d'après Butiura; *le Denier*, d'après M. Gecotte (1862); *Jacob et Rachel*, *Ruth et Noémi*, d'après Ary Scheffer; [illegible] Van Dyck et les [illegible] pour la chalcographie du Louvre; [illegible] *Mages*, d'après [illegible]; *Paul*, d'après [illegible] de gravure : les portraits [illegible] *Dr Demarquay* d'après M. [illegible] gnettes d'après Rafael [illegible].

M. Levasseur a obtenu [illegible] en 1858 et en 1863, une [illegible] 1873, une médaille à l'Exposition [illegible] 1867, deux médailles [illegible] l'Exposition universelle de 1878 [illegible] Salon de cette même année.

LEVAVASSEUR (Charles), [illegible] français, né à Rouen, [illegible] négociant armateur. [illegible] 1842, il fit partie [illegible] prit souvent la parole [illegible] de la marine marchande [illegible] échoua contre M. [illegible]. En 1848, il fut élu [illegible] représentant de la Seine-Inférieure [illegible] constituante, où il [illegible] droite. [illegible] partie de la majorité et fut [illegible] l'État [illegible] constitutive. Il fut choisi par [illegible] vernement dans les élections [illegible] au Corps législatif jusqu'en [illegible] [illegible] quelques brochures [illegible] sucres (1837), la question [illegible] noire (1841), etc.

LEVAVASSEUR (Léon-[illegible]) [illegible] français, est né à [illegible] tobre 1834. [illegible] il fut candidat aux [illegible] à une élection partielle en 1871 [illegible] nationale, et [illegible] le [illegible] février 1876 [illegible] Clermont, par [illegible] par M. Labitte, représentant [illegible] monarchiste. [illegible] L'un des 363 [illegible] du 16 mai 1877, réélu [illegible] au ministère de M. de Broglie [illegible] octobre suivant, avec 10 [illegible] concurrent qui en obtint 11 [illegible] de celui-ci ayant été invalidée, [illegible] fut réélu, le 3 mars 1878, par [illegible] 20 138 votants, et reprit sa place [illegible] gauche.

LEVAVASSEUR (Louis-[illegible]), littérateur français, né à [illegible] vembre 1811, fit ses études [illegible] natale et les termina à [illegible] 1830, il passa quelques années [illegible] exercer, puis se retira à [illegible] dont il devait [illegible].

Outre une satire politique [illegible] (1840, in-8) et signée [illegible] vasseur a publié sous [illegible] recueils de poésies : [illegible] ration avec M. E. Prarond [illegible] compagnie de M. A. [illegible] (1846, in-18), avec [illegible] son, *Dix mois de Révolution* [illegible] (1849, in-32), avec M. P. [illegible] *ralités* (1856, in-18, [illegible] son; *Études d'après nature* [illegible] *amicos* (1866, in-18, [illegible] *Normands* (1873, in-18 [illegible] *tique, le Dame* (1875, in-4). [illegible]

[illegible]

toires suppléant, et entra à l'École normale en 1838. Agrégé de philosophie en 1842, il professa cette classe aux collèges d'Angoulême et de Besançon (1843-1847). Il partie de l'École française d'Athènes (1847-1848), lors de sa création, et obtint à son retour la chaire de philosophie de Toulouse. Reçu docteur ès lettres en 1852, il fut d'abord suppléant à la Faculté de Besançon, et devint, l'année suivante, professeur titulaire à Nancy. Mais il fut appelé aussitôt à Paris et attaché comme délégué à la Sorbonne, d'où il passa, en 1856, au Collège de France, comme chargé du cours de philosophie grecque et latine. Il fut nommé titulaire de cette chaire, le 23 décembre 1861, en remplacement de M. Barthélemy Saint-Hilaire, démissionnaire. M. Lévêque fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1865, en remplacement de Saisset. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1850.

Outre ses deux thèses (*le Premier moteur et la nature dans le système d'Aristote*, et *Quid Phidiæ Plato debuerit*, in-8), M. Lévêque a publié : *la Science du beau, étudiée dans ses principes, ses applications et son histoire* (1860, 2 vol. in-8; 2e édit. 1871, in-8), ouvrage couronné en 1859, au concours de l'Académie des sciences morales et politiques et qui obtint, un an plus tard, le prix de 3000 fr. de l'Académie française et un prix de l'Académie des beaux-arts : c'est le traité de philosophie esthétique le plus complet de la langue française; *Études de philosophie grecque et latine* (1864, in-18); *Du Spiritualisme dans l'art* (1864, in-18); *la Science de l'invisible* (1865, in-18); *les Harmonies providentielles* (1872, in-18; 3e édit. 1877); puis des articles de philosophie dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal général de l'Instruction publique*, et plus tard dans le *Journal des Savants* dont il est devenu, en 1873, l'un des rédacteurs titulaires. Plusieurs de ces derniers, notamment une *Notice sur la vie et les œuvres de Simart* (1857, in-8), ont été tirés à part, etc.

LEVÊQUE (Louis-Auguste-Edmond), ou LEVESQUE, sculpteur français, né à Abbeville [illegible] le 1er juillet 1814, vint à Paris en 1830, [illegible] l'atelier de Sébastien Cornu, en même temps qu'il suivait les cours de l'École des beaux-arts et fit ses débuts au Salon de 1833. Il a [illegible] exposé : un *Saint Sébastien*, *la Monarchie* [illegible], *le Jeune faune courant sur un* [illegible], [illegible] bas-relief en terre cuite; les bustes de MM. [illegible] Pergreville [illegible] de M. Rabrunel, des *Têtes de femmes*, des [illegible] et divers essais de sculpture [illegible]. En [illegible], il a [illegible] exposé au Palais de l'Industrie [illegible] une Bacchante [illegible] d'une grande [illegible] de 1863. Il a exécuté [illegible] statue en marbre [illegible] de 1876. Pendant le [illegible] en plâtre [illegible] statue en pierre [illegible] Saint Maurice, [illegible] pour la fontaine [illegible] de Soultz (Bas-Rhin). — Il est mort le 5 janvier 1875.

LEVER (Charles-James), romancier anglais, né à Dublin, le 31 août 1806, et fils d'un riche entrepreneur, étudia la médecine à Dublin, où il fut reçu docteur et vint se perfectionner à Paris. En 1832, lorsque le choléra [illegible] dans son pays [illegible] il fit partie du comité [illegible] Plus tard, il fut [illegible] à Bruxelles [illegible] médecin de l'ambassade anglaise. C'est là qu'il a écrit le roman de *Harry Lorrequer*, dont la verve

foule de pièces de circonstance imprimées à petit nombre. M. Levavasseur a écrit également une *Vie de Pierre Corneille* (1843, in-18, 2ᵉ édit. 1847 avec portrait par M. J. Buisson); *Notice sur les trois frères Eudes* (1855, in-8, pl.), à propos du monument de Mézeray; *Dans les herbages* (1878, in-18), recueil de nouvelles; il a donné à divers journaux et revues de Picardie et de Normandie un nombre considérable d'articles de fantaisie et de critique, presque toujours tirés à part et rédigé pour *le Français* plusieurs comptes rendus des Salons annuels.

LÉVEILLÉ (Louis-Jules), jurisconsulte français, est né à Rennes, le 22 octobre 1834. Après de brillantes études au lycée de sa ville natale, il fit son droit en donnant des leçons pour subvenir aux frais d'examen, fut reçu docteur, et deux mois plus tard, agrégé, au concours de 1859. Le 18 juillet 1873, il fut nommé professeur de droit criminel et de législation pénale à la Faculté de Paris. Pendant le siège (1870-71), il remplit les fonctions de secrétaire général intérimaire de la direction des télégraphes, organisa les communications entre Paris et la province, par ballons et par pigeons, et tenta de rétablir le fil télégraphique immergé dans la Seine. Nommé maître des requêtes dans la Commission provisoire chargée de remplacer le Conseil d'État, il fut attaché à la section des travaux publics, de l'agriculture, du commerce, des finances et de la marine. Lors des élections municipales du 23 juillet 1871, il fut élu dans le Vᵉ arrondissement de Paris, pour le quartier du Val-de-Grâce, au deuxième tour de scrutin, par 1299 voix sur 2737 votants. En octobre 1875, il présida le Conseil général de la Seine. Il fut réélu par le même quartier en novembre 1874 mais il ne se représenta pas en 1878.

M. Léveillé a publié dans la *Revue pratique de droit français* divers travaux qui ont été tirés à part, et donné, sous le titre de : *Notre Marine marchande et son avenir* (1868, in-8) la préface d'un *Traité de droit maritime*.

LEVÊQUE (Henri-Frédéric), homme politique français, député, né à Lery (Côte-d'Or), le 8 août 1819, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Dijon, où il devint adjoint au maire et fut nommé procureur de la République, par le gouvernement de la Défense nationale. Son attitude énergique en face de l'invasion le fit envoyer par l'ennemi dans une forteresse de l'Allemagne comme otage, mais il réussit à s'échapper. Élu à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par le département de la Côte-d'Or, il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine et en fut le secrétaire. Il fit partie de nombreuses commissions et vota constamment avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Réélu, le 20 février 1876, par la 2ᵉ circonscription de Dijon, il obtint, 10 276 voix, sur 20 000 votants; il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un acte de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 11 109 voix, contre 8426 obtenues par le comte Lejeas, candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon et bonapartiste. M. Levêque a été nommé, par décret du 26 août 1878, sous-gouverneur du Crédit foncier. Il représentait le canton de Saint-Seine-l'Abbaye au Conseil général de la Côte-d'Or.

LÉVÊQUE (Jean-Charles), professeur de philosophie français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 7 août 1818, fit ses classes au collège de cette ville y fut deux ans maître d'études suppléant, et entra à l'École normale en 1838. Agrégé de philosophie en 1842, il professa cette classe aux collèges d'Angoulême et de Besançon (1841-1847), fit partie de l'École française d'Athènes (1847-1848), lors de sa création, et obtint à son retour la chaire de philosophie de Toulouse. Reçu docteur ès lettres en 1852, il fut d'abord suppléant à la Faculté de Besançon, et devint, l'année suivante, professeur titulaire à Nancy. Mais il fut appelé aussitôt à Paris et attaché comme délégué à la Sorbonne, d'où il passa, en 1856, au Collège de France, comme chargé du cours de philosophie grecque et latine. Il fut nommé titulaire de cette chaire, le 28 décembre 1861, en remplacement de M. Barthelémy Saint-Hilaire, démissionnaire. M. Lévêque fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1865, en remplacement de Saisset. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1860.

Outre ses deux thèses (*le Premier moteur et la nature dans le système d'Aristote*, et *Quid Phidiæ Plato debuerit*, in-8) ; M. Lévêque a publié : *la Science du beau, étudiée dans ses principes, ses applications et son histoire* (1860, 2 vol. in-8 ; 2ᵉ édit. 1871, in-8), ouvrage couronné en 1859, au concours de l'Académie des sciences morales et politiques et qui obtint, un an plus tard, un prix de 3000 fr. de l'Académie française et un prix de l'Académie des beaux-arts : c'est le traité de philosophie esthétique le plus complet de la langue française ; *Études de philosophie grecque et latine* (1864, in-18); *Du Spiritualisme dans l'art* (1864, in-18) ; *la Science de l'invisible* (1865, in-18); *les Harmonies providentielles* (1872, in-18; 3ᵉ édit. 1877) ; puis des articles de philosophie dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal général de l'Instruction publique*, et plus tard dans le *Journal des Savants* dont il est devenu, en 1873, l'un des rédacteurs titulaires: plusieurs de ces derniers, notamment une *Notice sur la vie et les œuvres de Simart* (1857, in-8), ont été tirés à part, etc.

LEVÊQUE (Louis-Auguste-Edmond), ou LEVECQUE, sculpteur français, né à Abbeville (Somme), le 1ᵉʳ juillet 1814, vint à Paris en 1830, suivit l'atelier de Sébastien Guersant, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts et fit ses débuts au Salon de 1833. Il a principalement exécuté et exposé : un *Saint Sébastien*, *la Danseuse canadienne*, *le Jeune faune courant sur un lézard*, *la Lesbie* d'Horace (*odi et amo*), *les Bacchanales*, bas-relief en terre cuite; les bustes de *MM. Lesueur, Pongerville, Guyon*, le médaillon en bronze de *M. Duhousset*, des *Têtes de femmes*, des *Études* et divers essais de sculpture scabreuse par lesquels il s'est fait un renom spécial. En 1855, il a envoyé au Palais de l'Industrie, où les exposants avaient la faculté d'indiquer les prix de vente, une *Bacchante renversée* d'une grande hardiesse d'idée et d'exécution. Au Salon de 1863, il a exposé une statue en marbre, *l'Amazone;* à celui de 1864: *Pendant la Vendange*, groupe en plâtre. On cite encore un *Saint Maurice*, statue en pierre pour la fontaine publique de Soultz (Bas-Rhin). — Il est mort le 5 janvier 1875.

LEVER (Charles-James), romancier anglais, né à Dublin, le 31 août 1806, et fils d'un riche entrepreneur, étudia la médecine à Dublin, où il fut reçu docteur et vint se perfectionner à Paris. En 1832, lorsque le choléra sévit dans son pays natal, il fit partie du comité médical de Londonderry. Plus tard, il fut envoyé à Bruxelles, comme médecin de l'ambassade anglaise. C'est là qu'il a écrit le roman de *Harry Lorrequer*, dont la verve

et l'esprit de satire lui firent une prompte popularité. Encouragé par le succès, il a publié, depuis 1826, les romans suivants, consacrés à la peinture des mœurs irlandaises : *Charles O'Malley*, *Jack Hinton*, *le Commissaire* (the Commissioner) ; *les O'Donoghue*, que l'on présente comme un des plus intéressants ; *Notre pension* (Our Mess) ; *la Fontaine de Saint-Patrick* (Saint-Patrick eve) ; *Roland Cashel*, *le Chevalier de Gwynne* (the Knight of Gwynne) ; *les Daltons*, *la Famille Dodd en voyage* (the Dodd family abroad), etc. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné de lui les traductions françaises de *Harry Lorrequer* (in-12), et de *l'Homme du jour* (in-12).

En 1842, M. Lever prit la direction du *Dublin university Magazine*, qu'il ne garda pas. Retiré à Florence en 1845, il y a écrit encore un roman, emprunté aux mêmes inspirations nationales : *Arthur O'Leary* (1856, 3 vol.). — Il est mort le 1^{er} juin 1872.

LE VERRIER (Urbain-Jean-Joseph), astronome français, sénateur, né à Saint-Lô (Manche), le 11 mars 1811, fut admis, en 1831, à l'École polytechnique, et à sa sortie, demanda à être attaché, en qualité d'ingénieur, à l'administration des tabacs, afin de rester à Paris et de s'y livrer à l'étude des sciences. Il s'occupa, pendant quelques années, de recherches de laboratoire, et publia, en 1837, dans les *Annales de physique et de chimie*, un mémoire où il faisait connaître une nouvelle combinaison du phosphore et de l'oxygène, et où il donnait les moyens de préparer de l'oxyde de phosphore dans un état de pureté absolue. Malgré ces débuts brillants dans la voie de l'expérimentation, il se livrait déjà de préférence à l'étude des mathématiques. Il approfondit la géométrie descriptive et l'analyse infinitésimale et se vit appelé à l'École polytechnique, en qualité de répétiteur.

Entraîné surtout vers l'étude de la mécanique céleste, M. Le Verrier s'attaqua aux problèmes les plus généraux et les plus élevés de l'astronomie théorique, et aborda le calcul des inégalités séculaires du mouvement de revolution des planètes. Dans deux mémoires qu'il soumit, en 1839, à l'Académie des sciences, il prouva que, si l'on adopte les valeurs actuellement attribuées aux masses de la Terre et des six planètes principales, l'ensemble de ces corps satisfait aux conditions de stabilité posées par Lagrange, et montra en outre que les erreurs supposables dans les évaluations de leurs masses sont trop petites pour y porter atteinte. De là, il déduisit les limites numériques dans lesquelles les excentricités et les inclinaisons mutuelles des orbites doivent toujours rester comprises et seulement osciller ; il constata ainsi que la stabilité est ultérieurement et même indéfiniment assurée par le système des trois planètes Jupiter, Saturne et Uranus, laissant la question encore indécise pour Mercure, Vénus, la Terre et Mars.

Ces mémoires remarquables et ceux qui en complétèrent les résultats, attirèrent l'attention des géomètres et des astronomes et valurent à l'auteur la bienveillance d'Arago, qui l'engagea à appliquer son habileté de calculateur à déterminer, avec plus de rigueur qu'on ne l'avait fait encore, l'orbite de Mercure et ses perturbations ; il apporta, dans l'exécution de ce travail, la rigueur, la clarté et la pénétration analytique qu'il avait révélées jusque-là ; puis, abandonnant un instant l'étude des planètes pour celle des comètes qui fixait alors davantage l'attention des astronomes, il présenta à l'Académie des sciences, en 1844, une théorie de la comète périodique de 1770 et un premier mémoire sur la comète périodique de 1843. Ces travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie des sciences, et il y fut élu, dans la section d'astronomie, le 19 janvier 1846, en remplacement du comte Cassini.

Le succès avec lequel M. Le Verrier avait rétabli les éphémérides inexactes de la planète Mercure l'encouragea à tenter de calculer des tables [illegible] imparfaites encore, celles de la planète Uranus. Peu de temps après son élection à l'Institut, il soumit les premiers résultats de son travail à ce corps savant. Après avoir construit des tables provisoires, et dressé une éphéméride de toutes les positions observées jusqu'en 1845, convaincu que les mouvements d'Uranus ne pouvaient être expliqués par les attractions des corps [illegible] connus, il avait été conduit à chercher dans un corps inconnu, un nouvel élément de perturbation et avait reconnu l'action lente, continue, [illegible]sistante et cependant variée, d'une planète [illegible]tant du mouvement même qu'il fallait expliquer par son influence, il arrivait, par ses équations, à déterminer la masse, l'orbite et la position de l'astre perturbateur inconnu, et le 1^{er} juin 1846, il annonça publiquement à l'Académie des sciences [illegible] quelle serait, à moins de dix degrés près, sa place dans le ciel du 1^{er} janvier de l'année suivante. Trois mois après, un astronome allemand, M. Galle, occupé à dresser la carte de la région du firmament où la planète devait exister, la découvrit (23 septembre), et au 1^{er} janvier, [illegible] la planète annoncée, atteignait une longitude excédant seulement de deux degrés celle calculée *a priori* par le géomètre français.

La sensation produite par cette découverte fut immense : tandis que toute l'Europe savante admirait la sûreté des calculs exécutés par M. Le Verrier et le parti nouveau tiré de méthodes déjà connues, le public s'émerveillait de la rigueur d'une science et de la puissance d'un esprit qui pouvaient deviner sans le secours des télescopes l'existence de corps si lointains. M. Le Verrier reçut les témoignages les plus flatteurs et, il faut le dire, les plus enivrants de l'admiration universelle. À la nouvelle de la découverte et sur le rapport de l'astronome Schumacher, le roi de Danemark lui envoya immédiatement l'ordre de Danebrog, [illegible] part des Académies de l'Europe s'empressèrent [illegible] l'inscrire parmi leurs membres étrangers. M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, [illegible] dresser solennellement son buste, et le roi Louis-Philippe, lui conféra la croix d'officier de la Légion d'honneur. Une chaire d'astronomie [illegible] créée à la Sorbonne en sa faveur, et il fut [illegible] taché, en qualité d'astronome-adjoint, au Bureau des longitudes. Le travail complet de M. Le Verrier sur la planète Neptune, qui reçut un [illegible] le nom de *planète Le Verrier*, a été [illegible] dans la *Connaissance des Temps pour 18*[illegible]

D'un autre côté, sa découverte [illegible] contestations assez vives, et quelques [illegible] en disputaient l'honneur et le mérite [illegible] mathématicien anglais, M. Adams, s'était occupé, dès 1841, de rechercher les causes des irrégularités d'Uranus, et, après de longs calculs, était arrivé à plusieurs des résultats [illegible] dans le travail de M. Le Verrier et [illegible] une de ces questions toujours si délicates de priorité où le mérite du second n'enlève rien à la gloire du premier.

Grâce à la popularité que ses succès [illegible] lui avaient donnée dans son pays natal, M. Le Verrier, qui avait inutilement tenté de prendre un rôle politique à Paris, dans le mouvement démocratique de 1848, fut élu, en 1849, représentant du département de la Manche à l'Assemblée législative. Il y siégea dans les rangs de la majorité contre-révolutionnaire et s'occupa plus parti[illegible]

ment des questions d'instruction publique
ujets de lois qui se rattachaient à des dé-
s scientifiques. C'est ainsi qu'il fut chargé,
du rapport sur le projet de loi relatif à la
tion des nouvelles lignes télégraphiques
es, qu'il prit part aux discussions aux-
nnèrent lieu les projets de lois sur l'in-
publique, l'organisation de l'École poly-
e et le recrutement des ingénieurs des
haussées. Il fut nommé membre de la
on chargée de rédiger le programme de
ment professionnel et fut l'auteur de di-
positions. Il s'était acquis dans l'As-
ar ses connaissances spéciales, une cer-
ence; lorsque les partis commencèrent
r au sein de la majorité, il se déclara
litique de l'Élysée, et après le coup
t nommé membre du Sénat, dès la
promotion (26 janvier 1852). Un peu
il fut fait inspecteur général de l'en-
supérieur.
ment, M. Le Verrier exerça sur l'or-
de l'enseignement en France une in-
ble et contribua à imprimer à la di-
études scientifiques un caractère plus
lus restreint. Telle est aussi la direc-
fforça de donner à l'enseignement de
echnique. En 1850, il avait déjà adressé
le la guerre, au nom d'une Commis-
un rapport sur l'enseignement de
et, en 1854, il fut désigné comme
on conseil de perfectionnement. Ses
ent parmi ses confrères de l'Institut
adversaires, et l'opposition des opi-
te nature qui existait entre lui et
lieu plusieurs fois à des discussions
ongées. Cependant, l'influence de
nome républicain tendait à dimi-
Verrier se mit en mesure de recueil-
e. Par ses relations avec les prin-
de l'Europe, il se fit en France le
vaste correspondance astronomique
uniqua fréquemment à l'Académie
s extraits ou les résultats. Ses nou-
officielles n'avaient point d'ailleurs
ux scientifiques. En 1849 et 1850,
cadémie des sciences de nouvelles
le mouvement des planètes et, en
à ce corps savant des tables du
parent du soleil, déduites de la
la théorie avec les observations
50 jusqu'à cette époque : puis des
ur l'ensemble du système des pe-
uées entre Mars et Jupiter.
g élevé qu'il avait pris dans les
Verrier conservait encore son
stronome-adjoint au Bureau des
lissement qui avait, plutôt de
t, la direction de l'Observatoire.
(octobre 1853) fournit l'occasion
e situation. M. Le Verrier fut le
a nouvelle organisation qui, en
le Bureau des longitudes où il
comme astronome titulaire, lui
t l'autorité de directeur de l'Ob-
vier 1854). M. Le Verrier résolut
ser le mode et la nature des ob-
senta au gouvernement un rap-
le système qu'il se proposait d'é-
t ne tardèrent pas à commencer
n et, en 1855 et 1856, il en fit pa-
s résultats dans les *Annales de*
Paris (2 vol. in-4). Cet ouvrage
lequel a été imprimé le *Rapport*
renferme un code complet de
ues. Malheureusement, les diffi-
ent souvent entre le successeur

d'Arago et les savants qu'il s'était adjoints, n'ont pas permis la réalisation de tous ses projets. Pendant plus de quinze ans ces difficultés n'ont fait qu'augmenter. Les plaintes élevées contre le directeur de l'Observatoire ont fini par éclater dans les journaux et les remplir; une Commission d'enquête fut nommée en novembre 1867, pour en examiner les fondements. Des polémiques eurent lieu entre M. Le Verrier et des rédacteurs en chef. Celle avec M. Nefftzer du *Temps* eut le plus d'éclat (mars 1868). Des séances orageuses avaient lieu en même temps, à l'Institut, où les découvertes de M. Foucault furent l'occasion de protestations unanimes contre le directeur de l'Observatoire. Enfin, après de nouvelles dissensions intestines, il fut révoqué de ses fonctions (5 février 1870) et reprit en 1871 son cours d'astronomie à la Faculté des sciences de Paris. A la mort du directeur de l'Observatoire, M. Delaunay, M. Leverrier fut appelé par décret du 13 février 1873 à le remplacer et présenta au ministère un plan de réorganisation, qui fut adopté et dont les principales dispositions étaient l'institution d'un conseil de surveillance de six membres, pris parmi les membres de l'Académie des sciences; la division du travail en sections ; la création du service météorologique d'avertissements aux ports de mer et aux agriculteurs. La construction d'une colossale lunette de 17 mètres de foyer fut commencée et poussée aussi activement que le permettait le budget. M. Le Verrier acheva en même temps la théorie des quatre dernières planètes, travail considérable et difficile (1873), et la Société royale de Londres lui décerna, en 1875, sa grande médaille d'or pour l'ensemble de ses travaux et découvertes. M. Le Verrier avait été promu grand officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863. Il a été membre et président du Conseil général de la Manche. — Atteint d'une douloureuse maladie depuis plusieurs années, il est mort à Paris, le 23 septembre 1877. Une souscription fut ouverte pour élever une statue en face de l'Observatoire au « géant de l'astronomie moderne ». Toute l'Europe savante y prit part avec empressement, mais le Conseil municipal de Paris refusa le terrain demandé (mars 1879).

LEVERT (Charles-Alphonse), administrateur français, député, né à Sens (Yonne), le 12 juin 1825, fit ses études au collège Sainte-Barbe et entra dans l'administration en 1848, en qualité de secrétaire de M. E. Ollivier, commissaire général du Gouvernement provisoire à Marseille. Conseiller de préfecture à Arras, il fut nommé, le 2 décembre 1851, sous-préfet de Saint-Omer, et se signala par ses rigueurs contre les républicains; il passa peu après à Valenciennes, puis fut successivement préfet de l'Ardèche, d'Alger (1860), où son administration fut vivement combattue par M. Clément Duvernois, de la Vienne (1861), de la Loire (1864), du Pas-de-Calais et des Bouches-du-Rhône (1er janvier 1867). Au moment de la chute de l'Empire, il tenta de résister à la révolution, et réussit ensuite à gagner Bruxelles.

Rentré en France après la conclusion de la paix, il fut élu, le 7 janvier 1872, représentant du Pas-de-Calais, à l'Assemblée nationale. L'un des membres les plus actifs du parti impérialiste, il prit part à toutes les manifestations de ce parti, tant en France qu'à Chislehurst. Il vota constamment avec la majorité monarchiste, repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat aux premières élections sénatoriales dans le Pas-de-Calais, il échoua, le 30 janvier 1876, au troisième tour de scrutin,

avec 388 voix contre M. Huguet, candidat républicain. Il fut élu député, le 20 février, dans la 2ᵉ circonscription du Pas-de-Calais, par 7 567 voix, contre M. de Saint-Just, candidat constitutionnel. Il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre, mais après l'acte du 16 mai 1877, s'abstint, lors du vote de blâme et de défiance au cabinet de M. de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9653 voix sur 13 439 votants. M. Levert a obtenu, en 1874, une pension annuelle de 6000 francs, avec payement de plus de 18 000 francs d'arrérages: ce qui souleva les protestations de la presse républicaine. Officier de la Légion d'honneur, le 18 septembre 1861, il a été promu commandeur, le 14 août 1867.

LEVI (Leone), économiste anglais, d'origine italienne, né le 6 juin 1821, à Ancône (Italie), exerça d'abord le commerce dans sa ville natale, vint s'établir à Liverpool en 1844, et reçut, trois ans plus tard, des lettres de naturalisation. Une brochure spéciale lui valut le secrétariat de la Chambre de commerce, fondée, en 1849, à Liverpool. En relation avec les principales places du monde, il publia à Édimbourg : *Droit commercial universel* (Commercial law of the world; 1850-1852, 4 part.), contenant le Code commercial d'environ quarante nations, avec les chiffres officiels de leur statistique et qui obtint de nombreuses récompenses, et des médailles d'or de l'empereur d'Autriche et du roi de Prusse. Après avoir fait une série de lectures, à Édimbourg, Glasgow, etc., M. Lévi fut nommé professeur de droit commercial dans un des collèges de Londres (1852).

On cite de lui : *Manual of the mercantile law of the United Kingdom* (1854), exposition abrégée de son système ; *la Loi divine dans ses rapports avec la loi naturelle* (the Law of nature and nations as affected by divine law; 1855, in-8), où il cherche à établir les liens entre l'économie politique et la religion ; *de l'Impôt : comment il est perçu et dépensé* (on Taxation : How it is raised, etc., 1860) ; *Histoire du commerce anglais et du progrès économique de la nation britannique* (H. of british comm., etc., 1872), etc.

LEVOT (Prosper-Jean), littérateur français, né à Brest le 14 décembre 1801, fut quelques années professeur particulier dans cette ville et devint, en 1831, conservateur de la bibliothèque du port. En cette qualité, il fut appelé à Paris pour dresser et publier le catalogue des bibliothèques du département de la marine. Membre de diverses sociétés savantes, fondateur de la Société académique de Brest il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 juin 1856. — M. Levot est mort à Brest le 4 février 1878.

Outre le *Catalogue général des bibliothèques du département de la marine et des colonies* (Imprimerie royale, 5 vol. in-8 et in-folio), on doit à M. Levot une série d'ouvrages d'archéologie et de biographie locale, notamment : *Essais de biographies maritimes* (Brest, 1847, in-8) ; *Biographie bretonne* (Vannes, 1852-1857, 2 vol. gr. in-8 à deux col.), contenant plus de neuf cents notices, ouvrage couronné par la Société académique de Nantes ; *Histoire de la ville et du port de Brest* (Brest et Paris, 1864-1875, t. I-V, in-8), honorablement mentionné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres : *Récits de naufrages, tempêtes, etc.* (1867, in-18) ; *les Gloires maritimes de la France*, notices biographiques (1865, in-18) ; sans compter des articles dans divers journaux et recueils. M. P. Levot a en outre édité *les Batailles navales de la France* par O. Troude (1867-1868, 4 vol. in-8).

LÉVY (Michel), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Strasbourg, le 28 septembre 1809, entra dans le service militaire à vingt ans, comme chirurgien sous-aide aux ambulances de la Morée, puis assista au siège d'Anvers, et devint aide-major de seconde classe en 1832, de première classe en 1834, major de première classe en novembre 1841, principal en 1849, et inspecteur en mars 1852. Dans cet intervalle, il s'était fait recevoir docteur à Montpellier en 1834. Fixé à Paris, il devint médecin principal au Val-de-Grâce, à la suite d'un concours, en 1836. Lors de la guerre de Crimée, il fut attaché, comme médecin en chef, à l'armée d'Orient, et fut à son retour nommé directeur de l'École de médecine et de chirurgie militaires. Membre de l'Académie de médecine depuis 1850, et membre du conseil de santé des armées, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 21 septembre 1854, et grand officier le 28 décembre 1867. — M. Michel Lévy est mort à Paris le 13 mars 1872.

On a de ce praticien distingué plusieurs ouvrages et mémoires : *De l'Empyème*, thèse inaugurale (1834) ; *Traité d'hygiène publique et privée* (1843-1845, 2 vol. in-8 ; 3ᵉ édit., [illegible]) ; [illegible] *sur la rougeole des adultes* (1847) ; *Histoire de la méningite cérébro-spinale, observée au Val-de-Grâce en 1848 et 1849* (1850, in-8) ; *Rapport* [illegible] *traitement de la gale* (1852, in-8) [illegible] ministre de la guerre, etc. ; des *Discours* [illegible] noncés au Val-de-Grâce, les *Éloges de* [illegible] de Larrey, etc.

LÉVY (Émile), peintre français, né à Paris le 29 août 1826, suivit l'École des beaux-arts, [illegible] élève d'Abel de Pujol et de Picot, [illegible] prix de Rome en 1854. Il envoya de Rome [illegible] suivante, à l'Exposition universelle [illegible] *Noé maudissant Cham*, acquis par l'État [illegible] aux Salons suivants des envois dont [illegible] ont été très remarqués : en 1859, *le Souper libre* [illegible] ou repas libre des martyrs, *Ruth et Noémi*, [illegible] 1861, *la Rentrée des foins*, deux *Portraits* [illegible] sujets de décoration ; en 1863, [illegible] rendant à César, *Vénus* [illegible] *Messe aux Champs* ; en 1864, *Idylle* [illegible] en 1865, *Diane* et un *Portrait de femme* [illegible] *la Mort d'Orphée* et une autre *Idylle* [illegible] *l'Arc-en-ciel* et *les Lilas*, idylles [illegible] sitation et *la Musique*. *Le Repas libre* [illegible] torix et *la Mort d'Orphée* ont reparu à l'Exposition universelle de 1867. Cet artiste a exposé [illegible] *le Jugement de Midas* (1870) ; [illegible] *des fruits* (1872) ; *le Ruisseau* et *le* [illegible] *la Folie* (1874) ; [illegible] (1876) ; [illegible] *le Saule*, *Baigneuse* (1876) [illegible] taines des lutteurs romains (1879) [illegible] (1878) ; *les Jeunes époux* (1879) [illegible] de ces tableaux ont reparu à l'Exposition universelle de 1878. M. Émile Lévy a obtenu [illegible] selle de 1878. M. Émile Lévy a obtenu [illegible] daille en 1859, deux médailles en [illegible] une médaille de 3ᵉ classe à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration de la Légion d'honneur cette même année.

LÉVY (Henri-Léopold), peintre français, [illegible] Nancy le 23 septembre 1840, fut élève [illegible] des beaux-arts et de MM. Picot, [illegible] mentin et débuta au Salon de 1865 [illegible] représentant *Hécube retrouvant* [illegible] son fils Polydore. Il a exposé depuis [illegible] *du massacre des petits-fils d'*[illegible] *Mme W.* (1868) ; *Hébreu captif* [illegible] *ruines de Jérusalem* (1869) [illegible] *Jésus dans le tombeau* (1873) [illegible] *Jésus au mont des Oliviers* (1876) [illegible]

universelle de 1878, M. H.-L. Lévy a fait figurer quatre des peintures murales représentant divers épisodes de la Vie de saint Denis, qu'il a exécutée pour l'église Saint-Merry à Paris. Cet artiste a obtenu trois médailles aux Salons de 1865, 1867 et 1869, la décoration de la Légion d'honneur le 2 juillet 1872 et une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1878.

LÉVY, frères (Calmann et Michel Lévy, ou), libraires éditeurs français, sont nés à Phalsbourg (Meurthe), le premier, le 19 octobre 1819, le second, le 20 décembre 1821. L'importante librairie fondée à Paris, en 1836, par le plus jeune d'entre eux, sous la raison sociale : *Michel Lévy frères*, avec le concours de ses deux frères, dont l'un se retira depuis, eut d'abord pour spécialité les publications théâtrales, et, à part la mise en vente des principales pièces du jour, publia une *Bibliothèque dramatique*, grand in-18 anglais, ainsi que *le Théâtre contemporain illustré*, in-4. Propriétaires du journal de théâtre *l'Entr'acte*, depuis 1858, et du magasin illustré *le Journal du Dimanche*, les frères Michel Lévy ont fondé, comme publications périodiques, *l'Univers illustré* (1858), *le Journal du Jeudi* et *les Bons romans*. Aux ouvrages littéraires qu'ils éditaient ou réimprimaient, ils consacrèrent trois collections : la *Collection Michel Lévy*, gr. in-18, à 1 fr. 25 c. ; la *Bibliothèque contemporaine* gr. in-18, à 3 fr. 50 c.; le *Musée littéraire contemporain*, in-4, à 20 c.

MM. Michel Lévy, étendant sans cesse leurs relations littéraires, devinrent les éditeurs des œuvres nouvelles de MM. Guizot, Villemain, Victor Hugo, de Lamartine, de Tocqueville, Sainte-Beuve, Ernest Renan, Prosper Mérimée, Ch. de Rémusat, Saint-Marc Girardin, Ampère, Edg. Quinet, L. Ulbach, Méry, J. Sandeau, D. Nisard, Léon Gozlan, Alex. Dumas fils, Mme Edm. Adam, Daniel Stern, de Viel-Castel, Duvergier de Hauranne, d'Haussonville, J. de Lasteyrie, le duc d'Aumale, le prince de Joinville, le comte de Paris, Prévost-Paradol, Beulé, Mme A. de Gasparin, etc.; puis des *Œuvres complètes* de MM. de Balzac, Alex. Dumas, George Sand, Alfred de Vigny, J. Michelet, Frédéric Soulié, Eug. Scribe, F. Ponsard, Émile Augier, Octave Feuillet, J. Autran, Henry Murger, Ch. Baudelaire, Ed. Ourliac, Vict. de Laprade, Louis Reybaud, L. Vitet, Cuvillier-Fleury, J. Janin, de Pontmartin, Ern. Feydeau, X. Doudan, Ch. de Bernard, Stendhal, Em. Souvestre, Jules Noriac, Auguste Maquet, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, H. Heine, Mme Em. de Girardin, etc. Ils ont publié en outre la traduction de quelques écrivains étrangers contemporains, tels que H. Conscience, Edgar Poë, lord Macaulay, Léopol Kompert, Ch. Dickens, Thackeray, Lothrop Motley, etc.

M. Michel Lévy est mort subitement à Paris le 4 mai 1875. M. Calmann Lévy modifiant la raison sociale par une simple substitution de prénom, a repris la direction de la maison, de concert avec ses fils, M. Paul Lévy, et lui a conservé son rang dans les diverses branches de l'exploitation littéraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 20 octobre 1878, à la suite de l'Exposition universelle.

LEWALD (Fanny), romancière allemande, née à Kœnigsberg, le 24 mars 1811, reçut une éducation des plus brillantes, et fut laissée libre de choisir sa religion. A dix-sept ans elle se fit chrétienne. A la suite de voyages en Allemagne et en France, qui excitèrent son imagination, elle se mit à écrire, pour amuser une sœur malade, des nouvelles qui parurent sans nom d'auteur dans *l'Europe* et dans *l'Urania* de 1834 à 1845. C'étaient : *le Remplaçant*, *Clémentine*, *Jenny*, *une Question de vie*, *la Pauvre fille*. En 1845, au milieu d'un voyage d'étude en Italie elle perdit son père et rentra en Allemagne. Mariée, en 1855, avec M. Ad. Stahr, elle a continué de signer ses ouvrages de son propre nom de famille.

Nous citerons de Mme Fanny Lewald : *Tableaux d'Italie* (Ital. Bilderbuch; Berlin, 1847); *le prince Louis-Ferdinand* (Breslau, 1849, 3 vol.); *Souvenirs de l'année* 1848 (Erinnerungen aus dem J. 1848; Brunswick, 1850, 3 vol.); *Lettres d'amour* (Liebesbrief; Ibid., 1850); *Récits de la dune et de la montagne* (Dunen und Berggeschichten; Ibid., 1851, 2 volumes); *Impressions de voyage en Angleterre et en Écosse* (Reisetagebuch durch England und Schottland; Ibid., 1852, 2 vol.); *Promenades* (Wandlungen; Ibid., 1853, 3 vol.); *Esquisses allemandes* (Deutsche Lebensbilder; Ibid. 1855); *Nouveaux romans* (Neue Romane; Berlin, 1858-1861, 5 vol.); *De race en race* (Von Geschlecht zu Geschlecht; 1863-1865, Ibid, 8 vol.); un long récit autobiographique, *Histoire de ma vie* (Meine Lebensgeschichte; Ibid. 1861, 6 vol.); *la Libératrice* (die Erloeserin, 1873); *Benedict* (1874); *Benvenuto* (1875); *Nouvelles* (1877). Un choix de ses œuvres a été publié à Berlin (1871-1875, 12 vol.).

LEWCHINE (Alexis), voyageur et administrateur russe, né à Voronèje en 1799, fut attaché, dès 1818, au département asiatique du ministère des affaires étrangères et fit de longs voyages d'exploration chez les peuplades de l'Asie centrale. En 1826, il fut chargé d'étudier les lazarets de l'Europe méridionale et proposa un projet de réforme sanitaire pour la Russie. Gouverneur d'Odessa de 1831 à 1839, il travailla avec le prince Michel Voronzoff, à l'embellissement de la ville; il y fonda une bibliothèque et y créa, avec le baron de Brunow, le journal franco-russe, le *Courrier d'Odessa*. Après six ans de nouveaux voyages, il fut nommé, en 1844, directeur du département de l'agriculture et s'occupa pendant douze ans de réformes et de fondations agronomiques. Il publia, en 1854, *le Compte rendu du département de l'économie rurale*, pendant cette période. En 1855, M. Lewchine fut nommé ministre et sénateur. Partisan de l'émancipation des paysans, il seconda activement les réformes consenties par l'empereur, puis donna sa démission pour ne pas participer à des mesures qui lui paraissaient précipitées. Il a été président de la Commission russe de l'Exposition universelle de Londres en 1862. — Il est mort près de Koursk, le 16 septembre 1879.

Membre ou correspondant d'un grand nombre de sociétés savantes, M. Lewchine a donné beaucoup d'articles dans divers recueils européens, *les Annales des voyages*, le *Bulletin* de la Société asiatique de Paris, les *Bulletins scientifiques* de Férussac, etc. Il a publié à part : *Description historique, statistique et géographique des hordes des Kirghises*, etc. (1832), ouvrage couronné par l'Académie de Saint-Pétersbourg, et traduit en plusieurs langues, notamment en français (1842); *Promenade d'un Russe à Pompéi* (1843), etc.

LEWES (George-Henry), littérateur anglais, né à Londres, le 18 avril 1817, fut élevé en partie sur le continent, en partie sous la direction du docteur Burney, à Greenwich, puis entra chez un négociant russe. Après avoir voulu embrasser la médecine et étudié l'anatomie et la physiologie, il choisit, au retour d'une excursion en Alle-

magne (1839), la carrière littéraire. — est mort le 30 novembre 1878.

Nous citerons en première ligne parmi ses études littéraires : *Lope de Vega et Calderon*, exposition critique du drame espagnol, et *la Vie de Gœthe* (Londres, 1856, 2 vol. in-8 ; 2e édit. entièrement refondue, Ibid., 1863), qui lui a coûté dix années de recherches. Elle a été traduite ou plutôt analysée en français (in-18). Viennent ensuite : une *Histoire biographique de la philosophie* (Biographical History of philosophy), une traduction anglaise de la *Philosophie positive* d'Auguste Comte que miss Martineau s'est aussi efforcée de populariser au delà du détroit ; *la Vie de Robespierre* (Life of R.) ; des romans agréables, tels que *Ranthorpe* ; *Rose, Blanche et Violette* ; enfin la tragédie, *le Noble cœur* (the Noble Heart). Parmi ses travaux de philosophie et de physiologie, on remarque : *Physiology of common life* (Londres, 1860), et surtout une importante étude sur *Aristote* (Ibid., 1864).

Comme journaliste, M. Lewes a collaboré aux grandes *Revues d'Édimbourg*, *de Westminster*, à la *Foreign quarterly*, à *l'Atlas*, aux *Magazines* de Fraser et de Blackwood, au *Monthly chronicle*, ainsi qu'à des feuilles politiques du parti libéral. En 1849, il fonda un important journal radical, le *Leader*, et, en 1855, la *Fortnightly Review*.

LEWIS (Taylor), savant américain, né en 1802, à Northumberland (État de New-York), étudia le droit et exerça la profession d'avocat dans un petit bourg de sa province natale. Là, dans ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu et à des travaux littéraires et philosophiques. En 1833, il abandonna le droit pour l'enseignement et devint plus tard professeur de grec au collège de l'Université de New-York, puis au collège de l'Union à Schenectady (New-York). — Il est mort à New-York, en mai 1877.

M. Lewis a beaucoup écrit pour les revues théologiques et littéraires, et publié des conférences et des discours sur des sujets de philosophie et de morale religieuse. On cite de lui : *Sur la Nature et les bases de la pénalité* (1844), où le droit est subordonné à la philosophie ; *Plato contra Athæos* (New-York, 1845, in-12), écrit en anglais et contenant une analyse du dixième livre des *Lois*, commenté et comparé avec les Écritures ; le *Théétetes* de Platon, traduction avec commentaires où l'auteur essaye d'approprier à notre époque les théories platoniciennes ; *les Six jours de la Création* (the Six days of Creation or Scriptural Cosmology ; 1855, in-12), où sont traités les rapports des traditions bibliques avec les découvertes géologiques et astronomiques modernes ; *la Science et la Bible* (Science and the Bible or the World Problem ; New-York, 1856), réponse aux critiques suscitées par le livre précédent ; etc. M. Lewis a traité en outre dans le *Harper's Magazine* les questions sociales, politiques et philosophiques à l'ordre du jour.

LEWIS (Estelle-Anna-Robinson, dame), femme poète américaine, née en avril 1824, près de Baltimore, fut élevée à New-York, puis à Paris, visita l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, fit un séjour de trois années dans le Midi de la France et passa plusieurs années en Angleterre. Mariée (1841) au jurisconsulte Lewis et fixée depuis à Brooklyn, dans l'État de New-York, elle a publié : *Souvenirs du foyer* (the Records of the heart, 1841) ; *l'Enfant de la mer* (the Child of the sea, 1848) ; *Mes rêveries* (My study, 1851), recueil de sonnets ; *Chants du ménestrel* (Myths of the minstrel, 1852), qui la firent surnommer par ses compatriotes le « Pétrarque féminin ». On a encore d'elle les tragédies suivantes : *Hélénar ou la chute de Montezuma* (1863) ; *Sapho de Lesbos* (1868) ; *le Stratagème du roi* (the Kings Stratagem, 1869), puis un conte romain : *Amour et Folie* (Love and Madness, 1871). Elle a fourni des pièces de vers et des articles au *Literary World* et à l'*Art and artists in America*, et des correspondances littéraires de l'Europe aux principaux journaux américains signées « Stella ».

LEWIS (John-Frédéric), peintre anglais, est né à Londres, le 14 juillet 1805. Fils d'un graveur qui a aussi pratiqué la peinture, il attira d'abord l'attention par des études d'animaux et voyagea ensuite dans le midi de l'Europe et en Orient. Vers 1835, il rapporta d'Espagne un album de dessins lithographiés et des copies à l'aquarelle de maîtres espagnols et vénitiens [illegible] soixante-quatre ont été achetées par l'Académie écossaise (1853). — Il est mort à Londres, le 15 août 1876.

Parmi ses productions personnelles on cite : le *Harem d'un bey* (1852) ; *Toreros et [illegible]*, *Paysans romains*, *les Chameaux d'Égypte* ([illegible]), *Dame arménienne au Caire* (1855). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en [illegible], *le Harem*, *le Scribe arabe*, une *Halle au [illegible]* et *le Jour de Pâques à Rome* ; à celle de [illegible], *Cour de la maison du Patriarche copte au Caire*, *École turque*.

LEYDEN (Ernest-Victor), médecin allemand, né à Dantzig, le 20 avril 1832, étudia la médecine à l'Institut Frédéric-Guillaume de Berlin et entra dans l'armée, comme chirurgien [illegible], en 1854. Il suivit l'armée dans la guerre contre le Danemark, en 1864 et devint, l'année [illegible], professeur de pathologie et de thérapeutique à l'Université de Koenigsberg. Nommé, en 1872, professeur à la nouvelle université de Strasbourg, il passa à Berlin, en 1876, comme directeur des cliniques.

M. Leyden a étudié principalement les maladies du système nerveux et publié sur cette matière de nombreux mémoires : *De la Dégénérescence grise de la moelle épinière* (Die graue Degeneration der hintern Ruckenmarksstränge, [illegible]) ; *Études pathologiques sur l'ictère* ([illegible] Pathol. des Ikterus, 1866) ; *De la Paralysie [illegible] grand sympathique* (Ueber Reflexlähmungen, 1870) ; *De l'Inflammation des poumons* ([illegible] Lungenbrand, 1871), et un ouvrage important [illegible] *Clinique des maladies de la moelle épinière* (Klinik der Ruckenmarkskrankheiten, Berlin, 1874-1876, 2 vol.).

LHÉRITIER (Sébastien-Didier), médecin français, né en 1809, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1834. Inspecteur [illegible] des eaux minérales de Plombières, il a été [illegible] officier de la Légion d'honneur le 14 août [illegible].

On a de lui : *Traité complet des maladies de la femme* (1838, in-8) ; *Traité de chimie pathologique* (1842, in-8) ; *Traité des altérations du sang* (1840, in-8), avec M. Piorry ; *Éléments populaires de la chimie agricole* ([illegible]) ; *[illegible] Rhumatisme et de son traitement* ([illegible]) ; *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), [illegible] M. Ossian Henry. Il a traduit de l'anglais du docteur Marion Simo : *Notes cliniques sur la chirurgie utérine* (1866, in-8).

LHÉRITIER (Paul THOMAS, dit), artiste dramatique français, né à Paris, en septembre [illegible], entra à [illegible] ses études au collège Bourbon, et joua, [illegible] ans chez un banquier,

chez Doyen, puis vers 1830, à la salle Chantereine et à Tivoli. Après une courte apparition à la salle Molière, en 1831, il débuta, au mois d'octobre au théâtre du Palais-Royal, qu'il ne devait plus quitter. Cet acteur, bien accueilli dans un grand nombre de rôles les plus divers, a longtemps essayé plusieurs types avant de trouver son emploi dans ce qu'on nomme, au théâtre, « ganaches prématurées. » Les principales créations comiques de M. Lhéritier, en ce genre, ont été dans *la Pile de Volta*, *le Célèbre Vergeot*, *la Rue de la Lune*.

LIAIS (Emmanuel), astronome français, né à Cherbourg, en 1826, attaché, en 1852, au bureau des longitudes, et chargé, en 1858, d'une mission scientifique pour le Brésil, a surtout étudié, en même temps que l'astronomie, l'électricité, le magnétisme animal et la mécanique. Il a été appelé par l'empereur du Brésil, au poste de directeur de l'observatoire astronomique de Rio-de-Janeiro.

Parmi ces publications nous citerons : *Théorie mathématique des oscillations du baromètre* (1851, in-8); *De l'Emploi de l'air chauffé comme force motrice* (1854, in-8); *Influence de la mer sur les climats* (1860, in-8) ; *l'Espace céleste et la nature tropicale* (1865, gr. in-8) ; *Exploration scientifique au Brésil* (1865, in-fol. avec pl.); *Traité d'astronomie appliquée à la géographie et à la navigation* (1867, gr. in-8); *Suprématie intellectuelle de la France* (1872, in-18); *Climats, géologie, faune et géographie botanique du Brésil* (1872, in-8, avec carte). Il a fourni un certain nombre d'articles et de mémoires au recueil de l'Académie de Cherbourg, aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc.

LIBELT (Charles), patriote et philosophe polonais, né à Posen, le 8 avril 1807, fit ses premières études dans sa ville natale, puis alla suivre des cours de philologie, de mathématiques et de philosophie à l'Université de Berlin qui couronna, en 1828, son mémoire *de Pantheismo*. Reçu docteur en philosophie, l'année suivante, il vint à Paris, mais il s'empressa de regagner la Pologne, à la nouvelle de la révolution de Varsovie. Engagé volontaire dans l'artillerie de l'armée nationale, il déploya, à l'affaire d'Ostrolenka et pendant toute la durée du siège, une bravoure qui lui mérita la croix *Virtuti militari*. Après la ruine définitive des espérances polonaises, il fut détenu neuf mois dans la forteresse de Magdebourg et se retira à Posen, où il partagea son activité entre des études d'économie rurale et la rédaction de deux journaux littéraires qui devinrent florissants, *Rok* et *Tygodnik literacki* (1840-1846).

Impliqué, avec de nombreux amis, dans la grande conspiration de 1847, M. Libelt fut arrêté et incarcéré à Berlin. La révolution de 1848 le délivra. Après la réorganisation du grand-duché de Posen par le roi de Prusse et pendant la guerre qui s'ensuivit, il fit partie du comité national. Élu successivement par les électeurs polonais au Congrès slave de Prague, à la seconde Chambre prussienne de 1848, enfin à l'Assemblée nationale de Francfort, il eut peu de part au soulèvement tenté par Mieroslawski. Rentré à Posen en 1859, M. Libelt fonda un journal démocratique, *Dziennik polski*, que fit disparaître la loi prussienne sur la presse. Député à la Chambre prussienne, à plusieurs reprises, pour le district de [illegible], il y fut le chef du parti polonais. — Il est mort à Czeszewo, le 9 juin 1875.

M. Libelt a publié, dans sa langue maternelle et en allemand, un certain nombre d'ouvrages sur les mathématiques, la philosophie et l'économie rurale : *Cours de mathématiques pour les collèges* (Wyklad matematyki dla szkol gimnazyalnych; Posen, 1844, 2 vol.); *Philosophie et critique* (Filozofia i Krytyka; Ibid., 1845-1850, 5 vol.); *la Pucelle d'Orléans* (Dziewica Orleanska; 1847); *Petits écrits divers* (Gesammelte kleinere Schriften; Ibid., 1849, t. 1.); *Traité d'esthétique* (Estetyka; Ibid., 1851); *Système d'éthique* (Umnictwo, Peters. 1857, 2 vol.). Une édition complète de ses œuvres parut en 1875, *Dziela* (6 vol.).

LIEBER (François), philosophe et publiciste américain d'origine allemande, né à Berlin, le 18 mars 1800, avait commencé dans cette ville des études de médecine, lorsqu'en 1815 il s'enrôla comme volontaire et prit part à la campagne et à la bataille de Waterloo. Blessé à Namur, il revint à Berlin l'année suivante, se mêla au mouvement démocratique des universités allemandes, fut condamné à quatre mois de prison et exclu des Écoles prussiennes. Ayant pris ses grades à Iéna, en 1820, il obtint de continuer ses études à Halle, d'où il dut passer à Dresde. En 1821, il parcourut la Suisse, puis s'embarqua à Marseille pour la Grèce, visita l'Italie, trouva dans Niebuhr un protecteur, et revint avec lui en Allemagne. Mais, malgré toutes les assurances reçues, il se vit en butte à de nouvelles poursuites, et jeté encore en prison. Mis en liberté par l'intervention de Niebuhr, mais toujours menacé par le gouvernement, il se réfugia, en 1825, en Angleterre, où il vécut une année en donnant des leçons. Il se résolut enfin à passer en Amérique. Après avoir fait son cours de science politique et d'histoire dans plusieurs villes, et fondé à Boston une école de natation d'après les principes de la gymnastique allemande, il entreprit des publications qui lui firent un nom parmi les écrivains américains, et obtint une chaire d'histoire et de philosophie politique à Colombie (Caroline du Sud). M. Lieber a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. — Il est mort à New-York, le 3 octobre 1872.

Parmi ses nombreux ouvrages écrits soit en anglais, soit en allemand, et dont la plupart ont été réimprimés ou traduits en Europe, nous citerons : *Morale politique* (Political ethics; 2 vol.), et *Du Gouvernement Constitutionnel* (On institutional selfgovernment, 1853). Ses autres ouvrages sont : *Mon séjour en Grèce* (Tagebuch meines Aufenthalts in Gr. im. J. 1822; Leipzig, 1823); *Chants d'ivresse et de volupté* (Wein-und Wonnelieder; Berlin, 1825); *Encyclopédie américaine* (Encyc. americana ; Philadelphie, 1829-1833, 13 vol.), sur le plan du *Conversations-Lexicon* allemand; des *Lettres d'un Allemand sur les États-Unis*, réimprimées à Londres sous ce titre : *l'Étranger en Amérique* (the Stranger in Am.); puis toute une série d'écrits juridiques : *Travail et Propriété*, *les Lois pénales et le système cellulaire*, *la Législation et la Politique*, etc., en partie réunis sous ces titres : *Fragments de droit pénal* (Bruchstücke üb. Gegenst. der Strafkunde ; Hambourg, 1855) et *Justice et Liberté* (Ueber die Unabhaengigkeit der Justiz und die Freiheit des Rechts; Heidelberg, 1848).

LIEBIG (Justus, baron DE), célèbre chimiste allemand, né le 12 mai 1803, à Darmstadt, fut élevé au gymnase de cette ville et entra, en 1818, dans une pharmacie à Heppenheim. Il reprit, au bout de dix mois, ses études à Bonn et à Erlangen et fut jugé digne d'être envoyé à Paris, aux frais du gouvernement, pour s'y perfectionner dans la chimie. Pendant deux années

(1822-1823), il se mit en rapport avec les plus savants chimistes français et étrangers, notamment avec MM. Gay-Lussac, Pelouze, Dumas et Alex. de Humboldt. Un mémoire sur *l'Acide fulminique*, présenté à l'Académie des sciences, fut très remarqué; de Humboldt fit nommer l'auteur, en 1824, professeur adjoint de chimie à l'Université de Giessen. M. de Liebig devint, en 1836, professeur titulaire et fit, pendant vingt-cinq ans, des cours qui donnèrent à cette petite université une importance inattendue. Il y établit, avec le concours du gouvernement, le premier laboratoire-école que l'Allemagne ait possédé, et qui attira de nombreux élèves de tous les pays de l'Europe et surtout de l'Angleterre. D'autres laboratoires ont été fondés sur le modèle de celui de Giessen, par exemple ceux de Leipzig et de Gœttingue. En 1850, M. de Liebig fut nommé professeur à Heidelberg, en remplacement de Gmelin, et fut, deux ans plus tard, chargé de la chaire de chimie à l'Université de Munich, où il resta depuis. Il fut, en même temps, conservateur du laboratoire de chimie de cette ville. Le grand-duc de Hesse, Louis II, lui conféra, en 1845, le titre de baron. Au mois de mai 1861, le célèbre chimiste fut élu associé étranger de l'Académie des sciences de Paris, en remplacement de M. Tiedemann. Dans les derniers temps de sa vie, le nom de M. de Liebig a été attaché avec une certaine publicité bruyante à un extrait de viande, destiné, sous l'une de ses formes, à la première alimentation de l'enfance. — Il est mort à Munich, le 18 avril 1873.

Ce savant, dévoué à ce qu'on peut appeler la philosophie de la science et l'un des créateurs de la chimie organique, a consigné les résultats de ses recherches dans une foule de *Mémoires* dont la plupart ont été publiés par les grands recueils de chimie et de pharmacie de l'Allemagne, et traduits dans nos *Annales de chimie et de physique*. Il a donné, en collaboration avec M. Poggendorf, un *Dictionnaire de chimie* (Brunswick, 1837-1851, 5 vol.), avec *Supplément* (1850-1852), et, en collaboration avec M. Geiger, un *Manuel de pharmacie* (nouvelle édition, revue et corrigée; Heidelberg, 1839): la partie de cet ouvrage relative à la chimie organique, qui lui appartient entièrement, a été publiée à part et traduite en français par Ch. Gerhardt sous ces titres: *la Chimie organique appliquée à la physiologie animale et à la pathologie* (Paris, 1842, in-8); *Chimie organique appliquée à la physiologie végétale et à l'agriculture* (Brunswick, 1840; 6e édit., 1846, Paris, édit. française, 1844, in-8); *Manuel pour l'analyse des substances organiques*, traduit par A.-J.-L. Jourdan, et suivi de l'*Examen critique des procédés et des résultats de l'analyse des corps organisés*, par F.-V. Raspail (Paris, 1838, in-8); *Introduction à l'étude de la chimie*, traduite par Ricion (Paris, 1838); *Lettres sur la chimie considérée dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie*, et *Nouvelles lettres sur la chimie*, traduction de Ch. Gerhardt (Paris, 1852, 2 vol. in-12); *Lettres sur l'agriculture moderne*, traduites par le docteur Th. Swarts (Bruxelles, 1862, in-12); *les Lois naturelles de l'agriculture*, traduites en français par M. A. Scheler (Bruxelles, 1864, 2 vol. in-8); *Lord Bacon* (1866, in-18, trad. française par Pierre de Tchihatchef); *le Développement des idées dans les sciences naturelles* (1867, in-8), *Sur un nouvel aliment pour les nourrissons* (1867, in-18), etc.

LIEBKNECHT (Guillaume), homme politique allemand, né à Giessen, le 29 mars 1826, étudia la philosophie aux universités de Giessen, de Berlin et de Marbourg, embrassa la carrière des lettres et fut condamné plusieurs fois pour délits de presse. Après avoir pris part au mouvement révolutionnaire de Bade en 1849, il passa en Suisse, d'où il dirigea avec Herweg les associations ouvrières, reçut l'ordre de quitter ce pays et se rendit en Angleterre. Il rentra en Allemagne à la suite de l'amnistie de 1862 et fut quelque temps rédacteur de la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, qu'il quitta lorsque ce journal devint l'organe du prince de Bismarck. Après avoir été mêlé à l'agitation ouvrière de 1865, il sortit de Prusse et rédigea à Leipzig le journal *Mitteldeutsche Volkszeitung*, supprimé plus tard par le gouvernement prussien; M. Liebknecht lui-même, fut arrêté pendant un voyage qu'il fit en Prusse, et subit une détention de trois mois.

Élu, en 1867, député au Parlement de l'Allemagne du nord, par une circonscription du royaume de Saxe, il se fit en même temps rédacteur du journal *Demokratisches Wochenblatt*, organe du parti socialiste et des associations ouvrières, et combattit, tant à la tribune que dans son journal, les actes de M. de Bismarck, la déclaration de la guerre à la France, la proclamation de l'Empire et l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Accusé de haute trahison, avec son collègue Bebel, il fut condamné à deux ans d'emprisonnement dans une forteresse, le [illegible] mars 1872, et subit sa peine au château fort de Hubertusburg. En janvier 1874, il fut élu député au Reichstag de l'Empire, ne put y siéger qu'en 1875 et continua à combattre le gouvernement. Dans le même temps, son élection à la deuxième Chambre du royaume de Saxe était invalidée, parce qu'il ne pouvait justifier d'un séjour de trois ans dans ce pays. Renvoyé au Reichstag aux élections suivantes, malgré tous les efforts du gouvernement contre sa candidature, il dénonça une série de faits tendant à établir la violation du secret des lettres par le gouvernement et s'offrit à en faire la preuve; après une vive discussion, il obtenait du directeur des postes la promesse de procéder à une enquête (mars 1879).

LIECHTEMBERGER (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ribeauvillé (Haut-Rhin), le 10 août 1789, destiné de bonne heure au barreau, se plaça au premier rang des avocats de Strasbourg, et fut, sous les divers régimes, dévoué à la cause libérale. Il défendit, sous la Restauration, le colonel Caron. Ici, au procès d'avril, l'avocat choisi par Godefroi Cavaignac, plaida également dans le procès de Louis-Napoléon, et parut lui-même devant le jury, [illegible] accusé d'avoir formé une association pour empêcher la perception de l'impôt sur les [illegible] sur le sel. Chef reconnu du parti républicain en Alsace, il fut, en 1848, nommé commissaire général dans le département du Bas-Rhin, [illegible] général et représentant du peuple, le [illegible] la liste, par 118501 voix sur 1959[illegible]. Il vota avec la gauche et, après le 10 décembre, combattit la politique [illegible]. Non réélu à l'Assemblée législative, [illegible]berger reprit sa place au barreau de [illegible]. Après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, [illegible] alla se fixer à Lille auprès de [illegible] y exerce les fonctions de juge de paix. [illegible] est mort dans cette ville, le 29 [illegible] 1879.

LIEDTS (Auguste-Charles), homme [illegible] belge, né à Audenarde, le 1er [illegible] fut, en 1830, un des secrétaires du [illegible] prononça pour l'élection du prince [illegible] une part active à la constitution [illegible]

[illegible]missaire du gouvernement près les tribunaux d'Audenarde et de Gand (1830), président du tribunal de première instance d'Anvers (1831-1840) et envoyé extraordinaire en Hollande en 1839. Appelé, de 1840 à 1841, au ministère de l'intérieur, il contribua surtout à améliorer la voirie vicinale, et occupa, de 1843 à 1848, la présidence de la Chambre belge, dont il n'avait cessé de faire partie depuis 1831. Gouverneur du Hainaut pendant quatre ans (1841-1845), une médaille fut frappée en son honneur par cette province reconnaissante. Il devint gouverneur du Brabant et de la ville de Bruxelles. Il a fait partie du ministère, de septembre 1852 à 1855, avec le portefeuille des finances. A la fin de 1860, il fut nommé plénipotentiaire belge auprès du gouvernement français pour la négociation du traité de commerce entre la France et la Belgique, lequel fut signé le 1er mai 1861. Au mois de juin suivant, il fut nommé gouverneur de la Société générale pour favoriser l'industrie nationale. M. Charles Liedts, commandeur de l'ordre de Léopold, grand-croix du Lion néerlandais, a été promu, en 1861, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Bruxelles, le 21 mars 1878.

LIÉGEARD (François-Emile-Stephen), homme politique et littérateur français, ancien député, né à Dijon, le 29 mars 1830, fit de brillantes études au lycée de sa ville natale, puis suivit les cours de droit, fut reçu docteur et remporta une médaille d'or du doctorat. Inscrit d'abord au barreau de Dijon, il fut nommé, en 1856, conseiller de la préfecture de la Drôme, puis devint successivement sous-préfet de Briey (Moselle), de Parthenay (Deux-Sèvres), de Carpentras (Vaucluse). Présenté comme candidat officiel dans la deuxième circonscription de la Moselle, lors d'une élection partielle, en mars 1867, il fut élu député par [illegible] voix. Aux élections générales de mai 1869, il fut réélu, au même titre, par 26 707 voix sur [illegible] votants. Dans la session de juillet 1869, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. Sur son initiative fut adopté un amendement au budget de 1868, tendant à l'augmentation du traitement des facteurs ruraux. Il avait été conseiller général de la Moselle pour le canton de Longwy. Depuis la guerre, il s'est fait inscrire au barreau de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur et fait officier de l'instruction publique.

Outre une monographie de droit *sur le Partage* (Paris, 1854, in-8, 2 édit.), M. Liégeard, membre de l'Académie de Dijon et de l'Académie de Clémence Isaure, et sept fois lauréat au concours des jeux floraux, s'était fait connaître par un recueil de vers, *les Abeilles d'or*, chants impériaux (Valence et Paris, 1859, in-8); il a donné depuis : *le Verger d'Isaure* (1870, in-8), *Une visite aux monts Maudits* (1872, in-8), *Trois ans à la Chambre* (1873, in-18), *Vingt journées au pays de Luchon* (1874, in-18); des pièces de vers dans divers journaux.

LIEZEN-MAYER (Alexandre), peintre allemand, né à Raab (Hongrie), en 1839, fut élève des Académies de Vienne et de Munich, suivit dans cette dernière ville, l'atelier de M. Piloty, remporta le prix de l'Académie en 1865, pour son tableau *Consécration de la Reine Élisabeth de Hongrie* et se livra à la peinture historique. Parmi ses tableaux, on cite : *l'Impératrice Marie-Thérèse allaitant un enfant de pauvre*; *Retour de la [illegible]*, toile de dimensions colossales, exécutée pour M. A. Wagner; *Élisabeth signant la condamnation à mort de Marie Stuart*; *la Poésie et les Muses*, tableaux pour le théâtre de Munich, un grand nombre de portraits, entre autres celui de *l'empereur François-Joseph*, etc. M. Liezen-Mayer s'est fait également connaître comme dessinateur habile; les originaux d'une illustration du *Faust* de Goethe ont figuré à Paris en 1878.

LIGER (François-Joseph), architecte français, né à Crissé (Sarthe) le 27 mai 1819, fut attaché en 1854 au service de voirie de la Ville de Paris, et devint, en 1872, commissaire voyer principal, chargé des VIe et VIIe arrondissements de cette ville. Il s'est livré avec succès aux études archéologiques, et a dirigé dans les départements du Var, du Gard, de la Sarthe et à Paris des fouilles qui ont amené la découverte de divers vestiges antiques. Il a construit l'église de la Ferté-Macé (Orne) et un grand nombre d'hôtels particuliers à Paris. Il a obtenu une médaille avec diplôme de mérite à l'Exposition de Vienne, et une mention honorable à l'Exposition universelle de 1878, pour une maison en fer; mais il a refusé cette dernière récompense.

M. Liger a publié, outre de nombreux articles dans les revues spéciales d'architecture, plusieurs traités de construction : *Jambes étrières* (1864); *Cours et Courettes* (1866); *Pans de bois* (1867); *Pans de fer* (1871); *Assemblages de planchers et de plans de fer* (1872); *Fosses d'aisance* (gr. in-8° avec planches), formant diverses parties d'un *Dictionnaire de la voirie*, etc., en préparation, et surtout un ouvrage important, *la Ferronnerie ancienne et moderne* (1878, tom. I-III, planches et figures).

LIGIER (Pierre), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1797, d'une famille pauvre, exerça quelque temps la profession de vitrier, puis cédant à sa vocation, débuta dans des rôles secondaires au théâtre de sa ville natale. Il consacra ses appointements à faire le voyage de Paris et débuta, en 1819, au Théâtre-Français, sous les auspices de Talma. En 1825, il entra à l'Odéon, et quelque temps après, à la Porte-Saint-Martin, où il put déployer toute l'ampleur de son talent dans le drame de *Marino Faliero*. Ses succès dans les pièces de l'école moderne le firent admettre au Théâtre-Français, en 1831. Il y resta vingt et un ans, jusqu'en 1852, et y créa, au milieu d'une foule d'autres rôles, Louis XI, Glocester dans *les Enfants d'Édouard*, Frédéric de Hohenstaufen dans *les Burgraves*. C'est lui qui joua Triboulet à l'unique représentation de *le Roi s'amuse*. Il réussit également dans l'ancien répertoire et brilla, à côté de M. Beauvallet, dans *Nicomède*, *Andromaque*, *Britannicus*, etc. Quand il quitta le Théâtre-Français, il renonça à sa pension, pour se réserver le droit de jouer sur d'autres théâtres. Il reparut à la Porte-Saint-Martin, de 1852 à 1854, et eut encore du succès dans *Richard III* et dans *les Noces vénitiennes*. De 1854 à 1856, il donna des représentations à l'Odéon, où il joua notamment *Tartufe*, puis en province, et même à l'étranger; il fut très applaudi en Italie. Citons encore parmi les pièces où il parut : *le Masque de fer*, *Kernok le fou*, *Christine à Fontainebleau*, *Don Juan d'Autriche*.

M. Ligier frappait surtout par la sombre énergie de son jeu et par le masque de laideur effrayante qu'il savait imprimer à son visage. Des deux grands éléments dramatiques, la pitié et la terreur, il donnait surtout à ce dernier toute sa puissance. — Il est mort à Bordeaux en septembre 1872.

LIGNE (Eugène Lamoral, prince de), homme d'État belge, prince d'Amblise et d'Épinoy, grand d'Espagne, est né à Bruxelles le 23 janvier 1804.

Après la révolution de 1830, ses amis le mirent un instant sur les rangs pour le trône de Belgique; mais il avait peu de sympathie pour la cause nationale et il préféra se tenir à l'écart. En 1838, il fut chargé de représenter la Belgique au couronnement de la reine Victoria. Ambassadeur en France de 1842 à 1848, il occupa le même poste auprès des cours d'Italie de 1848 à 1849. Nommé membre du Sénat en 1851, il est resté président de ce corps depuis 1852. M. le prince de Ligne est chevalier de la Toison-d'Or, grand cordon de l'ordre de Léopold, grand'croix de la Légion d'honneur, etc. La maison de Ligne est alliée aux plus grandes familles de l'Europe.

LIGNIER (Nicolas-Joseph-Ferdinand-Alphonse), homme politique français, ancien représentant, né à Molins (Aube), le 6 septembre 1809, fut reçu avocat vers la fin de la Restauration, s'inscrivit au barreau de Troyes, et devint un des chefs du parti libéral. Nommé commissaire de la République en février 1848, puis envoyé par les électeurs de l'Aube à la Constituante, le premier sur sept, presque à l'unanimité des suffrages, il vota avec le parti démocratique modéré. Appelé, en 1849, au Conseil d'État, il fut, en outre, membre du Conseil général de l'Aube jusqu'au coup d'État du 2 décembre. Deux fois candidat aux élections pour le Corps législatif dans la 2e circonscription de l'Aube, il obtint, en 1863, 13 720 voix contre 20 388 données à M. de Plancy, et en 1869, 16 139 contre 18 715 données au même adversaire. Préfet de l'Aube, du 6 septembre 1870 au 29 janvier 1871, il fut élu, le 8 février suivant, représentant de l'Aube à l'Assemblée nationale, le dernier sur cinq, par 25 810 voix. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine. Sa santé le força de donner sa démission en 1873. — Il est mort le 20 janvier 1874.

LI-HOUN-TCHANG, homme politique chinois, né à Ho-Fei-Shienn (province de Ann-Houei), le 16 février 1823, fut reçu docteur en 1847, nommé rédacteur impérial en 1850 et envoyé en 1853 dans son pays natal pour y exercer les troupes. Appelé au poste de gouverneur de la province de Thiang-Sin, le 3 décembre 1862, il remporta en 1863 et en 1864 d'éclatantes victoires sur les rebelles. Vice-roi des deux Thiang en mai 1865, ministre plénipotentiaire le 7 décembre 1866, il devint, le 15 février 1867, vice-roi du Hou-Kouang, grand chancelier surnuméraire en 1868, et, l'année suivante, commissaire impérial dans le Sse-Tchuen. Deux mois après le massacre de Tien-Tsin, il fut désigné comme vice-roi de la province de Tche-Li (29 août 1870), se vit un moment retirer ses titres et dignités pour n'avoir point porté secours au général Leou-Ming-Tchuan vaincu par les rebelles, mais fut bientôt nommé grand chancelier de l'Empire par l'empereur Toung-Tchen (1872). Dans ces hautes fonctions, il eut à conclure d'importants traités avec le Japon (1871) et le Pérou (1874) et à régler la question plus délicate des réparations dues à l'Angleterre pour le meurtre d'un agent anglais, M. Margary (septembre 1875). Le ministre de la Grande-Bretagne, sir T. Wade n'ayant pu obtenir satisfaction, avait quitté Pékin et Li-Houn-Tchang, dut se rendre incognito à Tche-Fou, au milieu de l'agitation générale, pour négocier la reprise de relations dont la rupture eût été une guerre à bref délai. Sir T. Wade se montra plus conciliant qu'on ne pensait et s'abstint d'exiger de la Chine des concessions de tout temps refusées, telles que la création de chemins de fer, la liberté de la navigation intérieure, etc. Li-Houn-Tchang a cherché lui-même à entraîner son pays dans la voie du progrès : c'est ainsi qu'il autorisa l'exploitation par les Européens, pour le compte de la Chine, d'une mine de charbon dans le Tche-Ly et la création d'une compagnie chinoise de bateaux à vapeur.

LILIENCRON (Roch, baron DE), littérateur allemand, né à Ploen (Holstein), le 8 décembre 1820, suivit les cours de théologie, de droit et de philologie aux universités de Kiel et de Berlin, puis alla étudier à Copenhague les antiquités scandinaves. Au début de la guerre des duchés, en 1848, il devint secrétaire du bureau des affaires étrangères du Holstein, passa à Berlin en qualité de chargé d'affaires des duchés, et y resta jusqu'en 1850. Professeur de langues et littératures scandinaves à Kiel, il ne fut pas agréé par le gouvernement danois et se rendit à Iéna, où il obtint la chaire de la littérature allemande. En 1855, il fut appelé par le duc de Saxe-Meiningen à la direction de la bibliothèque de cette ville. A la même époque, l'Académie des sciences de Munich lui confia la mission de [illegible] et de publier les chansons historiques populaires de l'Allemagne du XVe au XVIe siècle, qu'il édita à Leipzig (1865-1866, 4 vol.). Élu membre de cette Académie en 1869, il fit partie de la commission chargée de la publication de la *Biographie générale allemande* (Allgemeine deutsche Biographie) qui se publie à Leipzig depuis 1875. Il alla se fixer à Schleswig en 1876, et y devint directeur du pensionnat des demoiselles [illegible]. On cite encore de lui : *Études runiques* ([illegible] Runenlehre, Halle, 1851), avec M. Müllenhoff, et *le Manuscrit C des Nibelungen* (Ueber die Nibelungenhandschrift C, Weimar 1856).

LIMA (José-Ignacio D'ABREU E), [illegible] brésilien, né à Fernambuco, vers 1796, fit [illegible] Rio-de-Janeiro et entra dans la carrière [illegible]. Il était devenu, en 1817, capitaine d'artillerie, lorsqu'à la suite du mouvement révolutionnaire, qui coûta la vie à son père, il passa dans le Vénézuela, où Bolivar le nomma général. Après avoir servi sous ses ordres jusqu'en 1830, il [illegible] en Europe, séjourna quelque temps à Paris et retourna dans son pays à la fin de 1832.

On cite de M. d'Abreu e Lima un certain nombre de travaux historiques, entre autres [illegible] *historico, politico e literario do Brasil* [illegible]; *Compendio da historia do Brazil* [illegible]; *Defesa da historia do Brazil* [illegible]; *dos feitos principaes da historia do Brasil* [illegible]; *Compendio da historia universal* [illegible] com estampas); *O socialismo* (1855), etc.

LIMNANDER DE NIEUWENHOVE (Armand-[illegible] Guislain, baron), compositeur français [illegible] belge, né à Gand, le 23 mai 1814, [illegible] Benoît-Jérôme Limnander de Nieuwenhove [illegible] d'une mère française, la comtesse de [illegible] Coupigny. Il fut élevé chez les Jésuites [illegible] de Saint-Acheul, supprimé en 1828, [illegible] de Fribourg où il eut pour maître de [illegible] le P. Lambillotte, qui lui fit écrire [illegible] essais. Il étudiait en même temps [illegible] instruments à vent et prenait part aux [illegible] dies, et opéras joués sur le théâtre des [illegible] suites.

De retour en Belgique, en 1835, M. Limnander se livra entièrement à la composition [illegible] successivement une trentaine de chœurs [illegible] voix d'hommes, sans accompagnement [illegible] de *Requiem* avec orgue, un *Stabat* [illegible] une *Sonate* pour piano et [illegible] d'instruments à cordes; enfin des [illegible]

opéra, *les Druides*, exécutés, en 1845, au Conservatoire de Paris. En mars 1849, il fit représenter à l'Opéra-Comique *les Monténégrins*, opéra en trois actes, qui fut ensuite joué avec succès sur la plupart des scènes françaises. Il donna au même théâtre, en décembre 1851, *le Château de la Barbe bleue*. A peu près vers la même époque, la direction de l'Opéra reçut de lui un acte intitulé : *Maximilien, ou le Maître-chanteur*, représenté en 1856. Depuis lors il a fait jouer avec plus ou moins de succès divers opéras, notamment *Yvonne*, drame lyrique en 3 actes (1859). M. Limnander qui, par les combinaisons chorales et par les mélodies, se rapproche de l'école allemande, a aussi composé une grande symphonie sous ce titre : *la Fin des moissons*, puis un grand nombre de romances et de morceaux de musique religieuse, etc. Il a été élu membre de l'Académie royale de Belgique, le 4 janvier 1872 et promu officier de l'ordre de Léopold.

LIMPERANI (François-Mathieu-Léonard), ancien représentant français, né à Bastia (Corse), le 3 août 1831, et fils d'un ancien député, qui avait constamment fait partie de la majorité conservatrice sous le règne de Louis Philippe, se fit recevoir avocat en 1853, et inscrire peu après au barreau de sa ville natale, où il prit une place importante. Dévoué aux opinions républicaines modérées, il contribua à organiser en Corse, pendant les dernières années de l'Empire, une opposition très-vive au gouvernement. Il fut, en 1870, l'un des fondateurs du journal la *Revanche*, qui passa bientôt aux mains de M. Paschal Grousset, et devint alors tristement célèbre par l'affaire Victor Noir. Lors des élections du 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, M. Limpérani publia une profession de foi républicaine et fut nommé représentant de la Corse, le dernier sur cinq, par 16 800 suffrages. Il prit place au centre gauche, avec lequel il vota, et soutint plusieurs propositions importantes, entre autres celle de l'abrogation de la loi de 1807 sur l'intérêt de l'argent, etc.

Nommé conseiller général de la Corse, aux élections du 8 octobre 1871, M. Limperani soutint la majorité républicaine contre une puissante minorité bonapartiste, fut nommé, le 3 novembre 1871, après une séance orageuse, président du conseil par 29 voix contre 25 données à son concurrent M. Gavini et combattit, en 1872, la candidature de M. Rouher. Après avoir refusé la candidature aux élections de sénateurs inamovibles, il se porta, aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Corte ; il obtint 4 078 voix contre 6 804 données à M. Gavini. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, il se représenta, le 14 mai suivant, et échoua encore avec 4 652 voix. Il fut nommé conseiller à la Cour de Bastia le 24 juin 1876 et procureur général à la même cour, le 11 février 1879; il ne fut pas réélu conseiller général, en novembre 1877, pour le canton de Vescovato, qu'il avait représenté depuis octobre 1871. M. Limperani a été décoré de la Légion d'honneur le 24 juillet 1879.

LINANT DE BELLEFONDS (Maurice-Adolphe), plus connu sous le nom de *Linant-bey*, administrateur égyptien, est né à Lorient, en décembre 1800. Fils d'un lieutenant de vaisseau, après avoir accompli un voyage à Terre-Neuve, il fit rencontre, sur les côtes d'Italie, d'une société de savants qui se rendaient en Égypte, pour étudier les monuments de cette contrée; il s'y adjoignit, comme dessinateur, et prit part à l'exploration. Quand elle fut terminée, il entra, en qualité d'ingénieur, au service de Méhémet-Ali, qui le chargea, pour son début, de tracer la carte hydraulique de l'Égypte; mais bientôt, à la suite de tracasseries qui lui furent suscitées par l'entourage du pacha, il résigna ces fonctions, et entreprit une série de voyages. Il visita d'abord la haute Égypte, où il détermina la position de plusieurs villes de l'intérieur, l'Abyssinie, le Kordofan, le Darfour, etc. (1819) : puis la Palestine, où il peignit les panoramas de Jérusalem, de Bethléem, etc.; l'Arabie-Pétrée, où il accompagna, vers 1827, M. Léon de Laborde, et divers autres pays.

Rentré, peu de temps après, au service du vice-roi, avec le titre d'ingénieur en chef, M. Linant couvrit, en quelques années, l'Égypte de canaux, de routes (routes de Suez, d'Abbassyè), dirigea, en 1845, avec l'aide de la brigade française, commandée par M. Bourdaloue, les premières explorations relatives au percement de l'isthme de Suez, et présenta, en 1847, à M. Enfantin, le premier projet complet sur le même objet. Traité avec froideur par le successeur de Méhémet-Ali, Abbas, il recouvra toute sa faveur sous Saïd-Pacha qui le confirma dans ses fonctions de directeur général des ponts et chaussées et ingénieur en chef du canal de Suez. Promu au rang de bey, en 1847, M. Linant a été décoré de la Légion d'honneur et des principaux ordres de Turquie, de Grèce, d'Autriche, d'Espagne, de Hollande, etc.

On cite de lui : *l'Etbaye, pays habité par les Arabes* (1868, in-8, avec atlas) ; *Histoire des principaux travaux exécutés en Égypte* (1874, in 8, avec atlas).

LIND (Jenny), cantatrice d'origine suédoise, est née à Stockholm, le 6 octobre 1821, de parents qui tenaient un pensionnat dont les ressources suffisaient à peine à les faire vivre. Douée de précoces et merveilleuses dispositions, elle fut remarquée par une actrice retirée du théâtre, qui la fit entrer, à neuf ans, au Conservatoire de Stockholm, où elle reçut les leçons des professeurs Crœlius et Berg, et du compositeur Lindblad. Bientôt elle fut produite à la cour, où elle réussit, moins par les agréments de sa voix que par son entrain dans les rôles comiques. A seize ans, elle débuta au théâtre et obtint un succès d'enthousiasme, dans le rôle d'Agathe du *Freyschutz*. Résistant à l'enivrement d'un premier triomphe et aux prières de ses compatriotes, elle vint chercher à Paris, en 1841, les leçons de Garcia, qui, effrayé du peu d'étendue de sa voix, fonda sur elle peu d'espérances. Soutenue par Meyerbeer, elle obtint de M. Léon Pillet une audition à l'Opéra, puis un début. Soit défaillance chez l'artiste, soit indifférence du public, soit, comme on l'a dit, rivalité jalouse d'une prima dona, alors toute-puissante, ce début passa presque inaperçu (1843). Les blessures que reçut alors l'amour-propre de la cantatrice furent telles qu'elle jura de ne jamais reparaître devant le public français, et, lorsque sa renommée fut faite, il n'y a point eu d'instances ni d'offres qui pussent la décider à donner à Paris même une représentation. Il faut dire pourtant que, dans les dernières négociations entre Mlle Jenny Lind et l'Opéra français, ce ne furent pas des répugnances d'artiste froissée qui motivèrent son refus, mais des exigences pécuniaires exorbitantes qui rendirent son admission impossible. Meyerbeer lui fit obtenir, après cet échec, un magnifique engagement pour Berlin, où elle ne consentit à se rendre que deux ans plus tard (1845). En attendant, elle recueillit à Stockholm des bravos frénétiques dans *Robert le Diable*.

De Berlin, où elle excita le même enthousiasme, elle passa à Vienne et fit fureur dans *Norma*, *le Camp de Silésie* et *la Fille du régiment*. En 1847 et 1849, elle se rendit à Londres, où jamais on n'avait vu pareils triomphes et pareilles recettes. En 1850, elle contracta, avec le fameux Barnum, un engagement qui lui valut de bien autres ovations dans l'Amérique du Nord, et une moisson de dollars. Les places partout se vendaient aux enchères. Mlle Jenny Lind s'y maria, l'année suivante, avec un pianiste compositeur distingué, M. Otto Goldschmidt. De retour en Europe (1852), elle se fixa à Dresde, où elle employa en bonnes œuvres et en fondations pieuses une partie de son immense fortune. — Par une erreur, que nous avons répétée, les journaux avaient annoncé sa mort en 1860. Depuis cette époque elle a cessé de paraître sur la scène, mais elle donna, au profit des pauvres, quelques concerts, notamment à Londres et à Cannes en 1866.

Mme Jenny Lind a été aussi vantée comme comédienne que comme cantatrice. On a été jusqu'à la comparer à Mlle Rachel. Mais elle semble avoir moins réussi dans les rôles tragiques, tels que ceux de *Norma*, *Sémiramis*, que dans les rôles de *mezzo carattere*, comme ceux de *la Somnambule*, *la Fille du régiment*. Sa voix, soprano léger, facile, étendu, ne rivalisait ni d'éclat ni de puissance avec celle de plusieurs célèbres cantatrices modernes; elle brillait par la souplesse et la douceur, et son chant avait toute la grâce et tout le charme qu'on se plaisait à vanter dans sa personne.

LINGE (Édouard-Guillaume DE), avocat et littérateur belge, né à Courtrai (Flandre orientale) le 16 janvier 1816 suivit d'abord son père, haut fonctionnaire, à Java, puis revint en Europe, termina ses études à Leyde et à Paris, et se fit inscrire comme avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. Parmi les causes qu'il a plaidées, nous rappellerons l'affaire Hayez et l'affaire de Buck, toutes deux célèbres en Belgique.

Comme littérateur, M. de Linge a collaboré à un grand nombre de journaux et de revues auxquelles il a donné surtout des poésies et des récits de voyage. Il a traduit en vers les *Poésies champêtres* d'Horace (Paris, 1865; Brux. 1872, in-18), avec préface de M. Alfred Michiels, et le poème de Goethe, *Hermann et Dorothée* (Brux. 1872, in-18).

LINGG (Hermann-Louis-Othon), poète allemand, né à Lindau, le 22 janvier 1820, entra, selon le désir de ses parents, à la faculté de médecine de Munich, obtint le diplôme de docteur en 1843, suivit, pour se perfectionner les cours des universités de Berlin et de Prague, devint chirurgien dans l'armée, visita l'Italie, puis donna sa démission pour s'occuper exclusivement de littérature. Il publia à plusieurs reprises des recueils de pièces de vers, sous le simple titre de *Poésies* (Gedichte), qui eurent du succès.

On cite aussi de lui divers poëmes de longue haleine, entre autres: *Catilina* (Mun., 1865), tragédie; *la Migration des peuples* (Voelkerwanderung, Stuttgart, 1866-1868, 3 part.), poëme épique; *le Doge Candiano* (der Doge Candiano Ibid. 1873), drame représenté avec beaucoup de succès au théâtre royal de Munich; *Violante* (1871), drame; *Barthold Schwarz* (1874); *Macalda* (1877), tragédie inspirée par les Vêpres siciliennes, etc.

LINDNER (Guillaume-Bruno), théologien allemand, né en 1814, à Leipzig, fit ses études dans sa ville natale où, après avoir été agrégé à l'université, en 1839, il devint, en 1846, professeur suppléant à la Faculté de théologie. Il a reçu le titre honorifique de docteur en théologie de l'université d'Erlangen.

Le principal ouvrage de M. G.-B. Lindner est un *Traité d'histoire ecclésiastique chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Kirchengeschichte; Leipzig, 1842-1854, 2 vol.). On lui doit en outre: *Marie et Marthe, ou l'Église et la mission intérieure* (Maria und Martha, etc.; Ibid., 1852); un *Recueil de sermons christologiques* (Christologische Predigten: Ibid., 1865), etc., puis un *Recueil de contes et d'histoires* (Erzaehlungen; Ibid., 1852, 4 vol.), dédié à la population chrétienne.

LINDSAY (Alexandre-William CRAWFORD, lord), écrivain anglais, est né le 16 octobre 1812. A la fin de ses études, qu'il fit à l'université d'Oxford, il partit, suivant l'usage de ses compatriotes, pour visiter le continent, et parcourut l'Égypte, l'Arabie et la Syrie. Au retour, il publia, sous forme de lettres, ses impressions de voyage (*Letters on Egypte, Edom and the Holy Land*; Londres, 1838). Ses ouvrages postérieurs sont d'un caractère plus élevé: *De l'Évidence du christianisme* (1841); *le Progrès fondé sur l'antagonisme* (1846); *Précis de l'histoire de l'art chrétien* (1847).

En 1849, lord Lindsay publia l'histoire de ses ancêtres (*Lives of the Lindsays*). Il a donné depuis: *le Scepticisme, mouvement rétrograde dans la théologie* (Scepticism., a Retrogr. Movement in Theol. 1861); *Sur la Théorie de l'hexamètre anglais* (On the Th. of the english Hexameter, 1862); *l'Œcuménisme dans ses rapports avec l'église* (Œcumenicity in relation etc. 1870); *Inscriptions étrusques*, traduites et commentées (Etruscan Inscriptions, 1872). Il succéda en 1869 dans la pairie de son père, comme 25e comte de Crawford. En 1874, il organisa à ses frais l'expédition anglaise pour l'observation du passage de Venus à l'île Maurice.

LINDSAY (William SHAW), homme politique et industriel anglais, né en 1816, à Ayr [illegible], orphelin de bonne heure, et sans ressources, fut admis, comme mousse, à bord d'un bâtiment marchand de Liverpool; il navigua trois ans, faillit périr dans un naufrage, et obtint [illegible] la conduite d'une barque qui trafiquait dans les parages de l'Inde. Dès qu'il eut réalisé [illegible] bénéfices, il renonça à la mer [illegible] le principal agent d'une compagnie [illegible] d'Angleterre. En 1845, il s'établit à Londres [illegible] y jeter les bases d'une des plus [illegible] maisons de commission de cette capitale. [illegible] préparant l'édifice de sa fortune, il n'avait [illegible] négligé son instruction personnelle [illegible] bientôt en état de prendre une part [illegible] mouvement politique, en écrivant plusieurs brochures sur les questions du moment [illegible] lée: *Notre marine marchande et les lois qui la régissent* (Our navigation and mercantile law, 1842, in-8), contenait une critique [illegible] maritime de l'Angleterre.

En 1842, M. Lindsay épousa la fille [illegible] prévôt de Glascow. Après avoir [illegible] puté les suffrages des bourgs de [illegible] Dartmouth, il réussit, en mars 1854, [illegible] de quelques voix seulement, le [illegible] mentaire de Tynemouth. L'un des membres les plus notables du parti réformiste à la [illegible] des Communes, il s'est mêlé [illegible] l'agitation qui, en 1855, s'était formée [illegible] abus de l'administration civile. En [illegible] nommé à la Chambre des Communes [illegible] de Sunderland, et il s'opposa [illegible] mentation de dépenses [illegible]

sion et l'augmentation de la flotte. M. Lindsay possédait, en 1852, vingt-deux bâtiments de premier rang et assurait, l'annee suivante, contre les risques maritimes la valeur de 70 millions de francs. — Il est mort le 28 août 1877.

LINNELL (John-Sen), peintre anglais, né à Londres, en 1792, fut élève de John Varley et exposa pour la première fois à l'Academie en 1807; l'année suivante, il envoya, à la *British Institution*, *les Pêcheurs*, scène d'après nature, et se représenta, en 1821, à l'Académie avec un *paysage* et des *portraits*. Dans l'intervalle, il avait produit une école de sites, de miniatures, d'eaux-fortes, de portraits surtout, parmi lesquels nous signalerons: une série de *Vues du pays de Galles*, des *Effets de matin, de soir* et *de nuit;* des scènes rustiques, comme *le Milking*, *la Nuit de Windsor*, un *Chemin sablonneux*, une *Bruyère*, etc. Il ne parvint toutefois que très-difficilement à vaincre l'indifférence du public, et ce furent ses portraits, dont le nombre est incalculable, qui lui attirèrent la renommée. On cite, entre autres : *Groupe d'enfants* (1825) ; les peintres *Calcott*, *Mulready*, *Phillips et Collins*; *Malthus* (1833); *Waren*, *Whately* (1838); *Th. Carlyle* (1834); *sir Robert Peel* (1838 et 1839); *lord Lansdowne* (1840); *Une Dame à la promenade* (1847), etc. Dans le paysage, où il imite Ruysdaël et Hobbema, il a donné: *le Moulin à vent* (1847), à la galerie Vernon, ainsi qu'une *Vue de forêt*; *le Commencement du déluge* (1848); *le Retour d'Ulysse* (1849); *le Christ et la Samaritaine* (1850); *Avant l'orage*, *le Passage du ruisseau*, *Sous l'Aubépine*, etc. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *le Prophète désobéissant*, exposé à Londres en 1854, *la Route dans une forêt*, *la Récolte de l'orge*, *le Chariot* et *Un Chemin dans les montagnes;* à celle de 1867, *un Champ de blé*. Nous citerons encore : *les Pluies de la moisson* (1868); *Navire en perdition* (1869); *le Refuge* (1871); *le Gué* (1871); *la Venue de la Tempête* (1873); *les Fendeurs de bois* (1874); et à l'Exposition universelle de 1878 : *les Faucheurs*.

LINTON (William), peintre anglais, né à Liverpool, et fixé à Londres, a donné, au milieu de nombreux voyages, une longue série de paysages et de sujets de genre, parmi lesquels nous citerons: *Boutique de menuisier* (1829), son œuvre de début; *l'Italie*, *Positano*, *le Temple de la Fortune*, *le Lac de Lugano* (1834-38); *la Baie de Naples*, *Ruines de Pæstum*, *Athènes* (1843-47); *Temple de Minerve à Rome*, *Venise*, *Lancastre* (1850-52); *le Tibre* (1856), etc. — Il est mort le 18 août 1876.

LINTON (William-James), graveur sur bois et écrivain anglais, né à Londres en 1812, fit son apprentissage chez Bonner en 1828. En 1842, il devint l'associé de M. Orrin Smith, mort trois ans plus tard, et publia d'importants travaux dans l'*Illustrated London News*. Ses principales œuvres d'ensemble sont les illustrations de l'*Histoire de la gravure sur bois* (History of Wood-Engraving), entreprise par les éditeurs de l'*Illustrated London News*, et la série des *Artistes anglais décédés* (Deceased British artists), publiée en 1860 par l'Union des arts à Londres. Dès sa jeunesse, M. Linton, chaleureux propagateur des idées libérales, s'est lié intimement avec les principaux réformateurs politiques de tous les pays, les aidant de sa plume dans les journaux et de sa parole dans les meetings. En 1844, il appela l'attention de la Chambre des Communes sur le fait de l'ouverture des lettres de l'exilé Mazzini par sir James Graham. En 1848, ce fut lui qui félicita le gouvernement provisoire français au nom des travailleurs de la Grande-Bretagne. Trois ans après, il prenait une part active à la fondation du *Leader*, dont il se sépara pour une divergence de principes. En 1855, il devint l'éditeur et le directeur de *Pen and Pencil* et pendant plusieurs années publia des vers dans la *Nation*. Il a écrit une *Vie de Paine* (Life of Paine), plusieurs poëmes et traductions publiées en 1865, enfin trois volumes intitulés *la République anglaise* (English Republic), et tendant à créer un parti républicain en Angleterre. M. Linton a collaboré à un grand nombre de feuilles périodiques, au *Spectator*, à *l'Examiner*, au *Westminster Review*, etc. En 1867, il passa aux États-Unis et après avoir séjourné plusieurs années à New-York, il s'établit à New-Hawen (Connecticut), et y dirigea un grand atelier de gravure. Il a épousé Mlle Elisa LYNN. (Voy. ce nom.)

LIORAT (Georges DEGAS, dit Armand), littérateur français, né à Sceaux le 10 janvier 1837, entra dans l'administration de la Préfecture de la Seine et y devint chef de bureau. Il se fit d'abord connaître par un petit recueil de *Chansons* (1862, in-32, ports.), dont quelques-unes, *le Petit Bordeaux*, *Robinson*, *Péché mignon*, eurent de la vogue, puis composa quelques saynètes pour les cafés-concerts et écrivit toute une série d'opérettes : aux Folies-Bergère *les Brioches du Doge* (1872), avec M. W. Busnach, musique de M. F. Demarquette; *le Valet de chambre de Madame* (1872) musique de M. O. Métra; aux Bouffes : *la Rosière d'ici* (1873), musique de M. L. Roques, *la Leçon d'amour* (1873), musique de M. P. Wachs, *Mariés depuis midi* (1874), avec M. W. Busnach, musique de M. G. Jacobi; aux Menus-Plaisirs : *la Liqueur d'Or* (1873), avec le même collaborateur, musique M. L. de Rilly, pièce interdite après la neuvième représenation; à l'Athénée, avec Clairville : *De Bric et de Broc, Boum! voilà!* (1876); à la Renaissance, *Kosiki* (1876), avec M. Busnach, musique de M. Charles Lecocq. Ces trois dernières bouffonneries eurent plus de cent représentations consécutives M. Liorat a donné depuis *le Pont d'Avignon* (Bouffes, 3 actes, 1878), musique de M. Ch. Grisart et avec M. Henri Bocage, *le Petit abbé* (Vaudeville, 1 acte, 1879), musique du même.

LIOUVILLE (Joseph), savant français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Saint-Omer, le 24 mars 1806, fit de brillantes études à l'École polytechnique, de 1825 à 1827. Classé, à sa sortie, dans les ponts et chaussées, il renonça aux carrières qui lui étaient ouvertes, pour se consacrer aux sciences exactes et aux mathématiques transcendantes. En 1831, il entra dans l'enseignement public, devint professeur à l'École polytechnique, et fut chargé, six ans plus tard, du cours de mathématiques au Collége de France et de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences. Il a été nommé membre titulaire du Bureau des longitudes le 26 mars 1862. Après la révolution de Février, M. J. Liouville, connu par ses idées indépendantes, fut élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée constituante, le second sur onze, par 96667 suffrages. Il vota avec le parti démocratique modéré, et ne fut pas réélu à la Législative. Admis à l'Académie des sciences, dès 1839, en remplacement de l'astronome Lalande, il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838, promu officier le 13 août 1861 et commandeur le 4 août 1875.

M. J. Liouville est auteur d'un grand nombre de découvertes importantes, exposées dans une

suite de *Notes* et *Mémoires*, dont les titres ne sauraient trouver place ici. Il a donné des éditions estimées des *Œuvres mathématiques* d'Évariste Galois, de la *Géométrie* de Monge, des *Leçons* de Navier; etc. Il a fondé le *Journal des mathématiques pures*, qui se désigne même le plus ordinairement sous le nom de *Journal de M. Liouville*, et a collaboré, en outre, aux principaux recueils scientifiques.

LIOUVILLE (Henri), médecin et homme politique français, député, né à Paris, le 7 août 1837, est le fils de F. Liouville ancien bâtonnier, et le neveu du précédent. Nommé, en 1866, interne des hôpitaux, il se rendit à Amiens, lors de l'épidémie cholérique de cette ville et y obtint une médaille d'honneur. Reçu docteur en médecine en 1870, il alla s'enfermer dans la ville de Toul, la veille même de l'investissement, fut cité à l'ordre du jour par le commandant de place et après la capitulation de cette ville, rejoignit l'armée de la Loire. Chef de laboratoire à l'Hôtel-Dieu en 1872, agrégé de la Faculté en 1875, il devint, la même année, médecin des hôpitaux, attaché au bureau central. Aux élections générales du 20 février 1876, M. Liouville, dont la famille est originaire du département de la Meuse, se porta, comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Commercy. Il eut pour concurrent M. Buffet, alors ministre de l'intérieur, et soutenu énergiquement par toute l'administration. Il fut élu par 10,596 voix, contre 8,365 obtenues par son concurrent. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine, avec lequel il vota. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant, par 11,252 voix, contre 8,484 données au candidat officiel et monarchiste. Il représente le canton de Commercy au conseil général de la Meuse.

On a de M. Liouville, ses thèses de doctorat et d'agrégation : *De la Généralisation des anévrismes miliaires* (1871, in-8) ; *De l'Abus en thérapeutique* (1875, in-8) ; puis un grand nombre de notices dans les recueils spéciaux et dans les *Mémoires* de diverses sociétés médicales dont il est membre.

LIPPE (maison de), famille princière allemande, qui comprend les deux lignes souveraines de LIPPE et de SCHAUMBOURG-LIPPE; à la première se rattachent les branches héréditaires de LIPPE-BIESTERFELD et de LIPPE-WEISSENFELD.

LIPPE (Gunther-Frédéric-Waldemar, prince DE), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 18 avril 1824, a succédé à son frère Léopold, le 8 décembre 1875. Il s'est marié le 9 novembre 1858 à la princesse Sophie de Bade. Il a deux frères et trois sœurs; l'aîné *Émile Hermann*, né le 24 juillet 1829, est son héritier présomptif.

Le chef actuel de la ligne souveraine de SCHAUMBOURG-LIPPE est le prince *Adolphe*-George, né le 1er août 1817. Il a succédé, le 21 novembre 1860, à son père, le prince *George*-Guillaume. Lieutenant général à la suite des armées prussienne et hanovrienne, et propriétaire du 2e bataillon de chasseurs hanovriens, il a épousé le 25 octobre 1844, *Hermine* de Waldeck et Pyrmont, dont il a eu deux filles et quatre fils.

LIPPINCOTT (Sara-Jeanne CLARKE, dame), femme de lettres américaine, plus connue sous le nom de *Grace Greenwood*, et née à Pompey (New-York), le 23 septembre 1823. Élevée à Rochester, elle suivit son frère à New-Brighton, dans la Pensylvanie et collabora à divers journaux et revues. En 1853, elle épousa M. Lippincott, de Philadelphie, visita depuis l'Europe à plusieurs reprises et y fit un séjour assez prolongé.

On cite de mistress Lippincott : *Histoire de mes favoris* (Hist. of my Pets, 1850) ; *Poèmes* (Poems, 1851); *Souvenirs de mon enfance* (Recollections of my childhood, 1851) ; *Aventures et mésaventures d'un voyage en Angleterre* (Haps and mishaps of a tour in England, 1853) ; *Tragédie de la forêt et autres contes* (Forest trag. and other tales, 1855) : *Histoires et légendes de voyage* (Stories and legends of travel, 1858) ; *Contes de divers pays ; Histoires et scènes de France et d'Italie* (Stories of many Lands, etc. 1867); *Souvenirs de cinq années* (Records of five Years, 1867); *Vie nouvelle dans de nouveaux pays* (New life in new lands, 1873), etc.

LIPSIUS (Richard-Adalbert), théologien allemand, né à Gera le 14 février 1830, fit ses études dans l'institution de son père, pédagogue distingué, puis suivit les cours de théologie à l'université d'Iéna. Professeur à Leipzig en 1859, il fut appelé, en 1861, à l'université de Vienne, et fit partie, en 1864, du synode, qui élabora la nouvelle constitution libérale de l'église protestante. L'année suivante, il passa à Kiel et en 1871 à Iéna.

Parmi les ouvrages de M. Lipsius, nous citerons : *De Clementis Romani epistola ad Corinthios priore* (Leip. 1855); *le Gnosticisme* (der Gnost. Ibid. 1860); *Chronologie des Évêques de Rome, dans les trois premiers siècles* (Chron. der roem. Bischoefe der drei ersten Jahrhunderte, Kiel 1869); *les Actes de Pilate* (Pilatus-Acten, Ibid. 1871) ; *Dissertations théologiques* (Theol. Streitschriften Ibid. 1871); *Origines de la légende de saint Pierre à Rome* (Quellen der röm. Petrussage, Ibid. 1871); *Sources de l'histoire des plus anciens hérésiarques* (die Quellen der ältesten Ketzergeschichte, Leipzig, 1875); *Traité de dogmatique évangélique protestante* (Lehrbuch der Evangelischen-prot. Dogmatik, Brunswick, 1876), etc.

LISBONNE (Eugène), homme politique français, député, né à Nyons (Drôme), le 2 août 1818, s'établit avocat à Montpellier, et fut nommé, en 1848, procureur de la République à Béziers. Révoqué après l'élection du président, il protesta contre le Coup d'État du 2 décembre 1851. [illegible] arrêté, et déporté, sans jugement, en Algérie. De retour à Montpellier, il reprit sa place au barreau, y acquit bientôt une grande notoriété. Il combattit l'Empire et contribua, par son influence à l'élection de M. Ernest Picard à Montpellier, aux élections de mai et de juin 1869. Nommé préfet de l'Hérault, le 6 septembre 1870, son déplacement ayant été demandé par les représentants monarchistes du département, il refusa la préfecture de l'Isère, qui lui fut offerte, donna sa démission le 23 avril 1871, et fut élu, en octobre de la même année, conseiller général pour le 2e canton de Montpellier. Il lutta énergiquement contre les préfets du gouvernement de l'ordre moral et soutint, comme président du conseil général, les prérogatives de l'assemblée départementale. Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua avec [illegible] voix; il fut élu député, le 20 février, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Montpellier, par 10,914 voix, sur 12,628 votants. Il ne tarda pas à occuper dans la majorité de la Chambre une place importante et fut chargé de plusieurs rapports. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, [illegible]

sèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu le 14 octobre suivant, par 11,848 voix, contre 10,055 obtenues par le candidat officiel et légitimiste.

LISCH (Georges-Chrétien-Frédéric), historien et archéologue allemand, né au Vieux-Strelitz (Mecklembourg), le 29 mars 1801, fit ses études aux universités de Rostock et de Berlin et fut d'abord instituteur privé, puis professeur au gymnase de Schwerin. Nommé en 1834 archiviste du Mecklembourg, il fonda, l'année suivante, la Société d'histoire et d'archéologie de ce pays, et fut chargé plus tard de l'inspection des bibliothèques et des collections archéologiques. En 1848, il proposa une réunion générale des sociétés d'histoire et d'archéologie, allemandes, qui tint son premier congrès, à Dresde, en 1852 et décida la fondation du musée germanique à Nuremberg. Conservateur des monuments historiques du Mecklembourg, il fut nommé, en 1870, conseiller-archiviste intime.

Outre des notices historiques sur les principales familles mecklembourgeoises, on cite de M. Lisch : *Études de linguistique générale comparée* (Beiträge zur allgemeinen vergleichenden Sprachkunde, Berlin 1826); *Histoire de l'imprimerie dans le Mecklembourg jusqu'en* 1540 (Geschichte der Buchdruck. in Meckl. bis zum Jahre 1540) Schwerin 1833); *Constructions lacustres du Mecklembourg* (Pfahlbauten in Meckl. Ibid. 1865-1867). Il a continué le grand ouvrage archéologique de Schroeter : *Friderico-Francisceum*.

LISKENNE (François-Charles), littérateur français, né à Nantes, le 12 octobre 1795, fit les dernières campagnes du premier Empire, devint officier, puis, mis à la retraite par la Restauration, collabora aux journaux de l'opposition. Il a été décoré le 1 mai 1840.

On cite de M. Liskenne : *Lettres à Palmyre sur l'astronomie* (1824, in-8; 2e édit., 1828); *Résumé de l'histoire des Jésuites* (1825, in-8); *Histoire de Louis XI* (1830, 2 vol. in-8); *Bibliothèque historique et militaire* (1839-1857, 7 vol. in-8, atlas), avec M. Sauvan : *Atlas des principales batailles de la République et de l'Empire* (1853, in-4); *Crécy, Poitiers, Azincourt et Waterloo* (1855, in-8), parallèles historiques, etc.

Son frère, M. Louis LISKENNE, né à Nantes, le [illegible] mars 1799, ancien inspecteur de la salubrité à Paris, a publié plusieurs ouvrages grecs ou latins et collaboré à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke. — Il est mort à Paris, le [illegible] avril 18[illegible]3.

LISSAGARAY (Prosper-Olivier), journaliste français, né à Auch (Gers), en 1839, fit de bonnes études au collège de sa ville natale, et partit ensuite pour visiter l'Amérique. En 1864, il créa les conférences de la rue de la Paix, qui obtinrent, dès leur début, un très remarquable succès. Il fonda peu après la *Revue des cours littéraires*, qui fut assez répandue dans le quartier des Écoles. Il collabora plus tard à l'*Avenir du Gers*, puis à la *Réforme* de Paris, et fut poursuivi pour délits envers le gouvernement impérial. Dans un duel acharné avec son cousin, M. Paul de Cassagnac, il reçut une blessure grave. Les circonstances qui amenèrent ce duel et les polémiques qui le précédèrent eurent un grand retentissement. Au mois de mai 1870, il fut condamné à un an de prison et 2000 francs d'amende à la suite de discours prononcés dans les réunions publiques.

Après la révolution du 4 septembre, M. Lissagaray fut envoyé en province par le gouvernement de la Défense nationale, et pendant la guerre, nommé général de division avec mission d'organiser les camps d'instruction. Lors de l'insurrection du 18 mars 1871, il fit paraître un journal, l'*Action*, qui eut trois numéros dans lesquels il demanda la suppression « sans phrase » de tous les journaux qui faisaient de l'opposition à la Commune, suppression décrétée le 19 mai suivant. Le 16, il avait repris le *Tribun du peuple*, déjà publié pendant le siége, et qui parut jusqu'au 24 mai, alors que les troupes régulières étaient déjà depuis deux jours dans Paris. Le dernier numéro contenait un article de M. Lissagaray, imprimé en gros caractères, et poussant à la résistance à outrance, qui se terminait par ces mots : « Au feu, maintenant ! Il ne s'agit plus de crier : Vive la République ! mais de la faire vivre. ». M. Lissagaray parvint à gagner l'Angleterre. Au mois de janvier 1873, il envoya à M. de Pont-Jest, rédacteur du *Figaro*, au sujet d'un article contre les réfugiés français à Londres, une provocation qui resta sans effet. Le mois suivant, il adressait à M. de Rességuier, membre de l'Assemblée nationale, une lettre tendant à rectifier certains points de l'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale dans le sud-ouest de la France. Il ne fut pas compris dans l'amnistie de 1879.

Outre une conférence qui fit beaucoup de bruit : *Alfred de Musset devant la jeunesse* (1864, br. in-8°), M. Lissagaray a publié : *Jacques Bonhomme*, entretiens de politique primaire (1870, in-18) ; *les Huit journées de mai derrière les barricades* (Bruxelles, 1871, in-18).

LISSAJOUS (Jules-Antoine), physicien français, né à Versailles, le 4 mars 1822, entra à l'École normale supérieure en 1841, fut reçu, agrégé en 1847 et docteur ès sciences en 1850. Professeur de physique au Lycée Saint-Louis, il fut nommé, à la fin de 1874, recteur de l'Académie de Chambéry et passa, en la même qualité, à celle de Besançon, le 17 septembre 1875. Il fut admis à la retraite le 10 novembre 1879. Auteur d'importants travaux sur l'acoustique, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 23 juin 1879. M. Lissajous a été promu officier de la Légion d'honneur, le 10 décembre 1872.

Parmi ses mémoires insérés dans les *Annales de chimie et de physique*, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans d'autres recueils, nous citerons : *Sur la Position des nœuds dans les lames qui vibrent transversalement ; Note sur l'élévation progressive du diapason des orchestres depuis Louis XIV jusqu'à nos jours et la nécessité d'adopter un diapason normal et universel ; Note sur un appareil simple pour constater l'interférence des ondes sonores ; Moyen de mettre en évidence le mouvement vibratoire des corps ; Étude optique des mouvements vibratoires ; Observation d'un soleil bleu ; Note sur l'étincelle d'induction*, etc.

LISZT (François), célèbre pianiste et compositeur hongrois, est né à Raiding, le 22 octobre 1809 ou 1811. Son père, employé dans l'administration des biens du prince Esterhazy, qui cultivait lui-même la musique, voulut tirer parti de ses dispositions précoces, et le mit à six ans au piano. Mais dès lors se manifesta chez l'enfant cette sensibilité maladive qui a influé sur son caractère et sur la conduite de toute sa vie. La lecture passionnée de *René* en fut le premier symptôme, et lui fournit un nouvel aliment. A neuf ans, il donna un premier concert et ses parents commencèrent à le promener en Allemagne. A Presbourg, il trouva deux grands seigneurs qui lui assurè-

rent, pendant six ans, une pension de 600 florins pour continuer ses études. Il reçut dix-huit mois, à Vienne, les leçons de Czerny, et fit des progrès miraculeux. Dès l'abord, il dédaigna comme trop facile la musique de Clementi, et ne trouva bientôt plus de difficultés dans Hummel et Beethoven. Après un brillant concert à Vienne, ses parents l'emmenèrent à Paris (1823); mais le jeune étranger ne put entrer au Conservatoire, malgré les recommandations de M. de Metternich. Il s'en consola en donnant des concerts à l'Opéra, et quelques mois après on ne parlait plus que du « petit Liszt. » Cependant il travaillait sans cesse, et la sévérité assez despotique de son père le condamnait à jouer tous les jours douze fugues de Bach, et à les transposer dans tous les tons. De 1824 à 1825, il obtint à Londres et à Paris de véritables triomphes.

C'est alors qu'il composa son opéra, ***Don Sanche ou le Château des Amours*** (1825), que la jeunesse et la célébrité de l'auteur firent écouter avec indulgence. Élève de Salieri, à Vienne, et de Paër, à Paris, il prit ensuite dans cette dernière ville des leçons de composition de Reicha; mais elles furent interrompues tout à coup par un accès de dévotion mystique, que des voyages guérirent, mais qui ne fut pas le dernier. Après la mort de son père, qui lui rendit l'indépendance, il travailla pendant six mois dans la retraite, et reparut avec plus d'éclat. Une maladie, dont la convalescence dura deux années, le replongea dans la plus austère dévotion. En juillet 1830, il écrivit une ***Symphonie révolutionnaire*** qui resta inédite. Puis, tout à coup, il reprit les allures du monde, et redevint le brillant pianiste d'autrefois. Toute l'Europe admira sous ses doigts les œuvres de Bach, de Haendel, de Beethoven et de Weber. Nommé maître de chapelle à Weimar, en 1848, il conduisit son orchestre avec la passion et la chaleur qui le caractérisaient comme virtuose.

Depuis, M. Liszt, vivant dans la retraite, a fait de longs séjours à Rome et quelques voyages en France. On a beaucoup parlé, en 1861, de son projet de mariage avec la princesse Wittgenstein, mariage auquel la cour de Rome s'opposa, après l'avoir autorisé. A cette époque, il fut nommé chambellan du grand-duc de Saxe-Weimar. On fit courir plus tard le bruit de son entrée dans un couvent, et il écrivit, de Rome, en juin 1864, une lettre pour le démentir; mais l'année suivante, il entra positivement dans les ordres ecclésiastiques, et le 25 avril, la tonsure cléricale lui fut conférée par Mgr de Hohenlohe, son ami, dans la chapelle du Vatican. Sans renoncer à l'art, l'abbé Liszt s'est plus spécialement enfermé depuis dans la musique religieuse. Il a fait exécuter des messes, et organisé des concerts dont le produit était affecté à des œuvres catholiques. C'est ainsi qu'en juin 1869, les journaux annonçaient encore qu'il remettait au pape 20 000 francs provenant d'un concert donné à Ratisbonne. Il a eu deux filles, dont l'une, mariée à M. Émile Ollivier, est morte depuis, et dont l'autre a épousé, en secondes noces, le maestro Richard Wagner. Décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845, le célèbre artiste a été promu commandeur en 1861, sans avoir passé par le grade d'officier.

M. Liszt a été regardé comme le plus habile et le plus original des pianistes. Les difficultés n'étaient rien pour lui, et son exécution n'était souvent qu'une suite de tours de force. On l'a appelé le Paganini du piano. Il savait pourtant se livrer aussi à des improvisations ravissantes, et couvrir un thème connu de brillantes broderies. Mais, avec plus de fougue que de grâce, plus de puissance que de goût, il ne préservait pas toujours son talent de l'inégalité, de la bizarrerie.

Outre l'opéra déjà cité, M. Liszt a écrit des compositions pour le piano, des *Fantaisies* sur les opéras des maîtres, sur *la Clochette* de Paganini, etc. : elles n'étaient abordables qu'à leur auteur. Comme œuvres plus considérables, il faut citer, à partir de 1855, douze partitions d'orchestre, sous le titre de *Poëmes symphoniques* (*Mazeppa*, *Préludes*, etc.); les grandes symphonies de *Faust*, de *la Divine comédie*, et, depuis son entrée dans les ordres, de grandes *Messes*, solennellement exécutées dans les églises de Hongrie, d'Allemagne ou de France (Saint-Eustache, mars 1866), et plus voisines de la manière bruyante de Wagner que du sentiment religieux des anciens maîtres, etc.

M. Liszt, qui s'est aussi distingué comme critique, a soutenu, dans la *Gazette musicale*, une polémique sur M. Thalberg, et a publié des brochures : *Dissertation sur Chopin; Tanhaeuser et Lohengrin de R. Wagner* (Leipzig, 1854, en français; Cologne, 1852, en allemand); *la Fondation Gœthe à Weimar* (Ibid, 1851); *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (Paris, 1859), et divers articles sur la littérature et sur l'art.

LITOLFF (Henri), pianiste et compositeur, né à Londres, le 6 février 1818, d'un père français et d'une mère anglaise, vint de bonne heure sur le continent et eut une jeunesse toute remplie d'épreuves et de malheurs. Marié en France, à dix-huit ans, il se fit maître de piano dans une petite ville de province, perdit coup sur coup sa femme et ses enfants, et vint à Paris en 18[illegible]. Il parcourut ensuite l'Allemagne, la Pologne, la Hollande, la Belgique, où il reçut des leçons de M. Fétis, et trouva enfin un asile auprès du duc de Saxe-Gotha, qui le prit pour maître de chapelle. A la fin de 1857, il revint à Paris, où il donna une série de brillants concerts. Après un second mariage contracté en Allemagne et dissous par le divorce, il épousa en troisièmes noces une demoiselle de La Rochefoucauld (18[illegible]). A la fin de 1869, il essaya d'organiser à Paris une Société de concerts de l'Opéra, qui n'eut qu'une ou deux réunions.

M. Litolff a plusieurs fois abordé la scène, en écrivant la musique d'opéras-comiques et même d'opérettes : outre *Nahel*, joué au Kursaal de Bade en 1863, il a fait représenter à Paris, aux Folies-Dramatiques, *la Boîte de Pandore* (18[illegible]) qui n'eut que quelques représentations, et *Héloïse et Abélard* (1872), qui obtint une vogue prolongée. Après avoir composé pour le Châtelet la musique d'une féerie, *la Belle au bois dormant* (1874), il ne fut pas plus heureux quand il donna aux Folies *la Fiancée du roi de Garbe* (octobre 1874) et aux Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles, *la Mandragore* (janvier 1876). La même année, M. Litolff accepta les fonctions de chef d'orchestre dans un café-concert des Champs-Élysées et à Frascati.

Cet artiste, dont les œuvres se font [illegible] par les idées, le sentiment, [illegible] qui ne nuit pas à la clarté, a [illegible] des *Ouvertures*, des *Symphonies* et des [illegible] tos. Comme pianiste, il appartient, par [illegible] de l'effet, à l'école pittoresque, et sacrifie [illegible] tiers la pureté classique à la fantaisie.

LITTRÉ (Maximilien-Paul-Émile), [illegible] philologue français, membre de l'Inst[illegible] teur, né à Paris, le 1er février 1801, fit [illegible] brillantes, et obtint diverses nominations [illegible] concours. Ayant embrassé l'étude de [illegible] il fut reçu, au concours, interne des hôpitaux, [illegible] poussa pas plus avant la pratique et [illegible] prendre le grade de docteur, pour se livrer à [illegible]

recherches de philologie et d'histoire sur l'art médical. Il s'y prépara par de fortes études de langue et de littérature et aborda le grec, le sanscrit, l'arabe et les principaux idiomes anciens et modernes. Il y eut peu de connaissances humaines auxquelles il restât alors étranger.

En même temps que M. Littré prenait une part active à la rédaction de divers journaux et recueils littéraires, il préparait une édition et une traduction des *OEuvres d'Hippocrate* (1839-1861, 10 vol. in-8), publication qui, dès le début, fut jugée comme un travail assez remarquable pour lui ouvrir, le 22 février 1839, les portes de l'Académie des inscriptions.

M. Littré qui partageait les opinions démocratiques, et s'était distingué parmi les combattants de Juillet, entra plus tard à la rédaction du *National*, dont il resta, jusqu'en 1851, l'un des principaux rédacteurs. Lorsqu'Aug. Comte proposa, sous le nom de *philosophie positive*, une nouvelle doctrine philosophique et sociale, M. Littré, séduit par le caractère scientifique et systématique de cette doctrine, l'embrassa avec ardeur, et en fit, sous le titre *d'Analyse raisonnée du cours de philosophie positive* (1845, in-8), un résumé lucide et habile. Il accueillit la révolution de 1848 comme l'avènement de ses opinions; mais, bientôt détrompé, il se retira de la politique active au mois d'octobre 1848, résignant même les fonctions de conseiller municipal de la ville de Paris, fonctions non salariées, et les seules qu'il eût jamais acceptées. Il avait aussi refusé la décoration de la Légion d'honneur, qui lui fut offerte, sans plus de succès, en 1876.

Rentré dans la vie d'étude, M. Littré reprit le cours de ses recherches sur la médecine, tout en se livrant à des travaux sérieux sur l'histoire de la langue française. Déjà maître de notre vieil idiome, il avait publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a fourni, à diverses époques, d'autres études aussi ingénieuses que savantes, un article intitulé : *la Poésie homérique et l'ancienne poésie française* (1er juillet 1847), et qui fit sensation : il y tentait la traduction du premier chant de l'*Iliade* en style des trouvères.

L'Académie des inscriptions le choisit, en 1844, pour faire partie, en remplacement de Fauriel, de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, et il fût un des auteurs des tomes XXI, XXII, XXIII. En 1854, désigné au choix du ministre, comme rédacteur du *Journal des savants*, il a fourni depuis à ce recueil de nombreux articles.

Le travail capital de M. Littré est le *Dictionnaire de la langue française*, contenant, outre les renseignements ordinaires des dictionnaires français, des exemples de chacun des sens des mots, avec l'indication précise des sources, c'est-à-dire des auteurs et des ouvrages classiques, puis l'historique de l'emploi de chaque mot dans les monuments antérieurs au XVIIe siècle. Préparé depuis 1844, il commença à paraître en 1863, et fut poussé avec une telle rapidité qu'en dépit des événements de 1870-1871, il put être achevé au mois de décembre 1872 (4 vol. gr. in-4 à 3 col.). Il a été complété depuis par un *Supplément* (1877, gr. in-4) et il en a été extrait par M. Beaujean, le principal collaborateur de l'illustre savant, deux abrégés (in-8 et in-18) qui sont devenus promptement populaires. Ce bel ouvrage qui a donné à la langue française son véritable thesaurus, si longtemps attendu, n'empêcha pas, en 1863, l'Académie française de repousser l'auteur, dont M. Dupanloup venait de dénoncer publiquement les doctrines comme immorales et impies. Depuis, sa candidature fut proposée encore plusieurs fois par les journaux, notamment en 1867, après la mort de M. de Barante, mais elle ne fut pas soutenue par lui-même, ni accueillie par l'Académie.

Au mois de janvier 1870, il publia dans la *Philosophie positive*, revue qu'il avait fondée en 1867 avec M. G. Wyrouboff, une importante étude sous ce titre : *Des Origines organiques de la morale*. Reproduit par *la Morale indépendante* et les divers recueils philosophiques de Paris, cet article fit sensation et fournit de nouveaux arguments aux théoriciens catholiques qui accusaient M. Littré d'athéisme. Trois mois après, il soutenait Mme veuve Comte dans son procès contre les exécuteurs testamentaires de son mari, et s'opposait à la publication des dernières œuvres d'Auguste Comte, comme indignes de lui. Au moment de l'investissement de Paris, ses amis l'obligèrent, à cause de son âge, à quitter la capitale. Il fut nommé en province, par M. Gambetta, professeur d'histoire et de géographie à l'Ecole polytechnique (7 janvier 1871). Le 8 février suivant, il fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le trente-troisième sur quarante-trois, par 87 868 voix sur 328 970 votants, et, lors du renouvellement des Conseils généraux, élu membre du Conseil général de la Seine, pour le canton de Saint-Denis (15 octobre) et en fut nommé vice-président. Dans la séance du 30 décembre 1871, M. Littré fut enfin élu à l'Académie française, en remplacement de M. Villemain, par 17 voix contre 9 données à M. Saint-René Taillandier et 3 données à M. de Viel-Castel. A cette occasion, M. Dupanloup, qui, cette fois encore, avait fait les plus grands efforts pour provoquer un échec, crut devoir donner avec éclat sa démission d'académicien. Cette protestation inattendue, blâmée par l'opinion publique, et qui ajouta à la popularité du candidat, trouva un écho dans le discours par lequel M. de Champagny répondit au récipiendaire (5 juin 1873).

A l'Assemblée nationale, M. Littré prit place à gauche et vota constamment avec la minorité républicaine, sans prendre d'ailleurs jamais la parole, même pour répondre aux attaques dont ses doctrines et celles qu'on lui attribuait furent plusieurs fois l'objet à la tribune. Au mois d'avril 1873, il protesta par une lettre adressée au *Temps* contre la candidature de M. Barodet. Le 15 décembre 1875, il fut élu sénateur inamovible, au sixième tour de scrutin, par 343 voix sur 681 votants. La même année, il avait été reçu avec éclat franc-maçon par le Grand-Orient de France (juillet). A l'occasion de l'anniversaire de son initiation, il prononça un discours empreint d'un remarquable esprit de tolérance : « L'indifférence de la science, dit-il, est absolue. Cela rend d'autant plus sensibles les coups qu'elle porte sans le vouloir et sans y songer, et son influence sur les modifications de l'état social s'en accroît. »

Parmi les travaux exclusivement scientifiques de M. Littré, il faut citer une brochure sur *le Choléra oriental* (1832), publiée avant l'invasion de ce fléau à Paris, sa collaboration au *Journal hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, la création, avec M. Dezeimeris, de *l'Expérience*, revue (1837-1846, 14 vol. in-4), et la refonte, avec M. Ch. Robin, du *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie*, etc. de Nysten; un jugement du tribunal civil de la Seine, en date du 27 février 1866, rendu à la requête de Mme Ve Nysten, prescrivit la suppression, à partir de la 12e édition inclusivement, du nom de son mari, en raison de la trop grande différence que présentaient les doctrines du premier rédacteur et celles de MM. Littré et Robin. Cette con-

damnation accrut encore le succès du livre. A cette série de travaux se rattache la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline l'ancien (1848, 2 vol. in-8) pour la collection des classiques latins de M. Nisard.

Comme philologue, M. Littré a donné une *Histoire de la langue française* (1862, 2 vol. in-8) et une traduction de l'*Enfer* du Dante en langue d'oil du XIV[e] siècle et en vers (1879, in-18). La plupart de ses articles de journaux et de revues, concernant la linguistique, les sciences naturelles et l'histoire, etc. ont été réunis sous les titres de : *Médecine et médecins* (1871, in-8), *la Science au point de vue philosophique* (1873, in-8); *Littérature et histoire* (1875, in-8); *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine* (1876, in-8), etc.

Bien que séparé, depuis la mort d'Auguste Comte d'une partie de ses disciples, M. Littré n'a jamais cessé de propager, en les interprétant, les doctrines de ce philosophe. Outre le résumé cité plus haut, on lui doit encore : *Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés*, etc. (1849, in-8); *Conservation, révolution et positivisme* (1852, in-18); *Paroles de philosophie positive* (1859; in-8); *Auguste Comte et la philosophie positive* (1863, in-8), etc.

Citons enfin de cet infatigable travailleur une traduction très estimée de la *Vie de Jésus* de Strauss (1839, 2[e] édition, 1853), et une édition des *Œuvres complètes* d'Armand Carrel, en collaboration avec M. Paulin (1857, in-18).

LITTROW (Karl-Louis DE), savant allemand fils aîné du célèbre astronome de ce nom, né à Kasan, le 18 juillet 1811, fit d'excellentes études, sous la direction de son père, et lui fut adjoint comme sous-directeur de l'observatoire de Vienne. En 1842, à la suite de travaux remarquables sur la révolution de Vénus et sur les éclipses, il en devint lui-même directeur. Il a collaboré à la réédition du *Dictionnaire physique* (Physikalisches Woerterbuch) de Gehler, et dirigé les *Annales de l'Observatoire de Vienne* (Annalen der wiener Sternwarte), une des plus savantes collections du monde. En 1847, il fut chargé, avec M. Struve, de représenter l'Autriche au congrès austro-russe de trigonométrie, et, en 1850, il concourut à la création des écoles d'instruction professionnelle supérieure. — M. Littrow est mort à Vienne, le 16 novembre 1877.

Son frère, M. Henri DE LITTROW, né à Vienne, le 26 janvier 1820, capitaine dans la marine autrichienne, s'est fait connaître par des poésies et des articles politiques dans divers journaux.

LIVERANI (Francesco), prélat italien, né à Castel-Bolognèse en 1823, et filleul du pape Pie IX, fut successivement reçu dans le patriciat de Sinigaglia, élève de l'Académie des nobles ecclésiastiques de Rome, chanoine de Sainte-Marie *in via lata*, puis de Sainte-Marie-Majeure, auditeur de rote pour la province de Ravenne et protonotaire apostolique. Savant distingué et théologien habile, il a écrit plusieurs ouvrages estimés sur l'histoire ecclésiastique. Toutefois il dut sa célébrité moins à ses travaux qu'à l'attitude qu'il prit dans la question du pouvoir temporel de la papauté. En 1861, défendant le P. Passaglia attaqué par les feuilles ultramontaines, il déplorait les malheurs du Saint-Siège, en rejetant la responsabilité sur le parti de la violence cléricale, qu'il appelait une race de vipères, et accusait l'entourage du pape d'iniquité, d'intrigues et d'immoralité. Peu après, il publia à Florence, *la Papauté, l'Empire et le Royaume d'Italie*, mémoire adressé à M. de Montalembert, et dont la hardiesse fit une profonde sensation. Pendant que ce livre qui dévoilait une foule de détails ignorés sur l'administration intérieure du Saint-Siège, condamnait le pouvoir temporel, et engageait Pie IX à se rapprocher du roi d'Italie, se répandait à profusion dans Rome, l'auteur, par ordre du saint-père, était rayé de la liste des prélats domestiques et des protonotaires apostoliques; le chapitre de Sainte-Marie-Majeure prononçait son expulsion sous prétexte de non-résidence, et il était assigné à comparaître dans l'espace de deux mois, pour se rétracter, sous peine d'être privé de son canonicat et de sa prébende. En vain le prélat protesta contre ces mesures exceptionnelles et demanda à être jugé selon les formes des lois canoniques. Il quitta alors la Toscane et se retira près du lac de Bracciano, chez un ami, où, dans un nouvel écrit intitulé : *Douze ans de règne*, il exposa plus méthodiquement les abus les plus évidents de l'administration du cardinal Antonelli. Le 30 septembre de la même année, il écrivit au cardinal Marini, pour l'engager à tenter de nouveau, entre le saint-père et le roi d'Italie, une réconciliation basée sur l'abandon du pouvoir temporel. Il vécut depuis dans la retraite et collabora depuis 1870, par des travaux de linguistique, à la *Revista Europea*.

LIVET (Charles-Louis), littérateur français, né à Château-la-Vallière (Indre-et-Loire), le 10 janvier 1828, fit ses études à Angers et vint les compléter à Sainte-Barbe. Voué d'abord à l'instruction, il s'établit chef d'institution, en 1848, à Nantes, d'où il revint à Paris pour se consacrer aux travaux littéraires. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

Auteur de nombreux articles de critique dans le *Moniteur* et le *Constitutionnel*, M. Livet a donné des éditions estimées du *Dictionnaire des précieuses* (2 vol. in-16), de la *Fameuse comédienne* (1876, in-18), de *Élomire hypocondre* (1878, in-18), de *la Muse historique* de Loret dont la publication avait été commencée par MM. Ravenel et de la Pelouze, etc., de l'*Histoire de l'Académie* de Pellisson. Parmi ses publications personnelles nous rappellerons : *la Grammaire française et les grammairiens au seizième siècle* (1859, in-8); *Précieux et précieuses, Caractères et mœurs littéraires du dix-septième siècle* (2[e] année, in-8); *les Intrigues de Molière* (1877, in-8, portr.), etc. Citons à part une réimpression du *Journal officiel* de la Commune avec fac-similé du dernier numéro (1871, in-18).

LIVINGSTONE (David), voyageur anglais, né le 19 mars 1813, à Blantyre (Écosse), et fils d'un marchand de thé, fut placé dès l'âge de dix ans dans une filature de coton, employa ses rares loisirs à étudier, puis alla suivre à Glasgow les cours de langues anciennes, de médecine et de théologie. Dès qu'il eut reçu du collège des médecins de cette ville le grade de licencié, il se fit agréer de la Société des missions de Londres avec l'intention d'aller prêcher l'Évangile en Chine. Empêché par la guerre qui venait d'éclater avec ce pays, il s'embarqua, en 1840, pour l'Afrique méridionale, résida quelque temps au Cap, afin de s'y familiariser avec les idiomes de l'intérieur, et se retira, en 1843, dans la belle vallée de Mabotsa; il en fit le siège de ses travaux religieux, épousa la fille du révérend Moffat et vécut le plus souvent au milieu des Bechuanas, s'accommodant à leurs mœurs et partageant même les fatigues de leurs expéditions guerrières.

Le 1[er] juin 1849, il s'avança pour la première fois vers le nord, et, en compagnie de MM.

ray et Oswell, longea le Zouga, parcourut plus de trois cents milles et atteignit les bords du lac Ngami. Une seconde expédition, entreprise l'année suivante, fut arrêtée par une épidémie. En 1851, il poussa jusqu'à Sebitoane, principale ville du Mékololo, et découvrit une vaste contrée fertile, bien arrosée, coupée de mines, de riches vallées, de lacs et de rivières navigables et habitée par un peuple doux, actif et industrieux. Sa troisième tentative eut encore plus de succès : parti le 8 juin 1852, M. Livingstone arriva, après des fatigues inouïes, à la station portugaise de Saint-Paul de Loanda, située sur la côte occidentale de l'Afrique, y fit une longue et cruelle maladie, et néanmoins se remit en marche, pour traverser le continent dans toute sa largeur au sud; il atteignit Quilimane, sur la côte orientale, au mois de mai 1856. A son retour en Angleterre, il reçut des Sociétés de géographie de Londres et de Paris deux médailles d'or. Il publia les résultats de ses travaux sous le titre de : *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale* (Missionary travels and researches in South Africa; Londres, 1857, in-8, fig.), ouvrage d'un grand intérêt et d'une haute importance, traduit en français par Mme Henriette Loreau (1859, gr. in-8, avec gravures). Il fit depuis cette époque de nouvelles explorations dans l'intérieur de l'Afrique. Dans l'une d'elles, il vit mourir sa femme, qui l'avait rejoint trois mois auparavant : elle succomba, dans le Zambèse, à une fièvre du pays, le 27 août 1862. *La Relation de l'exploration du Zambèze et de ses affluents* (Narrative of an Expedition to the Zambesi and its tributaries; Londres, 1865) a été traduite aussi en français (1866, gr. in-8, grav.).

L'intrépide voyageur, rentré à Londres, dans les derniers jours de juillet 1864, se prépara aussitôt à tenter dans les régions les plus inconnues du continent africain une nouvelle expédition qui devait être encore plus longue et plus périlleuse. Au mois de mars 1867, après plus d'une année de silence et d'incertitude sur son sort, des lettres de Zanzibar annoncèrent sa mort à la Société de géographie de Londres et la nouvelle n'en fut démentie qu'au bout de près de dix mois. Bientôt les relations de M. Livingstone avec l'Europe cessèrent encore une fois, et toute l'année 1868 et la plus grande partie de 1869 s'écoulèrent sans apporter des renseignements sur lui depuis son entrée dans le pays de Cazembe. Avant la fin de l'année, on apprenait qu'il était parvenu, au mois de juillet, entre les degrés 10 et 12 de latitude sud, vers de nouveaux grands lacs, qui paraissaient être les vraies sources du Nil.

Puis le silence se fit de nouveau sur lui. On pouvait le croire perdu, lorsque le reporter d'un journal américain, M. Henry Stanley (voyez ce nom), accepta la mission d'aller chercher ses traces, au cœur même de l'Afrique. Après des difficultés et des péripéties, dont il a donné la relation, M. Stanley rencontra M. Livingstone, au mois de novembre 1871, à Ujiji, dont il avait fait le quartier général de ses explorations des côtes et des cours d'eau tributaires du lac Tanganyka. Ayant reçu de ce visiteur inattendu les objets les plus nécessaires à la continuation de ses recherches, le hardi explorateur, se séparant de lui le [illegible] 1872, retourna à Unyanyembé et reprit l'étude de la région du lac Tanganyka, qu'il explora du Nord à l'Est et de l'Est au Sud, jusqu'à son extrême limite dans cette direction. — C'est au milieu de ces courses qu'il mourut de la dysenterie, dans le village de Chitambo de l'Ilala, [illegible] 1873. De fidèles compagnons de voyage [illegible] à la côte de l'Est son corps, qui fut transporté en Angleterre et déposé, le 18 avril 1874, dans l'abbaye de Westminster, avec tous les honneurs dus au plus persévérant des explorateurs de l'Afrique centrale. M. Livingstone avait été nommé, en son absence et à son insu, membre correspondant de l'Académie des sciences de Paris en février 1869.

Après sa mort, il a été publié en anglais par M. Waller le *Dernier journal du docteur Livingstone, relatant ses explorations et découvertes de 1866 à 1873, suivi du Récit de ses derniers moments*, rédigé d'après le rapport de ses fidèles serviteurs Chouma et Souzy. (The last Journals of David L. in Central Africa, etc.; Londres 1874, 2 vol.) : cet ouvrage a été traduit en français par Mme Henriette Loreau (1875, 2 vol. in-8, 60 grav. 5 cartes). Il faut y rattacher le livre de M. Stanley, intitulé : *Comment j'ai retrouvé Livingstone* (How i found L.; Londres, 1872), également traduit en français. La vie et les travaux de Livingstone ont été résumés pendant les années 1874 1875 dans tous les grands recueils géographiques français et étranger.

LJUNGGREN (Gustave), esthéticien suédois, né à Lund, le 6 mars 1823, étudia à l'université de sa ville natale, fut reçu docteur en philosophie en 1844, professa l'esthétique et l'histoire de la littérature et des arts et devint depuis recteur de l'Université de Lund. Membre de l'Académie suédoise (1865) et de plusieurs sociétés savantes de l'Europe, il a été nommé commandeur de l'ordre de l'Étoile du Nord en 1871.

On cite de lui : *Parallèle entre Winckelmann et Ehrensvärd au point de vue de la philosophie de l'art* (1856), ouvrage qui obtint le grand prix de l'Académie suédoise; *les Principaux systèmes de l'esthétique* (Framställning af de förnämstå Estetiska systemer, 1856-1860, 2 vol. 2e édit. 1869); *Châteaux de la province de Scanie* (Skanska Herregardar, 1859-1862); *l'Art dramatique en Suède jusqu'à la fin du XVIIe siècle* (Svenska Dramat in till slutet a XVII arhundradet, 1867); *Bellmann et les épîtres de Fredman* (1867); *Souvenirs de voyage* (Fran en resa. 1871); *Histoire de la littérature suédoise depuis la mort de Gustave III* (Svenska litterhetens, etc., 1872-1879, t. I-III), et, sous le titre d'*Écrits divers* (Smarre skrifter, 1872), des études sur l'art en France, en Italie et en Allemagne.

LOBE (Jean-Christian), musicien allemand, né à Weimar, le 30 mai 1797, élevé aux frais de la grande-duchesse fut admis, en qualité de violoniste, à la chapelle de la cour, et étudia seul la composition. En 1819 et 1820, il se fit applaudir, comme flûtiste, à Vienne et à Berlin. De retour à Weimar, il y donna son premier opéra : *Witikind* (1821), dont il avait lui-même écrit le libretto, puis *la Cage, le Flibustier* (1830); *la Princesse de Grenade* (1833); *le Domino rose* (1837), qui furent bien accueillis d'abord à Weimar, et ensuite sur les principales scènes de l'Allemagne, et *le Roi et le fermier* (1844), son principal succès. On a encore de lui des *Concertos*, *Variations* et *Fantaisies*.

M. Lobe, après avoir été professeur à l'institut musical de Weimar, passa à Leipzig en 1846, et y dirigea avec distinction pendant deux années *le Journal musical* fondé par Rochlitz, en 1798. Renommé comme savant et comme écrivain, ses principaux écrits sont : *Manuel de composition* (Lehrbuch der mus. Composition; Leipzig, 1850-1860, 3 vol.); *Lettres sur la musique* (Musik. Briefe; Ibid., 1860); un double *Catéchisme du musicien* (Katechismus, etc., Ibid., 3e édit. 1871); *Souvenirs d'un musicien* (Aus dem Leben eines

Musikers. Ibid., 1859); *Consonnances et dissonnances* (Ibid. 1859).

LOCKROY (Joseph-Philippe SIMON, dit), auteur dramatique français, né à Turin, le 17 février 1803, a joué pendant quelque temps la comédie et le drame. Ses débuts littéraires remontent à la Restauration; en 1827, il collabora à une des jolies pièces de M. Scribe, *la Marraine*. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages, en société surtout avec MM. Anicet Bourgeois et Arnould, il a donné aux théâtres de drame : *Catherine II* (1831); *Périnet Leclerc* (1832); *l'Impératrice et la Juive* (1834); *Karl ou le Châtiment* (1835); *la Vieillesse d'un grand roi* (1837); *Marie Rémond* (1839); *la Jeunesse dorée* (1849). A l'Opéra-Comique il a fourni : *le Bon garçon* (1837); *Bonsoir, monsieur Pantalon* (1851); *la Croix de Marie* (1852); *le Chien du jardinier* (1855); au Théâtre-Lyrique, *les Dragons de Villars, la Reine Topaze* (1856), etc.; et aux scènes de genre : *Pourquoi?* (1833); *C'est encore du bonheur* (1834); *le Frère de Piron* (1836); *Passé minuit* (1839), un des meilleurs rôles d'Arnal; *un Duel sous Richelieu* (1840); *les Trois épiciers* (1840); *le Chevalier du guet* (1840); *Charlot et le maître d'école* (1841), un des plus grands succès des Variétés; *l'Extase* (1843); *les Deux compagnons du tour de France* (1845); *Irène, ou le Magnétisme* (1847), etc. En 1855, on lui a attribué une forte part de collaboration dans le drame de *la Conscience*, de M. A. Dumas. Il a signé depuis, avec M. Henri Cogniard, *la Fée Carrabosse*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1859); *Perrinet Leclerc*, en cinq actes, avec M. Bourgeois (Porte-Saint-Martin, 1862); *Ondine*, opéra-comique en trois actes, avec M. Mestepès (Théâtre-Lyrique, 1863), etc. M. Lockroy a été nommé, en 1865, chevalier de la Légion d'honneur.

LOCKROY (Édouard-Étienne-Antoine SIMON, dit), journaliste et député français, né à Paris, le 18 juillet 1838, fils du précédent, fit ses études à Paris, se destina d'abord à la peinture, fut élève de M. Eug. Giraud et de l'École des Beaux-Arts, puis accompagna, comme secrétaire, M. Renan dans son voyage archéologique en Judée et en Phénicie (1860-1864), et prit part, sous les ordres de Garibaldi, à l'expédition de Sicile. De retour en France, il débuta dans le journalisme et écrivit successivement, au *Figaro*, au *Diable à quatre* et enfin au *Rappel*, des articles qui lui valurent une condamnation à quatre mois de prison et 3000 fr. d'amende. Chef d'un bataillon de la garde nationale pendant le siége de Paris, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le quinzième sur quarante-trois, par 134 583 voix sur 328 970 votants, et vota contre les préliminaires de paix. Après le 18 mars, il signa la proclamation des députés de la Seine et des maires de Paris, consentant aux élections municipales fixées au 26 par le Comité central, prit une part active aux tentatives de conciliation, et, dès l'ouverture des hostilités, envoya sa démission de député. Arrêté quelques jours après aux environs de Paris, conduit à Versailles, puis à Chartres, il fut remis en liberté sans jugement au mois de juin 1871. Il fut élu le 23 juillet suivant, au premier tour de scrutin, membre du Conseil municipal de Paris pour le quartier de la Roquette (11ᵉ arrondissement). Rédacteur en chef du *Peuple Souverain*, journal populaire politique à 5 centimes (mai 1872), il fut poursuivi devant la cour d'assises pour un article intitulé : *Mort aux traîtres* (juin), et acquitté; mais quelques jours après, cité en police correctionnelle à la suite d'un bruyant duel avec M. Paul de Cassagnac, il fut condamné, ainsi que son adversaire, à huit jours de prison (juillet). Le 27 mars 1873, il fut encore condamné à un mois de prison et 500 francs d'amende pour un article : *la Libération du territoire*. A la même époque, il fondait, avec M. d'Alton-Shée, un autre journal républicain à 5 centimes, *le Suffrage universel*, qui n'eut qu'une courte durée; puis il rentra au *Rappel*.

Pendant que M. Lockroy subissait sa condamnation, il fut élu, dans une élection partielle (27 avril 1873), représentant du département des Bouches-du-Rhône, à l'Assemblée nationale par 55 830 voix. Il siégea à l'extrême gauche, prit la parole à plusieurs reprises, et notamment dans la discussion du budget de 1874, où il prononça un discours qui souleva de violentes protestations de la majorité. Il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta simultanément dans le 17ᵉ arrondissement de Paris et dans la première circonscription d'Aix; il fut élu à Paris, au premier tour de scrutin, par 10 171 voix et le 5 mars, au scrutin de ballotage à Aix, par 5 396 voix; il opta pour cette circonscription et continua à siéger à l'extrême gauche; il vota l'amnistie pleine et entière, ainsi que toutes les mesures radicales. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après le 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, à Aix, le 14 octobre suivant, par 7514 voix, contre 4801 données à son concurrent monarchiste. Il fut désigné dans une réunion générale des gauches, comme membre du Comité des dix-huit, chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine aux entreprises du cabinet de Rochebouët. Depuis, il réclama encore l'amnistie pleine et entière et, après le vote de la loi sur l'amnistie partielle, en demanda l'application la plus large (mai 1879). Il vota également pour les poursuites des membres du cabinet du 16 mai 1877, et interpella le ministère sur les agissements du clergé, à propos des nouveaux projets de loi sur l'enseignement. Le 3 avril 1877, il a épousé Mme veuve Ch. Hugo.

M. Ed. Lockroy a publié plusieurs volumes, qui se composent surtout de ses articles de journaux : *la Petite guerre. Le Sénatus-consulte* (1869, in-18); *les Aigles du Capitole* (1869, in-18); *A bas le Progrès* (1870, in-18); *la Commune et l'Assemblée* (1871, in-8), *l'Ile révoltée* (1877, in-18), souvenirs de l'expédition de Sicile. On a encore de lui une pochade en un acte : *le Zouave est en bas* (1868).

LOCKYER (Joseph NORMAN), astronome anglais, né à Rugby, le 17 mai 1836, fut quelque temps employé au ministère de la guerre, où il était entré en 1857. Il s'occupa d'études astronomiques [illegible] et ses travaux le firent [illegible] membre de la Société [illegible] Appliquant les découvertes de M. [illegible] l'étude de la constitution physique des [illegible] lestes, il parvint à découvrir [illegible] des protubérances solaires et [illegible] thode pour l'étude journalière de [illegible] (octobre 1868). M. Janssen (voyez ce nom) [illegible] arrivé deux mois auparavant [illegible] résultat et les deux savants [illegible] d'une étroite amitié. Élu membre de la Société royale de Londres en 1869, M. Lockyer [illegible] par le gouvernement britannique [illegible] éclipses de 1870 en Sicile et de 1871 [illegible] Indes. Il avait fait un cours d'astronomie [illegible] versité de Cambridge en 1871 [illegible] en 1874. Élu correspondant de l'Académie [illegible]

sciences le 29 janvier 1875, il fut chargé de diverses missions à l'étranger pour étudier les institutions scientifiques de la France et de l'Allemagne.

On a de M. Lockyer : *Leçons élémentaires d'astronomie* (Elementary Lessons in astronomy, 1873); *Études de physique solaire* (Contributions, etc., 1873); *le Spectroscope et ses applications* (Spectroscope and its applications 1873); *le Premier livre d'astronomie* (Primes book of astronomy, 1874); parmi ses mémoires, nous citerons : *Configuration de la terre et de l'eau sur la planète Mars.*

LOCMARIA (Noël-Marie-Victor DU PARC, comte DE), littérateur français, né à Lorient en 1791, a servi dans la garde royale et donné sa démission après 1830, du grade de lieutenant-colonel d'infanterie. Chevalier de Saint-Louis, le comte de Locmaria a été promu, le 30 octobre 1829, officier de la Légion d'honneur.

Il a écrit : *De l'État militaire en France* (1831, in-8); *les Guérillas* (1834, 2 vol. in-8), roman; *Souvenirs des voyages du duc de Bordeaux* (1846, 2 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1871); une *Histoire du règne de Louis XIV* (1853, 2 vol. in-8), qui est une entière apologie des actes de ce prince; *Marie-Thérèse en Hongrie* (1861, in-18); *la Chapelle Bertrand* (1863, in-18), étude de mœurs; *la Raison des faits* (1873, in-18), etc.

LOEHER (François DE), écrivain allemand, né à Paderborn, le 15 octobre 1818, suivit les cours de droit dans plusieurs universités et fut attaché, de 1841 à 1846, au tribunal de sa ville natale. Il visita une grande partie de l'Europe, puis se rendit aux États-Unis et y réunit les matériaux d'une histoire des Allemands en Amérique. Rentré en Allemagne, il fut élu, en 1848, député à l'Assemblée et fonda en même temps la *Gazette de Westphalie.* Poursuivi et même arrêté pour son opposition au ministère Manteuffel, avec d'autres chefs de partis, il fut jugé, mais acquitté. Il fit aussi partie de la Chambre prussienne de 1849, puis se retira de la vie parlementaire. Appelé à Munich en 1855, comme secrétaire du roi Maximilien II, il fut, en même temps, professeur à l'université; il fut plus tard nommé directeur des archives de l'État et des provinces.

On cite de M. de Loeher un certain nombre d'ouvrages de droit, d'histoire et de circonstance : *Princes et villes du temps des Hohenstaufen* (Fürsten and Staedte zur zeit des H.; Halle, 1846); *le Peuple allemand dans l'histoire du monde* (Des deutschen Volks Bedeutung in der Weltgeschichte, Cincinatti, 1848); *Histoire et situation des Allemands en Amérique* (Geschichte und Zustände der Deutschen in Amerika, Ibid. 1848); *Système du droit provincial prussien* (das System des preuss. Landrechts, Paderborn, 1852); *Pays et peuples de l'ancien et du nouveau monde* (Land und Leute in der Alten und Neuen Welt, Goettingue, 1854-1858, 3 vol.); *Jacquerie en Bavière et son temps* (Jakobaea in Baiern und ihre Zeit, Nördl., 1861-1867), suivi d'un *Supplément* (Munich, 1865-1866); *Comptes avec la France* (Abrechnung mit Frankreich, Hildb. 1870); *Nature et histoire de l'Alsace-Lorraine* (Aus Natur und Geschichte Elsass-Lothringen, Leipzig 1871); *Histoire de la campagne de Paderborn de 1597 à 1604* (Geschichte des Kampfs um Paderborn, Berlin 1874), tableau des efforts des jésuites pour ramener le catholicisme dans ce pays, etc. M. de Loeher a publié aussi des relations de voyages : *Naples et la Sicile* (Neapel und Sicilien, Lübeck, 1864, 2 vol.); *Voyages sur les côtes de la Grèce* (Griech. Kustenfahrten, Ibid. 1876); *Journal de voyage dans les Canaries* (Canarische Reisetage, Ibid. 1876); *les Plages de la Crète* (Kretische Gestade, Ibid. 1877). Il a été chargé par l'Académie des sciences de Munich, dont il est membre, de la publication de la *Correspondance des princes de Bavière* de la seconde moitié du dix-septième siècle.

LOEHN (Anna), femme de lettres allemande, née en 1830, à Naundorf, en Saxe, est fille d'un pasteur protestant qui soigna lui-même son éducation. Elle suivit fort jeune sa vocation dramatique et fut successivement attachée aux théâtres de Leipzig, d'Oldenbourg et de Dresde. Outre le drame d'*Ulysse en Ogygie*, qu'elle publia dès l'âge de seize ans, elle a écrit deux volumes de vers : *Poésies* (Gedichte; 2 édit., Leipzig, 1856), et *Jeanne* (Giovanna; Dresde, 1854), et le drame d'*Iduna* (1854). Elle a aussi traduit de l'italien les *Mémoires* d'Alfieri.

LOENNROT (Élias), philologue finlandais, né le 9 avril 1802, à Sammati, dans le district d'Helsingfors, et fils d'un tailleur de village, entra, en 1820, dans une pharmacie, et fut admis, en 1822, à l'université d'Abo. Promu au grade de docteur en médecine en 1832, il fut nommé médecin du cercle de Cajana (Carélie) et remplit ces fonctions jusqu'en 1853, époque où il fut appelé, comme professeur de langue et de littérature finnoise, à l'université d'Helsingfors. Il consacra une partie de sa vie à parcourir la Finlande, afin de réunir les vieilles poésies populaires et de concourir à la restauration de l'idiome national. Son premier livre, *Kalevala* (Helsingfors, 1835; 2ᵉ édit., 1849, traduit en français par M. Léouzon Le Duc, Paris, 1845, 2 vol. in-8), est une collection de 32 pièces qui forment une espèce d'épopée fabuleuse sur l'Orphée finnois, Waïnamoïnen, le dieu de la poésie, et sur ses aventures avec le forgeron Ilmarinen. Il publia ensuite *Kanteletar* ou *Chants de la harpe* (Helsingfors, 1841, 3 vol.), qui ne contient pas moins de 652 légendes et ballades fort anciennes (traduction allemande, Helsinglors, 1852); des *Proverbes finnois* (Suomen Kansan sanalaskuja 1842), au nombre de 7000; et une *Collection d'énigmes*, familières dans la Finlande et l'Esthonie (Suomen kansan arvoituksia, 1844; 2ᵉ édit., 1852).

On a encore de lui : *Dictionnaire et manuel de conversation suédois-finnois-allemand* (Schwedisch-finnisch-deutsches Wœrter und-Gespraechbuch; Helsinglors, 1847); *De Wæinæmœine, priscorum Fennorum numine* (Abo, 1827); *Sur la Médecine magique des Finnois* (Om Finnarnes magiska Medicin; Helsingfors, 1832); *Sur la Langue des Tschoudes septentrionaux* (Om nordtschudiska Spraket; Ibid., 1853). Il a rédigé *Mehilainen*, journal populaire mensuel, de 1836 à 1840, et donné des Mémoires aux recueils de l'Académie des sciences de Finlande, dont il fut président en 1854.

LOEVE (Guillaume), médecin et homme politique allemand, né à Olvenstedt, près de Magdebourg, le 14 novembre 1814, étudia la médecine à Halle, et s'établit à Calbe. Député au parlement de Francfort en 1848, il appartint à la gauche démocratique et se prononça pour la liberté commerciale et industrielle ainsi que pour la liberté des écoles à l'égard de l'Église. Vice-président de l'Assemblée à Francfort, il fut élevé à la présidence lors de la translation du Parlement à Stuttgard et en dirigea les débats jusqu'à sa clôture, le 18 juin 1849. Condamné à la détention pour avoir voté les « Conclusions » de cette As-

semblée, et cherché par leur exécution à détruire la Confédération, M. Lœwe se réfugia en Suisse, y resta deux ans, et, après avoir visité Paris et Londres, alla en Amérique où il exerça la médecine. Il s'occupa du sort des émigrés allemands et participa à diverses institutions de bienfaisance. Rentré en Allemagne après l'amnistie du 12 janvier 1861, il fut élu député en 1863 et ne cessa depuis de faire partie des assemblées parlementaires. L'un des chefs du parti progressiste, il s'en sépara, en avril 1875, au sujet de la question militaire, constitua avec ses amis le groupe qui prit son nom et continua de faire au chancelier de Bismarck, une opposition modérée, notamment dans sa politique économique (avril-mai 1879).

LOEWE (François-Louis Feodor), acteur allemand, est né à Cassel, en 1816. Membre d'une famille qui a fourni plusieurs artistes dramatiques, il devint en 1847 régisseur du théâtre de Stuttgart. Après avoir joué dans plusieurs autres villes, il déploya, dans les rôles de Leicester, de Posa, de Tasso et d'Hamlet, une énergie savante et contenue, une belle diction et une majesté d'attitudes qui l'ont rendu célèbre. Il s'est aussi fait connaître comme poète lyrique par plusieurs recueils : *les Chansons de Francfort* (Frankfurter Lieder); *Sonnets vénitiens* (Venetianische Sonette). Il a donné en 1855, une édition complète de ses poésies, dont un nouveau volume parut en 1875, à Stuttgart.

LOEWY (Maurice), astronome français, d'origine étrangère, membre de l'Institut, né à Vienne (Autriche), le 15 avril 1833, entra à l'Observatoire de cette ville dont il devint un des élèves les plus distingués. Il ne put toutefois suivre la carrière scientifique dans son pays, à cause de son origine israélite; c'est alors que M. Le Verrier, qui avait remarqué ses travaux, le fit venir à Paris et lui offrit une place d'astronome à l'Observatoire. Il a obtenu des lettres de grande naturalisation en 1864. Lors de la réorganisation de l'Observatoire en 1871, il fut chargé de la section des instruments. Nommé membre du bureau des longitudes au mois d'août 1872, il entra à l'Académie des sciences le 7 avril 1873 en remplacement de Delaunay. Il a été nommé sous-directeur de l'Observatoire le 26 juin 1878. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 7 février 1878.

L'œuvre principale de M. Lœwy est la détermination des longitudes de Vienne, de Berlin, de Marseille et d'Alger par rapport à celle de Paris, selon une méthode nouvelle dont il est l'auteur. Il a publié un certain nombre de *Mémoires* dans les recueils de l'Académie de Vienne d'abord, puis dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Paris, et dans les *Annales* de l'Observatoire, sur la détermination des orbites, des comètes et des planètes et sur d'autres questions d'astronomie mathématique. Il a été en outre chargé des calculs mathématiques dans la publication annuelle du Bureau des longitudes, *la Connaissance des temps*.

LOGEROTTE (Jules-Benoist), député français, est né à Chalon-sur-Saône, le 19 février 1823. Avocat à Louhans, sans passé politique, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans son arrondissement, comme candidat républicain, et fut élu, par [illegible] voix contre [illegible] obtenues par le candidat monarchiste. Il s'inscrivit au groupe de la gauche, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant, par [illegible] voix, sur 14 688 votants. Il est conseiller général de Saône-et-Loire pour le canton de Cuiseaux.

LOISELEUR (Jean-Auguste-Jules), littérateur français, né à Orléans, en 1816, est devenu bibliothécaire de cette ville. Membre du conseil municipal d'Orléans, c'est à son initiative qu'a été due l'érection de la statue équestre de Jeanne d'Arc de M. Foyatier, sur la principale place publique de la ville. M. Loiseleur a été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique, pour les travaux historiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1868.

Il est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et d'érudition : *Résidences royales de la Loire* (1863, in-18, avec vignettes); *les Crimes et les peines dans l'antiquité et dans les temps modernes* (même année, in-18); *les Anciennes institutions de France* (1866); *Problèmes historiques* (1867, in-18); *la Doctrine secrète des Templiers* (1871, in-8); *les Archives de l'Académie d'Orléans* (1872, in-8); *Ravaillac et ses complices* (1873, in-18); *les Points obscurs de la vie de Molière* (1877, in-8), travail considérable et l'un des plus importants qu'on ait publiés sur l'existence du grand poète, etc. Il a autrefois donné au théâtre du Gymnase une comédie, *Lenore*.

LOISON (Pierre), sculpteur français, né à Mer (Loir-et-Cher), en 1821, suivit l'atelier de David d'Angers et débuta au Salon de 1845; il y exposait à la fois *Jésus parmi les docteurs*, une *Psyché*, les bustes d'*Alexandre Andryane* et de *M. Soumet* [illegible], et six médaillons, bronze et plâtre. Depuis, il a exécuté et exposé de nouveaux bustes, notamment *M. Alfred Mayer*, *Mme Benet*, *le général* [illegible], les statues d'*Héro* et du *Printemps* (1853), une *Nymphe*, statue en marbre (1855); le buste de *M. Mayer*, *la Jeune convalescente*, avec les modèles de *l'Histoire*, de *la Vérité*, de *l'Agriculture* et de *Condorcet*, copies qu'il a exécutés au nouveau Louvre (1857), *Pénélope*, *Sapho* (1859); *Pandore*, *Jeune fille portant un vase*, le buste de *M. Amédée Duchalais* (1861), *l'Enfant dans une coquille*, *Jeune Romain* [illegible] *une Sabine* (1863); *Phryné* (1865), *Daphnis et Chloé* (1866); *l'Histoire*, statue en marbre, à l'exposition universelle de 1867; *la Victoire après le combat* (1868); *Demoiselle d'honneur de la reine* [illegible] *de François I*[illegible], *le Lieutenant-colonel Taillant*, défenseur de Phalsbourg (1873), *Neuville lançant une dernière fois la balle* (1874), [illegible] *offrant des fruits* (1877); *Berryer*, buste en marbre pour l'Institut (1878), etc. Citons encore de lui sa statue de *Clovis* à la tour Saint-Germain l'Auxerrois, son bas-relief en pierre de la [illegible] de la ville de Mer (Loir-et-Cher), avant pour sujet : *l'Agriculture distribuant les* [illegible] *de la Beauce et de la Sologne*, diverses statues en pierre pour les églises de la Trinité et Saint-Ambroise, [illegible] des Tuileries, etc. M. Loison a obtenu une 3e médaille en 1845, une 1re en 1853, et la décoration en 1859.

LOMÉNIE (Louis-Léonard de), littérateur français, membre de l'Institut, né le 3 décembre 1815, à Saint-Yrieix (Haute-Vienne), descend d'un [illegible] conseiller au siège présidial de Limoges en 1630, [illegible] de Martial de Loménie, secrétaire du roi, qui fut le chef de la branche des Loménie de Brienne. En sortant du collège de Limoges, où il fit de brillantes études, M. de Loménie vint à Paris pour se livrer tout entier à des travaux littéraires. Très jeune encore, il commença, en 1840, sous le pseudonyme d'*Un Homme de rien*,

la publication d'une série d'études biographiques qui formèrent la *Galerie des contemporains illustres* (Paris, 1840-1847, 10 vol. in-18, avec portraits). Cet « homme de rien » fit beaucoup de bruit dans le monde, sans chercher le scandale et sans forcer la curiosité publique par des révélations indiscrètes. Il sut garder, dans ses confidences sur la vie privée des contemporains, la mesure et la réserve convenables et s'attacha surtout à peindre des portraits vraiment historiques. En 1845, M. de Loménie fut appelé à suppléer M. J.-J. Ampère dans la chaire de littérature française, au Collége de France; il en devint titulaire, en 1864, et fut suppléé depuis par M. Guillaume Guizot. Répétiteur de littérature à l'École polytechnique, il y fut nommé professeur en décembre 1862. Élu membre de l'Académie française le 30 décembre 1871, en remplacement de Mérimée, il reçut, le 4 mars 1874, la décoration de la *Légion* d'honneur qu'il avait refusée en 1865. — Il est mort à Menton le 2 avril 1878.

M. de Loménie a publié sous son nom, dans divers journaux, une nouvelle série d'études biographiques intitulées ***les Hommes de* 89**, publication malheureusement interrompue. Collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes*, il y a fait paraître, entre autres articles, un travail très-étendu et très-curieux sur Beaumarchais, d'après des documents inédits et authentiques, et qui a été réimprimé sous ce titre : ***Beaumarchais et son temps****; Études sur la société française*, etc. (1855, 2 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1873) ; *la Comtesse de Rochefort et ses amis*, étude sur les mœurs au XVIIIᵉ siècle (1870, in-8) ; ***les Mirabeau***, nouvelles études sur la société française (1879, 2 vol. in-8). On cite encore de lui la traduction de l'***Histoire du droit de succession en France au moyen âge*** (1845), d'Édouard Gans, précédée d'une ***Notice*** *historique et littéraire*.

LONG (George), érudit anglais, né en 1800, à Poulton (comté de Lancastre), acheva ses études à l'université de Cambridge, où il débuta dans l'enseignement. Après avoir professé deux ans à l'université de la Virginie, il entra, en 1826, à celle qui venait d'être créée à Londres, y occupa la chaire de langue et de littérature grecques jusqu'en 1831, et celle de langue latine, de 1842 à 1846. Reçu avocat en 1837, il fit des cours de droit à la Société de Middle-Temple. En 1849, il devint professeur d'humanités au collége de Brighton, qu'il n'a quitté qu'en 1871. — Il est mort le 10 août 1879.

Membre actif de la Société pour la propagation des connaissances utiles, M. Long a édité, sous son patronage : le ***Journal d'éducation*** (1831-1835); l'*Encyclopédie à un denier* (Penny Cyclopædia; 1833-1846, 29 vol. in-4), qui fut un des ouvrages les plus populaires en ce genre, et commencé *le Dictionnaire biographique universel* (the Biographical Dictionary; 1842-1844), dont il ne parut que la lettre A. On lui doit encore une traduction des *Vies des grands hommes* de Plutarque (Lives; 1844, 5 vol.); ***les Révolutions de France*** (France and its Revolutions; 1850), histoire pittoresque; la *Décadence de la république romaine* (Decline of the Roman republic, 1864-1874, 5 vol.); quelques éditions classiques et de nombreux articles dans les *Dictionnaires* du docteur W. Smith.

LONGCHAMPS ou **LONGCHAMP** (Mlle Henriette ...), femme peintre française, née à Saint-Dizier (Haute-Marne), vers la fin de 1818, s'est consacrée au genre des fleurs et des fruits, qu'elle a souvent traités à l'aquarelle. On a vu d'elle, depuis ses débuts au Salon de 1841 : des ***Paniers de fleurs***, des *Groupes de fruits*, des ***Légumes***, ***Offrande à la Vierge*** (1841-1847); ***Croix de chemin*** (1848) : ***Camélia***, ***Guirlandes de roses*** (1849-1853) : plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855 ; ***Roses blanches*** (1857); ***Camélias*** (1859); ***Groupes de fruits***, ***Roses à cent feuilles*** (1861) ; ***Offrande à Sainte-Geneviève***, ***Reines-marguerites***, ***Pensées*** (1863); ***Étude de Marguerites***, ***Étude de Giroflées*** (1864); ***Groupes de fleurs*** (1865) ; ***Fruits***, ***Roses à cent feuilles*** (1866) ; autres ***Groupes de fleurs*** (1868-1877), etc. Elle a obtenu une 3ᵉ médaille en 1847, et une 2ᵉ en 1848.

LONGFELLOW (Henry-Wadsworth), poëte américain, né à Portland (Maine), le 27 février 1807, entra, à quatorze ans, au collége Baudoin, à Brunswick, et y prit ses grades. Encore sur les bancs, il écrivit des poésies pour la *Gazette littéraire des États-Unis*. Il étudiait le droit dans l'étude de son père, quand on lui offrit, malgré sa jeunesse, la chaire des langues modernes au collége où il avait fait ses études. Avant d'y entrer, il parcourut presque toute l'Europe, et, en 1829, revint à Brunswick, où, tout en remplissant ses fonctions de professeur, il consacra ses loisirs à la poésie. En 1835, déjà célèbre par son roman *Outre mer*, il fut appelé à remplacer Ticknor dans la chaire de langues modernes à Cambridge. Il se remit à voyager, afin d'étudier à fond les langues et la littérature de l'Europe septentrionale, et passa plus d'un an à visiter le Danemark, la Suède, l'Allemagne et la Suisse. En 1842, il fit encore un court voyage en Angleterre et en France. Il résigna ses fonctions en 1854, et vécut depuis dans la retraite. Il visita encore une fois l'Europe en 1869, passa en France et reçut en Angleterre un grand accueil. Le 27 juillet, le grade honoraire de docteur en droit civil lui fut décerné par l'université d'Oxford, au milieu d'une nombreuse assemblée qui applaudit chaleureusement son nom.

L'influence du monde européen se fait sentir dans toutes les œuvres de M. Longfellow, et surtout dans *Évangéline*, épopée-idylle, aux hexamètres harmonieusement sonores, d'une composition dramatique et d'un style pittoresque, avec plus de noblesse dans le sentiment que de force dans la pensée. Outre ses poésies dans la ***Gazette des États-Unis***, et des articles remarquables dans la ***Revue de l'Amérique du Nord***, il a publié : une excellente traduction du ***Coplas*** de don José Manrique, avec une introduction sur la poésie espagnole (1833, in-8) ; ***Outre mer*** (1835, in-8); ***Hyperion*** (Cambridge, 1839; nouv. édition illustrée, Londres, 1853), roman artistique conçu sous l'influence de l'Allemagne; ***Voix de la nuit*** (Voices of the night, 1840), recueil de poésies; ***Ballades et autres poëmes*** (Ballads and other poems, 1841); ***Skeleton in armour*** (1842) ; une traduction des ***Enfants de la communion*** de Tegner ; ***l'Étudiant espagnol***, drame (the spanish Student, 1842) ; ***Poëmes sur l'esclavage*** (Poems on slavery; Camb., 1843) ; ***Poëtes en Europe*** (Poets and poetry in Europe (Philad., 1845), contenant des traductions de poésies allemandes; ***le Beffroi de Bruges*** (the Beffry of, etc., 1847) : ***Évangéline*** (1848) ; ***Kavanagh***, nouvelle (1848); ***le Bord de la mer et le coin du feu*** (the Sea side and the fireside, 1850); ***la Légende dorée*** (the golden Legend, 1851), dont le sujet est pris au ***Pauvre Henri*** de Hartmann de Aue : ***le Chant d'Hiawatha*** (Song of Hiawatha, 1855) ; ***Fleur de lys*** (Flower de Luce, 1866); ***Tragédies de la Nouvelle Angleterre*** (New-England Tragedies, 1869); ***la Divine tragédie*** (the Divine Tragedy, 1871) ; ***Trois livres de chants*** (Tree Book of Song, 1872), ***le Masque de Pendora*** (1875); ***Keramos*** (1878), etc. Les œuvres de M. Longfellow ont été réunies dans la ***Miniature library*** de

Bohn (Lond., 1851, 2 vol. in-8). Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en français, notamment : *Drames et poésies* (1872), par M. X. Marmier; *la Lyre américaine* (1873, in-8).

LONGNON (Auguste-Honoré), érudit français, né à Paris le 18 octobre 1844, d'une famille d'artisans, suivit les cours de l'école mutuelle de 1850 à 1856, puis exerça la profession de cordonnier jusqu'en 1869. Le travail opiniâtre auquel il consacrait tous ses loisirs lui permit d'entrer à cette époque comme élève à l'École pratique des hautes études (section d'histoire et de philologie). Auxiliaire aux Archives nationales du 1er avril 1870 au 1er juillet 1871, et titulaire à partir de cette date, il devint, en 1879, répétiteur pour la géographie historique de la France à l'École des hautes études. Il est membre des principales sociétés et commissions savantes.

Les publications les plus importantes de M. Longnon sont : *Livre des vassaux du comté de Champagne et de Brie*, 1172-1222 (1869, in-8); *Études sur les* Pagi *de la Gaule* dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études* (1871 et 1872); *Pouillé du diocèse de Cahors* (Imp. nat., 1874, in-4); *Étude biographique sur François Villon* (1877, in-8), d'après des documents inédits découverts aux Archives nationales; *Géographie de la Gaule au VIe siècle* (1878, in-8, atlas) honorée du premier prix Gobert (1879) par l'Académie française; *Paris pendant la domination anglaise*, 1420-1456 (1878, in-8), etc., plus une quinzaine de cartes pour diverses publications historiques. M. Longnon a collaboré à la plupart des *Revues* spéciales à l'érudition en France et principalement au *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île de France*, qu'il dirige depuis 1875.

LONGPÉRIER (Henri-Adrien PRÉVOST DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 septembre 1816, manifesta de très bonne heure une aptitude toute particulière pour la numismatique. Élevé à Meaux, au sein d'une famille riche et considérée, il put, encore enfant, se livrer librement à ses goûts. En 1835, il fut attaché, en qualité d'employé, au cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, et dès 1837, il était admis à la Société des antiquaires de France. A la mort de M. Dubois, conservateur adjoint du musée égyptien du Louvre (1847), il fut appelé à ce poste, dont les attributions se grossirent bientôt de la conservation du nouveau musée assyrien. En 1848, M. de Longpérier fut élevé au grade de conservateur en titre; chargé dès lors de la sculpture antique, des vases peints et du musée mexicain, qui venait de se former, il rédigea les catalogues, et opéra, dans les monuments, un classement nouveau. Élu, en 1854, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863 et commandeur le 20 octobre 1878.

Outre un grand nombre de catalogues raisonnés de médailles, M. de Longpérier a publié divers mémoires dans la *Revue archéologique*, le *Bulletin des antiquaires de France*, les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, et surtout la *Revue de numismatique*, et l'*Athenæum français*, à la fondation desquels il a beaucoup contribué. Il a donné, en 1840 et 1854, deux importants mémoires *Sur la Numismatique des rois sassanides et des rois arsacides*. Citons à part le *Musée Napoléon III*, choix de monuments antiques (1864-1874, liv. 1-29, avec pl.), etc.

LONGSTREET (James), général américain confédéré, né en 1821 dans la Caroline du Sud, entra à l'École militaire de West-Point en 1838, et devint ensuite sous-lieutenant d'infanterie, d'abord au 4e régiment (1842), puis au 8e (1845). Il venait d'être nommé lieutenant (février 1846), lors de la guerre du Mexique. Il prit part à tous les combats importants, fut fait capitaine à Chérubusco, major à Molino del Rey et reçut une grave blessure à Chapultepec. Il fut mis deux fois à l'ordre du jour. En 1858, il fut promu officier payeur. Dès le début de la guerre civile, il prit parti pour le Sud, donna sa démission, et le 17 juin 1861, il combattait, comme brigadier-général, à Blackburn's Ford. Sa brigade se distingua au premier combat de Bull's Run, et à la bataille de Manassas, qui suivit, ce fut Longstreet qui conduisit l'attaque principale.

Nommé général de division sous les ordres de Lee, il se distingua dans toute la campagne de Chickahominy en 1862, refoula les fédéraux de la vallée de la Shenandoah, et prit part à l'invasion du Maryland, et aux batailles d'[illegible]town (14 septembre) et d'Antietam (17 septembre). Promu lieutenant général (octobre), il commanda l'aile gauche de Lee à Fredericksburg (13 décembre). Il se distingua également à Chancelorsville (2-4 mai), puis à Gettysburg (1-3 juillet), où il conduisit les volontaires [illegible] la charge contre les batteries fédérales. [illegible] mois plus tard, chargé de conduire deux [illegible] de renfort à l'armée du Tennessee, il parvint à rallier Braxton Bragg et contribua à la [illegible] de Chickamanga (19-20 novembre 1863). [illegible] Grant, ayant remplacé Rosencrans, [illegible] l'armée fédérale, battit Bragg et força Longstreet à la retraite, après une résistance longue et opiniâtre. Le général Longstreet, était très aimé de ses soldats qui l'avaient familièrement [illegible] l'*Oncle Pierre*. Après la guerre, il s'établit à la Nouvelle-Orléans, et s'occupa des chemins de fer du Sud. Son attitude conciliante le fit nommer inspecteur du port de la Nouvelle-Orléans.

LONGUEMAR (Alphonse LE TOUZÉ [illegible]), antiquaire et géologue français, est né à [illegible] en 1805. Ancien capitaine d'état-major [illegible] naire en 1836, il reprit du service en 1870, commanda les mobiles de la Vienne, avec le [illegible] général de brigade à titre auxiliaire. Il est [illegible] de la Société géologique de France depuis [illegible]

Il a publié : *Étude géologique des terrains de la rive gauche de l'Yonne* (Auxerre, [illegible]); *[illegible] Chroniques du Poitou* (Poitiers, 1851); *[illegible] archéologique sur les bords du Thouet* (1852); *[illegible] régrinations d'un touriste sur la limite de [illegible] provinces* (1856); *Essai historique sur [illegible] royale et collégiale de Saint-Hilaire le [illegible] Poitiers* (1857, in-8, avec pl.); *Album [illegible] de Poitiers* (1862, in-8, avec photographies); *[illegible] ches archéologiques sur l'ancien pays de [illegible]* (1863, in-8, carte et pl.); *Épigraphie du [illegible] Poitou* (1864, in-8, 6 pl.); *Études [illegible] agronomiques sur le département de la [illegible]* 1873, 2 vol. in-8, 2 cartes), etc.

LONLAY (le marquis Eugène DE), poète et littérateur français, né à Argentan (Orne) le [illegible] 1815, est surtout connu comme auteur d'un nombre considérable de romances et poésies [illegible] mises en musique par divers compositeurs [illegible] formé plus d'une quinzaine de [illegible] format; en voici les titres principaux : *[illegible] lyriques*, *Poésies intimes*, *Romances et [illegible]*, *Bluettes*, *Mandolines*, *Larmes de [illegible]*, *Éloge des femmes*, *[illegible] de jeunesse*, *Virginité*, *[illegible] et chants religieux*, pour toutes les [illegible] glise romaine : ce dernier recueil a valu à l'auteur un bref du pape Pie IX.

Après tous ces volumes de vers, le marquis de Loulay a publié quelques romans : *les Eaux de Bagnoles* (1863, in-16) ; *Premier roman d'une jeune femme* (1863, in-16) ; *la Chasse aux maris* (1864, in-16), etc. Il a donné encore, sous l'anonyme, toute une autre série de petits livres moins scabreux, au fond, que leurs titres (*Ce que vierge se doit lire, le Fruit défendu, Amours d'un page, Il bacio*, etc., in-18), qui paraissent avoir eu un assez grand débit. Dans un autre genre, nous citerons : *Anacréon, sa vie et ses œuvres* (1868, in-18) ; *Argenton, son histoire et ses légendes* (1873, in-18).

LONYAY (Meinhard, comte DE NAGY-LONYA et VASAROS NAMENY), homme d'État hongrois, né le 6 janvier 1822, d'une très ancienne famille hongroise protestante, termina ses études à l'université de Pesth en 1838, fut aussitôt élu député au landtag, et prit rang dans l'opposition dont le chef fut M. Kossuth. A la révolution de 1848, il devint sous-secrétaire au ministère des finances et fut obligé de quitter la Hongrie après la chute de l'insurrection. Il vécut à Paris et à Londres, puis obtint, en 1850, la permission de rentrer dans son pays, sans pouvoir quitter ses propriétés. Il s'occupa alors d'économie politique, de travaux publics et prit part à la création de diverses institutions de crédit. Il soutint, en 1859, l'autonomie de l'église protestante hongroise, menacée par l'introduction de nouveaux règlements. En 1861, M. de Lonyay entra au Reichstag et combattit les mesures financières du régime absolutiste. En 1865, il fit partie de la commission des *soixante-sept*, qui prépara le système dualiste de l'Empire, et reçut le portefeuille des finances dans le premier ministère hongrois, sous la présidence du comte Andrassy (17 février 1867) ; il le quitta par suite de dissentiments avec ce dernier, fut appelé à la direction du même service dans le ministère de l'Empire, le 21 mai 1870. Le comte Andrassy, devenant président de ce ministère, M. de Lonyay reçut à son tour la présidence du cabinet hongrois, en novembre 1871. Il fut renversé par la gauche, un an après, et reprit sa place au Reichstag comme membre de la Chambre haute. Il a été créé comte en 1870.

Connu comme publiciste dès 1848, M. de Lonyay a publié plusieurs ouvrages financiers, parmi lesquels nous citerons : *Travaux récents d'économie nationale* (Nemzet gazdàzszati ùjabb dolgozatok, Pesth, 1863) ; *Opinion sur les finances de la Hongrie* (Nézetek Magyarorszag pénzugyi àllapotjáról. Ibid. 1873) ; *Question des banques* (A Bankügy. Ibid. 1875). Il a collaboré à la revue scientifique *Budapesti Szembe* et publié un recueil de ses discours au Reichstag de 1861 à 1872 : *Országgyülési beszédek* (Pesth, 1873).

LOOMIS (Elias), mathématicien américain, né à Tolland (Connecticut), le 7 août 1811 élevé à Yale-College puis professeur de mathématiques et de physique à Western-Reserve-College (Ohio), fut chargé, en 1844, de la même chaire à l'université de la ville de New-York, où il resta jusqu'en 1860. En 1866, il devint professeur de physique au collège de Yale.

M. Loomis est auteur d'un grand nombre de mémoires scientifiques, et de manuels classiques, qui ont eu beaucoup d'éditions : *Elements of algebra* (in-12, New-York) ; *Elements of geometry and conic sections* (in-8) ; *Trigonométrie et tables de logarithmes* (Trigonometry and tables, in-8) ; *Éléments de géométrie analytique et de calcul intégral et différentiel* (Elements of analytical Geometry and of the differential and integral Calculus ; New-York, in-8) ; *Introduction à l'astronomie pratique, avec un recueil de tables astronomiques* (an Introduction to practical Astronomy ; New-York, in-8) ; *Progrès récents de l'astronomie, spécialement aux États-Unis* (Recent progress of astronomy, in-12, 1856) revue des grandes découvertes astronomiques modernes ; *Traité d'arithmétique théorique et pratique* (a Treatise on arithmetic theoretical and practical ; New-York 1856, in-12) ; *Traité de météorologie* (Treatise on Meteorology (1868) ; *Éléments d'astronomie* (Elem. of Astronomy, 1869) ; *les Descendants de Joseph Loomis* (1870).

LOPEZ (Bernard), auteur dramatique français, né vers 1815, débuta au théâtre par un drame, *le Tribut des cent vierges* (1839). Sans compter un certain nombre de vaudevilles, il a donné en collaboration plusieurs pièces applaudies sur nos premières scènes, notamment : *Regardez, mais n'y touchez pas* (1842), comédie en trois journées, avec M. Th. Gautier ; *les Filles sans dot* (1852), comédie en trois actes ; *l'Imagier de Harlem* (1852), drame, avec MM. Méry et Gérard de Nerval ; *le Sage et le fou* (1854), comédie en vers ; *Frère et sœur* (1855), drame, avec M. Méry. On cite encore de lui : *Paris hors Paris* (1859), avec M. Clairville ; *Trottman le touriste* (1860), comédie, avec M. Ch. Narrey ; *la Veillée allemande*, drame (1864) ; *l'Amour est un enfant* (1866), comédie ; *les Français à Lisbonne* (1866) ; *la Rue des Marmousets* (1870), comédie en trois actes ; *le Vœu inutile* (1876), etc.

LOQUEYSSIE (Joseph-Eugène-Albert LACHAUD DE), député français, né à Montauban le 1er octobre 1848, servit dans l'armée de l'Est pendant la guerre et fut blessé au combat de Dijon. Neveu de M. Prax-Paris, député de Montauban, il se présenta, sous les auspices de son oncle, comme candidat bonapartiste, dans la 2e circonscription de Montauban, à l'élection partielle du 23 avril 1876, et échoua contre M. Pagès, candidat constitutionnel, président du Conseil général. Il fut élu, le 14 octobre 1877, dans la même circonscription, comme candidat officiel et bonapartiste, par 7 772 voix contre 4 000 données au candidat républicain. Il prit place à la Chambre sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple.

LORENCEZ (Charles-Ferdinand LATRILLE, comte DE), général français, né le 23 mai 1814, petit-fils, par sa mère, du maréchal Oudinot, duc de Reggio, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr. Sous-lieutenant au 11e léger en 1832, il fut nommé, le 28 octobre 1840, capitaine au 3e bataillon des chasseurs d'Orléans, devint, le 8 novembre 1847, chef de bataillon aux zouaves, prit part en cette qualité au siège de Zaatcha, devint lieutenant-colonel au 7e de ligne, le 19 janvier 1850, puis colonel au 49e le 30 décembre 1852. Il fit, avec ce régiment, la campagne de Crimée, et fut nommé général de brigade, le 11 juin 1855, pour sa brillante conduite lors de la première attaque de la tour Malakoff. A la paix, il rentra en France et commanda successivement la 1re brigade de la 3e division d'infanterie de l'armée de Paris, la subdivision militaire de la Haute-Saône et de la Haute-Marne, une brigade au camp de Châlons, enfin le département de la Moselle.

Au mois de janvier 1862, le général de Lorencez fut appelé à commander le corps expéditionnaire destiné au Mexique. Arrivé le 5 mars à la Vera-Cruz, il fut réduit à l'inaction pendant les premières semaines par suite des négociations pendantes ; il en profita pour organiser sa petite armée et s'avança jusqu'à Cordova. Pendant ce temps, il était promu général de division (20 mars

1862). Les pourparlers n'ayant pas abouti, du moins avec les représentants de la France, le général Zaragoza lui fit sommation, le 18 avril, de retirer les soldats laissés dans Orizaba à la garde des malades français. C'était la guerre : aussi le général de Lorencez n'hésita-t-il pas, et il se mit en route pour Mexico, avec le faible corps d'armée resté sous ses ordres après la retraite des Espagnols et des Anglais. Le 19, il marcha sur Orizaba; le 20, il y entra, après avoir dispersé, dans un combat de cavalerie, les Mexicains qui voulaient lui barrer la route. Le 23, il fut rejoint par le général mexicain Galvez, qui lui amenait un certain nombre de partisans. Le 27 avril, le général annonça à ses troupes qu'il prenait désormais le commandement supérieur de toutes les forces françaises au Mexique, par suite du départ du vice-amiral Jurien de la Gravière, rappelé en France. Ce jour même, l'armée partit pour Puebla, et le lendemain, près d'Aculcingo, après un brillant combat, délogea les troupes de Zaragoza des fortes positions qu'elles occupaient sur les monts Combrès. Le 4 mai, l'armée entra à Amozoc; le 5, elle essaya vainement d'enlever le fort de la Guadelupe, à Puebla, position formidable, protégée par une nombreuse artillerie et par une troupe de 12 000 défenseurs. Le petit corps français était trop faible pour triompher de pareils obstacles : il fallut donc, après des prodiges de valeur, se résigner à la retraite. Toutefois le général de Lorencez resta jusqu'au 8 devant Puebla, il quitta Amozoc le 11, et enfin le 16 mai repassa le défilé des Combrès. Le lendemain 17, il rencontra à Tecamalucan le chef de partisans Marquez, qui lui amenait un corps assez nombreux de cavalerie. L'ennemi qui voulut empêcher la jonction, fut battu à Aculcingo, le 18, et le général français ramena son armée à Orizaba pour s'y fortifier en attendant les renforts nécessaires. Il déjoua les tentatives de Zaragoza, par l'occupation du mont Borrego, position presque inexpugnable. Lorsqu'on eut décidé l'augmentation de l'armée du Mexique sous les ordres supérieurs du général Forey, le général de Lorencez fut désigné pour commander la 2ᵉ division d'infanterie, mais il demanda et obtint son rappel et rentra en France le 17 décembre 1862. Appelé au commandement de la 12ᵉ division militaire et de la subdivision de la Haute-Garonne, il fut, en juillet 1870, nommé commandant de la 3ᵉ division, du 4ᵉ corps d'armée, et depuis la guerre resta en disponibilité. Il a été admis dans la section de réserve le 3 juin 1879. Commandeur le 7 août 1859, le général de Lorencez a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 12 mars 1866.

LORENZ (Otto-Henri), bibliographe et libraire français, d'origine allemande, né à Leipzig, le 8 juin 1831, vint à Paris, en 1855. Entré dans la librairie de M. Reinwald, il y travailla au *Catalogue annuel de la librairie française*, publié par cette maison. En 1861, il se fit naturaliser Français, et établit, pour son compte, une maison de librairie consacrée à la commission.

M. Otto Lorenz s'est fait une notoriété personnelle fort honorable comme bibliographe, en entreprenant de dresser le *Catalogue général de la librairie française pendant vingt-cinq ans*, 1840-1865 (1866-1871, 4 vol. gr. in-8), à deux col. belle et très utile publication, faisant suite à *la France littéraire* de Quérard et à la *Littérature française contemporaine*, devenue un des auxiliaires essentiels de la bibliographie contemporaine; il l'a complétée par une seconde série sous le même titre, renfermant la période de 1866 à 1875 (1876-1877, 2 vol. in-8). Il entreprit ensuite une *Table méthodique* de ces six volumes (1878-79, t. I, gr. in-8 à 3 col; tome VII de l'ouvrage entier). M. Lorenz a donné en outre pour les années 1876 et suivantes des répertoires alphabétiques qu'il se propose de refondre plus tard en un ou plusieurs tomes complémentaires.

LORENZ (Ottokar), historien allemand, né à Iglau (Moravie) en 1832, fit ses études au gymnase d'Olmutz et suivit les cours de l'université de Vienne. Privat-docent d'histoire en 18[illegible], il devint, l'année suivante, archiviste de l'État et de la Cour, professeur extraordinaire [illegible], puis ordinaire à l'université. La part qu'il prit aux discussions des questions constitutionnelles pendantes à l'ordre du jour lui attira un procès et la perte de son emploi d'archiviste (1860); mais ses recherches historiques lui valurent le titre de correspondant de l'Académie des sciences de Vienne.

On a de M. Lorenz : *Du Tribunal consulaire* (Ueber das Consulartribunal, Vienne, [illegible]); *Histoire de l'Allemagne aux* XIIIᵉ *et* XIVᵉ *siècles* (Deutsche Geschichte im XIIIᵉ und XIVᵉ Jahr. Ibid. 1863-1867, 2 vol.); *Histoire du roi Ottokar II de Bohême* (G. Kœnig Ottokar II von Böhmen, Ibid. 1866); *Source de l'histoire de l'Allemagne depuis le milieu du* XIIIᵉ *siècle* (Geschichtsquellen Deutschlands seit mitte des 13 Jahr. Berlin, [illegible] 2ᵉ éd. 1877, 2 vol.); *Histoire de l'Alsace depuis les temps les plus anciens jusqu'aujourd'hui* (G. des Elsass von den aeltesten Zeiten bis [illegible] den Gegenwart, Berlin, 1871; 2ᵉ éd. [illegible]); *Election du Pape et Empire* (Papstwahl und Kaiserthum, Ibid. 1874). Il a donné une [illegible] velle édition de *l'Histoire d'Autriche* de [illegible] et un recueil d'articles politiques sous le titre *Trois livres de politique et d'histoire* (Drei Bücher Politik und Geschichte, Berlin, 1876).

LORETTE (Joseph-Ambroise), ancien représentant du peuple français, né à Ane[illegible] (Loir), le 23 mars 1810, acquit sous [illegible] Louis-Philippe, comme maire de sa ville [illegible] et conseiller général du département de la Sar[illegible] une certaine influence populaire. Il s'occupa [illegible] tout des questions agricoles. En 1848, [illegible] des républicains modérés, il fut nommé représentant du peuple aux élections complémentaires [illegible] 4 juin. Il vota avec la gauche contre [illegible] Chambres, contre le vote à la commune [illegible] l'abolition de la peine de mort, et, avec [illegible] dans presque toutes les autres questions. [illegible] toutefois l'ensemble de la Constitution. [illegible] lection du 10 décembre, M. Lorette [illegible] parti démocratique modéré, et se rallia [illegible] tique de l'Élysée. Entré dans l'admin[illegible] comme sous-préfet de Montélimart, il [illegible] cessivement préfet des départements de [illegible] Garonne, des Deux-Sèvres et de Lot-et-Garonne. Décoré de la Légion d'honneur le 9 [illegible] il a été promu officier le 13 août 18[illegible]. — Il est mort à Lombron (Sarthe) le 17 décembre [illegible]

LORGERIL (Hippolyte-Louis, [illegible]), sénateur français, né à Trébédan (Côtes-du-[illegible]) le 28 mai 1811, fit de brillantes études [illegible] pléta en voyageant dans le midi de [illegible] s'occupa de travaux littéraires. En 18[illegible] *l'Impartial de Bretagne*, journal [illegible] fit l'année suivante le pèlerinage [illegible] Square. Conseiller général des Côtes-du-Nord pour le canton de Plélan-le-Petit, [illegible] de Jugon, depuis 1848, il fut [illegible] 1871. Le 8 février précédent, il [illegible] représentant des Côtes-du-Nord à l'[illegible] tionale, le huitième sur treize, par [illegible] Dans la séance du 6 mai 1871, M. de Lorgeril [illegible]

voqua la nomination d'une commission d'enquête sur les actes de la délégation de Bordeaux, et fut l'un des onze députés qui, le 20 janvier 1872, après la crise gouvernementale provoquée par le rejet de l'impôt sur les matières premières, refusèrent un vote de confiance à M. Thiers. Le 18 mai suivant, il obtint de l'Assemblée un vote favorable à l'observation du repos du dimanche par les entrepreneurs de l'État et des départements.

Entre autres motions qui le signalèrent, il demanda la suppression de l'École normale supérieure, de l'École d'Athènes et de celle des hautes études. Il combattit le crédit de trois millions pour la liquidation des dépenses du nouvel Opéra et proposa divers impôts qui furent rejetés par l'Assemblée. L'un des membres de l'extrême droite qui se firent porter sur la liste des gauches, lors des élections de 75 sénateurs inamovibles, M. de Lorgeril fut élu au sixième tour de scrutin, le cinquante-cinquième, par 340 voix sur 681 votants. Il se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le ministère de Broglie (23 juin 1877).

Il a publié : *Une étincelle*, poésie (1836, in-8) ; *la Chaumière incendiée*; *Récits et ballades* (Rennes et Paris, 1840); *l'Honnête homme*, à M. le marquis de R... (Dinan, 1842) ; *l'Art de parvenir*, poème satirique ; *A Monsieur Adolphe Thiers*, vers (1872, in-18); *Poèmes* (1872, in-8). Il a collaboré à la *Revue de Bretagne et Vendée*.

LORICHON (Antoine-Louis-Constant), graveur français en taille-douce, né à Paris, le 20 octobre 1800, étudia de bonne heure sous M. Forster, entra, en 1816, à l'École des beaux-arts et y remporta le second prix de gravure en 1818 et le grand prix en 1820. Pendant son séjour en Italie, où il dessina les principaux sujets des maîtres, il envoya un *Ecce homo*, du Titien, et *le Mariage mystique de sainte Catherine d'Alexandrie*, du Corrège, exposés au Palais des beaux-arts et au musée royal (1823-1827). De retour à Paris, en 1828, il grava plusieurs costumes pour l'ouvrage du *Sacre de Charles X*, et travailla peu après à *l'Iconographie grecque et romaine*, et à *l'Expédition de la Morée*. Parmi les sujets gravés et exposés par lui depuis cette époque, on cite : un *buste de Mécène*, le *portrait de Dambray*, d'après M. Jules Dupré (1833) ; *la Vierge* dite *du palais de Bridge-Water*, *la Vierge du palais Pitti*, *la Visitation*, du musée de Naples. Ces trois dernières gravures, d'après Raphaël, ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au voile*, du musée de Florence, et plusieurs anciens envois. M. Constant Lorichon a obtenu une 2e médaille en 1827, et une 1re en 1836.

LORINSER (François), théologien catholique allemand, né à Berlin, le 12 mars 1821, étudia la théologie à Breslau, à Munich et à Rome, puis exerça le ministère dans la première de ces villes, en 1858, où il rédigea en même temps la *Gazette ecclésiastique de Silésie* (Schlesische Kirchenblatt). Remarqué par le cardinal Diepenbrock, il fut appelé au séminaire, mais abandonna bientôt ce poste, voyagea en Espagne et devint, en 1860, chanoine capitulaire de Breslau ; il représenta en cette qualité le prince évêque au concile du Vatican.

Parmi ses travaux théologiques, il faut citer : *Caractère et vocation du sacerdoce catholique* (Wesen und Beruf des kath. Priesterthums, Regensbourg, 1858); *Instruction sur l'exercice du sacrement de la pénitence* (die Lehre von der Verwaltung des heil. Buss sacr. Breslau, 1860) ; *le Livre de la nature* (das Buch der Natur, Regensbourg, 1876, 3 vol., etc. On lui doit en outre d'importantes traductions de l'espagnol telles que : *Éléments de philosophie* (Regensbourg 1852-1853, 4 vol.); *Fondements de philosophie* (Ibid. 1855-1856, 4 vol.) ; *Lettres à un incrédule* (Ibid. 1864), du philosophe Balmes : il a aussi traduit les drames religieux de Calderon, et plusieurs comédies de Lope de Vega, etc.

LORIS-MÉLIKOFF (N. comte), général russe né à Lori, petite ville de Transcaucasie, le 1er janvier 1826, et fils d'un négociant arménien nommé Mélikoff, ajouta au nom de son père celui de sa ville natale. Élevé à l'école militaire des pages, il entra dans la cavalerie, prit part au siège de Kars, pendant la guerre de Crimée et après la reddition de cette place, en fut gouverneur. Il resta attaché à l'armée du Caucase jusqu'à la soumission complète de ce pays, par la capture de Schamyl en 1859, fut promu général-major en 1863, lieutenant-général en 1865 et nommé aide de camp de l'empereur. En même temps, il fut ataman (commandant en chef) des cosaques du Terek. Après la déclaration de la guerre à la Turquie, en 1877, il commanda un corps d'armée, sous le grand-duc Michel, dans la Turquie d'Asie, s'avança jusqu'aux environs d'Erzeroum, fut battu à Sévin et forcé de se retirer. Il prit sa revanche à Aladja-Dagh, le 15 octobre, parvint à couper les communications de Moukhtar-pacha avec la forteresse de Kars, qu'il prit le 18 novembre et revint devant Erzeroum le 4 décembre 1877. Cette campagne lui valut le titre de comte et le grade de général de cavalerie. Gouverneur d'Astrakhan, pendant la peste qui décima cette contrée en 1878, il fut nommé, le 16 avril 1879, gouverneur général de la circonscription militaire de Kharkoff, investi de pouvoirs extraordinaires pour la recherche et la poursuite des nihilistes. Malgré cette carrière aussi rapide que brillante, le général Loris-Mélikoff était encore peu connu à l'étranger, lorsqu'un troisième attentat contre le tzar Alexandre, celui du 17 février 1880, le plus hardi de tous, le fit appeler à Pétersbourg, et nommer président d'une commission exécutive supérieure dont les pouvoirs, déclarés illimités, s'étendirent à tout l'Empire : fait sans précédent, même en Russie. Le général, à peine entré dans ses nouvelles fonctions, fut l'objet d'un attentat le 3 mars 1880 : un premier coup de revolver fut tiré sur lui par le nommé Molodetzki, qu'il put lui-même arrêter et qui fut exécuté le surlendemain.

LOROIS (Edmond), député français, né à Laeken (Belgique), le 8 juin 1819, est fils d'un ancien préfet de Louis-Philippe. Sans passé politique, il se présenta aux élections générales du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Vannes, en concurrence avec deux autres candidats légitimistes. Il fut élu au second tour de scrutin, le 5 mars, par 8264 voix ; il prit place au centre droit, vota avec la minorité monarchiste de la Chambre et soutint de son vote le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 11 880 voix. M. Lorois représente le canton de Muzillac au conseil général du Morbihan.

LORTET (Louis), naturaliste français, fils d'un médecin distingué mort en 1868, est né à Oullins (Rhône), le 22 août 1836. Docteur en médecine de la faculté de Paris (1861) et docteur ès-sciences de la faculté de Lyon (1867), il fut successivement chargé de cours et professeur de zoologie à l'École de médecine de cette ville, directeur du Muséum d'histoire naturelle et doyen de la

faculté en 1877. Il a fait en 1866, au Mont-Blanc, deux ascensions scientifiques et a été chargé de missions spéciales en Grèce (1873), et en Syrie (1875 et 1880). M. Lortet a été décoré de la Légion d'honneur en 1872.

Outre ses deux thèses : *Mémoire sur la fécondation des Preissia commutata* (1868), et *Recherches sur la vitesse de la circulation du sang chez le cheval*, il a publié : *Pénétration des leucocytes à travers les membranes organiques* (1869); *Études paléontologiques dans le bassin du Rhône* (1873), avec M. E. Chantre; de nombreux mémoires dans les *Archives du muséum* de Lyon, la *Revue des cours scientifiques*, etc. Il a traduit de l'anglais : *Dans les Montagnes*, de J. Tyndall (1869, in-18), et *les Abîmes de la mer* de Wyville Thomson (1874, gr. in-8°).

LORY (Charles), géologue français, né à Nantes, le 30 juillet 1823, entra en 1840 à l'École normale supérieure, fut reçu agrégé des sciences physiques et naturelles et nommé successivement professeur aux lycées de Grenoble, de Poitiers et de Besançon où il fit un cours de géologie à la Faculté, en 1849. Professeur titulaire de géologie à la Faculté de Grenoble depuis 1852, il en devint doyen en 1871. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences le 12 février 1877, et décoré de la Légion d'honneur en 1861.

M. Lory a publié les ouvrages suivants : *Essai géologique sur le groupe de montagnes de la Grande Chartreuse* (1853, in-8° avec carte); *Carte géologique du Dauphiné* (1858), suivie de la *Description géologique du Dauphiné* (1860-1864, 2 vol. in-8°); *Carte géologique du département de la Savoie* (1868). Parmi ses mémoires publiés dans le *Bulletin de la Société géologique* nous citerons : *Oursins perforant le granit des côtes de Bretagne*.

LOSSING (Benson), écrivain et dessinateur américain, né le 12 février 1813, dans la ville de Beekman (Dutchess-County, New-York), reçut une éducation très imparfaite, passa quelque temps dans une ferme, puis s'associa à un horloger de Poughkeepsie (New-York), devint en 1835, un des propriétaires du principal journal de cette ville, et son rédacteur en chef, jusqu'en 1841. Il se mit alors au nombre des élèves de l'académie de dessin de New-York et eut bientôt fait assez de progrès pour qu'on lui confiât la direction et les illustrations du *Family Magazine* de New-York. Dessinateur à New-York et rédacteur en chef à Poughkeepsie, M. Lossing écrivit, en 1841, un petit volume (*An outline history of the Fine Arts* (New-York, in-18), qui fut suivi d'importants ouvrages sur la révolution américaine : *Seventeen-hundred and Seventy six* 1776 (1846, gr. in-8), illustré de 70 gravures de la main de l'auteur; *Lives of the signers of the declaration of Independance* (1847, in-12); *Pictorial Field-Book of the Revolution* (1848-1852, 2 vol. gr. in-8; plus de 1000 gravures), publication monumentale destinée à illustrer, par la plume et le crayon, les lieux, les hommes et les grandes scènes de la révolution. Au milieu du succès qui accueillit ce bel ouvrage, l'incendie qui détruisit l'immense établissement de ses éditeurs, les célèbres Harper, de New-York, anéantit la plus grande partie de la première édition à peine terminée. Une seconde, perfectionnée par l'auteur, fut mise sous presse en mars 1855.

On a encore de M. Lossing : *Histoire illustrée des États-Unis*, destinée aux écoles (1857); *Nos compatriotes* (Our Countrymen, 1855, illustré), suite de notices biographiques avec portraits; *Vie de Washington* (1861, 3 vol.); une grande *Histoire illustrée de la guerre des États-Unis en 1812*, (1869, 2 vol.); *Histoire illustrée de la guerre civile aux États-Unis* (1869, 3 vol.); *Histoire des États-Unis* (1876), etc.

LOTTIN DE LAVAL (Pierre-Victorien Lottin, dit *Victor*), voyageur français, né Orbec (Calvados) le 19 septembre 1810, débuta comme romancier et puisa dans les mémoires et les chroniques la matière d'un certain nombre de volumes qu'il produisit jusqu'en 1842. Dès 1835, il avait entrepris divers voyages scientifiques à travers l'Italie, la Sicile, l'Illyrie, la Grèce, l'Asie Mineure. En 1844, dans une excursion dans l'Asie occidentale, il dessina et moula les curiosités du pays, d'après des procédés nouveaux et commodes, qui composent la méthode qu'il a appelée lui-même *lottinoplastie*. Trois ans plus tard, il fut officiellement envoyé en Égypte et au Sinaï. La propriété de sa méthode a été acquise par l'État. M. Lottin de Laval a été décoré de la Légion d'honneur le [illegible] mars 1847.

On a de lui : *les Truands* (1832, 3 vol. in-[illegible]); *Marie de Médicis* (1834, 2 vol. in-8); *Robert le Magnifique* (1835, 2 vol. in-8); *le Comte de* [illegible] (1838, 2 vol. in-8); *Andalousia, ou la Perle* [illegible] *Andalouses* (1842, 2 vol. in-8); *les Comtes de Montgomery* (1843, 2 vol. in-8); *Un an sur les chemins* (1837, 2 vol. in-8); *Manuel complet de lottinoplastique* (1858, in-18); *Voyage dans la péninsule arabique* (1859-1860, in-4); [illegible] *ports*, *Lettres*, sur les antiquités de [illegible] les ruines de Ninive et des articles de [illegible] science et d'archéologie dans différents journaux et recueils.

LOTZE (Rodolphe-Hermann), philosophe et physiologiste allemand, né à Bautzen le [illegible] 1817, acheva ses études à l'université de Leipzig, où il prit, en 1838, le double titre de docteur en philosophie et en médecine, et devint l'année suivante, agrégé à la Faculté de médecine et à celle de philosophie. Après avoir [illegible] ans à Leipzig, comme professeur [illegible], il fut nommé, à Gœttingue, professeur titulaire de philosophie. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le [illegible]

Parmi les travaux philosophiques de M. Lotze on remarque : *Métaphysique* (Leipzig, [illegible]) d'après la méthode de Herbart; une *Logique* (ibid., 1843); un traité, *l'Idée du beau* (Ueber den Begriff der Schœnheit; Gœttingue, [illegible]); un écrit sur *les Conditions du beau dans l'art* (Ueber Bedingungen der Kunstschœnheit; Gœttingue, 1847); *Histoire de l'esthétique en Allemagne* (Geschichte der Æsthetik in Deutschland, Munich, 1868). Il a aussi publié quelques ouvrages de médecine : *la Pathologie et la thérapeutique générales considérées comme* [illegible] *naturelles mécaniques* (die Pathologie [illegible] rapie als, etc.; Leipzig, 1842; 2e éd. [illegible]); *Physiologie générale de la vie corporelle* (Allgemeine Physiologie des kœrperlichen [illegible]; Gœttingue, 1851); *Psychologie médicale* ([illegible]nische Psychologie; Ibid., 1852); [illegible] (Leipzig, 1856-1864, 3 vol. 3e éd. [illegible]) d'anthropologie, etc. Dans la querelle [illegible] spiritualistes et les matérialistes, [illegible] vive en Allemagne, M. Lotze est [illegible] principaux adversaires du matérialisme.

LOUANDRE (Charles-Léopold), [illegible] çais, est né le 15 mai 1812, à A[illegible] son père, M. François-César Louandre, [illegible] 1862, auteur lui-même de quelques [illegible] avec lequel on l'a plusieurs fois confondu [illegible] plissait les fonctions d'archiviste. Il [illegible] naître par la part qu'il prit, de 1844 à [illegible]

rédaction de l'utile recueil *la Littérature française contemporaine* [BONA-GAU], avec M. Bourquelot. Il est devenu membre du comité des travaux historiques et a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite particulièrement de lui : *Catalogue de la bibliothèque communale de la ville d'Abbeville* (1837, 2 vol. in-8); des *Essais historiques*, dont plusieurs en société avec M. Ch. Labitte; *la Sorcellerie* (dans la *Bibliothèque des chemins de fer*); une traduction nouvelle de *Tacite* (1845, 2 vol. in-18; 2e édit. 1853, avec texte latin); *les Arts somptuaires*, histoire du costume et de l'ameublement (1857, 4 vol. in-4, avec pl.); *Dictionnaire de géographie et d'histoire* (1859, in-18); *Dictionnaire usuel des sciences* (1862, in-18); *Histoire de la littérature française par les monuments* (1864, 2 vol. in-18); *Chefs-d'œuvre des conteurs français avant La Fontaine* (1873, in-18); *les Idées subversives de notre temps* (1873, in-18); *Chefs-d'œuvre des conteurs français contemporains de La Fontaine* (1874, in-18); *Chefs-d'œuvre des conteurs français après La Fontaine* (1874, in-18); de nombreuses éditions annotées, telles que celles de *Pascal*, *La Fontaine*, *Molière*, *Racine*, *Voltaire*, *Machiavel*, *Montaigne*, etc. (1846-1852); enfin des articles fournis à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, à l'*Encyclopédie moderne*, à *Patria*, au *Journal de l'instruction publique*, dont M. Louandre a été rédacteur en chef en 1855, etc.

LOUBENS (Émile), professeur français, né à Toulouse le 7 août 1799, s'est consacré de bonne heure à l'enseignement libre, et a publié : *Répertoire des termes principaux employés dans l'histoire naturelle et la géographie* (1839); *Manuel de morale pratique et religieuse* (1841; 4e édit. 1875, 2 vol.); *Conseils aux écoliers* (1847); *Programme d'un cours de morale* (1851); *Précis de morale* (1858); *Encyclopédie morale* (1864, in-8), et autres livres à l'usage de la jeunesse et en vue de l'enseignement secondaire. — M. Charles LOUBENS, son frère, a fait des cours à l'Athénée, publié des livres d'éducation, entre autres une *Histoire de France dédiée aux enfants* (1864, in-4, avec grav.), et collaboré à la *Revue indépendante*.

LOUBET (Émile), député français, né à Marsanne (Drôme), le 31 décembre 1838, fit ses études de droit, obtint le diplôme de docteur et s'établit à Montélimar dont il devint maire. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Montélimar, avec une profession de foi républicaine, mais en se déclarant contraire à l'amnistie pleine et entière. Élu par [illegible] voix sans concurrents, il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. L'un des 363 membres des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu le 14 octobre, par [illegible] voix, contre 7006 obtenues par M. Lacroix-Saint-Pierre, ancien député bonapartiste. Il est conseiller général de la Drôme, pour le canton de [illegible].

LOUDON (Charles), médecin anglais, né vers [illegible] [illegible] partie, en qualité de commissaire royal, de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre. Le résultat de ses observations sur les classes ouvrières fut un livre [illegible] : *Solution du problème de la population et de la subsistance, soumise à un médecin dans une série de Lettres* (1842, 2 vol. in-8), inspiré par les préoccupations malthusiennes.

LOUDUN (Eugène BALLEYGUIER, dit), littérateur français, né à Loudun (Vienne), le 8 juillet 1818, fit ses études à Nantes et à Poitiers, se fit recevoir licencié en droit dans cette dernière ville, fut professeur d'histoire à Châtellerault en 1842 et vint en 1843, à Paris, où il écrivit dans les journaux des articles de philosophie, de littérature et de critique. En 1848, il prit part à la rédaction de *l'Ère nouvelle* et du *Correspondant*. Quand M. de Falloux fut nommé ministre, M. E. Loudun devint son secrétaire particulier; il sortit du ministère au mois de juillet 1849, pour devenir sous-bibliothécaire de l'Arsenal et fut admis à la retraite comme conservateur honoraire. Devenu ensuite commissaire spécial des chemins de fer près de la ligne d'Orléans, il fut révoqué le 15 juin 1872, à la suite de la publication d'une brochure bonapartiste, *l'Abeille*, qui avait été répandue à profusion dans les campagnes. M. Loudun a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1860.

On a de lui : *la Vendée* (Paris, 1849, in-8), ouvrage historique et descriptif; *les Trois races, ou les Allemands, les Anglais et les Français* (1852, in-8; 1863, in-18); *les Derniers orateurs, ou la Tribune française de 1848 à 1852* (1855); *les Pères de l'Église*, choix de lectures morales (1861, in-18); *le Salon, ou l'Exposition universelle des beaux-arts* (1855); *Vie du général Abattucci* (1855); *Études sur les œuvres de Napoléon III* (1856, in-8); *les Victoires de l'Empire* (1859, in-12); *la Bretagne, paysages et récits* (1861, in-18); *les Nouveaux jacobins* (1869, in-18); *les Précurseurs de la Révolution* (1875, in-8) auxquels l'Académie française a décerné le prix Marcellin Guérin. M. E. Loudun a été, jusqu'en 1856, un des rédacteurs de l'*Union* pour la critique des beaux-arts. Il a été chargé, en 1858, de la partie politique du *Journal des Instituteurs*.

LOUGH (John-Graham), sculpteur anglais, né à Greenhead (Northumberland) vers 1800, fils d'un petit fermier, révéla, par hasard son penchant pour les arts plastiques, et fut envoyé à Londres, où son premier soin fut d'étudier l'admirable collection des marbres d'Elgin. En 1826, il débuta aux expositions de l'Académie royale par la *Mort de Turnus*, bas-relief composé d'après le récit de Virgile. L'année suivante, sa statue de *Milo* fit beaucoup de sensation, et fut proclamée par le peintre Haydon « l'effet le plus extraordinaire de l'art depuis les Grecs. » M. Lough donna ensuite le *Samson*, acheté, ainsi que *Milo*, par le duc de Wellington. Après avoir achevé le groupe des *Chevaux de Duncan*, M. Lough partit pour l'Italie (1834), où il séjourna quatre ans. De retour en Angleterre (1838), il envoya à l'Académie royale : *l'Enfant et le dauphin*, *une Jeune Romaine vendant des fruits*, *Ophélie*, *Hébé chassée de l'Olympe*, *Jago*, et le beau groupe des *Pleureurs* (1844), qui appartient à la *British Institution*.

En dehors des expositions, on doit encore à M. Lough : *la Reine Victoria*, pour la Bourse de Londres, et le *Monument funéraire de Southey* (1845); *lord Hastings* (1848), statue colossale, érigée par souscription sur les remparts de Malte; l'évêque de Sydney, *Broughton* (1855), à la cathédrale de Canterbury. On peut voir au palais de Sydenham des copies des meilleurs ouvrages de M. Lough : *Milo*, *Satan*, *David*, *Ariel*, *Titania*, *le Lutin*, dont certains originaux appartiennent à sir M. W. Ridley, un des plus anciens protecteurs de M. Lough, et qui possède à Carlton Terrace, de cet artiste, dix statues de grandeur naturelle, représentant des héros de Shakespeare, des groupes en bronze qui retracent les principales scènes de ce poète et une série de bas-re-

liefs d'après *Macbeth* et de *la Tempête*. — M. Lough est mort à Londres, le 10 avril 1876.

LOUIS II (Othon-Frédéric-Guillaume), roi de Bavière, est né à Nymphenbourg, le 25 août 1845. Il reçut une éducation très soignée, et la seconda par un penchant naturel pour les lettres et les arts. Livré avec passion à la lecture et à la musique, il s'était encore occupé très peu de politique, lorsqu'il fut appelé, par la mort de son père, à monter sur le trône, le 10 mars 1864. Pendant les deux premières années de son règne, il prit à peine part à la direction des affaires de son pays, si dangereusement compliquées par la rivalité de l'Autriche et de la Prusse et qui aboutirent, après la bataille de Sadowa, au traité de paix conclu le 22 août 1866 avec la Prusse et si défavorable à la Bavière. Au milieu de ces graves événements, le jeune roi restait partagé entre les influences contraires du parti ultramontain et des progressistes. Depuis, le gouvernement bavarois se prononça, à propos de la réunion du concile de Rome, contre toutes les prétentions ecclésiastiques contraires aux droits de l'État; il s'efforçait en même temps de se soustraire à la prépondérance de la Prusse, et d'accomplir quelques réformes populaires sous la pression de l'opinion démocratique grandissante. Au renouvellement de la Chambre, en mai 1869, les élections générales donnèrent une majorité hostile au système prussien. Néanmoins, après les victoires des armées prussiennes, et malgré les dissentiments qui avaient failli, dit-on, éclater plusieurs fois entre elles et les troupes bavaroises, Louis II pressa instamment le roi Guillaume de prendre le titre d'empereur d'Allemagne (6 décembre 1870).

Dans le courant de l'année 1871, Louis II soutint ouvertement les « Vieux-catholiques » en autorisant leur réunion à Munich et en conférant à M. Dœllinger la croix du Mérite, mais quelques mois après, il nomma à l'Université deux professeurs de droit canon et d'histoire ecclésiastique partisans de l'infaillibilité papale. Au reste, le roi parut se désintéresser de plus en plus de la politique extérieure et laissa M. de Bismarck et ses agents prendre dans la direction des affaires du pays une véritable prépondérance; il alla jusqu'à ne plus communiquer avec ses ministres que par l'entremise d'un secrétaire particulier. Le mécontentement public fut tel qu'il fut à plusieurs reprises question de le déposer. Indifférent à ces rumeurs et à ce point épris des souvenirs du règne de Louis XIV qu'il vint en 1875, à peine couvert par un *incognito* de convention, visiter le palais de Versailles, le roi Louis II a manifesté en toutes circonstances un vif amour pour les arts; au commencement de 1869, il fonda un musée devant comprendre les moulages de toutes les statues remarquables de l'antiquité disséminées en Europe. Il continua de favoriser les innovations musicales de M. Richard Wagner dont il s'était toujours montré le zélé partisan, et il fit monter aux frais de sa cassette plusieurs œuvres du maestro sur le théâtre de Munich. Toutefois des exagérations ont été répandues par la presse sur les fantaisies artistiques du roi et quelques-unes furent démenties solennellement par la presse officieuse allemande. — Pour la famille royale de Bavière, voy. BAVIÈRE.

LOUIS Ier (Philippe-Marie-Ferdinand-Pierre-d'Alcantara-Antoine-Michel-Raphaël-Gabriel-Gonzague-Xavier-François-d'Assise-Jean-Jules-Auguste-Volfando de Bragance-Bourbon), roi de Portugal et des Algarves, duc de Saxe, est né le 31 octobre 1838. Connu d'abord sous le nom de duc d'Oporto, il avait le grade de capitaine de vaisseau et commandait la corvette à vapeur *Bartholomeu-Dias*, lorsque la mort de son frère, le roi Pédro V, l'appela au trône, le 11 novembre 1861. Il fut couronné le 23 décembre suivant.

Les premiers actes de son règne furent : le traité de Tien-tsin (13 août 1862), par lequel la Chine lui céda définitivement la presqu'île de Macao; le décret du mois d'avril 1863 qui supprime les passe-ports à l'intérieur pour les nationaux et les étrangers; son adhésion au Congrès européen proposé par la France (18 novembre 1863); l'organisation d'une Exposition internationale à Porto (1865-1866); l'établissement du système métrique décimal pour les mesures (septembre 1867); la division du royaume en départements, avec des circonscriptions assez étendues pour favoriser la décentralisation (décembre 1867); la constitution, pour la première fois, de la Chambre des pairs en cour de justice, pour juger l'un de ses membres, le comte de Peniche, accusé de sédition (juin 1868); des efforts renouvelés pour ramener l'ordre et l'économie dans les finances obérées et la réduction spontanée de la liste civile (juillet); l'attitude désintéressée à l'égard de la révolution espagnole, la résistance aux programmes de création d'une république ibérique, puis le refus formel de toute candidature au trône d'Espagne (octobre 1868-décembre 1869); l'abolition par décret royal de l'esclavage dans les possessions portugaises (février 1868); la réduction par ordonnance du nombre des membres du parlement : ce qui provoqua une crise politique et de grandes agitations dans le corps électoral (mars-avril); les mesures énergiques contre la crise financière, entre autres la vente des biens du clergé (octobre 1869).

Le général Saldanha, ambassadeur de Portugal à Rome, donna sa démission à l'occasion de cette dernière mesure (10 décembre 1869) et le 19 mai 1870, il provoqua une révolte militaire dont la conséquence fut le renversement du cabinet du marquis de Loulé, la dissolution des Cortès et la constitution d'un cabinet dont il eut la présidence. Mais cette combinaison dura peu et, dès le 30 octobre, le roi confia la direction des affaires à Mgr Vizeu qui fut lui-même remplacé par le comte d'Avila (30 janvier 1871). Dans les années qui suivirent, ces perpétuelles transmissions de portefeuilles devinrent encore plus fréquentes et nous devons nous borner à les rappeler brièvement : le 13 septembre 1871, le comte d'Avila fut remplacé par M. Fontes Pereira de Mello et le 26 juillet 1872, à la suite d'une conspiration fomentée par le ministre d'Angoya et découverte à temps, le marquis d'Avila revint au pouvoir; le 29 janvier 1878, M. Pereira de Mello y revint à son tour. Parmi les faits extérieurs les plus importants qui ont marqué cette période, il faut signaler l'abolition de l'esclavage aux îles du Cap-Vert et de Saint-Thomas (janvier 1876) et une visite du prince de Galles à Louis Ier dans laquelle celui-ci vit un gage de l'étroite union de son royaume avec la Grande-Bretagne (janvier 1876). Le roi Louis, consacrant ses loisirs à des travaux littéraires, a entrepris la publication d'une traduction des *Œuvres de Shakespeare*. — Pour la famille royale de Portugal, voy. PORTUGAL.

LOUIS III, grand-duc de Hesse-Darmstadt, né le 9 juin 1806, est fils du grand-duc Louis II. Il passait, avant 1848, pour un prince libéral, et faisait à la politique autrichienne de son père plus ou moins d'opposition. Pendant la période révolutionnaire, il fut nommé co-régent, puis, en possession du pouvoir, le 16 juin 1848, il acquit une grande popularité en s'associant aux efforts du parti national pour constituer l'unité de l'Al-

lemagne. Mais il ne tarda point à changer de politique, s'éloigna de la Prusse qui représentait encore le principe libéral, et se rallia entièrement à l'Autriche (juillet 1850). A l'intérieur, il ramena le régime militaire et bureaucratique. Dans le conflit allemand de 1866, il prit parti pour l'Autriche et fut battu avec elle.

Le grand-duc Louis III avait épousé, le 26 décembre 1833, Mathilde-Caroline-Frédérique-Wilhelmine-Charlotte, fille de Louis, roi de Bavière, morte le 25 mai 1862. — Il est mort sans postérité le 13 juin 1877 et a eu pour successeur son neveu, le prince Louis IV.

LOUSTALOT (Gustave), homme politique français, député, né à Dax en 1826, étudia le droit, se fit inscrire au barreau de sa ville natale et fut élu bâtonnier de l'ordre à quatre reprises. Appartenant à l'opposition sous l'Empire, il fut nommé sous-préfet de Dax, le 17 septembre, mais ne garda ces fonctions qu'un mois. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut élu représentant des Landes à l'Assemblée nationale par 28731 voix, et fit partie de la gauche républicaine. Il se porta candidat aux élections générales du 20 février 1876 dans la 1re circonscription de Dax, mais il échoua avec 5211 voix, contre 5606 obtenues par M. de Cardenau, candidat monarchiste. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Loustalot se représenta et fut élu le 21 mai 1876. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877 refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il échoua, aux élections du 14 octobre, avec 5869 voix, contre 6526 obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel. Les deux adversaires se retrouvèrent en présence pour la quatrième fois, après l'invalidation de M. de Cardenau, le 7 avril 1878. M. Loustalot fut élu par 6593 voix, tandis que M. de Cardenau n'en obtenait que 5871. M. Loustalot représente le canton de Dax au conseil général des Landes.

LOUVET (Charles), ancien représentant du peuple français, et député, né à Saumur (Maine-et-Loire), le 22 octobre 1806, fit ses études de droit, puis s'établit comme banquier dans sa ville natale. Partisan de la monarchie de Juillet, il fut nommé maire de Saumur et conseiller général du département pour le canton de Montreuil-Bellay. En 1848, il accueillit la proclamation de la République et fut élu représentant de Maine-et-Loire, le septième sur treize, par 86 842 voix. Membre du comité des finances, il vota constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne, et fut réélu par 76 193 suffrages à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité monarchique.

Le coup d'État du 2 décembre n'écarta pas M. Ch. Louvet de la vie politique; il fut nommé, comme candidat officiel, député au Corps législatif par la 3e circonscription de Maine-et-Loire, qui l'élut de nouveau, au même titre, aux élections suivantes: en 1863, il obtint 18 632 voix sur 20 976 votants, et en 1869, 17 974 sur 25 205. L'un des principaux membres du nouveau tiers-parti libéral, il signa un des premiers, dans la courte session de juillet, la fameuse demande d'interpellation des 116, qui provoqua le retour au régime parlementaire. Après avoir été nommé, au mois de septembre suivant, membre de la commission de surveillance des caisses d'amortissement et des dépôts et consignations, il fut choisi par M. Émile Ollivier, pour faire partie du cabinet du 2 janvier 1870; il y prit le portefeuille de l'agriculture et du commerce qu'il résigna, lors de la constitution du cabinet Palikao, et à la chute de l'Empire, rentra dans la vie privée. M. Louvet, décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1850, a été promu officier le 6 août 1860, et commandeur le 30 août 1865. — M. Ch. Louvet a été confondu, avec M. Auguste Louvet, ancien président du tribunal de commerce, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, mort à Paris, le 12 février 1876.

LOVÉN (Svenon-Louis), zoologiste suédois, né à Stockholm, le 6 janvier 1809, fils d'un maire de cette ville, fit ses études à l'université de Lund, devint docteur en philosophie en 1829 et professeur agrégé l'année suivante. Après avoir suivi, à Berlin, les leçons d'Ehrenberg et de Ch. Ritter, il se livra à l'étude de la faune maritime des côtes de la Scandinavie, explora la mer Baltique, la mer du Nord, le Finnmark et même le Spitzberg. Ses travaux sur l'anatomie, la physiologie et la distribution géographique des animaux inférieurs marins, l'ont fait nommer membre de l'Académie de Stockholm en 1840, professeur et conservateur au Musée royal d'histoire naturelle de cette ville en 1841. Membre des Académies de Munich, de Berlin, etc., il a été élu correspondant de l'Institut de France le 22 juillet 1872.

Parmi les mémoires de M. Lovén, nous citerons ceux qui ont été publiés dans les *Annales des sciences naturelles : Sur les Genres Campanularia et Syncoryne* (1835); *Sur le Développement des mollusques céphalés* (1839); *Métamorphose d'un annélide* (1840); *la Distribution géographique des mollusques* (1846); *Sur l'Armure de la langue chez les mollusques* (1847); *Sur le Développement des mollusques acéphales* (1848); *Crustacés et autres animaux marins habitant actuellement la mer et les lacs de la Suède, y ayant survécu depuis la période glaciaire* (1862); *Espèces nouvelles de Spongiaires de la mer du Nord* (1868); *Études sur les Échinoïdées* (1873), etc.

LOWE (Robert), homme politique anglais, né en 1811, à Bingham (comté de Notts), où son père était curé, fit au collège de Winchester ses premières études et, après avoir pris ses degrés à Oxford, donna dans les divers collèges de cette université des répétitions particulières, de 1836 à 1842. A cette époque, il fut admis au barreau, puis il partit pour l'Australie, où il ne tarda pas à acquérir, comme avocat, une belle clientèle. Élu, un an après son arrivée, membre du conseil législatif, il prit une part active à ses discussions.

M. Lowe était de retour en Angleterre depuis deux ans, lorsqu'aux élections de 1852, il obtint un siège à la Chambre des communes pour un des bourgs du Worcestershire qui l'a réélu en 1857 et en 1868. Il prit une place importante dans les rangs de l'opinion libérale. Dans le courant de 1855, il a successivement été nommé conseiller privé, vice-président du Conseil de commerce (*Board of trade*) et enfin trésorier en chef ou *paymaster-general*. Il fut, de 1859 à 1864, vice-président du Conseil d'éducation. A la fin de 1868, il entra, comme chancelier de l'Échiquier, dans le cabinet Gladstone, et il obtint sur le budget des excédants qui le firent qualifier de grand financier. En août 1873, il passa au ministère de l'intérieur et se retira avec ses collègues, après les élections de février 1874.

LOWELL (James-Russel), poète américain, né le 22 février 1819, à Cambridge (Massachussetts), et fils d'un ecclésiastique distingué de la secte des congrégationnalistes, fit ses études à l'université d'Harward et fut reçu avocat. Mais il préféra se consacrer aux travaux littéraires pour lesquels, dès

le collège, il avait manifesté un goût décidé. Il accepta, en 1855, la chaire de langues et de littératures modernes au collège Harward, en remplacement de Longfellow, mais refusa à deux reprises les postes d'ambassadeur à Pétersbourg et à Vienne. Il donna successivement : *la Vie d'une année* (a Year's life; 1841); un second recueil contenant, entre autres morceaux remarquables, ceux de *Prométhée* et de la *Légende bretonne* (1844); puis un troisième recueil (1848), où il prend avec chaleur la défense des noirs dans les pièces de *la Crise*, *l'Anti-Texas*, *l'Esclave fugitif*, etc. Il a publié, depuis : *Biglow papers*, série de satires écrites en dialecte américain; *la Vision de sir Launfall* (the Vision), poème; *Sous les Saules* (Under the Willows, 1869); *la Cathédrale*, poème épique (1870); *A travers mes livres* (Among my Books, 1870), etc.

LOYAU (E. dit LOYAU DE LACY), littérateur français, né à Amboise vers 1805, débuta dans le monde des lettres par un roman philosophique, *le Prêtre* (1830), qui eut une certaine vogue, et publia successivement : *Vie de saint François de Sales* (1843, in-8); *les Anges sur la terre* (1836, in-8); *la Nouvelle Antigone* (1837, in-8), premier ouvrage d'une collection qu'il présentait au public comme une digue aux mauvais romans; *le Sous-diacre* (1849, in-8), etc.

Il est aussi l'auteur de quelques tragédies représentées à l'Odéon : *les Français à Naples* (1837); *une Invasion des Normands* (1837); *le Lys d'Évreux* (1845), pièce qui, jouée à la suite d'un procès, eut un échec complet. Il a aussi fait recevoir à un théâtre des boulevards *l'Échelle des passions*, drame, et collaboré en 1839 au vaudeville du *Chevalier de Créquy*, et en 1841 à la *Physiologie du parterre*. On a encore de lui un mélange de vers et de prose adressé aux *Ninivites* par Jonas (1851, in-8).

LOYER (Eugène-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Versailles, en 1807, fit d'excellentes études au collège Sainte-Barbe, suivit les cours de droit et reçut, en 1832, le diplôme de docteur. Inscrit au barreau de Rouen, il plaida pendant huit ans avec succès, puis s'associant au commerce d'un oncle, dont il avait épousé la fille, se mit à la tête d'une filature de coton dans la vallée d'Houlme. Juge au tribunal de commerce de Rouen et membre du conseil municipal, il fut élu, en 1848, représentant de la Seine-Inférieure, aux élections complémentaires du 4 juin, par 49 233 suffrages, comme candidat républicain. Il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac, puis, après l'élection du 10 décembre, soutint au dedans et au dehors la politique de l'Élysée, et fut réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative. Nommé, après le coup d'État du 2 décembre, maître des requêtes de première classe au Conseil d'État, il devint conseiller, après avoir été momentanément préfet de l'Indre. Il a été promu officier de la Légion d'honneur au 15 août 1865. — Il est mort à Houlme, le 7 mars 1880.

LOYER (Jean-Marie), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1803, et fils d'un patriote de 1789, fut élevé dans les idées libérales. Établi comme notaire à Glomel, il en fut nommé maire en 1830, mais donna sa démission en 1834, et fut élu conseiller général du département. Après la révolution de Février, il fut élu représentant à la Constituante par 82 605 voix. Il vota ordinairement avec la gauche et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

LOYSEL (Charles-Joseph-Marie), général français, ancien sénateur, né à Rennes, le 14 février 1825, entra en 1845 à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit dans le corps de l'état-major. Sous-lieutenant en 1847, lieutenant en 1850, capitaine en 1853, il fit ses premières armes en Algérie, prit part aux campagnes de Crimée et d'Italie et fut promu successivement chef de bataillon, le 26 août 1863 et lieutenant-colonel le 10 août 1868, au retour de la campagne du Mexique, où il fut quelque temps aide de camp de l'empereur Maximilien. Pendant la guerre franco-prussienne, il assista aux batailles de Gravelotte et de Saint-Privat, fut emmené en Allemagne comme prisonnier, réussit à s'échapper et vint offrir ses services au gouvernement de la Défense nationale. Colonel, le 16 septembre 1870, il fut nommé général de brigade et chargé de couvrir la Normandie avec un corps d'armée. Son grade de général lui fut confirmé le 16 septembre 1871.

Élu représentant à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, dans le département d'Ille-et-Vilaine, le second sur douze, par 92 830 voix, il fut du petit nombre des membres de cette Assemblée, qui n'appartenaient à aucun groupe et vota quelquefois avec le centre gauche; il repoussa les préliminaires de paix et l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il prit la parole dans les questions concernant l'armée et fut le rapporteur du projet de loi sur la mise à la retraite des officiers après vingt-cinq ans de service. Il demanda également à l'Assemblée de revenir sur le vote de l'amendement La Fayette, qui fixait à vingt et un ans l'âge de l'électorat municipal et de l'élever à vingt-cinq. Élu sénateur d'Ille-et-Vilaine le 30 janvier 1876, le deuxième sur trois, par 260 voix sur 460 votants, il fit partie de la droite monarchique, prit une part notable à la discussion du projet de loi sur la réorganisation de l'état-major, et vota, le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés. Il échoua aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, avec 211 voix sur 452 votants. Il a été élevé en 1878, au grade de général de division. Décoré de la Légion d'honneur, le 21 octobre 1857, il a été promu officier le 1^er^ novembre 1864.

LOYSON. Voy. HYACINTHE (le P.).

LOYSON (l'abbé Jules-Théodose), théologien français, né à Metz, en 1829, est le frère [illegible] célèbre prédicateur Hyacinthe Loyson. Il [illegible] l'état ecclésiastique et se fit recevoir docteur en théologie en 1863. Chargé du cours [illegible] sacrée à la Sorbonne, en 1868, il en devint, [illegible] mai 1870, professeur titulaire. Chanoine honoraire de plusieurs diocèses, il a le titre de missionnaire apostolique.

A part sa thèse, *le Sacrement de mariage* (1863, in-8), on cite de l'abbé J. Loyson : *la prétendue vie de Jésus* (1863, in-8), [illegible] l'ouvrage de M. Renan; *l'Avent d'après les Évangiles* (1867, in-32); *le Carême d'après les Évangiles* (1869, in-18); *l'Assemblée du clergé de France en 1682* (1870, in-8); des discours de rentrée, etc.

LUBBOCK (sir John, 4^e^ baronet), [illegible] et homme politique anglais, né à Londres, le [illegible] avril 1834, est fils de J. W. Lubbock, le [illegible] astronome mort en 1865. Élevé au collège d'Eton, il entra dans la maison de banque de son père, qu'il dirigea depuis et fut nommé secrétaire [illegible] raire de la Société des banquiers. Candidat libéral aux élections de 1865 et de 1868 dans le comté de Kent, il échoua, et n'entra à la Chambre

des communes qu'en février 1870 comme député du bourg de Maidstone, qui le réélut en 1874. Il y présenta divers projets de lois ou bills, entre autres sur les poursuites pour dettes, sur l'exercice de la pharmacie et de la médecine et en dernier lieu un bill sur les monuments historiques, « Ancient monuments bill. » Membre de la Commission des écoles et, depuis mars 1878, conservateur au British Museum, il est en outre vice-chancelier de l'université de Londres.

M. Lubbock s'est surtout fait connaître par ses travaux scientifiques; membre de la Société royale de Londres et de nombreuses sociétés savantes, il publia un grand nombre de mémoires et d'ouvrages dans lesquels il soutint les théories de M. Darwin, et qui, traduits dans la plupart des langues étrangères, obtinrent beaucoup de succès. Nous citerons : *l'Homme avant l'histoire* (Pre-historic Times, 1865), traduit en français par E. Barbier (1866, 3ᵉ éd. 1875); *les Origines de la civilisation* (the Origin of civilisation, 1870), traduit par le même en 1872; *Origine et métamorphoses des insectes* (the Origin and metamorphoses of insects, 1874); *Flore sauvage de la Grande-Bretagne* (On Britisch Wild Flowers, etc., 1875), etc.

LUBKE (Guillaume), historien d'art allemand, né à Dortmund (Westphalie), le 17 janvier 1826, fit ses études à Bonn et à Berlin. Ses premiers articles, sur l'histoire des arts, publiés dans le *Deutsche Kunstblatt*, furent remarqués et le firent nommer professeur d'histoire de l'architecture à l'école d'architecture de Berlin. Après plusieurs voyages d'étude en Italie, en France et en Belgique, il devint, en 1861, professeur d'archéologie et d'histoire de l'art à l'École polytechnique de Zurich, d'où il passa en 1866 à Stuttgart.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages ou monographies très estimés en Allemagne : *Introduction à l'histoire de l'architecture religieuse au moyen âge* (Vorschule zur Geschichte der Kirchenbaukunst des Mittelalters, Dortm. 1852, 7ᵉ éd. Leipzig, 1877); *l'Art au moyen âge en Westphalie* (die mittelalterl. Kunst in W., Ibid. 1853); *Histoire de l'architecture* (Geschichte der Architektur, Ibid. 1855; 5ᵉ éd. 1875); *Principes de l'histoire de l'art* (Grundriss der Kunstgeschichte, Stuttg., 1861; 7ᵉ éd. 1875); *Esquisse de l'histoire de l'architecture* (Abriss der Gesch. der Baukunst, Leipzig, 1861; 3ᵉ éd. 1867); *Histoire de la plastique* (Gesch. der Plastik, Ibid. 1863; 2ᵉ éd. 1870). Il a dirigé les nouvelles éditions de Kugler : *Manuel de l'histoire de l'art* (Handbuch der Kunstgeschichte) : *les Monuments de l'art* (Denkmaeler der Kunst), où il traita principalement ceux du XIXᵉ siècle, etc. Parmi ses écrits moins importants, nous mentionnerons : *les Femmes dans l'histoire de l'art* (die Frauen in der Kunstgeschichte, Stuttg. 1862); *les Vitraux de la galerie en croix du cloître de Wettingen* (die Glasgemaelde im Kreuzgange zu Kloster W., Zurich 1863); *les Vieux vitraux en Suisse* (Ueber die alten Glasgemaelde der Schweiz, Ibid. 1866).

LUBONIS (Louis-Ignace-Clément), ancien député français, né à Nice, le 9 août 1816, étudia le droit à Turin, fut reçu docteur en 1837, puis entra comme répétiteur à l'École de droit. Bientôt il devint substitut du procureur général près la cour d'appel de Nice, puis conseiller et procureur général près la même cour. Nommé, en 1860, gouverneur de la province de Nice, il se prononça pour l'annexion, et fut élu, le 9 décembre 1860, député au Corps législatif, comme candidat officiel, pour la 1ʳᵉ circonscription des Alpes-Maritimes. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 16 228 voix sur 16 318 votants. En 1868, M. Lubonis donna sa démission de député et fut nommé, peu après, directeur de la succursale de la Banque de France dans sa ville natale. Commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare, M. Lubonis a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 27 mai 1860.

LUCAS (Charles-Jean-Marie), moraliste français, membre de l'Institut, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 9 mai 1803, se fit recevoir avocat à la Cour royale de Paris en 1825, et plaida avec distinction et succès dans un certain nombre d'affaires intéressantes, telles que celle de *l'Évangile* de Touquet, celle de l'abrogation du règlement de 1723, relatif au commerce de la librairie, etc. A la même époque, il se signala par diverses pétitions adressées aux Chambres, sur l'instruction primaire, sur le système pénitentiaire, etc., puis se livra spécialement à des études relatives à la peine de mort, dont il réclamait l'abolition, et aux divers systèmes de pénalité. Il fut, en 1830, attaché au ministère de l'intérieur, avec le titre d'inspecteur général des prisons. Il fonda en 1833, la Société de patronage des jeunes libérés de la Seine, et, en 1847, la colonie agricole pénitentiaire du Val-d'Yèvre, près de Bourges. Devenu, en 1853, président du conseil des inspecteurs généraux des services administratifs du même ministère, il a été admis à la retraite en juillet 1865. Élu membre de l'Institut en 1836, comme successeur du comte Rœderer, à l'Académie des sciences morales et politiques, il a été promu officier de la Légion d'honneur en janvier 1852 et commandeur le 15 juillet 1865.

On a de lui : *Du Système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis* (1826-1830, 3 vol. in-8), honoré, en 1831, du prix Montyon de 6000 francs; *Du Système pénal en général et de la peine de mort en particulier* (1827, in-8), couronné à Genève et à Paris; *Recueil des débats législatifs sur la peine de mort* (1830, in-8); *Dissertation sur l'usure* (1830); *De la Réforme des prisons, ou de la théorie de l'emprisonnement* (1836-1838, 3 vol. in-8); *Appendice* au même (1838); *Des moyens et des conditions d'une réforme pénitentiaire en France* (1848); *De la Ratification donnée par l'Assemblée nationale au décret d'abolition de la peine de mort*, d'après le résumé des débats législatifs, 1789-1848 (1848, in-8); *la Civilisation de la guerre par la codification du droit des gens* (1872, in-8); *le Droit de légitime défense dans la pénalité et dans la guerre* (1873, in-8), et un certain nombre de brochures et de mémoires sur les mêmes sujets.

Son frère, M. Prosper LUCAS, médecin français, né à Saint-Brieuc, en 1805, a été reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris, avec une thèse : *De l'Imitation contagieuse* (1833, in-4). Il a publié, en outre : *De la Liberté d'enseignement*, ouvrage couronné par la Société de la morale chrétienne, etc. (1831, in-8); *Du Jugement de l'Académie de médecine sur les questions renfermées sous l'expression complexe : Magnétisme animal* (1837); *Traité philosophique et physiologique de l'hérédité naturelle dans les états du système nerveux* (1847-1850, 2 vol. in-8), etc.

LUCAS (Hippolyte-Julien-Joseph), littérateur français, né à Rennes, le 20 décembre 1807, où son père était avoué, fit ses études au collège de cette ville, et y commença son droit, qu'il vint terminer à Paris en 1826. Reçu avocat, il retourna dans sa ville natale, où il s'occupa surtout de poésie. Il revint à Paris en 1829, et se livra à ses goûts littéraires. Il traduisait, pour *le Globe*, des articles de la *Revue d'Édimbourg* et les séances

du Parlement britannique. En même temps il présentait à l'Odéon, avec M. E. Boulay-Paty, un drame en vers, tiré du *Corsaire* de lord Byron, qui ne fut pas joué. Après la révolution de Juillet, M. H. Lucas retourna à Rennes. Il contribua à fonder la *Revue de Bretagne*, et composa son premier livre qu'il vint publier à Paris, *le Cœur et le monde* (1834, in-12, 1842, 2 vol. in-8), recueil de poésies et de nouvelles. Il collabora successivement au *Cabinet de lecture*, au *Voleur*, à la *Revue du théâtre*, au *Bon sens*, à *l'Artiste*, au *Charivari*, au *National*, au *Siècle*, etc., fut un des fondateurs de la Société des gens de lettres et devint l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846. — M. Hipp. Lucas est mort à Paris, le 14 novembre 1878.

Il a composé environ une vingtaine de pièces de théâtre, presque toutes en vers, jouées aux Français et à l'Odéon et dont plusieurs se rapportent à l'ancien théâtre espagnol. C'est de là qu'il a tiré notamment *l'Hameçon de Phénice* (1843); *le Médecin de son honneur* (3 actes, 1844); *le Tisserand de Ségovie* (3 actes, 1844). Il a emprunté au théâtre grec: *les Nuées* (1844), *Alceste* (1847), *Médée* (Odéon, 1855). On lui doit aussi les paroles de quelques opéras: *Bélisaire*, *Maria Padilla*, *Linda de Chamouni*, *la Bouquetière*, *l'Étoile de Séville*, *le Siège de Leyde*, et plus récemment *Lalla-Roukh* (1862); *la Cruche cassée*, opéra-comique (1870); *les Parias*, opéra en trois actes (1875); plusieurs vaudevilles, tels que: *C'est l'amour, l'amour* (1859), avec M. Dumanoir, etc.

Nous citerons parmi les ouvrages en prose de M. Hipp. Lucas: *Caractères et portraits de femmes* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire philosophique et littéraire du Théâtre-Français* (1843, 2 vol. in-18; 2e édit., 1847; un 3e volume en 1863); *Curiosités dramatiques et littéraires* (1855, in-12); *le Portefeuille d'un journaliste* (1856); *Documents relatifs à l'histoire du Cid* (1861, in-8 et in-18); *la Pêche d'un mari* (1862, in-18); *Madame de Miramion* (1866, in-18).

LUCAS (Pierre-Hippolyte), naturaliste français, né à Paris, le 17 janvier 1815, est devenu aide au Muséum en 1846. Il a fait partie de la commission scientifique d'Algérie, et a été décoré de la Légion d'honneur le 22 avril 1847.

Il est auteur de travaux d'histoire naturelle et d'entomologie exécutés avec un grand soin, la plupart pour la *Bibliothèque zoologique*. Nous citerons parmi les plus importants: *Histoire naturelle des lépidoptères ou papillons d'Europe* (1834-1835, in-8, pl. in-4; réédité en 1845, 80 pl.); les *Lépidoptères exotiques* (1835-1836, réédité en 1845, 80 pl.); *les Papillons*, vade-mecum *du lépidoptérologiste*, extrait du *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle* (1838); *Histoire naturelle des crustacés* (1840-1841); *Histoire naturelle des animaux articulés* (1846, 3 vol. in-4, 117 pl.); *Essai sur les animaux articulés de l'île de Crète* (1854); des *Notes*, *Observations*, *Mémoires*, à la suite de recherches et d'excursions scientifiques, notamment en Algérie, et des articles dans les journaux ou recueils spéciaux.

LUCE (Auguste-Siméon), historien et érudit français, né à Bretteville-sur-Ay (Manche), le 29 décembre 1833, fut admis le premier, en 1856, à l'École des Chartes. Tout en suivant les cours de l'École de droit, il se fit recevoir docteur ès lettres de la Faculté de Paris en 1860. Nommé en 1858 archiviste du département des Deux-Sèvres, élu à l'unanimité l'année suivante auxiliaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il prit dès lors la part la plus active aux travaux de cette Académie qui l'a chargé de nombreuses missions scientifiques. Il a été en outre, sous l'Empire, chef de cabinet du préfet du département des Bouches-du-Rhône. En 1866, il a été attaché comme archiviste aux Archives nationales.

M. Siméon Luce est auteur des ouvrages suivants: *Histoire de la Jacquerie d'après des documents inédits* (1859, in-8); *De Gaidone, carmine gallico vetustiore, disquisitio critica* (1860, in-8); *Histoire de Bertrand Duguesclin et de son époque* (1876, in-8), à laquelle l'Académie des inscriptions a décerné en 1876 le premier prix Gobert que M. Luce avait déjà obtenu, en 1870, pour ses savantes éditions. Il a donné dans la collection des *Anciens poètes de la France*, le poème inédit de *Gaidon* (1862, in-12), et pour la Société de l'histoire de France: *Chronique inédite des quatre premiers Valois* (1862, in-8), *les Chroniques de Froissart* (1866-1877, T. I-VII, in-8). L'un des directeurs de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, il a collaboré à plusieurs recueils.

LUCET (Jacques-Marcel), sénateur français, né à Limousis (Aude), le 21 octobre 18[illegible], appartenait au barreau de Toulouse, avant 18[illegible]. Secrétaire du commissaire de la République, il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée constituante. Au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, il fut [illegible] condamné à l'exil par décision d'une commission mixte. Il passa cinq ans en Italie, puis [illegible] à Constantine, entra au barreau de cette ville et s'occupa de colonisation. Nommé préfet de Constantine le 6 septembre 1870, il donna sa démission le 28 décembre suivant, et se présenta aux élections pour l'Assemblée nationale [illegible] le 8 février 1871 par 4303 voix et vint siéger sur les bancs de la gauche républicaine, [illegible] préliminaires de paix, fit partie de plusieurs commissions importantes et fut rapporteur de la loi organisant l'émigration des Alsaciens-Lorrains en Algérie. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu par 42 voix contre 27 obtenues par M. le [illegible] de Lacroix. Il vota contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le [illegible] de Broglie (23 juin 1877). Il fut réélu sénateur le 5 janvier 1879 par 41 voix contre 36 [illegible] par un autre candidat républicain.

LUCHET (Auguste), littérateur français, né à Paris, le 22 avril 1806, fit quelques classes au collège de Dieppe, remplit dans cette ville, jusqu'à dix-sept ans, de modestes emplois et vint en 1823 à Paris, où il entra dans plusieurs maisons de commerce, avant d'aborder la carrière des lettres. Après la révolution de 1830 à laquelle il prit part, il épousa la sœur du docteur [illegible] Duval, et fut mis en rapport avec [illegible] l'associa à ses recherches physiologiques [illegible] les hommes les plus avancés du parti démocratique, il entreprit des publications qui lui valurent en 1842, à la suite d'un bruyant procès, 3000 francs d'amende et deux ans de prison; il échappa à cette peine en allant passer cinq années à Jersey. Après la révolution de 1848, M. Luchet obtint le poste de gouverneur du château de Fontainebleau, fut porté, mais sans succès, candidat à la Constituante, et revint aux études de [illegible] et de littérature. — Il est mort le 9 mars 18[illegible].

On a de lui des romans, des études de [illegible] d'art: *Thadéus le ressuscité*, avec M. M. [illegible] (1831, 2 vol.); *Frère et sœur* (1838, 2 vol.), [illegible] en partie autobiographique; *le Nom de famille*, l'ouvrage poursuivi dans le procès cité plus haut (1841, 2 vol.); *Souvenirs de Fontainebleau* [illegible]

, réédité en 1847, avec *le Confessionnal de*
Marie (2 vol.); *le Passe-partout* (1846, 2 vol.);
tail d'ivoire (1847, 2 vol.); *les Mœurs d'au-*
hui (1854); *la Côte-d'Or à vol d'oiseau*
in-12); *les Mauvais côtés de la vie, Souve-*
reil (1860, in-8); *la Science du vin, Lettres*
à M. Havin (1861, in-18); *l'Art industriel*
osition universelle de 1867 (1868, gr. in-8,
g.), etc. Il a aussi donné au théâtre : *le Bri-*
t le philosophe (1832), *Ango* (1834), drames
q actes, avec M. F. Pyat; *le Cordonnier*
y, théâtre Beaumarchais (décembre 1855);
hande du Temple (1856); puis un grand
d'articles dans les recueils périodi-

N (Henri), criminaliste allemand, né à
9 mars 1810, et fils de l'historien de ce
appliqua de bonne heure à l'étude du
t nommé conseiller au tribunal d'appel
et obtint une chaire de législation.
de nombreux articles insérés dans les
spéciaux, il a publié une traduction de
del diritto penale de Romagnosi (Iéna,
ol. in-8) et un *Manuel du droit pénal*
(Iéna, 1844, in-8).

S (Alexandre-Nicolaiewitch DE), géné-
né, en 1790, d'une famille allemande
ois longtemps en Russie, entra dans
t 1807, fit la guerre de Finlande, en
it part aux campagnes de 1812 à 1814.
ur sa bravoure et son sang-froid, il
lement par tous les grades. En 1831,
dait une brigade en Pologne et fit des
l'assaut de Varsovie. Lieutenant géné-
ief d'état-major, il remplaça, en 1838,
à la tête du 5ᵉ corps d'infanterie. En
mmanda une division dans le Caucase,
a contre Schamyl, surtout à la prise
après un congé assez long, nécessité
e sa santé, il fut envoyé, en juillet
les Principautés danubiennes, et, de
: Omer-Pacha, étouffa la révolution
passa l'année suivante en Hongrie et
nie, remporta sur Bem, le 31 juillet,
e victoire et eut la plus grande part
ion du pays.
it de la guerre d'Orient, mis sous les
rince Gortschakoff, il opéra sur le
cuta une marche périlleuse vers Si-
se vit forcé par la maladie de quit-
e. A peine guéri, il prit, en mars
mandement de l'armée du Sud, éta-
ier général à Odessa, puis à Nico-
cette ville, après la prise de Kin-
bre 1855), à l'abri de toute attaque.
nvier suivant, le nouvel empereur
ui confia, avec le titre de chef du
anterie de Prague, le commande-
r en Crimée. Il se préparait active-
ir la lutte contre les alliés, lorsque
traité de Paris (30 mars 1856).
tues et menacé d'une cécité com-
al Lüders obtint peu après sa re-
, il visita une partie de l'Allema-
et l'Italie. Lieutenant du royaume
s des mouvements qui eurent lieu
, à Varsovie, il s'efforça de les ré-
bord avec rigueur, et, pour récom-
rvices, il fut élevé à la dignité de
ire de Russie, au commencement
Bientôt, à la suite d'un attentat
me, il fut relevé de son comman-
f de la première armée et de la
érale de Pologne. — Il est mort
ourg, le 13 février 1874.

LÜER (Georges-Guillaume-Amatus), fabricant d'instruments de chirurgie allemand, établi à Paris depuis 1830, est né le 6 avril 1802, à Brunswick où son père était ouvrier. Mis en apprentissage chez un coutelier, il se signala par une aptitude précoce pour la fabrication des instruments de chirurgie. Il habita successivement Hambourg, Gœttingue, Berlin et Bruxelles, vint enfin à Paris en 1830, et entra dans les ateliers de Charrière. Il envoya ses produits pour la première fois à l'Exposition de 1844, et obtint, pour ses instruments destinés aux opérations des yeux, une médaille de bronze. En 1849, il obtint une médaille d'or. En 1851, lors de la première Exposition universelle, il fut mis sur le même rang que M. Charrière et reçut la *prize medal*. A New-York, en 1853, il obtint la grande médaille d'argent et le premier prix des instruments de chirurgie. A Paris, en 1855, à Londres, en 1862, à l'Exposition universelle de 1878, il lui a été décerné d'autres médailles. M. Luer avait été décoré de la Légion d'honneur, le 25 janvier 1863.

LUGARDON (Jean-Léonard), peintre suisse, né à Genève, en 1801, vint suivre à Paris les ateliers de Gros et d'Ingres et débuta au Salon de 1831. Habitant tour à tour Paris et Genève, il a fait, à nos expositions annuelles, des envois fréquents et s'est attaché à mettre en scène les souvenirs de l'indépendance helvétique. On a vu de lui, depuis ses débuts jusque dans ces derniers temps : *Un criminel* (1831); *le Serment du Grütli*, plusieurs fois répété; *Guillaume Tell sauvant Baumgartner, Arnold de Melchtal* (1841); *le Christ et la Vierge, Ruth et Booz, le Dernier jour d'un condamné, les Regrets*, de nombreux *portraits*, quelques sujets d'intérieur (1833-1853); *le Christ sur la croix* et *Ruth*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *la Visite au couvent dévasté* (1857); *Vallée de Gruyère, Au bord du lac, Près de Villeneuve*, paysage du canton de Vaud, à l'Exposition universelle de 1867, etc. M. L. Lugardon, qui a été atteint de paralysie dans ces dernières années, a obtenu une 2ᵉ médaille au Salon de 1831.

LUGUET (Henri), acteur français, né à Périgueux, en 1822, et fils d'artistes dramatiques, fut élevé au théâtre et engagé, à onze ans, dans la célèbre troupe d'enfants de Castelli, puis au théâtre de Brest, comme troisième amoureux; de là il alla à Genève, et de Genève à Rouen, où il fut sauvé de la conscription par une soirée à bénéfice organisée en sa faveur par Mlle Déjazet. En 1847, il parut un instant à l'Odéon, au Vaudeville et à la Porte-Saint-Martin, où il resta. Il y a créé César Borgia, dans *l'Imagier de Harlem*; François Iᵉʳ, dans *Benvenuto Cellini*; Athos, dans *la Jeunesse des mousquetaires*; Faliero, dans *les Noces vénitiennes*, etc. On cite de lui un vaudeville en trois actes, *Un dimanche à Robinson* (Folies-Dramatiques, 1861). — Il est mort en septembre 1875. — Sa sœur s'est fait connaître aussi, comme artiste dramatique, sous le nom de Marie LAURENT (voy. ce nom).

LUGUET (René), acteur français, frère des précédents, né à Paris en 1820, fut embarqué comme mousse à l'âge de dix ans et assista à la prise d'Alger. Entraîné par son goût pour le théâtre, il joua tour à tour à Nancy, Nantes, Bruxelles et fut engagé au Gymnase, en 1842, par la protection de Mme Dorval dont il devint le gendre. Il entra, en 1845, au Palais-Royal qu'il abandonna de 1848 à 1852, pour le Vaudeville et y revint d'une façon définitive. Il a eu sa part dans toutes les créations importantes qui se sont

succédé sur cette scène : *les Mémoires de Mimi Bamboche, les Suites d'un bal masqué, la Consigne est de ronfler, les Chemins de fer, la Cagnotte, la Boule, le Tunnel*, etc., etc.

LUKASZEWITSCH (Joseph), historien polonais, né le 30 novembre 1797, à Krompkowo (Posen), donna d'abord pour vivre des leçons particulières. En 1820, il fut nommé bibliothécaire de la bibliothèque Raczynski, à Posen, et se mit à étudier aux sources l'histoire de sa patrie. Il était en même temps professeur de langue et de littérature nationale au gymnase évangélique. Pour répandre et populariser les ouvrages polonais, il fonda une imprimerie, une librairie, ainsi que deux journaux, l'un littéraire, l'autre politique et appartenant aux opinions libérales. A partir de 1852, il se retira dans un village voisin de Kobylin. — Il est mort à Targoszyce le 13 février 1873.

M. Lukaszewitsch publia, en 1832, une *Histoire des dissidents de Posen aux* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles*, et, en 1835, les *Eglises des frères moraves dans la grande Pologne*, puis toute une suite : *Description historique et statistique de Posen dans les anciens temps* (1838, 2 vol.); *Histoire des églises évangéliques suisses en Lithuanie* (1842, 2 vol.); *Histoire des établissements d'éducation en Pologne et en Lithuanie* (1849-1851); *Histoire de toutes les églises de l'ancien diocèse de Posen* (Posen, 1858-1863, 3 vol.), etc.

LUMBROSO (Abraham), médecin tunisien, de famille israélite, né à Tunis en avril 1813, fit des études classiques à Florence et suivit le cours de médecine à Pise, où il prit, en 1835, le grade de docteur. De retour à Tunis, il fut aussitôt nommé premier médecin du bey du Khan, puis du bey de la régence (1842), et chargé, en 1853, de la direction générale du service sanitaire. En 1846, il accompagna le bey dans son excursion en France, et fut décoré de la Légion d'honneur par le roi Louis-Philippe. Il a fondé en 1835, à Tunis, une Société littéraire et est devenu, en 1851, membre de l'Académie de Marseille.

Le docteur Lumbroso, le partisan le plus éclairé des idées françaises, a tour à tour publié à Marseille ou soumis aux Sociétés savantes de cette ville : *Observations historico-scientifiques sur le choléra asiatique* (Cenni storico-scientifici sul cholera-morbus asiatico che invaso la reggenza di Tunis, etc., 1850, in-8), *Sur la Peste bubonique*, et une suite de *Lettres médico-statistiques sur la régence de Tunis*.

LUMINAIS (Évariste-Vital), peintre français, né à Nantes, le 18 octobre 1821, est le fils d'un député à l'Assemblée nationale de 1848, mort en 1869, et petit-fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents. Il vint étudier à Paris sous M. Léon Cogniet, et débuta par quelques sujets de genre au Salon de 1843. Il a principalement exposé : *Scène de guerre civile sous la République*, *Intérieur d'écurie*, *Foire bretonne*, *Jeunes filles passant un gué*, *Jeune fille malade*, *Après le combat* (1843-1847); *Déroute des Germains à Tolbiac*, *le Soir* (1848); *Siège de Paris par les Normands*, *Pilleurs de mer*, *le Retour de la foire*, *la Leçon de musette* (1849-1850); *Berger breton* (1852); *Une lecture de testament*, *Récolte de varech* (1853); *Dénicheurs d'oiseaux de mer*, *le Grand carillon*, *la Leçon de plain-chant* (1855); *le Pèlerinage*, *Pâtre de Kerlat* (1857); *Scène de cabaret*, *le Cri du chouan* (1859); *Champ de foire*, *Retour de chasse* (1861), qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1867; *Une consultation*, *Hallali*, *Tendresse* (1863); *les Deux gardiens* (1864); *la Veuve*, *Par-dessus la haie* (1865); *Pilleurs de mer* (1866); *les Deux rivaux*, un [illegible] *Désespérée*, *Vedette gauloise* (1869), [illegible] *les Gaulois en vue de Rome* (187[illegible]), [illegible] *ment*, *Retour de chasse dans les* [illegible] *Brunehaut* (1874); *le Roi Morvan* [illegible] *Suites d'un duel en 1625* (1876); [illegible] *Un prisonnier en fuite* (1877); [illegible] *Dagobert*, *Repos d'un chasseur gaulois* [illegible] *Mort de Chramm* (1879), etc., enfin [illegible] *traits*, sans compter un grand nombre [illegible] sins, etc. M. E. Luminais a obtenu deux [illegible] dailles en 1852 et 1855, deux rappels [illegible] 1857 l'autre en 1861, et la décoration de la [illegible] d'honneur le 12 août 1869.

LUNEAU (Sébastien), homme politique [illegible] né le 21 juin 1800, à Bouin (Vendée), [illegible] barreau, fut reçu avocat sous la Restauration [illegible] fut envoyé, en 1831, à la Chambre par [illegible] dissement des Sables-d'Olonne. [illegible] sept ans, il fit, dès son entrée, [illegible] duction considérable sur le [illegible] clergé, signa le compte rendu, [illegible] actes et les tendances de la monarchie [illegible] et combattit surtout la politique de M. [illegible] Nommé commissaire du gouvernement [illegible] dans la Vendée en 1848, il devint, [illegible] du 23 avril, l'un des représentants de [illegible] tement et prit une part active aux [illegible] l'Assemblée constituante; il vota [illegible] ment avec la droite. Non réélu à la [illegible] il se retira à Bouin, où il devint président [illegible] sociation syndicale des propriétaires [illegible] conquis à la mer. — Il y est mort [illegible]

M. Luneau a publié : *Documents* [illegible] *Bouin, précédés d'une notice historique* [illegible] 1874, in-8, cartes).

LURIEU (Gabriel DE), homme de [illegible] ministrateur français, né à Paris, [illegible] 1799, fit ses études au collège Henri-[illegible] de bonne heure au théâtre par [illegible] Suivant en même temps la carrière [illegible] tive, il devint, en 1838, inspecteur [illegible] établissements de bienfaisance, et [illegible] des requêtes au Conseil d'État. [illegible] gion d'honneur en 1839, il a été [illegible] en 1853 et commandeur le 7 août 18[illegible]

M. G. de Lurieu est auteur d'un [illegible] tulé : *Études sur les colonies agricoles* [illegible] *diants, de jeunes détenus et des* [illegible] *Hollande, Belgique, Suisse, France* [illegible] a obtenu de l'Académie française [illegible] tyon. Il a surtout produit, seul ou en [illegible] tion, de nombreux vaudevilles [illegible] d'opéras-comiques. Parmi les premiers [illegible] rons : *Un jour à Rome*, en 1 acte [illegible] *gible*, en 1 acte (1826); *la Prise* [illegible] actes (1832); *Marmitons et* [illegible] 1 acte (1835); *Gil-Blas de Santillane* [illegible] (1836); *Lazarille de Tormes*, en [illegible] *Un Cordon bleu*, en 3 actes (1839); [illegible] *beaux-pères*, en 2 actes (1845). [illegible] drames : *Dolly*, en 3 actes (1835) [illegible] *mer*, en 2 actes (1839). Parmi les opéras-comiques figurent : *le Château d'Urtuby*, en 1 [illegible] sique de Berton fils (1834); *Angélique* [illegible] en 1 acte, musique d'Ambroise Thomas [illegible] *l'Amazone*, en 1 acte, musique de Thys [illegible] *les Monténégrins*, en 3 actes, [illegible] nander (1849); *les Porcherons*, en 3 [illegible] de Grisar (1850); *les Trois Nicolas*, [illegible] musique de Clapisson (1858), etc.

LURO (Bertrand-Victor-[illegible]), [illegible] français, né à Villecomtal (Gers), le [illegible] 1823, fit ses études à Auch et son [illegible]

1849, il se présenta comme candidat démo-
ique aux élections pour l'Assemblée législa-
; puis il succéda à M. Pascalis comme avocat
conseil d'État et à la Cour de cassation. Après
coup d'État du 2 décembre 1851, chargé de
tenir les pourvois des condamnés en conseil
guerre, il plaida l'incompétence. En 1866,
s avoir quitté le barreau, il fut élu conseiller
ral du Gers pour le canton de Miélan qui
élut en 1876 contre un candidat bonapartiste,
 Garros. Aux élections du 8 février 1870, il
nommé représentant de ce département à
mblée nationale, le cinquième sur six, par
voix, prit place au centre droit, et vota
d avec la majorité monarchiste de l'Assem-
Membre du groupe Lavergne, il adopta l'a-
ment Wallon, et fut à cette occasion vive-
attaqué par la presse bonapartiste; il rappela
a profession de foi aux élections de 1871,
quelle il avait déclaré se rallier à la Répu-
. Il soutint le scrutin de liste dans la dis-
 de la loi électorale et adopta l'ensemble
 constitutionnelles. Porté sur la liste des
 lors des élections de sénateurs inamo-
il fut élu, au 4e tour de scrutin, le 13 dé-
1875, le trente-neuvième sur soixante-
par 347 voix sur 689 votants. Sans être
à aucun groupe, il vota habituellement
parti républicain, et repoussa la demande
lution de la Chambre des députés, le 23
.

ro a publié : *Du Travail et de l'organisa-
industries dans la liberté* (1848, in-8°);
ite d'*Angoulême, reine de Navarre, et la*
ace (in-8°) conférences faites à Pau en
divers articles insérés dans les journaux
épartement.

usin, M. Éliacin Luro, officier de ma-
Sérian (Gers), le 2 août 1837, a longtemps
Cochinchine où il était parvenu dans
ration coloniale au grade d'inspecteur
es indigènes. Il a été le fondateur et
premiers professeurs du collège des
ateurs stagiaires à Saïgon. Il a été dé-
a Légion d'honneur en 1869. — M. E.
mort à Toulon, le 10 mars 1877. Il a été
ui un ouvrage posthume, *le Pays d'An-*
, in-8), étude sur l'organisation poli-
ciale des Annamites.

LUCES (Thomas-Joseph-Henry comte
e politique français, sénateur, né à La
1 décembre 1808, descend d'une des
nes familles du Limousin. Ancien
cavalerie, démissionnaire en 1830,
dron de l'artillerie de la garde natio-
48, il commanda les mobilisés de la
ndant la guerre de 1870. Grand pro-
 la Gironde, il représentait, depuis
ns, le canton de Podensac au conseil
rsqu'en 1874, il déclara se retirer de
ique et donna sa démission. Cepen-
s instances du parti républicain, il
andidature à la Chambre, aux élec-
février 1876, dans la 4e circonscrip-
eaux et publia une profession de foi
épublicaine. Il fut élu par 10 917
7311 obtenues par M. de Carayon-
ésentant sortant. Il prit place au
e et fut un des 363 députés des
ies qui, après l'acte du 16 mai 1877,
n vote de confiance au cabinet de
t réélu le 14 octobre suivant, par
contre 8487 partagées entre MM.
Latour, légitimiste, et Gras-Cadet,
apartiste. Aux élections pour le
nt partiel du Sénat, le 5 janvier
1879, il fut porté sur la liste républicaine de la Gironde et élu, le premier sur quatre, par 347 voix contre 680 votants environ. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. — M. le comte de Lur-Saluces a été confondu quelquefois avec le marquis de Lur-Saluces, représentant de la Gironde à l'Assemblée nationale, et qui siégea sur les bancs de la droite légitimiste.

LUSIGNAN (Princes de). Voy. CALFA.

LUTHARDT (Christophe-Ernest), théologien protestant allemand, né le 22 mars 1823, à Maroldsweisach (Franconie), suivit les cours de théologie aux universités d'Erlangen et de Berlin et devint, en 1847, professeur de religion et d'histoire au gymnase de Munich. Agrégé en 1851 à Erlangen, il devint professeur à Marbourg en 1854 et passa à Leipzig, en 1856, à la chaire nouvelle de théologie systématique et d'exégèse.

M. Luthardt, qui appartient, par ses tendances, à l'école théologique dite d'Erlangen, a publié les ouvrages suivants : *Évangile selon saint Jean* (das Johanneische Evangelium, Nur., 1852, 2 vol.; 2e édit. 1875); *la Doctrine de la fin des choses* (die Lehre von den letzten Dingen, Leipzig, 1853; 2e éd., 1871); *Doctrine du libre arbitre* (die Lehre vom freien Willen, Ibid., 1863) : *Compendium de dogmatique* (Ibid., 1865, 4e éd. 1873); *Éthique de Luther* (die Ethik L. Ibid., 1867; 2e éd. 1875); *Éthique d'Aristote* (die Ethik des Ar. Ibid., 1869); *Apologie du christianisme* (Apol. des christ., Leipzig, 8e éd., 1873), etc. Prédicateur renommé, il a formé un recueil de ses *Sermons* (Leipzig, 1868-1875, vol. I-V) : plusieurs, publiés à part, ont été traduits en français.

LUTHER* (Charles-Théodore-Robert), astronome allemand, né à Schweidnitz, le 16 avril 1822, fut d'abord assistant à l'observatoire de Breslau en 1841, puis à celui de Berlin en 1843 et devint directeur de l'observatoire à Bilk, près de Dusseldorf en 1851. Il se livra à la recherche des petites planètes ou *astéroïdes* et découvrit successivement : *Thétis* (17 avril 1852), *Proserpine* (5 mai 1853), *Bellona* (2 mars 1854), *Leucothée*, *Fidès* (19 avril et 5 octobre 1855), *Aglaïa* (15 septembre 1857), *Calypso* (4 avril 1858), *Mnemosine* (22 septembre 1859), *Concordia* (24 mars 1860), les planètes (63), (71), (78), (82), (84), (90), (95), (108), (113), (118), (134), cette dernière le 27 septembre 1873. L'Institut de France lui a décerné, en 1855, un prix dont il a fait l'abandon à la ville de Leyde, pour la fondation d'un observatoire. Il a encore obtenu, en décembre 1861, comme prix d'astronomie, une médaille de la fondation Lalande.

LUTHEREAU (Jean-Guillaume-Antoine), littérateur français, né à Bayeux, le 14 septembre 1811, débuta, sous le nom du *vicomte H. de Roberval*, par des chroniques et feuilletons dans *l'Indicateur de Bayeux* (1837). Fixé à Paris de 1842 à 1845, il alla vivre ensuite à Bruxelles, où il fut près de huit ans rédacteur en chef de *la Renaissance*. De retour à Paris en 1855, il a pris part à la fondation de divers journaux et entreprises commerciales ou industrielles.

On a de lui : *Jean Joret, poète normand du XVe siècle, escripteur des rois Charles VII, Louis XI et Charles VIII* (1841, in-8); *Album du Salon* (1845); *le Livre d'or des familles, ou la Terre Sainte illustrée* (1847, in-8); *Revue du Salon* (1848, in-4); *Revue de l'exposition des beaux-arts* (1851, in-4); *le Diable au Salon*, revue comique (1851, in-32), anonyme; des brochures d'art et de littérature (1841-1856). Parmi les jour-

naux qu'il a fondés, nous citerons la *Revue de la province à Paris*, *la France élégante*, *la Belgique industrielle*, *la Célébrité* (1840-1856); il a collaboré à *l'International*, à *l'Europe artiste*, au *Courrier de Paris*, au *Siècle industriel*, au *Rappel*, sous le pseudonyme de *Jean Luther*.

LUTKE (Frédéric DE), célèbre navigateur russe, né le 29 septembre 1797, entra de bonne heure à l'École de marine et accompagna le capitaine Golownin dans son voyage autour du monde, de 1817 à 1819. Il entreprit bientôt lui-même une série d'expéditions dans les mers polaires. La plus importante, par les résultats, a été exécutée sur la corvette le « Sieniavine » de 1826 à 1829 : elle amena la découverte de trois groupes d'îles dans la mer de Behring, qui reçurent le nom de la corvette; M. de Lutke traversa le détroit de Behring, prit possession des îles Koraguine, Saint-Mathias et de la côte des Tchoukotes jusqu'à l'embouchure du fleuve Anadyr; il détermina également la position géographique du petit archipel de *Prybylow*. Une expédition purement scientifique avait été encore dirigée par lui en 1830 dans les eaux de l'Islande: à cette époque, il devint précepteur du grand-duc Constantin et fut nommé contre-amiral en 1835. Vice-amiral en 1840, il remplit les fonctions de préfet maritime de Revel en 1850, et de Kronstadt de 1853 à 1855, et obtint, avec le grade d'amiral, les titres d'aide de camp de l'empereur et de membre du Conseil d'État. A la mort du comte Bludoff, en 1864, il fut nommé président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Fondateur de la société de géographie de Russie, il a été élu correspondant de l'Institut le 29 juillet 1861, à la place restée vacante depuis la disparition du célèbre navigateur Franklin.

L'amiral de Lutke a publié les ouvrages suivants: *Quatre voyages dans les mers polaires de 1821 à 1824* (Pétersbourg, 1828, in-4°), traduit en allemand en 1835; *Voyage autour du monde sur la corvette le Sieniavine de 1826 à 1829* (partie historique, 3 vol. et atlas, 1835; partie nautique, 1 vol. et atlas, 1836), traduit en français; *Observations du pendule magnétique, du baromètre, du thermomètre, etc., pendant le même voyage*; *Notice sur les marées périodiques dans le Grand Océan boréal* (1838); *Notice sur les marées périodiques dans la mer Blanche* (1844), etc.

LUTZ (Jean DE), homme politique bavarois, né à Munnerstadt, le 4 décembre 1826, étudia le droit à Wurtzbourg, devint juge au tribunal de Nuremberg, où il prit part à la préparation des codes de commerce et de droit maritime. Nommé, en 1863, secrétaire privé du roi Maximilien, il garda cette fonction auprès de son successeur Louis II et devint chef du cabinet du roi en 1866. Devenu ministre de la justice, l'année suivante, il prit, en outre, en décembre 1869, le portefeuille de l'instruction publique et des cultes. Au début de la guerre franco-prussienne, il conclut une convention qui faisait participer la Bavière à la guerre, et il vint à Versailles avec son collègue M. Bray, pour assister à la proclamation de l'Empire allemand. Il resta aux affaires, après la chute du cabinet en août 1871, comme ministre des cultes, publia une circulaire sur les rapports de l'Église et de l'État, en réponse à la lettre de l'archevêque de Munich, fut vivement attaqué par le parti ultramontain de la Chambre et défendit les droits de l'État. Après la dissolution de la Chambre en 1874 et les élections du 24 juillet 1875, qui ramenèrent une majorité ultramontaine, le cabinet donna sa démission le 15 octobre. M. de Lutz reprit son portefeuille dans la nouvelle combinaison et suivit la même ligne de conduite. Sous son administration, les universités de l'État virent leur budget augmenté, de nouvelles chaires furent créées, les règlements des gymnases et des écoles techniques remaniés et la situation des instituteurs primaires améliorée.

LUZURIAGA (Claude-Antoine DE), homme politique espagnol, remplit, jusqu'en 1852, de hautes fonctions dans la magistrature, s'associa alors à plusieurs membres de l'opposition, et reçut lui-même, en 1854, le portefeuille des affaires étrangères dans le ministère Espartero; en juin 185[illegible], il reprit sa place aux Cortès et devint président du tribunal suprême. En 1858, il fut appelé au nouveau Conseil d'État. Il a été, depuis sa fondation (1857), membre de l'Académie espagnole des sciences morales et politiques. — Il est mort à Madrid, le 23 juin 1874.

LYELL (sir Charles), célèbre géologue anglais, né le 14 novembre 1797, à Kinnordy (comté de Forfar), est le fils d'un botaniste distingué, mort en 1849, et dont le nom a été donné par R. Brown à une famille de plantes d'Australie. En sortant de l'université d'Oxford où il fut élevé, il étudia le droit et fut admis au barreau de Londres; mais il abandonna bientôt l'exercice de cette profession pour se consacrer exclusivement à l'étude des sciences naturelles, et notamment à celle de la géologie. En 1824, il entreprit un voyage dans les parties montagneuses de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, et inséra les observations géognostiques qu'il eut l'occasion de recueillir dans les *Mémoires* de la Société géologique et les *Annales des sciences naturelles*.

Il ne fut guère connu avant 1832, époque où il fut chargé du cours de géologie au [illegible] à Londres; ce cours fut publié [illegible] sous le titre de *Principes de géologie* [illegible] of geology; 1833, 4 vol. in-12; [illegible] et traduit par Mme Tullia Meulien [illegible] sous la direction d'Arago. Il y explique [illegible] fications successives de la croûte terrestre [illegible] des causes purement physiques [illegible] et par des bouleversements [illegible] le système qui a reçu le nom de [illegible] Les *Éléments de géologie* (Elements of [illegible] 1838, in-12), résumé populaire de l'ouvrage précédent, obtinrent aussi un succès [illegible]

Deux voyages que sir Ch. Lyell fit aux États-Unis, l'un en 1841-1842, l'autre en 1845, [illegible] fourni le sujet de deux ouvrages [illegible] point de vue scientifique: *Excursions dans l'Amérique du Nord* (Travels in North America, Londres, 1845, 2 vol.), accompagnées [illegible] tions sur la nature des terrains; et *[illegible] visite aux États-Unis* (A Second visit to the United States, 1849). En 1840, il fut créé [illegible] (*knight bachelor*), en récompense des services qu'il avait rendus à la science, et, [illegible] avait été nommé député-lieutenant [illegible] Forfar. Il a été appelé deux fois à [illegible] présider la Société géologique de Londres [illegible] et 1850). Il a été élu correspondant de [illegible] le 26 janvier 1862. Sir Ch. Lyell a reçu [illegible] de l'université d'Oxford, le grade honoraire de docteur en droit. Citons encore parmi ses travaux qui ont été traduits en français: *[illegible] neté de l'homme prouvée par la géologie* [illegible] *Éléments de géologie* (1867, 2 vol. [illegible] dont il a été publié un *Abrégé* (1875, in-1[illegible]) — [illegible] est mort à Londres le 21 février 1875.

LYNN (miss Eliza), femme de lettres anglaise

wick (Cumberland), en 1822, et la der-
ouze filles d'un pasteur protestant, reçut
aison paternelle, au sein de la vie la
, une éducation soignée. Venue à Lon-
845, avec l'espoir de se faire un nom
ttres, elle se mit aussitôt à l'œuvre et
peine âgée de dix-sept ans, par une
l'ancienne Égypte, *Azeth l'Égyptien*
846, 3 vol. in-8). Son second ouvrage,
1848), ne remontait qu'au temps de
in et l'autre furent lus et discutés, et
nt de l'imagination, de la force, de
même. Cependant l'auteur abandonna
anné pour le roman moderne; elle
en 1851, *les Réalités* (Realities);
rcière (Witch-Stories, 1861): *la Ré-*
(the Lake Country, 1864); *Qui sème*
ing the Wind, 1866); *Histoire véri-*
ah Davidson, chrétien et communiste
story of Joshua Davidson, christian
ist. 1872); *Patricia Kemball* (1874),
nçais; l'*Expiation de Leam Dundas*
nt of L. D., 1877), etc. Depuis elle
fait connaître par une collaboration
ivers recueils périodiques. Elle avait
58, le graveur W. J. Linton. (Voyez

(Jean-Paul-François-Marie), prélat
Saint-Étienne (Loire), le 12 juin 1801,
le négociants qui a donné plusieurs
se, se destina d'abord au commerce;
finies au collège de Saint-Chamond,
ninaire de l'Argentière, d'où il en-
d'articles aux *Annales de la pro-*
foi qui venaient de paraître. Or-
en 1824, il dirigea quatre ans le
e de Blois, puis celui de la Pri-
n, avec le titre de chanoine. En
nomination de M. Pavy à l'évêché
chargé, par ce dernier, d'orga-
ration ecclésiastique dans ce dio-
ent créé. Au moment où la révo-
ier éclata, il allait être nommé
apitre de Dreux, et Louis-Philippe
pour lui un titre archiépiscopal
était alors vicaire général de M. de
. Le 15 octobre 1851, M. Lyonnet
ue à Saint-Flour; le 24 juin 1857,
. Chartrousse, il fut appelé au
, et le 4 décembre 1864, à l'ar-
Il a été promu, en août 1858,
ion d'honneur. — Il est mort à
mbre 1875.

écrit plusieurs ouvrages adoptés
res: *Tractatus de contractibus*
v. édit., 1865); *Tractatus de jus-*
37, in-12), réimprimés l'un et
heologia de Bailly, en 1844 et
Fesch (1841, 2 vol. in-8); *His-*
viau (1847, 2 vol. in-8); un
droits de l'église primatiale de

d-Bickerton-Pemell Lyons, 2ᵉ
anglais, né à Lymington en
xford. Il débuta comme attaché
thènes en 1839, puis passa à
t à Florence l'année suivante.
te, il devint secrétaire de léga-
ut le titre d'envoyé en 1858.
Il fut, quelques mois après, chargé des mêmes fonctions aux États-Unis. Il montra une grande fermeté lors de l'affaire du *Trent*, et, dans le commencement de la guerre civile d'Amérique, déclara qu'il ne reconnaîtrait pas le blocus des ports confédérés, si ce blocus n'était pas effectif. Sa santé le força de donner sa démission de ce poste en novembre 1864. Quelque temps après, il rentra dans la carrière diplomatique et fut nommé en 1865 ambassadeur à Constantinople, puis à Paris en juillet 1867.

LYTTON-BULWER (sir Edward). Voy. Bulwer-Lytton.

LYTTON-BULWER (Rosine Wheeler, lady), femme de lettres anglaise, née en Irlande, vers 1808, épousa sir Edward Bulwer le 29 août 1827. Le roman de *Cheveley ou l'Homme d'honneur* (1839), son livre de début, fut assez bien accueilli dans le grand monde (*high life*), dont l'auteur reproduisait quelques types. Il fut bientôt suivi du *Budget de la famille Bubble* (the Budget of the Bubble family, 1840), satires mordantes de la vie bourgeoise; de *Bianca Capello* (1842), intéressante variation sur un sujet connu; des *Filles du pair* (the Peer's daughters, 1846), tableau des mœurs de l'aristocratie française sous le règne de Louis XV, etc.

On doit également à lady Lytton-Bulwer des esquisses sur la société moderne en Italie, sous le titre de *Mémoires d'un Moscovite* (1844), et deux ouvrages pleins de finesse et d'observation railleuse: *Dans les Coulisses* (Behind the scenes) et *l'École des maris, ou Molière et son temps* (the School for Husbands). — La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné des traductions françaises de la plupart de ses œuvres.

LYTTON-BULWER (Robert-Edouard, 2ᵉ baron), homme politique et littérateur anglais, fils de la précédente, né le 8 novembre 1831, fit ses études aux universités d'Oxford et de Bonn, puis embrassa la carrière diplomatique et occupa le rang de secrétaire d'ambassade à Washington, à Florence, à la Haye, à Constantinople et à Vienne (1849-1859). Dans ce dernier poste, il fut chargé de plusieurs missions en Serbie et occupa même quelque temps le consulat de Belgrade. Transféré à Athènes en 1864, puis à Lisbonne en qualité de chargé d'affaires, il conclut un traité de commerce entre la Grande-Bretagne et l'Autriche en 1868. Premier secrétaire d'ambassade à Paris en 1872, il passa ambassadeur à Lisbonne en décembre 1874 et fut nommé vice-roi et gouverneur général des Indes en janvier 1876.

Sir Lytton-Bulwer a publié, sous le pseudonyme d'*Owen Meredith*: *Clytemnestre*, poème (1855), suivi du *Retour du comte* et de *la Perte d'une âme*. Il a donné depuis *le Voyageur* (the Wanderer, 1859); *Lucile* (1860), roman en vers; *Tannhäuser ou la Bataille des Bardes* (Tannh. or the Battle of the Bards, 1861); *Serbski Pesme* (1861), recueil de chants nationaux serbes; *Orval ou le Fou du temps* (Orval, or the Fool of time, 1859), poème dramatique, imité de la *Comédie infernale* (Nieboska komedija), poème polonais, du comte Sigismond Krasinski; *Fables lyriques* (Fables in song, (1874) traduites en français par M. Odysse-Barot, etc. On lui doit aussi le recueil des *Discours* de son père (Speeches of Edw. lord L., 1874, 2 vol.).

M

MACCHI (Mauro), publiciste italien, né à Milan, en 1818, était professeur de rhétorique à vingt-quatre ans, lorsque, désigné à la police autrichienne par la liberté de ses opinions, il fut arrêté, jugé sommairement, destitué de sa chaire et privé même du droit de donner des leçons particulières. Il débuta, comme écrivain, dans la rédaction du *Politecnico*; puis il entreprit lui-même une revue mensuelle, *Spettatore industriale*, et fut nommé secrétaire de la Société d'encouragement des sciences, des lettres et des arts, fondée à Milan par le célèbre Ugo Foscolo. Inquiété de nouveau, il se réfugia en Piémont où il collaborait avec M. Brofferio au *Messagiere torinese*, quand la révolution éclata à Milan (1848). Il s'y rendit et combattit avec beaucoup d'ardeur la fameuse proposition giobertienne, l'*Italia fara da se*, comme fatale à l'Italie et se montra dès lors partisan de l'alliance française.

En 1849, il fonda à Turin une association d'ouvriers auxquels il fit des cours gratuits d'histoire, de politique et de morale. Contraint, après le désastre de Novare, de dissoudre cette association et de suspendre son cours, il collabora au journal de Turin, le *Proletario*, et fit paraître un écrit intitulé : *la Politique de M. Massimo d'Azeglio*. En 1850, il fonda à Gênes l'*Italia*, nouvel organe de la révolution, qui le fit expulser du Piémont. Il se réfugia dans le canton du Tessin, y créa un *Moniteur bibliographique* et prit part à la rédaction des *Archives triennales de la révolution italienne*. En 1851, le gouvernement piémontais lui permit de revenir à Gênes, où il défendit la France insultée par la presse libérale étrangère, et combattit cette formule de M. Brofferio : « La France n'est plus, l'Italie sera, » dans sa brochure *le Coup d'État et la démocratie européenne*. Il fit ensuite paraître un volume sous ce titre : *les Contradictions de M. Vincent Gaberti* ; puis des *Études politiques* (1853) ; enfin *le Armi et le Idee* (1855), etc. En 1861, il fut élu à Crémone, député au Parlement italien, se plaça à l'extrême gauche, et combattit parfois le comte de Cavour lui-même.

M. Macchi a encore publié : *Importance sociale de la multitude* (1856) ; *le Progrès continu et indéfini* (1857) ; *Sur la Réforme des études* (1858) ; *Chronique politique de 1859* (1860) ; *les Associations ouvrières mutuelles* (1862), etc.

MAC-CLELLAN (George Brinton), général américain au service de l'Union, né à Philadelphie le 3 décembre 1826, prit ses grades à l'École militaire de West-Point, en sortit en 1846 comme sous-lieutenant du génie, fit la guerre du Mexique, et obtint le grade de capitaine. A la paix, il revint à West Point, où il resta jusqu'en 1851, et rédigea un manuel militaire remarqué. En 1852, il fit partie de l'expédition qui, sous les ordres du major Marcy, explora la rivière Rouge. Puis il alla au Texas comme ingénieur en chef, et fut ensuite chargé de l'inspection du chemin de fer du Nord du Pacifique. En 1855, il fut, avec Lee, un des membres de la commission envoyée en Crimée et dans l'Europe septentrionale, et, à son retour, il publia un important *Rapport sur l'organisation des armées européennes et sur les opérations de la guerre*. En 1857, il quitta l'armée et devint vice-président du chemin de fer central de l'Illinois. Dès que la guerre éclata, il accepta le commandement des volontaires de l'Ohio, auxquels se joignirent ceux de l'Illinois et de l'Indiana, et établit son quartier général à Cincinnati. Le 3 juin, il remporta un premier avantage sur les confédérés à Philippi, dans la Virginie occidentale, et s'avança jusqu'à Cumberland. Le 12 juillet, il s'empara de Beverly qu'occupaient 10 000 séparatistes. Deux jours plus tard, il acheva, par la défaite de Garnett à Carrackford, de délivrer la Virginie occidentale. Après le désastre de Mac-Dowell à Bull's-Run, il fut appelé à Washington pour prendre le commandement en chef de l'armée du Potomac. Il n'accepta ce poste qu'à la condition d'être revêtu de pleins pouvoirs pour le choix de ses officiers et la direction de la guerre. Il s'occupa aussitôt de constituer l'armée, de [illegible] et de lui donner une organisation forte et [illegible]. Le 30 juillet, il publia un ordre du jour qui interdisait aux militaires l'entrée de Washington. Il employa le mois de septembre à se fortifier sur la ligne du Potomac assez solidement pour arrêter la marche de l'ennemi et franchit lui-même cette rivière, le 21 octobre.

Lorsque le général Scott donna sa démission (31 octobre), le général Mac-Clellan fut, à l'unanimité, appelé à le remplacer. Il conserva peu de temps ces pouvoirs étendus : vers la fin de l'année son commandement fut restreint à l'armée du Potomac, il y transporta son quartier général et, par une proclamation, en date du 17 mars 1862, annonça à ses troupes réorganisées l'ouverture prochaine des hostilités. Quelques jours après, en effet, l'armée était embarquée, et le général lui-même partait le 1^er^ avril, d'Alexandrie. Les confédérés avaient élevé à Yorktown des retranchements formidables : l'armée fédérale arriva le 5 avril en face de ces obstacles. Le général Mac-Clellan reconnut l'impossibilité de les emporter de vive force : il entreprit de les tourner, et ses opérations forcèrent en effet les confédérés à évacuer Yorktown les 1^er^, 2 et 3 mai. La retraite des confédérés ne fut connue que le 4; aussitôt les fédéraux se mirent à leur poursuite, les [illegible] rent le 5 à Williamsburg, et entrèrent dans cette ville après un combat acharné.

Richmond devint alors l'objectif des forces fédérales, et Mac-Clellan marcha dans cette direction. Le 1^er^ juin, il prit part à la bataille de [illegible] Oaks. Arrivé sur le champ de bataille [illegible] seulement, il rétablit le combat, et [illegible] refoula les séparatistes vers Richmond. [illegible] échoua dans l'attaque qu'il projeta [illegible] place. On sait que son échec tint à des [illegible] diverses et nombreuses : les maladies [illegible] son armée, le défaut d'organisation [illegible] des habitants du pays soumirent les [illegible] plus fâcheuses privations; enfin, un [illegible] rapide et habilement combiné des [illegible] mées séparatistes jeta subitement [illegible] de Richmond une masse énorme [illegible]. Pendant que Pope, avec l'armée de [illegible] cherchait partout un ennemi invisible, [illegible] lan et l'armée du Potomac voyaient [illegible] forces rebelles concentrées pour les [illegible]. Dans cette situation, le général fédéral résolut de se retirer entre le Chickahominy et [illegible]. Le 24 juin, il commença son [illegible] traite en évacuant une partie de [illegible] mais l'opération était périlleuse, car il [illegible] cuter une longue marche de flanc en [illegible] ennemi prêt à profiter de tous ses [illegible] et qui, dès le 26, commença ses attaques [illegible] la lutte s'engagea sur deux points à la [illegible] malgré ce double combat, dont l'un, [illegible] Gaine's-Mill, fut une défaite, Mac-Clellan [illegible]

à transporter ses immenses approvisionnements au delà du Chickahominy. Il y fit également passer toutes ses troupes, et s'appuyant à droite sur ce fleuve, à gauche sur la rivière James, put défier tous les efforts de l'ennemi.

La position qu'il occupait ne découragea point les séparatistes : le 29 juin ils passèrent à leur tour le Chickahominy, et le 30, ils livrèrent à l'aile gauche fédérale un combat sanglant, mais indécis, à Turkey-Creek ; ils reprirent l'attaque le lendemain 1^er^ juillet, mais ils furent repoussés avec des pertes nombreuses, et le général Shield, [illegible] Mac-Clellan ce jour même, vint assurer sa victoire, en lui permettant d'en profiter. Après un jour de repos, les fédéraux reprirent, le 4, leur mouvement de retraite, pleins de confiance dans leur général, malgré les circonstances difficiles où ils se trouvaient. Ils ne furent plus inquiétés en effet, et à partir de ce moment les efforts des confédérés se tournèrent contre Pope, qui, accablé par le nombre, fut enfin le 30 août, après de sanglants combats, expulsé de la Virginie.

Le Maryland était ouvert aux rebelles, qui se [illegible] de franchir le Potomac. Washington était menacé. Le 2 septembre, le général Halleck chargea Mac-Clellan du commandement supérieur de l'armée destinée à défendre la ville. Cette nomination fut accueillie avec joie, et le jeune général profita de ces dispositions pour improviser une nouvelle armée et surprendre les confédérés qui ne le croyaient pas prêt à prendre si tôt l'offensive. Il réussit complètement : le 14 et le 15 septembre, il rencontrait le corps de Lee à Hagerstown et le forçait à battre en retraite. Stonewall Jackson accourut au secours de son collègue le 16 septembre : mais Mac-Clellan acheva le lendemain la déroute des deux généraux séparatistes et les rejeta au delà du Potomac.

Le gouvernement fédéral le pressait instamment de poursuivre ses succès; mais le général restait dans l'inaction. La principale cause était, disait-on, l'opposition du parti démocratique, dont Mac-Clellan faisait partie, aux mesures [illegible]nistes décrétées par Lincoln. Alors le chef [illegible] fut remplacé par le général Burnside ([illegible] novembre). Il recevait en même temps l'ordre de se retirer à Trenton (New-Jersey). Sur la proposition de M. Van Buren, les démocrates de New-York le choisirent comme candidat pour les [illegible] élections présidentielles, et la convention de Chicago, adopta cette candidature à l'unanimité (10 septembre 1864). Toutefois le général [illegible] dans sa profession de foi, qu'il maintiendrait l'union à tout prix, et le parti favorable à la séparation, dont il était le candidat désigné, se trouva trompé dans ses espérances. Rentré dans la vie civile, il est venu, l'année suivante, visiter l'Europe et s'est fixé à son retour, en 1868, à [illegible], dans le New-Jersey.

Le général Mac-Clellan était représenté comme un militaire des plus instruits, actif, préoccupé du bien-être de ses soldats qui l'aimaient et lui étaient dévoués, simple dans ses vêtements et dans ses habitudes. On cite de lui : *les Armées de l'Europe* (the Armies of Europe, 1861) ; *Rapport sur l'organisation et les campagnes de l'armée du Potomac* (Report on the organ. and campaings of the army of the Potomac; 1864).

MAC-CLINTOCK (sir François-Léopold), marin anglais, né à Dundalk (Irlande), en 1819, entra dans la marine à l'âge de douze ans et fit un voyage dans l'Amérique du Sud. Lieutenant en 184[illegible], il servit deux ans dans l'escadre de l'Océan Pacifique, puis accompagna le capitaine J. Ross dans son voyage à la recherche de Franklin (1848-49), et fut aussi attaché à l'expédition du capitaine Ommaney, comme premier lieutenant du vaisseau *la Résistance*, qui découvrit en août 1850, au cap Riley, les premières traces des navigateurs perdus. Son bâtiment, se trouvant pris dans les glaces, il entreprit une excursion pénible en traîneaux, le long de la côte nord de la baie de Parry et atteignit le point le plus avancé jusqu'alors des régions arctiques, après avoir franchi 760 milles en 80 jours. Promu commandant à son retour, il se joignit à l'expédition commandée par sir E. Belcher, sur *l'Intrépide* (1852) qui eut une fin malheureuse, mais qui fournit encore à M. Mac-Clintock l'occasion d'une expédition hardie dans les régions arctiques, où il parvint jusqu'à l'extrémité nord du pays Prince-Patrick et donna son nom à la pointe septentrionale. Promu capitaine le 1^er^ octobre 1854, il commanda le yacht *Fox*, frété par lady Franklin, pour une dernière tentative à la recherche des traces de son mari. Il quitta Aberdeen le 1^er^ juillet 1857, parcourut la mer polaire dans tous les sens et acquit la preuve en mai 1859, au cap Victoria, de la fin tragique de Franklin et de ses compagnons. De retour en Angleterre, il fut créé chevalier en 1860 et reçut le titre de docteur des Universités d'Oxford, de Cambridge et de Dublin. Il fut chargé des sondages dans l'Atlantique, en vue de la pose du câble télégraphique, puis commanda la station navale de la Jamaïque et fut aide-de-camp de la reine de 1868 à 1871. Nommé contre-amiral la même année, il devint surintendant des chantiers maritimes de Portsmouth, et obtint en 1877 le grade de vice-amiral.

Il a publié le récit de l'expédition commandée par lui, sous le titre : *the Voyage of the Fox in the Arctic Seas* (London, 1859, in-8 ; 3^e^ éd. 1869).

MAC-CONNEL (John), romancier américain, né dans l'Illinois, le 11 novembre 1826, entra, à la suite de ses études, à l'École de droit de Lexington (Kentucky), où il reçut ses degrés. A l'âge de vingt ans, il prit part, comme volontaire, à la guerre du Mexique, se signala dans plusieurs occasions, surtout à la bataille de Buena-Vista, où il reçut deux blessures, et mérita le brevet de capitaine. Depuis il s'est fait homme de loi à Jacksonville.

Il est l'auteur de *Talbot and Vernon* (New-York, in-12, 1850); *Graham ou Jeunesse et virilité* (Graham or Youth and Manhood; Ibid., in-12, 1850); *les Gleens, histoire de famille* (the Gleens, a Family History; Ibid., in-12, 1851); *Caractères de l'Ouest* (Western Characters, 1853), peinture intéressante des premiers jours d'une société naissante dans les villages du Sud-Ouest.

MAC-CORMICK (Cyrus-Hall), inventeur américain, né vers 1820, résidant à Chicago, prit, en 1831, un brevet d'invention pour une machine à moissonner qui, grâce à des perfectionnements successifs, se répandit rapidement, et valut à son auteur une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que le premier rang aux deux grands concours internationaux qui eurent lieu sur le domaine impérial de Fouilleuse, en juillet 1859 et juillet 1860. A l'Exposition universelle de 1878 il exposa sa machine à moissonner perfectionnée, qui lie les gerbes avec un fil de fer à mesure qu'elles se forment sur le tablier de la machine. Il obtint une grande médaille d'or et un objet d'art à la suite d'essais publics sur le terrain. Il a été élu, le 5 mai 1879, correspondant de l'Académie des Sciences (section d'économie rurale) et nommé officier de la Légion d'honneur en 1878.

MACDONALD (Laurence), sculpteur écossais,

né vers 1815, ancien élève de l'Académie de Londres, vécut longtemps à Rome, et se fit connaître par les statues suivantes : *Andromède*, *Hyacinthe*, *Ulysse*, *Euridice*, *Aréthuse*, *Bacchante;* plusieurs d'entre elles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855. — M. Macdonald est mort à Rome, le 4 mars 1878.

MAC-DOWELL (Irvin), général américain au service de l'Union, né dans l'État d'Ohio le 15 octobre 1818, et neveu du général Cass, fut élevé en France, entra ensuite à l'École militaire de West-Point, et en sortit en 1838 pour servir dans l'artillerie. Au commencement de la guerre civile, il fut nommé brigadier général et mis à la tête des troupes cantonnées à Alexandrie. Chargé par le général Scott, d'enlever Manassas-Junction, tête des chemins de fer de Virginie, pour marcher ensuite au centre contre Richmond, il se mit en marche le 15 juillet, prit, sans coup férir, Fairfax-Court-House, évacuée par les confédérés, le 18, atteignit Centreville, où il ne rencontra également nulle résistance. Trompée par ces apparences rassurantes, son avant-garde s'engagea sans ordre dans les forêts; mais arrivée à Bull's-Run, elle fut tout à coup foudroyée par de l'artillerie qu'elle essaya vainement d'enlever, et après trois heures d'efforts inutiles, elle fut obligée de se replier avec des pertes sensibles. Au lieu d'attendre des renforts de Patterson et de Mac-Clellan, le général Mac-Dowell, impatient de prendre sa revanche, et ne croyant d'ailleurs qu'à une simple embuscade, lança de nouveau ses troupes à l'assaut des collines boisées hérissées d'artillerie. Après une lutte de treize heures, l'arrivée du corps confédéré de Johnson, qui venait d'échapper à Patterson, acheva la déroute de l'armée fédérale (21 juillet), qui se débanda dans le plus grand désordre. Le gouvernement remplaça par Mac-Clellan le général vaincu et lui donna un commandement secondaire.

Les troupes furent réorganisées le plus promptement possible, et au printemps de 1862, le général Mac-Dowell eut sous ses ordres le 1er corps de l'armée du Potomac, composé de quatre divisions, et il fut chargé du département militaire du Rappahannock. Lorsque les fédéraux, repoussés de Richmond, reculèrent devant les forces combinées du Sud, Mac-Dowell fut placé sous la direction supérieure de Pope, et il livra, avec ce dernier, les sanglants combats (20-23 août et 27-31 août) qui, soit sur le Rappahannock, soit entre Manassas et Warrenton, se terminèrent par la retraite désastreuse de l'armée fédérale au delà du Potomac. Le gouvernement ne put lui conserver son commandement et les débris de son corps d'armée furent fondus dans un autre. Retiré du service actif en 1866, il fut commandant des districts de l'Est, du Sud et, en 1878, le district du Pacifique, et reprit le grade de major général de l'armée des États-Unis.

MACÉ (Antoine-Pierre-Laurent), historien français, né à Plouër, le 31 mai 1812, fut, de 1834 à 1837, élève de l'École normale, et fut reçu docteur ès-lettres en 1846, agrégé en 1849. Successivement professeur d'histoire à Nantes, Montpellier, Toulouse, Lyon, et au collège Saint-Louis, il fut, en juin 1849, attaché à la Faculté de Grenoble. Membre de l'Académie delphinale de cette ville, de la Société de l'histoire de France et de plusieurs sociétés savantes, et il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Cours d'histoire des temps modernes* (1840, 3 vol. in-8); *Des Lois agraires chez les Romains*, *De Agobardi vita et operibus* (1846), thèses; des traductions de l'*Histoire des Allobroges*, d'Aymar du Rivail (1853, in-8), et de celle *du Dauphiné au XVIIe siècle*, d'Ab. Golnitz (1854, in-8); *les Voyageurs modernes dans la Cyrénaïque et le Silphium des anciens* (1857, in-8); *Excursions aux environs de Grenoble* (1857, in-18); *les Chemins de fer du Dauphiné* (1860, in-18); *Grenoble, guide itinéraire* (1861, in-18); *Mémoire sur la géographie du Dauphiné*, etc. (1863, in-18, avec carte); *Un procès d'histoire littéraire, les poésies de Clotilde de Surville* (1871, in-8).

MACÉ (Jean), littérateur français, est né à Paris, le 22 avril 1815. Fils d'ouvriers, il fut élevé au collège Stanislas de 1825 à 1835, et chargé, l'année suivante, d'un cours d'histoire à ce collège. Après avoir été peu de temps répétiteur à Louis-le-Grand et maître de conférences à Henri IV, il fut soldat, servit dans le 1er léger, de 1842 à 1845, et fut caporal pendant trois ans. Il fut racheté du service militaire par Théodore Burette, son ancien professeur d'histoire, qui le garda pour secrétaire jusqu'à sa mort.

Rédacteur du journal *la République*, en 1848, M. J. Macé quitta Paris après le coup d'État du 2 décembre et se retira au pensionnat du Petit-Château, à Beblenheim. Son *Histoire d'une bouchée de pain*, lettres à une petite fille, sur nos organes et leurs fonctions (1861, in-18; nombreuses éditions), est l'un des livres les plus goûtés de vulgarisation scientifique à la portée des enfants. Il a donné depuis : *Contes du Petit-Château* (1862, in-18); *Théâtre du Petit-Château* (1862, in-8); *Arithmétique du Grand-Papa*, [illegible] *Histoire de deux petits marchands de pommes* (1863, in-18), *les Serviteurs de l'estomac pour faire suite à l'histoire d'une bouchée de pain* (1866, in-8); *le Génie et la petite ville* (1868, in-32); *l'Anniversaire de Waterloo* (1868, in-32); *le Premier livre des petits enfants* (1869), *les Idées de Jean-François* (1872-1873), etc. En 1864, il devint, conjointement avec M. P. J. Stahl, fondateur et co-directeur du recueil le *Magasin d'éducation et de récréation*. M. J. Macé organisa, en 1863, la société des bibliothèques communales du Haut-Rhin, dont il a raconté [illegible] dans une nouvelle *Morale en action* [illegible] développé le système dans des articles de journaux. Il prit, en 1866, l'initiative d'une « Ligue de l'enseignement » destinée, comme celle qui fonctionnait déjà en Belgique, à favoriser l'établissement d'écoles et de bibliothèques [illegible] et qui, après avoir eu toute l'extension que permettait la législation impériale, n'a cessé de se développer sous le régime républicain.

MACEDO (Joachim-Manuel DE), poète brésilien, né à Saint-Jean d'Itaborahi, dans la province de Rio-Janeiro, le 24 juin 1820, étudia la médecine à Rio et y prit le diplôme de docteur. Plus tard il y devint professeur d'histoire nationale. En 1854, il entra dans la carrière politique et fut élu à Rio député à la Chambre brésilienne.

M. Macedo s'est fait un nom distingué dans la littérature contemporaine de son pays, en abordant des genres différents. Il a réussi également comme romancier, comme poète lyrique et comme auteur dramatique. Dans le roman, il a donné deux études de mœurs qui eurent un succès [illegible] succès : *Moreninha* (Rio-Janeiro, 1844; [illegible] 1877), et *O Moçolouro* (Ibid., 1845; [illegible]) sans compter un essai de jeunesse, *O [illegible]* (Ibid., 1855). Outre un grand nombre de poésies lyriques détachées qui parurent dans les journaux, on cite de lui un poème épique [illegible] en six chants et un épilogue, *A Nebulosa* (1857), que les Brésiliens estiment comme une de leurs meilleures œuvres originales, [illegible]

richesse des descriptions de leur pays que pour le sentiment patriotique. Au théâtre, M. Macedo a donné plusieurs comédies; il a surtout fait jouer un drame national, *Cobé*, qui a été applaudi comme une heureuse tentative dramatique; les comédies *Fantasma branco* (1856), et *Luxo Vaidade* (1859), obtinrent également un succès durable. Dans un autre ordre de travaux on a de lui : *Notions de chorographie du Brésil* (1873, in-8), traduit en français par M. Halbaut.

MACHARD (Jules-Louis), peintre français, né à Sampans (Jura) en 1839, fut élève de MM. Picot et Signol et suivit, en outre, les cours de l'École des Beaux-Arts. Après avoir débuté au Salon de 1863 par un portrait et exposé à celui de 1865 une *Fantaisie*, il remporta la même année le premier prix au concours pour l'École de Rome. En 1867, il envoya au Salon annuel le portrait de *M. Tony Robert-Fleury*, en 1868, *Angélique attachée au rocher*, qui fut remarquée, et en 1869, le portrait de *M. Lenepveu*. Après la guerre, il exposa successivement : *Narcisse et la Source* (1872); *Séléné* (1874); *Mlle Rosine Bloch* (1875); *Psyché rendue à l'Amour* (1876); *Passage de Vénus devant le soleil* (1877); *le Ravissement de sainte Cécile* (1878); *Portraits* (1879), etc.

M. Machard a obtenu une médaille de 1re classe en 1872 et une 2e médaille à l'Exposition universelle de 1878 où ont reparu *Angélique* et *Narcisse*. Il a été décoré de la Légion d'honneur la même année.

MACHELARD (Eugène), jurisconsulte français, né à Carpentras, le 20 mars 1815, fit ses études et son droit à Poitiers. Reçu docteur, il se fit inscrire d'abord au barreau de cette ville, devint suppléant à la Faculté de droit de Caen, puis à celle de Paris (1844) et supléa successivement MM. Bravard et Blondeau. Il obtint au concours, à la mort de Ducaurroy (1850), la chaire de droit romain qu'il a occupée depuis. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

On cite de lui : *Textes de droit romain expliqués, à l'usage de la Faculté de droit de Paris* (1855 et 1856, in-8); *Des obligations naturelles en droit romain* (1860-1861, 2 vol. in-8); *Examen critique des distinctions soit en droit romain, soit en droit français en ce qui concerne les servitudes prédiales* (1868, in-8); quelques dissertations *dans la Revue de législation française et étrangère*, etc.

MACHET (Louis-Philibert), auteur religieux français, né à Reims, vers la fin du siècle dernier, a publié sur divers sujets et notamment sur la religion catholique, plusieurs écrits qu'il a signés de l'initiale *M.* : *Du système de la loi naturelle* (1826), considérée comme une hérésie; *Traité métaphysique des dogmes de la Trinité, de l'Incarnation*, etc. (1827); *la Religion constatée universellement* (1823, 2 vol. in-8), à l'aide des sciences et de l'érudition moderne; *la Religion expliquée catholiquement* et défendue contre les erreurs, etc. (1837, 2 vol. in-8); *l'Art d'être heureux dans toutes les conditions* (1844, in-8); *Prodiges et merveilles* (1854), etc. Cet auteur a collaboré à divers journaux légitimistes et écrit des brochures sur des questions politiques.

MAC-INTOSH (Maria), romancière américaine, née à Sunbury (Géorgie), en 1803 entreprit, en 1835, sous le pseudonyme de *Tante Ketty* (Aunt Ketty), une série de livres pour les enfants. Son premier volume, *Blind Alice*, parut en 1841. Elle en donna plusieurs autres du même genre, réunis plus tard sous le titre de *Contes de la tante Ketty* (Aunt Ketty's Tales, 1847, in-12).

Miss Maria Mac-Intosh publia ensuite divers romans moraux, la plupart en un seul volume, qui ont eu d'assez nombreuses éditions en Amérique et en Angleterre, et dont quelques-uns ont été traduits en français à Genève : *Conquest and Self-Conquest* (New-York, 1844, in-18); *Woman an Enigma* (1844, in-18); *Praise and Principles* (1845, in-8); *the Cousins* (1845, in-18), nouvelle pour les enfants; *To Seem and to Be* (1846, in-12); *Charms and counter charms* (1846, in-12); *the Lofty and the Lowly* (1853, 2 vol. in-12), esquisse sur les mœurs du sud des États-Unis; *Violet, ou la Croix et la couronne* (Violet, or, etc., Boston, 1856, in-12), etc. Elle a publié en outre un recueil d'articles écrits à diverses époques : *Evenings at Donaldson Manor* (New-York, 1847, in-12), et une étude philosophique et morale *Woman in America* (Ibid., 1850, in-12).

MAC-ILVAINE (Charles-Petit), théologien américain, évêque anglican de l'Ohio, né à Burlington (New-York), le 18 janvier 1798, fut reçu docteur en théologie au collège de Princeton. Ordonné ministre, il passa sept ans à l'École militaire de West-Point, en qualité de chapelain. Chargé pendant quelque temps d'une paroisse de Brooklyn (New-York), il fut nommé en 1832 évêque de l'Ohio, et résida depuis à Cincinnati. Il jouit d'une réputation méritée comme prédicateur et comme polémiste. On a de lui un grand nombre de brochures et d'adresses principalement dirigées contre les doctrines puséystes, et réunies en deux volumes sous le titre de *Discourses* (New-York, 2 vol. in-8), puis *Evidences of Christianity in their external or historical division* (New-York, 1832, in-12); un recueil de vingt-deux sermons : *la Vérité et la vie* (the Truth and the Life, New-York, 1855, in-8), etc. — Il est mort à Florence le 12 mars 1873.

MACKAU (Aimé-François-Ferdinand, baron DE), homme politique français, député, né en 1829, est fils de l'amiral mort en 1855. Auditeur au Conseil d'État, il fut porté, comme candidat officiel, aux élections de mai 1869, pour la 4e circonscription de l'Orne et élu par 15 825 voix sur 24 119 votants. Il avait pour concurrent M. le duc d'Audiffret-Pasquier. Il vota pour la guerre et se retira dans son département à la chute de l'Empire. Élu député par l'arrondissement d'Argentan, le 20 février 1876, sans concurrent, il siégea dans le groupe de l'Appel au peuple et après l'acte du 16 mai 1877, soutint le cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 15 592 voix, contre 4969 obtenues par le candidat républicain. M. de Mackau combattit à la tribune divers projets de loi, présentés par les ministres républicains, notamment celui sur l'enseignement supérieur. Membre du Conseil général de l'Orne, pour le canton de Vimoutiers, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *Commentaire de la loi du 18 juillet 1868 sur les chemins vicinaux* (1868, in-18) et *le Projet de loi Ferry devant les Conseils généraux* (1879).

MACKAY (Charles), poète anglais, né à Perth (Écosse), en 1814, passa son enfance à Londres et sa jeunesse en Belgique. Ses premiers vers, publiés en 1834, le mirent en relation avec l'éditeur du *Morning Chronicle*, auquel il collabora plusieurs années. En 1844, il alla fonder à Glascow *l'Argus*, organe du parti whig, et le dirigea jusqu'en 1847, époque à laquelle il se retira pour écrire les articles politiques de l'*Illustration* de Londres. M. Mackay a pris un rang honorable parmi les poètes anglais, et quelques-uns de ses

ouvrages sont signalés avec éloge : *l'Espérance du monde* (1837); *Voix de la foule* (1844); *Voix des montagnes* (1846); *Égérie* (1850) : *le Tas d'or* (1855); *Un cœur d'homme* (1860); *Sous le ciel bleu* (1871). Nous citerons encore : *Beautés perdues de la langue anglaise*, appel aux écrivains ecclésiastiques, orateurs, etc. (Last Beauties of *The Englisch, Language*, etc. (1874).

MACKENZIE (Collin), officier anglais, né vers 1815, accompagnait sir Williams lorsque ce dernier fut traîtreusement assassiné à Caboul par les ordres d'Akhbar-Khan. En 1846, il fut mis à la tête d'un régiment sikh de nouvelle formation et prit, en 1848, le commandement d'une brigade de troupes anglaises, pendant la guerre du Nizam. Après avoir occupé le Dekkan, il revint en Angleterre, en 1852 et fut retraité avec le grade de lieutenant général. Il a été décoré de l'ordre du Bain. — Sa femme, qui l'a accompagné dans l'Inde, a écrit ses aventures sous ce titre : *Six années dans l'Inde* (Six years in India; Londres, 1853, 3 vol. in-8).

MACKIE (John-Milton), écrivain américain, né en 1813, à Wareham (Massachusetts), prit ses degrés à Brown University (Rhode-Island), en 1832, et y fut répétiteur de 1834 à 1838. Il est auteur d'une *Vie de Leibnitz* (1845); d'une *Vie de Samuel Gorton* (1848), l'un des premiers pionniers de Warwick (Rhode-Island) : d'une relation originale d'un voyage dans le midi de l'Europe, sous ce titre : *Cosas de España, ou Un Voyage à Madrid par Barcelone* (Cosas de España, or going to Madrid, etc., 1855, in-12), etc. Il a fourni de nombreux articles particulièrement sur la littérature et l'histoire de l'Allemagne, à différentes revues, entre autres au *North American Review*.

MACLEOD (Xavier-Donald), romancier américain, né à New-York, le 17 novembre 1821, prit les ordres dans l'Église épiscopale, en 1845; mais, dans un voyage en Europe (1848), il se fit catholique. Il avait débuté, en 1841, par des nouvelles et des poésies dans les revues. Il a écrit, depuis son retour d'Europe, plusieurs romans intéressants et habilement conduits : le *Désœuvré et les Alpes, ou Pynnshurst et ses excursions* (the Idler and the Alps, or, etc.; New-York, 1852, in-12); *la Pierre de sang* (the Bloodstone; New-York, in-12); *Lescure, ou le dernier marquis* (Lescure, or, etc., in-12), et une *Vie de Walter Scott*, extraite en partie de celle de Lockhart.

MACLEOD (Henry-Dunning), économiste anglais, né à Edimbourg, en 1821, fit ses études à l'Université de sa ville natale, puis à celle de Cambridge et y prit ses grades, en 1843. Après quelques voyages en Europe, il entra, en 1849, au barreau d'Inner-Temple; employé d'abord à la réforme du bureau des affaires des pauvres, dans le comté de Ross, il se livra ensuite à l'étude des questions économiques, principalement à celle des institutions de crédit. Il publia sur cette matière un ouvrage important : *Théorie et pratique des banques* (the Theory and practice of banking; Londres, 1856; 3e éd. 1873) : il y combattit la législation de Robert Peel sur ces matières, et exposa des vues qui furent adoptées depuis. Nous citerons en outre : *Éléments d'économie politique* (Elem. of polit. economy, 1858), où tout son système s'appuie sur l'échange.

MACLURE (sir Robert-John Le Mesurier), navigateur anglais, célèbre par la découverte du passage du N. O. dans les mers polaires, est né le 18 janvier 1807, à Wexford (Irlande). Fils d'un capitaine d'infanterie, il fut, par les soins du général Le Mesurier, élevé au collège d'Eton, puis à l'Ecole militaire de Sandhurst, et obtint un brevet de midshipman à bord du vaisseau la *Victoire*. Après six ans de navigation dans les eaux de l'Amérique et des Indes, il fit avec le capitaine G. Back son premier voyage aux mers arctiques, et le zèle qu'il y déploya lui valut le grade de lieutenant. De 1837 à 1846, il fut employé au service des côtes du Canada. En 1848, il accompagna sir J. C. Ross dans sa périlleuse expédition à la recherche de Franklin.

La troisième campagne de sir J. Maclure, qui venait d'être promu lieutenant de vaisseau, devait résoudre un problème dont la solution n'avait jusqu'alors pu être trouvée par les efforts multipliés de tant de navigateurs. *L'Investigator* et *l'Entreprise*, qui la composaient sous les ordres du capitaine Collinson, quittèrent Plymouth le 20 janvier 1850, et firent voile de conserve jusqu'au détroit de Magellan, où une tempête les sépara. Resté seul, M. Maclure, persistant à remplir la mission de l'Amirauté qui était encore de rallier l'équipage de Franklin, gagna les mers du pôle, doubla les caps Bathurst et Parry, et découvrit à 50 milles au nord une terre couverte de hautes montagnes et de vallées verdoyantes qu'il nomma île Baring. Un peu plus loin, sur l'île du Prince-Albert, il rencontra une peuplade d'indigènes qui n'avaient jamais eu de communications avec les Européens. Traversant ensuite le détroit du Prince-de-Galles, il pénétra dans celui de Barrow, c'est-à-dire dans l'océan Atlantique, par un passage inconnu (26 octobre 1850).

Après cette découverte inespérée, il continua ses explorations dans ces hautes latitudes, et consacra les deux hivernages forcés qu'il fit au milieu des glaces à reconnaître et à relever exactement la géographie des lieux où, le premier, il avait mis le pied. De retour en Angleterre en 1853, il fut nommé capitaine, reçut, en 1855, du Parlement une somme de 5000 livres (125 000 fr.) à titre de récompense publique, et fut créé chevalier à vie. — Il est mort le 17 octobre 1873.

MAC-MAHON (Marie-Edme-Patrice-Maurice de), duc de Magenta, maréchal de France, ancien sénateur, deuxième président de la République française, né à Sully (Saône-et-Loire), le 13 juin 1808, descend d'une ancienne famille catholique irlandaise qui s'attacha à la destinée des Stuarts. Fils d'un pair de France, qui fut un des amis personnels de Charles X, il fut reçu, en 1825, à l'école militaire de Saint-Cyr, entra dans le corps d'état-major, fit ses premières armes durant l'expédition d'Alger, assista comme aide de camp du général Achard au siège d'Anvers, devint capitaine en décembre 1833 et retourna en Afrique, où il se signala par plusieurs actions d'éclat, notamment, en 1837, à l'assaut de Constantine. Ayant passé dans l'infanterie, il commanda le 10e bataillon de chasseurs à pied et servit, comme lieutenant-colonel, dans la légion étrangère. Il fut nommé colonel du 41e de ligne le 24 avril 1845, général de brigade le 12 juin 1848, et administra en cette qualité la subdivision de Tlemcen. Il fut élevé, le 6 juillet 1852, au grade de général de division. Officier de la Légion d'honneur depuis novembre 1837, il fut promu commandeur en 1849, et grand officier le 10 août 1853.

Après avoir commandé la division de Constantine, il fut rappelé à Paris, en avril 1855, et nommé, au mois d'août suivant, au commandement d'une division d'infanterie, dans le corps du maréchal Bosquet, en Crimée. Il fut chargé, lors de l'assaut donné, le 8 septembre, à Sébastopol, du périlleux honneur d'enlever les

koff, qui étaient la clef de cette place.
es instants il réussit, grâce à l'in-
n de ses troupes, à y pénétrer, réso-
aintenir « mort ou vivant, » et résista
sieurs heures aux attaques désespé-
sses, qui, lassés par son énergique
se résolurent enfin à la retraite. Le
d-croix de la Légion d'honneur (22
355), et plus tard la dignité de séna-
1856) furent la récompense de cet
'armes.
e général Mac-Mahon commandait
l'infanterie pendant l'expédition de
l se distingua en chassant les Ka-
postes les plus escarpés; il fut, peu
commandant en chef des forces de
er en Algérie. Appelé, dès le com-
la nouvelle guerre d'Italie (23 avril
nandement du deuxième corps de
pes, il prit une part signalée à la
enta (4 juin) et se vit nommé, sur
ataille même, duc de Magenta et
ance.
présenter la France au couronne-
me III, roi de Prusse, le maréchal
loya une pompe extraordinaire
. A son retour, il fut nommé au
du 3ᵉ corps d'armée, en rempla-
chal Canrobert (14 octobre 1862).
' septembre 1864, il fut nommé
ral de l'Algérie. Il se rendit aussi-
et sa première proclamation (19
a le programme des idées impé-
être mises en pratique.
stème qui semblait tendre à la
aume arabe, fut suivi avec plus
e succès. La colonisation fran-
ane fit de moins en moins de
rie, loin d'attirer ou de retenir
t, vers la fin de 1868, un grand
ts en Amérique, spécialement
s villes d'Afrique régnait, dans
uvernement personnel, et les
vrés au régime des avertisse-
ppression. Cependant, la plus
tteignait les indigènes que la
x horreurs du cannibalisme.
elinats pour les enfants dont
exterminés par la faim. Des
ouvertes en France, des cré-
votés (mars 1868); l'opinion
égislatif et le Sénat lui firent
'Alger, Mgr de Lavigerie, mis
tissement donné à *l'Akhbar*,
s du gouverneur général de
une enquête ouverte ajouta
amener pour notre colonie
al ou plus favorable à ses
discours du maréchal Mac-
e du Conseil supérieur de
1868), semblait indiquer la
a théorie du royaume arabe,
ncipes réguliers de la colo-
seils généraux réclamaient
ation. Du moins, la sécu-
ion militaire ne fut qu'un
les premiers jours de 1869,
ibu des Ouled-Sidi-Cheik,
r la lisière du Sahara, au
rèrent sur notre territoire
it promptement réprimée.
inet Émile Ollivier fut le
complet de la théorie du
importante partie de la
ux idées du gouvernement
ement constituer en Algé-
luelle. Le maréchal Mac-Mahon, en présence de ces dispositions et de l'état de l'opinion publique, donna une première fois sa démission au mois de mars 1870; il l'offrit de nouveau au commencement de juin, mais le conseil des ministres continua de la refuser, voulant profiter de son influence personnelle pour la mise en pratique de l'organisation nouvelle.

Au moment de la déclaration de guerre à la Prusse (juillet), le maréchal fut rappelé en France et mis à la tête du 1ᵉʳ corps d'armée chargé de défendre l'Alsace. Le 4 août, son avant-garde, composée de la division du général Abel Douay, tué dans l'action, fut défaite à Wissembourg. Deux jours plus tard, il fut vaincu lui-même entre Wœrth, Reichshoffen et Freschwiller, par le prince royal de Prusse, et obligé d'abandonner la ligne des Vosges. Il avait eu à combattre 75000 Allemands avec un corps d'armée de 35000 hommes, et n'avait pu, malgré de pressantes dépêches, obtenir d'être secouru à temps par le général de Failly. Il avait perdu 4000 prisonniers, 36 pièces de canon et 2 drapeaux. C'est dans cette bataille acharnée qu'eut lieu la fameuse charge des cuirassiers du général Michel, dont les deux régiments furent presque entièrement détruits. La retraite de Mac-Mahon, opérée sur Nancy et Châlons avec environ 18000 hommes, ralliés à grand'peine, fut considérée comme une habile opération. Le nouveau ministre de la guerre, comte de Palikao, organisa alors à Châlons une nouvelle armée, dont l'empereur confia le commandement en chef au maréchal de Mac-Mahon. Malgré des défaites récentes, ce choix était justifié par le besoin d'avoir un homme actif et résolu à la tête d'une armée nombreuse, dont la prompte jonction avec celle du maréchal Bazaine devait, d'après M. Cousin de Montauban, changer la situation des affaires. En lui annonçant sa nomination, le ministre de la guerre ajoutait : « Avec une semblable force, que ne doit-on pas attendre, monsieur le maréchal, d'un général tel que vous? » Cependant, M. de Mac-Mahon n'acceptait pas sans répugnance le plan dont le conseil des ministres lui imposait l'exécution. Il aurait préféré laisser le maréchal Bazaine livré à ses propres forces devant Metz, et tenir de son côté la campagne sous Paris, pour donner aux nouvelles formations sur la Loire, la Garonne et le Rhône, le temps de s'organiser. Des considérations politiques longuement développées par le comte de Palikao, qui soutenait qu'une retraite sur Paris serait le signal du renversement de l'Empire, le décidèrent à marcher sur Reims, Réthel et l'Argonne. Apprenant, le 27 août, que les armées allemandes avaient cessé leur mouvement sur Paris pour remonter au nord et le suivre, il revint à son plan primitif et voulut rétrograder par la vallée de l'Aisne. Un ordre formel de marcher au secours de Bazaine, ordre arrêté en conseil des ministres et appuyé de l'avis de l'empereur, l'obligea à céder et à se porter dans la direction de Mouzon sur la Meuse. Mais ces hésitations avaient fait perdre un temps précieux, et d'ailleurs la marche de l'armée française, qui aurait dû être très rapide, s'effectua avec une fatale lenteur. Le maréchal de Mac-Mahon n'arriva à Mouzon que le 28, et concentra le 31 août tous ses corps d'armée sur la rive droite de la Meuse, autour de Sedan. Pendant ce temps, le prince royal avait quitté la vallée de l'Aube et de la Marne, et s'était porté à marches forcées sur Sedan et Mézières. Le 31 août, l'armée allemande, composée de huit corps d'armée, formant ensemble 180000 hommes, avait entouré et attaqué l'armée française, réunissant à peine 120000 hommes. Le 1ᵉʳ septembre, à sept heures et demie du matin, le maréchal de Mac-Mahon fut

dangereusement blessé à la cuisse par un éclat d'obus, et remit le commandement en chef au général Ducrot. Mais le général de Wimpffen, qui arrivait sur le champ de bataille, porteur d'un ordre du ministre de la guerre, fit valoir ses droits, prit la direction de l'armée et essaya de percer du côté de Carignan. Dans l'intervalle, l'empereur Napoléon, dont le quartier général était à Sedan, donnait l'ordre de se retirer dans la place et faisait arborer le drapeau parlementaire. La capitulation sans conditions de l'empereur et de l'armée française fut signée par le général de Wimpffen. Le roi de Prusse autorisa alors le maréchal de Mac-Mahon à se faire transporter à Pourru-aux-Bois, d'où il alla rejoindre plus tard ses soldats en Allemagne.

Après la signature des préliminaires de paix, le maréchal revint en France, et arriva à Paris le 18 mars 1871, au moment où éclatait l'insurrection. Un décret du pouvoir exécutif le mit, au commencement d'avril, à la tête de l'armée reconstituée en toute hâte autour de Versailles. Il déploya dans cette nouvelle tâche une remarquable activité et un dévouement sans bornes. M. Thiers, rendant compte à l'Assemblée, dans la séance du 27 avril, de la situation militaire, appelait le maréchal « le chevalier sans peur et sans reproche de notre temps. » Le 28 mai, il était maître de Paris, après une lutte qui avait duré plusieurs jours, et l'annonçait aux habitants dans une proclamation d'une brièveté et d'une modération remarquables.

Aux élections complémentaires du 2 juillet, pour l'Assemblée nationale, plusieurs départements, entre autres celui de la Seine, lui offrirent la candidature, et une partie importante de l'Assemblée voulut dès lors s'appuyer sur lui pour amoindrir M. Thiers et, au besoin, le remplacer au pouvoir exécutif. Le maréchal de Mac-Mahon, résistant à toutes les instances, déclara qu'il n'était pas et ne voulait pas devenir un homme politique, et qu'il entendait rester absolument étranger à tout ce qui pouvait se tramer dans l'Assemblée, soit en faveur du maintien de la République, soit contre elle. Au mois de septembre 1871, il déposa devant la Commission chargée de rechercher les causes de la révolution du 4 septembre, et revendiqua pour lui seul la responsabilité des malheurs qui suivirent la marche opérée par son armée de Châlons à Sedan. Une souscription ouverte par le journal le *Figaro*, après la bataille de Reichshoffen, pour lui offrir une épée d'honneur, avait produit plus de 30000 francs. Le maréchal refusa l'épée et, le 2 mai 1871, fit don de la somme à une œuvre de bienfaisance.

Lors de l'élection complémentaire du 7 janvier 1872, l'*Union parisienne de la presse* lui offrit de nouveau et sans plus de succès la candidature dans le département de la Seine, contre M. Vautrain, candidat modéré, et M. Victor Hugo, candidat radical. Quand M. Thiers crut devoir offrir sa démission (20 janvier 1872), à propos du vote de l'Assemblée sur l'impôt des matières premières, le maréchal de Mac-Mahon se fit l'interprète des sentiments de toute l'armée, en allant demander au président de la reprendre. Quelques jours après, les représentants du centre droit lui offrirent de soutenir sa candidature à la vice-présidence de la République, titre qu'un grand nombre de députés songeaient alors à rétablir. La réponse du maréchal fut encore absolument négative, mais le parti monarchique, assuré de la résistance de M. Thiers à toute pensée de restauration n'avait pas abandonné ses vues sur M. de Mac-Mahon et, dans la séance de nuit du 24 mai 1873, sans qu'il l'eût sollicité, il se vit élire président de la République par 390 voix sur 392 votants : la gauche tout entière s'était abstenue.

Le surlendemain, le maréchal fit lire à l'Assemblée par M. de Broglie, chef du cabinet, un message où l'on remarqua les passages suivants : Je serai énergiquement et résolument conservateur... j'imprimerai à l'administration l'unité, la cohésion, l'esprit de suite, et quelques lignes plus bas, après avoir appelé l'Assemblée « le boulevard de la société menacée en Europe », il déclarait être « la sentinelle qui veillerait au maintien de l'intégrité de son pouvoir souverain ». Nous avons résumé dans divers articles (Voy. BEULÉ, BROGLIE, BUFFET, CISSEY), les principaux faits de cette première période du pouvoir dévolu au maréchal; contentons-nous de rappeler ici les actes qui parurent répondre plus particulièrement à sa pensée ou aux influences acceptées par lui, tels que le décret promulguant la reconstruction de la colonne Vendôme (1er juin 1873), le renouvellement des lettres de créance des ambassadeurs de la France auprès de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche, sur la demande même de ces divers gouvernements (7 juin), la réorganisation du chapitre de Saint-Denis, suivant un bref pontifical du 12 octobre 1872 (29 juin); le payement [illegible] de l'indemnité de guerre (5 septembre); la création du dix-huit corps d'armée régionaux et d'un corps d'armée distinct pour l'Algérie (30 septembre), etc.

Le 6 novembre suivant, lors de la rentrée de l'Assemblée, M. de Mac-Mahon lui demanda par un message de donner au régime actuel la stabilité et l'autorité, sans lesquelles il se [illegible] assurer la sécurité du lendemain et [illegible] bonnes relations extérieures, ni réprimer à l'intérieur les écarts et les violences de la presse [illegible] tentatives d'indépendance des [illegible] à l'égard du pouvoir central. Une [illegible] tendant à assurer au maréchal un pouvoir de dix années fut immédiatement déposée par le [illegible] Changarnier. Tandis qu'elle soulevait de vifs débats au sein de la commission chargée de l'examiner, les pourparlers des délégués de la [illegible] avec M. le comte de Chambord se poursuivaient activement pour le rétablissement de la monarchie. Le maréchal, que le prétendant appelait aussi, dans un de ses manifestes « le Bayard des temps modernes, » n'appuyait pas ces projets; on lui prêta même ce mot resté historique : « Si le drapeau blanc était déployé en face du drapeau tricolore, les chassepots partiraient d'eux-mêmes. » Il signa un second message [illegible] quel il abaissait de dix ans à sept ans [illegible] pouvoirs qu'il demandait. Le 19 novembre [illegible] dite du *Septennat* fut votée par 378 voix [illegible] Elle prescrivait, en outre, l'élection [illegible] trois jours qui suivaient sa promulgation [illegible] commission de trente membres chargée [illegible] men des lois constitutionnelles. [illegible] après, le comte de Chambord adressait [illegible] tisans un suprême appel qui trouvait le [illegible] fermement résolu à n'accepter aucune [illegible] tion princière et à faire respecter « les [illegible] tions existantes. » Le mécontentement de [illegible] droite devant cette attitude, qu'elle [illegible] partie à l'influence de M. de Broglie [illegible] dès lors par une sourde opposition [illegible] ce ministre.

La haute situation de M. de Mac-Mahon [illegible] permit de ne point être appelé en [illegible] vant le conseil de guerre chargé de [illegible] zaine; il se contenta d'envoyer une [illegible] écrite qui n'eut pas l'importance qu[illegible] droit d'attendre d'un tel document et [illegible] sentence capitale eut été prononcée, [illegible]

droit de grâce pour commuer en vingt ans de réclusion la peine de mort infligée à son ancien compagnon d'armes (10 décembre 1873).

Évitant de se mêler directement aux luttes parlementaires, le maréchal choisit l'occasion d'une visite au tribunal de commerce (4 février 1874) pour exprimer sans ambages sa pensée. Aux inquiétudes manifestées par de notables industriels à l'égard de la stabilité du gouvernement, il répondait : « Le 19 novembre, l'Assemblée nationale m'a remis le pouvoir pour sept ans, mon premier devoir est de veiller à l'exécution de cette décision souveraine... Pendant sept ans, je saurai faire respecter de tous l'ordre de choses légalement établi. » Cette résolution si clairement exprimée et l'application de la loi sur les maires dont les bonapartistes profitaient presque seuls, avaient soulevé les profondes rancunes de la droite légitimiste : le 16 mai 1874, M. de Broglie ayant demandé la discussion des lois constitutionnelles, le ministère dut se retirer devant un vote négatif. M. de Mac-Mahon appela au pouvoir MM. de Cissey, de Fourtou et Tailhand (Voy. ces noms) qui continuèrent la même politique en accentuant les procédés répressifs de l'administration. A la proposition du rétablissement de la monarchie, déposée par M. le duc de la Rochefoucauld Bisaccia et quelques-uns de ses collègues, le maréchal répondit, le 9 juillet, par un message dans lequel il réclamait avec une nouvelle énergie « des institutions régulières propres à assurer au pays le calme, la sécurité, l'apaisement. » Il tenait le même langage dans une proclamation aux troupes qu'il avait passées en revue le 30 juin, les invitant à maintenir partout, de concert avec lui, « l'autorité de la loi et le respect qui lui est dû. » Le 10 juillet, le ministère fut reconstitué ; M. de Chabaud-Latour remplaça M. de Fourtou et M. Mathieu Bodet, M. Magne. Pendant les vacances parlementaires, le maréchal parcourut les départements de l'Anjou, de la Bretagne et du Nord, et fut partout accueilli avec plus de déférence que d'enthousiasme. En répondant à Lille à MM. Testelin et Deregnaucourt, qui lui souhaitèrent la bienvenue au nom des républicains, il déclara qu'il avait toujours le ferme propos de faire appel « aux hommes modérés de tous les partis. » Cette parole conciliante fut confirmée dans le Message présidentiel du 3 décembre, qui appelait, sans esprit d'exclusion, « tous les hommes de bonne volonté, tous ceux dont les préférences personnelles s'inclinent devant les nécessités du présent et la cause sacrée de la patrie. » Dans les derniers jours de décembre le maréchal réunit à l'Elysée les membres influents de la droite et du centre gauche, et leur demanda s'il était possible de former dans l'assemblée une majorité pour voter les lois constitutionnelles. L'entente ne parvint pas à s'établir entre ces représentants des diverses fractions, et le président s'adressa, mais sans succès, à l'Assemblée elle-même, pour l'inviter à discuter la loi sur la création du Sénat, « institution que paraissent réclamer le plus impérieusement les intérêts conservateurs. » Enfin, le 21 janvier 1875, la loi sur les pouvoirs publics fut mise en délibération, et elle fut votée par 425 suffrages contre 254, le 25 février. La République était dès lors le gouvernement légal de la France.

M. de Mac-Mahon, acceptant la démission du cabinet de Cissey, appela à la présidence M. Buffet (11 mars), qui, au lieu de modifier la politique intérieure de ses prédécesseurs, en aggrava encore les procédés, refusant de réprimer les menées bonapartistes, et accablant la presse républicaine de poursuites. Son impopularité qui lui valut, le 20 février 1876, un quadruple échec électoral, au milieu d'un mouvement général d'élections républicaines, engagea le maréchal à s'incliner devant la volonté nationale : il chargea M. Dufaure de constituer le premier cabinet dans lequel, pour la première fois depuis le 24 mai 1873, fut admis l'élément républicain, représenté par M. Ricard, et après la mort de celui-ci, par M. de Marcère. La situation fut d'ailleurs rendue très difficile à ces ministres par les répugnances du maréchal, pour une politique nettement républicaine, et par la résistance du Sénat, où la droite formait encore la majorité. M. Dufaure se retira, lassé de ces difficultés journalières, et M. Jules Simon lui succéda (12 décembre 1876). La paix dont la France commençait à jouir ne tarda pas à être troublée par les mandements de certains évêques, particulièrement ceux de Nîmes, de Poitiers et de Nevers, conviant le maréchal à une véritable croisade en faveur de Pie IX. Leur langage imprudent souleva les protestations de la gauche de la Chambre qui, le 4 mai 1877, vota, après une ardente discussion, l'ordre du jour de M. Leblond, invitant le gouvernement à réprimer les provocations ultramontaines. Le lendemain, un article de *la Défense*, organe de M. Dupanloup, menaçait M. Jules Simon d'une disgrâce, s'il se conformait à la volonté de la majorité, et quelques jours après, le 16 mai, M. de Mac-Mahon adressait au président du Conseil une lettre où, en lui reprochant son abstention dans certains débats, il ajoutait : « Cette attitude du chef du cabinet fait demander s'il a conservé sur la Chambre l'influence nécessaire pour faire prévaloir ses vues. Une explication à ce sujet est indispensable, car, si je ne suis pas responsable, comme vous, envers le parlement, j'ai une responsabilité envers la France dont, aujourd'hui plus que jamais, je dois me préoccuper. » Ce langage devait avoir pour conséquence la démission immédiate du ministère. MM. de Broglie, de Fourtou, Brunet, Paris, Caillaux et de Meaux furent appelés aussitôt à constituer un cabinet dans lequel furent seuls maintenus le général Berthaut et M. Decazes. Après une prorogation d'un mois, un ordre du jour de défiance et de blâme fut voté par une majorité de 363 députés, et le président obtint du Sénat la dissolution de la Chambre.

Dans cette nouvelle période de crises, signalée par un double effort de compression administrative et de résistance légale, la personnalité du maréchal, jusqu'alors mise hors de cause, fut directement engagée sous des impulsions que la presse étrangère signalait chaque jour, et le chef des gauches, M. Gambetta, dans son discours de Lille (15 août), enfermait le président dans ce dilemme : « Se démettre ou se soumettre, » auquel d'inefficaces poursuites donnaient un nouveau retentissement. Cependant, les légitimistes mécontents de la prépondérance du parti bonapartiste dans le cabinet, eurent avec M. de Mac-Mahon une entrevue dans laquelle il déclara qu'aux élections prochaines, tout candidat de droite serait soutenu par l'administration sans distinction de nuances, mais qu'il ne se prêterait à aucune entreprise contraire aux lois constitutionnelles. Bientôt il commença une série de voyages officiels propres à l'éclairer sur le véritable esprit des populations, et qui lui donnèrent l'occasion d'exprimer sa pensée personnelle. A Bourges (fin juillet), il protesta dans une réponse au maire contre la qualification de « gouvernement des curés, » infligée au ministère par M. Gambetta, et il ajouta : « Ces calomnies ne m'empêcheront pas d'achever ma tâche avec le concours des auxiliaires dévoués à ma politique. » A Évreux, à Caen, à Cherbourg (août), M. de Mac-Mahon prononça quelques allocutions accueillies par d'imposantes manifestations en faveur de la Répu

blique. Il visita encore Bordeaux, Périgueux, Riberac où il appuyait par sa présence la candidature incertaine de M. de Fourtou; Angoulême, Poitiers, Tours, etc., et partout il reçut le même genre d'accueil.

Rentré à Paris, il signa le décret de convocation pour les élections générales, et adressa en même temps au peuple français un manifeste contresigné par M. de Fourtou (19 septembre). Dans ce document célèbre, on lisait: « On vous dit que je veux renverser la République: Vous ne le croirez pas.... Des élections favorables à ma politique faciliteront la marche régulière du gouvernement existant.... Quant à moi, mon devoir grandirait avec le péril.... Je resterai pour défendre, avec l'appui du Sénat, les intérêts conservateurs, et pour protéger énergiquement les fonctionnaires qui, dans un moment difficile, ne se sont pas laissé intimider par de vaines menaces. » Cette tentative d'intimidation aboutit, le 14 octobre, à une déception, et malgré la lutte ouverte de l'administration contre les 363 et leurs adhérents, l'opposition obtint une majorité de 120 voix. Le cabinet de Broglie-Fourtou n'en resta pas moins à son poste. Les réélections des Conseils généraux le mirent encore une fois en minorité (4 novembre). Dès sa rentrée, la Chambre élut une commission chargée de constater les abus de pouvoir du ministère qui chercha encore dans le Sénat un dernier appui. Mais abandonné par la fraction du groupe des constitutionnels, le cabinet du 16 Mai dut enfin se retirer (19 novembre). M. de Mac-Mahon qui avait, sans résultat, quelques jours auparavant, cherché les éléments d'un cabinet dans le centre droit, se résolut à former, sous la présidence du général de Rochebouët, un ministère extra-parlementaire (23 novembre) repoussé, dès le lendemain, par un ordre du jour.

La situation était des plus critiques. Un moment, M. de Mac-Mahon songea à donner sa démission, mais, sur les instances de MM. d'Audiffret-Pasquier, Bocher, J. Grévy, appelés tour à tour auprès de lui, il se résigna, le 13 décembre, à demander à M. Dufaure de constituer un cabinet pris dans les rangs de la majorité, et dès le lendemain, celui-ci présenta aux chambres un message où il était dit: « Les élections du 14 octobre ont affirmé une fois de plus la confiance du pays dans les institutions républicaines.... L'intérêt du pays exige que la crise que nous traversons soit apaisée. Il exige avec non moins de force qu'elle ne se renouvelle plus. L'exercice du droit de dissolution n'est en effet qu'un mode de consultation suprême auprès d'un juge sans appel, et ne saurait être érigé en système de gouvernement. J'ai cru devoir user de ce droit, et je me conforme à la réponse du pays.... L'accord établi entre le Sénat et la Chambre des députés, assurée désormais d'arriver régulièrement au terme de son mandat, permettra d'achever les grands travaux législatifs que l'intérêt public réclame. »

Dès lors, le maréchal se renferma dans la stricte exécution de son mandat. Il ne reprit la parole publiquement que le 1er mai 1878, jour de l'ouverture de l'Exposition universelle. Dans ce discours, qu'il tint à rédiger lui-même, après avoir énuméré les avantages matériels et moraux dont la France avait le droit d'être fière, il l'invitait, « en souvenir de nos malheurs, à maintenir et à développer l'esprit de concorde, le respect absolu des lois, l'amour ardent et désintéressé de la patrie. » Le 5 janvier 1879, les élections pour le renouvellement triennal du Sénat donnèrent aussi la majorité à la gauche. Trois semaines plus tard, M. de Mac-Mahon saisit le prétexte d'un dissentiment avec ses ministres, sur le projet de loi concernant les grands commandements militaires, pour donner sa démission, sans récriminations politiques (30 janvier). Le jour même, M. Grévy était proclamé par le Congrès président de la République.

Le maréchal rentra dans la vie privée, respecté dans sa retraite par la plupart de ses anciens adversaires, mais insulté et traité de « vaincu de toutes les déroutes, » par le chef du bonapartisme militant qui s'était plu à voir sur son front, après le 16 mai, « un reflet de brumaire. » Après la mort de l'ex-prince impérial, il sollicita, sans l'obtenir, l'autorisation de se rendre à Chislehurst pour assister à ses funérailles (juillet 1879).

L'ancien président de la République est haut dignitaire des principaux ordres étrangers: grand-croix de l'Épée de Suède (juillet 1872), de Saint-André de Russie (décembre 1874), de l'ordre du Sauveur de Grèce (février 1875), de la Toison d'Or d'Espagne (avril 1875), du Cruzeiro du Brésil (juin 1875), etc., etc. Il n'a publié que son *Rapport* sur les opérations de l'armée de Versailles, en mai 1871, dont il a paru simultanément plusieurs éditions.

MAC-NEILE (révérend Hugues), théologien protestant irlandais, né en 1795, à Ballycastle, près de Belfast, abandonna l'étude du droit pour celle de la théologie et prit ses grades universitaires au collège de la Trinité à Dublin. Après avoir épousé la fille du dernier archevêque de cette ville, le docteur Magee, dans la famille duquel il avait donné des leçons, il se fit connaître par ses attaques véhémentes contre le clergé catholique, et devint un des prédicateurs les plus en vogue de Liverpool. Il fut nommé en 1868, sur la recommandation de M. Disraeli, doyen de l'évêché de Ripon et abandonna cette fonction en octobre 1875. — M. Mac-Neile est mort en janvier 1879.

MACREADY (William-Charles), célèbre tragédien anglais, est né à Londres, le 3 mars 1793. Son père, qui dirigeait une troupe de province en même temps qu'une agence dramatique, voulut l'éloigner du théâtre où il avait eu une vie précaire, et le destina au barreau. Mais vers 1810, sa position s'embarrassa, et le jeune homme, malgré le concours que lui offraient des amis pour achever à Oxford une éducation brillamment commencée, voulut suivre son goût pour le théâtre. Il débuta avec succès à Birmingham dans le rôle de Roméo, et devint à dix-sept ans chef d'emploi et régisseur de la scène. A la fin de 1814, M. Macready, se séparant de son père, parcourut les comtés du Nord, l'Irlande et l'Écosse, et obtint enfin un engagement pour Londres. Il y parut, le 16 septembre 1816, au théâtre de Covent-Garden, dans le rôle d'Oreste de la *Mère abandonnée*. Il eut toutefois de la peine à se faire une place auprès de Kean, Kemble et Young, favoris du public à cette époque. On lui disputa longtemps l'interprétation des œuvres de Shakespeare, qu'il n'obtint qu'après ses belles créations dans *Virginius*, *Mirandola* et *Rob-Roy*. Ce fut à Drury-Lane qu'il joua la plupart des drames de M. Sheridan Knowles, entre autres *Caius Gracchus* et *Guillaume Tell*. Après avoir entrepris deux fois inutilement de lutter avec les théâtres royaux en organisant une troupe rivale, il alla donner des représentations en Amérique (1826), puis à Paris (1828). Son second voyage aux États-Unis fut interrompu, à New-York, d'une manière tragique: une rixe, suscitée, dit-on, par la jalousie d'un acteur américain, et dans laquelle les soldats durent intervenir, coûta la vie à une trentaine de personnes. De retour à Londres, il joua de nou

un temps à Hay-Market, mais le mauvais état de sa santé le força de prendre sa retraite le 8 février 1851. — Il est mort le 27 avril 1873.

MADDEN (sir Frédéric), archéologue anglais, né à Portsmouth, en 1801, est le septième fils d'un capitaine d'infanterie de marine. Sur la recommandation de Roscoe, qu'il avait assisté dans la rédaction d'un catalogue de manuscrits, il entra, en 1826, au British Museum, devint, en 1828, conservateur adjoint au département des manuscrits, et conservateur titulaire en 1837. Il a gardé ces fonctions jusqu'en 1866. — Sir Fr. Madden est mort le 18 mars 1873.

Ses principaux travaux ont trait aux premiers siècles de la littérature anglaise, dont il a remis plusieurs monuments en lumière; nous citerons les publications suivantes : *Havelock le Danois* (Havelock the Dane, 1828), chronique rimée du XIII[e] siècle, imprimée pour le club Roxburghe et accompagnée d'un glossaire; *Dépenses privées de Marie Stuart* (Privy purse expenses of the Queen Mary, 1831, in-8); *William and the Werwolf* (1832); *Ornements tirés des manuscrits et des premiers livres imprimés* (Illuminated ornaments, 1833, in-4); *Gesta Romanorum* (1838); *Sir Gawayne* (1839), collection d'anciennes légendes anglaises et écossaises sur ce chevalier; *Layamon's Brut* (1847, 3 vol. in-8), paraphrase poétique du poëme de Wace, traduite du saxon avec notes et glossaire; *Paléographie universelle* (Universal palæography, 1850, 2 vol. in-8), version de l'ouvrage français de Sylvestre; *la Sainte Bible* (the Holy Bible, 1850, 4 vol. in-4), éditée, d'après la version de Wycleff, et contenant les variantes des deux plus anciens manuscrits.

MADESCLAIRE (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Tulle (Corrèze), le 22 mars 1803, et fils d'un employé des finances, entra dans le commerce, et dirigea une brasserie avec succès. Avant 1848, il faisait partie de l'opposition radicale, et fut membre du conseil municipal de Tulle. Élu représentant du peuple, par 35183 voix, le troisième sur huit, il vota avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée et appuya la demande de mise en accusation du Président et de ses ministres. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de la Constitution, et prit part aux essais de résistance tentés contre le coup d'État du 2 décembre, qui le rendit à la vie privée.

MADIER DE MONTJAU (Noël-François-Alfred), avocat et homme politique français, député, fils aîné du magistrat mort en 1865, est né à Nimes, le 1[er] août 1814, s'inscrivit au barreau à la Cour royale de Paris, en 1838, et se fit connaître en plaidant des causes politiques. Il prit une part active à la révolution de 1848. Après les journées de Juin, il défendit un grand nombre d'insurgés et plaida plusieurs fois pour le journal *le Peuple*. Élu représentant à l'Assemblée législative par le département de la Saône, en mars 1850, il vit son élection annulée; mais il fut réélu et vota constamment avec la Montagne. Lors du coup d'État du 2 décembre, il prit part aux tentatives de résistance, et fut un des plus empressés à déclarer le président de la république coupable de trahison et à signer sa mise hors la loi. Il fut expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852 et s'établit en Belgique. Aux élections de mai 1869, il refusa avec éclat la candidature au Corps législatif qui lui était offerte dans le Gard.

Le 8 février 1871, M. Madier de Montjau réunit à Paris 35 567 voix sur 328 000 votants et ne rentra dans la vie politique que lors d'une élection partielle dans la Drôme, le 18 octobre 1874; il obtint 41 995 voix sur 69 678 votants et prit place à l'extrême gauche. Il refusa de voter la Constitution du 25 février 1875, comme n'étant pas assez franchement républicaine. Il déposa, avec plusieurs de ses collègues, deux propositions de dissolution et d'amnistie. Pendant les vacances parlementaires, il prononça à Romans un discours corroboré peu après par une lettre à M. Alfred Naquet, dans lequel il reprochait aux opportunistes de tout sacrifier à la conciliation en vue de concessions imaginaires. Aux élections générales du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il se présenta à Valence avec une profession de foi très accentuée contre le cléricalisme, fut élu par 12 794 voix contre M. Dugas, candidat constitutionnel, et reprit sa place à l'extrême gauche. Il parla plusieurs fois dans quelques discussions importantes sur le régime de la presse, l'amnistie, le traitement des aumôniers militaires, la suppression du budget des cultes, etc. Il vota l'ordre du jour Leblond contre les menées ultramontaines (4 mai 1877), et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai, protestèrent contre le cabinet Broglie-Fourtou.

Aux élections générales du 14 octobre, il fut réélu à Valence par 14 331 voix contre 5107 obtenues par M. Forcheron, candidat officiel et monarchiste. Membre du comité des Dix-huit, nommé par la nouvelle majorité, il appuya le projet d'une commission d'enquête sur les actes du 16 mai. Au mois de janvier 1879, il prit la parole pour soutenir une interpellation adressée au cabinet Dufaure et réclamer, après les élections sénatoriales du 5 janvier, une application plus complète des principes démocratiques. Lors de la discussion des lois Ferry sur l'enseignement, M. Madier de Montjau soutint sans succès un amendement au fameux article 7, en vue d'en rendre les conclusions plus rigoureuses. Adversaire résolu de l'élection illégale de M. Blanqui à Bordeaux, il en combattit la validation au nom du respect dû à la loi (juin 1879). Lorsque M. Gent, démissionnaire à la suite de sa nomination de gouverneur de la Martinique, se représenta à Orange, M. Madier de Montjau soutint très vivement sa candidature et combattit celle de M. Alphonse Humbert, qui, appuyée par le parti bonapartiste menaçait de jeter la division dans les rangs des républicains (décembre). A l'ouverture de la session suivante (janvier 1880), il fut élu questeur de la Chambre.

Son frère, M. Édouard MADIER DE MONTJAU, également avocat, fut compromis dans l'affaire du 13 juin 1849, passa en Belgique et fut condamné, par contumace, par la Haute-Cour de Versailles. Livré depuis aux études ethnographiques, il est devenu président de la Société américaine, en a organisé les congrès et dirigé la publication de son *Annuaire* (1874 et années suiv.) et de ses *Archives* (tome 1, 1875, in-8).

MADOU (Jean-Baptiste), peintre et lithographe belge, né à Bruxelles, le 24 janvier 1796, étudia sous Célestin François, cultiva la peinture de genre et dut sa renommée à la correction de son dessin et au choix heureux de ses sujets. Il fit aussi de la lithographie, et concourut, dès 1825, à un grand nombre de publications illustrées. Il devint membre effectif de l'Académie royale de Belgique, associé de l'Académie d'Anvers, professeur à l'École royale de Bruxelles, professeur de dessin du comte de Flandre et de la princesse Charlotte.

M. Madou a principalement exécuté, comme peintre, *les Musiciens ambulants*, *le Marchand de bijoux*, *le Proscrit*, *les Pages à la ferme*,

Beaucoup de bruit pour rien, *Paysans dans l'admiration* (1835-1850); *les Trouble-fête*, acquis par le gouvernement belge; *la Fête au château*, admis tous deux à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; comme lithographe : *Voyage pittoresque dans les Pays-Bas* (1821-1828); *Dessins et costumes belges, anciens et modernes*, avec M. Eeckout (1825-1827); *Scènes de la vie des peintres de l'école flamande et hollandaise* (Bruxelles et Paris, 1840, in-fol., 120 pl.). Il a illustré, en 1835, l'ouvrage intitulé : *Physionomie de la société en Europe de Louis XI à nos jours*. Cet artiste a obtenu chez nous, en 1855, une 2e médaille et la décoration de la Légion d'honneur. — Il est mort à Bruxelles, le 5 avril 1877.

MADRAZO (don Federico MADRAZO Y KUNT, dit), peintre espagnol, né à Rome, le 12 février 1815, et baptisé dans la basilique de Saint-Pierre avec des circonstances romanesques, racontées depuis par M. Eugenio de Ochoa, son beau-frère, est fils du peintre José Madrazo, mort en 1859, dont il reçut ses premières leçons. Il étudia à Paris, sous M. Winterhalter, et exposa à plusieurs de nos Salons, mais presque toujours avec des retards qui motivent l'absence de son nom dans les livrets. En 1855, au contraire, l'inscription anticipée au livret d'un tableau non classé induisit MM. Planche et Th. Gautier dans une erreur dont l'artiste demanda compte au premier devant les tribunaux. Peintre de la cour de Madrid, M. Madrazo est recherché surtout comme portraitiste. Il avait fondé à Madrid, en 1835, une petite revue artistique espagnole. Correspondant de l'Académie des beaux-arts, depuis le 10 décembre 1853, il a été élu associé étranger le 18 janvier 1873 en remplacement du peintre Schnorr. Directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, il a été nommé sénateur.

On a de cet artiste : *Godefroy de Bouillon*, portrait historique (1838); *Godefroy proclamé roi de Jérusalem*, au musée de Versailles (1839); *Marie-Christine en costume de religieuse au chevet de Ferdinand VII* (1843); *la reine Isabelle*, *la duchesse de Medina-Cœli*, *la comtesse de Vilchès* (1845-1847); une foule enfin de *Portraits* de l'aristocratie espagnole, parmi lesquels nous citerons encore : *le roi don Francisco*, *les duchesses d'Albe*, *de Séville*, *la comtesse de Robertsart*, *Mlle Sofia Vela*, *MM. Posada*, *Mazarredo*, *Ventura de la Vega*, *P. de Madrazo*, *Dal Borgo*, qui ont paru, avec les *Saintes femmes au tombeau*, à l'Exposition universelle de 1855. M. Fed. Madrazo a obtenu une 3e médaille en 1838, une 2e en 1839, deux 1res en 1845 et 1855, la décoration en 1846 et le grade de commandeur en 1878.

Son fils Raymond DE MADRAZO, né à Rome le 24 juillet 1841, fit ses études artistiques sous la direction de son père, à Madrid, et les continua à Paris. Il peignit spécialement le portrait et le genre, et envoya à l'Exposition universelle de Paris de 1878, plusieurs tableaux qui lui valurent une médaille de 1re classe et la décoration de la Légion d'honneur.

M. Louis MADRAZO, frère et oncle des précédents, également élève de M. J. Madrazo, son père, a obtenu à l'École de Madrid le grand prix de Rome, en 1848, et envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Enterrement de sainte Cécile*, appartenant au musée de Madrid. Il a obtenu une mention.

MADVIG (Jean-Nicolas), philologue et homme politique danois, né à Svaneke, dans l'île de Bornholm, le 7 août 1804, commença ses études au lycée de Frédériksborg, et les continua à l'université de Copenhague, où il s'occupa spécialement d'histoire et de philologie. Il y devint répétiteur en 1826, et professeur de langue et de littérature latines en 1829, après la mort de Thorlacius, et enfin recteur de l'université. Il avait déjà commencé ses grands travaux de philologie et publié : *De Asconii Pediani commentariis in Ciceronis orationes* (Copenhague, 1826); *Emendationes in Ciceronis libros philosophicos* (Ibid., 1826); *Epistola critica ad Orellium de orationibus Verrinis* (Ibid., 1828), trois ouvrages qui auraient suffi à lui faire une réputation européenne. Depuis, M. Madvig a donné des éditions du traité *De finibus bonorum et malorum* (Ibid., 1839) et de douze autres traités de Cicéron (1830-1848); des travaux d'exégèse sur Lucrèce, Tite-Live et Juvénal; une brochure qui fit du bruit, *Grammont d'Apulée*, etc.

On a encore de lui : *Opuscula academica* (Copenhague, 1834-1842, 2 vol.), savant recueil; *Coup d'œil sur les constitutions de l'antiquité* (Blick auf die Staatsverfassungen des Alterthums, 1840); *Latinsk Sproglære tel Skolebrug* (1841, 3e édit., 1852); *Sur l'Essence, le développement et la vie du langage* (Von dem Wesen, der Entwickelung und dem Leben der Sprache, 1842); *Om sprogenes Forhold og Stilling Cultur udviklingen* (1843); *Sur l'instruction classique supérieure* (Ueber den gelehrten Schulunterricht); *Sur les Fondements de l'ancienne métrique* (Ueber die Grundbegriffe der alten Metrik); *Græsk Ordfæiningslære* (1846; 2e édit., 1857); *Emendationes Livianæ* (1860 ; 2e édit. 1876); *Adversaria critica ad scriptores græcos et latinos* (1871, 3 vol.).

M. Madvig député à la Diète nationale depuis 1839, y a défendu les privilèges de l'université et des étudiants. Comme homme politique, il s'est attaché à propager les idées favorables à l'union scandinave. En 1848, il se montra l'un des plus ardents radicaux, et comme tel, partisan de la guerre contre les grands duchés. Au mois de novembre de la même année, il reçut le portefeuille des cultes, et le garda, même après que ses collègues eurent été tous successivement changés. Il dut enfin se retirer au mois de janvier 1852, et reçut en échange la direction générale de l'instruction publique. Plus tard, il fut nommé membre des Chambres danoises et y exerça une notable influence. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 28 juillet 1871 et associé étranger, le 8 décembre 1876, en remplacement de Ritschl. Il a été fait grand-officier de la Légion d'honneur, le 4 juin 1879, lors de la célébration du 400e anniversaire de la fondation de l'université de Copenhague.

MAEDLER (Johann-Heinrich), astronome allemand, professeur d'astronomie et directeur de l'observatoire à Dorpat, en Russie, est né le 29 mai 1794, à Berlin, où il fit ses premières études, et où il obtint plus tard, dans la direction de l'École normale, une place qu'il occupa jusqu'en 1830. Pendant ce temps, il fit avec Beer, le frère aîné du compositeur Meyerbeer, des observations astronomiques, et ils publièrent ensemble la grande *Carte de la lune*, en quatre feuilles (Berlin, 1829-1836), la meilleure de toutes celles qui existaient encore et à laquelle sa *Sélénographie générale* (Allgemeine vergleichende Selenographie, 1837, 2 vol.) servit de commentaire. Ce travail valut à M. Maedler, en 1836, une place à l'observatoire de Berlin, et, en 1840, la direction de l'observatoire de Dorpat en Russie. Il s'y occupa particulièrement de la détermination du déplacement des étoiles fixes. Ses observations le conduisirent à une hypothèse sur le système de l'univers concluant à l'existence d'un grand corps céleste appelé par lui le soleil

central, autour duquel toutes les étoiles fixes tourneraient avec leurs systèmes planétaires, et considéré comme le centre de l'univers. M. Maedler publia, comme directeur de l'observatoire de Dorpat, des observations annuelles dont les résultats sont consignés dans les *Recherches sur le système des étoiles fixes* (Untersuchungen über das Fixsternsystem). De beaux instruments donnés à cet établissement par le gouvernement russe lui fournirent tous les moyens de faire avec une grande exactitude les déterminations les plus délicates. Une maladie d'yeux le força de donner sa démission en 1865 et il rentra en Allemagne. En 1858 le gouvernement russe l'avait nommé conseiller d'État. — Il est mort à Hanovre le 14 mars 1874.

Parmi les autres écrits de ce savant, on remarque: *Astronomie populaire* (Berlin, 4e édition, 1849), ouvrage très répandu en Allemagne; un mémoire sur l'*Existence d'un soleil central* (Dorpat, 2e édit., 1846); *Éléments de géographie mathématique et physique* (Leitfaden zur mathematischen und allgemeinen physischen Geographie; Stuttgart, 1844); *Lettres sur l'astronomie* (Mitau, 1846-1847); *le Ciel des étoiles fixes* (der Fixsternhimmel; Ibid., 1858); *les Éclipses totales de soleil* (Ueber totale Sonnenfinsternisse; Iéna, 1861); des *Mémoires* contenant d'importants calculs.

MAGALHAENS (Dominique-Joseph - Gonzalves DE), poète brésilien, né à Rio-Janeiro, en 1811 d'une ancienne famille noble portugaise, étudia la médecine dans cette ville et s'y fit recevoir docteur. En 1833, il vint visiter l'Europe, et, trois ans plus tard, il fut attaché à l'ambassade brésilienne à Paris. Revenu à Rio-Janeiro, il fut nommé professeur de philosophie en 1838, occupa peu de temps sa chaire et fut élu membre de la Chambre des députés. Il rentra ensuite dans la carrière diplomatique, fut chargé d'affaires du Brésil à Naples, à Turin, et en 1859, nommé ambassadeur à Vienne. Depuis 1867, il s'est retiré à Rio-de-Janeiro.

M. Magalhaens, après avoir débuté, comme poète lyrique, par un volume de *Poésies* (Poesias; Rio-Janeiro, 1832), composées selon le goût classique, se laissa gagner au romantisme français; et publia, sous cette influence, son poème philosophique des *Mystères* (Mysterios), et, plus tard un volume de poésies amoureuses, *Urania* (Vienne, 1862). Ses drames d'*Antonio José* (1838), et d'*Olgiato* (1839) sont considérés, le premier surtout, par le choix d'un sujet tout national, comme ayant donné une impulsion toute nouvelle à la scène brésilienne. M. Magalhaens se fit une réputation plus grande encore dans le genre épique par un poème également national, la *Confédération des Tamoyos* (A Confederação dos T.; Rio-Janeiro, 1857), traitant avec toute la couleur locale la grande lutte des Portugais contre les populations primitives de l'Amérique du Sud. On a encore de lui : *Essai sur l'histoire littéraire du Brésil* (Ensaio sobre a historia litter. do Brazil, 1834), et *le Brésil littéraire* (Berlin, 1863).

MAGAUD (Dominique-Antoine), peintre français, né à Marseille le 4 août 1817, fut élève de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, puis, à Paris, de M. Léon Cogniet. Il devint, en 1859, directeur de l'École de Marseille. Membre de l'Académie de cette ville, il a été élu correspondant de l'Institut le 12 décembre 1874.

Nous citerons de cet artiste : *Environs de Marseille* (1841); *Épisode du massacre des innocents* (1842); *Chrétiens en prison secourus par leurs frères* (1844); *Femmes à la fontaine* (1846); *Saints Bonaventure et Thomas d'Aquin* (1857): *la Démence de Charles II* (1857); *Magicien turc* (1857) : *Dante, conduit par Virgile, arrive au sommet du purgatoire et aperçoit le paradis* (1859); *Vue de Marseille et du lazaret* (1859); *les Échevins de Marseille pendant la peste de 1720* (1860); *l'Agriculture et la musique* (1861); *Saint Bernard prêchant la croisade à Vézelay* (1864); *Saint Paul à Athènes* (1865); *la Modestie* (1874); *Portrait de S. S. Pie IX* (1876), etc. En dehors des expositions il a exécuté pour la préfecture de Marseille et autres établissements de cette ville des *plafonds*, des *panneaux*, divers travaux décoratifs dans plusieurs églises ou chapelles, notamment une *Descente de croix* (1874) et *Tobie ensevelissant les morts* (1875), pour la chapelle des Carmélites. Il a obtenu une troisième médaille en 1861 et un rappel en 1863.

MAGHIÉRO (Georges), général valaque, né dans la Petite-Valachie, en 1804, entra au service russe pendant la guerre de 1828 et 1829, et se signala, à la tête d'un corps de volontaires pandours, par des exploits de partisan et des coups d'audace. Rentré dans la vie civile après la paix d'Andrinople, il remplit pendant plusieurs années les fonctions de juge, puis de président d'un tribunal de province, jusqu'à ce qu'il fût nommé, sous l'hospodar Bibesco, administrateur du district de Romanati (1846). Lors des événements de 1848 il devint membre du gouvernement provisoire (23 juin), et fut chargé du commandement de la gendarmerie et des volontaires avec le grade de capitaine général. Après les journées des 11 et 12 juillet, il fut nommé commissaire général dans les cinq districts de l'Olto. Il avait réuni dans le camp de Trajan, environ 6000 hommes et six pièces d'artillerie, lorsqu'il apprit l'entrée des Turcs à Bucharest (25 septembre), et reçut l'ordre de licencier son armée. Il obéit à regret et sur l'invitation expresse du consul général britannique; le 10 octobre suivant, après une double protestation, adressée aux commissaires de la Porte et aux consuls des puissances étrangères, il renvoya ses soldats, gagna la frontière, et se rendit à Vienne. Au mois de février 1854, il fut appelé pour concourir à la formation d'une légion roumaine. Il vit avorter ces projets et publia une série de nouveaux mémoires consacrés à la défense des droits et des intérêts de son pays, où il rentra en 1857. M. Maghiéro a fait partie du divan *ad hoc*.

MAGNARD (Francis), journaliste et littérateur français, né à Bruxelles, le 11 février 1837, fut amené très jeune et élevé à Paris. Il était employé des contributions directes, en 1859, lorsqu'il se mit à écrire dans le journal satirique hebdomadaire, *le Gaulois*, et dans *la Causerie*. En 1863, il entra au *Figaro* qui n'était pas alors politique, et y commença une collaboration qu'il a continuée depuis sans interruption à *l'Événement* et au *Figaro* quotidien. Il fournit à ces deux derniers journaux, sous le titre de *Paris au jour le jour*, une revue critique des autres journaux et recueils périodiques. Il fut en outre collaborateur du *Grand journal*, du *Paris-Magazine*, de *l'Illustration*, etc. Il a souvent signé ses articles, soit de ses seules initiales, soit de divers pseudonymes : *Charles Deritz*, *Louis Fyx*, *Un liseur*. Rédacteur en chef du *Figaro* depuis 1876, sous le patronat de M. H. de Villemessant, il en garda les fonctions après la mort du fondateur (avril 1879). Il devint en outre, l'un des trois gérants de la société du journal qui est arrivée à réaliser, dans le dernier exercice (1879), près de 1900 000 francs de bénéfices.

M. Fr. Magnard qui a publié des nouvelles dans *le Temps*, *le Journal de Paris*, *la Vogue parisienne*, etc., a donné en feuilleton dans *l'Opinion nationale*, un roman, *l'Abbé Jérôme*, réimprimé en volume (1869, in-18). *

MAGNE (Pierre), homme politique, français, né à Périgueux, le 3 décembre 1806, et d'abord expéditionnaire à la préfecture de cette ville, alla étudier le droit à Toulouse, et retourna, en 1831, s'inscrire au tableau des avocats de Périgueux. Sous l'administration de M. Romieu, il devint conseiller de préfecture (1835), et lors de la démission de M. de Marcillac, en 1843, il reçut de ses compatriotes le mandat de député, qu'il remplit jusqu'en 1848. Dans cet intervalle, pendant lequel il eut avec M. Bugeaud d'utiles relations, il se signala par divers *Rapports* sur les crédits de l'Algérie. Il fut choisi pour secrétaire de la commission du budget, puis nommé directeur du contentieux au ministère de la guerre (1846) et sous-directeur d'État au même département.

Rentré dans la vie privée, en 1848, M. P. Magne fut nommé, en novembre 1849, sous-secrétaire d'État aux finances, et reçut, dans la combinaison du 10 avril 1851, le portefeuille des travaux publics, qu'il garda jusqu'au 26 octobre. Rappelé au même ministère, le 1er décembre de la même année, la veille même du coup d'État, il se démit à l'occasion du décret sur les biens de la famille d'Orléans, le 22 janvier 1852; mais il reprit son portefeuille cinq mois après. En 1854, il passa au ministère des finances, qu'il n'a quitté qu'à la fin de novembre 1860. Il eut pour successeur M. de Forcade La Roquette, et devint, avec M. Billault, l'un des deux premiers ministres sans portefeuille. Il assista, pour la première fois, en cette qualité, aux séances du Sénat, pour la délibération du sénatus-consulte relatif à la reproduction par les journaux des débats législatifs (22 janvier 1861). A la fin de mars 1863, par suite de divergences d'idées avec M. Fould, il donna sa démission, et l'empereur, par une lettre spéciale, le nomma membre du conseil privé (1er avril).

Rentré au ministère des finances par décret du 13 novembre 1867, M. Magne devait être chargé de préparer et de réaliser un nouvel emprunt qu'on appelait, à l'origine, « l'emprunt de la paix. » Il publia, le 27 janvier, le rapport concluant en faveur de cet emprunt qui devait être de 440 millions, s'élevant, avec le montant des rentes de la dotation de l'armée, à plus de 700 millions. Mis en souscription publique, comme les emprunts précédents, il fut couvert plus de trente-quatre fois; le capital souscrit dépassa quinze milliards. Le ministre présenta, dans son rapport, comme un grand triomphe politique, cet immense mouvement de spéculation qui fut, pour la Bourse de Paris, la source d'embarras prolongés (août 1868). Dans le remaniement ministériel qui suivit le message impérial du 12 juillet 1869, annonçant un retour aux formes du gouvernement parlementaire, M. Magne, que l'on disait assez favorable aux tentatives du nouveau libéralisme impérial, fut maintenu au ministère des finances. Il fut très activement mêlé aux négociations avec les chefs du tiers-parti, ayant pour but la réalisation du nouveau programme libéral. Après avoir donné sa démission, avec tous ses collègues, le 27 décembre 1869, pour faire place au cabinet dont la formation était confiée à M. Émile Ollivier, il eut une grande part aux combinaisons essayées par ce dernier, qui devait lui conserver le portefeuille des finances; mais il fut écarté au dernier moment pour laisser arriver une des personnalités du centre gauche, M. Buffet (3 janvier 1870).

A la formation du cabinet du 10 août 1870, il reprit le portefeuille des finances, que M. Segris venait de quitter, contresigna la loi relative au cours légal des billets de banque, et présida à la souscription de l'emprunt national de 750 millions, qui fut couvert en un jour et demi.

Élu représentant à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 44 526 voix, M. Magne siégea au centre droit, et fit partie de plusieurs commissions financières. Après la chute de M. Thiers, au 24 mai 1873, il redevint ministre des finances, dans le premier cabinet de Broglie, et trouva dans les caisses du trésor huit cents millions, destinés à payer le dernier milliard de la contribution de guerre. Il garda son portefeuille dans le remaniement du 26 novembre et lors de la formation du cabinet de Cissey (mai 1874), mais il donna sa démission le 15 juillet suivant, par suite du rejet par l'Assemblée de l'impôt du sel, et de diverses augmentations d'impôts indirects. Après avoir repoussé l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles, M. Magne se porta dans le département de la Dordogne aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876; il fut élu, le premier sur trois, par 470 voix sur 682 votants et prit place sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Depuis longtemps malade, il ne prit aucune part aux travaux de la Chambre haute; cependant, le 22 juin 1877, il vota la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie. — M. Magne est mort au château de Montaigne, le 18 février 1879.

M. Magne avait été nommé conseiller d'État, avec le titre de président de la section des travaux publics, dans la première promotion de janvier 1852, puis sénateur le 31 décembre suivant. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 29 octobre 1851, il a été promu depuis grand officier et enfin grand-croix (4 août 1858). Il a fait partie du Conseil général de la Dordogne.

MAGNE (Jean-Henry), vétérinaire français, né à Sauveterre (Aveyron), le 16 juillet 1804, suivit, de 1824 à 1828, les cours de l'École vétérinaire de Lyon, d'où il sortit avec le premier rang, et fit quelques mois partie du service militaire dans un régiment de dragons. En mai 1829, il obtint, au concours, la place de chef de service à l'École de Lyon, puis celle de professeur adjoint au cours de physique et de matière médicale (1831), et de professeur titulaire d'agriculture, d'hygiène vétérinaire et de botanique (1838). Il a été appelé, en 1843, à occuper la même chaire à l'École d'Alfort. M. Magne a été élu membre titulaire de l'Académie de médecine le 21 juillet 1863. Il a reçu la décoration en mai 1856.

On a de lui : *Des Principes d'hygiène vétérinaire* (1842, in-8, 2e édit., 1844), traduit en allemand; *Traité d'hygiène vétérinaire appliquée* (1843, 2 vol. in-8, 2e édit., 1847), réédité de 1875 à 1877, sous le titre de *Traité d'agriculture pratique et d'hygiène vétérinaire générale* (3 vol.); *Choix des vaches laitières* (1850, in-12, 6e édit., 1873); *Choix du cheval* (1854, in-12, 3e édit., 1875); *Médecine vétérinaire rurale* (1873, in-8); il a donné le *Rapport sur les progrès de la médecine vétérinaire* (1867, in-8), dans le recueil des rapports sur les progrès des sciences; plusieurs *Notices* (1839-1845), entre autres celle de Grognier, dont il a revu et complété l'*Agriculture* (1839), et des articles dans les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, le *Moniteur des comices*, qu'il a dirigé plusieurs années, et le *Journal des économistes*, etc. (1847-1855).

MAGNE (Pierre-Charles-Alexandre), [illegible]

français, né à Étampes, en 1818, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en juin 1842, avec une thèse sur l'oculistique en général, et se consacra à la spécialité des maladies des yeux. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1852, il a été fait officier le 14 août 1864.

M. Al. Magne, disciple et ami du docteur Sanson, a publié plusieurs travaux pratiques estimés : *Nouveau procédé pour guérir l'ectropion ; De l'existence réelle de la cataracte noire; Des moyens de guérir le leucoma et l'albugo; Sur les tumeurs de l'œil; De l'anévrisme*, etc. (1843-1846); *Hygiène de la vue, ou Conseils sur la conservation et l'amélioration des yeux* (1847, in-8, 4e édit. 1865); *De la cure radicale de la tumeur et de la fistule du sac lacrymal* (1850, 2e édit. 1857)) ; *Des lunettes, conserves, lorgnons*, etc. (1851, in-8) ; *Ophthalmies traumatiques* (2e édit., 1854, in-8) ; *Études sur les maladies des yeux*, etc. (1854, in-8).

MAGNIER (Léon), littérateur français, né à Saint-Quentin, en 1813, est depuis 1845 conservateur de la bibliothèque de cette ville. Rédacteur du *Courrier de Saint-Quentin et de l'Aisne*, qu'il a fondé en 1839, il fut, en janvier 1871, arrêté et emmené par les Prussiens qui ne le relâchèrent que contre payement d'une forte rançon.

On cite de lui plusieurs volumes de vers : *Fleurs des champs* (1840) ; *Bruits du siècle* (1843) ; *Cloches et grelots* (1848), en collaboration avec M. G. Démoulins; *Fleurs du bien* (1858), etc.

MAGNIER (Edmond), journaliste français, né à Boulogne-sur-Mer en 1841, débuta de bonne heure dans la presse départementale, collabora au *Figaro*, quelque temps avant la guerre de 1870, et dirigea à Amiens le journal *la Somme*. Le 6 avril 1872, il créa à Paris *l'Evénement*, grand journal politique et mondain, accueilli comme une concurrence républicaine du *Figaro*. Il eut pour collaborateur M. Alfred Naquet et soutint, en 1873, la candidature de M. Barodet contre celle de M. de Rémusat. Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. Edmond Magnier se présenta sans succès, comme candidat républicain, dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Saint-Denis. Il se porta aussi, après la dissolution de la Chambre, le 14 octobre 1877, dans la 2e circonscription de Nice où il obtint 4000 voix contre 6205 données au député monarchiste sortant.

Il a publié deux études d'ordre très différents : *Dante et le moyen âge* (1860, in-18) et *Histoire d'une commune de France* (Boulogne-sur-Mer) *au XVIIIe siècle* (1875, in-8°).

MAGNIEZ (Victor-Henri-Emile), homme politique français, député, né à Ytres, le 9 septembre 1835, descend du conventionnel de ce nom. Agriculteur et maire de sa ville natale, il n'avait point de passé politique, lorsqu'il fut élu représentant de la Somme à l'Assemblée nationale, le quatrième sur onze, par 96 299 voix. Il fit partie du centre gauche, adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua, au second tour de scrutin, avec 422 voix, contre 482, données au candidat monarchiste; il se porta alors aux élections législatives dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Péronne et fut élu, le 20 février, par 8121 voix, contre M. Jolibois fils, candidat bonapartiste, qui n'en obtint que 3363. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8088 voix, contre 6328 obtenues par le même concurrent. Il représente, depuis 1864, le canton de Combles au conseil général de la Somme.

MAGNIN (Pierre-Joseph), homme politique français, sénateur, ministre, né à Dijon, le 1er janvier 1824, est le fils de l'ancien représentant du peuple de ce nom, qui occupait, dans la Côte-d'Or, une haute position, soit comme maître de forges, soit comme membre des divers conseils électifs de la ville de Dijon ou du département. Maître de forges lui-même, membre du Conseil général, membre du Conseil municipal de Dijon, de la Chambre de commerce et, depuis, président du tribunal de commerce, il fut aisément confondu par la presse avec son père qui avait rempli ces diverses fonctions, lorsqu'il se porta, en 1863, comme candidat indépendant, aux élections générales pour le Corps législatif, dans la première circonscription de la Côte-d'Or. Il échoua alors, contre M. Vernier, candidat officiel; mais celui-ci étant passé au Conseil d'État, M. Magnin fut nommé, dans l'élection partielle du 13 décembre 1863, par 18 650 voix sur 33 857 votants. Ce fut alors un des premiers et des rares succès de l'opposition dans les départements.

M. Joseph Magnin se fit connaître à la Chambre par sa participation aux travaux des commissions et par ses discours. Il traita particulièrement les questions de finances, et sut faire écouter par la majorité la critique de notre système d'impôts et d'emprunts. Aux élections générales de mai 1869, il fut réélu par 23 428 voix sur 37 895 votants. Au mois de décembre, il fut nommé à l'élection, comme candidat de la gauche, l'un des secrétaires de la Chambre. Appelé au ministère de l'agriculture et du commerce par le Gouvernement de la défense nationale (4 septembre 1870), il s'occupa d'approvisionner Paris, ordonna les réquisitions nécessaires et fit décréter la taxe de la viande. Il établit de nombreux moulins à vapeur, fit rechercher et saisir toutes les provisions particulières de farine ou de blé. Malgré ces mesures, il ne restait plus à Paris, lors de la signature de l'armistice, que dix à douze jours de vivres. M. Magnin sortit alors de Paris, pour mieux en assurer le ravitaillement, et passa de nombreux marchés tant en France qu'en Angleterre, en Belgique et en Hollande.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Côte-d'Or à l'Assemblée nationale, le deuxième sur huit, par 63 967 voix et remit quelques jours plus tard son portefeuille à M. Lambrecht. Il prit place à gauche, et vota dans toutes les questions avec la minorité républicaine de l'Assemblée. Il fut élu sénateur inamovible, le 16 décembre 1875, le soixante-troisième sur soixante-quinze, par 324 voix sur 653. Il continua à siéger, au nouveau sénat, sur les bancs de la gauche républicaine et vota contre la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Membre du conseil général de la Côte-d'Or, il en a été plusieurs fois président. En janvier 1877 il fut choisi comme directeur politique du *Siècle*, en remplacement de M. Jules Simon, appelé à la présidence du Conseil des ministres quelques jours auparavant. Lors du remaniement ministériel qui fit succéder M. de Freycinet à M. Waddington, M. Magnin reçut le portefeuille des finances, avec M. Wilson pour sous-secrétaire d'État (27 décembre 1879).

MAGNUS (Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 7 janvier 1799, fit successivement de la médecine, de l'architecture et de la philosophie. Enfin il renonça aux leçons de Hegel, fréquenta l'atelier de peinture de Schlesinger et dé-

buta avec succès à l'Exposition de 1826. Il visita alors la France et l'Italie et transporta le style italien dans quelques tableaux de genre, *le Retour du pirate*, *la Bénédiction du petit-fils*, qui firent sa réputation. M. Magnus revint à Berlin en 1835. Nommé, deux ans après, membre de l'Académie des beaux-arts, il y devint professeur en 1844. — Il est mort à Berlin, le 9 août 1872.

On cite encore parmi ses tableaux de genre, gravés par Mandel, Trossin, etc : *Deux jeunes filles au lever du soleil*; *Deux enfants*; *Une campagnarde et un jeune pêcheur de Nice*. Connu comme portraitiste, il a peint : *Jenny Lind*, *la comtesse de Rossi-Sontag*, *le grand-duc* et *la grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin*, toute *la famille royale de Prusse*, etc. Les deux premiers ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec le portrait de *Mendelssohn-Bartholdy*. A celle de 1867, il a donné *Orphée ramenant Eurydice à la lumière*. Il a obtenu une 2° médaille en 1855.

MAGNY (Claude DRIGON, marquis DE), archéologue et généalogiste français, né à Paris en 1797, fut d'abord employé dans les postes, puis donna sa démission en 1815, rentra dans cette administration en 1830, et devint directeur divisionnaire de Maine-et-Loire. Il se démit de nouveau en 1837, pour s'occuper principalement de recherches généalogiques. Il fonda, en 1841, un Collège héraldique et archéologique qui devint le centre de ses publications. En 1845, il reçut du pape Grégoire XVI le titre héréditaire de marquis. — Il est mort à Florence, le 5 septembre 1879.

On cite de M. de Magny : *Archives nobiliaires universelles*, bulletin du Collège héraldique (1843, in-8); *Livre d'or de la noblesse européenne* (1845-1847, 4 vol. in-4, 51 pl.); *Nouveau traité historique et archéologique de la vraie et parfaite science des armoiries* (1856, in-4, 55 pl.); *le Roy d'armes*, jurisprudence nobiliaire (Florence, 1865, gr. in-4; Paris, 1867); *De la Répression des usurpations de noms et titres de noblesse* (Turin 1869, in-8). Il a été publié, sur M. de Magny, une longue *Notice biographique* par M. C. Hippeau (Florence, 1861, in-4).

Ses deux fils, le comte Édouard DE MAGNY, né à Paris en 1824, et le vicomte Ludovic DE MAGNY, né en 1826, ont aussi publié dans la même spécialité, le premier : *Nobiliaire de Normandie* (1863-1864, 2 vol. gr. in-8), et le second : *Nobiliaire universel* (1854-1878, t. I-XII, in-4, avec pl.), et *la Science du blason*, avec armorial de la noblesse d'Europe (1858, gr. in-8, 2000 blasons gravés).

MAGUIRE (John-Francis), député irlandais, né en 1815 à Cork, étudia à l'université de Dublin, et fut admis, en 1843, au barreau de cette ville. Tournant toute son activité vers la politique, il réussit à entrer au Parlement (1852) pour le bourg de Dungarvan, qui le réélut en 1857. Il a fondé en 1841 et dirigé l'*Examiner*, feuille libérale de Cork. On a de lui sous le titre : *le Mouvement industriel en Irlande* (the Industrial movement in Ireland : Cork, 1853, in-8, fig.), une appréciation de l'agriculture et de l'industrie de son pays, à l'occasion de l'Exposition générale de Dublin, en 1852. — Il est mort le 1er novembre 1872.

MAHON (James-Patrick O'GORMAN), homme politique irlandais, né vers la fin du dernier siècle, dans le comté de Clare et élevé au collège de la Trinité à Dublin, étudia la jurisprudence, et fut admis, en 1834, au barreau de son pays. Sur les traces d'O'Connell il devint un des promoteurs de l'*Association catholique* ayant pour but d'obtenir l'émancipation politique des catholiques (1829). Quelques années après, il contribua puissamment, avec M. Steel, à faire élire O'Connell dans le comté de Clare, où il jouissait d'une grande influence. Quant à lui, après avoir vu casser son élection, en 1830, comme le plus dangereux des partisans du rappel de l'union, il ne put rentrer qu'en 1847 à la Chambre des Communes, où il siégea parmi les radicaux jusqu'en 1852. Il y fut renvoyé, comme député de Clare, par une élection partielle, le 9 juin 1879.

MAHY (François-César DE), homme politique français, député, né à Saint-Pierre (Réunion), le 22 juillet 1830, étudia la médecine en France, fut reçu docteur en 1856, alla exercer à la Réunion, où il fut rédacteur du *Courrier de Saint-Pierre* et réclama le droit commun pour la colonie. Élu représentant à l'Assemblée, par 12 [illegible] voix, il prit place à gauche. Membre des commissions de permanence, il se fit remarquer par sa vigilance à signaler les actes arbitraires des fonctionnaires hostiles à la République. Il prit aussi part aux discussions des budgets, du régime des sucres, etc. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu député, le 9 avril 1876, par 11 095 voix, sans concurrent, il fut, après l'acte du 16 mai 1877, l'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut encore renvoyé à la Chambre par les électeurs de la Réunion et choisi pour questeur après la mort du colonel Denfert.

MAIGNE (Julien-Louis-Jules), ancien représentant du peuple français, député, né à Brioude (Haute-Loire), le 25 août 1816, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1838. Professeur à Paris lors de la révolution de Février, il fut nommé sous-commissaire de la République dans sa ville natale. De retour à Paris, il fut un des membres les plus actifs du comité des Écoles, se signala dans les banquets démocratiques, et fonda le *Défenseur du peuple*, organe de la jeunesse révolutionnaire. Au mois de mai 1849, il fut élu représentant à l'Assemblée législative par la Haute-Loire, le cinquième sur six, s'associa à tous les actes de la Montagne, fut arrêté le 13 juin, condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles, et détenu à la prison de Belle-Isle.

Sous l'Empire, il se tint à l'écart des affaires publiques et exerça la médecine à Blesle. Candidat à l'Assemblée nationale du 8 février 1871, il échoua avec plus de 13 000 voix, et ne rentra dans la vie parlementaire qu'aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés. Il obtint, dans l'arrondissement de Brioude, 13 [illegible] voix et alla siéger à l'extrême gauche. Il fit partie de plusieurs commissions et fut le rapporteur de la proposition relative à l'abrogation de la loi de 1814 sur le travail du dimanche. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre, par 12 215 voix contre 5578 obtenues par M. [illegible]ghac, ancien représentant et candidat officiel. Il reprit la campagne de la loi de 1814, dont l'abrogation fut enfin votée par la Chambre le 1er décembre 1879. M. Maigne représente le canton de Blesle au conseil général de la Haute-Loire.

Son frère, M. Francisque MAIGNE, qui avait remplacé comme représentant, fut [illegible] de France, après le coup d'État du 2 décembre, et passa en Belgique.

MAILLARD (Firmin), littérateur et journaliste français, est né à Gray (Haute-Saône), le [illegible]

cembre 1833. Après avoir fait de bonnes études, il se destina à la médecine, mais abandonna les cours après sa première inscription, pour suivre la carrière littéraire. Il débuta dans *l'Impartial*, journal de Besançon, puis vint à Paris, où il collabora au *Diogène*, au *Rabelais*, à la *Gazette de Paris*, et devint un des rédacteurs ordinaires du *Figaro*.

M. F. Maillard a publié en volumes : *Histoire anecdotique et critique des 159 journaux parus en l'an de grâce* 1856, avec table alphabétique des personnes citées (1857, in-18), formant la première partie d'une *Histoire anecdotique et critique de la presse parisienne* (1859, in-18, 2e et 3e années); *Recherches historiques et critiques sur la Morgue* (1860, in-18); *le Gibet de Montfaucon*, étude sur les supplices du vieux Paris (1863, petit in-8, avec grav.); *Histoire des journaux publiés à Paris pendant le siège et la Commune* (1871, in-18); *les Derniers Bohêmes* (1873, in-18); *les Publications de la rue pendant le siège et la Commune* (1874, in-8).

MAILLART, acteur français, né à Metz, le 16 décembre 1812, et fils d'artistes dramatiques de province, parut enfant sur la scène, puis fut un instant typographe, et s'essaya dans les rôles d'amoureux sur les théâtres de la banlieue et du boulevard. Après un premier séjour de trois ans aux Français (1838-1841), il parut aux Variétés, et rentra en 1846 à la Comédie-Française; il fut reçu sociétaire à la fin de la même année. M. Maillart a créé, avec un succès marqué, le chevalier d'Aubigny dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, Rodolfo dans *Angelo*, le chevalier d'Haydée dans *Aïssé*, Agrippa d'Aubigné dans la pièce de ce nom, etc. (1838-1854). Il a pris sa retraite du Théâtre-Français le 11 avril 1863.

MAILLÉ (Alexis), député français, est né à Angers, le 13 août 1815. Ouvrier menuisier, il parvint par son travail à une situation indépendante, exerça une grande influence sur les classes laborieuses et concourut à la création de la chambre syndicale des entrepreneurs, dont il fut plus tard le président. Conseiller municipal et juge suppléant au Tribunal de commerce, il présida, pendant la guerre, la commission municipale d'Angers et s'efforça de procurer du travail aux ouvriers inoccupés. Élu le premier aux élections municipales de 1871, il fut nommé maire et garda cette fonction jusqu'à la chute de M. Thiers. On dut à son administration la construction des écoles primaires laïques dans les quartiers pauvres qui en étaient jusqu'alors privés. Candidat républicain à l'Assemblée nationale, à l'élection partielle du 13 septembre 1874, il eut pour concurrent MM. Berger, candidat bonapartiste, et M. Bruas, candidat septennaliste, soutenu par M. de Cumont, alors ministre de l'instruction publique; il obtint au premier tour de scrutin 45 517 voix sans atteindre la majorité et fut élu, le 27 septembre, par 51 461 voix sur 100 552 votants. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections générales du 20 février 1876, M. Maillé échoua dans la 2e circonscription d'Angers, avec 8458 voix contre 8593 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Fairé; l'élection de ce dernier ayant été invalidée, il fut réélu, le 21 mai 1876, par 9813, contre le même concurrent, qui échoua avec 9582. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut activement combattu par l'administration aux élections du 14 octobre et échoua avec 9707 voix contre le même concurrent, dont l'élection fut encore invalidée. Aux élections complémentaires du 7 juillet 1878, les deux adversaires se retrouvèrent en présence, pour la quatrième fois en moins de trois ans; M. Maillé obtint une majorité de 9763 voix sur 18720 votants, et reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine. Il a été nommé juge au Tribunal de commerce et conseiller général pour le canton nord-est d'Angers.

MAILLÉ (Armand-Urbain-Louis DE LA TOUR-LANDRY, comte DE), député français, né à Paris, le 1er juillet 1816, appartient à une ancienne famille de Touraine. Riche propriétaire et maître de forges, il commanda pendant la guerre de 1870 les mobiles de Maine-et-Loire et fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le septième sur onze, par 99 338 voix. Il siégea à droite, fut membre de la commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale et de celle des grâces. Il vota constamment avec la majorité monarchiste, repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Cholet par 7180 voix sur 13 000 votants environ; il soutint de son vote, après l'acte du 16 mai 1877, le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9176 voix contre 4467 obtenues par le candidat républicain. M. de Maillé a été décoré de la Légion d'honneur. Il représente le canton de Chemillé au conseil général dont il a été le président.

MAILLE-SAINT-PRIX (Louis-Antoine MAILLE, dit), peintre français, né à Paris, en 1796, étudia sous MM. Bidault, Hersent et Picot et débuta comme paysagiste au Salon de 1827. Il se produisit en même temps aux expositions départementales, et fit plusieurs voyages, entre autres une longue excursion en Orient (1849-52). Il a exécuté principalement : *Vue du pont de Breuil*, *les Ruines de Saint-Jean-de-l'Ile* (1827); *le Hameau de Soisy* (1831); *le Pont d'Olivet*, *le Matin*, effet de brouillard (1835-41); *la Vallée de Corbeil* (1844); *Souvenirs du Mont-Dore*, *les Bords du Rhin*, *Souvenir de Mayence* (1845-48); *Intérieur d'une maison turque*, à Damas; *la Première cataracte du Nil*, *le Village de Zoldoni* (1857); *le Soir* (1859); *Paysage*, peinture à la cire, *le Soir* (1863); *Environs de Thion* (Auvergne), *Vallée d'Étiolles* (1864); des peintures décoratives dans l'église d'Étiolles, etc. M. Maille-Saint-Prix a obtenu une 3e médaille en 1841, et une 2e en 1844.

MAILLET (Jacques-Léonard), sculpteur français, né à Paris, le 12 juillet 1823, étudia la sculpture sous Pradier, concourut avec succès à l'École des beaux-arts, obtint un second prix en 1841, et remporta le grand prix de Rome en 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant les cendres d'Hippias à Phalante*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il exécuta *Agrippine et Caligula*, groupe en marbre. De retour en 1853, il exposa, avec ce dernier envoi, *une Novice de Vesta*, et un buste ou *Portrait de jeune fille*. Les deux premières œuvres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Primavera della vita*, en plâtre.

M. Maillet a concouru à plusieurs décorations monumentales. Il a exécuté, à Saint-Séverin, un *saint Martin* dans le tympan d'une des portes latérales; à Sainte-Clotilde, *saint Césaire* et *saint Doctrovée;* à Saint-Leu, des *Anges* décorant le maître-autel; au nouveau Louvre, deux groupes et trois statues : *la Science*, *Gérard Audran* et *l'Abondance*, dont les modèles ont figuré aux Salons de 1857 et 1859, avec une *Jeune Syracu-*

saine; enfin deux groupes décoratifs pour la façade du nouvel Opéra. On a eu de lui au Salon de 1861 : *Agrippine portant les cendres de Germanicus*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867, *la Réprimande*; à celui de 1863: *la Primavera della vita, un Chasseur*; à celui de 1864 : *Chasseurs*, groupe bronze, *le roi Jérôme en 1812*, statue en bronze destinée au monument de la famille Napoléon à Ajaccio ; à celui de 1865 : *Charles Christofle*, buste. Il a exposé depuis : deux *groupes décoratifs* pour la façade de l'Opéra (1868); *le Gardien fidèle*, groupe en marbre, *Léda*, groupe en plâtre (1870); *Suzanne au bain*, statuette en marbre (1872); *M. C. Hippeau*, buste en marbre et *M. H. de Jacobi*, buste en plâtre (1873); *Enfant*, buste en bronze (1874); *le Satyre et l'Amour*, groupe en plâtre, *Eurydice*, statuette en terre cuite (1876); *César*, groupe en plâtre (1877); *Jeune Syracusaine* et *Jeune Corinthienne*, statuettes en terre cuite polychrôme (1878), etc. Le groupe du *Satyre et de l'Amour* a figuré à l'Exposition universelle de 1878. M. Maillet a obtenu une 1re médaille en 1853, une 2e en 1855, un rappel en 1857, une 3e médaille à l'Exposition universelle de 1867, et a été décoré de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861.

MAILLY (Adrien-Auguste-Amalric, comte DE), marquis de Nesle et d'Harcourt, officier français, né à Paris, le 19 février 1792, est fils du dernier maréchal de Mailly. Élève des Écoles militaires de Saint-Cyr et de Saint-Germain, il en sortit en 1811, avec le grade de sous-lieutenant de carabiniers et fit la campagne de Russie, où il fut blessé sur la route de Kalouga. Sous la Restauration, il remplit les fonctions d'aide de camp des ducs de Berri et de Bordeaux, et fut promu, en 1824, au grade de lieutenant-colonel. Nommé pair de France, le 17 août 1815, M. de Mailly prit part, dès qu'il put siéger, aux travaux de la Chambre, se signala par son dévouement aux institutions monarchiques et donna sa démission à l'avènement de Louis-Philippe. Marié, en 1816, à Mlle de Lonlay, il a eu d'elle plusieurs enfants, dont l'aîné, Ferry-Paul-Alexandre de Mailly, marquis de NESLE, est né en 1821. — Il est mort au château de Mailly près le Mans, le 1er juillet 1878.

MAINDRON (Étienne-Hippolyte), sculpteur français, né à Champtoceaux (Maine-et-Loire), le 16 novembre 1801, vint à Paris, en 1825, entra, la même année, à l'École des beaux-arts, puis chez David d'Angers. Il traita la sculpture monumentale et les sujets historiques, et fit ses débuts au Salon de 1833. Il a notamment exposé : *Jeune pâtre mordu par un serpent* (1833); *les Chrétiens livrés aux bêtes*, *les Baigneuses* (1834); *le Martyre de sainte Marguerite* (1838), groupe donné par l'auteur à l'église de ce nom à Paris; *Regnard* et *Rotrou*, bustes pour le musée de Versailles (1838); *Velléda*, au jardin du Luxembourg (1839); un *Christ en croix*, placé dans l'église d'Issoire (Puy-de-Dôme) et dont une copie en bronze existe dans l'église Saint-Sulpice à Paris; une *Vierge* (1842); *Aloys Sennefeld*, statue placée dans l'atelier lithographique de M. Lemercier; le groupe colossal en plâtre de *sainte Geneviève désarmant Attila* (1848), commandé et exécuté plus tard pour l'église Sainte-Geneviève (Panthéon); *le général Auguste Colbert*, pour les galeries de Versailles (1849); *la Fraternité*, bas-relief; *l'Harmonie*, figurée sous les traits de sainte Cécile ; *Geneviève de Brabant*; *le bas-relief* dit *des Musiciens, ou la Réception de François Habeneck aux Champs-Élysées*; le buste de *Monge*, ceux de *Paer*, de *M. Bocage*, du *comte d'Espagnac* et divers autres. A l'Exposition universelle de [illegible], M. Maindron n'envoya que les copies [illegible] et de la *Velléda*. Il a depuis exposé : [illegible] 1861, la *sœur Rosalie*, buste destiné à la mairie du 5e arrondissement; à celui de [illegible] du marquis *F. G. de la Rochefoucauld-*[illegible] et le médaillon en bronze de *Mlles* [illegible]; à celui de 1865, les bustes de [illegible] *François Viète*, de *Boileau*; à celui de [illegible], *Pygmalion et Galatée*; à l'Exposition universelle de 1867, *Geneviève de Brabant*, groupe en marbre, placé à Fontainebleau en 186[illegible]; en 18[illegible], *le Lion amoureux*; en 1870, [illegible] *la mort*, et *la Peinture*, statues en plâtre; en 1872, *l'Inspiration musicale*; en 187[illegible], *la Femme résignée*, statue en marbre; en 1875, [illegible], groupe en plâtre; en 1876, [illegible], statue en marbre, *M. L. Richard*, buste; en 18[illegible], *Mlle Maindron* et *Mme G.*, bustes; en 18[illegible], *Rollin* et *Saint-Marc Girardin*, bustes en [illegible], le premier offert par l'auteur à la mairie du [illegible] arrondissement de Paris, etc.

En dehors des Salons, cet artiste a exécuté : *Thésée, vainqueur du Minotaure*, offert par lui à la ville d'Angers ; trente-deux statues et dix [illegible] en pierre pour la cathédrale de Sens; un bas-*relief* en marbre pour celle de Reims; un *saint Grégoire le Grand*, à la Madeleine; la *Justice* et *la Force*, au Palais de justice; les statues de *Daguesseau*, du général *Travot*, pour Napoléon-Vendée et dont une copie fut exécutée plus tard pour la ville de Poligny (1868); une [illegible], quarante mascarons pour le Pont-Neuf, [illegible] l'Hôtel-de-Ville (1849); le buste de *M. Lallemand*, à la mairie du 6e arrondissement; *M.* [illegible], statuette; le bas-relief en marbre du *Tombeau de Mlle Devéria*, au cimetière du Sud et le monument en marbre de l'amiral Bruat au cimetière de l'Est ; la statue de *Cassini* et deux *Groupes d'enfants*, au nouveau Louvre; le médaillon de *Gerhardt* pour la nouvelle école de pharmacie, [illegible]

M. Maindron a obtenu une 3e médaille en 18[illegible], deux secondes en 1843 et 1848, un rappel en 18[illegible] et la décoration de la Légion d'honneur, [illegible] août 1874.

MAINVIELLE-FODOR (Joséphine FODOR, [illegible]), cantatrice française, née à Paris, en 17[illegible], et élevée par son père, commença à se faire connaître au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg [illegible] les *Cantatrici villane* de Fioravanti. En 18[illegible] elle épousa M. Mainvielle, acteur du Théâtre-Français, chanta quelque temps à Stockholm et à Copenhague, puis se rendit à Paris où elle eut d'abord peu de succès à l'Opéra-Comique, à la salle Ventadour, à l'Odéon et aux Bouffes. En 18[illegible], elle fut de nouveau engagée à l'Opéra italien où elle joua *il Matrimonio segreto*, *don Juan*, *il Barbiere di Siviglia*, son triomphe, et *la Gazza ladra*. Un enrouement obstiné qui se déclara en 1825, l'obligea, après des efforts pour le combattre, à quitter la scène (1828). Elle se retira à Fontainebleau. On a d'elle des *Conseils et Réflexions sur l'art du chant* (1857, brochure [illegible]).

MAISONNEUVE (Jules-Germain-François), médecin français, né à Nantes en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1835. Il fit à l'École pratique un cours d'opérations et suppléa M. [illegible] à l'Hôtel-Dieu, en 1843. D'abord chirurgien de l'hôpital Cochin, puis à la Pitié, il a été nommé, en 1848, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses principaux travaux sont : *Recherches et observations sur l'épilepsie, suivies d'un tableau des genres et des espèces de cette maladie, avec le traitement qui leur convient* (sans date); *le Périoste et ses maladies* (1839); *De la Coxalgie*

1845); *Des Tumeurs de la langue* (1848); *Des ...érations applicables aux maladies de l'ovaire* (1850); *Nouvelle méthode de cathétérisme* (1855); *Clinique chirurgicale* (1863-1864, 2 vol. in-8); *Mémoire sur les intoxications chirurgicales* (1867, in-8); *Méthode d'aspiration continue* (1869, in-8).

MAISSIAT (Jacques), médecin français, ancien représentant du peuple, né le 28 mars 1805, à Nantua (Ain), où son père a été maire de longues années, fit ses classes au collège de cette ville, et ses études de médecine à Lyon, à Montpellier et à Paris. Reçu docteur en février 1838, il devint agrégé la même année. Appelé en 1847, par le choix d'Orfila, au poste de conservateur adjoint des cabinets de la Faculté, il obtint, en 1852, le titre de conservateur en chef. En 1848, il fut nommé, le premier de la liste, représentant à l'Assemblée constituante par le département de l'Ain. Membre du comité de l'instruction publique, il prit plusieurs fois la parole et vota constamment avec la droite. Réélu, mais non sans peine, à la Législative, il fit partie de la majorité. Depuis le coup d'État de 1851, il s'était renfermé dans l'exercice de ses fonctions à l'École de médecine, qui lui est redevable, en grande partie, de l'organisation du musée d'anatomie comparée. Il a été nommé en 1845, chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Nantua le 26 ...ars 1878.

M. Maissiat a publié : *Études de physique animale*, 1843, in-4, pl.); *Lois générales de l'optique* (1843, in-4); *Notions statistiques sur la Bresse* (1861, in-8); *Jules César en Gaule* (1866, tom. I, in-8, avec carte); *Recherches historiques sur les guerres des Gaulois contre les Romains* (1874, in-8), etc.

MAJORESCU (Titus), littérateur et homme politique roumain, né à Krajova (Valachie) en 18..., fit ses études à l'Académie Thérèse de Vienne, suivit les cours de philosophie à Berlin, ceux de droit à Paris et devint professeur à l'Université de Jassy en 1862. Appelé au ministère de l'instruction publique en 1874, et envoyé comme chargé d'affaires à Berlin en 1876, il y prépara la conclusion d'un traité de commerce avec l'Allemagne. Pendant son passage au ministère, il s'occupa de la fondation d'écoles primaires et d'écoles professionnelles (Realschulen), sur le modèle allemand.

M. Majorescu qui, en littérature, appartient à la jeune école exclusivement nationale, a publié : *...ica romana* (1867); *Logica* (1876), et en allemand *Sur le droit constitutionnel roumain* (Ueber das rumaen. Staatsrecht, etc., 1868).

MAKART (Jean), peintre autrichien, né à Salzbourg, le 28 mai 1840, se destina d'abord à la gravure. Après un court séjour à l'Académie de Vienne, il se rendit à Munich et entra dans l'atelier du célèbre Piloty dont il devint le meilleur élève. En 1866, il produisit un premier tableau : *Chevalier endormi embrassé par une nymphe* qui fut suivi des *Amourettes modernes* qui établirent sa réputation. Il figura en 1867, à l'Exposition universelle de Paris avec des *Ruines d'Athènes*. En 1869, il alla en Italie, séjourna à Rome, puis passa en Hongrie et y exécuta une remarquable décoration de la salle à manger du château du comte Palffy. Il visita en 1876 l'Égypte. Ce fut lui qui, en 1879, donna les dessins des costumes et des groupes allégoriques, destinés au fameux cortège des noces d'argent de l'Empereur d'Autriche.

Parmi ses tableaux, nous citerons, dans l'ordre d'ancienneté : une *Léda au cygne*; une *Scène des commères de Windsor*; *la Peste de Florence*, *les Sept péchés capitaux*; *le Rêve d'un libertin*; *Vénus retenant Tannhauser*; *les Nymphes enlevant les cordes de la harpe du chanteur dormant*; *Deux moines dans une cellule, dont un jouant du violon*; *Serment de fidélité des Vénitiens pour Cat. Cornaro*, à la galerie nationale de Berlin; *Cléopâtre* (1874), toile de grande dimension; *Entrée de Charles-Quint à Anvers* et deux *Portraits de dames*, à l'Exposition universelle de 1878. Cette *Entrée*, reproduite par la photographie, la gravure et même le théâtre, a popularisé en France le nom de M. Makart. On a encore de lui des peintures décoratives, des dessins pour l'édition des *Poésies* d'Uhland (Stutt. 1863-1866), pour la *Galerie de Shakespeare* (Leipzig, 1870-1875), etc. Il a obtenu une grande médaille et la décoration de la Légion d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

MALAGUTI (François), chimiste français d'origine italienne, né le 15 février 1802, à Bologne, où son père était pharmacien, fit ses études à l'université bolonaise, y prit, à l'âge de seize ans, le diplôme de pharmacien, et dirigea dès lors l'établissement de son père. Forcé de s'expatrier, à la suite des événements politiques de 1831, il vint en France, eut le bonheur d'exciter les sympathies de Gay-Lussac, qui l'admit dans son laboratoire, dirigé alors par M. Pelouze. Après avoir suivi les cours de l'École polytechnique, il fut attaché, comme chimiste, à la manufacture de Sèvres, et y commença sa carrière scientifique. Il se fit recevoir docteur ès sciences et fut nommé, en 1850, à la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Rennes. Devenu doyen de cette faculté, puis recteur de l'Académie, et membre correspondant de l'Académie des sciences de Turin, il a été élu, en 1855, correspondant de l'Institut. Décoré de la Légion d'honneur en 1846, il a été promu officier en 1860 et commandeur le 14 octobre 1874. — Il est mort à Rennes, le 25 avril 1878.

M. Malaguti a publié : *Leçons de chimie agricole* (1848, in-12); *Recherches sur l'association de l'argent aux minéraux métalliques*, avec M. Durocher; *Leçons élémentaires de chimie* (1853, 2 vol. in-12); *Analyse annuelle des cours de chimie agricole professés à Rennes* en 1852-1855 (4 broch. réunies en un in-12 de 754 pages); *Cours de chimie agricole, professé en 1862 à la Faculté de Rennes* (1864, in-18); *Notions préliminaires de chimie* (1867-1868, 1re et 2e années, 2 vol. in-18), avec M. J.-H. Fabre; puis un très grand nombre de *mémoires* importants, insérés dans les *Annales de chimie et de physique* et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, notamment sur les éthers, les amides, les sels métalliques, etc.

MALARTRE (François-Florentin), ancien député français, né à Dunières (Haute-Loire), le 29 novembre 1834, d'une famille d'industriels, seconda son père dans la direction d'un grand établissement de moulinage de soies, et lui succéda en 1865. Conseiller général depuis 1867, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Haute-Loire à l'Assemblée nationale, le troisième sur six, par 33 350 voix. Il prit place au centre droit, parla sur la question du taux de l'argent, sur le cautionnement des journaux, sur l'Internationale, et se fit remarquer par quelques propositions de prorogation. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement d'Yssengeaux, il fut proclamé élu par 8547 voix contre 8545, partagées entre ses deux concurrents républicains, mais à la vérification des pouvoirs, son élection fut annulée, faute

d'une voix. Réélu, le 2 mai suivant, par 9517 voix contre 7764 obtenues par M. Rinachon, candidat républicain, il fut, après le 16 mai 1877, l'un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et monarchiste, par 10 081 voix contre 6159 obtenues par le candidat républicain; son élection, soumise à une longue enquête, fut invalidée le 5 décembre 1878. Il échoua aux élections complémentaires du 2 février 1879, contre son ancien concurrent et rentra dans la vie privée.

MALENS (Jules-César-Antoine), sénateur français, né à Anneyron (Drôme), le 17 janvier 1829, exerça la profession d'avocat au barreau de Valence et collabora au journal l'*Indépendant de la Drôme*. Membre d'une commission administrative provisoire du département, après le 4 septembre 1870, il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le cinquième sur sept, par 35 857 voix, et s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine, dont il devint un des présidents. Il vota contre les préliminaires de paix et, dans toutes les autres questions, avec la minorité républicaine à l'Assemblee. Nommé aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, par 253 voix sur 439 votants, il suivit la même ligne politique au Sénat, et vota contre la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie (23 juin 1877). Conseiller général de la Drôme, pour le canton de Saint-Paul-Trois-Châteaux, il en a été élu président.

MALEVILLE (François-Jean-Léon DE), homme politique français, ancien ministre, sénateur, né à Montauban, le 8 mai 1803, fit ses études de droit à la Faculté de Paris, où il fut reçu avocat en 1823. Il était attaché au cabinet de M. Hennequin, lorsqu'en 1828, il accompagna, en qualité de secrétaire particulier, son oncle, M. de Preissac, qui venait d'être nommé préfet du Gers, et qui donna sa démission à l'avènement du ministère Polignac. Après la révolution de Juillet, M. de Preissac fut appelé à la préfecture de Bordeaux et M. L. de Maleville occupa près de lui les fonctions de secrétaire général jusqu'en 1833. A cette date, il donna sa démission, et ayant, l'année suivante, obtenu le mandat des électeurs de Caussade (Tarn-et-Garonne), il vint siéger à la Chambre des Députés dont il était le plus jeune membre (1834). Il vota contre les lois de septembre, appuya le cabinet du 22 février 1836, rentra dans l'opposition en 1837, et fut un des adversaires les plus décidés de M. Molé. En 1840, lors de la formation du cabinet du 1er mars, il en fit partie, comme sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, et reçut, quelques jours avant sa chute, la croix d'officier de la Légion d'honneur (23 octobre 1840).

Ami dévoué de M. Thiers, M. de Maleville s'associa à tous les efforts de la gauche dynastique contre la politique des doctrinaires, combattit l'indemnité Pritchard et le système de corruption électorale; faisant allusion à des faits connus de toute la Chambre, il s'écriait un jour : « Ne connaissons-nous pas le tarif des consciences que vous vous êtes récemment attachées? » Orateur disert, poli, spirituel, il savait se faire écouter des centres qui appuyèrent même, en 1846, sa candidature à la vice-présidence de la Chambre. Durant le mouvement réformiste de 1847, il prit une part active à la campagne des banquets.

Envoyé à l'Assemblée constituante de 1848, le premier des six représentants de Tarn-et-Garonne, par 43 319 suffrages, M. de Maleville n'apporta à l'établissement de la République qu'un concours des plus tièdes. A part la question du bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, il vota constamment avec la droite et soutint la politique contre-révolutionnaire du comité de la rue de Poitiers. Le 20 décembre il fut invité à prendre dans le premier cabinet de Louis-Napoléon le portefeuille de l'intérieur, que, dix jours plus tard (30 décembre), il céda à M. Léon Faucher. Sa retraite, qui était attribuée à une demande du chef du pouvoir relative aux dossiers des affaires de Strasbourg et de Boulogne, causa une vive sensation, et M. de Malleville fut appelé à donner à la tribune des explications. Non réélu par ce département, il fut envoyé à la Législative par celui de la Seine, dans l'élection partielle du 13 juillet 1849 et continua de faire partie de la majorité hostile à la République. Il se sépara d'elle, en 1850, pour s'opposer, d'accord avec la gauche, aux projets de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Maleville rentra dans la vie privée. Il n'en sortit qu'aux élections générales du 8 février 1871, et fut envoyé à l'Assemblée nationale, par le département de Tarn-et-Garonne, le premier sur quatre, et par celui des Landes. Il opta pour le premier, fut élu vice-président de l'Assemblée, le 16 février et conserva ces fonctions jusqu'au mois d'août. Toujours attaché à la politique de M. Thiers, il le suivit dans son évolution républicaine et protesta contre les projets de restauration monarchique (septembre 1873). Membre du centre gauche, il en fut le président en 1874, et après le rejet de la proposition Casimir Périer sur l'organisation des pouvoirs publics (6 septembre 1874), il déposa une proposition de dissolution, qui, appuyée par toutes les gauches, fut repoussée par la majorité de l'Assemblée. Élu sénateur inamovible, le 10 décembre 1875, le treizième sur soixante-quinze, par 353 voix sur 697 votants, il prit peu de part aux travaux du nouveau Sénat. Il vota contre la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. — M. de Maleville est mort aux environs de Montauban, le 29 mars 1879. — On cite de lui une petite comédie politique, *les Tribulations de M. le préfet* (vers 1827).

MALEVILLE (Guillaume-Jacques-Lucien, marquis DE), magistrat français, ancien pair, sénateur né à Sarlat (Dordogne) le 30 août 1806, fut d'abord conseiller à la cour de Bordeaux puis à celle de Paris, et député de la Dordogne en 1842. Créé pair de France le 4 juillet 1846, il se renferma, après 1848, dans ses fonctions de magistrat. Il fut mis à la retraite avec le titre de conseiller honoraire en 1863. Élu représentant de la Dordogne, à l'Assemblée nationale, le sixième sur dix, par 74 541 voix, il fit d'abord partie de la réunion Saint-Marc-Girardin, se rallia à la République, après le 24 mai 1873, et s'inscrivit au centre gauche; il vota quelquefois avec la majorité monarchiste, mais se sépara de ses anciens amis dans les questions politiques importantes. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Le 21 décembre 1875, il fut élu sénateur inamovible, le dernier sur soixante-quinze, par 310 voix sur 608 votants. Au Sénat, il continua à siéger au centre gauche et vota contre la dissolution de la Chambre en juin 1877, contre le retour à Paris le 3 juin 1879 et contre l'article 7 de la loi sur l'enseignement supérieur le 9 mars 1880. Le marquis de Maleville a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 12 mars 1839.

MALÉZIEUX (François-Adrien-Ferdinand), homme politique français, député, est né à [illegible]court (Aisne), le 3 janvier 1821. Il [illegible] [illegible]

Paris, et fut, en 1842, lauréat de l'École, puis s'inscrivit au barreau de Saint-Quentin dont il a été élu bâtonnier dans les derniers mois de 1863. Éloigné par sa mauvaise santé de l'exercice de sa profession, il se livra avec ardeur aux travaux agronomiques et fit dans ce but plusieurs voyages scientifiques, en Scandinavie, en Angleterre, en Allemagne. De 1852 à 1858, il publia, dans les *Annales de l'agriculture française*, des *Études agricoles sur la Grande-Bretagne*, qui parurent plus tard en volume séparé. Il publia aussi plusieurs brochures d'économie rurale.

En 1863, M. Malézieux, candidat de l'opposition dans la 2e circonscription de l'Aisne, fut nommé député du Corps législatif au second tour de scrutin par 16 731 voix contre 12 117 données au candidat officiel, M. d'Hargival. Il fut réélu, en mai 1869, par 21 982 voix, sur 30 460 votants, contre 8317 suffrages obtenus par le candidat officiel, M. Desains, juge d'instruction à Saint-Quentin. Il signa, en octobre 1869, le manifeste de la gauche et vota contre la guerre en 1870. Après le 4 septembre 1870, il administra la ville de Saint-Quentin et se fit remarquer, à côté de M. Anatole de La Forge, lors de la défense de cette ville. Élu représentant de l'Aisne, aux élections générales du 8 février 1871, le premier sur onze, par 73 743 voix, il fit partie du centre gauche et de la gauche républicaine et fut membre du comité de direction de ce dernier groupe. Comme délégué d'une commission parlementaire, il fit un remarquable rapport sur l'exploitation des chemins de fer anglais. M. Malézieux adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu député pour la 2e circonscription de Saint-Quentin, le 20 février 1876, par 17 252 voix, sans concurrent, il fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 275 voix contre 4294, obtenues par le candidat officiel. Il a pris une part importante aux travaux de la commission des tarifs de douanes dont il a eu la présidence (1877). Il représente le canton de Vermand au conseil général de l'Aisne.

MALKNECHT (Dominique MOLKNE, dit MOLKNECHT ou), sculpteur français d'origine étrangère, né à Greden (Tyrol), en 1808, reçut d'abord en Italie les leçons de Canova, et vint achever en France ses études artistiques. Il débuta au Salon de 1831, et se fixa dès lors à Paris. Il s'est fait naturaliser Français en 1848, et a exécuté chez nous la plupart de ses œuvres, parmi lesquelles nous citerons : *Adonis*, la *Ville d'Aix*, pour l'arc de triomphe de l'Étoile; *Ulysse*, *Buste du roi* (1831-1833); *Vénus désarmant l'Amour*, *l'Annonciation*, *saint Mathieu*, *saint Roch*, *Vénus au bain* (1834-1835); *sainte Catherine*, *la Vierge*, pour la cathédrale de Versailles; *Nymphe caressant l'Amour* (1836-1837); *Christ en croix*, le *maréchal Bessières*, pour la ville de Cahors (1839-1844); *l'Adoration des mages*, *Mars blessé* (1847-1848); *Terpsichore*, *la Vierge* et *saint Jean l'évangéliste*, pour la chapelle des Invalides (1850-1852); les bustes de *MM. Héricart de Thury*, *Pasquier*, *Barrot*, *Aug. Rougevin* (1839-1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1831. — Il est mort à Paris en mai 1876.

MALLET (Charles-Auguste), philosophe français, né à Lille le 12 janvier 1807, entra à l'École normale en 1826, sortit le premier de sa promotion en 1828, fut reçu agrégé des classes supérieures en octobre 1828, puis agrégé de philosophie et docteur ès lettres en 1830. Nommé alors professeur d'histoire au lycée de Douai, il fut successivement chargé du cours de philosophie à Limoges (1833), à Amiens (1834), à Grenoble (1836), à Rouen (1838), à Versailles (1842), et au collège Saint-Louis (1842-1848). Inspecteur de l'Académie de Paris de 1848 à 1850, il devint recteur de l'académie départementale de Rouen (1850-1852). M. Mallet, admis à la retraite en 1852, a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1846. — Il est mort à Paris, le 28 mars 1876.

On a de lui : *Sur l'Histoire de Rollin* et *De Veritate* (1834), thèses pour le doctorat; *Manuel de philosophie* (1835); *Études philosophiques* (1837-38, 2 vol.), couronnées par l'Académie française; *Histoire de la philosophie ionienne* (1842); *Histoire de l'École de Mégare et des écoles d'Élis et d'Érétrie* (1845); *Éléments de morale* (1864, in-18). Il a traduit de l'anglais de James Beattie les *Éléments de science morale*, etc. (1840, 2 vol.), et collaboré à divers recueils.

Son frère, M. Alfred MALLET, né le 4 juillet 1813, fut régent de philosophie et de physique à Saint-Quentin de 1835 à 1842. Il entra dans l'industrie en 1843, et fonda à Belleville une usine de produits chimiques. Il a obtenu, aux Expositions nationales, une médaille de bronze en 1844, une d'argent en 1849, une de première classe en 1855, et une médaille d'or en 1878. Depuis 1871, M. Alf. Mallet représente le quartier du Combat au conseil municipal de Paris.

MALLET-BACHELIER (Alexandre-Louis-Jules), éditeur français, né vers 1795, a pris en 1836, à la mort de Victor Bachelier, son beau-père, la direction de la librairie scientifique que celui-ci avait fondée en 1828. Imprimeur de l'École polytechnique, de l'Observatoire et autres institutions, il a continué d'exécuter les publications les plus spéciales avec une perfection que n'atteint pas toujours l'Imprimerie impériale elle-même. Nous citerons, parmi celles qu'il a entreprises depuis 1836 : le *Journal des mathématiques pures* dit *Journal de Liouville*, les *Annales de mathématiques*, le *Journal de l'École polytechnique*, et l'utile *Répertoire* de cette école, avec tableaux et résumés statistiques (1855), etc., de 1794 à 1853. M. Mallet Bachelier a cédé sa librairie à son gendre, M. Gauthier-Villars, imprimeur et libraire, ancien élève de l'École polytechnique.

MALLOUF (Nassif), orientaliste, né à Zabouga, dans le mont Liban, au mois de mars 1823, d'une famille catholique du rit grec melkite, fut élevé dans un couvent du mont Liban. Outre l'arabe, il étudia le turc et le persan à Beyrouth et à Constantinople, puis les idiomes européens. A vingt et un ans, il entra dans l'école des frères de la doctrine chrétienne de Smyrne, pour s'y familiariser avec le français, et fut admis, l'année suivante (1845), au collège de la Propagande de Smyrne, dirigé par les PP. Lazaristes, en qualité de professeur de langues orientales. En 1854, pendant la campagne de Crimée, M. Mallouf devint premier secrétaire interprète du général commandant en chef le contingent anglo-ottoman, et après la paix, il fut appelé à Londres. Il a été nommé membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne.

On lui doit, entre autres ouvrages : *Clef de la langue turque* (Liçani turkinin anakhtaridir, Smyrne, 1848); *Dialogues français-turcs, français-arabes, arabes-turcs; Plaisanteries de Nasr-Eddin Khodja*, texte turc avec traduction française; *Dictionnaire français-turc* (Smyrne, 1849; 2e édit., Paris, 1856); *Historiettes, conversations et petits contes*, en turc et en français; *Nouveau manuel épistolaire turc* (Inchayidjédid; Cons-

tantinople, 1850); *Guide de la conversation en turc, arabe, persan* (Smyrne, 1852); *Abrégé de grammaire orientale turque, arabe, persane* (Févaydi-Chardiyè, 1853); *Dictionnaire turc français* (1863-1867, 2 vol. in-18).

MALMESBURY (James Howard Harris, 3e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, né à Londres le 26 mars 1807, est petit-fils du célèbre diplomate James Harris, élevé en 1788 à la pairie héréditaire sous le titre de vicomte Fitz Harris; il fit ses études au collège d'Oriel à Oxford, et représenta, de juillet à septembre 1841, le bourg de Wilton à la Chambre des Communes. A cette dernière date, il remplaça son père à la Chambre haute où il continua de soutenir la politique du parti tory. Il se lia d'amitié avec le prince Louis Bonaparte, alors réfugié à Londres.

Ses principes conservateurs lui valurent, dans le ministère Derby, le portefeuille des affaires étrangères (février 1852). Lors de la proclamation de l'Empire en France, il mit une telle précipitation à reconnaître le nouvel ordre de choses qu'il eut beaucoup de peine à se justifier devant le Parlement. Quelques jours plus tard, l'administration des tories purs ayant été renversée, il venait à Paris offrir ses félicitations personnelles au nouvel empereur. Le 25 février 1858, il reprit le même portefeuille dans le nouveau ministère Derby et le garda jusqu'en juin 1859. Jaloux de la prépondérance de son pays, il proposa et fit adopter à la Chambre des Lords, en juillet 1864, une motion déclarant l'amoindrissement de l'influence de l'Angleterre dans les conseils de l'Europe. Il a été lord du sceau privé de 1866 à 1868 et de 1874 à 1876. Conseiller privé depuis 1852, il a été fait grand-croix du Bain en 1859.

On doit à lord Malmesbury la publication des *Mémoires* de son grand-père (*Diaries and correspondence of James Harris*, 1846, 2 vol. in-8); *le Premier lord Malmesbury, sa famille et ses amis* (the First lord M., etc. Londres, 1870, 2 vol.).

MALMSTROEM (Charles-Gustave), historien et homme d'État suédois, né dans la province de Néricie le 22 novembre 1822, entra à l'université d'Upsal en 1840, fut reçu docteur en philosophie en 1848 et agrégé d'histoire l'année suivante. En 1852, il alla explorer les archives de Copenhague, de Paris et de Londres pour réunir les matériaux sur l'histoire de Suède au XVIIIe siècle. De retour en Suède, il reprit sa chaire à l'université d'Upsal. Il fut appelé, le 1er novembre 1878, au poste de ministre de l'instruction publique et des cultes. Membre des Académies des belles-lettres ou des sciences de Stockholm, d'Upsal, de Copenhague, il a été élu, en 1878, l'un des dix-huit de l'Académie suédoise.

M. Malmstroem est auteur d'une importante *Histoire politique de Suède depuis la mort de Charles XII jusqu'à la Révolution de* 1772 (Sveriges politiska historia fran Carl XII dod, etc. Stockholm, 1855-1877, 6 vol.), traduite en plusieurs langues et citée avec éloges par la critique étrangère. On a en outre de lui *Statistique de la Suède* (Svériges statskunskap, etc. Upsala, 1863, 4e édit. 1876) et des discours et études historiques et critiques, insérés dans les revues *Tidskrift for Literatur*, *Nordisk universitets Tidskrift*, *Svensk Tidskrift*, etc., dont plusieurs ont été publiés à part.

MALO (Thomas-Gaspard), ancien représentant du peuple français, né à Dunkerque (Nord) le 22 février 1804, et fils d'un marin qui s'était signalé par son audace, comme corsaire, dans les guerres contre les Anglais, entra de bonne heure dans la marine marchande, puis s'établit comme armateur et constructeur de navires dans sa ville natale. En 1832, associé avec son frère, il mit à la disposition de don Pedro et des libéraux portugais deux navires qui transportèrent à Oporto des troupes et des munitions destinées à combattre la tyrannie de don Miguel. Les deux frères s'engagèrent même dans la légion étrangère et furent blessés l'un et l'autre dans un combat contre les Miguélistes. Après le triomphe du parti libéral, M. Gaspard Malo revint à Dunkerque, décoré de l'ordre de la Tour et l'Épée, mais sans recevoir de don Pedro les indemnités convenues. De retour en France, il fut chargé d'importantes constructions maritimes pour le compte du gouvernement. Dévoué néanmoins aux doctrines libérales, il protesta contre la politique du ministère Guizot et assista, en 1847, au banquet démocratique de Lille. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 174 527 voix. Membre du comité de la marine, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça contre la politique du Président, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre lui et ses ministres, à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna à Dunkerque, où il comptait parmi les principaux armateurs.

MALOT (Hector-Henri), littérateur français, né à La Bouille (Seine-Inférieure) le 20 mai 1830, commença ses études à Rouen et vint les terminer à Paris, sous la direction particulière de M. Gibon. Son père, ancien notaire, le destinant à la magistrature, il fit son droit et travailla dans une étude. Mais bientôt, entraîné par son goût pour la littérature, il écrivit dans divers journaux, collabora à la *Biographie générale* Didot et à quelques drames joués au boulevard, fut ensuite chargé du feuilleton dramatique dans le *Lloyd français* et rédigea des brochures politiques pour un sénateur. Enfin, en 1859, il commença une série de romans : *les Victimes d'amour*, dont le premier volume, *les Amants* (1859, in-18), eut un succès immédiat, elle s'est complétée par *les Époux* (1865, in-18), et par *les Enfants* (1866, in-18). Il a donné depuis : *les Amours de Jacques* (1860, in-18); *Un beau-frère* (1869, in-18); *Une bonne affaire* (1870, in-18); *Madame Obernin* (1870, in-18); *Un Curé de province* (1872, in-18); *Un Mariage sous le second Empire* (1873, in-18); *l'Auberge du monde* (1875-1876, 4 vol. in-18); *les Batailles du mariage* (1877, 3 vol. in-18); *Cara* (1878, in-18); *Sans famille* (1878, 2 vol. in-18), couronné par l'Académie française; *le Docteur Claude* (1878-1879), dans le journal *le Siècle*, etc. Citons à part : *la Vie moderne en Angleterre* (1862, in-18) et un roman pour les enfants : *les Aventures de Romain Kalbris* (1869, in-18).

Chargé de la critique littéraire à l'*Opinion nationale*, M. Malot s'est aussi occupé dans ce journal, des questions de l'éducation publique relatives au développement corporel.

MALOU (Jules), homme politique belge, frère du prélat mort en 1864, est né à Ypres le 19 octobre 1810. Devenu chef de division au ministère de la justice, puis gouverneur d'Anvers, et nommé en 1841, membre de la seconde Chambre, il entra, le 30 juillet 1845, comme ministre des finances dans le cabinet libéral formé par M. Van de Weyer. Ses opinions ultramontaines le mirent en désaccord avec ses collègues, et il demeura seul d'entre eux dans le nouveau ministère formé par M. de Theux, en 1846, et renversé l'année suivante (12 août 1847). Il fut un des orateurs les

plus brillants, mais aussi les plus acerbes, de la seconde Chambre de Belgique, où il était un des chefs de l'opposition catholique. Ramené aux affaires par le triomphe du parti clérical, il eut le portefeuille des finances dans le cabinet d'Anethan (2 juillet 1870) et se maintint dans les ministères présidés par MM. de Theux et d'Aspremont-Linden. Il en fut l'orateur et comme le chef permanent. Il ne quitta le pouvoir qu'à la suite des élections libérales, le 20 juin 1878. Il continua de soutenir, comme député, les prétentions du clergé belge et la résistance à outrance des évêques contre les nouvelles lois scolaires (novembre 1879). M. Malou a été l'un des directeurs de la Société générale pour favoriser l'industrie nationale.

On cite de cet homme d'État : *Situation financière de la Belgique* (1847); *Impôts, Recettes et Dépenses. Dette flottante, Dette constituée* (Bruxelles, 1847, in-8); *la Question monétaire* (Ibid., 1859, in-8); la traduction de l'allemand de *la Situation monétaire de la Suisse en septembre* 1859, par O.-T. (Ibid., 1859, in-8); *Notice historique sur les finances de la Belgique* de 1831 à 1865 (Paris, 1867, in-4); deux séries de *Lettres sur les chemins de fer de l'État belge* (Bruxelles et Paris, 1863-1868, in-8), etc.

MALTE-BRUN (Victor-Adolphe), géographe français, né à Paris le 25 novembre 1816, est fils du célèbre géographe de ce nom, obtint, après la mort de son père (1826), une demi-bourse au collège de Versailles, entra en 1837 dans une étude d'avoué, et embrassa, en 1838, le professorat. Il enseigna successivement l'histoire à Pamiers (1838), à Sainte-Barbe (1840), au collège Stanislas (1846), et, à partir de 1847, se voua entièrement aux études géographiques. Secrétaire général honoraire et ancien président du conseil de la Société de géographie de Paris, il a participé activement à la rédaction du *Bulletin* de cette société. Il a été directeur des *Nouvelles annales des voyages*, fondées par son père, en 1808.

M. Malte-Brun a publié : *les Jeunes voyageurs en France* (1840; 2ᵉ édit., 1844, 2 vol. in-12); une nouvelle édition de la *Géographie* de son père (1851-54, 8 vol. in-8) et, avec divers collaborateurs, *la France illustrée*, histoire, géographie et statistique (1855-1857, 3 vol. in-8; nouvelle édition entièrement refondue, 1879-1880, in-4, illustré); *la Destinée de sir John Franklin dévoilée* (1860, in-8); *Résumé historique de l'exploration à la recherche des grands lacs de l'Afrique*, etc. (1860, in-8); *les Nouvelles acquisitions des Russes dans l'Asie orientale*, etc. (1861, in-8); *les États-Unis et le Mexique, histoire et géographie* (1862, in-4); *les Dernières explorations du docteur Alfred Peney dans la région du haut Fleuve Blanc* (1863, in-18); *Coup d'œil sur le Yucatan* (1864, in-18); *la Sonora et ses mines* (1864, in-8, avec cartes); *Canal interocéanique du Darien* (1865, in-8); *Histoire géographique et statistique de l'Allemagne* (1866-1868, in-4); *les Trois projets d'exploration au pôle Nord* (1868, in-8); *la Perse* (1873, in-18); *Géographie universelle* (1874, 2 vol. in-18), et dans un autre ordre de travaux : *Histoire de Marcoussis, de ses seigneurs et de son monastère* (1867, in-8, avec pl.); *Histoire de Montlhéry* (1870, in-8, pl.); *Notice archéologique sur la Chartreuse de Mont-Renaud* près Noyon (1880, in-8), etc.

MAME (Alfred-Henri-Amand), imprimeur français, né à Tours le 17 août 1811, dirige dans cette ville une maison considérable d'imprimerie et de librairie, fondée par son père au commencement de ce siècle, et bornée pendant longtemps à la clientèle locale et à l'impression de quelques livres de droit ou de liturgie, la plupart même pour le compte des éditeurs de Paris. En 1833, l'établissement passa aux mains de MM. Alfred et Ernest Mame. Les deux beaux-frères l'exploitèrent en commun jusqu'en 1845, et lui donnèrent ensemble une extension considérable. Mais ce fut surtout après que M. Alfred Mame fut resté seul à la tête des affaires que la librairie prit les plus grandes proportions.

La maison Mame représenta bientôt une vaste usine, où s'exécutèrent à la fois les fonctions, ordinairement divisées, de l'éditeur, de l'imprimeur, du libraire et du relieur, avec tous les travaux accessoires que ces professions appellent. L'imprimerie, exclusivement affectée aux besoins de la librairie, fut pourvue de trente mécaniques à imprimer, à glacer, à couper ou à monter le papier, toutes mues par la vapeur, et produisant jusqu'à 20 000 volumes par jour. Les ateliers consacrés à la reliure, plus vastes encore, furent garnis de machines et d'instruments nouveaux. Des milliers de cartonnages y furent frappés tout d'une pièce, et on y confectionna depuis la plus modeste couverture jusqu'aux plus riches reliures de luxe. Chaque jour ouvrable, il sortit de la maison 3 ou 4000 kilogrammes de livres brochés ou reliés, formant un total de 1 000 000 à 1 200 000 kilogrammes par an. Des galeries, pouvant contenir 4 millions de volumes, furent ouvertes à l'emmagasinement. L'établissement occupa 700 ouvriers ou employés au dedans, et 4 à 500 au dehors.

Le fonds de la maison Mame, composé longtemps de livres de liturgie et de dévotion, et de petits ouvrages d'éducation religieuse, publiés sous les auspices de l'archevêque de Tours, ne comprit plus seulement la série des ouvrages d'enseignement primaire, les livres d'Église de tous formats et de tous prix, et, sous le titre de « Bibliothèque de la jeunesse chrétienne », une immense collection de volumes pour les distributions; il s'enrichit d'ouvrages descriptifs, pittoresques ou scientifiques, artistement illustrés. C'est ainsi que MM. Mame ont produit pour l'Exposition universelle de 1855 le splendide volume de *la Touraine*, regardé comme le plus beau livre illustré qui eût encore paru. Depuis ils ont donné, en 1857, *la Sainte Bible*, avec grands dessins de M. G. Doré, et *les Jardins*, in-folios non moins magnifiques. Ils ont entrepris plus récemment une collection de *Chefs-d'œuvre de la langue française*, avec eaux-fortes, comme spécimens de typographie magistrale.

Les plus hautes récompenses ont été décernées à la maison Mame. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, elle remporta la grande médaille d'honneur, et à celle de 1867, le grand prix unique de sa classe. Elle obtint aussi, en 1867, l'un des nouveaux prix de 10 000 francs, destinés aux « établissements modèles, où régnaient au plus haut degré l'harmonie sociale et le bien-être des ouvriers ». C'était la construction de cités ouvrières dans des conditions remarquables d'économie et de confortable qui lui avait valu cette dernière distinction. M. Alfred Mame, décoré depuis 1849, a été promu officier de la Légion d'honneur (16 août 1863) à la suite de la seconde Exposition universelle de Londres, et commandeur le 7 juillet 1874, à la suite de l'Exposition universelle de Vienne. Étranger à la vie politique jusqu'au ministère du 16 mai 1877, M. Alfred Mame se laissa porter, comme candidat officiel du maréchal de Mac-Mahon, dans la 1ʳᵉ circonscription de Tours, aux élections du 14 octobre 1877. Il échoua, avec 7456 voix, contre 12 000 obtenues par le candidat républicain

Son fils, M. Paul-Jules-Amand Mame, né à Tours, le 29 novembre 1833, fit ses études au collége de cette ville, fut associé de bonne heure à la maison paternelle et prit une part très active à ses divers travaux. Il a épousé, en 1859, une fille du jurisconsulte A. Dalloz. Il a été élu juge au tribunal de commerce et membre du conseil municipal de Tours.

MAME (Charles-Ernest-Auguste), beau-frère du précédent, gendre et neveu du fondateur de la maison, est né à Angers le 4 novembre 1805. Après avoir dirigé la librairie, de concert avec M. Alfred Mame, de 1833 à 1845, il se retira des affaires, devint maire de Tours en 1849, fut pendant seize ans président de la chambre de commerce et entra au conseil général pour le canton de Tours-centre. Le 23 octobre 1859, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription d'Indre-et-Loire. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 18 461 voix sur 24 802 votants. A l'occasion des élections municipales de juin 1865, il donna sa démission de maire. Aux élections législatives de mai 1869, M. Mame, appuyé encore par l'administration, vit sa candidature échouer devant celle d'un nouveau venu, M. Wilson; sur 28 025 votants il réunit, au premier tour de scrutin, 12 090 voix, contre 12 210, obtenues par son concurrent, et se retira sans attendre le second tour. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1852, il fut promu officier le 14 juin 1856, en récompense du dévouement dont il fit preuve à l'époque des inondations de la Loire.

MAMIANI (Terenzio della Rovere, comte), poëte, philosophe et homme politique italien, né en 1800, à Pesaro (États de l'Église), fut mêlé, au sortir des études, aux mouvements révolutionnaires de l'Italie, prit une part très active au soulèvement de la Romagne, et devint un des membres du gouvernement provisoire de Bologne. La révolution comprimée, comme les précédentes, par les Autrichiens, M. Mamiani passa en France et forma à Paris un comité de propagande, dont il eut la présidence. Esprit indépendant et religieux, il professait alors une philosophie aux formes poétiques, qui était un compromis entre la raison et le sentiment, la science et la foi.

Après l'avénement de Pie IX, il rentra en Italie sans aucune condition (1846). Au commencement de 1848, il reparut à Rome et prit place aussitôt parmi les membres les plus actifs du parti libéral modéré. Toute l'Italie était déjà en feu, lorsqu'il accepta le ministère de l'intérieur dans une situation fort difficile entre les répugnances ou les terreurs du pape et les exigences de la démocratie. Son but principal était l'indépendance de l'Italie, et il voulait former une ligue sérieuse entre Rome, le Piémont, la Toscane et Naples, contre l'Autriche. En politique, il était pour la monarchie constitutionnelle. Le pape, ne pouvant se résoudre à en appliquer les principes, lui faisait, au sein même des assemblées représentatives, une guerre presque ouverte, et de son côté, le cabinet refusait au pape les mesures auxquelles il tenait le plus. Après bien des conflits, M. Mamiani se retira du cabinet, impopulaire, mal vu de la cour, suspect au parti avancé. Il alla à Turin, où il fonda, avec Gioberti et quelques autres, la Société de l'Union italienne, dont il ne tarda pas à être nommé président.

Après l'assassinat de Rossi (novembre) et la fuite du pape, il accepta par patriotisme le portefeuille des affaires étrangères, qu'il avait d'abord refusé. Croyant au mauvais vouloir de la cour de Gaëte, il conseilla de cesser avec elle toute communication et de se constituer franchement en pouvoir révolutionnaire; le cabinet préféra conserver une apparence de légalité. Forcé bientôt de donner sa démission (décembre 1848), il resta dans Rome, où, sondé par l'ambassadeur français, M. d'Harcourt, il se montra favorable à une intervention française, moins dangereuse que l'invasion des Autrichiens, ou le retour des cardinaux. Quand il vit cette intervention se réaliser, il se retira à Gênes, où il vécut depuis. Dix ans plus tard, au milieu de la reconstitution de l'Italie, il se fit naturaliser Sarde, fut professeur de philosophie à l'université de Turin et appelé par Victor-Emmanuel au ministère de l'instruction publique (janvier 1860). Au mois de mars 1861, M. Mamiani fut envoyé comme ambassadeur à Athènes, et sa mission avait, dit-on, un but scientifique. En 1865, il alla représenter le gouvernement italien à Berne, il y resta deux ans. Dans la Chambre piémontaise, où il fut envoyé dès 1856 comme député de Gênes, ainsi qu'au parlement italien, il a joui, comme orateur, d'une certaine influence, et défendu la politique du comte de Cavour. Il a été nommé sénateur du royaume d'Italie.

M. Mamiani est resté pour tous les partis un poëte très-distingué, un savant jurisconsulte, et le chef d'une philosophie plus attrayante qu'originale, sorte de compromis entre le scepticisme dogmatique de Kant et le sentimentalisme de Gioberti. C'est ce qui apparaît du moins dans son *Renouvellement* (Rinnovamento della filosofia antica italiana, 1835-1836). Il a en outre publié les *Dialogues de science première* (Dialoghi di scienza prima; Paris, 1846); *les Poëtes du moyen âge* (Poeti dell' età media; Paris, 1842, 2e édition, 1848), ainsi qu'un grand nombre de poésies de vers détachées. Comme fondateur de l'Académie philosophique de Gênes, il a publié une série de mémoires très-remarqués, sur *l'Impossibilité d'une science absolue*, sur *le Beau dans la théorie du progrès*, sur *l'Usage de la métaphysique dans les sciences physiques*, sur *l'Origine, la nature et la constitution de la souveraineté*, sur *le Droit de propriété*, sur *le Nouveau droit européen*, etc.; puis quelques autres qui ont trait à l'économie ou à la politique sociale. En 1851, il publia à Paris un livre très important: *De la Papauté* (del Papato; Paris, 1851), et depuis *Scritti Politici* (Florence, 1853), une nouvelle édition de ses *Poésies* (Ibid., 1857), et divers écrits d'actualité qui ont eu un grand retentissement. Deux de ses écrits, le *Nuovo diritto* et la *Teoria della religione et dello stato*, ont été condamnés par la congrégation de *l'Index* (mars 1869). Parmi ses publications plus récentes on remarque *le Meditazioni Cartesiane rennovate del secolo XIX* (Flor., 1869); *Kant e l'ontologia* (Ibid., 1870); *Compendio della propria filosofia* (Turin, 1876); *Della psicologia di Kant* (Rome, 1877); *la Religione dell'Avenire* (Milan, 1880); *Critica delle Rivelazioni* (Ibid., 1880); *Filosofia della Realità* (Rome, 1880). M. Mamiani a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques le 15 mai 1869.

MANCINI (Pascal-Stanislas), jurisconsulte et homme politique italien, né à Castel-Baronia près Ariano en 1817, étudia le droit à Naples et y fut avocat, puis professeur. Quand éclata la révolution de 1848, il fit partie du parlement napolitain, et, après les événements, s'exila à Turin, où il devint professeur de droit international. Lors de la constitution du royaume d'Italie, il fut élu député au parlement par le cercle Ariano, siégea à gauche et devint un des chefs de ce groupe. M. Mancini occupa le ministère de l'instruction

publique dans le cabinet Ratazzi, au mois de mars 1862. En 1865, l'abolition de la peine de mort fut votée sur sa proposition; rétablie en 1874, cette peine fut encore abolie à son entrée au ministère de la justice, dans le cabinet Depretis, le 19 mars 1876. Il garda ce portefeuille jusqu'au 23 mars 1878. Il avait été nommé, en 1872, professeur de droit criminel à l'université de Rome.

M. Mancini est l'auteur d'un projet *de Code pénal unique* dont la première partie avait été présentée à notre Académie des sciences morales (avril 1877). Il avait épousé Mme Béatrice Oliva, connue comme poète et morte à Florence en 1869 (voyez les édit. préc.).

MANDEL (Édouard), graveur allemand, né à Berlin le 15 février 1810, fut de bonne heure encouragé par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III; admis, en 1826, aux cours de l'Académie, il travailla quatre années avec le professeur Buchhorn. Le succès de sa première œuvre, *le Guerrier et sa fille*, d'après Hildebrand, en 1830, le fit charger par l'Académie de graver la *Loreley* de Regass. Il en devint membre lui-même en 1837 et fut nommé professeur de gravure en 1842. Depuis, M. Mandel a été choisi comme président de l'Académie. Il est correspondant de l'Institut de France depuis le 29 décembre 1855.

Nous citerons de lui: *le Berger italien*, de Pollack; le *portrait de Van Dyck*, d'après l'original du Louvre; le *portrait du Titien*, d'après l'original de Berlin; le *portrait de la reine Élisabeth de Prusse*, d'après Stieler; le *portrait de Charles Ier*, d'après le tableau de Van Dyck, à Dresde (1851); *la Madone de Colonna*, d'après Raphaël (1853), etc. M. Mandel a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855 plusieurs planches qui lui ont valu une médaille de seconde classe; ce sont: *le Christ pleurant sur Jérusalem*, d'après M. Ary Scheffer, le *portrait de Frédéric-Guillaume IV*, d'après Otto; *Deux enfants*, d'après M. Magnus, et son fameux *portrait de Charles Ier*. Au Salon de 1861, il a exposé trois gravures: *Ecce homo*, d'après Guido Reni; *Mater Dolorosa*, d'après Carlo Dolci, et le *portrait de Raphaël*, d'après Raphaël, puis à celui de 1865: *la Vierge à la chaise*, d'après le tableau de Raphaël, gravure qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867, et qui passe pour son chef-d'œuvre. M. Mandel a obtenu chez nous une troisième médaille en 1837, une seconde en 1844, une médaille de 1re classe en 1855, puis deux rappels de 2e médaille, l'un en 1857 et l'autre en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

MANDERSTROEM (Chistophe-Roger-Louis, comte DE), homme d'État suédois, né à Stockholm le 22 janvier 1806. Il était ministre de Suède à Paris, lorsque le roi Oscar le rappela pour le mettre à la tête du département des affaires étrangères, le 16 mars 1858. Il conserva ces fonctions après l'avénement de Charles XV, et ne s'en est démis qu'au mois de juin 1868. Pendant ces dix ans, le comte de Manderstroem eut une grande part aux progrès et réformes accomplis dans le royaume. Il prit depuis la direction du Collège du commerce. Chambellan du roi, il a été décoré des grands ordres de l'Europe et a été fait grand-croix de la Légion d'honneur. — Il est mort à Cologne, le 18 août 1873.

On doit au comte de Manderstroem le *Recueil de documents inédits concernant l'histoire de la Suède sous le règne de Gustave III* (Paris, 1847-1849, t. I-II, in-8), écrit en français et tiré à petit nombre d'exemplaires, puis traduit partiellement en suédois par l'auteur (1851).

MANDET (Francisque), archéologue français, né au Puy le 29 août 1811, fit ses études au collège de Clermont et son droit à Paris. D'abord avocat au barreau de sa ville natale, dont son père était bâtonnier, il y fut en 1843 nommé substitut du procureur du roi, puis fut envoyé en 1848, comme substitut du procureur général et avocat général à Dijon. Conseiller à la cour de Dijon en 1849 il passa en 1850 à celle de Riom. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les diverses publications de M. Mandet et qui toutes ont trait à l'Auvergne, nous citerons: *Histoire poétique et littéraire du Velay* (1838, in-4); *Histoire des guerres civiles dans les montagnes* (1840, in-8); *Histoire de la langue romane* (1840, in-8); *l'Ancien Velay* (1851, in-fol., pl.); *Histoire générale du Velay* (1860, 7 vol. in-8); *Notice nécrologique sur Crozatier*, le fondeur (Paris, 1855, in-8); *Monuments de la Haute-Loire* (1860, in-18); une série de rapports annuels, de 1860 à 1878, sur les accroissements du musée de Riom qu'il a fondé, etc., etc.

MANDL (Louis), médecin français, né à Pesth (Hongrie) en décembre 1812, a fait ses études à l'université de Vienne. Reçu docteur en médecine à Pesth en 1836, il se fixa à Paris à la fin de la même année et fut reçu docteur à la Faculté de Paris en 1842, avec une thèse intitulée: *Recherches médico-légales sur le sang*. Il a été naturalisé Français en 1849. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846.

M. Mandl a beaucoup contribué, par ses cours à l'école pratique et ses publications, à répandre l'application médicale du microscope en France. Collaborateur des *Archives de médecine*, il a publié en outre: *Traité pratique du microscope et de son emploi dans l'étude des corps organisés* (1839, avec pl.); *Anatomie générale* (Paris, 1843, avec 5 pl.); *Anatomie microscopique* (Paris, 1838-1857, 2 vol. in-fol. avec 92 pl.); *Traité pratique des maladies du larynx et du pharynx* (1872, in-8, avec planches). Plusieurs de ses travaux ont été couronnés par l'Institut.

MANEC (Joseph-P....), médecin français, né à Montpezat en 1799, suivit à Paris les cours de la Faculté, et fut reçu docteur en 1826. Chirurgien à l'hospice de la Salpêtrière, puis à la Charité, et chef des travaux anatomiques de l'administration des hôpitaux, il a pris sa retraite en 1860. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1836.

On a de lui une thèse *Sur la Hernie crurale* (1825): deux tableaux représentant *l'Axe cérébro-spinal* et *le Nerf grand sympathique*, et un *Traité de la ligature des artères* (1832, in-fol.; 2e édit., 1836), ouvrage couronné par l'Académie des sciences. Il a également coopéré au *Traité d'anatomie descriptive* de Jules Cloquet.

MANET (Édouard), peintre et aquafortiste français, né à Paris en 1833, fit ses études dans l'institution Poiloup, à Vaugirard, et au collège Rollin. A l'âge de dix-sept ans, malgré son goût pour la peinture, il fut forcé par sa famille, qui le destinait à la carrière maritime, de s'embarquer, comme novice, sur un vaisseau à destination de Rio-Janeiro. Au retour de ce premier voyage, suivant sa vocation première, il alla visiter l'Italie et la Hollande, puis il entra dans l'atelier de Thomas Couture, où il travailla six ans. Il en sortit pour se livrer à ses propres inspirations. Ses premiers essais furent plus que médiocres. Cependant, en 1860, il peignit *le Buveur d'absinthe*, où l'on retrouva les procédés de l'école de Couture, mais qui contient déjà en germe la manière de l'artiste.

En 1863, il exposa au Salon des refusés, ouvert par exception, des toiles qui produisirent la sensation la plus étrange, notamment un tableau de grandes dimensions, *le Déjeuner sur l'herbe*, où étaient réunis pêle-mêle les nudités et les costumes modernes. Aux Salons de 1864 et de 1865, *le Christ et les Anges*, un *Combat de Taureaux*, *Jésus insulté par les soldats*, *Olympia*, reçurent à peu près le même accueil. En 1866, toutes les œuvres qu'il présenta furent repoussées par le jury. Le Salon des refusés n'ayant pas été maintenu, M. Manet prit la résolution de faire, l'année suivante, une exposition particulière qui contribua encore à signaler son nom à l'attention publique et ses œuvres à la discussion des journaux. Depuis, bien qu'il ait été atteint à diverses reprises par les sévérités du jury, il a pris part à tous les Salons; signalons parmi ses envois : *Une Jeune femme* et le portrait de *M. Émile Zola*, le chaleureux défenseur du peintre (1868); *le Balcon*, *le Déjeuner* (1869); *la Leçon de musique*, *Mlle E. G...* (1870); *Combat du Kearsage et de l'Alabama* (1872); *le Repos*, *le Bon bock*, qui obtint un succès populaire (1873); *le Chemin de fer*, *Polichinelle*, aquarelle (1874); *Argenteuil* (1875); *M. Faure* dans le rôle d'*Hamlet* (1877); *Dans la serre*, *En bâteau* (1879); *Portrait de M. Ant. Proust*, *Chez Lathuille* (1880), etc. On a remarqué l'abstention de l'artiste aux diverses expositions organisées par les peintres *impressionnistes* dont il semble pourtant être le chef.

Parmi les eaux-fortes de M. Manet, on en cite trois faites d'après des tableaux du Louvre : *la Vierge au lapin*, du Titien, *le Portrait du Tintoret* par lui-même, et *les Petits cavaliers* de Vélasquez. Il a aussi reproduit par ce procédé plusieurs de ses propres œuvres.

MANGEART (Jacques), littérateur français, né à Reims le 12 mars 1805, fit son droit à Paris, prit le diplôme d'avocat, en même temps que les grades universitaires, et suivit, en 1827, l'expédition de Morée. A son retour, il fut, de 1834 à 1839, professeur de philosophie aux collèges de Dôle et de Valenciennes, et se fit inscrire, en 1840, au barreau de cette dernière ville, dont il a été bibliothécaire de 1848 à 1858. — M. Mangeart est mort à Paris en 1874.

On a de lui : *Souvenirs de la Morée recueillis pendant le séjour des Français* (1830, in-8); des *Rapports et Questions* à M. Cousin, sur des curiosités bibliographiques, etc. (1838); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes* (1857-1858); de nombreuses traductions fournies à la *Bibliothèque latine-française*, notamment de Martial, d'Ovide et de Cicéron (1833-1843); *Mérope*, tragédie de Maffei, traduite en vers français (1845); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Valenciennes* (1860, gr. in-8); *Formulaire pratique pour la rédaction de tous actes sous seing privé, tant civils que commerciaux* (1866, in-18); *Notions d'administration communale et de tenue des registres de l'état civil* (1868, in-18); *Recueil de sujets de dissertations philosophiques* (1875, in-18); des éditions annotées et commentées de César, Virgile, Cicéron, pour la librairie Panckoucke, etc., etc.

MANGIN (Arthur), vulgarisateur et publiciste français, né à Paris le 19 décembre 1824, fit des études spéciales de chimie sous la direction de MM. Payen et Pelouze. Ayant pris une part active, comme étudiant, aux mouvements qui amenèrent à Paris la révolution de 1848, il fut rédacteur de mars à juillet, au ministère de l'instruction publique. Plus tard, il cessa de se mêler aux agitations politiques pour se consacrer aux travaux de vulgarisation scientifique et d'économie politique, et devint, dans cette double spécialité, un actif collaborateur du *Nouveau Journal des connaissances utiles*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, du *Correspondant*, du *Phare de la Loire*, etc. Il a fourni un grand nombre d'articles relatifs à la chimie au *Dictionnaire du commerce et de la navigation* et le compte rendu des séances de l'Académie des sciences morales au *Journal officiel* à partir de 1871.

Outre deux brochures : *De l'Usurpation des titres commerciaux* (1862) et *De la Liberté de la pharmacie* (1864), on cite de M. Arthur Mangin : *les Savants illustres de la France* (1856, gr. in-8, illustré; 2e édit. 1865); *Voyage scientifique autour de ma chambre* (1862, in-18, illustré), avec une préface de Pitre-Chevalier; *Voyages et découvertes outre mer au XIXe siècle* (Tours, 1862, gr. in-8, illustré); *les Mystères de l'Océan* (Ibid., 1864, gr. in-8, illustré, 3e édit. 1865); *l'Air et le Monde aérien* (Ibid., 1865, gr. in-8, illustré); *le Désert et le monde sauvage* (Ibid., 1866, gr. in-8, illustré); *les Jardins*, histoire et description (Ibid., 1867, in-fol. illustré), grande publication de luxe; *les Poisons* (Ibid., 1868, in-8, illustré); *les Plantes utiles* (Ibid., 1869, in-8); *Nos ennemis et nos alliés*, études zoologiques (Ibid., 1870, gr. in-8, illustré); *Pierres et métaux* (Ibid., 1871, in-8); *l'Homme et la bête* (Paris, 1873, in-8); *Guide des aspirants au volontariat d'un an*, illustré (1874, in-8), etc.

MANGINI (Louis-Lucien), homme politique français, sénateur, est né à Lyon le 30 novembre 1833. Ingénieur civil, président de la compagnie des chemins de fer de Lyon aux Dombes et des chemins de fer du Sud-Ouest, et propriétaire de l'importante usine de la Buire, il participa à la construction de plusieurs des voies ferrées du département du Rhône et des départements voisins. Une élection partielle dans le département du Rhône lui ouvrit la carrière politique; élu le 10 avril 1870, par 15 348 voix, contre [illegible] obtenues par le candidat irréconciliable M. [illegible] de Fonvielle, il fit partie du centre gauche et signa l'interpellation des 116. Réélu, le 8 février 1871, dans le département du Rhône, le [illegible] sur [illegible] treize, par 60 222 voix, il siégea sur les bancs de la gauche, s'occupa spécialement des questions de travaux publics, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste de « l'Union conservatrice » aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu le second sur quatre, par 168 voix sur 33[illegible] votants; il vota ordinairement avec la gauche [illegible], sans appartenir à aucun groupe, et [illegible] la dissolution de la Chambre des députés [illegible] par M. de Broglie, le 23 juin 1877. Conseiller général du Rhône de 1866 à 1877, il a été [illegible] de la Légion d'honneur.

MANGON (Charles-François Hervé), ingénieur français, membre de l'Institut, est né à [illegible] le 31 juillet 1821. Élève de l'École polytechnique de 1840 à 1842, il passa à celle des ponts et chaussées et devint ingénieur en chef en 18[illegible]. M. Mangon s'est voué particulièrement à l'enseignement; il occupe au Conservatoire des arts et Métiers la chaire du génie rural et des [illegible] agricoles et celle de l'hydraulique agricole à l'École des ponts et chaussées. Il a été élu membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale), le 2 janvier 1872, en remplacement de Payen. Aux élections du 14 octobre 1877, M. Mangon se présenta comme candidat républicain dans l'arrondissement de Valognes [illegible]

che) et y obtint une minorité de 5349 voix. Par décret du 17 février 1880, il a été nommé directeur du Conservatoire des Arts et Métiers, en remplacement du général Morin. Officier de la Légion d'honneur depuis le 30 juin 1867, il a été promu commandeur le 20 octobre 1878.

On doit à M. Hervé Mangon un certain nombre de publications, contenant spécialement des *Études*, des *Expériences*, et des *Instructions pratiques sur le drainage et les irrigations* (1850-1869, in-8° avec pl.). Nous citerons à part le *Traité du génie rural, Mécanique agricole* (1875, gr. in-8°, vignettes et atlas). Il a dirigé les *Annales des ponts et chaussées*.

MANGUIN (Pierre), architecte français, né à Paris le 12 février 1815, suivit, de 1842 à 1845, l'École des beaux-arts, comme élève de M. H. Lebas. Il fut attaché peu après à la commission des monuments historiques, et dessina pour elle des *Études* et des *Projets de restauration* envoyés aux Salons. En 1853, il exécuta à Lyon le piédestal de la statue équestre de Napoléon Ier, due au comte de Nieuwerkerke. M. Manguin a successivement exposé, entre autres dessins : une *Restauration de l'église de la Ferté-Bernard* (Sarthe) en 1840; *les Cérémonies des funérailles des victimes de juin* 1848, ordonnées par MM. Duc et H. Labrouste; un *Projet de la statue de Napoléon Ier*, avec les *Plans* de tout un quartier nouveau (1850); un *Projet de théâtre*, *l'Église Notre-Dame-de-Calma* (Drôme) en 1852, et diverses *Études archéologiques*, qui ont reparu, avec les précédentes, à l'Exposition universelle de 1855. Il a signé, avec M. Lussy, les *Vues de l'église de Rueil* (1857). M. Manguin a obtenu une 1re médaille en 1848, une mention en 1855 et la décoration en octobre 1852.

MANN (Horace), célèbre philanthrope américain, né à Franklin (Massachusetts) le 4 mai 1796, fut élevé à l'université de Brown, pratiqua le droit à Lichtfield et à Denham, et représenta cette dernière ville à la législature; il vint habiter Boston en 1836 et fut élu au sénat du Massachusetts. En 1848, à la mort de John Quincy Adams, il lui a succédé comme sénateur au Congrès des États-Unis. Nommé, en 1853, président du collège d'Antioche dans l'Ohio, il a enseigné la philosophie et l'économie politique et s'est fait une grande réputation comme *lecturer*.

M. Horace Mann a attaché son nom à l'œuvre de la réforme des écoles et du développement de l'éducation populaire. Il a écrit une série fort remarquable de douze *Rapports* annuels à la société, dont il était secrétaire, sur l'éducation physique et intellectuelle; un petit volume, extrait de son septième rapport a été publié à part sous ce titre : *Compte rendu d'un voyage entrepris pour étudier les divers systèmes d'éducation en Allemagne, en Angleterre*, etc. (Report of an educational tour in Germany, Britain, etc.; 1843; Londres, 1846). On a encore de lui : *Quelques pensées pour les jeunes gens* (A few Thoughts to young men; Boston, 1850, in-8); *Quelques pensées sur l'influence et les devoirs de la femme* (A few Thoughts on the powers and duties of woman; New-York, in-18); *Deux lectures sur l'intempérance* (Two lectures on Intemperance; Syracuse, 1852, in-18).

MANNE (Edmond DEMANNE et DE), littérateur et bibliographe français, né à Paris en 1801, d'une famille d'origine hollandaise dont le nom primitif paraît avoir été *Van Mann*, est le fils du laborieux et savant bibliothécaire Louis De Manne, mort en 1832. Suivant M. d'Heylli, il aurait obtenu, en 1858, l'autorisation légale de détacher la particule de son nom, déjà divisé en deux dans les plus anciens annuaires. Employé dès 1820 à la Bibliothèque royale, où son père était conservateur, il y devint lui-même conservateur adjoint et prit sa retraite en 1866, avec le titre de conservateur honoraire. M. Ed. de Manne a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1866. — Il est mort à Paris, le 6 mai 1877.

On lui doit, outre une double révision du *Nouveau dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, publié par son père et par lui (nouv. édit., 1862, in-8; 3e édit., 1868): *Galerie historique des comédiens français de la troupe de Voltaire*, d'après des documents authentiques (Lyon, 1861, in-8, avec 41 eaux-fortes; nouv. édit., revue et augmentée, 1877, in-8); celle de *la Troupe de Talma* (Ibid., 1866); celle de *la Troupe de Nicolet* (Ibid., 1869); des *Esquisses historiques sur quelques localités de Normandie* (Ibid., 1869, in-8), etc. Il a donné en outre, sous les pseudonymes d'*Alexis Bartavelle*, *Arm. Duplessis*, *Fernand de Lisle*, etc., divers ouvrages : des *Chansons* (1855), des comédies et vaudevilles, notamment *Avant souper*, en un acte, en prose (1864).

MANNERS (John-James-Robert lord), homme politique anglais, né le 13 décembre 1818 à Belvoir-Castle (comté de Leicester), et le second fils du 5e duc de Rutland. Il fit ses études au collège d'Eton, et à l'université de Cambridge, et fut envoyé, en 1841, à la Chambre des Communes par le bourg de Newark, où domine l'influence de sa famille. Partisan des doctrines conservatrices, il défendit la politique de Robert Peel, et se railla plus tard au parti qui reconnaissait M. Disraëli pour chef. Ses électeurs lui ayant préféré, en 1847, son cousin John Sutton-Manners, il se porta candidat en 1849, à Londres même, en concurrence avec le baron Lionel de Rothschild qui fut élu. En février 1850, il entra au Parlement avec le mandat de Colchester, qui lui a été renouvelé en 1852 et en 1857. En février 1872, lord Manners reçut du cabinet Derby les fonctions de haut commissaire des forêts, avec voix délibérative au conseil, et les conserva jusqu'à l'arrivée de lord Aberdeen aux affaires (décembre 1852). Il rentra dans le nouveau ministère Derby, avec le portefeuille des travaux publics (25 février 1858-juin 1859), et fit à ce titre partie du conseil privé. Il occupa le même siège dans le troisième ministère Derby (1866-1867). Réélu en février 1874, par le collège de Leicestershire-Nord, il fut nommé directeur général des postes dans le cabinet Disraëli et garda ce poste jusqu'à la chute du cabinet en avril 1880.

On a de lui quelques écrits, qui lui ont fait une place distinguée dans l'école littéraire dite de la « Jeune Angleterre, » qui a pour idéal le système féodal et l'aristocratie religieuse du moyen âge. Son *Plaidoyer pour les antiques fêtes nationales* (A Plea for national holy days, 1843) est surtout conçu dans cet esprit. Il publia encore *l'Alliance espagnole* (the Spanish match; 1846), et, à la suite d'une visite en Irlande, un volume de *Notes de voyage* (Notes of an Irish tour; 1849), où le passé est de nouveau glorifié aux dépens de la civilisation moderne.

Son frère puîné, lord Georges-John MANNERS, né à Londres en 1820, fut élevé à Eton et à Cambridge, et entra dans les gardes à cheval, où il est devenu major, avec le grade de lieutenant-colonel dans l'armée (1861). Il siégea au Parlement, pour le comté de Cambridge et vota avec les conservateurs. — Il est mort le 8 septembre 1874.

MANNING (le révér. Henry-Edward), prélat catholique anglais, né à Totteridge, dans le comté de Hertford, le 15 juillet 1808, et fils de William Manning, membre du Parlement, fut élevé à l'école aristocratique de Hanon et passa, en 1827, à l'université d'Oxford. Trois ans plus tard, il devint agrégé de Merton-College. Ayant reçu les ordres anglicans, il obtint, en 1833, le bénéfice de Lavington, dans le comté de Sussex, et publia dès lors une série de sermons qui furent très-goûtés. En 1840, il fut nommé à l'archidiaconat de Chichester.

M. Manning, entraîné d'abord dans le mouvement puséyste d'Oxford, fut conduit à embrasser le catholicisme, en 1851. Il reçut la prêtrise des mains du cardinal Wiseman et alla étudier la théologie à Rome. Il revint, en 1854, en Angleterre, où il mit au service de la propagation de sa foi nouvelle beaucoup d'activité et une grande influence. Devenu successivement prévôt du chapitre de Westminster, prélat domestique du pape, etc., il fut choisi, en mai 1865, pour succéder au cardinal Wiseman comme archevêque de Londres. Il a compté depuis, dans le clergé catholique, au nombre des plus ardents défenseurs du gouvernement temporel du pape, et non content de le soutenir par des manifestes et des mandements, il a même provoqué en sa faveur des meetings à la manière anglaise. C'est par une lettre publique à ce prélat que le pape fit connaître aux ministres protestants le refus de les admettre aux discussions du futur concile (septembre 1869). Il a été créé cardinal de l'ordre des prêtres, le 15 mars 1875.

Parmi les œuvres de Mgr Manning, nous citerons ceux qui avaient été traduits en français : *Conférences prêchées à Londres sur le pouvoir temporel de J.-C.* (1865, in-18); *De la Réunion des diverses parties de la chrétienté* (1866, in-8); *la Mission temporelle du Saint-Esprit* (1867, in-18); *l'Angleterre et la chrétienté* (1867, in-18); *le Concile œcuménique et l'infaillibilité du pontife romain* (1872, in-8); *Histoire du concile œcuménique du Vatican* (1872, in-8).

MANNO (Antoine, baron), érudit italien, né à Turin le 25 mai 1834, est le fils d'un ancien président de la Cour de cassation. Il s'occupa d'histoire et de littérature, fut nommé, en 1875, membre de la commission de l'histoire nationale, et membre de l'Académie de Turin en 1877.

On cite de lui quelques mémoires d'histoire et de bibliographie : *Description du Piémont*, d'après les mémoires de Sainte-Croix (1877); *Relation du siége de Turin de* 1706 (1878) et *Informazioni sulla rivoluzione de* 1821 (1879). Il s'est occupé des recherches héraldiques et typographiques sur le Piémont et prépare avec M. le chevalier Promis une grande *Bibliographie historique des États de la monarchie de Savoie.*

MANSFIELD (sir William-Rose), général anglais, est né à Ruxley, dans le comté de Surrey, en 1819. Élevé au collège militaire de Sandhurst, il entra très jeune dans l'armée anglaise, car il avait trente ans de service en 1865. Il a passé vingt ans dans les Indes, presque toujours dans le service actif. Il était capitaine au 53e régiment lorsqu'il prit part aux affaires de Budleiwal, d'Aliwal et de Sobraon. Aide de camp du commandant en chef, il fut nommé major en 1847, lieutenant-colonel en 1851 et colonel en 1854. Il avait pris part à la pénible campagne des frontières de Peshawur (1851-1852). Pendant la guerre de Crimée, il fut attaché à sir Colin Campbell, nommé conseiller responsable de l'ambassadeur anglais à Constantinople, et après la paix, envoyé comme consul général à Varsovie. Lors de la révolte des Indes (1857), Colin Campbell l'emmena, comme chef d'état-major. Promu major général en 1858, en récompense de ses services éminents dans les Indes, il reçut, l'année suivante, les remercîments du Parlement. Sir W.-R. Mansfield a été nommé, en 1860, commandant de l'armée de Bombay et, au mois d'avril 1865, général en chef de l'armée des Indes. En 1870, il se démit de son commandement, rentra en Angleterre et fut nommé commandant en chef de l'armée, en Irlande. Chevalier compagnon de l'ordre du Bain. Il fut promu en février 1866, grand-croix de l'Étoile de l'Inde, puis élevé à la pairie sous le titre de baron Sandhurst. — Il est mort le 23 juin 1876.

MANTELLIER (Jean-Philippe), magistrat et archéologue français, né à Trévoux le 20 octobre 1810, est fils d'un avoué de cette ville. Il entra dans la magistrature en 1834, comme substitut du procureur à Wassy, et remplit ces fonctions à Louhans, puis à Blois. Procureur du roi à Vendôme en 1839, substitut du procureur général à Orléans en 1841, avocat général à Colmar en 1845, et à Orléans en 1847, il devint conseiller à la Cour impériale d'Orléans en avril [illegible], puis président de chambre à la même Cour en [illegible]. Il fut appelé aux fonctions de secrétaire général au ministère de la justice, le 13 août 1870, et reprit son siége à Orléans, le 5 septembre suivant. Il y devint premier président le 20 novembre 1875, et passa à la Cour de cassation, comme conseiller, le 7 juillet 1877. M. Mantellier s'est fait connaître par des travaux d'histoire et de numismatique locales. Membre de la Société archéologique de l'Orléanais, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 17 décembre 1869. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On lui doit : *Notice sur la monnaie de Trévoux et de Dombes* (Orléans, 1844, in-8, 12 pl.), honorablement mentionnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Mémoire sur la valeur des principales denrées et marchandises vendues ou consommées à Orléans du* XIVe *au* XVIIIe *siècle* (Ibid., 1862, in-8), couronné par la même Académie; *Histoire de la communauté des marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle* (Ibid., 1863, 3 vol. in-8, avec *Glossaire*, 1869, in-8); *Mémoire sur les bronzes antiques de Neuvy en Sullias* (Ibid., 1865, in-4, avec carte et 16 pl.), couronné aussi par l'Académie des inscriptions et belles-lettres : ces trois derniers ouvrages sont extraits des *Mémoires* de la Société archéologique de l'Orléanais; *de l'Exposition des monnaies étrangères en France* (1867, in-8); *Histoire du siége d'Orléans* (1867, in-18), etc.

MANTEUFFEL (Othon-Théodore, baron de), homme d'État prussien, né à Lübben, dans le Brandebourg, le 3 février 1805, fit ses humanités à l'École de Schulpforta, puis étudia le droit et les sciences politiques à l'université de Halle. En 1827, il vint à Berlin, où il occupa un modeste emploi dans la magistrature. En 1829, il passa dans l'administration, et fut nommé successivement à plusieurs postes de confiance dans la province de Brandebourg, qui le choisit pour son député à la diète provinciale en 1837. De 1841 à 1844, il dirigea, comme grand conseiller, les affaires intérieures du gouvernement de Kœnigsberg, et presque toutes les villes placées dans son cercle d'administration lui témoignèrent leur gratitude par la concession du droit de cité. Il venait de se marier, lorsqu'il obtint la vice-présidence du gouvernement de Stettin (1843). L'année suivante

il fut nommé conseiller intime, conseiller particulier du prince de Prusse, et membre du Conseil d'État. En 1845, il devint chef de division au ministère de l'intérieur.

Aux États généraux de 1847, M. de Manteuffel émit hautement des idées conservatrices, et défendit de toutes ses forces l'ancienne constitution de la Prusse. A la Diète de 1848, comprenant l'influence des grands centres de population, il ne craignit pas de demander pour chacune des provinces du royaume un nombre égal de suffrages et de représentants. Contraint de s'effacer pendant tout le temps que dura l'effervescence révolutionnaire, il conserva pourtant son poste, et, aussitôt que la réaction triompha, il fut choisi par le roi pour ministre de l'intérieur dans le cabinet Brandenbourg (8 novembre 1848). C'est sous son ministère que fut promulguée la constitution du 5 décembre, arrachée au roi par l'émeute, et contre laquelle se sont tournés depuis tous les efforts du gouvernement. C'est lui qui, en 1850, au moment où la guerre menaçait d'éclater entre la Prusse et l'Autriche, fit prévaloir les idées de paix aux conférences d'Olmutz et de Dresde. Après la mort de M. Brandenbourg, il devint chef du cabinet et ministre des affaires étrangères (19 décembre 1850).

Pendant les huit années qui suivirent, M. de Manteuffel eut l'initiative de presque toutes les mesures conservatrices prises par le gouvernement prussien, et de toute la correspondance diplomatique avec les puissances étrangères. Après avoir penché pour la guerre dans la question d'Orient, il dut subir l'inaction et accepter la neutralité. Son habileté au Congrès de Paris, où il représenta la Prusse, contribua du moins à relever ce pays de l'effacement que lui avait imposé l'alliance de la Russie (1856). « Le sombre et austère Manteuffel, un ministre d'avant le déluge » (ainsi l'appelait un des chefs de l'opposition), était le représentant des idées modérées en Prusse. Sa politique consistait à tenir la balance égale entre le libéralisme avancé des uns et les passions féodales des autres. Dans les derniers temps il eut surtout à lutter contre le parti de la Cour, dont l'influence paralysait son action dans les conseils intimes du roi. Après que le prince régent eut pris en main le gouvernement, M. de Manteuffel dut enfin sortir du pouvoir (11 octobre 1858), fut remplacé par le prince de Hohenzollern-Sigmaringen (6 novembre), et rentra dans la vie privée.

MANTEUFFEL (Karl-Othon, baron DE), homme politique allemand, frère du précédent, est né à Lubben le 9 juillet 1806. Il fit, comme son frère, à la Schulpforta et à Halle des études à la suite desquelles il devint assesseur au tribunal de Francfort-sur-l'Oder. Nommé, en 1841, conseiller provincial à Luckau, en remplacement de son frère aîné, il devint, en 1850, vice-président du gouvernement de Kœnigsberg, et, en 1851, président du gouvernement de Francfort. Au mois d'août de la même année, il alla prendre à Berlin le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Appelé, en octobre 1854, à occuper le ministère de l'agriculture, il partagea, à la fin de 1858, la retraite de son frère. — Il est mort à Berlin, le 28 février 1879.

MANTEUFFEL (Edwin-Roch-Charles, baron DE), général prussien, né le 24 février 1809, et fils d'un président de la Cour supérieure de Magdebourg, entra, dès l'âge de dix-sept ans, dans les dragons de la garde, fut promu officier deux ans plus tard, et devint aide de camp du roi en 1848. Colonel en 1854, il eut à remplir plusieurs missions diplomatiques, spécialement en Autriche. En 1857, il fut attaché au ministère de la guerre, en qualité de chef de la division du personnel. En 1858, il fut appelé auprès du roi, comme général à la suite, et devint lieutenant-général et adjudant-général. Dans ces fonctions, à l'occasion d'une brochure publiée par un conseiller du tribunal de Twesten, il eut avec l'auteur un duel qui fit quelque bruit.

Les affaires des duchés mirent le général de Manteuffel en évidence. Après la convention de Gastein, il fut nommé gouverneur civil et militaire du Schleswig, où, grâce aux différends survenus entre les deux grandes puissances allemandes, il appela les troupes prussiennes, pendant que le gouverneur autrichien du Holstein, le général Gablenz, invoquait inutilement les droits de l'Autriche. Il fut ensuite envoyé contre le Hanovre et eut le commandement d'une division sous le général Vogel de Falckenstein. Lorsque celui-ci fut appelé en Bohême, au mois de juillet 1866, le général de Manteuffel prit le commandement supérieur de l'armée du Mein et dirigea les opérations contre les États allemands du Sud. Au milieu de ses succès, on lui a reproché de grandes rigueurs contre ses compatriotes vaincus. C'est ainsi qu'il exigea de la ville de Francfort le payement d'une contribution de guerre de 60 millions de francs que les magistrats refusèrent de fournir préférant se soumettre au pillage. La guerre à peine terminée, le baron de Manteuffel fut envoyé en mission à Saint-Pétersbourg pour rendre le czar favorable au remaniement de l'Allemagne accompli par la Prusse.

Au moment de la déclaration de guerre entre la France et la Prusse (juillet 1870), il commandait le 1^{er} corps d'armée, qui rallia le prince Frédéric-Charles devant Metz, à la fin d'août, et contribua à repousser les sorties du maréchal Bazaine. Le 29 octobre 1870, jour de la capitulation de la place, il fut nommé commandant en chef de la 1^{re} armée allemande, qui comprenait les 1^{er}, 7^e et 8^e corps, et était chargée de combattre l'armée française du Nord, de s'emparer des places fortes de cette région, et d'établir des communications avec la mer. Le général Manteuffel arriva à Laon le 23 novembre, s'empara d'Amiens le 30, occupa Rouen le 4 décembre, après deux combats sans importance, à la suite desquels il coula, par erreur, deux navires anglais, à l'embouchure de la Seine, et le 9, entra à Dieppe. Rappelé vers le Nord, par les mouvements du général Faidherbe, il l'attaqua le 23 décembre, et n'obtint à Pont-Noyelles et à Bapaume qu'un succès contesté. Le 6 janvier 1871, il se repliait sur Mézières, et prenait, le 13, le commandement en chef des troupes allemandes du Sud, destinées à arrêter le mouvement du général Bourbaki dans l'Est. Le général de Werder, qui avait jusqu'alors dirigé les opérations, avait d'ailleurs déjà réussi à déterminer la retraite des Français sur Besançon, à la suite d'une série de combats heureux sur la ligne de la Lisaine. La tentative de suicide du général Bourbaki et la désorganisation, qui en fut la suite, facilitèrent l'accomplissement du plan de Manteuffel. Par suite du mouvement de retraite, ordonné par le général Clinchant, qui avait pris le commandement en chef, l'armée française de l'Est se trouva concentrée autour de Pontarlier, tout près de la frontière suisse. Lors de l'armistice signé à Versailles par M. J. Favre, le général Manteuffel refusa, le 29 janvier, de la faire bénéficier d'une convention, qui ne concernait que les armées françaises du Nord et du Centre. Il prit en même temps ses dispositions pour cerner les 80 000 hommes du général Clinchant,

qu'il força à se réfugier en Suisse, et les poursuivit vivement jusqu'à la frontière. Cette manœuvre hâta la signature des préliminaires de paix. Le 27 juin suivant, le général Manteuffel fut nommé commandant en chef de l'armée d'occupation. Il établit d'abord son quartier général à Compiègne, mais dès le 15 septembre 1871, après les premiers versements de l'indemnité de guerre, il alla s'installer à Nancy. Il fut promu feld-maréchal le 19 septembre 1873. Lors des premières difficultés entre la Russie et la Turquie en 1876, il fut envoyé en mission le 3 août 1879 à Varsovie. Investi des fonctions de lieutenant de l'Empereur en Alsace-Lorraine, il signala les débuts de son administration par une attitude conciliante et relativement libérale (avril 1880).

MANTZ (Paul), critique d'art français, né à Bordeaux le 28 avril 1821, vint faire son droit à Paris en 1839, et débuta en 1844, dans *l'Artiste*, par des articles de critique littéraire. En même temps, il se préparait à suivre la voie où le portait plus naturellement son goût, et commença, en 1848, dans le journal *l'Événement*, des études sur les beaux-arts qu'il continua dans la *Revue de Paris*, dans la seconde *Revue française*, où il fit les Salons de 1855 et 1857, et dans la *Gazette des beaux-arts*, où il écrivit celui de 1859. Il a publié dans ce dernier recueil, entre autres articles remarqués, une série intitulée : *Recherches sur l'histoire de l'orfèvrerie française*. Il fut ensuite chargé de la revue du Salon, dans le journal le *Temps*. M. P. Mantz, attaché depuis longtemps au ministère de l'intérieur, a été nommé sous-directeur de l'administration départementale et communale le 1er janvier 1880. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite encore de lui de nombreuses notices dans l'*Histoire des peintres*, éditée par la maison Renouard ; le texte de la belle publication chromolithographique, *les Chefs-d'œuvre de la peinture italienne* (1869, in-folio) et celui de deux publications splendidement illustrées : *Hans Holbein* (1879, in-folio, 27 gravures hors texte et 300 sujets dans le texte) ; *François Boucher, Lemoine et Natoire* (1880, in-folio, 40 eaux-fortes et 100 gravures dans le texte).

MANUEL (Eugène), professeur et littérateur français, né à Paris le 13 juillet 1823, fils d'un médecin israélite, fit ses études au lycée Charlemagne, entra à l'École normale en 1843 et fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1847. Il professa successivement la seconde et la rhétorique à Dijon, à Grenoble et à Tours, d'où il fut rappelé à Paris en 1849. Chargé d'abord de l'enseignement spécial au lycée Charlemagne, puis au lycée Saint-Louis, il passa, en 1855, au lycée Bonaparte, où il devint titulaire de la classe de seconde. Il fut nommé, en 1868, professeur de rhétorique au collège Rollin, et, deux ans plus tard, professeur de la même classe au lycée Henri IV. Au mois de septembre 1870, M. J. Simon, ministre de l'instruction publique, l'appela auprès de lui comme chef de son cabinet et de son secrétariat. Nommé inspecteur de l'Académie de Paris le 12 septembre 1872, il fut promu inspecteur général de l'instruction publique par décret du 26 avril 1878. M. Eugène Manuel a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1866.

Il s'est fait connaître, comme poète, par un certain nombre de pièces de vers réunies en volumes sous le titre de *Pages intimes* (1866, in-18 ; 3e edit. 1869), recueil couronné par l'Académie française : quelques-unes de ces pièces ont été insérées dans la *Revue des Deux Mondes* et plusieurs, récitées dans les réunions publiques, eurent un succès qui décida l'auteur à écrire pour le théâtre : la Comédie-Française reçut de lui et mit à la scène une esquisse de drame social, en un acte, en vers, *les Ouvriers* (17 janvier 1870), qui obtint, à Paris et en province, le plus chaleureux accueil et à la suite duquel un prix de 6000 francs fut décerné à l'auteur par l'Académie française. Il a fait jouer depuis un second drame intime, *l'Absent* (1873), et continué de donner des poésies détachées et de circonstances, qui, au milieu même de nos deuils publics, eurent de grands succès de récitation dans les salons et les théâtres. Elles ont été réunies en volumes : *Pendant la guerre* (1871, in-18) ; *Poèmes populaires* (1871, in-18), également couronnés par l'Académie française. M. Eugène Manuel a publié en outre, avec M. Ernest Lévi-Alvarès, son beau-frère, *la France*, livre de lecture pour les écoles (1854-1855, 4 vol. in-18 ; 6e édit. 1869). Il a collaboré à quelques revues d'enseignement.

MANZONI (Alexandre comte), célèbre poète italien, est né à Milan le 8 mars 1784. Sa mère, femme très distinguée, était fille de Beccaria. Il connut, tout enfant, son grand-père, subit l'influence de ses idées, et, dès le collège, fut voltairien et philosophe : ce qui explique l'aversion si profonde qu'il eut plus tard contre l'éducation publique. Il fit toutefois d'excellentes études à Milan, puis à Pavie, et se passionna pour Alfieri, Monti et Foscolo. En 1805, il vint avec sa mère à Paris, et eut accès dans cette fameuse société d'*idéologues*, qui se réunissait à Auteuil et comptait parmi ses membres Volney, Garat, de Tracy et Fauriel. Il devint l'ami intime de ce dernier auquel il dédia plus tard sa tragédie du *Comte de Carmagnole*.

Sous les auspices de cette société, M. Manzoni débuta, l'année suivante, par une pièce de vers blancs, inspirée par la mort subite d'un ami de sa famille, et intitulée : *In morte di Carlo Imbonati* (Paris, 1806). On y remarque ce beau passage qui devint en quelque sorte le programme de sa propre vie :

> Non far tregua coi vili ; il santo vero
> Mai non tradir ; nè proferir mai verbo
> Che plauda al vizio, o la virtù derida.

De retour à Milan, en 1807, il épousa, en 1808, Louise-Henriette Blondel, fille d'un banquier genevois. De cette époque date le poème mythologique d'*Urania* (Uranie, 1809), qui ne parut qu'un pastiche de fades poésies italiennes.

Cependant M. Manzoni se sentait, en dépit de son éducation, entraîné vers le catholicisme, auquel sa femme s'était convertie : il en embrassa peu après les principes les plus absolus, et, sous cette influence, écrivit les *Inni sacri* (Milan, 1810), recueil d'hymnes sur la Nativité, la Passion, la Résurrection, la Pentecôte et l'Assomption, remarquables par l'élévation et la ferveur. Bientôt il allait renouveler complètement la littérature nationale et la retremper aux sources romantiques. La réforme prêchée en Allemagne par Schlegel, accomplie par Gœthe et Schiller, pénétra en Italie presque en même temps qu'en France. Fatigué des timides essais de Foscolo et de Silvio Pellico, M. Manzoni fit paraître, en 1820, sa première tragédie romantique : *le Comte de Carmagnole* (il Conte di Carmagnola). Elle lui attira de vives critiques, qu'il réfuta avec beaucoup d'autorité dans sa lettre écrite en français *Sur l'unité de temps et de lieu* ; Gœthe lui consacra tout un article d'éloges. Une seconde tragédie, *Adelchi*, parut en 1823, accompagnée de notes et d'éclaircissements historiques. Le sujet en était plus compliqué, l'action plus animée, les effets plus

dramatiques; mais la principale beauté de l'ouvrage consistait dans les chœurs à la manière antique, déjà introduits dans la pièce précédente. Entre ces deux œuvres dramatiques, il avait publié, à l'occasion de la mort de Napoléon, une ode célèbre : *le Cinq mai* (il Cinque maggio 1821), où la religion, au grand étonnement du parti à la fois religieux et royaliste, réclamait l'empereur comme un des siens.

Mais la gloire de M. Manzoni est surtout attachée à son roman, *les Fiancés* (I promessi Sposi. storia milanese del secolo XVII; Milan, 1827, 3 vol.). On a traduit dans toutes les langues cette touchante histoire, où l'auteur, à propos d'un amour de village, trace un tableau si complet de la société italienne au XVII^e siècle. Tous les personnages en sont restés populaires. Naïveté, ironie douce et bienveillante, familiarité digne, éloquence tour à tour simple et majestueuse, tout, dans ce roman, concourait, malgré quelques longueurs, à un remarquable ensemble. Dans une édition illustrée des *Fiancés*, qui parut à Milan, en 1842, M. Manzoni ajouta au texte primitif une *Histoire de la colonne infâme* (Storia della colonna infame), tableau saisissant des exécutions cruelles auxquelles donna lieu la superstition populaire pendant la peste de 1830.

Après le succès des *Fiancés*, M. Manzoni renonça pour toujours à la littérature profane. Pénétré de plus en plus des sentiments chrétiens, il vécut dans une retraite absolue, à l'écart des agitations politiques, insoucieux de la liberté comme de la gloire. Il fut d'ailleurs éprouvé par de cruels malheurs; remarié peu de temps après la mort de sa première femme (1833), il vit périr successivement ses quatre enfants; la dernière de ses filles mourut en 1856, laissant le vieillard dans l'isolement. En février 1860, il fut nommé sénateur du royaume d'Italie. — Il est mort à Prusuglio, près Milan, le 23 mai 1873. Il lui fut fait de solennelles funérailles.

M. Manzoni n'avait repris qu'une fois la plume pour réfuter un passage de l'*Histoire des républiques italiennes*, où Sismondi appréciait avec une grande sévérité l'influence morale de l'Église catholique au moyen âge; sa réponse est intitulée: *Observations sur la morale catholique* (Osservazioni sulla morale cattolica; Florence, 1834). On cite encore un *Discours sur quelques points de l'histoire des Lombards*. Par ses différents ouvrages, M. Manzoni, comme romancier, comme poëte lyrique, ou comme auteur tragique a exercé moins d'influence sur ces genres de littérature eux-mêmes que sur la langue, à laquelle il a donné beaucoup de souplesse, de variété et d'élégance. Il s'est surtout efforcé de ramener à l'unité d'une langue littéraire nationale, en les reprenant à leur source, les nombreux dialectes italiens. Aussi, est-ce lui qui, en mars 1868, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, fut chargé de proposer avec le concours du journaliste, M. Ruggiero Bonghi, les moyens d'établir l'unité de langue dans le nouveau royaume d'Italie, en prenant pour base le dialecte florentin.

MAQUET (Auguste), littérateur français, né à Paris le 13 septembre 1813, entra de bonne heure dans l'enseignement, et fut, en 1831, professeur suppléant au collége Charlemagne, où il avait fait ses classes. Ayant échoué, quelques années après, aux épreuves du doctorat, il se décida « à chercher gloire et profit dans la littérature». *Bathilde*, son premier drame, dont Anténor Joly, le directeur de la Renaissance, confia le remaniement à Alexandre Dumas père, commença ses relations avec cet écrivain. On lui attribue, dès lors, dans les œuvres de celui-ci, une part à laquelle lui-même eût suffi difficilement. Cette collaboration, révélée dans le pamphlet d'Eug. de Mircourt, *Maison Alexandre Dumas et compagnie* (1845), devint publique l'année suivante; elle dura jusqu'à ce qu'en 1851, des complications de comptes arriérés l'interrompirent. M. Maquet a continué de travailler pour lui-même avec un succès personnel. Président de la commission des auteurs et compositeurs dramatiques, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

Les ouvrages que M. Aug. Maquet a réclamés publiquement comme étant siens, au moins pour moitié, dans le bagage littéraire de M. Alex. Dumas, comprennent les romans les plus importants et les plus populaires de ce dernier; en voici la liste, sous bénéfice d'inventaire: *le Chevalier d'Harmental*, d'abord écrit par M. Maquet seul, sous ce titre: *le Bonhomme Buvat*; *les Mousquetaires*, projetés et commencés par lui seul, achevés en commun; *Monte-Cristo*, dont on a attribué à tort une part importante à Fiorentino, qui en aurait tout au plus fourni un épisode; *Une Fille du Régent*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *la Reine Margot*, *Vingt ans après*, *la Dame de Monsoreau*, *le Bâtard de Mauléon*, *la Guerre des femmes*, *le Vicomte de Bragelonne*, *les Quarante-Cinq*, *Joseph Balsamo*, *le Collier de la reine*, la première partie d'*Ange Pitou*, *Olympe de Clèves*, *la Tulipe noire*, enfin *Ingénue*. Pour tous ces livres, M. Maquet a soutenu, contre les allégations contraires des bibliographes, que l'idée, le plan et l'exécution sont de lui et de M. Alex. Dumas seuls, et qu'ils n'ont jamais eu de tiers collaborateur.

En dehors de cette coopération anonyme que les tribunaux ont plusieurs fois reconnue, tout en refusant de lui en allouer tous les bénéfices, M. Maquet a publié un certain nombre de romans personnels, insérés dans divers journaux: *le Beau d'Angennes* (1843, 2 vol.); *Deux trahisons* (1844); *Histoire de la Bastille*, avec MM. Arnould et Alboise (1844, gr. in-8, nouv. édit. 1867); *les Prisons de l'Europe*, avec ce dernier (1844-1846, 8 vol.): *la Belle Gabrielle* (1853-1855, 5 vol.); *le Comte de Lavernie* (1855); *la Maison du baigneur* (1856, 2 vol.); *l'Envers et l'endroit* (1858, 4 vol.); *la Rose blanche* (1859, 3 vol.); *les Vertes feuilles* (1861, in-18), etc.

M. A. Maquet a donné au théâtre, d'abord avec M. Dumas: *les Mousquetaires* (1846); *la Reine Margot* (1847); *le Chevalier de Maison-Rouge* (1847); *Monte-Cristo* (1847); *Catilina* (1848); *le Chevalier d'Harmental*, *la Guerre des femmes* (1849); *la Dame de Monsoreau* (1860), drame, repris en 1879. Il a donné avec M. J. Lacroix: *Valéria* (1851), drame en 5 actes, en vers, essai de réhabilitation de Messaline, et *la Fronde*, grand opéra (1853); enfin seul: *le Comte de Lavernie*, drame en 5 actes (Porte-Saint-Martin, 1855); *la Belle Gabrielle*, drame en 5 actes (Ibid., 1857); *Dettes de cœur*, drame en 5 actes (Vaudeville, 1859); *la Maison du baigneur*, drame en cinq actes (Gaîté, 1864); *le Hussard de Bercheny*, drame historique (Gaîté, 1865); sans compter quelques vaudevilles, puis des articles, fragments, pièces de vers, dans une foule de revues et journaux.

MARAIS (Léon-Hyacinthe), artiste dramatique français, né à Marseille le 29 avril 1853, et fils d'un officier de marine, fit ses études commerciales à l'école Turgot à Paris, entra dans le commerce, et fut engagé volontaire pendant la guerre de 1870. Il se présenta, en 1872, au Conservatoire et fut refusé; mais sous la direction de M. Talbot, il fit des progrès assez rapides pour être admis l'année suivante. Après avoir remporté en

1875 les seconds prix de tragédie et de comédie, il débuta à l'Odéon. La création du rôle de Wladimir, dans *les Danicheff* de M. P. Newsky (janvier 1876), et celle de Stenko, dans *l'Hetman* de M. P. Déroulède, révélèrent un talent des plus sympathiques. M. Marais s'essaya également avec succès dans le répertoire classique; parmi les rôles modernes dans lesquels il s'est fait applaudir depuis, nous rappellerons Bernard dans *Mauprat*, Gilbert dans *Joseph Balsamo* et *Samuel Brohl* dans la pièce de MM. Meilhac et Cherbuliez. — M. Marais a épousé, en octobre 1877, Mlle Hélène Petit, artiste de l'Odéon qui a créé avec éclat le personnage de Gervaise dans *l'Assommoir* à l'Ambigu, en 1878.

MARBEAU (Jean-Baptiste-Firmin), philanthrope français, fondateur de l'institution des crèches, né en 1798, à Brives (Corrèze), fit son droit à Paris et, après avoir été reçu avocat, y exerça pendant près de huit ans la profession d'avoué. Il se fit d'abord connaître par quelques ouvrages de droit et d'économie politique: *Traité des transactions* (1824, in-8); *Politique des intérêts* (1834, in-8), essai sur le moyen d'améliorer le sort des ouvriers, « *par un Travailleur devenu propriétaire* »; *Études sur l'économie sociale* (1844, in-8), etc.

Cette préoccupation des misères du peuple, amena M. Marbeau à l'utile fondation à laquelle son nom est resté attaché. Avec le concours de plusieurs personnes charitables, il organisa sa première crèche, qui fut ouverte, le 14 novembre 1844, à Chaillot. L'année suivante, le livre qu'il écrivit pour propager cette institution : *Des Crèches* (1845, in-18; 4e édit., 1846), obtint de l'Académie française un prix Montyon de 3000 fr. Bientôt sur le modèle de la crèche-mère de Chaillot, ces établissements se multiplièrent dans Paris et dans les départements. En mai 1856, les crèches furent déclarées d'utilité publique. — M. Marbeau est mort à Saint-Cloud, le 10 octobre 1875.

On cite encore de lui : *Du Paupérisme en France et des moyens d'y remédier* (1847); *De l'Indigence et des secours* (1850), et divers mémoires, articles et brochures sur des questions d'économie charitable.

Son fils, M. Pierre-Firmin-Eugène MARBEAU, né en 1825, maître des requêtes de 1re classe au Conseil d'État, fut nommé conseiller d'État, le 22 juillet 1872, par l'Assemblée nationale, et admis à la retraite le 14 juillet 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 août 1874.

MARC (Jean-Auguste), artiste et journaliste français, né à Metz le 12 juillet 1818, est le petit-fils de l'architecte de ce nom, qui a laissé de grands travaux dans la ville de Nancy. Destiné d'abord à la médecine vétérinaire, il fut envoyé dans le duché de Luxembourg où il étudia la peinture et devint, à l'âge de dix-neuf ans, professeur de dessin au progymnase de Diekirch. A vingt et un ans, il quitta cette position pour entrer comme élève à l'École des beaux-arts, dans l'atelier de Paul Delaroche. Il exécuta un nombre considérable de portraits, des tableaux de genre et quelques scènes historiques. Il a exposé au Salon de 1847 à 1857; on a remarqué, à cette dernière date, son tableau de *l'Assassinat de François de Lorraine par Poltrot*, dans la forêt d'Orléans. On cite encore de lui *le Christ au prétoire*, à Mexico, la figure symbolique de *la France*, à l'hôtel de ville de Metz, etc. Il avait été un des artistes choisis, en 1848, pour exécuter la figure symbolique de la République. Après la mort du fondateur de *l'Illustration*, l'éditeur Paulin, M. Marc, qui avait fourni beaucoup de dessins sur bois aux publications illustrées, devint le directeur-gérant de ce journal et se chargea lui-même, à partir de 1865, de la rédaction du bulletin politique. M. Aug. Marc a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868. Son fils, M. Lucien MARC, né le 14 novembre 1845, le seconde depuis plusieurs années dans la direction du journal.

MARCEL (Étienne), général français, est né à Gien (Loiret) le 30 janvier 1792. Il était employé dans les bureaux de la préfecture d'Orléans, lorsqu'il fut nommé, à l'élection, capitaine dans la garde nationale du Loiret (1809), puis envoyé à l'armée du Nord. Bientôt après, il passa dans la garde impériale avec le grade de lieutenant, et, de 1810 à 1814, prit part aux pénibles guerres de la péninsule; il se distingua à la bataille de Sagonte, où il reçut une blessure grave. Capitaine depuis 1813, il fit la campagne de Waterloo, et fut licencié, au second retour des Bourbons.

Attaché à la légion du Loiret, devenue le [illegible] de ligne, M. Marcel obtint le grade de chef de bataillon, et fut envoyé, en cette qualité, à la Guadeloupe (1823). Après plusieurs campagnes en Afrique, il fut mis à la tête du 15e de ligne. Nommé maréchal de camp le 22 octobre [illegible] il fut promu au grade de général de division le 28 décembre 1852. Commandeur de la Légion d'honneur, le 2 décembre 1850, il a été promu grand officier le 28 janvier 1857. — Il est mort au château de l'Ormet, près Saint-Gondon (Loiret), le 10 avril 1880.

MARCELLIN (Jean-Esprit), sculpteur français, né à Gap en 1821, vint étudier à Paris sous la direction de Rude et débuta par un *[illegible]* au Salon de 1847. Il a depuis exécuté et exposé *le berger Cyparisse* (1848), modèle en plâtre, exposé en marbre au Salon de 1851; *Couronnement d'épines* (1849); *Avant l'hymen*, [illegible], *Cypris allaitant l'Amour*, acquis par M. [illegible] (1853); *le Retour du printemps*, envoyé, avec le sujet précédent, à l'Exposition universelle de 1855; *Zénobie retirée de l'Araxe* (1857), et un certain nombre de bustes, de médailles et de médaillons-portraits (1847-1857); *la [illegible]*, statue destinée à la décoration de la cour du Louvre, *la Jeunesse captivant l'Amour* (1861); *le [illegible] d'Union*, qui reparut à l'Exposition universelle de 1867; *Bacchus enfant*, *Portrait de femme* [illegible], *le Petit maraudeur*, *le Premier bijou* [illegible] *[illegible]gnonne*, statue en marbre, *Pierre l'[illegible]*, *Bacchante se rendant au sacrifice* [illegible] au Luxembourg; *le Triomphe de [illegible]*, [illegible] en plâtre (1873); *Léda et Jupiter*, [illegible] marbre, *le Baiser de paix*, statuette en [illegible] (1874); *le Petit imprudent*, statuette en [illegible] (1875); *saint Paul et saint Jean*, [illegible] pierre pour l'église de la Sorbonne [illegible] portraits anonymes en médaillons [illegible] *En l'absence de la nourrice*, statue en [illegible] *T. Rude*, statuette en terre cuite (1879); [illegible] (1880). *La Bacchante se rendant au sacrifice* et *Léda et Jupiter* ont figuré à l'Exposition universelle de 1878. Cet artiste a exécuté, en outre, de nombreuses sculptures pour la [illegible] de Marseille, et la statue de *l'Éloquence* pour la salle des États au palais des Tuileries. M. Marcellin a obtenu deux 2es médailles, en [illegible] et 1855, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en [illegible], et a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] août 1862.

MARCELLO. Voy. COLONNA, duchesse de CASTIGLIONE.

MARCÈRE (Émile-Louis-Gustave **Deshayes de**), homme politique français, député, ancien ministre, né à Domfront (Orne) le 16 mars 1828, d'une ancienne famille de Normandie, fit son droit à la Faculté de Caen, dont il fut un des lauréats. Attaché au ministère de la justice, en 1848, il devint successivement substitut à Soissons et à Arras, procureur impérial à Saint-Pol, président du tribunal civil d'Avesnes, et conseiller à la cour impériale de Douai. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant du Nord à l'Assemblée nationale, le dix-septième sur vingt-huit, par 145 000 voix, et siégea au centre gauche. Il prit plusieurs fois la parole au nom du groupe auquel il appartenait et publia, en 1873, une brochure très remarquée, *la République et les conservateurs*, dans laquelle il démontrait la nécessité de ne point toucher au suffrage universel et de rendre le provisoire définitif. Au mois de mai 1874, il fut chargé du rapport sur le projet de loi relatif à la prorogation des conseils municipaux et en attaqua vigoureusement les dispositions; son rapport imprimé aux frais des gauches, fut distribué à grand nombre dans les départements. Après avoir voté l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles, M. de Marcère se prononça contre la loi de 1875, sur la liberté de l'enseignement supérieur. Chargé du rapport sur la loi électorale, il défendit le scrutin de liste dans les bureaux et à la tribune.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, il posa sa candidature dans la 2ᵉ circonscription d'Avesnes (Nord) contre M. Bottieau, ancien député au Corps législatif, et fut élu par 10 137 voix, contre 7220 données à son adversaire. Lors de la formation du cabinet présidé par M. Ricard, son beau-frère (11 mars 1876), il fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur et sous son inspiration furent rédigées plusieurs circulaires très nettement libérales. Aussi, lors de la mort prématurée de M. Ricard, fut-il désigné, sur l'avis du Conseil, pour le remplacer et, malgré les difficultés quotidiennes résultant des agissements de l'entourage du maréchal de Mac-Mahon ou des résistances du Sénat, il s'efforça d'introduire des réformes sérieuses dans le personnel placé sous ses ordres. Lors des vacances parlementaires, il prononça à Domfront un discours qui fit grand bruit et dans lequel il déclarait que la République est la seule forme qui s'adapte exactement à l'état social, aux intérêts, aux idées issues de la Révolution. Vivement attaqué par la presse conservatrice, M. de Marcère, dans deux réunions privées tenues, l'une à Maubeuge, l'autre au Quesnoy, répondit en accentuant ses précédentes déclarations. A la suite d'un incident regrettable, provoqué par les obsèques de Félicien David, M. de Marcère présenta, sur les honneurs militaires à rendre aux légionnaires décédés, un projet de loi qu'il retira devant l'attitude des gauches et se rallia à un ordre du jour proposé par M. Laussedat; mais la droite l'accusa de n'avoir point consulté ses collègues dans cette circonstance, et il fut remplacé par M. Jules Simon (13 décembre 1876). Élu président du centre gauche, M. de Marcère vota, le 4 mai 1877, l'ordre du jour de M. Leblond « contre les menées cléricales » et, après l'acte du 16 du même mois, conseilla, au nom de son groupe, le retour à la politique de combat. Après avoir voté l'ordre du jour des 363, il se représenta aux élections du 14 octobre et fut réélu par 9526 voix, contre son ancien concurrent qui en obtint 8945.

Dès la rentrée de la Chambre, il fut nommé membre du comité des Dix-Huit, et contribua à faire voter la nomination d'une commission d'enquête parlementaire (15 novembre). Son interpellation, lors de l'arrivée aux affaires du cabinet de Rochebouët, fut très remarquée et, le 14 décembre suivant, M. Dufaure lui confia le portefeuille de l'intérieur dans le ministère républicain que le maréchal s'était enfin décidé à constituer. Le premier acte de M. de Marcère fut de renouveler profondément le personnel administratif, en recommandant à ses nouveaux fonctionnaires d'aller « non jusqu'au bout de la légalité, mais jusqu'au bout de la liberté ». Il appuya, dans le sens libéral, les trois projets de loi sur les délits de presse, le colportage et l'état de siège.

Maintenu à son poste par M. Grévy, lors de la formation du cabinet Waddington (4 février 1879), M. de Marcère eut à répondre à deux interpellations dans lesquelles il ne fut plus soutenu par la gauche avec la même faveur : l'une au sujet des actes de la Préfecture de police dénoncés par *la Lanterne*, l'autre à propos du vote par le Conseil municipal de Paris d'un crédit de 100 000 francs en faveur des amnistiés de la Commune. Sur la première de ces graves questions, il signa l'arrêté instituant une commission d'enquête réclamée par le préfet de police lui-même, M. Gigot; sur la seconde, il répondit que le vote du Conseil municipal était un acte d'humanité, mais qu'il n'en était pas moins forcé d'annuler cette délibération comme illégale (17 février), et cette réponse provoqua diverses protestations. Lorsque la Commission d'enquête sur la Préfecture de police se vit forcée de renoncer à tout examen sérieux, M. de Marcère, questionné par M. Lisbonne et interpellé par M. Clémenceau, essaya sans succès de vaincre les mauvaises dispositions personnelles de la gauche et de l'extrême gauche à son égard; à la suite d'une vive polémique oratoire, il donna sa démission (3 mars 1879), fut remplacé par M. Lepère et reprit sa place dans le groupe du centre gauche.

Outre la brochure citée plus haut, M. de Marcère a publié : *la Politique d'un provincial, lettres d'un oncle à son neveu* (1869, in-8), anonyme; *Lettre aux électeurs à l'occasion des élections pour la Constituante* (1870, in-8).

MARCHAL (Charles-Léopold-Jean-Baptiste), publiciste français, né à Lunéville le 24 juin 1801, fut d'abord avocat, puis nommé président du tribunal de Saint-Louis du Sénégal. Il poursuivit des employés accusés de falsification de vin des hôpitaux et de vente de poudre de l'État, et fut suspendu par le gouverneur. M. Marchal se livra dès lors à la littérature.

Il a publié : *Histoire de Lunéville* (1829); *Mémoire sur Singan-fou* (Paris, 1853); *Voyage scientifique au Sénégal* (1854); *Mélodies universelles* (1856), recueil de chants des principaux peuples; *Mémoire sur les paratonnerres de la Chine* (1857); *les Ruines romaines de Champlieu* (1860, in-8, avec 4 pl.); *le Parthénon* (1864, in-8, dessins, avec cartes et planches). M. Marchal a aussi collaboré à divers journaux et recueils : l'*Illustration*, *la Phrénologie*, l'*Industrie*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

MARCHAL (Charles-François), peintre français, né à Paris en 1826, fut élève de Drolling et débuta au Salon de 1852 par un tableau de genre intitulé : *Un malentendu*. Il exposa depuis : *Van Dyck dans l'atelier de Rubens* (1853); *Un retour de bal masqué* (1855); *la Fête de la mère* (1857), touchante composition; *le Friteux*, *le Dernier baiser* (1859). Un voyage en Alsace lui fournit toute une série de sujets nouveaux : *Intérieur de cabaret* (1861), *le Choral de Luther* (1863); *la Foire aux servantes* (1864); ces deux tableaux acquis par l'État, furent placés au Luxembourg;

le Printemps (1866); *Katerina* (1867); *Pénélope* et *Phryné* (1868); *le Secret* (1870); *l'Alsace* (1872); *le Matin* et *le Soir* (1873); *la Proie* (1875); *le Premier pas* (1876); la plupart de ces tableaux ont été popularisés par la gravure et la photographie. — Atteint d'une maladie d'yeux qui nuisait à sa production, M. Charles Marchal se tua d'un coup de revolver, le 6 avril 1877. Il avait obtenu trois médailles en 1864, 1866 et 1873.

MARCHAL (Mgr Jean-Joseph), prélat français, est né le 22 avril 1822. Précédemment vicaire général de Saint-Dié (Vosges), il fut nommé évêque de Belley, par décret du 8 juin 1875, préconisé le 5 juillet et sacré le 8 septembre de la même année. Nommé archevêque de Bourges, il prit possession de son siège le 27 avril 1880.

MARCHAL DE CALVI (Charles-Jacob), médecin français, né à Calvi (Corse) le 4 juillet 1815, fit ses premières études médicales dans les hôpitaux militaires de l'Algérie, avec un succès qui le fit appeler au Val-de-Grâce, à Paris, en qualité d'aide-major. A peine âgé de vingt-deux ans, il fut reçu docteur à Paris en 1837. Après avoir subi dès 1839, avec beaucoup d'éclat, les concours de chirurgie, il fut nommé agrégé de la Faculté au concours de 1844. Peu de temps après, il obtint au concours la chaire d'anatomie et de physiologie pathologique au Val-de-Grâce. Il fit partie de la commission des hautes études médicales instituée par Salvandy. En 1848, il se jeta avec ardeur dans le mouvement républicain, et se porta sans succès candidat pour l'Assemblée constituante. On remarqua, en 1852, quelques mois après le coup d'État, sa participation au concours pour la chaire d'hygiène à la Faculté. Envoyé alors en Algérie, il donna sa démission de médecin militaire. M. Marchal de Calvi avait été décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846. — Il est mort le 21 janvier 1873.

Ses principaux travaux sont : *Précis d'histoire naturelle* (1841, 2 vol. in-8); *Physiologie de l'homme à l'usage des gens du monde* (1841, in-8), *Du Sentiment et de l'Intelligence chez les femmes* (1851); des mémoires *sur la Question du cancer devant l'Académie de médecine* (1855); *sur l'Empoisonnement par la vapeur d'essence de térébenthine* (1856, in-8); *Recherches sur les accidents diabétiques* (1864, in-8); *Lettres et propositions sur le choléra* (1866, in-8); deux brochures d'économie sociale : *Discours sur l'organisation du crédit en général et en particulier du crédit foncier*, et *l'Émancipation du prolétariat*. L'un des auteurs du *Recueil de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, il a collaboré à la *Revue chirurgicale*, aux *Annales de la chirurgie française et étrangère*, et fondé, en 1861, la *Tribune médicale*.

MARCHAND (comte Louis-Joseph-Narcisse), ancien valet de chambre de Napoléon Ier, né à Paris le 28 mars 1791, fit quelques études dans un lycée, et entra, le 20 juin 1811, au service de Marie-Louise, d'où il passa à celui de l'empereur. Il le suivit à l'île d'Elbe, puis à l'île Sainte-Hélène : il écrivait souvent sous sa dictée, et c'est lui qui s'est fait l'éditeur du manuscrit du *Précis des guerres de César* (1836, in-8). Il fut porté sur le testament de son maître pour les legs suivants : une somme de 600 000 fr., un collier de diamants, 50 000 fr. comptant, une partie du mobilier de Longwood et le tiers de la bibliothèque. De retour à Paris en 1822, il épousa, conformément au vœu exprimé par Napoléon, la fille du général Brayer. Décoré de la Légion d'honneur le 20 décembre 1840, lors du retour des cendres de Napoléon, il fut promu officier le jour où elles ont été déposées dans la crypte des Invalides (2 avril 1861). — Il est mort à Trouville le 19 juin 1876.

MARCHEGAY (Paul-Alexandre), archiviste paléographe français, né à Saint-Germain-de-Prinçay (Vendée) le 10 juillet 1812, fit d'abord son droit à Paris, puis devint pensionnaire de l'École des chartes. Après avoir été attaché trois ans aux travaux historiques de la Bibliothèque royale, il fut nommé, en 1841, archiviste du département de Maine-et-Loire. Il a donné sa démission à la fin de 1853. M. Marchegay a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Archives d'Anjou* (Angers, 1843-1853, 2 vol. in-8), recueil de documents et mémoires inédits, auquel l'Académie des inscriptions et belles-lettres a accordé une médaille d'or et un rappel de médaille; *Recueil des chroniques d'Anjou* (Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8), avec M. Salmon; *Cartulaire du Ronceray d'Angers* (Angers, 1856, in-8); *Archives du Bas-Poitou* (Ibid., 1856, in-8); *Cartulaire des sires de Rays* (Nantes, 1857, in-8), etc. Il a inséré un grand nombre d'articles et de documents dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, dans la *Revue de l'Anjou* et autres recueils de l'Ouest. Il a réuni les principaux, sous le titre de *Notices et documents historiques* (1857, fort in-8).

MARCHISIO (Carlotta et Barbara), cantatrices italiennes, nées à Turin, la première en 1835 et la seconde en 1838, appartiennent à une famille d'artistes qui comptait déjà parmi ses membres un compositeur et un pianiste distingués. Elles commencèrent de très bonne heure des études musicales, considérées à l'origine comme le remède d'une sorte d'affection nerveuse commune aux deux sœurs, et qui furent poussées plus tard jusqu'aux théories les plus abstraites de l'harmonie et du contre-point. Le travail développa leurs voix, naturellement belles, et d'une puissance extraordinaire avec un timbre différent : Carlotta devint un soprano et Barbara un contralto.

Les sœurs Marchisio débutèrent avec éclat à Venise en 1858 sur le théâtre San Benedetto. Elles signèrent ensuite quatre engagements successifs de trois saisons chacun, pour Florence, Milan, Naples et Rome. Après une apparition à Parme, elles débutèrent à l'Opéra de Paris pendant l'hiver de 1859-1860, dans *Sémiramis*, montée exprès pour elles. Leur succès fut très grand, surtout dans le célèbre duo du second acte. Barbara Marchisio se fit aussi entendre, à plusieurs reprises, dans le rôle d'Azucena du *Trouvère*. Depuis, les sœurs Marchisio ont chanté sur presque tous les théâtres de l'Europe, à Bruxelles, à Londres, à Rome, où elles ont paru pour la quatrième fois pendant le carnaval de 1866, à Barcelone, où elles furent engagées pour les deux printemps de 1867 et 1868, etc. C'est pour les sœurs Marchisio que Rossini écrivit les parties de soprano et de contralto de la *Petite Messe*. — Mlle Carlotta Marchisio est morte à Turin le 28 juin 1872.

MARCOU (Jacques-Hilaire-Théophile), homme politique français, député, né à Carcassonne le 18 mai 1813, avocat au barreau de sa ville natale, fut condamné à la déportation en 1852 et se réfugia en Espagne, où il séjourna jusqu'en 1857. A son retour, il prit la direction du journal radical *la Fraternité*. Il proclama la République à Carcassonne, le 4 septembre 1870, et fut nommé maire de la ville. Aux élections générales du 8 février, il obtint, dans le département de l'Aude, près de

12 000 voix, sans être élu, et n'entra à l'Assemblée nationale que lors d'une élection partielle (14 décembre 1873). Élu par 36 285 voix sur 62 327 électeurs, il se vit attaqué vivement par la droite et déclara qu'il avait, par son énergie, empêché les troubles qu'on l'accusait d'avoir fomentés (janvier 1874). Il prit place à l'extrême gauche, se prononça contre la loi des maires, pour la permanence des Assemblées, adopta l'amendement Wallon, mais s'abstint lors du vote sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Carcassonne, par 13 503 voix contre 6815 réunies par son concurrent monarchiste, il soutint et vota la proposition d'amnistie pleine et entière et demanda les poursuites contre les auteurs et complices du coup d'État de 1851. L'un des 363 qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 764 contre 10 914, et déposa, le 28 janvier 1879, une proposition d'amnistie pour les crimes et délits de droit commun présentant une connexité avec les crimes et délits politiques. Révoqué comme maire de Carcassonne après le 24 mai 1873, M. Marcou reprit depuis ses fonctions municipales. Il représente le canton ouest de cette ville au conseil général de l'Aude.

MARCOU (Jules), géologue français, né à Salins le 20 avril 1824, fit ses études au collège de Salins, puis au lycée de Besançon et au lycée Saint-Louis à Paris. Sa santé altérée par le travail l'ayant forcé de revenir au pays natal, en 1844, ses excursions dans le bassin de Salins et deux voyages en Suisse le passionnèrent pour l'étude de la nature. A la fin de 1845, le géologue Thurmann l'associa à ses travaux sur le Jura et il reçut les conseils d'Agassiz. En novembre 1846, il fut nommé préparateur de minéralogie à la Sorbonne, et fut chargé, l'année suivante, de classer la collection paléontologique des coquilles et des polypiers fossiles au Museum. Dans le même temps, il visitait la Bourgogne, le Morvan, les montagnes du Wurtemberg.

Nommé alors géologue voyageur du Muséum, en remplacement de d'Osery, récemment assassiné au Pérou, il obtint d'aller étudier la géologie des États-Unis et des possessions anglaises de l'Amérique du Nord, et le 5 mai 1848, il rejoignait Agassiz à Boston. Ils se dirigèrent ensemble vers le lac Supérieur dont ils explorèrent les 450 lieues de pourtour. M. Marcou explora ensuite les mines de cuivre natif de la pointe Kievenan, le lac Huron et le Niagara. Il rentra à Cambridge en octobre, expédia à Paris de précieuses collections minéralogiques, puis au mois de janvier de l'année suivante se rendit à Philadelphie, explora le Nouveau-Jersey, la Pensylvanie, et les mines d'or et de houille des environs de Richmond et de Petersburg. En juin, il franchit les monts Alleghanys, visita Pittsburg, Cincinnati, Madisson, Louisville et les cavernes de Mammouth dans le centre du Kentucky, puis remonta vers le Nord dans les provinces anglaises du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse jusqu'à l'embouchure du Saint-Laurent. Il explora entre le Canada, Québec, Montréal et les lacs Champlain, Ontario et Érié, et rentra à Cambridge au mois de novembre. Épuisé par les fatigues et les privations, il fut en outre atteint de la fièvre typhoïde. A peine guéri, il se maria à Boston en 1850 et se décida à rentrer en France. Après un séjour de huit mois dans le Jura et en Suisse, il repartit pour le Nouveau-Monde et s'occupa jusqu'au printemps de 1853 à rédiger son grand travail sur la géologie de l'Amérique du Nord, qu'il publia en anglais en 1853.

Le gouvernement américain ayant ordonné trois grandes expéditions scientifiques à travers les Montagnes Rocheuses et les déserts de la Californie, on offrit à M. Marcou d'en faire partie. Il se joignit à celle qui se dirigeait le plus au Sud et devait faire le relevé de toute la zone située par le 35e degré de latitude, entre le Mississipi et l'Océan Pacifique. Il fit le long de la route de précieuses découvertes, notamment celle du terrain jurassique non encore reconnu dans le Nouveau Monde. Arrivé le 25 mars à San Francisco, il remonta le Sacramento, visita les gisements aurifères, et revint à Boston le 28 mai 1854. Une grave maladie le détermina à revenir en Europe, sans avoir écrit le compte rendu de son voyage. Forcé de donner sa démission, il revint à Salins, et s'occupa de publier ses découvertes accueillies avec enthousiasme par tous les savants européens. En 1855, il fut appelé à la chaire de geologie paléontologique de l'École polytechnique de Zurich : c'est dans cette ville que parurent la plupart de ses ouvrages. En mai 1860, il retourna en Amérique. Dans l'intervalle de ses nouveaux voyages, il publia à Winterthur sa belle *Carte géologique de la terre* (1862, 8 feuilles; 2e édit., 1875).

Nous citerons en outre, parmi les publications de M. Marcou : *Recherches géologiques sur le Jura Salinois avec carte* (1846, in-4); *A Geological map of the United States*, avec 8 planches et une carte (1853, in-4) : *Résumé explicatif d'une carte géologique des États-Unis et des provinces anglaises de l'Amérique du Nord*, avec profil et planches de fossiles (1855) : *Lettres sur les Roches du Jura et leur distribution géographique dans les deux hémisphères* (1857, 1re livraison); *Geology of North America*, avec 2 cartes et 5 planches (1858, in-4) ; *Dyas et Trias ou le nouveau grès rouge en Europe, dans l'Amérique du Nord et dans l'Inde* (1859) ; *Lettres sur les Roches du Jura*, etc., avec mappemonde (1860, 2e et dernière livraison); *De la Science en France* (1869, in-8), comprenant trois parties : *le Corps des mines*, *l'Académie des sciences et l'Institut*, *le Muséum*, sans compter un grand nombre de mémoires et rapports spéciaux pour les sociétés savantes. M. Marcou a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

MAREAU (Théodore-Pascal), ancien représentant du peuple français, né à Cholet (Maine-et-Loire) le 8 mars 1807, devint propriétaire d'une importante fabrique de toiles de lin, à Mortagne. Ayant embrassé les idées légitimistes il dut au concours de son parti son élection à l'Assemblée constituante, en 1848, dans le département de la Vendée; il prit place à l'extrême droite et vota pour toutes les mesures contre-révolutionnaires. Réélu à l'Assemblée législative (1849), il se sépara de la majorité en 1851, protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et alla reprendre la direction de sa filature. — Il est mort à Laval (Mayenne) le 3 avril 1873.

MARÉCHAL (Charles-Laurent), peintre français, né à Metz (Moselle), en 1801, de parents pauvres, apprit une profession manuelle, et resta quelque temps ouvrier sellier. Ses heureuses facultés et l'énergie de sa volonté le tirèrent de cette position; il partit pour Paris, et y fit toutes les études qui pouvaient se concilier avec les exigences de la vie. Après avoir été, pendant plusieurs années, l'élève de Regnault, il revint, en 1825, habiter Metz, et l'année suivante, il présentait, à l'exposition de la Moselle, un tableau de *Job*, qui lui valut la médaille d'argent de première classe et commença sa popularité parmi ses concitoyens. Il ouvrit à cette époque un atelier qui eut beaucoup

de succès. En 1831, M. Maréchal, dont le talent s'était développé, présenta au roi Louis-Philippe, qui visitait Metz, un tableau de genre, *la Prière*, et obtint une mention au Salon de cette année. Mais, après avoir fait encore quelques tableaux à l'huile, entre autres, *la Moisson*, il chercha, dans le pastel, des moyens d'exécution plus prompts et plus en harmonie avec le caractère fougueux et vaporeux à la fois de son talent. Les types originaux de familles bohémiennes, qu'il avait rencontrées dans les montagnes du pays de Bitche, furent pour lui un élément de succès aux expositions de Paris, de Bruxelles et de Londres. Il envoya aux Salons de Paris, entre autres pastels, *les Sœurs de misère*, *les Bûcherons hongrois* (1840); *le Petit gitano* (1841); *le Loisir*, *la Détresse*, *les Adeptes*, qui lui valurent successivement une 3e, une 2e et une 1re médaille.

Cependant M. Maréchal, qui avait déjà exposé, avec ses pastels, des vitraux peints, *Masaccio enfant*, *le Vieux Hoffe de Pfeifer* (1841), *l'Apothéose de sainte Catherine* (1842), destiné à la cathédrale de Metz, était devenu, dans sa ville natale, le créateur d'une industrie nouvelle et importante. Les vitraux qu'il a exposés au Palais de Cristal de Londres (1851) furent honorés d'une médaille de premier ordre, et les deux vastes hémicycles qu'il exécuta pour le Palais de l'Industrie de Paris, en 1855, firent élever l'artiste, décoré en 1846, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il fut élu en 1861 correspondant de l'Institut. M. Maréchal a orné de vitraux la plupart des grandes églises de France : à Paris, Saint-Vincent de Paul, Sainte-Clotilde, Sainte-Valère, la nouvelle église Saint-Augustin; à Troyes, à Metz, à Cambrai, à Limoges, les cathédrales, et en outre une foule d'églises paroissiales qu'il serait trop long d'énumérer.

Parmi les élèves de cet artiste, il faut citer son fils, M. Charles-Raphaël MARÉCHAL, né à Metz, vers 1830, auteur de belles compositions au fusain, dont quelques-unes, *le Simoun*, *la Halte du soir*, *les Naufragés*, ont été exposées aux Salons de 1853 et 1857. C'est lui qui a fait les cartons des peintures du grand salon du ministère d'État, au Louvre. Il a obtenu une 2e médaille en 1853.

MARESCHAL (Jules), littérateur français, né à Paris, en 1793, étudia le droit, puis fut successivement sous-chef, premier inspecteur et chef de division sous-directeur de l'administration des beaux arts. M. Mareschal quitta en 1830 ses fonctions pour se livrer à des travaux d'utilité publique, parmi lesquels on compte la colonisation des landes des Bordeaux, la filtration des eaux publiques de Paris, etc. — Il est mort à Paris le 20 juin 1876.

Parmi les publications dues à la plume de M. Mareschal on cite : *Considérations sur l'état moral et politique de la France* (1815, in-8); *Essai sur les factions* (1822, in-8); *Mémoire sur les landes du littoral du golfe de Gascogne* (1842, in-8); *Souvenir d'Allemagne* (1842, in-4); *Un Régent* (1843, 2 vol. in-4); *Nasta ou la Charte des femmes, chronique de Bohême* (1844, in-12); *Mathilde de Haremberg, légende allemande du* XIIe *siècle* (1847, in-16); *l'Étoile du salut* (1848, in-8); allégorie en vers; *Des Chemins de fer considérés au point de vue social* (1854, gr. in-8); *Marseille et Bayonne, leur avenir et celui du Midi au point de vue du réseau pyrénéen* (1856-in-8); *la Vérité, suivie de l'Étoile du salut* (1864, in-8), etc., etc.

MARET (l'abbé Henri-Louis-Charles), théologien français, né à Meyrueis (Lozère) le 20 avril 1805, étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice. Dès qu'il eut reçu les ordres, il se consacra à l'enseignement ecclésiastique, fut quelque temps vicaire à Saint-Philippe du Roule et fut nommé, en 1840, professeur de dogme à la Faculté de Paris, dont il est devenu doyen. Chanoine de Notre-Dame, il a été, jusqu'en 1851, vicaire général honoraire de l'archevêque de Paris. En septembre 1860, M. Maret fut promu à l'évêché de Vannes, mais sa nomination ne fut pas approuvée en cour de Rome, à cause de ses idées libérales et gallicanes; il donna sa démission, et, quelque temps après, le pape le nomma évêque, *in partibus*, de Sura. Il fut, à la même époque, nommé chanoine de premier ordre du chapitre impérial de Saint-Denis. M. Maret, qui à l'approche de la réunion du Concile œcuménique, s'était montré assez hostile aux exagérations ultramontaines, prit une part remarquable aux travaux de cette assemblée, et se vit retirer la parole par la déclaration précipitée de la clôture du débat sur l'infaillitibilité. En décembre 1871, il déposait entre les mains de l'archevêque de Paris, l'adhésion formelle de la Faculté de théologie de Paris au nouveau dogme. Il a été nommé primicier du chapitre de Saint-Denis, le 27 septembre 1873. Chevalier depuis le 25 avril 1847, il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 11 août 1859.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur le panthéisme dans les sociétés modernes* (1839, in-8, 3e édit., 1845), ouvrage spécialement dirigé contre la philosophie universitaire; *Théodicée chrétienne* (1844, in-8, 2e édit., 1850), comparaison de la notion chrétienne avec la notion rationaliste de Dieu; *Philosophie et Religion* (1856); *Lettre à NN. SS. les évêques de France* (1858); *l'Antichristianisme* (1864, in-8); *Du Concile général et de la Paix religieuse* (1869, 2 vol. in-8), ouvrage dont le premier exemplaire a été offert par l'auteur au souverain pontife et qui n'en souleva pas moins les plus vives attaques de la part des défenseurs des prétentions pontificales; *le Pape et les Évêques* (1869, in-8).

MAREY (Étienne-Jules), physiologiste français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Beaune (Côte-d'Or) le 5 mars 1830, vint à Paris en 1849, pour y faire ses études médicales, fut interne des hôpitaux en [illegible] et obtint le diplôme de docteur en 1859. Il se consacra aux recherches scientifiques et fonda un laboratoire libre de physiologie, qui fut quelque temps le seul existant en France. Professeur d'histoire naturelle des corps organisés au Collège de France depuis 1869, il a été élu membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie et physiologie) le 6 février 1872, et de l'Académie des sciences (section de médecine), le 2 décembre 1878 en remplacement de Claude Bernard. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Marey, cherchant à porter la précision mathématique dans l'étude des phénomènes de la vie, a imaginé des instruments enregistreurs qui fournissent le tracé graphique des pulsations du cœur, du pouls, des artères, du mouvement respiratoire, l'action des muscles, les mouvements de la locomotion de l'homme, des animaux, le vol des oiseaux et des insectes, etc. Ses travaux, couronnés par l'Académie des sciences en 1862, 1864 et et 1866, ont été consignés dans des notes et mémoires, dont la plupart se trouvent résumés dans les ouvrages suivants : *Physiologie médicale de la circulation du sang* (1863, in-8, avec fig.); *Études physiologiques sur les caractères graphiques des battements du* [illegible] (1863, in-8); *Du Mouvement dans les fonctions de la vie* (1868, in-8, avec fig.); *la* [illegible]

animale, locomotion terrestre et aérienne (1874, in-8, avec fig.; 2e éd. 1878); *Physiologie expérimentale* (1875 et suiv., in-8, avec fig.), résumé des travaux exécutés dans son laboratoire; *la Méthode graphique dans les sciences expérimentales* (1878, in-8); *Mémoire sur la torpille*, publié dans le *Bulletin de l'École normale* (1872). *

MAREY-MONGE (Guillaume-Alphonse-Félix), homme politique français, député, né le 30 août 1818, à Pomard (Côte-d'Or), est le neuvième des enfants de Nicolas-Joseph Marey, membre de la Convention, et de la fille de l'illustre géomètre Monge. Il obtint, ainsi que ses frères, en décembre 1840, l'autorisation de joindre le nom de leur mère au nom paternel. Il fut successivement attaché, en Chine, à la mission de M. de Jancigny en 1841, et en 1843 à l'ambassade de M. de Lagrenée. L'un des grands propriétaires de la Côte-d'Or et maire de Pomard, il fut envoyé au Conseil général par le canton de Gevry. En 1861, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Côte-d'Or. Réélu, au même titre, en 1863, il obtint 21 251 voix sur 25 248 votants et fut réélu, en mai 1869, par 19 477 voix, sur 30 553 votants, contre 10 954 voix données au candidat de l'opposition, M. Joigneaux. Décoré de la Légion d'honneur en juillet 1845, M. Marey-Monge a été promu officier en 1867. — Il est mort à Pomard, le 29 mai 1877.

MAREZOLL (Gustave-Louis-Théodore), jurisconsulte allemand, fils du chancelier de ce nom, né à Gœttingue, le 13 février 1794, fit ses études à Iéna, puis à Gœttingue sous le célèbre jurisconsulte Hugo, et obtint, dès 1815, un prix académique pour une dissertation remarquable : *De Institutionum ordine* (Gœttingue, 1815). Appelé, en 1819, comme professeur de droit à Giessen, puis à Rostock, il devint, en 1836, conseiller de la haute Cour d'appel. En 1837, il obtint, à l'Université de Leipzig, une chaire qu'il a occupée depuis avec éclat. — Il est mort à Leipzig, le 28 février 1873.

On cite de M. Marezoll : *Traité de droit naturel* (Lehrbuch des Naturrechts; Giessen, 1818), sorte de juste milieu entre les doctrines de Hugo et de Kant; *Traité des institutions* (Lehrbuch der Institutionen, Leipzig, 1839; 5e édit., 1853); *le Droit criminel des villes allemandes* (das gemeine deutsche Criminalrecht, 2e édit., Ibid., 1847); *Remarques, doutes et conjectures sur quelques points du droit civil romain* (Bemerkungen, Zweifel und Vermuthungen über, etc.); un certain nombre d'articles et de monographies dans le *Journal de droit civil et de procédure*.

MARGAINE (Henri-Camille), homme politique français, député, né à Sainte-Menehould (Marne) le 4 décembre 1829, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, entra dans l'infanterie, servit en Afrique au 58e de ligne, de 1858 à 1866, et prit sa retraite avec le grade de capitaine. Signalé par son énergique résistance aux exigences de l'ennemi pendant l'invasion, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Marne à l'Assemblée nationale, le premier sur huit, par 50 157 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et, après le 24 mai 1873, fut révoqué de ses fonctions de maire de Sainte-Menehould. Lors de la discussion de la loi des cadres de l'armée, il fit adopter un amendement, maintenant seulement un capitaine par compagnie d'infanterie. M. Margaine accepta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Sainte-Menehould, par 4672 voix, contre 3109 obtenues par le candidat monarchiste, il reprit sa place sur les bancs de la gauche républicaine et fut élu questeur au mois de mai 1876. L'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 4360 voix, contre 3892 obtenues par le candidat officiel. M. Margaine a été décoré de la Légion d'honneur. Il représente le canton de Sainte-Menehould au conseil général de la Marne. *

MARGRY (Pierre), littérateur et historien français, né à Paris le 8 décembre 1818, entra de bonne heure au ministère de la marine et y devint conservateur adjoint des Archives. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mars 1870.

Chargé, dès 1842, de recherches historiques relatives aux expéditions de la France dans les deux Amériques, il a consigné une partie de ses découvertes dans une série de publications parmi lesquelles nous rappellerons : *les Varennes de la Veraudrye et les Français aux Montagnes Rocheuses* (1852); *les Indiens renards et la Nation du feu au détroit Pontchartrain des deux lacs* (1854), *la Navigation du Mississipi et les précurseurs de Fulton aux États-Unis* (1859); *le Baron Thierry et les Français de la Nouvelle-Zélande* (1860); *François Martin et la fondation de Pondichéry* (1860); *les Normands dans les vallées de l'Ohio et du Mississipi* (1860); *Belain d'Esnambuc et les Normands aux Antilles* (1863); *les Navigateurs français et la Révolution maritime du* XIVe *au* XVIe *siècle* (1867, in-8); *Relations et mémoires inédits pour servir à l'histoire de la France dans les pays d'outre-mer* (1867, in-8); *les Seigneurs de la Martinique* (1878); *Mémoires sur les découvertes et les établissements des Français* au sud et à l'ouest des grands lacs de l'Amérique du Nord (New-York et Paris, 1879, 3 vol. in-8; l'ouvrage doit former 6 vol. avec atlas); *le Conquérant des îles Canaries* (1880, in-8); etc., etc. M. Margry a publié, en dehors de ces travaux spéciaux : *De la Démocratie en France*, réponse à M. Guizot (1849, in-8), et rédigé, sur les notes de M. Aug. Jal, *les Souvenirs d'un homme de lettres* (1877, in-18); il a collaboré à divers journaux et revues, aux *Archives de l'art français*, etc. *

MARGUE (Guillaume-Léon), député français, né à Salorney-sur-Guye (Saône-et-Loire), le 14 juillet 1828, avocat au barreau de Mâcon, et collaborateur du journal *l'Alliance républicaine de Saône-et-Loire*, entra dans la vie parlementaire aux élections du 20 février 1876; élu député de la 1re circonscription de Mâcon, par 10 803 voix, contre 2571 obtenues par M. Pélissier, représentant sortant, il prit place à l'extrême gauche et vota la proposition d'amnistie pleine et entière. L'un des 363 députés des gauches qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 129 voix, contre 3000 obtenues par le candidat officiel. En 1879, il prit part à la discussion du projet de loi sur l'enseignement supérieur. M. Margue représente le canton de Cluny au Conseil général. *

MARIE-CHRISTINE, ancienne reine d'Espagne, née à Naples le 27 avril 1806, était la seconde fille des onze enfants de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de sa seconde femme, Marie-Isabelle, infante d'Espagne. Les efforts de sa sœur aînée Louise-Charlotte, mariée à don Francisco de Paula et toute-puissante sur l'esprit de Ferdinand VII, déterminèrent le mariage de Marie-Christine, qui épousa ce roi, trois fois veuf, le

11 décembre 1829. Il y eut alors entre Marie-Christine et Louise-Charlotte d'un côté, la femme de don Carlos et sa sœur de l'autre, une guerre de palais qui aboutit enfin au triomphe de la jeune reine par la pragmatique *siete partidas* du 29 mars 1830 (voy. ISABELLE II). Un instant, elle fléchit sous l'attaque réitérée de ses adversaires, et, d'après les conseils du ministre Calomarde, demanda elle-même au roi le rappel de la pragmatique; mais Louise-Charlotte arriva à Madrid, souffleta de sa main le ministre, et Marie-Christine, déclarée reine-régente avant la mort du roi (octobre 1832), débuta par une amnistie.

Dès lors, Marie-Christine suivit assez passivement l'impulsion des ministres qui lui furent tour à tour imposés par l'opinion publique. Un instant, sous Zea Bermudez, elle publia un manifeste pour justifier le despotisme de Ferdinand VII, puis elle accorda, sous Martinez de la Rosa, l'*Estatuto real* (15 avril 1834). Sous Toreno, elle déclara hors la loi les juntes provinciales, qu'elle reconnut sous Mendizabal (1835). Sous Isturiz, elle attaqua violemment la constitution de 1812, qu'elle rétablit, en 1837, sous Calatrava.

Cependant Marie-Christine avait pris pour favori un ancien officier des gardes du corps, don Fernando Muñoz, avec lequel elle s'unit par un mariage secret et dont elle eut plusieurs enfants. D'un autre côté, elle s'était brouillée avec sa sœur aînée, Louise-Charlotte, qui se retira en France avec toute sa famille. Après toutes ces intrigues, encouragée par les récentes victoires d'Espartero, elle proposa aux Cortès la loi impopulaire des *ayuntamientos*. Le duc de la Victoire se mit à la tête du mouvement qui suivit la dissolution des Chambres, et Marie-Christine, après avoir renoncé à la régence (10 octobre 1840), se retira en France, d'où elle ne cessa guère d'avoir la main dans les affaires d'Espagne. Elle y rentra, en 1843, après la chute d'Espartero, et se maria solennellement avec le chambellan Muñoz, élevé à la dignité de duc de Rianzarès. L'influence que le roi Louis-Philippe avait prise sur elle pendant son séjour en France se manifesta par le triomphe de la politique française sur la politique anglaise et la politique russe dans la question des mariages espagnols. Bien qu'Isabelle eût été déclarée majeure, Marie-Christine continua à gouverner l'Espagne sous le nom de sa fille, et, malgré quelques tentatives d'indépendance de la part de la reine et de son mari, MM. Narvaez et Bravo-Murillo attentèrent successivement, sous la direction de Marie-Christine, à la plupart des libertés, et ce fut encore sous son influence que se forma, en 1853, le cabinet du comte de San Luis, dont les actes réactionnaires accélérèrent la révolution de juillet 1854, qui commença par l'exiler; elle se retira de nouveau en France, où elle avait placé la plus grande partie de sa fortune. Elle résida à la Malmaison.

Rentrée en Espagne, à diverses reprises et pour peu de temps, elle n'a été mêlée que très indirectement aux événements des années suivantes et a fait successivement quelque séjour à Rome, à Bologne, à Florence, à Paris, etc. — Elle est morte à Sainte-Adresse, près le Havre, le 23 août 1878. La seconde fille de Marie-Christine, l'infante Louise, a épousé le duc de Montpensier (voy. ce nom).

MARIETTE (Auguste-Édouard), *dit* MARIETTE-BEY, célèbre égyptologue français, membre de l'Institut, né à Boulogne-sur-Mer le 11 février 1821, fit ses études au collége de cette ville, où il fut lui-même, à la fin de ses classes, chargé d'enseigner la grammaire et le dessin. Il profita des loisirs que ses fonctions lui laissaient pour se livrer à l'étude de l'antiquité, et publia, dès 1847, sous le titre de *Lettres à M. Bouillet*, une dissertation sur les noms des villes anciennes dont Boulogne a occupé l'emplacement (in-8). L'étude des hiéroglyphes égyptiens captivait déjà son attention. Malgré le peu de ressources que lui offrait sa ville natale, il parvint à se rendre maître des principales difficultés d'une science si nouvelle.

Après la révolution de février 1848, M. Mariette fut attaché au musée égyptien du Louvre. Recommandé par l'Institut à la sollicitude du ministre de l'instruction publique, il fut chargé d'une mission scientifique en Égypte. Il partit, en 1850, pour le Caire, dans le dessein de rechercher les manuscrits coptes conservés dans les couvents; mais à peine arrivé dans le pays, son attention fut attirée sur des monuments provenant des lieux occupés par l'ancienne Memphis. Il y entreprit des fouilles qui lui firent retrouver sous le sable le temple du dieu Sérapis, les tombeaux des bœufs Apis et un grand nombre de monuments précieux. Ayant obtenu la prolongation de sa mission, il poursuivit pendant quatre ans, au milieu du désert, ses fouilles, les plus importantes et les plus vastes qui aient jamais été faites en Égypte. Après avoir mis au jour le Sérapeum, il déblaya, à l'aide d'une allocation fournie par le duc de Luynes, le célèbre colosse du Sphinx, et s'assura que ce monument gigantesque avait été taillé sur place, dans un rocher naturel.

A son retour d'Égypte, M. Mariette, décoré de la Légion d'honneur, fut nommé conservateur adjoint du musée égyptien au Louvre. Envoyé, en 1855, à Berlin pour y étudier le musée égyptien, il fut accueilli de la manière la plus honorable par les savants de cette ville, et reçut, des mains du roi, la décoration de l'Aigle-Rouge. Rentré en Égypte, il y remplit les fonctions d'inspecteur général et de conservateur des monuments de l'Égypte, puis de directeur du musée de Boulaq, et eut le titre de bey. En 1863, il fut proposé pour le grand prix biennal de l'Institut, qui fut accordé à M. Oppert; il ne l'obtint qu'en 1874. En 1876, la Société de géographie lui décerna l'une de ses médailles d'or. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis le 11 décembre 1863, il a été élu membre titulaire le 3 mai 1878, en remplacement de La Saussaye. Promu officier de la Légion d'honneur le 2 juillet 1861, Mariette-bey a été fait commandeur le 30 juin 1867.

A part ses premiers mémoires, insérés dans la *Revue archéologique*, et l'*Athenæum français* (1855 et 1856), le résultat de ses fouilles a été consigné par lui dans un opuscule intitulé : *Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Sérapeum de Memphis* (1856, in-4), spécimen d'une grande publication qu'il a commencée peu après sous ce titre : *le Sérapeum de Memphis*, dédié à S. A. I. le prince Napoléon, et publié sous les auspices du ministère d'État (1857-1866, livraisons 1-3, in-folio avec pl.). Citons encore : *Lettres à M. le vicomte de Rougé sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Égypte* (1860, in-8, avec planche) ; *Aperçu de l'histoire d'Égypte* (1864, in-8) ; *Principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du musée d'antiquités égyptiennes du vice-roi à Boulaq* (1864, in-8) ; *Nouvelle table d'Abydos* (1866, in-8, avec pl.) ; la seconde partie d'un ouvrage ayant pour titre : *Fouilles exécutées en Égypte, en Nubie et au Soudan, d'après les ordres du vice-roi d'Égypte* (1867, in-fol., avec cart. et pl.) ; *Abydos, descriptions des fouilles de cette ville*

(1870, in-fol., avec pl.); *les Papyrus égyptiens du musée de Boulaq* (1871-1873, t. I-II, avec pl.); *Monuments divers recueillis en Égypte et en Nubie* (1872-1875, livr. I-XVIII, avec pl.); *Itinéraire de la Haute-Égypte* (1872, in-8); *Dendérah* (1873-1875, 5 vol., in-fol. avec pl.); *Karnak* (1875, in-fol., avec atlas); *les Listes géographiques des pylônes de Karnak* (1875, in-4, avec pl.), etc.

MARIGNAC (Jean-Charles GALISSARD DE), chimiste suisse, né à Genève le 28 avril 1817, fit ses études à l'Académie de cette ville; il y fut professeur depuis 1841 à 1878. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 28 mai 1866. On doit à ce savant la découverte de la nature de l'ozone, qui n'est que de l'oxygène modifié par l'influence de l'électricité. Les résultats de ses autres recherches et analyses ont été consignés, pour la plupart, dans la *Bibliothèque universelle;* nous citerons : *Sur les poids atomiques du chlore, du potassium et de l'argent* (1842); *Sur les relations qui existent entre les propriétés physiques et la composition chimique des corps simples* (1846); *Sur la déviation du plan d'oscillation du pendule* (1831); *Sur la congélation et l'ébullition des hydrates de l'acide sulfurique* (1853), etc.

MARINOVITCH (Jean), homme politique serbe, d'origine bosniaque, né à Sarajevo en 1830, fit ses premières études en Serbie et vint ensuite à Paris pour compléter son instruction. Il débuta dans la carrière politique sous Alexandre-Karageorgevitch et occupa un ministère dans les dernières années de son règne. Nommé plus tard sénateur, il fut chargé à diverses reprises, et notamment à l'avènement de Michel Obrenovitch, de missions importantes à Vienne, à Berlin, à Paris, à Saint-Pétersbourg, et fit partout apprécier son caractère et sa connaissance des choses diplomatiques. A son retour à Belgrade, en 1861, le prince Michel le nomma président du Sénat, et c'est en cette qualité qu'après la fin tragique du malheureux Obrenovitch il devint, en 1868, chef de la lieutenance princière qui gouverna la Serbie jusqu'à la proclamation par la skouptchina du jeune Milano Obrenovitch. Ministre plénipotentiaire à Londres en janvier 1879, il fut nommé le 27 novembre suivant représentant diplomatique de la Serbie à Paris.

MARINUS (Jean-Romuald), médecin belge, né à Tubize (Brabant) le 29 novembre 1800, se fit recevoir docteur à Bruxelles. Membre titulaire de l'Académie de médecine de Belgique, il en fut secrétaire adjoint. Il fut aussi correspondant ou associé de l'Institut historique de France et d'autres sociétés savantes. — Il est mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 8 septembre 1874.

M. Marinus a fondé le *Bulletin médical belge* et l'*Encyclographie des sciences médicales* (1834-1839); puis le *Journal de médecine de Bruxelles* (1843-1846). Il a publié entre autres mémoires : *Recherches sur le ténia* (1830, in-4); *Mémoires sur les moyens d'arrêter la propagation de la syphilis* (1836), couronné par le congrès médical; *Tableau analytique de l'art des accouchements* (1837, in-folio); *Hygiène du soldat* (1840); *De la Prostitution à Bruxelles* (1851, in-8); *De la Vaccine* (1859, in-8), etc., des *Discours* académiques et des articles insérés dans les journaux et recueils spéciaux.

MARIO (Joseph, marquis DE CANDIA, dit), chanteur italien, né à Turin en 1808, reçut, comme fils de famille, une excellente éducation musicale, et entra, en 1830, avec le grade d'officier, dans le régiment des chasseurs sardes, caserné à Gênes. Exilé, pour méfait de jeunesse, à Cagliari, il donna sa démission, qu'on n'accepta point, et se réfugia à Paris, où son admirable voix de ténor lui valut, dans les salons, des succès qui déterminèrent M. Duponchel à lui offrir, à l'Opéra, un premier engagement de 1500 francs par mois. Le marquis de Candia, qui avait des dettes, accepta, changea son nom en celui de *Mario*, et, après deux ans d'études au Conservatoire, sous la direction de MM. Ponchard et Bordogni, débuta, le 2 décembre 1838, dans *Robert le Diable*. Il réussit à souhait; mais, dès l'année suivante, il fut enlevé à l'Opéra par le Théâtre-Italien, où il devint l'émule de Rubini. M. Mario a fait partie de cette pléiade vraiment unique, où brillèrent à la fois Rubini, Tamburini, Lablache, Mmes Malibran, Persiani, Sontag et Grisi. Il resta le seul, avec cette dernière, qui poursuivit la carrière de l'art, et les liens de l'intimité la plus étroite réunirent ces deux débris d'une sorte d'époque héroïque. Plus tard, M. Mario épousa Mlle Giulia Grisi. Après avoir consolé notre Théâtre-Italien de la perte de Rubini, qui s'était fixé à Saint-Pétersbourg, il alla lui-même passer cinq années en Russie, de 1845 à 1850. Depuis cette époque, il chanta alternativement l'été à Londres et l'hiver à Paris, aux théâtres italiens, à raison de 15000 francs par mois. Il créa encore quelques rôles, notamment celui de Riccardo, dans *Un ballo in Maschera*, de Verdi. En 1862, il tenta de rentrer à l'Opéra, mais, ayant échoué, il retourna aux Italiens. A la fin de 1869, il tint encore ses principaux rôles à Saint-Pétersbourg. Le 19 juillet 1871, il donna à Londres sa représentation d'adieux, mais il reparut encore à Madrid en 1872 et fit, la même année, une dernière tournée aux Etats-Unis. Il fut nommé plus tard directeur des beaux-arts à Rome. En 1872, une souscription avait été ouverte en Angleterre pour réparer ses pertes de fortune, et la famille royale s'était inscrite pour 2000 livres (50 000 francs).

M. Mario a repris tout l'ancien répertoire : *Tancrède, le Barbier, la Gazza ladra, la Cenerentola, Mathilde de Sabran, Moïse*, etc., de Rossini; *le Pirate, la Somnambule, les Puritains, Norma, la Straniera*, de Bellini; *Lucie, la Favorite, Lucrèce Borgia, Anna Bolena, Poliuto* et *don Pasquale*, de Donizetti. Longtemps il a été préféré, dans le nouveau répertoire, à de plus jeunes ténors, et il a dû un retour de popularité aux opéras de Verdi : *i Lombardi, Ernani, Rigoletto, la Traviata* et *il Trovatore*. Le charme et la fraîcheur d'une voix qui savait être puissante au besoin, le goût de ses vocalises, l'excellence de sa méthode, ont fait la réputation européenne de Mario, et, malgré quelques défaillances, la soutinrent depuis. Comme acteur, il avait de l'aisance, de la verve, excellait dans le rôle d'Almaviva du *Barbier*, et portait bien celui de Don Juan, dans le chef-d'œuvre de Mozart.

MARION (Claude-Jules), archiviste français, né à Dijon le 29 janvier 1818, suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des chartes, et fut ensuite attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique. Il est membre de la commission des archives et fait partie de la Société des antiquaires de France. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Cl.-J. Marion : *Essai historique et archéologique sur l'église cathédrale de Notre-Dame de Laon* (1843); *Notes d'un voyage archéologique dans le sud-ouest de la France* (1852, in-8); des *Notes* et *Études* fournies à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Mémoires*

de la Société des antiquaires, au *Bulletin monumental*, etc.

MARION [DE FAVERGES] (Joseph-Édouard), homme politique français, député, est né à Grenoble le 17 décembre 1829. Fils d'un magistrat qui fut représentant en 1848, il étudia le droit, fut reçu avocat, et exerça les fonctions d'agent de change à Marseille, puis à Paris. En 1861, il se retira au château de Faverges, dans le canton de la Tour-du-Pin (Isère), et se livra à l'agriculture et spécialement à l'élevage. Membre du Conseil général pour le canton de Morestel, il se présenta aux élections générales de mai 1869, pour le Corps législatif, dans la 4ᵉ circonscription de l'Isère, comme candidat de l'opposition démocratique, et fut élu par 15405 voix sur 25529 votants. M. Marion fut un des premiers au mois de septembre suivant à s'associer à la protestation de son collègue, M. de Kératry, contre la durée déclarée inconstitutionnelle de la prorogation de la nouvelle Chambre. Lors de la vérification des pouvoirs, son élection fut une des cinq qui ne furent pas validées par la majorité (décembre 1869); mais il fut renvoyé à la Chambre par 17 909 voix, contre 5748 voix, partagées entre quatre concurrents (7 février 1870).

Après le 4 septembre 1870, M. Marion fut commissaire de la République dans l'Isère et commandant des mobilisés de ce département. Il se tint en dehors des affaires publiques pendant la durée de l'Assemblée nationale et se présenta aux élections du 20 février 1876 dans la 2ᵉ circonscription de l'arrondissement de la Tour-du-Pin. Élu par 8070 voix, contre 4580 obtenues par le candidat monarchiste, M. de Quinsonas, représentant sortant, il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut pour concurrent M. Baboin, ancien député officiel de l'Empire, et malgré la pression de l'administration il l'emporta par 9276 voix contre 3869.

MARLITT (Eugénie). Voy. JOHN (Eugénie).

MARKHAM (Clément-Robert), voyageur anglais, né à Stillingfleet près York le 20 juillet 1830, entra dans la marine royale à l'âge de quatorze ans et fit partie de l'expédition à la recherche de Franklin, sur le navire de guerre la *Résistance*, en 1850 et 1851. Il abandonna alors le service, visita le Pérou en 1852 et 1853, et introduisit dans les Indes la culture des quinquinas. Secrétaire privé du ministre des Indes en 1862, il fut nommé directeur du département géographique, accompagna en qualité de géographe l'expédition anglaise en Abyssinie et assista au siège de Magdala. En 1869, il fut nommé secrétaire du bureau des forêts des Indes. Membre de la Société royale de Londres, des Sociétés de géographie de Londres et de Paris, il a été fait commandeur de l'ordre du Bain en 1871.

On cite de lui : *les Traces de Franklin* (Franklin's foot-steps, Lond., 1853) ; *Cusco and Lima* (1856) ; *Voyage dans le Pérou et les Indes* (Travels in P. and I., 1862) ; *Grammaire et dictionnaire Quichua* (Grammar and dict. of the Quichua lang., 1863) ; *Histoire de l'expédition d'Abyssinie* (A hist. of the Abyss. expedition, 1869) ; *Vie du grand lord Fairfax* (Life of the great lord F., 1870) ; *Esquisse générale de l'histoire de Perse* (General sketch of the hist. of Persia, 1873) ; *les Abords d'une région inconnue* (the Threshold of the unknown Region, 1874), traduit en français ; *the Arctic navy list, or a Century of Arctic and Antarctic officers*, 1773-1873 (Londres, 1875), etc. ; puis des rapports et articles dans le *Journal de la Société de géographie* et dans le *Geographical Magazine*, dont il a été le rédacteur en chef. M. Markham a été le fondateur et est resté le directeur de *the Ocean's hight ways* (les grandes routes de l'Océan).

MARLOYE (Albert), opticien français, né à Paris vers 1795, a rendu de grands services à l'étude expérimentale de l'acoustique. Dans un mémoire en tête de son *Catalogue* d'instruments, il décrit avec soin la manière d'exécuter les expériences élémentaires d'acoustique, et fait connaître les moyens d'augmenter à la fois la finesse et la sensibilité de l'organe auditif, constituant ce qu'il appelle l'*éducation de l'oreille*. En 1849, il a été décoré de la Légion d'honneur. — M. Marloye est mort le 11 mars 1874.

MARMIER (Alfred-Étienne-Philippe-Ferdinand, duc DE), ancien député français, né le 1 mai 1805, appartient à une famille originaire de la Bourgogne. Fils d'un ancien colonel de la garde nationale de Paris, il fut d'abord maître des requêtes, puis conseiller d'État honoraire (1847); de 1845 à 1848, il siégea à la Chambre sur les bancs du centre, comme député de l'arrondissement de Jussey (Haute-Saône). Retiré de la vie politique lors de l'avénement de la République, il devint maître de forges à Seveux, puis membre du Conseil général pour le canton de Dampierre. En 1863, candidat de l'opposition dans la 3ᵉ circonscription de la Haute-Saône où il avait pour concurrent officiel M. Lélut, député sortant, il fut nommé député au Corps législatif par 11 241 voix sur 20 277 votants. En 1869, il échoua, au scrutin de ballottage, mais avec 10 387 voix, tandis que le candidat officiel élu, M. le baron de Gourgaud, en avait seulement 10394. L'élection de ce dernier n'ayant pas été validée par la Chambre, le duc de Marmier fut élu, le 17 janvier 1870, par 11318 voix, contre 8775 données à son adversaire. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu membre de l'Assemblée nationale par le département de la Haute-Saône et siégea sur les bancs du centre droit. M. le duc de Marmier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 6 mai 1838. — Il est mort le 9 août 1873.

MARMIER (Xavier), voyageur et littérateur français, membre de l'Institut, né à Pontarlier (Doubs) le 24 juin 1809, fit ses études en province, et écrivit ensuite dans un journal de Besançon. Possédé, très jeune encore, de la passion des voyages, il parcourut la Suisse et la Hollande, puis vint à Paris publier des *Esquisses poétiques* en 1830. Très versé dans les littératures allemande et scandinave, il eut, pendant deux ans, la rédaction en chef de la *Revue germanique*. En 1832, il visita l'Allemagne, et de 1835 à 1836 fit, aux frais du ministère de la marine, dans les pays du Nord, un voyage archéologique, à la suite duquel il fut décoré de la Légion d'honneur. M. Marmier a parcouru depuis la Russie (1842), l'Orient (1845), l'Algérie (1846) et l'Amérique (1849). En 1839, il fut chargé du cours de littérature étrangère à Rennes, mais il fut bientôt rappelé à Paris, en qualité de bibliothécaire au département de l'instruction publique (1840-1846). Depuis le 22 novembre 1846, il est devenu conservateur de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. Il a été élu, le 19 mai 1870, membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Pongerville. Après la mort de M. Thiers, M. Émile Ollivier ayant formellement refusé de retrancher un passage de son discours en réponse à celui de

successeur de cet homme d'État, l'Académie chargea M. Marmier, le 5 juin 1879, de prononcer l'éloge d'usage en qualité de chancelier. Aux élections législatives de 1876 et de 1877, il s'était porté sans succès, dans l'arrondissement de Pontarlier, comme candidat monarchiste et clérical. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 24 mai 1873.

M. X. Marmier a surtout publié une série d'ouvrages spéciaux sur l'Allemagne et sur le Nord : *Choix de paraboles de Krummacher* (Strasbourg, 1833, in-18); *Nouveau choix* (1837, in-18); *Études sur Goethe* (Strasbourg, 1835, in-8); *Langue et littérature islandaises* (1838, in-8); *Histoire de l'Islande depuis sa découverte jusqu'à nos jours* (1838, in-8); *Histoire de la littérature en Danemark et en Suède* (1839, in-8); *Lettres sur le Nord, Danemark, Suède, Laponie et Spitzberg* (1840, 2 vol. in-18); *Souvenirs de voyages et traditions populaires* (1841, in-18); *Chants populaires du Nord, traduits en français* (1842, in-12); *Lettres sur la Hollande* (1842); *Poésies d'un voyageur* (1844); *Relations des voyages de la commission scientifique du Nord* (1844, 2 vol. in-8); *Nouveaux souvenirs de voyages en Franche-Comté* (1845); *du Rhin au Nil* (1847, 2 vol.); *Lettres sur l'Algérie* (1847); *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne* (1848, 2 vol. in-12); *Lettres sur l'Amérique* (1852, 2 vol.); *Lettres sur l'Adriatique et le Monténégro* (1854, 2 vol.); *Un été au bord de la Baltique* (1856, in-18); *les Fiancés du Spitzberg* (1858, in-12), ouvrage couronné par l'Académie française; *Voyage pittoresque en Allemagne* (1858-59, 2 vol. in-8); *En Amérique et en Europe* (1859, in-12); *Gazida* (1860, 1 vol. in-12), roman auquel l'Académie française a décerné un prix de 2000 francs; *Histoires allemandes et scandinaves* (1860, in-18); *Voyage en Suisse* (1861, gr. in-8 illustré); *Hélène et Suzanne* (1862, in-18); *Voyages et littérature* (1862, in-18); *En Alsace, l'Avare et son trésor* (1863, in-18); *En chemin de fer*, nouvelles de l'Est et de l'Ouest (1864, in-18); *Histoire d'un pauvre musicien* (1866, in-18); *De l'Est à l'Ouest ; voyages et littérature* (1867, in-18); *Souvenirs d'un voyageur* (même année, in-18); *les Hasards de la vie*, contes et nouvelles (1868, in-18); *les Drames du cœur* (même année, in-18), etc.; puis des traductions nombreuses de l'allemand : le *Théâtre de Goethe* (1839); le *Théâtre de Schiller* (1841, 2 vol.); les *Contes fantastiques d'Hoffmann* (1843); *Sous les sapins* (1865, in-18), traductions de légendes allemandes ou de fantaisies poétiques; une réédition de *l'Allemagne*, de Mme de Staël (1839); enfin quelques petits livres de morale à l'usage de l'enfance, tels que *Pierre, ou les Suites de l'ignorance* (1833).

MARMOL (Joseph), écrivain et homme politique argentin, né à Buénos-Ayres le 4 décembre 1818, étudiait le droit dans sa ville natale lorsqu'il fut banni par le dictateur Rosas en 1838. Il voyagea dans toute l'Amérique du Sud, rentra dans son pays à la chute de Rosas, et devint membre de la Chambre. Il a été nommé directeur de la bibliothèque de Buénos-Ayres en 1871.

Comme écrivain, M. Marmol a publié des satires contre le dictateur, une épopée lyrique de longue haleine, *Cantos del Peregrino*, en dix chants (Montevideo, 1847 et suiv.); deux drames, *le Poète* et *le Croisé*; un roman historique, *Amalia* (1852), dont le sujet est encore, dans un cadre de fantaisie, la dictature de Rosas.

MARMONTEL (Antoine-François), pianiste français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) le 18 juillet 1816, fut élevé par son grand-père, A.-Fr. Marmontel, neveu et filleul de l'auteur des *Incas*. Il fit ses premières études musicales à Orléans et à Clermont, puis, sur les conseils du compositeur Onslow, son compatriote, il fut en 1827 présenté à Cherubini, et accueilli sur-le-champ au Conservatoire, dans les classes de Zimmermann et d'Amédée. Après quatre ans d'études et de succès (1828-32), il en sortit, dut se livrer à l'enseignement particulier et eut pour première élève la fille de M. Victor Hugo. Au milieu de privations et de luttes, il donna des concerts, écrivit des études de contrepoint et de fugue, qu'il mit sous le patronage de M. Halévy, et remporta de nouveaux prix au Conservatoire, où il fut nommé, en 1836, professeur adjoint de solfège. Titulaire de cette chaire en 1844, il fut chargé en 1847, après le départ de M. Henri Herz pour l'Amérique, de sa classe de piano, et remplaça l'année suivante Zimmermann. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

M. Marmontel a publié un grand nombre de romances, mélodies, morceaux de piano, nocturnes, valses, mazurkas, etc., qui attestent un rare talent d'harmoniste. Mais sa *Grande sonate*, ses trois cahiers d'*Études pour piano*, et quelques *Nocturnes*, sont les seules productions qui jouissent d'une certaine notoriété et qui aient ajouté quelque chose à la réputation de l'éminent professeur et de l'excellent artiste. Il a donné en outre un ouvrage didactique, classique et moderne, du piano, *Conseils d'un professeur*, etc. (1876, in-8).

MARMOTTAN (Pierre-Joseph-Henri), député français, né à Valenciennes le 30 août 1832, suivit les cours de médecine à Paris, et prit part aux essais de résistance contre le coup d'État du 2 décembre. Reçu docteur en médecine en 1857, il s'établit à Passy, mais abandonna la pratique médicale en 1866. Adjoint au maire du XVI[e] arrondissement pendant le siège de Paris, il fut élu membre de la Commune en mars 1871, mais n'accepta point ce mandat et ne parut pas à l'Hôtel de Ville. Il siégea au Conseil municipal de Paris, de 1871 à 1876, pour le quartier des Bassins, fut rapporteur des propositions sur l'instruction publique, la levée de l'État de siège, etc., et présida le conseil en 1875. Élu, le 20 février 1876, député du XVI[e] arrondissement de Paris, par 3899 voix, contre 2924, données à M. Dehaynin, il donna sa démission de conseiller, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 4269 voix contre M. Faye, candidat semi-officiel, qui n'en obtint que 2868.

Son frère, M. Jules Marmottan, né au même lieu en 1829, reçu avocat à Paris en 1852, se tourna vers les affaires industrielles et financières. Auteur de plusieurs brochures d'économie politique ou sociale comme : *Essai sur le caractère des caisses de secours dans les compagnies houillères; Projet du grand canal destiné à relier les bassins houillers du Nord à Paris*, etc., il a été décoré de la Légion d'honneur en 1873 et nommé trésorier général à Bordeaux en 1879.

MARQUIS (Donatien), homme politique français, né le 18 décembre 1789, à Chambly (Oise), d'une famille de négociants, fut admis, en 1809, à l'École polytechnique, et, en 1811, à l'École d'application de Metz. Il fit, dans l'artillerie, les dernières campagnes de l'Empire, ainsi que la guerre de 1823, en Espagne, et donna, en 1826, sa démission du grade de capitaine. Il se retira

alors à Chambly pour s'occuper d'agriculture, fit partie pendant plusieurs années du Conseil général de l'Oise, entra, en 1843, à la Chambre comme député de Beauvais, et fut réélu en 1846. Il prit place dans les rangs de l'opposition dynastique, et fut rapporteur de diverses commissions de finances et d'administration. Élu, en 1848, le second des représentants de son département, il prit une part active aux travaux de la Constituante, et vota ordinairement avec la droite. Non réélu à la Législative, il se retira dans sa ville natale dont il fut nommé maire et ne donna sa démission qu'en 1878.

MARQUIS (Pierre-Charles), peintre français, né à Tonnerre le 1er juin 1798, vint étudier à Paris sous Lethière, et débuta par un *portrait* au Salon de 1831. Il a exécuté un certain nombre de tableaux officiels. Nous citerons de cet artiste : *Charles VII* (1833); *Madeleine pénitente*, *Saint Antoine* (1834-1835); *la Destruction de l'ordre des Templiers* (1836); *les Croisés au saint-sépulcre*, *Saint Pierre et le boiteux*, *le Christ et la Samaritaine*, *le Christ au tombeau*, *les Obsèques de Guillaume le Conquérant*, *les Bohémiens à Paris*, *Jésus guérissant l'aveugle-né* (1837-1853); *Saint Louis et sa mère se rendant à Notre-Dame* (1857); *le Denier de la veuve* (1859); *le Supplice de Jeanne d'Arc* (1861); *le Martyre de saint Denis et de ses compagnons* (1863); *Jésus-Christ prédisant les ruines du temple de Jérusalem*, *Jésus-Christ à Jérusalem* (1866); *la Résurrection* (1864); *le Sacrifice d'Abraham* (1865); *Entrée de Lazare* (1868); *Jésus au milieu des docteurs* (1869), etc., et en outre *le Baptême du Christ*, *la Piscine miraculeuse*, *Jésus donnant les clefs à saint Pierre*, *Dieu donnant à Moïse les tables de la loi*, sujets qui ornent deux chapelles de Saint-Eustache (1866). M. Marquis a obtenu une 3e médaille en 1836, et deux rappels : l'un en 1859 et l'autre en 1863. — Il est mort à Paris, le 31 décembre 1874.

MARRAST (François), ancien représentant du peuple et député français, né à Bayonne (Basses-Pyrénées) en 1800, entra dans l'armée au commencement de la Restauration, puis donna bientôt sa démission d'officier, et partit pour l'Amérique du Sud, où il combattit contre les Espagnols. Dix ans après, il revint dans son pays pour se livrer tout entier à l'agriculture. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs des Landes comme républicain de l'école américaine, et fut nommé représentant du peuple par 33 000 voix. Souvent confondu avec son homonyme, A. Marrast, il vota ordinairement avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot. Réélu le sixième à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition des anciens partis contre la République. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé au Corps législatif par la circonscription de Mont-de-Marsan, qui le réélut en 1857. M. Fr. Marrast a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1865. — Il est mort dans le département des Landes, le 13 mai 1880.

MARSH (George-Perkins), philologue américain, né à Woodstock (Vermont) le 17 mars 1801, s'établit à Burlington en qualité d'homme de loi. En 1843, il fut élu représentant, et se maintint au Congrès jusqu'en 1849. Nommé, par le président Taylor, ministre des États-Unis à Constantinople, il y resta jusqu'en 1853. Le président Lincoln l'accrédita, en la même qualité, à Turin, en 1861, où il resta jusqu'en 1878. Pendant son séjour en Europe, il visita les pays scandinaves à plusieurs reprises.

Sa réputation littéraire repose principalement sur sa connaissance des langues de l'Europe et du Nord. Il a écrit sur ce sujet : *Grammaire abrégée des anciennes langues du Nord* (Compendious grammar of the old northern languages; Burlington, 1838), tirée ou traduite des travaux originaux de Rask; puis des articles sur la littérature islandaise, et divers *Discours* prononcés dans des réunions savantes sur le rôle et la supériorité des peuples de la race gothique, notamment : *les Goths dans la Nouvelle-Angleterre* (1836). On cite encore : *Origine et histoire de la langue anglaise* (Origin and History of the english language, 1862); *la Terre modifiée par l'action de l'homme* (the Earth as modified by human action, 1874).

MARSH (Anne CALDWELL, mistress), femme de lettres anglaise, née dans le Staffordshire, vers la fin du dernier siècle, reçut de son père, archiviste à Newcastle, une très bonne éducation, épousa un banquier et vint habiter dans le voisinage de Londres. Ce ne fut qu'en 1834 qu'elle débuta par les *Contes d'un vieillard* (Two old man's tales), publiés sous le voile de l'anonyme, et qui furent suivis des *Contes des bois et des champs* (Tales of the woods and fields; 1836) et de *Triomphes du jour* (Triumphs of time), recueils de nouvelles moins bien accueillis. L'auteur donna ensuite ses deux meilleurs romans : *Emilia Wyndham* (1846), très souvent réédités. En 1845 parurent en outre *la Réforme en France* (the Protestant reformation in France), et *le Père Darcy* (Father Darcy), épisode de la conspiration des poudres.

Dès lors mistress Marsh produisit, avec une rapidité dont on reconnaît la trace : *la Fille de l'amiral* (Admiral's daughter); *Norman Bridge* (1847), *Angela*, *Mordaunt Hall*, *Lettice Arnold*, *les Wilmingtons*, dont le principal caractère a inspiré *le Temps est un vengeur* (the Time a avenger); *Ravenscliffe*, *Castle Avon*, *Aubrey* et *l'Héritière d'Haughton* (Heiress of Haughton, 1855), etc. — Elle est morte le 5 octobre 1874.

MARSHALL (William-Calder), sculpteur anglais, né en 1813, à Édimbourg, vint à Londres, reçut les conseils de Chantrey et de Baily, et gagna, aux concours de l'Académie royale, la médaille d'or, qui lui permit d'aller passer deux années à Rome. Il a été admis à l'Académie en 1852. Voici la liste de ses œuvres principales : *la Cruche cassée* (1842); *Rébecca* (1843); *le Premier chuchotement de l'amour* (1845); *le Bonheur en repos* (1846), qui lui valut un prix de 12 500 fr. de l'Union des Arts, et dont on a fait des réductions en marbre de Paros; *Sabrina* (1847), espèce de naïade romantique; *l'Amour captif* (1848); *Zéphire et l'Aurore* (1849); *la Jeune Industrie* (1852); *Pandore* (1853); *la Concorde* (1856), groupe symbolique en plâtre, représentant l'alliance de la France et de l'Angleterre, *la Nymphe endormie* (1856). Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, les statues très connues des lords *Clarendon* et *Somers*, ainsi que celles de *Robert Peel*, pour la ville de Manchester, du célèbre *Jenner*, et des poètes *Cowper* et *Campbell* (1849). Il a donné à l'Exposition universelle de Paris, de 1878 : *Joueurs de tali* et *Seuvenir*, et fut un des commissaires de la Grande-Bretagne. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

MARSTON (Westland), poète et auteur dramatique anglais, né à Boston (comté de Lincoln)

le 30 janvier 1819, et fils d'un pasteur de l'Église dissidente, entra chez un de ses oncles qui avait à Londres un office d'avoué; mais il abandonna le droit pour la littérature. Depuis 1843, il a travaillé pour le théâtre et essayé de créer un genre national, tenant à la fois du classique et du romantique. Il a fait représenter plusieurs tragédies ou drames : *la Foi jurée, ou la Rivale d'elle-même* (Plighted Troth) : *la Fille du patricien* (the Patrician's daughter) ; *le Cœur et le Monde* (the Heart and the World), *Strathmore, Philippe de France* et *Anna Blake; le Portrait de l'épouse*; puis quelques comédies : *Donna Diana, le Favori de la Fortune, la Politique au village*, etc.

Peu de temps après l'apparition de *la Fille du patricien*, l'une de ses bonnes pièces, M. W. Marston fit paraître un poème, *Gerald*, suivi de poésies diverses. Il a également fourni à l'*Athenæum* anglais quelques pièces de vers d'un remarquable mouvement lyrique, entre autres, *la Promenade de la mort à Balaklava* (1855).

MARSTRAND (Guillaume-Nicolas), peintre danois, né le 24 décembre 1810, à Copenhague, étudia à l'Académie de cette ville, puis à Munich et à Rome. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur à l'Académie des beaux-arts, dont il est devenu directeur. M. Marstrand a peint les principales scènes des comédies de Holberg et de nombreuses fêtes populaires. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1855 : *Habitants de la Dalécarlie traversant le Sylvan pour se rendre à l'église*, et *Jeunes Romaines dans une guinguette*; puis à celle de 1867 : *Une Dame avec ses enfants*. — Il est mort à Copenhague, le 20 mars 1873.

MARTEL (Louis-Joseph), homme politique français, sénateur, ancien ministre, né à Saint-Omer, le 15 septembre 1813, fit ses études de droit, fut avocat, puis juge au tribunal de Saint-Omer. En 1849, il quitta ces fonctions, ayant été élu représentant du peuple à l'Assemblée législative par environ 78 000 voix, le dernier sur dix. Il siégea à la droite. En décembre 1851, il protesta contre le coup d'État, puis rentra au barreau de Saint-Omer.

Membre du Conseil général pour le canton d'Audruick depuis 1861, M. Martel fut élu, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 5ᵉ circonscription du Pas-de-Calais, contre le candidat officiel, M. Lesergeant de Monnecove, député sortant. Il obtint 13 [illegible] voix sur 25 962 votants. Il suivit, dans la Chambre, la direction politique de M. Thiers, et prit une part assez active aux discussions. Un de ses principaux actes fut de proposer un amendement tendant à substituer le régime judiciaire pour la presse au régime administratif. Il fut réélu, en mai 1869, comme candidat indépendant et sans compétiteur, par 21 948 voix sur 22 085 votants. Dans la courte session qui suivit, il signa la célèbre demande d'interpellation des 116 du tiers-parti libéral. Il fut élu trois fois secrétaire du Corps législatif.

Aux élections générales du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, M. Martel fut élu représentant du Pas-de-Calais, le premier sur quinze, par 147 867 voix, prit place au centre droit, fut nommé vice-président du conseil supérieur de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, et président de la commission des grâces. Bientôt il se rapprocha du centre gauche et appuya la politique de M. Thiers. Élu vice-président de l'Assemblée, dès la première constitution de son bureau, il fut maintenu, tous les ans, dans cette fonction et, après la démission de M. Grévy, opposé à plusieurs reprises par les gauches à M. Buffet, pour la présidence, mais toujours sans succès. Il adopta l'amendement Wallon, et repoussa la loi de 1875 sur l'enseignement supérieur. Lors des élections des 75 sénateurs inamovibles, porté sur la liste des gauches, il fut élu le deuxième au premier tour de scrutin, le 9 décembre 1875, par 343 voix sur 688 votans. A la première réunion de la Chambre haute, il en fut élu vice-président. Appelé au ministère de la justice et des cultes, le 13 décembre 1876, dans le cabinet Jules Simon, il flétrit avec une grande énergie l'œuvre des commissions mixtes. Renvoyé du ministère par l'acte du 16 mai 1877, il reprit sa place au centre gauche et vota, le 23 juin suivant, contre la dissolution de la Chambre des députés. Le renouvellement partiel du Sénat, du 5 janvier 1879, ayant amené une majorité républicaine dans la Chambre haute, M. Martel remplaça au fauteuil de président M. le duc d'Audiffret-Pasquier. En cette qualité, il présida le Congrès le 30 janvier 1879, lors de l'élection présidentielle de M. Grévy, et, le 18 juin, celui du retour des Chambres à Paris. A la fin de l'année 1879, l'état de sa santé le força d'abandonner ses fonctions et de se retirer dans le Midi. Il donna sa démission de président, d'abord refusée à l'unanimité par le Sénat, puis acceptée (25 mai 1880).

MARTENOT (Charles-Auguste), ingénieur et homme politique français, né à Ancy-le-Franc (Yonne) le 11 décembre 1827, fut élève externe de l'École des mines et entra dans l'industrie métallurgique, comme ingénieur des forges de Châtillon et de Commentry; bientôt il eut la direction des usines du Châtillonnais, qui prirent un grand développement. Candidat bonapartiste dans la Côte-d'Or en 1863, mais non officiel, il fut combattu par le ministère de Persigny et échoua avec une minorité honorable. En 1870, à la mort de son père, il alla prendre la direction des forges de Commentry, et devint maire après le 4 septembre 1870. Élu représentant à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, dans le département de l'Allier, par 51 831 voix, il prit place d'abord au centre droit, puis se fit inscrire au groupe de l'Appel au peuple. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur de l'Allier le 30 janvier 1876, le dernier sur trois, au second tour de scrutin, par 208 voix sur 386 électeurs, il se prononça pour la dissolution, le 23 juin 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Son frère, Auguste MARTENOT, né à Saint-Seine-sur-Vingeanne (Côte-d'Or), le 26 septembre 1817, ingénieur civil, administrateur des forges de Châtillon et de Commentry, maire d'Ancy-le-Franc, a été élu député, le 20 février 1876, pour l'arrondissement de Tonnerre, par 5865 voix, contre 5432 données au candidat républicain, M. Rathier. Il siégea à droite et fut un des 158 qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent le cabinet de Broglie. Candidat officiel, aux élections du 14 octobre suivant, il échoua, avec 5478 voix, contre le même concurrent, élu par 5628 suffrages. Il représente le canton d'Ancy-le-Franc au conseil général de l'Yonne.

MARTENSEN (Hans-Lassen), prédicateur et théologien danois, né le 19 août 1808, à Flensborg, fut élevé dans les idées de Hegel. Il passa, en 1832, l'examen ecclésiastique, et obtint une médaille d'or. La même année, il voyagea aux frais de l'État et visita tour à tour Berlin, Munich, Vienne et Paris, où il étudia particulièrement la philosophie du moyen âge. De retour

dans sa patrie en 1836, il prit le grade de licencié en théologie, avec une remarquable thèse, intitulée : *De Autonomia conscientiæ sui humanæ* (Copenhague, 1837, in-8), qui fut traduite en allemand. Chargé, l'année suivante, d'un cours de philosophie morale à l'université de Copenhague, il fut reçu, en 1840, docteur en théologie à Kiel, avec le diplôme d'honneur, et devint professeur suppléant. Ses leçons, qui attirèrent une foule d'auditeurs, furent publiées sous le titre de : *Plan d'un système de philosophie morale* (Grundrids til Moral philosophiens System; 1841). *Mester Eckart* (1840; 2e édit., 1857, in-8), étude sur le mysticisme au moyen âge, et *le Baptême chrétien* (den christelige Daab, 1843), n'eurent pas moins de succès. En 1843, M. Martensen est devenu évêque de Seeland. Il a été nommé membre de l'Académie des sciences de Danemark (1841).

En 1845, M. Martensen fut nommé prédicateur de la cour et n'interrompit ni ses leçons ni ses écrits. Ses *Sermons* (Prædikener), dont un premier recueil parut en 1847, et un quatrième en 1857, furent très remarqués pour l'élévation des pensées et du style. Dans l'intervalle parut son œuvre principale: *la Dogmatique chrétienne* (den chistelige Dogmatik; Copenhague, 1849, 1re et 2e édit.).

MARTHA (Benjamin-Constant), professeur et littérateur français, membre de l'Institut, né à Strasbourg le 4 juin 1820, ancien élève de l'École normale, de 1840 à 1843, fut reçu docteur ès lettres à la Faculté de Paris en 1854, il devint la même année professeur de littérature ancienne à la faculté de Douai, puis fut suppléant au collège de France de Sainte-Beuve en 1857; en 1868 il passa comme professeur suppléant de poésie latine à la Sorbonne et fut appelé comme titulaire à la chaire d'éloquence latine, en remplacement de M. Berger (5 décembre 1869). Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale), le 1er juin 1872, en remplacement d'Aug. Cochin. M. Martha a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *les Moralistes sous l'Empire romain*, philosophes et poètes (1854, in-8; 2e édit., 1866, in-18), ouvrage dans lequel il a refondu ses deux thèses de doctorat (*De la Morale pratique dans les lettres de Sénèque* et *Dionis philosophantis effigies*), et *le Poème de Lucrèce*, morale, religion, science (1869, in-8; 2e édit., 1873, in-18) : ces deux ouvrages ont été couronnés par l'Académie française.

MARTIGNY (l'abbé Joseph-Alexandre), archéologue français, né à Sauverny (Ain) en 1808, fut ordonné prêtre en 1832 et chargé comme desservant d'une église de village situé auprès de Belley. Curé archiprêtre de Bazé-le-Châtel en 1849, il devint plus tard chanoine titulaire de la cathédrale de Belley, correspondant de la Société des antiquaires de France et membre d'un grand nombre de sociétés savantes; il a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

Auteur d'un grand nombre d'articles et de dissertations insérés dans les revues spéciales, l'abbé Martigny doit surtout sa notoriété à la publication d'un *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* (1865, in-8, 270 grav.; 2e édit. 1877, 675 gr.), que son importance fit distraire du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de MM. Daremberg et Saglio dont il devait primitivement faire partie.

MARTIMPREY (Edmond-Charles, comte DE), général français, ancien sénateur, né à Meaux le 16 juin 1808, fut élève de Saint-Cyr, entra dans l'état-major, devint capitaine en 1835, et servit en Algérie. Lieutenant-colonel à la révolution de Février, il fut employé à Paris dans l'insurrection de juin 1848, et nommé colonel le 10 juillet suivant. Général de brigade en 1852, général de division le 11 juin 1855, il fut, dans la guerre de Crimée, chef d'état-major de l'armée, puis commanda la division d'Oran. Il a été chef d'état-major général de l'armée d'Italie en 1859, puis nommé au commandement supérieur des forces de terre et de mer en Algérie, dont il devint sous-gouverneur, puis gouverneur, par intérim, à la mort du maréchal Pélissier.

Lors des mouvements insurrectionnels des Arabes en 1864, le général de Martimprey contribua personnellement à les réprimer et opéra la réduction complète des Flittas, qui laissèrent 4000 prisonniers entre ses mains. Il fut nommé sénateur par décret du 1er septembre 1864 et gouverneur des Invalides, le 27 avril 1870. En 1871 il avait fait partie du conseil d'enquête relatif aux capitulations de Metz et de Strasbourg. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 25 juillet 1859, et grand-croix le 30 décembre 1863.

MARTIMPREY (Ange-Auguste DE), général français, parent du précédent, né en 1809, était colonel du 43e de ligne lorsqu'il présida, à la suite des événements de décembre 1851, le conseil de guerre chargé de juger les insurgés de Clamecy. Général de brigade depuis août 1854, il commanda une brigade en Italie et fut promu général de division le 23 juillet 1859. Officier de la Légion d'honneur depuis septembre 1846, il a été promu commandeur le 8 août 1859, et grand officier le 9 juillet 1862. — Il est mort à Paris le 14 février 1875.

MARTIN (Bon-Louis-Henri), historien français, membre de l'Institut, sénateur, né le 20 février 1810, à Saint-Quentin (Aisne), où son père, originaire de cette même ville, était juge au tribunal civil, eut de bonne heure sous la main une partie d'une belle bibliothèque laissée par son aïeul maternel, grand amateur de livres, et fut [illegible] par le goût de la lecture aux études [illegible]. Élevé par son père, il suivit, comme externe, les cours du collège de Saint-Quentin, puis fut destiné au notariat. Mais, en 1830, il se jeta dans la carrière des lettres, où il débuta par des romans. Après *Wolfthurm* (1830, in-12), publié avec son ami et compatriote Félix Davin, sous les pseudonymes de *Félix* et *Irner*, il écrivit une suite de romans historiques, dont l'époque de la France était le sujet : *la Vieille fronde* (1832, in-8), *Minuit et midi* (1832, in-8), réimprimé dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, sous le titre [illegible]; *Tancrède de Rohan* (1855, in-18); *le Libelliste* [1651-1652] (1833, 2 vol. in-8).

Les relations de M. Henri Martin avec M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) l'amenèrent à aborder plus directement l'histoire. Ils conçurent ensemble une *Histoire de France par les principaux historiens*, dont M. Mame se fit l'éditeur (Paris, 1833 et suiv.), publication qui ne devait être, d'après le plan primitif, qu'une série d'extraits des principales histoires et chroniques, reliés par des transitions et des compléments, et confiée à plusieurs collaborateurs, qui, M. Paul Lacroix le premier, l'abandonnèrent. Après l'avoir continuée seul, M. Henri Martin essaya d'y substituer une œuvre personnelle; il donna, avec le concours plus ou moins direct du bibliophile Jacob et de sa précieuse bibliothèque, la première édition de son *Histoire de France*, qui devint l'œuvre capitale de toute sa vie (Paris, 1833-36, 15 vol. in-8). Le premier volume avait d'abord paru [illegible]

format in-18, et le nom de l'auteur n'était porté sur le titre qu'à partir du dixième volume. Ils publièrent ensemble, aussitôt après, *l'Histoire de la ville de Soissons* (1837, 2 vol. in-8), dans laquelle le premier volume et le dernier chapitre du second appartiennent à M. H. Martin.

La première édition de *l'Histoire de France* était à peine terminée que l'infatigable auteur se mit à la reprendre en sous-œuvre, avec des matériaux plus abondants et sur un plan plus vaste. Cette refonte et la réimpression durèrent dix-sept ans (1837-1854, 19 vol. in-8). Les volumes de cette troisième édition (car la première avait eu un second tirage, sans revision par l'auteur) se succédèrent à des intervalles inégaux, et plusieurs furent l'objet des plus flatteuses distinctions. Les tomes X et XI (*Guerres de religion*) obtinrent, en 1844, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le premier prix Gobert. En 1851, l'Académie française, qui maintenait depuis tant d'années son premier prix Gobert à l'illustre Augustin Thierry, décerna aux tomes XIV-XVI (*Siècle de Louis XIV*) le second prix, qu'elle leur accorda encore les années suivantes jusqu'à ce que la mort d'Aug. Thierry permit, en 1856, de leur décerner le premier. Dès cette époque, M. H. Martin avait préparé les éléments d'une quatrième édition, qui fût au niveau des découvertes récentes sur les antiquités celtiques, et des connaissances plus approfondies acquises sur le moyen âge, sur la Renaissance et la Réforme. Toutes les parties relatives à l'histoire et à la religion des Gaulois, aux origines de la poésie et de la langue, aux événements du moyen âge et aux institutions féodales et au XVI^e siècle, furent remaniées et formèrent un ouvrage nouveau et complet (1855-1860, 16 vol. in-8). En juillet 1869, l'Institut décerna à ce grand ouvrage le prix biennal de 20 000 francs.

La révolution du 4 septembre 1870 fit entrer M. H. Martin dans la vie politique; maire du XVI^e arrondissement de Paris, pendant le siége, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale, le quatrième sur onze, par 63 597 voix, et représentant de la Seine, le douzième sur quarante-trois, par 139 420 voix sur 328 970 votants; il opta pour le département de l'Aisne. Après l'insurrection du 18 mars, il s'associa à la tentative de résistance centralisée à la mairie du II^e arrondissement. Il combattit à plusieurs reprises, dans le *Siècle*, les idées fédéralistes, et dès le 22 mai 1871, jour de l'entrée des troupes de Versailles dans la capitale, il reprit possession de sa mairie, où fut installé provisoirement le siége de la Préfecture de la Seine.

A l'Assemblée nationale, M. H. Martin s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine, dont il fut le président et dont il rédigea plusieurs manifestes. On remarqua également ses lettres dans le *Siècle* et dans les journaux de l'Aisne, comme de véritables consultations politiques sur la situation ou l'événement du moment. Élu sénateur, dans le département de l'Aisne, le 30 janvier 1876, le premier sur trois, par 717 voix, sur 926 électeurs, il suivit la même ligne politique, et refusa la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le cabinet de Broglie (23 juin 1877). En février 1879, il soutint au Sénat la proposition de son collègue, M. Charton, d'élever à Versailles un monument commémoratif à l'endroit où se tinrent les séances de l'Assemblée constituante de 1789, et prononça un discours patriotique pour repousser l'amendement de M. de Gavardie, qui voulait associer à ce souvenir le nom de Louis XVI.

M. H. Martin a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 29 juillet 1871, en remplacement de Pierre Clément, et membre de l'Académie française, le 13 juin 1878, en remplacement de M. Thiers. Sa réception, fixée au 2 juin 1879, fut marquée par un incident qui souleva une vive polémique dans la presse, comme au sein de l'Académie. Par suite du refus de M. Émile Ollivier de retoucher quelques passages de sa réponse au récipiendaire et après une vive discussion en séance, la réception de M. H. Martin pouvait être indéfiniment ajournée, lorsque, sur la proposition de M. Mézières, l'Académie, usant de son droit, chargea M. Marmier du discours de réponse, au lieu et place de M. Ollivier. Cette réception, si longtemps attendue, eut enfin lieu le 13 novembre 1879. M. Henri Martin, membre de la commission des monuments historiques, de nombreuses sociétés savantes ou philanthropiques, est président de celle de l'*Orphelinat de la Seine*, qui obtint un diplôme de mérite à l'Exposition universelle de Vienne. Conseiller général de l'Aisne pour Saint-Quentin, il en a été élu vice-président.

En 1848, M. Carnot, ministre provisoire de l'instruction publique, avait chargé M. H. Martin du cours d'histoire moderne, à la Sorbonne. Le professeur prit pour sujet *la Politique extérieure de la Révolution;* ses leçons, interrompues par les événements, n'allèrent pas au delà du premier semestre. L'auteur de *l'Histoire de France* a résumé, sous ce titre : *De la France, de son génie et de ses destinées* (1847, in-12), les idées philosophiques qui ressortent à ses yeux de toute l'histoire de notre pays. Il a encore publié un certain nombre d'articles et de nouvelles historiques dans divers journaux et recueils : *l'Artiste, le Siècle, le Monde* de Lamennais, *le National, la Revue indépendante, la Liberté de penser, la Revue de Paris, l'Encyclopédie nouvelle*, etc. Citons aussi : *Jeanne d'Arc* (1856, in-18; 2^e édit., 1872); *Daniel Manin*, précédé de l'élégie de M. Legouvé sur Manin (1859, in-8); *l'Unité italienne et la France* (1861, in-8); *Jean Reynaud* (1863, in-8); *Pologne et Moscovie* (1863, in-8); *Vercingétorix*, drame héroïque (1865, in-18); *la Russie et l'Europe*, importante étude sur les destinées de ce pays (1866, in-8); *Dieu dans l'histoire* (1867, in-8), traduction de l'allemand, de C. J. Bunsen, avec Dietz. En 1867, il a commencé la publication d'une *Histoire de France populaire*, illustrée, in-4, dont deux volumes parurent avant la guerre; reprise depuis, elle formera six volumes. Citons enfin : *Études d'archéologie celtique* (1871, in-8); *les Napoléons et les frontières de France* (1874, in-18).

MARTIN (Thomas-Henri), philosophe français, membre de l'Institut, né le 4 février 1813, à Bellesme (Orne), fut admis, en 1831, à l'École normale, et professa la philosophie dans divers colléges. Docteur ès lettres en 1836, il devint professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Rennes dont il fut plus tard nommé doyen. Correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1850, il a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 7 juillet 1871. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

M. H. Martin a publié divers ouvrages qui témoignent d'une érudition étendue et variée, spécialement mise au service de l'orthodoxie; nous citerons entre autres : *Études sur le Timée de Platon* (1841, 2 vol. in-8), précédées du texte grec avec la traduction; *Theonis Smyrnæi Platonici liber de astronomia* (1849, in-8); *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849, 2 vol. in-8) ouvrage considérable dont il n'a encore donné que l'introduction; *la Vie future* (1855, in-12; 3^e édit., 1870), apologie de la doctrine chré-

tienne sur l'autre vie; *Examen d'un problème de théodicée* (1859, in-8), lu à l'Institut; *les Superstitions dangereuses pour la science*, etc. (1863, in-8); *la Foudre, l'électricité et le magnétisme chez les anciens* (1866, in-18); *Galilée; les Droits de la science et la méthode des sciences physiques* (1868, in-18), ouvrage honoré d'un prix Montyon en 1869; *Newton défendu contre un faussaire anglais* (même année, in-18), *les Sciences et la philosophie* (1869, in-18); *le Mal social et ses remèdes prétendus* (1872, in-8); *la Prométhéide* (1875, in-4), étude sur la pensée de cette trilogie d'Eschyle, ainsi que de nombreux mémoires scientifiques dans la *Revue archéologique*.

MARTIN (l'abbé Chaffrey), écrivain ecclésiastique français, né à Abries (Hautes-Alpes) en 1813, fit de brillantes études au petit séminaire d'Embrun, où, après avoir été ordonné prêtre en 1839, il fut nommé professeur de rhétorique. Livré à l'étude et à l'exercice de l'éloquence de la chaire, il conçut l'idée d'une « Nouvelle méthode dans la composition des ouvrages destinés à faciliter la prédication », et consacra sa vie à la réaliser. Il en fit la première application dans le *Panorama des prédications* (1851-1855, 3 vol. in-4; 1863, 8e edit.), ouvrage spécialement approuvé par l'épiscopat et le pape Pie IX.

M. l'abbé Martin a entrepris depuis *la Bibliothèque des prédicateurs*, qui contient, sous des titres particuliers, les ouvrages suivants : *Panorama des prédicateurs* (1851-1855, 3 vol. in-4; nouv. édit., 1867-1868, 4 vol. in-4); *Théologie morale en tableaux* (1857, gr. in-8); *Répertoire de la doctrine chrétienne* (1857, 2e édit.; 1859-1863, 3 vol. gr. in-8); *Portraits littéraires des plus célèbres prédicateurs contemporains* (1858, in-12); *Mois de Marie des prédicateurs* (1858, 2 vol. in-8); *Sermons nouveaux sur les mystères de N.-S. J.-C.* (1860, 2 vol. in-8); *Vies des Saints, à l'usage des prédicateurs* (1861-1868, 4 vol. in-8); etc. Il fonda en 1857 un journal de la prédication. Chanoine honoraire de plusieurs chapitres, il fut nommé vicaire de la cathédrale de Gap, aumônier et professeur de philosophie au collège de la même ville. — Il est mort à Paris le 28 mars 1872.

MARTIN (Louis-Auguste), littérateur français, sténographe, né à Paris le 25 avril 1811, fut attaché, comme sténographe, au Collège de France, et à la Sorbonne, puis à la Chambre des députés, et de nos diverses assemblées législatives. — Il est mort à Paris le 6 avril 1875.

Il est auteur d'un assez grand nombre d'écrits, dont plusieurs ont été mis à l'index à Rome, et dont l'un, *les Vrais et faux catholiques* (in-8), lui valut, en 1858, des poursuites judiciaires, et une condamnation à six mois d'emprisonnement et 3000 francs d'amende, pour attaque contre la liberté des cultes et le respect dû aux lois. Ses autres livres sont : *le Livre du cœur* (in-18); *Esprit moral du XIXe siècle* (in-18); *Histoire de la Morale* [illegible] (in-8); *la Gaule* [illegible]

MARTIN (Nicolas) [illegible]

en 1838, pour venir à Paris, où il devint chef de bureau à la direction centrale. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1865. — Il est mort en août 1877.

Ses premiers essais poétiques ont été réunis sous le titre : *les Harmonies de la famille* (Lille, 1837, in-8). Il donna ensuite *Ariel* (Paris, 1841, in-8), sonnets et chansons; *Louise* (1842, in-8), poème; *les Cordes graves* (Lille, 1845, in-18); puis *les Poëtes contemporains de l'Allemagne*, (1845, in-8; 2e série, 1860, in-18); *Contes de la famille*, des frères Grimm (1846-1847, 2 vol. in-8); *Une Gerbe* (1849, in-16); *l'Écrin d'Ariel* (1853, in-18); *la Guerre* (1854, in-18); *le Presbytère* (1856, in-18; 3e édition, 1859), épopée domestique; *Mariska, Légende magyare* (1861, in-18, in-32 et in-48); *Gazette en vers, Julien l'Apostat, poésies nouvelles* (1863, in-8); *Contes allemands* (1866, in-18), etc.

MARTIN (Anna-Marie-Joséphine Bo[illegible] dame), femme de lettres française, née à Genève en 1825, de parents français, fut mariée dès l'âge de seize ans, et devint bientôt veuve. Sans fortune, elle songea à tirer parti de l'éducation qu'elle avait reçue et se mit à écrire pour élever ses deux enfants. Elle débuta par deux nouvelles insérées, l'une dans *la France* (1845), l'autre dans *la Réforme* (1846), collabora ensuite au *Journal des Enfants*, et écrivit *les Mystères du jeune âge* (1846), qui eurent du succès. Après 1848, cette dame quitta le nom d'Anna Martin pour prendre le pseudonyme d'Anna Prévost, sous lequel elle a publié de petits livres de morale et plusieurs nouvelles, entre autres *le Médecin du cœur* [illegible]

MARTIN (Alexandre), dit MARTIN DE PROVINS, industriel et inventeur français, né à [illegible] (Seine-et-Marne) en 1813, d'une famille originaire d'Auvergne, reçut quelques notions de musique, fut d'abord clerc chez un notaire, puis organiste dans une petite paroisse des environs de Provins, et consacra quelques années à l'étude et à la pratique de la serrurerie. Établi depuis 1849 à Provins, il prit successivement, en 1844 et 1845, deux brevets relatifs au système de percussion des orgues, et dont l'exploitation fut cédée par lui à la maison Alexandre, avec laquelle il forma une association qui, [illegible] moins tacite, jusqu'en juillet 1865 [illegible] alors ses droits, dont la revendication donna lieu à divers procès.

M. Martin (de Provins) a figuré [illegible] même sous l'Empire [illegible] dre, aux Expositions [illegible] de 1849, et de Paris [illegible] dres et [illegible] médaille de [illegible] dernier [illegible] neur [illegible]

de M. Guizot (1836, in-8) : *Examen de la vie politique de Louis XVIII* (1839, in-8), en tête d'un manuscrit inédit de ce prince; *Origines et fondements de la liberté, de l'égalité et de la fraternité parmi les hommes, ou Histoire de la charité* (1848, in-8); *Travaux du comité d'extinction de la mendicité à la première Assemblée constituante* (1849); *Dictionnaire d'économie charitable* (1856, in-8); divers *Appels* aux Chambres, une *Correspondance* dans l'*Indépendance belge*, etc.

MARTIN-FEUILLÉE (Félix), homme politique français, député, né à Rennes le 25 novembre 1830, étudia le droit à la faculté de sa ville natale, et fut reçu docteur le 31 juillet 1854, avec une thèse : *de l'Action paulienne*, et devint un des membres les plus distingués du barreau de Rennes. Au moment de la guerre, il s'engagea dans les mobiles d'Ille-et-Vilaine, prit part à la défense de Paris, se distingua au combat de la Maison-Blanche et fut plus tard décoré de la Légion d'honneur. Aux élections du 8 février 1871, il obtint, sans être élu, 21 264 voix. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua avec la liste républicaine et fut élu député, le 20 février suivant, dans la 2e circonscription de Rennes, sans concurrent. Il obtint 10 771 voix, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, dont il ne tarda pas à devenir un membre des plus actifs. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8218 voix, contre 6505 obtenues par M. de Fré, ancien député, candidat officiel et bonapartiste. M. Martin-Feuillée fut appelé au poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur le 4 mars 1879 et passa le 29 décembre suivant avec les mêmes fonctions au ministère de la justice. Membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine, pour le canton de Châteaugiron, il en devint le président.

MARTIN-PASCHOUD (Joseph-Étienne), pasteur protestant, né à Nîmes le 14 octobre 1802, fit ses études théologiques à Montauban et surtout à Genève, prit ses grades et reçut la consécration à Strasbourg. Nommé pasteur à Cuneray (Seine-et-Oise) en 1827, il passa l'année suivante à Lyon, et il devint président du Consistoire. Il vint à Paris en 1836 et fut dès cette époque membre du Consistoire réformé. Dans cette situation il eut à soutenir de longues luttes contre M. Guizot et fut même destitué, sans la sanction du gouvernement. — M. Martin-Paschoud est mort aux Loges, près Versailles, le 25 mai 1873.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages, la plupart relatifs aux doctrines de l'Église réformée. Nous citerons : *Qu'est-ce qu'un protestant?* (1836); *Lettre à M. A. de Gasparin sur le méthodisme* (1841); *la Mort du duc d'Orléans*, stances (1842); *Discours sur la Rédemption* (1846); *Liberté, Vérité, Charité, Prédication chrétienne* (1864, in-8), etc. Il a été le principal rédacteur du *Disciple de Jésus-Christ* (1839 et années suiv.), et l'actif collaborateur de la *Revue de théologie* de Strasbourg, de la *Revue du protestantisme libéral*, etc.

MARTIN-SAINT-ANGE (Gaspard-Joseph), médecin français, né le 29 janvier 1803, à Nice (Piémont), fut reçu docteur à Paris en 1829. Il a cultivé avec le même zèle les sciences naturelles et la médecine et publié un assez grand nombre de travaux. Il est, depuis le 30 avril 1847, officier de la Légion d'honneur.

Nous citerons de M. Martin-Saint-Ange : *Recherches anatomiques et physiologiques sur les membranes du cerveau* (1829, in-4); *Circulation du sang chez l'homme et les animaux* (1832; 2e édit., 1837), travail qui a remporté, en 1830, le prix des sciences physiques et, en 1832, celui de physiologie expérimentale; *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (1834-1840, 3 part. in-8), avec M. Guérin; *Recherches sur la métamorphose des batraciens* (1831), qui lui ont valu une mention honorable à l'Académie des sciences; *De l'Organisation des cirrhipèdes* (1835, in-4); *Histoire de la génération de l'homme* (1837, in-4), avec M. Grimaud de Caux; *Recherches de physiologie expérimentale sur les phénomènes de l'évolution embryonnaire des oiseaux et des batraciens* (1850, in-4, 18 planches); *Mémoire sur les organes de la reproduction dans la série des vertébrés* (1847, in-4), couronné, comme le précédent, par l'Académie des sciences. Il a fourni des articles aux *Annales des sciences naturelles*, à la *Revue médicale*, au *Bulletin* de la Société anatomique, etc.

MARTINEAU (miss Henriette), femme de lettres anglaise, née le 12 juin 1802, à Norwich (comté de Norfolk), descend de parents d'origine française, émigrés lors de la révocation de l'édit de Nantes, et qui dirigeaient dans sa ville natale une manufacture de tissus. Sa santé extrêmement délicate, la surdité dont elle fut atteinte dès l'enfance, tournèrent son attention vers l'étude, et, à dix-huit ans, elle dut songer à tirer parti de la solide instruction qu'elle avait acquise par suite des malheurs qui réduisirent sa nombreuse famille à un état voisin de la misère. Elle dut une vie indépendante à ses premiers travaux : *Exercices de dévotion à l'usage des jeunes personnes* (Devotional exercises; 1823); *Exhortations, hymnes et prières, le Jour de Noël* (Christmas day; 1824); *l'Ami* (the Friend; 1825); *Traditions de Palestine* (Traditions of Palestine; 1830), traduites, en 1838, par Mme Amable Tastu; *Cinq années de jeunesse; la Foi de l'Église universelle* (the Essential faith of universal Church; 1831), etc.

A cette époque, un libraire lui ayant demandé un petit ouvrage dans le genre narratif, miss Martineau prit pour thème l'ignorance du peuple de Manchester, qui venait de briser des machines, et donna le conte de *la Révolte* (the Rioters; 1826), qui fut suivi d'un autre sur les salaires, *le Renvoi des ouvriers* (the Turnout, 1827), et de brochures intitulées : *Théorie et application* (Principle and practice); *Myra Campbell* et *Ma servante Rachel*, où elle aborda les problèmes d'économie politique. Initiée à cette science, elle conçut l'idée d'en développer les principes sous forme d'entretiens et de narrations.

Ce plan, condamné par la Société des connaissances utiles, fut mis à exécution aux frais de miss Martineau, sous le titre d'*Éclaircissements de l'économie politique* (Illustrations of political economy; 1832), publication qui obtint une vogue immense et fut traduite en français (1833-1841, 8 vol. in-8). Dans les éditions postérieures, on y a ajouté les *Contes sur l'impôt* (Illustrations of taxation), et sur *la Loi des pauvres* (Poor law and paupers), qui datent de la même époque. Ses contes les plus jolis sont : *la Colonie isolée, l'Irlande, la Mer enchantée, la Voisine Marshall* et *la Coalition des ouvriers*.

En 1835, miss Martineau visita les États-Unis, et rapporta de cette excursion deux ouvrages remarquables : *De la Société américaine* (Society in America; 1837, 2 vol. in-8) et *Souvenirs d'Occident* (Retrospect of a western Travel; 1838, 2 vol.), traduits l'un et l'autre en français. Après avoir inséré dans un des recueils de l'éditeur Ch. Knight d'excellentes pages sur *le Talent d'observer*

(How to observe), elle essaya du roman d'imagination : *Deerbrook* (1839), et du roman historique, *l'Heure et l'homme* (the Hour and the man, 1841), dont le héros est le nègre Toussaint-Louverture. Elle revint alors à ces cadres plus restreints où elle met en lumière un principe ou une règle de morale, et publia pour la jeunesse une série de contes réunis sous le titre du *Compagnon du plaisir* (the Play-fellow).

Cependant le travail avait altéré sa santé. Au début de sa maladie (1839), lord Melbourne, chef du ministère, lui fit renouveler l'offre, déjà faite par lord Grey en 1832, d'une pension annuelle de 150 livres (3750 francs). Elle répondit une seconde fois qu'elle ne pouvait bénéficier d'un système d'impôts qu'elle avait blâmé dans ses écrits. Abandonnée en 1843 par les médecins, elle crut devoir son rétablissement complet au magnétisme, ainsi qu'elle l'a raconté elle-même dans l'*Athenæum*. Reprenant avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux, elle donna successivement : *la Vie d'une malade* (Life in a sick-room, 1844), qui retrace ses impressions personnelles; *le Braconnage et la Chasse* (Forest and game laws tales; 1845, 3 vol.), suite de tableaux familiers où elle oppose, sur cette matière, les temps modernes aux temps anciens : *la Vague et le Rocher* (1846); *l'Orient d'autrefois et d'aujourd'hui* (Eastern life past and present, 1848), récit d'un voyage qu'elle y fit en 1846, en compagnie de son frère, le rév. J. Martineau, et de quelques amis intimes.

Plus tard miss Martineau fit paraître une traduction abrégée de la *Philosophie positive* d'Auguste Comte, qui n'eut pas de succès, et une *Histoire d'Angleterre durant la paix de trente ans* (History of England during the thirty years peace, 1850), que l'on dit être fort impartiale. En 1851, elle publia *De la Condition sociale et du développement de l'homme* (Letters on the laws of man's social nature and development). Citons encore un *Guide aux lacs anglais* (Complete Guide to the english lakes; 1855, in-4, grav.), et un recueil d'articles de journaux, sous ce titre : *Santé, économie, travail* (Health, husbandry and handkraft, 1861). — Elle est morte à Londres le 27 juin 1876.

MARTINET (Louis), médecin français, né à Paris en 1795, et reçu docteur dans cette ville en mai 1818, a été successivement chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, agrégé libre de la Faculté de Strasbourg et médecin du prince Francisco Borghèse, qu'il accompagna plusieurs fois en Toscane. Fixé à Paris, il s'occupa de la pratique de la médecine et de la littérature médicale. Il a été décoré en janvier 1833. — Il est mort à Vannes le 1er mars 1875.

Nous citerons de lui : *Manuel de clinique médicale* (1824, 3e édit. 1837); *Du Traitement de la sciatique par la térébenthine* (1829); *Traité élémentaire de thérapeutique médicale* (1836); *Soupons la France pour sauver le genre humain* (1850); des *Mémoires*, *Comptes rendus*, etc.

MARTINET (Achille-Louis), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris [illegible] 1806, étudia [illegible]

et *Marie au désert* (1850), de Paul Delaroche; le *portrait de M. Viardot*, d'après Ary Scheffer (1849); *les Derniers moments du comte d'Egmont*, d'après M. Gallait (1852); *la Femme adultère*, de M. Signol; *le Tintoret au lit de sa fille*, d'après M. L. Cogniet, admis à l'Exposition universelle de 1855; *les Comtes de Horn et d'Egmont*, d'après M. Gallait (1857); *Portrait équestre de Napoléon III*, d'après Horace Vernet (1861); *la Nativité de la Vierge*, d'après Murillo (1865); ces deux dernières gravures ont reparu à l'Exposition universelle de 1867, avec le *Portrait de M. Deriock*; *Saint Louis de Gonzague visitant les pestiférés à Rome*, d'après M. Bezard, *Portrait de M. Charles Robin* (1868); *le Martyre de sainte Juliette et de saint Cyré*, d'après Heim (1873); *Saint Paul prêchant à Éphèse*, d'après Lesueur (1874); *le Christ jardinier*, d'après Lesueur (1876), etc.

Les excursions de M. Martinet en dehors de la gravure se bornent à quelques portraits à l'aquarelle exposés en 1835. Il a obtenu une 2e médaille en 1835, une 1re en 1843, une 2e en 1855, et la croix de l'ordre de Léopold à Bruxelles, en [illegible]. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846, il a été fait officier le 29 juin 1867. Il fut admis à l'Institut en 1857, comme successeur de baron Desnoyers. — Il est mort à Paris le 3 décembre 1877.

Son frère, M. Charles-Alphonse Martinet, né à Paris, le 17 septembre 1821, a suivi l'atelier de Delaroche et l'École des beaux-arts, étudié la gravure sous Sixdeniers et M. Achille Martinet, et débuté, comme graveur, au Salon de 1843. On a de lui : *les Fêtes d'octobre à Rome*, d'après M. Karl Müller; *le Petit frère*, de M. Meyer von Bremen; *la Jeune fille et son chien*; l'[illegible], d'après M. Winterhalter, et la *Belle de nuit*, d'après M. Court, etc.

MARTINEZ CAMPOS (Arsène), général et homme politique espagnol, né en 18[illegible], [illegible] général de brigade, sortit de l'École d'état-major de Madrid avec le grade de lieutenant. Il a fait la campagne du Maroc, en 1859, comme aide de camp et major du général en chef O'Donnell, et y gagna le grade de chef de bataillon. En 18[illegible], il fut envoyé à l'armée de Cuba, [illegible] meura six ans dans la colonie. De retour en Espagne, en 1870, il fut envoyé à l'armée du Nord qui combattait l'insurrection carliste, [illegible] de général de brigade. Après l'abdication [illegible] dée Ier, il refusa d'adhérer au [illegible] choses et ne cacha pas son antipathie [illegible] blique. Il fut mis en disponibilité [illegible] 1873, et peu de temps après [illegible] forteresse comme [illegible] écrivit au général [illegible] une lettre [illegible] mandait [illegible] simulait [illegible] la [illegible]

1800 hommes, et alla rejoindre, à Murillo, le quartier général, où il put organiser la retraite de l'armée sur Tafalla.

Revenu à Madrid, il continua à conspirer presque ouvertement en faveur de don Alphonse, pendant que le maréchal Serrano, chef du pouvoir exécutif, opérait contre les carlistes. D'accord avec le général Jovellar, il fit le pronunciamiento militaire de Sagonte, qui donna le trône d'Espagne à Alphonse XII. Le nouveau gouvernement l'envoya en Catalogne, en qualité de capitaine général et de commandant en chef de l'armée de ce district militaire. En moins d'un mois, il pacifia le pays, le purgea des bandes carlistes, et prit le commandement de l'armée du Nord. Il mit fin à la guerre civile par la défaite de don Carlos à Peña de Plata (mars 1876). La haute dignité de capitaine général de l'armée, qui équivaut à celle de maréchal de France, fut la récompense de ses services. Un an après, il fut nommé général en chef de l'armée d'opération de Cuba que les insurgés tenaient en échec depuis sept ans. Sous sa direction, les Espagnols remportèrent toujours la victoire; mais ni ces triomphes, ni les talents stratégiques de M. Martinez Campos n'auraient pu aboutir à la complète pacification de l'île, si la reconnaissance des droits politiques des Cubains et de nouvelles concessions libérales n'étaient venues donner satisfaction aux réclamations des insurgés. De retour en Espagne, M. Martinez Campos accepta le portefeuille de la guerre avec la présidence du conseil (7 mars 1879) et chercha à réaliser les promesses faites aux Cubains. Privé du concours des Cortès et peu soutenu par ses propres collègues du cabinet, il céda le pouvoir à M. Canovas del Castillo (9 décembre 1879) et passa dans l'opposition.

MARTINS (Charles-Frédéric), botaniste et météorologiste français, né à Paris le 6 février 1806, d'une famille de savants d'origine allemande, étudia la médecine à Paris, et reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Après avoir rempli à la Sorbonne les fonctions d'aide naturaliste, il y fit, en qualité d'abrégé, un cours de sciences naturelles. Décoré en mai 1846, il obtint, peu de temps après, au concours, la chaire de botanique de la Faculté de Montpellier. Ce savant a inséré de nombreux mémoires dans les recueils académiques, quelques-uns en commun avec M. Bravais. Les travaux suivants ont été publiés à part : *Œuvres d'histoire naturelle* (1837, in-8), traduites de Gœthe; *Causes générales des syphilides* (1838, in-8); *Du Microscope et de son application à l'étude des êtres organisés* (1839); *Délimitation des régions végétales sur les montagnes du continent* (1841, in-8); *Météorologie et botanique de la France* (1845), insérées dans *Patria*; *De la tératologie végétale* (1851, in-4); *Terrains superficiels de la vallée du Pô* (1851, in-4); *le Jardin des plantes de Montpellier* (1854, in-4), essai historique et descriptif; *Promenade botanique le long des côtes de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte* (1858, in-4); *Du Spitzberg au Sahara* (1866, in-8); *Essai sur l'ancien glacier de la vallée d'Argelès* [Hautes-Pyrénées] (1868, in-4, avec ..., avec M. El. Collomb; *Aigues-Mortes, son passé, son présent, son avenir* (1875, in-8). En ..., M. Martins fonda, avec MM. Haeghens et ..., un *Annuaire météorologique*. Élu correspondant de l'Académie des sciences, dans la section d'économie rurale, en février 1863, il a été promu officier de la Légion d'honneur le ... 1870.

MARTONNE (Guillaume-François DE), archéologue français, né au Havre le 18 mai 1791, entra dans la magistrature en 1816, puis devint, en 1824, chef du bureau des grâces au ministère de la justice; il fut mis à la retraite en 1849. Membre honoraire de la Société des antiquaires de France, il a préparé la publication de plusieurs romans du moyen âge, édité pour la première fois celui de *Parise la duchesse* (1836, gr. in-12) et communiqué des mémoires d'archéologie littéraire à diverses revues de Paris et de province. On a encore de lui : *Jean de Bethencourt, roi des îles Canaries* (1851, in-12). Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849. — Il est mort au château de Vallée-Guyon, près Vendôme, le 13 novembre 1873.

MARTONNE (Louis-Georges-Alfred DE), littérateur et archéologue français, fils du précédent, est né au Havre le 30 août 1820. Ancien élève de l'École des Chartes, il fut, en 1848 et 1849, professeur d'histoire à Draguignan, puis devint rédacteur du *Journal de la Haute-Saône* et du *Journal de Saint-Quentin*. Il fut nommé, en 1854, archiviste de Loir-et-Cher, et abandonna ses fonctions pour prendre la direction d'une imprimerie. Il est devenu correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, associé-correspondant des Antiquaires de France et membre de nombreuses sociétés savantes.

M. Alfred de Martonne a publié : *les Étoiles* (1844, 4 livraisons), poèmes; *Examen de l'Histoire de la littérature française de M. Nisard* (1848, in-18); *les Offrandes* (1851, in-12), recueil de 50 sonnets; *Isabelle d'Autriche* (1848); *Deux mots sur le crédit foncier* (1850); *Du rôle de l'armée en Europe* (1852); *les Fêtes du moyen âge* (1853, in-8); *Palmyre Trompette* (1854); *la Piété du moyen âge* (1855; nouv. édit., 1866); *Ysopet*, fables imitées de l'italien, du grec et de l'indien (1858); *Notice historique sur l'abbaye de La Guiche, près de Blois* (1863, in-8); *Fagots et fagots* (1865, in-18); *le Dolmen de la Chapelle Vendômoise* (1865, in-8); *Nouvelles du cœur et de l'Esprit*, etc. (1872, in-18), etc. En outre, il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, à *l'Athenæum*, etc.

MARTY-LAVEAUX (Charles-Joseph), lexicographe et érudit français, fils du célèbre auteur de ce nom mort en 1863, est né le 15 avril 1823. Il a formé son nom en ajoutant à celui de son père le nom abrégé de son grand-père, le grammairien Laveaux. Ancien élève de l'École des Chartes, il fut employé aux travaux du *Catalogue* de la Bibliothèque impériale, et nommé, en 1868, secrétaire de l'École des Chartes. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Marty-Laveaux a réédité, en 1847, le *Dictionnaire raisonné des difficultés de la langue française*, de son grand-père, publié, en 1853, un *Essai sur la langue de La Fontaine*, puis donné à la *Bibliothèque Elzévirienne* les *Œuvres complètes* du fabuliste. En 1858, il obtint le prix proposé par l'Académie française pour le *Lexique de la langue et du style de Corneille* : ce qui le prépara à sa principale publication, une édition, dans des conditions nouvelles d'exactitude et de richesse de textes comparés, des *Œuvres de P. Corneille*, dans la collection des *Grands écrivains de la France* (1862-1868, 12 vol. in-8, avec portrait et atlas). Il a depuis entrepris simultanément une édition de Rabelais et la réimpression des poètes de *la Pléiade* : du Bellay, Jodelle, etc. M. Marty-Laveaux, qui avait édité les ouvrages suivants : *Cahiers de remarques sur l'orthographe française*, etc. (1863, in-18), a commencé une

série de publications grammaticales: *Cours historique de langue française* (1872, in-18); *De l'Enseignement de notre langue* (1872, in-18); *Premières leçons de grammaire française* (1874, in-18), etc. Il a en outre fourni des articles au *Moniteur*, à la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, à l'*Ami de la religion*, etc.

MARX (Napoléon-Adrien), journaliste français, né à Nancy le 5 mars 1837, fut d'abord destiné à l'École polytechnique, où était entré, vingt ans auparavant, son frère, M. Léopold Marx, devenu ingénieur en chef des ponts et chaussées. Après avoir fait ses études littéraires et mathématiques à Nancy, à Meaux et à Paris, il commença la médecine en 1859, et fut pendant quatre ans élève externe dans les hôpitaux. Il débuta, en 1863, comme journaliste, dans *le Boulevard*, dirigé par M. Carjat, puis entra au *Figaro* hebdomadaire et fut attaché depuis, soit à ce journal, soit aux autres feuilles fondées et dirigées par M. de Villemessant. Sa collaboration fut surtout signalée, dans l'*Événement*, par une série d'articles intitulés: *Indiscrétions parisiennes*, et qui le constituèrent comme le *reporter* officieux des faits et gestes des notabilités du moment. Il fut appelé au *Moniteur officiel* pour exercer cette spécialité à l'occasion de l'Exposition universelle, et attaché en même temps au cabinet de l'empereur pour le compte rendu des solennités et cérémonies officielles de cette époque. Il collaborait, en outre sous son nom ou sous divers pseudonymes, à *la Liberté*, à *l'Époque*, au *Diogène*, au *Nain jaune*, au *Petit Journal*, au *Peuple français*, à *Paris-Magazine*, etc. En 1868, il fonda, avec M. Bauer, *l'Événement illustré*, qui le mit en procès avec M. de Villemessant, mais qu'il quitta pour rentrer au *Figaro*. La même année, M. Adrien Marx était nommé par le baron Haussmann inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris, emploi qui fut supprimé le 29 septembre 1870. Il a été décoré de divers ordres étrangers.

Il a publié plusieurs volumes d'articles, causeries et comptes rendus officieux ou officiels: *Indiscrétions parisiennes* (1866, in-18); *Révélations sur la vie intime de Maximilien* (1867, in-18); *les Souverains à Paris* (1868, in-18); *Un peu de tout* (1868, in-18), etc. Il a aussi donné au théâtre: *un Premier avril*, avec M. H. Rochefort; *un Drame en l'air*, avec E. Abraham; *le Plat d'étain*, avec M. Phil. Gille: ces trois pièces aux Bouffes-Parisiens; *l'Orage*, comédie en un acte (1875).

MARX (Karl), publiciste socialiste, fondateur de l'Association internationale des travailleurs, est né à Cologne en 1818. Après avoir suivi les cours de philosophie et de droit aux universités de Bonn et de Berlin, il entra à la rédaction de la *Gazette rhénane*, dont il prit la direction en 1842, et qui fut supprimée pour ses opinions radicales, l'année suivante. Il vint alors en France, se livra à l'étude de l'économie politique et des questions sociales et publia dans les *Deutschfranzœsichen Jahrbücher*, en 1844, une *Revision critique de la philosophie du droit de Hegel*; *la Sainte Famille contre Bauer Bruno et consorts*, satire dirigée contre l'idéalisme allemand. Expulsé de France sur la demande du gouvernement prussien, il alla en Belgique, puis assista au congrès ouvrier de Londres en 1847, et fut un des auteurs du « Manifeste du parti communiste ». A la révolution de février 1848, il rentra à Paris, puis alla à Cologne fonder la *Nouvelle Gazette rhénane*. Après la dissolution des Chambres prussiennes il s'adressa au peuple pour organiser le refus de l'impôt, son journal fut supprimé; il n'en continua pas moins à poursuivre l'agitation, eut à subir plusieurs procès, mais fut constamment acquitté par le jury. La révolution étant vaincue dans le grand-duché de Bade, il fut banni de l'Allemagne, vint à Paris, prit part aux journées de juin, fut interné dans le Morbihan, mais réussit à s'échapper et alla se fixer à Londres. Il publia, après le coup d'État, deux brochures: *le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* et *Révélations sur le procès des communistes à Cologne* (Enthüllungen ueber den Communistenprocess zu Köln, 1853), violente attaque contre le gouvernement prussien et la bourgeoisie allemande. Il établit dès lors les bases d'une association ouvrière, qui fut effectivement fondée, le 28 septembre 1864, et prit la dénomination de l'Internationale. M. Marx lui-même fit partie du premier conseil central qui élabora les statuts, adoptés en 1866, dans le congrès de Genève, et en devint le secrétaire correspondant pour l'Allemagne et la Russie; mais il fut dès ce moment le véritable directeur et l'inspirateur de l'association. Attaqué dans le congrès de 1871 par la section anglaise, il fut déclaré indigne de diriger les classes ouvrières. La scission devint plus complète, l'année suivante, au congrès de La Haye, qui déclara dissous le conseil central siégeant à Londres et amena la démission de M. Marx comme secrétaire. L'association parut alors se partager en deux branches: les centralistes, avec M. Marx, qui transportèrent le siège du conseil central à New-York, et les fédéralistes; toutefois M. Marx continua à habiter Londres et fut longtemps un des correspondants du journal *New-York Tribune*.

A part les écrits cités plus haut, on a de lui: *Discours sur le libre échange* (1846); *Misère de la philosophie, réponse à la philosophie de la misère de Proudhon* (Bruxelles, 1847, in-8); *le Capital, critique de l'économie politique* (das Kapital; Kritik der polit. Œkonomie, Hambourg, 1867, traduit en français par M. Roy (1873, in-4), exposé complet des doctrines de l'auteur.

MARY-LAFON (Jean-Bernard Lafon, dit), littérateur français, né à La Française (Tarn-et-Garonne) le 26 mai 1812, fit ses études au collège de Montauban et vint à Paris, vers la fin de 1830, pour se livrer à la carrière des lettres. Il a été ensuite conservateur de la bibliothèque de Montauban. Membre de la Société des antiquaires de France et décoré de divers ordres étrangers, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1860.

M. Mary-Lafon avait commencé à se faire connaître par des articles dans *la France* [illegible] (1833) et le *Journal de l'Institut historique* [illegible], et par un volume de poésies: *Sylvio*, [illegible] (1835, in-8). Il aborda ensuite le roman, l'histoire, le théâtre, et obtint, en 1841 et en 1843, des succès académiques pour ses écrits sur le midi de la France. Il coopéra au [illegible] *la Renaissance*, à *l'Histoire des villes de France* (1847-1851), et fournit des romans et des feuilletons à divers journaux. Ses écrits principaux sont: *la Jolie royaliste* (2 vol. in-8, 1836), roman de mœurs du Midi; *Bertrand de Born*, [illegible] litaire et chevaleresque du moyen âge [illegible] nal (2 vol. in-8, 1838); *Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France* (1841, in-8); *Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France* (1842-1844, 4 vol. in-8); *Rome ancienne et moderne* (1852, in-4, et 1853, in-8); *Histoire d'un livre* (1857, in-18); *Mœurs et coutumes de la vieille France* (1859, in-18), recueil de nouvelles; *Cinquante ans de guerre entre Rome et les papes* (in-18); *Pasquin et Marforio*, histoire satirique des papes, traduite et publiée pour la première fois

(1861, in-18); *le Maréchal de Richelieu et Mme de Saint-Vincent* (1862, in-8); *Histoire d'une ville protestante* (1862, in-8); *la Bande mystérieuse* (1863, in-18); *la Peste de Marseille* (1863, in-18); *la France ancienne et moderne* (1864, gr. in-8, avec gravures); *la Croisade contre les Albigeois*, épopée nationale (1868, in-8); *Histoire d'Espagne* (1865, 2 vol. in-8); trois romans du moyen âge mis en langue moderne: *les Aventures du chevalier Jauffre et de la belle Brunissende* (1856, in-8), *Fierabras* (1857, in-8), illustrés par M. G. Doré, *la Dame de Bourbon* (1860, in-8), illustrée par M. Edm. Morin, etc. M. Mary-Lafon a fait représenter à l'Odéon trois pièces en vers: *le Maréchal de Montluc* (1842), drame en trois actes; *le Chevalier de Pomponne* (1845) et *l'Oncle de Normandie* (1846), comédies en trois actes. Il a donné depuis au troisième Théâtre-Français trois actes en prose: *le Roman d'un méridional* (janvier 1879).

MARZO (Goacchimo DI), érudit italien, né à Palerme en 1839, fut ordonné prêtre et devint chanoine de la chapelle royale et bibliothécaire de la ville. Il avait à peine vingt ans lorsqu'il publia la traduction du latin en italien du *Dictionnaire topographique et statistique de la Sicile* (1858-1859; 2 vol. in-4). Parmi ses nombreux travaux historiques, il faut citer la *Storia delle Belle Arti in Sicilia* (1861-1862, 4 vol.), qui doit être complétée par deux autres volumes. Il a fondé en 1871 et dirigé depuis le recueil intitulé: *Biblioteca storica e litteraria di Sicilia*.

MAS (Antoine-Victorin-Édouard), député français, né aux Bories (Aveyron) le 28 novembre 1830, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1855 et alla exercer à Millau. Candidat républicain, dans son arrondissement, aux élections générales du 20 février 1876, il obtint, au premier tour de scrutin, une minorité de 3719 voix sur plus de 15000 votants, et fut élu le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 8139 voix contre M. de Bonald, représentant sortant, qui en obtint 6652. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent le vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Mas fut réélu le 14 octobre suivant, par 8081 voix, contre le même concurrent, qui échoua avec 7610 suffrages.

MAS-LATRIE (Jacques-Marie-Joseph-Louis DE), paléographe français, né à Castelnaudary, le 9 avril 1815, suivit, de 1835 à 1838, les cours de l'École des Chartes, où il devint plus tard professeur de diplomatique, en même temps que chef de la section législative et judiciaire aux Archives nationales. Après avoir exploré les plus importantes bibliothèques et archives d'Europe, il a publié de nombreux ouvrages, remporté un prix à l'Académie des inscriptions (1843), une médaille au concours des antiquités nationales (1850) et les 1er et 2e prix Gobert en 1862 et en 1878. Il a été décoré en janvier 1851.

On lui doit principalement: *Chronique historique des papes, des conciles généraux et des conciles des Gaules et de France* (1837; 2e édit., 1841); *Archevêchés, évêchés et monastères de France sous les trois dynasties* (1837, in-18); *Histoire de France* (1845, 6 vol.), continuation d'Anquetil depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1837; *Dictionnaire de statistique religieuse* (1851, in-4); *Histoire de l'île de Chypre sous les Lusignan* (1852-1861, 3 vol. gr. in-8); *Traités de paix et de commerce concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge* (1865, in-4; nouv. édit., 1868; supplément 1873); *Du Droit de marque et du droit de représailles au moyen âge* (1867, in-8); *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier* (1872, in-8), des *Lettres*, *Rapports*, *Extraits*, *Analyses* d'archéologie, des brochures d'économie politique, des éditions annotées, et des articles dans *la Bibliothèque de l'École des Chartes*, le *Mémorial de la noblesse*, le *Moniteur*, le *Correspondant*, l'*Encyclopédie catholique*, etc.

MASPERO (Gaston-Camille-Charles), égyptologue français, né à Paris le 24 juin 1846, fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand et entra à l'École normale, dans la section des lettres, en 1865. Voué de bonne heure aux recherches spéciales de l'érudition, il fut appelé, comme répétiteur d'archéologie égyptienne, à l'École des hautes études, devint suppléant de la chaire d'archéologie et de philosophie égyptiennes au Collège de France, puis remplaça M. de Rougé, comme professeur titulaire, le 4 février 1874. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

M. Maspero a publié: *Essai sur l'inscription dédicatoire du temple d'Abydos et la jeunesse de Sésostris* (1869, in-4, pl.); *Hymne au Nil, publié et traduit d'après les deux textes du musée britannique* (1869, in-4); *Une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XXe dynastie* (1872, in-4); *Mémoire sur quelques papyrus du Louvre* (1865, Impr. nat., in-4, 14 fac-simile); *De Carchemis oppidi situ et historiâ antiquissimâ* (1873, gr. in-8, cartes); *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* (1875, in-18), dans la collection de l'histoire universelle dirigée par M. Duruy; une traduction de *l'Égypte ancienne* de M. Ebers (1880, in-folio); de nombreux et importants mémoires dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, la *Revue archéologique*, le *Journal de la Société asiatique*, etc.

MASSÉ (Gabriel), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Reims le 12 mai 1807, inscrit avocat à Paris en 1833, nommé juge à Provins en 1847, devint successivement juge au tribunal de Reims, président de ce tribunal, vice-président de celui de la Seine (1859), conseiller, puis président de chambre de la Cour impériale de Paris (1865), en 1868, conseiller à la Cour de cassation et, le 25 mai 1880, président de chambre. M. Massé a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 7 mars 1874, en remplacement de M. Odilon Barrot. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858, et promu officier le 7 mars 1874.

On a de M. G. Massé: *Dictionnaire du contentieux commercial* (1839-1845; 2e édit., 1851, 2 vol.), avec M. L.-M. Devilleneuve; *le Droit commercial dans ses rapports avec le droit des gens et le droit civil* (1844 et suiv., 6 vol., 3e édit.; 1874, 4 vol.); la traduction-annotation du *Droit civil français*, de Zachariæ (1854-1859, 5 vol.), avec M. Ch. Vergé. Il a collaboré au *Journal des économistes*, ainsi qu'à l'*Annuaire de l'économie politique*, et est devenu l'un des principaux rédacteurs du *Recueil des arrêts* fondé par Sirey.

MASSÉ (Félix-Marie-Victor), compositeur français, membre de l'Institut, né à Lorient le 7 mars 1822, fit ses études au Conservatoire de Paris, et remporta le grand prix de composition musicale en 1844. A son retour de Rome, il composa des romances et mélodies, quelques-unes inspirées des poésies de l'école moderne, notamment des *Orientales*, de M. Victor Hugo. En 1852, il fit enfin jouer *la Chanteuse voilée*, opéra comique en un acte.

Les pièces qui suivirent immédiatement eurent du succès, et firent de M. Victor Massé l'un des représentants de la musique française légère et facile : *les Noces de Jeannette*, en un acte, dont presque tous les airs devinrent populaires (1853); *Galatée*, en trois actes (1854), l'une de ses meilleures œuvres; *la Fiancée du Diable*, en trois actes; *Miss Fauvette*, en un acte (1855); *les Saisons*, en trois actes (1856) : toutes ces pièces à l'Opéra-Comique; *la Reine Topaze*, en trois actes, au Théâtre-Lyrique (1856), l'un des succès de ce nouveau théâtre. Il donna depuis, avec moins de bonheur: *la Favorite et l'esclave* (la Favorita et la schiava), joué à Vienne au théâtre de la Canobbiana, en 1855; *Adieu paniers, vendanges sont faites*, opérette jouée à Bade (1857); *la Fée Carabosse* (Théâtre-Lyrique, 28 février 1859), en trois actes; *le Dernier couplet*, en un acte (Théâtre de Bade, 1861); *le Fils du brigadier* (Opéra-Comique, 1867), opéra comique en trois actes; *Fior d'Aliza*, etc.; mais il obtint un succès éclatant et prolongé avec *Paul et Virginie*, opéra en trois actes (Théâtre National lyrique, 15 novembre 1876). Il a donné aussi à l'Opéra populaire un grand opéra, *Pétrarque*, qui reçut un bon accueil (février 1880). Chef du chant à l'Opéra, depuis 1860, M. Massé fut nommé, en 1866, professeur de composition au Conservatoire en remplacement de Leborgne. Élu membre de l'Académie des Beaux-Arts le 20 janvier 1872, en remplacement d'Auber, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 8 février 1877.

MASSÉNA. Voy. RIVOLI (duc DE).

MASSENET (Jules-Émile-Frédéric), compositeur français, membre de l'Institut, né à Montaud (Loire) le 12 mai 1842, est le dernier des vingt et un enfants d'un ancien officier du génie du premier Empire, qui s'établit maître de forges près de Saint-Étienne. Il fit ses études au Conservatoire de Paris et eut pour maîtres MM. Laurent, Reber, Savard et Ambr. Thomas; il y obtint, en 1859, le premier prix de piano, et en 1863 le premier prix de fugue et le grand prix de Rome avec une cantate : *David Rizzio*. De retour d'Italie, il visita l'Allemagne et la Hongrie, puis débuta, en 1868, à l'Opéra-Comique par un acte, *la Grand'Tante*. Depuis il devint professeur de composition au Conservatoire et fut élu membre de l'Académie des beaux-arts le 30 novembre 1878, en remplacement de Bazin. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 juillet 1876.

M. Massenet a donné successivement : *Poème d'avril* (1868); *Suite d'orchestre*, exécutée aux concerts Pasdeloup (1868); *Poème de souvenir* (1869) : *Scènes hongroises* (1871); *Scènes pittoresques* (1872); *Don César de Bazan* (3 actes), représenté à l'Opéra-Comique en novembre 1873; l'introduction, les chœurs et les intermèdes des *Érinnyes*, tragédie antique de Leconte de Lisle (Odéon, janvier 1873) : *Marie-Madeleine*, drame sacré, en 3 actes (Odéon, avril 1873, et Opéra, avril 1874) : *Ève*, mystère en 3 parties, exécuté au festival de l'Harmonie sacrée, en mars 1875; enfin *le Roi de Lahore*, opéra en 5 actes (1877), qui obtint un succès éclatant, tant en France qu'en Italie. On cite aussi de M. Massenet un certain nombre de publications isolées, pour piano, chant ou orchestre.

MASSET (Nicolas-Jean-Jacques), chanteur français, né à Liége le 27 janvier 1811, entra au Conservatoire de Paris en 1828, dans la classe de violon d'Habeneck, fut violon à l'orchestre du Théâtre-Italien, puis de l'Opéra, et chef d'orchestre des Variétés. Mais, porté vers le chant, il débuta comme ténor à l'Opéra-Comique en 1839, dans la *Reine d'un Jour*, écrite pour lui par Adolphe Adam. Il obtint du succès et chanta successivement dans *la Dame Blanche*, *Zampa*, *Richard Cœur de Lion*. En 1845, il se rendit en Italie et joua à Milan et à Parme. En 1850, il remplit, à Madrid, les grands rôles du répertoire italien. En 1851, il quitta le théâtre, et, l'année suivante, il fut nommé directeur de la musique à la maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis. Il est devenu peu après professeur de chant au Conservatoire, et il a été décoré de la Légion d'honneur. M. Masset, renommé comme professeur, a écrit plusieurs morceaux pour le violon et un assez grand nombre de romances.

MASSEY (William-Nathaniel), homme politique anglais, né en 1809, admis en 1828 dans la société d'Inner-Temple, remplit longtemps, à Portsmouth, l'office de *recorder* (archiviste), et fut reçu avocat en 1844. Du mois d'août 1855 au mois de mars 1858, il occupa au ministère de l'intérieur le poste de sous-secrétaire d'État avec un traitement de 1500 livres (37 500 fr.). En [illegible], il devint président des Comités de la Chambre. C'est un libéral, favorable à l'extension du suffrage et au scrutin secret. Le bourg de Newport l'a élu député en 1852 et réélu jusqu'à l'époque où il a reçu le mandat de Salford, et en 1872, celui de Tiverton. On a de lui quelques ouvrages estimés, entre autres : *Sens commun et droit commun* (Common sense versus common law) et une *Histoire d'Angleterre sous le règne de George III* (History of England during the Reign of G. III, 1855-1863. 4 vol.).

MASSEY (Gerald), poète anglais, né le 29 mai 1828, près Tring (comté de Herts), et fils d'un pauvre batelier, eut une chétive et misérable enfance, travaillant dans les fabriques, treize heures par jour, pour un shilling par semaine. Le dimanche, il fréquentait l'école à un sou (penny school). Ne connaissant encore que la Bible et Robinson Crusoé, il vint à Londres à l'âge de quinze ans, s'y fit commissionnaire et consacra à l'étude tout le temps qu'il put dérober à ses pénibles travaux, puis, s'étant avisé d'écrire des vers, il s'y exerça pendant quatre ans et se fit connaître du public par un petit poème sur *l'Espérance* (Hope, in-8), où il plaçait dans l'instruction la grandeur future du peuple, et par un volume de *Chansons et poésies* (Poems and chansons, 1847), qui fut imprimé par souscription. Il fonda ensuite, avec des ouvriers, *l'Esprit de la liberté* (the Spirit of Freedom, 1849), journal républicain qui parut onze mois et dont le [illegible] renom lui fit perdre cinq emplois successifs. Il donnait, la même année, un second recueil de poésies : *Paroles de liberté et chants d'amour* (Voices of freedom, etc.). Revenu à la poésie, il écrivit la touchante ballade de *Babe* [illegible] (1853 ; 5e édit., 1855), accompagnée d'une notice autobiographique. En 1855, il alla résider à Édimbourg où il publia un premier recueil de vers : *Craigcrook Castle*; puis, *Havelock's March* (1861); *les Sonnets Shakespeare et ses amis secrets* (Shakesp. Sonnets and his private Friends), *Conte de l'éternité* (A Tale of Eternity, [illegible]). Pensionné sur la liste civile, il se rendit en [illegible] aux États-Unis pour y faire des conférences, mais sans obtenir beaucoup de succès. Il fit grand bruit par le sujet d'un de ses entretiens : *Pourquoi Dieu ne tue-t-il pas le Diable?* qui fut déclaré blasphématoire.

MASSICAULT (Justin), publiciste et administrateur

trateur français, né à Ouzouer-les-Bourdelins (Cher) en 1838, fut quelque temps professeur libre, puis débuta, comme journaliste, au *Progrès de Lyon* (1859), d'où il passa, en 1862, à *la Gironde* de Bordeaux. Préfet de la Haute-Vienne le 25 octobre 1870, il conserva ces difficiles fonctions jusqu'au 25 mars 1871. Après avoir repris un moment la direction de *la Gironde*, il fonda à Bordeaux *l'Indépendance*, qui dura peu, à Angoulême *la Charente* et à Poitiers *la Vienne*. Rédacteur en chef de *la Presse* à Paris pendant quelques mois (1875), puis collaborateur du *Siècle*, il fut nommé par M. Jules Simon directeur du bureau de la presse. Destitué après l'acte du 16 mai 1877, il fut appelé par M. Dufaure à la préfecture de la Haute-Vienne, le 18 décembre de la même année. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. J. Massicault, qui a collaboré en outre au *Courrier du Dimanche*, au *Charivari*, au *Courrier d'Arcachon*, sous le pseudonyme de *Paul Deberey*, n'a publié à part qu'un *Recueil gradué de versions latines* (1872, in-18).

MASSIET DU BIEST (Émile-Louis-Lucien), sénateur français, né le 2 novembre 1823, descend d'une ancienne famille de la Flandre. Ancien juge de paix de la ville d'Hazebrouck, de 1855 à 1871, puis maire de cette ville et conseiller général du département du Nord, il se présenta, aux élections du 20 février 1876, comme candidat constitutionnel, dans la première circonscription d'Hazebrouck. Il obtint, au premier tour de scrutin, 5791 voix contre 6550, partagées entre ses concurrents, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 9451 voix. Il siégea au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Sa santé l'empêcha de se représenter aux élections générales du 14 octobre 1877, qui suivirent la dissolution, et il ne rentra dans la vie parlementaire qu'aux élections pour le renouvellement triennal du Sénat. Il fut élu, le 5 janvier 1879, dans le département du Nord, le deuxième sur cinq, par 423 voix sur 796 votants, et continua de siéger au centre gauche.

MASSOL (Marie-Alexandre), journaliste et philosophe français, né à Béziers (Hérault) le 18 mars 1805, fit ses études dans un pensionnat tenu par son père, ancien oratorien, à Carpentras, puis à Marseille. Il y eut pour professeur en troisième l'abbé Raspail, célèbre plus tard comme chimiste et comme homme politique. Après avoir professé lui-même dix ans dans la maison paternelle, il vint à Paris après 1830, entendit les saint-simoniens, entra dans leur communauté et en prit le costume. Pour propager les nouvelles doctrines, il parcourut une partie de la France, en vivant du travail manuel, au milieu des ouvriers. Après la dissolution de la Société, il alla retrouver le père Enfantin en Égypte, d'où il passa en Syrie, puis à Constantinople, enfin en Angleterre où il fonda le journal républicain *l'Observateur français*. Revenu à Paris, en 1848, M. Massol fut attaché à *la Réforme*, par Lamennais, puis à *la Voix du Peuple*, par Proudhon. Après le coup d'État du 2 décembre, il demanda des moyens de vivre à l'industrie. Membre actif de la maçonnerie et l'un des vénérables, il soutint la thèse de l'indépendance de la morale vis-à-vis de la religion et de la métaphysique, et eut une grande part à la résistance de l'ordre contre l'ingérence et la tutelle de l'État. Il fonda, en juillet 1865, un organe spécial, *la Morale indépendante*, qui dut son succès à l'éclat des polémiques dirigées contre elle. Il a publié, dans *le Monde maçonnique*, des articles sur Saint-Simon et ses doctrines. Ami de Proudhon, il fut l'un de ses exécuteurs testamentaires et le tuteur de ses enfants. — Il est mort à Paris le 20 avril 1875.

MASSOL (Jean-Étienne-Auguste), chanteur français, né à Lodève (Hérault) le 23 août 1802, fut admis, comme pensionnaire, au Conservatoire le 5 août 1823. Élève, pour le chant, de Plantade et de Bordogni, il obtint le premier prix de chant en 1825 et fit son début au théâtre de l'Opéra, le 11 novembre de cette année, dans le rôle de Licinius de *la Vestale*, de Spontini. Il a créé un grand nombre de rôles dans les opéras de Rossini et de Meyerbeer. Sa représentation de retraite a été donnée à l'Opéra, le jeudi 14 janvier 1858, le soir même de l'attentat d'Orsini contre l'empereur. M. Massol se retira aux environs de Paris.

MASSON (Auguste-Michel-Benoît Gaudichot-Masson, connu sous le nom de Michel), romancier et auteur dramatique français, est né à Paris le 31 juillet 1800. Successivement figurant danseur au théâtre Monthabor, où il a donné sa première pièce, *la Conquête du Pérou*, garçon de café, commis-libraire et ouvrier lapidaire, il poursuivit avec zèle au milieu de ces diverses professions son instruction littéraire. Il quitta enfin l'atelier, pour entrer à la rédaction du *Figaro*, qui, jusqu'à la fin de 1830, le compta parmi ses collaborateurs; en même temps, il travaillait à *la Lorgnette*, à *la Nouveauté*, au *Mercure*, où ses articles spirituels furent remarqués.

A la fois romancier et auteur dramatique, M. Masson s'est acquis une réputation solide, moins par les qualités de son style que par la moralité de ses compositions. Après son roman de début, *le Maçon* (1829, 4 vol. in-12), écrit en société avec M. Raymond Brucker, il publia le recueil si populaire des *Contes de l'atelier, ou Daniel le lapidaire* (1832-1833, 4 vol. in-8; dernière édit., 1874), dont presque tous les sujets ont été mis avec succès au théâtre; *Thadéus le ressuscité* (1833, 2 vol. in-8), sombre histoire, en collaboration avec M. Aug. Luchet; *Un Cœur de jeune fille* (1834, in-8); *Vierge et martyre* (1835, in-8); *Une Couronne d'épines* (1836, 2 vol. in-8); *les Romans de la famille* (1838, 4 vol. in-8); *Souvenirs d'un enfant du peuple* (1838-1841, 8 vol. in-8), où il a, dit-on, raconté les premières phases de son existence; *Hyacinthe l'apprenti* (1841, in-8); *Basile* (1841, 2 vol. in-8); *Un Amour perdu* (1842, 2 vol. in-8); *l'Honneur du marchand* (1843, 2 vol. in-8); *Diane et Sabine* (1845, 2 vol. in-8); *le Capitaine des trois couronnes* (1846-1847, 4 vol. in-8), avec M. Fr. Thomas; *le Dévouement* (1874, in-18). M. Masson a donné, en outre, un recueil de biographies, *les Enfants célèbres* (1838, in-12), qui a eu de fréquentes réimpressions; *Une Couronne d'épines* (1861, in-18); *la Gerbée*, contes à lire en famille (1861, in-18), ouvrage couronné par l'Institut en 1865; *la Femme du réfractaire* (1865, in-18); *les Drames de la conscience* (1866, in-18); *les Lectures en famille* (1867, in-18); *les Historiettes du père Broussailles* (1873, in-18), etc.

M. Michel Masson s'est fait connaître au théâtre par divers vaudevilles, écrits en collaboration : *Frétillon* (1829), un des rôles favoris de Mlle Déjazet; *la Garde de nuit* (1829); *Mon oncle Thomas* (1832); *l'Aiguillette bleue* (1834); *le Mari de la favorite* (1834); *le Diable amoureux* (1836); *Madame Favart* (1837); *Rendez donc service* (1839); *le Secret du soldat* (1840); *Un Cœur d'or* (1846); *Mauricette* (1847); *Héloïse et Abeilard* (1850); *Pendu* (1854); *Aimer et mourir* (1855), etc. Mais c'est surtout dans le drame, genre qu'il a

abordé dans les derniers temps seulement, qu'il a déployé un talent plein de ressources. Nous citerons : *les Mystères du carnaval* (1847); *Marceau* (1848); *Piquillo Alliaga* (1849), tiré d'un roman de M. Scribe; *les Orphelins du pont Notre-Dame* (1849); *Marianne* (1850) : *Marthe et Marie* (1851), représenté à l'Ambigu pendant une centaine de soirées; *la Dame de la halle* et *la Mendiante* (1852); *Marie-Rose* (1853); *Gredin de Pigoche*, opérette (1867); *les Fils aînés de la République* (1873, in-18), etc.

MASSON (Victor), éditeur français, né à Beaune le 2 avril 1807, et fils d'un propriétaire de vignobles, s'occupa d'abord du commerce des vins, et fit ensuite deux ans d'apprentissage de la librairie dans la maison Hachette. En 1838, il devint associé de la maison Crochard, dont il resta, huit ans après, l'unique propriétaire. Il fut un des premiers à substituer à des publications scientifiques défectueuses ou mesquines, des éditions soignées, élégantes, souvent splendides. Il fonda en 1847, avec les libraires Langlois et Leclercq, la collection in-18, dite *Bibliothèque polytechnique*. Il a fait aussi paraître, depuis 1854, la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*.

Nommé juge suppléant au tribunal de commerce de la Seine en 1857, il devint titulaire en 1860. Membre de la section française du jury international de Londres, lors de l'Exposition universelle de 1862, il a été décoré de la Légion d'honneur le 20 janvier 1863. — Il est mort à Chassagne (Côte-d'Or) le 6 mai 1879.

MASSON (David), littérateur écossais, né le 2 décembre 1822, à Aberdeen, acheva ses études d'une manière brillante à l'Université d'Edimbourg, et débuta dans la presse à dix-neuf ans. En 1844, il vint à Londres, fut accueilli dans le *Fraser's Magazine* et dans d'autres recueils périodiques. Il travailla pour les revues de Londres et d'Edimbourg, et fut attaché par les frères Chambers à la rédaction des journaux et encyclopédies de leur librairie. Il obtint, en 1852, une chaire de littérature anglaise au collège de l'Université de Londres, et passa en octobre 1865 à celui d'Edimbourg.

M. Masson, que M. Carlyle appelle « un écrivain de qualités éminentes », a publié : *Essais biographiques et critiques* (Essays biogr. and critical, 1856 : nouvelle édit., 1874, 3 vol.); la *Vie de Milton* (Life of J. Milton, 1858-1878, 5 vol.); *les Romanciers anglais* (British novelists, 1859); *la Philosophie anglaise contemporaine* (Recent British Philos., 1866); *Drummond de Hawthornden, sa vie et ses écrits* (D. of H., his Life and Writing, 1873); *les Trois démons de Luther, de Milton, de Goethe* (the Three Devils, etc., 1874); on lui doit également une édition des œuvres poétiques de Milton (Milton's Poetical works), connue sous le nom d' « édition de Cambridge ».

MASSON DE MORFONTAINE (Jean-Baptiste-Hippolyte), sénateur français, né à Bar-sur-Aube le 13 octobre 1796, s'engagea, en 1814, comme simple soldat, fit les dernières campagnes de l'Empire et fut blessé à Waterloo; en 1825, il prit part à la guerre d'Espagne, assista en 1830 au siège d'Alger, où il obtint le grade de capitaine. Il prit sa retraite en 1850 avec le grade de chef d'escadron et rentra dans sa ville natale dont il devint maire le 4 septembre 1870. Pendant l'occupation prussienne, il donna des preuves d'énergie, malgré son grand âge, et fut élu conseiller général, en octobre 1871, sans avoir posé sa candidature; il fut choisi pour vice-président du conseil général. Candidat républicain aux élections du 30 janvier 1876, il fut élu, le second sur deux, par 308 voix sur 519 électeurs et alla siéger au centre gauche; il repoussa la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877, et se prononça pour le retour à Paris en juin 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 19 août 1850.

MASSOT (Paul), sénateur français, né à Perpignan le 15 août 1800, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1823 et s'établit dans sa ville natale, où il devint bientôt un des chefs du parti démocratique. Conseiller général et président du conseil jusqu'en 1877, il n'entra dans la vie politique qu'aux élections de février 1876; candidat républicain dans l'arrondissement de Céret, il fut élu, sans concurrent, par 5289 voix. Il siégea dans le groupe de la gauche républicaine, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. A peine réélu, le 14 octobre suivant, par 5223 voix contre 3867 obtenues par le candidat officiel, M. [illegible] fut choisi par les électeurs sénatoriaux pour remplacer Pierre Lefranc et nommé le 2 décembre 1877 par 164 voix contre 111. Il s'inscrivit au Sénat au groupe de la gauche républicaine.

MASURE (Gustave-Louis), journaliste et député français, né à Lille le 21 juin 1836, entra de bonne heure dans le journalisme, devint rédacteur en chef du journal de Lille *le Progrès du Nord*, combattit les candidatures officielles, s'attira de nombreux procès de presse, entre autres lors de l'ouverture à Lille d'une souscription pour l'érection d'un monument à la mémoire de Baudin. Il fut défendu devant le tribunal correctionnel, comme devant la Cour de Douai, par M. Gambetta, et condamné à l'amende et à la prison. Il remplit auprès de la délégation du gouvernement de la Défense nationale, à Tours et à Bordeaux, les fonctions de directeur adjoint du personnel à l'intérieur, se retira après la réunion de l'Assemblée nationale et alla reprendre la direction du *Progrès* à Lille. Dans une élection partielle pour la Chambre des députés, il fut élu, comme candidat républicain, par la 2^e^ circonscription de Lille, avec 6710 voix, contre 4500 partagées entre M. Dutilleul, maire de Lille, républicain, et M. Vrau, candidat catholique (26 avril 1874). Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9845 voix contre [illegible] obtenues par le candidat officiel.

MASZMANN (Jean-Ferdinand), linguiste et pédagogue allemand, né le 15 août 1797, à Berlin, fit, comme volontaire, la campagne de 1815 contre la France, étudia, de 1815 à 1818, [illegible] et l'histoire aux universités de Berlin et [illegible], fut ensuite professeur dans différentes [illegible] de la Prusse et de la Bavière. Après avoir fait [illegible] pendant trois ans, un cours public de [illegible] allemande ancienne, il fut nommé, en [illegible], professeur titulaire et conseiller référendaire au ministère de l'instruction publique. Membre de l'Académie royale des sciences de Bavière [illegible] Munich en 1842, et passa à Berlin en [illegible] professeur titulaire de langue et de [illegible] allemandes anciennes. — Il est mort à [illegible] le 30 juin 1874.

On a de M. Maszmann de nombreux travaux linguistiques et littéraires : *Commentaire de la prière de Wessobrunn du VIII^e^ siècle* (Erläuterungen zum Wessobrunner Gebete ; Berlin, [illegible]); *Poésies allemandes du XII^e^ siècle* (Deutsche [illegible]

des XIIIten Jahrh.; Quedlinbourg, 1837, 2 vol.); *Formules allemandes d'abjuration, de confession, d'expiation et de prière depuis le VIIIe jusqu'au XIIe siècle* (Deutsche Abschwœrungsbeicht-, etc.; Formeln, etc.; Ibid., 1839); un certain nombre d'éditions savantes : *Fragmenta Theotisca* (1841); *Heraclius* (1843); *Vie de saint Alexius* (1843): *Tristan* de Godefroy de Strasbourg (Stuttgart, 1843); *le Livre des rois et des empereurs, ou la Chronique impériale* (der Kaiser und der Kœnige Buch, etc., 1849-1852, 3 vol.); le texte gothique du *Commentaire de l'Évangile de saint Jean* (Auslegung des Evangeliums Johannis; Munich, 1843); *Documents gothiques trouvés à Naples et à Arezzo* (Gothische Urkunden zu Neapel und Arezzo: Vienne, 1838); *la Bible gothique d'Ulfilas* (Stuttgart, 1855), avec version grecque et latine, commentaires, dictionnaire, grammaire et introduction historique; *Libellus aurarius* (Leipzig, 1841), travail estimé sur l'épigraphie romaine; puis plusieurs écrits sur *la Gymnastique*, considérée au point de vue pédagogique, etc.

MATEJKO (Jean-Aloïs), peintre polonais, né à Cracovie le 30 juillet 1838, suivit d'abord l'École des beaux-arts de sa ville natale, passa à celle de Munich, où il connut Kaulbach et Schwind, fréquenta l'atelier de M. Piloty, et alla terminer ses études artistiques à Vienne. Le premier tableau qui attira l'attention sur cet artiste fut *Charles Gustave devant le tombeau du roi Ladislas* (1858). Vinrent ensuite : *Sigismond III accordant les privilèges de la noblesse aux professeurs de l'Université de Cracovie* (1859); *Empoisonnement de la reine Bona* (1860). La même année, M. Matejko édita un recueil des costumes de Pologne, de 1200 à 1795 (11 planches in-folio). Il a exposé aux Salons de Paris : *Skarga prêchant devant la cour du roi Sigismond* (1865); *la Diète de Pologne en 1772* (1867); *l'Union de Lublin* (1870) : ce dernier tableau reparut à l'Exposition de Vienne avec le *Portrait du roi Étienne Batory; Étienne Batory devant Pskow* (1874); *Baptême de la cloche Sigismond* (1875). Il a terminé, en 1879, une toile de grandes dimensions, et à personnages innombrables, *la Bataille de Grunwald*, exposée au Salon de 1880, avec les *portraits* des enfants du peintre.

M. Matejko a obtenu une troisième médaille en 1865, une première en 1867, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1878, la décoration de la Legion d'honneur le 22 juin 1870. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 1er février 1873, et associé étranger, le 21 novembre 1874, en remplacement de Kaulbach.

MATHAREL DE FIENNES (Charles), journaliste français, né à Laon (Aisne) le 8 février 1814, fut élevé dans une pension de Paris, et entra dans l'administration du Mont-de-piété (1836), tout en faisant son droit. C'est lui qui, se présentant à la Cour pour prêter serment comme avocat, s'attira, par l'omission de la cravate blanche, cette fameuse admonition du président Séguier : « Jeune stagiaire, allez vous habiller. » Il était chargé, au Mont-de-piété, des affaires contentieuses, lorsqu'il abandonna cet emploi, en 1838, pour devenir administrateur du *Siècle*, dans lequel son beau-frère, Louis Perrée, qui prit la direction en 1840, lui confia les comptes rendus des petits théâtres. Éloigné depuis 1849, par ses opinions légitimistes, de l'administration politique du journal, il se chargea de la rédaction exclusive de la critique dramatique, qu'il garda jusqu'en 1856. M. Matharel de Fiennes, qui a longtemps signé, dans le *Siècle*, du simple nom de Matharel, a aussi travaillé à quelques autres journaux, *le Charivari, le Voleur, le Dimanche, l'Entr'acte, la Semaine* et *l'Illustration*. Il a fait représenter, sans se nommer, quelques vaudevilles.

MATHÉ (Jules), député français, né à Val-de-Mercy (Yonne) le 6 juin 1824, s'établit comme négociant à Avallon en 1850, et appartint à l'opposition pendant toute la durée de l'Empire. Conseiller municipal en 1866, il fut nommé maire d'Avallon le 18 septembre 1870, et montra une grande énergie en face de l'ennemi, qui exigeait de cette ville et des communes voisines une contribution de 80 000 francs. Sur le refus de M. Mathé, la ville d'Avallon et particulièrement les magasins de M. Mathé furent livrés au pillage. Cet acte de barbarie coûta la vie à Mme Mathé et à sa fille. Après l'amnistie, ce fut encore à l'énergique intervention de son maire que la ville d'Avallon, située sur les limites de la zone d'occupation, dut d'être évacuée par les Prussiens. Par reconnaissance, cette ville l'élut, en octobre 1871, membre du conseil général. Révoqué de ses fonctions de maire, après le 24 mai 1873, elles ne lui furent rendues qu'en 1876. La même année, il se porta aux élections générales du 20 février, dans l'arrondissement d'Avallon, obtint au premier tour de scrutin une minorité de 3397 voix et échoua au scrutin de ballottage, contre le candidat bonapartiste, M. Garnier, ancien préfet. Révoqué encore une fois comme maire, après le 16 mai 1877, il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et l'emporta sur le même concurrent par 7583 voix contre 5508. Il s'est fait inscrire au groupe de l'Union républicaine.

MATHÉ (Félix), ancien représentant du peuple français, né à Cosnes (Allier) le 18 mai 1808, fit ses classes au collège de Moulins et son droit à Paris, combattit en juillet 1830 et subit plusieurs condamnations politiques. Compris dans le procès d'avril 1834, il se réfugia en Belgique, revint plus tard à Moulins et acquit une grande fortune dans le commerce des bois. Administrateur du département après le 24 février 1848, il fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur huit, par 51 983 voix, fit partie de la Montagne, combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et demanda sa mise en accusation. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il s'associa à tous les actes de l'opposition républicaine, et, après le coup d'État du 2 décembre, se réfugia en Belgique. Aux élections générales du 8 février 1871, il fut candidat à Paris et obtint plusieurs milliers de voix.

MATHEY (Alfred), sénateur français, né à Chalon-sur-Saône le 23 septembre 1819, est fils d'un ancien député de Saône-et-Loire. Il suivit les cours de droit à la Faculté de Paris et se fit inscrire au barreau. En 1846, il entra au *National*. Après la révolution de février 1848, élu capitaine d'artillerie de la garde nationale, il fut appelé au mois de juin à la préfecture des Ardennes, et l'occupa une année. Conseiller général de Saône-et-Loire depuis 1871, pour le canton de Saint-Gengoux-le-Royal, et maire d'Ameugny, il fut élu sénateur du département le 5 janvier 1879, par 541 voix sur 690 votants, et prit place dans le groupe de la gauche républicaine. Il a publié quelques travaux sur le phylloxera et son invasion dans la Saône-et-Loire.

MATHEWS (Cornélius), romancier américain, né le 28 octobre 1817, à Port-Chester (New-York), débuta de bonne heure par de nombreux articles dans les *Magazines*. En 1838, il fit paraître *the Motley Book*, recueil de contes et de nouvelles,

et, en 1839, un roman de fantaisie, *Behemoth*, dont la scène se passe dans les temps antédiluviens. En 1840, il donna une comédie contre l'abus des manœuvres électorales, *the Politicians*, suivie d'un roman satirique sur le même sujet : *the Career of Puffer Hopkins*. Vinrent ensuite : un volume de vers, *Poems on Man in the Republic* (1843 ; 2ᵉ édit., 1846) ; un drame tiré des légendes de sorcellerie de Salem, *Witchraft* ; une pièce historique, *Jacob Leisler* ; un de ses meilleurs romans, *Money penny or the Heart of the World* (1850), sur l'opposition des mœurs de la ville et de celles de la campagne aux États-Unis ; un conte de Noël, *Chanticleer* ; enfin un choix de morceaux publiés dans les journaux, et un recueil assez complet d'écrits divers, *Miscellaneous writings* (New-York, in-8).

MATHEWS (Charles-James), acteur et auteur dramatique anglais, né le 3 décembre 1803, est fils de l'acteur du même nom. Destiné d'abord à l'Église, il travailla chez un architecte, exposa un tableau à Somerset-House et fit un voyage en Italie en compagnie de grands seigneurs français et anglais. Il en rapporta un grand nombre d'esquisses. Il s'était fait une réputation en jouant la comédie de salon : aussi finit-il par aborder la carrière théâtrale. Il débuta dans un à-propos dans lequel jouait son père : *le Vieux et le jeune comédien* (Old and young Stager). Le 18 juillet 1838, il épousa Mme Vestris, plus âgée que lui de six ans, qui exploitait le Théâtre-Olympique. Leur association mit à la mode cette petite scène. Ils visitèrent ensuite les États-Unis et furent reçus partout avec enthousiasme. A son retour, M. Mathews devint principal locataire de Covent-Garden et de Lyceum Théâtre, mais cette spéculation ne réussit pas. En 1857, Mme Vestris mourut. M. Mathews se remaria, l'année suivante, aux États-Unis, avec une actrice renommée, mistress Davenport.

Après s'être tenu quelque temps à l'écart des scènes publiques, sans renoncer à l'art dramatique, il vint à Paris en 1863 et joua au théâtre des Variétés *l'Anglais timide*, traduit par lui de la pièce anglaise, *Cool as a Cucumber*. Son succès fut très grand. Il reparut sur les scènes anglaises, dans une pièce spéciale et personnelle, *At home*, où il avait déjà réussi et qu'il alla jouer avec une vogue croissante sur les divers théâtres de la province. M. Mathews se fit un nom parmi les maîtres de la comédie de genre ; un de ses rôles les plus remarquables fut celui de l'Affable Hawk, dans le *Game of speculation*, imité du *Mercadet* de Balzac. Il a écrit beaucoup de petites comédies et de pièces bouffes, et fait jouer en 1833 un drame, *la Mère de ma femme* (My Wife's Mother), qui réussit. — Il est mort à Manchester le 24 juin 1878.

MATHIAS (Georges-Amédée Saint-Clair), compositeur et professeur français, né à Paris le 14 octobre 1826. Admis au Conservatoire le 4 avril 1837, il n'y resta qu'un an et se livra ensuite à l'étude du piano, sous la direction de Kalkbrenner. Revenu au Conservatoire en 1842, il étudia le contre-point dans la classe d'Halévy, et la composition dans celle de Berton et sous la direction de M. Barbereau. Il prit aussi des leçons de Chopin pour le style du piano. En 1848, il obtint un second grand prix au concours de l'Institut. Plus tard, il voyagea en Allemagne et s'occupa principalement de musique instrumentale. M. Mathias a été nommé professeur de piano au Conservatoire en 1862. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1872.

Il a fait exécuter avec succès par la Société de Sainte-Cécile une symphonie à grand orchestre, l'ouverture d'un *Hamlet*, et une fantaisie dramatique intitulée : *Camp de Bohémiens*. On cite encore de lui cinq *Trios*, des *Études* pour piano, une *Sonate* et un *Concerto*, un *Allegro appassionato*, des *Romances sans paroles*, etc.

MATHIEU (Jacques-Marie-Adrien-Césaire), prélat et cardinal français, sénateur, est né le 20 janvier 1796, à Paris, où son père tenait un bureau d'affaires. Il quitta l'École de droit, dont il suivait les cours, pour aller gérer, dans les Landes, les biens de M. de Montmorency, qui, par la suite, lui ouvrit la carrière des dignités ecclésiastiques. Il entra au séminaire de Saint-Sulpice, fut ordonné prêtre, devint secrétaire de l'évêque d'Évreux (1823) et, peu de temps après, un des grands vicaires de M. de Quelen à Paris. Ce fut en cette qualité qu'il tenta vainement de réconcilier avec l'Église le fameux auteur de la constitution civile du clergé, l'abbé Grégoire. En 1833, après avoir été curé d'une paroisse de Paris, M. Mathieu fut nommé évêque de Langres, et, l'année suivante (1[illegible] juin), promu au siège archiépiscopal de Besançon. Il fut nommé cardinal (ordre des prêtres) le 30 septembre 1850. Membre du Sénat, il prit, en cette qualité, une part importante à certaines discussions générales et particulières, et se sépara plusieurs fois de la majorité par ses votes. En janvier 1865, un recours comme d'abus fut formé devant le Conseil d'État contre lui pour avoir lu, malgré l'interdiction du gouvernement, l'*Encyclique* du pape du 8 décembre précédent, et l'abus fut prononcé par décret du 8 février 1865. M. Mathieu a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 16 juin 1856. — Il est mort à Besançon le 9 juillet 1875.

On cite de lui des **Mandements** dans lesquels il s'est plusieurs fois élevé contre l'[illegible], l'esprit philosophique et quelques-unes des inventions modernes qu'il regardait comme des fléaux divins. Parmi ses autres écrits, [illegible] *Un mot sur la brochure* « Pape et Empereur » de *M. Cayla* (1860, in-8) ; *la Cause* [illegible] et le *Père Passaglia* (1861, in-8) ; *le Pouvoir temporel des papes justifié par l'histoire*, etc. (18[illegible], in-8).

MATHIEU (Pierre-Henri) (de l'Ardèche), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Langogne le 23 février 1793, exerça pendant douze ans la profession d'avocat au barreau de Largentière. Nommé, en 1830, président du tribunal civil de cette ville, il fut élu député en 1834, mais son élection fut cassée faute par lui d'avoir pu justifier du cens d'éligibilité. En 18[illegible], il remplaça à la Chambre M. Madier de Montjau et obtint, jusqu'en 1848, le renouvellement de son mandat. Quoique fonctionnaire public, il combattit les différents ministères du dernier règne, excepté celui de M. Thiers, et vota constamment avec l'opposition dynastique. A l'Assemblée constituante, où il continua de représenter son département, il montra la même indépendance de conduite, votant avec la [illegible] avec la gauche, selon ses propres [illegible]. Non réélu à la Législative, il [illegible] au tribunal de Largentière dont il devint président honoraire en 1863. Conseiller général de l'Ardèche pour le canton de Saint-Étienne-de-Lugdarès, il en fut le vice-président [illegible] décoré de la Légion d'honneur en 18[illegible] — M. Mathieu est mort à Largentière le 26 juillet 18[illegible].

MATHIEU (Louisy), homme de couleur, [illegible] représentant du peuple français, né vers 1[illegible] la Guadeloupe, entra, comme ouvrier typographe

dans une imprimerie de la Pointe-à-Pître. Après la révolution de Février et l'émancipation des esclaves, il fut choisi par les nouveaux citoyens de l'île pour être le représentant spécial de la race noire à l'Assemblée constituante. Élu premier suppléant, par 11 682 voix, il fut admis, après vérification de ses pouvoirs, le 20 octobre 1848, et remplaça M. Schœlcher, qui avait opté pour la Martinique. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, mais adopta l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il désapprouva l'expédition de Rome, mais il s'abstint de signer la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome, « par reconnaissance pour plusieurs des membres du cabinet qui avaient lutté vingt ans en faveur de l'abolition de l'esclavage ». Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

MATHIEU (Claude-Louis), astronome français, membre de l'Institut, ancien député, né à Mâcon le 25 novembre 1783, et fils d'un menuisier, reçut son éducation première de l'abbé mathématicien Sigorgne, et vint en 1801 à Paris, où il suivit les cours de Lacroix et de Delambre. Admis à l'École polytechnique en 1803, puis à celle des ponts et chaussées en 1805, il fut nommé peu après secrétaire du Bureau des longitudes et adjoint, en 1808, à M. Biot, pour les expériences du pendule à secondes sur la Méditerranée. A son retour, il fut attaché comme astronome à l'Observatoire et au Bureau des longitudes. Nommé professeur adjoint d'astronomie au Collège de France, il obtint, en 1809 et en 1812, le prix d'astronomie fondé par Lalande, et entra en 1817, en remplacement de Meissier, à l'Académie des sciences. Examinateur à l'École polytechnique, il se démit de ces fonctions en 1863. Il fut nommé membre titulaire du Bureau des longitudes le 26 mars 1862. Décoré de la Légion d'honneur en 1829, il a été promu officier le 14 novembre 1856 et commandeur le 16 août 1863.

En 1834, M. Mathieu, qui avait épousé la sœur de François Arago, suivit son beau-frère sur la scène politique : il fut constamment réélu député par le collège de Mâcon jusqu'en 1848. A la Chambre, il siégea à l'extrême gauche, et présenta, notamment dans la question des chemins de fer et sur l'établissement définitif des poids et mesures du système métrique décimal, différents Rapports qui furent très remarqués. Après la révolution de Février, les électeurs de Saône-et-Loire l'envoyèrent à la Constituante, le premier de la liste, avec 127 052 suffrages sur 132 000 votants; il y fit aussi partie de la gauche. Non réélu à la *Législative*, il se renferma dans ses travaux scientifiques. — Il est mort à Paris le 5 mars 1875.

M. Mathieu a édité l'*Histoire de l'astronomie du XVIII^e siècle* (1827), de Delambre, d'après les papiers et conformément aux dernières volontés de l'illustre astronome : il y a ajouté une *Préface historique* et une *Table analytique*. Il a encore publié, sous le titre de *Notes* ou *Rapports*, divers extraits de la *Connaissance des temps* et des *Annuaires* scientifiques.

MATHIEU (Auguste), homme politique français, député, est né à Avize (Marne) le 24 novembre 1814. Après avoir terminé ses études au collège d'Épernay, il vint en 1832 faire son droit à Paris, puis, forcé de se créer lui-même les ressources qui lui manquaient, retourna à Épernay, entra dans l'étude d'un avoué, et là put achever de prendre ses inscriptions et de passer ses examens. En 1837, il se fit inscrire au barreau de Paris comme avocat stagiaire, et fut à la fois secrétaire de M. Delangle, alors bâtonnier, et secrétaire de la conférence du stage. Il plaida bientôt d'assez importantes affaires, celles du baron Commaille contre le duc de Brancas (1840), de M. Legouvé contre Mlle Rachel, à propos de *Médée* (1854), du général Woronzoff contre le prince Dolgorouky (1851). Il défendit Rudio dans l'affaire Orsini (1858). En 1849, M. Mathieu avait été élu membre du conseil de l'ordre.

Membre du conseil général de la Marne pour le canton d'Avize, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 2^e circonscription de la Corrèze, par 25 166 voix sur 33 327 votants. Membre et rapporteur de plusieurs commissions, il se signala, dans la session de 1868, en proposant à la loi de la presse un amendement très rigoureux. Aux élections de 1869, il fut réélu par 24 826 voix sur 32 092 votants. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866. — M. Aug. Mathieu est mort à Paris le 4 janvier 1878.

MATHIEU (Louis-Joseph), fabricant d'instruments de chirurgie français, d'origine suisse, né le 9 octobre 1817, à Belgrade, village voisin de Namur, et fils d'un maréchal ferrant, passa ses premières années dans les travaux des champs et de la forge, et à quatorze ans il entra chez un coutelier de Namur. Après deux ans et demi d'apprentissage, il passa en Allemagne où il apprit la fabrication des instruments de chirurgie, en travaillant à acquérir une instruction dont il n'avait pas même reçu jusqu'alors les éléments. Il vint ensuite à Paris où il entra chez M. Luer, et, trois ans plus tard, chez M. Charrière. Après avoir été, pendant six ans, contre-maître chez ce dernier, il établit pour son compte, en 1847, une fabrique d'instruments de chirurgie qui prit une rapide extension.

Les instruments inventés ou perfectionnés par M. Mathieu, pour faciliter ou rendre possibles les opérations chirurgicales de toute nature, ainsi que les membres artificiels et appareils mécaniques construits par lui, sont nombreux; nous citerons: l'écraseur linéaire du docteur Chassaignac, l'extracteur des corps étrangers de la vessie, qui obtint un prix de l'Académie de médecine, les réducteurs de luxations anciennes, couronnés par la Faculté de Paris, les nouveaux appareils aquapuncteurs, les aiguilles pour sutures profondes, le fameux bras artificiel construit pour le chanteur Roger et auquel la Faculté accorda le prix Barbier, les appareils orthopédiques pour le mal de Pott. M. Mathieu a figuré, depuis 1849, aux principales expositions nationales ou universelles, et a obtenu, entre autres récompenses, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une médaille de 1^re classe, à celle de Londres, en 1862, la 1^re médaille de prix, et, sur la proposition du jury international, la décoration de la Légion d'honneur, enfin, à l'Exposition de 1867, une grande médaille. — Il est mort le 16 janvier 1879.

MATHIEU (Adolphe-Charles-Ghislain), littérateur belge, né le 22 juin 1804, à Mons, où son père était notaire, étudia aux universités de Louvain et de Gand, prit le diplôme de docteur en droit, et dirigea quelque temps l'étude de son père. Il fut chargé, lors de la révolution de 1830, de sommer la garnison hollandaise de Charleroi de mettre bas les armes; cette mission lui valut, en 1835, la croix de Fer. Conservateur de la bibliothèque publique de Mons de 1840 à 1842, il fut nommé, en 1852, chef de la section des

manuscrits à la bibliothèque royale de Bruxelles. Membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Académie de Belgique, il a coopéré successivement à la rédaction de *l'Echo du Hainaut, la Sentinelle, la Revue Belge* (1835-1843), *le Messager de Gand*, etc. — Il est mort à Ixelles le 13 juin 1876.

Dans le grand nombre des œuvres poétiques et autres de M. Mathieu, nous signalerons : *Passe-temps poétiques* (Mons, 1830, in-12; nouv. édit., 1838), dont *Quatre-vingt-treize, Waterloo, la Mort de David* sont les pièces principales; *la France et la Belgique* (Ibid., 1831, in-8), poème; *Deux mariages pour un* (1836), comédie en un acte; *Roland de Lattre* (Mons, 1838; 2e édit., 1840), poème dédié à Victor Hugo; *Olla Podrida* (Ibid., 1839, in-18); *Mons et ses environs* (Ibid., 1842, in-8), description anonyme; *le Guersillon* (Ibid., 1848, in-18), recueil satirique; *Poésies du clocher* (Ibid., 1847, in-12); *les Mémoires d'outre-tombe* (Ibid., 1849), poème contre la tyrannie de la presse; *Givre et gelées* (Bruxelles, 1852, in-8); *la Colonne du congrès* (1854, in-18); *Senilia*, poésies (1856, in-8); une *Biographie montoise* (1848, gr. in-8), et des recherches archéologiques ou articles de critique littéraire.

MATHIEU-BODET (Pierre), avocat français, ancien représentant et ministre, né à la Moulède (Charente) le 16 décembre 1817, fit son droit à Paris, et y obtint en 1842 le grade de docteur. Avocat à la Cour de cassation depuis 1845, il fut, en 1848, élu représentant de la Charente, le huitième sur neuf, et, à part la question du bannissement de la famille d'Orléans, pour lequel il se prononça avec la gauche, vota constamment avec la droite. Réélu à la Législative, le premier sur huit, il soutint la politique de l'Elysée et fut secrétaire de la commission des budgets de 1850 et 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, mais il donna sa démission à la suite des décrets du 22 janvier, et se borna dès lors à ses travaux d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Il devint, en 1863, président de son ordre dont il fit partie jusqu'en 1866. Membre du conseil général de la Charente, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1864. Candidat non officiel, mais agréable, dans l'élection partielle de la 1re circonscription de la Charente, en 1868, il échoua de quelques voix seulement, au second tour de scrutin, contre M. Laroche-Joubert.

M. Mathieu-Bodet fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Charente à l'Assemblée nationale, le troisième sur sept, par 51 165 voix, et prit place au centre droit. Plusieurs fois membre de la Commission du budget, il prit part aux discussions financières et fut appelé, le 20 juillet 1874, au ministère des finances en remplacement de M. Magne; il abandonna lui-même ce portefeuille, le 10 mai suivant, après avoir adressé au président de la République un remarquable rapport sur la situation financière, les nécessités d'impôts nouveaux et la revision du cadastre (janvier 1875). Il se rapprocha alors de la gauche, fit partie du groupe Lavergne, s'abstint lors du vote de l'amendement Wallon, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Elu député le 20 février 1876, par l'arrondissement de Barbezieux, sans concurrent, M. Mathieu-Bodet n'appartint à aucun groupe de la Chambre, et fut un des onze députés qui s'abstinrent lors du vote de blâme et de défiance contre le ministère de Broglie (juin 1877). Il ne se représenta pas aux élections du 14 octobre 1877, et échoua, en février 1879, à une élection partielle au Sénat, contre le général de Brémond d'Ars.

MATHIEU DE LA REDORTE [illegible] Maurice, comte), ancien pair de France [illegible] représentant, né le 18 mars 1804, [illegible] ral de ce nom qui fut anobli sous l'[illegible] en 1829, à l'École polytechnique [illegible] sortie dans l'artillerie de terre, il [illegible] campagne de Morée, reçut la croix [illegible] 1828 et fut attaché, en 1833, à la personne du duc d'Orléans, en qualité d'officier d'[illegible] En 1835, il se démit de son grade de capitaine [illegible] fut élu, en remplacement de M. [illegible] à la Chambre des députés, comme candidat [illegible] position libérale à Carcassonne. Il [illegible] la coalition et fut, pendant quelques [illegible] bassadeur à Madrid, sous le cabinet [illegible] Malgré l'indépendance de ses votes, il [illegible] suivante, créé pair de France [illegible] Après la révolution de Février, il [illegible] l'Assemblée législative comme le [illegible] présentants de l'Aude, seconda les [illegible] majorité contre-révolutionnaire [illegible] la vie privée à la suite du coup d'État [illegible] en sortit aux élections du 8 février 1871, [illegible] élu représentant de l'Aude, le cinquième [illegible] par 25 277 voix. Il siégea au centre [illegible] tint de son vote toutes les propositions [illegible] à l'établissement du gouvernement [illegible] Il repoussa l'amendement Wallon [illegible] lois constitutionnelles et disparut de la vie politique, après la clôture des travaux de [illegible] blée nationale.

MATHIEU-MEUSNIER (Mathieu-[illegible] sculpteur français, né à Paris en [illegible] sous MM. Dumont et Nanteuil, et [illegible] lon de 1843 par le buste d'*Azaïs*. Il [illegible] suite *la Mort du jeune Viala* (18[illegible]), [illegible] cuté avec un sentiment énergique et [illegible] acheté pour le musée de Versailles [illegible] (1847), placé dans le jardin de la [illegible] mille, à Paris; *la Mort de Laïs* (18[illegible]) [illegible] din des Tuileries; plusieurs bustes et [illegible] entre autres ceux de *Boïeldieu*, au foyer [illegible] péra-Comique, de *Beaumarchais*, au [illegible] Français, de *Cortot*, au musée de [illegible] *MM. Bouffé, Yvon, Geffroy*, etc.; la statue [illegible] *danson* (1856), pour la ville d'Aix; le [illegible] *Pontevès* (1857), au musée de Versailles, [illegible] de *M. Barré*, conseiller à la Cour des [illegible] *M. Carvalho* (1864); *M. Émile Ollivier*, [illegible] *de femme* (1865); *le Docteur Bulard*, [illegible] *de femme* (1866); *M. Delangle*, [illegible] *Sainte-Beuve*, buste en marbre pour [illegible] *Mlle Sarah Bernhardt*, dans le rôle de [illegible] *Passant*, buste en plâtre (1870, [illegible] marbre en 1872; *la Littérature* [illegible] de marbre (1873); *Cupido et le* [illegible] bustes en marbre (1874); *Mme* [illegible] l'influence du sommeil magnétique, [illegible] plâtre, et *Mme S. Testard*, médaillon [illegible] (1875); *Scribe*, buste en marbre pour [illegible] *Mme Tréfeu*, médaillon en marbre [illegible] *Ratisbonne*, buste en marbre (18[illegible]) [illegible] buste en plâtre métallisé, pour le musée [illegible] *Saint Laurent*, statue en plâtre (18[illegible]) [illegible] *Bernhardt*, dans le rôle de la reine [illegible] médaillon en bronze argenté; *Mme* [illegible] l'Odéon, médaillon en plâtre (18[illegible]) [illegible] tecte, *Mlle R. de Pont-Jest* (18[illegible]), etc.

M. Mathieu-Meusnier a, en outre, [illegible] la cour du Louvre une statue en [illegible] *rerie, le Génie de la tempête* pour [illegible] Louvre, la *Laïs* du jardin réservé des [illegible] le mausolée de la famille Errazu au Père-[illegible] *la Peinture*, statue de pierre pour [illegible] musée de Grenoble, etc. Il a obtenu [illegible] daille en 1844.

MATHILDE (Mathilde-Lætitia-Wilhelmine Bonaparte, princesse), princesse française, fille de l'ex-roi Jérôme, est née à Trieste le 27 mai 1820. D'abord connue sous le nom de comtesse de Montfort, du titre que son père portait depuis la chute de l'Empire, elle épousa à Florence, le 10 octobre 1841, le prince russe Anatole Demidoff de San-Donato. Elle avait obtenu, en se mariant, que ses enfants seraient élevés dans la religion catholique; cette clause, qui attira pour quelque temps au prince la disgrâce de l'empereur de Russie, fut rendue inutile par la stérilité de cette union, qui d'ailleurs ne fut pas heureuse; une séparation de corps et de biens eut lieu, par consentement mutuel, en 1845. La princesse Demidoff, à qui son mari avait été obligé par le czar de payer une pension de 200 000 roubles, vint alors en France, et elle occupait déjà, à Paris, un rang élevé dans la société, lorsque son cousin Louis-Napoléon fut élu, en 1848, président de la République. Depuis 1849 jusqu'au mariage de Napoléon III, c'est elle qui, sous le nom de princesse Mathilde, faisait les honneurs du palais de la Présidence. A l'avènement de l'Empire, elle fut comprise parmi les membres de la famille impériale de France, et reçut le titre d'Altesse. Elle établit sa résidence d'été à Saint-Gratien, auprès du lac d'Enghien, où eurent lieu souvent des réunions littéraires et artistiques. Après la mort de Sainte-Beuve, la revendication des lettres écrites par la princesse au célèbre critique donna lieu à des incidents dont toute la presse s'occupa (novembre 1869). Après la révolution du 4 septembre 1870, la princesse Mathilde passa en Belgique et y séjourna pendant toute la durée de la guerre. Elle reprit, en 1872, à Paris et à Saint-Gratien, les réceptions qui ont rendu son salon célèbre.

Cultivant elle même les arts avec quelque succès, elle a exposé, en 1859, comme élève de M. Giraud, trois aquarelles : deux *Portraits* et une copie d'après Rembrandt; en 1861, quatre aquarelles : *un Fellah*, trois portraits, dont un du *baron de Tuck*, d'après Rubens, et un autre d'après Murillo; en 1863, deux aquarelles : *Étude d'après nature* et *Portrait du duc de Lesdiguières*, d'après H. Rigaud, appartenant à M. Lebrun, de l'Académie française, etc. Elle a obtenu, en 1861, une mention honorable, et une médaille en 1865. Elle a aussi gravé quelques eaux-fortes tirées à petit nombre et laissé imprimer à cinquante-trois exemplaires l'*Histoire d'un Chien* (1876, in-4).

MATOUT (Louis), peintre français, né à Charleville (Ardennes) en 1813, fit ses études au collège Rollin, puis suivit les cours de l'École des Beaux-arts jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Il était d'abord destiné à l'architecture, qu'il abandonna bientôt pour la peinture, et traita le paysage historique avant d'aborder l'histoire. En 1846, le gouvernement l'envoya à Rome avec une commande de cinq tableaux, *les Cinq sens*. M. Matout ne put en achever que deux, qui figurèrent au Salon de 1848 avec *le Dieu Pan au milieu des Nymphes*. A cette époque, M. Matout partit pour Alger. Après une traversée accidentée et un naufrage devant Majorque, il reçut un accueil empressé du général Changarnier qui lui confia la décoration de la cathédrale; il n'en exécuta que les cartons. A son retour à Paris, il fut chargé de la décoration du grand amphithéâtre de l'École de médecine de Paris : elle se composait de trois grandes toiles qui furent exposées au Salon de 1857 et valurent à M. Matout la décoration de la Légion d'honneur. En 1858, il exposa les cartons de six tableaux destinés à la chapelle de l'hôpital de La Riboisière; en 1861, *Riche et Pauvre*, une *Position critique*; en 1863, *Moïse sur le Nil*, *la Rencontre de saint Joachim et de sainte Anne;* en 1864, *Présentation de la sainte Vierge au temple;* en 1866, deux *Portraits;* en 1873, après une longue abstention : *Minerve*, l'*Ariccia*, environs de Rome; en 1874 : *Danse antique*, *Bacchus enfant*, *Ariane endormie*, aquarelle; en 1875, *Mariage de Bacchus et d'Ariane*, et deux dessins; en 1876, *Vénus Pandemos;* en 1877, *Saint Jacques le Majeur* et *Paysage florentin;* en 1879, *Jésus chez Simon le Pharisien* et *Portrait de la mère de l'auteur; Saint Louis fait enterrer et enterre lui-même les morts sur le champ de bataille de Sayète (Syrie)*, *le Lac Némi* (1880), etc. M. Matout a obtenu, outre la décoration, une 3e médaille en 1853 et un rappel en 1857.

MATTHYS (Jacob), philologue suisse, né en 1802, à Wolfenschiessen (canton d'Unterwald), apprit, à seize ans, à lire, à écrire et à calculer, puis s'engagea comme domestique dans une ferme de Bavière. En 1825, quelques gens charitables le mirent à même d'étudier pour entrer dans les ordres; il passa quelques années à Soleure et à Fribourg, fut reçu prêtre en 1831 et devint curé de Nieder-Rickenbach et, en 1845, de Thalwyl, dans l'Unterwald.

M. Matthys parvint, seul et sans secours, à la connaissance de presque toutes les langues littéraires. Une grammaire et un dictionnaire, quelquefois l'un sans l'autre, lui ont suffi pour reconstruire celle qu'il voulait apprendre, pour la traduire et l'écrire même. Il fut constaté, en 1854, qu'il possédait le latin, l'espagnol, le portugais, l'italien, l'anglais, le français, le grec ancien et moderne, l'arabe, l'hébreu, le malais et le sanscrit; quant au chinois, il expliqua couramment de longs passages de Confucius. Le prince-abbé du couvent des bénédictins d'Engelbert voulut le faire entrer dans la savante Confrérie de la Propagande; mais le pauvre chapelain refusa, en alléguant son âge, de quitter ses montagnes. Plusieurs savants suisses et anglais ont fourni généreusement à M. Matthys les moyens de cultiver et d'étendre des connaissances polyglottes acquises avec une si admirable patience. — Il est mort à Paris le 1er novembre 1873.

MAUBANT (Fleury-Polydore), acteur français, né à Chantilly le 23 août 1821, entra en 1839 au Conservatoire, y obtint en 1841 un second prix de tragédie, et débuta l'année suivante au Théâtre-Français. Après avoir passé quelques mois à l'Odéon, il rentra, en 1845, aux Français, dont il est devenu sociétaire en 1852. Il tint, en général, l'emploi tragique, et parfois celui des pères nobles et raisonneurs, et devint un des artistes de ce théâtre reconnus pour dire le mieux le vers tant classique que moderne.

On a remarqué parmi ses diverses créations celles de Danton, dans *Charlotte Corday*, et d'Eumée, dans *Ulysse*, de M. Ponsard (1852); du meunier, dans *Corneille à la butte Saint-Roch*, de M. Ed. Fournier (1862); du banquier Lacroix, dans *la Volonté*, de M. J. Duboys (1864); de Vidal, dans *l'Œillet blanc*, de MM. Daudet et l'Épine (1865); de Morin, dans *les Ouvriers*, de M. Eug. Manuel (1870); celles plus importantes du comte d'Ars, dans *le Lion amoureux* (1866), de l'inquisiteur, dans *Galilée* de Ponsard (1867); de Maurice de Saxe, dans le drame de MM. Amigues et Desboutins; du comte, dans *Jean de Thommeray* (1873), de l'amiral, dans *le Sphinx* (1874), de Charlemagne, dans *la Fille de Roland* (1875), de Fabius, dans *Rome vaincue* (1876), etc. Il a tenu sa place dans des reprises nombreuses, notamment celles d'*Héraclius*, d'*Esther*, de *Don Juan*, du *Joueur*, de *Don Juan d'Autriche*, et, avec un

succès particulier, dans celles d'*Hernani* en 1867 et en 1878.

MAUDSLEY (Henry), médecin anglais, né à Giggleswick (Yorkshire) le 6 février 1835, fit ses études médicales au collège de l'Université de Londres et obtint le diplôme de docteur en 1857. Il fut successivement médecin de l'hôpital des aliénés de Manchester, de 1859 à 1862, membre du Collège royal des médecins en 1869, professeur de médecine légale à l'Université de Londres en 1870 et médecin consultant au West-London Hospital. Membre de nombreuses sociétés médicales de Paris, de Vienne, des États-Unis, il devint président de l'Association britannique médico-psychologique et directeur du *Journal of mental Science*.

On a de ce savant aliéniste : *Physiologie et pathologie de l'esprit* (Phys. and pathol. of Mind), traduit en français (1879, in-8), et *Responsabilité dans les maladies mentales* (Resp. in mental Desease).

MAUNOIR (Charles-Jean), géographe français, né à Poggi-Bonsi (Toscane) le 23 juin 1830, d'une famille de médecins renommés à Genève, fit ses études dans cette dernière ville et entra à l'École centrale de Paris en 1851. Entraîné vers la carrière militaire, il réclama ses droits de Français et s'engagea en 1852 comme volontaire au 2e chasseurs à cheval. Mis à la retraite en 1853, à la suite d'un accident, il fut attaché en 1855 aux archives du Dépôt des Cartes de la guerre et parvint au grade de sous-chef de bureau dans cette administration.

M. Maunoir, devenu secrétaire général de la Société de géographie de Paris en 1867, a rédigé depuis, chaque année, en cette qualité, le rapport sur les progrès des sciences géographiques. Membre de la commission des missions et voyages scientifiques et du comité des travaux historiques et sociétés savantes, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

M. Charles Maunoir s'est particulièrement occupé de l'étude des questions relatives à l'histoire de la topographie et à ses procédés d'exécution. Il a publié dans le *Spectateur militaire*, le *Journal des Sciences militaires* et le *Bulletin de la Société de Géographie* de nombreux articles et mémoires. Les principaux sont des notices : *sur la carte topographique de Belgique; sur la carte du grand-duché de Bade; sur les cartes du sud-ouest de l'Allemagne, dressées par l'Institut militaire géographique de Vienne; sur la carte de la Suisse à 1 cent-millième; sur la topographie officielle en Europe en 1862; sur la carte du Liban par le Dépôt de la guerre; sur la carte de l'Italie centrale et de la Sicile par l'État-major italien; sur les plans en relief de M. Bardin; sur la gravure sur pierre appliquée aux cartes*. On cite aussi de lui, dans un autre ordre d'idées : un *Essai sur les corps d'État-major italien et sur son bureau supérieur*; un *Aperçu historique sur la topographie militaire et les ingénieurs géographes; Résumé historique de la défense de Mexico; Résumé de la campagne d'Italie, d'après la publication du Dépôt de la guerre; la Nouvelle-Zélande, colonie anglaise*, etc., etc. Il a succédé à M. Vivien de Saint-Martin dans la rédaction de l'*Année géographique*, avec la collaboration de M. Henry Duveyrier pour l'Afrique (1876-1877 et 1878, in-18).

MAUNOURY (Jacques-Hippolyte-Pol), homme politique français, député, né à Chartres le 30 juin 1824, se fit recevoir avocat, et fut substitut du procureur de la République de 1848 à 1851. Démissionnaire au coup d'État, il alla en Égypte, s'y établit comme avocat, et fut avocat-conseil de M. de Lesseps, de 1863 à 1867, pour les questions contentieuses et administratives concernant la Compagnie du Canal de Suez. Secrétaire de Nubar-Pacha, il prit une part importante aux réformes judiciaires et à l'introduction des codes français en Égypte. Se trouvant en France au moment de la guerre de 1870, il fut nommé secrétaire général de la préfecture d'Eure-et-Loir. Après la conclusion de la paix, il retourna en Orient et représenta le gouvernement égyptien devant la commission internationale du Caire et devant celle des ambassadeurs à Constantinople. Il rentra définitivement en France en 1874, après la chute de Nubar-Pacha. Candidat républicain, dans la deuxième circonscription de Chartres, aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu par 7632 voix contre 5237 obtenues par M. Gouvion-Saint-Cyr, représentant sortant et candidat constitutionnel. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8378 voix contre 5378 données au candidat officiel.

MAUPAS (Charlemagne-Émile DE), ancien sénateur et ministre français, est né le 8 décembre 1818, à Bar-sur-Aube (Aube). Élevé à Paris, il y fit son cours de droit, publia, en 1841, des *Considérations sur le système des impôts*, et obtint, en 1845, sous l'administration Guizot, la sous-préfecture d'Uzès, d'où il passa, deux ans plus tard, à celle de Beaune. Destitué par le gouvernement provisoire, il se lia étroitement avec le parti bonapartiste, et parcourut rapidement tous les degrés de l'échelle politique. D'abord sous-préfet à Boulogne-sur-Mer (1849), il administra successivement l'Allier (1849) et la Haute-Garonne (1850), et déploya dans ces deux départements beaucoup de zèle pour la cause du président. Appelé, au mois de novembre 1851, à remplacer M. Carlier à la préfecture de police, il fut du très petit nombre de personnes admises à préparer avec le président l'exécution du coup d'État. Il invita, dans une première proclamation, les habitants de Paris à rester tranquilles, sous peine « de se briser immédiatement contre une inflexible répression », et fut chargé de veiller à l'arrestation nocturne des représentants qu'on jugeait les plus hostiles.

A peu de jours de là, M. de Maupas fut mis à la tête du ministère de la police générale, qui venait d'être rétabli (22 janvier 1852), avec la mission officielle « de faire parvenir jusqu'au prince la vérité, qu'on s'efforce trop souvent de tenir éloignée du pouvoir ». Surveillant tout, sans rien administrer, M. de Maupas s'acquitta de sa tâche avec beaucoup d'activité, imprima à la direction de la police et de la presse une vive impulsion, appliqua le premier le décret du 17 février sur la presse, donna de nombreux avertissements aux journaux politiques, et fit arrêter, en 1852, vingt et une personnes, parmi lesquelles plusieurs journalistes, dans le dessein de les transporter en Afrique, sans jugement; mais dénoncé courageusement par M. de Girardin, il ne put exécuter son projet. Il étendit la juridiction des commissaires de police à toutes les communes des cantons où ils devaient être établis. Le ministère de la police fut supprimé au bout d'une année (10 juin 1853), l'expérience d'une « organisation défensive » ayant été jugée complète, et l'institution superflue.

Envoyé à Naples avec le titre d'ambassadeur, M. de Maupas y resta peu de temps, fut remplacé

par M. de La Cour au mois d'avril 1854, et vint reprendre son siège au Sénat, où il avait été élevé par décret du 21 juin de l'année précédente. L'un des plus ardents partisans de la politique conservatrice, il se montra particulièrement hostile à la loi sur le droit de réunion; désigné pour en être le rapporteur, il refusa cette tâche afin de pouvoir combattre le projet de loi plus librement, et le fit avec une grande véhémence (fin mai 1868). La loi sur la presse l'eut aussi pour adversaire, et en février 1869, il adressa au ministère une vive interpellation sur les abus auxquels il accusait cette loi d'avoir donné lieu depuis une année. A la fin de septembre 1860, il fut mis à la tête de l'administration des Bouches-du-Rhône, en remplacement du préfet, M. Besson, et relevé de ces fonctions sur sa demande, à la fin de décembre 1866. Après le 4 septembre 1870, M. de Maupas rentra dans la vie privée, avec une pension de 6000 francs, pour cause d'infirmités contractées dans l'exercice de ses fonctions. Il se présenta néanmoins aux élections du 20 février 1876 et à celles du 14 octobre 1877, comme candidat officiel et bonapartiste, dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine (Aube). Il échoua la première fois au scrutin de ballottage, le 5 mars, contre M. Rouvre, et la seconde, contre le même concurrent, devenu un des 363, avec 6440 voix contre 7377. Chevalier de la Légion d'honneur en 1849, M. de Maupas a été promu commandeur le 2 mars 1852, grand officier le 14 août 1862, et grand-croix le 28 décembre 1866.

MAURER (Georges-Louis, chevalier DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Erpolsheim, dans le Palatinat bavarois, le 2 novembre 1790, fils d'un pasteur protestant, fit ses études au collège et à l'université de Heidelberg, où il fut reçu docteur en droit et exerça quelque temps la profession d'avocat. En 1812, il vint à Paris, fit, dans nos bibliothèques, de nouvelles études sur le droit, les mœurs et les constitutions de l'Allemagne, et de retour dans son pays, en 1814, entra dans la magistrature. Grâce à sa connaissance du droit français, il fut placé, comme substitut de procureur général, dans des villes à demi françaises, Mayence, Spire et Landau. Après avoir occupé plusieurs autres places, il devint, en 1824, procureur à Frankenthal. La même année, il fit paraître son premier ouvrage : *Histoire de l'ancienne procédure orale en Allemagne et surtout en Bavière* (Geschichte des altgerman. und namentlich altbair. mündlichen Gerichtsverfahren; Heidelberg, 1824), qui lui valut le premier prix de l'Académie de Munich et le titre de membre de cette société. Deux ans plus tard, il obtint une des principales chaires de droit à l'université de Munich. En 1829, il remplaça Eichhorn à Gœttingue, et reçut le titre de conseiller intime. A la même époque, il devint membre ordinaire de l'Académie des sciences de Gœttingue, conseiller d'État, et enfin conseiller de l'empire à vie.

En 1832, le roi de Bavière l'envoya en Grèce, comme conseiller de régence. D'abord M. Maurer suivit la ligne politique du président, M. Armansperg, mais bientôt il se sépara de lui sur la question des libertés qu'on devait laisser au pays. La Grèce lui dut une révision de son code pénal, l'établissement d'une procédure civile et de tribunaux réguliers. L'opposition déclarée de MM. d'Abel et Maurer au président eut enfin pour résultat de les faire rappeler en 1834; mais ils ne tardèrent pas à regagner toute la faveur du roi. M. Maurer publia à cette occasion un ouvrage très intéressant : *le Droit public, le droit canon et le droit privé du peuple grec, avant et après la guerre de l'indépendance jusqu'au 31 juillet 1834* (das griech. Volk in œffentlicher, kirchlicher und privatrechtlicher Beziehung, etc.; Heidelberg, 1836, 3 vol.). Après la chute du ministère d'Abel en 1847, M. Maurer devint ministre des affaires étrangères et de la justice, et chef du ministère appelé « ministère de l'aurore. » Il fut bientôt renversé à son tour pour avoir voulu essayer quelques réformes; et le parti révolutionnaire, se fit de sa retraite une arme contre le roi. M. Maurer, renonçant à la politique active, se renferma dans des travaux d'histoire et de jurisprudence. — Il est mort à Munich le 9 mai 1872.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Esquisse du droit privé allemand* (Grundriss des deutschen Privatrechts; Munich, 1828); *les Villes de Bavière et leur constitution sous la domination des Romains et sous celle des Francs* (Ueber die bair. Staedte und ihre Verfassung unter der Rœm. und Frank. Herrschaft; Ibid., 1829); *Sur le droit territorial allemand et l'histoire du droit* (Ueber die deutsche Reichsterritorial- und Rechtsgeschichte; Ibid., 1830); une édition du *Droit municipal et provincial de Ruprecht de Freysing* (Stuttgart, 1839); une *Introduction à l'histoire du droit de la Souabe* (Schwabenspiegel); une *Introduction à l'histoire de la constitution des marches, des cours, des villages et des États, et à l'histoire du pouvoir public* (Einleitung zur Geschichte der Mark-Hof-Dorf und Stadtverfassung und der œffentlichen Gewalt; Munich, 1854); *Histoire de la constitution des marchés en Allemagne* (Geschichte der Markenverfassung; 1856); *Histoire de la constitution des villages* (Geschichte der Dorfverfassung; 1865-66, 2 vol.).

Son fils, M. Conrad MAURER, né à Frankenthal, en 1823, docteur en droit, professeur à l'Université de Munich, s'est fait connaître par ses travaux sur l'ancien droit des populations germaniques et scandinaves, et sur les origines de la nation islandaise. On cite surtout : *Légendes modernes de l'Islande* (Islaend. Volkssagen der Gegenwart; Leipzig, 1860).

MAURICE (Barthélemy-Antoine-Montdésir), littérateur français, né à Paris le 1[er] mars 1801, entra en 1820 à l'École normale, où il s'attacha particulièrement à l'enseignement de Jouffroy. Écarté des fonctions universitaires sous la Restauration, il devint premier maître de langue et de littérature françaises au collège Élisabeth à Guernesey. Il rentra en France en 1830, s'occupa de traductions de l'anglais, de recherches historiques et collabora à de nombreux journaux. — Il est mort à Paris le 25 février 1879.

On cite de lui : *Histoire politique et anecdotique des prisons de la Seine* (1840, in-8), ouvrage important par les renseignements inédits sur la période révolutionnaire, notamment sur les massacres de septembre; *Vidocq, vie et aventures* (1858, in-18); *Cartouche*, histoire authentique (1859, in-18); la traduction des *Contes sur l'économie politique* de Miss Harriet Martineau (1833-1840, 8 vol.), etc. M. B. Maurice a rédigé pendant dix-huit mois *le Patriote du Puy-de-Dôme*, fourni des comptes rendus ou des séries d'articles à *la Tribune*, au *Courrier français*, au *Temps*, au *Constitutionnel*, au *Droit*, à *l'Opinion nationale*, à *l'Époque*, à *la Patrie*, etc., et collaboré activement aux *Dictionnaires de l'Économie politique* et du *Commerce*.

MAURICE (rév. Frédéric DENISON), théologien anglais, né en 1805, et fils d'un ministre de la secte dissidente des unitaires, étudia au collège de la Trinité de Cambridge, prit ses degrés à Oxford, et entra, en 1828, dans l'Église établie. Il édita quelque temps l'*Athenæum*, et écrivit un

roman, *Eustache Conway*, qui eut du succès. Un discours, qui parut entaché d'hérésie, lui fit perdre la chaire de théologie qu'il avait obtenue au collège du Roi, à Londres. Il prit avec le rév. Kingsley une part active à l'organisation des associations de travailleurs, ainsi qu'à l'instruction des enfants du peuple, et devint chapelain de la Société de Lincoln's Inn. — Il est mort le 1er avril 1872.

Le rév. Maurice a beaucoup écrit; nous mentionnerons : *Essais théologiques* (Theological essays, 2 vol.); *les Religions du monde et leurs rapports avec le christianisme* (the Religions of the world, 1852, 3e édit.); *Histoire des deux premiers siècles de l'Église* (Lectures on the ecclesiastical history of the I and II centuries, 1854, in-8), cours fait à l'université de Cambridge; *les Patriarches et les législateurs de l'Ancien Testament* (the Patriarchs and lawgivers of Old Testament, 1855, 2e édit., in-8); *la Religion catholique romaine* (the Religion of Rome, 1855); des *Sermons* et un exposé des *Doctrines philosophiques au moyen âge* (Mediæval philosophy, 1856), qui a paru dans l'*Encyclopédie métropolitaine*.

MAURICE-SAINT-AGUET (Louis-Charles), littérateur français, né à Paris le 17 mars 1809, fit ses classes comme boursier au collège de Rouen. Fils d'un capitaine au corps des ingénieurs-géographes, il entra, en 1828, à l'École polytechnique, d'où il sortit au bout d'une année. Il était précepteur dans une riche famille, lorsqu'il fit insérer en 1833, dans *Salmigondis*, une nouvelle, *l'If de Croissey, ou la Croix d'or*, qui eut du succès. Il voulut, sur la foi de ce début, tenter la fortune littéraire, collabora à *l'Entr'acte* et au *Vert-Vert*, puis devint professeur de mathématiques au collège de Vendôme. Il ne cessa pas de se livrer à son goût pour les lettres, et publia par souscription un petit volume de poésies, *les Perce-neige* (Vendôme, 1835), dont une pièce, *le Fil de la Vierge*, fut mise en musique par Scudo.

Revenu à Paris en 1837, M. Maurice-Saint-Aguet entra, en qualité de secrétaire de la rédaction, au *Journal général de la France*, et y donna ses premiers feuilletons. Il réussit dans ce genre de littérature et vit ses romans accueillis par divers journaux, principalement par *le Siècle*. De 1839 à 1842, il fut employé dans l'administration du domaine privé du roi Louis-Philippe. Ses romans, à l'exception de *Jean le matelot* (1837, 2 vol. in-8), n'ont pas été imprimés à part. — Il est mort le 5 janvier 1873.

MAUROGENI (Pierre), homme politique roumain, né à Jassy (Moldavie) en 1819, occupa sous le prince Ghika successivement les ministères des travaux publics et des relations extérieures. L'un des fondateurs du comité pour l'union des deux principautés, il occupa le poste de ministre des finances en 1860 et reprit le même portefeuille en 1866, sous le prince Charles, en y joignant celui des affaires étrangères. Par l'émission des bons du trésor, il réussit à amortir la dette flottante et établit le crédit de son pays en plaçant à Paris un emprunt à cinq pour cent; il réussit également à conclure une convention commerciale avec l'Autriche : ce qui fut considéré comme le premier acheminement de la Roumanie vers l'indépendance complète. Après les élections de 1876, le cabinet conservateur, dont M. Maurogeni avait fait partie, fut mis en accusation par la majorité radicale de la nouvelle Chambre; mais cette affaire ne reçut pas de suite.

MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), érudit français, membre de l'Institut, né à Meaux (Seine-et-Marne) le 23 mars 1817, fut destiné par son père, ingénieur des ponts et chaussées, à l'étude des mathématiques, et se prépara pour l'École polytechnique; mais en 1836, cédant à son goût pour l'érudition, il se fit attacher à la Bibliothèque royale, qu'il quitta, au bout de deux années, pour se livrer plus librement aux études les plus diverses. Tout en s'occupant de préférence d'archéologie et de langues, tant anciennes que modernes, il [illegible] la médecine et se fit recevoir avocat. Rappelé, en 1840, à la Bibliothèque royale, il y resta employé jusqu'en janvier 1844. A cette époque il fut élu par l'Institut sous-bibliothécaire, et [illegible] ces fonctions, jusqu'à ce qu'en 1857, il fut [illegible] même membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de Dureau de la Malle. Il fut nommé par l'empereur, en octobre 1860, bibliothécaire des Tuileries. Le 23 novembre 1862, il fut appelé à succéder à M. Guigniaut, démissionnaire, comme professeur d'histoire et de morale au Collège de France, et en avril 1868, il devint directeur général des Archives, en remplacement de M. de Laborde, nommé sénateur. M. Maury, décoré de la Légion d'honneur en 1856, a été promu officier le 13 janvier 186[illegible], et commandeur le 9 août 1870.

Cet actif et laborieux écrivain, dont les [illegible] attestent les connaissances variées, a [illegible] *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge* (Paris, 1843); *les Fées du moyen âge* ([illegible]); *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France* (1850, in-12), à laquelle se rattache son mémoire sur la *Topographie des anciennes forêts de la France*, inséré dans le [illegible] *des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions (1856), et qui valut à l'auteur [illegible] d'or au concours des antiquités nationales [illegible]; ce travail a été refondu et complété [illegible] vrage intitulé : *les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France, suivi d'un tableau de toutes les forêts de la France* (1867, in-8); *la Terre et l'homme* (1856, in-12; 4e édit., [illegible]), [illegible] résumé des plus récentes connaissances géographiques, ethnographiques, philologiques, [illegible] servir d'introduction à la collection de l'Histoire universelle de M. Duruy; *la Magie et l'astrologie dans l'antiquité et au moyen âge* (1860, in-12; 3e édit., 1863), *Histoire des religions de la Grèce antique* (1857-1860, t. I-III, in-8), [illegible] d'une *Histoire du polythéisme gréco-romain*; *le Sommeil et les rêves, Études psychologiques* [illegible] (1861, in-8 et in-18; 4e édit., 1877); *les Académies d'autrefois, l'Ancienne Académie des sciences* (1864, in-8); et *l'Ancienne Académie des inscriptions et belles-lettres* (1865, in-8); *Croyances et légendes de l'antiquité* (1863, in-8 et [illegible] 2e édit., 1865); *Rapport sur les progrès de l'archéologie en France* (Imp. impér., [illegible]) à l'occasion de l'Exposition universelle [illegible].

Continuateur du *Musée de sculpture* [illegible] *moderne* du comte Clarac, M. Maury a [illegible] laborateur de Guigniaut pour les deux [illegible] volumes des *Religions de l'antiquité* [illegible] un grand nombre de mémoires et [illegible] une foule de recueils, tels que [illegible] *la Société impériale des antiquaires de France*, la *Revue archéologique* (1844-18[illegible]), [illegible] *die moderne*, rééditée par MM. Didot, [illegible] *français* (1852 et suiv.), la *Revue des Deux Mondes* (1849-1855), [illegible] les *Annales médico-psychologiques*, [illegible] *le Journal des Savants*, etc. [illegible] de la Société de géographie de Paris [illegible] dans lequel il a [illegible] rigé le *Bulletin*, dans lequel [illegible] divers travaux [illegible] ses *Rapports officiels*, [illegible] phie et d'ethnographie. Il a [illegible] velle *Carte des Gaules* dressée, en [illegible]

commission impériale dont il était secrétaire. Comme directeur général des Archives nationales, M. Maury a adressé, en 1876 et en 1878, au ministère de l'instruction publique deux importants rapports sur les accroissements de cet immense dépôt (Impr. nat., gr. in-8).

MAURY (Matthew-Fontaine), hydrographe et astronome américain, né dans l'État de Virginie, le 14 janvier 1806, d'une famille pauvre qui passa dans le Tennessee, se destina à la marine, et obtint, en 1825, un brevet de *midshipman* (aspirant). Au retour d'un voyage autour du monde qui dura quatre ans, il passa ses examens, reçut le commandement du navire *le Falmoth*, et quelque temps après le brevet de lieutenant, et fut nommé astronome de l'expédition chargée d'explorer les mers du Sud. On lui confia ensuite le dépôt des cartes et instruments, qui est devenu l'Observatoire national et le bureau hydrographique des États-Unis. Il resta à la tête de ces deux établissements scientifiques jusqu'à l'époque de la guerre civile. Partisan du Sud, comme citoyen de la Virginie, il quitta New-York et alla se mettre au service des confédérés qui lui conférèrent le soin de la défense des côtes. Il s'occupa alors d'inventions tendant à augmenter la puissance des navires cuirassés, dont *le Merrimac* fut le modèle. Il fut aussi envoyé en Angleterre, où on le reçut avec de grands honneurs, et où il revint à la fin de la guerre, après diverses vicissitudes. Il a été nommé professeur de géographie physique et d'astronomie à l'institut militaire de Lexington (Virginie), en 1863. — Il est mort dans cette ville le 1er février 1873.

Dans le cours de ses fonctions officielles, M. Maury a recueilli et collationné un grand nombre de journaux nautiques et de livres de bord, et a composé avec leur secours ces *Cartes de vents et de courants* (Wind and current charts), qui ont été d'une si grande utilité pour la navigation. C'est de ces cartes mêmes qu'il a tiré son ouvrage sur la *Géographie physique de la mer* (Physical Geography of the Sea; New-York, 1854, in-8, avec planches et dessins), le premier de ce genre qui ait paru et où est résumé un nombre incalculable d'observations maritimes : on y trouve surtout les plus intéressants détails sur le *Gulf-Stream*. La *Géographie physique de la mer* a été traduite dans plusieurs langues européennes. M. F. Maury a reçu de l'empereur d'Autriche, Ferdinand-Maximilien, la grande médaille d'or pour les arts et les sciences, « en récompense de ses longs et utiles travaux ».

MAUS (Jean-Marie-Henri), ingénieur belge, né à Namur le 22 octobre 1808, travailla d'abord dans sa ville natale, avec M. Ph. Cauchy, dirigea ensuite une usine de charbon, et entra dans le service public des ponts et chaussées. Il exécuta avec succès et habileté le chemin de fer d'Ans à Liége; ce travail, ainsi que plusieurs autres, le fit choisir, en 1847, par le gouvernement de Turin pour organiser les lignes projetées dans le Piémont. M. Maus est commandeur de l'ordre de Leopold, et membre, depuis 1864, de l'Académie royale de Belgique. On a de lui des Rapports et études concernant les chemins de fer, les machines à vapeur, etc.

MAXIMILIEN-JOSEPH, duc en Bavière, né le 4 décembre 1808, est fils unique du duc Pius Auguste, qui lui transmit, en 1834, le titre et les privilèges de chef de la maison des Deux-Ponts-Birkenfeld. Après avoir étudié à l'Université de Munich, l'histoire, l'économie politique et les sciences naturelles, il visita la France, où sa mère possédait de grands domaines, l'Angleterre (1828), la Suisse et l'Italie (1831), et enfin, en 1838, il fit un voyage en Grèce, à Constantinople, en Égypte, en Nubie et en Palestine. En 1827, le duc Maximilien fut admis au Conseil d'État et assista dès lors à toutes les diètes. Entré dans l'armée bavaroise avec le grade de colonel, en 1824, il fut nommé, en 1848, lieutenant général et commandant de la milice du cercle de Haute-Bavière.

Outre la relation de son *Voyage en Orient* (Wanderung nach O.; Munich, 1839; 2e édit., 1840), le duc Maximilien a publié, sous le pseudonyme de *Phantasus*, des drames et surtout des nouvelles qui ne parurent pas sans talent. Parmi ces dernières on cite : *Novellen* (Munich, 1831, 2 vol.); *Livre d'esquisses* (Skizzenbuch, 1833); *Jacobina* (1835); *le Beau-frère* (Stiefbruder, 1838). On lui doit aussi une *Collection de chants populaires et de mélodies de la haute Bavière* (Sammlung oberbairischer Volkslieder und Singweisen, 1846).

Marié le 9 septembre 1828 à la princesse de Bavière, duchesse Wilhelmine, fille du roi Maximilien Ier, il en a eu huit enfants, dont l'aîné, le prince *Louis*-Guillaume, duc en Bavière, né le 21 juin 1831, a renoncé à ses droits de succession dans le majorat, en faveur de son frère, le prince *Charles-Théodore*, né le 9 août 1839, lieutenant-colonel dans les chevau-légers bavarois, marié le 11 février 1865 à la princesse *Sophie*, fille de Jean, roi de Saxe.

MAYER (Alexandre), médecin et inventeur français, né à Belfort (Haut-Rhin) le 4 août 1814, commença sa carrière dans la chirurgie militaire et servit onze ans en France et en Algérie. Ex-médecin adjoint de l'hôpital de sa ville natale, il devint médecin de l'inspection générale de la salubrité de Paris et médecin adjoint de l'hospice des Quinze-Vingts. Fondateur de la *Revue médicale de Besançon et de la Franche-Comté*, puis de *la Presse médicale* de Paris, il a publié de nombreux mémoires de médecine, notamment sur l'emploi d'un nouveau scarificateur de son invention (1852, in-8), et les ouvrages suivants : *Des Rapports conjugaux considérés sous le triple point de vue de la population, de la santé et de la morale publique* (3 édit., 1856, in-18; 5e édit., 1868); *De la Mortalité excessive du premier âge en France* (1873, in-8); *Conseils aux femmes sur l'âge de retour* (1873, in-18).

Comme inventeur, M. Mayer a été signalé à l'attention publique, avec son collaborateur M. Beaumont, tourneur, par un appareil thermogénérateur, admis en 1855 à l'Exposition universelle, tardivement et par ordre exprès de l'empereur, et dont le principe consiste dans la production de la chaleur par le frottement. Cet appareil économique fut d'abord appliqué dans plusieurs filatures de soie. Les deux inventeurs furent décorés de la Légion d'honneur.

MAYER (Étienne-François-Auguste), peintre français, né à Brest le 8 juillet 1805, se tourna de bonne heure vers le genre des marines et débuta au Salon de 1833. Il a depuis exécuté différents voyages sur les bâtiments de l'État, en Scandinavie (1845), en Hollande, sur les côtes de l'Asie Mineure (1834-46). Il a peint quelques toiles de genre et des portraits. On a surtout de lui : la *Rade de Brest en 1698*, *le Combat du Bucentaure*, *le Combat du Pluton* (1835-36); *la Corvette la Recherche au milieu des glaces*, *Frégate égyptienne*, *l'Incendie du Devonshire par Duguay-Trouin* (1837-38); *le Cap Nord*, *Sites de Norvège* (1839); *Calvaire breton*, *la Prise de l'île Episcopia*, aux galeries de Versailles; *le Naufrage de*

l'Algésiras, *le Port du Conquet, la Bourse de Copenhague, Un homme à la mer*, dessin ; *le Soir d'un combat* (1841-1852) ; *l'Incendie de la bourse de Hambourg en* 1842 (1857) ; *Arrivée de Napoléon III dans le port de Brest en* 1858 (1859) ; *la Frégate* l'Herminie, *par le travers du cap Horn, en* 1841, *envoie une embarcation pour sauver un matelot enlevé par une vague, Vue prise à l'île de Groix, Baie des Trépassés et du Bec du Raz* (1861) ; *Phare de la presqu'île de Kermorvan, Pêcheurs de goëmon, surpris par la marée, Napoléon III se rendant, le* 11 *août* 1863, *sur le* Borda (1863) ; *Embarcation du vaisseau-école le* Borda, *le Donjon du château de Brest* (1864) ; *Sauvetage sur une côte de Bretagne par une chaloupe de guerre, Baie de Pen-hir, près Camaret* (1865) ; *Vieux port de Porstrein* (1869), etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1836. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 29 janvier 1839, il a été promu au grade d'officier le 7 décembre 1867.

MAYER (Brantz), littérateur américain, né à Baltimore le 27 septembre 1809, fut élevé au collège de Saint-Mary, visita l'Inde, Java, Sumatra et la Chine, retourna en 1828 aux États-Unis, où il étudia le droit, puis alla parcourir l'Europe et revint exercer en Amérique la profession d'homme de loi. En 1841, il fut nommé secrétaire de légation à Mexico et résida dans cette ville jusqu'en 1843. Ayant donné sa démission, il rentra à Baltimore, où il dirigea pendant quelque temps un des principaux journaux de cette ville, et écrivit de nombreux articles dans la presse quotidienne, mensuelle et trimestrielle.

Ses publications principales sont : *le Mexique tel qu'il a été et tel qu'il est* (Mexico as it was and as it is ; 1844, in-8 ; 1847, 3ᵉ édit.) ; *le Mexique sous les Aztèques, sous les Espagnols et sous la république* (Mexico Aztec, Spanish and Republican ; Philadelphie, 1851, 2 vol. in-8) ; *le Capitaine Canot, ou Vingt ans de la vie d'un négrier* (1854), deux fois traduit en français ; *Mexican antiquities* (Washington, 1856, in-4). Il a édité : *A Memoir and the Journal of Charles Carroll of Carrollton, during is Mission to Canada with Chase and Franklin, in* 1776 (in-8, 1844).

MAYET (Daniel-Henri), député français, est né à Bourg-Saint-Maurice (Savoie) le 18 juillet 1815. Procureur près le tribunal de Moutiers depuis 1843, il fut institué avoué après l'annexion, et vendit sa charge vers 1863. Nommé juge de paix à Bozel, en décembre 1870, il renonça à ses fonctions, pour se présenter aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Moutiers, et fut élu par 3759 voix contre 3375 obtenues par M. Bérard, ancien député de l'Empire. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, contre le même concurrent devenu candidat officiel, par 3916 voix contre 3363.

MAYHEW (Henry), littérateur anglais, est né à Londres le 25 novembre 1812. Fils d'un avoué, il passa quelques années au collège de Westminster, fut envoyé à bord d'un bâtiment par mesure de correction, puis étudia le droit et occupa un emploi dans les mines du pays de Galles. Revenu à Londres, il se jeta dans le journalisme, fonda le *Figaro à Londres*, puis prit, avec son ami G. A. Beckett, la direction du théâtre de la Reine, où il donna une amusante farce, *le Ménestrel errant* (the Wandering minstrel). En 1841, M. Mayhew lança le premier numéro du *Polichinelle* (the Punch), le *Charivari* de l'Angleterre. Ayant quitté le journal il se mit à écrire des livres, et, avec une fécondité étonnante, produisit, pour le théâtre, la librairie et les *magazines*, un nombre incalculable de pièces, de nouvelles, d'articles, d'essais de toute sorte.

Dans la foule de ses petits volumes, qui passent pour être écrits avec une *humour* toute britannique, et qui, accompagnés de dessins comiques, jouirent d'une circulation considérable, nous mentionnerons : *la Plus grande des petites misères* (the Greatest plague of life, in-8), tribulations d'une lady à la recherche d'une bonne servante ; *Lequel épouser ?* (Whom to marry) ; *C'est le portrait de son père* (the Image of his father) ; *les Modèles* (Model men and women) ; *le Paysan philosophe* (the Peasant-boy philosopher) ; *les Merveilles de la science* (the Wonders of science, 1851) ; *la Magie de l'industrie* (Magic of industry), etc.

On doit à cet écrivain un ouvrage sérieux : *Londres travailleur et Londres mendiant* (the London labour and the London poor, 1849), publié d'abord dans le *Morning Chronicle*, et qui est le fruit d'une enquête particulière de deux années sur les causes et les effets du paupérisme.

M. Henry Mayhew avait quatre frères qui se sont aussi fait un certain nom dans le journalisme et la littérature.

Mayhew (Thomas), né vers 1810, à Londres, s'est fait connaître, après les frères Chambers, par ses efforts pour mettre la presse et la librairie à la portée des classes pauvres. Entre autres journaux, il a fondé le *Poor man's Guardian* que le ministère essaya, dit-on, d'acheter ..... lors du bill de la réforme parlementaire. Plus tard, il commença la *National Library*, une encyclopédie à un *penny* le volume, qui coûta plus de 250 000 fr. à ses actionnaires.

Mayhew (Edward), né en 1813, a dirigé pendant sa jeunesse une troupe d'acteurs ambulants. Il a collaboré pendant plusieurs années au *Evening Post*, ainsi qu'à d'autres journaux et magazines. Il a écrit des farces amusantes et s'est fait une sorte de spécialité dans la littérature du sport. En 1854, il a donné une nouvelle édition de l'*Art du vétérinaire* de Blaine.

Les deux derniers frères, MM. Horace, mort le 30 mai 1872, et Auguste Mayhew, ont donné des articles au *Punch*, depuis sa fondation, et ont signé, avec Henry, plusieurs de ces petites histoires comiques auxquelles leur nom a donné tant de vogue.

MAYNE REID. Voy. Reid.

MAYNZ (Charles), jurisconsulte belge, d'origine allemande, né à Essen, près de Dusseldorf, le 8 août 1812, étudia, à Bonn, la ..... et le droit, et passa ensuite à Berlin. Impliqué dans les poursuites dirigées, en 1834, contre les associations académiques, il se réfugia en Belgique, prit de nouveau tous ses grades à l'Université de Gand, et fit à Liège son stage d'avocat. Il occupa ensuite, à l'Université libre de Bruxelles, la chaire de droit romain et celle des Pandectes à l'Université de Liège.

Il a publié : *Éléments de droit romain* (Bruxelles, 1845-1855, 3 vol. in-8 ; 3ᵉ édit., Bruxelles et Paris, 1871-74, 3 vol. in-8).

MAYO (William-Starbuck), romancier américain, né à Ogdensburg (État de New-York) en 1812, étudia la médecine au collège ..... de New-York, reçut son diplôme en 1831 et exerça pendant plusieurs années. Mais, ... par

goût des aventures, il entreprit un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique : il ne pénétra pas au delà des États barbaresques, et, après une excursion en Espagne, il s'empressa de retourner dans son pays.

Il a publié, en 1849, sous le titre de *Kaloolah or Journeyings to the Djebel Kumri* (New-York, in-12; 2e édit., 1851), un récit d'aventures fabuleuses, sorte d'utopie satirique, aussi étrange qu'intéressante, qui a été traduite en français dans la *Revue britannique*. Il a donné depuis : *the Berber, or the Mountaineer of the Atlas* (New-York, 1850, in-12, plusieurs éditions), roman dramatique dont la scène se passe en Afrique à la fin du XVIIe siècle, et un volume de nouvelles sous le titre de *Poudre d'or romantique tirée du placer de l'histoire* (Romance dust from the historic placer).

MAYRAN (Casimir-Antoine), sénateur français, né à Espalion (Aveyron) le 4 mars 1818, vint de bonne heure à Paris, y dirigea une importante maison de commerce et rentra dans son pays en 1853, en possession d'une grande fortune. Il s'occupa alors d'agriculture, fut maire d'Espalion et conseiller général du canton du même nom. Aux élections sénatoriales de janvier 1876, il se porta comme candidat monarchiste et clérical, soutenu par toutes les nuances du parti conservateur, et fut élu, le premier sur trois, par 237 voix sur 388 électeurs. Il prit place à droite, vota avec le parti monarchique du Sénat et se prononça pour la dissolution de la Chambre, le 23 juin 1877. Chevalier de la Légion d'honneur en 1857, il a été promu officier le 7 août 1869. M. Mayran a été fait en outre commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand.

MAZADE (Charles DE), publiciste français, né à Castel-Sarrazin (Tarn-et-Garonne) en 1821, est petit-fils du conventionnel de Mazade Percin, et fils d'un magistrat mort en 1831. Il fit ses études au collège de Bazas et son droit à Toulouse, puis vint à Paris, et y publia, en 1841, un volume d'Odes. Il débuta peu après dans *la Presse*, puis dans la *Revue de Paris* et passa à la *Revue des Deux Mondes*, à la rédaction de laquelle il a depuis constamment appartenu; de 1852 à 1858, il y a rédigé la chronique politique qu'il a reprise après la mort d'Eug. Forcade. Outre des études de critique sur des œuvres littéraires contemporaines, il a fourni à cette revue des séries d'articles sur l'Espagne et l'Italie, qu'il a visitées à plusieurs reprises. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 août 1878.

M. de Mazade a publié à part les volumes suivants : *l'Espagne moderne* (1855); *l'Italie moderne, Récits des guerres et des révolutions italiennes* (1860); *la Pologne contemporaine, Récits et portraits de la révolution polonaise* (1863, in-18); *l'Italie et les Italiens, Nouveaux récits de guerre*, etc. (1864, in-18); *Deux femmes de la Révolution* (1866, in-18); *les Révolutions de l'Espagne contemporaine* (1868, in-18); *Lamartine, sa vie littéraire et politique* (1872, in-18); *la Guerre de France [1870-1871]* (1875, 2 vol. in-8, avec carte); *Portraits d'histoire morale et politique du temps* (1875, in-18); *le Comte de Cavour* (1877, in-8); *le Comte de Serre, la Politique modérée sous la Restauration* (1879, in-18), enfin une étude sur M. Thiers, dans la *Revue des Deux Mondes* (1880).

MAZE (Hippolyte), professeur et député français, né à Arras le 5 novembre 1839, entra en 1860 à l'École normale supérieure, fut reçu agrégé d'histoire en 1863 et chargé de cours au lycée de Douai. Il occupait, depuis plus de trois ans, la chaire d'histoire au lycée de Versailles, lorsqu'il fut nommé préfet des Landes le 6 septembre 1870. Il remplit ces fonctions jusqu'au 8 avril 1871. Après avoir repris sa chaire au lycée de Versailles, il passa, en 1875, comme troisième professeur d'histoire au lycée Fontanes, à Paris. Choisi pour candidat républicain dans la 2e circonscription de Versailles, à l'élection législative partielle du 21 décembre 1879, il fut élu par 4480 voix sur 6126 votants contre le candidat radical socialiste, M. Buffenoir, qui n'en réunit que 1262. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine. Il a épousé la fille du célèbre économiste Adolphe Blanqui.

M. Maze, qui a fait avec succès, à Paris, des conférences littéraires, a publié : *les Gouvernements de la France du XVIIe au XIXe siècle* (Angers, 1864, in-8); *la République des États-Unis d'Amérique, sa fondation* (1869, broch. in-8); *Kléber* (même année), et quelques autres travaux historiques.

MAZEAU (Charles-Jean-Jacques), homme politique français, sénateur, né à Dijon le 1er septembre 1825, étudia le droit dans sa ville natale et fut reçu docteur le 9 août 1848. D'abord secrétaire de l'avocat Paul Fabre, il succéda à Martin de Strasbourg comme avocat à la Cour de cassation et au Conseil d'État en 1856. Conseiller général pour le canton de Gevrey depuis 1869, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, pour le département de la Côte-d'Or, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 39 819 voix, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Nommé sénateur du même département le 30 janvier 1876, le second sur deux, par 457 voix sur 797 votants, il refusa la dissolution de la Chambre des députés demandée, le 23 juin 1877, par le ministère de Broglie.

M. Mazeau a collaboré à la *Revue de législation* et au *Dictionnaire politique* de M. Block.

MAZON (Charles-Albin), littérateur et journaliste français, né en 1828, à Largentière (Ardèche), fut, de 1855 à 1861, rédacteur en chef de l'*Avenir de Nice*, journal favorable, depuis 1848, à l'idée de l'annexion à la France. Expulsé par les autorités italiennes, il vint à Paris et devint, en 1861, directeur du service télégraphique de l'Agence Havas. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Mazon a publié : *Nice en 1861* (1861, in-18); *le Vieux musicien* (1862, in-18); *Jean Bruyère* (1864, in-18); *Une esquisse d'anatomie politique* (1868, broch. in-8); *Notes ardéchoises* (Privas, 1870-74, in-8); *Marguerite Chalis et la légende de Clotilde de Surville* (Paris, 1873, in-18); *la Comédie politique*, traduite de l'anglais de D. Johnson (1880, in-18), etc.

MAZZINI (Joseph), homme politique italien, né à Gênes le 28 juin 1808, était fils d'un professeur de médecine de l'Université, qui lui fit donner une brillante éducation. Reçu docteur en droit, il fut détourné du barreau par la politique. Son esprit, son éloquence précoce, l'avaient déjà signalé parmi la jeunesse génoise, lorsqu'il débuta par des articles de critique littéraire dans l'*Indicateur génois* et l'*Indicateur livournais*. Ces deux organes ayant été supprimés, il écrivit pour l'*Anthologie* de Florence des articles signés *Un Italien*, et réunis plus tard en trois volumes sous le titre d'*Écrits littéraires*.

Dès 1830, M. Mazzini était affilié à la Société des carbonari, qu'il songeait à réformer. Dénoncé à la police, il fut arrêté, et remis en liberté, après

six mois de détention préventive, avec ordre de quitter l'Italie. Il se retira à Marseille en 1831, et, accusant les lenteurs et les circonspections du carbonarisme, fonda la société, devenue bientôt célèbre, de la *Jeune Italie*. Son mot d'ordre, *Dio e popolo*, exprimait l'idée fondamentale d'un chef qui prétendait appuyer la démocratie naissante sur les débris de l'ancienne religion. Ses membres ne devaient pas avoir plus de quarante ans; son but était l'affranchissement immédiat de l'Italie. M. Mazzini lança une première armée contre le Piémont, en mai 1833. Elle fut décimée et dispersée; mais il la recomposa et la confia au général Ramorino pour une seconde tentative, en février 1834. Cette fois elle fut complétement détruite. M. Mazzini perdit beaucoup de son influence, et vécut près de trois années en Suisse dans un repos apparent. En 1836, il s'établit à Londres. Il consentit alors à s'entendre avec les comités révolutionnaires de Malte et de Paris, qu'il avait refusé de reconnaître jusque-là. En 1842, il fonda, à Londres, l'*Apostolato popolare*, journal qui fut suspect même au gouvernement anglais. Sa correspondance fut saisie, et il fut inquiété pour un assassinat de deux espions italiens, qu'on l'accusait d'avoir ordonné en France, et auquel il se défendit d'avoir prêté les mains.

Lorsque l'avénement de Pie IX vint exalter les espérances de la nation italienne, M. Mazzini écrivit au pape (septembre 1847) pour le féliciter de son initiative et l'encourager dans l'œuvre de résurrection de la patrie commune. Après la révolution de Février, il se rendit à Paris où il présida un club, conduisit à l'Hôtel de Ville les volontaires italiens, et reçut les encouragements de Lamartine. Bientôt il passa en Italie, à Gênes, puis à Milan, y organisa des clubs révolutionnaires, entre autres le *Circolo nazionale*, et, au nom de ses principes républicains, s'opposa de toute son influence à l'annexion de la Lombardie au Piémont. Son journal, l'*Italia del popolo*, sema la division entre les patriotes. Après la prise de Milan par Radetzky, il s'inscrivit parmi les volontaires de Garibaldi, puis se retira à Lugano, où il annonça, dans une brochure célèbre, que la guerre des rois était finie, que celle des peuples allait commencer. De Lugano, il se rendit à Florence, où Guerrazzi refusa son concours.

Après le meurtre de Rossi et la fuite du pape à Gaëte, le parti mazzinien, représenté par l'orateur populaire Ciceruacchio, étant devenu dominant dans les États de l'Église, M. Mazzini parut tout à coup à Rome et se trouva maître de la situation. Il fut aussitôt nommé représentant par 9000 suffrages. Le 18 mars 1849, il fit un appel à la concorde et exhorta « Rome républicaine » à s'allier au « Piémont monarchique ». Le 23 mars, sa dictature fut réellement proclamée par la réorganisation du triumvirat qu'il partagea avec Armellini et Saffi. Il conserva toutes les anciennes formes religieuses et fit célébrer en grande pompe les fêtes de Pâques. Dans les mois qui suivirent, la constitution républicaine fut rédigée, votée et promulguée, pour ainsi dire sous ses auspices. Il conduisit toutes les négociations relatives à l'intervention française avec l'envoyé spécial de France, M. Ferd. de Lesseps, auquel il réussit à faire accepter des conditions que le général Oudinot et le gouvernement français refusèrent de ratifier. Après avoir soutenu la défense de Rome aussi longtemps que possible, contre un siége en règle, il proposa de porter la guerre dans les provinces, et sur le refus de l'Assemblée, il donna, en termes violents, sa démission de triumvir.

Lors de l'entrée des Français dans Rome, M. Mazzini se réfugia en Suisse, où il rétablit, avec une partie des représentants exilés, un simulacre d'assemblée nationale et de gouvernement italien qui ne fut pas longtemps toléré par les gouvernements européens. Obligé de repasser en Angleterre, il devint, à Londres, président du Comité national italien, et adressa, en cette qualité, à l'Assemblée nationale française une lettre où il protestait énergiquement contre les faits accomplis. Placé, avec M. Kossuth et Ledru-Rollin, à la tête du Comité révolutionnaire international, il contracta, en 1850, ce fameux emprunt mazzinien, qui avait pour but et qui eut pour résultat une nouvelle insurrection italienne. Elle éclata à Milan, le 6 février 1853, et se termina par la victoire des Autrichiens et la mise du pays en état de siége. M. Mazzini parvint à s'échapper, malgré les infinies précautions de la police autrichienne, et regagna Londres où il continua son œuvre révolutionnaire. Au mois de juillet 1857, il parut tout à coup à Gênes, avec un plan d'insurrection générale, et excita un soulèvement promptement comprimé, dans cette ville et à Livourne, pendant que son chef d'état-major, le colonel Piscane, excitait une révolte, un instant redoutable, dans le royaume de Naples. En même temps, M. Mazzini se trouva impliqué, avec Ledru-Rollin, dans une conspiration d'assassinat contre l'empereur des Français. Jugé au mois de septembre, par la Cour d'assises de Paris, il fut condamné par contumace à la déportation perpétuelle. Il ne cessa pas de trouver un asile en Angleterre.

En 1859, pendant la nouvelle guerre de l'indépendance italienne, M. Mazzini resta d'abord sur l'arrière-plan, témoignant dans quelques écrits la défiance qu'inspirait à son parti l'alliance du Piémont avec la France. Depuis, son nom et sa présence dans l'Italie donnèrent lieu à quelques agitations, et l'on prétendait souvent reconnaître sa main dans les diverses tentatives faites, surtout depuis les victoires de Garibaldi dans les Deux-Siciles, pour arracher la conduite de la [illegible] italienne à la politique du comte de Cavour, et faire tourner les succès de la cause de l'indépendance au profit de celle de la démocratie républicaine. Il publia alors un manifeste intitulé : *Ni apostat, ni rebelle*. Après la constitution du royaume italien, sa rentrée en Italie, [illegible] ment demandée au Parlement, fut toujours considérée comme une cause d'agitation [illegible]. Au commencement de 1864, M. Mazzini [illegible] impliqué, à Paris, avec d'autres [illegible] le procès Greco. Retiré en Suisse à cette [illegible] ordre d'expulsion fut lancé contre lui, en [illegible] 1864, par le conseil fédéral de Berne. Il rentra de nouveau en Angleterre.

En février 1865, il fut élu à Messine député au parlement italien; mais son élection [illegible] dans la séance du 22 mars. Dès le 2 [illegible] déclaré, dans une lettre à ses électeurs, qu'il ne pouvait accepter ce mandat, en sa qualité de républicain. Au mois de septembre [illegible] encore réélu député dans la même ville, [illegible] la concurrence du général Medici. Il se prononçait de plus en plus, dans ses [illegible] contre la politique du roi Victor-Emmanuel, il réclamait la déchéance de la maison de [illegible]. Au mois de juillet 1868, il fut élu grand [illegible] des loges maçonniques italiennes.

A cette époque se dévoilait l'existence d'un vaste réseau de comités institués dans toute l'Europe pour la propagation et le triomphe de [illegible] républicaine. C'était, assurait-on, dès [illegible] 1865, que M. Mazzini avait fondé, avec le concours d'Américains, la société de l'Alliance républicaine universelle, dont les statuts, [illegible]

application à l'Italie, furent publiés en 1868. Divisée en sections, comités et commissions, elle offrait un grand ensemble de moyens d'action et avait pour objet immédiat l'insurrection de Rome. Le général Garibaldi entrait pleinement dans le dessein. Sur ces entrefaites, M. Mazzini tomba gravement malade à Lugano. Le bruit de sa mort courut à plusieurs reprises (novembre 1868). Sa convalescence fut longue, et, au commencement de 1869, son retour à la vie fut marqué par de nouvelles agitations politiques rattachées à son influence et à son nom. Un complot qui devait éclater à Milan fut découvert au mois d'avril, et exposé dans ses détails au Parlement italien par le ministre de l'intérieur. Le Conseil fédéral suisse, sur le territoire duquel il avait été préparé, décida que le séjour de tous les cantons de la frontière italienne serait interdit à M. Mazzini, qui reçut l'ordre de quitter le canton du Tessin (mai 1869).

L'année suivante, quelques semaines avant le plébiscite français, des soulèvements partiels éclatèrent sur divers points de l'Italie, et en particulier à Ravenne. Ils furent rattachés à un soulèvement général, dont le plan avait été conçu par M. Mazzini et qui devait coïncider avec les événements que l'on supposait prêts à éclater en France. Au milieu de ces tentatives d'agitation, il entra en Italie et fut arrêté et emprisonné à Gaëte. Rendu à la liberté après la prise de Rome par l'armée italienne, il fonda dans cette ville, au mois de février 1871, un journal démocratique, *Roma del popolo*, où, le mois suivant, il blâma énergiquement l'insurrection communaliste de Paris, ses suites, qu'il qualifia « d'orgie de fureur et de vengeance », et les adhérents de la Commune, qui n'étaient pour lui « qu'une bande de fous furieux ». Cette attitude fut très remarquée en Europe. Depuis il continua avec une ardeur, que sa santé chancelante restreignait de plus en plus, à s'occuper des questions économiques et à provoquer la réunion des congrès ouvriers d'Italie, entre autres de celui de Rome (septembre 1871). — Il est mort à Pise le 11 mars 1872. Le gouvernement italien lui fit de solennelles funérailles, auxquelles assistèrent les députations des corps constitués et corporations du royaume.

Il a été publié en Italie une édition générale des Œuvres de M. Mazzini (*Scritti editi e inediti*; Milan, 1861 et suiv., 12 vol.). — Un cousin de l'ancien triumvir, M. Andrea MAZZINI, réfugié à Paris, y a fait paraître un ouvrage qu'on a quelquefois attribué à son parent : *De l'Italie dans ses rapports avec la liberté et la civilisation moderne* (1847, 2 vol.).

MEADE (George-Gordon), général américain fédéral, est né, le 30 décembre 1815, à Barcelone, où son père était consul des États-Unis. Il fut cependant élevé dans sa patrie, et en 1831, il entra à l'École militaire de West-Point ; il en sortit, en 1835, comme 2^e lieutenant au 3^e régiment d'artillerie. En 1836, il donna sa démission, et ne rentra au service que le 19 mai 1842, comme lieutenant en 2^e du génie. Il fit, en cette qualité, la guerre du Mexique, fut cité à l'ordre du jour pour sa conduite à Palo-Alto, et fut promu lieutenant en 1^{er} après la bataille de Monterey (1846). Devenu capitaine le 19 mai 1856, il avait obtenu le grade de major depuis le mois de juin 1860, lorsqu'éclata la guerre civile. Pendant que son frère, capitaine dans la marine fédérale, recevait le commandement du *North-Carolina*, il fut lui-même placé comme brigadier-général de volontaires, sous les ordres du général Mac-Call qui commandait les réserves de Pensylvanie (31 août 1861). Il servit ensuite en Virginie sous Mac-Dowell, au 1^{er} corps de l'armée du Potomac, et se distingua particulièrement à Mechanisville (26 juin), à Gaines-Mill (27 juin) où il mérita d'être proposé pour le grade de lieutenant-colonel dans l'armée régulière, à la bataille des Sept jours, où il fut blessé à New-Market-Road, à South-Mountain, à Antietam, où il remplaça le général Hooker, blessé, dans le commandement du 9^e corps. Il se signala encore à Frédéricksburg (13 décembre 1862), où malgré la défaite des fédéraux, il parvint à percer la gauche des confédérés.

Deux jours après ce désastre, M. Meade fut nommé major général et chargé du commandement du 5^e corps. Il se fit remarquer à Chancelors'ville (2-4 mai 1863) où il commandait l'aile droite, avec laquelle il couvrit bravement la retraite. Peu de jours après, lorsque Lee envahit de nouveau le Maryland, le général Meade, nommé commandant en chef, le battit à Gettysburg (1-3 juillet), mais après avoir franchi le Rappahannock, puis le Rapidan, il rentra dans ses lignes, trouvant les positions de l'ennemi trop fortes pour les enlever. Cette conduite fut taxée de faiblesse, et au mois de mars 1864 le général Meade fut remplacé par le général Grant dans le commandement en chef. Il n'en prit pas moins part, dans cette dernière année, à différentes actions, et plusieurs fois avec éclat. — Il est mort le 6 novembre 1872.

MÉAULLE (Hyacinthe-Charles), ancien représentant du peuple français, né à Paris le 12 juillet 1795, et fils d'un député à la Convention, étudia le droit, se fit inscrire vers 1820 au barreau de Rennes, et fut plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Parmi les causes qu'il plaida avec le plus de succès et d'éclat, nous citerons les affaires du capitaine Bellot et du professeur Sarget, qui lui fournirent un texte d'accusations véhémentes contre la politique du ministère Guizot. Après le 24 février 1848, il forma dans le sein du conseil municipal un comité révolutionnaire qui s'installa à la préfecture, proclama la République et administra la ville. Nommé représentant d'Ille-et-Vilaine, le 4 juin 1848, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac, et, après le 10 décembre, fit une opposition très modérée au gouvernement de Louis-Napoléon. M. Méaulle ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Rennes.

MEAUME (Édouard), jurisconsulte français, né à Rouen le 18 janvier 1812, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville, puis passa à celui de Nancy, et devint, en 1842, professeur de législation et de jurisprudence à l'École forestière. Juge suppléant au tribunal de première instance de Nancy, il donna sa démission et se fixa à Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Meaume a écrit de nombreux ouvrages spéciaux de droit, entre autres : *Manuel du droit forestier* (Nancy, 1843-1846, 3 vol. in-8) ; *Programme du cours élémentaire de législation et de jurisprudence forestière* (Ibid., 1846, in-8 ; nouv. édit., 1854) ; *Des Droits d'usage dans les forêts, de l'administration des bois communaux et de l'affouage* (Paris, 1847, 2 vol. in-8) ; *Introduction à l'étude de la législation et de la jurisprudence forestière* (Nancy, 1857, in-8) ; *Du Droit de réduction par le Conseil d'État des libéralités faites aux corps moraux publics* (Nancy, 1863, broch. in-8). Il a publié, depuis 1842, avec M. Loiseau, le *Bulletin des annales forestières* et donné de nombreux articles aux *Annales forestières* et à la *Jurisprudence générale* de MM. Dalloz.

Livré à des travaux d'un autre genre, M. Meaume a fourni aux *Mémoires de l'Académie de Stanislas* et publié ensuite séparément : *Recherches sur quelques artistes lorrains : Claude Henriet, Israël Henriet, Israël Silvestre et ses descendants* (Nancy, 1842, in-8); *Études sur la vie privée de Bernardin de Saint-Pierre* [1792-1850] (Ibid., 1856, in-8); *Palissot et les philosophes* (1864, in-8); enfin il a donné trois importantes études iconographiques sous les titres de : *Recherches sur la vie et les ouvrages de Claude Deruet*, peintre et graveur lorrain (Paris, 1854, in-8); *de Jacques Callot* (Ibid., 1860, 2 vol. in-8); *de Sébastien Leclerc* (Ibid., 1876, in-8), etc.

MEAUX (Marie-Camille-Alfred, vicomte de), homme politique français, ancien sénateur, ancien ministre, est né à Montbrison le 18 septembre 1830. Il collabora de bonne heure au *Correspondant*, et se présenta sans succès, en 1863 et en 1869, aux élections pour le Corps législatif, comme candidat indépendant. Membre du conseil municipal de Montbrison, il signa une proclamation d'adhésion à la République, après le 4 septembre 1870; élu, le 8 février 1871, représentant de la Loire à l'Assemblée nationale, le sixième sur onze, par 48 088 voix, il siégea sur les bancs de la droite modérée, devint l'un des membres les plus importants de la majorité et fut élu secrétaire de l'Assemblée. Rapporteur du projet sur les préliminaires de paix, et de celui sur la suppression de la garde nationale, il prit part à de nombreuses discussions, soutint le projet de loi des maires et fut membre de la commission des lois constitutionnelles, qu'il n'adopta pas. Il accepta cependant le portefeuille de l'agriculture et du commerce dans le cabinet Dufaure-Buffet (10 mars 1875), et se vit, à cette occasion, vivement blâmé par la presse monarchiste. Porté sur la liste des droites pour les élections de sénateurs inamovibles, il dut retirer sa candidature. Lors des élections générales de 1876, il adressa aux préfets une circulaire recommandant aux fonctionnaires et agents de son ministère de respecter la liberté des suffrages. Élu sénateur de la Loire, le 30 janvier 1876, le second sur trois, par 205 voix sur 396 électeurs, il donnait sa démission de ministre le 24 février suivant avec M. Buffet, et ne fut remplacé que le 24 mars. Il reprit alors son rang dans la droite du Sénat, et se montra des plus hostiles à l'établissement définitif du gouvernement républicain. L'acte du 16 mai 1877 ramena M. de Meaux au ministère de l'agriculture et du commerce. Revenant sur ses anciens principes, il ordonna aux agents placés sous ses ordres de soutenir les candidats officiels. Après la défaite électorale du gouvernement de l'ordre moral, il fut remplacé, le 14 novembre 1877, par M. Ozenne. Au renouvellement partiel du Sénat (5 janvier 1879), il échoua avec 116 voix sur 390 votants. Il représente le canton de Saint-Georges-en-Couzan au conseil général de la Loire.

M. de Meaux, gendre de Montalembert, a publié : *la Révolution et l'Empire*, 1789-1815 (1867, in-8 ; 2ᵉ éd., 1868), étude d'histoire politique; *les Luttes religieuses au XVIᵉ siècle* (1879, in-8). Quelques-uns de ses articles du *Correspondant* ont été tirés à part.

MECKLEMBOURG (Grand-duc de). Voy. FRÉDÉRIC-FRANÇOIS.

MÉDAL (Étienne-Joseph-Auguste), homme politique français, député, est né à Sonnac (Aveyron) le 15 octobre 1812. Propriétaire cultivateur dans l'arrondissement de Villefranche en même temps qu'avocat au tribunal de cette ville, il fut élu représentant à l'Assemblée constituante de 1848 par le département de l'Aveyron, le dernier sur dix, par 30 000 voix environ, siégea à l'extrême gauche, vota l'amendement Grévy et adopta la constitution. Non réélu à l'Assemblée législative, il se tint depuis en dehors de la vie politique jusqu'aux élections du 20 février 1876. Candidat républicain dans la 2ᵉ circonscription de Villefranche, il eut pour concurrent M. le duc Decazes, ministre des affaires étrangères, et l'emporta sur lui par 7828 voix contre 7123. Il prit place à gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Malgré les efforts de l'administration, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8377 voix contre M. Lala, candidat officiel et monarchiste, qui en obtint 4443. Votant habituellement, dans l'une et l'autre Chambre, avec la majorité républicaine, il s'en sépara, avec plusieurs de ses collègues du centre gauche, pour repousser le projet de loi sur l'enseignement supérieur (juillet 1879). Il représente le canton d'Asprières au conseil général de l'Aveyron.

MEDICI (Giacomo), général italien, né à Milan en 1819, quitta l'Italie en 1836, pour aller s'engager dans la légion des chasseurs d'Oporto. Il fit les campagnes de Catalogne, de Valence et d'Aragon contre les carlistes. Il partit ensuite pour l'Amérique et rejoignit Garibaldi à Montevideo. En 1848, il quitta le Nouveau-Monde pour retourner en Italie, et fit la guerre contre l'Autriche à la tête d'une compagnie de volontaires. Après la défaite de Novare, il se rendit à Rome et se plaça sous les ordres de Garibaldi, qui le nomma major, puis lieutenant-colonel. Il y soutint, du 3 au 30 juin, au centre de la ligne des avant-postes, les attaques de l'armée française, reçut deux blessures, et, à la chute de Rome, se réfugia à Gênes, où il vécut en simple particulier jusqu'en 1859.

Appelé par le comte Cavour à organiser le second régiment des chasseurs des Alpes, M. Medici fit glorieusement la campagne du Tyrol et obtint la croix d'officier de l'ordre militaire de Savoie. En 1860, il organisa et commanda l'expédition des quatre mille volontaires qui allaient en aide aux *mille* débarqués à Marsala. Il prit Messine, fut promu lieutenant général, assista au combat de Capoue, et fut nommé commandeur des Saints Maurice et Lazare. En 1862, il refusa de se joindre à la tentative du général Garibaldi qui aboutit à Aspromonte, et conserva le commandement de la garde nationale de Palerme. En [illegible], il fut nommé commandant de la 6ᵉ division de l'armée active, puis devint premier aide de camp du roi Victor-Emmanuel, et conserva ses fonctions auprès de son successeur. Il a reçu le titre de marquis de Vascello.

MEDING (Jean-Ferdinand-Martin-Oscar), homme politique et littérateur allemand, né à Kœnigsberg le 11 avril 1829, suivit les cours de droit et de sciences politiques dans plusieurs universités allemandes, fut employé quelque temps dans la magistrature et l'administration et entra au service du Hanovre en 1859. Chargé de plusieurs missions confidentielles par le roi Georges V, et associé, comme conseiller d'État, à diverses mesures religieuses et politiques, il accompagna, en 1863, le roi à Francfort, lors du Congrès des princes régnants de l'Allemagne. En 1865, la constitution d'un ministère réactionnaire le rejeta dans l'opposition. Envoyé en [illegible] auprès de l'électeur de Hesse, en 1866, il [illegible] lors de l'invasion prussienne dans le Hanovre, et après la [illegible] rejoindre le roi à l'armée.

trophe de Langensalza, le suivit à Vienne. Il vint à Paris, l'année suivante, comme représentant des intérêts du roi dépossédé. En 1870, il se rallia au gouvernement prussien, et après un séjour de deux ans en Suisse et à Stuttgart, alla se fixer à Berlin, où, sans se mêler à la politique, il s'occupa de mettre en œuvre ses souvenirs personnels, sous forme de romans, sous le pseudonyme de *Gregor Samarow*.

On cite de lui : *Pour le sceptre et la couronne*, roman en cinq parties dont la première a pour titre général (Um Scepter und Kronen; Stuttgart, 1872, 4 vol.), et les quatre autres les titres suivants : *Mines et contremines de l'Europe* (Europ. Minen und Gegenminen; Ibid. 1873, 4 vol.); *Deux couronnes impériales* (Zwei Kaiserkronen; Ibid. 1874-1875, 4 vol.), *Croix et glaive* (Kreuz und Schwert; Ibid. 1875, 4 vol.), et *Héros et empereur* (Held und Kaiser; Ibid. 1876, 4 vol.); puis : *Expédition romaine des Epigones* (die Römerfahrt der Epigonen; Berlin, 1874, 3 vol.), ayant pour sujet le Congrès des princes allemands à Francfort; *la Salutation des légions qui vont mourir* (der Todesgruss der Legionen; Ibid. 1874, 3 vol.); *Chevalier ou dame* (Ritter oder Dame; Stuttgart, 1875), nouvelle historique; *Hauteurs et profondeurs* (Hœhen und Tiefen; Ibid. 1875), roman social.

MÉGE (Jacques-Philippe), homme politique français, sénateur, est né à Riom, le 15 septembre 1817. Après s'être fait recevoir docteur en droit, il entra, en 1844, au barreau de Clermont-Ferrand, et fut, dès l'année suivante, nommé juge suppléant au tribunal de cette ville. Plus tard, il rentra au barreau et devint bâtonnier de son ordre en 1862. Nommé maire de Clermont, la même année, et membre du Conseil général, il fut élu, en 1863, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription du Puy-de-Dôme. Il obtint 20 986 voix sur 23 965 votants. Ami de M. Rouher, il passait pour un des membres influents de la majorité conservatrice. Réélu, en mai 1869, par 19 973 voix sur 23 311 votants, M. Mége, dans la courte session de juillet, se rangea dans le nouveau tiers-parti libéral et fut un des signataires de la demande d'interpellation des 116. L'un des vice-présidents du Corps législatif, son nom fut mis en avant pour le ministère de l'instruction publique dans le premier cabinet qui inaugura le nouveau régime parlementaire. Il n'y fut appelé que le 13 mai 1870, et il le quitta avec ses collègues, le 9 août 1870, après les premiers désastres de l'armée française. Il ne rentra dans la vie politique, qu'en 1876. Élu sénateur du département du Puy-de-Dôme, le 30 janvier, au troisième tour de scrutin, par 291 voix sur 574 électeurs, il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Décoré de la Légion d'honneur en 1862, il avait été promu officier le 4 août 1867. — M. Mége est mort à Clermont-Ferrand, le 27 janvier 1878.

MÉHEMET-ALI pacha (Charles DETROIT), général ottoman, né à Brandebourg, en 1827, descend d'une famille française établie en Prusse par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Il s'embarqua à l'âge de quinze ans, comme mousse, à bord d'un navire mecklembourgeois qui partait pour le Levant. A la suite de mauvais traitements subis pendant la traversée, il déserta, passa à Constantinople et embrassa l'islamisme. Il trouva un protecteur dans le grand vizir Aali-pacha, qui le fit entrer, en 1846, à l'école militaire turque. Sous-lieutenant en 1853, il fut attaché comme ingénieur à Omer-pacha, au commencement de la guerre de Crimée, se distingua à la bataille d'Oltenitza (24 novembre 1853), et devint officier d'ordonnance de ce dernier avec le grade de capitaine d'état-major; à la fin de la guerre il était lieutenant colonel. C'est encore sous Omer-pacha qu'il fit la campagne du Montenegro, en 1861 et 1862, fut promu colonel en 1863 et général de brigade en 1867, avec le titre de pacha. Il accompagna, en 1867, Hussein-Avni-pacha en Crête, et à la suite de cette campagne devint général de division. En 1873, il fut envoyé sur les frontières de la Grèce, en Epire et en Thessalie, avec mission d'exterminer le brigandage qui désolait ces provinces; il s'acquitta de cette tâche avec succès. Pendant l'insurrection de Bosnie et de l'Herzégovine en 1875, il reçut le commandement d'un corps d'armée et le grade de maréchal (muchir). Au début de la guerre turco-russe, il opéra, avec le 2e corps d'armée, contre le Montenegro et se signala par son courage. Les Russes, après avoir traversé le Danube, le 1er juillet 1877, occupaient la Bulgarie occidentale jusqu'au passage de Chipka, s'emparaient de Dobrutscha et prenaient la forteresse de Nicopolis le 16 juillet. L'inaction du vieux commandant Abdul-Kerim le fit destituer, et Mehemet-Ali, rappelé des frontières du Montenegro, exécuta une marche d'une rapidité étonnante, prit position entre Schumla, Varna et Rouschtchuk, traversa les lignes de Lom, menaça sérieusement l'armée du grand-duc héritier, battit les Russes, le 31 août, à Kara-Hassankioig, le 5 septembre, à Kazielowo, fortifia la ligne droite de Lom, remporta une victoire le 14 septembre à Siniankoi, mais, le 21 mai, éprouva un échec qui le força de rétrograder derrière le Lom; il fut révoqué et remplacé par Suleiman-Pacha. Il retourna à Constantinople, prit part aux conseils du Seraskiérat et après la capitulation de Plewna, chercha à organiser un nouveau corps d'armée pour la défense de Constantinople. Elevé au grade de Serdar Ekrem, il fut un des plénipotentiaires pour la conclusion d'un armistice. Plénipotentiaire turc au Congrès de Berlin avec Alexandre Carathéodory, ses connaissances techniques y furent très appréciées; il prit notamment une part très grande à la discussion relative à la délimitation de la Bulgarie et du villayet de Sofia. Après la clôture du Congrès, il s'arrêta, avec son collègue, à Vienne, d'où il fut rappelé à Constantinople et reçut la mission de pacifier l'Albanie. — Mehemet-Ali a été assassiné à Yankovan, le 7 septembre 1878, au moment où il partait pour les frontières du Monténégro. Mahométan depuis son enfance, il avait conservé l'esprit et le goût de la civilisation européenne. Les articles nécrologiques que lui ont consacré les journaux, l'ont confondu avec le grand vizir Mehemet-Ali, beau-frère du sultan Abdul-Medjid, né en 1807, mort en 1868, dont la notice se trouve dans nos éditions précédentes.

MÉHÉMET-RUCHDI. Voy. RUCHDI.

MEIGNAN (Guillaume-René), prélat et écrivain ecclésiastique français, né à Denazé (Mayenne), le 11 avril 1817, fit de brillantes études à Angers et à Château-Gontier. Ordonné prêtre le 13 juin 1840, il fut employé, comme professeur, au collège de Tessé, fondé alors par Mgr Bouvier au Mans. Lorsque ce collège fut transféré à Château-Gontier, trois ans plus tard, l'abbé Meignan fut autorisé à exercer le ministère à Paris; il fut successivement directeur des études au séminaire de Notre-Dame-des-Champs, aumônier à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis, vicaire à Saint-Joseph et à Saint-André, paroisses de création nouvelle, et premier vicaire à Sainte-Clotilde, où il resta cinq ans (1857-1862). Nommé

professeur d'Écriture sainte à la Sorbonne. il devint vicaire-général de Paris en 1863, puis évêque de Châlons, par décret du 17 septembre 1864. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Meignan a publié, entre autres ouvrages : *les Prophéties messianiques* (1858, in-8 ; 2e édit. 1878) ; *M. Renan réfuté par les rationalistes allemands* (1863, in-8) ; *les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (1864, in-8 ; 2e édit. 1871) ; *la Crise protestante en Angleterre et en France* (1864, in-8) ; *le Monde et l'homme primitif selon la Bible* (1869, in-8) ; *Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes* (1875, in-8). Il a fourni d'importants articles au *Correspondant*.

MEILHAC (Henri), auteur dramatique français, né à Paris en 1832, a fait ses études au lycée Louis-le-Grand. Après s'être essayé au commerce, comme employé de librairie, il s'occupa de dessin, et, sous le pseudonyme de *Thalin*, collabora, du crayon et de la plume, au *Journal pour rire*, de 1852 à 1855. A cette dernière date, il aborda le théâtre et fit jouer au Palais-Royal deux premières pièces, *Satania* et *Garde-toi, je me garde*, chacune en deux actes, qui n'eurent pas de succès ; elles furent cependant remarquées par plusieurs critiques, comme annonçant de la facilité d'invention et l'entente délicate de la scène dont l'auteur devait donner tant de preuves.

M. Meilhac a fait représenter depuis : en 1856, *la Sarabande du Cardinal*, en un acte, (Palais-Royal) ; en 1857, *le Copiste*, en un acte (Gymnase) ; en 1858, *l'Autographe*, en un acte (même théâtre) ; *Péché caché*, ou *A quelque chose malheur est bon*, en un acte (Palais-Royal) ; en 1859, *le Petit-fils de Mascarille*, en cinq actes, et *le Retour d'Italie*, à propos en un acte (même théâtre) ; en 1860, *Ce qui plaît aux hommes*, en un acte (Variétés), avec M. Ludovic Halévy, premier fruit d'une collaboration plus tard si féconde, *l'Étincelle*, en un acte (Vaudeville) ; *Une heure avant l'ouverture*, prologue en un acte (même théâtre), avec M. Arthur Delavigne ; en 1861, *la Vertu de Célimène*, en cinq actes (Gymnase), l'un des plus sérieux succès de l'auteur, malgré les invraisemblances des détails ; *l'Attaché d'ambassade*, en trois actes (Vaudeville) ; *les Bourguignonnes*, en un acte (Opéra-Comique) ; *le Café du roi*, en un acte (Théâtre-Lyrique) ; *le Menuet de Danaé*, en un acte (Variétés), avec M. L. Halévy ; en 1862, *les Moulins à vent*, en trois actes (même théâtre), avec le même, *l'Échéance*, en un acte (Gymnase), avec M. Arthur Delavigne, *les Brebis de Panurge*, en un acte (Vaudeville), avec M. L. Halévy, *la Clef de Metella*, en un acte (même théâtre), avec le même ; en 1863, *le Brésilien*, en un acte (Palais-Royal), avec le même ; *le Train de minuit*, en deux actes (Gymnase), avec le même ; en 1864, *les Curieuses*, en un acte (Gymnase) ; *Néméa, ou l'Amour vengé*, ballet en deux actes (Opéra), avec MM. L. Halévy et Saint-Léon, *la Belle Hélène*, en trois actes (Variétés), avec M. Halévy, la première de ces grandes bouffonneries mises en musique par M. Offenbach avec un si prodigieux succès, *le Photographe*, en un acte (Palais-Royal), avec le même ; en 1865, *Fabienne*, en trois actes (Gymnase), *les Méprises de Lambinet* et *le Singe de Nicolet*, chacune en un acte (Variétés), avec M. L. Halévy ; en 1866, *Barbe-Bleue*, en trois actes (même théâtre), avec le même, *la Vie parisienne*, en cinq actes (Palais-Royal), avec le même, *José Maria*, opéra-comique en trois actes (Opéra-Comique), avec M. Cormon ; en 1867, *la Grande duchesse de Gérolstein*, en trois actes (Variétés), avec M. L. Halévy, pièce qui, après avoir vu accourir le monde entier à Paris, fit ensuite le tour du monde, *Tout pour les Dames*, en un acte (Variétés), avec le même ; en 1868, *le Château à Toto*, en trois actes (Palais-Royal), avec le même, *Fanny Lear*, en cinq actes (Gymnase), avec le même, *la Périchole*, en deux actes (Variétés), avec le même, *le Bouquet*, en un acte (Palais-Royal), avec le même, *Suzanne et les Deux vieillards*, en un acte (Gymnase), une de ses plus gracieuses productions ; en 1869, *Vert-Vert*, opéra-comique en trois actes (Opéra-Comique), avec M. Nuitter, *la Diva*, en trois actes (Bouffes-Parisiens), avec M. L. Halévy, *l'Homme à la clef*, en un acte (Variétés), avec M. L. Halévy, *Froufrou*, comédie-drame en cinq actes (Gymnase), avec le même, *les Brigands*, en trois actes (Variétés), avec le même. Depuis cette époque, la collaboration de M. Meilhac avec [illegible] de M. L. Halévy a été constante et nous ne pouvons que rappeler brièvement les titres que nous avons énumérés plus haut : *Tricoche et Cacolet* (1872) ; *les Sonnettes*, *Toto chez Tata* (1873), *la Petite Marquise* (1874), *la Boulangère a des écus*, *la Boule* (1875), *le Prince* (1876), *la Cigale* (1877), *le Petit hôtel*, *le Mari de la débutante* (1879), etc.

M. Meilhac a publié en outre, dans la *Revue de Paris*, une fantaisie dramatique en vers, *les Païens*, et dans *la Vie parisienne*, des articles signés de simples initiales ou du pseudonyme d'[illegible] *van Baskoff*. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

MEINADIER (Pierre-Jacques-Ernest), [illegible] français, sénateur, né à Saint-André de [illegible] (Gard), le 16 juillet 1812, entra à l'École polytechnique en 1829 et prit part à la [illegible] de 1830 où il fut blessé. Classé à sa sortie dans l'arme de l'artillerie, il fit la guerre de [illegible], puis celle d'Italie, fut promu comme capitaine, [illegible] lieutenant-colonel et adjoint au commandant de l'artillerie de la 19e division militaire [illegible]. Après avoir occupé le poste de directeur de l'artillerie à la place de Strasbourg avec le grade de colonel, en 1868, il prit sa retraite [illegible]. Conseiller général du Gard pour le canton de Saint-André depuis 1871, il se présenta, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, fut élu, [illegible] sur trois, par 235 voix sur [illegible] votants, et se [illegible] inscrire au groupe de la gauche [illegible] prit la parole dans la discussion des [illegible] militaires, notamment lors de l'examen [illegible] de loi sur l'état-major. Il vota [illegible] parti républicain, mais se sépara de [illegible] la question du retour [illegible] litiques dans [illegible] juin 1879. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 septembre 1859.

MEINICKE (Charles-Édouard), [illegible] mand, né à Brandebourg sur la Havel [illegible] le 31 août 1803, étudia au collège de [illegible] à l'université de Berlin, et obtint [illegible] place au collège de Prenzlau. Professeur [illegible] depuis 1838, il devint directeur [illegible] établissement (1846). — Il est mort [illegible] 26 août 1876.

M. Meinicke a publié sur l'Océanie [illegible] ouvrages : *le Continent australien* [illegible] Australien ; Prenzlau, 1837, 2 vol.), *les Insulaires de la mer du Sud et le christianisme* [illegible] seevœlker und das Christenthum, [illegible] *Observations sur la géographie de* [illegible] (Bemerkungen über die [illegible] Sumatra ; Ibid., 1833) ; [illegible] *Java* (Ueber den Gebirgsbau der [illegible] 1844) ; *le Volcan Smeru*, à l'est de [illegible] (Ibid., 1851), etc. On a encore de [illegible] *ethnographiques sur l'Asie* (Beiträge [illegible]

1837); *Traité de géographie* (Lehrbuch der Geographie; Ibid., 1839; 2ᵉ édit., 1845); *Essai d'une histoire des colonies européennes et des Indes occidentales* (Versuch einer Geschichte der europ. Colonien in Westindien; Weimar, 1831).

MEIRIEU (Mgr Marie-Julien), prélat français, est né à Saint-Gilles (Gard), le 23 novembre 1800. Ancien vicaire-général du diocèse de Digne, il en fut nommé évêque par arrêté du chef du pouvoir exécutif du 28 septembre 1848, préconisé le 14 décembre suivant et sacré le 24 février 1849. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. A part ses *Mandements* et *Instructions pastorales*, on cite de lui des *Entretiens sur l'Encyclique de Sa Sainteté Pie IX, du 8 décembre 1864 et sur le Syllabus* (Digne, 1865, in-8).

MEISSAS (Achille DE), géographe français, né à Gap, en 1799, fut un des élèves de l'abbé Gaultier, dont il propagea par ses écrits la méthode d'enseignement. Professeur d'histoire au collège Henri IV, il a produit, avec M. Michelot, un grand nombre de publications élémentaires fréquemment réimprimées : *Manuel de grammaire avec tableaux* (1834, in-18); *Manuel d'histoire de France* (1834); *Nouvelle géographie méthodique* (1837; 36ᵉ édit., 1856), adoptée par l'Université; *Atlas et cartes* (1841, grand in-8); *Cartes murales* (1843), muettes et écrites; *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne* (1847, in-8; nouvelle édit. augmentée, 1854); *Géographie ancienne* (1855); etc. — M. Achille de Meissas est mort à Paris, le 14 mai 1874.

MEISSAS (Napoléon DE), frère du précédent, né à Embrun (Hautes-Alpes), en 1806, professa la cosmographie au collège Charlemagne, puis dirigea une des institutions du collège Bourbon. Il est membre de plusieurs sociétés savantes.

Ses principales publications sont : *Éléments de cosmographie* (1837, in-12; 2ᵉ édit., 1849); *Nouveaux éléments de physique* (1838-1839, 2 vol.); *Nouveaux éléments de chimie* (1839-1840, 2 vol.); *Années d'histoire naturelle* (1839-1841, 5 vol.); *Tableau de l'harmonie universelle* (1843, in-8), et beaucoup d'abrégés.

MEISSNER (Alfred), poète allemand, né à Teplitz, le 15 octobre 1822, étudia la médecine, reçut, en 1846, le grade de docteur et passa une année à Paris. Après avoir changé plusieurs fois de résidence pendant les mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849, il se fixa, en 1850, à Prague. Il représente, avec son compatriote, M. Maurice Hartmann, la poésie slave de l'Allemagne contemporaine, et son poème épique *Ziska* (Leipzig, 1846, 10ᵉ édit., 1867) passe pour une œuvre très remarquable.

Nous citerons de M. Meissner : *Poésies* (Gedichte; Leipzig, 1845; 10ᵉ édit., 1871); *Études révolutionnaires faites à Paris* (Revolutionaere Studien aus Paris; Francfort, 1839, 2 vol.); *l'An de grâce 1848* (Im Jahre des Heils 1848; Leipzig, 1848); *le Fils d'Atta Troll* (der Sohn des Atta Troll; Ibid., 1850); *la Femme d'Urie* (das Weib des Urias, tragédie en cinq actes; Ibid., 1851); *Reginald Armstrong, ou le Monde de l'argent* (Reginald Armstrong oder, etc.; Ibid., 1853), autre tragédie; *le Prétendant d'York* (der Praetendent von York, 1854), tragédie; *le Pasteur de Grafenried* (der Pfarrer von Gr.; Hambourg, 1855, 2 vol.); *Souvenirs de la vie de Henri Heine* (Henrich Heine, Erinnerungen; Ibid., 1856); *A travers la Sardaigne* (Durch Sard., Ibid., 1859), un recueil de *Nouvelles* (Novellen, Ibid., 1864, 2 vol.) etc. Il s'exerça également avec succès dans le roman et donna : *Entre princes et peuples* (Zwischen Fürst und Volk, 1860), sujet emprunté à l'année 1848; *Sansara* (1860, 4 vol.); *Nouvelle noblesse* (Neuer Adel, 1861, 3 vol.); *Pour la gloire de Dieu* (Zur Ehre Gottes, 1861, 2 vol.), histoire des Jésuites; *les Sculpteurs de Worms* (die Bildhauer von Worms, 1874); *Oriola* (1874), etc. Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Leipzig : *Gesammelten Scriften* (1871-1873, 18 vol.).

MEISSONIER ' (Jean-Louis-Ernest), peintre français, membre de l'Institut, né à Lyon le 21 février 1815, est le quatrième enfant d'un commissionnaire en marchandises. Il manifesta dès le collège un goût très vif pour la peinture et obtint, non sans peine, l'autorisation de suivre les leçons d'un professeur de dessin de Grenoble, M. Fériot. Il entra ensuite dans l'atelier de M. Léon Cogniet, à Paris, et n'y séjourna que quatre mois. Après un court voyage à Rome et en Suisse, il mit en relief son originalité native en abordant un genre jusqu'alors négligé en France, et fit de la peinture microscopique. Les *Bourgeois flamands* (1834), tableau connu aussi sous le titre de *Visite chez le bourgmestre* et appartenant aujourd'hui à M. Richard Wallace, les *Joueurs d'échecs* et le *Petit Messager* (1836) attirèrent d'abord quelques curieux, puis la foule qui s'étonnait qu'on pût allier tant de présision à tant de finesse.

M. Meissonier exposa depuis : *Religieux consolant un malade* (1838); *le Docteur anglais* (1839); *Saint Paul et Isaïe*, *le Liseur* (1840); *la Partie d'échecs* (1841); *le Peintre dans son atelier* (1843); *le Corps de garde*, *Jeune homme regardant des dessins*, *la Partie de piquet* (1845); *la Partie de boules*, regardée comme un de ses meilleurs tableaux, et *les Soldats* (1848). La même année il commença *une Journée de juin 1848*, petite toile, que des scrupules généreux l'ont empêché de terminer. En 1849, il exposa encore un petit sujet : *le Fumeur*; mais il agrandit dans les années suivantes le cadre de ses tableaux, et produisit *les Bravi* (1852), qui reparurent à l'Exposition universelle de 1855, avec *les Joueurs de boule*, *la Lecture* et *la Rixe*. Il figura au Salon de 1857, avec neuf tableaux ou dessin; au Salon de 1861, il exposa : *Napoléon III à Solferino*, *un Maréchal ferrant*, *un Musicien*, *un Peintre* et deux *Portraits*; à celui de 1864: *l'Empereur à Solférino*; à celui de 1865: *Suites d'une querelle de jeu*, portrait de M. *Ch. Meissonier*. Outre quelques tableaux qui avaient déjà figuré aux salons précédents, il donna à l'Exposition universelle de 1867 : *Lecture chez Diderot*, *le Capitaine*, *Cavaliers se faisant servir à boire*, *Corps de garde*, le Portrait de *M. Delahante*, *Lecture*, *l'Ordonnance*, *le Général Desaix à l'armée du Rhin*, *la Confidence*, *un Peintre*, *Un homme en armure*, *l'Attente*, *Amateurs de tableaux*, *Un homme à sa fenêtre*, *Jeune homme du temps de la Régence*, portrait d'*Alex. Batta*, *Joueurs d'échecs*, dessin; à celle de 1878, il ne comptait pas moins de seize tableaux : Portrait de M. *Alexandre Dumas fils* (salon de 1877); *Cuirassiers* (1805), *un Peintre vénitien*, *Sur l'escalier*, *un Philosophe*, le *Portrait du sergent*, *le Peintre d'enseignes*, *Moreau et son chef d'état-major Dessoles avant Hohenlinden*, portrait de *Mme* ***, *Antibes* (Alpes-Maritimes), *Joueurs de boules*, *le Chemin de la Salice*, *les Deux amis*, *Petit poste de grand'garde*, *Vedette*, *Dictant ses mémoires*. Depuis, il a fait figurer dans des exhibitions plus restreintes le portrait de *M. Hetzel* (1879), le *Voyageur* et l'*Adieu* (1880). Parmi tous les artistes contemporains, M. Meissonier est celui dont les œuvres ont été payées au prix le plus élevé. En 1867, une *Charge de cuirassiers* fut achetée, dit-on, 150000 francs

par M. Probasco, de Cincinnati ; un autre américain, M. Stewart, paya 300 000 francs un grand tableau militaire (1807), qui avait coûté quinze ans de travail au peintre. Enfin, on cite comme une exception assez rare dans l'histoire de l'art un paysage de M. Français, le *Parc de Saint-Cloud*, et une *Offrande à Pan*, de Decamps, auxquels M. Meissonier ajouta quelques figures.

Une partie moins connue, mais non moins précieuse de son œuvre, est la série de dessins sur bois qu'il a exécutés, principalement dans sa jeunesse, pour divers éditeurs. Nous n'en pouvons rappeler que le nombre et la date : 3 figures pour la *Bible* de Royaumont (1835) ; 43 pour *Paul et Virginie* (1838) ; 86 bois et une figure en acier pour la *Chaumière indienne* (1838) ; 10 bois pour *Lazarille de Tormes* (1840) ; 2 pour *Roland furieux* (1844) ; diverses compositions hors texte, lettres ornées, têtes de pages, etc., pour les *Français peints par eux-mêmes* ; 5 figures pour la *Comédie humaine* ; de charmantes compositions pour une édition des *Contes rémois* de M. de Chevigné (1858), etc., etc. La plupart de ses dessins ont été supérieurement interprétés par H. Lavoignat. M. Meissonier a gravé lui-même quelques eaux-fortes à très petit nombre : *la Sainte Table*; *l'Adresse du luthier Vuillaume*; *le Petit fumeur* ; *le Vieux fumeur*; *les Apprêts du duel*; *les Pêcheurs à la ligne* (1841) ; *le Fumeur* pour le *Cabinet de l'amateur*, de M. Eugène Piot; *il Signor Annibales*; *les Reîtres*; *le Sergent rapporteur*; *M. Polichinelle*, etc., etc. Il a produit en lithographie, des essais devenus introuvables.

M. Meissonier a épousé, en 1838, la sœur de M. Steinheil, peintre de talent. Attaché à l'état-major de Napoléon III lors de la campagne d'Italie, il l'accompagna également au début de la guerre de 1870 et fut, pendant le siège de Paris, colonel d'un régiment de marche. Il a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841, deux 1res en 1843 et 1848, et de grandes médailles d'honneur aux Expositions universelles. Décoré en 1846, il a été promu officier en juin 1856, et commandeur le 29 juin 1867. En 1861, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts en remplacement d'Abel de Pujol. Ce fut comme président de cette classe qu'il prit la parole lors du centenaire de Michel-Ange à Florence (1875).

Son fils, M. Jean-Charles MEISSONIER, a étudié la peinture sous la direction de son père, et a exposé diverses toiles aux Salons, depuis 1865. Nous citerons : *l'Atelier* (1865) ; *En prenant le thé*, *Leusen et Rosine* (1866) ; plusieurs *Portraits* (1868), divers paysages de Nice et d'Antibes à l'Exposition universelle de 1878, etc. Il a obtenu une médaille en 1866.

MÉJAN (le comte Eugène), diplomate français, né le 1er janvier 1814, est fils et petit-fils d'officiers de l'Empire, très-dévoués au service du prince Eugène. Nommé élève-consul en 1837, il fut successivement attaché à la légation de Santa-Fe de Bogota (1838), et à celle de Barcelonne (1842), chargé de la gestion du consulat à Palma (1844), et à Moscou (1845), consul à Stettin (1847), à Leipzig (1849), puis à la Nouvelle-Orléans, où il resta sept ans et où notre attitude dans la guerre de la sécession rendait sa position délicate (1856-1863). Revenu en Europe, il géra le consulat de Danzig (1863), puis fut consul général à Port-au-Prince (1865) en Chine, à la résidence de Shang-Hai et en 1872 à la Havane. Décoré de la Légion d'honneur en 1852, le comte Méjan a été promu officier, le 22 juin 1862. — Il est mort le 23 novembre 1874.

MELBYE (Antoine), peintre danois, né à Copenhague en 1818, commença ses études à Dusseldorf, sous la direction de M. J.-Fr. Eckersberg et vint les compléter à Paris, où il se fixa en 1845. Il se consacra au genre des marines et débuta au Salon de l'année suivante. Il a dès lors exposé, sans interruption : *le Christian VIII*, vaisseau danois; *le Phare d'Eddystone*, près de Plymouth; *Pêcheur hollandais*, *Pointe du jour*, *Effet de lune* (1848-1852) ; *En pleine mer* (1853); *le Combat naval de la baie de Kyœge en* 1667, commandé par le roi de Danemark, à l'Exposition universelle de 1855; *Un Combat naval de Boswell sur les côtes de l'Écosse*, acquis par le comte de Morny (1856); deux *Marines*, à l'Exposition universelle de 1867. M. Melbye a été décoré de la Légion d'honneur en août 1854. — Il est mort à Paris, le 10 janvier 1875.

MELCHERS (Paul), prélat catholique allemand, né à Munster, le 6 janvier 1813, étudia le droit, puis la théologie, et fut ordonné prêtre en 18[illegible]. Sous-régent au séminaire de Munster, vicaire général en 1854, évêque d'Osnabruck en 18[illegible], il fut élevé à l'archevêché de Cologne en 18[illegible]. Il se signala dans ces dernières années par son opposition aux lois de mai, fut condamné à l'amende et à la prison à plusieurs reprises en 18[illegible], et finalement dépossédé de son siège par le gouvernement, le 28 juin 1876. Il avait déjà quitté l'Allemagne à la fin de 1875, pour se soustraire aux poursuites, et s'était réfugié dans la province hollandaise de Limbourg, d'où il essaya de continuer à administrer son diocèse ; outre une condamnation par contumace, à trente jours de prison (juillet 1877) un mandat d'amener fut lancé contre lui le 14 novembre 1877.

MELIN (Joseph), peintre français, né à Paris, vers 1815, étudia à la fois sous Paul Delaroche et David d'Angers et débuta au Salon de 18[illegible]. Il a traité surtout le genre des animaux et des chasses. Nous citerons de lui : *Saint Jacques* [illegible] *à son accusateur* (1843); *le Christ* [illegible] *aveugle* (1845) ; *la Bataille de* [illegible] *anglais* (1847) ; *le Sommeil* (1848) ; [illegible] *ques*, *Chasse au sanglier* (1850-1855); [illegible] *traits* (1844-1849). A dater de cette [illegible] M. Mélin n'a plus envoyé aux salons [illegible] des sujets cynégitiques dont on trouvera [illegible] aux livrets et qui lui ont valu deux 3es [illegible] en 1843 et 1855, une 2e en 1845, [illegible] en 1858.

MÉLINE (Felix-Jules), député français, né à Remiremont (Vosges), le 20 mai 18[illegible] droit à la Faculté de Paris, [illegible] barreau de la Cour d'appel. Adjoint [illegible] 1er arrondissement, pendant le siège, [illegible] en mars 1871 [illegible] membre de la Commune. Une [illegible] n'accepta pas ce mandat. [illegible] dans le département des Vosges, le [illegible] l'Assemblée nationale le 20 octobre [illegible] mé par 32 160 voix contre 25 868 [illegible] M. Mougeot, candidat monarchiste [illegible] groupe de la gauche et de l'Union [illegible] adopta l'amendement Wallon et l'ensemble [illegible] constitutionnelles. Réélu le 20 février [illegible] l'arrondissement de Remiremont, [illegible] sans concurrent, il suivit la même [illegible] à la nouvelle Chambre, mais se [illegible] la proposition d'amnistie pleine et entière [illegible] des 363 députés des gauches réunis [illegible] l'acte du 16 mai 1877, refusèrent [illegible] confiance au cabinet de Broglie, [illegible] 14 octobre par 9332 voix, contre [illegible] candidat monarchiste, frère du [illegible] blicain, qui en obtint 5369. Il [illegible]

à gauche et lors de la constitution du premier cabinet, sous la présidence de M. J. Grévy, fut appelé par M. de Marcère, ministre de l'Intérieur, au poste de sous-secrétaire de ce département. Il n'y resta qu'un mois et quitta ces fonctions à la retraite de son chef (4 février — 4 mars 1879). Membre de la commission du tarif général des douanes, il fut un des rapporteurs du projet, et c'est lui qui, dans la solennelle discussion générale à laquelle il donna lieu, fut chargé d'en défendre les tendances protectionnistes contre les principes libre-échangistes du ministère (février 1880). M. Méline représente le canton de Corcieux au conseil général des Vosges.

MÉLINGUE (Étienne-Marin), acteur et sculpteur français, né à Caen, en 1808, vint jeune encore à Paris, où il travailla d'abord, comme sculpteur, à l'église de la Madeleine. Il parcourut ensuite la province et revint, après bien des traverses, à la maison paternelle. Bientôt il s'engagea pour la Guadeloupe, et s'y fit un commencement de fortune comme peintre miniaturiste. De retour en France, il joua un an à Rouen et rentra enfin à Paris, où il fut engagé à la Porte-Saint-Martin. *La Tour de Nesle*, *les Américains*, *Don Juan de Marana*, *le Manoir de Montlouvier*, *le Comte Hermann*, *Benvenuto Cellini*, *le Bossu*, etc., lui valurent de grands succès. En 1856, il parut sur la scène de la Gaîté dans *l'Avocat des pauvres*, *Lazare le pâtre*, etc. Il passa à l'Ambigu, où il créa le rôle de Chicot, dans *la Dame de Montsoreau* (1860). En 1872, il fut engagé à l'Odéon, lors de la reprise de *Ruy Blas*, pour jouer Don César de Bazan.

M. Mélingue, qui s'est occupé encore de sculpture a modelé plusieurs statuettes qui ont eu du succès: *le Grand Frédéric*, *M. Bouffé*, dans *le Gamin de Paris*, *Rabelais*, *Satan*, et surtout *l'Hébé*, destinée à l'une des scènes de *Benvenuto*, et qu'il reproduisait à chaque représentation, *l'Histrion*, *Énéis*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1852 et une mention en 1855. — Il est mort à Paris, le 27 mars 1875.

Sa femme, Mlle Rosalie-Théodorine THIESSET, dame MÉLINGUE, née à Bordeaux, le 24 décembre 1813, a longtemps joué la tragédie, et figuré sur les scènes de l'Odéon et du Théâtre-Français, dont elle est sociétaire retirée depuis 1852.

MÉLINGUE (Théodore-Georges-Gaston), peintre français, fils des précédents, né à Paris le 26 juillet 1840, fut élève de M. Léon Cogniet et débuta au Salon de 1861 par les *Galants trompettes*, tableau de genre. Il a donné depuis : *Garde-pêche* (1863); *Bacchante portée par deux faunes* (1869); *Amazone* (1870); *l'Huître et les Plaideurs* (1872); *Rabelais à l'hôtellerie de la Lamproie à Chinon* (1873); *le Juif errant* (1874); *Dîner chez Molière à Auteuil* (1877), tableau qui fut très remarqué; *Mlle de Montpensier à la Bastille* (1878); *Edward Jenner* (1879), etc.

MÉLINGUE (Étienne-Lucien), peintre français, fils et frère des précédents, né à Paris, le 18 décembre 1841, fut élève de MM. Léon Cogniet et Gérôme et débuta au Salon de 1861 par un paysage : *Souvenirs de Veules*. Après avoir exposé en 1863 un nouveau paysage : *une Cour en Normandie*, il aborda la peinture d'histoire et donna successivement : *Cérès chez la vieille* (1870); *le 24 août 1572* (1873); *Messieurs du tiers avant la séance royale du 23 juin 1789* (1874); *le 13 mai 1588* (1875); *Quatrième discours des Dames galantes de Brantôme* (1876); *le Matin du 10 thermidor an II*, qui fut un des succès du Salon (1877); *Levée du siége de Metz par Charles-Quint en 1553*, donnée par l'État au musée de Dijon (1878); *le Prévost des marchands Étienne Marcel et le dauphin Charles* (1879); *Marat* (1880), etc. M. Lucien Mélingue a obtenu une médaille de 1re classe au Salon de 1877.

MELLEVILLE (Maximilien), archéologue français, né à Laon (Aisne), le 20 avril 1807, fut d'abord imprimeur. Il abandonna bientôt l'établissement fondé par son père pour se livrer à l'étude des sciences et des lettres. Ses premiers ouvrages sont : *Diluvium*, recherches sur les dépôts auxquels on doit donner ce nom et sur la cause qui les a produits (Paris, 1842, in-8); *Carte géologique du nord du bassin parisien* (1843, in-plano); *Mémoire sur les sables tertiaires inférieurs du bassin de Paris* (1843, in-8).

Ses autres écrits, qui ont pour objet l'histoire de son pays natal, sont les suivants : *Notice historique sur l'ancien diocèse de Laon* (1844, in-8); *Recherches sur l'étymologie du nom des communes du département de l'Aisne* (1845, in-8); *Histoire de la ville de Laon* (Laon, 1846, 2 vol. in-8, avec grav.); *Histoire de la ville et des sires de Coucy* (Laon, 1848, in-8); *Histoire de la ville de Chauny* (Laon, 1851, in-8); *Notice historique sur Quierzy* (Laon, 1852, 1855, 1858, in-8); *Histoire de la commune du Laonnais* (Laon, 1853, in-8); *Notice historique sur le bourg de Sissonnes* (1857, in-8); *Dictionnaire historique, généalogique et géographique du département de l'Aisne* (Laon, 1858, 2 vol. in-8, nouv. édit. 1865), ouvrage qui a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire de l'affranchissement communal dans les diocèses de Laon, Soissons et Noyon* (1859, in-8); *le Passage de l'Aisne par Jules César* (1864, in 8). — M. Melleville est mort à Paris, le 9 juillet 1872.

MELLIN (Gustave-Henri), littérateur suédois, né à Révolax (Finlande), le 23 avril 1803, fut, dès l'âge de sept ans, emmené en Suède par son père, qui était pasteur et que les Russes avaient forcé à prendre la fuite. Resté orphelin, en 1816, il fut recueilli par un ami de sa famille, le poète Franzen, alors pasteur à Kumla. Après avoir terminé ses études, il prit les ordres, et fut nommé, en 1829, adjoint du pasteur de Clara. Il a visité Lisbonne (1839), et fait quelques autres voyages. — Il est mort à Noerre-Shauen, le 2 août 1876.

M. Mellin a publié un très-grand nombre de romans qui témoignent d'un rare talent descriptif. Les principaux, qui ont tous eu plusieurs éditions, sont : *la Fleur de Kinnekulle* (Stockholm, 1829); *Anna Reibnitz* (1831 : 2e édit., 1833); *le Mariage de Sivard Kruse* (S. Kruses Brœllop, 1830); *Johannes Fjællman* (1831-1833, 2 vol.); *Gustave Brahe* (1832); *la Jeune insulaire* (Œjungfrun; 1832); *les Filles d'Askersund* (Flickorna i Askersund; 1832); *la Fille du nouveau Kungsholmsbron* (Flickan panya K.; 1833); *Helena Wrede* (1834); *la Charbonnière* (Kolarflickan; 2e édit., 1837); *Pawo Nissinen* (2e édit., 1838), scènes de la dernière guerre de Finlande; *Naëma* (2e édit., 1839); *la Princesse d'Angola* (1839); *les Demoiselles* (Frœkarna; 1840); *les Habitants de Kolmard* (Kolmardsboerna; 1841); *l'Étranger parmi les siens* (Fremlingen bland sina; 1842); *Ulla Fersen* (2e édit., 1845); deux recueils : *Nouvelles historiques suédoises* (Svenska historiska noveller; 1846, 4 vol.), et *les Fleurs d'hiver* (Winterblommer; 1832-1836, 1838 et suiv.); *la Vieille comtesse* (den gamla Grefvinnan; 1846); *la Jeune comtesse* (den unga G.; 1847); *l'Étranger à Als* (Fremlingen pa Als; 1846); *Jacob Casimir de la Gardie* (1849); *l'Expédition sur le grand Belt* (Taget œfver store Belt; 1849).

On a aussi de M. Mellin quelques écrits poétiques, entre autres : *Eric XIV et son fils* (1828); *Gyrith* (1833) et *l'Esclave* (Slafven; 1840), poèmes qui ont été couronnés par l'Académie suédoise. Il a donné un recueil de ses *Poésies* (Samlade Dikter; 1852). *La Dernière guerre de la Suède* (Sveriges sista strid; 1840) est un pamphlet politique contre la Russie.

M. Mellin a encore écrit des ouvrages de géographie descriptive et d'histoire: *la Suède en tableaux* (Sverige framsta elldt i Tekningar; 1836-1840) : *Stockholm et ses environs* (Och dess Omgifningar; 1839), traduit en 1841 en français; *Aventures des voyageurs suédois* (Svenska Resandes afventir i fræmmande Laender; 1858, in-8) ; *Guide du voyageur en Suède* (2[e] édit., 1850) ; *Essai de description de la vie populaire et de la nature scandinave* (Ett Forsœk att skildra den skandinaviska Londens folklif och natur part. 1 Laponie : 1855); *Panthéon suédois* (Svenskt Pantheon; 1832-1834, in-16 avec portraits) : *les Femmes les plus remarquables de la Suède* (Sveriges mærkvændigaste Fruntimmer) ; *les Grands hommes de la Suède* (Sveriges store mæn; 1850-1859, 68 livr.); *Histoire d'Oscar I[er]* (1844); *Histoire de la patrie* (Fæderneslandets historia, 1835 : 4[e] édit., 1852), traduit en allemand ; *la Guerre et les révolutions politiques de notre époque* (Krigen och statshvælfningerna i væra Dagar; 1849); *Histoire du Nord scandinave* (den skandinaviska Nordens historia : 1850 et suiv.), *la Guerre de trente ans* (Trettioariga Kriget; Norrakorping, 1847-1850, in-8), avec M. A. Cronholm, etc.

MELLINET (Émile), général français, ancien sénateur, né à Nantes, le 11 juin 1798, et fils d'un général de l'Empire, fut sous-lieutenant dès 1815 et blessé, la même année, sous les murs de Metz. Il prit part à la guerre d'Espagne, en 1822, et fut blessé au siège de Saint-Sebastien. Promu, en 1840, au grade de chef de bataillon, il fut envoyé l'année suivante en Algérie, se distingua dans l'expédition du Cheliff (1842), défit Bou-Maza sous les murs de Mostaganem (1845), et, devenu colonel (1846), fut [illegible] à la tête de la subdivision de Sidi-bel-Abbès et [illegible] la ville de ce nom. Rentré en France et promu au rang de général de brigade (2 décembre 1850), il fut employé à l'armée de Lyon jusqu'à la création de la garde impériale dont il devint un des chefs. Ce fut en cette qualité qu'au mois d'avril 1855 il rejoignit l'armée d'Orient devant Sébastopol. Il fut [illegible] blessé à la première attaque de Malakoff (18 juin), et sa conduite lui valut le grade de général de division. [illegible] A la fin de l'année, il rentra en France [illegible] 1[re] division et fut [illegible] de la garde, à la tête de laquelle il [illegible] d'Italie. Le 23 octobre 1863, il fut nommé commandant supérieur des gardes nationales de la Seine. Le général Mellinet [illegible] passe pour avoir [illegible] pour son dilettantisme [illegible] contribué à l'amélioration de la musique des régiments. Au mois d'août 1869, à la suite de [illegible] auxquelles il n'était pas [illegible] pouvoir de faire droit, il donna sa démission. Il a fait don au ministère de la guerre de sa [illegible] très riche en ouvrages et plans relatifs à l'art militaire.

Élevé à la dignité de sénateur par décret du 15 mars 1865, il fut, au mois de juin de la même année, [illegible] grand-maître de l'ordre maçonnique de France, en remplacement du maréchal Magnan et donna sa démission au mois de juin 1870. Commandeur du Bain et grand officier de la Légion d'honneur depuis 1856, il a été promu grand-croix le 17 juin 1859.

MELLO-MORAES (Alexandre-Joseph DE), médecin et collectionneur brésilien, né à Alagoas (Brésil), le 23 juillet 1816, fit de brillantes études à Bahia, y devint, à dix-sept ans, régent de rhétorique, puis fut reçu médecin en 1840. Trois ans plus tard, il fondait le *Correio mercantil*, journal politique quotidien, et, en 1845, *le Mercantil de Bahia*. Il embrassa avec ardeur les doctrines homœopathiques, qu'il avait d'abord combattues. Cependant il recherchait et acquérait à tout prix les manuscrits portugais et brésiliens se rapportant à l'histoire de son pays. Sa collection est une des plus précieuses. M. de Mello-Moraes fut élu, en 1869, député de la province d'Alagoas.

Ses principales publications sont : *Considérations sur l'homme, ses passions, ses affections*, etc., thèse (Consideraçoes sobre o homem, etc. ; Bahia, 1840, in-4) ; *le Médecin du pauvre* (O Medico do povo; 1850 et ann. suiv.); *Répertoire du médecin homœopathe* (O Repertorio do medico homœopatha : Rio de Janeiro, 1855, in-8); *Matière médicale, ou Pathogénésie homœopathique* (Materia medica, 1855, in-8); *Guide pratique de médecine homœopathique pour l'usage du pauvre* (Guia pratica, para uso do povo; Ibid, 1860, in-8); *Physiologie des passions et affections* (Physiologia das paixoes, etc., Ibid., 1858, 2[e] édition, 3 vol. in-8); *Éléments de littérature* (Elementos de litteratura : Ibid., 1856-1861, 2[e] édition, 2 vol. gr. in-8); *Doctrine sociale* (Doctrina social; Ibid., 1857, 2[e] édition, in-8); *Chorographie historique, chronologique, généalogique, politique et* [illegible] *toire du Brésil* (Chorographia historica chronologica, etc.; Ibid., 1858-1863, 5 vol. gr. in-8); *le Brésil historique* (O Brasil historico ; Ibid. 1866-1867, 2 vol. in-4, avec fig.), etc.

MELVIL-BLONCOURT (Melvil Sainte-[illegible] dit), publiciste français, ancien député, né à la Pointe-à-Pitre, le 23 octobre 1825, vint à Paris en 1841, pour achever ses études au collège Louis-le-Grand. Il commença son droit en 1845 et fonda le *Journal des Écoles*, revue mensuelle, qui devint l'organe des opinions radicales de la jeunesse. L'un des fondateurs de la conférence Montesquieu (1846-1848), il fut nommé, en 1848, commissaire du banquet des Écoles, et prit part au mouvement révolutionnaire. Il collabora à la *Vraie République*, au *Peuple* et à la *Voix du Peuple*. En 1850, il entreprit la publication de la *France parlementaire*, encyclopédie de la tribune française de 1789 à nos jours (1851). Après le coup d'État du 2 décembre 1851, la *France parlementaire* fut supprimée, et M. Melvil-Bloncourt incarcéré à la Conciergerie. Pendant l'Empire, il resta étranger à la presse politique et s'occupa spécialement de questions coloniales. En avril 1871, il fut élu représentant de la Guadeloupe à l'Assemblée nationale le premier [illegible]. En même temps, il acceptait de la Commune la direction des engagements pour les bataillons de marche et d'artillerie et exerça ses fonctions jusqu'au 15 mai. Après la défaite de l'insurrection, il vint siéger à l'extrême gauche de l'Assemblée nationale. Ce fut seulement au mois de février 1874 qu'une lettre du général de Barrail, ministre de la guerre, dénonça sa participation à l'insurrection communaliste et réclama une autorisation de poursuites qui fut votée par 502 voix contre 66 (21 février). M. Melvil-Bloncourt, qui s'était rendu à Genève quelques jours avant ce vote, fut traduit devant le 3[e] conseil de guerre et condamné par contumace à la peine de mort (15 juin) ; le 9 décembre suivant, l'Assemblée prononça sa déchéance. [illegible] Sa [illegible], sans que son nom fût [illegible] tations de ses coreligionnaires politiques.

M. Melvil-Bloncourt a collaboré à la *Biographie générale* de Firmin-Didot, au *Dictionnaire universel* de Maurice Lachâtre (1852-1856), au *Grand Dictionnaire du dix-neuvième siècle* de Pierre Larousse (1863-1869), au *Dictionnaire des communes de France* de Joanne. On lui a attribué la paternité de trois volumes intitulés *Histoire complète de Voltaire*, *Voltaire et l'Église* et *Voltaire à Paris* (1878), signés des pseudonymes de *Raoul d'Argental*, *l'abbé Moussinot* et *Édouard Damilaville*.

MELVILLE (Hermann), romancier américain, né à New-York, le 1er août 1819, et fils d'un négociant, fut élevé dans le Massachusetts. Entraîné par la passion des voyages, il s'embarqua, à dix-huit ans, comme simple matelot, à bord d'un trois-mâts frété pour Londres. En 1841, il se joignit à l'équipage d'un baleinier. Après une croisière de dix-huit mois, il profita d'une relâche à Noukahiva (1842) pour descendre à terre en compagnie d'un jeune matelot et gagner en hâte l'intérieur de l'île; tombé entre les mains de la tribu des sauvages Taïpis, il resta quatre mois leur prisonnier. Un bâtiment de Sydney l'ayant repris à son bord, il visita Taïti et les îles Sandwich, passa en 1843 sur une frégate militaire des États-Unis, et consacra quatre années à un voyage semé d'accidents extraordinaires. En 1860, il entreprit un second voyage autour du monde, occupa au retour un emploi dans les douanes de New-York, puis se retira dans son domaine de Pittsfield.

Le premier livre de M. Melville, qui eut une vogue prodigieuse, avait pour titre *Taïpi* (Typee, New-York, 1846). Vinrent ensuite : *Omou* (Omoo, 1847), complétant le récit de sa captivité chez les sauvages; *Mardi* (1849), rempli de digressions philosophiques; *Redburn* (1849), relation de la première campagne d'un jeune matelot; *White Jacket* (1850), tableau des mœurs des gens de mer; *Moby Dick* (1851), ou la pêche à la baleine. Il a donné avec moins de succès, quelques romans dramatiques : *Pierre* (Peter, 1842), *Israel Potter* (1855), etc.

MEMBRÉE (Edmond), compositeur français, né à Valenciennes, le 14 novembre 1820, commença ses études musicales dans sa ville natale et les acheva au Conservatoire de Paris sous la direction de Carafa. Déjà connu par quelques romances, dont l'une *Page, écuyer, capitaine*, eut une certaine vogue dans les salons, il écrivit, en 1851, sur des paroles de MM. Got et Ed. Fousser, la musique d'un opéra en quatre actes, *l'Esclave*, qui, reçu en 1853 à l'Opéra, ne fut joué qu'en 1874. En 1857, il avait donné à ce théâtre, *François Villon*, paroles de M. Got (un acte). Il écrivit aussi, en 1848, la musique des chœurs de l'*Œdipe roi*, de M. Jules Lacroix. Enfin, il a fait jouer en 1864, à l'Opéra populaire (théâtre du Châtelet) les *Parias*, opéra en trois actes, paroles de M. Hipp. Lucas, qui n'eût que quelques représentations, et en 1879, un opéra-comique, la *Courte échelle*, paroles de M. Ch. de la Rounat. M. Membrée est en outre auteur d'un certain nombre de mélodies, ballades, etc.

MENABREA (Louis-Frédéric, marquis DE VALDORA, comte), général et homme d'État italien, ancien ministre, né à Chambéry, le 4 septembre 1809, fit ses études à l'université de Turin, reçut les diplômes d'ingénieur et de docteur ès sciences mathématiques, puis entra au service, dans le génie, et remplaça, en qualité de lieutenant, l'officier Cavour, au fort de Bard, dans la vallée d'Aoste. Il fut ensuite nommé professeur de mécanique, de construction et autres sciences, à l'Académie militaire, à l'École d'application d'artillerie et à l'université de Turin. En 1839, il fut élu membre de l'Académie des sciences de cette ville. Il avait écrit à cette époque divers mémoires remarqués sur des questions de physique mathématique et envoyé des communications à l'Institut de France.

Nommé capitaine en 1848, M. Menabrea fut envoyé en mission par le roi Charles-Albert, dans les duchés italiens, dont il contribua à faire voter la réunion à la monarchie sarde. Il fut dès lors élu membre de la Chambre des députés et attaché, comme premier officier, au ministère de la guerre, puis à celui des affaires étrangères. Il se démit de ses fonctions à l'avénement du cabinet Gioberti, mais il fut appelé à les reprendre après la défaite de Novare. Au Parlement, où il traitait avec autorité les questions militaires, il faisait partie du centre droit. Il crut jusqu'en 1859 à la possibilité de l'accord entre l'Italie et le pape.

Lorsque recommença la guerre de l'indépendance italienne, le comte Menabrea, nommé major général et commandant en chef du génie, exécuta divers travaux, entre autres l'investissement de Peschiera. Il assista aux batailles de Palestro et de Solferino. Après l'annexion de la Savoie à la France, tandis que son frère, magistrat à Chambéry, devenait conseiller à la Cour d'appel, le général Menabrea opta pour la nationalité italienne, malgré les offres qui lui furent faites, dit-on, par le gouvernement impérial. Le roi Victor-Emmanuel le nomma sénateur. Il fut ensuite chargé de mettre les villes de Bologne, Plaisance, Pavie, etc., en état de défense contre un retour offensif de l'Autriche, et reçut le titre de lieutenant-général. Il dirigea aussi les opérations militaires à Ancône, à Capoue et surtout à Gaëte où il conduisit pendant trois mois les travaux du siége, puis il fut nommé président du comité du génie. En 1861, le baron Ricasoli lui confia le département de la marine; il s'occupa activement de réorganiser le matériel et le personnel des flottes italiennes et présida spécialement aux travaux de l'arsenal de la Spezzia.

Le général Menabrea fut envoyé au mois d'août 1866, en Allemagne, pour signer, comme plénipotentiaire de l'Italie, le traité de Prague. Deux mois plus tard, lors de la proclamation du plébiscite qui réunit Venise au royaume italien, ce fut lui qui remit à Victor-Emmanuel l'historique couronne de fer. Il était devenu son premier aide de camp. L'année suivante, chargé de former un cabinet il eut, avec la présidence du conseil, le portefeuille des affaires étrangères. Ce ministère qui dura deux ans au milieu des difficultés financières et politiques renaissantes, se modifia plusieurs fois partiellement en gardant toujours avec son chef le même ministre des finances, M. de Cambray-Digny, dont le nom rappelle les pénibles efforts accomplis pour faire face aux exigences d'un budget en déficit.

Les complications de la question romaine furent une source perpétuelle de crises. La seconde intervention française, provoquée par la tentative des garibaldiens, avait suspendu les effets de la fameuse convention du 15 septembre 1867. Le général Menabrea réclama le droit de faire intervenir en même temps les troupes italiennes. Non content de désavouer Garibaldi, il fit commencer contre lui des poursuites judiciaires. Il adressait néanmoins, le 7 novembre, au gouvernement français, une note dans laquelle, tout en affirmant le sentiment religieux de l'Italie, il protestait hautement contre le maintien du pouvoir temporel du pape. A l'ouverture du Parlement italien, expliquant son attitude vis-à-vis de la France, pendant la dernière campagne, il

affirma de nouveau le droit de l'Italie à intervenir à Rome (5 décembre). Quelques jours plus tard (17-18), il se déclarait prêt à négocier avec la France la remise en vigueur de la convention du 15 septembre, mais à la condition que nos troupes évacueraient d'abord le territoire romain, et il annonçait que jusque-là le payement de la dette pontificale par l'Italie serait suspendu.

La démission du général Menabrea, offerte au roi dans ces circonstances, n'eut d'autre effet que de le ramener au pouvoir avec un cabinet plus homogène et plus dévoué à sa politique. Cependant l'œuvre de conciliation entre des intérêts si contraires faisait peu de progrès. Quelques grandes villes d'Italie envoyèrent des adresses au Parlement pour demander l'ajournement des luttes politiques au profit des questions financières ; sur quelques points des manifestations s'organisaient, des émeutes même éclataient, comme à Bologne, où l'on avait à réprimer des démonstrations républicaines. Les sentiments d'hostilité contre la France étaient difficilement contenus jusque dans l'entourage du ministre. Le parti de l'action qui s'agitait, recevait une nouvelle force de l'échec complet éprouvé par le cabinet dans la recherche d'un nouveau *modus vivendi* entre l'Italie et la cour de Rome. On reprit néanmoins le payement des arrérages de la dette pontificale (30 juillet). A plusieurs reprises, le ministre fit demander au cabinet des Tuileries l'évacuation des États romains, mais, conformément à la politique exposée au Corps législatif par M. Rouher, le gouvernement français fit une réponse négative. La question romaine resta jusqu'à l'année suivante l'objet de pourparlers inutiles entre Florence et Paris, le gouvernement impérial opposant, comme fin de non recevoir, les ménagements qu'il était obligé de garder à l'égard du clergé au moment des élections générales.

Une autre cause d'embarras fut la convocation prochaine du concile œcuménique de Rome. Le général Menabrea déclara qu'il laisserait les prélats parfaitement libres d'y assister, mais que le gouvernement réservait ses droits relativement aux décisions qui pourraient y être prises contre les nouvelles institutions de l'Italie. Une mesure remarquable, dans le sens des idées modernes, et sanctionnée par la Chambre et le Sénat, fut la loi qui supprimait l'exemption du service militaire accordée jusque là aux élèves des séminaires (mai 1869).

Dans ces crises, la majorité incertaine qui appuyait le ministère, se fortifia par un rapprochement avec la fraction piémontaise, dite des *permanents* ; le cabinet se modifia de nouveau, le 13 mai 1869; mais le général Menabrea fut maintenu pour la troisième fois président du conseil. On remarqua que, dans la nouvelle combinaison, un ancien chef de cabinet, M. Minghetti, acceptait modestement le portefeuille de l'agriculture. Au bout de deux ans de durée et de crises, le ministère Menabrea-Cambray-Digny, comme on l'appelait, succomba au début d'une nouvelle législature, sans avoir essuyé d'échec politique grave, devant une majorité devenue insuffisante. Il fit place à un cabinet formé par M. Lanza, et qui représentait une nuance libérale plus marquée (décembre 1869). Il reprit alors sa place au Sénat et y siégea jusqu'à sa nomination au poste d'ambassadeur à Londres en avril 1876. M. Menabrea, anobli en 1843, a été créé comte en 1861 et marquis de Valdora en 1875. Savant mathématicien, il fait partie de plusieurs académies étrangères, notamment de celle de Stockholm. Il a publié à Paris : *le Génie italien dans la campagne d'Ancône et la Basse-Italie*. 1860-1861 (1866, in-8, avec carte).

MENANT* (Joachim), magistrat et orientaliste français, né à Cherbourg, le 16 avril 1820, entra dans la magistrature, comme juge suppléant à Cherbourg, en 1846, et fut substitut à Vire (1851) et à Alençon (1855). Nommé juge à Lisieux, le 28 juin 1856, il passa au tribunal civil d'Évreux en 1864, à celui du Havre en 1867, et enfin à Rouen, le 19 février 1872, où il devint vice-président, le 18 août 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 13 novembre 1875.

M. Menant s'est fait un nom parmi les assyriologues de nos jours, par ses travaux sur les caractères cunéiformes. On cite de lui dans cette spécialité: *Notice sur les inscriptions cunéiformes de la collection épigraphique de M. Lottin de Laval* (1859, gr. in-8, avec pl.); *Recueil d'alphabets des écritures cunéiformes* (1860, in-8); *Éléments d'épigraphie assyrienne* (1860, gr. in-8; 2e édit. 1864); *Inscriptions assyriennes des briques de Babylone*, essai de lecture et d'interprétation (1860, gr. in-8); *Inscriptions de Hammourabi, roi de Babylone au* XVIe *siècle avant notre ère* (1863, gr. in-8), *Exposé des éléments de la grammaire assyrienne* (Imprim. impériale, 1868, gr. in-8), etc. M. Menant a publié en outre : *Zoroastre*, essai sur la philosophie religieuse de la Perse (Caen, 1844, 2e édit. 1857); *Description des sculptures solaires de l'église de Cherbourg* (1850, in-4; avec 10 dessins et pl.); *les Achéménides et les inscriptions de la Perse* (1872, in-8); *le Syllabaire assyrien* (1873, 2 vol. in-4°); *Annales des rois d'Assyrie* (1874, in-8, avec 2 cartes); *Babylone et la Chaldée* (1875, in-8, avec cartes et plans); *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée* (1877, in-8), avec M. Oppert; *Notices sur quelques empreintes de cylindres au dernier empire de Chaldée* (1879, in-8); *les Cylindres orientaux* (1879, gr. in-8); *Manuel de la langue assyrienne* (1880, gr. in-8), etc.

MÉNARD (Louis), littérateur français, né à Paris en 1822, fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, et s'occupa tour à tour de philosophie, de chimie et de peinture. En 1843, il publia, sous le pseudonyme de *L. de Senneville*, une traduction en vers de *Prométhée délivré* (in-18), et en 1849, une histoire des derniers événements, intitulé: *Prologue d'une révolution, Février-Juin 1848* (in-8). Reçu docteur ès lettres à la Faculté de Paris, en 1860, avec les deux thèses savantes *De Sacra poesi Graecorum* et *De la Morale avant les philosophes*, il a refondu cette dernière (1863 in-18), et donné, la même année, une importante étude sur *le Polythéisme hellénique* (in-18). On lui doit en outre un recueil de *Poèmes* (1855, in-18 ; 2e édit., augm. 1863, in-18), *les Rêveries d'un païen mystique* (1876, in-16), fantaisies philosophiques, et la traduction des livres d'Hermès *Trismégiste* (1866, in-8).

Son frère, M. René-Joseph MÉNARD, né à Paris, le 20 février 1827, se destina d'abord à la peinture, entra à l'École des beaux-arts, fut ensuite élève de Troyon, et envoya aux salons annuels des paysages. Se tournant vers la critique et l'esthétique, il a collaboré à la *Gazette des beaux-arts*, dont il fut un moment rédacteur en chef et à *l'Art*. Il a publié une *Histoire des beaux-arts* (1870-74, 3 vol. in-16), refondue en une édition illustrée (1874, in-4); *l'Art en Alsace-Lorraine* (1874, in-4), somptueuse publication illustrée; *Entretien sur la peinture* (1875, in-8, 10 eaux-fortes); *la Mythologie dans l'art ancien et moderne* (1876, in-8, ill.); une nouvelle édition, en collaboration avec M. L. Ménard, du *Musée de peinture et de sculpture* de Reveil (1872-1874, 10 vol. in-12), etc.

MENAULT (Ernest), littérateur français, né à Angerville (Seine-et-Oise), le 11 juillet 1830, fit ses études au collège royal d'Orléans, puis vint étudier la médecine à Paris. Élève des hôpitaux, il allait se faire recevoir docteur lorsqu'il tomba malade d'une piqûre anatomique qui mit ses jours en danger. Ayant quitté la carrière médicale, il fut attaché au *Moniteur universel*, comme rédacteur scientifique et entra, comme secrétaire de la rédaction, au ministère de l'intérieur: il fut chargé pendant quelques mois de la rédaction politique. Après avoir rédigé la chronique agricole dans *le XIXe siècle*, il rentra au *Journal officiel*, avec les mêmes attributions, en 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1864.

M. E. Menault a publié : *Angerville-La-Gate, village royal* (1860, in-8), ouvrage honorablement mentionné par l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, et qui se complète par les *Biographies des hommes remarquables d'Angerville-La-Gate* (même année, in-8); *le Mouvement scientifique pendant l'année* 1864 (1864, in-18), en collaboration avec M. A. Boillot, publication continuée pendant les trois années suivantes; *les Insectes considérés comme nuisibles à l'agriculture* (1866, in-18); *l'Intelligence des animaux* (1867, in-18), faisant partie de la *Bibliothèque des merveilles: Essais historiques sur les villages de la Beauce; Morigny, son abbaye*, etc. (Étampes et Paris, 1867, in-8); *l'Amour maternel chez les animaux* (1874, in-18), faisant partie aussi de la *Bibliothèque des merveilles*, etc.

MENDÈS (Catulle), littérateur français, né à Bordeaux en 1840, fonda à Paris, en 1860, *la Revue fantaisiste*, dans laquelle il publia un drame en vers, *le Roman d'une nuit*, qui valut à l'imprimeur M. Mendès étant mineur, une condamnation à deux mois de prison et à 500 francs d'amende. En 1866, il épousa Mlle Judith Gautier (Voy. ce nom), dont il s'est séparé depuis.

M. Catulle Mendès, qui a successivement abordé la poésie, le roman et le théâtre, a publié plusieurs recueils de vers : *Philoméla*, livre lyrique (1864, in-18), *Hesperus*, poëme swedenborgien (1869, in-18), *la Colère d'un franc-tireur, Odelette guerrière* (1871, in-8), *Contes épiques* (1872, in-8), réunis depuis sous le titre de : *Poésies* (1876, gr. in-8, portrait). Parmi ses romans nous citerons : *Histoire d'amour* (1868, in-18); *les Folies amoureuses* (1877, in-18); *la Vie et la mort d'un clown*, comprenant deux parties; *la Petite impératrice, la Demoiselle en or* (1879), etc. Au théâtre, il a fait représenter *la Part du roi* (1871), comédie en un acte et en vers, *Justice*, drame en trois actes (Ambigu, 1877). Citons encore *les 73 Journées de la Commune*, du 18 mars au 29 mai 1871 (1871, in-18). M. Catulle Mendès a dirigé en 1876 une revue hebdomadaire, *la République des lettres*.

MENDES LEAL (José DA SILVA), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 22 octobre 1820, débuta par des articles dans le *Diario* de la Chambre des députés, fut, en 1846, secrétaire du duc de Terceira, pendant sa mission dans le nord du Portugal, et administra provisoirement, lors des troubles de 1847, la préfecture de Vianna. Nommé, en 1848 secrétaire du Conservatoire, puis, en 1850, premier bibliothécaire à Lisbonne, il perdit ces dernières fonctions l'année suivante, et les recouvra en 1857. Dans cet intervalle, il fut élu député (1851) et devint collaborateur de diverses feuilles chartistes, notamment du *Jornal do commercio*. En 1855, M. Mendes Leal a été élu membre de l'Académie de Lisbonne, où il est devenu secrétaire de la section de littérature. Il a été nommé le 23 mai 1874, ministre plénipotentiaire à Paris.

Il a publié un grand nombre d'écrits, embrassant les genres les plus divers : histoire, roman, poésie, théâtre. Nous rappellerons seulement : *Guerra de Oriente; a Estatua de Nabucho, a Flor do Mar, Um sonho na vida, a Menina de Val de Mil; Ave Cesar*, ode sur la mort de Charles-Albert; *Abd-el-Kader, Garrett e Camoens, Suspiros de abril; a Vizao de Ezequiel, Napoleo no Kremlin; os Doos renegados, D. Maria de Alencastre, a Pobre das ruinas, o Tributo das cem donzellas, os Homens de marmore, os Homens de viro*, drames; *Quem tudo quer, tudo perde, Um romance por Cartas* (joué en portugais et en français); *O Tio André que vem do Brazil, a Escola social*, comédies, etc, etc., sans compter divers articles et mémoires d'actualité. Un recueil général de ses *Poésies* a été publié à Lisbonne en 1858. M. Mendes Leal a été chargé, après la mort du vicomte de Santarem, de continuer le grand travail de ce dernier sur la cosmographie.

MÊNE (Pierre-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 25 mars 1810, étudia sous René Compaire, et débuta au Salon de 1838 par un groupe d'animaux. Il s'est depuis consacré exclusivement à ce genre de sculpture, et s'associa M Cain, son gendre, avec lequel il a édité des bronzes originaux, aujourd'hui fort répandus. Il a continué aux Salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Chasse au cerf, Taureau normand, Épagneul anglais* (1842-1845); *Chasse à la perdrix, Chasse au sanglier* (1848), *Chevaux arabes, Combat de cerfs*, (1852-53); *Hallali sur pied, Chiens terriers* à l'Exposition universelle de 1855; *Chasse au cerf, Chiens anglais, Bassets* (1857); *Chevreuils* (1859); *la Prise du renard*, qui reparut à l'Exposition universelle de 1867, *Chevreuil, Lièvre et Poissons* (1861); *Vainqueur du Derby, Hallali du renard, Cheval breton* (1863); *Valet de limiers*, groupe en cire (1864); *Amazone* (1865); *Jument normande et son poulain* (1869); enfin, une foule incalculable de tous les types et jeux d'animaux, en fonte, en cire, en plâtre, etc. M. Mêne a obtenu une 2e médaille en 1848, une 1re en 1852, une 3e en 1855, et a été décoré de la Légion d'honneur, le 2 juillet 1861. — Il est mort à Paris, le 22 mai 1879.

MÉNÉTRIER (Charles), littérateur français, né en 1804, débuta, en 1831, dans *la Tribune, le Globe* et *l'Entr'acte* par des feuilletons dramatiques. Il se produisit au théâtre de 1832 à 1845, avec un certain nombre de vaudevilles et comédies, dont plusieurs en collaboration. Attaché depuis 1852 à la *Revue et Gazette des Théâtres*, il s'est renfermé dans la critique littéraire. Nous citerons de lui : *le Maugrabin*, drame mêlé de chant; *le Nabab* (1836), comédie en un acte; *le Cœur d'une mère* (1837); *Arthur de Bretagne* (1841), épisode en un acte; *Un Bal d'enfants, les Enfants d'Armagnac* (1841), pièces en un acte; *le Nabab, ou la Sœur des anges*, etc. Il a signé ses pièces et ses articles de journaux du pseudonyme de *Richard Listener*. Il a publié avec M. de Manne : *Galerie historique des comédiens de la troupe de Nicolet* (1869, in-8) : *Galerie historique de la Comédie-Française* (1876, in-8, avec portraits) ; *Galerie historique des acteurs français* (1877, in-8).

MÉNIER (Émile-Justin), industriel et économiste français, député, né à Paris, le 18 mai 1826, suivit les cours des principaux chimistes de Paris, puis fut attaché à la maison de droguerie et de chocolaterie, fondée par son père, à Noisiel-sur-

Marne, en 1824. Devenu seul propriétaire, en 1853, il sut donner à cet établissement, comme à celui de Saint-Denis, une extension considérable, et fonda successivement une sucrerie dans le département de la Somme, une fabrique de chocolat à Londres, et une manufacture de caoutchouc à Grenelle. En même temps, il créait une colonie agricole au Nicaragua, pour la culture exclusive du cacao. Vers 1864, il céda ses usines de produits chimiques et transforma celle de Noisiel pour la fabrication exclusive du chocolat. Membre du jury aux Expositions universelles de Londres (1862) et de Paris (1867 et 1878), commissaire général des républiques du Nicaragua et de Costa-Rica, près l'Exposition de 1867, il obtint pour ses produits de nombreuses récompenses. Maire de Noisiel, conseiller général de Seine-et-Marne, pour le canton de Meaux, membre de la Chambre de commerce de Paris, en 1872, M. Ménier fonda, en 1859, un prix de 500 francs décerné chaque année à l'école supérieure de pharmacie, sous le nom de *Prix Ménier*, puis un autre prix décerné par la Ligue de l'enseignement, et concourut, en 1864, à l'organisation des cours de chimie pratique du Muséum.

Resté étranger à la politique active sous l'empire, il fut candidat dans la Seine-et-Marne, aux élections du 8 février 1871, et dans la Seine, aux élections complémentaires du 2 juillet de la même année; il obtint, sans être élu, dans le premier, 10 719 suffrages, et dans le second, 56 805. Élu le 10 février 1876, député de l'arrondissement de Meaux, par 11 853 voix contre 7 684 données à M. Jozon, représentant sortant, il prit place à l'extrême gauche, et vota pour l'amnistie pleine et entière. Préoccupé des questions économiques, il proposa à la commission du budget l'établissement d'un impôt unique et général sur les capitaux fixes, et, comme essai de ce même impôt, une taxe de un pour mille (octobre 1876). Il défendit sa proposition devant la Chambre, mais sans résultat. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, versa 100 000 francs pour la propagande électorale républicaine, et fut le premier qui intenta un procès en diffamation à M. de Fourtou, pour la publication d'un passage, resté fameux, du *Bulletin des communes*. Il fut réélu, le 14 octobre, par 15 620 voix contre 6 408 données à M. Ed. André, ancien député officiel du Gard et candidat du maréchal. M. Ménier, dont on a annoncé à plusieurs reprises la démission pour cause de santé, ne laissa pas de prendre une part active à la discussion générale des tarifs de douane : on remarqua que, se plaçant au point de vue du consommateur, ce grand producteur soutint la doctrine libre-échangiste. Décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1861, il a été promu officier le 20 octobre 1878; le personnel de ses établissements lui offrit à cette occasion son buste, exécuté par M. Carrier-Belleuse.

M. Ménier a publié : *Des Indemnités aux victimes de la guerre* (1871, in-8); *la Liberté sans licence*, (1871, in-8) *l'Impôt sur le capital* (1872, in-8); *Réponse aux objections faites contre l'impôt sur le capital* (1872, in-8); *la Réforme fiscale* (1872, in-8); *les Travaux de Paris par l'impôt sur le capital* (1873, in-8); *l'Unité de l'étalon monétaire* (1873, in-8); *Théorie et application de l'impôt sur le capital* (1874, in-8); *Économie rurale* (1875, in-8, avec cartes); *l'Avenir économique* (1875, in-8); *Atlas de la production de la richesse* (1875, in-4 avec planches), etc. En 1875 il fonda une revue, *la Réforme économique*, et devint propriétaire du journal *le Bien public*, qui cessa de paraître en 1878.

MENNESSIER-NODIERZ (Marie-Antoinette-Élisabeth Nodier, dame), femme de lettres française, née le 22 avril 1811, à Quintigny (Jura), est la fille unique de Charles Nodier. Élevée sous les yeux de son père, qui vendit sa bibliothèque pour lui faire une dot, elle se fit connaître par un recueil de poésies, *le Perce-neige* (1836, in-8), dont on se plaisait à louer la sensibilité. Elle a aussi fourni beaucoup d'articles, de vers et de nouvelles aux *Heures du soir* (1833), au *Livre rose*, au *Paris-Londres* (1838), au *Journal des Femmes*, à la *Vie privée des animaux*, au *Livre des petits Enfants*, etc. Elle a publié depuis *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie* (1867, in-18).

MENTION (Charles-Joseph), député français, né à Paris, le 28 janvier 1829, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Douai, devint sous-préfet de cette ville le 5 septembre 1870, et ne fut remplacé qu'après la chute de M. Thiers (mai 1873). Candidat républicain aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Douai, il fut élu, sans concurrent, par 8 318 voix et se fit inscrire au centre gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8103 voix. Il fut un des députés du centre gauche qui, en juin 1879, se prononcèrent contre le retour des Chambres à Paris, et qui, le mois suivant, votèrent contre le projet de loi sur l'enseignement supérieur. Il représente le canton d'Arleux, au Conseil général du Nord.

MENZEL (Wolfgang), critique et littérateur allemand, né à Waldenbourg (Silésie), le 21 juin 1798, et fils d'un médecin distingué, perdit son père de bonne heure, et vint avec sa mère à Breslau, où il commença ses études. Il les interrompit pour faire, comme volontaire, la campagne de 1815, puis alla suivre les cours à Iéna, d'où l'éloignèrent des causes politiques. En 1820 il gagna la Suisse, obtint une place de professeur à l'école municipale d'Aarau, où il fit en outre des cours particuliers. En 1824, il retourna en Allemagne, habita quelque temps Heidelberg, puis se fixa à Stuttgart. De 1830 à 1838, il joua un certain rôle aux États de Wurtemberg, où il fut réélu presque chaque année; il y défendit les principes du gouvernement constitutionnel.

M. W. Menzel, connu surtout comme critique et littérateur, débuta, en 1823, par un ouvrage intitulé : *Streckverse* (Heidelberg), et remarqué pour ses aperçus nouveaux et ingénieux sur l'art et la littérature. En même temps il était un des fondateurs des *Feuilles européennes*, journal de critique qui attaqua violemment l'ancienne école allemande, ainsi que les plus fervents disciples de Goethe et Goethe lui-même. Cette publication lui fit beaucoup d'ennemis; il n'en donna pas moins son *Histoire des Allemands* (Geschichte der Deutschen; Zurich, 1824-1825; 4e édition, Stuttgart, 1843), conçue également à un point de vue satirique, puis se jeta dans la querelle élevée au sujet de Voss, et publia : *Voss et la symbolique* (Voss und die Symbolik; Stuttgart, 1825). Enfin parut sa *Littérature allemande* (Die deutsche Literatur; Ibid., 2 vol., 1828; 2e édition, 4 vol., 1838), ouvrage aussi très discuté et qu'il défendit vivement dans la *Feuille littéraire* fondée par lui en 1825.

Après la révolution de Juillet, M. Menzel redoubla ses attaques contre l'influence française, ce qui donna lieu à l'écrit satirique de Boerne : *Menzel le mangeur de Français* (Menzel der Franzosenfresser; Paris, 1837), et plus tard au

dantes plaisanteries de Henri Heine. En 1848, il abandonna la rédaction de la *Feuille littéraire*, pour aller siéger, comme député, aux États de Wurtemberg. Il l'a reprise en 1852, pour la mettre, par un revirement qui fit beaucoup de bruit, au service de la politique contre-révolutionnaire. — M. Menzel est mort à Stuttgart, le 23 avril 1873.

En dehors de la critique, il a publié, comme poète, historien et romancier : *Rübezahl* (Stuttgart, 1839) et *Narcisse* (Ibid , 1830), fantaisies poétiques; *Voyage en Autriche* (Reise nach Œsterreich; Ibid., 1831); *Voyage en Italie au printemps de* 1835 (Reise nach Italien im Frühjahre 1835; Ibid., 1835); *Tablettes d'histoire moderne* (Taschenbuch der neuesten Geschichte; Ibid., 1829-1833, 5 vol.); *l'Esprit de l'histoire* (Geist der Geschichte; Ibid., 1835); *l'Europe en* 1840 (Europa in J. 1840; Ibid., 1839); *Recherches et Collections mythologiques* (Mythologische Forschungen und Sammlungen; Ibid., 1842); *les Chants des peuples* (die Gesaenge der Vœlker; Leipzig, 1851); *l'Histoire de l'Europe de* 1789 *à* 1815 (Geschichte Europas von, etc.; Stuttgart, 1853, 2 vol.); *la Prusse en* 1854 (die Aufgabe Preussens 1854; Weimar, 1854); *Furore* (Leipzig, 1851, 3 vol.), roman historique offrant le tableau de l'époque de la guerre de Trente ans; *la Prusse et l'Autriche en* 1866 (Preussen und Œsterreich im J. 1866; Stuttgart, 1866); etc.

MENZEL (Adolphe-Frédéric-Erdmann), peintre et lithographe allemand, né à Breslau, le 8 décembre 1815, reçut d'abord une éducation littéraire et scientifique très soignée, puis suivit les cours de l'Académie de Berlin, où son père s'était décidé à fonder un atelier de lithographie. Mais, s'accommodant mal des entraves classiques, il n'eut guère d'autre maître que lui-même. En 1833, il fit paraître une série de lithographies : *Pérégrinations d'un artiste* (Künstler Erdenwallen), qui furent très remarquées des artistes prussiens. Il donna trois ans après douze lithographies empruntées à l'histoire prussienne et une série d'autres planches, notamment *les Cinq sens*.

M. Menzel, retardé par le défaut d'études élémentaires, n'aborda la peinture à l'huile qu'en 1827. Son premier tableau de genre fut *Une Consultation de droit;* vinrent ensuite *le Jour du jugement*, *une Promenade de Frédéric le Grand*, et *le Dérangement*. En même temps il fournissait à un grand nombre d'ouvrages ou de recueils périodiques, une foule d'illustrations souvent satiriques. Mais M. Menzel a surtout consacré son talent à populariser l'histoire de Frédéric le Grand. Les lithographies qu'elle lui a fournies forment une grande série qui a occupé près de quinze ans de la vie de l'artiste, et qui comprend : *l'Histoire de Frédéric le Grand*, *l'Armée de Frédéric le Grand en uniformes*, *les Soldats de Frédéric le Grand*, *les Capitaines de Frédéric le Grand;* il a, en outre, illustré l'édition de luxe des *OEuvres* de ce monarque. Dans ces derniers temps il a exécuté quelques grandes toiles historiques à l'huile, *Frédéric le Grand à Sans-Souci*, *Un concert à Sans-Souci*, *Frédéric le Grand en voyage; Frédéric le Grand dans la nuit de Hochkirch*; la première a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 et la dernière à celle de 1867. Parmi ses tableaux plus récents, il faut citer : *Jardin des Tuileries le dimanche; les Rues de Paris dans la semaine; Départ du roi Guillaume pour l'armée; les Cyclopes modernes*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1878 : *Intérieur d'église; Moines dans la sacristie*, aquarelle; *Entre deux danses; le Repos interrompu*, aquarelle ; *l'Usine*. Mentionnons enfin une série lithographique de M. Menzel, intitulée : *Essai sur la pierre au pinceau et au grattoir* (Versuche auf Stein mit Pinsel und Schabeisen; Berlin, 1851). Cet artiste est membre de l'Académie des arts de Berlin depuis 1853. Il a obtenu à l'Exposition universelle de 1867, une 2e médaille et la décoration de la Légion d'honneur.

MÉQUET (Eugène-Louis-Hugues, baron), marin français, né à Cherbourg, le 23 septembre 1812, et fils de l'amiral de ce nom qui s'illustra pendant les guerres navales du premier Empire, fit ses études aux collèges de Vendôme et de Lorient, entra à l'école navale de Brest, et fut nommé, en 1828, aspirant de 2e classe. En 1830, lors de l'expédition d'Alger, il prit part au débarquement de Sidi-Ferruch, et à l'attaque de l'embouchure du Tage, en 1831. Enseigne de vaisseau en 1833, il fut adjoint au lieutenant de vaisseau Tréhouart, commandant de *la Recherche*, pour retrouver les traces de *la Lilloise* disparue dans les mers d'Islande et du Groënland. A la suite de cette rude et difficile campagne, il fut décoré de la Légion d'honneur. Lieutenant de vaisseau en 1842, il exerça divers commandements sur la côte occidentale d'Afrique, et de 1846 à 1848 contribua à la fondation du comptoir de Grand-Bassam et à la répression de la traite dans ces parages. Il avait été promu officier de la Légion d honneur en 1847

Nommé capitaine de frégate en 1852, il se distingua pendant le siège de Sébastopol en commandant à terre la batterie de marine n° 2, qui, plusieurs fois détruite par le feu de l'ennemi, fut toujours rétablie et servie jusqu'à la fin du siège; ce fait d'armes fut signalé à l'admiration de l'armée par une lettre du général Canrobert au ministère de la guerre. Nommé capitaine de vaisseau et chevalier de l'ordre du Bain, le 2 décembre 1854, en récompense « du brillant courage dont il avait fait preuve », M. Méquet fut chargé en 1858 du commandement de la frégate à vapeur *le Christophe-Colomb*, qu'il quitta en 1859 pour devenir chef d'état-major de la division de l'Océan. Promu commandeur de la Légion d'honneur en 1860, il commanda successivement la frégate cuirassée *la Normandie* et les vaisseaux à trois ponts *la Bretagne* et *la Ville de Paris*. Contre-amiral en 1865, il remplit à Brest les fonctions de major général, jusqu'en 1867, époque à laquelle il fut appelé au commandement en chef de la division des Antilles. Son énergique intervention à Haïti déjoua la politique du général Salnave, hostile aux intérêts français. Chargé, le 6 septembre 1870, du commandement supérieur du 8e secteur de l'enceinte de Paris, l'un des plus éprouvés par le bombardement, il y organisa la défense, y déjoua les tentatives d'émeute, et soutint énergiquement la résistance des forts de Montrouge et de Vanves. Grand officier de la Légion d'honneur, le 23 janvier 1871, il fut appelé, quelques mois plus tard, au Conseil d'amirauté. Promu vice-amiral le 12 mai 1874, il fut préfet maritime de l'arrondissement de Brest, et passa dans le cadre de réserve en 1877.

MÉRAT (Albert), poète français, né à Troyes, en 1840, fut pendant plusieurs années employé à la Préfecture de la Seine, puis secrétaire d'une des commissions permanentes du Sénat.

Outre un très agréable recueil anonyme de sonnets (*Avril, mai, juin*, 1863, in-18), dont la moitié appartient à M. Léon Valade, M. Mérat a publié plusieurs volumes de poésies remarquées : *les Chimères* (1866, in-18); *les Villes de marbre* (1869, in-8); *l'Idole* (1869, in-32); *les Souvenirs*

(1872, in-16); *l'Adieu* (1873, in-16); *Au fil de l'eau* (1877, in-18), etc. Il a traduit en vers avec M. Léon Valade, *l'Intermezzo* d'Henri Heine (1868, in-18). Il a partagé, en 1874, avec M. Ed. Plouvier, le prix Lambert, décerné par l'Académie française.

MÉRAY (Antony), littérateur français, né à Chalons-sur-Saône, en 1817, débuta par un conte en vers intitulé: *Priape et la comtesse* (1847, in-18), et publia, la même année, dans *la Démocratie pacifique*, un roman, *la Part des femmes*, qui valut à l'auteur un mois de prison et 100 fr. d'amende, et qui parut l'année suivante en volume (in-18), outre deux autres romans: *Violette* (1861, in-18), et *les Tribulations d'un joyeux monarque* (1864, in-18), M. Méray a donné une série d'intéressantes études sur le moyen-âge: *les Libres prêcheurs, devanciers de Luther et de Rabelais* (1860, in-18), dont une deuxième édition, très augmentée, porte le titre de *la Vie au temps des libres prêcheurs* (1878, 2 vol. in-8); *la Vie au temps des cours d'amour* (1876, in-8); *la Vie au temps des trouvères* (1877, in-18), etc. Il a traduit de Pogge *les Bains de Bade au quinzième siècle* (1868, in-18); il a collaboré à *l'Opinion nationale* et à divers recueils bibliographiques.

MERCADIER (Paul-Louis), théoricien musical français, né à Foix (Ariége), en 1812, est connu par un *Essai d'instruction musicale à l'aide d'un jeu des gammes* (1855, in-8, 3e édit. 1860), couronné par le jury de l'Exposition universelle et adopté par le Conservatoire. Il lui a donné pour complément, en 1857, *Solfége simplifié* et *Essai sur l'étude de l'harmonie* (2 vol. in-8). Citons encore: *l'Harmonie vulgarisée*, méthode nouvelle et raisonnée pour apprendre l'origine et l'emploi de tous les accords (1861, gr. in-8). Il a défendu sa méthode dans plusieurs brochures contre les partisans des méthodes de notation par chiffres de Galin, Chevé, etc. Il a été décoré en août 1848.

MERCIÉ (Marius-Jean-Antoine), statuaire français, né à Toulouse, le 30 octobre 1845, fut élève de MM. Falguière et Jouffroy, suivit en outre les cours de l'École des beaux-arts et remporta le premier prix au concours pour Rome, en 1868. La même année, il débuta au Salon par un médaillon de jeune fille. En 1872, il envoya de Rome *David*, statue en plâtre, et *Dalila*, buste en bronze, qui furent très remarqués; deux ans après, un groupe de grandes proportions: *Gloria victis!* fit plus de sensation encore, et l'épreuve en bronze de cette patriotique composition fut acquise par l'État et placée au square Montholon. En 1875, il exposa avec cette épreuve un bas-relief en bronze: *le Loup, la mère et l'enfant*; en 1876, *David avant le combat*, statuette en marbre; *Fleur de mai*, buste en plâtre; en 1877, le haut relief, intitulé: *le Génie des arts*, placé depuis au-dessus du guichet des Tuileries, où il remplaça le *Napoléon III lauré*, de Barye, et une statuette en marbre: *Junon vaincue*; en 1878, à l'Exposition universelle, *David*, *Gloria victis*, statue en bronze, *David avant le combat*, *Junon vaincue*; en 1879, le modèle en plâtre du bas relief destiné au tombeau de Michelet, au Père-Lachaise; les épreuves en plâtre de la statue d'Arago et d'un des bas-reliefs du monument que lui a élevé la ville de Perpignan; en 1880, *Judith*, *Portrait*.

M. A. Mercié a obtenu une médaille de première classe en 1872, deux médailles d'honneur en 1874 et en 1878 (Exposition universelle); décoré de la Légion d'honneur en 1874, il a été promu officier le 22 juillet 1879.

MERCIER (Théodore, baron), homme politique français, ancien député, né en 1804, fut, sous la dynastie de Juillet, préfet de la Manche et de l'Oise. En 1852, il fut envoyé par la 2e circonscription de la Mayenne, au Corps législatif comme candidat du gouvernement. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 20 772 voix sur 24 293 votants, et en 1869, 20 947 voix sur 21 809 votants. Il prit rang parmi les membres les plus fidèles de la majorité conservatrice. Il a fait aussi partie du Conseil général de la Mayenne. Le baron Mercier a été nommé officier de la Légion d'honneur en 1862, et promu commandeur le 13 août 1864.

MERCIER (Georges-Louis), magistrat français, né à Bonneville (Haute-Savoie), le 27 février 1808, fut successivement, jusqu'en 1860, avocat, intendant de Chambéry, conseiller à la Cour de cassation de Turin, et, en dernier lieu, à celle de Milan. En juin 1860, après l'annexion de la Savoie, il fut appelé à Paris, comme conseiller à la chambre civile de la Cour de cassation, et compta au nombre de nos jurisconsultes distingués, par la clarté et la solidité de ses rapports. Nommé président de Chambre en 1875, il a été élevé au poste de premier président, le 10 mars 1877. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 24 septembre 1852, il est aussi commandeur de l'ordre des SS. Maurice et Lazare.

MERCIER (Théodose), avocat et député français, né à Nantua (Ain), le 11 janvier 1825, fut professeur au collége de Nantua, de 1845 à 1848, écrivit dans les journaux républicains de son département en 1848, et fit son droit à Paris, de 1849 à 1851. Incarcéré pendant deux mois à Mazas, à la suite du coup d'État du 2 décembre, il se fit inscrire au barreau de Nantua, dont il devint bâtonnier en 1863, et se signala par son opposition à l'Empire. Après la révolution du 4 septembre 1870, il administra son arrondissement du 21 octobre au 9 novembre 1870. Nommé depuis maire de Nantua, il obtint sans être élu, 30 000 voix au scrutin du 8 février, et fut nommé, le 2 juillet suivant, représentant à l'Assemblée nationale par 28 608 voix sur 62 486 votants.

Il prit place à gauche, et, sans appartenir à aucun groupe, vota constamment avec les républicains de l'Assemblée, il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu à la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Nantua, par 8800 voix contre [illegible] accordées au candidat monarchiste, M. Bonnet, frère du sénateur républicain; il fut, après l'acte du 16 mai 1877, l'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9551 voix contre 2035, obtenues par le même concurrent. M. Th. Mercier représente le canton de Châtillon-de-Michaille au Conseil général de l'Ain.

MERCIER (Louis-Auguste), médecin français, né au Plessis-Saint-Jean (Yonne), en 1811, fut interne des hôpitaux, et reçu docteur à Paris en 1836; il prit la spécialité des maladies des voies urinaires. Secrétaire de la Société anatomique, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On lui doit: *Recherches anatomiques, pathologiques, etc., sur les maladies des organes urinaires* (1841, in-8); *Recherches sur la nature et le traitement d'une cause fréquente et peu connue de rétention d'urine, etc.* (1844, in-8; 2e édit. 1848); *Recherches.... sur les rétrécissements de l'urètre* (1845); *Observations et remarques nouvelles sur le traitement des valvules du col de la

cratie (1847); *Explications de la maladie de J. J. Rousseau et de l'influence qu'elle a eue sur son caractère et ses écrits* (1859); *la Fièvre jaune* (1860, in-8); *Quelques idées sur le traitement de la goutte, de la gravelle et de la pierre* (1866, in-8); *Traitement préservatif et curatif des sédiments* (1872, in-18), etc.

MERCURI (Paolo), graveur italien, né à Rome, le 20 avril 1804, vint à Paris en 1832, et débuta à la fois comme peintre et comme graveur au Salon de 1834. Ses portraits passèrent inaperçus, mais sa planche des *Moissonneurs* fut très remarquée, et il s'adonna dès lors à la gravure. Il exposa plusieurs fois avec le même succès, et retourna, en 1847, à Rome, où il devint professeur de gravure à l'Académie des beaux-arts, membre de l'Académie de Saint-Luc, ainsi que de plusieurs sociétés artistiques de l'étranger, correspondant de l'Académie royale de Belgique (7 janvier 1857) et correspondant de l'Institut, le 12 juin 1869.

Il faut citer de cet artiste, dont la réputation est aussi française que ses œuvres : *les Moissonneurs* (1834); *Sainte-Amélie*, d'après Paul Delaroche (1838); *la Pia*, sujet original (1839); *la Vierge*, d'après Raphaël (1845); *le Tasse*, *Christophe Colomb*, pour les *Galeries historiques de Versailles* (1846); *Mme de Maintenon*, gravure miniature d'après l'émail de Petitot, pour l'*Histoire de M. de Noailles* (1848); des *portraits*, la plupart à la mine de plomb, et des sujets ou esquisses de Delaroche. Il a obtenu une 2e médaille en 1834, une 1re en 1838 et un rappel en 1859.

MÉREAUX (Jean-Amédée LE FROID DE), compositeur français, né à Paris en 1803, fils et petit-fils d'organistes distingués, fit ses études au lycée Charlemagne, puis étudia la composition sous Reicha et se livra avec succès à l'enseignement du piano. Après un séjour de trois ans en Angleterre, il se fixa à Rouen, en 1835. Il a publié plus de quatre-vingt dix œuvres pour le piano, parmi lesquelles cinq *Livres d'études*, (1855), approuvées par la section de musique de l'Institut, et adoptées pour l'enseignement du Conservatoire de Paris. Une grande *Messe* de lui a été exécutée à Rouen en 1852. M. Amédée Méreaux qui a collaboré, comme critique musical, aux journaux de Rouen, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Rouen, le 25 avril 1874. On a publié un recueil posthume de ses articles sous le titre de *Variétés littéraires et musicales* (1878, in-18), avec notice par M. Marmontel.

MÉRIC (le père Joseph-Élie), professeur et écrivain ecclésiastique français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 4 octobre 1838, fit ses études classiques au collège de Toulouse, et sa théologie au grand séminaire. Ordonné prêtre en 1863, il vint à Paris, fut secrétaire du père Gratry, et entra dans l'ordre des Oratoriens. Il fut reçu docteur en théologie à la Sorbonne, en 1866, suppléa le père Gratry dans son cours de morale évangélique, et lui succéda, comme titulaire, en 1872. Chanoine honoraire de plusieurs diocèses, il a reçu le titre de docteur en théologie de l'Université de Wurtzbourg.

On cite du père Élie Méric deux séries d'*Études contemporaines* (Toulouse, 1872, in-18, et 1876, in-18), traitant, l'une de la vie dans l'esprit et dans la matière, l'autre de la morale et de l'athéisme contemporain; *Du Droit et du devoir* (1877, in-18); *l'Autre vie* (1880, 2 vol. in-8), et des articles dans divers recueils politiques et religieux.

MÉRIEL (Paul), compositeur français, né à Mondoubleau (Loir-et-Cher), le 4 janvier 1818, et fils d'acteurs, fit quelques études au milieu des voyages de sa famille, eut divers maîtres, à l'étranger et en France, devint à Amiens deuxième chef d'orchestre au théâtre, et fit représenter le petit opéra de *Cornélius l'argentier*. Après un court passage à Avignon, il se fixa, vers 1847, à Toulouse, où il a composé et publié une grande symphonie, *le Tasse*, un oratorio, *Caïn*, et divers morceaux de musique de chambre. Il y a même fait jouer un grand opéra en quatre actes et cinq tableaux, *l'Armorique*. Directeur de l'École de musique de Toulouse, depuis plusieurs années, M. Mériel a été décoré de la Légion d'honneur.

MÉRITENS (Mme DE). Voy. ALLART (Hortense).

MERIVALE (Hermann), économiste anglais, né en 1806, s'était déjà fait remarquer par quelques ouvrages historiques lorsqu'il fut nommé professeur titulaire de la chaire d'économie politique fondée à l'université d'Oxford par M. Drummond. Quelques-uns de ses cours ont été publiés, entre autres : *Cinq leçons sur les principes de la charité légale appliquée à l'Irlande* (Five lectures on the principles of a legislative provision for the poor in Ireland; 1838, in-8); *Leçons sur la colonisation et les colonies* (Lectures on colonisation and colonies; Londres, 1841, 2 vol. in-8), l'ouvrage le plus complet sur cette matière en Angleterre. En histoire il a écrit : *les Romains sous les empereurs* (1850-1851, 4 vol. in-8), et *la Chute de la république romaine* (1853, in-8). — Il est mort le 6 février 1874.

MERLE (Hugues), peintre français, né à Saint-Marcellin (Isère), en 1823, fut élève de M. Léon Cogniet, et débuta au Salon de 1843 avec *les Willis*. Il a exposé depuis : *Migration des pâtres des Alpes* (1850); *Une récréation* (1852); *les Adieux de Rebecca à lady Rowena*, *la Lisette de Béranger*, *Bergère des Alpes* (1855); « *A défaut de clés voici les portes*, » épisode de Napoléon Ier à Grenoble, en 1815 (1857); *Repos de la Sainte-Famille en Égypte* (1859); *la Mendiante* (1861), acquise par l'État et placée au Luxembourg; *Assassinat de Henri III*, *la Vérité des grands parents* (1863); *Primavera*, *les Premières épines de la science* (1864); *Une jeune mère*, *Portraits des fils du duc de Morny* (1865); *Marguerite essayant des bijoux* (1866); *les Femmes et le secret* (1867); *Baigneuse*, *Jeune fille d'Étretat* (1870); *le Droit chemin* (1873); *Pernette la fileuse* (1874); *la Nuit et le jour*, fragment de décoration (1875); *Odette et Charles VI* (1878); *le Rédempteur* (1879); *Hébé après sa chute*, *Carmosine* (1880), etc. M. Hugues Merle a obtenu une médaille de 2e classe en 1865, avec rappel en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur, en 1866.

George MERLE, élève de son père, a débuté au Salon de 1876, par un tableau historique : *le Pas d'armes de l'Arbre d'Or*. Il a exposé depuis : *Faust et les trois vaillants* (1877); *Mort de Philippe Arteveld* (1878); *Timon d'Athènes*, *Une ligueuse* (1879); *Contraste*, *la Fille du pêcheur* (1880), etc.

MERLE D'AUBIGNÉ (Jean-Henri), théologien et littérateur suisse, est né aux Eaux-Vives, faubourg de Genève, le 16 août 1794, d'une famille de protestants français, chassés de Nîmes par la révocation de l'édit de Nantes, et dont l'origine remonte à l'historien Agrippa d'Aubigné. Il suivit les cours de l'Académie de Genève, étudia la théologie, se consacra, en 1817, au ministère évangélique, et, après avoir complété ses études aux universités

de Leipzig et de Berlin, fut pendant cinq années pasteur de l'église française réformée de Hambourg, puis, de 1823 à 1831, président du consistoire de l'église protestante française et allemande de Bruxelles. Il fut ensuite professeur de théologie historique à l'École de théologie évangélique de Genève, dont il devint directeur. — Il est mort à Genève, le 24 octobre 1872.

Les écrits les plus importants de M. Merle d'Aubigné sont : *Histoire de la réformation au XVIe siècle* (Paris, 1835-1847, 4 vol. in-8; nouvelle édit. 1861-1862, 5 vol. in-18), qui a été réimprimée trois fois en France et dont une traduction anglaise s'est vendue à plus de 200 000 exemplaires; *le Protecteur, ou la république d'Angleterre aux jours de Cromwell* (Paris, 1848, in-8); *Germany, England and Scotland, or Recollections of a Swiss minister* (Londres, 1848, in-8); *Trois siècles de luttes en Écosse, ou deux rois et deux royaumes* (Paris, 1850, in-18); *l'Ancien et le ministre* (1856); *Caractère du réformateur et de la réformation de Genève* (1862, in-8); *Histoire de la réformation en Europe, au temps de Calvin* (1862-1875, tom. I-VI, in-8).

MERLET (Lucien-Victor-Claude), paléographe français, né à Vannes (Morbihan), le 4 juin 1827, se fit recevoir licencié ès lettres, entra à l'École des Chartes en août 1848, obtint le diplôme d'archiviste-paléographe en novembre 1851, puis fut nommé archiviste du département d'Eure-et-Loir. Correspondant du Comité des travaux historiques, président de la Société archéologique du département, officier d'Académie, il a obtenu une médaille au concours des antiquités nationales et a été décoré de la Légion d'honneur.

On doit à M. Luc. Merlet d'importantes publications relatives aux antiquités locales : *Histoire des relations des Hurons et des Abnaquis du Canada avec Notre-Dame de Chartres* (1858, in-8); *Robert de Gallardon, scènes de la Vie féodale au XIIIe siècle* (1858, in-8); *Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir* (Imprim. impér., 1861, in-8); *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame des Vaux de Cernay*, publié aux frais du duc Albert de Luynes (1857-1858, 3 vol. in-4, avec *Atlas* in-fol.); *Cartulaire du chapitre de Notre-Dame de Chartres* (Chartres, 1863-1865, 3 vol. in-4); *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Coulombs* (1865, in-8, 12 grav.); *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres* (1866, 3 vol. in-4), avec Lépinois; *Analyse des archives de la ville de Dreux* (Chartres, 1875, in-8), etc.

MERLET (Gustave), professeur et littérateur français, né à Paris, le 7 octobre 1829, fit ses études aux collèges Stanislas et Charlemagne, et remporta au concours général, entre autres prix, ceux de discours français, en rhétorique, et de dissertation latine, en philosophie. Entré à l'École normale en 1848, dans la même promotion que MM. About, Taine, etc., il fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres en 1851, et alla professer la troisième au lycée de Douai. Rappelé à Paris en 1856, il fut successivement nommé professeur de troisième et de seconde au lycée Charlemagne, puis de rhétorique au lycée Louis le Grand. L'un des professeurs qui ont compté le plus d'élèves couronnés au concours général, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862 et promu officier le 15 février 1879.

M. G. Merlet a publié, dans divers journaux et revues, des articles de critique littéraire, qui lui ont fait une réputation d'écrivain spirituel et ingénieux, et qu'il a réunis en volumes sous ces titres : *les Réalistes et les Fantaisistes* (1861, in-18); *les Portraits d'hier et d'aujourd'hui* (1863, in-18); *Causeries sur les femmes et les livres* (1865, in-18); *Extraits des classiques français, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* (1868-1874, 6 vol. in-18); *Hommes et livres* (1869, in-18); *Saint-Evremond* (1870, in-18), étude historique morale et littéraire; *Origines de la littérature française du IXe au XIXe siècle* (1873, 2 vol. in-18), honorés d'un prix Montyon en 1875; *Études littéraires sur les classiques français* (1875, in-18); *Tableau de la littérature française de 1800 à 1815* (1878, in-18), etc. Il a collaboré à *l'Indépendant* de Douai, au *Journal de l'instruction publique*, à la *Revue européenne*, à la seconde *Revue française*, à *la France*, etc.

MERLEY (Louis), sculpteur français et graveur en médailles, né à Saint-Étienne (Loire), le 7 janvier 1815, vint à Paris en 1838, suivit les ateliers de Galle, de David et de Pradier, entra, l'année suivante, à l'École des beaux-arts, et y remporta le grand prix de gravure en médailles au concours de 1843, sur ce sujet : *Arion sauvé par un dauphin*. Dans cet intervalle, il avait envoyé, comme sculpteur et comme graveur, aux Salons de 1840 à 1842, entre autres œuvres, plusieurs *Bustes* et la médaille de *Saint-Étienne*. De retour d'Italie, en 1848, il se renferma dans la gravure en médailles.

Nous citerons de lui à cette époque : les *Tribus d'Algérie faisant leur soumission à la France*, les *Têtes et revers de la République française*, ou type des monnaies d'or de la révolution de Février; divers *portraits-médaillons* (1849-1850); la médaille du *maréchal Bugeaud*, pour la Commission des monnaies; la *Découverte de Ninive* et la *Pacification de l'Algérie*, pour le ministère d'État (1853). Ces trois dernières médailles ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec les nouvelles médailles du *Chemin de fer de Paris à la Méditerranée*, pour le ministère d'État, et du *Chemin de fer de ceinture*, celles de l'*Agriculture* et de la *Statue de Napoléon Ier*, à Lyon, d'après le comte de Nieuwerkerke.

Dans les années suivantes, il a envoyé au Salon de 1857 : l'*Emprunt des 500 millions*, médaille commémorative; à celui de 1861 : huit *Portraits, médaillons et camées*; à celui de 1863 : une médaille commémorative du *Voyage de la reine d'Angleterre en France*, et une médaille commémorative du *Traité de commerce entre la France et l'Angleterre*; à celui de 1865 : *Acte de courage du général Laglée*, *Portrait de femme*; à celui de 1866 : *Palais de Longchamps à Marseille*, médaille; à l'Exposition universelle de 1867 : la plupart des œuvres que nous avons citées, avec quelques nouvelles médailles. On lui doit encore : celles de *la Société minérale de Saint-Étienne* (1872); de *la Prévoyance administrative*, des *Abattoirs généraux de la Villette* (1874), les *Sociétés de tir* (1877); plusieurs portraits et médaillons, etc. Mentionnons enfin, un groupe représentant *la Justice*, *la Vérité et la Force*, destiné au Palais de Justice de Saint-Étienne, etc.

M. Louis Merley a obtenu le premier prix au concours des monnaies de 1848, une 2e médaille en 1851, trois rappels en 1857, 1861, 1863, une mention en 1855 et une 3e médaille à l'Exposition universelle de 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

MERLIN (Charles-Auguste), sénateur français, né à Lille, le 22 décembre 1825, descend du conventionnel Merlin de Douai. Avocat au barreau de Douai, depuis 1850, il en fut deux fois le bâtonnier. Maire de cette ville après le 4 septembre 1870, il fut révoqué après le 24 mai 1873 et réintégré en mai 1876. Candidat républicain

aux élections du 20 février 1876, dans la première circonscription de Douai, il fut élu par 1658 voix, sans concurrent. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut réélu par 6671 voix contre 5660 obtenues par le candidat officiel. Lors des élections sénatoriales partielles pour le renouvellement triennal du 5 janvier 1879, il fut élu sénateur du Nord, le quatrième sur cinq, par 416 voix sur 796 votants. Il a représenté un canton de Douai au Conseil général, de octobre 1874 à 1879.

MERMET (Auguste), compositeur français, né à Bruxelles en 1810, fils d'un officier général, et destiné à la carrière militaire, se prépara pour l'École polytechnique. Son goût pour la musique le détourna des sciences mathématiques et il se mit à travailler ardemment la composition. Son premier ouvrage fut un opéra intitulé *la Bannière du roi*, paroles de M. Carmouche, qui fut joué sur le théâtre de Versailles. Puis vint *le Roi David*, en trois actes, poëme de Soumet et Mallefille, reçu à l'Opéra, grace à Mme Stoltz qui y remplissait le principal rôle, et représenté le 3 juillet 1845, avec peu de succès. M. Mermet se mit aussitôt à écrire *Roland à Roncevaux*, et, mécontent des librettistes, devint son propre poëte, à l'exemple de Berlioz et de M. Richard Wagner. Mais l'empressement des directeurs ne répondit pas à l'activité du compositeur, et la nouvelle partition attendit en portefeuille près de vingt années. *Roland* ne fut représenté qu'en 1864 à l'Opéra. Il obtint un succès considérable, favorisé par l'extrême bienveillance de la presse. Il fut repris avec moins de bonheur en juillet 1865. Un autre grand opéra de M. Mermet, *Jeanne d'Arc*, dont il a aussi écrit lui-même les paroles, fut représenté à l'Opéra en avril 1876 et eut vingt-deux représentations. Le compositeur-poëte a été décoré de la *Légion* d'honneur.

MERMILLOD (Gaspard), prélat suisse, né à Carouge, près Genève, en 1824, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et devint en 1846 curé de Genève. Il déploya une grande activité dans cette place, fut l'instigateur de la construction de l'église Notre-Dame inaugurée en 1857 et acquit à Rome une certaine influence, autant par son zèle que par son éloquence. Sacré évêque d'Hébron *in partibus*, en 1864, il fut nommé auxiliaire de l'évêché de Lausanne, comme vicaire général; cette nomination provoqua les réclamations du Conseil fédéral, opposé à l'érection d'un nouvel évêché; elles ne furent retirées qu'après l'assurance, donné par le Saint-Siège, de maintenir les choses dans leur ancien état. Cependant, en octobre 1872, Mgr. Mermillod prit le titre de vicaire apostolique, qui lui fut octroyé par le pape et le maintint malgré les protestations du gouvernement fédéral. Il fut alors expulsé de Suisse, se fixa à Ferney, résida souvent à Paris et prit part aux diverses œuvres et manifestations du parti ultramontain.

On cite de lui : *Deux Jésuites protestants démasqués* (Genève, 1851, in-8); *Deux répliques au sujet des prétendus jésuites de Belley* (1851, in-8); *Panégyrique de saint François de Sales* (1862, in-8); *Panégyrique de Jeanne d'Arc* (1863, in-8); *De l'Intelligence et du gouvernement de la vie* (1864, in-18); *L'Église et les Ouvriers au XIX^e siècle* (1868, in-8); *L'Église et le siècle* (même année, in-8); *Au clergé et aux fidèles* (Genève, 1873, brochure in-8); des *Sermons*, *Conférences*, *Discours*, *Éloges*, etc.

MÉRODE (Charles-Werner-Ghislain, comte DE), homme politique français, ancien représentant du peuple, sénateur, né à Villersexel (Haute-Saône), le 13 janvier 1816, est fils de l'homme d'Etat belge, mort en 1857. Secrétaire d'ambassade sous le gouvernement de juillet, député du Doubs, de 1846 à 1848, il ne fit point partie de l'Assemblée constituante, mais il fut élu en 1849 à l'Assemblée législative, par le département du Nord, le dixième sur vingt-quatre. Rattaché au parti catholique et légitimiste, il fut désigné néanmoins pour faire partie de la Commission consultative, après le coup d'Etat, ainsi que son beau-frère, de Montalembert, et fut nommé, en 1852, député du Nord avec l'appui du gouvernement. Les décrets du 22 janvier 1853, qui prononçaient la confiscation des biens de la maison d'Orléans, lui firent donner sa démission, et, pendant la durée de l'Empire, il resta dans la vie privée. Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il fut élu simultanément dans le département du Nord, le vingtième sur vingt-huit, par 202544 voix, et dans celui du Doubs, le second sur six, par 30794 ; il opta pour le premier et fut un des quinze membres de l'Assemblée, chargés d'assister MM. Thiers et J. Favre lors de la discussion des préliminaires de paix. Il siégea au centre droit, fut inscrit au groupe des Réservoirs, vota dans toutes les questions avec la majorité monarchique de l'Assemblée, mais adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il avait fait partie de la commission du budget et de celle de l'armée. Candidat monarchiste aux élections sénatoriales, dans le département du Doubs, il échoua le 30 janvier 1876; mais une élection partielle, le 19 novembre 1876, le fit entrer au Sénat : il obtint 395 voix, contre 302 réunies par M. Fernier, candidat républicain. Il suivit au Sénat la même ligne politique et se prononça, le 23 juin 1877 pour la dissolution de la Chambre, demandée par le cabinet de Broglie. M. de Mérode représente le canton de Maiche au Conseil général du Doubs.

Son frère puîné, M. Frédéric-Xavier-Ghislain de MÉRODE, né le 15 mars 1820, servit quelque temps comme officier dans l'armée belge, assista, comme attaché militaire à deux campagnes en Afrique et fut décoré de la *Légion* d'honneur en 1846. Entré dans les ordres, il devint camérier secret, grand échanson du pape et ministre des armes en 1860. C'est lui qui à cette époque, détermina le général Lamoricière à se mettre à la tête de l'armée pontificale. Il fit agréer au pape sa démission de ministre en octobre 1865 et fut nommé archevêque *in partibus* de Mitylène (juin 1866).

On lui attribua, dans toute cette période, une grande influence sur les relations du pape avec le gouvernement français. Les premiers mois de l'année 1861 furent marqués par des discussions très vives de M. de Mérode avec le général de Goyon, qui, dit-on, à la suite de l'une d'elles, aurait déclaré qu'il « le souffletait moralement, » et qui, ne voulut plus dès lors traiter directement qu'avec le cardinal Antonelli. — Il est mort à Rome, le 11 juin 1874.

MERRUAU (Charles), administrateur français, né le 6 mai 1807, fit ses études au petit séminaire de Paris, entra ensuite au grand et en sortit pour embrasser la carrière de l'enseignement : il enseigna les humanités à Tulle, la rhétorique à Évreux (1830) et l'histoire à Metz, à Louis-le-Grand et à Bourbon (1833). Peu de temps après, il quitta l'Université et devint rédacteur en chef du *Temps*, auquel il collaborait déjà; puis il passa, en la même qualité, au *Constitutionnel*, à

la tête duquel il se trouvait encore pendant la période de 1848. Lors de la formation du cabinet du 1er mars 1840, il avait été appelé par M. Cousin à remplir les fonctions de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. A partir de 1850, il occupa celles de secrétaire général à la préfecture de la Seine. Il fut nommé conseiller d'Etat le 16 février 1861, puis membre du conseil municipal de Paris et de la commission départementale de la Seine. Décoré le 10 décembre 1850, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 août 1854. On cite de lui : *Souvenirs de l'Hôtel de ville de Paris*, de 1848 à 1852 (1875, in-8).

Son frère, M. Paul MERRUAU, qui a été longtemps un des rédacteurs du *Constitutionnel*, fut depuis attaché à l'administration du canal de Suez, dont il devint secrétaire général. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1869. Il a traduit de Wash. Irving les *Voyages et aventures de Christophe Colomb* (1833, in-18). Il a aussi publié *les Convicts en Australie* (1853, in-16); *l'Égypte contemporaine* (1858, in-8), etc.

MERSON (Charles-Victor-Ernest), publiciste français, né à Fontenay-le-Comte (Vendée), en 1819, se fit connaître par quelques publications d'actualité: *Du Droit au travail* (1848); *le Communisme*, réfutation de l'utopie icarienne (1848), *De la Suppression de la garde nationale* (1850, 2e édit. 1871); *Translation du siège du gouvernement hors Paris* (1850), etc.; puis il prit la direction de *l'Union bretonne*, journal conservateur. Président du syndicat de la presse départementale, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861, et promu officier le 21 mars 1868.

Son frère, M. Olivier MERSON, né à Nantes en 1822, s'est particulièrement occupé de critique d'art. Il a publié : *la Peinture en France en 1861* (1861, in-18, eaux fortes); *Exposition nationale de Nantes* en 1861 (1863, in-4), avec M. E. Merson; *le Musée de Douai* (1863, in-18); *De la Réorganisation de l'École des beaux-arts* (1864, in-8); *Ingres, sa vie et ses œuvres* (1867, in-18), avec catalogue de l'œuvre du maître, par E. Bellier de la Chavignerie, etc.

M. Luc-Olivier MERSON, neveu et fils des précédents, né à Paris, le 21 mai 1846, élève de l'Ecole des beaux-arts et de M. Pils, remporta le premier prix de Rome en 1869. Il avait débuté au Salon de 1867 avec *Leucothoé et Anaxandre*, et il exposa depuis : *Pénélope* (1868); *Apollon exterminateur* (1869); *Saint Edmond, roi d'Angleterre, martyr* (1872); *Vision, légende du quatorzième siècle* (1873); *le Sacrifice à la patrie*, *Saint Michel*, modèle d'une tapisserie exécutée aux Gobelins (1875); *le Loup d'Agubbio* (1878); *Saint-Isidor, laboureur* (1879), etc. M. Luc-Olivier Merson a obtenu une médaille de 1re classe en 1873.

MÉRY (Louis), littérateur français, frère du célèbre poète et romancier, mort en 1866, est né à Marseille, le 2 juin 1800. Membre de la Société de statistique de Marseille et, dès 1827, son président, il fut jusqu'en 1871 professeur de littérature étrangère, à la Faculté des lettres d'Aix, et inspecteur des monuments historiques. Il a surtout publié des recherches d'un intérêt local. On cite notamment : *Histoire de Provence* (1830, in-8); *le Choléra à Marseille, seconde invasion*, etc. (1837, in-8), avec M. Franc; *Chroniques de Provence* (1838-1840, 2 vol. in-8); *le Siège de Marseille par le connétable de Bourbon* (1841, in-8); *Histoire analytique et chronologique des actes et délibérations du corps et du conseil de la municipalité de Marseille* (1842-1873, 8 vol. in-8), avec M. F. Guindon.

MESNARD (Paul), littérateur français, ancien professeur, né à Paris le 9 août 1812, fut agrégé des classes de lettres et docteur ès lettres en 1832, et successivement professeur au collège d'Auch, et aux collèges Charlemagne et Saint-Louis, à Paris. En 1844, le roi Louis-Philippe lui confia l'éducation de son petit-fils, le duc Philippe de Wurtemberg, fils de la princesse Marie d'Orléans. A la fin de l'année 1848, il rentra dans l'Université, comme agrégé en disponibilité, et, en 1852, quoiqu'il n'eût pas encore été réintégré dans ses fonctions actives, il fut considéré comme démissionnaire, pour refus de serment. Il fut, pendant quelques années, maître de conférences à Sainte-Barbe.

M. Mesnard a publié, en 1857, une *Histoire de l'Académie française* (in 8). En 1859, il recueillit les *OEuvres d'Hippolyte Rigault* (4 vol. in-8). Il est auteur de la *Notice* qui fut placée en tête des *Conversations littéraires* du même écrivain, publiées un peu auparavant. En 1861, il édita pour la première fois les *Projets de gouvernement du duc de Bourgogne*, par le duc de Saint-Simon, avec une introduction. En 1861, il écrivit la *Notice biographique sur Mme de Sévigné* pour la nouvelle édition de Monmerqué, dans la grande *Collection des grands écrivains de la France*, publiée par M. A. Regnier. Il a donné lui-même, dans cette collection, *les OEuvres de Racine* (1865-1873, 9 vol. in-8) et repris la publication des *OEuvres* de Molière, commencée par Eug. Despois. En 1863, il a publié une traduction en vers de *l'Orestie d'Eschyle*, avec avant-propos et introduction (in-8).

MESNIER (Alexandre), littérateur français, est né le 15 mars 1811, à Lisieux [illegible]. Après avoir succédé à Sautelet comme [illegible] éditeur à Paris, il embrassa la carrière des lettres et fournit plusieurs romans au *Siècle* sous le nom de *Paul Ferney*; il rédigea aussi pour la *Mode* des articles de critique littéraire. Nous citerons de lui : *Une chaîne d'argent* ([illegible]); *Joies et pénitences* (1844); *Aimer à la folie* ([illegible]); *Mortile* (1848); *le Corps et l'âme* ([illegible]); *le Brave Thérèse* (1850); *Hermine Sénéchal* ([illegible]), etc.

MESTREAU (Frédéric), homme politique français, député, est né à Saint-Pierre [illegible] le 15 février 1825. Négociant à Saintes et propriétaire, il fut sous l'Empire un des chefs de l'opposition républicaine dans la Charente-Inférieure. Nommé préfet de ce département [illegible] septembre 1870, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par [illegible] et vit son élection annulée à cause de ses fonctions de préfet. Il les garda jusqu'au 23 mars [illegible] déclina toute candidature aux élections [illegible] mentaires du 2 juillet 1871. Il fut élu [illegible] par 35 973 voix, et l'Assemblée, [illegible] sistance du suffrage universel, [illegible] Inscrit au groupe de la gauche [illegible] M. Mestreau adopta l'amendement [illegible] semble des lois constitutionnelles. Aux [illegible] générales du 20 février 1876, il [illegible] première circonscription de l'arrondissement de Saintes, avec 5473 voix, contre M. [illegible] qui en obtint 6611, mais il fut élu le 15 [illegible] de la même année, dans l'arrondissement de Marennes, lorsque M. Dufaure eut été [illegible] teur inamovible; il obtint 6216 voix, [illegible] données au candidat bonapartiste. L'un des [illegible] putés qui, après l'acte du 16 mai 1877, [illegible] rent un vote de confiance au cabinet de [illegible] il fut réélu, le 14 octobre suivant, dans le [illegible] arrondissement, par 7174 voix contre [illegible] nues par le candidat officiel et [illegible]

M. Mestreau, représente le canton de la Tremblade, au Conseil général.

METTERNICH (Richard-Clément-Joseph-Lothaire-Hermann, prince de), fils du diplomate autrichien, mort en 1859, est né à Vienne, le 7 janvier 1829. Élevé sous les yeux de son père, qu'il suivit, en 1848, à l'étranger, il passa avec lui deux années à Londres, une année à Bruxelles et fut initié par lui à la diplomatie. Il débuta dans cette carrière comme attaché à la légation d'Autriche à Paris, le 2 décembre 1852, et fut premier secrétaire de légation lors de la conclusion du traité du 2 décembre 1854. Envoyé extraordinaire à Dresde en 1856, il fut accrédité auprès de la cour de France, comme ambassadeur extraordinaire, lors de la reprise des relations diplomatiques entre les deux empires le 14 décembre 1859 et ne fut rappelé qu'en 1871. Rentré depuis dans la vie privée, il a préparé la publication, tant de fois annoncée des *Mémoires* de son père (1880, t. I-II, in-8). Il a été nommé, le 18 avril 1861, conseiller héréditaire de l'empire d'Autriche, et conseiller intime en novembre 1864. Il est grand'croix de la Légion d'honneur.

Le prince Richard de Metternich-Winneburg a épousé, le 30 juin 1856, la princesse Pauline Sandor, née le 26 février 1836, renommée par ses succès d'influence féminine à la cour impériale et dans les salons parisiens. Il en a eu deux filles : les princesses *Sophie*, née le 17 mai 1857; et Antoinette-Pascaline, née le 20 avril 1862.

MEUNIER (Amédée-Victor), publiciste français, né à Paris, le 2 mai 1817, débuta dans *l'Écho du monde savant*, et prit part à diverses publications scientifiques et sociales. Il dirigea, en 1842, *le Dictionnaire élémentaire d'histoire naturelle*, et peu après la *Revue synthétique*, travailla ensuite à la *Phalange* et à *la Démocratie pacifique*. Il a rédigé jusqu'en 1855 le feuilleton scientifique de la *Presse*. A cette époque, il fonda *l'Ami des sciences*, auquel il a joint depuis, avec le concours de Mme Meunier, *la Presse des enfants*. Il a été chargé du bulletin scientifique du *Siècle*, de l'*Opinion nationale* et du *Rappel*.

On a encore de M. Victor Meunier, l'un de nos principaux vulgarisateurs scientifiques : *Embryogénie comparée* (1837, in-4), rédigée avec M. Gerbe, d'après un cours de M. Coste; *Histoire philosophique des progrès de la zoologie générale* (1839, t. I, in-8); *Jésus-Christ devant les conseils de guerre* (1848; 3e édit., 1849), simple extrait de *la Démocratie pacifique*, qui a fait le bruit d'un volume, a été traduit en plusieurs langues, et expressément interdit à Gênes par l'autorité ecclésiastique; *l'Apostolat scientifique* (1859); *Science et démocratie* (1865, 2 séries in-18); *la Science et les savants* (1864-1867); *les Grandes chasses* (1866, in-18); *les Grandes pêches* (1867, in-18); *les Animaux d'autrefois* (1868, in-18); *la Philosophie zoologique* (1869, in-18); *les Ancêtres d'Adam* (1875, in-18), etc.; un grand nombre d'articles et d'études, en partie réunis sous le titre d'*Essais scientifiques* (1851-1858, 3 vol.).

Son fils, M. Étienne-Stanislas MEUNIER, géologue, né à Paris le 18 juillet 1843, fut d'abord préparateur du cours de chimie de M. Frémy, à l'École polytechnique. En 1866, il entra au laboratoire de géologie du Muséum d'histoire naturelle et devint aide-naturaliste en 1867. Il a été reçu docteur ès sciences en 1869, avec une thèse sur les *Météorites*. C'est sur les météorites (roches d'origine céleste), que portent la plupart de ses travaux publiés, notamment les volumes qui ont paru, l'un en 1867, l'autre en 1869, sous les titres d'*Étude sur les météorites* et de *Lithologie terrestre et comparée*. Il a donné depuis : *le Ciel géologique* (1871, in-8); *Cours élémentaire de géologie appliquée* (1872, in-8) : *Cours de géologie comparée* (1874, in-8); *Géologie des environs de Paris* (1875, in-8 avec fig.), *Géologie technologique*, (1877, in-8), traduction libre de l'ouvrage de D. Page; *les Causes actuelles en géologie* (1879;, in-8), etc. Il a été rédacteur scientifique de *l'Opinion nationale*.

MEUNIER (Louis-Arsène), écrivain pédagogique français, né vers 1805, entra de bonne heure dans l'instruction primaire, devint directeur de l'École normale d'Évreux, et vint diriger à Paris, en 1845, un pensionnat qu'il quitta, en 1848, pour se livrer à la politique. Exilé après le coup d'État, il ne rentra en France qu'après l'amnistie. Aux élections générales de février 1876, il se porta, comme candidat républicain dans l'arrondissement de Louviers (Eure), obtint au premier tour de scrutin la majorité relative de 6883 voix, et échoua au scrutin de ballotage à quelques voix près, contre M. Raoul Duval.

On a de lui : *Grammaire française* (Évreux, 1838); *Enseignement simultané* (Ibid., 1841); *Caractères et portraits des enfants* (1846); *Défense des institutions laïques contre les attaques du clergé* (1847); *les Frères de l'École chrétienne devant la loi* (1848); *Aux curés de campagne* (1850); *Du Rôle de la famille dans l'éducation* (1856); *Lutte du principe clérical et du principe laïque dans l'enseignement* (1861, in-8), etc.

MEURICE (François-Paul), romancier et auteur dramatique français, frère du célèbre orfèvre, mort en 1855, est né à Paris, en février 1820. Après de brillantes études au collège Charlemagne, il commença son droit, mais dès 1842, il fit représenter à l'Odéon *Falstaff* d'après Shakespeare, en trois actes, en vers, avec MM. Th. Gautier et Vacquerie. Il donna au même théâtre, avec ce dernier : *le Capitaine Paroles* (1843), en un acte, en vers, aussi d'après Shakespeare, puis une imitation de l'*Antigone* de Sophocle, qui fut un événement littéraire. En 1847, il signa, avec M. Dumas, une traduction, en cinq actes, en vers, de l'*Hamlet* de Shakespeare, représentée avec succès au Théâtre-Historique, et collabora, sans signer, à plusieurs romans du même auteur : *Ascanio*, *Amaury*, *les Deux Diane*, etc.

En août 1848, M. Paul Meurice, dévoué aux idées démocratiques et à la personne de M. Victor Hugo, devint rédacteur en chef de *l'Événement*, journal du poète et de sa famille; en 1851, il fut condamné, comme gérant, à neuf mois de prison pour un article fameux de M. Victor Hugo fils, sur la peine de mort. En 1869, il prit aussi part à la fondation et à la rédaction du nouveau journal de la famille Hugo, *le Rappel*. Il y fit particulièrement la critique littéraire et théâtrale. C'est lui que M. Victor Hugo a chargé de diriger la publication de l'édition définitive de ses *Œuvres* (1880, in-8).

M. Paul Meurice a encore donné au théâtre : *Benvenuto Cellini* (1852), drame en cinq actes, spécialement fait pour l'acteur Mélingue; *Schamyl* (1855); *Paris*, drame cyclique (1855), joués tous trois à la Porte-Saint-Martin; *l'Avocat des pauvres* (1856), drame en cinq actes, à la Gaîté; *Fanfan la Tulipe*, *le Maître d'école*, *le Roi de Bohême et ses sept châteaux*, *les Beaux messieurs de Bois-Doré*, en collaboration avec Mme Sand, *François les bas bleus*, drame à grand spectacle (Ambigu, 1858-1863); *la Vie nouvelle*, comédie en quatre actes (Odéon, 1867); *Cadio*, tableau de la guerre de Vendée (Porte-Saint-Martin, 1868), avec Mme Sand. Il avait déjà produit en collaboration

avec cette dernière, *le Drac*, pièce fantastique (Vaudeville, 1864) : ces deux pièces eurent peu de succès. Il faut encore citer de M. Paul Meurice trois romans : *la Famille Aubry* (1854, 3 vol. in-8; 1856, in-18), *les Tyrans de village* (1857, in-18) ; *les Chevaliers de l'esprit-César* (1869, in-18) ; puis des poésies dans la *Revue de province et de Paris*.

MEUSNIER (Mathieu). Voy. MATHIEU-MEUSNIER.

MEYER (Marie-Paul-Hyacinthe), paléographe français, né à Paris, le 17 janvier 1840, sortit en 1861 de l'École des chartes, et fut un instant archiviste de la ville de Tarascon (Rhône), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, de 1863 à 1865, archiviste aux archives de France, de 1866 à 1872, secrétaire de l'École des chartes de 1872 à 1875. Suppléant de M. Guessard, pour le cours de langue romane, à l'École des chartes, il fut, le 28 janvier 1876, nommé professeur du cours de langues et littératures méridionales de l'Europe, au collège de France, en remplacement d'Edgar Quinet.

Les principales publications de M. Paul Meyer, extraites pour la plupart des revues spéciales, sont : *Recherches sur les auteurs de la Chanson de la croisade albigeoise* (1868, in-8); *Recherches sur l'épopée française* (1867, in-8); *le Salut d'amour dans les littératures provençales* (1867, in-8); une série d'intéressants rapports sur les *Documents manuscrits de l'ancienne littérature de France*, conservés dans les bibliothèques de la Grande-Bretagne (1871, in-8); un *Mémoire sur l'étude des dialectes de la langue d'oc au moyen âge* (1874), couronné par l'Académie des inscriptions, etc. Il a de plus édité, avec de savantes gloses : *le Roman de Flamenca*, d'après le manuscrit de Carcassonne (1865, in-8); *Guillaume de la Barre*, roman d'aventures d'Arnaud Vidal de Castelnaudary (1868, in-8); *Recueil d'anciens textes bas-latins, provençaux et français* (1874-1876, 2 parties in-8); *la Chanson de la croisade contre les Albigeois* (1875, t. I, in-8), pour la Société de l'Histoire de France, etc. M. Paul Meyer a été l'un des fondateurs de la *Revue critique* et de la *Romania*.

MEYER (Léo), philologue allemand, né au village de Bledeln (Hanovre), le 3 juillet 1830, fit ses études classiques au gymnase de Hanovre et suivit les cours de philologie aux universités de Goettingue et de Berlin, où il eut pour maîtres Benfey, Bopp, Grimm et Haupt. De retour à Goettingue, il y devint privat-docent en 1856, et professeur en 1862. Appelé en 1865 à l'université de Dorpat, en qualité de professeur ordinaire de la chaire nouvellement créée de philologie allemande et de philologie comparée, il y obtint en 1877, le titre de conseiller d'État réel.

A part un certain nombre de mémoires, insérés pour la plupart dans le *Journal de recherches de philologie comparée* de Kuhn, M. Meyer a publié des ouvrages estimés, dont voici les titres : *l'Infinitif dans la langue d'Homère*, pour servir à *l'Histoire de ce cas en grec* (der Infinitiv der homer. Sprache, Beitrag zu, etc. 1856); *Observations sur l'histoire de la mythologie grecque* (Bemerkungen zur aelt. Geschichte der griech. Mythologie, Ibid. 1857); *Parallèle des déclinaisons grecques et latines* (Gedraengte Vergleichung der griech. und lat. Declination, Berlin, 1862); *Grammaire comparée des langues grecques et latines* (Vergleichende Gramm. der griech. und lat. Sprache, Berlin, 1861-1865, 2 vol.); *la Langue gothique, ses rapports de prononciation avec l'ancien indien, le grec et le latin* (die goth. Sprache. Ihre Lautgestaltung, etc. Berlin, 1869). On lui doit aussi l'édition, avec notes, table et glossaire, de la *Chronique rimée de Livonie*, (Livlaendische Reimchronik, Paderborn 1876), un des plus importants monuments allemands pour l'histoire de ce pays.

MEYER (Jean-Georges), dit MEYER DE BRÊME, peintre de genre allemand, né à Brême, le [illegible] octobre 1813, fut élève de l'école de Dusseldorf, s'exerça d'abord dans la peinture historique et traita un assez grand nombre de sujets tirés de *la Bible : le Christ pleurant sur Jérusalem, Agar et Ismaël, le prophète Élie, Abraham et Sara, la Mort de Moïse*, etc. Ces compositions attiraient déjà l'attention sur lui, lorsqu'il se mit à peindre des scènes de la vie privée; l'enfance lui fournit une foule de sujets qu'il traita avec tant de bonheur, qu'on l'a surnommé le Meyer des enfants (*Kinder-Meyer*). On a remarqué surtout dans ce genre : *l'Enfant Jésus au milieu des enfants, la Veuve au convoi de son mari, les Enfants au bord du ruisseau, Mère et enfants, le Petit frère dormant, la Première prière, la Tricoteuse diligente*. Ces quatre dernières toiles ont été exposées à Paris, en 1855 et 1859. M. Meyer a obtenu, en 1850, une médaille d'or de la Prusse, et, deux ans plus tard, s'est fixé à Berlin.

MEYERHEIM (Frédéric-Édouard), peintre de genre allemand, né à Dantzig, le 7 [illegible] 1808, et fils d'un artiste estimé, se destina de bonne heure à la peinture et en apprit, dans l'atelier de son père, les premiers éléments. A quinze ans, il s'était fait connaître par quelques paysages, et la Société de la [illegible] en 1830, une pension, pour lui permettre d'aller à Berlin suivre les cours de l'Académie. Il prit toutefois le parti d'être son seul maître et se contenta de demander des conseils à quelques jeunes artistes, qui formaient une petite société d'opposition contre l'Académie. Obligé pour vivre de faire de la lithographie, M. Meyerheim publia, avec MM. Kugler et Strack, des vues de monuments ou de sites remarquables. C'est de [illegible] que datent ses premiers tableaux. Il débuta par le *Mendiant aveugle*, qui fut accueilli comme une des meilleures toiles de genre de l'époque. Nous citerons ensuite : *le Tir à la cible en* [illegible] plusieurs *Moissons, Laitière comptant sa recette, la Grand'mère montrant à sa petite fille à sauter à la corde, les Petits chats, l'École de village*, etc. Il envoya à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux petites toiles : [illegible] *Brunswick allant à l'église* et la [illegible] *artisan*, qui lui valurent une médaille de [illegible] classe, et à celle de 1867, *le Calcul*. Membre des Académies de Dresde et de Berlin, M. Meyerheim fut nommé professeur dans cette dernière [illegible] 1855. — Il y est mort le 18 janvier 1879.

MEYNERT (Hermann-Gunther), [illegible] allemand, né à Dresde, le 20 décembre 18[illegible] [illegible] par des articles de critique dans différents journaux de Dresde et de Leipzig et par deux recueils de [illegible] de littérature légère, un recueil de poésies, *Fleurs d'automne de Vienne* (183[illegible]) et un recueil [illegible] de nouvelles, *les Branches de* [illegible] ([illegible]). S'étant consacré alors à des études plus sérieuses, il publia un premier ouvrage historique, [illegible] *toire du peuple saxon* (Leipzig, 18[illegible]) [illegible] vint à Vienne où il travailla avec ardeur à une œuvre très importante, *l'Histoire de l'Autriche, de ses peuples et de ses provinces* ([illegible] 6 vol.,) dont un *Supplément* (Vienne, [illegible]) [illegible] la suite jusqu'aux événements de 1848 [illegible] cite encore avec éloge une *Histoire de l'*[illegible]

trichienne (Vienne, 1852-1854, 4 vol.), faite d'après des documents inédits.

MÉZIÈRES (Louis), littérateur français, né à Paris, le 28 novembre 1793, fut admis, en 1811, à l'École normale et prit, en 1816, le grade de docteur ès lettres. Après avoir professé la rhétorique à Soissons et à Lyon, il fut nommé recteur de l'Académie de Metz, en 1848. Admis à la retraite, M. Louis Mézières a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846. — Il est mort à Rehon (Meurthe-et-Moselle), en décembre 1872.

Parmi ses ouvrages, on remarque : *Leçons anglaises de littérature et de morale* (1823, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. augmentée, 1841); *Histoire critique de la littérature anglaise* (1834, 3 vol. in-8), depuis le règne d'Elisabeth jusqu'à nos jours; *Influence du régime représentatif sur la félicité publique* (1846, in-8) ; *Eloge de l'économie* (1851, in-18) couronné par l'Académie française.

MÉZIÈRES (Alfred-Jean-François), fils du précédent, professeur et littérateur, membre de l'Institut, est né à Rehon (Moselle), le 19 novembre 1826. Élève de l'École normale en 1845, de l'École d'Athènes en 1850, professeur de rhétorique à Toulouse en 1853, docteur ès lettres la même année, il fut chargé, en 1854, du cours de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Nancy, appelé, en 1861, à remplir, comme délégué, la chaire de littérature étrangère de la Sorbonne. Titulaire de cette dernière le 18 juin 1863, il représenta l'Université au jubilé de Shakespeare en 1864, et à celui de Dante en 1865. Il a été élu membre de l'Académie française le 29 janvier 1874, en remplacement de Saint-Marc-Girardin. C'est sur sa proposition, que l'Académie française, considérant toute conciliation impossible avec M. Ém. Ollivier, chargea M. Marmier de répondre au discours de M. Henri Martin (5 juin 1874). Membre et vice-président du conseil général de Meurthe-et-Moselle, M. Mézières avait été candidat républicain aux élections du 14 octobre 1877 dans l'arrondissement de Briey. Il obtint 7142 voix contre 7860 données au candidat officiel, M. de Ladoucette. Chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1865, il a été promu officier le 9 août 1877, et décoré de plusieurs ordres étrangers.

M. Alfred Mézières, a publié : *Étude sur les œuvres politiques de Paul Paruta* (1853, in-8) et *De Fluminibus inferorum* (1853, in-8), thèses de doctorat; *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques* (1861, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare* (1863, in-8, 2ᵉ édit., 1864, in-18), qui valurent aussi à l'auteur un prix Montyon, en 1864; *Contemporains et successeurs de Shakespeare* (1864, in-8); *Dante et l'Italie nouvelle* (1865, in-8); *Pétrarque*, étude d'après de nouveaux documents (1867, in-8), ouvrage qui a encore obtenu un prix Montyon en 1868; *la Société française* (1869, in-18); *Récits de l'invasion* (1871, in-18); *Gœthe, les œuvres expliquées par la vie* (1872-73, 2 vol. in-8; 2ᵉ éd. 1874, 2 vol.). Il a collaboré à *la Revue des Deux-Mondes*.

MIALHE (Louis), pharmacien français, né à Vabre (Tarn), en 1807, fit ses études spéciales à Paris et y reçut tour à tour le diplôme de pharmacien (1836), et celui de docteur en médecine (1838). Il se fit recevoir agrégé et professa pendant quelque temps à la Faculté de médecine de Paris. Ses ouvrages l'ont fait nommer, le 23 juillet 1867, membre de l'Académie de médecine. M. Mialhe a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

Nous citerons parmi ses travaux scientifiques : *Traité de l'art de formuler* (1845, in-8) ; *Recherches sur les purgatifs* (1848), extraits de *l'Union médicale; De l'Albumine* (1852, in-8) ; *Chimie appliquée à la physiologie et à la thérapeutique* (1855, in-8); *De la Pepsine et de ses propriétés digestives* (1860, in-8) ; *De la Destruction des acides organiques dans l'économie animale* (1866, in-8) ; etc. Il a aussi revu *le Nouveau Formulaire des hôpitaux* (1841), de Milne-Edwards.

MICHAELIS (Otto), économiste allemand, né à Lubbecke (Westphalie), le 12 septembre 1826, fit ses études de droit à Bonn et à Berlin et entra au tribunal de Paderborn en 1847. Mis en jugement, en 1849, pour des faits de concussion, il fut acquitté, mais quitta la magistrature, se rendit à Berlin et devint rédacteur de la *Gazette nationale* pour la partie économique. Un des promoteurs du Congrès des économistes allemands à Gotha, en 1858, il fonda, en 1863, *la Revue trimestrielle d'économie politique et d'histoire de la civilisation*. Député à la chambre prussienne depuis 1861, puis au parlement de l'Allemagne du Nord, il appartint au parti national libéral. Lors de la création de la chancellerie fédérale, en août 1867, il y entra en qualité de conseiller rapporteur. Devenu, en 1877, directeur de la section financière dans la chancellerie de l'empire; il prit une part notable à la codification des lois économiques et monétaires et à la constitution des banques. Il a réuni ses articles sous le titre d'*Écrits économiques* (Volkswirthschaftliche Schriften ; Berlin, 1873, 2 vol.).

MICHAL-LADICHÈRE (François-Alexandre), homme politique français, sénateur, est né à Saint-Geoire (Isère), le 3 novembre 1807. Avocat, ancien collaborateur des journaux républicains, *le Dauphinois* et *le Patriote*, il fut nommé, en 1848, avocat général près la cour de Grenoble, donna sa démission un an après et, en 1851, se retira du conseil général de l'Isère et du conseil municipal de Grenoble. Il rentra au barreau et fut à plusieurs reprises élu bâtonnier. Candidat de l'opposition aux élections de 1869, il échoua contre le candidat officiel. Le 10 septembre 1870, il fut nommé procureur général à la cour de Grenoble. Il donna sa démission, le 12 janvier 1871, pour se présenter aux élections de l'Assemblée nationale et fut élu le 8 février, le deuxième sur douze, par 64 578 voix. Membre de la gauche républicaine, il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur de l'Isère, le 30 janvier 1876, le premier sur trois, par 400 voix sur 659 votants, il suivit la même ligne politique et vota le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre des députés.

Au renouvellement partiel du Sénat du 5 janvier 1879, il fut réélu, le second sur trois, par 568 voix sur 647 votants. Conseiller général, pour le canton de Saint-Geoire, depuis 1871, il devint président du Conseil.

MICHEL (Joseph-Eugène), homme politique français, sénateur, né à Seyne, le 23 juillet 1821, fit ses études de droit et s'inscrivit au barreau de Digne. Il n'avait point d'antécédents politiques lorsqu'il fut élu à l'Assemblée nationale, dans le département des Basses-Alpes, le premier sur trois, par 14 762 voix. Il siégea au centre gauche, dont il se sépara quelquefois, puis appartint au groupe Lavergne, et vota pour l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur, le 30 janvier 1876, le premier sur deux, par 196 voix sur 326 électeurs, il fit partie du groupe dit constitutionnel qui vota ordinairement avec les droites du Sénat, et se prononça

pour la dissolution de la Chambre des députés le 23 juin 1877. Après l'échec du cabinet du 16 mai, et la scission momentanée du groupe constitutionnel, M. Michel se rangea, parmi les adversaires des projets de résistance au suffrage universel et à la Chambre des députés. Il représente le canton de Seyne au conseil général des Basses-Alpes.

MICHEL (Emmanuel), magistrat et littérateur français, né à Douai, le 4 juillet 1799, fils d'un magistrat de cette ville, étudia le droit à Paris, devint en 1821 substitut au tribunal de Montreuil-sur-Mer, et exerça cette fonction et celle de procureur du roi dans plusieurs villes jusqu'en 1834, époque à laquelle il fut nommé conseiller à la Cour royale de Metz. Il prit sa retraite en 1851 et resta depuis conseiller honoraire à cette même cour. M. E. Michel, membre de l'Académie de Metz, a été nommé correspondant de la Société des antiquaires de France et de celle des antiquaires de Morinie.

On cite de lui : *Histoire du Parlement de Metz* (Metz, 1843, in-8); *Biographie populaire du département de la Moselle*, première partie : *Artistes. Artisans, Industriels et Ouvriers* (Metz, 1849, in-18); *Biographie du parlement de Metz* (Metz, 1853, in-8). Il a publié divers articles dans la *Revue d'Austrasie* et dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*.

MICHEL (Adolphe), littérateur français, né à Moulins, en 1801, rédigea, dans les dernières années de la Restauration, la *Gazette constitutionnelle de l'Allier*. Après 1830, il fut nommé chef de bureau à la préfecture du Cher. Vers 1850, il alla à Alger et devint chef de division à la préfecture de cette ville.

On a de lui : l'*Annuaire de l'Allier* (1832 et ann. suiv.), puis l'*Annuaire du Berry* (1840), des brochures, et un magnifique ouvrage sur *l'Ancienne Auvergne et le Velay* (Moulins, 1843-1851, 3 vol. in-fol.). Il a aussi pris part à la continuation de *l'Ancien Bourbonnais* (1833-1837, 2 vol. in-fol.).

MICHEL (Francisque-Xavier), archéologue français, né à Lyon, le 18 février 1809, fit ses études à Lyon et à Paris, au collège Charlemagne. Il fournit d'abord des articles littéraires au *Cabinet de lecture* et à divers journaux et publia, en 1832, deux nouvelles historiques, *Jol et Audefroi le bâtard* (in-8). Mais ce fut surtout aux travaux philologiques qu'il consacra son activité et, de 1830 à 1833, il se fit l'éditeur d'un grand nombre d'opuscules de la littérature française du moyen âge, parmi lesquels nous citerons : *la Chronique de Duguesclin* (1830); *les Chansons de Coucy* (1830); *Mahomet* (1831) et *le Lai d'Havelok le Danois* (1833). En 1835, il fut chargé par M. Guizot, alors ministre, de faire des recherches sur les monuments de l'histoire et de la littérature française dans les bibliothèques de l'Angleterre. Décoré de la Légion d'honneur, en 1838, il fut nommé, l'année suivante, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux. Il est devenu correspondant de l'Institut en 1854, puis membre du comité des monuments historiques, de la Société des antiquaires et autres sociétés savantes.

De 1833 à 1842, M. Fr. Michel ne fit pas paraître, à Paris ou à Londres, moins d'une trentaine d'ouvrages, écrits entre le XI^e et le XIV^e siècle en français, en saxon et en anglais, revus d'après les manuscrits originaux et dont la plupart voyaient le jour pour la première fois. Voici les plus importants au point de vue archéologique : *le Roman d'Eustache le Moine* (1834, in-8), pirate fameux du XIII^e siècle; *Tristan* (Londres, 1835, 2 vol. in-12), recueil des poëmes de ce trouvère; *Chronique anglo-normande* (Rouen, 1836-1840, 3 vol. in-8), extraits et écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre pendant les XI^e et XII^e siècles; *Lais inédits des XII^e et XIII^e siècles* (1836, in-8); *la Chanson de Roland* (1837, in-8); *Chronique des ducs de Normandie* (Imprim. roy., 1837-1844, in-4), par le trouvère Benoît; *Roman du roi Flore et de la reine Jeanne* (1838, in-8); *Théâtre français au moyen âge* (1839, in-8), recueilli avec Monmerqué; *Chanson des Saxons* (1839-1840, 2 vol. in-8), histoire héroïque de Witikind; *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* (1840, in-8), etc. Il a depuis édité les poëmes de *Melusine* (1854, in-8), de *Gérard de Rossillon* (1856, in-8), du *Roman de la rose* (1864); de *la Chanson de Roland et du Roman de Roncevaux*, d'après les manuscrits d'Oxford et de Paris (1869, in-8), des *Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du paradis terrestre* (1879, in-8), etc.

En dehors de ces travaux d'éditeur, M. Michel a donné quelques ouvrages personnels, d'une grande érudition, tels que l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* (1847, 2 vol. in-8), thèse pour le doctorat ès lettres; *le Livre d'or des métiers* (1851-1854, 2 vol. in-8), histoire des hôtelleries, cabarets, restaurants et cafés, avec M. Édouard Fournier; *Histoire des étoffes de soie au moyen âge* (1852-1854, 2 vol. in-4), qui a été couronnée par l'Institut; *Études de philologie comparée sur l'argot*, développement d'un mémoire couronné par l'Institut (1856, in-8); *le Pays basque*, sa population, sa langue, etc. (1857, in-8); *les Écossais en France et les Français en Écosse* (1862, 2 vol. in-8, avec blasons et grav.); *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux, principalement sous l'administration anglaise* (1867-1871, 2 vol. in-8, avec pl.), ouvrage auquel a été décerné un prix Gobert en 1868, etc. Il a encore traduit de l'anglais les Œuvres de Sterne et de Goldsmith, les Œuvres choisies de *Shakespeare* (1866, 3 vol. in-18), les poëmes de Tennyson : *Elaine*, *Enide*, *Genièvre* et *Viviane*, illustrés par M. G. Doré (1867-1869, in-folio).

MICHEL (Nicolaewitch), frère de l'empereur de Russie, Alexandre II, est né le 25 (13) octobre 1832. Il a été nommé successivement général d'artillerie, aide de camp général de l'empereur, grand maître de l'artillerie, gouverneur général du Caucase, chef d'un régiment de lanciers, d'un régiment de dragons, chef du régiment de grenadiers ci-devant de Tauride, ainsi que du régiment de hussards de la Russie blanche, et d'un régiment de chasseurs, chef de la brigade d'artillerie de grenadiers du Caucase, propriétaire du 26^e régiment d'infanterie autrichien, chef du 1^er régiment de hussards prussiens de Silésie, n° 4, etc. Gouverneur général des provinces caucasiennes, il commanda en chef, pendant la guerre turco-russe de 1877, l'armée du Caucase dont les opérations ne s'étendirent pas au delà de l'Arménie.

Le prince Michel s'est marié, le 28 août 1857, à la princesse *Olga*-Féodorovna, ci-devant Cécile-Auguste, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade. De ce mariage sont nés : le grand-duc *Nicolas*, 26 avril 1859, chef de la 3^e brigade d'artillerie de la garde et de grenadiers; la grande-duchesse *Anastasie*, le 28 juillet 1860; le grand-duc *Michel*, le 16 octobre 1861, chef de la batterie de position de l'artillerie à cheval de la garde et du régiment d'infanterie de Derbent; *George*, le 23 août 1863, chef du régiment d'infanterie d'Apchéron et de la 1^re batterie de canons rayés d'artillerie de la garde; Alexandre,

à Tiflis, le 13 avril 1866, *Serge*, né le 7 octobre 1869; *Alexis*, né le 26 décembre 1875.

MICHEL-LÉVY (frères). Voy. LÉVY (Calmann).

MICHELANT (Henri-Victor), philologue et bibliographe français, est né à Liége, le 8 août 1811. D'abord greffier en chef du tribunal de Metz (1836-1841), il voyagea à l'étranger, se fit recevoir docteur en philosophie, fut chargé, après plusieurs commissions scientifiques, du cours de littérature étrangère à la Faculté de Rennes, en 1845, et attaché, en 1853, aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, où il devint conservateur sous-directeur. Membre du comité des travaux historiques, de la Commission du catalogue général des manuscrits des départements qu'il a présidée en 1866, ainsi que celle des anciens textes en 1878, de la Société des antiquaires de France, M. Michelant a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

La plupart de ses recherches archéologiques ont été consignées dans la *Revue d'Austrasie*, dont il a été l'un des fondateurs et le directeur, le *Bulletin monumental*, les *Annales archéologiques*, la *Gazette d'Ausbourg*, etc. Il a donné de bonnes éditions du *Roman d'Alexandre* (Stuttgart, 1846, in-8), des *Mémoires de Philippe de Vigneulles* (Ibid., 1852, in-8), du *Trésor de vénerie* de Hardouin (1856), de *Renaut de Montauban* (Ibid. 1863, in-8), etc. Il a donné depuis : *Floovant*, *Otinel* avec M. Guessard (Paris, 1858, in-12); *Catalogue de la Bibliothèque de François Ier à Fontainebleau* (Paris, 1863, in-8); *Vénerie de Jean de Ligneville* (Metz, 1865, in-8); *Blancandin de Cornouailles* (Paris, 1867, in-8); *Deux éditions de la relation du voyage de Jacques Cartier au Canada en 1534* (1867, in-8, avec portraits); *Méraugis de Portlesgues* (Paris, 1869, in-8); *Inventaire de Marguerite d'Autriche en 1523* (Bruxelles, 1870, in-8); *Voyage de Philippe de Hurges* (Liége, 1872); *Coronica del Caballero Cifar* (Stuttgart, 1872, in-8); *la Livre des mestiers* (Harlem, 1874, in-4), dialogues français-flamands du XIVe siècle; *Voyage de Pierre Bergeron en 1619* (Liége, 1875, in-8); *Guillaume de Palerme* (Paris, 1876, in-8); *Inventaire de Charles-Quint* (Bruxelles, 1879, in-8), etc. Il a rédigé le tome III du *Catalogue général des manuscrits des Bibliothèques des départements* (1862, in-4).

MICHELANT (Louis), littérateur français, frère du précédent, né à Reims, le 9 avril 1814, prit, très jeune, une part active au mouvement de la presse parisienne. Collaborateur de la *Revue des théâtres*, de la *Galerie de la presse et des beaux-arts*, de la *Revue de France*, du *Journal de l'instruction publique*, du *National*, de la *Revue d'architecture*, du *Capitole*, de la *Patrie*, et (1871-1875) de *la France*; l'un des rédacteurs du *Journal des économistes* et du *Dictionnaire général du Commerce*, il est devenu secrétaire-rédacteur du Sénat et a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

M. L. Michelant a publié à part les ouvrages suivants : *la Morale en images* (1842-1843, in-8); *les Faits Mémorables de l'Histoire de France* (1843, gr. in-8, fig., 3e éd., 1871); *la Fille du chevrier* (1853, in-16), roman tiré des *Chroniques de la Canongate*, de Walter Scott, et des *Contes* (1856, in-18), etc.

MICHELET (Jules), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1798, et fils d'un employé à l'imprimerie des assignats, qui fonda, dans une ancienne église, une imprimerie supprimée en 1810, devait entrer à l'Imprimerie impériale; mais les sacrifices de sa famille lui permirent de faire au collège Charlemagne de brillantes études, sous Villemain et V. Le Clerc. Appelé, en 1821, à la suite d'un remarquable concours d'agrégation, à une chaire d'histoire au collège Rollin, il y professa également les langues anciennes et la philosophie jusqu'en 1826. La même année parurent les *Tableaux synchroniques de l'histoire moderne*, son premier ouvrage, puis sa traduction de *Vico*, et le jeune auteur fut nommé maître de conférences à l'École normale. Il s'était marié en 1824.

La révolution de 1830 donna à M. Michelet la place, tant enviée par les hommes laborieux, de chef de la section historique aux archives du royaume. En même temps M. Guizot le choisissait pour son suppléant à la Sorbonne, et le roi le nommait professeur d'histoire de sa fille, la princesse Clémentine, fonctions qu'il remplit peu de temps. A cette époque parut le premier volume de son *Histoire de France*, puis se succédèrent une série d'ouvrages historiques qui valurent, en 1838, à M. Michelet la succession de Daunou au Collège de France, dans la chaire de morale et d'histoire et celle du comte Reinhard à l'Académie des sciences morales. La chaire de M. Michelet devint bientôt une tribune dans laquelle, soutenu par les sympathies de la jeunesse, il commença, en faveur de l'idée démocratique et surtout contre la Société de Jésus, cette vive et brillante propagande qui a excité contre lui de si vives animosités. Trois livres en furent les fruits : *Des Jésuites*, avec M. Quinet (1843, in-12); *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille* (1844, in-8 et in-12); *Du Peuple* (1846, in-12).

En 1847, M. Michelet donna le premier volume de l'*Histoire de la Révolution*. L'année suivante, le parti libéral mit son nom en avant pour la députation; mais il déclina toute candidature, en s'excusant sur la nécessité d'achever ses grands travaux historiques. Il continua toutefois, au Collège de France, son ardent enseignement démocratique; le gouvernement en prit ombrage et ferma son cours en mars 1851. M. Michelet protesta en vain, dans les journaux, contre les rapports qui défiguraient ses leçons. A la suite du 2 décembre, il quitta les Archives, pour refus de serment.

Depuis, M. Michelet, qui avait perdu sa première femme, se remaria, et, tout en poursuivant, dans la retraite, la publication de ses grands ouvrages historiques, il se livra à des travaux moins austères qui lui ont inspiré des livres très différents et très diversement accueillis : *l'Oiseau* (1856, in-18), *l'Insecte* (1857, in-18), *l'Amour* (1858, in-18), *la Femme* (1859, in-18), *la Mer* (1861, in-18), *la Sorcière* (1862, in-18), ouvrage qui, saisi en France, eut plusieurs réimpressions à Bruxelles, *la Montagne* (1868, in-18), etc. A ses livres de polémique ou de propagande appartiennent, dans cette période : *la Pologne martyre* (1863); *la Bible de l'humanité* (1864, in-18); *Nos fils* (1869, in-8). Tous ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions; *l'Oiseau* et *l'Insecte* ont été remarquablement illustrés par M. Giacomelli.

Retiré en Italie pendant le siège de Paris, M. Michelet protesta par un éloquent manifeste : *la France devant l'Europe* (Florence, 1871, in-18), contre les exigences des vainqueurs. Aux élections générales du 8 février 1871, il fut porté comme candidat à Paris mais n'obtint que 37 878 voix sur 328 000 votants. Douloureusement frappé par les malheurs qui accablaient sa patrie, et bien qu'il ressentît alors les premières atteintes d'une maladie de cœur, il entreprit une *Histoire du XIXe siècle* (1872, in-8), qu'il ne put mener que jusqu'à Waterloo (1876, t. III). Il se trouvait à Hyères où il passait depuis plusieurs années tous les

hivers, lorsqu'il fut frappé d'une attaque de paralysie à laquelle il succomba au bout de sept jours (9 février 1874). Au lendemain même de sa mort, il s'éleva entre sa veuve et le mari d'une fille née de son premier mariage, M. Alfred Poullain-Dumesnil, un débat très vif sur la question même des funérailles, Mme Michelet voulant ramener à Paris le corps de l'illustre historien, M. Dumesnil soutenant qu'aux termes mêmes du testament, l'enterrement devait avoir lieu « au cimetière le plus voisin. » Le tribunal civil d'Hyères ordonna l'inhumation provisoire dans cette ville, et Mme Michelet dut engager à Paris une longue série d'instances qui aboutit à deux jugements motivés aux termes desquels l'inhumation définitive devait avoir lieu au cimetière du Père-Lachaise (12 août 1875) et non à celui du Mont-Parnasse, comme elle l'avait d'abord demandé (29 janvier 1876). Le 18 mai 1876, eurent lieu des funérailles solennelles : depuis un tombeau, orné d'un groupe allégorique, en marbre, par M. Mercié, a été érigé à l'aide d'une souscription sur un terrain concédé par le conseil municipal de Paris.

Voici la liste des principaux travaux historiques de M. Michelet : *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1825); *Histoire de France* (1837-1867, 16 vol. in-8), dont les diverses parties forment, en volumes détachés et sous leur second titre, autant d'études distinctes; *Introduction à l'histoire universelle* (3ᵉ édit., 1843, in-8); *Précis de l'histoire moderne* (1833, in-8), livre devenu classique et comptant aujourd'hui plus de vingt éditions; *Précis de l'histoire de France jusqu'à la Révolution française* (7ᵉ édit., 1852, in-8); *Origines du droit français cherchées dans les symboles et formules du droit universel* (1837, in-8); *Histoire de la Révolution française* (1847-1853, 7 vol. in-8), qui n'est que la suite de l'*Histoire de France*; une nouvelle édition (1868, 6 vol. in-8) est augmentée d'une *préface* qui contient une vive polémique contre M. Louis Blanc; *les Femmes de la Révolution* (2ᵉ édit., 1855); une imitation de la *Scienza nuova* de Vico, intitulée : *Principes de la philosophie de l'histoire* (1831, 2 vol. in-8); une traduction des *Mémoires de Luther* (1835, 2 vol. in-8); une collection de documents inédits sur le *Procès des Templiers* (1841-1852, 2 vol. in-4), etc. Sous le titre de *l'Étudiant* (1876, in-18), on a publié depuis une nouvelle édition du *Cours professé au Collège de France* (1848, in-8), et donné deux œuvres posthumes : *les Soldats de la Révolution* (1878, in-18); *le Banquet* (1879, in-8). On peut citer encore des *Rapports* dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

Madame Adèle MICHELET, née MIALARET, née à Montauban en 1828, a pris une part avouée à plusieurs des livres de son mari : *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, etc., et publié, comme écrits personnels, *les Mémoires d'une enfant* (1866, in-18) et *la Nature* (Londres, 1872, in-8, illustré). Lors des débats soulevés par l'interprétation du dernier testament de M. Michelet, elle a rédigé plusieurs mémoires ou répliques qui n'ont pas été mis dans le commerce.

MICHELET (Charles-Louis), philosophe allemand, né à Berlin le 4 décembre 1801, d'une famille d'origine française émigrée en Prusse à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, fit ses humanités au collège de la colonie française et son droit à l'université. Devenu, en 1822, auditeur dans un des tribunaux de Berlin, il abandonna bientôt cette place pour continuer ses études de philosophie et de philologie. Il fut reçu docteur en philosophie, en 1824, avec une thèse sur un sujet de droit : *De Doli et culpæ in jure criminali notionibus*, où il exposait de larges principes de morale, qu'il a développés lui-même dans son *Système de morale philosophique* (das System der philosophischen Moral; Berlin, 1828). En 1825, il obtint au collège français une chaire de philosophie qu'il a conservée jusqu'en 1850. Agrégé de la Faculté de philosophie en 1826, il y fut nommé professeur en 1829. Dans l'intervalle, il vint faire à Paris des études spéciales sur Aristote, qui lui paraissait rigoureusement le « prince de la philosophie. » A cette époque se rapportent son *Éthique d'Aristote dans ses rapports avec l'ensemble de la morale* (die Ethik des Aristoteles, etc.; Berlin, 1827), son édition de l'*Éthique à Nicomaque* (Berlin, 1829-1835, 2 volumes, 2ᵉ édit., 1848) et son *Examen critique de la métaphysique d'Aristote* (Paris, 1836), qui partagea, en 1835, le prix de l'Académie des sciences morales. En 1845, il fonda à Berlin, avec le comte de Cieszkowski, une Société philosophique dont les travaux parurent, de 1846 à 1848, dans deux recueils spéciaux : *Annales de philosophie spéculative* et *Annales de la science et de la vie*.

Pendant les années 1848 et 1849, M. Michelet prit part au mouvement politique et publia une série de brochures et d'articles de journaux empreints d'un esprit très libéral : *la Question constitutionnelle* (Zur Verfassungsfrage); *la Question d'éducation* (Zur Unterrichtsfrage); *la Solution de la question sociale* (die Lœsung der gesellschaftlichen Frage); *De la Création d'écoles allemandes* (Vorschläge zur Umgestaltung, etc.); *la Question sociale dans ses rapports avec la liberté du commerce* (die gesellschaftliche Frage, etc.), etc. En 1852, il fit en Italie un voyage d'études dont il a donné le récit sous forme de lettres (*Eine italienische Reise in Briefen*; Berlin, 1856).

L'essence générale de la doctrine de M. Michelet, devenu l'un des philosophes les plus autorisés de l'Allemagne, est un panthéisme néo-chrétien dont on trouvera le développement sous les titres suivants : *Histoire des derniers systèmes de philosophie en Allemagne depuis Kant jusqu'à Hegel* (Geschichte der letzten Systeme der Phil. in Deutschland, etc.; Berlin, 1837-1838, 2 volumes); *Histoire du développement de la nouvelle philosophie allemande, avec des considérations particulières sur la querelle de Hegel et de Schelling* (Entwickelungsgeschichte der neuesten deutschen Philosophie, etc.; Ibid., 1843), ouvrage auquel il faut rattacher : *Schelling et Hegel, ou Preuve de la vérité*, etc. (Schelling und Hegel, etc.; Ibid., 1839); *Anthropologie et Psychologie* (Ibid., 1840); *Leçons sur la personnalité de Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur la personnalité immortelle de l'esprit* (Vorlesungen über die Persönlichkeit Gottes, etc.; Ibid., 1841); *l'Épiphanie de la personnalité éternelle de l'esprit* (die Epiphanie der ewigen Persönlichkeit des Geistes, etc.), trilogie philosophique, comprenant : *la Personnalité de l'absolu* (Nuremberg, 1844), *le Christ historique et le nouveau christianisme* (Darmstadt, 1847); *l'Avenir de l'humanité et l'immortalité de l'âme, ou Théorie des choses suprêmes* (Berlin, 1852); *le Droit naturel ou philosophie pratique du droit* (das Naturrecht, oder Rechtsphilosophie als, etc.; Ibid., 1866, 2 vol.); *Système de philosophie comme science exacte* (System der Phil. als exacter Wissenschaft), ouvrage comprenant en quatre volumes : *logique, dialectique, métaphysique* (Berlin, 1876), *Philosophie naturelle expérimentale* (1877), *Philosophie de l'esprit* (1877), et *Philosophie de l'histoire* (1878), etc. Mentionnons encore de

M. Michelet un volume *De Sophoclii ingenii principio* (1830); un mémoire *Sur la Madone de la chapelle Sixtine* (Ueber die Sixtinische Madonna; 1837), et des articles de philosophie ou d'histoire philosophique dans les journaux les plus importants de la Prusse. Il a aussi collaboré à la *Revue philosophique* qui s'est publiée à Paris (1857). Il a eu, en janvier 1870, l'initiative de la souscription pour le monument de Hegel.

MICHELINI (Jean-Baptiste), comte DE SAINT-MARTIN, économiste italien, né à Levaldis, province de Saluces, en 1798, et reçu, à vingt ans, docteur en droit, se préparait à l'agrégation, lorsque éclata la révolution de 1821, à la suite de laquelle il crut prudent de s'éloigner. Après avoir consacré plusieurs années à l'étude et à des voyages dans les divers pays de l'Europe, il reprit un rôle politique lors de l'établissement du gouvernement représentatif en Piémont. Il a depuis fait plusieurs fois partie de la Chambre des députés, où il a pris la parole dans les principales questions économiques et légales. Il a présidé, à plusieurs reprises, des conseils et comités provinciaux. Il a été, depuis, nommé sénateur du royaume d'Italie. — Il est mort à Rome, le 5 mai 1879. — Son fils, qui l'a accompagné dans ses divers voyages, s'est distingué dans les campagnes de 1848 et 1849, comme aide de camp du général Durando.

On a de M. Michelini : *Principes de législation forestière* (Osservazioni intorno ai principii sui quali debbono essor fondate le leggi forestali, 1830), et un grand nombre d'articles dans les journaux et recueils, tels que le *Subalpino*, les *Letture popolari*, l'*Educatore*, l'*Antologia*, la *Gazzetta delle Alpi*, etc.

MICHELIS (Frédéric), théologien allemand, né à Munster (Westphalie), le 27 juillet 1815, fit ses études au séminaire de cette ville et fut ordonné prêtre en 1838. Professeur d'histoire et de philologie au séminaire de Paderborn en 1849, il abandonna la direction du Collegium Borromeum de Munster, en 1854, par suite d'un désaccord avec l'évêque, fut nommé curé en 1855, et passa en 1864, comme professeur de philosophie, au lycée de Brunswick. Accusé, dès 1861, à la réunion de théologiens catholiques de Munich, de désobéissance et de révolte contre le Vatican, il quitta, avec M. Dœllinger, cette réunion en 1863. L'un des adversaires les plus déterminés du dogme de l'infaillibilité, il le combattit pendant le concile et après sa proclamation. Frappé d'excommunication, il s'attacha au parti vieux catholique, et se livra à une ardente propagande en Allemagne et en Autriche. Il avait fait partie, en 1866 et 1867, de la Chambre des députés de Prusse et combattu la politique de M. de Bismarck.

M. Michelis a publié un certain nombre d'ouvrages de philosophie, de critique et de polémique théologique, parmi lesquels, il faut citer : *Exposition des deux premiers chapitres de la Genèse* (Entwickelung der beiden ersten Kapitel der Genesis; Munster, 1845); *Critique de la philosophie de Gunther* (Kritik der Gunther'schen Phil.; Paderborn 1854), et *la Philosophie de Platon par rapport à la vérité révélée* (die Phil. Platho's in ihren innern Beziehung, etc. Munster, 1859-1860, 2 part.), dans lequel il cherche à établir une philosophie catholique inspirée de la philosophie de Platon; *Histoire de la philosophie depuis Thalès jusqu'à nos jours* (Geschichte des Philos. von Thales bis auf unsere zeit, Brunswick 1867); *Kant avant et après 1870* (Ibid. 1871); *Philosophie de la conscience* (Phil. des Bewusstseins, Bonn, 1877). Adversaire des théories de Darwin il les combattit dans les ouvrages suivants : *Nature et révélation* (Natur und Offenbarung, Munster, 1855); *les Recherches des sciences naturelles au point de vue de l'Église* (der kirchliche Standpunkt in der Naturforschung, Ibid. 1855); *le Matérialisme et la foi du charbonnier* (der Materialismus als Kœhlerglaube, Ibid. 1856); *Haeckelogenie* (Bonn, 1876). Enfin parmi ses écrits dirigés contre les jésuites et l'infaillibilité, nous citerons. *Église ou parti ?* (Kirche oder Partei ? Munster 1865); *Cinquante thèses sur la situation des affaires de l'église contemporaine*. (Fünfzig Thesen ueber die Gestaltung der kirchl. Verhæltnisse der Gegenwart, Brunswick, 1867); *l'Infaillibilité du pape dans la lumière de la vérité catholique*. (die Unfehlbarkeit des Papstes im Lichte der kath. Wahrheit; Ibid. 1869); *la Tentation du Christ et la tentation de l'Église*, die Versuchung Christi und die Vers. der Kirche, Ibid, 1870), etc.

MICHELSEN (André-Louis-Jacques), publiciste allemand, né le 31 mai 1801, à Satrop (duché de Schleswig), fit ses classes au collège d'Altona sous la direction du comte Blüchen-Altona, son tuteur, et étudia ensuite aux universités de Kiel, Gœttingue, Berlin et Heidelberg, la jurisprudence et les sciences politiques. Il visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la France, la Hollande et le Danemark, et se fixa, vers 1825, à Copenhague, où il écrivit : *Histoire de la Frise septentrionale au moyen âge* (Geschichte Nordfrieslands im Mittelalter; Schleswig, 1848). Ce travail estimé lui valut, l'année suivante, en remplacement de Chr. Dahlmann, la chaire d'histoire et de science politique à l'Université de Kiel. Il l'occupa d'une manière brillante pendant douze ans. Il fut l'un des membres les plus actifs de la Société des historiens des duchés de Schleswig, Holstein et Lauenbourg, et son secrétaire perpétuel.

Les opinions professées par M. Michelsen en faveur de l'élément allemand des duchés excitèrent contre lui le mécontentement du gouvernement danois. Aussi il accepta, en 1842, une place que l'université d'Iéna lui offrit. Mais, en 1848, il vint se mettre à la disposition du gouvernement provisoire de Rendsbourg qui lui confia une mission extraordinaire à Berlin. Élu membre du parlement de Francfort, il y vota avec le centre droit, fut nommé vice-président du comité législatif, et eut de l'influence dans les discussions du code général du commerce allemand. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, il reprit à Iéna ses cours de droit et d'économie politique. Devenu, en 1863, conservateur du Musée germanique établi à Nuremberg, il donna sa démission l'année suivante, pour servir la politique allemande dans les duchés et soutint la cause du prince d'Augustenbourg. En 1864, il se fixa à Kiel. Depuis il alla habiter la ville de Schleswig.

On cite parmi ses travaux : *Histoire du pays des Dithmarses* (Geschichte des Landes Dithmarschen; Altona, 1834); *l'Ancienne constitution représentative dans le Schleswig et le Holstein* (die vormalige Landesvertretung in, etc.; Hambourg, 1831); *Du Bail emphytéotique des grandes et petites propriétés du Schleswig* (Ueber die Erbverpachtung grœsserer und kleinerer Grundstücke; Rostock, 1832); *l'Ancienne cour supérieure de Lubeck* (der ehemalige Oberhof zu Lübeck; Altona, 1839); *Documents relatifs à l'ancienne jurisprudence dans le pays des Dithmarses* (Sammlung altdithmarscher Rechtsquellen; Ibid., 1842); *la Cour de Mayence à Erfurt vers la fin du moyen âge* (der Mainzer Hof in Erfurt am, etc.; Iéna, 1853); un recueil des *Documents de jurisprudence de la Thuringe* (Rechtsdenkmale aus Thüringen; Ibid., 1852-1862, livr. I-V.); puis un

certain nombre de brochures sur la situation et les droits des duchés. M. Michelsen a collaboré activement aux publications périodiques de la Société des historiens de la Thuringe dont il fut président. On lui doit l'édition de l'*Histoire de l'église du Schleswig-Holstein* (Schleswigholst. Kirchengesch. Kiel, 1873-1874, 2 vol.), préparée par Jenkins.

MICHELSEN (Ove-Wilhelm), homme politique danois, né le 28 août 1800, à Tœnningen, où son père était secrétaire de la commune, devint, en 1818, second lieutenant à l'état-major maritime. Nommé, en 1838, maître d'artillerie à l'École des cadets de marine, il a publié, par ordre de l'Amirauté, un *Traité d'artillerie de marine* (Lærebogi Sœ-Artilleriet; Copenhague, 1836, avec pl.). Capitaine en 1842, puis commandant, il fut appelé à faire partie, comme ministre de la marine, du cabinet présidé par M. Bang, le 12 décembre 1854. Il resta à son poste, malgré diverses modifications survenues dans le ministère en 1856. En juillet 1855, M. Michelsen fut nommé, avec quelques-uns de ses collègues, membre de l'Assemblée nationale. — Il est mort en avril 1880.

MICHIELS (Joseph-Alfred-Xavier), littérateur français, né à Rome, le 25 décembre 1813, d'un père hollandais et d'une mère bourguignonne, vint en France en 1817, et fit ses classes au collège Saint-Louis. En 1834, il commença son droit à Strasbourg, d'où il visita à pied l'Allemagne. Au retour de ce voyage, il se jeta dans la littérature et se fixa à Paris. De 1843 à 1846, il passa trois années à Bruxelles, aux frais du gouvernement belge.

On a de lui : *Études sur l'Allemagne* (1839, 2 vol.); *Histoire des idées littéraires en France au XIXᵉ siècle, et de leurs origines dans les siècles antérieurs* (1842, 2 vol.); *Angleterre* (1844; 4ᵉ éd., 1872, in-8, sous le titre de *Voyage d'un amateur*); *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Bruxelles, 1845, 4 vol.; Paris, 1847, 4 vol., nouv. édit. 1865-1876, 10 vol.), ouvrage qui fut l'occasion d'une polémique des plus vives entre l'auteur et M. Ars. Houssaye, et qui fut suivi de deux brochures intitulées : *Un Entrepreneur de littérature*, et *les Nouvelles fourberies de Scapin* (1847); *l'Architecture et la peinture en Europe depuis le IVᵉ siècle jusqu'à la fin du XVIᵉ* (1853; 3ᵉ éd., 1873, in-8), extrait du *Moyen âge et la Renaissance* de MM. P. Lacroix et F. Seré; *Rubens et l'école d'Anvers* (1854, 4ᵉ édit., augmentée, 1877, in-18); *le Nouveau péché originel* (1856, in-32); *les Bûcherons et les schlitteurs des Vosges* (1856, in-4); *Contes des montagnes* (1857, in-18); *Histoire secrète du gouvernement autri-* *les Chasseurs de chamois* (1859); *chien* (1859); *Histoire les Anabaptistes des Vosges* (1860, in-18); *Histoire de la politique autrichienne, depuis Marie-Thé-rèse* (1861, in-8); *Drames politiques* (1865, in-18) *les Droits de France sur l'Alsace* (Brux. 1871, in-8); *le Comte de Bismarck* (Ibid., 1871, in-8); *Histoire de la guerre franco-prussienne* (Ibid., 1872, *dans l'Est et le midi de la* in-8); *l'Art flamand* (1877, in-8); *France*, rapport au gouvernement telles que celles de puis quelques traductions, *Lundi de la Pentecôte*, *l'Oncle Tom* (1852), du *Poésies* de Ph. Des-etc. (1856); une édition des portes, des notices et des préfaces, etc.

MICHON (l'abbé Jean-Hippolyte), littérateur et prédicateur français, né à La Roche-Fressange (Corrèze), le 21 novembre 1806, fit ses études au collège d'Angoulême et son cours de théologie au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Ordonné prêtre en 1830, il fonda une institution ecclésiastique qu'il abandonna en 1845, pour se livrer à la prédication. Il fit à Bordeaux, Angoulême, Périgueux, Paris, de nombreuses conférences qui ont été, pour la plupart, réunies en volumes. Après avoir accompagné M. de Saulcy en Orient, en 1850 et en 1863, il devint chanoine honoraire d'Angoulême et de Bordeaux.

Les écrits très nombreux de M. l'abbé Michon embrassent la propagande et la polémique religieuses, l'archéologie et une science nouvelle qu'il a appelée *Graphologie*. Nous rappellerons parmi les premiers : *la Femme et la famille dans le catholicisme* (1845, in-8); *Apologie chrétienne au XIXᵉ siècle* (1863, in-18); *Vie de Jésus*, suivie des Evangiles parallèles (1865, 2 vol. in-8), etc. etc., parmi les seconds : *Statistique monumentale de la Charente* (Angoulême, 1844-1848, in-4); *Monographie du château de La Rochefoucauld* (1848, in-4); *Solution nouvelle de la question des lieux saints* (1852, in-18, 2 plans); *Voyage religieux en Orient* (1854, 2 vol. in-8); il a aussi édité *l'Histoire de l'Angoumois* de Vigier de La Pile (1846, in-4). Enfin il a publié sous ses seuls prénoms de *Jean-Hippolyte*, et avec M. Ad. Desbarolles un premier travail sur *les Mystères de l'Écriture* (1872, in 8) qu'il a depuis repris et développé dans son *Système de graphologie* (1875, in [illegible]) [illegible] une revue bimensuelle, *Graphologie*. M. l'abbé Michon a collaboré à divers journaux, *la Presse religieuse*, *l'Européen*, etc. Il s'est défendu avec énergie et à plusieurs reprises d'être l'auteur des romans signés : *par l'abbé X* (*le Maudit*, *la Religieuse*, *le Moine*, *le Jésuite*, etc.) qui ont fait un certain bruit et dont la paternité a été [illegible] discutée.

MICKIEWICZ (Ladislas), publiciste polonais, né à Paris, en 1838, et l'un des fils du célèbre poète polonais, mort en 1855, a édité ou [illegible] continué plusieurs travaux de son père, [illegible] notamment la publication de l'*Histoire populaire de la Pologne*, extraite des leçons d'Adam Mickiewicz, sous sa direction (1866, fort vol. in-18). Il a publié en outre : *Note sur l'état des [illegible] en Pologne* (1862, broch. in-8); *Czartoryski, [illegible] polski et Mieroslawski* (1863, in-16); *la [illegible] polonaise* (1863, in-8); *les Récits d'un vieux gentilhomme polonais*, traduction, avec préface et notes (1865, in-8, illustré), etc. Il a donné une traduction des œuvres du célèbre poète anonyme S. Krasinski : *Œuvres complètes du poète anonyme de la Pologne* (1869, 2 vol. in-12).

MIDHAT pacha, homme d'État ottoman, né en Bulgarie, en 1825, d'après les uns, à l'île de Chio en 1824, d'après d'autres, reçut une bonne instruction à Constantinople et entra, à l'âge de quatorze ans, dans l'administration [illegible] employé aux écritures. Second [illegible] du grand conseil, en 1856, il fut [illegible] en Roumélie, avec la mission de réprimer le brigandage, qui s'y était organisé depuis la guerre de Crimée. Il remplit sa mission avec [illegible] chargé de diverses enquêtes sur la [illegible] gouverneurs de Widdin et de Silistrie [illegible] de la Bulgarie : puis il partit pour l'Europe [illegible] il étudia avec soin les institutions. Élevé [illegible] au rang de pacha et nommé gouverneur [illegible] et de Prisrend, il y introduisit diverses réformes qui attirèrent sur lui l'attention du [illegible] pacha et le firent appeler à Constantinople pour prendre part à l'élaboration d'une [illegible] les *vilayets*. Midhat pacha devint [illegible] neur de Bulgarie et, pendant cinq ans, [illegible] la plus intelligente activité : il fit [illegible] routes et des ponts, ouvrit des écoles, [illegible] taux, etc. A la fin de 1867, il entra au [illegible]

des travaux publics, mais devint bientôt suspect au parti vieux-turc. Gouverneur de la province Irak-Arabi, en 1868 il chercha à améliorer la navigation sur le Tigre et l'Euphrate. Il fut rappelé à Constantinople, en 1871, et nommé grand-vizir, le 31 juillet 1872. Il ne garda le pouvoir que deux mois et passa à l'opposition.

Cependant l'agitation des Slaves, favorisée par les Russes, devenait de plus en plus menaçante : le grand-vizir Mahmoud pacha, accusé d'être dupe ou complice du général Ignatief, fut renvoyé, et Midhat entra dans le cabinet en qualité de ministre sans portefeuille, le 12 mai 1876. Quelques jours après, de concert avec ses collègues, Hussein-Avni et Mehemet-Ruschdi, il déposa le sultan Abdul-Azis. Le 16 juin, il échappa à une tentative d'assassinat en plein conseil. Le 31 août, Mourad V, le nouveau sultan, était à son tour renversé et remplacé par son frère, Abd-ul-Hamid, et Midhat présentait un projet de constitution de l'Empire turc. Le 19 décembre, il remplaça, comme grand-vizir, Mehemed-Ruschdi, hostile à ses projets et promulgua la constitution du 23 décembre 1876, en cherchant à faire prévaloir une politique de conciliation et de paix au dehors. Accusé par le parti vieux-turc, à l'instigation de la Russie, de vouloir proclamer la République en Turquie, il fut révoqué en janvier 1877, et banni du territoire de l'Empire, le 5 février. Il partit pour Brindisi, d'où il alla se fixer à Naples. En juin 1877, il visita Paris et Londres et d'autres pays de l'Occident. En septembre 1878, il eut la permission de se rendre à Candie, et deux mois plus tard il fut nommé gouverneur général de Syrie, pour cinq ans, et en cette qualité proposa les réformes les plus urgentes (juin 1880).

Midhat pacha a publié, pendant son séjour à Paris : *la Turquie, son passé, son avenir* (1878, in-8).

MIEROSLAWSKI (Louis), général et publiciste polonais, né en France, à Nemours, en 1814, d'une mère française, eut pour père un officier supérieur qui servait avec honneur dans l'armée française. Reçu, dès l'âge de douze ans, à l'École militaire de Kalisz, il termina ses études en 1830, et fut nommé porte-enseigne du 3e régiment de chasseurs à pied. Avec plusieurs officiers de ce corps, il prit une part active à la révolution du 29 novembre. Durant la guerre de 1831, il obtint le grade de premier lieutenant, quitta les champs de bataille avec les derniers débris de l'armée insurrectionnelle, et vint chercher asile en France. Il publia en français quelques ouvrages qui furent remarqués : surtout une *Histoire de la révolution de Pologne* (Paris, 1835, 3 vol.) et *Aperçu rapide sur l'histoire universelle* (Ibid. 1836). Dans sa langue nationale, il fit paraître l'*Histoire de la révolution de 1830 à 1831* (Paris, 1842 et 1843) et l'*Analyse critique de la campagne de 1831* (Paris, 1845).

En novembre 1844, M. Mieroslawski fut élu membre du comité central de la Société démocratique polonaise, qui le désigna comme l'un des chefs de l'insurrection de 1846. Il se rendit à son poste; mais il fut arrêté dans le grand-duché de Posen et condamné à mort par le tribunal de Berlin, devant lequel il soutint hautement les droits de la Pologne. Il publia alors à Leipzig une brochure en français sous ce titre : *Débat entre la révolution et la contre-révolution* (1847). Le 18 mars 1848, la victoire des bourgeois de Berlin sur les troupes royales le délivra avec ses compagnons de captivité. Bientôt après, le grand-duché de Posen se souleva contre la Prusse, mouvement purement local, à la tête duquel M. Mieroslawski courut se mettre. Sous ses ordres, les paysans polonais, dans les journées du 1er et du 3 mai 1848, battirent avec leurs faux, à Miloslaw et à Wrzesnia, les troupes supérieures en nombre, des généraux Blumen et Hirschfeld. Mais, épuisés par une lutte inégale, les Posnaniens durent capituler, et leur chef fut une seconde fois emprisonné.

Rendu à la liberté, il avait regagné Paris, lorsque les patriotes siciliens l'appelèrent à leur tête, pour diriger la résistance contre le roi de Naples. Il accepta, et, tentant de sauver une cause désespérée, se distingua surtout dans la défense de Catane. Grièvement blessé, le 6 mars 1849, il fut contraint de quitter la Sicile.

Le gouvernement provisoire de Bade lui offrit alors le commandement de l'armée révolutionnaire du Rhin et du Necker. M. Mieroslawski, avec l'aide de Svegiel et d'Oborski, défit, le 16 juin 1849, le corps de Peucker à Leutershaufen sur le Necker, et, le 20 juin, celui d'Hirschfeld, à Waghausel sur le Rhin. La défection de sa cavalerie le força de se retirer sur Radstadt. Là encore, appuyé sur la Murg, il tint en échec 60 000 hommes, conduits par les généraux Peucker, Hirschfeld et Graeben, sous le commandement supérieur du prince de Prusse. Cette campagne se termina par des revers inévitables, et M. Mieroslawski, abandonné de ses soldats, posa les armes.

Après avoir eu trois armées sous ses ordres, M. Mieroslawski vécut à Paris, dans une retraite modeste, partagé entre l'enseignement qui le fit vivre, et de savantes recherches sur l'art militaire, l'histoire, la géographie, la politique. Ses connaissances stratégiques, son talent d'écrivain, l'audace de son caractère, la fermeté de ses convictions, l'avaient placé à la tête du parti qui, en dépit de tous les échecs, espérait ou préparait la résurrection de la Pologne. Depuis 1860 les journaux ont souvent parlé des relations de M. Mieroslawski avec le général Garibaldi et M. Kossuth. Par suite de cette entente, il forma à Gênes, à la fin de 1861, une légion slave, composée en partie de Polonais. Au commencement de 1863, il entra en Pologne par la frontière galicienne, annonçant, dans un ordre du jour, que le gouvernement provisoire lui avait déféré le commandement en chef de l'insurrection. Il subit un échec à la tête d'un corps de volontaires, puis, protestant contre la dictature de Langiewicz, il se retira et rentra de nouveau en France, où ses polémiques contre la famille Czartoryski ont eu encore du retentissement. — Il est mort à Paris, le 23 novembre 1878.

MIGLIORETTI (Pascal), sculpteur italien, né à Milan, étudia la sculpture à l'Académie de cette ville, où il a exécuté divers morceaux de sculpture religieuse et des décorations monumentales. Cet artiste s'est fait connaître en France par son unique envoi à l'Exposition universelle de 1855 : une statue d'*Abel mourant*, qui a obtenu de grands éloges et une 2e médaille. A l'Exposition universelle de 1867, on a remarqué de lui trois statues en marbre : *Charlotte Corday, Piccirello napolitain, la Première douleur*. Il a donné au Salon de 1880, une autre statue d'*Abel mourant*.

MIGNARD (Thomas-Joachim-Alexandre-Prosper), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine, le 15 décembre 1802, appartient à la famille du célèbre peintre de ce nom. Après avoir exercé deux ans la profession d'avocat, il se consacra aux travaux d'érudition. Correspondant du ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Dijon, il a reçu de Pie IX la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

Ses principaux écrits, dont la plupart ont obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres des mentions honorables, ont pour titres : *Histoire de différents cultes, superstitions et pratiques mystérieuses d'une contrée bourguignonne* (Dijon, 1851, in-4); *Éclaircissements sur les pratiques occultes des Templiers* (Ibid., 1851, in-4) ; *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple* (Paris, 1853, in-4) ; *Découverte d'une ville gallo-romaine, dite Laudunum* (Ibid., 1854, in-4) ; *Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre, ou Philologie comparée de cet idiome, suivie de quelques poésies inédites de Bernard de La Monnoye* (Dijon, 1856, in-8); *le Roman en vers de très excellent, puissant et noble homme Girart de Roussillon, jadis duc de Bourgoigne*, etc. (Paris et Dijon, 1858, gr. in-8), avec de nombreuses notes philologiques, et des recherches sur le personnage réel de Girart et sur son rôle dans la politique du IXe siècle; *Vocabulaire raisonné et comparé du dialecte de Bourgogne* (1869, in-8); *Archéologie bourguignonne* (1874, in-8); *Voltaire et ses contemporains bourguignons* (1874, in-8); *De l'Invasion allemande dans les provinces de Bourgogne et de Franche-Comté* (1875, in-8), etc.

MIGNE (Jacques-Paul, abbé), éditeur français, né à Saint-Flour (Cantal), le 25 octobre 1800, vint faire ses études de théologie à Orléans, dont le grand séminaire s'est longtemps recruté en Auvergne. Il fut quelque temps professeur de quatrième au collège de Châteaudun, fut ordonné prêtre en 1824, puis envoyé comme curé au bourg de Puiseaux (Loiret). Quelques démêlés avec l'évêque du diocèse, Mgr. de Beauregard, l'amenèrent à donner sa démission; en 1833, il vint à Paris et fonda, la même année, *l'Univers religieux* (plus tard *l'Univers*), qui devait, dans sa pensée, rester neutre entre les partis et être catholique avant tout. En 1836, il céda son journal, où il signait L. M., et se fit imprimeur au Petit-Montrouge, près de Paris.

L'abbé Migne possèda bientôt un vaste établissement, auquel il a donné le nom d'*Imprimerie catholique*, et où plus de 300 ouvriers compositeurs, brocheurs, relieurs, etc., travaillèrent sans relâche. Il sortit peu d'œuvres originales de cette maison, particulièrement consacrée à la réimpression pure et simple d'anciens ouvrages théologiques ou de collections latines et françaises, édités à bas prix, et avec une extrême rapidité. La *Patrologie* (Patrologiæ cursus), l'*Encyclopédie théologique* et la *Bibliothèque* de l'abbé Migne comptent les volumes par centaines. En 1868, un incendie qui éclata dans son imprimerie détruisit ses ateliers et anéantit des collections théologiques très considérables. La perte matérielle, garantie par des assurances, s'éleva, dit-on, à une somme de six à sept millions.

L'abbé Migne a été jusqu'en juin 1856 propriétaire d'un journal quotidien, *la Vérité* (ancien *Journal des faits*), qui, se bornant à la reproduction des autres journaux, avait la prétention d'être l'écho impartial de toutes les opinions. Acheté par le banquier M. Prost, le journal *la Vérité* devint *le Courrier de Paris*. M. Migne a repris un journal sous ce dernier titre, en avril 1861. — Il est mort à Paris, le 25 octobre 1875.

MIGNERET (Jean-Baptiste-Stanislas-Martial), administrateur français, né à Langres, le 15 septembre 1809, fit une partie de son droit à Paris et y fut reçu licencié en 1830. Il commença par plaider dans sa ville natale et se fit connaître par quelques travaux d'histoire et de jurisprudence. Il fut élu membre du conseil municipal et nommé adjoint au maire. Reçu docteur en droit à Dijon en 1843, il fut nommé, en 1846, sous-préfet de Château-Chinon, et peu après de Neufchâteau (Vosges). Révoqué en 1848, il fut présenté sans succès comme candidat à l'Assemblée constituante, dans la Haute-Marne et dans les Vosges. Il retourna à Langres, fut réélu au conseil municipal et soutint la candidature du prince Louis-Napoléon, en décembre 1848. Quelques mois après, il fut nommé sous-préfet de Saint-Quentin, puis, la même année, préfet de la Sarthe. Il passa, en 1852, à la préfecture de la Haute-Vienne, puis à celles de Toulouse, en 1853, et de Strasbourg, en 1855. Il occupa ce dernier poste pendant dix années et fut nommé conseiller d'état, en 1865. Il fut chargé, l'année suivante, de présider l'enquête agricole. M. Migneret a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 5 novembre 1864.

Il a publié : *Précis de l'histoire de Langres* (1835, in-8); *Histoire de la commune d'Aprémont* (1838, in-8); *Traité de l'affouage dans les bois communaux* (1840, in-8, deux éditions); *Essai sur l'administration municipale des Romains* (1846, in-8); *Des Cimetières communaux* (1841, br. in-8); *Des moyens de ramener les capitaux vers l'agriculture* (1848, br. in-8); un grand nombre de rapports et de discours.

MIGNET (François-Auguste-Marie), historien français, membre de l'Académie française, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, né à Aix, le 8 mai 1796, commença ses études qu'il alla terminer, comme boursier, au lycée d'Avignon, et revint, en 1815, suivre les cours de droit dans sa ville natale. C'est alors qu'il rencontra M. Thiers, et de cette époque date leur longue amitié. Reçus avocats en même temps, en 1818, ils débutèrent ensemble et suivirent de concert, pendant un an et demi, la carrière du barreau. Ils se tournèrent ensuite vers la littérature. Au moment où M. Thiers remportait les palmes de l'Académie d'Aix, M. Mignet était couronné par celle de Nîmes, pour son Éloge de *Charles VII*. Mais, en 1821, il obtint un triomphe plus sérieux : il partagea, avec M. Arthur Beugnot, le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le meilleur mémoire sur cette question : *de l'État du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avènement de saint Louis et des institutions de ce prince*. Encouragé par ce succès, il [illegible] donna à sa vocation littéraire, et partit pour Paris, où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre.

Les opinions libérales de M. Mignet le recommandèrent à Manuel, qui le fit entrer à la rédaction du *Courrier français*, [illegible]. Il y resta plus de dix ans. Il commença en même temps à l'Athénée des cours d'histoire [illegible] le plus grand éclat. En 1824, parut son *Histoire de la Révolution française de 1789 à 1814* [illegible] in-8), si souvent réimprimée chez nous [illegible], bientôt dans toutes les langues, et qui compta, en Allemagne seulement, jusqu'à six traductions différentes. Ce n'était pas un récit complet [illegible] c'était un tableau animé et rapide, [illegible] les faits [illegible] lant où l'art de condenser les faits [illegible] mettre en relief les conclusions [illegible]. La popularité de l'historien ajouta à [illegible] du journaliste, et les rancunes du [illegible] le jetèrent plus avant dans la lutte. [illegible] vant les tribunaux pour avoir publié les [illegible] prononcés sur la tombe de Manuel, [illegible] en faisant servir ses leçons de l'Athénée [illegible] de l'opposition. Enfin, au commencement de [illegible] il coopéra avec M. Thiers et Armand Carrel à la fondation du *National* et fut, le 26 juillet, un des signataires de la protestation des journalistes.

Après la révolution, M. Mignet n'accepta du roi, avec le titre de conseiller d'État, que la place de directeur des archives, au ministère des affaires étrangères, si favorable au travaux historiques dans lesquels il voulait désormais se renfermer. Pourtant, en 1833, il fut chargé d'une mission de confiance en Espagne, à l'occasion de l'avènement de la reine Isabelle. Ce fut la seule part qu'il prit à la politique, sous Louis-Philippe. La révolution de Février lui fit perdre ses fonctions au ministère et au Conseil d'État, et, après le 2 décembre 1851, il résigna son titre de président d'un des comités historiques.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa réorganisation (1832), M. Mignet remplaça, à la fin de 1836, M. Raynouard à l'Académie française. L'année suivante, il devint secrétaire perpétuel de la première de ces compagnies, et eut ainsi l'occasion de prononcer ces *Éloges* qui sont restés des modèles du genre. Commandeur de la Légion d'honneur le 5 mai 1840, grand officier le 29 juillet 1871, il devint membre du Conseil de l'ordre en mai 1879.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Mignet a publié : *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* tirée à part (1836-1842, 4 vol. in-8), véritable histoire du règne de Louis XIV, sous la forme d'une simple publication de documents historiques; *Notices et mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales et politiques de 1836 à 1843* (1843, 2 vol. in-8, 1re série); on remarque, parmi les *Notices*, celles de Sieyès, Broussais, Destutt-Tracy; *Antonio Perez et Philippe II* (1845, in-8; 4e édit., 1874), épisode historique ayant tout l'intérêt d'un roman; *Vie de Franklin*, un des meilleurs *Petits traités* publiés par l'Institut, en 1848, réimprimée en 1869 : *Histoire de Marie Stuart*, (1851, 2 vol. in-8); *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Saint-Just* (1854, in-8; 3e édit., 1858, in-12); *Rivalité de François Ier et de Charles-Quint* (1875, 2 vol. in-8). *Éloges historiques* : Th. Jouffroy, Gérando, Laromiguière, Lakanal, Schelling, etc. (1864, in-18), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux et intéressants articles au *Journal des Savants*, à la *Revue des Deux-Mondes*, etc. M. Mignet a préparé de ce, pendant plus de trente ans, une *Histoire de la réformation*.

MIKLOSICH (François DE), savant philologue allemand, né à Luttenberg, en Styrie, le 20 novembre 1813, suivit les cours de philosophie à l'université de Gratz, alla étudier le droit à Vienne, y prit le diplôme de docteur, entra chez un avocat puis, pour se livrer aux recherches philologiques accepta un modeste emploi à la bibliothèque de la Cour. En 1848, il fut élu par ses compatriotes député à la Diète constituante autrichienne ; mais, dès l'année suivante, laissant la politique, il devint professeur des langues slaves à l'École supérieure de Vienne. En 1850, il fut élu membre de l'Académie impériale, où il a été nommé, en 1866, secrétaire de la classe de philosophie et d'histoire. L'Académie des inscriptions et belles-lettres de France l'a élu correspondant en 1867.

M. de Miklosich s'est rendu célèbre surtout par ses travaux sur les langues slaves, parmi lesquels on cite : *Radices linguæ palœoslowenicæ* (Leipzick, 1845) : *Lexicon linguæ palœoslowenicæ* (Vienne, 1850 ; nouv. édit. 1865); *Grammaire comparée des langues slaves* (Vergleichende Grammatik der slaw. Sprachen; Ibid., 1852-1856, 2 parties); *Bibliothèque slave* (Slaw. Bibliothek; Ibid., 1851-1858, t. I-II), collection d'histoire et de littérature; *l'Ancienne langue slave* (Formenlehre der altslaw. Sprache; Ibid., 1850; Lautlehre der, etc., 1850); *Chrestomathia palœoslowenica* (Ibid., 1854-1861); *les Noms propres slaves* (die Bildung der slaw. Personennamen: Ibid., 1860); *les Noms de lieux slaves* (die Bildung der Ortsnamen im Slawischen: Ibid., 1865), etc.

En dehors de cette spécialité, on doit encore à M. de Miklosich diverses éditions et collections savantes : *Vitæ Sanctorum* (Vienne, 1841); *Vita Sancti Clementis* (Ibid., 1850, texte grec); *Codex suprasliensis* (Ibid., 1851); *Monumenta serbica* (Ibid., 1858), avec J. Müller; *Acta et diplomata græca medii ævi* (Ibid., 1860-1870, t. I-IV); *la Langue des Bulgares de Transylvanie* (die Sprache der Bulg. in Siebenbürgen: Ibid., 1856); *Sur les Dialectes et les pérégrinations des Tziganes de l'Europe* (Ueber die Mundarten und die Wanderungen der Zigeuner Europas, 1872-1877), etc.

MILANO OBRENOVITCH, prince régnant de Serbie, petit-fils d'Ephrem Obrenovitch, frère de Miloch, et par conséquent cousin issu de germain du feu prince Michel, est né le 10 août 1854, à Jassy, d'une mère moldave, Marie Catargi, qui avait épousé l'unique fils du prince Ephrem. Milano Obrenovitch avait été adopté par le prince Michel, qui n'avait pas d'enfants de son mariage avec Julie Hunyadi, et envoyé par lui à Paris, en 1864, pour y faire son éducation. M. François Huet, ancien professeur de philosophie, fut choisi comme précepteur du jeune prince qui suivit, sous sa direction, les classes du lycée Louis-le-Grand. Les événements de Serbie en 1868 et la mort violente de Michel Obrenovitch rappelèrent brusquement le jeune Milano à Belgrade, où la lieutenance princière, ayant pour chef M. Marinovitch, président du Sénat, préparait les voies à son avènement. Accompagné de M. Huet, il y arriva le 23 juin 1868, fut proclamé prince de Serbie par la Skuptchina, et sacré solennellement le 5 juillet dans la cathédrale de Belgrade. Un conseil de régence, composé d'hommes influents, MM. Blaznavatz, Gavrilovich et Ristitch, fut chargé du pouvoir exécutif pendant sa minorité.

Déclaré majeur le 22 août 1872, il prêta le serment constitutionnel en grande pompe et gouverna de nom et de fait. L'année suivante, il visita Vienne et Paris, où il reçut de M. le maréchal de Mac-Mahon la grand'croix de la Légion d'honneur et se rendit à Constantinople en avril 1874. Cependant, à l'intérieur, les partis se succédaient rapidement au pouvoir et les séances de la Skouptchina, présentaient un tableau complet de violences et d'ambitions ; enfin éclata l'insurrection de la Bosnie contre les Turcs. Le prince Milan entraîné, par la Skouptschina à prendre fait et cause pour les insurgés, entra inopinément, le 4 octobre 1875, dans la salle des délibérations, se déclara contre la guerre, et interrogeant les uns après les autres les membres de la Chambre, se convainquit que la grande majorité partageait son opinion. Néanmoins la guerre fut déclarée le 30 juin 1876 ; le général russe Tschernaïew, prit le commandement d'une armée, désorganisée, indisciplinée, qui compta bientôt dans ses rangs plus d'aventuriers russes que de Serbes. Milan se rendit en personne sur le théâtre de la guerre, mais, devant les échecs successifs subis par son armée, il rentra à Belgrade le 12 août 1876. Les conditions de paix proposées par la Turquie, sur la demande de l'Angleterre, furent repoussées par le gouvernement serbe, et la guerre continua. Le général Tschernaïew proclama le prince roi de Serbie, le 15 septembre, mais cette proclamation n'eut pas de suite. Les succès des Turcs leurs ouvrirent le chemin de Belgrade ; un armistice

fut conclu, et M. Tschernaïew quitta le commandement. Une nouvelle Skouptchina, élue en février 1877, ratifia les trois points du traité de paix : 1° *statu quo ante bellum* ; 2° amnistie générale, et 3° retraite des troupes derrière les anciennes frontières, douze jours après la signature de la paix Il fut rompu lors de l'entrée des Russes en Turquie, l'indépendance de la Serbie, fut inscrite au traité de San-Stefano, et reconnue par le traité de Berlin. Le prince Milan a fondé, le 15 février 1878, l'Ordre de Takovo.

De son mariage avec la princesse Natalie, fille du colonel russe Kechko et d'une princesse Stourdza, il a eu un fils, *Alexandre*, né le 14 août 1876.

MILANOLLO (Domenica-Maria-Teresa), aujourd'hui Mme Parmentier, violoniste, née à Savigliano, près Turin, le 28 août 1827, fille d'un pauvre menuisier qui avait treize enfants, montra dès l'âge de quatre ans un goût extraordinaire pour le violon, devint rapidement, sous la direction de maîtres locaux, d'une grande habileté sur cet instrument et se fit entendre en public dès l'âge de sept ans. En 1837, son père l'amena à Paris, où elle reçut des leçons de Lafont, puis elle fit une tournée en Hollande, en Angleterre et dans le nord de la France. A cette époque, sa jeune sœur Maria, née en 1832, à qui elle avait enseigné le violon, commença à jouer en public avec elle. En 1840, elle prit des leçons d'Habeneck. Après avoir donné des concerts à Bordeaux et dans d'autres villes, elle revint à Paris et fut entendue à un concert du Conservatoire le 18 avril 1841. Son succès fut prodigieux. Pendant les six années qui suivirent, les jeunes Milanollo parcoururent la Belgique, l'Allemagne entière et le nord de l'Italie, donnant des concerts avec un succès constant.

En 1847, les deux sœurs se fixèrent, avec leur père, à Nancy. Maria étant morte à Paris le 21 octobre 1848, Teresa vécut dans la retraite pendant plusieurs mois; puis elle reprit ses voyages et se fit encore entendre en Allemagne, puis en France; mais depuis 1851, elle cessa de paraître en public. Mariée, en 1857, avec M. Théodore Parmentier, générale de brigade français, né en 1821, amateur de musique distingué, elle se fixa à Toulouse. Mme Milanollo-Parmentier a publié quelques œuvres pour le violon, notamment des fantaisies sur *Guillaume Tell* et sur la *Favorite*.

MILIUTINE (Dimitri-Alexejewitch), général russe, né à Moscou en 1816, entra dans l'armée en 1835 et servit avec distinction au Caucase sous les ordres du général Neidthardt et du prince Bariatinski, puis entra au ministère de la guerre où il resta pendant la guerre de Crimée. Les connaissances qu'il déploya pour la réorganisation de l'armée, le firent nommer adjoint du ministre en 1860, et ministre de la guerre le 1er janvier 1862. Des réformes furent alors réalisées avec autant d'adresse que d'énergie, malgré l'opposition du prince Bariatinski d'abord, puis du général Fadejew; elles eurent surtout en vue le service obligatoire. Le général Milioutine reçut, par ukase impérial le titre de comte (septembre 1878).

MILL (John-Stuart), économiste et philosophe anglais, né à Londres, le 20 mai 1806, et fils de l'auteur de la remarquable *Histoire des Indes britanniques*, entra dès 1823 dans les bureaux de la Compagnie des Indes, où son père occupait un des premiers emplois. Après avoir collaboré à plusieurs journaux et revues, il donna son premier livre : *Système de logique* (a System of logic rationative and inductive; Londres, 1843, 2 vol. in-8; nombreuses édit.), basé sur le raisonnement et l'induction : cet ouvrage a été traduit en français, sur la 6e édit. anglaise, par M. L. Peisse (1866-1867, 2 vol. in-8). Cherchant ensuite les applications sociales de la philosophie, M. St. Mill publia des *Essais d'économie politique* (Essays on some questions of political economy; 1844, in-8), qui ont pris les proportions d'un traité complet, sous le titre de *Principes d'économie politique* (Principles of political economy; 1848, 2 vol. in-8; 4e édit., 1854; trad. par MM. Dussard et Courcelle-Seneuil, 1812, 2 vol. in-8). Cet ouvrage important, qui a placé l'auteur au premier rang des promoteurs du libre échange, a été loué pour le sens droit et profond et la sûreté de jugement que donne une grande habitude des affaires, et pour ses vues particulières sur l'échange, les relations de peuple à peuple, l'association, la condition des paysans anglais, ont paru n'avoir pas moins de nouveauté que de justesse. Quant au principe de la population, poussant à outrance les idées de Malthus, l'auteur voyait dans ses excès la cause principale des misères humaines, et, dans sa limite, le salut et la vie des sociétés civilisées.

Devenu un des principaux fonctionnaires de la Compagnie des Indes, M. Stuart Mill acquit une grande autorité, dont le Parlement a tenu compte en 1853, dans les discussions relatives à cette compagnie. Député de Londres, il se signala, en 1867, par un amendement à la loi électorale, tendant à accorder aux femmes le droit de voter, et qui réunit une minorité de 73 voix. Il ne fut pas réélu en novembre 1868. M. Stuart Mill a été élu correspondant de l'Institut (Acad. des sciences morales) en octobre 1860. — Il est mort à Avignon, le 9 mai 1873.

Citons encore parmi ses ouvrages traduits en français : *le Gouvernement représentatif*, traduit par M. Dupont White (2e édit. 1865, in-18); *Auguste Comte et le positivisme*, traduit par M. G. Clémenceau (1868, in-18); *l'Assujettissement des femmes* (1869, in-18); *la Philosophie de Hamilton* (1869, in-18), *Mes Mémoires*, histoire de ma vie et de mes idées (1874, in-8), traduits tous trois par M. E. Cazelles; *la Révolution de 1848 et ses détracteurs*, trad. par M. Sadi-Carnot (1875, in-18). M. St. Mill a collaboré à divers journaux, notamment au *Journal des économistes*, où il a publié, en 1868, un important travail sur l'Irlande.

MILLAIS (John-Everett), peintre anglais, né à Southampton, le 8 juin 1829, d'une famille française, passa ses premières années en France et à Jersey, et fut envoyé à Londres où il suivit l'école préparatoire de Sass et les cours de l'Académie royale. A quatorze ans, il remporta une médaille d'argent, et, à dix-huit, la médaille d'or sur ce sujet : *les Benjamites enlevant leurs femmes* (1847). Il avait, l'année précédente, exposé son premier tableau, *Pisarre s'emparant de l'Inca du Pérou* (1846), et, cette même année, *la reine Elgiva livrée aux envoyés de Dunstan* et *le Denier de la veuve* (1847).

Ce fut en 1849, dans une scène tirée de Keats, *Isabella*, que M. Millais inaugura une manière nouvelle, rompit avec les traditions de l'académie et se posa, à vingt ans, en réformateur. De concert avec MM. H. Hunt, Rossetti, Ch. Collins, etc. il fonda l'école dite des *Préraphaélites*, qui seraient nommés plus justement *réalistes*, et dont le programme se réduit à ceci : supprimer les règles et les conventions, étudier la nature telle qu'elle est, replacer l'art à son berceau, avant Raphaël et les maîtres du XVIe siècle. Une revue fut même lancée sous ce titre bizarre : *le Germ ou Art et poésie* (the Germ; 1850), qui ne compta guère quelques numéros. Un critique d'outre-

tion, M. Ruskin (voy. ce nom), fournit heureusement à ces jeunes enthousiastes l'appui de sa plume et prit avec beaucoup de vivacité la défense de leurs doctrines, d'abord dans une série de lettres adressées au *Times* (1851), puis dans son *Examen du Préraphaélitisme* et son *Cours d'architecture et de peinture* (1854).

Quant à M. Millais, dont les qualités, sinon les tendances, ne sont contestées par personne, voici quelle est sa part dans ce mouvement qui a soulevé en Angleterre d'interminables discussions. Après son *Isabella*, il exposa : en 1850, *Ferdinand et Ariel*, *un Incident de l'enfance du Christ;* en 1851, *la Fille du bûcheron*, *Mariana*, *le Retour de la fête de l'arc ;* en 1852, *Ophélia*, *un Épisode de la Saint-Barthélemy;* en 1853, *le Proscrit royaliste*, scène dramatique, qui lui ouvrit les portes de l'Académie, malgré une assez vive résistance. On a ensuite de lui un beau portrait de *M. Ruskin* (1854) et *les Feuilles d'automne* (1856). Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *l'Ordre d'élargissement*, *le Retour de la colombe à l'arche* et *Ophélie;* à celle de 1867 : *la Veille de la Sainte-Agnès*, *Satan semant l'ivraie*, *les Romains quittant la Grande-Bretagne*, et à celle de 1878 : *le Froid octobre*, *Whist à trois* (portraits), *Garde royal*, *Dans les montagnes d'Écosse*, *le Passage du Nord-Ouest*, *Oui ou non?*, *la Femme du joueur*, *les Trois sœurs*, portrait du duc de Westminster. Dans la plupart des compositions de M. Everett Millais, surtout dans les dernières, le rendu et le fini sont poussés aux dernières limites de l'exactitude matérielle.

Associé de l'Académie des beaux-arts de Londres depuis 1853, il devint membre titulaire en 1868. Il a obtenu une 2e médaille en 1855, une médaille d'honneur et la décoration de la Légion d'honneur en 1878.

MILLARD (Jean-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Troyes, le 1er janvier 1802, et fils d'un négociant, continua le commerce de son père jusqu'en 1840. Sous le règne de Charles X, il s'associa activement aux efforts du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il resta dans l'opposition, et passa peu à peu au parti de la République. En 1847, il fit avec ardeur la campagne des banquets réformistes, et après l'interdiction de celui du XIIe arrondissement, à Paris, prit part à la lutte pendant les journées de Février. Porté comme républicain de la veille, sur la liste des candidats à la Constituante dans le département de l'Aube, il fut élu, le second, par environ 46 000 voix. Il se plaça dans les rangs de la gauche, et vota avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et se signala dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Au nom de M. Millard se rattachèrent la discussion et le vote du 14 mai, sur la fameuse dépêche télégraphique adressée aux préfets par Léon Faucher, ministre de l'intérieur, qui signalait le député de l'Aube et ses collègues de l'opposition, comme donnant le signal des barricades. Sur la proposition de M. Millard, l'Assemblée nationale, à l'unanimité moins cinq voix, infligea au ministre un blâme sévère. La séparation de la Constituante mit fin à sa carrière politique.

MILLAUD (Édouard-B-P.), sénateur français, né à Tarascon (Rhône), le 27 septembre 1834, était avocat à Lyon depuis 1856, lorsqu'il y fut nommé premier avocat général par décret du 10 septembre 1870. Il remplit ensuite les fonctions de procureur général par intérim; mais son refus de censure contre la presse l'obligea à donner sa démission au mois de mai 1871. Élu, au scrutin complémentaire du 2 juillet 1871, représentant du Rhône à l'Assemblée nationale, par 61 268 voix sur 114 632 votants, il prit part à plusieurs discussions importantes, présenta une proposition tendant à la saisie et vente des biens de Napoléon III pour payer les frais de la guerre, et, bien qu'il siégeât à l'extrême gauche, adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se porta candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le Rhône, n'obtint que 156 voix, mais fut élu député aux élections générales du 20 février, dans la 1re circonscription de Lyon, par 14 371 contre 3 727, obtenues par son concurrent monarchiste. Il continua à siéger à l'extrême gauche et fut vice-président de ce groupe. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 15 942 voix, contre 3 752 obtenues par le candidat officiel. M. Millaud, membre et rapporteur de plusieurs commissions, a été secrétaire de celle du budget en 1877. Conseiller général du Rhône, pour le canton de Thisy, il a été élu sénateur le 14 mars 1880, par 239 voix sur 323 votants.

M. Millaud a publié : *Étude sur l'orateur Hortensius* (1859, in-8°); *Daniel Manin*, *Jurisprudence vénète*, *Lois et coutumes de Venise* (1867); *De la Réorganisation de l'armée* (1867, in-8°); *le Soufflet*, *Devons-nous signer la paix?* (1871; br. in-8°) et divers petits livres de la bibliothèque de propagande républicaine : *le Père Gérard; Almanach du père Gérard; les Moissons du père Gérard* (1871). Il a en outre fait insérer dans des journaux et des revues divers travaux de médecine légale et de jurisprudence (1860-1861).

MILLAUD (Mardochée-Alphonse), journaliste et administrateur français, frère du célèbre banquier, Moïse Millaud, créateur du *Petit Journal*, est né à Mouriès (Bouches-du-Rhône), le 11 juin 1829, d'une famille de commerçants, et fit ses études au collège d'Arles. Après avoir exercé, depuis 1848, dans la petite ville de Saint-Rémy, lieu de résidence de sa famille, les fonctions de secrétaire en chef de la mairie, il vint à Paris, en 1854, auprès de M. Moïse Millaud, et fut attaché à *la Presse* (1856), puis au *Journal des actionnaires* (1858). Il concourut, en 1863, à la fondation du *Petit Journal*, dont il devint plus tard directeur, ainsi qu'à celle des autres feuilles périodiques dont *le Petit Journal* fut le centre. Il dirigea particulièrement, de 1864 à 1865, le *Journal politique de la semaine*, où il inséra des études remarquées sur les chemins de fer et quelques causeries politiques.

MILLAUD (Arthur-Paul-Albert-David), journaliste et auteur dramatique français, né à Paris le 17 janvier 1836, est le fils du banquier Moïse Millaud, mort en 1871. Après avoir publié un premier volume de poésies (*Fantaisies de jeunesse* 1865, in-8), et pris part à diverses publications littéraires, la *Revue de poche*, la *Gazette de Hollande*, etc., il donna, dans *le Figaro*, une revue quotidienne, en vers, des hommes et des choses de la plus fugitive actualité, et qui, sous le titre de *Petite Némésis*, forma deux volumes (1869-1872, in-18). Depuis, il a rédigé pour le même journal les comptes rendus de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés. On cite encore de lui : *Voyages d'un fantaisiste*. Vienne, le Danube, Constantinople (1873, in-18); *les Petites comédies de la politique* (1878 in-18). M. Albert Millaud a été décoré de la Légion d'honneur en 1877.

Il a fait représenter une saynète en vers : *le Péché véniel* (Vaudeville, 1872), une revue avec M. Eug. Grangé : *les Hannetons* (1875) et plu-

sieurs opérettes : *la Quenouille de verre* (1874), musique de M. Ch. Grisart, *la Créole* et *Madame l'Archiduc* (1875), musique de M. J. Offenbach ; *la Farce de la femme muette* (1877), comédie en un acte, d'après Rabelais, etc.

MILLER (Bénigne-Emmanuel-Clément), helléniste français, né à Paris, en 1812, entra, en 1834, à la Bibliothèque royale, comme employé au département des manuscrits, et se forma, dans cet établissement, à la connaissance de la paléographie grecque. Chargé de diverses missions dans les bibliothèques d'Italie et d'Espagne, il rapporta des copies de manuscrits importants, qui lui permirent de donner un *Supplément aux dernières éditions des petits géographes grecs* (1839, in-8), et de dresser, quelques années plus tard, un *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial*, qu'il publia par ordre du gouvernement français (1848, in-4). Depuis, il a donné une édition des *Poésies grecques inédites de Manuel Philé*, et préparé un recueil d'*Anecdotes*. En 1851, M. Miller fit paraître, à Oxford, le texte d'un manuscrit inédit, intitulé : *Réfutation des hérésies*, qui avait été rapporté du mont Athos par M. Minoïde Mynas et dans lequel il avait cru reconnaître, le premier, un traité d'Origène ; aussi parut-il sous le titre d'*Origenis philosophumena*.

M. E. Miller, grâce au concours désintéressé, du marquis de Fortia d'Urban, commença, en 1840, avec M. Aubenas, une *Revue de bibliographie analytique* qui ne subsista que six années. Bibliographe estimé, il fut nommé, en 1849, bibliothécaire de l'Assemblée nationale, en remplacement de Beuchot, et conserva ces fonctions auprès du Corps législatif, de l'Assemblée nationale et de la Chambre des députés. Il fut mis à la retraite au mois de mai 1880. Il a été, en 1860, élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de Ph. Le Bas et nommé professeur de grec moderne à l'École des langues orientales vivantes en 1875. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier, le 14 août 1869.

M. Miller a publié un assez grand nombre d'articles dans le *Journal des Savants*, et donné diverses éditions d'opuscules grecs, notamment l'*Éloge de la calvitie* de Synésius, d'après un manuscrit de la Bibliothèque impériale (1840, in-8), et des *Mélanges de littérature grecque*, contenant des textes inédits (1868, in-8). Il a été un des éditeurs du *Recueil d'itinéraires anciens* (1844, in-4), publié aux frais de M. Fortia d'Urban.

MILLER (Ferdinand DE) fondeur allemand, né à Furstenfeldbruck (Bavière), le 18 octobre 1813, et fils d'un horloger, fut d'abord apprenti orfèvre, puis étudia l'art de la fonderie dans l'atelier de Stiglmayr à Munich et de Soyer à Paris, et se fit connaître par la découverte d'un moyen inoffensif de dorure des statues en cuivre. Il reçut du roi Louis Ier la commande de la dorure de douze statues modelées par Stiglmayr, et représentant les ancêtres de la maison de Bavière. Il succéda, en 1844, à son ancien maître dans la direction de la fonderie royale. On compte plus de 160 modèles de dimensions colossales, sortis de ses ateliers, parmi lesquels : la statue allégorique de la Bavière, l'attelage de quatre chevaux, pour l'arc de triomphe de Munich, la statue de Gœthe pour la ville de Francfort, etc. M. Miller, renommé pour son habileté artistique, est connu aussi par ses libéralités ; il a créé un certain nombre de bourses pour les artistes, entrepris à ses frais la reconstruction de l'Académie des beaux-arts de Munich, et pris une grande part à l'organisation de l'exposition des arts et métiers qui eut lieu dans cette ville en 1876.

MILLER (Thomas), ouvrier poète anglais, né le 31 août 1809, à Gainsborough (comté de Lincoln), ne dut qu'à ses efforts persévérants et à son ardent désir de s'élever par l'étude, la célébrité que ses contemporains lui ont faite. Vannier de son état, il cultivait la poésie, comme un délassement, lorsque le poète Rogers l'encouragea [illegible] ment à poursuivre une carrière plus conforme à ses goûts, et lui en fournit les moyens.

Doué d'une imagination vive et d'une grande facilité de style, M. Miller a traité des sujets bien différents. Nous citerons parmi ses poésies : *Une journée dans les bois* (a Day in the woods); *Beautés de la campagne* (Beauties of the country); *Esquisses champêtres* (Rural sketches); *la Vie à la campagne* (Pictures of country life), et *Scènes de village* (Country scenes). Il a écrit, en outre, des romans agréables, tels que : *Royston Gower*, *la Belle Rosemonde* (Fair Rosamond), [illegible] des conteurs anglais ; *Lady Jane Grey*, *Godfrey Malvern*, *Fred Holdersworth*, etc.; une [illegible] *des Anglo-Saxons*, qui fut peu remarquée ; des scènes de mœurs : *Esquisses pittoresques de Londres*, insérées dans l'*Illustrated news*; *la Vie au grand jour et à l'ombre*; de petits livres à l'usage des enfants : *Fortune et courage*, *la Vieille Angleterre*, etc ; et un grand nombre d'articles, de nouvelles et de variétés dans les recueils périodiques de Londres. — Il est mort le 25 octobre 1874.

MILLER (William HALLOWES), minéralogiste anglais, né à Llandovery (Carmarthenshire), le 6 avril 1801, fit ses études à l'Université de Cambridge, y devint agrégé en 1829, et professeur titulaire de minéralogie en 1832. Il fut chargé, en 1843, de la construction des étalons des poids et mesures pour la Grande-Bretagne et, en 1870, désigné par son gouvernement comme membre de la Commission internationale du mètre. Membre de la Société royale de Londres dès [illegible] et secrétaire de cette compagnie jusqu'en 1873, il a été élu correspondant de l'Institut, [illegible] vrier 1870. — Il est mort le 20 mai 1880.

A part un grand nombre de mémoires [illegible] tants sur la cristallographie que nous ne [illegible] énumérer ici, M. Miller a publié divers ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité de cristallographie* (Treatisy on crystallography, [illegible] 1839 in-8), traduit en allemand ; le même ouvrage reparut en 1852 sous le titre : *Introduction à l'étude de la minéralogie* (in-12); *Sur la construction de nouveaux étalons de la livre* [illegible] (On the Construction of the new imperial standard pound, 1856); *Application de la* [illegible] *élémentaire à la cristallographie* [illegible] etc. 1857); *Sur les Planimètres* [illegible] *crystallographiques* (1858), etc.

MILLET (Jean-Baptiste-Pierre), [illegible] tique français, ancien député, né [illegible] janvier 1796, embrassa la profession d'avocat, [illegible] devint procureur du roi sous la monarchie [illegible] Juillet, et enfin se fit manufacturier. [illegible] Conseil général pour le canton [illegible] ancien maire de cette ville, il fut, [illegible] nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de Vaucluse, et fut réélu, au même titre, [illegible] et en 1863. A ces dernières élections, [illegible] 22 458 voix sur 22 582 votants. A celles de 1869, il fut encore nommé par 17 742 voix, [illegible] 15 506 données à M. Gent. M. Millet a été [illegible] officier de la Légion d'honneur le 30 [illegible]

MILLET (Jean-François), peintre français, né à Gréville (Manche), le 4 octobre 1815, vint étudier à Paris sous Delaroche et, après de longues et pénibles épreuves, débuta au Salon de 1844, comme peintre de genre par *la Laitière*, *la Leçon d'équitation*, pastel. Il s'essaya sans succès à la peinture classique avec *Œdipe détaché de l'arbre*, *les Juifs à Babylone* (1845-48) et se fixant à Barbison, se renferma dès lors dans l'étude scrupuleuse des mœurs rurales ; ses principales œuvres, qui lui assignent une place parmi les artistes les plus remarquables du XIXe siècle, sont : *Paysans assis*, *Semeurs*, *Botteleurs* (1849-50); *Moissonneurs*, *Berger*, *Tondeurs de moutons* (1852); *Paysan greffant un arbre* (1855); *Glaneuses* (1857); *Femme faisant paître sa vache* (1859); *Femme faisant manger son enfant*, *l'Attente*, *une Tondeuse de moutons* (1861); *Berger ramenant ses troupeaux*, *Femme cardant de la laine*, *un Paysan se reposant sur sa houe* (1863); *Bergère avec son troupeau*, *des Paysans rapportant à leur habitation un veau né dans les champs* (1864); *le Bout du village de Gréville* (1866); *la Mort et le bûcheron*, *Parc à moutons au clair de lune*, *Récolte des pommes de terre*, *Planteurs de pommes de terre*, *l'Angelus du soir*, et quelques-uns des tableaux précédents, à l'Exposition universelle de 1867; *la Leçon de tricot* (1869); *Novembre*, *Une femme battant le beurre* (1870). Cet artiste a également dessiné quelques lithographies et gravé quelques eaux-fortes devenues très rares. Il a obtenu une 2e médaille en 1853, une médaille de 1re classe à l'Exposition de 1867, et la décoration en 1868. — M. J. Fr. Millet est mort à Barbison, le 20 janvier 1875. Une vente de ses œuvres, après diverses expositions posthumes produisit une somme considérable.

MILLET (Aimé), peintre et sculpteur français, né à Paris, en 1816, étudia à la fois la peinture et la sculpture, suivit plusieurs années l'atelier de David d'Angers, et débuta par trois *Dessins* au Salon de 1842. D'abord partagé entre ces deux arts, il finit par se livrer exclusivement à la sculpture. On a vu de lui aux Salons, entre autres dessins: *M. Gonthard*, *Lisa del Giocondo*, ou *la Joconde*, d'après Vinci; *l'Adoration des bergers*, d'après Ribeira; *Balthazar Castiglione*, d'après Raphaël; *M. Taxile Delord* (1842-1852); puis, entre ses œuvres de sculpture : une *Bacchante*, *Fleurs*, *le Docteur A. Richard*, *Gay-Lussac*, *Jeune fille couronnée de fleurs* (1845-1853), ces derniers sujets à l'Exposition universelle de 1855; *Ariane*, aussitôt acquise pour le musée du Luxembourg (1857); *le Maréchal Magnan*, *Léon Faucher* (1861); *Mme P. Viardot* (1863); *Vercingétorix* (1865) statue colossale, en cuivre repoussé, érigée depuis à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), sur l'emplacement présumé d'Alesia; *Enfance*, buste, *Portrait de femme* (1866) : ces dernières œuvres ont reparu avec quelques autres à l'Exposition universelle de 1867; *Portrait de femme* (1869); *Mme Compoint*, buste en plâtre (1872); *Vercingétorix*, réduction en bronze, *Mlle M. Parant*, buste en marbre (1874); *Alexandre se met sous la protection de Pallas*, ... en marbre (1877); *Edmond Adam*, buste en marbre (1878); à l'Exposition universelle de ... même année, le buste en marbre de *George Sand* et la statue en bronze de *Rocafuerte*, ex-président de la République de l'Équateur, etc. On a encore de lui un *Mercure* destiné au palais du Louvre; *la Justice civile* pour la mairie du ... arrondissement, et le tombeau de Murger, représentant la *Jeunesse effeuillant des roses*; la statue couchée d'Alphonse Baudin sur son tombeau, au cimetière Montmartre, le groupe colossal d'*Apollon* au sommet du nouvel Opéra, etc. M. A. Millet a obtenu une 1re médaille en 1857. Décoré de la Légion d'honneur en 1859, il a été promu officier le 8 juin 1870.

MILLET-ROBINET (Cora-Élisabeth Robinet, dame), femme auteur française, née à Paris, le 28 novembre 1798, s'est consacrée surtout à l'étude de l'agriculture et à l'économie domestique. Membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris et de l'Académie royale d'agriculture de Turin, elle a obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1re classe pour ses travaux agricoles et ses écrits.

Ses principaux ouvrages, empreints d'un remarquable caractère d'utilité pratique, sont : *Conseils aux jeunes femmes sur leur condition et leurs devoirs de mère pendant l'allaitement* (1841, in-18), un des meilleurs livres sur ce sujet spécial; *Maison rustique des dames* (1844-1845, 2 vol. in-12; 9e édit., 1873, in-12); *le Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins* (4e édit., 1854, in-12); *Maison rustique des enfants* (1868, in-4°, avec pl. et grav.). Elle a donné dans la *Bibliothèque du cultivateur* les traités intitulés: *Économie domestique*, *Oiseaux de basse-cour*, *Pigeons et lapins*; et dans les *Cent traités sur les connaissances les plus indispensables*, celui qui a pour titre : *Économie domestique* (4e édit., 1872, in-18), *Soins à donner à la première enfance*. Elle a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'agriculture pratique* et dans le *Journal de l'agriculture de l'Ouest*. Enfin elle a pris une part très active aux travaux sur l'industrie de la soie, publiés par M. Millet, son mari, et M. Stéphane Robinet, son frère.

MILLON (Claude), homme politique français, ancien député, est né le 13 octobre 1828. Après avoir terminé ses études de droit, il embrassa la profession d'avocat et s'occupa en même temps avec succès de travaux agricoles. Maire de Bar-le-Duc, président de la Société d'agriculture et conseiller général pour le canton de Vaubecourt, il fut, le 19 août 1860, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de la Meuse. Réélu depuis, au même titre, il obtint en 1863, 25 764 voix sur 26 339 votants, et en 1869, 22 131 sur 28 728. M. Millon signa, dans la courte session de juillet 1869, la demande d'interpellation des 116 du tiers-parti libéral; après le 4 septembre il se retira de la scène parlementaire, mais il continua à représenter le canton de Vaubecourt, au conseil général de la Meuse. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

MILNE EDWARDS. Voy. Edwards (Milne).

MILNES (Richard-Monckton), poëte et homme politique anglais, né en 1809, dans le comté d'York, fit ses études au collège de la Trinité, à Cambridge, puis voyagea sur le continent et visita l'Italie, la Turquie et la Grèce. Il a raconté ce voyage dans ses *Souvenirs* (Memorials of a tour in Greece; 1834). Élu, en 1835, député du bourg de Pontefract à la Chambre des Communes, il prit place parmi les conservateurs modérés.

Dans les trois recueils de poésies qu'il a publiés, il convient de signaler *la Fuite du temps*, *Il y a longtemps*, *Chant des humbles* et *l'Homme d'autrefois*.

MILSAND (Charles-Philibert), bibliographe français né à Dijon le 4 février 1818, a été nommé bibliothécaire-adjoint de la ville; il est membre

de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres et de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or. Ses principaux travaux, généralement anonymes ou signés de ses seules initiales et tous édités à Paris, sont : *Études bibliographiques sur les périodiques de Dijon* (1866, in-8) ; *Catalogue par ordre alphabétique des ouvrages imprimés de Gabriel Peignot* (1861, in-8 ; suppl., 1863) ; *Bibliographie des publications relatives au livre de M. Renan* (1864, in-18) ; *Notes et documents pour servir à l'histoire de l'Académie de Dijon*, suivi de la table méthodique des travaux renfermés dans ses mémoires (1872, in-8) ; *les Rues de Dijon* (1874, in-18), etc. M. Ph. Milsand a en outre édité : *Opuscules de Gabriel Peignot dont il n'a été fait aucun tirage à part* (1863, in-8) ; *Procès poétique touchant les vins de Bourgogne et de Champagne* (1866, in-8), *Lettre inédite de PP. Prudhon* (1879, in-8), etc.

MIMEREL (Floris), jurisconsulte français, neveu du grand manufacturier de Roubaix, P. A. Mimerel, mort en 1871, est né à Rouen le 21 décembre 1821. Reçu docteur en droit en 1849 et avocat à la Cour de cassation en 1851, puis avocat du ministère de l'intérieur il fit partie, durant la période du 16 mai en 1877, du comité des jurisconsultes, dit de résistance légale. Révoqué alors par M. de Fourtou, il fut depuis réintégré. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 18 juillet 1876. M. Mimerel a publié des travaux distingués dans la *Revue de législation et de jurisprudence*.

MIMEY (Étienne-Maximilien), architecte français, né à Paris, le 23 février 1826, étudia sous M. Henri Labrouste, suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts, et accepta, à la fin de 1852, du gouvernement du Pérou, la place d'architecte en chef à Lima. Il n'en a pas moins figuré à nos Salons depuis 1852. On a surtout vu de lui : *Études sur le château de Fontainebleau*, *Projet d'un monument à la mémoire de Napoléon II sur les hauteurs de Chaillot*, *Restauration de Saint-Jean-aux-Bois près Compiègne*, projet (1852-1854) ; un *Projet de trophée*, en mémoire de la défense de Silistrie, à l'Exposition universelle de 1855, et l'*Église de Saint-Jean-aux-Bois* (Oise), à celle de 1878. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1852, une 2ᵉ en 1853, un rappel en 1863, et la décoration de la Légion d'honneur le 20 octobre 1878.

MINAL (P....-Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Héricourt (Haute-Saône), le 31 août 1789, entra de bonne heure au service militaire, et fit treize campagnes, depuis le camp de Boulogne jusqu'à la bataille de Waterloo. Trois blessures honorables et plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de chef de bataillon dans la vieille garde impériale, et la décoration d'officier de la Légion d'honneur (15 octobre 1814). Mutilé de la main droite, il demanda sa mise en retraite dans les premières années de la Restauration, et rentra dans son pays natal, où sa famille possédait des établissements de filature et de tissage. Attaché à l'opposition libérale jusqu'à la proclamation de la République, en 1848, il fut nommé représentant du peuple par 75 648 électeurs de la Haute-Saône. Il vota ordinairement avec la droite et n fut pas réélu à l'Assemblée législative.

MINGHETTI (Marco), homme d'État et publiciste italien, né à Bologne le 8 septembre 1818, d'une famille enrichie par le commerce, perdit son père en bas âge ; il n'en reçut pas moins, sous la direction de sa mère, une forte éducation, sans prendre aucun titre académique. Il voyagea ensuite dans toute l'Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. De retour à Bologne, il y lut, en 1846, à la Société d'agriculture, sur la réforme des lois anglaises sur les céréales, un travail, dans lequel il se prononçait énergiquement pour toutes les libertés économiques. Il donna au recueil de la Société diverses études d'économie politique et de philosophie sociale. Lorsque au début du règne de Pie IX la liberté fut annoncée à l'Italie, M. Minghetti fonda à Bologne un journal, le *Felsinco*, en collaboration avec M. Antonio [illegible]nari, devenu sénateur, et M. Rodolfo [illegible], depuis député, et il créa des conférences économiques et agricoles qu'il présida. Appelé à Rome à la fin de 1847, comme membre de la consulte des finances, il entra dans le ministère laïque du 10 mars 1848 comme ministre des travaux publics. M. Minghetti s'appliquait avec ardeur à la réforme de l'administration qui lui était confiée lorsque parut l'encyclique du 29 avril qui amena la démission du ministère. Nommé, par plusieurs collèges, député à l'Assemblée romaine, il n'accepta pas ce mandat, ne croyant plus à un pape constitutionnel et italien et courut en Lombardie, au camp de Charles-Albert. Nommé capitaine d'état-major, il fit la campagne de 1848, fut nommé major après la bataille de Goito et décoré de l'ordre de Saint-Maurice après celle de Custozza. Dans le même temps, Rossi, devenu ministre dirigeant à Rome, lui offrit un portefeuille dans son cabinet, mais il le refusa.

Après la paix de Milan, M. Minghetti quitta le service militaire et retourna à Bologne ; il y reprit ses travaux scientifiques, sans autre interruption que plusieurs voyages à Turin où il se lia étroitement avec Cavour. En 1856, pendant le Congrès de Paris, celui-ci l'appela près de lui pour l'aider dans la rédaction du fameux mémorandum qui fut le point de départ de la révolution italienne. De retour dans sa patrie, il y [illegible] tant ouvrage intitulé : *Della economia pubblica e delle sue attinenze con la morale e col diritto*, qui parut à Bologne dans les premiers [illegible] 1859 et qui confirma sa renommée [illegible]. Il avait entrepris de visiter l'Orient et [illegible] de parcourir l'Égypte lorsque les événements le ramenèrent en Italie. Cavour l'appela alors au secrétariat général du ministère des affaires étrangères, poste considérable dans les circonstances nouvelles, et qu'il conserva jusqu'à la paix de Villafranca. A cette époque, il se rendit à Bologne : élu membre et président de l'assemblée des Romagnes, il dirigea, avec le général [illegible] l'organisation militaire de l'Émilie et contribua puissamment au mouvement annexionniste. L'annexion réalisée, il fut élu député au Parlement national italien, par la ville de Bologne, qu'il a représenta depuis. En octobre 1860, [illegible] l'intérieur, dans le dernier ministère [illegible] soutint vivement sa politique libérale [illegible] vatrice. Il garda son portefeuille dans [illegible] de M. Ricasoli et prépara un projet [illegible] intérieure du royaume fondé sur le [illegible] libertés provinciales ; ce projet, connu [illegible] de « système des régions, » échoua devant [illegible] lement. M. Minghetti, malgré un [illegible] oratoire, réunissant l'élégance de [illegible] netteté des idées, n'avait pu conquérir [illegible] rité comparable à celle que Cavour avait [illegible] Il se retira et fut élu vice-président de [illegible] pour la session de 1861 ; mais après la [illegible] ministère de M. Rattazzi, il [illegible] tre, cette fois comme président du [illegible] le portefeuille des finances (mars 1863). [illegible] ghetti présenta alors au Parlement [illegible] financier dont la réalisation, [illegible]

role et l'application des budgets de 1863 et de 1864, se présentait sous de favorables auspices. Il parvint à obtenir, mais non sans une opposition assez vive, l'adoption d'une loi sur la péréquation de l'impôt dans les diverses provinces italiennes. Sorti du ministère, il fut nommé, en juillet 1868, ambassadeur à Londres. Plus tard il eut le portefeuille de l'agriculture, dans la combinaison ministérielle de conciliation par M. Menabrea (mai 1869) : ce cabinet ne dura que jusqu'au 13 novembre 1869. Il rentra encore aux affaires le 10 juillet 1873, prit, avec le portefeuille des finances, la présidence du Conseil et se maintint au milieu des difficultés financières et économiques jusqu'au 18 mars 1876; renversé par la coalition des partis, il céda la place à M. Depretis. Il a publié depuis sa retraite : *le Donne italiane nelle belle arti al secolo* XV *et* XVI (Giugno, 1877), et *la Chiesa et lo stato* (Milan, 1878).

M. Minghetti, major honoraire d'état-major et officier d'ordonnance honoraire du roi, grand-croix de l'ordre de Saint-Maurice, chevalier des ordres militaire et civil de Savoie, a été élu correspondant de l'Institut de France, en février 1864, et associé étranger le 15 janvier 1876, en remplacement de Quételet. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, à la suite du traité de commerce entre la France et l'Italie.

MINIÉ * (Claude-Etienne), officier et inventeur français, né à Paris le 13 février 1804, s'engagea comme simple soldat à dix-sept ans, et, lors de la création des bataillons de chasseurs de Vincennes, fut chargé par le duc d'Orléans de faire au camp de Saint-Omer un cours de théorie et de tir. Nommé capitaine en 1845 et envoyé sur sa demande en Afrique, il y fut blessé. Rappelé en France peu de temps après, c'est alors qu'il inventa la carabine à tige qui porte son nom et la balle à culot. Cette carabine, pour laquelle il ne prit point de brevet, fut adoptée par l'Angleterre et l'on put apprécier sa supériorité à la bataille d'Inkermann. Toutefois elle ne fut mise en usage par l'armée française qu'après la campagne de Crimée. Chef de bataillon depuis le 9 juillet 1852, M. Minié prit sa retraite en 1857 et fut chargé, en 1869, par l'Amérique, de surveiller la fabrication des fusils Remington. Il passa ensuite en Egypte et accepta du Khédive la direction d'une manufacture d'armes et d'une école de tir instituée au Caire. — Rentré en France, il est mort subitement à Paris le 14 décembre 1879. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, M. Minié avait été promu officier le 1er décembre 1868.

Il a publié deux brochures, l'une sur *le Service obligatoire*, et l'autre sur *l'Organisation du travail des ouvriers.*

MINUTOLI (Alexandre, baron DE), archéologue allemand, né à Berlin, le 26 décembre 1806, étudia le droit et l'administration à Gœttingue, mais s'appliqua surtout aux études historiques. Nommé assesseur au ministère des finances, puis commissaire de police du gouvernement à Reichenbach, il consacra ses loisirs à des recherches d'art et de littérature, et usa de son influence pour faire construire des musées dans plusieurs villes de la Silésie. Il passa conseiller du gouvernement à Liegnitz.

M. de Minutoli a publié plusieurs ouvrages d'un style facile et d'une solide érudition : *Monuments de l'architecture du moyen âge dans le Brandebourg* (Denkmaeler mittelalterlicher Bauten in dem Brandenb. Marken; Berlin, 1836); *la Cathédrale de Drontheim et l'architecture chez les Normands scandinaves* (der Dom zu Drontheim und, etc.; Ibid., 1853), etc.

MIOLAN (Mme). Voy. CARVALHO-MIOLAN.

MIOT (*Jules*), homme politique français, ancien représentant, né vers 1810, était pharmacien à Moulins-Engilbert (Nièvre), lorsqu'il fut élu par ce département, le premier sur sept, représentant à l'Assemblée législative; il y siégea à la Montagne et dut une certaine notoriété à son antagonisme avec le président Dupin, le dernier des élus de la Nièvre. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fut transporté en Algérie. Il ne revint en France qu'après l'amnistie du 15 août 1859, et s'établit pharmacien à Paris.

En 1861, après l'arrestation et la condamnation de M. Blanqui, dont il était le disciple, il devint l'un des chefs du parti socialiste. Il fut arrêté lui-même en 1862, impliqué, avec M. Greppo, dans une affaire de société secrète, et condamné à trois ans de prison. A l'expiration de sa peine, il passa en Angleterre et s'affilia à l'Internationale. Revenu à Paris après l'amnistie du 15 août 1869, il fut, lors des élections municipales du 7 novembre 1870, nommé adjoint du 19e arrondissement. Le 8 février 1871, il se porta comme candidat à l'Assemblée nationale, et obtint, sans être élu, 60 164 voix sur 328 970 votants. Après l'insurrection du 18 mars, il fut élu, le 26, membre de la Commune dans le 19e arrondissement, par 5520 voix sur 11 282 votants. Ce fut lui qui proposa, le 28 avril, la création d'un comité de salut public, auquel la Commune déléguerait tous ses pouvoirs. Cette proposition suscita un ardent débat à huis clos, qui dura trois jours, et le dépôt de votes motivés. M. J. Miot défendit la proposition dont il était l'auteur, par « la gravité des circonstances et la nécessité de prendre promptement des mesures pour réprimer les trahisons qui pourraient perdre la République. » Le 16, après la chute de la colonne Vendôme, il annonça que, « si jusqu'alors la colère du peuple ne s'était exercée que sur des choses matérielles, le jour approchait où les représailles seraient terribles et atteindraient l'infâme réaction. » Après l'entrée de l'armée à Paris, il réussit à s'échapper et se réfugia en Angleterre. Il passa depuis en Suisse où, à propos de l'amnistie de 1879, il proposa aux condamnés par contumace non graciés de rentrer en France les uns après les autres, pour provoquer l'éclat d'une suite de jugements contradictoires.

M. Jules Miot a publié : *Réponse aux deux libelles, les Conspirateurs, et la Naissance de la république, de Chenu et de Delahodde*, etc. (1850, in-18); *l'Heure suprême de l'Italie*, suivie d'une lettre relative au portefeuille de Lamoricière (1860, in-8).

MIR (Bertrand-Louis-Eugène), député français, né à Castelnaudary (Aude), le 14 avril 1843, est fils du président du tribunal civil de cette ville. Docteur en droit, avocat au barreau de Paris et ancien secrétaire de M. J. Grévy, il fut sous-préfet de sa ville natale, du 11 septembre 1870 au 6 décembre de la même année. Candidat républicain, aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Castelnaudary, il obtint, au premier tour de scrutin, 5311 voix, contre 6700 environ, partagées entre ses deux concurrents monarchistes; il l'emporta, au scrutin de ballotage, par 5905 voix, contre 5851 données à M. de Lordat. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et fut, après le 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il se représenta le 14 octobre suivant et échoua, avec 4813 voix, contre le même concurrent qui fut élu par 6892. L'élection de celui-ci

fut invalidée, et les deux adversaires se retrouvèrent pour la troisième fois en présence, aux élections complémentaires du 7 avril 1879. M. Mir fut élu par 6609 voix, contre 5768 obtenues par M. de Lordat. Il a épousé, le 19 février 1877, une nièce de M. Emile Péreire.

MIRABEAU (Marie DE GONNEVILLE, comtesse DE), femme de lettres française, née au château de Cossesseville (Calvados), le 21 juin 1829, écrivit d'abord dans *la Mode*, où elle publia sa première œuvre d'imagination : *Marguerite d'Érigny*. Elle fit paraître ensuite des romans en feuilleton, dans *la Patrie* et autres journaux.

Ses principales publications en volumes sont : *les Jeunes filles pauvres* (1863) ; *l'Histoire de deux héritières*, en collaboration avec le vicomte E. de Grenville (1864); *les Veillées normandes* (1867); *Hélène de Gardannes* (1868); *le Baron d'Aché* (1869, in-18) ; *l'Été de la Saint-Martin* (1873, in-18); *le Maréchal Bazaine* (1874, in-18); *Jane et Germaine* (1875, in-18).

MIRAL (DU). Voy. DU MIRAL.

MIRECOURT (Eugène JACQUOT, dit DE), littérateur français, né à Mirecourt (Vosges), le 19 novembre 1812, fut élevé au séminaire et alla s'établir maître de pension à Chartres. Ayant quitté cette profession, il se fit homme de lettres, prit le nom de sa ville natale et débuta par des feuilletons dans les petits journaux, et par des nouvelles, dont une seule, à cause de son titre, *les Inconvénients d'un vilain nom* (*la Silhouette*, 1841), mérite d'être rappelée. Dans le même temps, il donnait avec M. Leupol (Fr. E. Leloup de Charroy) un ouvrage pittoresque, *la Lorraine* (Nancy, 1839-1840, 3 vol.). Bientôt, s'attaquant à la plus grosse ou à la plus grossie des renommées littéraires du temps, il publia sous le titre de *Maison Alexandre Dumas et compagnie, fabrique de romans* (1845), le relevé des emprunts de notre trop fécond romancier; ce pamphlet lui valut l'éclat d'un premier procès. Vinrent ensuite plusieurs romans, entre autres, *les Confessions de Marion Delorme* (1848, 4 vol.) et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* (1852), dont il se donnait seulement comme l'éditeur, et qui étaient précédés d'un *Avant-propos* signé de Méry; puis un drame, joué aux Français, *Madame de Tencin*, avec M. Marc Fournier.

Citons à part ses *Contemporains* (1854-1859, 100 vol. in-32), publication si différente, pour le fond et pour la forme, de la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (voy. DE LOMÉNIE) et qui a soulevé les plus vives récriminations dans les journaux ou des poursuites judiciaires (*Lamennais*, *George Sand*, *Émile de Girardin*, *Jules Janin*, *Veuillot*, *Mirès*, *Proudhon*, etc.). Encouragé par le succès, M. E. de Mirecourt fonda ensuite, sous ce titre, *les Contemporains*, une feuille hebdomadaire, qui lui a attiré aussi coup sur coup, ainsi qu'à ses éditeurs, une suite de procès et de condamnations. Du reste, l'auteur a été l'objet de cruelles représailles dans diverses notices, notamment dans celle qui lui a été consacrée par son propre secrétaire et collaborateur, M. Mazerolle, sous ce titre: *Confession d'un biographe. Fabrique de biographies : maison Eugène de Mirecourt et compagnie, par un ex-associé* (1857, in-18).

M. de Mirecourt a en outre donné : *la Bourse, ses abus et ses mystères* (1858, gr. in-8); *Lettres à M. Proudhon* (1858, in-12); *Blanche Rienzy* (1859, 3 vol. in-8) ; *la Marquise de Courcelles* (1859, 4 vol. in-8); *la Queue de Voltaire* (1864, in-18) ; *Avant, pendant et après la Terreur* (1865, t. I-III, in-8), ouvrage qui devait former 8 volumes; *Dictionnaire des sciences catholiques* (1865, t. I, in-8) ; *Histoire contemporaine, portraits et silhouettes* (1866-1867, 3 vol. in-8), dont la plus grande partie n'est que la réimpression de ses anciennes biographies, etc. En janvier 1861, on avait répandu le faux bruit de la mort de M. de Mirecourt et inséré dans les journaux sa notice nécrologique. Retiré dans un couvent il avait été ordonné prêtre et était parti pour Haïti. — Il y est mort le 13 février 1880.

MISTRAL (Frédéric), poète provençal, né à Maillane (Bouches-du-Rhône), le 8 septembre 1830, fit de bonnes études à Nyons et à Avignon, prit le grade de licencié en droit, et retourna se fixer dans son pays natal, où il s'occupa de poésie provençale. Il a donné dans cette langue, après plusieurs pièces séparées, un poème intitulé *Mirèio* [Mireille] (Avignon, 1859, gr. in-8), avec introduction et traduction française en regard, épopée rustique qui a reçu un grand accueil dans toute la presse et qui a obtenu de l'Académie française, en 1861, une médaille de 2000 francs, comme prix de poésie. Il en a tiré lui-même le livret d'un opéra, *Mireille*, mis en musique par M. Gounod et joué avec succès au Théâtre-Lyrique, en 1864 et 1865. M. Mistral dont cette œuvre a suffi à rendre le nom populaire, a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

Nous citerons en outre : *Calendau*, poème nouveau, avec traduction française (1867, in-8) et *les Sabots d'or*, (lis Isclo d'or, recueils de poésies diverses; 1875, in-18, et traduct.).

MITCHEL (John), homme politique irlandais, né en 1814, à Dungiven (comté de Londonderry), et fils d'un ministre presbytérien, fut envoyé de bonne heure au collège de la Trinité, à Dublin, et étudia ensuite le droit. En 1845, il devint un des rédacteurs les plus audacieux de la *Nation*, journal hebdomadaire, fondé pour seconder les efforts d'O'Connell, en faveur de l'Irlande. Il publia alors, dans la *Library of Ireland*, une esquisse historique sur un illustre chef de partisans du temps d'Élisabeth, Hugh O'Neil, comte de Tyrone, adversaire de la domination anglaise.

Le parti de la jeune Irlande se divisa en deux camps, M. J. Mitchel se détacha d'O'Connell et se mit à la tête de l'opposition la plus radicale. En 1847, il fonda l'association politique, connue sous le nom de Confédération irlandaise, et dont *la Nation* fut le principal organe. Mais l'année suivante, sa politique devenant de plus en plus agressive, le journal et la société ne voulurent plus le suivre. Alors il fonda *les Irlandais unis* (United Irishmen), dont la hardiesse força le gouvernement anglais à sévir. Poursuivi et condamné à quatorze ans de transportation pour crime de félonie, il vit sa sentence immédiatement exécutée ; après une détention de trois mois aux Bermudes, sur un ponton, il fut envoyé, en 1849, au Cap de Bonne-Espérance avec d'autres convicts ; mais les habitants du Cap se révoltèrent énergiquement à ce qu'on fit de leur colonie un lieu de transportation, on ne le laissa pas débarquer et il fut conduit à la terre de Van-Diémen (février 1850). Deux ans après, un de ses amis politiques, Patrick-Smyth, réfugié aux États-Unis, vint exprès à Van-Diémen pour favoriser sa évasion, et y réussit. Débarqué d'abord à San Francisco, M. Mitchel passa à New-York, où il fut reçu avec enthousiasme (novembre 1853), et publia un récit de sa captivité, intitulé : *Journal de geôle ou Cinq ans dans les prisons anglaises* (Jail journal or five years in British prisons, New-York, 1854, in-12). Il fonda en même temps

un journal hebdomadaire, destiné à propager ses idées favorites de révolte contre l'Angleterre, *the Citizen* (le Citoyen). Rentré en Irlande en 1874, il fut élu député de Tipperary, au commencement de 1875. Son élection fut déclarée nulle, sur la proposition de M. Disraeli, parce qu'il n'avait ni subi sa peine ni été gracié par la reine. Malgré cette annulation, il fut réélu le 10 mars suivant, par 3114 voix; son concurrent M. Moore n'obtint que 746. — Au moment où l'incident allait revenir devant la Chambre des communes, M. Mitchel mourut à Newry, le 19 mars 1875.

MITCHELL (Isidore-Hyacinthe-Marie-Louis-Robert), journaliste français, député, né à Bayonne, le 21 mai 1839, d'un père anglais et d'une mère espagnole, eut don Carlos pour parrain, et fut, dès son berceau, nommé capitaine dans l'armée carliste. Il débuta à Paris, en 1856, dans un journal spécial, la *Presse théâtrale*, alla, l'année suivante, habiter Londres, où il rédigea en anglais la partie littéraire du journal *the Atlas*, entra en 1860 au *Constitutionnel*, comme rédacteur politique, passa successivement au *Pays*, au *Nord* et à l'*Etendard*, puis rentra au *Constitutionnel*, où son libéralisme modéré le rendit suspect, et qu'il quitta pour la *Patrie*. Il fut cependant nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1868. En 1869, il remplaça M. Baudrillart comme rédacteur en chef du *Constitutionnel*, soutint la formation du centre gauche, le programme des 116, et contribua à l'avènement du tiers-parti libéral, personnifié dans M. Emile Ollivier, et le ministère du 2 janvier 1870. Au moment de l'incident Hohenzollern, il combattit énergiquement les idées de guerre, et fut à cette occasion l'objet de manifestations hostiles. Nommé chef d'un bataillon de mobiles, il préféra, après les premières défaites de l'armée française, s'engager dans un régiment de zouaves, fit partie de l'armée du maréchal Mac-Mahon, fut fait prisonnier à Sedan et interné à Kosel, puis à Neisse en Silésie. Pendant sa captivité, il provoqua à l'étranger des souscriptions volontaires, qui contribuèrent à soulager les misères de ses camarades. Au mois de décembre suivant, il fonda avec MM. Hubert Debrousse, Marius Topin, etc., *le Courrier de France*, qui attaqua avec violence le gouvernement de M. Thiers; puis il passa à la *Presse*, dirigée par M. de la Guéronnière, combattit la fusion et soutint le septennat personnel. En février 1874, il refusa la direction de l'imprimerie et de la librairie, acheta, au mois d'avril de la même année, le journal *le Soir*, dont il fit un organe bonapartiste et le dirigea jusqu'aux élections générales du 20 février 1876.

Candidat bonapartiste et mac-mahonien, dans l'arrondissement de la Réole, M. Robert Mitchell fut élu par 7699 voix, contre 5869 obtenues par M. Caduc, représentant sortant et candidat républicain. Il siégea sur les bancs du groupe de l'appel au peuple, et fut un des membres les plus actifs du parti bonapartiste. L'un des 158 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 7962 voix, contre 6771 données à M. Dumoulin, candidat républicain. Il vota avec la minorité de la nouvelle Chambre, mais il protesta hautement de son attachement au suffrage universel, attaqué par M. de Mun, lors de la discussion de son élection (novembre 1878). Après la fin inattendue de l'ex-prince impérial en Afrique, M. Robert Mitchell, fut un de ceux qui soutinrent avec le plus d'énergie les droits du prince Napoléon, au titre de prétendant et de chef de la dynastie. Il représente le canton de Montségur, au conseil général de la Gironde.

Son frère, M. Franck Mitchell, s'engagea, comme volontaire, à l'âge de dix-sept ans, pendant le siège de Paris et fut tué à la bataille de Buzenval (19 janvier 1871).

MITCHELL (V. Donald-Grant), littérateur américain, connu sous le nom d'Ik Marvel, né en avril 1822, à Norwich (Connecticut), prit ses degrés à Yale-College en 1841, visita l'Europe, parcourut l'Angleterre à pied, et, après dix-huit mois de voyages sur le continent, publia le récit de ses impressions sous ce titre : *Nouvelles glanes, ou Nouvelle gerbe tirée des vieux champs de l'Europe continentale* (Fresh Gleanings, a new Sheaf from the old Fields; New-York, 1847, in-12). Un second voyage en Europe et un séjour de plusieurs mois à Paris, pendant la révolution de 1848, donnèrent naissance à un nouveau volume : *l'Été de la bataille, ou Impressions personnelles sur l'année* 1848 *à Paris* (the Battle summer, being transcriptions from personal observations, etc.). M. Mitchell fit ensuite paraître un recueil littéraire, *la Lorgnette, ou Études de la ville par un habitué de l'Opéra* (the Lorgnette, or Studies of the Town, by an Opera-goer), dont la collection forme deux volumes et renferme quelques-unes des meilleures pages de l'auteur. L'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation est : *les Rêveries d'un célibataire* (Reveries of a Bachelor; New-York, 1851, in-8 illustré, plusieurs éditions). L'année suivante, parut un ouvrage du même genre : *la Vie du rêve* (Dream Life; New-York, in-12, 1852).

En 1853, M. Mitchell, nommé consul à Venise, s'occupa de recueillir des matériaux pour une *Histoire de Venise*, qu'il se proposait de publier. Il retourna en Amérique en 1855 et donna *les Aventures de la famille Doings* (Fudge Doings; New-York, 1855, in-12), esquisses satiriques des travers de la société fashionable américaine. Ces œuvres d'Ik Marvel devinrent très populaires aux États-Unis, grâce à un charme particulier de douceur et de mélancolie. Nous citerons encore de lui : *Ma ferme d'Edgewood* (My Farm at Edgewood, 1863); *Docteur John's* (1866); *Etudes rurales* (Rural studies, 1867); *About old story Tellers* (1878), etc. *Les Rêveries d'un célibataire* ont été traduites en français dans *le Moniteur* et dans *l'Illustration*.

MITRE (Bartolome), général américain, gouverneur de Buenos-Ayres et président de la confédération Argentine, né le 26 juin 1821, passa plusieurs années au Pérou et au Chili comme officier supérieur et comme journaliste. Revenu à Buenos-Ayres, il occupa, sous l'administration d'Obligado et d'Alsina, des postes importants, et se distingua comme orateur dans l'assemblée des représentants. Ministre de la guerre en 1859, il fut mis à la tête de l'armée envoyée contre les forces fédérales que commandait le général Urquiza, et perdit contre celui-ci la bataille de Cepeda, le 23 octobre. Néanmoins, au mois de mai de l'année suivante, il était nommé gouverneur de la province de Buenos-Ayres, et à l'occasion de la paix conclue entre les divers États de la confédération, des fêtes nationales réunissaient, le 9 juillet, à Buenos-Ayres, le président Derqui, le général Urquiza et le général Mitre, qui recevait le titre de brigadier général de la nation.

Mais bientôt après survinrent les troubles de San-Juan, où le docteur Aberastein, gouverneur provisoire après le meurtre de Virasoro, fut exécuté par ordre du colonel Saa. Le général Mitre ayant en vain demandé au président Derqui le désaveu du colonel Saa, en appela au congrès. Une médiation fut tentée par les envoyés de

France, d'Angleterre et du Pérou, et une conférence eut lieu entre les généraux Mitre et Urquiza à bord du vapeur anglais *Oberon*. Ils ne purent s'entendre : Mitre, vainqueur à Pavon, le 17 septembre, grâce à la légion italienne que commandait l'ex-garibaldien comte Piloni, envahit la province de Santa-Fé, et entra à Rosario avec 12 000 hommes, après avoir reçu l'adhésion de la province de Cordova. Réduit à l'impuissance, entre les deux généraux, le président Derqui abdiqua, et quelques mois après, Mitre signait la paix avec Urquiza, en lui laissant le gouvernement de la province d'Entre-Rios. Le 1er mai 1862, il ouvrit à Buenos-Ayres la neuvième législature provinciale par un message où il annonçait le triomphe du parti libéral, le rétablissement de la paix, la prospérité croissante du commerce, l'état satisfaisant des finances, la construction de nouveaux chemins de fer et des progrès matériels et administratifs. Quelques mois plus tard, il était nommé à l'unanimité président de la république Argentine (5 octobre), et la ville de Buenos-Ayres devenait, par convention provisoire, le siége du gouvernement.

Il prit un des premiers rôles dans une des périodes de la longue guerre du Brésil et de ses alliés contre le président du Paraguay, Lopez. Chargé d'abord d'opérations préparatoires importantes, il fut nommé généralissime des troupes alliées au commencement de 1866. C'est sous sa conduite que s'effectua, avec la protection de la flotte brésilienne, le passage du Parana, malgré les fortes positions des Paraguayens sur l'une des rives (15 et 16 mars). La possession du fleuve Paraguay, l'année suivante, fut l'objet d'une lutte terrible. La forteresse d'Humaïta qui arrêtait l'escadre, ne céda qu'après une longue résistance et après une alternative de succès et de revers. L'honneur, de terminer cette sanglante guerre était réservé au comte d'Eu (voy. ce nom). Depuis, le nom du général Mitre ne reparut dans la presse européenne qu'au sujet d'un soulèvement militaire qu'il tenta à Buenos-Ayres en octobre 1874 et qui fut réprimé ; le général en raison de ses services antérieurs, fut amnistié par son concurrent heureux à la présidence, le général Avellaneda (juin 1875), et il quitta le territoire de la République Argentine.

MITTNACHT (Hermann DE), homme politique allemand, né à Stuttgart, le 7 mars 1825, suivit les cours de droit à Heidelberg et à Tubingue et entra en 1849 dans la magistrature. Président du tribunal de Stuttgart, conseiller et membre du tribunal supérieur de commerce, il entra, en 1861, à la Chambre du Wurtemberg et devint un des chefs du parti conservateur. Appelé, en septembre 1868, au ministère de la justice, il réforma l'organisation judiciaire et les lois sur la presse. Il prit une part notable aux pourparlers de Munich et de Versailles pour la proclamation de l'empire d'Allemagne et pour la conclusion des préliminaires de paix. Ministre des affaires étrangères du Wurtemberg et de la maison du roi, le 23 novembre 1873, il devint président du conseil des ministres en 1876. Il représente le Wurtemberg au conseil fédéral de l'empire.

MOCKER (Toussaint-Eugène-Ernest), chanteur français, né à Lyon, le 16 juin 1811, fut destiné à l'état ecclésiastique et vint à Paris étudier le chant sacré dans la classe de Choron; mais ses rapides progrès lui inspirèrent le goût du théâtre et il entra, en qualité d'alto et de contre-basse, à l'orchestre de l'Odéon, puis à celui de l'Opéra, comme simple timbalier (1829). M. Ponchard se plut alors à développer ses talents pour le chant lyrique. En 1830, M. Mocker débuta à l'Opéra-Comique dans *la Fête du village voisin*; il fut aussi engagé pour doubler M. Chollet et créa peu après un rôle bouffe dans *le Mannequin de Bergame*. Après la fermeture de Feydeau (1831), il accepta des engagements au Havre, à Amsterdam, puis à Toulouse, d'où il fut rappelé à l'Opera-Comique. Depuis 1839, ses principaux rôles ont été, dans l'ancien répertoire : *le Panier fleuri*, *le Pré-aux-Clercs*, *le Domino noir*, *l'Ambassadrice*, *la Dame blanche*, *le Maçon*, et surtout *le Déserteur*; et, dans les pièces plus modernes, *Lestocq*, *les Diamants de la couronne*, *le Code noir*, *le Roi d'Yvetot*, *l'Eau merveilleuse*, *les Mousquetaires de la Reine*, *Gilles ravisseur*, *les Porcherons*, *le Val d'Andorre*, *Galathée*, *l'Étoile du Nord*, etc. En 1861, M. Mocker fut nommé professeur de déclamation lyrique au Conservatoire.

MOELLHAUSEN (Balduin), voyageur et romancier allemand, né à Bonn, le 27 janvier 1825, se livra d'abord aux études agricoles, puis accompagna, en 1851, le prince Paul de Wurtemberg, dans son voyage aux Montagnes-Rocheuses. Séparé de lui dans une tempête de neige, il se perdit, tomba entre les mains des Indiens Otto et Omahas avec lesquels il passa cinq mois, se livrant à la chasse et à l'échange de marchandises. Il descendit le Missisipi et retourna en Europe en 1852. Bientôt il repartit pour l'Amérique, muni de recommandations de Humboldt et de l'ambassadeur prussien, et fut adjoint par le gouvernement des États-Unis, en qualité de topographe et de dessinateur, à l'expédition du lieutenant Whipple, pour la recherche du meilleur tracé du chemin de fer de l'Océan Pacifique. Il visita San-Francisco, l'isthme de Panama, recueillit des collections intéressantes et de nombreux dessins et devint à son retour conservateur de la bibliothèque du château de Potsdam. En 1857, il alla en Amérique pour la troisième fois et explora avec un ingénieur les contrées du Colorado.

On lui doit les ouvrages suivants : *Journal d'un voyage du Mississipi à la mer du Sud* (Tagebuch einer Reise vom Miss. nach der Sudsee, Leipzig, 1858) : la deuxième édition parut sous le titre de *Pérégrinations à travers les déserts et les prairies de l'Ouest de l'Amérique du Nord* (Wanderungen durch die Prairien und Wusten des westl. N. A. Ibid. 1860); *Voyages à travers les montagnes Rocheuses jusqu'au plateau central du Nouveau-Mexique* (Reisen in die Felsengebirge N. Am. etc. Ibid. 1861, 2 vol.); un grand nombre de romans ou nouvelles, dont le sujet est tiré de la vie américaine, entre autres : *le Demi Indien* (der Halbindianer, Leipzig. 1861, 4 vol.); *le Fugitif* (der Fluchtling, Ibid. 1862, 4 vol.); *Feuilles de palmier et flocons de neige* (Palmblaetter und Schneeflocken, Ibid. 1863, 2 vol.); *la Fille des Mormons* (das Mormonenmaedchen, Jena, 1864, 6 vol., 2e édit. 1868); *le Roi de la mer* (der Meerkænig, Ibid. 1867, 6 vol.); *Nord et Sud* (Ibid. 1867, 2 vol.); *le Billet de cent florins* (das Hundertguldenblatt, Ibid. 1869, 6 vol.); *le Lieutenant des Pirates* (der Piratenlieut. Berlin, 1870, 4 vol.); *la Maison des pinsons* (das Finkenhaus, Ibid. 1872, 4 vol.); *le Monogramme* (Ibid. 1874, 4 vol.); *les Hyènes du Capital* (die Hyaenen des Kap. Ibid. 1875, 4 vol.); *les Enfants du forçat* (die Kinder des Strafling, Ibid. 1876, 4 vol.); *les Hérons* (die Reiher, Ibid. 1878, 3 vol.), etc.

MOERIKE (Édouard), poète allemand, né à Ludwigsbourg, le 8 septembre 1804, étudia la théologie protestante aux séminaires d'Urach et de Tubingue, fut, à partir de 1826, vicaire et pasteur dans plusieurs paroisses du Wurtemberg.

et en 1834, pasteur dans un bourg des environs de Weinsberg, puis devint professeur dans un séminaire protestant à Stuttgart. — Il est mort dans cette ville, le 3 juin 1875.

M. Mœrike, cité comme l'un des meilleurs poètes de l'école souabe, a publié notamment : *le Peintre Nolten* (Maler Nolten ; Stuttgart, 1832), roman mêlé de vers ; un recueil de *Poésies* (Gedichte ; Ibid., 1838 ; 2e édition, 1848) ; une série de nouvelles et de contes, la plupart en dialogues, sous le titre général d'*Iris* (Ibid., 1839) ; la charmante *Idylle du lac de Constance* (Idylle vom Bodensee ; Ibid., 1846), etc.

MOHL (Jules DE), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Stuttgart, le 25 octobre 1800, fut destiné d'abord au ministère évangélique, et étudia, à Tubingue, la théologie. S'étant rendu en Angleterre, il s'y lia avec plusieurs orientalistes distingués, vint à Paris, en 1823, y fut l'élève et l'ami d'Abel Rémusat et suivit les cours d'arabe et de persan de S. de Sacy. Après avoir publié la traduction latine de l'*Y-King*, que le P. Régis avait laissé manuscrite (Stuttgart, 1834, in-8), il passa de l'étude du chinois à celle du persan et fit paraître, après la traduction latine du *Chi-King* (Stuttgart, 1828, in-8), le texte de *Fragments relatifs à Zoroastre* (Paris, 1829, in-8). Puis il s'attacha à l'interprétation du célèbre poème d'Aboul-l-Kasim-Fidoursi, intitulé le *Schah Nameh*, où ont été conservées une partie des plus anciennes traditions de la Perse. Malgré la difficulté de ce texte éminemment archaïque, il en poursuivit avec ardeur la traduction, qui parut avec le texte revu sur les manuscrits, dans la magnifique collection orientale de l'Imprimerie impériale (Paris, 1838-1878, 7 vol, in-4° et gr. in-fol.).

Fixé définitivement en France, M. de Mohl s'y fit naturaliser et fut élu membre de l'Académie des inscriptions en 1844, en remplacement de Burnouf père. A la mort d'Amédée Jaubert (1847), il hérita de sa chaire de persan au Collège de France. En 1852, il remplaça Eugène Burnouf, son ami comme inspecteur de la typographie orientale à l'Imprimerie impériale et surveilla avec le même zèle la gravure des nouveaux poinçons Il succéda aussi à M. Burnouf, en qualité de secrétaire de la Société asiatique, dont il avait été jusque-là secrétaire adjoint et donna tous les ans, dans la séance publique de cette société, une importante série de *Rapports* sur ces études qu'ils ont beaucoup contribué à populariser dans notre pays. C'est sur les indications fournies par M. de Mohl à M. Botta, que celui-ci a déclaré avoir découvert l'emplacement d'une des capitales de l'empire de Ninive, et c'est grâce à son concours qu'eut lieu l'expédition française en Mésopotamie. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois d'avril 1845 et promu officier le 8 octobre 1874. M. Jules de Mohl est mort à Paris, le 3 janvier 1876.

MOHL (Robert DE), frère du précédent, jurisconsulte et homme politique allemand, né le 14 août 1799, à Stuttgart, fit ses premières études au lycée de sa ville natale, et suivit, de 1817 à 1821, les cours de droit et d'économie politique aux universités de Tubingue et de Heidelberg. Après avoir voyagé pendant trois ans, il fut appelé à Tubingue et y devint successivement professeur adjoint de droit (1824), professeur titulaire d'économie politique (1829), et conservateur de la bibliothèque de l'université (1836). En 1845, il se présenta comme candidat à la Chambre législative de Wurtemberg. La lettre qu'il adressa, à cette occasion, aux électeurs déplut au gouvernement, qui l'éloigna de sa chaire académique, en l'envoyant, en qualité de conseiller d'État, dans la ville d'Ulm. M. de Mohl donna sa démission, fit un voyage en Angleterre, pour étudier les institutions politiques du pays, et fut envoyé comme député à la seconde Chambre. En 1847, il rentra dans l'enseignement, en acceptant la place de professeur de droit que lui offrait l'université de Heidelberg ; mais, dès 1848, il fut élu membre du parlement, et, plus tard, de l'Assemblée nationale de Francfort. Nommé, le 25 septembre 1848, ministre de la justice de l'empire germanique, il donna, le 17 mai 1849, sa démission, et reprit sa chaire à l'université de Heidelberg, où ses cours attirèrent une foule d'auditeurs de toutes les parties de l'Allemagne. Élu en 1861, représentant du grand-duché de Bade à la Diète fédérale, il remplit ces fonctions jusqu'en 1866, époque où la Diète cessa d'exister. Il a été élu, en 1857, correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales. — M. Robert de Mohl est mort à Berlin, le 4 novembre 1875.

Parmi ses écrits on remarque : *Indications historiques sur les mœurs des étudiants de Tubingue au XVIe siècle* (Geschichtliche Nachweisungen über die Sitten und das Betragen der Tübinger Studirenden, etc. ; Tubingue, 1840) ; *Droit public du royaume de Wurtemberg* (Staatsrecht des Kœnigreichs Würtemberg ; Ibid., 1829 ; 2e édit., 1840-1846, 2 vol.) ; *la Responsabilité des ministres dans la monarchie constitutionnelle* (die Ministerverantwortlichkeit in Einherrschaften mit Volksvertretung ; Ibid., 1837) ; *le Système de la justice préventive* (2e édit., 1845) ; *la Science de la police d'après les principes de l'état légal* (die Polizeiwissenschaft, nach, etc. ; Ibid., 1832-1834, 3 vol. ; 2e édit., 1844-1846), l'ouvrage principal de l'auteur ; *Histoire et littérature de l'économie politique* (Geschichte und Literatur der Staatswissenschaften ; Erlangen, 1855-1858, tom. I-III). M. de Mohl a, en outre, fourni de nombreux articles au *Staats-Lexicon* de Rotteck et Welker, à la *Revue des sciences économiques de Tubingue*, etc.

MOHL (Hugues DE), botaniste allemand, frère des précédents, né à Stuttgart, le 8 avril 1805, étudia la médecine et les sciences naturelles à Tubingue, et y devint plus tard professeur et directeur du jardin botanique. Il fut nommé, en 1838, membre correspondant de l'Académie de Paris. — Il est mort à Tubingue, le 1er avril 1872.

M. Hugues de Mohl occupe une place distinguée parmi les botanistes physiologistes de l'époque, et ses recherches sur la structure et le développement de la cellule végétale ont particulièrement rendu son nom célèbre. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les plantes grimpantes* (Ueber den Bau und das Winden der Ranken und Schlingpflanzen ; Tubingue, 1827) ; *Des Pores du tissu cellulaire des plantes* (Ueber die Poren des Pflanzenzellgewebes ; Ibid., 1828) ; *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des plantes* (Berne, 1834) ; *Sur les Rapports qui existent entre les travaux de Liebig et la physiologie des plantes* (Liebig's Verhaeltniss zur Pflanzenphysiologie ; Tubingue, 1843) ; *Micrographie, guide pratique pour se servir du microscope* (Mikrographie oder Anleitung zur, etc. ; Ibid., 1846) ; *Éléments de l'anatomie et de la physiologie de la cellule végétale* (Grundzüge zur Anatomie und Physiologie der vegetalischen Zelle ; Brunswick, 1857), etc. ; sans compter un grand nombre de mémoires dans les journaux scientifiques de l'Allemagne.

MOHL (Maurice DE), homme politique et économiste allemand, frère des précédents, né en 1802,

à Stuttgart, fit ses classes au collège de cette ville, étudia l'économie politique à l'université de Tubingue et à l'Académie de Hohenheim, et devint, en 1826, référendaire au ministère des finances de Stuttgart. De 1826 à 1848, il remplit différentes fonctions administratives dans le Wurtemberg, et plusieurs missions diplomatiques. Il résida cinq ans en France, où il étudia sérieusement le gouvernement et les institutions. En 1848, il se mêla aux affaires politiques, devint membre du parlement et de l'Assemblée nationale de Francfort, et plus tard de la seconde Chambre de Wurtemberg, et se distingua dans ces assemblées par son attachement aux principes libéraux. En 1851, il s'associa à l'extrême gauche de la Chambre de Wurtemberg, où il avait été envoyé, malgré les modifications restrictives des lois électorales. Il continua de faire partie de la Chambre et vota, le 21 juillet 1870, pour la participation du Wurtemberg à la guerre contre la France.

Il faut citer, parmi les écrits de M. Maurice de Mohl, des *Observations faites en France sur l'état industriel de ce pays* (Aus den gewerbswissenschaftlichen Ergebnissen einer Reise nach Franckreich; Stuttgart et Tubingue, 1845, avec 148 gravures), *Des Opérations et des questions de banques et des crises* (Ueber Bankmanœver, etc., Stutt. (1848); *Considérations sur le traité de commerce franco-prussien* (Berichte ueber den preuss-franz. Handelsvertrag; Ibid., 1863), *Sur la Réforme monétaire* (Zur Münzereform, Tubingue 1871), etc.

MOIGNO (l'abbé François-Napoléon-Marie), savant français, né à Guémené (Morbihan), le 20 avril 1804, d'une ancienne famille noble de la Bretagne, fit ses études au collège de Pontivy et chez les jésuites de Sainte-Anne d'Auray. En 1822, il entra au séminaire de Montrouge, où, durant les cours obligatoires de théologie, se révéla sa vocation scientifique. La Compagnie de Jésus, à laquelle il était lié par ses vœux, lui donna, en 1836, une chaire de mathématiques dans la maison de la rue des Postes, à Paris. Dès lors l'activité de l'abbé Moigno se manifesta par les travaux les plus variés : leçons de chaque jour, stations de Carême et d'Avent, sermons détachés, retraites, nombreux articles de discussion religieuse dans *l'Univers* et *l'Union catholique* (1840), fondation d'œuvres de bienfaisance. Il noua des relations suivies avec Cauchy, Ampère, Arago, Binet, Beudant, Thénard, M. Dumas. Son vaste savoir, aidé d'une mémoire prodigieuse, aurait dû le rendre une des lumières de son ordre. Il en fut autrement.

Pendant la publication de ses *Leçons de calcul différentiel et intégral* (1840, 2 vol. in-8; 1861, tome IV), un des traités les plus complets qui aient été faits sur cette matière, le P. Boulanger, supérieur des jésuites, ordonna à l'abbé Moigno de suspendre ses recherches scientifiques et d'aller enseigner l'histoire et l'hébreu au séminaire de Laval. Celui-ci résista, et, après quatre ans de luttes sourdes et de tracasseries, il aima mieux sortir de l'ordre que d'interrompre le cours de ses études favorites. En 1845, il fut chargé, dans *l'Époque*, du bulletin scientifique, et fit, aux frais de ce journal, un long voyage dans presque toutes les contrées de l'Europe, envoyant de chaque ville le fruit de ses observations. Plus tard, il s'acquitta des mêmes fonctions dans *la Presse* (1850), conjointement avec M. Jobard, puis dans *le Pays*. En 1852, il quitta ce dernier journal pour fonder une revue encyclopédique qu'il intitula : *Cosmos*, qui fut remplacé en 1863, par le journal *les Mondes*. Appelé par M. Sibour comme aumônier adjoint du lycée Louis-le-Grand (1848-1851), l'abbé Moigno a été nommé chanoine du chapitre de Saint-Denis, le 25 septembre 1873. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1864.

On a encore de ce laborieux écrivain : *Traité de la télégraphie électrique* (1849, in-8); mémoires sur *le Stéréoscope* et *le Saccharimètre* (1852); *Répertoire d'optique moderne* (1850, 4 vol. in-8), ouvrage considérable qu'il préparait depuis plusieurs années; *Cours de science vulgarisée* (1855-1866, 8 liv. in-8); *Leçons de mécanique analytique* (1867, in-8, avec pl.); *les Éclairages modernes* (1868, in-8 avec fig.); *Mélanges de physique et de chimie* (1869, in-18); *Recherches sur les agents explosifs modernes* (1872, in-18); *Optique moléculaire* (1873, in-18); *les Splendeurs de la foi* (1879, 4 vol. in-8); *Manuel de mnémotechnie* (1879, in-18); *le Rév. père Secchi* (1879, in 18), sa vie, ses travaux, etc., enfin il a traduit de M. Tyndall : *la Chaleur, mode de mouvement* (1874, in-18).

MOINAUX (Jules), auteur dramatique français, né à Tours en 1824, a signé un certain nombre de pièces, la plupart en collaboration : *Pepito*, opéra-comique (Variétés, 1853), avec Léon Battu; *la Question d'Orient* (Ibid., 1854); *les Deux aveugles* (Bouffes-Parisiens, 1855); *les Contes de Béranger*, drame en cinq actes (Gaîté, 1855), avec M. Dupeuty; *la Botte secrète* (Vaudeville, 1857); *la Clarinette mystérieuse* (Folies-Dramatiques, 1859), avec M. Commerson; *Paris quand il pleut*, en deux actes (Variétés, 1861), avec M. Clairville; *le Voyage de M. Dunanan père et fils* (Bouffes-Parisiens, 1862); *les Campagnes de Boisfleury*, en un acte (Variétés, 1863); *les Deux sourds*, en un acte (même théâtre, 1866); *l'Homme à la mode de Caen* (Bouffes-Parisiens, 1867); *la Permission de minuit* (Variétés, 1868); *le Canard à trois becs*, opéra-bouffe en trois actes (1869); *le Testament de Mme Crac*, opéra-bouffe en un acte (1871), *les Parisiennes* (1874), qui n'eurent point de succès, etc. M. Moinaux a longtemps rédigé avec verve les *échos* de la police correctionnelle dans la *Gazette des tribunaux*, dans le *Charivari*, etc.

MOLAND (Louis-Émile-Dieudonné), littérateur et érudit français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais) le 13 avril 1824, vint à Paris étudier le droit et prêta serment, comme avocat, devant la Cour royale, en 1846; mais, au lieu de suivre le barreau, il se consacra entièrement aux études historiques et littéraires.

On peut citer de lui : *Peuple et roi au XIIIe siècle*, étude historique (1851, in-8); *Saint-Omer dans la Morée*, esquisse de la domination française dans la Grèce, au moyen âge (1855, in-32); *le Roman d'une fille laide* (1861, in-18), gracieuse mise en scène des rêves et du somnambulisme naturel. *Origines littéraires de la France*, la légende, le roman, le théâtre, etc. (1862, in-8 et in-18); *le Veuvage*, nouvelle (1863, in-18), *Molière et la comédie italienne* (1867, in-8, avec grav.), *les Béguines*, comédie de la Renaissance (1869, in-18); *Par ballon monté*, lettres envoyées de Paris pendant le siège (1872, in-18); M. Louis Moland a en outre édité, avec introduction et notes : *le Livre de l'éternelle consolation*, première version de l'Imitation (1856, in-16); *Nouvelles françaises en prose du XIIIe siècle* (même année), *Nouvelles françaises en prose du XIVe siècle* (même année) : ces trois éditions avec M. Ch. d'Héricault; puis les *Œuvres complètes de Molière*, avec commentaires (1863-1864, 7 vol. in-8). Citons aussi, dans les *Poètes français*, recueil publié sous la direction de M. Eug. Crépet, la partie importante du tome Ier consacrée aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Il a

donné des éditions nouvelles de *Beaumarchais*, *La Fontaine*, *Malherbe*, etc., dirigé la publication des *Œuvres complètes* de Voltaire. Il a collaboré au *Moniteur*, à *la Revue contemporaine*, à *la Revue européenne*, à *la Revue archéologique*, au *Journal des villes et des campagnes*, à *la Liberté*, au *Français* dont il rédigea le feuilleton dramatique, etc.

MOLBECH (Christian-Knud-Frédéric), fils du célèbre savant danois, mort en 1857, né à Copenhague, le 21 juillet 1821, entra à la bibliothèque royale en 1843 et fut professeur de langue et de littératures danoise et norvégienne à Kiel jusqu'en 1864. Outre un mémoire d'esthétique *Sur la Statuaire* (Om Billedhuggerkonsten og dens Poesie; Copenhague, 1841, trad. en allemand dans *Kunstblatt*, 1841), il a publié *Dante*, drame (2e édit., 1856), des poésies qui ont eu du succès (Digtninger, 1846, in-8; Dæmring, 1852, in-8); des souvenirs de voyage intitulés : *Un Mois en Espagne* (Et Maaned i Spanien; 1848; 2e édit., 1856, in-8), etc.

MOLÉRI. Voy. DEMOLIÈRE.

MOLESCHOTT (Jacques), savant hollandais, né le 9 août 1822, à Herzogenbusch, et fils d'un médecin distingué, reçut une très bonne éducation et vint, à l'âge de dix-neuf ans, à l'université de Heidelberg, où il s'adonna avec ardeur à l'étude de la physique et de la chimie. Trois ans plus tard, il débuta d'une manière brayante dans la carrière des sciences, par sa *Critique de la théorie de Liebig touchant la nutrition des plantes* (Kritische Betrachtung von Liebig's Theorie der Pflanzenernaehrung; Harlem, 1845), couronnée par l'Académie de Harlem. Ayant obtenu le diplôme de docteur, il retourna dans sa patrie, et s'établit comme médecin à Utrecht; mais en 1847 il revint à Heidelberg, y fut nommé agrégé, et ouvrit des cours particuliers de chimie physiologique et d'anthropologie. Il se signala par la hardiesse de ses idées matérialistes et la rigueur avec laquelle il les soutint contre ses nombreux adversaires. Forcé de s'éloigner, il passa comme professeur de physiologie à Zurich. En 1861, il fut appelé à l'université de Turin, où il exerça aussi la médecine. Ayant obtenu la grande naturalisation italienne, il fut élevé en 1876 à la dignité de sénateur du royaume. En décembre 1878, il fut nommé professeur de physiologie à l'université de Rome.

On a de M. Moleschott, qui compte, à côté de M. Charles Vogt, parmi les chefs de l'école matérialiste en Allemagne : *De Malpighianis pulmonum vesiculis* (Heidelberg, 1845); *la Physiologie de l'alimentation* (Physiologie der Nahrungsmittel; Darmstadt, 1850; 2e édit., 1859); *Traité populaire sur l'alimentation* (Lehre der Nahrungsmittel für das Volk; Erlangen, 1850; 2e édit., 1853); *la Circulation de la vie*, (der Kreislauf des Lebens. Mayence, 1852, 5e édit., 1876); *De la Transformation des substances dans les plantes et dans les animaux* (Physiologie des Stoffwechsels in Pflanzen und Thieren; Erlangen, (1851); *Georges Forster, le naturaliste du peuple* (Georg Forster, der Naturfreund des Volkes; Francfort, 1854; 4e édition, 1874); *Lumière et Vie* (Licht und Leben; Ibid., 2e édit. 1857); *Esquisses physiologiques* (Phys. Skizzenbuch; Giessen, 1861), etc. M. Moleschott a traduit du hollandais l'*Essai de chimie physiologique* de Mulder (Heidelberg, 1844-1846).

MOLINARI (Gustave DE), économiste belge, né à Liège, le 3 mars 1819, est fils du baron Philippe de Molinari, ancien officier de l'Empire, devenu médecin homœopathe à Bruxelles, et auteur de plusieurs *Guides* et traités homœopathiques. Il vint de bonne heure à Paris, où il écrivit dans différents journaux de l'opposition radicale. Rentré en Belgique après le coup d'État du 2 décembre, il occupa la chaire d'économie politique au musée de l'industrie à Bruxelles. Il a été élu, le 28 mars 1874, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de lui : *Des moyens d'améliorer le sort des classes laborieuses* (1844); *Études économiques* (1846, in-16); *Histoire du tarif, les Fers et les houilles; les Céréales* (1847, in-8); *les Soirées de la rue Saint-Lazare* (1849, in-8), entretiens sur les lois économiques et défense de la propriété; *les Révolutions et le despotisme* (Bruxelles, 1852), envisagés au point de vue des intérêts matériels; *Cours d'économie politique*; *De la Production et de la distribution des richesses* (1855, 2e édit. 1864), *Conversations familières sur le commerce des grains* (1856); une *Étude* sur l'abbé de Saint-Pierre, en tête d'une édition de ses *Œuvres* (1857); *De l'Enseignement obligatoire* (1859); *Lettres sur la Russie* (1861, in-18; 2e édit., 1877); *Napoléon III publiciste*, etc. (1861, in-18); *Questions d'économie politique et de droit public* (1861, 2 vol. in-8); *le Congrès européen* (1864, in-8); *Galerie des financiers belges* (1866, in-18); *les Clubs rouges pendant le siège* (1871, in-18); *le Mouvement socialiste avant la révolution du 4 septembre 1870* (1871, in-18); *la République tempérée* (1873, in-8); *Lettres sur les États-Unis et le Canada* (1876, in-18); *la Rue des Nations* (1878, in-18), études sur l'Exposition universelle de 1878; *l'Évolution économique au XIXe siècle* (1880, in-8). Il a collaboré au *Courrier français* à *la Patrie*, au *Libre-Échange*, à *la Revue nouvelle*, au *Commerce*, au *Journal des économistes* (1846-1856), au *Journal des Débats*; puis à *l'Économiste belge* et à *la Bourse du travail*, journaux qu'il avait fondés avec M. Eugène de Molinari, son frère, avocat, rédacteur de la *Revue trimestrielle belge*, et auteur de l'*Éducation des pensionnats* (1857).

MOLL (Louis), agronome français, né à Wissembourg (Bas-Rhin), en 1809, s'occupa d'abord d'essais et de travaux agricoles dans les Vosges, voyagea en Belgique et en Angleterre, où il approfondit ces questions, et fut chargé, par le ministère de l'agriculture, de missions en Corse et dans le midi de la France. Ancien professeur à l'Institut agricole de Roville, il a été chargé, en 1837, du second cours d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers et lors de la constitution de l'Institut national agronomique en 1876, il y fut nommé professeur d'agriculture générale. Décoré en avril 1845 de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 8 août 1867.

Son ouvrage le plus important est une *Encyclopédie générale de l'agriculteur* (1864-1871, t. I-XIII, in-8, avec fig.), dont il dirigea la publication avec M. Eugène Gayot. On a en outre de lui : *Manuel d'agriculture, ou Traité élémentaire de la science agricole* pour les écoles rurales du nord-est de la France (Nancy, 1835), *Excursion agricole dans quelques départements du nord de la France* (1836, in-8); *Colonisation et agriculture de l'Algérie* (1845, 2 vol. in-8, avec gravures); *État de la production des bestiaux* (1853, in-4); *la Connaissance générale du bœuf* (1860, gr. in-8, avec atlas); *la Connaissance générale du cheval* (1861, gr. in-8, avec atlas) et *la Connaissance générale du mouton* (1867, gr. in-8, avec atlas) : études de zootechnie prati-

que sur les races diverses de la France, de l'Algérie, de l'Angleterre, etc.; des *Rapports* sur ses voyages officiels et des articles dans les journaux et recueils spéciaux.

MOLTKE (Helmuth-Charles-Bernard, baron, puis comte DE), général prussien, d'origine danoise, né à Parchim, dans le Mecklembourg, le 26 octobre 1800, entra d'abord au service du Danemark, et passa, en 1822, à celui de la Prusse. Officier capable et instruit, il fut admis, dix ans plus tard, dans l'état-major. En 1835, il fit un voyage en Orient et fut présenté au sultan Mahmoud, qui lui demanda de l'initier aux nouvelles théories stratégiques et lui fit prendre un congé de plusieurs années, pour qu'il pût diriger les réformes militaires de l'Empire ottoman. M. de Moltke assista à la campagne de Syrie en 1839. Rentré en Prusse, il fut nommé, en 1846, aide de camp du prince Henri, retiré à Rome, et qui mourut l'année suivante. Après plusieurs missions, il devint, en 1856, aide de camp du prince Frédéric-Guillaume, et, deux ans après, fut nommé chef de l'état-major de l'armée. En 1859, il dressa le plan d'une expédition que la prompte conclusion de la paix de Villafranca entre la France et l'Autriche empêcha d'exécuter. En 1864, il eut une grande part à celui des opérations de la guerre contre le Danemark, et il fut adjoint comme chef d'état-major, au prince Frédéric-Charles, commandant les troupes alliées.

Dès l'année suivante, en prévision d'une rupture avec l'Autriche, M. de Moltke travailla activement à préparer le projet d'une campagne contre elle et, lorsque la guerre fut déclarée, en juin 1866, ses plans furent fidèlement suivis. Promu général d'infanterie, il accompagna le roi qui avait pris le commandement en chef de l'expédition, et se tint auprès de sa personne pendant la bataille de Sadowa. Ce fut ensuite sous sa direction que l'armée se porta en avant, marchant sur Vienne. Le 22 juillet, le général de Moltke accordait une trêve de cinq jours, pendant laquelle se conclut un armistice, accompagné de préliminaires de paix consacrant le triomphe de la Prusse. A cette occasion le roi de Prusse le décora de l'ordre de l'Aigle-Noir.

Chef d'état-major général des armées prussiennes, il fut aussi chargé de préparer de longue main les études et les plans de la campagne projetée contre la France. On prétend que l'investissement de Paris était, depuis quatre ans, le thème proposé à l'étude de tous les officiers d'état-major prussiens, tant à l'Académie militaire de Berlin qu'aux écoles du génie et de l'artillerie. On ajoute que les cartes de l'état major français étaient révisées et complétées, chaque année, à Berlin, sous sa direction, et que les positions à prendre autour de Paris et à fortifier contre le feu de la ville, étaient l'objet de discussions approfondies. Une fois la guerre déclarée, l'investissement de Paris devint en effet l'objectif principal de toutes les opérations prussiennes, suivant les plans de M. de Moltke, qui eut plus d'une fois des résistances à vaincre dans les conseils de guerre pour les faire prévaloir. Le siège de Paris était, en outre, pour lui, la base de toute la campagne. Ses combinaisons étaient prises de façon à ce que les armées allemandes enfermant la capitale dans un camp fortifié, servissent d'armée de réserve, pouvant, au besoin, détacher et expédier des renforts aux autres corps d'armées. Ce fut sur ses avis et contrairement, dit-on, à l'opinion de M. de Bismarck et du roi, que l'on commença le bombardement de la ville. Loin de tenir compte des protestations générales élevées par le gouvernement de la Défense nationale contre cette mesure de guerre, M. de Moltke ne se montrait, dit-on, nullement ému des plaintes auxquelles donnait lieu la chute plus ou moins fréquente des obus sur les hospices et les monuments. Plusieurs des forts, particulièrement ceux du Sud, défendus par l'artillerie de marine, furent attaqués avec plus de violence que de succès. Le mal fait à la population, fut, en somme, médiocre et, malgré les progrès des travaux de siège, la ville devait être réduite par la famine avant de subir un seul assaut. A la fin de la guerre, M. de Moltke fut appelé, avec les plus grands personnages de l'Empire, aux divers conseils qui eurent pour objet la capitulation de Paris, l'armistice, les préliminaires de paix, et plus tard la possession militaire ou l'évacuation des derniers départements occupés.

Le baron de Moltke fut élevé à la dignité de feld-maréchal le 16 juin 1871, fait comte et nommé, l'année suivante, membre de la Chambre des seigneurs (28 janvier 1872). Sa popularité devint très grande en Allemagne, où il fut regardé comme le chef du parti militaire. Depuis lors, il n'a point cessé de s'occuper de l'armement des troupes et du développement extraordinaire des fortifications de Metz, Mayence et Strasbourg. Il a contribué également à faire adopter par le Reichstag le chiffre de 401 659 hommes comme effectif du pied de paix de l'armée allemande (mai 1874). Au Reichstag, il a encore soutenu, dans les derniers temps, avec une grande force et un succès complet de parole, les projets d'augmentation de l'armée allemande, ainsi que celui du rachat de diverses lignes de chemins de fer par l'État (décembre 1879).

Le comte de Moltke a publié avec le concours de ses officiers, le très important *Rapport de l'état-major allemand sur la campagne de 1870-1871*, qui a excité l'attention de toute l'Europe (1872-1875, 8 parties in-8). Outre cette publication officielle, on cite de lui : *la Campagne turco-russe dans la Turquie d'Europe* (*der russisch-turk. Feldzug*, etc.; Berlin, 1835, 2e édit., 1877), *Lettres sur les événements de Turquie, de 1835 à 1839* (*Briefe über Zustaende und Begebenheiten in der Turkei*, etc.; ibid., 1841; 2e édit., 1877), traduites en français sous le titre de *Lettres sur l'Orient* (1872, in-18), *Histoire de la campagne de 1866*, traduite par M. Furcy-Raynaud (1868, 2 vol. in-8, atlas).

MOMMSEN (Théodore), épigraphiste allemand, d'origine danoise, né le 30 novembre 1817, à Garding, dans le Schleswig, fut élevé par son père, qui était pasteur, et alla étudier aux universités d'Altona et de Kiel la philologie, le droit et l'histoire. Après avoir donné, à Altona, des leçons particulières, il voyagea, de 1844 à 1847, en France et en Italie aux frais de l'Académie de Berlin, s'occupa avec ardeur des inscriptions romaines et lut plusieurs mémoires à l'Institut archéologique de Rome et à l'Académie d'Herculanum, à Naples. De retour dans sa patrie en 1848, il donna de nombreux articles au *Journal du Schleswig-Holstein*, dont il prit bientôt la direction. Appelé, la même année, comme professeur de droit à Leipzig, il perdit sa place pour s'être mêlé aux événements politiques; mais il fut appelé, comme professeur titulaire de droit à l'université de Zurich en 1852, et à celle de Breslau en 1854. En 1858, il passa à celle de Berlin. Nommé professeur de droit à Leipzig en février 1874, il revint aussitôt à Berlin, pour occuper la place de secrétaire perpétuel à l'Académie des sciences de cette ville. Membre de la Chambre des députés de Prusse depuis 1873, il appartient à la fraction des nationaux libéraux.

Pendant la guerre franco-prussienne, M. Mommsen, qui avait, à plusieurs reprises, reçu l'hospitalité des savants français et de la cour, se signala dans plusieurs pamphlets, parmi les ennemis les plus acharnés de la France. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, depuis le 28 décembre 1860, et de la Société des antiquaires de France, il a été rayé de cette dernière en février 1872. Il avait été fait chevalier de la Légion d'honneur.

M. Théodore Mommsen a publié de nombreux ouvrages, presque tous sur l'épigraphie romaine, et a fait preuve, malgré des hypothèses trop ingénieuses, d'une science très solide. Nous citerons : *De Collegiis et sodalitiis Romanorum* (Kiel, 1843); *les Tribus romaines au point de vue administratif* (die rœm. Tribus in administrativer Beziehung; Altona, 1844); *Études osques* (Oskische Studien; Berlin, 1845), suivies de *Suppléments* (Nachtraege, Berlin, 1846); *les Dialectes de la basse Italie* (die unteritalischen Dialekte; Leipzig, 1850); *Corpus inscriptionum neapolitanarum* (Ibid., 1851), sans contredit le plus beau titre de l'auteur; *Sur le Système monétaire des Romains* (Ueber das Münzwesen; Ibid., 1850); *Polemii Silvii laterculus* (1853); *Volusii Mæciani distributio partium* (1853); *Inscriptiones confœderationis helveticæ latinæ* (Zurich, 1854); *les Droits des municipes latins Salpensa et Malaga, dans la province de Bétique* (die Stadtrechte der lateinischen Gemeinden S. und M.; Leipzig, 1855); *Corpus inscriptionum latinarum* (1863 et suiv.), recueil de toutes les inscriptions connues du temps de César, puis certain nombre de mémoires, insérés la plupart dans les *Rapports* (Berichte) de la Société des sciences de Saxe, notamment : *l'Édit de Dioclétien, de pretiis rerum venalium de l'an 301* (1851); *Chronique du sénateur Cassiodore* (die Chr. des Cassiodorus senator, 1861); ainsi qu'une édition des *Fragments de droit antijustinien*, d'après un codex du Vatican (1863); *Res gestae divi Augusti et monumentu Ancyrano et Apolloniensi* (1865); une édition des *Digesta* et du *Corpus juris civilis* (Berlin, 1868-1872, 3 vol.), etc. Il faut citer à part une *Histoire romaine* (Rœmische Geschichte; Berlin, 1853-1856, 3 vol.; 6e édit. 1874-1875), ouvrage capital par l'emploi de l'érudition; *Études romaines* (Rœm. Forschungen, Berlin, 1864; 2e édit. 1865). Parmi ses mémoires nous citerons, notamment : son *Histoire de la monnaie chez les Romains* (Geschichte des rœmischen Münzwesens, 1860) qui a obtenu, en 1861, le prix de numismatique à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Plusieurs ouvrages de M. Th. Mommsen, notamment son *Histoire romaine* (1864-1872, tomes I-VIII, in-8), ont été traduits en français.

Son frère, M. Jean-Tycho MOMMSEN, né à Garding, en 1819, s'occupa spécialement de philologie, voyagea en Grèce, de 1846 à 1848, puis obtint une chaire au lycée d'Husum (Schleswig). Banni de cette ville à la suite de la guerre des duchés, il est devenu, en 1850, professeur à l'établissement d'instruction professionnelle d'Eisenach, et en 1864 directeur du gymnase de Francfort. On a de lui, entre autres ouvrages, avec une dissertation sur *Pindare* (Kiel, 1845), une traduction en vers de ce poète (Leipzig, 1846) et une *Étude sur Shakespeare* (Berlin, 1855).

A la même famille appartient M. Frédéric MOMMSEN, jurisconsulte, né à Flensbourg le 3 janvier 1818. Entré de bonne heure dans la magistrature, il devint chef de justice départementale à Kiel, fut banni avec toute sa famille en 1850, chercha aussi des ressources dans le professorat, et se fit recevoir agrégé à Gœttingue. En 1864, il retourna au Schleswig, devint membre de la Cour d'appel de sa ville natale et fut nommé, en 1868, président du consistoire luthérien à Kiel. Il est l'auteur, entre autres ouvrages, d'un traité estimé *sur les Obligations* (Beitraege zum Obligationsrecht; Brunswick, 1853-1855, 2 vol.).

MONACO (*Charles III*-Honoré, prince DE), né le 8 décembre 1818, a succédé à son père, le prince Florestan Ier, le 20 juin 1856. Ancien pair de France héréditaire, grand d'Espagne de 1re classe, il est le chef actuel de la dynastie des Grimaldi qui date de 968, et souverain d'un petit peuple, tout composé de gentilshommes, les Monégasques ayant été anoblis en masse par Charles-Quint. L'acte le plus important de son règne, est le décret rendu par lui à Monaco, le 8 février 1869, et par lequel tous les impôts sont abolis en ces termes : « Article 1er. A partir de ce jour, sont supprimés, dans notre principauté, la contribution foncière, la contribution personnelle et mobilière et l'impôt des patentes. — Article 2. Remise est faite des sommes qui peuvent être dues pour l'arriéré des susdits impôts. » Il faut ajouter que les ressources nécessaires à ce petit gouvernement sont amplement fournies par l'établissement des jeux. Le prince Charles III, devenu presque aveugle, habite une grande partie de l'année le château de Marchais, près Villers-Cotterets.

Marié le 28 septembre 1846 à la princesse Antoinette-Ghislaine, comtesse de Mérode, morte le 10 février 1864, il a un fils, le prince héréditaire *Albert*-Honoré-Charles, duc de Valentinois, né le 13 novembre 1848, grand d'Espagne de 1re classe, enseigne dans la marine espagnole, puis lieutenant de vaisseau dans la marine française, marié le 21 septembre 1869, à la fille du feu duc d'Hamilton, Brandon et Châtellerault, *Marie-Victoire*, née le 11 décembre 1850.

MONCEL (DU). Voy. DUMONCEL.

MONCREIFF (James, 1er baron), homme politique anglais, né le 29 novembre 1811, à Édimbourg, et fils d'un baronnet, étudia le droit et fut reçu avocat du barreau d'Édimbourg en 1833. Il fut appelé, sous l'administration de lord J. Russell, aux fonctions d'avoué général (*solicitor*), en 1848, et de lord avocat général d'Écosse en 1851. A la chute du ministère Derby (1852), il reprit ce dernier poste, dans lequel il fut maintenu par lord Palmerston. Nommé en 1854 député-lieutenant d'Édimbourg, il représenta depuis 1851, à la Chambre des Communes, le district écossais de Leith, et vota avec le parti libéral. De 1859 à 1868 il représenta la ville d'Édimbourg, puis les universités d'Aberdeen et de Glasgow. Il remplit à trois reprises les fonctions d'avocat général, fut nommé en 1869 président de la cour d'Écosse et membre du conseil privé. Recteur de l'université d'Édimbourg depuis 1869, baronnet en 1871, il a été élevé à la pairie, le 1er janvier 1874 sous le titre de baron Moncreiff de Tulliebole. On lui attribue un roman anonyme : *A Visit to my Discontented Cousin* (1871).

MONFALCON (Jean-Baptiste), médecin et polygraphe français, né à Lyon, le 11 octobre 1792, fut reçu docteur en 1818, et se fixa dans sa ville natale, où il devint successivement médecin de l'Hôtel Dieu (1825), médecin des prisons (1830), membre du conseil de salubrité (1831) et médecin en chef de l'hôpital de la Charité (1842). En 1835, il alla organiser, pendant le choléra de Marseille, un service médical qu'il dirigea jusqu'à la fin de l'épidémie. Ses nombreux travaux lui valurent en outre le poste de conservateur de la bibliothèque du Palais des Arts, en 1841, et, en 1847, celui

de bibliothécaire en chef de la ville de Lyon. M. Montfalcon a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Lyon, le 5 décembre 1874.

Il a publié : *Dissertations sur divers sujets de médecine, de chirurgie et d'anatomie* (1818-1825); *Histoire médicale des marais* (1826-1827); *Atlas historique et statistique de la Révolution française* (1833) ; *Histoire des insurrections de Lyon en 1831 et en 1834* (1834) ; *Histoire du choléra asiatique observé à Marseille* (1835) ; *Code moral des ouvriers* (1836) ; *Considérations sur les enfants trouvés* (1838) ; *Histoire des enfants trouvés* (1840), couronné d'un prix Montyon ; *Études littéraires* (1839-1842) ; *Hygiène de Lyon* (1845) ; *Histoire de Lyon* (1845-1847, 2 vol.) ; *Catalogue des bibliothèques réunies au Palais des Arts* (1844-1850); *le Nouveau Spon, ou Manuel du bibliophile et de l'archéologue lyonnais* (1856, gr. in-8, avec grav. et pl.) ; *Histoire monumentale de la ville de Lyon* (1865-1869, 9 vol. in-4), ouvrage dans lequel sont fondus les 3 volumes des *Lugdunensis historiæ monumenta ; le Livre d'or du Lyonnais, du Forez et du Beaujolais* (1865, in-8). M. Monfalcon a encore traduit le *Commentaire* de Wieland sur les *Satires* et sur les *Épîtres* d'Horace (1816-1819, 4 vol.), édité la *Monographie de la table de Claude*, la *Dissertation* de M. Zell sur cette table, ainsi que le livre de Jacob Spon : *Recherches des antiquités de Lyon* (1848-1859), etc.

MONGLAVE (François-Eugène GARAY, dit DE), littérateur français, né à Bayonne, le 5 mars 1796, se rendit au Brésil après les événements de 1814, prit du service dans l'armée de don Pedro et passa, en 1819, en Portugal, où il se mêla au mouvement constitutionnel. Rentré en France, il se jeta dans la petite presse, fonda, en 1823, *le Diable boiteux*, journal qu'il fit revivre en 1832 et en 1857, et fit par ses articles et ses livres une guerre continuelle à la Restauration. Il expia plus d'une fois son opposition par la prison et de fortes amendes, et dut se cacher sous divers pseudonymes. — Il est mort le 21 avril 1873.

Outre ses brochures et ses traductions du portugais, nous citerons de lui les romans : *Mon parrain Nicolas* (1823); *les Parchemins et la livrée* (1825), avec M. Marie Aycard; *Octavie, ou la Maîtresse d'un prince* (1825) ; *le Bourreau* (1830): les biographies ou plutôt les pamphlets des *Dames de la cour*, des *Pairs de France*, des *Quarante* (1826) et quelques travaux historiques, tels que *le Siège de Cadix en 1810* (1823, in-8) ; *Résumé de l'histoire du Mexique* (1825) ; *Conspirations des Jésuites en France* (1825, in-8), etc. En 1833, il fonda l'Institut historique, société dont la création fut autorisée l'année suivante, et en fut élu le secrétaire perpétuel.

MONIER DE LA SIZERANNE (Paul-Jean-Ange-Henri, comte), ancien député français, sénateur, est né à Tain (Drôme), le 31 janvier 1797. Grand propriétaire de vignobles situés dans la Drôme, il publia quelques travaux littéraires, et écrivit plusieurs pièces de théâtre, entre autres, *l'Amitié des deux âges* (1826), comédie en trois actes, et *Corinne* (1830), drame en vers, qui furent joués au Théâtre-Français. Il fut choisi par les électeurs de l'arrondissement de Die pour les représenter à la Chambre des Députés et siégea, de 1837 à 1848, sur les bancs du centre gauche; il prit une part honorable aux discussions parlementaires et proposa, en 1845, un dégrèvement provisoire de la taxe des lettres. Candidat du gouvernement, en 1852, il entra au Corps législatif, où il fut réélu en 1857. M. Monier de La Sizeranne fut nommé sénateur par décret du 7 mai 1863. Un décret impérial du 21 mars 1866 lui conféra le titre héréditaire de comte. Officier de la Légion d'honneur, depuis 1856, il a été nommé commandeur du Medjidié. — Il est mort à Nice, le 6 janvier 1878.

Parmi ses publications nous citerons encore : *Mes premiers et derniers souvenirs littéraires* (1854, in-8), où sont réimprimées les deux pièces déjà mentionnées ; *Marie-Antoinette*, poème (1866, in-8, 3 édit.) ; *le Carlin vengé* « apologue canin » (1868, in-8, anonyme); puis un certain nombre de *Discours*, *Rapports*, *Éloges*, etc., tirés à part.

MONIER DE LA SIZERANNE (vicomte Louis-Ferdinand), ancien député, fils du précédent, né à Paris, le 9 février 1835, fut porté, aux élections de mai 1869, pour le Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription de la Drôme. Il fut élu, au second tour de scrutin, par 13 179 voix, sur 26 187 votants, contre 12 841 voix données au candidat républicain, M. Crémieux. Aux élections législatives de 1876 et de 1877, il échoua dans la 2e circonscription de Valence, contre le candidat républicain.

MONJAUZE (Jules-Sébastien), chanteur français, né à Paris le 24 octobre 1825, fut admis au Conservatoire le 3 février 1852, et suivit les cours de chant de Ponchard. Protégé par M. [illegible], directeur du Théâtre-Français, il débuta, comme comédien, sur notre première scène, avant de suivre sa carrière de chanteur. Il entra au Théâtre-Lyrique vers 1858, quitta cette scène à plusieurs reprises mais y revint toujours sous les directions Carvalho, Rety et Pasdeloup, et s'y fit remarquer, comme acteur et comme chanteur, par l'emploi habile de ses moyens. Les opéras dans lesquels il a joué les principaux rôles de ténor sont très variés ; nous pourrons citer : *le Val d'Andorre*, *la Statue*, *la Reine Topaze*, *la Fanchonnette*, *Faust*, *Violetta*, *Rigoletto*, *Martha*, *la Fiancée d'Abydos*, *Sardanapale*, *Rienzi*, *la Bohémienne* ([illegible]). — Il est mort à Meulan (Seine-et-Oise), le [illegible] septembre 1877.

MONMERQUÉ (Marie-Caroline-Rosalie DE CAN-DRECOURT, dame DE SAINT-SURIN, plus tard [illegible]), femme de lettres française née à Villefranche (Rhône), au commencement de ce siècle, a écrit sous le nom de son premier mari, plusieurs romans de mœurs : *le Bal des élections* ([illegible]); *le Miroir des salons* (1830, in-8); [illegible] in-8) ; un recueil de poésies intitulé : [illegible] *Cluny* (1835, in-12); *Isabelle de Taillefer, comtesse d'Angoulême, reine d'Angleterre* ([illegible]), des articles dans le *Journal des Femmes* et *l'Écho français*, et des livres d'éducation et de morale; l'un de ces derniers, *Paul Forest* (2e édit. augmentée, 1861), a été couronné par l'Académie française.

MONNERAYE (Charles-Ange, comte DE LA), sénateur français, né à Rennes, le [illegible] février 1812, servit dans l'armée comme officier d'état-major. Conseiller général depuis 1843, pour le canton de Malestroit, il fut élu, en 1869, comme candidat indépendant, député de la 1re circonscription du Morbihan, par 15 528 voix sur [illegible] votants, contre 13 269 voix, obtenues par M. [illegible], candidat officiel. Aux élections du [illegible] février 1871, il fut nommé représentant du même département à l'Assemblée nationale, le troisième sur [illegible], se fit inscrire à la réunion des Réservoirs, [illegible] prit aucune part aux discussions de l'Assemblée, signa la proposition relative au rétablissement de la monarchie, et l'adresse d'adhésion au Syllabus. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur du Morbihan, le 30 janvier 1876, le deuxième sur trois, par 220 voix sur 333 votants, il se prononça pour

de son type favori : *Joseph Prudhomme, chef de brigands* (septembre 1860), comédie en 3 actes qui fut très froidement accueillie.

On doit encore à M. Henri Monnier, avec M. Élie Berthet, *le Chevalier de Clermont* (1837, 2 vol.), un *Voyage en Hollande*, publié dans l'*Illustration*, en 1845; *les Diseurs de riens*, dans le *Siècle*, en 1855; *la Religion des imbéciles, nouvelles scènes populaires* (1862, in-18); *Paris et la province* (1866, in-18), etc. Il a fourni des articles au livre des *Cent et un*, à *la Grande ville*, au recueil intitulé *Babel*, aux *Petits Français*, à *la Bibliothèque pour rire*, etc. Les *Mémoires de Joseph Prudhomme* (1857, 2 vol. in-18), publiés sous son nom ont été attribués à la collaboration de MM. T. Delord, A. Frémy, Edm. Texier et L. Ulbach. L'œuvre gravé et lithographié de cet artiste comporte plusieurs centaines de pièces. — M. Henri Monnier est mort à Paris, le 3 janvier 1877.

MONNIER (Marc), littérateur et publiciste français, né à Florence, de parents français, en 1829, a passé une grande partie de sa vie en Italie, puis est devenu professeur de littérature étrangère à Genève. Il s'est acquis, par ses publications, la réputation d'un des hommes qui en connaissent le mieux la situation et l'histoire. A cet ordre d'écrits appartiennent : *Étude historique de la conquête de la Sicile par les Sarrazins* (Genève, 1847, in-8); *l'Italie est-elle la terre des morts?* (1859, in-8); *Garibaldi ; Histoire de la conquête des Deux-Siciles*, notes prises sur place, au jour le jour (1861, in-18); *Histoire du brigandage dans l'Italie méridionale* (1862, in-18) ; *la Camorra*, Mystères de Naples, (1863, in-18); *Pompéi et les Pompéiens* (1864, in-18; une 2e édit. avec grav.), etc. Il a publié dans d'autres genres un volume de poésies *Lucioles* (Ibid., 1853, in-18); un recueil de nouvelles, *les Amours permises* (1861, in-18) ; *le Protestantisme en France* (Genève, 1854, in-18); une très-ingénieuse suite de recherches sur l'histoire du théâtre, sous ce titre : *les Aïeux de Figaro* (1868, in-18) ; *Genève et ses poëtes, du XVIe siècle jusqu'à nos jours* (Neufchâtel, 1873, in-8) ; *la Vie de Jésus* (Genève, 1873, in-8), en vers, etc

M. Marc Monnier a écrit pour le théâtre: *la Ligne droite*, comédie en un acte (1854); *la Mouche du coche*, en un acte, en vers (Odéon 1858) ; plusieurs « comédies de marionnettes: » *le Roi Babolein, la Princesse Danubia, le Curé d'Yvetot, l'Équilibre, le Docteur Gratien, le Congrès de la paix* (Genève, 1853-1871).

MONOD (Jean) théologien français, fils du ministre protestant mort en 1863, est né à Paris, en 1822. Successivement pasteur adjoint de l'église réformée de Marseille, pasteur à Nîmes, et professeur de dogme à la Faculté de théologie de Montauban en 1865, il a publié quelques conférences faites par lui dans divers pays, et traduit de l'allemand : *Explication de l'épître de saint Jacques*, de Neander, et *Explication de la première épître de saint Jean*, du même auteur.

Un cousin germain du précédent, M. Gabriel Monod, né au Havre le 7 mars 1844, entra à l'École normale en 1862, fut reçu agrégé d'histoire en 1865, voyagea en Italie et en Allemagne et devint répétiteur d'histoire à l'École des hautes études, puis directeur adjoint et enfin maître de conférences suppléant à l'École normale (mars 1880). Il a publié : *Allemands et Français*, souvenirs de campagne (1872, in-18); *Jules Michelet* (1875, in-18) ; *Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne* (1872), dans la *Bibliothèque de l'École des hautes études*, etc. L'un

des directeurs de la *Revue critique*, il a fondé en janvier 1876, avec M. G. Fagniez, un recueil important, la *Revue historique*.

MONRAD (Ditler-Gothard), ecclésiastique danois, ancien ministre, né à Copenhague, le 24 novembre 1811, est fils d'un fonctionnaire norvégien qui, en 1814, suivit les vicissitudes de sa patrie. Pour lui, il préféra rester sujet du roi de Danemark. Il passa, en 1836, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, fut reçu docteur en théologie en 1838, et nommé, en 1846, pasteur de Vester-Ulsler, dans le diocèse de Laaland, dont il devint évêque en 1849. L'un des chefs du parti national (*Eiderdansk*), il fut nommé ministre du culte, le 24 mars 1848, et se retira, avec la plupart de ses collègues, en novembre de la même année; mais il continua à faire partie des diètes, et prit constamment la défense des libertés conquises pendant les années 1848 et 1849. Revenu au ministère, il y dirigea à la fois les deux départements des cultes et de l'intérieur. Lors de la déclaration de la guerre, il fut chargé, le 31 décembre 1863, de constituer un cabinet dont il fut le président avec le portefeuille des finances, et celui du Schleswig-Holstein. Au milieu des désastres qui amenèrent, en 1864, la perte pour le Danemark des duchés de Schleswig et de Holstein, il se déclara pour la continuation de la guerre, et eut alors dans la Chambre une grande popularité. Il en fut nommé président à la presque unanimité. L'issue funeste de la lutte le détermina à passer avec sa famille dans la Nouvelle-Zélande, où il acquit des propriétés qui furent dévastées par les indigènes, il revint en Europe en 1869 et reprit son siège épiscopal.

M. Monrad est connu comme publiciste par son mémoire sur *l'Organisation des écoles dans plusieurs grandes villes protestantes* (Om Skolevæsenets ordning i flere store protestantiske Stæder; Copenhague, 1844) et ses *Feuilles politiques volantes* (Flyvende politiske Blade, 1839-1842). Il a donné une étude sur *l'Ancienne Nouvelle-Zélande* en 1871.

MONROSE (Louis), acteur français, né à Paris, en 1809, et fils aîné du célèbre Louis Barrizin, dit *Monrose*, mort en 1843, fut d'abord clerc chez un avoué et débuta deux fois, mais sans succès, à la Comédie-Française, en 1833 et 1837. Après de nouvelles tentatives pour prendre place sur la scène où régnait son père, il alla jouer en province, puis s'engagea, en 1841, à l'Odéon, où il fut à la fois, jusqu'en 1844, acteur et auteur. Après une nouvelle tournée en province et un court passage au Vaudeville, il reparut, en juin 1846, aux Français, qu'il quitta encore une fois pour aller prendre la direction du théâtre de Nîmes, où il se maria avec Mlle Drouart, cantatrice, et rentra définitivement à Paris en 1847. Il joua deux ans encore à l'Odéon et fut enfin admis, en 1850, au Théâtre-Français, dont il devint sociétaire en juillet 1852. Porté par son goût vers les excentricités et le burlesque, où le servait jusqu'à l'excès un physique sardonique, cet acteur réussit surtout dans les Crispin, les Frontin et autres personnages de charge ou de convention. Il excellait dans le rôle de Basile du *Barbier*. Mais il ne faisait sur notre première scène que de trop rares apparitions. Au commencement de 1869, à la suite de la mise à la retraite de M. Provost fils, M. Monrose, n'ayant pas joué depuis deux ans, fut déclaré déchu de tous droits à participer aux bénéfices. Il envoya sa démission de sociétaire, qui fut acceptée.

On cite de lui plusieurs comédies, entre autres : *l'Obstacle imprévu*, en un acte, avec M. H. Hostein (1838)); *Un Comique à la ville*, en un acte; *la Couronne de France*, en trois actes, en vers; *les Viveurs de la Maison d'Or*, en deux actes, avec M. Arm. Durantin (Odéon, [illegible]); *Figaro en prison*, en un acte, en vers (Français, 1850); *Mon ami Babolein*, en deux actes (Gymnase, 1852), avec Mme Laya; puis un volume, *Petites satires et menus propos* (1860, in-18).

MONSELET (Charles), littérateur français, né le 30 avril 1825, à Nantes, où son père était libraire, fit ses études dans cette ville, puis à Bordeaux où sa famille était allée s'établir. Il inséra ses premiers écrits dans le *Courrier de la Gironde*, composa le gracieux poème de *Marie et Ferdinand* (Bordeaux, 1843, in-8) et donna au théâtre avec M. G. Richard-Lesclide : *Lucrèce ou la Femme sauvage*, parodie en un acte et en vers de la tragédie de Ponsard (1844), *les Trois gendarmes*, parodie des *Trois mousquetaires* (1844) et seul : *Un carreau brisé*, com. [illegible] en un acte (1844). Arrivé à Paris en 1846, il fit paraître dans l'*Époque* (1847) et dans la *Patrie* [illegible] deux romans *les Ruines de Paris* et *les [illegible] rouges*, et fournit ensuite un grand nombre d'articles critiques ou littéraires au *Pays*, à *l'Assemblée nationale*, à *l'Athenæum français*, à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, au *[illegible]* où il fut chargé de la critique du théâtre, au *Figaro*, bi-hebdomadaire, à l'*Événement*, etc. En 1857, il avait fondé le *Gourmet*, feuille hebdomadaire répondant à un des titres plus ou moins authentiques de sa réputation et qui ne vécut que quelques mois. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1865.

M. Monselet a publié: *Histoire du tribunal révolutionnaire* (1850, in-18); *Statues et statuettes contemporaines* (1851, in-18); *[illegible] La Bretonne* (1854, in-12), intéressante monographie; *Figurines parisiennes* (1854, in-16), *Bordeaux artiste* (Bordeaux, 1855, in-32) anonyme; *les Vignes du Seigneur* (1854, in-16), poésies; *la Lorgnette littéraire* (1857, in-18), revue des gens de lettres vivants; *les Oubliés et les Dédaignés* (1857, 2 vol. in-18), portraits du dernier siècle, réimprimés sous le titre de : *les Originaux du siècle dernier* (1862, in-18) et de *les Ressuscités* (1876, in-18); *la Franc-[illegible] des femmes*, (6 vol. in-8, 2^e^ édit., 1861 [illegible]); *Monsieur de Cupidon* (1858, in-18); *les [illegible] de Ch. Monselet* (1859, in-18), recueil [illegible] *Figaro*, comme le suivant : *Théâtre du Figaro* (1861, in-18); *l'Argent maudit* (1862, in-18) [illegible] *Galanteries du* XVIII^e^ *siècle* (1862, in-18) [illegible] *mes qui font des scènes* (1864, in-18) [illegible] *l'illustre critique* (1864, in-18, avec [illegible]) *Plaisir et l'amour*, poésies (1865, in-18) [illegible] *Montmartre à Séville* (1865, in-18) [illegible] titre de : *les Souliers de Sterne* [illegible] *Monsieur le duc s'amuse* (1865, in-18 [illegible]) sion des *Chemises rouges*; *Almanach des gourmand* (1866-1870, in-16); *Portraits [illegible]* (1866, in-18); *la Fin de l'orgie* [illegible] *François Soleil* (1866, in-18), *les Premières représentations célèbres* (1867, in-18); *les [illegible] œuvre de vengeance* (1870, in-8); *les [illegible] Chantemesse* (1872, 2 vol. in-18) [illegible] histoire d'un souffleur de la Comédie-Française (1872, in-18); *Gastronomie* (1873, in-[illegible]) *Marges du Code* (1873, in-18); *[illegible]* et vers (1878, in-18); *les Amours du temps [illegible]* (1875, in-18); *les Années de gaieté* [illegible] *Scènes de la vie cruelle* (1876, in-18) [illegible] *gourmandes* (1877, in-18) [illegible] diens (1879, in-18); *Une troupe de [illegible]*; *le Petit Paris* [illegible]

Outre les trois pièces citées plus haut, M. Monselet a donné encore au théâtre : *les [illegible]*

qui font des scènes, (3 actes, 1872), avec M. Alph. Lemonnier; *Venez, je m'ennuie* (1 acte, 1873), comédie représentée à Bade quelques années avant; *l'Ilote* (1 acte, 1875), comédie en vers avec M. P. Arène, jouée au Théâtre-Français; *la Revue sans titre* (Variétés, 2 actes, 1876), etc. En 1873, il essaya sans succès de fonder par actions *l'Illustre théâtre* ou *Théâtre de la Porte-Montmartre*, destiné aux genres les plus variés et même aux pièces de littérature étrangère.

MONTAGNAC (André-Joseph-Elisée DE), homme politique français, ancien député, né à Pouru-aux-Bois, près de Sedan, le 17 août 1808, d'une très ancienne famille du Limousin, établie dans le voisinage de cette ville, est fils du colonel qui fut tué à Sidi-Brahim. Fabricant de draps à Sedan et membre du Conseil général pour le canton nord de cette ville, il fut, en 1860, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription des Ardennes, Réélu, au même titre, aux deux élections générales suivantes, il obtint, en 1863, 14 223 voix sur 23 443 votants, et en 1869, 18 021 sur 25 011. Il prit quelquefois la parole à la Chambre, et, quoique membre de la majorité, se rangea, auprès de MM. Brame et Pouyer-Quertier, dans le parti protectionniste. M. de Montagnac a reçu, comme industriel, diverses récompenses aux expositions : il est inventeur d'un velours de laine qui porte son nom. Décoré en 1855, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 30 août 1865.

Son fils, M. Elisée-Louis de MONTAGNAC, né à Sedan, en 1835, licencié en droit, docteur en philosophie de l'université d'Iéna, a trouvé dans divers voyages les matériaux de plusieurs publications, telles que : *Souvenirs d'un voyage à Rome* (Bruxelles, 1861, in-18), et *les Ardennes illustrées* (1866-1873, 4 vol. in-fol.). Il a donné une continuation de l'*Histoire de l'ordre de Malte* de l'abbé Vertot, sous le titre d'*Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, etc. (1863, in-18 et in-4), et une *Histoire des chevaliers Templiers et de leurs prétendus successeurs* (1864, in-18 et in 4, avec grav.): l'auteur, décoré de divers ordres catholiques, est chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. On cite encore de lui, *Double conversion* (1862, in-8) et *Chevaliers de Malte*, organisation contemporaine (1874, in-18).

MONTAGNY (Étienne), sculpteur français, né à Saint-Etienne (Loire), le 17 juin 1816, étudia sous Rude et David d'Angers, suivit sous leur direction l'École des beaux-arts et débuta au Salon de 1849. Il a exposé principalement : *Saint Louis de Gonzague* (1849); *la Vierge*, le *Buste de Claude Gélée*, *Mlle Esther* (1850); *l'abbé Lyonnet* (1852; *l'Enfant prodigue*, *J. B. Thiollier* (1853); *la Reine du ciel*, et plusieurs des envois précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *Louis IX*, *Mgr Menjaud*, *l'abbé H. Maret*, *M. H. Heurtier*, *Buste d'enfant* (1857); *la Vierge et l'Enfant Jésus* (1859); *Psyché surprenant l'Amour endormi*, modèle d'une statue destinée à la cour du Louvre, *M. le comte de Charpin de Feugerolles* (1861); *Psyché surprenant l'Amour endormi*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867, *la Vierge à l'Enfant* (1863); *Saint Louis de Gonzague*, *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* (1864); *le Matin et le soir*, (1865); *Petitot*, membre de l'Institut (1866); *Saint François d'Assise*, à l'Exposition universelle de 1867; *Mater Dei* (1868); *Génie de la métallurgie*, *Joseph dans la citerne* (1869); *la Minéralogie*, pour le Jardin des plantes (1875); *la Rubanerie*, buste et statuette pour l'Hôtel de ville de Saint-Etienne (1876); *M. Fourneyron*, buste, (1880), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une 2e en 1853, une 3e en 1855, une 1re en 1857, et une 3e à l'Exposition universelle de 1867. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 juin 1867.

MONTAIGLON (Anatole DE COURDE DE), paléographe et bibliographe français, né à Paris le 28 novembre 1824, entra à l'École des chartes en août 1847, fut employé au musée du Louvre, puis attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, et devint professeur de bibliographie à l'École des chartes. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Les travaux très nombreux et fort estimés de M. de Montaiglon ont eu principalement pour objet, les origines de l'art français et celles de notre vieille littérature. Il a dirigé avec M. Ph. de Chennevières l'utile publication des *Archives de l'art français* (1852-1860, 12 vol. in-8), puis seul une nouvelle série (1861-1863, 2 vol. in-8) et pris une part active aux *Nouvelles archives* (1873 et années suivantes) pour lesquelles il a édité les *Procès-verbaux de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, 1448-1793 (1878, in-8). Dans cet ordre d'idées, on lui doit aussi : une réimpression du *Livret du Salon de* 1673, suivi d'une bibliographie des Salons jusqu'à nos jours (1852, in-18); *Henri de Gissey*, dessinateur des plaisirs et des ballets du roi (1854, in-8), extrait du *Théâtre*; *Catalogue raisonné de l'œuvre de Claude Mellan d'Abbeville* (Abbeville, 1858, in-8); *Notice historique et bibliographique sur Jean Pèlerin, dit le Viateur*, chanoine de Toul (1861, in-folio et in-8); une foule d'articles, dont la plupart ont été tirés à part, dans l'*Artiste*, le *Moniteur des arts*, la *Gazette des beaux-arts*, etc. Dans la *Bibliothèque elzévirienne*, dont il a plus tard dressé le *Catalogue raisonné* (1867, in-16), il a publié *le Livre du chevalier de La Tour-Landry*, les *Chansons, ballades et rondeaux* de Jehannot de Lescurel, les *Mémoires pour servir à l'histoire de l'Académie royale de peinture* et surtout les *Recueil des poésies françaises des XVe et XVIe siècles* (1855-1878, 13 vol.), dont les derniers tomes sont en partie l'œuvre de M. James-Alph. de Rothschild. M. de Montaiglon a aussi édité, avec notices et tables, l'*Histoire de l'art français pendant la Révolution de J. Renouvier* (1863, 2 vol. in-8) et le *Dictionnaire des architectes français* d'Ad. Lance (1873, 2 vol. in-8). Il a rédigé une *Table analytique* considérable pour l'édition définitive du *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Enfin il a fait imprimer à petit nombre, et non mises dans le commerce, quelques poésies.

MONTAIGNAC (Louis-Raymond DE CHAUVANCE, marquis DE), marin et sénateur français, ancien ministre, né à Paris le 14 mars 1811, entra à l'école de Brest en 1827 et en sortit comme aspirant à la fin de la même année. Enseigne en 1833, lieutenant de vaisseau en 1840, il fut chargé d'expérimenter l'hélice, appliquée pour la première fois en France sur l'aviso à vapeur *le Napoléon*. Capitaine de frégate en 1848, capitaine de vaisseau en 1855, il commanda en cette qualité la batterie flottante *la Dévastation*, bâtiment cuirassé, qui joua un rôle décisif dans la prise de Kinburn. Contre-amiral en 1865 et major-général de la marine à Cherbourg, il était, en 1869, membre du conseil des travaux et du conseil de perfectionnement de l'École polytechnique. Au moment de l'investissement de Paris par les Allemands (15 septembre 1870), il fut nommé commandant supérieur du 7e secteur, comprenant les quartiers d'Auteuil, Passy et la Muette, et soutint énergiquement de son artillerie les forts d'Issy, de Vanves et de Montrouge. Aux élections du 8 février 1871,

il fut nommé représentant de l'Allier à l'Assemblée nationale, le troisième sur sept, par 51 105 voix, et dans la Seine-Inférieure, le cinquième sur seize, par 75 442. Il opta pour le premier et fit partie de la droite. Nommé, le 15 juillet 1872, inspecteur de la flotte et des ports de la Manche, il fut admis dans le cadre de réserve l'année suivante.

M. l'amiral de Montaignac fut appelé au ministère de la marine, le 22 mai 1874, dans le cabinet de Cissey. Il fixa, par décret du 12 décembre 1874, le cadre normal des officiers de la marine et institua une banque d'émission et de prêt pour la Cochinchine et l'Inde française sous le nom de *Banque de l'Indo-Chine*, en janvier 1875. Il combattit à la tribune le droit des colonies de nommer des députés; il protesta également contre l'assertion relative au traitement des déportés à la Nouvelle-Calédonie. Il votait habituellement avec les droites, mais il adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut élu sénateur inamovible, au onzième tour de scrutin, l'avant-dernier sur soixante-quinze, par 323 voix, sur 610 votants. (21 décembre 1875). Après avoir gardé son portefeuille dans le cabinet Buffet, il fut remplacé, le 9 mars 1876, par le vice-amiral Fourichon et reprit sa place sur les bancs de la droite du Sénat. Le 23 juin 1877, il vota pour la dissolution de la chambre des députés demandée par M. de Broglie. Officier de la Légion d'honneur le 14 août 1853, l'amiral de Montaignac a été promu commandeur le 12 août 1860 et grand officier le 23 janvier 1871.

MONTALAND (Céline), actrice française, née à Gand (Belgique), le 10 août 1843, sur les planches mêmes du théâtre où son père jouait la comédie, remplit à quatre et cinq ans les rôles d'enfant dans *Gabrielle* et *Charlotte Corday* au Théâtre Français, puis fut engagée au Palais-Royal (1850), où elle débuta dans *la Fille bien gardée*. Elle y eut un si grand succès que les auteurs travaillèrent à l'envi pour elle : *le Bal en robe de chambre*, *Mademoiselle fait ses dents*, *la Fée Cocotte*, *Maman Sabouleux*, *la Rose de Bohême*, *une Majesté de dix ans* (1854). Cette petite merveille, dont le talent précoce a rappelé celui de Léontine Fay, et dont M. J. Janin disait qu'on l'admirait, « non pas comme une enfant précoce, mais comme on eût admiré une très grande artiste jouant le rôle d'un enfant, » quitta le Palais-Royal pour faire des tournées en province, en Algérie et à l'étranger. Rentrée à Paris en 1860, elle reprit, à la Porte-Saint-Martin, le rôle de Léonora dans la féerie du *Pied de mouton*. Elle passa ensuite au Gymnase, où elle eut des rôles destinés à la faire valoir dans presque toutes les pièces nouvelles depuis *l'Ami des Femmes*, jusqu'à *Don Quichotte* (1864). Mlle Céline Montaland a joué dès lors sur divers théâtres et figuré dans une foule de représentations extraordinaires. Elle a aussi fait plusieurs excursions en province.

MONTALIVET (Marthe-Camille Bachasson, comte de), homme d'État français, ancien ministre, membre de l'Institut, sénateur, né à Valence, le 25 avril 1801, est le second fils du comte de Montalivet, préfet, puis ministre sous le premier Empire et élevé à la dignité de pair par Louis XVIII, en 1819. Il fit ses classes au collège Henri IV (lycée Napoléon), et entra, en 1820, à l'École polytechnique, d'où il passa à celle des ponts et chaussées en 1822. Son père et son frère aîné, officier du génie, étant morts tous les deux, cette même année, M. de Montalivet hérita du titre de comte et du siège à la Chambre des Pairs, où son âge ne lui permit de siéger qu'en 1826, avec voix consultative. Il se montra, sous la Restauration, partisan des traditions constitutionnelles et les défendit dans plusieurs brochures, notamment dans celle intitulée : *Un Jeune pair de France aux Français de son âge* (1827, in-8).

Rallié, un des premiers, à la monarchie de Juillet, il fut élu, dès le mois d'août, colonel de la 5e légion de la garde nationale, en concurrence avec le général Bertrand. Il fut porté, à plusieurs reprises, à ce grade dans diverses légions et, deux ans plus tard, la garde nationale à cheval l'ayant choisi pour colonel, elle le maintint à sa tête, par des élections presque unanimes, jusqu'à la fin du règne. Le 3 novembre 1830, M. de Montalivet à qui son âge ne permettait pas encore de voter dans la Chambre des pairs, reçut du roi le portefeuille de l'intérieur; il passa, le 13 mars 1831, au ministère de l'instruction publique et des cultes, et revint, en 1832, après la mort de Casimir Périer, qui l'avait désigné pour son successeur, au département de l'intérieur, où la confiance du roi le maintint ou le rappela, jusqu'en 1840, presque constamment.

Attaché aux principes du libéralisme, M. de Montalivet se sépara plus d'une fois de toute l'école doctrinaire qui, en les professant, se chargeait d'en combattre l'application, et sa vie politique le montre souvent en opposition avec le chef de cette école, M. Guizot. Voici du reste ses principaux actes. En 1832, ce fut sur son rapport au roi que fut décrété l'état de siège de Paris et de plusieurs départements de l'Ouest, où venait d'éclater la guerre civile; en 1834, il fut un des pairs qui procédèrent à l'instruction du procès d'avril; collègue de M. Molé, il soutint pour sa part, de 1837 à 1838, l'effort de la coalition. A la chute du cabinet de M. Thiers, il avait refusé d'entrer dans celui qui fut formé par MM. Molé et Guizot. A la retraite de ce dernier, ayant repris le portefeuille de l'intérieur, le 15 avril 1837, il obtint du roi une proclamation d'amnistie et le retrait des lois réactionnaires présentées sous le ministère précédent. Il défendit « l'influence pure et désintéressée » de l'administration dans les luttes électorales.

Depuis 1840, M. de Montalivet parut se renfermer dans les fonctions d'intendant de la liste civile, auxquelles il avait été appelé et qui lui permirent d'attacher son nom à la création du musée de Versailles, à l'agrandissement de celui du Louvre, aux belles restaurations des palais de Fontainebleau, de Pau et de Saint-Cloud. Le 1er février 1845, il refusa, malgré les instances du roi, le portefeuille de l'instruction publique qui lui fut offert par M. Guizot, après la retraite de M. Villemain. En 1847, il conseilla vivement à Louis-Philippe de se séparer de M. Guizot et de consentir à la réforme électorale, et il revint à plusieurs reprises sur ces deux points avec une insistance inutile.

Au lendemain du 24 Février, M. de Montalivet ne quitta pas un seul jour Paris, et loin de se cacher, plaida ouvertement les intérêts de la maison d'Orléans auprès du gouvernement provisoire et de l'administration républicaine. En 1851, il répondit aux accusations dont l'ancien roi était l'objet dans une importante publication qui a pour titre : *le Roi Louis-Philippe et la liste civile* (in-8 avec plans), et dans un second ouvrage : *Rien ! Dix années de gouvernement parlementaire* (1862, in-18), réponse à un reproche officiellement adressé au règne de Louis-Philippe.

Après la révolution du 4 septembre 1870 et lors des élections pour l'Assemblée nationale, il se tint à l'écart, mais ne dissimula pas ses sympathies pour la forme de gouvernement que la France tendait à obtenir de ses représentants. Dans une étude sur Casimir-Perier publiée par

la *Revue des Deux Mondes* (mai 1874), et dans une lettre adressée au fils de son ancien collègue (17 juin), il se déclarait « douloureusement désillusionné » par les manifestes royaux de 1871 et voyait le salut de la France « dans l'acceptation loyale de la République, devenue le seul gouvernement libéral possible ». Au mois de septembre suivant, il refusa une candidature dans les Alpes-Maritimes. Pendant la période qui suivit l'acte du 16 mai 1877, il écrivit au *Journal des débats* plusieurs lettres extrêmement remarquées sur la situation, sur ses dangers et sur ses inévitables conséquences. M. de Fourtou ayant avancé que le gouvernement de Louis-Philippe avait pratiqué la candidature officielle, M. de Montalivet protesta contre une assimilation « aussi injustifiable qu'humiliante. » Peu de temps avant les élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il publia une brochure intitulée *Un Heureux coin de terre*, dans laquelle, s'inspirant de l'exemple même que lui offraient deux communes voisines du château de Lagrange, il montrait comment le moindre village peut s'améliorer, s'il sait mettre en pratique « le bon sens, l'esprit de sage progrès, l'amour de la famille, de la patrie et de la vie rurale. » Malgré son grand âge, M. de Montalivet se décida à accepter la candidature à un siége de sénateur inamovible et fut élu le 18 février 1879. — Il est mort le 4 janvier 1880.

Membre libre de l'Académie des beaux-arts depuis 1840, il avait été promu, le 30 avril 1843, grand-croix de la Légion d'honneur. Outre les livres et les brochures cités plus haut, il a publié : *la Confiscation sous l'Empire* (1872, in-18). Il a écrit, dit-on, des *Mémoires* encore inédits.

MONTANDON (Auguste-Laurent), pasteur et écrivain protestant français, né à Clermont-Ferrand, en 1803. Pasteur de l'Église réformée de Paris, il fut élu, en 1867, à l'unanimité, président des conférences de Nîmes par environ cent pasteurs ou délégués des consistoires. — Il est mort à Paris, le 20 décembre 1876.

Outre ses *Sermons* imprimés, on peut citer de lui : une série d'*Études élémentaires* et *Notes explicatives sur le Symbole des apôtres* (1844, in-18), sur le *Décalogue* (1845, in-18), sur *les Récits de l'Ancien Testament* (1848-1858, 2 vol. in-18), sur *l'Oraison dominicale et les sacrements* (1850, in-18), sur *la Religion chrétienne* (1851, in-18), sur *les Récits du Nouveau Testament* (1853, 2 vol. in-18) ; puis *l'Exclusivisme au point de vue de l'Église protestante*, réponse à M. Ad. Monod (1853, in-18) ; *École Galin-Paris-Chevé*, problème musical, historique, prophétique (1861, in-18) ; *Étude sommaire de la religion chrétienne* (1875, in-18), etc.

MONTAUBAN (DE). Voy. COUSIN-MONTAUBAN.

MONTAUBRY (Achille-Félix), chanteur français, né à Niort (Deux-Sèvres), le 12 novembre 1826, et fils d'un musicien qui s'occupa de bonne heure de son éducation artistique, commença par jouer de divers instruments, notamment du violon, qu'il échangea ensuite contre le violoncelle. Admis au Conservatoire dans la classe de violoncelle, il en sortit pour essayer de se créer des ressources en jouant dans différents orchestres de théâtres, et fut employé successivement comme alto, comme violon ou comme violoncelle, aux Folies-Dramatiques, à la Porte-Saint-Martin et au Vaudeville. Il rentra au Conservatoire dans la classe de Panseron, en sortit avec un prix en 1846, et débuta immédiatement à l'Opéra-Comique, comme ténor, un premier engagement qu'il fit résilier pour aller s'exercer dans les premiers rôles à la Nouvelle-Orléans.

Après des débuts brillants en Amérique, il revint en Europe en 1848 et se fit entendre successivement à Lille, à Bruxelles, où il fut engagé à plusieurs reprises, au Théâtre-Royal de La Haye (1850), à Strasbourg, à Bordeaux, à Marseille, et ses succès en province et à l'étranger, notamment à Bruxelles, où ses appointements s'élevèrent à 40 000 fr. pour huit mois, lui firent proposer par M. Roqueplan, à l'Opéra-Comique, un engagement de cinq ans à des conditions analogues. M. Montaubry y débuta, le 16 décembre 1858, dans *les Trois Nicolas*, de Clapisson. Il y a repris, dans le répertoire : *Fra Diavolo*, *les Mousquetaires de la Reine*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Postillon de Lonjumeau*, *le Chaperon rouge*, *Rose et Colas*, *les Porcherons* (1865). Ses principales créations sont : *le Roman d'Elvire*, de M. Ambroise Thomas (1860) ; *la Circassienne*, (1861), où il avait un rôle travesti de femme ; *Lalla-Roukh*, de M. Félicien David (1862), le principal succès du compositeur et du chanteur ; *Lara*, de M. Maillart (1864), etc. En 1868, il quitta l'Opéra-Comique, pour fonder une école de chant, puis il se rendit acquéreur du théâtre des Folies-Marigny, dont il ne tarda pas à abandonner la direction.

On cite de M. Montaubry plusieurs romances, dont il a composé à la fois la musique et les paroles. Il a même fait jouer un opéra en un acte, *Horace* (février 1870). En 1850, il a épousé à La Haye (4 novembre), Mlle Caroline Prévost, fille de la cantatrice Mme Zoé Prévost, cantatrice elle-même, et qui a rempli divers engagements sur les mêmes théâtres que son mari.

MONTAUBRY (Édouard), compositeur français, frère du précédent, chef d'orchestre du Vaudeville, est auteur d'un certain nombre de mélodies, rondes et romances, dont quelques-unes, écrites pour des pièces de théâtre, ont eu un grand succès de popularité : tels sont les couplets de *la Dame aux camélias*, des *Filles de marbre*, de *la Vie en rose*. On cite aussi : *Frelucette*, *le Nid d'amour*, *le Rat de ville et le Rat des champs*, etc. Lors de son engagement à l'Opéra-Comique, M. Félix Montaubry avait même stipulé qu'il créerait un rôle dans un opéra de son frère.

MONTEBELLO (Napoléon LANNES, duc DE), diplomate français, ancien pair, sénateur et ministre, né à Paris, le 30 juillet 1801, est fils du maréchal Lannes, mort si glorieusement à Essling. Créé pair de France, en 1815, par Louis XVIII, en considération des services de son père, il ne siégea au Luxembourg qu'après la révolution de Juillet. D'abord il parut, par ses votes, se rattacher à l'opposition légitimiste; puis, se ralliant à la nouvelle monarchie dont la cour lui faisait le meilleur accueil, il appuya sans réserve la politique du système conservateur, et prit la parole dans un grand nombre de discussions. Après avoir débuté dans la diplomatie par une mission à la cour de Copenhague (1833), il fut nommé ambassadeur en Suisse (1836-1838) et obtint de l'autorité fédérale l'internement des réfugiés politiques qui pouvaient troubler la sécurité des États voisins ; mais la manière dont cette demande avait été présentée faillit amener la guerre entre les deux pays. Chargé ensuite de représenter la France à Naples (1838), M. de Montebello fit partie, en qualité de ministre des affaires étrangères, du cabinet du 1er avril 1839, dissous le 12 mai suivant, reprit son poste en Italie, et fut chargé, en 1844, de négocier le mariage de la princesse Caroline de Salerne avec le duc d'Aumale. Le 9 mai 1847, il revint au pouvoir en remplaçant, au ministère de la marine, l'amiral de Mackau. Il pré-

senta quelques projets de loi relatifs aux colonies et se prononça, dans un rapport au roi, contre l'opportunité de l'affranchissement des esclaves. Écarté par la révolution de Février, il fut envoyé à la Législative (1849) par le département de la Marne. Après le 2 décembre, il se tint quelque temps à l'écart des affaires politiques. Au commencement de 1858, il fut nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Il y négocia, entre autres conventions, celle du 6 avril 1861, pour la garantie réciproque des œuvres d'art et d'esprit. Il fut fait sénateur par décret du 5 octobre 1864. Grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 30 août 1844, il eut le même rang dans plusieurs ordres étrangers. — Il est mort à Paris, le 19 juillet 1874.

MONTEBELLO (Gustave-Olivier LANNES, comte DE), général français, sénateur, frère du précédent, né à Paris, le 4 décembre 1804, s'engagea en 1830 dans un régiment de cavalerie et prit part à l'expédition d'Alger. Il parcourut rapidement les grades inférieurs, devint capitaine aux spahis réguliers, avec lesquels il se distingua au combat de Ten-Salmet, et rentra en France, en 1840, en qualité de chef d'escadron. Décoré en 1843, il fut nommé colonel du 7ᵉ de chasseurs à cheval en 1847 et général de brigade le 22 décembre 1851; pendant toute la durée de la présidence, il fut un des aides de camp de Louis-Napoléon. Mis à la tête de la cavalerie de la garde impériale, en 1854, il fut nommé, le 28 décembre 1855, général de division. En 1847, il épousa Mlle Adrienne de Villeneuve-Bargemont, depuis dame du palais de l'impératrice. M. de Montebello, aide de camp de l'empereur, fut chargé d'une mission à Rome, en octobre 1861 et eut une audience particulière du pape. Au mois de mai de l'année suivante, il fut appelé au commandement du corps d'occupation de Rome. Il fut plusieurs fois mêlé à des négociations entamées en vue de mettre un terme à notre occupation. Un décret du 5 janvier 1867 le nomma sénateur. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 25 juin 1859, le général de Montebello a été promu grand-croix le 10 septembre 1864. Commandant de la division de cavalerie de la garde impériale depuis 1865, il fut admis dans la réserve en décembre 1869. — Il est mort au château de Blosseville près le Hâvre, le 29 août 1875.

MONTÉGUT (Émile), littérateur français, né à Limoges, le 24 juin 1826, d'une famille d'ancienne bourgeoisie, qui fut très éprouvée pendant la Terreur, suivait encore les cours de droit lorsqu'il publia, au mois d'août 1847, son premier article dans la *Revue des Deux-Mondes*, dont il est devenu plus tard un des assidus collaborateurs. Il y exposait la doctrine, alors très inconnue en France, du philosophe américain Emerson. Il fournit au même recueil un certain nombre d'études sur les littératures anglaise et américaine, jusqu'à ce qu'en 1857 il y recueillit la succession de Gustave Planche, et fut chargé des comptes rendus des principales publications nouvelles. Au mois de novembre 1862, il passa au *Moniteur universel*, où il fut chargé de la critique littéraire. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

En dehors de ses nombreux articles philosophiques, politiques et surtout littéraires, dont il a publié un choix sous le titre de *Libres opinions morales et historiques* (1858, in-12), on doit à M. E. Montégut la traduction des *Essais de philosophie américaine*, d'Emerson, avec une *Introduction* (1850, in-18); celle de l'*Histoire d'Angleterre*, de lord Macaulay (1853, in-18, t. I-II, *Révolution de 1688*); celle des *Œuvres* de Shakespeare, (1868, et suiv. gr. in-8 illustré, et in-18), etc. Il a publié depuis : *les Pays-Bas, impressions de voyage et d'art* (1869, in-18); *Tableau de la France. Souvenirs de Bourgogne* (1874, in-18); *En Bourbonnais et en Forez* (1875, in-18); *l'Angleterre et les colonies australes* (1879, in-18).

MONTEIL (Charles-François-Louis-Edgar), littérateur français, né à Vire (Calvados), le 14 janvier 1845, fit ses études aux lycées de Lyon et de Saint-Étienne et entra dans le journalisme. En 1867 il fonda l'*Étudiant*, et en 1869 passa au *Rappel*. Pendant la guerre de 1870, il suivit à Tours la délégation du gouvernement de la Défense nationale, revint à Paris en mars 1871 et fut secrétaire général de Delescluze, au ministère de la guerre. Condamné à un an de prison, il rentra au *Rappel* à l'expiration de sa peine. Condamné encore en 1874, à la requête des frères de la Doctrine chrétienne, à 2000 francs d'amende, 10000 de dommages-intérêts et deux ans de contrainte par corps, pour un livre intitulé : *Histoire d'un frère ignorantin*, il s'exila volontairement pendant cinq ans et devint, en 1879, rédacteur de *la République française*.

On cite de lui : *les Dernières* [illegible] (1866, in-8); *le Dizain vaudevirois* (1868, [illegible]); *le Cléricalisme et les rois Bourbons* (1873, [illegible]); *l'An 89 de la République* (1873, in-18); *le Régime du goupillon* (même année, in-18); un volume de *Poésies* (1866, in-18); des romans : *Sous le confessionnal* (1873, in-18); *Scènes des Galères* (1877, in-18); *Antoinette Margueron* (1880); *les Couches sociales* (1880), etc.

MONTÉPIN (Xavier AYMON DE), littérateur français, né à Apremont (Haute-Saône), le 18 mars 1824, fils du comte et neveu de l'ancien pair de ce nom, se fit inscrire comme auditeur à l'École des Chartes, se mêla un moment en 1848 à la politique, fonda *le Canard* (9 avril 1848), une des nombreuses feuilles éphémères de l'époque, et collabora aux journaux contre-révolutionnaires *le Pamphlet* et *le Lampion*. Il publia encore, avec M. A. de Calonne, les *Trois journées de Février*, et *le Gouvernement provisoire*, pamphlets satiriques (1848), puis revint à la littérature.

Comme dramaturge, M. X. de Montépin a donné au théâtre, seul ou avec divers collaborateurs : *les Trois baisers*, *les Fleurs animées*, *le Bamboche* [illegible] *gnol des salons*, vaudevilles en 1 acte (1849 et 1850); *les Étoiles, ou le Voyage de la fiancée*, en 3 actes et 6 tableaux (1850); *le Connétable de Bourbon*, 5 actes et 12 tableaux; *le* [illegible] *chesse*, 5 actes et 8 tableaux (Porte-Saint-Martin, 1849 et 1851); *Pauline*, 5 actes et [illegible], avec M. Alex. Dumas; *les Chevaliers du Lansquenet*, 5 actes et 10 tableaux; *les* [illegible], 3 actes et 5 tableaux (Ambigu et [illegible]que, 1850); *la Tour Saint-Jacques* [illegible], 5 actes et 11 tableaux, avec M. Alex. Dumas ([illegible]que, 1856); *les Viveurs de Paris*, 5 actes et [illegible] tableaux (Ambigu, 1857); *la Nuit du 20 septembre*, 5 actes, 8 tableaux (Ibid., 1858); *les* [illegible] *Paris*, 5 actes et 8 tableaux (1860, 1861); *le Drame aux figures de cire*, drame en cinq [illegible], avec M. J. Dornay (Gaité, 1865); *Leïlah*, [illegible] deux actes (Déjazet, 1865); *Bas-de-cuir*, [illegible] en cinq actes, avec M. J. Dornay ([illegible]); *l'Ile des Sirènes* (Nouveautés, 1866); *le* [illegible] *du Palais-Royal*, en cinq actes ([illegible]); *le Médecin des pauvres*, en six actes ([illegible]chais, 1866); *Tabarin*, en cinq actes avec [illegible] Grangé (Ambigu, 1873), etc.

Comme romancier, il a principalement écrit : *les Chevaliers du lansquenet* (1847, 10 vol. in-8); *les Viveurs d'autrefois* (1848, 4 vol. in-8); *les Amours d'un fou* (1849, 4 vol. in-8) ; *les Confessions d'un bohême* (1849-1850, 5 vol. in-8) ; *le Brelan de dames* (1849, 4 vol. in-8) ; *le Loup noir* (2 vol.) ; *Mignonne* (3 vol., 1851); *le Vicomte Raphaël* (5 vol.) : *la Reine de Saba* (3 vol.); *l'Épée du commandeur* (3 vol.): *Mademoiselle Lucifer* (3 vol.); *Geneviève Galliot* (2 vol.); *Un roi de la mode* (3 vol.); *le Club des hirondelles* (4 vol.); *les Fils de famille* (3 vol.) ; *le Fil d'Ariane* (4 vol.); *les Oiseaux de nuit* (5 vol.) ; *les Valets de cœur* (3 vol.) ; *l'Auberge du Soleil d'Or* (1852-1853, 4 vol.); *Un gentilhomme de grand chemin* (1854, 5 vol.); *les Amours de Vénus* (4 vol.); *la Perle du Palais-Royal* (2 vol.); *les Filles de plâtre* (7 vol., 1855), étude de mœurs trop hardie et trop réaliste, poursuivie et condamnée comme contraire aux mœurs; *les Viveurs de Paris*, 1852-1856, 14 vol.); *l'Officier de fortune* (1857, 7 vol.); *Souvenirs intimes d'un garde du corps* (1857, 10 vol.): *la Maison rose* (1858, 6 vol. in-8); *les Viveurs de province* (1859-1860, Ire et IIe parties, 16 vol. in-8) : *la Gitane* (1860) ; *le Compère Leroux* (1860, 5 vol. in-8); *Un amour maudit* (1861, 2 vol. in-8) ; *les Marionnettes du Diable* (1861, 1re partie, 5 vol. in-18) ; *les Compagnons de la Torche* (1862, 5 vol. in-8) ; *la Reine de la nuit* (1863, 5 vol. in-8) ; *les Pirates de la Seine* (1864, 5 vol in-8), avec plusieurs suites ; *les Enfers de Paris* (1865, in-18) ; *la Ferme des Oliviers* (1865, 3 vol. in-18) ; *la Fille du meurtrier* (1866, in-18) ; *la Maison maudite* (1867, in-16) ; *le Moulin-Rouge* (1867, in-18) ; *la Voyante* (1873, 4 vol. in-18); *les Drames de l'adultère* (1873, 3 vol. in-18) ; *la Femme de Paillasse* (1874, 2 vol. in-18) ; *les Tragédies de Paris* (1874, 4 vol. in-18) ; *la Vicomtesse Germaine* (1874-75, 3 vol. in-18); *le Secret de la comtesse* (1876, 2 vol. in-18) ; *la Sorcière rouge* (1876, 3 vol. in-18); *le Ventriloque* (1876, 2 vol. in-18); *Sa Majesté l'argent* (1877, 5 vol. in-18) ; *les Drames du mariage* (1878, 2 vol. in-18) ; *le Médecin des folles* (1879, 5 vol. in-18), etc., etc., sans parler d'une foule d'autres romans de cabinet de lecture, annoncés dans les catalogues annuels de librairie, sans indication du chiffre de l'édition.

MONTESQUIOU-FEZENSAC (Ambroise-Anatole-Augustin, comte DE), général français, ancien pair, né à Paris, le 8 août 1788, et fils de la comtesse de Montesquiou, que Napoléon nomma gouvernante du roi de Rome, entra, en 1806, au service militaire comme simple soldat, et conquit rapidement ses grades sur le champ de bataille. Décoré à Essling, capitaine à Wagram, il prit part aux campagnes de Russie et d'Allemagne; sa brillante conduite à Hanau le fit nommer colonel et aide de camp de l'empereur (1813), dont il était, depuis 1809, officier d'ordonnance. Durant la campagne de France, il paya plusieurs fois de sa personne et s'empara d'un drapeau.

Après l'abdication de Fontainebleau, M. de Montesquiou, n'ayant pu obtenir la faveur de suivre Napoléon à l'île d'Elbe, se retira en Autriche. Cet acte de fidélité le fit porter aussitôt sur la liste des proscrits ; mais, grâce à la protection de l'abbé de Montesquiou, son parent, il put rentrer en France et devint, en 1823, chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Louis-Philippe, qui l'honora constamment de sa confiance, le choisit, après le 9 août 1830, pour aller faire reconnaître le nouveau gouvernement auprès des cours de Rome et de Naples, mission qu'il accomplit avec succès. Le 21 avril 1831, il fut promu au grade de maréchal de camp. Député de la Sarthe pour les législatures de 1834, 1837 et 1839, il compta au nombre des défenseurs les plus zélés de la dynastie de Juillet. En 1841, il fut élevé à la pairie. La reine d'Espagne le nomma, en 1847, grand d'Espagne, et lui conféra le titre de marquis. A la révolution de 1848, il quitta le service pour suivre le roi dans l'exil. Il avait été promu, le 20 avril 1831, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort au château de Courtanvaux (Sarthe), le 22 janvier 1878.

M. de Montesquiou a travaillé au texte de la *Galerie des tableaux du duc d'Orléans*, donné une traduction en vers des poésies italiennes et latines de Pétrarque, *Sonnets, canzones et triomphes* (1843-1845, 3 vol. in-8), puis, sous le titre de *Chants divers* (1843, 2 vol. in-8), réuni des odes, des contes, des élégies, des chansons, dont la plupart sont destinés à raconter les splendeurs ou les désastres de l'Empire. Citons encore un poème religieux, *Moïse* (1850, 2 vol. in-8), en vingt-quatre chants, et une série d'essais dramatiques, en vers: *M. de Fargues*, drame en trois actes (1852, in-12); *Un crime*, en cinq actes (1853) ; *les Semblables*, comédie (1853, in-18), etc.

Son fils aîné, M. Napoléon-Anatole, comte DE MONTESQUIOU-FEZENSAC, né en 1810, a siégé, en 1846, à la Chambre des députés, dans les rangs ministériels.

MONTESSUY (Jean-François), peintre français, né à Lyon, le 5 février 1804, étudia sous Ingres et Hersent, et débuta par des gouaches au Salon de 1834. Abordant ensuite la grande peinture, il a traité particulièrement les sujets religieux. En 1843, il fixa sa résidence ordinaire à Rome. Il a envoyé aux Salons : *Fleurs*, à la gouache (1834); *Grégoire XVI à Saint-Benoît de Subiaco* (1834); *Paysans en pèlerinage*, *la Fête des villageois à Cervara* (1845-1848) ; *le Vœu à la Madone* (1849) ; *la Madone des grâces* (1853) ; *Une devineresse prédisant sa grandeur au futur Sixte-Quint* (1857) ; *Intérieur d'un cloître en Italie*, *une Famille en prière* (1861), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1849, et un rappel en 1857. — Il est mort à Lyon, le 28 novembre 1876.

MONTEVERDE (le commandeur Jules), statuaire italien né à Bistagno (province d'Acqui), le 8 octobre 1837, fit ses études à l'Académie des beaux-arts de Rome et y devint professeur. Depuis 1868, il prit part aux diverses Expositions des beaux arts, avec un succès éclatant. Nous citerons : *Enfants jouant avec un chat*, qui lui valut une médaille à Munich en 1868, et à l'Exposition universelle de 1878 : *l'Architecture*, statue destinée au monument de l'architecte Sala; *Modèle du monument du comte Massari*, plâtre ; *Enfant chassant un coq*, statuette, marbre ; *Edouard Jenner expérimentant le vaccin sur son fils*, groupe en marbre avec piédestal, œuvre très remarquée, qui lui valut la grande médaille d'honneur et la croix d'officier de la Légion d'honneur, et fut acquise par la duchesse de Galliera pour l'hospice de Gênes. Il a exécuté, en 1879, la statue de *Bellini* pour Catane et celle de *Thalberg* pour Naples. Associé de l'Académie de Belgique depuis le 8 janvier 1874, il a été élu correspondant de l'Institut le 3 août 1878.

MONTGOLFIER (Mlle Adélaïde), femme de lettres française, née vers 1800, appartient à la famille des célèbres inventeurs de ce nom. Elle cultiva les lettres de bonne heure, fournit des pièces de vers et de prose aux recueils périodiques, et s'attacha d'abord à faire connaître en France les écrivains modernes de l'Angleterre. Depuis 1835, elle prit une part active à la réda-

tion du *Magasin universel*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, de *la Ruche parisienne*, etc.

On a d'elle des traductions : *Scènes populaires en Irlande* (1830, in-8), de Sheil; *Grave et gai* (1837, 2 vol.); *les Jeunes industriels* (8 vol. in-18), avec Mme Sw. Belloc; puis une série de contes et de nouvelles : *Mélodies du printemps* (1855, in-12); *Contes devenus histoires* (1838, in-18); *Jeux et leçons en images* (1855, in-4), etc.

MONTGOLFIER-VERPILLEUX (Pierre-Louis-Adrien, DE), ingénieur et homme politique français, ancien sénateur, est né à Beaujeu (Rhône), le 6 novembre 1831. Arrière-neveu de Jacques Montgolfier, l'inventeur des aérostats, il entra en 1851 à l'École polytechnique d'où il passa à celle des Ponts-et-Chaussées. Ingénieur ordinaire de 3e classe en 1856, il fut chargé du département de la Loire et exécuta les travaux qui garantissent les vallées de Furens et de Gien des inondations. Pendant la guerre, il commanda un bataillon de la garde mobile, organisé comme corps du génie, et prit part à la défense de Besançon et aux divers engagements qui eurent lieu autour de cette place.

Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de la Loire à l'Assemblée nationale, le deuxième sur onze, par 49 740 voix. Après l'émeute de Saint-Étienne, qui coûta la vie au préfet de Lespée, il reçut du gouvernement la mission d'aller rétablir l'ordre, trouva en arrivant le calme assuré, et revint aussitôt à Versailles. A l'Assemblée, il siégea à droite, sans appartenir à aucun groupe; il fut rapporteur de la commission des travaux publics, vota avec la majorité monarchiste et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Le 30 janvier 1876, M. de Montgolfier fut élu sénateur de la Loire, le premier sur trois, par 218 voix, sur 396 électeurs, et reprit sa place sur les bancs de la droite. Il se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le cabinet de Broglie (23 juin 1877). Après les élections du 14 octobre suivant, et au moment de la chute du ministère du 16 mai, le nom de M. de Montgolfier fut mis en avant pour le département des travaux publics, dans diverses combinaisons ministérielles. Au renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, porté de nouveau sur la liste monarchiste, il échoua avec 120 voix sur 391 votants, et rentra dans la vie privée. M. de Montgolfier a été nommé ingénieur de 1re classe, le 24 décembre 1869. Décoré de la Légion d'honneur en 1865, il a été promu officier le 16 mars 1872.

MONTGOMERY-MARTIN (Robert), économiste et historien anglais, né dans le comté de Tyrone (Irlande), en 1801, étudia la médecine à Dublin, et fit ensuite, comme chirurgien de marine, de nombreux voyages à bord des vaisseaux de l'État (1820-1830). Ses principaux ouvrages, pour lesquels le gouvernement anglais lui a fourni des documents précieux, sont : *Histoire des colonies anglaises* (History of the british Colonies; Londres, 1834-1835, 5 vol. in-8), qui a eu plusieurs éditions; *la Bibliothèque coloniale* (the British colonial Library; 1838-1843, 10 vol.); *Politique du gouvernement anglais à l'égard de ses colonies* (the Colonial policy of the british Empire), *l'Empire de l'Inde* (Londres, 1858-1861, 3 vol.), sous le rapport de l'histoire, de la topographie et de la statistique.

Il faut encore citer de cet écrivain : une *Histoire statistique de l'Angleterre* (the Statistical history of England); *l'Irlande avant et après l'Acte d'union* (Ireland before and after union with Great-Britain, 1843, in-8; 3e édit., 1848), où il démontre que cet Acte a été très avantageux à l'Irlande; une édition des *Dépêches militaires du marquis de Wellesley*, depuis lord Wellington (5 vol.), etc. M. Montgomery-Martin, qui, en 1843, était agent comptable au port chinois de Hong Kong, quitta son poste en 1846 et prit la direction du *Colonial Magazine*.

MONTIGNY. Voy. LEMOINE-MONTIGNY.

MONTJOYEUX (Antoine-Richard DE), ancien député français, sénateur, né à Paris, le 21 octobre 1795, fut maire d'Aunay, et membre du conseil général pour le canton de Cosne. Élu, en 1858, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Nièvre, et réélu, au même titre, en 1863, il obtint 17 062 voix sur 24 211 votants. Un décret du 14 août 1868 le nomma sénateur. M. de Montjoyeux a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort au château d'Anet, près de Neuvy-sur-Loire, le 17 décembre 1874.

MONTLAUR (Joseph-Eugène DE VILLARDI, marquis DE), littérateur français, ancien représentant, né à Paris, le 1er octobre 1815, d'une famille italienne, connue en Toscane par ses collections et son goût pour les arts, s'est livré à divers travaux économiques et littéraires. Membre de la Société d'agriculture de l'Allier, il fut conseiller général pour le canton d'Escurolles, de 1852 à 1870, commanda les mobiles de Loir-et-Cher pendant la guerre, et fut élu membre de l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département de l'Allier, le dernier sur sept, par 49 741 voix. Il vota avec la droite, fut rapporteur des pétitions demandant l'intervention du gouvernement en faveur du pouvoir temporel, et signa l'adresse au pape. Il repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles, et, après la clôture de l'Assemblée, disparut de la scène politique. M. de Montlaur a été promu officier de la Légion d'honneur le 9 mai 1868.

On cite de lui plusieurs écrits : *Portraits, paysages et impressions* (1844, in-12); *De l'agriculture en France* (1845); *la Question italienne* (1846), brochures; *Giacomo Leopardi* (1846); *De l'ordre social* (1850), études politiques; *De l'Italie et de l'Espagne*, études critiques et historiques (1852, in-18); *La vie et le rêve* (1864, poésies, in-8); de nombreux articles dans le *Courrier français*, *l'Art en province*, etc.

MONTPENSIER (Antoine-Marie-Philippe-Louis d'ORLÉANS, duc DE), prince français, général espagnol, né à Neuilly, le 31 juillet 1824, est le cinquième fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie. Il fit ses études au collège Henri IV et fut, en 1842, reçu, après un examen spécial, dans le 3e régiment d'artillerie, avec le grade de lieutenant. Parti pour l'Afrique en 1844, il prit part à l'expédition contre Biskra et se distingua dans la campagne du Ziban, où il reçut une légère blessure près de l'œil gauche. Il obtint alors la croix d'honneur et l'épaulette de chef d'escadron. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Angleterre, il retourna en Algérie, en 1845, et se signala de nouveau contre les Kabyles de l'Ouarensenis; puis il s'embarqua à Alger pour visiter Tunis, l'Égypte, la Syrie, Constantinople et la Grèce. A son retour, il fut nommé grand-croix de la Légion d'honneur. Il venait d'être promu au grade de maréchal de camp, lorsqu'il épousa, à Madrid, Marie-Louise-Ferdinande de Bourbon, sœur d'Isabelle II (10 octobre 1846). On se rappelle le vif désappointement que suscita, en son

du gouvernement anglais, cette question des mariages espagnols, menée à bonne fin par notre diplomatie, et que Louis-Philippe regardait comme le fait capital, à l'extérieur, de son règne.

Le duc de Montpensier banni de France, comme les autres membres de la famille royale, par la révolution de Février, passa d'abord en Angleterre, puis en Hollande, d'où il s'embarqua pour l'Espagne; il établit sa résidence à Séville. Décoré du titre d'infant d'Espagne, il fut nommé, le 10 octobre 1859, capitaine général de l'armée espagnole.

Dans les crises politiques qui précédèrent la chute de la reine Isabelle, le duc fut invité, dès le mois de juillet 1868, par le ministre Gonzalès Bravo, à quitter l'Espagne, « comme pouvant servir de drapeau aux ennemis des institutions espagnoles ». Avant de quitter le territoire, il envoya à la reine la démission de son grade dans l'armée, celle de son titre d'infant d'Espagne et des décorations qu'il avait reçues d'elle. Après le triomphe de la révolution de Septembre, il reconnut le gouvernement provisoire et demanda l'autorisation de se rendre à Séville. La candidature du duc de Montpensier au trône devenu vacant fut une des premières proposées et la plus sérieusement soutenue par divers organes de la presse espagnole et étrangère. Toutefois, au mois de janvier 1870, porté candidat aux Cortès à Oviedo et à Avila, il échoua dans l'une et l'autre ville; en remerciant ses électeurs par une lettre rendue publique, le duc protesta qu'il serait le premier à s'incliner devant le souverain élu par les Cortès, mais qu'il réclamait son titre de citoyen espagnol et affirmait son libéralisme. L'agitation causée par ces déclarations provoqua une polémique qui eut un sanglant dénouement : don Henri de Bourbon, cousin germain d'Isabelle, ayant adressé une lettre injurieuse aux partisans du duc de Montpensier, une rencontre au pistolet eut lieu entre les deux princes près de Madrid (12 mars 1870); à la troisième reprise, don Henri fut tué raide. Son adversaire, traduit devant un conseil de guerre, fut condamné à 30 000 francs d'amende et à un éloignement d'un mois. Lors du vote des Cortès pour l'élection d'un roi constitutionnel, le nom du duc de Montpensier, mis en avant par l'amiral Topete, ne réunit que 27 voix (16 novembre 1870). Après l'avènement d'Amédée Ier, il se démit de son grade de maréchal dans l'armée espagnole, et fut exilé aux îles Baléares (février 1871); mais bientôt il put accepter la candidature aux Cortès que lui offrait San Fernando (Cadix) et fut élu. Il ne siégea que quelques jours (octobre 1871). Après l'abdication d'Amédée Ier, le duc de Montpensier refusa tout nouveau mandat et réclama la couronne, non pour lui, mais pour son neveu, don Alphonse de Bourbon (avril 1872). Depuis l'élévation au trône de ce dernier et après la mort prématurée de sa fille, la reine Mercédès, il habita tour à tour Paris et les environs de Séville.

De son mariage le duc de Montpensier a eu quatre filles, dont l'aînée, Maria-*Isabelle*-Francesca, etc., née le 21 septembre 1848, a épousé son cousin le comte de Paris; la troisième *Maria de las Mercédès*, née le 21 juin 1860, morte le 26 juin 1878, avait épousé le roi Alphonse XII. De ses trois fils, un seul survit : *Antoine* Louis-Philippe-Marie, né à Séville, le 23 février 1866.

MONTROND (F. DE). Voy. FOURCHEUT DE MONTROND.

MONY (Stéphane), ingénieur français, ancien député, né à Paris, le 14 février 1800, frère utérin de M. Eugène Flachat, porta, jusqu'en 1832, le nom du second mari de sa mère (voy. FLACHAT). Devenu, en 1854, gérant de la Société des houillères de Commentry et des forges et fonderies de Fourchambault, Montluçon, Torteron et la Pique, M. Mony fut successivement, en 1866, maire de la ville de Commentry; en 1867, membre du conseil général de l'Allier, et en 1868, député de la 3e circonscription du département, comme candidat du gouvernement, en remplacement de M. Ed. Fould, démissionnaire. Il fut réélu, en mai 1869, au même titre et sans concurrent, par 22 759 voix sur 23 784 votants. Il prit part avec éclat (9 février 1870), aux discussions sur les finances et les travaux publics, et déposa, au mois de juin, une demande d'interpellation sur les conséquences pour la France de la construction des chemins de fer du Saint-Gothard; elle fit alors grand bruit. La révolution du 4 septembre 1870 arrêta sa carrière parlementaire; il ne reparut qu'aux élections du 14 octobre 1877, comme candidat officiel, dans la 1re circonscription de Montluçon, mais échoua contre le candidat républicain, M. Chantemille, un des 363. M. Mony, décoré de la Légion d'honneur en 1840, a été promu officier le 15 novembre 1864.

MOREAU [de la Seine] (Jean-Baptiste-Martin), homme politique français, né à Château-Landon (Seine-et-Marne), le 21 novembre 1791, étudia le droit à Paris et succéda en 1825 à M. Lherbette dans son étude de notaire; il remplit cette charge jusqu'à la fin de 1854 et y acquit une réputation de sévère probité. Nommé maire au VIIe arrondissement le 8 juin 1832, le surlendemain de la grande émeute du cloître Saint-Méri, il garda ces fonctions jusqu'après les terribles journées de juin 1848. Il entra en 1835 à la Chambre, comme député de la Seine, et prit d'abord place dans les rangs du centre gauche. A l'époque de la coalition, il passa dans l'opposition, vota en général toutes les propositions libérales, et obtint le renouvellement de son mandat jusqu'à la révolution de Février. Dans les derniers jours, il avait refusé de signer avec ses amis de l'opposition la mise en accusation du ministère Guizot. Après avoir échoué, de quelques voix, aux élections générales d'avril 1848, il fut élu, le 4 juin suivant, représentant de la Seine. A la Constituante, comme le plus grand nombre de ses anciens collègues de la gauche dynastique, il se rapprocha de la droite et approuva les deux Chambres, l'interdiction des clubs, la proposition Rateau, l'expédition d'Italie, etc. A l'Assemblée législative, où il vint encore siéger pour le même département, élu le septième sur vingt-huit, son opposition aux institutions républicaines fut plus marquée, et il s'associa aux efforts de la majorité pour obtenir la restriction du suffrage universel et la revision de la Constitution. Retiré de la vie politique à la suite du coup d'État, il conserva néanmoins sa place au sein de la commission municipale de la Seine. M. Moreau [de la Seine], honoré de la grande médaille du choléra, en 1833, et décoré la même année, a été promu officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850. — Il est mort à Paris, le 21 décembre 1873.

Parmi ses nombreux homonymes dans nos anciennes assemblées législatives, nous rappellerons seulement les deux suivants :

MOREAU (Charles-Louis) [de la Meurthe], magistrat, ancien député, né à Bar-le-Duc, le 3 mars 1789, s'inscrivit comme avocat à la Cour de Nancy, en 1810. Lorsque la révolution de Juillet livra le pouvoir au parti libéral, M. Moreau, qui avait été un des agents de la société *Aide-toi, le ciel t'aidera !* fut d'abord nommé maire, puis député de Nancy. De 1834 à 1848, il siégea

à la Chambre sur les bancs du centre et vota dans toutes les questions avec le ministère. Dans le même temps, il fut nommé successivement président de chambre à Nancy, procureur général à Metz et premier président à Nancy. En 1849, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation, et prit sa retraite en 1864. Il était officier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1843. — Il est mort à Nancy, le 15 février 1872.

MOREAU (Valentin-Adolphe), né le 27 février 1803, à Bar-le-Duc, d'une famille de chirurgiens distingués, a représenté à la Constituante le département de la Meuse, où il avait été élu, le troisième sur huit, par 44 339 suffrages. Il vota en général avec la droite et ne fut pas réélu à la Législative. Maire de la commune de Chaville, M. Valentin Moreau s'occupa exclusivement de travaux agricoles. — Il est mort à Commercy, le 20 juin 1879.

MOREAU (Jean), ancien représentant du peuple français, député, né au Menoux (Indre), le 11 janvier 1801, étudia la médecine et s'établit dans le département de la Creuse. Élu représentant de ce département, à l'Assemblée législative, le deuxième sur six, il siégea à la Montagne, vota avec le parti socialiste, protesta contre le coup d'État et fut transporté à Mostaganem en Algérie, où il resta jusqu'à l'amnistie. Connu sous le nom de « médecin des pauvres » dans son département, et jouissant d'une grande popularité, M. Moreau se porta candidat aux élections du 20 février 1876, pour l'arrondissement de Guéret, et obtint, au premier tour de scrutin 5557 voix, contre 11 927 partagées entre trois autres candidats. Il fut élu, le 5 mars, par 12 718 voix, contre 6573, obtenues par M. le général de Laveaucoupet, candidat légitimiste, prit place à l'extrême gauche, vota pour l'amnistie pleine et entière, et fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 849 voix, contre le même concurrent devenu candidat officiel, qui en réunit 5251.

MOREAU (Louis-Isidore-Eugène LEMOINE, dit Eugène), auteur dramatique français, né à Paris, le 8 mars 1806, a donné sur divers théâtres, pendant plus de trente années, le plus souvent en collaboration, un certain nombre de vaudevilles et de drames, qui, par suite de l'homonymie avec le suivant, ont été l'objet de beaucoup de confusions dans les meilleurs recueils bibliographiques. Nous citerons: *Candinot, roi de Rouen* (1839); *les Peureux, le Chevalier de Beauvoisin, le Maître de poste, Ce qui manque aux grisettes; Polkette et Bamboche; E.-H. Bréda street; Les deux sans-culottes, le Courrier de Lyon*, avec MM. Siraudin et Delacour (1850). — M. Eug. Moreau est mort à Paris, le 14 mars 1877.

MOREAU (Jean-Eugène), auteur dramatique et acteur français, né à Paris, le 28 octobre 1816, fut d'abord acteur au Gymnase enfantin, au théâtre Comte, alla jouer à Caen, à Cambrai, revint à Paris, au théâtre du Panthéon, puis fut engagé pour Saint-Pétersbourg. De retour à Paris, avec une pension de l'empereur de Russie, il fut secrétaire-régisseur de la Porte-Saint-Martin, passa, en la même qualité, aux Variétés, puis devint, avec M. J. L. Labriche (dit Montdidier), directeur du théâtre Beaumarchais. — Il est mort à Paris, le 22 juillet 1876.

M. Jean-Eugène Moreau est auteur de plusieurs pièces, qui ont été presque toutes attribuées au précédent, entre autres: *la Peau de singe* (théâtre Comte, 1833); *Louise de Rouvray* (Panthéon, 1839); *Deux couronnes* (Renaissance, 1840); *les Hirondelles* (Belleville, 1861); *le Zouave de la garde* (Folies-Dramatiques, 1863); *le Cabaret de la Grappe Dorée* (théâtre Saint-Germain, 1865); *les Vendanges du clos Tavannes* (Beaumarchais, 1865).

MOREAU (Louis-Ignace), littérateur français, né à Paris, le 11 août 1807, collabora d'abord à plusieurs recueils biographiques, entre autres au *Plutarque français*, et publia quelques brochures philosophiques. Nommé, en 1845, conservateur-adjoint de la bibliothèque Mazarine il devint conservateur à la mort de Ph. Chasles, et fut mis à la retraite en 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1847.

M. L. Moreau, que des recueils bibliographiques ont confondu avec plusieurs de ses homonymes, notamment avec l'auteur de la *Bibliographie des Mazarinades*, a publié: *Du matérialisme phrénologique* (1843; 2e édit., 1846); *Considérations sur la vraie doctrine*, opuscule religieux (1844); une étude sur *Saint Martin, le Philosophe inconnu* (1856); *la Destinée de l'homme* (1853, in-8); une double traduction des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*, couronnée par l'Académie française (1840 et 1843); *Jean-Jacques Rousseau et le siècle philosophe* (1870, in-8), etc.

MOREAU [DE TOURS] (Jacques-Joseph), médecin français, né à Montrésor (Indre-et-Loire) en 1804, commença la médecine à Tours, sous M. Bretonneau, vint, en 1826, à Paris, où il fut reçu docteur, en juin 1830, et fut, jusqu'en [illegible], interne à Charenton, sous Esquirol. Il fit ensuite avec plusieurs riches malades du célèbre aliéniste, un long voyage en Europe et dans l'Orient, et en rapporta une foule d'observations relatives à l'aliénation mentale. Il fut à son retour, en 1840, nommé, par concours, médecin adjoint au service des aliénés de Bicêtre. Peu après, il fut appelé par M. Mitivié à diriger l'établissement d'Ivry, fondé par Esquirol, et dont il devint plus tard propriétaire et directeur avec MM. Baillarger et Marcé. Il a été depuis chargé du service des aliénés à la Salpêtrière. M. Moreau de Tours a été décoré de la Légion d'honneur [illegible].

On a de lui: *De l'influence du physique relativement au désordre des facultés intellectuelles*, thèse inaugurale (1830); *les Facultés morales considérées au point de vue médical* [illegible]; [illegible] *physiologiques sur la folie* (1840, [illegible]); *Recherches sur les aliénés en* [illegible] (brochure); *Du hachisch et de l'aliénation mentale* (1845, in-8); *De l'étiologie, de l'épilepsie* [illegible] *de leur traitement* (1854); *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire* (1859, in-8); *Traité pratique de la folie névropathique* (1869, in-18) [illegible] fournis à la *Revue indépendante*, à la [illegible] *l'Orient* et aux *Annales médico-psychologiques*, dont il fut un des fondateurs.

MOREAU (Mathurin), sculpteur français, né à Dijon, en 1822, vint étudier à Paris sous Ramey fils et M. Dumont, et débuta au Salon de 1848. Il a depuis exécuté et exposé: *la Fée aux fleurs*, groupe, acquis pour la maison de l'Empereur; *l'Élégie*, statue (1848-53); [illegible] à l'Exposition universelle de 1855; *la Fileuse* (1857), [illegible] *d'Enfants endormis* [illegible] à l'Exposition de [illegible] a figuré aussi à l'Exposition [illegible] reproduites en marbre [illegible] *tion* et *la Fileuse* [illegible]; *le Printemps* (1863); *Studiosa* [illegible] fantaisie qui a reparu à l'Exposition [illegible] de 1867; *Saltarella*, groupe; *Néréide* (1870); [illegible] *Repos, Portrait* (1869).

(1872); *Circé, Libellule* (1873); *Sommeil* (1874); *Ismaël, Candeur* (1875); *Baigneuse* (1876); *Océanie, Phryné* (1878); *Nébuleuse*, statue plâtre (1880), etc.

M. Mathieu Moreau a obtenu une 2e médaille en 1855, une 1re en 1859, deux rappels en 1861 et 1863, une 2e médaille à l'Exposition universelle de 1867, et la décoration de la Légion d'honneur en 1865.

MOREAU (Gustave), peintre français, né à Paris, le 6 avril 1826, est fils d'un architecte du gouvernement. Élève de l'École des beaux-arts et de Picot, il débuta au Salon de 1852 par une *Pieta* et donna l'année suivante : *Darius fuyant après la bataille d'Arbelles*, et un épisode *du Cantique des cantiques*, toile de proportions colossales qui fut acquise par l'État et envoyée au musée de Dijon. Après avoir figuré à l'Exposition universelle de 1855 avec un autre grand tableau, commandé par le ministère d'État, *les Athéniens livrés au minotaure dans le labyrinthe de Crète*, M. Moreau ne reparut qu'au Salon de 1864, où *Œdipe et le Sphinx* composition tout à fait différente du célèbre tableau d'Ingres, obtint un brillant succès auprès des artistes et des amateurs. Les autres œuvres exposées par M. Moreau depuis cette époque sont : *Jason, le Jeune homme et la Mort* allégorie à la mémoire de Th. Chassériau (1865); *Orphée déchirée par les Ménades* (au musée du Luxembourg), et *Diomède dévoré par ses chevaux* (1866); *Prométhée, Jupiter et Europe*, peintures, *Piété, La sainte et le poète*, aquarelles (1869); *Hercule et l'hydre de Lerne, Salomé*, peintures, *l'Apparition*, aquarelle; *Saint Sébastien*, détrempe et cire (1876); *Hercule* et *Salomé* ont reparu à l'Exposition universelle de 1878, avec quatre autres tableaux : *Jacob et l'Ange, David, Moïse exposé sur le Nil, le Sphinx deviné* et cinq aquarelles : *l'Apparition, Phaéton*, projet de peinture décorative, *Salomé portant la tête de saint Jean-Baptiste, Un massier, Une péri.* Il a donné depuis : *Galatée, Hélène* (1880) peintures à l'huile.

M. Gustave Moreau a obtenu trois médailles, en 1864, 1865, 1869, et une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1878; il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 août 1875.

MOREAU (Elise). Voy. GAGNE.

MOREAU-CHRISTOPHE (Louis-Mathurin), économiste français, né à Loches (Indre-et-Loire), en 1800, se destina d'abord à la carrière du barreau, puis entra dans l'administration, fut nommé sous-préfet et devint inspecteur général des prisons. Il conserva ces dernières fonctions jusqu'en 1848. Il a été nommé, le 2 novembre 1833, chevalier de la Légion d'honneur.

Partisan du système cellulaire, M. Moreau-Christophe a publié sur les questions pénitentiaires un grand nombre d'écrits : *De l'état actuel des prisons en France* (1837, in-8); *De la réforme des prisons en France, basée sur la doctrine du système pénal et le principe de l'isolement individuel* (1838, in-8); *De l'état actuel de la réforme aux prisons de la Grande-Bretagne* (1838, in-8); *Rapport sur les prisons de l'Angleterre, de l'Écosse, de la Hollande, de la Belgique et de la Suisse* (Imp. roy., 1839, in-4, avec planches et dessins); *De la mortalité et de la folie dans le régime pénitentiaire, et spécialement aux États-Unis et en Suisse* (1839, in-8); *Défense du projet de loi sur les prisons contre les attaques de ses adversaires* (1844, in-8); *Documents officiels sur le pénitencier de Cherry Hill à Philadelphie* (1844, in-8); *Code des prisons de 1670 à 1861* (1845-1869, 4 vol. in-8), recueil des lois, ordonnances, arrêts, etc., concernant le régime des maisons d'arrêt; *Polémique pénitentiaire* (1840, in-8); *Revue pénitentiaire des institutions préventives* (1844 et suiv., in-8); *le Monde des coquins* (1863-1865, 2 vol. in-18), etc. Citons encore, en dehors des questions pénitentiaires, deux ouvrages importants : *Du droit à l'oisiveté et de l'organisation du travail servile dans les républiques grecque et romaine* (1849, in-8); *Du problème de la misère et de sa solution chez les peuples anciens et modernes* (1851, 3 vol. in-8); puis *Petit traité de la machine humaine* (Bruxelles, 1864, in-18, avec fig.).

MOREL (Hippolyte-Aimé-Pierre), député français né à Saint-Malo, le 9 octobre 1846, entra en 1870 au Conseil d'État, et prit part à la guerre en qualité d'officier de mobiles. Il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement d'Avranches, comme candidat républicain, et fut élu par 5432 voix, contre 4446 obtenues par M. Bouvattier, candidat bonapartiste. Il siégea au centre gauche, fut secrétaire de ce groupe et signa, le lendemain du 16 mai 1877, la protestation des députés républicains contre la prorogation de la Chambre; mais il s'abstint le mois suivant, lors du vote de blâme des 363 contre le cabinet de Broglie. Privé du concours de l'administration et abandonné par les républicains, il échoua avec 3256 voix, aux élections qui suivirent la dissolution. L'élection de son concurrent, M. Bouvattier, ayant été annulée, il se représenta avec une profession de foi républicaine, fut recommandé par plusieurs membres influents du centre gauche, et élu sans concurrent le 5 mai 1878. Il reprit sa place sur les bancs du centre gauche et vota avec la majorité républicaine de la Chambre. M. Morel représente le canton de Saint-James au conseil général de la Manche.

Un autre député du même nom, M. Louis-Camille MOREL, né au Puy, le 16 avril 1829, reçu docteur en médecine en 1856, maire de sa ville natale, a été élu à la Chambre des députés dans la 2e circonscription du Puy, le 7 juillet 1878, par 7443 voix sur 14 486 votants; il appartient au groupe de la gauche républicaine.

MOREL-RETZ (Louis-Pierre-Gabriel-Bernard), peintre et dessinateur français, connu sous le nom de *Stop*, est né à Dijon, le 5 juin 1825, d'une famille de robe. Après de brillantes études au collège de sa ville natale, il y fut reçu avocat et docteur en droit en 1849, et vint en 1850 à Paris. Entraîné par son goût pour les arts, il fréquenta l'atelier de Ch. Gleyre et débuta au Salon de 1857 par *Deux amis*. Il exposa depuis : *la Guérison de l'aveugle de Jéricho* (1861); *Halte de pèlerins à Rome*, et portrait de *M. Coquelin*, de la Comédie-Française, aquarelles (1864); deux *portraits* (1865), etc.

C'est surtout comme dessinateur et caricaturiste que M. Morel-Retz s'est fait connaître : collaborateur assidu de *l'Illustration*, du *Musée des familles*, et surtout du *Journal amusant* et du *Charivari*, il a réuni en albums quelques-unes des séries qu'il avait disséminées dans ces recueils : *Bêtes et gens*, texte et dessins (1876), gr. in-8); *Ces messieurs*, travestissements fantaisistes (1877, in-4); *Nos Excellences*, texte par Mme XXX (1878, gr. in 8), etc. On cite également de cet artiste les dessins des costumes de *Géneviève de Brabant* et d'*Orphée aux enfers*, lors de leur représentation au théâtre de la Gaîté.

MOREY (Mathieu-Prosper), architecte français, né à Nancy, le 27 décembre 1805, étudia à

Paris sous Ach. Leclère, et remporta le grand prix au concours de 1831, sur ce sujet : *Un établissement d'eaux thermales*. Son principal envoi de la villa Médicis fut une *Étude du forum de Trajan* (1835), qui reparut à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1837, il fut, jusqu'en 1852, auditeur au conseil des bâtiments civils, inspecteur des travaux publics, architecte expert auprès des tribunaux. Appelé à Nancy comme architecte de la ville et du département, il exposa au Salon de 1858 des *Dessins de l'église Saint-Vincent-et-Saint-Fiacre*, à Nancy. Décoré de la Légion d'honneur en 1860, il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 20 novembre 1869.

MORIER (David-Robert), diplomate anglais, né à Smyrne en 1784, et frère d'un romancier distingué mort en 1849, entra dans la carrière diplomatique et fut, pendant plusieurs années, envoyé plénipotentiaire en Suisse; il fut rappelé en 1849. On a de lui : *Rapports de la religion avec la politique* (What has religion to do with politic, 1848), et quelques œuvres littéraires, entre autres un roman grec, *Photo le Souliote* (Photo the Suliote, 1857, 3 vol. in-8). — Il est mort à Londres, le 13 juillet 1877.

MORIN (Étienne-François-Théodore), homme politique français, né le 10 novembre 1814, à Dieu-le-Fit (Drôme), est fils d'un fabricant de draps qui siégea à la Chambre des députés. Il était avoué, maire de Dieu-le-Fit et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, lorsque son département l'envoya, en 1848, à l'Assemblée constituante, le septième sur huit, par 30 398 suffrages. Il y vota avec la droite et vit d'abord échouer sa candidature à la Législative, où il ne put entrer qu'au mois de juillet 1849. Il continua d'y appuyer la politique de la majorité, puis se prononça pour l'Élysée, et, lors du coup d'État du 2 décembre fut de la commission consultative. Il devint ensuite député au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Drôme. Réélu au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, 17 [illegible] voix sur [illegible] votants, et en 1869, 17 [illegible] sur 27 [illegible] contre [illegible] voix données à M. Crémieux. Rentré dans la vie privée, au 4 septembre 1870, il se présenta à une élection partielle à l'Assemblée nationale, en 1874, et échoua contre M. Madier de Montjau. Aux élections générales de février 1876, il se porta dans l'arrondissement de Nyons, obtint une minorité de [illegible] voix, et se désista en faveur de M. d'Aulan, qui fut élu au scrutin de ballottage. Après la dissolution, il se porta encore, comme candidat officiel, mac-mahonien et bonapartiste, dans l'arrondissement de Die, mais n'obtint que [illegible] voix contre [illegible] réunies par M. Chevandier, candidat républicain, l'un des 363. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 18[illegible], M. Morin a été nommé officier le 14 août 1866.

M. Morin a publié plusieurs *Essais*, notamment : *Essai sur l'esprit de la législation moderne* (1851, in-8), et *Essai sur l'organisation du travail* (1845, in-8).

MORIN (Arthur-Jules), général et mathématicien français, membre de l'Institut, né le 17 octobre 1795, fut, de 1813 à 1819, élève de l'École polytechnique et de l'École d'application de Metz, et servit dans l'artillerie de terre. Général de division d'artillerie (7 avril 1855), il fut nommé directeur du Conservatoire des arts et métiers, à la suite de ses importants travaux de mécanique expérimentale. Admis à l'Académie des sciences en 1843, comme successeur de Coriolis, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en août 1854, et grand officier le 14 mars 1858. Président de la commission impériale de l'Exposition universelle de 1855, il fut nommé, en décembre 1862, président de la Société des ingénieurs civils. — Le général Morin est mort à Paris, le 7 février 1880.

On lui doit : *Mémoire sur la pénétration des projectiles et sur la rupture des corps solides par le choc* (*Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences*, 1835); un *Mémoire sur les pendules balistiques* (Ibid., 1839) : ce dernier avec M. Piobert; deux *Mémoires sur les roues hydrauliques* (Ibid., 1835 et 1839); un *Mémoire sur divers appareils chronométriques et dynamométriques*, qui a obtenu, en 1837, le prix Montyon (Ibid., 1836); des *Expériences sur le tirage des voitures* (Ibid., 1848 et 1849), travaux qui, sur les rapports les plus favorables, ont été insérés dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences; *Études sur la ventilation* (1863, 2 vol. in-8, avec pl.); *Enquête sur l'enseignement professionnel* (1865, 2 vol. in-4, avec pl. et cartes); *Salubrité des habitations* (1869, in-8, avec pl., 2e éd., 1874), etc.

M. Morin est encore auteur des *Leçons de mécanique pratique* (5 vol., 2e édit., 1856), ouvrage complété par un *Aide-mémoire* (1864, in-8, 6e éd., 1871). Il faut aussi mentionner ses recherches expérimentales sur le rendement des principaux systèmes de turbines, sur la résistance au roulement et sur la raideur des cordes; puis l'invention de plusieurs instruments, tels que le *dynamomètre de rotation*, la *manivelle dynamométrique* et l'*appareil à indications continues*, pour démontrer les lois du mouvement des corps.

MORIN (Pierre-Achille), jurisconsulte français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 25 octobre 1802, entra d'abord dans l'administration, puis vint étudier le droit à Paris, où il obtint le grade de docteur. Avocat à la Cour royale en 1833, il est devenu, en 1836, avocat à la cour de cassation et au Conseil d'État, et en même temps suppléant du juge de paix du Xe arrondissement de Paris. Il a été nommé conseiller à la Cour de cassation en 1871, et décoré de la Légion d'honneur, le 31 août 1861. — Il est mort à Saint-Germain, le 9 juin 1874.

Principalement occupé de législation pénale, M. Morin a rédigé, depuis 1838, le *Journal du droit criminel*, fondé, en 1829, par MM. Chauveau et F. Hélie. On lui doit en outre : *Dictionnaire du droit criminel* (1842, gr. in-8); *De la discipline des cours et tribunaux, du barreau et des corporations d'officiers publics* (1846-1847, 2 vol. in-8; 3e édit., 1867-1868) : *Répertoire général et raisonné du droit criminel*, où sont méthodiquement exposées la législation, la doctrine et la jurisprudence sur tout ce qui constitue le grand et le petit criminel en toutes matières et dans toutes les juridictions (1850-1851, 2 vol. gr. in-8); *Commentaire de la loi sur la mise en liberté provisoire, du 23 juin 1865* (1865, in-8); *Lois relatives à la guerre selon le droit des gens moderne* (1872, 2 vol. in-8).

MORIN (André-Saturnin), administrateur et écrivain français, né à Chartres, le 28 novembre 1807, fut successivement avocat et notaire, puis nommé sous-commissaire du gouvernement provisoire en 1848. Il a été sous-préfet de Nogent-le-Rotrou et membre du conseil général d'Eure-et-Loir. Il se retira de la vie publique au coup d'État du 2 décembre 1851, et poursuivit alors ses travaux littéraires. Le 28 mai 1876, il fut élu

seiller municipal de la ville de Paris, pour le quartier du Gros-Caillou.

M. Morin a publié, outre de nombreux articles de journaux, divers ouvrages dont les principaux se rapportent à la critique religieuse : *Affaire de la vipère noire et de la fontaine miraculeuse du bon saint Jean de Pierrefite* (1843, in-8) ; *Procès de la somnambule* (1852, in-8) ; *Principes du bornage* (1860, in-8) ; *Du magnétisme et des sciences occultes* (1860, in-8) ; *Dissertation sur la légende Virgini parituræ* (1863, broch. in-8), qui a obtenu une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1864 ; *De la séparation du spirituel et du temporel* (1866, in-18) ; *les Hébertistes modernes* (1870, in-8) ; *Séparation de l'Église et de l'État* (1871, in-32) ; plusieurs notices historiques et biographiques, etc. Il a publié en outre à l'étranger, sous le pseudonyme de *Miron*, un livre important d'exégèse : *Examen du christianisme* (1862, Bruxelles, 3 vol. in-18), ainsi que *Jésus réduit à sa juste valeur* (1864, Genève, in-18) ; puis en France : *Fantaisies théologiques* (1872, in-8) ; *l'Esprit de l'Église* (1874, in-18).

MORIN (Frédéric), littérateur français, né à Lyon, le 11 juin 1823, d'une famille qui se signala en 1789 par son dévouement aux principes libéraux, est le fils de M. Jérôme Morin, rédacteur en chef du *Précurseur* en 1830. Élève de l'École normale de 1844 à 1847, il fut reçu agrégé de philosophie en 1848, et occupa, pendant deux ans chacune, les chaires de philosophie des lycées de Mâcon (1847) et de Nancy (1849). Envoyé en disgrâce, après le coup d'État du 2 décembre, au lycée de Bourges, il fut peu après considéré comme démissionnaire pour refus de serment, et vint à Paris, où il se consacra à l'enseignement libre et à ses diverses publications. Inquiété et poursuivi à plusieurs reprises pour l'ardeur de ses opinions politiques, il fut, en 1857, un des candidats de l'opposition pour le Corps législatif dans le département du Rhône. Sa candidature, reproduite aux élections générales de 1863, réunit 9898 voix, contre 11 102 données au candidat officiel, M. Perras. Élu, en 1867, membre du conseil général de ce département, il fut préfet de Saône-et-Loire depuis le 6 septembre 1870 jusqu'au 5 mars 1871. — Il est mort à Paris, le 23 août 1874.

M. Fr. Morin, qui appartint longtemps à l'école de la démocratie catholique, a publié : *Saint François d'Assise et les Franciscains* (1853, in-12 ; *Biblioth. des chemins de fer*) ; *De la genèse et des principes métaphysiques de la science moderne* (1856, in-8), résumé des idées propres de l'auteur, et sorte de programme de publications ultérieures : *Dictionnaire de philosophie et de théologie scolastiques* (1857-1858, 2 vol. gr. in-8, à 2 col.), faisant partie de la collection de l'abbé Migne ; *les Idées du temps présent* (1863, in-18) ; *Origines de la démocratie, la France au moyen âge* (1864, in-18), etc. Il a en outre fourni des articles d'économie et de critique littéraire ou philosophique à divers journaux de province avant 1852, puis à *l'Avenir*, supprimé en 1855, au *Correspondant* dans sa première période, à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue de Paris*, à l'*Illustration*, au *Courrier du dimanche*, à la *Presse*, au *Progrès de Lyon*, à l'*Avenir national*, au *Rappel*, etc. Il a réuni un choix de ces articles sous ce titre : *Les hommes et les livres contemporains* (1862, in-8).

MORIN (Bon-Étienne), chimiste français, né à Livarot (Calvados), le 6 février 1796, acheva ses études au lycée de Rouen, fit un stage en pharmacie, entra au laboratoire de la Faculté de médecine de Paris, sous la direction de Barruel, et devint le préparateur des cours de chimie médicale et de médecine légale d'Orfila. Pharmacien de l'École de Paris, il vint se fixer à Rouen, où il fut nommé membre du jury médical de la Seine-Inférieure, et, en 1838, professeur de chimie médicale à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie. En 1835, lors de la réorganisation des écoles de médecine de France, on lui confia les cours de pharmacie et de toxicologie. Chargé, pendant trente ans, des expertises de chimie légale dans le ressort de la cour impériale de Rouen, il a été nommé, le 25 avril 1847, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Morin, qui dut surtout sa réputation, comme chimiste, à son enseignement clair, exact, savant et très goûté du public rouennais, a fourni de nombreux travaux d'analyse chimique ou de chimie judiciaire aux principaux journaux de pharmacie et de toxicologie ; mais ils n'ont pas été réunis en volume.

MORIN (François-Gustave), peintre français, né à Rouen, le 8 avril 1809, étudia, dans cette ville, sous la direction de Chaumont, puis à Paris, sous M. Léon Cogniet. De retour à Rouen, il obtint par concours, en 1837, la place de directeur de l'Académie de peinture. Membre de l'Académie de Rouen, vice-président de la Société des amis des arts, membre de la commission des antiquités de la Seine-Inférieure, etc., il a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

On a de lui, entre autres tableaux de genre et d'histoire : une *Entrée de Louis XII*, *Les derniers habitants du clos Saint-Marc*, acquis par Louis-Philippe (1831-1837) ; *la Lecture de l'Évangile*, *La dernière heure*, *le Réfractaire* (1834-1828) ; *Sous la treille* ; *la Mort d'Edswin, chef saxon* (1845 et 1848) ; *Arioste lisant des fragments de son poëme*, au musée de Rouen ; *le Titien préparant ses couleurs*, au musée du Havre (1849 et 1852) ; *Jeunesse de Bassompierre*, *les Antiquaires*, *les Amateurs de médailles* (1851-1855) ; *les Aigrefins*, *les Trameuses* (1859) ; *les Sabotiers de la forêt de Lyons* (Seine-Inférieure) *célébrant la victoire de Solférino* ; *l'Assemblée de Saint-Vivien au* XVII^e^ *siècle*, appartenant au musée de Rouen (1851) ; *les Pêcheuses de moules à Villerville* (1869), etc.

Sa fille, Eugénie MORIN, dame PARMENTIER, née à Rouen, s'est aussi occupée de peinture avec succès après avoir suivi les leçons de son père et de M. Belloc. Citons parmi ses œuvres : un *Portrait de jeune fille*, une *Hollandaise*, une *Italienne*, miniatures, à l'Exposition universelle ; quelques aquarelles et un grand nombre de portraits. Elle a obtenu une médaille en 1864. — Elle est morte le 3 décembre 1874.

MORIN (Edmond-Alexandre), peintre et dessinateur français, né au Havre, le 26 mars 1824, fut d'abord employé dans une maison de commerce ; mais en 1846, cédant à sa vocation pour les arts, il vint à Paris, fut un moment élève de Ch. Gleyre, et débuta, sous les auspices de Philippon, au *Journal amusant* et au *Musée cosmopolite*, puis passa à Londres (1851), où il travailla, pendant cinq ans, principalement à l'*Illustrated London News*. Revenu à Paris, il devint le collaborateur assidu du *Monde illustré* et de la *Vie parisienne*, ainsi que d'une foule de publications périodiques.

Parmi les volumes auxquels il a fourni des dessins sur bois, nous rappellerons : les *Contes d'un vieil enfant*, de M. Feuillet de Conches ; l'*Hôtel des haricots*, de M. A. de Lasalle ; la *Comédie des animaux*, par Méry ; *Madame*

et monsieur Cardinal, de M. L. Halévy; *Monsieur, madame et Bébé*, de M. G. Droz; *Fromont jeune et Risler aîné*, de M. A. Daudet, etc. Il a dessiné et gravé plusieurs séries d'eaux-fortes pour les *Aventures de Mlle Mariette*, de M. Champfleury, pour une édition de luxe de la *Chronique de Charles IX*, de Mérimée, pour les *Chansons* de G. Nadaud, etc.

M. Edm. Morin s'est également fait connaître comme peintre et comme aquarelliste. Parmi ses envois aux Salons annuels, les principaux sont : *le Moulin de Taragnoz* (1865); *Au coin du pont de Londres* (1866) ; *la Citadelle de Besançon* (1867); *Une après-midi au bois de Boulogne* (1869) ; *Un jour de neige à Montmartre* (1870); *la Vallée de Dampierre* (1872) ; *En route pour les courses*, le *Réveillon* (1873) ; *le Jardin privé des Tuileries* (1874) ; *le Marché de la Madeleine* ; *le Manoir de Knole*, aquarelle (1875); *Une averse sur le boulevard* (1876); *Poirier en fleur* (1877) ; *Giboulées de mars à Dampierre* (1878); *Cottage au bord de la Marne*, *le Moulin doré à Saint-Maurice*, aquarelle (1879), etc.

MORISOT (Théodore), administrateur français, né en 1808, et fils d'un architecte, fit ses classes au collége Bourbon et étudia les beaux-arts à l'École royale et, de 1828 à 1832, en Italie, en Grèce et en Sicile. De retour en France, il rédigea un recueil économique consacré aux intérêts de la propriété (1832-1833, 2 vol.). En 1834, il fut nommé par M. Thiers sous-préfet d'Yssengeaux et passa de là à Valenciennes. Décoré en 1838, pour la promptitude avec laquelle il avait apaisé les coalitions d'ouvriers des mines d'Anzin, il devint, en 1840, préfet du Cher, puis fut préfet de la Haute-Vienne et maître des requêtes en service extraordinaire. Révoqué en 1848, il administra, de 1850 à 1852, le département du Calvados. Après avoir été secrétaire général du Crédit foncier, il entra à la Cour des comptes en qualité de conseiller référendaire de deuxième classe (1855). Il devint conseiller référendaire de première classe en 1858, et conseiller maître en 1864. M. Morisot a été promu officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1846. — Il est mort à Paris, le 24 janvier 1874.

MORLEY (Henri), professeur et écrivain anglais, né à Londres, en 1822, fit ses études au Collège morave en Allemagne, et à King's College de Londres. Il pratiqua la médecine à Madeley, de 1844 à 1848, puis s'occupa pendant deux ans de vulgariser une méthode particulière d'enseignement. Il alla ensuite s'établir à Londres comme journaliste. Il devint professeur d'anglais à King's College en 1857, de langue et de littérature anglaises à University College en 1865, et examinateur à l'Université en 1870.

M. H. Morley a publié, outre un écrit spécial d'hygiène domestique (How to make home unhealthy, 1850), les ouvrages biographiques et littéraires suivants : *la Défense de l'ignorance* (a Defence of ignorance, 1851) ; *Vie de Palissy le potier* (Life of P. the Potter, 1852) ; *Vie de Jérôme Cardan* (Life of J. C., 1854) ; *Mémoires Cornelius Agrippa* (Life of C. A., 1856) ; *Mémoires de Barthélemy Fair* (Memoirs of B. F., 1857), deux volumes de *Contes féeriques* (Fairy Tales, 1859 et 1860) ; *les Écrivains anglais avant Chaucer* (English Writers before Chaucer, 1864), suivi du recueil *les Écrivains anglais de Chaucer à Dunbar* (1867), *Vie de Clément Marot* (Life of Cl. M., 1870) ; *Table de littérature anglaise* (Tables of english Liter 1870), etc.

MORLEY (John), littérateur anglais, né à Blackburne, en 1838, fit ses études au collége de Cheltenham et à l'université d'Oxford. En 1869, il prit la direction de la *Litterary Gazette*, dont il changea plus tard le titre en celui de *Parthenon*; il est devenu, en outre, l'éditeur de la *Fortnightly Review*. Il a publié : *Edmond Burke* (1867), étude historique; *Mélanges critiques* (Critical Miscellanies, 1871-1877, série I-II) ; *Voltaire* (1872) ; *Diderot et les Encyclopédistes* (D. and the Encyclopædists, 1878, 2 vol.), etc.

MORMONS. Voy. Brigham.

MORPHY (Paul), célèbre joueur d'échecs américain, né de parents créoles, à la Nouvelle-Orléans, en 1837, montra de bonne heure des dispositions extraordinaires pour les jeux de calcul et une grande habileté aux échecs. Quoique détourné de ce passe-temps par ses études, il devint promptement d'une telle force, qu'à partir de 1849, il battit successivement les meilleurs joueurs des États-Unis. Un concours d'échecs eut lieu à New-York en 1857. Il y fut vainqueur, et sa réputation pénétra jusqu'en Angleterre. L'Association britannique des joueurs d'échecs l'invita alors à sa réunion annuelle de 1858. Il y fut battu d'abord, mais reprit bientôt le dessus, et, dans une suite de parties jouées contre MM. Anderson, Barnes, Bird, Harrwitz, Loder et Mongredien, il eut presque toujours l'avantage. Dans de grandes réunions de joueurs à Birmingham et à Paris, il mena huit parties à la fois et sur les huit n'en perdit qu'une. Après un séjour de six mois en Europe, il retourna aux États-Unis, où il reprit ses études de droit et embrassa la profession d'homme de loi. En 1876, il fut frappé d'aliénation mentale.

MORSE (Samuel-Finley-Breese), peintre américain, inventeur du télégraphe électrique, né le 27 avril 1791, à Charlestown (Massachusetts), est fils de l'auteur des premiers ouvrages de géographie qui aient été publiés en Amérique. Il fit ses études à Yale College (Connecticut), et en sortit en 1810 pour se livrer à la peinture. En 1811, il se rendit en Angleterre pour se perfectionner dans cet art, et exposa quelques tableaux aux exhibitions de l'Académie royale. A son retour en Amérique, il habita successivement Boston, le New-Hampshire et Charlestown (Caroline du Sud), et vint, en 1822, s'établir à New-York. En 1829, il fit un second voyage en Europe, où il resta trois ans. Sur le vaisseau qui le ramenait aux États-Unis, une conversation fortuite attira son attention sur l'usage qu'on pouvait faire de l'électricité pour la transmission des nouvelles, et il conçut, pendant la traversée même, le plan de son télégraphe.

Le principe de cet instrument consistait à tracer sur une bande de papier, au moyen d'un mécanisme mis en mouvement par l'agent [illegible], des points ou des lignes dont le nombre et la dimension formait des caractères conventionnels. Le télégraphe Morse auquel on reprochait [illegible] ment d'employer un peu plus de temps [illegible] l'avantage d'écrire la dépêche et de laisser entre les mains un moyen de vérification.

En 1835, M. Morse construisit un modèle de son télégraphe et l'exposa à l'université de New-York; mais il ne prit de brevet qu'en 1837, à peu près vers le temps où deux autres procédés différents du sien, étaient inventés, l'un par Wheatstone, en Angleterre, l'autre par Steinheil, en Bavière. Toutefois, en 1851, le procédé de M. Morse fut préféré, du consentement de Steinheil lui-même, par une réunion de commissaires des États germaniques, chargés d'adopter un système uniforme de télégraphie électrique. Ce procédé, qui a été adopté dans toute l'Allemagne.

perfectionné en 1840, en prenant un nouveau brevet, fut mis en œuvre, dès 1844, en Amérique, et il s'étendit bientôt sur une longueur d'environ 25 000 kilomètres. Il fut adopté par l'administration des télégraphes français au mois de décembre 1856. En 1858, les grands gouvernements d'Europe se concertèrent pour offrir à l'inventeur un témoignage de reconnaissance digne de ses services.

M. Morse avait épousé une jeune fille sourde-muette, à laquelle, par quatre années de traitement électrique et à l'aide d'instruments de son invention, il avait, dit-on, rendu l'ouïe, puis enseigné l'usage de la parole. On a parlé aussi alors avec éloge de son talent de peintre. — Il est mort le 4 avril 1872.

Un frère de cet inventeur, M. S. E. MORSE, s'est appliqué à la géographie et a publié plusieurs ouvrages, notamment *l'Atlas de l'Amérique du Nord* (North-American Atlas; New-York, in-fol.).

MORTEMART (Casimir-Louis-Victurnien DE ROCHECHOUART, prince DE TONNAY-CHARENTE, duc DE), général français, sénateur, né à Paris, le 20 mars 1787, appartient à l'illustre maison de Rochechouart et est le chef de la branche ducale de Mortemart, qui remonte, dit-on, au XIII^e siècle. Emmené en émigration par sa famille, il rentra en France en 1801, obtint, en 1806, une sous-lieutenance au 1^{er} régiment de dragons et fit la campagne de Prusse et de Pologne. Décoré à Friedland (1807), pour la fermeté avec laquelle il avait soutenu les attaques des Russes, il prit part à la guerre de 1809 comme aide de camp du général de Nansouty, se distingua de la manière la plus brillante à Essling et à Wagram, et devint, en 1810, officier d'ordonnance de Napoléon, qui le chargea, entre autres missions de confiance, d'une inspection générale sur les côtes de la Hollande et du Danemark. Il vint rejoindre la grande armée à Posen et fit la campagne de Russie; quoique sa santé eût été affaiblie par les fatigues de la retraite, il combattit à Leipzig et reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur (1813).

En 1814, M. de Mortemart fut nommé colonel des cent-suisses, que le duc de Brissac, son grand-père maternel, avait commandés avant la Révolution; il fut en même temps élevé à la dignité de pair de France. Il suivit le roi à Gand et fut, en 1815, récompensé de sa fidélité et de ses services par les titres de major général de la garde nationale de Paris, de chevalier des ordres, de grand officier de la Légion d'honneur, de capitaine-colonel des gardes du corps à pied et de maréchal de camp. Au mois de mars 1828, il remplaça M. de La Ferronays à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, fut, à la fin de l'année, promu au grade de lieutenant général, et revint en 1830. Il se rendait aux eaux, lorsqu'à la nouvelle des événements de Juillet, il accourut à Saint-Cloud et supplia le roi de prendre de nouvelles mesures. Charles X, après avoir longtemps résisté, crut faire à la révolution une concession suffisante en autorisant la formation d'un nouveau cabinet sous la présidence de M. de Mortemart (29 juillet), qui obtint, en outre, le rappel des ordonnances, le rétablissement de la garde nationale et la convocation presque immédiate des Chambres. Mais, ayant négligé de se présenter en personne à la réunion des députés présidés par M. Laffitte, il ne put prévenir la déchéance de la branche aînée, et ce fut à lui que M. Bérard répondit le mot fameux : « Il est trop tard. » Il s'installa cependant au Luxembourg, prépara quelques projets de loi, eut une entrevue avec le duc d'Orléans, qui l'assura de son dévouement au chef des Bourbons, et le 31 juillet reprit le chemin de Saint-Cloud.

La révolution consommée, M. de Mortemart, qui s'était fait remarquer par quelques votes favorables au libéralisme, rentra à la Chambre des pairs, où il ne montra pas d'hostilité au nouveau pouvoir. Il fut encore employé, comme général, à l'intérieur, et élevé, en 1831, au rang de grand-croix de la Légion d'honneur. Un moment écarté de la scène politique par la révolution de Février, il se rallia au parti napoléonien, occupa quelques années le commandement de la division militaire de Bourges, et fut, par décret du 27 mars 1852, appelé à siéger au Sénat. Il est mort au château de Nauphle, près Montfort-l'Amaury, le 1^{er} janvier 1875. — De son mariage avec Mlle Virginie de Sainte-Aldegonde, le duc de Mortemart a eu plusieurs filles et un fils, mort depuis. On a de lui des discours et une notice historique sur *le Château de Meillant sous Louis XIII* (1851).

MORTEMART (Anne-Victurnien-René-Roger DE ROCHECHOUART, marquis, puis duc DE), ancien député français, né près de Lyon, le 10 mars 1804, neveu du précédent, et fils d'un pair de France mort en 1834, est chef de la troisième branche de la famille de Rochechouart, détachée au siècle dernier. Élève des écoles militaires de Saint-Cyr et de Saumur, il donna, en 1828, sa démission d'officier aux lanciers de la garde royale. Il professait, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions assez libérales et fut élu, en 1847, député de Villefranche (Rhône). Après les journées de Février, nommé le cinquième sur la liste des quatorze représentants du même département, il siégea à l'Assemblée constituante, parmi les membres de l'opposition légitimiste. Ayant échoué aux élections pour la Législative en 1849, il se rapprocha de l'Élysée et, après le coup d'État du 2 décembre, dut au patronage du gouvernement d'entrer au Corps législatif, où il siégea jusqu'en 1863. Pendant la guerre, il reprit du service comme colonel, et fut chef d'état-major du général commandant la première armée de Paris. Élu, le 8 février 1871, représentant du Rhône à l'Assemblée nationale, le dixième sur treize, par 57 353 voix; il siégea à l'extrême droite, se fit inscrire aux réunions des Réservoirs et Colbert, et vota contre l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles; il ne se représenta pas aux élections de 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur. On cite de M. de Mortemart une brochure sur *l'Impôt des boissons* (1850).

MORTEMART (Anne-Victurnien-Henri, vicomte, puis marquis DE), ancien député français, frère du précédent, né le 27 février 1806, page de Louis XVIII, puis officier aux grenadiers à cheval de la garde royale, à sa sortie de l'école militaire de Saint-Cyr, se tint à l'écart des fonctions publiques sous le règne de Louis-Philippe. Après avoir représenté le département de la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, où il ne dissimulait pas ses opinions légitimistes, il entra, en 1852, au Corps législatif, comme candidat officiel. En mars 1856, il donna sa démission pour des raisons de santé. Il a publié, en 1850, une brochure sur la *Décentralisation administrative*, extraite du *Correspondant*. Il a été décoré en décembre 1828. M. de Mortemart a épousé une fille du prince Aldobrandini, morte en 1838, et dont il a eu un fils, François, né en 1832.

MORTEMART DE BOISSE (François-Jérôme-Léonard, baron DE), littérateur français, né à Versailles, le 12 janvier 1787, fils d'un colonel qui commandait l'arrondissement de Nice sous Bernadotte. Il est petit-fils de la comtesse de Marle-Mortemart, auteur de quelques ouvrages dédiés

à la reine Marie-Antoinette. Il fit, en qualité d'officier d'infanterie, puis d'état-major, plusieurs campagnes de l'Empire, et se distingua par de brillants faits d'armes à Neumarck et à Essling, où il reçut la croix sur le champ de bataille. Il fut ensuite sous-préfet et préfet. Possesseur de mines de cinabre, en Italie, il fut avec M. de Mauroy le fondateur de la *Revue des Deux Mondes* et contribua à la publication du *Plutarque français* de M. Ed. Mennechet. Commandeur de plusieurs ordres étrangers, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — M. de Mortemart de Boisse est mort à Nice, en novembre 1877.

On a de lui : *Recherches sur les différentes races de moutons de la Grande-Bretagne*, etc. (1824); *Considérations sur l'industrie anglaise* (1826); *les Races ovines de l'Angleterre, ou Guide de l'éleveur*, etc. (1827); *Histoire, voyages et scènes intimes, ou le Touriste* (1833; 3e édit., 1846); *le Royaume des Pays-Bas* (1836); *Voyage pittoresque dans le grand-duché de Bade* (1836); *la Vie élégante à Paris* (1857; 2e édit., 1858); *Promenades en Piémont; Haltes en Toscane* (1861); un grand nombre d'*Observations*, *Mémoires*, *Rapports*, et des nouvelles, dont quelques-unes ont paru sous les pseudonymes de *Marie Mortemart*, *lady Mortimer*, *lord Wigmore*, etc.

MORTILLET (Louis-Laurent-Gabriel DE), archéologue et naturaliste français, né à Meylan (Isère), le 29 août 1821, commença ses études chez les jésuites de Chambéry et les compléta à Paris, au Muséum d'histoire naturelle et au Conservatoire des arts et métiers. Ce fut lui qui, le 13 juin 1849, fit évader Ledru-Rollin après la tentative insurrectionnelle dont ce monument avait été le théâtre. Condamné en 1849 pour délit de presse, M. de Mortillet se réfugia en Savoie, et classa les collections du musée d'histoire naturelle de Genève. Il fut chargé de mettre en ordre le musée d'Annecy en 1855, dirigea en Italie une exploitation de chaux hydraulique, et revint à Paris en 1864. Chargé en 1867 d'organiser la salle préhistorique de l'histoire du travail à l'Exposition universelle, il fut, l'année suivante, attaché au musée des antiquités nationales de Saint-Germain, qu'il réussit à sauvegarder pendant la guerre de 1870-1871. Ancien président de la Société d'anthropologie, professeur à l'École spéciale fondée par le docteur Broca, il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de 1878.

L'un des hommes qui ont le plus contribué à la vulgarisation des études préhistoriques en France, M. de Mortillet a écrit un grand nombre d'articles, presque tous tirés à part, et publié séparément quelques études de plus longue haleine. Nous rappellerons seulement ici : *Histoire des mollusques terrestres et d'eau douce de la Savoie et du bassin du Léman* (1852-1854, in-8); *Guide de l'étranger en Savoie* (Chambéry, 1856, in-18); *Revue scientifique italienne* (Milan, 1862, in-18); *le Signe de la croix avant le Christianisme* (1866, in-8° fig.), une curieuse étude sur; *Promenades au musée de Saint-Germain*, catalogue (Paris, 1869, in-8°); *Potiers allobroges, ou les Sigles figulins étudiés par les méthodes de l'histoire naturelle* (1879, in-4°, fig.), etc. M. de Mortillet a fondé en 1864 le recueil des *Matériaux pour l'histoire positive de l'homme*, continué depuis à Toulouse par M. Ed. Cartailhac; il a collaboré à la *Revue indépendante*, dont il fut un moment propriétaire (1847), à la *Revue scientifique*, à la *Revue archéologique*, au *Bulletin de la Société d'anthropologie*, etc.

MOSENTHAL (Salomon-Hermann), auteur dramatique allemand, né le 14 janvier 1821, à Cassel, suivit le gymnase de sa ville natale, puis étudia à l'école polytechnique de Carlsruhe les sciences naturelles. Reçu docteur en philosophie à Marbourg, il entra, en 1842, comme précepteur dans la famille d'un riche banquier de Vienne. Il se lia avec les principaux écrivains de la ville, et publia dans les journaux quelques vers qui le firent remarquer parmi les poètes de l'école autrichienne. Mais M. Mosenthal se fit surtout connaître comme auteur dramatique. Ses trois drames : *Déborah* (1850), *le Sonnenwendhof* (1856) et les *Comédiens allemands* (die deutschen Komœdianten 1863), sont devenus des pièces populaires du répertoire allemand. Celle de Déborah a été traduite en anglais, en italien, en danois, en hongrois et en bohême. Elle a été interprétée dans beaucoup de pays étrangers par Mme Ristori. C'est le tableau pathétique des persécutions contre les juifs au moyen âge.

Les pièces qui suivirent : *Cécile d'Albano*, *Une vie de poète allemand* (Ein deutsches Dichterleben), les drames à machines: *l'Orfèvre d'Ulm* (der Goldschmied von Ulm) et *Düweke* (1860), ainsi que la tragédie *Pietra* (Leipzig 1865), eurent moins de succès. Un drame plus récent, *Isabella Orsini*, représenté simultanément à Vienne et à Hambourg, a été accueilli avec un nouvel enthousiasme (novembre 1869). Parmi les œuvres poétiques de M. Mosenthal, il faut citer *l'Image prisonnière* (das gefangene Bild, Stuttgart, 1858), espèce de fantaisie dramatique, et les *Poèmes en vers* (Gesammelte Gedichte, Vienne, 1866). — Anobli en 1871, M. Mosenthal est mort à Vienne le 17 février 1877.

MOTLEY (John-Lothrop), historien et homme politique américain, né le 15 avril 1814, à Dorchester, dans le Massachusetts, fit, aussitôt après avoir terminé ses études, un premier voyage en Europe, étudia, à son retour en Amérique, les chroniques de l'histoire coloniale de son pays, et publia deux romans puisés à cette source : le premier, *Morton's Hope, or the Memoirs of a Provincial*, en 1839; l'autre, *Merrymount*, en 1849. Il fut ensuite secrétaire de la légation des États-Unis à Saint-Pétersbourg (1841-1842), continua de se livrer à des travaux littéraires, et collabora principalement à la *North American Review*. En 1851, il revint en Europe, parcourut la Hollande et l'Allemagne, et se fixa à Dresde pour s'occuper exclusivement d'études historiques. Il publia à Londres, en 1856, en trois volumes, la première partie de son *Histoire de la fondation de la république de Hollande* (Rise of the Dutch republic), qui obtint tout d'abord un grand succès en Europe et en Amérique, et fut traduite en plusieurs langues. M. Guizot en donna une traduction française. En 1860 parut la première moitié de la seconde partie de l'ouvrage, en deux volumes, intitulée : *Histoire de l'Union néerlandaise depuis la mort de Guillaume le Taciturne jusqu'à l'assemblée de Dort* (History of the United Netherlands from the death of William the Silent to the Synod of Dort, 1860-63). Il a publié depuis : *Vie et mort de John of Barneveld* (The Life and Death of John of Barneveld); *Causes de la guerre de Trente ans* (The Thirty Year's War, causes of the...).

En 1861, M. Motley fut nommé ambassadeur des États-Unis à la cour de Vienne, où il resta jusqu'en 1867. Depuis, il remplaça M. Reverdy Johnson, comme ministre en Angleterre, avec mission de mener l'affaire de l'Alabama plus vigoureusement que n'avait fait son prédécesseur. Il y resta jusqu'en novembre 1870, visita la Hollande, et alla se fixer en Angleterre en

M. Motley a été élu membre de nombreuses sociétés littéraires d'Europe et d'Amérique, membre correspondant de l'Institut de France, en 1860, et associé étranger, le 15 janvier 1876, en remplacement de Raumer, docteur de diverses universités, etc. — Il est mort à Dorchester (Angleterre), le 31 mai 1877).

MOTTEZ (Victor-Louis), peintre français, né à Lille, le 13 février 1809, entra vers la fin de 1828 dans l'atelier de M. Picot, suivit quelque temps les cours de l'École des beaux-arts et débuta au Salon de 1835. Il a exposé le plus souvent des sujets religieux et concourut, en 1846 et 1856, à la décoration de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Séverin. De 1851 à 1856, il a résidé en Angleterre. On a de lui : *le Martyre de saint Étienne, le Christ mourant* (1838) ; *la Fuite en Égypte, Jésus chez Marthe et Marie*, une *Sainte Famille, Léda, Ulysse et les Sirènes* (1840-1850) ; *Mélitus, accusateur de Socrate* (1857) ; *Phryné, Zeuxis* (1858) ; *Clytemnestre* (1861) ; *le Christ au tombeau*, appartenant au ministère d'Etat ; *Pie IX, Stella* (1863) ; *Médée* (1865) ; *la Malédiction du serpent, la Vierge écrasant la tête du serpent* (1869) ; *Episode de la résurrection* (1878) ; *Enlèvement d'Europe* (1874) ; *Les deux Marie* (1875) ; *Musique en famille, Château de Tiffanges* (1880) ; un grand nombre de *portraits*; deux des plus connus sont ceux de *Mlle Judith* et de *M. Guizot* (1853). Il a obtenu une 3e médaille pour l'histoire en 1838, une 2e pour le portrait en 1845, et la décoration en novembre 1846.

MOUCHEZ (Amédée-Ernest-Barthélemy), marin français, membre de l'Institut, né le 24 août 1821, devint aspirant de marine le 1er septembre 1839, enseigne de vaisseau le 16 novembre 1843, lieutenant de vaisseau le 22 juillet 1848, capitaine de vaisseau le 4 mars 1868, et contre-amiral le 29 juin 1878. Il fut chargé par le ministère de la marine d'importants travaux hydrographiques sur les côtes de l'Amérique du Sud et sur celles de l'Algérie, et par l'Académie des sciences de l'observation du passage de Vénus, en décembre 1874, à l'île Saint-Paul. Nommé membre du Bureau des longitudes par décret du 16 juin 1873, et directeur de l'Observatoire le 26 juin 1878, il entra à l'Académie des sciences (section d'astronomie), le 19 juillet 1875, en remplacement de Mathieu. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 31 décembre 1863 et commandeur le 8 juillet 1875.

La plupart des travaux de M. le capitaine Mouchez ont été publiés par le Bureau du dépôt des cartes et plans de la marine ; nous citerons : les *Côtes du Brésil, descriptions et instructions nautiques*, 4e section (1869 in-8°) ; 1re section (1874, in-8°), 2e section (1876, in-8°) ; *Recherches sur la longitude de la côte orientale de l'Amérique du Sud* (1867, in-8°, avec figures) ; *Rio de la Plata, description et instructions nautiques* (1873, in-8°, à cartes), etc.

MOUCHY (Antoine-Juste-Léon-Marie DE NOAILLES, duc DE), prince-duc DE POIX, ancien député français, né à Paris, le 19 avril 1841, est le représentant d'une des plus anciennes familles nobles de France. Grand d'Espagne de 1re classe, grand-croix héréditaire de l'ordre de Malte, il épousa le 18 décembre 1865, la princesse Anna Murat. (Voy. ce nom.) Présenté comme candidat officiel aux élections législatives de mai 1869, dans la 1re circonscription de l'Oise, il fut élu, sans lutte sérieuse, par 29 884 voix sur 32318 votants. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral et vota la guerre de 1870. Une élection partielle dans le département de l'Oise le fit entrer à l'Assemblée nationale le 18 novembre 1874. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple et vota contre l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Beauvais, par 8224 voix, contre 7184 obtenues par le candidat républicain, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et fut un des 158 députés des droites, qui, après l'acte du 16 mai 1877 soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il échoua contre M. Boudeville, candidat républicain. Le duc de Mouchy, conseiller général du canton de Noailles, a été décoré de la Légion d'honneur.

MOUFANG (Christophe), ecclésiastique et homme politique allemand, un des chefs du parti catholique, né à Mayence, le 12 février 1817, étudia la médecine à Bonn, puis la théologie dans la même ville et à Munich, entra au séminaire de Mayence en 1838 et fut ordonné prêtre l'année suivante. Régent, puis professeur de morale au séminaire épiscopal, chanoine capitulaire en 1854 et conseiller en 1855 ; il entra en 1862 à la 1re Chambre hessoise, comme représentant l'évêque de Mayence, et devint un des plus fermes défenseurs de la politique ultramontaine de l'évêque de Ketteler. Appelé à Rome en 1868, pour prendre part aux travaux préparatoires du concile, il se montra l'adversaire du dogme de l'infaillibilité, quitta Rome après son adoption, mais ne tarda pas à y adhérer. Membre du Reichstag de l'Empire depuis 1871, il siégea au centre et combattit la politique ecclésiastique du gouvernement. Non réélu en 1877, il rentra au Reichstag aux élections qui suivirent la dissolution du 30 juillet 1878. Collaborateur de M. Heinrich au journal *le Catholique*, de Mayence, M. Moufang a publié : *Documents concernant les jésuites en Allemagne* (Actenstücke betreffend die Jesuiten in Deutschland ; Mayence, 1872).

F MOUILLERON (Adolphe), lithographe français, né à Paris, le 13 décembre 1820, se fit connaître en 1841 par quelques planches publiées dans *les Artistes*, de M. Challamel. Il n'exposa pour la première fois qu'en 1846, et débuta brillamment par l'*Auto-da-fé* et trois autres sujets de M. Robert Fleury. Il envoya ensuite aux Salons : *André Vésale, l'Incendie du quartier juif* (1849) ; *l'École juive, la Marguerite* et *le Tasse* de M. Eug. Delacroix, une *Fantaisie* de M. Meissonier (1850) ; *Un coin de jardin*, d'après M. K. Bodmer (1852) ; *Art et liberté, le Bourgmestre Six chez Rembrandt* (1853). En 1854, M. Mouilleron fut chargé d'exécuter *la Ronde de nuit* de Rembrandt, qui se trouve au musée d'Amsterdam. Il fit deux séjours en Hollande pour terminer cette œuvre importante, exposée en 1859, et qui reparut à l'Exposition universelle de 1867, avec *le Refuge*, d'après M. K. Bodmer.

M. Mouilleron est un des chefs de la lithographie nouvelle. Fréquemment élu membre du jury des Expositions, il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1849, une 1re en 1852, la croix de la Légion d'honneur et le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam cette même année, et à la suite de l'Exposition universelle de 1855, où figuraient l'*École juive* et le *Coin de jardin*, une médaille de 1re classe.

Cet artiste a travaillé activement aux *Salons* ou *Artistes contemporains*, fondés par lui et M. Challamel, aux *Artistes anciens et modernes*, au *Caucase* du prince G. Gagarine, etc.

MOUKHTAR-pacha (Achmed), général turc, né à Brousse (Petite-Asie), en septembre 1837, fit ses études à l'école militaire supérieure de Constantinople (Harbije Mekteb), obtint le grade de lieutenant et prit part à la guerre de Crimée. Attaché en 1860 à l'état-major du serdar Ekrem Omer pacha, dans sa campagne contre les Monténégrins, il se distingua en battant l'ennemi dans les défilés d'Ustruck, fut promu capitaine et décoré, et, à la conclusion de la paix, rentra à Constantinople où il devint professeur de fortifications à l'école militaire. Appelé, en 1868, comme précepteur du fils aîné du sultan, Jussuf, il visita avec celui-ci l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Autriche, fut décoré de la Légion d'honneur et de divers ordres étrangers, et rentra à Constantinople en 1867. Il fut alors nommé commissaire pour la délimitation de la frontière entre la Turquie et le Montenegro, réussit à maintenir plusieurs points stratégiques, tels que Veli-Malou-Besda et Podgoritza, et, comme récompense, fut promu *lica* (général de brigade) et membre du conseil de l'armée. A la fin de 1870, il fit partie de l'expédition dans le Yemen, contre les Arabes, sous Redif-Pacha, prit la ville de Yedy, fut promu général de division et nommé pacha, et obtint le commandement en chef du corps expéditionnaire, quand Redif fut nommé gouverneur de l'Arabie. Il termina la campagne avec succès, devint *muschir* (maréchal), gouverneur du Yemen, et à son retour à Constantinople fut nommé ministre des travaux publics, refusa ce poste, devint successivement gouverneur de l'île de Crète, commandant du 2e corps d'armée, à Schumla en août 1873, un an après, commandant du 4e corps à Erzeroum, et remplaça, en décembre 1875, Raouf-Pacha dans son commandement de l'Herzégovine. Devant l'insurrection toujours croissante, son action se borna à la défense des principales villes et des passages les plus importants, jusqu'à la conclusion de l'armistice en novembre 1876. Envoyé de nouveau dans l'île de Crète, en janvier 1877, il reçut l'ordre, le mois suivant, de se rendre directement à Erzeroum et de se mettre à la tête du 4e corps d'armée. Au début de la guerre, il eut à défendre les places turques voisines de la frontière du Caucase. Les Russes s'emparèrent d'Ardakan le 17 avril, et assiégèrent Kars le 4 juin, mais ils se virent forcés de se retirer sur Alexandropol le 5 juillet, après la défaite du 25 juin à Zewin. Moukhtar poursuivit ses opérations avec succès, défit à plusieurs reprises les Russes, notamment en août, au camp de Guedikler. Au moment où le sultan lui décernait le titre de *Ghazi* (victorieux), il subit un grave échec à Aladja Dagh, le 14 et le 15 octobre; ses communications avec Kars se trouvèrent coupées par l'armée du grand-duc Michel; lui-même, échappant avec peine, se replia sur Erzeroum, après avoir perdu 20 canons et plusieurs bataillons. Il fut rappelé à Constantinople et nommé, en avril 1878, grand maître de l'artillerie, commandant de Janina, puis gouverneur de l'île de Crète, le 28 août 1878. Son esprit conciliant contribua à la pacification de l'île; il en fut solennellement félicité et remercié par le sultan, et chrétiens et musulmans s'associèrent d'un commun accord à ces félicitations (octobre 1878). Il fut envoyé plus tard en Albanie, pour assurer l'exécution des clauses du traité de Berlin: on annonça bientôt qu'il avait été massacré avec son escorte; mais ce bruit, que l'état de désorganisation du pays rendait vraisemblable, fut ensuite démenti (novembre-décembre 1879).

MOULIN (Louis-Henri), avocat français, né à Octéville-lès-Cherbourg (Manche), le 30 janvier 1802, fut reçu licencié en droit à la Faculté de Caen, docteur à celle de Paris, en août 1827, et s'inscrivit au barreau de cette dernière ville, où il plaida fréquemment dans les procès de presse et de politique; il défendit notamment la Tribune, *le Corsaire*, *le Charivari*, *Némésis*, *la Caricature*, et parla dans les affaires de la conspiration des Tours de Notre-Dame (1832), de la Société des Droits de l'homme, de l'attentat du Pont-Royal (1833), du complot de Neuilly (1836), etc. En février 1848, il fut nommé avocat général à Paris, mais rentra l'année suivante au barreau.

On a de lui, entre autres discours et mémoires: *Plaidoyer pour la Tribune*, *Procès des fusils Gisquet*; *Dernier procès des volontaires parisiens*; *De l'hérédité du trône et de la pairie* (1831); *Procès à l'histoire* (1832); *Procès du coup de pistolet* (1833); *Validité de l'adoption par un prêtre catholique* (1841); des notices sur Berville, Marie et Charrié dans les *Annales du barreau français*; *les Trois Legouvé* (1878, in-8); *Molière et les registres de l'état civil* (1878, in-8, fac-similé); *M. Dufaure et son fauteuil académique* (1881, in 8); *les Marins de la République* (188[illegible]), in-16.

MOUNET-SULLY (Jean), artiste dramatique français, né à Bergerac (Dordogne), le 21 février 1841, montra pour le théâtre de précoces dispositions qui furent combattues par sa famille, et n'entra qu'à l'âge de vingt et un ans au Conservatoire, où il fut distingué par M. Bressant. En 1868, il obtint un premier prix de tragédie, et débuta sans grand éclat à l'Odéon. Officier de mobiles pendant la guerre, il songea un moment, en 1871, à renoncer au théâtre, mais il [illegible] jouer au Théâtre-Français le rôle d'Oreste [illegible] 1872) et y fut très remarqué. En 1874, il a été nommé sociétaire.

A part les œuvres du répertoire classique, les principaux rôles de M. Mounet-Sully ont été jusqu'à ce jour: Jean dans *Jean de Thommeray* [illegible]; Didier dans *Marion Delorme* (1873); Gérald dans *la Fille de Roland* (1875); Gérard dans *l'Étrangère* (1876); Vestapor dans *Rome vaincue* (1876); *Hernani* (1878), etc.

MOURAWIEFF (André), littérateur et voyageur russe, né en 1806, est frère du célèbre général de ce nom, mort en 1866. Il devint conseiller titulaire de l'Empire, gentilhomme de la chambre, conseiller d'État, et membre de l'administration du saint synode. Il consacra la plus grande partie de sa vie à des pèlerinages en Syrie et en Palestine, aux villes saintes de Russie, à Rome et en Orient. Il a donné de nombreuses relations de ses voyages dans un style mystique très-goûté en Russie; elles forment environ 20 volumes et composent la partie la plus considérable de ses œuvres. — M. André Mourawieff est mort à Kiew, le 30 août 1874.

On cite encore de lui une tragédie: *Bataille près de Tiberiade* (1832); un essai de drame [illegible] (1841); puis une série d'ouvrages [illegible] allemand: *Histoire biblique* (Biblische Geschichte, 1842); *Histoire des quatre premiers siècles du christianisme* (Geschichte der ersten vier Jahrhunderte, etc.; 1842); *Histoire de Jérusalem* (Geschichte von Jerusalem; 1844, 2 vol.); *Histoire de l'Église russe* (Geschichte der russ. Kirche; Saint-Pétersbourg; 2e édit., [illegible]); *Description de l'Arménie* (Schilderung Armeniens, [illegible] 3 vol.).

MOURAWIEFF (Nicolas), comte Amoursky, général russe, de l'ancienne famille noble de ce nom, cousin du précédent, est né en 18[illegible], entra fort jeune dans le régiment des pages

servit longtemps au Caucase, et parvint, par sa bravoure, au grade de général-major et de commandant de la ligne Tschernomor. En décembre 1847, il fut nommé gouverneur de la Sibérie orientale, et en 1848 lieutenant général. La Russie lui est redevable de l'importante conquête de l'Amour. C'est lui qui mena à bonne fin le traité d'Aigun (21 mai 1858), par lequel la Chine renonça à toutes ses prétentions sur ce pays. Comme récompense nationale, le gouvernement russe accorda à Nicolas Mourawieff le titre de comte et le nom d'Amurski. En 1859, le hardi lieutenant général se présenta sous les murs de Jeddo avec une escadre de douze navires, et conclut avec le Japon un traité très favorable à la Russie. Du Japon, il revint à Saint-Pétersbourg par la Sibérie et proposa de nouveaux plans de conquête au gouvernement, qui recula en face des difficultés financières. Nicolas Mourawieff fut nommé, le 3 mars 1861, conseiller d'État.

MOURIER (Adolphe-Auguste-Corneille), administrateur français, né à Angoulême, le 21 juin 1807, fut élève de l'École normale de 1827 à 1829. Après avoir occupé plusieurs chaires, il professa la philosophie dans les collèges d'Angoulême et de Besançon : il avait été reçu agrégé pour cette classe en 1841. Entrant ensuite dans l'administration, il fut successivement censeur des études à Angoulême (septembre 1843), proviseur dans la même ville (août 1843), puis à Bordeaux (septembre 1847). Sous le régime des académies départementales, il devint recteur de l'académie de Toulouse (août 1850), où il fut promu à la première classe l'année suivante, puis de l'académie de Bordeaux (septembre 1852). Après le rétablissement des grandes circonscriptions académiques, il fut nommé recteur de l'académie de Rennes (août 1854), d'où il revint à Bordeaux (février 1861). Avant la fin de cette même année, il fut appelé, comme vice-recteur, à la tête de l'académie de Paris (11 novembre). En cette qualité, M. Mourier présida le conseil académique, prit part aux travaux du conseil impérial, du comité de l'inspection générale, et fut vice-président du conseil départemental. Au mois de juillet 1866, il fut appelé au nouveau conseil supérieur de l'enseignement secondaire spécial. Le 3 janvier de la même année, il avait été nommé inspecteur général honoraire de l'enseignement supérieur. Il a été admis à la retraite, le 16 janvier 1879, avec le titre de recteur honoraire et en conservant la présidence de divers comités et commissions du ministère. Décoré de la Légion d'honneur le 27 août 1845, il a été promu officier le 11 août 1855 et commandeur le 21 août 1858.

M. Mourier a été nommé membre de plusieurs sociétés savantes des départements. Ses thèses de doctorat ès lettres, portant sur deux sujets de philosophie, ont pour titre : *Quomodo a Spinozæ doctrina plane et aperte Leibnitzius dissenserit*, et *De la preuve de l'existence de Dieu dans Platon* (1854, in-8).

MOURIER (Louis-Athénaïs), frère du précédent, né à Angoulême, le 26 octobre 1815, entra dans l'administration de l'instruction publique en 1838. Secrétaire particulier, puis chef de cabinet de M. de Salvandy (1845-1848), il devint chef de bureau et fut successivement secrétaire du comité des inspecteurs généraux (1850), membre et secrétaire de la commission chargée de la révision du *Codex pharmaceutique* (1861), etc. Il a été admis à la retraite, le 10 février 1879. Décoré de la Légion d'honneur le 21 février 1848, il a été nommé officier de l'instruction publique.

M. Ath. Mourier a publié, entre autres opuscules: *Notice sur le doctorat ès lettres, suivie du Catalogue des thèses latines et françaises, etc., depuis* 1810 (2ᵉ édit., 1855, in-8) : Une troisième édition (1869), contient le sommaire analytique des thèses; *Notice sur le doctorat ès sciences, etc.* (1856, in-8).

MOURIN (Ernest), publiciste français, né à Sisteron (Basses-Alpes), le 24 avril 1822, se fit recevoir agrégé d'histoire et docteur ès lettres (1858), et professa successivement à Cambrai, Besançon, Reims, Angers et Nantes. En 1869, il quitta l'enseignement pour prendre la direction de la maison de banque de son beau-père. Membre du conseil municipal d'Angers, adjoint au maire, puis maire en 1875, il fut destitué, en juin 1877, par M. de Fourtou, et reprit ses fonctions en janvier 1878. Candidat du parti républicain modéré, il se présenta, le 20 février 1876, dans la 1ʳᵉ circonscription d'Angers, et réunit 5985 voix sur 17 979 votants; le 14 octobre 1877, il obtint dans la même circonscription 7148 suffrages contre 11 900 donnés à M. de Soland, qui fut élu. Le 5 janvier 1879, il recueillit 138 voix sur 459 électeurs sénatoriaux. En décembre 1879, il fut nommé recteur de l'académie de Nancy. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 avril 1878.

Outre sa thèse française de doctorat (*la Réforme et la Ligue en Anjou*, 1858, in-8) et un certain nombre d'articles de journaux et de revues, M. Ernest Mourin a publié deux livres importants : *la Réforme et la Ligue en Anjou* (Angers, 1856, in-8°) et *les Comtes de Paris*, histoire de l'avènement de la troisième race (Ibid., 1869, in-8°), qui a obtenu le deuxième prix Gobert en 1871 et en 1872.

MOUSTAFA-NOUREDDIN bey, homme politique ottoman, né à Lesbos (île de Metelin), en 1231 de l'hégire (1815), fut envoyé, dès l'âge de cinq ans, en Égypte auprès de son frère Osman-Noureddin-pacha, que ses voyages et ses études en Europe avaient rendu célèbre, et élevé au grade de major général de l'armée du vice-roi. Compris dans la première mission égyptienne envoyée en France par Méhémet-Ali (1830), il fut placé, par les soins de M. Jomard, dans l'institution de M. Meynier, où il resta quatre ans. A cette époque, son frère Osman-Noureddin, qui avait quitté le service du vice-roi et était devenu, à Constantinople, intendant général des poudres, le rappela, mais mourut de la peste à l'âge de quarante-cinq ans, avant le retour de son jeune frère, qui fut accueilli avec bonté par le sultan Mahmoud. Kosrew-Pacha, le fit entrer au Bureau de traduction de la Porte, dont il parcourut successivement tous les degrés. Nommé, en 1851, grand interprète du divan à la place d'Emin-Muklis-effendi, il fut adjoint en 1856, en qualité de conseiller, à l'ambassade extraordinaire d'Aali-pacha, plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, et reçut, dans cette capitale, sa nomination comme *mustéchar* ou conseiller des affaires étrangères. Moustafa-Noureddin-bey, fonctionnaire du premier rang, et décoré du Medjidié de 3ᵉ classe, a reçu les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

MOUŸ (Charles-Louis-Stanislas, comte DE), littérateur français, est né à Paris, le 11 septembre 1834, d'une ancienne famille de Picardie. Il fit de brillantes études au lycée Bonaparte, puis collabora à de nombreuses revues, et fut chargé de la critique littéraire à la *Presse*, depuis 1862 jusqu'en 1865. Attaché au ministère des affaires étrangères, en 1865, secrétaire d'ambas-

sade, à Constantinople, le 5 août 1875, il fut, à plusieurs reprises, chargé d'affaires et secrétaire de la conférence des ambassadeurs du 11 décembre 1876 au 22 janvier 1877. Il passa à Berlin, le 16 avril 1878, y remplit les fonctions de secrétaire-adjoint au congrès de 1878, fut envoyé à Vienne, le 11 février 1879, comme secrétaire d'ambassade, puis nommé sous-directeur au ministère. Décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1869 il a été promu officier, le 5 août 1877. Il a épousé, le 4 août 1863, Mlle Amet, petite-fille du général Junot et de la duchesse d'Abrantès.

Parmi les publications de M. Ch. de Mouÿ, nous citerons : *Raymond*, étude (1861, in-18) ; *Grands seigneurs et grandes dames du temps passé*, portraits historiques (1862, in-18); *Don Carlos et Philippe II* (1863, in-18), ouvrage couronné par l'Académie; *le Roman d'un homme sérieux* (1864, in-18) ; *Les jeunes ombres*, récits de la vie littéraire (1868, in-18). Il a édité la *Correspondance de Stanislas-Auguste Poniatowski et de Mme Geoffrin* (1875, in-8), précédée d'une étude sur ce roi de Pologne et accompagnée de notes.

MOWATT (Anna-Cora OGDEN, mistress), artiste et auteur dramatique américaine, née vers 1821, à Bordeaux, où son père était négociant, fut emmenée tout enfant à New-York, et épousa, à l'âge de quinze ans, un avocat, M. James Mowatt. Elle fit d'abord paraître à New-York un poème en cinq chants, *Pelayo or the Cavern of Covadonga*, suivi de quelques poésies légères; puis, pendant un voyage en Europe, elle composa sa première pièce de théâtre, *Gulzara or the Persian Slave*, qu'elle n'avait pas d'abord l'intention de livrer à la publicité. Quelque temps après, son mari se trouvant ruiné, elle se mit à écrire de nombreuses nouvelles pour les *Magazines*, et donna ensuite un roman, *the Fortune Hunter*, ainsi qu'une comédie en cinq actes, *Fashion*, jouée avec un grand succès à New-York, en mars 1845. Mistress Mowatt, se décidant à paraître elle-même sur la scène, débuta, au mois de juin de la même année, dans la pièce de Bulwer, *the Lady of Lyons*, joua, quelque temps après, dans sa propre pièce, et ne tarda pas à acquérir une des plus brillantes renommées théâtrales des États-Unis. En 1847, elle écrivit et joua une nouvelle pièce en cinq actes, *Armand*, et donna des représentations en Angleterre, où elle resta plusieurs années. Veuve en 1851, elle revint aux États-Unis et fit un voyage d'adieu dans les grandes villes de l'Union avant de quitter le théâtre, en 1854. Quelques jours après sa retraite, elle se remariait à un journaliste de Richmond (Virginie), William Ritchie. Elle avait publié un peu auparavant une intéressante *Autobiographie d'une actrice, ou Huit ans de séjour au théâtre* (Autobiography of an actress, or eight years on the stage; Boston, in-12).

MÜCKE (Henri-Charles-Antoine), peintre allemand, né à Breslau, le 9 avril 1806, l'un des plus anciens élèves de l'école de Dusseldorf, y a longtemps professé l'anatomie. Nous mentionnerons, parmi ses premiers tableaux : une *Sainte Geneviève*, une *Chrétienne en prison*, *Emma portant Eginhard*, *Barberousse et Gela*, *Sainte Élisabeth faisant l'aumône aux pauvres*, *l'Empereur Théodose arrêté par saint Ambroise à la porte de Milan*; puis, à une époque plus rapprochée : *Tristan et Yseult*, *Sainte Catherine condamnée à la roue et enlevée au ciel par les anges*, reproduite par la gravure et la lithographie; *Narcisse se contemplant dans la fontaine*, *la Prise de Jérusalem par Godefroy de Bouillon*. Comme peintre d'histoire, il s'est surtout signalé dans la fresque. Au château de Heltorf, appartenant au comte Spee, il a exécuté : *Frédéric Barberousse et Henri le Lion à la diète d'Erfurt*, *le Sac de Milan par Frédéric Barberousse*, et son *Couronnement à Rome*, ainsi que deux portraits, *Saint Bernard*, et *l'évêque Othon de Freisingen*; plusieurs fresques dans la salle du Conseil d'Elberfeld, dont il avait lui-même donné l'idée ; une suite de toiles empruntées à la vie de saint Swilberg, un des apôtres du Rhin, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Mücke a envoyé une toile apocalyptique : *l'Ange montrant Babylone à saint Jean*.

MUIR (John) (prononcez Mjur), orientaliste anglais, né à Glasgow (Écosse) en 1810, fit ses études à l'université de sa ville natale et au collège de la Compagnie des Indes à Haileybury. Il entra au service des Indes en 1828, comme employé, fut successivement juge au tribunal de Bengale, receveur des douanes et juge du district de Futtehgur, dans le nord-ouest des Indes. Démissionnaire en 1853, il revint en Écosse et, tout en préparant la publication de ses ouvrages, encouragea les études sanskrites, par la fondation, à l'université de Cambridge, d'un prix de [illegible] fr. décerné sur les systèmes de philosophie indienne; il légua en 1862, à l'université d'Édimbourg une somme de 100 000 francs, pour la fondation et l'entretien d'une chaire de sanskrit et de philologie comparée. En 1875, il fut nommé membre du Conseil des Indes. Docteur honoraire en droit ou en philosophie des universités d'Oxford, Édimbourg et de Bonn, membre correspondant de l'académie de Berlin, il a été élu correspondant de l'Institut le 8 décembre 1871.

On a de M. Muir : *Esquisse des arguments en faveur du christianisme contre le Hindouisme, en vers sanskrits* (A Sketch of the argument for Christ. against Hinduism, in Sanskrit verse; Calcutta, 1839), dont le but fut d'amener au christianisme les savants hindous, et qu'il [illegible]; *Examen des religions* (Examination of religions, Calcutta, 1852-1854), ouvrage en vers sanskrits et en anglais, ne contenant pas moins de [illegible] doubles lignes rimées; *Remarques sur les travaux des missionnaires dans le nord des Indes* (Remarks of the conduct of miss. operations in Northern India; Capetown, 1853), et enfin son ouvrage capital : *Original sanskrit texts on the origin and history of the people of India, their religion and institutions* (Londres, [illegible], vol. I-V; 2e édit. 1868-1873, 5 vol.), un des plus complets et des plus vastes ouvrages publiés sur ce pays.

MULDER (Gérard-Jean), chimiste hollandais, né le 27 décembre 1802, à Utrecht, y suivit les cours du collège et de l'université. Fils d'un médecin, il embrassa la même carrière et s'établit à Amsterdam en 1825. L'année suivante, M. Mulder, qui s'était beaucoup occupé de sciences naturelles et de mathématiques, fut appelé comme lecteur ou professeur de physique à la Société batavienne de Rotterdam; il fit en même temps des cours de botanique à la Société des pharmaciens, et, un an après, il devint professeur de chimie et de botanique à la nouvelle école de médecine. En 1835, pour se vouer complètement à ses études, il renonça à la médecine. Deux années plus tard, il retourna comme professeur à Utrecht et ne renonça à l'enseignement qu'en 1868, par suite de maladie. Employé au ministère de la marine, il [illegible] donner cette place [illegible]

de la vue. Il dicta alors un travail, sur l'enseignement supérieur dans les Pays-Bas : *Getuí genis in zake hooger onderwys* (Rott., 1876, 2 vol.). — Il est mort à Utrecht, en avril 1880.

Les travaux de M. Mulder ont rendu de grands services à la chimie animale. Ses recherches sur les corps albumineux ont été particulièrement appréciées, et ses idées sur l'unité de composition des corps ont donné lieu à de bruyantes polémiques avec M. Liebig. Son principal ouvrage est un *Essai de chimie physiologique générale*, traduit en allemand par Kolbe, avec des notes de l'auteur (Brunswick, 1844-1851). Parmi ses autres publications, nous citerons : *Recherches de chimie* (1848); *l'Alimentation dans ses rapports avec le caractère du peuple* (1847); *Scheikundige verhandelingen en onderzoekingen* (Rotterdam, 1857, 4 parties); *la Chimie du vin* (1856); *la Chimie de la bière* (1856); *De l'essayage de l'argent* (1858); *la Chimie de la terre végétale* (1861-64, 3 vol.). Presque tous ces ouvrages ont été traduits en allemand. M. Mulder a en outre inséré de nombreux travaux dans divers recueils scientifiques néerlandais.

MULÉ (Bernard), ancien représentant français, né à Toulouse, le 13 novembre 1803, et fils d'un tonnelier, entra, à l'âge de quatorze ans, dans une maison de commerce. Il fit partie des sociétés secrètes sous la Restauration, prit une part active à la révolution de 1830, puis fut un agent influent des comités radicaux de l'opposition, et le principal organisateur du banquet réformiste de Toulouse. A la nouvelle de la chute de Louis-Philippe, il se mit à la tête du peuple et monta au Capitole pour dissoudre l'administration locale et proclamer la République. Élu représentant de la Haute-Garonne à l'Assemblée constituante, le huitième sur douze, par 46 577 suffrages, il fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, vota constamment avec la Montagne, et appuya la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. A la suite du 2 décembre, il fut interné en Algérie. Rentré en France, il fut détenu pendant quelques mois, en vertu des lois de 1858, relatives à la sûreté générale. Membre du conseil général de la Haute-Garonne, pour le canton de Toulouse-Centre, depuis 1871, il fut décoré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1878, et donna sa démission en février 1879. — Son fils, M. Antonin Mulé, avocat, a collaboré à divers journaux démocratiques.

MULLENHOFF (Charles-Victor), érudit allemand, né à Marne, le 8 septembre 1818, étudia la philologie aux universités de Kiel, de Leipzig et de Berlin. Il prit ses grades en 1842, dans la première de ces universités. Nommé professeur en 1848, il passa à Berlin en 1858, comme professeur ordinaire de la langue, littérature et antiquités allemandes.

On a de lui une série de mémoires et de recherches sur l'histoire des épopées et des sagas, publiés dans le *Journal de l'antiquité allemande* (Zeitschrift fur deutsches Alterthum), ou dans le *Allgemeine Monatschrift fur Wissenschaft und Literatur*, etc. Nous citerons : *De Antiquissima germanorum poesia chorica* (1847); *Études runiques* (Zur Runenlehre, 1852); *Sur la structure des élégies de Properce* (Ueber den Bau der Elegien des Properz : 1854); *Sur l'histoire de la Nibelung Nôt* (Zur Geschichte der Nib. Nôt; 1855); *De carmine Wessofontano* (1861); *Monuments de prose et de poésie allemande du VIII^e^ au XII^e^ siècle* (Denkmaeler deutsches Poesie und Prosa, etc. Berlin, 1864; 2^e^ éd., 1873) *la Danse des glaives* (Ueber den Schwertlanz, 1871); *Germania antiqua* (Berlin, 1873 et suiv.), édition de textes de Tacite, Strabon, Ptolomée et autres. Il faut citer à part *Antiquité allemande* (Deutsche Alterthumskunde ; Berlin, 1870), exposé complet des recherches sur l'histoire ancienne de ce pays.

MULLER (Eugène), littérateur français, né à Vernaison (Rhône), en 1826, débuta avec succès dans les lettres, par *la Mionette* (1858, in-8, avec eau-forte; 6^e^ édit., 1876, in-32), heureuse imitation des romans champêtres de George Sand. Il a donné depuis des récits du même genre, comme *Mon village*, *la Ronde du loup*, réimprimés à la suite de son premier volume. Il a publié depuis : *Véronique* (1860, in-18); *Madame Claude* (1861, in-18); *Contes rustiques* (1863, in-18); *Pierre et Mariette* (1865, in-18); *la Driette* (1866, in-18); *Mémoire d'un franc-tireur* (1872, in-18); *Récits champêtres* (1873, in-18); *Scènes villageoises* (1876, in-18) ; *le Champ maudit* (1877, in-18); etc.; un certain nombre de livres d'éducation et de lecture pour l'enfance ou la jeunesse : *Récits enfantins* (1861, gr. in-8, avec eaux-fortes); *Petit traité de politesse française* (1861, in-18); *les Femmes d'après les auteurs français* (1863, gr. in-8, 15 portraits); *la Jeunesse des hommes célèbres* (1867, in-8); *le Marchand de nouveauté*, dans la collection des *Boutiques de Paris* (1868, in-18); *Robinsonnette*, histoire d'une petite orpheline (1873, in-18) ; *la Morale en action par l'histoire* (1877, in-18); *la Forêt* (1877, 8 gr. in 8, ill.) ; *Un Français en Sibérie* (1878, in-18 et in-8, ill.) ; *Le géant et l'oiseau* (1879, in-4, ill.), etc. Enfin il a écrit *le Trésor de Blaise*, comédie en prose, en un acte (Vaudeville, 1860). Nommé bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, M. Eug. Muller a été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

MÜLLER (Charles-Louis), peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 22 décembre 1815, suivit les ateliers de E. Léon Cogniet et du baron Gros, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts. Il débuta au Salon de 1837, et cultiva depuis, avec le même succès, la peinture d'histoire et le portrait. En 1850, il fut chargé de la direction artistique de la manufacture des Gobelins.

M. Louis Müller a exécuté et exposé, entre autres œuvres importantes : *le Lendemain de Noël* (1837); *le Martyre de saint Barthélemy* (1838); *l'Assassinat d'Arthur de Bretagne*, *Diogène et sa lanterne*, *Saint Jérôme en extase*, *Satan menant le Christ sur la montagne*, *le Massacre des innocents*, *une Fête d'Héliogabale*, *les Centaures et les Lapithes*, *Fanny*, *le Sylphe*, *Puck le lutin*, *Primavera* (1846); *la Ronde du mai*, *la Folie d'Haydée* (1848) ; *Lady Macbeth*, acquise par l'État et placée au musée du Luxembourg, ainsi que *l'Appel des victimes de la Terreur* (1849-1850). Cette dernière toile, où une vingtaine de portraits historiques, groupés autour de celui d'André Chénier, représentent tout ce que la Révolution a sacrifié de plus illustre, est une des œuvres les plus remarquées de nos Expositions modernes. C'est celle à laquelle le nom de l'artiste est resté particulièrement attaché. Il a exposé aussi de nombreux portraits, entre autres les *Enfants de M. Léon de Laborde*; des pastels, dont le plus connu est *Fatinitza* (1845).

A l'Exposition universelle de 1855, M. Müller envoya, avec *l'Appel des victimes*, une grande toile historique : *Vive l'Empereur !* épisode du 30 mars 1814, sujet inspiré de ce vers de Méry :

« Tout un fleuve vivant de glorieux blessés. »

et où l'absence d'unité de composition contrastait avec l'arrangement presque symétrique de *l'Appel des victimes.*

M. L. Müller, qui brille, d'ailleurs, moins par le coloris que par de rares qualités de composition et de dessin, et par sa fidélité à reproduire les personnages d'une époque et leurs costumes, a depuis donné aux Salons de 1857 et 1859, ***Marie-Antoinette à la Conciergerie, l'Arrivée de la reine d'Angleterre à Saint-Cloud, Proscription des jeunes Irlandaises catholiques***; à ceux de 1861 et 1863, ***Madame mère*** (Lætitia), ***Léda, le Jeu, une Messe sous la Terreur***; à celui de 1868; ***Desdémone, Un écolier***; à celui de 1869, ***Lanjuinais à la tribune***; à celui de 1875, *Démence du roi Lear; Un instant seul;* à celui de 1877) : *Thomas Diafoirus, Mater Dolorosa*, etc. Il a encore exécuté une *Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, commandée par le ministère de l'intérieur (1843), la décoration de la salle des États au Louvre (1858), et plus récemment, la *Déesse Raison*, pour l'œuvre des écoles libre congréganistes (1880). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1838, une 2ᵉ en 1846, une 1ʳᵉ en 1848, et aussi une 1ʳᵉ à l'Exposition universelle de 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il a été promu officier le 13 juillet 1859. Au mois de mai 1864, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Hippolyte Flandrin.

MÜLLER (Jean-Frédéric-Charles ou Karl), peintre français d'origine allemande, né à Stuttgart, le 2 octobre 1813, vint en 1833 dans l'atelier de M. Ingres et suivit en même temps les cours de l'École des beaux-arts; il débuta au Salon de 1839 et se fixa dès lors à Paris, où, sauf un séjour de deux ans en Italie (1847-49), il a constamment vécu jusqu'en 1868. Il rentra alors dans sa ville natale. Il a pris le nom de *Müller de Stuttgart*, pour se distinguer de ses nombreux homonymes français ou étrangers. Il a principalement exposé : *Roméo et Juliette, les Fêtes d'octobre à Rome, le Carnaval italien*, sujets devenus populaires; *la Mère italienne, la Bacchante, l'Odalisque, le Lever d'une prima donna* : plusieurs *Portraits*, entre autres celui de *Mlle Sophie Cruvelli*; des *Têtes d'enfant, le Titien, Faust*, etc., 1837-1869). Le *Roméo et Juliette* de 1837 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, où cet artiste était classé dans la division du Wurtemberg. Enfin, aux Salons de 1861 et 1863, *le Jugement de Pâris, Endymion, Hélène évoquée par Faust, Diane surprise par Actéon*, etc.

MÜLLER (Julius), théologien protestant allemand, frère du célèbre érudit Karl-Otfried Müller, qui mourut en 1840, est né à Brieg (Prusse), le 10 avril 1801. Après avoir fait ses classes au lycée de sa ville natale, il suivit les cours de droit des universités de Breslau et de Gœttingue, et se consacra ensuite, à Berlin, à l'étude de la théologie, déterminé par l'enseignement et les conseils des célèbres théologiens Tholück, Strauss et Neander. En 1825, il devint pasteur de Schœnbrunn et Rosen (Prusse). En 1831, il fut nommé second prédicateur à l'université de Gœttingue, où il fit en même temps des cours publics de théologie et de pédagogie, et obtint, en 1834, le titre de professeur-adjoint de théologie. L'année suivante, il accepta, à l'université de Marbourg, une chaire de philosophie dogmatique et de morale qu'il occupa quatre ans; puis il passa comme professeur titulaire de théologie à la Faculté de Halle. En 1846, M. Julius Müller était représentant de l'Union évangélique au synode évangélique de Berlin. Il fonda, en 1850, avec MM. Neander et Nitzsch, le *Journal allemand de la science et de la vie chrétienne*, auquel il a fourni, depuis cette époque, plusieurs articles remarquables sur des questions de philosophie dogmatique et de discipline ecclésiastique. — Il est mort à Halle, le 27 septembre 1878.

On a de M. Müller : *la Vie chrétienne, ses combats et sa perfection* (das christliche Leben, seine Kaempfe und seine Vollendung; Breslau, 1834; 3ᵉ édit., 1847), recueil de sermons; *le Dogme chrétien du péché* (die christliche Lehre von der Sünde; Ibid., 1839; 3ᵉ édit., 1849, 2 vol.); *le Premier synode général de l'Église évangélique de la Prusse* (die erste Generalsynode der evangelisch. Landeskirche; Berlin, 1847), etc.

MÜLLER (Édouard), écrivain allemand, frère du précédent, né à Brieg, le 12 novembre 1804, fit de fortes études de philologie et de philosophie, se consacra à l'enseignement, et devint vice-recteur de Ratibor, et plus tard de Liegnitz. En 1846, il fut nommé professeur du collège de Liegnitz, dont il devint directeur en 1853. Auteur d'une *Histoire de la théorie de l'art chez les anciens* (Geschichte der Theorie der Kunst bei den Alten; Breslau, 1824-37, 2 vol.), et d'une tragédie en vers, *Samson et Dalila* (Ibid., 1853), il s'est fait connaître aussi par la publication de quelques ouvrages laissés par son frère, Karl-Otfried, notamment de l'*Histoire de la littérature grecque jusqu'à l'époque d'Alexandre* (Geschichte der griechischen Literatur bis auf, etc.; Breslau, 1841, 2 vol.), et des *Petits écrits allemands* (kleine deutsche Schriften; Ibid., 1847-1848, 3 vol.). — Il est mort à Liegnitz, le 30 novembre 1875.

MULLER (Guillaume-Conrad-Hermann), philologue allemand, né à Holzminden, le [illegible] 1812, suivit les cours à l'université de Gœttingue et étudia spécialement le vieux allemand. Précepteur privé pendant quelques années, il entra à la bibliothèque de la même université en 1838 et fut professeur au gymnase. En 1841, il obtint la chaire de littérature allemande à l'université et devint professeur ordinaire en 1856.

On a de lui : *De Corcyraeorum republica* (Goet., 1835), travail couronné par l'université; *Recherches pour une explication mythologique des Niebelungen* (Versuch einer myth. Erklärung der Nibelungensage; Berlin 1841); *Histoire des anciens cultes allemands* (Geschichte und System der altd. Religion; Gœtt. 1844), ouvrage dans lequel il réfute les théories de J. Grimm; *les Chants des Niebelungen* (Ueber die Lieder von den Nibelungen, Ibid., 1845), où il a cherché à concilier l'opinion de Lachmann et celle de ses adversaires. On lui doit aussi une édition des *Fables et chants érotiques* de Henri de Muglin (Fabeln und Minnelieder des H. von M. Goettingue 1847); *Traditions et contes de la Basse-Saxe* (Niedersaechs. Sagen und Maerchen; Ibid, 1854), avec Schambach. Il a collaboré au *Mittelhochdeutsches Wœrterbuch*.

MULLER (Otto), romancier allemand, né le 1ᵉʳ juin 1816, à Schotten, fut élève du gymnase de Darmstadt, servit quelque temps dans l'administration, puis devint bibliothécaire de la cour et bibliothécaire privé du prince Charles de Hesse. En 1843, il prit la rédaction du journal *Frankfurter conversationsblatt*; en 1848, du *Mannheimer Journal*, retourna à Francfort en 1854 pour diriger la *Bibliothèque allemande*, recueil de *romans choisis* (Deutsche Bibliothek, Sammlung auserwaehlter Originalromane), et fonda en même temps, avec M. Creizenach, un journal [illegible]tique : *Frankfurter Museum*. Depuis [illegible] il s'est fixé à Stuttgart.

Ecrivain des plus féconds, M. Muller s'est [illegible]

un nom par ses romans et nouvelles entre lesquels nous citerons : *Burger. Vie d'un poète allemand* (Burger, ein deutsches Dichterleben, Francf. 1845 ; nouv. éd. 1873), adapté pour le théâtre par Mosenthal; *les Médiatisés* (Ibid. 1848, 2 vol.), *Charlotte Ackermann* (Ibid. 1854) ; *le Magistrat de Francfort* (der Stadtschultheiss von Fr. ; Stuttgart 1856) ; ces deux derniers établirent sa réputation de romancier; *Andrea del Castagno* (Francf. 1857); *l'Hôtel du cloître* (der Klosterhof, Ibid. 1859, 3 vol.); *Eckhof et ses écoliers* (E. und seine Schuler, Leipzig, 1863, 2 vol) ; *Deux péchés sur le cœur* (Zwei Sünder an einem Herzen, Brunsw. 1863, 2 vol.) ; *Récits et caractères* Erzaehlungen und Charakterbilder; Berlin, 1865, 3 vol.) ; *la Fiancée du forestier de Neunkirchen* (die Foerstersbraut von Neunk. Stuttgart 1869); *le Professeur de Heidelberg* (Ibid 1870, 3 vol.); *le Seigneur du Majorat* (der Majoratsher ; Leipzig. 1873, 3 vol.) ; *Diadème et masque* (Stuttgart 1875, 3 vol.); *Monique* (Ibid, 1873) ; *Ombres et hauteurs* (Schatten und Hoehen, Ibid. 1878). Une édition de ses *OEuvres choisies* a été publiée en 1873 et 1874 à Stuttgart.

MÜLLER (Frédéric-Max), orientaliste allemand, fils du poète Guillaume Müller, né à Dessau, le 6 décembre 1823, acheva ses études à l'université de Leipzig et, sur les conseils de M. Hermann Brockhaus, se livra exclusivement à l'étude du sanscrit. De 1844 à 1845, il suivit, à Berlin, les cours de M. Bopp et de Schelling. En 1845, il vint à Paris, où il réunit, d'après les indications de Burnouf, les matériaux d'une édition du *Rigveda* et du commentaire du *Sâyanâcârya*. Pour compléter son travail, il se rendit, en 1846, en Angleterre, recommandé à la Compagnie des Indes-Orientales par Wilson. Pendant qu'il surveillait à Oxford l'impression de cet ouvrage, publié aux frais de la Compagnie, il fut nommé, en 1850, professeur d'histoire littéraire et de grammaire comparée, conserva sa chaire jusqu'en 1875, puis rentra en Allemagne. Membre de l'Académie de Munich depuis 1852, élu, en 1858, correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), il en devint membre associé en décembre 1869.

Outre l'édition du *Rigveda* (Oxford, 1849, t. I, 1854, t. II, 1872, t. V), qui, avant d'être terminée en Angleterre, a été reprise à Leipzig (1856-1857), avec une introduction contenant le premier livre du *Prâtiçâkhya*, on remarque, parmi les travaux de M. Müller, un des premiers orientalistes de l'époque : la traduction de l'*Hitopadesa* (Leipzig, 1844); *De la Philologie comparée des langues indo-européennes par rapport à leur influence sur la civilisation primitive de l'humanité* (On the comparative philology of the Indo-European languages in its, etc.), manuscrit qui a obtenu, en 1849, le prix Volney ; la traduction du *Meghadûta de Kalidasa* (Kœnigsberg, 1848) ; *Rig-Veda-Sanhitâ, l'hymne sacré des Brahmes* (Londres, 1869) ; *Copeaux d'un atelier allemand* (Chips from à German workshop, Ibid. 1869-1875, 4 vol.), dont deux parties ont été traduites en français par M. Perrot : *Essais sur l'histoire des religions* (1872, in-18) et *Essais sur la mythologie comparée* (1873, in-18). Il a donné en outre une édition de *la Correspondance de Schiller avec le prince Frédéric-Chrétien de Schleswig* (Schiller's Briefwechsel, etc. Berlin, 1875) ; une étude biographique, *Basedow par son arrière petit-fils F. Max Muller* (J.-B. Basedow. Von seinem Urenkel, etc. Leipzig. 1877). Ses *Nouvelles leçons sur la science du langage*, ont été traduites en français par MM. G. Harris et G. Perrot, avec une Notice sur la vie et les travaux de l'auteur (1867-1868, 2 vol. in-8).

MÜLLER (Charles), peintre allemand, né à Darmstadt, en 1818, étudia dans l'atelier de son père, peintre estimé, et à l'Académie de Düsseldorf sous M. Schadow. Après quelques tableaux dans le goût de l'école, il fut chargé par le comte de Fürstemberg de décorer, sous M. Deger, l'église de Saint-Apollinaire à Remagen. On cite parmi ses principales fresques : *la Naissance* et *le Mariage de Marie*, *l'Annonciation*, *la Visitation*, *le Couronnement*, *l'Adoration de l'Agneau*, sept compositions représentant *les sept Sacrements*. M. Charles Müller a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Cène*, *la Sainte Vierge et l'enfant Jésus*, *l'Annonciation* et, au Salon de 1853, *la Sainte-Famille*.

Un autre peintre du même nom, M. André Müller, né à Cassel, en 1811, et élève de la même école, a aussi contribué par des fresques à la décoration de la même église de Remagen.

MÜLLER (Charles-Guillaume), peintre sur porcelaine allemand, né à Munich, vers 1819, s'est fait dans sa spécialité une réputation qui a dépassé les limites de l'Allemagne, et a reproduit avec bonheur plusieurs tableaux des grands maîtres, entre autres, *la Sainte-Famille*, *le Christ et saint Jean*, *la Vierge à la chaise*, et diverses *Madones* d'après Raphaël; une *Madone* d'après Murillo; une *Madone* d'après Carlo Dolce ; une *Sainte Madeleine* d'après Maes; un *Groupe de chrétiens* d'après M. Kaulbach ; *Judith*, *Sakontala*, *le duc d'Albe au château de Rudolstadt*, une *Albanaise* d'après Riedel ; *Enfants et fruits* d'après Rubens, etc. Plusieurs de ces sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

MULLER (Frédéric), philologue autrichien, né à Jemnik (Bohême), le 5 mars 1834, étudia dans un gymnase de Moravie, puis à Vienne, et suivit les cours de philologie à l'Université de cette ville, de 1853 à 1857. Attaché l'année suivante à la bibliothèque de l'Université, il passa en 1860 à la bibliothèque impériale. Il devint, en 1866, professeur extraordinaire de philologie comparée et de sanscrit, et obtint, en 1869, le titre de professeur ordinaire.

A part un grand nombre de mémoires et d'études publiés sur les langues iraniennes, dans des recueils spéciaux, et principalement dans les *Comptes rendus de l'Académie de Vienne*, on cite de lui : *Partie linguistique* du *Voyage de la frégate autrichienne* la Novara (Linguist. Theil der Reise der oesterr. Fregatte Novara; Vienne, 1867) ; *Partie anthropologique* du même voyage (Anthrop. Theil ; Ibid. 1869) ; *Ethnographie générale* (Allgemeine Ethnogr. Ibid. 1873), traité systématique de cette science, et enfin *Bases de linguistique* (Grundriss der Sprachwissenschaft ; Ibid 1876-1877, vol. I, part. I-II), ouvrage en cours de publication et devant comprendre, outre une introduction à l'étude de cette science, une exposition des racines de toutes les langues connues.

MÜLLER DE KŒNIGSWINTER (Wolfgang), médecin et poète allemand, né le 5 mars 1816, à Kœnigswinter sur le Rhin, étudia de 1835 à 1839 la médecine à l'université de Bonn et se lia intimement à cette époque avec les poètes Kinkel, Freiligrath, Simrock et autres. Établi comme médecin à Düsseldorf en 1842, il passa en 1853 à Cologne. Joignant la culture des lettres à l'exercice de la médecine, il se fit estimer à la fois comme poète, comme médecin et comme homme, et fut envoyé en 1848 au parlement préparatoire de Francfort. — Il est mort à Neuenahr, le 29 juin 1873.

Parmi ses ouvrages, empreints d'un caractère

particulièrement rhénan, on cite : *Chansons de jeunesse* (Junge Lieder; Dusseldorf, 1841); *Ballades et Romances* (Ibid., 1842); *le Voyage du Rhin* (die Rheinfahrt; Francfort, 1846); *Poésies* (Gedichte, 1847); *Germania, conte satirique* (Germania, ein satirisches Maerchen; Ibid., 1848); *Lorelei* (Cologne, 1851), recueil en vers des plus belles légendes du Rhin; *la Reine du mois de mai* (die Mai-Kœnigin; Stuttgart, 1852), histoire de village en vers; *le Prince Minnewin, conte d'un soir d'été* (der Prinz M., Ein Mittesommerabendmaerchen) et *le Livre du Rhin* (Rheinbuch, 1856); etc. M. Müller de Kœnigswinter a écrit en outre des contes en vers et en prose et des articles de critique dans divers recueils, tels que l'*Almanach des Muses*, de Chamisso, l'*Annuaire du Rhin*, l'*Album des Artistes* de Düsseldorf, le *Musée allemand*, la *Gazette de Cologne* et la *Gazette générale d'Augsbourg*.

MULOCK (miss Dinah-Maria), femme de lettres anglaise, née en 1826, à Stock-sur-Trent (comté de Stafford), écrivit à vingt-trois ans son premier roman, *les Ogilvy* (the Ogilvies, 1849). A cet heureux début succédèrent les romans d'*Olive* (1850), du *Chef de famille* (the Head of Family, 1851); du *Mari d'Agathe* (the Agatha's husband, 1852); *Vie pour vie* (Life for Life, 1859); *Noble existence* (A Noble Life, 1866); *la Belle France* (Fair France, 1870), impressions de voyage; *Hannah* (1871, 2 vol.); *Ma mère et moi* (My Mother and I, 1874); *le Petit prince immobile et son manteau de voyage* (the little Lame Prince, etc., 1874); *le Testament, vie et mort de J. Martin, instituteur et poète* (A Legacy: being Life and Remains of J. M. etc., 1878, 2 vol.). La plupart de ses écrits ont été traduits en français. On cite encore d'elle des petits livres pour la jeunesse, *les Lettres de Rivière*, *Cola Monti*, *En Hérésie*, [illegible], et de jolies pièces de vers, insérées dans les recueils périodiques. Malgré la notoriété de son nom, miss Mulock a continué de signer toujours « l'auteur des *Ogilvy*. »

MULSANT (Martial-Étienne), naturaliste français, né à Marnand (Rhône), le 2 mars 1797, s'occupa, depuis 1830, de publications relatives à l'histoire naturelle et professa, depuis la même époque, [illegible] de Lyon. Devenu conservateur de la bibliothèque de la ville, président de la Société linnéenne et membre de l'Académie des sciences et des arts de Lyon, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 15 avril 1873. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Lettres à Julie sur l'histoire naturelle* (1830, 2 vol. in-8); *Histoire naturelle des coléoptères de France* (1839-1875, 22 parties, in-8); *Species des coléoptères trimères sécuripalpes* (1850, in-8); *Opuscules entomologiques* ([illegible], in-8); *Cours élémentaire d'histoire naturelle* ([illegible], in-8); *Zoologie* (1857, in-8); *Géologie* (1860, in-8); *Souvenirs d'un voyage en Allemagne* (1862, in-8); *Essai d'une classification méthodique des oiseaux-mouches* (1866, in-8); *Souvenirs du mont Pilat et de ses environs* (1870, 2 vol. in-18); *Histoire naturelle des oiseaux-mouches* (Lyon, 1874-1876, t. I-II, in-4°, avec planches), avec M. E. Verreaux; [illegible] doit comprendre 4 volumes; *Histoire naturelle des punaises de France* (Lyon, 1865-1874, 4 vol. in-8), etc.

MUN (Adrien-Albert-Marie, comte de), ancien officier et député français, né à Lumigny (Seine-et-Marne), le 28 février 1841, est l'arrière-petit-fils du célèbre philosophe matérialiste Helvétius. Il entra au service, parvint au grade de capitaine de cuirassiers, et fut officier d'ordonnance du gouverneur de Paris. Professant les doctrines ultramontaines et dévoué au Syllabus, il se consacra à la fondation des cercles catholiques d'ouvriers, et y prononça un grand nombre de discours. Les protestations dont la presse libérale se fit l'interprète, obligèrent le ministre de la guerre à inviter M. le comte de Mun à rejoindre son régiment : mais il préféra donner sa démission (novembre 1875).

La candidature lui fut offerte dans l'arrondissement de Pontivy, aux élections législatives du 20 février 1876. Soutenu par le clergé, l'évêque de Vannes, l'archevêque de Paris et le pape, qui lui envoyait, quelques jours avant l'élection, une décoration, il publia une profession de foi, dans laquelle il s'engageait avant tout à défendre à la Chambre « les principes de la foi catholique. » Il rencontra deux compétiteurs différents : M. Le Maguet, docteur en médecine, candidat républicain, et M. l'abbé Cadoret, ancien aumônier de la marine, candidat bonapartiste. Il obtint, au premier tour de scrutin, 7508 voix, contre [illegible] accordées à M. l'abbé Cadoret, et 4768 à M. Le Maguet; ce dernier s'étant désisté, la lutte n'en continua pas moins violente, et M. de Mun fut élu, le 5 mars, par 10 125 contre 8734 obtenues par son concurrent. Un rapport concluant à une enquête, fut déposé, discuté, et le 24 mars, après un nouvel exposé des doctrines de l'ex-capitaine, l'enquête fut votée par 310 voix contre 164. L'élection fut finalement invalidée en juillet 1876. Réélu le 27 août suivant, par 9760 voix, contre 9,466 données à son concurrent républicain, M. de Mun fut admis le 15 décembre. Il prit place à l'extrême droite, vota avec la minorité monarchiste de la Chambre, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui accordèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie.

Candidat officiel dans le même arrondissement, aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 12 292 voix contre 9817, obtenues par M. Le Maguet, et 1679 réunies par un autre candidat. Soumise à une nouvelle enquête, l'élection de M. de Mun ne fut rapportée qu'en décembre 1878, il prononça à cette occasion un discours, dans lequel il se déclara l'ennemi du suffrage universel et provoqua des contestations même sur les bancs des députés bonapartistes. Invalidé le 16 décembre, il se présenta aux élections complémentaires du 2 février 1879, et échoua contre le même concurrent républicain. Rendu à la vie privée, il continua son active propagande contre les projets de loi sur l'enseignement supérieur, le Conseil supérieur de l'instruction publique, etc. Plusieurs de ses discours ont été publiés en brochures.

MUNCH (André), poète norvégien, né le [illegible] octobre 1810, est fils de l'évêque de Christiansand, Jean-Storm Munch. Il étudia le droit à l'Université de Christiania, et fut rédacteur du journal norvégien *le Constitutionnel*, de 1841 à 1846. Employé à la bibliothèque de l'Université depuis 1850, il se vit accorder, en 1860, par le Storthing, une pension, qui lui permit depuis de se consacrer entièrement à la poésie. Il a publié plusieurs recueils de vers qui ont été remarqués : *Digte gamle og nye* (Christiania, 1848); *Sorg og Troest* (Ibid., 1852); *Nye digte* (Ibid., 1850). En 1847 et 1848, il fit un voyage en Italie, et à son retour publia *Tableaux du Midi et du Nord* (Billeder fra Syd og Nord, 1848). On cite également de lui quelques drames : *Salomon de Caus* (1854), traduit en allemand en 1857; *Une soirée* (en Aften, 1855); *Lord William Russel* (1857), traduit en allemand, en 1860; [illegible] (1863), etc.

MUNDT (Clara), femme de lettres allemande, connue sous le nom de Louise *Muhlbach*, née à Neubrandenbourg, le 2 janvier 1814, se maria à l'âge de vingt-cinq ans, et se fit connaître par la publication de romans, où elle prêcha l'émancipation des femmes, et aborda résolûment toutes les questions morales et sociales qui intéressent son sexe. — Mme Mundt est morte à Berlin, le 26 septembre 1873.

On cite, parmi ses romans historiques : *Aphra Behn* (Berlin, 1849, 3 vol.); *Jean Gotzkowsky, le Marchand de Berlin* (Ibid., 1850, 3 vol.); *Katharina Parr* (Ibid., 1850, 3 vol.), et *Frédéric le Grand et sa cour* (Ibid., 1853, 3 vol.). Parmi les autres, on remarque : *Premier et dernier amour* (Erste und letzte Liebe; Altona, 1838); *le Sort des femmes: Fille, épouse, artiste, princesse* (Frauenschicksal, das Maedchen, die Gattinn, die Künstlerinn, die Fürstinn; Ibid., 1839, 2 vol.); *Oiseaux voyageurs* (Zugvægel: Ibid., 1840), recueil de contes et nouvelles; *le Monde* (Bunte Welt; Stuttgart, 1841, 2 vol.); *l'Enfant de la nature* (der Zœgling der Natur; Altona, 1842), roman; *Bonheur et argent* (Glück und Geld; Ibid., 1842, 2 vol.); *Justin* (Leipzig, 1843); *Gisela* (Altona, 1844, 2 vol.); *Eva* (Berlin, 1844, 2 vol.); *Après le mariage* (Nach der Hochzeit; Leipzig, 1844, 2 vol.), recueil de quatre nouvelles; *Nouvelles et scènes* (Leipzig, 1845, 2 vol.); *Un roman à Berlin* (Ein Roman in Berlin; Berlin, 1846, 3 vol.); *Esquisses de voyage* (Federzeichnungen auf der Reise; Ibid., 1846); *Histoires de cour* (Hofgeschichten; Ibid., 1847, 3 vol.); *la Fille d'une impératrice* (Ibid., 1848, 2 vol.), roman historique; *l'Enfant de la société* (der Zœgling der Gesellschaft; Ibid., 1850, 2 vol.): *Berlin et Sans-Souci* (Ibid., 1853, 4 vol.), roman historique; *le Monde et le théâtre* (Welt und Bühne; Ibid., 1854, 2 vol.); *Joseph II et sa cour* (Joseph II und sein Hof: Ibid., 1856, 4 vol.); *la Reine Hortense* (Kœnigin Hortense; Ibid., 3e édit., 1857), étude biographique: *Nouvelles* (Novellen; Ibid., 1865, 4 vol.); *Petits romans* (Kleine Romane; Altona, 1860-1866; 2 vol.), etc.

MUNDY (George Rodney), marin anglais, né à Londres, le 19 avril 1805, et neveu du vice-amiral George Mundy, entra, en 1818, au Collège royal naval, et s'embarqua l'année suivante, comme volontaire, sur *le Phaëton*. Lieutenant en 1826, et commodore en 1828, il fut chargé, en 1833, à l'occasion de la guerre des Pays-Bas, d'une mission en Belgique. Rentré en Angleterre, lors de la suspension des hostilités, il reçut ensuite le commandement de *la Favorite*, sloop de 18 canons, avec lequel il fut envoyé en croisière sur les côtes de la Syrie, puis de *l'Iris*, brick de 26; appelé, en 1846, dans l'archipel Indien, contre les pirates de Bornéo, il se distingua dans cette expédition et fut laissé à la tête de l'escadrille jusqu'à l'année suivante. Pendant la guerre contre la Russie, il opéra dans la Baltique, contribua à la prise de Bomarsund, puis fut chargé du commandement en second de la flotte de la Méditerranée, et commanda en chef une escadre à Palerme et à Naples (1859-1860) et sur les côtes de Syrie (1861), pendant l'occupation française. En 1863, il a été promu vice-amiral. Il avait été fait chevalier commandeur du Bain en 1862. De décembre 1866 à mars 1872, il commanda l'escadre de l'Amérique du Nord et les stations des Indes occidentales, et fut promu amiral en 1869. De retour en Angleterre, il devint préfet de Portsmouth et atteignit dans ce poste la limite d'âge du service actif (avril 1875).

On doit à sir G. Mundy une intéressante *Relation de l'expédition de Bornéo* (Narrative of the events in Borneo and, etc.; Londres, 1848, 2 vol. in-8), précédée d'une partie inédite du *Journal de sir James Brooke* et l'*Hannibal à Palerme et à Naples* (1859-1861).

MUNKACZY (Michel), peintre hongrois, né à Munkacz en 1844, vit ses parents tués par les Russes en 1849, et dut entrer comme apprenti chez un menuisier. En 1863, il put prendre quelques leçons du peintre paysagiste Ligeti, à Pesth, passa quelque temps à Vienne, puis à Munich (1865), et à Dusseldorf (1868), où ses tableaux de *Pâques*, de *l'Enrôlement* et de *la Fiancée*, furent remarqués. Il débuta à Paris, au Salon de 1870 par une œuvre qui révélait toute sa valeur aux amateurs parisiens: *le Dernier jour d'un condamné*. Il exposa depuis: *Épisode de la guerre de Hongrie* en 1848 (1873); *le Mont-de-Piété* et *les Rôdeurs de nuit* (1874); *les Héros de village*, scène hongroise (1875); *Intérieur d'atelier* (1876), *Récit de chasse* (1877); *Milton aveugle dictant le Paradis perdu à ses filles, les Recrues hongroises* (1878), etc.

M. Munkaczy a obtenu une médaille en 1870, une médaille de 2e classe en 1874, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1878. Décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1877, il a été promu au grade d'officier le 20 octobre de l'année suivante.

MUNOZ. Voy. Rianzares (duc de).

MUNSTER (Georges-Hébert, baron de Grotthaus, comte de), diplomate allemand, né à Londres, le 23 décembre 1820, est fils de l'homme d'État hanovrien, qui joua un rôle important au Congrès de Vienne. Il fit ses études de droit aux Universités de Bonn, de Heidelberg et de Gœttingue, puis entra par droit héréditaire dans la Chambre haute du Hanovre. Envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg, de 1856 à 1864 il fut nommé membre de la Chambre des seigneurs de Prusse, après l'annexion du royaume du Hanovre à la couronne prussienne, et fit partie du Parlement de l'Allemagne du Nord d'abord, puis du Reichstag de l'Empire jusqu'à sa nomination au poste d'ambassadeur à Londres, le 26 juin 1873.

Il a publié: *Esquisses politiques sur la situation de l'Europe depuis le Congrès de Vienne, jusqu'aujourd'hui*, 1815-1867 (Polit. Skizzen ueber die Lage Europas vom Wiener Congress, etc. Leipzig 1867): *Ma participation aux événements de 1866 dans le Hanovre* (Mein Antheil an den Ereignissen des J. 1866, in Hann. 1868); *la Confédération de l'Allemagne du Nord et sa transition en Empire allemand* (der Norddeutsche Bund und dessen Uebergang zu einem Deutschen Reiche; Ibid. 1868); *Avenir de l'Allemagne. — Empire Allemand* (Deutschlands Zukunft. das Deutsche Reich; Berlin 1870).

MURAT (Napoléon-Lucien-Charles, prince, sénateur français, né à Milan, le 16 mai 1803, est le second fils de Joachim Murat, alors général, et de Caroline, troisième sœur du premier Consul. Élevé à Naples, dont son père occupait le trône depuis 1808, il suivit, après les événements de 1815, sa mère aux environs de Trieste, résida ensuite à Venise et s'embarqua, en 1824, pour aller rejoindre aux États-Unis, son oncle Joseph Bonaparte et son frère aîné Achille; mais son vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes d'Espagne, il fut conduit en prison et il éprouva de grandes difficultés pour recouvrer sa liberté. En 1827, il épousa miss Carolina Georgina Fraser; peu de temps après ce mariage, il fut réduit, par suite de faillites commerciales, à une situa-

tion si précaire qu'il n'eut, pendant plusieurs années, d'autres ressources pour subsister que le produit d'une école de jeunes filles tenue par sa femme. A deux reprises, en 1839 et en 1844, il vint en France, où le gouvernement ne lui permit de séjourner que peu de temps.

M. Murat, qui venait d'hériter des titres de son frère aîné, apprit aux États-Unis la proclamation de la République de 1848 : il s'empressa de gagner l'Europe, présenta immédiatement sa candidature aux élections du Lot, et fut élu représentant à la Constituante, le premier sur sept, par 45 000 suffrages. Membre du comité des affaires étrangères, il vota en général avec la droite, excepté dans la question des deux Chambres. Il servit de tout son pouvoir, après l'élection du 10 décembre, la politique du président. Réélu par le Lot et la Seine, il opta pour le second département, fut nommé, le 3 octobre 1849, ministre plénipotentiaire à Turin, et remplacé, en 1850, par M. Ferd. Barrot; cette même année, la 2ᵉ légion de la garde nationale de la banlieue de Paris le choisit pour colonel. Devenu sénateur, à la suite du coup d'État, par décret du 25 janvier 1852, il obtint, en 1853, le titre de prince.

Plus tard, notamment en 1855 et en 1860, on a beaucoup parlé des prétentions du prince à la couronne des Deux-Siciles et d'un parti libéral italien disposé à les soutenir. Aucun fait ne vint, jusqu'à la fin de 1860, donner d'autorité à ces bruits, si ce n'est des lettres rendues publiques, dans lesquelles le prince Murat, déclinant toute initiative, laissait aux Italiens liberté complète d'action. De son côté, le gouvernement français ne fit rien pour encourager de telles espérances, que le *Moniteur* désavoua même officiellement au mois d'août 1860. Une sorte de manifeste du prince L. Murat déclara enfin ses prétentions au trône de Naples, à la fin de mars 1861, et le journal officiel en renouvela le désaveu, en ajoutant que l'Empereur ne retirait pas pour cela au prince son amitié (*Moniteur* du 21 mai). On remarquait, à la même époque, que le prince Murat appuyait, dans le Sénat, l'amendement favorable au maintien de la puissance temporelle du pape (7 mars 1861) : ce qui lui aliénait les loges maçonniques dont il était président, et excitait des orages au sein de l'ordre. Le prince Lucien Murat a été fait grand'croix de la Légion d'honneur le 14 juin 1856. — Il est mort à Paris, le 11 avril 1878.

De son mariage avec miss Fraser (1827), il a eu cinq enfants : *Caroline*-Létitia, née le 31 décembre 1832, mariée, en 1850, au baron Charles de Chassiron; veuve en 1870, remariée l'année suivante à John Garden, esquire; Joseph-*Joachim*-Napoléon, né le 21 juillet 1834, devenu capitaine de cavalerie, officier d'ordonnance de l'empereur, le 12 août 1866, colonel aux guides de la garde et général de brigade, le 14 juillet 1870; *Achille*-Napoléon, né le 2 janvier 1847, marié, le 13 mai 1868, au palais des Tuileries, à la princesse Dadiani de Mingrélie; *Anna*, née le 3 février 1841, convertie du protestantisme au catholicisme, par l'abbé Deguerry, en avril 1864, mariée le 18 décembre 1865 au comte Antoine de Noailles, duc de Mouchy; et *Louis*-Napoléon, né le 22 décembre 1851, marié le 11 novembre 1873 à la princesse Eudoxie Orbeliani.

L'aîné, le prince Joachim Murat, a épousé, le 24 juin 1832, la princesse Malcy, fille du duc et prince de Wagram. En septembre 1869, un démêlé qu'il eut avec un entrepreneur des environs de Paris, nommé Comté, prit des proportions inattendues. Il se porta contre lui, avec l'aide des gens de son beau-père, à des voies de fait dont le tribunal de Corbeil refusa d'accorder la réparation au plaignant, sur ce motif que le prince, en sa qualité de membre de la famille impériale, ne relevait que de la Haute-Cour. Cette affaire avait fait beaucoup de bruit depuis trois mois, sans aboutir à une solution, lorsque le meurtre de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte nécessita la convocation de la Haute-Cour; un décret impérial du 11 janvier déféra aussi le prince Murat, pour l'affaire en question, à ce tribunal exceptionnel, mais M. Comté se désista de sa plainte au mois d'avril suivant.

Des sœurs et belles-sœurs du prince Lucien Murat, une seule survit : la princesse *Louise*-Julie-Caroline, née à Paris le 22 mars 1805, mariée, le 25 octobre 1825, au comte Jules Rasponi de Ravenne, veuve en 1877.

MURAT (Joachim-Joseph-André, comte), député français, né à Paris, le 12 décembre 1828, descend du frère aîné du roi de Naples, André Murat, qui reçut de l'empereur le titre de comte. Fils de Pierre-Gaëtan, ancien député du Lot, mort en 1847, il fut élevé à Paris, et entra de bonne heure dans la diplomatie. Attaché d'abord à la légation de France en Toscane, puis en Suède, il fut chargé d'affaires à Florence, en 1852, et à Stockholm, en 1853. Il se maria en 1854 et remplaça, la même année, M. Lafon de Caix au Corps législatif comme candidat du gouvernement dans la 1ʳᵉ circonscription du Lot. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint en 1863, 35 962 voix sur 36 174 votants, et en 1869, 30 361 sur environ 37 000. Membre du centre droit, il signa en juillet 1869 la demande d'interpellation des 116 du tiers parti libéral. En 1856, il assista, à Moscou, au couronnement de l'empereur Alexandre II et en publia la relation (1857, in-8).

Secrétaire d'âge du Corps législatif de 1854 à 1860, secrétaire élu de 1860 à 1863, secrétaire et vice-président du Conseil général du Lot, M. le comte Murat, qui fut maire de Cahors, [illegible], en 1861, maire de la Bastide-Murat. Élu membre de l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département du Lot, le dernier sur six, par 31 814 voix, il vota constamment avec la droite, fit partie du groupe bonapartiste de l'appel au peuple et fut un des cinq, qui votèrent à Bordeaux contre la déchéance de l'Empire. Réélu le 20 février 1876, dans la 1ʳᵉ circonscription de Cahors sans concurrent, il soutint de son vote le cabinet de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Il fut encore réélu le 14 octobre suivant par [illegible] voix contre 3640 obtenues par le candidat républicain, et devint président du groupe de l'appel au peuple. En 1878 il avait accompagné le prince impérial dans ses visites aux cours de Copenhague et de Stockholm. Il a épousé, en octobre 1866, la fille de M. Adolphe [illegible], [illegible]teur. Décoré de divers ordres étrangers, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le [illegible] 1862. — Sa sœur, Caroline, née en 18[illegible], a épousé, en 1854 le marquis du Tillet.

MURAT-SISTRIÈRES (Jean-Baptiste-[illegible]ne), ancien représentant du peuple français, né d'une famille originaire du Cantal, en [illegible], fils d'un général de la République et de l'Empire, entra, en 1817, à l'École polytechnique et passa en 1819, à l'École d'application de Metz. Il se retira du service militaire en 1836, avec le grade de capitaine du génie et se fixa dans ses propriétés, près de Vic. Élu conseiller général du département du Cantal, il fut porté, mais sans succès, par les libéraux, comme candidat à la députation pour l'arrondissement d'Aurillac. Plus heureux en 1848, il fut nommé représentant du

peuple, le troisième sur sept, par 20 000 voix environ. Membre du comité des finances, il vota, en général, avec la droite. Il fut réélu le deuxième à la Législative, et entra dans la coalition des anciens partis monarchiques, tout en se prononçant contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se tint à l'écart des affaires publiques, et cessa même, l'année suivante, de faire partie du Conseil général de son département. Il rentra dans la vie parlementaire, aux élections générales du 8 février 1871, comme représentant du département du Cantal, élu le quatrième sur cinq par 14 714 voix, prit place au centre gauche, vota dans toutes les questions importantes avec la minorité et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Après la séparation de l'Assemblée il renonça à la vie publique.

MURILLO (Bravo). Voy. Bravo-Murillo.

MUSSAFIA (Adolphe), philologue autrichien, né à Spalato, le 15 février 1834, est fils d'un rabbin de cette ville. Après avoir terminé ses études au collège, il entra en 1852 à la faculté de médecine de l'Université de Vienne, mais entraîné par son goût pour la philologie, il suivit les cours de la faculté des lettres, et enseigna en même temps la langue italienne à l'école des instituteurs, comme professeur libre. Ayant embrassé le catholicisme, il put entrer dans l'enseignement de l'État, devint en 1860 professeur extraordinaire de langues et littératures romanes à l'Université de Vienne, et professeur ordinaire en 1867. Aide-bibliothécaire à la bibliothèque de la Cour impériale en 1858, puis conservateur au département des manuscrits en 1867, il a été élu correspondant de l'Académie de Vienne en 1866, et de celle des Inscriptions et belles-lettres le 22 décembre 1876. Il fait partie de la Commission bolonaise, pour la publication des monuments historiques italiens.

Parmi ses travaux insérés dans les comptes rendus de l'Académie de Vienne, nous citerons : *Mémoire sur l'Histoire de la langue romane* (1862); sur *la Traduction métrique en vieux français, du psautier* (Zusaetze zur altfranz. metrischen Uebersetzung des Psalters, 1862); *Mémoire sur les anciennes poésies françaises de la bibliothèque Saint-Marc, de Venise* (Zu altfranzœsischen Gedichte Marcus Bibliotek, 1863); *Mémoire sur les deux manuscrits viennois « Breviari d'Amor »* (1864); *Sur les sources du « Dolopathos » en vieux français* (Ueber die Quelle des altfranz. « Dolopathos, » 1867) ; il a publié sous les auspices de l'Académie de Vienne : *Anciennes poésies françaises, d'après les manuscrits de Venise : Ire partie, la Prise de Pampelune ; IIe partie, Macaire* (Altfranzoesische Gedichte, etc., 1864, in-8). Il a collaboré en outre à de nombreuses revues italiennes et allemandes, entre autres à la *Rivista italiana*, et aux *Annuaires de littérature romane*, de Leipzig.

MUSSET (Paul Edme de), littérateur français, frère aîné du célèbre poète, mort en 1857, est né à Paris le 7 novembre 1804. Parmi ses romans écrits avec élégance et sobriété, les principaux sont : *la Table de nuit, équipées parisiennes* (1832) ; *Samuel* (1833) ; *la Tête et le cœur* (1834) ; *Lauzun* (1835, 2 vol. ; 4e éd., 1875) ; *Anne de Boleyn* (1836, 2 vol.) ; *le Bracelet* (1839) ; *Mignard et Rigaud* (1839, 2 vol.) ; *Guise et Riom* (1840, 2 vol.) ; *Femmes de la régence* (1841, 2 vol. in-8 ; 4e édit. ; 1858, in-12) ; *Mme de La Guette* (1842, 2 vol.), *Course en voiturin* (1845, 2 vol.) ; *Originaux du XVIIe siècle* (1848) ; *les Nuits italiennes* (1848, 2 vol.) ; *Jean le Trouveur* (1849) ; *Lui et Elle* (1859, in-12), d'après les notes de son frère, en réponse au roman de G. Sand : *Elle et Lui* ; *Voyage en Italie. Partie septentrionale* (1863, in-8, nouv. édition) ; *la Chèvre jaune* (1870, in-18), etc., puis des nouvelles dans la *Revue des Deux-Mondes : le Dernier abbé, Puylaurens, Scènes de la vie sicilienne*, etc.

A la suite d'un voyage à Venise, d'où il rapporta une traduction des *Mémoires* excentriques de Gozzi, (1848, in-18), M. Paul de Musset prit en 1848 la rédaction du feuilleton dramatique du *National*, et se fit estimer par une consciencieuse érudition. En 1856, il aborda le théâtre et fit représenter à l'Odéon *la Revanche de Lauzun*, suivie de *Christine, roi de Suède* (1857), deux comédies qui parurent manquer de mouvement et eurent peu de succès. Il a surveillé diverses éditions des ouvrages de son frère et publié sa *Biographie* (1877, plusieurs éditions in-18 et in-16). — Il est mort à Paris, le 17 mai 1880.

MUSURUS (Constantin), diplomate ottoman, né le 18 février 1807, à Candie, d'une famille grecque ancienne, fut amené, dès sa jeunesse, à Constantinople et fut attaché, comme secrétaire, au prince Vogoridis, dont il épousa la fille, et qui le chargea, en 1832, d'une mission à Samos. Plus tard, il y fut envoyé par la Porte, en qualité de gouverneur (1840). Rappelé à Constantinople (janvier 1847), à la suite d'un incident qui amena une rupture des relations diplomatiques, pendant onze mois, entre la Grèce et la Porte ottomane, il retourna à son poste, le 21 février de l'année suivante, et faillit, deux mois après, être victime d'une tentative d'assassinat de la part d'un Grec de Turquie. L'habileté et l'énergie dont le jeune diplomate fit preuve dans une situation difficile lui valurent, à la fin de cette même année, la charge de ministre à Vienne, et plus tard (avril 1851) celle d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres. Il rendit, dans ce nouveau poste, de grands services à la Porte, qui l'en récompensa en lui conférant, en 1855, le grade de fonctionnaire de premier rang, et l'année suivante (1856) le titre d'ambassadeur. A la suite des conférences de Paris, où il figura comme plénipotentiaire, il fut décoré de l'ordre du Medjidié de 1re classe. En 1867, lors de la visite du sultan Abdul-Aziz à Londres, il reçut le titre de pacha. Maintenu dans son poste par les successeurs de celui-ci, on attribua à son influence, la résistance du gouvernement turc aux conclusions du protocole des puissances rédigé à la Conférence de Constantinople (avril 1877).

MUTEL (Mlle Herminie), peintre miniaturiste française, née à Reims, vers 1817, et élève de Mme de Mirbel, a exposé presque sans interruption, de 1839 à 1857, une longue série de portraits de personnages, plus ou moins dissimulés sous des initiales. On ne peut citer, avec authenticité, que les généraux *Naudet* et *Dwernicki* (1845) ; le *général Carbuccia*, *MM. Oudot, Charles, Louis* et *René Dancla* (1853 et 1855). Cette artiste a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

N

NAAS (Richard Southwel Bourke, appelé par courtoisie lord), depuis lord Mayo, homme politique anglais, né le 21 février 1822, à Dublin, quitta le nom de Bourke lorsque son père fut élu, en 1852, pair représentatif d'Irlande, sous le titre de comte de Mayo. Après avoir fait ses études à l'université de Dublin, il voyagea dans les pays du Nord et publia un récit de ses impressions : *Saint-Pétersbourg et Moscou* (1845). Sous le ministère de lord Derby, il remplit les fonctions de secrétaire en chef de l'Irlande en 1852 et de 1858 à 1859. Envoyé, en 1847, à la Chambre des Communes, par le bourg de Kildare, il y représenta ensuite celui de Coleraine, qui le réélut en 1857, enfin celui de Cockermouth. Député-lieutenant du comté de Kildare, il entra au Conseil privé en 1852. A la mort de son père, en 1867, il devint 6e comte Mayo.

En novembre 1868, nommé vice-roi et gouverneur général de l'Inde, il s'efforça, dès son arrivée de nouer de solides relations avec le Caboul. Son administration se distingua par le développement de l'agriculture et du commerce, par une enquête approfondie sur le système des travaux publics, la diffusion de l'éducation, l'institution d'un ministère d'État et par l'éclat qu'il a donné à la représentation du gouvernement anglais. Il sut faire face au déficit et trouver des mesures efficaces d'économie. — Lord Mayo fut assassiné, lors d'une promenade en mer, par des pirates, le 8 février 1872.

NABUCO DE ARANJO (José-Tito), littérateur brésilien, né à Rio de Janeiro, le 4 janvier 1836, a été député provincial et procureur de la justice dans sa ville natale. Il a fait représenter un drame joué avec succès : *le Fils du hasard*, et publié un recueil de *Maximes et pensées*, des biographies de *Lamartine* et du *général Gurjão* et des poésies très remarquées.

NACHET (Louis-Isidore), magistrat français, ancien représentant, né à Paris, le 20 juillet 1802, et fils d'un pharmacien, étudia le droit, fut reçu avocat et se fit connaître par la publication de quelques ouvrages de morale et d'économie politique, tels que : *l'Abolition de la traite des noirs* (1823), mémoire qui obtint la médaille d'or de la Société de la morale chrétienne ; *Mélanges littéraires et scientifiques* de Malte-Brun (1828, 3 vol. in-8) ; *De la Liberté religieuse en France* (1830 ; 2e edit., augmentée, 1833, in-8), mémoire également couronné. Après la révolution de Juillet, il travailla à la rédaction du *Journal de Paris*, et acheta, en 1831, une charge d'avocat à la Cour de cassation. En février 1848, M. Nachet occupa, auprès de la Cour suprême, les fonctions de premier avocat général, et, en 1849, il en fut nommé conseiller. Après s'être vainement porté, dans l'Aisne, en concurrence de M. Debretonne (1846), comme candidat à la Chambre des Députés, il fut envoyé, en 1848, par le même département à l'Assemblée constituante, vota en général, avec la droite jusqu'à l'élection du 10 décembre, puis se rapprocha de la gauche. Non réélu à la Législative, il reprit son siège à la Cour de cassation. Retraité à la fin de 1876, il reçut le titre de conseiller honoraire. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois d'août 1858, M. Nachet a été promu officier le 13 août 1867 et commandeur le 3 août 1875. — Il est mort à Paris, le 29 décembre 1877.

NACHTIGAL (Gustave), célèbre voyageur allemand, né à Eichstedt, le 23 février 1834, étudia la médecine dans les universités de Berlin, Bâle, Wurtzbourg et Greifswald, et entra dans l'armée en 1858, comme médecin. Forcé par sa santé d'abandonner le service, en 1861, il se rendit à Alger et deux ans après à Tunis, où il assista, en qualité de médecin volontaire, à la campagne des Tunisiens contre les tribus révoltées et fut attaché à la cour du Bey. En 1868 il fut chargé, par le voyageur Rohlfs, de remettre les présents du roi de Prusse au sultan Omar de Bournou. En 1869, il alla séjourner chez les tribus de Fezzan et explora le pays des Tibbous ou Tibesti, qui n'avait été encore visité par aucun Européen. Il rentra à Mourzouk en octobre 1869, exténué par la faim et à moitié nu, mais sans avoir perdu un seul de ses hommes. Prisonnier pendant un mois des féroces habitants du Barday, M. Nachtigal et ses compagnons réussirent à s'échapper, et, sans chameaux ni bagages, traversèrent à pied le désert.

Parti de Mourzouk en 1870, avec une caravane, le docteur Nachtigal parvint en juillet dans la capitale Koka, remit ses présents au sultan, continua ses explorations et pénétra, en 1873, dans la tribu redoutée des Wadaï, où le seul Européen, qui s'y fût aventuré avant lui, Édouard Vogel, avait été mis à mort devant le roi. Ce voyage, qui se prolongea jusqu'en novembre 1874, fit connaître la direction réelle des montagnes du Tibesti, le tour du lac Tsad et le déplacement de ses eaux, le cours du Chari et les pays au sud de ce fleuve, le lac Fittri et le seul itinéraire au travers du Ouadaï. Arrivé au Caire, en novembre 1874, il y passa l'hiver, épuisé de fatigue, ne rentra en Allemagne qu'en juillet 1875, et s'y occupa de préparer la publication de ses voyages. Il vint à Paris, en avril 1876, recevoir personnellement la grande médaille d'or, qui lui avait été décernée par la Société de géographie.

NADAR (Félix Tournachon, dit), littérateur, dessinateur et aéronaute français, né à Paris, le 5 avril 1820, d'une famille d'anciens libraires lyonnais, fit des classes assez peu suivies au collège de Versailles et au collège Bourbon, puis alla étudier à Lyon la médecine, qu'il abandonna bientôt pour écrire dans le *Journal et fonds du Commerce* et dans *l'Entr'acte lyonnais*. Revenu à Paris, en 1842, il écrivit, sous le nom de Nadar, dans *la Vogue*, *le Négociateur* et *l'Audience*. Après avoir été secrétaire de M. Charles Lesseps et de Victor Grandin, député d'Elbeuf (1844-1846), il passa deux années à Versailles. En 1848, il fit, dans le nord de la Prusse, un voyage aventureux qui lui valut quelques semaines d'internement à Eisleben, et revint à Paris s'occuper à la fois de dessin, de littérature, de théâtre et même d'industrie. Il fonda la *Revue comique* (1848) et ouvrit plus tard un atelier de photographie qu'il laissa bientôt à son frère. Plus tard il voulut le reprendre, en disputant à ce dernier, par un long procès qu'il gagna définitivement, un pseudonyme qu'il regardait comme son exclusive propriété (mars 1856). Alors, sous le nom de *Nadar aîné*, puis de *Nadar* seul, il ouvrit un nouvel atelier de photographie.

M. Nadar était moins connu cependant par son habileté comme photographe que par ses écrits de littérature légère et par les dessins répandus sous son nom. En tête de ces derniers, se place la grande galerie de célébrités contemporaines

intitulée *Panthéon-Nadar* (1854), qui a eu plus de succès encore chez les étrangers que chez nous, et qui en est restée à la première des quatre feuilles annoncées. Il a pris pendant dix ans une part active au *Charivari*, au *Journal pour rire*, etc. Ses titres littéraires sont : *la Robe de Déjanire* (1851, 3ᵉ édit., 1859); *Quand j'étais étudiant* (1857, in-18), nouvelles; *le Miroir aux alouettes* (1858); puis *Pierrot ministre*, par un pair sans ouvrage (1847), et *Pierrot boursier* (1854), pantomimes jouées, la première aux Funambules, la seconde aux Folies-Nouvelles, etc.

Très préoccupé de tentatives de navigation aérostatique et rêvant même la construction d'un vaisseau aérien à hélice, il voulut donner au public le spectacle d'ascensions, par le système ordinaire, au moyen de ballons à gaz de dimensions démesurées. Il s'enleva, à Paris, avec toute une société de compagnons de voyage, à l'aide du ballon *le Géant*, les 4 et 18 octobre 1863; la première fois il tomba à Meaux, la seconde à Nieubourg, dans le Hanovre, au milieu d'incidents périlleux qui causèrent une grande émotion. M. Nadar, qui s'enleva, dans le même ballon, à Bruxelles, le 26 septembre 1864, puis à Lyon, en 1865, a publié le récit de ses ascensions sous les titres de : *Mémoires du Géant*; *A Terre et en l'air* (1864, in-18), et *le Droit au vol* (1865, in-18). Au début du siége de Paris en 1870, il contribua à la création des premiers ballons, puis se retira devant les difficultés qu'il accusait l'administration de lui susciter.

NADAUD (Martin), ancien représentant du peuple français, député, né à Lamartinesche (Creuse), le 17 novembre 1815, vint à Paris en 1830 pour y exercer son état d'ouvrier maçon, et fut un des adeptes des doctrines de Cabet. Il présida, après la révolution de 1848, le club des habitants de la Creuse à Paris. Aux élections de mai 1849, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée législative. Il travaillait alors à la mairie du XIIᵉ arrondissement, et n'abandonna son échafaudage que le jour de l'installation des représentants. Pendant cette session, il passa rapidement dans les rangs des partisans de Proudhon et vota avec la Montagne. Il aborda même la tribune, et son nom a été attaché à la proposition de modification de l'art. 1781 du Code civil, laquelle fut combattue par la droite avec une passion extraordinaire et repoussée. Après le 2 décembre, il fut expulsé de France, et se réfugia en Angleterre. Après avoir été instituteur à Londres et à Brighton, il passa en 1858 à l'École militaire de Wimbledon. En 1869, M. Nadaud a décliné la candidature qui lui fut offerte dans la Creuse.

Rentré en France, seulement après le 4 septembre 1870, et nommé préfet de la Creuse, il obtint, sans être élu, dans son département, aux élections pour l'Assemblée nationale, 10 500 voix. Il donna sa démission de préfet le 6 mars 1871. Le 23 juillet suivant, il entra au conseil municipal de Paris, pour le quartier du Père-Lachaise, et s'y occupa spécialement des travaux publics et des questions ouvrières. Elu, le 20 février 1876, député de l'arrondissement de Bourganeuf, par 4083 voix contre 3768 partagées entre ses deux concurrents, il siégea à l'extrême gauche, vota pour l'amnistie pleine et entière et, après l'acte du 16 mai 1879, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu, le 14 octobre suivant, par 4311 voix contre 2737 obtenues par le candidat du maréchal, M. Nadaud prit la parole dans l'une comme dans l'autre Chambre sur les questions de travaux publics et soutint l'emprunt de la ville de Paris en 1876.

On cite de lui : *Histoire des classes ouvrières en Angleterre* (1873, in-18), et *les Sociétés ouvrières* (1873, in-32).

NADAUD (Gustave), musicien et chansonnier français, né à Roubaix (Nord), le 20 février 1820, d'une famille de commerçants, fut envoyé, en 1834, au collège Rollin à Paris, et retourna à dix-huit ans à Roubaix pour entrer dans le commerce. En 1840, ses parents vinrent s'installer à Paris avec lui. Il montrait peu de goût pour les affaires, lorsque la révolution de 1848 et la crise qui suivit achevèrent de l'en dégoûter. Il quitta, l'année suivante, la maison de commerce pour les tissus de Roubaix qu'il tenait place des Victoires, et se livra tout entier à ses chansons. Celles qu'il avait fait entendre dans des cercles d'amis avaient eu tant de succès qu'on l'avait décidé à en publier un premier recueil (Paris, 1849; 2ᵉ édit., augmentée de 44 chansons nouvelles, 1852; 4ᵉ édit. augmentée de 43 chansons, 1862, in-18; 8ᵉ édit., augmentée de 39 chansons nouvelles, 1870, in-8). Quelques-unes furent en outre éditées à part avec la musique qu'il composait lui-même. Elles ont été toutes réunies par groupes, comme celles qui suivirent, sous forme d'*Albums*. Plusieurs séries ont paru dans les journaux l'*Illustration*, le *Figaro* (1870), et il en a été donné une édition de luxe, avec eaux-fortes de M. Ed. Morin (1879-1880, 3 vol. in-18). L'auteur a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

Les chansons de M. Nadaud roulent sur les sujets les plus divers : apologies ironiques des héroïnes équivoques du quartier latin, satires politiques, chansonnettes comiques, cantilènes mélancoliques, tout imprégnées d'intimes souvenirs. Nous citerons dans le nombre : *le Docteur Grégoire*, *les Deux notaires*, *Pandore ou les Deux gendarmes*, plaisanterie qui fut un instant prise au sérieux par la police; *Bonhomme*, *Ivresse*, *le Quartier latin*, *le Message*, *l'Insomnie*, *Paris*, *Souvenirs de voyage*, *le Voyage aérien*, *la Pluie*, *la Forêt*, *le Télégraphe*, *Carcassonne Saint-Mathieu de la Drôme*, *Profession de foi pouvant servir à plusieurs candidats*, etc. Toutes ces poésies, légères ou sérieuses, l'auteur les disait lui-même, au piano, applaudi à la fois comme poète, comme musicien et comme chanteur. On doit encore à M. Nadaud des opérettes de salon, paroles et musique : *le Docteur Vieuxtemps*, *la Volière*, *Porte et fenêtre*, etc., réunies sous le titre d'*Opérettes* (7ᵉ édit. 1867) et de *Théâtre de fantaisie* (1879, in-18), enfin un charmant roman de mœurs, *Une Idylle* (1861, in-18). Citons à part : *Mes notes d'infirmier* (1871, in-8).

NADAULT DE BUFFON (Benjamin), ingénieur français, né à Montbard (Côte-d'Or), le 2 février 1804, fut admis, en 1823, à l'École polytechnique, et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Devenu ingénieur en chef de première classe, il fut nommé professeur d'hydraulique agricole à l'École impériale des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1841, il a été promu officier le 16 août 1862. — Il est mort à Paris, le 19 juin 1880.

Outre une collaboration active aux *Annales des ponts et chaussées*, il a écrit : *Considérations sur les communications intérieures* (1829, in-4; 2ᵉ édit. augm., 1836); *Des Usines sur les cours d'eau* (1840-1841, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1874, 2 vol. in-8); *Des Canaux d'arrosage de l'Italie septentrionale* (1843-1844, 3 vol. in-8 et atlas), traité complet des irrigations; *Cours d'agriculture et d'hydraulique agricole* (1853-1856, 4 vol in-8); *Hydraulique agricole* (1867, t. I, in-18, avec atlas; 1873, t. II, in-8); *Du Concours de*

'État dans les entreprises agricoles (1879, in-8), etc.

NADAULT DE BUFFON (Alexandre-Henri), magistrat et littérateur français, fils du précédent, né à Chaumont (Haute-Marne), le 16 juin 1831, entra dans la carrière de la magistrature, fut substitut à Valognes en 1856, puis à Châlon-sur-Saône, en 1857, substitut à Rennes, le 20 août 1863 et le 25 août 1867, avocat général à la Cour de Rennes. En 1872, il fut subitement frappé d'une cécité complète et n'en continua pas moins à exercer ses fonctions jusqu'en février 1878, époque à laquelle il donna sa démission. Il a été décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite en juin 1848, et promu officier le 11 avril 1877.

M. Nadault de Buffon s'est d'abord fait connaître par son zèle pour la mémoire de l'illustre naturaliste dont il est l'arrière-petit-neveu et on lui doit, sur Buffon, entre autres publications, les suivantes : *Montbard et Buffon* (1855, in-8); *Buffon et Jean Nadault* (1856, in-18); *Correspondance inédite de Buffon* (1860, 2 vol. in-8); *Buffon, sa famille, ses collaborateurs*, etc., mémoire de Humbert Bazile (1864, in-8, avec portraits); *Buffon et Frédéric II* (1864, in-8), traduit en allemand et en anglais; *l'Homme physique chez Buffon, ses maladies, sa mort* (1868, in-8), etc. Il a rédigé, en outre, divers ouvrages de droit, d'histoire ou de morale, tels que : *Des Donations ayant le mariage pour objet* (1852, in-8); *les Musées italiens, Milan, Venise, Florence*, etc. (1864, in-8); *le Magistrat*, étude sur les parlements (1865, in-8); *Notre ennemi le luxe* (1869, 2 édit., in-18), d'abord anonyme; *le Comte Louis de Cibrario* (1869, in-8); *les Temps nouveaux* (1872, in-8), etc., etc. M. Nadault de Buffon a fondé à Rennes en 1873, la société des *Hospitaliers sauveteurs bretons* et dirigé depuis 1875 les *Annales du bien*, recueil mensuel. Il a présidé, en 1878, au Trocadéro un congrès international pour l'amélioration du sort des aveugles et des sourds-muets.

NAEGELI (Charles-Guillaume), botaniste allemand, d'origine suisse, né à Kilchberg, le 30 mars 1817, suivit les cours des universités de Zurich, de Genève et de Berlin et, après avoir pris ses grades à Zurich en 1841, y devint en 1849 professeur extraordinaire. Il passa en 1852 à Fribourg et en 1858 à Munich, où il se fixa.

M. Naegeli a enrichi la science botanique par ses belles recherches sur les algues et les lichens; parmi ses travaux nous citerons : *Développement du pollen dans les phanérogames* (Zur Entwickelungsgeschichte des Pollens, etc. Zurich, 1842); *Systèmes des algues et recherches pour établir une classification proprement dite des algues et lichens* (die neuern Algensysteme und Versuch, etc. Ibid. 1847); *Espèce d'algues unicellulaires* (Gattungen einzelliger Algen; Ibid., 1849); *Recherches de physiologie végétale* (Ibid. 1855-1858, livr. I-IV); *le Microscope* (das Mikroscop; Leipzig, 1865-1867), 2 vol., 2ᵉ édit. 1877), et un grand nombre de notes et mémoires dans le *Journal de botanique scientifique*, dont il avait été l'éditeur de 1844 à 1846.

NAJAC (Émile DE), auteur dramatique français, né à Lorient (Morbihan), en 1828, a donné au théâtre, le plus souvent en collaboration, un assez grand nombre de comédies, de vaudevilles et de librettos d'opéras. Nous citerons : *Un Mari en 150*, en un acte (1853); *une Croix dans la cheminée*, en un acte, *Deux veuves pour rire*, en un acte (1855); *le Réveil du mari*, en deux actes, avec M. G. Vattier (1856); *Plus on est de fous*, en un acte (1858), tiré d'une nouvelle de M. About; *le Capitaine Bitterlin*, avec M. About (1860); *la Poule et ses poussins*, en deux actes (1861); *Vente au profit des pauvres*, en un acte (1861), avec M. About, pièce destinée à accompagner à l'Odéon, le drame d'orageuse mémoire, *Gaëtana*, dont M. de Najac fut aussi le collaborateur, mais anonyme; *les Oiseaux en cage*, en un acte (1864); *Bégaiement d'amour*, opéra-comique en un acte (1865), avec M. Ch. Deulin; *Nos Gens*, en un acte (1866), avec M. About; *Bettina*, opéra-comique en un acte (1866); *Au pied du mur*, en un acte (1866); *la Dernière nuit d'une veuve*, vaudeville en un acte (1866); *le Docteur Rose*, opera-bouffe en trois actes (1872); *les Espérances*, comédie en un acte (1872); *Frontine* (1872), *Madame reçoit-elle?* (1872); *Un mari disponible* (1872); *Madame est servie* (1874); *la Dernière poupée* (1875, in-18); *Bébé*, comédie en trois actes, avec M. Hennequin (1877) qui obtint au Gymnase un succès prolongé que ne retrouva pas *Nounou* (1879), des mêmes auteurs, etc. M. de Najac a publié, avec une notice sur l'auteur, *l'Œuvre de Moreau le jeune*, catalogue descriptif et raisonné dressé par M. J.-F. Mahérault, son beau-père (1880, in-8).

M. Raoul de NAJAC, fils du précédent, a publié un volume de nouvelles : *Contes à mon perroquet* (1879, in-18) et signé avec son père un vaudeville : *Mes deux belles prières* (mai 1880).

NAMUR (Jean-Pie), bibliographe luxembourgeois, né à Luxembourg, le 21 septembre 1804, fit ses études à Louvain et devint sous-bibliothécaire de l'université de cette ville, puis second bibliothécaire de l'université de Liège, et plus tard conservateur adjoint de la bibliothèque royale de Bruxelles. Il a été reçu docteur en philosophie et docteur ès lettres.

Ses principaux ouvrages sont : *Manuel du bibliothécaire* (Louvain, 1834, in-8); *Bibliographie paléographico-diplomatico-bibliologique générale* (Liége, 1838, 2 vol. in-8); *Bibliographie académique, ou Répertoire systématique et analytique des mémoires, dissertations, etc., publiés jusqu'à ce jour par l'ancienne et la nouvelle Académie de Bruxelles* (Liége, 1838, in-8; 2ᵉ édit., Bruxelles, 1852, in-8); *Histoire des bibliothèques publiques de la Belgique* (Bruxelles, 1840-1842, 3 vol. in-8). Il a fourni des notices bibliographiques à divers recueils.

NAMUR (Parfait), professeur et jurisconsulte belge, né à Thuin (Belgique), en 1815, devint en 1850 professeur d'histoire et institutes de droit romain à l'université de Liége, est auteur des deux ouvrages suivants : *Cours d'institutes et d'histoire de droit romain*, à l'usage des élèves de candidature en droit (1863-1864, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1873, 2 vol. in-8); *Cours de droit commercial*, contenant les principes, ... discussion des controverses et l'exposé des lois belges qui ont modifié le Code de commerce français (Gand, 1865-1866, t. I-II, in-8); *Commentaire du titre VIII, livre Iᵉʳ, du nouveau code de commerce belge* (1873, in-8); *Cours d'encyclopédie de droit* (Brux. 1875, in-8). M. P. Namur a été décoré de l'ordre de Léopold.

NANSOUTY (Charles-Marie-Étienne CHAMPION DUBOIS DE), général et météorologiste français, né à Dijon, le 20 février 1815, entra au service comme volontaire, en 1837, et servit dans la cavalerie. Sous-lieutenant en 1841, il fut premier lieutenant en 1845, capitaine en 1847, chef d'escadron en 1853, lieutenant-colonel en 1858, colonel en 1861. Il commanda en cette qualité ...

8e régiment de lanciers, puis le 4e de chasseurs d'Afrique. Promu général de brigade le 24 février 1869, il eut, au début de la guerre, le commandement de la 2e brigade de cavalerie du 1er corps d'armée, commandé par le maréchal de Mac-Mahon, prit part aux combats qui précédèrent la capitulation de Sedan et fut emmené prisonnier en Allemagne. De retour en France, après la paix, il fut mis par la commission de la révision des grades, et sans indication des motifs, en non-activité pour retrait d'emploi : situation non prévue pour les généraux par les règlements, le général de Nansouty protesta énergiquement, dans une lettre publiée par le journal *le Soir*, et se vit infliger soixante jours de prison par le ministre de la guerre (octobre-novembre 1871). Il resta depuis dans le cadre d'activité sans commandement, et fut admis à la retraite, le 24 mai 1877.

M. de Nansouty s'est consacré, depuis la guerre, à la météorologie. Membre de la Société Ramond, de Bagnères, qui avait décidé la création d'un observatoire de météorologie au pic du Midi, il installa, le 1er août 1873, un petit matériel complet, au col de Sencours, dans une auberge. Les faibles ressources de la Société limitèrent cette première campagne à soixante-dix jours, mais des souscriptions recueillies et surtout les libéralités de M. Bischoffsheim permirent au général d'y séjourner, l'année suivante, de juin à décembre, avec un aide, M. Baylac. Depuis, ils y passèrent cinq hivers, bravant les rigueurs et les dangers de la saison, isolés et quelquefois ensevelis sous la neige. A part les résultats purement scientifiques, les observateurs rendirent des services signalés aux populations voisines par les avertissements sur les changements atmosphériques et les préservèrent ainsi, en juin 1875, des désastres d'une inondation subite produite par la fonte des neiges. L'Association scientifique de France a décerné au général une médaille d'or en avril 1878. Chevalier de la Légion d'honneur, le 8 août 1847, il a été promu officier le 7 avril 1863 et commandeur le 11 août 1867.

NANTEUIL (Célestin), peintre et lithographe français, né à Rome, en 1813, de parents français, fut ramené en France en 1815, entra, en 1827, dans l'atelier de Langlois, dont il abandonna les enseignements classiques pour suivre quelque temps l'influence romantique de la nouvelle école. Tout en faisant des vignettes pour les éditeurs, il continua ses études et exposa une *Sainte Famille*, petit tableau romantique (1833); un *Mendiant*, figure d'étude, au musée de Boulogne (1834); *le Christ guérissant les malades* (1837), etc. A cette époque il entra dans l'atelier de M. Ingres, mais il fut encore forcé de faire des illustrations et contribua, par des procédés ingénieux, à perfectionner la lithographie. De 1830 à 1856, il a exécuté pour diverses publications littéraires ou musicales, près de 2000 vignettes pleines de goût et de fantaisie. En 1854, il devint un des principaux collaborateurs des *Artistes anciens et modernes*.

M. Célestin Nanteuil reparut au Salon de 1848, avec la *Source; Dans les vignes*, au musée de Lyon; *Un rayon de soleil*. Cette même année il présidait un comité chargé de préparer la réforme de l'administration des Beaux-Arts. Il a encore exposé : une *Tentation* (1851); *la Vigne* (1853); à l'Exposition universelle de 1855, au retour d'un voyage d'étude en Espagne : *Souvenirs du passé*, dessin; *le Baiser de Judas*, autre dessin, d'après le tableau de Van Dyck du musée de Madrid; *Phabé*, paysage; *los Borrachos, las Meninas*, lithographies d'après Velasquez; *le Bureau*, lithographie d'après Téniers; au Salon de 1859 : *Séduction, Perdition, Ivresse*; à celui de 1861 : *la Charité* et deux lithographies : *Saint Bartholomé*, d'après le tableau de Ribeira, du musée de Madrid, et *le Baiser de Judas*, d'après le tableau de Van Dyck du même musée; enfin à celui de 1863 : *le Printemps ramène les amours*, et une lithographie, *Ils y laissent leurs plumes*; à celui de 1869 : *Apollon gardant les troupeaux du roi Admète*. Il a obtenu une 3e médaille pour l'histoire, en 1837, une 2e pour le genre, en 1848, et un rappel en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868. — Nommé conservateur de l'école de Dijon en remplacement de Louis Boulanger (1867). M. C. Nanteuil est mort à Marlotte, près Fontainebleau, le 4 septembre 1873.

NAPIER DE MAGDALA (Robert-Cornelis, baron), pair et général anglais, né à Ceylan, le 6 décembre 1810, fut élevé au collège militaire d'Addiscombe et entra dans le corps du génie du Bengale en 1826. Sa brillante conduite pendant la campagne du Sutlegge lui valut le grade de major et le poste important de directeur du génie dans le Lahore. Nommé colonel et mis à la tête du génie dans le nouveau Pundjab, il entreprit de couvrir le pays de routes militaires, de voies commerciales, de magnifiques canaux, et de nombreux bâtiments publics. Il poursuivit pendant plusieurs années ces difficiles entreprises, puis fut appelé à Calcutta pour y prendre le commandement en chef du génie du Bengale. Lors de la révolte de 1857, il servit en cette qualité dans l'armée de sir Colin Campbell et augmenta encore pendant cette campagne sa réputation de savoir et d'habileté, surtout en dirigeant les opérations du siége de Lucknow. Ses services lui valurent dès-lors le titre de chevalier commandeur du Bain (1858) et, l'année suivante, les remerciements du Parlement. Envoyé en Chine, en 1860, il commanda en second sous sir Hope Grant et fut nommé en 1861 au grade de major général, dont il remplissait les fonctions. Il succéda à sir J. Outram dans le Conseil de l'Inde. Il résigna ces dernières fonctions en 1865, pour aller commander en chef à Bombay avec le rang de lieutenant général.

En 1867, sir Robert Napier fut choisi pour commander l'expédition envoyée en Abyssinie, dans le but de délivrer des prisonniers anglais retenus par l'empereur Théodoros. Il quitta les Indes le 21 décembre et un mois après il occupait Goom Gooma et marchait sur Antalo, l'une des principales villes du Tigré, chef-lieu de la province d'Enderta. Des difficultés matérielles et politiques de tout genre arrêtèrent bientôt sa marche en avant. Il fallut faire venir par mer la plus grande partie des approvisionnements de l'armée et jusqu'à l'eau transportée du littoral dans des outres et à dos de mulets. Des complications naissaient d'une intervention du vice-roi d'Égypte qui pouvait tourner contre l'armée anglaise la haine nationale des Abyssins contre les Turcs égyptiens. Sir Robert Napier triompha de tous ces obstacles. Le vice-roi d'Égypte fit rebrousser chemin à ses troupes, et la construction d'une voie ferrée, établit de faciles communications entre la mer Rouge et le corps expéditionnaire. Les populations, loin de se montrer hostiles, aidèrent la marche des Anglais sur Magdala. On transporta les canons Armstrong à dos d'éléphant et on atteignit Antalo le 12 mars. Là sir Napier hésita et perdit des jours précieux en présence des difficultés inattendues d'une route qu'il fallait tracer au milieu de montagnes. Cependant il arriva devant Magdala où s'était enfermé le négus avant la saison des pluies et, malgré les 10 000 fusiliers et les 20 canons de Théodoros, entra dans cette capitale après un siége très court (13 avril 1868). Le négus, aban-

donné de ses soldats, se brûla la cervelle. Sir Napier, après avoir délivré les prisonniers, détruit la ville et les fortifications de Magdala, recueillit les enfants du négus et sa veuve qui mourut peu après, envoya à la reine Victoria la couronne et le manteau impérial de Théodoros, reprit la route de la mer Rouge, le 18 avril et se rembarqua le mois suivant. Il fit à Londres une entrée triomphale le 2 juillet 1868. Entre autres honneurs et récompenses, il obtint le rang de lord, avec le titre de baron Napier de Magdala, une pension de 50 000 fr., reversible sur son héritier mâle le plus proche, et la grand'croix de l'ordre du Bain. En janvier 1870, il reçut le commandement en chef de l'armée des Indes. Gouverneur de Gibraltar en 1876, il fut choisi, en 1878, par le gouvernement anglais, pour commander le corps expéditionnaire, en cas de guerre avec la Russie, avant la réunion du congrès de Berlin.

NAPIER (Francis, 9e baron), diplomate anglais, né le 15 septembre 1819, est le chef de l'ancienne famille d'Écosse, à laquelle se rattache le précédent. Il succéda aux titres de son père en 1834. Ayant embrassé la carrière diplomatique, il fut attaché d'ambassade à Vienne (1840), à Téhéran (1842) et à Constantinople (1843); il se trouvait, depuis 1846, à Naples, lorsque, pendant la révolution de 1848, il fit, en sa qualité de chargé d'affaires par intérim, de louables efforts pour ramener le gouvernement à une politique plus libérale vis-à-vis de la Sicile. Secrétaire de légation à Saint-Pétersbourg, en 1852, puis secrétaire d'ambassade à Constantinople, en 1854, il fut nommé, en janvier 1857, envoyé extraordinaire, ministre plénipotentiaire aux États-Unis, passa avec le même titre, en Hollande, en 1858, puis devint ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Russie, en 1860, et enfin à Berlin de 1864 à 1865. Envoyé, comme gouverneur, à Madras, en 1866, il remplit, après l'assassinat de lord Mayo, les fonctions de vice-roi des Indes jusqu'à l'arrivée de lord Northbrook. De retour en Angleterre en 1872, il fit partie du Bureau des écoles et en devint un des membres les plus actifs. Pair d'Écosse, il reçut en 1872, le titre de baron Ettrick dans la pairie d'Angleterre. Marié en 1845 à miss Lockwood, le baron F. Napier a pour héritier son fils, William-John-George, né à Malte, en 1846.

NAPOLÉON III (Charles-Louis-Napoléon BONAPARTE), empereur des Français, né à Paris, au château des Tuileries, le 20 avril 1808, est le troisième fils du frère de l'empereur, Louis-Napoléon Bonaparte, roi de Hollande, ce prince trop honnête homme pour rester roi, et « qui, suivant les paroles de son fils, descendit du trône, sans regret, le jour où il ne jugea plus possible de concilier avec les intérêts de la France les intérêts du peuple qu'il avait été appelé à gouverner. » Par la reine Hortense, sa mère, il était le petit-fils de l'impératrice Joséphine et de son premier mari, le vicomte de Beauharnais. Des trois fils du roi Louis, l'aîné, Napoléon-Charles, était mort en bas âge à La Haye. Le second était le prince Napoléon-Louis, cet aimable et généreux jeune homme, dont nous indiquerons plus loin la fin malheureuse. La naissance du troisième fut célébrée dans tout l'empire, comme celle d'un héritier du trône, car la loi de succession des 28 floréal an XII et 5 frimaire an XIII, soumise à l'acceptation du peuple, n'attribuait les droits d'hérédité, à défaut de descendants directs de l'empereur, qu'aux fils de Joseph et de Louis, et ni Napoléon ni son frère Joseph n'avaient d'enfants. Par une première application de cette loi, le jeune prince Charles-Louis-Napoléon fut inscrit en tête sur le registre de famille de la dynastie napoléonienne, confié à la garde du Sénat. Il fut baptisé, le 10 novembre 1810, au palais de Fontainebleau, par le cardinal Fesch, et eut pour parrain l'empereur et pour marraine la nouvelle impératrice, Marie-Louise. Napoléon avait pour les deux enfants de son frère Louis beaucoup d'affection et surtout pour le jeune Louis-Napoléon, qui s'attacha, de son côté, vivement à son oncle; et l'on se plaît à raconter que, lorsqu'il le vit, pour la dernière fois, à la Malmaison, pendant les Cent-Jours, on eut beaucoup de peine à l'arracher aux embrassements de l'empereur et à l'apaiser, après la séparation.

Au rétablissement des Bourbons, la reine Hortense partit pour l'exil, emmenant avec elle ses deux fils. Elle était déjà séparée, depuis 1810, de l'ex-roi Louis, à la suite d'une union que « des torts réciproques » (tel est du moins le jugement de l'empereur) avaient rendue malheureuse. Éloigné de son père par des discordes intérieures, de son pays par les malheurs publics, le prince Louis-Napoléon eut une éducation qui devait promptement le mûrir. La reine Hortense, qui porta dès lors le nom de duchesse de Saint-Leu, après s'être retirée successivement à Genève, à Aix, en Savoie, dans le duché de Bade, habita longtemps Augsbourg, en Bavière; elle passa plus tard en Suisse, avec la permission des puissances (1824), et s'établit, dans le canton de Thurgovie, sur les bords du lac de Constance, au château d'Arenenberg qu'elle habita jusqu'à la fin de sa vie. Malgré les distractions d'une large et facile hospitalité, Louis-Napoléon fut l'objet, de la part de sa mère, de la plus attentive sollicitude. Il eut pour premier gouverneur, l'abbé Bertrand, et pour principal précepteur, M. Le Bas, fils du conventionnel. Il suivit les cours du gymnase d'Augsbourg, étudia avec passion l'histoire et les sciences exactes, et montra pour celles-ci une grande aptitude. En même temps, il se livrait à tous les exercices du corps et acquérait, soit à l'escrime, soit comme écuyer et comme nageur, une grande supériorité de force et d'adresse. En Suisse, il obtint de se former, dans l'armée, aux manœuvres militaires et se distingua, au camp fédéral de Thun, sous la direction du général Dufour, par son application à tous les exercices du soldat. Il étudia particulièrement les manœuvres du génie et de l'artillerie, et puisa dès lors les connaissances qu'il mit plus tard en œuvre dans son *Manuel d'artillerie, à l'usage des officiers d'artillerie de la république helvétique* (Zurich, 1836). Il exécuta aussi dans les montagnes des excursions à pied, le sac sur le dos et le bâton à la main.

Lorsque le prince Louis-Napoléon et son frère apprirent la nouvelle de la révolution de Juillet, ils espérèrent que la loi qui bannissait leur famille serait abrogée, et demandèrent au roi Louis-Philippe de rentrer en France. On le leur refusa. Ils voulurent alors servir la cause de la révolution en Italie, passèrent ensemble en Toscane, se jetèrent avec ardeur dans le mouvement insurrectionnel des États pontificaux et, après s'être distingués dans plusieurs rencontres, marchèrent sur Rome, à la tête de colonnes de révoltés qui assiégèrent Civita-Castellana. Mais le gouvernement révolutionnaire rappela les deux princes à Forli, où l'aîné, saisi d'une maladie subite, expira, après deux jours de souffrances, dans les bras de son frère. Louis-Napoléon, devant l'occupation autrichienne, s'était retiré à Ancône où il tomba lui-même gravement malade, et fut sauvé par le dévouement de sa mère. À peine rétabli, il partit avec elle, sous un dégui-

sement, et les deux fugitifs parvinrent, au milieu de beaucoup de dangers, à gagner la France. Le gouvernement ne toléra leur présence à Paris que quelques jours, et aussitôt que leur incognito fut trahi, ils durent s'embarquer pour l'Angleterre, d'où ils repassèrent peu après en Suisse. Ils reprirent leur ancienne existence au château d'Arenenberg, non sans porter ombrage à la diplomatie française.

Dans l'année 1831, les chefs de l'insurrection polonaise, le général Kniaziewicz et le comte Plater, offrirent à Louis-Napoléon le commandement de leurs légions, comme « au neveu du plus grand capitaine de tous les siècles, » et lui proposèrent, dit-on, comme récompense, la couronne du nouveau royaume de Pologne. Il consentit seulement à combattre en volontaire. Il s'était à peine mis en route, que Varsovie était au pouvoir des Russes. C'est alors que, se croyant repoussé de France, seulement comme prince, il sollicita de Louis-Philippe la faveur d'y rentrer comme simple citoyen. Pour toute réponse, le gouvernement fit renouveler la loi de bannissement contre la famille Bonaparte (1832).

Louis-Napoléon avait reporté son activité vers l'étude, lorsque la mort du duc de Reichstadt (22 juillet 1832) vint ouvrir l'avenir à ses espérances et faire de leur réalisation l'objet de toutes ses pensées et le but de sa vie. De 1832 à 1836, il se fit connaître par un certain nombre de publications, qui entretinrent ou réveillèrent en France beaucoup de sympathies. A cette époque se rapportent : *Rêveries politiques*, suivies d'un *Projet de constitution; Deux mots à M. de Chateaubriand sur la duchesse de Berri*, en vers (1833, in-8); *Considérations politiques et militaires sur la Suisse* (même année, in-8); le *Manuel d'artillerie*, déjà mentionné et signé : le prince Napoléon-Louis Bonaparte, capitaine au régiment d'artillerie du canton de Berne.

Ces divers ouvrages étaient particulièrement loués par la presse républicaine ou démocratique, qui voyait, dans le bonapartisme proscrit, une des forces de l'opposition. Armand Carrel en faisait l'éloge dans *le National* en ces termes : « Les ouvrages de Louis-Napoléon Bonaparte annoncent une bonne tête et un noble caractère. Il y a de profonds aperçus qui dénotent de sérieuses études et une grande intelligence des temps nouveaux. » Son *Manuel d'artillerie* avait eu outre l'approbation des hommes spéciaux.

En 1836, croyant à l'instabilité du trône de Louis-Philippe et à une désaffection générale de la bourgeoisie, encouragé peut-être par les témoignages de sympathie de presque tout le parti démocratique pour sa personne, mais confiant surtout dans la vivacité des souvenirs laissés dans les masses par l'Empire, Louis-Napoléon résolut de sortir, par un coup d'éclat, de l'obscurité de l'exil et d'essayer, pour reconquérir une patrie et peut-être un trône, de l'influence magique de son nom. Il se jeta dans ce projet avec toute l'ardeur et la confiance d'une nature chevaleresque qui obéit à des instincts plutôt qu'à des calculs. Il noua des relations, aux eaux de Bade, avec plusieurs des officiers de la garnison de Strasbourg et se lia étroitement avec le colonel Vaudrey qui commandait dans cette ville le 4e régiment d'artillerie, celui dans lequel l'empereur avait fait ses premières armes et qui avait conservé avec le plus de fidélité les traditions napoléoniennes. A part la toute-puissance d'un nom et des souvenirs, rien n'était plus faible, en apparence, que les moyens d'exécution sur lesquels on pouvait compter. Des ouvertures avaient été faites au lieutenant général Voirol qui commandait le département du Bas-Rhin : malgré son culte pour la gloire impériale, il les avait repoussées et avait même cru de son devoir de les dénoncer au préfet et plus tard au ministère. Néanmoins, dans un premier voyage clandestin du prince à Strasbourg, un plan est arrêté chez le colonel Vaudrey; il repose tout entier sur la foi dans l'enthousiasme national. Accueilli par l'armée en Alsace, l'héritier de l'empereur avait devant lui, de Strasbourg à Paris, un itinéraire triomphal, à travers les populations dévouées des Vosges, de la Lorraine et de la Champagne : le nom de Napoléon, associé au principe démocratique de la souveraineté nationale, pouvait renouveler les merveilles du retour de l'île d'Elbe.

Le 25 octobre, le prince quitte Arenenberg et sa mère, sous le prétexte d'une partie de chasse; il rentre à Strasbourg le 28, à dix heures du soir; il trouve le colonel Vaudrey découragé, ne voyant qu'obstacles et impossibilités et ne lui offrant qu'un dévouement sans espoir. La résolution de celui que la reine Hortense appelait « son doux entêté » demeura inébranlable. D'ailleurs, l'enthousiasme moins réfléchi du lieutenant Parquin et l'esprit de décision de M. de Persigny l'encouragent, et le lendemain, dans une délibération générale, on convient de toutes les mesures de détail. Le 30, à cinq heures du matin, le colonel Vaudrey fait sonner l'assemblée dans sa caserne et présente à ses soldats le prince, qui leur rappelle « qu'entre eux et lui il existe de grands souvenirs, » et se voit salué d'unanimes acclamations. On court au quartier général, et Voirol, qui se refuse à s'associer à leur cause, est fait prisonnier dans sa chambre. Le lieutenant Laity a gagné, de son côté, le bataillon des pontonniers. On s'empare du télégraphe; déjà les décrets et proclamations à l'armée et au peuple s'impriment. Le prince, entouré de toute l'artillerie, se rend à la caserne Finckmatt, occupée par l'infanterie, et dans laquelle on n'avait aucune intelligence. Le nom et la présence du prince y causent aussi une vive émotion; quelques vieux soldats l'embrassent avec cette effusion qui entraîne la foule, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'ils sont le jouet d'une insigne imposture, et que le prétendu neveu de l'empereur n'était que le neveu ou même le fils du colonel Vaudrey. Un lieutenant met la main sur Louis-Napoléon; l'artillerie le délivre par une manœuvre menaçante. Une collision effroyable va éclater entre les deux corps d'armée; le peuple encourage les artilleurs par ses cris. Enfin l'énergie du lieutenant-colonel Taillandier domine tout, et, lorsqu'un nouveau régiment d'artillerie, le 3me, arrive sur les lieux pour prêter main forte au mouvement, la nouvelle de l'arrestation du prince a déjà mis en déroute tous ses partisans. Quelques-uns des chefs, M. de Persigny entre autres, parviennent à s'évader; mais la justice s'empare du plus grand nombre, notamment de la belle Mme Gordon, cette femme dévouée, passionnée, éloquente, qui avait ajouté, par l'élément romanesque, un intérêt de plus à cette téméraire entreprise.

Le gouvernement se trouva très-embarrassé de son prisonnier : les Pairs hésitaient à le juger, et il était dangereux de soumettre une telle cause à un jury ordinaire. Détenu à Strasbourg dans la citadelle du fort Louis jusqu'au 9 novembre, Louis-Napoléon fut conduit à Paris, y entra la nuit et n'y fut pas gardé plus de deux heures. Après un entretien avec M. Gabriel Delessert, préfet de police, il fut dirigé sur Lorient pour être embarqué pour l'Amérique. Il avait réclamé vivement d'être mis en jugement avec ses amis. Le procès qui s'instruisit ensuite à Strasbourg contre ces derniers, causa dans cette ville et dans tout

le pays la plus vive émotion. Défendus par MM. Ferdinand Barrot, Parquin, frère du lieutenant, Thierret, Liechtemberger, Martin (de Strasbourg), et protégés surtout par l'absence du principal auteur, les accusés furent tous acquittés par le jury. Les démonstrations de joie avec lesquelles toutes les oppositions accueillirent cet échec du pouvoir, ne connurent point de mesure.

Cependant Louis-Napoléon, embarqué pour les États-Unis sur *l'Andromède*, faisait voile vers le Brésil, était retenu quinze jours devant Rio-Janeiro, et n'était déposé à New-York qu'après un trajet assez prolongé pour empêcher, pendant la durée du procès, toute communication entre lui et la France. Mais bientôt, apprenant que sa mère était dangereusement malade, il se hâta de venir en Europe. De Londres, où l'ambassade française lui refusa des passe-ports, il passa en Suisse, retrouva la duchesse de Saint-Leu dans un état désespéré, et reçut deux mois après (3 octobre 1837) ses derniers soupirs. L'année suivante, l'affaire de Strasbourg eut un nouveau retentissement : le lieutenant Laity ayant publié, de l'aveu de Louis-Napoléon, une relation des événements du 30 octobre 1836, fut poursuivi devant la Chambre des Pairs, défendu par Michel (de Bourges), et condamné à cinq ans d'emprisonnement et à dix mille francs d'amende.

Craignant quelque nouvelle conspiration, le gouvernement français demanda à la Suisse l'éloignement de Louis-Napoléon, et M. Molé enjoignit à M. de Montebello, notre ambassadeur, de réclamer ses passe-ports en cas de refus. De là une grande agitation : le canton de Thurgovie et le gouvernement fédéral voulaient tout braver plutôt que de chasser un citoyen; car le grade de Louis-Napoléon dans l'armée suisse lui donnait les droits attachés à ce titre. Déjà 20 à 25 000 hommes étaient réunis sur nos frontières, lorsque l'illustre proscrit, dont la cause était si bien servie par ces bruyantes persécutions et les marques d'affection et d'estime qu'elles avaient provoquées, annonça que, pour épargner à la Suisse de plus grands troubles, il s'éloignait volontairement de sa seconde patrie.

Il se réfugia en Angleterre. Installé à Londres, avec les amis fidèles à sa fortune, il y fut l'objet des prévenances de l'aristocratie et quelquefois même des sympathies populaires. Il assistait aux fêtes de la société anglaise, suivait les représentations du théâtre italien et d'une scène française, et se montrait accessible à de nombreux visiteurs. C'est à Londres qu'il publia l'année suivante son principal livre des *Idées napoléoniennes* (Paris, in-8), qui eut en France de nombreuses éditions, et qui fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. C'était une apologie de la monarchie de Napoléon, émanant de la souveraineté du peuple et consacrant tous les faits et toutes les idées légitimes de la Révolution, dont Napoléon n'était pour ainsi dire que *l'exécuteur testamentaire*. L'amélioration continue des sociétés, conséquence forcée d'un besoin incessant de perfectionnement, était présentée comme dépendant moins de l'initiative des peuples que de l'action constante du gouvernement. « Un gouvernement, selon l'auteur, n'est pas, comme l'a dit un économiste distingué, un ulcère nécessaire; c'est plutôt le moteur bienfaisant de tout organisme social. » On trouve dans tout le livre, selon l'expression d'un juge, d'ailleurs très-favorable, « comme une odeur d'autocratie militaire, et un mélange de principes libéraux et de domination prétorienne. » En même temps, Louis-Napoléon se créait en France un organe nouveau, *le Capitole*, qui aidait le *Journal du Commerce*, déjà exclusivement dévoué à sa cause, à répandre ses idées et à rappeler son nom.

Les événements de 1840 le déterminèrent à une nouvelle tentative pour rentrer en France. Le gouvernement de Louis-Philippe y ramenait les cendres de l'empereur, en qui M. Thiers déclarait reconnaître un souverain légitime, et par un triste contraste, la France subissait dans le traité du 15 juillet, qui l'excluait du concert européen, un de ses plus graves échecs diplomatiques. Le moment parut favorable au neveu et à l'héritier de l'empereur, pour demander au pays de se prononcer, par le suffrage universel, entre la dynastie de Juillet et la dynastie napoléonienne. Cette fois surtout il ne voulut demander le succès qu'au grand principe de la souveraineté nationale et à la popularité de son nom, sans s'être même assuré sur les côtes de France le concours qu'il s'était ménagé dans la ville de Strasbourg. Il rédige et fait imprimer les proclamations qui doivent rappeler le peuple et l'armée au sentiment de leurs intérêts, de leur honneur et de leurs droits, ainsi que les décrets qui organisent la révolution, et par l'un desquels M. Thiers est nommé chef du gouvernement provisoire; puis, avec une cinquantaine de compagnons et de serviteurs qui, à part M. de Persigny, le général de Montholon, le docteur Conneau et quelques autres, [illegible] encore ses desseins, il s'embarque sur un bateau à vapeur anglais *l'Edinburg-Castle*, et après les avoir fait revêtir d'uniformes militaires français, il aborde dans la nuit du 6 août sur la plage de Vimereux, à une lieue de Boulogne. Trois hommes seulement l'y attendaient, dont l'un, le lieutenant Aladenize, appartenait au même [illegible] que les deux compagnies qui occupaient la caserne de la ville. Le nom de Napoléon [illegible] des aigles, la présence du prince, les [illegible] thousiastes de ses compagnons entraînent d'abord les soldats; mais le capitaine [illegible] Puygélier, accourt, les rappelle [illegible] au devoir, et malgré le coup de pistolet tiré sur lui par le prince, parvient à le [illegible] partisans de la caserne. Toute [illegible] dès lors inutile; la petite troupe est [illegible] la garde nationale, poursuivie jusqu'à la [illegible] le prince et quelques-uns des siens se [illegible] vain pour gagner une embarcation à la [illegible] tous sont faits prisonniers.

L'affaire de Boulogne donna lieu à un [illegible] plus retentissant encore que celui de Strasbourg, et qui se déroula devant la Chambre des Pairs. Quoique assisté par MM. Berryer et Ferdinand Barrot, Louis-Napoléon voulut lire lui-même à la première audience (23 septembre [illegible] de manifeste qui marquait ainsi, en [illegible] pensée et son attitude : « Un dernier [illegible] sieurs : je représente devant vous [illegible] une cause, une défaite. Le principe, c'est la souveraineté du peuple, la cause, [illegible] pire, la défaite, Waterloo.... [illegible] cause politique, je ne puis accepter [illegible] mes volontés et de mes actes une [illegible] tique. Vos formes n'abusent personne [illegible] lutte qui s'ouvre, il n'y a qu'un [illegible] vaincu. Si vous êtes les hommes du [illegible] je n'ai pas de justice à attendre de vous [illegible] veux pas de votre générosité. » Après les [illegible] gatoires et les dépositions des témoins, [illegible] tion fut vivement soutenue par le procureur général, M. Franck-Carré. Puis vint le [illegible] défenseurs. M. Berryer maintint la [illegible] hauteur d'une grande lutte [illegible] comme orateur ses plus sublimes [illegible] Enfin le 9 octobre, la Cour des Pairs [illegible] arrêt. Ne voulant pas attacher au [illegible] pereur, ainsi que M. Berryer l'avait [illegible]

faire, une peine infamante, elle condamna *le prince* Charles-Louis-Napoléon Bonaparte à la peine extra-légale de *l'emprisonnement perpétuel;* ses compagnons furent condamnés d'une manière plus conforme au Code pénal, Aladenize à la déportation, les autres à vingt, quinze, dix et cinq ans de détention, ou à cinq et deux ans d'emprisonnement.

Le lendemain même, Louis-Napoléon partait pour le fort de Ham. Il accepta sa captivité avec un mélange de résignation et de fierté qui se retrouve surtout dans ce passage célèbre d'une de ses lettres : « *Je ne désire pas sortir des lieux où je suis; car ici je suis à ma place : avec le nom que je porte, il me faut l'ombre d'un cachot ou la lumière du pouvoir.* » Trouvant d'ailleurs des consolations dans l'amitié du général de Montholon et du docteur Conneau, cultivant quelques fleurs et lisant *Picciola*, il chercha surtout des distractions dans l'étude. C'est à Ham qu'il composa, outre une sorte de dithyrambe, *Aux mânes de l'Empereur* (in-4), les écrits suivants : *Note sur les amorces fulminantes et sur les attelages* (1841, in-8); *Fragments historiques* (même année, in-8), où il expose la chute des Stuarts; *Analyse de la question de Suisse* (1842, in-8); *Réponse à M. de Lamartine* (1843, in-12), à l'occasion d'attaques dirigées par le poète contre le Consulat et l'Empire; *Extinction du paupérisme* (1844, in-32), où, abordant directement le problème de l'assistance sociale, il propose comme solution l'établissement de colonies dans les parties les plus incultes de la France, au moyen de capitaux fournis par l'État. Il envoyait, en outre, des articles politiques aux journaux de l'opposition démocratique, collaborait au *Dictionnaire de la conversation*, et écrivait à divers personnages une suite de lettres dont le recueil ne serait pas la partie la moins intéressante de ses œuvres.

La captivité de Louis-Napoléon dura, sans épuiser sa patience, jusqu'au commencement de 1846. Mais, à cette époque, son père, gravement malade en Italie, lui ayant fait exprimer le désir de le voir avant de mourir, il demanda d'abord aux ministres, puis à Louis-Philippe lui-même, la grâce de se rendre auprès de l'ex-roi, s'engageant, sur l'honneur, à revenir aussitôt qu'on le rappellerait. Le roi et les ministres repoussèrent cette demande, et toute la pensée du prince se tourna vers des projets d'évasion, qui, grâce au zèle du docteur Conneau, furent promptement réalisés. Le 25 mai, au matin, Louis-Napoléon sortait de Ham, déguisé en ouvrier, une planche sur l'épaule, sous les yeux mêmes des soldats et des gardiens de la citadelle. Il gagna la Belgique, d'où il passa en Angleterre. En vain, il protesta, par une lettre à l'ambassadeur, M. de Saint-Aulaire, de sa résolution de ne recommencer contre le gouvernement français aucune tentative; le duc de Toscane n'osa pas lui permettre de venir embrasser son père mourant, et il reprit, à Londres, sa vie d'exilé.

A la nouvelle de la révolution de Février, il accourt à Paris, offre son dévouement au gouvernement provisoire, qui, craignant que sa présence ne devienne un sujet d'embarras pour la République, l'invite à s'éloigner. Louis-Napoléon y consentit, en exprimant l'espérance qu'on verrait dans ce sacrifice « la pureté de ses intentions et de son patriotisme. » Il se tint à l'écart, lors des élections générales pour la Constituante, où entrèrent plusieurs de ses cousins (voy. BONAPARTE). Mais, aux élections partielles de juin, sa candidature fut portée et triompha à Paris, ainsi que dans trois autres départements. Déjà son nom donnait lieu à une vive agitation. Le 12 juin, la Commission exécutive demanda, par l'organe de M. de Lamartine, que la loi de bannissement de 1832 fût appliquée en ce qui le concernait, et l'ordre était donné d'avance par le télégraphe à tous les préfets de le faire arrêter. Il fut pourtant admis, le 13, comme représentant du peuple, par l'Assemblée qui reçut de lui, le lendemain, une lettre où il protestait de son regret « de voir son nom, symbole d'ordre, de nationalité, de gloire, servir à augmenter les troubles et les déchirements de la patrie. » Mais cette autre phrase : « Si le peuple m'imposait des devoirs, je saurais les remplir, » excita un violent orage, et les orateurs de la gauche s'empressèrent de « protester contre la déclaration de guerre d'un prétendant. » Le 15, Louis-Napoléon envoyait au président de l'Assemblée sa démission.

Il ne revint en France qu'au mois de septembre, rappelé par une quintuple élection. A la Constituante, il voulut faire partie du comité de l'instruction publique; il ne parut à la tribune que pour remercier le pays de ses sympathies ou repousser quelques-unes des plus violentes attaques dirigées contre sa personne (26 septembre, 10 et 24 octobre). Il prit d'ailleurs, et ses ennemis le lui ont souvent reproché, peu de part aux travaux législatifs : dans le relevé général des votes de la Constituante, nous ne trouvons, sous son nom, que les quatre suivants : contre l'amendement Grévy, contre les bons hypothécaires, contre l'abolition du remplacement militaire, et pour l'ensemble de la Constitution.

A peine entré dans l'Assemblée, sa candidature à la présidence se posait déjà de toutes parts, dans le pays, et excitait de grandes rumeurs parmi ses collègues, qui n'osèrent pas toutefois exclure, par un article de la Constitution, de la présidence de la République les membres des anciennes familles souveraines, et qui même, le 10 octobre, abolirent formellement les lois de proscription contre la famille impériale. Après avoir pris les conseils de MM. Odilon Barrot et Thiers, tout en se réservant de ne pas les suivre, ceux de M. Thiers surtout, Louis-Napoléon publia son manifeste électoral, œuvre d'une grande modération de langage et de pensée. Il y rassurait les intérêts ou les droits de l'ordre, de la religion, de la famille et de la propriété, ne promettait que les réformes possibles, condamnait « cette tendance funeste qui entraîne l'État à exécuter lui-même ce que les particuliers peuvent faire aussi bien et mieux que lui, » se préoccupait de la liberté, de la dignité nationale, témoignait d'un entier désintéressement et du respect de la loi établie, et terminait par cette phrase, extraite textuellement de sa proclamation de Boulogne : « Quand on a l'honneur d'être à la tête du peuple français, il y a un moyen infaillible de faire le bien, c'est de le vouloir. »

Ces promesses pouvaient rallier une partie de la bourgeoisie et de la démocratie intelligente à la candidature de Louis-Napoléon; mais le prestige de son nom devait lui donner les masses. Aussi, le 10 décembre, tandis que, sur sept millions et demi de votants, 1 469 166 voix étaient données au général Cavaignac par la reconnaissance du pays, aidée de toute l'influence de l'administration, et que 400 000 voix environ, partagées entre MM. Ledru-Rollin et Raspail, mesuraient les forces du parti radical, le neveu et l'héritier de l'empereur obtenait 5 552 834 suffrages. Le 20 décembre, Louis-Napoléon, après avoir prêté solennellement le serment constitutionnel, prit dans ses mains le pouvoir que le général Cavaignac quittait avec une noble simplicité, et se trouva en présence d'une assemblée qui lui avait été jusque-là si hostile.

Désormais, la biographie de Louis-Napoléon

commence à se confondre avec l'histoire, et, au lieu d'une suite de faits personnels, qui constituent la vie d'un homme, nous avons devant nous un vaste ensemble d'événements qui composent une singulière période de notre existence nationale. Rappelons-en les points les plus saillants, en signalant l'intervention, par action ou par résistance, du président dans les destinées du pays. Nous devons insister sur les relations du prince président avec le pouvoir législatif, parce qu'elles préparent et expliquent le succès de ses desseins.

A peine investi de la plus haute magistrature de la République, il compose son premier ministère d'hommes appartenant aux diverses fractions de la majorité de l'Assemblée; ce sont: MM. Odilon Barrot, Drouyn de Lhuys, Léon de Maleville, remplacé au bout de quelques jours par Léon Faucher, le général Rullière, de Tracy, Passy, de Falloux et Bixio. Il confie au général Changarnier, un des chefs du parti de l'ordre, le commandement des troupes de la 1re division militaire et de la garde nationale. L'Assemblée, de son côté, par esprit de conciliation, nomme pour vice-président un homme dévoué au chef du pouvoir, M. Boulay de la Meurthe, et tout le monde applaudit à ces gages d'union. Mais le vote, malgré les réclamations des ministres, de la réduction immédiate de l'impôt du sel (1er janvier 1849), qui sera suivie de la suppression de celui des boissons (18 mai), témoigne de la difficulté de marcher longtemps de concert. Par un double sentiment de défiance et de conservation personnelle, la Constituante décide qu'elle prolongera sa propre existence, en énumérant les dix lois organiques qu'elle entend promulguer; puis, sous la pression d'un énorme pétitionnement, elle admet la fameuse proposition Rateau qui limite sa tâche, et cède volontairement la place à une assemblée qui devra se montrer plus confiante dans le pouvoir. L'expédition d'Italie, surtout, est l'occasion de nombreux conflits, qui deviennent plus violents encore après la réunion de la Législative (28 mai 1849). Le siège de Rome, regardé par le parti démocratique comme une violation de la Constitution, provoque, de la part de la Montagne, une demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, et la prise d'armes du 13 juin.

La majorité modérée de la Législative avait obtenu de nouveaux représentants au ministère, dans la personne de MM. Dufaure, de Tocqueville et Lanjuinais (2 juin), et le premier message du président (6 juin) reprenait, pour les confirmer, toutes les promesses de son manifeste électoral. La pensée propre de Louis-Napoléon, relativement aux affaires de Rome, s'exprima nettement dans la lettre au colonel Edgar Ney, sorte de programme politique, auquel répondit imparfaitement le *motu proprio* de Pie IX, et qui fut, de la part de M. Thiers et des chefs de la droite, l'objet des hostilités les plus dédaigneuses. L'harmonie entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif étant tout à fait rompue, le président rend à l'autorité toute son indépendance par son message du 31 octobre, et M. Ferdinand Barrot compose, avec MM. d'Hautpoul, Lahitte, Fould, Bineau, Dumas, de Parieu, Desfossés, Rouher, un ministère, parlementaire encore, mais plus dévoué à l'initiative présidentielle.

Le gouvernement obtient néanmoins le rétablissement de l'impôt des boissons (13 décembre) et une loi relative aux instituteurs, qui les soumet à l'autorité du préfet (20 décembre) et qui, complétée le 12 janvier suivant, est le prélude de la loi toute cléricale du 15 mars 1850, sur l'organisation de l'enseignement. Cependant, des élections partielles ont été favorables au parti socialiste (15 mars, 19 avril): la majorité et le ministère, fortifié par l'adjonction de M. Baroche, y répondent, de concert, par la fameuse loi du 31 mai, qui restreint le suffrage [illegible] et qui doit devenir le plus grand [illegible] entre l'Assemblée et le président. [illegible], elle est un des principaux actes de ce qu'on appelle l'expédition de Rome à l'intérieur. La majorité accorde encore la loi sur la déportation à Noukahiva (8 juin), un crédit de [illegible] pour les frais de la présidence [illegible] rigoureuse sur la presse, avec [illegible] timbre, élévation du cautionnement et la signature obligatoire (16 juillet).

La prorogation de l'Assemblée, du [illegible] au 11 novembre, est l'occasion de nouvelles [illegible]des. Tous les partis s'agitent: les [illegible] lancent leurs manifestes; les royalistes [illegible] pèlerinages à Claremont, où vient de [illegible] Louis-Philippe, et à Wiesbaden, où le comte de Chambord tient une véritable cour, et [illegible] tout haut de la fusion. De son côté, le président visite une partie des départements, [illegible] chemins de fer, assiste à des banquets [illegible] prononce des discours de souverain, et [illegible] revues au Champ de Mars et à Satory, [illegible] d'acclamations peu constitutionnelles, [illegible] voquent les présomptueux ordres du [illegible] néral Changarnier. Une Société du [illegible] qui a, sous le même titre, un journal [illegible] organise en grand l'agitation bonapartiste [illegible] le retour de l'Assemblée est-il signalé par d'ardentes discussions, qui se prolongent [illegible] née encore avant d'aboutir fatalement à [illegible] lution violente.

Au commencement de cette année [illegible] (1851), Louis-Napoléon fait un acte [illegible] d'autorité en brisant les pouvoirs du général Changarnier, qui exerçait sur lui une [illegible] hautaine et était présenté par son [illegible] comme le Monk d'une restauration [illegible]. En même temps, un remaniement [illegible] lui attirait le blâme de l'Assemblée [illegible] vant ni former un cabinet [illegible] ennemie, ni revenir sur la révocation [illegible] Louis-Napoléon nomma un ministère [illegible] pris en dehors de tous les partis et [illegible] dition des affaires (27 janvier). L'Assemblée [illegible] moigna sa rancune, quelques [illegible] refusant le crédit supplémentaire de [illegible] destiné aux frais de représentation [illegible] dence. Après quelques mois de [illegible] compliqués encore par les premières [illegible] tions relatives aux candidatures [illegible] pour l'année suivante, un dernier [illegible] lementaire fut recomposé avec des [illegible] pruntés aux cabinets du 20 décembre [illegible] 30 octobre 1849: il réunissait, sans [illegible] conseil, MM. Baroche, Fould, Léon [illegible] Buffet, Rouher, Chasseloup-Laubat, [illegible] seilhes, le général Randon et Magne, [illegible] résolution unanime de maintenir [illegible] se firent accepter de l'Assemblée [illegible]

Un autre sujet de division [illegible] Législative entrait, le 28 mai, dans [illegible] année de législature, année dans [illegible] question de la révision pouvait être [illegible] posée. Tous les partis voulaient [illegible] sion à leur profit; mais tous, excepté [illegible] l'Elysée, craignant qu'elle ne tournât [illegible] faisaient leurs réserves ou [illegible] repousser. Du reste, l'article 68 [illegible] révision légale de fortes barrières [illegible] une majorité des trois quarts des [illegible] du président la demandaient avec [illegible] provoquaient une foule de pétitions [illegible] objet, soit une révision totale, soit [illegible] partielle, mais avant tout une prorogation [illegible]

présidence. La question fut discutée du 14 au 19 juillet, et la révision, adoptée par 446 voix contre 278, ne ralliait pas encore une majorité suffisante. Pendant les vacances parlementaires, du 10 août au 4 novembre, les vœux de 80 conseils généraux appuyèrent les pétitions en faveur de la révision. Le pays entrait avec passion dans le débat. Les arrestations, les procès de presse se multipliaient; des troubles éclataient dans les départements; ceux du Cher et de la Nièvre étaient mis en état de siége (21 octobre). Le ministère, dévoué à la loi du 31 mai, donnait sa démission (14 octobre), et était remplacé par un ministère plus docile à la pensée personnelle du président et décidé à soutenir devant l'Assemblée, malgré ses colères, le projet de rétablissement du suffrage universel. Il se composait de MM. Casabianca, Lacrosse, Fortoul, Giraud, Thorigny, Daviel, général Saint-Arnaud, Turgot, Lefebvre-Duruflé. M. de Maupas était appelé à la préfecture de police.

L'Assemblée, à son retour, vit dans toutes ces mesures une déclaration de guerre. Le message du président qui propose l'abrogation de la loi du 31 mai, comme le seul obstacle à la révision légale, est suivi d'un projet de loi électoral conforme au principe du suffrage universel : ce projet est rejeté (13 novembre). Vient alors la proposition des questeurs sur le droit de réquisition directe de la force armée par le président de l'Assemblée; elle est repoussée, mais après avoir mis dans tout son jour les terreurs de la majorité parlementaire. Les lois organiques de l'administration municipale et de la responsabilité des agents du pouvoir donnent lieu encore aux plus irritants débats. Jamais situation ne fut plus tendue. Des bruits de coups d'État sont dans l'air, et chacun s'attend à voir, du jour au lendemain, ou l'Assemblée dispersée, ou le président de la République envoyé à Vincennes.

Cette situation se dénoua par les événements du 2 décembre. Dans la nuit, les chefs du parti démocratique ou des partis royalistes sont arrêtés avec un grand nombre de représentants, et, dès le matin, un décret du président, contre-signé de Morny, et commenté par deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée, annonce que l'Assemblée nationale est dissoute; la loi du 31 mai abrogée; le suffrage universel rétabli; le peuple français convoqué dans ses comices, pour se prononcer sur les bases d'une Constitution renouvelée du système du premier Consul. La mise en état de siége de Paris et de toute la première division militaire contient les mouvements de la rue. Une autre résistance, la résistance légale, s'organise en vain. La haute Cour de justice se constitue d'office, sous la présidence de M. Hardoin, pour mettre en accusation le président de la République; elle déclare « Louis-Napoléon Bonaparte prévenu du crime de haute trahison. » Mais les magistrats sont dispersés avant d'avoir eu le temps de signer leur décret. A la mairie du X[e] arrondissement, plus de 220 représentants se constituent en Assemblée nationale, sous la présidence de M. Benoît d'Azy. On y décrète, à l'unanimité, la déchéance du président, et M. Berryer l'annonce au peuple par les fenêtres; on se déclare en permanence; on investit le général Oudinot du commandement supérieur des troupes et de la garde nationale. Mais avant que tous ces actes eussent pu produire leur effet, l'Assemblée se voyait cernée par les troupes, et se séparait devant elles, avec une dignité muette ou des protestations sans écho.

Le ministère du mois précédent fut, à quelques modifications près, maintenu. M. de Morny, qui eut, avec le général Saint-Arnaud et M. de Maupas, l'un des trois principaux acteurs des événements accomplis, avait pris le département de l'intérieur; MM. Rouher et Magne étaient rappelés, et le cabinet se complétait par la nomination de M. Ducos. En attendant le pouvoir législatif, que la nouvelle constitution devait créer, une Commission consultative fut formée, et un grand nombre de membres de l'Assemblée dissoute y prirent place. Du reste, les adhésions ne tardèrent pas à se produire; toutes les valeurs, à la Bourse, se mirent à la hausse. Le lendemain et les deux jours suivants, les tentatives de résistance, dans plusieurs quartiers de Paris, furent prévenues ou écrasées. Dans les départements, la lutte fut plus longue; on parla, pendant quinze jours, de graves désordres, d'essais de jacquerie. La répression fut assurée par l'envoi de commissaires extraordinaires, par l'état de siége, par le décret sur la transportation à Cayenne ou en Algérie des malfaiteurs en rupture de ban et des membres des sociétés secrètes, enfin par l'institution de commissions mixtes, jugeant, sans procédure, les hommes dangereux ou suspects. Le vote sur le plébiscite du 2 décembre eut lieu les 20 et 21 du même mois, et près de 7 500 000 suffrages donnèrent à Louis-Napoléon, avec les pouvoirs constituants qu'il demandait, la présidence pour dix années.

La nouvelle Constitution fut promulguée le 14 janvier 1852. Quelques jours après, les décrets relatifs aux biens de la maison d'Orléans provoquent la retraite de quatre ministres des plus dévoués au président (22 janvier). Le même jour, deux nouveaux ministères sont créés : celui de la police et le ministère d'État. Divers décrets sont rendus, entre autres le décret organique sur la presse qui est soumise, pour le régime des journaux, aux avertissements, à la suspension, à la suppression, par mesure administrative (17 février), et le décret organique qui règle l'élection des députés au Corps législatif (2 février). Le gouvernement présente lui-même ses candidats, qui sont élus partout, à trois ou quatre exceptions près, et, à côté d'un Sénat et d'un Conseil d'État choisis par le pouvoir, le Corps législatif se compose d'hommes également dévoués, ou dont l'opposition secrète est enchaînée par le serment que la Constitution exige de tous les fonctionnaires (29 mars).

Ici commence, de fait, le règne de Napoléon III. Il ne manque plus à l'Empire que le nom. Ce nom est adopté, le 2 décembre, par suite d'un nouvel appel au suffrage universel, ce puissant instrument de fortune de Louis-Napoléon. Nous ne pouvons suivre davantage, pas à pas, une vie qui ne serait plus que l'histoire de quinze ans de règne, et du règne le plus rempli, au dedans et au dehors, dans la paix et la guerre, dans l'administration et la diplomatie, dans les finances et les travaux publics. Au-dessus de toutes les luttes, dans la haute et souveraine indépendance où Louis-Napoléon s'est placé, tout remonte jusqu'à lui, et il devient de plus en plus difficile de faire sa part dans les événements, au milieu de cette initiative et de cette responsabilité universelle. Tout au plus reste-t-il à la biographie à indiquer les faits qui touchent plus particulièrement à sa personne ou à sa famille, tels que son mariage (voy. EUGÉNIE), la naissance du prince impérial (16 mars 1856), les conspirations (Hippodrome et Opéra-Comique, 1853), ou les attentats contre lui (Pianori, 28 avril 1855; Orsini, Pierri, etc., 14 janvier 1858), ses voyages dans les différentes parties de la France, à Cherbourg, à Brest, dans toute la Bretagne, à Bordeaux, dans le midi et dans l'est, dans les nouveaux départements annexés et jusqu'en Algérie (août-septembre 1860 et mai 1865, etc.

Mais notre modeste cadre se refuse absolument à embrasser, dans l'ordre politique, toute cette suite de lois et de décrets qui complètent l'institution impériale et en développent, sans contestations, pendant quinze années, toutes les conséquences, en attendant la liberté, promise « comme le couronnement de l'édifice, » et à laquelle semblent préluder les décrets des 24 et 25 novembre 1860; puis tous les actes d'intervention directe de l'empereur dans les affaires intérieures, les changements de ministres, la restitution spontanée de la liberté de la parole au Corps législatif; l'adresse accordée aux députés, puis retirée, le droit d'interpellation concédé dans diverses mesures; les promesses de la fameuse lettre du 19 janvier 1867 aboutissant à une législation nouvelle de la presse et des réunions publiques; toute une suite de sénatus-consultes modifiant la Constitution jusqu'à y faire entrer la responsabilité ministérielle à la suite des élections de 1869, et substituer au gouvernement personnel toutes les apparences du gouvernement parlementaire, avec un premier cabinet responsable formé par M. Ém. Ollivier (2 janvier 1870); au milieu de ces transformations, les inquiétudes inspirées à certains moments par l'état de santé du souverain, et allant, comme en septembre 1869, jusqu'à jeter dans les affaires un trouble profond; enfin les divers usages et effets de l'initiative que le chef d'État s'est réservée ou les moyens de communication avec l'opinion publique qu'il lui convient de choisir: discours d'ouverture des Chambres, allocutions solennelles, lettres de circonstance adressées à des ministres, à de hauts fonctionnaires, à divers personnages, etc. Nous ne pouvons que renvoyer à tous ces documents, qui appartiennent à l'histoire.

Nous pouvons encore moins suivre les innombrables événements de l'extérieur: après la déclaration que « l'Empire c'est la paix, » la rupture avec la Russie, l'alliance anglaise, la double expédition de la Baltique et de la Crimée, la chute de Sébastopol, le congrès et le traité de Paris (30 mars 1856); le rôle de la France dans les affaires italiennes, l'alliance plus intime avec le Piémont, l'expédition au delà des Alpes, les proclamations et les manifestes qui en déterminent solennellement l'objet, la part personnelle que prend l'empereur aux combats et aux victoires, la paix de Villafranca (11 juillet 1859) et le traité de Zurich (10 novembre), les difficultés de la question romaine et la prolongation indéfinie de l'occupation française, dont le terme a été fixé en vain par la convention du 15 septembre 1864, et qui se complique au contraire d'une nouvelle expédition contre les Garibaldiens (novembre 1867); par le double effet des traités et d'un vote populaire, l'annexion de Nice et de la Savoie (12 juin 1860); les traités avec la Chine et la double expédition aboutissant à la prise de Pékin par les forces franco-anglaises; les phases de l'expédition du Mexique, commencée de concert avec l'Angleterre et l'Espagne (convention du 20 novembre 1861), continuée par la France seule et aboutissant, après la création d'un nouvel empire mexicain (1864), au complet échec de ce qu'on avait appelé « la plus grande pensée du règne » (juin 1867); les progrès et les vicissitudes de l'influence française dans les conseils européens; les chrétiens de Syrie mis sous la protection momentanée des armes de la France; les échanges de relations courtoises ou diplomatiques entre le nouveau souverain et les anciennes dynasties, depuis la visite de la reine Victoria à la cour des Tuileries (septembre 1855) ou l'entrevue de Stuttgart (septembre 1857), jusqu'aux solennelles réunions de Cherbourg (août 1858), au voyage de Bade (juin 1860), à la réception de Guillaume Ier de Prusse à Compiègne (6 oct. 1861), etc.; les vicissitudes politiques de nos diverses alliances; nos rapprochements et nos refroidissements avec l'Angleterre, l'Autriche, la Russie; les essais ou les projets d'intervention diplomatique dans les dissensions des autres pays: la note au prince Gortschakoff sur la Pologne de concert avec les cabinets anglais et autrichien (avril 1863); la proposition de médiation aux États-Unis, non accueillie par les autres puissances; les difficultés politiques et diplomatiques de la question romaine; l'idée d'un congrès solennellement annoncée au Corps législatif, et proposée officiellement mais sans effet aux gouvernements européens pour la solution pacifique des questions qui troublent ou inquiètent (1862-1864); l'attitude d'abord menaçante marquée par le discours d'Auxerre (6 mai 1866), en présence des projets de remaniement de l'Allemagne, puis les agrandissements de la Prusse tolérés et acceptés sans aucune réalisation des compensations territoriales promises ou espérées; la France servant d'intermédiaire pour la cession de la Vénétie, arrachée à l'Autriche par l'alliance de la Prusse avec l'Italie (septembre 1866); la question du Luxembourg sur le point de déchaîner une guerre plus ou moins conforme aux sentiments patriotiques des deux côtés du Rhin, déférée à un congrès des grandes puissances et dénouée pacifiquement (4 mai 1867); le différend avec la Belgique au sujet du règlement des intérêts de compagnies de chemins de fer menaçant à son tour la paix européenne (mars 1869), etc., etc.

Il faudrait aussi, dans autant de chapitres à part, signaler la réorganisation de la marine militaire et la transformation de tout le matériel de la flotte; au milieu de la guerre de Crimée, les splendeurs de l'Exposition universelle de 1855, et celles, plus pompeuses encore, de l'Exposition de 1867, sous le coup du triste dénouement de l'expédition mexicaine, et sous le poids des préoccupations d'une guerre européenne imminente; dans l'enseignement public, le remaniement successif du système général des études dans des sens contraires; les sciences, les lettres, les arts encouragés par des concours et des prix extraordinaires, notamment le prix quinquennal de 100000 francs, dit le prix de l'Empereur (12 août 1863); les difficultés de la question religieuse et les relations délicates entre le pouvoir et le clergé, avec des retours de faveur et de refroidissement, marqués par des concessions comme la destitution de M. Rouland, ou par des actes de fermeté, comme l'interdiction de publier la seconde partie de l'Encyclique du 8 décembre 1864 (décret du 5 janvier 1865); dans l'ordre économique, la conversion de la rente (14 mars 1852), la prompte réalisation de prêts de deux milliards par un triple emprunt national, sorte de révolution financière par le suffrage universel (1855-1859), et plus récemment, l'emprunt de 1868, couvert plus de trente fois par les souscriptions (août); le remaniement du système des douanes par l'abolition des prohibitions et l'abaissement des droits protecteurs jusqu'au traité de libre échange avec l'Angleterre (23 mars 1860), conclu sans la participation de la Chambre, et soutenu contre d'éclatantes résistances au sein de la majorité; trois années de disette ou de crise alimentaire, traversées sans trouble pour la paix publique (1855-1857); les longues souffrances de l'industrie cotonnière, par suite de la guerre civile d'Amérique; la constitution de la propriété du sol en Algérie, en faveur des indigènes (lettre au maréchal Pélissier du 7 février 1863 et décret du 23 mai) et les conséquences funestes d'un régime d'autocratie militaire pour notre œuvre de colonisation; en revanche, la France dotée d'un

belle et riche colonie lointaine, la Cochinchine (1860); la protection donnée à la création, par l'initiative de notre compatriote et par les capitaux français, du canal de l'Isthme de Suez (1858-1869); les programmes de décentralisation administrative au profit de la toute-puissance des préfets; la promulgation de la liberté de la boucherie et de la liberté des théâtres (janvier 1864); d'immenses travaux accomplis à l'intérieur, le Louvre achevé en cinq ans, Paris transformé, les chemins de fer poussés avec vigueur, le télégraphe électrique par toute la France et au service des particuliers; une fièvre universelle d'entreprises commerciales et industrielles, et, à côté de catastrophes, la création de fortunes colossales; enfin, un développement inouï du crédit public qui, en attendant les conséquences inévitables des exagérations, multiplie à l'infini les forces et l'action du présent. Mais, sur tous ces points et sur tant d'autres, nous ne pouvons que renvoyer aux noms des divers personnages qui ont concouru, dans chaque sphère, à cette histoire si variée et si vaste : ministres, généraux, diplomates, administrateurs, chefs de parti, hommes d'action ou de parole.

Tel était le tableau que nous tracions, aux premiers jours de 1870, d'une fortune maintenue si haut pendant vingt années; nous n'en changerons pas une ligne, et nous nous bornerons à résumer les événements qui l'ont si rapidement renversée, en compromettant celle même de la France.

L'année 1870 commence par l'inauguration du régime appelé « l'empire libéral. » Le 2 janvier, un des anciens chefs de l'opposition républicaine, M. Em. Ollivier, formait, sur l'invitation solennelle de l'empereur (lettre du 27 décembre 1869), un ministère composé d'anciens parlementaires (comte Daru, Buffet, marquis de Talhouet, Chevandier de Valdrôme, de Parieu), unis à quelques officiers dévoués (maréchal Vaillant, général Lebœuf, amiral Rigault de Genouilly). Il devait rencontrer, dans le Corps législatif, la défiance de la droite et l'hostilité de la gauche. Il eut d'abord à déployer quelque énergie contre les troubles excités dans Paris par l'arrestation du député, M. Henri de Rochefort, et pendant trois nuits, Napoléon lui-même, se tenait prêt, dit-on, à monter à cheval pour marcher contre l'émeute (5-7 février). Un acte propre à rendre le ministère du 2 janvier populaire fut l'abrogation des lois de sûreté générale, toujours en vigueur depuis 1859; elle fut votée par la Chambre le 24 mars.

La pensée dominante de l'empereur et de son premier ministre, à cette époque, fut de donner une seconde consécration populaire à sa dynastie, en faisant ratifier par le suffrage universel les nouvelles réformes libérales. De là la proclamation du 23 avril, par laquelle Napoléon III convia la nation au renouvellement du « pacte constitutionnel » par un plébiscite, destiné à « asseoir sur une base solide l'ordre et la liberté, et à rendre plus facile, dans l'avenir, la transmission de la couronne à son fils. » Pendant la période de l'agitation plébiscitaire, le parti radical tint, dans les faubourgs de Paris et dans plusieurs villes de province, des réunions publiques où éclatèrent librement les violences du langage révolutionnaire, tandis que, dans toute la France, l'administration mettait en jeu tous les intérêts et toutes les influences pour conduire au but marqué les masses électorales. Sur ces entrefaites, arriva la découverte opportune d'un complot contre la vie de l'empereur (fin avril), et elle provoqua le mouvement ordinaire des adresses de félicitations de la part des municipalités. Alors eut lieu le scrutin du 8 mai, qui donna pour résultat général 7336434 *oui*, contre 1560706 *non*. Cette sanction nouvelle de la constitution impériale, si éclatante qu'elle fût, contenait pourtant quelques révélations fâcheuses : d'abord le nombre total des *non* était plus grand que dans les plébiscites précédents; ensuite, à Paris, outre l'importance des abstentions, une assez forte majorité s'était déclarée contre l'Empire (184345 *non* contre 138406 *oui*; 9592 bulletins annulés); la même chose avait eu lieu pour la population civile de l'Algérie. Le vote de l'armée, exprimé à part, parut causer des inquiétudes et un mécontentement, peu justifiés par le chiffre des *non* (40181 pour la France, 6029 pour l'Algérie); mais il eut l'immense inconvénient de signaler à l'étranger la faiblesse numérique de nos effectifs par le nombre authentique des votants (armée intérieure : 289573; armée d'Algérie : 42194). En recevant le résultat officiel du plébiscite du 8 mai, l'empereur exprima au Président du Corps législatif une confiance sans bornes dans le développement calme et fécond de nos nouvelles institutions libérales (21 mai 1870).

Un avenir prochain allait cruellement la démentir. En négligeant quelques incidents de l'intérieur ou du dehors, comme la convocation de la Haute-cour de justice à Blois pour l'affaire du complot d'avril, et les difficultés diplomatiques avec le Saint-Siége au sujet de la consécration par le concile de Rome des doctrines politiques du *Syllabus* de 1864, on arrive aux événements qui amènent et précipitent la catastrophe. En quelques semaines, le pays est jeté dans une guerre inattendue par l'incident de la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Tandis que MM. Benedetti et de Bismarck échangent des négociations qui ont pour résultat le désistement plus ou moins complet de prétentions inquiétantes pour la France, l'excitation à la guerre est répandue par tout le pays; les chants patriotiques, jusque-là sévèrement proscrits, sont partout encouragés. La *Marseillaise* et le *Rhin Allemand* de Musset sont exécutés par ordre sur les théâtres. Les ministres donnent au Corps législatif l'assurance que l'on est prêt pour la guerre; le chef du cabinet déclare qu'il en accepte la responsabilité : « d'un cœur léger »; on répète partout, sans le voir démentir, le propos du maréchal Lebœuf que « la guerre pourrait durer deux ans, sans qu'on eût besoin d'acheter même un bouton de guêtre pour les soldats. »

Le 15 juillet la déclaration de guerre fut notifiée et, deux jours plus tard, l'empereur annonça dans une proclamation au peuple français qu'il allait se mettre, avec son fils, à la tête de son armée. Ayant pris son quartier impérial à Metz, il adressa, le 28 juillet, à ses soldats une proclamation indiquant qu'il commençait à comprendre les difficultés de la guerre, et déclarant qu'elle sera longue et pénible. A ce moment nos troupes, dont le personnel et le matériel étaient également insuffisants, arrivaient à peine des divers points de la France sur le théâtre des événements, tandis que les forces de l'Allemagne se réunissaient par grandes masses sur nos frontières. Au milieu de ces mouvements de concentration, l'empereur se donne le spectacle de la facile victoire de Saarbruck (2 août). Sous ses yeux et ceux du prince impérial, le corps d'armée de Frossard attaque 3 compagnies prussiennes qui se retirent après une courte résistance. Une dépêche personnelle de l'empereur à l'impératrice sur le « baptême du feu » du prince impérial donne à toute la presse officieuse le signal de la mise en scène fantastique d'un engagement que l'étranger appelle « la comédie de Saarbruck. » Cette ville était,

quatre jours plus tard, le théâtre d'une victoire plus sérieuse des Prussiens (6 août).

Les Allemands entrent de deux côtés à la fois sur notre territoire et refoulent devant eux, par des engagements de chaque jour, le peu de troupes que nous avions à leur opposer. Le 14 août, l'empereur annonce qu'il quitte Metz pour repousser l'invasion. Il assiste à cette suite de batailles sanglantes où les soldats ne peuvent racheter par leur courage, l'infériorité du nombre, l'imprévoyance ou l'inhabileté de leurs chefs. Les vainqueurs s'étonnent eux-mêmes de la « lenteur effrayante du commandement de l'armée française, » qu'on attribue à la présence et à l'intervention du souverain. Après la seconde défaite de Gravelotte (18 août), il se retire au camp de Châlons où la garde mobile le rend témoin d'une irrévérencieuse indiscipline. C'est de là que le maréchal de Mac-Mahon, ayant à peine formé une nouvelle armée, se voit contraint de se mettre en marche pour tenter d'opérer avec Bazaine une jonction qu'il déclarait impossible. La politique l'emporta sur la stratégie. Les dépêches de l'impératrice et du conseil des ministres faisaient savoir, en effet, que tout mouvement de retraite vers Paris serait le signal d'une révolution. Le 30 août, l'empereur établissait son quartier général à Mouzon; et le lendemain, après avoir fait passer son fils en Belgique, il entrait à Sedan où son armée était enveloppée de toutes parts par des forces deux fois supérieures. Le maréchal de Mac-Mahon, à qui l'empereur avait dû céder le titre de commandant en chef, ayant été blessé dans le combat, le général de Wimpffen prit le commandement par droit d'ancienneté. Mais la présence de la personne du souverain ôtait toute liberté de mouvement, et aucun ordre général ne présida aux péripéties de cette longue et terrible lutte. Sans établir aucune entente entre les nombreux soldats agglomérés autour de lui dans la ville et ceux qui tenaient encore dans la campagne, sans prendre l'avis du général en chef, l'empereur fit, de lui-même, arborer des drapeaux blancs sur les remparts et envoya un parlementaire au roi de Prusse, pour proposer un armistice; puis il refusait la démission du général de Wimpffen qui voulait marquer, en la donnant, qu'il était étranger à la capitulation demandée par l'empereur. Celui-ci avait écrit au vainqueur : « N'ayant pu mourir à la tête de mes troupes, je remets mon épée entre les mains de Votre Majesté. » Il rendait avec lui 83000 hommes, dont 4000 officiers, sans compter plus de 20000 prisonniers faits pendant la bataille. Le lendemain, Napoléon avait avec M. de Bismarck, dans une chambre d'artisan, la célèbre entrevue de Vendresse, et rejetait la responsabilité de la guerre sur la nation elle-même qui l'y avait contraint, disait-il, par la pression de l'opinion publique. Il voyait ensuite le roi Guillaume au château de Bellevue, et recevait pour résidence le château de Wilhemshœhe, habité autrefois par son oncle, le roi Jérôme.

La nouvelle de ces événements, transmise à Paris et publiée avec les atténuations officielles, y produisit la plus rapide et la plus spontanée des révolutions. Le 4 septembre, au matin, le mot de « déchéance, » qui avait été prononcé la veille au Corps législatif, était dans toutes les bouches et résumait le sentiment qui dominait la situation. A trois heures de l'après-midi, pendant que les députés étudient dans leurs bureaux les propositions de plusieurs de leurs collègues, relatives aux transformations nécessaires du Gouvernement même et à la convocation d'une Constituante, la salle des séances est envahie, sans résistance, la République proclamée sur tous les points, sans luttes ni violences, et un gouvernement provisoire de Défense nationale installé à l'Hôtel de ville. L'impératrice fuyait sans cortège vers la frontière. Les amis, les serviteurs, l'appui des institutions, tout manquait à la fois; l'empire s'effondrait tout entier. Le mouvement se propageait avec une rapidité inouïe dans toute la France; quelques grandes villes, comme Lyon, Nantes, avaient même devancé Paris. La République recueillait partout, sans résistance, la lourde succession d'un pouvoir qui avait entraîné le pays dans sa chute.

L'intervention personnelle et directe de l'ex-empereur est peu marquée dans les événements qui suivirent. Pendant son séjour à Wilhemshœhe, la presse française et étrangère s'occupa plusieurs fois de projets de traités entre Napoléon III et la Prusse pour le rétablissement du régime impérial par les armes étrangères : aucun fait sérieux ne les a confirmés. On ne peut dire non plus quelle part eut l'ex-empereur dans les intrigues mystérieuses qui préludèrent à la capitulation de Bazaine. Lorsque la paix eut été conclue entre la nouvelle Assemblée nationale française et la Prusse, en dehors de toute question politique ou constitutionnelle, Napoléon s'établit en Angleterre, au château de Chislehurst, avec sa famille et quelques hommes dévoués à sa fortune, et cette résidence fut dès lors signalée comme le quartier général de l'action bonapartiste. Le 1er mars 1871, un député de la Corse, M. Conti, ayant tenté, à Bordeaux, la réhabilitation de l'Empire, une violente indignation s'empara de l'Assemblée qui vota, à l'unanimité moins cinq ou six voix, un ordre du jour proclamant « la déchéance de Napoléon III et de « sa dynastie, et le déclarant responsable de la « ruine, de l'invasion et du démembrement de la « France. » Napoléon, par une lettre encore datée de Wilhemshœhe (6 mars), protesta contre cette déclaration qu'il qualifiait d'injuste et d'illégale, au nom de sa doctrine favorite, celle du droit plébiscitaire. La retraite de Napoléon à Chislehurst lui valut en Angleterre une certaine popularité et souvent de véritables ovations. Son influence et celle de son entourage immédiat se firent surtout sentir par la création ou l'entretien de quelques journaux français ou étrangers voués aux intérêts bonapartistes, par la publication de brochures, répandues gratuitement, par une intervention plus ou moins discrète dans les procès bruyants faits à des hommes du 4 septembre, enfin par quelques candidatures impérialistes, notamment en Corse, celle de M. Rouher, redevenu l'orateur du parti devant l'Assemblée nationale. Au milieu des accusations unanimes élevées, soit dans la Chambre, soit dans la presse, contre l'excès d'imprévoyance d'un gouvernement qui avait déclaré lui-même la guerre, quand il était si loin d'être en mesure de la faire, l'ex-empereur ne craignit pas d'essayer de se justifier, en accusant ses ministres de l'avoir gravement trompé. [illegible] outre des communications dans ce sens adressées par lui personnellement à des journalistes, il fit signer par un ami de la dernière heure, le comte de la Chapelle, un mémoire intitulé : *Forces militaires de la France*, contenant de [illegible] révélations officielles sur la situation de l'armée (juillet 1872).

Depuis longtemps déjà, l'ex-empereur souffrait de graves désordres de vessie, constatés avant la guerre par une consultation de MM. Nélaton, Ricord, Fauvel, Corvisart et Germain Sée ([illegible] 1870). Les souffrances augmentèrent depuis [illegible] et, le 2 janvier 1873, il fut sondé par des chirurgiens anglais qui reconnurent l'existence d'une forte pierre. Un second sondage, pratiqué

jours après, aggrava l'état du malade qui expira le 9 janvier. L'ex-impératrice reçut aussitôt de la plupart des souverains de l'Europe des compliments de condoléances. Les cours de Berlin, de Pétersbourg, de Madrid et de Copenhague prirent le deuil, et les obsèques, célébrées, le 15, à Chislehurst, furent signalées par la mise en scène d'un groupe d'ouvriers parisiens rappelant, par leur costume et leur attitude, les manifestations populaires de Paris lors des élections de 1869. En Italie, des souscriptions furent ouvertes pour ériger une statue au souverain qui, selon M. Lanza, président du cabinet, « avait contribué si efficacement, par ses conseils et par ses armes, à la libération, à l'indépendance et à l'union de l'Italie. » Le testament de Napoléon III, rédigé et écrit de sa main aux Tuileries le 21 avril 1865, léguait sa fortune privée, d'environ trois millions, à l'ex-impératrice, et contenait pour le prince impérial, entre autres conseils, la recommandation expresse de se pénétrer avant tout de la pensée du « captif de Sainte-Hélène ». Le règlement de la succession donna lieu à divers procès que nous avons eu à rappeler dans d'autres notices. Voy. Eugénie, Guizot, *Plon*, etc.

Les diverses œuvres que nous avons citées dans le cours de cette notice, ainsi que plusieurs autres écrits, brochures, fragments, lettres, discours, proclamations et messages, ont été plusieurs fois réimprimées et réunis. L'édition et la plus complète a pour titre : *Œuvres de Napoléon III* 1854-1857, in-8, tomes I-IV). On a, en outre, sous le titre d'*Œuvres militaires de Napoléon III*, un volume à part, comprenant spécialement les écrits et fragments relatifs à l'artillerie (1856, in-8). L'œuvre capitale de l'empereur Napoléon III est une *Histoire de Jules César* (1865-1866, t. I-II, gr. in-8), qui fut traduite simultanément en plusieurs langues : cet ouvrage comprend le tableau de la formation et des vicissitudes des institutions romaines et cherche manifestement dans un passé lointain la justification d'un passé récent. Après la chute de l'Empire, le règlement de compte entre l'ex-souverain et son éditeur donna lieu à un curieux procès (Voy. Plon). Ajoutons à ces publications divers écrits de circonstance, émanés de la plume de l'empereur ou de ses inspirations; tels que la brochure écrite à la suite du second voyage en Algérie, intitulée *Politique de la France en Algérie*, sortie de l'Imprimerie impériale et datée du palais des Tuileries, le 20 juin 1865; *Carte de la situation militaire de l'Europe* (octobre 1868), répondant aux préoccupations de guerre avec l'Allemagne par la « théorie des trois tronçons »; *Titres de la dynastie Napoléonienne* (fin 1868), sorte d'appel au peuple, répandu par les presses du *Moniteur* à des centaines de mille; *Progrès de la France sous le gouvernement impérial* (avril 1869), faisant pendant à la publication précédente et servant de manifeste à la veille des élections générales.

NAPOLÉON (Eugène-Louis-Jean-Joseph), prince impérial français, fils unique du précédent, né au palais des Tuileries, le 16 mars 1856, eut une enfance maladive et fut atteint d'un commencement de coxalgie dont il fut guéri par le célèbre Nélaton, en 1867. Après son premier précepteur, M. Francis Monnier, qui se retira en 1867, il eut le général Frossard pour gouverneur, avec M. Aug. Filon pour répétiteur. La première cérémonie où le jeune prince joua un rôle officiel fut la distribution des prix du concours général de 1868; sa présence sur l'estrade, auprès de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, provoqua des manifestations hostiles, et M. Eugène Cavaignac fils, alors élève de seconde au lycée Bonaparte, refusa de recevoir un prix de sa main. L'année suivante, l'impératrice et le prince impérial firent en Lorraine et en Corse divers voyages où ils recueillirent des témoignages sympathiques. Le 7 octobre de la même année, l'empereur, déjà fort souffrant, rédigea de sa main des lettres patentes instituant un conseil de régence et aux termes desquelles la garde du prince impérial « *ou, pour mieux dire de l'empereur mineur* » devait être remise à l'impératrice et à son défaut au général Frossard. Ce document, resté secret, fut saisi après le 4 septembre 1870, chez M. Rouher à qui il avait été confié. Lors des premières hostilités contre la Prusse, le prince impérial partit avec son père pour l'armée, le 23 juillet, assista à la reconnaissance de Sarrebruck où une dépêche officielle le montra « ramassant des balles ». Dès les premiers désastres, il gagna la Belgique avec M. Aug. Filon. Le 8 septembre, il rejoignit sa mère en Angleterre.

Inscrit, en 1872, comme élève à l'école militaire de Woolwich, il ne put passer les examens qui allaient avoir lieu au moment même de la mort de l'empereur (9 janvier 1873). Devenu dès lors le chef direct du parti bonapartiste, il répondit, le 15 avril suivant, aux acclamations d'un petit groupe de partisans qu'il trouvait dans l'héritage paternel « le principe de la souveraineté nationale et le drapeau qui le consacre ». Une seconde manifestation plus bruyante accompagna, le 16 mars 1874, la proclamation de sa majorité. Il prononça, dans cette circonstance, un discours savamment élaboré où il posait sa candidature éventuelle au trône bien qu'il sût « de quel poids pèse l'autorité souveraine, même sur de vieilles épaules » mais où il se déclarait prêt « à accepter la responsabilité que lui imposerait le vote de la nation ». De 1874 à 1879, chaque fois que l'occasion en fut offerte par un anniversaire ou par une démonstration de ses fidèles, il renouvela ses manifestes qui eurent leur jour de curiosité et de bruit. L'Assemblée nationale se préocupa même à plusieurs reprises d'une propagande qui avait recours à tous les moyens et que les tribunaux eurent à réprimer. Cependant, s'accentuait le dissentiment qui régnait depuis longtemps entre le prince Napoléon et la famille impériale. Lors des élections du 20 février 1876, le jeune prince soutint énergiquement, par une lettre adressée à M. Franceschini Pietri, la candidature de M. Rouher à Ajaccio contre celle de son cousin. « Il se porte, disait-il en parlant de celui-ci, contre ma volonté, il s'appuie sur nos ennemis, je suis forcé de le traiter comme tel. » (31 janvier.)

Le rôle de prétendant n'empêchait pas le prince impérial de poursuivre ses études militaires : au mois de février 1875, il sortit de Woolwich, le septième sur trentre-quatre, ce qui lui permettait d'opter entre l'artillerie et le génie, mais il ne prit aucun grade dans l'armée active et fit, soit seul, soit avec sa mère, divers voyages sur le continent : en Suisse, où il eut une entrevue cordiale avec Bazaine, échappé de sa prison, en Italie, où les journaux racontèrent qu'il se fit recevoir franc-maçon, et dans les pays scandinaves. C'est alors qu'il fut question pour lui de plusieurs projets de mariage, entre autres avec la princesse Thyra de Danemark, mais ils furent toujours démentis par la presse officieuse.

Au mois de février 1879, le prince annonça dans une lettre à M. Rouher qu'il allait rejoindre au cap de Bonne-Espérance l'armée anglaise opérant contre les Zoulous, et dans laquelle il comptait un grand nombre de camarades. Il était autorisé à accompagner l'état-major de l'artillerie royale, mais sans commandement effectif. Le bruit avait

plusieurs fois couru en Europe que les fièvres le forçaient à abandonner la campagne, lorsqu'on apprit qu'il avait été massacré, le 1er juin 1879, dans une reconnaissance sans importance au ravin d'Ulundi. Cette fin, inattendue et sinistre, causa une profonde sensation en France, où elle modifiait l'équilibre des partis. Elle émut singulièrement l'Angleterre : le commandant de l'escorte du jeune prince, le lieutenant Carey, fut traduit devant un conseil de guerre au Cap et condamné à mort, puis acquitté à Londres, par un conseil de révision. Ramené en Europe par un transport spécial, le corps de Louis-Napoléon fut reçu avec de grands honneurs par les Anglais et déposé auprès de celui de son père dans la chapelle de Chislehurst (juillet). En même temps, le doyen de Westminster décidait, non sans exciter des protestations, l'érection d'un monument à sa mémoire dans l'abbaye, et un concours était ouvert pour lui élever un tombeau à Ulundi. L'ex-impératrice, dont la santé et la vie même avaient été compromises par un coup si tragique, voulut, quelques mois plus tard, visiter les lieux que son fils avait parcourus et la place même où il avait trouvé la mort. Sous le nom de comtesse de Pierrefonds, elle s'embarqua pour le Cap, où l'on apprit au mois d'avril 1880, qu'elle était parvenue.

NAPOLÉON (Napoléon-Joseph-Charles-Paul Bonaparte), prince français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple et député, né le 9 septembre 1822, à Trieste (Illyrie), est le second fils de l'ex-roi Jérôme et de la princesse Frédérique de Wurtemberg. Il se trouvait à Rome, auprès de son aïeule, Mme Lætitia Bonaparte, lorsque l'insurrection de la Romagne, où deux de ses cousins furent compromis, le força, en 1831, d'émigrer à Florence; en 1835 il passa en Suisse, resta deux ans en pension à Genève et entra, en 1837, à l'École militaire de Louisbourg (Wurtemberg). Son éducation terminée (1840), il refusa de porter les armes pour un pays qui n'était pas la France, et se mit à voyager; pendant cinq ans il parcourut l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, où il fit un assez long séjour sous la régence d'Espartero. Après des tentatives infructueuses, il obtint du ministère Guizot, en 1845, l'autorisation de visiter Paris sous le nom de comte de Montfort; mais ses relations avec le parti démocratique et ses opinions avancées ne tardèrent pas à le rendre suspect au gouvernement, qui, au bout de quatre mois, lui intima l'ordre de quitter sur-le-champ le territoire. Quelque temps après, la Chambre des Députés ayant accueilli favorablement une pétition de l'ex-roi Jérôme, il lui fut permis par le roi de rentrer provisoirement en France avec son père (1847).

Le jour même de la chute de la dynastie de Juillet, le prince Napoléon accourut à l'hôtel de ville (24 février), et deux jours plus tard il écrivit une lettre, rendue publique, où il se mettait à la disposition du gouvernement provisoire, en déclarant que « le devoir de tout bon citoyen était de se réunir à la République. » Il se rallia d'une manière plus explicite au principe républicain dans sa profession de foi aux électeurs de la Corse, comme candidat à la Constituante. Il y traçait le programme d'un gouvernement aussi révolutionnaire au dehors que libéral au dedans. Élu, le premier, par 39 229 suffrages, il se rangea d'abord, à l'Assemblée constituante, parmi les républicains modérés et vota en général avec la droite : pour l'impôt proportionnel, les deux Chambres, l'institution de la présidence, l'expédition d'Italie, la proposition Rateau, pour le maintien de la peine de mort, etc.; il se prononça, avec la minorité, contre le bannissement de la famille d'Orléans.

Nommé, le 10 février 1849, ministre plénipotentiaire à Madrid, il fut révoqué peu de temps après pour avoir quitté son poste sans y avoir été autorisé, et remplacé par M. de Bourgoing. Cet acte de sévérité le jeta plus avant dans l'opposition démocratique, et, durant le cours de la Législative, où il représenta encore la Corse, il siégea sur les bancs de la gauche, dont il appuya plusieurs propositions jusqu'en 1851; à cette époque il s'abstint plus souvent de prendre part aux discussions orageuses qui marquèrent la fin de l'Assemblée, et se retira dans la vie privée à la suite du coup d'État. Toutefois, cet éloignement ne fut pas de longue durée. A la fin de l'année 1852, lors de la restauration de l'Empire, le prince Napoléon était appelé éventuellement à l'hérédité (18 décembre), et, en vertu du sénatus-consulte du 23 suivant, il portait le titre de prince français et avait de droit sa place au Sénat et au Conseil d'État; en même temps il recevait les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et, sans avoir encore servi, le grade de général de division.

Lorsque la guerre eut été déclarée à la Russie, il demanda à partager les périls de l'armée, s'embarqua, le 10 avril 1854, à Marseille, et commanda une division d'infanterie de réserve aux batailles de l'Alma et d'Inkerman; peu de temps après, la faiblesse de sa santé, et peut-être aussi la publication d'une brochure imprimée à Bruxelles et contenant une appréciation trop libre du plan de campagne adopté en Crimée, le firent rappeler en France, où il fut nommé président de la commission impériale de l'Exposition universelle. Le résultat de ses travaux personnels est consigné dans le livre intitulé : *Visite du prince Napoléon à l'Exposition universelle* (1856, in-18). En 1857 il entreprit, dans les mers du Nord, une assez longue excursion qui a été, de la part de M. Charles Edmond, l'objet d'une publication de luxe : *Voyage dans les mers du Nord, à bord de la corvette* la Reine Hortense (1857).

Le prince Napoléon fut mis l'année suivante à la tête du ministère nouvellement créé de l'Algérie et des colonies (24 juin 1858). Il déposa ces fonctions neuf mois après (8 mars 1859), au commencement des complications des affaires italiennes. Il avait épousé, le 30 janvier 1859, la princesse Clotilde-Marie-Thérèse de Savoie, fille du roi Victor-Emmanuel (voy. Italie). Cette alliance de famille, déterminée, dit le Moniteur du 24, par les rapports intimes des deux souverains et les intérêts réciproques de la France et du Piémont, était l'objet de pourparlers que l'âge de la princesse fit prolonger pendant plus d'un an. On y vit le signe d'une alliance politique plus étroite et le prélude de la guerre de l'indépendance italienne. Lorsque celle-ci eut éclaté, le prince Napoléon fut envoyé à Livourne avec un corps d'armée, pour protéger la Toscane, qu'il ne quitta qu'après la paix signée par l'empereur à Villafranca (12 juillet 1859). Pendant la guerre si courte de 1866 qui amena, grâce à l'alliance de l'Italie avec la Prusse, l'abandon de la Vénétie par l'Autriche, le prince fut encore envoyé au quartier général de Victor-Emmanuel, mais son rôle se réduisit à observer les événements.

Au sein du Sénat, le prince Napoléon prit, dans les années qui suivirent la guerre d'Italie, une position importante comme orateur. Quelques-uns de ses discours furent des événements, et à propos du premier qu'il prononça le 1er mars 1861, sur la puissance temporelle des papes, l'empereur crut devoir lui adresser une lettre officielle où, tout en le félicitant sur son éloquence,

il croyait devoir dégager son gouvernement de toute solidarité de doctrines politiques avec lui. L'année suivante, dans la séance du 22 février, le prince s'éleva de nouveau contre le pouvoir temporel, avec une ardeur qui parut toute révolutionnaire; il s'efforça surtout de montrer par l'histoire de nos relations diplomatiques, que, depuis deux cents ans, nos ambassadeurs auprès du Saint-Siége, ont dénoncé les abus et prédit la chute de ce pouvoir. Ces deux *Discours* ont été publiés à part, et le second surtout a eu, comme brochure, une grande circulation.

Un autre discours prononcé en Corse à l'occasion de l'inauguration de la statue de Napoléon I^{er}, au mois de mai 1865, eut plus de retentissement encore. L'empereur, alors en Algérie, écrivit et fit insérer au *Moniteur* une lettre de blâme énergique contre les tendances révolutionnaires de ce discours. Le prince Napoléon qui, par un décret récent, avait été nommé membre et vice-président du conseil privé et qui faisait partie du conseil de régence en l'absence de l'empereur, donna sa démission de ces fonctions ainsi que de celle de président de la commission de l'Exposition universelle de 1867.

Cette disgrâce ne fut qu'apparente ou du moins que temporaire, et l'on voit bientôt le prince Napoléon admis de nouveau dans les conseils de l'empereur ou chargé de délicates missions. Au dedans, il passe pour appuyer énergiquement les pensées de retour à une politique libérale. A la suite du message de juillet 1869, annonçant le sénatus-consulte destiné à ramener la responsabilité ministérielle et les conditions politiques du gouvernement parlementaire, il conseilla, dit-on, de changer entièrement le personnel du cabinet et d'inaugurer avec des hommes nouveaux une politique nouvelle. Le bruit courut, avec quelque persistance, de sa nomination comme ministre sans portefeuille et président du conseil. La discussion du sénatus-consulte (août 1869), fut ensuite l'occasion d'un discours à grand effet où il revendiquait hautement toutes les libertés et toutes les garanties d'un gouvernement démocratique. Ce discours, que beaucoup considérèrent comme ayant en vue une prochaine régence, fut vivement réfuté par le président du Sénat, M. Rouher, mais ne fut pas désavoué par l'empereur.

Les excursions en Europe et les voyages plus lointains tinrent une grande place dans la vie du prince Napoléon. Sur un yacht à vapeur, construit pour lui, *le Jérôme-Napoléon*, il alla plusieurs fois en Angleterre, en Corse, en Algérie, en Italie, etc. Il s'embarqua même, en juillet 1861, pour l'Amérique, avec la princesse Clotilde, qui l'avait accompagné dans plusieurs des précédents voyages. Après avoir visité, en passant, Lisbonne et les Açores, il arriva à New-York à la fin d'août. Il parcourut incognito une grande partie des États-Unis, visita Washington, et fut reçu par le président Lincoln et M. Seward. Du camp des fédéraux sur le Potomac, il passa avec un sauf-conduit sur le territoire occupé par les confédérés et visita le général sécessioniste, Beauregard. Après des excursions à Saint-Louis, à Montréal, il rentra à New-York le 18 septembre et se rembarqua bientôt pour la France. Ce voyage n'eut pour objet, dit-on, aucune mission politique. Depuis, le prince visita encore une fois l'Angleterre à l'occasion de la seconde Exposition universelle de 1862. Il alla aussi en Égypte, pour examiner les travaux du canal de Suez, en juin 1863, ce qui lui permit de prendre hautement en main, l'année suivante, dans un discours solennel, la défense de la Compagnie. Un autre voyage auquel il était difficile de ne pas attribuer une pensée politique, est celui qu'il fit, pendant l'été de 1868, dans toute l'Allemagne du Sud, en Autriche, dans la Hongrie, la Bohême, les Principautés danubiennes, la Turquie d'Europe, etc., rendant ou recevant des visites officielles, ou même, comme à Prague ou à Pesth, accueillant des députations et donnant lieu par son attitude en présence des intérêts ou des principes en lutte, aux discussions les plus vives de la presse étrangère.

Il convient de mentionner aussi la part que le prince a prise à une importante publication, celle de la *Correspondance de Napoléon I^{er}*, arrivée, à la fin de 1869, à son 32^{e} et dernier volume. La commission qui publia les quinze premiers tomes, s'était « interdit toute altération, tout retranchement, toute modification de texte. » Pour la seconde moitié du travail, le prince Napoléon, président de la commission réorganisée, déclara qu'il serait tenu compte de l'intérêt dynastique et national, et qu'on ne publierait que « ce que l'empereur aurait livré à la publicité si, se survivant à lui-même,... il avait voulu montrer à la postérité sa personne et son système. »

Après le succès du plébiscite, au moment de la plus grande popularité du ministère Ollivier, le prince partit pour une excursion sur les côtes de Norwége (2 juillet 1870), avec l'intention de pousser jusqu'à Arkhangel. Les événements politiques le firent promptement rappeler. Il n'était encore qu'à Tromsoë et parcourut en cinq jours les six cents lieues qui le séparaient de la France. Il suivit alors le quartier général impérial sans obtenir de commandement. Après les premières défaites de l'armée française, chargé par l'empereur de demander au roi Victor-Emmanuel le concours de l'armée italienne contre la Prusse, il partit pour Florence (20 août), et était encore au palais Pitti, le 4 septembre, lorsqu'il reçut la nouvelle de la capitulation de Sedan. Le soir même, la princesse Clotilde, qui, dès le 15 août, avait envoyé ses enfants en Suisse, au château de Prangins, partait pour les rejoindre.

Au cours de la captivité de Napoléon III à Wilhemshœhe, les journaux signalèrent le prince Napoléon comme l'âme des intrigues bonapartistes qui se nouaient en Allemagne, et qui devaient aboutir au rétablissement de la dynastie par l'armée prisonnière elle-même, avec le concours de la Prusse. Le bruit courut même que le prince Napoléon était accepté par M. de Bismarck comme successeur de Napoléon III, et avec assez de persistance pour attirer au journal le *Times* un énergique démenti. Plus tard la mission que le prince avait reçue au fort du danger, fut attribuée par la presse républicaine à des motifs déshonorants. M. Jules Favre, ministre des affaires étrangères, crut devoir revenir sur ce fait et déclarer à la tribune, dans la séance du 17 juin 1871, qu'il ne répondait point à des attaques dirigées contre lui « par une personne qui, ayant eu l'honneur de porter l'uniforme de général français, avait tourné le dos au moment où l'ennemi envahissait le territoire. » Cette déclaration fut suivie d'une brochure, publiée par le journal le *Gaulois* et intitulée *la Vérité à mes calomniateurs*. Le prince y expliquait sa mission avant Sedan et sa conduite après ce désastre.

Lors des élections du 8 février 1871, il crut devoir refuser la candidature en Corse et dans la Charente-Inférieure, mais au renouvellement des conseils généraux (8 octobre), élu membre du conseil général de la Corse, il demanda au gouvernement l'autorisation de traverser la France, pour se rendre à Ajaccio. Ce voyage donna lieu à des démonstrations hostiles contre sa personne et nécessita l'envoi en Corse, pendant la session, de M. Charles Ferry, préfet de Saône-et-Loire, en

qualité de commissaire extraordinaire, avec pleins pouvoirs. L'attitude d'une partie de la population détermina même le gouvernement à augmenter la garnison et à faire croiser, en vue d'Ajaccio, l'escadre de la Méditerranée. A la suite de la discussion sur la validité de l'élection du prince, les délibérations du conseil prirent un caractère de violence, qui amena la retraite des membres bonapartistes, et laissa la majorité républicaine maîtresse de la situation. Le prince donna alors sa démission et partit pour l'Italie (24 octobre 1871). Au mois de novembre suivant, le journal l'*Ordre* publia la lettre adressée à ses électeurs au moment de son départ. Il y soutenait la nécessité d'un appel immédiat au peuple, comme seul remède à la situation politique. Lors du scrutin pour l'élection complémentaire du 21 janvier 1872, il se présenta de nouveau pour le canton d'Ajaccio et fut encore élu. Mais, sa candidature à la présidence ayant échoué, il renonça à siéger, quitta encore une fois la Corse et retourna à Prangins.

En octobre 1872, il se rendit chez M. Maurice Richard à Millemont, où se trouvaient alors quelques chefs du parti bonapartiste et y fut sommé de quitter immédiatement le territoire français ; sur son refus on dut procéder à son arrestation, et le prince Napoléon avec la princesse Clotilde, escortés par la gendarmerie, furent reconduits à la gare. Il intenta alors un procès à M. Lefranc, ministre de l'intérieur, à M. Renault, préfet de police, et au commissaire de police chargé de l'exécution du mandat, mais ce procès n'aboutit point, la mesure étant un acte gouvernemental relevant de l'Assemblée nationale. Après le 24 mai 1873, il obtint la permission de rentrer en France et demanda alors au ministre de la guerre le rétablissement de son nom sur la liste des généraux de division. Sur le refus du ministre, une action fut introduite devant le conseil d'État, et sa demande rejetée. Lors des tentatives de restauration monarchique de septembre 1873, le prince Napoléon proposa dans le journal l'*Avenir national* « un pacte d'alliance de la démocratie et des Napoléon pour soutenir le drapeau tricolore, en face du drapeau blanc étranger à la France moderne ». Cette proposition, restée sans écho, aggrava encore les dissentiments qui n'avaient pas tardé à se manifester entre le prince, membre du conseil de famille de l'ex-prince impérial depuis la mort de Napoléon III, et les autres chefs du parti. En mars 1874, il refusa même de se rendre à Chislehurst, pour fêter la majorité de son pupille.

La polémique qui s'en suivit entre les journaux bonapartistes et *la Volonté nationale*, organe du prince, prit un caractère plus violent lors des élections d'octobre 1874, pour les conseils généraux; l'ex-prince impérial opposa à son cousin un autre membre de la famille, le prince Charles Bonaparte qui fut élu. Aux élections générales du 20 février 1876, le prince Napoléon se porta comme candidat dans l'arrondissement d'Ajaccio contre M. Rouher lui-même, avec une profession de foi, où il disait : « La forme du gouvernement n'est pas en question; elle existe; je l'accepte franchement.... » et se terminait ainsi : « Choisissez entre le fils de Jérome, neveu de Napoléon Ier et un étranger à notre île. » Il fut vivement combattu par les chefs du parti et par l'ex-prince impérial qui écrivit à M. Franceschini Pietri une lettre dans laquelle il engageait ses amis à voter pour M. Rouher. Après avoir obtenu au premier tour de scrutin 4,498 voix, contre 1813 recueillies par M. Ceccaldi, candidat républicain, et 5,618 données à M. Rouher, il échoua au scrutin de ballottage avec 5,837 suffrages; mais la Chambre invalida l'élection de son concurrent, et le prince Napoléon fut élu, le 14 mai, par 6,046 voix, sur 10577 votants. Il siégea sur les bancs de la gauche, sans s'inscrire à aucun groupe. Il prit la parole, le 24 décembre 1876, lors de la discussion de la proposition de loi sur la collation des grades, et prononça un discours dirigé contre l'esprit clérical contenant des traits comme celui-ci : « Semez du jésuite, vous récolterez du [illegible] »; ce discours, écouté en silence par les [illegible], fut violemment interrompu par les bonapartistes.

Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent le vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre, les républicains, par discipline, ne présentèrent point de candidat, dans l'arrondissement d'Ajaccio, et il eut pour concurrent M. le baron Haussmann, soutenu par l'administration, l'ex-prince impérial, le clergé et le pape lui-même. Devant cette coalisation, il échoua avec 4421 voix contre 8,066 obtenues par son concurrent. Il se tint dès lors à l'écart du parti, et publia, le 1er avril 1878, dans la *Revue des Deux-Mondes*, un article intitulé *les Alliances de l'Empire en 1869 et 1870*, reproduit et commenté avec passion par les journaux, dans lequel il démontrait l'isolement de la France, par suite de la politique des Tuileries et des diplomates du second Empire. Les allégations de cet article furent combattues par le duc de Grammont sous le pseudonyme d'*Andréas Memor*, dans la *Revue de France*, mais pleinement confirmées par un ami de Napoléon III, le général hongrois, M. Turr.

La mort imprévue de l'ex-prince impérial rendit le prince Napoléon en évidence; chef de la famille Bonaparte et du parti impérialiste, il fut accepté pour tel par la majorité des membres du groupe de « l'Appel au peuple », non sans opposition de MM. Amigues et Paul Granier de Cassagnac, qui, après l'avoir traité dans son journal de « communard » (24 mai 1876), lui opposa son fils aîné Victor, « jeune homme au cœur [illegible] », que désignait, en effet, le testament de l'ex-prince impérial. Le prince Napoléon assista au service funèbre de son cousin à Chislehurst, mais repartit aussitôt après, sans avoir vu l'ex-impératrice. Depuis, il continua à habiter Paris se tenant dans une réserve absolue, dont il ne sortit qu'après la promulgation des décrets du 29 mars 1880 sur les congrégations religieuses. Dans une lettre publiée par l'*Ordre* et l'*Estafette*, il applaudissait à cette mesure, renouvelant « les prescriptions longtemps négligées du Concordat », traitait de « [illegible]tion » l'union conservatrice et déclarait que ses amis ne pouvaient être les auxiliaires « d'une politique rétrograde hostile à la civilisation, à la science et à la vraie liberté. » (4 avril 1880).

Grand-croix de la Légion d'honneur sous l'Empire, mais ne figurant plus sur la liste des légionnaires depuis 1872, il réclama sa réintégration, qui fut admise, et fut porté à nouveau sur la liste des grands-croix en 1876, avec le rang du [illegible] janvier 1853. Il appartient en outre à l'Institut comme membre libre de l'Académie des beaux-arts, où il remplaça, en 1857, le marquis de Pastoret.

Le prince Napoléon a eu de la princesse Clotilde deux fils : Napoléon-Victor-[illegible], né le 18 juillet 1862 et Napoléon-Louis-Joseph-Jérôme, né le 16 juillet 1864, et une fille, Marie-Lætitia-Eugénie-Catherine-Adélaïde, née le 20 décembre 1866.

NAQUET (Alfred), médecin et chimiste français, député, né à Carpentras, le 6 octobre [illegible], fut reçu docteur en médecine à la Faculté de Paris, en 1859, puis nommé professeur agrégé à la même Faculté en 1863. Appelé, la même année, comme professeur à l'Institut technique de [illegible]

lerme, il y enseigna la chimie en italien, jusqu'en 1865. Poursuivi en 1867 pour délit de société secrète, il fut condamné à quinze mois de prison, 500 francs d'amende et cinq ans d'interdiction des droits civiques, ce qui le privait de sa fonction d'agrégé. En mars 1869 un de ses livres : *Religion, propriété, famille*, lui valut une nouvelle condamnation à quatre mois de prison, 500 francs d'amende et l'interdiction des droits civiques à perpétuité. Il se réfugia en Espagne, d'où il envoya des correspondances au *Réveil* et au *Rappel*, prit part à l'insurrection de l'Andalousie et ne rentra en France qu'après l'amnistie.

Le 4 septembre 1870, il était, avec M. Lockroy, parmi les gardes nationaux qui forcèrent l'entrée du pont de la Concorde et envahirent la Chambre et l'Hôtel de ville. Il suivit la délégation du gouvernement à Tours et à Bordeaux, en qualité de secrétaire de la commission d'étude des moyens de défense. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de Vaucluse à l'Assemblée nationale, défendit son élection ardemment contestée, et, la Chambre ayant ordonné une enquête, donna sa démission, ainsi que ses quatre collègues. Du 8 mars au 2 juillet, il séjourna à Avignon, où il rédigeait la *Démocratie du Midi*. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut réélu représentant du département de Vaucluse, par 32 580 voix. Il prit place à l'extrême gauche et déposa, le 24 janvier, de concert avec M. Milhaud, une proposition de loi tendant à déclarer Napoléon III responsable de la guerre contre la Prusse et à faire saisir et vendre ses biens pour le payement de l'indemnité de guerre. Il soutint, dans le Vaucluse, la candidature de Ledru-Rollin et en novembre 1873, l'appel au peuple, comme unique moyen de sortir du provisoire par suite du refus de l'Assemblée de procéder aux élections générales. Contrairement à plusieurs de ses collègues de l'extrême gauche, il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Depuis lors il combattit avec MM. Louis Blanc et Madier de Montjau la politique dite « opportuniste ». Il demanda l'amnistie pleine et entière, le scrutin de liste, une Assemblée unique, etc., et déclara même, dans une réunion à Marseille, qu'il regrettait d'avoir voté la constitution.

Aux élections du 20 février 1876, M. Alfr. Naquet se porta à la fois candidat, dans la 1re circonscription de Marseille, contre M. Gambetta et dans l'arrondissement d'Apt (Vaucluse) ; il échoua dans la première, avec 1 959 voix, et ne passa à Apt qu'au scrutin de ballottage, avec 7318, voix contre 6 070, obtenues par M. Sylvestre, candidat conservateur. Il constitua avec quelques-uns de ses collègues le groupe de l'extrême gauche, demanda une enquête sur les opérations du Crédit foncier, l'abrogation des lois sur la presse, et pour la première fois, le rétablissement du divorce (juin 1876) : cette dernière proposition fut rejetée par 254 voix contre 132. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua, le 14 octobre suivant, avec 6 423 voix, contre 7 306 obtenues par le même concurrent, M. Sylvestre ; l'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Naquet fut réélu sans concurrent, par 8 668 voix. Il renouvela, au commencement de 1879, sa proposition sur le divorce, laquelle, repoussée par la commission d'initiative, fut prise en considération par la Chambre, dans la séance du 26 mai 1879. Se consacrant dès lors à la plus active propagande en faveur de cette transformation du mariage, il multiplia les conférences dans les principales villes de France et les lettres adressées aux journaux. Accusé par *le Figaro* d'obéir en cette circonstance à des considérations personnelles, M. Naquet, dans une lettre très remarquée, fit justice de cette allégation et rétablit en même temps la vérité des faits sur son mariage et sur sa séparation amiable avec Mme Naquet à qui il croyait devoir laisser encore la liberté de donner à leur fils unique une éducation religieuse qu'il réprouvait (29 mai 1879).

On cite de lui : *Application de l'analyse chimique à la toxicologie*, thèse de doctorat (1859, in-4, 4 tableaux) ; *De l'Allotropie et l'Isomérie*, thèse d'agrégation (1860, in-8) ; *Des Sucres*, autre thèse d'agrégation (1863, in-8) ; *Principes de chimie fondés sur les théories modernes* (1865, in-18 ; 2e édit. 1866-1867, 2 vol. in-18) ; *De l'Atomicité* (1868, in-8), extrait de la *Philosophie positive*, etc. M. Alfred Naquet a fourni des articles de chimie à la nouvelle *Encyclopédie générale* (1868 et suiv.), au *Dictionnaire de chimie*, de M. Wurtz, au *Bulletin* de la Société chimique, aux *Comptes Rendus* de l'Académie, au *Moniteur scientifique*, etc. Il avait fondé en 1876, un journal politique, *la Révolution*, qui n'eut que quelques numéros. M. Naquet a écrit une notice sur Gaston Crémieux en tête des *Œuvres posthumes* de ce dernier (1879, in-18).

NAQUET (Gustave), journaliste français, né à Paris le 1er juillet 1819, fit ses études au collège Bourbon et entra dans l'enseignement comme professeur aux collèges de Varzy, de Romorantin et de Blois. Mêlé aux événements de 1848, il fut attaché au secrétariat du gouvernement provisoire, prit à Rouen la rédaction de *la Sentinelle normande* et du *Contrat social*. Il passa ensuite à Lyon, y rédigea tour à tour *le Niveau social*, *l'Esope*, *le Peuple souverain* (1849), fut condamné pour délit de presse, se réfugia en Belgique et, après l'amnistie de 1853 rentra en France où il était déjà venu secrètement en 1851 pour y combattre le coup d'État. Chargé pendant plusieurs années du bulletin financier du *Pays*, il suivit Delescuze au *Réveil* (1868), fonda, l'année suivante, à Marseille *le Peuple*, y ouvrit une souscription pour le tombeau de Baudin et fut condamné à trois mois de prison et trois mois d'interdiction de droits civiques. Nommé préfet de la Corse le 7 janvier 1871, M. G. Naquet ne garda ce poste que jusqu'au 23 février, et revenu à Marseille blâma le mouvement insurrectionnel dirigé par Gaston Crémieux. Il avait abandonné *le Peuple* pour fonder *le Vrai républicain*. Condamné, pour un article de ce journal, à deux ans de prison et 5000 francs d'amende, il se vit remettre sa peine par M. Thiers et créa, en 1873, à Bordeaux, *la Tribune*. Arrêté sur un ordre du général Espivent de La Villeboisnet, sous la prévention d'une arrestation arbitraire remontant à 1870, il fut relâché au bout d'un mois (août 1874). *La Tribune* ayant cessé de paraître la même année, il écrivit dans divers journaux financiers de Paris et collabora, en 1876 et en 1877, au *Ralliement*. Il fut nommé plus tard vice-consul à Southampton.

Outre des poésies de jeunesse : *Coup d'œil sur Rouen* (1845, in-8), *Némésis normande* (1845, 4 n° in-8), etc. M. Gustave Naquet a publié un certain nombre de brochures politiques et d'actualité : *De la Presse périodique et des lois qui la régissent* (1847) ; *le Parti rouge, le blanc et le noir en France et en Italie* (1861) ; *l'Europe délivrée* (1871) ; *Révélations sur l'état de siège à Marseille* (1875, in-18), etc.

M. Gustave Naquet a été souvent confondu avec un homonyme, né à Lyon en 1810, auteur de diverses tragédies et poésies de circonstance, mort en 1869.

NARES (sir George), marin et voyageur anglais, né en 1831, fils d'un officier de marine, suivit la même carrière et, après avoir été élevé au Collège naval, entra au service, parcourut rapidement les grades inférieurs et obtint celui de commandant en 1854. Après avoir été attaché, comme lieutenant, à l'École des cadets de marine, il commanda plusieurs vaisseaux dans les mers d'Europe et d'Orient; mais il se distingua surtout en entreprenant en 1875, avec le capitaine Stephenson, une des expéditions au pôle Nord. Avec les deux vaisseaux de la marine royale, *Alert* et *Discovery*, ils poussèrent le plus loin possible, et au prix de beaucoup de dangers et de fatigues, l'exploration de ces régions, devenues l'objet de tant de voyages de découvertes. En récompense de ses services, il fut nommé chevalier en décembre 1876.

Sir George Nares a publié, outre des *Manuels* à l'usage des élèves de marine, un *Rapport officiel sur l'expédition arctique* (Official Report of., etc., 1876) et un *Récit du voyage à la mer polaire en 1875-1876* (Narrative of a voyage to the Polar Sea, 1878, 2 vol.), traduit en français (1879, in 8, grav.).

NARGEOT (Pierre-Julien), compositeur français, né à Paris, le 15 mars 1799, fut admis en 1813 au Conservatoire de musique, suivit le cours de Kreutzer pour le violon et obtint, en 1828, un second prix de composition musicale. Après avoir été attaché aux orchestres de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Italien et de l'Opéra, il a été chargé, vers 1845, de diriger celui des Variétés. On a de lui des airs variés pour violon, divers morceaux de chant insérés dans les pièces de son théâtre, telles que *le Lion empaillé*, *le Tricorne enchanté*, etc.; des *Quadrilles* et des *Rondes*, dont quelques-unes ont eu de la vogue; des opérettes : *le Docteur Frontin*, *les Contrabandistas* (1861), *la Volonté de mon oncle* (1862), etc.

NARJOUX (Félix), architecte français, né à Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), le 19 décembre 1836, d'un père architecte et dont il fut l'élève, suivit à Paris les leçons de C. Dufeux, entra en 1854 à l'École des beaux-arts et travailla pendant plusieurs années sous la direction de E. Viollet-le-Duc. Chargé en 1857 de la restauration de la cathédrale de Limoges, il fut nommé, en 1860, architecte de la ville de Nice où il prépara d'importants travaux exécutés depuis, et devint architecte de la ville de Paris en 1870. Il y a construit de nombreuses écoles.

Collaborateur de revues spéciales et de *l'Habitation moderne* de Viollet-le-Duc, M. Narjoux a publié en outre : *l'Architecture communale* (1869, in-8); *les Écoles primaires* (1872, in-8); *Notes de voyage* en Allemagne, en Danemark, en Hollande et en Belgique (1875, in-8); *les Écoles publiques en France et en Angleterre* (1876, in-8); *en Belgique et en Hollande* (1878); *en Suisse* (1878); *les Écoles primaires et les salles d'asile* (1879, in-8); *l'Architecture scolaire* (1879), etc. M. Narjoux a été chargé en 1877 de la publication de la monographie des *Monuments élevés par la ville de Paris* (1850-1880, in-folio, 300 pl.), en cours de publication.

NARREY (Charles), littérateur français, né à Becques (Nord), en 1825, d'une famille irlandaise venue en France à la suite de Jacques II, débuta, en 1847, par un roman, *Deux heures de mystère* (in-18), et par deux comédies jouées à l'Odéon, *les Notables de l'endroit*, en trois actes, et *En bonne fortune*, en un acte. Il a écrit depuis, pour divers théâtres, un certain nombre de pièces, entre autres, avec M. Michel : *le Passé et l'avenir* (Odéon, 1847), en un acte; *Van Dyck à Londres* (même théâtre, 1848), *les Tribulations d'une actrice* (Variétés, 1851), etc.; avec M. Alph. Royer et Vaëz : *la Dame de Trèfle*, *les Fantaisies de Milord*, etc. (1850 et suiv.), *Georges Brummell* (Bruxelles, 1860), etc.; avec M. Anicet Bourgeois : *la Femme à la broche* (1849); avec M. H. Lemonier : *Laure est une chimère* (1862); avec M. T. de Langeac, *la Bohême d'argent*, drame en cinq actes (1862); *Comme elles sont toutes* (1868); *le Moulin ténébreux*, opéra-comique en un acte (1870); *les Marionnettes de Justin*, comédie en deux actes (1873); *Chez elle*, comédie, avec M. Dreyfus (1877), etc.

M. Ch. Narrey a publié en outre : *le Quatrième larron* (1861, in-18); *Ce que l'on dit pendant une contredanse* (1863, in-18); *les Amours faciles* (1866, in-18); *Albert Dürer à Venise et dans les Pays-Bas* (1866, petit in-4), traduction de l'allemand; *les Derniers jeunes gens* (1868, in-18); *le Temple du célibat* (1870, in-18); *le Bal du diable* (1874, in-18); *Ce que peut l'amour* (1878, in-18); *la Dame aux griffes roses* (1879, in-18), etc. M. Ch. Narrey a été, ainsi que M. Vaëz, associé, comme directeur adjoint, à M. Alph. Royer, dans l'administration du théâtre impérial de l'Odéon (1853-1856).

NASH (Joseph), peintre et dessinateur anglais, né en 1812, a concouru à de beaux ouvrages d'art : *l'Architecture au moyen âge* (the Architecture of the middle ages; 1838); *les Habitations anciennes de l'Angleterre* (Mansions of England in the olden time; 1839-1849), etc. Quoiqu'il soit presque uniquement connu comme peintre d'architecture, on a pourtant de lui des scènes de Shakespeare et de W. Scott : *la Visite de la reine à Lincoln's-Inn-Hall* (1846), etc. Mais on cite particulièrement : *Abbeville*, *la Galerie des cartons de Knowle*, un *Escalier monumental*, des vues d'édifices, etc. Quatre grandes aquarelles exposées à Paris, en 1855, lui ont valu une mention. — Il est mort le 19 décembre 1878.

NASMYTH (James), mécanicien anglais, né à Edimbourg, le 19 août 1808, et fils d'un peintre paysagiste, montra de bonne heure, pour la mécanique pratique, de grandes dispositions qu'il développa par l'étude des sciences mathématiques et physiques à l'université de sa ville natale. En 1829, il alla à Londres et entra dans la maison du célèbre constructeur Maudsley, qui trouva en lui un utile auxiliaire. A la mort de celui-ci, en 1831, il retourna à Edimbourg, puis passa à Manchester et y fonda un établissement qui prit une rapide extension, sous le nom de fonderie de Bridgewater. Parmi ses inventions les plus importantes, on cite un marteau à vapeur, d'un maniement facile et d'un effet puissant; la cuiller de sûreté du fondeur, permettant à l'ouvrier de manier les fontes les plus pesantes avec une entière sécurité; un nouveau ventilateur pour les mines; un laminoir; un type de machine à vapeur pour les bâtiments à hélice, etc. M. J. Nasmyth se retira, en 1857, avec une grande fortune et alla se fixer à Penshurst, dans le Kent. Il se livra à la construction de télescopes d'une grande puissance et fit des recherches intéressantes sur la structure et la surface du soleil et de la lune.

Il a publié sur ce sujet, en collaboration avec M. J. Carpenter : *la Lune considérée comme planète, comme monde et comme satellite* (the Moon considered as a planet, etc.), et, dans les *Éléments de mécanique*, de Baker : *Remarques sur les outils et machines* (Remarks of Tools and Machinery, 1858).

NASSER-ED-DIN-SCHAH, souverain actuel (schahenschah) de Perse, né le 24 avril 1831, fils aîné de Méhémed-Schah, qui inaugura une politique de relations amicales avec les puissances européennes, monta sans difficulté sur le trône de son père, le 13 octobre 1848. Peu de temps après, il échappait heureusement à une tentative d'assassinat. Pénétré de l'esprit de réforme, le jeune prince s'attacha d'abord à introduire dans l'administration de son royaume des améliorations qui furent le plus souvent compromises ou presque aussitôt détruites par des révolutions de palais. Pendant plusieurs années, l'influence russe et l'influence anglaise s'exercèrent dans ce pays à l'exclusion de l'influence française; ce n'est qu'en 1855 que la réception solennelle de notre envoyé extraordinaire, M. Bourée, par le schah, et l'échange des ratifications d'un traité de commerce et d'amitié (12 juillet) ont marqué une politique nouvelle. Au début de la guerre d'Orient, le cabinet de Téhéran s'était déclaré pour la neutralité entre la cour de Russie et la Porte ottomane; mais à la fin de 1855 il conclut avec la Russie un traité (15 décembre) qui parut une menace contre les puissances occidentales. La paix générale en prévint les suites. Un an après, le siége et l'occupation d'Hérat par les Russes, sous le prétexte d'arrêter les envahissements des Anglais dans l'Afghanistan, amenèrent une déclaration de guerre de la part du gouverneur général de l'Inde (1er nov. 1856), et pendant que l'ambassadeur Feruck-Khan négociait à Constantinople, auprès de lord Redcliffe, les Anglais sous la conduite du général Outram s'avancèrent dans le golfe Persique, s'emparèrent de Karrack, bombardèrent et prirent Buschir. Remontant le fleuve Shatt-el-Arab, et maîtres de Mohammerah, ils remportaient partout de faciles victoires, lorsque fut signé à Paris, entre lord Cowley et Feruck-Khan, le traité du 4 mars 1857, qui donnait toutes satisfactions à l'Angleterre. En septembre 1858, le négociateur de ce traité fut rappelé à Téhéran pour y prendre le poste de premier ministre.

Plus heureux contre les peuples asiatiques que contre les forces anglaises, Nasser-ed-Din triompha successivement du khan de Kiva, de Salar, de l'iman de Mascate, etc. A l'intérieur, il seconda constamment le mouvement du progrès, exerçant par lui-même une active surveillance et visitant tour à tour toutes les parties de son empire. Depuis 1860, des relations nous le montrent occupé à transformer son armée par l'introduction de la discipline et des méthodes françaises, et favorisant l'établissement des institutions les plus modernes : c'est ainsi qu'en janvier 1861, il assistait personnellement à l'inauguration de la première ligne de télégraphe électrique dans ses États. Vers le même temps, une secte religieuse nouvelle, celle des *Babys*, causa au gouvernement de la Perse beaucoup d'inquiétudes, et la découverte d'une prétendue conspiration des adhérents de ce culte contre le schah, donna lieu sous les yeux des représentants de l'Europe, aux plus atroces exécutions (juillet 1869). Le 12 mai 1873, Nasser-ed-Din s'embarqua pour un grand voyage à travers toute l'Europe, remonta le Volga, séjourna quelques jours à Pétersbourg et à Moscou, parcourut rapidement l'Allemagne, la Belgique et l'Angleterre, et débarqua le 4 juillet à Cherbourg. Il séjourna quinze jours à Paris où des fêtes splendides furent données en son honneur, visita avec curiosité nos principaux établissements scientifiques et repartit, le 20 juillet, pour la Suisse, l'Italie, l'Autriche, Constantinople et Tiflis. Il rentra le 6 septembre à Téhéran où une révolte, fomentée en son absence, fut promptement étouffée. Depuis lors des conflits soulevés par la guerre des Russes et des Anglais contre les Afghans, le schah parut pencher en faveur des intérêts de la Grande-Bretagne.

Il a été publié à Londres un *Journal de S.-M. le schah de Perse durant son séjour en Europe* (the Diary of H. M. the shah of. P. during his tour throug E.) traduit par M. J.-W. Redhouse, membre de la Société royale asiatique (1874, portrait).

NATHALIE (Zaïre MARTEL, dite), actrice française, née à Tournan (Seine-et-Marne), vers la fin de 1816, vint de bonne heure à Paris, où son père s'établit coiffeur. Elle quitta son magasin pour débuter au théâtre de la Porte-Saint-Antoine, en 1835. Elle parut ensuite aux Folies-Dramatiques, dans *Michaëla* et *la Fille de l'air*, avec un égal succès, comme actrice et comme danseuse, passa au Gymnase, en 1839, au Palais-Royal et au Vaudeville, de 1845 à 1848, fit plusieurs voyages en Angleterre, et débuta, en 1849, à la Comédie-Française, dont elle devint sociétaire en juin 1852. Elle aborda successivement l'emploi des grandes coquettes et les rôles marqués, et déploya un talent incontesté. Elle a créé avec succès les rôles de mère, dans *le Fils de Giboyer* et *Maître Guérin* (1865), du nouveau répertoire de M. Em. Augier, *les Ouvriers*, de M. Eug. Manuel (1870), etc. Mme Nathalie a pris sa retraite le 31 mars 1876.

NAUDET (Joseph), savant historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 décembre 1786, est fils d'un comédien du Théâtre-Français. Après avoir fait d'excellentes études à l'École centrale du Panthéon (aujourd'hui lycée Napoléon), où il remporta deux fois le prix d'honneur, il y fut nommé d'abord professeur de troisième et, en 1808, professeur de rhétorique; en 1816, il fut appelé à l'École normale comme maître des conférences. Le 22 août 1817, il vint remplacer Garran de Coulon à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. A cette époque, il avait publié d'importants ouvrages : *Histoire de la guerre des esclaves en Sicile sous les Romains* (1807, in-8), traduit de l'italien de Scrofani; *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie* (1811, in-8), couronné, en 1810, par l'Institut; *Essai de rhétorique* (1813), suivi d'observations sur la partie oratoire des principaux historiens latins; *Conjuration d'Étienne Marcel contre l'autorité royale* (1815, in-8); *Des Changements opérés dans toutes les parties de l'administration de l'empire romain, depuis Dioclétien jusqu'à Julien* (1817, 2 vol. in-8), couronné par l'Institut en 1815.

De 1817 à 1821, M. Naudet occupa, comme suppléant de M. de Pastoret, la chaire de droit naturel au Collège de France. Il succéda à M. Tissot, en 1821, comme professeur de poésie latine. Inspecteur général des études, de 1830 à 1840, il devint, à cette dernière date, directeur de la Bibliothèque royale qu'il quitta, en 1852. Il fut appelé à faire partie de l'Académie des sciences morales et politiques, en 1832, lors de sa reconstitution. Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions depuis 1852, il se démit de ses fonctions en 1860. En 1868, ses confrères lui offrirent une médaille, en souvenir du cinquantième anniversaire de son élection comme membre de leur savante compagnie. Décoré de la Légion d'honneur en 1825, il a été promu commandeur le 25 avril 1847, et grand officier le 4 août 1875. — Il est mort à Paris, le 13 août 1878.

M. Naudet, humaniste distingué, a publié un certain nombre d'ouvrages classiques. Il a édité *Tacite* (1821) et *Catulle* (1825), dans la *Bibliothè-*

que latine de Lemaire; il a traduit, pour celle de Panckoucke, plusieurs odes d'*Horace* (1831-1838, 2 vol. in-8), *Plaute* (1836), travaux enrichis de notes et de commentaires et qui jouissent d'une réputation méritée. On cite ensuite de lui : *Rapport sur la situation du catalogue des imprimés* (1847); *Lettre à M. Libri* (1849); *De l'Administration des postes chez les Romains* (1863, in-4); *De la Noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains* (1863, in-8); *Tableau historique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (1863, in-4), etc.; des *Notices* sur le baron Walckenaër (1852), Burnouf père et fils (1854), Pardessus (1855), Guérard (1857), Boissonade (1858), etc.

Il a fourni, en outre, au recueil de l'Académie des inscriptions trois mémoires remarquables sur *l'État des personnes en France sous les rois de la première race*, sur *les Cours publics chez les Romains* et sur *l'Instruction publique chez les anciens*, et à celui de l'Académie des sciences morales plusieurs mémoires sur *la Police* et sur *les Récompenses d'honneur chez les Romains*. Enfin, il a collaboré au *Journal des savants*, à la *Biographie universelle*, à la *Revue encyclopédique*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc., etc.

NAUDIN (Charles-Victor), botaniste français, membre de l'Institut, né en 1817, commença à étudier la médecine à Montpellier, mais, entraîné par son goût pour les sciences naturelles, vint à Paris où il prit successivement les grades de licencié et de docteur ès sciences en 1842. Il aida Auguste Saint-Hilaire dans sa publication de la *Flore brésilienne* et fut nommé professeur au collège Chaptal. Atteint d'une subite surdité en 1848, il fut forcé de quitter l'enseignement, entra au Muséum d'histoire naturelle et fut nommé aide-naturaliste, pour la culture, en 1854. Il a été élu membre de l'Académie des sciences, le 14 décembre 1863, en remplacement de Moquin-Tandon et décoré de la Légion d'honneur, le 14 août 1865. M. Naudin, admis à la retraite au mois de juillet 1872, se retira dans les Pyrénées où il établit un jardin botanique d'expériences et d'acclimatation. En 1878, il prit à Antibes la direction du magnifique jardin botanique fondé par M. Thuret, et légué par lui à l'État. Il a rempli deux missions scientifiques en Algérie.

Le principal ouvrage de M. Naudin est son *Mémoire sur les hybrides du règne végétal*, inséré au *Recueil de savants étrangers*, et qui obtint le grand prix de botanique à l'Académie des sciences en 1862. L'auteur y établit la théorie de la non-permanence des hybrides, contrairement à l'opinion professée jusqu'alors par les botanistes. Parmi ses autres mémoires, nous citerons ceux sur la *Famille des Cucurbitacées*, et sur la *Détermination de l'espèce dans le règne végétal; les Espèces affines de la théorie de l'évolution* (1875, in 8); *Influence de l'électricité sur la végétation* (1879). M. Naudin a collaboré à divers traités d'horticulture et de jardinage, publiés dans ces dernières années, et au *Journal de l'Agriculture pratique*.

NAUENBOURG (Gustave), musicien allemand, né en 1803, à Halle, où son père était médecin, ne se livra à la musique qu'après avoir fait de sérieuses études de philosophie. Des succès de salon, dus à la beauté de sa voix de baryton, l'engagèrent à entrer dans une société de chant, mais les résistances de sa famille l'empêchèrent de paraître au théâtre. Il fut très goûté dans les concerts et dans diverses sociétés. Un grand nombre de compositeurs allemands, Klein, Spohr, Reissiger, Lœwe, Lobe, écrivirent spécialement pour lui. Il donnait en même temps des leçons très productives, et s'occupait de critique musicale ou de travaux littéraires. Il collabora longtemps à la *Gazette musicale* de Berlin.

NAUMANN (Charles-Frédéric), minéralogiste allemand, né à Dresde, le 30 mai 1797, et fils du compositeur Amédée Naumann, étudia à l'Académie des mines de Freiberg, sous le géologue Werner, après la mort duquel il passa à Leipzig et à Iena. Il revint à Freiberg, pour suivre les leçons de minéralogie de F. Mohs, qui avait remplacé Werner. Il consacra ensuite deux années (1821-1822) à un voyage d'exploration scientifique en Norvège, et publia sous le titre de *Documents sur la Norvège* (Beitraege zur Kenntniss Norwegens; Leipzig, 1824, 2 vol.), d'intéressants détails sur la constitution physique de ce pays. Agrégé, en 1823, à l'université d'Iéna et en 1824 à celle de Leipzig, M. Naumann écrivit son *Essai de minéralogie* (Versuch einer Gesteinslehre; Ibid., 1824) et ses *Éléments de cristallographie* (Grundriss der Krystallographie; Ibid., 1826), et fut désigné, en 1826, pour la chaire de cristallographie à l'Académie de Freiberg. Il fut en outre inspecteur des études et, depuis 1836, professeur de géognosie. En 1842, il fut appelé à l'université de Leipzig, comme professeur titulaire de minéralogie et de géognosie, et reçut, en 1866, le titre de conseiller privé pour les mines. M. Naumann a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 7 février 1860. — Il est mort à Dresde, le 26 novembre 1873.

Outre ceux déjà cités, M. Naumann a publié encore plusieurs ouvrages très répandus en Allemagne et plusieurs fois réimprimés : *Traité de minéralogie* (Lehrbuch der Mineralogie; Berlin, 1828); *Traité de cristallographie pure et appliquée* (Lehrbuch der reinen und angewandten Krystallographie; Leipzig, 1830, 2 vol.); *Commentaires de la carte géognostique du royaume de Saxe* (Erlaeuterungen zur geognostischen Karte von Sachsen; Dresde, 1836-1845, 5 cahiers; 2ᵉ édit., 1845); *Éléments de cristallographie* (Anfangsgründe der Krystallographie; Ibid., 1841, 2ᵉ édit., Leipzig, 1854, avec 26 gravures); *Éléments de minéralogie* (Elemente der Mineralogie; Leipzig, 1846; 4ᵉ édit., augmentée et corrigée, 1855, avec 398 figures); *Traité de géognosie* (Lehrbuch der Geognosie; Ibid., 1850-1853, 2 vol. avec Atlas; 2ᵉ édit., 1858), etc.

NAUMANN (Émile), musicien allemand, neveu du précédent et fils d'un médecin mort en 1851, est né à Berlin, le 8 septembre 1827. Il étudia la musique sous la direction de Mendelssohn et débuta par un oratorio, *le Christ messager de paix* (Christus der Friedensbote), qui fut exécuté en 1848 à Dresde et en 1849 à Berlin. Une dissertation sur une réforme générale de la musique religieuse, qu'il présenta à M. Al. de Humboldt et que celui-ci lut au roi de Prusse, lui valut la place de directeur du chœur de la cathédrale de Berlin; une autre sur l'âge des Psaumes lui fit accorder le titre de docteur en philosophie. M. Naumann a publié d'assez nombreux morceaux de musique religieuse, entre autres une *Grand'messe* exécutée à Dresde et à Berlin en 1852. On cite également une cantate dédiée à Frédéric-Guillaume, en l'honneur des succès de la Prusse en 1866. En 1873, il alla à Dresde, pour prendre la chaire de l'histoire et de la théorie de la musique, au conservatoire de cette ville et y fonda une société de chant, qui porte son nom.

Il a publié un certain nombre d'ouvrages didactiques ou historiques, parmi lesquels nous citerons : *l'Art musical dans l'histoire de la civilisation* (Tonkunst in der Culturgeschichte, Berl.

1869); *Compositeurs allemands, depuis S. Bach jusqu'aujourd'hui* (Deutsche Tondichter von Bach, bis auf die Gegenwart. Ibid. 1876); *Compositeurs italiens de Palestrina jusqu'aujourd'hui* (Ital. Tond. von Palestrina bis auf die Gegenwart. Ibid. 1877); *l'Avenir de la musique et la musique de l'Avenir* (Zukunftsmusik und die Musik der Zukunft. Ibid. 1877); *l'Architectonique de la fugue* (Archit. der Fuge; Ibid. 1878).

NAVERY (Marie DE SAFFRON, dame DAVID, dite *Raoul DE*), femme de lettres française, née aux environs de Ploërmel (Morbihan), en septembre 1831, fut élevée dans un couvent où sa vocation précoce pour la littérature fut mollement combattue. Mariée de bonne heure, elle compléta son éducation par la lecture et par des voyages.

Mme de Navery fit paraître d'abord, soit sous son nom de famille, soit sous son pseudonyme des recueils de vers : les *Marguerites*, la *Crèche et la Croix*, les *Prismes*, *Pèblo* (1856 et suiv.), etc., très favorablement accueillis par les journaux religieux, ainsi qu'un volume de *Souvenirs du pensionnat*. Elle composa ensuite de nombreux romans et des récits destinés aux collections de librairie religieuse : *Un Drame judiciaire*, *Amédée de Savoie*, *Hermos le corsaire*, *Reine des prés*; *la Fille du coupeur de paille*; *Jeanne-Marie*; *les Chevaliers de l'écritoire*; *les Deux avares*; *Patrice*, *Monique*, *Récits consolants*, *l'Ange du bagne*, *Légendes d'Allemagne*, *l'Abbé Marcel*, *le Chemin du paradis*, *Voyage dans une église*, *Arcesis et paysans*, *la Cendrillon du village*, *le Bonheur dans le mariage* (1864, in-18) ; *la Femme d'après saint Jérôme*, *l'Odyssée d'Antoine* (1866, in-18); *la Confession de la reine*, *Martyr d'un secret* (1867, in-8); *le Rameur des galères* (1870, in-18); *Zacharie le maître d'école* (1874, in-18); *les Drames de la Misère* (1875, in-18); *l'Enfant prodigue* (1875, in-18) ; *Madeleine Miller* (1875, in-18); *le Pardon du Moine* (1876, in-18) ; *les Parias de Paris* (1875, in-18); *le Trésor de l'Abbaye* (1876, in-18); *la Conscience* (1878, in-18); *l'Aboyeuse* (1878, in-18) ; *la Demoiselle du paveur* (1879, in-18); *Madame de Robur* (même année, in-18), etc.

NAVILLE (Jules-Ernest), publiciste protestant, né à Chancy (Suisse), en 1816, fut professeur d'histoire de la philosophie, de 1844, à 1848, et de théologie, d'octobre 1860 à octobre 1861, à la Faculté des lettres de Genève. Il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales), en 1865, de préférence à M. J. Barni, son rival d'influence en Suisse.

Parmi ses publications, nous citerons : *Maine de Biran, sa vie et ses pensées* (1857, in-18); *la Vie éternelle*, sept discours (Genève, 1861, in-8); *Madame Swetchine*, esquisse biographique (1864, in-8); *le Père céleste*, sept discours (Genève, 1865, in-8); *la Patrie et les partis*, discours sur la réforme électorale (Ibid., 1865, in-8); *le Problème du mal*, sept discours (Ibid., 1868, in-8); *la Question électorale en Europe et en Amérique* (Ibid., 1868, in-18); *les Adversaires de la philosophie* (1869, in-8); *Réforme électorale* (1871, in-8); *les Progrès de la réforme électorale en 1873* (1874, in-8); *le Christ*, sept discours (1878, in-8); *la Logique de l'hypothèse* (1880, in-8), etc. M. E. Naville a publié, avec M. Marc Debrit, *les Œuvres inédites* de Maine de Biran (1859, 3 vol. in-8 ; 2e édit. 1874, in-8).

NEAL (John), écrivain américain, né à Portland (Maine), le 25 août 1793, entra dans le commerce, puis étudia le droit, avant de se jeter dans la littérature. Après un premier roman sans valeur, *Keep cool* (1817), il donna un volume anonyme de *Poésies* (1818), qui fut réimprimé l'année suivante avec le nom de l'auteur. Il revint au roman et produisit : *Logan* 1821); *Randolph* (1822) ; *Errata* (1822); *Seventy-Six* (1822). De 1824 à 1827, il visita l'Angleterre, où il écrivit de nombreux articles pour le *Blackwood's Magazine*, et traduisit, en outre, de l'édition française de Dumont, *les Principes de législation* de J. Bentham, avec lequel il s'était lié.

A son retour en Amérique, M. Neal fit paraître un nouveau roman, *Rachel Dyer* (1828), qui fut suivi de *Auhorship* (1830), de *the Down Easters* (1831) et de *Ruth Elder*. Il a écrit, en outre, une foule de morceaux en vers et en prose, dans les journaux littéraires, et de nombreuses autobiographies. — M. Neal est mort à Portland, le 20 juin 1876.

NÉDELLEC (Joseph), député français, né à Plouzévédé (Finistère) le 7 octobre 1821, fut notaire à Carhaix et maire de cette ville. Il vivait retiré à la campagne, lorsqu'il fut porté candidat dans la deuxième circonscription de l'arrondissement de Châteaulin, aux élections générales du 20 février 1876, et fut élu par 5331 voix, contre 3166 obtenues par M. de Legge, représentant sortant et candidat légitimiste. Il siégea au centre gauche, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7496 voix contre le même concurrent, devenu candidat officiel et qui en obtint 4656.

NEFFTZER (Auguste), publiciste français, né à Colmar (Haut-Rhin), le 3 février 1820, étudia la théologie à la Faculté protestante de Strasbourg, et vint à Paris, après avoir été quelque temps journaliste en province. Il entra à *la Presse* en 1844, comme gérant. C'est à ce titre qu'en 1851 il fut poursuivi et condamné à une année de prison pour une des plus curieuses supercheries que la littérature politique ait commises. On attendait avec anxiété le dernier message du président de la République ; *la Presse* prit les devants, et donna en tête de ses colonnes, avec toutes les apparences d'une pièce officielle, une suite d'extraits des *Œuvres* du prince Louis-Napoléon. Ce message apocryphe, d'une couleur démocratique très prononcée, émut diversement toutes les opinions ; la Bourse se troubla et traduisit à sa manière, par une baisse subite, les alarmes des divers partis hostiles à la République.

Les articles de M. Nefftzer, dans le journal de M. de Girardin, roulaient, en général, sur la politique étrangère et la philosophie. C'est lui qui, depuis que le fondateur de *la Presse* ne la remplissait plus de son nom, rédigeait et signait chaque soir le bulletin politique de la journée; il apportait dans ce travail spécial une lucidité qui fut très remarquée. Comme philosophe, il traitait de préférence les questions religieuses et se montrait, dans le journalisme français, un des rares représentants de la métaphysique néo-hégélienne. Rédacteur en chef de *la Presse*, de 1856 jusqu'en novembre 1857, il y rentra en 1859, et y rédigea de nouveau presque constamment, le bulletin politique quotidien. Au mois de janvier 1861, il quitta définitivement *la Presse* à laquelle il était attaché depuis seize ans, pour fonder lui-même un nouveau journal politique, *le Temps*, qui s'est fait une place à part dans la presse libérale. En 1872, il abandonna la direction de ce journal, tout en continuant sa collaboration, et se retira en Suisse. En 1858, M. Nefftzer avait fondé, avec M. Ch. Dolfus, la *Revue germanique*, dont il resta

un des principaux collaborateurs et où il inséra surtout des travaux d'histoire et de critique religieuses. — Il est mort à Bâle, le 20 août 1876.

NEGRI (Christophe), économiste italien, né à Milan en juin 1809, étudia le droit à Pavie, à Gratz, à Vienne, et fut de 1841 à 1848 professeur de droit constitutionnel à Padoue. Forcé d'émigrer pour sa participation au mouvement de 1848, il alla à Turin, fut d'abord recteur de l'université de cette ville et ensuite chef des consulats au ministère des affaires étrangères. Il réorganisa complètement ce service, voyagea à plusieurs reprises en Allemagne, en Angleterre et en Russie et chercha par ses écrits à éveiller chez ses compatriotes l'activité commerciale. Il fonda à Florence la Société géographique italienne, après le transfert de la capitale dans cette ville, et en fut le président pendant cinq ans. Après un séjour d'une année à Hambourg, il s'occupa exclusivement de l'organisation d'expéditions italiennes dans le centre de l'Afrique et dans les mers polaires. On a de lui : *la Storia politica dell' antichita paragonata alla moderna* (Venise, 1866).

NEHER (Bernard), peintre d'histoire allemand, né à Biberach, en 1806, fit ses premières études de dessin dans l'atelier de son père, artiste distingué, suivit ensuite les académies de Stuttgart et de Munich et séjourna quatre ans en Italie. Il peignit à Rome, *la Mort d'Ulrich à la bataille de Dœffingen*, et quelques autres toiles de grande dimension. A son retour de Rome, il décora à Munich, pour le roi de Bavière, le côté extérieur de la porte d'Isar (Isarthor), y exécuta sur fond d'or une *Vierge* et un *Saint Benno* et fut appelé à Weimar, en 1836, pour prendre part à la décoration des salles de Gœthe et de Schiller. Le travail complet fut achevé en 1847. Dans l'intervalle, M. Neher avait été nommé professeur à l'Académie des arts de Leipzig, puis directeur de la même académie, et bientôt professeur de peinture à Stuttgart, avec le titre et le rang d'un professeur de l'université. On lui doit encore un grand tableau d'autel pour la nouvelle église de Saint-Pierre, à Hambourg, une autre toile religieuse pour la paroisse catholique de Ratisbonne, des cartons pour les vitraux d'une église de Stuttgart, une *Descente de croix* et un *Ensevelissement*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1867, le carton d'une peinture sur verre pour la cathédrale de Stuttgart, et des cartons dessinés d'après les poésies de Gœthe pour des fresques au château grand-ducal de Weimar.

NÉLATON (Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, sénateur, né le 17 juin 1807, fut l'élève de Dupuytren. Reçu docteur à Paris en décembre 1836, et peu après chirurgien des hôpitaux et agrégé de la Faculté de médecine, il devint, en avril 1851, professeur de clinique chirurgicale. En 1867, il donna sa démission et reçut le titre de professeur honoraire. En 1866, il avait été nommé chirurgien ordinaire de l'empereur. Admis, en 1856, à l'Académie de médecine, dans la section de pathologie chirurgicale, il fut élu membre de l'Académie des sciences, le 3 juin 1867, en remplacement de Jobert de Lamballe. Décoré de la Légion d'honneur en 1848, il a été promu officier le 16 juin 1856, commandeur, le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de la seconde Exposition universelle de Londres et grand officier le 8 juin 1867. Un décret du 14 août 1868 l'éleva à la dignité de sénateur. — Il est mort à Paris, le 22 septembre 1873.

M. Nélaton s'est particulièrement distingué comme professeur et comme praticien ; il a surtout pris place parmi les premiers chirurgiens de notre époque par des cures presque merveilleuses et qui ont eu le plus grand retentissement, comme celles de Garibaldi et du Prince impérial. On lui doit l'invention d'une remarquable opération chirurgicale pour l'extraction immédiate de la pierre, en dehors de tous les procédés de lithotritie. Il a publié : *Recherches sur l'affection tuberculeuse des os* (1837, in-8), thèse; *Traité des tumeurs de la mamelle* (1839, in-4); *Parallèle des divers modes opératoires dans le traitement de la cataracte* (1850, in-8); *De l'Influence de la position dans les maladies chirurgicales* (1851, in 8); *Éléments de pathologie chirurgicale* (1844-1860, 5 vol. in-8), œuvre capitale à laquelle ont concouru plusieurs de ses élèves, qui ont aussi résumé, dans diverses notes, les points principaux de sa pratique et de son enseignement; le docteur A. Jamain a notamment rédigé les tomes IV et V; une nouvelle édition a été commencée en 1866, dont le tome premier a été publié par M. A. Jamain et le tome second par M. Péan. M. Nélaton a aussi concouru, avec MM. Velpeau, Denonvilliers, F. Guyon, etc., au *Rapport sur les progrès de la chirurgie* (1867, gr. in-8), composé à l'occasion de l'Exposition universelle.

NEMOURS (Louis-Charles-Philippe-Raphaël d'ORLÉANS, duc DE), prince français, général de division, né à Paris, le 25 octobre 1814, est le deuxième fils du feu roi Louis-Philippe et de la reine Marie-Amélie. Comme ses frères, il suivit les classes du collège Henri IV, obtint même quelques succès au concours et s'adonna plus spécialement à l'étude des sciences; il était encore enfant lorsque Charles X, d'après un usage de l'ancien régime, le nomma, en 1826, colonel du 1er de chasseurs à cheval, régiment à la tête duquel il fit, le 3 août 1830, son entrée à Paris. Quelques mois plus tard, il fut élu roi des Belges (3 février 1831); mais Louis-Philippe, qui ne se voyait pas en mesure de faire accepter ce choix aux puissances européennes, refusa l'offre du Congrès national; il ne se prêta pas davantage aux avances qui lui furent faites pour placer son fils sur le trône de Grèce.

Après avoir pris part aux deux campagnes de Belgique et s'être formé au commandement dans les camps de Compiègne, de Lunéville et de Saint-Omer, le duc de Nemours fut promu, le 1er juillet 1834, maréchal de camp. Ce fut dans la première expédition de Constantine (1836) qu'il débuta sur la terre d'Afrique; pendant deux mois, il partagea les fatigues et les dangers de l'attaque et de la retraite, et, de retour à Alger, refusa les fêtes qui lui furent offertes. Dans la seconde expédition (1837), il commanda la première brigade d'infanterie, puis les troupes du siège, conduisit vigoureusement l'assaut, et reçut, le 11 novembre suivant, le grade de lieutenant général.

Le 27 avril 1840, le duc de Nemours épousa Victoire-Auguste-Antoinette, duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha, née le 14 février 1822, et héritière, par sa mère, d'une partie de la grande fortune des princes de Kohary. Deux mois auparavant, la Chambre des Députés avait repoussé la demande d'une dotation de 500 000 francs en sa faveur et causé, par ce vote, la retraite du cabinet Soult et Passy (20 février). L'année suivante, il retourna pour la dernière fois en Afrique et prit part à une campagne décisive contre Abd-el-Kader, sur les bords du Chélif.

La mort prématurée de son frère aîné donna tout à coup au duc de Nemours une grande importance. Contrairement aux traditions de l'

cienne monarchie qui étaient en faveur de la mère de l'héritier présomptif, un projet de loi fut présenté aux Chambres qui lui attribua la régence; l'opinion ne parut pas ratifier cette loi que le sentiment du danger fit abandonner en 1848. Plusieurs fois le duc se retrouva à la tête des troupes réunies dans des camps d'instruction; il assista avec régularité aux travaux de la Chambre des Pairs, voyagea dans les départements et n'eut avec les populations ou les autorités municipales que des rapports tout à fait officiels.

Lorsque éclata la révolution de Février, le duc de Nemours commandait un corps de troupes massé sur la place du Carrousel. Sans essayer de se prévaloir de ses droits, il s'effaça aussi complètement que pouvaient le réclamer les exigences de la situation, et accompagna sa belle-sœur, la duchesse d'Orléans, à la Chambre des Députés. A ce dernier acte de sa vie publique se rattache le souvenir d'un devoir dignement rempli. Depuis il résida à Claremont. Après les événements de 1870-1871, il rentra en France ainsi que ses frères, mais ne joua dans les tentatives de fusion monarchique qu'un rôle des plus effacés. Toutefois il se rendit à Frohsdorf, en septembre 1873, avec son neveu le duc de Chartres. Il s'est fait admettre, en 1871, sur la liste des généraux de division, en activité de service et passa, dans le cadre de réserve, le 25 octobre 1879.

Le duc de Nemours, qui est veuf depuis le mois de novembre 1857, a quatre enfants, dont deux fils : Louis-Philippe-Marie-Ferdinand-Gaston d'Orléans, comte d'Eu (voy. ce nom), et Ferdinand-Philippe-Marie d'Orléans, duc d'Alençon, né le 12 juillet 1844. Sa fille aînée la princesse, Marguerite-Adelaïde-Maria, épousa à Paris, le 14 janvier 1872, le prince Ladislas Czartoryski.

NESLE (Louis-Armand-Alexandre, comte, puis marquis de), homme politique français, député, est né à Caen, le 3 mai 1803. Il embrassa d'abord la carrière des armes et devint capitaine au 8e régiment de dragons. Il se retira alors dans des propriétés qu'il possédait en Berri et s'occupa surtout d'agriculture. Il devint maire de Savigny, membre du Conseil général pour le canton de Baugy, et président du comice agricole de Bourges, après avoir été lieutenant-colonel de la garde nationale de cette ville. En 1856, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription du Cher, et fut réélu au même titre aux élections suivantes. En 1863, il obtint 19997 voix sur 29343 votants et en 1869, 16027 sur 27200, contre 10965 voix données au candidat de l'opposition démocratique, M. Bazille. Le marquis de Nesle a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1862. — Il est mort à Bourges, le 10 octobre 1879.

NEUMANN (François-Ernest), mathématicien allemand, né au village de Mellin (Ukermark), le 11 septembre 1798, fit ses premières études à Joachimsthal et à Berlin. Il les interrompit à dix-sept ans pour s'engager comme volontaire, et après avoir été frappé d'une balle au visage à la bataille de Ligny, il rentra à l'un des collèges de Berlin en 1816. Il en sortit un an après pour se livrer à l'étude des mathématiques et des sciences naturelles. Reçu docteur en 1826, il obtint la chaire de physique à l'Université de Kœnigsberg, et le roi de Prusse lui conféra en 1859 le titre de conseiller intime. M. Neumann, membre ou associé des Académies de Berlin, Vienne, Goettingue, Rome, a été élu correspondant de l'Institut de France le 30 novembre 1863.

Outre sa thèse de doctorat : *De lege zonarum principio evolutionis systematum cristallinorum* (Berlin, 1826, in-4°), M. Neumann s'est fait connaître par une série de mémoires sur les systèmes des cristaux, la théorie de la lumière, la chaleur, les courants d'induction, les applications auxquelles se prêtent les séries ordonnées suivant les fonctions Y de Laplace, etc. Ces mémoires ont été publiés dans les *Annales* de Poggendorf, le *Journal* de Crelle, les *Astronomische Nachrichten*, etc.

NEUMANN (Charles-Godefroy), mathématicien allemand, fils du précédent, né à Kœnigsberg le 7 mai 1832, étudia à l'Université de sa ville natale de 1850 à 1855, et, après avoir pris ses grades, fut professeur libre à l'Université de Halle, où il obtint la nomination de professeur extraordinaire en 1863. Il passa, la même année, à l'Université de Bâle, puis en 1865 à celle de Tubingue et en 1868, à Leipzig. Il a publié de remarquables travaux de haute analyse, ou de physique mathématique. Nous citerons : *Solution du problème général sur la température stationnaire d'une sphère homogène* (Lösung des allgemeinen Problems, etc. Halle, 1861); *la Rotation magnétique des surfaces polarisées de la lumière* (die magnetische Drehung, etc. Halle, 1863); *Inversion des intégrales abéliennes* (die Umkehrung, etc. Ibid. 1863); *Théorie de la distribution de l'électricité et de la chaleur dans un cercle* (Theorie der Electricitaets, etc., Ibid. 1864); *Cours sur la théorie de Riemann des intégrales abéliennes* (Vorlesungen ueber Riemann's Theorie, etc. Leipzig, 1865); *Théorie des forces électriques* (Theorie der elektrischen Kraefte, Ibid., 1873); *Théorie des fonctions besseliennes* (Theorie der Bessels, chen Functionen, Ibid., 1876), etc.

NEUMAYER (Georges), marin et météorologiste allemand, né à Kirchheimbolanden, dans le Palatinat, le 21 juin 1826, étudia le génie et l'astronomie à l'École polytechnique et à l'Université de Munich, et s'engagea, comme matelot, en 1850. Il visita l'Amérique du Sud et l'Australie, et y retourna en 1856, sur les conseils du roi Maximilien II, pour s'y livrer aux travaux de physique. Il établit en 1857 un observatoire à Melbourne, acquis deux ans après par le gouvernement de la colonie, mais continua à le diriger jusqu'en 1864, après avoir exécuté plusieurs excursions dans l'intérieur du continent. Rentré en Europe, il se fixa d'abord dans le Palatinat, fut appelé en 1871 à Berlin comme ingénieur du bureau hydrographique et obtint, en 1866, avec le titre de conseiller d'amirauté, la direction des affaires maritimes allemandes.

Il a donné le résultat de ses observations dans l'ouvrage intitulé : *Results of the magnetical, nautical and meteorological observations made and collected at the Flagstaff observatory* (Melbourne, 3 vol.), et dont le quatrième parut à Manheim : *Results of the magnetic survey of the colony of Victoria executed during the years*, 1858-1864.

NEUREUTHER (Eugène), dessinateur allemand, né à Munich, le 15 janvier 1806, et fils du peintre distingué mort en 1830, fit ses premières études sous la direction de son père et alla plus tard suivre les cours de l'Académie des beaux-arts de Munich. Bientôt Cornélius le chargea d'exécuter, dans la salle troyenne de la Glyptothèque, des fleurs et des arabesques et lui conseilla de faire spécialement des dessins et des illustrations. M. Neureuther s'essaya avec succès sur quelques ballades de Gœthe. Ses dessins ont paru lithographiés par lui-même, en 5 livraisons

(1829-1839). L'éditeur envoya, en 1830, l'artiste à Paris, pour illustrer les nouveaux chants populaires. Ses dessins sur *la Parisienne* obtinrent, en Allemagne, le plus grand succès.

De retour dans son pays, M. Neureuther se proposa la tâche d'illustrer les grands poètes nationaux. Il se fit aussi peintre décorateur, et il est peu de monuments récents en Bavière où l'on ne trouve de lui quelques dessins. En 1838, il fit le voyage de Rome et parut avoir puisé, dans l'étude des grands maîtres, de plus larges inspirations. En 1848, il devint directeur de la manufacture royale de porcelaine de Munich, mais ne resta, à ce poste, que jusqu'en 1856. Il avait été professeur à l'École des arts appliqués à l'industrie, de 1868 à 1877. Il a été depuis nommé professeur et membre honoraire de l'Académie des beaux-arts de Munich. Il est en outre membre de plusieurs académies et a été décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

On doit au crayon de M. Neureuther les illustrations de Gœthe presque entier, de l'*Oberon*, de Wieland, pour une des maisons de plaisance de la reine de Bavière; du *Cid*, de Herder; du *Chant du Rhin*, de Becker; des *Chansons de Kobell*, des *Niebelungen*, en collaboration avec Jules Schnorr; de *la Vierge de la Forêt*, de Zedlitz, et d'une foule de contes allemands. Il a donné, en outre, en six planches, *la Vie et la Passion du Christ;* les *Étrennes de Noël*, dans les *Gravures des artistes de Munich* (Radirungen Münchner Künstler), et plusieurs autres sujets admirablement traités. A l'Exposition universelle de 1867, il a envoyé l'esquisse d'un monument pour le feu roi Maximilien II de Bavière, et *Pierre Cornelius et ses contemporains*. Ses principales œuvres ont paru sous le simple titre d'*Illustrations* (Randzeichnungen).

NEUVILLE (Abdon-Charles-Félix Dubourg, dit), acteur et littérateur français, né le 16 avril 1813, à Moulins (Allier), où son père était professeur de mathématiques spéciales, fit ses études aux collèges de Moulins, de Lyon, de Saint-Louis de Paris et de Limoges. En 1830, il commença son droit à Paris, mais s'occupa surtout de journalisme et de théâtre. Il fut quelque temps employé au ministère de la guerre. Il jouait alors, comme amateur, sur le petit théâtre du Belvéder. En 1833, il débuta à l'Ambigu-Comique dans *le Fou raisonnable* de Patrat. Il passa de là au Cirque olympique, puis aux FoliesDramatiques, entra le 1er avril 1839, au théâtre de la Gaîté et en 1843, aux Variétés. Après un séjour de deux mois au Vaudeville, il parcourut la France et quelques villes de l'étranger, puis fut engagé au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. — Il est mort à Brives (Corrèze), le 27 juillet 1879.

M. Neuville a composé des drames et des comédies-vaudevilles : *le Jeton de Frascati* et *les Intimes*, drames en trois actes, joués aux Folies-Dramatiques; *le Pasteur de Remberg*, comédie-vaudeville en deux actes, au Palais-Royal ; *Suzanne*, comédie-vaudeville en deux actes, au Gymnase; *Dufavel*, à-propos en deux tableaux, au Cirque Franconi; *le Portrait* et *un Service d'ami*, comédies-vaudevilles en un acte, à l'Ambigu-Comique; *une Soirée chez Mme Pochet*, en un acte, aux Folies-Dramatiques ; *Guerre d'amour*, comédie en cinq actes. Il a publié, sous le nom de Dubourg-Neuville, plusieurs écrits, notamment : *Pensées d'un croyant*, poésies (1862, in-8) ; *les Dieux du jour*, satires contemporaines ; *Enfarineurs et enfarinés; l'Outrage* ; *l'Esprit républicain* (2 vol.) ; *le Syllabus et l'Université*.

NEUVILLE (Alphonse-Marie-Adolphe DE), peintre français, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 31 mai 1836, fut destiné par sa famille à la marine, puis au barreau; mais cédant à ses dispositions pour la peinture, il entra dans l'atelier de Picot qu'il quitta peu après et reçut les encouragements et les conseils d'Eug. Delacroix, après l'exposition de son premier tableau en 1859 : *le 5e bataillon de chasseurs à pied à la batterie Gervais* (18 juin 1855). En 1861, il donna les *Chasseurs de la garde à la tranchée du Mamelon-Vert*, et reparut trois ans plus tard avec un *Épisode de Magenta* (1864). Durant cet intervalle, et depuis lors, M. de Neuville fournit un grand nombre de dessins sur bois à des publications illustrées; aussi n'a-t-il pas figuré à tous les Salons annuels où ses principaux envois ont été: *Sentinelle avancée* (1865); *Combat de San Lorenzo* (Mexique) (1867); *Mort du général Espinasse* (1868); *Éclaireurs d'avant-garde passant une rivière* (1869); *Clairons de chasseurs à pied et d'infanterie* (1870); *Bivouac devant le Bourget* (1872); *les Dernières cartouches* (1873), dramatique épisode que la gravure, la photographie et même le théâtre ont rendu populaire (1873); *Combat sur la voie ferrée* (1874); *Une Surprise aux environs de Metz, Attaque d'une maison crénelée à Villersexel* (1875); *la Passerelle de la gare de Styring*, bataille de Forbach, et portrait de M. P. Déroulède (1877), etc.

Entre autres publications illustrées par M. de Neuville, nous rappellerons l'*Histoire de France racontée à mes petits enfants*, par M. Guizot, et *A coups de fusil*, roman, par Quatrelles (M. L'Épine). Cet artiste a obtenu une médaille de 3e classe en 1859, une de 2e classe en 1861, et la décoration de la Légion d'honneur le 1er décembre 1872.

NÈVE (Félix-Jean-Baptiste-Joseph), orientaliste belge, né à Ath (Hainaut), le 13 juin 1816, étudia aux universités de Louvain, de Bonn et de Munich, puis vint à Paris suivre les cours de MM. Burnouf, Reinaud et Quatremère. Appelé en 1841, comme agrégé de littérature ancienne et de langues orientales, à l'Université catholique de Louvain, il y devint professeur en 1843. M. Nève a été nommé membre de l'Académie royale de Belgique le 11 mai [illegible].

Nous citerons de lui : *Introduction à l'histoire générale des littératures orientales* (Louvain, 1845, in-8), leçons faites à l'Université catholique de Louvain; *Essai sur le mythe des Ribhavas..., avec le texte sanscrit et la traduction française des hymnes adressés à ces personnages* (Paris, 1847, in-8); *le Bouddhisme, son fondateur et ses écritures* (Paris, 1853, in-8); *Mémoire historique et littéraire sur le collège des Trois-Langues, à l'ancienne Université de Louvain* (Bruxelles, 1856, in-4), couronné par l'Académie royale de Belgique; *Mémoire sur la vie de [illegible] Jacquot de Bruxelles* (Bruxelles, [illegible]); *Portraits de femmes dans la poésie épique de l'Inde*, etc. (Bruxelles, 1858, in-8); *l'Arménie chrétienne et son histoire* (1860, in-8); *Exposé des guerres de Tamerlan dans l'Asie occidentale* ([illegible]); *De l'Invocation du Saint-Esprit dans la liturgie arménienne* (1862, in-8); *Frédéric Windischmann et la haute philologie en Allemagne* ([illegible], in-8); *Calidasa*, ou la poésie sanscrite dans les raffinements de sa culture (1864, in-8); *le Sanscrit et les études indiennes* (1865, in-8); *De la Renommée littéraire dans les œuvres du génie indien* ([illegible] in-8); *Atmabodha*, ou De la Connaissance de l'esprit (1866, in-8) ; *les Poètes classiques du siècle d'Auguste* (Bruges, 1867, in-8) ; *les Facultés de Nancy et le mouvement intellectuel en Lorraine* (1873, in-8), etc. Il a collaboré au [illegible]

nal asiatique, aux *Annales de philosophie chrétienne*, au *Correspondant*, à la *Revue catholique de Louvain*, à la *Revue de l'Orient*, etc.

NEVEUX (Théophile-Armand), député français, né à Seraincourt (Ardennes), le 13 mars 1824, avait été sous l'Empire avoué à Rocroi et membre du conseil général des Ardennes. Sans passé politique, il fut élu, le 20 février 1866, par l'arrondissement de Rocroi par 6562 voix contre 2989 obtenues par le candidat monarchiste, siégea sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 6045 voix contre 5362 obtenues par le candidat officiel. M. Neveux a été décoré de la Légion d'honneur.

NEWCOMB (Simon), astronome américain, né à Wallace (Nouvelle-Ecosse), le 12 mars 1835, se rendit de bonne heure aux États-Unis, où il fit ses études et fut attaché en 1857, comme calculateur au bureau du *Nautical Almanac*. Il se livra à l'étude de l'astronomie et devint professeur à l'École de marine. Attaché à l'observatoire de Washington, il fut chargé de négocier et de surveiller la construction du grand télescope, aux frais du gouvernement. Secrétaire de la commission, pour l'observation du passage de Vénus en 1874, il désigna les stations et prépara les expéditions. M. Newcomb a enrichi la science astronomique de deux travaux importants : *Tables de la planète Neptune* (Tables of the Planet Neptune, 1865), et *Tables de la planète Uranus* (Tables of the Planet Uranus, 1873), qui lui valurent la médaille d'or de la Société astronomique de Londres en 1874 et le titre de correspondant de l'Institut de France le 19 janvier 1874. Nous citerons encore de ce savant : *Sur les Variations séculaires des astéroïdes* (On the secular variations, of the Asteroids, 1860); *Recherches sur la parallaxe du soleil* (Investigations of the, etc., 1867); *Action des planètes sur la lune* (On the action, etc., 1871), et dans un autre ordre d'idées : *Notre politique financière pendant la rébellion du Sud* (Our Financial Policy, etc., 1865). Il a publié en outre un certain nombre d'articles dans le *North American Review*.

NEWMAN (John-Henry), théologien et prélat anglais, né le 21 février 1801, et fils d'un banquier de Londres, fit de brillantes études à l'Université d'Oxford, fut ordonné prêtre, puis se sépara de la secte évangélique à laquelle il appartenait, pour se rallier aux doctrines plus sévères de la haute Église officielle. Appelé, en 1828, à la cure de Sainte-Marie, à Oxford, il commença, dans ses sermons, qui lui acquirent beaucoup d'influence parmi les étudiants, à jeter les bases de ce système religieux, auquel son ami, le docteur Pusey devait donner son nom. Après avoir publié, en société avec ce dernier et quelques adhérents, une suite de brochures et de dissertations religieuses (*Tracts for the times*; 1833), M. Newman fit paraître seul : *les Ariens au IVe siècle* (the Arians of the fourth century, 1834), ouvrage considéré comme le manifeste de cette école dissidente. Malgré les conversions nombreuses au catholicisme qui s'accomplissaient autour de lui, il hésita longtemps avant d'abjurer à son tour; enfin, deux ans après la conversion de M. Pusey, il se rendit à Rome et y reçut les ordres catholiques (1845). Revenu à Londres, il combattit le protestantisme dans ses *Lettres sur certains scrupules* (Letters on certain difficulties, 1850), et ses *Discours aux congrégations mixtes* (Discourses addressed to mixed congregations, 1850, in-8), traduits en français par un des rédacteurs de *l'Univers* (2e édit., 1853, in-8). Ayant attaqué avec violence, dans la *Revue de Dublin*, un prêtre italien, nommé Achilli, qui avait embrassé l'anglicanisme, il fut condamné, comme calomniateur, à la suite d'un procès, dont les détails causèrent une vive émotion (avril 1853), et dont les frais énormes furent couverts par des souscriptions recueillies jusque sur le continent. M. Newman a été élevé à la dignité de cardinal dans l'ordre des diacres, le 12 mai 1879.

On cite parmi ses ouvrages traduits en français : *Développement de la doctrine chrétienne* (1847, in-8); *Histoire du développement de la doctrine chrétienne* (1848, in-8), *Discours sur la théorie de la croyance religieuse* (1850, in-8); *Conférences prêchées à l'Oratoire de Londres* (1850, in-8); *Perte et gain*, histoire d'un converti (1859, in-18), *Callista*, histoire du IIIe siècle (1859, in-18; autre traduction, 1874, in-8) ; *Sermons divers* (1860, in-18); *De l'Anglicanisme au Catholicisme*, histoire de la vie et des croyances de l'auteur (Tournai, 1865, in-18); *Histoire de mes opinions religieuses* (1866, in-8); *le Songe de Gérontius* (Caen, 1869, in-8), etc.

NEWMAN (Francis-William), théologien anglais, né à Londres, en 1805, frère du précédent, fit d'excellentes études à Ealing, les compléta à l'université d'Oxford, où, de 1826 à 1830, il resta attaché en qualité d'agrégé, et, après un voyage d'agrément en Orient, qui ne dura pas moins de trois années, il occupa tour à tour une chaire d'humanités aux collèges de Bristol (1834) et de Manchester (1840), et à la nouvelle Université de Londres (1846). Il a professé dans cette dernière, jusqu'en 1863, la littérature latine.

Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, celui qui a obtenu le plus de succès est *l'Ame, ses douleurs et ses aspirations* (the Soul, her sorrows and aspirations; 1841, nombreuses éditions). On a encore de lui : *Cours de logique* (Lectures on logic) ; *Grammaire berbère* (a Grammar of the Berber language); *les Phases de la foi* (Phases of faith; 1853, in-8) ; *Leçons d'économie politique* (Lectures on political Economy; in-8); *Rome royale* (Regal Rome ; 1854); *Histoire de la monarchie juive* (History of the hebrew monarchy; 2e édit., 1853, in-8); *Crimes de la maison de Hapsbourg* (Crimes of the House of H. 1833) ; *Déisme, doctrine et pratique* (Theism, doctr. and practical ; 1858) ; *Institutions anglaises et leur réforme* (English Instit. an their reforms, 1868) ; *Mélanges académiques et historiques* (Miscellanies academ. and historical, 1869); *l'Avenir prochain de l'Europe*, trois lettres sur la guerre franco-prussienne (Europe of the near future, etc., 1871); une traduction des *Odes d'Horace* en vers blancs, etc. En 1853, il a publié une édition abrégée des *Discours de Kossuth* (Select sketches of Kossuth; in-8) et collaboré aux principales revues : *Westminster Magazine*, *Fraser's Magazine*, *Eclectic*, etc. Il a préparé un dictionnaire anglo-arabe et donné des mémoires de mathématiques.

NEWTON (Charles-Thomas), archéologue anglais, né à Bredwardine en 1816, fit ses études à l'école de Shrewsbury et à l'Université d'Oxford, et entra comme employé au département des antiquités du British Museum en 1840. En 1852, il se rendit aux îles de la mer Egée, pour y pratiquer des fouilles, fut nommé consul à Mytelène, et, après quelques années de recherches découvrit à Boudrum, l'ancienne Halicarnasse, l'em-

placement du tombeau élevé par la reine Artémise à son mari. Il continua ses fouilles aux environs des ruines de Cnidus de 1856 à 1859, et découvrit un grand nombre de sculptures remarquables, dont il a fait don au Musée britannique, ainsi que diverses antiquités : vases, monnaies, inscriptions, etc. En 1860, il devint consul à Rome et, l'année suivante, conservateur des antiquités grecques et romaines au Musée britannique. Il a été élu correspondant libre de l'Académie des beaux-arts, en 1866, et décoré de l'ordre du Bain, en 1875.

NEY (Napoléon-Henri-Edgar, comte), général français, ancien sénateur, né à Paris, le 20 mars 1812, est le quatrième des fils du maréchal de ce nom. Ancien élève de l'École de Saint-Cyr, il servit dans la cavalerie et n'était encore que chef d'escadron lorsqu'en décembre 1848 le prince Louis-Napoléon l'appela à faire partie de sa maison militaire, comme officier d'ordonnance. Chargé d'une mission particulière à Rome auprès de la commission pontificale, il reçut de lui, le 18 avril 1849, cette lettre fameuse qui excita des discussions si vives au sein de l'Assemblée constituante et dans laquelle la sécularisation et le Code Napoléon étaient indiqués comme les conditions de la restauration du pouvoir de Pie IX. Devenu, en 1852, aide de camp et premier veneur de l'empereur, M. Ney fut, en outre, nommé général de brigade le 18 mars 1856, et général de division le 13 août 1863. Il a été admis à la retraite le 17 septembre 1871. Officier de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu, le 12 mai 1855, commandeur, et le 11 août 1867, grand officier. A la fin de 1857, il fut substitué, par décret impérial, au nom et titre du prince de La Moskowa, son frère aîné, qui venait de mourir. Depuis, il fut appelé au Sénat, le 16 août 1859. Il a épousé, le 18 janvier 1869, la comtesse de La Bédoyère.

NEY (Michel-Aloïs), duc d'Elchingen, officier français, né à Paris le 3 mai 1835, et neveu du précédent, est fils du général Michel Ney, duc d'Elchingen, le second des fils du maréchal, mort en 1854 à Gallipoli. Engagé volontaire au 7ᵉ de dragons, il fut promu sous-lieutenant en 1855, chef d'escadron le 13 août 1865, colonel le 24 août 1870 et général de brigade, le 30 septembre 1875. Officier d'ordonnance de l'empereur, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862 et promu officier le 21 avril 1874. Après la guerre il resta d'abord en disponibilité, puis commanda une brigade de cuirassiers de l'armée de Paris. Il a épousé, en juillet 1866, une petite-fille de Henri Heine.

NEYEN (Auguste), médecin et historien luxembourgeois, né le 12 août 1809, à Luxembourg, fut reçu docteur à Liège et exerça sa profession à Mussy-la-Ville, près Virton, et à Wiltz. Outre un *Manuel de zoologie, ou exposé succinct et méthodique de l'histoire naturelle des animaux* (Liège, 1832, in-12), on lui doit les mémoires et notices historiques suivants : *la Franc-maçonnerie expliquée par un ami de la vérité* (Metz, 1834, in-18); *Notice historique sur la famille de Wiltheim* (Luxembourg, 1842, in-4); *Histoire de la ville de Vianden et de ses comtes* (Ibid., 1851, in-8); *Biographie luxembourgeoise, histoire des hommes distingués originaires de ce pays* (Ibid., 1861-1864, 2 vol. in-8); *Histoire du comte de Wiltz, avec titres justificatifs et planches* (Ibid., 1861, 2 vol. in-8); *Essai sur la ville de Bastogne, considérée principalement sous le rapport féodal* (Ibid., 1861, in-8); *Histoire de la ville de Bastogne* (1868, in-8). M. Neyen a fait paraître pour la première fois l'ouvrage d'Alexandre Wiltheimius, intitulé : *Luciliburgensia, sive Luxemburgum romanum, hoc est Arduennæ veteris situs, populi, loca prisca, ritus, sacra, lingua, etc.* (Ibid., 1842, in-4), et publié divers articles dans les recueils périodiques du grand-duché de Luxembourg et de la Belgique.

NEYREMAND (Ernest DE), magistrat français, né à Colmar, le 14 juin 1808, fut d'abord reçu au barreau de sa ville natale, puis entra dans la magistrature. Président du tribunal civil d'Altkirch en 1854, et conseiller à la cour de Colmar en 1859, il a été admis à la retraite en 1871, avec le titre de conseiller honoraire. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *Histoire du conseil souverain d'Alsace* (1860, in-8°), avec M. Pillot; *le Caractère juridique des sociétés constituées pour l'exploitation des mines* (1862) : *Questions sur la chasse* (1866, in-8°; 2ᵉ édit. 1871, in-18); *Du droit de destruction des animaux nuisibles* (1868, in-8), suite du précédent, *De la Nécessité de réprimer l'ivresse* (1870, in 18), et des articles dans divers journaux judiciaires et dans la *Revue d'Alsace*. Il a rédigé pendant plus de quarante ans le *Recueil des arrêts de la cour de Colmar*.

Son fils, M. Ernest DE NEYREMAND, né à Colmar le 30 mars 1830, fut successivement substitut du procureur, à Belfort (1861), à Mulhouse et à Strasbourg, où il demeura pendant le bombardement. Nommé conseiller à Colmar en novembre 1870, il passa à la cour de Nîmes, le 9 septembre 1872. Il a collaboré à divers journaux et publié : *Gazette historique et judiciaire de l'Alsace* (1859) ; *l'Art de frelater les vins* (1866); *la Répression des changements et usurpations de noms* (1878).

NIBOYET (Eugénie MOUCHON, dame), femme de lettres française, née à Montpellier en 1797, se maria sous la Restauration et débuta dans la carrière des lettres par des traductions des ouvrages anglais de Mmes Barbauld, Child et Edgeworth. La Société de la morale chrétienne, qui l'avait admise parmi ses membres, couronna plusieurs fois ses efforts par des prix et des médailles. Elle ne se contentait pas d'écrire des livres d'éducation et de philosophie pratique, tels que *Dieu manifesté par les œuvres de la création* (1842, 4 vol. in-18), ou des romans comme *les Deux frères* (1839, in-8), *Catherine II* [illegible], elle s'occupait aussi de la réforme des prisons, concourait à l'établissement d'une banque philanthropique et fondait, en 1844, un journal socialiste, *la Paix des Deux Mondes*, qui traitait toutes les questions de commerce, de science, d'art et de littérature. Après la révolution de février, s'appuyant sur le principe de [illegible], réclama pour son sexe, injustement [illegible] selon elle, tous les droits dont l'exercice appartenait aux hommes, et ouvrit, dans la salle [illegible] Bonne-Nouvelle, un club, le seul de ce genre, dont *la Voix des femmes*, qu'elle rédigeait, devait être l'organe. Le club fut fermé par [illegible] le journal prit le titre de *l'Avenir*. [illegible] de Mme Eugénie Niboyet *le Vrai livre des femmes* (1862, in-18). *Samuël* (1879, in-18), [illegible] voyages pour la jeunesse; *les Borgia* [illegible] *Une seconde Borgia* (1879) [illegible]. Elle a été, en 1864, rédactrice en chef du *Journal pour toutes*.

Son fils, M. Jean-Alexandre-Paulin NIBOYET, né à Mâcon, en 1828, envoyé très jeune, comme [illegible] consul, dans l'Océanie, fut successivement chancelier ou vice-consul à Leipzig, [illegible] holm, Algesiras. En décembre 1862, [illegible]

onsul de France à Sunderland en Angleterre, il devint en juillet 1869, consul à Santiago de Cuba, et le 14 mars 1810 à Chicago. Après la suppression de ce consulat, il resta en inactivité, puis fut consul à Newcastle et passa à Manheim, le 11 janvier 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 26 octobre 1864.

M. P. Niboyet est auteur de quelques ouvrages: *la Reine de l'Andalousie* (1858, in-12); *les Amours d'un poëte* (nouv. édit., 1859, in-8); *le Roman d'une actrice* (1861, in-18); *les Femmes qui aiment* (1869, in-18); *le Roi du jour* (1873, in-18); *la Dame de Spa* (1874, in-18); *l'Américaine* (1875, in-18); *le Roman d'un prince russe* (1877, in-18), etc. Il a écrit en outre pour le théâtre *le Livre d'or*, proverbe en un acte (1860); *l'Amour*, légende en sept parties (1860); *Jane Hustley*, pièce en cinq actes (1877). La plupart de ces écrits sont signés du pseudonyme de *Fortunio*, etc.

NICAISE (Charles-Louis-Auguste), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne (Marne), le 5 avril 18.8, est auteur de différents travaux d'histoire et de politique contemporaine, parmi lesquels nous citerons: *Études historiques* (1857, in-8); *l'Inde et l'Angleterre en 1857-1858* (1858, in-18); *Châlons-sur-Marne et ses environs* (1862, in-18); *les Flibustiers américains, Walker et l'Amérique centrale, le Tueur de jaguars* (1862, in-18); *la Turquie depuis 1850, sa politique, ses réformes et son avenir* (1863, in-8); *Une année au désert, scènes et récits du Far-West américain* (1864, in-18). Il a aussi édité le *Journal des états tenus à Vitry-le-François en 1744*, par Bertin du Rocheret, avec une *Étude sur la vie et les œuvres de Bertin du Rocheret* (1864, in-18), *Épernay et l'abbaye Saint-Martin de cette ville* (1870, 2 vol. in-8); *la Marne archéologique* (1876, in-8); *les Puits funéraires de* (1876, in-8); *l'Archéologie devant l'histoire de l'art* (1876, in-8); *le Cimetière franco-mérovingien de Harcourt* (1879, in 8), et fourni différents articles d'histoire et de critique aux revues et journaux.

NICOL (Erskine), peintre anglais, né à Leith (Écosse), en 1825, fut élève de l'Académie d'Edimbourg, alla en 1836 en Irlande, y résida quatre années et y prit un certain nombre de vues et de scènes de la vie irlandaise. Il les exposa à Edimbourg, y fut reçu membre de l'Académie des beaux-arts, et vint se fixer, en 1862, à Londres, où il prit part à toutes les expositions annuelles. Il a été élu associé de l'Académie royale, en 1866.

Parmi ses nombreux tableaux nous citerons: *Note à acquitter* (1862); *l'Attente du train* (1865); *Une députation* (1865); *Trahison* (1767); *Une limite disputée* (1869); *the Play Hour* (1872); *Pro Bono Publico* (1873); *le Jour du Sabbat* (1875); *Une tempête sur mer* (1876); *Son conseiller légal* (1877); *l'Habitant solitaire de la vallée*; *A Colorado Beetle*; *Sous un torchon* (1878), etc. Il a obtenu une deuxième médaille, à l'Exposition universelle de 1867.

NICOLARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon le 28 novembre 1822, d'une famille de commerçants, fit ses études au séminaire de Plombière-les-Dijon et au grand séminaire de Dijon. Au moment d'entrer dans les ordres, il vint à Paris pour y suivre la carrière des lettres. Après avoir publié, en 1851, sous le titre d'*Études sur les grands hommes*, un premier essai qui resta inconnu, il s'attaqua à la plus grande renommée du XVIIIe siècle, à Voltaire, et, puisant largement dans les écrits de Nonotte, Patouillet, etc., s'inspirant même des caricatures du temps, il publia, sous le titre de *Ménage et finances de Voltaire* (1854, in-8), un pamphlet de 700 pages tendant à prouver « que Voltaire n'était qu'un avare et un fripon. » Ce livre, dont personne ne songea à faire une réfutation sérieuse, a été regardé comme la manifestation la plus hardie de la réaction alors à l'ordre du jour contre le XVIIIe siècle. M. Nicolardot a encore publié: *Histoire de la table, curiosités gastronomiques de tous les temps et de tous les pays* (1868, in-18); *les Cours et les salons au XVIIIe siècle* (1879, in-18). En 1873, il donna une édition du journal de Louis XVI. Il a collaboré au *Nain jaune*, au *Paris-Journal*, à la *Revue du monde catholique*, etc.

NICOLAS (Jean-Jacques-Auguste), écrivain catholique français, né à Bordeaux (Gironde), le 6 janvier 1807, fit d'abord son droit, fut reçu avocat et entra dans la magistrature. De 1841 à 1849, il fut juge de paix à Bordeaux et fut ensuite appelé par M. de Falloux au ministère des cultes, comme chef de la division des intérêts diocésains et de l'administration temporelle des circonscriptions ecclésiastiques. Il fut nommé, en 1860, juge au tribunal de la Seine. Devenu depuis conseiller à la Cour impériale, il a été admis à la retraite et nommé conseiller honoraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1849.

On a de lui: *Observations sur le rétablissement de l'image du Christ dans les salles de justice* (Bordeaux, 1838, broch.); *Du Tour des enfants trouvés* (Ibid., 1847); *Études philosophiques sur le Christianisme* (Ibid., 1842-1845, 4 vol in-8; 23 édit., 1875), ouvrage capital de l'auteur; *Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le socialisme* (1852, 2 vol. in-12; 3e édition, 1853); *la Vierge Marie et le Plan divin* (1855; 2e édit., 1856), nouvelles études sur le christianisme; *la Vierge d'après l'Évangile* (1856, in-8 et in-18); *Étude sur Maine de Biran* (1858, in-12); *la Vierge Marie vivant dans l'Église* (1860, 2 vol. in-18); *Étude sur Eugénie de Guérin* (1863, in-18); *la Divinité de Jésus Christ, démonstration nouvelle*, etc. (1864, in-8); *Renan et sa Vie de Jésus* (1864, in-8); *l'Art de croire*, (1866, 2 vol. in-8), *l'État sans Dieu* (1872, in 8); *la Monarchie et la question du drapeau* (1873, in-8); *la Révolution et l'ordre chrétien* (1873, in-8); *l'État contre Dieu* (1879, in-8), etc.

NICOLAS (Michel), théologien protestant et philosophe français, né à Nîmes, le 22 mai 1810, fit ses classes au lycée de cette ville, alla étudier à Genève pendant six ans la philosophie et la théologie, passa ensuite quelque temps à Berlin et visita les principales universités de l'Allemagne. A son retour en France (juin 1834), il fut nommé pasteur suffragant à Bordeaux et passa quelques mois après à Metz en qualité de pasteur titulaire. S'étant fait recevoir, en 1838, docteur à Strasbourg, il fut nommé quelques mois plus tard à la chaire de philosophie de la Faculté de théologie protestante de Montauban. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Michel Nicolas, qui est regardé comme un des pasteurs les plus savants de l'Église reformée de France, a publié un grand nombre d'écrits philosophiques et littéraires, notamment: *De l'Éclectisme* (1840, in-8), dirigé contre M. Pierre Leroux; *Introduction à l'histoire de l'étude de la philosophie* (1849-1850, 2 vol. in-8); *Jean Bon Saint-André, sa vie et ses écrits* (Paris et Montauban, 1848, in-12); *Histoire littéraire de Nîmes* (Nîmes, 1854, 3 vol. in-12); *Des Doctrines religieuses des Juifs pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne* (1860, in-8, nouv. édit.

1867); *Études critiques sur la Bible. Ancien Testament* (1864, in-8); *Nouveau Testament* (1863, in-8); *Essais de philosophie et d'histoire religieuse* (1863, in-8); *Études sur les évangiles apocryphes* (1865, in-8); *le Symbole des Apôtres*, essai historique (1867, in-8). Il a fourni divers articles à *la Liberté de penser*, à la *Revue de théologie de Strasbourg*, au *Bulletin* de la Société de l'histoire du protestantisme français, à la *Nouvelle Biographie générale*, etc. Il a traduit de l'allemand l'ouvrage de Fichte sur *la Destination du savant* (1838, in-8), et l'écrit de H. Ritter sur *l'Idée et le développement historique de la philosophie chrétienne*.

NICOLAS Ier (Nikita-Petrowich-Niegoch), prince régnant du Monténégro, né le 7 octobre 1841, et fils de Mirko Petrowich, frère du prince précédent Danilo, assassiné le 12 août 1860 à Cattaro, fit ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Le prince Danilo l'avait en mourant désigné pour son successeur et il fut puissamment secondé par la princesse Darinka, veuve du prince. Le nouveau vladika déclara publiquement qu'il subordonnerait ses projets aux vues de Napoléon III, qui lui fit un cadeau de 250 000 fr. En même temps, il entrait en relations avec le pacha de Scutari, et tous deux s'entendaient pour concilier à l'avenir les conflits de frontière sans recourir à des juges étrangers.

Dès le mois de février 1861, les hostilités avec la Turquie recommencèrent : les rumeurs relatives à un débarquement prochain de Garibaldi, les massacres et les pillages commis par les troupes turques dans le district de Gatsko, et le réveil de l'insurrection chrétienne en Herzégovine, accélérèrent la marche des événements. La flotte turque mit en état de blocus les côtes de l'Adriatique, et Omer-pacha fut envoyé avec de nouvelles troupes pour comprimer l'Herzégovine. La diplomatie intervint inutilement pour régler ces différends ; le 4 septembre 1861 une division de l'armée d'Omer-pacha, sous le commandement de Dervisch-pacha, franchit la frontière du Monténégro. Les Turcs battus à Duga, le 4 octobre, et à Djulio, le 2[illegible], prirent leur revanche à P[illegible], le 21 novembre. Mais l'hiver ne tarda pas à entraver leurs opérations, et ce ne fut qu'au printemps de 1862 qu'ils purent reprendre les hostilités avec quelque vigueur. Alors seulement la lutte s'engagea directement avec le Monténégro. Elle fut sanglante et féconde en vicissitudes : les Monténégrins, malgré leur petit nombre, opposèrent la plus vive résistance à la faveur de leurs montagnes, et infligèrent de graves échecs à l'armée d'invasion. Enfin, le 22 septembre, la paix fut signée dans des conditions qui replaçaient les affaires à peu près au point où elles étaient avant la guerre, et qui accusaient plutôt leur épuisement mutuel que le triomphe de l'une d'elles.

Le 1[illegible] août 1862, le jeune vladika fut légèrement blessé par un coup de pistolet tiré sur lui par un des gens de sa suite; cet attentat, comme celui qui a coûté la vie au prince Danilo, parut n'avoir été inspiré que par des causes d'intérêt particulier. En 1868, il demanda lui-même à la Skoupchtina de réduire de moitié sa liste civile, et repoussa les dotations votées par le Sénat à ses enfants. Lors du soulèvement des Dalmates de Cattaro contre l'Autriche, en octobre 1869, le prince Nicolas se hâta de prendre, d'accord avec le Sénat monténégrin, des mesures militaires pour [illegible] des éventualités qui auraient pu se produire. En février 1870, il réclama de nouveau à la Porte les districts Malo-Velje et Brda, pour lesquels il avait touché, en 1866, 200 000 francs ; une commission, formée sur la proposition de la France et de l'Autriche pour examiner la question, déclara ces districts irrévocablement acquis au territoire turc.

Lors de l'insurrection de l'Herzégovine en 1875, le Monténégro devait forcément entrer en lice : en juin 1876, le prince Nicolas, après avoir protesté contre toute pensée d'annexion, n'en concluait pas moins une alliance avec la Serbie, déclarait la guerre à la Porte, le 2 juillet et, envahissant le territoire turc, marchait sur Mostar. Tandis que les Serbes battus partout, entamaient des négociations pour la conclusion de la paix en 1877, les bandes mal organisées des Monténégrins infligeaient aux Turcs des échecs fréquents ; aussi les délégués du prince à Constantinople déclaraient ne pas pouvoir conclure un traité de paix sur les mêmes bases que la Serbie. L'entrée en campagne de la Russie interrompit les négociations et les hostilités recommencèrent. Par le traité de Berlin (13 juillet 1878), le Monténégro obtenait un agrandissement de 5[illegible] kilomètres carrés, avec 11[illegible] habitants, et la partie occidentale du lac de Scutari. La dette contractée par le Monténégro en 1876, avait été payée par la Russie. D'après les journaux de juin 1879, l'instruction obligatoire, aurait été proclamée en principe dans la principauté.

De son mariage avec Milène Pétrovna Voucotichova, née le 22 avril 1847, Nicolas Ier a eu six filles et un fils, le prince héréditaire Danilo-*Alexandre*, né le 30 juin 1871.

NICOLAS (Nicolaewitch), frère de l'empereur Alexandre II est né le 8 août (27 juillet) 1831 ; il est général du génie, aide de camp général de l'empereur, inspecteur général du génie, commandant des gardes du corps, chef d'un régiment de grenadiers, du régiment de dragons d'[illegible] et du régiment des hussards d'Alexandre, chef du 1er bataillon de sapeurs du Caucase, propriétaire du 2e régiment des hussards [illegible] et chef du 5e régiment des cuirassiers [illegible]. Il a été commandant de la garde et président de la Commission de la réorganisation de l'armée. Nommé commandant en chef de l'armée du Danube au début de la guerre turque, il se rendit à Kischenew et entra en Roumanie, le 24 avril 1877. Reçu à Bucharest avec enthousiasme le 28 mai, il n'a pas joué un rôle auquel sa position et son grade semblaient devoir l'appeler. Il résigna son commandement sous les murs de Constantinople et fut remplacé par le général Totleben.

Le grand-duc Nicolas a épousé, le 6 février 1856, la grande-duchesse Alexandra-Petrovna, ci-devant *Alexandra-Frédérique-Wilhelmine*, fille de Pierre, prince d'Oldenbourg, née le 2 juin 1838, dont il a eu deux fils : Nicolas, grand-duc, né le 18 novembre 1856, chef du régiment de [illegible] de Lithuanie et *Pierre*, né le 22 janvier 18[illegible].

NICOLE (Joseph), architecte français, né à Fontenay (Côte-d'Or), le 3 mars 1810, entra à seize ans à l'École des beaux-arts, comme élève de Baltard, puis de M. Félix Duban et débuta au Salon de 1833, par un *Projet de [illegible] publique*. Il fit alors un voyage en Italie, où il étudia et dessina des fragments de peinture architecturale. Attaché, à son retour, [illegible] de Lyon, il fut nommé, en 1852, [illegible] en chef de la manufacture de Sèvres. M. Nicole a exposé, depuis 1833, des [illegible] Saint-Clément et Saint-Laurent, [illegible] (1838), et un choix de décorations [illegible] monumentales (1852). Il a obtenu une [illegible] médaille à ce dernier Salon, et la décoration de la Légion d'honneur en 1864.

NICOLET (Jules), avocat français, né à Paris en 1819, fit de brillantes études au collège Rollin et remporta au concours général le prix de discours français. Sa famille le destinait aux carrières scientifiques, mais ses derniers succès universitaires le tournèrent vers le barreau. Après avoir fait son droit à Paris et étudié la procédure chez l'avoué, M. Denormandie, en compagnie de MM. de Forcade la Roquette, Chamblain et Fromentin, il se fit inscrire au tableau en 1844 et débuta dans le procès du règlement des intérêts du Canal maritime de la Seine. Il plaida ensuite pour M. Perrin, directeur de l'Opéra-Comique contre ses commanditaires et gagna sa cause. Son adversaire était M. Delangle, depuis garde des sceaux. Il s'est vu confier plus d'affaires civiles que de causes politiques; pourtant, dans l'affaire Orsini, il défendit l'accusé Gomez. En 1863, il plaida pour M. le vicomte d'Anchald dans les différents procès que ce dernier eut à soutenir contre M. Mirès, et en 1876 il defendit M. Maurice Rouvier, député, contre une grave accusation d'attentat aux mœurs qui se trouva plus tard n'être qu'une invention de haines politiques, son client fut acquitté. M. Nicolet, membre du Conseil de l'ordre de 1862 à 1865, et réélu en 1869, avait été nommé bâtonnier en 1878 et 1879; en cette qualité, il prononça l'éloge de Berryer, lors de l'inauguration de sa statue, au Palais de justice, le 20 janvier 1879. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

NICOLLE (Henri), journaliste et littérateur français, né à Paris, le 30 octobre 1819, fit ses études au collège de Cherbourg, débuta dans le *Musée des familles*, en 1841, puis collabora aux divers petits journaux du temps et écrivit dans l'*Esprit public*, sous le pseudonyme de *Lucien de Belempré*. En 1846, il alla rédiger à Perpignan, pour le ministère, le *Journal des Pyrénées-Orientales*. Après la révolution de 1848, il prit une part active à la rédaction de plusieurs feuilles contre-révolutionnaires, *la Liberté*, *la Propriété*, *le Pamphlet*, *le Dix Décembre*, *le Pouvoir*; il donna aux uns des articles politiques, aux autres des romans-feuilletons. Il avait été rapporteur à la Commission permanente du colportage. — Il est mort le 6 mars 1877.

On a de lui : *Jacques Callot* (1849, 3 vol.), roman historique, publié dans *le Dix Décembre*; *les Sous-Bonnes* (1851, in-12), ouvrage qui a obtenu une médaille particulière de l'impératrice; *Contes invraisemblables* (1853); *Courses dans les Pyrénées* (1854; nouv. édit., 1860); *les Jouets, ce qu'il y a dedans* (1869, in-18).

NICOTERA (Giovanni, baron), homme politique italien, né à San-Biase, dans les Calabres, le 9 septembre 1828, fut destiné au barreau. Affilié de bonne heure à la Société patriotique « la Jeune Italie », il prit part au soulèvement des Calabres, en 1848, puis passa comme officier dans l'armée de la république romaine et fut blessé par les Français. Il résida à Turin et fit partie de l'expédition de 1857, contre les Bourbons de Naples, organisée, puis abandonnée par Mazzini, et qui, conduite par Pisacane, aboutit à un échec. Blessé à Sanza et fait prisonnier, il fut conduit à Salerne, jugé et condamné à mort. Sa peine fut commuée en celle des galères à perpétuité, il la subissait d'abord à Naples, puis dans l'île de Favignana, sur les côtes de Sicile, lorsque éclata la révolution de 1860, qui le rendit à la liberté. Il prit alors le commandement d'un corps de volontaires, qui s'organisaient dans l'Italie centrale, contre la domination du pape; devenu aide de camp de Garibaldi, il fit avec lui la campagne de 1866, dans le Tyrol, et commanda les volontaires de Naples, en 1867, lors de l'expédition contre Rome. Constamment élu député de Salerne, au Parlement du royaume d'Italie, M. Nicotera siégea à l'extrême gauche, et en fut un des plus brillants orateurs. Lors de l'avènement de la gauche au pouvoir, en mars 1876, il prit le ministère de l'intérieur dans le cabinet Depretis et se signala par des mesures énergiques pour la répression du brigandage en Sicile. Il sortit du ministère en décembre 1877, et reprit à la Chambre la direction du groupe qui porte son nom. Il a été publié à Salerne, en 1878 : *La vita ed i discorsi di Giovanni Nicotera.*

NICOU-CHORON (Stephano-Louis), compositeur français, né à Paris, le 20 avril 1809, entra à l'âge de dix ans à l'École royale et spéciale de chant, fondée par Choron. Il devint professeur de cette école transformée, en 1824, en Institution royale de musique classique et religieuse, et, en 1832, il fut nommé inspecteur général des études. Gendre de Choron, il prit la direction de l'École à la mort de son beau-père (1834). M. Nicou-Choron a obtenu trois médailles d'or et deux de bronze au concours, ouvert en 1847, pour la composition des chants religieux et historiques.

Ses œuvres comprennent un grand nombre de *Messes* solennelles, brèves, concertantes, à l'unisson, à une ou plusieurs voix, avec orgue ou orchestre; des *Oratorios* de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, etc.; les *Prestiges de l'harmonie*, cantate sacrée à six voix avec accompagnement; des *Cantates*; des *Chœurs*; un très grand nombre de *Motets* et un plus grand nombre de *Cantiques*, une *Marche religieuse* à grand orchestre, composée sur le motif de l'*Adeste fideles*, etc. On lui doit outre une *Méthode* combinée de solfège et de chant, des *Vocalises*, etc.

NIEMEYER (Paul), médecin allemand, né à Magdebourg, le 9 mars 1832, privat-docent à l'Université de Leipzig depuis 1875, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages devenus populaires : *Précis de percussion et d'auscultation* (Handbuch der theor. und klin. Percussion und Auscult. Erlange, 1873), traduit en français (1874, in-18); *la Santé du corps humain* (Gesundheitslehre des menschl. Kœrpers, Munich, 1876); *le Poumon* (die Lunge, Ibid., 1876); *Conseiller médical de la mère* (Aerztlicher Rathgeber für Mutter, Stuttgart, 1875); *le Repos du dimanche au point de vue de la santé* (die Sonntagsruhe vom Standpunkte der Gesundheitslehre, Berlin, 1876). Il a aidé Miss Nightingale dans la rédaction de ses *Notes of nursing* (1878).

NIERITZ (Charles-Gustave), littérateur allemand, né le 2 juillet 1795, à Dresde, où son père dirigeait une école d'enfants pauvres, le seconda comme maître auxiliaire, vécut quatorze ans dans ces modestes fonctions, obtint, en 1831, l'emploi de maître de première classe, et, dix ans après, fut nommé directeur d'une école de district. Forcé de chercher dans la littérature quelques ressources pour soulager la pauvreté de sa famille, il composa des contes à la portée de l'intelligence des enfants et débuta par *le Petit oranger* (das Pomeranzenbaeumchen), publié en 1830. En 1834, un éditeur l'ayant chargé de composer une série de petits livres à l'usage de l'enfance, il en a fait paraître plus de 80, qui ont rendu son nom presque aussi populaire que celui du chanoine Schmid. Nous citerons : *le Quatrième commandement* (das vierte Gebot; Leipzig, 1845); *les Gardes du corps* (des Kœnigs Leibwache; Berlin, 1849); *le Modèle* (das Vorbild; Ibid., 1850); *Gutenberg et son invention* (Gutenberg und sein

Erfindung; Leipzig, 1852), etc. — M. Nieritz est mort à Dresde le 16 février 1876.

NIEUWERKERKE (Alfred-Émilien, comte DE), statuaire français, membre de l'Institut, ancien sénateur, né à Paris, le 16 avril 1811, appartient à une famille noble, originaire de Hollande. Il voyagea longtemps et s'occupa de sculpture en amateur. La réputation que lui firent, dans le monde artistique, ses premiers essais, et surtout son modèle en plâtre de *Guillaume le Taciturne*, le déterminèrent à aborder les expositions publiques. Il donna cette dernière œuvre, coulée en bronze pour le roi de Hollande, au Salon de 1843, avec un buste du *marquis de Mortemart;* puis successivement : *Descartes,* statue en bronze pour la ville de La Haye, remarquable ouvrage dont il fit une répétition en marbre pour la ville de Tours (1846); *Isabelle la Catholique entrant à Grenade,* le buste du *docteur Leroy d'Étiolles* (1847); *la Rosée* (1849); une statue de *Napoléon Ier*, aujourd'hui à Lyon (1852); un buste de *l'Empereur Napoléon III* et un *Buste de femme* (1855); *la princesse Murat* (1859) : *Mme la marquise de Cadore, Mme Conneau, M. le marquis de La Valette* (1861), etc. Il obtint une 3e médaille à l'Exposition universelle de 1855.

Recommandé par ses hautes relations ainsi que par ses œuvres, M. de Nieuwerkerke fut appelé, en 1849, par le président de la République au poste de directeur général des musées nationaux, qu'il occupa depuis. Devenu surintendant des beaux-arts au ministère de la maison de l'Empereur, il a eu la mission difficile de présider à la réorganisation de l'École des beaux-arts, en décembre 1863. Ses fonctions l'ont souvent mis aux prises avec la presse. En 1868, on fit beaucoup de bruit d'une prétendue mystification dont il avait été victime, en achetant, quatre ans auparavant, comme un portrait de Benivieni, lettré florentin du XVIe siècle, un buste en terre cuite qui aurait été l'œuvre d'un certain Bastianini, statuaire contemporain. M. de Nieuwerkerke opposa un démenti formel aux prétentions de Bastianini. De nombreuses réclamations furent aussi suscitées par les déplacements d'objets d'art des musées publics, mis à la disposition de particuliers ou de sociétés. Ainsi, au commencement de 1869, une vingtaine de tableaux du Louvre, prêtés au Cercle Impérial, rentrèrent à leur place, à la suite des plaintes très vives des journaux. A l'avènement du cabinet parlementaire du 2 janvier 1870, un ministère spécial des Beaux-Arts ayant été formé, les fonctions du surintendant furent réduites à la direction générale des musées (décret du 6 janvier). Un décret du 5 octobre 1864 avait élevé M. de Nieuwerkerke à la dignité de sénateur. Le 4 septembre mit fin à sa carrière politique et administrative. Décoré de la Légion d'honneur en 1848, M. de Nieuwerkerke a été créé officier en 1851, commandeur en 1855 et grand officier le 14 août 1863. Il a été élu, en 1853, membre de l'Académie des beaux-arts, comme successeur d'Aristide Dumont.

NIGRA (le chevalier Constantin), diplomate italien, né à Castellamonte, le 12 juin 1827, fit ses études de droit à l'Université de Turin et prit part, comme volontaire, à la guerre contre l'Autriche en 1848. Grièvement blessé à la bataille de Rivoli, il abandonna la carrière militaire, entra dans la diplomatie et fut secrétaire de Cavour au Congrès de Paris en 1856. Il prit part aux négociations entre le Piémont et la France qui précédèrent la guerre de 1859, à laquelle il assista au quartier général de Napoléon III. Secrétaire des plénipotentiaires italiens à Zurich, il fut nommé ministre plénipotentiaire de la Sardaigne, puis du royaume d'Italie à Paris. Pendant la lieutenance du prince de Carignan, dans les provinces napolitaines en 1861, il lui fut attaché comme secrétaire, et reprit ensuite à Paris ses fonctions qu'il ne quitta qu'en avril 1876 pour devenir au mois de juillet, ambassadeur en Russie. Au 4 septembre 1870, il avait été du petit nombre des amis de la cour qui se trouvaient aux Tuileries et il n'abandonna l'ex-impératrice que lorsqu'elle eut quitté Paris. En février 1877, les journaux italiens et français publièrent un rapport confidentiel de ce diplomate, daté de juin 1866 et adressé au prince de Carignan, dans lequel il signalait la part prise par l'empereur Napoléon III aux événements qui s'accomplissaient alors en Allemagne. Cette publication fit grand bruit.

Très apprécié comme diplomate, comme écrivain et comme homme du monde, M. Nigra présida, en juillet 1874, les fêtes du cinquième [illegible] anniversaire de Pétrarque à Avignon et prononça un discours qui fut remarqué. Il s'est fait connaître lui-même par divers travaux sur les dialectes et la poésie populaire italienne. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

NIGHTINGALE (miss Florence), dame anglaise connue par son dévouement philanthropique, née en mai 1820, à Florence, reçut de son père une excellente éducation et se consacra exclusivement à l'étude et au soulagement des misères humaines. Élève de l'institution allemande de Kaiserswerth destinée à former des sœurs de charité protestantes, elle réorganisa l'établissement analogue de Londres nommé *Sanatorium*, et le remit dans une situation régulière et même florissante.

Lorsqu'à la fin de 1854 le gouvernement songea à attacher au service des hôpitaux et ambulances de l'armée d'Orient un corps d'infirmières (*nurses*), on offrit à miss Nightingale de les diriger; elle emmena avec elle une quarantaine de femmes, dont quelques-unes appartenaient aux plus hautes classes de la société anglaise; ce nombre s'éleva plus tard jusqu'à [illegible]. A peine arrivée à Scutari, elle s'établit dans l'hôpital et malgré les obstacles de toute sorte qu'elle eut à surmonter de la part des chirurgiens, de l'administration ou même de ses [illegible], malgré une violente attaque de [illegible] qui la surprit durant une excursion aux [illegible] de Balaklava, elle resta courageusement [illegible] jusqu'à la fin de 1855. La reine lui [illegible] à son retour, les marques d'affection [illegible] Miss Nightingale s'est mise à la tête d'une institution formée pour l'éducation et la [illegible] infirmières et des garde-malades et en a [illegible] même les règlements.

Elle a donné, en anglais, quelques publications dont la presse s'est occupée : [illegible] *sujets qui concernent la santé et [illegible] l'administration hospitalière de l'armée [illegible] fondées principalement sur l'expérience [illegible] dans la dernière guerre* (fort vol.); [illegible] *hôpitaux* (brochure); *Notes sur les soins à donner aux malades* (brochure, 1861); [illegible] *sur l'état sanitaire de l'armée des Indes* [illegible]; *Notes sur les maisons d'accouchement* [illegible]; *Vie ou mort dans les Indes* (1873), etc.

NILSON (Swen), naturaliste suédois, né le 8 mars 1787, à Landscrona, dans la Suède méridionale, fit ses études à l'Université de [illegible] qui lui conféra, en 1811, le grade de docteur en philosophie. Agrégé, l'année suivante, à la Faculté des sciences naturelles, il fut chargé, en [illegible], de la direction du musée zoologique, auquel il était attaché depuis 1816. Après avoir passé [illegible]

années à classer et à enrichir cette collection. Il fut nommé professeur adjoint en 1821. Il achevait alors son premier ouvrage d'histoire naturelle : *Ornithologia suecica* (Copenhague, 1817-1821, 2 vol.), que plus tard il refondit dans sa *Faune scandinave*. En 1848, M. Nilson fut chargé par le gouvernement de réorganiser la collection zoologique de Stockholm, qu'il ordonna sur le modèle du muséum de Berlin. Trois ans plus tard il alla reprendre à Lund la direction du musée et, comme titulaire, son cours de zoologie.

Son principal ouvrage, *la Faune scandinave* (Skandinavisk Fauna : Stockholm, 1820-1853), est divisé en 4 parties *les Mammifères* (1820; 2e édit., 1847); *les Oiseaux* (1824; 2e édit., 2 vol., 1835); *les Amphibies* (1842) et *les Poissons* (1852-1853); il est accompagné d'un atlas de gravures (*Illuminerade figurer til Skandinavisk Fauna* 1832-1840), contenant, en 20 cahiers, 200 planches coloriées. Cette belle publication a fait de M. Nilson le premier zoologiste de son pays, et lui a valu, de la part du roi de Suède, Charles XIV Jean, la jouissance annuelle des revenus ecclésiastiques d'une riche paroisse.

Ses autres ouvrages de zoologie, tous publiés à Stockholm, sont : *Historia molluscorum Succiæ* (1822); *Petrificata suecana formationis cretaceæ* (1827); *Prodromus ichthyologiæ Scandinaviæ* (1832); *Comptes rendus sur les progrès des sciences zoologiques* (1829-1831) ; quatre brochures sur *la Pêche en Suède* (1826 1832), publiées par ordre du gouvernement; etc. Citons encore de M. Nilson, le livre intitulé : *les Habitants primitifs de la Scandinavie septentrionale* (Skandinaviska Nordens Urinvånare; Lund, 1838-1843).

NILSSON (Christine), artiste dramatique suédoise, née à Wederslöf, près Wexiö (Suède), le 3 août 1843, d'une famille de laboureurs, fit preuve dès son jeune âge de précoces dispositions pour la musique. Elle apprit le violon et la flûte et chanta dans les rues en s'accompagnant du premier de ces instruments. Elle fut un jour remarquée par M. Tornerhjelm, gentilhomme considérable qui l'arracha à sa vie errante et la fit entrer à l'école de Halmstad et, peu après, à celle de Stockholm où elle reçut des leçons de M. Berwald. Elle débuta à Stockholm en 1860 et vint ensuite à Paris où elle perfectionna son éducation musicale sous MM. Victor Massé et Wartel.

Engagée au Théâtre Lyrique, elle y débuta, le 27 octobre 1864, dans le rôle de Violetta de *la Traviata*. Elle y a joué depuis avec un très grand succès la Reine de la nuit dans *la Flûte enchantée*, celui de *Martha* dans l'opéra du même nom, et les principaux rôles de soprano dans *Don Juan*, dans *Sardanapale* de M. Joncières et *les Bluets* de M. Cohen. Elle alla à Londres en 1867, et eut au Théâtre de Sa Majesté le même succès qu'à Paris. Le 15 novembre de la même année, elle fut engagée au grand Opéra pour créer le rôle d'Ophelia dans *Hamlet* de M. Ambroise Thomas. Ses succès sur ce théâtre lui firent élever, dès l'année suivante, ses prétentions à des appointements fabuleux, si l'on en croit les journaux. En 1869, elle lutta, dans le rôle de Marguerite, de *Faust*, contre le souvenir de Mme Carvalho. La même année elle obtint en Angleterre de plus chaudes ovations, soit dans ses rôles français, soit dans les opéras italiens. En 1870, elle reprit le rôle d'Alice de *Robert le Diable*, à l'Opéra, puis se fit entendre dans des concerts organisés par M. Strakosch, à Londres et à New-York. C'est également à Londres qu'elle épousa, le 26 juillet 1872, un Français M. Auguste Rouzaud, fils d'un riche négociant de Jonzac (Charente-Inférieure). Depuis Mlle Nilsson a fait de courtes, mais brillantes apparitions sur les scènes lyriques de Bruxelles et de Saint-Pétersbourg.

NINA (Laurent), prélat italien, cardinal, né à Recanati, près Ancône, le 12 mai 1812, fit ses études de philosophie au séminaire de sa ville natale et obtint ensuite le grade de docteur en théologie à l'Université de Rome. Ordonné prêtre en 1835, il fut d'abord secrétaire de Mgr di Pietro, auditeur de rote, puis successivement auditeur et secrétaire de la congrégation du Concile; il se fit remarquer dans ce poste par ses capacités, et fut choisi par le cardinal Amat, vice-chancelier de l'Eglise, pour auditeur. Nommé chanoine de la Basilique de Saint-Pierre, il fut chargé, à plusieurs reprises, par le pape Pie IX, du jugement de diverses affaires délicates, s'acquitta souvent de cette tâche avec habileté et fut nommé assesseur du Saint-Office. Membre de la Commission préparatoire du Concile du Vatican en 1869, référendaire de la signature, protonotaire apostolique et consul de la congrégation des Rites, il fut en dernier lieu préfet du Lycée pontifical de Saint-Appolinaire. Elevé à la dignité de cardinal le 12 mai 1877 (ordre des diacres), Mgr Nina fut appelé par le pape Léon XIII comme successeur du cardinal Franchi, au poste de sous-secrétaire d'Etat (août 1878) ; il devint en même temps préfet du palais apostolique et administrateur des propriétés du Saint-Siège. Ce fut lui qui travailla depuis à renouer les relations du Saint-Siège avec la Russie et à faire renaître l'entente avec le gouvernement de Prusse (août 1879). Plus récemment, dans la lutte déclarée de l'épiscopat belge contre le gouvernement, le désaccord des agissements officiels du cardinal Nina avec l'action directe du pape fut l'occasion de la suppression des rapports diplomatiques entre la cour de Bruxelles et le Saint-Siège (juillet 1880.)

NINARD (Jean-Baptiste), sénateur français, est né à Bourganeuf (Creuse), le 11 mars 1826. Avocat à la Cour d'appel de Limoges, il fut choisi pour bâtonnier à quatre reprises. Après avoir échoué dans une élection partielle pour l'Assemblée nationale (7 janvier 1872), il fut élu le 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Limoges, par 9295 voix, contre 5769, partagées entre ses deux concurrents monarchistes. A la Chambre, il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et fut un des 363 députés des gauches qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant par 10 014 voix, sans concurrent, il fut nommé sénateur de la Haute-Vienne le 18 avril 1880, en remplacement de M. de Peyramont. M. Ninard représente le canton nord de Limoges au conseil général du département.

NIPPOLD (Frédéric-Guillaume-François), historien allemand, né à Emmerich le 15 septembre 1838, suivit les cours des universités de Halle et de Bonn, de 1856 à 1859, prit ses grades à Heidelberg en 1865, y devint professeur extraordinaire en 1867 et fut appelé à Berne en 1871, comme professeur d'histoire ecclésiastique.

On cite de lui : *Manuel de l'histoire moderne de l'Eglise* (Handbuch der neuesten Kirchengeschichte ; Elberfeld, 1867 ; 2e éd. 1868), écrit d'après les observations recueillies par l'auteur, dans ses voyages en Europe, en Egypte, en Palestine, etc., et traduit en hollandais et en danois ; *les Jésuites depuis le rétablissement de l'ordre jusqu'aux temps présents* (der Jesuitenorden von seiner Wiederherstellung bis zum Gegenwart) ; *Quels chemins*

mènent à Rome? (Welche Wege, etc. Held., 1869); l'*Église catholique en Hollande* (die roem-kath. Kirche in Kœnigreich der Niederlande, 1879), etc. Il a inséré en outre des mémoires importants, dans des recueils spéciaux, sur *les Anabaptistes en Hollande au temps de la Réformation*, sur *le Vieux-Catholicisme*, sur *l'Egypte et sa place dans l'histoire des religions et de la civilisation*, etc.

NISARD (Jean-Marie-Napoléon-Désiré), littérateur français, membre de l'Institut, ancien sénateur né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 20 mars 1806, fit de brillantes études à Sainte-Barbe, préféra d'abord la littérature à l'enseignement et fut admis en 1826 au *Journal des Débats*. En janvier 1830, il publia, avec son frère Auguste, la traduction d'un pamphlet anglais contre l'usurpateur du Portugal, don Miguel. Après la révolution de Juillet, il fut quelque temps attaché au ministère de l'instruction publique. Peu après, malgré la belle position qu'il avait prise, il quitta *les Débats*, dont il ne partageait pas entièrement les vues politiques, et fut attaché à la rédaction du *National* par Armand Carrel, ce républicain aussi classique en littérature que révolutionnaire en politique, et auquel l'unissait une tendre amitié, dont il n'a jamais désavoué le souvenir.

M. D. Nisard était en même temps un des représentants de la résistance en littérature. Son premier livre important *les Poètes latins de la décadence* (1834, in-8; 3e édit., 1867), offre une comparaison prolongée entre la décadence de la littérature latine et la décadence qu'il tient à constater dans la littérature française, entre Lucain et Victor Hugo. M. Guizot, ministre de l'instruction publique, le nomma, de préférence à M. Sainte-Beuve, maître de conférences de littérature française, à l'École normale. M. Nisard garda ces fonctions jusqu'en 1844. Nommé en 1836 chef du secrétariat au ministère de l'instruction publique, il devint la même année maître des requêtes au Conseil d'État, au moment même où il publiait, dans la *Revue des Deux Mondes*, sa belle notice sur Carrel, et l'année suivante, chef de la division des sciences et des lettres, il obtint enfin la députation dans son département en 1842 et prit place dans les rangs des conservateurs. Il n'aborda la tribune que pour parler sur des matières d'instruction publique. Dès 1843, M. Villemain l'appela à remplacer Burnouf, dans la chaire d'éloquence latine au Collège de France.

Ce fut la seule de ses places que la révolution de Février n'enleva pas à M. Nisard, qui vit, un peu plus tard, l'Académie française lui ouvrir ses portes, après la mort de de Feletz (1850). Il fut chargé d'y recevoir à son tour, entre autres récipiendaires illustres, M. Ponsard, M. de Broglie père et M. Cuvillier Fleury. Inspecteur général de l'enseignement supérieur, il eut, comme rapporteur, une très grande part dans la réorganisation du système d'études opérée à l'École normale, suivant les idées du ministre Fortoul. En même temps, il recevait la chaire d'éloquence française laissée vide par la mise à la retraite de M. Villemain. En 1855, des troubles éclatèrent à son cours et donnèrent lieu à un procès qui prit, devant la police correctionnelle de Paris, les proportions d'un événement politique. M. Nisard continua encore deux ans ses leçons. A la fin de 1857, sans perdre sa chaire de la Faculté, où il fut suppléé par M. Demogeot, il fut nommé par M. Rouland, directeur de l'École normale supérieure, et son avènement était considéré comme le signal d'une sorte de rénovation de cet établissement. Il fut aussi appelé au Conseil impérial de l'instruction publique. M. Nisard resta à la tête de l'École normale jusqu'au 18 novembre 1867, date à laquelle il fut élevé à la dignité de sénateur. Officier de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été nommé commandeur le 16 juin 1856.

Il faut citer encore de M. Nisard : *Mélanges* (1838, 2 vol. in-8); *Histoire et description de la ville de Nîmes* (1835, in-8); *Précis de l'histoire de la littérature française depuis ses premiers monuments jusqu'à nos jours* (1840, in-18), inséré d'abord dans le *Dictionnaire de la conversation*; *Histoire de la littérature française* (1844-1849, 2 vol. in-8), achevée seulement en 1861 (t. IV, in-8; 1874, 5e édit., 4 vol. in-18); *Études sur la Renaissance, Erasme, Thomas Morus, Mélanchton* (1855, in-18; 3e édit., 1877, in-18); *Mélanges d'histoire et de littérature* (1868, in-18, 1re série); *Portraits et études d'histoire littéraire* (1874, in-18); *les Quatre grands historiens romains* (1874, in-18), etc. Quelques-uns de ses plus intéressants articles : *Manifeste contre la littérature facile, Armand Carrel, Souvenirs d'Angleterre*, etc., ont été réunis sous les titres d'*Études de critique littéraire* (1858, in-18); d'*Études d'histoire et de littérature* (1859, in-18), et de *Nouvelles études d'histoire et de littérature* (1864, in-18). Enfin, M. Nisard a dirigé la publication de la *Collection des classiques latins*, avec la traduction en français (1839 et ann. suiv., 27 vol. gr. in-8, à 2 colonnes).

NISARD (Marie-Édouard-Charles), littérateur français, frère du précédent, né au même lieu le 10 janvier 1808, entra dans le commerce au sortir du collège, passa plus de trois ans à se convaincre qu'il n'y pouvait réussir et se tourna du côté des lettres. Il débuta par une *Épître aux antiromantiques* (1829), que les chefs de l'école romantique applaudirent, mais que l'auteur jugea à propos de brûler en renonçant plus tard à la poésie. De 1831 à 1848, il fut attaché à la maison du roi Louis-Philippe et travailla à la rédaction de divers journaux consacrés à la défense de la monarchie de Juillet. En même temps il donnait à la *Collection des classiques latins*, dirigée par son frère, la traduction de *Valerius Flaccus*, de *Martial*, des poèmes érotiques d'Ovide, etc. En 1845, il publia, sous le titre de *Camera lucida*, un recueil de portraits allégoriques [illegible] et de maximes de morale. Il fut décoré, à cette occasion, de la Légion d'honneur. M. C. Nisard a été attaché au ministère de l'intérieur comme membre de la commission du colportage. Il a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 7 avril 1876, en remplacement de M. A.-F. Didot.

Il a encore produit : *le Triumvirat littéraire au XVIe siècle* (1852), études sur J. Scaliger, J. Lipse et Casaubon; *les Ennemis de Voltaire* (1853, in-8); *Histoire des livres populaires depuis le XVe siècle jusqu'en 1852* ([illegible], avec 160 planches; 2e édit., [illegible]), curieux ouvrage de bibliographie contenant les extraits et des analyses des livres [illegible] colportage durant plus de trois siècles; *les Gladiateurs de la république des lettres aux XVe, XVIe et XVIIe siècles* (1860, 2 vol. in-8); *Curiosités de l'étymologie française* (1863, in-18); *les Chansons populaires chez les anciens et chez les Français* (1866, 2 vol. in-18); *Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de sa banlieue* (1873, in-8); *Guillaume [illegible]* (... in-18), etc. Il a édité et annoté les *Mémoires de Huet*, évêque d'Avranches, traduits du latin (1853, in-8); *Mémoires historiques et littéraires inédits*, tirés des papiers de Suard [illegible]

les *Mémoires du P. Garasse* (1861, in-18); *Correspondance inédite du comte de Caylus avec le P. Paciaudi*, d'après les originaux de la bibliothèque de Parme (Imp. nat., 1877, 2 vol. in-8).

NISARD (Marie-Nicolas-Auguste), professeur français, frère des précédents, est né à Châtillon-sur-Seine, le 9 août 1809. Ancien professeur de rhétorique au collège Bourbon (lycée Bonaparte), reçu docteur ès lettres en 1845, il fut nommé en 1853, recteur de l'Académie de Grenoble, et en 1865 inspecteur de l'Académie de la Seine. Admis à la retraite en 1872, il devint, lors de la fondation de l'université catholique de Paris, doyen de la faculté des lettres (1875) et professeur d'éloquence latine. Décoré de la Légion d'honneur le 28 avril 1847, il a été promu officier le 7 août 1870.

Outre ses thèses, dont la principale était un *Examen des poétiques d'Aristote, d'Horace et de Boileau* (in-8), M. Auguste Nisard a publié la traduction de l'*Art poétique* d'Horace et celle des *Œuvres* de Virgile dans les *Classiques latins* de son frère, écrit diverses brochures, *le Libre retour à la foi* (1853, in-8), etc., et collaboré à *la Patrie*, au *Contemporain*, au *Correspondant*.

NITTIS (Joseph DE), peintre italien, né à Barletta, (province de Naples) en 1846, montra de précoces dispositions pour la peinture, fut un moment élève d'un artiste obscur, puis de l'École des beaux-arts de Naples et étudia surtout d'après nature. Après avoir débuté par des paysages aux expositions de sa ville natale, il se rendit à Paris en 1868 reçut les conseils de MM. Ed. Brandon, Gérôme et Meissonier et débuta au Salon de 1869 par une *Visite chez l'Antiquaire* et *Une traversée de chemin de fer*. Il a exposé depuis : *la Femme au perroquet* et *Une réception intime* (1870); *Route de Naples à Brindisi* (1872); *la Descente du Vésuve* (1873); *Fait-il froid!* scène de *high life* parisien (1874); *Bougival* et *Place de la Concorde* (1875); *Sur la route de Castellamare* et *Place des Pyramides* (1876); *Paris vu du Pont-Royal* et deux aquarelles : *le Boulevard Haussmann* et *la Place Saint-Augustin* (1877); *Coin de boulevard*, un pastel : *Au bois de Boulogne* et une aquarelle : *Arc de triomphe* (1878); *Une marchande d'allumettes dans la City*, à Londres, (1879), etc. A l'Exposition universelle de 1878, M. de Nittis ne comptait pas moins de douze tableaux représentant soit des paysages des environs de Naples, soit des vues de Paris et de Londres animées de personnages de la plus moderne et de la plus spirituelle élégance.

Cet artiste a obtenu une médaille de 3e classe en 1876 et en 1878 : une médaille de 1re classe et la décoration de la Légion d'honneur.

NOAILLES (Paul, duc DE), historien français, membre de l'Académie française, né le 4 janvier 1802, descend d'une illustre famille originaire du Limousin. La branche aînée s'étant éteinte, en 1823, dans la personne de son grand-oncle, il hérita des titres et de la pairie de ce dernier, mais il ne siégea qu'en 1827, au Luxembourg. Après la révolution de Juillet, il crut devoir rester à son poste et prit souvent la parole en faveur du régime déchu, sur les questions étrangères et surtout contre l'alliance anglaise; ses discours et opinions ont été l'objet d'une publication à part. Rendu en 1848 à la vie privée, il s'est renfermé dans les études littéraires.

Le 6 décembre 1849, M. de Noailles fut reçu membre de l'Académie française; il succédait à Chateaubriand. Ses titres à cette haute distinction se réduisaient alors à un essai sur *Saint-Cyr* (*Histoire de la Maison royale de Saint-Louis*) (1843, in-8), qui n'avait pas été mis dans le commerce, et à l'*Histoire de Mme de Maintenon* (1848, 2 vol. in-8), dont la rédaction de seconde main l'a exposé à l'accusation de plagiat. Depuis, il a donné plus d'extension à son premier travail sur Saint-Cyr (1856). Il a prononcé quelques discours, dans les séances solennelles de l'Académie, au sein de laquelle il fortifia ce qu'on a malignement surnommé *le parti des ducs*. M. de Noailles a été fait chevalier de la Toison d'or.

NOAILLES (Emmanuel-Henri-Victurnien, marquis DE), diplomate et littérateur français, né au château de Maintenon (Eure-et-Loir), le 15 septembre 1830, est le second fils du précédent. Il resta sous l'Empire en dehors des fonctions publiques, s'occupant de travaux historiques et littéraires. Candidat républicain conservateur, dans une élection partielle des Basses-Pyrénées, pour l'Assemblée nationale, il échoua le 7 janvier 1872, avec 31 599 voix, contre 40 668 obtenues par M. Chesnelong, qui fut élu. Nommé ministre plénipotentiaire à Washington, par M. Thiers, le 12 mai 1872, il rétablit par une convention postale les facilités de correspondance, dont l'interruption, depuis trois ans, pesait lourdement sur les rapports des deux pays. Démissionnaire après le 24 mai 1873, il fut d'abord maintenu à son poste, puis nommé le 4 décembre 1873, ministre plénipotentiaire, près la cour d'Italie, il continua à y représenter la France après l'élévation de ce poste au rang d'ambassade (18 juillet 1876). M. de Noailles, qui avait refusé la candidature sénatoriale en 1876, dans les Basses-Pyrénées, représente depuis octobre 1874, le canton Nord-Ouest de Bayonne, au conseil général de ce département. Chevalier de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873, il a été promu officier, le 10 février 1875, commandeur le 30 juillet 1878 et grand officier le 10 juillet 1880.

M. le marquis de Noailles a publié sur l'histoire et la littérature polonaises des ouvrages estimés : *la Pologne et ses frontières* (1863, in-8, avec cartes); *Henri de Valois et la Pologne en 1572* (1867, 3 vol. in-8), couronné par l'Académie française; *la Poésie polonaise* (1866, in-8); il avait collaboré également au *Correspondant*.

NOBACK (Frédéric-Édouard), économiste allemand, né à Krefeld (Prusse), le 28 février 1815, fonda à Berlin, avec son frère, une école de commerce qui fut fermée en 1849, passa à Chemnitz, où il dirigea l'école industrielle de la ville, et de 1863 à 1873, il dirigea un établissement du même genre à Dresde. Ayant pris sa retraite il revint à Berlin pour y occuper un emploi au ministère de l'agriculture et du commerce.

Il a écrit sur le commerce quelques livres pratiques tels que : *le Commerçant apprenti, commis et chef* (der Kaufmann, als Lehrling, etc., Leipzig, 1842-1844, 2 vol.); *Des Lettres de change*, etc. (Ueber Wechsel und Wechselrecht; Berlin, 1845); *Manuel systématique du commerce* (Systematisches Lehrbuch der Handelswissenschaft (Ibid., 1858-1859), etc. Il a surtout donné une importante réimpression de l'ouvrage de son père : *Manuel des systèmes monétaires des poids et mesures, des rentes sur l'État*, etc. *dans tous les pays* (Vollstaendiges Taschenbuch der Münz-Mass-und Gewichtsverhaeltnisse, etc.; 2e édit., 1851, 2 vol.), ouvrage très répandu, dont un abrégé a été publié en 1853; *Assurances de crédit* (Ueber Creditversicherung : Chemnitz, 1857) : *Dictionnaire anglo-allemand de correspondance commerciale* (Deutsch-Englisch Handelscorrespondenz-Lexikon, Leipzig, 1865), avec Graham; *Correspondance commerciale complète en*

anglais et en allemand (Vollst. Handelscorr. in engl. und deutscher Sprache; Ibid. 1876, 6ᵉ édit.).

NOEL (Eugène), littérateur français, né à Rouen, le 4 septembre 1816, fit ses études au collège de sa ville natale, dirigea pendant plusieurs années l'exploitation d'une usine de bois de teinture, s'occupa de pisciculture avec son compatriote, F.-A. Pouchet, et entra en 1861 au *Journal de Rouen*, dont il devint l'un des principaux rédacteurs, soit sous son propre nom, soit sous le pseudonyme de *Jean Labèche*. En 1879, il fut nommé conservateur de la bibliothèque de Rouen, en remplacement de M. Th. Bachelet.

Les principaux travaux littéraires et scientifiques de M. Eug. Noel sont : *Rabelais* (1850, in-18; 3ᵉ édit., 1870, in-8), *Molière* (1852, in-18), réimprimé sous le titre de : *Molière, son théâtre et son ménage* (1880, in-18); *Voltaire* (1855, in-18, 2ᵉ édit. 1878, in-18); *Pisciculture, pisciculteurs et poissons* (1856, in-18); *Souvenirs de Béranger* (1857, in-18); *la Vie des fleurs* (1859, in 18, 2ᵉ édit. illustrée par Yan Dargent, in-8); *le Rabelais de poche* (1860, in-18; 2ᵉ éd. 1879, in-18); *les Générations spontanées* (1864, in-18); *la Campagne*, paysages et paysans (1866, in-18); *Voltaire à Ferney* (1867, in-18); *Rouen*, promenades et causeries (Rouen, 1872, in-18); *les Mémoires d'un imbécile écrits par lui-même* avec préface par M. E. Littré (1875, in-18, 3ᵉ éd. 1879); *J. Michelet et ses enfants* (1878, in-8); *Petites et grosses bêtes*, (Rouen, 1880, in-18), etc.

NOËL (J.-F.-Achille-Jules), peintre français, né à Quimper, en 1815, reçut d'abord les leçons de M. Charrioux, à Brest, et vint compléter ses études artistiques à Paris. Il débuta au Salon de 1840, exécuta ensuite plusieurs voyages, notamment en Orient (1843-1845), et habita tour à tour Paris et Nantes. Il a surtout exposé : *le Duc et la duchesse de Nemours dans la rade de Brest* (1844); *Vue orientale*, *Souvenirs de Rhodes*, *Sites d'Orient*, *Noce en Bretagne* (1845-1848); *la Rade de Brest* pour le ministère de l'intérieur (1845); *Paysages*, avec figures, *Lisière de bois*, *la Vallée de Touques*, *Danse bretonne* (1850-1852); *Sites de Bretagne* (1853); *Bateau pêcheur au milieu des récifs* (1855); *le Retour de la pêche*, *Vue des environs de Calais* (1857); *Réception de la reine d'Angleterre à Cherbourg en 1858*, *le Port de Morlaix* (1859); *Vue prise à Anvers*, *Une vieille rue à Quimper*, *Souvenir de Constantinople* (1861); *Presqu'île de Quiberon*, *Marché à Hennebon*, *Port de pêcheurs* (1863); *le Port de Brest* (1864); *les Naufragés*, toile qui reparut à l'Exposition universelle de 1867, *Environs d'Auray* (1865); *Baie de Douarnenez* (1866); *la Boucherie à Francfort*, *Bateaux pêcheurs au Tréport* (1868); *Paysage à Hennebon* (1869), *Une rue de Morlaix en 1830* (1870); *Intérieur d'abbaye* (1872); *Arrivée de la diligence à Quimper sous le Directoire* (1873); « *le Dîner se fait attendre* » (1874); *Pauvreté n'est pas vice* (1875); *la Rade du Tréport* (1876); *Une rue au Tréport* (1877); *Saint Antoine tourmenté par un rêve* (1878); *Marine* (1879). Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1853.

NOËL (Alphonse-Léon), lithographe français, né à Paris, le 7 février 1807, et fils de Francisque Noël, graveur au burin, fut, de 1821 à 1824, élève de Gros, et commença sous Girodet la lithographie, à laquelle il s'attacha depuis. Parmi ses œuvres, qui ont figuré à toutes les expositions annuelles depuis 1827, on remarque les portraits en pied de *la famille d'Orléans* et de *la famille royale d'Angleterre*, d'après M. Winterhalter (1840-1848), ceux de *l'Empereur* et de *l'Impératrice*, qui lui ont été commandés en 185[illegible]; *la reine Isabelle*, *lady Villiers*, *MM. Adolphe et Achile Fould* (1857), un grand nombre de *Portraits*, etc. Il a reproduit aussi des tableaux d'histoire : *la Femme adultère*, de M. Signol; *la Lecture de la Bible*, de Greuze, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1837, une 2ᵉ en 1843, une 1ʳᵉ en 1845 et la décoration au 1ᵉʳ janvier 1856. — Il est mort le 23 novembre 1879.

NOELDEKE (Théodore), orientaliste allemand, né à Harbourg, le 2 mars 1836, étudia les langues orientales, sous le célèbre Ewald, à Goettingue de 1853 à 1856 et alla se perfectionner à Vienne, à Leyde et à Berlin. Reçu privat-docent à Goettingue, en 1861, il devint professeur extraordinaire à Kiel en 1864, y reçut le titre de professeur ordinaire en 1868, et passa en 1872 à la nouvelle université de Strasbourg.

Il s'est fait connaître par ses recherches sur *l'Histoire du Coran* (Geschichte des Korans, Goett., 1863) et sur la *Vie de Mahommed* (das Leben Muh., Hann., 1863) et qui furent suivis par deux autres : *les Amaléchites* (Ueber die Amalekiter, Goett. 1864), *l'Histoire littéraire de l'Ancien Testament* (die altestam. Liter. Leipzig., 1868), traduit en français par MM. Derembourg et J. Soury (1873, in-8). Nous citerons encore : *Grammaire de la langue syrienne moderne* (Gramm. der neusyr. Sprache, Ibib., 1868); *Recherches critiques sur l'Ancien Testament* (Untersuchungen zur Kritik, etc. Kiel, 1869); *l'Inscription du roi Mesa de Moab* (die Inschrift des K. Mesa von Moab, Kiel, 1870); *Grammaire mandaïque* (Mand. Gramm. Halle, 1875), des études et recherches sur la poésie arabe, sur le dialecte araméique des chrétiens de Palestine, sur les inscriptions de Palmyre, etc.

NOGENT-SAINT-LAURENS (Edme-Jean-Joseph-Jules-Henri), avocat français, ancien député, né le 27 décembre 1814, à Orange (Vaucluse), et fils d'un juge, fut élevé au collège d'Avignon, étudia le droit à Aix et à Grenoble, fut reçu avocat en 1836 et se rendit, deux ans après, à Paris où il se fit inscrire au barreau de la Cour royale. Il ne tarda pas à acquérir de la notoriété en plaidant avec beaucoup d'éloquence plusieurs affaires devant la Cour d'assises, entre autres l'affaire Soufflard. Devant la Cour des pairs, il eut à défendre un des accusés de l'émeute du 12 mai 1839, et le colonel Laborde, gravement impliqué dans la tentative faite par le prince Louis-Napoléon à Boulogne, en 1840. A cette époque, il insérait de temps à autre des articles politiques dans les journaux. Après s'être tenu à l'écart de la politique, sous la République, il fut choisi pour candidat du gouvernement impérial, en 1853, et vint remplacer M. Lacave, député de la 1ʳᵉ circonscription du Loiret, au Corps législatif où il fut réélu au même titre, aux élections suivantes. Il obtint, en 1863, 20 27[illegible] voix sur [illegible] votants, et en 1869, 21 553 sur 31 [illegible]. Il fut aussi élu membre du Conseil général de Vaucluse pour le canton de Valréas. Écarté de la vie politique depuis 1870, il tenta d'y rentrer en se portant candidat aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement d'Orange; il n'obtint que 2623 voix, sur plus de 18 000 votants. Chevalier de la Légion d'honneur depuis [illegible], M. Nogent-Saint-Laurens a été promu officier le 12 août 1859 et commandeur le 14 août [illegible].

On a de lui : *Traité de la législation et de la jurisprudence des chemins de fer* (1841, [illegible]), publié sous les auspices de M. Teste, et *De la législation des théâtres* (1842, in-8), avec M. [illegible]brena; un *Éloge d'Hennequin*, etc.

NOGRET (Mgr. Louis-Anne), prélat français, est né à Josselin (Morbihan), le 6 octobre 1798. Ancien curé de Loches (Indre-et-Loire), il a été nommé évêque de Saint-Claude (Jura) par décret du 14 janvier 1862, préconisé le 7 avril et sacré le 30 juin de la même année. Nommé par Pie IX, assistant au trône pontifical, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er août 1868. Mgr Nogret a donné sa démission au commencement de 1880.

NOIR (Louis Salmon, dit Louis), littérateur français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), le 26 décembre 1837, fut élève boursier du petit séminaire de Verdun, puis suivit sa famille à Paris et devint apprenti horloger, chez son père, garçon boulanger, homme de peine et commis au chemin de fer d'Auteuil. En 1854, il s'engagea dans les zouaves, fit la campagne de Crimée, servit en Algérie et fit aussi la guerre d'Italie en 1859, sans dépasser le grade de caporal. Il fut racheté du service par M. Delamarre, directeur du journal *la Patrie*, auquel il avait adressé des correspondances. Il entra alors dans le journalisme, fournit aux feuilles à un sou des romans dans le genre de ceux de M. Ponson du Terrail, et prêtant aux effets de l'illustration populaire.

La plupart de ces romans ont paru en volumes, avec des titres grotesques ou violents : *les Aventures de Tête de pioche* (1865, 3 vol. in 8) ; *Jean le Dogue* (1865, 4 vol. in-8) ; *le Coupeur de têtes* (1868, in-18) ; *le Roi des chemins* (1868, in-18) *Jean Cheval*, *Jean qui tue*, *la Folie du Quiberon*, *le Lion du Soudan*, *l'Homme aux yeux d'acier*, etc. Une série à part sous le titre général de *Souvenirs d'un zouave* (1866, 3 vol. in-18) a pour sous-titres particuliers des noms de campagnes et de batailles : *Montebello*, *Magenta*, *Solferino*, *Alma*, *Puebla*, *Mexico*, etc. L'auteur en a repris les sujets, dans un cadre plus sérieux, sous le titre de : *les Guerres de mon temps*. Il a écrit avec M. E. Corra une *Histoire de la Défense nationale* (1873, in-4). M. Louis Noir est le frère de Victor Noir, tué le 10 janvier 1870 par le prince Pierre Bonaparte.

NOIROT (Alphonse-Xavier), député français, né à Vesoul, le 2 février 1833, est fils d'un ancien représentant du peuple, mort en 1863. Avocat et maire de Vesoul pendant l'occupation, il fit preuve de courage et de fermeté, dans ces fonctions difficiles et, choisi comme candidat aux élections pour l'Assemblée nationale, obtint, sans être élu, environ 12 600 voix. Le 20 février 1876, candidat républicain dans son arrondissement il eut à lutter contre trois concurrents, MM. d'Andelarre et de Courcelles, représentants sortants et M. de Saint-Mauris ; il obtint au premier tour de scrutin 11 915 voix, sur près de 24 000 votants et fut élu au scrutin de ballotage par 12 229 voix, contre 11 666 voix, recueillies par M. de Courcelles. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 12 983 voix contre 11 302 réunies par le candidat officiel.

NOIROT (l'abbé Joseph-Mathias), philosophe français, né à Latrecey (Haute-Marne), le 24 février 1793, est fils d'un commissaire à terrier du duc de Penthièvre, qui fit partie des notables en 1787, et de l'Assemblée législative. Ayant fait ses études à Langres et à Dijon, il professa successivement la rhétorique et la philosophie dans divers collèges, et, en 1827, fut nommé à la chaire de philosophie du lycée de Lyon, qu'il occupa jusqu'en 1852. Pendant ces vingt-cinq années de professorat, il exerça autour de lui une grande influence; une foule de jeunes gens distingués passèrent deux et trois ans dans sa classe, et suivirent, en outre, ses cours particuliers. On cite parmi ses élèves MM. Ozanam, Ponsard, de Laprade, H. Fortoul, de Parieu, Gourju, etc. Les leçons de son cours classique ont été publiées, sans la révision du professeur, par M. Tisrandier, sur les rédactions des élèves (Lyon, 1852, in-8). M. l'abbé Noirot, à la fois catholique et rationaliste, plaçait la vérité révélée au-dessus des lumières naturelles tout en reconnaissant à la raison humaine le pouvoir de s'élever par elle-même à la connaissance des vérités morales et métaphysiques. M. Noirot, nommé, en 1852, inspecteur général de l'enseignement primaire, puis de l'enseignement secondaire, et enfin, en 1854, recteur de l'Académie de Lyon, fut, depuis admis à la retraite. Membre libre de l'Académie des lettres de Lyon il a été promu officier de la Légion d'honneur (29 août 1850). — M. l'abbé Noirot est mort à Paris, le 24 janvier 1880.

NOIROT (Louis), médecin français, neveu du précédent, né en 1814, à Dijon, fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1844 et alla exercer dans sa ville natale. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Il s'est fait connaître par la traduction du *Manuel d'homœopatie* (1835, 2 vol.) de Jahr, et du *Cours d'agriculture pratique* (1836, in-8) de Burger, et par quelques ouvrages originaux sur des questions de statistique, d'économie rurale et de médecine; nous citerons : *Traité de la culture des forêts* (1839, in-8), *Traité de l'estimation des biens-fonds* (1843, in-12) ; *Histoire de la scarlatine* (1847, in-8) ; *Études sur la mortalité et la durée de la vie dans l'arrondissement de Dijon* (1850, in-8), couronnées par l'Académie de cette ville; *Annuaire de la littérature médicale étrangère* (1857-1861, 4 vol. in-18) ; *l'Art de vivre longtemps* (1868, in-18); *la Callipédie contemporaine* (1868, in-18) ; *l'Art d'être malade* (1870, in-18), etc.

NOLAU (Joseph-François), artiste français, né à Paris, le 1er octobre 1804, s'est occupé d'architecture avec M. Baltard, et de peinture avec M. E. Cicéri, dont il a épousé la fille. Après avoir exécuté avec son beau-père des décorations pour l'Opéra, il passa en 1850 à l'Opéra-Comique, avec le titre de décorateur en chef. On lui doit, en société avec M. Rubé, les décors de *la Fée aux Roses*, de *Joseph*, de *Psyché*, etc. (1851-57), et en dehors du théâtre, l'organisation de plusieurs fêtes de la République. Il a réduit le grand ouvrage de Stuart et Revelt sous le titre de *les Antiquités d'Athènes et autres monuments grecs* (1855, in-32, édition portative). M. Nolau a été décoré de la Légion d'honneur en 1854.

NORBLIN (Sébastien-Louis-Wilheim), peintre français, né le 24 février 1796, à Varsovie, de parents d'origine française, vint jeune encore, à Paris, fut élève de Vincent et de Blondel et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il obtint une médaille en 1813, la grande mention de peinture en 1832, le second prix en 1823 et le premier en 1825, sur ce sujet : *Antigone ensevelissant Polynice*. Pendant son séjour en Italie, il envoya une copie de *la Vierge de Foligno*, de Raphaël ; *la Mort de Phalaris*, grande esquisse (1830); et au Salon de 1827, *Cyparis mourant sur son cerf*. De retour à Paris en 1832, il a depuis exécuté et exposé : la *Mort d'Ugolin*, *Érigone*, la *Bacchante endormie*, *Souvenir de l'Aric-*

cia ou les Apprêts d'un sacrifice; une *Baigneuse, l'Italienne à la fontaine*, une *Sainte Famille, Jésus guérissant le paralytique, le Christ aux Oliviers, Saint Paul à Athènes* (1844); *Décollation de saint Jean, les Trois Parques*, tableau sur cire, une *Vue prise entre Rome et Palombara, l'Étoile du matin*, ainsi que plusieurs *études et portraits*. Il a peint, en outre, d'après des commandes officielles, *la Vision de saint Luc* et *le Martyre de saint Laurent*, la copie de *François Ier et Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, d'après le baron Gros, pour le musée de Versailles; *Jésus-Christ et les petits enfants* (1857); *Sainte Suzanne en prière* (1859); *Saint Paul convertissant Lydie, La Nuit* (1861); *Xénocrate résistant aux séductions de Phryné, L'Age d'or* (1863), et pour la ville de Paris, des sujets religieux à l'église de Saint-Louis en l'Ile. M. Norblin a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1844 et la décoration en 1859.

NORDENSKJOLD (Adolphe-Éric, baron), naturaliste et voyageur suédois, né à Helsingfors, le 18 novembre 1832, est fils d'un minéralogiste, professeur à l'Université de sa ville natale. Il accompagna son père dans son voyage d'exploration aux monts Oural, puis étudia à l'Université d'Helsingfors, qu'il quitta en 1857, pour se fixer à Stockholm, où il devint, l'année suivante, professeur de minéralogie et directeur du cabinet géologique. Membre de la seconde chambre suédoise, il vota toujours avec le parti libéral.

M. Nordenskjold s'est fait connaître par ses nombreux voyages dans les mers polaires. Les trois premiers exécutés en 1859, 1861 et 1864, sur un petit navire norvégien, produisirent des résultats assez satisfaisants, pour qu'une souscription destinée à couvrir les frais d'un nouveau voyage, fût ouverte par les habitants de la ville de Gotembourg: le gouvernement mit à la disposition de M. Nordenskjold le vapeur *Sophia*. Le 19 septembre 1868, l'expédition dépassait le 42e degré latitude nord et visitait le Spitzberg. La stricte détermination de la position géographique de ce groupe d'îles, des recherches géologiques et botaniques, de nombreux sondages de la mer Glaciale, qui amenèrent la découverte de plusieurs nouvelles espèces d'animaux marins et contribuèrent à étendre les connaissances de la géographie botanique et zoologique, tels furent les résultats de cette expédition. Un nouveau voyage aux frais de la ville de Gotembourg fut entrepris par M. Nordenskjöld en 1870 au Groënland; il s'avança plus au Nord que les voyageurs qui l'avaient précédé dans ces contrées et découvrit dans l'île Disko des masses de fer météorique pesant 10 000, 20 000 et 50 000 livres; des échantillons envoyés au Muséum d'histoire naturelle de Paris, et l'étude dont ils furent l'objet, confirmèrent leur provenance météorique. La précieuse collection géologique, qu'il rapporta permit de déterminer le climat de cette contrée à travers les âges géologiques. Il communiqua les résultats de ses recherches à l'Académie des sciences de Paris, dans des notes et mémoires d'un grand intérêt.

Après un nouveau voyage dans les mers polaires (1872), M. Nordenskjöld organisa une sixième exploration plus importante que les précédentes. Parti le 9 juillet 1878 de Tromsoë, à bord du vapeur *la Véga*, il arriva le 19 août au cap Tchéliouskine, longea la côte orientale de la péninsule du Taïmour et se dirigea le 27 août vers le Nord-Est. A partir du 3 septembre, les glaces entravèrent constamment *la Véga* et l'expédition parvint, au prix de mille peines, à gagner la baie de Kolioutchine où il lui fallut hiverner pendant neuf mois. Ce long laps de temps fut employé à des constatations scientifiques de toute nature, enfin le 18 juillet la *Véga* put reprendre sa course interrompue pendant 294 jours et, le 20 juillet 1879, au matin, elle tourna la pointe orientale de l'Asie : le passage du Nord-Est, vainement tenté pendant trois siècles, était enfin franchi.

La Véga parcourut ensuite les deux rives du détroit de Behring, fit halte à l'île du même nom et arriva le 2 septembre 1879 à Yokohama, où, après une assez longue relâche, elle regagna l'Europe, par le canal de Suez. Après de brillantes réceptions à Naples et à Rome, M. Nordenskjöld et le commandant du navire, M. Palander se rendirent à Paris au mois de mars 1880; ils y furent accueillis de la manière la plus flatteuse par l'Institut, le Congrès des sociétés savantes, le Conseil municipal et la colonie suédoise. M. Ferry remit lui-même à M. Nordenskjöld les insignes de commandeur de la Légion d'honneur et à M. Palander la croix d'officier. M. Nordenskjöld avait été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 1er janvier 1876. A son arrivée à Stockholm (24 avril 1880), il fut élevé au rang de baron et le capitaine Palander fut également anobli.

Parmi les diverses publications auxquelles cet important voyage a donné lieu, il faut citer la traduction (avec préface par M. Daubrée), des *Lettres* écrites par l'illustre professeur au cours de ses explorations (1880, in-18).

NORFOLK (Henry-Fitz-Alin Howard, [illegible] duc), pair d'Angleterre, né le 27 décembre [illegible], à Londres, descend de la célèbre [illegible] comtes d'Arundel, élevée à la duché-pairie en 1483 et si connue dans l'histoire par son dévouement à la branche des Stuarts. Il a succédé à son père, le 25 novembre 1860. Sa qualité de *comte maréchal* héréditaire, premier duc et *premier comte*, lui donne le pas sur toute la noblesse d'Angleterre. Il est également le chef du parti catholique de la Grande-Bretagne, président de diverses œuvres et sociétés, etc. C'est lui qui conduisit en France les [illegible] de l'agitation ultramontaine de 1873 et 1874. Il a épousé en 1877, lady Flora [illegible].

NORIAC (Claude-Antoine-Jules Cairon, dit), littérateur français, né à Limoges, en [illegible] acquis une certaine notoriété dans la petite presse de Paris et était devenu un des principaux rédacteurs du *Figaro*, lorsqu'il publia, en 1860, deux livres de fantaisie littéraire qui eurent un grand succès de vogue et furent [illegible] vent réimprimés : *le 101e régiment*, [illegible] *militaire* (in-18; édit. illustrée, petit [illegible] comme un modèle d'observation [illegible] *la Bêtise humaine, roman philosophique* [illegible] tions dans l'année, in-18; édit. illustrée [illegible] Ce dernier a eu pour suite : *le Grain de sable* (1861, in-18).

M. J. Noriac a encore publié en volume : *la Dame à la plume noire* (1861, in-18) [illegible] paru dans le *Figaro* sous le titre de *la Bête* [illegible] *la Mort; Sur le rail* (1862, in-18), recueil de fantaisies; *les Mémoires d'un baiser* (1863, [illegible] in-18); *le Journal d'un flâneur* (1865, [illegible] *Mademoiselle Poucet*, roman (1866, in-18); *le Capitaine Sauvage* (1866, in-18); *les Gens de Paris* (1867, in-18) : *Dictionnaire des amoureux* [illegible] in-18), etc. Il faut citer à part : *Histoire du siège de Paris* (1871, in-4).

Outre ses nombreux articles de fantaisie philosophique ou de littérature légère [illegible] *Figaro*, M. J. Noriac a encore [illegible] *Revue fantaisiste*, des études sur [illegible] tail, etc. Il a été rédacteur principal de la *Revue des Beaux-Arts*, directeur du *Figaro*-[illegible]

gramme, du *Soleil* etc. L'un des fondateurs du petit journal quotidien, *les Nouvelles* (20 septembre 1865), il était chargé d'y donner chaque jour un article de causerie. Il a aussi collaboré à quelques ouvrages dramatiques, notamment à *la Boîte au lait*, vaudeville en 5 actes, avec M. E. Grangé (Variétés, 1862). Il a donné depuis : *les Baisers d'alentour*, pièce en un acte (1871) ; *le Mouton enragé* (1874). Associé en 1864 à la direction du théâtre des Variétés, il devint, en 1867, directeur des Bouffes Parisiens.

NORMANBY (George-Auguste-Constantin PHIPPS, 2ᵉ marquis DE), homme politique anglais, né le 23 juillet 1819, fut connu sous le nom de lord Mulgrave, jusqu'en 1863, époque où il hérita des titres de son père. Après avoir servi quelque temps dans la brigade des gardes, il entra, en 1847, à la Chambre des communes sous les auspices du parti libéral, perdit son siège en 1851, le regagna l'année suivante et donna presque aussitôt sa démission. Il occupa dans la maison de la reine la charge de contrôleur (1851-1852), qui lui ouvrit l'accès du Conseil privé, et fut trésorier de 1853 à 1858. Au mois de décembre 1857, il fut envoyé dans la Nouvelle-Écosse en qualité de lieutenant gouverneur et garda ces fonctions jusqu'en 1866. Depuis il a été successivement gouverneur, du Queensland en 1871, de la Nouvelle-Zélande, en 1874, et en décembre 1878, de Victoria.

NORMAND (Alfred-Nicolas), architecte français, né à Paris, le 1ᵉʳ juin 1822, et fils de l'architecte et graveur estimé Henri-Marie Normand, entra, en 1839, à l'École des beaux-arts, comme élève de son père, puis de M. Jay, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1846, sur ce sujet : *un Muséum d'histoire naturelle*. Son principal envoi de la villa Médicis fut une *Étude du Forum romain, avec restauration*, faite en 1850, et plus tard admise à l'Exposition universelle de 1855. Attaché depuis son retour à la sous-inspection de plusieurs bâtiments publics, il a repris et terminé, de 1855 à 1857, un hôtel, style Pompéi, pour le prince Napoléon aux Champs-Élysées. M. A. Normand a obtenu, en 1855, une 1ʳᵉ médaille et la décoration de la Légion d'honneur en 1860.

NORTHBROOK (Thomas-George BARING, 1ᵉʳ comte), administrateur et pair d'Angleterre, né en 1826, est fils du baron François Baring, créé pair en 1865. Il termina ses études à Oxford en 1846 et fut successivement secrétaire au ministère du commerce, à celui de l'intérieur, au bureau des Indes et enfin à l'amirauté. Membre de la Chambre des communes, il siégea sur les bancs du parti libéral et occupa les postes de lord de l'Amirauté en 1857, de sous-secrétaire d'État pour les Indes de 1859 à 1861, de sous-secrétaire à la guerre, de 1861 à 1866. La même année, il succédait à son père à la Chambre des lords comme 2ᵉ baron Baring. A l'arrivée au ministère de M. Gladstone en décembre 1868, il devint sous-secrétaire à la guerre, et, après l'assassinat de lord Mayo, fut nommé vice-roi des Indes en février 1872. Il y resta quatre ans et eut pour successeur lord Lytton. En récompense des services rendus, il obtint, en 1876, les titres de vicomte Baring et de comte de Northbrook et siégea sous ce nom à la Chambre haute.

NORTHCOTE (Sir Stafford-Henry, 8ᵉ baronet), homme politique anglais, né le 27 octobre 1818, à Londres, descend d'une ancienne famille, qui reçut le titre de baronet en 1641. Il fit ses études à Eton, puis à Oxford et devint secrétaire particulier de M. Gladstone en 1841, alors ministre du commerce et directeur de la Monnaie. En 1847, il entra au barreau d'Inner-Temple, fut secrétaire de l'Exposition internationale de 1851 et décoré de l'ordre du Bain pour services rendus dans ses fonctions. Élu à la Chambre des communes, pour le bourg de Dudley, en 1855, il siégea avec le parti conservateur, échoua en 1857, mais rentra l'année suivante au Parlement, dont il ne cessa depuis de faire partie. Occupé spécialement de questions financières et commerciales, il fut en 1859 secrétaire pour les finances à la Trésorerie, perdit cet emploi, après la victoire électorale des libéraux, et, sous le troisième ministère Derby en 1866, fut ministre du commerce et sous-secrétaire d'État pour les Indes de mars à décembre 1868. Tombé du pouvoir, il combattit toutes les mesures du ministère Gladstone et rentra aux affaires en 1874, comme chancelier de l'Échiquier dans le cabinet Disraëli. Quand ce dernier fut élevé à la pairie, il le remplaça à la Chambre des communes, comme orateur du gouvernement et soutint, avec succès, pendant cinq ans, des luttes souvent pénibles. En mai 1880, il rentra dans l'opposition et en devint le *leader*. Il avait fait partie, en 1871, de la commission de l'*Alabama*; en 1875, il fut élu membre de la Société royale de Londres.

Il a publié : *the Case of Sir Eardley Wilmot considered in a letter to a friend* (1847); *Vingt ans de politique financière* (Twenty years of financial policy, 1862); *Discours sur la question du canal de Suez* (Speech in the House of commons, etc., 1876).

NORTON (Caroline-Élisabeth SHERIDAN, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1809, d'une ancienne famille qui compte l'écrivain Sheridan parmi ses membres, manifesta un goût des plus vifs pour la poésie et écrivit en secret plusieurs pièces de vers et même un poème, *Amonienda et Sébastien*, qui révélait un talent précoce. Son premier livre, *les Douleurs de Rosalie* (the Sorrows of Rosaly), qui ne parut qu'en 1829, trois ans après qu'il eut été achevé, reçut un accueil favorable. En 1827, elle épousa G. Norton, fils de lord Grantley; mais cette union fut rompue, peu de temps après, d'un commun accord. Elle épousa le 1ᵉʳ mars 1876, M. Stirling-Maxwell, historien et économiste. — Elle est morte le 15 juin 1877.

Mistress Norton a publié divers poèmes : *l'Homme immortel* (the Undying one, 1831), sur la légende du Juif errant; *le Rêve* (the Dream, 1840) ; *l'Enfant des îles* (the Child of the islands, 1845), *les Ballades de la tante Carry* (Aunt Carry's Ballads, 1847), recueil de chants populaires destiné à la jeunesse; *Stuart de Dunleath* (Londres, 1851, 3 vol.), essai de roman, qui obtint du succès ; *Perdu et sauvé* (Lost and saved; Ibid., 1853), ouvrage du même genre, moins bien accueilli ; *Madame de La Garaye* (Ibid., 1862), etc.

NOTHOMB (Jean-Baptiste, baron), homme d'État belge, né à Messancy (grand-duché de Luxembourg), le 3 juillet 1805, de parents obscurs, commença ses études à l'Athénée de Luxembourg, et les termina à l'Université de Liège, où il fut reçu docteur en droit, en 1826, avec beaucoup d'éclat. Deux ans après, il fut attaché au *Courrier des Pays-Bas*, organe du parti libéral en Belgique, attaqua vivement l'administration hollandaise, déclara impossible une plus longue réunion des deux royaumes, et fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la révolution de 1830. Quand elle éclata, il était en vacances dans le Luxembourg; il accourut à Bruxelles, dès le 28 septembre, et fut nommé,

par le gouvernement provisoire, membre du comité de constitution, dont il devint secrétaire.

Ambitieux de produire ses talents, il obtint, lorsque fut résolue la convocation d'un Congrès national, qu'on abaissât à vingt-cinq ans l'âge d'éligibilité et put ainsi en faire partie. Élu par trois districts de la province de Luxembourg, il prit aussitôt, dans l'Assemblée, une des premières places, comme orateur et comme homme d'État. Il avait à combattre, à l'intérieur, le parti républicain, qui, croyant la guerre inévitable, demandait la réunion à la France, puis à l'extérieur, la conférence de Londres, qui voulait imposer à la Belgique, sous le nom de médiation, un arbitrage injuste et partial. Dès le 16 novembre, il réclama la monarchie constitutionnelle. Dans la question des rapports entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux, la question capitale de la politique belge depuis vingt-cinq ans, il se prononça pour la séparation complète et absolue des deux pouvoirs, qu'il crut favorable à la liberté, et, quoique libéral, se rencontra sur ce point avec la majorité du parti catholique. Enfin, pour ne point s'aliéner la France, il émit, pour le choix d'un roi, un vote favorable au duc de Nemours. En février 1831, quand une régence remplaça le gouvernement provisoire, il devint, dans les ministères Van de Weyer et Lebeau, secrétaire général des affaires étrangères.

Après l'élection comme roi de Léopold de Saxe-Cobourg, M. Nothomb partit pour Londres et obtint de la conférence le fameux traité des dix-huit articles, qui donnait en réalité à la Belgique le Luxembourg et le Limbourg. Accepté par l'Assemblée belge, Léopold se rendit à Bruxelles, et reçut des mains de M. Nothomb, secrétaire du Congrès, la formule du serment constitutionnel.

Mais la prise d'armes de Guillaume d'Orange et la défaite des Belges à Louvain vint changer la face des choses. La conférence accorda au vainqueur le traité des vingt-quatre articles (15 novembre 1831), qui faisait des conditions beaucoup meilleures à la Hollande. M. Nothomb, envoyé de nouveau en Angleterre, ne put conserver à la Belgique qu'une petite partie du Luxembourg, où se trouvait sa ville natale. Résigné à tous les sacrifices pour maintenir la paix, il conseilla encore à ses concitoyens d'accepter le traité avec toutes ses conséquences. D'un autre côté, la présence d'une armée française et la prise d'Anvers firent déposer les armes à Guillaume, et le *statu quo* fut décidé pour cinq ans. Pendant ce temps, M. Nothomb, moins nécessaire comme diplomate, s'occupa de l'administration intérieure du royaume et révéla de nouvelles aptitudes. Il fut, pendant trois ans et demi, ministre des travaux publics, et c'est surtout à lui que la Belgique dut son vaste réseau de chemins de fer, de canaux, de routes et de constructions.

En 1839, les cinq années de *statu quo* étaient expirées; il fallait décidément accepter ou rejeter le traité des vingt-quatre articles. En face d'une opposition qui avait le peuple pour elle, M. Nothomb se prononça encore une fois, tout en les déplorant, pour des *nécessités* malheureuses, et perdit une partie de sa popularité. Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération germanique, en 1840, il revint à Bruxelles en 1841. C'est alors que commence sa longue lutte avec M. Lebeau. Celui-ci, après avoir voulu donner à la politique une direction plus libérale, venait de quitter le ministère devant la violente opposition des catholiques. M. Nothomb consentit à le remplacer et à former un nouveau cabinet. Accusé de trahison par ses anciens amis, il trouva en eux de constants adversaires à tous ses actes. Il répondit aux attaques les moins mesurées en protestant de sa sincérité politique, de la persistance de ses convictions, et prétendit être resté seul fidèle à l'ancienne union catholico-libérale, pendant que M. Lebeau avait changé de parti. Son gouvernement, qui reçut le nom de politique mixte, ne put s'acclimater sur le sol belge. Débordé par les catholiques, qui s'étaient ralliés sous son nom, il fut renversé, en 1845, par une réaction inévitable et remplacé par les chefs de l'opposition libérale, à la tête desquels était M. Rogier.

Depuis, M. Nothomb, nommé ministre plénipotentiaire à Berlin, le 8 septembre 1845, et accrédité auprès de plusieurs autres États allemands, sut obtenir pour la Belgique, dans les conseils européennes, une influence que semblait lui refuser la petitesse de son territoire. Fait baron en 1853, il a été décoré d'un grand nombre d'ordres, et nommé, le 7 mai 1840, membre de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. On cite de lui un ouvrage important : *Essai historique et politique sur la révolution belge* (Brux. 1838, in-8 ; 5[e] édit. 1880), traduit en allemand et en italien.

Son frère, M. Alphonse NOTHOMB, né en 1813, et trop jeune pour prendre une part aux événements dans lesquels son frère avait le premier rôle, entra de bonne heure dans la magistrature, et y eut un avancement rapide. Il était procureur général de la Cour d'appel de Bruxelles, lorsqu'il fut appelé au ministère de la justice, dans le cabinet du 30 mars 1855. Il le garda jusqu'en 1857, et fut l'auteur de la loi des couvents qui fit tant de bruit. Depuis 1859, il fut élu député de Turnhout.

NOUALHIER (Jean-Baptiste-Armand), homme politique français, ancien député, est né à Limoges, le 1[er] mai 1803, d'une ancienne famille d'émailleurs limousins. Agriculteur et manufacturier, il devint juge au tribunal de commerce de 1840 à 1844; membre du conseil municipal dès 1835, il administra la ville, comme adjoint et maire, de 1853 à 1860. Vice-président du conseil général de la Haute-Vienne, il fut nommé, en 1852, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1[re] circonscription de la Haute-Vienne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint encore, en 1869, 16 145 voix sur 31 797, contre 11 780 données à M. Jules Simon. M. Noualhier a été décoré de la Légion d'honneur.

NOUBEL (Raymond-Henri), homme politique français, ancien sénateur et député, est né à Agen, le 2 juin 1822. Ancien imprimeur et directeur du *Journal de Lot-et-Garonne*, il devint maire d'Agen, et membre du Conseil général pour le 2[e] canton de cette ville. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1[re] circonscription de Lot-et-Garonne. Réélu, au même titre, aux élections suivantes, il obtint, en 1863, [illegible] voix sur 25 545 votants et en 1869, 19 378, sur [illegible]. Il avait pour concurrent M. Baze qui réunit [illegible] suffrages. M. Noubel prit rang parmi les membres les plus ardents de la majorité. Après le 4 septembre 1870, il rentra dans la vie privée, et ne reparut qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Il fut élu dans le Lot-et-Garonne, par 190 voix sur 394 électeurs, et siégea dans le groupe de l'Appel au peuple. Au renouvellement partiel du Sénat du 5 janvier 1879, il échoua avec 184 voix sur 397 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

NOUGUÈS Y SECALL (Don Mariano), homme

sulte et écrivain espagnol, né en 1808, à Saragosse, debuta comme avocat au barreau de cette ville et y occupa un rang distingué. Il exerça ensuite diverses fonctions judiciaires, tant à Saragosse qu'aux îles Canaries et à Badajoz. Tournant enfin son activité vers les lettres, il alla se fixer à Madrid où il fut un des membres les plus influents des principales académies espagnoles. Il se fit aussi un nom dans la presse, et se distingua, comme orateur, aux Cortès où il siégeait lors du renversement de la reine Isabelle (1869). Ses travaux de jurisconsulte l'ont fait élire membre de l'Académie de législation de Toulouse. M. Nouguès a été nommé commandeur des ordres de Charles III et d'Isabelle la Catholique.

Parmi ses publications, on cite : *Histoire de l'Alcazar de l'Alkaferia de Saragosse* (Saragosse, 1846); *Morale de l'avocat* (Ibid., 1849) ; *Récits historiques, philosophiques sur les îles de Canaries* (Tenerife, 1858); *Histoire de Notre-Dame del Pilar* (Madrid 1862); un savant *Traité des nouvelles lois de procédure* (2 vol. in-8), etc.; la traduction avec commentaire du *Traité de la justice* de Bacon (1858); puis un assez grand nombre de *Mémoires* historiques ou autres.

NOUGUIER (Jean-Henri-Michel), avocat et littérateur français, né à Montpellier, le 23 juin 1805, est l'aîné de quatre frères qui se sont distingués par leurs fonctions et leurs travaux et qui ont été assez souvent confondus. Agréé au tribunal de commerce de Paris de 1829 à 1842, il a été, de 1843 à 1852, avocat à la Cour de cassation. En 1848, il a rempli les fonctions de sous-commissaire de la République à Issoire. Outre les paroles de diverses compositions musicales, il a publié une traduction en vers français du *Gladiateur de Ravenne* de Münch-Bellinghausen (1869).

NOUGUIER (Louis-Casimir), jurisconsulte, frère du précédent, né dans la même ville le 30 septembre 1810, avocat à Paris depuis 1831, est auteur de plusieurs ouvrages de droit et d'administration; nous rappellerons : *Quelques idées sur la fondation définitive du Comptoir d'escompte pour la ville de Paris* (1832); *Des Lettres de change et des effets de commerce en général* (1839, 2 vol. in-8; 4e édit., 1874) ; *Des Tribunaux de commerce, des commerçants et des actes de commerce* (1844, 3 vol. in-8); *De la Banque de France, des Banques départementales*, etc. (1846), avec MM. Troupé et Vidal; *Des Brevets d'invention et de la contrefaçon* (1856, in-8); *Des Chèques* (1865, in-18, 2e édit. 1874, in-8), avec M. Paul Espinas, etc.

NOUGUIER (Jules), frère des précédents, né dans la même ville, le 18 janvier 1814, inspecteur des forêts à Boulogne-sur-Mer, a traduit de l'allemand *les Principes fondamentaux de la science forestière* de Henri Cotta (1841), traduction qui lui a valu une médaille d'or de la Société d'agriculture

NOURRISSON (Jean-Félix), philosophe français, membre de l'Institut, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 18 juillet 1825, étudia le droit et se fit inscrire au barreau en 1850. Reçu, la même année, agrégé de philosophie et docteur ès lettres en 1852, il devint professeur de philosophie au collège Stanislas (1850), au lycée de Rennes (1854), à la Faculté de Clermont (1855) et au lycée Napoléon (1858). Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 14 mai 1870, en remplacement du duc de Broglie. Il remplit, de 1871 à 1873, par délégation, les fonctions d'inspecteur général. Depuis 1874, il professe au Collège de France la philosophie moderne. Trois fois lauréat de l'Institut, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1862.

Nous citerons de lui : *Essai sur la philosophie de Bossuet*, avec des fragments inédits (1852, in-8; nouv. édit. 1862), thèse pour le doctorat; *le Cardinal de Bérulle*, sa vie, ses écrits, son temps (1856, in-18) ; *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Leibniz* (1858, in-8; 3e édit. 1867) ; *les Pères de l'Église latine*, leur vie, leurs écrits, leur temps (1858. 2 vol. in-18) ; *Histoire et philosophie*, recueil d'études (1860. in-18) ; *la Philosophie de Leibniz* (1860, in-8); *la Philosophie de saint Augustin* (1865, 2 vol. in-8; 2e édit. 1866) ; *la Nature humaine*, essais de psychologie appliquée (1865. in-8): ces trois ouvrages couronnés par l'Académie des sciences morales; *Spinoza et le naturalisme contemporain* (1866, in-18) ; *la Politique de Bossuet* (1867, in-18) ; *De la Liberté et du hasard* (1870, in-8) ; *Essai sur Alexandre d'Aphrodisias* (1870, in-8) ; *la Souveraineté nationale et la révolution* (1872, in-18); *Morceaux choisis des Pères de l'Église latine* (1874, in-16); *Machiavel* (1875, in-18), sans compter plusieurs écrits de littérature philosophique et des mémoires insérés dans le *Compte rendu* de l'Académie des sciences morales.

NOUVEL (Dom Anselme), prélat français, est né à Quimper le 26 décembre 1814. Religieux bénédictin de la Pierre-qui-Vire et ancien vicaire général du diocèse de Rennes, il a été nommé évêque de Quimper et Léon, par décret du 16 octobre 1871, préconisé le 23 décembre suivant et sacré le 4 février 1872.

NOVELLO (Clara-Anastasie NOVELLO, comtesse GIGLIUCCI, dite encore miss), cantatrice anglaise, née à Londres, le 10 juin 1818, et fille du compositeur distingué Vincent Novello, fut admise, en 1829, après un commencement d'éducation musicale, à l'école Choron et quitta Paris l'année suivante, lors de la fermeture de cet établissement. Dès 1833, elle débuta dans un concert, à Windsor, et fut aussitôt engagée par la Société des concerts et la Société philharmonique. Appelée par les directeurs d'Allemagne et en particulier par Mendelssohn, elle vint à Leipzig et se produisit ensuite aux cours de Berlin et de Vienne.

Après avoir passé l'hiver de 1839 à Saint-Pétersbourg, elle se rendit à Bologne et consacra une année entière à de nouvelles études. Puis elle parut sur le théâtre de Padoue dans le rôle de Sémiramis. A la suite de nombreux succès en Italie, elle fit avec éclat sa rentrée à Drury-Lane, en 1843 Elle épousa, en novembre 1848, le comte Gigliucci et quitta la scène. Elle reprit la carrière théâtrale en 1850, joua à Rome, Lisbonne, Madrid, Dusseldorf, etc., et s'engagea pour trois ans, en 1854, à la Scala de Milan ; en 1860 elle se retira de la scène, et se fixa à Londres.

NUBAR-pacha, homme d'État égyptien, né à Smyrne en janvier 1825, d'une famille arménienne, fut amené très jeune en Europe et élevé d'abord en Suisse, puis en France dans une école voisine de Toulouse. Rentré en Égypte en 1842, il fut secrétaire de Bogos-Bey, son parent, ministre du commerce et des affaires étrangères. Deux ans plus tard il fut placé, comme deuxième secrétaire interprète, auprès de Mehemet-Ali et bientôt, comme premier secrétaire interprète auprès d'Ibrahim-pacha, qu'il suivit dans ses voyages en Europe et à Constantinople. Il garda les mêmes fonctions sous Abbas-pacha qui l'attacha plus spécialement à sa personne et lui conféra, en même temps qu'à son frère Ara-Kele, le titre et le rang de bey.

Nubar-bey fut envoyé à Londres en 1850 pour

combattre auprès du cabinet britannique certaines prétentions que la Turquie faisait valoir contre l'Égypte. Il réussit à faire reconnaître les droits du vice-roi. Envoyé comme ministre d'Égypte à Vienne, il occupait ce poste depuis dix mois lorsque Abbas-pacha mourut (juillet 1854).

Le nouveau vice-roi, Saïd-pacha, mit d'abord Nubar-bey en disponibilité; mais il le rappela à son service en 1856 et l'attacha à sa personne. Il lui confia ensuite la tâche très délicate d'organiser le transit égyptien pour les Indes. A la tête d'un service aussi important que nouveau, Nubar-bey eut à traiter avec les compagnies anglaises ou françaises dont les passagers devaient traverser l'Égypte, et à leur fournir les moyens de transport d'Alexandrie à Suez. Il s'agissait de terminer au plus vite le chemin de fer de Suez au Caire, malgré les obstacles que présentaient la nature du sol, le manque d'eau et la difficulté des approvisionnements. L'entreprise fut menée avec tant d'intelligence et d'énergie, que bientôt le chemin de fer fut prêt, et l'organisation du transit complète. Toutefois, à la suite de cette opération, Nubar-bey subit une année de disgrâce. Le vice-roi réclama de nouveau ses services pour le règlement de quelques négociations et l'envoya à Vienne, puis il l'attacha de nouveau à sa personne, et le garda près de lui jusqu'à sa mort (18 janvier 1863).

Aussitôt qu'Ismaïl-pacha fut monté sur le trône, Nubar-bey fut chargé d'aller notifier son avènement à la cour suzeraine et de traiter à Constantinople quelques questions depuis longtemps pendantes, notamment la régularisation du percement de l'isthme de Suez. Le succès avec lequel il s'acquitta de cette mission lui valut le grade correspondant, dans le service civil égyptien, au grade de pacha. Le sultan, lors de sa visite en Égypte, lui conféra ensuite ce titre, si rarement accordé à des fonctionnaires chrétiens. Nubar-pacha reçut alors la mission de venir régler à Paris les difficultés survenues entre le vice-roi et la Compagnie du canal, au sujet soit du nombre des travailleurs égyptiens réclamés par celle-ci en vertu de ses traités, soit du retrait de certaines concessions primitives demandées par le vice-roi. A son départ, il fut nommé ministre sans portefeuille. Le séjour de Nubar-pacha à Paris eut une influence considérable sur les intérêts engagés, et après de longues négociations et des concessions réciproques, [illegible] équivalentes, les deux parties arrivèrent à un arrangement amiable sous l'arbitrage de l'empereur Napoléon III (juillet 1864).

Après son retour en Égypte, Nubar-pacha fut quelque temps ministre des travaux publics; dans ce poste, créé exprès pour lui, il commençait à donner une impulsion énergique aux grandes entreprises d'utilité publique, destinées à transformer le pays, lorsque, avant la fin de 1866, le vice-roi l'appela au ministère des affaires étrangères pour l'envoyer en mission extraordinaire auprès du sultan. Dans ce voyage, Nubar-pacha obtint le firman qui conférait à son maître le titre de Khédive, étendait ses pouvoirs et consolidait l'autonomie du gouvernement égyptien (8 juin 1867). Nubar-pacha entama ensuite auprès des cours européennes, au nom de l'Égypte, et avec l'assentiment de la Porte, une série de négociations tendant à réformer les juridictions consulaires d'après les capitulations établies entre l'Orient et l'Europe. Il représenta l'Égypte, en 1867, à la conférence monétaire de Paris.

Au milieu des fluctuations de la politique personnelle du Khédive et des influences plus ou moins prépondérantes des cabinets européens, le nom et l'action de Nubar-pacha ont souvent reparu, principalement lors de la création du ministère dont il fut le chef et dans lequel il appela les représentants de la France et de l'Angleterre, MM. de Blignières et Rivers Wilson (18[illegible]). Au mois de février 1879, des troubles [illegible] au Caire à l'instigation du vice-roi lui-même qui avait subi et non sollicité l'ingérence étrangère, amenèrent la retraite de Nubar-pacha. Lorsque, à la suite de cet événement, la Porte eut déposé Ismaïl, l'ancien premier ministre quitta l'Europe (mai 1879), mais il fut autorisé au mois d'[illegible] à y rentrer avec sa famille. Il a paru depuis renoncer aux affaires publiques.

Décoré de plusieurs ordres étrangers, Nubar-pacha a été fait, en 1867, grand officier de la Légion d'honneur.

NUITTER (Charles-Louis-Étienne Truinet, dit), auteur dramatique français, né à Paris, le [illegible] 1828, suivit les cours de droit et se fit inscrire au barreau en 1849. Mais il se tourna vers le théâtre et y produisit, sous son pseudonyme anagrammatique, tantôt seul, tantôt avec divers collaborateurs, un grand nombre de vaudevilles et de poèmes lyriques. Devenu archiviste de l'Opéra, il a rassemblé une collection de documents, autographes, dessins, pièces officielles, etc., très intéressante pour l'histoire de l'art [illegible]. M. Nuitter a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

Parmi ses vaudevilles, écrits avec ou sans collaboration et presque tous en un acte, nous citerons: *la Perruque de mon oncle* (18[illegible]), [illegible] *dans un ophicléide* (1853), *M. Bonnefoi*, *le Manteau de Joseph* (1854), *une Mèche éventée*, *le Nid d'amour* (1856), *un Fiancé à l'huile* (18[illegible]), [illegible] (1858), *les Jours gras de madame*, *une Tasse de thé* (1860), *Flamberge au vent* (18[illegible]), [illegible] *Mme Crusoé* (1865), *Spartacus*, *Un Homme à la mer*, *Quinze heures de fiacre* (1866), *la Créme d'épinards* (1867), *un Coup d'éventail*, *J'ai perdu mon Andalouse* (1869).

Les principaux livrets d'opéras ou d'opérettes faits par M. Nuitter avec divers collaborateurs, et le plus souvent avec M. L.-Alex. Beaume, dit Beaumont, sont les suivants: *une Nuit d'*[illegible] (18[illegible]), *les Bavards*, musique de M. Offenbach (18[illegible]), *il Signor Fagotto* (1864), *le Lion de Saint-Marc*, *les Mémoires de Fanchette*, *Jeanne qui pleure et Jean qui rit*, *une Fantaisie* (1865), *les Oreilles de Midas*, *le Baron de Groschaminet*, [illegible] (1867), *le Fifre enchanté*, *le* [illegible] (1868), *Vert-Vert*, musique de M. Offenbach, *la Prisonn*[illegible], *le Dernier jour de Pompéi*, [illegible] musique de M. Offenbach (18[illegible]), [illegible] *bold* (1870), musique de M. E. Guiraud, [illegible] *trion* (1875), musique de M. Lacome, [illegible] opéra-comique en trois actes avec [illegible] (1876), musique de M. E. Guiraud, [illegible]

M. Nuitter a en outre traduit et [illegible] l'Opéra: *Roméo et Juliette*, musique de M. [illegible] (1859), *Tannhauser*, musique de [illegible] (1860); pour le Théâtre-Lyrique: [illegible] *ciosa*, musique de Weber (18[illegible]), [illegible] *chantée*, musique de Mozart, [illegible] M. Verdi (1865), *Aïda* du même (18[illegible]) [illegible] musique de M. Wagner (18[illegible]) [illegible] thénée: *le Docteur Crispin*, musique de M. [illegible] Ricci, et *les Masques*, musique de [illegible] (1869). Il a collaboré à divers ballets [illegible] l'Opéra, *Graziosa* (1861), *le Source* [illegible] *Coppélia* (1870); *Gretna-Green* (18[illegible]) [illegible] publié *le Nouvel Opéra* (1875, in-18, [illegible] gnettes), etc.

NUS (Eugène), auteur dramatique français, [illegible] à Châlon-sur-Saône, en 1816. [illegible]

collège de cette ville, vint à Paris en 1837, débuta dans l'*Entr'acte*, publia avec M. Fertiault *le Dix-Neuvième siècle*, satires (1839, in-8), et fit jouer de petites pièces à Saint-Marcel, au Panthéon, à Saint-Antoine. Il commença à se faire connaître par un drame très applaudi à la Gaîté, *Jacques le Corsaire* (1844), en collaboration avec M. Ch. Desnoyers. Depuis, il n'a pas cessé de travailler pour le théâtre, tout en faisant quelques excursions dans le journalisme et le roman. Après la révolution de 1848, M. Eug. Nus a été un des rédacteurs de la *Démocratie pacifique*.

Ses principales productions sont : *l'Enseignement mutuel*, avec M. Ch. Desnoyers (5 actes, 1846); *le Trésor du pauvre* (3 actes, 1847) : *le Comte de Sainte-Hélène*, avec Charles Desnoyers (3 actes, 1849); *le Testament d'un garçon* (1851) ; *le Voile de dentelle*, avec M. Léonce (Laurençot) (1853); *le Vicaire de Wakefield*, avec M. Tisserant (5 actes, 1854); *Suzanne*, avec M. Brisebarre (5 actes, 1854) ; *la Tour de Londres*, avec M. Alph. Brot (5 actes, 1855) ; *la Servante*, *les Pauvres de Paris*, *les Ménages de Paris*, avec M. Brisebarre (1856-1859); *Jane Grey*, avec M. Alph. Brot (1856) ; *la Maison Saladier, scènes de la vie réelle*, avec M. Brisebarre (1861); *les Garçons de ferme*, drame, avec le même (1861); *les Lettres anciennes*, vaudeville, avec le même (1862); *Léonard*, et *la Femme coupable*, drames en cinq actes, le premier avec M. Brisebarre (Boulevard du Temple, 1863); *les Médecins*, pièce en cinq actes (Variétés, 1863), avec M. Brisebarre; *le Testament de la reine Élisabeth*, drame (Gaîté, 1867) ; *la Vierge noire*, mélodrame en cinq actes (1869), avec M. Bravard ; *Miss Multon*, comédie, avec M. Belot (1869) ; *la Fièvre du jour*, comédie en quatre actes (1870) avec le même ; *la Camorra*, drame en cinq actes (1873) : *la Marquise*, pièce en quatre actes (1874), avec M. Belot ; *les Deux comtesses*, comédie en trois actes (1875), etc. On cite aussi de lui un recueil de poésies, *les Dogmes nouveaux* (1861, in-18; nouv. édit. 1866).

NUSSBAUM (Jean-Népomucène DE), chirurgien et oculiste allemand, né à Munich, le 2 septembre 1829, y étudia la médecine, exerça à partir de 1851 à l'hôpital des Enfants et fut médecin-assistant pour la division chirurgicale de l'hôpital général. En 1853, il soutint dans un mémoire (*Cornea artificialis*), la possibilité de substituer à la cornée opaque des aveugles une artificielle en cristal, ce qui leur rendrait la vue. Reçu privat-docent en 1857, il fut nommé opérateur de l'hôpital des Enfants et en 1860 professeur ordinaire de clinique chirurgicale des maladies d'yeux. Bientôt après, il ouvrit une clinique privée pour ces maladies. En 1867, comme récompense des services qu'il avait rendus aux pauvres, il fut décoré de l'ordre civil « pour le mérite » ce qui lui conférait la noblesse personnelle. En 1870, il accompagna le général de Thann sur le théâtre de la guerre, en qualité de médecin en chef du 1er corps d'armée bavarois et reprit sa chaire après la signature de la paix.

Outre un grand nombre d'importantes observations, consignées dans des recueils spéciaux, M. de Nussbaum a publié : *Traitement de la cornée* (die Behandlung der Hornh. Munich, 1856), développement du mémoire cité plus haut; *Pathologie et thérapeutique des ankyloses* (Ibid., 1862); *Quatre lettres chirurgicales à ses anciens élèves partis pour la guerre* (Vier chirurg. Briefe an seine in den Krieg, etc. Ibid., 1866); *Ovariotomie* (Ibid. 1869). Il a été traduit de lui en français *le Pansement antiseptique* (1879, in-8).

NYPELS (Jean-Servais-Guillaume), jurisconsulte belge, né à Maëstricht (alors Meuse-Inférieure), le 3 juillet 1803, fit ses classes au collège de cette ville et à l'athénée de Bruxelles, son droit à Louvain, et vint s'inscrire au barreau de Maëstricht. Successivement substitut à Mons et à Namur et juge à Tongres, il fut chargé, en 1835, des cours de procédure civile et de droit coutumier à l'Université de Liège, puis, en 1839, du cours de droit criminel; il a été de plus recteur à Liège, de 1852 à 1854. Il est membre de plusieurs commissions belges et correspondant de sociétés de littérature ou de législation.

On a de lui : *Dissertation sur la récidive*, *Sur le système répressif du nouveau Code pénal belge*, *Des Ordonnances criminelles rendues pour les Pays-Bas sous Philippe II* (1828-1842), une édition annotée de la *Théorie du Code pénal* (25e édit., 1860), fort estimée des juges spéciaux ; *Bibliothèque choisie de droit criminel*, notice des ouvrages utiles à connaître sur cette partie de la science du droit (1864, gr. in-8) ; *le Droit pénal français progressif et comparé* (1864, gr. in-8) ; *le Code pénal interprété au point de vue de la pratique* (1867-1876, livr. 1 à 5, in-8) ; *Code pénal belge avec la conférence des articles* (1868, in-8) ; *Législation criminelle de la Belgique* (1868-1875, t. I-III, gr. in-8) ; *Code pénal militaire belge* (1870, in-8). Il a donné une édition du *Traité de l'instruction criminelle* de M. F. Hélie, annoté au point de vue belge.

O

OBERNITZ (Hugo-Maurice-Antoine-Henri DE), général prussien, né à Bischosfswerda (Prusse occidentale), le 16 avril 1819, fit ses études militaires dans les écoles de Cadets de Culm et de Berlin et entra dans l'infanterie en 1836. En 1837, il passa dans l'État-major général, fut promu capitaine et mis, en 1853, à la tête de la division topographique de l'État-major. Promu major, il eut divers commandements et devint en 1858 aide de camp du prince héréditaire Guillaume, aujourd'hui empereur et membre de la Commission des études à l'Académie militaire. Pendant la guerre de 1866, il commanda la 1re brigade d'infanterie de la garde, se distingua aux batailles de Kœniginhof et de Kœniggraetz, où il reçut une blessure à la tête. Plénipotentiaire militaire du roi de Prusse dans le Wurtemberg et inspecteur des tirs, il fut, au moment de la guerre franco-prussienne promu lieutenant-général et mis à la tête d'une division wurtembergeoise qui prit part aux batailles de Wœrth, de Sedan et de Champigny. A la paix, il reprit ses fonctions d'inspecteur des tirs et fut nommé, en 1873, aide de camp général de l'empereur d'Allemagne.

OBIN (Louis-Henri), chanteur français, né à Ascq (Nord), le 4 août 1820, entra au Conservatoire, le 10 mai 1842, suivit avec succès la classe de chant de Ponchard et débuta à l'Académie royale de musique, le 21 octobre 1844, dans le rôle de Brabantio d'*Othello*. Peu de temps après il quitta Paris, où il rentra en 1850, pour créer un rôle dans un grand opéra nouveau de M. Auber, *l'Enfant prodigue*. Depuis cette époque, il tint, sur notre première

scène lyrique, un grand nombre de rôles importants, soit dans de solennelles reprises comme *Moïse* ou *Don Juan* (1868), soit dans de grandes œuvres nouvelles, comme l'*Africaine* (1865) et *Don Carlos* (1867). La nature de la voix de M. Obin et sa méthode l'ont fait très goûter dans les solos des concerts du Conservatoire. En 1869, il se retira du théâtre, avec une pension de 5000 fr. Professeur de déclamation au Conservatoire, il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

O'BRIEN (rév. James-Thomas), prélat protestant irlandais, né en 1792, à New-Ross (comté de Wexford), fit ses études et reçut la prêtrise à l'université de Dublin et y fut chargé d'un cours de théologie. Il venait d'être nommé doyen de Cork lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat (1842) et chargé du diocèse d'Ossory, de Ferns et de Leighlin. On a du rév. O'Brien : un volume de *Sermons*, *l'Humanité de Notre-Seigneur* (Human nature of our Lord), etc. — Il est mort le 10 décembre 1874.

OCHOA (don Eugenio DE), littérateur et traducteur espagnol, né à Madrid, en 1815, habita tour à tour la France et l'Espagne, et se fit connaître dans ces deux pays par des écrits de tous genres. En 1835, il fonda à Madrid, avec M. Fred. Madrazo, son beau-frère, une feuille critique et satirique, puis vint à Paris, où il explora toutes les bibliothèques publiques au point de vue de la littérature espagnole. Après avoir créé ici, en 1843, avec D. P. de la Escosura, la *Revue encyclopédique de la civilisation européenne* (Revista encyclopedica de la civilizacion europea), il retourna prendre à Madrid, en 1855, la direction d'une revue politique et littéraire. Quelques-uns de ses livres, comme *Paris, Londres et Madrid* (1861, in-8), se sont imprimés à Paris. Il fut élu membre de l'Académie espagnole et de différentes sociétés. — M. Eug. de Ochoa est mort à Madrid, le 25 février 1872.

On a de lui : *Échos de l'âme* (Ecos del alma), poésies (Paris, 1841, in-8); *Catalogue raisonné des manuscrits espagnols des Bibliothèques royale, de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève, Mazarine* (Catalogo razonado de los manuscritos..., 1844, Imp. roy., in-4); *l'Espagne littéraire, scientifique, politique et artistique; galerie d'illustrations..., avec Notices et anecdotes* (España literaria, scientifica, politica y artistica; 1847, gr. in-8, 100 portr.); un nombre presque incalculable de traductions, notamment de Pascal, Walter Scott, Gerbet, Lacordaire, Lamartine, etc. (1840-1852); des *Trésors* dramatiques ou poétiques, tirés des auteurs espagnols (1838-1849); des *Lexiques, grammaires*, etc.

OCHSENBEIN (Ulrich), homme politique suisse, né à Nidau, dans le canton de Berne, en 1811, fit de bonnes études de droit, à la suite desquelles il devint membre de la Société *la Jeune Suisse*, et rédacteur de son journal. En 1834, il entra, comme officier, dans l'artillerie bernoise, et devint capitaine de l'état major fédéral en 1844. Radical déclaré, au milieu des luttes religieuses de la Suisse, il se mit de lui-même à la tête des corps francs, et dirigea contre Lucerne cette malheureuse expédition du 30 mars 1845, qui aboutit à une défaite complète. Il fut désavoué par le conseil fédéral et rayé de la liste de l'état-major; mais, se sentant favorisé par l'opinion de la majorité, il continua de préparer la guerre contre les cantons séparatistes.

Les modifications apportées en 1846 à la constitution de Berne permirent à M. Ochsenbein d'arriver à la présidence du gouvernement cantonal. Il venait en outre d'être nommé colonel de l'artillerie bernoise, et colonel de l'état-major de la Confédération, quand éclata la guerre du Sonderbund. Il commanda, sous le général Dufour, un corps de réserve qui fut engagé plusieurs fois dans les expéditions victorieuses contre Fribourg et Lucerne.

En 1848, il combattit également l'intervention du pape. A la suite du triomphe définitif du parti radical et de la nouvelle constitution fédérale, qui en fut le résultat, M. Ochsenbein devint membre du conseil de la Diète, et fut chargé de la direction des affaires militaires de la Confédération. Malgré les difficultés de la situation et les sollicitations faites à la Suisse pour qu'elle s'unît à l'Italie contre l'Autriche, il sut maintenir le principe de neutralité qui est une des garanties de l'existence de la Confédération. En 1849, il vota même l'expulsion des réfugiés allemands. Il resta encore cinq ans membre de ce conseil, où il assurait une majorité radicale. Non réélu en 1854, il s'offrit pour commander la seconde légion étrangère, que la France forma en 1855 pour la guerre d'Orient. Il venait d'être nommé général, au titre étranger, quand le traité de Paris donna lieu au licenciement d'une partie de son corps. Resté sans emploi, M. Ochsenbein rentra en Suisse. Il a été promu officier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs opuscules, entre autres deux rapports sur *la Lutte des réfugiés bernois et de leurs amis* (Berichte uber den Kampf, etc., Bienne, 1845, in-18).

ŒILLET DES MURS (Marc-Athanase-Parfait), ornithologiste français, né à Paris le 16 [illegible] 1804, entra dans la magistrature en 1834; il était substitut à Laval, lorsqu'il quitta cette carrière en 1838. Il fut avocat à la Cour de cassation, de 1841 à 1846. Retiré ensuite dans le département d'Eure-et-Loire, maire de Nogent-le-Rotrou de 1860 à 1868, il fit partie du Conseil général pour le même canton depuis 1871. Il a été élu membre de la Société géologique de Londres.

M. Œillet Des Murs a publié : *Iconographie ornithologique* (1845-1849, livr. I-XII, in-4), recueil général de planches peintes d'oiseaux, accompagnées d'un texte raisonné, critique et descriptif. *Traité général d'oologie* [illegible] au point de vue de la classification (1860, in-8); *Leçons élémentaires sur l'histoire naturelle des oiseaux* (1862-1863, 2 vol. in-18, avec grav.), avec MM. Chenu et Verreaux, et plusieurs autres ouvrages estimés, dans la même spécialité. On cite en outre de lui une *Histoire des comtes du Perche de la famille des Rotrou* (1856, in-8).

ŒRSTED (Anders-Sandœe), naturaliste danois, né le 21 juin 1816, à Rudkjøbing (île de Langeland), où son père faisait le commerce, fut élevé dans la maison de son oncle, jurisconsulte éminent mort en 1860. Il se tourna vers l'étude de l'histoire naturelle et fut nommé professeur de cette science en 1837. L'université lui décerna en 1841, une médaille d'or pour un travail intitulé : *Annulatorum danicorum conspectus* (1843). Reçu docteur en 1844, il entreprit l'année suivante, un voyage aux frais de l'université, visita les Antilles, le Nicaragua, [illegible] l'Amérique centrale et rentra à Copenhague dans l'année 1848, avec les matériaux [illegible] considérables. — Il est mort à Copenhague le [illegible] septembre 1872.

On cite de lui : *Histoire naturelle du règne végétal* (Planterigets Naturhistorie, Copenhague, 1839, in-8); *De Regionibus marinis* (1844, in-8); 182 *Planches relatives à l'histoire naturelle* [illegible]

plantes, avec une explication (1852); *Groenlandiæ annulata dorsibranchiata*, dans le tome X des *Mémoires* de l'Académie des sciences du Danemark; *l'Amérique centrale, recherches sur sa flore et sa géographie physique*, etc. (1864, in-folio, avec gravures); puis des mémoires dans plusieurs recueils danois, allemands et anglais.

ŒSTERLEY (Charles), peintre et esthéticien allemand, né à Gœttingue, en 1805, fit ses premières études à l'école de dessin de sa ville natale, et prit dans les vieux cloîtres le goût de la grande peinture religieuse. Ses dispositions précoces déterminèrent son père à lui laisser suivre la carrière des arts. Il fit toutefois d'excellentes études littéraires à l'université de Gœttingue, où il fut reçu docteur en philosophie dès 1824.

Il se rendit alors à Dresde, où il travailla sous le peintre Matthæy et, en 1827, entreprit le voyage d'Italie. De retour dans sa patrie en 1829, il fut chargé de faire à l'université des cours sur l'histoire de l'art, devint professeur suppléant en 1831, et publia la même année, avec Ottfried Müller, un recueil des *Monuments de l'art ancien* (Denkmaeler der alten Kunst). Quelque temps après, il alla à Dusseldorf, où il se plaça de lui-même dans la classe de M. Schadow, puis à Munich, pour y étudier la peinture à fresque, et exécuta une *Ascension du Christ*, pour une église de Hanovre. Nommé professeur ordinaire à la suite d'un voyage à Paris, il s'établit de nouveau à Dusseldorf, en 1844, pour y exécuter *le Christ et Ahasverus*, qui passe pour la plus forte de ses œuvres. En 1863, il se démit de sa chaire d'esthétique, et alla résider à Hanovre, pour se consacrer exclusivement à la peinture.

Nous mentionnerons encore de lui : *Gœtz de Berlichingen en prison à Heilbronn* (1820); *Départ du jeune Tobie* (1829); *la Conversion de Witikind* (1833); *la Fille de Jephté* (1835); des cartons pour les verrines de l'église du château de Hanovre; *Lénore*, d'après la ballade de Bürger; *Jésus bénissant les enfants*, toile exécutée à deux reprises; *Lénore et sa mère, la Vocation de Samuel* (1850); *les Deux Fiancés* (1854); *H. Memling à l'hôpital de Bruges* (1865); un certain nombre de tableaux religieux, et beaucoup de portraits estimés. Plusieurs de ces œuvres ont été lithographiées ou gravées à Paris.

ŒTTINGER (Édouard-Marie), littérateur et bibliographe allemand, né à Breslau, le 19 novembre 1808, d'une famille israélite ruinée par la guerre, acheva ses études à l'université de Vienne, se jeta dans le petit journalisme, et fonda à Berlin, en 1829, une feuille satirique, *l'Espiègle* (Eulenspiegel), poursuivie par les tribunaux. Il se réfugia à Munich, où son *Spectre noir* (das schwarze Gespenst) lui attira les mêmes ennemis. Il retourna à Berlin et reprit *l'Espiègle* (1830), auquel il substitua bientôt *le Figaro* (1831-1835). De 1836 à 1838, il rédigea *l'Argus* à Hambourg, subit de nouvelles condamnations de presse à Vienne et à Munich, habita successivement la Suisse, Stuttgart et Mayence, puis alla fonder à Manheim, dans l'été de 1839, *le Postillon allemand* (der deutsche Postillon), *l'Estafette* (Stafette) et *le Journal des Hôtelleries* (Allgemeine Gasthofszeitung), qui vécut deux ans. De 1841 à 1851, il rédigea à Leipzig *le Charivari*, et de 1843 à 1849, *l'Almanach des fous* (Narrenalmanach). A ces publications légères, il faut rattacher deux brochures anonymes : *la Grammaire du mariage* (die Ehestandsgrammatik; Leipzig, 1844), et *l'Art de devenir en vingt-quatre heures un gentleman* (Ibid., 1852). En 1852, M. Œttinger vint habiter Paris, d'où il fut forcé de s'éloigner l'année suivante. Il se retira à Bruxelles. — Il est mort à Blasewitz, près Dresde, le 26 juin 1872.

A côté du journaliste, il y eut chez M. Œttinger le romancier, l'auteur dramatique, le poète, sans compter le bibliographe. Ses romans sont : *le Cercle de Nostradamus* (der Ring des Nostradamus; Leipzig, 1838, 3 vol.; 8e édit., 1853); *Onkel Zebra* (Ibid., 1842-1843, 7 vol.); *Sophie Arnould* (Ibid., 1847, 2 vol.); *Potsdam et Sans-Souci* (Ibid., 1848, 3 vol.); *Jérôme-Napoléon et son île de Caprée* (Jérôme-Napoléon und sein Capri; Dresde, 1853, 3 vol.), etc. Ses comédies ont été réunies sous le titre général de *Desserts dramatiques* (Dramatische Desserts; Hambourg, 1836-1837, 2 vol.). Ses principaux recueils de poésie sont : *le Livre de l'amour* (Buch der Liebe; Berlin, 1832; 5e édit., Leipzig, 1850); *le Nouveau livre de l'amour* (Dresde, 1852); et une série de chansons de table, publiées sous le titre de *Bacchus, le livre du vin* (Bacchus Buch des Weins; Leipzig, 1853). Citons enfin, parmi ses travaux bibliographiques : *Archives historiques* (Carlsruhe, 1841); *Bibliotheca Schahiladii* (Leipzig, 1844); *Iconographia Mariana* (Ibid., 1852); *Bibliographie biographique* (Ibid., 1850, gr. in-8; 2e édit., avec *Supplément*, Bruxelles, 1854); *Histoire de la cour du Danemark, de Christian II à Frédéric VII* (Geschichte des daen. Hofes, von, etc.; Hambourg 1858-1859, 8 vol.); enfin *le Moniteur des dates* (Dresde, 1866 et suiv., in-4).

OFFENBACH (Jacques), compositeur français, né à Cologne, le 21 juin 1819, fut de 1833 à 1834 élève du Conservatoire. D'abord chef d'orchestre au Théâtre-Français, il se fit connaître comme compositeur, en brodant sur les *Fables* de La Fontaine une musique facile et gaie qui courut bientôt les salons; les plus populaires de ces inspirations furent : *la Cigale et la Fourmi, le Corbeau, le Savetier, le Rat, la Laitière, le Loup et l'Agneau*, etc. Il s'était fait aussi un nom comme violoncelliste, lorsque en juin 1855 il obtint le privilège du nouveau théâtre des Bouffes-Parisiens, qu'il installa pour l'été aux Champs-Elysées, et, l'hiver suivant, dans l'ancienne salle Comte, au passage Choiseul. Ne négligeant aucun moyen de captiver la vogue, il ouvrit des concours, offrit des prix et des primes, et conduisit, en 1857 et 1858, son personnel chantant en Angleterre et en Allemagne.

M. Jacques Offenbach a écrit et fait jouer sur son théâtre une série de « bouffonneries musicales », plus remarquables par la verve que par la distinction, et auxquelles le succès a rarement fait défaut : *les Deux Aveugles, Une Nuit blanche*, pièces d'ouverture (5 juin 1855); *Ba-ta-Clan, le Violoneux* (même année); *Tromb-Alcazar, le Postillon en gage, la Rose de Saint-Flour, le Financier et le Savetier, la Bonne d'enfants* (1856); *Crock-Fer* (février 1857), opérettes ou saynètes en un acte; *les Trois baisers du diable*, fantasmagorie en trois tableaux. *Orphée aux enfers*, qui compta plus de trois cents représentations; *la Chanson de Fortunio* (janvier 1861); *le Pont des soupirs* (mars 1861); *Apothicaire et Perruquier* (octobre 1861); *le Roman comique* (décembre 1861); *Monsieur et Madame Denis* (janvier 1862), etc. Au cours de ces succès, il fut décoré de la Légion d'honneur, le 13 août 1861.

Une recrudescence de vogue eut lieu avec *la Belle Hélène*, aux Variétés (1864-1865), qui, en dépit des sévérités de plusieurs critiques contre cette parodie échevelée de l'antiquité grecque, fit le tour du monde. Puis vinrent sur le même théâtre : *la Barbe bleue* (1866), *la Grande Duchesse* (1867), le spectacle favori des visiteurs de Paris pendant l'Exposition universelle; *la Périchole* (1868);

les Brigands (1869), et sur d'autres scènes : *l'Ile de Tulipatan* (Bouffes, 1868), *Geneviève de Brabant* (Menus-Plaisirs, 1868), *la Diva* (Bouffes, 1869), *la Princesse de Trébizonde* (Bade, juillet 1869; Bouffes, décembre 1869); *le Roi Carotte*, grande féerie de M. V. Sardou (Gaîté, 1870) ; *Fantasio*, d'après la comédie d'A. de Musset (1872), et *le Corsaire noir*, opéra-bouffe joué à Vienne la même année ; *les Braconniers* (Variétés, 3 actes) ; *la Jolie parfumeuse* (Renaissance, 3 actes (1873) ; *Madame l'Archiduc* et *la Créole*, représentées toutes deux aux Bouffes (1874) ; *La boulangère a des écus* (Variétés, 3 actes, 1875) ; *la Foire Saint-Laurent* (Folies-Dramatiques, 3 actes) ; *le Docteur Ox* (Variétés, 3 actes, 1877) ; *Maître Peronilla* (Bouffes, 1878) ; *la Fille du tambour-major* (Folies-Dramatiques, 1879), opérette qui retrouva presque le succès prolongé qu'avait eu sur le même théâtre *la Fille de madame Angot*, etc. Il a vu accueillir avec moins de faveur : à l'Opéra, un ballet, *le Papillon*, et à l'Opéra-Comique, les opéras de *Barkouf* (1860-1861), de *Robinson Crusoé* (1867), de *Vert-Vert* (1869), etc.

Au mois de septembre 1873, M. Offenbach devint directeur du théâtre de la Gaîté ; après avoir mis à la scène le drame lyrique de *Jeanne d'Arc* de MM. Jules Barbier et Ch. Gounod, il y fit principalement représenter quelques-unes de ses propres œuvres agrandies pour le cadre où il les replaçait : *Orphée aux enfers*, *Geneviève de Brabant*, etc. ; il se retira au mois de juillet 1875, et fit, l'année suivante, en Amérique, une excursion dont la relation a été publiée sous ce titre : *Notes d'un musicien en voyage*, avec préface par M. Albert Wolff (1877, in-18). — Son frère, M. Jules OFFENBACH, a tenu l'emploi de chef d'orchestre au théâtre des Bouffes-Parisiens.

O'FLANAGAN (James-Roderick), littérateur irlandais, né dans le comté de Cork, le 1er septembre 1814, fit ses études à l'école Fermoy et entra au barreau en 1838, pour le district de Munster ; il voyagea quelque temps à l'étranger, devint, en 1846, procureur du gouvernement pour la ville de Cork, et fut élu membre de l'Académie d'Irlande en 1853.

Il a publié, entre autres ouvrages : *Impressions de voyage* (Impressions at home and Abroad; Londres, 2 vol. 1837) ; *Guide historique et pittoresque du Blackwater dans le Munster* (Hist. and Pictur. Guide to the Black, etc. ; Ibid., 1849), mémoire lu devant la Société pour l'avancement des sciences ; *Vie et œuvres de l'historien irlandais John d'Alton* (Life and Writings of the Irish historian J. d'A.), dans les mémoires de l'Académie d'Irlande ; *Histoire de Dundala* (Hist. of D. ; Dublin, 1861) ; *O'Connell au barreau* (Bar life of O'C., 1866) ; *Bryan O'Ryan* (1866), récits de chasse ; et enfin son ouvrage capital : *Vies des chanceliers d'Irlande* (the Lives of the Lord Chanc., etc. ; Londres, 2 vol. 1870). Il a collaboré au *Dublin university Magazine*, où il a inséré un travail sur les rivières d'Irlande (Irish Rivers) ; à l'*Irish national Magazine*, dont il fut le directeur de 1845 à 1852, et au *Dublin Saturday Magazine*.

OHANNÈS DADIAN-bey, administrateur ottoman, d'origine arménienne, né en 1798, appartient à une ancienne famille, dont plusieurs membres ont exercé d'importantes fonctions. Chargé par le sultan Mahmoud de réorganiser les poudrières d'après le système européen, il fit plusieurs voyages à l'étranger et, à son retour à Constantinople, introduisit de notables améliorations dans toutes les branches de ce service. On lui doit, en outre, la création d'un grand nombre d'établissements industriels pour le compte de l'État : une fonderie de canons à Zeïtoun-Bournou, une tannerie, une fabrique de draps, etc. Il a également édité, à ses frais, l'*Atlas de l'Arménie* de M. Aïvazovski. Sous le règne d'Abdul-Medjid, il fut appelé à siéger dans le conseil du Tanzimat, avec le titre de bey.

OLDENBOURG (Nicolas-Frédéric-*Pierre*, grand-duc D'), chef actuel du second rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp, né le 8 juillet 1827, a succédé, le 27 février 1853, à son père Paul-Frédéric-*Auguste*, comme grand-duc souverain d'Oldenbourg, prince de Lubeck et de Birkenfeld, seigneur de Jewer et de Kniphausen, etc. Général de cavalerie au service de Prusse (en retraite), général d'infanterie dans l'armée hanovrienne, chef du régiment d'infanterie russe Taroutino, ainsi que du régiment des cuirassiers prussiens de Westphalie, n° 4, et propriétaire du régiment d'infanterie hanovrienne, n° 3, il régnait sur une population d'environ 185 000 sujets, d'après une constitution promulguée le 18 février 1849, alors assez libérale, mais revisée dans le sens monarchique le 22 novembre 1852. Uni par des liens de famille à la maison impériale de Russie, il suivit, pendant la guerre d'Orient, la ligne politique de la Prusse et combattit l'influence de l'Autriche. A l'occasion de la conquête des duchés de Schleswig et de Holstein, par l'Autriche et la Prusse, le grand-duc d'Oldenbourg éleva sur une partie de ces pays des prétentions qu'il défendit par des *Mémoires* auprès de la diplomatie européenne (1865) ; après les événements de 1866, il abandonna en faveur de la Prusse les droits de sa maison sur le Schleswig-Holstein. L'année suivante, il conclut, avec la Prusse, une convention militaire, par suite de laquelle ses troupes furent incorporées dans le corps du prince Frédéric-Charles, pendant la guerre de 1870-1871.

De son mariage avec *Élisabeth*-Pauline-Alexandrine, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, née le 26 mars 1826, il a deux fils : le grand-duc héréditaire *Frédéric-Auguste*, né le 16 novembre 1852, marié, le 18 février 1878, à la princesse Élisabeth-Anne de Prusse, fille du prince Frédéric-Charles, et le duc *Georges-Louis*, né le 27 juin 1855.

Son cousin germain, Constantin-Frédéric-*Pierre*, né le 26 août 1812, est fils du prince Georges et de la grande-duchesse de Russie Catherine Paulowna, depuis reine de Wurtemberg. Il est général d'infanterie dans l'armée russe, attaché à l'empereur, propriétaire du régiment de dragons russes Starodoub, membre du Sénat, président de la section des affaires civiles et ecclésiastiques, chef de la 4e section de la chancellerie privée de l'empereur et docteur honoraire en droit civil. Par ukase de l'empereur [illegible] il a reçu le titre d'altesse impériale. Marié, le 23 avril 1837, à *Thérèse*-Wilhelmine-Frédérique-Isabelle-Charlotte, née le 17 avril [illegible], fille de feu Guillaume, duc de Nassau, il a trois fils, dont l'aîné est le prince Nicolas-Frédéric-Auguste, né le 9 mai 1840, colonel, en retraite, au service de Russie, et deux filles, dont l'aînée, Alexandra-Frédérique-Wilhelmine, née le 2 juin [illegible], a épousé, le 6 février 1856, Nicolas-Nicolaïevitch, frère du czar Alexandre II.

OLD-NICK. Voy. FORGUES.

OLESZCZYNSKI (Antoine), graveur polonais, né à Krosnystaw, dans le palatinat de Lublin, [illegible] 1796, fréquenta l'École de droit et d'administration de Varsovie, puis entra à l'École des beaux-

arts de Saint-Pétersbourg et, pendant six années, obtint six médailles d'or, d'argent ou de bronze, ainsi qu'une épée d'honneur. Envoyé à Paris, en 1825, aux frais du gouvernement de Pologne, il débuta, sous la direction de Regnault et de Richomme, par une remarquable *Étude classique*, et fut nommé professeur de la première classe de l'Academia de Florence. Mais le portrait de *Kosciuszko*, qu'il grava dans cette ville, et les tendances patriotiques qu'il ne dissimulait pas, offensèrent l'administration russe, qui lui retrancha sa pension et supprima la chaire qui lui était réservée à Varsovie. Il recevait, d'autre part, une médaille de la Société philotechnique de Paris et partagea bientôt ses travaux.

On cite comme l'œuvre principale de cet artiste les *Variétés polonaises*, recueil de 90 planches destinées à perpétuer les plus glorieux souvenirs de la Pologne, au milieu de la reproduction des armes, des costumes, des monuments d'architecture et des traditions populaires.

Un de ses frères, Severin OLESZCZYNSKI, s'est distingué dans le dessin et la gravure des cartes géographiques, la gravure de médailles et la sculpture. Il a longtemps dirigé l'Institut lithographique de Varsovie.

OLIPHANT (Lawrence), voyageur et écrivain anglais, né en 1829, à Ceylan, où son père était premier juge, voyagea tout jeune encore dans l'Inde, visita la cour de Nepaul avec Jung-Bahadoor, et publia le récit de cette excursion : *A Journey to Katmanda*. Il vint ensuite en Angleterre, et parut quelque temps au barreau; puis, en 1852, il passa en Russie, s'avança jusqu'à l'Oural, parcourut le Caucase et les steppes de la Crimée, et raconta ce voyage dans un nouveau volume : *the Russian shores of the Black sea*. Devenu secrétaire particulier de lord Elgin, qui était alors gouverneur général du Canada, il écrivit, sous le titre de *Minnesota*, ses explorations dans ce pays. On lui doit encore : *la Campagne prochaine* (the Coming Campaign), ouvrage relatif à la guerre avec la Russie, et *the Caucasian Campaign of Omer Pasha*, souvenirs d'une expédition où M. Oliphant avait accompagné le général turc.

En 1857, il suivit lord Elgin en Chine, et en 1860 il publia le récit de cette intéressante mission : *A Narrative of the Earl of Elgin's mission to China and Japan, in the years* 1857-58-59; cet ouvrage a été traduit en français sous ce titre : *Chine et Japon, Mission du comte d'Elgin*, etc., avec une introduction de M. Guizot (1860, 2 vol. in-8). Quelques mois après, il acceptait le poste de secrétaire de légation à Yeddo, mais il exerçait ces fonctions depuis huit jours à peine, lorsque, dans la nuit du 5 au 6 juin, la légation fut envahie par une bande d'assassins. On parvint à les repousser ; mais M. Oliphant, qui avait montré la plus grande énergie dans cette lutte, reçut plusieurs coups de sabre, et la gravité de ses blessures le força de revenir en Angleterre. En juillet 1865, il fut envoyé au Parlement par le district écossais de Stirling, et y siégea jusqu'en 1868. Il se rendit alors à Portland (États-Unis), pour y fonder une commune socialiste et religieuse, et devint, en 1873, représentant d'une Société de câbles de télégraphie électrique.

Outre les ouvrages que nous avons cités, on a encore de lui : *Patriots and Filibusters*; *Picadilly* (1870), fragment de biographie contemporaine, et de nombreux articles dans les publications périodiques.

OLIPHANT (miss Margaret), romancière anglaise, née à Liverpool, vers 1818, appartient à une famille écossaise. Elle publia, en 1849, un ouvrage d'imagination, sous le titre de : *Passages de la vie de Margaret Maitland of Sunnyside*. Le succès qu'il obtint engagea miss Oliphant à se consacrer entièrement à la littérature, et elle publia une série de romans très goûtés dans son pays et aux États-Unis. Nous citerons parmi les principaux : *Merkland* (1851) ; *Adam Graeme of Mossgray* (1852); *Harry Muir* (1853); *Madeleine Hepburn* (1854); *Katie Stewart* ; *les Chroniques de Carlingford* ; *Agnès* (1866); *la Femme d'un ministre* (the Ministers'wife, 1869); *John, histoire d'amour* (John, a Love Story, 1870); *les Trois frères* (Three Brothers, 1870); *Ombra* (1871); *l'Innocent*, conte de la vie contemporaine (1873) ; *la Rose de juin* (A Rose in June, 1874); *Mrs. Arthur* (1877); etc. On a encore d'elle des biographies : *Vie d'Edouard Irving* (Life of Edw. Irving, 1862); *Saint François d'Assise* (1870); *le Comte de Montalembert* (Memoir of the comte de Montalembert, 1872), traduit en français par Mme Craven; *Dante, Giotto, Savonarola et leur ville* (1876).

OLIVA (Alexandre-Joseph), sculpteur français, né à Sailliagosa (Pyrénées-Orientales), en 1824, étudia à Paris sous M. Delestre et débuta au Salon de 1850. Il a surtout adopté le genre des bustes et portraits, et a exposé, entre autres œuvres : *la reine de Hollande, le docteur Cazalas*, bustes (1850) ; *Napoléon Ier, Charlemagne, Rembrandt, la révérende mère Javouhey* (1852-1853) ; ces deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *l'abbé Deguerry* et *Albert Rigaux, Mgr Gerbet, le R. P. Ventura de Raulica* (1857); *le général Bizot, M. de Mercey* (1859) ; *François Arago*, destiné aux galeries de Versailles, *Engelmann, Étienne*, de l'Académie française, *le prince E. Sapieha* (1861); *M. Fould, le comte de Villèle*, commandé par le ministère des finances, *M. Lefuel*, membre de l'Institut (1863) ; *Cherubini* (1864) ; *Richard Cobden* (1866) ; *la Vierge* (1868) ; *Napoléon III* (1869); *S. M. l'Impératrice* (1870) ; *Saint Vincent de Paul* (1872) ; *Colbert* (1872) ; *l'abbé Deguerry* (1873); *le Frère Philippe* (1875) ; *Alphonse XII* (1876); *le cardinal Guibert* (1876) ; *Engelmann* (1877); *le maréchal de Mac-Mahon* et *l'amiral Paris*, bustes en marbre (1879); *M. Bouis* et *l'Hiver*, bustes en marbre (1880); etc. Une grande partie de ces bustes a reparu aux Expositions universelles de 1867 et de 1878. Citons encore sa statue *le Message*, commandée pour le palais du Louvre.

Cet artiste a obtenu deux 3e médailles en 1852 et 1855, le rappel en 1857 et en 1859, enfin une 2e médaille en 1861 et un rappel en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

OLIVECRONA (Samuel-Rodolph-Detler-Canut n'), jurisconsulte et homme politique suédois, né à Maessvik (province de Wermland), le 7 octobre 1817, étudia à l'université d'Upsal, obtint en 1839 le grade de docteur en philosophie et en 1842 celui de licencié en droit, et devint, en 1844, membre de la Commission pour la réforme de l'acte de l'Union suédo-norvégienne. Nommé agrégé à la Faculté de droit de l'université d'Upsal, en 1847, professeur en 1852, il fut recteur de cette université en 1861 et 1862. Après avoir professé, de 1847 à 1867 le droit civil, le droit pénal et l'histoire du droit suédois, il entra dans la magistrature en 1868, comme conseiller à la cour suprême. Il a été membre de la Diète, dans l'ordre de la noblesse, pendant les législatures de 1859 à 1866. Membre des Académies de législation de Toulouse et de Madrid, de la Société Howard, de Londres, de la Société de législation

comparée de Paris, de l'Institut de droit international. M. d'Olivecrona a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le 29 décembre 1877.

M. d'Olivecrona a publié : *Sur les caractères essentiels du délit du vol* (Om de Känneteken, etc.; Upsal, 1846, in-8) ; *De la Communauté de biens entre époux* (Om makars Giftorält i Bo; Ibid., 1851; 4e édition, 1876-1878. 2 vol. in-8) ; la partie historique a été traduite en français, sur la seconde édition, dans la *Revue historique du droit français et étranger* (1865) ; *De l'enseignement du droit à l'université d'Upsal* (Om den juridiska Underrisningen, etc.; Ibid., 1859, deux éditions) ; *Matériaux pour servir à l'histoire du droit suédois en matière de faillite* (Bidrag till den Svenska, etc.; Ibid., 1862, in-8) ; *Aperçu sur l'enseignement du droit en Angleterre* (Blick påd en juridiska, etc.; Ibid., 1862, in-8) ; *De la peine de mort* (Om dödsstraffet; Ibid., 1866, in-8), traduction française (1868, in-8) ; *Notices statistiques sur l'application de la peine de mort en Norvège* (Statistiska notiser, etc., Stockholm, 1869), traduction française (Ibid., 1870) ; *Des causes de la récidive et des moyens d'en restreindre les effets* (Om orsakerna till återfall, etc. ; Ibid., 1872), traduit, à Stockholm, en français en 1873, et en italien en 1876 ; *la Colonie agricole pénitentiaire de Mettray* (Akerbrukskolonien i Mettray ; Ibid., 1873, in-8), etc., sans compter un grand nombre d'articles, dans les revues de droit : *Juridiska Færeningens Tidskrift*, *Allgemeine deutsche Strafrechtszeitung*, *la Revue du droit international*, *la Nouvelle revue historique du droit français et étranger*, etc.

OLIVIER (Juste-Daniel), poète suisse, né le 18 octobre 1807, au village d'Eysins (canton de Vaud), ancien professeur d'histoire et de littérature au gymnase de Neuchâtel et à l'Académie de Lausanne, fut forcé par les troubles politiques de s'expatrier, et vint, après 1842, se fixer à Paris, où il dirigea une pension de jeunes gens qui se destinaient aux écoles supérieures. Il résida en Suisse depuis 1871. — Il est mort à Genève, le 7 janvier 1876.

M. Olivier avait remporté, en 1825, un prix de poésie au concours de Lausanne, avec la pièce intitulée : *Marcos Botzaris*. Il donna ensuite les *Poèmes suisses* (1830) ; *l'Avenir* (1831) ; *l'Évocation* (1833) ; *les Deux voix* (1835, in-8) ; *les Chansons lointaines* (Paris, 1847, in-18 ; 2e éd., 1869, in-18), le meilleur ouvrage de l'auteur, réimprimé avec luxe en 1854, et dont quelques pièces avaient paru dans la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue suisse*. Parmi ses œuvres en prose, nous citerons : *le Canton de Vaud* (Lausanne, 1837-1841, 2 vol. gr. in-8) ; *Études d'histoire nationale* (Ibid., 1842, in-8), comprenant la vie du major Davel, *Voltaire à Lausanne*, et la révolution helvétique de 1780 à 1830 ; *Mouvement intellectuel de la Suisse* (Paris, 1845), extrait de la *Revue des Deux Mondes*, puis divers romans : *M. Argant et ses compagnons d'aventures* (1850) ; *Deux nouvelles* (1854, in-18) ; *Luze Léonard* (Neuchâtel, 1856, in-18) ; *le Batelier de Clarens* (Paris, 1861, in-18) ; *le Pré aux noisettes* (Ibid., 1863, in-18) ; *Sentiers de montagnes* (Genève, 1875, in-18), etc. M. Olivier prit depuis 1843 une part active à la rédaction de la *Revue suisse*, dont il devint propriétaire, et collabora au *Semeur*.

Mme Olivier, née Caroline Ruchet, originaire d'Aigle (canton de Vaud), femme du précédent depuis 1830, a inséré des morceaux de sa composition dans *les Deux voix* (1835) et *les Chansons lointaines* (1847), de son mari. Elle a aussi donné deux recueils : *Poètes français contemporains* (Francfort-sur-le-Mein, 1832, in-8) ; *Poésie chrétienne* (Lausanne 1854, in-18), plusieurs fois réimprimés. — Elle est morte le 1er mars 18[illegible].

OLIVIER (Jean-Urbain), littérateur vaud[illegible], frère et beau-frère des précédents, né à Eysins, le 3 juin 1810, s'occupa d'abord d'agriculture, fut syndic de son village et, vers 18[illegible], se consacra exclusivement aux travaux littéraires. En 1879, il a été décoré de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer d'Italie.

Les principales publications de M. J.-U. Olivier, qui ont paru à Lausanne, sont : *Récits de chasse et d'histoire naturelle* (1857, in-18) ; *les Deux neveux* (1857, in-18) ; *Matinées d'automne* (1858, in-18) ; *l'Hiver* (1860, in-18) ; *les Jours de soleil* (1862, in-18) ; *le Manoir du vieux clos* (186[illegible], in-18) ; *la Fille du forestier* (1865, in-18) ; *Raymond* (1867, in-18) ; *l'Oncle Mathias* (186[illegible], in-18) ; *Jean Laroche* (1870, in-18) ; *Une Voix des champs* (1872, in-18) ; *Rosette* (1873, in-18) ; *[illegible]* (1873, in-18) ; *le Tailleur de pierres* (1874, in-18) ; *la Paroisse des Avaux* (1877, in-18) ; *Sans l'héritière* (1878, in-18) ; *Monsieur Sylvius* (18[illegible], in-18) ; *Récits vaudois* (1880, in-18).

OLLIVANT (révérend Alfred), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1798, à Manchester. Élevé à l'université de Cambridge, il y fit partie du personnel enseignant et remplit ensuite, de 1827 à 1843, les fonctions de sous-principal au collège de Saint-David et, de 1843 à 1849, celles de professeur royal de théologie. A cette dernière date, il fut nommé évêque de Llandaff dans le pays de Galles, siège qui donne accès à la Chambre des lords. On a de lui quelques ouvrages de piété, des conférences et des sermons.

OLLIER (Louis-Xavier-Édouard-Léopold), médecin français, né en 1825, se fit recevoir docteur en médecine en 1856, et alla s'établir à Lyon, où il devint chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu et professeur de clinique chirurgicale à la Faculté mixte de médecine et de pharmacie de cette ville. Correspondant de l'Académie de médecine depuis [illegible], le [illegible] 1874, il a été élu correspondant de l'Institut, le 18 mai de la même année. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 15 octobre 18[illegible].

M. Ollier s'est particulièrement occupé des recherches sur la régénération des os par le périoste, et a inséré sur cette matière un certain nombre de mémoires dans la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*. [illegible] ont été publiés à part : *Des moyens chirurgicaux de favoriser la reproduction des os* [illegible] ; *Recherches expérimentales sur la production artificielle des os* (1859, in-8) ; *De l'ostéotomie sous-*[illegible] *grandes articulations* (1870) ; *De l'occlusion inamovible comme méthode générale de pansement des plaies* (1874) ; *De l'[illegible]* [illegible] *son traitement* (1876) ; [illegible] *Traité expérimental et clinique de la régénération des os et de la production artificielle du tissu osseux* (1867, 2 vol. in-8, [illegible]).

OLLIVIER (Démosthène), [illegible] français, ancien représentant du peuple, [illegible] le 25 février 17[illegible] Beausset (Var), [illegible] dans le commerce et [illegible] jeune dans [illegible] une maison assez importante. [illegible] opinions radicales, il s'associa aux [illegible] l'opposition contre la Restauration et [illegible] monarchie de Juillet. En 1836, [illegible] seiller municipal. Des pertes [illegible] cèrent à déposer son bilan et à [illegible] de Marseille, un emploi qui lui [illegible]

une nombreuse famille; mais à force de travail il parvint à remplir ses engagements et se fit réhabiliter. Après la révolution de Février, son dévouement de vieille date à la cause républicaine détermina le gouvernement provisoire à nommer son fils commissaire général de la République à Marseille. Il fut lui-même envoyé à la Constituante par 58 706 suffrages, le second sur dix élus. Dans la séance d'ouverture (4 mai 1848), M. Ollivier demanda qu'il fût constaté au procès-verbal que les acclamations en faveur de la République avaient été faites à l'unanimité, et l'Assemblée tout entière se leva dans un immense mouvement d'approbation. Il vota constamment avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, vota pour la suppression du cautionnement des journaux et contre l'interdiction des clubs, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il continua de prendre une part active aux efforts du parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, arrêté, sérieusement menacé de la déportation, puis expulsé de France, il se réfugia en Belgique, d'où l'état de sa santé l'obligea de passer en Italie. Chassé de Nice par le gouvernement sarde, à la demande du gouvernement impérial, M. Démosthène Ollivier alla s'établir à Florence. Il ne rentra en France qu'en 1860. — Les journaux du Midi ont annoncé par erreur qu'il était mort à Saint-Tropez, le 7 septembre 1869.

OLLIVIER (Olivier-Émile), avocat et homme politique français, ancien ministre, membre de l'Institut, fils du précédent, né à Marseille, le 2 juillet 1825, fit ses études à Sainte-Barbe et son droit à l'École de Paris. Inscrit au barreau de cette ville en 1847, il venait de débuter comme avocat, lorsque M. Ledru-Rollin, ami de son père, le nomma, en février 1848, commissaire général de la République dans les Bouches-du-Rhône. Il eut, en cette qualité, à réprimer les émeutes de juin à Marseille, et sa conduite dans ces circonstances fut diversement appréciée. Le général Cavaignac le confirma dans son poste, avec le titre de préfet; mais, un peu plus tard, il fut envoyé à la préfecture moins importante de Chaumont (Haute-Marne).

Il rentra au barreau en janvier 1849. Dans cette année et les années suivantes, il plaida quelques causes politiques dans le midi de la France. Après le coup d'État du 2 décembre, qui frappa si rudement son père, ayant peu d'affaires au Palais, il se mit à donner des répétitions de droit; mais bientôt, à la suite de plaidoiries brillantes, il acquit de la réputation et compta parmi les avocats occupés. Il plaida, entre autres affaires importantes, celle de Mme de Guerry contre la communauté de Picpus, que défendait M. Berryer.

Porté comme candidat de l'opposition dans la 3e circonscription de la Seine, aux élections générales de 1857, tout à la fois contre M. Monin-Japy, candidat du gouvernement, et contre M. Garnier-Pagès, candidat de l'opposition, il fut soutenu énergiquement par *le Siècle*, alors tout-puissant, et passa au second tour de scrutin. Il accepta les conséquences de ce mandat, c'est-à-dire prêta le serment exigé du député, et prit place au Corps législatif, où il se mêla aussitôt aux discussions les plus importantes, notamment à celles dont les lois de sûreté générale (1858), l'expédition d'Italie (1859) et le régime de la presse (1860) furent l'objet. Il fut, pendant toute cette législature, l'un des membres les plus brillants de ce petit groupe de députés de l'opposition que l'on appelait « les Cinq » et celui de leurs orateurs le plus favorablement écouté par la majorité.

Dans l'intervalle, chargé de la défense de M. Vacherot, poursuivi correctionnellement pour son livre intitulé *la Démocratie*, M. Ém. Ollivier s'était vu frappé lui-même par le tribunal, à l'occasion des premiers mots de son plaidoyer, d'une interdiction de trois mois (30 décembre 1859). Appel et pourvoi contre ce jugement furent vainement portés par le conseil de l'ordre devant la cour impériale et la Cour de cassation.

En 1863, M. Ém. Ollivier fut réélu à Paris, dans la même circonscription, par 18 151 voix sur 29 088 votants. Il avait pour concurrent M. Varin, candidat du gouvernement, qui réunit 10 095 voix. Dans la première session de cette nouvelle législature, il se fit surtout remarquer par son rapport sur la loi des coalitions, et montra, dans ses relations avec le pouvoir, une modération qui jeta quelque froideur entre ses anciens amis politiques et lui. La session de 1865, où M. Ém. Ollivier prit encore la parole, tantôt pour combattre, tantôt pour soutenir les projets du gouvernement, ne fit qu'aggraver les dissentiments.

Dans la session de 1866-1867, la séparation de M. Ém. Ollivier avec la gauche fut tout à fait consommée. Les promesses libérales de la fameuse lettre impériale du 19 janvier eurent pour effet de le rallier au gouvernement, et l'opinion publique et les journaux attendirent, d'un instant à l'autre, son entrée au ministère, dans des combinaisons tour à tour annoncées et démenties. Sa position devint difficile à la Chambre, entre la minorité à laquelle il n'appartenait plus, et la majorité qui ne l'acceptait pas encore. Il prit toutefois la parole avec un certain éclat dans plusieurs séances. Le 21 février 1868, il porta à la tribune les articles injurieux du *Pays* contre ses anciens collègues de la gauche, et se vit proposer par M. de Granier de Cassagnac un duel qu'il dédaigna d'accepter. Ce fut lui qui, par voie d'amendement à la loi des finances, demanda que le budget de la ville de Paris fût soumis au Corps législatif (avril 1868). Il se fit aussi le défenseur des traités de commerce fondés sur le libre échange, contre les attaques de M. Pouyer-Quertier (16 mai).

A l'approche des élections générales de 1869, un redoublement de bruit se fit autour du nom de M. Ém. Ollivier, qui crut le moment venu d'appeler l'attention sur l'origine et l'histoire de ses relations avec l'empereur, en publiant son livre *Le 19 janvier*, sorte de mémoire à ses électeurs et de manifeste au pays (mars 1869). Candidat à la fois dans le Var et dans la 3e circonscription de la Seine, il fut vivement combattu dans cette dernière, et n'obtint, sur 36 013 votants, que 12 848 voix, contre 22 848 données à M. Bancel, candidat de l'opposition irréconciliable. Dans le Var, il fut élu par la 1re circonscription, avec 16 586 voix, sur 25 523 votants, contre 8846 obtenues par son concurrent, M. Laurier. Dans la courte session de juillet et pendant la prorogation qui suivit, les bruits de l'avènement de M. Ém. Ollivier au ministère prirent de plus en plus de consistance, et lors de l'ouverture de la session de novembre, il fut le centre de tous les mouvements qui éloignaient ou rapprochaient les fractions de l'ancienne majorité et du nouveau tiers-parti libéral.

Le 27 décembre, M. Ém. Ollivier fut enfin chargé par une lettre de l'empereur, dans les formes les plus constitutionnelles, de composer le premier cabinet parlementaire. L'enfantement en fut assez difficile. M. Ollivier s'était, dans les derniers temps, tellement rapproché de la droite que les chefs du centre gauche hésitaient à entrer au pouvoir avec lui, à côté d'un certain nombre d'an-

ciens ministres désignés comme devant conserver leurs portefeuilles; mais le 2 janvier 1870, fut arrêtée la combinaison ministérielle qui donnait satisfaction au centre gauche en admettant MM. de Talhouët, Louvet, Daru, Buffet, Segris, Chevandier de Valdrôme, à côté de M. Émile Ollivier, qui, avec le portefeuille de la justice, prenait sinon le titre de président du conseil, du moins le rôle de chef de cabinet. La situation du ministère sorti des rangs d'une minorité libérale fut délicate devant une majorité issue des candidatures officielles. M. Émile Ollivier en fut l'infatigable orateur, sans cesse sur la brèche, soit pour retenir autour de lui la droite défaillante, soit pour repousser les agressions de la gauche.

Il faut rappeler, parmi les premiers actes du ministère Ollivier, le décret d'amnistie en faveur de M. Ledru Rollin (10 janvier); la convocation de la haute cour de justice pour juger à la fois le prince Pierre Bonaparte et le prince Murat (même jour); le maintien de l'ordre sans répression sanglante, lors de l'énorme manifestation provoquée par l'assassinat de Victor Noir; les poursuites exercées, avec l'autorisation du Corps législatif, contre le député Rochefort et la mise à exécution du jugement au milieu de l'agitation de son parti (12 janvier-8 février); la révocation du tout-puissant préfet de Paris, M. Haussmann; une suite de projets de loi déposés et relatifs à la presse, à l'abolition des mesures de sûreté générale, au cumul des fonctions, etc.; des circulaires recommandant aux préfets de respecter la liberté des élections et aux magistrats de séparer la loi et la justice de la politique et de l'administration; des tentatives d'amélioration dans l'instruction des affaires criminelles; un traité avec l'Espagne donnant mutuellement aux jugements civils force exécutoire dans les deux pays, etc.

Mais le grand fait qui devait signaler l'avènement aux affaires de M. Em. Ollivier fut le nouveau projet de constitution destiné à transformer l'empire autoritaire en gouvernement parlementaire et libéral. Il fut lu dans la séance du Sénat du 28 mars 1870. Le sénatus-consulte qui promulguait cette modification à la loi fondamentale de l'État fut soumis, par les conseils et l'influence de M. Rouher, à l'épreuve d'un plébiscite, le 8 mai suivant. Grâce à « l'activité dévorante » déployée par les préfets, grâce aussi à la découverte du complot Beaury et d'un attentat contre la sûreté de l'État par « la Société internationale », motivant la convocation d'une haute cour de justice (4 mai), cet appel au peuple fut un succès éclatant pour le ministère et donna à la nouvelle constitution sept millions de voix. M. Ollivier caractérisa cette victoire pacifique en l'appelant, en pleine Chambre, « un Sadowa français ».

Cependant MM. Daru, Buffet et Talhouët, ne voulant point accepter le principe du plébiscite, avaient donné leur démission dès le 25 avril. Ils furent remplacés, le 15 mai, par MM. de Gramont, Mège et Plichon. La politique de M. Émile Ollivier s'éloignait désormais du programme des 116, et se faisait accuser de ressusciter le régime personnel. L'attachement de l'empereur à son nouveau ministre se manifesta clairement lors des violentes attaques de M. Clément Duvernois, dans le *Peuple français*, journal dynastique à cinq centimes, dont la cassette impériale faisait les frais. Napoléon III sacrifia M. Duvernois et l'obligea à quitter la rédaction du *Peuple français*. Cette lutte d'influence avait duré longtemps; la décision finale n'en eut que plus d'importance, et sembla consolider plus que jamais le crédit de M. Ollivier. L'interpellation de M. Mony sur le percement du Saint-Gothard (20 juin) ramena l'attention publique sur les visées de la Prusse. La candidature au trône d'Espagne du prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, membre d'une branche catholique de la famille royale de Prusse, acheva de l'inquiéter. La cour fit tout pour grossir l'incident et y trouver une occasion d'humiliation pour la Prusse. La déclaration de M. de Gramont (6 juillet) fit revivre contre la puissance française le menaçant fantôme de Charles-Quint. Le comte Benedetti, ambassadeur à Berlin, fut chargé de rejoindre le roi de Prusse à Ems, et de lui demander une désapprobation formelle de la candidature Hohenzollern. Dans l'intervalle, le prince Léopold avait renoncé à son projet, et chargé son père d'en informer les cabinets européens. Cette détermination semblait devoir supprimer toutes complications ultérieures, et le garde des sceaux l'annonça le jour même, dans les couloirs de la Chambre, comme un présage d'apaisement définitif; mais le parti de la cour et en particulier M. Clément Duvernois, qui en était l'organe, demandèrent des garanties à la renonciation du prince. M. Benedetti eut ordre de mettre en demeure le roi Guillaume de donner l'assurance formelle que la candidature du prince de Hohenzollern ne se reproduirait plus. Le roi, qui avait fait, dans ce sens, plusieurs déclarations qu'il jugeait suffisantes, refusa de recevoir l'ambassadeur français, et M. de Bismarck informa de ce fait les gouvernements européens par voie télégraphique. Ce fut sur cette dépêche que M. Émile Ollivier s'appuya, dans la séance du 15 juillet, pour prétendre qu'à la suite de l'envoi d'une note aux cours étrangères, dans laquelle le gouvernement prussien avait annoncé l'injure faite par le roi à l'ambassadeur français, la guerre était devenue inévitable. Il fut reconnu plus tard que la note n'avait pas existé.

Déjà la guerre avait été déclarée et le premier ministre disait à la tribune qu'il en acceptait les conséquences « d'un cœur léger ». Une loi, interdisant aux journaux sous des peines sévères le compte rendu des opérations militaires, fut promulguée le 21 juillet. En même temps, nos troupes abandonnaient Rome et M. de Gramont signait avec l'Italie un modus vivendi sur les bases de la convention de septembre. Les premières défaites de Wissembourg et de Reichshoffen, suivies de la désastreuse retraite du maréchal de Mac-Mahon sur Châlons, rendirent très critique la situation du ministère. En présence de l'effervescence publique, M. Ollivier convoqua extraordinairement, par décret de l'impératrice régente, le Sénat et le Corps législatif, pour le 9 août, et publia une proclamation pour rassurer le pays. Dès le début de la séance, M. Clément Duvernois proposa un ordre du jour qui déclarait le cabinet incapable de pourvoir à la défense du pays. Cet ordre du jour, repoussé par M. Ollivier comme une sanglante injure, fut voté à une grande majorité, au milieu d'un effroyable tumulte, et M. Cousin de Montauban, comte de Palikao, fut chargé par l'impératrice de former un nouveau ministère. M. Émile Ollivier se retira à Fontainebleau, et passa ensuite en Italie. Il y était encore au mois de février 1873, quand il refusa de comparaître devant la grande commission d'enquête sur la révolution du 4 septembre, nommée par l'Assemblée nationale.

Au moment où son autorité politique paraissait le mieux assurée, le 7 avril 1870, M. Ollivier avait été élu membre de l'Académie française en remplacement de Lamartine, par 25 voix sur 28 votants, sans avoir d'autres titres littéraires que ses discours ou plaidoiries et son livre apologétique sur ses évolutions libérales. Revenu en France dans le courant de 1873, il lut devant une commission académique le discours qu'il devait pro-

noncer en séance publique ; un débat s'éleva pendant cette lecture entre M. Guizot et l'auteur, qui appelait la révolution de 1830 « un coup d'État fait par les 221 ». Cette discussion, qui dégénéra en personnalités fâcheuses pour les deux adversaires, se termina par le refus absolu de M. Ollivier de se prêter à aucune modification de son discours, et par un vote de la compagnie décidant, à la majorité de 20 voix contre 6, que la réception de l'ancien ministre serait indéfiniment ajournée (5 mars 1874), mais qu'elle le considérait néanmoins comme reçu (13 mars). M. Ollivier publia aussitôt son projet de discours sous ce titre : *Lamartine, précédé d'une préface sur les incidents qui ont empêché son éloge en séance publique* (in-18) : en même temps, une indiscrétion livrait à la presse la réponse de M. Emile Augier chargé de le recevoir.

Aux élections générales du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. Ollivier se présenta à *la* fois dans l'arrondissement de Draguignan et dans celui de Brignoles (Var) ; on remarqua beaucoup un passage de la circulaire où il demandait que, lors de la revision de la Constitution, la nation fût investie du droit de prononcer sur ses destinées « conformément au plébiscite du 8 mai 1870 ». Il ne craignit pas de faire appuyer par son ancien adversaire M. Rouher cette double candidature qui réunit à Brignoles 3123 voix, contre 9737 obtenues par M. Dréo; à Draguignan, 4496 contre 12 211. Après la dissolution de la Chambre, qui suivit le 24 mai 1877, il se porta de nouveau dans ce dernier arrondissement, mais sans l'appui du ministère, auquel il avait déclaré qu'en ne faisant pas les élections dans un délai de trois mois, on sortait de la Constitution. Il échoua encore contre M. Cotte, l'un des 363.

Un nouvel incident académique venait d'ailleurs de rappeler l'attention sur lui : il était directeur trimestriel au moment de la mort subite de M. Thiers (3 septembre (1877), mais l'Académie, s'autorisant de ce que M. Ollivier se trouvait alors à sa résidence de la Morette, près de Saint-Tropez, désigna M. de Sacy pour porter la parole à ces solennelles funérailles. M. Ollivier écrivit une lettre rendue publique pour maintenir, dans cette circonstance, l'intégrité de son droit. A quelques mois de là, une nouvelle occasion s'offrait pour lui d'exprimer ses opinions sur le rôle et la conduite de M. Thiers : c'était la réception de M. Henri Martin appelé au fauteuil de l'illustre homme d'État. M. Ém. Ollivier dut donner connaissance à la commission, nommée à cet effet, de la réponse qu'il avait à adresser au récipiendaire. Ce discours contenait divers passages que la commission jugea outrageants pour la mémoire de M Thiers, et elle décida d'en référer à l'Académie. Celle-ci se prononça, après de longs et vifs débats, pour la suppression des passages que M. Ollivier refusa encore une fois d'effacer ou d'atténuer, et M. Marmier fut chargé de recevoir M. Henri Martin. Les journaux annoncèrent alors que M. Ollivier avait pris la résolution de ne plus paraître désormais aux séances ni de prendre part, en conséquence, aux travaux de la compagnie (mai juin 1879).

La lettre du prince Napoléon sur les décrets du 29 mars 1880 touchant les congrégations religieuses a ramené encore une fois le nom et la personnalité de M. Ollivier dans la polémique courante. Depuis quelque temps collaborateur anonyme de *l'Estafette*, l'un des deux journaux dévoués à la politique du prince, il invita, dans un article signé de son nom, les « prêtres éclairés » à se conformer à l'esprit de ces décrets, tout en reprochant au gouvernement de la République l'esprit qui les avait dictés. Cet article provoqua entre son auteur et M. Paul de Cassagnac une des plus ardentes passes d'armes dont la presse bonapartiste ait donné le spectacle : tous les griefs des partisans de l'Empire les uns contre les autres y furent repris et accentués, sans que l'histoire contemporaine ait d'ailleurs grand profit à tirer de ces récriminations personnelles (avril-mai 1880).

M. Ollivier avait été nommé, au mois de juillet 1865, commissaire de surveillance du gouvernement égyptien près la Compagnie de l'isthme de Suez, à Paris, aux appointements de 30 000 francs. Cette fonction le fit rayer du barreau de Paris, pour cause d'incompatibilité. C'était encore lui que l'empereur, choisi pour arbitre dans les difficultés relatives à l'isthme de Suez, avait chargé de rédiger un rapport sur le litige, et ce fut sur les conclusions de ce rapport que la sentence arbitrale fut rendue. M. Ém. Ollivier, qui avait épousé en premières noces, à Florence, une fille du célèbre pianiste Liszt, morte à Saint-Tropez, en 1862, a contracté un second mariage, en septembre 1869, avec Mlle Gravier, fille d'un négociant de Marseille.

Outre de nombreux travaux juridiques dans la *Revue pratique de droit français*, qu'il avait fondée en 1856 avec MM. Mourlon, Demangeat et Ballot, M. Ollivier est auteur d'un *Commentaire sur les saisies immobilières et ordres*, avec M. Mourlon (1859) et d'un *Commentaire de la loi du 25 mai 1864, sur les coalitions* (1864, in-8). Ses autres publications sont : *Démocratie et liberté* (1867, in-8) ; *Le 19 janvier* (1869, in-18, plusieurs éditions), mentionné plus haut ; *Une visite à la chapelle des Médicis*, dialogue sur Michel-Ange et Raphaël (1872, in-18); *le Ministère du 2 janvier, mes discours* (1875, in-18) ; *Principes et conduite* (1875, in-18) ; *l'Église et l'État au concile du Vatican* (1879, 2 vol. in-18) ; *M. Thiers à l'Académie et dans l'histoire* (1880, in-18).

M. Émile Ollivier a eu quatre frères : Aristide OLLIVIER, jurisconsulte, tué en duel, en 1849, par M. de Ginestous ; — M. Ernest OLLIVIER, officier de marine, retraité sur sa demande, comme lieutenant de vaisseau, décoré de la Légion d'honneur; — M. Élysée OLLIVIER, marchand de tapis, employé près de la commission de l'Exposition universelle de 1867, et décoré de la Légion d'honneur à cette occasion ; enfin M. Adolphe OLLIVIER, avocat, qui fut secrétaire particulier de son frère au ministère de la justice.

OLOZAGA (don Salustiano), homme politique espagnol, né à Logrono, en 1803, fit ses études dans cette ville, et s'y établit comme avocat. En 1831, il fut mêlé, comme membre d'une société secrète, à une conspiration contre Ferdinand VII, et emprisonné. Mais il s'évada, se réfugia en France et, à la mort du roi, rentra en Espagne (1833). Nommé député aux Cortès, M. Olozaga commença dès lors d'y déployer cette activité presque fiévreuse qui lui fait une place à part parmi les hommes politiques de l'Espagne. Orateur habile et plein de ressources, il fut l'avocat de l'opposition contre le ministère Isturiz (1835). L'année suivante, il se rallia au ministère Mendizabal, et, après que celui-ci eut été renversé par l'émeute de la Granja, il devint le chef de l'opposition monarchique. Rapporteur de la commission de constitution de 1837, il insista, tout en restreignant le pouvoir royal, sur la conservation du sénat. En même temps, sur son initiative, les Cortès votaient la suppression des établissements monastiques, la réforme électorale, l'abolition de la dîme ecclésiastique et l'amnistie. En 1838, redoutant l'ambition d'Espar-

tero, il refusa de voter la mise en accusation de Narvaez et de Cordova, qui faisaient ombrage au maréchal. Celui-ci, devenu tout-puissant, se contenta d'éloigner M. Olozaga, en le nommant à l'ambassade de Paris, qu'il garda trois années (1840-1843).

Après la déclaration de majorité de la reine et la chute du ministère Lopez, il fut rappelé de Paris, pour composer un nouveau cabinet, qui ne put se maintenir entre l'opposition ouverte des Cortès et les intrigues secrètes d'une camarilla dirigée par Narvaez. Cependant M. Olozaga avait fait preuve d'une grande décision de caractère, en se rendant de nuit au palais pour faire signer d'autorité à la reine un décret de dissolution des Cortès. Abandonné d'Isabelle II, il s'enfuit sur la route du Portugal, pendant qu'on parlait à la seconde Chambre de le fusiller, comme coupable de haute trahison. Du Portugal, peu hospitalier pour lui, il passa en Angleterre où il resta quatre ans. L'impuissance des chefs de l'opposition contre la dictature de Narvaez fit souvenir de son talent et lui rendit une partie de sa popularité. Élu aux Cortès par deux districts, en 1847, il revint sur la foi de l'amnistie; mais à peine avait-il mis le pied sur le territoire espagnol, qu'il fut arrêté par ordre du ministère et emprisonné dans la citadelle de Pampelune. On le relâcha bientôt, mais pour le condamner de nouveau à l'exil. L'agitation populaire arracha à la reine un nouvel ordre de rappel, et M. Olozaga put prendre place aux Cortès, à la tête du parti progressiste. Arrêté à la suite des troubles de mars 1848 et de la mise en état de siége de Madrid, il fut bientôt relâché comme innocent; mais il s'effaça quelque peu pendant deux années. Aux élections suivantes, les manœuvres du ministère le firent échouer avec tout le parti libéral. Il garda néanmoins assez d'influence à Madrid, comme membre de la réunion électorale progressiste, tenue au Circo.

Lors de la révolution de juillet 1854, M. Olozaga se rattacha à Espartero, qui lui rendit l'ambassade de France. Nommé député aux Cortès, il vota la conservation de la monarchie, tout en prenant rang parmi les *progressistes purs*. Il fut nommé à la fois rapporteur de la commission de constitution et de la commission des finances; la constitution de 1855, qui établissait un sénat électif, est presque son œuvre. Il vota avec son parti toutes les lois libérales, et se réunit même à l'extrême gauche dans la discussion de l'amendement Figueras sur les titres de noblesse, et de la motion de censure contre O'Donnell, à la suite des troubles de Saragosse. La contre-révolution de juillet 1856, qui donnait la victoire au général O'Donnell, relégua encore une fois sur le second plan cet homme qui avait rédigé pour l'Espagne deux constitutions.

La révolution de septembre 1868, qui emporta le trône et la dynastie d'Isabelle, parut devoir rendre à M. Sallustiano Olozaga une influence prépondérante. Il envoya, de France, son adhésion chaleureuse au nouvel état de choses, mais refusa d'abord de participer au gouvernement. Il se rendit toutefois à Madrid, y fut reçu avec enthousiasme par la population et admis au conseil des ministres. D'accord avec la majorité du gouvernement provisoire, il renonça à l'établissement immédiat de la république et admit la monarchie, mais en laissant aux Cortès issues du suffrage universel le droit entier de décider de la forme constitutionnelle et du choix du souverain. Dans les premiers jours de novembre, il fut nommé ambassadeur à Paris par le gouvernement provisoire, et se rendit à ce poste à la fin du mois. Il retourna bientôt en Espagne pour prendre part aux travaux de la commission de constitution nommée par les Cortès et dont il fut choisi pour président (mars 1869). Deux mois après il vint reprendre à Paris ses fonctions d'ambassadeur. Après la révolution du 4 septembre 1870 et dans les crises intérieures qui éprouvèrent l'Espagne pendant plusieurs années, M. Ologoza offrit trois fois sa démission, qui ne fut acceptée que le 12 juin 1873; le décret, signé par M. Castelar, témoignait à ce fonctionnaire toute la satisfaction du gouvernement de la République pour les services qu'il lui avait rendus. — M. Olozaga est mort à Enghien, le 26 septembre 1873.

OLSHAUSEN (Juste), orientaliste allemand, né à Hohenfeld, dans le Holstein, le 9 mai 1800, suivit les cours des universités de Kiel et de Berlin, vint, aux frais du gouvernement, étudier les langues orientales à Paris, où il eut pour maître Silvestre de Sacy, et obtint en 1830 une chaire à l'université de Kiel. Décoré de l'ordre du Danebrog (1840), il fut nommé, cinq ans après, conseiller aulique et membre de l'Académie des sciences de Copenhague. En 1848, le gouvernement provisoire de Schleswig-Holstein le nomma curateur de l'université et directeur de la Faculté de médecine. Élu député de Kiel à l'Assemblée des duchés, il se signala parmi les partisans les plus résolus de la cause allemande. Il fut vice-président de la Diète jusque vers la fin de 1849. Après la soumission des duchés, le gouvernement danois le révoqua de ses fonctions de curateur et le destitua même de sa chaire. Mais le ministère prussien le nomma bibliothécaire en chef et professeur de langues orientales à Kœnigsberg. Appelé à Berlin en 1858, en qualité de conseiller au ministère de l'instruction publique, il s'occupa spécialement des universités et prit sa retraite en 1874.

Le principal ouvrage de M. Juste Olshausen est une édition du Zendavesta, publiée sous ce titre : *Vendidad-Zend-Avestæ pars* [illegible] *superstes* (Hambourg, 1829). Citons encore ses *Corrections à l'Ancien Testament* (Emendationen zum Alt. Test.; Kiel, 1826); *Topographie de l'ancienne Jérusalem* (Zur Top. des alt. Jer., 1833); *Explication des Psaumes* (Erklärung der Psalmen; Leipzig, 1853); *De la langue sémitique dans les inscriptions cunéiformes* (Über den Charakter der in den assyr. Keilschriften erhaltenen semit. Sprache; Berlin, 1865). Il a également travaillé aux *Catalogues des manuscrits arabes et persans de la bibliothèque de Copenhague* (1851).

OMALIUS D'HALLOY (Jean-Baptiste-Julien d'), géologue et administrateur belge, né à Liége le 16 février 1783, fut nommé sous-intendant de l'arrondissement de Dinant en 1814, secrétaire général de la province de Liége, puis gouverneur de celle de Namur en 1815, et enfin conseiller d'État. Il entra, en 1848, au sénat, dont il devint vice-président. M. d'Omalius fut élu membre de l'Académie royale de Bruxelles, correspondant de l'Académie des sciences de Paris, en 1842, et membre de la Société géologique de France, qu'il présida en 1852. — Il est mort à Bruxelles, le 15 janvier 1875.

Il a publié, en 1827, un *Code administratif de la province de Namur* (Namur, 2 vol. in-8), mais il s'est occupé surtout des sciences naturelles et dès 1808 il inséra dans le *Journal des mines* une remarquable *Description géologique des pays situés entre le Pas-de-Calais et le Rhin*. Il a donné depuis : *Mémoires pour servir à la description géologique des Pays-Bas, de la France et de quelques contrées voisines* (Namur, 1828, in-8); *Éléments de géologie* (Paris, 1831, in-8; 3 é[illegible]

refondue et complétée, 1839, in-8); *Introduction à la géologie, contenant des notions d'astronomie, de météorologie et de minéralogie* (Ibid., 1833, in-8), formant, avec le précédent, un traité complet d'*Histoire naturelle inorganique*; *Notions élémentaires de statistique* (Ibid., 1840, in-8), études sur les races humaines et sur leur répartition, etc., avec des tableaux de population; *Des roches considérées minéralogiquement* (Ibid., 1841, in-8); *Coup d'œil sur la géologie de la Belgique* (Bruxelles, 1842, in-8); *Précis élémentaire de géologie* (Paris, 1843, in-8; 8e édit., 1868); *Abrégé de géologie* (Bruxelles, 1853, in-12; 7e édit., 1862, in-8); puis de nombreux travaux dans le *Journal des mines*, le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, les *Mémoires de la Société géologique de France* et le *Bulletin* de l'Académie royale de Bruxelles. Il a extrait de ce dernier recueil et publié séparément : *Des races humaines ou Éléments d'ethnographie* (Paris, 1845, in-8; 5e édit., Bruxelles, 1869, in-8).

ONIMUS (Ernest-Nicolas-Joseph), médecin français, né aux environs de Mulhouse, le 6 décembre 1840, commença ses études médicales à la Faculté de Strasbourg, les termina à Paris en 1866, et fit, sous la direction de M. Ch. Robin, des études approfondies de physiologie. En 1873, membre du jury à l'Exposition universelle de Vienne, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. En 1876, l'Institut lui décerna le grand prix de médecine et de chirurgie pour ses applications de l'électricité à la médecine.

Parmi les écrits très nombreux de M. Onimus, nous citerons sa thèse sur *la Théorie dynamique de la chaleur dans les sciences biologiques* (1866, in-8), couronnée par la Société de biologie; une série de *Mémoires* en collaboration avec M. Ch. Legros, sur *les Mouvements de l'intestin*, *la Contraction des fibres lisses*, *les Mouvements choréiques*, etc. (1869-1870), honorés d'une médaille d'or par l'Académie de médecine; *Traité d'électricité médicale* (1871, in-8, avec fig.), avec le même collaborateur; *Du langage considéré comme phénomène automatique*, etc. (1873, in-8); *les Déformations de la plante des pieds, spécialement chez les enfants* (1876); *Guide pratique d'électrothérapie* (1877, in-8); *Des déformations du pied et des troubles généraux déterminés par les chaussures à talon haut et étroit* (1877, in-8), etc. M. Onimus a en outre collaboré au *Journal d'anatomie et de physiologie* de M. Robin, à *la Philosophie positive* et à la *Revue des Deux Mondes*, où il a inséré un curieux travail sur *la Psychologie dans les drames de Shakespeare* (1876), etc.

OOSTERZEE (J. J. van), théologien et prédicateur hollandais, né à Rotterdam, le 1er avril 1817, fit ses études à l'université d'Utrecht et exerça le ministère de 1841 à 1863 dans diverses localités, et en dernier lieu à Rotterdam. Il devint alors professeur de théologie et prédicateur de l'université d'Utrecht. Prédicateur renommé pour son éloquence, il a publié ses sermons, dont la plupart ont été traduits à l'étranger. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Jacques Saurin*, monographie de la théorie de l'éloquence, traduit en français (Bruxelles, 1856); *Vie de Jésus* (1863-1865), traité populaire et scientifique; *la Guerre et la Paix* (1868-1875, 2 vol.); *la Théologie du Nouveau Testament* (Barmen, 1869); *Practische Theologie* (Utrecht, 1877-1878, 2 vol.), etc.

OPPERT (Jules), orientaliste français, né à Hambourg, le 9 juillet 1825, d'une famille israélite, et neveu par sa mère du célèbre jurisconsulte Ed. Gans, fit ses études classiques dans sa ville natale et s'appliqua d'abord aux mathématiques. Il alla ensuite étudier le droit à Heidelberg; mais son goût pour la philologie le fit passer à l'université de Bonn, où il suivit le cours de sanscrit de Lassen et celui d'arabe de Freytag. En 1847, après deux années d'études à Berlin, il alla prendre le grade de docteur en philosophie à l'université de Kiel, avec une thèse sur le droit criminel des Hindous (*De Jure Indorum criminali*). M. J. Oppert étudia ensuite spécialement le zend et l'ancien persan, et publia à Berlin un ouvrage sur le système vocal de cette dernière langue : *Lautsystem des altpersischen* (1847, in-8).

Sa religion lui fermant en Allemagne la carrière du professorat, il vint à Paris en 1847 et trouva des appuis dans Letronne et Eug. Burnouf. Nommé professeur d'allemand aux lycées de Laval et de Reims, il ne cessa de poursuivre ses études, et publia dans la *Revue archéologique* et le *Journal asiatique*, sur la langue persane et l'écriture cunéiforme persépolitaine, divers mémoires qu'il a recueillis sous ce titre : *les Inscriptions des Achéménides* (1852, in-8). Ces travaux attirèrent sur lui l'attention de l'Institut, et il obtint de faire partie, sous Fulgence Fresnel, de l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement français en Mésopotamie. De retour en juillet 1854, M. Oppert se livra avec ardeur au déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Ses services lui valurent des lettres de grande naturalisation.

Adoptant une partie des idées de MM. Hincks et Rawlinson, et s'appuyant sur ses propres recherches, il a exposé à l'Institut un système nouveau d'interprétation qu'il se proposait de consigner dans deux ouvrages : *les Études assyriennes* et *l'Expédition scientifique de France en Mésopotamie* (1858 et suiv., gr. in-4). De 1855 à 1856, il reçut du ministre de l'instruction publique la mission d'explorer l'Angleterre et l'Allemagne, en étudiant les monuments renfermés dans les musées, une chaire de sanscrit à la Bibliothèque impériale, et la décoration de la Légion d'honneur. En 1863, M. J. Oppert se vit désigné à l'Institut, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour le grand prix biennal de l'empereur, décerné, pour la seconde fois, à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer ou à servir le pays. Depuis il fut nommé professeur de philologie et d'archéologie assyriennes au Collège de France.

M. Oppert s'est aussi beaucoup occupé de la topographie de l'ancienne Babylone, et a présenté à la Société de géographie et à l'Institut un plan, levé par lui, de cette antique cité. Il a fourni des articles à l'*Athenæum français*, aux *Annales de philosophie chrétienne* et à différents journaux anglais. Ses dernières publications importantes sont : *les Inscriptions cunéiformes déchiffrées une seconde fois* (1859, in-8); *Grammaire sanscrite* (Berlin, 1859, in-8; 2e édit., 1863); *Éléments de la grammaire assyrienne* (1860, in-8); *État actuel du déchiffrement des inscriptions cunéiformes* (1861, in-8); *les Inscriptions assyriennes des Sargonides et les fastes de Ninive* (1863, in-8); *l'Honover, le verbe créateur de Zoroastre* (1863, in-8); *les Fastes de Sargon*, traduits et publiés d'après le texte assyrien, etc., avec M. J. Ménant (1863, in-folio); *Grande inscription de Khorsabad*, commentaire philologique (1864, in-8; *Supplément*, 1866); *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie* (1866, in-8); *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie dans l'antiquité* (1869, in-4); *Babylone et les Babyloniens* (1869, in-8); *la Chronologie biblique* (1870, in-8); *les Inscriptions de Dour-Sarkayan* (1870, in-folio); *Mélanges perses* (1872, in-8); *l'Immortalité de l'âme*

chez les Chaldéens (1875, in-8); *Salomon et ses successeurs* (1877, in-8); *Documents juridiques de l'Assyrie et de la Chaldée* (1877, gr. in-8), avec M. Menant; *le Peuple et la langue des Mèdes* (1879, in-8), etc.

OPPOLZER (Théodore, baron DE), astronome autrichien, né à Prague (Bohême), le 26 octobre 1841, est fils d'un savant médecin, mort à Vienne en 1871. Il fit ses études au gymnase des Piaristes de Vienne, suivit les cours de médecine et d'astronomie à l'Université, se fit recevoir agrégé en 1866 et devint professeur ordinaire en 1875. Il avait fondé, en 1873, un observatoire privé, où furent exécutés les travaux de détermination des longitudes de divers points de l'Autriche. Il a été élu correspondant de l'Institut de France, le 12 mai 1879, et fait officier de la Légion d'honneur. On cite de lui un ouvrage: *Sur la détermination des orbites de comètes et planètes* (zur Bahnbestimmung der Kom. und Plan; Leipzig, 1870), qui contient plusieurs nouvelles méthodes.

OPZOOMER (Cornélius-Guillaume), philosophe et publiciste hollandais, né à Rotterdam, le 20 septembre 1821, étudiait encore à l'université de Leyde lorsqu'il se fit connaître par une *Lettre à da Costa*, où il combattait l'enseignement orthodoxe, et par son *Jugement sur les Annales hollandaises de théologie*, où il attaquait les principes fondamentaux du christianisme. Reçu docteur en droit et en philosophie à l'université de Leyde, en 1845, il devint en 1846 professeur de philosophie à l'université d'Utrecht. Continuateur du XVIIIe siècle, M. Opzoomer veut qu'on introduise dans la philosophie la méthode des sciences naturelles. C'est ce qui ressort de ses ouvrages: *De Weg der Wetenschapen* (Utrecht, 1851), sorte de manuel de logique, dont une 3e édition, entièrement remaniée, a paru en 1863, sous le nouveau titre: *het Wezen der Kennis; Oratio de philosophia naturæ* (Ibid., 1852); *Conservation et réforme* (Conservatismus und Reform; Ibid., 1852), *la Politique: six discours sur la morale*, etc.

Comme jurisconsulte, il a eu de l'influence sur la législation de son pays par ses écrits politiques *Sur les élections directes et indirectes*. Membre et secrétaire de la commission royale chargée de modifier la constitution des universités, il essaya d'y introduire une réforme radicale et de fondre en une seule les trois universités de la Hollande. Arrêté par la résistance de ses collègues, il voulut du moins publier son plan, qui parut sous ce titre: *Projet de loi sur la réforme des universités*. On lui doit encore un *Commentaire du Code civil de la Hollande*; *le Tort de la France dans le conflit de 1870*; (Frankr. onrecht in den, etc.: Amst. 1870); *De Bonapartes en het recht van Duitschland ook na Sedan* (Ibid., 1871); ces deux derniers envisageant les événements au point de vue du droit, ont été traduits en allemands; *Lutte entre l'Église et l'État* (Scheiding van kerk en staat; Ibid., 1875), dans lequel il soutient les droits de l'État, etc.

O'QUIN (Patrick), homme politique français, député, né à Pau, le 21 février 1821, d'une famille originaire d'Irlande, fut reçu avocat et dirigea longtemps le *Mémorial des Pyrénées*. Membre du conseil général pour le canton est de Pau en 1852, il devint maire de cette ville en 1860. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription des Basses-Pyrénées, et fut réélu au même titre, en 1857 et en 1863. Il prit une part active aux travaux de la Chambre comme membre de plusieurs commissions importantes. M. O'Quin donna sa démission de député en 1867, fut remplacé par M. Larrabure et nommé trésorier général à Pau. Auteur de plusieurs brochures sur des questions d'économie politique, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1863. — Il est mort dans sa ville natale, en mars 1878.

ORBIGNY (Charles DESSALINES D'), géologue français, frère du célèbre Alcide d'Orbigny, mort en 1857, est né à Coueron (Loire-Inférieure), le 2 décembre 1806. Après avoir fait ses études à la Rochelle, il vint, en 1821, à Paris, et il suivit les cours de médecine. En 1833, il se tourna spécialement vers les sciences naturelles, et devint en 1835 aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle. Membre de diverses Sociétés savantes, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1854, et honoré de plusieurs distinctions étrangères. — M. Ch. d'Orbigny est mort à Paris, le 15 février 1876.

On a de lui: *Tableau synoptique du règne végétal* (1834); *Description géologique des environs de Paris* (1838); *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (1839-1849, 16 vol. in-8), qu'il a dirigé avec la collaboration de trente membres de l'Institut; *Dictionnaire abrégé d'histoire naturelle*, avec M. de Wegmann (1842); *Mémoire sur diverses couches de terrains nouvellement découvertes près Paris* (1848); *Tableau général des terrains et des principales couches du bassin parisien* [illegible]; *Manuel de géologie* (1852); *Géologie appliquée aux arts, aux mines et à l'agriculture, comprenant l'ensemble des révolutions du globe* (1855, in-8); *Description des roches composant l'écorce terrestre et des terrains cristallins constituant le sol primitif* (1868, in-8); divers *Mémoires*, *Fragments*, etc.

ORCHARDSON (William-Quiller), peintre anglais, né à Edimbourg, en 1835, entra à l'âge de quinze ans à l'Académie de cette ville. Ses premiers tableaux exposés dans cette ville l'encouragèrent d'aller à Londres, où il donna en 1863 des *Portraits* et *Vieille chanson anglaise*. L'année suivante il exposa, sous le titre: [illegible], un groupe de jeunes filles [illegible] bruyères; puis vinrent *Hamlet et Ophélie* [illegible], *le Défi* (1865), à la galerie française de Pall Mall, qui obtint un prix; *Histoire d'une vie* [illegible]; *Talbot et la comtesse d'Auvergne* [illegible]; [illegible] *d'une arme* (1867); *les Rêves du jour* [illegible], *la Petite Marchande de Lido* (1870); *les Travailleurs de la mer* (1870); *Il y a ami et ami* [illegible], *le Grand canal de Venise*, *À Saint-Pierre* [illegible], *Casus belli*, *le Favori de la forêt* [illegible], *le Protecteur*, *Cinderella* (1873); *Marchand de [illegible] vénitien*, *Evadé* (1874); *Trop beau pour être vrai*, *les Lagunes au clair de la lune* [illegible], [illegible] *payer*, *le Vieux soldat* (1876); *la Reine des épées* (1877); *Neutralité conditionnelle*, [illegible]. M. Orchardson, l'un des peintres les plus remarquables de la jeune Angleterre, [illegible] l'Exposition universelle de Paris de 1867, [illegible] déjà cité et *Christophe Sly*, et à celle de [illegible] *Emprunt sur garantie*, *la Piste perdue*, [illegible] *chambre*, *Portrait*, et *la Reine des épées*. Il [illegible] une médaille de 3e classe en 1867 et [illegible] 3e classe en 1878. Associé de l'Académie royale de Londres depuis 1868, il a été élu membre titulaire, le 13 décembre 1877.

ORD (Edward-Otto-Cresap), général américain, est né dans le comté d'Allegheny [illegible] 1822. Fils d'un officier de l'ancienne [illegible] nale, il entra à l'école militaire de West-Point en 1835, et en sortit, en 1839, comme [illegible]

nant au 3e régiment d'infanterie. Promu lieutenant en juillet 1841, et capitaine le 7 septembre 1850, il fut employé, à cette dernière date, dans les deux expéditions contre les tribus indigènes de l'Orégon. Il se trouvait en mission en Californie, lorsque la guerre civile éclata en 1861; il fut aussitôt rappelé et mis à la tête d'une brigade de volontaires pensylvaniens.

Le général Ord prit part successivement aux engagements les plus sanglants; à la bataille de Dranesville, en Virginie (20 décembre 1861), et à toute cette rude campagne de l'hiver pendant laquelle ses services lui méritèrent le grade de major général, au siège de Corinth, dans le Mississipi, et aux batailles d'I-u-Ka (19-20 septembre 1862), et de la rivière Hatchie (4 octobre), où il fut grièvement blessé; au siège et à la prise de Wicksburg; aux opérations militaires du comté de Teche, dans la Louisiane, et à la campagne désastreuse du Texas, où il sauva les débris de l'armée de Banks; enfin, à cette suite de grandes manœuvres et de combats journaliers qui se livrèrent entre les armées de Grant et de Lee, en Virginie, et qui amenèrent, en avril 1865, la prise de Richmond. Dans cette dernière et terrible campagne, il avait été mis, en juillet 1864, à la tête du 18e corps d'armée, sur le James River; blessé au combat de Chaspin's Farne (6 septembre) et éloigné pendant deux mois, il était revenu, le 8 janvier 1865, remplacer le général Butler; puis, investi du commandement du département militaire de la Virginie, il prit, en cette qualité, une part active aux dernières attaques contre Richmond. Néanmoins, après la prise de la capitale confédérée, le général Ord fut remplacé dans son poste par le général Hallock.

ORÉLIE-ANTOINE Ier (Orélie-Antoine DE TOUNEINS), roi d'Araucanie, né vers 1820, à Chourgnac, près de Périgueux, fut d'abord avoué à Périgueux, puis passa en Amérique et acquit une telle influence sur les différentes peuplades des Araucans, qu'elles se réunirent pour le proclamer roi en 1861. Le nouveau monarque se proposa aussitôt d'organiser ses États à l'européenne, et de leur donner une constitution et des lois semblables à celles de la France. Il voulut aussi établir des relations suivies entre son royaume et sa première patrie, et dans ce but demanda l'ouverture d'une souscription nationale qui pût l'aider à fonder, dans l'Amérique du Sud, une nouvelle France capable de prospérer et d'entrer dans les voies de la civilisation. La subite élévation du roi d'Araucanie n'avait guère excité d'autre sentiment que la surprise : la souscription qu'il proposait fut donc accueillie avec la plus grande froideur, et quelques-uns même n'y virent qu'une mystification. Cependant plusieurs voix s'élevèrent pour protester en faveur du monarque américain, et, le 23 septembre 1861, *le Temps* publia une lettre écrite de Constantine, le 17 du même mois, par M. H. M. de Morestel, qui défendait avec chaleur et habileté la cause de l'ancien avoué, son ami, et blâmait vivement l'indifférence des Français, plus portés à railler les généreux efforts d'un audacieux compatriote qui travaillait à agrandir l'influence française, qu'à le seconder dans cette patriotique entreprise.

Un incident imprévu apporta à cette discussion un dénouement au moins provisoire. Menacé d'une guerre par le Chili, qui voyait avec peine l'Araucanie se constituer fortement à sa frontière, Orélie parcourait ses États pour organiser la défense, et s'était déjà entendu avec le chef Guenterol, qui devait lui fournir 40 000 hommes. Le 4 janvier 1862, il se reposait dans la plaine de los Perales avec quelques-uns de ses compagnons, lorsqu'il fut enlevé par un parti de cavalerie chilienne et incarcéré à Nacimento. Cette mesure était un attentat au droit des gens, puisque l'attaque avait eu lieu sur le territoire araucanien, indépendant depuis 1773. Soit pour cette raison, soit plutôt par crainte de la France, car le vicomte de Cazotte, notre consul à Santiago, avait reçu l'ordre de traiter diplomatiquement cette affaire, tous les tribunaux chiliens, civils et militaires se déclarèrent incompétents pour le juger. Pendant ce temps, l'ex-roi réussit à s'évader en sciant un des barreaux de sa fenêtre et en se jetant à la nage au milieu des balles des soldats chiliens préposés à sa garde. Repris quelques jours après, il fut réintégré dans sa prison. Enfin, le 2 septembre 1862, la cour d'appel de Santiago décida qu'il serait détenu, comme fou, jusqu'à ce qu'il fût réclamé par sa famille ou par un agent du gouvernement français. Peu après, cependant, il était embarqué pour la France. Un procès où la qualité de prince prise par l'ex-roi était dénoncée par un de ses fournisseurs comme une manœuvre d'escroquerie, lui fut intenté, en 1864, devant le tribunal correctionnel de Paris, qui lui reconnut le droit de prendre cette qualité. Le héros de cette étrange destinée en publia lui-même une relation sous ce titre : *Orélie-Antoine Ier, roi d'Araucanie et de Patagonie; son avènement au trône et sa captivité au Chili* (1863, in-8). Il fit aussi du récit de ses aventures l'objet de conférences publiques. Depuis, après avoir vainement cherché à intéresser l'opinion en sa faveur, il tomba dans la misère, et fut même recueilli dans un des hospices de Bordeaux. — M. de Tonneins est mort à Tourtoirac (Dordogne), le 19 septembre 1878.

ORENSE (Jose-Maria), marquis d'ALBAÏDA, homme politique espagnol, né dans les premières années de ce siècle, se jeta de bonne heure, avec l'influence de son nom et de sa fortune, dans les agitations politiques de son pays. Après s'être battu, dit-on, contre les Français, en 1823, il aurait été un des instigateurs de la révolution de 1826, et y aurait perdu une partie énorme de ses revenus. Après le rétablissement de Ferdinand VII, il serait passé en Angleterre, où il se serait formé à la politique et à l'éloquence parlementaire. Il y aurait épousé une jeune fille de Buenos-Ayres, descendante des anciens vice-rois.

Rentré en Espagne à la mort de Ferdinand (1833), le marquis professa hautement les idées les plus avancées, fut élu aux Cortès en 1844, y développa son programme démocratique, et s'acquit de la popularité. Il s'opposa aux mariages espagnols, préparés par l'influence française. En 1848, il tenta, à Madrid, un mouvement d'insurrection républicaine qui fut écrasé par Espartero, et il se réfugia en France. Une amnistie lui permit de rentrer, et il fut élu aux Cortès, malgré les manœuvres de Narvaez, à qui il adressa une lettre qui fut déférée aux tribunaux, pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Il fut condamné aux travaux forcés; mais l'on s'indigna de voir le marquis d'Albaïda, un député, sous le costume de forçat : le ministre le mit en liberté, et il se réfugia de nouveau en France. En 1852, il passa en Belgique, où il noua des relations avec MM. V. Hugo, Edg. Quinet et d'autres proscrits français.

Les mouvements révolutionnaires de 1854 lui rouvrirent les portes de l'Espagne. Il prit part à l'émeute de Madrid et fut, le 28 août, le chef de cette fameuse insurrection des *Basilios* qui dut renoncer, en présence de l'énergique attitude d'Espartero, à établir la république. Emprisonné par sentence judiciaire, il fut nommé, au mois de novembre, député aux Cortès par le peuple de

Madrid et dirigea les huit membres de la fraction ultra-démocratique. Il fut des dix-neuf qui votèrent l'abolition de la monarchie. Doué d'une parole vive et agressive, il s'attaqua surtout à O'Donnell, qu'il accusait de perdre la Révolution. Il lui reprocha, en décembre 1855, les troubles de Saragosse, et déposa, deux jours après, contre lui, une motion de censure, qui fut repoussée à une grande majorité. Il s'en prit de même, sans plus de succès, au général Zabala, à propos des troubles de Valence, en avril 1856. Il vota naturellement toutes les mesures libérales et l'ensemble de la Constitution. Lors du coup d'État de O'Donnell (14 juillet 1856), il fit partie de la fraction de l'Assemblée qui se réunit pour protester contre le nouveau ministère, puis il alla soulever les provinces. Mais il fut arrêté et incarcéré jusqu'au rétablissement de l'ordre, puis reprit le chemin de l'exil.

La révolution de septembre 1868, qui renversa le trône d'Isabelle, offrit au marquis d'Albaïda l'occasion de tenter avec plus de chance de succès la réalisation de son programme démocratique et républicain. Dès les premiers jours d'octobre, on le voit présidant les réunions populaires de Madrid, protestant contre les préférences du gouvernement provisoire pour la forme monarchique, et réclamant par un manifeste l'établissement de la république fédérative. Il demandait aussi l'abolition de l'esclavage dans les colonies. Avec MM. Sorni et Pierrad, il se mit à la tête d'un comité qui organisa à Madrid de grandes manifestations plus ou moins pacifiques. Élu député aux Cortès constituantes, il ne manqua pas, malgré les dispositions contraires de la majorité, d'y faire un effort en faveur de la forme du gouvernement de son choix, et proposa un amendement au projet de constitution tendant à l'adoption de la république fédérative : il fut repoussé par 182 voix contre 64 (mai 1869). Lors des diverses émeutes qui éclatèrent depuis dans les provinces contre l'œuvre monarchique des Cortès, on voulut voir l'influence de M. Orense et des autres députés républicains, et, à la suite de celles d'octobre, il fut arrêté avec quelques autres chefs de son parti, puis relâché. En 1870, il proposa la création d'une légion de volontaires pour venir au secours de la France. Élu président des Cortès constituantes le 1er juin 1873, il ne conserva ces fonctions que deux jours et, après l'avènement d'Alphonse XII, passa dans les rangs de la minorité opposante.

ORLÉANS (maison D'), branche cadette de la ligne aînée de la maison de Bourbon, élevée au trône de France le 7 août 1830, déchue le 24 février 1848. Du mariage de feu Louis-Philippe, mort à Claremont en Angleterre, le 26 août 1850, et de feu la reine *Marie-Amélie*, sont nés : feu le prince Ferdinand, duc d'Orléans, né le 3 septembre 1810, mort le 13 juillet 1842, marié à feu la princesse *Hélène*, duchesse d'Orléans, morte à Richmond le 18 mai 1858, dont il eut deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres (voy. ces noms) ; *Louis*, duc de Nemours (voy. NEMOURS) ; *François*, prince de Joinville (voy. JOINVILLE) ; *Henri*, duc d'Aumale (voy. AUMALE) ; *Antoine*, duc de Montpensier (voy. MONTPENSIER) ; feu la princesse *Louise*, née le 3 avril 1812, reine des Belges, morte le 11 octobre 1850 ; feu la princesse *Marie*, née le 13 avril 1813, mariée au duc *Alexandre* de Wurtemberg, morte le 2 janvier 1839, et la princesse *Clémentine*, mariée au prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha.

ORNANO (Gustave CUNÉO D'), député français, né à Rome, le 17 novembre 1845, est le petit-fils d'un compagnon d'armes de Napoléon Ier, qui suivit à Rome la famille Bonaparte, après la chute du premier Empire. Il étudia le droit, fut employé à la préfecture de la Seine et se fit inscrire au barreau de Paris. Au moment de la guerre de 1870, il entra dans la garde mobile de la Seine et ne quitta l'armée qu'après la chute de la Commune. Il collabora au *Courrier de France*, à la *Presse*, au *Charentais* d'Angoulême, qu'il abandonna, en juin 1875, pour fonder le *Suffrage universel des Charentes*, et se vit condamner à 2000 francs de dommages et intérêts envers les propriétaires du *Charentais*. Candidat aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Cognac, il se livra à diverses manifestations bruyantes contre les représentants de l'autorité, obtint au premier tour de scrutin [illegible] voix, contre plus de 10 200 partagées entre ses deux adversaires, et fut élu, le 5 mars, par [illegible] voix, contre 6491 recueillies par le candidat républicain, M. Planat. Son élection fut invalidée, le 6 avril, pour placards diffamatoires et attaques contre la Constitution. Réélu, le 21 mai, par 9496 voix, contre le même concurrent, qui n'en obtint que 6628, il se fit inscrire au groupe [illegible] de l'Appel au peuple et vota avec la minorité monarchiste de la Chambre.

Après l'acte du 16 mai 1877, M. Cunéo d'Ornano soutint de son vote le cabinet de Broglie, fut candidat officiel aux élections du 14 octobre, et acquit une notoriété assez [illegible] par sa profession de foi dans laquelle il se déclarait prêt à faire de la République et des républicains « une patée dont les chiens eux-mêmes ne voudraient pas ». Il fut réélu par 9803 voix, contre [illegible] obtenues par son concurrent républicain. Il [illegible] tenta un procès, au mois de décembre suivant, au *Journal des Débats*, pour refus d'insertion d'une lettre que le tribunal jugea injurieuse. Dans l'ancienne comme dans la nouvelle Chambre, M. Cunéo d'Ornano se signala par des interruptions qui occasionnèrent à plusieurs reprises des scènes tumultueuses, et valurent à leur auteur des rappels à l'ordre.

ORSINI (Mathieu), ecclésiastique français, né en 1802, entra dans les ordres sous la Restauration, fut attaché au clergé de Paris. Il fut un des nombreux candidats de la Seine aux élections de l'Assemblée constituante et remplit, sous l'Empire, les fonctions de chapelain à l'hôtel des Invalides. En 1837, il dirigea *le Conservateur de la Foi*, puis *le Moniteur de la religion*, et, en 1847, *la Revue de l'éducation nationale*. — Il est mort à Paris, le 12 juillet 1875.

On a de l'abbé Orsini : une traduction des *Lettres de saint Jérôme* (1839, in-8) ; *la Vierge* [illegible] 2 vol. gr. in-8 ; 3e édit., 1873, in-8) ; [illegible] *Ciel* (1839, in-8), imitation des [illegible] ; *Conseiller du peuple* (1842, in-8) ; *Histoire de saint Vincent de Paul* (1842, in-8 ; 3e édit. [illegible]) ; *Bible des familles* (1842-1843) [illegible] corrigé de la Bible de Sacy ; [illegible] *Napoléon* (1853) ; *Réponse à la brochure intitulée le Pape et le congrès* (1860, in-8) ; [illegible] *livre de M. Renan* (1863, in-8) ; [illegible] *contre la suppression de l'hôtel des Invalides* (1870, in-8), etc.

ORTOLAN (Joseph-Louis-Elzéar), jurisconsulte français, né à Toulon (Var), le 21 août 18[illegible], fils d'un ancien juge de paix de cette ville, [illegible] au milieu d'une épidémie terrible, [illegible] avaient succombé presque tous les [illegible] sortit de sa retraite pour [illegible] mourut victime de son dévouement [illegible] élevé au collège de Nice, puis compléta [illegible]

lège d'Avignon, de brillantes classes littéraires et scientifiques. Il fit son droit à Aix et à Paris, fut licencié en 1825, s'inscrivit au barreau en 1826 et se fit recevoir docteur en 1829. Tout en se livrant à l'enseignement libre, il publia, en 1827, la première édition de son principal ouvrage : *Explication historique des Institutes de Justinien*, qui lui valut la place de bibliothécaire-adjoint à la Cour de cassation. En 1830, il devint secrétaire général du parquet de la même cour. Il fit alors, pendant une année, à la Sorbonne, l'histoire du droit constitutionnel en Europe, et l'année suivante, à l'Athénée industriel, fondé par la ville de Paris, un cours de droit commercial. Vers la même époque, il allait aussi faire à Marseille plusieurs leçons sur l'histoire des constitutions.

En 1849, les deux chaires de droit constitutionnel et de droit criminel, supprimées en 1822, ayant été rétablies, M. Ortolan obtint celle de législation pénale comparée, qu'il occupa avec beaucoup d'éclat. Connu pour ses idées libérales et progressives, il fut, en mars 1848, chargé par M. Carnot, ministre de l'instruction publique, de faire à l'École de droit un cours, publié depuis, *Sur la souveraineté du peuple et les principes du gouvernement républicain moderne* (1848, in-8). Appelé en même temps au Conseil supérieur de l'instruction publique, il y fut maintenu jusqu'au 2 décembre 1851. M. Ortolan a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847. — Il est mort à Paris, le 27 mars 1873.

Ses principaux ouvrages, outre l'*Explication historique des Institutes de Justinien* (1827, 3 vol. in-8; 5e édit., 1851, 2 forts vol. in-8), devenue classique dans plusieurs universités d'Europe et d'Amérique, sont : *Histoire de la législation romaine* (1828; 3e édit., 1845, in-8); *Introduction philosophique au cours de législation pénale comparée* (1839, in-8) ; *Introduction historique au même cours* (1841, in-8); *Éléments du droit pénal* (1856, 1 fort vol. in-8; 3e édit., 1863), avec introduction philosophique et historique et l'explication raisonnée de tout notre droit pénal; *Histoire du droit constitutionnel en Europe pendant le moyen âge* (1831, in-8); *Traité du ministère public en France*, publié avec M. Ledeau; etc.

Parmi ses publications d'une moindre importance, on peut citer, sur le droit public : *Origines du gouvernement représentatif*, *De la pairie en France et en Angleterre*, *Déposition des rois par les assemblées nationales* (1831) ; une série d'*Études sur les constitutions des Pays-Bas, des ligues anséatiques, de l'Espagne et du Portugal, de la Sicile*, etc., etc. (1831-1837); *Sur les déclarations des droits de l'homme*. *Influence de la Révolution française sur la législation constitutionnelle de l'Europe* (1835); *Des lois du développement historique de l'humanité* (1840); *De la peine de mort*, *Du duel*, *Examen du code pénal de Sardaigne*, et autres dissertations; puis, dans un autre ordre, une *Notice sur Poncy* (1846, in-8), poète-maçon, son compatriote; *Contre-paroles d'un croyant*, et un volume de poésies, *les Enfantines* (1845, in-12; 2e édit., 1860, in-18).

Son frère, M. Jean-Félicité-Théodore Ortolan, né le 12 janvier 1808, entré dans la marine en [illegible], a été nommé capitaine de frégate le 22 juillet 1855 et capitaine de vaisseau le 31 décembre 1862. Admis à la retraite en 1868, il fut appelé à faire partie du conseil de guerre et de révision, en qualité de commissaire impérial à Toulon. Il avait été fait commandeur de la Légion d'honneur le 3 août 1867. Il a publié: *Règles internationales et diplomatie de la mer* (1844-1845, 2 vol. in-8; 4e édit., 1864). — Il est mort à Toulon, le 5 décembre 1874.

Son fils, M. Eugène Ortolan, né à Paris, le 1er avril 1824, reçu docteur en droit en 1849, avait cultivé la musique en même temps que le droit et remporté le second prix de composition musicale à l'Institut, en 1842. Il a donné au Théâtre-Lyrique : *Lisette*, en deux actes (1855) ; aux Bouffes-Parisiens : *la Momie de Roscovo* (1857), opérette en un acte, et a mis en musique quelques pièces de poésie. Attaché au ministère des affaires étrangères en 1849, il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864 et promu officier le 10 juillet 1880. Comme ouvrage de droit, on cite de lui : *Des moyens d'acquérir le domaine international* (1851, in-8).

ORTS (Charles), homme politique belge, né à Bruxelles, le 7 avril 1814, est le fils de l'échevin Pierre-Jacques Orts, connu par ses principes libéraux. Après de bonnes études de droit, il devint, comme son père, avocat au barreau de Bruxelles, et obtint la chaire de droit public à l'université libre de cette ville. Ses manifestes, en faveur de l'université contre le parti clérical, le désignèrent en 1848 au choix des électeurs de Bruxelles. Orateur solide et nerveux, il combattit vivement les cabinets de Brouckère et de Decker. Nommé, en 1856, vice-président de la Chambre des députés, il prononça contre la loi sur la charité un discours celèbre, où il déclarait qu'elle ne comportait même pas d'amendement.

Après la dissolution des Chambres, qui eut lieu à ce propos, M. Orts fut réélu, avec tous les candidats du parti libéral, par la ville de Bruxelles. Plusieurs mesures adoptées par le ministère ou des lois votées par la Chambre ont été dues à l'initiative de M. Orts. C'est sur une proposition de lui, tendant à augmenter le nombre des membres de la Chambre en raison de l'augmentation de la population, que la droite a déclaré qu'elle s'abstiendrait de prendre part aux séances et a exécuté sa menace : ce qui a amené une nouvelle dissolution de la Chambre en juillet 1864. L'année suivante, M. Orts proposa un amendement à la loi électorale, déclarant l'instruction obligatoire pour tout électeur : il ne fut pas admis (juillet 1865). En 1856, il avait établi, avec quelques amis, *la Presse belge*, qui bientôt se fondit avec *l'Indépendance belge*. Il a publié : *la Guerre des paysans*, 1789-1799 (Bruxelles, 1863, in-8), et *De la capacité civile des congréganistes religieux non autorisés* (Ibid., 1867).

OSBORN (Sherard), marin anglais, né le 25 avril 1822, entra dans la marine marchande en 1837 et navigua d'abord dans les mers des Indes et de la Chine. Il obtint sa commission de lieutenant en 1846; en 1849 fit partie de l'expédition envoyée à la recherche de sir John Franklin et fut nommé au commandement du *Pioneer*. Envoyé dans la mer Noire pendant la guerre de Crimée, il fut fait commandeur de l'ordre du Bain, officier de la Légion d'honneur et du Medjidié. En 1857, commandant le *Furious*, il conduisit en Chine l'escadre des canonnières. Il contribua à la prise des forts de Takou, et alla ensuite au Japon. Revenu en Chine en 1858, il remonta le Yang-Tsé-Kiang, et contribua à ouvrir la libre navigation de ce fleuve. Sa santé le força à revenir en Europe. En 1861, il était nommé au commandement du *Donegal*, vaisseau de 101 canons avec lequel il fit l'expédition du Mexique. En juin 1862, il accepta de l'empereur de la Chine le commandement d'une flotte construite en Angleterre pour la destruction de la piraterie, à la condition de ne recevoir d'ordres que de l'empe-

reur et de n'employer jamais ses forces contre les puissances européennes. Ces engagements n'étant pas tenus, le capitaine Osborn revint en Angleterre, où il fut nommé en 1864 au commandement du *Royal Souverain*, vaisseau transformé pour faire essai du système de tourelles du capitaine Coles. En 1864, il arriva au terme de son service à la mer. — Il est mort le 6 mai 1875.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on peut citer: ***Extraits d'un journal de voyage au pôle arctique, ou dix-huit mois dans les régions polaires à la recherche de sir John Franklin***, 1850-1851 (Stray leaves from an arctic journal, or, etc., 1852); ***Quédah, ou Mon journal dans les eaux malaises*** (Quédah, or my journal etc., 1857); ***Croisière dans les eaux japonaises*** (A cruise in Japanese waters, 1859); ***Carrière, dernier voyage et destin de sir John Franklin*** (the Career, last voyage, and fate of sir John Franklin); ***le Passé et l'Avenir des relations anglaises en Chine*** (the Past and Future of british relations in China); ***Fragments japonais*** (Japanese fragments 1860), et de nombreux articles dans la presse périodique.

OSBORNE (George), pianiste et compositeur anglais, né à Limerick (Irlande), en 1806, et fils d'un organiste distingué, fut destiné à l'état ecclésiastique, fit très jeune des études de théologie, mais fut entraîné, par son goût pour la musique, à négliger toute autre étude que celle du piano. Il l'apprit presque tout seul, puis reçut en Belgique, du prince de Chimay, tous les moyens de se perfectionner par l'étude des maîtres classiques. Venu à Paris en 1826, M. Osborne prit des leçons de piano de Pixis, et d'harmonie de M. Fétis. Devenu ensuite l'élève de Kalkbrenner, il recommença sous sa direction toute son éducation, et prit bientôt à Paris, comme virtuose et comme professeur, une des premières places.

M. Osborne a souvent exécuté sa propre musique, qui consiste particulièrement en *Duos* pour piano et un autre instrument, le violon surtout. Plusieurs ont été écrits en société avec Bériot, sur des thèmes de ***Moïse***, de ***Guillaume Tell***, du ***Pré aux Clercs***, et des principaux ouvrages de M. Auber. Il a aussi publié quelques ***Fantaisies***, ***Rondos***, ***Variations***, qui ont été accueillis avec faveur.

OSCAR II (Frédéric), roi de Suède et de Norvège, né à Stockholm le 21 janvier 1829, succéda à son frère Charles XV, le 18 septembre 1872. Destiné à la marine, il prit part de bonne heure à plusieurs expéditions, soit comme cadet ou officier, soit comme commandant d'escadre. Il suivit les cours de l'université d'Upsal, sous la direction de l'historien Carlson (voyez ce nom), et voyagea sur le continent. Il fut couronné solennellement à Stockholm, le 12 mai 1873, et à Drontheim, comme roi de Norvège, le 18 juillet; mais les crédits nécessaires à cette dépense ne furent accordés par la Chambre qu'après des débats longs et animés. Il s'occupa immédiatement de la réorganisation de l'armée, des chemins de fer et de l'instruction secondaire spéciale. Une convention monétaire fut conclue avec le Danemark, le 19 décembre 1872; une nouvelle législation sur la navigation commerciale entra en vigueur en mai 1874; le système métrique fut introduit (13 mai 1876); l'île de Saint-Barthélemy, aux Antilles, cédée à la France, etc. Le roi, selon l'antique coutume des souverains de Suède et de Norvège, fit un voyage en Laponie norvégienne, jusqu'au cap nord, en septembre 1873. Il visita les cours de Berlin et de Russie (mai-juillet 1875), et envoya son fils aîné parcourir l'Europe méridionale et occidentale. Le jeune prince séjourna à Paris pendant l'Exposition universelle de 1878, à laquelle la Suède et la Norvège participèrent d'une manière remarquable.

Le roi Oscar II a occupé ses loisirs, non sans succès, à des travaux littéraires. On cite de lui une monographie de *Charles XII*, traduite en allemand (Berlin, 2ᵉ édit., 1875); un volume de poésies, *Ur svenska flottans minnen*, traduit également en allemand (Ibid., 1877). Il traduisit lui-même *le Cid*, de Herder, *le Tasse* et *le Faust* de Goethe; cette dernière traduction lui valut le titre de membre de l'Académie des sciences de Berlin, le 13 mai 1878.

OSCULATI (Gaetano), voyageur italien, né à Vedano (Lombardie), le 29 novembre [illegible], avait à peine terminé ses études qu'il commença le cours de ses explorations. De [illegible] à 1831, il visita la Grèce, l'Égypte, l'Asie Mineure et les provinces maritimes de la Turquie. Trois ans après, il s'embarqua pour l'Amérique méridionale (1834), qu'il traversa de l'Uruguay au Pérou, franchit les *pampas* et les Cordillières, parcourut le Chili, et ne rentra dans son pays qu'après avoir doublé le cap Horn (1836). En [illegible] il entreprit un nouveau voyage qu'il [illegible] vieux monde; étudiant les races et [illegible] les plantes, il visita une partie de l'Arabie, l'Arménie, la Perse, passa d'Ormuz à Muscate, et, de là, une barque arabe le conduisit dans l'Inde, où il explora la côte de Malabar.

Le souvenir des grands fleuves de l'Amérique ramena M. Osculati dans le nouveau monde (1846). Après avoir traversé rapidement le Canada, les États de l'Union, les Antilles et le Vénézuéla, il alla à Quito, où il entendit parler des richesses fabuleuses des rives du Napo, l'un des plus grands affluents de l'Amazone. [illegible] mit en route; mais les Indiens [illegible] qui lui servaient de guides le laissèrent seul au milieu d'un pays affreux, inondé d'eau et coupé de forêts inextricables. Mourant presque de faim, il marcha dans la direction du Napo, dont, après des fatigues inouïes et des dangers [illegible] renaissants, il put reconnaître les [illegible] sauvages. Grâce au gouverneur de la [illegible] Quixos, il ne perdit rien de ses [illegible] spécimens d'histoire naturelle et de ses [illegible] ethnographiques, et revint en Europe [illegible].

M. Osculati a donné de cette [illegible] sion un récit simplement écrit qui a été [illegible] ment lu par ses compatriotes; il est [illegible] *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo* (Milan, 1854, 2ᵉ édition, gr. in-8, avec figures).

OSGOOD (Samuel), théologien améric[illegible] Charlestown (Massachusetts), le [illegible] ses classes au collège de Harvard, [illegible] logie à Cambridge et prit ses [illegible] Successivement chargé de di[illegible] tions, il fut appelé à la tête d'une [illegible] rienne de New-York, en octobre [illegible] secrétaire, pour l'intérieur, de la [illegible] rique de la même ville. M. S. Osgood a tra[illegible] l'allemand de M. Olshausen *Sur la* [illegible] ton, 1839), et un autre de de Wette, [illegible] *pratique* (Practical Ethics; Boston, [illegible]). Il est en outre auteur de beaucoup [illegible] originaux parmi lesquels nous citerons [illegible] *biographiques sur les théologiens et* [illegible] *chrétiens* (Studies in Christian biography [illegible] hours with Theologians and [illegible] York, 1850, in-12); *Dieu avec l'homme* [illegible] *ques de la Providence* (God with man; Ibid. [illegible]) *Pierres milliaires dans le voyage de la vie* (Milestones in our life journey; Ibid., in-12); [illegible]

du foyer, ou Pensées domestiques provenant d'une chaire de ville (the Heartstone; Ibid., in-12).

OSMAN-pacha (Osman-Nuri), général turc, est né dans l'Asie Mineure, à Tokat, en 1832, d'après les uns, à Amasia, en 1837, d'après les autres. Il entra en 1850 à l'Académie militaire de Constantinople, et en sortit dans la cavalerie en 1854. Il fit la guerre d'Orient sous Omer-pacha, celle de 1860 contre les insurgés de Syrie, et fut envoyé, en 1867, en Crète, où il se distingua à la prise du couvent fortifié Hagia-Georgia, et devint lieutenant-colonel. Après avoir pris part à l'expédition de Redif-pacha dans le Yemen, il fut nommé général de brigade en 1874, général de division l'année suivante, appelé à Constantinople et mis à la tête d'un corps d'armée réuni à Widdin pour opérer contre les Serbes. Il prit l'offensive, conquit l'importante position de Saitschar, battit les Serbes à plusieurs reprises, et devint *muschir* (maréchal). Lors de la conclusion de la paix avec la Serbie, il resta commandant du corps de Widdin. Après le passage du Danube par l'armée russe, près de Sistova, en juillet 1879, Osman-pacha accourut avec son corps d'armée et 174 canons, pour défendre les positions, défit près de Plewna le 9e corps d'armée russe, fortifia cette ville d'une manière formidable, et infligea le 14 septembre une sanglante défaite aux armées russe et roumaine réunies, qui perdirent près de 20 000 hommes. Il reçut alors le titre de *ghazi* (victorieux) et la décoration d'Osmanié en brillants. Cependant le manque de vivres commençait à se faire sentir dans la ville assiégée : le 10 décembre 1877, Osman résolut un effort suprême pour forcer les lignes ennemies: les Turcs firent des prodiges de valeur, mais durent céder devant le nombre. Osman lui-même, blessé à la jambe, ne pouvant continuer la lutte, capitula avec son armée : plus de 40 000 hommes furent faits prisonniers, 400 canons tombèrent dans les mains des Russes, et la route de Constantinople leur fut ouverte. Après la paix, Osman revint de Russie et fut immédiatement chargé de la reconstitution de l'armée (mars 1878). Il fut nommé ministre de la guerre, commandant la garde impériale, grand maître de l'artillerie et grand maréchal du palais. Bientôt il acquit sur l'esprit du sultan une réelle influence. Accusé par deux *muchirs*, Fuad et Nusret, de mauvaise administration, même de dilapidation devant le sultan en personne et devant le conseil des ministres, il obtint que l'affaire restât sans suites (juin 1879). C'est à son influence et à celle du cheik-ul-islam qu'on attribue le renvoi du grand vizir Khereddin-pacha. Au mois de juillet 1880, on a annoncé sa démission de ministre de la guerre.

OSMOY (Charles-François-Romain Le Boeuf, comte d'), homme politique français, député, né à Osmoy (Eure), le 27 novembre 1827, est fils d'un ancien garde du corps de Charles X, et l'un des plus riches propriétaires du département. Sous l'Empire, il appartint à l'opposition libérale, et fut le fondateur de la ligue d'enseignement dans l'Eure. Il s'engagea, au début de la guerre, dans les éclaireurs de la Seine et fut décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite. Il se trouvait encore à Paris, lorsqu'il fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le troisième sur huit, par 49 222 voix ; il prit place au centre gauche. M. d'Osmoy, très compétent dans les questions littéraires et artistiques, fut rapporteur du budget des beaux-arts à plusieurs reprises et membre de la commission des théâtres. Il vota, dans presque toutes les questions politiques, avec la minorité républicaine de l'Assemblée et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat dans le département de l'Eure, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il obtint, au premier tour de scrutin, 346 voix, dépassant de 43 voix M. le duc de Broglie, mais échoua au second tour, devant la coalition des conservateurs. Il fut élu député, le 20 février suivant, dans l'arrondissement de Pont-Audemer, par 9950 voix, contre 5761 obtenues par le candidat monarchiste. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut deux concurrents, MM. Hébert, orléaniste, et Tourangin, bonapartiste, qui réunirent à eux deux 8570 voix, contre 9036 obtenues par M. d'Osmoy. Il représente le canton de Quillebœuf au conseil général de l'Eure.

M. d'Osmoy a écrit, avec G. Flaubert et Louis Bouilhet, une grande féerie : *le Château des cœurs*, qui fut reçue, mais non jouée, au théâtre du Châtelet, et qui a été publiée dans la *Vie moderne* (1879). On cite également de lui un recueil de *Mélodies* (1880, in-4, eaux-fortes).

OSTROWSKI* (Alexandre), auteur dramatique russe, né en 1820, est l'auteur de plusieurs pièces qui ont eu beaucoup de succès : *Pauvreté n'est pas vice; l'Orage; Il faut que chacun se tienne à sa place*, etc. En février 1861, il a fait jouer : *On ne compte pas avec les siens*, pièce publiée depuis plus de dix ans, mais dont la censure avait interdit jusqu'alors la représentation, sous prétexte que le corps des marchands de Moscou y était trop maltraité. Une édition complète de ses œuvres, contenant trente-six pièces, a été publié à Saint-Pétersbourg (1874, 8 vol.).

OTREPPE DE BOUVETTE (Marie-Joseph-Albert d'), archéologue belge, né à Namur, le 16 novembre 1787, conseiller auditeur à la Cour d'Amiens en 1811, démissionnaire en 1816, et, depuis, auditeur militaire de la province de Liége, substitut-adjoint du procureur général de Liége, retraité en 1832, avec le titre de conseiller honoraire, prit une part active à la création du Musée provincial de Liége. Président honoraire de l'Institut archéologique liégeois, membre de diverses autres sociétés savantes et officier de l'ordre de Léopold, etc. — M. Otreppe de Bouvette est mort à Liége, le 13 novembre 1875.

Il a publié : *Lettres sur l'archéologie* (Namur, 1858, in-12) ; *Recherches et fouilles dans le but de créer un musée provincial à Liége* (Liége, 1851, in-12) ; *Causeries d'un antiquaire* (Ibid., 1852, in-12) ; *De l'esprit et du cœur* (Ibid., 1852, 2 vol.) ; *Essai de tablettes liégeoises* (Ibid., 1853-1869, 101 livraisons in-8) ; *Promenades en Belgique* (Ibid., 1862, in-18). Il a en outre inséré des articles dans divers recueils.

OTT (Auguste), publiciste français, né à Strasbourg, en 1814, se destina au barreau et se fit recevoir avocat en 1836 ; mais il fut détourné de cette profession par l'étude des philosophes et des économistes, et se fit le disciple de Buchez. Il s'occupa d'abord de travaux historiques et collabora au remaniement de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*. Il s'appliqua ensuite à l'étude de la philosophie allemande, se mêla un moment à la politique en 1848, dirigea quelque temps la *Revue nationale*, puis revint aux questions morales et économiques.

M. Ott a publié : un *Manuel d'histoire universelle*, en deux parties (1840-1842, in-18) ; *Hegel et la philosophie allemande, ou Exposé critique de systèmes allemands depuis Kant, et*

spécialement de celui de Hegel (1844, in-8); *Comment doit être élue l'Assemblée nationale* (1848, brochure in-18); *Traité d'économie sociale, ou l'Économie politique coordonnée au point de vue du progrès* (1851, in-18); *Dictionnaire des sciences politiques et sociales* (1855, 3 vol. in-8); *De la raison* (1873, in-8); *Voyage humoristique de la famille Michon en Suisse* (1874, in-8), etc. Il a édité avec M. Cerise le *Traité de politique et de science sociale* de Buchez (1866, 2 vol. in-8).

OTTIN (Auguste-Louis-Marie), sculpteur français, né à Paris, le 11 novembre 1811, étudia la sculpture sous David, suivit l'École des beaux-arts et remporta le grand prix en 1836. Le sujet était: *Socrate buvant la ciguë*. Pendant son séjour en Italie, il entreprit divers travaux qui rendirent son nom plus populaire à l'étranger qu'il n'est encore en France. Depuis son retour, il a souvent exposé des bustes, des statues, des groupes de genre et des sujets religieux: nous citerons: *Mlle Richardot, Mme Isabelle Constant, M. Ingres*, en bronze, puis en marbre; *Hercule au jardin des Hespérides, l'Amour et Psyché, Leuchosis*, statues en marbre; *le Chasseur indien et le boa, le Coup de hanche des lutteurs*, groupes en plâtre; un *Ecce Homo* et une *Vierge, ou Mater amabilis*. Il a, de plus, exécuté, pour le ministère de l'intérieur, les bustes de *Chaptal* et de *Prony*, ainsi que le groupe de *Polyphème surprenant Acis et Galatée*, destiné à l'achèvement de la fontaine rustique du jardin du Luxembourg, et envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec le buste de *M. Ingres*.

M. Ottin a été chargé de terminer, pour le palais de Florence, en 1849, une cheminée monumentale dont les dessins ont été donnés par M. Lefuel: cette composition, exposée en 1850, comprend le buste de *Ch. Fourier*, les allégories de *la Justice* et de *la Vérité*, des groupes d'enfants, un bas-relief sur l'attique, figurant *les Travaux des quatre âges*. Il a encore exécuté un grand nombre de statues pour les monuments publics, telles que: un *Jeune Faune*,et une *Chasseresse* pour la fontaine de Médicis, au jardin du Luxembourg; un *Hercule* pour le parc de Saint-Cloud, etc. Il a exposé en 1857: *Jeune fille portant un vase*, acquis par l'empereur; en 1861: *Napoléon III*, statue en marbre appartenant au prince Napoléon, et *Amour et Psyché*; en 1863: *M. de Belzunce*; en 1864: *Bethsabée*; en 1866: *les Orphelins*, bas-relief; à l'Exposition universelle de 1867: *la Lutte moderne, le Coup de hanche*, groupe en bronze; en 1868: la statue de *Henri IV*; en 1869: *Thésée précipitant le brigand Scyron dans la mer*; en 1870: *la Vérité s'élevant au-dessus des nuages*, statue en plâtre qui reparut en marbre au Salon de 1874: en 1875: *Campaspe*, statue en plâtre, etc. M. Ottin a obtenu une 2ᵉ médaille en 1842, une 1ʳᵉ en 1846, une 2ᵉ à l'Exposition universelle de 1867, avec la décoration de la Légion d'honneur.

OTTO (Charles), médecin et écrivain danois, né le 20 mai 1795, dans l'île de Saint-Thomas (Antilles), fut amené, dès l'âge de cinq ans, à Copenhague. Peu de temps après avoir pris le grade de docteur en médecine (1819), il fit un voyage de quatre ans à l'étranger, et visita particulièrement Berlin, Vienne, Rome, Paris, Londres et Edimbourg. Il a publié en danois, dans les tomes II à V de *Ny Hygæa*, et en allemand, sous le titre de *Voyage en Suisse, en Italie, en France, en Angleterre et en Hollande* (Reise durch die Schweitz, Italien, Frankreich, Grossbritanien und Holland; Hambourg, 1825, 2 vol. in-8), les résultats de ses recherches sur les hôpitaux et sur l'état de la médecine dans ces différentes contrées. Nommé professeur-adjoint de pharmacologie à l'université de Copenhague en 1832, il devint titulaire en 1840. Il est chevalier du Danebrog (1840), membre des Sociétés de médecine de Copenhague (1820) et de Stockholm, correspondant de l'Académie de médecine de Paris et d'un grand nombre d'autres sociétés savantes de France, d'Allemagne ou d'Angleterre. Dans ces dernières années, il devint le grand maître de la franc-maçonnerie danoise. — Il est mort à Copenhague, au mois de mai 1879.

Ses principaux ouvrages sont: *Broussais et son école* (Broussais og Broussaismen; Copenhague, 1827); *la Phrénologie* (Phrenologien; 1825); *Sur les eaux minérales* (Om de mineralske Vande; 1837); *Manuel de toxicologie* (1836); *Manuel de pharmacognosie* (1840); *Des effets pernicieux de l'eau-de-vie sur le physique et le moral de l'homme* (Om Brænderinens fordærvelige Virkninger paa Menneskets Legeme og Aand, 1844), traduit en allemand et en suédois; *Guide dans l'étude de la pharmacodynamique* (Ledetraad i Pharmacodynamiken; Christiania, 1847, in-8). M. Otto a rédigé en outre plusieurs recueils: *Ny Hygæa* (1823-1826, tom. I-VIII); *Hygæa* [illegible]; *Tidsskrift for Phrenologien* (1827-182[illegible]) [illegible]; *Bibliothek for Læger*, depuis 1828. Il a publié un très grand nombre de mémoires.

OTTOCAR (Amedæus). Voy. Daum.

OUDET (Gustave), sénateur français, né à Bellefort (Jura), le 4 juillet 1816, fit son droit à Paris, s'inscrivit au barreau de Besançon, et fut nommé, en 1848, premier avocat général. Démissionnaire, l'année suivante, il fut arrêté après le coup d'État, jugé par une commission mixte et condamné d'abord à la transportation, puis à l'internement à Dijon, enfin placé sous la surveillance de la haute police jusqu'en 1854. En 1860, il entra au conseil municipal de Besançon, malgré l'opposition du préfet Pastoureau, et s'employa activement pendant la guerre à l'organisation des ambulances et secours aux blessés. Conseiller général du Doubs, pour le canton sud de Besançon et maire de cette ville depuis 1871, il fut maintenu dans ce poste, après la chute de M. Thiers, sur la demande du préfet. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu dans le département du Doubs, le second sur deux, par [illegible] voix sur [illegible] électeurs. Il prit place à gauche et se prononça, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre des députés. Il a été décoré de la Légion d'honneur, lors de la visite du maréchal de Mac-Mahon à Besançon, en 1876.

OUDINÉ (Eugène-André), sculpteur et graveur français, né à Paris, le 1ᵉʳ janvier 18[illegible], entra de bonne heure dans l'atelier d'André [illegible] et remporta le grand prix de Rome en 18[illegible]. Il travailla sous Petitot et M. Ingres. Pendant son séjour en Italie, il exécuta le *Gladiateur* [illegible] plus bel envoi de Rome, qui figura au Salon de 1837. De retour en France, il se maria avec une petite-fille de Galle, fut ensuite attaché au Timbre (1844), et quelques années plus tard à la Monnaie de Paris. Il a été chargé fréquemment de commandes officielles ou particulières [illegible] sculpteur et comme graveur en médailles.

En sculpture, M. Oudiné a exécuté [illegible] particulièrement depuis *le Gladiateur*, une *Bethsabée*, la statue du *général Espagne*, [illegible] Invalides (1842); *le roi Louis VIII*, au musée de Versailles; le groupe de *la Charité*, [illegible] le musée du Puy-en-Velay (1853); *la Vierge à l'enfant* et *les Quatre Évangélistes*, [illegible]

Saint-Gervais (1845); le buste du *duc de Richelieu*, donné à la bibliothèque de la Chambre des Pairs; *la reine Berthe*, pour le jardin du Luxembourg; une *Psyché endormie* (1848), au musée du Havre, et exposée de nouveau en 1855; les sculptures de l'hôtel du Timbre : *la Loi, la Sécurité, la Justice; le Martyre de sainte Valère* et *le Baptême de Clovis*, sculptés sur les portes latérales de Sainte-Clotilde (1853); un *Buffon* monumental, au nouveau Louvre (1855); *saint Landry*, à la tour Saint-Germain-l'Auxerrois (1861); un *Gladiateur* (1865); *Daphné, Hébé*, statues en pierre pour le palais des Tuileries; douze *Médaillons* représentant les poëtes illustres de l'antiquité, pour la Bibliothèque impériale (1866); *la Vierge et l'Enfant Jésus*, groupe en marbre pour l'église Saint-Ambroise; *le Bonheur vrai* (1868); enfin un nombre considérable de *bustes* en marbre et en plâtre, ceux de *Vulcain, Raphaël, Masaccio, le Prince royal* (1842); *Galle, Bugeaud, MM. A. Thomas, Horace Vernet, Lacave-Laplagne, P. Laplagne-Barris, de Boissieu, Perségol, M. Pillaut, Hippolyte Flandrin, Dupin aîné*, etc. On a vu encore de cet infatigable artiste vingt-huit *Médaillons* et trois *Bustes* en marbre à l'Exposition universelle de 1867.

Dans la gravure en médailles, nous nous bornerons à rappeler les sujets suivants : les médailles de *l'Amnistie*, de *la Colonne de Boulogne* (1843), de *la Cathédrale d'Alger*, du *Gouvernement provisoire* (1848) et du *Deux décembre* (1852); la grande médaille du *Chemin de fer de Paris en Espagne*, celle de *M. Lacave-Laplagne*; les médailles du *Tombeau de Napoléon Ier* (1853); de *l'Exposition universelle*, de la *Bataille d'Inkermann* (1855); du *Voyage de l'empereur à Reims*, de *l'Inauguration de la Bourse de Marseille*, du *Corps municipal de la ville de Paris*, de *l'Annexion de la Savoie et du comté de Nice à la France*, la *Médaille d'honneur pour le ministère de l'agriculture et des colonies* (1861); la médaille commémorative des *Préliminaires de la paix de Villafranca* (1863); la médaille du *général Boinod*, les médailles de *Cambacérès*, de *Berthollet*; le *Type des monnaies* de la République (1848); le *Type en pied* de la même figure; *l'Apothéose de Napoléon Ier*, d'après le plafond de M. Ingres; la médaille de *Dumont d'Urville*, une médaille de *Cérès*, pour le comice agricole de Cognac; les médailles des *Assurances maritimes*, de la *Bienfaisance* (1873), de la *Société de tempérance* (1874), les *Types* du Timbre, les médaillons de la plupart des bustes ci-dessus mentionnés, ceux du *prince Napoléon*, de *M. Gatteaux*, de *M. E. Oudiné*, de *M. H. Delafontaine* (1861); ceux de *Ingres*, de *Mathieu*, du général *Poncelet*, membres de l'Institut (1869); de *M. Mignet* (1872); de *M. Thiers* (1874); de *M. P. Flandrin* (1876); de *M. Hénard*, de *J. B. Say* (1877).

M. Oudiné a obtenu, en 1837 et en 1848, deux secondes médailles pour la sculpture; en 1839, une 1re médaille pour la gravure; en 1843, une 1re médaille pour la sculpture, deux prix au concours des monnaies de 1848, une 3e médaille en 1855, et la décoration en 1857.

OUDINOT (Eugène-Stanislas), peintre-verrier français, né à Alençon (Orne), le 6 avril 1827, entra en 1842 comme élève à la manufacture de Choisy-le-Roi, que dirigeait M. Bontemps. Il en sortit en 1848, et un an après, il suivit l'atelier d'Eugène Delacroix. Après avoir ainsi étudié au point de vue de l'industrie et à celui de l'art les secrets de la peinture sur verre, il fonda en 1854 une maison importante, et obtint à l'Exposition universelle de 1855 la première mention honorable. En 1856, la commission nommée pour juger le concours des peintres-verriers parmi lesquels devaient être choisis les décorateurs de Notre-Dame, plaça au premier rang la fenêtre présentée par M. Oudinot. En 1862, il obtint une médaille à l'Exposition universelle de Londres. Depuis cette époque, nommé peintre-verrier de la ville de Paris, et médaillé dans un grand nombre de nos expositions de province, il remporta la médaille d'or à l'Exposition universelle de 1878, et fut décoré de la Légion d'honneur, le 20 octobre de la même année.

Les principaux travaux exécutés par M. Oudinot pour le compte de la ville de Paris sont les vitraux de Sainte-Clotilde, de Saint-Jacques du Haut-Pas, de Saint-Leu, les deux verrières de la cour Saint-Germain l'Auxerrois, compositions importantes représentant la *Résurrection de Lazare* et le *Repas du mauvais riche* (style renaissance), les vitraux de l'église Saint-Augustin et le chœur de la Trinité. Pour le compte des ministères, on peut citer de lui : la restauration du sanctuaire de la cathédrale de Limoges (les douze apôtres XIVe siècle); les vitraux neufs de la chapelle du Saint-Sacrement, et de la chapelle des fonts dans la même basilique; les vitraux de l'oratoire de la princesse Marie-Clotilde au Palais-Royal, de la chapelle du Vésinet, de la cathédrale de Beauvais, etc., etc.

Nous rappellerons ensuite : les vitraux de Saint-Pierre de Limoges; ceux des églises de la Grand'-Combe et d'Argenteuil, de la chapelle de Touvent (Indre), appartenant à M. le sénateur Amédée Thayer, de l'église Saint-Bénigne (Ain), à M. Poisat, de la chapelle du château de Bort, etc. A l'étranger, on peut encore citer de lui les verrières de l'église Sainte-Croix de Liége (Belgique), et des vitraux de chambre appartenant au prince Cantacuzène en Valachie, au marquis de Guadalcazar en Espagne, à M. Sparke en Angleterre, à M. Aguado en Espagne, etc.

OUDOUL (Jean-Jules), député français, né à Murat, le 6 janvier 1833, se fit inscrire au barreau de Saint-Flour en 1858, fut nommé maire de cette ville en 1871 et révoqué le 17 février 1874. Élu député le 20 février 1876 par 6801 voix, contre 2305 obtenues par le candidat monarchiste, il siégea au centre gauche et après l'acte du 16 mai 1877 fut un 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant il fut réélu par 6743 voix, contre 3 574 recueillies par M. le duc de La Rochefoucauld-Doudeauville, candidat officiel et légitimiste. M. Oudoul représente le canton nord de Saint-Flour au conseil général du Cantal.

OULESS (Walter-William), peintre anglais, né à Saint-Hélier (Jersey), le 21 septembre 1848, fit ses études au Victoria-Collège de cette île, puis se consacra à la peinture et acquit une réputation de portraitiste distingué. Il devint associé de l'Académie royale de Londres, le 25 janvier 1877.

Parmi ses portraits, nous citerons : *Lord Selborne; Ch. Darwin; l'Évêque de Londres; l'Amiral Alexandre Milne; Miss Ruth Bouvery; le Lieutenant-colonel Lloyd Lindsay*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1878 ceux de *feu Russell Gurney, recorder de la cité de Londres*, de *H. D. Pochin*, et de *M. W. Sale*. Il y obtint une médaille de 2e classe.

OURADOU (Maurice-Gabriel-Auguste), architecte français, né à Paris le 24 juillet 1822, est fils d'un receveur particulier des finances connu sous le nom de *Maurice*. Après avoir fait ses études à Soissons et à Paris, il suivit les cours de

M. Hipp. Le Bas à l'École des beaux-arts puis fut élève de M. Viollet-le-Duc dont il épousa la fille en 1857. M. Ouradou a été successivement inspecteur des travaux du château de Coucy (1856) et de ceux de la cathédrale de Paris jusqu'en 1870, architecte diocésain de la Marne et enfin architecte du château de Pierrefonds en remplacement de son illustre beau-père (1879). Il a obtenu aux Salons annuels deux médailles en 1865 et 1873, une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1878 et la décoration de la Légion d'honneur en 1874.

Les principales restaurations de M. Ouradou sont celles des églises de Taverny, Palaiseau, Verrières, Beaune, Til-Chatel, Braine, Essonnes, Saint-Jean-des-Vignes à Soissons, Notre-Dame de l'Épine à Châlons (Marne), l'Hôtel-Dieu de Beaune, etc. Il a construit un grand nombre de maisons particulières à Paris, en province et à l'étranger. Auteur de la publication des *Peintures murales de la Chapelle Notre-Dame de Paris*, exécutées sur les cartons de M. Viollet-le-Duc (1869, in-folio, 62 pl. chromolith.), il a collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture*, à la *Gazette des architectes*, à *l'Art pour tous*, etc.

OURI (Alphonse), peintre français, né à Versailles, en 1828, fut élève de Bin père et de Gosse et se voua de bonne heure à la peinture décorative. Il entreprit ses premiers travaux sous la direction d'Eug. Delacroix qui lui confia l'ornementation du salon de l'hôtel de ville dont il avait peint le plafond. Parmi les autres monuments décorés par M. Ouri, nous citerons le salon vert des Tuileries, l'hôtel Fould, et celui du Jockey-Club, ceux de MM. d'Étampes et de Brissac, etc., à Paris; un château à MM. Péreire; en Angleterre, le château de Sandrigham, appartenant au prince de Galles; l'hôtel Narishkine à Saint-Pétersbourg, diverses salles du palais du khédive au Caire, etc. M. Ouri a été décoré de la Légion d'honneur en 1868.

OUTREMONT (Mgr Hector-Albert CHAULET D'), prélat français, est né à Tours le 27 février 1825. Chanoine titulaire de Saint-Gatien de Tours depuis 1862, il a été nommé évêque d'Agen par décret de la délégation du gouvernement de la Défense nationale, le 24 janvier 1871, préconisé le 24 février suivant et sacré à Tours, le 19 mars de la même année. Il a été transféré à l'évêché du Mans par décret du 4 septembre 1874 et préconisé le 21 décembre suivant.

OUVRIÉ (Pierre-Justin, souvent dit JUSTIN), peintre et lithographe français, né à Paris, le 9 mai 1806, étudia d'abord sous Abel de Pujol et Châtillon, et s'occupa à la fois de peinture, d'aquarelle et de lithographie. Au milieu d'assez fréquents voyages en Italie, en Flandre et en Angleterre, il a envoyé de nombreuses œuvres aux Salons d'exposition où il avait débuté dès 1830. Dans les différents genres de peinture tour à tour abordés par cet artiste, nous citerons, parmi les tableaux : *la Cérémonie funèbre du poète Shelley* (1831); *le Grand canal de Venise*, *l'Hospice du Saint-Bernard*, une *Vue de Landerneau* (1833); *le Quai des Esclaves*, *la Place du Palais-Vieux*, à Florence, (1834); *Saint-Laurent de Nuremberg*, *le Phare d'Aigues-Mortes* (1835); *Saint-Pierre de Gênes* (1836); *la Cathédrale de Chartres* (1837); *Heidelberg* (1841); *le Château de Fontainebleau*, au Luxembourg (1842); *le Château de Pau* (1844); *les Eaux-Bonnes* (1845); *la Place de la Halle*, *la Rue Flamande* et *le Béguinage*, à Bruges (1848-1849); *le Château de Windsor*, *Somerset-House* (1850); une *Vue d'Amsterdam* (1852), etc.; parmi les aquarelles : divers *Sites de la vallée du Mont-Dore*, des *Vues de la Romagne*, de la Sicile et des environs de Venise, *la Cathédrale de Wurtzbourg*, des *Vues de Rouen*, *les Bords de l'Arno*, *la Place de Schelestadt*, *la Place de Bruges*, *Aix-la-Chapelle*, *le Marché de Nuremberg*, etc. (1853-1856). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre le *Somerset-House* de 1850 et la *Vue d'Amsterdam* de 1853, deux *Sites des bords du Rhin*, *le Quai Sainte-Lucie*, à Naples, la *Vue du château d'Heidelberg*.

On a vu ensuite de lui : *l'Entrée de la Haye*, *Boppart*, près Coblentz, *Sites du Rhin* (1857); *Vue de Rotterdam* (1859); *Souvenir des bords du Rhin*, *entre Coblentz et Mayence*, *le Mont Blanc et la vallée de Chamouni*, *Vue prise à* [illegible], *Route d'Ancône à Bologne*, *la Moselle près Bern Castel* (1861); *Vue de Salzbourg*, *le Tombeau de Walter Scott*, *Calton Hill et la Canongate*, à *Edimbourg*, appartenant au ministère d'État, *le Kéreen Gracht, à Amsterdam* (1863); *Château d'Anet*, *Château de Villepreux* (1864); *Vue d'Edimbourg*, *le Château de Pierrefonds en* [illegible] (1865); *la Ville et le château d'Heidelberg*, *la Cathédrale de Fribourg-en-Brisgau* (1866); *Château de Hohenorgueil*, *Château de Pierrefonds*, aquarelles, à l'Exposition universelle de 1867; *Vue d'Amsterdam* (1868); *le Prinss Gracht à Amsterdam*, *Thoune sur l'Aar* (1869), etc.

M. Justin Ouvrié a en outre exécuté plusieurs tableaux pour les galeries de Versailles, notamment la *Marche de l'armée française* [illegible], d'après l'esquisse de M. Siméon Fort [illegible], et *Christ*, d'après Prud'hon; *l'Assomption*, d'après Monvoisin, et une *Vue du pont gothique*, [illegible] à Lyon (1840). Comme lithographe il a principalement reproduit, de 1825 à 1851, un certain nombre de paysages, et activement collaboré avec Thévenin et Demoliu, à la *Galerie des portraits des rois de France*. Il a obtenu, comme peintre de genre et paysagiste, une 2e médaille en 1831, une 1re en 1843, une 2e en 1855, et la décoration le 30 décembre 1854. — Il est mort à [illegible], le 21 octobre 1879.

OVERBECK (Jean-Adolphe), archéologue allemand, né à Anvers, le 27 mars 1826, [illegible] célèbre peintre Frédéric Overbeck, étudia à Hambourg et à Bonn, où il eut pour maîtres Welcker et Ritschl. Il prit ses grades, dans cette dernière ville, pour l'enseignement de l'archéologie. En 1853, il fut appelé à Leipzig, comme professeur extraordinaire, et devint, six ans plus tard, professeur ordinaire et directeur du musée archéologique qui lui dut une réorganisation [illegible].

Ses principaux ouvrages sont : *les Peintures héroïques de l'art ancien* (Gallerie heroischer Bildwerke der alten-Kunst; Halle, 1851-1853, tome I, contenant le *Cycle héroïque de Thèbes et de Troie*, avec atlas); *Histoire de l'art plastique chez les Grecs* (Geschichte der griech. Plastik; Leipzig, 1857-1858, 2 vol.); *Pompéi, ses constructions, antiquités et objets d'art* (Pompeji in seinen Gebäuden, etc.; ibid., 1856; 3e édit. [illegible]); *la Mythologie artistique en Grèce* (Griech. Kunst-mythologie, Ibid. 1871, t. I-II, avec atlas [illegible]). M. Overbeck a en outre écrit de nombreux mémoires publiés séparément ou dans le *Musée du Rhin*, le *Journal d'archéologie*, les *Rapports* de la Société des sciences de Saxe, etc.

OVERSKOU (Thomas), auteur dramatique danois, né à Copenhague, le 11 octobre 17[illegible], d'une pauvre famille, reçut à peine l'instruction élémentaire et fut mis en apprentissage chez un forgeron. La lecture des poètes de son pays, particulièrement de Holberg et d'Oehlenschlæger,

lui inspirèrent le goût de la poésie et la passion du théâtre. Après avoir lutté quelque temps contre la misère, sans cesser de s'instruire, il parvint, en 1818, à figurer sur la scène. En 1823, il était reçu comédien du théâtre de la cour. En même temps, il débutait comme auteur dramatique en faisant représenter une pièce traduite de l'allemand. Plus tard ses préoccupations de littérature théâtrale lui firent prendre un congé. Il rentra au théâtre de la cour comme premier régisseur, sous la direction de Heiberg, en 1849, et garda ses fonctions dix ans. En 1852, il avait été nommé professeur. — *Il est mort à Copenhague, le 7 novembre 1873.*

Les œuvres de M. Overskou, l'un des auteurs dramatiques les plus féconds du Danemark, consistent surtout en comédies et en vaudevilles, dont la plupart ont eu du succès. Il en a fait paraître une édition revisée (*Comedier*; Copenhague, 1851-1852, 5 vol.). Il a donné, en outre, de nombreuses traductions d'œuvres dramatiques étrangères, arrangées pour la scène danoise, quelques livrets d'opéras et un nombre considérable de poésies et d'articles de critique et d'histoire théâtrale dans les journaux de son pays. Ces derniers travaux ont été réunis en deux recueils : *le Théâtre populaire* (Folketheatret; Copenhague, 1848), et *la Scène danoise* (den Danske Skueplads; ibid., 1854-1876, 7 vol.).

OWEN (Richard), célèbre naturaliste anglais, né à Lancastre, le 20 juillet 1804, fit ses études à l'université d'Edimbourg et se fixa ensuite à Londres pour y exercer la chirurgie. Il se livra alors aux sciences naturelles et particulièrement à l'anatomie comparée. En 1835, il fut nommé conservateur du musée du Collège des chirurgiens et se chargea bientôt le *Catalogue*, ouvrage considérable (5 vol. in-4), qui contient, outre la nomenclature raisonnée de tous les spécimens physiologiques et anatomiques de la collection, un *Abrégé d'histoire naturelle générale*, ainsi que des considérations et des observations très remarquables sur les animaux fossiles.

M. Owen s'est occupé de toutes les questions d'intérêt public qui ont du rapport avec ses connaissances spéciales. Il a constamment fait partie des commissions de salubrité instituées à plusieurs reprises par le Parlement. En 1851, nommé membre de la commission pour l'Exposition universelle de Londres, puis président de la section des substances animales et végétales employées dans l'industrie, il présenta, en cette qualité, à la Société royale des arts, un travail qui a été imprimé sous ce titre : *Rapport sur les matières premières du règne animal envoyées à la grande Exposition des produits de l'industrie de toutes les nations* (Londres, 1852).

M. Owen a été nommé professeur d'anatomie et de physiologie au Collège des chirurgiens, docteur de l'université d'Oxford, correspondant de l'Institut de France, puis associé étranger, le 25 [illegible] 1859, membre de l'Académie de médecine, [illegible] du Mérite de Prusse, etc. [illegible] de l'ordre du Mérite, pour l'habiter toute [illegible] de la reine Victoria, qui appartenait [illegible] l'hôtel, situé à New-Green, qui appartenait au feu roi de Hanovre. Ces honneurs répondaient à l'admiration enthousiaste des Anglais pour ce savant naturaliste, qu'ils n'ont pas craint de comparer à Georges Cuvier. Commissaire de l'Exposition universelle de Paris en 1855, il fut nommé officier de la Légion d'honneur.

Outre les deux ouvrages cités plus haut, et des mémoires insérés dans divers recueils, M. Owen a publié encore à Londres : *Mémoire sur le nautile à perles* (1832); *Odontographie, ou Traité d'anatomie comparée des dents et de la structure microscopique chez les animaux vertébrés* (1840, 2 vol. in-8; 168 pl.); *Mémoire sur une espèce éteinte de paresseux gigantesques* (1842); *Leçons d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (1843); *Histoire des mammifères et des oiseaux fossiles de la Grande-Bretagne* (1846); *Leçons d'anatomie comparée des animaux vertébrés* (1846); *De l'Archétype et des analogies du squelette chez les vertébrés* (1848), traduit en français (1855, in-8); *De la Nature des membres* (1849); *De la Parthénogénèse ou génération successive d'individus procréateurs provenant d'un seul œuf* (1849); *Histoire des reptiles fossiles de la Grande-Bretagne* (1849-51, 5 parties); *Anatomie et physiologie comparées des Vertébrés* (1866, 3 vol.); *les Reptiles fossiles de l'Afrique méridionale* (1876, avec 70 planches), publié par le British-Museum; *les Mammifères fossiles de l'Australie et les marsupiaux fossiles de l'Angleterre* (1877, 2 vol. in-4, avec 132 pl.), *les Oiseaux aptères fossiles de la Nouvelle Zélande*, en cours de publication.

OZENNE (Jules-Antoine-Sainte-Marie), administrateur français, né à Louviers (Eure) le 8 décembre 1809, fit ses études au collège Rollin et entra le 1er février 1828 au ministère du commerce. Il y parcourut successivement toute la hiérarchie administrative et fut appelé en 1860 à la direction du commerce extérieur. Nommé conseiller d'État en service extraordinaire le 20 octobre 1864, il prononça en cette qualité plusieurs discours à la Chambre, notamment lors de la discussion de la loi sur la marine marchande (mai-août 1866). Il devint, à la fin de l'Empire, secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce. Sous la présidence de M. Thiers, qui l'affectionnait particulièrement, il fut chargé de préparer et de rédiger les importants traités de commerce signés avec l'Angleterre (5 novembre 1872) et avec la Belgique (5 février 1873). M. Ozenne accepta, dans le cabinet Buchet [illegible], le portefeuille de l'agriculture [illegible] à la chute de ce ministère (23 novembre [illegible]) ses anciennes fonctions. Démissionnaire [illegible] 1879, il fut admis à la retraite [illegible] la même année. Décoré de la Légion [illegible] le 10 décembre [illegible] commandeur [illegible] officier le 31 janvier 1870 [illegible] de la plupart des ordres [illegible]

M. Ozenne qui a collaboré [illegible] retraite, à l'Économiste français [illegible] M. F. Bonnange, un Atlas graphique [illegible] que du commerce de la France avec les pays étrangers, de 1859 à 1875 (1878, in-fol.) [illegible]

P

PABAN (Adolphe), littérateur français, né à Combs-la-Ville (Seine-et-Marne), en 1839, est fils d'un chirurgien militaire. Après avoir fait ses classes au lycée Napoléon, il étudia la médecine, puis se tourna vers les travaux littéraires. Il débuta par trois petits volumes de *Poésies* (1859-1862, in-18), dont il reproduisit plusieurs pièces dans un quatrième recueil, *Mes Tablettes* (1866, in-18) qui fut suivi lui-même de plusieurs autres volumes: *les Souffles* (1868, in-18); *Voix des grèves* (1869, in-18); *Sonnets fantaisistes* (1871, in-18); *Un drame dans un jardin*, nouvelle (1874, in-32). Ancien fondateur-directeur de *la Revue de la province*, il est membre de plusieurs sociétés littéraires des départements.

PADOUE (Ernest-Louis-Henri-Hyacinthe ARRIGHI DE CASANOVA, duc DE), ancien sénateur français, député, né à Paris, le 26 septembre 1814, est le fils du général Arrighi, anobli par l'empereur Napoléon Ier, et qui est mort, sénateur du second Empire, le 21 mars 1853. Il passa deux années à l'École polytechnique (1833-1835); mais il donna sa démission d'officier du génie, sa fortune lui permettant de mener, sous un gouvernement qu'il n'aimait pas, une existence indépendante. Après l'élection du 10 décembre 1848 accueillie avec empressement par sa famille, il fut appelé par le prince-président, pour son entrée dans les affaires, à l'importante préfecture de Versailles (1849) et la garda jusqu'en janvier 1852, époque à laquelle il entra au Conseil d'État, en qualité de maître des requêtes.

Après la mort de son père, M. Arrighi lui succéda, en quelque sorte, dans la dignité de sénateur (23 juin 1853) et prit alors le titre héréditaire de duc de Padoue. Du 5 mai 1859 au 1er novembre de la même année, il occupa le ministère de l'intérieur. Pendant cette courte période, en présence des inquiétudes que donnait alors la santé de l'empereur, il fut chargé de préparer le coup d'État qui pouvait devenir nécessaire pour assurer la transmission de la couronne; il adressa aux préfets, le 6 juin 1859, une suite d'instructions secrètes, publiées plus tard, d'après lesquelles ils devaient dresser et « tenir exactement à jour, » dans chaque département, la liste des personnes hostiles ou suspectes qu'il serait urgent d'arrêter, « dans toute la France, presque à la même minute, » au jour de l'ouverture d'une régence. A sa sortie du ministère, le 3 novembre 1859, le duc de Padoue fut promu, à titre exceptionnel, de simple chevalier au rang de grand-croix de la Légion d'honneur.

La chute de l'Empire le rendit à la vie privée, mais il n'en resta pas moins un des chefs les plus actifs du parti bonapartiste. Organisateur du fameux pèlerinage à Chislehurst, pour fêter la majorité de l'ex-prince impérial, le 16 mars 1874, ce fut lui qui présenta les députations au prince et prononça un discours plein de confiance dans le rétablissement de l'Empire. De retour en France, il fut suspendu de ses fonctions de maire de Courson-l'Aulnay. En décembre 1874, il se présenta à une élection partielle, dans le département de Seine-et-Oise, et adressa aux maires une circulaire, où il réclamait leur concours, en se plaçant sous le patronage direct de M. de Mac-Mahon. M. le duc de Padoue échoua avec 45000 voix contre 59637 obtenues par M. Sénard; il échoua encore, le 11 février 1875, avec 42117 voix contre M. Valentin qui en recueillit 66220. Aux élections générales du 20 février 1876, il reporta sa candidature dans le département de la Corse, arrondissement de Calvi, et fut élu par [illegible] voix, contre 2295 partagées entre ses deux concurrents. Il siégea au groupe de l'Appel au peuple, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent le ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, le duc de Padoue se représenta dans l'arrondissement de Calvi et dans la Seine-et-Oise; il fut élu par 3129 voix sur 4700 votants, dans le premier département, mais échoua dans le second, contre M. Carrey, l'un des 363. Depuis, le duc de Padoue donna lieu, par [illegible] électoral, à un assez grave incident parlementaire. Convaincu de s'être fait inscrire et d'avoir voté, lui et une partie de sa maison, dans deux circonscriptions électorales, celle du VIIIe arrondissement de Paris et celle de Rambouillet, il fut l'objet d'une demande d'autorisation de poursuites que la Chambre accorda (10 juin 1880). L'amnistie du 14 juillet arrêta les suites de l'affaire.

PAGE (Richard), général américain, né en Virginie, en 1812, est cousin du général Lee. Il entra dans la marine, comme midshipman, en 1825, passa ses examens en 1830, fut second lieutenant en 1834, servit dans la Méditerranée, les Indes Orientales et Occidentales. De 1847 à 1849, pendant la guerre du Mexique, il fit, comme second, à bord de la frégate *Indépendance*, une croisière dans le Pacifique. En 1855, M. Page fut nommé capitaine et envoyé, comme inspecteur d'artillerie, à l'arsenal de Norfolk. En 1857, sous le président Buchanan, il commanda le *Germantown*, qui faisait partie de l'escadre des [illegible]. Lorsque la guerre de la sécession éclata, il était surintendant de l'arsenal de Norfolk. Il donna sa démission et, quand l'arsenal eut été [illegible] par les Confédérés, il dirigea les travaux qui avaient pour objet d'obstruer l'entrée de la rade. [illegible] de la marine confédérée en 1861, il fut chargé, en 1863, du commandement des ouvrages de la rade de Charleston, puis passa avec les mêmes fonctions à Mobile, et fut nommé brigadier général. Fait prisonnier et [illegible] à la Nouvelle-Orléans avec toute la garnison du fort Morgan, il fut échangé contre des prisonniers de l'armée du Nord.

PAGE (Thomas-Jefferson), voyageur américain, cousin du précédent, né à Gloucester [illegible] en 1810, entra dans la marine des [illegible] à l'âge de quatorze ans, puis fut [illegible] des côtes maritimes et aide-astronome à l'observatoire de Washington, [illegible] dans la marine, il se distingua [illegible] contre les pirates chinois, en 1848 [illegible] mission dans l'Amérique du Sud [illegible] tra dans la rivière Parana, [illegible] dération argentine un traité de commerce avantageux pour les États-Unis [illegible] région sur un parcours de [illegible] eau et 4400 par terre. Le compte [illegible] voyage fut publié aux frais du [illegible] États-Unis, sous le titre: *Exploration of the tributaries* [illegible] *Plata* (New-York, 1859, in-8), [illegible] ces régions et supplément [illegible] la botanique et l'ornithologie [illegible] une position élevée dans la [illegible] la guerre de sécession, il [illegible] offrit ses services aux Confédérés [illegible]

par J. Dawis en Angleterre, pour surveiller la construction des navires de guerre destinés à la marine des États du Sud. Commandant du bâtiment le *Stonewel Jackson*, il apprit en pleine mer, la fin de la guerre, débarqua à Cuba, où il vendit le vaisseau et, après avoir indemnisé ses officiers et matelots, il se rendit dans la Confédération argentine, où il fut nommé directeur de la colonisation, puis inspecteur général de marine, place qu'il occupait encore en 1877.

PAGET (lord William), homme politique anglais, né en 1803, entra dans la marine et arriva promptement au grade de capitaine de vaisseau (1826). Membre de la Chambre des Communes pour le bourg de Carnarvon, il y représenta, pendant la législature de 1841 à 1847, celui d'Andover. Il s'y montra zélé défenseur de la liberté politique et commerciale.

PAGET (lord Clarence-Edward), frère du précédent, né le 17 juin 1811, élevé à Westminster, servit également dans la marine, où, en 1839, il obtint le rang de capitaine. Il assista à la bataille de Navarin et fit la campagne de la Baltique (1854). Député de Sandwich en 1847 à la Chambre des Communes, il s'associa aux mesures ministérielles des whigs, ne se représenta pas en 1852, mais fut réélu en 1857. Contre-amiral de l'escadre rouge il se retira du service en 1869, et fut décoré de l'ordre du Bain.

PAGET (lord Alfred-Henry), frère des précédents, né le 29 juin 1816, obtint, dès sa majorité, le mandat législatif des électeurs de Lichfield (1837), et défendit les opinions réformistes. Écuyer en chef de la reine, il reçut, en 1854, le grade de colonel des gardes.

PAGET (lord George-Auguste-Frédéric), frère des précédents, né en 1818, à Londres, entra, dès l'âge de seize ans, au service militaire. Lieutenant-colonel de dragons en 1846, il reçut en 1855 le grade de brigadier général dans l'armée turque et fit avec une grande distinction la campagne de Crimée. Promu major général en 1861, il fut appelé l'année suivante à commander une division de l'armée du Bengale. Élu membre du Parlement, de 1847 à 1857, par le district de Beaumaris, et créé chevalier du Bain en 1855, lord Paget a reçu, en 1856, la croix d'officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Londres le 30 juin 1880.

PAGÉZY (David-Jules), homme politique français, ancien député et sénateur est né à Montpellier le 28 septembre 1801. Maire de sa ville natale et membre du Conseil général pour le canton de Castries, il a été, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription de l'Hérault, par 19 631 voix sur 29 798 votants. Aux élections de mai 1869, porté de nouveau par l'administration, il échoua, au second tour de scrutin, après avoir eu, au premier, la majorité relative, avec 12 456 voix sur 32 564 votants, contre 8 098 voix données au candidat de l'opposition, M. Ernest Picard, qui l'emporta au scrutin définitif. La minorité marquée qu'il avait eue à Montpellier (environ 4000 voix contre 9000 données à ses adversaires) le décida à offrir sa démission de maire de la ville. Retiré depuis, de la vie politique, il y rentra, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Élu sénateur de l'Hérault, le premier sur trois par 230 voix sur 330 électeurs, il siégea dans le groupe de l'Appel au peuple et vota avec la majorité monarchiste du Sénat. Il ne fut point porté sur la liste des droites, qui échoua, d'ailleurs, aux élections pour le renouvellement du Sénat, le 5 janvier 1879.

M. Pagézy a publié la même année une intéressante monographie historique : *Mémoires sur le port d'Aigues-Mortes*. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 août 1867.

PAIGNON (Jacques-Philippe-Eugène), jurisconsulte français, né à Mussidan (Dordogne), le 3 septembre 1812, fit ses classes aux collèges d'Angoulême et de Bordeaux, son droit à Paris et à Toulouse, et fut reçu avocat en 1835. Avoué à Angoulême, de 1840 à 1850, il associa aux affaires les études de législation et de philosophie. En 1851, il vint prendre à Paris une charge d'avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Il la quitta en 1856, se mit à la tête d'une maison de banque, puis s'occupa de journalisme.

On a de M. Paignon : *Commentaire sur les ventes judiciaires* (1842, 2 vol. in-8); *Gorgias, Éloquence et improvisation* (1845, in-8 ; 3e tirage, 1863); *De la Sainteté des gouvernements et de la moralité des révolutions* (1847, in-8) ; *Traité de la plus-value en matière de travaux publics* (1854, in-8); *Théorie légale des opérations de banque, ou Droits et devoirs des banquiers*, etc. (1855, in-8); *Traité juridique de la construction, de l'exploitation et de la police des chemins de fer* (1857, in-12), etc.

PAILLARD DE VILLENEUVE (Adolphe-Victor), avocat français, né vers 1802, s'inscrivit au barreau de Paris en 1825. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut avocat de la Liste civile, mais il se fit surtout connaître dans les débats et les procès littéraires, et comme défenseur habituel soit de nos principaux écrivains, soit de la Société des gens de lettres, dont il fit partie. En 1836, M. Paillard de Villeneuve succéda à Darmaing comme rédacteur en chef de la *Gazette des Tribunaux*. Élu à diverses reprises depuis 1841, membre du conseil de son ordre, il fut nommé par l'empereur membre du Conseil municipal de Paris. Chevalier de la Légion d'honneur le 11 octobre 1847, il a été promu au grade d'officier le 13 août 1863. — Il est mort à Paris, le 24 avril 1874.

PAILLERON (Édouard), poète et auteur dramatique français, né à Paris, en 1834, entra comme clerc, dans une étude de notaire. Il débuta en 1860 par un volume de satires en vers, les *Parasites* (in-18), et par une pièce en un acte en vers, *le Parasite*, jouée à l'Odéon avec quelque succès. Sa seconde pièce, *le Mur mitoyen* (même [illegible]) en deux actes, en vers, [illegible] théâtre, décembre 1861), eut davantage [illegible] porta, avec non moins de bonheur, au Théâtre-Français, une autre comédie en deux actes, en vers, *le Dernier quartier* (novembre 1863), ingénieuse et délicate mise en scène d'une lune de miel. Il revint ensuite à l'Odéon [illegible] *Second mouvement*, [illegible] froidement accueilli (janvier 1865), [illegible] leron s'essaya ensuite dans la prose [illegible] comédie en un acte, *le Monde* [illegible] qui fut, pour le théâtre du Gymnase [illegible] d'une exhibition de beautés [illegible] nes dans un cadre littéraire et de [illegible] essai plus récent et plus sérieux [illegible] *Ménages*, comédie en quatre actes [illegible] l'auteur obtint par l'émotion [illegible] n'avait cherché jusque-là que [illegible] la diction poétique (1869). Il [illegible] *Hélène*, drame en trois actes [illegible] *motif*, comédie en un acte [illegible] comédie en un acte (1875) [illegible] directeur de la *Revue française*, [illegible] *Revue des Deux-Mondes* [illegible]

Pailleron a écrit dans ce recueil. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mars 1861.

PAJOL (Charles-Pierre-Victor, comte), général français, né à Paris, le 7 août 1812, est le fils aîné du général du premier Empire, qui fut gouverneur de Paris et pair de France, sous la monarchie de Juillet. Élève de l'école de Saint-Cyr en 1830, il sortit dans la cavalerie, comme sous-lieutenant au 6ᵉ de hussards, puis entra à la nouvelle école d'État-major et fut promu lieutenant le 1ᵉʳ janvier 1835. Capitaine, le 11 novembre 1837, chef d'escadron, le 26 avril 1846, lieutenant-colonel, le 22 décembre 1851, colonel, le 26 mars 1855, il a été nommé général de brigade, le 12 août 1862 et général de division, le 15 septembre 1870.

Envoyé en 1835 à Ancône, il passa en 1837 en Algérie, où, pendant trois ans, il prit part à toutes les expéditions; il fut aide de camp du général Négrier, tué en juin 1848, et se distingua à l'expédition de Constantine. Dans cette même période, il remplit plusieurs missions à l'étranger: en Grèce (1835), en Angleterre, en Belgique et en Hollande (1840), en Russie (1842). Officier d'ordonnance de Louis-Philippe en 1844, il retourna, l'année suivante, en Algérie, auprès du duc d'Aumale, et fit partie, en 1848, de l'armée des Alpes. Chef d'État-major de la 1ʳᵉ division de l'armée de Paris en 1853, il fit la campagne de Crimée, puis celle d'Italie, comme chef d'État-major de la cavalerie de la garde, commanda les subdivisions de la Marne, de Seine-et-Marne et de Seine-et-Oise et, dès le début de la guerre de 1870, une brigade du 4ᵉ corps de l'armée du Rhin. Il prit part à toutes les batailles devant Metz, commanda une division, après la mort du général Legrand, et fut emmené prisonnier en Allemagne après la capitulation. A la paix, il reçut le commandement de la 2ᵉ division d'infanterie de l'armée de Versailles, puis de la 4ᵉ division d'infanterie du 2ᵉ corps, à Compiègne. Atteint par la limite d'âge en 1877, il passa dans le cadre de réserve et fut depuis admis à la retraite. Candidat constitutionnel et libéral à une élection sénatoriale partielle, dans le Doubs, en octobre 1876, il se désista pour ne pas diviser les voix des électeurs républicains. Décoré de la Légion d'honneur, le 22 mai 1839, il a été promu officier le 26 mars 1855 et commandeur le 25 juin 1859.

M. le général comte Pajol, s'est fait, en outre, connaître comme artiste. Il a exposé aux Salons plusieurs statues, entre autres, celle du *général Pajol* son père, destinée à une place de Besançon et de *Napoléon Iᵉʳ*, pour le pont de Montereau. Il a publié une importante monographie de la vie et des campagnes de son père, sous ce simple titre : *Pajol* (1874, 3 vol., in-8, avec portrait et 8 cartes).

Son fils, Napoléon-Gédéon-Stéphan-Pierre-Marie PAJOL, né le 7 février 1848, élève de l'École d'État-major au moment du siège de Paris, prit part aux principales opérations militaires et fut décoré de la Légion d'honneur, le 7 juin 1871. Depuis il a appartenu à l'armée d'Afrique où il a obtenu le grade de capitaine (1874).

PAJOL (Louis-Eugène-Léonce), général français, frère du précédent, né à Paris, le 13 novembre 1817, sortit de l'école de Saint-Cyr, dans la cavalerie en octobre 1838. Lieutenant en 1841, capitaine en 1844, chef d'escadron en 1850, lieutenant-colonel en 1853, il fut nommé colonel le 24 décembre 1858 et commanda un régiment de dragons de la garde. Promu général de brigade le 16 décembre 1865, il devint aide de camp de Napoléon III et depuis 1871 resta en disponibilité jusqu'à son admission à la retraite le [illegible] août 1879. Chevalier de la Légion d'honneur le 8 août 1847, il a été promu officier le [illegible] décembre 1860 et commandeur le 17 mai 186[illegible].

PAJOT (Jules-Isidore-Bernard-Fidèle), [illegible] français, né à Paris le 1ᵉʳ février 18[illegible], exerça la profession de notaire dans cette ville de [illegible] à 1861, et se retira avec le titre de notaire honoraire. Conseiller municipal de Lille et membre des principales commissions administratives, ainsi que de diverses sociétés religieuses et charitables, il fut porté comme candidat [illegible] aux élections du 8 février 1871, dans le département du Nord. Élu représentant à l'Assemblée nationale, le vingt-deuxième sur vingt-huit, par 202 063 voix, il siégea à droite et fit partie de la réunion des Réservoirs. Chargé, dès son entrée à l'Assemblée, d'un rapport sur les pétitions des catholiques réclamant une intervention de la France en faveur du Saint-Père, il [illegible] en demandant au moins des démarches [illegible] de la part du gouvernement français auprès du roi d'Italie. Après le vote des lois constitutionnelles contre lesquelles il s'était prononcé, il [illegible] sur la liste de transaction adoptée par les [illegible] pour l'élection des sénateurs inamovibles et fut nommé le vingt-huitième sur [illegible], au troisième tour de scrutin, par [illegible] sur 690 votants.

PAJOT (Charles), médecin français, né à Paris, le 18 décembre 1816, a été reçu docteur en [illegible] 1842, et s'est dès lors consacré à la pratique et à l'enseignement des accouchements. En 18[illegible], il subit avec éclat l'épreuve de l'agrégation, et fut reçu au premier tour de scrutin. Il a été chargé, pour l'année 1850, du cours officiel d'accouchement à la Faculté de Paris et a été nommé professeur de ce cours le 30 décembre [illegible]. Il a été décoré de la Légion d'honneur le [illegible].

On a de M. Pajot : *Sur les* [illegible] *foie* (1842), thèse inaugurale; *De* [illegible] *tiques du fœtus dans l'accouchement* [illegible], thèse d'agrégation; *De la Céphalotripsie* [illegible] *tractions* (1863, in-8); des *Mémoires* sur [illegible], le chloroforme dans les accouchements et sur de nombreuses questions d'obstétrique; des articles dans la *Gazette des hôpitaux*, [illegible]

PAKINGTON (sir John Somerset, 1ᵉʳ [illegible]), homme politique et pair anglais, né le [illegible] 1799, à Powick-Court, et fils de M. [illegible], propriétaire de Worcestershire, fut élevé [illegible] d'Eton et à l'université d'Oxford, [illegible] le nom de Pakington comme [illegible] oncle maternel, le baronnet de W[illegible]. Après avoir été député-lieutenant du comté de Worcester, il entra en 18[illegible] à la Chambre des communes et y représenta jusqu'en 18[illegible] [illegible] Droitwich. Exclusivement conservateur, [illegible] posa en 1846 aux réformes [illegible] R. Peel, qui néanmoins lui [illegible] baronnet avant de se retirer du ministère.

En 1848, sous l'administration [illegible] Russell, au moment où le [illegible] Indes orientales fit de la législation [illegible] la question la plus importante du [illegible] Pakington prit une part active aux [illegible] proposa comme transaction un [illegible] L'arrivée de son parti aux affaires [illegible] fit donner au ministère des [illegible] du comte Grey. Au bout de quelques [illegible] J. Pakington suivit lord Derby dans [illegible] rentra à la Chambre des communes [illegible] rangs de l'opposition. Revenu au [illegible] Derby il eut la direction de l'[illegible]

1858 à juin 1859 et de juin 1866 à mars 1867, puis les fonctions de secrétaire de la guerre jusqu'en décembre 1868. Lors de la formation du second ministère Disraéli, en février 1874, il fut élevé à la pairie, avec le titre de baron Hampton. — Il est mort le 9 avril 1880. — Son fils, John Slaney, né en 1826, élevé à Oxford, a été nommé, en 1859, député-lieutenant du Worcester.

PALACKY (Franz), historien bohême, né le 14 juin 1798, à Hodslavice, petit village de la Moravie où son père était maître d'école, acheva ses études au lycée de Presbourg, où il se lia d'amitié avec le poète Kollar, et fut attaché, en qualité de précepteur, à une riche famille noble de Vienne. Ses premiers écrits furent des *Éléments de poésie bohême* (1817), en collaboration avec P. J. Schafaryk ; des *Fragments d'une théorie du beau* (1821) et une *Histoire générale de l'esthétique* (1823). Dès cette époque, il connaissait à fond toutes les langues de l'Europe.

En 1823, M. Palacky se rendit à Prague, où il commença ses recherches sur l'histoire et les origines de la Bohême, prit la direction du *Journal du musée de Bohême* qu'il garda dix ans (1827-1837), et y inséra de remarquables morceaux d'histoire ou de critique. En 1829, les États de Bohême lui conférèrent le titre d'historiographe national, avec une pension.

Collaborateur actif des sociétés savantes et des recueils périodiques, M. Palacky publia ensuite : *Histoire de la jeunesse de Wallenstein* (Jugendgeschichte Albrecht's von Waldstein ; 1831) ; une étude complète sur la vie et les travaux du philologue Dobrowsky qu'il remplaça à la Société des sciences de Prague (*Joseph Dobrowsky's Leben und gelehrtes Wirken*; Prague, 1833, in-8) ; des recherches sur les tribunaux de la Bohême au [illegible] siècle ; une *Tournée littéraire en Italie* (Literarische Reise nach Italien ; Prague, 1838, in-4), résultat de son voyage ; et, comme résumé de la plupart de ces travaux, une *Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis les origines* (die ältesten Denkmäler der boehmischen Sprache ; Prague, 1840, in-4), en société avec M. Schafaryk. En 1842 parut son mémoire sur l'*Invasion des Mongols au XIII[e] siècle* (der Mongolen Einfall im Jahre 1241 ; Ibid., in-4). L'œuvre capitale de M. Palacky est l'*Histoire de la Bohême* (Geschichte von Boehmen ; Prague, 1836-1854, 6 vol. in-8).

Lors des troubles de l'année 1848, resté au milieu du parti exalté qui proclama en juin l'indépendance de la Bohême et ami constant de l'Autriche, il fut chargé du portefeuille de l'instruction publique. Nommé, en 1861, membre à vie de la Chambre des seigneurs d'Autriche, il [illegible] avec son gendre, M. Rieger, l'un des principaux chefs du parti bohême, et ils ont publié ensemble quelques manifestes politiques [illegible] le *Congrès de Moscou* (1867, in-8). — M. Palacky est mort à Prague, le 26 mai 1876.

PALFREY (John-Gorham), théologien américain, né à Boston, le 2 mai 1796, sortit du collège de Harvard en 1815 et, ayant étudié la théologie, [illegible] en 1818, d'une église unitarienne [illegible] jusqu'en 1831. Il fut nommé alors professeur de littérature sacrée à Harvard et résigna [illegible] en 1839 ; il fut secrétaire de l'État [illegible] jusqu'en 1843, et maître de [illegible] il prit la direction de la [illegible] qu'il garda jusqu'en [illegible] il avait fait, à l'Institut de [illegible] conférences religieuses, qui furent [illegible] le titre de : *Preuves du christianisme* [illegible] Boston, 1843, 2 vol. [illegible] *Academical lectures on*

the Jewish scriptures and antiquities (Ibid., 4 vol. in-8, 1838-1851), avec un volume supplémentaire sur les *Textes de l'Ancien Testament cités dans le Nouveau*; un volume de *Sermons moraux* et quelques *Discours*; *Histoire de la Nouvelle Angleterre sous la dynastie des Stuarts* (Hist. of New-England during the Stuart dyn. 1859-1865, 3 vol.), et un abrégé de cet ouvrage : *A History of New England from the Discovery by Europeans to the Revolution of the Seventeenth Century* (1866), nous citerons encore : *Vie privée* (Relation domestic (1873). Il a donné, dans l'*American biography*, de Sparks, la vie d'un de ses ancêtres, William Palfrey, payeur général de l'armée de Washington. Mêlé à la vie politique active, il a été, à plusieurs reprises, membre du Congrès depuis 1843, s'y est distingué parmi les principaux abolitionnistes et a même publié une brochure sur l'esclavage.

Une fille du docteur Palfrey, miss Sarah Palfrey, est auteur d'un volume de poésies, publié, en 1855, sous ce titre : *Premices, by E. Foxton*, et contenant surtout deux récits en forme de longues ballades, dont on vante le mérite.

PALIKAO (Cte de). Voy. Cousin de Montauban.

PALIZZI (Joseph), paysagiste napolitain, né en 1813, à Lanciano, dans les Abruzzes, et destiné au barreau, ne put qu'à vingt-trois ans se livrer à sa passion pour les arts. Il se rendit à Naples, où il obtint des succès à l'Académie et vint à Paris en 1844. Il a surtout composé des scènes pastorales avec des groupes d'animaux. Il a exposé à plusieurs de nos Salons, notamment : la *Vallée de Chevreuse* (1848) ; le *Retour de la foire* (1850) ; le *Printemps*, pour M. de Morny (1852) ; *Chèvres ravageant des vignes*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Combat de béliers*, *Retour des champs*, *l'Ane complaisant* (1857) ; *la Traite des veaux dans la vallée de la Tonque* (1859) ; les *Ruines des temples de Pæstum*, *la Forêt* (1861) ; les *Anes*, les *Moutons*, *la Normandie* (1863) ; les *futaies*, *Troupeaux de bœufs chassés par l'orage* (1864) ; le *Pont de la Henne*, à Fontainebleau, *la Charbonnière*, *la Petite chaumière*, *Intérieur de la forêt de Fontainebleau*, *Petit poney*, à l'Exposition universelle de 1867 ; *Environs de Naples*, paysage avec chèvres (1868) ; les *Chardons*, *Moutons allant aux champs* (1869) ; *Buffle dans la campagne de Pæstum* (1873) ; la *Forêt* (1874) ; *Pâtre italien* (1875), le *Retour de la foire* (1876) ; *Anes en forêt*, *Vaches au pâturage* (1877) ; *Pluie battante* (1878) ; *les Gamins à Castellamare* (1879) ; *Petite gardeuse de chèvres dans les Abbruzzes* (1880), etc. Cet artiste a obtenu une médaille de 2[e] classe en 1848 et a été décoré de la Légion d'honneur en 1859.

PALLAVICINI DELLA PRIOLA (le marquis Emilio), général italien, né en 1823, à Ceva, province de Mondovi, d'une famille génoise, fut élevé au collège des barnabites de Moncalieri, entra ensuite à l'Académie militaire de Turin. Il fit, en qualité de volontaire, la campagne de Lombardie en 1848-1849. Devenu sous-lieutenant, il [illegible] le premier, en 1849, les murs de la ville de Gênes soulevée par Mazzini, et reçut la médaille de valeur. En 1855, il fit partie du corps expéditionnaire que le Piémont envoya en Crimée, se distingua dans la guerre d'Italie [illegible] conduite à la bataille de San Martino [illegible] une seconde médaille de valeur [illegible] après, à l'assaut de Civitella del Tronto, il déploya tant d'intrépidité que le roi lui [illegible] grande médaille d'or du Mérite militaire [illegible] de la marche insurrectionnelle de Garibaldi [illegible] Calabre, M. Pallavicini était colonel [illegible]

ment de bersaglieris : le général Cialdini le chargea, par exception, de commander tous les régiments de cette arme, et à peine investi de cette concentration de pouvoirs, le colonel cerna et fit prisonnier Garibaldi à Aspromonte. Cette capture lui valut le titre de major général.

M. Pallavicini, qui était alors un des plus jeunes officiers généraux de l'armée italienne, était décoré, outre ses médailles de valeur, de la croix des Saints-Maurice-et-Lazare, et il devint commandeur de l'ordre militaire de Savoie. Petit, prompt, vigoureux, plein de bravoure, il passait pour exceller dans la guerre de partisans et être essentiellement propre aux coups de main. On disait qu'il avait eu dix duels dans sa vie privée, et avait reçu de nombreuses blessures sur le champ de bataille. Chargé, en septembre 1863, de chasser les brigands de la Calabre, il les poursuivit à outrance, les traqua et fit passer quelques-uns de leurs chefs par les armes. Le 19 janvier 1879, il fut nommé commandant du 10e corps d'armée à Palerme.

PALLAVICINO-TRIVULZIO (marquis Georges), homme politique italien, né d'une grande maison milanaise, en 1785, s'associa de bonne heure aux tentatives du parti national En 1821, il fut envoyé à Turin vers le prince de Carignan, (depuis Charles-Albert), avec un certain Ferdinand Castiglia, qui fut arrêté. Voulant partager tous les dangers de son compagnon, il se livra lui-même à la police autrichienne. Condamné à mort, sa peine fut commuée en *carcere duro* perpétuel, et il fut détenu au Spielberg jusque vers 1835. En 1848, il s'abstint de toute participation à la politique, habita ensuite Turin, et fut, en 1859, créé sénateur par Victor-Emmanuel.

M. Pallavicino a soutenu la politique de M. de Cavour, mais s'est hautement prononcé dans le Sénat contre la cession du comté de Nice à la France. En août 1860, Garibaldi (voy. ce nom) lui confia les fonctions de prodictateur, qu'il exerça jusqu'à l'arrivée de Victor-Emmanuel à Naples (7 novembre); dans cet intervalle, il contribua puissamment à conjurer la rupture qui semblait imminente entre le dictateur et le chef du cabinet piémontais. Le roi récompensa son zèle par la croix de l'Annonciade. M. Pallavicino-Trivulzio fut aussi, au mois d'avril de l'année suivante, l'auteur d'une réconciliation des généraux Garibaldi et Cialdini. Nommé, en avril 1862, préfet de Palerme, il fut recommandé par son ami Garibaldi « à la ville des barricades. » Mais à la suite d'un discours très-violent prononcé à Palerme par Garibaldi contre l'occupation française de Rome, il donna sa démission de préfet au mois de juillet de la même année. Le marquis Pallavicino avait été promu grand officier des Saints-Maurice-et-Lazare. — Il est mort à Rome, le 5 août 1878.

PALLESKE (Émile), artiste dramatique et écrivain allemand, né à Tempelburg (Poméranie), le 5 juin 1823, conçut dès sa première jeunesse le projet de se donner au théâtre et, après quelques études d'histoire et de philosophie faites à Berlin et à Bonn, débuta avec assez de succès sur plusieurs théâtres de l'Allemagne pour prendre ensuite définitivement les principaux rôles au théâtre de la cour à Oldenburg; c'est là qu'il se fit connaître aussi comme auteur dramatique. Il écrivit d'abord quelques prologues et plusieurs drames qu'il considère lui-même comme de simples études : *Achille*, *la Fiancée de Corinthe*, *le roi Monmouth* et *Olivier Cromwell* (1853-1855). M. Palleske collabora aussi à quelques revues et fit paraître des études dramatiques dans des recueils périodiques, puis, quittant le théâtre, parcourut l'Allemagne en faisant avec succès des lectures et des conférences publiques. On lui doit une monographie importante, traduite dans plusieurs langues de l'Europe : *la Vie et les Œuvres de Schiller* (Schiller's Leben und Werke; 2 vol., Berlin, 1858-59; 9e édit. 1877), et d'intéressantes études sur Shakespeare.

PALLISER (John), voyageur anglais, né en 1817, occupa comme magistrat les fonctions de haut shériff pour le comté de Waterford, puis visita une grande partie du *Far West*, région américaine qui s'étend jusqu'aux bords du Pacifique, et détermina la frontière de l'Nord-Amérique anglais depuis le lac Supérieur dans le Canada, à travers les montagnes Rocheuses, jusqu'au bord de la mer et la cascade Range. La presse s'occupa de ce voyage dont il présenta lui-même le journal au gouvernement de la reine en 1861. Il a raconté dans le *Chasseur solitaire*, ou Aventures de chasse dans les prairies (the solitary Hunter, or, etc., 1853), des détails sur la vie et les mœurs des Indiens du Nord-Ouest.

PALLU DE LA BARRIÈRE (Léopold-Auguste-Charles), officier de marine et littérateur français, est né, le 19 août 1828, à Saintes, où son père était professeur. Aspirant de deuxième classe en [illegible], de première classe en 1848, enseigne en [illegible], en 1868 lieutenant de vaisseau, capitaine de frégate le 11 août 1869, et capitaine de vaisseau le 19 avril 1873. Sa carrière maritime, quoique courte encore, a été des mieux remplies : il a navigué sur toutes les mers et pris part à la guerre de Crimée et aux expéditions de Chine et de Cochinchine. Dans cette dernière guerre, aide de camp du vice-amiral Charner, il commandait la compagnie d'élite des marins [illegible], avec lesquels il se distingua surtout à l'attaque des lignes de Ki-Hoa. Blessé dans cette affaire de deux coups de lance à la poitrine, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur. En [illegible] il fut chargé de commander l'aviso à vapeur le [illegible] dans les mers de la Chine et du Japon et en [illegible], *le Diamant* dans les mers des Indes. Pendant la guerre franco-prussienne, il fit partie de l'armée de l'Est, et commanda la réserve avec [illegible] de général de brigade au titre provisoire. Il fut chargé, avec le général Billot, commandant le 18e corps, de couvrir la retraite de l'armée sur la frontière suisse, et réussit à s'échapper [illegible], en suivant les pentes du Jura avec les [illegible] de quelques bataillons. M. Pallu a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 novembre [illegible] et commandeur le 11 juillet 1880.

On cite de lui des relations remarquables par l'esprit d'observation, l'élévation des [illegible] et le style : *Six mois à Eupatoria* (Paris, [illegible]); *les Gens de mer* (1860, in-18); *Relation de l'expédition de Chine en 1860*, d'après les documents officiels (1863, in-8); *Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861* (1864, in-8), etc. Il a aussi donné de nombreux articles à la *Revue contemporaine*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Moniteur universel*, au *Journal des Débats*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, etc. Ses premiers écrits sont signés *Constantin*, du nom de sa mère.

PALMEIRIM (Louis-Auguste), chansonnier et écrivain portugais, né à Lisbonne, le 4 août 1825, fils du lieutenant général [illegible] Palmeirim, fut destiné à la carrière des armes et élevé au Collège royal [illegible]. Après avoir servi quelques années, il quitta [illegible], entra au ministère des travaux publics [illegible] bientôt un nom populaire comme poète [illegible]

Son premier recueil de *Poésies* (Poesias; Lisbonne, 1851) eut plusieurs éditions, et son succès dans les sujets patriotiques le fit surnommer « le Béranger portugais. » Comme notre chansonnier national, il prit une part très-vive aux luttes politiques de son temps et mit ses vers au service des progressistes. On cite, parmi ses poésies patriotiques les plus connues : *les Exilés* (os Desterrados), énergique protestation contre le décret sevère de 1847 envoyant en Afrique ceux qui avaient participé à une révolte militaire. Un choix particulier de ses chansons et pièces lyriques a paru sous le titre de *Poésies populaires* (Poesias populares). M. Palmeirim a aussi écrit un certain nombre de comédies en vers, puis des nouvelles et des articles politiques ou littéraires dans les journaux. Parmi ses œuvres plus récentes, on remarque : *le Portugal et ses détracteurs* (1877), et une série d'esquisses sous le titre, *Galaria de figuras Portuguezas* (1878). Ses premières poésies lui avaient valu le titre de membre de l'Académie de Lisbonne.

PALMER (Christian DE), théologien allemand, né à Winnenden, près Stuttgart, le 27 janvier 1811, étudia et prit ses grades en théologie à l'université de Tubingue. De 1836 à 1851, il passa par les divers emplois ecclésiastiques et obtint avec le titre de doyen de l'église principale de Tubingue les chaires de prédication et de pédagogie à la Faculté. Ses leçons sur l'éloquence sacrée, la morale et l'instruction religieuse, ont formé un certain nombre d'ouvrages dont quelques-uns sont très-répandus en Allemagne. On cite parmi les principaux : *Éloquence évangélique* (Evang. Homiletik; Stuttgart, 1842; 5e édit. 1867); *Enseignement évangélique* (Evang. Katechetik; Ibid. 1844, 5e édit. 1864); *Pédagogie évangélique* (Evang. Pädagogik; Ibid., 1852, 3e édit. 1861); *Théologie pastorale* (Evang. Pastoraltheologie; Ibid., 1860, 2e édit. 1863). M. de Palmer a fait paraître en outre : *la Poésie évangélique* (Evang. Hymnologie; Ibid. 1865) et *la Morale chrétienne* (die Moral des Christenthums; Ibid. 1864). Ses sermons et homélies ont aussi paru dans deux recueils qu'il contribua à fonder : *les Annuaires de théologie allemande* (Jahrbücher für deutsche Theologie; Ibid. 1856 et suiv.), et *l'Encyclopédie d'éducation et d'instruction* (Encyclopädie für das gesammte Erziehungs und Unterrichtswesen; Ibid. 1859 et suiv.). M. de Palmer s'est encore fait remarquer par des travaux sur l'art religieux et la musique d'église. Il a aussi composé et publié quelques psaumes et cantates. Il a reçu en 1853, avec l'ordre de la Couronne de Wurtemberg, la noblesse personnelle. — Il est mort à Tubingue, le 29 mai 1875.

PALMER (Édouard-Henry), orientaliste anglais, né à Cambridge, le 7 août 1840, fit ses études au collège Saint-John, de l'université de cette ville et s'adonna plus particulièrement aux langues orientales. Il accompagna en 1868 et en 1869 l'expédition au Mont-Sinaï, fit des recherches sur les traditions et les antiquités de l'Arabie Pétrée et explora le désert Et-Tih, le sud du pays des Moabites selon la Bible. En 1871, il devint professeur de langue arabe à l'Université de Cambridge et se fit inscrire, en outre, en 1874, au barreau du district de Norfolk.

Outre une traduction, en arabe, du *Paradis et Peri* de Thomas Moore (1865), on a de lui : *Mysticisme oriental* (1867), *Report on the nomenclature of Sinai* (1870); *the Negeb or South-Country of scripture and the desert Et-Tih* (1870); *the Desert of the Exodus* (1871); *Grammar of the Arabic language* (1879), un Dictionnaire anglais-persan et persan-anglais (1875); des traductions des poésies du poète suédois Runeberg, de poëtes arabes, des catalogues de manuscrits, etc.

PALMIERI (Louis), météorologiste italien, né à Paicchio (Bénévent), le 22 avril 1807, fut successivement professeur de mathématiques aux lycées de Salerne, Campobosso et Avelino puis, en 1845, professeur de physique à l'École royale de marine de Naples et, enfin, en 1847, professeur à l'Université de la même ville. En 1854, prit la direction de l'observatoire météorologique du Vésuve. Son nom revint à toutes les éruptions du volcan, qu'il observait, et principalement lors de l'éruption de 1872 où sa vie même fut en danger.

Outre ses observations recueillies en publications annuelles spéciales : *Annali dell' osservatorio meteorologico Vesuviano*, il a consacré un volume à l'éruption de 1872 : *Incendia Vesuviana del 26 avril 1872*. On lui doit la construction de plusieurs instruments d'observation, notamment un électromètre, pour l'étude de l'électricité atmosphérique, un pluviomètre, un sismomètre ou seïsmomètre pour l'observation des tremblements de terre, etc.

PALOTTE (Jacques-Émile-Charles-Auguste), ingénieur et sénateur français, né à Tonnerre (Yonne), le 28 août 1830, entra à l'École centrale en 1853, en sortit ingénieur civil et dirigea les forges de Commentry. Il devint ensuite directeur de la Société des houillères d'Ahun (Creuse). Élu représentant à l'Assemblée nationale le 8 février 1871 dans le département de la Creuse, le dernier sur cinq, par 26 590 voix, il fit partie des groupes du centre gauche et de la gauche républicaine, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut élu sénateur, le 30 janvier 1876, dans le même département, par 194 voix sur 328 votants, et, après l'acte du 16 mai 1877, repoussa la demande de dissolution de la Chambre présentée par M. de Broglie.

PALUDAN-MÜLLER (Frédéric), célèbre poète danois, né le 7 février 1809, à Kjerteminde (Fionie), où son père, qui devint plus tard évêque, était alors pasteur, subit avec succès l'examen de fonctionnaire judiciaire (1835), mais ne rechercha jamais les charges publiques. A part le voyage qu'il fit, à la suite de son mariage, de 1838 à 1840, à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, la Suisse et l'Italie, il se renferma constamment dans ses travaux poétiques. Il débuta par la publication de *Quatre romances* (Fire Romanzer; Copenhague, 1832, in-8), auxquelles fut décernée une mention honorable par la Société pour la diffusion du goût. Sous le pseudonyme de l'auteur des *Quatre romances*, il publia : *l'Amour à la cour*, comédie en cinq actes (Kjærlighed ved Hoffet; Copenhague, 1832), et la première édition de *la Danseuse* (Dandserinden; 1833, plusieurs éditions), poème en trois chants.

Ses autres ouvrages sont quatre poèmes dramatiques empruntés à la mythologie : *l'Amour et Psyché* (1834; 3e édit., 1837), traduit en allemand *Vénus* (1841); *les Noces de la Dryade* (Dryadens Bryllup; 1844) et *Tithon* (1844); trois comédies : *Aventure dans la forêt*, *Alf et Rose*, *Prince et page*, imprimées dans son recueil de *Poésies* (Poesier; 1836-1838, 2 vol. in-8), qui contient aussi d'excellents récits en vers; *Trochées et ïambes* (Trochæer og Iamber; 1837, gr. in-8); *la Fuite de Zuleima* (Zuleimas Flugt; 1835, in-8), nouvelle en vers; *Adam Homo* (1841-1849, 3 vol.; 3e édit., 1857), poème humoristique que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de l'auteur; *l'Aéronaute et l'athée*, poème (Luftskipperen og Atheis-

ten; 1853, in-8); *Trois poèmes* (Tre Digte; 1854, in-8). Il a réédité sous le titre de *Travaux de jeunesse* (Ungdomsarbeider; 1847; 2ᵉ édit., revue, 1854, in-8) : *l'Amour à la cour*, *la Danseuse*, *l'Amour et Psyché*. — M. Paludan-Müller est mort à Copenhague, le 29 décembre 1876.

PALUDAN-MÜLLER (Caspar-Peter), historien danois, frère aîné du précédent, né au même lieu, le 25 janvier 1805, fut nommé, en 1829, professeur-adjoint, en 1843 maître supérieur à l'École cathédrale d'Odensée et, la même année, membre de l'Académie des sciences de Copenhague. Ses principaux écrits sont : *Sur le Cloître de Saint-Jean à Odensée* (Om St. Hans Kloster i Odense : Odensée, 1831, in-8); *Sur la Législation de Harald Blaatand* (Om Harald Blaatands Lovgivning; 1832); *Jens Andersen Beldenak*, évêque de Fionie (1836; 2ᵉ édit., 1837); *Cola de Rienzi*, esquisse historique (1836); *Recherches sur Machiavel, considéré comme écrivain* (Undersøgelse om M., som Skribent; 1839); *Observationes criticæ de fœdere inter Daniam, Sueciam et Norvegiam auspiciis Margaritæ reginæ icto* (Copenhague, 1840); *la Mort de Charles XII* (Carl XII Død; 1847), recherches historiques sur cet événement; *la Guerre du Comte* (Grevens Feide; 1853-54, 2 vol.); *les Diètes d'Odensée en 1526 et 1527* (Herredagene i Odense; 1857, in-4); *les Premiers rois de la dynastie d'Oldenbourg* (de foerste Konger af den old. Slaegt, 1874), etc.; des traductions et des mémoires insérés dans divers recueils.

PAMARD (Paul-Antoine-Marie), homme politique français, député, est né à Avignon, le 24 août 1802. Fils d'un médecin distingué, correspondant de l'Académie, il étudia lui-même et exerça la médecine, devint maire d'Avignon et membre du Conseil général pour le canton sud de cette ville. Il fut en outre chirurgien en chef des hôpitaux et vice-président du conseil d'hygiène du département de Vaucluse. En 1861, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 1ʳᵉ circonscription de Vaucluse. Réélu au même titre en 1863, M. Pamard obtint 18 225 voix sur 25 367 votants. Aux élections de mai 1869, toujours appuyé par l'administration, il ne passa qu'au second tour de scrutin; il n'avait obtenu, au premier, que 13 216 voix, sur 28 681 votants, contre 10 461 voix données à l'un de ses concurrents de l'opposition, M. Taxile Delord. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. Il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Avignon en février 1872. Son fils, M. Alfred PAMARD, est médecin en chef de l'hospice civil d'Avignon.

PANAS (Photinos), médecin français, d'origine grecque, membre de l'Académie de médecine, né à Céphalonie (îles Ioniennes), le 30 janvier 1832, vint étudier la médecine à Paris. Reçu docteur en 1860, il se fit naturaliser, fut reçu, en 1863, agrégé à la Faculté et chirurgien du bureau central. Il a été chargé successivement du service chirurgical dans les hôpitaux de Bicêtre (1864), Lourcine (1865), du Midi (1867), de l'hôpital Saint-Antoine, Saint-Louis (1868), Lariboisière (1872) et Hôtel-Dieu (1879). Chargé du cours d'ophtalmologie en 1873, il fut nommé professeur titulaire en 1879 et élu membre de l'Académie de médecine la même année. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1871.

A part sa thèse de doctorat (*Anatomie des fosses nasales et des voies lacrymales*; 1860) et celle d'agrégation (*Des Cicatrices vicieuses et des moyens d'y remédier*; 1863, in-8), on cite de M. le docteur Panas : *Leçons sur le strabisme, les paralysies oculaires* (1873, in-8) ; *Leçons sur les affections de l'appareil lacrymal* (1876, in-8); *Leçons sur les maladies inflammatoires des membranes internes de l'œil* (1877, in-8); *Leçons sur les rétinites* (1878, in-8, avec fig. et planches); *Anatomie pathologique de l'œil* (1879, in-4, avec 25 planches) ; avec M. Rémy, etc. Il a publié en outre les *Leçons d'orthopédie* du docteur Malgaigne (1862, in-8) et donné des articles au *Bulletin* de l'Académie de médecine et au *Dictionnaire de médecine* de M. Jaccoud.

PANCKOUCKE (Ernest), libraire et littérateur français, né à Paris, en 1806, fils de Charles Panckoucke, mort en 1844, travailla d'abord à la *Bibliothèque latine-française*, publiée par son père. A la tête de l'importante typographie illustrée par trois générations de son nom, il fut directeur-gérant du *Moniteur*. Notable commerçant de Paris et capitaine de la garde nationale sous Louis-Philippe, il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1844.

On a particulièrement de M. Ern. Panckoucke (*Œuvres complètes d'Horace*, traduites en vers (1834; nouv. édit., 1856); *Fables de Phèdre*, traduites en prose (1839), et des [illegible] fournis à divers ouvrages [illegible], tels que *Victoires, conquêtes*, [illegible] *civiles des Français* (1834-1836, [illegible]).

PANIZZI (Antonio), bibliophile anglo-[illegible] italienne, né à Brescello, dans le duché de Modène, le 16 septembre 1797, fit ses études classiques à Reggio et son droit à Parme, où il prit le grade de docteur. Avocat dans cette ville, lors des troubles d'Italie, en 1821, il fut gravement compromis, arrêté à Crémone, et [illegible] successivement à Lugano, à Genève et en Angleterre, où il cessa seulement d'être inquiété. [illegible] professeur de langues à Liverpool, il [illegible] de Roscoe et de lord Brougham la chaire de littérature italienne à l'université de Londres ([illegible]-1830), puis, en 1831, la place de bibliothécaire adjoint au *British Museum*, dont il devint, [illegible] ans plus tard, conservateur des imprimés, et, en 1856, conservateur principal.

Dès son entrée dans ces fonctions [illegible], M. Panizzi s'occupa de réorganiser la bibliothèque, élabora les *Catalogues*, [illegible], rédigea des *Rapports* annuels [illegible] sions établies par le Parlement, et [illegible] en 1852, un *Projet* d'agrandissement et de construction des salles [illegible], qui, [illegible] heureusement mis à exécution [illegible], fit du British Museum le modèle des bibliothèques publiques. Pendant que, d'une part, [illegible] une douzaine d'années (1853-1866), [illegible] des livres de 540 000 à 800 000, il [illegible] ordre merveilleux dans ces amas de [illegible] les rendait facilement accessibles au public. Il prit sa retraite en juillet 1866. — Il est mort le 9 avril 1879.

Outre ses *Rapports* au Comité [illegible] au Musée britannique, M. Panizzi a publié [illegible] Court index des imprimés [illegible] en 1851 (A short Guide to [illegible] and books, etc., Londres, 1851), une *Grammaire italienne*, *Chi era Francesco da Bologna*? [illegible], 2ᵉ édit. augm., 1873, in-16); [illegible] *mia vita ufficiale* (1878), etc.; des [illegible] notées de l'*Orlando innamorato*, [illegible] canzoni, de Bojardo, de l'*Orlando furioso*, [illegible] rioste, de la *Divine comédie*, etc. Il a [illegible] à la *Revue d'Édimbourg*, aux [illegible] *North British Review*, etc. [illegible] rimée, il avait entretenu avec [illegible]

nesse correspondance dont on annonce la prochaine publication (juin 1880).

PANNEMAKER (Stéphane), graveur belge, né à Bruxelles en 1847, suivit les cours de l'École royale de dessin de cette ville et rejoignit à Paris son père qui venait d'y ouvrir un atelier de gravure. Il débuta au Salon de 1874 par deux planches : *les Violettes* d'après M. Dubufe et *Haydée* d'après M. Chaplin. Il a exposé depuis un certain nombre de bois d'après MM. Toulmouche, de Nittis, Firmin Girard, Cot, J.-P. Laurens, etc., et pris la direction d'un atelier spécial qui travaillait principalement pour *l'Illustration*. M. Stéphane Pannemaker a donné à l'Exposition universelle de 1878 : *la Baigneuse; Fait-il froid? la Jeune Florentine*. Il a obtenu deux médailles en 1874 et en 1876 et une 1re médaille en 1879.

PANOFKA (Henri), violoniste et compositeur allemand, né à Breslau (Silésie), le 3 octobre 1808, d'une bonne famille, fit au collège Frédéric d'excellentes études, et fut destiné au barreau. Son père lui ayant enfin permis de se livrer tout entier à la musique, il prit des leçons d'Hoffmann et de Mayseder et, à partir de 1827, il donna des concerts à Vienne, à Munich, à Berlin, à Dresde, à Prague et à Varsovie. A Berlin, il écrivit dans la *Gazette musicale*, et se fit remarquer par une critique judicieuse et originale. En 1834, il vint à Paris, d'où il passa à Londres. Il réussit brillamment au Conservatoire de Paris, dans ses concerts particuliers et dans ceux d'Hector Berlioz, puis il se tourna bientôt plus spécialement vers l'enseignement et la critique musicale, et écrivit à la fois dans la *Gazette musicale* de Leipzig et dans celle de Paris, ainsi que dans *l'Impartial*, *le Messager* et *le Temps*.

M. Panofka s'est fait connaître comme compositeur par des *Thèmes variés*, des *Rondos*, plusieurs grands *Morceaux de concert*, des *Études*, des *Ballades* et des *Rêveries*. Il a traduit en allemand la nouvelle *Méthode de violon* de M. Baillot et donné un *Abécédaire vocal* (1858).

PAOLI (Barbe-Élisabeth GLUCK, plus connue sous le nom de Betty), femme poète allemande née à Vienne le 30 décembre 1814, fut longtemps institutrice en Russie, en Silésie, à Vienne, puis dame de compagnie de la princesse Schwarzenberg et se fixa ensuite dans sa ville natale en se consacrant aux travaux littéraires.

Outre plusieurs volumes sous le titre *Poésies* (Gedichte) ou *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, on cite d'elle : *Après l'orage* (Nach dem Gewitter, Pesth, 1843 ; 2e éd. 1850) ; *Romancero* (Leipzig, 1845); *le Monde et mon œil* (der Welt und mein Auge; Pesth. 1844, 3 vol.); *Julie Rettich* (Vienne, 1866) ; *Grillparzer et son œuvre* (Stuttg., 1875). Nous mentionnerons à part : *Galeries de tableaux de Vienne et leur importance dans l'histoire de l'art* (Wiens Gemældegalerien und ihrer Kunsthist. Bedeutung, Vienne, 1866).

PAPARRIGOPOULOS (Constantin), historien grec, né à Constantinople en 1815, entra en 1834 au ministère de la justice à Athènes. En 1846, il fut nommé professeur d'histoire au gymnase d'Athènes et passa, avec la même fonction, à l'Université.

Dès 1842, il a publié de nombreux travaux historiques, soit en volumes, soit dans les revues d'Athènes. En 1862, il commença son œuvre capitale, l'*Histoire du peuple grec*; le cinquième volume parut en 1874, et le dernier, qui porte le titre d'*Épilogue*, en 1877. L'année suivante, M. Paparrigopoulos en donna une traduction française sous le titre de : *Histoire de la civilisation hellénique* (Paris, in-8°).

PAPARRIGOPOULOS (Pierre), jurisconsulte grec, cousin du précédent, né à Constantinople en 1817, se rendit en Allemagne après avoir terminé ses études préparatoires dans les écoles, d'Égine et d'Athènes, et y étudia le droit dans les universités de Munich et de Heidelberg. Revenu en Grèce, il entra dans la magistrature dont il parcourut avec éclat tous les degrés, et qu'il quitta, en 1861, comme procureur général près la cour d'appel d'Athènes. D'abord agrégé, puis professeur de droit romain à l'Université d'Athènes, il a publié jusqu'à ce jour sept volumes de son important ouvrage sur le *Droit civil des Romains et des Byzantins*.

PAPE-CARPANTIER (Marie CARPANTIER, dame), directrice de l'École normale maternelle de Paris, née à La Flèche (Sarthe), le 10 septembre 1815, et fille d'un maréchal-des-logis de gendarmerie tué par les chouans dans les Cent-Jours, fut chargée d'organiser, puis de diriger, avec sa mère, la première salle d'asile de sa ville natale, compléta son instruction et se tourna avec succès vers l'étude des questions pédagogiques. Au mois d'avril 1848, elle fut mise à la tête de l'École normale maternelle, institution projetée par de Salvandy et réalisée par M. Carnot. Mariée en 1849 à un officier de gendarmerie de Paris, elle devint veuve en 1858. Révoquée sans motifs par M. de Cumont, ministre de l'instruction publique le 1er octobre 1874, elle fut nommée, au mois de janvier 1875, inspectrice générale des salles d'asile. — Mme Pape-Carpantier est morte à Villiers-le-Bel, le 31 juillet 1878. Un décret, rendu sur la proposition de M. Bardoux, a donné son nom à l'École qu'elle a si longtemps dirigée, et une souscription a été ouverte pour lui ériger un monument funèbre.

Mme Pape-Carpantier a publié, outre un volume de poésies (*Préludes*, 1841, in-12), des ouvrages très-estimés et plusieurs fois réédités, sur la première éducation de l'enfance : *Conseils sur la direction des salles d'asile* (1845), *Enseignement pratique dans les écoles maternelles, etc.* (1849), *Histoires et leçons de choses pour les enfants*, tous trois couronnés par l'Académie française ; *Ce que dit un grain de sable*, *Géométrie de la nature* (1862, in-18); *Jeux gymnastiques avec chants pour les enfants des salles d'asile* (1868, in-8), *Cours d'éducation et d'instruction primaire* (1869-1875, 20 vol. in-18), des *Manuels*, *Syllabaires*, etc.

PAPON (Alexandre), député français, né à Évreux, le 5 septembre 1821, et négociant de cette ville, fut déporté après le 2 décembre 1851. Rentré après l'amnistie de 1859, il fit une vive opposition au gouvernement et eut des démêlés avec M. Janvier de La Motte, préfet de l'Eure. Juge au tribunal de commerce, conseiller général de l'Eure pour le canton de Nonancourt, M. Papon, après avoir obtenu aux élections du 8 février 1871, plus de 18 000 voix, se porta, le 20 février 1876, dans la 2e circonscription d'Évreux et fut élu par 7555 voix, contre 5712 obtenues par le candidat monarchiste. Il fit partie de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 7482 voix, contre 6594 partagées entre deux candidats monarchistes. On lui attribue le *Coup d'État dans le département de l'Eure*.

PAPPADOPOULOS (Grégoire-Georges), profes-

seur et archéologue grec, est né à Salonique, le 12 février 1818. Après avoir été professeur d'histoire universelle au lycée royal d'Athènes, il devint, en 1845, professeur d'archéologie artistique à l'École royale des beaux-arts de la même ville et occupa cette chaire jusqu'en 1863. Il fut, en outre, chef de division au ministère de l'instruction publique sous le roi Othon et sous le roi Georges. Ce dernier le nomma directeur de l'École normale et conseiller de l'instruction publique. M. Pappadopoulos dirigea, à partir de 1849, l'École hellénique dont il fut le fondateur. — Il est mort à Thessalonique, en décembre 1873.

On cite de lui des ouvrages nombreux et variés, entre autres : *Études de linguistique sur la langue grecque* (1840, in-8) ; *Critiques historiques* (1845, in-8) ; *Résumé de mythologie artistique* et *Résumé de technologie des arts du dessin chez les Grecs* (1850) ; *Description raisonnée de 603 pierres gravées, antiques, inédites*, trouvées en Grèce (1855, avec pl. in-4) ; *Sur l'Élément hellénique dans la nation roumaine*, étude historique et ethnologique (1859, in-8) ; *Chants populaires des Grecs de la Corse* (1864, in-4) ; *Études bibliographiques sur les Excursions en Roumélie*, etc., *de Mme Dora d'Istria* (1864, in-4) ; *Collection des pièces officielles et historiques sur le patriarche Grégoire V*, avec notes historiques et critiques (1865-1866, 2 vol. in-8) ; *Étude sociale sur la femme*, sur la femme grecque en particulier (1866, in-8) ; *Vocabulaire raisonné des arts architectoniques* (1867, avec 700 fig.) ; *De l'Influence italienne sur la langue populaire des Grecs modernes* (1866, in-4) ; *Étude sur le sentiment religieux* (1868, in-4), puis une foule d'articles ou mémoires dans des recueils grecs ou français.

PAQUET (Henri-Remi-René), littérateur et naturaliste français, né à Charleville (Ardennes) le 29 septembre 1845, fit ses études à Metz et son droit à Paris. Avocat à la cour d'appel pendant quelques temps, il abandonna le barreau pour se consacrer exclusivement à des travaux philosophiques, littéraires et scientifiques qu'il a tous signés de l'anagramme *Nérée Quépat*.

Parmi les premiers nous rappellerons : *Simples notes prises pendant le siège de Paris* (1871, in-8) ; *la Lorgnette philosophique*, dictionnaire des grands et des petits philosophes de son temps (1872, in-18) ; *Essai sur La Mettrie, sa vie et ses œuvres* (1873, in-18, port.) ; *Histoire du village de Woippy*, près Metz (1878, in-8, 2 pl.) ; *Chants populaires messins* recueillis dans le val de Metz (1878, in-18) ; *Recherches historiques sur la Grande Thury*, près Metz (1880, in-8, pl.). Dans un autre ordre d'études, M. Paquet a publié : *le Chasseur d'alouettes au miroir et au fusil* (1871, in-18) ; *Monographie du chardonneret* (1873, in-8, gr.) ; *Ornithologie parisienne ou Catalogues des oiseaux*, etc., *qui vivent dans l'enceinte de Paris* (1874, in-8) ; *Monographie du Cini* (1875, in-8, 2 pl. coloriées) ; *l'Ornithologie au Salon de 1876* (1876, in-18). M. Paquet a collaboré à la *Revue de Zoologie*, à *l'Acclimatation*, à *Mélusine* et au *Mémorial de la Loire*.

PAQUIS (Amédée), littérateur français, né vers 1800, occupa d'abord quelques emplois dans l'enseignement et composa en 1828 une *Nouvelle grammaire latine*. Depuis 1830, il s'est plus particulièrement fait connaître par la traduction d'un grand nombre d'ouvrages d'histoire ou d'imagination, tels que : *les Exclusifs* (1830, 5 vol.) et *Oui et non* (1830, 4 vol.), romans de lord Normanby ; *la Dame noire de Doona* (1834, 2 vol.), de Maxwell ; *les Soirées de Dresde* (1834, 2 vol.), de Spindler ; *le Robinson suisse* (1836, 2 vol.), de Wyss ; *Ferdinand* (1856) et *l'Histoire de l'Europe pendant la révolution française* (1832, 2 vol.), de sir A. Alison ; *l'Histoire d'Allemagne* (1835, 2 vol. in-8), de Pfister. Il a aussi fourni à la Collection de M. Parent-Desbarres une *Histoire d'Espagne et de Portugal* (1846-1848, 2 vol. in-8), d'après les meilleurs écrivains étrangers, et donné beaucoup d'articles à *l'Encyclopédie des gens du monde*.

PARANDIER (Auguste-Napoléon), ingénieur français, ancien député, né le 14 août 1804, entra à l'École polytechnique en 1813, et à l'École des ponts et chaussées en 1815. Sous le règne de Louis-Philippe, il acquit, comme ingénieur, une assez grande réputation dans le département du Doubs et fut envoyé à la Chambre des Députés par le collège de Montbéliard, pour soutenir les prétentions de la vallée du Doubs contre celles de la vallée de l'Ognon, dans les débats relatifs au tracé du chemin de fer de Dijon à Mulhouse. Il ne put réaliser les espérances de ses commettants ; mais, malgré cet échec, il vota constamment avec la majorité, repoussa la réforme électorale et parlementaire et soutint de son vote [illegible] la politique de M. Guizot. Depuis la révolution de 1848, il ne reparut plus dans les assemblées politiques. Il fut nommé en 1850 ingénieur en chef de première classe à Besançon. Officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1854, M. Parandier a été promu commandeur le 9 mars 1871, et admis à la retraite la même année.

PARENT (Nicolas-Eugène), homme politique français, sénateur, est né à Sallanches (Haute-Savoie), le 21 mars 1817. Fils d'un ancien membre du Parlement sarde, il fit son droit à l'Université de cette ville et obtint le grade de docteur en 1841 ; inscrit au barreau de Chambéry, il fonda dans cette ville en 1848, *le Patriote savoisien* dans lequel il soutint la proposition d'annexer la Savoie à la France, et *la Feuille des paysans*. Ces deux journaux, hostiles à Napoléon III, furent supprimés sur la demande du gouvernement français, et le premier ne reparut qu'en 1869, lorsque M. Parent se porta candidat de l'opposition aux élections législatives. Élu le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, le troisième sur cinq, par 19 493 voix, il se fit inscrire aux groupes de la gauche et de l'Union républicaine, prit part aux discussions sur [illegible] la loi des maires ; il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua, mais fut réélu le 20 février 1876 dans la 1re circonscription de Chambéry, par 9 470 voix, contre 6 373 obtenues par le candidat conservateur. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent leur vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Parent fut réélu le 14 octobre suivant, par 10 128 voix, contre 6 432 obtenues par M. de Boigne, ancien député sous l'Empire. Une élection partielle, du 13 juin 1880, le fit entrer au Sénat, avec 292 voix sur 388 votants.

PARENT-DESBARRES (Pierre-François), libraire français, né à Clamecy, en 1786, fut d'abord professeur à l'institution royale des [illegible] Saint-Louis fondée par Louis XVIII. Après [illegible] il ouvrit à Paris un établissement de librairie spécialement consacré aux ouvrages de [illegible] de piété et d'éducation. Il dirigea depuis [illegible] *Revue catholique*, et il a pris une part [illegible] à la rédaction de *l'Encyclopédie catholique*, où il a inséré la plupart des articles [illegible] On a de lui, sous les initiales P. D., une [illegible] tion de *l'Histoire de Jésus-Christ* de [illegible]

(1838, 2 vol. in-8); *les Chefs-d'œuvre de l'art antique* (in-f°), et plusieurs *Abrégés historiques* sur l'Espagne (1839), la France (1840), la Pologne (1842), *etc.*

PARFAIT (Noël), littérateur et homme politique français, né à Chartres, le 30 novembre 1814, prit part à la révolution de 1830 et reçut la décoration de Juillet. Affilié aux sociétés républicaines, il fut traduit au mois de septembre 1833 devant la Cour d'assises, comme auteur d'un poème intitulé : *l'Aurore d'un beau jour*, apologie de l'insurrection de juin, et condamné à deux ans de prison et à 500 fr. d'amende. A la même époque, il publia un recueil de *Philippiques* (1832-1834), satires adressées au roi, au peuple, aux ministres, etc., et une réplique à Barthélemy. En 1836, il entra à la rédaction de *la Presse*, et pendant longtemps, il passa pour fournir à Th. Gautier le canevas de ses feuilletons dramatiques. Après la révolution de Février, l'un des candidats du parti démocratique dans l'Eure-et-Loir, il représenta ce département à l'Assemblée législative et y prit place à l'extrême gauche. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut compris au nombre des représentants expulsés et se réfugia en Belgique. Rentré en France après l'amnistie de 1859, il fut attaché à la librairie de MM. Michel Lévy. Aux élections du 8 février 1871, il se porta candidat dans l'Eure-et-Loir, et fut élu le dernier sur six par 22 466 voix. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine, fit partie des commissions de permanence, et combattit le projet de loi de M. Depeyre sur la librairie, et celui qui tendait à imposer aux journaux le compte rendu officiel des séances de l'Assemblée. Réélu le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Chartres par 8292 voix contre 2134, M. Noël Parfait fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches, qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant il fut renommé par 8 792 voix, contre 3834 obtenues par le candidat officiel.

On a encore de M. Noël Parfait quelques drames : *Fabio le novice* (1841); *Un Français en Sibérie* (1843), avec M. Ch. Lafont; *la Juive de Constantine* (1846), avec Th. Gautier; *Notice biographique sur A. F. Sergent*, graveur, député de Paris à la Convention (1848, in-8).

PARFAIT (Paul), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 23 octobre 1841, fut secrétaire d'Alexandre Dumas, qu'il accompagna en Italie; il s'adonna lui-même à la littérature et a publié : *l'Assassin du bel Antoine* (1873, in-18); *la Seconde vie de Marius Robert* (1875, in-18); *l'Agent secret* (1876, in-18); *l'Arsenal de la dévotion* (1876, in-18), notes pour servir à l'histoire des superstitions; *le Dossier des Pèlerinages* (1877, in-18); *les Audaces de Ludovic* (1878, in-18). Il a collaboré en outre au *Charivari*, au *Rappel*, au *National*, à *la République française*, etc.

PARIEU (Marie-Louis-Pierre-Félix Esquirou de), homme politique français, membre de l'Institut, sénateur, né à Aurillac, le 13 avril 1815, d'une ancienne famille de robe, acheva dans la maison de Juilly ses études commencées au collège de Lyon. Tout en faisant son droit à Paris et à Strasbourg, il s'occupait d'économie politique, d'histoire naturelle et même de philologie. Reçu docteur en droit, M. de Parieu épousa, en 1841, Mlle Durant de Juvisy, dont la famille se rattache à Pascal, et se fit inscrire au barreau de Riom où il avait déjà conquis une honorable position, quand la révolution de 1848 éclata.

Élu représentant à l'Assemblée constituante dans le département du Cantal, le second sur sept, M. de Parieu vota habituellement avec la fraction la plus modérée de la majorité républicaine. Il approuva le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, repoussa l'impôt progressif, le droit au travail, l'abolition de la peine de mort, se prononça avec la gauche pour les deux Chambres, et avec la droite pour le vote à la commune, et appuya la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante. Sans se rallier à l'amendement Grévy, il demanda pourtant, le 5 octobre 1848, de la façon la plus expresse, que le président de la République fût nommé par l'Assemblée et non par le pays.

M. de Parieu, réélu à l'Assemblée législative, fut appelé au ministère de l'instruction publique dans le cabinet inauguré par le message du 31 octobre 1849, et occupa ce poste jusqu'au 13 février 1851. C'est sous son administration que fut présentée, discutée et votée la loi organique du 15 mars 1850, qui, en éparpillant l'autorité en matière d'enseignement, entre 86 recteurs et 86 conseils d'académies départementales, où l'influence locale du clergé était sans contre-poids, paraissait sacrifier les droits de l'État à toutes les exigences de l'Église. Après le coup d'État du 2 décembre, M. de Parieu fut nommé président de la section des finances au Conseil d'État. Il fut appelé à la vice-présidence de ce corps en 1855, et la garda jusqu'au 2 janvier 1870 : à cette date, il fut élevé au rang de ministre présidant le Conseil d'État, dans le premier cabinet parlementaire de l'Empire, formé par M. Ém. Ollivier.

Après la chute de l'Empire, M. de Parieu se rendit dans son département, s'abstint de toute opposition ouverte contre la République et vota au Conseil général les fonds demandés pour la défense nationale. Un instant candidat au Conseil d'État en juillet 1872, il se désista et fut élu sénateur du Cantal, le 30 janvier 1876, le premier sur deux, par 188 voix, sur 328 électeurs. Il alla siéger sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple et vota avec les droites du Sénat, notamment pour la dissolution de la Chambre, le 23 juin 1877. Il soutint alors le cabinet de Broglie dans son département. Cependant, malgré la pression administrative, les quatre candidats officiels échouèrent aux élections du 14 octobre, et le mois suivant, lors du renouvellement des Conseils généraux, M. de Parieu fut évincé dans le canton Aurillac-Nord, qu'il représentait depuis plus de vingt-cinq ans, par son rival d'influence, M. Raymond Bastid. [redacted]

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1850, il a été promu officier en 1852, commandeur en 1854, grand officier le 14 août 1857 et grand-croix le 14 août 1869. Il est aussi grand-croix de divers ordres étrangers. En 1856, il entra à l'Académie des sciences morales et politiques, par un effet du décret instituant la nouvelle section d'administration.

M. de Parieu est auteur de divers ouvrages, entre autres : *Études historiques et critiques sur les actions possessoires* (Paris, 1850, in-8); *Essai sur la statistique agricole du département du Cantal* (Aurillac, 1853, in-8; 4e édit. 1875); *Histoire des impôts généraux sur la propriété et le revenu* (1856, in-8); *Traité des impôts considérés sous le rapport historique, économique et politique, en France et à l'étranger* (1862-1864, 5 vol. in-8; 2e édit. 1866-1867, 4 vol. in-8); *Principes de la science politique* (1870, in-8; 2e édit. 1875); *la Politique monétaire en France et en Allemagne* (1872, in-8); *Histoire de Gustave Adolphe, roi de Suède* (1875, in-18). Il a donné un très grand nombre d'articles de jurisprudence,

d'histoire et d'économie politique dans le *Journal des Économistes*, la *Revue contemporaine* et la *Revue européenne*. Il a soutenu, dans ces recueils, la cause de l'unification monétaire.

PARIEU (Jean-Hippolyte ESQUIROU DE), père du précédent, né à Aurillac en 1791, maire de cette ville depuis la Restauration, et membre du conseil d'arrondissement, remplaça son fils en 1852, comme député au Corps législatif pour l'une des deux circonscriptions du Cantal, où il fut réélu en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 12 894 voix sur 22 481 votants. A celles de mai 1869, il échoua au second tour de scrutin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1855. — Il est mort à Aurillac, le 21 février 1876.

PARIS (*Louis-Philippe*-Albert D'ORLÉANS, comte DE), chef actuel de l'ancienne maison royale d'Orléans, est né à Paris, le 24 août 1838. Son éducation fut confiée de bonne heure à M. Adolphe Regnier, de l'Institut, qui, après la révolution de 1848, le suivit en exil. Il fut élevé sous cette direction, intelligente et dévouée, dans la petite ville allemande d'Eisenach, où résidait sa mère. Ses études littéraires terminées, il eut pour professeur de mathématiques M. Baudouin et s'appliqua sérieusement à l'étude des sciences et de leurs applications. De nombreuses excursions en Europe le familiarisèrent avec les idées et les langues de divers pays étrangers, notamment de l'Angleterre où s'était retirée sa famille paternelle et où il prit lui-même sa résidence.

Après avoir fait avec son frère, le duc de Chartres, un voyage en Orient, le comte de Paris en rédigea la relation et en publia une partie, sous ce titre : *Damas et le Liban*, extraits d'un journal de voyage en Syrie (Londres, 1861, in-8). Les deux frères partirent ensuite pour l'Amérique du Nord, où venait d'éclater la guerre de la sécession, et, le 28 septembre 1861, ils entraient dans les troupes fédérales comme capitaines d'état-major et aides de camp du général Mac-Clellan qui commandait l'armée du Potomac. Ils passèrent l'hiver auprès du général, occupé alors à organiser ses forces, puis ils firent avec lui la campagne de 1862 contre Richmond. Le comte de Paris assista dans cette campagne au siège d'Yorck-Town et aux batailles de Williamsburg, Fair-Oaks et Gaines-Mill. Lors de la retraite de Mac-Clellan sur le James-River, les deux frères quittèrent le service des États-Unis par suite du trouble apporté dans les relations entre ce pays et la France par les affaires du Mexique.

Revenu en Europe, le comte de Paris publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous la signature d'Eugène Forcade, une étude sur les effets de la crise cotonnière en Angleterre ; elle était intitulée : *la Semaine de Noël dans le Lancashire* (février 1863). Il a donné au même recueil d'autres articles, notamment, sous la même signature, une *Lettre sur l'Allemagne nouvelle* (août 1867), et, sous le pseudonyme d'*X. Raymond*, une étude sur l'*Église d'État et l'Église libre en Irlande*, à propos du bill de « disestablishment » (mai 1868). On lui a attribué aussi d'autres articles dans le même recueil, sous la signature de Laugel. Son livre sur *les Associations ouvrières en Angleterre* (Trades Unions) (1869, in-8 et in-18) eut en France de rapides éditions, et fut immédiatement traduit à l'étranger.

Lors de la déclaration de la guerre contre la Prusse, le comte de Paris demanda, ainsi que les autres princes de sa famille, à servir dans les rangs de l'armée française, avec quelque grade que ce fût. Cette pétition fut repoussée, le 11 août, par le Corps législatif. Rentré en France après l'abrogation des lois d'exil, le comte de Paris se tint d'abord à l'écart, mais lors des tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon, sa visite à Frohsdorff eut un grand retentissement (5 août 1873), car elle consacrait l'abandon des prétentions de la branche cadette en faveur du chef légitime de la dynastie. Depuis lors, il vécut dans la retraite, soit à Paris, soit au château d'Eu où il passa la plus grande partie de l'année. Lieutenant-colonel d'état-major dans l'armée territoriale, il a été mis à la suite des officiers de son grade (mai 1880).

En 1873, le comte de Paris communiqua à la Commission d'enquête de l'Assemblée nationale sur les conditions du travail en France un mémoire sur la *Situation des ouvriers en Angleterre*, lequel parut peu de temps après en volume. Il a commencé la publication d'une *Histoire de la guerre civile en Amérique* (1874-1875, 4 vol. in-8 et 4 atlas ; l'ouvrage doit former 8 volumes).

Marié, le 30 mai 1864, à la princesse Marie-Isabelle, fille du duc de Montpensier, le comte de Paris a un fils, le prince Louis-Philippe-Robert, né à York-House, près de Twickenham, le 6 février 1869, et deux filles : la princesse Marie-*Amélie*-Louise-Hélène, née à Twickenham le 28 septembre 1865, et la princesse Louise-Hélène-Henriette, née le 16 juin 1871.

PARIS (Auguste-Joseph), homme politique français, sénateur, ancien ministre, né à Saint-Omer, le 12 novembre 1826, étudia le droit à Paris, y fut reçu docteur en 1855, avec une thèse sur *la Puissance paternelle*, et s'inscrivit au barreau d'Arras, où il acquit bientôt une certaine notoriété. Élu représentant du Pas-de-Calais, à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le neuvième sur quinze, par 137 368 voix, il fit partie de plusieurs groupes, vota avec la droite monarchiste et déposa un projet de loi, adopté le 6 juin 1873, relatif aux conseillers généraux d'arrondissement ou municipaux, qui refuseraient de remplir leur fonction. Membre de la commission des lois constitutionnelles, il remplaça M. de Ventavon, rapporteur, qui avait [illegible] sion, et lors de la discussion de ces lois déclara qu'elles pourraient être modifiées sans [illegible] la forme même du gouvernement. Il prit aussi, en juin 1875, une grande part dans la discussion de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et fut rapporteur du projet de dissolution de l'Assemblée, adopté le 30 décembre 1875. Il repoussa l'amendement Wallon, puis vota l'ensemble des lois constitutionnelles.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu dans le Pas-de-Calais, au [illegible] de scrutin, le premier sur quatre, par [illegible] voix sur 1012 électeurs, siégea à droite et devint un des membres les plus actifs de la Chambre haute. Il adressa des interpellations aux ministres républicains, fut le rapporteur de la proposition de M. Victor Hugo relative à l'amnistie [illegible] l'acte du 16 mai 1877, accepta dans le cabinet de Broglie, le portefeuille des travaux publics. Il se signala dans ce poste par une série de circulaires comminatoires contre les agents et [illegible] des Compagnies de chemins de fer et employés des services accessoires, leur enjoignant [illegible] propagande électorale. Il quitta le ministère avec ses collègues, le 13 novembre suivant.

Outre sa thèse citée plus haut, on a de M. Auguste Paris, qui est membre de l'Académie d'Arras, les publications suivantes : *Histoire de Joseph Lebon et des tribunaux révolutionnaires d'Arras et de Cambrai* (1864, 2 vol. in-8 ; 2e éd., [illegible]) ; *Louis XI et la ville d'Arras* ([illegible] in-8), étude historique.

PARIS (François-Edmond), marin français, membre de l'Institut, né le 2 mars 1806, entra dans la marine en 1820, devint enseigne en 1826, lieutenant en 1832, capitaine de corvette en 1840, capitaine de vaisseau en 1846, contre-amiral en novembre 1858 et vice-amiral le 27 janvier 1864. M. Pâris a fait avec M. Laplace les campagnes de circumnavigation et a étudié tout spécialement l'application de la vapeur à la marine de guerre. Ses remarquables travaux l'ont fait nommer en 1863 membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Bravais (section de géographie et de navigation). Membre du bureau des longitudes, il avait été directeur général du dépôt des cartes et plans et vice-président de la commission des phares. Officier de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1839, il a été promu commandeur le 11 août 1856, grand officier le 14 mars 1869 et grand-croix le 11 juillet 1880.

M. Edmond Pâris a rédigé avec M. de Bonnefoux, son beau-père, un ouvrage important : *Dictionnaire de marine à voiles et à vapeur* (1848, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1862-1865, avec fig. et pl.). Il a publié seul : *Essai sur la construction navale des peuples extra-européens* (gr. in-folio) : *l'Art naval à l'Exposition universelle de Londres* 1862 (1863, gr. in-8, avec *Atlas*); *l'Art naval à l'Exposition universelle de* 1867 (1867-1868, gr. in-8, 2 parties) ; *Souvenirs de marine conservés* (1876, 1ʳᵉ livr. in-fol. avec pl.), sans compter d'importants mémoires dans des recueils spéciaux, des articles dans l'*Annuaire encyclopédique* (1860 et suiv.), etc.

PARIS (Alexis-Paulin), érudit français, membre de l'Institut, né à Avenay (Marne), le 25 mars 1800, vint à Paris encore jeune se livrer à ses goûts pour la littérature, et publia une *Apologie de l'École romantique* (1824, in-8). Il prit part à la rédaction d'un grand nombre de recueils littéraires et de journaux, et donna une traduction de *don Juan* de Byron (1827, 2 vol. in-12), dont le succès l'enhardit à publier la traduction complète des Œuvres du poète (13 vol. in-8, 1830-1832), y compris les *Mémoires* publiés par Thomas Moore.

Admis, en 1828, comme employé, au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, M. P. Paris poursuivit ses études sur la littérature du moyen âge et se consacra surtout à faire connaître les épopées chevaleresques restées jusque-là manuscrites. Il donna une édition du roman de *Berte aus grands piés*, précédée d'une *Dissertation sur les romans des douze pairs* (1832, in-8), et joignit à la traduction d'*Hector Fieramosca*, roman de d'Azeglio, un *Essai sur les romans historiques du moyen âge* (1833). Le caractère et l'origine de ces épopées chevaleresques ayant soulevé des discussions, il soutint une polémique assez vive contre M. Michelet et inséra un examen critique du système de Fauriel dans son édition de *Garin le Loherain* (1833, 2 vol. in-12; nouv. édit., 1862, in-18). La même année il donnait son *Romancero françois* (1833, in-12), qui fut suivi d'une édition des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* (1836-1840, 6 vol. in-12).

La mort de Raynouard le fit élire membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 2 juin 1837; il fut attaché peu de temps après à la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*.

Après avoir commencé un catalogue raisonné des *Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, (1836-1848, 7 vol. in-8), il édita la *Chanson d'Antioche composée au* XIIᵉ *siècle par Richard, renouvelée par Graindor de Douai* (1848, 2 vol. in-12), lut à l'Académie de curieuses recherches sur l'auteur du *Songe du Vergier*, insérées au tome XI de son *Recueil* (1842), et fournit aux journaux de nombreuses dissertations sur des points contestés ou obscurs de notre histoire. Il a particulièrement collaboré, à *l'Universel*, à la *Vieille France* et à la *Jeune France*, à la *Quotidienne*, etc.

Outre les publications ci-dessus mentionnées, on peut citer encore : *les Aventures de maître Renart et d'Ysengrin, mises en nouveau langage* (1861, in-18); *Recueil complet des poésies de Saint-Pavin* (1861, in-8); *Historiettes de Tallemant des Réaux*, publiées avec de Monmerqué (1860, 3ᵉ édit., 9 vol. in-8); *les Blasons domestiques* de Gilles Corrozet (1865, in-16); *les Romans de la Table ronde*, mis en nouveau langage et accompagnés de recherches sur l'origine et la composition de ces grandes compositions (1868-1877, t. I-V, in-18); *le Livre du Voir Dit*, de Guillaume de Machau (1867, gr. in-8), etc.

M. Paris devint successivement premier employé et conservateur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque impériale. En 1853, une chaire de langue et de littérature du moyen âge fut créée pour lui au Collège de France, il l'occupa jusqu'en juin 1872. Admis alors à la retraite, il fut nommé professeur honoraire. Décoré de la Légion d'honneur le 2 juin 1837, il a été promu officier le 14 octobre 1873.

PARIS (Gaston-Bruno-Paulin), philologue français, membre de l'Institut, fils du précédent, est né à Avenay (Marne), le 9 août 1839. Après avoir terminé ses études classiques au collège Rollin, il suivit les cours des universités allemandes de Goettingue et de Bonn, où il étudia les langues romanes sous Diez. De retour en France, il entra à l'École des chartes, suivit en même temps les cours de la Faculté de droit et se fit recevoir docteur ès lettres en 1865. Professeur de grammaire française aux cours libres de la rue Gerson, répétiteur, puis directeur de la conférence des langues romanes à l'École pratique des hautes études, il suppléa son père, en 1866 et en 1869, au Collège de France et lui succéda comme titulaire le 26 juillet 1872. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions le 12 mai 1876, en remplacement de Guigniaut. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1875.

M. Gaston Paris a publié, entre autres travaux intéressants et curieux : *Étude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française* (1862, in-8); *De Pseudo-Turpino* (1865, in-8), thèse latine de doctorat; *Histoire poétique de Charlemagne* (1866, in-8), thèse française, ouvrage auquel l'Académie des Inscriptions a décerné le prix Gobert; *la Vie de saint Alexis* (1872, in-8), textes des XIᵉ, XIIᵉ, XIIIᵉ et XIVᵉ siècles, qui lui valut une seconde fois le prix Gobert; *Dissertation critique sur le poème latin appelé Ligurinus* (1873, in-8); *le Petit Poucet la Grande-Ourse* (1875, in-16); *les Contes orientaux dans la littérature française du moyen âge* (1875, in-8); *les Miracles de nostre Dame par personnages* (1877, et années suivantes, in-8) ; *le Mystère de la Passion* d'Arnoul Gréban (1878, in-4); *Deux rédactions du roman des sept sages de Rome* (1878, in-8); *Aucassin et Nicolette*, chante fable du XIIᵉ siècle (1878, in-4), etc. Il a traduit en outre de l'allemand avec MM. Brachet et Morel-Fatio, la *Grammaire des langues romanes* de Frédéric Diez (1874-1878, 3 vol. in-8), et inséré un certain nombre d'articles dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et autres recueils. Il a été l'un des fondateurs de la *Revue Critique* (1865) et de la *Romania* (1872).

PARIS (Antoine-Louis), archiviste français, frère

et oncle des précédents, né à Épernay, le 14 août 1802, a longtemps été archiviste et bibliothécaire de la ville de Reims et attaché à la commission des monuments historiques puis devint bibliothécaire de la ville d'Épernay.

M. L. Paris a publié ou édité entre autres ouvrages et documents inédits : *Reims pittoresque, ancien et moderne* (1836) ; *Chronique de Reims* (1837) ; *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841) ; *Mémoires de Maucroix, chanoine de l'église de Reims*, avec *Notes* (1842, 2 vol.) ; les *Œuvres* du même (1854, 2 vol.) ; les *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims* (1843, 2 vol. in-4, avec planches) ; *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims* (1843-44, 2 vol.) ; *Remensiana* (1845) ; *le Livret de la bibliothèque de Reims* (1846) ; *Résumés séculaires de l'histoire du peuple de Dieu* (1852) ; *Indicateur du Grand Armorial général de France de Charles d'Hozier* (1865, t. 1, in-8) ; *les Manuscrits de la Bibliothèque du Louvre, brûlés sous la Commune* (1872, in-8) ; *les Papiers de Noailles de la bibliothèque du Louvre* (1875, in-8) ; *Histoire de l'abbaye d'Avenay* (1879, 2 vol. in-8), etc. Il a rédigé et publié, de 1855 à 1877 *le Cabinet historique*.

PARKER (John-Henry), archéologue anglais, né à Londres en 1806, est fils d'un négociant. Ses études terminées, il entra dans le commerce de la librairie en 1821 et succéda en 1832 à son oncle, à Oxford. Il entreprit plus tard à Rome des fouilles qui lui valurent, en 1869, le poste de conservateur du musée Ashmoléen, une subvention de 50 000 fr. accordée par l'Université d'Oxford, pour la continuation des fouilles et la décoration de l'ordre du Bain. A la fin de 1876, il alla lui-même à Rome et, à son retour, fit des conférences au profit de la caisse des explorations archéologiques. Il est membre de nombreuses Sociétés savantes de l'Angleterre et de l'étranger.

M. Parker a publié : *Glossaire d'architecture* (1836) ; *Introduction à l'étude de l'architecture gothique* (Introd. of the Study of gothic. Arch. 1849) ; *l'Architecture privée au moyen âge* (Domestic Archit. of the Middle Ages ; 1849-1859, 3 vol.) ; *Archéologie de Rome* (the Archaeology of Rome, 1874-1877, 9 vol.). Il a donné encore une édition de l'*Architecture gothique* de Rickmann (1848) et un grand nombre d'articles dans *Archaeologia*, *Archaeological Journal*, etc.

PARKES (sir Harry Smith), agent diplomatique anglais, né à Birchill's Hall, comté de Stafford, en 1828, entra de bonne heure dans les consulats comme employé subalterne, fut attaché à la suite de sir Henry Pottinger en Chine, et devint consul à Amoy en 1854. Secrétaire de sir J. Bowring à Siam en 1855, il rapporta les ratifications du traité siamois à Londres, passa consul à Canton l'année d'après, y remplit les fonctions de commissaire pendant l'occupation anglo-française, et fut nommé commandeur du Bain en 1859, en récompense de ses services en Orient. Il accompagna lord Elgin comme secrétaire pendant l'expédition de 1860, fut emprisonné et subit de rigoureux traitements. Délivré par les forces alliées, il devint consul à Shanghaï en 1862, fut promu à la même époque chevalier-commandeur du Bain, puis envoyé au Japon comme ministre plénipotentiaire et consul général en 1865.

PARKMAN (Francis), littérateur américain, né à Boston, le 16 septembre 1823, fit, à sa sortie du collège de Harvard, en 1844, un voyage à travers les prairies, et en publia le récit, d'abord dans le *Knickerbocker Magazine*, puis en un volume sous ce titre : *la Vie dans les prairies et les montagnes Rocheuses* (Prairie and rocky mountain life ; New-York, in-12, 1852). Il écrivit ensuite : *Histoire de la conspiration de Pontiac et de la guerre des tribus de l'Amérique septentrionale contre les colonies anglaises après la conquête du Canada* (the History of the conspiracy of Pontiac ; Boston, 1851, in-8, avec cartes) ; *les Pionniers de France dans le Nouveau Monde* (1865) ; *les Jésuites dans l'Amérique du Nord au* XVIIe *siècle* (1867) ; *la Découverte du Grand-Ouest* (Discovery of the Great-West, 1869) ; *l'Ancien Régime au Canada* (the Old Regime, etc., 1874), *le Comte de Frontenac* (1878), etc. On a aussi de lui un roman : *Vassall Morton* (Boston, in-12, 1856) et un livre sur *les Roses* (1866).

PARLATORE (Philippe), savant naturaliste italien, né à Palerme (Sicile), le 8 août 1816, fut conduit par son goût pour les sciences physiques, à embrasser la carrière de la médecine, s'occupa avec passion de botanique, se distingua par ses travaux en anatomie et fut reçu docteur en médecine en 1834. Lors de l'invasion du choléra à Palerme, en 1837, il soigna les malades avec dévouement et publia ensuite un *Traité* sur cette épidémie (in-8). Cependant, attiré de plus en plus vers la botanique, il quitta la Sicile, en 1840, parcourut l'Italie, la Suisse et vint à Paris où il publia un volume : *Plantæ novæ vel minus notæ, etc.*, et décrivit les graminées et les ombellifères de la *Flore des îles Canaries*, publiée par son ami Webb. Il se signala ensuite au congrès des savants italiens, qui siégea à Florence en 1841, par un mémoire sur des points de botanique presque entièrement négligés en Italie, obtint la création d'un herbier général de toutes les plantes connues, dont le grand-duc de Toscane approuva l'installation, et en fut nommé directeur. Il fut aussi appelé à remplir une chaire de botanique, supprimée depuis trente ans, et rétablie pour lui. En 1843, il publia, à Florence, ses *Leçons de botanique comparée*, et, plus tard, ses *Recherches sur l'anatomie des plantes aquatiques*. Il entreprit ensuite un voyage scientifique dans le nord de l'Europe, jusqu'en Laponie et publia le compte rendu de ses explorations dans les deux ouvrages suivants : *Voyage au grand Saint-Bernard* (Florence, 1849), *Voyage au nord de l'Europe* (Ibid., 1854).

Mentionnons encore : *Monografia delle fumarie* (Florence, 1844, in-8) ; *Flora palermitana* (Ibid., 1845-1847, 2 parties, in-8) ; *Flora italiana* (Ibid., 1850-1858, t. I-III, in-8) ; *Giornale botanico italiano* (Ibid., 1844, t. 1, in-8). — M. Parlatore est mort à Florence, le 24 septembre 1877.

PARODI (Dominique-Alexandre), littérateur italien, né en 1840 à La Canée (île de Candie), où son père était consul des Deux-Siciles, passa son enfance à Smyrne et vint en 1860 habiter Milan, puis Genève, où il se maria. Il débuta par un roman politique, *le Dernier des papes*, [illegible] à l'*Illustrazione* et se rendit à Paris [illegible] donnant des leçons de langue et de [illegible] italiennes, il publia en français deux [illegible] vers : *Passions et Idées* (1865, in-18) [illegible] *messéniennes*, chants patriotiques [illegible] En 1870, il réussit à faire jouer aux [illegible] littéraires de M. Ballande un drame en [illegible] et en vers, *Ulm le Parricide*, [illegible] M. Parodi [illegible] nalité et la vigueur. M. Parodi [illegible] 1872, au Théâtre-Français une tragédie [illegible] en cinq actes et en vers, *Rome vaincue* [illegible] représentée seulement au mois de [illegible] 1876, obtint un brillant succès, qu'elle [illegible] action véritablement dramatique et à [illegible]

tation supérieure de Mlles Sarah Bernhardt, Dudley, de MM. Mounet-Sully, Laroche, etc. M. Parodi, qui a publié depuis un poème biblique en deux actes, *Séphora* (1877, in-8), a fait recevoir à l'Odéon *la Jeunesse de François Ier*, drame en vers qui n'a pas encore été représenté.

PARROCEL (Etienne-Antoine), artiste et littérateur français, né à Avignon le 11 octobre 1817, d'une ancienne famille provençale, fit une partie de ses études au collège Bourbon qu'il quitta pour seconder son père, maître d'hôtel à Marseille. A l'exemple de plusieurs membres de sa famille, il se tourna vers les arts, peignit des tableaux pour les églises de Marseille, d'Avignon, etc. Il composa aussi des poésies, romances, poèmes lyriques, collabora, comme critique, à plusieurs journaux de spécialité artistique. Membre de diverses Sociétés savantes des départements, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1871.

On cite de M. Parrocel : *Monographie des Parrocel* (1861, in-8) ; *Annales de la peinture* (1862, in-8) ; *Discours et fragments* (1867, in 8) ; *Ma Vie* (1875, in-8), souvenirs autobiographiques, etc.

PARRY (Eugène-Alexandre), député français, est né à Saint-Julien-le-Châtel (Creuse) le 2 mai 1822. Agriculteur et maire de Pressac, il n'avait point de passé politique lors qu'il fût recommandé aux électeurs de l'arrondissement de Boussac par les deux sénateurs républicains du département. Elu le 20 février 1876, par 5 641 voix contre 1445 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Lezaud, il siégea avec la gauche républicaine. L'un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il se représenta aux élections du 14 octobre suivant et l'emporta avec 5 759 voix, sur le candidat officiel qui n'en obtint que 2 697. Membre du conseil général de la Creuse, pour le canton de Jarnages, M. Parry en a été élu vice-président.

PARTRIDGE (sir Richard), chirurgien anglais, né en 1805, fut reçu au Collège royal des chirurgiens en 1827. Il exerça à l'hospice de Charing-Cross, fut élu membre honoraire du Collège royal des chirurgiens d'Angleterre en 1843 et fit partie du conseil de ce corps en 1852. Il occupa le poste de professeur d'anatomie à King's college et à Royal academy of arts. Vers la fin de 1862, il fut appelé à la Spezzia, en même temps que M. Nélaton, pour explorer la blessure que Garibaldi avait reçue à Aspromonte. Il a été fait chevalier en 1867. — Il est mort le 27 mars 1873.

PARTZ DE PRESSY (Adolphe-Charles-Marie, marquis DE), homme politique français, député, est né à Esquire (Nord), le 3 juillet 1819. Riche propriétaire du département du Pas-de-Calais, il se porta aux élections de mai 1869, comme candidat indépendant, dans la 6e circonscription du Pas-de-Calais, et obtint, sans être élu, 11 536 voix, sur 28 385 votants, mais il entra à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, comme représentant du même département, le douzième sur quinze et prit place à l'extrême droite. Il refusa la candidature au Sénat et se présenta aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Saint-Pol. Elu par 9 003 voix sur 15 887 votants, M. Partz de Pressy fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 158 députés qui soutinrent le cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 10 621 voix, contre 7 194 obtenues par le candidat républicain. Il représente le canton de Heuchin au conseil général du Pas-de-Calais.

PARVILLE (François-Henri PEUDEFER DE), journaliste français, né à Évreux, le 27 janvier 1838, rédacteur scientifique du *Constitutionnel*, du *Moniteur*, du *Journal officiel*, et du *Journal des Débats*, etc., s'est livré activement aux travaux de vulgarisation scientifique si en faveur de nos jours. Parmi ses nombreux volumes formés en général par la réunion d'articles de journaux, nous citerons : *Causeries scientifiques*, revue annuelle du progrès de la science et de l'industrie (1861-1879, t. I-XVIII, in-18, avec grav.); *Découvertes et inventions modernes* (1865, in-18, 1re série) ; *Un Habitant de la planète Mars* (1865, in-18, avec grav.); *l'Exposition universelle de 1867*, guide de l'exposant et du visiteur (1867, in-18). M. Peudefer de Parville, autorisé par décret du 14 décembre 1865 à porter ce dernier nom, a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1868.

PASCA (Madame N...), actrice française, née à Lyon vers 1836, fut élevée à Paris, reçut, sous la direction des professeurs Marmontel et Del Sarte, une éducation musicale complète et devint une chanteuse d'une supériorité remarquable. Mariée très jeune à un riche négociant qui la laissa veuve après plusieurs années d'une union malheureuse, elle prit la résolution de se consacrer au théâtre. Après avoir étudié, pendant trois ans, la déclamation, avec la pensée de se faire tragédienne, elle débuta, en 1864, au Gymnase, dans le rôle de la baronne d'Ange, du *Demi-Monde*. Elle joua dès lors les principaux rôles, dans *Héloïse Paranquet* (1866), qui fut la révélation de son talent sérieux et nerveux, dans les *Idées de Mme Aubray* (1867), qui furent son triomphe, dans *Fanny Lear Séraphine* (1868), *Fernande* (1870), *la Comtesse Romani* (1876), *Ladislas Bolski* (1879), etc. En dehors du drame ou de la comédie sérieuse, Mme Pasca s'est exercée avec succès dans quelques rôles légers, comme celui de la fausse soubrette du *Soulier de bal* (1868). En 1871, elle donna au théâtre Michel, à Saint-Pétersbourg, de brillantes représentations. Les journaux ont annoncé en 1879 que cette remarquable artiste était entrée dans un couvent.

PASCAL (Jean-Antoine-Hippolyte-Ernest), administrateur français, né en 1828, est le fils d'un ancien préfet du gouvernement de Louis-Philippe. Il suivit les cours de droit à la faculté de Toulouse, fut reçu avocat, et fonda dans cette ville, en 1867, le journal *le Progrès libéral* qui combattit énergiquement l'Empire. Nommé préfet de la Loire-Inférieure, le 20 mars 1871, il passa à la préfecture du Rhône, par suite de la démission de M. Valentin (24 janvier 1872). Les questions soulevées au sein du conseil municipal de Lyon par la lutte de l'enseignement laïque et congréganiste rendirent sa situation délicate : mais bientôt élu conseiller d'Etat par l'Assemblée nationale (26 juillet 1872), il quitta l'administration. Le 9 avril 1873, il devint sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur sous M. de Goulard, mais se retira dès le mois suivant, lors du dernier remaniement ministériel de M. Thiers. Il y rentra avec M. Beulé, le 26 mai 1873, et envoya aux préfets la fameuse circulaire confidentielle, destinée à régler les rapports de l'administration avec la presse en province ; la révélation de ce document à la tribune, par M. Gambetta, amena la démission de M. Pascal le 11 juin 1873. Après avoir vu échouer sa nouvelle candidature au Conseil d'Etat, il fut nommé préfet de la Gironde le 9 août 1873, et combattit avec énergie le parti républicain. Révoqué par M. Ricard, le 21 mars 1876,

M. Pascal, qui appartenait à l'opinion orléaniste, passa avec éclat au parti impérialiste, et comme tel, il se présenta aux élections du 14 octobre 1877, dans la 1re circonscription de Libourne. Soutenu par l'administration, il échoua avec 6 885 voix contre 8 181 obtenues par M. Roudier, l'un des 363. Il fut encore porté sur la liste bonapartiste aux élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement du Sénat et n'obtint que 313 voix sur plus de 660 votants. Au mois de juillet 1879, il devint le propriétaire et le directeur du journal bonapartiste *l'Ordre*, qui passait pour représenter les idées du prince Napoléon-Jérôme, et ses polémiques avec M. Paul de Cassagnac eurent du retentissement. Il quitta *l'Ordre* en juin 1880. M. Pascal a été décoré de la Légion d'honneur le 7 mars 1874.

PASCAL (Jacques), graveur français, né à Toulouse, en 1809, s'adonna de bonne heure et sans maître à l'art de la gravure, publia sa première planche, le *Bélisaire* de Gérard, en 1829, mais ne consentit jamais à exposer aux Salons de Paris; sa *Madeleine* de Greuze (1835), son *Portrait de Cervantès* (1854) sa *Vierge de Titien* (1859), n'ont pas été mises dans le commerce, et c'est l'État qui en a acquis presque toutes les épreuves. M. Pascal acheva vers 1860, avec le concours de l'État, la *Madeleine* du Carrache.

PASCAL* (François-Michel), sculpteur français, né à Paris le 3 septembre 1814, étudia dans l'atelier de David d'Angers et débuta au Salon de 1841. Il a traité particulièrement la sculpture ornementale et religieuse, et a exposé depuis ses débuts : *Moines lisant* (1847) ; *les Enfants d'Édouard*, groupe à la comtesse Lehon (1849) ; *les Couronnes* (1853) ; *Ange portant la couronne d'épines; le Calice d'amertume*, pour la chapelle de Vincennes ; *Trappiste*, à l'Exposition universelle de 1855, avec *le Vendredi Saint*; *l'Annonciation* et *la Visitation*, pour la cathédrale de Périgueux (1861) ; *Mgr de Salinis*, statue pour la ville d'Auch (1864) ; *Saint-Georges* et *Saint-Martin de Tours*, statues pour l'église Saint-Pierre d'Angoulême (1866) ; *Louis XII*, bas-relief (1872) ; *Portrait du baron Feuillet de Conches* (1874) ; *la Couronne d'épines*, statue (1875) ; *l'Enfant Jésus*, groupe (1876) ; *un Chartreux* (1878) ; *Cousins, Cousines*, portraits de quatre enfants, groupe en marbre (1879), etc. Il a décoré également la façade occidentale supérieure de l'église Saint-Étienne du Mont, l'église Saint-Ferdinand de Bordeaux, exécuté six grandes statues en pierre et deux bas-reliefs pour l'église Notre-Dame, à Bergerac (Dordogne), deux statues colossales pour la cathédrale de Marseille, etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1847 et une 2e en 1848.

PASCALIS (Jacques-Joseph), magistrat français, ancien député, né à Barcelonnette, le 30 novembre 1793, fut avocat à Aix, de 1817 à 1830. Sous le gouvernement de Juillet, il devint successivement procureur du roi à Marseille, procureur général à Amiens, maître des requêtes, chef de division au ministère de la justice, avocat général à la Cour de cassation (1838), et premier avocat général (1844). En 1837, il entra à la Chambre comme député du Var, y siégea sans interruption jusqu'en 1848, et vota constamment avec le parti conservateur. Destitué par la révolution de Février, il se fit avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation, où il devint, en 1850, conseiller, puis président de la chambre civile en 1860. Il prit sa retraite en 1868. Officier de la Légion d'honneur depuis le 4 mai 1844, il a été promu commandeur le 14 août 1863. — Il est mort à Bougival, le 26 mars 1872.

Son fils, M. Ernest Pascalis, né vers 1830, conseiller d'État sous l'Empire fut élu aux mêmes fonctions par l'Assemblée nationale, le 24 juillet 1872 et les exerça jusqu'au 14 juillet 1879, époque à laquelle il fut admis à la retraite. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1867.

PASDELOUP (Jules-Étienne), musicien français, né le 15 septembre 1819 et fils d'un sous-chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, entra au Conservatoire en 1829, y suivit les cours de piano de Zimmermann et ceux de composition de Carafa, et en sortit, en 1833, avec le 1er prix de piano. Il donna des leçons, joua dans les concerts et écrivit pour divers éditeurs un assez grand nombre de compositions. Il fut nommé directeur de la première division de l'orphéon pour l'enseignement du chant dans les écoles communales de Paris. M. Pasdeloup a fondé plusieurs sociétés musicales et dirigé, comme chef d'orchestre, de nombreux concerts. En 1851, il créa la Société des jeunes artistes qui se fit entendre pendant dix ans à la salle Herz. Mais son principal titre est l'organisation des concerts populaires de musique classique dans le vaste amphithéâtre du Cirque (1861). Ayant réuni un orchestre capable d'exécuter les œuvres les plus [illegible], il osa offrir aux masses la même musique que la Société des concerts du Conservatoire servait à un public d'élite et aristocratique. Le succès de cette tentative fut énorme et [illegible] ceux qui nous accusent de ne goûter que la musique frivole ou bouffonne. Les concerts du [illegible] popularisèrent à Paris les grandes [illegible] symphoniques de Beethoven, Haydn, Mozart, Weber, Mendelssohn, et, pour la musique moderne, de MM. Schumann, Gounod, [illegible] Wagner, etc. En 1867, le même [illegible] entendre aussi dans la nouvelle salle de l'[illegible] mais avec moins de succès.

En octobre 1868, M. Pasdeloup, devenu directeur du Théâtre-Lyrique, lutta [illegible] contre les difficultés d'une entreprise où M. Carvalho venait de succomber. Il n'y fit presque pas jouer d'ouvrages nouveaux, mais reprit [illegible] d'autrefois des chefs-d'œuvre [illegible] l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck [illegible] 1868), puis s'efforça d'acclimater chez nous la musique étrangère, comme celle de [illegible] Wagner, dont il monta le *Rienzi* [illegible] celle de l'Anglais M. Balfe, dont il [illegible] *Bohémienne* (décembre 1869). Sa [illegible] aboutit à une prompte ruine [illegible] 1871, il reprit la direction des concerts [illegible] et fit avec son orchestre plusieurs [illegible] province. Au mois d'octobre 1876, le public [illegible] protesta bruyamment contre [illegible] divers morceaux de *Niebelungen* [illegible] Wagner et M. Pasdeloup dut [illegible] figurer sur ses programmes [illegible] compositeur allemand. Il a été [illegible] gion d'honneur.

PASSAGLIA (Carlo), théologien [illegible] Pieve de San-Paolo, [illegible] élevé à Rome, entra dans [illegible] et devint professeur de [illegible] Sapienza à Rome. Il [illegible] regardé comme libéral [illegible] aux idées politiques [illegible] comme un des [illegible] péninsule [illegible] débats rel[illegible] le P. Pa[illegible]

pamphlet intitulé : *Pro causa italica ad episcopos catholicos, præsbytero catholico auctore*, dans lequel il déclarait que le pouvoir temporel n'était pour la papauté qu'une nécessité relative. Il engageait donc le pape à sacrifier ce pouvoir à l'unité de l'Italie. L'ouvrage fut condamné par la Congrégation de l'Index, et l'auteur, pour éviter la prison, dut quitter Rome sous un déguisement sans avoir même pu présenter sa défense.

Au moment de son évasion (16 octobre), le P. Passaglia venait encore de publier deux autres brochures qui auraient appelé sur lui un redoublement de sévérité, s'il les eût avouées. L'une, sous le pseudonyme d'*Ernesto Filalete*, traitait : *De l'Obligation de l'évêque romain, souverain pontife, de résider dans Rome, bien que devenue métropole du royaume d'Italie*. L'autre, intitulée : *De l'Excommunication, observations d'un prêtre catholique*, tendait à prouver qu'on peut en appeler d'une sentence d'excommunication, parce qu'elle ne participe pas de l'infaillibilité dogmatique et ne peut être infligée que pour des causes spirituelles. Au mois de novembre, le P. Passaglia fut élu professeur de philosophie morale à l'université de Turin, et quelques jours plus tard, il publia une nouvelle brochure : *Le schisme n'est pas une menace des révolutionnaires, mais une appréhension très juste des catholiques. Avertissement d'un prêtre catholique*. Au mois de mars suivant, il provoqua la formation d'une association réunissant toutes les assemblées libérales du clergé italien. Au mois d'octobre 1862, il fit imprimer une pétition adressée au pape par le clergé libéral pour l'engager à renoncer au pouvoir temporel. Élu député au Parlement italien, à Montecchio, en janvier 1863, il se déclara hautement contre la timidité du ministère dans ses relations avec la France au sujet de la continuation de l'occupation romaine.

Outre les écrits que nous venons de citer, on a encore du P. Passaglia : *Commentaire sur les prérogatives de saint Pierre*, (Ratisbonne, 1850) ; *Sur l'Éternité des châtiments futurs ; Conférences prêchées pendant le carême à l'église de Jésus, à Rome; Défense de l'immaculée conception de la sainte Vierge; Études sur la vie de Jésus de M. Renan* (1863 et 1864, in-8), etc. Il a édité et annoté le grand ouvrage de Petau sur la théologie dogmatique.

PASSERINI (Louis, comte), érudit italien, né à Florence en 1816, s'occupa de bonne heure d'archéologie et d'histoire et fut nommé, en 1852, directeur des archives centrales de l'État à Florence d'où il passa, en 1871, à la direction de la bibliothèque de cette ville. Parmi ses principales publications, toutes rédigées en italien et éditées à Florence, on cite : *Histoire des établissements de bienfaisance de Florence* (1853, in-8) ; *De l'Origine de la famille Bonaparte* (1856, in-8) ; *Illustrations des armées de la République florentine* (1858, 1865, in-folio) ; *Généalogie des familles Corsini* (1859) ; *Panciatichi* (1861) ; *Altoviti, Guadagni, Passerini* (1871-1874, 3 vol., in-8); *Sur la Famille de Dante* (1867, in-folio ; *les Alberti de France* (1870, 2 vol., in-4) ; *Bibliographie et généalogie de Michel-Ange Buonarotti* (1875, 2 vol., in-8), publiées à l'occasion du centenaire du grand artiste, etc.

PASSOT (Gabriel-Aristide), peintre miniaturiste français, né en 1798, à Nevers, apprit d'abord la peinture comme art d'agrément, fit quelques essais de tableaux à l'huile et adopta ensuite le genre du portrait miniature. Il travailla quelques années sous M. Miller et Mme de Mirbel, et les livres de Lavater et suivit les leçons de Gall. Depuis 1824, époque de son début, il a produit et exposé un nombre infini de miniatures : *MM. de Jouy, Rossini, Passot père, Artaud, Jousselin, Michaud, Devaux, Roche, Lottin de Laval, Véron fils, Lenfant, Ballard, Étienne, Dubuffe père et fils, Dupin, Sauzet, Lherbette, Marrast, Lamartine, Serizier, Gaimard, Drouyn de Lhuys, Baroche, le duc de Bassano, Chaix-d'Est-Ange, le prince L. Czartoryski, Mme de Pons de Wagner, Mme Houry, Mlles Conti, Mante, Julia Grisi, Rosine Delrou*; les princes *Garitzin* et *Troubeskoï* ; et une foule de membres des grandes familles nobiliaires. Plusieurs de ces miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec quelques nouvelles spécialement commandées par ordre impérial : *l'Empereur* et *l'Impératrice*, d'après M. Winterhalter, *la reine Hortense*, d'après Gérard, *Louis-Napoléon roi de Hollande*, *Napoléon I*er, et divers *spécimens* de portraits destinés aux présents diplomatiques. Il a donné à l'Exposition universelle de 1867 trois miniatures et trois portraits, celui d'une *femme*, et ceux du *duc de Bassano*, et de *M. Chaix-d'Est-Ange*.

M. Passot a traité à l'aquarelle quelques sujets de genre, tels que : *la Jeune femme à la harpe*, *Études de baigneuses*, *Après le bal*. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, deux secondes en 1837 et 1848, une 1re en 1841, une mention en 1855 et la décoration en 1852. On cite aussi de lui quelques essais poétiques — Il est mort à Paris, le 11 septembre 1875.

PASSY (Antoine-François), homme politique français, membre de l'Institut, né en 1792, fut conseiller référendaire à la Cour des comptes en 1823. Nommé en 1830 préfet de l'Eure, il administra ce département jusqu'à ce qu'en 1837 l'opposition faite par son frère au ministère Molé amena sa destitution. Les électeurs des Andelys lui ayant, la même année, confié leur mandat, il vint à la Chambre grossir les rangs du centre gauche, et fut nommé, en 1839, conseiller d'État en service extraordinaire. En 1840, il se sépara complètement de ses anciens amis, en acceptant de M. Duchâtel le poste de sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Ses votes, comme député, furent dès lors acquis au système conservateur. La révolution de Février le fit sortir du ministère. Il avait été nommé, le 30 avril 1844, commandeur de la Légion d'honneur. Élu, en 1857, membre libre de l'Académie des sciences, il fut en outre, membre de la Société d'agriculture et vice-président de la Société d'acclimatation, etc. — Il est mort à Gisors, le 10 octobre 1873.

M. Antoine Passy a publié : *Description géologique du département de la Seine-Inférieure* (1832, in-4, avec *Atlas*) et *Description géologique du département de l'Eure* (1875, in-4, avec *Atlas* et à des travaux de botanique et d'agronomie.

PASSY (Hippolyte-Philibert), homme politique français, frère du précédent, ancien pair et ministre, membre de l'Institut, est né le 16 octobre 1793, à Garches-Villeneuve près Saint-Cloud (Seine-et-Oise). Destiné d'abord à suivre la carrière des armes, il fut admis, en 1809, à l'École de cavalerie de Saumur, devint lieutenant de hussards, en 1812, et prit part aux dernières campagnes de l'Empire. Démissionnaire, après le désastre de Waterloo, il écrivit dans plusieurs journaux de l'opposition, et publia une étude *sur l'Aristocratie* (1826, in-8) considérée dans ses rapports avec les progrès de la civilisation. Il devint un des rédacteurs du *National*, lors de sa création.

Élu député de Louviers, en 1830, il apporta à la Chambre ces opinions libérales modérées qui

caractérisaient ce qu'on appelait le *tiers parti*. Chargé du rapport des budgets de 1831 et 1832, il s'acquitta de cette mission avec plus d'honnêteté que de vigueur, et combattit la politique ministérielle dans quelques questions de détail. Considéré comme l'économiste du centre gauche, qui l'opposait à M. Duchâtel, il fut appelé, dans le cabinet éphémère du duc de Bassano, à prendre le portefeuille des finances (11-14 novembre 1834). Ami de M. Thiers, il le soutint dans la présentation des lois de septembre et arriva avec lui au pouvoir en qualité de ministre du commerce (22 février-25 août 1836). S'étant retiré, en même temps que ses collègues, sur le refus du roi d'intervenir dans les affaires d'Espagne, il fit cause commune avec l'opposition la plus avancée, et combattit, pendant deux ans, l'administration Molé. Au moment du triomphe de la coalition, il fut, à son tour, chargé de la mission de former un ministère (janvier 1839).

Après avoir échoué, M. Passy fut appelé ensuite à faire partie du cabinet du 12 mai, essentiellement hétérogène et transitoire; sous la présidence du maréchal Soult, ce fut M. Passy qui, chargé du département des finances, en fut le véritable chef politique. Après une administration assez embarrassée à l'intérieur et marquée au dehors par les premières complications de la question d'Orient, il subit, en 1840, un grave échec en proposant la dotation du duc de Nemours (20 février) et fut forcé, quelques jours plus tard, de céder la direction des affaires au véritable chef du centre gauche, M. Thiers (1er mars). Il reprit sa place dans les rangs de ce parti et ne fit qu'une opposition des plus modérées.

M. Passy entra dans la Chambre des pairs le 16 décembre 1843, et fut élevé au rang de commandeur de la Légion d'honneur, le 24 avril 1845. Au Luxembourg, il s'occupa peu de politique, devint rapporteur de plusieurs projets de loi financiers, et justifia sa nomination de membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où il avait remplacé, en 1838, le prince Talleyrand, par de laborieuses recherches. On remarqua surtout sa publication intitulée : *Des systèmes de culture et de leur influence sur l'économie sociale* (1846, in-8; 2e édit., 1853), ainsi que sa collaboration au *Journal des économistes*.

Bien qu'il ne fît pas partie de l'Assemblée constituante, M. Passy fut appelé dans le premier ministère de Louis-Napoléon, et dirigea encore une fois les finances, depuis le 20 décembre 1848 jusqu'au 31 octobre 1849. Après avoir rendu pleine justice à ses prédécesseurs, MM. Garnier-Pagès et Goudchaux, il s'opposa à la réduction de l'impôt du sel, refusa d'assumer la responsabilité de quelques droits nouveaux, et, pour établir l'équilibre du budget de 1850, qui se présentait avec un déficit de 200 millions, proposa une taxe sur les donations et successions, une autre sur les biens de main morte, un impôt de 1 pour 100 sur le revenu et le rétablissement de l'impôt des boissons. En reprenant sa place sur les bancs de la Législative, où il avait été élu à la fois par la Seine et l'Eure, il continua d'accorder son vote aux mesures générales du gouvernement jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851, qui le rejeta dans la vie privée. Depuis cette époque, il resta étranger à la politique, et se renferma dans ses travaux d'économiste et d'académicien. — Il est mort à Paris, le 1er juin 1880.

On a encore de M. Hipp. Passy, président de la Société d'économie politique : *Des Causes de l'inégalité des richesses* (1849, in-18), traité inséré d'abord dans le *Journal des économistes* et *Des formes de gouvernement et des lois qui les régissent* (1872, in-8).

PASSY (Justin-Félix), frère des précédents, né vers 1795, conseiller référendaire à la Cour des comptes en 1837, conseiller-maître en 1847, prit sa retraite en 1868 avec le titre de conseiller honoraire. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 16 juin 1856. — M. Félix Passy est mort à Versailles, le 8 avril 1872.

PASSY (Frédéric), fils de M. Félix Passy, économiste français, membre de l'Institut, né à Paris le 20 mai 1822, auditeur au Conseil d'État de 1846 à 1848, s'est occupé d'économie politique et a exposé les principes de cette science dans de nombreuses conférences faites notamment dans le midi de la France. Il a été élu, le 3 [illegible] 1877, membre de l'Académie des sciences morales en remplacement de M. Wolowski. Il a déployé beaucoup d'activité comme secrétaire de la Ligue internationale de la Paix. Il a été décoré de la Légion d'honneur 12 juillet 1880.

M. Fr. Passy a publié : *Mélanges économiques* (1858, in-18) ; *De la Propriété intellectuelle*, [illegible] *l'Enseignement obligatoire* (1859) ; *De la souveraineté temporelle des papes* (1860, in-8), *Leçons d'économie politique* faites à Montpellier, recueillies par MM. Bertin et Glaize (1860-1861, 2e édit. 2 vol. in-8) ; *De l'Influence de la contrainte et de la liberté*, qui avait été insérée dans la *Revue contemporaine* ; *la Question des octrois* (1866, in-8) ; *la Question des jeux* [illegible] *Guerre et la Paix* (1867) ; *Communisme et [illegible] munisme* (1869) ; *De l'Importance des études économiques* (1873) ; *la Solidarité du travail et du capital* (1874), etc.

PASSY (Louis-Charles-Paulin), député français, fils de M. Antoine Passy, né à Paris, le 4 décembre 1830, entra à l'École des chartes en [illegible], fit son droit et fut reçu docteur en 1855. Il a été nommé membre de la Société des antiquaires de France. Dans les élections législatives de 1863, il se porta comme candidat indépendant dans la 1re circonscription de l'Eure où il réunit [illegible] voix contre 16 605 données à M. d'Albufera, candidat officiel. En 1869, les circonscriptions [illegible] ayant été modifiées, il se présenta à la fois dans la 1re et dans la 4e et obtint [illegible] dans l'une 5 872 voix et dans l'autre [illegible] sur environ 22 000 votants.

Élu représentant de l'Eure à l'Assemblée nationale, le deuxième sur huit, par [illegible] voix, il prit place au centre droit, et vota [illegible] l'ordre du jour, qui amena la [illegible] M. Thiers, mais se déclara, lors des [illegible] restaurations monarchiques, pour [illegible] de la république conservatrice. [illegible] commission de budget et fut rapporteur [illegible] relatif aux indemnités à accorder aux départements envahis. Nommé le 2 [illegible] secrétaire d'État au ministère des [illegible] conserva ce poste, sous M. Léon Say [illegible] et les cabinets [illegible] binet Buffet et [illegible] Simon. Absent lors du vote sur [illegible] Wallon, il accepta l'ensemble des [illegible] tionnelles. Il se présenta aux élections [illegible] du 20 février 1876, dans [illegible] Andelys comme candidat [illegible] Mahoudeau, et fut élu par 8 7[illegible] voix [illegible] obtenues par M. Besnard, candidat [illegible] également représentant sortant. [illegible] 16 mai 1877, il quitta le [illegible] alla prendre place sur les bancs de [illegible] et fut un des 158 députés qui [illegible] vote le cabinet de Broglie. Candidat [illegible] monarchiste aux élections du 14 [illegible] il fut réélu par 8 160 voix, contre [illegible] par le candidat républicain.

M. Louis Passy, gendre de M. Wolowski, a publié, outre ses thèses et un travail sur Corneille : *Frochot, préfet de la Seine* (1867, in-8), histoire administrative de 1789 à 1815, et édité, avec M. L. Delisle, *Mémoires et notes d'Aug. Le Prévost* (1862-1864, 2 vol. in 8), documents pour l'histoire du département de l'Eure. Il a collaboré au *Journal des Débats*, au *Journal des économistes*, à la *Revue des Deux Mondes* et à la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

PASTEUR (Louis), chimiste français, membre de l'Institut, né à Dôle (Jura), le 27 décembre 1822, entra dans l'Université, à dix-huit ans, comme maître d'études surnuméraire au collège de Besançon, et fut reçu, trois ans après, élève de l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en septembre 1846, il demeura, pendant deux années encore, attaché à l'École en qualité de préparateur de chimie, se fit recevoir docteur en 1847, fut nommé, l'année suivante, professeur de physique au lycée de Dijon et fut appelé, au bout de trois mois, à la suppléance de la chaire de chimie de la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il devint titulaire en 1852. A la fin de 1854, il fut chargé d'organiser la Faculté des sciences nouvellement créée à Lille, en qualité de doyen. Trois ans plus tard, il revint à Paris prendre la direction scientifique de l'École normale (1857-1867). Il fut nommé, en décembre 1863, professeur de géologie, physique et chimie à l'École des beaux-arts, puis professeur de chimie à la Sorbonne de 1867 à 1875. En décembre 1862, il avait été élu, membre de l'Académie des sciences, dans la section de minéralogie, en remplacement de Senarmont. La Société royale de Londres lui décerna, en 1856, la médaille Rumford pour ses recherches sur les relations de la polarisation de la lumière avec l'hémiédrie dans les cristaux et la médaille de Copley en 1874. En outre, il obtint en 1868, un prix de 10 000 florins, du ministère de l'agriculture d'Autriche, pour la découverte du meilleur moyen de combattre la maladie des vers à soie; en 1873, un prix de 12 000 francs, lui fut décerné par la Société d'encouragement pour l'ensemble de ses travaux, sur les vers à soie, les vins, le vinaigre et la bière; enfin à une pension viagère de 12 000, qui lui fut accordée par l'Assemblée nationale, à titre de récompense nationale, sur le rapport de P. Bert en 1874, s'ajouta une pension de retraite comme professeur en 1875. Un décret daté du 27 juillet 1870, signé par Napoléon III et Chevreau, mais non promulgué, l'avait élevé à la dignité de sénateur. M. Pasteur, décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1853, a été promu officier en 1863, commandeur le 14 août 1868 et grand-officier le 20 octobre 1878.

On lui doit de nombreux mémoires, insérés presque tous dans le *Recueil des savants étrangers*, les *Annales de chimie et de physique*, et analysés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences. Il a publié à part, à propos de la question des générations spontanées : *Nouvel exemple de fermentation déterminé par des animalcules infusoires pouvant vivre sans oxygène libre* (1863, in-4) ; *Études sur le vin, ses maladies, causes qui les provoquent*, etc. (1866, 2[e] édit., 1872, avec fig.) ; *Études sur le vinaigre, ses maladies, moyens de les prévenir*, etc. (1868, in-8) ; *Études sur la maladie des vers à soie* (1870, 2 vol. in-8, avec pl.) ; *Études sur la bière* (1876, in-8, avec pl.) ; *les Microbes* (1878, avec M. Tyndall), etc.

PATÉ (Lucien), poète et littérateur français, né à Chalon-sur-Saône, le 16 mars 1845, fit ses études au collège de sa ville natale et fut reçu licencié en droit et licencié ès lettres à Paris. Il entra dans l'administration des beaux-arts en 1873 et y remplit, outre les fonctions de sous-chef de bureau, celles de secrétaire de la commission des monuments historiques.

M. Lucien Paté a publié plusieurs volumes de vers remarqués : *Lacryma rerum* (1871, in-18) ; *Mélodies intimes* (1874, in-18) ; *Poésies complètes* (1879, in-18), honoré d'un prix Montyon par l'Académie française ; il a fait réciter à la Comédie-Française plusieurs à-propos : *A Molière*, (5 janvier 1876), *A Corneille*, (6 juin) ; il est également l'auteur de l'ode *A Lamartine*, dite par Mlle Favart lors de l'inauguration de la statue du poète à Mâcon, le 18 avril 1878. Il a collaboré au *Courrier d'État*, à la *Revue politique et littéraire* et surtout à *l'Illustration* où il a fait, de 1876 à 1878, les comptes rendus des Salons et de bibliographie.

PATIN (Henri-Joseph-Guillaume), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1793, entra, comme élève, à l'École normale, où il devint, en 1815, maître de conférences de littérature ancienne et moderne. Il venait de se faire recevoir docteur ès lettres. On remarqua sa thèse française : *de l'Usage des harangues chez les historiens* (1814, in-4). En 1818, il obtint la chaire de rhétorique au collège Henri IV. Tout en se distinguant par son enseignement, il brigua les couronnes académiques et se fit connaître dans les concours littéraires par ses *Éloges de Bernardin de Saint-Pierre* (1816), *de Le Sage* (1822), *de Bossuet* (1824) et par un *Discours sur la vie et les ouvrages de de Thou* (1827). En 1830, il fut choisi pour suppléer M. Villemain à la Sorbonne. Après la mort de Lemaire (1833), la Faculté lui confia la chaire de poésie latine. Il y montra une connaissance approfondie des littératures anciennes et une très vive prédilection pour les auteurs du siècle d'Auguste, surtout pour Horace, que peu de modernes ont aussi bien connu. M. Patin devint doyen de la Faculté des lettres (1865), à la mort de Victor Leclerc (1865). Il avait été élu membre de l'Académie française, comme successeur de Roger; sa réception eut lieu le 5 janvier 1843. Il fut élu secrétaire perpétuel, en remplacement de Villemain, le 29 juin 1871. Officier de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1845, il a été promu commandeur le 13 août 1862 et grand-officier le 4 mars 1874. — Il est mort à Paris, le 19 février 1876.

Collaborateur du *Globe* sous la Restauration, puis de la *Revue encyclopédique*, de la *Revue des Deux Mondes*, etc., M. Patin a réuni ses meilleurs articles et plusieurs de ses leçons sous le titre de *Mélanges de littérature ancienne et moderne* (1840, in-8). Il donna ensuite un ouvrage plus important, où il a réuni de véritables trésors d'érudition : les *Études sur les tragiques grecs, ou Examen critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, précédé d'une histoire générale de la tragédie grecque* (1841-1843, 3 vol. in-8; nouv. édit., 4 vol. in-8) ; puis une traduction d'*Horace* (1859, 2 vol. in-18), etc.

PATISSIER (Sosthènes), homme politique français, député, né à Bessen (Allier), le 4 février 1827, avocat au barreau de Moulins, fut élu le 8 février 1871, représentant de l'Allier à l'Assemblée nationale le sixième sur sept, par 50 550 voix. Il fit partie du centre gauche, adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles, mais repoussa le retour à Paris et s'abstint dans le vote sur la levée de l'état de siège. Aux élections du 20 février 1876,

candidat républicain dans la 2e circonscription de Moulins, il fut élu par 8427 voix contre 2076 obtenues par M. L. Riant, également représentant sortant et candidat monarchiste. Il continua à faire partie du centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8825 voix contre 5262 obtenues par le candidat officiel. Le 7 juin 1879, il protesta contre le vote du Congrès pour le retour à Paris. M. Patissier représente le canton de Souvigny au conseil général de l'Allier.

PATMORE (Coventry-Kearesey-Digton), poète anglais, né à Woodford (comté d'Essex), le 2 juillet 1823, et fils d'un écrivain distingué, suivit librement ses goûts littéraires. En 1846 il entra comme sous-bibliothécaire au British Muséum et y resta jusqu'en 1868. Son premier volume de vers (1846) reçut, malgré des qualités reconnues, un accueil assez froid du public; mais deux autres ouvrages, *la Tour de l'église de Tamerton* (Tamerton church Tower, Londres, 1853), poésies diverses, et *l'Ange de la maison* (the Angel in the House; 1855-1862), poème domestique en quatre parties, ont été très loués pour le charme des idées et du style. Il a donné depuis : *Guirlande de poésies pour enfants* (a Garland of poems for children, 1862); *un Héros inconnu* (the unknown Eros, 1877), dédié à la mémoire de Barry Cornwal; *Amelia* (1878). M. Patmore a collaboré à l'*Edinburgh Review* et à la *North British Review*, à *Pall mall gazette*.

PATON (sir Joseph-Noël), peintre écossais, né à Dumferline (comté de Fife), en 1821, étudia à l'Académie d'Édimbourg, puis à celle de Londres et remporta, à vingt-deux ans, un des trois prix du concours de Westminster-Hall, avec un carton dont le sujet était *l'Esprit de la religion*. Les peintures à l'huile qu'il exposa en 1847, *le Portement de la croix*, grande toile de religion, et *la Réconciliation d'Oberon et de Titania*, obtinrent le prix de deuxième classe. Cette dernière surtout, véritable débauche de fantaisie, aussi finement touchée qu'une miniature, excita un engouement général; l'auteur s'empressa de lui donner un pendant, *la Querelle d'Oberon et de Titania*, acquise pour le musée national d'Édimbourg au prix de 17 500 fr.

Cet artiste, regardé comme un des chefs de l'école nationale, a envoyé, entre autres productions, aux expositions de l'Académie écossaise : *Dante méditant l'épisode de Francesca de Rimini* (18[illegible]); *la Femme morte* (18[illegible]); *la Recherche du plaisir*, allégorie (18[illegible]), *le Passage garde* (1856). *La Querelle d'Oberon*, le seul tableau que M. Paton ait envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, y obtint une mention. A l'Exposition universelle de 1867, il donna deux toiles : *In memoriam*, et *Le retour de la Croisade*. Cette même année il fut créé chevalier. Parmi ses tableaux plus récents, on cite : *Christ et Marie au Sépulcre* (1871); *le Démon veillant Jésus* (1874); *Christ le grand pasteur* (1876); *Homme remuant le fumier* (1877), et à l'Exposition universelle de 1878 : *Caliban écoutant la musique* et *le Bon berger*. On cite de lui des poésies lyriques écrites de sir J.-N. Paton, entre autres : *Poésies d'un peintre* (Poems by a Painter).

Un frère du précédent, M. Walter Paton, né vers 1825, élève de l'Académie d'Édimbourg, s'est fait remarquer comme paysagiste. On cite de lui : *Vue de rivière* et *Nuit d'été* (1856).

PATRIZI (Constantin), prélat italien, né à Sienne, le 4 septembre 1798, cardinal de l'ordre des évêques, il a été préconisé le 11 juin 1836. Vicaire général de Sa Sainteté, évêque de Porto et Sainte-Rufine, préfet de la Congrégation de la résidence des évêques, préfet de la Congrégation des rits, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, sous-doyen du Sacré-Collège, etc. Il fut chargé en 1872 d'adresser à M. Lanza, président du Conseil, des représentations sur l'immoralité des spectacles autorisés par le gouvernement de Victor-Emmanuel. — Il est mort à Rome, le 17 septembre 1876.

PATTI (Adèle-Jeanne-Maria, dite Clorinda et Adelina), chanteuse italienne, est née à Madrid, le 10 février 1843. Élevée en Amérique, où ses parents s'étaient réfugiés après s'être ruinés dans une direction théâtrale, elle étudia la musique dès son enfance, et parut en public, pour la première fois, en 1851, sur le théâtre italien de New-York, à côté de Mme Bosio. Elle continua ensuite ses études sous la direction de son beau-frère Maurice Strakosch, pianiste distingué, puis débuta, à New York, avec un brillant succès, le 24 novembre 1859, dans *Lucia di Lammermoor*. Elle parcourut les principales villes d'Amérique, Boston, Philadelphie, Baltimore, la Nouvelle-Orléans. En 1861, elle vint en Europe, et obtint une série de triomphes en Angleterre, en France, en Hollande, en Belgique, en Autriche, en Prusse. Des débats judiciaires apprirent que le montant des sommes encaissées par ses talents s'était élevé à plus de 600 000 francs en une année.

Mlle Patti devint, à partir de 1862, un des premiers sujets du Théâtre-Italien de Paris. De plus en plus choyée par le public, adulée par la presse, elle sut concilier avec son engagement l'exploitation nomade des grands théâtres de l'Europe, recueillant partout, à Londres, à Bade, à Bruxelles, à Saint-Pétersbourg, les mêmes ovations. Ses grands succès furent dans *Cenerentola*, *Don Pasquale*, *Elisir d'amore*, *Linda*, *Lucia*, *la Sonnambula*, *Rigoletto*, *la Traviata*, *le Pardon de Ploërmel* (Londres, 1869), etc. Au mois de mai 1868, Mlle Adelina Patti épousa M. Louis-Sébastien-Henri de Roger de Cahuzac, marquis de Caux, écuyer de l'empereur. Ce mariage, annoncé longtemps d'avance par les journaux, n'éloigna pas l'artiste de la scène, comme on affectait de le craindre. Le marquis de Caux donna sa démission de ses fonctions auprès de Napoléon III, et suivit sa femme dans toutes ses nouvelles tournées triomphales. L'une des plus brillantes fut celle de Russie en janvier 1870. Le czar lui conféra, avec une décoration, le titre de première chanteuse de la cour. Après une nouvelle excursion aux États-Unis (1871), Mme Patti chanta l'*Aïda* de Verdi au théâtre Apollo de Rome, puis revint à Paris en 1874; elle se fit encore entendre à Bruxelles (1875), à Saint-Pétersbourg (1876-1877), à Vienne (février 1877) et au Théâtre-Italien (novembre 1877).

Le 15 février de cette dernière année, Mme Patti et le marquis de Caux engagèrent l'un contre l'autre un procès en séparation; elle avait, à cette époque, associé à ses excursions dramatiques un ténor d'origine française, appelé au théâtre Nicolini et dont le nom est resté constamment lié au sien, dans les chroniques des journaux. Elle parut avec lui sur diverses scènes lyriques à Milan, à Séville, à Bruxelles, enfin à Paris sur le théâtre de la Gaîté, où des représentations spéciales organisées pour ces deux artistes, leur valurent, dit-on, de fabuleux appointements (mai 1880).

Sa sœur aînée, Carlotta Patti, née en 1840 à Florence, où sa mère était prima donna, [illegible]

Pergola, parut, pour la première fois, en public, comme chanteuse, à New-York, au mois de janvier 1861, dans les grands concerts de l'Académie de musique. Elle parcourut ensuite les États-Unis; puis, malgré sa répugnance et une légère défectuosité dans sa marche, résultat d'un accident d'enfance, débuta à l'Opéra de New-York, et y obtint autant de succès que sa sœur dans les mêmes rôles. Elle vint ensuite à Londres, à Paris, à Vienne, et réussit moins dans ces villes et dans une foule d'autres, sur le théâtre que dans les concerts. Elle en organisa plusieurs en 1871 à Valparaiso, et fit verser les bénéfices au profit des Français victimes de la guerre. Elle se fit encore entendre à Paris en 1872 et en 1874.

PATTISON (le rév. Marc), publiciste anglais, né à Hornby (Yorkshire), en 1813, fut élevé au collège Oriel, près l'université d'Oxford, devint en 1840 membre du collège Lincoln et directeur en 1861. Il est auteur des ouvrages suivants : *Tendances des idées religieuses en Angleterre, de 1688 à 1750* (Tendencies of relig. Thought in England, 1860); *Rapport sur l'instruction primaire dans l'Allemagne protestante* (Report on el. m. Educ. in protestant Germany, 1860, 2e éd. 1871); *Réflexions sur l'organisation des universités et principalement de celle d'Oxford* (Suggestion on Academical organisation, 1868). Il a édité *Pope's Essay on Man* (1869; 6e éd., 1876, avec notes; *Satires and Epistels*, du même (1872, 2e éd., 1874), et donné une biographie d'*Isaac Casaubon* (1559-1614) (1875). — Sa femme, Mme Émilie Françoise PATTISON, née Strong, s'est fait connaître comme un des meilleurs critiques anglais pour les arts. Elle a collaboré à l'important recueil littéraire *the Academy* et publié *the French Renaissance* (1878, 2 vol.).

PAULI (George-Reinhold), historien allemand, né à Berlin, le 25 mai 1823, étudia aux universités de sa ville natale et de Bonn, et suivit spécialement les leçons de M. Léopold Ranke. En 1847, il alla explorer les bibliothèques d'Angleterre et d'Écosse, puis fut, pendant trois ans, secrétaire particulier du chevalier de Bunsen, ambassadeur de Prusse à Londres. Revenu en Allemagne à la fin de 1855, il se fit recevoir agrégé à l'université de Bonn, d'où il fut appelé, en 1857, à Rostock comme professeur d'histoire. En 1859, il passa à Tubingue, où il occupa successivement les chaires de science politique et d'histoire. A la suite des démêlés que lui suscitèrent les opinions exprimées dans un de ses écrits sur la politique du Wurtemberg, il dut quitter le pays; accueilli avec empressement par la Prusse, il fut nommé professeur d'histoire à Marbourg en 1867, et passa à Gœttingue en 1870.

Parmi les travaux les plus importants de M. Pauli, on cite : *le Roi Alfred, sa place dans l'histoire anglaise* (Kœnig Alfred und seine Stellung, etc.; Berlin, 1851), ouvrage traduit deux fois en anglais; la continuation de l'*Histoire d'Angleterre* de Lappenberg (Geschichte von England; Gotha, 1853-1858, t. III-V); *Anciens types anglais* (Bilder aus Altengland; Gotha, 1860); *Histoire de l'Angleterre depuis les traités de 1814 et 1815* (Geschichte Englands, seit, etc., Leipzig, 1864-1867, t. I-II); *Simon de Montfort, ou l'origine de la Chambre des communes* (Tubingue, 1867); puis un grand nombre d'articles et d'études historiques dans divers recueils, entre autres : *Caractéristiques d'Olivier Cromwell*, dans *le Nouveau Plutarque* (Leipzig, 1874).

PAULIN-MÉNIER (René LECONTE, dit), acteur français, né à Nice, de parents français, le 7 février 1829, témoigna de bonne heure une grande passion pour les arts, fit de la peinture et débuta ensuite au théâtre Comte. De là il passa à l'Ambigu, parut une première fois à la Gaîté dans les rôles d'amoureux, et obtint son premier succès dans celui de Grimaud, des *Mousquetaires*. Rengagé à l'Ambigu, qu'il devait quitter de nouveau pour y revenir encore, il y joua dans *les Paysans*, *le Drame de famille*, *la Closerie des genêts*, *Roquelaure*, *l'Oncle Tom* et *le Château des Tilleuls*. Le talent original qu'il montra, surtout dans *le Courrier de Lyon*, lui valut une grande popularité; il a joué aussi avec succès dans *les Cosaques*, *le Médecin des enfants*, *le Savetier de la rue Quincampoix*, *l'Escamoteur* (1860), *la Fille du paysan* (1862), *les Drames du cabaret* (1864), *Canaille et compagnie* (1873), *le Juif polonais* (1877), etc.

PAULINIER (Pierre-Antoine-Justin), prélat français, est né à Pézenas (Hérault), le 19 janvier 1815. Ancien curé de Saint-Roch, à Montpellier, il a été nommé évêque de Grenoble par décret du 5 mars 1870, et sacré le 28 août de la même année. Promu à l'archevêché de Besançon par décret du 3 août 1875 et préconisé le 17 septembre, il a été intronisé le 9 novembre suivant. Prélat assistant au trône pontifical, comte romain, il a été décoré de la Légion d'honneur.

A part des *Lettres pastorales* et *Mandements*, Mgr Paulinier a réuni et publié plusieurs articles de la *Semaine religieuse* de Grenoble, sous ce titre : *le Concile œcuménique*, avec notes et éclaircissements (1869, in-8).

PAULMIER (Charles-Pierre-Paul), avocat français, ancien député, sénateur, né à Paris, le 11 octobre 1811, fit ses études au lycée Charlemagne, et remporta le premier prix de philosophie au concours général de 1830. Il fit ensuite son droit, s'inscrivit au barreau en 1833, plaida dans plusieurs procès politiques, notamment en janvier 1840, dans l'affaire Barbès, devant la Cour des pairs. Il collaborait en même temps à la *Gazette des Tribunaux*. M. Paulmier, élu membre de la Chambre des députés par l'arrondissement de Falaise, en 1846, fut le rapporteur d'une pétition adressée aux Chambres par l'ex-roi Jérôme, demandant à être autorisé à rentrer en France; il conclut à ce que l'autorisation fût accordée, et la pétition fut renvoyée au gouvernement, conformément à ses conclusions.

Après la révolution de février 1848, il échoua aux élections pour la Constituante, mais il fut envoyé, l'année suivante, à l'Assemblée législative, le premier sur les dix représentants du Calvados, par 66 566 voix. M. Paulmier n'entra sous l'Empire au Corps législatif qu'en mars 1865, comme candidat officiel, dans la 4e circonscription du même département. Il fut réélu, au même titre, aux élections générales de mai 1869, par 17 905 voix, sur 24 520 votants, contre 6518 voix données à M. André Pasquet, candidat démocratique. Après la chute de l'Empire, il rentra dans la vie privée et n'en sortit qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Elu sénateur du Calvados, le premier sur trois, par 668 voix, sur 862 électeurs, il fit partie du groupe dit constitutionnel, qui vota habituellement avec les partis monarchistes. M. Paulmier se prononça, le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie; mais après les élections du 14 octobre suivant, il refusa de s'associer à la politique de résistance que personnifiait le cabinet. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 31 décembre 1855, il a été promu officier le 4 août 1867.

M. Ch. Paulmier a publié : *De la misère et de la mendicité* (Caen, 1845, in-8), et, avec M. Lacan, *Traité de la législation et de la jurisprudence des théâtres* (1853, 2 vol. in-8).

PAUR (Théodore), professeur allemand, né à Neisse (Silésie), le 2 mai 1805, acheva ses études à l'université de Breslau, fut reçu docteur en 1842, et entra la même année, comme professeur, au collège de Neisse. En 1843, il fit paraître le *Commentaire de Jean Heidan, sur l'époque de Charles V*, et *Vie et idées de Frédéric de Sallet*. Sa brochure sur *la Raison et ses ennemis* (1846) lui attira de vives répliques de la part du clergé catholique, et le fit suspendre de ses fonctions. En 1848, M. Paur publia *Un mot sur la liberté des ouvriers et des laboureurs*, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale de Francfort. Membre du centre gauche, il prononça plusieurs discours pour demander l'émancipation des instituteurs vis-à-vis de l'Église. A cette époque, on lui rendit sa chaire.

Parmi les écrits de Th. Paur, nous citerons encore : *Enseignement de l'histoire de la littérature allemande* (1844) ; *Caractéristique des chants populaires et principalement des chants silésiens* (1846) ; *l'Empereur Charles-Quint et l'Afrique septentrionale*, d'après les documents du XVI[e] siècle (1848), et des *Études comparées sur Dante, Milton et Klopstock*.

PAUTHIER (Jean-Pierre-Guillaume), orientaliste français, né le 4 octobre 1801, à Besançon, fut d'abord sergent-major dans la garde royale. Il débuta dans la carrière des lettres par deux volumes de poésies intitulées : *Mélodies et Chants d'amour* (1825, in-18) et *Helléniennes* (1825, in-18), élégies sur la Grèce ; il traduisit aussi en vers le *Pèlerinage de Child-Harold* (1828), et remporta en 1829 une médaille d'or, à Besançon, pour son poème sur *le Dévouement de Desèze*.

S'étant, à partir de 1830, adonné à l'étude des langues orientales, M. Pauthier arriva à être un des très rares sinologues de Paris en état de lire couramment le chinois et de le parler. Il a publié, entre autres résultats de ses travaux : *Doctrine du Tao* (1831), réimprimée et augmentée en 1838 ; *le Ta-Hio* (1837, in 4), code moral de Confucius, avec double version latine et française ; *la Chine* (1837, in-8), qui fait partie de *l'Univers pittoresque* de MM. Didot ; *les Livres sacrés de l'Orient* (1840, in-8), comprenant les sse-chou, les lois de Manou et le Koran de Mahomet ; *Documents statistiques sur la Chine* (1841, in-8) ; *les Quatre livres de philosophie morale et politique des Chinois* (1841, in-18 ; 4[e] édit., 1852) ; *Sinico-Ægyptiaca, essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne* (1842, in 8), composé principalement d'après les écrivains indigènes ; *la Médecine, la Chirurgie et les établissements d'assistance publique en Chine* (1860, in-8) ; *les Quatre Livres de philosophie morale et politique de la Chine. — Confucius et Mencius* (1862, in-18) ; *Dictionnaire étymologique chinois-annamite-latin-français* (1867, liv. 1, gr. in-8), etc. Membre de la Société asiatique de Paris, il a également fourni beaucoup d'articles au *Journal asiatique*, puis au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Revue d'Orient*, dont plusieurs extraits intéressants ont été publiés à part en 1860. Il faut citer encore : *les Iles Ioniennes pendant l'occupation française et le protectorat anglais*, etc. (1863, in-8). — M. Pauthier est mort à Passy, en mars 1873.

PAUWELS (Ferdinand), peintre d'histoire belge, né à Eckeren près Anvers, le 13 avril 1830, fit ses études artistiques à l'Académie d'Anvers, et eut pour maître le baron de Wappers. Ses trois premiers tableaux : *Entrevue de Baudouin I[er] de Constantinople avec sa fille Jeanne*, 1856 ; *le Service divin des Trappistes à l'abbaye de Westmalle*, et *Coriolan*, lui valurent en 1857 le prix de Rome, où il resta jusqu'en 1857. Il s'essaya d'abord aux sujets empruntés à l'Ancien Testament, puis à la vie des saints, s'adonna ensuite au genre historique dans lequel il obtint les plus brillants succès. Appelé, en 1862, comme professeur de peinture d'histoire à l'École des beaux-arts de Weimar, il rentra en 1872 à Anvers, et exécuta une série de peintures murales pour la ville d'Ypres. En 1876, il devint professeur à l'Académie des beaux-arts de Dresde.

A part les tableaux cités plus haut, on a de M. Pauwels : *Deborah condamnant à mort une femme adultère*, appartenant au duc de Brabant ; *le Miracle de sainte Eugénie* ; *la* [illegible] *de sainte Clara* (1859) ; *la Veuve de Jacques de Artevelde* (1860) ; *les Proscrits du duc d'Albe* (1861) ; *le Rétablissement de Letyn Pyn comme bourgmestre de Gand en 1541* (1862) ; *le Retour des proscrits du duc d'Albe* (1864) ; *Réception par Louis XIV d'une députation des doges de Gênes* (1864), *Philippine, reine d'Angleterre*, [illegible] *des secours aux pauvres de Gand* (1866) ; *les Archers catholiques espagnols surprenant au culte protestant le prévôt des marchands Hans Pinnhorn de Nuremberg avec sa famille* (1866). Il a concouru à la décoration de la maison de Martin Luther à Wartbourg.

PAVET DE COURTEILLE (Abel-Jean-Baptiste-Marie-Michel), orientaliste français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 23 juin 1821. Après avoir terminé ses études au lycée de Versailles, il se livra à l'étude des langues orientales et spécialement à celle de la langue turque. Chargé du cours de cette langue au Collège de France, il y devint professeur titulaire, et fut élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 14 mars 1873, en remplacement du vicomte de Rougé. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

On cite de lui : *Conseils de Nabi Efendi à son fils Aboul Khaïr* (1857, in-8), texte et traduction ; *Histoire de la campagne de Mohacz*, de Kemal-pacha Zadeh (1859, in-8), texte et traduction, accompagnée de notes ; *les Prairies d'or*, de Maçoudi, polygraphe arabe (1861-1874, 8 vol. in-8), en collaboration avec M. Barbier de Meynard pour les quatre premiers volumes ; *Dictionnaire turc-oriental* (1870, gr. in 8) ; *Mémoires de Baber*, fondateur de la dynastie mongole dans l'Hindoustan (1871, 2 vol. in-8), et, avec M. Ubicini, *État présent de l'empire ottoman, statistique, gouvernement*, etc., d'après le Salnameh ou annuaire impérial (1876, in-8).

PAVIE (Théodore-Marie), orientaliste français, né à Angers, le 16 août 1811, entreprit de bonne heure de longs voyages aux États-Unis, dans l'Amérique méridionale et plusieurs contrées de l'extrême Orient. La connaissance [illegible] qu'il avait acquise des langues asiatiques, notamment du chinois et du sanscrit, lui permit, à son retour en France, de fournir à la *Revue des Deux Mondes*, depuis 1835, une longue série d'études historiques et littéraires sur les [illegible] (1840), *l'Ile Bourbon* (1844), *les* [illegible] *de la Chine* (1845), *la Littérature* [illegible] *l'Inde* (1847), etc., ainsi qu'au *Bulletin de la Société de géographie* et au *Journal asiatique*. De 1853 à 1857, il fut chargé du cours de langue et de littérature sanscrites au Collège de France

et, lors de la création des universités catholiques, il devint professeur de littérature orientale, à la Faculté des lettres de celle d'Angers.

Ses principaux ouvrages sont : *Voyage aux États-Unis et au Canada* (1828-1833, 2 vol. in-8) ; *Scènes et récits des pays d'outre-mer* (1853, in-18), et il a édité et traduit : *Choix de contes et de nouvelles* (1839, in 8), extraits du chinois; *Fragments du Mahabhârata* (1844, in-8), d'après le texte sanscrit de Calcutta; *le San-koué-tchi* (1845-1851, 2 vol. gr. in-8), histoire des trois royaumes entre lesquels la Chine fut partagée au XIII^e siècle; *Krishna et sa doctrine* (1852, gr. in-8); *Bhodjaprabandha* (1856, in-4), texte sanscrit de l'histoire de Bhodja, roi de Mâlwa : *Récits de terre et de mer* (1860, in-18) : *Récits des landes et des grèves* (1863, in-18), etc.

PAYEN (Auguste), architecte belge, né à Bruxelles, le 7 juin 1801, devint en 1833 architecte du gouvernement et de la ville de Bruxelles, il exécuta ou dirigea depuis un grand nombre des embellissements et bâtiments utiles de cette ville. On lui doit surtout la ligne des nouveaux boulevards du Nord, des barrières, la plupart des gares et stations des grandes villes du Brabant. Chevalier de l'ordre de Léopold, il fut élu membre de l'Académie, et nommé professeur d'architecture à l'École royale de Bruxelles. — Il est mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 16 mai 1877.

PAYER (Jules), explorateur autrichien, né à Schœnau, le 1er septembre 1842, fit ses études à l'Académie militaire de Vienne et entra au service en 1859. Après un séjour assez court dans quelques villes de garnison, il fut appelé à l'École militaire comme professeur d'histoire, puis attaché à l'état-major général et chargé de relever les hauteurs des principaux sommets des Alpes de l'Autriche. En 1869, il prit part, sous le capitaine Koldewey, à la deuxième expédition allemande au pôle nord, dont le principal résultat fut la découverte dans l'intérieur du Groënland d'une chaîne de montagnes, mesurant 3500 mètres de hauteur. Il entreprit à son retour, avec M. Weyprecht, un second voyage, dont le but était de trouver un passage libre à l'est du Spitzberg. Partis de Brême le 13 juin 1872, sur le vapeur *le Tegetthoff*, ils se trouvèrent pris dans les glaces aux environs de la Nouvelle-Zemble, et après deux hivers passés au milieu des plus grands dangers, ils purent, au printemps de 1874, aborder la Terre François-Joseph, située au 82°,5 de latitude nord. Abandonnant *le Tegetthoff*, les voyageurs reprirent le chemin de l'Europe en traîneaux ou en canots, et furent recueillis par des pêcheurs russes qui les transportèrent en Laponie, d'où ils revinrent à Vienne. M. Payer quitta le service militaire et se fixa à Francfort. Le récit de son voyage a été traduit en français par M. Gourdault, sous ce titre : *l'Expédition du Tegetthoff, voyage dans les glaces du pôle arctique* (1877, in-8, avec gravures et 2 cartes).

PAYERNE (Prosper-Antoine), inventeur français, né à Theys, près de Grenoble, en 1806, étudia la médecine. Reçu docteur après 1830, il dirigea ses études sur les moyens de purifier l'air vicié et de le revivifier dans les lieux clos hermétiquement. Après avoir mis en pratique son procédé dans des cloches à plongeur, il fit construire, en 1846, à Paris, un *bateau sous-marin* en tôle de fer, qui, après divers essais heureux faits sur la Seine, fut envoyé à Brest, où il servit à l'extraction d'un rocher granitique et au creusement d'un chenal. Il a été employé depuis avec succès, à Paris, à Cherbourg, pour des travaux d'une difficile exécution. On n'a de M. Payerne qu'une brochure intitulée : *Perfectionnement des modes de construction des travaux hydrauliques* (1852); il y soutient l'idée d'un chemin de fer sous-marin entre Douvres et Calais.

PAYS-BAS (maison royale des), dynastie de Nassau-Orange. 1° Roi : Guillaume III (voy. ce nom). Reine : 1° *Sophie*, fille de Guillaume I^{er}, roi de Wurtemberg, morte le 3 juin 1877; 2° le 7 janvier 1879, la princesse Emma de Waldeik, née le 2 août 1858. Fils du premier lit : Guillaume-*Alexandre* Charles-Henri-Frédéric, né le 25 août 1851, lieutenant au régiment des grenadiers et au régiment des chasseurs hollandais. — Sœur du roi : *Sophie*, née en 1824, mariée au grand-duc régnant de Saxe-Weimar-Eisenach. — Oncle : Guillaume-*Frédéric*-Charles, prince des Pays-Bas, né le 28 février 1797, feld-maréchal et amiral de la flotte, chef du 15^e régiment d'infanterie prussien, marié le 21 mai 1825, à *Louise*-Auguste-Wilhelmine-Amélie, née le 1er février 1808, fille de feu Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, veuf le 6 décembre 1870.

PAZ (Eugène), gymnasiarque et journaliste français, né à Bordeaux, le 2 mai 1837, fit ses études au lycée de cette ville, puis vint à Paris, entra chez un agent de change, et rédigea pour divers journaux des bulletins financiers et des articles littéraires. Atteint d'une grave affection nerveuse, il s'en guérit par la gymnastique et l'hydrothérapie, et se voua à la propagation de ces deux modes de thérapeutique et d'hygiène. Après avoir étudié les données de l'antiquité sur la gymnastique et suivi des cours d'anatomie et de physiologie, il ouvrit au mois d'avril 1865 un établissement modèle, et ajouta à sa notoriété par la publication d'ouvrages spéciaux. En 1868, il reçut du ministre de l'instruction publique, M. Duruy, la mission d'aller étudier l'enseignement de la gymnastique en Allemagne, en Suède, en Belgique et en Hollande.

On cite comme publications spéciales de M. Paz, plusieurs fois réimprimées : *la Santé de l'esprit et du corps par la gymnastique* (1865, in-18) : *la Gymnastique obligatoire* (1868, in-18), résultat de sa mission officielle à l'étranger; *l'Hydro-gymnastique* (1870, in-18) ; la traduction du *De Arte gymnastica* de Mercurialis, sous ce titre : *les Hommes et les Femmes fortes de tous les temps* (1870, in-18), etc. Il a créé, en 1869, *le Moniteur de la gymnastique scolaire, hygiénique et médicale*. Il a collaboré, en outre, au *Journal de Paris*, au *National*, au *Petit Journal*, dont il a partagé la direction, etc.

PÉAN (Jules), chirurgien français, né à Châteaudun (Eure-et-Loir), en 1830, fit ses études au collège de Chartres, et commença ses études médicales à Paris en 1849. Reçu premier au concours pour l'internat en 1853, il obtint également au concours le titre de prosecteur des hôpitaux (1860), et fut reçu docteur à la même époque. Chirurgien du Bureau central en 1865, de l'hôpital des Enfants assistés en 1866, de Lourcine en 1867, de Saint-Antoine en 1872, et enfin de Saint-Louis, il se fit connaître par de délicates opérations d'ovariotomie. Décoré en 1870, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

Les principales publications de M. Péan sont : *Splénotomie*, observation d'ablation complète de la rate pratiquée avec succès, etc. (1860, in-8); *De la forcipressure* (1875, in-8); *Leçons de clinique chirurgicale*, professées à l'hospice Saint-Louis (1876-1877, 2 vol. in-8 fig. et planches); *Du pincement des vaisseaux comme moyen d'hé-*

mostase (1817, in-8). Il a rédigé trois volumes sur quatre des *Eléments de pathologie chirurgicale* du Dr Nélaton (1875 et suiv.; 2e édition complètement remaniée).

PECHT (Frédéric), peintre et dessinateur allemand, né à Constance, le 2 octobre 1814, fit ses études artistiques à Dresde et à Leipzig. En 1839, il vint à Paris et suivit l'atelier de Delaroche, puis, de retour en Allemagne, séjourna successivement à Munich, Leipzig et Dresde; en 1848, il alla à Francfort, où ses caricatures politiques sur le Parlement furent très goûtées. Il visita ensuite l'Italie et se fixa enfin à Munich, où, tout en se livrant à la peinture à l'huile, il exécuta diverses séries de dessins, accompagnées de texte représentant les principaux épisodes de la vie des grands hommes de l'Allemagne : *Galerie de Schiller* (1855-1859; 1869, 50 feuilles in-8); *Galerie de Gœthe* (1861-1862; 1873, 50 feuilles in-8); *Galerie de Lessing* (1866-1868; 1878, 30 feuilles, in-8), et avec MM. Hofmann, Makart et autres, la *Galerie de Shakespeare* (1869-1874, 36 feuilles), exposée à Paris en 1878.

Parmi ses peintures à l'huile, nous mentionnerons : *Couronnement de Gœthe après la première représentation d'Iphigénie à Weimar*, et *Scènes de la prise de Venise par Radetzky*. On lui doit encore douze fresques pour le Maximilianeum de Munich, et la décoration de la Salle du conseil de Constance. M. Pecht a publié en volume les comptes rendus des beaux-arts aux Expositions universelles de Paris en 1867 et 1878, et de Vienne en 1873, etc.

PECK (W. George), journaliste américain, né à Rehoboth (Massachusetts), le 4 décembre 1817, et fils d'un fermier, essaya de diverses professions et, après avoir fondé un journal à Cincinnati, alla à Boston étudier le droit chez le fils du poète Dana. Il se mêla alors activement à la presse dans cette ville et à New-York. En février 1853, il partit pour l'Australie, visitant sur sa route Lima et les îles Chinchas, et se fixa ensuite à Boston. — Il y est mort, en mai 1876.

Outre ses articles, M. Peck a publié, sous le titre de *Melbourne et les îles Chinchas*, etc. (New-York, in-12, 1854), un récit de son voyage en Australie.

PÉCONTAL (Jean, dit *Siméon*), poète français, né en 1798, se fit connaître, en 1831, par une violente satire contre la Restauration et les abus de la nouvelle royauté. Attaché, vers 1835, à l'administration de la Chambre des députés, il fut, à la révolution de 1848, appelé au poste de sous-bibliothécaire-adjoint à l'Assemblée nationale, et conserva les mêmes fonctions auprès du Corps législatif. Il a été décoré de la Légion d'honneur au 15 août 1867. — Il est mort à Clamart, le 27 septembre 1872.

On a de M. Pécontal, outre sa *Première Ménippée* (1831) qui fut la seule : *Volberg*, poëme religieux (1838); *Ballades et Légendes* (1846), recueil réédité en 1859, sous le seul titre de *Légendes*, et couronné par l'Académie française. Citons encore de lui : *Odes* et pièces de vers de circonstance : *l'Océan à Biarritz*, *Châteaubriand* (1852-1856); *la Divine Odyssée* (1866, in-8), poëme embrassant dans un cadre biblique l'histoire universelle, couronnée aussi par l'Académie française, etc.

PECQUEUR (Constantin), économiste français, né à Arleux (Nord), le 4 octobre 1801, s'associa, sous la Restauration, aux premiers efforts de l'école saint-simonienne; disciple de J. J. Rousseau, de Saint-Simon, d'Owen et de Fourier, il ne voulut point s'attacher à une secte particulière, et fit un choix personnel parmi les doctrines des réformateurs modernes. Il publia des articles économiques dans la plupart des journaux qui se montraient favorables aux idées nouvelles : *le Globe*, *le Phalanstère*, *la Revue du progrès*, *la Presse*, *la Réforme*, *la Revue indépendante*, etc. Il travailla également au *Dictionnaire de la conversation* et à l'*Encyclopédie moderne*. En 1838, l'Académie des sciences morales et politiques le couronna pour un mémoire très remarquable : *Des intérêts du commerce, de l'industrie, de l'agriculture et de la civilisation en général, sous l'influence de l'application de la vapeur* (1839, 2 vol.; 2e édit., 1846). Vint ensuite son livre *Des améliorations matérielles dans leurs rapports avec la liberté* (1839, in-12), introduction à l'étude de l'économie sociale et politique. En 1840, parurent ses *Lettres adressées au ministre des travaux publics* (M. Dufaure) : *De la législation et du mode d'exécution des chemins de fer* (2 vol. in-8). La Société de la morale chrétienne couronna deux de ses ouvrages : *De la paix, de son principe et de sa réalisation*, et *Des armées dans leurs rapports avec l'industrie, la morale et la liberté* (1842). Son œuvre principale est sa *Théorie nouvelle d'économie sociale et politique, ou Études sur l'organisation des sociétés* (1842, in-8 de 900 pages). [illegible] *de la République de Dieu : Union religieuse pour la pratique immédiate de l'égalité et de la fraternité universelles* (1844-1845).

Après la révolution de Février, M. Pecqueur qui, par ses doctrines religieuses, se rapprochait de M. Pierre Leroux, fut nommé sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Assemblée nationale; il garda ces fonctions à la suite du 2 décembre 1851. En 1849, il avait fondé *le Salut du peuple*, journal *de la science sociale*, dont il ne parut que six cahiers (1849-1850).

PEDRO II DE ALCANTARA (Jean-Charles-Léopold-Salvador-Bibiano-François-Xavier-de-Paula-Leocadio-Michel-Gabriel-[illegible]), empereur du Brésil, né le 2 décembre [illegible], est fils de don Pedro Ier et de Léopoldine-[illegible]-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, qui mourut l'année suivante (11 décembre 1826). Son enfance se passa au milieu des troubles qui [illegible] la proclamation de l'indépendance du Brésil, dont son père, fils de Jean VI, roi de Portugal, fut le premier empereur. En vain don Pedro Ier, par son attachement à ses nouveaux sujets, [illegible] à la couronne de Portugal, en faveur de sa fille doña Maria (2 mai 1826), il ne réussit point à se faire pardonner par les libéraux et les [illegible] son coup d'État contre l'Assemblée [illegible] (12 novembre 1823), l'exil des principaux [illegible] la révolution et les tendances [illegible] gouvernement tout personnel. Fatigué [illegible] contre une opposition toujours croissante, il abdiqua, le 7 avril 1831, en faveur de son fils, qui n'avait guère plus de cinq ans [illegible] pour tuteur l'ancien chef du parti [illegible] Bonifacio-Joze de Andrada e Silva, [illegible] France depuis 1823. Celui-ci, [illegible] deaux, accepta cette tâche difficile [illegible] qu'un tel choix fût une garantie [illegible] l'ancien ministre de la révolution [illegible] suspect au parti populaire; en 183[illegible] pouillé de ses fonctions et [illegible] publique du palais impérial. Don Pedro [illegible] sous la tutelle directe du conseil de [illegible]

Ce conseil abdiqua sa [illegible] 1840. L'empereur, dont la majorité [illegible] avant l'époque légale, prit [illegible]

ronne le 18 juillet 1841. Des troubles, provoqués par la dissolution des Chambres, éclatèrent alors dans plusieurs provinces. Le général Caxias rétablit l'ordre dans celle de San-Paulo; mais la guerre se prolongea dans le pays de Minas-Geraës, où le sénateur José Feliciano avait rallié autour de lui six mille insurgés. Enfin, en 1842, une victoire décisive de Caxias à San-Lucia sauva la monarchie brésilienne et réduisit à l'impuissance les partisans d'une république fédérative.

Depuis cette époque Don Pedro gouverna en paix ses États, en gardant le respect à la constitution qu'il avait jurée. Il fit de louables efforts pour développer la prospérité commerciale du Brésil et son influence dans l'Amérique du Sud. Par l'abolition définitive du commerce des noirs (4 septembre 1850), il se délivra sagement des difficultés que la traite avait suscitées entre le Brésil et la Grande-Bretagne. Les secours qu'il fournit au général Urquiza contribuèrent puissamment au renversement de Rosas. Un agrandissement de territoire et la libre navigation de la Plata, fruits de cette heureuse intervention, préparèrent à la nation brésilienne une destinée brillante et prospère. En 1860, l'empereur exécuta de grands et pénibles voyages dans toutes les parties de ses États. En 1867, il ouvrit la navigation de l'Amazone aux navires de toutes les nations.

La guerre du Paraguay créa au gouvernement de don Pedro de grandes difficultés, sinon de sérieux périls. Il fallut faire d'énergiques efforts, s'imposer de lourds sacrifices pour faire face à l'audace et à l'inépuisable esprit de ressources de Lopez. La mort de celui-ci mit fin à la guerre, et un traité de paix fut signé le 20 juin 1870. L'année suivante, un projet de loi sur l'émancipation des esclaves, fut adopté par le parlement (27 août 1871). Vers la même époque, l'empereur quitta ses États, pour visiter l'Europe. Arrivé à Paris en décembre, il y resta près de deux mois, suivant les établissements scientifiques et d'enseignement, assistant régulièrement aux séances de la Société de géographie, dont il était membre depuis 1868, et à celles de l'Académie des sciences. Après avoir traversé l'Espagne et le Portugal, il s'embarqua, pour le Brésil, le 13 mars 1872. Dans un second voyage, en 1876, don Pedro se rendit d'abord aux États-Unis, puis parcourut encore l'Italie, la France et visita Constantinople. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences le 1er mars 1875, en remplacement du célèbre navigateur russe de Wrangel et, le 25 juin 1877, un des huit associés étrangers en remplacement d'Ehrenberg.

Parmi les principales réformes de l'empereur Pedro II, il faut mentionner l'introduction du système métrique, l'impulsion donnée aux travaux publics, de louables efforts pour la diffusion de l'instruction et la substitution du suffrage direct au suffrage à deux degrés; la communication directe établie entre le Brésil et l'ancien continent par un câble de télégraphie électrique, etc. — Pour la famille de don Pedro II, voy. Brésil (maison impériale du).

PEDROTTI (*Carlo*), compositeur italien, né à Vérone en 1816, y donna en 1839 son premier opéra, *Lina*. Après avoir habité la Hollande pendant cinq ans, et y avoir fait jouer *la Figlia dell' Arciere* en 1844, il revint à Vérone où il fit représenter, en 1845, *Romeo di Monforte*, qui eut du succès. Depuis cette époque, on cite de lui *Fiorina* (1851), *il Parrucchiere della Reggenza*, *Gelmina* ou *Col fuoco non si scherza*, *Genovefa di Brabante*, à la Scala de Milan, *Tutti in Maschera*, (Vérone, 1856), *Isabella d'Aragona* (Turin, 1859). ... ces opéras, d'un style facile et agréable, ont réussi, et l'un d'eux, *Tutti in Maschera*, après avoir obtenu un succès populaire en Italie, a été traduit et donné à Paris, en 1869, au théâtre de l'Athénée, sous ce titre : *les Masques*.

PEEL (*Jonathan*), général anglais, né le 12 octobre 1799, élevé au collège de Rugby, embrassa la carrière militaire (1815), et obtint le grade de major général (1854). Connu par ses travaux parlementaires et son activité à seconder les plans de sir R. Peel qui, durant son second ministère, lui confia les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie (1841-1846), il soutint à la Chambre des Communes les principes du parti conservateur modéré ; après avoir siégé pour Norwich (1826), il représenta, en 1831, Huntingdon, où il fut réélu en 1857. De février 1858 à juin 1859, il tenait dans le ministère Derby le portefeuille de la guerre. Rentré, avec le même titre, dans le dernier cabinet Derby, il donna sa démission, en mars 1867, comme n'adhérant pas au bill de réforme électorale soutenu par ses collègues. — Le général Peel est mort à Londres, le 13 février 1879.

PEEL (sir *Robert*, 2e baronnet), homme politique anglais, né le 4 mai 1822, à Londres, fils aîné du ministre de ce nom et neveu du précédent, fut élevé à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge, débuta, en 1844, dans la carrière diplomatique comme attaché d'ambassade à Madrid et déploya beaucoup d'activité à l'occasion des mariages espagnols. Il passa en 1846, en Suisse, comme secrétaire de légation et y devint, au bout de quelques mois, chargé d'affaires (1846-1850). A cette dernière date, il succéda à son père dans la représentation du bourg de Tamworth, qui le réélut en 1852, en 1857 et en juillet 1865.

Sir Robert Peel fut d'abord un des membres les plus distingués du parti conservateur, dont ses votes libéraux tendirent chaque jour à le séparer. Il reçut de lord Palmerston, à sa rentrée aux affaires (février 1855), un siège au Conseil de l'amirauté. Il accompagna lord Granville aux cérémonies du couronnement d'Alexandre II, à Moscou, et prononça à ce sujet, dans plusieurs meetings, de vifs discours contre les mœurs et l'administration de la Russie (janvier 1857). De 1861 à 1865, il fut secrétaire en chef pour l'Irlande. Il a été nommé le 5 janvier 1866 conseiller privé et grand'croix du Bain. Marié, en 1856, à une fille du marquis de Tweeddale, il a pour héritier son fils, né à Londres en 1867.

PEEL (*Frédéric*), homme politique anglais, né le 26 octobre 1823, à Londres, frère du précédent, élevé aussi à l'école d'Harrow et à Cambridge, fut admis au barreau, en 1849, par la Société d'Inner-Temple. Envoyé la même année à la Chambre des Communes par le bourg de Leominster, il prit place parmi les libéraux et fut réélu, en 1852, par le bourg de Bury. Nommé sous-secrétaire d'État aux colonies (novembre 1851), il résigna cette charge à l'arrivée du cabinet Derby (1852), la remplit de nouveau sous lord J. Russell et lord Aberdeen jusqu'en février 1855, et passa alors, en la même qualité, au département de la guerre. Il ne fut pas réélu en 1857, mais il le fut en 1859. De 1860 à 1866, il fut secrétaire du Trésor. Il a été nommé député-lieutenant de Warwick, et en 1873, président de la commission des chemins de fer.

PEISSE (*Jean-Louis-Hippolyte*), littérateur français, membre de l'Institut, né à Aix, en 1803, étudia la médecine à Montpellier, vint à Paris en 1826, et y publia les *Médecins français contemporains* (1827-1828, 2 livr. in-8), puis collabora

aux journaux libéraux sous la Restauration et fut un des signataires de la protestation des journalistes en juillet 1830. Nommé conservateur des collections de l'École des beaux-arts, il a été élu, en 1856, associé libre de l'Académie de médecine et, le 15 décembre 1877, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Lélut. M. Peisse a été nommé, le 5 juin 1843, chevalier de la Légion d'honneur, et promu officier, le 5 août 1872.

Il a publié des articles de critique et de philosophie dans *le Producteur*, *le National*, la *Revue des Deux Mondes*, et rédigé les *Salons* de 1841 à 1844, dans ce dernier recueil. On a encore de lui : *P.-J.-G. Cabanis* (1844, in-8) ; de nombreux articles dans la *Gazette médicale de Paris*, dont il fut un des principaux rédacteurs ; *la Médecine et les Médecins*, philosophie, doctrines, institutions, critiques, mœurs et biographies (1857, 2 vol. in-18), etc. Il a traduit de l'anglais les *Fragments de philosophie* de sir W. Hamilton (1840, in-8) ; les *Éléments de la philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart (1844, 3 vol.) ; les *Lettres philosophiques* de Galuppi (1844) ; *Système de logique déductive et inductive* de John Stuart Mill (1866-1867, 2 vol. in-8), etc.

PELIGOT (Eugène-Melchior), chimiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 mars 1811, se livra d'abord à de longues expériences sur la distillation du sucre de betteraves et s'occupa ensuite de questions de chimie générale. En 1845, il fut délégué par la Chambre de commerce de Paris pour examiner l'exposition de l'industrie autrichienne, nommé, à son retour, professeur de chimie au Conservatoire des arts et métiers et, peu après, essayeur à l'Hôtel des monnaies. Il a été admis à l'Académie des sciences (section d'économie rurale), comme successeur du baron de Silvestre, en 1852. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1844, M. Peligot a été nommé officier le 14 mars 1857 et commandeur le 20 octobre 1878.

On a surtout de lui : *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre* (1839, in-8) ; *Rapport sur les expériences relatives à la fabrication du sucre et à la composition de la canne à sucre* (1842 et 1843, in-8) ; *Rapport sur les produits exposés à Vienne en 1845* (1846, in-8) ; une édition du *Traité pratique d'analyse chimique* de H. Rose (1843, 2 vol. in-8) ; *le Verre, son histoire, sa fabrication* (1876, in-8, avec fig.) ; des *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*, des articles ou petits traités dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Instruction populaire*, etc.

PÉLISSIER (Philippe-Xavier), général français, sénateur, né à Vougeot (Côte-d'Or), le 4 décembre 1812, est le frère du maréchal Pélissier duc de Malakoff. Élève de l'École polytechnique en 1833 et sous-lieutenant à l'École d'artillerie le 1er octobre 1835, il fut promu lieutenant en 1838, capitaine en 1840 et passa dans le service de l'artillerie de marine. Chef d'escadron en 1852, lieutenant-colonel, en 1855, colonel le 12 juin 1856, il fut promu général de brigade le 26 août 1861 et enfin général de division le 22 novembre 1870. Envoyé à la Guadeloupe en 1842, il y resta quatre ans, et fut mis à l'ordre du jour de l'armée, pour le dévouement qu'il montra lors du tremblement de terre qui détruisit la Pointe-à-Pitre et menaça la Basse-Terre. En 1847, il fut nommé inspecteur des forges, prit part à l'expédition du Maroc et à la guerre de Crimée, commanda une batterie d'attaque au siège de Sébastopol et devint inspecteur de l'artillerie de marine et des arsenaux. Au début de la guerre de 1870, il se trouvait à Brest, chargé du commandement du corps qui devait débarquer en Allemagne, du côté du Danemark ; il vint à Paris lorsque ce projet fut abandonné, et commanda en chef l'artillerie au nord de la Seine. Il prit part à plusieurs combats et fut blessé à Nogent-sur-Marne. Envoyé depuis au Sénégal, il réussit à y rétablir l'ordre troublé par de fréquentes rébellions.

M. le général Pélissier, qui avait fait preuve dans toute sa carrière d'une grande indépendance de caractère, n'avait point de passé politique, lorsqu'il fut élu, en 1875, président du conseil général de la Haute-Marne, où il représentait depuis plusieurs années le canton de Bourbonne ; il y prononça un discours d'adhésion à la République qui fut très remarqué. Choisi comme candidat, aux élections sénatoriales de 30 janvier 1876, il fut élu le premier sur deux, par 363 voix sur 609 électeurs, et se fit inscrire au centre gauche. Chargé de l'inspection des troupes de nos colonies, il fut absent du Sénat en 1876, et ne put siéger que l'année suivante ; il repoussa la demande de dissolution, de la Chambre, le 23 juin 1877. Réélu le 5 janvier 1879, par [illegible] voix sur 606 votants, il fut choisi comme questeur du Sénat le 12 janvier 1878. Décoré de la Légion d'honneur, le 26 avril 1845, M. le général Pélissier a été promu officier le 15 [illegible] 1855, commandeur, le 31 décembre 1866 et grand officier, le 27 décembre 1870.

PELLARIN (Charles), médecin et écrivain socialiste français, né en 1804, à Jugon (Côtes-du-Nord), exerça, de 1824 à 1831, les fonctions de chirurgien de marine. Rallié à cette époque à l'école sociétaire fondée par Charles Fourier, il en soutint avec beaucoup de [illegible] les applications pratiques dans l'*Impartial de Besançon*, journal qu'il rédigea de 1834 à [illegible], dans le *Globe*, *la Réforme industrielle*, la *Phalange* et la *Démocratie pacifique*. En 1840, il se fit recevoir docteur en médecine à Paris, avec une thèse sur la *Myélite*, et alla s'établir, comme médecin, près de Paris, à Montrouge. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de lui : *Fourier, sa vie et sa théorie* (1843, in-18 ; 5e édit., 1872) ; *le Mal et son* [illegible] (in-8) ; *Essai critique sur la philosophie* [illegible] (1864, in-8) ; *le Choléra ou typhus* [illegible] (in-8) ; *Souvenirs anecdotiques* [illegible] des *Mémoires* insérés dans les revues [illegible]

PELLEPORT-BURÈTE (Charles-Jean-[illegible]-Jacques, vicomte DE), ancien sénateur [illegible], né à Bordeaux le 29 décembre 18[illegible], [illegible] général Pierre de Pelleport, mort en [illegible], officier de la garde nationale en 1848, il [illegible] l'administration en 1853, comme [illegible] d'Argelès, et devint en 1863, conseiller de préfecture de la Gironde. Pendant la guerre franco-prussienne, il fut délégué de la Société [illegible] aux blessés près le 18e corps d'armée, [illegible] maire de Bordeaux, par M. de [illegible] vote de la loi du 20 janvier 1874 [illegible] point aux élections municipales et [illegible] par M. Fourcand. Élu sénateur de la Gironde, le 30 janvier 1876, le deuxième [illegible] 388 voix sur 672 votants, il fit partie de [illegible] légitimiste, et après l'acte du [illegible] pour la dissolution de la Chambre des [illegible] Aux élections du 5 janvier 1879, [illegible] renouvellement partiel du Sénat, M. de Pelleport échoua avec toute la liste conservatrice. [illegible] décoré de la Légion d'honneur.

PELLET (Eugène-Antoine-Marcellin), [illegible]

français, né à Saint Hippolyte-du-Fort (Gard), le 4 mars 1819, fit ses études au lycée de Montpellier et suivit les cours de la faculté de droit de Paris. Engagé volontaire pendant la guerre, il fit la campagne avec l'armée de la Loire et fut fait prisonnier à la bataille du Mans. Secrétaire de M. Cazot, sénateur inamovible qui patronna sa candidature aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Vigan, il fut élu par 8650 voix, contre 6812 partagées entre M. de Tarteron, représentant sortant, et M. Edouard André, ancien député officiel sous l'Empire. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine. L'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8665 voix, contre 8234 obtenues par le candidat officiel et légitimiste.

M. Marcellin Pellet a collaboré aux journaux *le Gard républicain*, *l'Indépendant du Midi*, *la Cloche*, *la République française*. Sous le titre d'*Encyclopédie de la Révolution française*, il a publié : *Elysée Loustalot et les révolutions de Paris* (1872, in-18) ; *Un journal royaliste en 1789. les Actes des Apôtres* (1873, in-18). *

PELLETAN (Pierre-Clément-Eugène), littérateur et homme politique français, sénateur, né le 29 octobre 1813, à Saint-Palais-sur-Mer (Charente-Inférieure), et fils d'un notaire, termina ses études à Poitiers, et vint suivre les cours de droit à Paris. Il débuta dans la littérature en 1837 et écrivit, dans *la France littéraire*, des articles sur les critiques. En 1839 commence sa longue et importante collaboration à *la Presse*, qu'il a plusieurs fois interrompue, passant d'un journal à l'autre, « mais allant toujours à la liberté, à celui qui en laisse ou en prend la plus grande somme. » En 1849, il rédigea, avec La Guéronnière, *le Bien public*, journal de Lamartine.

Déjà il avait écrit dans les revues sous divers pseudonymes, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes*, sous le nom de *La Genevais*. De 1850 à 1851, il donna dans *la Presse* une série d'articles, réunis plus tard en volume sous ce titre : *Profession de foi du XIX^e siècle* (1853, in-8 ; 2^e édit., 1854). Ce livre qui, selon Michel Chevalier, « était une date philosophique, » malgré une forte empreinte de mysticisme, brillait surtout par le développement de l'idée du progrès. A cette époque M. Pelletan eut avec *l'Univers* de vives polémiques au sujet de l'inquisition et du prêt à intérêt. De 1853 à 1855, il collabora au *Siècle*, parut un instant à *l'Estafette* et rentra à *la Presse* en 1855. Il y publia entre autres études, ses *Lettres à un homme tombé*, où il défend la doctrine du progrès abandonnée par Lamartine dans un de ses *Entretiens*. M. Pelletan qui, sous le régime administratif de la presse, fut plusieurs fois exclu, par ordre supérieur, des journaux auxquels il était attaché, a encore collaboré à *l'Avenir*, au *Dix-neuvième siècle*, au *Courrier de Paris*, où il a donné le *Salon de 1857*, sous forme de dialogues, dans lesquels il envisageait la peinture à un point de vue tout métaphysique.

En 1863 commence, pour M. Pelletan, une carrière nouvelle : il fut nommé député au Corps législatif comme candidat de l'opposition dans la 9^e circonscription de la Seine. Son élection ayant été annulée une première fois pour vice de forme, il fut réélu, le 13 décembre 1864, par 15 115 voix sur 24 620 votants. Il prit, dans la Chambre, un rang distingué parmi les membres de l'opposition démocratique ; il parut plusieurs fois à la tribune et parvint à développer son talent oratoire malgré les dispositions hostiles de la majorité. Parmi ses discours, presque toujours empreints d'une certaine exubérance poétique, nous rappellerons celui qu'il prononça, le 20 mars 1868, sur l'état moral de la société, le luxe, la littérature, etc

Lorsqu'une plus grande liberté fut rendue à la parole, M. Pelletan fonda, avec MM. Glais-Bizoin, Lavertujon et Herold, le journal hebdomadaire *la Tribune*, dont il fut le rédacteur en chef. Il prit aussi une part active à diverses conférences, soit littéraires, soit politiques, ainsi qu'aux réunions publiques qui se multiplièrent par toute la France à l'approche des élections. Sa candidature, maintenue par l'opposition démocratique radicale dans la 9^e circonscription de la Seine, réunit, au premier tour de scrutin, 23 410 voix sur 33 433 votants, contre 9816 voix données au candidat agréable ou officiel, M. Bouley. Il obtenait, en même temps, dans la 3^e circonscription des Bouches-du-Rhône, 9760 voix sur 20776 votants, contre 7772 voix données au candidat de l'administration : c'était la majorité relative, mais le second tour de scrutin ne la lui maintint pas. Au Corps législatif il combattit le ministère Ollivier et vota contre la guerre.

Le 4 septembre 1870, M. Pelletan fut proclamé membre du gouvernement de la Défense nationale. Il s'occupa spécialement, pendant la durée du siège de Paris, des ambulances et de la garde nationale. Il exerça pendant quelques jours, au mois de février 1871, la délégation du ministère de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. Le 6 février 1871, il partit pour Bordeaux, avec MM. Emmanuel Arago et Garnier-Pagès, et aida M. Jules Simon à rétablir l'unité de vues entre le gouvernement de Paris et la délégation. Aux élections du 8 février, il fut nommé représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, le premier sur onze, par 63 531 voix, se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, et s'abstint d'abord d'y prendre un rôle marqué.

Elu sénateur, le 30 janvier 1876, dans le département des Bouches-du-Rhône, le premier sur trois, par 96 voix sur 173 électeurs, il fit partie du même groupe au nouveau Sénat, et, après l'acte du 16 mai, vota contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie. Pendant la période qui précéda les élections du 14 octobre, il fut l'objet, à Aix en Provence, de mesures vexatoires de la part de la police et réclama publiquement, auprès de M. Audiffret-Pasquier, président du Sénat, le respect de son inviolabilité parlementaire. Appelé à la vice-présidence du Sénat en janvier 1879, il avait été, à la même époque, rapporteur du projet de loi sur la reorganisation du consistoire de la confession d'Augsbourg, qu'il soutint vivement contre M. Chesnelong. M. Pelletan fit aussi partie, en juillet 1879, de la commission des projets de loi sur l'enseignement supérieur. Dans ces circonstances, il reprit avec éclat son rang comme orateur, et d'une autre part, dans l'absence du président, M. Martel, longtemps malade, il fut celui des vice-présidents qui dirigea les débats de la Chambre haute avec le plus d'autorité.

On cite encore de M. Pelletan : *la Lampe éteinte* (1840, 2 vol. in-8), roman littéraire et philosophique ; *Histoire des trois journées de Février 1848* (1848, in-8) ; *les Dogmes, le Clergé et l'État* (1848, in-8), en collaboration avec MM. Morvonnais et Hennequin ; *l'Histoire du brahmanisme* (1846), continuée par M. A. Maury, dans l'*Histoire universelle des religions*, dirigée par Buchon ; *Vie de Condorcet*, dans le *Plutarque français* ; *Heures de travail* (1854, 2 vol. in-8), recueil d'articles de journaux ; *les Morts inconnus*, *le Pasteur du désert* (1855, 2^e éd. 1876), in-18 ; *les Droits de l'homme*, *les Rois philosophes* (1858

2e éd. 1867); *Qu'allons-nous faire?* (1859); *Une étoile filante, Béranger* (1860, in-18), attaque très vive contre le chansonnier national; *Décadence de la monarchie française* (1860, in-32); *la Naissance d'une ville* (1861, in-8); *la Comédie italienne* (1862, in-8); *la Tragédie italienne* (1862, in-8); *le Droit de parler, lettre à M. Imhaus* (1862, in-8); *la Nouvelle Babylone, lettres d'un provincial*, etc. (1862, in-18), revue satirique des mœurs modernes; *Adresse au roi-coton* (1863, in-8); *les Fêtes de l'intelligence* (1863, in-8); *la Charte du foyer* (1864, in-8); *le Termite* (1864, in-8); *Nouvelles heures du travail* (1870, in-18); *les Uns et les Autres* (1873, in-8); *le 4 Septembre devant l'enquête* (1874, in-18); *Elisée, voyage d'un homme à la recherche de lui-même* (1877, in-18); *Un roi philosophe : le Grand Frédéric* (1878, in-18), etc.

PELLETAN (Charles-Camille), journaliste français, fils du précédent, né à Paris le 23 juin 1846, fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand et entra à l'Ecole des chartes. Il obtint le diplôme d'archiviste-paléographe le 1er février 1869, avec une thèse sur *la Forme et la composition des chansons de geste*. Il débuta peu de temps après dans la presse politique par des articles dans *la Tribune* et dans *le Rappel*: l'un d'eux lui valut un mois de prison. Correspondant de ce dernier journal au début de la guerre de 1870, il fut chargé ensuite d'y résumer chaque jour la physionomie des séances de l'Assemblée nationale. Au commencement de 1880, il devint rédacteur en chef de *la Justice*, journal radical, dirigé par M. J. Clémenceau. Il a collaboré en outre à *la Réforme*, à *la Renaissance*, etc.

M. Camille Pelletan a publié : *le Théâtre de Versailles* (1876, in-18), recueil de ses principaux comptes rendus; *Question d'histoire : le Comité central et la Commune* (1879, in-18); *la Semaine de Mai* (1880, in-18), etc.

PELLETIER (Claude), ancien représentant du peuple français, né à l'Arbresle (Rhône), le 23 avril 1816, d'une famille pauvre, apprit un métier et vint à Paris chercher du travail. N'en pouvant d'abord trouver, il passa par les plus rudes épreuves, accepta toutes sortes d'occupations, fut obligé de vendre les livres qu'il avait achetés, son linge, ses vêtements. Après la révolution de Février, il se présenta dans le département du Rhône comme candidat à la Constituante, et fut nommé, par environ 45 000 voix, le onzième sur quatorze. Il vota toujours avec la Montagne, et prit plusieurs fois la parole pour soutenir des propositions radicales. Il fut réélu à la Législative par 71 000 suffrages. Arrêté le 2 décembre 1851, il fut compris dans le décret d'expulsion du 9 janvier 1852.

PELLETIER (Laurent-Joseph), paysagiste français, né vers 1810, à Ecleron (Haute-Marne), a étudié à l'Ecole de Châlons-sur-Marne et a cultivé le paysage. Il a enseigné le dessin à l'Ecole d'application de Metz pendant plus de vingt ans. Nous citerons de lui : *Vue des bords du Rhin* (1841); *Vues de Lorraine* (1842); *Vallée près de Sierck* (1846); *les Bords de la Moselle* (1848); *une Mare* (1852); une quinzaine d'*aquarelles* et d'*études*, au Salon de 1857; quinze *pastels*, à celui de 1859; quatre *pastels*, quatorze aquarelles et divers sujets à la *sépia*, à celui de 1861; *le Bouquet d'Henri IV aux environs de Metz* (pastel); *une vue à Oberwesel, au mont Ussy* (aquarelles), au Salon de 1863; *A la Chaise-Marie* et *le Rocher Corot* (forêt de Fontainebleau), à celui de 1865; deux *Vues* dans la forêt de Fontainebleau, à celui de 1866; *Souvenir de Lorraine, Vue d'un parc*, en 1868; *Forêt de Fontainebleau, Forêt ébauche*, en 1869. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1841 et une 2e en 1846.

PELTEREAU-VILLENEUVE (René-Armand), ancien député français, né à Château-Renault (Indre-et-Loire), le 17 novembre 1808, entra dans la magistrature comme juge-auditeur à Reims et fut nommé substitut (1830), puis procureur à Châlons. Il donna sa démission, en 1837, pour venir habiter la Haute-Marne, où il s'était allié à la famille d'un maître de forges. En 1842, les électeurs indépendants de Vassy l'envoyèrent à la Chambre des députés. Bientôt il se rallia à la politique conservatrice, qu'il appuya jusqu'en 1848, tout en demandant que le pouvoir prît lui-même l'initiative de certaines réformes. La révolution de Février le rendit à la vie privée. Il exploita depuis, avec M. [illegible], l'usine métallurgique de Donjeux (Haute-Marne). Il reparut, en 1871, à l'Assemblée nationale. Élu représentant de la Haute-Marne le quatrième sur cinq, par 24 172 voix, il siégea au centre droit, fut inscrit à la réunion des Réservoirs et fit partie de la commission des grâces. C'est lui qui prit l'initiative de la demande de validation de l'élection des princes d'Orléans. Il repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Candidat monarchiste aux élections sénatoriales, il échoua, le 30 janvier 1876, avec [illegible] voix sur 608 votants, et le 5 janvier 1879, avec [illegible] suffrages sur 606 électeurs. M. Peltereau-Villeneuve avait fait partie, pour le canton de [illegible], jusqu'en 1871, du Conseil général de la Haute-Marne, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1863.

PENCO (Mme Rosina), cantatrice italienne, née en avril 1830, à Naples, de parents [illegible], débuta en 1847 au théâtre royal de Copenhague où elle remplit avec grand succès un premier engagement. Après une tournée heureuse dans les provinces suédoises et danoises, elle reçut au théâtre de Stockholm un chaleureux accueil dans les rôles si importants de soprano des meilleures pièces du répertoire italien. Elle passa ensuite à Berlin (1840), puis à Constantinople ([illegible]), et revint en Italie. Elle fut particulièrement applaudie à Florence, à Trieste, à Naples (1852), à Rome (1853), à Gênes, où elle se maria. Après de nouveaux succès en Italie, elle vint à Paris à la fin de 1855, et tint honorablement sa place à la salle Ventadour, dans *Otello*, [illegible], *il Trovatore*, écrit pour elle, *Poliuto*, *il Giuramento*, *la Traviata*, *Un ballo in Maschera*, etc. (1855-1864). Elle fut ensuite engagée au théâtre italien de Madrid, reparut à Paris, en [illegible], et se fit entendre à Saint-Pétersbourg en [illegible].

PÈNE (Henri de), littérateur français, né à Paris, le 25 avril 1830, fit de bonnes études au collège Rollin et eut des succès au concours général. Il venait de commencer son droit, lorsque la fortune de son père, engagée dans de [illegible] affaires, fut compromise par la [illegible]. Il se tourna dès lors avec ardeur vers le [illegible] et écrivit, avec les fils de M. V. Hugo, [illegible] *ment*. Attaché par les relations de sa [illegible] journaux légitimistes, il fut, depuis le [illegible] octobre 1849 jusqu'au coup d'État de décembre 1851, le secrétaire de la rédaction de [illegible] *publique*, dirigée par M. Nettement. [illegible] celui-ci et le marquis de [illegible] leur influence sur la *Revue contemporaine* [illegible] Pène y fit la chronique sous le pseudonyme de *Frédérick*. A la suite d'un voyage en [illegible]

et en Portugal, il y publia des *Esquisses portugaises*. Au milieu de ces travaux, il acheva son droit; puis, s'étant marié, résolut de vivre de sa plume. Il fit, dans le journal *le Nord* et dans le *Figaro*, sous le pseudonyme de *Nemo*, des causeries très remarquées. Au milieu de 1858, elles lui attirèrent un duel qui causa une grande émotion : dans une double rencontre consécutive avec des officiers qui prétendaient que tout le corps avait été offensé par une de ses chroniques, il reçut une blessure qu'on crut mortelle.

M. de Pène fut attaché depuis à *l'Indépendance belge*, où il employa surtout le pseudonyme de *Mané*, à la *Revue européenne*, à *la France*, etc. Rédacteur en chef de la *Gazette des étrangers*, il s'associa avec M. E. Tarbé des Sablons, pour fonder *le Gaulois*, grand journal quotidien, du genre et du format du *Figaro* (4 juillet 1868); puis il le quitta pour transformer la *Gazette des étrangers* en un autre grand journal politique, *Paris* (décembre 1868), qui vécut peu de mois, mais qui reparut bientôt sous le titre de *Paris-Journal*; le rédacteur en chef en resta l'un des plus actifs collaborateurs, soit sous son propre nom, soit sous celui de *B. Loustalot*. Le 22 mars 1871, M. de Pène fut blessé sur la place Vendôme par un coup de feu, en prenant part à la manifestation des amis de l'ordre. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1861.

M. de Pène a publié successivement un recueil de ses chroniques, sous les titres de *Paris intime* (1859, in-12); *Paris aventureux* (1860); *Paris mystérieux* (1861); *Paris viveur* (1862); *Paris effronté* (1863); *Paris amoureux* (1864), et *Un mois en Allemagne. Nauheim* (1859, in-18.) Il a fait représenter à Bade, en 1861, avec Mlle Augustine Brohan, une comédie en trois actes : *A la campagne*.

PENIÈRES (Jean-Antoine-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Ussel (Corrèze), le 29 mars 1810, et petit-fils d'un membre de la Convention, fut élevé dans les doctrines républicaines et, sous le règne de Louis-Philippe, se signala par l'énergie de son opposition. En avril 1848 il fut élu dans la Corrèze, le cinquième sur huit, représentant à la Constituante. Sans faire partie de la Montagne et de la minorité socialiste, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Réélu à l'Assemblée législative par plus de 35 000 suffrages, il compta parmi les adversaires les plus décidés du gouvernement et de la majorité royaliste. Arrêté le 2 décembre 1851, il ne fut pas toutefois compris dans les décrets d'expulsion qui suivirent. Il renonça depuis à la vie politique, se consacra aux études de chimie appliquée à la teinture et y apporta diverses améliorations.

PENQUER (Léocadie HERSENT, dame Auguste), femme de lettres française, née au château de Kerouartz (Finistère) vers 1827, a épousé M. le docteur Penquer, maire de Brest. Elle a publié plusieurs volumes de vers remarqués : *les Chants du foyer* (1862, in-18); *Révélations poétiques* (1864, in-18); *Velléda*, poème (1868, in-8); *l'Œillet rose*, comédie en un acte et en vers (1874, in-8); des pièces de circonstance, etc.

PEPOLI (Charles), littérateur italien, né à Bologne, d'une famille noble, en 1801, étudia à l'université de sa ville natale. En 1831, lors de l'insurrection de l'Italie centrale, il fut un des membres du gouvernement provisoire établi à Bologne, puis préfet des provinces réunies d'Urbin et Pesaro. La révolution étouffée, M. Pepoli, avec un grand nombre de patriotes, s'embarqua pour Corfou; mais le navire sur lequel il était fut capturé par les Autrichiens, et les passagers, au nombre de quatre-vingt-seize, furent amenés à Venise comme prisonniers de guerre.

M. Pepoli, après plusieurs mois de captivité, fut condamné à l'exil. Débarqué en France, il se rendit à Paris, puis à Genève, où il se lia avec Rossi et Sismondi. Il revint en France, à la prière de Bellini, pour écrire le poème des *Puritains*; il alla ensuite à Londres composer deux autres libretti, *Malek Adel* pour Costa et *Jane Grey* pour Vaccai. Il parut plusieurs éditions de ces trois poèmes, mais si tronquées et si incorrectes que l'auteur finit par les renier. S'étant fixé à Londres en 1837, il y ouvrit un cours public d'histoire d'Italie et d'histoire des beaux-arts, et fit ses leçons tour à tour en français et en anglais. A la suite d'un brillant concours devant l'université de Londres, il fut nommé professeur de littérature italienne et occupa cette chaire avec succès de 1839 à 1848.

A cette époque, M. Pepoli, qui s'était marié en Angleterre, courut néanmoins se mettre au service de la cause italienne et fut nommé commissaire extraordinaire auprès de la petite armée pontificale qui, sous les ordres de Jean Durando, opérait dans la Vénétie. Il fut rappelé à Rome, comme député, et fut élu vice-président de l'Assemblée. Lorsque l'Italie succomba, il retourna à Londres pour ne plus s'occuper que de travaux historiques et littéraires, trop souvent suspendus par le mauvais état de sa santé. Parmi les œuvres très nombreuses de cet écrivain, nous citerons quatre volumes de prose et de vers (Genève, 1833, 2 vol., et Londres, 1838, 2 vol.). Il a écrit aussi beaucoup d'articles pour les journaux et les revues d'Italie, de France et d'Angleterre.

PEPOLI (Joachim-Napoléon, marquis), homme politique italien, né à Bologne, le 6 novembre 1825, et fils d'une princesse Murat, a épousé la sœur d'un prince de Hohenzollern-Sigmaringen. Sa carrière politique commença en 1848. Membre du comité de salut public de Bologne, il concourut à la défense de cette ville; plus tard, il y maintint l'ordre, comme colonel de la garde nationale. Spécialement occupé d'études financières, il publia, en 1856, un livre sur les *Finances pontificales*, dont il parut, quatre ans plus tard, une traduction française (1860, in-8). En 1859, mis à la tête du mouvement qui chassa les Autrichiens, il devint ministre des finances et des affaires extérieures de la Romagne, puis de l'Émilie. En 1860, il fut nommé député de Bologne, puis gouverneur de l'Ombrie. Dans ce poste, il décréta la suppression des couvents. En 1861, son mandat de député fut renouvelé par Bologne et par Pérouse, et il vota généralement avec le tiers-parti libéral. Le 3 mars 1862, il entra dans le cabinet Ratazzi comme ministre de l'agriculture et du commerce, puis passa à l'intérieur au mois de septembre de la même année. Un peu plus tard, en janvier 1863, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, et il donna sa démission en octobre 1864. Quelques mois auparavant, il avait été choisi, à cause de ses anciennes relations avec l'empereur des Français, pour traiter des conditions de l'évacuation de Rome, et il avait préparé, avec M. Nigra, la fameuse convention du 15 septembre, relative à l'évacuation de Rome par les troupes françaises. Nommé ambassadeur à Vienne en 1868, il fut remplacé, deux ans après, par M. Minghetti.

PERCZEL (Maurice), général et homme politique hongrois, né à Tolna, chef-lieu du comitat de ce nom, le 14 novembre 1811, fit ses études à Pesth,

puis entra, comme cadet, dans le corps royal des ingénieurs, donna sa démission au bout de deux ans et se consacra tout entier à la politique. Député du comitat de Tolna aux Diètes de 1840, 1844 et 1847, il s'y plaça à la tête du parti démocratique. Après les événements de mars 1848, il devint député d'Ofen à la Diète et conseiller au ministère de l'intérieur. Il quitta bientôt cette dernière place pour faire une opposition plus libre au ministère Batthyany. Ses invectives contre l'Autriche et ses partisans lui occasionnèrent un duel avec le comte Chotek.

Quand la guerre éclata (septembre 1848), il forma un corps de volontaires et fit rendre les armes, le 6 octobre, à tout un corps de l'armée de Jellachich. Nommé colonel, puis général de brigade, il combattit avec succès sur la Drave à Letenya et Kotori, et s'empara d'une île d'où il put lancer contre la Styrie une expédition brillante, mais sans grands résultats. Chargé de réunir ses troupes à celles de Gœrgei, pour un combat décisif vers Raab, il arriva trop tard et se fit battre à Moor le 29 décembre par Jellachich. Alors il se jeta dans Pesth pour rallier son armée menacée en même temps par Windisch-Graetz. A l'approche de ce dernier, il évacua la ville et alla couvrir la ligne de la Theiss, en s'appuyant sur Szolnok. Le coup de main qu'il tenta, le 23 janvier, contre la brigade Ottinger, campée de l'autre côté du fleuve, fut regardé comme un des plus hardis faits d'armes de la guerre de Hongrie.

La mésintelligence de M. Perczel avec Kossuth aboutit à sa destitution (février 1849). Il se rendit alors à Tolna, leva un nouveau corps de volontaires et fit aux Autrichiens sur le Danube une guerre de partisans. Après une suite d'escarmouches heureuses, il ravitailla Peterwardein et alla se joindre à Bem en Transylvanie (avril). Défait, en juin et juillet, par Jellachich, il dut battre en retraite sur la Theiss et fut encore une fois dépossédé par Kossuth de son commandement. Il forma, sans se décourager, un troisième corps de volontaires qu'il joignit à ceux de Wysocki. Son hostilité ouverte contre Kossuth le fit destituer une troisième fois; il se plaça alors sous les ordres de Dembinski et livra avec lui les dernières batailles qui consommèrent la ruine de la Hongrie (août 1849). Après la capitulation de Vilagos, il se retira, avec les autres chefs hongrois, sur le territoire turc et fut interné successivement à Widdin et à Schumla, pendant qu'on le pendait à Pesth en effigie. Libéré en 1851, il gagna l'Angleterre, puis se fixa dans l'île de Jersey. Rentré en 1867 dans son pays, il fut élu député à la Chambre hongroise et délégué au Parlement de Vienne. Il s'occupa des questions militaires, et chercha à réorganiser une armée hongroise nationale. Lors du conflit qui s'éleva entre les membres du groupe Deak, il usa de toute son influence pour rétablir l'unité, et devint le président de ce groupe en 1873 et 1874.

PERDIGUIER (Agricol), ancien représentant du peuple français, né à Morières, près d'Avignon, le 31 décembre 1805, et le septième enfant d'une famille nombreuse, ne reçut qu'une très médiocre éducation, puis entra dans un atelier de menuiserie. En 1815, il fut témoin et presque victime, avec toute sa famille, des sanglantes réactions royalistes du Midi. Après avoir travaillé pendant deux ans à Avignon, il commença son tour de France, qu'il fit complètement en quatre ans et demi. Reçu en 1823 compagnon du devoir libre, sous le nom d'Avignonnais-la-Vertu, il passa par tous les degrés de l'ordre, et fut reçu dignitaire à Lyon. M. Perdiguier étudiait le soir après treize heures de travail manuel, s'essayait à faire des vers, et composait des chansons de compagnonnage, dont plusieurs furent imprimées dans la suite. Venu à Paris pour la seconde fois, en 1829, il redoubla d'activité, et publia dix ans plus tard *le Compagnonnage, rencontre de deux frères* (1839, in-18), et *le Livre du compagnonnage* (1839, in-18; 3e édit., 1851, [illegible]) où il exposait l'histoire des corporations ouvrières, leur force par l'association, leur faiblesse par la rivalité et l'isolement. En 1843, il donna l'*Histoire d'une scission* (in-18) et la *Biographie de l'auteur* (in-18).

Après la révolution de 1848, M. Perdiguier, élu à la fois par les départements de Vaucluse et de la Seine, opta pour le dernier, où il avait obtenu 117 200 voix. Il fut réélu à la Législative, et dans les deux Chambres, vota constamment avec l'extrême gauche. Arrêté et incarcéré le 2 décembre, il fut exilé en Belgique et interné à Anvers, d'où il passa en Suisse, en 1853. Dans ces deux pays, il écrivit ses *Mémoires d'un compagnon* (Genève, 1854). Vers 1857, il rentra en France et [illegible], dans le quartier Saint-Antoine, un petit magasin de librairie. Il a imprimé [illegible] depuis : *Maître Adam, menuisier à* [illegible] *logue* (1863, 2e édit. in-18); *Questions vitales sur le compagnonnage et la classe ouvrière* (Ibid. 2e édit. in-18), quelques brochures, etc. — M. Perdiguier, est mort à Paris, le [illegible] 1875.

PEREIRA DA SILVA (Juan-Manoel), avocat et littérateur brésilien, né à Rio-Janeiro [illegible] fit à Paris ses études et son droit [illegible] dans toute l'Europe afin de compléter son éducation. De retour dans sa patrie, il se [illegible] comme avocat et acquit une certaine popularité par plusieurs plaidoyers empreints de l'esprit libéral. Cependant, à l'Assemblée générale, où il fut élu en 1844, il prit place parmi les membres les plus influents du parti conservateur.

M. Pereira da Silva s'est aussi acquis de la réputation comme littérateur et historien [illegible] comme un ouvrage important [illegible] *fondation de l'empire brésilien* [illegible] fundação do imperio brazileiro; Rio-Janeiro [illegible] Paris, 1864 et suiv., 6 vol. in-8); *Le Plutarque brésilien* (Ibid., Plutarcho brasileiro; [illegible] deux édit.), a été regardé comme une des belles œuvres de la littérature [illegible] rons encore : *Œuvres politiques* [illegible] (Obras politicas, etc., Ibid., 2 vol. [illegible] *Corte-Real* (Ibid., in-18); et *la Littérature portugaise, son passé, son état actuel* (Ibid., [illegible] in-18).

PÉREIRE (Émile et Isaac), banquiers [illegible] de famille israélite et d'origine [illegible] les petits-fils du philologue Jacob-Rodrigues Péreire, l'un des plus savants instituteurs des sourds-muets. Nés à Bordeaux, le premier [illegible] bre 1800, le second le 25 [illegible] furent longtemps simples commis [illegible] s'attachèrent avec ferveur, de [illegible] secte saint-simonienne. M. Émile Péreire travailla au *Globe*, puis au *National*, [illegible] Carrel. Lorsque s'organisa le chemin de fer de Saint-Germain, qui devait servir de [illegible] lignes projetées, les deux frères [illegible] adjudicataires, sous la garantie de MM. Rothschild, d'Eichtal, Thurneyssen etc. [illegible] fut l'origine de leur réputation et [illegible] Plus tard, ils entreprirent, sous [illegible] pices, la construction du chemin de fer [illegible]

En 1852, MM. Péreire réalisèrent la plus [illegible] die des créations financières de [illegible] Société générale du crédit mobilier, [illegible] capital de 60 millions, sorte de banque [illegible]

ditaire qui imprima la plus vive impulsion à toute l'industrie européenne, et dont les ressources primitives, sans émission d'obligations, ni d'actions nouvelles, suffirent aux fondateurs pour mettre à flot, dans les premières années, un grand nombre de sociétés financières, d'opérations et d'entreprises que nous pouvons à peine ici rappeler : la fusion des compagnies du gaz, celle des compagnies d'omnibus, le grand hôtel du Louvre, les chemins de fer et le crédit mobilier espagnols, les chemins de fer russes, l'acquisition des chemins de fer autrichiens, au prix de 300 millions; des prêts d'environ 1500 millions aux divers chemins de fer français, etc. : tout cela en moins de cinq années (1852-1857).

Dans une période suivante, leur action, loin de se ralentir, s'étendit encore ; le Crédit mobilier eut sa large part dans les opérations financières auxquelles la transformation de Paris, la fièvre croissante des expropriations et la création improvisée de quartiers neufs servirent de prétexte; il compliqua ses destinées en les associant à celles de la Compagnie immobilière ; une nouvelle série d'actions émises et placées sous l'influence d'une apparente prospérité ne put sauver la situation, et la ruine de diverses entreprises patronnées par l'institution-mère entraîna la liquidation de celle-ci, sous la responsabilité morale et même judiciaire des directeurs et des membres du conseil d'administration. MM. Émile et Isaac Péreire durent donner leur démission (octobre 1867) et se retirèrent même de plusieurs autres sociétés dont ils étaient administrateurs, notamment de la Compagnie transatlantique (juin 1868). Une lettre collective adressée à cette époque à M. Pouyer-Quertier, et publiée dans les journaux, eut pour but de répondre aux vives attaques dont ils se virent l'objet.

M. Émile Péreire, connu, à part ses talents administratifs, par ses relations avec le monde artistique et le monde officiel, fut, en avril 1857, un des promoteurs de l'exposition posthume des œuvres de Paul Delaroche, au palais des Beaux-Arts. Il a donné son nom à un boulevard de Paris et à un des plus grands paquebots sur l'Océan. Membre du Conseil général de la Gironde pour le canton de La Réole, il devint, en 1863, candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Gironde et fut nommé député au Corps législatif par 18 651 voix sur 24 749 votants. En 1869, il s'abstint de renouveler sa candidature. M. Émile Péreire a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1864. — Il est mort à Paris, le 6 janvier 1875.

M. Isaac Péreire, toujours de moitié dans la fortune aussi bien que dans les travaux de son frère aîné, fut aussi porté comme lui aux fonctions publiques et aux honneurs. Membre du Conseil général pour le canton de Perpignan, il fut, de son côté, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription des Pyrénées-Orientales, par 21 522 voix sur 36 317 votants, après une première élection annulée. L'administration, en sa faveur, avait retiré la candidature officielle de M. Justin Durand, à qui elle la rendit aux élections de 1869; mais elle adopta M. Isaac Péreire comme candidat dans la 3e circonscription de l'Aude où il obtint, sur 19 023 votants, 10 979 voix contre 8014 données à son concurrent, M. de Guiraud. Invalidé par la Chambre (27 décembre), il fut réélu le 6 février suivant contre le même concurrent. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864. — Il est mort au château d'Armainvilliers, le 12 juillet 1880.

M. Isaac Péreire a publié, une brochure sur *le rôle de la Banque de France et l'organisation du crédit en France* 1864, in-8) ; *Budget de 1877. Questions financières, réforme de l'impôt* (1877, in-8); *la Question religieuse* (1879, in-8); *Politique financière* (1879, in-8).

M. Eugène Péreire, fils de M. Isaac, né à Paris, le 1er octobre 1831, et sorti de l'École centrale en 1852, avec le diplôme d'ingénieur, fut attaché à l'administration du Crédit mobilier. En 1863, candidat, à son tour, du gouvernement impérial, dans la 2e circonscription du Tarn, il fut élu député au Corps législatif par 20 611 voix sur 67 635 votants. On cite de lui : *Tables sur les intérêts composés et rentes viagères* (1864, 2e édition) ; *Tableau de l'intérêt composé* (1865, in-4).

PEREZ (François-Paul), homme politique et littérateur italien, né à Palerme, le 19 mars 1812, collabora à divers journaux du royaume de Naples, et fut élu député au parlement de Sicile en 1848. Signataire de la proposition de déchéance des Bourbons, et forcé d'émigrer après leur retour, il fut employé dans l'administration des chemins de fer toscans, puis devint professeur à Florence. A la création du royaume d'Italie, il fut député de Sicile, puis nommé sénateur du royaume. Ministre des travaux publics, dans le cabinet Depretis-Crispi, il prit le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet Cairoli, du 12 juillet au 26 novembre 1879.

Outre une traduction de l'*Histoire du Consulat* de M. Thiers, on cite de M. Perez : *Dissertation sur l'origine de la parole* (Discorso sull origine della parola ; Florence, 1852); *la Sapienza ; la Béatrice* (Palerme, 1865) ; l'*Eloge* de Cavour, etc.

PÉRIER (Casimir). Voy. CASIMIR-PÉRIER.

PÉRIER (Charles-Fortunat-Paul), député français, né à Paris le 10 décembre 1812, et second fils de l'illustre ministre de Louis-Philippe et frère de l'ancien ministre de la République, est désigné par l'usage sous les noms réunis de CASIMIR-PÉRIER, formant légalement le nom patronymique de la branche aînée. Armateur au Havre, il s'était tenu à l'écart de la politique, lorsque, sollicité par les électeurs républicains, il se porta dans la 2e circonscription de cette ville, aux élections du 14 octobre 1877. Il échoua avec 4483 voix contre 4954, obtenues par le candidat officiel, M. Dubois; mais après l'invalidation de son concurrent, il fut élu, le 7 juillet 1879, par 5038 voix contre 3021, et prit place sur les bancs de la gauche républicaine.

PÉRIGNON (Alexis), peintre français, né à Paris, le 15 mars 1806, et fils d'un peintre distingué, étudia d'abord sous Gros et se livra ensuite, avec M. Debay, à l'expertise et à la restauration des anciens tableaux. Il abandonna cette carrière au bout de quelques années, reprit la peinture, et débuta, comme portraitiste, au Salon de 1834. Il a principalement exposé : *S. M. le roi des Belges* (1834); *la Mort de Montaigne* (1836) ; *la Femme adultère* (1838); *le Christ à la colonne, le Christ portant sa croix ;* plusieurs séries de *Portraits* (1844-1880); *Paysannes bretonnes* (1852); *Paysans des Abruzzes*, et cinq *portraits*, à l'Exposition universelle de 1855; *Mlle Virginie Huet* (1857); *la Sainte Famille* 1859); *Femme arrangeant des fleurs* (1869); *le Sommeil, Mlle H. Schneider* dans la Grande-Duchesse de Gerolstein (1874). M. Pérignon, qui a dirigé, pendant quelques années, l'École des beaux-arts de Dijon, a obtenu une 3e médaille en 1836, une 2e en 1838, une 1re en 1844, une mention en 1855, la décoration de la Légion d'honneur en juin 1856, et le grade d'officier le 9 août 1870.

PÉRIGORD (A.-M.-É.-C. de Talleyrand, duc de). Voy. Talleyrand.

PÉRIN (Georges-Charles-Frédéric-Hyacinthe), homme politique français, député, né à Arras (Pas-de-Calais), le 1er juillet 1838, fit son droit et collabora, sous l'Empire, à plusieurs journaux, notamment au *Libéral du Centre* et à *la Cloche*. Préfet de la Haute-Vienne, le 6 septembre 1870, il fut nommé, le 25 octobre, commissaire civil près le camp de Toulouse et inspecteur des camps régionaux. Il échoua avec la liste républicaine aux élections du 8 février 1871, dans la Haute-Vienne, mais il fut élu dans une élection partielle du 11 mai 1873, par 32 508 voix, contre 17 527, obtenues par M. Saint-Marc-Girardin fils, candidat au siège de son père. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Limoges, par 9313 voix, contre 3063, données au candidat monarchiste, M. Périn vota l'amnistie pleine et entière et réclama du ministre de la marine une enquête sur la situation des déportés à la Nouvelle-Calédonie, qu'il avait visitée. L'un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8001 voix contre 1719 obtenues par le candidat conservateur. Il prit part aux discussions des questions commerciales et de la marine et combattit, en 1879, le projet de loi en faveur de la marine marchande. Son nom revint à diverses reprises dans la presse à l'occasion de duels entre députés, dans lesquels il figura comme témoin.

M. Périn a publié, en réponse au rapport de M. de Rességuier, sur les actes du gouvernement de la Défense nationale : *le Camp de Toulouse* (1873, in-8).

PÉRIN (Henri-Xavier-Charles), économiste belge, né à Mons (Hainaut), le 25 août 1815, d'une famille d'administrateurs et de magistrats, étudia le droit et l'économie politique à l'université de Louvain, exerça quelques années au barreau de Bruxelles, puis fut nommé par l'épiscopat belge (octobre 1844), professeur à la Faculté de droit de l'université catholique de Louvain. Chargé de la chaire de droit public, il remplaça, l'année suivante, M. de Coux, qui venait prendre à Paris la direction de *l'Univers*, dans sa chaire d'économie politique, qu'il a depuis lors occupée sans renoncer à sa première chaire. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques, le 27 février 1869.

On a de M. Périn : *les Économistes, les socialistes et le christianisme* (Paris, 1849, in-8), où il prétend trouver le germe des doctrines subversives du socialisme dans le sensualisme économiste, tandis qu'il attribue au spiritualisme chrétien tous les perfectionnements matériels modernes; *Du Progrès matériel et du renoncement chrétien* (1850, in-8), recueil d'articles adressés au *Correspondant*; *De la Richesse dans les sociétés chrétiennes* (1861, 2 vol. in-8; 2e édit. 1868); *les Lois de la société chrétienne* (1875, 2 vol. in-8); *le Socialisme chrétien* (1879, in-8), etc.

PÉRIN (Alphonse), peintre français, né à Paris, le 12 mars 1798, suivit, dès 1817, l'atelier de Guérin et les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta plusieurs mentions et une médaille d'argent au concours de paysage historique. Après de brillants débuts au Salon de 1827, il fit un voyage en Italie (1831) et obtint à son retour diverses commandes; il concourut à quelques décorations monumentales ou religieuses et peignit, à Notre-Dame de Lorette, la chapelle de la communion; les cartons de ces peintures murales ont paru au Salon de 1852 et à l'Exposition universelle de 1855. Il a de plus exécuté et exposé : *la Samaritaine*, paysage; une *Sainte Famille*, acquis par le ministre de l'intérieur pour la cathédrale de Fréjus (1827); *Femme de Sorzano*; *Tobie rendant la vue à son père*; des *Vues d'architecture*, prises à Rome; des portraits et des *dessins*, notamment *le Captif*, ou *la Religion rendant l'espérance au prisonnier*. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1827, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1834. — Il est mort à Paris le 6 octobre 1874.

PERNY (Paul-Hubert), prêtre et [illegible] français, né à Pontarlier (Doubs), le 21 [illegible] fit ses études au collège de sa ville natale, entra dans les ordres et après avoir exercé, comme [illegible] caire, à Besançon pendant quatre ans, se [illegible] à Paris à l'œuvre des Missions. Envoyé en Chine dans la province de Kouy-Tcheou, il [illegible] l'étude de la langue parlée et de la langue écrite et publia quelques opuscules à l'usage des néophytes avec un *Vocabularium* [illegible] Supérieur et provicaire apostolique de la province qu'il évangélisait, il vint en France en 1858, puis en 1867, et profita de son séjour pour publier divers ouvrages préparés en [illegible] des otages de la Commune, en mai 18[illegible], [illegible] échapper à la mort.

Parmi les travaux de M. l'abbé Perny, on remarque : *Proverbes chinois* (1869, [illegible]); *Dictionnaire latin-français-chinois* (1869, [illegible]); *Appendice du dictionnaire*, avec [illegible] l'histoire, la géographie, la musique, les sciences, etc. (1872, in-4); *Dialogues chinois-latins* (1872, in-8); *Grammaire de la langue chinoise orale et écrite* (1873-1876, 2 vol. in-8). Citons à part : *Deux mois de prison sous la Commune* (1871, in-8). En 1880, il a fondé les *Nouvelles Annales de philosophie catholique*.

PERRAS (Jean-Claude-[illegible]), député français, né à Cublize (Rhône), [illegible] 1835, est manufacturier dans sa ville natale. [illegible] didat républicain, aux élections de 20 [illegible] dans la 2e circonscription de Villefranche [illegible] élu par 12 526 voix, contre 3680, [illegible] candidat légitimiste M. de Saint-[illegible] sentant sortant et 2334 par le candidat [illegible] tionnel. Il siégea sur les bancs de la [illegible] modérée et, après l'acte du 16 mai 1877, [illegible] des 363 députés des gauches réunis [illegible] rent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 1181 [illegible] 6960 obtenues par M. de Saint-Victor.

PERRAUD (Adolphe-Louis-Albert), prélat [illegible] écrivain ecclésiastique français, né à [illegible] février 1828, se destina d'abord à la carrière universitaire et entra à l'École normale, dans la section des lettres, en 1847. Il y eut pour camarades MM. J. Weiss, Ed. About, Fr. Sarcey, [illegible] Libert, etc. Reçu agrégé d'histoire [illegible] ne tarda pas à quitter l'enseignement [illegible] pour entrer dans les ordres. Il [illegible] congrégation de l'Oratoire, et, pourvu du grade de docteur en théologie, en 1865, fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. C'est de là qu'il fut appelé à l'évêché d'Autun par décret du 10 janvier 1874. Il fut [illegible] mai et sacré à Paris le 29 juin de la même année. Il a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] février 1876.

On cite de Mgr Perraud deux ouvrages assez importants : *Études sur l'Irlande contemporaine* (1862, 2 vol. in-8) et *l'Oratoire de France aux* XVII*e et* XIX*e siècles* (1865, in-8). Il a publié en outre un volume de méditations d'actualité : *les Paroles de l'heure présente*, 1870-1871 (1872, in-18) ; puis un assez grand nombre de discours de charité, d'éloges (*le Général Ladislas Zamoyski*, 1868, in-8), d'oraisons funèbres (*Mgr Darboy*, 1871, in-8; *le R. P. Captier*, 1872, in-8), de panégyriques (*Jeanne d'Arc*, 1872, in-8), de conférences (*Montalembert*, 1870, in-8), de brochures de circonstance, etc.

Son frère, le R. P. Charles PERRAUD, né à Bayonne en 1821, également prêtre de l'Oratoire, s'est aussi fait remarquer comme orateur catholique et a publié quelques discours de charité ou de circonstance, entre autres deux prononcés en 1864 sur : *la Pologne martyre* (in-8) et *l'Avenir de la Pologne* (in-8).

PERRAUD (Jean-Joseph), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Monay (Jura), en avril 1821, suivit l'atelier de Ramey et de M. A. Dumont, ainsi que les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant à Phalante les cendres d'Hippias*. De retour d'Italie en 1853, il envoya à l'Exposition universelle de 1855 : *Adam*, statue en marbre; *les Adieux*, bas-relief; aux Salons de 1857 et 1859, *l'Enfance de Bacchus*, deux *Bustes;* à celui de 1861, *Ahi, null altro che pianto al mondo dura*, *Béranger*, buste appartenant à M. Perrotin ; au Salon de 1863, la reproduction en marbre de son groupe *l'Enfance de Bacchus ;* à celui de 1864, le *Portrait de M. Ambroise-Firmin Didot ;* à celui de 1868, *l'Enfance de Bacchus*, en bronze, *Portrait de M. Berlioz ;* à celui de 1869, *le Désespoir*, ouvrage qui fut un des plus remarqués, et *Sainte Geneviève*, statue en marbre pour l'église Saint-Denis du Saint-Sacrement. Le groupe de *l'Enfance de Bacchus* a figuré seul à l'Exposition universelle de 1867. M. Perraud a été chargé d'exécuter au Palais de Justice deux *Cariatides* et *la Justice*. C'est aussi lui qui a fait pour le nouvel Opéra le beau groupe du *Drame lyrique*, œuvre d'une exécution proportionnée et harmonieuse, contrastant avec le groupe réaliste de Carpeaux, auprès duquel elle fut placée. On lui doit encore : *le Jour*, groupe colossal en marbre pour l'avenue de l'Observatoire, les bustes de *M. A. Dantès* et de *P. Larousse* (1874) ; ceux de MM. *Pasteur* et *Claudet* (1875). Au Salon de 1877, figura le bas-relief en marbre des *Adieux*, exposé en plâtre vingt-deux ans auparavant.

Cet habile sculpteur, resté fidèle, dans toutes ses œuvres, aux traditions classiques, a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts, en 1865, en remplacement de Nanteuil. Il a obtenu une 1re médaille en 1855, un rappel en 1857, une médaille d'honneur en 1863 et une autre médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1857, il a été promu officier le 29 juin 1867. — M. Perraud est mort à Paris, le 2 novembre 1876.

PERRENS (François-Tommy), professeur et historien français, né à Bordeaux, le 20 septembre 1822, et fils d'un des cinq aspirants de marine qui ravitaillèrent Bayonne, en 1814, sous le feu des Anglais, fit ses études au lycée de sa ville natale, et fut, de 1843 à 1845, élève de l'École normale. Professeur à Bourges (1846), à Lyon (1847) et à Montpellier (1850), il fut chargé, en 1853, du cours de seconde au lycée Bonaparte, et prit, dans l'intervalle, le grade de docteur ès lettres. Devenu, en 1875, inspecteur de l'Académie de Paris, il est, en outre, professeur de littérature française à l'École Polytechnique. Correspondant de l'Académie royale de Turin, chevalier de l'ordre des saints Maurice et Lazare, M. Perrens a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

On a de lui : *Jérôme Savonarole*, thèse pour le doctorat (1854), couronnée par l'Académie française, traduite en allemand et parvenue à sa troisième édition (1859); *Deux ans de révolution en Italie* (1857, in-18); *Etienne Marcel* (1860, in-8), étude historique entreprise sous les auspices d'Augustin Thierry; *Histoire de la littérature italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours* (1866, in-18) ; *les Mariages espagnols sous le règne d'Henri IV*, ouvrage couronné en 1869 par l'Académie française; *l'Église et l'État sous le règne d'Henri IV et la régence de Marie de Médicis* (1872, 2 vol. in-8), ouvrage qui obtint le prix Gobert en 1873; *la Démocratie en France au moyen âge* (1873, 2 vol. in-8), couronné par l'Institut; *Étienne Marcel* (1875, in-4), refonte du livre mentionné plus haut; une importante *Histoire de Florence* (1877-1879, 4 vol. in-8); puis un grand nombre d'articles et de mémoires dans la *Revue des Deux Mondes*, les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, le *Journal général de l'Instruction publique*, et autres recueils de France ou d'Italie.

PERRET (Jean-Baptiste), industriel et homme politique français, sénateur, né à Lyon, en avril 1815, fut directeur d'une vaste fabrique de produits chimiques et des mines de Chessy et de Saint-Bel. Ancien juge au tribunal de commerce de Lyon et membre de la Chambre de commerce de cette ville, il se présenta aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, et fut élu, le huitième sur treize, par 59 514 voix. Du petit nombre des membres de l'Assemblée qui n'appartenaient à aucun groupe, il vota l'amendement Wallon, l'ensemble des lois constitutionnelles, et rejeta la loi sur l'enseignement supérieur. Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, porté sur la liste de l'Union conservatrice, il fut élu le troisième sur quatre, par 166 voix sur 333 électeurs. Il fit partie du groupe dit constitutionnel et vota souvent avec la droite du Sénat, mais repoussa la demande de dissolution de la Chambre le 23 juin 1877. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 30 juin 1867, à l'occasion de l'Exposition universelle.

PERRET (Paul), littérateur français, né à Paimbœuf (Loire-Inférieure), le 12 février 1830, d'une famille royaliste ayant beaucoup souffert de la Révolution, fit de brillantes études au collège de Nantes et vint à Paris pour étudier le droit. Il débuta, en 1854, dans la *Revue de Paris* de MM. Laurent Pichat et Maxime Du Camp. Il y publia la traduction des légendes italiennes qui ont servi de sujets à Shakespeare, plus tard réunies en volume, puis une *Histoire des Vaudois et des Albigeois*. En 1857, il fit paraître dans la *Revue contemporaine : l'Ame en voyage*, *Robert Stilfort*, *Avocats et meuniers*, *les Verts galants de la Thulaze* et *Dame Fortune*. Ces premiers romans furent suivis en 1859 par *les Bourgeois de campagne*, dans la *Revue européenne*, en 1862 par *la Pudeur*, dans le *Journal des Débats*, et en 1863 par *le Billet de mille francs*, dans *le Temps*. Dans l'intervalle, M. Paul Perret était entré à la *Revue des Deux Mondes*. Il y publia à partir de 1860 : *Mademoiselle du Plessé*, *la Bague d'argent*, *le Prieuré*, *le Parasite*, *les Sept croix de vie*, *le Testament Tupfer*, *l'Amour éternel*, *la*

Parisienne, *les Amours sauvages*, *les Bonnes filles d'Ève*, *la Fin d'un viveur*, *la Belle Renée*, *Hors la loi*, etc. La plupart de ces écrits et des précédents ont été réunis en volumes et publiés quelquefois avec des titres différents (1859-1875, environ 17 vol. format in-18).

M. P. Perret a collaboré par des articles littéraires à *l'Opinion nationale*, à *la Presse*, à *la Situation*, où il écrivit le roman d'ouverture, *Mademoiselle de Saint-Ay* (1868, in-18), au *Moniteur*, etc. Il a épousé, en 1864, la fille du philosophe Théodore Jouffroy.

PERRIEN (Paul-Joseph-François, comte DE), député français, né à Hennebont (Morbihan), le 12 mai 1827, appartient à une ancienne famille légitimiste. Maire de Landevant et conseiller général, pour le canton de Pluvigner, il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Lorient, et fut élu par 8528 voix contre 4149 obtenues par le candidat républicain, M. Beauvais. Il fit partie du groupe légitimiste et fut un des 158 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 12 892 voix, contre 5462 obtenues par son adversaire républicain. Le comte de Perrien est gendre de M. de Kerdrel.

PERRIER (François), officier et géomètre français, membre de l'Institut, né à Valleraugue (Gard), le 18 avril 1834, descend d'une famille protestante des Cévennes. Il fit ses études au lycée de Nîmes et au collège Sainte-Barbe, entra en novembre 1853 à l'École polytechnique. Sorti deux ans après de l'École d'État-major, comme sous-lieutenant, et successivement lieutenant et capitaine, il fut promu chef d'escadron le 28 octobre 1874, lieutenant-colonel le 31 décembre 1879, et nommé chef du service géodésique au ministère de la guerre. En juin 1880, M. Perrier a été délégué à la conférence de Berlin, pour la délimitation des nouvelles frontières gréco-turques. Membre du Bureau des longitudes, depuis le 24 juin 1873, il a été élu, le 5 janvier 1880, à l'Académie des sciences, en remplacement de M. de Tessan. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 31 décembre 1872.

Parmi les travaux géodésiques de M. Perrier, dont les résultats ont été insérés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et le *Mémorial du Dépôt de la guerre* (tomes IX, X et XI), il faut citer : Jonction trigonométrique des côtes de France et d'Angleterre par-dessus le détroit du Pas-de-Calais (1861-1862) ; Triangulation et nivellement de la Corse (1863) ; Triangulation de l'Algérie, comprenant la détermination d'un arc de parallèle de 10 degrés d'amplitude (1864-1870) ; Reprise de la grande méridienne de France (1870-1879); Jonction géodésique et astronomique de l'Espagne avec l'Algérie par-dessus la Méditerranée (1879).

PERRIN (Maximilien), romancier français, né à Paris, le 5 juin 1796, prit la plume assez tard et marqua, dès son premier essai (*le Prêtre et la danseuse*, 1832, 4 vol.), sa place en littérature parmi les successeurs de Pigault-Lebrun ou les rivaux de P. de Kock. Il a consacré à la peinture des mœurs populaires plus d'une soixantaine de romans. En voici quelques-uns : *les Mauvaises têtes* (1834), *la Femme et la maîtresse*, *les Soirées d'une grisette* (1835), *le Mari de la comédienne* (1837) ; *l'Amant de ma femme* (1838); *le Garde municipal* (1840) ; *Vierge et modiste* (1840) ; *le Ramoneur* (1841) ; *les Saltimbanques* (1842) ; *les Mémoires d'une lorette* (1843); *l'Enfant de trente-six pères* (1844); *le Sacrigou*, [illegible] *Lièvre* (1845); *le Débardeur* (1846); [illegible] *tilhomme* (1847) ; *Ce qui plaît aux filles*, *la Belle de nuit* (1849) ; *la Marchande du Temple* (1850) ; *Laquelle des deux?* (1852) ; *le Beau cousin*, *le Sultan du quartier* (1853) ; [illegible] *coucheur* (1854) ; *Une passion diabolique* [illegible] *l'Amour à l'aveuglette* (1856) ; *le Mariage aux écus* (1857), etc. De très nombreux volumes de lui figurent encore dans les catalogues des années suivantes ; mais à part quelques-uns dont les titres indiquent l'actualité, comme *Mlle Colombier ou la nouvelle Rigolboche* (1860, 4 vol. in-8), il est difficile, par suite de l'absence d'indication [illegible] tions, de distinguer les nouveaux ouvrages des réimpressions. M. Max. Perrin est mort à Paris, le 21 mars 1879.

PERRIN (l'abbé Théodore), littérateur français, né à Laval, le 18 novembre 1801, entra dans les ordres en 1827 et se fit libraire à Paris [illegible]. Il fonda alors divers journaux : [illegible] *pratique* (1833) ; la *Revue d'agriculture* [illegible] le *Journal de la jeunesse*, etc. Parmi les nombreux ouvrages de littérature et de [illegible] est auteur, nous citerons : *les Vertus* [illegible] (1829-1830, 3 vol.) ; *les Martyrs du* [illegible] *Origine des dieux du paganisme* [illegible] *le Purgatoire* (1838, 2 vol.; 2e éd. [illegible]) historique et moral; *Traits remarquables* [illegible] *rapport religieux* (1864, in-18); *le* [illegible] *Russie* (1864, in-18) ; plusieurs traductions des livres allemands de J. Drexelius et de [illegible]. En 1854, il a publié un *Dictionnaire* [illegible] *universel* (160 livr. in-8).

PERRIN (Émile-César-Victor), artiste et administrateur français, membre de [illegible] Rouen, le 19 janvier 1814, et fils d'un [illegible] à la Cour royale de cette ville, [illegible] au moment où il achevait ses [illegible] Paris étudier la peinture. Élève [illegible] de Delaroche, il exposa, de 1841 [illegible] autres tableaux : *Louis IV* [illegible] *la Mort de Malfildre*, au [illegible] *Poussin donnant des leçons* [illegible] *son neveu*; *le Grand Corneille chez* [illegible] acheté par le ministre de l'intérieur. En même temps, il écrivait des articles sur les arts et des comptes rendus des Salons dans le [illegible] *risien*, *l'Union catholique*, *le* [illegible] *dant*, etc.

Sous le gouvernement provisoire de 1848, M. Em. Perrin fut nommé directeur du théâtre national de l'Opéra-Comique, dont il [illegible] rection jusqu'en novembre [illegible] avec goût et avec succès : [illegible] *Caïd*, *la Fée aux Roses*, *le* [illegible] *d'été*, *les Porcherons*, *les* [illegible] *Galathée*, *l'Étoile du Nord*, etc. [illegible] reprises, *Joseph*, *Jean de Paris*, [illegible] *aux Clercs*, *Zampa*. Il a favorisé [illegible] certain nombre d'artistes [illegible] que Mmes Ugalde, Lefebvre, [illegible] taille, Faure, Puget, etc. [illegible] Seveste, directeur du Théâtre-Lyrique [illegible] 1854), M. Perrin fut appelé à [illegible] conjointement avec l'Opéra-Comique [illegible] pérant de faire prospérer à la [illegible] tres, il résigna, après moins [illegible] administration difficile et infructueuse [illegible] fonctions. M. Perrin quitta l'Opéra-Comique [illegible] 4 novembre 1857.

Il y avait été rappelé, en remplacement de M. Beaumont, le 27 janvier 1862, [illegible] déjà la prospérité, lorsqu'il fut [illegible] teur de l'Académie impériale de musique [illegible]

fin de la même année. C'est à lui qu'était réservé le soin de monter le dernier opéra de Meyerbeer, *l'Africaine* (1865), attendue depuis tant d'années par les directions précédentes. A part un petit nombre d'œuvres nouvelles, comme le *Don Carlos* de M. Verdi, sur un libretto de Méry et M. Camille du Locle (11 mars 1867), M. Emile Perrin se préoccupa surtout de reprises très soignées et très brillantes d'ouvrages anciens ou écrits pour d'autres scènes, notamment du *Don Juan* de Mozart (avril 1866), de l'*Alceste* de Glück (octobre 1866), de *Faust* de M. Gounod, avec décors splendides et le nouveau ballet du Walpurgis (mars 1869). En 1866, il s'était accompli une nouvelle révolution dans les destinées de l'Académie impériale de musique : par un décret du mois d'avril, l'Opéra était devenu une entreprise privée, indépendante de l'administration de la liste civile. M. Perrin, qui se vit alors opposer plusieurs concurrents, surtout M. Nestor Roqueplan, fut maintenu dans sa direction.

Ayant donné sa démission, comme directeur de l'Opéra, au 4 septembre 1870, M. Perrin fut nommé, le 8 juillet 1871, administrateur du Théâtre-Français, et devint en outre, en 1876, provisoirement directeur de l'Opéra-Comique. A la Comédie-Française, il organisa des représentations spéciales du vieux répertoire qui attirèrent le monde élégant les mardi et vendredi de chaque semaine; il donna aussi ses soins à la mise à la scène d'œuvres modernes très importantes : *Hernani*, *Ruy Blas*, *l'Étrangère*, *le Sphinx*, *les Fourchambault*, etc. Dans les premiers mois de 1880, le départ de Mlle Sarah Bernardt et les lettres qu'elle échangea, par la voie des journaux, avec M. Perrin, firent un assez grand bruit, et provoquèrent les protestations des sociétaires en faveur du directeur.

Du juillet 1871 au 29 novembre 1874, M. Perrin représenta le quartier du faubourg Montmartre au Conseil municipal de Paris. Élu le 22 juillet 1875 membre libre de l'Académie des beaux-arts, il a été décoré de la Légion d'honneur le 21 janvier 1852 et promu au grade d'officier le 14 ... 1865.

PERRIN (Alphonse), acteur français, né à Paris en 1803, parut, à dix-huit ans, au Gymnase, où son père jouait avec succès depuis de longues années, et prit au théâtre le nom de *Bé...r*, qu'il quitta depuis pour reprendre le sien. Il passa au Vaudeville, en 1829, partit trois ans après pour l'Amérique et joua, pendant sept ans, à New-York et dans d'autres villes de l'Union. Il revint, en 1840, rentra d'abord au ...ue, puis s'engagea à la Porte-Saint-Martin, resta dix ans, joua dans *le Docteur noir* et ...*III*, et reprit le Bertrand de *Robert Macaire* de *l'Auberge des Adrets*. Il reparut ensuite au Gymnase, en 1851, et entra enfin à la ... où il trouva, à plusieurs reprises, dans *l'Ouvrière*, un succès d'émotion. Il a créé, au même théâtre, avec assez d'originalité, ... XI du *Sanglier des Ardennes*, le Ca... des *Oiseaux de proie*, etc.

PERROCHEL (Ferdinand-Clovis-Ludovic, comte de), homme politique français, né à Grandchamp (Sarthe), en 1843, fut élu le 20 février 1876 député de la circonscription de Mamers, par 7480 voix contre deux concurrents, qui en obtinrent ... 6423. Il fit partie de la droite légitimiste, et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de ses votes le cabinet de Broglie. Réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et légitimiste, par 10 171 voix, contre 2770 obtenues par le candidat républicain, M. H. de Saint-Albin, il reprit sa place à l'extrême droite. M. de Perrochel, dans l'ancienne et la nouvelle Chambre, prit la parole, au nom de ses amis de la droite, dans les principales discussions politiques et religieuses. Élu au Conseil général de la Sarthe dans le canton de Saint-Paterne en 1874, il vit son élection annulée pour dons, promesses, etc., mais fut réélu par le même canton.

PERRONE (le R. P. Jean), théologien italien, né à Chieri (Piémont), en 1794, suivit le cours de théologie à l'université de Turin, où il fut reçu docteur. En 1815, il alla à Rome, entra dans la Compagnie de Jésus, et fut envoyé, un an après, à Orvieto, comme professeur de théologie dogmatique et morale. Rappelé à Rome pour enseigner la théologie dans la maison de la Compagnie, il reçut la prêtrise et fut nommé professeur au Collége romain, puis recteur du collége de Ferrare (1830) et rappelé, comme professeur de théologie, au Collége romain (1833). Il se réfugia en Angleterre, lors de la révolution romaine en 1848, et ne revint dans son pays qu'en 1850; trois ans après, il était nommé recteur du Collége romain. Le R. P. Perrone devint membre de la congrégation des évêques et réguliers, de celle chargée de la révision des livres des églises orientales, et de la congrégation des conciles provinciaux; consulteur des rites, de la propagande, etc. — Il est mort à Rome, le 29 août 1876.

Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Prælectiones theologicæ* (Rome, 1835, 9 vol. in-8; Paris, 1864, 4 vol. in-8), ouvrage tiré à un grand nombre d'éditions, et traduit en français et en allemand; *Analyse et considérations sur la symbolique de Moehler* (Rome, 1836, in-8); *l'Hermésianisme* (Rome, 1838, in-8), traduit en français et en latin; *Analyse et réflexions sur l'histoire d'Innocent III* par R. Hurter (Rome, 1840, in-8); *Synopsis historiæ theologiæ cum philosophia comparatæ* (Rome, 1845, in-8); *De Immaculato B. V. Mariæ conceptu, an dogmatico decreto definiri possit* (Rome, 1847, in-8), traduit plusieurs fois en allemand, français et hollandais; *le Protestantisme et la règle de foi* (Rome, 1853, 3 vol. in-8), traduit en français en 1854 par M. l'abbé A. Peltier (Paris, 3 vol. in-8); *Memoriale prædicatorum* (1864, 2 vol. gr. in-8).

PERROT (Aristide-Michel), géographe français, né le 24 mai 1793, suivit d'abord la carrière des armes, assista à la bataille de Waterloo et fut retraité avec le grade de capitaine d'infanterie. — M. Perrot est mort à Paris, le 10 août 1879.

Il avait débuté, en 1819, par la publication d'une *Collection historique des ordres de chevalerie civile et militaire*. Il dressa ensuite, avec le général Aupick, le *Nouvel atlas du royaume de France* (1823), composa, pour la collection Roret, les manuels du *Dessinateur* (1827), du *Graveur* (1829), de la *Construction des cartes* (1830), et rédigea, de 1825 à 1827, un *Annuaire géographique, statistique et commercial*. Parmi ses ouvrages spéciaux, nous citerons : ses *Atlas* de géographie ancienne et moderne (1822), des routes de France (1826), des quartiers de Paris (1834), des chemins de fer français (1854), et plusieurs *Itinéraires*, avec cartes, consacrés à l'Italie et aux Pays-Bas (1827), aux campagnes de Napoléon (1845) et à la Turquie (1855); *Guerre d'Italie* (1859), etc. Le capitaine Perrot s'occupa aussi de travaux figuratifs d'histoire naturelle, qui lui valurent une médaille d'or à l'Exposition d'insectologie de 1873.

PERROT (Georges), professeur et archéologue français, membre de l'Institut, né à Villeneuve-

Saint-Georges (Seine-et-Oise), le 12 novembre 1832, fit de brillantes études au collège Charlemagne, entra à l'École normale en 1852, et appartint, de 1855 à 1858, à l'École française d'Athènes. Il professa à Angoulême, à Orléans, à Versailles, puis devint, en 1863, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand. Nommé, en 1872, maître de conférences de langue et littérature grecques à l'École normale supérieure, et en 1877 professeur d'archéologie à la Faculté des lettres, il fut élu, le 12 décembre 1874, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Guizot. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Chargé, en 1861, d'une mission scientifique en Asie Mineure, M. G. Perrot visita la partie septentrionale du pays, passa trois mois à Ancyre, et put, avec l'aide de M. Guillaume, architecte, étudier plus complètement qu'on ne l'avait fait jusque-là le temple élevé à Rome et à Auguste par les tribus des Galates, et qui contient la célèbre inscription connue sous le nom de *Monument d'Ancyre*, ou testament politique d'Auguste. M. Perrot prit une nouvelle et plus complète copie du texte latin, et la traduction grecque, dont on ne connaissait qu'une faible partie, fut pour la première fois relevée par lui dans son entier, à une colonne près. Les résultats de cette mission ont fait l'objet d'une importante publication officielle, intitulée : *Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie*, etc. (1863-1872, in-fol. avec pl.). La partie pittoresque et politique de l'ouvrage a été imprimée à part, sous ce titre : *Souvenirs d'un voyage en Asie Mineure* (1864, in-8).

M. Perrot a en outre publié : *Mémoire sur l'île de Thasos* (1864, in-8, nouv. édit. 1867); *De l'État actuel des études homériques* (1864, in-8); *l'Ile de Crète*, souvenirs de voyage (1866, in-18); *Essai sur le droit public et privé de la république athénienne* (1867, in-8), ouvrage auquel l'Académie française a décerné un prix Montyon; *De Galatia provincia romana* (1867, in-8); *l'Éloquence politique et judiciaire à Athènes* (1873, in-8); *Mémoires d'archéologie, d'épigraphie et d'histoire* (1875, in-8, avec pl.); la traduction, avec M. Harris, des *Leçons* et des *Nouvelles Leçons sur la science du langage*, de M. Max Müller (1864-68, 3 vol. in-8); celle des *Essais sur la mythologie comparée* du même auteur (1873, in-8); des articles dans la *Revue archéologique*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de l'instruction publique*, le *Journal des Savants*, etc.

PERROT (Jules-Joseph), chorégraphe et danseur français, né à Lyon, le 18 août 1810, joua quelque temps en province et fut, en 1830, attaché comme maître de ballets à l'Opéra. Quelques années après, il quitta cette scène, sur laquelle il devait fréquemment reparaître, s'engagea à la Renaissance avec Mlle Carlotta Grisi, sa femme, et régla pour elle le célèbre ballet intitulé : *Zingaro*. Il la suivit dans diverses villes de France, en Angleterre, en Allemagne et en Russie, pendant le peu d'années que dura leur union, et se distingua comme auteur ou metteur en scène de pièces qui toutes ont eu du succès. Nous rappellerons : *le Lutin* (1841); *l'Illusion d'un peintre* (1846); *la Filleule des fées* (1849); *Esméralda* (1855); *la Fille du bandit* (1857), etc.

PERSANO (Charles, comte PÉLION DE), marin italien, ex-amiral, né à Vercelli, le 11 mars 1806, d'une ancienne famille noble piémontaise, entra, à l'âge de dix-huit ans, comme cadet dans la marine sarde. Nommé capitaine de vaisseau en 1841, il fit partie d'une expédition dans la mer Pacifique. Pendant la guerre de l'indépendance, en 1859, il eut le commandement du Charles-Albert et fut nommé contre-amiral au mois [illegible] de la même année. Après avoir rempli, [illegible], une mission secrète du comte de Cavour dans les eaux de la Sicile, il fut nommé, à la fin de 1860, vice-amiral, et commanda la flotte [illegible] Ancône et devant Gaëte. Élu député de la [illegible] au Parlement italien, il entra, en mars 1862, dans le cabinet Rattazzi, comme ministre de la marine. Huit mois après, à la retraite de ce cabinet, il s'élevait lui-même au rang d'amiral. En 1865, il fut appelé au Sénat.

Lorsque le gouvernement italien se prépara de nouveau à la lutte contre l'Autriche, l'amiral de Persano reçut alors le commandement supérieur de la flotte réunie dans le golfe de Tarente (juin 1866). Après avoir attaqué les fortifications de l'île de Lissa et en avoir fait sauter les poudrières, il fut surpris auprès de cette île par l'amiral autrichien Tegetthoff et complètement [illegible] (20 juillet). L'effet de la bataille de Lissa [illegible] d'un désastre. L'opinion publique [illegible] la faute sur l'amiral, que le gouvernement [illegible] forcé de mettre en accusation. En sa qualité de sénateur, le comte de Persano fut traduit devant le Sénat, constitué en haute cour de justice. L'affaire, commencée le 11 octobre, traîna en longueur; après une laborieuse instruction et l'audition de nombreux témoins, le Sénat repoussa l'accusation de lâcheté, ainsi que celle de haute trahison; mais il déclara l'amiral coupable d'impéritie, de négligence et d'insubordination, et le condamna à la perte de son grade et aux frais du procès (15 avril 1867).

L'amiral de Persano avait publié, pendant les débats, une brochure tendant à rejeter sur l'incapacité des officiers de marine [illegible] ordres la responsabilité de sa [illegible] alors à Turin et publia, de [illegible] quatre parties : *Diario-privato* [illegible] *della campagna navale* [illegible] contenant de curieux documents [illegible] paux personnages italiens de ce temps [illegible] en a été traduite en français par [illegible] sous le titre de : *Journal de bord de la campagne de 1860* (Lyon, 1870, in-8).

PERSE (schah de). Voy. [illegible]

PERSIGNY (Jean-Gilbert-Victor [illegible] puis duc DE), homme politique français [illegible] teur, et ministre, est né le 11 janvier [illegible] Germain-Lespinasse (Loire). [illegible] les restes de son patrimoine dans [illegible] culations, s'engagea dans la [illegible] trouva la mort en 1812, à la [illegible] manque. De ses deux fils, l'aîné [illegible] se retira, après 1830, dans la [illegible] au plus jeune, Victor, élevé d'abord [illegible] ses oncles, il entra, comme [illegible] de Limoges, s'enrôla à dix-sept ans, [illegible] admis à l'École de cavalerie de Saumur [illegible] 1826) et en sortit le premier [illegible] en qualité de maréchal des logis [illegible] (1828). Imbu, à cette époque, d'opinions [illegible] assez prononcées, il ne tarda pas à [illegible] sous l'influence du capitaine [illegible] M. Kersausie, et, en 1830, il prit une [illegible] actives au mouvement militaire [illegible] faveur de la révolution de [illegible] conduite fut taxée d'insubordination [illegible] rieurs, et à quelques semaines de là [illegible] congé de réforme, qui, d'abord [illegible] rendu définitif en 1833.

Sans état et sans fortune, il [illegible] chercher une position à Paris; [illegible] dation de M. Baude, il collabora d'abord [illegible]

On a dit, mais par erreur, qu'il suivit les prédications saint-simoniennes et partagea même la retraite du père Enfantin à Ménilmontant. On a aussi raconté, en le confondant avec un de ses coaccusés du procès de Strasbourg, qu'à la fin de 1832 il alla faire un assez long séjour en Vendée, où la présence de la duchesse de Berri avait rallumé la guerre civile. Ce fut vers cette époque qu'il quitta son nom patronymique de Fialin, pour prendre le titre et le nom de vicomte de Persigny, appartenant depuis deux siècles à sa famille, bien qu'elle eût négligé de les porter.

Converti par la lecture du *Mémorial de Sainte-Hélène* à la cause bonapartiste, M. de Persigny chercha aussitôt les moyens de lui créer un point de ralliement, et fonda dans cette intention la revue intitulée *l'Occident français* (1834, in-8), dont il ne put, faute d'argent, donner que le premier numéro; on y lisait cette définition de l'idée napoléonienne : « C'est la tradition tant cherchée du XVIIIe siècle, la vraie loi sociale du monde moderne et tout le symbole des nationalités occidentales. » Cette publication enthousiaste lui valut les encouragements de l'ex-roi Joseph et une lettre d'introduction auprès du prince Louis-Bonaparte, qui résidait alors à Arenenberg. Tel fut le point de départ du dévouement sans bornes dont il donna tant de preuves à ce dernier, qui, de son côté, l'accueillit comme un ami et l'attacha définitivement à sa personne. Sans perdre un instant, il travailla avec ardeur à la reconstruction du parti impérialiste, parcourant dans ce but la France et l'Allemagne ; il fut le principal instigateur de l'affaire de Strasbourg, dont il prépara les plans et la mise en scène. L'acte d'accusation le représente comme « un homme de tête et de résolution, actif, intelligent, présent dans tous les lieux où il s'agissait, soit d'activer le complot, soit de gagner des adhérents, et possédant, mieux que tous, le secret des ressorts sur lesquels reposait la conspiration. » Après s'être emparé de la personne du préfet, il rejoignit le prince devant la caserne Finkmatt, fut arrêté avec lui, et, grâce à une ruse de Mme Gordon, réussit à s'échapper; il erra quelque temps dans la Forêt-Noire, longea le Rhin et passa en Angleterre; là il rédigea aussitôt une *Relation de l'entreprise du prince Napoléon-Louis* (Londres, janvier 1837, in-8; 3e édit., New-York), brochure apologétique qui faisait retomber le mauvais succès sur la fatalité.

Quatre ans plus tard, M. de Persigny était encore associé à la tentative de Boulogne (juillet 1840). Traduit cette fois devant la Cour des Pairs, et chargé par le ministère public des accusations les plus graves, il essaya vainement de se défendre en s'appuyant sur la légitimité de la dynastie napoléonienne et fut condamné à vingt années de détention. Enfermé d'abord à Doullens, il y fut atteint d'une maladie de langueur, qui lui fit obtenir d'être transféré à l'hôpital militaire de Versailles; bientôt il n'eut pour prison que l'enceinte de la ville même, et le gouvernement poussa l'indulgence jusqu'à lui laisser la liberté d'action la plus entière. Pendant les loisirs de cette facile captivité, il composa et adressa à l'Institut un volumineux mémoire sur l'*Utilité des pyramides d'Égypte* (1844, in-8), où il voulait démontrer que ces constructions gigantesques étaient uniquement destinées à protéger la vallée du Nil contre l'invasion des sables du désert.

Aussitôt qu'il apprit la chute de la famille d'Orléans en 1848, M. de Persigny accourut à Paris et s'empressa de tirer des événements le parti le plus profitable aux intérêts de la cause napoléonienne. Reprenant son rôle d'homme d'action, il s'entendit avec les membres de la famille Bonaparte, rallia leurs partisans, les organisa en société, dont il fut un des présidents, contribua à la publication de quelques feuilles populaires, parcourut les départements, se fit admettre au comité de la rue de Poitiers, et prépara, autant qu'il lui fut possible, l'élection victorieuse du 10 décembre. Il reçut en récompense les fonctions d'aide de camp du nouveau président, en même temps qu'un grade supérieur dans l'état-major de la garde nationale parisienne. Il avait échoué aux élections de l'Assemblée constituante, mais, en 1849, à celles de la Législative, il fut élu avec la plus forte majorité par les départements du Nord et de la Loire, opta pour ce dernier, et se montra, dans l'Assemblée, un des plus énergiques partisans de la politique de l'Élysée; pendant la durée de son mandat il fut chargé d'une mission temporaire à Berlin, laquelle n'obtint pas le succès désiré. Lors du coup d'État, auquel il fut sans doute initié un des premiers, ce fut lui qui prit possession, à la tête du 42e de ligne, du local de l'Assemblée nationale. Il fit partie de la Commission consultative.

L'œuvre napoléonienne une fois reconstituée, M. de Persigny en fut un des représentants les plus influents; il succéda, le 22 janvier 1852, à M. de Morny en qualité de ministre de l'intérieur, contre-signa les décrets relatifs aux biens de la famille d'Orléans, cause de la retraite de quatre ministres, dirigea les premières élections du Corps législatif, et résigna, par raison de santé, son portefeuille au mois d'avril 1854. Après avoir siégé quelque temps au Sénat, où il était entré le 31 décembre 1852, il fut envoyé à Londres comme ambassadeur (mai 1855). Il resta à ce poste jusqu'au commencement de 1858.

Remplacé alors par le maréchal Pélissier, il fut accrédité une seconde fois comme ambassadeur à Londres le 18 mai 1859. Il fut rappelé de nouveau pour prendre la direction du ministère de l'intérieur, à la suite des décrets du 24 novembre 1860. Sa circulaire du 8 décembre suivant sur la liberté de la presse comparée en France et en Angleterre marqua la part qui devait être faite à la presse à côté des nouvelles réformes parlementaires. Un certain nombre de discours et de rapports officiels le montrèrent préoccupé de conserver à son administration cette couleur libérale. Les élections de 1863, où tous les candidats de l'opposition triomphèrent à Paris et quelques-uns dans les grandes villes des départements, furent suivies de la retraite de M. de Persigny. Il donna sa démission le 23 juin; le 13 septembre suivant, il était nommé duc par l'empereur.

L'ancien ministre ne cessa point de faire naître ou de saisir les occasions d'intervenir dans la direction politique des événements ou de l'opinion, soit dans les sessions de conseils généraux, soit dans les discussions du Sénat, où les modifications de la Constitution et les variations de la politique impériale dans le sens de la liberté lui fournirent le sujet de discours et de lettres toujours très attentivement commentés par la presse qui y cherchait la pensée même du chef de l'État. Au milieu des tentatives libérales qui suivirent les élections de 1869, M. de Persigny parut avoir conseillé au pouvoir de persévérer et de marcher en avant, avec des hommes nouveaux, dans la voie nouvelle : c'est le sens de sa lettre du 3 juin 1869, adressée à M. Em. Ollivier et livrée à la publicité sans son aveu. Après la chute de l'Empire, il se retira de la vie publique.

Le 27 mai 1852, M. de Persigny épousa la fille unique du feu prince de la Moskowa; il avait reçu à cette occasion de son souverain le titre de comte et un cadeau de noces de 500 000 francs. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il a été

promu grand-croix le 16 juin 1857. — Il est mort à Nice, le 14 janvier 1872. Sa veuve, dont le nom a été rappelé par des affaires domestiques portées devant les tribunaux, a épousé, le 18 février 1873, le docteur Hyacinthe-Hilaire-Adrien Le-Moyne, mort lui-même au Caire en 1879.

PERSON (Félix), ancien représentant du peuple français, né le 3 février 1795, à Caen (Calvados), où son père commandait l'École d'équitation, fit ses études au lycée de cette ville, s'engagea en 1813, et devint maréchal des logis dans la garde d'honneur. En 1814, il refusa d'entrer dans la maison militaire de Louis XVIII. Pendant les Cent-Jours il fut nommé officier des gardes nationales actives, et se rendit au camp formé par le général Vedel pour défendre les côtes de la Manche. Il fit une opposition constante au gouvernement des Bourbons et, après la révolution de 1830, ne tarda pas à se jeter dans l'opposition libérale, qui, en 1842, le porta sans succès comme candidat d'un collège électoral de Caen. Après avoir pris part, sur la fin du règne de Louis-Philippe, à la campagne des banquets réformistes, il fut nommé en 1848 représentant du peuple dans le Calvados, le sixième sur douze, par 53 083 voix. Après le 10 décembre, il fit une opposition assez vive à la politique de l'Élysée, surtout dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à la Législative, et reprit ses travaux agricoles. — Il y est mort, le 6 mars 1876.

Membre de la Société d'agriculture de Caen, secrétaire de la Société des courses, délégué au Congrès central d'agriculture, fondateur et rédacteur de *la Normandie agricole*, M. F. Person publia plusieurs brochures spéciales qui furent remarquées, entre autres: *les Chevaux français en 1840* (Caen, 1841, in-8); *les Remontes, les haras, le pays* (1842, in-8); *Avenir des chevaux en France* (1845, in-8); *De la Loi de roulage en général et surtout dans ses rapports avec l'agriculture* (1845, in-8); *les Haras, ce qu'ils ont été, ce qu'ils sont, ce qu'ils devraient être* (Caen, 1851, in-8).

PERTY (Joseph-Antoine-Maximilien), naturaliste allemand, né à Ornbau en 1804, étudia la médecine et les sciences naturelles à Munich et fut chargé ensuite de la classification des collections zoologiques de l'Académie des sciences de cette ville. En 1838, il fut appelé à l'Université de Berne.

M. Perty s'est livré à des études de zoologie, d'anthropologie, de psychologie et de spiritisme; à la première catégorie appartiennent: *Delectus animalia articulatorum* (Munich, 1830-1834); *Histoire naturelle générale comme science philosophique et humanitaire* (Allg. Naturgeschichte als philosophische und Humanitaets-wissenschaft. Berne, 1838-1845, 4 vol.); *Contributions pour la connaissance des infiniment petits* (Zur Kenntniss kleinster Lebensformen. Ibid. 1852); *Manuel de zoologie* (Lehrbuch, Stuttgart, 1877), etc. A la seconde: *Principes d'ethnographie* (Grundzüge der Ethn., Leipzig, 1859); *Réalité des forces magiques* (die Realitaet der mag. Kraefte. Ibid., 1862); *Coup d'œil sur les points obscurs dans la vie de l'esprit humain* (Blicke in das verborgene Leben des Menschengeistes, Ibid., 1869); *les Apparitions mystiques de la nature humaine* (die mystischen Erscheinungen der menschlichen Natur. Leipzig, 1872, 2 vol.); *l'Anthropologie comme science de l'homme au point de vue corporel et spirituel* (die Anthrop. als die Wissenschaft, etc., Ibid., 1874, 2 vol.); *la Vie spirituelle des animaux* (Ueber das Seelenleben der Thiere, Ibid. 1875); *le Spiritualisme contemporain* (der jetzige Spiritualismus. Ibid., 1877).

PERTZ (Georges-Henri), historien allemand, né à Hanovre, le 28 mars 1795, étudia à Gœttingue, fut reçu docteur en philosophie, en 1816, et publia, en 1819, une *Histoire des maires du palais mérovingiens*, qui engagea le ministre baron de Stein à l'associer à son projet de publier une collection des historiens allemands du moyen âge. M. Pertz consacra dès lors sa vie aux recherches historiques et fut chargé d'explorer les bibliothèques et les musées de l'Europe. A la suite d'une première tournée en Allemagne et en Italie il fut nommé secrétaire des archives royales, puis président de la Société historique. La Belgique la France, l'Angleterre, lui ouvrirent tour à tour les richesses de leurs collections et de leurs manuscrits. Nommé par le roi d'Angleterre conseiller des archives de Hanovre, il devint plus tard historiographe de la maison de Brunswick-Lunebourg et membre de la société littéraire et scientifique fondée à Hanovre sous le nom de Great-College. Nommé, en 1832, représentant à la Chambre hanovrienne, ses fonctions [illegible] ne ralentirent point son activité littéraire; il continua ses voyages et ses travaux et fonda, la même année, le *Journal hanovrien* qui parut pendant cinq ans. En 1842, il reçut le titre de conseiller privé à la cour de Berlin, où il devint directeur de la bibliothèque royale et membre de l'Académie des sciences. Il fut nommé, en 1846, président de la Société d'histoire de Francfort, et en 1847, de celle de Lubeck. Il a été élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 20 novembre 1863, en remplacement de Jacob Grimm. — M. Pertz est mort à Munich, le [illegible] 1875.

Parmi ses immenses travaux, les deux plus importants sont les *Monumenta Germaniæ historica* (Hanovre, 1826-1877, 22 vol.), [illegible] tion qui a tant contribué aux progrès de la science historique en Allemagne, et *Archives de la société de la vieille histoire allemande* ([illegible] 1858, tom. V-XI). On doit encore à M. Pertz [illegible] *Ernest, comte de Munster* (Brême, [illegible]) *[illegible] toriens allemands du passé* (Berlin, [illegible] 22 livraisons); une édition des *Monuments [illegible] de l'histoire d'Allemagne et particulièrement de la Prusse*, par le baron de Stein, [illegible] *Vie du baron de Stein* (Ibid., 1849-1855, 6 vol.); des rapports sur *la Bibliothèque royale de Berlin de 1846 à 1850* (Berlin, [illegible]); *le Catalogue* [illegible] jusqu'en 1867 (Ibid., 1867); divers [illegible] cette bibliothèque (1853), etc., [illegible] et un certain nombre de savantes éditions, notamment: *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, et les *Œuvres* [illegible] *Leibniz* (Hanovre, 1843-1848, [illegible] vol.).

PERUZZI (Ubaldino), homme politique italien, né à Florence, le 2 avril 1821, [illegible] famille patricienne de Toscane, [illegible] et étudia [illegible] cole des mines de Paris, et [illegible] temps en Allemagne. Rentré en Toscane, [illegible] connaître comme économiste et [illegible] 1848, gonfalonier de Florence, il [illegible] active au mouvement qui rappela le grand-duc. Attaché à l'opinion libérale modérée, [illegible] pendant les dix années qui suivirent, [illegible] la fusion des partis démocratique et [illegible] nel. Il prit part notamment à la [illegible] *Bibliotheca civile*, qui avait pour objet [illegible] rer l'unité italienne sous la maison de Savoie. [illegible] 1859, après la fuite du grand-duc, [illegible] membre de l'Assemblée toscane et [illegible] gouvernement provisoire de Florence [illegible]

sion délicate auprès du gouvernement français. Il a publié à cette occasion une brochure sur les affaires de Toscane. En 1860, après l'annexion de son pays à la Sardaigne, il fut élu député de Florence au parlement national de Turin. Nommé ministre des travaux publics en 1861, dans le cabinet Cavour, il conserva ce poste sous M. Ricasoli, et montra une grande activité pour développer les chemins de fer italiens. Lorsque le ministère, dont il faisait partie, dut se retirer devant le cabinet Ratazzi, M. Peruzzi devint un des chefs de l'opposition, et il reçut, à la chute de ce cabinet, le portefeuille de l'intérieur qu'il garda jusqu'à la crise de septembre 1864. Il a été promu grand-croix de l'ordre des SS. Maurice et Lazare le 2 janvier 1863.

PESSARD (Hector-Louis-François), publiciste français, né à Lille (Nord), le 22 août 1836, fit ses études à Paris au lycée Bonaparte, débuta par quelques articles au *Figaro* et écrivit dans la *Gironde* (1857-1858). Pris par la conscription, il resta au service deux ans et demi, s'exonéra après la campagne d'Italie, entra dans l'administration des douanes et fut employé à Blanc-Misseron dans le Nord. Devenu collaborateur de l'*Impartial* de Valenciennes, il fut mis en demeure de ne plus écrire, donna sa démission, revint à Paris et se livra entièrement au journalisme. Après avoir écrit dans le *Mémorial des Deux-Sèvres* et le *Phare de la Loire*, il entra au *Temps* où, de 1863 à 1865, il fit tour à tour le bulletin politique et un courrier parisien. Il travailla aussi au *Courrier du Dimanche*. Appelé, avec M. Clém. Duvernois, à *la Liberté*, sous la direction de M. Émile de Girardin, il en fut, pendant deux ans, l'un des principaux rédacteurs. En 1867, il suivit M. Duvernois à l'*Époque*, que des dissentiments politiques lui firent bientôt quitter. En février 1869, il prit la rédaction politique du *Gaulois* et l'abandonna en mai 1870 pour passer au *Soir* dont il fut rédacteur en chef jusqu'en octobre 1873. Sous le ministère de l'ordre moral, M. Pessard se vit refuser l'autorisation de fonder un journal intitulé *le Jour*; c'est alors qu'il adressa à l'*Événement*, à l'*Opinion nationale* à l'*Union libérale de Seine-et-Oise*, des correspondances réunies sous le titre de *Lettres d'un interdit* (1874, in-8). Appelé par M. Ricard au poste de directeur de la presse (15 mars 1876), il suivit M. de Marcère dans sa retraite, au mois de décembre suivant. Il a pris la direction du *National* en 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Hector Pessard a publié deux ingénieuses fantaisies politiques : *Yo et les principes de 89*, avec préface de M. Prévost-Paradol (1867, in-18), et *les Gendarmes* (1868, in-18). Il avait entrepris, avec M. Clém. Duvernois, l'*Année parlementaire* (1863, t. 1, in-18). Il a collaboré au *Dictionnaire de la politique* de M. Block, à la *Revue germanique* et à la *Revue moderne*.

Son frère, M. Émile PESSARD, s'est fait connaître comme musicien. Il a publié des *Joyeusetés de bonne compagnie*, fantaisies musicales sur quelques poésies contemporaines, et écrit la partition du *Capitaine Fracasse*, opéra comique en trois actes.

PESSINA (Enrico), jurisconsulte et homme politique italien, né à Naples, le 7 octobre 1828, fit de bonnes études classiques, et, dès l'âge de quinze ans, en 1844, publiait un *Tableau historique des systèmes de philosophie*, qui lui mérita des encouragements publics. En 1848, il prit part au mouvement révolutionnaire de sa patrie. En 1849, il fit paraître un *Traité de droit constitutionnel*, dont les doctrines libérales lui attirèrent la persécution de l'autorité. Devenu avocat, et défenseur du député Barbarisi lors du procès des événements du 15 mai 1848 qui se plaida en 1852, sa parole courageuse lui valut deux années d'emprisonnement et de domicile forcé. En 1853, il donna une traduction italienne du *Traité de droit pénal* de Rossi, avec introduction et notes. En 1858, il publiait, sous le même titre, une œuvre originale qui le plaçait au rang des premiers jurisconsultes de l'Italie.

Au mois de mars 1860, M. Pessina fut exilé de Naples. Appelé presque aussitôt à Bologne par le gouvernement dictatorial de l'Émilie, comme professeur à l'université de cette ville, il y professa un cours de droit constitutionnel. Rappelé à Naples à la suite de la chute des Bourbons, il y fut nommé substitut du procureur général près la grande Cour criminelle, puis directeur au ministère de la justice sous la lieutenance du prince de Carignan. Mais il rentra au barreau en 1861, tout en acceptant la chaire de droit pénal à l'université de Naples. Élu trois fois député au Parlement italien, M. Pessina fut membre de la commission chargée de la révision et de l'unification des lois italiennes, et rédigea le rapport publié en tête des Codes pénal et de procédure criminelle de 1859. En 1865, il fit partie de la commission chargée de la rédaction nouvelle du Code pénal italien. Il est membre de l'Académie des sciences morales et politiques de Naples et de plusieurs autres sociétés.

Indépendamment des ouvrages déjà cités, on a de lui : *Recherches sur la philosophie morale des anciens* (Naples, 1860); *De la Peine de mort*, réfutation de l'écrit de M. Vera contre l'abolition de cette peine (Turin, 1863); *Développement historique de la doctrine de l'expiation, comme fondement du droit de punir* (Naples, 1863) ; *Éléments de droit pénal* (Ibid., 1865, in-8, t. 1er); *Philosophie et droit* (Ibid., 1868, in-18); *Des Progrès du droit pénal en Italie au XIXe siècle*, rapport officiel (Florence, 1868); *Réflexions sur le Code pénal belge de* 1867 (Naples, 1868), etc.

PETERMANN (Auguste-Henri), géographe allemand, né le 18 avril 1822, à Bleicherode, entre les montagnes du Hartz et la forêt de Thuringe, fut élevé au collège de Nordhausen et destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; mais, par suite de son goût décidé pour l'étude de la géographie, il devint, en 1839, élève de l'académie spéciale que le savant Berghaus (voy. ce nom) venait de fonder à Potsdam, et il fut pendant six ans son secrétaire et son bibliothécaire, habitant chez lui, et ayant sous la main toutes facilités de s'instruire. Il connut alors les plus illustres savants, entre autres M. de Humboldt pour lequel il dressa, en 1841, la carte de l'Asie centrale.

La collaboration avouée de M. Petermann au grand *Atlas physique* de Berghaus fit naturellement songer à lui quand il fut question de préparer une édition anglaise de cet ouvrage. Il se rendit à Édimbourg (1845) et ne consacra pas moins de deux années entières à dessiner les cartes ainsi qu'à réviser le texte explicatif qui les accompagne. Le *Physical Atlas* qui parut, en 1847, à Édimbourg, porte son nom.

La même année, il alla à Londres, fut reçu membre de la Société royale de géographie, participa activement à ses travaux et fut chargé, dans le journal l'*Athenæum*, de rendre compte du progrès de la géographie; un semblable travail lui fut demandé pour la réimpression de l'*Encyclopædia britannica*. Il entreprit à Londres diverses publications, telles que l'*Atlas de géographie physique* (Atlas of physical Geography), en collaboration avec le révérend Thomas Mil-

ner, et un *Tableau de l'Afrique centrale* (Account of the expedition to central Africa), d'après les explorations les plus récentes. Il a toujours pris un vif intérêt à tout ce qui concerne cette région alors si imparfaitement connue; grâce à ses incessantes sollicitations, ses compatriotes, Barth, Overweg et Vogel, obtinrent du gouvernement anglais des missions qui n'ont pas été infructueuses. Plus récemment ses hypothèses sur la géographie arctique furent confirmées par la découverte qu'a faite le docteur Kane d'une véritable mer polaire. C'est encore lui qui organisa, de 1865 à 1868, l'expédition prussienne du Pôle-Nord, qui devait se combiner, pour les résultats, avec une expédition américaine et l'expédition française projetée par G. Lambert.

Invité par le duc de Saxe-Cobourg à occuper la chaire de géographie à l'université de Gotha (1854), M. Petermann, sans cesser ses relations avec l'Angleterre, s'était établi dans cette ville où il a reçu de Gœttingue, en 1855, le diplôme de docteur en philosophie. En même temps qu'il dirigeait à Gotha le grand établissement géographique de Justus Perthes, il fit paraître, sous le titre de *Communications géographiques* (Mittheilungen aus J. Perthes' geographischer Anstalt; 1855 et suiv.), une revue mensuelle d'une haute importance scientifique pour les voyages et les découvertes modernes, et à partir de 1873 un *Annuaire* géographique très estimé. — M. Petermann s'est donné la mort le 25 septembre 1878.

PETERS (Guillaume-Charles-Hartwig), naturaliste et voyageur allemand, né à Coldenbuttel, le 22 avril 1815, étudia la médecine et les sciences naturelles à Copenhague et à Berlin, puis voyagea en France et en Italie, pour explorer la faune des côtes de la Méditerranée. En 1842, il entreprit un voyage en Afrique et principalement dans les colonies portugaises; il explora le Mozambique, le Zanzibar, les îles Comores, Madagascar, le Cap, et rentra en Allemagne en 1848. Il devint alors prosecteur de l'Institut anatomique de Berlin, puis professeur de zoologie à l'Université et conservateur des collections d'histoire naturelle. Il a publié le récit de son voyage : *Exploration d'un naturaliste au Mozambique* (Berlin, 1852-1868, 5 vol.), auquel se rattache une série de mémoires publiés dans les *Archives d'anatomie et de physiologie* de Müller. La partie géographique avait été publiée en 1849 par Kiepert, avec carte, et la partie linguistique par Bleek : *the Languages of Mozambique* (Londres, 1856). *

PETERS (Chrétien-Henri-Frédéric), astronome allemand, frère du précédent, est né au même lieu, le 19 septembre 1813. Il se consacra à l'étude de l'astronomie et, après avoir exécuté des travaux topographiques à Naples, il prit part aux travaux géodésiques des côtes des États-Unis et obtint la place de directeur de l'observatoire de Clinton (État de New-York). Il s'est fait connaître par la découverte d'un certain nombre d'astéroïdes; du 29 mai 1861 au 1er mars 1878, il en retrouva vingt-huit. En 1874, il avait été chargé de l'observation du passage de Vénus à la Nouvelle-Zélande. *

PETERS (Chrétien-Auguste-Frédéric), astronome allemand, né à Hambourg, le 7 septembre 1806, fut élève de Schumacher à l'observatoire d'Altona de 1826 à 1832 et participa aux travaux de son maître pour la détermination de la longitude du pendule simple. Reçu docteur en philosophie à Kœnigsberg en 1833, il devint, la même année, aide-astronome à l'observatoire de Hambourg, et passa à celui de Pulkova, près de Pétersbourg, en 1839. Directeur de l'observatoire d'Altona en 1854, il fut appelé à celui de Kiel en 1872, et obtint la chaire d'astronomie à l'Université de cette ville. Ses mémoires et [illegible], insérés dans les *Nouvelles astronomiques* de Schumacher et dans les *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*, lui valurent d'être élu membre de l'Académie de Pétersbourg en [illegible] et correspondant de l'Institut, le 23 [illegible]. M. Peters a rédigé un journal d'astronomie populaire : *Zeitschrift fur populaere Mittheilungen aus den Gebiete der Astronomie.* — Il est mort à Altona, le 8 mai 1880. *

PETÉTIN (Anselme), administrateur et publiciste français, né en Savoie en [illegible], [illegible] en février 1848 commissaire général de la République dans l'Ain et le Jura, puis préfet du [illegible] et de la Côte-d'Or, enfin ministre plénipotentiaire de France en Hanovre, et remplit ces dernières fonctions jusqu'en février [illegible]. Il [illegible], à la suite de l'annexion (juin 1860), préfet du nouveau département de la Savoie, et, plus tard, directeur de l'Imprimerie impériale, [illegible] qu'il garda jusqu'au 4 septembre [illegible]. Il fut nommé, en 1862, conseiller d'État en service ordinaire hors sections. Officier de la Légion d'honneur depuis le 14 août 1862, [illegible] a été promu commandeur le 13 août [illegible]. — Il est mort à Lyon, le 8 novembre [illegible].

Il est connu par plusieurs ouvrages ou brochures, entre autres : *De la Pairie* ([illegible]); *Du présent et de l'avenir* (1831); *Lyon* [illegible] (1833); *Du Droit d'association ou de ses limites naturelles et légales* (1842); *De l'Annexion de la Savoie* (1859); *Discussions de politique démocratique et Mélanges* (1862, in-8), etc. M. Petétin a collaboré à divers journaux, notamment à la *Revue encyclopédique*, à la *Glaneur* de Lyon et au *Siècle*.

PETIT (Pierre-Guillaume-François), homme politique français, député, est né le 1er septembre 1804. Manufacturier à Louviers, président de la Chambre consultative de cette ville, président du Conseil des prud'hommes, il devint aussi membre du Conseil général pour le canton de Louviers. En 1863, candidat du gouvernement pour la 4e circonscription de l'Eure, il fut nommé député au Corps législatif par 20 567 voix sur [illegible] votants. Il fut réélu, au même titre, en 1869, mais seulement par 12 981 voix sur [illegible] votants : le principal de ses concurrents, M. Louis Passy, en obtint 7114. M. Guillaume Petit, l'un des membres les plus dévoués de la majorité conservatrice, a été promu officier de la Légion d'honneur le 26 décembre 1861. — Il est mort le 7 octobre 1875.

PETIT (Pierre-Félicissime-Victor-[illegible]), jurisconsulte français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 12 novembre 1790, termina ses études classiques à Paris et y fit son droit. En [illegible] il fut nommé juge d'instruction au tribunal de Montreuil-sur-Mer et devint, la même année, procureur du roi au même siège. Appelé, en [illegible], à la Cour royale de Douai, en qualité de substitut du procureur général, il y devint, l'année suivante, conseiller et, en 1840, président de Chambre. En 1861 il reçut le titre de président honoraire. M. Petit a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort, à Douai, le 12 mars [illegible].

On a de lui : *Traité complet du droit de chasse* (1838-1844, 3 vol. in-8; 2e édit., Douai, [illegible], 2 vol. in-8), le plus important des ouvrages qui traitent de cette matière; *Traité de l'usure*, [illegible]

tenant le commentaire de la loi du 3 septembre 1807 (Douai et Paris, 1840, in-8); *Traité des surenchères* (Ibid., 1843, in-8), etc.

PETIT (Jean-Louis), peintre français d'histoire et de marines, né à Paris, le 28 novembre 1795, étudia sous Mandevare, Regnault et Rémond, et débuta au Salon de 1822. Sous la Restauration, il multiplia ses envois aux expositions départementales, exécuta quelques voyages, ouvrit ensuite un atelier pour les amateurs et fut, à partir de 1831, professeur de dessin au collège Stanislas. — Il est mort le 13 août 1876.

Parmi les œuvres qu'il a produites aux expositions annuelles, nous citerons : *la Barque échouée* (1819); *une Fête à Diane* (1822); *le Combat de Roland et de Rodomont* (1827); *Clair de lune, Marine* (1829); *Vue de Port-Bail, les Sables de Port-Bail, l'Ancienne salle des Jeux floraux*, à Toulouse (1834); *le Port de Cherbourg, les Ports de la Manche* (1838); *Intérieur de ferme normande, le Phare de Gatteville* (1841); plusieurs *vues* et *dessins* à la mine de plomb (1836-1848); *Vue du port de Calais*, acquis par l'État (1857); *Vue de Trouville* (1859); *Vue du mont Saint-Michel, Bateau à vapeur partant de Calais* (1861); *Vue du port d'Honfleur* (1863); *Vue des côtes de la Manche à Étretat* (1864); *le Cap de la Hague* (Basse-Normandie) (1865); *Vue du tombeau de Chateaubriand, Intérieur d'un parc à Paris* (1866); *Crépuscule sur la baie de Carteret* (Manche) (1869), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1838, une 1re en 1841, des médailles aux expositions de Toulouse, Lille, Douai, etc. (1823-1829). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864.

PETIT (François-Charles-Savinien), peintre français, né à Trémilly (Haute-Marne), en 1815, vint étudier à Paris, fréquenta quelque temps l'atelier de M. Aug. Hesse et débuta dans la peinture historique au Salon de 1840. Il se livra depuis à l'étude de l'architecture, au point de vue de l'archéologie ou de la décoration monumentale, et fut attaché, comme dessinateur, à la commission des archives historiques. Nous citerons de cet artiste : *l'Enfant Jésus expliquant l'Écriture à sa famille* (1840), *la Chute d'Ève* (1841); *la Descente de croix*, commandé par le ministère de l'intérieur (1844); *De l'Institution de l'adoration du Saint-Sacrement* (1857); *sainte Gertrude* (1859); et, entre autres travaux d'architecture, les *Peintures murales de la chapelle du Liget* dans la Haute-Loire, à l'Exposition universelle de 1855. M. Savinien Petit a obtenu une 3e médaille (histoire) en 1844, une 2e (architecture) en 1855, et un rappel en 1857. — Il est mort à Paris, le 2 février 1878.

PETIT (Léonce-Justin-Alexandre), peintre et dessinateur français, né à Taden (Côtes-du-Nord) en 1839, commença des études de droit, puis entra dans l'enregistrement et donna sa démission en 1866 pour suivre les leçons de MM. Harpignies et Feyen-Perrin. En même temps, il fournissait au *Journal amusant*, au *Monde illustré*, au *Paris-Caprice*, à *l'Éclipse*, etc., d'innombrables séries de charges au trait sur les paysans et la vie de province, dont la verve bouffonne et les procédés matériels rappellent la manière de Töpffer. M. Léonce Petit a dessiné les illustrations d'une édition des *Aventures de M. Tringle* par M. Champfleury (1867, in-4), et publié un album dont il avait rédigé le texte : *les Aventures de M. Béton* (1869, in-4). On lui doit aussi le croquis du *Père Gérard*, brochure politique périodique par M. Eug. Liébert. Il a figuré aux Salons annuels depuis 1869 avec un certain nombre de tableaux ou de dessins et exposé, en 1877, une peinture sur faïence représentant *Gambrinus*.

PETO (sir Samuel-Morton), industriel anglais, né le 4 août 1809, à Woking (comté de Surrey), travailla jusqu'en 1830 sous la direction de son oncle, qui lui laissa une grande fortune; il s'associa alors avec M. Th. Grissell et entreprit le nouveau palais du Parlement, que ce dernier continua seul à dater de 1845. Il contribua depuis à l'établissement des principaux chemins de fer de la Grande-Bretagne et du Canada, et aux grandes lignes de Norvége et de Danemark, terminées en 1854. Vers la fin de cette année, il s'offrit à construire la voie de fer qui devait relier Sébastopol à Balaklava, sans aucune rémunération pour lui-même. Son désintéressement patriotique fut récompensé en 1855 par le titre de baronnet. Il représenta, de 1847 à 1855, la cité de Norwich, à la Chambre des Communes, où il vota avec le parti libéral; il y rentra, en 1859, comme député de Finsbury, et en 1865, comme député de Bristol. En mai 1866, au moment de la panique causée par l'attente de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, sir Morton Peto subit une catastrophe commerciale qui eut un grand retentissement sur le marché anglais. Sa faillite proclamée en avril 1868, avec un passif de 7 000 000 de livres, l'éloigna du Parlement.

PETRELLA (Enrico), compositeur italien, né à Palerme en décembre 1813, élève du Conservatoire de Naples, y débuta en 1830 par l'opérette *il Diavolo color di rosa*, qui fut suivie d'un grand nombre d'autres œuvres dramatiques, jouées la plupart à Naples ou à Milan. Il suffit de citer, à cause du succès considérable que ces opéras ont eu en Italie, *le Precauzioni, Elena di Tolosa, Marco-Visconti*. Il est difficile en France, où ces pièces n'ont pas été données, de se rendre compte de l'enthousiasme qu'elles ont excité principalement à Naples et de la longue popularité dont elles y jouissent, notamment l'opéra bouffe des *Precauzioni*. M. Petrella n'a pas cessé d'écrire pour la scène.

PETREQUIN (Joseph-Pierre-Eleonor), chirurgien français, né à Villeurbanne, près de Lyon, le 25 juin 1809, fut reçu docteur à Paris en 1835 et nommé au concours, en 1838, aide-major à l'Hôtel-Dieu de sa ville natale, chirurgien major en 1844, professeur adjoint de clinique chirurgicale en 1850 et professeur titulaire en 1855. Membre, puis président de la Société de médecine de Lyon, il fut élu, dès 1838, correspondant spécial de la Société de médecine de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1855. — Il est mort à Lyon le 1er juin 1876.

M. Petrequin, dont le service médical est un des plus importants des hôpitaux de province, est auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Traité d'anatomie médico-chirurgicale et topographique* (1843, in-8; 2e édit. refondue, 1857), traduit en plusieurs langues; *Mélanges de chirurgie* (1845, in-8), renfermant l'histoire médicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon; *Clinique chirurgicale* (1850, in-8), compte rendu de sa pratique; *De la Taille et de la lithotritie* (1852, in-8); *Traité pratique des eaux minérales de la France et de l'étranger* (Paris et Lyon, 1859, in-8), avec M. A. Socquet; *Mélanges d'histoire, de littérature et de critique médicales* (1864, in-8).

PETRUS, interprète et lettré annamite, dont le vrai nom est *Truong-Vinh-Ky*, est né vers 1840,

dans la province de Vinh-Huong. Son père était soldat et périt dans une expédition contre le Cambodge. Élevé par un prêtre catholique qui l'envoya dans le Cambodge étudier la langue latine, l'enfant, qui avait reçu au baptême le nom de Petrus, remporta de grands succès au collège de Poulo-Pinang où l'avaient placé les pères des missions étrangères. Il passa ensuite deux ans auprès de Mgr d'Isauropolis, puis quitta la mission et devint interprète du gouvernement sous les ordres du vice-amiral Rigault de Genouilly. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à la préfecture de Saïgon, puis à l'état-major du vice-amiral Bonard. Enfin il fut nommé directeur des interprètes. Peu de temps après, il accompagna en France (1863) l'ambassade annamite en qualité de premier interprète, avec le titre de *Tam-Tinh-Tây-nam-Thong-ngôn-hoc-Chanh*. De retour dans l'Annam, M. Petrus reprit la direction de l'école annamite française, pour laquelle il a écrit plusieurs traités dans les deux langues. Savant distingué, il parle, avec une facilité et une pureté remarquables, l'annamite, le latin, le français, l'espagnol, l'anglais, le chinois, le malais, le cambodgien et le siamois.

PETTENKOFEN (Auguste DE), peintre autrichien, né à Vienne, en 1821, étudia à l'Académie de cette ville et se fit remarquer de bonne heure comme dessinateur et lithographe. Il s'appliqua alors à reproduire des scènes de la vie militaire et publia une suite de feuilles détachées sur la campagne de 1849 en Hongrie. Il fit un voyage en Hongrie et y étudia la vie populaire, qu'il représenta depuis avec fidélité dans divers tableaux. Membre de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne depuis 1866, il a été anobli en 1875 par l'empereur d'Autriche, qui possède un certain nombre de ses aquarelles. Nous citerons parmi ses tableaux à l'huile : *Un duel du temps de Louis XIV*, et parmi ses aquarelles : *Un bivouac russe à Ygmand; Un marché hongrois* (1852) : *Soldat partageant son pain avec un enfant; Hongrois libéré* (au Salon de 1860), etc. Mentionnons encore une gravure : *Amnistiés saluant la patrie*.

PETTENKOFER (Max DE), chimiste allemand, né près de Neubourg, le 3 décembre 1818, fut élevé chez son oncle, pharmacien de la Cour à Munich, et suivit les cours de l'Université de cette ville. Il fut employé d'abord à la Monnaie comme aide, devint en 1847 professeur de chimie médicale à l'Université, et succéda en 1850 à son oncle dans sa pharmacie. Ses travaux sur l'hygiène lui firent donner la chaire de cette spécialité à l'Université en 1865 et nommer président de la Commission du choléra en 1873. Comme chimiste, il s'est occupé des affinités de l'or, de la diffusion du platine dans les thalers, de la chaux hydraulique, d'une essence de bois, qu'il arriva à préparer pour la conservation des tableaux à l'huile, et qu'il décrivit dans son ouvrage sur *les Couleurs à l'huile* (Ueber Oelfarbe, Brunswick, 1872). Comme hygiéniste, il a publié des travaux importants sur la ventilation, l'aération des habitations, sur les divers modes de propagation du choléra, sur un nouvel appareil respiratoire trouvé par lui, sur le choléra indien ou asiatique, etc.

PETTIE (John), peintre écossais, né à Edimbourg en 1839, entra à l'Académie des Beaux-Arts de sa ville natale et y eut pour maîtres MM. R.-S. Lauder et J. Ballantyne. Il alla résider à Londres et exposa, en 1859, un tableau, *les Armuriers*, qui fut remarqué; depuis il prit part à toutes les expositions annuelles et donna un grand nombre de toiles importantes. Élu associé de l'Académie de Londres dès 1866, il fut nommé membre titulaire le 21 décembre 1873, en remplacement du célèbre Landseer.

Parmi ses œuvres, nous citerons : *Qu'est-ce qui vous manque, madame?* (1861); *le Trio* (1863); *la Tonsure* (1863); *Georges Fox refusant le serment à Houlker-Hall en 1663* (1864); *le Docteur* (1867); *Pax vobiscum! Lutte avec les contrebandiers des montagnes* (1868); *la Disgrâce du cardinal Wolsey* (1869); *Un rêve chéri, Scène du Temple garden* (1871); *Silvius et Phébé* (1872), *Sentinelle de minuit, Sanctuaire* (1873); *le Secret d'État, Ho! Ho! Ho!* (1874); *les Jacobites, 1745* (1875); *Un chevalier du dix-septième siècle* (1877); *l'Heure, Rob-Roy, le Seigneur* (1878), et à l'Exposition universelle de Paris de la même année : *Conditions aux assiégés, Parlementaire, Haute trahison, le Défi*, plus les portraits de *l'Évêque Ullathorne*, de *M. Kennedy* et *Portrait, costume du XVIe siècle*.

PETTIGREW (James-Bell), physiologiste anglais, né à Roxhill, comté de Lanark, le 26 mai 1834, descend par sa mère du fameux Henri Bell, introducteur de la navigation à vapeur en Angleterre. Il suivit les cours de médecine aux universités d'Edimbourg et de Glasgow et remporta dans la première plusieurs médailles d'or. Reçu docteur en 1861, il devint professeur d'anatomie, puis doyen de la Faculté de médecine à l'université Saint-André, chirurgien de l'hôpital royal d'Edimbourg, et délégué des universités de Glasgow et de Saint-André au Conseil général de l'instruction médicale de la Grande-Bretagne en 1877. Membre de la Société royale de Londres depuis 1868, il appartient aux principales sociétés médicales de l'Angleterre et de l'Écosse.

On lui doit un grand nombre de recherches et d'expériences d'anatomie et de physiologie aussi intéressantes qu'ingénieuses, telles que : *Recherches sur l'arrangement des fibres musculaires dans le cœur des vertébrés, avec remarques pathologiques* (1864); *Rapport, structure et fonction des valves du système vasculaire des vertébrés* (même année); *Ganglions et nerfs du cœur et leur rapport avec le système cérébro-spinal des mammifères* (1865); *Présomption de la survivance* (1865); *Structure des muscles de la vessie et de la prostate* (1867); *Membrane musculaire de l'estomac chez l'homme et les mammifères* (1867); *Différents modes de vol* (1867); *Physiologie et analyse du mouvement et du vol chez les insectes, les chauves-souris et les oiseaux* (1871); *Physiologie de la circulation dans les plantes, chez les animaux inférieurs et l'homme* (1872); *Rapports des animaux et des plantes à la matière inorganique* (1873); *l'Homme au point de vue anatomique, physiologique et physique* (1874), etc. Ses travaux, dont la *Revue scientifique* de Paris a rendu compte à plusieurs reprises, ont valu à l'auteur le grand prix Godard à l'Institut de France, en 1874. Il a été publié en français, de ce savant : *la Locomotion chez les animaux, marche, natation, vol* (1874, in-8, avec fig.), dans la collection de la Bibliothèque scientifique internationale.

PETURSSON (Getur), savant islandais, né le 3 octobre 1808, à Miklabœ, se rendit en 1828 à l'université de Copenhague, passa en 1834 l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et obtint, en 1844, le grade de docteur en théologie. On a de lui : *Historia ecclesiastica Islandiæ ab anno 1740 ad annum 1840* (Copenhague, 1841, in-4, [illegible]

fait suite à celle publiée par Finnus Johannæus en 1772; *Commentatio de jure ecclesiarum in Islandia ante et post reformationem* (Ibid., 1844), etc.

PETY DE ROSEN (Jules), littérateur belge, né à Neufchâteau, le 25 mai 1828, s'est particulièrement occupé de numismatique et a fait une étude approfondie des monuments monétaires de sa province. On cite de lui : *Recherches sur les monuments de l'ancien pays de Liége* (1847); *l'Abbaye de Saint-Hubert* (1853), travail préparatoire à l'*Histoire numismatique* qu'il a entreprise, et divers articles et mémoires d'archéologie. Il a aussi publié, sous le nom de *Ch. de Saint-Hélène*, des impressions de voyage : *Souvenirs de voyages* (Liége, 1849-1850, 3 vol.); *De Paris à Meaux* (Ibid., 1853, in-8), etc.

PETZHOLDT (Jules), bibliographe allemand, né à Dresde en 1812, étudia la philologie à Leipzig sous le professeur G. Hermann. Rentré à Dresde, il devint bibliothécaire du prince Jean, plus tard roi de Saxe, et se plaça au premier rang des bibliographes allemands. Il a été nommé conseiller aulique en 1859.

Son premier ouvrage, commencé en 1840 et continué sous des titres légèrement modifiés, est *le Guide du bibliographe et du bibliothécaire*, ou manuel des bibliothèques allemandes (Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft; Halle, 1853), résultant du remaniement des diverses éditions de son *Catalogue des Bibliothèques allemandes, autrichiennes et suisses* (Adressbuch deutscher Bibliotheken, etc. 1844-1848). Puis vient *la Bibliotheca bibliographica* (Leipzig, 1866), l'un des plus importants travaux modernes sur la matière. M. Petzholdt a publié quelques autres écrits se rapportant à la même spécialité, tels que *Littérature de la bibliothèque de Saxe* (Dresde, 1840); *Catéchisme du bibliothécariat* (Leipzig, 1856; 3ᵉ édit. 1877); *Bibliotheca Dantea ab anno 1865 inchoata* (Dresde, 1876), etc. Nous mentionnerons à part une critique du prétendu « manuscrit pictographique américain » de l'abbé Domenech, traduite sous ce titre: *le Livre des sauvages au point de vue de la civilisation française* (Bruxelles, 1861, avec 4 pl.).

PEUCKER (Édouard DE), général allemand, né à Schmiedeberg, dans la Silésie, le 19 janvier 1791, entra dans l'artillerie, comme simple soldat, en 1809, devint bientôt officier et fit avec distinction, comme adjudant, les campagnes contre Napoléon Iᵉʳ. En 1815, investi des fonctions d'attaché au ministère de la guerre, il travailla avec succès à l'organisation de l'armée prussienne, puis rentra dans la carrière militaire et fut nommé major en 1822. Au milieu de la paix, il parcourut lentement les différents grades et obtint celui de général-major en 1842. En 1848, il fut l'un des délégués de la Prusse à la commission militaire de l'alliance à Francfort. Au mois de juillet, l'archiduc Jean, fort embarrassé dans le choix de ses ministres, donna le portefeuille de la guerre à M. de Peucker, homme modéré, qui passait pour n'être point l'ennemi quand même de tout mouvement libéral. Celui-ci eut à subir, pendant près d'un an, les attaques de tous les partis, et finit par donner sa démission, le 10 mai 1849.

Rentrant alors dans le service actif, il prit le commandement du corps prussien envoyé contre les révolutionnaires badois. Battu plusieurs fois par le général polonais Mieroslawski, il parvint cependant à arrêter les progrès des insurgés. Promu lieutenant général en mai 1849, il entra dans la commission centrale de l'union allemande à la place du général Radowitz, en mars 1850, fut mêlé en cette qualité, notamment au congrès de Cassel, à des négociations épineuses, puis se tint à l'écart des affaires publiques. En 1854, il fut nommé inspecteur général du service d'organisation et d'instruction militaire, et en 1858, général d'infanterie : il contribua beaucoup, dans ces fonctions, au progrès des écoles militaires prussiennes. En 1840, le général de Peucker reçut de l'université de Berlin le diplôme de docteur, en récompense de son important ouvrage, *les Institutions militaires de l'Allemagne d'autrefois*, leurs transformations, leurs relations avec l'état social de chaque époque (das deutsche Kriegswesen, etc.; Berlin, 1864, 3 parties). — Il est mort à Berlin le 10 janvier 1876.

PEUT (François-Marie-Hippolyte), publiciste français, né à Lyon, le 18 décembre 1809, et fils d'un conseiller à la Cour impériale de cette ville, étudia successivement le droit, la médecine, les sciences naturelles et l'économie politique. Après 1830, il vécut deux ans à Paris et subit quelques persécutions politiques. En 1834, il acheta un vaste domaine dans le delta du Rhône, et le premier en France appliqua la vapeur à l'agriculture pour l'irrigation des terrains salés du delta. Après un voyage en Italie et en Algérie, il fonda à Paris, en 1844, sous le titre de *l'Afrique*, un journal consacré aux intérêts de cette colonie, qui disparut en 1845; il fit alors des *courriers d'Afrique* dans *la Presse* et dans divers journaux.

Au congrès scientifique de Marseille en 1846, M. Peut provoqua l'encouragement officiel de la culture du riz dans le delta du Rhône, ainsi que la création, à Arles, d'une école régionale d'agriculture pour tout le sud-est de la France. L'année suivante, il proposa et fit accepter le projet du canal Saint-Louis, destiné à triompher de l'obstacle opposé à la grande navigation par la barre du Rhône, projet important dont la révolution de 1848 arrêta l'exécution. M. Peut proposa alors à l'Assemblée nationale, dans un mémoire intitulé : *Du Delta du Rhône et de son amélioration au moyen de la culture du riz*, l'emploi immédiat de 15000 travailleurs, et ouvrit au passage Jouffroy un cours d'économie sociale. Au Congrès de la paix tenu à Paris en 1849, il soutint vivement la thèse de l'uniformité des poids, mesures et monnaies. Il publia peu après l'*Almanach pour tout le monde* (1850), renfermant un *Cours élémentaire d'économie politique*, et une brochure *sur le Gouvernement de la France* (1850, in-32). Il prit encore part au Congrès de la paix de Londres en 1851. A partir du 1ᵉʳ janvier 1852, il publia les *Annales de la colonisation algérienne*, revue mensuelle.

En 1855, au Congrès de statistique ouvert à Paris, M. Peut développa ses idées d'internationalité et jeta les bases d'une triple entreprise tendant au même but : *l'Association pour l'uniformité des poids, mesures et monnaies*, dont il fut, sous la présidence de M. James Yates, le secrétaire général; la *Librairie internationale* et la *Revue internationale*. Il a collaboré en outre à de nombreuses publications périodiques et a pris une part active aux travaux de divers autres congrès et cercles savants.

PEYRAMONT (André DULÉRY DE), magistrat français, sénateur, né à Sauviat (Haute-Vienne), le 5 novembre 1804, entra dans la magistrature en 1830, comme substitut du procureur du roi à Limoges et, dès l'année suivante, substitut du procureur général à la cour de la même ville. Avocat général à Limoges, le 30 juin 1842, procureur général à Angers, le 25 mars 1846, il fut

révoqué en mars 1848, et ne rentra que le 5 mars 1851, comme procureur général à Limoges. Démissionnaire lors du coup d'État du 2 décembre, il sollicita plus tard sa rentrée dans la magistrature et fut nommé conseiller à la cour de Paris, le 18 février 1858, puis avocat général à la Cour de cassation, le 14 juillet 1859, et échangea son siège contre celui de conseiller à la Cour de cassation le 22 novembre 1862; il en était le doyen lors de sa mise à la retraite en 1877.

M. de Peyramont avait fait partie de plusieurs assemblées parlementaires: Député de la Creuse en 1840, de la Haute-Vienne en 1842 et réélu en 1846, il siégea sur les bancs ministériels et fut un des plus ardents partisans de M. Guizot. Écarté de la vie politique sous l'Empire, il fut élu, le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale par le département de la Haute-Vienne, le 3e sur sept, par 43 761 suffrages, et siégea sur les bancs du centre droit, dont il ne se sépara que pour adopter le message républicain de M. Thiers et l'ensemble des lois constitutionnelles. Au mois de mars 1871, il s'associa énergiquement à la flétrissure que M. Dufaure infligea aux commissions mixtes, qu'il qualifia, pour sa part, « d'œuvre abominable faite sans prétexte. » Candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, dans le même département, le second sur deux, par 140 voix sur 271 votants; il siégea à droite et vota la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1844. — M. de Peyramont est mort à Versailles, le 25 janvier 1880.

PEYRAT (Alphonse), publiciste français, sénateur, né le 21 juin 1812, à Toulouse, fit ses études au séminaire de cette ville et suivit pendant quelques mois les cours de la Faculté de droit. Entraîné vers les agitations politiques de l'époque, il partit brusquement pour Paris en 1833. A peine arrivé, il se rendit aux bureaux de *la Tribune*, et, sans aucune recommandation, s'adressa au rédacteur Armand Marrast qui lui fit écrire, à titre d'essai, un article de critique sur les *Mémoires de la révolution de* 1830, de Bérard, nouvellement parus. L'article, jugé digne de figurer comme premier-Paris, fit saisir le journal et condamner le gérant à trois ans de prison et 10000 fr. d'amende. M. Peyrat fut chargé du compte rendu des séances de la Chambre, dans cette même feuille qui fut suspendue au mois d'avril de l'année suivante. Secrétaire de M. Charles Thomas, directeur du *National*, M. Peyrat collabora pendant quelques mois à ce journal.

Après avoir rédigé, à Toulouse, la feuille conservatrice, *la France méridionale*, il revint à Paris et entra à *la Presse*, qu'il quitta pour entreprendre un double voyage en Italie et en Espagne, dans le but d'étudier les mœurs et l'état politique de ces deux pays. Il rentra, en 1844, au journal de M. de Girardin, auquel il a appartenu presque constamment jusqu'en 1863. A la fin de 1857, il venait de prendre, en remplacement de M. Nefftzer, la rédaction politique en chef de *la Presse*, lorsqu'elle fut suspendue pour deux mois. M. Peyrat avait traité particulièrement jusque-là, dans ce journal, la politique extérieure et les questions religieuses. Il dut se renfermer, de 1858 à la fin de 1860, dans la bibliographie et la critique littéraire. Le 1er décembre 1862, il quitta la rédaction de *la Presse*, et ce n'est qu'en 1865 qu'il put reprendre la direction, comme rédacteur en chef, d'un nouveau journal quotidien, *l'Avenir national*. C'est lui qui eut, en novembre 1868, l'initiative de la souscription Baudin, source de poursuites contre lui et un grand nombre de ses confrères.

M. Peyrat entra dans la vie parlementaire aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Élu par le département de la Seine, le quarante-deuxième sur quarante-trois, par 72 480 voix, sur 328 970 votants, il prit place à l'extrême gauche et vota, à Bordeaux, contre les préliminaires de paix. Président du groupe de l'Union républicaine, il déposa, le 19 mai 1873, au nom de ce groupe, une proposition demandant que l'Assemblée se dissolve, dans un délai de quinze jours; il fut du petit nombre des membres de l'Assemblée qui, faisant passer les principes avant les nécessités de la politique pratique, refusèrent de voter dans plusieurs questions importantes: il s'abstint lors du vote de la proposition Casimir-Périer relative à l'organisation de la République, et sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de la Seine, il fut élu, le dernier sur cinq, au troisième tour de scrutin, par 114 voix, sur 216 votants. Au Sénat, il fit partie du groupe de l'Union républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il repoussa la demande de dissolution de la Chambre et [illegible] avec MM. Calmon et Herold, le comité de résistance légale et de propagande républicaine, pour les élections du 14 octobre.

Nous citerons encore de ce publiciste: *Correspondance d'Angleterre*, envoyée de Londres à la *Presse* (1854); *Réponse à l'instruction synodale de l'évêque de Poitiers* (même année); *Un nouveau dogme* (1855, in-8), histoire du dogme de l'Immaculée Conception; *Critique des hommes du jour* (1855), comprenant MM. Guizot, Thiers, Montalembert, etc.; *l'Empire jugé avec indépendance* (1856, inachevé); *Histoire et religion* (1858, in-12); *Études historiques et religieuses* (1863, in-18); *Histoire élémentaire et critique de Jésus* (1864, in-8 et in-18), plus scientifique que la célèbre *Vie de Jésus* de M. Renan; *la Révolution et le livre de M. Quinet* (1866, in-18); diverses séries d'articles politiques et littéraires publiés à part: celle des articles en réponse à une attaque de Cobden contre la première République française a paru sous ce simple titre: 1789, [illegible] comme l'introduction d'une *Histoire de la Révolution* que M. Peyrat devait publier.

Un écrivain homonyme, M. Napoléon Peyrat, né aux Bordes-sur-Arthe (Ariège), en [illegible], pasteur de l'Église réformée, à Saint-Germain-en-Laye, compte un certain nombre de publications, notamment: *les Réformateurs de la France et de l'Italie au* XIIe *siècle* (1860, in-18); *le romancero religieux, héroïque et pastoral* [illegible] in-18); *A travers le moyen âge* ([illegible]); *le Colloque de Poissy et les Conférences de Saint-Germain en* 1561 (1868, in-18); *Histoire des Albigeois* (1870-1872, 3 vol. in-8); *la Croix d'*[illegible] (1874, in-18), etc.

PEYROL (Mme). Voy. Bonheur (Juliette).

PEYRUSSE (Louis-Eugène), avocat [illegible], ancien député, né à Lézignan (Aude) [illegible] 1820, fit ses classes et son droit à Toulouse, [illegible] son stage au barreau de Paris. Il fut [illegible] collaborateurs du *Répertoire général du* [illegible] En 1843, il alla s'établir à Narbonne. [illegible] Conseil général de l'Aude depuis 1848, [illegible] Narbonne depuis 1860, il fut élu, le [illegible] député au Corps législatif, comme candidat officiel, dans la 2e circonscription du département, en remplacement de M. Dabeaux qui venait de mourir: il réunit 31 827 voix sur environ [illegible] votants. Aux élections générales de mai [illegible] réélu au même titre par 15964 voix sur [illegible] votants, contre 6823 données au candidat [illegible]

cratique, M. Th. Raynal, et 2032 à un autre concurrent, M. Lambert de Sainte-Croix. Dans la session de juillet, il fut nommé l'un des secrétaires de la Chambre. M. Peyrusse tenta de rentrer dans la vie politique aux élections législatives de 1876 et de 1877; il se porta candidat dans l'arrondissement de Narbonne et échoua, la première fois avec 8606 voix et la seconde avec 9554, contre M. Bonnel. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1863.

PEYTON (John-Lewis), officier et littérateur américain, né dans l'État de Virginie, le 15 octobre 1824, fut admis en 1839 à l'Académie militaire de Virginie, visita, en 1848, le Canada et les côtes des territoires du Nord, et fut envoyé, en 1851, par le gouvernement des États-Unis, en mission en Angleterre, en France et en Autriche. De retour aux États-Unis, il organisa, dans l'État de l'Illinois, le corps des volontaires dont il fut successivement major et lieutenant-colonel. En 1856, il se retira dans la Virginie et y exerça divers emplois administratifs et judiciaires. Dès le début de la guerre de sécession, il embrassa la cause du Sud et s'occupa de l'équipement de l'armée. Grièvement blessé et impropre au service de campagne, il fut inspecteur des forts, puis envoyé comme commissaire en Europe, il s'embarqua sur le *Nashville*, qui captura, près des îles Açores, le paquebot américain *Harvey Birch*, et l'incendia. Après la guerre, il se fixa à l'île de Guernesey, y résida, s'occupant de la publication de ses œuvres, et ne rentra aux États-Unis qu'à la fin de 1876, où il se consacra entièrement à l'histoire et à la littérature.

Parmi ses écrits, nous mentionnerons : *Coup d'œil sur la statistique de l'Illinois* (A Stat. view of the State of Illinois; Chicago, 1854); *le Chemin de fer du Pacifique et le commerce avec la Chine et les îles des Indes* (Railway communication with the Pacific and the Trade of China, etc., Ibid. 1854); *Notes d'un agent diplomatique durant la guerre civile des États-Unis* (Pages from the Note-Book of a State Agent, during the Civil war; Londres, 1866, 2 vol.); *les Aventures de mon grand-père* (the Adventures of my Grandfather, Ibid., 1867); *A travers les Alleghanies et les Prairies, souvenirs personnels du Far-West d'il y a vingt et un ans* (Over the Allegh. and across the Praries; Ibid., 1869); *Mémoires de William Madison Peyton* (Ibid., 1870); *Esquisse biographique sur Anne Montgomery Peyton* (Guernesey, 1876), etc. *

PEZUELA (N....), comte DE CHESTE, général espagnol, né au Pérou, en 1814, fut mêlé pendant de longues années aux agitations révolutionnaires de l'Espagne. C'est dans les dernières années du règne d'Isabelle qu'il prit surtout un rôle important. Capitaine général de la Nouvelle-Castille en 1867, il s'autorisa de l'état de siége pour exercer les plus grandes rigueurs contre les auteurs et imprimeurs des écrits hostiles à la religion, à la reine ou à l'armée. Après avoir donné sa démission, acceptée par Narvaez, il fut nommé, au mois d'avril 1868, capitaine général de Madrid, devint le soutien de M. Gonzalès-Bravo, et l'un des chefs reconnus du parti absolutiste. Un mois avant la révolution de septembre, qui la chassa du trône, la reine lui offrit la présidence d'un nouveau cabinet qu'il ne put ou ne voulut pas former. Aux premiers jours d'octobre, le comte de Cheste, avec ses fils et ses aides de camp, reconnaissait le pouvoir révolutionnaire. Mais bientôt sa conduite parut dangereuse ou suspecte au gouvernement provisoire qui le fit éloigner de l'Espagne. Réfugié à Biarritz, il refusa de se laisser interner par le gouvernement français, et préféra rentrer à Madrid, où le ministère espagnol le fit arrêter pour le conduire hors de la frontière. Il donna alors sa démission de tous ses grades et dignités militaires. Le comte de Cheste, qui s'est occupé de littérature et a traduit Dante, était membre de l'Académie de Madrid.

PEZZANI (André), littérateur français, avocat, né à Lyon, le 30 octobre 1818, s'est fait connaître par un certain nombre d'œuvres littéraires ou philosophiques et a été lauréat de l'Institut; nous mentionnerons ses *Poëmes lyriques et dramatiques* (1844); *Exposé d'un nouveau système philosophique* (1847); *Dieu, l'homme, l'humanité et ses progrès* (1847); *Falkir, ou les Mystères du siècle* (1847), en vers; *Présidence et royauté* (1849); *Principes supérieurs de la morale* (1857, 2 vol.); *Questions pendantes en philosophie religieuse* (1858); *le Règne de Dieu, prédit par les prophètes*, etc. (1860, in-18); *Appel au droit divin et à la légitimité* (1861, in-8); *la Pluralité des existences de l'âme*, conforme à la doctrine de la pluralité des mondes (1864, in-8); *les Bardes druidiques* (1865, in-18), etc. — Il est mort à Lyon, le 17 mai 1877.

PFEIFFER (Louis-Georges-Charles), naturaliste et médecin allemand, né le 4 juillet 1805, à Cassel, et fils d'un écrivain distingué mort en 1852, étudia la médecine aux universités de Gœttingue et de Marbourg, obtint en 1825 le grade de docteur et, après avoir visité les hôpitaux de Paris et de Berlin, s'établit en 1826 dans sa ville natale comme médecin. En 1831, lors de la révolution polonaise, il alla exercer les fonctions de médecin d'état-major à Lazienki, à Powonsk et à Varsovie. Dans la suite, il explora une partie des Pays-Bas et de l'Allemagne et réunit les matériaux d'une monographie des cactées : *Enumeratio diagnostica cactearum hucusque cognitarum* (Berlin, 1837), suivie de la *Description et synonymique des cactées des jardins allemands* (Beschreibung und Synonimik der in deutschen Gaerten lebenden Cacteen; Berlin, 1837); il l'a fait suivre depuis de *Gravures et descriptions de cactées en fleur* (Abbildungen und Beschreibungen blühender Cacteen; Cassel, 1843-1850, 2 vol.). En 1838, il partit, avec Otto et Gundlach, pour l'île de Cuba où il s'occupa principalement des mollusques, puis visita encore les collections de Paris, de Vienne, de Londres, etc., et, de retour à Cassel, commença la publication de sa grande *Monographia heliceorum viventium* (Leipzig, 1847-1848, 4 vol.; *Supplément*, 1853), contenant tous les genres et espèces connus avec une description d'espèces fossiles nouvellement découvertes.

Parmi ses autres travaux d'histoire naturelle, publiés à Cassel, il faut citer : *Symbolæ ad historiam heliceorum* (Cassel, 1841-1846, 3 vol.); *Tableau de la Flore de l'électorat de Hesse* (Uebersicht der Kurhessischen Flora; Cassel, 1844); *Flore de la Hesse septentrionale et de Munden* (Flora von Niederhessen und Münden; 1847-1854, 2 vol., et années suivantes); *Monographia pneumonopomorum viventium; Sistens Descriptiones systematicas et criticas omnium hujus ordinis generum et specierum hodie cognitarum, accedente fossilium enumeratione* (1852); *Conspectus Cyclostomæorum emendatus et auctus* (Cassel, 1852); *Novitates conchyliologicæ* (Ibid., 1854-1866), contenant des figures et descriptions de coquilles nouvelles.

Ce savant a traduit, en outre, des ouvrages de médecine de Pinel, Johnson et Wetterhead. Il a publié un *Répertoire universel de la journalis-*

tique allemande médicale, chirurgicale et obstétricale (Universal Repertorium der deutschen medicinischen, etc., Journalistik; Cassel, 1833, 2 vol.); un *Essai sur la Phlegmasia alba dolens* (Versuch über die Phleg., etc.; Leipzig, 1837), et collaboré à plusieurs recueils scientifiques allemands, notamment à l'ouvrage de Philippi sur les coquilles: *Abbildung und Beschreibung neuer oder wenig bekannten Conchylien* (Cassel, 1845-1851, 3 vol.). Depuis 1846, M. Pfeiffer dirigea, avec le docteur K. Th. Menke, le *Journal de malacozoologie*, qui a pris en 1854 le titre de *Feuilles malacozoologiques* (Malakozoologische Blaetter). — Il est mort à Cassel, le 2 octobre 1877.

PFIZER (Gustave), poète et critique allemand, né à Stuttgart, le 29 juillet 1807, termina ses études à Tubingue, où il devint répétiteur en 1836. Ses principes libéraux le retinrent longtemps dans cette position, et il ne fut nommé professeur au collége qu'en 1846. Lors de la révolution de 1848, il écrivit quelques brochures politiques. Il s'est acquis une grande réputation littéraire par plusieurs ouvrages de poésie, de critique et d'histoire: *Poésies* (Gedichte, 1831); un second recueil de *Poésies* publié à la suite d'un voyage en Italie (Stuttgart, 1835); *Vie de Martin Luther* (M. Luther's Leben; Ibid., 1836); un long poëme national intitulé: *le Welche et l'Allemand, OEneas Silvius Piccolomini et Grégoire de Hambourg, scènes historiques et poétiques du* xv*e siècle* (der Welsche und der Deutsche, Æneas Sylvius, etc., Ibid., 1844): *Histoire d'Alexandre le Grand pour la jeunesse* (Geschichte Alexander's des Grossen für die Jugend; Ibid., 1846), d'après la vérité des faits historiques; *Histoire des Grecs pour la jeunesse plus avancée* (Geschichte der Griechen für die reifere Jugend; Ibid., 1847).

Citons encore un poëme volumineux: *la Bataille des Tartares* (die Tartarenschlacht; Stuttgart, 1840); *Uhland et Rückert* (Uhland und Rückert, ein kritischer Versuch; Ibid. 1837); des traductions de Bulwer et de Byron, et des articles dans plusieurs journaux très importants dont il eut pour quelque temps la direction, entre autres: l'*Ausland*, *les Feuilles pour la connaissance de la littérature étrangère*, le *Morgenblatt*, et *le Journal trimestriel allemand* (Deutsche Vierteljahrschrift).

PFNOR (Rodolphe), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse), en 1824, et d'abord élève du sculpteur prussien Rauch, vint en France vers 1846, et s'attacha à Visconti dont il entreprit de graver complétement les œuvres. Fixé dès lors à Paris, il donna successivement *les Fontaines*, *le Louvre*, *le Tombeau de l'Empereur*, etc. (3 vol. in-fol., 1852-57). Les planches d'architecture de M. Pfnor, d'une gravure nette et d'une fidélité scrupuleuse, sont les plus grandes qui aient été publiées depuis Louis XIV. D'autres travaux de cet artiste, qui a aussi traité l'aquarelle et figuré à nos derniers Salons, sont placés dans la bibliothèque de Darmstadt et dans divers cabinets de l'Allemagne. Citons encore: *Monographie du château de Heidelberg* (1858-59, in-folio); *Monographie du palais de Fontainebleau*, avec texte descriptif et historique de M. Champollion-Figeac (1859-1864, 76 livr. in-folio); *Recueil d'estampes relatives à l'ornementation des appartements aux* xvi*e*, xvii*e et* xviii*e siècles* (1859-1862, 12 livr. in-folio); *Monographie du château d'Anet* (1866-1869; in-folio, avec pl.); *le Mobilier de la couronne du* xiii*e au* xix*e siècle* (1872-1876, 3 vol. in-folio, avec pl.), *Motifs d'ornements* (1876, in-8, avec pl.); *Architecture et décoration* (1877, livr. I-V, in-4), etc.

PFORDTEN (Louis-Charles-Henri von [illegible]), homme d'État et jurisconsulte allemand, né à Ried-sur-l'Inn, le 11 septembre 1811, d'une ancienne famille saxonne émigrée en Bavière, fit ses études à Nuremberg, où son père était juge, puis à Heidelberg. Reçu docteur en droit avec une thèse *De Prælegatis*, il se fit recevoir agrégé à Munich, passa par les divers degrés du professorat à l'université de Wurtzbourg, et succéda, en 1843, au professeur Puchta dans la chaire de droit romain de l'université de Leipzig, dont il ne tarda pas à être nommé recteur. Dans l'intervalle, il avait exercé les fonctions de conseiller à la Cour d'appel d'Aschaffenbourg, et avait aussi été attaché, en 1833, au ministère de l'intérieur. Au milieu des difficultés de 1848, et après la retraite du ministère conservateur, il fut appelé à prendre le portefeuille des cultes, et travailla à la réalisation d'un programme modéré, mais libéral, dont les Chambres ne se contentèrent pas. Forcé de donner sa démission sur un vote de défiance, en janvier 1849, il resta un mois encore en fonctions sur l'ordre du roi, essayant d'isoler autant que possible la Bavière du fédéralisme allemand. Maximilien le rappela, dès le [illegible], et lui confia les ministères de sa maison et des affaires étrangères. M. Pfordten combattit de tout son pouvoir l'influence de la Prusse, se prononça contre l'alliance des trois rois et le parlement d'Erfurt, et rallia la Bavière au nouveau Zollverein formé sous les auspices de l'Autriche. Au milieu des démêlés entre les deux grandes puissances de l'Allemagne, il défendit les intérêts de l'Allemagne du Sud aux conférences successives de Dresde, de Darmstadt et de Vienne; la solution pacifique de la question de suprématie fut due en partie à ses efforts combinés avec ceux de MM. de Metternich et Manteuffel. M. de Pfordten resta jusqu'en 1859 chef du cabinet de Bavière.

Il n'avait quitté la direction des affaires que pour la reprendre bientôt au milieu des plus dangereuses crises. Au sein de la diète de Francfort, il ne cessa, de 1863 à 1866, dans la question brûlante des duchés, de se prononcer contre les tentatives faites par les deux grandes puissances pour la trancher à leur profit, et au mépris des droits des États secondaires. Il est resté l'adversaire déclaré de la politique de M. de Bismarck et des agrandissements de la Prusse, jusqu'au lendemain de Sadowa. Il comptait jusque-là, disait-on, sur l'appui de la France qui lui aurait été promis. Il dut enfin faire accepter aux Chambres un traité de paix avec la Prusse, beaucoup moins avantageux que celui qui avait [illegible] été offert. Il donna sa démission, le [illegible] bre 1866, et resta depuis dans la vie privée.

On doit à M. de Pfordten plusieurs travaux de jurisprudence, notamment: *Dissertations de droit romain* (Abhandlungen aus dem Pandektenrechte; Erlangen, 1840); *De Obligationum* [illegible] *in naturalem transitu* (Leipzig, 1840); *Essai* [illegible] *des droits bavarois municipal et* [illegible] *l'empereur Louis* (Studien zu K. Ludwig's [illegible] bair. Stadt und Landrecht; Munich, 1842), et des articles dans les journaux de droit.

PHILIPPE (Jules-Pierre-Joseph), [illegible] homme politique français, député, né à [illegible] le 30 octobre 1827, est le petit-fils d'un [illegible] du Conseil des Cinq-Cents, pour le département du Mont-Blanc, qui fut expulsé de cette assemblée, après le coup d'État du 18 [illegible]. Il entra de bonne heure dans le journalisme [illegible] d'abord au *National savoisien*, puis au [illegible] *savoisien*, feuille libérale, qu'il dirigea [illegible]. Après l'annexion, il fit partie de [illegible] missions départementales, jusqu'en [illegible]

profitant de la nouvelle loi sur la presse, il fonda le journal *les Alpes*, principal organe républicain de la Savoie. Candidat de l'opposition dans la 2e circonscription de la Haute-Savoie aux élections de 1869, il obtint 11 530 voix, contre 17 962 réunies par le candidat officiel, M. Pissard.

Nommé préfet de la Haute-Savoie le 6 septembre 1870, M. Philippe fut élu, le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, par la presque unanimité des votants; mais, par suite de l'inéligibilité des préfets dans leurs départements, son élection fut annulée, et il reprit ses fonctions qu'il garda jusqu'à la chute de M. Thiers. Il revint alors à son journal, qu'il continua à diriger jusqu'à son élection à la Chambre, dans l'arrondissement d'Annecy, le 20 février 1876, par 9456 voix, contre 7903 partagées entre ses deux concurrents. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, par 11 798 voix, contre 7488 obtenues par le candidat officiel.

A part sa collaboration aux journaux, on cite de M. Philippe : *Manuel chronologique de l'histoire de la Savoie* (1858, in-8); *les Gloires de la Savoie* (1863, in-8); *les Poëtes de la Savoie* (1865, in-18); *Annecy et ses environs* (1867, 3e éd., in-32); *Histoire populaire de la Savoie depuis les temps les plus reculés* (1874, in-4); un certain nombre de brochures de circonstance, etc. Il a fondé la *Revue savoisienne*, organe de la Société florimontane d'Annecy.

PHILIPPE (Mathieu BRANSIET, en religion, F. H. F.), directeur général des frères de la Doctrine chrétienne, né en 1792, fut, pendant de longues années, le représentant de cette importante congrégation enseignante. La plupart des commissions chargées de la réorganisation de l'éducation et de l'instruction populaires ont fait appel à son expérience. Il est auteur d'une foule de livres élémentaires signés simplement des initiales *F. P. B.*; ce sont des *Abrégés, Cours et Exercices*, dont plusieurs comprennent deux parties, l'une pour l'élève, l'autre pour le maître. Ils embrassent l'histoire sainte, la vie de Jésus-Christ, l'histoire de France, la grammaire, l'orthographe, l'arithmétique, la géométrie, le dessin linéaire, etc.

Le frère Philippe a publié, en outre, des *Méditations sur saint Joseph* (Tours, 1864, in-18), *sur la Passion de Notre-Seigneur* (1867, in-18), *sur l'Eucharistie* (1868, in-18); *sur la très sainte Vierge* (1868, in-18), plus un *Résumé des Méditations à l'usage des frères des écoles chrétiennes* (1866, in-18). Il avait auparavant édité les *Méditations dites du vénérable J.-B. de La Salle*, à l'usage de ses frères (Versailles, 1858, in-8). — Il est mort à Paris, le 7 janvier 1874.

PHILIPPOTEAUX (Auguste), homme politique français, député, né à Sedan, le 17 avril 1821, étudia le droit à Paris et y fut reçu docteur en 1844. Juge suppléant au tribunal de sa ville natale et adjoint au maire de Sedan en 1852, il fut nommé maire en 1855. Lors des désastres de l'armée française, le 1er septembre 1870, il eut à faire face aux nécessités et aux périls de la situation, fut arrêté le 15 septembre par l'ennemi, puis relâché et confirmé dans ses fonctions municipales, au mois d'octobre par l'unanimité du conseil. Nommé, le 8 février 1871, représentant des Ardennes à l'Assemblée nationale, le quatrième sur six, par 28 430 suffrages, il prit place au centre gauche et fut un des signataires de la proposition Rivet, qui donnait pour deux ans la présidence de la République à M. Thiers. En 1873, il déposa une proposition tendant à déclarer inéligibles à l'Assemblée nationale les militaires en activité de service, qui fut adoptée. Issu d'une famille légitimiste, M. Philippoteaux, qui s'était rallié à la République, adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Sedan, par 10 426 voix, contre 3168 données au candidat monarchiste, il déposa, lors de la discussion de la proposition d'amnistie, un amendement tendant à édicter une prescription spéciale de cinq ans pour crimes et délits politiques relatifs aux événements de la Commune. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 10 316 voix, contre 5 888 obtenues par le candidat officiel. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 octobre 1871.

PHILIPPOTEAUX (Félix-Emmanuel-Henri), peintre d'histoire, né à Paris, le 3 avril 1815, suivit jeune encore l'atelier de M. Léon Cogniet, avec lequel il travailla plus tard pour les galeries de Versailles, notamment à la *Bataille de Monthabor*, exposée en 1843. Son premier tableau d'exposition a paru au Salon de 1833; les œuvres qu'il a depuis fréquemment exposées décorent aujourd'hui nos premiers musées modernes, celui du Luxembourg, ceux de Versailles, Rouen, Strasbourg et Marseille. Les principaux sont : *le Rocher de glace*, épisode des guerres de l'Amérique (1833); *la Retraite de Moscou* (1835); *la Prise d'Ypres* (1837), *la Mort de Turenne*, *le Siège d'Anvers en 1792*, *le Combat de Stockach* (1838 et 1839); *Bayard au pont du Garigliano*, *Louis XV visitant le champ de bataille de Fontenoy*, au Luxembourg (1840); *l'Entrée du col de la Mouzaia*, *la Défense de Mazagran*, *l'Attaque de Médéah*, *le Combat de l'Oued-Jer*, *Une Razzia* (1842-1844), tableaux la plupart commandés à l'artiste à la suite d'un voyage en Algérie, *la Bataille de Rivoli* (1845); *Femmes mauresques*, *Une Rue d'Alger* (1846); *le général Gourgaud sauvant la vie à Napoléon* (1848); *le Dernier banquet des Girondins*, aujourd'hui à Marseille, avec *la Mort de Turenne* (1850); *le général Bonaparte en Italie* (1853); *Défaite des Cimbres* (1855); *Charge des chasseurs d'Afrique à Balaklava* (1859); *le général Forey acclamé par les troupes de sa division après le combat de Montebello*, *l'Empereur embrassant le général Forey à la gare de Voghera*, *Religieuses à la chapelle* (1861); *Combat de Montebello*, *Combat de Diernstein*, appartenant à M. le duc de Richmond (1863); *la Fiancée du timbalier* (1864); *le Siège de Puebla*, *le général Forey à la tête de l'armée française*, guerre du Mexique (1865); *Chefs arabes se rendant au-devant de l'Empereur*, *Éclaireurs arabes* (1866); *Arrivée des cendres de Napoléon Ier à Courbevoie* (1867); *le Dimanche à Saint-Séverin*, XVIIIe siècle, *Prise de la grande redoute à la bataille de la Moskowa* (1870); *Rencontre de Henri IV et de Sully* (1875); *le Colonel Fr. Ponsomby sauvé sur le champ de bataille de Waterloo par un officier français*, à l'Exposition universelle de 1878, *Ils sont chez nous* (1880), etc. Il a été le principal auteur du vaste et remarquable panorama représentant le *Bombardement de Paris par les armées allemandes*, peint en 1872.

M. Philippoteaux a aussi donné quelques tableaux de genre : *la Pervenche*, *la Déception*, *le Brin d'herbe*, *le Retour du cabaret* (1853); quelques portraits militaires; un certain nombre de dessins au *Journal pour tous* et à d'autres recueils illustrés. On voit enfin de lui à Versailles *le Com-*

bat du Raab, *le Passage du Tagliamento*, *le Siège d'Anvers* en 1832. Il a obtenu une 2e médaille en 1837, une 1re en 1840, et la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1846.

PHILIS (Pierre-Joseph-Adalbert), administrateur français, né à Arras, en 1831, fit ses études au collège de Versailles, où son père était secrétaire général de la préfecture. Reçu avocat à Paris en 1852, il fut chargé, en 1856, d'un des discours de rentrée de la conférence des stagiaires. Sans suivre la vie active du Palais, il resta inscrit au tableau. Il se porta comme candidat de l'opposition au Corps législatif dans le Var, en 1863, et obtint 9081 voix, contre 19007 données à M. de Kervéguen. Peu de temps après, il se présenta encore sans succès aux élections pour le conseil général. Aux élections législatives de 1869, il se porta de nouveau dans la 2e circonscription du même département, pendant que son ami, M. Ém. Ollivier, se présentait dans la 1re; il n'obtint cette fois que 3442 voix, contre 18999 données à M. Pons-Peyruc et 11379 à M. Emmanuel Arago. En janvier 1870, M. Philis fut choisi par M. Émile Ollivier comme secrétaire général du ministère de la justice, et nommé en outre conseiller d'État en service ordinaire hors sections, ainsi que commissaire impérial près le conseil du sceau des titres. A la chute du ministère Ollivier, il rentra au barreau.

PHILLIMORE (sir Robert-Joseph), jurisconsulte et député anglais, né le 5 novembre 1810, fut élevé au collège de Westminster et à l'université d'Oxford, dont il tient son diplôme de docteur ès lettres; il étudia aussi le droit et fut reçu avocat par la Société de Middle-Temple (1841). Chancelier de Chichester et de Salisbury, juge des cinq ports, conseil de la reine en 1858, avocat général à l'Amirauté en 1862, juge de la haute cour en 1867, et conseiller privé la même année, il fut membre du Parlement de 1853 à 1857 pour le bourg de Tavistock; il vota avec indépendance, tantôt avec les whigs, tantôt avec les tories. En 1875, il se désista de la plupart de ses fonctions, en ne gardant que celles de juge de l'Amirauté.

On cite de lui des ouvrages de droit, entre autres : *Réflexions sur le divorce* (Thoughts on the law of divorce, 1849); *Du Droit international maritime* (On the international law; 1854-1861; 2e éd. 1874), lettres à lord Ashburton et à M. Gladstone; la publication des *Mémoires de George, lord Lyttelton* (Memoirs and correspondence, 2 vol.); *Russia and Turkey; Droit ecclésiastique de l'Église anglicane* (Th. Eccl. Law of the Church of England 1873, 2 vol.). Il a traduit *Laocoon* de Lessing, avec notes (1874).

PHILLIPS (Édouard), ingénieur et mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 mai 1821, entra à l'École polytechnique en 1840 et passa ensuite à celle des mines. Professeur à l'École des mineurs de Saint-Étienne, il vint se faire recevoir docteur ès sciences à Paris, en 1849, et resta dans cette ville comme professeur de mécanique à l'École centrale des arts et manufactures. Il obtint depuis la même chaire à l'École polytechnique. Il a fait partie de la commission centrale des machines à vapeur au ministère des travaux publics. Élu membre de l'Académie des sciences, le 22 juin 1868, en remplacement de L. Foucault, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

Parmi ses mémoires, nous citerons : *Description d'un nouveau procédé de traitement métallurgique des minerais de cuivre* (1848); *Théorie de la coulisse de Stéphenson*, etc. (1853); *Du Principe de la moindre action et du principe de d'Alembert*, etc. (1857); *Du Profil des digues de réservoirs d'eau en maçonnerie* (1853); *Manuel pratique sur le spiral réglant des chronomètres et des montres* (1865, in 12). Un *Cours d'hydraulique et d'hydrostatique*, professé à l'École centrale par M. Phillips, a été publié, sans sa participation, par M. Al. Gouilly (1875, in-8).

PHILLIPS (Georges), historien allemand, né à Kœnigsberg, le 6 janvier 1804, était fils de parents protestants, originaires d'Angleterre. Après avoir fait ses études à Munich et pris ses grades à Berlin, il donna son *Essai d'une exposition de l'histoire du droit anglo-saxon* (Versuch einer Darstellung der Geschichte des angel-sächsischen Rechts; Gœttingue, 1825), qu'il fit suivre de l'*Histoire de l'Angleterre et du droit anglais, depuis la conquête des Normands* (Englische Reichs- und Rechtsgeschichte, seit, etc.; Berlin, 1827-1828, 2 vol.).

Vers cette époque, ses relations avec son compatriote Yarke, qui se disposait à abjurer le protestantisme, le déterminèrent à embrasser lui-même le catholicisme, avec lequel [illegible] d'ailleurs toutes ses idées sur la [illegible] l'histoire. En effet, dans un premier ouvrage, les *Principes de droit privé allemand en général, comprenant le droit féodal* (Grundsätze des gemeinen deutschen Privatrechts, mit [illegible]; Berlin, 3e édit., 1846), il donnait pour base à toutes les institutions juridiques de l'Allemagne [illegible] principes mêmes de la féodalité, et dans son *Histoire allemande, traitant particulièrement de la religion, du droit et de la constitution* (Deutsche Geschichte, mit besonderer Rücksicht auf Religion, Recht, etc.; Ibid., 1832 et suiv.), il se montrait l'admirateur du moyen âge, jusque dans ses plus mauvais jours, et défendait [illegible] l'autorité de l'Église et son influence.

En 1833, M. Phillips fut appelé à Munich, en qualité de professeur de droit, et y trouva [illegible] sion de travailler plus efficacement à la propagation et à l'application même de ses [illegible]. A propos des agitations dont Cologne fut le théâtre (1838), il publia, avec Gœrres, les *Feuilles historiques et politiques de l'Allemagne catholique*, dont la pensée avouée était d'établir [illegible] la souveraineté de l'Église, et de réduire le rôle de l'État à la simple police. Il resta [illegible] mouvements religieux qui suivirent, [illegible] deux Gœrres, de Dœllinger, de [illegible] de tous les chefs de l'ultramontanisme [illegible] et défendit avec eux, en toute occasion [illegible] matie politique du catholicisme, jusqu'au moment où le ministère d'Abel [illegible] vention de Lola Montès (1847). M. Phillips [illegible] alors éloigné de sa chaire et [illegible] royal à Landshut. Mais, au lieu d'[illegible] ces fonctions, il poursuivit le cours de ses travaux historiques. En 1849, il accepta une chaire de droit canonique général et [illegible] à Inspruck, et l'échangea, deux ans plus tard, contre la même chaire à Vienne. — Il est mort dans cette ville, le 6 septembre 1872.

Outre les ouvrages que nous avons eu [illegible] de rappeler, il faut encore citer de M. Phillips *le Droit canonique* (Kirchenrecht, [illegible] 1845-51, 4 vol.), son plus important [illegible] *Histoire de l'Allemagne et du droit* [illegible] (Deutsche Reichs- und Rechtsgeschichte [illegible] 1845; 2e édit., 1850); *les Synodes diocésains* [illegible] Diocesansynode; Fribourg, [illegible] *Sur l'Origine des charivaris* (Ueber den Ursprung der Katzenmusiken; Ibid., 1849).

PHILLIPS (John), géologue anglais, [illegible]

décembre 1800, est neveu du célèbre William Smith, qu'on a surnommé le père de la géologie anglaise, aux travaux duquel il eut une large part, de 1815 à 1839. Nommé, vers 1827, conservateur du musée de la *Philosophical Society* du Yorkshire, il acquit par ses cours, ses mémoires et ses dissertations, qui embrassent la physique générale, la chimie, la minéralogie et l'histoire naturelle, la réputation d'un habile vulgarisateur. Après avoir professé aux universités de Londres et de Dublin (1844), il obtint, en 1856, la chaire du docteur Buckland à Oxford. — Il est mort dans cette ville le 25 avril 1874.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité de géologie* (Treatise on geology; Londres, 1837, 2 vol.), destiné d'abord à la *Cabinet Cyclopædia*, et augmenté en 1852; *les Fossiles de Cornouailles, de Devon et de Somerset* (the Palæozoic fossils of Cornwall; 1841, 1 vol.); *les Rivières, montagnes et côtes du comté d'York* (the Rivers, mountains and sea coasts of Yorkshire; 1855, in-8), et deux grandes cartes géologiques : *les Iles Britanniques* (1842) et *le Comté d'York* (1853).

PICARD (Louis-Joseph-Ernest), avocat français, ancien député et ministre, sénateur, né à Paris, le 24 décembre 1821, se fit recevoir avocat en 1844, et docteur en droit en juillet 1846. Il débuta au barreau de Paris sous les auspices de M. Liouville, plus tard bâtonnier de l'ordre, dont il devint le gendre. Membre du conseil de surveillance du *Siècle*, il contribua beaucoup à faire adopter par ce journal, aux élections générales de 1857, la candidature de M. Émile Ollivier, qui réussit grâce à cet appui. En juin 1858, il fut lui-même élu député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, par la 4e circonscription de la Seine, et accepta les conséquences de ce mandat en prêtant serment à l'Empire, avec les quelques autres députés de l'opposition. Il prit part à plusieurs discussions, fut, pendant toute la législature, un de ceux qu'on appelait « les Cinq », et attira par sa verve mordante l'attention de la Chambre et du pays.

Aux élections générales de 1863, M. Picard fut porté sans contestation sur la liste des candidats de l'opposition, qui à Paris passa tout entière. Il obtint 17 044 voix sur 23 870 votants. Il maintint sa position à la Chambre, faisant souvent passer sous une forme piquante les critiques les plus désagréables. En 1864, il se sépara de M. Émile Ollivier qui se rapprochait du gouvernement, et se rattacha plus étroitement à l'opposition de la gauche. Il proposa à plusieurs reprises des amendements et soutint des demandes d'interpellation, s'occupa de la défense des intérêts spéciaux de la ville de Paris, de la situation faite aux usiniers par l'octroi (décembre 1867), et fut un des plus ardents à réclamer pour la capitale un conseil municipal élu (mars 1869).

En juin 1868, M. Ernest Picard fut un des fondateurs et directeurs d'un journal démocratique hebdomadaire, *l'Électeur*, dont le premier numéro fut saisi : ce qui fit monter à plus de 60 000 le tirage de quelques-uns des numéros suivants. Aux élections de mai 1869, il fut un des députés de Paris dont la réélection fut le moins disputée. Il obtint 24 434 voix, sur 33 156 votants : il avait pour concurrent unique M. Denière, qui en eut 7729. Porté en même temps dans la 1re circonscription de l'Hérault, par l'opposition démocratique, il passa au second tour de scrutin avec 15 775 voix sur 28 901 votants, contre 13 866 voix obtenues par le candidat officiel, M. Pagézy. Malgré ses liens de vieille date avec ses électeurs de Paris, M. Ern. Picard fut déterminé par des raisons politiques à opter pour l'Hérault. Dans la nouvelle Chambre, il se rangea dans la partie de la gauche la plus rapprochée du centre gauche. Sans se rallier au gouvernement de fait, comme M. Émile Ollivier, et tout en se déclarant l'adversaire résolu de l'Empire et du pouvoir personnel, contre lequel il conseilla de voter, lors du plébiscite de 1870, il fonda un parti d'opposition constitutionnelle, qualifié de « gauche ouverte », par antithèse au parti irréconciliable ou « gauche fermée ». En même temps, il présentait un amendement important à la loi sur la responsabilité des fonctionnaires (23 mai), qui ne fut repoussé qu'à une majorité de 3 voix, et demandait énergiquement la dissolution de la Chambre « issue des candidatures officielles, et ne représentant plus l'opinion du pays ».

Après la révolution du 4 septembre, M. Picard fut proclamé membre du gouvernement de Défense nationale et nommé ministre des finances par décret du 5. Il contresigna, en cette qualité, l'abolition de l'impôt du timbre sur les journaux et publications périodiques. Seul membre du gouvernement resté en liberté, lors de la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, il contribua par son sang-froid et sa fermeté à la délivrance de ses collègues. C'est du ministère des finances que partirent les ordres qui centralisèrent l'action de la garde nationale de l'ordre et empêchèrent l'envahissement des bureaux de l'*Officiel*, de la préfecture de police et du télégraphe. Le 25 janvier 1871, il accompagna à Versailles M. Jules Favre, qui allait traiter de la capitulation.

Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Picard obtint, à Paris, sans être élu, 39 193 voix sur 328 970 votants, mais il fut nommé représentant de Seine-et-Oise, le quatrième sur onze, par 20 739 suffrages, et de la Meuse, le cinquième sur six, par 19 914 voix, sur 40 190 votants. Il opta pour la Meuse. Le 19 février, M. Thiers lui confia le portefeuille de l'intérieur. Attaqué violemment par le parti monarchiste, au moment même où les journalistes de la Commune poussaient à la séquestration de sa fortune immobilière, et obligé de défendre à plusieurs reprises, à la tribune, la révolution et les hommes du 4 septembre, il donna sa démission, lorsque l'insurrection de Paris eut été vaincue, et fut remplacé par M. Lambrecht (31 mai). Un décret du 5 juin le nomma gouverneur de la Banque de France, en remplacement de M. Rouland. M. Picard, plus que jamais poursuivi par les violences de la presse monarchique, refusa ce poste et déclara vouloir désormais se « consacrer uniquement à ses devoirs de député ». Le président du conseil adressa à cette occasion, à son collègue de l'Assemblée, une lettre où « le courage, l'esprit et le bon sens » de l'ancien ministre, aussi bien que « sa prudente gestion des finances pendant les horreurs d'un long siège » étaient soigneusement mis en relief.

Nommé ministre de France à Bruxelles, le 10 novembre 1871, M. Picard y rencontra beaucoup de sympathie; il donna sa démission après le 24 mai 1873, et vint reprendre sa place au centre gauche. Il prit part à plusieurs discussions importantes, combattit le projet de loi sur les maires présenté par M. de Broglie, auquel il reprocha d'avoir apporté à la tribune « le langage d'une ambition déçue ». Il se prononça pour le retour à Paris, la dissolution, les lois constitutionnelles, et fit partie de la dernière commission des Trente. Élu sénateur inamovible, le 10 décembre 1875, le dix-septième sur 75, par 348 voix sur 691 votants, il fit partie du centre gauche de la Chambre haute, mais ne joua plus qu'un rôle très effacé. — M. Ernest Picard est mort à Paris, le 13 mai 1877.

PICARD (Eugène-Arthur), connu sous le nom de PICARD D'AMBEYSIS, homme politique français, député, né à Paris, le 8 juillet 1825, est le frère du précédent. Riche propriétaire dans les départements du Gers, de Seine-et-Oise et des Basses-Alpes, il fut successivement sous-préfet au Blanc, à Forcalquier, à la Palisse, et donna sa démission en 1859. Aux élections partielles de novembre 1869, il se présenta sans succès à Paris, comme candidat de l'opposition : il avait contribué à la fondation de *l'Électeur libre*. Il échoua également dans le département des Basses-Alpes aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale. Plus heureux à celles de 1876, il fut élu le 5 mars, au scrutin de ballottage, dans l'arrondissement de Castellane, par 2169 voix, contre 2039 obtenues par M. Rabier du Villars. Il siégea au centre gauche et fut un des 363 députés qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua, le 14 octobre suivant, avec 2054 voix, contre le même concurrent, qui fut élu par 2267 suffrages, mais l'élection ayant été invalidée, M. Arthur Picard se représenta et fut élu, le 29 janvier 1878, par 2543 voix, contre 1561 obtenues par le candidat monarchiste, M. Rostan. Il représente Castellane au conseil général des Basses-Alpes.

PICART (Alphonse), mathématicien et député français né à Bignicourt-sur-Saulx (Marne), le 8 novembre 1829, entra à l'École normale supérieure en 1850, après avoir fait ses études classiques au collège de Vitry et au lycée Saint-Louis. Il devint agrégé en 1856 et docteur ès sciences en 1863 ; professeur suppléant au lycée Charlemagne et professeur de mathématiques spéciales en 1868, il passa en 1872 à la chaire du calcul différentiel et intégral à la Faculté des sciences de Poitiers. Porté à une élection partielle, à l'Assemblée nationale, dans le département de la Marne, il fut élu, le 27 avril 1873, par 41 266 suffrages, contre le général Boissonnet, et fit partie de la gauche républicaine. Après la dissolution de l'Assemblée nationale, il se présenta aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Vitry-le-François, et fut élu par 7130 voix, contre 5661 obtenues par le candidat monarchiste. Il continua à suivre la même ligne politique et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 8225 suffrages sur 13 120 votants.

M. Picart, qui a depuis abandonné l'enseignement, a présenté, de 1874 à 1877, à l'Académie des sciences, plusieurs savants mémoires, dont voici les principaux : *Théorie nouvelle du calcul des variations ; Application du principe des vitesses virtuelles à la recherche de l'équilibre d'un corps solide ; Nouvelle méthode pour établir les équations de l'élasticité d'un corps solide ; Représentation des fonctions d'une ou plusieurs variables ; Explication des actions à distance*, etc.

PICCIONI (Vincent), homme politique français, ancien député, né à Pino, canton de Luri (Corse), le 19 août 1812, fit ses études au collège de Sorrèze, suivit les cours de l'École de droit de Toulouse, puis se fit inscrire au barreau de Bastia et devint bâtonnier de l'ordre des avocats. Appelé aux îles danoises de Saint-Thomas par des intérêts de famille, il y resta six ans, remplit pendant quelque temps les fonctions de vice-consul de France, et ne revint en Europe qu'après avoir parcouru une partie des deux Amériques. Il fut à son retour nommé maire de Bastia, mais bientôt il vint se fixer dans ses propriétés de la Haute-Garonne, devint membre du conseil général pour le canton de Revel, et, en [illegible], fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 3e circonscription de ce département. Il obtint 21 [illegible] voix sur [illegible] votants. Son concurrent était M. [illegible]. Son élection fut plus disputée en mai 1869, et il n'obtint, avec l'appui de l'Administration, que 16 516 voix sur 32 123 votants. M. Piccioni a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Son frère, M. Antoine PICCIONI, docteur en médecine, avait été maire de Bastia, membre du conseil général de la Corse et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PICHAT. Voy. LAURENT-PICHAT

PICHENOT (Mgr Pierre-Anastase), prélat français, est né à Nuits-sous-Rivière [illegible] octobre 1816. Ancien vicaire général de [illegible] a été nommé évêque de Tarbes par décret du [illegible] mars 1870, préconisé le 27 juin et sacré [illegible] août de la même année. Promu à l'archevêché de Chambéry par décret du 18 juin 1873, et préconisé le 25 juillet, il fut installé le 18 septembre suivant. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Mgr Pichenot a publié, outre des lettres [illegible] *pastorales*, quelques ouvrages d'éloquence religieuse, notamment : *l'Évangile de l'Eucharistie*, conférences prêchées dans la cathédrale de [illegible] (1864, in-18 ; 4e édit., 1873).

PICHON * (Jérôme-Frédéric, baron), [illegible] littérateur français, né à Paris, le 3 [illegible] 1812, est fils d'un diplomate et petit-fils de l'architecte A. T. Brongniart. Auditeur au Conseil d'État de 1838 à 1848, il commença [illegible] dix-neuf ans à recueillir des livres [illegible] des curiosités historiques de toute nature. [illegible] en 1843 parmi les membres de la Société des bibliophiles français, il en fut élu président l'année suivante et constamment réélu depuis.

Parmi ses principales publications [illegible] pressions, nous citerons : *Recueil de dissertations sur différents sujets de littérature* [illegible] par l'abbé Lebeuf, avec [illegible] signées Claude Gauchet (1843, [illegible]); *[illegible] d'un braconnier, ou Mémoires de L. [illegible]* (1844, in-8); *Jean Vauquelin de la Fresnaye* [illegible] *Nicolas Vauquelin des Yveteaux* [illegible] *l'Apparition de Jehan de Meun* [illegible] *prieur de Salon* (1845, in-4); *le* [illegible] *ris*, traité de morale et d'économie [illegible] composé vers 1393 par un bourgeois [illegible] (1846), 2 vol. in-8) ; *le Trésor* [illegible] poème de Hardouin de Fontaine-[illegible] in-8) ; *le Livre de la chasse du grand* [illegible] *Normandie*, etc. (1857, in-8); [illegible] *sa bibliothèque et ses collections* [illegible] fig.), etc., M. Pichon a fourni [illegible] *bliophile* et aux *Mélanges de la Société des bibliophiles français* (1850-1877) des [illegible] souvent tirées à part.

PICHON (Pierre-Auguste), [illegible] est né à Sorrèze (Tarn), le 6 [illegible] père, professeur au Conservatoire [illegible] le destina d'abord à la musique [illegible] l'académie de cette ville (18[illegible]) [illegible] Paris en 1829 et suivit l'atelier de [illegible] il fut l'élève et plus tard l'ami [illegible] comme portraitiste une grande [illegible] une galerie de portraits [illegible] connus sont : *Isambert*, [illegible] *Bresson*, *Henri Prevost*, [illegible]

génie Garcia, tous exposés de 1835 à 1853, avec divers *portraits* en pied et quelques miniatures à l'huile également estimés.

M. Pichon a aussi donné aux Salons des sujets d'histoire et des tableaux religieux : *Saint Barthélemy; Saint Martin partageant son manteau; le Christ à la colonne;* une *Vierge aux anges;* une *Immaculée Conception; Adam et Ève* (1836); *Saint François recevant les stigmates* (1838); *la Cène*, commandée pour la cathédrale d'Amiens (1846), et dont une reproduction figurait à l'Exposition universelle de 1855; *Saintes femmes au tombeau* (1848); *Repos de la Sainte Famille* (1857); *l'Annonciation* (1859); *Saint Memmie ressuscitant un enfant*, appartenant au ministère d'État (1861); *le Centenier* (1864); *Portrait du général Laumières* (1865); *le Sacré cœur de Jésus. Réception au château de Windsor par le roi Richard II*, (1866); *Portrait du docteur Blanchet, l'Immaculée Conception* (1868); *l'Annonciation* (1869); *Résurrection* (1873); *le Vicomte de Luppé* (1874); *Repos de la Sainte famille* (1875); *Fleurs d'automne, Rosa mystica* (1877); deux *portraits* (1880), etc. Il a encore exécuté en dehors des Salons : *l'Évêque saint Sulpice éteignant un incendie dans une église du Loiret, le Roi breton saint Judicaël prononçant des vœux;* les peintures murales à l'église Saint-Eustache, à celle des Jésuites de la rue de Sèvres, etc. M. Pichon a obtenu, pour le portrait; une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844: pour l'histoire, une 1re en 1846, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 juillet 1861.

PICHOT (Amédée), littérateur français, né à Arles le 5 novembre 1796, fit ses études au collège de Juilly, puis sa médecine à Montpellier et à Paris, où il se fixa en 1819, mais ne tarda pas à se consacrer aux lettres. En 1822 et 1824, il visita l'Angleterre et l'Écosse, se familiarisa avec leur littérature et prit part dès lors à différents recueils littéraires. En 1843, il succéda à M. L. Galibert comme rédacteur en chef de la *Revue britannique*, dont il conserva la direction pendant trente-quatre ans. M. Am. Pichot a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 12 février 1877.

On a de lui : *Vues pittoresques d'Écosse*, avec texte (1825, petit in-fol.); *Voyage en Angleterre et en Écosse* (1825, 3 vol. in-8); *Essai sur lord Byron* (1825); *Histoire de Charles-Édouard* (1830, 2 vol. in-8; 4e édit., 1846); *Monsieur de l'Étincelle, ou Arles et Paris* (1837, 2 vol.); *les Beautés de lord Byron*, galerie de 15 tableaux tirés de ses œuvres (1838, in-4); *Galerie des personnages de Shakespeare* (1843); *sir Charles Bell* (1846); *le Dernier roi d'Arles* (1848, in-12); *Charles-Quint* (1853), étude historique; *les Mormons* (1854); *Scènes du bord et de la terre ferme* (1857); *les Poëtes amoureux, épisodes de la vie littéraire* (1858), traduites du Dr Hall, etc.; un recueil de poésies, *les Arlésiennes* (1860, in-18); *l'Écolier de Walter Scott*, contes biographiques (1860, in-18); *la Femme du condamné, scènes de la vie australienne* (1862, in-18); *la Belle Rébecca* (1864, in-18), etc.; puis différentes traductions, notamment celles du *Diamant de famille* et des *Snobs* de Thackeray, pour la *Collection des meilleurs romans étrangers;* celle de l'*Histoire du règne de Guillaume III*, de Macaulay (1853-1861, 4 vol. in-8); enfin un grand nombre d'articles dans divers recueils, et surtout dans la *Revue britannique*.

PICKERSGILL (Frederick-Richard), peintre anglais, né à Londres, en 1820, étudia d'abord sous le paysagiste Witherington, son oncle maternel, et devint, en 1839, élève de l'Académie royale. Après avoir donné *l'Age d'airain, le Combat d'Hercule et d'Acheloüs, Œdipe maudissant son fils Polynice*, compositions peu remarquées, il fut plus heureux avec *la Mort du roi Lear* (1842), qui obtint un second prix, et *Amoret dans la chaumière de Sclaunder* (1845), scène d'un poëme de Spencer, qui de la collection de M. Vernon passa à la Galerie nationale. En 1847, *l'Enterrement de Harold à l'abbaye de Waltham* remporta le premier des trois prix fondés par la commission royale d'encouragement; ce sujet, fortement rendu, et qui figura à l'Exposition universelle de 1855, se trouve dans une des salles du nouveau Parlement. L'auteur fut en 1847 élu associé de l'Académie et académicien titulaire en 1857. Depuis il a exposé divers sujets, la plupart empruntés aux poëmes de Spencer ou aux annales d'Italie; nous citerons : *Samson livré par Dalila* (1850), que l'on regarde comme sa meilleure page dans le genre historique; *la Mort de Francesco Foscari* (1854); *Peines d'amour perdues* (1855); *Corsaires jouant leurs prisonniers aux dés*, à l'Exposition universelle de 1867; etc.

Son oncle paternel, W. H. PICKERSGILL, né en 1782 et membre de l'Académie, envoya à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un portrait de *lord Brougham*. — Il est mort le 21 avril 1875.

PICOT (Georges-Marie-René), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 24 décembre 1838, est fils d'un conseiller à la Cour d'appel de cette ville. Il étudia le droit, fit ensuite plusieurs voyages en Angleterre pour y examiner l'organisation de la détention préventive, et entra en 1865 au tribunal de la Seine en qualité de juge suppléant. Un mémoire qu'il présenta en 1872 au concours ouvert par l'Académie des sciences morales, sur l'histoire des États généraux, lui valut un prix, décerné à la suite d'un rapport très élogieux de M. Guizot. M. Picot publia peu après une *Histoire des États généraux et leur influence sur le gouvernement de la France de 1355 à 1614* (1872, 4 vol., in-8), qui remporta deux fois de suite, en 1873 et en 1874, le grand prix Gobert à l'Académie française.

Lors de la formation du cabinet Dufaure, le 14 décembre 1877, M. Georges Picot fut appelé au ministère de la justice, comme directeur des affaires criminelles et des grâces, et fit partie de plusieurs commissions, notamment de celles de la réforme de l'organisation judiciaire, de l'instruction criminelle, etc. Il sortit du ministère après l'avènement à la présidence de M. Grévy et resta en dehors de toute fonction publique. Il devint un des principaux rédacteurs du nouvel organe du centre gauche, *le Parlement*. L'un des fondateurs de la Société de législation, en 1869, M. Picot a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 6 juillet 1878, en remplacement de M. Thiers. Il est gendre de M. de Montalivet.

Outre l'ouvrage cité plus haut, on a de lui des articles insérés dans la *Revue critique de législation*, dans les *Mémoires de l'Académie*, dont plusieurs ont été publiés à part : *Note sur l'organisation des tribunaux de police à Londres* (1862, br. in-8); *Recherches sur la mise en liberté sous caution* (1863, in-8); *Loi sur les flagrants délits* (1863, in-8); *Observations sur le projet de loi relatif à la mise en liberté provisoire* (1865, in-8); *les Fortifications de Paris, Vauban et le gouvernement parlementaire* (1870, in-18); *les Élections des États généraux dans les provinces, de 1302 à 1614* (1874, in-8).

PICOT (Auguste-Emile), philologue et biblio-

graphe français, né à Paris, le 23 septembre 1844, fut reçu avocat en 1865 et remplit les fonctions de chef du cabinet du prince Charles de Roumanie, de septembre 1866 à décembre 1867. Vice-consul de France à Temesvar (Hongrie), de 1869 à 1872, il a été depuis chargé du cours de langue roumaine à l'École des langues orientales vivantes.

M. Emile Picot a publié une grande étude anonyme sur *les Serbes de Hongrie* (Prague et Paris, 1873-1874, in-8), qui a provoqué en Hongrie de vives polémiques; il a traduit de M. Th. Mommsen un *Mémoire sur les provinces romaines* (1867, in-8) et de Grégoire Urechi la *Chronique de Moldavie*, avec introductions, notes et glossaire (1878-1879, liv. 1-2); mais il s'est surtout fait connaître par ses recherches sur la poésie et le théâtre français. Outre une importante *Bibliographie cornélienne* (1875, in-8, portr.), ses principales publications dans cet ordre de travaux sont : *Pierre Gringoire et les Comédiens italiens sous François Ier* (1877, in-8); *la Sottie en France* (Nogent-le-Rotrou, 1878, in-8); *Notice sur Jehan Chaponneau* (1879, in-16). Il a édité les *Noëls* de Jehan Chaperon (1879, in-16) et, avec M. P. Nyrop, un *Nouveau recueil de farces françaises* (1880, in-16). M. Émile Picot a collaboré à la *Revue de linguistique*, à la *Romania*, à la *Revue historique de droit français et étranger*, à la *Revue d'anthropologie*, au *Literaturblatt für deutsche und romanische Philologie*, etc.

PICOU (Henri-Pierre), peintre français, né à Nantes, le 27 février 1824, étudia sous Paul Delaroche et débuta au Salon de 1847. Il cultiva d'abord la peinture d'histoire et le portrait, puis traita l'allégorie et les fantaisies mythologiques. Il a exécuté et exposé jusqu'ici, avec succès : *les Enfants du Nil*, dessin (1847); *Cléopâtre et Antoine sur le Cydnus* (1848); *A la Nature, Tentation, l'Esprit des nuits, Quand l'amour arrive, Quand l'amour s'en va* (1850); *les Érynnies* (1852); *Cléopâtre dédaignée par Octave*, acquis par l'État, *Scène champêtre* (1853); *l'Amour à l'encan, la Moisson des amours*, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Étoile du soir, le Bain de la sultane* (1857); *les Marécages de Philostrate* (1859); *Fermez-lui la porte au nez, il rentrera par la fenêtre, Toilette* (1861); *Sapho, Femmes du bourg de Batz* (1863); *la Chatte métamorphosée en femme, l'Amour charmant les songes* (1864); *l'Inondation de la Loire, le Repos en forêt* (1865); *un Rêve de fra Angelico* (1866); *Molière à Versailles, le Bain* (1868); *Moïse exposé sur le Nil* (1870); *Psyché aux enfers, Ronde de mai* (1873); *Sauve qui peut! l'Exilé, Un Aquarium* (1874); *Jeu d'échecs indien* (1876); *la Veuve du Malabar* (1877); *l'Amour fait passer le temps, le Temps fait passer l'Amour* (1878); *la Discorde* (1879); *Molière et Mozart*, projet de décoration pour un théâtre (1880), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1848 et un rappel en 1857.

PICTET (François-Jules), naturaliste suisse, né à Genève, le 27 septembre 1809, fut longtemps professeur de zoologie et d'anatomie comparée à l'académie de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les phryganides* (Genève, 1834, in-4); *Histoire naturelle générale et particulière des insectes névroptères* (Ibid., 1841-1843, 2 vol. in-8, fig.), comprenant les familles des perlides et des éphémérides; *Traité élémentaire de paléontologie* (Ibid., 1844-1846, 4 vol. in-8), dont une seconde édition, augmentée d'un atlas de 110 planches, a paru à Paris de 1853 à 1855; *Description des mollusques fossiles qui se trouvent dans les grès verts des environs de Genève* (1847-1851, in-4, avec 51 pl.); *Matériaux pour la paléontologie suisse* (1854-1873, 1re série en 10 livraisons in-4, avec 61 pl.; 2e série en 12 livraisons aussi, avec planch.; 3e série en 13 livraisons, avec pl.; 4e série en 11 livraisons; 5e série en 11 livraisons, avec 15 pl.; 6e série en 10 livraisons, avec 33 pl.); *Description des poissons fossiles du mont Liban* (1850, in-4, avec 10 planches); *Notices sur les animaux nouveaux du musée de Genève* (in-4, avec 13 pl.); *Mélanges paléontologiques* (1863, in-4), etc. Ce savant a en outre communiqué plusieurs mémoires au recueil de la Société de physique de Genève et collaboré à la *Bibliothèque universelle*. — Élu correspondant de l'Académie des sciences, le 13 mai 1867, M. Pictet est mort le 15 mai 1872.

PICTET (Adolphe), écrivain suisse, cousin du précédent, né à Genève le 11 septembre 17[illegible], officier supérieur d'artillerie, s'est occupé à la fois de littérature et d'études linguistiques. Après avoir traduit de l'allemand (1823) l'*Histoire de la lutte et de la destruction des républiques démocratiques*, de Zschokke, il a donné : *Du Culte des Cabires chez les anciens Irlandais* (1824); *De l'Affinité des langues celtiques avec le sanscrit* (1837), couronné par l'Institut; *Une Course à Chamounix* (1838), reproduit en 18[illegible]; *Essai sur quelques inscriptions en langue [illegible]* (1859); *les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs* (1859-1863, tomes I-II, [illegible]); *Nouvel essai sur les inscriptions gauloises*, 18[illegible], in-8); *Du Beau dans la nature, l'art et la poésie* (Neuchatel, 1875, in-8). — Il est mort à Genève le 20 décembre 1875.

PIE (Louis-François-Désiré-Édouard), prélat français, cardinal, né à Pontgouin (Eure-et-Loir), le 26 septembre 1815, appartint d'abord au diocèse de Chartres, où il devint vicaire général de la cathédrale. Nommé évêque de Poitiers par décret du 23 mai 1849, il se distingua dans le [illegible] par son zèle à défendre les intérêts temporels du Saint-Siège. On remarqua beaucoup, [illegible] 1860, le service solennel qu'il célébra [illegible] cathédrale en l'honneur des soldats de l'armée pontificale morts dans la guerre, et l'éloge [illegible] qu'il fit des victimes de Castelfidardo. [illegible] pas la politique impériale encore assez [illegible] aux prétentions ecclésiastiques, il la [illegible] à plusieurs reprises, dans des mandements et lettres pastorales qui firent un certain bruit. Il prit souvent une part active aux luttes électorales; aussi, lors des élections de [illegible] en présence des deux candidatures [illegible] MM. Thiers et Bourbeau à Poitiers, [illegible] tion fut-elle très remarquée, comme [illegible] gement, inaccoutumé de sa part, [illegible] gouvernement. Mgr Pie rassembla, [illegible] tain éclat, en janvier 1868, un concile [illegible] au chef-lieu de son diocèse. [illegible] travaux du concile œcuménique [illegible] rangea parmi les plus ardents [illegible] tentions pontificales (janvier 18[illegible] à la dignité de cardinal, de [illegible] le 12 mai 1879. — Mgr Pie est mort à [illegible] le 17 mai 1880.

Il a publié, isolés ou réunis, [illegible] nombre de discours, d'éloges funèbres, [illegible] tions pastorales et synodales, etc. [illegible] nous citerons à part: *Instruction synodale [illegible] erreurs de la philosophie moderne* [illegible] *Instruction synodale sur les principales [illegible] du temps présent* (1854, in-1[illegible]) [illegible] *M. Billault*, ministre-commissaire [illegible] cussion de l'adresse (1862, in-8); *Lettre [illegible] Persigny, ministre de l'intérieur* [illegible] *Discours prononcé dans* [illegible]

11 octobre 1860, à l'occasion du service solennel pour les soldats de l'armée pontificale, etc. (1860, gr. in-8). Des recueils assez volumineux de ses *Discours, allocutions, mandements*, etc., ont eu plusieurs éditions (1858-1860, 3 vol. in-8; 1868-1872, t. I-VI, in-8).

PIE IX (Jean-Marie, comte DE MASTAÏ-FERRETTI, pape sous le nom de), né à Sinigaglia le 13 mai 1792, fut, en 1815, sur le point d'entrer dans les gardes nobles; mais la faiblesse de sa santé le détourna de l'état militaire. Il choisit la carrière ecclésiastique. Après de fortes études au collège de Volterra, il fut ordonné prêtre, et envoyé en mission au Chili en 1823. A son retour, en 1825, il fut nommé chanoine et chargé de la direction de l'hospice apostolique de Saint-Michel. Le pape Léon XII reconnut son zèle en lui donnant, en 1827, l'archevêché de Spolète; Grégoire XVI le nomma au siége d'Imola en 1832, et cardinal en 1840. Sa charité connue, sa raison, son caractère conciliant, attirèrent sur lui les regards quand il s'agit de nommer un successeur à Grégoire XVI (juin 1846), et son élection causa une grande satisfaction au peuple romain.

Les premières mesures du nouveau pontife rallièrent en sa faveur les plus mal disposés; il renvoya sa garde de Suisses, et se décida à accorder aux condamnés politiques une amnistie générale sans conditions. L'enthousiasme des Romains à cette époque lui prodigua les plus vives démonstrations de reconnaissance. Le 8 août, Pie IX choisit pour secrétaire d'État le cardinal Gizzi, à qui son libéralisme faisait pardonner un peu d'irrésolution; il changea les cardinaux des légations, soumit le clergé à l'impôt, nomma une commission de jurisconsultes pour la réforme du code romain, et diminua sensiblement les dépenses de la cour. Le contre-coup de ces réformes se fit sentir dans toute l'Italie et même à l'étranger. Les souverains italiens s'efforcèrent de suivre le pape dans cette voie de progrès; les chefs républicains, Montanelli, Balbo, Ricciardi et Mazzini lui-même, adhérèrent aux premières sympathies qu'inspira une telle conduite.

Cependant de sourds mécontentements ne tardèrent pas à se manifester. On accusa les lenteurs que mettait Pie IX à réorganiser les tribunaux, à armer la garde nationale, à donner quelques garanties politiques. Pendant les mois d'avril et de mai 1847, il s'occupa de régler la liberté de la presse et élabora le projet d'une *consulte d'État*, ou assemblée des notables. Une vaste union douanière qu'il méditait entre le Saint-Siége, la Toscane et la Sardaigne, n'aboutit point. Plusieurs mesures également salutaires rencontrèrent des obstacles invincibles dans les anciens préjugés et l'obstination routinière des fonctionnaires. La popularité du pape commença à décliner. Son manifeste, ou *motu proprio* du 12 juillet, excita des démonstrations bruyantes, où l'enthousiasme ressemblait à une menace. A la suite d'un arrêté qui défendait ces démonstrations tumultueuses, et des combinaisons rétrogrades qui déterminèrent l'armement spontané de la garde civique, le cardinal Gizzi donna sa démission, accusant le chef du pouvoir de faiblesse et de mobilité. Il fut remplacé par un de ses parents, le cardinal Ferretti.

Pie IX se trouvait déjà en présence d'une nouvelle complication, la guerre étrangère, qu'il eût bien voulu conjurer. Ni son peuple, ni les Autrichiens ne le lui permirent; le premier, cédant à cette passion de l'indépendance nationale, qui avait déjà tant de fois agité vainement l'Italie, prétendait forcer la main au pape; mais ce furent les autres qui prirent l'offensive en occupant Ferrare. Le nouveau ministre adressa une protestation énergique à l'Autriche, qui retira ses troupes. Libre de ce côté, il organisa le Conseil et le Sénat municipal à Rome, conclut avec la Toscane et la Sardaigne cette union douanière qui avait manqué une première fois, et s'occupa de déterminer les attributions de la *consulte d'État*. Elle se réunit en novembre, sous la présidence du cardinal Antonelli (voy. ce nom); mais le pape établit qu'elle n'avait d'autre droit que l'initiative. Elle demanda la liberté de la presse, la ligue italienne, l'émancipation des juifs, l'éloignement des jésuites. Pie IX, sans céder directement à ces exigences, constitua du moins son ministère d'après le système français, et y admit un certain nombre de laïcs. L'influence resta tout entière aux anciens conseillers conservateurs de Grégoire XVI, et, de jour en jour, la confiance réciproque diminua entre les Romains et leur pontife. Le parti modéré libéral, perdant toute son autorité, céda la place aux chefs révolutionnaires. Ceux-ci, excités par le succès de la Révolution dans les autres États de l'Italie, encouragés par la révolution française de Février, par la démission du cardinal Ferretti, réclamèrent une constitution qui fut promise et promulguée le 14 mars 1848, sous le ministère du cardinal Antonelli, alors très libéral. Elle faisait une large part au pouvoir ecclésiastique, et n'ouvrait les emplois qu'aux catholiques. Elle soumettait la presse à une censure sévère, et prêtait, sur beaucoup de points, à des interprétations arbitraires. Toutefois, c'était une constitution, et le peuple en fut content. Bientôt Pie IX dut encore céder sur la question de la guerre, et prendre part au mouvement d'indépendance qui avait déjà entraîné contre l'Autriche Venise et Milan. Il confia une armée de 17000 hommes au général Durando, qui se dirigea vers le Pô, avec ordre de ne combattre qu'à la dernière extrémité. « Durando ne m'inquiète pas, » disait Pie IX. Il combattit pourtant et fut aussitôt désavoué par le pape; les ministres donnèrent leur démission.

L'agitation terrible que les chefs populaires Cicerovacchio, Sterbini et autres, excitèrent à Rome, pour protester contre cette conduite, détermina le pape à prendre pour ministre le philosophe libéral Mamiani (4 mai), et à écrire à l'empereur d'Autriche pour lui conseiller une renonciation volontaire à ses provinces d'Italie. Sur son refus, la guerre fut définitivement résolue, et Durando ouvertement autorisé. Mais le pape ne cessait de faire à son nouveau ministre une opposition qui ne pouvait toujours rester secrète. Cette mésintelligence empêcha Mamiani de lire son programme aux Chambres réunies en juin; jamais gouvernement constitutionnel ne parut moins comprendre son essence et ses lois. Mamiani finit par tomber sans avoir pu établir solidement, selon ses vues, la grande alliance nationale des divers États de la Péninsule. Quelques réformes administratives demeurèrent comme les seuls résultats de son ministère.

Le pape nomma, pour le remplacer, un cabinet provisoire, sous la présidence de M. Édouard Fabbri, qui, à son tour, céda la place (15 septembre) à M. Pellegrino Rossi. Cet homme d'État, ancien exilé, professeur de droit en France, ami intime de M. Guizot et des principaux doctrinaires, entreprit de faire régner dans Rome révolutionnaire le gouvernement constitutionnel. Dans ce but, il affecta de se tenir en dehors des partis. Le résultat de cette politique fut de le rendre, en deux mois, l'homme le plus impopulaire de toute l'Italie. Le 15 novembre, l'infortuné fut assassiné sur les marches de la Chambre des députés. Une émeute éclata le lendemain, et imposa au pape le

ministère Mamiani, Galetti, Sterbini. C'est alors que Pie IX se détermina à quitter Rome, et à demander asile au roi de Naples, Ferdinand II. Retiré à Gaëte, il nomma deux fois, pour administrer en son nom, une commission exécutive qui refusa de gouverner en son absence, et il repoussa toutes les invitations qui lui furent faites de rentrer dans Rome. Quelque temps après, il protesta contre le gouvernement provisoire établi par la Chambre. Mamiani donna sa démission, et la Chambre elle-même se déclara dissoute, en convoquant le peuple au suffrage universel pour l'élection d'une Constituante. Cette assemblée nouvelle se réunit à Rome le 6 février 1849, et prononça, à la majorité de 143 voix contre 11, la déchéance du pape, avec garantie de son indépendance spirituelle, et proclama, comme forme du gouvernement romain, la république démocratique. Un comité exécutif, composé de trois membres, fut établi, et le ministère modifié dans le sens républicain. Le pape répondit à ces actes de vigueur en faisant demander par le cardinal Antonelli le secours des quatre grandes puissances catholiques, la France, l'Autriche, l'Espagne et le royaume de Naples (18 février). Cependant, Mazzini, arrivé à Rome et nommé triumvir, faisait célébrer les cérémonies religieuses, en l'absence du pape, par l'aumônier d'un régiment, avec une pompe encore plus solennelle que de coutume.

Le pape n'hésita plus devant une restauration par le moyen des armes étrangères. En vain l'ambassadeur français, M. d'Harcourt, négocia-t-il sa réconciliation avec le parti constitutionnel romain; Mamiani et ses amis se déclarèrent impuissants à le rétablir. C'est alors que la France envoya une armée, afin de prévenir du moins l'Autriche, qui, selon l'expression du général Lamoricière, aurait fait à Rome une contre-révolution complète. L'intervention du diplomate français M. de Lesseps, au milieu de la lutte, ne put empêcher le bombardement et la prise de Rome. La nouvelle constitution venait d'être promulguée par l'Assemblée, lorsque le général Oudinot entra dans la ville. La réaction commença. Le pape, au lieu de rentrer immédiatement à Rome, y envoya d'abord trois commissaires, les cardinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri, connus pour leurs opinions conservatrices, qui reprirent possession du pouvoir en son nom; ils témoignèrent une grande défiance envers les Français, organisèrent les représailles contre les citoyens, et établirent, sur nos troupes, une sorte d'inquisition.

Sur ces entrefaites, la lettre fameuse du président de la République au colonel Edgar Ney vint à propos rappeler au pape le caractère et les conditions de l'intervention française : amnistie générale, sécularisation de l'administration, Code Napoléon et gouvernement libéral. Le pape sembla se rendre à ces avertissements, promit, dans un *motu proprio*, du 19 septembre, une amnistie presque complète, ainsi qu'une réorganisation administrative et judiciaire, et rentra à Rome le 4 avril 1850. Le *motu proprio* fut à peu près éludé par le cardinal Antonelli, qui exerça, surtout dans les légations, une répression rigoureuse. Il introduisit des réformes dans les départements ministériels, établit un Conseil d'État, et réorganisa l'administration des municipes.

Dans l'état nouveau des choses, le conseil d'État fut composé de prêtres et de laïcs; mais ces derniers n'eurent jamais une influence proportionnée à leur nombre. Le gouvernement presque entier appartint au ministre secrétaire d'État, qui ne put être qu'un cardinal. Les municipes, que leur organisation faisait rétrograder au delà de 1816, étaient gouvernés par une magistrature spéciale nommée par le pape, et des conseillers municipaux, élus par diverses catégories d'électeurs. Les historiens contemporains qui ont jugé dans ses résultats ce gouvernement [illegible], s'accordent à déplorer la situation des finances, du commerce et de l'industrie, la restauration des privilèges, et le maintien de beaucoup d'abus, surtout dans l'administration de la justice, la stagnation de l'éducation publique, l'absence de sécurité du pays, la compression qui régnait sur toutes les manifestations de la pensée, enfin le mécontentement général entretenu par l'occupation permanente d'un corps d'armée autrichien et d'un corps d'armée français.

Les années 1859 et 1860 ont été particulièrement funestes à l'autorité temporelle du pape. Au milieu du grand ébranlement causé dans toute l'Italie par la guerre entre le Piémont, soutenu par la France, et l'Autriche, Pie IX se vit assurer d'abord le maintien et la consolidation de son pouvoir par le programme même de l'intervention française. L'empereur fit plus : à Villafranca, il établit les bases d'une confédération italienne dont le pape devait avoir la présidence honoraire. Mais les événements marchèrent dans un autre sens. Obéissant au même mouvement d'affranchissement que les duchés de Toscane, Parme et Modène, les légations se soulevèrent, se rallièrent, pendant la guerre, sous l'administration provisoire du Piémont, témoignèrent ensuite par un double vote, à peu près unanime, de leur volonté de faire partie de la monarchie sarde, et malgré toutes les représentations de la [illegible], firent accepter leur annexion par le roi Victor-Emmanuel. Plus récemment, Pie IX confia en vain la défense du pouvoir temporel au général Lamoricière. L'armée papale, presque toute composée d'étrangers, particulièrement de jeunes gens de la noblesse française, fut anéantie à Castelfidardo. Ancône, où le général s'était jeté, fut pris, et tout le territoire des États-Romains, à l'exception de Rome, de Civita-Vecchia et de quelques petites places occupées par l'armée française, fut envahi par les troupes du Piémont. Un nouveau vote d'annexion vint encore confondre dans la monarchie sarde la presque totalité de l'ancien patrimoine de Saint-Pierre (5 novembre [illegible]).

Depuis cette époque, les rapports du saint Siège avec le gouvernement français, [illegible] à Rome, furent de plus en plus [illegible]. Les dissentiments intimes du Vatican et du [illegible] des Tuileries se révélèrent par [illegible] des réponses, des lettres et des [illegible] tiques qui reçurent une plus ou moins [illegible] publicité. Enfin, la convention du 15 septembre 1864, entre l'empereur des Français et [illegible], vint fixer un terme à l'occupation [illegible] par les troupes françaises, et [illegible] lement d'abandonner, au bout de [illegible] pouvoir temporel du pape à ses [illegible] le peuple italien à sa propre volonté [illegible] garde comme la réponse à cette [illegible] fameuse *Encyclique* du 8 décembre [illegible] table déclaration de guerre de [illegible] les principes de 1789, proclamés par [illegible] nement français, et contre toutes les [illegible] représentent les institutions [illegible] vernement français interdit [illegible] vier 1865, la publication officielle [illegible] territoire de l'empire, du Syllabus [illegible] l'Encyclique qui en énonce les doctrines [illegible]

Dans les quatre années qui suivirent [illegible] événements notables s'accomplirent [illegible] rèrent. Le gouvernement du pape [illegible] celui de l'empereur, dès les [illegible] 1866, pour former en France un [illegible] étrangères appelé légion d'Antibes [illegible]

protéger le Saint-Siège, après le rappel de nos soldats. L'impatience de quelques patriotes précipita la crise et détermina la prolongation de l'occupation française. Au mois d'octobre, Garibaldi et ses compagnons, mal contenus par le ministère italien, se jettent sur les États pontificaux, repoussent d'abord les troupes du pape à Monte-Rotondo, s'approchent de Rome, puis se font décimer à Mentana par les chassepots français (4 novembre). Pie IX célébra, quelques jours après (8 novembre), un service solennel pour le repos des victimes de cette journée qui avait sauvé encore une fois le pouvoir temporel. L'entente politique ne sembla pas pour cela plus intime entre les deux gouvernements, dont les plaintes réciproques se trahissaient dans des allocutions ou étaient consignées dans des dépêches.

Le désaccord était encore plus marqué entre le Saint-Siège et le cabinet du roi d'Italie. Le pape, n'acceptant pas comme sérieuses les garanties offertes par le gouvernement de Victor-Emmanuel contre les tentatives à main armée des garibaldiens, refusa de se mettre, comme le demandait la municipalité romaine (18 octobre 1867), sous la protection des troupes italiennes. A la même époque, il se plaint par une encyclique (17 octobre) de la mauvaise foi de l'Italie et des embûches qui lui sont tendues. Il condamne à plusieurs reprises les lois votées par le Parlement italien concernant les biens ecclésiastiques, et les déclare nulles et de nul effet (20 septembre). L'année suivante, la révolution espagnole enleva au pape, dans la personne de la reine Isabelle, à laquelle il venait d'accorder une distinction particulière entre tous les souverains, une alliée fidèle, sinon puissante; il reconnut cependant le gouvernement provisoire dans les derniers jours d'octobre 1868, mais il refusa d'entretenir des relations diplomatiques avec lui et d'admettre en sa présence M. Posada Herrera, nommé ambassadeur d'Espagne, tant qu'un gouvernement définitif ne serait pas constitué (fin janvier 1869). Il alla plus loin, et défendit à deux évêques espagnols, élus représentants aux Cortès constituantes, d'aller occuper leur siège.

Parmi les actes de l'administration pontificale à l'intérieur, pendant cette période, on avait remarqué l'adoption du système monétaire français (juin 1866), non suivie de l'adhésion à la convention monétaire entre la France, la Belgique, la Suisse et l'Italie (février 1867). Le dessèchement du marais d'Ostie (mai-octobre 1868), ce foyer principal de la malaria romaine, est aussi un des faits qui honoreront le règne de Pie IX. L'état des finances était cependant des plus précaires. Quelques emprunts difficilement conclus ne purent combler le déficit d'un budget où, comme dans celui de 1867, le chiffre des recettes était juste la moitié de celui des dépenses. Le denier de saint Pierre, recueilli par les soins de tous les évêques du monde, et en France plus abondamment qu'ailleurs, était une source inépuisable, mais irrégulière, de revenus.

La grande préoccupation de Pie IX n'était pourtant pas de ce côté. Les questions d'autorité ecclésiastique et de doctrine semblaient dominer la question politique. Rebelle à toute concession à l'égard des droits ou des prétentions ecclésiastiques, le pape refuse toute revision du concordat avec l'Autriche, et lorsqu'il est rejeté par celle-ci, il fait entendre ses doléances au monde chrétien. Il déclare les lois sur la liberté de conscience et de la presse, sur l'état civil, les mariages mixtes et les écoles, « hautement réprouvables, abominables, contraires à la doctrine, aux droits et à la constitution de l'Église, au pouvoir du Saint-Siège, au concordat et au droit naturel ». Il autorise ouvertement les évêques dans leurs résistances contre le gouvernement qui a proposé ou accepté et promulgué de telles lois (juin 1868). Il encourage aussi l'opposition de l'épiscopat français à des réformes de même ordre, et il écrit une lettre à M. Dupanloup pour approuver ses attaques contre le ministre de l'instruction publique, M. Duruy, à propos de l'éducation secondaire des filles (février 1868). Deux ans auparavant, Pie IX consacrait à perpétuité, par un bref (février 1866), le collège d'écrivains jésuites qui se proposaient de défendre par la voie moderne de la presse les doctrines immuables de l'Église, et qui fondèrent d'abord le recueil politique *la Civiltà cattolica*.

Enfin eut lieu la convocation, à Rome, d'un concile œcuménique, annoncé dès la fin de 1867, et dont la bulle *Æterni patris* (29 juin 1868) fixait l'ouverture au 8 décembre 1869. Les préparatifs matériels se firent dans une chapelle latérale de Saint-Pierre, sous les yeux et sous la direction spéciale du pape. Les mesures préliminaires, les études et les discussions préalables émeuvent le monde. Le clergé se partage sur les questions mises avec le plus d'éclat à l'ordre du jour: l'infaillibilité du pape et la promulgation comme dogmes des doctrines du *Syllabus* et des encycliques qu'il résume. Les défenseurs et les adversaires se mesurent d'avance. Les prétentions pontificales, soutenues par le clergé romain et par quelques prélats étrangers, sont encouragées, dans les journaux ultramontains, par des milliers de souscriptions motivées au denier de saint Pierre; elles ont pour ardent champion, dans la presse parisienne, un laïque, le rédacteur en chef de *l'Univers*, M. Louis Veuillot, dont les services font dire au pape : « Un bon journaliste me vient plus en aide que beaucoup de prédicateurs. » (*La Semaine religieuse*, 13 octobre 1869).

D'autre part, les protestations ne manquent pas; en France, le P. Hyacinthe donne à la sienne les allures d'une scission; M. Maret écrit un livre important, au double point de vue de l'histoire et du dogme, sur la nature et les limites de l'autorité des conciles; M. Dupanloup lui-même adresse au fougueux M. Veuillot une lettre publique, sorte de manifeste des évêques contre l'ingérence des laïques dans les affaires de l'Église, et paraît prêt à se ranger du côté des gallicans contre les violences ultramontaines. Les prélats catholiques allemands, réunis à Fulda (septembre), font aussi leurs réserves. Les protestants anglais et autres dissidents repoussent, comme dérisoire, l'invitation qui leur est faite, par une lettre du pape à l'archevêque Manning, de se soumettre sans discussion à la nouvelle manifestation de l'autorité. Des avances plus insinuantes sont adressées aux schismatiques de l'Église grecque. Dautre part, les gouvernements européens, ceux de France et d'Autriche surtout, ont traité diplomatiquement la question de se faire représenter, suivant la tradition, au nouveau concile; puis, après une hésitation plus ou moins longue, ils s'entendent pour une commune abstention. Enfin, au jour fixé, au milieu de l'attente inquiète des uns, des espérances exaltées des autres, dans l'Église, et en face de l'indifférence ou de la simple curiosité du monde profane, s'ouvrent, avec la solennité traditionnelle, ces grandes assises de l'ancienne société chrétienne (8 décembre 1869). Dès le début, le discours de Pie IX, où il parle de la guerre « scélérate » que fait au pape la société moderne, de la « perversion du droit » à l'égard des notions du pouvoir temporel, et de la puissance de l'Église « plus forte que le ciel même », indique suffisamment la direction donnée aux délibérations ; mais dès lors aussi éclatent ou se renou-

vellent les dissentiments que les prélats de la plupart des nations catholiques avaient manifestés lors de leur convocation; et l'on assiste à plusieurs mois de tiraillements avant que le dogme de l'infaillibilité ne soit proclamé, le 13 juillet 1870, par 430 voix contre 88 votes négatifs et 62 suffrages conditionnels. Le 18 juillet, un nouveau vote a lieu, donnant cette fois 533 voix contre 2.

Le bruit de ce triomphe de la politique ultramontaine arrive en France au moment où tous les esprits sont absorbés par la pensée de la guerre que l'empereur vient de déclarer. Le 22 juillet, Pie IX offre à Napoléon III et à Guillaume sa médiation qui est repoussée. Cinq jours après, nos troupes sont rappelées en France et quittent Rome le 17 août. Une consulte, tenue le 31 juillet par le pape et ses cardinaux, avait décidé que toute proposition de changement au *modus vivendi* serait repoussée. A quelques jours de là, Pie IX, apprenant nos premiers désastres, se serait borné à dire, en jouant sur une équivoque commune aux langues italienne et latine: « Le coq (*gallo*) a été plumé; il ne chantera plus aussi haut » (10 août). Les beaux jours du pouvoir temporel touchaient, eux aussi, à leur fin. le 7 septembre, M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères d'Italie, adressait aux puissances une circulaire notifiant la nécessité où se trouvait Victor-Emmanuel d'occuper le territoire romain, tout en garantissant l'inviolabilité du Saint-Siège. Le refus du pape (10 septembre) fut accueilli par les menaces et les insultes de la population contre la garde. Le lendemain, le général Cadorna passait la frontière, à la tête d'une division d'infanterie et d'artillerie, et voyait se replier devant lui les troupes des généraux Kanzler et Zappi. Un combat qui dura quatre heures s'engagea sous les murs de Rome avec les zouaves du baron de Charette (20 septembre). Le pape fit arborer le drapeau parlementaire, et les troupes royales entrèrent dans la ville éternelle. L'unification de l'Italie était désormais un fait accompli.

Aux protestations véhémentes que le pape adressa au corps diplomatique, Victor-Emmanuel répondit en offrant au pontife de lui laisser le Vatican, Castel-Gandolfo, sa garde palatine, ses nonces et ses légats, enfin une liste civile de 3 225 000 livres. Le 2 octobre, les cinq provinces romaines (Rome, Cività-Vecchia, Velletri, Frosinone et Viterbe) furent convoquées pour un plébiscite destiné à ratifier l'annexion; sur 167 548 électeurs inscrits, 133 000 émirent un vote favorable; à Rome, seulement, on compta près de 40 000 *oui*. Le général La Marmora fut nommé lieutenant de Rome et s'installa au Quirinal, tandis que Pie IX, dont la liberté d'action avait été très expressément sauvegardée, déclarait à tous ses visiteurs qu'il se considérait comme prisonnier. Au mois de décembre, le Parlement vota la loi des garanties accordées au pape et celle qui prescrivait de transférer la capitale du gouvernement à Rome dans un délai de six mois. Le 31 décembre, Victor-Emmanuel écrivit du Quirinal à Pie IX, pour lui présenter ses souhaits de nouvel an; il ne reçut point de réponse. L'adhésion chaleureuse que le pape accorda à la proclamation de l'empire d'Allemagne, en janvier 1871, ne l'empêcha point, deux mois plus tard, de reconnaître la République française (8 mars).

Ici commence la phase suprême de ce règne traversé par tant de crises et de si graves. Pendant que se propage la légende, soigneusement entretenue, de la captivité de Pie IX, et que des industriels osent même vendre des brins de la paille du cachot où le saint-père est détenu, celui-ci fait de la parole et de la plume un usage plus libre que jamais. Nous renonçons à énumérer ces allocutions ou ces lettres dont la presse religieuse transmettait presque chaque semaine la teneur. Contentons-nous de rappeler, entre autres, quelques paroles significatives. Aux évêques français venus pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son élévation, il répond: « Il y a en France un mal plus dangereux que la Révolution, c'est le libéralisme catholique » (juin 1871); à propos des troubles suscités en Allemagne par l'application rigoureuse des lois nouvelles de M. de Bismarck, il émet la proposition fameuse: « Tous ceux qui ont reçu le baptême appartiennent au pape », qui provoque de la part de l'empereur Guillaume une longue et péremptoire réponse (octobre 1873). Au mois de décembre suivant, l'expulsion de M. Mermillod du territoire suisse était qualifiée dans une encyclique d'acte « honteux et plein d'ignominie », tandis que, quelques mois plus tard, le pape, dans une allocution au comité des pèlerinages, dénonçait le suffrage universel « une plaie horrible » (mai 1874); à la même époque, il invitait les fidèles autrichiens, après le vote des lois confessionnelles contre lesquelles il avait d'abord protesté, à prendre patience et à éviter les conflits.

En mai 1875, Pie IX nomma de nouveaux cardinaux, tout en déplorant que la rigueur des temps ne lui permît pas de les préconiser avec la solennité ordinaire. Il applaudit à la consécration de la France au sacré cœur de Jésus par un groupe de membres de l'Assemblée nationale; il envoya à Madrid un nonce lors du couronnement d'Alphonse XII. Il répondit aux suggestions du patriciat romain, à l'occasion de la cérémonie du vingt-sixième anniversaire de son pontificat, par le refus formel de se prêter à toute transaction (juin). En 1876, il autorisa de nouvelles congrégations, distribua des titres de noblesse, entre autres aux généraux Ducros et Esprez de la Villeboisnet, qui furent créés comtes; il approuva la consécration de la basilique de Lourdes par l'archevêque de Paris, M. Guibert, et par l'un de ses nonces, M. Castaldi. Tantôt il prohibait l'exercice à Rome des cultes dissidents du catholicisme, déclarant que celui-ci devait seul être libre (allocution aux pèlerins belges, octobre 1876); tantôt il faisait l'apologie de la croisade contre les Albigeois (mai 1876), tantôt il comparait les envahisseurs de la capitale du monde chrétien « aux animaux immondes qui se nourrissent de glands » (22 octobre 1876). Mais le discours le plus important de ces années dernières fut celui qu'il prononça, le 15 mars 1877, pour engager les évêques de tous pays à réclamer auprès de leurs gouvernements respectifs un sérieux examen de la situation qui lui est faite. L'épiscopat français ayant organisé aussitôt un vaste pétitionnement, la Chambre s'émut de cette agitation d'où pouvait naître un conflit européen, et vota, le 4 mai 1877, le fameux ordre du jour « contre les menées ultramontaines », qui eut pour contre-coup le renvoi de M. Jules Simon et l'avènement du cabinet du 16 mai. Pendant la période qui précéda les élections du 14 octobre, Pie IX institua par un bref l'université catholique de Lille et lui reconnut le droit de conférer des grades (mai); il exhorta vivement les pèlerins d'Angers à prendre part aux élections législatives (septembre). Dans une autre occasion, il traita l'empereur d'Allemagne de « nouvel Attila ». Ce furent les dernières manifestations du souverain pontife: vers la fin du mois de septembre 1877, il tomba dans un affaissement graduel sur lequel on ne put se faire illusion. Toutefois, il fut précédé [illegible]

jours dans la tombe par Victor-Emmanuel, auquel il accorda, malgré l'opposition des cardinaux, les honneurs des obsèques au Panthéon. Le 7 février 1878, Pie IX s'éteignit après un pontificat de trente-deux ans, moins considérable par sa durée exceptionnelle que par l'accomplissement de deux faits: la proclamation du dogme de l'infaillibilité et la chute du pouvoir temporel.

Les innombrables allocutions du souverain pontife ont été, en Italie et en France, l'objet de diverses publications; parmi celles qui ont paru dans notre langue, nous rappellerons : *la Parole de Pie IX*, publiée par l'abbé Marcone et traduite par l'abbé Ricard (1868, in-8); *Actes et paroles de Pie IX captif au Vatican*, publiés par M. Aug. Roussel (1873, in-8); *Discours de N. T. S. P. le pape Pie IX* (1875-1876, t. I-III), etc.

PIEDAGNEL (François-Alexandre), littérateur français, né à Cherbourg, le 27 décembre 1831, entra dans le corps des officiers d'administration de la marine, où sa conduite pendant une épidémie de fièvre jaune lui valut la décoration de la Légion d'honneur (12 août 1862). Démissionnaire pour cause de santé, il fut, pendant plusieurs années, secrétaire de Jules Janin et collabora à un grand nombre de journaux et de revues.

Ses publications en volumes sont : *les Ambulances de Paris pendant le siège* (1871, in-18); *Jules Janin* (1874, in-18; 2e éd. augm., 1876, in-18); *J.-F. Millet*, souvenirs de Barbizon (1876, gr. in-8); *Avril*, poésies (1877, in-16); *Un Bouquiniste parisien, le Père Lécureux* (1878, in-8), etc.; des notices pour des éditions de luxe des *Lettres* de Mlle Aïssé, de *Paul et Virginie*, du *Voyage autour de ma chambre*, du *Diable amoureux*, des *Lettres portugaises*, etc. M. Piedagnel a quelquefois employé les pseudonymes d'*Henri Vernon* et de *Gaston de Cerzy*.

PIERER (Victor et Alfred), éditeurs allemands, nés, le premier, le 28 août 1826, le second, le 12 février 1836, dirigent conjointement l'importante maison fondée au commencement de ce siècle, dans la ville d'Altenbourg, par leur grand-père, Jean-Frédéric Pierer, mort en 1832. Leur père, Henri-Auguste Pierer, s'était fait connaître par la publication du *Dictionnaire encyclopédique* (Encyklopaedisches Wœrterbuch; Altenbourg, 1824-1836, 26 vol.; 2e édit., entièrement refondue, 1840-1846, 34 vol.), qui réunit aux matières ordinaires de toute encyclopédie la biographie universelle. Les deux fils aînés, MM. Victor et Eugène Pierer, entreprirent d'en faire paraître une nouvelle édition sous le titre de *Lexique universel* (Universal-Lexicon; Altenbourg, 1851-1854, 34 vol.). Ils l'ont complétée par un *Supplément* en 6 volumes (Altenbourg, 1851-1854), qui fut lui-même suivi de *Compléments nouveaux* (Neueste Ergaenzungen; Altenbourg, 1855-1856, 2 vol.). Eugène Pierer étant mort en 1855, le plus jeune, M. Alfred, le remplaça. Les deux nouveaux associés donnèrent une quatrième édition, entièrement refondue, de leur *Dictionnaire universel* (Ibid., 1857-1864, 19 vol.); une cinquième (Ibid., 1867-1872), et publièrent un *Annuaire* pour le compléter (Pierer Jahrbücher, 1865-1867, 2 vol.). En 1872, ils vendirent la propriété de ce dictionnaire à M. Et. Geibel, qui en publia une sixième édition.

PIÉRON-LEROY (Jules-Henri-Joseph), homme politique français, ancien député, est né à Arras, en 1802. Agronome et directeur d'une importante sucrerie, il devint en 1848 maire d'Avion et siégea au conseil général jusqu'en 1852. En 1863, candidat de l'opposition dans la 1re circonscription du Pas-de-Calais, M. Piéron-Leroy fut nommé député au Corps législatif par 15 444 voix sur 25 086 votants. Il ne fut pas réélu en 1869.

PIERRE (Joachim-Isidore), chimiste français, est né à Mézières (Seine-et-Oise), le 14 octobre 1813. Professeur de chimie à la Faculté des sciences de Caen, il en devint le doyen en 1867. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences le 2 mars 1853, et promu officier de la Légion d'honneur le 11 août 1869.

Spécialement occupé de l'application de la chimie à l'agriculture, M. Isidore Pierre a publié un grand nombre de mémoires, notices et études dans les recueils spéciaux et publications des sociétés savantes du Calvados. Nous citerons surtout de lui : *Chimie agricole* (1849, in-18; 5e édit., 1872, 2 vol. in-8); *Etudes sur les engrais de mer de la Basse-Normandie* (1852; 2e édit., 1867); *De l'Alimentation du bétail* (1856; 3e édit., 1864, in-18); *Etudes comparées sur la culture des céréales et des plantes fourragères et industrielles* (1859, in-18); *Chimie appliquée à l'agriculture* (1862, in-18; 2e édit., 1875, in-18); *Exercices sur la physique* (2e édit., 1862, in-8, avec pl.); *Recherches théoriques et pratiques sur la valeur nutritive des fourrages* (1864, in-18; 4e édit., 1872, in-18); *Recherches expérimentales sur le développement du blé* (1866, in-4, avec 68 pl.); *Etudes théoriques et pratiques d'agronomie et de physiologie végétales* (1858-1871, 4 vol. in-18), etc.

PIERRES (Stéphane, baron DE), homme politique français, député, est né en 1818. Premier écuyer de l'Impératrice et membre du conseil général pour le canton de Saint-Aignan-sur-Roë, il fut nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Mayenne. Il fut élu au même titre, en mai 1869, mais seulement au second tour de scrutin, avec 13 753 voix, contre 7629 données à son principal concurrent, M. Andral, du barreau de Paris. A la suite de cette élection, il donna sa démission d'officier de la couronne et fut nommé aux mêmes fonctions, à titre honoraire. M. le baron de Pierres a été nommé officier de la Légion d'honneur le 16 août 1864. — Il est mort le 9 septembre 1876.

PIERRET (Paul), égyptologue français, né à Rambouillet (Seine-et-Oise), en 1836, fit ses études au lycée de Versailles, fut employé dans une administration privée et occupa ses loisirs à l'étude et au déchiffrement des hiéroglyphes. Ses progrès rapides le firent admettre, dès 1867, comme attaché au Musée des antiquités égyptiennes, dont il devint conservateur-adjoint en 1871, et conservateur titulaire en 1873.

On cite de lui : *Etudes égyptologiques* (1873-1878, t. I-III, in-4); *Dictionnaire d'archéologie égyptienne* (1875, in-18); *Vocabulaire hiéroglyphique* (1876, in-8); *Petit manuel de mythologie* (1878, in-18); *Essai sur la mythologie égyptienne* (1879, in-8), et des articles spéciaux.

PIERRON (Pierre-Alexis), professeur helléniste français, né le 17 juillet 1814, à Champlitte (Haute-Saône), fit ses classes aux colléges de Langres et de Dijon, et entra en 1834 à l'École normale. Agrégé des classes supérieures des lettres en 1837, il fut maître surveillant à l'École normale, puis professa dans divers colléges, et en dernier lieu à ceux de Saint-Louis et de Louis-le-Grand. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Charmoilles (Haute-Marne), le 30 novembre 1878.

M. Al. Pierron s'est fait de bonne heure remarquer par la publication de la première traduction

en français de la *Métaphysique* d'Aristote (1840, 2 vol. in-8), en collaboration avec M. Zevort. L'année suivante, il donna la traduction du *Théâtre* d'*Eschyle* (1841, in-12, plus. édit.), qui fut couronnée par l'Académie française. Nous citerons parmi ses autres traductions, celles des *Pensées* de Marc-Aurèle (1843, in-12); des *Vies des hommes illustres* de Plutarque (1843, 2 vol. in-12). Il a aussi revu la traduction des *Traités de morale* de Plutarque par Ricard (1847). Il a publié, en outre, dans la collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy, deux livres plusieurs fois réimprimés: l'*Histoire de la littérature grecque* (1850, in-12) et l'*Histoire de la littérature romaine* (1852, in-12; 3ᵉ édit., 1862). On lui doit les éditions savantes de l'*Iliade* (1869, 2 vol. gr. in-8) et de l'*Odyssée* (1875, 2 vol. in-8). Mentionnons encore: *Hautecombe*, roman 1861, in-18), sous le pseudonyme de *Capitaine Jorasse*, et *Voltaire et ses maîtres* (1866, in-18).

PIERSON (Mlle Blanche), actrice française, née à Saint-Paul (île de la Réunion), le 9 mai 1842, est la fille d'un ancien soldat devenu maître de danse. Venue en France encore fort jeune, elle débuta en 1856 à l'Ambigu, dans une reprise de *Gaspardo le pêcheur*; mais ses succès ne datèrent que de son entrée au Vaudeville (1858), où elle fut très remarquée dans *le Roman d'un jeune homme pauvre*, et d'où elle passa au Gymnase en 1864. A ce théâtre, auquel elle appartint jusqu'en 1875, Mlle Pierson créa des rôles importants dans *l'Ami des femmes, le Point de mire, les Vieux Garçons, Nos bons villageois, la Cravate blanche, les Grandes demoiselles, le Monde où l'on s'amuse, Fanny Lear, Froufrou, la Princesse Georges, M. Alphonse*, etc., etc. Engagée au Vaudeville, elle y interpréta, entre autres créations ou reprises, le personnage de *Dora* dans la pièce de M. V. Sardou (1877).

PIETRI (Joachim), sénateur français, né à Sartène, vers 1820, vint suivre les cours de droit à Paris, et après de sérieuses études retourna dans sa ville natale et y exerça quelque temps la profession d'avocat. En 1848, grâce à l'appui de son frère, alors représentant de la Corse à la Constituante, il entra dans l'administration départementale. Il fut successivement sous-préfet à Argentan et à Brest, puis préfet de l'Ariège, du Cher, de l'Hérault et du Nord. Le 21 février 1866, il fut appelé, en remplacement de M. Boittelle, aux fonctions de préfet de police, que son frère avait remplies pendant les huit premières années qui succédèrent au coup d'État.

Parmi les événements qui signalèrent son administration, nous rappellerons les manifestations du jour des Morts au cimetière Montmartre (2 novembre 1867), dont la répression fut le point de départ des souscriptions en l'honneur du représentant Baudin; les troubles qui suivirent, à Paris et dans quelques villes, les élections générales de 1869; la démonstration, entièrement avortée, du 26 octobre, contre la prorogation du Corps législatif; celle plus menaçante de l'enterrement de Victor Noir (13 décembre), contenue, sans effusion de sang, par un habile déploiement de forces, et les tentatives d'émeutes provoquées par l'emprisonnement du député de la 1ʳᵉ circonscription de Paris, M. H. Rochefort (7-9 février 1870); la mise au jour du complot Beaury, au moment du vote du plébiscite (mai). M. Pietri avait été élevé, par décret du 27 juillet 1870, à la dignité de sénateur, mais la chute de l'Empire empêcha la promulgation de ce décret; il se retira à l'étranger et y resta jusqu'à la conclusion de la paix. En avril 1873, il obtint une pension de retraite pour infirmités contractées dans l'exercice de ses fonctions, avec payement d'un arrérage de 6000 francs. Le 22 juin 1879, il fut élu sénateur, dans le département de la Corse, au second tour de scrutin, par 255 voix, contre 2[illegible] obtenues par M. Tommasi, candidat républicain. M. J. Pietri, nommé commandeur de la Légion d'honneur le 11 août 1864, a été promu grand officier le 13 août 1867.

Parmi les autres membres de la même famille, M. Franceschini-Pietri, parent éloigné des précédents, né également à Sartène, vers 183[illegible], fit son droit à Paris, et, sur la recommandation de P. M. Pietri, alors préfet de police, obtint un emploi dans le cabinet de l'empereur. Lors de la guerre d'Italie, il fut attaché à la personne même de l'empereur et lui servit de secrétaire pendant la campagne. A la mort de M. Mocquart, qui l'avait désigné pour ce poste de confiance, il le remplaça dans les fonctions de secrétaire particulier. M. Franceschini-Pietri a été décoré de la Légion d'honneur.

PIFTEAU (Julien-Benjamin), littérateur français, né à Vallet (Loire-Inférieure), le 6 [illegible] 1835, fut d'abord clerc de notaire, puis employé au chemin de fer d'Orléans, et enfin secrétaire d'Alex. Dumas. Il a publié plusieurs romans et nouvelles: *Une bonne fortune de François Iᵉʳ* (1862, in-18); *Une Aventure conjugale* (18[illegible], in-18); *Deux routes de la vie* (1866, in-18), etc.; des réimpressions élégantes de l'*Heptaméron*, des *Mémoires du comte de Grammont*, de la *Farce de maître Pathelin*, des *Amours, intrigues et* [illegible] *des domestiques de grandes maisons*, etc.; une étude sur *Victor Hugo homme politique* (18[illegible], in-8); *Molière en province*, suivi d'une comédie intitulée *Molière en voyage* (1876, in-18); les *Maîtresses de Molière* (1879, in-18). [illegible] au théâtre Cluny un acte en vers: *le Baiser de Shakespeare* (octobre 1879).

PIGAL (Edme), peintre français, né à Paris en 1794, se fit d'abord connaître par des lithographies et des caricatures, cultiva ensuite la peinture et l'aquarelle, et débuta au Salon de 1827. Nous citerons de lui: *le Ménage du garçon, l'Orgie, le Retour du cabaret, les* [illegible] *en brouille, l'Arracheur de dents, le* [illegible], *la Toilette en plein vent, le Coup* [illegible], *Disciple de saint Crépin, le* [illegible], *Étrennes, Paillasse, les Gouapeurs*, [illegible] *ciens ambulants*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Jeune fille mourante* (1834); *l'Enfance du Sauveur*, plusieurs *Vierges*, une *Sainte Famille*, et un *Épisode de la vie de* [illegible], tous deux commandés par le ministère de l'intérieur (1827-1853); divers portraits, de [illegible] ses aquarelles, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 *le Chapeau de* [illegible] (Musée des souverains); *le Passeport*, [illegible] de 1857; *la Fontaine de Jouvence*, [illegible] *le Gibier d'amateur, Finette*, en 18[illegible]; [illegible] en 1866; *l'Arracheur de dents*, [illegible] 1869, etc. M. Pigal a obtenu une 3ᵉ médaille [illegible] — Il est mort à Sens, en septembre 18[illegible].

PIGEON (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Palaiseau [illegible] 18 juillet 1816, fit ses études à [illegible] 1836 à l'École polytechnique, et en [illegible] cole d'application de Metz. Devenu [illegible] nant d'artillerie, il donna sa démission [illegible] s'occupa spécialement de questions [illegible] se mêla aux luttes de l'opposition [illegible] le ministère Guizot. En 1848, sa candidature à la Constituante fut adoptée par tous les partis [illegible]

fut élu le premier des représentants de Seine-et-Oise, par 75290 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique; mais son éloignement pour la politique de l'Élysée le rattacha à la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il s'abstint de prendre part aux affaires publiques. Ayant obtenu, lors de la guerre d'Orient, la mouture du blé destiné à l'armée alliée, il établit à Constantinople des moulins qu'il continua d'exploiter.

PIGEORY (Félix), architecte français, né vers 1815, a fait ses études au collège Bourbon. Parmi ses travaux, nous citerons la restauration de l'église de Saint-Florentin (Yonne); un *Mémoire* relatif à la translation de la bibliothèque Sainte-Geneviève à l'Odéon (1843); un *Projet* de halles centrales (1851). De 1850 à 1859, il a été rédacteur en chef de la *Revue des beaux-arts*, qu'il a fondée. Il est encore auteur des ouvrages suivants: *les Monuments de Paris* (1847-1848, in-8, pl.), histoire de l'architecture civile et religieuse sous le règne de Louis-Philippe, *les Pèlerins d'Orient* (1854, broch. in-18). — Il est mort à Paris, le 6 décembre 1873.

PIGNEROLLE (Charles-Marcel DE), peintre français, né vers 1815, à Angers, étudia sous M. Léon Cogniet et adopta le genre historique. Parmi ses productions, qui sont assez rares, nous citerons: *le Pèlerinage à Lorette* (1848); *une Gondole vénitienne* (1850); *Scène d'inondation dans la campagne romaine* (1855); *Raphaël faisant le portrait de la princesse Jeanne d'Aragon*, *le Printemps*, *le Ghetto à Rome* (1859); *les Vendanges à Naples* (1861); *Souvenir de Castellamare* (1863); *Souvenir de Naples*, tête d'étude (1865), et une série d'*Études* faites pendant un séjour prolongé en Italie. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1848 et 1855.

PIKE (Albert), poëte américain, né à Boston, le 29 décembre 1809, commença au collège de Harvard des études que le manque de ressources le força d'interrompre, et fut maître d'école en différents endroits. En 1834, il partit pour l'Ouest, parcourut les contrées sauvages voisines des Montagnes Rocheuses, et devint en 1834 propriétaire d'un journal à Little-Rock (Arkansas). En 1836, il essaya de la pratique du droit, puis servit avec distinction, en qualité de volontaire, dans la guerre du Mexique, et devint l'un des principaux hommes publics du Sud-Ouest.

On a de lui un récit en prose de ses voyages et de ses aventures (Boston, in-12), et des *Poésies*, la plupart descriptives ou lyriques. Il en a paru, sous le titre de *Nugæ* (1854, in-12), un recueil assez complet.

PILLIARD (Jacques), peintre français, né à Vienne, vers 1815, étudia à Paris sous Victor Orsel et partit ensuite pour l'Italie. Il a presque constamment résidé à Rome, et traité un grand nombre de sujets religieux. On a vu de lui aux Salons, depuis ses débuts, en 1841: *l'Éducation de la Vierge*, *la Mort de Rachel*, *l'Évanouissement de la Vierge* (1842-43); *Jésus chez Marthe et Marie* (1844); *la Résurrection de la fille du chef de la synagogue* (1845-48); *Saint Jean reconduisant la Vierge* (1849); *le Martyre de saint André et son apothéose* (1853); *le Martyre de saint Hippolyte* (1857); *la Crèche*, *l'Armée française à Rome* (1859); *N'oubliez pas le pauvre malheureux*, *Ayez pitié de la veuve infortunée* (1861); *la Charité pour le pauvre malade* (1863); *Sainte Sophie encourageant ses trois filles au martyre* (1870). M. Pilliard a obtenu une 3e médaille en 1843, et deux secondes en 1844 et 1848.

PILLON (Alexandre-Jean-Baptiste-Adrien), helléniste français, est né à Amiens (Somme), le 5 octobre 1792. Après être devenu conservateur-adjoint à la Bibliothèque impériale, il passa en 1859 à celle du Louvre. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847. — Il est mort à Clermont-sur-Oise, le 25 mars 1875.

Comme helléniste, M. Pillon a publié: *Nouveau choix de pensées de Platon, ou Cours de métaphysique et de morale* (1825), texte grec, suivi de notes, dont il donna l'année suivante une traduction; un *Dictionnaire grec-français*, d'après le *Thesaurus* d'Estienne, avec M. Veudel-Heyl, (1838; plusieurs édit.); *Conciones historicæ græcæ* (texte grec, avec notes, 1840, in-18); *Synonymes grecs* (1847, in-8), ouvrage auquel l'Académie a décerné le prix Volney; *Vocabulaire grec-français des noms propres historiques* (1858, in-8).

Il a écrit en outre quelques pièces reçues au Théâtre-Français et à l'Odéon, et une épître en vers: *Plaintes de la Bibliothèque nationale au peuple français et à ses représentants* (1848, in-8). Il a collaboré au *Bulletin* de Ferussac, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à celle *du XIXe siècle*, à l'*Histoire des villes de France*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc.

PILLOT (Gabriel-Maximilien-Louis), magistrat français, né à Avesnes (Nord), le 21 mai 1801, étudia le droit à Paris, fut reçu en 1820 avocat au barreau de sa ville natale, où il devint, en 1830, procureur du roi. Substitut du procureur général à la Cour royale de Douai en 1832, il y fut nommé, en 1838, conseiller, et passa, en qualité de président de chambre, à la Cour de Colmar. M. Pillot a été décoré de la Légion d'honneur le 17 décembre 1849.

On a de lui: *Histoire du parlement de Flandre* (Douai, 1849, 2 vol. in-8); *Documents sur l'université de Douai, de 1699 à 1704, extraits des Mémoires inédits de Monnier de Richardin* (Ibid., 1850, in-8); *Esquisse sur les requêtes du palais du parlement de Paris* (Rouen, 1844, in-8).

PILOT (Jean-Joseph-Antoine), archéologue français, né à Alexandrie (Piémont), en 1806, d'une famille française de Lorraine, s'est établi à Grenoble, dont il a pris l'histoire, les antiquités et les monuments pour sujet spécial de ses études. Outre un certain nombre de notices insérées dans l'*Album du Dauphiné* et une *Statistique complète du département de l'Isère*, dans *la France* de M. Loriol (1834, in-8), il a publié: *Histoire de Grenoble et de ses environs* (Grenoble, 1829, in-8); *Recherches sur les antiquités dauphinoises* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8); *Lettres à M. Berriat* sur l'indication des maisons où sont nés Vaucanson (*sic*), Mably, Condillac, Mounier et Barnave (1836, in-8); *Coup d'œil sur le Dauphiné au Xe siècle* (1838, in-8); *Éphémérides du Dauphiné* (1839); *Usages, fêtes et coutumes existant ou ayant existé en Dauphiné* (1841); *Précis statistique des antiquités du département de l'Isère* (Vienne, in-8); *Annuaire statistique de la Cour royale de Grenoble et du département de l'Isère* (Grenoble, 1844 et suiv., in-12); et des *Notices* sur des églises du même pays (1851-1864, in-8), etc.

PILOTY (Charles DE), célèbre peintre allemand,

né à Munich, le 1er octobre 1826, est fils du dessinateur Ferdinand Piloty, qui avait fondé à Munich un institut de lithographie. Il entra en 1841 à l'Académie de sa ville natale, prit la direction de l'établissement fondé par son père en 1844, se perfectionna dans la peinture par des voyages en Belgique, en France et en Angleterre. Son premier tableau, *la Mère mourante et la nourrice*, attira l'attention sur lui. Il donna peu après *l'Adhésion du grand électeur Max Ier à la Ligue catholique* (1609). Professeur en 1858, membre de l'Académie des beaux-arts de Munich, il vit bientôt son atelier fréquenté par de jeunes élèves dont quelques-uns devinrent eux-mêmes des maîtres, tels que Deffregger, Matejko, Lenbach, Aug. Kaulbach, Mackart, et autres. A la mort de Kaulbauch il devint directeur de l'Académie.

Parmi ses compositions, on cite : *Seni devant le cadavre de Wallenstein* (1855); *Bataille de la Montagne-Blanche près Prague* et *l'Assassinat de Wallenstein; Divertissement d'un César*, représentant Néron passant au milieu des ruines de Rome incendiée, peint à la suite d'un voyage en Italie et acquis par le musée de Pesth ; *Galilée au cachot* (1864) ; *Christophe Colomb découvrant l'Amérique; la Mort de Jules César; Marie Stuart écoutant sa condamnation à mort; les Girondins; le Dauphin et le cordonnier Simon; Thusnelda dans l'entrée triomphale de Germanicus*, pour le nouveau Pinacothèque de Munich, qui coûta à l'artiste dix ans de travail (1862-1872) ; *Wallenstein se rendant à Eger*, à l'Exposition universelle de 1878. M. de Piloty a obtenu les plus hautes récompenses aux diverses Expositions internationales. A celle de Paris de 1867, il a reçu une médaille de 1re classe.

PILS (Isidore-Alexandre-Augustin), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris le 19 juillet 1813, suivit l'atelier de M. Picot et les cours de l'Ecole des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome, au concours de 1838, sur ce sujet : *Saint Pierre guérissant les boiteux à la porte du temple*. A son retour, il débuta par des tableaux religieux au Salon de 1846, exécuta ensuite plusieurs voyages, et surtout celui d'Orient, en 1854, pendant la guerre de Crimée, à laquelle il a emprunté le sujet de ses meilleurs tableaux. Il faut citer de cet artiste : *le Christ prêchant dans la barque de Simon* (1846); *la Mort de sainte Madeleine*, acquis par le ministre de l'intérieur (1847); *le Passage de la Bérézina, Bacchantes et Satyres* (1848); *Rouget de l'Isle chantant pour la première fois la Marseillaise, la Gondole* (1849); *la Mort d'une sœur de charité, un Renard* (1850); *les Athéniens esclaves à Syracuse* (1852); *la Prière à l'hospice* (1853); *Une Tranchée devant Sébastopol* (1855); *le Débarquement de l'armée française en Crimée* (1857); *Défilé des zouaves dans la tranchée de Sébastopol, l'École à feu à Vincennes* (1859); *Bataille de l'Alma*, appartenant au ministère d'Etat (1861); *Fête donnée à l'Empereur et à l'Impératrice à Alger en 1860*, son tableau de la *Bataille de l'Alma*, et cinq aquarelles, à l'Exposition universelle de 1867; *Retour d'une battue au château de la B...* (1868); *les Tuileries en 1871*, aquarelle (1873); *le Jeudi saint en Italie, dans un couvent de dominicains* (1874); *la Place Pigalle un jour de neige, la Garde mobile des Côtes-du-Nord sous le viaduc d'Auteuil* (1875).

M. Pils a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts le 7 novembre 1868, en remplacement du peintre Picot. Il a obtenu deux secondes médailles en 1846; en 1857, une 1re médaille; en 1861, une médaille d'honneur, et une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1857, il a été promu officier de cet ordre le 29 juin 1867. Il a été nommé professeur de peinture à l'Ecole des beaux-arts lors de sa réorganisation (10 décembre 1863). — Il est mort à Douarnenez (Finistère), le 2 septembre 1875.

PIM (Bedfort Clapperton-Trevelyan), marin et homme politique anglais, né à Bideford (Devon), le 12 juin 1826, fut élève de l'Ecole royale de marine et servit d'abord dans la marine marchande, aux Indes. En 1842, il entra au service de l'Etat et prit part, de 1845 à 1851, à un voyage autour du monde sur le navire *le Herald*, chargé de rechercher les traces de sir John Franklin. Il assista aux campagnes de Crimée et de Chine, et reçut dans cette dernière six blessures qui mirent pendant longtemps ses jours en danger. Promu commandant en 1858, il [illegible] les travaux de l'isthme de Suez, en rendit compte dans un mémoire lu à la Société géographique de Londres, remplit une mission sur les côtes de l'Amérique centrale, où il s'opposa aux tentatives du général Walker contre le Nicaragua, et visita le cap de Bonne-Espérance. Retiré du service actif, il se mit à étudier le droit, et, après avoir obtenu sa retraite en 1870, il s'inscrivit au barreau d'Inner Temple. En 1874, il fut élu à la Chambre des communes par la ville de Gravesend, et siégea avec le parti conservateur.

On cite de lui : *l'Entrée du Pacifique* (the Gate of the Pacific, 1863); *Essai sur le droit féodal* (Essay on Feudal Tenures, 1871); *Chronique de la guerre franco-prussienne* (the War Chronicle, 1873), et un grand nombre d'articles de géographie.

PIMENTEL (Julio-Maximo D'OLIVEIRA), chimiste portugais, né à Montcorvo, le [illegible] octobre 1811, et fils du vicomte de Villamaior, a plusieurs fois interrompu ses études ou ses occupations scientifiques pour prendre part aux luttes civiles de son pays et pour entreprendre divers voyages; il est venu deux fois à Paris, où il a été élève de M. Peligot (1844-1846) et membre du jury de l'Exposition universelle (1855). Tour à tour professeur à l'École polytechnique, aux Instituts agricole et industriel de Lisbonne, directeur de l'École polytechnique, membre de la municipalité de Lisbonne, il est commandeur de la Conception, chevalier de la Légion d'honneur, et décoré de plusieurs autres ordres. Il est auteur ou collaborateur avec MM. J. Norta et [illegible], deux savants compatriotes, d'un grand nombre de *Mémoires* et *Communications*, [illegible] à l'Académie de Lisbonne ou à notre Académie des sciences; tous ont rapport à d'importantes [illegible] vations et découvertes de M. Pimentel [illegible] regardé comme le créateur de l'[illegible] mie en Portugal.

PIN (Elzéar-Joseph-François), poète [illegible], ancien représentant du peuple, sénateur, né à Apt (Vaucluse), le 9 août 1813, [illegible] de bonne heure de littérature, et spécialement de poésie. Collaborateur du *Vert-Vert*, du [illegible], du *Messager de Vaucluse*, de la [illegible] sienne, du *Mercure aptésien*, etc. [illegible] volume de *Poèmes et sonnets* (Paris, [illegible] in-8), qui attira sur lui l'attention [illegible]. En même temps il se livrait aux [illegible] coles et se jetait dans la politique [illegible] aux luttes du parti radical contre le [illegible] ment de Louis-Philippe. Après la [illegible] Février, le gouvernement provisoire [illegible] sous-commissaire dans le département de [illegible]

cluse, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur six, par 30000 voix. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et après l'élection du 10 décembre fit une très vive opposition à la politique de l'Élysée. Sa candidature échoua aux élections de la Législative; mais il continua de lutter dans le département de Vaucluse contre les partis hostiles à la République. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut expulsé du territoire français, et chercha un asile dans les États sardes. Élu à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il donna sa démission, ainsi que ses quatre collègues, par suite des contestations dont leur élection fut l'objet. Il fut réélu le 2 juillet suivant, le premier sur cinq, par 35 228 voix, et appartint au groupe de la gauche républicaine. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, porté avec M. Gent, il passa le second sur deux, avec 104 voix sur 200 votants environ, tandis que le premier élu, M. Granier, appartenait à l'opinion bonapartiste. Au nouveau Sénat, il repoussa la demande de dissolution présentée par M. de Broglie en juin 1877. M. Pin représente le canton d'Apt au conseil général de Vaucluse. Il a publié : *Projet de ferme régionale et essai d'endiguement de la Durance à Villelaure* (1848, in-8).

PINARD (Pierre-Ernest), magistrat français, ancien député et ministre, né à Autun, le 10 octobre 1822, fit ses études de droit à Paris et fut reçu docteur en 1846. Il s'inscrivit au barreau de Paris et fut élu secrétaire de la conférence du stage. Il débuta dans la magistrature le 2 mai 1849, comme substitut du procureur impérial à Tonnerre, et passa successivement en la même qualité à Troyes (décembre 1851), à Reims (décembre 1852), et à Paris (29 octobre 1853), où il devint substitut du procureur général le 15 avril 1859. Envoyé à Douai comme procureur général le 3 octobre 1861, il fut rappelé à Paris cinq ans plus tard (5 mai 1866), avec le titre de conseiller d'État. Cet avancement rapide s'expliquait par le zèle de M. Pinard dans ses fonctions et l'importance des causes qu'il avait eues en main. A Paris, il avait porté la parole dans les affaires Doudet, Pescatore et du duc d'Aumale contre Mme de Clercq. A Douai, il était intervenu dans le procès Mirès (avril 1862), sans compter les affaires de la femme Doize et de l'assassinat du Favril. Décoré de la Légion d'honneur le 11 novembre 1858, il avait été promu officier le 12 août 1862.

Dès son entrée au Conseil d'État, M. Pinard fut chargé de préparer l'exposé des motifs de la loi sur la revision des arrêts criminels et correctionnels, votée en mai 1867, et celui de la fameuse loi sur la presse qui fut la conséquence de la lettre impériale du 19 janvier. Il soutint devant le Corps législatif, comme commissaire du gouvernement, la discussion de la première de ces deux lois; celle de la seconde fut renvoyée à la session suivante. Dans l'intervalle, M. Pinard avait été appelé au ministère de l'intérieur par le décret du 14 novembre 1867, en remplacement du marquis de La Valette, et, en sa nouvelle qualité, il soutint devant le Corps législatif et devant le Sénat, outre la loi de la presse (janvier-février 1868), la loi sur le droit de réunion (mars et mai 1868).

Sous son administration ministérielle, courte et agitée, M. Pinard eut à comprimer le premier essor que la nouvelle loi de la presse, malgré ses dispositions restrictives, devait laisser prendre aux journaux. Il usa des moyens d'action que l'Administration possédait encore, interdit la vente sur la voie publique à des feuilles hostiles, comme *le Courrier français*, déploya les rigueurs légales contre les journaux illustrés et littéraires, et surtout engagea contre la brochure hebdomadaire *la Lanterne* une guerre à outrance qui donna bientôt à ce pamphlet une notoriété européenne, et à son auteur, vaudevilliste-chroniqueur, une importance politique inattendue. Une autre campagne non moins fameuse fut entreprise contre les manifestations en l'honneur de l'ancien représentant Baudin, produites au cimetière Montmartre (2 novembre 1868), puis contre les souscriptions organisées pour élever un monument à sa mémoire. Les poursuites et condamnations contre les journaux qui participèrent à ce mouvement firent beaucoup de bruit. A la suite de ces affaires et de dissentiments plus ou moins graves entre les principaux membres du cabinet, M. Pinard quitta le ministère de l'intérieur le 17 décembre 1868, et eut pour successeur son collègue de l'agriculture et du commerce, M. de Forcade La Roquette. Il refusa, avec l'assentiment de l'empereur, le siège qui lui avait été donné au Sénat, en manière de compensation, et se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

Aux élections générales législatives de mai 1869, M. Pinard se présenta comme candidat agréable, sinon officiel, dans la 7ᵉ circonscription du département du Nord, et fut élu par 17 617 voix sur 29 824, contre 6663 voix données à M. Chapelier et 5460 à M. Stiévenart-Béthune. Après la chute de l'Empire, il resta en France, et fut arrêté au commencement de 1871, sous l'accusation d'avoir distribué le journal de Bruxelles *le Drapeau;* conduit à Lyon, il resta onze jours en prison, puis partit pour Genève. Rentré au barreau de Paris, il posa sa candidature dans la 2ᵉ circonscription d'Autun aux élections du 20 février 1876, mais il échoua avec 4146 voix sur 11 250 votants. On a remarqué de M. Pinard un certain nombre de discours d'installation et de rentrée, traitant de matières juridiques et reproduits par les journaux judiciaires.

PINART (Alexandre-François), homme politique français, député, né en 1799, entra dans la vie publique aux élections de 1863. Président du conseil d'administration des hauts fourneaux de Marquise, maire de Falaise et membre du conseil général pour le canton de Marquise, il fut nommé député au Corps législatif comme candidat du gouvernement, dans la 3ᵉ circonscription du Pas-de-Calais, par 17 443 voix sur 30 916 votants. Il fut réélu, au même titre, en mai 1869, par 14 578 voix sur 25 918 votants; son principal concurrent, M. Cucheval-Clarigny, obtint 6097 suffrages. M. Pinart a été décoré de la Légion d'honneur en 1865. — Il est mort à Paris, le 18 février 1878.

PINAULT (Eugène-Marie), député français, né à Rennes, le 10 mai 1834, étudia le droit, fut reçu licencié, mais se tourna vers l'industrie. Élu député par l'arrondissement de Montfort (Ille-et-Vilaine) le 20 février 1876, par 7631 voix, contre M. de Cintré, représentant sortant, qui en obtint 4946, il siégea au centre gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie ; il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7730 voix, contre 5936 obtenues par M. de La Guistière, ancien député sous l'Empire. M. Pinault se sépara de la plupart de ses collègues du centre gauche en votant, le 5 juin 1879, contre le retour à Paris et, le 9 juillet, contre le projet de loi sur l'enseignement supérieur. Il représente un des cantons de Rennes au conseil général d'Ille-et-Vilaine.

PINÇON (Pierre), bibliographe français, né à Montauban, le 2 février 1802, exerça la profession de coiffeur pendant trente ans. Un rapport sur le plan d'une *Encyclopédie synoptique*, lu à l'Académie française par M. Dupin, lui valut, en juin 1841, une place à la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il fut nommé sous-bibliothécaire en 1846 et bibliothécaire en 1856. C'est à lui qu'on doit le choix des noms des écrivains illustres placés dans l'ordre nécrologique sur la face extérieure de cette bibliothèque. — Il est mort dans sa ville natale, le 31 octobre 1873.

Parmi les écrits de M. Pinçon, nous citerons : *Monographie bibliographique, ou Catalogue des ouvrages, manuscrits et imprimés, relatifs à l'histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, à son église*, etc., à la suite de l'*Histoire de la bibliothèque Sainte-Geneviève*, par A. de Bougy (Paris, 1847, in-8); et avec M. F. Denis et de Martonne, *Manuel de bibliographie universelle* (Paris, 1857, gr. in-8 à 3 col., ou 3 vol. in-18).

PIOGER (Frédéric-Armand-Alexandre DE), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Vincent (Morbihan), le 1er août 1816, fit ses études au collège de Pontlevoy, son droit à Rennes, et fut reçu licencié en 1838. Quelques articles insérés dans les journaux ultra catholiques le firent connaître dans le parti légitimiste. En 1848, il fut élu, le dernier sur douze, représentant du peuple, prit place au comité de l'instruction publique, et vota en général avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, fut réélu à l'Assemblée législative, et continua de combattre par ses votes les institutions républicaines, mais sans se rallier à la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Pioger s'occupa à Hennebon de travaux agricoles.

Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant du département de Morbihan, le sixième sur neuf, par 52 700 voix, siégea à droite, et appartint à la réunion des Réservoirs. Il repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Candidat aux élections générales du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Vannes, il obtint au premier tour de scrutin 5839 voix, et échoua le 5 mars suivant, avec 6104, contre 8264 obtenues par M. Lorois.

PIORRY (Pierre-Adolphe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Poitiers (Vienne), le 31 décembre 1794, étudiait la médecine à seize ans, lorsque, réclamé par la conscription, il partit comme chirurgien pour l'armée d'Espagne. De retour à Paris en 1814, il suivit les leçons de Fouquier et la clinique de Roux à l'hôpital de la Charité. Reçu docteur en juin 1816, il s'attacha d'abord à l'école de Broussais et commença des études personnelles sérieuses. Les cours de Magendie, qu'il suivait avec assiduité, modifièrent peu à peu ses opinions et, le ralliant à l'école des organiciens, le convainquirent de toute l'importance de l'anatomie pour la connaissance des fonctions de l'homme sain ou malade. C'est alors qu'il écrivit un certain nombre de mémoires, sur *les Sympathies*, sur *les Vomissements*, sur *l'Influence de l'estomac sur les autres organes*, etc., et des articles dans le *Journal de la Société de médecine*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Journal complémentaire*, etc. Reçu agrégé en 1826 et médecin des hôpitaux en 1827, il s'occupa spécialement des altérations des liquides, dont l'étude médicale avait été jusqu'alors négligée, et commença à recueillir les matériaux de son *Traité des altérations du sang* (1833).

M. Piorry ayant imaginé un nouveau mode de percussion, qu'il appela percussion médiate, pratiquée au moyen du plessimètre, fit de l'usage de son instrument l'objet d'un *Traité sur la percussion médiate*, pour lequel l'Académie des sciences lui décerna le prix Montyon en 1828. Membre de l'Académie de médecine depuis 1833, professeur de clinique à la Faculté depuis 1840 et à la Charité depuis 1846, il passa comme professeur de clinique interne à l'Hôtel-Dieu le 23 septembre 1864, et fut admis à la retraite deux ans après. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 28 avril 1838, il a été promu officier le 3 novembre 1866. — M. Piorry est mort à Paris, le 9 mai 1879.

Nous citerons encore, outre les ouvrages précédents : *Mémoires sur l'irritation encéphalique des enfants* (1823); *Procédé opératoire sur la percussion* (1831); *Traité du diagnostic*; *Traité de séméiologie* (1836); *Traité de médecine pratique et de pathologie iatrique ou médicale* (1841, 9 vol. in-8); *De l'Hérédité dans les maladies* (1840, in-8); *Dieu, l'âme, la nature*, poème (1854, in-8); *Mémoire sur la curabilité et le traitement de la phthisie pulmonaire*, etc. (1860, in-8); *Discours sur l'organisme, le vitalisme et le psychisme*, etc. (1860, in-8); *la Médecine du bon sens* (1864, in-8; 2e édit., 1867); *Traité de plessimétrisme et d'organographisme* (1866, in-8, avec fig.).

PIRÉ DE ROSNYVINEN (Alexandre-Émilien, marquis DE), homme politique français, ancien député, né à Rennes le 12 juillet 1809, est fils d'un général de division du premier Empire. Il fut nommé, le 13 avril 1856, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 1re circonscription d'Ille-et-Vilaine. Réélu au même titre en 1857 et en 1863, il obtint à ces dernières élections 21 416 voix sur [illegible] votants. A celles de mai 1869 il réunit encore [illegible] voix sur 29 [illegible] votants. Il se montra, à la Chambre, l'un des membres les plus ardents de la majorité conservatrice; il signa cependant, en [illegible], la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral, tout en faisant contre le premier ministère parlementaire formé par M. Émile Ollivier une opposition assez vive, marquée surtout par des interruptions et des boutades. Ancien chevalier d'honneur de S. A. la princesse Baciocchi, il a démenti en 1869 le bruit qui le faisait l'un des légataires de cette princesse. Après la chute de l'Empire il rentra dans la vie privée; il n'en sortit qu'un moment aux élections du 14 octobre 1877, et fut candidat officiel et bonapartiste dans la 2e circonscription de Rennes; il échoua avec 6505 voix, contre 8218 obtenues par M. Martin-Feuillée. M. le marquis de Piré a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PIROUX (Joseph), administrateur et philanthrope français, né le 2 janvier 1800 à Badigny (Vosges), est fils d'un architecte. Frappé de l'éducation alors insuffisante des sourds-muets, il employa les loisirs que lui laissait un emploi à la direction de l'enregistrement et des domaines à rechercher une méthode nouvelle qu'il expérimenta avec succès, de 1824 à 1825, sur trois jeunes sourds-muets réunis à l'hospice des Enfants trouvés. Au 1er juin 1825 il entrait comme professeur à l'École royale, et l'année suivante était chargé d'une des classes supérieures. En 1827 M. Piroux revint à Épinal, et voulut, de concert avec le préfet, fonder une institution; mais l'insuffisance des ressources jointe au désavantage de la position géographique du département, l'obligèrent à transporter sa fondation à Nancy (1828). On doit à M. Piroux la propagation de l'enseignement des sourds-muets

dans les écoles primaires. En 1849 il fonda la Société de patronage pour les sourds-muets, les aliénés guéris et les orphelins, et en 1853 créa dans son établissement une section pour l'éducation des enfants arriérés. Il a été nommé membre titulaire de l'Académie de Stanislas de Nancy, membre correspondant de l'Académie impériale de Metz, des Sociétés savantes de Dijon, Troyes, Mézières, Verdun, Epinal, etc. Officier d'académie en 1862, chevalier de l'ordre de Pie IX en 1864, M. Piroux a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 11 août 1864.

On cite de lui : *Vocabulaire des sourds-muets* (Paris, 1830, in-12); *l'Ami des sourds-muets* (Paris, 1838-1843, 5 vol. gr. in-8.); *Solution des principales questions relatives aux sourds-muets* (Paris, 1850, in-4); *Méthode de dactylologie* (1856, gr. in-16); *Phrases primordiales* (Paris, 1842, gr. in-16); *Exercices d'arithmétique*, à l'usage des sourds-muets (Paris, 1858, gr. in-16); des *Méthodes*, des *Tableaux* pour le premier enseignement des sourds-muets, etc.

PISAN (Héliodore-Joseph), peintre et graveur français, né à Marseille en 1822, vint à Paris à l'âge de quatorze ans et y étudia la gravure sur bois. Le premier travail important qui lui fut confié fut la reproduction de plusieurs dessins de M. Penguilly l'Haridon pour *la Bretagne ancienne et moderne* de Pitre-Chevalier. Il grava ensuite un certain nombre de bois pour les *Contes drolatiques* de Balzac illustrés par M. G. Doré, qui voulut dès lors lui confier les principales compositions dont il ornait *l'Enfer* du Dante, les *Contes* de Perrault, *Atala, la Bible* et *Don Quichotte ;* M. Pisan exécuta en entier la gravure des illustrations de ces deux derniers volumes. Il a exposé aux Salons annuels quelques-unes des planches de ces divers ouvrages et un certain nombre de peintures à l'huile et d'aquarelles représentant des paysages et des natures mortes.

PISSARD (Hippolyte-François), homme politique français, député, est né à Saint-Julien (Haute-Savoie) le 3 juin 1815. Docteur en droit de l'université de Turin, avocat et ancien député au parlement sarde, il prit une part importante à l'annexion de son pays à la France, et fut dès 1860 nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1re circonscription de la Haute-Savoie. Réélu au même titre en 1863, il obtint 20 970 voix sur 21 313 votants. En mai 1869 il fut encore réélu par 17 262 voix sur 28 842 votants, tandis que son concurrent, M. J. Philippe, en obtenait 11 530. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. M. Pissard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1861, et promu officier le 14 août 1869.

PITRA (Dom Jean-Baptiste), écrivain ecclésiastique français, né le 31 août 1812, à Champforgeuil, près d'Autun, est le fils d'un percepteur. Voué jeune au sacerdoce, il fut professeur de rhétorique au petit séminaire d'Autun, puis entra aux bénédictins de l'abbaye de Solesme. Il occupa, à plusieurs reprises, la résidence de Ligugé (Vienne), et prit part, comme membre de ce monastère, au concile provincial tenu à Périgueux en 1856. Nommé, en 1862, membre de la Congrégation pour les affaires religieuses d'Orient, et bibliothécaire de la Sainte-Église, dom Pitra a été créé cardinal le 16 mars 1863, et élevé au rang de cardinal-évêque de Frascati, le 12 mai 1879.

Ses premières publications sont une très complète *Histoire de saint Léger* (1846, in-8) et la *Vie du R. P. Libermann* (1859, in-8; 2e éd. 1873, in-8), mais son œuvre capitale est le *Spicilegium Solesmense*, publié à Paris, chez Didot, en cinq magnifiques volumes (1852-1860). C'est un trésor de documents inédits sur les antiquités ecclésiastiques, et l'auteur a consulté presque toutes les grandes bibliothèques d'Europe pour en recueillir les matériaux. En 1858, appelé à Rome, par Pie IX, il fut chargé d'étudier les canons anciens et modernes des églises orientales, et pendant quatre ans de voyages et de travaux il prépara ce grand ouvrage, dont le premier volume est sorti, en 1864, des presses de la sacrée congrégation de la Propagande à Rome, avec ce titre : *Juris ecclesiastici Græcorum historia et monumenta*. Le second volume, *Triodion Katanacticon*, a paru en 1879. On lui doit encore : *Hymnographie de l'Église grecque* (1867, in-4).

PITTIÉ (François-Gabriel), général et littérateur français, né à Nevers (Nièvre), le 4 janvier 1829, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, puis à l'école de Saint-Cyr, d'où il sortit comme sous-lieutenant en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, fut grièvement blessé à l'assaut de Sébastopol et promu capitaine. Blessé à la bataille de Solférino, le 24 juin 1859, il fut décoré de l'ordre militaire de la Savoie. Major en 1866 et chef de bataillon au 46e régiment de ligne, il fit partie de l'armée de Bazaine en 1870, parvint à s'échapper de Metz, lors de la capitulation, et vint rejoindre le général Bourbaki qui le nomma lieutenant-colonel et le chargea de l'organisation du 68e régiment de marche. Placé ensuite dans l'armée du Nord, sous les ordres du général Faidherbe, il prit une part brillante à la bataille d'Amiens, fut promu colonel en décembre 1870, et chargé du commandement de la 2e brigade de la 1re division du 23e corps d'armée. Blessé à la bataille de Pont-Noyelles, il assista aux batailles de Bapaume et de Saint Quentin, et aux opérations de l'armée de Versailles contre les insurgés de la Commune.

Remis au rang de lieutenant-colonel par la commission des grades, il appartint au 40e régiment de ligne et passa comme colonel au 61e le 29 décembre 1874. Chef de la maison militaire du président de la République, M. Grévy, et secrétaire général de la présidence, il reçut le grade de général de brigade le 3 juin 1879. Décoré de la Légion d'honneur en septembre 1855, il a été promu officier en 1868 et commandeur le 24 juin 1871.

Littérateur distingué, le général Pittié cultive avec succès la poésie. Il publia ses premiers vers en 1848, dans la *Revue de Paris*, et collabora depuis, comme poète, à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Correspondance littéraire*, à la *Revue française*, à la *Revue contemporaine*, à la *Nation suisse*, à la *France littéraire*, à la *Revue des poètes*, à la *Vie littéraire*, au *Parnasse*, etc. Il a publié en 1873 un recueil de poésies : le *Roman de la vingtième année*, réimprimé et augmenté en 1876 ; il a donné des traductions en vers de poésies de Gœthe, de Burns, de Heine, une série de sonnets sous le titre de *Væ victoribus*, et enfin, en 1879, un nouveau volume de sonnets et poèmes, *les Scabieuses*.

PITZIPIOS (Jacques-Georges), publiciste grec, né à Scio le 19 juillet 1802, appartient à une ancienne famille patricienne de l'empire byzantin, qui se réfugia à Gênes après 1453, puis s'établit dans les îles, d'où elle retourna ensuite à Constantinople et fournit des hommes distingués à la diplomatie ottomane. Son père, Georges dévoué

à la cause byzantine, périt dans la catastrophe de Scio en 1822. Pour lui, élevé au collège de sa ville natale, il avait été envoyé, en 1820, à l'École de droit de Paris, qu'il quitta, six mois après, pour aller combattre pour l'indépendance de la Grèce. Membre de l'Hétairie, il se distingua dans les rangs du « bataillon sacré », à la bataille désastreuse de Sculeni, sur le Pruth. Ayant terminé son droit à Paris, il fut nommé par le gouvernement russe professeur de rhétorique et de littérature grecque au lycée Richelieu d'Odessa. Rappelé en Grèce par Capo d'Istria, il remplit plusieurs fonctions diplomatiques, fut forcé, à la mort de cet homme d'État, d'émigrer en Russie, et revint en Grèce après l'avènement d'Othon. Par suite des divisions consacrées par la Constitution de 1843, entre les autochthones et les hétérochthones, il quitta Athènes et entra dans le corps diplomatique de Constantinople, où il reçut la direction générale des écoles de la communion orthodoxe. En 1849, il fut nommé par le sultan secrétaire de la haute commission chargée de veiller à l'application du Tanzimat. Il a fondé à Rome, en 1853, sous le patronage de Pie IX, une société chrétienne orientale. — Il s'est donné la mort, à Constantinople, en 1876.

M. J. G. Pitzipios a publié en français un livre important intitulé *le Romanisme* (1860, in-8), ayant pour objet le rapprochement de la fusion des deux orthodoxies, et un écrit sur *la Question d'Orient en* 1860.

PIXIS (Théodore-Louis-Auguste), peintre d'histoire allemand, né à Kaiserslautern le 1er juillet 1831, commença à l'université de Munich l'étude du droit, qu'il abandonna bientôt pour la peinture, et alla passer deux ans à Florence et à Rome. De retour à Munich, il fut chargé par le roi Maximilien II, pour le Musée national bavarois, de l'exécution de fresques auxquelles il travailla de 1858 à 1873 ; ce sont : *Couronnement de Charles X, roi de Suède, à Upsal ; Charles X en campagne contre les Danois*, et *Charles XI à la bataille de Lund*. Il a donné depuis une série de cartons pour les *Chansons populaires* ; vingt dessins d'après les opéras de R. Wagner, pour le roi Louis II. Il a composé aussi les dessins des *Maîtres Chanteurs*, du *Lohengrin*, etc., qui ont paru sous le titre de *Wagner-Galerie* (Munich, 1870-1873). Parmi ses toiles, il faut citer : *Jean Huss prenant congé de ses amis à Constance* (1856), acheté par l'Association artistique de Berne et placé au palais fédéral de cette ville, et *Dernier entretien de Calvin et de Servet, à la prison de Genève*.

PI Y MARGALL (François), homme politique espagnol, né à Barcelone en 1820, étudia le droit et se fit recevoir avocat. Adepte des doctrines d'Auguste Comte et traducteur de plusieurs œuvres de Proudhon, il embrassa les opinions républicaines et fut le défenseur de ses coreligionnaires politiques devant les tribunaux. Compromis dans l'insurrection de juin 1866, il se réfugia en France, où il se lia avec Ch. Delescluze, et rentra en Espagne, après la chute d'Isabelle II. Député de Barcelone à l'Assemblée constituante, il fit partie de la minorité républicaine, prit part aux discussions politiques et financières et adressa au journal *le Réveil* de remarquables lettres sur la situation de l'Espagne. A l'avènement au trône d'Amédée, il continua à faire partie de l'opposition républicaine dans les Cortès ; lors de l'abdication de ce prince et de la proclamation de la République, il devint ministre de l'intérieur, le 13 février 1873. Il adressa aux gouverneurs des provinces une circulaire dans laquelle on remarqua cette déclaration : « la justice, l'ordre, la liberté, telle est la devise de la République. » Après la réunion des nouvelles Cortès et la démission du chef du pouvoir exécutif, M. Figueras, M. Pi y Margall, élu à son tour chef du pouvoir et président de la République fédérale, [illegible] à la concorde les diverses fractions du parti républicain, et chercha à rétablir la discipline dans l'armée pour combattre l'insurrection carliste. Mais bientôt à ces embarras vint s'adjoindre une formidable insurrection fédéraliste dans les provinces de l'Est et du Midi. M. Pi y Margall se [illegible] conférer les pouvoirs dictatoriaux ; ne pouvant parvenir à former un ministère de conciliation, il déposa le pouvoir et fut remplacé par M. Salmeron (18 juillet 1873). Il fut encore candidat à la présidence en septembre de la même année, mais échoua contre M. Castelar. Son rôle [illegible] finit pour ainsi dire à cette époque. Il publia en 1874 un livre, *la République de 1873*, justification de sa conduite politique et exposé de ses idées, qui fut saisi par ordre du pouvoir exécutif et qui provoqua une réponse de M. Castelar dans le journal, *la Discussion*. Le 3 mai 1874, une tentative d'assassinat fut dirigée contre lui par un prêtre qui, l'ayant manqué, se tua lui-même. Depuis l'avènement au trône d'Alphonse XII, il vécut dans la retraite.

En 1877 M. Pi y Margall a publié un ouvrage, *les Nationalités*, traduit en français par M. [illegible] de Ricard (1879, in-8).

PLACE (Mgr Charles-Philippe), prélat français, né à Paris le 14 février 1814, étudia le droit, se fit recevoir docteur, en 1841, et inscrire au barreau. Secrétaire de M. de Corcelles, pendant le séjour de ce plénipotentiaire à Gaëte, il quitta ce poste pour entrer dans les ordres, devint supérieur du petit séminaire d'Orléans, puis vicaire général du même diocèse. En 1861, il fut appelé à diriger le petit séminaire de Paris. Deux ans plus tard, il fut nommé auditeur de Rote en [illegible]. Évêque de Marseille depuis le 2 août 1866, il a été promu archevêque de Rennes le 13 juin 1878 et préconisé le 15 juillet suivant.

PLACE (Victor), voyageur français, frère aîné du précédent né à Paris en 1822, fut, à la fin de ses études classiques, attaché en qualité d'élève consul au ministère des affaires étrangères, et successivement employé à Naples, à [illegible] à Haïti, comme agent consulaire. [illegible] 1851 au consulat de Mossoul, il poursuivit, avec l'aide de M. Oppert, les fouilles de Khorsabad commencées par M. Botta. Elles le conduisirent à la découverte d'une foule d'antiquités assyriennes, dont il expédia la plus grande partie en France, par la voie du Tigre et de l'Euphrate, dans des barques qui furent coulées à [illegible] d'arriver à Bassora.

Rappelé en Europe à la fin de l'année [illegible] M. Place exposa devant l'Institut, l'année [illegible] l'ensemble de ses travaux et découvertes [illegible] senta une restauration du palais de Khorsabad. Il fut alors proposé, avec M. Botta, comme candidat de l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour le prix triennal de 30 000 fr., [illegible] à la découverte la plus importante ou au travail le plus remarquable dans les lettres, les sciences et les arts ; mais ce fut le candidat de l'Académie des sciences, M. Fizeau, qui l'emporta. M. Place fut envoyé comme consul à Jassy, en [illegible] d'où il passa à Calcutta et plus tard à New-York. Il s'y trouvait pendant la guerre et fut chargé de surveiller les livraisons d'armes de la maison Remington. Condamné pour [illegible] à plusieurs années de prison et rayé de [illegible]

d'honneur, il fut, sur la demande de son frère, gracié par M. Thiers. On a de lui : *Ninive et l'Assyrie* (1866-1869, 3 vol. in-folio, texte et atlas). — Il est mort en janvier 1875.

PLACE (Henri), peintre français, né à Paris vers 1820, s'occupa très jeune de peinture, étudia surtout la nature morte et les marines, et compléta son éducation artistique par différents voyages, notamment en Suisse et dans les provinces du Midi. Il a débuté au Salon de 1846, et exposé depuis : *les Falaises d'Etretat le Pont d'Espagne*, dans les Pyrénées; *Barque de pêcheur* (1846-47); *Vue près de Cherbourg*, *le Pic du Midi de Pau*, *Vue de Rosenlaï*, près de Berne, *Falaises de Douvres* (1848-1849); *Souvenir d'Étretat*, *Natures mortes*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et la décoration en janvier 1855.

PLANAT (Oscar-Abel), homme politique français, député, né à Limoges (Haute-Vienne) le 14 mai 1825, est le fils d'un représentant de la Charente à l'Assemblée constituante. Ayant fait son droit, il fut reçu avocat, en 1849, à la Cour d'appel de Paris; mais, à la mort de son père, il lui succéda dans la direction de sa maison de commerce. En 1863, il fut, à son tour, élu député du département, comme candidat de l'opposition, par les arrondissements de Cognac et de Barbezieux. Réélu, en mai 1869, comme candidat indépendant, par 20 081 voix sur 37 267 votants, il prit place à la Chambre dans le nouveau tiers-parti. Candidat républicain dans l'arrondissement de Cognac aux élections du 20 février 1876, il obtint au premier tour de scrutin 5499 voix, et échoua au scrutin de ballotage avec 6491 voix, contre 8 318 obtenues par M. d'Ornano. L'élection de ce dernier fut invalidée, et les deux concurrents se représentèrent de nouveau à l'élection du 21 mai. Il n'obtint alors que 6800 voix sur 16 300 votants. Aux élections du 14 octobre 1877, M. Planat, qui avait reporté sa candidature dans l'arrondissement de Barbezieux, échoua encore cette fois avec 3251 voix, contre M. André fils, candidat officiel, qui en recueillit 7709.

PLANCHÉ (James-Robinson), littérateur et archéologue anglais, né à Londres le 27 février 1796, descend d'une famille française réfugiée en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes. Son premier ouvrage fut une pièce burlesque : *Amorosa, roi de la petite Bretagne* (Amorosa, King of little Britain), jouée à Drury Lane Théâtre en 1818, bien qu'il ne l'eût point d'abord destinée à la scène. Il composa ensuite deux opéras : *la Vierge Marie* (Maid Marian) pour M. Bishop, et *Obéron* pour Weber. En 1828, il fit jouer à Drury Lane son drame populaire *Charles XII*. Il a arrangé pour le théâtre moderne plusieurs vieilles pièces anglaises, et collaboré à un grand nombre de journaux. Mais il s'est surtout fait connaître comme archéologue, et spécialement par sa science des costumes historiques. Il assista au sacre de Charles X et en rapporta des dessins qui permettaient d'en reproduire les pompes sur la scène anglaise. Ses publications archéologiques l'ont fait nommer poursuivant d'armes Rouge-Croix, en 1854, et héraut d'armes Somerset, le 8 juin 1866. M. Planché avait fait paraître en 1826 : *Chants et légendes du Rhin* (Songs and Legends of the Rhine) et *Descente du Danube* (Descent of the Danube), depuis réimprimé comme guide de voyage. On cite encore de lui : *le Poursuivant d'armes* (the Poursuivant of arms., 1832), traité d'héraldique; *Mémoires et pensées de J. R. Planché* (the Recollections and Reflections of J. R. P. 1872, 2 vol.); *le Vainqueur et ses compagnons* (the Conqueror and his comp., 1874, 2 vol.). Il est aussi l'auteur de quelques volumes de contes et fantaisies. Il a été membre de la Société des antiquaires de 1830 à 1852.

PLANCHON (Jules-Émile), botaniste français, né à Ganges (Hérault), le 21 mars 1823, étudia les sciences naturelles à la faculté de Montpellier, et principalement la botanique, sous Auguste Saint-Hilaire. Reçu docteur ès sciences en 1844, il alla se perfectionner en Angleterre, et fut conservateur de l'herbier du jardin botanique de Kew, de 1844 à 1849. Professeur à l'Institut horticole de Gand (Belgique), de 1849 à 1851, il se fit recevoir docteur en médecine et fut professeur à l'École de médecine et de pharmacie de Nancy de 1851 à 1853. Il passa alors, comme professeur de botanique, à la Faculté des sciences de Montpellier et à l'École supérieure de pharmacie de cette ville. Devenu plus tard directeur de cette École, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences le 5 août 1872, et chargé l'année suivante d'une mission scientifique en Amérique, pour y étudier le phylloxera. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. J. E. Planchon a publié des notes et mémoires dans les recueils spéciaux, et collaboré à *la Revue des Deux Mondes*; nous citerons : *le Phylloxera de 1854 à 1873* (1874, in-8), résumé scientifique et pratique avec M. Lichtenstein; *les Vignes américaines* (1875, in-18); *la Truffe et les truffières artificielles* (1875, in-8); *l'Eucalyptus globulus* (1875, in-8), etc.

PLANCHON (Gustave), pharmacien français, frère du précédent, né à Ganges en 1833, étudia également les sciences naturelles, et devint professeur de matière médicale à l'École supérieure de pharmacie de Paris. Il a été élu membre de l'Académie de médecine en 1877. On a de lui : *Étude des tufs de Montpellier* au point de vue géologique et paléontologique (1864, in-4°, avec pl.); *Des Modifications de la flore de Montpellier depuis le XVIe siècle* (1864, in-4); *Des Quinquinas* (1865, in-8), thèses; *Traité pratique de la détermination des drogues simples d'origine végétale* (1874-75, 2 vol., in-8); il a également revu la 6e édition de *l'Histoire naturelle des drogues simples* de Guibourt.

PLANCY (Charles, vicomte DE), homme politique français, député, né à Paris le 4 janvier 1809, et petit-fils de l'archi-trésorier de l'Empire, M. Lebrun, fut d'abord auditeur au Conseil d'État, puis sous-préfet de Saint-Yrieix (1835), des Andelys (1838) et de Clermont (Oise) (1839). La révolution de Février le rendit à la vie privée. En 1849 il fut élu représentant du peuple à la Législative, et soutint avec zèle la politique de l'Élysée jusqu'au coup d'État de 1851.

En 1852, le vicomte de Plancy entra au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de l'Oise, qui l'a réélu au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 26 883 voix sur 29 818 votants. En mai 1869, candidat à la fois gouvernemental et libéral, il réunit encore 17 805 voix sur environ 32 000 votants, contre 13 893 voix obtenues par le candidat de l'opposition, M. Em. Leroux. Dans la courte session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. Maire d'Agnetz et membre du conseil général de l'Oise pour le canton de Clermont, M. Ch. de Plancy a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 juin 1843, et officier en 1865.

Son frère Auguste, baron DE PLANCY, né à Paris en 1815, entra dans la vie politique en 1849, comme député à l'Assemblée législative, où il figura parmi les conservateurs. En 1862, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de l'Aube. Réélu, au même titre en 1863, il obtint 20 380 voix sur 34 325 votants. Il fut encore réélu, en mai 1869, par 18 713 voix sur 34 955 votants, contre 16 037 voix données au candidat de l'opposition démocratique, M. Lignier. Il avait été membre du conseil général pour le canton de Bar-sur-Aube, puis pour celui de Méry-sur-Seine, et ancien premier écuyer du prince Jérôme Napoléon, M. de Plancy, rendu à la vie privée, après le 4 septembre 1870, se porta candidat, dans l'arrondissement d'Arcis-sur-Aube, aux élections de 1876 et de 1877; il échoua la première fois, avec 3 546 voix sur plus de 9 000 votants, et la seconde avec 2851 contre 5850 obtenues par le colonel Tezenas, un des 363 des gauches réunies. M. A. de Plancy a été décoré de la Légion d'honneur.

PLANCY (COLLIN de). Voy. COLLIN DE PLANCY.

PLANTAMOUR (Émile), astronome suisse, né à Genève le 24 mai 1815, fit ses études à l'université de Kœnigsberg (Prusse), et obtint le grade de docteur en philosophie en 1839. Professeur d'astronomie à l'académie de Genève, il y devint directeur de l'observatoire. Membre de la Société de physique et d'histoire naturelle de cette ville et de la Société astronomique de Londres, il a été élu correspondant de l'Institut de France le 22 mai 1865.

Outre ses publications annuelles sur les observations astronomiques ou magnétiques, nous citerons : *Disquisitio de methodis traditis ad cometarum orbitas determinandas*, thèse de doctorat; *Mémoire sur la comète Mauvais* (1844); *Mesures hypsométriques dans les Alpes* (1860, in-4); *Du Climat de Genève* (1863, in-4); *Expériences faites à Genève avec le pendule à réversion* (1866, in-4), nouvelle suite (1872, in-4), et avec M. Hirsch, de Neuchâtel : *Nivellement de précision de la Suisse* (1867-1875, livr. I-V, in-4), en cours de publication. — Son frère, M. Ph. PLANTAMOUR, a traduit du suédois les *Rapports annuels sur les progrès des sciences physiques et chimiques*, faits à l'Académie de Stockholm par Berzelius (1841-1848, 8 vol., in-8).

PLANTÉ (Francis), pianiste français, né à Orthez (Basses-Pyrénées) le 2 mars 1839, a fait ses premières études musicales sous Mme de Saint-Aubert et M. Tilmans aîné. A sept ans, il joua, dans un concert de charité donné à l'hôtel de ville de Paris, une œuvre de Beethoven. Élève de M. Marmontel au Conservatoire, il remporta, en 1850, le premier prix. M. Alard, après avoir complété son éducation musicale par des leçons d'accompagnement, se l'adjoignit pour ses séances de musique de chambre. M. Planté, indépendamment de l'exécution, portée si loin aujourd'hui chez tant de pianistes, s'est fait remarquer par le sentiment de la grande musique, dont il est devenu un des meilleurs interprètes. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 mars 1876.

PLANTIER (Claude-Henri-Augustin), prélat français, né à Ceyzérieu (Ain) le 2 mars 1813, appartenait au diocèse de Lyon, dont il était vicaire général lorsqu'il fut nommé évêque de Nîmes par décret du 30 août 1855; préconisé le 28 septembre, il fut sacré le 18 novembre de la même année, dans l'église primatiale de Lyon. Après s'être livré à des travaux littéraires sur la poésie biblique, l'abbé Plantier s'était fait une réputation comme prédicateur. Il avait même fait les conférences de Notre-Dame de Paris dans le carême de 1847 et dans l'avent de cette même année et de l'année suivante. Il s'y était montré particulièrement préoccupé de l'autorité doctrinale de l'Église et de son rôle de régulatrice divine des sociétés humaines. Devenu évêque, il prit rang parmi les prélats du parti ultramontain les plus empressés à défendre l'Église contre les atteintes de la philosophie moderne et à maintenir les intérêts spirituels et temporels de la papauté au milieu des oscillations de la politique. Dès l'ouverture du concile de Rome, en décembre 1869, il fut signalé comme un des plus ardents adversaires des revendications de l'Église gallicane; c'est lui qui rédigea le postulatum de la dogmatisation de l'infaillibilité du pape. Mgr Plantier, investi des fonctions d'assistant au trône pontifical, a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Nîmes le 24 mai 1875.

Nous citerons de lui, à leurs dates, les écrits et mandements suivants : *Études littéraires sur la poésie biblique* (1842, 1 vol. in-8, 2e édit., 1845, 2 vol. in-8); *Conférences données à Notre-Dame de Paris* (1849, in-8; 2e série, 1854, in-8); *l'Encyclique et les appréciations hostiles dont elle a été l'objet* (1860, in-8); *Instruction pastorale contre l'ouvrage intitulé : Vie de Jésus, par Ernest Renan, la dédicace, les principes et les sources* (1863, in-8), complétée par *Un Panégyriste de M. Renan*, lettre pastorale contre les articles de M. Ernest Havet dans la *Revue des Deux-Mondes* sur le sujet (1863, in-8), et par *la Vraie vie de Jésus*, seconde instruction pastorale contre le livre de M. Renan (1864, in-8); *Lettre pastorale sur les périls cachés pour la foi sous les mots décevants d'idées modernes* (1864, in-8); *Lettre pastorale sur les perfidies du langage de la presse hostile au Saint-Siége dans la question romaine* (1864, in-8); *Lettre pastorale contenant 1° la Réfutation des erreurs historiques de M. le sénateur Bonjean sur les articles organiques; 2° une Protestation contre d'injustes critiques dont le saint-siége et l'épiscopat ont été l'objet de la part de M. le sénateur Rouland* (1865, in-8); *Instruction pastorale contre la morale indépendante* (1866, in-8). Il a été formé un recueil des *Instructions, lettres pastorales et mandements* de Mgr Plantier (Nîmes, 1866-1868, t. I-V, gr. in-8).

PLATEAU (Antoine-Ferdinand-Joseph), physicien belge, né à Bruxelles le 14 octobre 1801, fils d'un peintre décorateur, fut envoyé à l'université de Liége, où il suivit, en même temps, les cours de droit et de sciences, puis se livra entièrement à l'étude des mathématiques, de la physique et de l'astronomie. Docteur ès sciences en 1829, il alla habiter Bruxelles et fut nommé, le 15 décembre 1836, membre de l'Académie royale. Lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur en Belgique (1835), il fut chargé, à l'université de Gand, de la chaire de physique et d'astronomie; depuis 1844, il y a rang de professeur titulaire. En 1852, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences de Paris.

Les travaux de ce savant, qui ont en général pour objet les phénomènes de la lumière, de l'optique et de la vision, ont été insérés dans les *Mémoires* de l'Académie de Bruxelles, et ceux de l'Institut, dans les *Annales de physique et de chimie*, le *Philosophical Magazine*, etc. Nous citerons à part : *Statistique expérimentale et théorique des liquides soumis aux seules forces moléculaires* (1873, 2 vol. in-8, avec fig.).

PLAYFAIR (Lyon), chimiste anglais, né au Bengale le 21 mai 1819, est le fils d'un inspecteur général des hôpitaux de cette province. Il fut élevé en Angleterre, aux universités de Saint-André et de Glasgow, suivit les cours de chimie de Th. Graham à Londres et passa en 1838 à l'université de Giessen où il eut pour maître Liebig. Il dirigeait une fabrique d'impressions sur étoffes en Écosse, lorsqu'il fut appelé en 1843 à Manchester pour occuper la chaire de chimie à la *Royal Institution*. Nommé membre de la Commission d'hygiène publique en 1844, par Robert Peel, pour examiner l'état sanitaire des grandes villes de l'Angleterre, il publia un *Rapport* qui lui valut d'être nommé professeur de chimie au Muséum de géologie pratique. En 1851 il fit partie de la commission supérieure de l'Exposition universelle et du jury, et reçut la décoration de l'ordre du Bain. L'année suivante, il obtint un emploi dans la maison du prince consort, et lors de la création du département des sciences et des arts, en 1853, il en fut le secrétaire. Inspecteur général des musées et des écoles techniques en 1856, professeur de chimie à l'université d'Edimbourg en 1858, il compta parmi ses élèves le prince de Galles et le prince Alfred. En 1868, il entra dans la Chambre des communes comme député des universités d'Edimbourg et de Saint-André, qu'il continua à représenter depuis, et siégea sur les bancs du parti libéral. Il fut ministre des postes dans le dernier cabinet de Gladstone et à sa sortie, devint membre du Conseil privé (1874). M. Playfair prit aussi une part importante aux Expositions universelles de 1862 et 1878 et fit partie de nombreuses commissions scientifiques ou administratives. Membre de la Société royale de Londres, commandeur du Bain et officier de la Légion d'honneur, il a été décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Outre un certain nombre de rapports et de discours, on lui doit la traduction de la *Chimie appliquée à l'agriculture et à la physiologie*, du baron Liebig, avec M. Gregory.

PLÉE (Léon), journaliste français, né à Paris le 30 juin 1815, débuta dans la carrière littéraire, en 1835, par un *Manuel encyclopédique et pittoresque des sciences et des arts*, et par une *Histoire des religions et des sectes*. En 1837, il commença la traduction de l'*Histoire universelle*, de Rotteck, puis donna l'*Atlas des familles*, et fournit au *Glossaire français polyglotte*, de L. Gaudeau (1845 et suiv., inachevé), l'« Histoire de la langue française », qui en forme l'*Introduction*. Ces travaux lui firent confier des cours d'histoire aux collèges de Blois, de Reims et d'Orléans (1839-1846). De retour à Paris, il y fonda la *Revue des auteurs unis*. A la révolution de Février il alla prendre la rédaction en chef du *Républicain de Lot-et-Garonne*. En 1850, il fut attaché au *Siècle*, où il devint, en 1851, secrétaire de la rédaction politique. Il a été décoré de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de 1867. — Il est mort à Paris le 17 janvier 1879.

On cite de M. Léon Plée, outre les travaux précédents et des articles journaliers dans le *Siècle* : *le Passé d'un grand peuple, histoire complète de la Pologne* (1847, in-8) ; *Abd-el-Kader, nos soldats, nos généraux, nos victoires en Afrique* (1854, in-4) ; des romans : *Un mariage d'autrefois* (1849), *les Deux Routes* (1859) ; des notices littéraires, brochures politiques, etc.

PLESSIER (Victor-François), député français, né à Dannemarie (Vosges) le 13 mars 1813, fut notaire dans le département de Seine-et-Marne. Connu pour ses opinions républicaines, il fut inquiété au coup d'État du 2 décembre 1851, refusa de signer une adresse des notaires du département à l'empereur, dut vendre son étude en 1856, pour se soustraire aux tracasseries, et se tint à l'écart pendant l'Empire. Élu conseiller général par le canton de la Ferté-sous-Jouarre en 1871 et 1874, il se présenta aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Coulommiers, et fut élu par 6 332 voix, contre 5339 obtenues par M. Josseau, ancien député sous l'Empire. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8 023 voix, contre 4589 obtenues par le même concurrent.

Membre de diverses sociétés savantes, M. Plessier a publié : *Rapport numérique entre la population rurale et le travail agricole dans le département de Seine-et-Marne de* 1806 à 1856, mémoire présenté à l'Académie des sciences ; *Formation simultanée du plateau et des vallées de la Brie* (1865, in-8), étude géologique.

PLESSY-ARNOULD. Voy. ARNOULD-PLESSY.

PLICHON (Charles-Ignace), homme politique français, député, né à Bailleul (Nord) le 28 juin 1814, est fils d'un fabricant de savon. Après avoir terminé ses études à Saint-Acheul, il vint à Paris de bonne heure, embrassa le saint-simonisme et retourna à Bailleul après le départ d'Enfantin en Égypte. Sous le ministère de Guizot il obtint une mission en Perse, et fut élu député à la fin de la monarchie de Juillet. Nommé, en 1857, député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 1re circonscription du Nord, et réélu, au même titre, en 1863, il obtint 19 326 voix sur 31 745 votants. Il appartenait au parti protectionniste et catholique. En mai 1869, il fut réélu comme candidat de l'opposition libérale, à la presque unanimité, par 27 108 voix, sur 27463 votants. Dans la session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers parti libéral. Il fut nommé, en février 1870 membre de la commission d'enquête sur la marine marchande, et succéda à M. de Talhouët comme ministre des travaux publics, le 15 mai : il vota pour la guerre, puis suivit le cabinet Ollivier dans sa chute (9 août).

Au 8 février 1871, M. Plichon fut élu représentant du Nord à l'Assemblée nationale, le vingt-et-unième sur vingt-huit, par 202 252 voix. Il prit place au centre droit, soutint le septennat personnel, pour lequel il se déclara expressément dans une allocution adressée au maréchal président, lors de son voyage à Lille en 1874. Il demanda la réduction de la représentation algérienne, et, repoussa l'amendement Wallon, ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Très-influent dans son département, M. Plichon, après avoir assuré le succès de la liste monarchiste aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, fut élu lui-même, le 20 février suivant, député pour la 2e circonscription d'Hazebrouck, par 8663 voix, sans concurrent. Après l'acte du 16 mai 1877, il soutint la politique du cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, encore sans concurrent, par 9502 voix. Porté sur la liste monarchiste, aux élections du 3 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, il échoua ainsi que les autres candidats des droites, et n'obtint que 383 voix sur 796 votants. Membre du conseil général pour le canton sud-ouest de Bailleul, M. Plichon a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PLOCQUE (Jean-Alexandre), avocat français, né en 1807, prit place au barreau en 1832. Dévoué à cette époque aux idées de l'opposition républicaine, il fut impliqué dans les événements et le procès d'avril. En 1845, il fut élu membre du conseil de l'ordre, dont il a depuis, sauf en 1847, fait constamment partie. Il a été élu, pour les deux années 1858 et 1859, bâtonnier du barreau de Paris. — M. Plocque est mort à Paris le 26 mars 1877.

PLON (Philippe-Henri), imprimeur français, né à Paris à la fin de mars 1806, d'une famille de typographes qui comptait six générations, s'associa, en 1832, avec M. Béthune, puis, en 1845, avec ses deux frères. Une de ses premières entreprises fut la publication du *Dictionnaire de la conversation* (52 vol. gr. in-8, 2 col.). Resté depuis seul directeur, il agrandit son établissement au point de vue de la typographie de luxe, des impressions en gravure ou en couleur, et accrut sa fonderie de caractères de tous les nouveaux types de Jules Didot. Il porta, depuis 1854, le titre d'éditeur libraire et particulièrement celui d'éditeur des *Œuvres de Napoléon III* : c'est lui qui, après les autres ouvrages de l'empereur, publia en 1865, l'*Histoire de Jules César*, qui fut la cause entre l'auteur et son libraire d'un curieux procès. Après les événements de 1870, M. Plon écrivit à Napoléon III pour lui demander la résiliation de leur traité, et la reprise d'environ 22 000 exemplaires restant en magasin. Bientôt après, ne recevant pas une réponse favorable, il introduisit devant les tribunaux une action en dommages-intérêts dont le chiffre, primitivement fort élevé, fut réduit à 167 000 francs, montant des exemplaires invendus. — Sur ces entrefaites, M. Plon mourut à Paris, le 25 novembre 1872.

M. H. Plon a figuré aux Expositions industrielles depuis 1844 ; il a obtenu une médaille d'argent à cette première date, une médaille d'or en 1849, une *Prize medal* à Londres, en 1851, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et la décoration de la Légion d'honneur le 22 novembre 1851. Son fils, M. Eugène PLON, né à Paris en 1836, a repris avec divers associés la maison d'imprimerie et de librairie fondée par son père. Parmi les publications les plus importantes sorties de ses presses, nous citerons : les *Archives nationales*, l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, une collection de *Classiques français*, une *Bibliothèque de voyages*, une autre consacrée aux romans, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'académie de Copenhague. M. Eugène Plon a publié : *Thorwaldsen et son œuvre* (1867, gr. in-8, pl.; 2e édit., 1874; *le Sculpteur danois Wilhelm Bissen* (1870, in-18).

PLOUVIER (Édouard), littérateur français, né à Paris le 2 août 1821, fut d'abord ouvrier corroyeur et débuta, comme littérateur, par des poésies et des feuilletons dans le *Musée des familles*. En 1850, il obtint un premier succès au théâtre, avec une comédie en deux actes, *Une Indiscrétion* (Français, août). L'année suivante, le soir de la première représentation à l'Ambigu de son drame en cinq actes *les Vengeurs* (12 juin 1851), il épousa Mlle Lucie Mabire, l'une des artistes de ce théâtre, morte à Paris en août 1856. — M. Ed. Plouvier est mort à Paris le 12 novembre 1876.

M. Plouvier n'avait pas cessé d'écrire pour la scène. Nous pouvons mentionner : *la Chanvrière*, vaudeville (Folies-Dramatiques, 1852) ; *le Songe d'une nuit d'hiver*, comédie en deux actes (Français, juin 1854) ; *le Sang mêlé*, drame en cinq actes (Porte-Saint-Martin, 1856) ; *le Pays des amours*, vaudeville en cinq actes (Variétés, 1856) ; *la Servante maîtresse* (1858) ; *l'Outrage*, drame en cinq actes (1859), avec M. Th. Barrière ; plusieurs vaudevilles, en société avec M. J. Adenis, tels que : *Ne touchez pas à la hache*; *Trop beau pour rien faire*; *Une crise de ménage*; *Feu le capitaine Octave* (1854-1859) ; *Toute seule*, comédie en un acte, avec le même (1860) ; *les Fous* ou *la Foi à outrance*, comédie en cinq actes (1862, Gymnase) ; *Nahel*, drame lyrique, musique de M. H. Litolff (1863) ; *le Comte de Saulles*, drame en cinq actes (1864) ; *Madame Aubert*, drame en quatre actes (1865) ; *le Ménétrier de Saint-Waast*, mélodrame, avec M. Th. Barrière (1865) ; *le Mangeur de fer*, drame en cinq actes (1866) ; *les Filles du père Marteau*, comédie posthume, représentée par les soins de M. Jules Claretie (Troisième Théâtre-Français, avril 1878). Il a aussi produit des romans, notamment : *Contes pour les jours de pluie* (1854, in-18) ; *la Bûche de Noël* (1864, in-18) ; *la Belle aux cheveux bleus*, et des recueils de chansons ; *le Livre du bon Dieu*, avec M. Darcier (1855) ; *les Refrains du dimanche*, avec M. Charles Vincent. (1861, in-18), etc.

POCCI (François, comte), poète, dessinateur et musicien allemand, né à Munich le 7 mars 1807, est fils du comte italien Fabricio Pocci, lieutenant général et grand chambellan de la reine Marie-Thérèse de Bavière, mort en 1844. Sa mère, artiste et femme de lettres, dirigea ses premières études, qu'il alla achever aux universités de Landshut et de Munich. La carrière politique s'ouvrait devant lui; mais entraîné par l'amour des arts, il se tint à l'écart des affaires et fit des poésies, de la peinture et de la musique. Il accepta seulement la place de maître des cérémonies à la cour, dont il devint un des artistes favoris. — Il est mort le 7 mai 1876.

M. Pocci débuta vers 1830, en donnant aux feuilles illustrées de Munich des articles de critique ou de petites pièces de vers qui furent généralement goûtés. En 1834 il fonda, avec Guido Gœrres, un journal d'art et de littérature, le *Festkalender*, dans lequel parurent les dessins de sa mère. Il commença, en 1840, la publication d'une suite de contes illustrés que leur naïveté a rendus populaires : *la Légende de Saint-Hubert*, *Petit livre pour les enfants*; *Souvenirs*, *Barbe-bleue*, *Chants des soldats*, *Chants des chasseurs*, *Chants des étudiants*, *Histoires et chants illustrés*, *Fantasmagorie*, *Danse des morts*, *Feuilles d'automne*, etc. (1840-1866). On lui doit en outre les illustrations des *Contes allemands* de Grimm; des *Contes* de Schrecher; des *Schnadahupfles* de Kobell; des *Récits danois* (Tales from Denmarck) d'Andersen; du *Kinderfreund* de Güll, et d'un assez grand nombre d'ouvrages anglais écrits pour l'enfance. Ses poésies, avec illustrations, ont paru en un seul recueil (*Dichtungen*; Schaffhouse, 1843). Comme musicien, le comte Pocci s'est fait connaître par d'aimables compositions instrumentales, des comédies pour des théâtres de société; un opéra, *l'Alchimiste*, représenté à Munich avec assez de succès, etc.

PODBIELSKI (Eugène-Antoine-Théophile de), général prussien d'origine polonaise, né au château de Kopnik le 17 octobre 1814, entra dans l'armée en 1831, devint sous-lieutenant deux ans après, puis entra à l'école militaire en 1836, où il resta trois ans. Officier de cavalerie, il fut président de la commission d'examen pour les enseignes, commanda un régiment de hussards, fut promu colonel et mis à la tête d'une brigade de cavalerie en 1863. A la fin de la même année, il suivit l'armée du feld-maréchal Wran-

gal dans les duchés comme maréchal des logis-chef et assiste aux batailles de Duppel et d'Alsen. Général-major en 1865, il fut directeur au ministère de la guerre, prit part à la guerre de 1866, et lors de l'armistice fut chargé, avec le feld-maréchal autrichien John, de la ligne de démarcation entre les deux armées. Il prit depuis une grande part dans la réorganisation de l'armée allemande, fut nommé lieutenant général et devint chef de l'état-major général lors de la guerre de 1870 ; il assista aux batailles de Gravelotte, de Sedan, et au siège de Paris. Après la guerre, il s'occupa de la réforme de l'artillerie de campagne et de celle des places fortes. Il reçut une dotation en 1872, fut nommé inspecteur général de l'artillerie et président de la commission pour la réglementation de la justice militaire. En 1873, il fut promu général de cavalerie. — Il est mort subitement à Berlin le 31 octobre 1879.

PODESTI (*le chevalier François*), peintre italien né en 1798, professeur, puis chancelier à l'académie Saint-Luc de Rome, a traité particulièrement l'histoire et les sujets religieux. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, avec une seule toile : *le Siège d'Ancône sous Frédéric Barberousse*, qui lui a valu une médaille de 2e classe. On cite encore de lui : *le Jugement de Salomon* et *Raphaël montrant au cardinal Bembo son tableau la Transfiguration*, ce dernier reproduit par la gravure en Allemagne. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 6 février 1869.

POETZL (Joseph), jurisconsulte allemand, né à Pechtersreuth (Haut Palatinat) le 5 novembre 1814, étudia le droit à Munich et prit ses grades en 1842 à Wurzbourg. Appelé en 1847 comme professeur de droit constitutionnel à l'université de Munich, il fit partie l'année suivante du Parlement de Francfort. Député de la Chambre bavaroise depuis 1858, il en fut vice-président, puis président depuis 1867.

M. Poetzl a publié : *Traité de droit constitutionnel bavarois* (Lehrbuch des bair. Verfassungsrecht, Munich, 1851 ; 5e édit. 1877), ouvrage très estimé; *Traité de droit administratif bavarois* (Lehrbuch des bair. Verwaltungsrecht, Ibid., 1856; 3e éd. 1870); *Principes d'un cours sur la police* (Grundriss zu Vorlesungen ueber Polizei, Ibid. 1866). On a encore de lui de savants *Commentaires aux nouveaux codes bavarois* (Munich, 1873), et un grand nombre d'articles dans la *Revue critique*, qu'il avait fondée en 1853 avec MM. Bluntschli et Arndt, et qui devint en 1859, le *Journal trimestriel critique* (Kritische Vierteljahrschrift).

POËZE (Olivier-Charles-Marie, comte DE LA), homme politique français, ancien député, né le 26 juin 1821, fut chambellan honoraire de l'empereur et membre du conseil général pour le canton de Saint-Fulgent. Nommé député au Corps législatif en 1863, comme candidat du gouvernement, pour la 3e circonscription de la Vendée, à la presque unanimité, il rencontra, en mai 1869, un concurrent sérieux dans le comte de Falloux, candidat de l'opposition cléricale, et n'obtint que 15 139 voix sur 26 569 votants, contre 10 830 voix données à son adversaire. Le comte de La Poëze a été décoré de la Légion d'honneur.

POGGENDORF (Jean-Chrétien), physicien allemand, né le 29 décembre 1796, à Hambourg, fit ses études dans cette ville, puis à Berlin, où il devint, en 1834, professeur de physique à l'université, et, en 1838, membre de l'Académie des sciences. Il débuta dans la carrière scientifique par la publication d'un mémoire *Sur le Magnetisme de la pile voltaïque* (Ueber den Magnetismus der voltaischen Saeule, 1821), où sont développés, pour la première fois, les principes de l'application du *multiplicateur*. En 1824 il se chargea de la rédaction des *Annales de physique et de chimie* (Annalen der Physik und Chemie), jusque-là publiées par Gilbert, et qui, sous la direction de M. Poggendorf, devinrent un des premiers journaux scientifiques de l'Allemagne : ce recueil ne forme pas moins de cent soixante et quelques volumes (1877). Il entreprit ensuite, avec MM. Wœhler et Liebig, un *Dictionnaire de Chimie* (Wœrterbuch der Chemie).

M. Poggendorf a fait, dans les années suivantes, sur l'histoire de la physique, des cours qui l'ont conduit à préparer la publication d'un *Dictionnaire biographique des mathématiciens et des naturalistes*, dont les *Études pour servir à l'histoire des sciences exactes* (Lebenslinien zu einer Geschichte der exacten Wissenschaften, Berlin, 1853) furent considérées comme le préambule. En 1858, il commença la publication plus spéciale d'un *Dictionnaire biographique, bibliographique et historique des sciences exactes* (Biogr.-litterarisches Handwœrterbuch zur Geschichte der exact. Wissenschaften; Leipzig, 1858-1863, 2 vol.).

Les recherches scientifiques de M. Poggendorf ont eu pour principal objet l'électricité et le magnétisme. Il est l'inventeur du galvanomètre destiné à mesurer l'action calorifique d'un courant, d'un autre instrument qui permet de reproduire rapidement le courant instantané de la pile ordinaire et de le faire agir comme un courant permanent, d'une nouvelle méthode pour déterminer les courants qui correspondent aux déviations de l'aiguille d'un électromètre, etc. Ses travaux importants sur la polarisation galvanique, sur la mesure exacte de la force des piles non constantes, sur le diamagnétisme, etc., ont été l'objet de comptes rendus dans ses *Annales*. — Il est mort à Berlin, le 24 janvier 1877.

POGGIALE (Antoine-Baudouin), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Valle (Corse) le 9 février 1808, successivement pharmacien élève, sous-aide et aide-major aux hôpitaux militaires de Strasbourg, Lille et Paris (1828-1834), attaché à l'armée d'Afrique (1833), professeur à Lille (1837), puis au Val-de-Grâce (1847-1858), est devenu, en 1854, pharmacien en chef de ce dernier hôpital, et, en 1858, pharmacien inspecteur. Il a été élu, en 1857, membre de l'Académie de médecine. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1849, il a été promu officier le 26 décembre 1860 et commandeur le 14 août 1865. — Il est mort à Bellevue, le 26 août 1879.

M. Poggiale a publié, outre un *Traité d'analyse chimique par la méthode des volumes* (1858, in-8), de nombreux travaux, rapports ou mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur les eaux des casernes, des forts et des postes-casernes des fortifications de Paris* (1853); *Du Pain de munition distribué aux troupes des puissances européennes et de la composition chimique du son* (1854); *Recherches sur la composition chimique et les équivalents nutritifs des aliments de l'homme* (1856); *Rapport sur la formation de la matière glycogène dans l'économie animale* (1858); *Rapport sur l'empoisonnement par le phosphore* (1859), etc.

POISE (Jean-Alexandre-Ferdinand), compositeur français, né à Nîmes le 3 juin 1828, vint faire à Paris ses études musicales et remporta un

second prix au concours de l'Institut, en 1852. L'année suivante, il débutait au Théâtre-Lyrique par *Bonsoir, voisin!* petit acte qui fut à la fois un des plus heureux débuts de l'auteur et de ce théâtre. Il a donné depuis : *les Charmeurs*, en un acte (1855), sur la même scène : *le Roi don Pèdre*, en deux actes, à l'Opéra-Comique (1857); *le Thé de Polichinelle*, opérette, aux Bouffes-Parisiens (1858); *le Jardinier galant*, en deux actes, à l'Opéra-Comique (mars 1861); *le Corricolo*, en trois actes (même théâtre, 1867); *les Deux Billets*, en un acte (Athénée, 1870); *les Trois Souhaits*, en un acte (Opéra-Comique, 1873); *la Surprise de l'amour*, en trois actes (même théâtre, 1877), etc.

POITEVIN (Prosper), grammairien français, né vers 1810, fit ses études à Paris, professa quelque temps en province, et fut, pendant l'année 1842, chargé du cours de rhétorique au collège Rollin. Ses premières productions furent des épîtres adressées à MM. Viennet, V. Hugo, C. Delavigne, etc.; ensuite il fit paraître le poème d'*Ali-Pacha et Vasiliki* (1833), et quelques pièces de théâtre parmi lesquelles nous signalerons : *Une nuit chez Putiphar* (1841), étude biblique; *le Mari malgré lui* (1842) et *Au petit bonheur!* (1847), comédies en prose représentées à l'Odéon.

M. Poitevin s'est fait surtout connaître par des travaux de grammaire et d'enseignement; on a de lui : un *Cours théorique et pratique* (1842); un *Dictionnaire-Manuel* (1851); des *Éléments* (1853); un grand *Dictionnaire universel de la langue française* (1854-1857, 2 vol. in-4), qui a donné lieu entre lui et MM. Bescherelle à une vive polémique; *la Grammaire, les écrivains et les typographes modernes* (1863, in-18); *Cours pratique de littérature française* (1865, 2 vol. in-8); *Étude méthodique et raisonnée des homonymes et des paronymes français* (2e édit., 1866); *Grammaire française théorique et pratique* (1874, in-18); *Illustrations littéraires de la France* (1874, in-18), etc.

POITEVIN (Auguste), sculpteur français, né à La Fère vers 1818, vint étudier à Paris sous MM. Rude et Maindron et débuta par un *médaillon-portrait* au Salon de 1845. Il a exécuté et exposé depuis : *M. Lacrosse*, député; *le Dévouement de Viala* (1845-46); *le Buste de Buffon*; *le Combat du Vengeur*, bas-relief; *Judith*, groupe (1849-1852); un très-grand nombre de bustes, comme ceux de MM. *Darcier*, *Bernard Sarrette*, *Rouvière*, etc. Il a fait au nouveau Louvre un fronton où figurent des *Enfants caractérisant les beaux-arts*, avec des *Génies* et des *Renommées*, comme groupes accessoires (1856). Il a aussi exécuté en 1866 deux statues en pierre, *l'Art grec* et *la Renaissance*, pour le musée Napoléon à Amiens. Il a obtenu une 3e médaille en 1846. — M. Aug. Poitevin est mort à la Fère le 12 août 1873.

POITOU (Eugène-Louis), magistrat français, né à Angers le 9 février 1815, étudia le droit à Paris, fut reçu docteur en 1838 et devint successivement substitut à Laval, au Mans, à Angers (1840-1842). Juge au tribunal de première instance de cette dernière ville en 1848, il fut nommé en 1856 conseiller à la Cour. M. Poitou a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862, et promu officier le 13 avril 1870. — Il est mort à Toulon le 2 février 1880.

On cite particulièrement de lui : *Discours sur la vie et les écrits du duc de Saint-Simon* (1855), qui a partagé avec M. Lefèvre-Pontalis le prix d'éloquence décerné par l'Académie française; *Éloge de Vauvenargues*, qui a obtenu le premier accessit d'éloquence en 1856; un second mémoire, couronné l'année suivante par l'Académie des sciences morales, sur cette question : *Influence que peut avoir sur les mœurs la littérature contemporaine, considérée surtout au théâtre et dans le roman*, édité sous ce titre : *Du Roman et du théâtre contemporains et de leur influence* (18[illegible], in-12); puis *Un Hiver en Égypte* (18[illegible], in-8; 2e édit. 1874); *les Philosophes contemporains et leurs systèmes religieux* (1864, in-18); *Portraits littéraires et philosophiques* (1868, in-18); *Voyage en Espagne* (Tours, 1868, in-8, avec grav.); *la Liberté civile et le pouvoir administratif en France* (1869, in-18) etc., et des articles dans la *Revue des Deux Mondes*.

POLAIN (Mathieu-Lambert), historien belge, né à Liège le 25 juin 1808, fit de brillantes études, obtint le titre de docteur et fut nommé professeur agrégé à l'université de Liège. A dix-huit ans, il fit représenter sur le théâtre de cette ville une comédie-vaudeville en un acte, *les Eaux de Chaufontaine* (Verviers, 1826, in-8). En 18[illegible], abordant des travaux plus sérieux, il fit paraître un ouvrage historique : *De la Souveraineté indivise des évêques de Liège et des états généraux sur la ville de Maestricht* (Liège, in-8). En 18[illegible], il entreprit la publication d'une *Collection de chroniques originales relatives à l'histoire de Liège*, dont il ne parut que le premier volume : *la Mutinerie des Rivageois*, par Guillaume de Meeff (XVIe siècle). Nommé président de l'Association nationale pour l'encouragement de la littérature en Belgique, et directeur de la *Revue belge* publiée par cette société, il fit paraître un grand nombre de notices : *le Massacre des magistrats de Louvain, 1379* (Liège, 18[illegible], in-8); *les Seize Chambres de la cité de Liège, leur histoire*, etc.; *les Derniers Grignoux, ou le Ravagement de 1636* (1836); *l'Assassinat de Charles de la Ruelle* (1837); *le Duel de la place Verte* (18[illegible]), [illegible] *les ouvrages de Jean des Prés*, dit d'Outremeuse, chroniqueur du XIVe siècle (18[illegible]); *les Vrayes chroniques de messire Jehan le Bel* (18[illegible], 2 vol. in-8), etc.

Ses *Esquisses historiques de l'ancien pays de Liège* (1837, in-12) ont eu plusieurs éditions, dont la troisième a pour titre : *Récits historiques sur l'ancien pays de Liège* (Bruxelles, 18[illegible], in-8). En 1842, il publia *Liège pittoresque* (Bruxelles, in-8), et, l'année suivante, *Henri de Dinant, histoire de la révolution communale de Liège au XIIIe siècle, 1252-1257* (Liège, 1843, in-8). L'œuvre principale de M. Polain est l'*Histoire de l'ancien pays de Liège* (Liège, 1844-1848, 2 vol. in-8), qui est à présent un des livres les plus importants qu'ait produits en Belgique la nouvelle école historique.

Membre de l'Académie royale depuis [illegible], administrateur de l'université de Liège depuis 1849, M. Polain a été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique en France pour les travaux historiques et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Liège le [illegible] 1872.

POLE (William), ingénieur anglais, né en 1814, à peine reçu ingénieur civil fut nommé professeur de génie, au collège Elphinstone de Bombay, par la Compagnie des Indes. Il prit depuis une grande part à la construction d'un matériel considérable pour les chemins de fer des Indes, et devint ingénieur consultant de ceux du Japon. Professeur de génie civil à l'université de Londres depuis 18[illegible], et du collège de l'École royale du génie de Chatham, M. Pole fit partie de nombreuses commissions

Membre de la Société royale depuis 1861, et d'Edimbourg depuis 1877, il a donné un grand nombre de savants mémoires dans les journaux scientifiques, et principalement dans *la Quarterly Review*. Nous citerons de lui : *Traité sur les machines à vapeur* (1844, in-4) ; une traduction d'un autre *Traité*, sur le même sujet, de l'allemand, en 1848; *Traité sur le fer* (1872); *Vie scientifique de Robert Stephenson* (Scientific Chapters in the Life of R. S., 1864), et celle de *J. K. Brunel* (1870); *Vie de sir W. Fairbairn, baronnet* (the Life of sir W. F. Bart. 1877). Grand amateur de musique et principalement de l'orgue, M. Pole prit, en 1867, le grade de docteur en musique à Oxford.

POLHÈS (Balthazar-Alban-Gabriel baron DE BONNET DE MAUREILHAN DE), général français, né à Béziers, le 6 décembre 1813, élève de l'école militaire de Saint-Cyr, en sortit en 1832 dans le 2ᵉ régiment d'infanterie légère, et servit en Afrique. Lieutenant en 1837, capitaine en 1840, il remplit près du roi Louis-Philippe les fonctions d'officier d'ordonnance et devint chef de bataillon au 7ᵉ léger, le 22 septembre 1847. Officier de la Légion d'honneur après les journées de juin 1848, lieutenant-colonel du 25ᵉ léger le 26 décembre 1853, employé en Afrique et en Crimée, M. de Polhès fut nommé colonel le 21 mars 1855, commanda le 2ᵉ zouaves, puis les zouaves de la garde impériale, et fut promu commandeur de la Légion d'honneur le 8 octobre 1857. Général de brigade le 12 mars 1859, il fut appelé successivement au commandement d'une brigade à Paris, de la dernière brigade restée à Rome en 1866, puis de la subdivision de l'Orne. Lors de la seconde expédition de Rome, placé sous les ordres du général de Failly, il prit une part importante à l'affaire de Mentana qui lui valut le grade de général de division. Il commanda quelque temps la 19ᵉ division militaire, à Bourges. Après le désastre, de Sédan, il fut chargé par M. l'amiral Fourichon, du commandement des troupes engagées devant Orléans contre les avant-gardes de l'ennemi. Commandant, plus tard, de la région du centre, il prit part aux opérations de l'armée, sous le général Chanzy, puis resta en disponibilité, jusqu'à son admission dans le cadre de réserve.

POLI (Oscar-Philippe-François-Joseph, comte DE), littérateur et administrateur français, est né à Rochefort, le 14 mai 1838, d'une ancienne famille du Comtat Venaissin, élevée au rang de comte par le Saint-Siège en 1665. Son père, chef de bataillon au 21ᵉ de ligne, est mort à Orléans de blessures reçues en repoussant un mouvement populaire en 1848. M. O. de Poli commença ses études au collège militaire de La Flèche et les acheva au séminaire d'Orléans. Mêlé un instant à la petite presse littéraire, il aurait été secrétaire d'un journal intitulé : *la Balançoire pour tous* (1857), dont plus tard les polémiques de la presse ont réveillé le souvenir. En 1860, il s'engagea dans le corps des zouaves pontificaux, fut blessé gravement à Castelfidardo et publia à son retour les *Souvenirs du bataillon des zouaves pontificaux* (1861, in-8). Le comité pontifical le chargea, vers la même époque, de reconduire de Paris à Dublin la brigade irlandaise de Saint-Patrick. Il écrivit ensuite dans *l'Union*, les *Lettres d'un campagnard*, ressuscita le vieux *Mercure de France* et publia, de 1861 à 1866, une série de romans ou de récits d'histoire contemporaine. M. de Poli, fait personnellement comte romain par Pie IX, en 1865, épousa, la même année, Mlle de Choiseul-Gouffier, arrière-petite-fille de l'ambassadeur de France à Constantinople, sous Louis XV.

Lieutenant dans un régiment de marche pendant la guerre de 1870, il fut nommé sous-préfet de Romorantin (Loir-et-Cher) en mai 1871; il passa le 15 février 1873 avec le même titre à Pontivy, et quelques mois après à Roanne (16 octobre). Un moment mis en disponibilité, il fut ensuite sous-préfet d'Abbeville, et, après l'acte du 16 mai 1877, devint préfet du Cantal. Il s'y distingua par la fougue de ses improvisations et la presse reproduisait au mois d'août un discours, démenti depuis, où il prodiguait l'insulte à M. Gambetta et aux 363. Révoqué par M. de Marcère, le 19 décembre 1877, M. de Poli rentra dans la vie privée; il fut l'un des organisateurs du banquet vendéen de Challans (octobre 1879).

Voici, outre le volume déjà cité, ses principaux ouvrages : *l'Enfant de la maison noire* (1862, in-18); *le Dernier des Plantagenets*, *la Vierge aux roses*, *un Caprice d'Altesse*, *Denise*, *Voyage au royaume de Naples* en 1862, *de Naples à Palerme en 1863 et 1864* (1865, in-18), *Vaudouan, chronique du Bas-Berry* (même année, in-18); *Jean Poigne d'acier, récits d'un vieux chouan* (1866, in-18), *De Paris à Castelfidardo* (même année, in-18); *les Seigneurs de la Rivière-Bourdet*, étude historique (1867, in-8); *les Soldats du pape* (1868, in-18); *Des Origines du royaume d'Yvetot* (1872, in-8); *Recherches sur le nom vulgaire de l'amphithéâtre Flavien* [Colisée] (1875, in-8), etc.

POLLET (Victor-Florence), dessinateur et graveur français, né à Paris, le 22 novembre 1811, fut élève de Paul Delaroche et de Richomme et suivit les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure en 1838. Il s'était déjà fait connaître à cette époque par quelques dessins et vignettes gravés d'après MM. Tony Johannot, Chenavard et Émile Wattier, ainsi que par les portraits de *Mme Dorsay*, de *Jean Bart*, et les planches d'une *Imitation de Jésus-Christ*, publiée en 1836. Pendant son séjour à la villa Médicis, M. Pollet se consacra plutôt à l'étude de l'aquarelle qu'à celle de la gravure, qui lui était déjà très familière.

Les principaux sujets qu'il rapporta de on voyage, et qui furent exposés aux Salons, sont : la *Vénus* du Titien, *l'Amour profane* et *l'Amour sacré*, du même maître, le *Teobaldino jocatore di violino*, de Raphaël, quatre sujets reproduits en aquarelles, ainsi que *la Naissance de Vénus* d'après M. Ingres, et le *Portrait de Mlle Lefebvre* dans *la Fée aux roses*. Ses gravures les plus importantes sont : *il Jocatore*, la *Jeanne Darc* de M. Ingres, *Bonaparte en Italie*, d'après M. Raffet, *le sultan Abdul-Medjid*, et d'après M. Winterhalter, les *Portraits de l'Empereur* et de *l'Impératrice* placés en tête de *l'Almanach impérial* de 1855. Au Salon de 1861, il exposa *le Mur de Salomon*, d'après M. Bida; à partir de celui de 1863, où il envoya deux *Portraits* à l'aquarelle, on ne cite plus de lui que des œuvres du même genre : en 1865, *Lydée*, en 1866, *l'Innocence*; en 1868, *la Sieste*, *le Bain*; en 1870, *Sous la feuillée*, aquarelle; *Paresse* (1872); *Songe d'une fille d'Ève* (1873); *Pandore*, *Lycarnion* (1874); *Mignon*, *la Sortie du bain* (1876); *Vénus dénoue sa ceinture*, *Jeune fille blessée au pied* (1878); *Un Taudis*, *Omphale victorieuse* (1879), etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille, pour l'aquarelle, en 1845, une 1ʳᵉ, pour la gravure, en 1849, et la décoration en 1855.

POMEL (Nicolas-Auguste), géologue et sénateur français, né à Issoire (Puy-de-Dôme), le 20 septembre 1821, étudia au lycée de Clermont et suivit les cours de la Faculté des sciences de cette

ville. Il se présenta ensuite à l'École des mines ; appelé par la conscription, il continua cependant ses études de géologie et devint ingénieur civil. Déporté, pour ses opinions républicaines, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se fixa à Oran, y devint garde-mines-géologue en juillet 1866 et promu à la 1re classe le 1er octobre 1872. Conseiller général du département d'Oran et ancien président du Conseil, il fut élu sénateur le 20 janvier 1876 par 48 voix, contre 22 obtenues par M. Debrousse. Il se fit inscrire aux groupes de la gauche et de l'Union républicaine. Chargé du cours de géologie à l'École préparatoire, à l'enseignement supérieur d'Alger, il en fut nommé directeur, pour trois ans, le 10 janvier 1880.

M. Pomel a exécuté d'importants travaux spéciaux, parmi lesquels il faut citer : *Carte géologique de la province d'Oran*, par ordre du gouvernement, avec MM. Rocard et Poyanne ; *Catalogue méthodique des vertébrés fossiles du bassin supérieur de la Loire et de son affluent l'Allier* (1854, in-8) ; *Nouveau guide de minéralogie, de géologie et de paléontologie* (1870, in-18) ; *Races indigènes de l'Algérie* (1871, in-18) ; *le Sahara. Observations de géologie et de géographie physique et biologique* (1872, in-8), discussion de l'hypothèse de la mer saharienne à l'époque préhistorique ; *Paléontologie de la province d'Oran. Zoophytes, spongiaires* (1872, in-4, avec planches, gravées par sa fille, explication de la carte géologique ; *Description et carte géologique du massif de Milianah* (1873, in-8) ; *Nouveaux matériaux pour la flore atlantique* (1875, in-8), etc.

POMMAYRAC (Pierre-Paul DE), peintre français, né en 1807, à Porto-Rico, de parents français, revint avec eux en France et étudia, de 1831 à 1834, sous la direction de Mme de Mirbel, le genre de la miniature. Il a exposé, depuis 1835, époque de ses débuts : *la comtesse d'Adhémar*, *MM. Henri Berthoud, Dantan jeune, Henri Scheffer, Berlioz, Paul Sieyès, Galilée, Paganini, le président de la République* (1849) ; *Mme Henriquel Dupont, la princesse Mathilde, la reine Isabelle II, l'infante d'Espagne* (1835-1853), ainsi qu'une incalculable série de personnages aristocratiques et de médaillons anonymes ; *l'Empereur, la marquise de Turgot* (1855) ; trois *Portraits* (1857) ; six *Portraits* (1859) ; cinq *Portraits*, dont ceux du général *Trochu*, du colonel *Lepic*, de *M. Henri de Pène* ; six miniatures : *l'Empereur, l'Impératrice*, le *Prince impérial*, *M. Wey, Isabey* et deux anonymes (1861) ; *M. A. de Pommayrac* et deux miniatures (1863) ; *la reine Isabelle II, le docteur Fort* (1880). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1835, deux secondes en 1836 et 1848, une 1re en 1842, et la décoration en juillet 1852. — Il est mort à Paris, le 10 juillet 1880.

POMMIER (Victor-Louis-Amédée), poète français, né à Meursault (Côte-d'Or), le 20 juillet 1804, fit de bonnes études au collège Bourbon et commença par travailler aux *Classiques latins* de Lemaire. Il entreprit lui-même, en 1826, une *Collection de classiques*, traduits en français et qui s'arrêta aux *Commentaires de César*. Il collabora aussi à la *Bibliothèque Panckoucke* (1827-1833). Mais ce fut par ses travaux littéraires qu'il acquit sa réputation : mêlé au mouvement romantique, il obtint plusieurs prix au concours des Jeux floraux, entre autres pour la pièce de *l'Expédition de Russie* (1827), et occupa en 1828 une chaire de littérature à l'Athénée.

M. Pommier, qui s'appelait lui-même un *métromane*, est auteur de plusieurs volumes de vers *Premières armes* (1832) ; *la République, ou le Livre de sang* (1836, in-8) ; *Océanides et fantaisies* (1839, in-8) ; *Crâneries et dettes de cœur* (1842, in-8) ; *Colères* (1844, in-8) ; *les Tourments littéraires* (1844), satire imprimée dans la *Revue des Deux-Mondes* ; *l'Époque* (1845), qui parut dans *l'Univers religieux*, ainsi que *Éloge de J. J. Rousseau* (1846) ; *Sonnets sur le Salon* (1851) ; le poème catholique de *l'Enfer* (1853, in-32) ; *les Russes* (1854) ; un volume de discussions philosophiques en prose sur *l'Athéisme et le Déisme* (1857) ; *Colifichets et jeux de rimes* (1860) ; *Paris*, poème humoristique (1866, in-18) ; *le Salon*, en vers, dans *la Liberté* (juin 1868).

Malgré les écarts systématiques d'une verve immodérée, M. Pommier a obtenu, en trois années, de l'Académie française trois prix de poésie sur ces sujets : *la Découverte de la vapeur* (1847), *l'Algérie ou la Civilisation conquérante* (1848), *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849), puis un prix d'éloquence pour *l'Éloge d'Amyot* (1849). En même temps, il était décoré de la Légion d'honneur, le 24 juillet 1849. — Il est mort à Paris, le 15 avril 1877.

POMPÉE (Pierre-Philibert), auteur pédagogique français, né à Besançon, le 6 juin 18[illegible], fut d'abord apprenti à l'imprimerie du Collège de France. Ayant pris ses grades, il fut nommé, en 1829, directeur de l'école mutuelle du cinquième arrondissement, et, dix ans plus tard, devint directeur du premier établissement d'enseignement professionnel de Paris, connu sous le nom d'École Turgot. Membre du comité central d'instruction primaire en 1833, il contribua activement à l'amélioration des études et rédigea un *Rapport historique sur les écoles primaires de la ville de Paris, depuis leur origine* (1839, Impr. royale, 1re partie, in-8). En 1839, il fut un des fondateurs des associations polytechnique et philotechnique, dont les cours [illegible] aux ouvriers de Paris. Il fut, en 1848, [illegible] commission des hautes études, instituée par le ministre Carnot. A la même époque, [illegible] crétaire de la Société des amis de [illegible]. Démissionnaire, en 1862, de ses fonctions de directeur de l'École Turgot, il fonda, à Ivry-sur-Seine, un grand établissement d'enseignement préparatoire aux professions artistiques, commerciales et industrielles. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1846, il a été promu officier le 30 juin 1867. — M. Pompée est mort à Ivry, le 9 février 1874.

Il est encore auteur d'un *Mémoire sur l'organisation de l'enseignement professionnel en France*, auquel l'Académie [illegible] médaille d'or ; d'*Études sur la vie et les travaux de J. H. Pestalozzi* (1850, in-12), couronnées, dès 1847, par l'Académie des [illegible] ; d'*Études sur l'éducation professionnelle en France* (1863, in-18), etc.

POMPÉRY (Théophile DE), homme politique français, député, né à Courcelles [illegible] vier 1814, agriculteur dans le département du Finistère, collabora sous l'Empire au journal républicain *le Phare de la Loire*. [illegible] Conseil général de son département [illegible] ton du Faou, il obtint, sans être [illegible] 1871, plus de trente mille voix, et [illegible] aux élections complémentaires à l'Assemblée nationale, [illegible] 2 juillet suivant, avec 57 5[illegible] voix sur [illegible] 93 000 votants ; il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Après avoir [illegible] liste républicaine aux élections [illegible] 30 janvier, il fut élu, le 20 février [illegible] nouvelle Chambre, dans l'arrondissement [illegible]

Châteaulin, par 5697 voix, contre 4933 obtenues par le candidat monarchiste, il suivit la même ligne politique et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. M. Th. de Pompéry fut réélu, le 14 octobre, par 7436 voix, contre 4656 obtenues par M. de Legge, ancien représentant. Après avoir voté à l'Assemblée nationale pour le retour à Paris, il repoussa cette proposition au Congrès, (8 juin 1879).

On cite de lui : *Nouveau guide du cultivateur breton* (1851, in-18), avec traduction bretonne.

Son frère, M. Édouard DE POMPÉRY, né à Courcelles en 1812, s'occupa d'abord des doctrines fouriéristes et publia une *Théorie de l'association et de l'unité universelle* (1841, in-8) ; il a donné depuis : *la Femme dans l'humanité, sa nature, son rôle et sa valeur sociale* (1864, in-18) ; *le Vrai Voltaire*, l'homme et le penseur (1866, in-8), des biographies populaires de *Béranger*, *Beethoven*, des brochures politiques, etc.

PONCY (Louis-Charles), ouvrier poète français, né à Toulon, le 2 avril 1821, d'une très humble famille, travailla dès l'âge de neuf ans au service des maçons, fut ensuite maçon lui-même et suivit un an et demi les cours de l'école primaire : le premier livre où il puisa ses inspirations poétiques, fut l'*Athalie* de Racine. Encouragé par les souscriptions volontaires de ses concitoyens, il publia ses *Marines* (1842, in-12), heureux essai que suivit *le Chantier* (1844, in-12). Le poète maçon s'est vu offrir les moyens de s'instruire et des conseils par MM. Villemain, Salvandy, Arago, Béranger, George Sand, etc. Après avoir refusé longtemps de quitter ses instruments de travail, il accepta, en 1848, les fonctions de suppléant de juge de paix. Il devint, en 1850, secrétaire de la Chambre de commerce à Toulon. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

M. Poncy a encore donné, en 1850, *la Chanson de chaque métier*, recueil de chants d'atelier mis en musique par M. Eugène Ortolan, et, en 1852, *le Bouquet de Marguerite*, rimes amoureuses à la manière de Pétrarque ; on cite aussi des *Contes et nouvelles* (1868-1873, 4 vol. in-32), *Poésies* (1868, 5 vol. in-32).

PONIATOWSKI (Joseph-Michel-Xavier-François-Jean, prince), sénateur français, compositeur, né à Rome, le 20 février 1816, est le fils de Stanislas Poniatowski, cousin germain du célèbre prince polonais de ce nom, dont la filiation légitime s'est éteinte en 1831. Son père, établi à Rome puis à Florence, était grand amateur et protecteur des arts. Engagé volontaire dans l'expédition d'Alger, le jeune prince Poniatowski fit plusieurs campagnes et parvint au grade de chef d'escadron aux chasseurs d'Afrique. Naturalisé toscan et nommé prince de Monte-Rotondo par le grand-duc Léopold II, en 1848, il fut élu deux fois membre de la Chambre des députés de Florence, puis envoyé comme ministre plénipotentiaire à Paris, à Londres et à Bruxelles. Il vint se fixer à Paris au mois d'août 1854. Par décret du 11 octobre suivant, il fut naturalisé Français et par un autre décret du 4 décembre de la même année, il fut élevé à la dignité de sénateur. Au mois de février 1851, il avait été promu grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Londres, le 3 juillet 1873.

Le prince Poniatowski, amateur distingué de musique et compositeur, a donné plusieurs opéras, notamment : *Jean de Procida*, *Ruy Blas*, *la Fiancée d'Abydos*, *Esméralda*, *Don Desiderio*, *la Contessina*, *Pierre de Médicis*, ce dernier en 4 actes, au grand Opéra (9 mars 1859), *Au travers d'un mur* (Théâtre-Lyrique, 1861), etc. Plusieurs ont été repris, notamment *Don Desiderio*, au Théâtre-Italien, en 1867. Il a fait aussi exécuter, avec quelque succès, dans diverses églises, comme à Saint-Roch et à Saint-Eustache, des messes en musique de sa composition. — Son fils, M. Joseph-Stanislas PONIATOWSKI, devenu, en 1856, sous-lieutenant de cavalerie, avait été nommé écuyer de l'empereur le 6 février 1864.

PONLEVOY (Paul-Marie-Placide FROGIER DE), ancien officier et député français, né à Paris le 9 juillet 1827, entra à l'École polytechnique en 1846 et en sortit deux ans après, avec le grade de sous-lieutenant du génie. Capitaine en 1868 et aide de camp du général Vialla, il prit sa retraite vers 1872 avec le grade de chef de bataillon. Conseiller général pour le canton de Neufchâteau (Vosges) où il s'était fixé, il se porta candidat dans l'arrondissement de ce nom aux élections générales du 20 février 1876, et après avoir obtenu, au premier tour de scrutin, 6 227 voix, contre 7 700 partagées entre deux concurrents, il fut élu le 5 mars, au scrutin de ballotage par 8 354 voix, contre M. Aymé, ancien député sous l'Empire. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8 905 voix, contre 5270 obtenues par le même concurrent. M. de Ponlevoy a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PONROY (Pierre-Gabriel-Arthur), littérateur français, né à Issoudun (Indre), le 25 mars 1816, commença ses études au collège de cette ville, les termina, sous la direction de son père, avocat, puis vint prendre à Paris le grade de bachelier ès sciences (1837). Il donna d'abord des répétitions, étudia la médecine et fit une éducation particulière. Il débuta dans la littérature, en 1841, par des opuscules en vers et en prose qui restèrent inaperçus, et se fit ensuite connaître par une tragédie, *le Vieux consul* (1844) à l'Odéon, qui ne reçut pas un bon accueil. Il fit recevoir au Théâtre-Français *Mirabeau* (1852) et *Minervine* (1854), drames en cinq actes et en prose ; mais la représentation du premier fut interdite par la censure, et la mort de l'actrice Mlle Rimblot suspendit celle du second. En 1866, M. Arthur Ponroy rouvrit la salle des Bouffes, abandonnée des amateurs de folies musicales, et essaya de faire jouer ses œuvres par une troupe formée pour lui. Il donna ainsi *le Présent de noces*, drame en cinq actes tiré d'un de ses romans. Mais sa tentative n'eut pas de succès ni de suite.

On a encore de lui : *Pamphlet littéraire* (1841, in-12) ; *Formes et couleurs* (1842, in-12), poésies ; *Légendes orientales* (1842, in-12), poésies ; *les Orateurs nouveaux traités en Atrides, humble épître à M. Jules Janin* (1848, in-8) ; *le Maréchal Bugeaud, récit des champs, des camps et de la tribune* (1849, in-18) ; *le Monde romain, les Bacchanales* (1855, 2 vol. in-18) ; *Une fille de Monck* (1857, 5 vol.) ; *la Cité maudite* (1858, 2 vol.) ; *la Paroisse de Valnay* (1859, 2 vol.) ; *le Présent de noces* (1862, in-18) ; *le Château de Colombes* (1863, in-18) ; *le Lion de Lucerne*, *Lettres familières* (1863, in-8) ; *le Monde gallo-romain*, récits du temps de Jules César (1868, in-8 ; 2e édit. 1873, in-18) ; puis des feuilletons dans divers journaux. — M. Ponroy est mort à Vonneuil-sur-Vienne, le 13 mars 1876.

PONSCARME (François-Hubert-Joseph), sculpteur et graveur français, né à Belmont (Vosges)

le 20 mai 1827, fut élève de MM. Dumont et Oudiné et se consacra particulièrement à la gravure en médaille. La plupart des médaillons qu'il a exposés sont anonymes, et nous ne pouvons rappeler ici que les œuvres de cet artiste dont le livret indique les modèles : *M. Léon Plée*, buste en bronze (1861); *le Docteur Bernutz*, buste en marbre (1864); *le Maréchal Forey* (1866), buste en bronze; *M. Victor Duruy*, buste en plâtre (1870); *MM. V. Schoelcher* et *Louis Blanc*, médaillons en bronze (1872); *M. Alph. Lavallée* (1876), buste en plâtre reproduit en marbre l'année suivante, etc.

M. Ponscarme a obtenu trois médailles de 3e classe aux Salons de 1859, 1861, 1863, et une médaille de 1re classe ainsi que la décoration de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de 1867.

PONS-PEYRUC (X....), député français, né à Toulon, le 11 juillet 1813, d'une famille d'industriels, vint faire ses études à Paris, au lycée Louis-le-Grand et embrassa la profession d'ingénieur civil. Rentré à Toulon, il fut dès 1835 un des fondateurs d'un grand établissement pour la construction des chaudières, machines et navires à vapeur, sous la raison sociale : Peyruc, cousins et Cie. Il fut élu conseiller municipal de Toulon en 1848, membre et président de la Chambre de commerce, juge et président au tribunal de commerce, conseiller d'arrondissement, puis, en 1865, conseiller général du département.

En 1868, M. Pons-Peyruc fut choisi, comme candidat du gouvernement, pour remplacer au Corps législatif M. de Kerveguen qui venait de mourir. Dans cette élection partielle, la lutte fut vive entre l'administration et l'Union libérale qui soutint, comme candidat de l'opposition, le célèbre avocat, M. Dufaure. Le candidat officiel fut élu par 17 475 voix sur 30470 votants. Aux élections générales de mai 1869, M. Pons-Peyruc fut élu, au même titre, par 19 108 voix sur 34093 votants, contre 11 345 données à M. Emmanuel Arago, candidat démocratique, et 3440 à M. Philis, candidat du tiers-parti libéral. Dans la courte session de juillet, M. Pons-Peyruc fut un des signataires de la demande d'interpellation des 116. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

PONT (Paul-Jean), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Barcelone (Espagne), le 23 octobre 1808, se fit recevoir docteur en droit à la Faculté de Toulouse, en décembre 1845. Tour à tour avocat à la Cour de Paris, président au tribunal de Corbeil, juge à Chartres, puis au tribunal de la Seine (1854), il devint, en 1858, conseiller à la Cour impériale de Paris, et, en 1864, conseiller à la Cour de cassation. M. Pont a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, le 7 mai 1870, en remplacement de Damon. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1er août 1868 et commandeur le 3 février 1880.

On a de lui : *Traité du contrat de mariage et des droits respectifs des époux* (1847, 2 vol. in-8; 2e édit. 1865-1868, t. I-III), en société avec M. Rodière; *Observations critiques sur la jurisprudence de la Cour de cassation, relativement au droit de la femme, etc.* (1855); *De la Publicité des subrogations à l'hypothèque légale de la femme, etc.* (1857); *De la Responsabilité des notaires* (1861, in-8); *De la Publicité de l'hypothèque légale de la femme* (1861, in-8); *Des Qualités du consentement en matière de mariage* (1861-1862, 2 parties, in-8), etc. M. Pont continue, depuis le tome VI, l'*Explication du Code Napoléon*, de V. Marcadé, ouvrage auquel il a ajouté sept volumes de 1856 à 1872, et le *Traité des petits contrats et de la contrainte par corps* (1863, 2 vol. in-8). Il a collaboré à la *Revue critique de législation et de jurisprudence*.

PONTÉCOULANT (Louis-Adolphe Le [illegible], comte DE), officier et littérateur français, né à Paris, en 1794, est fils du comte de Pontécoulant qui fut le premier préfet du département de la Dyle, puis sénateur et pair de France. Entré à l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit en [illegible] pour la campagne de Russie, et fut [illegible] au combat de Taroutina. Rentré en France à la fin de 1814, il fit la campagne de 1815, et fut chargé, après la bataille de Waterloo, de l'organisation et du commandement de la garde [illegible] masse du département de la Haute-Saône. [illegible] pour l'Amérique après la seconde Restauration, [illegible] prit part à la révolution de Pernambouc [illegible] et fut condamné à la peine capitale, [illegible] vint à s'évader et revint à Paris. En [illegible] il fut nommé examinateur des livres au [illegible] de l'intérieur. Après la révolution de Belgique en 1830, il organisa un corps de volontaires [illegible] le nom de *Tirailleurs belges parisiens*, fut [illegible] aide de camp du général Van Halen, et [illegible] Gand, pour prendre le commandement [illegible] des forces actives disséminées dans les [illegible] Flandres. Il rendit d'importants services dans ces provinces, se trouva comme volontaire à [illegible] de Louvain et y fut blessé. Après [illegible] en France. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 juillet 1859.

M. de Pontécoulant s'est depuis consacré particulièrement à l'étude de l'histoire de la musique dans l'antiquité, de l'acoustique et de la [illegible] de la construction des instruments. Il [illegible] certain nombre d'articles sur ces [illegible] à la *Gazette musicale de Paris*, puis à la *France musicale*, et enfin à l'*Art musical* ([illegible]). Il a été spécialement chargé de l'examen des instruments de musique aux expositions industrielles, pour ces recueils périodiques. Il a publié en [illegible] : *Essai sur la facture instrumentale considérée dans ses rapports avec l'art, l'industrie et le commerce* (1857, gr. in-8), reproduit sous ce titre : *Organographie. Essai sur la facture instrumentale* [illegible] *industrie et commerce* (1861, 2 vol. [illegible]); puis *Douze jours à Londres; Voyage d'un mélomane à travers l'Exposition universelle* ([illegible], in-18); *Musée instrumental du Conservatoire de Musique, Histoire et anecdotes* ([illegible], 1re partie); *la Musique à l'Exposition universelle de 1867* (1868, in-8); *les Phénomènes de la musique* (1868, in-18), etc. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à l'*Encyclopédie* [illegible]*elle*, à l'*Encyclopédie catholique*, etc.

PONTÉCOULANT (Gustave Le [illegible]), mathématicien français, frère du précédent, [illegible] 1795, entra à l'École polytechnique en [illegible], en sortit en 1813, dans l'artillerie, [illegible] dans l'état-major et prit sa retraite avec le [illegible] de colonel, en 1849. Il s'est fait un nom [illegible] tingué comme géomètre. Son principal ouvrage, « digne, a-t-on dit, d'un disciple de Laplace », [illegible] une *Théorie analytique du système du monde* (1829-1846, 4 vol. in-8; 2e édit. [illegible]). [illegible] cite en outre un *Traité élémentaire de physique céleste* (1840, 2 vol. in-8, 6 pl.), et divers [illegible] res. Ses savants travaux qui [illegible] les portes de l'Institut l'ont fait [illegible] la Société royale de Londres, de l'Académie des sciences de Berlin, etc. — Le comte [illegible] de Pontécoulant est mort à [illegible] juillet 1874; les journaux, à cette occasion, l'ont confondu avec son frère.

PONT-JEST (*Léon-René* DELMAS DE), littérateur français, né à Reims, le 15 octobre 1830, d'une famille qui avait compté plusieurs officiers sous l'Empire, fut destiné à la marine et embarqué fort jeune pour les Indes où il resta six années. Il fit ensuite les campagnes de la Baltique et de la Crimée sur le *Henri IV*, en qualité d'aspirant, puis donna sa démission pour se livrer aux travaux littéraires.

Le premier et principal ouvrage de M. de Pont-Jest, intitulé *la Jeunesse d'un gentilhomme* (Bruxelles, 1860, 3 vol. in-8), est une sorte d'autobiographie de l'auteur. Il a donné ensuite : *les Esprits de l'être* (Bruxelles, 1860, in-18 ; Paris, 1864); *le Fire-Fly* (1862, in-18), *Bolino le négrier* (1863, in-18). M. de Pont-Jest a fourni des articles de voyage, des romans et des nouvelles à une foule de journaux, le *Moniteur*, *la France*, *le Pays*, la *Revue contemporaine*, etc. C'est lui qui rédigea pour le *Petit Journal* le fameux procès des Thugs. Collaborateur assidu du *Figaro*, spécialement chargé, depuis 1868, de la chronique des tribunaux, il publia un choix de ses articles sous le titre de *Souvenirs judiciaires* (1870, in-18). On cite encore de lui : *la Campagne de la mer du Nord et de la Baltique* (1871, in-8) ; puis des romans : *l'Araignée rouge* (1875, in-18), *le N° 13 de la rue Moriot* (1877, in-18), *la Bâtarde* (1878, in-18), etc.

PONTMARTIN (Armand-Augustin-Joseph-Marie FERRARD, comte DE), critique et littérateur français, né à Avignon (Vaucluse), le 16 juillet 1811, fit avec succès ses études à Paris, au collège Saint-Louis, et commença son droit. Attaché, par tradition de famille, à la branche aînée, il retourna dans sa province, après la révolution de Juillet, et rejoignit sa mère, née Cambis d'Orsan, qui se trouvait en relations d'alliance et d'amitié avec les premières maisons de la noblesse méridionale. Il s'inspira des idées et des ressentiments de cette société toute légitimiste contre les écrivains de l'ancienne école encyclopédique ou du libéralisme moderne. M. de Pontmartin débuta dans la *Gazette du Midi* (1833-1838) et, après avoir fondé une revue mensuelle, *l'Album d'Avignon*, il envoya des *Causeries provinciales à la Quotidienne* (1839-1842). Il donna ensuite, dans *la Mode*, des nouvelles et des romans qui eurent de la vogue, puis écrivit successivement dans la *Revue des Deux-Mondes*, *l'Opinion publique*, la *Revue contemporaine* et *l'Assemblée nationale* (1843-1856). Pendant quatre ans, il publia, dans ce dernier journal, des *Causeries littéraires*, auxquelles la vivacité de certaines attaques contre les gloires ou les notabilités du parti libéral donnèrent beaucoup de retentissement. Il devint ensuite un des rédacteurs du *Correspondant*.

Les articles de M. de Pontmartin ont paru en volumes, sous les titres suivants : *Contes et rêveries d'un planteur de choux* (1845, in-18) ; *Mémoires d'un notaire* (3 vol.) ; *Contes et nouvelles* (1853, in-18) ; *Causeries littéraires* (1854, in-18); *le Fond de la coupe* (1854, in-18) ; *Réconciliation* (1855, in-18) ; *la Fin du procès* (1855, in-18) ; *Dernières causeries littéraires* (1856) ; *Pourquoi je reste à la campagne* (1857); *Causeries du samedi* (1857); *Nouvelles causeries du samedi ; Or et clinquant* (1859) ; *Dernières causeries du samedi* (1860); *les Semaines littéraires* (1861, in-18); *Nouvelles semaines littéraires* (1863, in-18); *Nouveaux samedis* (1865-1881, 19 séries in-18), etc.

Il faut citer à part *les Jeudis de Mme Charbonneau* (1862, in-18), revue satirique du journalisme littéraire, dans le cadre d'un roman, l'un des livres de ce temps-ci qui ont fait le plus de bruit par la franchise des appréciations ou la dureté des personnalités. Ajoutons : *le Père Félix*, étude et biographie (1861, in-18) ; *les Brûleurs de temples* (1863, in-18) ; *Entre chien et loup* (1866, in-18) ; *les Corbeaux du Gévaudan* (1867, in-18) ; *les Traqueurs de dot* (1870, in-18) ; *Lettres d'un intercepté* (Lyon, 1871, in-18) ; *le Filleul de Beaumarchais* (1872, in-18) ; *le Radeau de la Méduse* (1872, in-18) ; *la Mandarine* (1873, in-18) ; *Souvenirs d'un vieux mélomane* (1878, in-18), etc.

POOLE (Paul-Falconer), peintre anglais, né à Bristol, en 1810, débuta de bonne heure à l'Académie par une *Scène napolitaine* (1830), puis se tint à l'écart des expositions artistiques et ne reparut devant le public qu'en 1837, avec *l'Adieu*, toile de genre. Il exposa ensuite : *le Départ des émigrants* (1838) ; *Hermann et Dorothée à la fontaine* (1840) ; des sujets historiques de grande dimension, tels que : *les Hébreux en captivité à Babylone* (1842) ; *Salomon Eagle exhortant les habitants de Londres à la pénitence* (1843) ; *les Maures assiégés* (1844) ; *le Monastère de Sion* (1846). L'année suivante, il remporta le second prix au concours de Westminster-Hall avec son *Édouard III à Calais*. Ses œuvres suivantes sont : *Arlète et Robert le Diable* (1848); trois jolies esquisses tirées de *la Tempête*, de Shakespeare (1849); *Job et les messagers* (1850), composition pleine de vigueur; *les Goths en Italie* (1852), *le Chant du troubadour* (1854) ; *le Chant de Philomène* (1855), inspirés du *Décaméron*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 : *Job et les messagers*, *le Passage du ruisseau* et *la Reine des bohémiens*. Il y a obtenu une médaille de troisième classe. Il a donné à l'Exposition de 1867 : *Chanson de Philomène sur le bord du Beau-Lac* et *Faubourg de Pompéi pendant son ensevelissement sous les cendres du Vésuve*. Parmi ses tableaux plus récents on cite : *Nuit d'été*; *le Phare allumé sur la côte de Cornouailles à l'apparition de l'Armada*; *le Chasseur de fantômes*; *l'Exil de Constance*; *le Lion dans le sentier*; *les Montagnards*; *les Cueilleurs de mûres*. — Il est mort le 22 septembre 1879.

POPE (John), général américain, né en 1820, dans le Missouri, entra à l'École militaire de West-Point, prit part à la guerre du Mexique en 1847, et servait dans l'armée fédérale comme capitaine du génie quand éclata la scission entre les États du Nord et ceux du Sud. Il fut aussitôt nommé brigadier général de volontaires, et commanda quelque temps l'armée du Mississipi. Le 14 mars 1862, il emporta par une attaque vigoureuse, l'importante place de New-Madrid, dans le Tennessee, puis, ralliant le commodore Foote, bloqua l'île n° 10 sur le Mississipi, et parvint à triompher des obstacles de la nature et de l'énergique résistance des confédérés, qu'il réduisit à capituler le 8 avril. Quelques jours plus tard, l'armée du Potomac, après avoir échoué devant Richmond, était forcée de battre en retraite ; le président Lincoln, sur l'avis du général Scott, eut alors recours au général Pope : il réunit sous son commandement les corps des généraux Frémont, Banks et Mac-Dowell, chargés d'opérer en Virginie (27 juin 1862).

Lorsque l'armée du Potomac eut terminé sa pénible retraite, tous les efforts des confédérés se concentrèrent sur les troupes de Pope. Au commencement d'août, le général unioniste soutint contre Jackson un premier combat sanglant, mais indécis, à Cédar-Mountain. Quelques jours après, les généraux Jackson et Lee opérèrent leur jonction, et vinrent, avec des forces supérieures, attaquer la ligne du Rappahannock, c'est-à-dire la route du Washington. La lutte dura quatre jours

(20-23 août); malgré les efforts de ses divisionnaires Banks, Siegel, Mac-Dowell, le général Pope fut contraint de céder au nombre, et il ne put opérer sa retraite que par une série de combats acharnés. Placé entre les deux armées confédérées, il se fraya un passage à travers celle de Jackson, entre Kettle-Run et Manassas (27 août), le lendemain, avec les corps de Mac-Dowell et de Siegel, il tint jusqu'à la nuit à Centreville; le 29, il livra une sanglante bataille à Bulls'Run et garda l'avantage tout le jour; mais le lendemain, 30 août, écrasé par la réunion des forces confédérées, il fut définitivement forcé de battre en retraite, et recula jusqu'à Centreville, où il se fortifia. Pendant qu'on réorganisait les débris de son armée pour les confier à Mac-Clellan, il fut nommé au commandement de l'armée du N. O.

POPELIN (Claudius-Marcel), peintre émailleur et littérateur français, né à Paris en 1825, fut élève de Picot et d'Ary Scheffer et envoya successivement aux Salons : *Dante lisant ses poésies à Giotto* (1852); *Saint Jérôme* (1853); *Robert Estienne au milieu des savants qui l'aident dans ses travaux* (1857); *Guillaume Budé apprenant d'Hermonyme de Sparte la langue grecque*, *Calvin prêchant devant la duchesse de Ferrare* (1859); *Dante rentrant à Florence après la victoire de Campaldino* (1861), toutes peintures à l'huile; puis des émaux : *Jules César*, *Pic de la Mirandole* (1864); *Napoléon III*, *la Renaissance des lettres* (1865); *la Vérité et ses zélateurs* (1866); *la France*, *Henri de Mortemart* (1867). Dès lors, M. Popelin n'a plus figuré aux expositions annuelles, mais il a continué de peindre sur émail des portraits, des allégories, etc., d'un grand style et d'une scrupuleuse exactitude historique. Ses écrits techniques sont illustrés par lui de dessins sur bois remarquables : *l'Émail des peintres* (1866, in-18); *l'Art de l'émail* (1868, in-8); *les Vieux arts du feu* (1869, in-8); il a traduit de l'italien de C. Piccolpassi : *les Trois Livres de l'art du potier* (1861 in-4, 39 pl.); et du latin de L. B. Alberti : *De la Statue et de la peinture* (1868, in-4) et *l'Hypnérotomachie ou Songe de Polyphile* de Francesco Colonna, (1879-1880, 2 vol. in-8); dans un autre ordre d'idées, il a fait imprimer pour distribution intime un somptueux volume de poésies : *Cinq octaves de sonnets* (1875, in-4, grav. sur bois d'après les dessins de l'auteur).

M. Claudius Popelin a reçu, comme peintre, une médaille en 1865 et la décoration de la Légion d'honneur en 1869.

POQUET (l'abbé-Alexandre-Eusèbe), né à Chalandry (Aisne) en 1808, curé de Berry-au-Bac, chanoine du diocèse de Soissons, directeur de l'institution des sourds-muets de Saint-Médard-lès-Soissons et correspondant du comité historique des arts et inspecteur des monuments, a publié un grand nombre de recherches sur l'histoire de sa province. Nous citerons : *Histoire de Château-Thierry* (Château-Thierry et Paris, 1839-1840, 2 vol. in 8), d'après les manuscrits d'un ancien curé de Lucy-le-Bocage; *Notice historique et archéologique sur le bourg et l'abbaye de Chézy-sur-Marne* (Chézy, 1844, in-8); *Notice sur l'abbaye royale de Notre-Dame de Soissons* (1846, in-4); *Pèlerinage à l'ancienne abbaye de Saint-Médard-lès-Soissons* (1849, in-8), extrait des annales de l'institut des sourds-muets de Saint-Médard; *Notice historique et description de l'abbaye de Saint-Léger de Soissons* (1851, in-4, avec dessins et gravures; 2e édit., 1852, in-12); *les Gloires archéologiques de l'Aisne* (1853, in-fol.); *Précis historique et archéologique sur Vic-sur-Aisne*, suivi du poème de *Sainte Léocade*, par Gauthier de Coincy (1854, in-8); *le* [illegible] *que de l'abbaye de Longpont* (1856 [illegible] *et son entrée dans la* [illegible], in-8); *Monographie de l'abbaye de* [illegible] (1870, in-8, avec pl.); *Vie de saint* [illegible] *chevêque de Reims* (1876, in-8), etc.

PORIQUET (Charles-Paul-Eugène), [illegible] teur et sénateur français, né à Paris le [illegible] 1816, fit ses études de droit, et [illegible] de docteur en 1841. Il entra dans la [illegible] ture et fut de 1842 à 1848 substitut à [illegible] à Meaux. En 1852 il entra dans [illegible] comme secrétaire général de la préfecture [illegible] Loire-Inférieure, fut nommé préfet [illegible] en 1858, puis passa successivement dans [illegible] la Mayenne, et enfin dans le [illegible] qu'au 4 septembre 1870. M. Poriquet [illegible] fait partie du Conseil général de [illegible] 1858, pour le canton de Carrouges, [illegible] 1871 pour celui de Mortrée, en place de [illegible] d'Audiffret-Pasquier. Candidat [illegible] élections sénatoriales du 30 janvier [illegible] département de l'Orne, il fut élu, [illegible] de scrutin, le second sur trois, par [illegible] électeurs. Il siégea sur les bancs [illegible] l'Appel au peuple et vota pour la [illegible] Chambre, demandée par M. de Broglie [illegible] 1877. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1863.

PORRO (Ignace), ingénieur italien, [illegible] rol en 1795, suivit avec succès les cours [illegible] thématiques supérieures à l'École [illegible] Turin, et fut attaché au corps royal [illegible] montais. Dès 1822, il fut chargé par [illegible] ment de mesurer un arc par [illegible] plus tard, de dresser le plan [illegible] Gênes et, enfin, de tracer le réseau [illegible] chemins de fer de la haute Italie. [illegible] ganisa à Turin un vaste chantier [illegible] reils des voies ferrées, et le céda [illegible] voyager en Europe et se fixer [illegible] Paris. Il y a fondé et dirigé depuis [illegible] dit Institut technomatique.

Cet ingénieur, nommé dès ses [illegible] de diverses académies et sociétés [illegible] blié plusieurs ouvrages, entre autres [illegible] *les moteurs hydrauliques* (1833) et [illegible] *tachométrie* (1847), plusieurs [illegible] Comme inventeur, il a fait figurer à [illegible] universelle de Paris, en 1855, ses [illegible] d'optique les plus récentes, telles que [illegible] longue-vue, dit longue-vue Napoléon [illegible] lunette astronomique ou grand [illegible] des plus grandes obtenues jusqu'[illegible]

PORRY (Antoine-Marie-Eugène, [illegible] rateur français, né à Marseille [illegible] partient à la branche aînée d'une [illegible] lombarde établie en Provence au [illegible] laquelle il a publié une *Notice* [illegible] seille, 1859, in-16). Membre ou [illegible] plusieurs sociétés littéraires, [illegible] rement occupé de traduire en vers [illegible] sies russes, notamment de Pouchkine [illegible] *chrétienne*, *les Bohémiens* [illegible] *le Prisonnier du Caucase*, *Poltava* [illegible] in-16), réunies, avec quelques [illegible] le titre de : *Fleurs littéraires de la* [illegible] 1861, gr. in-8; 3e édit., 1870, [illegible] *Volga*, contes russes (1871, in-8).

M. Eug. de Porry a encore [illegible] poème mystique (Paris, 1859, in-8 [illegible] in-16); *les Amours chevaleresques* [illegible] in-16), petits poèmes imités de [illegible] *tamorphoses sociales* (Paris, 1865, [illegible]

e « légendes historiques »; *Linda*, légende drui-ique, et *Magenta*, légende italienne (1866, in-8); *ichelieu*, tragédie en cinq actes (1865, gr. in-8), *tudes esthétiques et morales sur le Lion amou-eux de Ponsard* (1866, in-8); *l'Italie délivrée*, oème historique (1867, in-8); *Étude sur Horace* 868, in-8), etc.

PORT (François-Célestin), érudit français, né Paris le 23 mai 1828, licencié ès lettres, ncien élève de l'École des chartes, est, depuis 854, archiviste du département de Maine-et-oire. Elu correspondant de l'Académie des ins-riptions et belles-lettres le 27 décembre 1876, a été décoré de la Légion d'honneur, le 23 ril 1870.

Il a publié : *Six lettres inédites de P. Cor-ille* (1851, in-8); *l'Ile de Lesbos* (dans l'*Univers ttoresque*); *Essai sur l'histoire du commerce ma-ime de la ville de Narbonne* (1854, in-8), émoire couronné au concours des antiquités tionales en 1854; *Inventaire analytique des chives anciennes de la mairie d'Angers*, etc. 61, in-8); *D'Orléans à Tarbes*, itinéraire des-ptif et historique (1866, in-18, avec vign.); *rtulaire de l'hôpital Saint-Jean d'Angers* 70, in-8); *Inventaire des archives anciennes l'hôpital Saint-Jean d'Angers* (1870, in-4); *Artistes angevins* (Angers, 1879, in-8), etc. œuvre capitale est un *Dictionnaire historique ographique de Maine-et-Loire* (1869-1877, ol. in-8 à 2 col.), qui lui a valu une médaille en 1874 et le grand prix Gobert en 1877.

ORTAELS (Jean-François), peintre belge, né lvorde (Brabant méridional) le 1er mai 1818, t d'abord à l'Académie de Bruxelles les cours avez, puis vint à Paris étudier sous Paul roche. De retour dans son pays, il remporta and prix de Rome en 1843 et séjourna plu-s années en Italie. Ensuite il s'embarqua l'Orient et fit en Égypte le *Portrait de Mé-t-Ali*, qui le combla de présents. On a de rtiste : *Rébecca*, *Ruth*, *la Sécheresse en Ju-Fatma la Bohémienne*. Il a envoyé à l'Expo-universelle de Paris, en 1855 : *Caravane rie surprise par le simoun; Convoi funèbre ésert de Suez*, *la Fileuse grecque*, *Jeune e des environs de Trieste*, *Jeune juive de Mineure*, *Conteur dans les rues du Caire*, *icide de Judas*, qui lui ont valu une mé-de 2e classe. Il a peint, en outre, un nombre de *portraits*, etc. Nommé direc-le l'Académie de Gand en 1847, en rem-ent de Van der Haert. Il y resta trois ans professeur de dessin à l'Académie de les de 1863 à 1865. Membre de l'Académie le villedepuis 1855, il a été nommé cheva-l'ordre de Léopold en 1851.

TAL (baron, Pierre-Paul-Frédéric), ar-gue français, né à Bordeaux le 5 no-1804, d'une famille protestante très-dans les guerres de religion, entra jeune diplomatie, et après vingt-quatre ans de se retira du Conseil d'Etat avec le titre de er honoraire. Il a été décoré de la Légion eur le 29 avril 1838. — Il est mort à Paris nvier 1876.

aron Portal a publié sous ce titre : *Des s symboliques dans l'antiquité, le moyen s temps modernes* (1837, in-8), un ouvrage nt traduit en anglais. On lui doit en-*les Symboles des Egyptiens comparés à Hébreux* (1840, in-8), *Politique des lois* 1874-75, tome I-II, in-8), et la publication oires de son père.

PORTER (David), marin américain au service de l'Union, né en Pensylvanie vers 1817, est le plus jeune fils du commodore Porter qui se distingua en 1812 dans la guerre avec la Grande-Bretagne. Tout jeune encore, il navigua avec son père, et ce ne fut qu'en 1829 qu'il entra dans la marine de l'État en qualité de midshipman. Depuis cette époque sa carrière a été des plus actives : il fit d'abord une campagne en Europe, servit pendant cinq ans sur les stationnaires des côtes, passa en 1841, comme lieutenant, à bord du vaisseau *le Congrès*, et prit part en 1846 aux opérations dirigées contre le Mexique. Trois ans plus tard, il quitta le service militaire et accepta le commandement d'un steamer de la Compagnie entre New-York et le Pacifique. En 1853, il reprit du service, et lorsque éclata la guerre civile, en 1861, il fut mis, en qualité de contre-amiral, à la tête de la flotte du Missi-sipi. De concert avec le commodore Farragut, il prit la Nouvelle-Orléans (avril 1862); puis il alla bombarder Wicksburg assiégé par le général Grant, et qui fut pris le 4 juillet 1863. Il chercha plus tard à attaquer le fort Fisher; repoussé en 1864, il fut plus heureux l'année suivante. Promu vice-amiral le 25 juillet 1866, il succéda en août 1870, à l'amiral Farragut, dans le commandement suprême de la flotte des États-Unis, avec le grade d'amiral et ne relevant que du président.

PORTUGAL (maison royale de), dynastie de Bragance-Saxe-Cobourg-Gotha. — Roi : Louis Ier (voy. ce nom). — Reine : Marie-Pie, née le 16 octobre 1847, fille du roi d'Italie Victor-Emmanuel, mariée le 6 octobre 1862. — Enfants : le prince royal, *Charles*-Ferdinand-Louis, etc., duc de Bragance, né le 28 septembre 1863; *Alphonse*-Henri-Napoléon, etc., duc d'Oporto, né le 31 juillet 1865. — Père du roi : *Ferdinand*-Auguste-François-Antoine, ex-roi de Portugal, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, né le 29 octobre 1816, maréchal général, marié, le 9 avril 1836, à la feue reine dona Maria da Gloria, veuf le 15 novembre 1853. Reconnu régent, pendant la minorité de son fils aîné, feu don Pedro V, par les Chambres du royaume, il a gouverné depuis le 19 décembre 1853 jusqu'au 16 septembre 1855. Il a le titre de maréchal général et est président de l'Académie royale des sciences de Lisbonne. En 1869 il fut plus d'une fois question de son élection au trône d'Espagne.

Frère et sœurs du roi : *Auguste*-Marie-Ferdinand, etc., duc de Saxe, né le 4 novembre 1847, lieutenant-colonel du 2e régiment de cavalerie (lanciers de la reine); *Marie-Anne*-Fernande-Léopoldine, etc., née le 21 juillet 1843, mariée, le 11 mai 1859, à Frédéric-Auguste-*George*, duc de Saxe, frère du roi Albert; *Antoinette*-Marie-Fernande, etc., née le 21 juillet 1845, mariée, le 12 septembre 1861, à *Léopold*-Étienne-Charles-Antoine, prince héréditaire de Hohenzollern-Sigmaringen.

POSADA HERRERA (José de), homme politique espagnol, né à Llares (prov. d'Oviédo) en 1815, fils d'un homme qui avait joué un rôle important dans la guerre de l'indépendance et dans les premières luttes constitutionnelles, était déjà, malgré sa jeunesse, professeur d'économie politique à l'université d'Oviédo, lorsqu'il fut envoyé aux Cortès, en 1839, comme premier suppléant. Il fut bientôt élu, comme député, à celles de 1840. Libéral modéré, il se tint lui-même à l'écart pendant les périodes alternatives de réaction violente ou de révolution. Après dix années environ de retraite, il rentra aux Cortès de 1853, en fut élu vice-président et prit la part la plus

active au mouvement libéral. Il se retira de nouveau lorsque la constitution même fut mise en question par la convocation de Cortès constituantes. M. J. de Posada Herrera était procureur fiscal du Conseil d'État, lorsqu'eurent lieu les remaniements ministériels successifs de 1858 : il fut chargé du ministère de l'intérieur par M. Isturitz et le garda pendant cinq ans sous le maréchal O'Donnell. Il passait pour un des hommes d'État qui contribuèrent le plus à la formation du parti progressiste et modéré, qu'on appela l'Union libérale, et il ne cessa de donner des preuves de son esprit de modération dans l'application des lois sur la presse, dans les questions électorales, et dans les réformes de l'administration municipale et provinciale. Très ardent dans son opposition au ministère Narvaez, en 1864, il rentra au pouvoir, mais pour peu de temps, en juin 1865, dans le nouveau cabinet O'Donnell. Après la révolution plus radicale de septembre 1868, il fut nommé ambassadeur à Rome, où il eut beaucoup de peine à faire accepter les faits accomplis dans son pays. Élu aux Cortès, il donna sa démission d'ambassadeur, pour siéger comme député (mai 1869). Son nom figura depuis dans des essais de combinaisons ministérielles. Renvoyé aux Cortès depuis la restauration de la royauté, il a été président de la Chambre (avril 1877).

POTAIN (Pierre-Carl-Édouard), médecin français, né à Paris en 1825, suivit les cours de la Faculté de médecine, fut interne des hôpitaux, obtint le diplôme de docteur en 1853 et devint chef de clinique de Bouillaud. Reçu médecin du bureau central en 1859 et agrégé de la Faculté la même année, il suppléa les professeurs Rostan et Bouillaud et fut médecin de l'hospice des Ménages (1860), de l'hôpital Saint-Antoine (1865) et de Necker (1866). Nommé professeur titulaire de pathologie médicale à la Faculté, le 20 mars 1876, il devint, l'année suivante, professeur de clinique interne à l'hôpital Necker. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

A part sa thèse de doctorat : *Des Souffles vasculaires qui suivent les hémorrhagies* (1853), et celle d'agrégation : *Des Lésions des ganglions lymphatiques viscéraux* (1859), on cite de M. Potain un certain nombre de notes dans les journaux spéciaux et d'articles dans le *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

POTHUAU (Louis Pierre-Alexis), marin et sénateur français, ancien ministre, né à la Martinique le 30 octobre 1815, entra à l'École navale en 1831. Aspirant en 1832, enseigne en 1837, lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1850, capitaine de vaisseau en 1855, contre-amiral en 1864, il était, en 1869, membre du Conseil d'amirauté. Il avait navigué sur la plupart des mers et exercé un commandement à la station d'Irlande. Il assista, à bord du *Triton*, au bombardement de Tanger et de Mogador, et plus tard, pendant la guerre de Crimée, à celui d'Odessa, comme capitaine du *Caton*; il prit également part au siège de Sébastopol. Lors de l'investissement de Paris, en septembre 1870 il fut nommé commandant du fort de Bicêtre et des forts du Sud armés par la marine. Lors de l'organisation des forces militaires de Paris en trois armées, il fut mis à la tête de la 6ᵉ division de la 3ᵉ armée. En cette qualité, il appuya la grande attaque tentée sur Champigny, par une heureuse diversion du côté de Choisy-le-Roi (29 novembre), où il enleva la gare aux Bœufs, à la tête des fusiliers marins et de quelques bataillons de marche de la garde nationale. Il fut promu vice-amiral à la fin du mois de janvier 1871.

Aux élections du 8 février, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le treizième sur quarante-trois, par [illegible] sur 328 970 votants. Le 19 février, [illegible] l'appela au ministère de la marine et des colonies. Tout en opérant des réductions considérables de cadres et de sévères économies [illegible] matériel, il reprit avec activité les [illegible] navales et la fabrication des [illegible] d'acier. Il quitta le ministère le [illegible] l'Assemblée, il prit la parole dans les questions spéciales et vota constamment avec le centre gauche. Il accepta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches, lors des élections des sénateurs inamovibles, il fut élu, le 10 décembre [illegible], au second tour de scrutin, le huitième sur [illegible] quinze, par 362 voix sur 691 votants. Après la chute du cabinet Rochebouët et la constitution du cabinet parlementaire Dufaure, M. l'amiral Pothuau rentra au ministère de la marine et continua la réorganisation de nos forces maritimes, d'après son premier programme, [illegible] puis par ses successeurs. Il quitta le [illegible] lors de l'élévation de M. J. Grévy à la présidence de la République et fut nommé [illegible] 1879, ambassadeur de France près [illegible] Victoria. Le 30 avril 1880, il donna sa démission et fut remplacé par M. Léon Say. Officier de la Légion d'honneur le 28 septembre [illegible] ral Pothuau a été promu commandeur [illegible] 1858, grand officier le 11 décembre [illegible] croix le 1ᵉʳ avril 1880.

POTIER (Henri-Hippolyte), compositeur français, né à Paris le 10 février 1816, [illegible] célèbre acteur Potier, mort en 1838. [illegible] Conservatoire en 1827, et y remporta le [illegible] prix de piano en 1831 et le premier [illegible] en 1832; il est devenu professeur [illegible] rôles d'opéra et d'opéra-comique dans [illegible] sement. Premier chef du chant à l'Opéra, [illegible] 1850 à 1856, il fut destitué à cette [illegible] et intenta à la direction un procès [illegible] mais sans rentrer dans ses fonctions.

M. H. Potier a donné comme compositeur [illegible] *Caquet du couvent* (1846); *le Rosier* [illegible] en un acte, jouées à l'Opéra-Comique [illegible] est mort subitement à Paris le [illegible] Il avait épousé, en 1837, Mlle [illegible] qui chanta longtemps à ce théâtre, [illegible] suppléé Mme C. Damoreau dans la classe [illegible] du Conservatoire.

POTT (Auguste-Frédéric), linguiste [illegible] né à Nettelrode le 14 novembre 180[illegible] des au collège de Hanovre et à l'[illegible] Gœttingue, fut employé deux ans [illegible] Celle, alla recevoir le titre d'agrégé [illegible] par ses savantes leçons de grammaire [illegible] acquit dès lors une réputation [illegible] 1833 la chaire de professeur [illegible] gie générale à l'université de Halle [illegible] joignant à la connaissance des langues [illegible] maniques celle d'un grand nombre [illegible] races asiatiques, africaines et [illegible] avec MM. Guillaume de Humboldt, [illegible] pour un des hommes qui ont le [illegible] à élever à la valeur d'une science [illegible] comparée. Son ouvrage [illegible] portant est simplement intitulé [illegible] *mologiques* (*Etymologische* [illegible]) 1833-1836, 2 vol.; 2ᵉ édit. [illegible] correspondant de l'Académie des [illegible] belles-lettres le 17 décembre 18[illegible]

Parmi ses autres travaux [illegible] *Langues indo-germaniques* [illegible]

Sprachstamm), savante dissertation insérée dans l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber; *De Borussico-Lithuanicæ tam in Slavis quam Celticis linguis principatu* (Halle, 1837 et 1841); *les Bohémiens en Europe et en Asie* (die Zigeuner in Europa und Asien: Ibid., 1844-1846, 2 vol.), couronné par l'Institut de France; *De la Méthode quinaire et vigésimale chez les peuples de toutes les parties du globe* (die quinare und vigesimale Zaehlmethode bei Vielkern aller Weittheile: Ibid., 1847); *es Noms propres et particulièrement les Noms de amille et leur origine* (die Personennamen, insbeondere die Familiennamen, etc.: Leipzig, 1853); *le la Différence des races humaines au point de ue philologique* (die Ungleichheit menschlicher assen vom sprachwissenschaftl. Standpunkte; mgo, 1856), essai chronologique suivi d'un *perçu général sur les rapports des langues des fférents peuples*; il avait édité en outre l'ouage de Humboldt sur *la Diversité des langues*, s'il compléta par *Guillaume de Humboldt et la ence du langage* (W. von H. und die Sprachssenschaft; Berlin, 1876, 2 vol.); enfin de ants mémoires et articles insérés dans le *Jour- l littéraire de Halle*, les *Annales de Halle*, les *nales de critique scientifique*.

OTTER (George), ouvrier et publiciste anis, né à Kenilworth, en 1832, d'une nombreuse ille, fut mis en apprentissage chez un menuide Coventry, séjourna à Rugby, vint à Lons en 1853 et entra chez l'un des principaux repreneurs de bâtiments. Il travaillait le jour n établi, et consacrait ses nuits à acquérir instruction. Devenu un des chefs des associas ouvrières de Londres et délégué par elles débattre les conditions nouvelles avec les ons, il fit preuve de savoir, d'habileté de paet contribua au succès final de la grande qui, outre une augmentation de cinq shilpar semaine, valut en outre aux ouvriers diprivilèges. Deux ans après, à la suite d'un ng tenu à la salle d'Exeter, il fut prié par uvriers de renoncer à sa profession et de sacrer à la défense de leurs intérêts par la , comme il le faisait par la parole. M. G. fonda alors en 1862 la *Ruche* (Bee-Hive), quotidienne très répandue. Toujours ocle la consolidation des sociétés de métiers, voqua la réunion de grands meetings et n des fondateurs de la Ligue réformiste, se retira cependant peu après sa formarésident de l'Association des ouvriers de s, il fut porté comme candidat aux éleco 1868 pour la Chambre des communes, fut pas élu. Il échoua également, en 1874, borough. Membre du Bureau des écoles dres, il a fourni de nombreux articles iques à la *Contemporary Review*, et pusérie de *Traités* pour le peuple.

IN (Charles), poète et littérateur belge, ns le 2 décembre 1818, fit ses études à ité catholique de Louvain. Devenu prol'histoire au Musée de l'industrie, il a été uxelles, membre de l'Académie royale de

rin a publié : *Poèmes historiques et ro-s* (Brux., 1840, 2 vol. in-12); *le Livre de nlité belge*, signé : *Par un Béotien* (Ibid., 8); *le Drame du peuple* (Ibid., 1858, *Banque nationale* (Ibid., 1852, in-8); *poésies diverses*, suivies du *Choix d'un* édie en cinq actes et en vers (1852, in-d *l'Europe* (1853, in-18), signé : *Dom l'Église et la morale* (1858, 2 vol. in-18), tême pseudonyme; *Patrie*, poésies (1862, in-8); *Marbres antiques et crayons modernes*, poésies (1862, in-8) : *le Roman du Renard*, mis en vers (1860, in-18); *Bibliographie de Chrestien de Troyes* (1863, in-8); *Jacques d'Artevelde*, drame historique (1861, in-18) : *l'Art flamand* (1868, in-8, ill.); *Nos premiers siècles littéraires* (1870, 2 vol. in-8); *le Génie de la voix en Belgique* (1871, in-8); *De la Corruption littéraire en France* (1873, in-8); *la Mère de Rubens*, drame en cinq actes et en vers, joué à Bruxelles en septembre 1875, et représenté à Paris aux matinées littéraires de M. Ballande, le 24 octobre suivant, etc. M. Potrin a collaboré à *la Nation*, à la *Revue de Belgique*, dont il est le directeur, etc.

POUCHET (Félix-Archimède), naturaliste français, né à Rouen, le 26 août 1800, d'une honorable famille de commerçants, voulut, par goût pour les sciences, se faire médecin. Il étudia à l'Hôtel-Dieu de Rouen, sous le chirurgien Flaubert, puis vint à Paris, où il fut reçu docteur en médecine en 1827. A peine de retour dans sa ville natale, il fut nommé professeur d'histoire naturelle au Muséum, qui venait d'être fondé, et qui est devenu, sous sa direction, l'un des établissements les plus considérables de nos provinces. Il eut bientôt un nombreux auditoire qu'il sut conserver pendant trente ans d'enseignement. La presse rouennaise a souvent reproduit ses *Leçons*. M. Pouchet fut nommé, en 1838, professeur à l'école de médecine de Rouen, et, le 12 août 1868, promu officier de la Légion d'honneur. Il était membre de plusieurs sociétés savantes de France ou de l'étranger, et correspondant de l'Institut. — Il est mort à Rouen, le 6 décembre 1872.

Nous citerons parmi ses principaux ouvrages : *Histoire naturelle de la famille des Solanées* (Rouen, 1829, in-8); *Zoologie classique, ou Histoire naturelle du règne animal* (1841, 2 vol. in-8, avec atlas); *Recherches sur l'anatomie et la physiologie des mollusques* (1842, in-4); *Théorie positive de l'ovulation spontanée, et de la fécondation des mammifères et de l'espèce humaine, basée sur l'observation de toute la série animale* (1847, in-8, atlas colorié), ouvrage qui a obtenu le prix de physiologie expérimentale à l'Académie des sciences; *Monographie du genre Nérite*, présentée à l'Institut en 1847 (in-4); *Traité élémentaire de botanique appliquée* (1835, 2 vol. in-8); *Recherches sur les organes de la circulation, de la digestion et de la respiration des animaux infusoires* (1849); *Histoire naturelle et agricole du hanneton et de sa larve* (Rouen, 1853) : *Histoire des sciences naturelles au moyen âge* (1853, in-8); *Hétérogénie, ou Traité de la génération spontanée* (1859) : *Recherches et expériences sur les animaux ressuscitants* (1859, in-8); *Nouvelles expériences sur la génération spontanée et la résistance vitale* (1863, in-8, avec fig.) : *l'Univers, les infiniment grands et les infiniment petits*, publication de vulgarisation et de luxe (1865, in-18; 2ᵉ édit., 1867).

POUCHET (Henri-Charles-Georges), naturaliste français, fils du précédent, né à Rouen, en 1833, se fit recevoir docteur en médecine en 1864, puis docteur ès sciences. Nommé, en 1865, aide-naturaliste et chef des travaux anatomiques au Muséum d'histoire naturelle de Paris, il fut destitué, au commencement de 1869, pour un article publié par lui dans *l'Avenir national*, au sujet de la transformation du Muséum en école d'agronomie. En 1875, il rentra dans l'Université, suppléa M. Paul Bert à la Sorbonne et devint maître de conférences à l'École normale supérieure. Le 1ᵉʳ août 1879, il fut nommé professeur d'anatomie comparée au Muséum d'histoire naturelle. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

Outre sa thèse pour le doctorat (*les Colorations de l'épiderme*, 1864, in-4), M. Georges Pouchet a publié : *De la Pluralité des races humaines*, essai anthropologique (1858, in-8); *Précis d'histologie humaine*, d'après les travaux de l'école française (1863, in-8); *Mémoires sur le grand fourmilier* (1874, in-4, avec pl.), ouvrage commencé sous la direction de M. Serres. Rédacteur scientifique du *Siècle*, il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes* et à *la Philosophie positive*, où il a inséré une curieuse étude sur *les Sciences pendant la Terreur*.

POUGIN (François-Auguste-Arthur PARAISSE-POUGIN, connu sous le nom d'Arthur), littérateur et musicographe français, né à Châteauroux (Indre), le 6 août 1834, et fils d'artistes dramatiques, commença l'étude de la musique dès l'âge de sept ans et fut élève du Conservatoire, où il suivit les classes de piano, de violon et d'harmonie. Attaché aux orchestres de divers théâtres, il débuta en 1859 dans la *Revue et Gazette musicale*, par des études sur les compositeurs du XVIII^e siècle oubliés ou peu connus. Rédacteur politique de *l'Opinion nationale* en 1860, il obtint la même année, au concours, une place de violon à l'Opéra-Comique, mais il l'abandonna au bout de trois années pour se livrer exclusivement au journalisme et à l'histoire dramatique. En 1871, il fut à la fois secrétaire de la rédaction et chargé du feuilleton musical du *Soir*. Il est passé depuis en cette dernière qualité au *Journal officiel*.

Parmi les publications très nombreuses de M. Pougin, nous citerons : *Meyerbeer*, notes biographiques (1864, in-18); *F. Halévy écrivain* (1865, in-8); *W. V. Wallace*, musicien anglais (1866, in-8); *Almanach de la musique* (1866-1868, 3 vol. in-18), signé : *Par un musicien*; *Bellini*, sa vie et ses œuvres (1868, in-18, portr. et fac-simile), traduit en anglais et en espagnol; *Albert Grisar* (1870, in-18, port.); *Rossini*, notes, impressions, souvenirs, commentaires (1871, in-8); *Auber*, ses commencements, etc. (1873, in-18); *Boïeldieu*, sa vie, ses œuvres, sa correspondance (1875, in-18, portr. et autog.); *Figures d'opéra-comique : Elleviou, Mme Dugazon, les Gavaudan* (1875, in-8, potr.); *Rameau*, essai sur sa vie et ses œuvres (1876, in-16); *Adolphe Adam*, sa vie, sa carrière, ses mémoires artistiques (1876, in-18, portr. et autog.), etc. M. Pougin a dirigé et en partie rédigé le *Supplément à la Biographie universelle des musiciens* de Fétis (1878-1880, 2 vol. gr. in-8). M. Arthur Pougin a employé les pseudonymes de *Paul Dax, Octave d'Avril, Maurice Gray, Auguste Hornor, Fanfan Benoiton*.

POUJADE (Louis-Cyprien), député français, né à Canet (Aveyron), le 28 juillet 1823, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1855, et alla s'établir à Carpentras, où il devint bientôt conseiller municipal et maire. Connu par son opposition à l'Empire, il fut nommé préfet de Vaucluse le 6 septembre 1870. Élu représentant le 8 février 1871, il donna sa démission, ainsi que ses collègues, lorsque l'Assemblée nationale ordonna une enquête sur les élections de ce département; il quitta en même temps la préfecture. Il ne se représenta qu'aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Carpentras, obtint, au premier tour de scrutin, 6841 voix, et fut élu au scrutin de ballottage, par 7251 voix, contre 7184 données à M. Barcillon. Il prit place sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il échoua, comme tous les candidats républicains de ce département, avec [illegible] voix, contre le même concurrent, qui en obtint 8159 suffrages. L'invalidation des candidats officiels du maréchal lui permit de se représenter, le 7 avril 1878, aux élections complémentaires; il fut élu par 7130 voix, sans concurrent.

POUJADE (Eugène), diplomate français, né à l'Ile de France le 15 janvier 1815, et fils d'un architecte, vint en France, en 1831, acheva ses études, puis fit son droit et entra, en 18[illegible], comme élève consul, au ministère des affaires étrangères. Nommé consul à Tarsous en 18[illegible], consul gérant le consulat général de Beyrouth en 1844, il se signala par son énergie pendant la guerre civile du Liban. En 1847, il fut nommé consul à Malte, puis envoyé, l'année suivante, comme consul général à Anvers, et comme chargé d'affaires dans les Principautés danubiennes. Il épousa une fille du prince Constantin [illegible]. Il en fut rappelé, lors des premières complications de la question d'Orient. Nommé [illegible] 1854, au poste de consul général à [illegible], il n'accepta pas et fut mis en disponibilité [illegible] d'août 1861, il fut nommé consul général de France à Rome, d'où il passa [illegible] 1869. Il se retira bientôt par suite de conflits d'influence avec l'administration du canal de Suez. Décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1845, il a été promu officier en [illegible] et commandeur le 14 août 1863.

M. Poujade, qui a aussi donné quelques traductions de l'anglais, a publié : *Chrétiens et [illegible]* (1859, in-8; 3^e éd., 1867); *le Liban et la Syrie* (1860, in-8; 3^e éd., 1867, in-18); [illegible] *selon le suffrage universel* (1870 [illegible]); *la Diplomatie du second Empire et celle de [illegible]* 1870 (1871, in-8), etc.

POUJOULAT (Jean-Joseph-François), [illegible]teur français, ancien représentant, [illegible] (Bouches-du-Rhône), le 26 janvier 18[illegible], [illegible] ancienne famille originaire du Dauphiné, [illegible] des à Aix, vint à Paris en 18[illegible], [illegible] chaud et fut son collaborateur [illegible] *des croisades*, dont l'objet était [illegible] l'indication des sources où il [illegible] tériaux de son *Histoire des croisades* [illegible] et des extraits des vieilles chroniques. [illegible] d'avril 1830, il accompagna Michaud [illegible] visita avec lui la Grèce, Constantinople, [illegible] Mineure et Jérusalem, et explora [illegible] plus spécialement la Judée et la [illegible] tour, ils firent paraître un [illegible] *Correspondance d'Orient* (1833-18[illegible]) [illegible] et publièrent ensuite une *Nouvelle* [illegible] *Mémoires pour servir à l'histoire de France depuis le XIII^e siècle jusqu'à la fin du* [illegible] 1839, 34 tomes en 32 vol. gr. in-8, [illegible] d'importants documents inédits.

M. Poujoulat avait publié, en 18[illegible] [illegible] (2 vol. in-18; 3^e édit. revue [illegible] 2 vol. in-12), roman dont les [illegible] désert, et qui fut couronné par [illegible] çaise en 1836. Ayant [illegible] Michaud, dont la santé [illegible] paraître : *Toscane et Rome*, [illegible] *talie* (1839, in-8). Il donna, [illegible] travaux et les dernières [illegible] une nouvelle édition de l'*Histoire des croisades* [illegible] (1840 1848, 6 vol. in-8), qu'il a [illegible] *Notice* sur la vie de l'auteur.

On lui doit en outre : *Histoire de Jérusalem,* *tableau religieux et philosophique* [illegible] 2 vol. in-8; 4^e édit., 18[illegible] [illegible] mie française un prix de [illegible]

poésie (1843, in-8), recueil d'articles; *Histoire de saint Augustin; sa vie, ses œuvres, son siècle; influence de son génie* (1844, 3 vol. in-8; 3ᵉ édit., 1850, 2 vol. in-18), couronné par l'Académie française en 1846; *Voyage en Algérie, Études africaines, récits et pensées d'un voyageur* (1846, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1861, in-18); *Histoire de la Révolution française* (Tours, 1847, 2 vol. in-8; 4ᵉ édit., 1866); *Lettres sur Bossuet, adressées à un homme d'État* (1854, in-8; 2ᵉ édit., 1854, in-18); *le Cardinal Maury, sa vie et ses œuvres* (1855, in-8, 2ᵉ édit., 1859); *Littérature contemporaine* (1856, in-8); *Vie de Mgr Sibour, archevêque de Paris* (1857, in-8); *le Père Ravignan, sa vie, ses œuvres* (1858, in-8); une traduction des *Lettres de saint Augustin* (1858, 4 vol. in-8; 5ᵉ éd., 1866, in-8); *Histoire de France*, depuis 1814 jusqu'à nos jours (1865-1867, 4 vol. in-8); *Études et portraits* (1868, in-8); *Souvenirs d'histoire et de littérature* (1868, gr. in-8); *Variétés littéraires* (1868, in-8); *Vie du frère Philippe* (1874, in-8); *les Folies de ce temps en matière de religion* (1877, in-8), etc.

M. Poujoulat a fourni à la *Quotidienne* un nombre considérable d'articles littéraires, dont une partie a été réimprimée sous quelques-uns des titres précédents. Il a aussi collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, au *Musée des familles*, aux *Sensitives*, album des salons, et, plus récemment, au *Correspondant*. Il a rédigé les *Notices* de la belle édition des *Œuvres de Boileau* (1869, gr. in-8, avec eaux-fortes), de la maison Mame.

Après la révolution de 1848, M. Poujoulat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle du 4 juin, par les Bouches-du-Rhône, puis renvoyé par le même département à la Législative. Dans l'une et l'autre assemblée, il vota presque constamment avec la droite, dont il marqua le rôle dans une brochure intitulée : *la Droite et sa mission* (1848, in-32). Depuis, il a publié un certain nombre d'écrits d'actualité, et de brochures sur la situation politique et religieuse : *le Pape et la Liberté* (1860, in-8); *Lettre à M. de Persigny*, à propos de la Société de Saint-Vincent de Paul (1861, in-8); *Réponse à la brochure de M. de La Guéronnière* (1861, in-8); *Examen de la Vie de Jésus, de M. Renan* (1863, in-8), etc. — Il est mort à Paris, le 5 janvier 1880.

POULAIN DE BOSSAY (Auguste-Prosper), professeur français, né vers 1800, à Preuilly (Indre-et-Loire), embrassa de bonne heure la carrière de l'enseignement et, après avoir occupé, de 1836 à 1839, une chaire d'histoire au collège Henri IV, devint successivement recteur de l'académie d'Orléans (1840), proviseur du lycée Saint-Louis et membre du Conseil de l'instruction publique (1849); en 1852, il prit sa retraite. Il a été, le 30 avril 1847, promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 22 novembre 1876.

M. Poulain de Bossay est auteur d'ouvrages destinés à l'enseignement universitaire : *Atlas de géographie historique* (1833, in-4); *Atlas de géographie moderne* (1840, in-4); *Histoire de France* (1853, in-18); *Nouvel abrégé de géographie* (26ᵉ édit., 1868), etc.

POURCET (Joseph-Auguste-Jean-Marie), général français, ancien sénateur, né à Toulouse, le 19 mars 1813, fit ses études à Saint-Cyr et entra, le 1ᵉʳ octobre 1832, comme sous-lieutenant, à l'École d'état-major. Lieutenant en 1838, capitaine en 1841, chef de bataillon le 8 août 1848, lieutenant-colonel le 15 avril 1852, il fut promu colonel le 26 mars 1855. Il prit part à la guerre de Crimée, devint général de brigade le 26 mars 1859, assista à la campagne d'Italie, puis fut chef d'état-major général du 6ᵉ corps d'armée, à Toulouse, sous les ordres du maréchal Niel. Commandant la province d'Alger depuis 1869, avec le grade de général de division, il ne fut rappelé qu'au mois d'octobre pour organiser le 15ᵉ corps d'armée de la Loire. Il y fit preuve d'une grande activité. Lors de la capitulation de Metz et à la suite de la proclamation de M. Gambetta, commençant par ces mots : « Soldats, vous avez été trahis, mais non déshonorés », le général Pourcet, qui avait critiqué les termes de ce manifeste, fut remplacé par le général Chanzy. Cependant il commanda plus tard le 15ᵉ corps, qui tira les derniers coups de canon contre l'ennemi devant Blois..

Après la guerre, il commanda la 12ᵉ division militaire, comprenant la Haute-Garonne, le Lot, le Tarn et le Tarn-et-Garonne. Il fut chargé, en octobre 1873, de remplir les fonctions de ministère public, dans le procès Bazaine. Il soutint l'accusation avec fermeté, dans un langage élevé et empreint d'un profond patriotisme, flétrit l'imprévoyance de l'Empire et rendit justice aux efforts du gouvernement de la Défense nationale; sa réplique à Mᵉ Lachaud, avocat de l'accusé, fut surtout remarquée. Le 3 février 1874, il fut mis à la tête de la division de Bayonne, dont les troupes, échelonnées sur la frontière d'Espagne, eurent à surveiller les excursions des carlistes sur le territoire français.

La popularité du général Pourcet dans son département lui fit offrir, par les électeurs sénatoriaux républicains, la candidature aux élections du 30 janvier 1876; il l'accepta, « se plaçant, dit-il, sur le terrain constitutionnel », et fut élu, le second sur trois, par 339 voix sur 675 électeurs; il fit partie au Sénat du groupe constitutionnel, qui vota presque constamment avec la droite monarchiste; il se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Rapporteur du projet de loi sur l'organisation de l'état-major, il prit plusieurs fois la parole sur ce sujet (novembre 1877). Aux élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, le général Pourcet, abandonné par les républicains et non soutenu par les monarchistes, maintint toutefois sa candidature en invoquant le souvenir de M. Thiers et protestant de son respect pour la Constitution. Il ne réunit que quelques voix et disparut de la scène politique.

Chevalier de la Légion d'honneur le 17 septembre 1841, officier le 27 août 1845, il devint, commandeur le 10 novembre 1856, grand officier le 6 mars 1867; il fut élevé à la dignité de grand-croix, le 18 mars 1878, lors de son admission dans le cadre de réserve. Il avait obtenu du roi d'Espagne Alphonse XII le titre de marquis d'Arneguy, le 19 avril 1876. On a de lui : *Campagne sur la Loire* (1870-1871), *les Débuts du 16ᵉ corps, le 25ᵉ corps* (1874, in-8, avec carte).

POUY (Louis-Eugène-Ferdinand), bibliographe et archéologue français, né à Villiers (Yonne), le 17 février 1824, commença des études de médecine et de droit; puis il acheta une charge de commissaire-priseur à Amiens et l'occupa pendant trente années.

Ses principaux travaux sont les suivants : *Recherches historiques sur l'imprimerie et la librairie à Amiens* (1861, in-8); *Esquisses sur l'enseignement, les livres et les arts sous la Révolution* (1863, in-8); *Recherches historiques et bibliographiques sur l'imprimerie et la librairie dans le département de la Somme* (1864, gr. in-8, pl.), *Iconographie des anciennes thèses historiées* (1869, in-8); *les Bibliographes picards* (1861,

in-8); *la Picardie historique et littéraire*, formant six plaquettes, in-18 (1866-1872); *les Faïences et les collections picardes* (1872 gr. in-8, fac-similé et marques, deux édit.); *Recherches sur les almanachs et calendriers historiés* (Paris 1874, in-8), complétées par de *Nouvelles recherches* (1879, in-8); ses réimpressions d'opuscules intéressant la Picardie et la Basse-Bourgogne, etc.,

POUYER-QUERTIER (Augustin-Thomas), homme politique français, ancien député et ministre, sénateur, est né le 3 septembre 1820, à Etoutteville-en-Caux (Seine-Inférieure). Grand manufacturier, il devint, en 1854, maire de Fleury-sur-Andelle, qu'il représenta également au Conseil général, puis membre de la Chambre de commerce de Rouen, administrateur de la Banque de France (succursale de la Seine-Inférieure) et président du Comité de secours pour les ouvriers cotonniers. En 1857, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 1re circonscription de la Seine-Inférieure, et fut réélu, au même titre, en 1863, par 10907 voix sur 20845 votants.

Depuis la signature des traités de commerce sur les bases du libre échange, M. Pouyer-Quertier, qui votait, dans toutes les questions politiques, avec la droite conservatrice, se fit remarquer par ses vives attaques contre les partisans des idées économiques nouvelles et par les plaintes qu'il porta, au nom des départements du Nord, devant le Corps législatif, contre les effets du traité de commerce avec l'Angleterre. Il combattit aussi vivement à la Chambre les privilèges et les abus de grandes compagnies de finances et de chemins de fer. Il réclama l'abaissement des tarifs, dont l'élévation est si funeste au commerce français (juin 1868), et la réorganisation de la navigation intérieure, paralysée par de puissants monopoles (avril 1869). L'administration du chemin de fer du Midi et les entreprises en général des frères Pereire eurent en lui à plusieurs reprises un adversaire très vif, et à propos des traités occultes de la ville de Paris avec le Crédit foncier, le rôle de cette institution fut, de la part de M. Pouyer-Quertier, l'objet de véhéments reproches (mars 1869). Aucun député ne le surpassa dans la critique du régime économique imposé à la France.

Aussi, aux élections de mai 1869, M. Pouyer-Quertier perdit-il le bénéfice de la candidature officielle. Il obtint cependant, au premier tour de scrutin, la faible majorité relative de 10777 voix sur 22219 votants, contre 10548 voix données au candidat de l'opposition démocratique, M. Desseaux; il échoua au second tour. Porté comme candidat dans la 3e circonscription de Paris, aux élections partielles du mois de novembre suivant, l'intrépide représentant des doctrines protectionnistes n'obtint, sur 32540 votants, que 9699 voix, contre 20781 réunies par le candidat républicain, M. Crémieux. En même temps, il provoqua diverses réunions publiques et des espèces de meetings à Rouen et dans plusieurs villes, pour la défense des idées et des intérêts qu'il représentait. Il y fit des discours, remarqués, comme ceux qu'il prononçait à la Chambre, par une certaine alliance de trivialité et de véhémence. Au milieu des longs débats législatifs sur les traités de commerce, en janvier 1870, il resta, quoique absent, la personnification des idées protectionnistes, et fut appelé à déposer devant la commission d'enquête, sur l'état des douanes, du commerce général de la France et des résultats du régime inauguré en 1860. Un banquet lui fut offert à la même époque, par les partisans de la protection, et comme témoignage de leur reconnaissance, une statue d'argent représentant l'Industrie.

Au 8 février 1871, M. Pouyer-Quertier fut nommé représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée nationale, le second sur seize, par [illegible] voix, et accepta, le 25, le portefeuille des finances. Il seconda M. Jules Favre dans la négociation du traité de paix définitif avec l'Allemagne, l'accompagna à Francfort, et résolut plus tard à Berlin avec le chancelier de l'empire germanique, les dernières questions pendantes entre la France et la Prusse. Pendant son séjour en Allemagne, le nouveau ministre des finances fut de la part de l'empereur Guillaume l'objet d'un accueil particulièrement cordial, qui favorisa l'issue des négociations. A son retour, il prépara et émit un emprunt de deux milliards cinq cents millions, dont le succès dépassa toutes les opérations de ce genre: la France à elle seule souscrivit cinq milliards, et l'ensemble des souscriptions dépassa [illegible] milliards. Il présenta ensuite à la Chambre une série d'impôts, concernant les allumettes chimiques, le sucre, les tabacs, les postes, le papier timbré, l'enregistrement, les alcools, les licences des débits de boissons, les cartes à jouer, les billards, le thé, le café, et les matières premières. Ces différents impôts devaient produire une somme de six cents millions nécessaires à l'équilibre du budget. La plupart d'entre eux furent votés rapidement et donnèrent d'abondants résultats. L'impôt sur les matières premières fut seul l'objet d'une lutte ardente, à laquelle prit part M. Thiers, et qui amena la crise gouvernementale du 19 janvier 1872. A cette occasion, l'Assemblée nationale déclara, sur la proposition de M. Feray, qu'elle ne reviendrait à l'impôt réclamé par le ministre des finances qu'après avoir épuisé toutes les autres matières imposables.

Cité comme témoin dans le procès de M. Janvier de La Motte, ancien préfet de l'Eure, accusé de concussion et traduit aux assises de la Seine-Inférieure (1er mars), M. Pouyer-Quertier justifia, en termes équivoques, devant le jury, les procédés de virements et l'emploi des crédits fictifs, reprochés par l'accusation à M. Janvier de La Motte. L'effet causé par de pareilles théories financières fut très grand et l'agitation extrême dans l'Assemblée. M. Dufaure, garde des sceaux, et M. Casimir Périer, ancien ministre de l'intérieur, plus particulièrement mis en cause par la déposition de M. Pouyer-Quertier, demandèrent [illegible] à M. Thiers de sacrifier le ministre des finances. Celui-ci donna sa démission, le 5 mars 1872, et M. de Goulard, ministre du commerce, fut chargé de l'intérim. Redevenu simple représentant, M. Pouyer-Quertier tenta de présenter à la tribune une justification, qui, sans ramener l'opinion publique, faisait valoir d'éminents services que personne ne contestait. Il fut alors nommé vice-président du Conseil supérieur de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Il reprit sa place sur les bancs du centre droit et [illegible] à la coalition qui renversa M. Thiers. Il combattit la proposition faite par Casimir-Périer d'un impôt sur les bénéfices nets de la banque, du commerce et de l'industrie (juillet 1872), et prit la parole dans toutes les questions économiques et financières. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Élu sénateur de la Seine-Inférieure, le 30 janvier 1876, le premier sur quatre, par [illegible] voix sur 871 votants, M. Pouyer-Quertier déclara ne pas appartenir au groupe de l'Appel au peuple, sur la liste duquel il avait été porté. Il [illegible] sur les bancs du centre droit, et, après l'acte du 16 mai, vota pour la dissolution de la Chambre des députés; cependant, après les élections de

14 octobre, appelé à prendre part aux diverses combinaisons ministérielles, il conseilla au maréchal-président de rentrer dans la voie constitutionnelle et parlementaire, et n'accepta aucun portefeuille. Dans la discussion du budget de 1879, il attaqua la modification de l'impôt sur les chèques, et la fit repousser par le Sénat (19 septembre 1878). En février 1879, il recommença sa campagne contre le libre échange par un discours contre les traités de commerce, prononcé à la réunion de la Société des agriculteurs de France, puis provoqua des meetings protectionnistes dans les grandes villes de France, à Lille, à Bordeaux, à Saint-Étienne. Conseiller général de l'Eure pour le canton de Fleury-sur-Andelle, il en a été élu le président. Chevalier de la Légion d'honneur, M. Pouyer-Quertier a été promu d'emblée grand officier le 19 octobre 1871.

POWELL (George), peintre américain, né à New-York, en 1823, commença ses études artistiques à Cincinnati, dans l'État de l'Ohio, et les compléta par un voyage en Italie. De retour en Amérique, où il s'exerça presque exclusivement à la peinture historique, il obtint en 1849, d'après une simple esquisse au crayon, la commande du grand tableau de *la Découverte du Mississipi*, sujet mis au concours et esquissé par soixante concurrents. Cet artiste vint alors à Paris, où il termina en trois ans cette toile importante, à laquelle les Américains prirent un intérêt tout patriotique; elle fut placée dans la salle des conférences du Capitole, à Washington. — M. Powell est mort à New-York, le 6 octobre 1879.

POWERS (Hiram), sculpteur américain, né à Woodstock, le 29 juillet 1805, est le huitième enfant d'un petit fermier de l'État de Vermont, dont la mort laissa toute la famille sans ressources. Il alla alors à Cincinnati chercher fortune, et y fut tour à tour garçon d'hôtel, commis de magasin et apprenti horloger. Un sculpteur prussien, qu'on avait appelé dans cette ville pour faire le buste du général Jackson, lui donna quelques leçons de dessin et lui apprit à modeler; l'intelligence de l'élève devina le reste. En peu de temps, il exécuta des bustes et des médaillons d'un remarquable fini et d'une grande ressemblance. Encouragé par ce premier succès, il vint à Washington, d'où il put, en 1837, partir pour Florence. Sans cesser de modeler des bustes, il commença une figure purement idéale, *Eve* (1838), qui lui valut les plus grands éloges de Thorwaldsen. — Il est mort à Florence, le 27 juin 1873.

M. Powers fit en outre *l'Esclave grecque* (1839), *le Pêcheur*, la figure en pied de *Calhoun*, etc. Parmi le nombre considérable de ses bustes, nous citerons ceux de *Jackson*, *Webster*, *Adams*, ...n, *Marshall*, une *Tête d'étude de Proserpine*, etc. De toutes ses œuvres, *l'Esclave grecque* est la plus estimée; un spéculateur l'a montrée en spectacle (*exhibition*) comme une curiosité dans les divers États de l'Union; on l'a vue également à Londres, en 1851, au palais de Cristal, et il en a été fait des copies.

POYNTER (Edward-John), peintre anglais, né à ... le 20 mars 1836, et fils d'un architecte, élevé à l'École de Westminster, étudia la peinture à Londres jusqu'en 1856 et vint alors travailler dans l'atelier de Gleyre, pendant ... ans. Associé de l'Académie des beaux-arts depuis 1869, il devint membre titulaire le ... 1876. Il est professeur au collège de l'université de Londres depuis 1871.

... citerons de cet artiste : *Persée et Andromède* (1872); *Rhodope* (1874); *le Festival*, *l'Age d'or* (1875); *Zénobie captive* (1878), et à l'Exposition universelle de Paris de 1878 : portrait de *M. Louis Courtauld; les Cascades de Hardraw Scar*, aquarelles ; *Israël en Égypte* ; *Proserpine* ; *le Catapulte*; « *Fortitudo* »; « *Pureté* » : ces deux derniers cartons reproduits en mosaïque au palais de Westminster. On lui doit la décoration de l'église Saint-Étienne à Dulwich.

PRADIÉ (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Marcillac (Aveyron), le 19 mai 1816, et fils d'un notaire, étudia le droit et fut reçu avocat. Disciple de l'école catholique révolutionnaire, dont Buchez était le chef, il publia plusieurs écrits dans ce sens, notamment un *Essai sur l'Être divin* (1844, 2 vol. in-8). Après la révolution de Février, sa candidature à la Constituante fut soutenue à la fois par les démocrates de l'Aveyron et par le clergé. Élu par 36 375 voix, le sixième sur dix, il fut secrétaire au comité des cultes. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition assez vive à la politique de l'Elysée et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, il resta dans les rangs de la gauche, protesta contre la loi du 31 mai, s'opposa à la revision de la Constitution, et se signala par une proposition relative à la responsabilité du président et des ministres, mise à l'ordre du jour peu de temps avant le coup d'État. Après le 2 décembre, il reprit ses travaux et publications de philosophie religieuse.

Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de l'Aveyron à l'Assemblée nationale, le dernier sur huit, par 54 307 voix, signa la proposition demandant la déchéance de l'Empire, et déposa divers projets des lois relatifs à la question religieuse, développés dans une série de brochures intitulées : *Notes à mes collègues*. Il prit place au centre droit, et repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta dans la 2e circonscription de l'arrondissement de Rodez, mais, après avoir obtenu au premier tour de scrutin 1661 voix, il se désista et rentra dans la vie privée.

M. Pradié a publié : *le Philosophe* (1858, in-8°); *la Démocratie française* (1860, in-8°); *la Liberté* (1861, in-8°); *le Monde nouveau* (1863, in-8°); *la Liberté politique et religieuse* (1864, in-18); *la Méthode expérimentale et la loi divine* (1875, in-18), etc.

PRADIER-FODÉRÉ (Paul-Louis-Ernest), publiciste français, né à Strasbourg, le 11 juillet 1827, est neveu du sculpteur James Pradier et petit-fils, par sa mère, du médecin Fodéré. Après avoir étudié le droit à Strasbourg, il fit partie du barreau de Paris jusqu'en 1857, époque à laquelle il fut nommé professeur de droit public au collège arménien de Moorat. Chargé depuis de la même chaire au collège arménien de Paris, il fut appelé en 1874 par le gouvernement péruvien, pour organiser l'enseignement des sciences politiques et administratives à l'université de Lima. Il y professa lui-même en français et vit suivre les cours de la Faculté, dont il avait été fondateur, par plus de trois-cents élèves.

On a de lui : *Précis de droit administratif* (Paris, 1853-1858, in-8; 7e édit., 1876); *Traité de droit commercial* (Paris, 1854-1862, in-8; 2e éd., 1866); *Cours de droit politique et d'économie sociale* (Paris, 1859, in-8); *Éléments de droit public et d'économie politique* (1864, in-18); *Principes généraux de droit, de politique et de législation* (1869, in-8); *la Question de l'Alabama et le droit des gens* (1872, in-8); *Commentaire sur le code de justice militaire* (1873, in-8), avec M. Le

Faure; la traduction du *Droit de la guerre et de la paix de Grotius* (1865-1866, 3 vol. in-8), et celles du *Droit international privé* et du *Nouveau droit international* de Pasquale Fiore, etc. Il a collaboré au *Journal du droit administratif*, à la *Revue pratique de droit français*, à *l'Ami de la religion*, etc.

PRAROND (Ernest), littérateur français, est né le 14 mai 1821, à Abbeville, où il a été élevé. Rédacteur du *Journal d'Abbeville* et du *Pilote de la Somme*, il a été élu membre de la Société des antiquaires de Picardie et conseiller général pour le canton nord d'Abbeville.

M. Ern. Prarond est auteur de plusieurs ouvrages d'imagination, tels que: *Vers* (1843, in-18); *Fables* (1847, in-18); *Contes* (1849, in-18); *Fables politiques* (1849); *les Voyages d'Arlequin* (1850, in-18); *De Quelques écrivains nouveaux* (1852, in-18), portraits critiques; *Impressions et pensées* (1854); *Paroles sans musique* (1855, in-18), poésies; *Guerres et campagnes du fameux roi Bébé* (1856); *les Chasses de la Somme* (1858); *Histoire de cinq villes et de trois cents villages*, etc. (1860-1868, 4 parties, in-8); *Dix mois de révolution, Silves politiques*, etc. (1864, in-18); *Quelques faits de l'histoire d'Abbeville* (1867, in-18); *De Montréal à Jérusalem*, poésies (1869, in-18); *la Ligue à Abbeville* 1576-1594 (1870-1874, 3 vol. in-8); *Topographie historique d'Abbeville* (1871, t. 1, in-8); *les Poëtes historiens*; Ronsard et d'Aubigné (1873, in-8); *Journal d'un provincial pendant la guerre, Abbeville* (1875, in-18); *les Pyrénées, paysages et impressions* (1877, in-8), etc. Il a collaboré à *l'Artiste* et à la *Revue contemporaine*.

PRATI (Giovanni), poëte italien, né à Dascindo, sur le versant méridional des Alpes tyroliennes, le 27 janvier 1815, d'une famille patricienne déchue, étudiait le droit à Padoue, quand parut son premier poëme: *Edmenegarda* (Milan, 1841), qui fut accueilli avec enthousiasme. Les *Chants lyriques* (Canti lirici), les *Chants pour le peuple* (Canti per il popolo), les *Ballades* (Ballate), suivirent de près *Edmenegarda* et eurent la même vogue. Ils furent eux-mêmes bientôt suivis de deux autres recueils lyriques: *Nouveaux chants* (Nuovi canti) et *Souvenirs et larmes* (Memorie e lacrime), que l'auteur publia, lors d'un premier voyage à Turin, avec les *Lettres à Marie* (Lettere a Maria). Il donna à Padoue, quelque temps après, les *Promenades solitaires* (Passeggiate solitarie), composées pendant un voyage dans la Suisse italienne. Les *Chants pour le peuple* renferment, ainsi que le recueil intitulé: *Fantaisie et histoire*, et celui des *Chants politiques* (1849), plusieurs pièces, restées célèbres en Italie.

Depuis cette époque, il a publié: *Rodolfo*, *la Battaglia d'Imera*, *Satania e le Grazie* (1855), *le Comte Riga* (1856), formant une série d'épisodes et de tableaux qui se rattachent, dans la pensée de l'auteur, à une vaste épopée sur les destinées humaines. Ses derniers ouvrages sont le poëme d'*Ariberto* (1860) et *Armando* (Flor., 1868). Nommé, par le roi Charles-Albert, *poeta cesareo* de la maison de Savoie, M. Prati vécut à Turin depuis 1849. Au commencement de décembre 1862, il fut élu député au Parlement italien.

PRAX-PARIS (Joseph-Marie-Adrien), homme politique et député français, né à Montauban, le 2 octobre 1829, fils d'un ancien négociant de cette ville, y fut nommé maire en 1860, et exerça cette fonction jusqu'à la chute de l'Empire. Candidat officiel aux élections de mai 1869, dans la 1re circonscription de Tarn-et-Garonne, il fut élu par 21 507 voix, sur 32 689 votants. Il proposa en avril 1870 un amendement réduisant le contingent de 10 000 hommes, qui fut adopté. Élu, le 8 février 1871, le deuxième sur quatre, représentant à l'Assemblée nationale, par 35 [illegible] voix, il siégea à droite et fut, dès les premiers jours, un des membres du groupe bonapartiste. Il prit la parole dans plusieurs discussions et présenta un ordre du jour de blâme contre le gouvernement, à propos des adresses illégales envoyées à M. Thiers. Cet ordre du jour, adopté par la majorité de l'Assemblée, amena la démission de M. V. Lefranc. M. Prax-Paris, qui avait repoussé les lois constitutionnelles, se présenta aux élections du 20 février 1876, comme candidat bonapartiste dans les deux circonscriptions de Montauban, et fut élu dans la 2e, par 5890 voix, contre 5189 obtenues par le candidat constitutionnel, et dans la 1re, au scrutin de ballottage, par 8050 contre 6081 obtenues par M. Garrisson, candidat républicain. Il opta pour la deuxième. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie. Il se représenta le 14 octobre suivant, comme candidat officiel du maréchal et bonapartiste, et fut réélu par [illegible] voix, contre 4864 obtenues par le même concurrent. Membre du conseil général de Tarn-et-Garonne, pour le canton de Caussade, il en a été le président. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

PRÉAULT (Antoine-Augustin), sculpteur français, né à Paris, le 8 octobre 1809, et fils d'artisans, fut d'abord destiné au commerce, puis placé, à seize ans, chez un sculpteur d'ornements, et enfin chez David. Se jetant dans le mouvement romantique de 1828, il se signala, dans ses travaux, par l'exubérance et la fougue. Il débuta, au Salon de 1833, par la *Famine* et *Gilbert mourant à l'hôpital*, bas-reliefs; *la Misère*, groupe, et plusieurs médailles. Exclu des Salons suivants pendant quinze ans (1833-1848), il n'en a pas moins produit des œuvres nombreuses, notamment *la Tuerie*, *les Parias*; deux médaillons énormes d'*Empereurs romains*, [illegible] *arménien* (1834); *l'Ondine*; *la* [illegible] *des Amazones* et *la Reine de Saba*, deux grands bas-reliefs; *Hécube*, statue couchée (1836); *Charlemagne*, statue colossale (1836); *Carthage*, [illegible] (1838); *Adoration des Mages*, bas-relief; un *Christ*, à l'église Saint-Gervais (1840); [illegible] *L'Épée*, pour la façade de l'hôtel de ville (1841); *la Douleur*, au cimetière des Juifs (184[illegible]).

Ces œuvres obtinrent enfin une grande place au Salon de 1849. Depuis, M. Préault a figuré à presque toutes les Expositions. Il a donné: *Clémence Isaure*, au Luxembourg; *Saint Gervais et saint Protais*, avec Antonin Moine, à l'église Saint-Gervais (1848); *Ophélie*, bas-relief [illegible]; *l'Abbé Liautard*, buste funéraire, [illegible] des Carmes; *Tombeau de l'abbé de l'Épée*, à l'église Saint-Roch (1849); *le Général Marceau*, [illegible] (1850); *la Comédie humaine*, statuette, [illegible] *Virgile*, médaillons, à l'empereur; [illegible] *lois*, sur le pont d'Iéna; *sainte Valère*, [illegible] Sainte-Clotilde (1853); *Aristide Olivier* [illegible] bas-relief représentant *la Mort cueillant un jeune* [illegible] (1855), au cimetière de Montpellier; [illegible] *Le Nôtre*, pour Versailles (1856); [illegible] *la Paix*, *la Guerre*, *Génies ailés*, pour le Louvre (1858); *Hécube*, *le Meurtre d'Ibycus*, [illegible] et *Sainte Catherine*, à l'église Saint-[illegible]; *Portrait de femme*, médaillon [illegible] *aux épines*, médaillon, *Espérance* [illegible] *Adam Mickiewicz* (1868); *Portrait d'*[illegible] *Aulus Vitellius*, un médaillon [illegible] *Paul Huet*, un médaillon funéraire [illegible] *daillons funéraires* (1874); *Jacques* [illegible]

en marbre; l'une des œuvres les plus remarquables de l'auteur, *Jean Aicard*, médaillon en bronze (1875); *Ophélie*, bas-relief en bronze (1876); *Bas-relief funéraire* (1877), etc. M. Préault, aussi célèbre par sa verve de causeur et de critique que son talent original et sincère, a obtenu une 2e médaille en 1849, et la décoration de la Légion d'honneur le 2 mai 1870. — Il est mort à Paris, le 11 janvier 1879.

PRECHTLER (Jean-Otton), poète allemand, né à Grieskirchen (Haute-Autriche), le 21 janvier 1813, étudia à Linz et à Vienne, fut employé à la chancellerie de la cour, devint plus tard archiviste du ministère des finances, en remplacement du poète Grillparzer, prit sa retraite en 1866 et se retira à Linz.

Il s'est fait connaître comme poète lyrique et dramatique; dans le premier genre il a donné plusieurs volumes de *Poésies: le Cloître sur le Traunsee* (das Kloster am Tr. 1849; 2e éd.; 1869); *l'Année en chansons* (Ein Jahr in Liedern; Vienne, 1849): *Sans saison* (Zeitlose; Ibid. 1855); *Été et automne* (Sommer und Herbst; Stuttgart, 1870); *la Muse du temps* (Zeitaccorde, 1873); *Accords du chemin de Gisela* (Acc. von der Giselabahn, 1877), etc. Parmi ses œuvres dramatiques, on cite: *les Gardiens de la couronne* (die Kronenwaechter); *les Fauconniers* (Falkeniere); *Adrienne; la Rose de Sorrente; Il cherche sa fiancée* (Er sucht seine Braut); *Jeanne de Naples; les Enfants du roi* (die Kinder des Koenigs). Il a écrit en outre environ quarante *libretti* d'opéras, dont le plus connu est *Diane de Solange*, mis en musique par le prince Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha. *

PREISSAC (Paul-François-Marie-Odon, comte DE), administrateur français, sénateur, né à la Rochelle, le 17 juillet 1819, est fils d'un député sous la Restauration. Préfet du Lot-et-Garonne, au moment du coup d'État du 2 décembre 1851, il se signala par l'énergie de la répression des tentatives de résistance, et passa dans le Puy-de-Dôme. Il refusa le ministère de l'intérieur, après la tentative d'Orsini, accepta la préfecture du Tarn-et-Garonne, où il possédait des propriétés, et quitta l'administration quelques années avant la chute de l'Empire. Porté, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le Tarn-et-Garonne, sur la liste bonapartiste et sur la liste de l'Union conservatrice, il protesta contre l'inscription de son nom sur cette dernière; il fut élu, le premier sur deux, par 125 voix, sur 250 électeurs, et siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Il soutint M. de Broglie après l'acte du 16 mai 1877, et vota la dissolution de la Chambre des députés le 23 juin suivant. M. de Preissac a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 janvier 1852, et commandeur le 9 août 1859. *

PRELLER (Frédéric), peintre allemand, né à Eisenach, le 25 avril 1804, étudia sous différents maîtres allemands, à Weimar et à Dresde, puis à l'Académie d'Anvers. De 1827 à 1831, il séjourna en Italie. Revenu en Allemagne, il fut nommé professeur de dessin à l'École des beaux-arts de Weimar. Il est devenu plus tard peintre officiel de la cour. Parmi les tableaux et les fresques de M. Preller, qui jouissent en Allemagne d'une certaine popularité, et dont les cartons ont figuré avec succès dans les Expositions nationales, on remarque: une première série de sept grands sujets tirés de l'*Odyssée*; une autre seconde série de paysages inspirés du même poème et destinés au musée de Weimar; la décoration de la *Chambre de Wieland*, au musée de Weimar, œuvre capitale; les deux toiles de *Calypso* et de *Leucothoë*, à Munich; celle de *Nausicaa*, dans la galerie de Raczynski, à Berlin, etc. — Il est mort à Weimar, le 23 avril 1878. Son fils, M. Frédéric PRELLER, s'est fait aussi, à Weimar, une réputation comme peintre de paysages.

PRESSENSÉ (Edmond DEHAULT DE), pasteur et écrivain protestant français, ancien représentant né à Paris, le 7 janvier 1824, fit ses classes dans cette ville, puis alla étudier la théologie, pendant trois ans, à Lausanne, sous la direction du professeur Vinet. Il suivit aussi, en 1846 et 1847, les universités de Halle et de Berlin. Dans cette dernière ville, il connut le docteur Neander. Revenu à Paris, il fut placé comme pasteur de l'Église évangélique à la chapelle Taitbout. Il dut à la chaleur de sa parole de grands succès comme prédicateur, et se montra l'un des plus ardents à réclamer l'indépendance de l'Église évangélique vis-à-vis de l'État. Ses écrits, tour à tour relatifs aux questions de doctrine et aux incidents d'actualité religieuse, étendirent son influence et sa réputation. En 1863, la Faculté de Breslau lui conféra le titre de docteur.

Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, il obtint, à Paris, sans être élu, 38 516 voix, sur 328 970 votants. Il se présenta aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, en affirmant ses convictions républicaines, et en déclarant qu'il avait toujours combattu l'Empire, « notre honte et notre fléau ». Il fut élu représentant de la Seine par 118 975 voix sur 290 823 votants. Il déposa une proposition d'amnistie en faveur des gardes nationaux poursuivis ou condamnés à la suite de l'insurrection du 18 mars; elle fut prise en considération (8 février 1872), mais ne fut point adoptée. Il présenta aussi un amendement à l'art. 1er de la loi sur l'Internationale, et le soutint, dans la séance du 12 mars, par un discours très remarqué. Il intervint encore dans la discussion de la loi sur le recrutement (juin 1872), dans celle sur la liberté de l'enseignement supérieur, etc. Il vota constamment avec le parti républicain et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat, dans la 1re circonscription de Pontoise, aux élections du 20 février 1876, il échoua avec 6087 voix, contre 6647 obtenues par M. Rendu, candidat bonapartiste. Il a été reçu docteur en théologie à la Faculté de Montauban, en 1876.

Parmi les principales publications de M. de Pressensé, nous citerons: *Conférences sur le christianisme dans son application aux questions sociales* (1849, in-8); *Du Catholicisme en France*, prospérité matérielle, décadence morale (1851, in-18); *la Famille chrétienne*, sermons (1856, in-8); *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne* (1858-1877, 4 vol. in-8, en allemand; Leipzig, 1862 et suiv., 6 vol.), le principal ouvrage de l'auteur; *Discours religieux* (1859, in-8, deux séries); *l'École critique et Jésus-Christ*, à propos de la *Vie de Jésus* de M. Renan (1863, in-8); *l'Église et la Révolution française*, histoire des relations de l'Église et de l'État de 1789 à 1802 (1864, in-8; 2e édit., 1867, in-8); *Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre* (1866, in-8, et in-18; 4e éd. 1873); *Études évangéliques* (1867, in-18); *le Concile du Vatican, son histoire et ses conséquences politiques et religieuses* (1872, in-18); *la Liberté religieuse en Europe depuis 1870* (1874, in-18), etc. M. de Pressensé a fondé la *Revue chrétienne* et le *Bulletin théologique*.

Sa femme, Mlle Élise-Françoise-Louise DE PLESSIS-GOURET, dame DE PRESSENSÉ, née à Yverdun (Suisse), le 22 décembre 1826, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages d'éducation

et de littérature religieuse : *Rosa* (1858, in-18); *la Maison-Blanche* (1861, in-18; 6e éd., 1871); *le Journal de Thérèse* (1864, in-18; 4e éd., 1873); *Deux ans au lycée* (1867, in-18); *Poésies* (1869; 4e éd. 1875, in-16); *Scènes d'enfance et de jeunesse* (1869, in-18); *Sabine, Gertrude de Chanzane*, nouvelles (1872, in-18); *Un petit monde d'enfants* (1873, in-18); *Une joyeuse nichée* (1878, in-18); *Bois-Gentil* (1878, in-18), etc.

PRESTWICH (Joseph), géologue anglais, né à Pensbury, près Londres, le 12 mars 1812, fit ses études à Paris et à l'université de Londres. Forcé d'entrer dans le commerce, il n'en poursuivit pas moins ses recherches géologiques et paléontologiques, et publia dans les recueils spéciaux de la Société géologique de Londres des travaux remarquables, qui lui valurent des médailles d'or de la Société géologique, de la Société royale et de celle des ingénieurs civils. Membre de la Société royale de Londres, docteur de l'université de Breslau, il fut appelé en 1874 à la chaire de géologie de l'université d'Oxford, et abandonna dès lors les affaires.

Parmi ses savants mémoires, il faut citer : *Sur les Ichtyolithes de Gamrie*; *Géologie de Coalbrook Dale* (1835); une série de mémoires sur les *Terrains tertiaires*; deux petits traités de vulgarisation : le *Terrain qui s'étend sous nos pieds* (the Ground beneath us), et les *Couches aquifères des environs de Londres* (the Waterbearing Strata of the country around London); *Découvertes d'instruments en silex concurremment avec les restes d'animaux d'espèces disparues*, etc.; *Conditions géologiques de la construction d'un tunnel entre l'Angleterre et la France*; *Sur la structure des couches du crag du Norfolk et du Suffolk* (1875); *le Passé et l'avenir de la géologie* (1875), leçon d'ouverture.

PRÉVOST (Jean-Marie-Michel-Hippolyte), sténographe français, né à Toulouse, en 1808, fit ses classes au collège de cette ville, puis devint à seize ans secrétaire du préfet de l'Aveyron. Exercé déjà à la sténographie, il vint en 1827 à Paris et fit ses premières preuves d'habileté dans *le Messager des Chambres* (1828). Après la révolution de 1830, il fut attaché au *Moniteur* et délégué près la Chambre des pairs, dont il rédigea les comptes rendus du 4 août 1830 au 24 février 1848. Appelé, de nouveau, à organiser le corps sténographique de l'Assemblée constituante, il remplit les mêmes fonctions à la Législative, et devint, à la création du nouveau Sénat, secrétaire rédacteur des procès-verbaux de cette Chambre. Décoré de la Légion d'honneur le 11 janvier 1843, il a été depuis promu officier. — M. Prévost est mort le 16 février 1873.

On a de lui : *Système (nouveau) de sténographie, ou Art d'écrire aussi vite que la parole, enseigné en 8 leçons* (1827; 4e édit., 1834); *Sténographie musicale, ou Art de suivre l'exécution musicale en écrivant* (1833), traduit en allemand et en italien; *Nouveau manuel complet de sténographie* (1843); quelques brochures de circonstance, etc. M. H. Prévost a recueilli à la Sorbonne et au Collège de France un grand nombre de *Cours* et de *Leçons*, et rédigé, entre autres *Comptes rendus* de procès politiques, ceux de la Haute-Cour à Bourges et à Versailles. Il a fourni, pendant plus de trente ans, des articles de critique musicale au *Moniteur*, à *la France*, etc.

PRÉVOST (Eugène), compositeur français, né à Paris, en 1806, fut élève du Conservatoire, étudia la composition sous Lesueur, remporta le second grand prix en 1829 et le premier grand prix en 1831, avec une cantate intitulée : *Bianca Capello*. La même année, il donna à l'Opéra-Comique deux opéras en un acte, *l'Hôtel des Princes* et *le Grenadier de Wagram*, qui furent bien accueillis. De retour d'Italie, il fit jouer à l'Opéra-Comique une pièce en un acte, *Cosimo*. L'année suivante, il se maria et suivit sa femme, engagée au théâtre du Havre, dont il fut plusieurs années directeur. Devenu depuis chef d'orchestre du concert des Champs-Élysées, M. Prévost collabora à la *Gazette musicale*. — Il est mort à la Nouvelle-Orléans, le 29 août 1872.

PREYER (Thierry-William), physiologiste allemand, né à Manchester (Angleterre), le 4 juillet 1841, visita les Facultés de médecine de Bonn, Berlin, Heidelberg, Vienne et Paris, et se fit recevoir docteur en philosophie en 1862 et docteur en médecine en 1866. Il devint agrégé de physiologie à Iéna en 1867, professeur deux ans après et directeur de l'Institut physiologique.

Parmi les principales recherches de ce savant, il faut mentionner celles sur l'analyse spectrale quantitative, sur les limites de la perception du son, sur la sensation, etc. Il a publié *l'Acide prussique* (die Blausaeure; Bonn, 1868-1870, 2 parties); *les Cristaux du sang* (die Blutkrystalle); Iéna, 1871). *Sur les Causes du sommeil* (Ueber die Ursache des Schlafs; Stuttgart, 1877), nouvelle théorie du sommeil. Il a écrit le récit d'un voyage fait en Islande avec [illegible]: *Voyage en Islande dans l'été de 1860* (Reise nach Island im Sommer, 1860), et quelques traités populaires : *Problème des sciences naturelles* (Ueber die Aufgabe der Naturwissenschaft, Iéna, 1866); *les Impressions* (die Empfindungen, Berlin, 1867); *la Lutte pour l'existence* (der Kampf um das Dasein : Bonn, 1868), etc.

PRICE (Bonamy), économiste anglais, né à Guernesey, le 22 mai 1807, termina ses études à l'université d'Oxford en 1829, et devint ensuite professeur à Rugby en février 1830 [illegible] d'économie politique à l'université d'Oxford en février 1868. A part un grand nombre d'articles dans les revues et magazines, il a publié *l'Histoire anglo-catholique* (the anglo-catholic Theory, 1852); *Principes de circulation et de crédit* (the Principles of currency, 1869), cours fait à Oxford; *Sur la Circulation et les banques* (Currency and Banking, 1876); *Économie politique pratique* (Practical political Economy, 1878).

PRIEUR (Romain-Étienne-Gabriel), peintre français, né à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), en 1806, étudia le paysage sous Victor Bertin et remporta le grand prix de Rome en 1833. De retour d'Italie en 1836, il a ensuite exploré les contrées les plus pittoresques, et a surtout exposé depuis ses débuts, en 1831 : *[illegible] Volsques* (paysage historique), *la [illegible]* (1831-33); *la Voie des Tombeaux*, près de Rome (1836); *les Ruines de Sassenage*, [illegible] *les filles de Jethro*, *la Porte aux Vaches*, *la Fontaine Désirée*, dans la forêt de Fontainebleau (1837-39); *le Parc de Versailles*, *Souvenir d'Italie* (1840); *les Murs de Rome*, *Bougival*, *la Tour des Esclaves*, *le Moulin de Saint-Ouen* (1843-45); *l'Approche de l'orage*, *la Statue de Pomone sur le Mont Palatin*, *la Moisson*, *Chevaux de halage* (1846-48); *la Fête des Loges*, *Ruines d'un temple antique* (1849-53); *le Nid de l'aigle*, *les Gorges d'Apremont* (1855); *le Marché des Innocents* (1857); *Vue prise sur les bords du grand Rhône*, *Villeneuve-lez-Avignon*, *Vue prise près de Cannes*, *Vue prise près de Narni* (1861); *Vue de la porte Saint-Jean, à Provins*, *la Moisson* (1864), et [illegible]

piquage du blé (1864); *Vue de Tréport*, *Vue de Provins* (1865); *Vue d'Interlaken* [Suisse] (1866); *la Marée montante à Tréport*, *Environs de Provins* (1868); *Jeune fille à la fontaine*, *Intérieur de forêt* (1869), etc. M. Prieur a obtenu une 3e médaille en 1842 et une 2e en 1845. — Il est mort à Paris, le 22 mai 1879.

PRINGSHEIM (Nathaniel), botaniste allemand, né à Wziesko (Silésie) le 30 novembre 1823, étudia les sciences naturelles de 1843 à 1848, aux universités de Breslau, Leipzig et Berlin, puis passa une année à Paris, où il suivit les cours du Muséum d'histoire naturelle, et s'exerça aux travaux micrographiques sous la direction de M. Tulasne. Reçu docteur à Berlin en 1851, il fonda en 1857 son *Annuaire de botanique scientifique* (Jahrbücher für Wissenschaftliche Botanik; Leipzig, in-8, 1857 et suiv.), contenant la plupart de ses travaux. Le gouvernement de Saxe-Weimar lui offrit la chaire de botanique, à Iéna, en 1864, qu'il n'accepta qu'à la condition d'y créer un laboratoire de botanique physiologique. Forcé par sa santé d'abandonner l'enseignement en 1868, il retourna à Berlin, où il continua la publication de ses *Annuaires*, et où il a ouvert un laboratoire privé, qui acquit une certaine importance. Membre de l'Académie des sciences de Berlin depuis 1865, M. Pringsheim a été élu correspondant de l'Institut le 22 novembre 1869. On a de ce savant : *Principes d'une théorie de la cellule végétale* (Grundlinien einer Theorie, etc.; Berlin, 1854); *Sur la Fructification et la fécondation des algues* (Ueber die Befruchtung, etc. (Berlin, 1855), etc.

PRINSEP (Valentine), peintre anglais, né dans les Indes le 14 février 1836, fut élevé au collège Halleybury et se prépara au service civil des Indes, qu'il abandonna pour la peinture. Outre ses envois aux Expositions annuelles de l'Académie de Londres, il a donné à l'Exposition universelle de 1878 : *Lisant*, *Sir Charles Grandison*, *Blanchisseuses*, *A bientôt*. On a de lui, en outre, un récit de son voyage à travers l'Indoustan, sous le titre : *les Indes impériales* (the Imp. India, 1878), avec portraits et illustrations.

PRITCHARD (Charles), astronome anglais, né vers 1808, fit ses études théologiques et scientifiques à l'université de Cambridge, y prit ses grades et fut membre de John's College près cette université. Membre et ancien président de la Société astronomique et membre de la Société royale de Londres, il fut répétiteur à Cambridge depuis 1867, et nommé en février 1870 professeur d'astronomie à Oxford, où il fit construire un observatoire nouveau, conforme aux exigences de l'état actuel de cette science.

On lui doit des mémoires intéressants d'astronomie, entre autres : *Sur la Configuration de la terre*; *Sur la Conjonction de Jupiter et de Saturne*; *Mémoire sur une méthode perfectionnée pour les calculs astronomiques*; *l'Étoile des mages*, dissertation, dans le *Dictionnaire de la Bible*. Comme prédicateur, il a prononcé un grand nombre de sermons, dont quelques-uns ont été publiés.

PRIVAT-DESCHANEL (Augustin), professeur et physicien français, né à Allenc (Lozère), le 22 août 1821, élève de l'École normale de 1841 à 1844, professa la physique dans plusieurs collèges et lycées de province, notamment à celui de Limoges, puis à Paris, au lycée Louis-le-Grand. Devenu inspecteur de l'Académie de Paris, il a été nommé proviseur du lycée de Vanves en janvier 1872. M. Privat-Deschanel a été décoré de la Légion d'honneur.

Il est auteur de plusieurs *Cours élémentaires* de physique, de chimie et de mécanique, conformes aux programmes officiels pour les classes et les examens, et surtout d'un *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées*, en collaboration avec M. Ad. Focillon (1865-1869, t. I-II, gr. in-8, avec fig.).

PROCTOR (Richard-Antoine), astronome anglais, né à Chelsea, le 23 mars 1837, élevé d'abord par des précepteurs particuliers, puis aux universités de Londres et de Cambridge, se fit connaître de bonne heure par ses travaux astronomiques et fut quelque temps chargé de la rédaction des *Proceedings* de la Société astronomique de Londres, sans jamais accepter de fonctions salariées. Il se rendit à la fin de 1873 aux États-Unis, où ses conférences obtinrent un immense succès. M. Proctor, qui s'était converti précédemment au catholicisme, déclara, dans une lettre publiée par la *Tribune* de New-York en novembre 1875, qu'il abjurait ce culte comme contraire à certains faits scientifiques; cette abjuration produisit à ce moment une certaine émotion dans le monde du clergé et des savants.

M. Proctor s'est livré à d'importantes recherches sur l'atmosphère solaire, le passage de Vénus, les étoiles fixes, etc.; il a publié : *Saturne et son système* (Saturn and its System; 1865); *Manuel des étoiles* (Handbook of Stars, 1866), suivi d'un *Atlas gnomonique des étoiles*; *Vue du soleil de la terre* (Sun Views of the Earth; 1867); *Demi-heures passés avec le telescope* (Half-hours with the Telescope; 1868); *les Mondes autres que le nôtre* (Other Worlds than Ours; 1870; 4e éd., 1878), étude sur la pluralité des mondes, avec atlas d'étoiles; *le Soleil* (1871); *Eléments d'astronomie* (1871); *Atlas scolaire d'astronomie* (1872); *la Lune* (1873); *les Limites de la science* (Borderland of Science; 1873); *l'Univers et les passages à venir* (Universe and coming transits; 1874); *le Passage de Vénus* (Transits of V., 1874; 3e éd., 1878); *Traité des cycloïdes et de toutes formes de courbes cycloïdales, et l'usage des courbes cycloïdales, pour le calcul du mouvement des planètes et comètes*, etc. (a Treatise on the Cycloid and all forms of cycloïdal curves, etc., 1878).

PROKESCH-OSTEN (Antoine, comte DE), officier supérieur, diplomate et écrivain autrichien, né à Graetz le 10 décembre 1795, fit de sérieuses études de philosophie et de droit, entra en 1813 dans l'armée des alliés, assista à la campagne de France et devint officier d'ordonnance de l'archiduc Charles d'Autriche, gouverneur de Mayence. Après la conclusion de la paix, il exerça pendant deux ans les fonctions de professeur de mathématiques à l'école militaire d'Olmutz, mais en 1818 le maréchal prince Charles de Schwartzenberg l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire intime. En 1821 il reprit du service dans l'armée autrichienne, et fut dès lors employé dans diverses négociations diplomatiques, telles que le rachat des prisonniers grecs, où il fit paraître une heureuse habileté. En 1831 il devint commissaire impérial de l'armée autrichienne de Bologne, et en 1833 il fut envoyé au Caire pour rétablir la paix entre le sultan et le vice-roi d'Égypte; de 1834 à 1849, il résida à Athènes en qualité d'ambassadeur d'Autriche. Depuis cette époque jusqu'en 1852 il représenta son pays à la cour de Berlin, et en 1853 il fut nommé ambassadeur d'Autriche à Francfort. Représentant de son pays à Constantinople en 1857, il travailla avec lord

Redcliffe à neutraliser l'influence de la France dans la question roumaine, prit sa retraite en 1871, et reçut le titre de comte. — Il est mort à Vienne, le 25 octobre 1876.

M. de Prokesch-Osten, à la fois comme diplomate habile et écrivain distingué, a été anobli dès 1830, créé baron en 1845, et nommé depuis conseiller intime et maréchal de l'empire autrichien. Membre des Académies des sciences de Berlin et de Vienne, il a inséré dans les *Mémoires* de ces sociétés des articles remarquables d'archéologie et de numismatique. Parmi ses autres travaux littéraires on remarque : *Souvenirs d'Égypte et de l'Asie Mineure* (Erinnerungen aus Aegypten und Kleinasien; Vienne, 1829-1831, 3 vol.); *le Pays compris entre les cataractes du Nil* (das Land zwischen den Kataracten des Nil; Ibid., 1832); *Voyage dans la terre sainte* (Reise ins heilige Land; Ibid., 1831); *Mémoires et souvenirs de l'Orient* (Denkwürdigkeiten und Erinnerungen aus dem Orient; Stuttgart, 1836-1837, 3 vol.), ouvrage publié par C. Munch; *Mélanges* (Kleine Schriften; Stuttgart, 1842-1844, 7 vol.); *Histoire de la décadence des Grecs de la Turquie* (Gesch. der Abfalls der Griechen, vom turkischen Reich; Vienne, 1876, 6 vol.); puis ses ouvrages posthumes : *Mehemet-Ali* (Vienne, 1877); *Deux voyages en Italie* (Stuttgart., 1878).

Son fils, M. Antoine DE PROKESCH-OSTEN, né le 19 février 1837, major dans les dragons de la landwehr autrichienne, épousa une célèbre actrice viennoise, Frédérique Gossmann. Il s'occupa à la mort de son père de l'édition de ses œuvres littéraires, et publia : *Papiers de la succession de Frédéric de Gentz* (Aus dem Nachlasse Fr. von Gentz; Vienne, 1866, 2 vol.); *Dépêches inédites du chevalier de Gentz* (Paris, 1876-1877, 3 vol. in-8); *Sur l'Histoire de la question orientale* (Zur Gesch. der orient. Frage; Vienne, 1877), tirés des papiers du chevalier de Gentz. On a encore de lui : *Voyage sur le Nil jusqu'à la deuxième cataracte* (Nilfahrt bis zu den zweiten Katarakten, Leipzig; 1874).

PROMPSAULT (l'abbé Jean-Louis), littérateur français, né le 24 juin 1820, à Bollène (Vaucluse), fit ses études classiques sous la direction de son frère, le savant chapelain des Quinze-Vingts, et étudia la théologie au grand séminaire d'Avignon, de 1838 à 1843. Incorporé, au sortir de son cours de théologie, parmi les professeurs du petit séminaire de Notre-Dame de Sainte-Garde des Champs, dans son diocèse, il y remplit ensuite les fonctions d'économe. Ordonné prêtre en 1849, il fut quelque temps aumônier à Valréas, devint en 1871 curé de Baucet-Saint-Gens, célèbre lieu de pèlerinage, et passa en 1879 à la cure de Modène, près Avignon.

L'abbé J. L. Prompsault a publié : *Extrait du catalogue de la bibliothèque de vingt-cinq à vingt-six mille volumes de feu M. l'abbé J. H. R. Prompsault* (1858, in-8); *Lettre pour dévoiler les convoitises de quelques libraires*, au sujet de la bibliothèque de feu J. H. R. Prompsault (23 février 1859); *les Quinze-Vingts*, Notes et documents recueillis par feu l'abbé J. H. R. Prompsault, chapelain de cette maison; *le Bon vieux temps en face du XIXe siècle* (1868, in-18); *les Sanctuaires de Notre-Dame des Lumières* (1868, in-18), de Notre-Dame de Vie (1869, in-18); *Saint-Gens et son pèlerinage* (1878, in-18); des *Notices sur Louis de Blois, Thomas à Kempis, le cardinal Bona, le prince Ulrick de Brunswick et Saint Grégoire le Grand*, en tête des opuscules de ces auteurs traduits par J. H. R. Prompsault, etc.

PROTAIS (Paul-Alexandre), peintre français, né à Paris, en 1826, fut élève de [illegible] avoir suivi nos armées et [illegible] s'appliqua à la reproduction des scènes [illegible] riques ou de fantaisie de [illegible] poraine. Il a successivement [illegible] *Bataille d'Inkermann*, [illegible] général Bosquet, *Prise d'un* [illegible] *lon-Vert*, *Mort du* [illegible] souvenir des tranchées de Sébastopol [illegible] *et prise du Moncelon-Vert*, la [illegible] (1859); *la Brigade du général* [illegible] de Magenta; *Passage de la Sesia*, [illegible] *soir*, *Deux blessés*, *Une* [illegible] *tin, avant l'attaque*, *le Soir, après le* [illegible] *Retour de la tranchée* (1863), [illegible] de ces trois tableaux, les plus [illegible] teur, ont reparu à l'Exposition [illegible] 1867; *la Fin de la halte*, [illegible] *Un enterrement en Crimée*, [illegible] *tour au camp* (1865); ce dernier, [illegible] comte Wallès de La Valette, [illegible] *Soldat blessé*, *Bivouac* (1866); [illegible] partenant à la princesse Mathilde [illegible] *soir à bord* (1868); [illegible] *route* (1869); *En marche!* [illegible] (1870); *la Séparation* [illegible] *le Repos* (1873); *Une alerte*, [illegible] *françaises et gardes suisses* (1874) [illegible] *drapeau*, souvenir de l'armée de Metz [illegible] *sage de rivière* (1877). [illegible] M. Protais, dont les œuvres [illegible] d'un vif sentiment de patriotisme, [illegible] 3e médaille en 1863, une médaille [illegible] 1865, et la décoration de la Légion [illegible] cette dernière année.

PROTH (Mario), littérateur français, [illegible] (Nord) le 2 octobre 1832, d'une famille [illegible] lorraine, fit ses études au lycée [illegible] de Metz, débuta comme journaliste [illegible] *Gaulois* de 1859, et fonda, la [illegible] M. Carlos Derode, la *Revue internationale* [illegible] *polite* (Genève et Paris). Il collabora [illegible] ment à un grand nombre de journaux de Paris, de la province et même de [illegible] ainsi qu'à des feuilles [illegible] les questions d'art et de littérature.

Après la révolution du 4 septembre [illegible] il fut attaché à la rédaction du *Journal* [illegible] nommé membre de la commission [illegible] mettre en ordre les *Papiers et* [illegible] *de la famille impériale*, [illegible] et, le 13 octobre, bibliothécaire [illegible] l'intérieur. Après l'insurrection du 18 mars [illegible] il fut arrêté, au ministère même, et [illegible] sonnier pendant six jours à la préfecture de police. Rendu à la liberté, il [illegible] d'union républicaine, qui [illegible] entre les belligérants. En [illegible] révoqué de ses fonctions de bibliothécaire [illegible] il a pris part, comme secrétaire [illegible] gué, à diverses Expositions et au [illegible] national littéraire de 1878.

On a de M. Mario Proth : *Au pays* [illegible] *en lutte* (1861, br. in-8°); *le* [illegible] *des Misérables* (1862, br. in-8°) [illegible] *de Mirabeau*, *précédées d'un* [illegible] *beau* (1863, in-18); *Silhouettes* [illegible] (1864, br. in-8°); *les Vagabonds* [illegible] *pays de l'Astrée* (1868, in-18); [illegible] *diante, tragédiante* (1870, in-18) [illegible] *treize et l'instruction* [illegible] in-8); *le Boulevard* [illegible] *Papauté, histoire de Grégoire* [illegible] etc. Il a donné, sous le titre de [illegible] *des peintres*, un compte rendu [illegible] (1875-1879, 4 séries in-8).

[illegible], homme politique et publiciste [illegible], né à Niort, le 15 mars [illegible] opposition déclarée sous la monarchie [illegible] de bonne heure au [illegible] au *Courrier du Di-* [illegible] *des Deux-Sèvres*, visita la [illegible] récit de son voyage dans *le* [illegible] En 1864, il fonda *la Semaine* [illegible] journal hebdomadaire paraissant [illegible] de l'opposition, aux élections [illegible] 1869, dans les Deux-Sèvres, il [illegible] près de 10 000 voix; plus [illegible] le ministère Ollivier et le plébiscite [illegible] la guerre, il suivit [illegible] qualité de correspondant du [illegible] à Paris après la capitulation de [illegible] secrétaire de M. Gambetta. [illegible] ce-ci, il resta à Paris et [illegible] l'administration des populations [illegible] En 1871, il entra au journal [illegible].

[illegible] aux élections du 20 février [illegible] la 1re circonscription de Niort, [illegible] fut élu par 1529 voix, [illegible] entre deux candidats [illegible] fit inscrire aux groupes de la [illegible] l'Union républicaine. Après l'acte [illegible] 1877, il fut un des 363 députés des [illegible] qui refusèrent un vote de confiance [illegible] de Broglie, et fut réélu, le 14 [illegible], par 1944 voix, contre 6681 [illegible] candidat officiel. M. Ant. Proust [illegible] également des affaires étrangères [illegible] il fit partie de la commission [illegible] nommé, en 1879, membre du [illegible] des beaux-arts et de la commission [illegible] monuments historiques. Il a été élu [illegible] conseil général des Deux-Sèvres.

[illegible] : *les Beaux-Arts en Angleterre* [illegible] 1862, in-18); *Un Philosophe en* [illegible] 1864, in-18), sous le pseudonyme [illegible]; *Chants populaires de la* [illegible] (Niort, 1866, in-8); *les Beaux-* [illegible] (Niort, 1867, in-16); *Archives* [illegible] 1867-1869), 5 fasc. in-8), recueil [illegible] l'histoire de la Révolution [illegible] de l'impôt (1869, in-8); *la* [illegible] à Niort (1869, in-8; 2e [illegible]); *la Démocratie en Alle-* [illegible] avec portraits); *le Prince de* [illegible] correspondance (1876, in-18).

[illegible], médecin français, [illegible] de médecine, né à Illiers [illegible] 1834, suivit à Paris les cours [illegible] et fut reçu docteur en 1862. [illegible] en 1877, il fut chargé du [illegible] l'hôpital Lariboisière et devint [illegible] faculté de médecine. Il a été élu [illegible] Académie de médecine dans la section [illegible] et de médecine légale, en remplacement [illegible], le 17 juin 1879.

[illegible] : *De différentes formes de ramollissement* [illegible] (1866, in-8), thèse d'agrégation [illegible] (1872, in-8); *Essai sur l'hy-* [illegible], ses applications contre la [illegible], la fièvre jaune, etc. (1873, [illegible]); *Traité d'hygiène publique et* [illegible] 1877, avec cartes et fig.). Il a re-[illegible] avec M. Mesjaud, les *Conférences* [illegible] médicale faites à la Pitié par [illegible].

[illegible], médecin et ethnologiste [illegible], à Pfreimd (Bavière), [illegible] fut reçu docteur en 1830, [illegible] par le président d'une commission pour l'Égypte, M. Pariset, qui lui facilita les moyens de se rendre dans cette contrée. A son arrivée au Caire, M. Pruner fut nommé professeur d'anatomie, trois ans après directeur de l'hôpital militaire, et en 1841 il fut attaché au service d'Abbas-pacha. En 1846, il revint en Europe publier les résultats des observations faites pendant ses voyages. De retour en Égypte vers la fin de 1847, il devint médecin principal d'Abbas-pacha, qui lui conféra la dignité d'archiatre et le titre de bey. En 1852, sa santé altérée par le climat le ramena en Europe; mais rappelé l'année suivante, il obtint un congé illimité. Il se retira tout d'abord en Bavière, puis vint se fixer à Paris en 1861. M. Pruner a soutenu, l'un des premiers parmi les ethnologistes, la persistance des types dans les temps historiques, tant qu'il n'y a pas eu de changement de milieu, et a fondé les caractères différentiels sur leur développement physiologique. Il a été nommé membre de la Société ethnologique de Paris.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Opera posthuma E. de Grossi* (Stuttgart, 3 vol. in-8, 1830-1831), publiés en commun avec M. Fischer; *la Peste est-elle réellement contagieuse?* (Munich, 1839, en allemand); *Topographie médicale du Caire*, avec le plan de la ville et des environs (Ibid., 1847); *Des Débris de la race des anciens Égyptiens*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Munich (1846); *l'Homme dans l'espace et dans le temps* (Ibid., in-4, 1864); *les Carthaginois en France* (1870, in-8), avec M. Ollier de Marichard.

PRUSSE (maison royale de), dynastie de Hohenzollern. — Roi : GUILLAUME, Ier (voy. ce nom). — Reine : Marie-Louise-Augusta-Catherine, fille de feu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 30 septembre 1811; mariée le 11 juin 1829; chef du 4e régiment des grenadiers de la garde-reine.

Enfants : le prince royal *Frédéric-Guillaume* (voy. ce nom), marié le 25 janvier 1858, à la princesse *Victoria*, fille aînée de la reine d'Angleterre, dont il a eu deux fils et quatre filles. L'aîné est le prince *Frédéric-Guillaume-Victor-Albert*, né à Berlin, le 27 janvier 1859, lieutenant de plusieurs régiments de la garde, de la landwehr et des grenadiers de Poméranie; *Marie-Louise-Elisabeth*, née le 3 décembre 1838, mariée le 20 septembre 1856, au grand-duc régnant *Frédéric-Guillaume-Louis* de Bade.

Frères du roi : Frédéric-*Charles*-Alexandre, né le 29 juin 1801, grand maître du bailliage de Brandebourg, de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, feldzeugmestre général et commandant supérieur de l'artillerie, chef du 12e régiment d'infanterie prussienne, 1er commandant du 2e bataillon du 2e régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, propriétaire du 8e régiment de cuirassiers autrichiens, chef du 6e régiment des mousquetaires russes; il commandait l'armée de l'Elbe à Sadowa. Marié le 26 mai 1827, à la princesse Marie-Louise-Alexandrine, fille de feu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 3 février 1808, morte le 18 janvier 1877; il a eu de ce mariage : 1° Frédéric-Charles-Nicolas, né le 20 mars 1828 (voy. ce nom); 2° Marie-Louise-Anne, née le 1er mars 1829, mariée le 27 juin 1854, à Alexis-Guillaume, landgrave de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, divorcée le 6 mars 1861; 3° Marie-Anne-Frédérique, née le 17 mai 1836, mariée le 26 mai 1858, au prince de Hesse Frédéric-Guillaume; — le prince Frédéric-Henri-Albert, né le 4 octobre 1809, mort le 14 octobre 1872, général de cavalerie, marié le 14 septembre 1830, à la princesse Wilhelmine-Frédérique-Louise-Charlotte-Ma-

PROUST (Antonin), homme politique et publiciste français, député, né à Niort, le 15 mars 1832, est fils d'un ancien député sous la monarchie de Juillet. Il s'adonna de bonne heure au journalisme, collabora au *Courrier du Dimanche*, au *Mémorial des Deux-Sèvres*, visita la Grèce et publia le récit de son voyage dans *le Tour du Monde*. En 1864, il fonda *la Semaine universelle*, journal hebdomadaire paraissant à Bruxelles. Candidat de l'opposition, aux élections de mai 1869, dans les Deux-Sèvres, il réunit, sans être élu, près de 10 000 voix; plus tard il combattit le ministère Ollivier et le plébiscite. Au commencement de la guerre, il suivit l'armée du Rhin en qualité de correspondant du *Temps*, rentra à Paris après la capitulation de Sedan, et devint secrétaire de M. Gambetta. Après le départ de celui-ci, il resta à Paris et fut chargé de l'administration des populations réfugiées dans la ville. En 1871, il entra au journal *la République française*.

Candidat républicain aux élections du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Niort, M. Antonin Proust fut élu par 7529 voix, contre 7514 partagées entre deux candidats monarchistes, et se fit inscrire aux groupes de la gauche et de l'Union républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 7984 voix, contre 6681 obtenues par le candidat officiel. M. Ant. Proust s'occupa plus spécialement des affaires étrangères et des beaux-arts; il fit partie de la commission du budget et fut nommé, en 1879, membre du Conseil supérieur des beaux-arts et de la commission des monuments historiques. Il a été élu président du conseil général des Deux-Sèvres.

On cite de lui : *les Beaux-Arts en Angleterre* (la Rochelle, 1862, in-18); *Un Philosophe en voyage* (Paris, 1864, in-18), sous le pseudonyme d'*Antoine Barthélemy*; *Chants populaires de la Grèce moderne* (Niort, 1866, in-8) : *les Beaux-Arts en province* (Niort, 1867, in-16); *Archives de l'Ouest* (Ibid., 1867-1869; 5 fasc. in-8), recueil de documents concernant l'histoire de la Révolution; *la Division de l'impôt* (1869, in-8); *la Justice révolutionnaire à Niort* (1869, in-8; 2e édit., 1874, avec plan); *la Démocratie en Allemagne* (1872, in-8, avec portraits); *le Prince de Bismarck, sa correspondance* (1876, in-18).

PROUST (Achille-Adrien), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Illiers (Eure-et-Loir), en 1834, suivit à Paris les cours de médecine et fut reçu docteur en 1862. Médecin des hôpitaux en 1877, il fut chargé du service médical à l'hôpital Lariboisière et devint agrégé de la Faculté de médecine. Il a été élu membre de l'Académie de médecine dans la section d'hygiène et de médecine légale, en remplacement de Tardieu, le 17 juin 1879.

On a de lui : *Des différentes formes de ramollissement du cerveau* (1866, in-8), thèse d'agrégation; *De l'Aphasie* (1872, in-8); *Essai sur l'hygiène internationale*, ses applications contre la peste, le choléra, la fièvre jaune, etc. (1873, in-8, avec carte); *Traité d'hygiène publique et privée* (1877, in-8, avec cartes et fig.). Il a recueilli et publié, avec M. Menjaud, les *Conférences de clinique médicale faites à la Pitié* par M. Béhier (1864, in-8).

PRUNER (François), médecin et ethnologiste allemand, né le 8 mars 1808, à Pfreimd (Bavière), fit ses études à Munich. Reçu docteur en 1830, il vint à Paris et fut accueilli par le président d'une commission pour l'Égypte, M. Pariset, qui lui facilita les moyens de se rendre dans cette contrée. A son arrivée au Caire, M. Pruner fut nommé professeur d'anatomie, trois ans; après directeur de l'hôpital militaire, et en 1841 il fut attaché au service d'Abbas-pacha. En 1846, il revint en Europe publier les résultats des observations faites pendant ses voyages. De retour en Égypte vers la fin de 1847, il devint médecin principal d'Abbas-pacha, qui lui conféra la dignité d'archiatre et le titre de bey. En 1852, sa santé altérée par le climat le ramena en Europe; mais rappelé l'année suivante, il obtint un congé illimité. Il se retira tout d'abord en Bavière, puis vint se fixer à Paris en 1861. M. Pruner a soutenu, l'un des premiers parmi les ethnologistes, la persistance des types dans les temps historiques, tant qu'il n'y a pas eu de changement de milieu, et a fondé les caractères différentiels sur leur développement physiologique. Il a été nommé membre de la Société ethnologique de Paris.

Parmi ses ouvrages nous citerons : *Opera posthuma E. de Grossi* (Stuttgart, 3 vol. in-8, 1830-1831), publiés en commun avec M. Fischer; *la Peste est-elle réellement contagieuse?* (Munich, 1839, en allemand); *Topographie médicale du Caire*, avec le plan de la ville et des environs (Ibid., 1846); *Des Débris de la race des anciens Égyptiens*, dans les *Mémoires* de l'Académie de Munich (1846); *l'Homme dans l'espace et dans le temps* (Ibid., in-4, 1854); *les Carthaginois en France* (1870, in-8), avec M. Ollier de Marichard.

PRUSSE (maison royale de), dynastie de Hohenzollern. — Roi : GUILLAUME, Ier (voy. ce nom). — Reine : Marie-Louise-*Augusta*-Catherine, fille de feu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 30 septembre 1811; mariée le 11 juin 1829; chef du 4e régiment des grenadiers de la garde-reine.

Enfants : le prince royal *Frédéric-Guillaume* (voy. ce nom), marié le 25 janvier 1858, à la princesse *Victoria*, fille aînée de la reine d'Angleterre, dont il a eu deux fils et quatre filles; l'aîné est le prince *Frédéric-Guillaume*-Victor-Albert, né à Berlin, le 27 janvier 1859, lieutenant de plusieurs régiments de la garde, de la landwehr et des grenadiers de Poméranie; Marie-*Louise*-Elisabeth, née le 3 décembre 1838, mariée le 20 septembre 1856, au grand-duc régnant *Frédéric*-Guillaume-Louis de Bade.

Frères du roi : Frédéric-*Charles*-Alexandre, né le 29 juin 1801, grand maître du bailliage de Brandebourg, de l'ordre hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, feldzeugmestre général et commandant supérieur de l'artillerie, chef du 12e régiment d'infanterie prussienne, 1er commandant du 2e bataillon du 2e régiment de grenadiers de la landwehr de la garde, propriétaire du 8e régiment de cuirassiers autrichiens, chef du 4e régiment des mousquetaires russes: il commandait l'armée de l'Elbe à Sadowa. Marié le 26 mai 1827, à la princesse *Marie*-Louise-Alexandrine, fille de feu Charles-Frédéric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 3 février 1808, morte le 18 janvier 1877; il a eu de ce mariage : 1° *Frédéric-Charles*-Nicolas, né le 20 mars 1828 (voy. ce nom); 2° Marie-*Louise*-Anna, née le 1er mars 1829, mariée le 27 juin 1854, à *Alexis*-Guillaume, landgrave de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, divorcée le 6 mars 1861; 3° Marie-*Anne*-Frédérique, née le 17 mai 1836, mariée le 26 mai 1858, au prince de Hesse *Frédéric*-Guillaume; — le prince Frédéric-Henri-*Albert*, né le 4 octobre 1809, mort le 14 octobre 1872, général de cavalerie, marié le 14 septembre 1830, à la princesse Wilhelmine-Frédérique-Louise-Charlotte-*Ma*-

rianne, fille de feu Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, née le 9 mai 1810, dont il se sépara par un divorce, le 28 mars 1849, après avoir eu d'elle deux enfants : le prince Frédéric-Guillaume-Nicolas-*Albert*, né le 8 mai 1837, général de cavalerie, commandant le 10e corps d'armée, 1er commandant du 2e bataillon du 1er régiment de la landwehr de la garde, ainsi qu'à la suite du régiment de dragons russes no 7, et la princesse Frédérique - Wilhelmine - Louise - Élisabeth - *Alexandrine*, née le 1er février 1842. Après son divorce, le prince *Albert* se remaria morganatiquement, le 13 juin 1853, à *Rosalie*, comtesse de Hohenau, morte le 6 mars 1879.

Sœur du roi : la grande-duchesse douairière de Mecklembourg-Schwerin, *Alexandrine*, veuve du grand-duc Paul-Frédéric.

PRUTZ (Robert-Ernest), poète et écrivain allemand, né le 30 mai 1816, à Stettin, étudia aux universités de Berlin, Breslau et Halle, obtint en 1838 le grade de docteur en philosophie, et débuta bientôt après dans la carrière des lettres. De 1840 à 1847, poursuivi comme écrivain libéral par la police allemande, il vécut tour à tour à Dresde, Iéna, Halle, Berlin et Hambourg. Pendant le mouvement révolutionnaire de 1848, il eut à Berlin une assez grande influence dans le parti démocratique modéré. L'année suivante, il fut nommé professeur d'histoire littéraire à l'université de Halle. Il se démit de cette chaire en 1859, et alla se fixer à Stettin, où il fit avec succès des cours libres d'histoire et de littérature. — Il est mort subitement, dans cette ville, le 21 juin 1872.

M. Prutz est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui lui ont fait une place fort distinguée parmi les écrivains de l'Allemagne contemporaine. On cite surtout ses romans : *la Belle-Sœur* (die Schwægerinn; Dessau, 1851), *le Petit Ange* (das Engelchen; Leipzig, 1851, 3 vol.) et *Félix* (Ibid., 1851, 2 vol.); des *Œuvres dramatiques* (Dramatische Werke, Ibid., 1847-1849, 4 vol.); deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1844; 3e édit., Zurich, 1849; Neue Gedichte; Mannheim; 2e édit., 1849); des travaux historiques et littéraires : *les Poëtes de Gœttingue* (der Gœttinger Dichterbund; Leipzig, 1841); *Histoire du journalisme allemand* (Geschichte des deutschen Journalismus; Hanovre, 1845); *Histoire du théâtre allemand* (Geschichte des Deutschen Theaters; Berlin, 1847); *la Littérature allemande contemporaine* (Deutsche Literatur der Gegenwart; Leipzig, 1847); *Histoire de dix ans, 1840 à 1850* (Zehn Jahre 1840-1850. Geschichte der neusten Zeit; Ibid., 1858-1850); *Mélanges de politique et de littérature* (Kleine Schriften zur Literatur und Politik; Merseburg, 1847, 2 vol.); de piquantes *Causeries politiques* (Politische Wochenstube; Zurich et Winterthur, 1845).

PRUTZ (Hans), fils du précédent, né à Iéna, le 21 juin 1843, fit ses études dans sa ville natale et à Berlin, et fut répétiteur au gymnase de Danzig, puis aux Arts-et-Métiers de Berlin. Il prit ses grades en 1873, fut envoyé, l'année suivante, en mission en Syrie et à Tyr, et devint, en 1877, professeur ordinaire d'histoire à l'université de Kœnigsberg.

On cite de lui : *Henri dit le Lion* (H. der Loewe; Leipzig, 1865); *Histoire du district de Neustadt dans la Prusse occidentale* (Gesch. des Kreises Neustadt in Westpreussen; Danzig, 1869); *l'Empereur Frédéric Ier* (Kaiser Friedrich I; Ibid., 1871-1874, 3 vol.); *Sources pour l'histoire des croisades* (Quellenbeitraege zur Gesch. der Kreuzzüge; Ibid. 1876, livr. I); *De la Phénicie, études historiques et géographiques* (les Phœnizien, geogr. Skizzen und hist. Studien; Leipzig, 1876); *les Possessions de l'ordre teutonique dans la Terre Sainte* (die Besitzungen des Deutschen Ordens im Heiligen Lande; Ibid., 1877).

PUGET (Henri), chanteur français, né à Marseille en 1813, et fils d'un marin, se sentit peu de goût pour la carrière paternelle et, vers l'âge de quinze ans, joua le vaudeville avec une société d'amateurs. Entré au Conservatoire de Marseille, il remporta, la première année, les trois prix de chant, de solfège et de déclamation, suivit néanmoins un nouveau cours à la même école, sous la direction du compositeur Roussel, et parut au théâtre dans *la Dame Blanche*. Mais il refusa de signer l'engagement qu'on lui proposa dès la seconde représentation, et partit pour Alger. De là, après s'être exercé dans le drame et la comédie, il se rendit à Toulon, puis à Nantes, où il aborda les grands rôles d'opéra-comique et d'opéra, dans *les Mousquetaires de la reine*, *le Comte Ory*, *l'Éclair*, *Masaniello*. Il fut deux ans pensionnaire de baron Grovestein au théâtre de la Haye, remplit un engagement de deux ans à l'Opéra de Marseille, et parut encore sur les scènes de Toulouse et de Rouen. C'est dans cette dernière ville qu'il fut entendu par M. Em. Perrin, qui l'attacha aussitôt au personnel de l'Opéra-Comique. Depuis 1854, M. Puget a chanté sur ce théâtre tous ses rôles applaudis en province, qui étaient précisément restés libres pour la plupart depuis le passage de M. Roger à l'Opéra. Il a repris également, dans *le Songe d'une nuit d'été*, le rôle de Shakspeare abandonné par M. Couderc, et créé, peu après, Andiol dans *la Fiancée du diable* et Desgrieux dans *Manon Lescaut*. Ses services dans le répertoire si riche de l'Opéra-Comique, à une époque où les ténors étaient rares, l'ont fait engager par l'administration de l'Opéra, en juillet 1856. Il a joué pendant la saison d'hiver de 1857 à Florence. Engagé au Théâtre-Lyrique en 1866, il y est resté jusqu'à la fin de la direction de M. Carvalho (1868); il y a créé *le Roi Candaule*.

PUGET (Loïsa). Voy. LEMOINE (Gustave).

PUGIN (Edward Welby), architecte anglais, né le 11 mars 1834, est fils de Welby Pugin qui renouvela l'art gothique et chrétien en Angleterre. Dès l'âge de dix-sept ans il prit la suite des affaires de son père et, à force de travail, il fit face à tous les engagements. On peut citer parmi ses meilleures œuvres : Notre-Dame de Dadizeele, en Belgique, qui lui valut l'ordre pontifical de Saint-Sylvestre, plusieurs églises à Liverpool, le nouveau collège de Saint-Cuthbert, le prieuré de Saint-Michel, l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Cork, les églises catholiques de Kensington, Stratfort, Leids et Barton, la restauration du palais de l'archevêque à Mayfield, l'achèvement d'un magnifique hôtel gothique commencé par son père à Scarisbrick Hall (Lancashire), etc. — Il est mort le 5 juin 1875.

PUISEUX (Léon-François), historien et administrateur français, né à Jumilhac-le-Grand (Dordogne), le 8 avril 1815, fit ses études aux collèges de Pont-à-Mousson, Metz et Henri IV, et entra à l'École normale en 1834. Chargé de l'enseignement d'histoire à Poitiers, en 1837, puis à Lyon, l'année suivante, il devint agrégé en 1840, et professeur titulaire au lycée de Caen, où il resta jusqu'en 1869. Inspecteur d'académie à Tours, à la fin de 1870, il fit partie de l'administration de l'instruction publique, repré-

cette ville par la délégation du gouvernement de la Défense nationale. Après avoir été inspecteur d'académie à Versailles de 1872 à 1875, il fut nommé inspecteur général de l'instruction publique (enseignement primaire), et fut chargé de la réorganisation et de la direction de l'École normale d'instituteurs de la Seine, à la tête de laquelle il resta jusqu'en mai 1880. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1869.

Membre de la Société des antiquaires de Normandie et de l'Académie de Caen, M. Puiseux a publié : *Des Insurrections populaires en Normandie pendant l'occupation anglaise au* XV*e* *siècle* (1851, in-4); *Résumés d'histoire universelle* (1856, 3 vol. in-18); *Siège du château de Caen par Louis XIII* (1856, in-8); *Siège et prise de Caen par les Anglais en* 1417 (1858, in-8); *l'Émigration normande et la colonisation anglaise en Normandie au* XV*e* *siècle* (1866, in-18); *Siège et prise de Rouen par les Anglais* [1418-1419] (1867, in-8), couronné par l'Académie de Caen; etc. Il a donné un grand nombre d'articles sur la littérature et les arts dans le *Moniteur du Calvados* (1863-1869).

PUISEUX (Victor-Alexandre), mathématicien français, membre de l'Institut, frère du précédent, né à Argenteuil, le 16 avril 1820, entra à l'École normale en 1837, fut successivement professeur de mathématiques au collège de Rennes, professeur à la Faculté de Besançon, de 1849 à 1852, suppléant de Binet au Collège de France (1853), maître de conférences à l'École normale, professeur d'astronomie à la Sorbonne, et astronome-adjoint à l'Observatoire (1855). Nommé, en 1868, membre du Bureau des longitudes, en remplacement de M. Léon Foucault, il donna sa démission en novembre 1872. Il a été élu à l'unanimité membre de l'Académie des sciences, en remplacement de M. Lamé, le 10 juillet 1871. Décoré de la Légion d'honneur en 1861, M. Puiseux a été promu officier le 11 janvier 1876.

On lui doit plusieurs notes sur diverses questions d'analyse et de mécanique, présentées à l'Académie des sciences et insérées pour la plupart dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville. Ses mémoires *Sur les Racines des équations considérées comme fonctions d'un paramètre variable* (*Comptes rendus*, 1850), *Sur les Fonctions algébriques* (Ibid., et *Journal* de Liouville, 1851), *Sur les Variations de l'intensité de la pesanteur dans une petite étendue de la surface terrestre et les effets qui en résultent* (*Comptes rendus*, 1856), etc., ont été insérés dans le *Recueil des savants étrangers* et dans les *Mémoires* de l'Académie.

PULSZKY (François-Aurèle), littérateur et homme politique hongrois, né à Eperies, dans le comitat de Saros, le 17 septembre 1814, d'une ancienne famille d'émigrés polonais, fut élevé par un de ses oncles, voyagea ensuite en Allemagne et en Italie, et fut nommé, en 1836, à peine âgé de vingt-deux ans, membre de l'Institut archéologique de Rome. A la suite de nouveaux voyages en Russie, en Angleterre et en France, il se lia, en Hongrie, avec Kossuth et les chefs du parti libéral, et s'associa à leur opposition contre le gouvernement autrichien. A cette époque, il publia en allemand le *Voyage d'un Hongrois en Angleterre* (Aus dem Tagebuche eines in Grossbritannien reisenden Ungarn; Pesth, 1837), qu'il traduisit plus tard en langue hongroise. En 1840, nommé député à la diète de Hongrie par le comitat de Saros, il se fit remarquer parmi les orateurs de l'opposition. Non réélu aux diètes de 1843 et de 1847, il soutint activement dans les journaux allemands la cause des idées libérales. Marié à Vienne, en 1845, il acheta de grands domaines dans les environs de sa ville natale, et s'occupa quelque temps d'économie agricole.

A la première nouvelle des mouvements de 1848, il se rendit à Pesth, et fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère des finances, dans le cabinet Batthyanyi. Peu de temps après, le prince hongrois Esterhazy, ministre des affaires étrangères à Vienne, l'appela auprès de lui et lui confia le même poste. Surveillé et menacé par la police de Windischgraetz, il parvint à gagner la Hongrie, puis la Galicie, d'où il passa en France. En mars 1849 il se rendit en Angleterre, où M. Kossuth l'avait nommé ambassadeur. Après la catastrophe de Villagos et la délivrance de l'ex-dictateur, il l'accompagna dans son voyage en Amérique. Il a donné, en collaboration avec sa femme, une relation de ce voyage, intitulée : *Blanc, rouge, noir* (White, Red, Black; Londres, 1852, 3 vol.; traduit en allemand, Cassel, 1853, 5 vol.).

Lors des mouvements révolutionnaires de 1861, M. Pulszky fut élu membre de la Diète par le comitat de Nergrad. Ayant été autrefois condamné à mort par contumace pour crime de haute trahison, il demanda, pour rentrer dans son pays, un passe port qui lui fut refusé. Retiré en Italie, comme émigré hongrois, il prit une part assez active au mouvement garibaldien, fut arrêté à Naples, à la suite de l'échauffourée du mois d'août 1862, et relâché quelques semaines après. Il venait d'obtenir l'autorisation de venir voir sa femme et sa fille en 1866, mais il arriva trop tard : toutes deux étaient mortes du choléra. Il fut alors gracié et élu, l'année suivante, député de la Chambre; il s'y rattacha au parti Déak et fit partie de la délégation hongroise jusqu'en 1875. En 1869, il avait été nommé directeur du musée national hongrois, et, en 1872, intendant général des musées et bibliothèques publiques.

On doit encore à M. Pulszky : *les Jacobins en Hongrie* (die Jakobiner in Ungarn; Leipzig, 1851, 2 vol.); *Philosophie de l'histoire de Hongrie* (Ideen zur Philosophie der Geschichte Ungarns); *Un Drame en Hongrie*, publié en français, par M. Am. Pichot (1862, in-18).

PUREUR (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Condé-sur-Escaut (Nord), le 7 mai 1798, fit son droit, s'établit comme notaire dans sa ville natale, et fit partie de l'opposition radicale sous Louis-Philippe. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le Nord, le huitième sur vingt-huit, par 177 669 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste, fit après le 10 décembre une opposition très vive à la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation, présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres. Il ne se représenta pas à la Législative, et se fixa depuis à Valenciennes.

PUSEY (Édouard-Bouvery), théologien anglais, né en 1800, fit ses études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière ecclésiastique, et occupa avec succès une chaire de théologie. D'accord avec plusieurs de ses collègues, comme lui professeurs ou prédicateurs à Oxford, MM. Palmier, Newman, Wilberforce, Keble, Perceval, Ward, etc., il propagea, par son enseignement plus encore que par ses écrits, cette réaction religieuse ou plutôt cette nouvelle exégèse de la théologie anglicane, à laquelle on a donné le nom de *puséysme*. C'est surtout dans la collection des petits traités connus sous le titre de *Tracts for the times* (1833 et ann. suiv.), et dans les ouvrages du docteur New-

man (voy. ce nom), que l'on peut suivre dans leurs développements les tendances hétérodoxes de la nouvelle école. Unanimes dans l'attaque de la constitution de ce qu'on appelle en Angleterre la haute Église, le docteur Pusey et ses adhérents, s'affranchissant de la tutelle de l'État, séparaient le spirituel du temporel, et, remontant par delà la réforme du XVIe siècle, prétendaient se rattacher à l'Église apostolique; leur maxime « Point de salut dans une Église sans traditions et asservie à l'État » impliquait un retour prochain aux dogmes et à la discipline du catholicisme.

A cette nécessité de renouer la chaîne des temps, les nouveaux sectaires ajoutèrent toute une suite de mesures de restauration : la lecture de la Bible retirée aux laïques; la consécration épiscopale et l'ordination sacerdotale réservées aux seuls évêques; les sacrements et les prières déclarés partie essentielle du culte; la messe rétablie, avec la pénitence et la confession auriculaire; l'efficacité absolue de la grâce; la croyance au purgatoire. L'opinion ne tarda pas à s'émouvoir de la hardiesse de ces professeurs, qui en étaient venus à prêcher ouvertement la nécessité d'une réconciliation avec Rome. L'évêque d'Oxford interdit la publication des *Tracts*. Cette mesure n'arrêta pas le zèle des dissidents, qu'encourageait au sein de l'Université la majorité des étudiants séduits par leur éloquence; loin de rétracter aucune de leurs propositions, ils préconisèrent l'invocation des saints, le culte de Marie, le célibat des prêtres, l'organisation monacale, la liturgie romaine.

Quant au docteur Pusey, qui allait, en 1843, jusqu'à prêcher en faveur du dogme de la transsubstantiation, il fut accusé d'hérésie et traduit devant une commission spéciale, et l'usage de la chaire lui fut interdit pendant deux ans. A peu de temps de là, loin de suivre ses disciples dans l'abjuration formelle du protestantisme, il écrivit à l'évêque de Londres une lettre dans laquelle il cherchait à se justifier de ses *erreurs* passées. Il devint chanoine de l'église du Christ, et professeur d'hébreu à l'université d'Oxford.

PUTLITZ (Gustave-Henri-Gans DE), poète allemand, né le 20 mars 1821, à Retzien (Prusse), d'une ancienne famille seigneuriale de la Marche de Brandebourg, fit ses classes au collège de Magdebourg, étudia le droit aux universités de Berlin et de Heidelberg, et entra, en 1836, dans une administration publique, qu'il quitta, en 1848, pour se livrer exclusivement à la littérature. Intendant du théâtre de la cour en 1863, à Schwerin, il devint en 1867 chambellan du prince royal de Prusse, et habita Berlin jusqu'en 1873; il prit alors la direction du théâtre de Carlsruhe.

Les premières œuvres de M. de Putlitz comprennent une série de *Comédies* (Lustspiele; 1850-1852, 3 vol.), et deux recueils de poésies qui furent extrêmement goûtés : *Ce que la forêt se raconte à elle-même* (Was sich der Wald erzaehlt; Berlin, 1850; 37e édit., 1876), et *Ne m'oubliez pas* (Vergiss mein nicht; Berlin, 1853; 11e édit., 1874). Il a donné depuis diverses pièces de théâtre : *Don Juan d'Autriche* (1860), *Waldemar* (1862), *Guillaume d'Orange* (1864); *Ne jouez pas avec le feu* (1865), etc.; des romans : *Walpurgis* (1869); *le Rossignol* (1870); *Étincelles sous la cendre* (Funken unter der Asche, 1871); un recueil de *Nouvelles* (Stuttgart, 1863); un volume de mémoires : *Theater-Erinnerungen* (1873) etc.

PUVIS DE CHAVANNES (Pierre), peintre français, né à Lyon, le 14 décembre 1824, étudia sous Henri Scheffer et Th. Couture, et se consacra spécialement à la peinture murale et décorative. Il a exposé aux divers Salons : *Un retour de chasse* (1859); *Concordia*, la Paix; *Bellum*, la Guerre (1861), vastes peintures symboliques qui furent très discutées par la critique et ont reparu en réduction à l'Exposition universelle de [illegible]; *le Travail*, *le Repos* (1863), complément des peintures décoratives précédentes, et [illegible] pour l'Exposition de 1867; *l'Automne* [illegible]; *Ave Picardia nutrix*, peinture décorative, pour le musée d'Amiens, avec huit figures [illegible] (1865); *la Vigilance*, *la Fantaisie*, peintures en camaïeu (1866); *le Jeu*, figure décorative, pour le cercle de l'Union artistique (1866); *Massilia*, colonie grecque; *Marseille*, porte d'Orient, pour l'escalier d'honneur du musée de Marseille [illegible]; *Décollation de saint Jean-Baptiste*, *la Madeleine au désert* (1870); *l'Espérance* (1872); *l'Été* [illegible]; *Charles Martel vainqueur des Sarrasins*, pour l'hôtel de ville de Poitiers, et *Sainte Radegonde au couvent de Sainte-Croix* (1875); *Sainte Geneviève enfant* et *Saint Germain présentant aux parents de sainte Geneviève les hautes destinées de leur enfant*, cartons des peintures murales commandées pour l'église du Panthéon [illegible]; *l'Enfant prodigue*, *Jeune fille au bord de la mer* (1879); *Pro patria ludus*, complément des décorations du musée d'Amiens (1880), etc.

M. Puvis de Chavannes a obtenu [illegible] médaille en 1861, une médaille en 1864, et une médaille de 3e classe à l'Exposition universelle de 1867; décoré de la Légion d'honneur la même année, il a été promu officier le 11 [illegible].

PUYMAIGRE (Théodore-Joseph Boudet, comte DE), né à Metz le 17 mai 1816, d'une famille noble et ancienne du Berri, collabora [illegible] à la *Gazette de Metz*, prit part, en 1845, [illegible] de la droite pour la réforme électorale dans l'arrondissement de Thionville. Il échoua, la même année, contre une candidature appuyée par le gouvernement. M. Th. de Puymaigre, [illegible] travaux littéraires, devint, en 1842, membre titulaire de l'Académie de Metz, et plus tard de la Société des antiquaires de France, de l'Académie d'histoire de Madrid, etc.

Ses principaux ouvrages sont : *Jeanne d'Arc*, poème dramatique (1843); *Poètes et romanciers de la Lorraine* (Metz, 1848, in-18); *les Vieux auteurs castillans* (1861-1862, 2 forts vol. [illegible]); ce livre contient l'examen de plus de vingt auteurs espagnols dont les œuvres n'ont pu être traduites en français; *la Cour littéraire de Don Juan II, roi de Castille* (1873, 2 vol. [illegible]); *Jeanne d'Arc au théâtre* (1439-1875) [illegible]; *Chants populaires du pays messin* [illegible]; *les Heures perdues*, poésies (Ibid. [illegible]); *Proverbes en vers* (Ibid., 1866, in-8), etc.

PUYNODE. Voy. DU PUYNODE.

PYAT (Félix), écrivain français, ancien représentant du peuple, né le 4 octobre 18[illegible], à Vierzon (Cher), est le fils d'un avocat dévoué au régime royaliste. Il avait à peine [illegible] vint, après avoir terminé son [illegible] d'une manière brillante, suivre les cours de droit à la Faculté de Paris; dès 1829 il [illegible] de ses opinions en portant, dans une réunion publique, un toast à la Convention nationale, et en remplaçant le buste de Charles X par celui de La Fayette. Reçu avocat en 1831, il quitta le barreau, malgré les remontrances de sa famille, et se jeta dans le journalisme. Après [illegible] au *Figaro* et au *Charivari*, il écrivit, [illegible] *Barnave* de M. Jules Janin, l'épisode si [illegible] *Filles de Séjan*, et envoya des articles [illegible] à la *Revue de Paris*, à *l'Artiste*, au [illegible] *Cent et un*, au *Salmigondis*, et à [illegible]

tionnaire, qui contient de lui une paradoxale appréciation du *Télémaque*. Il fut quelque temps directeur de la *Revue britannique*, passa à l'*Europe littéraire*, où fut inséré son drame d'*Arabella* (1838), pièce allégorique, qui représente, sous des noms espagnols, les auteurs supposés de la mort du prince de Condé, et fut chargé ensuite du feuilleton au *Siècle*. En même temps il collaborait à la *Revue du progrès* et au *National*.

A l'occasion d'un feuilleton offensant pour la mémoire de M. J. Chénier, inséré par M. J. Janin dans les *Débats* (18 septembre 1843), M. Pyat lança contre celui-ci un pamphlet intitulé : *Marie-Joseph Chénier et le Prince des critiques* (1844, in-8), où il se laissait entraîner à de fâcheuses personnalités et qui le fit condamner à six mois de prison. Il fut, avant 1848, un des rédacteurs de la *Réforme*.

C'est principalement au théâtre que M. Pyat avait fondé sa réputation littéraire; chacune de ses œuvres, plus ou moins empreinte d'exagération, était destinée à établir ou à populariser quelque conclusion politique ou sociale. Son drame de début, *Une Révolution d'autrefois* (1er mars 1832), en trois actes, joué à l'Odéon, souleva tant de clameurs par ses allusions politiques, qu'il fut interdit le lendemain; il lui donna pour pendant, avec le même collaborateur, Théodose Burette, *Une Conjuration d'autrefois* (1833), imprimé dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui présentait une étude sévère des vices de la société romaine. *Arabella*, que nous avons déjà mentionné, fut joué la même année. Avec M. Luchet, il fit représenter à la Porte-Saint-Martin *le Brigand et le philosophe* (22 février 1834), qui rappelle la manière allemande, et à l'Ambigu, *Ango* (29 juin 1835), pièce à prétentions philosophiques qui fut fort applaudie, quoique mutilée par la censure. Après un intervalle de six années, consacrées à la rédaction militante du *National*, il reparut seul à la Porte-Saint-Martin avec le drame des *Deux Serruriers* (25 mai 1841), dont la vogue fut immense, et, à l'Odéon, avec *Cedric le Norvégien* (26 février 1842); cette même année, il travailla au drame de *Mathilde*, d'Eugène Sue. Ses deux dernières pièces, *Diogène* (6 janvier 1846) et *le Chiffonnier de Paris* (1847), accusant plus nettement ses tendances révolutionnaires, donnèrent lieu à plus de discussions, mais reçurent encore du public un accueil favorable.

Aussitôt que la République eut été proclamée, il abandonna la carrière des lettres pour se jeter tout entier dans les rangs les plus avancés du parti démocratique socialiste. Nommé l'un des commissaires généraux du Cher, il fut élu le quatrième des représentants de ce département, siégea quelque temps au bureau de la Constituante parmi les secrétaires, et vota constamment avec la Montagne. Il prononça à la tribune un certain nombre de discours très passionnés : on cite notamment ceux en faveur de la liberté de la presse et du droit au travail, ainsi que le toast qu'il porta, dans un banquet, aux paysans de la France. Réélu par la Seine et le Cher, en 1849, il signa, le 10 juin, l'appel aux armes de Ledru-Rollin, l'accompagna au Conservatoire des arts et métiers, et réussit à se dérober aux poursuites. Il chercha un refuge en Suisse, puis passa en Belgique, d'où il publia divers écrits : *Loisirs d'un proscrit* (Paris, 1851, in-18); plusieurs *Lettres* adressées, en 1851, au comte de Chambord, à Barbès, au prince de Joinville, aux ouvriers, au président de la République, etc. Plus tard, une brochure de lui, contenant l'apologie de l'attentat du 14 janvier 1858, causa en Angleterre, où il s'était fixé, une vive agitation et fut déférée, sans résultat, aux tribunaux de ce pays. M. F. Pyat rentra en France à la suite de la nouvelle amnistie générale du 15 août 1869, après avoir essayé en vain de décider M. V. Hugo et quelques autres proscrits à rentrer avec lui. Il écrivit dans *le Rappel*. Les nouvelles condamnations qu'il encourut formaient à la fin de janvier 1870 un total de dix-sept mois. Pour ne pas tomber aux mains de la police, il se cacha alors sous toutes sortes de déguisements, et, après le meurtre de Victor Noir, composa « un toast à la balle », glorification de l'assassinat politique, qu'il fit lire à un banquet de radicaux tenu à Saint-Mandé, le 21 janvier 1870. Deux mois après, le théâtre de la Porte Saint-Martin, profitant de ce regain de popularité, reprenait le drame de *Mathilde*. Au milieu des préoccupations que lui causait le soin de sa sûreté personnelle, il continua de travailler à l'ébranlement de l'Empire, participa aux mouvements avortés du 7 février et du 9 mai, fut compromis dans le procès de Blois, puis repassa en Angleterre. La Haute Cour le condamna par contumace, le 9 août 1870, à cinq ans de prison et 6000 francs d'amende.

La révolution du 4 septembre permit à M. Félix Piat de revenir à Paris. Il y fonda aussitôt une feuille d'avant-garde, *le Combat*, qui, dès le 29 octobre, annonça la capitulation du maréchal Bazaine dans des conditions qui contribuèrent à provoquer la tentative insurectionnelle du 31 octobre. M. Pyat vint alors à l'Hôtel de Ville réclamer l'établissement de la Commune de Paris, sous la présidence de M. Dorian, et fut nommé, dans la soirée, membre du Comité de salut public. Arrêté et maintenu à la Conciergerie pendant près de quinze jours, il fut remis en liberté le 14 novembre 1870. Il garda jusqu'à la fin du siége une attitude hostile au gouvernement de la Défense, et l'accentua tellement, qu'à la suite de l'affaire de Montretout et de la tentative du 22 janvier 1871, le général Vinoy, devenu gouverneur de Paris, crut devoir supprimer *le Combat*, en même temps que *le Réveil* de Delescluze. M. Pyat fonda alors un nouveau journal, *le Vengeur*, dont le premier numéro parut le 4 février 1871, et qui continua la même politique.

Aux élections du 8 février, il fut nommé, le onzième sur quarante-trois, par 145812 suffrages sur 328970 votants. Dans la séance du 3 mars 1871, au moment où l'Assemblée de Bordeaux venait de voter le traité de paix, il protesta par une lettre lue à la tribune, et déclara que, sans donner sa démission, il se retirait de l'Assemblée et n'y rentrerait plus « tant que ce vote parricide ne serait pas annulé ». Pendant les premiers jours de l'insurrection du 18 mars, M. Pyat ne prit point ostensiblement part au mouvement, mais dès le 26 son nom parut sur les listes du Xe arrondissement, où il fut élu membre de la Commune par 11 813 suffrages. Nommé membre de la commission exécutive et de la commission des finances, le 30 mars, il vota, le 2 mai, pour le Comité de salut public, dont il fut nommé membre; mais dès le 9 mai, après la prise du fort d'Issy, désastre que Rossel attribua à son incurie, il fut remplacé par Delescluze. Inspirateur du décret du 19 mai, qui supprimait tous les journaux hostiles à la Commune, il continua, dans *le Vengeur*, sa campagne contre le gouvernement de Versailles. Il demanda avec instance le renversement de la colonne Vendôme, auquel il présida avec Courbet; la destruction de l'hôtel de M. Thiers et la démolition de la chapelle expiatoire de la rue d'Anjou-Saint-Honoré. Il signa, le 22 mai, le dernier numéro du *Vengeur*, qui ne contenait qu'une courte proclamation excitant la garde nationale à une résistance à outrance; puis il disparut et parvint à se réfugier à l'étran-

ger. A la fin de mars 1873, M. F. Pyat fut condamné à mort par contumace, pour complicité dans l'assassinat des otages, par le 3e conseil de guerre. Dans les années suivantes, son action parut se restreindre à une collaboration anonyme aux journaux radicaux de Paris, où l'amnistie du 14 juillet 1880 lui permit de rentrer.

PYE (John), graveur anglais, né en 1782, à Birmingham, vint en 1801 se fixer à Londres, passa quatre ans dans l'atelier de James Heath, et débuta, en 1810, par une gravure d'après Turner, *la Villa de Pope*. On recherche encore les vignettes qu'il prodigua dès lors dans les albums de l'époque, l'*Amulet* et le *Literary souvenir*, et dans les éditions elzéviriennes de Peacock. Mais c'est principalement à la reproduction des œuvres de Turner qu'il a dû sa réputation.

M. Pye fut, en 1869, un des plus actifs fondateurs de l'*Artist's fund*, association qui a servi de modèle à celle des gens de lettres (*Literary fund*) et aux sociétés du même genre. On a de lui une *Histoire des beaux-arts en Angleterre* (Patronage of British art, 1845), qui s'étend depuis le règne de George II jusqu'à nos jours, et plusieurs brochures en faveur de l'admission des graveurs à l'Académie. M. Pye a obtenu, comme graveur, une médaille de 3e classe en 1846. Il a été élu membre correspondant de l'Académie des beaux-arts le 20 décembre 1862. — Il est mort à Londres, le 6 février 1874.

PYPIN (Nicolas-Alexandrowitsch), littérateur russe, né à Saratow, en 1833, fit ses études à l'université de Pétersbourg, visita l'Occident à plusieurs reprises, devint en 1861 professeur à l'université et collabora au journal *le Contemporain* (Sowremennik). Élu membre de l'Académie des sciences en 1872, il vit son élection annulée à cause de ses opinions libérales

Il s'est fait connaître par ses recherches sur les origines des contes et légendes russes, qu'il chercha à rapprocher de ceux d'origine byzantine ou romaine, et a publié : *Littérature ancienne des contes et nouvelles russes* (Pétersbourg, 1857), *Aperçu de l'histoire des littératures slaves* (Ibid., 1865 : 2e éd., 1878) ; *la Société au temps d'Alexandre Ier* (Ibid., 1871), etc.

Q

QUANTIN (Albert-Marie-Jérôme), imprimeur français, né à Bréhémont (Indre-et-Loire) le 19 janvier 1850, fit ses études au lycée de Tours et commença le droit à Paris. Entré en 1868 chez MM. Mame à Tours, il devint directeur de l'imprimerie Claye en 1873, et succéda à cet habile typographe en 1876. M. Quantin, déployant lui-même beaucoup d'activité, devint imprimeur de la Chambre des députés après son retour à Paris, et entreprit, comme éditeur, une foule de publications, parmi lesquelles nous citerons : la collection des grands maîtres de l'art (Holbein, Boucher, Van Dyck, etc). ; des séries de conteurs, de poètes et de romans à l'adresse des bibliophiles ; une *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*, devant former une centaine de volumes ; divers *Annuaires* spéciaux, une édition des *Œuvres complètes* de Victor Hugo, annoncée comme définitive, etc. Il a fondé, en outre, *le Livre*, revue mensuelle, et la *Revue des arts décoratifs*. M. Quantin a publié personnellement un travail sur *les Origines de l'imprimerie et son introduction en Angleterre* (1877, in-4).

QUATREFAGES DE BRÉAU (Jean-Louis-Armand DE), naturaliste français, membre de l'Institut, est né à Berthezenne, près de Valleraugue (Gard), le 10 février 1810, d'une famille protestante alliée à celle du publiciste La Baumelle. Fils d'un agriculteur instruit qui avait servi avec distinction en Hollande avant la Révolution, mais qui rentra en France dès que la guerre eut éclaté entre les deux pays, il reçut une éducation des plus soignées et alla étudier la médecine à Strasbourg. Il prit le double diplôme de docteur en médecine et de docteur ès sciences : l'une de ses thèses, soutenue le 29 novembre 1829, a pour titre : *Théorie d'un coup de canon*. L'année suivante, il faisait paraître à Strasbourg un travail *Sur les Aérolithes* (in-4) et, en 1832, une thèse de médecine, *De l'Extraversion de la vessie* (in-4). Nommé au concours préparateur de chimie à la Faculté de médecine de Strasbourg, il se fixa plus tard à Toulouse, mena de front l'étude des sciences naturelles et la pratique de la médecine, et publia divers articles dans le *Journal de médecine et de chirurgie de Toulouse*, et des mémoires dans les *Annales des sciences naturelles* (1834-1836).

Distingué par M. de Salvandy, alors ministre, M. de Quatrefages fut appelé, à la fin de 1838, à la chaire de zoologie de la Faculté des sciences de Toulouse ; mais ne pouvant poursuivre ses recherches en province, il résigna bientôt ses fonctions, vint se fixer à Paris, où il trouva dans M. Milne-Edwards un protecteur et un ami et poussa avec ardeur ses études et ses publications.

En 1850, M. de Quatrefages fut nommé professeur d'histoire naturelle au lycée Napoléon et, le 26 avril 1852, élu membre de l'Académie des sciences (section de zoologie), en remplacement de Savigny. En août 1855, il fut appelé à la chaire d'anthropologie et d'ethnologie au Muséum d'histoire naturelle. Membre de la Société philomathique, de la Société d'ethnographie, ainsi que des Sociétés de géographie et d'acclimatation, de la Société royale de Londres (18 juin 1879), il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1845 et promu officier le 14 août 1863.

On cite de ce savant : *Considérations sur les caractères zoologiques des rongeurs* (1840, in-4) ; *De l'Organisation des animaux sans vertèbres des côtes de la Manche* (Annales des sciences naturelles ; 1844) ; *Recherches sur le système nerveux, l'embryogénie, les organes des sens et la circulation des annélides* (Ibid., 1844-1850) ; *Sur les Affinités et les analogies des lombrics et des sangsues* (Ibid., 1852) ; *Sur l'Histoire naturelle des tarets* (Ibid., 1848 à 1849), etc. La série la plus vaste de ses travaux est celle qui a pour titre général : *Études sur les types inférieurs de l'embranchement des annelés*. A partir de 1844, il exécuta sur les côtes de l'Océan, de la Manche, en Italie et en Sicile, des voyages scientifiques qui fournirent à sa plume élégante le sujet d'une série d'articles pour la *Revue des Deux Mondes* ; il en a réuni plusieurs sous le titre de *Souvenirs d'un naturaliste* (1854, 2 vol. in-12). Mentionnons encore : *Physiologie comparée, métamorphoses de l'homme et des animaux* (1862, in-18) ; *Les Polynésiens et leurs migrations* (1866, in-4, atlas) ; *Histoire naturelle des annelés marins et d'eau douce* (1866, t. I-II, in-8) ; *La Rochelle et ses environs* (1866, in-18), avec un précis historique et plan ; *Rapport sur les progrès de l'anthropologie* (1867, gr. in-8) ; *Ch. Darwin et ses précurseurs français* (1870, in-8), étude sur le trans-

formisme; *la Race prussienne* (1871, in-18); *Crania ethnica*, d'après diverses collections ethnologiques de France et de l'étranger (1875-1879, livr. I-VII, in-4, avec planches), ouvrage important en cours de publication, rédigé avec la collaboration de M. Hamy; *l'Espèce humaine* (1877, in-8), etc.

QUATRELLES. Voy. L'ÉPINE (Henri).

QUECQ (Jacques-Édouard), peintre français, né à Cambrai en 1796, étudia dans sa ville natale, obtint plusieurs médailles aux Expositions qui s'y firent sous la Restauration, et débuta à Paris au Salon de 1827. En 1829 il partit pour l'Italie, fit un assez long séjour à Rome, par suite d'importants travaux, et revint à Paris, où il a continué ses tableaux d'histoire. Il faut citer de cet artiste: *Les premiers combats de Romulus et de Remus* (1828); *Enfants menacés par un serpent; Mort de Vitellius*, exposé à Rome (1830); *Martyrs chrétiens* (1845); *Laïs et Diogène* (1850); et, après une nouvelle interruption de six années, un *Épisode du siège d'Avaricum* et des *Baigneuses* (1857); *Première chute de Jésus-Christ sous la croix*, appartenant à l'église d'Ywuy (Nord) (1861). M. Éd. Quecq a obtenu une 2e médaille en 1827. — Il est mort à Sainte-Geneviève, près Vernon (Eure), le 8 octobre 1873.

QUEIPO (Don Vicente VASQUEZ), érudit espagnol, né à Lusio (Galice) en 1804, suivit les cours de droit et fut reçu docteur. Il entra dans la magistrature et devint procureur fiscal à l'île de Cuba. De retour en Espagne, il fut nommé sénateur, et après la chute d'Isabelle II, se retira de la vie politique (1868). Membre des Académies des sciences et d'histoire de Madrid, il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 22 décembre 1876.

Nous citerons de lui: *Cuba, ses ressources, son administration, sa population*, traduit en français par M. d'Avrainville (1851, in-8), ouvrage écrit au point de vue de l'émancipation des esclaves et de la colonisation européenne; *Essai sur les systèmes métriques et monétaires des anciens peuples, depuis les premiers temps historiques jusqu'à la fin du khalifat d'Orient* (1859, 3 vol. grand in-8), écrit en français et couronné par l'Institut en 1860; *Tables des logarithmes vulgaires des nombres et des lignes trigonométriques avec six décimales* (1872, in-8).

QUÉNAULT (Hippolyte-Alphonse), magistrat français, ancien député, né à Cherbourg le 6 juin 1795, s'inscrivit comme avocat à Paris en 1816, fut reçu docteur en droit en 1828 et entra en 1829 au barreau de la Cour de cassation. Après la révolution de Juillet, il fut tour à tour juge au tribunal de la Seine, chef de division au ministère de la justice, maître des requêtes au Conseil d'État (1836), avocat général à la Cour de cassation (1842) et conseiller à la même cour (1846). Il fut chargé de la rédaction des lois de septembre. De 1837 à 1848, il siégea plusieurs fois à la Chambre des députés, dans les rangs du parti conservateur. En 1848, il se démit de ses fonctions et redevint avocat à la Cour de cassation; mais son titre de conseiller lui fut restitué en 1849. Admis à la retraite en 1870, avec le titre de conseiller honoraire, il fut vice-président du tribunal des conflits jusqu'en 1877. Officier de la Légion d'honneur depuis le 19 février 1840, il a été promu commandeur le 1er août 1868. — Il est mort à Paris le 6 avril 1878.

On a de M. Quenault: *Traité des assurances terrestres*, suivi de deux traités traduits de l'anglais (1827, in-8); *De la Juridiction administrative* (1830, brochure).

QUESNÉ (Henri-Mathieu), homme politique français, ancien député, né à Elbeuf le 18 octobre 1813, d'une famille de négociants rouennais, se fit lui-même manufacturier et dirigea une importante fabrique de drap. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 2e circonscription de la Seine-Inférieure. Réélu, au même titre, en 1857, il obtint, en 1863, 12 692 voix sur 23 312 votants, et en 1869, 13 887 sur 26 383: à ces dernières élections, 11 657 voix étaient données à M. Manchon, candidat de l'opposition démocratique. A la Chambre, il se rattacha, comme conservateur et protectionniste, à son collègue de la Seine-Inférieure M. Pouyer-Quertier. Dans la courte session de juillet 1869, il signa la demande d'interpellation des 116. M. Quesné a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

QUESNET (Jean-Baptiste-Balthazar-Eugène), peintre français, né à Charenton (Seine) le 26 mars 1815, étudia sous M. Dubufe et se livra, comme son maître, à la spécialité du portrait. Il a débuté au Salon de 1833 et exposé depuis les portraits de nombreux et hauts personnages, dont les discrètes initiales ne permettent que de citer: *le comte Excelmans, MM. Chaumeil de Stella, Maxime Du Camp, Géraldy, Jacques Herz, Alary*, etc. (1834-1849); quelques pastels et sujets de genre, *la Convalescente* (1836); des *Têtes d'étude*, des *Groupes d'enfants*, surtout un très grand nombre de *Portraits de femmes* (1843-1870); *le Docteur Laroze* (1872); *M. Bourée, ancien ambassadeur* (1874), portrait qui a figuré à l'Exposition universelle de 1878, etc. M. Quesnet a obtenu une 3e médaille en 1838, une 2e en 1843, et la décoration de la Légion d'honneur le 20 octobre 1878.

QUESNEVILLE (Gustave-Augustin), chimiste français, né à Paris le 1er janvier 1810, fut l'élève et le successeur de Vauquelin dans sa fabrique de produits chimiques. Reçu docteur en médecine en 1834, il se tourna vers l'étude des sciences et de leurs applications à l'industrie. Il prit, en 1840, la direction d'une publication mensuelle, la *Revue scientifique*, qu'il appela depuis 1857, *Moniteur scientifique*, et dont il fit l'organe des idées nouvelles en matière de science et d'industrie. M. Quesneville a édité de l'*Histoire de la chimie* de F. Hœfer.

QUESTEL (Charles-Auguste), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris le 18 septembre 1807, étudia sous Peyre, Blouet et Duban, et entra en 1823 à l'École des beaux-arts, dont il sortit en 1828. Dix ans après, à la suite du concours ouvert en 1835, pour la cathédrale à construire à Nîmes, il vit adopter son *Projet*, qu'il mit aussitôt à exécution. Commencée en 1838, elle fut terminée en 1849. La grande fontaine de l'Esplanade, dans la même ville, fut également élevée sur ses dessins en 1846, et inaugurée le 1er juin 1851. C'est à lui qu'on doit la belle exécution de la bibliothèque et du musée de Grenoble, achevés en 1869. Comme architecte attaché à la commission des monuments historiques, M. Questel releva et dessina l'*Amphithéâtre d'Arles*, avec projet de restauration, et, en collaboration de M. Laisné, le *Pont du Gard*. Ces dessins ont figuré aux Salons de 1846 et 1852, ainsi que l'*Église Saint-Paul* et la *Fontaine de l'Esplanade*, et ont tous reparu à l'Exposition universelle de 1855.

Devenu depuis architecte des châteaux de Versailles et de Trianon, M. Questel y dirigea les fêtes d'août 1855, pour la visite de la reine d'Angleterre. Il fit ensuite partie du conseil des bâtiments civils, devint professeur à l'École des beaux-arts et dirigea depuis juin 1856 l'atelier de M. Gilbert. Membre de l'Académie des beaux-arts le 9 décembre 1871, en remplacement de Duban, il a successivement obtenu une 3e médaille en 1846, une 1re en 1852, une médaille de 1re classe en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en août 1852, il a été promu officier le 14 août 1863.

QUET (Jean-Antoine), physicien français, né le 18 octobre 1810, à Nîmes, sortit de l'École normale en 1833, fut nommé professeur de physique au collège royal de Grenoble et chargé en même temps, comme suppléant, du cours de mathématiques pures et appliquées à la Faculté des sciences. En 1835, il fut appelé à la chaire de physique du collège et à celle de l'école normale primaire de Versailles. Pendant six années (1840-1845), il joignit à ces fonctions celles d'examinateur pour l'admission aux Écoles de marine, de Saint-Cyr et forestière, et passa en 1849 au lycée Saint-Louis. En 1854, il fut nommé recteur de l'Académie de Besançon, et, deux ans plus tard, de celle de Grenoble. Il devint depuis inspecteur général de l'enseignement secondaire. Décoré de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu officier le 6 septembre 1860 et commandeur le 12 juillet 1880.

On doit à M. Quet de nombreux mémoires de mathématiques et de physique qui ont paru pour la plupart dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, dans les *Annales de chimie et de physique*, et quelques-uns dans le *Journal* de M. Liouville. Dans le recueil des rapports présentés, lors de l'Exposition universelle de 1867, sur les progrès des sciences et des lettres, il a rédigé celui sur *l'Électricité, le magnétisme et la capillarité* (1867, gr. in-8).

QUÉTELET (Lambert-Adolphe-Jacques), savant belge, né à Gand le 22 février 1796, devint à dix-huit ans professeur de mathématiques au collège de cette ville, et cinq ans après à l'Athénée de Bruxelles. En 1824, le roi Guillaume l'envoya compléter ses études astronomiques à Paris, d'où il rapporta le plan de l'observatoire qui fut créé à Bruxelles en 1826, et dont on lui confia la construction et la direction. De 1827 à 1829, il visita l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et se consacra, à son retour, à une foule de travaux et de publications. En 1841, il fut nommé président de la commission centrale de statistique, et reçut à diverses époques les titres et les distinctions les plus variés. Membre de l'Académie royale de Belgique depuis le 1er février 1820, M. Quételet en devint secrétaire perpétuel. Il a été élu le 11 mai 1872 associé étranger de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques). — Il est mort à Bruxelles le 17 février 1874.

On a de lui : *Astronomie élémentaire* (1826), rééditée sous le titre d'*Éléments d'astronomie* (1847); *Recherches statistiques sur le royaume des Pays-Bas* (1830); *Projet de loi pour l'enseignement public en Belgique* (1832); *Recherches sur la reproduction et la mortalité, et sur la population de la Belgique* (1832); *Statistique criminelle de la Belgique* (1832); *De l'Influence des saisons sur la mortalité aux différents âges* (1838); *Sur la Théorie des probabilités appliquées aux sciences morales et politiques* (1846), lettres au duc de Saxe-Cobourg et Gotha; *Sur la Statistique morale et les principes qui doivent en former la base* (1848); *Annuaire de l'Observatoire royal de Bruxelles* (1833-1866, in-4); *Histoire des sciences mathématiques et physiques chez les Belges* (1865, gr. in-8); *Statistique internationale* (1865, in-4), avec M. Heuschling; *Sciences mathématiques et physiques chez les Belges au commencement du XIXe siècle* (1866, in-8); *Météorologie de la Belgique comparée à celle du globe* (1867, in-8); *Physique sociale, ou Essais sur le développement* (1869, 2 vol. in-8); *Anthropométrie, ou Mesure des différentes facultés de l'homme* (1871, gr. in-8), une *Histoire du premier siècle de l'Académie de Bruxelles* (1872, in-8), à propos de la célébration du centenaire académique.

Son fils, M. Ernest Quételet, né le 11 août 1821, a d'abord suivi la carrière des armes. Élève de l'école militaire de Bruxelles, il fut employé en 1848, comme sous-lieutenant dans le génie, aux nouvelles fortifications d'Anvers. En 1855, il entra, comme astronome, à l'observatoire de Bruxelles, et prit part aux travaux de son père, en s'occupant spécialement du magnétisme. — Il est mort à Bruxelles le 6 septembre 1878.

QUEYROY (Mathurin-Louis-Armand), dessinateur et graveur français, né à Vendôme (Loir-et-Cher) le 30 juillet 1830, fut élève de M. Lucr[illegible]nais. Il vint se fixer à Moulins à la [illegible] mariage, et y devint conservateur du musée archéologique et départemental.

Outre de nombreux fusains et aquarelles exposés aux Salons annuels depuis 1863, on doit de M. A. Queyroy des albums d'eaux-fortes : *les Paysans* (s. d. 12 pl.); *les Rues et les maisons du vieux Blois* (1864, 20 pl.) avec une lettre-introduction de Victor Hugo; *le Vieux Moulins* (1866, 20 pl.); *le Vieux Vendôme, types et costumes* (1867, 18 pl.); *En Bourbonnais* [illegible] pl.); *Monuments du centre de la France* ([illegible] et années suiv., 18 pl.), *Paysans du Bourbonnais* [illegible] eaux-fortes (1880). Il a dessiné [illegible] et des compositions dans le goût du XVe et du XVIe siècle, pour divers livres d'heures publiés par la maison Mame.

QUICHERAT (Louis-Marie), philologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 12 octobre 1799, fit ses études à Sainte-Barbe, [illegible] à l'École normale, et en sortit en 1822 [illegible] des classes de lettres en 1826, il professa d'abord la rhétorique dans l'Université et devint, en 1843, conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 décembre 1844, et promu officier le 11 janvier 1876. Il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 11 mai 1864, en remplacement de M. Hase.

M. L. Quicherat est depuis longtemps [illegible] par l'important *Thesaurus poeticus* [illegible] (1836, in-8 à 2 col.), le premier des [illegible] destinés à nos classes qui ait été [illegible] des travaux modernes des savants [illegible] pour suite et complément, avec M. [illegible] *Dictionnaire latin-français* (1844) et [illegible] le *Dictionnaire français-latin* ([illegible] travail de vingt années.

On a encore de lui un grand nombre de [illegible] tés, *Exercices*, etc., à l'usage des [illegible] citerons : *Traité de versification* [illegible] qui a atteint sa quinzième édition en [illegible] *élémentaire de musique* (1833), [illegible] *Tableaux de musique ou Exercices* [illegible] 1835 et 1837; *Traité de versification* [illegible] (1838, in-12, 2e édit., 1850, in-8); *Petit* [illegible] *versification française* (1838, in-12); [illegible]

(1839), recueil classique de morceaux de chant, avec M. H. Sonnet; *Nouvelle prosodie latine* (1839; 1872, 21ᵉ édit. in-18); *Premiers exercices de traduction grecque* (1848); *Addenda lexicis latinis* (1862, in-8); *Nonii Marcelli peripatetici*, etc. (1871 in-8); un grand nombre d'éditions annotées, dont les plus estimées sont celles d'*Horace*, de *Virgile*, de *Quinte-Curce*, d'*Homère*, etc.; quelques *Notices* et *Discours*, et des articles dans la *Revue de l'instruction publique* ou autres recueils littéraires. Il faut citer à part une grande monographie biographique : *Adolphe Nourrit, sa vie, son talent, son caractère* (1867, 3 vol. in-8), et un recueil d'études sous le titre de *Mélanges de philologie* (1879, in-8).

QUICHERAT (Jules-Étienne-Joseph), archéologue français, frère du précédent, né à Paris, le 13 octobre 1814, fit de brillantes études classiques et, se consacrant à la fois à l'histoire et aux arts, fréquenta l'atelier de Charlet, et se présenta à l'École des chartes, où il fut admis le premier en 1835. Attaché aux travaux historiques à la Bibliothèque royale, il entreprit la publication de toutes les pièces et documents concernant la condamnation et la réhabilitation de Jeanne d'Arc, et donna le premier volume de ce travail, sous les auspices de la Société de l'histoire de France, en 1841. L'ouvrage a formé depuis 5 vol. in-8.

Lors de la réorganisation de l'École des chartes, en 1847, M. J. Quicherat y fut appelé comme répétiteur. Nommé professeur en 1849, il fut chargé du cours d'archéologie et en devint directeur en 1871. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847 et promu officier, le 9 février 1880.

M. J. Quicherat fut un des principaux fondateurs de la Société de l'École des chartes, et il a publié dans son recueil (*Bibliothèque de l'École des chartes*) un grand nombre de mémoires estimés sur l'histoire de France, la littérature latine et française au moyen âge et l'archéologie, entre autres : *Fragment inédit d'un versificateur latin sur les figures de rhétorique* (série I, tome II, 1840); *Thomas Basin, sa vie et ses écrits* (tome III, 1842); *Rodrigue de Villandrando, l'un des combattants pour l'indépendance française au XVᵉ siècle* (1844; 2ᵉ édit. entièrement refondue, 1879, in-8); *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc, d'après une chronique inédite du XVᵉ siècle* (1849); *Henri Baude, poète ignoré du temps de Louis IX* (1849); *De la Formation des anciens noms de lieux* (1867, in-8). Élu membre de la Société des antiquaires de France en 1845, il a aussi donné divers mémoires au recueil de cette Société, notamment : *Du Lieu de la bataille entre Labienus et les Parisiens* (nouvelle série, tome XXI). Il a encore fourni à la *Revue archéologique* plusieurs dissertations sur des points de l'histoire de l'architecture, et publié : *Conclusion pour Alaise dans la question d'Alesia* (1858, in-8); *Histoire de Sainte-Barbe*, collège, communauté, institution (1862-1864, tom. I-III, in-8); *Histoire du costume en France*, etc. (1874, in-8).

QUINAUX (Joseph), paysagiste belge né à Namur, le 29 mars 1822, fut élève de l'école de dessin de cette ville et des Académies de Louvain et d'Anvers. Il débuta avec éclat au Salon de Bruxelles en 1845 et exposa depuis régulièrement en Belgique et à Paris. Professeur à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles où il a formé de nombreux élèves, il a obtenu dans son pays de hautes récompenses. Il a été promu en 1875 officier de l'ordre de Léopold auquel il appartenait depuis 1863.

Les paysages de M. Quinaux, empruntés aux sites de la Flandre, de la Hollande et du Dauphiné, figurent dans les musées de Bruxelles et de Namur et dans plusieurs des plus riches collections particulières de sa patrie.

QUINEMONT (Arthur-Marie-Pierre, marquis DE), homme politique français, ancien député, et sénateur, né à Orléans le 19 août 1808, suivit d'abord la carrière militaire et était officier de cuirassiers en 1830. Il passa ensuite quelques années dans la diplomatie, comme attaché aux légations de Toscane, de Hambourg et de Danemark. Ancien colonel de la garde nationale de Tours et membre du Conseil général pour le canton d'Ile-Bouchard, il fut, en 1863, nommé député au Corps législatif, comme candidat officiel, pour la 2ᵉ circonscription d'Indre-et-Loire, où il avait pour concurrent M. de Flavigny, député sortant, abandonné par le gouvernement pour avoir voté l'amendement dit des 91, en faveur du pouvoir temporel. Il avait recueilli 20003 voix sur 28440 votants. Aux élections de mai 1869, soutenu de nouveau par l'administration, il obtint encore 18007 voix sur 24798 votants. Il continua de faire partie de la majorité, mais ne vota point pour la guerre. Après la chute de l'Empire, il se tint en dehors des affaires publiques, jusqu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Élu alors, dans le département de l'Indre-et-Loire, au second tour de scrutin, par 180 voix sur 336 votants, il fit partie de la majorité monarchique et s'associa au vote pour la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Aux élections pour le renouvellement partiel du Sénat, du 5 janvier 1879, il échoua, comme son collègue M. Houssard, et n'obtint que 109 voix sur 334 votants. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

QUINET (Edgar), écrivain français, ancien représentant, né à Bourg (Ain), le 17 février 1803, est fils d'un ancien commissaire des guerres. Après de brillantes études, il partit pour l'Allemagne, et il se fit remarquer des savants professeurs de l'Université d'Heidelberg. Il traduisit, à son retour, les *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, de Herder (1827, 3 vol. in-8, avec introduction). Déjà, en 1823, il avait publié un petit ouvrage intitulé : *les Tablettes du Juif errant*. Membre de la commission scientifique envoyée en Morée (1828), il rassembla, en Grèce, des documents pour son ouvrage : *De la Grèce moderne et de ses rapports avec l'antiquité* (1830, in 8). Il collabora dès lors à la *Revue des Deux Mondes*, où il fit paraître successivement : *De l'Avenir des religions; De la Révolution et de la philosophie; Rapport sur les épopées françaises du XIIᵉ siècle; De l'Épopée des Bohèmes; Du Génie des traditions épiques de l'Allemagne et du Nord; le Pont d'Arcole; De l'Allemagne et de la Révolution; De l'Art en Allemagne* (1831-1832), et *Ahasvérus*, cette œuvre étrange publiée ensuite à part (1833, in-8), qui, suivant l'auteur lui-même, est « l'histoire du monde, de Dieu dans le monde et enfin du doute dans le monde. » Ce livre fut mis à l'index par la cour de Rome. M. Quinet rêvait alors l'*Épopée démocratique :* après avoir encore inséré dans la *Revue* des études sur *les Poètes de l'Allemagne* (1834), *la Poésie épique, Homère, l'Épopée latine* (1836); *l'Épopée française* (1837), il s'efforça de réaliser son rêve dans deux poèmes : *Napoléon* (1836, in-8) et *Prométhée* (1838, in-8).

M. Quinet, se multipliant en quelque sorte, écrivait dans la *Revue de Paris*, continuait dans la *Revue des Deux Mondes* ses *Études sur l'Alle-*

magne et y donnait : *le Champ de Waterloo* (1836); *De la Vie de Jésus par Strauss* (1838); *De l'Unité des littératures modernes* (1838); *Du Génie de l'art* (1839); publiait ses *Voyages d'un solitaire*, souvenirs d'Italie (1836, in 8), et *Allemagne et Italie*, philosophie et poésie (1839, 2 vol. in-8), et enfin complétait ses grands travaux sur la poésie épique par une double étude, *l'Épopée indienne*, et *De Indiæ poesis natura* (1839), thèses qu'il passa à Strasbourg. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1838.

Professeur de littérature étrangère à la Faculté dse lettres de Lyon depuis 1839, M. Quinet publia, l'année suivante, une brochure politique très vive, à l'occasion de la guerre d'Orient, sous ce titre : 1815 *et* 1840 (in-8), et, en 1841, *Avertissement au pays*. Il n'en obtint pas moins, en 1842, au Collège de France, la chaire nouvellement créée de langue et littérature de l'Europe méridionale; il s'en fit une tribune d'où il répandit parmi la jeunesse l'enseignement révolutionnaire. De là plusieurs ouvrages empreints de l'esprit du temps : *le Génie des religions* (1842, in-8); *les Jésuites*, en collaboration avec M. Michelet (1843, in-8; nombreuses édit.), résumé des leçons brillantes par lesquelles les deux professeurs répondaient aux vives attaques dont l'enseignement de l'État était l'objet; *De la Renaissance dans l'Europe méridionale; De la Liberté de discussion en matière religieuse; Réponse à quelques observations de Mgr l'archevêque de Paris* (1843); *l'Ultramontanisme, ou la Société moderne et l'Église moderne; l'Inquisition et les sociétés secrètes en Espagne* (1844).

Le gouvernement retira la parole à M. Quinet (1846). La jeunesse des écoles et les journaux de l'opposition protestèrent; mais la majorité du Collège de France approuva, et le professeur consacra ses loisirs forcés à visiter l'Espagne. A son retour, il publia ses impressions, ainsi qu'une partie de ses anciens cours sous ces titres : *Mes vacances en Espagne; le Christianisme et la Révolution française* (1846, in-8).

M. Quinet combattit avec ardeur dans la presse la réaction politique et religieuse. Il fut porté comme candidat à la députation en 1847, par l'opposition du collège de Bourg, mais non élu. Il eut toutefois une part active à l'agitation réformiste, prit les armes en Février et ne les quitta que pour « inaugurer la République au Collège de France, dans la chaire d'un *lecteur du roi*. » Nommé colonel de la 11e légion, il fut élu, dans son département, représentant à l'Assemblée constituante, le quatrième sur neuf, par 55 208 suffrages. Il siégea à l'extrême gauche, et fut renvoyé à la Législative, où il suivit la même ligne politique. A l'occasion de l'expédition de Rome, M. Quinet, qui avait publié, l'année précédente, son livre des *Révolutions d'Italie* (1848, in-8), fit paraître, sous le titre de *Croisade autrichienne, française, napolitaine et espagnole contre la République romaine*, un opuscule qui eut cinq éditions coup sur coup, et fut suivi de *l'État de siège* (1850); de *l'Enseignement du peuple* (1850), et de la brochure intitulée *Revision* (juillet 1851). Expulsé de France par le décret du 9 janvier 1852, M. Quinet se réfugia d'abord à Bruxelles, où il épousa une jeune veuve moldave, la fille du poète Assaki. Retiré plus tard à Veytaux, en Suisse, il ne consentit pas à rentrer en France après les deux amnisties. Aux élections législatives de mai 1869, il refusa la candidature qui lui fut offerte dans une des circonscriptions de Paris. En septembre 1870, il adressa aux Allemands un appel à la fraternité des peuples et rentra à Paris, où il publia, dans *le Siècle*, des articles très remarqués sur la politique impitoyable de M. de Bismarck. Un décret du 17 novembre 1870, lui rendit son titre de professeur de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France : les circonstances ne lui permirent pas de rouvrir son cours. Aux élections du 8 février 1871, nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le cinquième sur quarante-trois, par 199 472 voix sur [illegible] votants, il prit place à l'extrême gauche et se prononça très vivement contre l'adoption des préliminaires de paix, et la cession de l'Alsace et de la Lorraine : « C'est, dit-il, la guerre à perpétuité sous le masque de la paix. » — M. Edgar Quinet est mort à Versailles le 27 mars 1875.

Depuis son exil, M. Quinet avait publié : *les Esclaves* (Bruxelles, 1853, in-18), poème dramatique en cinq actes, en vers, dont Spartacus est le héros; *Fondation de la république des Provinces-Unies* (1854, in-18), étude sur Phil. de Marnix de Sainte-Aldegonde, dont il publia plus tard les Œuvres, avec M. A. Lacroix; *Philosophie de l'histoire de France* (*Revue des Deux Mondes*, 1855), sorte d'appel à tous les écrivains de ce siècle, que l'auteur conjure de rétracter, dans une sorte de nuit morale du 4 août, toutes les erreurs au service desquelles ils ont mis leur talent; *la Révolution religieuse au* XIXe *siècle* (1857); *Merlin l'enchanteur* (1860, 2 vol. in-8), *Histoire de mes idées* (1858); *Histoire de la campagne de* [illegible] (in-8; 2e édit. 1867, in-8); *Pologne et Rome* ([illegible] broch. in-8); *la Révolution* (1865, 2 vol. in-8; 8e édit., 1868), où l'auteur protestait très [illegible] contre les excès commis au nom des principes dont il était le fervent partisan; *Critique de la Révolution* (1867, broch. in-8), défense [illegible] précédent; *France et Allemagne* ([illegible] in-8); *la Question romaine devant* [illegible] (in-18); *Création* (1870, 2 vol. in-8); *le Siège de Paris et la Défense nationale* (1871, in-8); *la République* (1872, in-18); *le Livre de l'Exilé*, 1851-1870 (1875, in-8); *l'Esprit nouveau* (1875, in-8). Il a été entrepris deux éditions des *Œuvres complètes* de M. Quinet (1857, in-8 et in-18). M. Ch.-L. Chassin a publié en 1859 : *Edgar Quinet, sa vie et son œuvre* [illegible]. — Mme Edgar QUINET a publié : *Mémoires d'exil* (1868-1870, 2 vol. in-18); *Paris, journal du Siège* (1873, in-18); *Sentiers de France* ([illegible] in-18). Elle a obtenu une pension de [illegible].

QUINET (Benoît), poète belge, né [illegible] 1819, s'est acquis dans le pays [illegible] certaine réputation par la [illegible] il a attaqué les doctrines libérales [illegible] et révolutionnaires. Ses principaux [illegible] sont : *la Voix d'une jeune* [illegible] *civique* (1844), et le recueil de [illegible] a déjà eu trois éditions (1854, 2 [illegible]) [illegible] titre de *Souvenirs de la presse* [illegible] réuni des articles de critique.

QUINETTE DE ROCHEMONT [illegible] politique français, [illegible] Amiens, le 7 septembre [illegible] nel qui devint plus tard [illegible] Emmené, en 1814, à Bruxelles [illegible] venait d'être exilé [illegible] tra en France [illegible] de la révolution [illegible] 1832, il remplaça [illegible] comme député [illegible] torze ans, le [illegible] vota constamment [illegible] tribune [illegible] qu'on [illegible] grandes [illegible] liste des représentants [illegible]

le 15 juin, ministre plénipotentiaire en Belgique, et remplit ces fonctions jusqu'à la fin de 1851. Remplacé par le duc de Bassano, il resta quelque temps à l'écart. En 1854, il entra au Conseil d'État. M. Quinette de Rochemont, officier de la Légion d'honneur depuis 1850, a été promu commandeur le 4 août 1867.

QUITARD (Pierre-Marie), grammairien français, né en octobre 1792, à Vabres (Aveyron), fit ses classes au collège de Saint-Affrique et à l'École centrale de Rodez. Après avoir passé deux ans au service, il suivit la carrière de l'instruction publique, entreprit des éducations particulières et voyagea dans les principales contrées de l'Europe. Depuis 1818, il a fourni de nombreux articles de critique, de linguistique et de littérature légère à la presse parisienne, notamment au *Journal de la langue française* (1827-1838), à la *Revue théâtrale* (1833), à *l'Écho des écoles primaires* (1837-1842), au *Moniteur* et à *l'Époque*.

On a, en outre, de lui : *la Morale en actions* (1838), qui lui valut en juin 1879 un prix de la Société d'encouragement au bien, et la même année, le prix Lambert à l'Académie française ; *Dictionnaire étymologique, historique et anecdotique des proverbes français* (1842, in-8), couronné par l'Académie française en 1874 ; *Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français* (1859) ; *Dictionnaire des rimes*, précédé d'un traité de versification (1867, in-32), des poésies, des essais biographiques, etc.

R

RAAB (Joseph-Léonhard), graveur et peintre allemand, né à Schwaningen, le 29 mars 1825, reçut les premières notions de l'art à Nuremberg, et termina ses études à l'École de Munich. Appelé dans cette ville en 1868, il prit la direction de la section de gravure de l'Académie.

Parmi ses planches les plus connues, on cite : *les Apprentis cordonniers*, de Knaus ; *Examen devant l'instituteur*, de Vautier ; *l'Échantillon de vin*, de Flüggen ; *Luther brûlant la bulle du pape*, de Lessing ; une série de gravures pour l'illustration des œuvres de Goethe, de Schiller et de Lessing ; des portraits d'après nature, à l'eau-forte de Piloty, Zumbusch et autres. Comme peintre de portraits, on remarque celui du *Prince Albert*, pour la reine d'Angleterre et qui lui valut une médaille ; un certain nombre d'aquarelles, après un voyage en Italie en 1875, et, entre autres, la copie de la *Madone de Foligno*.

RAABE (Guillaume), romancier allemand, connu sous le pseudonyme de *Jacob Corvinus*, est né à Eschershausen, dans le Brunswick, le 8 septembre 1831. Il étudia la philosophie et l'histoire à Berlin, puis, embrassant la carrière littéraire, il produisit un certain nombre de romans et nouvelles, parmi lesquels nous citerons : *la Chronique de Sperlingsgasse* (1857) ; *Un Printemps* (1857) ; *les Enfants de Finkenrode* (1859) ; *Moitié faux, moitié vrai* (Halb maehr, halb wahr ; 1859), recueil de nouvelles ; *Vie désordonnée* (Verworrenes Leben 1862) ; *les Hommes des bois* (die Leute aus dem Walde ; 1863) ; *Voix libres* (Freie Stimmen ; 1868) ; *Abu Telfan ou le Retour des montagnes de la Lune* (A. T. oder die Heimkehr vom Mond Gebirge ; 1868) ; *l'Arc-en-ciel* (der Regenbogen 1879). *Christophe Pechlin* (1875) ; *le Clair de la lune allemand* (der deutscher Mondschein ; 1875), etc.

RABUAN DU COUDRAY (Paul-Jules), ancien représentant français, né à Rennes, en 1818, servit en Afrique, devint sous-officier, puis se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale et y prit un rang distingué. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, le dernier des treize représentants d'Ille-et-Vilaine, et siégea à la droite de cette assemblée. Il ne fut pas élu, en 1849, à la Législative, et entra, en 1852, dans la magistrature, comme procureur de la République. Conseiller à la Cour impériale de Rennes, il fut admis depuis à la retraite avec le titre de conseiller honoraire.

RABUTAUX (Auguste-Philippe-Édouard), littérateur français, né à Paris, le 13 février 1814, est auteur de divers travaux littéraires insérés sous des pseudonymes dans la *Revue de province*, le *Journal de la jeunesse*, dont il a été rédacteur en chef, *la France départementale*, etc. On a encore de lui : *De la Prostitution en Europe depuis l'antiquité jusqu'à la fin du* XVI*e siècle* (1851, in-4), et plusieurs articles pour le *Moyen âge* et *l'Encyclopédie moderne*. Il a rédigé la table systématique de la *Bibliographie de la France* pour les années 1854, 1855 et 1856.

RACINET (Antoine), ancien représentant du peuple français, né le 1er janvier 1788, fit de bonnes études médicales, entra dans l'armée, comme chirurgien, prit part aux campagnes de 1812, 1813 et 1814, s'établit ensuite à Goarec (Côtes-du-Nord), fit partie, avant comme après 1830, de l'opposition libérale, et siégea quelque temps au Conseil général des Côtes-du-Nord. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, l'avant-dernier sur treize, par 83 359 voix. Membre du Comité de l'agriculture et du Crédit foncier, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit quelque opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, ne fut pas réélu à la Législative, et reprit à Goarec l'exercice de la médecine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 juillet 1876.

RADDE (Gustave-Frédéric-Richard), voyageur et naturaliste allemand, né à Danzig, le 27 novembre 1831, fut chargé, aux frais de la Société entomologique de Stettin, d'une mission en Crimée (1852) et explora pendant deux ans les côtes septentrionales de la mer Noire. Les résultats de ce voyage, publiés dans le *Bulletin* de la Société des naturalistes de Moscou, lui firent confier par la Société de géographie russe une mission dans le sud et l'est de la Sibérie, principalement sur les bords du lac Baikal qu'il visita en 1855 ; il descendit plus tard l'Amour et s'arrêta en 1859 à la partie orientale des monts Sajan. Il explora plus tard l'Arménie et le Caucase, et se fixa à Tiflis en 1863, où il devint directeur du musée. Les résultats de son deuxième voyage ont été consignés dans le grand ouvrage de MM. Baer et Helmersen : *Beiträge zur Kenntniss Russischen Reich*, excepté la partie zoologique qui forme deux volumes : *les Mammifères* (Saeugethiere-Fauna : Petersb., 1862) et *Ornithologie du sud-est de la Sibérie* (die Festland-Oornis des südvestl. Sibirien ; Ibid. 1864). Citons encore : *Compte rendu des recherches biologiques et géographiques*

dans les pays du Caucase (Berichte ueber die biol-geogr. Untersuchungen in den Kaukasuslaendern; Tiflis, 1866).

RADIGUET (Maximilien-René), littérateur français, né le 17 janvier 1816, à Landerneau (Finistère), accompagna, à l'âge de vingt ans, les plénipotentiaires français chargés de traiter les questions d'indemnité avec la république d'Haïti. De 1841 à 1845, il fit, en qualité de secrétaire de l'amiral Du Petit-Thouars, la campagne de *la Reine Blanche* dans l'Océanie, rapporta un travail artistique considérable en trois atlas in-folio, qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur.

Depuis 1847, M. Radiguet a fourni divers articles de voyage et de littérature, sous son nom ou sous les pseudonymes de René de *Kerilian*, et de Stéphane *Rénal*, à la *Revue des Deux Mondes*, à *la Revue moderne*, à *l'Illustration*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, à *l'Océan*, à *la France maritime*, et des poésies à la *Revue de Paris*. Il a publié en volumes : *Souvenirs de l'Amérique espagnole* (1856, in-18; 2ᵉ éd., 1874, in-18); *les Derniers sauvages* (1860, in-18), souvenirs de l'occupation française aux îles Marquises; *A travers la Bretagne*, souvenirs et paysages (1865, in-18); *le Champ de Mars à vol d'oiseau* (1867, in-18); *l'École de M. Toupinel* (Brest, 1870, in-18); *Reflets de tableaux connus* (1874, in-18), Salons de 1869-1874; *Lettres sur le Salon de 1875* (1875, in-18) : ces derniers signés du pseudonyme de *Saint-Rénal*.

RAFFORT (Étienne), peintre français, né à Châlon-sur-Saône, en 1802, a surtout cultivé le paysage et les vues pittoresques et développé son talent au milieu de lointains voyages, notamment en Algérie (1832), en Italie (1829 et 1835), en Orient (1844), etc. Il a exposé depuis ses débuts : *Sites de Palerme, de Gênes*, de *Partenico* (1831); *la Place du Gouvernement*, à Alger, *Vues de Saint-Malo*, *la Porte Balazoun*, *le Port de Dieppe*, *l'Entrée du Havre* (1833-1836); *la Plage de Saint-Malo* (1837); *Une Cour de ferme*, en Bretagne; *Marine*, *le Grand canal et l'église della Salute*, à Venise (1838-1840); *Site de Thun*, *en Suisse*, *l'Entrée de Henri III à Venise* (1841-1843); *la Cathédrale de Palerme*, *le Palais ducal de Venise* (1848); *la Mosquée de Scutari*, *la Fontaine du Sérail*, *le Port de Constantinople*, *la Fontaine d'Eyoub*, *la Mosquée de Mahmoud* (1850 et 1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1837, une 2ᵉ en 1840, et une 1ʳᵉ en 1843.

RAGON (Félix), historien français, né à Avallon (Yonne), le 24 novembre 1795, entra, en 1813, à l'École normale et fut longtemps professeur d'histoire au collège Bourbon, puis inspecteur de l'Académie de Paris. De 1849 à 1852, il remplit les fonctions d'inspecteur général des études. Il a été nommé, en 1844, chevalier de la Légion d'honneur. — M. Ragon est mort à Orchaise (Loir-e[illegible]), le [illegible] 1872.

On lui doit : *Abrégé de l'histoire générale des temps modernes* (1824-1826, 3 vol. in-8), depuis la prise de Constantinople jusqu'à la mort de Louis XIV; *Précis élémentaire de l'histoire de France* (1855, in-18; 14ᵉ édit., 1852); *Histoire générale du XVIIIᵉ siècle* (1836, in-8); *Précis de l'histoire moderne* (1846, in-12). *L'Abrégé* et *le XVIIIᵉ siècle* ont été réimprimés, sous le titre : *Histoire générale des temps modernes* (1846, 3 vol. in-8; 6ᵉ édit. augmentée, 1855). On a encore de M. Ragon diverses traductions, dont quelques-unes en vers : *Horace* (1831-1832); *Child-Harold* (1833); *les Lusiades* (1842); *Essai de poésies bibliques* (1849).

RAIGE-DELORME (Jacques), médecin français, né le 18 octobre 1795, à Montargis (Loiret), fit à Paris ses études spéciales et y reçut en [illegible] le diplôme de docteur. Nommé bibliothécaire adjoint de la Faculté en 1836, il devint titulaire en [illegible], à la mort de Dezeimeris, et prit sa retraite en décembre 1876.

Auteur de quelques opuscules, M. Raige-Delorme s'est fait surtout connaître comme rédacteur principal des *Archives générales de médecine* de 1823 à 1854. Il a collaboré en outre à plusieurs publications importantes, telles que le *Dictionnaire de médecine* de Béchet (1821); le *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* (1828), et le *Nouveau Dictionnaire des sciences médicales* (1851-[illegible]). Il a entrepris lui-même, avec M. Dechambre, la publication d'une *Encyclopédie des sciences médicales* ([illegible], t. I-XVII, in-8, avec fig.), important ouvrage qui doit former vingt-cinq volumes.

RAINGO (Germain-Benoît-Joseph), littérateur belge, né à Mons, le 12 février 179[illegible], a rempli successivement dans la province du Hainaut les fonctions de directeur de l'École normale ([illegible]), d'inspecteur des écoles (1821) et de principal du collège de Mons depuis 1831. Il a publié un grand nombre d'ouvrages d'enseignement, entre autres : *Traité d'arithmétique* (1818, 2 vol. in-8); *Bibliothèque des instituteurs* (1819-1832), recueil périodique spécialement consacré à l'amélioration de l'instruction primaire; *Cours de langue hollandaise* (1824, in-8); *Précis de l'histoire des Pays-Bas* (1825); *Précis de l'histoire de la Belgique* (1836); *Annales du Hainaut* ([illegible]), revue hebdomadaire; *Éléments d'algèbre* ([illegible]); *Éléments d'agriculture* (1849, in-8), etc.

RAINNEVILLE (Joseph Wars, [illegible]), homme politique français, sénateur, né à Allonville (Somme), le 7 avril 1833, embrassa d'abord la carrière militaire et servit dans le [illegible] régiment d'infanterie de ligne. Plus tard, il s'engagea dans les zouaves pontificaux, assista à la bataille de Castelfidardo, comme aide de camp [illegible] Pimodan et fut décoré par le pape. [illegible] siège de Paris, il commanda un [illegible] mobiles de la Somme. Élu, le 8 [illegible] à l'Assemblée nationale, le cinquième [illegible] par 95 890 voix, il prit place [illegible] un des adversaires déclarés de la [illegible] de M. Thiers, repoussa l'amendement [illegible] mais adopta l'ensemble des lois [illegible] nelles. Il avait fait partie de la [illegible] budget et avait été rapporteur du [illegible] faires étrangères. Candidat aux élections [illegible] riales, pour le département de la [illegible] blia une circulaire dans laquelle il [illegible] « fait le sacrifice de ses inclinations [illegible] votant les lois constitutionnelles » [illegible] geait du reste à soutenir. Il fut élu [illegible] 1876, au second tour de scrutin, le [illegible] trois, par 552 voix sur 933 votants. [illegible] secrétaire du Sénat, il se démit de [illegible] le 8 mai 1879, par suite d'un [illegible] autres membres du bureau [illegible] avait voté pour la dissolution de la [illegible] députés, demandée par M. de Broglie [illegible] général du département de la Somme [illegible] canton de Villers-Bocage. M. de [illegible] été décoré de la Légion d'honneur [illegible] quelques brochures d'actualité [illegible] blié : *la Femme dans l'antiquité* [illegible] *morale naturelle* (1866, in-8).

RAISMES (Arnold-Joseph-[illegible]), sénateur français, est né à [illegible]

15 mars 1868. Membre du conseil général du Finistère, pour le canton d'Arzano, il n'avait point de passé politique, lorsqu'il fut porté comme candidat, dans son département, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, sur la liste de l'Union conservatrice. Élu le dernier sur quatre, par 240 voix sur 385 électeurs, il prit place à droite et se prononça, en juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés.

RAMADIÉ (Mgr Étienne-Emile), prélat français, est né à Montpellier, le 6 septembre 1812. Précédemment curé de Saint-Jacques de Béziers, il a été nommé évêque de Perpignan par décret du 17 septembre 1864, transféré à l'archevêché d'Albi par décret du 17 janvier 1876, préconisé le 26 juin et installé le 10 août de la même année. On ne cite de lui que des *Lettres pastorales* et *Mandements*. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

RAMBAUD (Alfred-Nicolas), professeur et littérateur français, né à Besançon (Doubs), le 2 juillet 1842, entra en 1861 à l'École normale supérieure, en sortit en 1864, et fut reçu agrégé d'histoire. Répétiteur à l'École des hautes études, il prit le grade de docteur ès lettres en 1870, et remplit des missions littéraires en Russie. Chargé de cours d'histoire à la Faculté des lettres de Caen en 1871, il devint, en 1875, professeur suppléant à la Faculté de Nancy. En février 1879, il fut appelé par M. Jules Ferry au ministre de l'instruction publique, comme chef de son cabinet et du secrétariat. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 février 1880.

Outre ses thèses (*l'Empire grec au x^e siècle. Constantin Porphyrogénète*, et *De Byzantino hyppodromo et circensibus factionibus*) dont la première fut honorée par l'Académie française du prix Thiers en 1872, on cite de M. Alfred Rambaud : *la Domination française en Allemagne* [1792-1804] (1873, in-18) ; *l'Allemagne sous Napoléon I^er* [1804-1811] (1874, in-18) ; *la Russie épique* (1876, in-8), étude sur les chansons de la Russie traduites ou analysées ; *Français et Russes, Moscou et Sébastopol* (Nancy et Paris, 1877, in-18) *Histoire de la Russie* (1878, in-18, avec 4 cartes), etc. Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, il y a publié une série d'intéressantes études sur Catherine II, sa famille et ses correspondants.

RAMBERT (Eugène), littérateur suisse, né à Montreux (canton de Vaud), le 6 avril 1830, suivit les cours de la Faculté de théologie de Lausanne, obtint le grade de licencié en 1853 et fut nommé professeur de littérature française à l'Académie de Lausanne, l'année suivante. En 1860, il échangea cette chaire contre celle de la même faculté à l'École polytechnique de Zurich.

Les principales publications de M. Rambert sont : *Mme de Staël* (Lausanne 1854, in-4) ; *Corneille, Racine et Molière*, résumé de deux cours (1861, in-8) ; *Alexandre Vinet* d'après ses poésies (Paris, 1868, in-18) ; *l'Avenir de l'instruction supérieure dans la Suisse française* (Genève, 1869, in-8) ; *Bex et ses environs* (Lausanne, 1871, in-18) ; *Poésies et chansons d'enfants* (Genève, 1871, in-8) ; *Poésies* (Paris, 1874, in-18) ; *Écrivains nationaux* (1^re série, Genève, 1874, in-8) ; *les Alpes suisses* (Genève et Zurich, 1866-1875, 5 parties in-12) ; *Alexandre Vinet* (Laus. 1875, in-8 ; 3^e éd., 1876, 2 vol. in-18) ; *les Oiseaux dans la nature* (Ibid., 1879, in-folio avec pl. de Léo-Paul Robert), etc. M. Rambert a donné une édition revisée de la *Chrestomathie* de Vinet (1876-1879, 3 vol. in-8).

RAMBOSSON (Jean-Pierre), philosophe et vulgarisateur français, né à Saint-Julien (Haute-Savoie), en 1827, fit en partie ses études en Savoie, vint les continuer à Paris, et, à partir de 1850, se consacra surtout à la vulgarisation des sciences. De 1860 à 1866, il parcourut l'Europe, les Indes et l'océan Atlantique, devint membre de plusieurs sociétés savantes et fut nommé, en 1875, officier de l'instruction publique.

L'un des fondateurs et quelque temps rédacteur en chef du journal *la Science pour tous*, M. Rambosson a collaboré aux principaux journaux et recueils scientifiques ou d'enseignement. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels il faut citer : *le Langage mimique* (1853, in-8) ; *Cours de mathématiques* (1855, in-18), avec tableaux synoptiques ; *la Science populaire, ou Revue du progrès des connaissances* (1863-1868, 7 vol. in-18) ; *Histoire et légendes des plantes* (1868, in-8 ; 2^e édit., 1869, in-8, avec pl. et vignettes) ; *les Colonies françaises* (1868, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences ; *Histoire des météores* (1869, in-8, avec pl. et vignettes) ; *les Pierres précieuses* (1870, in-8, 43 pl.) ; *l'Éducation maternelle d'après les indications de la nature* (1871, in-8) ; *les Lois de la vie et l'art de prolonger ses jours* (1871, in-8), couronné par l'Académie française, *Histoire des astres* (1874, gr. in-8, avec 3 cartes 10 planches et gravures ; 2^e édit., 1876) ; *la Loi absolue du devoir et la destinée humaine au point de vue de la science comparée* (1876, in-8) ; *les Harmonies du son et l'histoire des instruments de musique* (1877, in-8, 5 pl. en couleur et 200 gravures), couronné par l'Académie française, etc. M. Rambosson a fourni en outre un certain nombre de *Mémoires* à l'Académie de médecine, à l'Académie des sciences, et surtout à l'Académie des sciences morales.

RAMEAU (Charles-Victor CHEVREY-), député français, né à Paris, le 26 janvier 1809, d'une famille originaire de Bourgogne, qui se prétend alliée à celle du grand musicien, est fils d'un officier d'état-major du premier Empire. Il fit ses études au collège Bourbon, son droit à Paris, et fut reçu avocat au mois d'août 1830. Nommé avoué à Versailles en juin 1834, il exerça ces fonctions jusqu'au mois de juin 1870. Président de la conférence des avoués de France, membre du conseil municipal pendant vingt-six ans, et maire élu de cette ville au lendemain du 4 septembre 1870, il défendit avec beaucoup d'énergie les intérêts de ses administrés pendant l'occupation prussienne et fut emprisonné pour avoir résisté aux exigences de l'état-major allemand. Le rapport annexé au décret du 5 septembre 1871, qui le nommait chevalier de la Légion d'honneur, constatait que, pendant l'occupation, « il avait compris et rempli tous les devoirs du courage civil et de l'honneur désarmé ». Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant de Seine-et-Oise, le deuxième sur onze, par 40 437 voix. Pendant l'insurrection du 18 mars, il fit partie de la commission des quinze chargée d'assister le gouvernement. A l'Assemblée, il prit place sur les bancs de la gauche républicaine et soutint la politique de M. Thiers. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il fut révoqué, par M. de Broglie, de ses fonctions de maire en février 1874, mais les adjoints et les conseillers municipaux refusèrent de lui succéder, et il ne fut pas remplacé. Réélu député pour la 1^re circonscription de Versailles, le 20 février 1876, par 6357 voix contre 5093 obtenues par le candidat monarchiste, il reprit sa place à gauche et fut élu vice-président de la Chambre. L'année suivante, il redevint maire de Versail-

les. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu, le 14 octobre suivant, par 6925 voix, contre 5972 réunies par le même concurrent, devenu candidat officiel, il fut également renommé vice-président le 10 janvier 1878. En mars 1879, lors de la discussion du rapport de la commission d'enquête, sur les actes des cabinets du 16 mai et 14 novembre 1877, M. Rameau, après avoir voté contre les poursuites, proposa un ordre de jour de flétrissure, adopté par la majorité de la Chambre et affiché dans toutes les Communes de France.

M. Rameau a publié : *Du Jury en matière civile* (1848, br. in-8°) ; *Observations sur le projet de loi relatif à l'organisation judiciaire*, (même année in-8) ; *De la Nécessité d'une loi sur les réunions préparatoires électorales* (1849, br. in-8°) ; *De la Justice civile pour les indigents* (même année); *De la Saisie immobilière et particulièrement de la clause dite de voie parée* (1860, in-8°) ; *Réponse à la proposition relative au rétablissement de la taxe du pain à Versailles* (1868, br. in-8°) ; etc. Il a collaboré à la *Revue critique de législation et de jurisprudence* et à la *Gazette des Tribunaux*. En 1862 il créa à Versailles un cours public et gratuit de *Législation usuelle*, dont il fut pendant cinq années le professeur, (1862-1867) Cet enseignement, réuni en volume et présenté à l'Exposition universelle de 1867, valut à son auteur une mention honorable.

RAMÉ (François-Alfred), archéologue et magistrat français, né à Rennes, le 12 décembre 1826, suivit les cours de la Faculté de droit de cette ville, s'inscrivit comme avocat au barreau de la Cour, puis devint substitut au tribunal en 1857, substitut du procureur général en 1863, avocat général en 1867. Appelé au poste de procureur général dans la même ville, le 16 septembre 1870, il passa, le 31 janvier 1872, à Toulouse, mais donna sa démission par suite de difficultés personnelles avec le premier président. Il devint conseiller à la Cour de Paris le 6 juillet 1876.

Consacrant ses loisirs à l'archéologie, il inséra ses premiers essais dans le *Bulletin de l'association bretonne* (1846), et, l'année suivante, fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques Parmi ses publications nous citerons : *Classification des monnaies de Bretagne du* IX^e *au* XVI^e *siècle* (1846, in-8) ; *Des Autels chrétiens* (1851), inséré dans le tome XI des *Annales archéologiques ; l'Art au* XIX^e *siècle* (1851, in-4), à propos de l'achèvement de la cathédrale de Saint-Ouen à Rouen; *Notes sur quelques châteaux de l'Alsace* (1855, in-8), extrait du *Bulletin* de M. de Caumont ; *Histoire de la céramique au moyen âge* (1856-1857, gr. in-8, pl.), études sur les carrelages historiés du XII^e au XVII^e siècle en France et en Angleterre. M. Ramé a donné, avec M. Michelant, la *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada en* 1534 (1867, in-8).

RAMÉE (Daniel), architecte et littérateur français, né le 16 mai 1806, à Hambourg, est fils de Jean Ramée, architecte distingué, chargé, en 1790, d'ériger le premier autel de la fédération au Champ de Mars. Il suivit, tout enfant, son père aux États-Unis, revint à Hambourg, en 1818, et fit ses études au collège de Dinant, puis à Mézières, où il se livra de préférence à des travaux purement artistiques. Il vint à Paris en 1823. Possédant déjà les principes de l'architecture, il s'appliqua particulièrement à l'étude du moyen âge, et fut bientôt attaché à la commission des monuments historiques. Il a restauré pour elle les cathédrales de Noyon, de Senlis et de Beauvais, la façade du palais de justice de cette ville, les abbayes de Saint-Riquier et de Saint-Wulfran d'Abbeville, la petite église de Rui, Saint-Les d'Esserand, la paroisse de Roy, et Tracy-le-Val, près de Rouen. Vers 1830, la Société des antiquaires de Normandie le chargea de [illegible] la statue gothique de la reine Nantechilde à Saint-Denis, première œuvre de ce genre faite en France. Peu après, il visita une première fois l'Italie (1832), vécut deux ans à Florence, parcourut toute la Toscane, et fit de fréquentes excursions en Angleterre et en Allemagne. En 1848, il se trouvait à Rome pour la septième fois.

Au milieu de ses travaux d'art et de ses voyages, M. Ramée entreprit de nombreuses publications. Après avoir traduit en français les *Monuments d'architecture, de sculpture et de peinture allemandes*, d'Ernest Förster (1836, in-4), il donna : *Cours de dessin* (1840, in-4, texte et planches); *Manuel général de l'histoire de l'architecture chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge* (Paris, 1843, 2 vol. in-8), ouvrage traduit par l'auteur lui-même en anglais et en hollandais, et qui a été réimprimé depuis avec luxe (1860, 2 vol. in-8); *Introduction au Moyen âge monumental et archéologique* (1843, in-folio); la traduction française du texte de l'*Ornementation au moyen âge*, de Handeloff (1846, 2 vol. in-4); *l'Ornement* [illegible], texte et planches); *Théologie cosmogonique* (1853), livre inspiré de l'esprit philosophique et révolutionnaire; *Histoire des carrières* (1856); *Action de Jésus sur le monde, ou conséquences du Christianisme* (1864, in-8); *Sculptures décoratives, Motifs d'ornementation... du* XII^e *au* XVI^e *siècle* (1864, 2 vol. in-folio, avec planches); *l'Architecture et la construction pratique mises à la portée des gens du monde* (1868, in-18, avec fig.; 2^e édit., 1871, in-18); *Dictionnaire général des termes d'architecture, en français, en allemand, en anglais et en italien* (1868, gr. in-8); *Histoire de l'origine des inventions, des découvertes et des institutions humaines* (1875, in-8), etc. Il a traduit de l'allemand : *les Basiliques de Rome*, de Bunsen, et le texte de *Serrurerie du moyen âge*, de Hefner Alteneck.

M. Ramée a écrit, en 1848, quelques articles dans *le Peuple* de M. Proudhon, entre autres l'histoire du Drapeau rouge, et s'est trouvé mêlé à divers événements politiques de cette année. Il a encore donné des articles à la *Revue britannique* (1845-1846); une série de *Notices sur les Monuments anciens et modernes*, de M. [illegible] Gailhabaud (1845-1849); des *Cartes d'Orient* [illegible], ainsi que le texte et les bois d'un *Résumé d'histoire de l'architecture*, pour le *Nouveau journal des connaissances utiles*. Parmi ses écrits politiques, on cite : *le Congrès de Vienne* (1866, in-8) et *la République* [illegible] *son développement* [illegible] *l'État et la société* (1872, in-8).

RAMMELSBERG (Charles-Frédéric), chimiste allemand, né à Berlin, le 1^{er} avril 1813, se destinait d'abord à la pharmacie, puis suivit les cours des sciences naturelles à l'Université [illegible] le grade de docteur en 1837 et devint [illegible] en 1845. A part l'enseignement pratique de son laboratoire, il professa la chimie à l'Institut de l'industrie et à celui des mines. Il devint membre de l'Académie des sciences de Berlin en 1855.

Ses travaux personnels qui traitent de la composition chimique des minéraux se trouvent insérés dans les *Annales* de Poggendorff. On a de lui des ouvrages destinés à l'enseignement comme : *Dictionnaire-Manuel de la* [illegible]

chimique (Handwoerterbuch des chem. Theils der Mineralogie, Berlin, 1841; suppl. 1843-49; 2e éd. Leipzig, 1875); *Manuel de cristallographie chimique* (Handbuch der krystallographischen Chemie; Berlin, 1855); *Guide d'analyse chimique quantitative* (Leitfaden fur die chem.-quant. Analyse; ibid., 3e éd., 1874); *Guide d'analyse chimique qualitative* (Leitfaden fur die chem.-qualit. Analys-; Ibid. 6e éd. 1874); *Principes de chimie* (Grundriss der. Chemie; 1874, 4e éd.), etc.

RAMPON (Joachim-Achille, comte), sénateur français, né à Paris, le 10 juillet 1806, fils du général Rampon, servit comme officier dans la cavalerie, et fut nommé général de la garde nationale sous Louis-Philippe. Élu député de l'Ardèche en 1836, il siégea sur les bancs de l'opposition. Il resta à l'écart pendant les premières années de l'Empire, fut élu conseiller général pour le canton de Tournon, en 1867, et se présenta comme candidat au Corps législatif en 1869 dans l'arrondissement de Tournon, contre le candidat officiel, M. de La Tourrette, mais n'ayant obtenu que 6000 voix environ, se retira au 2e tour de scrutin devant M. Herold, qui avait obtenu plus de 9000 suffrages. Nommé le 30 novembre 1870, colonel de la 3e légion des mobilisés de l'Ardèche, il prit part aux opérations de l'armée de l'Est, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le premier sur huit, par 44 709 voix.

President du groupe des républicains conservateurs jusqu'au mois de mai 1872, il passa au centre gauche, soutint la politique de M. Thiers, et contribua à maintenir l'union entre les diverses fractions du parti républicain dans l'Assemblée. Il repoussa la loi sur l'enseignement supérieur et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat républicain, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu le premier sur deux, par 210 voix sur 405 votants. L'un des vice-présidents de la Chambre haute, il continua au Sénat à soutenir la politique républicaine, vota en juin 1877, contre la demande de dissolution de la Chambre des deputés, et fut suspendu de ses fonctions de maire de Gilhac. Conseiller général de l'Ardèche, pour le canton de Tournon depuis 1867, il en a été élu président en 1871. M. le comte Rampon a été promu officier de la Légion d'honneur, le 10 juin 1837.

RAMPONT, ou RAMPONT-LÉCHIN (Germain-François-Sébastien), médecin et homme politique français, ancien représentant du peuple, sénateur, né à Chablis, le 25 novembre 1809, étudiait la médecine lorsque éclata la revolution de 1830, et fit partie des combattants de Juillet. Reçu docteur, il s'établit dans l'Yonne en 1834, et fut, jusqu'en 1848, le chef du parti libéral de ce département. Nommé représentant à la Constituante, il siégea parmi les républicains modérés adopta l'amendement Grévy et la Constitution; il ne fut point réélu à la Législative. Il devint conseiller général en 1861. Candidat de l'opposition démocratique, il fut élu, le 10 juin 1869, au second tour, député de la 1re circonscription de l'Yonne, par 17 864 voix, sur 35 593 votants, contre 17 359 voix obtenues par M. Frémy, candidat officiel. Il prit place à gauche et vota contre le plébiscite et la declaration de guerre. Après la révolution du 4 septembre, il fut nommé directeur général des postes en remplacement de M. Vandal. Lorsque les communications entre Paris et la province furent interceptées, il créa le service des aérostats, transportant les lettres ordinaires et les cartes-poste, et celui des pigeons voyageurs auxquels on put confier des dépêches et même de grands journaux reproduits par la photographie microscopique. Il fit, en outre, diverses tentatives de communications par la haute Seine. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de l'Yonne à l'Assemblée nationale, le troisième sur sept, par 53 880 voix et s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine. Après la chute de M. Thiers, il fut révoqué le 9 août 1873 de ses fonctions de directeur des postes. Il avait conclu des conventions postales avec l'Allemagne, la Russie en novembre 1872 et les États-Unis en décembre de la même année. Il vota avec le parti républicain et adopta les lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches, lors des élections des sénateurs inamovibles, il fut nommé le 15 décembre 1875, au sixième tour de scrutin, par 340 voix, sur 681 votants. Il refusa la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877.

RAMSAY (Andrew-Crombie), géologue anglais, né en 1814, suivit les cours de l'Université de Glasgow et entra au Bureau géologique de la Grande-Bretagne en 1841; il en devint le directeur en 1845. Nommé professeur à l'Université de Londres en 1848 et à l'École des mines en 1851, il devint, en 1872, directeur général du service géologique et du Musée de géologie pratique. Membre de la Société royale dès 1849 et de nombreuses académies, il reçut, entre autres récompenses, la grande médaille Wollaston de la Société géologique de Londres, et la médaille Neill à l'Académie d'Edimbourg.

On cite de lui: *la Géologie d'Arran* (the Geology of Arran); *Géologie de la Galles du Nord* (Geol. of North Wales; 1858); *Géologie et géographie physique de la Grande-Bretagne* (Physical geogr. and geol. of Great Britain; 1818), et principalement ses études sur les glaciers: *les Anciens glaciers de la principauté de Galles et de la Suisse* (Old glaciers of New Wales and Switzerland; 1860).

RAMUS (Joseph-Marius), sculpteur français, né à Aix, le 19 juin 1805, obtint dans sa jeunesse tous les prix à l'académie de cette ville, vint à Paris en 1822, suivit, comme élève de Cortot, les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second grand prix en 1830. Une mission spéciale du gouvernement lui permit de visiter l'Italie: il était chargé de mouler, dans les galeries de Florence, tous les morceaux précieux du XVe siècle et de la Renaissance, pour le musée des Augustins, devenu le Palais des beaux-arts. M. Ramus debuta au Salon de 1831 par le buste du *Comte de Forbin*, et exposa ensuite les statues de *La Fontaine* et de *Séguier*, les bustes de *Tourville* et de *Tournefort*, destinés au musée de Versailles; la statue de *Portalis*, placée dans l'hémicycle de l'ancienne Chambre des pairs; *Anne d'Autriche*, pour le jardin du Luxembourg; *Daphnis et Chloé*, *l'Innocence*, *Céphale et Procris*, *les Arts*, *la Bienfaisance*, *Une première pensée*, acheté par le gouvernement pour le musée de Marseille. D'autres travaux nombreux ont contribué à populariser son nom, surtout dans le midi de la France; tels sont: le *fronton* du palais de justice de Montpellier, les statues de *Portalis* et de *Siméon*, pour la ville d'Aix; un *Gassendi* en bronze, à Digne; *Puget* et *Belzunce*, pour Marseille, et le *Monument d'Adam de Craponne*, à Salon (1854); la statuette de *Mgr Sibour*, une statue de *Philippe de Champagne*, un buste de *Carbonel* (1850-1853); un *Saint Jean*, admis, avec sa statue de *Puget*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Marguerites*, groupe en marbre; *le Docteur Rayer* (1857); *Didon*, statue destinée à la cour du Louvre, *Mgr de Mazenod*, *Isaïe et saint Jean*, *Bacchus*

enfant tourmenté par une nymphe, bustes de *M. Delangle* et de *Mgr Chalandon* (1861); *Judith*, statue en marbre, *les Enfants au Lézard*, groupe (1866); *David combattant Goliath*, à l'Exposition universelle de 1867, statue qui avait déjà paru en 1859; *Saint Michel* et *Saint Gabriel*, pour Saint-Eustache, etc. M. Ramus a obtenu une 2[e] médaille en 1831, une 1[re] en 1839, la décoration en octobre 1852, et une mention en 1855.

RANC (Arthur), homme politique et publiciste français, né à Poitiers, le 20 décembre 1831, fit de brillantes études au collège de cette ville, vint à Paris en 1853 pour y suivre les cours de l'École de droit, et s'inscrivit en outre à ceux de l'École des chartes. Il fut, dès 1853, inquiété par la police pour la part qu'il prit aux manifestations démocratiques. Impliqué dans le complot de l'Opéra-Comique, il fut arrêté et déporté en Afrique, sans jugement, d'où il réussit à s'échapper. Il rentra en France après l'amnistie de 1859, et, après avoir été correcteur à l'*Opinion nationale*, collabora successivement au *Courrier du Dimanche*, au *Nain Jaune*, au *Journal de Paris*, à la *Cloche*, au *Réveil* et au *Diable-à-Quatre*. La vivacité de sa polémique lui attira de nouvelles poursuites. Il fut notamment condamné à quatre mois de prison pour un article sur les insurgés de Juin, publié dans le *Nain jaune*. Après la Révolution du 4 septembre, nommé maire du 9[e] arrondissement, puis chargé d'une mission, il quitta Paris en ballon, le 14 octobre, et se rendit à Bordeaux, où, le 26, il fut nommé, par M. Gambetta, directeur de la sûreté générale dans le territoire de la République. Il organisa un service de renseignements militaires et de contre-espionnage qui permit à la Délégation de Tours d'adresser, à la fin du mois de décembre 1870, au général Trochu l'état exact des forces prussiennes autour de Paris. Démissionnaire le 6 février 1871, il fut élu, le 8, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le dix-septième sur quarante-trois, par 126 533 voix sur 328 970 votants. Après avoir voté contre les préliminaires de paix, il résigna son mandat, et revint à Paris. Le 26 mars, il fut élu membre de la Commune pour le 9[e] arrondissement par 8950 voix. Membre de la commission de la justice et de celle des relations extérieures, il se retira le 6 avril, le lendemain de la publication du décret relatif à l'exécution des otages, après avoir fait de vains efforts pour amener une entente entre les maires élus et les pouvoirs insurrectionnels. Au mois de novembre 1871, il fut l'un des principaux rédacteurs de *la République française* et y fit paraître en feuilleton un roman politique : *Sous l'Empire* (1872, in-8; 1877, in-18).

M. Ranc fut élu, le 30 juillet 1871, au second tour de scrutin, membre du conseil municipal de Paris pour le quartier Sainte-Marguerite (11[e] arrondissement). Entendu par la commission d'enquête sur les actes du gouvernement du 4 septembre, il défendit la politique de résistance à outrance. Il protesta aussi contre les allégations de la commission d'enquête sur l'insurrection du 18 mars. Le 11 mai 1873, il fut élu représentant dans une élection partielle du département du Rhône, par 89 045 suffrages et siégea à l'extrême gauche. Les accusations déjà portées contre lui à la tribune se reproduisirent au sein de l'Assemblée après le renversement de M. Thiers : une demande en autorisation de poursuites adressée par le général de Ladmirault, gouverneur de Paris et qui provoqua un long débat dans la commission nommée à cet effet, fut votée par 467 voix, contre 140 (19 juin 1873). M. Ranc, qui avait pu gagner la Belgique, fit paraître quelques jours plus tard dans *la République française* une lettre justificative très détaillée sur son rôle pendant le siège et la Commune; le 3[e] conseil de guerre prononça, le 13 octobre 1873, sa condamnation à mort par coutumace. Le 7 juillet précédent, la violente polémique qu'il soutenait depuis longtemps contre M. Paul de Cassagnac, s'était terminée par un duel qui avait eu lieu à Essanges (frontière du Luxembourg), et dans lequel les deux adversaires avaient été blessés. M. Ranc vécut à Bruxelles, continuant sa collaboration à *la République française*. Il écrivit sous ce titre : *De Bordeaux à Versailles* (1877, in-8), un résumé du rôle de l'Assemblée nationale qu'en raison de sa situation judiciaire, il dut faire signer par son père, M. O. Ranc. Compris dans l'un des premiers décrets d'amnistie signés par M. Grévy, en 1879, il rentra aussitôt en France, mais refusa toute candidature et reprit son rang dans la presse républicaine.

Outre les livres cités plus haut, M. Ranc a publié : *le Bilan de l'année 1868*, en collaboration avec MM. P. Grousset, Castagnary et F. [illegible] (1868, in-8°); *Histoire de la conspiration de Babœuf*, par Buonarotti, avec une préface et des notes (1869, in-18); le *Roman d'une Conspiration*, publiée d'abord dans *le Temps* en 1868.

RANCÉ (Alexandre-Nicolas POULAIN DE), officier français, ancien représentant, né en 1786, à Nonancourt (Eure), assista aux dernières campagnes de l'Empire, fut admis, en 1818, dans le corps royal d'état-major et y resta jusqu'à la fin de sa carrière militaire. Nommé membre de la Chambre des députés en 1830, il y fit pendant quatre ans, partie de l'opposition. Il accompagna ensuite en Algérie le maréchal Clauzel, en qualité d'aide de camp, fut chargé par lui de [illegible] l'augmentation de troupes nécessaire à la première expédition de Constantine, insista avec beaucoup de fermeté auprès des ministres et du roi lui-même, sans rien obtenir, et, malgré les services qu'il avait rendus durant la retraite, partagea la disgrâce de son chef et fut mis en disponibilité (1836). En 1842, il donna sa démission de chef d'escadron et se retira aux environs de Dreux.

Partisan de l'assimilation complète de l'Algérie à la France, M. de Rancé fut choisi par les colons, en 1848, pour faire prévaloir ce système à l'Assemblée constituante; il vota, avec le parti démocratique, contre les deux Chambres, la présidence et le remplacement militaire, et, d'un autre côté, pour le vote à la commune, la proposition Rateau et l'expédition de Rome. Il demanda, avec ses collègues, que notre colonie formât une partie intégrante du territoire français. Réélu le troisième, à la Législative, il s'associa d'abord aux actes de la majorité, puis suivit la politique de l'Élysée, appuya le coup d'État, et accepta une place dans la Commission consultative. Depuis cette époque, il n'a plus reparu sur la scène politique. M. de Rancé a été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 14 décembre [illegible].

RANDOING (Jean-Baptiste), manufacturier et homme politique français, né à Cusset (Allier), le 28 avril 1798, entra de bonne heure dans la carrière commerciale, et prit à Abbeville la direction de la fabrique de draps fins, dits de Van Robais, créée par Colbert, et connue sous le nom de manufacture des Rames. Sous le règne de Louis-Philippe, il était président du tribunal de commerce d'Abbeville, membre du Conseil général de la Somme, du Conseil général des manufactures et du commerce, etc. Partisan du système protecteur en économie politique, il montrait, dans les questions politiques proprement dites, un certain libéralisme. En 1848, il fut élu, le dixième sur quatorze, représentant du peuple

l'Assemblée constituante, et le département de la Somme lui renouvela son mandat pour l'Assemblée législative. En 1851, il faisait partie de la réunion des Pyramides. Le 2 décembre, il fut conduit au fort de Vincennes; mais il recouvra bientôt sa liberté et fut porté comme candidat du gouvernement pour le Corps législatif, où il a été réélu en 1857. M. Randoing, qui avait été nommé officier de la Légion d'honneur, se trouva mêlé à des affaires financières avec MM. Collet-Meygret, Lefebure-Duruflé et autres; condamné à 6000 francs d'amende, il fut rayé des matricules de l'ordre, le 2 janvier 1875.

RANGABÉ (Alexandre-Rizos), poète, archéologue et homme d'État grec, né en 1810, à Constantinople, fit ses études à Munich et entra à l'âge de dix-neuf ans au service bavarois comme sous-lieutenant d'artillerie; il passa l'année suivante en Grèce avec le même grade, mais il quitta l'armée après la formation du nouveau royaume et remplit successivement les fonctions de conseiller aux ministères de l'instruction publique (1833) et de l'intérieur (1841), de directeur de l'imprimerie royale (1841), de professeur d'archéologie à l'Université d'Athènes (1844-1867). Durant cet intervalle, avec l'archéologue allemand, le docteur Bursian, il entreprit dans les ruines de l'ancien temple de Junon, près d'Argos, des fouilles qui eurent pour résultat de mettre à découvert tout l'emplacement de cet édifice, ainsi qu'une quantité considérable de fragments de statues et de bas-reliefs en marbre de Paros. En 1856, M. Rangabé devint ministre de la maison du roi et des relations extérieures (26 février); peu après, il fut élu député de l'université à la Chambre. Envoyé extraordinaire à Washington en 1867 et à Constantinople en 1869, il fut chargé à Paris, lors de l'insurrection des Crétois, de diverses missions (1868-1869) et y fut officiellement accrédité, comme ministre plénipotentiaire, le 13 juin 1870. Rappelé en 1872, il resta en disponibilité, puis fut envoyé à Berlin en 1875, et soutint au congrès tenu dans cette ville en 1878, les réclamations de la Grèce.

M. Rangabé est surtout connu comme littérateur et archéologue. On a de lui des ouvrages très variés et nombreux : *Poésies diverses* (Athènes, 1837-1840, t. I et II), contenant deux drames en 5 actes, *Phrosyne* et *la Veille*; un poème à lord Byron (*l'Imposteur*), des traductions en allemand et en grec moderne et des essais en français; *les Antiquités helléniques, ou Répertoire d'inscriptions et d'autres antiquités découvertes depuis l'affranchissement de la Grèce* (Athènes, Imprim. royale, 1842-1855, t. I et II, in-8); une traduction de l'allemand de Schliemann : *Antiquités troyennes* (1874, in-8, avec 218 pl.); *Contes et nouvelles* (Athènes, 1855-1857, t. I et II, in-8); *le prince de Morée*, traduit en français (1873, in-18); des traductions, en grec moderne, d'anciens auteurs grecs : *Sophocle et Aristophane* (Ibid. 1860); les *Vies de Plutarque* (Ibid., 1864-1866, 10 vol.); *Histoire littéraire de la Grèce moderne* (1877, 2 vol. in-18); puis un grand nombre de mémoires d'archéologie, la plupart en français, tels que : *Tournée archéologique en Arcadie* (1855); *le Théâtre d'Hérode Atticus* (1849); *Lettre à M. de Saulcy sur quelques découvertes récentes* (1845), etc. M. Rangabé a été élu membre correspondant de notre Académie des inscriptions et belles-lettres en 1860, membre honoraire de l'Académie de Bavière, associé ou correspondant de la Société des antiquaires de France, de l'Académie de Prusse, etc.

RANIERI (Antonio), écrivain italien, né à Naples, en 1806, fit de bonnes études à l'Université de cette ville, puis parcourut l'Italie et séjourna tour à tour à Rome, à Bologne et surtout à Florence. Il y collabora à *l'Anthologie* de M. Vieusseux. Après un séjour en France, il alla étudier les institutions libérales de l'Angleterre, puis les écoles philosophiques et historiques de l'Allemagne. De retour à Florence, il voua au malheureux poète Leopardi une amitié devenue célèbre, se chargea de ses funérailles et publia une édition de ses *Œuvres*.

M. Ranieri, révolté de la déplorable administration des établissements de bienfaisance de Naples, en dénonça les abus dans un roman (*Ginevra, ovvero l'Orfana dell' Annunziata;* 1838; 3ᵉ édit. 1862), pour lequel l'auteur fut poursuivi et acquitté après quarante-cinq jours de prison.

Il a publié depuis : *Histoire d'Italie* (della Storia d'Italia da Teodosio a Carlomagno; Capolago, 1841); *Histoire de Naples* (Storia di Napoli, 1842), qu'il publiait par livraisons, et que la police supprima : elle interdit en même temps un journal de mœurs qu'il venait de fonder au profit des asiles de l'enfance, et un petit roman (*Frate Rocco*; Naples, 1844), que la censure avait déjà mutilé. En 1877, M. Ranieri fut nommé sénateur du royaume d'Italie.

RANK (*Joseph*), écrivain allemand, né, le 10 juillet 1816, à Friedrichstal, près de Neumark (Bohême), fit des études de droit à l'Université de Vienne et se destina au barreau; mais, entraîné vers la littérature, il débuta par des *Récits de la forêt de Bohême* (Aus dem Bœhmerwalde; Leipzig, 1843; nouveau recueil, 1851, 3 vol.), et *Nouveaux récits de la forêt de Bohême* (Neue Geschichten aus dem Bœhmerwalde; Vienne, 1845). Il donna ensuite : *Fleurs d'aubépine* (Weissdornblüten; Leipzig, 1846); *Une Mère de campagne* (Eine Mutter vom Lande; Ibid., 1848); *Florian* (Ibid., 1853, 2 vol.); *Histoires de pauvres gens* (Geschichten armer Leute; Stuttgart, 1853); *les Amis* (die Freunde; Prague, 1854, 2 vol.); *Goton* (das Hofer-Kätchen; Leipzig, 1854); *De la Ville et du village* (Aus Dorf und Stadt, 1860, 2 vol.); *Un Brutus de village* (Ein Dorfbrutus; Glogau, (1861, 2 vol.) etc., sans compter un livre autobiographique : *Aus meinem Wanderleben* (Vienne, 1864). Comme auteur dramatique, il a donné une comédie, *le duc d'Athènes* (Herzog von Athen) et un drame, *les Enfants du roi Manfred* (Kœnig Manfred's Kinder).

En 1848, M. Rank fit partie du parlement de Francfort, où il vota avec la fraction démocratique modérée. Il séjourna après, dans diverses villes de l'Allemagne, rédigea à Nuremberg le journal, *le Courier*, puis alla à Vienne en 1861, où il devint secrétaire du théâtre de l'Opéra, puis du théâtre de la Cour.

RANKE (Léopold DE), célèbre historien allemand, l'aîné des cinq frères de ce nom, né à Wiche, en Thuringe, le 21 décembre 1795, obtint, au sortir de l'Université, une place de professeur au collège de Francfort-sur-l'Oder, et consacra tout son temps à l'étude de l'histoire. Dans un premier ouvrage intitulé : *Critique de quelques historiens modernes* (Kritik neuerer Geschichtschreiber; Berlin, 1824), il les rappelait à l'étude des sources, à la nécessité d'une méthode exacte et de vues philosophiques. Nommé professeur d'histoire à l'Université de Berlin, en 1825, il y fit des cours qui eurent le succès le plus retentissant. En 1827, il entreprit un voyage scientifique de quatre années à Vienne, à Venise, à Rome et à Florence. A son retour, il fonda son célèbre *Journal historique et politique* (Historisch poli-

tische Zeitschrift; Berlin et Hambourg, 1832-1836, 2 vol.), où il jugeait les différentes formes de gouvernement. Professeur titulaire à l'Université de Berlin, depuis 1834, et historiographe du roi depuis 1841, M. de Ranke se partagea entre ses cours, ses voyages scientifiques dans toute l'Europe, et ses grands travaux d'histoire. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1841, et associé étranger, le 4 février 1860, en remplacement de Hallam.

En 1848, il fut nommé, par un cercle de la Prusse, député à l'Assemblée nationale de Francfort, et fit partie de la commission qui alla offrir le vicariat de l'empire à l'archiduc Jean. S'efforçant de rester fidèle tout à la fois aux intérêts de la Prusse, à la nationalité allemande et à la liberté, M. de Ranke vota le plus souvent avec le parti de M. de Gagern. Il a été anobli en 1866 et nommé chancelier de l'ordre du Mérite le 29 septembre 1867.

Parmi ses travaux, qui embrassent l'histoire universelle, il faut citer à part quatre œuvres magistrales : *les Papes romains, leur Église et leur État au* XVI*e et au* XVII*e siècle* (die rœm. Paepste, ihre Kirche und ihr Staat, etc.; Berlin, 1834-1836, 3 vol.; 7e édit., 1878), ouvrage impartial, traduit dans un grand nombre de langues; *Histoire de l'Allemagne au temps de la Réforme* (Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation; Ibid., 1839-1847, 6 vol.; 5e édit., 1874), contre partie, non moins impartiale, du précédent; *Neuf livres de l'histoire de Prusse* (Neun Bücher preuss. Geschichte; Ibid., 1847-1848, 3 vol.), dont une édition parut sous le titre de : *Douze livres de l'histoire de Prusse* (Zwœlf Bucher preuss. G. 1871-1874); l'*Histoire de France aux* XVI*e et* XVII*e siècles* (Franz. Geschichte vornehmlich im, etc.; Stuttgart, 1852-1861, 5 vol.; 4e éd., 6 vol. 1876), citée avec les plus grands éloges par M. Michelet; *l'Angleterre aux* XVI*e et* XVII*e siècles* (Englische Geschichte im, etc.; Berlin, 1859-1867, tom. I-VI; 2e éd., 9 vol. 1870-1874).

Nous mentionnerons ensuite : *Histoire des populations romaines et germaniques de* 1494 *à* 1535 (Geschichte der roman. und german. Vœlkerschaften, etc., Berlin, 1824; nouvelle édit., 1874); *Princes et peuples du midi de l'Europe aux* XVI*e et* XVII*e siècles* (Fürsten und Vœlker von Südeuropa, etc.; Ibid., 1827); nouvelle édition sous le titre : *l'Espagne sous Charles-Quint, Philippe II et Philippe III ou les Osmalies et la monarchie espagnole*, traduit en français (1873, in-8); *la Révolution serbe* (die Serbische Revolution); Ibid., 1829, 2e édit., 1844); *la Conjuration contre Venise en* 1688 ((die Verschwœrung gegen Venedig, etc.; Ibid., 1831); *Leçons sur l'histoire de la poésie italienne* (Vorlesungen zur Geschichte der ital. Poesie; Ibid., 1837); *Histoire de Wallenstein* (Geschichte Wallenstein's; Leipzig, 1869, 3e éd., 1872); *Origines de la guerre de Sept Ans* (der Ursprung des Siebenjaehrigen Kriege.; Leipzig, 1871); *Sur l'Histoire de la Prusse et de l'Autriche, entre la paix d'Aix-la-Chapelle et de Habertusburg* (zur Gesch. Œsterreich und Preussen zwischen den Friedenschlussen zu Aachen und Hu. Ibid., 1875); *Études historico-biographiques* : cardinal Consalvi, Savonarola, Philippe Stozzi, etc. (Ibid., 1877). Il a été publié sous la direction de M. de Ranke, par une société d'historiens, un recueil d'*Annales de l'Empire allemand sous la maison de Saxe* (Jahrbücher der deutschen Reichs, etc., Berlin, 1837-1840, 3 vol.). Il a entrepris une édition de ses *Œuvres complètes* (Saemmtliche Werke, Leipzig, 1867 et suiv., 41 vol.).

RANKE (Frédéric-Henri), théologien, frère du précédent, né en 1791, [illegible] sdorf, près de Nuremberg, [illegible] conseiller aux consistoires de [illegible] reuth, d'Anspach, et [illegible] matique à Erlangen, en [illegible] *cherches sur le Pentateuque* ([illegible] über den Pentateuch; Erlangen, [illegible] 2 vol.); *Sermons* (Predigten; [illegible]); *Témoignage touchant le Christ* [illegible] Christo; Erlangen, [illegible]; [illegible] *Jésus-Christ* (das Leben in Christo, [illegible] 1852, etc. — Il est mort à [illegible] tembre 1876.

RANKE (Charles-Ferdinand), [illegible] dents, né en 1802, s'est fait [illegible] putation comme écrivain pédagog[illegible] d'études, censeur, puis directeur [illegible] Quedlimbourg, puis de celui de [illegible] devint en 1842 directeur de l'École [illegible] nelle préparatoire d'Elberfeld, à [illegible] directeur d'une école normale à [illegible] en dernier lieu, professeur de [illegible] à l'Université de cette ville. On a de [illegible] des brochures sur l'histoire de [illegible] *De Hesiodi Operibus et Diebus* ([illegible] *De Lexici Hesychiani vera origine* [illegible] *forma* (Quedlimbourg, 1831); [illegible] (Ibid., 1831) et surtout [illegible] (Leipzig, 1844). — Il est mort à [illegible] mars 1876.

RAOUL-DUVAL (Charles-Edmond [illegible] VAL, dit), magistrat français, [illegible] né à Amiens, le 6 mars 18[illegible], [illegible] et entra dans la magistrature, à [illegible] 1830, comme substitut du procureur [illegible] Laon. Procureur à Péronne en 18[illegible] la Cour d'Amiens en 18[illegible], avocat [illegible] en 1845, il était passé à Nantes [illegible] voqué en mars 1848. Dès le [illegible] 1849, il rentra dans le parquet comme [illegible] général à Dijon; occupant ce poste [illegible] du coup d'État du 2 décembre 1851, [illegible] de la commission mixte de la Côte-d'O[illegible] sivement procureur général à Orléans, [illegible] il devint premier président de la Cour [illegible] ville, le 3 octobre 1861. Il était [illegible] tions, lorsque le décret de M. Crémieux [illegible] janvier 1871, vint l'atteindre, avec [illegible] gistrats des commissions mixtes. L'Assemblée nationale ayant annulé ce décret, M. Raoul-Duval reprit son siège. Il a été admis à la retraite [illegible] 30 mai 1873, et nommé président honoraire [illegible]

Porté aux élections sénatoriales du [illegible] 1876, dans le département de la Gironde, [illegible] candidat bonapartiste, il fut élu, [illegible] tour de scrutin, le dernier sur [illegible] 361 voix, sur 671 votants. Il prit place [illegible] bancs du groupe de l'Appel au peuple [illegible] les droites du Sénat. Il s'en sépara [illegible] du projet de loi sur la collation des grades [illegible] l'État, présenté par M. Waddington [illegible] vota avec les gauches. Cet acte [illegible] le fit exclure de la liste conservatrice [illegible] élections pour le renouvellement triennal [illegible] vier 1879. Il fut remplacé par M. [illegible] liste, qui échoua tout entière. Il [illegible] la vie privée. Il a été promu [illegible] Légion d'honneur le 11 août 18[illegible]

RAOUL-DUVAL (Edgard-Raoul [illegible]), ancien député français, né à Laon, [illegible] fils du précédent, est petit-fils, par [illegible] J.-B. Say. Après avoir été [illegible] tut au tribunal de Nantes, avocat [illegible] Bordeaux et Rouen, il [illegible]

[illegible] Le 2 juillet 1871, il fut [illegible] Seine-Inférieure à l'Assemblée [illegible] voix sur 115759 votants. [illegible] qu'il abandonna plus [illegible] au groupe de l'Appel [illegible] par ses attaques contre [illegible] gouvernement et l'administration [illegible] contre M. Challemel-[illegible] discussion des marchés de [illegible] (1871). Au mois de mai 1875, il [illegible] à Mesnil... ontant une réunion [illegible], en attaquant directement [illegible] républicaine du 25 février, de prou-[illegible] bonapartiste comptait encore des [illegible] les faubourgs parisiens; cette [illegible] de longue main valut à [illegible] les félicitations rendues publi-[illegible] prince impérial. Aux élections géné-[illegible] février 1876, il se porta à la fois dans [illegible] à Paris et dans la circonscrip-[illegible], il obtint dans le premier [illegible] 8000 environ partagées entre [illegible] et M. V. Chauffour, et dans [illegible] contre 8000 suffrages recueillis [illegible] concurrents. Il fut élu dans l'Eure [illegible] de Louviers) au scrutin de ballottage, par 7867 voix et reprit sa place [illegible] bonapartiste. Après l'acte du 16 [illegible] des 363 députés qui s'abs-[illegible] vote de confiance demandé par le [illegible] Broglie. Le 14 octobre suivant, il [illegible] le même arrondissement avec 7891 [illegible] 4450 obtenus par M. Develle. [illegible] général de l'Eure pour le canton [illegible]. M. E. Raoul-Duval a publié [illegible] de rentrée et des articles dans [illegible] *d'économie politique.*

[illegible] M. Fernand RAOUL-DUVAL, né en [illegible] élève de l'École polytechnique, ad-[illegible] de la Compagnie du gaz, vice-prési-[illegible] supérieur du commerce, se pré-[illegible] candidat officiel aux élections du [illegible] dans l'arrondissement de Loches [illegible]. Nommé chevalier de la Légion [illegible] moment même, il reçut dans sa [illegible] Marolles, commune de Genille, la [illegible] président de la République, [illegible] ses grands voyages à travers la [illegible] précédèrent les élections. Il réunit [illegible] contre 8452 données à son concur-[illegible]. M. Fernand Duval s'est beaucoup [illegible] vice-président du comice [illegible] Loches, lauréat de la prime d'hon-[illegible] il a été élu membre de la Société [illegible] agriculture en remplacement du géné-[illegible] juillet 1880).

[illegible] Édouard), littérateur suisse, [illegible], le 24 juillet 1811, étudia les [illegible], la théologie à Strasbourg, [illegible] à Leipzig, le diplôme de docteur en [illegible] Vingt-cinq ans après, en 1846, il fut [illegible] à l'Académie de Lausanne et [illegible] pour cause de santé en 1863. [illegible] très remarquable sur la *Destinée* [illegible] d'après les lois de sa nature (1846, [illegible] proposé de populariser les [illegible] sous une forme attrayante, [illegible] par de nombreux articles [illegible] recueils périodiques; il a succes-[illegible] au *Courrier de la Drôme* [illegible] à la *Semaine* (1849), à la *Liberté de* [illegible] au *Bulletin* de l'Institut genevois, [illegible] (1856), à l'*Éducation nouvelle* [illegible]

[illegible] de lui : *Des Sociétés mutuelles* [illegible] (Lausanne, 1858, in-18); *Manuel théorique de la réforme éducative de Frœbel* (1862, in-8), dont il s'est fait l'ardent propagateur; *Orthographie rationnelle ou écriture phonétique* (1866, in-18); *le Tocsin des deux santés* (1878, in-18), fragment d'hygiène.

RAPET (Jean-Jacques), pédagogue français, né à Miribel (Ain), le 16 mai 1805, fit ses classes au collège Louis-le-Grand et les compléta par l'étude personnelle des langues vivantes. Après avoir visité l'Allemagne, il continua la publication d'une *Histoire naturelle de la France* commencée par son père, puis s'occupa des questions d'éducation, et ses premières publications sur cette matière attirèrent sur lui l'attention de Cousin et de Guizot, et le firent nommer en 1833 directeur de l'École normale de Périgueux. Devenu, en 1847, inspecteur de l'instruction primaire à Paris et, en 1861, inspecteur général de l'enseignement primaire, M. Rapet prit sa retraite en 1869, avec le titre d'inspecteur honoraire. Membre des plus importantes commissions du ministère de l'instruction publique, il fut chargé, en 1872, de l'organisation du musée scolaire, créé par M. Jules Simon. Il a réuni lui-même une riche et très remarquable bibliothèque pédagogique dont le gouvernement a été autorisé, par une loi spéciale, à faire l'acquisition (mars-juin 1880). Il a été décoré de la *Légion d'honneur* le 3 mai 1849.

On doit à M. Rapet les ouvrages suivants : *De l'Influence de la suppression des tours dans les hospices d'enfants trouvés sur le nombre des infanticides* (1846, in-8); *Manuel populaire de morale et d'économie politique* (1858; 3e édit., 1870, in-18), qui a obtenu le prix de 10 000 francs; *Manuel de législation et d'administration de l'instruction primaire* (1860; 2e édit., 1862, in-18); *Cours d'étude des écoles primaires* (1862, gr. in-8, plus. édit.), etc. Il faut citer aussi un mémoire inédit sur *le Système d'instruction et d'éducation de Pestalozzi*, qui obtint le premier prix au concours académique de 1848. Il a inséré des articles pédagogiques dans l'*Éducation*, le *Bulletin de l'instruction primaire*, le *Journal des instituteurs* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, qui lui a décerné le premier des prix destinés à la personne qui a rendu le plus de services à l'instruction primaire.

RAPETTI (Louis-Nicolas), juriste français, est né à Bergame, le 27 novembre 1812, d'une famille du Montferrat, qui avait embrassé le parti de la France. Fils d'un chirurgien militaire, il fut élevé au collège de Toulon, fit ses études de droit à Paris et à Rennes, et reçut, en juillet 1841, son diplôme de docteur dans cette dernière Faculté, avec une thèse remarquée sur *la Condition des étrangers en France*. Appelé au Collège de France, comme suppléant de M. Lerminier, dans la chaire de législation comparée, il y enseigna, de 1841 à 1848, l'histoire du droit romain et l'histoire du droit canonique, cours qui sont restés inédits. Il prit une part active à la rédaction de divers recueils juridiques et de plusieurs journaux politiques de l'opposition. Il devint, en 1848, maître de conférences à l'École d'administration, qui fut supprimée l'année suivante. M. Rapetti qui s'était rapproché du parti de l'Élysée, écrivit des articles de polémique dans la presse napoléonienne et fut chargé de colliger le *Recueil des adhésions* (1852-1853, 6 vol. in-4) adressées au président à l'occasion du coup d'État, recueil tiré à petit nombre d'exemplaires. Examinateur des livres destinés au colportage, depuis 1853, il remplit ensuite, au ministère de la maison de l'empereur, les fonctions de secrétaire de la com-

mois de septembre 1870. Le 2 juillet 1871, il fut élu représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée nationale par 58 387 voix sur 115 759 votants. Il prit place au centre droit, qu'il abandonna plus tard pour se faire inscrire au groupe de l'Appel au peuple. Il se signala par ses attaques contre les membres du gouvernement et l'administration du 4 septembre, notamment contre M. Challemel-Lacour dans l'orageuse discussion des marchés de Lyon (février 1874). Au mois de mai 1875, il organisa avec éclat à Ménilmontant une réunion privée où il s'efforça, en attaquant directement la constitution républicaine du 25 février, de prouver que le parti bonapartiste comptait encore des adhérents dans les faubourgs parisiens; cette manifestation, préparée de longue main valut à M. Raoul Duval les félicitations rendues publiques de l'ex-prince impérial. Aux élections générales du 20 février 1876, il se porta à la fois dans le 8ᵉ arrondissement à Paris et dans la circonscription de Courbevoie, il obtint dans le premier 3492 voix contre 8000 environ partagées entre M. le duc de Decazes et M. V. Chauffour, et dans la seconde 121 voix contre 8000 suffrages recueillis par les autres concurrents. Il fut élu dans l'Eure (arrondissement de Louviers) au scrutin de ballotage le 5 mars, par 7667 voix et reprit sa place dans le groupe bonapartiste. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des onze députés qui s'abstinrent lors du vote de confiance demandé par le ministère de Broglie. Le 14 octobre suivant, il échoua dans le même arrondissement avec 7891 suffrages contre 8250 obtenus par M. Develle. Il est conseiller général de l'Eure pour le canton du Pont de l'Arche. M. E. Raoul-Duval a publié quelques discours de rentrée et des articles dans le *Dictionnaire d'économie politique*.

Son frère, M. Fernand RAOUL-DUVAL né en 1835, ancien élève de l'École polytechnique, administrateur de la Compagnie du gaz, vice-président du conseil supérieur du commerce, se présenta comme candidat officiel aux élections du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de Loches (Indre-et-Loire). Nommé chevalier de la Légion d'honneur à ce moment même, il reçut dans sa propriété de Marolles, commune de Genillé, la visite du maréchal président de la République, dans un de ces grands voyages à travers la France qui précédèrent les élections. Il réunit 7917 suffrages, contre 8452 donnés à son concurrent, M. Wilson. M. Fernand Duval s'est beaucoup occupé d'agriculture; vice-président du comice agricole de Loches, lauréat de la prime d'honneur en 1873, il a été élu membre de la Société centrale d'agriculture en remplacement du général Morin (juillet 1880).

RAOUX (Scipion-Édouard), littérateur suisse, né à Mens (Isère), le 24 juillet 1817, étudia les sciences à Grenoble, la théologie à Strasbourg, et reçut, à Leipzig, le diplôme de docteur en philosophie. Quatre ans après, en 1848, il fut nommé professeur à l'Académie de Lausanne et donna sa démisson pour cause de santé en 1863. Auteur d'un livre remarquable sur *la Destinée de l'homme d'après les lois de sa nature* (1845, in-8), où il s'était proposé de populariser les idées philosophiques sous une forme attrayante, il s'est fait connaître par de nombreux articles insérés dans les recueils périodiques; il a successivement collaboré au *Courrier de la Drôme* (1842), à *la Semaine* (1849), à *la Liberté de penser* (1850), au *Bulletin* de l'Institut genevois, à *la Libre recherche* (1856), à *l'Éducation nouvelle* (1861), etc.

On cite en outre de lui : *Des Sociétés mutuelles de consommation* (Lausanne, 1858, in-18 *Manuel théorique de la réforme éducative de Frœbel* (1862, in-8), dont il s'est fait l'ardent propagateur; *Orthographie rationnelle ou écriture phonétique* (1866, in-18); *le Toscin des deux santés* (1878, in-18), fragment d'hygiène.

RAPET (Jean-Jacques), pédagogue français, né à Miribel (Ain), le 16 mai 1805, fit ses classes au collège Louis-le-Grand et les compléta par l'étude personnelle des langues vivantes. Après avoir visité l'Allemagne, il continua la publication d'une *Histoire naturelle de la France* commencée par son père, puis s'occupa des questions d'éducation, et ses premières publications sur cette matière attirèrent sur lui l'attention de Cousin et de Guizot, et le firent nommer en 1833 directeur de l'École normale de Périgueux. Devenu, en 1847, inspecteur de l'instruction primaire à Paris et, en 1861, inspecteur général de l'enseignement primaire, M. Rapet prit sa retraite en 1869, avec le titre d'inspecteur honoraire. Membre des plus importantes commissions du ministère de l'instruction publique, il fut chargé, en 1872, de l'organisation du musée scolaire, créé par M. Jules Simon. Il a réuni lui-même une riche et très remarquable bibliothèque pédagogique dont le gouvernement a été autorisé, par une loi spéciale, à faire l'acquisition (mars-juin 1880). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1849.

On doit à M. Rapet les ouvrages suivants : *De l'Influence de la suppression des tours dans les hospices d'enfants trouvés sur le nombre des infanticides* (1846, in-8); *Manuel populaire de morale et d'économie politique* (1858; 3ᵉ édit., 1870, in-18), qui a obtenu le prix de 10 000 francs; *Manuel de législation et d'administration de l'instruction primaire* (1860; 2ᵉ édit., 1862, in-18); *Cours d'étude des écoles primaires* (1862, gr. in-8, plus. édit.), etc. Il faut citer aussi un mémoire inédit sur *le Système d'instruction et d'éducation de Pestalozzi*, qui obtint le premier prix au concours académique de 1848. Il a inséré des articles pédagogiques dans *l'Éducation*, *le Bulletin de l'instruction primaire*, *le Journal des instituteurs* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, qui lui a décerné le premier des prix destinés à la personne qui a rendu le plus de services à l'instruction primaire.

RAPETTI (Louis-Nicolas), juriste français, est né à Bergame, le 27 novembre 1812, d'une famille du Montferrat, qui avait embrassé le parti de la France. Fils d'un chirurgien militaire, il fut élevé au collège de Toulon, fit ses études de droit à Paris et à Rennes, et reçut, en juillet 1841, son diplôme de docteur dans cette dernière Faculté, avec une thèse remarquée sur *la Condition des étrangers en France*. Appelé au Collège de France, comme suppléant de M. Lerminier, dans la chaire de législation comparée, il y enseigna, de 1841 à 1848, l'histoire du droit romain et l'histoire du droit canonique, cours qui sont restés inédits. Il prit une part active à la rédaction de divers recueils juridiques et de plusieurs journaux politiques de l'opposition. Il devint, en 1848, maître de conférences à l'École d'administration, qui fut supprimée l'année suivante. M. Rapetti qui s'était rapproché du parti de l'Élysée, écrivit des articles de polémique dans la presse napoléonienne et fut chargé de colliger le *Recueil des adhésions* (1852-1853, 6 vol. in-4) adressées au président à l'occasion du coup d'État, recueil tiré à petit nombre d'exemplaires. Examinateur des livres destinés au colportage, depuis 1853, il remplit ensuite, au ministère de la maison de l'empereur, les fonctions de secrétaire de la com-

mission qui s'occupa de réunir la *Correspondance de Napoléon Ier* (1854-1869). Il a été fait officier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1860.

M. Rapetti a publié une *Réfutation* des mémoires du duc de Raguse (1857); une édition des *Livres de justice et de plet* (1840, in-4), préparée par H. Klimrath, avec *Glossaire*, par P. Chaballe; *la Défection de Marmont en* 1814, *Antoine Lemaistre*, *Quelques mots sur les origines des Bonaparte* (1858). En 1870, il avait fondé un journal : *la France d'outre-mer*, consacré à la défense des intérêts coloniaux.

RASPAIL (François-Vincent), célèbre chimiste et homme politique français, né à Carpentras (Vaucluse), le 24 janvier 1794, est le troisième fils d'une famille pauvre qui s'était, avant la Révolution, montrée fort attachée à la cause de la monarchie. Après avoir été élevé par un ecclésiastique aussi distingué par son savoir que par ses vertus, l'abbé Eysseric, il dut, selon le vœu de ses parents, terminer son éducation au séminaire d'Avignon et fit preuve de dispositions telles que, malgré son extrême jeunesse, il y fut chargé en 1811 d'un cours de philosophie et en 1812 d'un cours de théologie. Refusant ensuite d'entrer dans les ordres, il se contenta d'un modique emploi au collège de sa ville natale. Lors des deux invasions, il exhorta vainement ses concitoyens à oublier leurs dissensions pour défendre la patrie menacée, et, tandis que les patriotes étaient obligés de chercher asile dans les montagnes, il ne craignait pas d'affronter, avec ses deux frères aînés, officiers de l'ancienne armée, les colères du parti royaliste, jusqu'au moment où le Midi devint un peu plus calme. Il partit alors pour Paris et n'y trouva d'abord que la misère; renvoyé deux ou trois fois, à cause de ses opinions républicaines, des maisons d'éducation où il avait été accueilli comme répétiteur, il se mit à donner des leçons particulières pour le baccalauréat. Au milieu de cette existence incertaine, dont une partie était vouée à la politique active dans les sociétés secrètes de la Restauration, il fit son droit, prit toutes ses inscriptions et entra chez un avoué; puis il se livra entièrement à l'étude des sciences physiques, tout en vivant et faisant vivre sa famille du produit de ses répétitions.

C'est en 1824 que M. Raspail présenta à l'Institut le fruit de ses premiers travaux relatifs à la famille des graminées, dont il réduisit au tiers les innombrables espèces. De 1824 à 1830, il consigna ses nombreuses recherches dans les *Annales des sciences naturelles*, les *Mémoires du Muséum*, les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, le *Répertoire général d'anatomie*, le *Bulletin des sciences* de Férussac, et dans les *Annales des sciences d'observation*, fondées par lui en 1829 avec M. Saigey. D'après les résultats d'une observation patiente, il écarta du domaine de la science une foule de matières organiques mal étudiées, ce qui lui attira l'animosité de plusieurs chimistes, tandis que les savants étrangers faisaient le plus grand cas de ses découvertes, et qu'un Portugais, en lui dédiant ses ouvrages, ne craignait pas de l'appeler « le créateur de la chimie organique ». Plus tard, ayant voulu introduire dans l'enseignement ses idées démocratiques et s'étant laissé aller à des diatribes passionnées contre les corps savants et l'Administration, dont il demandait la réorganisation complète, il vit accueillir ses nouveaux travaux par le dénigrement, le silence ou des insinuations malveillantes.

En 1830, M. Raspail, un des combattants de la révolution, reçut un coup de feu à la prise de la caserne de la rue de Babylone. Quoiqu'il eût refusé de prêter serment à Louis-Philippe [illegible] décoré de Juillet, et qu'il comptât parmi les chefs du parti républicain, on mit à sa disposition de hauts emplois; on alla même jusqu'à vouloir créer exprès pour lui une place de conservateur général des collections du Muséum. Il ne s'entendit pas à ce sujet avec G. Cuvier, qui [illegible] à une réforme radicale, écrivit une lettre d'[illegible] aux places et se réunit au comité de rédaction des Amis du peuple. Devenu président de cette Société, il collabora activement à son journal, ainsi qu'à ses nombreux écrits de propagande révolutionnaire. Alors commença contre lui une série de procès, notamment celui des Vingt-sept (1834), qui, en augmentant sa popularité, lui valurent presque coup sur coup six ou sept années d'emprisonnement. Telle était la [illegible] avec laquelle il exposait ses convictions républicaines, que, portant un jour la parole pour ses compagnons, il osa dire au tribunal : « Il fau« drait enterrer vivant dans les ruines des Tuile« ries le citoyen qui demanderait à la pauvre « France quatorze millions pour vivre. » La cour punit immédiatement cette audace de quinze mois de prison et de 500 francs d'amende. Au [illegible] d'octobre 1834, il avait pris la rédaction en chef du *Réformateur*, qui, pendant une existence de quinze mois, eut à subir près de vingt condamnations et à payer cent mille francs d'amende; outre beaucoup d'articles scientifiques que [illegible] tient de lui ce journal, il y donna une série de lettres sur les prisons de Paris, réimprimées à part sous le titre de *Réforme pénitentiaire* ([illegible], 2 vol. in-8).

De cette époque si tourmentée date la publication par M. Raspail de grands ouvrages composés en bonne partie sous les verrous. Nous [illegible] les suivants : *Coups de fouet scientifiques* ([illegible] in-8), polémique avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire; *Essai de chimie microscopique* [illegible] appliquée à la physiologie; *Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale* ([illegible], 2e édit., 1837), à l'usage des écoles primaires; *Nouveau système de chimie organique* ([illegible] in-8, pl.), dont il donna plus tard une édition complètement refondue (1838, 3 vol. [illegible] atlas), et qui traite principalement de la manipulation, de la chimie descriptive et de la chimie générale ou analogie; *Nouveau système de physiologie végétale et botanique* (1837, 2 vol. [illegible] fig. et atlas de 60 planches), fondé sur [illegible] mes méthodes d'observation.

Depuis quelques années, M. Raspail [illegible] noncé à la politique militante, lorsqu'[illegible] avec éclat, en 1840, au milieu des [illegible] répétées du procès de Mme Lafarge. [illegible] tion de la défense, il contrôla [illegible] M. Orfila, qui, à l'aide de l'appareil [illegible] avait retrouvé l'arsenic dans les [illegible] victime, et soutint qu'un fait de cette [illegible] prouvait rien, attendu que cette substance [illegible] était répandue dans tous les corps. [illegible] mation, faite pour jeter beaucoup [illegible] dans tous les esprits, fut développée [illegible] *Mémoire à consulter*, rédigé, lors de [illegible] procès, à la requête de la défense [illegible]

A peu de temps de là, ses travaux [illegible] M. Raspail à admettre que le plus grand nombre des maladies provenaient de l'invasion [illegible] insectes parasites internes ou externes [illegible] fection produite dans le corps par [illegible] désorganisatrice, il chercha un agent [illegible] d'étouffer la cause immédiate du mal et [illegible] neutraliser les effets, et accrédita [illegible] la camphre, déjà usité en médecine [illegible] mant et antiseptique; il en [illegible] cette substance énergique en une [illegible]

nacée universelle. Débité d'abord sous forme de cigarettes, le nouveau médicament devint rapidement à la mode; bientôt l'inventeur, le prenant pour base d'une médication hygiénique et curative tout ensemble, développa son système dans son *Médecin des familles* (1843, in-12), et principalement dans son *Manuel de la santé* (1845-1879, in-18), sorte d'encyclopédie usuelle de thérapeutique, publiée tous les ans, vendue à un nombre considérable d'exemplaires, et dont les recettes ordinaires, composées de quantités diverses de camphre en poudre et en pommade, d'aloès et d'eau sédative, se réduisent à une médication antivermineuse. En 1854 et 1856, il fit paraître *le Fermier-Vétérinaire* (in-18), autre manuel annuaire destiné au traitement des animaux domestiques d'après les mêmes principes. Poursuivi plusieurs fois pour exercice illégal de la médecine, il fut obligé de renoncer à pratiquer lui-même son système, qui lui valut, d'ailleurs, une grande fortune; mais de nombreuses consultations gratuites ne cessèrent d'être organisées publiquement, soit par les partisans de l'homme politique, soit par des médecins qui avaient adopté sa méthode devenue populaire.

La révolution de Février 1848 ramena M. Raspail sur la scène politique. Dès le 24, il prit, le premier, possession de l'Hôtel de ville, et, même avant l'arrivée des membres du gouvernement provisoire, il proclama la République; puis, refusant les fonctions publiques, il fonda, le 27 février, un journal quotidien, *l'Ami du peuple*, ne tarda pas à accuser le gouvernement de mollesse et de réaction, et, d'accord avec le parti révolutionnaire, eut une part plus ou moins directe aux journées du 17 mars et du 16 avril. L'un des organisateurs de la manifestation du 15 mai, en faveur de la Pologne, ce fut lui qui, à la tribune de l'Assemblée constituante, se chargea de lire la pétition rédigée dans une des séances du club qu'il présidait. Arrêté le même jour, bien qu'il n'eût pas suivi MM. Barbès et Blanqui à l'Hôtel de ville, il fut détenu au fort de Vincennes jusqu'au mois de mars 1849; traduit alors devant la haute cour de justice siégeant à Bourges, il se vit condamner, le 2 avril, à cinq ans d'emprisonnement, qu'il subit à la maison d'arrêt de Doullens. Il était encore en prévention, lorsqu'il fut nommé, aux élections partielles du 17 septembre 1848, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale. Au mois de décembre, sa candidature à la présidence de la République, qui n'était qu'une protestation contre l'institution même de la présidence, rallia encore 36 226 voix. Pendant qu'il subissait sa peine, M. Raspail perdit sa femme, enfermée volontairement avec lui, et qui mourut le 8 mars 1853; le gouvernement impérial commua les deux ans de détention qui lui restaient à faire en bannissement, et M. Raspail se retira en Belgique, au village de Boitsfort-lez-Bruxelles, où il reprit le cours de ses études scientifiques.

Lors des élections législatives de mai 1869, M. Raspail, candidat de l'opposition socialiste la plus radicale, fut porté à la fois dans la 5e circonscription de la Seine, contre M. Garnier-Pagès, et dans la 1re du Rhône, contre M. J. Favre. Il l'emporta d'abord, dans l'une et l'autre, sur ces deux célèbres champions de l'opinion républicaine, accusés de tiédeur par des partis impatients. Dans le Rhône, sur 30 953 votants, il obtint 16 585 voix, contre 5991 seulement données à M. Jules Favre. A Paris la lutte fut plus égale; il eut, au premier tour de scrutin, sur 37 221 votants, la faible majorité relative de 14 639 voix, contre 14 133 obtenues par M. Garnier-Pagès, qui l'emporta, au second tour, avec 19 474 voix, contre 14 685. Dans les mois qui suivirent, le patriarche du radicalisme appela l'attention sur lui par un certain nombre de lettres datées de sa villa d'Arcueil et publiées par les journaux comme des manifestes. A la Chambre et dans la presse, M. Raspail eut pour associé et comme pour second, son jeune collègue, M. Rochefort. Il proposa avec lui une sorte de loi constitutionnelle qu'aucun autre député n'appuya (8 décembre), et donna lui-même la note la plus forte dans le premier numéro du nouveau journal irréconciliable, *la Marseillaise* (19 décembre 1869).

Après le 4 septembre 1870, il adressa aux électeurs de Lyon une lettre d'adieux, dans laquelle il déclarait se retirer de la vie politique, le principal but, c'est-à-dire l'établissement de la République, ayant été atteint. En 1874, il fut poursuivi pour avoir fait « l'apologie de faits qualifiés crimes », dans les éphémérides de son *Almanach*. Condamné par la Cour d'assises de la Seine à deux ans de prison et 1000 francs d'amende, l'arrêt fut annulé par la Cour de cassation, qui renvoya l'inculpé devant celle de Seine-et-Oise, où il fut condamné encore à une année de prison (mai 1874). Il venait de subir sa peine à la maison de santé de Bellevue, lorsque les électeurs de Carpentras lui offrirent la candidature, aux élections législatives de février 1876; il répondit par un refus, mais se laissa porter plus tard dans la 2e circonscription de Marseille. Élu au scrutin de ballottage par 5280 voix, et appelé, comme doyen d'âge, à présider la première séance de la Chambre, il la représenta devant le bureau de l'Assemblée nationale pour la transmission des pouvoirs, et prononça, à l'ouverture de la session, un discours dont l'esprit de conciliation fut très remarqué. Il siégea à l'extrême gauche, et soutint à la tribune une proposition d'amnistie pleine et entière qui ne réunit que 50 voix. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie; il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 9672 voix, contre 4185 obtenues par le candidat officiel, mais sa santé ne lui permit pas de siéger. — M. Raspail est mort à Arcueil le 8 février 1878; son enterrement eut lieu à Paris au milieu d'un immense concours de la population.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *De la Pologne* (1839, in-8); *Histoire naturelle des ammonites et des térébratules* (1842, in-8; nouv. édit., 1866); *Histoire naturelle de la santé et de la maladie* (1843, 3 vol. in-8, fig.; 3e édit. augmentée, 1860), ouvrage considérable, où il développe son système particulier de médication, en l'appliquant aux végétaux, aux animaux et à l'homme; *Revue élémentaire de médecine et de pharmacie domestiques* (2 vol. in-8; plusieurs éditions), qui a paru par livraisons mensuelles du 15 juin 1847 au 15 mai 1849; *Revue complémentaire des sciences appliquées* (1854-1860, 6 vol. in-8); *Almanach et Calendrier météorologique* (1865-1877, in-18); *Nouvelles études scientifiques et philologiques* (1864, gr. in-8, avec pl.); *Réformes sociales* (1872, gr. in-8), etc. M. Raspail fut décoré de la Légion d'honneur le 12 mars 1831; mais il protesta contre cette faveur en opposition avec ses opinions égalitaires.

RASPAIL (Benjamin-François), homme politique français, ancien représentant du peuple, député, fils du précédent, né à Paris, le 16 août 1823, s'occupa de sciences et collabora aux travaux paternels. Élu représentant à l'Assemblée législative, en 1849, par le département du Rhône, le dernier sur onze, il vota avec la Montagne, fut proscrit avec son père au 2 décembre 1851, et s

réfugia en Belgique. Il ne rentra en France qu'en 1863. En 1873 il fut élu conseiller général de la Seine, pour le canton de Villejuif, qu'il continua de représenter depuis. Le 20 février 1876, il accepta la candidature à la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Sceaux, et fut élu par 7974 voix ; il prit place à l'extrême gauche, vota l'amnistie pleine et entière, demanda l'abolition de la peine de mort, l'expulsion des jésuites, l'abrogation de la loi des maires de 1874, etc. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie ; réélu le 14 octobre suivant par 10 878 voix, contre 4277 obtenues par le candidat monarchiste, il reprit sa place à l'extrême gauche.

Son cousin, M. Eugène Raspail, né à Gigondas (Vaucluse), le 12 septembre 1812, s'est aussi beaucoup occupé de sciences naturelles et de géologie, et a publié, en 1842, le résultat de ses observations sur un nouveau genre de saurien fossile. Il était directeur du gaz de la ville d'Avignon, lorsque les électeurs démocrates de Vaucluse le choisirent, en 1848, pour les représenter à l'Assemblée constituante, où il vota toujours avec la Montagne. Il fut candidat dans une élection partielle du Vaucluse en février 1877, et se désista devant M. Saint-Martin qui fut élu.

RASTOUL [de Mongeot] (Alphonse-Simon), littérateur français, né le 12 septembre 1800, à Avignon, où il fit ses études, fut d'abord imprimeur, puis professa l'histoire au collège d'Avignon (1831), et se rendit, en 1836, à Paris, où il fut un des rédacteurs de *l'Europe littéraire*. Il alla, vers 1840, s'établir en Belgique. On a de lui plusieurs ouvrages de littérature légère et d'histoire, entre autres : *Histoire de la nation française* (1832-1834, 2 vol. in-8), qui ne va pas plus loin que le règne de Louis IX ; *Tableau d'Avignon* (1835, in-8) ; un drame représenté à Liège en 1842 : *Léopold Ier* (Bruxelles, 1846, in-8 ; 2e édit., 1850) ; *Lamartine* (Ibid., 1848), étude critique ; *Histoire de Hollande* (Ibid., 1850, 2 vol.) ; *Vienne et Bruxelles* (Ibid., 1854, in-18), ou la maison d'Autriche et la Belgique ; *Pétrarque*, *les Manteaux rouges*, etc. En outre, il a fondé divers journaux : *l'Écho de Vaucluse* (1828) ; *la France provinciale* (1832) ; un *Cours d'histoire et de littérature* (1835), et *l'Étoile belge* (1847). — Un de ses frères, M. Antoine Rastoul, a publié, en 1836, une version de *l'Avare* de Molière en vers français.

RASSAM (Hormuzd), archéologue assyrien, né à Mossoul (Mésopotamie), descend d'une ancienne famille chaldéenne, qui prétend compter parmi ses ancêtres les premiers adeptes du christianisme. Ayant eu l'occasion d'apprendre l'anglais, il fit connaissance de M. Layard, en 1845, lors de son voyage archéologique, de celui-ci au pays de l'ancienne Ninive. M. Layard l'emmena à Londres, le fit entrer d'abord à l'Université d'Oxford, puis l'attacha à sa personne, pendant les nombreux voyages archéologiques dont il avait été chargé. En 1851, Rassam reçut lui-même une mission du British Museum, et enrichit cet établissement de nombreux spécimens de l'art assyrien, notamment, d'une série de sculptures représentant la Chasse au lion. En 1854, il fut attaché au résident anglais à Aden et reçut, en 1864, la mission de se rendre auprès du roi d'Abyssinie Théodoros, pour obtenir la liberté du consul Cameron et des autres prisonniers. A Massowah, il attendit plus d'un an l'occasion d'approcher le roi, fut lui-même arrêté et mis aux fers en juillet 1866. Il ne recouvra sa liberté que lors de l'entrée du général Napier dans la capitale de l'Abyssinie. Nommé conservateur du British Museum en 1877, il obtint, par l'entremise de M. Layard, un firman du gouvernement turc, pour la continuation des fouilles à Ninive et Kalakh. Parmi ses récentes découvertes, il faut mentionner les restes d'un petit palais et d'un temple souterrains, et deux magnifiques colonnes commémoratives en bronze de 22 pieds de hauteur. Il fut en même temps employé par M. Layard à diverses missions politiques, en Arménie et dans le Kurdistan. Il rentra en Angleterre en octobre 1878, pour organiser de nouveaux voyages d'exploration.

Il a publié le récit de son séjour en Abyssinie, sous le titre : *Narrative of the British Mission to Theodore king of Abyssinia ; with notices of the country traversed from Massowah through the Soodân, the Amhâra, and back to Annesley Bay from Magdala* (Londres, 1869, 2 vol.)

RATEAU (Jean-Pierre Lamotte-), ancien représentant du peuple français, né à Bonnes (Charente), le 10 août 1800, fut reçu licencié en droit à la Faculté de Toulouse, se fit inscrire, en 1824, au tableau des avocats de Bordeaux, et s'y distingua par une grande habileté de parole. Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale qui réclamait la réforme électorale et parlementaire, et il fut élu, sous ses auspices, membre du conseil général de la Gironde.

Après la révolution de Février, M. Rateau fut nommé représentant du peuple, dans la Charente, le septième sur neuf, par 37 839 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Il donna son nom à la fameuse proposition qui avait pour objet de dissoudre la Constituante avant la rédaction des lois organiques qu'elle s'était réservé de voter, afin de délivrer le pouvoir exécutif de l'opposition qu'il rencontrait dans la majorité républicaine. La proposition Rateau, qui donna lieu aux plus vives discussions (12 janvier 1849), fut adoptée, après l'amendement proposé par M. de Lanjuinais, par 470 voix contre 337. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, M. Rateau vota la loi du 31 mai et se prononça pour la revision de la Constitution ; mais resté attaché au système parlementaire, il refusa de servir jusqu'au bout la politique particulière de l'Elysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il reprit sa place au barreau de Bordeaux.

RATHERY (Edme-Jacques-Benoît), littérateur français, né à Paris, le 19 novembre 1807, étudia le droit, se fit recevoir, en 1830, avocat à la Cour royale, et suivit le palais pendant un certain nombre d'années. Ses études sur l'ancien droit public et privé de la France, l'histoire de ses institutions judiciaires et la biographie des magistrats et des jurisconsultes, lui fournirent le sujet de plusieurs articles dans *le Droit*, la *Gazette des Tribunaux*, la *Revue de législation et de jurisprudence*. En même temps il travaillait à la *Revue française*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. Il fit paraître des *Recherches sur l'histoire du droit de succession des femmes* (1843, in-8), fragments d'un mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques avait accordé une première mention honorable, et une *Histoire des états généraux de France* (1845, in-8), qui lui valut le prix au concours de la même académie.

Attaché, en 1844, à la bibliothèque du Louvre, où il obtint, en 1849, le titre de bibliothécaire, M. Rathery devint, en 1859, conservateur adjoint aux imprimés de la Bibliothèque impériale

et conservateur, sous-directeur-adjoint, au même département, par décret du 14 juin 1862. Il joignit à ses précédents travaux des études de bibliographie et d'histoire littéraire, et il publia sous ce titre : *De l'Influence de la littérature et du génie de l'Italie sur les lettres françaises, depuis le XIIIe siècle jusqu'au règne de Louis XIV* (1853, in-8), un ouvrage qui avait partagé un prix proposé par l'Académie française. Il a donné avec M. Burgaud des Marets : *Œuvres de Rabelais* (1857-1858, 2 vol. in-18; 2e édit., 1870), avec notes; pour la Société de l'histoire de France, une édition complète du *Journal et Mémoires du marquis d'Argenson*, d'après les manuscrits autographes de la bibliothèque du Louvre (1859-1868, tome I-IX, in-8); *Mademoiselle de Scudéry, sa vie et sa correspondance* (1873, in-8), avec M. Boutron-Charlard; *le Conte de Piélo*, d'après des documents inédits (1876, in-8), travail posthume, etc. — M. Rathery est mort à Paris, le 28 novembre 1875.

RATHIER (Jules), homme politique français, député, né à Chablis (Yonne), le 7 septembre 1828, est fils de l'ancien représentant à la Constituante de 1848. Élu, le 8 février 1871, représentant de l'Yonne à l'Assemblée nationale, le quatrième sur sept, par 35 501 voix, il siégea à l'extrême gauche. Il vota contre les préliminaires de paix; dans les autres questions, avec la minorité républicaine de l'Assemblée, mais s'abstint sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Tonnerre, il échoua avec 5432 voix, contre 5866 obtenues par M. Martenot, candidat bonapartiste. L'année suivante, il fut élu le 14 octobre, par 6527 voix, contre le même concurrent, qui n'en obtint que 5477. Il s'est fait inscrire aux groupes de l'Union républicaine et de l'extrême gauche.

RATIER (Marie-Simon-François-Gustave), député français, est né à Buzançais (Indre), le 24 juillet 1804. Proscrit après le 2 décembre 1851, il ne rentra qu'après l'amnistie, pour reprendre sa place au barreau de Lorient. Il fut préfet du Morbihan du 1er octobre 1870 au 25 mars 1871, et obtint, aux élections du 8 février 1871, 11 893 voix, sans être élu. Candidat à celles du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Lorient, il l'emporta au premier tour de scrutin, sur ses trois concurrents, avec 7322 voix sur 12 148 votants, et fut le seul député républicain du département. Il siégea à gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant, par 10 381 voix contre 8460 obtenues par le candidat officiel. M. Ratier représentait un canton de Lorient au conseil général de Morbihan. — Il est mort à Lorient, le 15 avril 1880.

RATISBONNE (Marie-Théodore), prédicateur français, né le 28 décembre 1802, à Strasbourg, où son père fut président du consistoire israélite, était depuis peu de temps avocat, lorsqu'en 1826 il se convertit à la religion catholique. Entré dans les ordres, il devint successivement professeur au petit séminaire, et vicaire à la cathédrale de Strasbourg, missionnaire apostolique et supérieur général de l'œuvre de Notre-Dame de Sion, fondée par lui en 1842, en mémoire de la conversion de son frère.

Le Rév. P. Ratisbonne a publié, entre autres écrits : *Essai sur l'éducation morale* (Strasbourg, 1828, in-8), couronné par l'académie du département; une *Histoire de saint Bernard* (1841, 2 vol. in-18; 5e édit., 1864), qui a été traduite en plusieurs langues; le *Manuel de la Mère chrétienne* (1860; 6e édit., 1870, augm., in-18); *la Question juive* (1868, in-8); *Miettes évangéliques* (1872, in-18); *Réponse aux questions d'un Israélite de notre temps* (1878, in-18).

Son frère puîné, M. Alphonse-Marie Ratisbonne, né à Strasbourg, le 1er mai 1812, était licencié en droit lorsqu'il se rendit à Rome et y abjura la religion juive, le 20 janvier 1842; peu de temps après, il fit son noviciat dans la Compagnie de Jésus et entra dans la Société des prêtres de Notre-Dame de Sion. Sa conversion, entourée de circonstances romanesques et merveilleuses, fit beaucoup de bruit et donna lieu à une foule de brochures où elle était livrée aux appréciations les plus diverses.

RATISBONNE (Louis-Gustave-Fortuné), littérateur français, né à Strasbourg, le 29 juillet 1827, et neveu des précédents, fit ses études à Paris et entra, vers 1853, à la rédaction du *Journal des Débats* à laquelle il resta attaché jusqu'en 1876. Son premier titre littéraire fut une traduction en vers de *la Divine Comédie* du Dante (1852-1857, 4 vol. in-18), rendue tercet par tercet, et dont la première partie, *l'Enfer* (2 vol. in-8), fut couronnée en 1854 par l'Académie française. Il a donné depuis *le Purgatoire* (1857, 2 vol. in-8) et *le Paradis* (1859, 2 vol. in-8) : ces deux traductions ont aussi obtenu un prix Bordin.

On a encore de M. Ratisbonne : *Henri Heine* (1855), extrait de la *Revue contemporaine*; *Impressions littéraires* (1855, in-18), articles de critique; *Au printemps de la vie* (1857, in-32), recueil de vers; *Héro et Léandre*, drame antique en un acte, en vers (Théâtre-Français, 1859); *la Comédie enfantine* (1860, in-8, illustré; nombreuses édit.), recueil de fables morales pour l'enfance, couronné par l'Académie en 1861; *Morts et vivants, nouvelles impressions littéraires* (1860, in-12). *Dernières scènes de la Comédie enfantine* (1862, in-8; 13e éd., 1874); *les Figures jeunes*, poésies (1865, in-18) ; *Auteurs et livres*, variétés littéraires (1868, in-18); *les Petits hommes* (1868, in-4, avec grav.); *les Petites femmes* (1871, in-4). M. Ratisbonne fut un des collaborateurs du *Magasin d'éducation et de récréation*. Il a donné, sous le pseudonyme de *Trim*, une série d'*Albums* avec texte versifié pour l'amusement et l'instruction des enfants du premier âge. Exécuteur testamentaire d'Alfred de Vigny, il a publié les œuvres posthumes de ce poète : *les Destinées*, poëmes philosophiques (1864, in-8), et *le Journal d'un poète*, recueilli et publié sur ses notes intimes (1867, in-18).

RATTAZZI (Urbain), homme d'État italien, est né à Alexandrie, le 29 juin 1808, d'une famille déjà distinguée dans le barreau et dans la politique. Son père était secrétaire du conseil de justice, et son oncle avait été membre de la junte constitutionnelle d'Alexandrie, en 1815. Élevé gratuitement au Collège des provinces, M. Rattazzi fit son droit avec succès, fut d'abord avocat au barreau de Turin, puis à la cour d'appel nouvellement établie à Casale (1838), où il se fit remarquer par son savoir et son éloquence. Après la révolution de 1848 et la constitution de Charles-Albert, il fut envoyé par le collège d'Alexandrie à la Chambre des députés de Turin, où il prit place parmi les libéraux et les patriotes. Après la défaite de Custoza, le roi l'appela à un ministère qui ne dura que huit jours. M. Rattazzi se jeta alors avec ardeur dans l'opposition, qui avait pour chef l'abbé Gioberti. Après le triomphe de ce parti, le 15 décembre, M. Rattazzi reçut le ministère de

l'intérieur, puis celui de grâce et de justice. Mais il se sépara de son chef à propos du projet d'une expédition piémontaise à Rome pour réintégrer le pape. Cette proposition, vivement repoussée par le Parlement, amena la chute de Gioberti. M. Rattazzi resta au ministère, et il était au département de la justice lorsque eut lieu, prématurément et avant la réorganisation de l'armée et des finances, la dénonciation de l'armistice entre le Piémont et l'Autriche, qui eut pour conséquence le désastre de Novare (23 mars 1849).

Renversé du pouvoir trois mois après, par suite de l'abdication de Charles-Albert, M. Rattazzi prit d'abord place, comme démocrate, dans l'opposition. Puis il se rapprocha peu à peu du pouvoir, et se rangea parmi les chefs intelligents du centre gauche, qui demandaient avec modération de nouvelles réformes. Il devint vice-président, puis président de la Chambre (1852). Un peu plus tard il entra, avec le portefeuille de la justice, au ministère, où il eut pour collègue son ancien adversaire, M. de Cavour, président du conseil (1854). M. Rattazzi, qui n'avait mis son talent au service de partis opposés que pour sauver ce que le Piémont pouvait garder de liberté au milieu de la ruine universelle des constitutions libérales, jouit, à Turin et dans tout le Piémont, d'une popularité qui fut hautement consacrée dans les élections de 1857. Il fut particulièrement l'auteur des lois libérales qui ont consommé, dans le Piémont, la séparation de l'État et de l'Église, et il avait présenté, en 1856, la loi pour l'abolition des couvents.

Éloigné du ministère en 1858 et remplacé, dans son département, par Cavour lui-même, M. Rattazzi fut ramené au pouvoir l'année suivante, par la retraite de ce dernier, à la suite de la paix de Villafranca (cabinet du 19 juillet). Il en sortit six mois après, lorsque Cavour fut appelé à reprendre la présidence du cabinet, en 1860, et il combattit vivement, au mois de mai suivant, la cession de la Savoie et de Nice à la France, consentie par son ancien collègue. Au mois de juillet 1861, il fut élu à l'unanimité député d'Alexandrie. Nommé président de la Chambre, il remplit d'une manière éminente ces difficiles fonctions. Vers la fin de l'année, il fut envoyé en mission à Paris, où les rédactions des journaux *la Presse*, *l'Opinion nationale*, *le Siècle* lui offrirent un banquet solennel (novembre 1861). Peu après son retour en Italie, il donna sa démission de la présidence de la Chambre, mais il la retira pour déférer aux vœux exprimés par un vote de l'Assemblée (21 décembre).

M. Rattazzi fut rappelé au ministère, dans les premiers jours de mars 1862, avec le titre de président du conseil des ministres et le portefeuille des affaires extérieures, auquel il joignit celui de l'intérieur. Il succédait à M. Ricasoli, dont la chute avait été déterminée par le parti de l'action. Son avènement marquait à la fois l'aspiration des Italiens vers Rome et le désir de satisfaire aux conditions imposées par l'alliance française en faveur du Saint-Siège. M. Rattazzi réunit, dans la Chambre, une très grande majorité. Le 31 mars, il résigna le portefeuille de l'intérieur, qui fut confié au général Durando. Il eut dès lors à réprimer des entreprises qui semblaient téméraires et prématurées, soit contre l'occupation autrichienne, au nord, soit contre l'occupation française, à Rome; il le fit sans hésitation; les tentatives de Garibaldi surtout furent arrêtées d'un seul coup par l'affaire d'Aspromonte (27 août). Cette conduite énergique, qui n'obtint aucune concession de la France dans la question romaine, tourna toute l'opinion publique contre M. Rattazzi. A cette époque, son mariage avec la princesse Marie de Solms, de la famille Bonaparte, dont il devenait l'allié, contribuait à faire supposer entre lui et le gouvernement français, une entente cordiale qui devait être alors très impopulaire. Le 1er décembre 1862, il donna sa démission avec tout son cabinet. Pendant toute cette période, il avait eu pour principal adversaire M. Minghetti, avec lequel il eut plus tard un duel à l'épée (juin 1863).

M. Rattazzi se tint à l'écart pendant près de trois années, conservant toutefois de l'autorité dans le Parlement, où il se forma autour de lui une sorte de tiers-parti. Au mois de décembre 1865, il fut porté comme candidat à la présidence de la Chambre; mais il ne fut point élu. La retraite du second cabinet Ricasoli, au commencement d'avril 1867, le ramena de nouveau à la tête des affaires. Il accepta, à la prière du roi, avec la présidence du Conseil, le soin de former un ministère de conciliation qui fut de courte durée. A l'extérieur, il obtint un premier succès diplomatique, l'admission de l'Italie aux conférences de Londres relatives à la question du Luxembourg, puis mena à bonne fin un traité de commerce avec l'Autriche. Au dedans, il luttait avec succès contre les difficultés de la vente des biens ecclésiastiques, lorsqu'une complication [illegible] de la question romaine le perdit: il s'agissait encore d'empêcher les tentatives de Garibaldi contre Rome et de se conformer à la convention de 15 septembre ayant pour objet la cessation de l'occupation française. Dès le mois de juillet, il [illegible] sur les frontières pontificales un cordon de troupes italiennes, à travers lesquelles les garibaldiens passèrent pour aller tomber sous les chassepots français, à Mentana [illegible]. Accusé par les Italiens de faiblesse [illegible] France, et par le parti clérical de [illegible] Garibaldi, M. Rattazzi avait donné sa démission dès le milieu d'octobre. A l'ouverture du Parlement, il eut à justifier sa conduite [illegible] ques très vives qui s'y produisirent, [illegible] un discours qui dura deux séances [illegible] cembre). Sous le ministère Menabrea-Cambray-Digny, M. Rattazzi redevint un des chefs de l'opposition qui, retrouva en lui son plus [illegible]. Il combattit également les tendances [illegible] du cabinet et ses innovations financières. [illegible] ces dernières, le traité sur la ferme des tabacs fut l'objet de ses plus rudes attaques [illegible] nom resta toutefois étranger aux différentes combinaisons politiques proposées dans les nombreuses crises ministérielles de [illegible] — Il est mort à Frosinone, le 5 juin [illegible].

RATTAZZI (princesse Marie-[illegible] BONAPARTE, dame DE SOLMS, puis), femme de lettres française, née à Waterford (Irlande) [illegible] de la princesse Lætitia Bonaparte [illegible] second mariage de Lucien, mariée à [illegible] Wyse, ancien ministre des îles [illegible] en Grèce. Placée dans un couvent de [illegible] Barbette, dépendant de la Légion d'honneur [illegible] de la maison de Saint-Denis, elle passa les examens d'institutrice des deux degrés. [illegible] la maria à un riche Alsacien, Frédéric de Solms, qui se sépara d'elle, quatre ans plus tard. [illegible] que les relations politiques de sa [illegible] firent éloigner de Paris par le gouvernement impérial. Celle-ci, sous le nom de [illegible] de princesse Marie de Solms, [illegible] à Nice, de 1853 à 1860, [illegible] Eugène Sue et Ponsard, et en [illegible] suivie avec Béranger et Lamennais [illegible] à cette époque, le journal *les* [illegible] elle inséra beaucoup de vers, des [illegible] matiques et des romans. En même temps [illegible] faisait jouer ses pièces sur son théâtre [illegible]

et y remplissait elle-même les principaux rôles. C'est alors qu'elle fit paraître à Genève, de petits poèmes dédiés à M. Victor Hugo, *la Dupinade* et *les Chants de l'exilée* (1859).

Après l'annexion de la Savoie à la France, la princesse Marie de Solms rentra à Paris, y devint une des notabilités du monde artistique et littéraire, et écrivit des courriers et des causeries, dans *le Pays*, *le Constitutionnel*, *le Turf*, etc. A la suite de plusieurs voyages en Italie, où elle reçut grand accueil à la cour, elle épousa M. Urbain Rattazzi, en 1863. Ce mariage ne ralentit pas son activité littéraire, et, tout en écrivant beaucoup de volumes, elle fonda des journaux, *le Courrier de Florence*, puis *les Matinées italiennes*, où elle traita, soit sous son nom, soit sous divers pseudonymes, en vers ou en prose, les sujets les plus variés. Ses pseudonymes principaux étaient : *vicomte d'Albens*, *vicomte de Treserve*, *Camille Bernard*, *baron Stock*, *Louis de Kelner*.

Parmi les volumes signés de Mme Rattazzi, et plusieurs fois réimprimés, nous citerons : *Mademoiselle Million* (1862, in-18; 2e édit., 1866, avec portrait); *le Piège aux maris* (1865, in-18, avec grav.), premier roman d'une série à laquelle appartiennent les trois suivants : *les Débuts de la forgeronne* (1866, in-18, avec grav.), *la Mexicaine* (1866, in-18, avec grav.), et *le Chemin du paradis*, *Bicheville* (1857, in-18), puis *les Rives de l'Arno* (1865, in-18); *les Soirées d'Aix-les-Bains* (1865, in-18); *les Mariages de la créole* (Bruxelles, 1866, 2 vol. in-18), dont la préface fit beaucoup de bruit et qui fut, réimprimé sous le titre de : *la Chanteuse* (Brux. 1870, 2 vol. in-18); *Si j'étais reine!* comprenant *Louise de Kelner* et *le Rêve d'une ambitieuse* (1868, 2 vol in-18), avec un caractère marqué d'autobiographie ; *Florence*, portraits, chroniques et confidences (1870, in-18); *Nice la Belle*, *Monaco* (1870, in-18) ; puis des poésies : *Cara patria*, échos italiens (1873, in-8, portr.); *l'Ombre de la mort* (1875, in-18, portr.), etc. On cite comme essais dramatiques : *Quand on n'aime plus trop, on n'aime plus assez*, *Madame de Staël à Coppet*, *Corinne*, *l'Épreuve*, *les Suites d'un ménage de garçon*, *Une Livre de chair*, *Aux pieds d'une femme*, *Amour et cymbales*, etc.

RATTIER (François-Édouard), ancien représentant du peuple, né à Paris, le 30 avril 1822, entra en 1843 au service militaire, et, devançant l'appel de sa classe, obtint d'être incorporé dans le corps des zouaves, qui venait d'être organisé. Après une longue maladie, qui le força de revenir en France, il partit de nouveau pour l'Algérie et y rejoignit le 48e de ligne. Il était sergent au bataillon de dépôt, à Reims, lorsqu'il fut porté aux élections de l'Assemblée législative, par le comité démocratique-socialiste. Élu, par 110 482 voix, le vingtième représentant de la Seine, il fit partie du bureau provisoire, protesta, dès les premiers jours, au nom de l'armée, contre le mode de votation des soldats, et s'associa aux actes de la Montagne, ainsi que ses camarades les sergents Boichot et Commissaire. Le 13 juin 1849, il se rendit, avec Ledru-Rollin au Conservatoire, signa l'appel aux armes et fut condamné à la déportation, par la haute cour de Versailles; mais il avait réussi à gagner Londres, où il se maria et où il exerça la profession de tapissier. Depuis il est rentré à Paris.

RAU (Charles-Frédéric), jurisconsulte français, né à Saverne (Bas-Rhin), le 3 août 1803, fut reçu docteur en droit à la Faculté de Strasbourg, en décembre 1826, et y devint professeur de Code Napoléon, puis peu après juge suppléant au tribunal de la même ville. Il fut en outre membre du consistoire supérieur de la communion luthérienne à Strasbourg. Au commencement de 1870, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il a été promu officier le 6 février 1875. — Il est mort à Paris, le 10 avril 1877.

M. Rau a publié, avec M. Aubry, une traduction annotée d'un important ouvrage allemand, le *Cours de droit civil français*, de K. S. Zachariæ (1843-1846, 5 vol in-8; 4e édit.; 1869-1874, 8 vol. in-8).

RAUDOT (Claude-Marie), publiciste français, ancien représentant du peuple, né le 24 décembre 1801, à Saulieu (Côte-d'Or), entra dans la magistrature, vers 1825, fut attaché comme substitut aux parquets de Sens, d'Auxerre et de Versailles, et donna sa démission, après la révolution de 1830, par attachement pour la famille déchue. Membre du conseil général de l'Yonne, de 1842 à 1852, il fut envoyé par son département à l'Assemblée constituante, dans une élection partielle du 19 novembre 1848. Réélu à la Législative, il fit partie, dans ces deux Assemblées, de la droite monarchique, et appuya ses votes de la publication de quelques écrits contre-révolutionnaires qui donnèrent lieu, à l'époque où ils parurent, à une polémique passionnée ; nous citerons : *De la Décadence de la France* (1849, in-8; 4e édit., 1850) et *De la Grandeur possible de la France* (1851, in-8). Il rentra dans la vie privée après le coup d'État de 1851.

Élu le 8 février 1871, représentant de l'Yonne à l'Assemblée nationale, le dernier sur sept, par 32 217 voix, il prit place à l'extrême droite et fit partie du groupe des Réservoirs. Partisan d'une complète décentralisation et d'une stricte économie dans les dépenses du Trésor, il présenta à toutes les sessions, lors de la discussion du budjet, de nombreux amendements, qui furent toujours écartés. Il repoussa l'amendement Wallon et s'abstint lors du vote de l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat monarchiste aux élections sénatoriales et législatives du 30 janvier et du 20 février 1876, il ne fut point élu et renonça à la vie publique. — Il est mort à Pontaubert (Yonne), le 22 avril 1879.

M. Raudot a encore publié : *la France avant la Révolution* (1841, in-8; 2e édit., 1847), exposé de la situation politique et sociale du pays, lors de l'ouverture de l'Assemblée des notables en 1787; *la Décentralisation* (1858-1863, 2 parties in-8); *Napoléon Ier peint par lui-même* (1865, in-18), d'après la publication officielle de sa *Correspondance*, etc. ; puis divers articles dans le *Journal des économistes*, *le Correspondant*, etc.

RAULIN (Félix-Victor), géologue français, né à Paris, le 8 août 1815, entra, en 1838, au Muséum d'histoire naturelle, en qualité de préparateur de géologie, et fut chargé, en 1846, à la Faculté de Bordeaux, de l'enseignement de cette science. Au mois de novembre 1848, il vint prendre, à Paris, le diplôme de docteur ès sciences naturelles, avec une double thèse *Sur la Classification des terrains tertiaires de l'Aquitaine* et *les Transformations de la flore de l'Europe centrale*. Il devint ensuite titulaire de la chaire de minéralogie et géologie. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

A l'exception d'une *Carte géologique du département de l'Yonne* (1855, 6 feuilles), dressée avec M. Leymarie, les travaux de ce savant étaient tous disséminés, depuis 1837, dans les recueils spéciaux ou les collections académiques, tels que le *Bulletin de la Société zoologique* (1838-1855), les

Comptes rendus de l'Académie des sciences (1844-1851), les *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1848-1856), et *Patria* (1846), où il a donné tout un traité de la *Géologie de la France*. M. Raulin a publié une *Statistique géologique et minéralogique de l'Yonne* et une *Description physique de l'île de Crète* (Bordeaux, 1869, 3 vol. gr. in-8, avec atlas, cartes et planches), celle-ci sous les auspices et avec le concours du ministère de l'instruction publique; *Observations pluviométriques faites dans le sud-ouest de la France de 1714 à 1860* (Bordeaux, 1865, in-8); *Éléments de géologie* (1868, in-18; 2ᵉ éd., 1874, in-18), un des nouveaux livres rédigés pour l'enseignement spécial, etc.

RAULINE (Gustave-Paul), député français, est né à Fougères (Manche), le 1ᵉʳ juin 1822. Propriétaire dans le département, il n'avait point de passé politique, lorsqu'il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Saint-Lô, comme candidat bonapartiste. Élu par 9382 voix, contre 7373 obtenues par M. Le Noël, candidat républicain et représentant sortant, il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint le ministère de Broglie. Candidat officiel et bonapartiste aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 13 728 voix, contre 3328 réunies par le candidat républicain. Ancien maire de Saint-Lô, M. Rauline a été élu conseiller général de la Manche.

RAUMER (Frédéric-Louis-Georges DE), célèbre historien allemand, professeur à l'université de Berlin, fils de l'agronome de ce nom, est né à Wœrlitz, près Dessau, le 14 mai 1781. Il étudia au Joachimsthal de Berlin, aux universités de Halle et de Gœttingue, entra en 1801 dans la carrière judiciaire et obtint, en 1810, une place de conseiller dans le cabinet du chancelier d'État de Hardenberg. Il avait déjà publié à cette époque plusieurs ouvrages : *Six Dialogues sur la guerre et sur le commerce* (Sechs Dialoge über Krieg und Handel; Berlin, 1806); *le Système des contributions en Angleterre*, etc. (das brittische Besteuerungssystem; Berlin, 1810), traduit en français par M. Thérémin, (Paris, 1819); *CCI emendationes ad tabulas genealogicas Arabum et Turcarum* (Heidelberg, 1811), etc. À la suite de ces travaux, il obtint une chaire à l'université de Breslau.

Après avoir visité de 1815 à 1817, en partie aux frais du gouvernement, l'Italie, l'Allemagne et la Suisse, il écrivit deux nouveaux ouvrages : *Manuel des passages remarquables des historiens latins du moyen âge* (Handbuch merkwürdiger Stellen aus den lateinischen Geschichtsschreibern des Mittelalters; Breslau, 1813), et *Voyage d'automne à Venise* (Herbstreise nach Venedig; Berlin, 1816, 2 vol.). Ces publications lui valurent la place de professeur d'économie politique et d'histoire à l'université de Berlin.

Depuis cette époque M. Fréd. de Raumer a occupé plusieurs charges considérables. Il fit pendant quelques années partie du comité supérieur de censure et fut, jusqu'en 1847, membre et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin. Le mauvais accueil que l'on y fit à son *Éloge* du roi Frédéric II l'amena à se démettre de ces dernières fonctions; mais la ville de Berlin, le porta par ses suffrages au conseil municipal, et, en 1848, au parlement de Francfort. M. F. de Raumer y prit place au centre droit, puis fut envoyé à Paris en qualité d'ambassadeur de Jean, vicaire de l'Empire. De retour à Berlin, il fut élu membre de la première Chambre de la Prusse. M. de Raumer obtint en 1853 le titre de professeur émérite de l'université de Berlin, sans renoncer absolument à l'enseignement. Il fut élu associé étranger de l'Académie des sciences morales, en remplacement de Savigny, le 11 février 1863. — Il est mort à Berlin, le 14 mai 1873.

L'ouvrage auquel cet écrivain doit principalement sa réputation est l'*Histoire des Hohenstaufen et de leur temps* (Geschichte der Hohenstaufen und ihrer Zeit; Leipzig, 6 vol., 1823-1825; 5ᵉ édit., 1878) : écrite à une époque où le romantisme allemand dirigeait tous les esprits vers le moyen âge, elle obtint un succès éclatant. Sa grande *Histoire de l'Europe depuis la fin du XVᵉ siècle* (Geschichte Europas seit dem Ende des xvten Jahrh., 1832-1858, tom. I.-X), fut accueillie avec estime, mais avec moins d'éclat.

M. F. de Raumer entreprit depuis 1830 de nouveaux voyages, notamment en France, en Italie, en Suisse et en Amérique, à la suite desquels il publia des livres d'un très grand intérêt : *Lettres de Paris et de la France en 1830* (Briefe aus Paris und Frankreich, 1830; Leipzig, 1831, 2 vol.); *Lettres de Paris pour servir de commentaire à l'histoire du XVIᵉ et du XVIIᵉ siècle* (Briefe aus Paris zur Erlaeuterung, etc.; Ibid., 1831, 2 vol.); *l'Angleterre en 1835* (England 1835; Leipzig, 1836, 2 vol.; 2ᵉ édit., avec un 3ᵉ volume intitulé *l'Angleterre en 1841*; Ibid., 1842); *Documents puisés dans le Musée britannique et dans les archives de l'Angleterre, pour servir à l'histoire moderne* (Beitraege zur neuern Geschichte aus dem brit. Museum und, etc.; Ibid., 1836-39, 5 vol.); *l'Italie, notices pour la connaissance de ce pays* (Italien, Beitraege zur Kenntniss dieses Landes; Ibid., 1840, 2 vol.); *les États-Unis de l'Amérique du Nord* (die Vereinigten Staaten von Nordamerika; Ibid., 1845, 2 vol.), ouvrage fort remarqué où l'auteur, traitant des questions d'histoire, de politique, de religion, de philosophie et d'art, se montre partisan de la constitution américaine : *Lettres de Francfort et de Paris* (Briefe aus Frankfurt und Paris; Ibid., 1849, 2 vol.).

On a encore sous le nom de M. F. de Raumer des *Leçons sur l'histoire ancienne* (Vorlesungen über die alte Geschichte; Leipzig, 1821, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1847); puis diverses brochures : *Sur le développement historique des idées de droit, de l'État et de la politique* (Ueber die geschichtliche Entwickelung der Begriffe von Recht, Staat und Politik; Ibid., 1826; 2ᵉ édit., 1832); *Sur l'administration municipale en Prusse* (Ueber die preussische Staedteordnung; Ibid., 1828); *Lettres sur les antiquités* (Antiquarische Briefe; Ibid., 1851); enfin un grand nombre d'articles, discours, mémoires, réunis en partie sous le titre de *Mélanges* (Vermischte Schriften; Ibid., 1852-1854, 3 vol.); *Souvenirs et correspondance* (Lebenserinnerungen, etc.; Ibid. 1861, 2 vol.); *Manuel d'histoire littéraire* (Handbuch zur Geschichte der Lit.; Ibid., 1864-66, 4 vol.), etc.

RAUTENSTRAUCH (Barbe-Jeanne-Pauline-Lucie GIEDROYC, dame DE), femme de lettres polonaise, née à Varsovie, le 22 juin 1798, et fille du prince Romuald Giedroyc, fut mariée au lieutenant général polonais de Rautenstrauch, aide de camp de l'empereur de Russie en 1831. Elle s'est fait connaître par un certain nombre de romans ou récits de voyage.

Nous citerons les suivants : *Emmelina i Arnolph* (Emmelina et Arnolphe; Varsovie, 1821, in-8); *Ragana* (Varsovie, 1830, 3 vol. in-8); *Przeznaczenia*, (Destinées Varsovie, 1831, 2 vol. in-12); *Mes souvenirs de la France* (Cracovie, 1839, in-8), et *Dernier voyage en France et dernières impressions*, suite du précédent ouvrage (Leipzig, 1842, in-12); *Miasto, gory i doliny*, (Villes, monts et vallées; Posen, 1844, 3 vol. in-18); [illegible]

Alpes et au delà des Alpes (Varsovie, 1847, 3 vol., in-8) ; Mme de Rautenstrauch a, pendant un séjour à Paris, donné divers articles à l'*Encyclopédie des gens du monde.*

RAVAISSON (Jean-Gaspard-Félix), philosophe français, membre de l'Institut, né à Namur, le 23 octobre 1813, fit de brillantes études au collège Rollin et remporta le prix d'honneur de philosophie au concours général, en 1833. Reçu agrégé en 1836, il partagea, l'année suivante, avec M. Michelet (de Berlin), le prix de l'Académie des sciences morales et politiques pour un travail très considérable intitulé : *Essai sur la métaphysique d'Aristote* (1837-1846, 2 vol. in-8). Professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Rennes, de 1838 à 1840, il devint ensuite inspecteur général des bibliothèques publiques, emploi récemment créé par M. de Salvandy, qui, pendant son ministère, l'avait choisi pour chef de cabinet. A part une interruption d'une année (1845-1846), pendant laquelle il fut remplacé par M. Matter, il resta titulaire jusqu'en 1853. Nommé alors inspecteur général de l'enseignement supérieur et membre du Conseil de l'instruction publique, il fut appelé, le 7 juillet 1870, aux fonctions de conservateur des antiques au musée du Louvre. Il avait remplacé Letronne à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1849. M. Ravaisson a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

On a encore de lui : *De l'Habitude* (1838, in-8), thèse pour le doctorat; une revision du *Catalogue général des bibliothèques publiques* (1849, in-4); des *Rapports* au ministre sur plusieurs dépôts et collections notamment celui sur les Archives de l'Empire et la bibliothèque impériale (1862, in-8); un Rapport sur l'enseignement du dessin (1853, in-8); *la Philosophie en France au* XIX^e^ *siècle*, rapport officiel, publié à l'occasion de l'Exposition universelle (1868, gr. in-4); *la Vénus de Milo* (1871, in-8, avec pl.); *le Monument de Myrrhine*, et les bas-reliefs funéraires des Grecs en général (1876, in-4, avec pl.).

Son frère, M. François Ravaisson, né à Namur, en 1811, étudia le droit, mais se livra plus volontiers à l'étude de la littérature et de l'histoire. A l'époque où son frère était chef du cabinet de M. de Salvandy, il fut nommé secrétaire-trésorier de la bibliothèque de l'Arsenal, dont il devint l'un des conservateurs. On lui doit la publication, des *Archives de la Bastille*, documents inédits sur les règnes de Louis XIV et Louis XV (1866-1879, 10 vol. gr. in-8).

RAVEL (Pierre-Alfred), artiste dramatique, né vers 1815, à Bordeaux, où son père était marchand de chevaux, fut placé dans une étude de notaire, entra ensuite chez un opticien de Paris, et, se tournant vers le théâtre, courut la province avec une troupe ambulante. De Marseille il revint à Paris, fut engagé au Vaudeville, joua avec succès *le Tourlourou*, et reprit le répertoire d'Arnal : *le Cabaret de Lustucru, les Intimes, Pages et Poissardes.* Attaché peu après au Palais-Royal, il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la fortune de ce théâtre. Il excella dans *le Caporal et la Payse, l'Omelette fantastique, l'Étourneau, la Rue de la Lune, le Voyage sentimental, un Monsieur qui suit les femmes, Une fièvre brûlante, le Chapeau de paille d'Italie*, etc. Son nom a été réuni à celui d'un autre acteur, chéri du même public, dans une pièce spéciale, *Grassot embêté par Ravel.* M. Ravel a fait de nombreuses excursions en province et en Italie. Au commencement de 1865, il fit un voyage à Turin, où il ne reçut pas l'accueil favorable auquel il était accoutumé. Revenu, peu après, en France, M. Ravel fut engagé au Gymnase, en 1868, et y joua avec succès des rôles nouveaux et quelques-uns de ses anciens rôles. Depuis, il reparut sur diverses scènes de Paris, de la province, et même à Bade en 1871.

RAVENEL (Jules-Amédée-Désiré), bibliographe français, né à Paris, le 2 juillet 1801, débuta par fournir des annotations aux éditions-diamant des classiques français de Lemoine (1827). De 1830 à 1839, il fut sous-bibliothécaire à la bibliothèque de la ville de Paris et devint à cette dernière date, conservateur adjoint au département des imprimés de la Bibliothèque royale. Au mois de mars 1848, il fut nommé conservateur en chef de cet établissement. Il prit sa retraite en 1879. Membre de la Société de l'histoire de France et du comité historique près le ministère de l'instruction publique, il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846, et promu officier le 11 août 1869.

Dans un voyage qu'il fit en Suisse en 1834, M. Ravenel découvrit à Berne de nouveaux écrits de J. J. Rousseau, publiés depuis par M. Streickensen Moultou dans son ouvrage intitulé : *J. J. Rousseau, ses amis et ses ennemis* (1865, 2 vol. in-8). Ses études bibliographiques portèrent principalement sur le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle; parmi les éditions annotées qu'il a données, il faut rappeler : *les Amours de Pierre le Long*, de Billardon de Sauvigny (1829); les *Œuvres complètes* de Montesquieu (1835); *la Pucelle*, dans le Voltaire complet de Beuchot; les *Lettres du cardinal Mazarin à la princesse palatine, pendant les années* 1651 *et* 1652 (1836); les *Lettres de Mlle Aïssé à Mme Calandrini* (1846). On lui a attribué à tort la publication des *Mémoires de Mme Roland*, d'après des papiers authentiques (1841), que M. Ravenel a formellement désavouée. On lui doit encore de nombreux articles fournis au feuilleton du *Journal de la Librairie*, sous la direction de Beuchot, etc.

RAVIGNAN (Marie-Raymond-Gustave de La Croix, baron de), sénateur français, né à Bordeaux, le 29 janvier 1829, fut, sous l'Empire, maître de requêtes au Conseil d'État. Riche propriétaire dans le département des Landes et conseiller général pour le canton de Villeneuve, il fut élu sénateur des Landes, le 30 janvier 1876, le premier sur deux, par 203 voix sur 395 votants. Il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple, vota avec la droite monarchiste du Sénat et se prononça en juin 1877 pour la dissolution de la Chambre des députés. Au renouvellement triennal du Sénat, le 5 janvier 1879, il fut réélu par 201 voix, sur 394 électeurs. M. de Ravignan est gendre de M. Devienne, ancien président de la Cour de cassation. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

RAVINA (Jean-Henri), pianiste français, né le 20 mai 1818, à Bordeaux, où sa mère enseignait le piano, apprit très jeune la musique, fut admis, à treize ans, au Conservatoire, y obtint les premiers prix de piano et d'harmonie, en 1834 et 1835, négligea de concourir pour les prix de Rome, à l'Institut, et fut à dix-sept ans nommé professeur. Livré en même temps à l'enseignement particulier, il a formé de nombreux élèves, pour le piano et l'harmonie. Il ne compte pas toutefois parmi nos brillants virtuoses, et se produit rarement devant le public. Connu surtout comme professeur et compositeur, il a publié de grandes *Études caractéristiques* que l'on cite à côté de celles de Cramer et de Bertini, des *Con-*

certos, des *Ouvertures*, des *Fantaisies*, entre autres *la Sicilienne*, *le Dernier soupir*, etc. M. Ravina a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861.

RAWLINSON (Sir Henry-Creswick), archéologue anglais, né en 1810, à Chadlington (comté d'Oxford), entra comme enseigne au service militaire (1826) et fut envoyé aux Indes, où il ne tarda pas à acquérir une connaissance approfondie des langues orientales. Il servit dans la présidence de Bombay jusqu'en 1833, puis fut attaché, jusqu'en 1839, à l'armée du shah de Perse. Il entreprit différents voyages et publia, de 1839 à 1841, dans le recueil de la Société géographique de Londres, d'intéressants mémoires sur la position de l'ancienne Ecbatane, les peuplades du Kourdistan et les caractères cunéiformes; il parvint même à déchiffrer la grande inscription de Darius à Behistoun, résultat d'une certaine importance pour la philologie persane. Agent politique à Candahar, de 1840 à 1842, pendant la guerre des Afghans, en 1844, il reçut l'ordre du Bain et fut envoyé, sur sa demande, à Bagdad en qualité de consul et avec toute latitude de poursuivre ses études archéologiques.

Lors de la découverte de Ninive, M. Rawlinson, qui avait assisté aux fouilles faites par M. Layard, écrivit à ce sujet une dissertation intitulée : *Des Inscriptions assyriennes* (On the inscriptions of Assyria and Babylonia, 1850). En novembre 1850, il fut nommé consul général toujours en résidence à Bagdad, où il reprit le cours de ses recherches sur les peuples de l'Asie ancienne. En 1856, il devint un des directeurs de la Compagnie des Indes, et, deux ans après, membre du Conseil de l'Inde. Il eut rang de lieutenant-colonel dans l'armée anglaise. Au mois de mai 1859, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Perse avec le grade de major général. Il a représenté Reigate à la Chambre des communes pendant quelques mois en 1858. Sir Henry Rawlinson a reçu, en 1856, le titre de chevalier pour ses travaux scientifiques. Élu, en 1844, membre correspondant de l'Institut, il est membre de la plupart des sociétés savantes de l'Europe. Au mois de mars 1878, il devint conservateur du British Museum.

A part ses mémoires insérés dans les recueils des [illegible], M. Rawlinson a publié [illegible] *l'Angleterre et la Russie dans l'Est* (England and Russia in the East, 1875), [illegible] qui eut un grand retentissement lors de son apparition.

RAWLINSON (George), [illegible] anglais, frère du précédent, né vers 1815, à Chadlington, entra en 1835 au collège de la Trinité, à Oxford, et parcourut avec distinction tous les degrés de la hiérarchie universitaire. Il devint l'un des [illegible] du musée d'Oxford, examinateur à l'université et au conseil d'éducation militaire en 1859, et professeur d'histoire ancienne en 1861. En 1872, il fut nommé chanoine de Canterbury.

Outre de nombreux articles dans des revues, M. Rawlinson a donné : *the History of Herodotus*, traduction anglaise avec notes, appendices, cartes et illustrations (4 vol. in-8, 1858-1860); *Évidence historique de la vérité des Écritures* (Historical Evidence of the truth of the Scripture Records, 1860, 1 vol. in-8); *les Contrastes du Christianisme avec les systèmes païen et juif* (the Contrasts of Christianity with heathen and jewish systems, 1861, 1 vol. in-8); *les Cinq grandes monarchies du monde oriental ancien* (the Five great monarchies of the Ancient Eastern World, 1862-1867, 4 vol.); *Manuel d'histoire ancienne* (a Manual of Ancient H., 1869); *la Septième grande monarchie orientale* (the Seventh great Oriental Mon. 1876), géographie, histoire et antiquités des Sassanides. Il a été l'un des collaborateurs du *Dictionnaire de la Bible*, du Dr Smith.

RAYMOND (l'abbé D...), ecclésiastique français, né vers 1805, entra dans les ordres sous la Restauration et exerça son ministère dans le Midi. Reçu docteur en théologie, il est devenu vicaire général du diocèse de Châlons et chanoine de celui de Mende. En 1849, il créa, en faveur des enfants trouvés, une association agricole et industrielle qui fut l'objet d'un rapport favorable à l'Assemblée constituante. — Il est mort d'un accident, à Paris, en 1873.

On cite de lui : *Entretiens de l'Ermite du mont Liban* (1836, in-8), sur la philosophie, [illegible] etc.; *Poésies diverses* (1836, in-8); *Du Catholicisme dans les sociétés modernes* (1842, in-8), considéré dans ses rapports avec les besoins du XIXe siècle; *Manuel des devoirs du soldat* (1844, [illegible]).

RAYMOND (Louis-Anne Xavier), journaliste français, né à Paris, le 20 juin 1812, fit ses études au collège Sainte-Barbe, embrassa les doctrines de l'école saint-simonienne, débuta par quelques articles dans *le Globe* (1832), et passa ensuite au *Temps*, où il ne s'occupa que de littérature. Après avoir collaboré quelque temps à la *Revue britannique*, il fut admis au *Journal des Débats*, vers 1840, et y traita de préférence les questions de politique étrangère. Cependant ce fut lui qui, en 1850, engagea avec A. Marrast, au sujet des comptes de son administration passagère en 1848, une polémique qui tourna à la complète justification de ce dernier. En 1843, M. Raymond fit partie, en qualité d'historiographe, de l'ambassade de M. de Lagrenée en Chine, et rapporta de ce voyage des notes précieuses, dont la plus grande partie reste malheureusement enfouie dans les bureaux du ministère des affaires étrangères.

On a de lui, outre des traductions de l'anglais, quelques ouvrages : *l'Inde* (1845), et *l'Afghanistan* (1853), dans la collection de l'*Univers pittoresque*; *la Turquie* (1836, 2 vol. in-8); *les Deux Campagnes de la Chine* (1841-1842, 2 vol.); *Lettres sur la marine militaire* (1857); *les* [illegible] *de la France et de l'Angleterre* (1862, in-18), etc.

RAYNAL (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Narbonne (Aude), le 12 septembre 1819, entra de bonne heure dans le journalisme et combattit vivement la politique du ministère Guizot. Sur les instances de sa famille, il se décida à fonder, dans sa ville natale, une maison de commerce. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans l'arrondissement de Narbonne, et, malgré sa jeunesse, il fut élu représentant du département, le quatrième sur sept, par [illegible] voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, mais adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans appuyer pourtant la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit ses affaires commerciales. Porté candidat aux élections générales de 1869, dans la 2e circonscription de l'Aude, il échoua avec 6823 voix. Il fut préfet de l'Aude du 6 septembre 1870 au 11 mars 1871.

RAYNAL (Louis-Hector Chaudru de), magistrat et historien français, né à Bourges, le 29 janvier 1805, entra très jeune dans la magistrature

et, sous le règne de Louis-Philippe, fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Bourges en 1838; révoqué en 1848, il fut réintégré dans ses fonctions l'année suivante, et appelé comme procureur général à Caen. Il devint, en février 1852, avocat général à la Cour de cassation et, en 1864, premier avocat général. Président de la chambre des requêtes à la Cour de cassation, le 25 juillet 1871, il remplaça, le 7 juillet 1877, M. Renouard, démissionnaire, comme procureur général à la Cour de cassation et eut lui-même pour successeur, en février 1879, M. Bertauld. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1843, il a été promu officier en août 1858 et commandeur le 11 août 1866.

On doit à M. de Raynal une *Histoire du Berri, depuis les temps les plus anciens jusqu'en* 1789 (Bourges et Paris, 1844-47, 4 vol. in-8, avec 5 cartes, plans et 45 planches de blasons et sceaux). Ayant entrepris, avec M. Adolphe Michel, la publication de l'*Annuaire du Berri* (1840 et ann. suiv., in-8), il y a inséré une *Notice historique sur l'ancien Hôtel de ville de Bourges*, une *Note sur le château de Bois-sur-Ame*, etc.

READ (Charles), littérateur et érudit français, né à Paris, le 22 janvier 1819, entra dans la magistrature en 1842, fut, de 1849 à 1857, chef du service des cultes non catholiques au ministère de l'instruction publique et des cultes, puis passa, à la préfecture de la Seine, comme chef du contentieux de la ville de Paris. Nommé, en 1867, chef de la section des archives, il prit, en cette qualité, une part active à la magnifique publication de l'*Histoire générale de Paris*, ainsi qu'à l'organisation du musée municipal projeté. Membre de la Société des antiquaires de France, il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Read, l'un des fondateurs, en 1852, de la Société de l'histoire du protestantisme français, a dirigé la publication d'un certain nombre de volumes de son *Bulletin*. On lui doit en outre diverses éditions annotées : *Daniel Chamier*, journal de son voyage à la cour de Henri IV, etc. (1859, in-8) ; *Mémoires* de Dumont de Bostaquet (1864, in-8) ; *Bossuet dévoilé par un prêtre de son diocèse* (1864, in-8) ; *les 95 thèses de Luther contre les indulgences* (1870, in-8); *les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (1872, in-8) ; *l'Enfer*, satire (1873, in-16), et *le Printemps*, du même (1874, in-16); *le Tigre de* 1560 de Fr. Hotman (1875, in-16); *le Texte primitif de la Satire Ménippée* (1878, in-16). Il est un des éditeurs des *Mémoires* de P. de l'Estoile (1875 et ann. suiv., tom. I-X). Il a fondé, en 1864, sous le pseudonyme de *Carle de Rash*, *l'Intermédiaire des chercheurs et curieux* qui, à l'exemple des *Notes and Queries* anglais, sert de moyen de communication entre les hommes d'études.

READ (John-Meredyth), général et diplomate américain, est né à Philadelphie, le 21 février 1837, d'une famille qui a fourni aux États-Unis plusieurs hommes politiques et magistrats distingués. Élevé dans une école militaire, il fut aide de camp du gouverneur de Rhode-Island, et obtint le grade de colonel en 1855. Maître ès arts de l'université de Brown, en 1858, docteur ès lois de l'école de droit d'Albany, en 1859, il vint en Europe, et y étudia le droit civil et international. De retour en Amérique, il devint adjudant général de l'État de New-York et reçut, à l'âge de vingt-trois ans, le brevet de général. Pendant la guerre de sécession, il s'occupa activement, comme président d'une commission spéciale, de l'organisation militaire et de l'acquisition des armes et munitions. Nommé, en 1868, consul général des États-Unis à Paris, pour la France et l'Algérie, il eut à organiser ce service de création nouvelle. Lors de la déclaration de la guerre franco-prussienne, il fut chargé des intérêts des sujets allemands en France, et s'employa utilement pendant près de deux ans, à prévenir ou à apaiser les conflits. Enfermé à Paris pendant les deux sièges, il s'efforça aussi activement de soulager les maux de la population.

Nommé ministre plénipotentiaire en Grèce en novembre 1873, le général Read réussit à obtenir la libération du navire américain *l'Armenia*, que le gouvernement grec refusait de rendre à ses propriétaires, et à faire révoquer l'ordre prohibant la vente des *Bibles* des sociétés bibliques anglaise et américaine. Le congrès des États-Unis ayant supprimé la légation d'Athènes, malgré les éloges donnés à ses services, il quitta la Grèce le 28 mai 1879.

Le général Mer. Read, qui a réuni de riches collections de documents historiques sur les pays qu'il a visités, a publié, outre des discours, rapports, mémoires et articles de revues, une importante *Étude historique sur Henri Hudson* (Historical Inquiry, etc.; New-York, in-8 et in-fol., avec appendice et index).

READE (Charles), romancier et auteur dramatique anglais, né dans le comté d'Oxford, en 1814, fut élevé à l'université de cette ville, alla à Londres en 1835, pour étudier le droit. Il se fit inscrire en 1843 au barreau de Lincoln's-Inn, mais abandonna bientôt cette carrière pour la littérature, et débuta par des pièces de théâtre, écrites en collaboration avec son ami Tom Taylor, et dont quelques-unes eurent du succès, entre autres *Masques et Visages* (1854). Puis il se mit à écrire des romans : *Peg Woffington* (1852); *Christie Johnstone* (1853); *Jamais trop tard pour se corriger* (Never too late to mend, 1856, 3 vol.), dans lequel il aborde les questions sociales; *le Train du véritable amour* (the Course of true love, 1857); *Aime-moi un peu, aime-moi longtemps* (Love me little, love me long; 1859); *le Cloître et le Foyer* (Cloister and the Hearth, 1861). *Grifith le décharné ou la jalousie* (1866); *Mettez-vous vous-même à sa place* (Put yourself in his place, 1870); *Une Terrible tentation* (A terrible Temptation; 1871), etc.

REBELLO DA SILVA (Luis-Augusto), historien portugais, né le 2 avril 1822, fils d'un des membres influents des assemblées politiques, débuta de bonne heure dans le journalisme et devint rédacteur en chef du *Diario do Governo*, le journal officiel. Député au Parlement depuis 1848, il s'y distingua comme orateur. En 1849, il fut nommé secrétaire du Conseil d'État. Membre de l'Académie des sciences de Lisbonne depuis 1853, et du conseil général de l'instruction publique depuis 1859, il fut chargé du cours supérieur de littérature fondé par le roi don Pedro V.

M. Rebello da Silva a écrit des romans historiques très goûtés : *Odio velho não cança* (1849, 2 vol.); *A Mocidade de D. Joao V* (1852, 4 vol.) ; puis pour la scène : une imitation d'*Othello*, *la Jeunesse de Jean V*, tiré du roman précédent ; une imitation de *l'Honneur et l'Argent*, de Ponsard, etc. Désigné pour continuer, après la mort de Santarem, le grand travail de celui-ci sur les rapports diplomatiques du Portugal avec les puissances étrangères, il en a publié, de 1858 à 1860, les tomes XVII, XVIII et XIX, avec d'importantes *Préfaces*. Il a été aussi chargé par le gouvernement portugais d'écrire une *Histoire du Portugal aux* XVII[e] *et* XVIII[e] *siècles*, qui a commencé à paraître en 1861.

REBER (Napoléon-Henri), compositeur français, membre de l'Institut, né à Mulhouse, le 21 octobre 1807, fut d'abord destiné à l'industrie, et ne put s'occuper que furtivement de musique et de composition. A vingt et un ans il vint à Paris, entra aussitôt au Conservatoire, et fit ses études musicales sous la direction de Jelensperger, de Seuriot et de Lesueur. Il s'essaya dans la musique instrumentale, puis composa des mélodies, dans le genre des anciennes romances françaises, ou des *Lieder* allemands, et aborda enfin le théâtre. En 1853, M. Reber fut appelé à l'Académie des beaux arts, en remplacement d'Onslow. Chargé d'une des classes d'harmonie au Conservatoire, il fut nommé professeur de composition musicale, en remplacement d'Halévy, en 1862. Décoré de la Légion d'honneur en 1854, il a été promu officier le 4 août 1870.

On cite de cet habile harmoniste des *Quintettes*, un grand *Quatuor*, des *Trios*, *Valses*, *Variations*, etc.; *Pensées musicales*, pour piano: *le Voile de la châtelaine*, *la Captive*, *Haïdée*, *la Chanson du pays*, mélodies (1835-1842); le second acte du *Diable amoureux*, ballet (opéra, 1840); *la Nuit de Noël*, opéra-comique en trois actes (1848); *le Père Gaillard*, opéra-comique en trois actes (1852); *les Papillotes de M. Benoist*, opéra-comique en un acte (1854); *les Dames capitaines*, opéra-comique en trois actes (juin 1857); *Naïm*, ouverture pour la Société de Sainte-Cécile, etc.

RECHBERG (*Jean-Bernard*, comte DE), homme d'État allemand, né à Ratisbonne, le 17 août 1806, suivit la carrière diplomatique. D'abord attaché à l'ambassade de Vienne à Berlin, en 1828, puis à celles de Londres et de Bruxelles, ambassadeur à Stockholm en 1841, et à Rio-de-Janeiro en 1843, il revint en Europe en 1847 et fut, en 1849, ministre plénipotentiaire de l'Autriche près la Confédération germanique, et président de la diète fédérale de Francfort depuis le 12 octobre 1855. Au commencement de la guerre d'Italie, en 1859, il fut appelé à remplacer le comte de Buol au ministère des affaires étrangères. C'est lui qui eut à traverser toute cette série de complications diplomatiques qui furent la conséquence pour l'Europe des affaires d'Italie. Peu après, ce fut encore le comte de Rechberg que l'empereur François-Joseph chargea provisoirement de l'organisation administrative des nouvelles institutions octroyées par le diplôme impérial du 20 octobre 1860. C'est en lui que se personnifia alors, à l'étranger, la politique autrichienne. Pendant les années 1863 et 1864, il conduisit, pour ce qui concerne l'Autriche, la grande affaire des duchés du Schleswig-Holstein, et la signature du traité de paix imposé au Danemark fut le dernier acte de son ministère. Au mois de novembre 1864, il fit agréer sa démission à l'empereur, eut pour successeur le comte Mensdorff-Pouilly, et fut nommé chevalier de la Toison d'or et membre à vie de la Chambre des seigneurs.

RECLUS * (Jean-Jacques-Élisée), géographe français, né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 15 mars 1830, est le second fils d'un pasteur protestant qui n'eut pas moins de douze enfants. Élevé dans la Prusse rhénane, il fit une partie de ses études à la Faculté protestante de Montauban, et alla les achever à l'université de Berlin, où il eut pour maître K. Ritter. Il se familiarisa de bonne heure avec la plupart des langues européennes. Éloigné de la France à la suite du 2 décembre 1851, il parcourut, de 1852 à 1857, l'Angleterre, l'Irlande, les États-Unis, l'Amérique centrale et la Nouvelle-Grenade, où il séjourna plusieurs années. De retour à Paris, il fournit à la *Revue des Deux Mondes*, au *Tour du Monde* et à d'autres recueils des articles où étaient consignés les résultats de ses études géographiques et de ses voyages.

Pendant le siége de Paris, M. Reclus figura dans la compagnie d'aérostiers que dirigeait M. Nadar, et servit dans la garde nationale de marche. Membre de l'Association internationale des travailleurs, il publia dans *le Cri du peuple*, lors de l'insurrection du 18 mars 1871, un manifeste hostile au gouvernement de Versailles. Il continua son service dans la garde nationale insurgée, prit part à une reconnaissance au plateau de Châtillon et fut fait prisonnier le 5 avril. Traduit devant le 7e conseil de guerre, siégeant à Saint-Germain, le 16 novembre 1871, après avoir été longtemps tenu au secret, il fut condamné à la déportation simple. Le monde savant s'émut de cette condamnation, et des démarches furent tentées auprès du président de la République pour en adoucir l'effet, notamment par les savants et les hommes politiques les plus considérables de l'Angleterre. Un arrêté du 4 janvier 1872 commua sa peine en celle du bannissement. M. Reclus passa en Italie, puis alla résider en Suisse, où il s'établit à Clarens, sur le bord du lac de Genève et reprit ses beaux et savants travaux. Il refusa de rentrer en France avant la complète amnistie des condamnés de la Commune.

Outre deux volumes pour la collection Joanne: le *Guide à Londres* (1860, in-18); *les Villes d'hiver de la Méditerranée et les Alpes-Maritimes* (1864, in-18, avec cartes et plans); et une importante *Introduction* au *Dictionnaire des communes de la France*, du même auteur (1864, gr. in-8; 2e édit., 1869), M. Élisée Reclus a publié: *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*, paysages, etc. (1861, in-18); *la Terre*, description des phénomènes de la vie du globe (1867-1868, t. I-II, gr. in-8, avec cartes et grav.); puis les premiers volumes d'une *Nouvelle géographie universelle*, *la Terre et les hommes* (1875-1879, t. I-V, gr. in-8), ouvrage aussi remarquable par le talent que par la science et qui doit former environ douze volumes avec 2000 cartes et de nombreuses gravures.

RECLUS (Michel-Élie), frère aîné du précédent, né à Sainte-Foy-la-Grande, le 16 juin 1827, fut élevé chez les Frères moraves de Neuwied-sur-le-Rhin, puis étudia la théologie à Genève, Montauban et Strasbourg. Exilé en décembre 1851, il revint en France en 1855, entra au Crédit mobilier et s'occupa spécialement des associations coopératives. Pendant l'insurrection de la Commune, ce fut lui, et non son frère comme il a été dit par erreur, qu'un décret du 30 avril nomma directeur de la Bibliothèque nationale. Condamné par contumace, pour usurpation de fonctions, à la déportation dans une enceinte fortifiée, il se réfugia à Zurich, puis à Londres. M. Élie Reclus a collaboré avec son frère Élisée à l'*Introduction* au *Dictionnaire des Communes de France* et écrit, sous divers pseudonymes, à un grand nombre de journaux et revues de l'étranger.

RECLUS (Onésime), frère des précédents, né à Orthez (Basses-Pyrénées), en 1837, fit une partie de ses études en Allemagne, servit en Algérie dans les zouaves, puis visita, outre l'Afrique, plusieurs États de l'Europe. Attaché à la rédaction du *Tour du monde*, il a publié à part: *la France et ses colonies* (1873, in-18); *la Terre à vol d'oiseau* (1879, 2 vol., in-8), etc.

RECLUS (Élie-Armand-Ebenhezer), marin et voyageur, frère des précédents, né à Orthez, le 13 mars 1843, entré dans la marine en 186[illegible]

aspirant en 1862, enseigne en 1866, lieutenant de vaisseau depuis le 16 janvier 1871, officier d'ordonnance du ministre de la marine M. Jauréguiberry, a été associé avec M. Bonaparte Wyse, aux explorations de l'isthme de Panama, faites en vue d'un canal interocéanique, sous les auspices de M. F. de Lesseps. Il a publié, soit avec ses compagnons d'exploration, soit seul des *Rapports* et une *Conférence* sur le projet du canal.

Reclus (Paul), médecin, frère des précédents, né à Orthez, en 1847, acheva ses études à Nîmes et se consacra à la médecine. Chirurgien des hôpitaux de Paris, à la suite de brillants concours, il a été reçu, le premier, à l'agrégation de chirurgie en 1880. — Trois des sœurs des précédents, également familiarisées avec les langues étrangères, ont donné sous divers pseudonymes des traductions d'ouvrages anglais ou allemands : romans, voyages et livres de science.

RECURT (Adrien-Barnabé-Athanase), médecin et homme politique français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à la Salle (Hautes-Pyrénées), le 9 juin 1797, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en juillet 1822. Il vint à Paris en 1828 et servit le parti républicain, dont il partagea plus d'une fois les condamnations. Ami des hommes du *National* et de *la Réforme*, il acquit, dans les quartiers populeux de la capitale, une réputation qui le fit nommer, aussitôt après les journées de Février, adjoint au maire de Paris. A l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par le département de la Seine et par celui des Hautes-Pyrénées pour lequel il opta, il fut le premier des vice-présidents élus. Sous le gouvernement provisoire, M. Recurt occupa successivement le ministère de l'intérieur et celui des travaux publics ; écarté de ce dernier par le général Cavaignac (23 octobre 1848), il remplaça M. Trouvé-Chauvel à la préfecture de la Seine, et se démit au 10 décembre. Avec l'Assemblée constituante, dans laquelle il appartint constamment au parti démocratique modéré, se termina sa carrière d'homme public, et il reprit son titre et ses fonctions de médecin des pauvres au faubourg Saint-Antoine, puis il se retira depuis dans le midi. — Il est mort à Levignac (Haute-Garonne), le 7 novembre 1872.

REDCLIFFE (de). Voy. Stratford.

REDESDALE (John-Thomas-Freeman-Mitford, 1er comte), pair d'Angleterre, né en Irlande, le 9 septembre 1805, est fils d'un magistrat élevé à la pairie en 1802. Il étudia à l'université d'Oxford, entra à la Chambre des lords en 1830, et s'associa à la politique du parti conservateur. En 1851, il fut appelé à présider les travaux des comités, imprima une grande activité aux délibérations de la Chambre haute et s'occupa spécialement des questions religieuses. Membre de la commission concernant le projet de loi sur le divorce, il le combattit dans diverses brochures : *la Loi des Écritures contre le divorce* (the Law of Scripture against Divorce, 1856); *Réflexions sur la doctrine de régénération et ses rapports avec les sacrements*, etc. En 1875, il eut avec le cardinal Manning, au sujet de la communion des enfants, une polémique qui eut du retentissement, et s'opposa au projet de l'abolition de l'Église d'Irlande. M. Redesdale a été fait comte en 1876.

On cite encore de lui : *Lord Macaulay et le serment du couronnement* (Lord M. on the Coron. oath, 1869); *Thoughts on english prosody and Translations from Horace; Fourther thougts on english prosody.*

REDGRAVE (Richard), peintre anglais, né à Londres, le 30 avril 1804, et fils d'un manufacturier, fut d'abord l'associé de son père et contribua par ses dessins à la prospérité de la fabrique. A dix-neuf ans, il fit des études spéciales et suivit, en 1826, les cours de l'Académie royale. Des revers de fortune réduisirent bientôt sa famille à la pauvreté, et lui-même dut chercher des ressources précaires dans l'enseignement du paysage. Après une pénible lutte de huit années, il reprit la peinture, se mit deux fois sur les rangs pour les concours de l'Académie et attira l'attention par un *Épisode des aventures de Gulliver* (1837). Ses premiers essais dans la peinture de genre furent : *Ellen Orford* (1838), tiré des poésies de Crabbe ; *Quintin Maetsys*, *le Retour d'Olivia* (1839) ; *la Fille du seigneur* (1840). L'Académie lui conféra alors le titre d'associé.

Parmi les tableaux qu'il produisit ensuite, et qui marquent un progrès constant de composition et de sentiment, nous citerons : *le Fondateur du château* (1841) ; *le Pauvre maître d'école* (1843) ; *la Couturière*, *le Départ de la noce* (1844) ; *la Gouvernante* (1845) ; *le Dimanche matin* (1846) ; *les Esclaves de la mode* (1847) ; *les Cousins de province* (1848) ; et dans le paysage : *le Petit ruisseau* (1846) ; *la Retraite des poules d'eau* (1847) ; *la Mare déserte* (1849) ; *le Bois d'Evelyn* (1850) ; *le Ravin des poètes* (1851) ; *l'Entrée de la forêt* (1853) ; *Un Vieux château anglais* (1854) ; *les Ruines du manoir* (1855) ; *Sermon dans le désert*, *Forestier effrayé*, *Eau calme* (1874) ; *Faux-fuyant d'un jour de fête*, *le Naufrage*, *l'Etang du moulin* (1875), etc. On a vu de lui à Paris, en 1855 : *le Ravin des poètes*, *le Miroir de la forêt*, *Ophélie effeuillant des fleurs*, *la Fille du pauvre gentilhomme*. Il a donné à l'Exposition de Paris, en 1867 : *Jane Shore* et *les Vallées revêtues de froment*, et à celle de 1878 : *Un Jour de congé*, et *Un Endroit désert*.

Membre de l'Académie depuis 1851, M. Redgrave a été nommé inspecteur des beaux-arts, place nouvellement créée. Il partagea avec M. Cole, l'enseignement artistique à l'école de Marlborough-House, devenu le South-Kensington Muséum. Chargé de réunir les spécimens remarquables de la peinture anglaise, pour l'Exposition de 1862, il publia un ouvrage intitulé : *A Century of Painters*.

REDLICH (Henri), graveur polonais, né à Lask, près Varsovie, en 1840, fit ses études à Breslau, et, après avoir passé deux ans dans un établissement de lithographie, entra à l'ancienne école des beaux-arts de Varsovie, où, pendant cinq ans, il s'appliqua à la peinture de portraits et à celle de genre. En 1861, il remporta une bourse pour la gravure, au concours ouvert par la Société d'encouragement des beaux-arts, et fut envoyé d'abord à Dresde, puis à Munich, où il eut pour maître et pour ami le graveur Jules Taeter, et s'exerça à la gravure d'après nature. En 1866, il passa à Vienne et prit part à l'illustration de diverses publications artistiques. Il se fixa à Varsovie en 1873. Il grava alors, soit pour des particuliers, soit pour les Sociétés des beaux-arts de Varsovie et de Cracovie, les œuvres des principaux peintres polonais.

Nous citerons de lui : *Madona di Tempi* de Raphaël, du Pinacothèque de Munich ; *la Soirée des bateliers de la Vistule; Jésus prêchant au bord de la mer; Mohort offrant au prince Poniatowski un troupeau de poulains; le Camp de Harthausen* (1594), du célèbre peintre Brandt; *le Porte-Glaive et Marie*, sujet emprunté à un poëme polonais; *les Veillées de l'Ukraine; Deux juifs lisant*, ces quatres dernières gravures exposées à Vienne en 1873; *Un Sermon de Skarga*,

eau-forte, d'après le tableau de M. Matejko, au Salon de 1877; *l'Union de Lublin*, d'après le même, à l'Exposition universelle de Paris, de 1878 : *Copernic enseignant l'astronomie à Rome*, du peintre Gerson (1879 ; etc. Il produisit en outre un certain nombre de portraits à l'huile et de paysages des Alpes d'après nature.

Membre de l'Académie des beaux-arts de Pétersbourg, depuis 1872, M. Redlich obtint à Munich une 1re médaille en 1869, et, à Paris, une médaille de 1re classe au Salon de 1877, et la médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

REDWITZ-SCHMELTZ (Oscar, baron DE), ou REDWITZ, poète allemand, né le 28 juin 1823, à Lichtenau, près Anspach, fit ses classes à Spire et au collège français de Wissembourg, étudia, à l'université de Munich, la philosophie et la jurisprudence. Il entra ensuite dans une administration publique de Bavière, qu'il quitta plus tard pour se livrer exclusivement à l'étude des belles-lettres. En 1849, il publia une épopée romantique et catholique, *Amaranth* (Mayence, 1849; 31e édit., 1877), qui obtint un succès considérable. Nommé professeur à l'université de Vienne, il renonça bientôt à ces fonctions et revint à ses compositions personnelles.

Depuis cette époque, il a publié, entre autres œuvres inspirées des mêmes opinions religieuses et politiques : *Histoire du ruisseau et du sapin* (Maerchen vom Waldbaechlein und Tannenbaum; Mayence, 1850; 5e édit., 1854); *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1852; 3e édit., 1854); *Sieglinde* (Ibid., 1854, trois édit.), tragédie chrétienne; *Thomas Morus* (Ibid., 1856), tragédie historique; *Philippine Welser* (Ibid., 1859); *le Doge de Venise*, représentée à Munich avec le plus grand succès (mai 1863), *Hermann Stark* (Stuttgart, 1868, 3 vol; 2e éd., 1873), scènes de la vie allemande; enfin *la Chanson du nouvel Empire allemand* (das Lied vom neuen Deutschen Reich; Berlin, 1871; 11e éd., 1876).

REED (sir Charles), administrateur anglais, né à Sonning (Berkshire), le 20 juin 1819, est fils d'André Reed, le philanthrope, connu par de nombreuses fondations d'asiles. Après avoir terminé ses études au Collège de l'université de Londres, il continua l'œuvre entreprise par son père. De 1868 à 1874, il représenta le bourg de Hackney à la Chambre des communes et appartint au parti libéral. Nommé la même année président du Bureau des écoles de Londres et créé chevalier, il devint en outre membre de la Société des antiquaires, juge de paix de Middlesex et Westminster et conservateur de la fondation Peabody. Il fut aussi élu président des écoles du dimanche de l'Union de l'Angleterre et du pays de Galles (1877). Commissaire à l'Exposition universelle de Philadelphie en 1876, président de la commission scolaire de Londres, à celle de Paris, il reçut le 20 octobre 1878 la croix d'officier de la Légion d'honneur.

A part ses *Rapports annuels* au Bureau des écoles et un *Rapport sur la section de l'éducation à l'Exposition de Philadelphie* (1876), on a de lui : *Plaidoyer en faveur d'une bibliothèque libre pour la cité de Londres* (a Plea for a free library, etc., 1855); *Vie et travaux philanthropiques d'André Reed* (1868), et *Notre expérience dans la question d'éducation* (Our Educational Exp., 1866), discours prononcé au congrès de sciences sociales de Brighton.

REEVE (Henry), historien anglais, né à Norfolk, en 1813, fit ses études à Genève et à Munich, et devint en 1837 greffier et archiviste du Conseil privé. En 1855, il prit la direction de l'*Edinburgh Review* et y inséra un certain nombre de travaux historiques intéressants. [illegible] depuis plusieurs années, il fut élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1865, reçut en 1869 le diplôme de docteur en droit honoraire d'Oxford, et fut décoré de l'ordre du Bain.

M. H. Reeve a édité le *Journal de Whitelock de l'ambassade suédoise de 1653-54* (1855), et *Journal des règnes des rois George IV et Guillaume IV*, de Charles Greville, et publié des essais historiques et biographiques sous le titre : *Royal and Republican France*. Il a traduit en anglais *la Démocratie en Amérique* et *la France avant la révolution de 1789* de Tocqueville, et *Washington* de Guizot.

RÉGAMEY (Guillaume-Pierre-Urbain), peintre français, d'origine suisse, né à Paris, le 22 septembre 1837, et fils d'un habile lithographe mort en 1878, montra de précoces dispositions pour la peinture, et fut élève de MM. Lecoq de Boisbaudran et Bonvin. Après de longues études d'après nature, il débuta au Salon de 1859, par un portrait de son père, se vit refuser au Salon de [illegible], n'eut qu'un seul tableau accepté en [illegible] (*Un Turco*), et fut enfin remarqué du public et de la critique au Salon de 1865, avec une *Batterie de tambours de grenadiers de la garde* qui fut achetée par l'État et envoyée au musée de [illegible]. Il ne reparut qu'au Salon de 1868, avec une toile de grandes proportions : *les Sapeurs, tête de colonne du 2e régiment de cuirassiers de la garde*, lui valut une médaille et fut acquise par le musée de Châlons-sur-Marne. Il exposa encore : *Cuirassiers du 9e, campagne de Crimée*, et *Un Zouave*, dessin (1869); *Tirailleurs algériens et spahis gardant des prisonniers arabes* (1870), mais, épuisé par la maladie, il dut quitter Paris au moment du siège, se rendit à Londres, où il fournit à l'*Illustrated London News* de nombreux dessins. Il put néanmoins figurer au Salon de 1872 avec un *Peloton de cavalerie [illegible] de l'armée de la Loire*, et à celui [illegible] avec les *Tirailleurs algériens*. — M. G. Régamey est mort à Paris le 3 janvier 1875, laissant deux tableaux terminés qui parurent au Salon de cette même année : *Tambours de grenadiers* et *Cuirassiers au cabaret*. Lors d'une vente organisée par sa famille en 1879, plusieurs de ses œuvres furent encore acquises par l'État.

M. [illegible]-Félix RÉGAMEY, frère du précédent, né à Grenelle, le 7 août 1844, fut élève de l'École des beaux-arts et de M. Lecoq de Boisbaudran, [illegible] débuta de bonne heure dans la presse illustrée, collaborateur actif du *Journal amusant*, de *Paris-Caprice*, de *la Vie parisienne*, etc., [illegible] Amérique divers voyages pendant [illegible] ne cessa point de travailler pour les journaux du Nouveau Monde; puis il accompagna M. Émile Guimet (voy. ce nom) dans son expédition au Japon. A l'Exposition universelle de 1878, de nombreuses et très intéressantes études [illegible] ture de cet artiste, représentant des scènes de la vie publique, privée ou religieuse de [illegible] ont figuré dans les sections [illegible].

Un troisième frère, M. Frédéric RÉGAMEY, né à Paris, le 4 juillet 1849, élève aussi de M. Lecoq de Boisbaudran, a également collaboré aux journaux illustrés de Paris et de Londres, et gravé un certain nombre d'eaux-fortes (portraits et scènes de genre). Il a débuté comme peintre au Salon de 1880, par un *Horizon parisien*, [illegible].

REGNARD (Philippe-Marie-Napoléon-[illegible],

ancien représentant du peuple français, né à Namur (Belgique), de parents français, le 16 avril 1806, fit son droit à Paris, fut reçu docteur en 1828, alla, vers la fin de la Restauration, se faire inscrire au barreau de Valenciennes et y exerça sa profession avec beaucoup de succès. Il s'occupa de travaux sérieux sur les richesses houillères du nord de la France, et de recherches historiques sur le Hainaut.

Rédacteur de *l'Impartial du Nord*, et l'un des chefs du parti libéral dans son département, lors du 24 février, il fit partie de la commission administrative de Valenciennes et fut élu représentant du peuple, le septième sur vingt-huit, par 117669 voix. Il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Il demanda que les contributions indirectes fussent abolies ou transformées complètement, et prononça un discours remarqué contre le rétablissement de la contrainte par corps (1[er] septembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Valenciennes, dont il fut élu bâtonnier.

M. Regnard a publié : *Examen du droit des seigneurs hauts justiciers du Hainaut sur les mines de charbon, avant et depuis la réunion d'une partie de cette province à la France* (Valenciennes, 1844, in-8); *De l'Usage des cours d'eau non navigables ni flottables*, etc. (Valenciennes, 1865, in-8); des consultations et divers *Mémoires*.

RÉGNAULT (Mgr Louis-Eugène), prélat français, est né à Charleville (Ardennes), le 21 février 1800. Précédemment curé d'une paroisse de sa ville natale, il a été nommé, par decret du 14 août 1851, coadjuteur, avec future succession de l'évêque de Chartres, le célèbre Clausel de Montals, préconisé évêque d'Euménie, *in partibus infidelium*, le 15 mars 1852, et sacré le 16 mai suivant.

Il devint titulaire du siège de Chartres par suite de la démission de son prédécesseur plus qu'octogénaire, le 17 janvier 1853. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur. On ne cite de Mgr. Régnault que des *Mandements* et *Instructions pastorales*.

REGNAULT (Henri-Victor), physicien français, membre de l'Institut, né à Aix-la-Chapelle, le 21 juillet 1810, élève de l'École polytechnique de 1830 à 1832, et admis dans le service des mines, devint ingénieur en chef des mines (1847), directeur de la Manufacture impériale de porcelaines de Sèvres (1854), professeur de physique au Collège de France (1841) et de chimie à l'École polytechnique (1840). Membre de l'Académie des sciences depuis 1840, en remplacement de Robiquet, et correspondant des Académies de Berlin, de Saint-Pétersbourg, etc., il fut un des quatre Français auxquels l'université de Leyde accorda le diplôme de docteur à l'occasion de son centenaire. Il a été promu en décembre 1850 officier de la Légion d'honneur et commandeur le 7 février 1863. La mort de son fils unique, le célèbre peintre Henri Regnault, mort glorieusement à Buzenval, à l'âge de vingt-quatre ans, lui fit abandonner l'enseignement et la direction de la Manufacture de Sèvres; il fut frappé de paralysie et vécut dans la retraite. — Il est mort à Paris, le 19 janvier 1878.

Outre un important mémoire de chimie organique, traitant de l'*Action du chlore sur l'éther chlorhydrique* (*Annales de physique et de chimie*, tome LXXI), la plupart des travaux de M. Regnault ont été publiés dans le même recueil; des extraits en ont été donnés dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, ou réunis dans le volume XXI des *Mémoires* de cette compagnie, sous ce titre : *Relation des expériences entreprises par ordre de M. le ministre des travaux publics, et sur la proposition de la commission centrale des machines à vapeur*, etc. On lui doit encore un *Cours élémentaire de chimie* (4 vol. in-12, fig. dans le texte), dont il a publié lui-même un abrégé *Premières notions de chimie* (in-12), et qui a été traduit en plusieurs langues.

RÉGNIER (Mgr René-François), prélat français, est né à Saint-Quentin (Maine-et-Loire), le 17 juillet 1794. Évêque d'Angoulême depuis 1842, il a été promu à l'archevêché de Cambrai par décret du 16 mai 1850 et préconisé le 30 septembre suivant. Il a été créé cardinal du titre de la Sainte-Trinité-des-Monts, dans le consistoire du 22 décembre 1873. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 9 février 1875. Il a publié tout un recueil d'*Instructions pastorales et Mandements* (Lille, 1867, 3 vol. in-8).

REGNIER (Jacques-Auguste-Adolphe), philologue français, membre de l'Institut, né le 7 juillet 1804, à Mayence, alors chef-lieu du département français du Mont-Tonnerre, d'un père franc-comtois, officier dans l'armée française, entra de bonne heure dans l'enseignement public. Il avait déjà professé la seconde et la rhétorique dans des colléges de province, lorsqu'il fut reçu agrégé des classes supérieures des lettres au concours de 1829. Attaché d'abord au collége Saint-Louis, il fut ensuite nommé professeur de rhétorique au collége Charlemagne et maître de conférences de langue et de littérature allemandes à l'École normale supérieure. Il fit en outre, pendant deux ans, à la demande de M. Eugène Burnouf, son maître et son ami, un cours élémentaire de sanscrit dans une salle de la Société asiatique, et, en 1838, il suppléa Burnouf père dans la chaire d'éloquence latine au Collège de France.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 1[er] mai 1841, M. Regnier fut honoré, deux ans plus tard, d'une mission que justifiait son mérite, quoique sa modestie, sa vie studieuse et retirée ne la fissent pas prévoir; il fut choisi, le 7 avril 1843, par le roi Louis-Philippe et la duchesse d'Orléans pour être le précepteur du comte de Paris. Lorsque éclata la révolution de Février, il accompagna son royal élève à la dernière et mémorable séance de la Chambre des députés, puis, au sortir de cette séance, à l'hôtel des Invalides et à Bligny, et de là, sans avoir pu même revoir sa famille, en Belgique et à Ems. Il demeura auprès de lui, tantôt en Allemagne et tantôt en Angleterre, jusque vers la fin de 1853, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les mathématiques commencèrent à tenir une très grande place dans les études du comte de Paris. M. Regnier vint alors rejoindre à Paris sa famille, dont il avait vécu séparé pendant la plus grande partie de cet exil volontaire. Il fut nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 9 mars 1855, en remplacement de Langlois. En 1862, il fut proposé, comme premier candidat pour la chaire de sanscrit du Collège de France, par l'assemblée des professeurs de cet établissement et par l'Institut; cette proposition fut renouvelée, en 1864, par l'assemblée des professeurs pour la nomination à la chaire de philologie comparée. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 4 août 1875.

On doit à M. Regnier divers ouvrages, entre autres : une excellente *Grammaire allemande* (1830, in-12; 10[e] édit., 1857), publiée, ainsi que divers ouvrages accessoires pour l'enseignement de l'allemand (*Exercices*, *Cours de littérature al-*

lemande, etc.), en collaboration avec Ph. Le Bas; un *Dictionnaire allemand* (1841, 2 vol. grand in-8), avec M. Schuster; deux *Mémoires sur l'histoire des langues germaniques et sur les modifications qu'elles ont éprouvées depuis le milieu du* IV*e* *siècle jusqu'à nos jours* (*Recueil* de l'Académie des inscriptions, 1848 et 1850); *Traité de la formation et de la composition des mots dans la langue grecque, avec des notions comparatives sur la dérivation et la composition en sanscrit, en latin et dans les idiomes germaniques* (1855, in-8), ce travail avait paru en 1841, en tête d'une édition des *Racines grecques* (in-12); *Études sur l'idiome des Védas et les origines de la langue sanscrite* (1855, in-4); *le Prâtiçâkhya du Rig-Véda*, texte sanscrit, publié pour la première fois sur un manuscrit de la Bibliothèque impériale, traduit en français, avec un commentaire perpétuel et des études sur la grammaire védique (1856-1859, 3 vol. in-8).

M. Regnier a donné, en outre, plusieurs éditions de classiques grecs, latins et allemands, accompagnées de notes, entre autres celles de *Lucrèce* (1834, in-8); de l'*Hécube* d'Euripide (1838, in-12); du *Guillaume Tell* de Schiller (1841, in-18); d'*Iphigénie en Tauride* de Goethe (1853), etc. Il a entrepris et mené à fin, avec divers collaborateurs, une traduction complète des *Œuvres de Schiller* (1860-1862, tom. I-VIII, in-8). Il a dirigé la collection des *Grands écrivains de la France*, publication couronnée par l'Académie française, comptant près de 60 volumes et dans laquelle il a donné lui-même, d'après les travaux préparatoires de F. de Monmerqué, une nouvelle édition, revue sur les textes authentiques, de *Madame de Sévigné* (1862-1866; tom. I-XIV, avec *Lexique* et *Album*, in-8). Enfin il a revisé pour l'Imprimerie nationale, à l'occasion de l'Exposition universelle, une édition des *Œuvres complètes* de Molière d'après les textes originaux (1878, 5 vol. in-4).

L'aîné de ses fils, Adolphe REGNIER, né à Paris en 1834, mort dans cette ville en 1875, premier sous-bibliothécaire de l'Institut, a publié dans la collection des *Grands écrivains* dirigée par son père, les deux savants *Lexiques* de Malherbe et de La Bruyère et collaboré, par une collation nouvelle du manuscrit autographe, avec M. Cheruel, à la récente et fidèle édition des *Mémoires* de Saint-Simon (1873-1877, 20 vol., in-18). — Son second fils, Henry REGNIER, professeur, jusqu'en 1870, au lycée franco-turc de Galata-Séraï, à Constantinople, s'est associé activement aux travaux de son père. On lui doit particulièrement la reconstitution du texte des *Mémoires* de Retz et une dernière revision de celui des *Mémoires* de Saint-Simon pour l'édition donnée dans la collection Regnier, par M. de Boislisle.

RÉGNIER (François-Joseph), acteur français, né à Paris, le 1er avril 1807, et fils de Mme Charlotte-Zoé Tousez, née Regnier de La Brière, prit le nom de sa mère en abordant la carrière théâtrale, après avoir étudié la peinture et l'architecture. A partir de 1826, il joua successivement à Montmartre, à Metz, à Nantes, au théâtre du Palais-Royal, débuta avec bonheur, en novembre 1831, sur la scène de la Comédie-Française, dans *le Mariage de Figaro*, qui est resté un de ses grands succès, et fut reçu sociétaire en 1834. Il tint bientôt, à côté de Monrose et de Samson, les premiers rôles comiques du répertoire classique et contemporain. Il a su, dans différentes créations, notamment dans *Une Chaîne* et divers autres ouvrages de Scribe, dans *Gabrielle*, dans *l'Aventurière*, dans *la Joie fait peur*, dans *les Effrontés*, dans *Jean Baudry*, dans *le Supplice d'une femme* (1865), etc., obtenir le double succès du rire et des larmes. Il donna sa représentation d'adieux le 10 avril 1872, prit sa retraite, fut pendant deux ans directeur de la scène, puis devint directeur général des études à l'Opéra. Nommé professeur au Conservatoire en 1854, il y forma d'excellents élèves et fut décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1872.

M. Régnier, qui a rempli plusieurs fois des fonctions importantes auprès de l'Association des artistes dramatiques, dont il fut un des membres actifs, a beaucoup contribué par ses démarches à l'érection du monument de Molière (1844). Il a signé, avec M. Paul Foucher, *la Joconde*, comédie en 5 actes, jouée aux Français en 1856, et avec M. L. Leroy, *le Chemin retrouvé*, comédie en quatre actes, jouée au Gymnase en 1868. On lui a souvent attribué en outre une part de paternité dans plusieurs des pièces où il s'a [illegible] mieux réussi. M. Régnier a rédigé l'histoire du théâtre dans *Patria*.

RÉGUIS (Louis-Xavier), homme politique français, député, né le 12 novembre 1790, entra à l'École polytechnique à dix-huit ans, et sortit en 1810 dans l'arme de l'artillerie. Nommé capitaine dès le 31 août 1813, il fut seulement promu chef d'escadron le 13 janvier 1837. En 1835, il occupait le poste d'inspecteur de la raffinerie de salpêtre de Marseille, puis il devint sous-directeur à Montpellier et à Toulon. En 1850, il fut retraité avec le grade de lieutenant-colonel, auquel il avait été promu le 14 février 1848. Membre du conseil général pour le canton de Valensole, il fut, en 1852, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour le département des Basses-Alpes. Réélu, au même titre, en 1857, en 1863 et en 1869, avec une majorité toujours plus forte, il se sépara plusieurs fois de la majorité pour soutenir des amendements ayant un sens libéral. En 1868, il vota contre la loi de réorganisation militaire, et, dans la courte session de juillet 1869, il signa la demande d'interpellation des 116. A l'ouverture de la session de novembre, il présida la Chambre comme doyen d'âge. M. Réguis a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 2 août 1860 et grand officier le 12 août 1868.

REICHEMBERG (Suzanne), actrice française, née le 7 septembre 1853, à Paris, reçut très jeune encore les conseils et les leçons de Mmes Brohan, et entra en 1867 au Conservatoire, où elle remporta un 2e prix de comédie. Un an plus tard, après avoir obtenu un 1er prix, elle débuta avec éclat au Théâtre-Français, dans le personnage d'Agnès de *l'École des femmes* (14 décembre), puis créa successivement divers rôles d'ingénue dans *les Faux ménages*, *Julie*, *les Enfants*, [illegible] *de Thommeray*, *les Ouvriers*, *l'Été*, [illegible], etc., et se fit surtout applaudir dans celui de Suzel de *l'Ami Fritz* (décembre 1876). Elle fut reçue sociétaire en 1872.

REICHENBACH (Henri-Théophile-Louis), naturaliste allemand, fils du lexicographe de ce nom mort en 1839, est né à Leipzig, le 8 janvier 1793. Après de fortes études à l'université de sa ville natale, il obtint, dès 1815, le diplôme de docteur en philosophie, et, en 1817, celui de docteur en médecine. Nommé presque aussitôt professeur-adjoint à Leipzig, il alla, en 1820, occuper la chaire d'histoire naturelle à l'académie chirurgico-médicale de Dresde. Il devint conseiller de la cour de Saxe, directeur du musée d'histoire naturelle, et membre de plusieurs académies. — Il est mort à Dresde, le 17 mars 1879.

M. Reichenbach s'est d'abord spécialement occupé de botanique, et c'est à cette science que se rapporte le plus grand nombre de ses ouvrages. Le principal est sa grande *Flora germanica*, accompagnée d'une *Iconographia botanica* (Leipzig, 1823-1867, 21 vol., avec 2700 planches coloriées). La direction de cette œuvre est confiée, depuis 1850, à son fils (voy. ci-après). Citons ensuite : *Conspectus regni vegetabilis* (Leipzig, 1828) ; *le Botaniste allemand* (der deutsche Botaniker; Ibid., 1841), *Icones floræ Germanicæ et Helvetica* (Ibid., 1842) ; *Flore allemande* (Deutschlands Flora; Ibid., 1843); plusieurs *Monographies* (Ibid,) et l'important *Traité d'un système naturel des plantes* (Handbuch des natürlichen Pflanzensystems; Dresde 1837).

M. Reichenbach se tourna plus tard vers l'étude de la zoologie, qu'il avait déjà abordée dans son *Regnum animale* (Leipzig, 1834-1836, tome I), resté incomplet et suivi, en 1842, d'une *Faune allemande* (Deutschlands Fauna; Leipzig, 1842, 2 vol.), donna un *Coup d'œil sur la vie des animaux comparée à celles des hommes* (Blicke in das Leben der Thierwelt verglichen mit, etc.; Dresde, 1843), et commença son *Traité complet d'histoire naturelle* (Vollstaendigste Naturgeschichte; Leipzig, 1844 et suiv.)

Son frère, Antoine-Benoît REICHENBACH, né aussi à Leipzig, en 1807, est professeur à l'École polytechnique de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment une *Botanique pour les dames* (Leipzig; 2ᵉ édit., 1854).

Son fils, Gustave REICHENBACH, né à Dresde, le 3 janvier 1824, étudia sous sa direction et enseigna ensuite pendant quelque temps la botanique et la zoologie à l'Académie forestière de Tharand. Il professa depuis à Leipzig, en qualité d'agrégé à l'université, des cours publics d'histoire naturelle. Il s'est distingué comme botaniste, par plusieurs travaux insérés dans divers recueils scientifiques et par sa collaboration à la *Flora germanica* de son père, où il a surtout traité des orchidées.

REICHENSPERGER (Auguste), homme politique et littérateur allemand, né en 1808, à Coblenz, entra dans la magistrature et devint conseiller à la Cour d'appel de Cologne. Après avoir siégé au Parlement allemand de Francfort (1848 et 1849), il fut élu à la seconde Chambre prussienne, où il devint un des chefs du parti catholique. Dans les ardentes discussions relatives aux modifications de la Constitution, il prit rang parmi les meilleurs orateurs de l'Assemblée. En août 1867, il fut élu à Aix-la-Chapelle membre de la Diète de la confédération du Nord, et en 1871, au Reichstag de l'Empire; il y fut un des chefs du centre clérical.

Ses études sur l'art du moyen âge ont eu pour résultat les ouvrages suivants : *les Statues du chœur de la cathédrale de Cologne* (die Standbilder im Domchore zu Köln, Cologne, 1842, in-4); *l'Architecture chrétienne et germanique* (die christlichgermanische Baukunst, Trèves, 1845-1852, in-8); *Vues sur l'art chrétien* (Fingerzeige auf dem Gebiete der Kirchlichen Kunst, Leipzig, 1855, in-8); un volume de *Mélanges sur l'art chrétien* (Vermischte Schriften über christliche Kunst, 1856, etc.); *Sur la Main-d'œuvre artistique* (Ueber das Kunsthandwerk, 1875); *la Peinture monumentale* (Ueber monumentale Malerei, 1876); *A. W. N. Pugin restaurateur de l'art chrétien en Angleterre* (Pugin, der Neubegrunder der christl. Kunst, in England, 1877). Il a été traduit de lui en français *l'Art gothique au XIVᵉ siècle* (Bruxelles, 1868, in-18). On cite, dans l'ordre politique, son *Compte rendu des dernières sessions de la Chambre des députés* (Rückblick auf die letzten Sessionen, etc., 1864).

REICHENSPERGER (Pierre-François), homme politique allemand, frère du précédent, né le 28 mai 1810, à Coblentz, entra de bonne heure dans la magistrature, devint, en 1850, conseiller d'appel à Cologne, où siégeait déjà son frère aîné, puis passa à la Cour supérieure de Berlin. Il fut élu membre du Parlement de Berlin et des diverses assemblées nationales puis impériales allemandes depuis 1848. Il y prit un rang important dans la fraction catholique du parti libéral modéré et en fut un des plus brillants orateurs.

M. P.-F. Reichensperger a publié, outre quelques écrits de jurisprudence et d'économie politique, des brochures de circonstance qui marquent son attitude politique, notamment: *l'Assemblée nationale de Prusse et la Constitution du 5 décembre* (die preuss. National Versammlung, etc.; Berlin, 1849). On a réuni les *Discours des frères Reichensperger* (Reden der Gebrüder A. und P. F. R.; Ratisbonne, 1858).

REID (Mayne), littérateur anglais, né en 1818, dans le nord de l'Irlande, où son père était ministre de la communion presbytérienne, fut élevé d'abord pour l'état ecclésiastique; mais il abandonna l'étude de la théologie pour courir le monde, s'embarqua, en 1838, pour le Mexique, le visita, passa aux États-Unis et vécut plusieurs années au milieu des grandes plaines, sur les bords de la rivière Rouge, trafiquant et chassant en compagnie des sauvages indiens. Après des aventures de toutes sortes, il vint résider à Philadelphie, pour s'y faire journaliste, puis, à la nouvelle des préparatifs de la lutte avec le Mexique (1845), il s'engagea sous les drapeaux de l'Union, avec un brevet de capitaine, et prit à cette campagne une part des plus brillantes. En 1849, il leva une compagnie de volontaires pour aller au secours de la Hongrie; mais il apprit en France la capitulation de Gœrgei. Il alla s'établir à Londres, où il se consacra à des travaux littéraires.

M. Mayne Reid, à qui est resté le nom de capitaine Reid, s'est acquis une grande réputation de conteur. Parmi ses romans, les principaux, qui ont été traduits en français et en allemand, sont : *le Corps franc des rifles* (the Rifle rangers; Londres, 1849, 3 vol. in-18); *les Chasseurs de chevelures* (the Scalp hunters; Ibid., 1850, 3 vol.); *le Chef blanc* (the White chief; Ibid., 1855, 3 vol.); *la Piste de guerre* (the War trail, 1857, 3 vol.), imprimé d'abord dans le *Chamber's journal*; *la Quarteronne* (Quadronna, 1856); *les Montagnes de l'Himalaya* (the Himal. Mountains; 1857); *Bruin ou le chasseur d'ours* (1860); *les Chasseurs de girafes* (the giraffe Hunters; 1867); *le Castaways*, aventures dans l'île de Bornéo (1870); *le Chef jaune* (the Yellow chief, 1870); scènes des Montagnes rocheuses; *le Doigt du Destin* (the Finger of Fate, 1872); *Un Mariage dans les Montagnes* (the Mountain marr. 1876); *Gwenn Wynn* (1877). Outre de nombreux articles fournis à plusieurs recueils périodiques, il a publié une série de livres destinés à la jeunesse, tels que : *la Maison abandonnée* (the Desert house; 1851); *les Petits chasseurs* (the Boy hunters, 1852); *les Exilés de la forêt* (the Forest exiles; 1854), *Zoologie pour les chasseurs* (a Book Zool. for Boys; 1867); *les Forêts vierges* (1875), etc. La plupart ont été traduits en français dans la *Bibliothèque illustrée*, la *Bibliothèque rose* et autres collections pour la jeunesse.

REIFFENBERG (baron Fréderic-Guillaume-Eme-

ric-Cuno-Marsilius DE), littérateur belge, né à Louvain, le 28 août 1830, est l'un des deux fils du fécond polygraphe belge, le comte Fréd.-Aug.-Ferd.-Thomas de Reiffenberg, mort en 1850. Destiné à la carrière militaire, il se tourna vers la littérature, engagea de vives polémiques contre ce qu'on appelle « la petite presse, » et se fit remarquer par sa précoce fécondité.

Le baron Fr. de Reiffenberg, menant de front la poésie, la prose, le roman, la critique, la science administrative, a successivement publié : *Juvenilia, choix de poésies* (Bruxelles, 1848), *Charlotte Corday* (Ibid., 1849), poëme; *Péchés de jeunesse* (Ibid., 1851), poésies; *les Drames du foyer* (Paris, 1853); *Guillaume le Taciturne*, poëme; *le Dernier des gnomes* (1854); *A propos de bottes*, *Entre deux cigares* (1855); *le Poëme de Nassau* (1856); *les Femmes qu'on aime* (1859); *Poëmes et poésies militaires* (in-8); *les Régiments de fer* (1861, in-8); *l'Intendance militaire* (in-8); *la Vie de garnison* (1863, in-18); *Nouvelles propositions d'administration militaire* (1864, in-8); *Administration militaire*, etc. (1865, in-8); *Études sur la cavalerie française : le Dragon* (1866, in-8), etc.

M. de Reiffenberg a aussi écrit pour le théâtre, entre autres vaudevilles ou comédies : *Un Monsieur qui a peur*, *De Bruxelles à Ostende*, *De la lumière s'il vous plaît! Dans un bouton d'habit*, *Une paire de bottes*, *M. Taboureau s'amuse*, etc., le drame en cinq actes, *le Testament du Czar* (Bruxelles et Paris, 1848-1864), etc. Il a, en outre, collaboré au *Tintamarre*, à la *Chronique de France*, etc., fondé et rédigé presque seul le *Pantagruel*, et fourni des feuilletons aux journaux, notamment *la Bande rouge* à *la Patrie*.

REIGNIER (Jean-Marie), peintre français, né à Lyon, le 3 août 1815, étudia à l'École des beaux-arts de cette ville, à laquelle il a été ensuite attaché comme professeur. Il s'est consacré à la peinture des fleurs et des fruits, et a donné quelques tableaux de genre. Nous citerons de lui, depuis ses débuts, en 1842 : *Guirlande de fleurs autour d'une croix*, *A la mémoire de Berjon*, peintre lyonnais; *Vase antique*, *Fleurs sur un banc* (1842-1849); *Primevères*, *Églantier* (1848); *Deux pensées*, hommage à la reine Hortense; *le Lierre et le rosier* (1852-1853); *A la mémoire de Jean Gerson*, *le Jour*, *la Nuit*, à l'Exposition universelle de 1855; le *Buste de S. M. Hortense Eugénie avec des attributs fleuris*, *Fleurs à la gouache* (1857); *les Trois couronnes*, *Vase de fleurs*, portrait à la gouache de *M. Marc Jubinal*, *Fleurs* (1861); *Fruits et Fleurs* (1863); *Fleurs*, *le Printemps* (1865), *le Mois de Marie* (1867); *Fleurs dans une grotte* (1875), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, un rappel en 1861 et la décoration de la Légion d'honneur en 1863.

REILLE (André-Charles-Victor, comte), général français, fils aîné du maréchal de ce nom, né à Paris, le 23 juillet 1815, fut élève des écoles militaires de Saint-Cyr et de l'État-Major. Sous-lieutenant en 1835, lieutenant, en 1838, capitaine en 1841, lieutenant-colonel en 1855, colonel le 27 mai 1859, et général de brigade, le 13 août 1865, il fut, depuis 1860, aide de camp de Napoléon III. Promu général de division, le 3 mai 1875, il fut mis en disponibilité après la guerre. Chevalier de la Légion d'honneur, le 29 juillet 1840, il a été promu officier le 10 août 1853, et commandeur le 23 août 1861.

REILLE (Gustave-Charles-Prosper, vicomte), homme politique français, ancien député, second fils du maréchal, est né à Paris, le 1er décembre 1818. Admis à l'École polytechnique à [illegible], il sortit, en 1838, dans la marine, comme élève de première classe, devint enseigne en [illegible] et lieutenant de vaisseau en 1846. Il avait, en 1853, le grade de capitaine de frégate lorsqu'il donna sa démission pour entrer au Corps législatif. Il y fut nommé député, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription d'Eure-et-Loir, en remplacement du marquis d'Argent. Réélu au même titre en 1857 et en 1863, il obtint, à ces dernières élections, 21 230 voix sur 38 694 votants. En mai 1869, il fut encore nommé, comme candidat officiel, par 20416 voix sur 36 545 votants : l'un de ses adversaires, M. Labiche, candidat indépendant, avait réuni 12 734 voix. Ancien conseiller général pour le canton de Bonneval, il fut nommé, le 28 janvier 1862, membre du conseil de la Légion d'honneur. A la chute de l'Empire, il rentra dans la vie privée. M. le vicomte Reille a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 décembre [illegible], commandeur le 4 août 1867.

REILLE (le baron René-Charles-François), député français, né à Paris, le 4 février 1835, troisième fils du maréchal de ce nom, entra, en 1852, à l'École militaire de Saint-Cyr et en sortit dans l'état-major où il obtint, dès 1858, le grade de capitaine et fit la campagne d'Italie. Il fut, pendant un certain nombre d'années, aide de camp du maréchal Randon, puis du maréchal [illegible]. Conseiller général du Tarn depuis [illegible] pour le canton Saint-Amans-Soult, il se porta, comme candidat agréé par l'administration, aux élections législatives de mai 1869, dans la 1re circonscription de ce département, et fut élu par 15 451 voix sur 30 105 votants, contre [illegible] obtenues par M. Eug. Pereire. Il signa la demande d'interpellation des 116 du tiers parti libéral. Au moment de la guerre, il fut [illegible] du bataillon de la garde mobile du Tarn, [illegible] lieutenant-colonel. Appelé à Paris, il prit part aux opérations du siège, fut promu colonel [illegible] 1870, puis commandant supérieur à Créteil et à Bondy. A la paix, il resta en dehors de la vie politique, mais fut choisi, par ses collègues, pour vice-président du conseil général du Tarn. Élu député, aux élections générales du [illegible] 1876, dans la 2e circonscription de Castres, par 11 006 voix, contre 4 352, obtenues par le candidat républicain, le baron Reille fit partie du groupe de l'Appel au peuple, et s'occupa spécialement des affaires de l'armée. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut appelé par M. de Fourtou, comme sous-secrétaire d'État, au ministère de l'intérieur; en cette qualité, il s'associa à tous les actes de l'administration de combat. Candidat officiel lui-même dans sa circonscription, il fut élu, le 14 octobre, par 12 202 voix, contre [illegible]. Il quitta le ministère avec M. de Fourtou et reprit sa place dans la droite bonapartiste. Son élection, sans être soumise à une enquête, subit une longue et minutieuse vérification, et fut rapportée, que le 1er décembre 1878. Elle fut invalidée, contrairement aux conclusions de la commission, comme candidature officielle [illegible] principal collaborateur de M. de Fourtou. Il se représenta et fut réélu, le 2 février 1879, par 9967 voix, contre 7 576 données à son concurrent républicain. Le baron Reille a épousé, [illegible] Mlle Geneviève Soult, petite-fille du maréchal [illegible] a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 7 février 1871.

REIMER (Georges-Ernest), éditeur allemand, né le 25 novembre 1804, à [illegible], en [illegible] maison fondée à Berlin, en 1800, par [illegible]

Georges-André Reimer. C'est cette maison qui a édité les *Œuvres* de Hoffmann, Guillaume de Humboldt, H. de Kleist, de Lenz, de Novalis, Jean-Paul, Tieck, Niebuhr, Lachmann, Jacobi, Hufeland, Fichte, Schleiermacher; le *Shakespeare* allemand de Schlegel, etc. Nous citerons parmi les contemporains les plus célèbres, dont les principaux ouvrages ont paru chez G. Reimer : les historiens Ranke et Varnhagen von Ense; le géographe Charles Ritter, les philologues Bœckh et Meinecke; les archéologues Gerhard et Panofka; le mathématicien Crelle; le physicien Dove, les naturalistes Ehrenberg et Burmeister; les chimistes Karsten et Rose, etc.

Son frère, M. Thierri REIMER, né le 13 mai 1818, a fondé, en 1845, à Berlin, une librairie qui publie spécialement des cartes, des gravures, etc., et qui a édité les grands travaux de MM. Berghaus, Mohlmann, Ziegler, Zimmermann, Hornisch, Kolbe, Kiepert, Wolff, etc.

REINECKE (Charles), pianiste et compositeur allemand, né à Altona, le 23 juin 1824, eut son père pour unique maître et se fit remarquer, dès l'enfance, par ses essais de composition et son talent de virtuose. Après avoir fait, à onze ans, une tournée en Danemark et en Suède, en donnant de fructueux concerts, il alla passer trois ans d'étude à Leipzig, puis parcourut les villes du nord de l'Allemagne, et retourna en Danemark où il fut nommé pianiste de la cour. Après de nouvelles excursions en Allemagne et en France ou il se fit entendre avec succès en 1851, il fut appelé, comme professeur de piano, à l'École rhénane de Cologne, trois ans après à Breslau, et enfin, en 1860, au Conservatoire de Leipzig, comme professeur de piano et de composition. M. Reinecke, interprète distingué de la musique classique de chambre, a écrit beaucoup de compositions instrumentales, dans la manière de Mendelssohn et de Schumann, notamment des *symphonies*, des *ouvertures*, un oratorio, *Belsazor*, chœur pour voix d'hommes *Hanon Jarl*, des *concertos*, *trios*, *sonates*, *romances*, *opérettes*, etc. Il a fait jouer à Wiesbaden, en 1867, un opéra en cinq actes, *le Roi Manfred*.

REINKENS (Joseph-Hubert), prélat vieux-catholique allemand, né à Burtscheid, près Aix-la-Chapelle, le 1er mars 1821, fit ses études à la Faculté de théologie de Bonn, entra au séminaire de Cologne, en 1847, fut ordonné prêtre, l'année suivante, et obtint, en 1849, le grade de docteur en théologie à Munich. Appelé à Breslau par l'évêque Diepenbrock, il y devint premier prédicateur de la cathédrale et professeur d'histoire ecclésiastique (1850) et de théologie (1857). Ses opinions libérales lui attirèrent bientôt l'hostilité des ultramontains et le déterminèrent à se démettre de ses fonctions de prédicateur. Son séjour à Rome, en 1867 et en 1868, ne fit que fortifier ses convictions; la proclamation du dogme de l'infaillibilité le fit entrer en lutte ouverte avec la papauté, signataire ainsi que quatorze professeurs de la fameuse protestation contre les décrets du Vatican en août 1870, il fut suspendu *ab ordine*, le 20 novembre suivant, avec défense aux étudiants de suivre ses conférences. La séparation devint alors complète; M. Reinkens se consacra entièrement à l'organisation et à la propagande du culte vieux-catholique. Au premier congrès tenu à Munich, en septembre 1871, il fit sur ce sujet : *Nationalité et Catholicisme*, une conférence tendant à prouver que chaque nation devait trouver dans son Église l'expression spéciale de son sentiment religieux, et conseillant le retour à l'usage de la langue vulgaire pour les services divins. L'année suivante, il provoqua un autre congrès à Cologne, puis il visita la Suisse, où ses conférences dans les principales villes obtinrent un immense succès. Élu évêque, à Cologne, le 4 juin 1873, par les délégués vieux-catholiques, il fut consacré, le 11 août suivant, par l'évêque de Rotterdam, Deventer, et reconnu comme tel par la Prusse, la Hesse, le grand-duché de Bade, où il prêta serment, le 22 novembre, devant le ministre et six témoins. Il fixa sa résidence à Bonn.

M. Reinkens a publié plusieurs ouvrages de philosophie : *De Clemente presbytero Alexandrino* (Breslau, 1851); *Anecdota sintne scripta a Procopio Caesariensi inquiritus* (1859); *Hilaire de Poitiers* (Schaffhouse, 1864); *les Ermites de Saint-Jérôme* (die Einsiedler des heil. Hieronymus; Ibid. 1864); *Philosophie de l'histoire de saint Augustin* (die Geschichtsphilosophie des heil. Augustinus; Ibid. 1866); *Martin de Tours* (Ibid. 1866); *Aristote sur l'art, principalement sur la tragédie* (Arist. über Kunst, besonders über Tragedie; Vienne, 1870); *Louise Hensel et ses chants* (L. H. und seine Lieder; Bonn, 1877, deux édit.); *Amélie de Lasaulx, confesseur* (A von L., eine Bekennerin; Ibid. 1878). Parmi ses écrits de polémique il faut citer : *le Pape et la Papauté d'après saint Bernard de Clairvaux* (Papst und Papstthum nach der Zeichnung des heil. Bernardi von Cl.; Munster, 1870). *Sur l'Infaillibilité papale* (Ueber paepstl. Unfehlbarkeit); *les Décrets du pape du 18 juillet* 1870 (die paepstl. Decrete von 18 Juli 1870; Ibid., 1870); *Doctrine de saint Cyprien sur l'unité de l'Église* (die Lehre des heil. Cyprian von der Einheit der Kirche; Wurtzbourg, 1873; *Révolution et Église* (Bonn. 1873); *Sur l'Unité de l'Église catholique* (Ueber Einheit der Kath. Kirche; Wurtzbourg, 1877); *Génuflexion et chute de l'évêque baron de Ketteler* (Kniefall und Fall des Bischofs freiherr von Ketteler; Bonn, 1877), etc. Quelques-unes de ces conférences ont été publiées en français dans la *Revue chrétienne*.*

REINSBERG (Ida DE DÜRINGSFELD, baronne DE), femme de lettres allemande, née le 12 novembre 1815, à Militsch (Silésie), d'une famille noble mais peu fortunée, fournit d'abord de nombreux articles originaux ou traduits à l'*Abendzeitung*, recueil littéraire, et publia, sous le nom de *Thécla*, un volume de *Poésies* (Gedichte; Leipzig, 1835), et la série de nouvelles intitulée *l'Étoile d'Andalousie* (das Stern von Andalusien; Ibid., 1838). Après une longue maladie, elle fit paraître successivement, toujours sous le voile de l'anonyme, plusieurs romans qui reçurent du public un excellent accueil : *le Château de Goczyn* (das Schloss Goczyn; Breslau, 1841; 2e édit., 1845); *Esquisses du grand monde* (Skizen aus der vornehmen Welt; Ibid., 1842-1845, 3 vol.); *Madeleine* (Magdalene; Berlin, 1843); *Sur la Terre natale* (In der Heimat; Ibid., 1843).

Mariée, en 1845, au baron de Reinsberg, Mlle de Düringsfeld continua d'écrire, mais sans cacher son nom. Elle visita, de 1846 à 1850, la Suisse et l'Italie, puis, se fixa à Breslau et enfin elle passa en Belgique, où elle acquit une grande notoriété littéraire et publia de nouveaux écrits.

On a encore de la baronne de Reinsberg : *les Femmes de Byron* (Byron's Frauen; Breslau, 1845); *Marguerite de Valois et son siècle* (Margarethe von Valois und ihre Zeit; Leipzig, 1847, 3 vol.), roman historique; *Esquisses de voyage* (Reiseskizzen; Brême, 1850-1851, 3 vol.); *une Pension sur le lac de Genève* (Eine Pension am Genfersee; Breslau, 1850); *Pour toi* (Für Dich; Ibid., 1851), recueil de poésies; *Roses de Bohême* (Böhmische Rosen; Ibid., 1851), contenant un choix de chants

et légendes tchèques les plus populaires traduits en allemand; *Niko Veliki* (Bruxelles, 1856); plusieurs autres recueils rapportés de ses voyages (1856-57); des nouvelles et articles en français et en flamand, dans les revues belges, etc. — Elle est morte à Cannstadt, le 25 octobre 1876.

Son mari, le baron de Reinsberg, a publié lui-même quelques écrits, notamment : *les Auteurs dalmates et leurs ouvrages* (Bruxelles, 1850), extrait du *Bulletin du bibliophile belge*. — Il se suicida le lendemain de la mort de sa femme.

REINWALD (Charles-Ferdinand), libraire-éditeur français, d'origine allemande, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1812, a fondé à Paris, en 1849, une maison qui s'occupa spécialement de l'exportation de la librairie française. Éditeur de plusieurs ouvrages français d'une certaine importance, comme le *Dictionnaire universel de la langue française* de M. P. Poitevin (2 vol. in-4), et surtout de traductions de livres scientifiques étrangers, il a donné, depuis 1858, sous son propre nom, une publication utile au commerce et qui n'est pas sans intérêt pour les recherches bibliographiques, le *Catalogue annuel de la librairie française*, contenant, avec le relevé général alphabétique des publications de l'année, une *Table systématique* (1858-1869, tomes I-XII, in-8).

REMILLY (Ovide), homme politique et administrateur français, né à Versailles, le 18 novembre 1800, d'une ancienne famille de riches commerçants, fit son droit, suivit d'abord la carrière du notariat, puis se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale. Attaché au parti de l'opposition avant 1830, il soutint énergiquement ses opinions politiques. Il alla réclamer du gouvernement provisoire, pour la ville de Versailles, une municipalité nouvelle et poursuivit Charles X jusqu'à Rambouillet. Bientôt il fonda, avec MM. Dupoty et Dubos, un journal politique très avancé, *le Vigilant*. Adjoint au maire de Versailles, en 1834, il devint maire de cette ville en 1837, et, depuis cette époque jusqu'en 1855, fut renommé sept fois de suite. La ville lui dut des réformes et des améliorations importantes.

Élu membre de la Chambre des députés, de 1839 à 1848, M. Remilly prit place dans la majorité, mais vota contre l'indemnité Pritchard et contre la flétrissure des députés légitimistes au sujet du pèlerinage de Belgrave-Square. Il prit une part assez active aux travaux législatifs, et attacha particulièrement son nom à deux propositions, repoussées avec la même constance qu'il mettait à les renouveler : l'une, relative aux députés fonctionnaires (1841); l'autre, tendant à l'établissement d'un impôt sur les chiens (1846).

Après la révolution de Février, M. Remilly fut candidat à l'Assemblée constituante et élu le dixième sur douze; il se plaça dans les rangs des républicains modérés et prit part à un certain nombre de discussions importantes. A la suite des journées de Juin, il fut un des premiers à réclamer les mesures répressives contre les sociétés secrètes, les clubs et la presse. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et vota dès lors constamment avec la droite. M. Remilly fit aussi partie de l'Assemblée législative (1849-1851), où il s'occupa particulièrement de la loi sur l'instruction publique. Malgré les gages qu'il avait donnés à la contre-révolution, il resta, en 1851, partisan du système parlementaire, et refusa, après le coup d'État, la candidature au Corps législatif. La ville de Versailles, dont il fut encore maire pendant quelque temps, lui vota alors une médaille d'or. M. Remilly, qui fit partie du Conseil général de Seine-et-Oise, fut nommé officier de la Légion d'honneur le 13 décembre 1841 et promu commandeur le 20 février 1861. — Il est mort à Versailles, le 9 mai 1875.

RÉMUSAT (Charles-François-Marie, comte de), écrivain et homme politique français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Paris, le 14 mars 1797, est le fils du comte de Rémusat, chambellan de l'empereur, préfet de la Haute-Garonne et du Nord, et de Jeanne Gravier de Vergennes, femme distinguée, amie intime de l'impératrice Joséphine, et auteur de l'*Essai sur l'éducation des femmes* (1824, in-8). Il fit ses études classiques et son droit à Paris; reçu avocat, il se livra spécialement aux études de politique et de législation. Il publia, dès cette époque, sous ce titre : *De la Procédure par jurés en matière criminelle* (1820, in-8), un petit ouvrage qui eut l'honneur, quelques années plus tard, d'être traduit en espagnol (*Del Modo de enjuiciar por jurando*; Paris, 1827, 2 vol. in-18); M. de Rémusat collabora, de 1820 à 1830, au *Lycée français*, aux *Tablettes universelles*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, au *Courrier français*. En 1830, il fut un des signataires de la protestation des journalistes de Paris contre les ordonnances de Juillet.

Libéral de la veille, allié de La Fayette et parent de Casimir Périer, il avait sa place marquée dans la politique active, sous le nouveau régime. Dès le mois d'octobre 1830, il fut élu député par la ville de Toulouse, et, craignant de « se laisser aller à ce qu'on appelle les conséquences de la révolution de Juillet, » il prit place parmi les partisans de la résistance. Pendant six ans, il suivit la ligne de conduite de l'école dite doctrinaire, et tout en professant les principes du libéralisme, travailla à en restreindre l'application. Il vota les lois de septembre (1832), celle sur les crieurs publics, celle contre les associations (1834), et contribua particulièrement, par un de ses plus brillants discours (14 mars), à faire passer cette dernière. En 1836, il fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Rallié à l'opposition l'année suivante, M. de Rémusat fut, avec son ami, M. Duvergier de Hauranne, un des principaux soldats de M. Thiers, dans le centre gauche. Au 1er mars 1840, il fut chargé du ministère de l'intérieur, où la rapidité de ses [illegible] et la préoccupation des questions étrangères ne lui permirent pas de laisser de profondes traces.

L'échec que subit la politique de M. Thiers, le 29 octobre, le rejeta dans les rangs de l'opposition. Pendant les sept années qui suivirent, il attacha son nom à la question des incompatibilités parlementaires, l'une des deux premières applications de la réforme, dont les débats remplissent les derniers jours de la monarchie. Dans ces luttes, M. de Rémusat donna toute sa mesure comme orateur; ses discours, dont on vantait surtout l'esprit et la causticité, et qui n'étaient pas moins remarquables par la clarté et l'heureuse ordonnance, indiquèrent l'intelligence entière de la situation. La durée du cabinet [illegible] permit alors à M. de Rémusat de se livrer avec une nouvelle ardeur à ses travaux littéraires et philosophiques, et c'est à cette époque qu'il fut successivement appelé à recueillir, au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, l'héritage de Jouffroy (1842), et au sein de l'Académie française, celui de Royer-Collard (1846). Dans les derniers jours de la monarchie, il fut appelé, avec M. Thiers, à faire partie du ministère nommé par une concession tardive à la politique réformiste.

Après la révolution de Février, M. de Rémusat fut nommé représentant à l'Assemblée constituante, par 43 840 voix, le dixième sur dix

élus par le département de la Haute-Garonne, et prit place au comité de la guerre, dont il fut vice-président. Comme plusieurs des chefs de l'opposition du dernier règne, il vota constamment avec la droite, soit dans les questions politiques, soit dans les questions sociales. Il soutint toutefois le pouvoir du général Cavaignac dans certaines circonstances où il était combattu par les autres amis de MM. Thiers et Barrot. En 1849, M. de Rémusat fut réélu, le second, par 62413 voix, à la Législature. Il y fit partie de la majorité monarchique, qui soutint longtemps la politique de l'Élysée dans la guerre contre les hommes et les choses de la Révolution, avant de s'en séparer lorsque la politique personnelle du président se fut déclarée. Après les luttes inutiles du parti parlementaire contre la fortune de Louis-Napoléon, il fut, lors du coup d'État du 2 décembre 1851, éloigné momentanément de France, puis rejeté dans la vie privée.

A la fin de 1869, M. Ch. de Rémusat fonda à Toulouse un journal d'opposition constitutionnelle, le *Progrès libéral*. Après la guerre de 1870-1871, il fut appelé, par M. Thiers, à l'ambassade de Vienne, mais ne crut pas devoir accepter cet important poste diplomatique (25 février 1871). Aux élections complémentaires de 1871 pour l'Assemblée nationale, son nom fut recommandé aux électeurs de la Seine, par le *Journal de Paris*, organe du parti orléaniste. M. de Rémusat déclina aussitôt toute candidature. Un décret du 2 août 1871 le nomma ministre des affaires étrangères en remplacement de M. Jules Favre. Cette nomination fut accueillie favorablement par toutes les fractions de l'Assemblée, et le nouveau ministre eut dès lors à présider aux négociations délicates de l'évacuation graduelle des troupes allemandes, et à parer aux graves incidents que la continuation de l'occupation dans certains départements allait provoquer. Des négociations avec l'Italie au sujet de la dette pontificale, avec la Chine à propos du massacre de Tien-tsin, et surtout avec l'Angleterre et la Belgique à propos des traités de commerce qui furent définitivement dénoncés dans les premiers mois de 1872, des réformes importantes dans la composition du personnel diplomatique à l'étranger, et enfin l'envoi à la cour italienne de Rome d'un ministre plénipotentiaire représentant la République française, dans la ville même où résidait déjà l'ambassadeur français auprès du Saint-Siège (mars 1872), furent les principaux faits qui signalèrent la rentrée de M. de Rémusat aux affaires. Lors de l'inauguration du tunnel du Mont-Cenis, il fut délégué par le président de la République pour féliciter le gouvernement italien. On remarqua à cette occasion que M. de Rémusat rappela la communauté d'origine latine des deux nations, comme un motif de resserrer encore les liens qui les avaient toujours unies (19 septembre 1871).

Cependant M. de Rémusat n'appartenait point à l'Assemblée : la mort de M. Sauvage, représentant de la Seine, offrit à M. Thiers l'occasion de décider son ministre à accepter la candidature, contre M. Barodet, soutenu par la fraction avancée du parti républicain. La lutte fut très vive et d'un haut intérêt, mais le résultat fut contraire aux vues du président de la République. M. de Rémusat n'obtint que 135028 voix, contre 180045 données à M. Barodet et 26644, au candidat bonapartiste, M. Stoffel (27 avril 1873). Un mois après, M. Thiers était renversé, et M. de Rémusat rentrait dans la vie privée. Une élection partielle ayant lieu dans le département de la Haute-Garonne (octobre 1873), il refusa d'abord la candidature, mais il fut porté, malgré lui, par la presse républicaine, et élu par 70670 voix, contre 31100 obtenues par le candidat bonapartiste, M. Niel. Il prit place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée. — M. Ch. de Rémusat est mort à Paris le 6 janvier 1875. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1840.

Ses principaux ouvrages ont fait de lui, dans le monde, le plus brillant représentant de cette école de philosophie dont V. Cousin fut le chef dans l'enseignement. Nous citerons : *Du Paupérisme et de la charité légale*, lettre aux préfets (1840, in-18); *Essais de Philosophie* (1842, 2 vol. in-8); *Abélard* (1845, 2 vol. in-8); *De la Philosophie allemande*, rapport à l'Académie des sciences morales, avec une *Introduction* (1845, in-8); *Passé et présent*, mélanges (1847, 2 vol. in-12); *Saint Anselme de Cantorbéry*, tableau du pouvoir spirituel au XIe siècle (1854, in-8 : 2e édit. 1868, in-18); *Critiques littéraires* (1856); *l'Angleterre au XVIIIe siècle*, études et portraits (1856); *Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie, et de son influence jusqu'à nos jours* (2e édit., 1858, in-12); *Politique libérale, ou fragments pour servir à la défense de la Révolution française* (1860, in-8); *Channing, sa vie et ses œuvres* (1861, 2e édit., revue et augmentée, in-12); *Philosophie religieuse*, ou *De la Théologie naturelle en France et en Angleterre* (1864, in-18); *l'Angleterre au XVIIIe siècle* (1865, 2 vol. in-18); *John Wesley et le méthodisme* (1870, in-18); *Lord Herbert de Cherbury, sa vie et ses œuvres* (1874, in-18), origines de la philosophie du sens commun en Angleterre; *Histoire de la philosophie en Angleterre* depuis Bacon jusqu'à Locke, (1875, 2 vol. in-8); enfin il a été publié de lui un ouvrage posthume *Abélard* (1877, in-8), drame, avec préface par son fils.

M. de Rémusat a, en outre, collaboré à la première *Revue française*, à la *Revue des Deux-Mondes*, aux *Annales maritimes*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc., et à divers journaux. Il a fourni à la collection des *Chefs-d'œuvre étrangers* la traduction de cinq pièces de Schiller, et écrit une *Préface* pour une édition de l'*Essai* de sa mère (1842, in-12).

RÉMUSAT (Paul-Louis-Étienne DE), sénateur français, fils du précédent, né à Paris, le 17 novembre 1831, fit son droit, mais ne s'inscrivit pas au tableau des avocats et s'occupa particulièrement d'études scientifiques. A partir de 1854, il fut, pendant plusieurs années, le collaborateur assez actif de *la Revue des Deux-Mondes*. En 1857, il devenait l'un des rédacteurs du *Journal des Débats* où il a donné de savants articles, sur des sujets divers, notamment des comptes rendus des séances de l'Académie des sciences. Il a écrit aussi dans le *Courrier du dimanche*, le *Journal de l'agriculture de la Haute-Garonne*, etc. Un choix de ses articles de la *Revue des Deux-Mondes* a paru sous ce titre : *les Sciences naturelles*, leur histoire et leurs plus récents progrès (1857, in-18).

M. Paul de Rémusat, élu membre du conseil municipal de Toulouse en 1865, le premier de la liste des conseillers, fut plus tard mis en évidence par la dissolution dont ce conseil fut l'objet et dont il exposa les causes dans une brochure du temps (1867, in-8). Aux élections législatives de mai 1869, il fut porté comme candidat de l'opposition libérale, dans la deuxième circonscription de la Haute-Garonne et obtint, sur 33140 votants, 12434 voix, contre 16800 données au candidat officiel, M. de Campaigno, dont l'élection ne fut validée qu'après de vives contestations. Après la révolution du 4 septembre 1870, il accompagna M. Thiers dans sa mission diplomatique auprès des principales cours d'Europe.

Aux élections du 8 février 1871, M. Paul de Rémusat fut nommé représentant de la Haute-Garonne à l'Assemblée nationale, le deuxième sur dix, et élu, le 17, secrétaire de l'Assemblée par 412 voix. Inscrit au centre gauche, il vota, en général, avec la minorité républicaine de l'Assemblée, et adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Candidat républicain dans l'arrondissement de Muret, il fut élu député, le 20 février 1876, par 11521 voix, contre M. Niel, candidat bonapartiste, qui en obtint 11364. Il reprit sa place au centre gauche, dont il fut élu vice-président. L'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent, après l'acte du 16 mai 1877, un vote de confiance au cabinet de Broglie, il eut, aux élections du 14 octobre suivant, à lutter contre le même concurrent, devenu candidat officiel et qui l'emporta par 12456 voix, contre 11578. Mais l'élection de M. Niel ayant été invalidée, il se représenta et fut élu, le 5 mai 1878. Au premier renouvellement triennal du Sénat, M. P. de Rémusat, porté sur la liste républicaine, dans la Haute Garonne, fut élu, le premier sur trois, par 349 voix, sur 671 votants, et il eut M. Niel pour successeur à la Chambre des députés.

Outre l'ouvrage posthume de son père, cité plus haut, il a publié les *Mémoires de Madame de Rémusat* (1802-1808) sa grand'mère (1879, 3 vol. in-8), qui ont obtenu un vif succès.

REMY (Jules), voyageur et naturaliste français, né le 2 septembre 1826, à Livry, près Châlons-sur-Marne, fut de 1848 à 1850, professeur suppléant d'histoire naturelle au collège Rollin. En 1851, il entreprit un long voyage d'outre-mer et visita les Canaries, le Brésil, le Chili, la Bolivie, le Pérou, les îles Marquises, l'Archipel Pomotu et Taïti. Il resta trois ans dans les îles Sandwich et sut gagner l'amitié du roi Kaméhaméha III, qui essaya inutilement de se l'attacher. M. Remy se dirigea avec le voyageur anglais, M. Brenchley, vers la Californie, visita la région du lac Salé habitée par les Mormons et revint ensuite à San-Francisco. Après avoir voyagé une seconde fois dans la Bolivie, le Chili, le Pérou, M. Remy s'embarqua pour les États-Unis qu'il parcourut en tous les sens avant de rentrer en France. En 1863, il visita l'Asie Centrale, explora une partie du Thibet et de l'Himalaya, étudiant à la fois les institutions et la nature. M. Remy s'est retiré dans sa ville natale.

On cite de lui : *Analecta boliviana, seu genera et species plantarum in Bolivia crescentium* (Paris, 1846-1847, 2 liv. in-8); *Monografia de las compuestas de Chile* (Paris, 1849, in-8, avec atlas); *Excursion botanique à travers les Ardennes françaises* (Paris, 1849, in-8); *Ascension du Pichincha* (Châlons-sur-Marne, 1858, in-8); *Récits d'un vieux sauvage pour servir à l'histoire ancienne de Havaïi* (Châlons-sur-Marne, 1859, in-8); *Voyage au pays des Mormons* (Paris, 1860, 2 vol. in-8, avec fig. et cartes), traduit en anglais en 1860; *Ka Moolelo Hawaii. Histoire de l'Archipel havaïien* (îles Sandwich), texte et traduction, avec une *Introduction sur l'état physique, moral et politique du pays* (Paris et Leipzig, 1862, in-8). *Lettres sur le fusionisme et autres mauvaises herbes de France* (Châlons et Paris, 1867, in-18); *Pèlerinage d'un curieux au monastère bouddhique de Pemmiantsi* (Châlons, 1880, in-8). M. Jules Remy a aussi traduit divers livres de voyages allemands, notamment quelques-uns de ceux de M. Hermann Wagner.

RENAN (Joseph-Ernest), philologue et critique français, membre de l'Institut, né à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 27 février 1823, fut destiné à l'état ecclésiastique et vint de bonne heure à Paris; ses heureuses dispositions l'ayant fait remarquer de ses supérieurs, il fut choisi, à la fin de ses études classiques, pour suivre les cours de haute théologie du séminaire Saint-Sulpice. C'est alors qu'il prit le goût de l'étude des langues et de la philosophie, et commença à apprendre l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Mais l'indépendance de sa pensée ne s'accordant pas avec les qualités d'esprit nécessaires au prêtre, il sortit du séminaire et se livra à l'enseignement privé, afin de poursuivre ses études. En 1848, il se présenta au concours de l'agrégation de philosophie, et fut reçu le premier. En même temps il obtenait, au concours de linguistique, le prix Volney pour un mémoire sur les langues sémitiques, qu'il a fait paraître en partie depuis sous le nom d'*Histoire générale et systèmes comparés des langues sémitiques* (1845, in-8; 2e édit., 1858, 2 vol.). Deux ans plus tard, M. Renan était encore couronné à l'Institut pour un mémoire historique sur l'*Étude de la langue grecque au moyen âge*. Désigné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour remplir une mission littéraire en Italie, en 1850, il rapporta de son voyage les matériaux d'un important travail sur la philosophie arabe (*Averroès et l'averroïsme*, 1852, in-8; 2e édit. 1860, in-8). Attaché, en avril 1851, au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, il fut élu, en 1856, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement d'Augustin Thierry. A la fin de 1860, il fut chargé d'une mission en Syrie et décoré de la Légion d'honneur (décembre). Il a épousé la fille du peintre Henri Scheffer.

Le livre de M. Renan qui a fait le plus de bruit est sa fameuse *Vie de Jésus* (1863, nombreuses éditions, in-8 et in-18), qu'il écrivit à la suite de son voyage en Syrie. Il a été l'occasion d'un mouvement bibliographique incroyable, et les volumes ou brochures consacrés à l'examiner ou à le réfuter, formeraient toute une bibliothèque. Il fut particulièrement combattu et anathématisé par d'innombrables mandements d'évêques. Une conséquence des attaques du clergé contre ce livre fut la destitution de l'auteur, qui avait été nommé professeur d'hébreu, l'année précédente, et avait été tenu à l'écart de sa chaire par crainte du retour des manifestations bruyantes produites à sa leçon d'ouverture (février 1862). M. Duruy, ministre de l'instruction publique avait essayé de dissimuler cette révocation, en nommant M. Renan à la Bibliothèque impériale, nomination contre laquelle celui-ci protesta hautement et qui fut rapportée par un décret motivé (11 juin 1864).

Après la mort de M. Munck, qui avait occupé sa chaire depuis 1864, M. Renan demanda à y être réintégré; il ne le fut qu'en 1870, après avoir été présenté à l'unanimité par les professeurs du Collège de France et par l'Institut.

En 1872, un voyage qu'il fit en Italie fournit à ses amis l'occasion de manifestations fâcheuses et au pape un motif d'allocution où le savant français était qualifié de « blasphémateur européen ». Le 13 juin 1878, M. Renan fut élu membre de l'Académie française, en remplacement de Claude Bernard. Sa réception, ajournée par diverses circonstances, eut lieu en avril 1879 avec un retentissement politique inattendu: le passage de son discours relatif à l'Allemagne et aux fruits qu'elle avait su tirer de ses conquêtes, causa au delà du Rhin une émotion assez vive pour que le nouvel académicien crût nécessaire d'expliquer sa pensée dans un article du *Journal des Débats* publié sous le titre de *Lettre à un ami d'Allemagne*. Quelques mois auparavant, M. Re-

doux, ministre de l'instruction publique, ayant proposé M. Renan pour la croix d'officier de la Légion d'honneur, le maréchal de Mac-Mahon s'était formellement refusé à signer le décret. Ce grade lui a été conféré le 12 juillet 1880.

A diverses reprises, M. Renan tenta d'aborder la carrière politique. Aux élections législatives de mai 1869, il se porta, comme candidat indépendant, dans la 2e circonscription de Seine-et-Marne. Sur les divers candidats qui subirent le double scrutin, il vint le troisième et obtint, au premier tour, sur 27652 votants, 6010 voix, et, au second sur 28505 votants, 8866 voix. En janvier 1876, il se présenta sans succès aux élections sénatoriales dans le département des Bouches-du-Rhône.

Ni ces préoccupations, ni un second voyage en Orient, ni des séjours assez fréquents en Italie n'empêchèrent M. Renande poursuivre l'exécution de l'*Histoire des origines du Christianisme* dont la *Vie de Jésus* n'était que le préambule. Il publia successivement : *les Apôtres* (1866, in-8); *Saint Paul et sa mission* (1867, in-8); *l'Ante-Christ* 1873, in-8); *l'Église chrétienne* (1879, in-8). A cet ordre de travaux se rattache une série de *Conférences* sur le christianisme faites à Londres en 1880 et réunies la même année (in-18). Il faut mentionner à part les *Dialogues philosophiques* (1876, in-8), et *Caliban, suite de la Tempête*, sorte de fantaisie lyrique et philosophique, inspirée par le drame féerique de Skakespeare (1878, in-8).

La plupart des articles de M. Renan publiés dans la *Liberté de penser* (1848-50), la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal de l'instruction publique*, le *Journal des Débats*, *la Revue asiatique*, etc., ont été, après de nouveaux remaniements, réunis par l'auteur sous les titres d'*Études d'histoire religieuse* (1857, in-8; 7e édit., 1864), avec une très remarquable *Préface* sur le rôle et les caractères de la critique moderne, d'*Essais de morale et de critique* (1859; 3e édit., 1867), de *Questions contemporaines* (1868, in-8).

Comme orientaliste, on doit à M. Renan la traduction en prose rythmée du *Livre de Job* (1859) et du *Cantique des Cantiques* (1860, in-8); une *Lettre à mes collègues*, à propos de la suspension de son cours d'hébreu (1862, in-8); *Mission de Phénicie* (1865-1874, texte, in-4 et planches in-folio); *Trois inscriptions phéniciennes* (1864, in-8, avec grav.); *Nouvelles observations d'épigraphie hébraïque* (1867, in-8); *Sur les inscriptions hébraïques des synagogues de Kefr-Bercim, en Galilée* (1867, in-8); *Rapport sur les progrès de la littérature orientale et sur les ouvrages relatifs à l'Orient*, publication officielle (1868, gr. in-8), etc. M. Ernest Renan a aussi collaboré au vingt-quatrième volume de l'*Histoire littéraire* de la France.

RENARD (Jules), auteur dramatique français, né à Paris, le 15 mars 1813, fut d'abord banquier à Versailles, puis gérant d'une banque importante de Paris, et se tourna vers le théâtre où il a obtenu de certains succès. Il a donné, dans ces vingt dernières années : *le Chemin des amoureux*, en deux actes, *l'Embarras d'un mari*, en un acte (1851); *Chérubin, ou la journée aux aventures*, en cinq actes et six tableaux (1852); *Un Monsieur qui voit tout en jaune*, en trois actes (1854); *Monsieur est de la noce?* en trois actes (1856); *Allons-y tout de même*, revue en trois actes et seize tableaux (1857); *En avant! marche!* revue (1858), avec M. Guénée; *Allez vous asseoir!* revue (1859), avec M. de Jallais, toutes pièces jouées sur la scène des Délassements-Comiques; *l'Hôtel des haricots*, vaudeville en trois actes, avec M. Delbès (1861); une revue de fin d'année à Beaumarchais (janvier 1862), *Un Tailleur pour dames* (Palais-Royal, 1864); *Un Habit par la fenêtre*, vaudeville en un acte (Palais-Royal, 1865); *Même maison*, vaudeville en un acte (même théâtre, 1865); *Un Coup de vent*, vaudeville en un acte (1867); *Deux prisonniers de Théodoros* (1868); *Une Noce sur le carré*, vaudeville (1868); *Dans une Cave* (1869); *le Musée d'Anatole*, vaudeville (1871); *Une Femme qui bégaye*, (1872); *la Clarinette postale*, (1873); *Un Lit pour trois* (1874); etc. — Il est mort à Sèvres le 5 février 1877.

RENARD (Jean-Baptiste-Joseph-Bruno), général belge, né à Tournai, le 14 avril 1804, est le fils d'un architecte distingué, mort en 1861. Général de l'état-major en 1854, aide de camp du roi, et décoré d'une foule d'ordres, il devint ministre de la guerre dans le cabinet libéral Frère-Orban (juin 1878). — Il est mort à Bruxelles, le 3 juillet 1879.

Le général Bruno Renard a écrit des brochures et traités relatifs aux questions militaires. Nous citerons : *Considérations sur l'infanterie légère* (1848, in-8; 2e édit., 1858); *De l'Artillerie en Belgique au XIVe siècle* (1840); *Manuel des reconnaissances militaires* (1845, in-12); *Histoire politique et militaire de la Belgique* (1847-1851, 2 vol.), etc.

RENAUD (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Cluny (Saône-et-Loire), le 10 septembre 1806, et fils de pauvres artisans, était ferblantier en 1848, lorsque les clubs républicains de Grenoble proposèrent d'inscrire son nom sur la liste des candidats populaires. Envoyé à la Constituante, l'avant-dernier sur quinze, par 58386 voix, il fut membre du comité de l'administration départementale, et vota ordinairement avec les démocrates non socialistes. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à la Législative, et reprit à Grenoble son atelier.

RENAUD (Pierre-Michel), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées), le 12 avril 1812, est un ancien négociant qui s'est tenu éloigné de la scène politique jusqu'à la révolution de Février. Il refusa les fonctions de sous-commissaire à Mauléon, pour se présenter avec plus d'indépendance aux élections pour la Constituante. Élu le quatrième des onze représentants de son département, il fit partie du comité des cultes et vota en général avec la gauche modérée. Il fut le seul candidat démocrate réélu à la Législative dans les Basses-Pyrénées. Il s'associa dès lors aux efforts de la Montagne contre les différents actes de la majorité monarchique. A la suite du coup d'État du 2 décembre, compris dans le premier décret d'expulsion (9 janvier 1852), il se réfugia en Espagne. Peu après, il fut l'objet d'une amnistie particulière dont il refusa de profiter.

Rentré en France en 1860, il se tint à l'écart jusqu'à la chute de l'Empire. Élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, dans les Basses-Pyrénées, par 51477 voix, il prit place à gauche et adopta l'amendement Wallon ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat dans l'arrondissement de Mauléon, aux élections générales du 20 février 1876, il échoua avec 4298 voix, contre le candidat conservateur qui en obtint 7649, et à celles du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de Bayonne, avec 5781 voix, contre le candidat officiel qui réunit 10357 suffrages.

RENAUD (Claude-Hélène-Hippolyte), écono-

miste français, né à Besançon, en 1803, entra à l'École polytechnique en 1823, et en 1825 à l'École d'application de Metz. Officier d'artillerie, il se livra, comme un certain nombre de ses collègues, à l'étude des théories phalanstériennes de M. V. Considérant, et les adopta avec ardeur. En 1842, il publia, sous le titre de *Solidarité*, une *Vue synthétique sur la doctrine de Ch. Fourier* (2e édit., Besançon, 1845, in-8; 3e édit., Paris, 1846, in-18). La librairie sociétaire a fait un nouveau tirage de ce livre en 1851. Chef d'escadron au 11e régiment d'artillerie en 1851 et sous-inspecteur des forges de l'Est, à Metz, il devint lieutenant-colonel en 1860 et fut peu après mis à la retraite. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 27 décembre 1861. — M. Renaud est mort à Épinal le 5 janvier 1874.

RENAUD (Édouard), architecte français, né à Gravelines (Nord), en 1808, fit ses classes et ses premières études de dessin à Cambrai, puis vint à Paris suivre l'atelier d'architecture d'Alavoine, et débuta en construisant avec M. A. Lechesne, en 1843, une maison dans le style de la Renaissance sur la place Saint-Georges. L'année suivante, il parut au Salon, et s'occupa dès lors de dessins d'architecture et de *Projets d'étude* ou de *Restaurations*. Architecte de la ville de Paris en 1849, il devint, en 1860, contrôleur-général des travaux de la ville et du département. Parmi les constructions qu'on lui doit, on a remarqué le château d'Armainvilliers, pour MM. Péreire (1864), la réédification de l'Hôtel de Ville de Cambrai, le palais de l'ambassade de France à Thérapia, etc.

On cite de lui : *Projet d'un hospice pour les invalides civils; Projet d'une mairie pour le IIe arrondissement* (1849); *Projet d'une fontaine sur la place du Palais-National; Embellissements pour le Carrousel et la rue de Rivoli*, avec ou sans l'achèvement du Louvre (1850); *Projet de reconstruction du palais de Thérapia* (1850), etc. Il a écrit dans plusieurs recueils spéciaux et a soutenu notamment dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une intéressante polémique contre Beulé, à propos de la découverte de l'Acropole. A part plusieurs prix dans des concours particuliers, M. Ed. Renaud a obtenu une 3e médaille en 1849, une 1re en 1857, et la décoration de la Légion d'honneur en 1858.

RENAULT (Léon-Charles), homme politique français, ancien préfet de police, député, né à Alfort (Seine), le 24 septembre 1839, est fils du savant vétérinaire, membre de l'Académie de médecine mort en 1863. Après de brillantes études aux lycées Bonaparte et Saint-Louis, il suivit les cours de droit, fut reçu avocat, devint, en 1861, secrétaire de M. Hébert, et prit bientôt une place honorable dans le barreau de Paris. Il fut appelé, le 5 novembre 1870, aux fonctions de secrétaire général de la préfecture de police, qu'il quitta un des derniers, après les événements du 18 mars 1871. Nommé, le mois suivant, préfet du Loiret, il eut à réprimer une tentative d'insurrection à Montargis, et à rétablir les services publics désorganisés par l'invasion. L'habileté d'administrateur dont il fit preuve le fit appeler par M. Thiers au poste difficile de préfet de police, le 21 novembre 1871. Refusant pour lui-même le supplément de traitement alloué à un de ses prédécesseurs, il augmenta celui des petits employés, régla l'avancement et épura le personnel. Démissionnaire, le 24 mai 1873, il consentit à rester à son poste, sur la demande de M. de Mac-Mahon et de ses ministres, et vit, en février 1874, ses attributions augmentées de celle de directeur de la sûreté générale, avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Lors de l'enquête ordonnée par l'Assemblée nationale, sur les agissements du parti bonapartiste, en juin 1874, il fut entendu, comme témoin, par la commission, et ses révélations furent consignées, dans le rapport de M. Savary, déposé en juillet 1875. Candidat républicain, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Corbeil, il eut pour concurrent M. le prince de Wagram, ancien sénateur de l'Empire, qui se recommandait de M. Buffet, ministre de l'intérieur. Dans cette circonstance, M. Léon Renault n'hésita point à donner sa démission de préfet de police le 9 février. Un mois avant, il avait organisé à Paris le service médical de nuit, très apprécié par la population parisienne.

Élu par 14 261 voix, contre 4 919 obtenues par le prince de Wagram, il prit place au centre gauche et en devint bientôt un des membres les plus distingués. Après l'acte du 16 mai, contre lequel il protesta, au nom du centre gauche, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 11 500 voix, contre 3297 obtenues par le même concurrent. A la réunion de la nouvelle Chambre, il fit partie du comité des dix-huit, chargé de diriger la résistance de la majorité républicaine contre les entreprises extraparlementaires du cabinet de Rochebouët. Il soutint alors la proposition d'enquête sur les actes des ministres du 16 mai. [illegible] président du centre gauche, le [illegible] janvier 187[illegible], il prononça un discours remarquable sur les progrès de l'opinion républicaine, et traça un programme de gouvernement libéral. Dans cette période il porta la parole dans divers procès en diffamation intentés par ses collègues ou par des candidats républicains aux journaux conservateurs, notamment pour M. Maurice de Talleyrand-Périgord et pour M. Borriglione, député de [illegible] (janvier 1879). Chevalier de la Légion d'honneur, le 11 octobre 1873, il a été promu officier le 6 janvier 1875 et décoré des ordres de François-Joseph d'Autriche et de Saint-Stanislas de Russie.

M. Léon Renault a publié : *De l'influence de la philosophie du XVIIIe siècle sur les réformes de la procédure criminelle* (1862, in-8), discours d'ouverture de la conférence des avocats.

RENAULT-MORLIÈRE (Amédée-Joseph-Romain), député français, né à Ernée (Mayenne) le 11 octobre 1839, fit ses études de droit et devint en 1870, avocat au Conseil d'État et à la Cour de cassation. Candidat républicain aux élections du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de la Mayenne, il obtint [illegible] voix au 1er tour de scrutin, et fut élu au scrutin de ballottage, par 9580 voix, contre 3131 obtenues par le candidat monarchiste. A la Chambre comme au conseil général de la Mayenne, où il représentait depuis 1871, le canton d'Ernée, M. Renault-Morlière, soutint l'instruction gratuite et obligatoire. En 1873, il se prononça, contre le vœu du conseil, en faveur de la liberté de l'enseignement supérieur. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Combattu par l'administration aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 9517 voix, contre 6867 obtenues par M. Bouillier de Branche, ancien représentant et candidat monarchiste et officiel.

RENDU (Victor), agronome français, né à Paris, le 3 mai 1809, fut reçu avocat. Il publia quelques compilations sur les littératures [illegible]

et anglaise, et tourna son activité vers l'étude des sciences naturelles et leur application à la pratique agricole. Il publia en 1838, pour l'enseignement primaire, des *Manuels* de botanique, de zoologie, etc., puis *Nouveau spectacle de la nature, ou Dieu et ses œuvres* (1839, 10 vol. gr. in-8; nouv. édit., 1854), avec son frère; *Lectures choisies* (1840); *Maître Pierre* (1846, 2 vol.), dialogues familiers; etc. En 1842, il fut nommé inspecteur d'agriculture, fit partie du Conseil général, et reçut la croix d'honneur en 1847.

On a encore de lui : *Agriculture du département du Nord* (1840, in-8); *Principes d'agriculture* (1853, in-12); *l'Intelligence des bêtes* (1863, in-18); *Mœurs pittoresques des insectes* (1872, in 18); *les Insectes nuisibles à l'agriculture* (1876, in-8, avec fig.), intéressantes études sur l'intelligence des animaux; *le Christ dans ses souffrances et dans sa mort* (1866, in-18), etc. Il a, en outre, traduit les *Psaumes de David* (1862), et a annoté le traité des *Assolements* d'Yvart (1842, 3 vol.). — M. Victor Rendu est mort en juin 1877.

RENDU (Eugène-Marie-Victor), administrateur et littérateur français, ancien député, né à Paris, le 10 janvier 1824, fit son droit, tout en poursuivant ses études littéraires et fut reçu licencié ès lettres. Dans un voyage en Italie (1844), il se lia avec plusieurs hommes remarquables du parti libéral, le comte Balbo, le marquis Massimo d'Azeglio, etc., et traita dans la presse périodique les questions italiennes. En 1848 et 1849, il rédigea avec le P. Lacordaire, Ozanam et l'abbé Maret, *l'Ère nouvelle*. Appelé par M. Esquirou de Parieu au ministère de l'instruction publique, au moment de l'élaboration de la loi du 15 mars 1850, il fut ensuite nommé inspecteur de l'instruction primaire à Paris, puis rappelé, en 1854, au ministère, comme chef du service du personnel de l'enseignement primaire, dont il fut nommé inspecteur général en 1860.

M. Rendu, chargé, en Angleterre et en Allemagne, de deux missions dont il a publié les comptes rendus, retourna à Londres en 1857, pour prendre part aux travaux du Congrès de l'instruction publique, présidé par le prince Albert. Aux élections législatives de mai 1869, il se porta candidat dans la 3ᵉ circonscription de Seine-et-Oise et obtint, au premier tour de scrutin, sur 30 472 votants, la faible majorité relative de 11 526 voix, contre 11 493 données à M. Lefèvre-Pontalis, qui passa au second tour. Il avait été élu précédemment membre du Conseil général du département. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu dans la 1ʳᵉ circonscription de Pontoise, comme candidat conservateur, par 6645 voix, contre 6103 obtenues par M. de Pressensé. Il siégea dans le groupe de l'Appel au peuple, fut un des 158 députés qui soutinrent le ministère de Broglie, et ne se représenta pas aux élections qui suivirent la dissolution. Le 1ᵉʳ septembre 1877, il fut nommé inspecteur général *hors-cadre* et fut admis à la retraite l'année suivante. Membre de diverses sociétés savantes, M. E. Rendu a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

Nous citerons parmi ses travaux sur l'instruction publique, qui lui valurent, en 1876, un prix à l'Académie des sciences morales, *Manuel de l'enseignement primaire* (diverses éditions), ouvrage devenu populaire; *Commentaire théorique et administratif de la loi sur l'enseignement* (1850, in-8); *De l'instruction primaire en Angleterre dans ses rapports avec l'état social* (1852, in-8); *De l'Enseignement populaire dans l'Allemagne du nord* (1855, in-8); un mémoire sur *l'Obligation légale de l'enseignement* (1840, in-8); *l'Instruction primaire devant l'Assemblée nationale* (1873, in-8); cinq volumes du journal des salles d'asile, *l'Ami de l'Enfance*, etc.; puis, dans un autre ordre d'idées : *l'Italie devant la France* (1849, in-12); *Conditions de la paix dans les États romains* (1849, in-8); *l'Italie et l'empire d'Allemagne* (1859, in-8), étude historique; *l'Autriche dans les États du pape* (1859); *Note sur la fondation d'un collège international à Paris, à Rome, à Munich et à Oxford* (1862, in-8); *la Souveraineté pontificale et l'Italie* (1862, in-8), etc.

RENIER (Charles-Alphonse-Léon), archéologue français, membre de l'Institut, né à Charleville (Ardennes), le 2 mai 1809, entra d'abord dans l'instruction publique et fut quelque temps principal du collège de Nesle (Somme). Il vint ensuite à Paris, s'y livra à l'enseignement privé et fut un des principaux collaborateurs de Ph. Le Bas pour le *Dictionnaire encyclopédique de la France* (1840-1845, 12 vol.). Ses relations avec ce savant lui inspirèrent le goût des études épigraphiques, auxquelles il se consacra, depuis. En 1845, il fonda la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne* et surveilla la nouvelle édition de l'*Encyclopédie moderne* de Courtin (1845-1851, 30 vol. in-8). Chargé, en 1850 et 1852, de recueillir les inscriptions romaines de l'Algérie, il fut ensuite désigné par le Comité historique pour rassembler les éléments d'un *Corpus* des inscriptions romaines de la Gaule : M. Renier est devenu successivement conservateur adjoint et administrateur à la bibliothèque de la Sorbonne, où il était entré, comme sous-bibliothécaire, en 1847. En 1861, il fut appelé à la chaire d'épigraphie au Collège de France. Membre de la Société des antiquaires depuis 1845, il a été élu en 1856, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, en remplacement de H. Fortoul. Décoré de la Légion d'honneur en 1852, il a été promu officier le 14 août 1862 et commandeur le 7 août 1870.

M. Renier a dirigé l'impression du Vᵉ volume du grand ouvrage des *Catacombes de Rome*, publié aux frais du gouvernement (1851-1853, 6 vol. gr. in-fol.), et formé dans le *Recueil des inscriptions romaines de l'Algérie* la collection la plus nombreuse de documents de cette nature qui ait été publiée. C'est lui qui fut chargé par l'empereur, en 1861, d'acheter à Rome la portion du mont Palatin, connue sous le nom de jardin Farnèse, et d'y faire des fouilles au milieu des ruines du palais des Césars. On lui doit en outre des *Mélanges d'épigraphie* (1854), divers *Mémoires* imprimés dans la *Revue archéologique* et le *Recueil de la Société des antiquaires de France*, et plusieurs éditions classiques, nommément une édition avec traduction du poète grec *Théocrite*.

RENOUARD (Augustin-Charles), magistrat et ancien pair, sénateur, membre de l'Institut, économiste français, né à Paris, le 22 octobre 1794, et fils du libraire de ce nom mort en 1853, fut élève de l'École normale en 1812, répétiteur de la conférence de philosophie en 1815, puis avocat à Paris, et l'un des secrétaires de la Société d'instruction élémentaire. Conseiller d'État en 1830, en même temps que secrétaire général au ministère de la justice, il fut, de 1832 à 1842, élu plusieurs fois député de la Somme et prit, en 1838, une part importante à la discussion de la loi sur les faillites et banqueroutes. Nommé conseiller à la Cour de cassation en 1837, et créé pair de France le 4 juillet 1846, il siégea jusqu'à la révolution de Février. Lors du coup d'État du 2 décembre, ce fut lui que la haute Cour de justice chargea du rapport sur la mise en accusation du président, que la rapidité des événe-

ments ne permit pas de poursuivre. Doyen des conseillers à la Cour de cassation, et depuis 1869 conseiller honoraire, M. Ch. Renouard se renferma sous l'Empire, dans ces fonctions et dans les travaux de la Société d'économie politique, dont il était un des vice-présidents. Il a été élu, en 1861, membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Nommé procureur général à la Cour de cassation le 21 avril 1871, il prit, malgré son âge, la parole dans plusieurs affaires notamment dans celle du président Devienne et sur la question des commissions mixtes. Ses divers discours de rentrée furent remarqués entre autres : *la Force prime le droit* (1872), *Considérations sur l'histoire de la Cour de cassation* (1875). Porté en juin 1876, par les gauches, du Sénat, à une place de sénateur inamovible, il échoua contre M. Buffet, et ne fut élu, que le 24 novembre 1876, au 3ᵉ tour de scrutin, contre le général Vinoy ; il prit place au centre gauche, vota avec le parti républicain et refusa la dissolution, le 23 juin 1877. Il avait donné sa démission de procureur dès le 17 mai, et accepté la présidence du comité de jurisconsultes, dit de résistance légale. Il avait été promu en avril 1835 officier de la Légion d'honneur, commandeur, le 14 octobre 1873 et grand officier, le 11 avril 1877. — M. Renouard est mort le 17 août 1878.

On a de ce magistrat d'assez nombreux écrits, dont plusieurs font autorité : *Sur le Style des prophètes hébreux* et *De Identitate personali* (1814), thèses pour le doctorat ; *Projet de quelques améliorations dans l'éducation publique* (1815, in-8) ; *Éléments de la morale* (1818 ; 2ᵉ édit., 1820) : *Considérations sur les lacunes de l'éducation secondaire en France* (1824, in-8) ; *Mélanges de morale, d'économie et de politique, extraits des ouvrages de B. Franklin* (1824, 2 vol. in-8 ; 3 édit., 1853, in-18) ; *Traité des brevets d'invention* (1825 ; 3ᵉ édit., 1865, in-8) : *Examen du projet de loi contre la presse ; Aide-toi le Ciel t'aidera ; Il faut semer pour recueillir* (1827, in-8), brochures ; *l'Éducation doit-elle être libre ?* dissertation honorée d'une mention par l'Académie française en 1828 ; *Mémoire sur la statistique de la justice civile en France*, lu à l'Académie des sciences morales et politiques en 1834 ; *Traité des droits des auteurs dans la littérature, les sciences et les beaux-arts* (1838-1839, 2 vol. in-8) ; *Traité des faillites et banqueroutes* (1842, 2 vol. in-8 ; 3ᵉ édit., 1857) ; et des *Lettres, Notices, Rapports*, touchant les questions politiques ou littéraires. M. Charles Renouard a en outre fourni de nombreux articles à *la Thémis*, à la *Revue encyclopédique*, au *Globe*, à la *Revue de législation*, au *Journal des économistes*, etc. ; il a aussi collaboré au *Dictionnaire de l'économie politique* (1819-1859).

RENOUARD (Jean-Pierre-Fortuné-Libre), magistrat français, ancien représentant, est né le 5 mars 1792, à Mende (Lozère), où son père était greffier au tribunal civil. D'abord avoué, puis avocat consultant, il fut nommé, en 1834, conseiller de préfecture, exerça pendant quatorze ans ces fonctions, et obtint, en 1841, la croix d'honneur. Révoqué en février 1848, il fut nommé, le dernier sur quatre, représentant de la Lozère à la Constituante, et fut réélu à la Législative. Il vota successivement avec le parti modéré, la majorité réactionnaire et le parti de l'Élysée. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative et fut élu, comme candidat du nouveau gouvernement, député au Corps législatif (1852) ; mais, dans le courant de l'année, il résigna son mandat et fut nommé président du tribunal civil de Mende. Il en devint depuis président honoraire. Il a fait partie du Conseil général de la Lozère.

RENOUF (Pierre Le Page), orientaliste [illegible], né à l'île de Guernesey, en 1824, commença ses études au collège Elisabeth et les [illegible] à l'Université d'Oxford. Appelé à la chaire des langues orientales et d'histoire ancienne de l'Université catholique d'Irlande, en 1855, il devint, en 1864, inspecteur des écoles royales.

M. Renouf est auteur de nombreux ouvrages dont les uns traitent de théologie : la *Doctrine de l'Église catholique d'Angleterre sur la Sainte Eucharistie* (the Doctrine of the Cath. Church in England on the Holy Eucharis ; 1841) ; les *Communions grecque et anglicane* (the Greek and Angl. communions ; 1847) ; *Éducation universitaire pour les catholiques anglais* (University Educ. for English Cath., 1858), sous forme de lettre au docteur Newman ; *Notes sur la philosophie égyptienne* (Miscellaneous notes on Egyptian Philology ; 1866) ; *la Condamnation du pape Honorius* (the Condemnation of pope Honorius, 1868), ouvrage attaqué par la presse catholique et mis à l'Index ; *Cause du pape Honorius revue au point de vue des apologies récentes* (the P. Honorius reconsidered with refer. to recent Apologies ; 1874). Ses autres écrits se rapportent aux langues orientales : *Traduction d'un chapitre du rituel funéraire des anciens Égyptiens* (1860, en français) ; *Notes sur quelques particules négatives de la langue égyptienne* (Notes on some neg. Particles of the Egyptian Language, 1862) ; *Prière du rituel égyptien traduite du texte hiéroglyphique* (Prayer from the Egypt. Ritual translated from the hieroglyphic text ; [illegible]) ; *G.-C. Lewis et déchiffrement et interprétation des langues mortes* (Sir G. Lewis on the Decipherment and interpret. of dead Languages, [illegible]) ; *Notes sur les prépositions égyptiennes* ([illegible]) ; *Manuel élémentaire de la langue égyptienne* (1875), etc. Il a collaboré en outre à diverses revues anglaises : *Atlantis, Revue de l'intérieur et de l'étranger* (Home and Foreign [illegible]), *North British Review*, etc., et [illegible] mémoires aux *Transactions* de la Société [illegible] et au *Zeitschrift fur aegyptische Sprache und Alterthumskunde*, de Berlin.

RENOUVIER (Charles-Bernard), [illegible] français, né en 1815, entra à l'École polytechnique en 1834, en sortit en 1836, et [illegible] fonctions publiques. De l'étude des sciences mathématiques, il passa à celle de la [illegible] et de l'économie sociale. Partisan des idées [illegible] les réformateurs contemporains, il [illegible] le parti radical et se fit d'abord [illegible] publication d'un *Manuel de philosophie moderne* (1842, in-12) et d'un *Manuel de philosophie ancienne* (1844, 2 vol. in-12). Après la révolution de Février, il fit paraître, sous les auspices de M. Carnot, ministre de l'Instruction publique, un *Manuel républicain de l'homme et du citoyen* (1848, in-18). Cette brochure, qui contenait quelques propositions socialistes, fut dénoncée à l'Assemblée constituante, et l'approbation qu'elle avait reçue fut la cause ou le prétexte de la chute du ministre.

En 1851, M. Ch. Renouvier [illegible] sieurs démocrates socialistes, un [illegible] sation communale et centrale de la [illegible] qui parut sous le titre de *Gouvernement* [illegible] (10 livraisons in-8). En même temps [illegible] tait la politique de l'Élysée dans [illegible] l'opposition, et particulièrement dans [illegible] de penser. Après le coup d'État [illegible] bre 1851, il s'occupa spécialement [illegible] philosophiques et religieuses [illegible] nombre d'articles insérés dans [illegible] publié : *Essais de critique* [illegible]

2e éd., 1876, 3 vol. in-18); *Science de la morale* (1869, 2 vol. in-8). Il a traduit, avec M. Pillon, *la Psychologie* de Hume (1878, in-18) et dirigé, depuis 1872, avec le même, *la Critique philosophique*.

RÉQUIER (Louis-Auguste-Jules), magistrat français, né à Montignac (Dordogne), le 15 avril 1811, étudia le droit, fut, en 1835, secrétaire de la conférence des avocats à Paris, et entra dans la magistrature, comme substitut du procureur à Montbrison. Substitut du procureur général à la cour d'Agen, en 1842, il occupa successivement les postes d'avocat général à la cour de Colmar, en 1847, de premier avocat général à Agen, le 25 avril 1848, de président de chambre à la même cour, en 1856, et enfin de premier président à Agen, le 14 novembre 1869. Il fut nommé conseiller à la Cour de cassation, le 9 décembre 1872, et prit sa retraite avec le titre de conseiller honoraire, le 27 juillet 1880. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 18 juillet 1876.

On lui doit un ouvrage estimé : *Traité des partages d'ascendants* (1867, in-8).

RÉSAL (Victor-Bernard), publiciste et homme politique français, né à Remiremont, le 8 mars 1807, exerçait la profession d'avocat et était membre du Conseil général des Vosges, lorsqu'il fut élu par ce département à l'Assemblée législative, en 1849. Le coup d'État du 2 décembre 1851 l'éloigna de la vie politique.

Outre des articles et mémoires dans les *Annales* de la Société des Vosges, dont il fut un des premiers membres, M. Resal a publié : *Considérations sur la mendicité* (1835, in-8); *Un mot sur la situation* (1849, in-8); *Examen du projet de loi sur l'administration intérieure* (1851, in-8); *la Révolution* (1789-1872) (1872, in-8), poème en douze chants, violente satire contre les hommes et les choses de cette époque.

RÉSAL (Henry-Amé), ingénieur et mathématicien français, membre de l'Institut, parent du précédent, né à Plombières (Vosges), le 27 janvier 1828, fut élève de l'École polytechnique en 1847 et de celles des Mines en 1849. Envoyé comme ingénieur dans le département du Doubs, il publia, pendant son séjour à Besançon, des mémoires remarquables sur les mathématiques appliquées et sur la géologie, soit dans les *Annales des mines*, soit dans les *Mémoires* de la Société d'émulation du Doubs; nous citerons particulièrement : *Description de la carte géologique du département du Doubs* et de celle *du Jura*. Il fut appelé à Paris, et nommé le 18 mai 1870 ingénieur du chemin de fer de Lyon et professeur de mécanique à l'École polytechnique. Élu membre de l'Académie des sciences, le 2 juin 1873, en remplacement de Charles Dupin, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Résal a publié les ouvrages suivants : *Éléments de mécanique* (1860, in-8); *Traité élémentaire de mécanique céleste* (1865, in-8); *Des Applications de la mécanique à l'horlogerie* (1868, in-8); *Traité de mécanique générale* (1873-1879, vol. I-V, in-8). Il a traduit de l'anglais le *Traité de géométrie analytique* de Salmon (1870, in-8). Il dirige, depuis 1873, le *Journal des sciences mathématiques* de M. Liouville.

RESSÉGUIER (Albert, comte DE), ancien représentant du peuple français, né à Toulouse en 1816, fit son droit à Paris, alla terminer ses études dans les universités d'Allemagne, publia en 1838 une traduction française d'*Athanase*, par Goerres, ouvrage de polémique relatif à l'emprisonnement de l'archevêque catholique de Cologne et collabora à diverses publications littéraires et religieuses, entre autres à la *Vie des Saints*, éditée par Delloye (1845). Élu représentant des Basses-Pyrénées à l'Assemblée législative, il vota habituellement avec la majorité monarchique et prit souvent la parole pour soutenir diverses propositions. Le 2 décembre 1851, il fit partie de la réunion des représentants à la mairie du Xe arrondissement, signa le décret de déchéance du Président de la République et fut conduit prisonnier au Mont-Valérien. Il combattit l'Empire, fit partie de divers comités religieux ou de décentralisation et contribua beaucoup à l'organisation du denier de Saint-Pierre.

Élu, le 8 février 1871, représentant du Gers à l'Assemblée nationale, le dernier sur dix, par 57 538 voix, le comte de Rességuier prit place à droite et appartint aux réunions Colbert et des Réservoirs. Il fut le rapporteur de l'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, dans le Sud-Ouest, et son rapport fut l'objet d'une discussion orageuse et de nombreuses protestations. Il vota avec la majorité monarchiste et repoussa l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat légitimiste, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Lombez, il n'obtint que 1964 voix. — Il est mort à Toulouse, le 26 mars 1876.

M. A. de Rességuier a publié : *les Événements de Toulouse sous le gouvernement de la Défense nationale* (1873, in-4).

REULEAUX (François), technologiste allemand, né à Eschweiler, le 30 septembre 1829, est fils d'un fabricant de machines. Il étudia la mécanique pratique à Carlsruhe, suivit les cours de l'Université de Berlin, exerça dans cette ville comme ingénieur et fut appelé à Zurich, en 1856 pour y professer la mécanique. Il passa, en 1864, à l'Institut industriel de Berlin, comme professeur de cinématique. Il fut membre du jury aux Expositions universelles de Paris (1867), de Vienne (1873), et de Philadelphie (1875), et rendit compte de cette dernière dans la *Nationalzeitung*, sous le titre des *Lettres de Philadelphie* (Briefe aus Ph.) en appréciant avec sévérité et franchise le mauvais état de l'industrie allemande.

M. Fr. Reuleaux a publié un ouvrage considérable, qui a eu plusieurs éditions en Allemagne, et a été traduit en français, sous le titre : *le Constructeur*, tables, formules, règles, calculs, tracés et renseignements pour la construction des organes de machines (1873, gr. in-8, avec grav.). On a encore de lui : *Cinématique théorique* (Theor. Kinematik; Brunswick, 1875).

REUMONT (Alfred DE), écrivain allemand, né le 15 août 1808, à Aix-la-Chapelle (Prusse), où son père était médecin, étudia à Bonn et à Heidelberg, entra dans la carrière diplomatique et fut envoyé, en 1829, à Florence; en 1832, il alla à Constantinople, où il resta trois ans, visitant dans l'intervalle, la Grèce et les îles Ioniennes. De 1836 à 1843, il reprit son poste à Florence, passa à Rome, puis à Londres, et fut rappelé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères à Berlin. En 1848, il représenta son pays auprès du pape, qu'il suivit à Gaëte et à Naples. Il devint ensuite conseiller de légation et chargé d'affaires auprès de la cour de Toscane. Il a été nommé membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie, où il continua à résider pour la plupart du temps, depuis son admission à la retraite, en 1860. Commandeur du Mérite de Toscane, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Familier avec l'histoire, les arts et les mœurs de l'Italie, M. de Reumont a publié, d'après les meilleures sources, deux grands ouvrages : les *Lettres romaines écrites par un Florentin* (Rœmische Briefe von einem Florentiner; Leipzig, 1840-1844, 4 vol.) et les *Documents pour servir à l'étude de l'histoire italienne* (Beitraege zur italienischen Geschichte; Berlin, 1853-1855, 4 vol.), contenant une foule d'essais historiques remarquables; l'un d'eux, *la Jeunesse de Catherine de Médicis*, a été traduit en français par M. A. Baschet (1866, in-8). On doit aussi mentionner les études suivantes, publiées à part : *M. A. Buonarotti* (Berlin, 1834); *Andrea del Sarto* (1835); *Tavole cronologiche e sincrone della storia fiorentina* (Florence, 1841); *la Campagne romaine* (Ibid., 1842); *Benvenuto Cellini* (Berlin, 1846); *Ganganelli, ses lettres et son temps* (Ganganelli, seine Briefe und seine Zeit; Ibid., 1847); *les Carafa de Maddaloni* (Ibid., 1851, 2 vol.); *Delle Relazioni tra la litteratura italiana e quella di Germania* (Florence, 1853); *Bibliografia dei lavori publicati in Germania sulla Storia d'Italia* (Berlin, 1863); *Histoire de la ville de Rome* (Geschichte der Stadt Rom; 1867-1870, 3 vol.); *Lorenzo de Medici il Magnifico* (Leipzig, 1874, 2 vol.); *Histoire de Toscane* (Gesch. Toscanas; Gotha, 1876-1877, 2 vol.); *Souvenirs biographiques* (Biogr. Denkblaetter; Leipzig, 1878), etc. M. de Reumont a fourni des articles intéressants sur l'Italie à l'*Archivio storico italiano* de Florence et autres recueils.

On cite encore de lui : *Contes, histoires et légendes du Rhin* (Rheinlands Sagen, Geschichten und Legenden; Cologne, 1837; 2e édit., 1844); *Esquisses de voyages dans les pays méridionaux* (Reiseschilderungen aus südlichen Gegenden; Stuttgart, 1836); une traduction libre de l'ouvrage de White : *Vie domestique et mœurs des Turcs* (Haeusliches Leben und Sitten der Türken; Berlin, 1844-1845, 2 vol.); la biographie de *sir Frédérik Adam*, dans l'*Annuaire historique* de Raumer (1855), etc.

REUSCH (François-Henri), théologien catholique allemand, né à Brilon (Westphalie), le 4 décembre 1825, fit ses études aux universités de Bonn, de Tubingue et de Munich, y prit ses grades en 1849, fut ordonné prêtre, la même année, et devint aumônier à Cologne. Agrégé à la Faculté catholique de Bonn en 1854, il fut nommé professeur d'exégèse en 1858. N'ayant pas reconnu l'infaillibilité du pape, avec ses collègues MM. Hilgers, Knoodt et Langen, il fut suspendu *ab ordine* par l'archevêque de Cologne, le 1er avril 1871, et excommunié le 12 mars 1872. Il avait été précédemment défendu aux étudiants de suivre leurs cours. Il devint alors, avec MM. Reinkens et Doellinger, l'un des chefs du mouvement vieux-catholique, et prit une grande part aux congrès de cette confession qui se tinrent successivement à Nuremberg, Heidelberg, Munich et Cologne (1870-1872).

On cite de M. Reusch des commentaires de divers livres de l'Ancien Testament, tels que : *le Livre de Baruch* (Fribourg, 1853); *le Livre de Tobie* (Ibid., 1857); *Introduction à l'étude de l'Ancien Testament* (Lehrbuch der Einleitung in das Alte Test.; Ibid., 1859; 5e éd., 1870); *Bible et nature* (Ibid., 1862; 4e éd., 1876), cours sur les temps préhistoriques, d'après Moïse et les recherches des sciences naturelles.

REUSS (Édouard-Guillaume-Eugène), théologien protestant français, né à Strasbourg, le 18 juillet 1804, fit de brillantes études dans sa ville natale, puis suivit les leçons de Gesenius à Halle et celles de Silvestre de Sacy à Paris. Depuis 1829 il professa avec distinction à la Faculté de théologie de Strasbourg, où il fut nommé titulaire en 1838. Il resta professeur, à l'Université de Strasbourg, après l'annexion. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 13 août 1862.

Ses principaux travaux sont : *Histoire des livres du Nouveau Testament* (en allemand, 3e édit., 1859); *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique* (en français, 2e édit., 1860); *Épître aux Hébreux* (Strasb., 1861); *Histoire du canon des saintes Écritures dans l'Église chrétienne* (1864, 2e édition, in-8); *Bibliotheca Novi Testamenti Græci* (Brunswick, 1872). Il a inséré dans la *Revue de théologie* de M. Colani des travaux nombreux et variés, consacrés à la défense de la théologie libérale, notamment des études sur la *Bible française au moyen âge*. Pendant plusieurs années, il a dirigé lui-même un recueil scientifique (*Beitraege, etc.*) paraissant à Iéna.

REUTER (Paul-Jules), fondateur de l'agence télégraphique qui porte son nom, né à Cassel, le 21 juillet 1821, fut employé dans une maison de banque à Gœttingue, puis s'occupa d'études scientifiques, et s'attacha aux découvertes de Gauss sur l'électro-magnétisme. A partir des événements de 1848, il se consacra tout entier à l'idée de créer, au service de la presse, un système d'informations rapides. Au commencement de 1849, il vint à Paris fonder une première correspondance lithographique, résumant les nouvelles et dépêches du jour; mais, au 1er octobre de la même année, le gouvernement prussien ayant mis à la disposition du public le télégraphe de Berlin à Aix-la-Chapelle, il se transporta dans cette dernière ville et relia d'abord ses bureaux avec Bruxelles au moyen d'un service de pigeons. A mesure que le réseau des lignes télégraphiques se formait, il en comblait les lacunes, pour son usage, tantôt par des courriers, tantôt par des paquebots, et jusque par la construction de lignes télégraphiques supplémentaires dont il obtenait la concession, soit d'un royaume à l'autre, soit entre deux continents.

Depuis 1851, M. Reuter, qui plus tard s'associa au baron Erlanger, avait transporté le centre de son agence à Londres, et y avait centralisé le service de tous les renseignements, soit politiques, soit commerciaux, venus du monde entier. Le commerce accueillit [illegible] les informations relatives au mouvement et au cours des marchandises dans les ports et sur les marchés; mais les journaux refusèrent [illegible] temps de se servir des communications de l'agence. Le *Times* y eut recours enfin, [illegible] pendant la guerre d'Italie. Les services rendus à la presse par M. Reuter furent surtout remarquables pendant la guerre d'Amérique; [illegible] fit des prodiges pour avoir des nouvelles des événements avant tous les gouvernements de l'Europe. En transportant son administration à Londres, M. Jules Reuter s'était fait naturaliser Anglais. En 1871, il reçut du duc de Saxe-Cobourg-Gotha le titre de baron.

RÉVEIL (Jacques-Édouard), ancien [illegible] nateur français, né à Pau, le 12 juillet [illegible] directeur de la Compagnie impériale [illegible] rances contre les incendies. En 1848, [illegible] maire de Lyon. Après avoir été [illegible] fois candidat à la députation ou à la [illegible] tation nationale, il fut élu en 1852 [illegible] 1857, comme candidat officiel, député [illegible] au Corps législatif, dont il devint un des [illegible] présidents. M. Réveil, officier de la Légion d'hon[illegible] neur depuis le 25 juin 1849, a été promu [illegible]

mandeur le 12 août 1859. Il fut appelé au Sénat par décret du 7 mai 1863. Il a été nommé président honoraire de la Société d'horticulture du Rhône. Après la chute de l'Empire il se retira à Lyon.

REVENTLOW-PREETZ (Frédéric, comte DE), homme politique danois, né à Wittenberge (Holstein), le 16 juillet 1797, étudia le droit à l'université de Gœttingue et fut nommé, en 1834, conseiller au tribunal supérieur d'appel pour le Schleswig-Holstein. Élu prévôt du cloître de Preetz, titre qui lui donnait de droit place aux États provinciaux du Holstein, il s'y prononça vigoureusement contre la lettre patente de Christian VIII (1846), et sur sa motion la Diète vota une adresse à la Confédération germanique. M. de Reventlow conservait cependant toujours l'espoir d'arranger amiablement les affaires, et il se rendit à cet effet auprès du roi, qui était venu à Ploen, dans le Holstein. Mais, blessé de l'insuccès de ses remontrances, il se jeta résolument dans le parti des séparatistes. Appelé à faire partie du gouvernement provisoire, le 23 mars 1848, il se montra l'adversaire de toute réforme libérale. A la suite de l'armistice de Malmoë, il se retira avec ses collègues pour faire place au gouvernement danois-prussien, le 2 octobre 1848. Mais lors de la cessation des pouvoirs de la commission mixte, il fut nommé, le 24 mars 1849, président de la lieutenance des duchés. Comptant, dit-on, sur l'amnistie du gouvernement danois et sur l'intervention de la Prusse, il s'opposa aux mesures énergiques de résistance que voulaient prendre quelques hommes d'État. Alors eut lieu la soumission des duchés. M. de Reventlow, qui, après la retraite de M. Beseler, avait seul gardé le pouvoir, dut le céder, au bout de quelques jours, à trois commissaires, le 16 janvier 1851. Il fut proscrit et se retira en Allemagne, après avoir vendu son domaine de Wittenberge. Bien accueilli par le gouvernement prussien, il fut plus tard nommé par le roi Guillaume membre à vie de la Chambre des seigneurs. Après l'annexion des duchés à la Prusse, il fut porté, comme candidat du parti national allemand, aux élections du parlement du Nord, dans le district de Kiel, en janvier 1867, mais il ne fut pas élu. — Il est mort à Starzeddel, près Francfort, le 24 avril 1874.

Son frère, le comte Ernest de REVENTLOW, seigneur de Farve, né le 26 juillet 1799, fit partie de la députation qui se rendit à Copenhague en avril 1850, pour tenter un arrangement avec le Danemark. — Il est mort le 17 février 1873.

REVERCHON (François-Alexis-Émile), jurisconsulte français, né à Laferrière (Doubs), le 10 mai 1811, fut reçu docteur en droit à Paris en mai 1835. Attaché au Conseil d'État, comme auditeur, en 1838, il devint chef du cabinet du ministre de la justice, Martin du Nord, fut fait maître des requêtes en 1846, et maintenu, avec ce titre, dans les deux réorganisations de 1849 et de 1852. En mai 1851, il fut chargé des fonctions du ministère public près la section du contentieux; révoqué en juillet 1852, à la suite de l'affaire des biens de la famille d'Orléans, parce qu'il avait refusé de donner ses conclusions dans le sens du gouvernement, il entra au barreau de la Cour de cassation, où il remplaça son beau-père, M. Hautefeuille. Il se fit inscrire au barreau de la Cour impériale de Paris en 1860. Nommé conseiller d'État par le gouvernement de la Défense nationale, le 19 septembre 1870, et absent de Paris, il ne put entrer en fonctions, et reçut le titre d'avocat général à la Cour de cassation, le mois suivant. Il devint conseiller à cette cour en 1876. M. Reverchon a été décoré de la Légion d'honneur le 4 mai 1844, et promu officier le 14 octobre 1873. — Il est mort à Paris, le 19 août 1877.

On cite de lui : *Des Autorisations de plaider nécessaires aux communes et aux établissements publics* (1841, in-8; 2ᵉ édit., 1853); *Notice sur M. Martin* [*du Nord*] (1849); *De la Saisie administrative, question de compétence* (1867, in-8); sans compter plusieurs *Notices* et de nombreux articles insérés dans *le Droit*, *la Revue critique*, *la Revue pratique de législation*.

REVERE (Joseph), littérateur italien, né en 1812, à Trieste, de parents lombards, fut d'abord destiné au commerce; mais il obtint d'être mis au collège de Milan et, de 1829 à 1840, fit représenter, pour son propre compte, quatre drames historiques : *Laurent de Médicis*, *les Piagnoni et les Arrabbiati*, *Sampiero di Bastelica*, et *le Marquis de Bedmar*. Le but avoué de l'auteur, qui était de réveiller l'esprit national en Italie, contribua à la popularité de ces essais. *Laurent de Médicis* a été traduit par Alex. Dumas.

En 1847, M. Revere publia un travail historique : *la Cacciata degli Spagnuoli da Siena*, qui n'obtint pas moins de succès. Mais à la fin de cette même année, il quitta la Lombardie, où les Autrichiens réprimaient violemment les premières manifestations révolutionnaires; il se rendit à Turin et devint un des collaborateurs zélés du journal libéral *la Concorde*. Lorsque la révolution éclata à Milan, il revint dans cette ville et prit une part active aux affaires politiques. Après la défaite des Lombards, il retourna de nouveau dans le Piémont, où il s'occupa tour à tour de poésie et d'affaires commerciales. Il a publié depuis des recueils remarquables de sonnets sous ces titres : *Sdegno e affetto*, *Nemesii-Nuovi sonetti* (Turin, 1851); *Bozetti alpini* (Gênes, 1857); *Marine e Paesi* (Ibid., 1858), etc.

RÉVILLE (Albert), pasteur et écrivain protestant français, né à Dieppe, le 4 novembre 1826, fils d'un pasteur mort en 1861, suivit la carrière paternelle, collabora aussi aux plus importants organes du protestantisme français, et prit un des premiers rangs parmi ses coreligionnaires par ses écrits. Après avoir été quelques mois vicaire à Nîmes, puis pasteur à Luneray, près de Dieppe, il fut appelé à Rotterdam, en 1851, comme pasteur de l'Église wallonne. En 1862, il fut reçu docteur à l'université de Leyde, à la suite d'un prix remporté à l'un de ses concours. A plusieurs reprises il revint en France, pour faire, avec le plus grand succès, des conférences religieuses, dans le sens des opinions du protestantisme libéral français. Lors de la création, au Collège de France, de la chaire de l'histoire des religions, il en fut nommé titulaire, le 10 janvier 1880.

M. Alb. Réville a publié successivement : *Introduction à l'histoire du culte*, traduit de l'anglais du docteur Whately (1849, in-8); *Authenticité du Nouveau Testament*, traduit de l'allemand du doct. H. Olshausen (1851, in-18); *De la Rédemption*, études historiques et dogmatiques (1859, in-8); *Essais de critique religieuse* (1860, in-8; 2ᵉ éd., 1869); *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion*, traduit de l'allemand de J. H. Scholten (1861, in-8); *Études critiques sur l'évangile selon Saint-Mathieu* (1862, in-8); *la Vie de Jésus de M. Renan*, devant les orthodoxes et devant la critique (1863, in-18); *Manuel d'instruction religieuse* (même année); *Notre christianisme et notre bon droit*, lettres à M. le docteur Poulain (1864, in-8); *Histoire du*

dogme de la divinité de Jésus-Christ (1869, in-18); *l'Enseignement de Jésus-Christ* (1870, in-18); *Douze sermons* (Rotterdam, 1874, in-8); *le Major Frans* (1875, in-18), scènes de la vie néerlandaise, d'après Mme Bosboom; etc. Il a collaboré activement au journal *le Lien*, à la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* de M. Colani, au *Disciple de Jésus-Christ*, à la *Revue des Deux-Mondes*.

Son frère puîné, Henri Réville, né à Dieppe, le 31 janvier 1820, devint pasteur au village de Luneray. On ne cite de lui qu'une thèse de théologie : *Démonstration de l'inspiration des apôtres* (Strasbourg, 1856, in-8).

REVILLIOD (Gustave), littérateur et bibliophile suisse, est né à Genève, le 8 avril 1817, d'une des plus anciennes familles nobles de la Suisse romande. Il se consacra aux travaux littéraires, et se fit surtout connaître par des reproductions d'anciens ouvrages, particulièrement du XVIe siècle, exécutés avec le concours de l'imprimeur J.-Guill. Fick. Collaborateur de plusieurs recueils, il devint, avec le docteur Édouard Fick, l'un des deux directeurs de l'importante *Bibliothèque universelle et revue suisse*.

On doit à M. G. Revilliod les réimpressions suivantes : *le Levain du calvinisme*, ou commencement de l'hérésie de Genève, faict par révérende sœur de Jussie, lors religieuse à Sainte-Claire de Genève (Genève, 1853, in-8); *Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève*, nouvellement convertie à l'Évangile, faictz du temps de leur réformation par Antoine Froment (Ibid., 1854, in-8); *Advis et devis de la source de l'idolâtrie et de la tyrannie papale*, par François Bonnivard (Ibid., 1856, in-8), tirés du manuscrit original, ainsi que les deux écrits suivants du même auteur : *Advis et devis de noblesse* (1 vol.), et *Advis et devis des langues*, etc. (1 vol.); *Satyres chrestiennes de la cuisine papale*, attribuées à Conrad Badius (Ibid., 1857, in-8); *la Comédie du pape malade* (Ibid., 1859); *Epistre de Jacques Sadolet et reponse de Jehan Calvin audit Calvin* (Ibid., 1860); *le Traité des religions* de Jehan Calvin (Ibid., 1863) : ces deux dernières réimpressions et quelques-unes de moindre importance, en collaboration avec M. Ed. Fick; *Chroniques de Genève* (1868, 2 vol. in-8), par Fr. Bonnivard, etc.

Comme productions plus personnelles, on peut citer : *Contes orientaux*, traduits de l'allemand de Hauff (1836-37, in-18); *Scènes de la vie californienne*, traduites de F. Gerstaecker (1857, avec grav.); *Jean Gutenberg, premier maître imprimeur*, traduit de Fr. Dingelstedt (1859, petit in-fol., avec grav.); *la Prairie du Jacinto*, roman américain, traduit de l'allemand de Ch. Sealsfield; *les Fleurs de mon printemps* (Genève, 1867); *le Maître des compagnons de Nuremberg*, de l'allemand de Redwitz (1873); *les Veillées du chalet*, scènes de la vie suisse (1873); une série de lettres d'Orient, sous le titre de *Genève à Suez* (1871; 2e éd., 1873, in-18); puis d'assez nombreux et grands articles dans la *Bibliothèque universelle* et dans d'autres revues.

RÉVILLON (Antoine, dit Tony), journaliste et littérateur français, né à Saint-Laurent-lès-Mâcon (Ain), le 29 décembre 1832, fit ses études à Lyon, fut quelque temps clerc de notaire, puis vint à Paris, où il se fit journaliste sous les auspices de ses compatriotes Lamartine et Ponsard. Il débuta dans la *Gazette de Paris*, en 1857, puis collabora successivement au *Petit Journal du mois*, au *Figaro*, au *Nain jaune*, au *Gaulois*, au *Charivari*, aux *Nouvelles*, à l'*Événement*, enfin à la *Petite presse*, dont il fut, pendant plusieurs années, le chroniqueur quotidien. Il a pris divers pseudonymes : *Nicolas Gerat*, *Clément de Chaintré*, *Maurice Simon*, etc. M. Tony Révillon s'est aussi fait connaître comme orateur dans les conférences littéraires ou dans les réunions politiques.

Il a publié en volumes : *le Monde des eaux*, roman (1860, in-18); *les Bacheliers*, étude (1864, in-18); *la Belle jeunesse de François Lapalud* (1866, in-18); *le Faubourg Saint-Germain* (1867, in-18); *le Faubourg Saint-Antoine* (1870, in-18); *les Aventures d'un suicidé* (1872, in-18); *la Séparée* (1874, in-18); *les Convoitises* (1875, in-18); *l'Exilé* (1876, in-18); *la Bourgeoisie pervertie* (1877, in-18); *Noémi* (1878, in-18); *les Deux compagnons* (1879, in-18); *le Besoin d'argent* (1879, in-8), etc.

RÉVOIL (Bénédict-Henry), littérateur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 16 décembre 1816, et fils du peintre lyonnais Pierre Révoil, mort en 1841, passa quelques années au ministère de l'instruction publique et au département des manuscrits de la Bibliothèque royale. En 1842, il se rendit aux États-Unis, et [illegible] neuf ans, et d'où il a rapporté le sujet et les matériaux de plusieurs de ses ouvrages.

Il a publié : *Histoire et recherches [illegible] sur l'origine des ports d'armes* (1835, [illegible]); *les Harems du nouveau monde*, traduit de l'anglais (1856, in-18); *Chasses et pêches de l'autre monde* (1856, in-16; 2e édit., 1860); *les Pirates du Mississipi*, traduit de l'allemand, de Gerstaecker (1857, in-18); *le Roi d'Oude*, [illegible] (1857, in-18); *Abigail, ou la Cour de la reine Anne*, traduit de l'anglais (1857, in-8); *[illegible] vol d'oiseau* (1857, in-8); *les Deux [illegible]*, traduit de l'allemand (1858, in-18); [illegible] (1867, in-18); *la Fille des Comanches* (18[illegible], in-18); *Un cœur pour deux* ([illegible]); *Saint-Hubert* (1873, in-18); [illegible] (1873, in-folio), tiré à cent exemplaires; [illegible] *du baron de Crac* (1875, in-18); [illegible] *Carlo* (1878, in-18); une série de [illegible] de l'anglais, sous le titre de *Drames du nouveau monde*, comprenant : *la Sirène de l'enfer*, [illegible] *des prairies*, *les Prairies du Mexique* [illegible] in-8); *le Fils de l'oncle Tom*, *la Tribu du faucon noir*, *les Écumeurs de mer* ([illegible] in-8); *Histoire physiologique et anecdotique des [illegible] de toutes les races* (1867, in-8); [illegible] *Mexique* (1868, in-18), etc. M. B. [illegible] jouer en outre, pendant son séjour en [illegible], trois comédies anglaises : [illegible], est et comme il était, [illegible] chinoise, *Horatius Treloy ou le* [illegible] a donné, depuis son retour : *le* [illegible] *seau fantôme*, opéra en deux actes, [illegible] Foucher; des articles dans l'*Illustration*, [illegible] semblée nationale, l'*Ordre*, le [illegible]

RÉVOIL (Henry-Antoine), [illegible] né à Aix, le 12 février 18[illegible] sous M. Caristie, et fut nommé [illegible] tecte diocésain des Bouches-du-Rhône, [illegible] l'Hérault et du Gard. Il a [illegible] restauré [illegible] construit le cloître de [illegible] Carmélites, le petit [illegible] Prêcheurs d'Aix [illegible] partielle de cette [illegible] Marseille, des [illegible] le 16 novembre [illegible] universelle [illegible] (Bouches [illegible]) d[illegible]

neur le 12 août 1867, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

M. Henry Révoil a publié un important ouvrage : *Architecture romane du midi de la France* (1873, 3 vol. in-fol. avec pl.). Il a obtenu, en 1874, de l'Académie des inscriptions, la médaille d'or au concours des antiquités nationales.

REY (Daniel-Marie-Hospice), ancien représentant du peuple français, est né à Aurel (Drôme), le 20 mai 1802. Propriétaire aisé, il devint en 1836 maire du bourg de Saillans, et refusa, en cette qualité, de prêter son concours à l'exécution de la loi sur le recensement (1841). L'année suivante, il arriva au Conseil général du département et y siégea jusqu'en 1851. Après s'être empressé, en 1848, de proclamer la République, il fut élu par 36 000 suffrages, le cinquième sur huit, représentant de la Drôme à l'Assemblée constituante; il y fit partie du comité de l'instruction publique et vota constamment avec la fraction républicaine dite du *National*. Réélu à la Législative, il suivit la même ligne de conduite, protesta contre l'expédition d'Italie et contre la loi du 31 mai, et fut exilé à la suite du coup d'État. Conseiller général pour le canton de Saillans en 1871, il en fut élu président. — Il est mort à Saillans le 22 mars 1874.

REY (Alexandre), administrateur français, ancien représentant du peuple, né en octobre 1818, à Marseille, débuta dans la politique et dans les lettres par une collaboration active à la *Revue du progrès*, fondée par M. L. Blanc, et à divers journaux. Après la révolution de Février, il fut envoyé par le gouvernement provisoire, à Anzin, pour apaiser les troubles survenus parmi les mineurs, et réussit dans sa mission. Nommé, lors des élections supplémentaires de juin 1848, représentant des Bouches-du-Rhône à la Constituante, il y vota avec le parti démocratique, et n'obtint pas, en 1849, le renouvellement de son mandat. Il demeura l'un des principaux rédacteurs du *National* jusqu'à la suppression de cette feuille, en 1851. En 1871, il fonda, avec d'Alton-Shée, *la Nation souveraine*, journal républicain qui n'eut qu'une courte durée et devint, en 1874, rédacteur en chef du *Bien public*. Le 17 juin 1876, il entra dans l'administration, comme préfet du Var; révoqué, après l'acte du 16 mai 1877, il fut nommé à la même préfecture le 15 décembre suivant. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

REYBAUD (Marie-Roch-Louis), littérateur et publiciste français, membre de l'Institut, né le 15 août 1799, à Marseille, où son père était négociant, fut destiné au commerce, et après avoir fait ses études au collège de Juilly, fit dans le Levant et dans l'Inde de nombreux voyages. Il n'aborda la carrière des lettres qu'en 1829, époque où il vint se fixer à Paris. Journaliste libéral, il écrivit tour à tour dans *la Révolution de 1830*, *le Constitutionnel* et *le Corsaire;* en même temps, il lançait des satires contre le pouvoir, collaborait aux premiers numéros de la *Némésis* de Barthélemy, et raillait, dans le poème de *la Dupinade* (1831, in-8), le règne de la bourgeoisie. En 1830, il prit la direction d'un ouvrage considérable : *Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte* (1830-1836, 10 vol. in-8 et 2 atlas), qui n'était que la refonte plus complète du travail que Napoléon fit établir à si grands frais; sa principale part est la rédaction particulière de l'expédition sous Bonaparte, Kléber et Menou (6 vol.). Il entreprit aussi la rédaction du *Voyage autour du monde* de Dumont d'Urville (1833) et du *Voyage dans les deux Amériques* de M. d'Orbigny (1835).

Après avoir longtemps fourni des articles littéraires au *National*, sous le pseudonyme de *Léon Durocher*, M. Reybaud fit paraître, à peu d'intervalle, deux ouvrages d'un esprit bien différent, et qui suffirent à sa double réputation d'économiste et de romancier. Le premier : *Études sur les réformateurs ou socialistes modernes* (1840-1843, 2 vol. in-8; 7ᵉ édit., 1864, 2 vol. in-18), parut en fragments détachés, de 1836 à 1840, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et obtint, en 1841, le grand prix Montyon décerné par l'Académie française. On y trouve des vues générales sur les utopies depuis Platon, et l'analyse souvent très rapide des théories de Saint-Simon, de Ch. Fourier, Robert Owen et Cabet. L'auteur a exprimé le regret de s'être montré trop indulgent pour « ces destructeurs de tout principe social. » Il dut à ces *Études* de remplacer, en 1850, de Villeneuve Bargemont à l'Académie des sciences morales et politiques (section de morale).

L'autre ouvrage, longtemps très populaire de M. Reybaud est son *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1843, 3 vol. in-8; dern. édit., 1854), critique amusante des mœurs de la société française sous la monarchie de Juillet. Il essaya, mais avec moins de succès, de lui donner un pendant, en écrivant le pamphlet politique intitulé : *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques* (1848, 4 vol. in-18). D'autres romans, auxquels on a reproché d'être des copies plus ou moins pâles de son premier type, ont été signés par lui : *César Falempin, ou les Idoles d'argile* (1845, 2 vol. in-8); *le Dernier des commis voyageurs* (1845, 2 vol.); *le Coq du clocher* (1846, 2 vol.), inséré dans *le National; Édouard Mongeron* (1846-1847, 5 vol. in-8); *Athanase Robichon* (1851, in-18), tribulations d'un candidat perpétuel à la présidence; *la Comtesse de Mauléon* (1853, in-18); *Marines et voyages* (1854, in-18); *Scènes de la vie moderne* (1855, in-18); etc.

Soutenu par l'opposition libérale, M. Reybaud fut élu, en 1846, député de Marseille et siégea sur les bancs de la gauche. La révolution de Février le rendit conservateur. Élu représentant à la Constituante par le département des Bouches-du-Rhône, en 1848, comme candidat du parti modéré, et réélu, en 1849, à l'Assemblée législative par le parti réactionnaire, il soutint en général, par ses votes, le gouvernement jusqu'en 1851, mais il refusa formellement de s'associer au coup d'État, ainsi que de faire partie de la Commission consultative qui le suivit. Membre et rapporteur de la commission envoyée en Algérie, en 1849, par la Législative, pour y inspecter les colonies agricoles fondées l'année précédente, il vit l'Assemblée et le gouvernement adopter toutes les conclusions de son rapport. M. L. Reybaud partagea dès lors son temps entre ses nouveaux romans et des articles sérieux fournis au *Journal des économistes* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1849. En 1872, M. Thiers le nomma percepteur du 10ᵉ arrondissement de Paris. — Il est mort dans cette ville le 28 octobre 1879.

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Reybaud : *la Syrie, l'Égypte et la Palestine* (1834, in-4, fig.), avec le baron Taylor; *la Polynésie* (1843, in-8); *l'Industrie en Europe* (1856); *Études sur le régime des manufactures* (1859-1874) : *Économistes modernes* (1862, in-8); *Mœurs et portraits du temps*, etc. Il a aussi fourni des articles de tout genre à la *Revue maritime* (1844), au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, au *Dictionnaire du commerce*, à

celui *de l'Économie politique*, au *Constitutionnel*, etc.

REYER (Louis-Étienne-Ernest REY, dit), compositeur français, membre de l'Institut, né à Marseille le 1er décembre 1823, étudia le solfège à l'école communale de cette ville. Neveu de M. Louis Farrenc, trésorier-payeur de la province de Constantine, il fut, dès l'âge de seize ans, placé dans les bureaux de l'administration à Alger. C'est alors qu'il composa, à l'occasion de la visite du duc d'Aumale, une messe solennelle exécutée devant les princes, et qui resta inédite. Il publia quelques romances qui eurent du succès et vint à Paris en 1848, auprès de Mme Louise Farrenc, sa tante, femme de mérite, qui dirigea ses études. En 1850, M. Théophile Gautier écrivit pour le jeune musicien *le Sélam*, ode symphonique avec chœurs, qui fut exécutée avec éclat au Théâtre-Italien. M. Reyer donna, quatre ans après, au Théâtre-Lyrique, *Maître Wolfram*, opéra en un acte, paroles de Méry, et qui est passé au répertoire de l'Opéra-Comique. En 1858, il fit représenter à l'Académie impériale de musique un ballet, *Sacountala*, dont le livret était de M. Th. Gautier. Mme Ferraris jouait dans cet ouvrage; la destruction des décors, dans l'incendie des magasins de la rue Richer, en interrompit la représentation. En 1861, *la Statue*, opéra en trois actes et six tableaux, l'ouvrage le plus considérable de M. Reyer, obtint au Théâtre-Lyrique un succès prolongé. L'année suivante, M. Reyer fit représenter à Bade un opéra en deux actes, *Erostrate*, qui n'eut qu'un succès d'estime et qui, développé en cinq actes, fut joué en octobre 1871, à l'Opéra, et retiré après la seconde représentation. On lui doit quelques morceaux de concert, entre autres, *la Madeleine au désert* (1874).

M. Reyer, partisan des tendances musicales de l'Allemagne moderne, a donné des articles de critique à la *Presse*, à la *Revue française*, à la *Revue*, au *Courrier de Paris* et au *Moniteur*. Il remplaça, en 1866, M. Berlioz au feuilleton musical du *Journal des Débats*, mais pour peu de temps. Il a réuni quelques-uns de ses feuilletons sous le titre de *Notes de musique* (1875, in-18). Chevalier de l'Aigle rouge de Prusse, et décoré de la Légion d'honneur en 1862, il fut élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 11 novembre 1876, en remplacement de Félicien David.

REYMOND (Joseph-Ferdinand), ancien représentant du peuple français, député, est né à La Tour-du-Pin, le 14 octobre 1805. Préfet de l'Isère en 1848, il fut envoyé par le même département à l'Assemblée législative, et s'associa aux votes de la minorité républicaine. Il se retira dans ses propriétés, après le coup d'État du 2 décembre, et ne rentra dans la vie politique qu'après la chute de l'Empire. Élu représentant de l'Isère à l'Assemblée nationale, le cinquième sur douze, par 59379 voix, il prit place dans les rangs de la gauche républicaine, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut nommé député, dans la 1re circonscription de La Tour-du-Pin, par 10 989 voix contre 1215 obtenues par le candidat monarchiste. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre, par 12 142 voix contre 3271 obtenues par le candidat officiel. Il représente le canton de La Tour-du-Pin au conseil général de l'Isère.

REYMOND (Francisque) [de la Loire], ingénieur et député français, né à Montbrison, le 15 mai 1829, entra à l'École centrale des arts et manufactures en 1852 et y obtint le brevet d'ingénieur civil. Il fut tour à tour chef de section à la Compagnie d'Orléans, entrepreneur de travaux de chemin de fer à Tarbes et concessionnaire de mines de cuivre en Corse. Une élection partielle à l'Assemblée, du 12 octobre 1873, le fit entrer dans la vie politique, il obtint 59 986 voix, prit place à gauche et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Montbrison, par 9334 voix, contre [illegible] obtenues par le candidat constitutionnel, il fut après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut renvoyé à la Chambre, aux élections du 14 octobre suivant, par [illegible] voix, contre 4824, obtenues par le candidat officiel et monarchiste et reprit sa place à gauche. M. Fr. Reymond a été décoré de la Légion d'honneur, le 20 octobre 1878, comme secrétaire de la commission des marchés de l'Exposition. Conseiller général de la Loire pour le canton de Saint-Galmier, il fut le vice-président.

REYNAUD (François-Léonce), ingénieur français, né à Lyon, le 1er novembre 1803, et le frère du philosophe Jean Reynaud. Admis, en 1821, à l'École polytechnique, il en sortit pour manifestations politiques au bout d'un [illegible] tourna vers l'architecture, qu'il étudia à [illegible] des beaux-arts et en Italie. Après la révolution de Juillet, rappelé selon son rang à l'École des ponts et chaussées, il fut nommé [illegible] en 1835; il se livra, dès lors, [illegible] à la construction des phares, et [illegible] de Bréhat, sur les côtes de Bretagne. En [illegible] il fut désigné pour la classe d'architecture à l'École polytechnique, et, en 1840, [illegible] même cours à l'École des ponts et chaussées. Il eut ensuite seul la direction des phares, et fut, de 1853 à 1857, attaché au service des édifices diocésains. Inspecteur général des ponts et chaussées en 1856 et nommé en 1869 directeur de l'École des ponts et chaussées, M. Léonce Reynaud, décoré de la Légion d'honneur en [illegible], a été promu officier le 31 décembre [illegible], commandeur le 24 décembre 1864. — Il est mort à Paris, le 15 février 1880.

Il a publié, de 1852 à 1856, les deux [illegible] d'un *Traité d'architecture*, accompagnés d'un *Atlas* (2 vol. in-4; 4e éd., 1875, in-4 [illegible]) résumé de ses leçons à l'École polytechnique. Cet important travail a obtenu un prix [illegible] stitut en 1861. On doit encore à M. L. Reynaud un *Mémoire sur l'éclairage et le balisage des côtes de France* (1865, in-4, avec atlas).

REYNAUD (Aimé-Félix-Saint-Elme), [illegible] français, frère du précédent, né à Lyon, le 16 septembre 1808, sorti le premier de l'École de [illegible], la marine en 1827, devint lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en [illegible] et [illegible] seau en 1855. Il commanda en second [illegible] de la corvette *le Rhin* autour du [illegible] 1846), dirigea, en 1854, comme [illegible] *Primauguet*, le débarquement des [illegible] Crimée, et prit part, en 1858, [illegible] forts de Pei-Ho et à la prise de [illegible] rane. Nommé contre-amiral le 17 [illegible] fut appelé au commandement en [illegible] tion navale des Antilles, du golfe du [illegible] de l'Amérique du Nord, [illegible] station ayant été scindée, par [illegible] ments qui s'accomplissaient dans [illegible] M. Reynaud garda la surveillance [illegible] et de l'Amérique du Nord. Il fut [illegible]

amiral le 13 août 1864. Rentré en France, il devint préfet maritime à Cherbourg, puis à Brest en 1868. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 26 février 1858 et grand officier le 11 avril 1868. — Il est mort à Brest, le 5 juillet 1876.

M. Reynaud a fait en 1838, dans les forêts de la Guyane, une exploration dont les résultats sont imprimés dans les *Annales des ponts et chaussées.*

REYNAUD (Auguste-Adolphe-Marc), médecin français, né à Toulon, le 7 mai 1804, entra au service de la marine à dix-sept ans, comme chirurgien de 3ᵉ classe, devint chirurgien de 2ᵉ classe en 1823, de 1ʳᵉ en 1829, en même temps que docteur en médecine, et, le 1ᵉʳ avril 1840, chirurgien professeur à l'école de Brest. Successivement second chirurgien en chef (1836), premier chirurgien en chef (1848), directeur du service de santé (1854), il passa, en 1858, au ministère de la marine, comme inspecteur général de ce service. M. Reynaud, qui s'est également distingué par ses utiles observations dans le voyage scientifique de *la Chevrette* (1827-28) et par l'habileté qu'il déploya dans le service de Toulon, pendant la guerre de Crimée (1854-56), devint correspondant de l'Académie de médecine, membre de la Société d'histoire naturelle, etc. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1857 et grand-officier le 23 octobre 1871. Il n'a publié qu'un *Traité des maladies vénériennes* (1845, in-8).

REYNOLD DE CHAUVANCY (Charles DE), officier de marine français, né à Pont-de-Veyle (Ain), le 21 mai 1810, se fit, à dix-neuf ans, pilotin, sous les auspices de l'amiral Baudin, alors armateur au Havre. Après avoir exploré, par mer et par terre, les deux Amériques, il entra au service de l'État en 1844, et fut attaché comme lieutenant de port à l'île Bourbon, où il créa et commanda les compagnies de discipline qui servirent à maintenir l'ordre en 1848. Destitué par le commissaire du gouvernement provisoire, il revint en France et fut nommé officier de port à l'île de Ré. En 1856, il reçut le commandement du port de Dieppe, avec le grade de lieutenant. A la même époque, il fut décoré de la Légion d'honneur. Depuis, il fut envoyé comme consul à Saint-Louis de Moragnan; il en fut rappelé, sur les plaintes des autorités brésiliennes, provoquées par son énergie. Il passa ensuite au consulat de la Spezzia. — Il est mort à Paris, le 9 septembre 1877.

M. de Reynold est surtout connu par ses importants travaux sur les signaux maritimes, dont il a publié les résultats sous ce titre : *Code de signaux, télégraphie nautique polyglotte* (1856, in-8). Cet ouvrage, appelé communément *Code-Reynold*, a été rendu réglementaire, puis obligatoire par les ministres Ducos et Hamelin, adopté par dix-sept puissances maritimes jusqu'en 1863, et traduit en sept langues. M. de Reynold a aussi fait paraître la traduction d'un ouvrage espagnol intitulé : *le Pape dans tous les temps.*

RHALLIS (Georges-Alexandre), homme d'État et jurisconsulte grec, ancien président de l'Aréopage à Athènes, né à Constantinople, le 30 avril 1804, est fils d'un ancien chargé d'affaires de la Porte près la République française, compris l'un des premiers dans les massacres de 1821. A 17 ans, il se rendit, pour son instruction, d'abord à Vienne, puis à Paris, où il fit ses études au collège Henri IV, et prit ensuite le grade de licencié à la Faculté de droit (1828). Dans cet intervalle, il fit plusieurs publications à l'usage des collèges et travailla à la partie grecque de la *Collection des lois maritimes antérieures au* XVIIIᵉ *siècle*, de M. Pardessus. Décidé à se fixer en France, il venait d'être nommé, par M. de Vatimesnil, professeur de rhétorique au collège de Marmande, lorsqu'il fut rappelé en Grèce et compris dans le personnel de la magistrature, qui commençait alors à être organisée. Il fut greffier, puis procureur général près le tribunal d'appel d'Argos, procureur général à Thèbes (1833), à Athènes (1835), enfin président dans cette ville (1837).

L'université royale d'Athènes ayant été fondée la même année, M. Rhallis fut nommé professeur de droit commercial et doyen de la Faculté de droit; et l'année d'après (1838), il fut élu recteur de l'Université. En 1841, il devint ministre de la justice et fut chargé, en outre, du département des finances. Après la révolution du 15 septembre 1843, il se renferma dans la carrière d'avocat et de professeur. Chargé de nouveau du portefeuille de la justice en juillet 1848, il passa de là à la présidence de la Cour de cassation, mais n'occupa, que peu de temps ce poste et reprit sa chaire à l'Université.

On cite de M. Rhallis un grand nombre d'ouvrages de jurisprudence, entre autres : *le Droit des gens*, par Vattel, traduction en grec (Nauplie, 1833, 2 vol. in-8); *Manuel du droit romain*, par Mackeldey, trad. de l'allemand, avec M. Renieris (Athènes, 1838, 2 vol. in-8); *Cours de droit commercial* (Ibid., 1849-1851, 3 vol. in-8); *Corps de droit canonique de l'Église grecque* (Ibid., 1851-1854, 5 vol. in-8), avec les anciens commentateurs, en collaboration avec M. Potlis, ouvrage capital; *les Codes grecs* (Ibid., 1855-1857, 4 vol. in-8), répertoire de la législation civile, commerciale, criminelle, administrative et internationale de la Grèce.

RHÉAL (Séb.). Voy. CÉSENA (Séb. GAYET DE).

RIANZARÈS (Fernando MUÑOZ, duc DE), mari de la reine douairière d'Espagne, né en 1810, à Tarrancon (province de Cuença), et sorti des rangs les plus obscurs du peuple, s'engagea de bonne heure dans l'armée. Il servait dans les gardes du corps lorsqu'il inspira, par sa belle tournure, à la régente Christine une passion profonde. Ferdinand VII venait de mourir et, trois mois après, sa veuve épousait secrètement le beau garde du corps (28 décembre 1833). Cette union, qui causa un grand scandale en Espagne, ne put être ratifiée publiquement que le 13 octobre 1844.

Don F. Muñoz se contenta d'être le mari d'une reine qui eut quelquefois pour lui plus d'ambition que lui-même. En 1846, lors de l'expédition du général Florès à l'Équateur, il fut question de reconstituer en monarchie cette ancienne colonie espagnole et d'en offrir la couronne à don Muñoz. Créé duc de Rianzarès, grand d'Espagne de première classe et chevalier de la Toison d'or, il reçut, en 1847, de Louis-Philippe, à l'occasion des mariages espagnols, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et le titre français de duc de Montmorot. — Il est mort à Sainte-Adresse, près du Havre, le 13 septembre 1873.

RIARIO-SFORZA (Sixte), prélat italien, né à Naples, le 5 décembre 1810, fut nommé archevêque de Naples, le 24 novembre 1845, et préconisé cardinal, de l'ordre des prêtres, le 19 janvier 1846. En 1861, ennemi déclaré de l'annexion des provinces napolitaines au Piémont et de la constitution de l'unité italienne, il protesta hautement contre divers actes du prince de Carignan, lieutenant du roi Victor-Emmanuel à Naples. Accusé

d'agir illégalement en empêchant de dire des prières solennelles pour le roi d'Italie, il se vit menacé de poursuites judiciaires et suspendit néanmoins dix-sept prêtres, « pour avoir participé à la fête nationale du 2 juin. » Il fut impliqué dans une conspiration bourbonienne découverte à Naples le mois suivant, et fut exilé à Civita-Vecchia. Sous le ministère Ricasoli, en 1866, il reprit son siège archiépiscopal. — Il est mort à Naples, le 29 septembre 1877.

RIAUX (Francis-Marie), littérateur français, né à Rennes, le 2 décembre 1810, fit ses classes au collège de cette ville, entra à l'École normale en 1830, fut reçu agrégé de philosophie en 1834, et docteur ès lettres en 1840. Professeur de philosophie au collège, puis à la Faculté de Rennes, il vint à Paris professer le même cours aux lycées Charlemagne (1846) et Bonaparte (1856-1858). Retiré de l'enseignement il a été nommé receveur municipal de l'entrepôt de Paris.

M. Riaux a publié plusieurs travaux de philosophie ou de littérature ; une traduction des *Nibelungen* (1837, 2 vol. in-8), d'après Mme La Mettière, avec introduction et notes ; un savant *Essai sur Parménide d'Élée* (1840, in-8), thèse pour le doctorat ; une traduction nouvelle des *Œuvres philosophiques de Bacon* (1842, 2 vol. in-8) ; une édition des *Mémoires de Mme de Motteville* (1855, 4 vol. in-18) ; *l'Égypte et la France* (1870, in-8). Il a fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Plutarque français*, au *Siècle*, de 1849 à 1851, au *Constitutionnel*, depuis 1853, etc.

RIBBECK (Jean-Charles-Otto), philologue et critique allemand, né à Erfurth, le 23 juillet 1827, étudia aux lycées de Breslau et de Berlin, suivit les cours de philologie de Ritschl, à Bonn, puis se rendit en Italie en 1852. Appelé par Boeckh à l'école des hautes études de Berlin en 1854, il fut successivement professeur au gymnase d'Elberfeld et aux universités de Berne, Bâle, Kiel, Heidelberg et fut appelé en 1877, à remplacer à Leipzig son ancien maître Ritschl.

A part quelques petits écrits d'histoire littéraire et de grammaire, on lui doit des travaux estimés sur l'ancienne littérature romaine : *Scenicæ romanorum poesis fragmenta* (Leipzig, 1852-1855, 2 vol. 2e édit. 1871-1873) ; une importante édition critique de Virgile, avec *Prolegomena critica* et *Appendix Vergiliana* (Ibid. 1859-1868, 5 vol.) ; une édition de *Juvénal* (Ibid. 1859) ; *le Vrai et le faux Juvénal* (der echte und der unechte Juvenal ; Berlin, 1865), recherches critiques ; *les Épîtres d'Horace* (die Horazischen Episteln, Ibid. 1869) ; *les Tragédies romaines du temps de la république* (die roem. Tragœdie im Zeitalter der Republik. Ibid. 1875).

RIBERA (Charles-Louis), peintre espagnol, né à Rome, vers 1812, et fils d'un artiste distingué, étudia d'abord sous son père, et vint suivre l'atelier de Paul Delaroche. Résidant souvent à Paris, il a figuré, depuis 1839, à la plupart de nos Salons. On y a surtout vu de lui : *Vierge adorant son enfant*, *l'Apocalypse de saint Jean*, *Don Rodrigo de Calderon conduit au supplice* (1839) ; *Marie Madeleine au sépulcre*, *M. Gomez*, *M. Toca et sa fille*, *l'Assomption de la Vierge* (1840-42) ; *Bataille contre les Maures de la Sagra de Tolède* (1845) ; *Vue des bas côtés de Notre-Dame de Paris* (1848) ; *Origine de la famille de Los Girones*, *MM. d'Alcanices*, *Lopez Mollinedo*, à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que des *Portraits*. Il a obtenu une 3e médaille en 1839 et une 2e en 1845.

RIBEYRE (Félix), journaliste et littérateur français, né à Pont-du-Château (Puy-de-Dôme), le 6 juin 1831, et fils d'un ancien officier de l'Empire, se consacra de bonne heure au journalisme et fut successivement attaché à la rédaction de plusieurs feuilles départementales, *le Journal du Cher*, *le Mémorial de la Loire*, *le Journal de Saint-Quentin*, dont il devint rédacteur en chef en 1857. A cette époque il fit paraître un livre d'un intérêt spécial : *l'Industrie dans le département de l'Aisne* (1860, in-8). Il dirigea encore plusieurs journaux des départements, tels que le *Courrier du Havre*, le *Journal d'Angers*, le *Journal de Maine-et-Loire* et le *Charentais*. Il collabora au *Constitutionnel*, au *Figaro* et au *Pays* dont il devint secrétaire de la rédaction.

M. F. Ribeyre a publié en volumes : *l'Institution des Petites sœurs des pauvres* (Saint-Quentin et Paris, 1857, in-8 ; 2e éd., 1869, in-18) ; *la Paix et l'Opinion* (1859, in-8, avec cartes) ; *les Grands journaux de France*, avec M. Jules Brisson (1861 in-8) ; *l'Empereur et l'Impératrice en Auvergne, Relation complète du voyage*, etc. (1862, in-8, avec gravures) ; *Histoire politique, militaire et pittoresque de la guerre du Mexique* (1863, in-4) ; *les Grands corps de l'État, Corps législatif* (1864, in-18) ; *Voyage en Lorraine de l'Impératrice et du Prince Impérial* (1867, in-18, avec grav.) ; *Histoire de la seconde expédition française à Rome* (1868, in-8, avec portr.) ; *les Annales de l'Exposition du Havre* (1868, in-8) ; *Voyage de Sa Majesté l'Impératrice en Corse et en Orient* (1870, in-8) ; *Biographie des représentants à l'Assemblée nationale* (1872, in-18) ; *Biographie des sénateurs et députés* (1877, in-32), etc. Il a écrit le livret de quelques ballets.

RIBIÈRE (Charles-Hippolyte), sénateur français, né à Champlay (Yonne) le 1er mars 1822, étudia le droit et s'inscrivit au barreau d'Auxerre. Nommé préfet de l'Yonne, le 6 septembre 1870, il défendit avec énergie les intérêts du département contre les exigences de l'ennemi. Il fut maintenu dans ses fonctions après la guerre, et les garda jusqu'à la chute de M. Thiers. Porté candidat, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec M. Charton, il fut élu, le second sur deux, par 348 voix sur 575 électeurs. Il fit partie du groupe de la gauche républicaine, et vota la dissolution de la Chambre des députés le 23 juin 1877. M. Ribière représente le canton de Toucy, au conseil général de l'Yonne.

Il a publié un *Essai sur l'histoire de l'imprimerie dans le département de l'Yonne* (Auxerre, 1858, in-8).

RIBOT (Alexandre-Félix-Joseph), jurisconsulte français, député, est né à Saint-Omer, le 7 février 1842. Lauréat de la Faculté de droit de Paris, en 1863, il fut reçu docteur l'année suivante et, en outre, licencié ès lettres. Il s'inscrivit au barreau de Paris et devint premier secrétaire de la conférence des avocats. Il fut nommé substitut au tribunal de la Seine, le 2 mars 1870, et devint secrétaire de la Société de législation comparée. Appelé, par M. Dufaure, en mars 1875, au ministère de la justice en qualité de directeur des affaires criminelles et des grâces, il échangea ces fonctions contre celles de secrétaire général avec le titre de conseiller d'État en service extraordinaire. Il donna sa démission, en décembre 1876, lors de la retraite de M. Dufaure, et rentra au barreau de Paris. Pendant la période du 16 mai, il fit partie du comité de résistance légale, et on lui attribua la rédaction du mémoire publié contre le délai de convocation des électeurs. Après l'

M. Dussaussoy, député de la 2e circonscription de Boulogne-sur-Mer, il se porta contre lui, comme candidat républicain, et fut élu, le 7 avril 1878, par 7532 voix contre 6465 obtenues par son concurrent bonapartiste. Il prit place au centre gauche et vota contre l'amnistie qu'il combattit à la tribune, contre le retour des chambres à Paris et contre le projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur (1879).

On cite de M. Ribot : *Biographie de lord Erskine* (1866, in-8), discours de rentrée, et *Acte du 5 août 1873 pour l'établissement d'une cour suprême de justice en Angleterre* (1874, in-8).

RIBOURT (Pierre-Félix), général français, né à Saint-Germain (Seine-et-Oise), le 17 novembre 1811, sorti de l'École d'état-major le 1er janvier 1836 comme lieutenant, devint capitaine en 1840. Après avoir travaillé plusieurs années à la carte de France, il fut envoyé en mission à Taïti de 1847 à 1851. Chef de bataillon à cette dernière date, il fut aide de camp du maréchal Randon en Algérie, devint lieutenant-colonel en 1855, colonel en 1858, et remplit les fonctions de chef de cabinet du maréchal, devenu ministre de la guerre. Général de brigade depuis le 12 août 1864, il fut nommé au commandement de l'École d'état-major, et admis à la fin de 1873, dans le cadre de réserve. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 mars 1860 et grand officier le 8 décembre 1870.

Son frère, Amédée-Louis RIBOURT, né le 8 octobre 1821, sorti de l'École navale en 1839, parvint au grade de capitaine de vaisseau le 5 juillet 1863 et de contre-amiral le 4 juin 1871, avec les fonctions de major général à Rochefort. En 1874, désigné comme commissaire plénipotentiaire du gouvernement à la Nouvelle-Calédonie, il y fit une enquête sur l'évasion de M. Rochefort et de ses codétenus et prononça des suspensions, des révocations et même des expulsions. En 1875, il commanda la division navale de l'Atlantique du Sud, fut promu vice-amiral en 1878, puis nommé membre du conseil des travaux de la marine et préfet de l'arrondissement maritime de Cherbourg où ses sentiments hostiles au régime républicain provoquèrent des démonstrations contre lui et des démarches des autorités municipales pour obtenir son remplacement (fin juillet 1880). Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 10 août 1868.

RICARD (Amable), homme politique français, ancien ministre, né à Charenton (Cher), le 12 juin 1828, étudia le droit et alla s'établir, comme avocat, dans la ville de Niort, où son père était directeur des contributions directes. Attaché aux institutions républicaines de 1848, il protesta hautement contre le coup d'État du 2 décembre 1851 et n'échappa qu'à grand'peine à l'arrêt d'expulsion lancé contre lui. Il avait conquis le premier rang au barreau de Niort, lors des événements du 4 septembre 1870. Nommé aussitôt préfet de son département, il quittait ces fonctions quelques semaines plus tard pour celles de commissaire extraordinaire de la Défense nationale dans les Deux-Sèvres, la Vendée et la Vienne. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant à l'Assemblée nationale dans les Deux-Sèvres, le dernier sur sept par 36188 voix. Il prit place au centre gauche et le présidait au moment où la majorité de la représentation nationale accentuait ses tentatives de restauration monarchique. Élu, à plusieurs reprises, vice-président de l'Assemblée, il fut chargé de divers rapports importants notamment de celui de la loi électorale (juillet 1875).

Après la dissolution de l'Assemblée, il se vit de nouveau porté, comme candidat du parti républicain des Deux-Sèvres, aux élections législatives du 20 février 1876 ; mais il échoua, dans la seconde circonscription de Niort, contre M. le baron A. Pétiet, soutenu par le comité bonapartiste, et n'obtint que 5595 voix, contre 7082 données à son adversaire. Toutefois, lorsque l'ensemble des élections eût assuré au parti républicain la majorité dans la Chambre, M. Ricard fut appelé par le maréchal de Mac-Mahon au ministère de l'intérieur, en remplacement de M. Buffet (9 mars 1876). Ce choix d'un homme qui n'appartenait ni à l'une ni à l'autre des deux Chambres, causa quelque étonnement ; mais, quelques jours plus tard, la situation parlementaire de M. Ricard devenait tout à fait correcte, grâce à l'accueil que fit le Sénat à sa candidature au premier siège de sénateur, inamovible, rendu vacant par le décès de M. de La Rochette ; il fut élu par 174 voix sur 273 votants (15 mars). Comme ministre de l'intérieur, M. Ricard écrivit des circulaires approuvées par le parti républicain, mais il ébaucha à peine des mouvements administratifs trop incomplets pour répondre aux réclamations de l'opinion triomphante. Il était absolument entravé par les influences qui continuaient d'agir autour du pouvoir exécutif dans le sens contraire aux idées de la majorité. Son administration fut de courte durée : il mourut subitement, dans l'hôtel du ministère, le 12 mai 1876. Ses obsèques solennelles se firent à Paris, puis à Niort où son corps fut transporté. Une pension nationale, demandée pour sa veuve par le gouvernement, fut votée par les deux Chambres.

RICARD (Louis-Gustave), peintre français, né à Marseille, le 1er septembre 1823, vint compléter ses études artistiques à Paris, où il se fixa et cultiva presque exclusivement le portrait. On a vu de lui aux Salons, depuis ses débuts, en 1850 : *Jeune Bohémienne*, *Mlle Whilhelmine Clauss*, *le docteur Philipps*, *Troplong*, *Fromentin*, *le prince Orloff*, *la vicomtesse Colonne*, et une quantité de personnages désignés de simples initiales (1850-1859). A partir de cette époque il n'exposa plus. M. Ricard a obtenu une 2e médaille en 1850, et une 1re en 1852. — Il est mort subitement à Paris, le 23 janvier 1873. Ses œuvres et ses copies de maîtres furent exposées au mois de mai suivant à l'École des beaux-arts.

RICARD (l'abbé Antoine), théologien français, né à La Ciotat (Bouches-du-Rhône), le 2 décembre 1834, fit ses études à Aix, fut ordonné prêtre à Marseille, en 1857 et prit le grade de docteur en théologie, le 31 mai 1865. Chanoine honoraire de Carcassonne, de Marseille et de Bordeaux, il a été nommé, le 1er novembre 1878, professeur de dogme à la Faculté d'Aix.

M. l'abbé Ricard est auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques, liturgiques et hagiographiques, parmi lesquels nous citerons : *la Religieuse en oraison* (1860-1861, 4 vol. in-18); *les Douze mois sanctifiés par la prière* (1866-1879, 12 vol. in-18), plus un certain nombre de *Nouveaux mois*, par volumes détachés (in-32) ; *la Journée du chrétien*, mise à l'usage du diocèse de Marseille (1866, in-24, plus. éditions); des notices biographiques des évêques de Marseille : *J. B. Gault*, *Mazenod*, *Cruice* ; *Chronologie des évêques de Marseille* (1872, in-8) ; *Mois de Marie des paroisses et des familles*, discours pour chaque jour (1878, in-12), etc. On lui doit la traduction des *Œuvres* de *Jacques Marchant* (1863-1876, 13 vol. in-8) et une édition du même : *Opera omnia Jacobi Marchantii* (1863

1870, 6 vol. in-8); les traductions des *Œuvres* de Justin de Miechow (6 vol. in-8, trois édit.), des *Œuvres complètes* de saint Louis de Gonzague (1858, in-18), de *l'Église et la Civilisation*, du pape Léon XIII, précédée d'une notice (1878, in-18), etc. Il a dirigé depuis 1861 *la Semaine liturgique de Marseille*, depuis 1877, *l'Apostolat des enfants de Marie*, et depuis 1878, *le Propagateur de la dévotion à Saint-Joseph*.

RICASOLI (le baron Bettino), homme d'État italien, né le 9 mars 1809, en Toscane, appartient à une des familles les plus anciennes et les plus illustres de ce pays. Élevé à Florence, il commença sa réputation par des travaux agronomiques, et, à l'Exposition universelle de Paris, obtint la médaille et la croix pour ses vins de Chienti. Cependant il ne restait pas étranger à la politique et il était en relation avec plusieurs exilés. En 1847, il avait présenté au grand-duc un mémoire très hardi sur quelques réformes, et avait été nommé gonfalonier de Florence. Lors des événements de 1848, il essaya d'abord d'obtenir du pouvoir quelques concessions libérales; refusa son concours au gouvernement républicain, et fit partie de la commission exécutive nommée après la chute de Guerrazzi et de Montanelli. Il contribua à la restauration du grand-duc; mais le retour de l'influence autrichienne le fit rentrer dans la vie privée. Pendant dix ans, il ne s'occupa plus que d'améliorations agricoles, fertilisa une partie de la Maremme, donna une grande extension à l'éducation des vers à soie, etc.

En 1859, le nouveau mouvement pour l'indépendance italienne tira M. Ricasoli de sa retraite : il devint (8 mai) ministre de l'intérieur dans le gouvernement formé par M. Boncompagni. Bientôt (1er août) le départ de celui-ci le laissa dictateur de la Toscane. Dans ce poste difficile, il fit preuve d'une énergie et d'une activité peu communes : il triompha des incertitudes et des difficultés sans cesse renaissantes, comprima l'anarchie, guida, en le modérant habilement, le sentiment national, et amena, par une série de mesures aussi fermes que prudentes, l'annexion de la Toscane au royaume d'Italie. Nommé par trois collèges député au Parlement italien, il y devint le chef de la majorité qui appuyait le ministère Cavour. Aussi, lorsque mourut ce grand homme, M. Ricasoli fut-il aussitôt désigné pour le remplacer et pour continuer les traditions de sa politique. Comme le comte de Cavour, il prit pour principe l'entente complète avec la France, poursuivit par les voies légales l'unification de l'Italie et la solution de la question romaine, et s'appliqua à maintenir l'Italie dans ce patriotisme hardi mais modéré qui avait déjà produit tant d'heureux résultats. Le 2 mars 1862, M. Ricasoli se retira avec tout son ministère et fut remplacé par M. Rattazzi. M. Ricasoli était alors représenté comme un homme loyal, altièrement sincère, inflexible dans ses résolutions, meilleur administrateur que diplomate. Porté à la présidence de la Chambre, il déclina l'honneur de ces délicates fonctions, en déclarant qu'il ne se sentait pas assez de souplesse de caractère pour les remplir.

A la veille des grands événements de 1866, le baron Ricasoli fut appelé par le roi au ministère de l'intérieur et chargé de reconstituer le cabinet en remplaçant, comme président du conseil, le général Alph. de La Marmora, afin de laisser à celui-ci toute sa liberté d'action pour les opérations militaires; le 20 juin, il annonçait en même temps au parlement la constitution du cabinet nouveau et la déclaration de guerre à l'Autriche. Après les résultats si heureux et si prompts de l'alliance avec la Prusse qui, malgré les échecs militaires de l'Italie, lui valut, en quelques semaines, la restitution de la Vénétie, M. Ricasoli s'appliqua, au dehors, à obtenir les plus larges concessions, soutenant, mais sans succès, la revendication du Trentin, et, au dedans, à pacifier les esprits dans les anciennes et les nouvelles provinces. Il y eut en Sicile des troubles graves; les révoltés s'emparèrent même de Palerme, bientôt reprise par le général Cadorna (septembre).

Dans le reste du royaume, en Vénétie particulièrement, la parole du ministre suffit à ramener ou à maintenir le calme. Le baron Ricasoli rappela tous les évêques qui avaient été éloignés de leurs sièges. Il adressa aux fonctionnaires et au clergé de remarquables circulaires pour conjurer l'agitation toujours excitée par la question romaine; il recommandait, avec une grande hauteur de pensée et de langage, la modération, la patience, le zèle pour l'instruction populaire, reprenait la thèse de Cavour : « l'Église libre dans l'État libre, » et en annonçait la prochaine [illegible]tion (novembre 1866-janvier 1867). Sa [illegible] réglait les difficultés financières des relations avec Rome, en déclarant que l'Italie prenait à sa charge une part proportionnelle de la dette pontificale, telle qu'elle existait en 1860, que [illegible]rages en seraient consolidés et que le Trésor italien en payerait les intérêts.

Ce furent néanmoins les complications financières ou religieuses de la question romaine qui firent tomber le ministère Ricasoli. [illegible] février 1867, la Chambre des députés [illegible] projet de loi du ministre des finances [illegible] touchant les biens ecclésiastiques, [illegible] Langrand-Dumonceau, et qui appliquait [illegible] les idées du chef du cabinet sur [illegible] réciproque de l'Église et de l'État. Alors M. Ricasoli donna sa démission (11 février), que le roi ne voulut pas accepter. La Chambre fut dissoute, et le ministère modifié partiellement. La nouvelle Chambre, réunie le 22 mars, malgré la force numérique de la majorité acquise au gouvernement, ne parut pas donner un appui suffisant aux idées de M. Ricasoli, qui, dans les premiers jours d'avril, fit agréer au roi sa démission. Il eut pour successeur immédiat M. Rattazzi, et, un peu plus tard, M. Menabrea, qui ne luttèrent pas avec plus de bonheur contre les difficultés financières, politiques et morales de la situation. Il continua de siéger à la Chambre, comme député de Florence, et resta [illegible] droite conservatrice. Lors de la discussion de la loi sur les corporations religieuses, il [illegible] amendement, permettant aux généraux des ordres, d'avoir leur logement et leurs [illegible] Rome avec une rente suffisante. Cet amendement fut adopté en mai 1873.

RICCI (Federigo), compositeur italien, [illegible] Naples, en 1809, partagea les [illegible] vaux de son frère aîné, Luigi Ricci, [illegible] à la fin de 1859. Il suivit, comme lui, [illegible] du Conservatoire de San Pietro à Majella [illegible] posa plus tard, en collaboration avec [illegible] grand nombre d'opéras presque [illegible] genre bouffe. Le plus connu est Crispino e la comare, donné à Naples en 1837 et [illegible] Paris, depuis 1865, avec un très [illegible] [illegible] Ricci seul [illegible]

On a de M. F. Ricci [illegible] Trieste en 18[illegible] *dimburgo* joué à Trieste en 18[illegible], *Corrado d'*[illegible] à Florence en 1841, [illegible] senté à Milan en 1842, [illegible] *Fête à Venise*, etc. Directeur de la [illegible] théâtres de Madrid et de [illegible] au Conservatoire à Saint-[illegible] enseigner le chant, il a [illegible] l'opéra de *Carina* ou *Il* [illegible]

et musique. — Il est mort à Conegliano (Frioul), le 4 décembre 1877.

RICCIARDI (Joseph-Napoléon), homme politique et poète italien, né à Naples, le 19 juillet 1808, d'une noble famille, fonda, en 1832, le *Progrès des sciences, des lettres et des arts*, dont une arrestation arbitraire lui enleva la direction. Rendu à la liberté, il parcourut, pendant dix-huit mois, une grande partie de l'Europe. A peine rentré à Naples, M. Ricciardi fut incarcéré comme chef d'une conspiration républicaine (13 septembre 1834), et ne fut relâché, huit mois plus tard, que pour être jeté dans une maison de fous. Dès qu'on lui en eut ouvert les portes, il alla en Espagne offrir ses services à la cause libérale. Chétif et boiteux, il ne put se faire admettre comme soldat. Il passa en France, d'où il fit un voyage en Angleterre. A Paris, M. Ricciardi devint le collaborateur de plusieurs journaux et revues. Familier avec la langue française, il écrivit, dans la *Revue indépendante*, une série d'articles, où, malgré les premières réformes de Pie IX, il soutenait l'incompatibilité de la papauté et de la liberté. En même temps il publiait divers recueils de *Poésies* et des brochures politiques.

Après avoir parcouru secrètement l'Italie pendant l'automne de 1847, M. Ricciardi, qui était à Paris au moment de la révolution de Février, concourut à fonder l'association italienne, puis il rentra dans sa patrie. Élu spontanément député de la Capitanate, il siégea à la Chambre napolitaine, fit de vains efforts pour empêcher le soulèvement du 15 mai, qui servit de prétexte à Ferdinand II pour retirer la constitution. Il se jeta alors dans la Calabre, parvint à la soulever, organisa des comités insurrectionnels et présida celui de Cosenza jusqu'aux premiers jours de juillet. Forcé de mettre en retraite, il échappa aux soldats royaux qui le cernaient et, avec quinze de ses compagnons, gagna Corfou, d'où il passa à Rome, puis en Corse, et revint enfin à Paris, où il présenta, au nom d'un certain nombre d'Italiens, une adresse à l'Assemblée nationale (juin 1849).

M. Ricciardi se retira quelque temps à Genève et y écrivit son *Histoire de la révolution d'Italie* (1850, in-12, double édition, en italien et en français). Il rentra ensuite en France, et obtint de s'interner à Tours, d'où il envoya divers articles aux journaux français ou étrangers. Condamné à mort par contumace (4 février 1853), ses biens furent mis sous le séquestre, et il fut réduit dans l'exil à une vie précaire. Lors de la révolution napolitaine, suscitée par Garibaldi, M. Ricciardi s'unit au parti radical et fédéraliste qui s'efforça en vain de retarder l'annexion au Piémont. Un de ses drames, *la Ligue lombarde*, fut alors joué à Naples et accueilli avec enthousiasme (octobre 1860). Il fut ensuite élu député au Parlement italien où il se fit remarquer parmi les orateurs de l'extrême opposition. En décembre 1869, M. Ricciardi appela l'attention sur lui par un projet de convoquer à Naples un concile international des libres-penseurs, en opposition avec le concile œcuménique assemblé à Rome. La réunion projetée eut lieu, mais les manifestations républicaines ou hostiles à la France dont elle fut l'occasion, la firent dissoudre par le gouvernement italien.

Aux écrits cités plus haut il faut ajouter un recueil de poésies italiennes (Paris, 1844-1848); *Drames historiques* (Drammi storici; Paris, 1855), comprenant *la Ligue lombarde, les Vêpres siciliennes, Masaniello* et *l'Expulsion des Autrichiens de Gênes*, études patriotiques qui n'ont pas été écrites pour la scène; *le Martyrologe italien* (Martirologio ital. dal 1792 al 1847, Turin, 1856); *Précis de l'histoire d'Italie* (Paris, 1857, gr. in-8 à 2 col. avec illustrations); *Memorie autografe d'un ribelle* (1857, in-12); *Histoire de l'Italie et de ses rapports avec l'Autriche depuis 1815 jusqu'à nos jours* (1859, in-4, illustré), etc.

RICCIARDI (Irène). Voy. CAPECELATRO.

RICHARD [du Cantal] (Antoine), agronome français, ancien représentant du peuple, né le 14 pluviôse an X (4 février 1802), à Pierrefort, près Saint-Flour, s'enrôla, comme volontaire, dans un régiment de cavalerie et fut détaché comme élève militaire à l'École d'Alfort. Médecin vétérinaire au 1er d'artillerie, il mit à profit son séjour à Strasbourg pour suivre les cours de la Faculté de médecine et se faire recevoir docteur; il passa ensuite cinq ans en Algérie, professa à Grignon un cours d'économie du bétail, fonda, vers 1838, en Auvergne, une école d'agriculture, fut attaché, de 1840 à 1848, à l'École royale des haras, en qualité de professeur d'histoire naturelle et en devint directeur en 1844. Ce fut dans l'exercice de ces fonctions qu'il publia, en 1845, les *Annales des haras et de l'agriculture*, revue mensuelle, et un ouvrage considérable sur la *Conformation du cheval* (1847, in-8), au point de vue physiologique et mécanique. Il fut destitué, en 1847, pour ses doctrines scientifiques.

M. Richard était depuis 1832 lié au parti républicain et il avait été affilié à la Société des Droits de l'homme, lorsqu'à la révolution de Février, il fut envoyé dans le Cantal, comme sous-commissaire du gouvernement provisoire. Élu représentant du peuple, le sixième sur sept, il vota constamment avec la fraction modérée de l'opinion démocratique. Son mandat lui fut renouvelé pour l'Assemblée législative, et il y suivit la même ligne de conduite. Écarté des affaires par le coup d'État de 1851, il se consacra entièrement à ses anciennes études et à l'exploitation d'une propriété en Auvergne. En 1854, il concourut, avec Geoffroy Saint-Hilaire, à la fondation de la Société zoologique d'acclimatation dont il fut élu vice-président. En 1869, il fut chargé par l'administration des haras d'organiser des cours et des conférences dans toute la France pour la vulgarisation des doctrines qui lui avaient valu jadis sa destitution.

On a encore de M. Richard [du Cantal] : *Principes généraux sur l'amélioration des races de chevaux et autres animaux domestiques* (1850, in-8), complément de l'ouvrage déjà cité; *Dictionnaire raisonné d'agriculture et d'économie du bétail* (1854 ; 2e éd. 1873, 2 vol. in 8) : *Étude de la conformation du cheval* (1869, in-18) ; *Étude du cheval de service et de guerre* (1874, 5e éd. in-18), et beaucoup d'articles spéciaux insérés dans *le Siècle*.

RICHARD (Maurice), homme politique français, ancien député et ministre, est né à Paris, le 26 octobre 1832. Fils d'un riche agent d'affaires, il fit ses études de droit, devint avocat à la Cour impériale de Paris et travailla quelque temps dans un cabinet d'avocat à la Cour de cassation. En 1863, il fut élu député au Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la 4e circonscription de Seine-et-Oise. Un premier tour de scrutin avait donné la majorité relative au général Mellinet, candidat du gouvernement ; au second tour, M. Richard obtint 13527 voix sur 23240 votants. Aux élections de mai 1869, où il eut M. E. Baroche pour adversaire, il obtint 16718 voix sur 28167 votants.

Attaché à la fortune politique de M. Em. Ollivier, il devint, dans le cabinet parlementaire

du 2 janvier 1870, ministre des Beaux-Arts, département détaché pour lui du ministère de la Maison de l'empereur. Éloigné des affaires publiques le 4 septembre 1870, il resta l'un des amis intimes du prince Napoléon : ce fut chez lui, que ce dernier reçut l'ordre de quitter la France, le 15 octobre 1872. Aux élections du 20 février 1876, il tenta de rentrer dans la vie parlementaire, en se portant candidat dans l'arrondissement de Rambouillet. Il échoua avec une minorité de 4000 voix.

RICHARD (Mgr François-Marie-Benjamin), prélat français, est né à Nantes le 1er mars 1819. Ancien vicaire général de Nantes, il fut nommé évêque de Belley par décret du 16 octobre 1871, préconisé le 22 décembre suivant, et sacré le 11 février 1872. Nommé, par décret du 7 mars 1875, coadjuteur de Mgr Guibert, archevêque de Paris, avec future succession, il a été préconisé, le 5 juillet 1875, sous le titre d'archevêque de Larisse, *in partibus infidelium*.

On cite de Mgr Richard : *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne et religieuse carmélite* (Nantes et Paris, 1865, 2 vol. in-8), et *les Saints de l'Église de Nantes*, lectures, méditations et prières pour leurs fêtes (Nantes, 1873, in-18).

RICHARD (Charles-Louis-Florentin), officier et philosophe français, né à Toulon (Var), le 17 octobre 1815, entra à l'École polytechnique en 1835 et en sortit dans le génie militaire. Envoyé en Afrique en 1840 il y resta douze ans et prit part en 1845 à la répression de l'insurrection de Bou-Maza ; après sa soumission, il fut chargé de l'accompagner à Paris et de le présenter à Louis-Philippe (1847). Il prit part à la guerre de Crimée, en 1855 et 1856, fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour et reçut deux blessures. Porté par son goût vers les études philosophiques, il quitta le service en 1863, mais le reprit momentanément pendant la guerre de 1870 et fut commandant du génie, puis directeur des fortifications de Toulon. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 21 août 1846.

M. Richard a publié un certain nombre d'ouvrages de philosophie et plusieurs écrits relatifs à l'Algérie. Parmi les premiers, nous citerons : *les Lois modernes et l'esprit de Dieu* (1858; 2e édit. 1863, in-18); *les Révolutions inévitables dans le globe et l'humanité* (1861, in-18) ; *Origine et fin des mondes* (1863, in-18) ; *Esquisse d'une philosophie synthésiste* (1875, in-8), etc. A la seconde catégorie appartiennent : *Études sur l'insurrection du Dhara* (1845-1846) (1846, in-8) ; *Du Gouvernement arabe* (Alger, 1848, in-8); *De l'Esprit de la législation musulmane* (Ibid., 1849, in-18) ; *De la Civilisation du peuple arabe* (Ibid. 1858, in-8); *Scènes de mœurs arabes* (1850, in-18; 3e édit. 1876, in-18); *les Mystères du peuple arabe* (1860, in-18 ; 2e éd. 1876); *Examen critique de la lettre de l'empereur sur l'Algérie* (1866, in-18), et des notices ou mémoires dans le *Bulletin* de l'Académie du Var.

RICHARD (Thomas-Jules-Richard MAILLOT, dit Jules), journaliste et littérateur français, né à Paris le 3 avril 1825, fit ses études au collège Saint-Louis et au collège de Versailles et se fit recevoir licencié en droit. Entré dans les bureaux du ministère de la guerre en 1843, il y resta jusqu'à la fin de 1856, et donna sa démission à cette époque pour écrire dans les journaux. Il débuta au *Figaro*, en 1857, par une série d'articles: *Figaro à la Bourse*. Il était en même temps secrétaire de la rédaction du *Messager de la Bourse*. Il écrivit dans *le Rabelais*, sous le pseudonyme de *Jules Le Fils*. En 1859, secrétaire de M. Hip. Castille, il le suivit au *Courrier de Paris*. La même année, à propos de la guerre d'Italie, il publia une série de variétés militaires dans le *Pays*. De 1861 à 1863, il collabora au *Temps* et, l'année suivante, il fut un des rédacteurs assidus de l'*Europe*. Enfin, en 1865, MM. Em. Feydeau et Édouard Hervé le firent entrer, comme chroniqueur quotidien, à l'*Époque*. Il ne cessa depuis lors d'écrire une chronique quotidienne très remarquée, tant dans ce journal que dans la *Presse*, la *Situation*, *le Figaro*, où il resta près de deux ans et demi, et le *Paris-Journal* (décembre 1869). Cette chronique, devenue peu à peu politique, fut prise une fois assez au sérieux par le Corps législatif pour que M. Jules Richard, à la suite de son article du *Figaro* du 3 mai 1868, fût renvoyé par un vote spécial devant le tribunal de police correctionnelle, qui le condamna à deux mois de prison. Après la guerre de 1870, il fut l'un des principaux collaborateurs de l'*Ordre* et, pendant la période de crise qui suivit l'acte du 16 mai 1877, il rentra momentanément au *Figaro*.

M. Jules Richard, qui passe pour avoir prêté une collaboration anonyme assez active à des ouvrages signés par d'autres, a publié sous son nom : *l'Armée d'Italie* (1859, in-18) ; *Trois mois de campagne* (1859, in-18); *les Crimes champêtres*, trois nouvelles (1862, in-18); *un Péché de vieillesse* (1865, in-18) ; *la Galère conjugale* (1866, in-18), etc. Il a en outre donné, comme roman-feuilleton, *les Cléricaux*, dans le journal *l'Esprit public*.

RICHARDS (Brinley), pianiste et compositeur anglais, né en 1819, se destina d'abord à la médecine, mais l'abandonna bientôt et, grâce au duc de Newcastle et au comte de Westmoreland entra à l'Académie royale de musique où il obtint une bourse. Il fut ensuite nommé professeur dans cet établissement. Il a écrit des concertos, des morceaux pour orchestre et un grand nombre de compositions diverses parmi lesquelles on peut citer *Dieu bénisse le prince de Galles* (God bless the prince of Wales); *Quitte ta chaumière* (Up quickly Bower); *la Harpe du pays de Galles* (the Harp of Wales) ; *Petits enfants!* le Songe, la Marche de *Carmerthea* pour musique militaire, etc. Il a publié aussi à Milan, à Berlin et à Paris, environ deux cents morceaux de tout genre, nouvelles, caprices, andantes, des Études, pour piano, etc. M. Richards, brillant pianiste et surtout remarquable dans l'exécution de la musique classique, est membre de diverses académies musicales.

RICHARDS (sir George-Henry), hydrographe et marin anglais, né à Anthony (Cornouailles), le 13 janvier 1820, entra au service de la marine en 1823. Lieutenant en 1842, major en 1845, capitaine en 1854, il a été promu contre-amiral en 1870. Après avoir pris part à la guerre contre la Chine, en 1841 et 1842, il fit partie de l'expédition envoyée à la recherche de Franklin, en 1852, et visita successivement les îles Falkland, les côtes de l'Amérique du Sud, l'Australie, etc. Il fut chargé de 1856 à 1862 par le gouvernement de la délimitation des frontières entre les États-Unis et les possessions britanniques. Depuis, il remplit les fonctions de directeur du département hydrographique de la marine. Membre de la Société royale de Londres, M. Richards a été élu correspondant de l'Académie des sciences le 22 décembre 1866. Il a été décoré de l'ordre du Bain en 1871 et nommé chevalier en 1877.

On lui doit la topographie des mers ou des côtes de la Chine, des îles Falkland, du Rio de la Plata, de l'Australie, de la Nouvelle Zélande, des îles Vancouver, etc.

RICHARME (Petrus), député français, né à Rive-de-Gier, le 17 septembre 1833, dirigeait une manufacture de sa ville natale, lorsqu'il y fut nommé maire après le 4 septembre 1870. Il garda ces fonctions jusqu'à la chute de M. Thiers. Candidat républicain, dans la troisième circonscription de Saint-Étienne, aux élections du 20 février 1876, il fut nommé par 9820 voix, contre 4184 obtenues par le candidat monarchiste. Il siégea à gauche, fut après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre, par 10939 voix, contre 4587 données au candidat *officiel*. Il représente le canton de Rive-de-Gier au conseil général de la Loire, dont il a été élu vice-président.

RICHAUD (Joseph), peintre français, né à Aix, vers 1812, vint étudier à Paris sous Paul Delaroche, et se consacra à l'histoire et au portrait. Il a débuté au Salon de 1838 et exposé depuis : *Saint Sébastien* (1846, répété en 1852; *la Communion* (1848); *le Baptistère de la cathédrale d'Aix; Vue de l'église Saint-Laurent* (1850-52); *la Chapelle de la Communion* à Saint-Merry, à l'Exposition universelle de 1855; des *portraits*, entre autres celui de *M. Charet* (1852), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

RICHÉ (Jules), homme politique français, ancien représentant du peuple et député, né vers 1814, et avocat à Charleville, a été, en 1849, envoyé à la Législative par le département des Ardennes, qui l'élut le cinquième sur sept. Attaché au parti de l'Élysée, il devint, en 1852, député des Ardennes au Corps législatif, puis, en mars 1860, conseiller d'État en service ordinaire. Au commencement du mois d'août 1869, il fut nommé président de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes au Conseil d'État et remplit ces fonctions jusqu'à la chute de l'Empire. Membre du conseil général des Ardennes pour le canton de Monthermé, M. J. Riché a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 4 août 1867.

RICHEBOURG (Pierre-Ambroise), photographe et opticien français, né à Paris, en novembre 1810, fut conduit par ses relations avec Daguerre, dont il était le fournisseur et dont il devint l'élève, à s'occuper de l'étude et de la pratique de la photographie. En 1839, il donnait les premières épreuves daguerriennes redressées par glaces parallèles, et, deux ans après, il appliquait le premier l'industrie nouvelle à la reproduction des objets et des atomes au moyen du microscope solaire. Il prépara pendant cinq ans les leçons de photographie faites par Orfila. Depuis 1855, il photographia, pour le ministère de l'agriculture et du commerce, les animaux des concours annuels. Il a reproduit, pour la ville de Paris : l'*Album* dédié à la reine d'Angleterre, le *Berceau du Prince impérial*, et autres sujets d'actualité, et exécuté une foule de portraits historiques. Il fut l'un des premiers, en 1852, à la suite des *Recherches* de M. Niepce de Saint-Victor, à s'occuper de la photographie sur verre ou sur collodion, et il a inventé plusieurs appareils adoptés par les praticiens. M. Richebourg a exposé plusieurs fois, comme opticien, jusqu'en 1844, et puis comme photographe.

Outre des *Opuscules* élémentaires sur le daguerréotype, il a publié un *Nouveau Manuel de photographie sur collodion* (1853, broch. in-8), et en 1860, avec M. Th. Gautier, à la suite d'un séjour d'un an à Saint-Pétersbourg : *les Trésors d'art de la Russie* (in-folio).

RICHELIEU (Armand-François-Odet de CHAPELLE DE JUMILHAC, duc DE), ancien pair de France, né le 18 décembre 1804, est fils du général Antoine de Jumilhac. A la mort de son oncle maternel, l'ancien ministre de Louis XVIII (17 mai 1822), il lui succéda, par ordonnance royale, dans ses titres et pairie. Sans se rallier à la dynastie d'Orléans, il continua de siéger au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. En 1843, il s'était joint aux députés qui, en portant leurs hommages au comte de Chambord en Angleterre, encoururent la « flétrissure, » consignée dans l'adresse de la Chambre. Le duc de Richelieu a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Nice, le 26 février 1879.

RICHEMOND (Louis-Marie MESCHINET DE), érudit français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 4 janvier 1839, est le fils d'un officier de marine distingué. Archiviste-adjoint, puis titulaire du département, il a publié de nombreux travaux dont nous citerons les principaux : *Causeries sur l'histoire naturelle* (1858; 2e édit., 1868); *Aquarium* (1866, 2e éd. 1873); *Origine et progrès de la Réformation à la Rochelle* (1859, 2e éd. 1872); *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790* (1873, in-4) avec M. J. Faurelle; *Documents inédits* (Aunis et Saintonge), d'après les originaux appartenant au duc de La Trémoille (1874); *Biographie de la Charente-Inférieure*, avec M. H. Feuilleret (1877, 2 vol. in-18); *Inventaire sommaire des archives de la ville de Rochefort* (1877, in-4); *Rapports* annuels, sur les mêmes archives; des biographies de *Jean Guiton*, *Mme de La Fite*, *J. R. C. Quoy*, *H. Aucapitaine*, *Jean Jay*, *P. Chanet* et *Fr. Cuvier*, des réimpressions d'opuscules intéressant le Poitou, etc. M. Meschinet de Richemond a collaboré à l'*Encyclopédie des sciences religieuses* de M. F. Lichtenberger, et à la réédition de *la France protestante* de MM. Haag.

RICHEMONT (Paul PANON DES BASSYNS, baron DE), homme politique français, ancien député et sénateur, né à Suresnes (Seine), le 29 août 1809, prit une part active, sous l'ancienne monarchie, au mouvement de l'industrie naissante des chemins de fer et devint directeur du chemin de fer d'Orléans, dont il resta l'un des administrateurs. Aux élections de 1842, il fut porté sans succès par le ministère, comme candidat à la députation dans l'Indre-et-Loire. De 1852 à 1859, il représenta l'arrondissement de Loches au Corps législatif. Un décret du 16 août de cette dernière année lui conféra la dignité de sénateur. Le 2 mai 1863, il fut nommé gouverneur de la Compagnie foncière, industrielle et commerciale de Madagascar. Le baron de Richemont a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1861. Il a prononcé au Sénat plusieurs *Discours* tirés à part, et publié une étude *Sur la Compagnie de Madagascar* (1868, gr. in-8). — Il est mort à Paris, le 5 décembre 1875.

RICHEMONT (Pierre-Philippe-Alexandre PANON-DESBASSYNS comte DE), sénateur français, né à Paris, le 29 janvier 1833, de la famille du précédent, entra dans la vie politique en 1871, comme représentant de l'Inde française à l'Assemblée nationale. Il vota avec le parti monarchiste, soutint le

projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur et repoussa les lois constitutionnelles. Il se sépara de ses amis de la droite, lors de la discussion de la loi électorale, pour défendre la représentation coloniale, que le parti monarchiste voulait supprimer. Aussi fut-il réélu au Sénat le 19 mars 1876, par la colonie, à l'unanimité des électeurs votants. Il continua de siéger à droite et vota pour la dissolution de la Chambre le 23 juin 1877. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1860. M. de Richemont a publié : *Archéologie chrétienne primitive* (1870, in-8), étude sur les catacombes romaines, avec une lettre de M. de Rossi.

RICHEMONT (Louis-Gustave-Adolphe LEMERCIER DE MAISONCELLE-VERTILLE, vicomte DE), homme politique français, député au Corps législatif, est né à la Guadeloupe, le 1er janvier 1805. Ancien élève de l'Ecole de Saint-Cyr et ancien officier de cavalerie, il fut envoyé en 1835 à la Chambre des Députés, où il siégea au centre gauche et suivit la politique de M. Odilon Barrot. Maire de Tombebœuf et membre du Conseil général pour le canton de Seyches, il fut élu député en 1852, comme candidat officiel pour la 3e circonscription de Lot-et-Garonne, et réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il avait obtenu 23 945 voix sur 24 398 votants. Il fut encore réélu en mai 1869, mais avec une majorité moindre : il obtint, sur 20 321 votants, 22 090 voix, contre 8100 données à M. Emm. Arago. Il donna, en décembre 1869, sa démission, suivie de sa nomination comme sénateur ; c'était en vue de faire une circonscription électorale vacante pour le ministre d'État, M. de Forcade La Roquette. M. le vicomte de Richemont a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Boisverdun (Lot-et-Garonne), le 2 décembre 1873.

RICHET (L....-Alfred), chirurgien français, né à Dijon, en 1816, fut reçu docteur en 1844 et obtint la même année, au concours, la place de chirurgien du bureau central. Reçu, depuis, à l'agrégation de chirurgie, il fut successivement attaché aux hôpitaux de Lourcine, Saint-Antoine, Saint-Louis (1858), la Pitié (1863), et passa à l'Hôtel-Dieu, en 1872. Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté, M. Richet a été nommé membre de l'Académie de médecine en 1865. Décoré de la Légion d'honneur le 26 septembre 1848, il a été promu commandeur, le 9 avril 1872, pour services dans les ambulances pendant le siège de Paris.

On lui doit les ouvrages suivants : *Des Opérations applicables aux ankyloses* (1850) ; *Traité pratique d'anatomie médico-chirurgicale* (1850, in-8 ; 4e édit., 1873) ; *Recherches sur les tumeurs vasculaires des os* (1865, in-18) ; *Leçons cliniques sur les fractures de jambe* (1875, in-8), puis divers mémoires et de nombreux articles dans les *Archives générales de médecine*.

RICHIER (Claude-François-Marcel), ancien représentant du peuple français, né le 8 août 1805, à Joinville (Haute-Marne), étudia le droit à Paris, prit part aux journées de Juillet 1830, et alla peu après s'inscrire au barreau de Bordeaux. Occupé d'économie rurale, il participa à l'organisation du comice agricole central (1834) et du comité vinicole (1840), et il présida, à partir de 1845, la Société centrale d'agriculture. En 1841, il devint acquéreur d'un des vignobles du Médoc et opéra dans la culture d'importantes réformes. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Gironde, le troisième sur quinze, il vota constamment avec la droite, excepté dans la question de la suppression de l'impôt des boissons qu'il appuya avec beaucoup d'insistance. A la Législative, où il fut réélu le premier de son département, il se joignit à la majorité monarchique jusqu'en 1850, et se sépara d'elle pour [illegible] aux derniers actes de l'Élysée. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1850. Écarté des affaires depuis le coup d'État, il retourna à Bordeaux, où il concentra son activité dans l'étude des problèmes d'économie politique, commerciale et agricole. A vingt ans de distance, il rentra dans la vie politique, comme représentant de la Gironde, à l'Assemblée nationale ; élu le septième sur quatorze par 96 562 voix, il fut un des membres les plus modérés du centre gauche. — Il est mort le 31 mai 1872.

RICHMOND (Charles-Henri GORDON LENNOX, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né le 27 février 1818, à Londres, descend d'un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Portsmouth. Le deuxième titre héréditaire de la famille est celui de comte de March, sous lequel il fut connu jusqu'en 1860. Après avoir pris à Oxford ses grades universitaires, il devint capitaine d'[illegible] et fut attaché en qualité d'aide de camp [illegible] lord Wellington, puis à lord Hardinge. [illegible] 1841, il représenta à la Chambre des Communes le comté de Sussex et appartint au parti conservateur. En 1859, nommé président du bureau de la loi des pauvres, il fit alors partie du Conseil privé. Il donna sa démission peu de temps après, et, en 1860, hérita des titres de son père. De 1867 à décembre 1868, il fut ministre du commerce (Board of Trade), et devint, en 1870, le leader du parti conservateur à la Chambre haute. Lors du retour aux affaires de son parti, il devint président du Conseil privé. On lui doit la proposition qui rendait l'Église d'Écosse libre [illegible] patronage officiel et une autre sur les [illegible] fermage. Il est chevalier de l'ordre de la Jarretière. En 1846, il avait été nommé lieutenant du comté de Banff. Marié, en 1843, à [illegible] Algernon Greville, il a pour héritier son fils Charles-Henri, comte de March, né à [illegible] 1845. L'une de ses sœurs, Augusta-[illegible], née en 1827, a épousé morganatiquement en 1851 le prince Édouard de Saxe-Weimar ; elle porte le titre de comtesse de Dornbourg.

RICHOMME (Jules), peintre français, né à Paris, le 9 septembre 1818, d'une famille d'artistes célèbres comme graveurs, et fils d'un membre de l'Institut, se livra à la peinture, [illegible] direction de Drolling, et débuta comme artiste au Salon de 1839. Il a surtout [illegible] depuis cette époque : *Abraham recevant [illegible]* ; *saint Pierre repentant* (1843) ; *saint [illegible] délié par les saintes femmes* (1844) ; [illegible] *apparaissant à saint Martin*, acquis par [illegible] *Repentir de saint Pierre*, *Léda* (1848) ; *la Fiancée du roi de Garbe*, *Érigone*, des *Vues de Rome et des environs*, à la suite d'un voyage en Italie (1850-1852) ; *Mendiante italienne*, [illegible] *guérissant le paralytique*, acquis par [illegible] *le Christ guérissant un malade*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Saint Nicolas* [illegible] *matelots*, acquis par le ministère d'État [illegible] *de Saint-Arnaud* (1857) ; [illegible] *sez venir à moi les petits enfants*, [illegible] au ministère d'État, *l'Étude interrompue* [illegible] *mère*, *Portrait de femme* (1861) ; [illegible] *flictorum*, destiné à l'église de [illegible] (1863) ; *saint Pierre d'Alcantara* [illegible] *enfant malade*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867 et a été acquis pour le musée du Luxembourg, *la Leçon de lecture* (1868) ; [illegible]

time de Jésus-Christ. Portrait d'enfant (1865); *la Décollation de saint Jean-Baptiste* (1866); *Christ en croix*, pour une des salles d'audience du Palais de Justice, un *Portrait* (1868); *Portrait de femme* (1869); *Châteaux en Espagne* (1870); *Vergiss mein nicht* (1872); *Consolation, Éducation d'Achille* (1873); *Ne réveillez pas le chat qui dort, Toilette* (1874); *l'Averse, Petite paresseuse, Première leçon de violon* (1876); *la Colombe, Portrait de Mme la marquise Ginori* (1876); *Femme arabe, la Poupée chinoise* (1877); *Deux portraits* (1880). Citons encore les peintures murales de la chapelle Saint-Vincent-de-Paul, à l'église Saint-Séverin et celles de quelques églises de la province; une foule de *portraits*, etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, une mention en 1855 et deux rappels, l'un en 1861, l'autre en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur à l'occasion de l'Exposition universelle, le 1er juillet 1867.

RICHTER (Eugène), homme politique allemand, né à Dusseldorf, le 30 juillet 1838, suivit les cours des sciences politiques et de droit aux universités de Bonn, de Heidelberg, et de Berlin, et entra dans la magistrature en 1859. Élu maire de la ville de Neuwied, en 1864, il ne fut point confirmé par le gouvernement à cause de ses opinions libérales. Député au Reichstag de l'Allemagne du Nord en 1867, il fit depuis partie des Assemblées parlementaires qui se succédèrent en Allemagne, ainsi que de la Chambre des députés de Prusse, et appartint au parti progressiste. Libre échangiste, il prit part à toutes les discussions économiques, financières et commerciales et combattit avec autorité les opinions et projets de M. de Bismarck.

Parmi ses écrits, on cite : *la Dette prussienne et le papier monnaie de Prusse* (das preuss. Staatsschuldenwesen und die preuss. Staatspapiere; Breslau, 1869), et *le Nouveau statut concernant la consolidation des emprunts de Prusse* (das neue Gesetz, betreffend die Consolidation der preuss. Staatsanleihen, Ibid., 1870).

RICHTER (Herman-Evrard), médecin allemand, né à Leipzig, le 14 mai 1808, s'établit en 1831 à Dresde, et devint, en 1838, professeur de l'Académie de chirurgie et de médecine de cette ville. En 1849, accusé d'avoir pris part à l'émeute de mai, il fut mis en disponibilité. Le procès intenté contre lui à cette époque se termina néanmoins, après deux années de procédure, par un acquittement complet. — Il est mort à Dresde le 24 mai 1876.

M. Richter qui appartint à l'école naturaliste, doit sa réputation aux ouvrages principaux qui suivent : *Manuel à l'usage des médecins de la Saxe* (Arznei-Taschenbuch für saechs. Aerzte; Dresde et Leipzig, 1842; 2e édit., 1855); *De la Réforme à introduire dans la médecine* (Ueber Medicin. Reform.: 1844); *la Gymnastique en Suède, etc.* (die schwed. Gymnastik; 1845); *De la Gymnastique au point de vue physiologique et médical* (Ueber das Turnen vom physiologisch-aerztlich. Standpunkte: 1846); *la Beauté de la femme au point de vue médical* (Ueber die weibliche Schœnheit, etc.; 1849); *Chlorose et pauvreté du sang*, (Blutarmuth und Bleichsucht, etc., 1850; 2e édit., 1854); *Organum de la thérapeutique physiologique* (Organon der physiol. Therapie; Leipzig, 1850), destiné à ramener la médecine aux principes des sciences naturelles; *le Corps humain* (der menschliche Kœrper; Ibid.; 2e éd. avec 18 gravures, 1855); *Éléments de la clinique moderne* (Grundriss der neuern Klinik; Ibid.; 2e édit., 1855, 2 vol.), etc.

On doit encore à M. Richter quelques travaux de botanique, une édition critique du *Systema vegetabilium* de Linné (Leipzig, 1839); une nouvelle édition du *Traité de la pathologie et thérapeutique spéciales de l'homme*, de Choulant (Ibid.; 4e édit., 1845-1846); enfin un grand nombre de dissertations et de mémoires.

RICHTER (Adrien-Louis), peintre allemand, né à Dresde, le 28 septembre 1803, et fils d'un graveur de l'école de Zingg, travailla avec lui, dès l'âge de treize ans, aux 70 *Vues de Dresde et de la Suisse* (1817). Il s'exerça particulièrement à dessiner d'après les maîtres de l'école des Pays-Bas, dont son père possédait une belle collection, et reçut les conseils de MM. Dahl, Friedrich et Carus. En 1820, il accompagna le prince Narischkin, comme dessinateur, à Nice et à Paris, et en 1823 le libraire Ch. Arnold l'envoya à ses frais à Rome, où il resta trois ans auprès de MM. Overbeck, Veit, Schnorr, etc. Il y finit trois paysages : *le Watzmann, la Rocca di Mezzo, le Val d'Amalfi*, dont le premier surtout fut très remarqué. De retour à Dresde (1826), M. Richter se fit apprécier par plusieurs œuvres, entre autres sa *Vue de l'Ariccia* et sa *Civitella*; et en 1828, il accepta une place à l'école de dessin de la fabrique de porcelaine de Meissen. Cette école ayant été abolie (1836), il fut appelé à l'Académie de Dresde, y devint, en 1841, professeur et président de l'atelier des paysagistes, en 1852, membre du conseil académique, et ne se retira qu'en 1877.

Outre les tableaux précédents, nous citerons encore : *la Vallée de Lauterbrunn* (1826); une seconde *Vue de Rocca di Mezzo* et un *Paysage près de Palestrina* pour le Saechsischer Kunstverein; des *Vues de Baies* (1830), *Un Ave Maria au pied du monte Serone, le Puits près de la grotte Ferrata* (1834); *Vue de la campagne de Rome* (1835); *le Schreckenstein* (1837); *Geneviève dans la forêt*, pour le Saechsischer Kunstverein; *les Musiciens ambulants* (1839); *Prière du soir* (1840); *Clair de lune* (1845); *Jeune fille au puits* (1846); *Fête nuptiale au printemps*, pour l'institut du ministre de Lindenau (1847), etc., toutes toiles qui ont placé M. Richter au premier rang des paysagistes allemands.

Cet artiste, également distingué comme peintre, dessinateur et graveur, a en outre collaboré, en 1836, à l'*Allemagne pittoresque et romantique*, et, depuis, aux *Livres populaires*, édités par M. Wigand; aux *Chansons populaires*, aux *Chansons d'étudiant*, aux *Musées* et *Poésies* de Hebel, et à une foule de publications illustrées, éditions de luxe ou recueils périodiques. En 1853, il commença le *Gœthe-Album* terminé en 1855. Un choix de ses dessins et gravures a été publié sous le titre de *Richter-Album* (Leipzig, 1855, 3e édit.).

RICHTER (Adolphe), peintre allemand, né à Thorn, en 1813, étudia à Dusseldorf, et débuta par *Hermann et Dorothée*, tableau de genre inspiré de Gœthe. Il donna ensuite : *la Cabane du vigneron, les Enfants pauvres et les Enfants riches, Deux jeunes filles lisant la Bible, les Émigrés au bord de la mer, le Pasteur protestant apportant la communion à une mourante, le Cinquième enfant, les Enfants pendant l'averse*, etc., toutes toiles remarquables par l'expression des idées et des sentiments; puis quelques dessins très recherchés dans les ventes.

RICHTER (Ernest-Frédéric-Édouard), compositeur allemand, né à Grosszschoenau, le 24 octobre 1808, étudia la théologie à Leipzig, puis se consacra à la musique, sous la direction de Weinlig, Mendelssohn et Hauptmann. Professeur

de composition au Conservatoire de Leipzig, lors de sa fondation en 1843, et organiste de plusieurs églises, il devint, en 1868, maître de chapelle à la cathédrale.

Ses compositions, qui appartiennent presque toutes à la musique religieuse, comprennent : *Psaumes*, *Hymnes*, *Motets* pour chœurs et orchestre, une *Messe*, un Oratorio, *Jésus le rédempteur*, etc. D'autre part, on lui doit des ouvrages d'enseignement musical : *Principes des formes musicales* (die Grundzüge des musikalischen Formen ; Leipzig, 1852), *Traité de fugue* (Lehrbuch der Fuga, Leipzig, 3ᵉ édit 1874); *Traité de simple et double contre-point* (Lehrbuch des einfachen und doppelten Contrapunkts; Ibid. ; 2ᵉ édit. . 1875); *Traité d'harmonie* (Lehrbuch der Harmonie, Ibid. 1876, 12 édit.).

RICHTER (Gustave), peintre allemand, né à Berlin, le 31 août 1823, vint étudier la peinture à Paris sous M. Léon Cogniet, exposa un *Portrait* au Salon de 1846, visita Rome, puis en 1861, l'Égypte, et en 1873 la Crimée. Entre ses voyages il séjourna dans sa ville natale, où il exécuta divers tableaux officiels. L'un de ses plus remarqués, *Jésus ressuscitant la fille de Jaïr*, commandé par le roi de Prusse, figura à Paris au Salon de 1857. Cet artiste a envoyé aussi, à l'Exposition universelle de 1855, un *Portrait de femme* qui lui valut une 2ᵉ médaille, et un nouveau *Portrait* au Salon de 1859, pour lequel il obtint un rappel. A l'Exposition universelle de 1867, on a encore remarqué de lui deux *Portraits*. M. Gustave Richter est devenu professeur à Berlin et membre des Académies de Munich, Vienne et Berlin.

RICOIS (François-Edme), peintre français, né à Courtalin (Eure-et-Loir), en 1795, étudia sous Victor Bertin et Constant Bourgeois, parcourut ensuite la Suisse et débuta, comme paysagiste, au Salon de 1819. Il a exécuté différents voyages d'artiste, et a principalement exposé : *Vue de Montreuil, Fête de l'Oberland bernois, l'Arrivée de Berne, Interlacken, Vue du Tréport, Montmeillan, la Forêt de Compiègne* (1819-1835) : *le Cours de la Seine, le Château du Lude, Fête du Dauphiné, le lac Brientz, les Ruines de Jumièges, Grésivaudan, l'Aqueduc et le Château de Maintenon, l'Entrée de la Grande Chartreuse, Chasse au héron, Rade de Toulon* (1835-39) ; *Nogent-le-Rotrou, Ville d'Hyères, Chenonceaux, Vue de Rochecotte, Chambord en 1579, Forêt de Marly, Héron au bord d'un marais, le Crépuscule dans la Beauce* (1840-49) : *Vue de Mareil-Marly. Effets de matin en été* (1850-57) ; *Vue du mont Blanc, prise de Sallanches; Vue du cours de la Seine, prise du Pont-Neuf; Vue du cours de la Seine, prise du quai d'Orsay* (1863) ; *Vue prise à Sallanches, effet de matin, Vue prise dans la forêt de Marly-le-Roy ; Vue du château des Grotteaux, près Chambord, aquarelle gouachie* (1864) ; *Vue de la ville de Chartres, Vue du bourg de Courtalin* (1865) ; *Vue du mont Saint-Michel* (1866) ; *Vue du Mont-Blanc, Environs de Berne* (1868) ; *Vue de Saint-Germain, la Grande-Chartreuse* (1869) ; *Chateaudun* (1871) : *Hôtel des ducs d'Anjou, la Mer de glace, Grande rue à Fontarabie* (1874) ; *Place de la Concorde, Palais de Versailles, Ruines du château de Monségur* (1875) ; un grand nombre de dessins, etc., etc. Cet artiste a obtenu une 2ᵉ médaille en 1824.

RICORD (Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né le 10 décembre 1800, à Baltimore (États-Unis), où son père, autrefois riche armateur français de la Compagnie des Indes, vint inutilement tenter, en 1790, de refaire sa fortune. Petit-fils d'un médecin marseillais distingué, et frère de J.-B. Ricord, auteur d'ouvrages sur la langue, sur la médecine et l'histoire naturelle, restés classiques en Amérique, il fit, sous ce dernier, des études scientifiques, et vint, en 1820, à Paris, avec un autre de ses frères (voy. l'article suivant). Admis presque aussitôt à l'internat, attaché successivement à l'Hôtel-Dieu, sous Dupuytren, à la Pitié, sous Lisfranc, il fut reçu docteur, en mars 1826. M. Ricord, dépourvu des ressources nécessaires pour se fixer à Paris, alla exercer à Olivet, près d'Orléans, puis à Crouy-sur-Ourcq, où il se fit promptement une importante clientèle. Il la quitta pour se présenter, en 1828, au concours du bureau central. Reçu le premier, il vécut près de deux ans du produit d'un cours qu'il fit à la Pitié, puis fut nommé, en 1831, chirurgien en chef de l'hôpital des vénériens du Midi, où il resta jusqu'à sa retraite, pour limite d'âge, en [illegible]bre 1860. C'est là qu'il acquit sa grande réputation, par sa science et son autorité comme professeur, et son habileté comme chirurgien.

M. Ricord, qui avait en même temps la clientèle la plus étendue et la plus fructueuse de [illegible] fut élu membre de l'Académie de médecine (section de pathologie chirurgicale) en 1850. Un décret du 28 juillet 1862 le nomma médecin [illegible]naire de la maison du prince Napoléon. Le 26 octobre 1869, il fut nommé chirurgien [illegible]tant de l'empereur, qu'il avait [illegible] dans une récente maladie. Il a été promu [illegible] 12 août 1860, commandeur de la Légion d'honneur et grand officier, le 21 juin [illegible] pour services rendus, comme président des ambulances, pendant le siège de Paris. Il était [illegible] de presque tous les ordres étrangers.

Nous citerons de lui : *De l'Emploi du* [illegible] (1833), à propos du *speculum* [illegible] par lui ; *De la Blennorrhagie de la femme* [illegible] *Emploi de l'onguent mercuriel dans le traitement de l'érésipèle* (1836) ; *Monographie* [illegible] *cre* (1837), exposition la plus [illegible] tème personnel ; *Théorie sur la nature et le traitement de l'épididymite* (1838) ; *Traité des maladies vénériennes* (1838; nouv. édit. [illegible]) avec 66 pl.), avec la strophe célèbre de [illegible] herbe sur la mort, en guise d'épigraphe ; [illegible] *l'Ophthalmie blennorrhagique* [illegible] *iconographique de l'hôpital des vénériens* [illegible] 1851, gr. in-4, avec planches ; *De la* [illegible] *tion et de la contagion des accidents* [illegible] (1853) ; des annotations considérables à [illegible] *de la maladie vénérienne* de J. Hunter [illegible] de l'anglais par Richelot (3ᵉ édit. [illegible]) ; [illegible] bre très grand de *Mémoires*, *Observations*, *Recherches*, *Communications*, [illegible] dans les *Mémoires* et *Bulletins* de l'Académie de médecine (1836-1850) ; des vers et [illegible] fort spirituels, et, en dernier lieu, [illegible] *sur la syphilis* (1854 ; 3ᵉ édit. [illegible]) [illegible] science est exposée avec cette [illegible] qui a fait surnommer le savant [illegible] « Marivaux de la médecine. »

Ricord (R....-Alexandre), médecin [illegible] frère du précédent, né, comme lui, aux États-Unis, en 1798, et reçu docteur à [illegible] 1824, s'est surtout occupé d'histoire naturelle. Après avoir été l'élève de Cuvier, il [illegible] 1826, comme correspondant du Muséum [illegible] gien auxiliaire de la marine, et [illegible] de l'Académie de médecine en 18[illegible] décoré de la Légion d'honneur en [illegible] Il est mort à Paris, le [illegible] octobre 187[illegible].

RICQUIER (Léon-Jean-Baptiste), peintre

rançais, le
trateur des
du Vaude-
de diction
euses con-
voix, qu'il
(1873), au
le primaire

e *de voir*,
Méthode de
Traité de
yse logique
urs et cours
eurs revues

littérateur
vit d'abord
1840 et se
n d'un im-
götha Kor-
comme dé-
près l'aboli-
la Chambre
béral.
es de *Nou-*
de *Poésies*
nombre de
Stockholm;
s; la Reine
. Quelques-
édition gé-
rda aussi le
ont eu du

que norvé-
mbre 1795,
e sentit au-
t fit de sé-
nia. Profes-
rickstad, il
nommé, en
lus tard, il
t fut réélu
A la Diète,
et il eut
rtantes ré-
érance; en
tie évangé-
rti conser-
le 18 juillet

çais, né à
griculteurs
temps que
837 du col-
de Saumur
Boulogne, il
et se rejeta
1848, il fut
it été chargé
Montpellier,
domaine de
Il le quitta
lture de la
aris, entre-
a à Castries
les comptes
tillon agri-

nand, né à
une famille
adémie des

beaux-arts de Munich, et débuta, en 1823, par un *Christ sur la montagne des Oliviers*. En 1828, il partit pour l'Italie, et traita dès lors le genre et le paysage. On cite : *Jeunes filles au bain*, *Paysannes au repos*, *Romaine et son enfant*, souvent reproduit; *Judith*, achetée par le roi de Bavière; une *Sacontala* et une *Médée*, appartenant, ainsi que plusieurs autres tableaux du peintre, au roi de Wurtemberg; *les Albanaises* (1851), l'œuvre capitale de l'artiste; *les Baigneuses*; *Jeune fille de Frascati*, *la Moretta* (1861). Cet artiste s'est plus tard établi à Rome.

RIEFFEL (Jules), agronome français, né à Barr (Bas-Rhin), le 5 décembre 1806, étudia l'agriculture à l'école de Roville. Devenu, depuis 1835, directeur de l'établissement du Grand-Jouan, il fut appelé, de 1842 à 1851, à siéger au conseil général d'agriculture, et reçut en 1836 la croix d'honneur. Il a été promu officier, le 16 août 1863. Collaborateur assidu des *Annales de Roville*, du *Cultivateur* et autres feuilles spéciales, il a dirigé la publication d'une revue trimestrielle, *l'Agriculture de l'ouest de la France* (Nantes, 1840-1841, 6 vol. in-8) et a fourni beaucoup de mémoires aux compagnies savantes dont il fait partie, notamment à la Société impériale d'agriculture. Il a publié à part : *Manuel du propriétaire de métairies* (1862, in-18), etc.

Un de ses parents, M. François-Xavier-Joseph Rieffel, professeur à l'École d'artillerie de Vincennes, a collaboré au *Journal des sciences militaires*. Il a traduit de l'allemand : *Manuel historique de la technologie des armes à feu* (1837-1838, 2 vol., in-8); *Traité de fortification passagère* (1845, in-8); *Théorie du tir à ricochet* (1845, in-8, etc.); *Nouvelles études sur l'arme à feu rayée de l'infanterie* (1862, in-8, avec 15 pl.); *Balistique des bouches à feu rayées* (1867, in-8); *Manuel historique de la technologie des armes à feu* (1869; 2 vol. in-8), etc.; et de l'italien : *la Balistique* (1846, 2 vol. in-8), de Tartaglia. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1851.

RIEFSTAHL (Louis-Frédéric-Guillaume), peintre de genre allemand, né à Neu-Strelitz (Mecklembourg), le 15 août 1827, entra à l'Académie de Berlin en 1842, et y étudia le paysage; en même temps, les travaux d'illustrations de diverses publications l'amenèrent à s'occuper de lithographie. Son premier paysage exposé en 1850, *une Bruyère de Rugen*, fut très remarqué, et suivi d'une série d'autres, qui eurent pour sujets les sites de Westphalie et de l'île de Rugen, notamment *le Rivage de Rugen* et *Enterrement à Saentis*. Depuis il ne produisit que des tableaux de genre, qui eurent un grand succès et dont plusieurs se trouvent dans la Galerie nationale de Berlin. En 1870, il alla à Rome, devint ensuite professeur à l'école de Carlsruhe; il en prit la direction en 1876, la garda deux ans, puis alla se fixer à Munich.

Parmi ses toiles les plus connues, nous mentionnerons : *Procession dans la vallée de Passau*, *Enterrement dans un village du Tyrol*; *Dévotion des pâtres*, qui lui valut le titre de membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin; *En route pour la noce dans le Tyrol*; *Avant le baptême*, *Promenade de fiançailles* (1868); *Procession des capucins du Tyrol, dans le chœur de leur église* (1868); *la Toussaint dans la forêt de Bregenz* (1869); *Réunion funèbre dans une chapelle des montagnes*, qui obtint une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Vienne (1873); *Attendant le cercueil* et le *Panthéon d'Agrippa à Rome* ces deux dernières à l'Exposition universelle de Paris (1878).

RIEGER (François-Ladislas), homme politique bohême, né le 10 décembre 1818, à Smil, dans le district de Gitschin, fit ses études dans cette dernière ville et à l'université de Prague, où il suivit les cours de droit. Il défendit dans sa thèse de docteur, en 1846, la liberté de la presse et se mêla, comme étudiant, à toutes les tentatives ayant pour objet l'indépendance de son pays. Il collaborait aux journaux écrits en langue bohême et y insérait des poésies. Il avait fait divers voyages dans les pays soumis à l'Autriche des deux côtés des Alpes, lorsque la révolution de 1848 éclata. Il se hâta de retourner dans sa patrie, fit partie du comité national de Prague et s'occupa activement de la réunion d'un congrès de la race slave. Après les événements de juin, élu dans sept districts député au Reichstag autrichien, il se distingua comme orateur dans le parti slave et mit à plusieurs reprises son influence au service du gouvernement contre les prétentions de la Hongrie. La révolution de Vienne au mois d'octobre le fit rentrer dans la vie privée. Sous le ministère Schwarzenberg, au moment où le parti slave semblait complètement vaincu, M. Rieger fut envoyé de nouveau au Reichstag, et y fit partie de la gauche jusqu'à la dissolution de l'Assemblée.

Il entreprit alors une série de voyages, visita la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, l'Écosse, étudiant les institutions de ces pays et leur situation économique. C'est d'après ces études qu'il publia en langue nationale ses écrits sur *les Biens moraux et leur importance économique* (Prague, 1850), et *Sur l'Industrie et ses progrès*, considérés dans leur action sur le bien-être et la liberté du peuple (Ibid., 1860). Des raisons politiques lui firent refuser le diplôme d'agrégé à l'université de Prague. Il s'occupa de travaux littéraires, publia de nouvelles poésies dont quelques-unes eurent un succès populaire, et prit, en 1859, la direction d'une *Encyclopédie slave* (Slownik naucny). En 1860 il vint à Nice et envoya au journal *le Nord* des articles qu'il réunit sous ce titre : *les Slaves d'Autriche* (Paris, 1860).

Rentré à Prague en 1861, M. Rieger s'occupa vivement des élections à la diète de Bohême et fut élu assesseur du comité national, position qu'il garda aux élections suivantes. Député au Reichsrath autrichien, il s'y montra zélé partisan des idées fédérales et de la décentralisation. Ses discours, remarquables par leur éloquence, soulevèrent souvent des orages dans l'assemblée. Il était le chef de la résistance des Tchèques à la politique unitaire de l'Autriche, et, après la retraite des députés de cette nation, il resta l'un des membres les plus influents de la diète bohême et des diverses assemblées locales. Au milieu des événements qui suivirent la bataille de Sadowa, il ne se montra pas satisfait des projets de réorganisation du ministère de Beust et réclama pour son pays une extension de droits et d'influence. M. Rieger, gendre de l'historien Palacki, devint avec lui l'un des chefs du parti slave en Bohême; ils signèrent ensemble plusieurs manifestes, et le gouvernement russe a témoigné plusieurs fois à l'un et à l'autre une grande considération.

RIEHL (Guillaume-Henri), publiciste allemand, né à Bieberich, le 6 mai 1823, suivit les cours d'histoire, de philosophie et de théologie dans diverses universités allemandes et principalement à Giessen, et entra en 1845 comme rédacteur du journal de Francfort *Oberpostamts Zeitung*. Il passa deux ans après à Heidelberg, rédigea *la Gazette de Carlsruhe* et le *Messager badois*, et fonda, en 1848, la *Gazette de Nassau* à Wiesbaden où il fut aussi chargé de la réorganisation du théâtre de la cour. En 1851, il devint rédacteur scientifique et artistique de l'*Allgemeine Zeitung* d'Augsbourg. Appelé, en 1853, par le roi Maximilien, comme professeur à l'université de Munich, il fut élu, en 1862, membre de l'Académie des sciences de cette ville.

M. Riehl est auteur de nombreux ouvrages souvent réimprimés, parmi lesquels on cite : *la Société bourgeoise* (die Bürgerliche Gesellschaft; Stuttgart, 1851; 7[e] édit., 1867); *Pays et gens* (Land und Leute; Ibid., 1853; 7[e] édit., 1867); *la Famille* (Familie; Ibid., 1855; 8[e] édit., [illegible]); *Livre de voyage* (Wanderbuch; Ibid. 2[e] édit. 1869). Ces quatre ouvrages ont un titre général d'*Histoire naturelle du peuple* (Naturgeschichte des Volks). *Histoire de la civilisation* (Ibid. [illegible], 3[e] édit. 1876); *Histoires du vieux temps* (Geschichten aus alter Zeit : Ibid., 1863-1865, [illegible]); *Nouveau livre de nouvelles* (Neues Novellenbuch; Ibid. 1867); *Études de la civilisation de trois siècles* (Culturstudien aus drei Jahrhunderten; Ibid. 1859, 2 vol. 4[e] édit. 1873). Dans un autre ordre : *Musique de chambre* (Hausmusik; Ibid. 1855; 2[e] édit. 1859), avec une suite : *Nouveaux Chants pour musique de Chambre* (Neue Lieder für das Haus; Leipzig, 1877); *Types et caractères de musiciens* (Musikalische Charakterkoepfe; Stuttgart. 5[e] édit. 1878, 3 vol.), [illegible] ses travaux de publiciste nous mentionnerons : *le Travail allemand* (die deutsche Arbeit, [illegible] 1862, 2 vol.); *Propos libres* (Freie Vorträge, 1873) *D'un Coin* (Aus der Ecke; Leipzig, [illegible] 1874). Il dirigea l'importante publication [illegible] tableau géographique et ethnographique [illegible] depuis 1870 l'*Historisches Taschenbuch*, [illegible] le célèbre de Raumer.

RIESENER (Louis-Antoine-Léon), peintre français, né le 21 janvier 1808, et fils d'un peintre [illegible] de l'école de David, étudia la peinture historique dans l'atelier de Gros et débuta au Salon de 1833. Il a surtout exécuté et exposé depuis : *Jeune fille tenant un livre* (1833); *Flore, Bacchante* (1836); *Thalie, Léda* (1841); *la Naissance de la Vierge, la Naissance du Christ*, [illegible] un certain nombre de portraits et [illegible] à l'Exposition universelle de 1855 : *Léda, Vénus, Bacchante, Petite Égyptienne* et [illegible] aux Salons suivants : *Portrait d'enfant*, [illegible] *Vue prise dans l'herbage des fondations à Beuzeval, Vue prise à Beuzeval* (1863); *Érigone* qui a reparu à l'Exposition universelle de [illegible] *Nymphe*, acheté par le ministère de la Maison de l'empereur (1864); *Jupiter et Junon sur le mont Ida* (1865); *la Victoire ramène la paix*, panneau décoratif, *Raisins* (1866); *Vue des fondations de Beuzeval*, paysage (1868); *les Muses* (1869); [illegible] *sous bois, le doux Sommeil* (1874); *Bacchus et Ariane, le Réveil, la Toilette* (1876), etc. M. Riesener a obtenu une 3[e] médaille en 1836, [illegible] 1855 et une médaille en 1864. — Il est mort à Paris, le 25 mai 1878.

RIETZ (Jules), compositeur et chef d'orchestre allemand, né à Berlin le 28 décembre 1812, étudia le violoncelle et reçut des leçons de composition de Mendelssohn-Bartholdy. Après avoir fait partie, comme violoncelliste, d'un orchestre de théâtre, puis de la chapelle royale, il fut appelé à Dusseldorf par Mendelssohn, comme directeur de la musique du théâtre de la ville. En [illegible] passa à Leipzig où il remplit les fonctions de maître de chapelle du théâtre, de directeur de l'Académie de chant, de professeur au Conservatoire, etc. En 1860, il fut nommé maître de chapelle à Dresde, en remplacement de [illegible] L'année précédente, à l'occasion des fêtes de Schiller, l'université de Leipzig lui [illegible]

titre de docteur honoraire de philosophie. — Il est mort à Dresde, le 12 septembre 1877.

M. Rietz, qui s'est fait surtout une réputation de chef d'orchestre, a produit, comme compositions musicales, quelques opéras : *le Corsaire*, *Jery et Baetly*, *Georges Neumark*; la musique de quelques drames de Holtei, Hebbel, Calderon; des *Symphonies*, des *Ouvertures*, des *Chœurs*, des *Concertos* pour piano et violoncelle, etc.; mais il s'occupa surtout des éditions des œuvres de Bach, Mozart, Mendelssohn, Beethoven, et autres.

RIFFAULT (Juste-Frédéric), général français, ancien sénateur, né à Blois, le 15 mai 1814, entra à l'École polytechnique en 1832 et en sortit dans l'arme du génie. Lieutenant le 1er octobre 1836, capitaine, le 23 janvier 1840, chef de bataillon le 1er mai 1851, lieutenant-colonel, le 23 décembre 1854, colonel le 19 mai 1860, il a été promu général de brigade, le 2 août 1869. Aide de camp du duc de Montpensier, au moment de la révolution de février 1848, il fut envoyé aux barricades pour annoncer le changement de ministère et blessé de deux coups de feu. Il devint ensuite premier aide de camp du maréchal Vaillant, puis directeur des études de l'École polytechnique, et enfin général commandant l'École. Admis dans le cadre de réserve, il prit sa retraite en 1879.

Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, le général Riffault se porta, comme candidat conservateur et constitutionnel, dans le département de Loir-et-Cher. Élu le second sur deux, par 177 voix, sur 351 électeurs, il vota habituellement avec la droite. Après l'Acte du 16 mai 1877 et pendant la prorogation des Chambres, il se déclara contraire à la dissolution, mais il la vota, le 23 juin suivant, « la mort dans l'âme » selon son expression. En décembre de la même année il se fit inscrire au centre gauche. Il ne fut point réélu, au renouvellement partiel du Sénat du 5 janvier 1879. Il a représenté le canton de Ouzouer-le-Marché, au Conseil général de Loir-et-Cher jusqu'en 1877. Chevalier de la Légion d'honneur, le 14 avril 1844, M. le général Riffault a été promu officier le 2 août 1858, et commandeur le 27 décembre 1866.

RIGAULT DE GENOUILLY (Charles), marin français, ancien sénateur et ministre, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 12 avril 1807, fut élève de l'École polytechnique, en sortit dans la marine, en 1827, avec le titre d'aspirant, et fut nommé enseigne en 1830, lieutenant en 1834, capitaine de corvette en 1841. Il commanda dans ce grade la *Victorieuse*, qu'il perdit dans les mers de la Chine. Jugé par un conseil de guerre à la suite de cet événement malheureux, il fut acquitté et sa conduite approuvée complètement. Il fut nommé capitaine de vaisseau le 22 juillet 1848.

Après avoir commandé le vaisseau *le Charlemagne*, de 1849 à 1852, et siégé, en 1853, au conseil des travaux de la marine, M. Rigault de Genouilly fut nommé contre-amiral, le 2 décembre 1854, et envoyé en Crimée, où, durant le siège de Sébastopol, il commanda un détachement de marins. En 1856, il fut mis à la tête de la division navale de l'Indo-Chine et coopéra avec les Anglais, l'année suivante, à la prise et à l'occupation de Canton. M. Rigault de Genouilly, qui avait été promu au grade de vice-amiral le 9 août 1858, fut appelé, en janvier 1862, au commandement de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, en remplacement de M. Le Barbier de Tinan. Nommé amiral, par décret du 27 janvier 1864, il avait été appelé au Sénat le 11 juillet 1860: il y vota, en mars 1861, pour le maintien du pouvoir temporel du pape.

Au mois de janvier 1867, l'amiral Rigault de Genouilly fut choisi pour ministre de la marine, en remplacement de M. Chasseloup-Laubat. Parmi les faits qui appelèrent vivement l'attention publique sur l'administration de son département, on remarque les troubles de la Réunion qui furent l'objet d'une répression sanglante. Ils donnèrent lieu dans la Chambre à des interpellations auxquelles le ministre répondit en couvrant, au nom du gouvernement, tous ses agents de sa responsabilité (27 janvier 1868). Dans la crise ministérielle des premiers jours de juillet 1869, l'amiral, qui avait donné sa démission avec tous ses collègues, fut remis à la tête de son ministère par décret du 17 de ce même mois. Pendant la maladie du maréchal Niel, le mois suivant, il fut chargé par intérim du département de la guerre. L'un des deux ministres qui conservèrent leur portefeuille dans le cabinet formé par M. Em. Ollivier (2 janvier 1870), il fut également maintenu lors de la constitution du ministère Palikao (11 août 1870) et se retira en Espagne après la révolution du 4 septembre. L'amiral Rigault de Genouilly a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 2 octobre 1855 et grand-croix le 30 décembre 1864. — Il est mort le 4 mai 1873.

Il a publié la quatrième édition du *Routier des Antilles*, de Chaucheprat (1852, 2 vol. in-8), corrigée d'après celle du dépôt de Madrid, et augmentée de documents anglais. Il a aussi donné ses soins à la seconde édition du *Dictionnaire universel et raisonné de marine* de M. de Montferrier (1846, in-4).

RIGNY (Alexandre Gaultier, vicomte de), général français, né le 19 mars 1790, est fils d'un ancien officier de cavalerie et d'une sœur de l'abbé Louis. Après avoir fait ses premières études à Bruxelles, il fut envoyé à l'École militaire de Fontainebleau; sous-lieutenant d'infanterie en 1807, il prit part aux campagnes de Prusse, de Pologne et d'Autriche, et suivit, en qualité d'aide de camp, le maréchal Suchet en Espagne (1810), où il devint capitaine et chef d'escadron. Envoyé en 1813 en mission près de l'empereur, il fut attaché à l'état-major du prince de Neuchâtel et reçut une grave blessure à la tête lors de la retraite de Leipzig; par la suite, il tomba aux mains de l'ennemi, et demeura prisonnier jusqu'au retour de la paix. Nommé lieutenant-colonel en 1814 et colonel de cavalerie en 1818, il fit à la tête du 2e hussards la guerre de 1823 en Espagne. Promu maréchal de camp le 25 octobre 1830, il fut deux fois employé en Belgique.

Au mois d'octobre 1836, il alla prendre à Bone le commandement de l'avant-garde de l'expédition destinée à agir contre le bey de Constantine, sous les ordres du maréchal Clausel. On sait quel en fut le malheureux résultat : affaiblie de moitié, l'armée fut obligée de lever le siège et de rentrer à Alger à marches forcées, au milieu des attaques presque continuelles des tribus arabes. M. de Rigny, chargé de l'arrière-garde, supporta en quelque sorte tout le poids de cette désastreuse retraite; cependant, il se vit l'objet, de la part du général en chef, d'un ordre du jour où il était formellement accusé d'*insinuations perfides*, de *conseils coupables*, et déclaré rebelle et indigne. Renvoyé, sur sa demande, devant le conseil de guerre de la division de Marseille, il obtint en sa faveur un jugement de non-culpabilité rendu à l'unanimité (juin 1837). Malgré la solennité de cette réparation, il tomba dans une sorte de disgrâce et fut relégué dans le commandement de la subdivision de l'Indre jusqu'en février 1848. Sous la République, il commanda quelque temps le Finistère et fut ensuite admis dans le cadre de

réserve. M. de Rigny a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 4 juin 1831. — Il est mort à Fougères (Indre), le 25 août 1873.

RIHOUET (Jean-Philippe-Frédéric), homme politique français, né en 1795, entra, en 1827, à la Cour des comptes, où, de conseiller référendaire, il devint, en 1841, conseiller maître et, en 1865, président de chambre. Il s'acquit, par une suite de rapports remarquables, une grande autorité dans les matières qui sont du ressort de la Cour des comptes. Admis à la retraite le 28 février 1870 avec le titre de président honoraire, il resta membre du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, jusqu'au mois de mai 1879. Sous le régime de Juillet, il fut plusieurs fois élu député de la Manche et membre du Conseil général qu'il a présidé. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1846, commandeur le 18 août 1864, et grand officier le 28 février 1870.

RING (Bernard-Jacques-Joseph-Maximilien DE), archéologue français, fils d'un colonel alsacien, est né à Bonn (Prusse rhénane), le 27 mai 1799. Passionné pour l'étude de l'archéologie et des beaux-arts, il s'y consacra dès l'âge de seize ans et s'occupa surtout des antiquités de l'Allemagne. Il resta dans ce pays de 1815 à 1848, s'occupant principalement de l'hagiographie et des légendes. En 1845, il fut nommé correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques. — Il est mort à Bischheim (Alsace), en 1873.

Parmi les travaux de M. Ring, qui se recommandent surtout par l'érudition et l'exactitude des recherches, on cite particulièrement : *Vues pittoresques des vieux châteaux du grand-duché de Bade* (Bade, 1829, in-folio); *Description du château de Tubingue* (Paris, 1835, in-8); *Établissements celtiques dans le sud-ouest de l'Allemagne* (Fribourg, 1842, in-8); *Histoire des Germains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Charlemagne* (Paris, 1850, in-8); *Établissements romains du Rhin et du Danube*, principalement dans le sud-ouest de l'Allemagne (Paris, 1852-1853, 2 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions; *Essai sur la Rigsmaal-Saga et sur les trois classes de la société germanique* (Paris, 1854, in-18); une suite de Notices et de Mémoires sur les *Tombes celtiques de l'Alsace, de la Souabe, de l'Allemagne*, etc., sur des fouilles et explorations archéologiques, sur des monuments, des personnages ou des événements historiques du moyen âge (1840-1864, in-8 et in-4); *Histoire des peuples opiques, de leur législation, de leurs mœurs, de leur langue*, etc. (Paris, 1859, in-8).

RIO (Alexis-François), écrivain religieux et critique d'art français, né à l'île d'Arz (Morbihan), le 20 mai 1797, terminait ses études au collège de Vannes, lorsqu'il y fut professeur d'humanités. Nommé, au bout de trois ans, professeur de rhétorique à Tours, il passa encore par quelques collèges de province, et devint enfin professeur d'histoire au collège Louis-le-Grand. Ses relations avec son compatriote Lamennais et quelques autres écrivains religieux le jetèrent dans le mouvement littéraire et philosophique dont l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence* fut le promoteur, et un riche mariage avec l'héritière d'une famille catholique anglaise lui permit de renoncer à l'enseignement pour suivre ses goûts artistiques et littéraires, et publier des livres où l'art et son histoire sont subordonnés rigoureusement au point de vue catholique. — M. Rio est mort à Paris le 16 juillet 1874.

On cite de lui : *Essai sur l'histoire de l'esprit humain dans l'antiquité* (1828-1830, 3 vol. in-8); *De l'Art chrétien* (1841-1855, 2 vol. in-8; 2e édit. 1861-1867, 4 vol. in-8; 3e éd. 1874, 4 vol. in-8); *De la Poésie chrétienne* (1861, in-8), formant le tome III de l'ouvrage précédent; *la Petite chouannerie*, histoire d'un collège breton sous l'Empire (1842, in-8); *les Quatre Martyrs* (1856, in-18; 5e édit., 1862), contenant quatre biographies édifiantes; *Shakespeare* (1864, in-18); *Michel-Ange et Raphaël* (1867, in-8); *Épilogue à l'art chrétien* (1870, 2 vol. in-8); *l'Idéal antique et l'idéal chrétien* (1873, in-18), extrait de *l'Art chrétien*, etc.; puis divers articles dans l'ancienne *Université catholique*, dans le *Correspondant*, etc.

RIONDEL (Louis-Fabin), avocat français, député, né à Saint-Marcellin (Isère), le 24 [illegible] 1824, suivit les cours des écoles de droit de Grenoble et de Paris. Reçu licencié à la Faculté de Grenoble en 1845, il s'inscrivit l'année suivante au barreau de Saint-Marcellin et y remplit les fonctions de maire de 1860 à 1867. Au mois [illegible] de cette dernière année, il fut porté comme candidat de l'opposition dans la 2e circonscription de l'Isère, et fut élu malgré les efforts du préfet M. Pastoureau, en faveur du candidat officiel. Aux élections générales de mai 1869, il fut réélu au même titre par 14 654 voix sur 25 [illegible] votants, contre 11 196 voix données au candidat officiel, M. Champollion. M. Riondel prit place à la Chambre parmi les membres de la gauche, signa l'interpellation des 116, combattit le plébiscite et vota contre la guerre.

Élu représentant de l'Isère à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le premier sur [illegible], par 95 289 voix, il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et adopta l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut nommé député dans l'arrondissement de Saint-Marcellin, par 14 151 voix, sans concurrent. Après l'acte du 16 mai 1877 il fut un des 363 députés des gauches, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et malgré les énergiques efforts de l'administration, fut réélu le 14 octobre, par 15 336 suffrages contre [illegible] obtenues par le candidat officiel et [illegible], le général de Malus.

RIOS (AM. DE LOS). Voy. AMADOR DE LOS RIOS.

RIOS Y ROSAS (Antoine DE LOS), homme politique espagnol, né à Ronda (Andalousie), en [illegible], se distingua comme avocat et entra dans la vie politique après l'avènement de la reine Isabelle. En 1837, il fut député aux Cortès, où il vota constamment avec les conservateurs. Pendant la dictature d'Espartero, il s'associa aux efforts de l'opposition et rédigea plusieurs journaux modérés. La chute des progressistes le fit arriver au pouvoir; il fut nommé conseiller d'État à la création de ce nouveau corps politique, et devint un des instruments du ministère Narvaez. Mais il refusa de suivre le gouvernement d'Isabelle dans la voie périlleuse des coups d'État, fit partie de l'opposition modérée, et fut destitué de ses fonctions de conseiller. En 1854, après le pronunciamento d'O'Donnell, il fit partie du ministère des Quarante heures, présidé par le duc de Rivas. Membre des Cortès constituantes, il combattit à la tribune les idées démocratiques et battit continuellement en brèche l'autorité d'Espartero. Au mois de juillet 1856, il s'associa au coup d'O'Donnell, et prit part au coup d'État qui, dans la personne du duc de la Victoire, frappa la révolution. Il reçut alors le portefeuille de l'intérieur. Toujours mêlé depuis aux [illegible]

de cabinet, il fut, en novembre 1863, élu, comme candidat ministériel, président du Congrès espagnol. Appelé en octobre 1868 à la présidence du Conseil d'État, il donna sa démission quelques jours plus tard. — Il est mort à Madrid le 4 novembre 1873.

RIOTTEAU (Émile-Alexandre), industriel et député français, est né à Saint-Pierre-Miquelon (Martinique), le 12 décembre 1837. L'un des grands armateurs du département de la Manche, membre de la Chambre de commerce et juge au tribunal de commerce de Granville il se présenta, comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription d'Avranches, et fut nommé par 6336 voix contre 6343 obtenues par le candidat monarchiste. Il siégea au centre gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Combattu par l'administration, aux élections du 14 octobre suivant, il échoua avec 6027 voix, contre 6139 obtenues par M. Leclerc, candidat officiel et bonapartiste. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, M. Riotteau se représenta et fut élu, le 3 mars 1879, par 7699 voix, contre 3565 données au candidat monarchiste, M. de Canisy. Il s'est fait inscrire au groupe de la gauche républicaine. Il représente le canton de Granville au conseil général de la Manche.

RISTELHÜBER (Paul), littérateur et bibliophile français, né à Strasbourg, le 11 août 1834, est fils d'un médecin distingué de cette ville, chirurgien en chef de l'hôpital civil et auteur de quelques mémoires spéciaux. Il fit ses études au collège Sainte-Barbe et au lycée *Louis-le-Grand* et prit le grade de licencié ès lettres. De retour dans son pays, il collabora à des recueils alsaciens et donna diverses publications, littéraires et bibliographiques.

Nous citerons : ***Bouquet de lieder***, traduit de l'allemand (Strasbourg, 1856, in-18); ***Intermezzo***, traduit de H. Heine, en vers français (Ibid., 1857, petit in-18); ***Héro et Léandre***, traduction en vers (Ibid. 1859, in-8); ***Marie Stuart***, drame, d'après Schiller, en vers (1859, in-18); ***Faust***, d'après Gœthe, adapté à la scène française (1861, in-18); ***Faust dans l'histoire et dans la légende***, essai sur l'humanisme superstitieux du XVIe siècle (1863, in-8); ***Rhythmes et refrains***, poésies (Lyon, imp. Perrin; 1864, in-18); ***l'Alsace ancienne et moderne***, 3e édit., 1865, in-8, avec M. Baquol; ***Sur les Archives de la ville de Strasbourg*** (1866, in-8); ***l'Assassinat de Rastadt*** (1870, in-8), étude historique; ***Bibliographie Alsacienne*** (1870-1873 : séries I-IV; 4 vol. in-8; Ve série, 1875, in-8); ***l'Alsace à Morat*** (1876; in-8); ***Quatre ballades*** (Genève, 1876, in-8); ***Un Touriste allemand à Ferney en*** 1775 (1878 in-18). Il a édité le curieux ***Liber vagatorum***, ou ***Livre des gueux***, du XVIe siècle, avec une ***Notice*** (1862, in-8), les ***Contes*** du Pogge, les ***Contes, lettres et pensées*** de l'abbé Galiani, l'***Apologie pour Hérodote*** d'Henri Estienne, publiée pour la première fois intégralement, etc.

RISTITCH (Jean), homme politique serbe, né à Kragouievatz, en 1831, fit ses études à Berlin et à Heidelberg, puis vint les compléter à Paris. Retourné à Belgrade, il entra au ministère de l'intérieur et devint rapidement chef de division. Le prince Miloch le distingua et, en 1860, l'attacha à la mission qu'il envoyait à Constantinople. L'année suivante M. Jean Ristitch passait du rang de secrétaire à celui de chef de mission et parvenait à empêcher la rupture qui semblait devoir être la conséquence du bombardement de Belgrade. Il obtint plus tard de la Porte l'évacuation des forteresses que les troupes turques occupaient encore en Serbie. Ce résultat inespéré fit à M. J. Ristitch un nom populaire; le prince Michel lui adressa une lettre publique de félicitations et lui confia le portefeuille des affaires étrangères et la présidence du conseil, en novembre 1867. M. J. Ristitch ayant réclamé des modifications dans le personnel du ministère, dut se retirer devant les hésitations du prince. Loin d'en souffrir, sa popularité en fut accrue, et il fit partie du Conseil de régence nommé en 1868, après l'assassinat de Michel, pendant la minorité du jeune Milano, qu'il avait ramené de Paris. A la mort de Blaznavatz, il prit la présidence du Conseil et travailla à préparer l'indépendance de sa patrie. Partisan de la Russie, il mettait en elle tout son espoir, tandis que le parti Marinovitch se tournait du côté de Vienne. Après le retour du prince Milan de son voyage en Autriche et à Paris en 1873, son influence diminua, et il céda le pouvoir à son adversaire. Il rentra au ministère en 1876 et y resta près de deux ans. Il fut envoyé au congrès de Berlin en 1878.

A part ses services politiques, M. Ristitch s'est fait connaître, en Serbie, par des travaux littéraires très estimés. Il a publié en allemand : ***Revue de l'état moral et intellectuel de la Serbie*** (Kurze Uebersicht der sittlichen und geistlichen Zustaende in Serbien; Heidelberg, 1851); ***Littérature contemporaine Serbe*** (die neuere Liter. der Serbien; Berlin, 1852).

RISTORI (Adélaïde), célèbre actrice italienne, née en 1821, à Cividale, petite ville du Frioul, est la fille de comédiens obscurs, qui la firent paraître sur la scène, dès l'âge de deux mois, dans une pièce de Giraud, *le Précepteur dans l'embarras*. A quatre ans, elle joua les rôles d'enfant, et à douze ceux de soubrette et d'ingénue. Elle parut enfin, deux ans plus tard, dans *Françoise de Rimini*, de S. Pellico, et joua, pour son premier bénéfice, une pièce imitée du français, *les Deux Fantômes*. Elle entra à quinze ans dans la troupe sarde dont elle fit longtemps partie. La célèbre Charlotte Marchionni, qui jouait les premiers rôles, la prit en affection, et lui donna de précieuses leçons. En 1841, Mlle Adélaïde Ristori passa dans la troupe de Parme, déploya ensuite tout son talent, à Livourne, dans les rôles de jeune première, car, à cette époque, elle jouait de préférence la comédie, se montrant parfois avec éclat dans le drame et dans la tragédie.

Des amours qui tiennent du roman, suivis de son mariage avec le jeune marquis Capranica del Grillo, en 1847, interrompirent quelque temps la carrière dramatique de Mme Ristori; sa passion pour l'art fut réduite aux théâtres de société. Une bonne action la ramena sur la scène. Elle joua un soir au bénéfice d'un impresario ruiné et obtint un triomphe qui fit taire toutes les considérations de famille. Après avoir formé et dirigé elle-même une troupe pendant quelque temps, elle s'engagea dans celle de Domeniconi, excellent acteur lui-même. Caroline Internari lui fit alors étudier les principaux rôles du théâtre tragique italien, celui de Myrrha surtout, la Phèdre de cette autre Rachel. Malheureusement, son début dans le chef-d'œuvre d'Alfieri eut lieu à Rome, en 1849, au moment du siège de cette ville. Durant le bombardement, Mme Ristori alla soigner les blessés dans les hôpitaux. Ce ne fut qu'en 1850 qu'elle reprit ses représentations. Avec *Myrrha*, elle fit applaudir trois autres tragédies du même auteur : *Rosemonde*, *Octavie* et *Antigone*. Rentrée dans la troupe sarde elle joua chaque année

quelques mois à Turin, et parcourut toute la Péninsule, accueillie avec faveur dans ses pièces de prédilection, *Myrrha*, *Françoise de Rimini*, *Pia dei Tolomei* et *Marie Stuart*.

Ces mêmes pièces furent aussi, à Paris, ses triomphes en 1855. Jamais comédienne étrangère n'avait reçu pareille ovation sur nos théâtres. Admise à jouer aux Français quelques jours après une représentation de Rachel, elle dut à ce rapprochement même un redoublement d'enthousiasme; car les griefs du public parisien contre l'actrice française ne furent pas étrangers au succès de sa rivale. Le nom de la Ristori fut dans toutes les bouches: ses portraits se vendirent à profusion; Lamartine lui adressa des vers; le gouvernement lui fit les offres les plus brillantes pour l'attacher à la Comédie-Française. Elle voulut rester Italienne.

Pendant cinq ans. Mme Ristori donna régulièrement au Théâtre-Italien de Paris une saison dramatique, ainsi qu'un certain nombre de représentations dans les départements. En 1856, M. Legouvé lui confia sa *Médée*, que Mlle Rachel s'était refusée à jouer, et que Montanelli traduisit pour elle en italien. Ce dernier écrivit aussi pour sa compatriote une pièce originale, *Camma*, qui lui valut un succès de plus. A la fin de 1857, elle reçut en Espagne l'accueil le plus enthousiaste. Dans sa saison de 1858, à Paris, elle osa enfin lutter, dans une traduction italienne de *Phèdre*, contre les plus puissants de nos souvenirs; un peu plus tard, à la suite de la dernière guerre d'Italie, elle se risqua à réciter sur la scène du Théâtre-Français des vers de circonstance, écrits pour elle dans notre langue. En 1860, elle alla donner des représentations en Hollande et en Russie; elle obtint particulièrement un grand succès à Saint-Pétersbourg, au commencement de 1861.

Elle revint en France et joua à l'Odéon le rôle de Béatrix, dans le drame écrit pour elle par M. Legouvé. C'était la première fois qu'elle jouait en français, et son succès fut vif et prolongé. Depuis, elle ne cessa de voyager, donnant des représentations dans toute l'Europe. Le roi Guillaume Ier lui décerna en 1862, à Berlin, la médaille ès sciences et ès arts. En 1864, elle passa même à Constantinople, où elle reçut l'accueil le plus enthousiaste. Elle vint reprendre à Paris, sur la scène du Vaudeville, au printemps de 1865, le drame de *Béatrix*, mais elle n'y retrouva pas son premier succès. Après avoir encore, au mois de juin 1866, joué *Medea* et *Maria Stuarda* au Théâtre-Lyrique, elle partit pour l'Amérique avec une troupe de tragédie, y obtint des succès prodigieux d'enthousiasme et d'argent, et parcourut ensuite l'Amérique du Sud, le Brésil, la Plata, la Confédération argentine.

RITSCHL (Frédéric-Guillaume), philologue allemand, né le 6 avril 1806, à Gross-Vargula, en Thuringe, étudia la philologie à Leipzig, sous la direction de Hermann, et à Halle, sous celle de Reisig. En 1829, sa thèse de doctorat, *Schedæ criticæ*, attira sur lui l'attention particulière de l'université de cette dernière ville, où il devint, en 1832, professeur adjoint. Mais, l'année suivante, il passa à Breslau en qualité de professeur titulaire de philologie et de codirecteur du séminaire philologique. Appelé à l'université de Bonn en 1839, il y exerça depuis les fonctions de codirecteur du séminaire philologique et de professeur de littérature classique. En 1859, le roi de Prusse lui conféra le titre de conseiller intime. En 1867, il fut nommé associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Il est mort à Leipzig, le 9 novembre 1876.

Le principal travail de M. Ritschl est son importante et célèbre édition critique de Plaute (Bonn, 1848-1853, 3 vol.). Nous citerons encore: *De Oro et Orione* (Breslau, 1834); les *Bibliothèques d'Alexandrie et le recueil des poésies d'Homère fait par Pisistrate* (die Alexandrinischen Bibliotheken und die Sammlung, etc.; Breslau, 1838); *Parerga Plautina et Terentiana* (Leipzig, 1845); *Titulus Mummianus ad fidem* [illegible] *Vaticani*, etc. (Berlin, 1852, gr. in-8); *Inscriptio quæ fertur columnæ rostratæ Duellianæ*, etc. (Bonn, 1852); *Monumenta epigraphica tria ad archetyporum fidem exemplis*, etc. (Ibid., 1852, avec 3 grav.); *Anthologiæ latinæ corollarium epigraphicum* (Berlin, 1853); *De sepulcro Furiorum Tusculano disputatio grammatica* (Ibid., 1853); *De fictilibus litteratis Latinorum antiquissimis quæstiones grammaticæ* (Ibid., 1853); *Poesis Saturniæ spicilegium* (Bonn, 1854), etc., puis diverses éditions: *Thomas Magister* (Halle, 1832); *Lex Rubria* (Bonn, 1851); *Sermo Philochetis adolescentis* (Ibid., 1851), etc., et enfin un grand nombre de savantes dissertations insérées dans les *Programmes* de l'université de Bonn, dans les *Recueils* de l'institut archéologique de Rome, et surtout dans le *Musée de philologie du Rhin* (Francfort, 1841-1867, t. I-XXII), recueil périodique que M. Ritschl rédigea avec Welcker. On a publié à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa nomination à Bonn: *Symbola philologorum Bonnensium in honorem Frid. Ritschelii* (Leipzig, 1864-1867).

RITSCHL (Albrecht), théologien allemand, né le 25 mars 1822, suivit, dans diverses grandes universités allemandes, les cours des principaux professeurs de théologie, et prit, en 1846, ses grades à Bonn. Ses travaux de théologie et d'histoire ecclésiastique lui valurent, en 1853, les fonctions de conservateur en chef de la bibliothèque et du musée de l'université de cette ville, et le titre de professeur ordinaire en 1860; il passa en 1864, à l'université de Gœttingue. En 1874, il devint conseiller et en 1878, membre du consistoire provincial hanovrien.

Parmi ses écrits, on remarque: *l'Évangile de Marcion et l'Évangile canonique de saint Luc* (das Evangelium Marcion's, etc.; Tubingue, 1846), où l'auteur s'inspire encore des leçons du théologien Baur; *l'Origine de l'ancienne Église catholique* (die Enstehung der alt katholischen Kirche; Bonn, 1850, 2e édit. 1857), ouvrage dirigé, au contraire, contre l'école [illegible] critique de Tubingue; *De Ira Dei* (Ibid., 1859); *Discours de Schleiermacher sur la religion* (die Reden ueber die Religion, etc. Ibid. 1874); *l'Instruction dans la religion chrétienne* (Unterricht in der Christl. Rel. Ibid. 1875), etc.

RIVARA DA CUNHA (Joachim-Heliodoro), littérateur et administrateur portugais, né à Arraiolos (Alemtejo), le 23 juin 1809, fils d'un médecin d'origine genevoise, acheva ses études à l'université de Coïmbre, fut reçu médecin et, après avoir été quelque temps employé à la préfecture d'Evora, devint bibliothécaire de cette ville, qui possédait une importante collection de manuscrits. Il en entreprit le Catalogue, dont le tome Ier, imprimé aux frais du gouvernement, parut à Lisbonne en 1844. En 1851, il fut élu député au parlement, où il vota avec le parti libéral. Il publia alors ses *Apontamentos sobre os oradores parlamentares*. En 1855, nommé secrétaire général du gouvernement de l'Inde portugaise, il partit pour Goa, où il eut à défendre les droits des évêques portugais et du gouvernement contre les prétentions des missionnaires de la

congrégation romaine de la propagation de la foi; il publia sur ce sujet une foule d'écrits en portugais ou en latin qui eurent de l'influence sur le concordat conclu entre le Portugal et le Saint-Siège. M. Rivara da Cunha est membre de l'Académie des sciences de Lisbonne.

Nous citerons encore, parmi ses nombreuses publications : *De Lisboa a Goa pelo mediterraneo* (Goa, 1859); deux éditions différentes, corrigées et annotées de la *Grammaire de la langue Concani* (1857-1858, in-4); *Ensaio historico da lingua Concani* (1858, in-4); *Reflexoes sobre o padroado portuguez no Oriente* (1858, in-4), publié également, ainsi qu'un *Supplément* (Additamento 1858), en langue anglaise; une collection de *Memorias sobre as possessoēs portuguesas na Azia, escriptas em* 1823, etc. (1859); quelques traductions, de nombreuses brochures de circonstance; des articles de journaux, notamment *O Panorama*, où il fit ses débuts littéraires.

RIVE (Auguste DE LA). Voy. LARIVE.

RIVET (Mgr François-Victor), prélat français, est né à Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), le 1er juin 1796. Ancien curé de Notre-Dame de Versailles, il fut nommé évêque par ordonnance du 18 mai 1858, préconisé le 13 septembre et sacré le 21 octobre de la même année. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 26 août 1860.

RIVET (Jean-Charles), ancien député et représentant du peuple français, né à Brives (Corrèze), le 19 mai 1800, s'occupa d'abord de peinture et fut intimement lié avec Eug. Delacroix, et Bonington, puis fut attaché, comme sous-chef, au cabinet de Martignac. Après la révolution de Juillet, successivement sous-préfet, puis préfet de la Haute-Marne et du Rhône, directeur au ministère de l'intérieur et conseiller d'État il fut envoyé en 1839, à la Chambre des députés par le collège électoral de Brives (Corrèze), fit partie du centre gauche et combattit le ministère Guizot. Il ne fut pas réélu en 1846. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le 17 septembre 1848, par le département du Rhône, où il n'eut que 41850 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota avec la droite avant et après l'élection du 10 décembre. Élu conseiller d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849, conserva ses nouvelles fonctions jusqu'au 2 décembre 1851 et protesta contre le coup d'État.

Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant de la Corrèze à l'Assemblée nationale, le deuxième sur six, par 29 420 voix. Il donna son nom à la proposition qui attribuait, à M. Thiers, la présidence de la République pour la durée de l'Assemblée elle-même et qui faisait faire à celle-ci un pas en dehors du pacte de Bordeaux, vers l'établissement définitif de la République. Lors du renouvellement des conseils généraux, le 8 octobre 1871, il fut élu conseiller général du département de la Corrèze, pour le canton de Brives. Chevalier de la Légion d'honneur le 30 avril 1836, il avait été promu officier le 17 décembre 1849. — M. Rivet est mort à Cannes le 19 novembre 1872.

RIVIÈRE (Hippolyte-Ferréol), jurisconsulte français, né à Aix-en-Othe (Aube), le 26 mars 1818, fut reçu docteur en droit à Dijon en 1840. Après avoir concouru pour diverses chaires de facultés de droit, il entra dans la magistrature, devint le 25 avril 1863, juge à Issoire, président du tribunal de Mauriac le 21 octobre 1865, conseiller à la Cour de Riom le 1er septembre 1868, et fut nommé avocat général à la Cour de cassation le 13 janvier 1880.

M. Rivière a publié : *Répétitions écrites sur le Code de commerce* (1854, in-8; 7e éd. 1875); *Examen du régime de la propriété mobilière en France* (1854, in-8); *Questions sur la transcription en matière hypothécaire* (1856, in-8), avec M. Huguet, avocat à la Cour de cassation; *Revue doctrinale des variations et des progrès de la jurisprudence de la Cour de cassation en matière civile* (1862, gr. in-8); *Commentaire de la loi du 24 juillet 1867, sur les sociétés* (1868, in-8); *Histoire des institutions de l'Auvergne* (1874, 2 vol. in-8); *Codes français et lois usuelles* (1876, in-8), avec MM. Faustin Hélie et Pont; diverses brochures juridiques.

RIVIÈRE (Louis-Marie-Charles RIFFARDEAU, duc DE), sénateur français, né à Constantinople, le 8 juillet 1817, est fils de l'ancien gouverneur du comte de Chambord et filleul de Louis XVIII et de la duchesse d'Angoulême. Riche propriétaire du département du Cher et membre du Conseil général de ce département pour le canton de Charenton, il n'avait appartenu à aucune de nos assemblées politiques, lorsqu'il fut porté candidat sur la liste conservatrice aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Nommé le second sur deux, par 190 voix sur 354 votants, il fit partie de la droite légitimiste et se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie le 23 juin 1877.

RIVIÈRE (Armand), député français, né à Chênehutte (Maine-et-Loire), le 1er mars 1822, étudia le droit, entra au barreau d'Angers et y devint rédacteur en chef du journal *le Tribun d'Angers*, dans lequel, en 1851, il signa une énergique protestation contre le coup d'État. Obligé de se réfugier un instant à Londres, il rentra en France, alla s'inscrire au barreau de Tours, et se mêla dans cette ville aux luttes de l'opposition contre l'Empire. Candidat radical aux élections de mai 1869, il obtint 7167 voix contre 19 023 données à M. Houssard, candidat libéral. Il combattit le plébiscite de 1870 et protesta contre la déclaration de guerre. L'élection de M. Guinot au Sénat le 5 janvier 1879, ayant laissé une place vacante dans la 2e circonscription de Tours, M. Rivière fut élu, le 20 avril, au scrutin de ballottage, par 10 748 voix. Il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine. Il a été nommé maire de Tours le 20 novembre 1879.

M. Armand Rivière est auteur des écrits suivants : *Histoire des biens communaux en France depuis leur origine jusqu'à la fin du XIIIe siècle* (1856, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions; *les Miracles de saint Martin* (1861, in-8); *l'Église et l'esclavage* (1864, in-8); *Histoire de la démocratie angevine de* 1848 *à* 1851, (1869, in-18); *Trois mois de dictature en province* (1871, in-18).

RIVIÈRE (Henri-Laurent), officier de marine et littérateur français, né à Paris, le 12 juillet 1827, entra à l'École navale en 1843, devint aspirant de marine en 1845, enseigne en 1849, lieutenant de vaisseau le 29 novembre 1856 et capitaine de frégate le 1er juin 1870. Il compte, sur trente-cinq ans de service, plus de vingt années de navigation. Il se trouvait dans la division navale de la Nouvelle-Calédonie lors de l'insurrection des Canaques, et contribua à la réprimer, à la tête d'un détachement de déportés. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 6 octobre 1855 et promu officier le 30 juillet 1878.

M. Henri Rivière s'est acquis une notoriété littéraire rapide par deux simples nouvelles, *Pierrot* et *Caïn* (1860, in-18; 2ᵉ éd., 1870, in-18), où le fantastique, dans ses effets physiologiques et moraux, était traité avec une rare vigueur. Il a donné depuis comme romans et nouvelles : *la Main coupée* (1862, in-18) ; *la Possédée*, *le Colonel Pierre*, etc. (1863, in-18) ; *les Méprises du cœur* (1865, in-18) ; *le Cacique*, journal d'un marin (1866, in-18) ; *le Meurtrier d'Albertine Renouf*, *les Derniers jours de don Juan* (1867, in-18) ; *la Grande marquise* (1869, in-18) ; *Mademoiselle d'Avremont*, *Monsieur Margerie* (1872, in-18); *la Faute du mari* (1872, in-18); *Aventures de trois amis* (1875, in-18); *Edmée*, *le Châtiment*, *Flavien* (1877, in-18), etc. Abordant le théâtre, il a fait jouer, avec un succès d'estime, à la Comédie-Française, une pièce en quatre actes, en prose, *la Parvenue* (30 août 1869). Depuis il a donné *Berthe d'Estrée*, comédie en trois actes (1875) et *M. Margerie*, en un acte (même année). Comme publications plus spéciales, on cite de M. H. Rivière : *la Marine française sous Louis XV* (1859, in-8); *la Nouvelle Calédonie* (1880, in-18).

RIVIÈRE (Briton), peintre anglais, né à Londres, le 14 août 1840, est fils d'un professeur de dessin au collège de Cheltenham, puis à Oxford. Il eut son père pour premier maître, entra en 1867 à l'université d'Oxford, et obtint, en 1873, le diplôme de maître ès arts. Il exposa la première fois en 1858, dans la galerie de l'Académie : *le Repos après le travail* et *le Parc de moutons*, et, l'année suivante, *Sur la route de Gloucester*. Après une interruption de cinq ans, il reparut à l'Exposition de l'Académie en 1864 et donna depuis une suite de tableaux parmi lesquels nous citerons : *Roméo et Juliette* ; *Profond sommeil* (1866); *les Prisonniers* (1869); *Circée transformant les compagnons d'Ulysse en pourceaux* (1871) ; *Argus* (1873) ; *Apollo* (1874) ; *la Légende de Saint-Patrick*, *Lazare* (1877). A l'Exposition universelle de 1878, où il donna *Charité*, *le Dernier de la garnison* et *Daniel dans la fosse aux lions*, il obtint une médaille de 3ᵉ classe. M. Br. Rivière a été élu associé de l'Académie des beaux-arts de Londres, le 16 janvier 1878.

RIVIÈRES (Raymond-Adolphe SERÉ DE), général français, né à Albi (Tarn), le 20 mai 1815, entra à l'École polytechnique le 2 novembre 1835, et passa deux ans après, comme sous-lieutenant, à celle de Metz, d'où il sortit dans l'arme du génie. Lieutenant en 1839, capitaine en 1843, il fut promu chef de bataillon le 24 décembre 1858 ; lieutenant-colonel le 12 août 1864, et colonel le 4 mars 1868, il fut détaché à Nice, puis nommé directeur des fortifications à Lyon. Employé par le gouvernement de la Défense nationale, il fut promu général de brigade le 30 décembre 1870, commanda, après la guerre, le génie du 2ᵉ corps d'armée à Versailles, et fut en outre membre-adjoint du comité des fortifications. Au mois de mai 1872, il fut chargé de la tâche pénible et délicate d'instruire le procès du maréchal Bazaine ; il s'en acquitta avec intégrité, et son rapport, dont la lecture commença le 6 octobre 1873, releva contre le maréchal des charges accablantes. Nommé chef du service central du génie, au ministère de la guerre, le 3 février 1874, il fut chargé des études pour la reconstruction des travaux de défense sur la frontière de l'Est, et pour la construction de nouveaux forts de l'Est et du Sud-Est. Promu général de division le 4 novembre 1874, il resta au ministère de la guerre comme directeur du génie, et fut nommé membre du conseil supérieur des voies de communication. Il a été remplacé, comme directeur, le 11 janvier 1880, et admis dans le cadre de réserve le 20 mai suivant. Officier d'un mérite reconnu, le général de Rivière a été décoré de la Légion d'honneur le 21 décembre 1854, promu officier le 20 juin 1859, commandeur le 24 juin 1871, et grand officier le 30 juillet 1878.

RIVOIRE (Jacques-Nicolas-Hector), statisticien français, né à Caprée, dans le royaume de Naples, le 29 mars 1809, vint en France après la chute de l'Empire et fit ses études au collège Louis-le-Grand. Pendant l'expédition d'Espagne (1823), il suivit son père, qui était directeur des hôpitaux militaires. Après avoir fait ses études de droit à la Faculté d'Aix, il entra dans l'administration comme employé à la préfecture du Gard (15 octobre 1830). En 1832, il fut attaché à la rédaction de la partie littéraire et artistique du *Courrier du Gard*. Nommé, en 1839, secrétaire du comité supérieur d'instruction primaire, il devint, en 1840, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux publics. Chef de division à la préfecture du Gard depuis le 1ᵉʳ janvier 1838, il rédigea, à l'aide de documents officiels, la *Statistique générale du département du Gard* (Nîmes, 1842-1843, 2 vol. in-4, avec [illegible]), ouvrage considérable, imprimé aux frais du Conseil général, et successivement couronné, le 11 novembre 1844, par la Société de statistique universelle, dont l'auteur a fait partie depuis le 9 juin 1841, et, le 10 mars 1845, par l'Académie des sciences. M. Rivoire a écrit, en outre, une *Histoire illustrée de la ville de Nîmes*.

RIVOLI (Victor MASSÉNA, duc DE), homme politique français, député, petit-fils du maréchal de ce nom, est né en 1836. Ancien officier [illegible], nommé, en 1861, député au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la [illegible] conscription des Alpes-Maritimes. Il avait obtenu 11 954 voix sur 18 142 votants. Il revint au Corps législatif, aux élections générales de [illegible] nommé comme candidat officiel de la même circonscription, par 12 813 voix sur 20 [illegible] votants contre 7802 voix obtenues par le candidat indépendant, M. Méra. Après la chute de l'Empire, il resta dans la vie privée et tenta inutilement, en 1879, d'entrer dans le Conseil général des Alpes-Maritimes. M. le duc de Rivoli a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

ROBBE (Louis-Marie-Dominique-Romain), peintre et avocat belge, né à Courtrai, en 1807, suivit, de 1820 à 1824, les cours de l'Académie de sa ville natale; mais, afin de s'assurer une position moins incertaine, il quitta tout à coup la peinture, fit ses humanités, puis son droit, fut reçu docteur à Gand en 1830, nommé peu après avocat au ministère des finances, et mena de front ses fonctions et la peinture. On [illegible] des paysages et des animaux : [illegible] *Animaux au pâturage*, *Taureau effrayé par l'orage*, *Vue prise dans la bruyère* [illegible] *champs*, *Étable*, etc. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, [illegible] paysage avec bestiaux, au Salon de [illegible] *ches au pâturage*, *Moutons au repos*, [illegible] Exposition universelle de 1878 : *Pâturage* [illegible] *Flandre*, *Chiens*, *Coqs après la lutte* [illegible] une médaille d'or à Bruges en 1837, [illegible] médaille à Paris en 1844, et une [illegible] été nommé chevalier de la Légion d'honneur 1845. Il est, en outre, décoré de l'ordre de Léopold, de l'ordre de Charles III d'Espagne, [illegible]

Son frère, M. Henri ROBBE, [illegible] peinture, et a figuré aux Expositions [illegible]

de Paris, en 1855 et en 1867, avec des *Fruits* et des *Fleurs*. Il a obtenu une médaille de vermeil à Bruges, en 1850, et une médaille de 1re classe à Ypres en 1855.

ROBERT (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Voncy (Ardennes), le 4 août 1813, petit-fils d'un conventionnel et fils d'un député libéral, fut élevé dans les idées démocratiques. Établi à Sedan, il employa contre M. Cunin-Gridaine l'influence qu'il devait à une grande fortune territoriale. Il était correspondant du *National*. Après la révolution de Février, il organisa dans les Ardennes la propagande démocratique, à l'aide d'un journal qu'il fonda à ses frais, et d'un comité républicain dont il fut élu président. Malgré l'opposition des légitimistes et des anciens conservateurs, il fut nommé représentant du peuple, le dernier sur huit, par 21 914 suffrages. Secrétaire de l'Assemblée constituante, il vota ordinairement avec la gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée; non réélu à l'Assemblée législative, il continua jusqu'au 2 décembre de se mêler activement à la politique. Une élection partielle, de janvier 1872, pour l'Assemblée nationale, le fit rentrer dans la vie parlementaire. Élu par 32 600 voix, il siégea à gauche et vota toutes les mesures propres à consolider les institutions républicaines. Aux élections du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, il échoua, dans l'arrondissement de Vouziers, avec 5274 voix, contre M. Ladoucette, et ne se représenta pas à celles de 1877. Candidat dans une élection sénatoriale des Ardennes, il échoua, le 9 mai 1880, avec 244 voix, contre 285 obtenues par un autre candidat républicain.

ROBERT (Pierre-Joseph), général français, sénateur, né à Rouen, le 28 janvier 1814, entra à l'École militaire de Saint-Cyr en 1831 et en sortit deux ans après comme sous-lieutenant. Attaché à l'état-major, il fut promu lieutenant le 1er janvier 1836, capitaine le 18 janvier 1840, chef d'escadron le 3 janvier 1851, lieutenant-colonel le 10 mai 1859, colonel le 26 décembre 1864, et nommé en même temps à l'état-major de la division militaire à Rouen. Chef d'état-major du général Douay, il assista à la bataille de Wissembourg, et plus tard à celle de Sedan, où il fut fait prisonnier et emmené en Allemagne. Après la guerre, il fut promu général de brigade pour prendre rang à partir du 27 octobre 1871, mais n'exerça aucun commandement et fut admis dans le cadre de réserve en 1876.

M. Robert, qui, en 1848, avait été, sans succès, candidat républicain dans la Seine-Inférieure, fut élu, dans ce même département, représentant à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871. Il prit place sur les bancs de la droite légitimiste et cléricale, signa l'adhésion au *Syllabus*, repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste de l'Union conservatrice, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut élu, le troisième sur quatre, par 545 voix sur 871 électeurs. Il vota, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés. Il prit part à la discussion de la loi sur l'état-major. Conseiller général de la Seine-Inférieure pour le canton de Fécamp, il en a été élu vice-président. Décoré de la Légion d'honneur le mai 1841, il a été promu officier le 26 mai 1867, et commandeur le 13 mars 1869.

ROBERT (l'abbé Jean-François), écrivain ecclésiastique français, né à Abbeville (Somme), le septembre 1797, a été professeur pendant assez longtemps au collège de Tours, et est devenu chanoine honoraire de cette ville. Il a écrit un certain nombre de petits livres pieux ou édifiants, tels que : *Sainte Philomène, son éloge et l'abrégé de sa vie et de son culte* (Lille, 1843, in-18); *Histoire de saint Paul* (Limoges, 1846, in-12); *Edgard, ou le Triomphe du christianisme sous Clovis* (Ibid., 1848, in-12); puis, comme ouvrages plus sérieux : *le Catholicisme considéré dans ses vérités fondamentales, mis à la portée de tout le monde* (Limoges, 1844, in-8); *Histoire de saint Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry* (Ibid., 1844, in-8); *Divinité du catholicisme démontrée à un docteur d'Oxford*, d'après la Bible et les Pères des premiers siècles (Paris, 1842, in-8); *Souvenirs d'Angleterre et considérations sur l'Église anglicane* (Lille, 1841, in-12, et 2 vol. in-18; 2e édit., 1849); *Voyage en Angleterre* (1873, in-8), etc.

ROBERT (Mgr Joseph-Jean-Louis), prélat français, est né à Annonay (Ardèche), le 22 mars 1819. Précédemment vicaire général de Viviers, il fut nommé, par décret du 27 février 1872, à l'évêché de Constantine, préconisé le 6 mai et sacré le 13 octobre de la même année dans l'église métropolitaine d'Alger. Il a été transféré à l'évêché de Marseille le 6 juillet 1878.

ROBERT (Charles-Frédéric), administrateur français, né à Mulhouse, le 21 décembre 1827, fit son droit à Paris, fut reçu docteur en 1848, et nommé, l'année suivante, après un brillant concours, auditeur au Conseil d'État. Maintenu en 1852, il devint maître des requêtes et commissaire du gouvernement près la section du contentieux. A la fin de 1864, il remplaça M. Genteur comme secrétaire général du ministère de l'instruction publique, déploya dans ce poste une grande activité, et soutint de sa parole, dans beaucoup de circonstances, les réformes qui s'accomplissaient alors dans l'enseignement. Lorsque M. Duruy se retira du ministère, il en sortit lui-même, fut nommé conseiller d'État en service ordinaire (août 1869) et remplit diverses missions. M. Ch. Robert a été fait officier de la Légion d'honneur le 12 août 1865.

On cite de lui quelques publications relatives à la situation des instituteurs et des écoles : *Plaintes et vœux, présentés en 1861, sur la situation des écoles*, etc. (1864, in-8), *l'Instruction obligatoire* (1871, in-8), et des conférences d'économie politique.

ROBERT (Pierre-Charles), administrateur et numismate français, membre de l'Institut, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 20 novembre 1812, commença des études de droit, puis entra à l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1834, comme lieutenant du génie. Il était capitaine en 1842, lorsqu'il passa dans l'intendance. Après avoir créé et professé un cours de législation et d'administration militaire à l'École d'application, il fit les campagnes de Crimée et d'Italie, remplit les fonctions de directeur au ministère de la guerre, et fut nommé, en 1867, intendant général inspecteur. En 1870-1871, il fut intendant en chef de l'armée de la Loire. Il était président du comité d'administration, en 1877, lorsqu'il fut atteint par la limite d'âge et mis à la retraite. M. Robert a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 mars 1865. Ses travaux archéologiques l'ont fait élire, en 1862 correspondant, et le 8 juillet 1871, membre libre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Mérimée.

Parmi ses principales publications, nous citerons : *Recherches sur les monnaies des évêques de Toul* (1844, in-4, 10 pl.); *Études numismatiques*

sur une partie du nord-est de la France (1852, in-4, 18 pl. et atlas); *Recherches sur les monnaies et les jetons des maîtres échevins de Metz et description de jetons divers* (1854, in-4, 6 pl.); *Coup d'œil général sur les légions romaines* (1867, in-4); *Numismatique de Cambrai* (1862, in-4, 56 pl.); *Sigillographie de Toul* (1868, in-4, 4 pl.); *Monnaies de Gorze sous Charles de Remoncourt* (1870, in-4); *Épigraphie gallo-romaine de la Moselle* (1873, 1re partie, in-4, 5 pl.); *Numismatique de la province du Languedoc* (3 parties in-4 à 2 col.), etc. Il a en outre collaboré au *Recueil* de l'Académie des inscriptions, à la *Revue numismatique*, aux *Mémoires* de la Société d'archéologie de la Moselle, etc.

ROBERT (Antoinette-Henriette-Clémence), romancière française, née à Mâcon, le 6 décembre 1797, et fille d'un juge suppléant du tribunal de cette ville, se tourna de bonne heure vers la littérature et la poésie, et débuta, en 1820, par le *Cri de joie d'une Française sur la naissance de S. A. R. Mgr le duc de Bordeaux* (in-8). En 1830, elle perdit son père et vint à Paris, où elle dut se livrer à des travaux de librairie. En 1845, elle s'éloigna du monde et se renferma à l'Abbaye-aux-Bois; mais après une retraite de courte durée, elle reprit le cours de ses publications. — Elle est morte à Paris, le 1er décembre 1872.

Mlle Clémence Robert a publié : *Une Famille, s'il vous plaît!* (1847, 2 vol.); *l'Abbé Olivier* (1839); *Paris silhouettes* (1840), poésies; *René l'ouvrier* (1841); *Amour de reine* (1842); *la Famille de Tavora* (1843); *le Roi* (1844, 2 vol.); *William Shakespeare* (1845, 2 vol.); *la Duchesse de Chevreuse* (1845); *le Marquis de Pombal, la Duchesse d'York, le Capitaine Mandrin* (1846); *le Pauvre diable* (1847); *les Quatre sergents de la Rochelle* (1849, in-4), le roman le plus dramatique et le plus populaire de l'auteur; *les Mendiants de Paris* (1851); *le Confesseur de la reine* (1853); *Serfs et boyards* (1854); *Louise de Lorraine, le Fou de la Bastide* (1855); *les Deux sœurs de charité, Héloïse et Abeilard, les Anges de Paris* (1856); *Nana Sahib, la Tour Saint-Jacques* (1858); *Daniel le laboureur* (1860); *les Bateleurs de Paris* (1863, 3 vol. in-8); *le Bâtard du roi* (1864, 4 vol. in-8); *la Reine des nuits* (1865, 3 vol. in-8); *la Tour du Louvre* (1865, 3 vol. in-8); *le Magicien de la barrière d'Enfer* (1866, 2 vol. in-8); *le Moine noir, le Loup-Garou* (1868, 2 vol. in-18); *les Amants du Père-Lachaise* (1869, in-18); *la Belle Valentine* (1875, in-18); *Latude ou les mystères de la Bastille* (1875, in-18); *Un Serf russe* (1878, in-18); *le Pavillon de la reine* (même année, in-18), etc., etc.; Mlle Clémence Robert a aussi abordé le théâtre, et fait jouer notamment *Château et chaumière*, en deux actes; *l'Héritage du château*, drame en deux actes, et *la Chambre de feu*, drame en cinq actes (théâtre Beaumarchais).

ROBERT (Cyprien), littérateur français, né à Angers, le 1er février 1807, professeur de littérature et de langue slaves au Collège de France, de 1854 à 1857, a publié : *Essai d'une philosophie de l'art* (1836); *les Slaves de Turquie* (1844, 2 vol.); *le Monde slave, son passé, son état présent et son avenir* (1851, 2 vol.). Il a collaboré activement, depuis 1842, à la *Revue des Deux-Mondes*.

ROBERT (Auguste-François), poète français, né à Paris, le 28 février 1813, fit de brillantes études au collège Henri IV, où il eut pour professeur de rhétorique Alfred de Wailly, qui facilita ses débuts dans le monde littéraire. Il entra de bonne heure dans la carrière administrative et ne consacra que ses loisirs à la poésie.

Il faut citer comme premiers essais deux scènes historiques en vers sur Louis XI : *Louis XI et saint François de Paule* (1830), et *Louis XI et Olivier Le Daim* (1831), insérées dans l'ancienne *Revue de Paris*, ainsi que la scène dialoguée en vers : *la Confession des bandits* (1831). Il donna ensuite : *Une Soirée à l'hôtel Saint-Pol* (1834), comédie en un acte, en vers, représentée sur les deux théâtres de Rouen; *la Réforme en Allemagne*, poème dramatique (1850, in-8); *le Connétable de Bourbon*, drame historique en cinq actes, en vers (1849) : ces deux derniers ouvrages couronnés par l'Académie française; *la Parole et l'Épée*, épisodes dramatiques de la Réforme en Allemagne (1868, in-18); *Louis XI en belle humeur* (1879, in-18), esquisse dramatique; des *Poésies* détachées dans divers journaux et revues, une remarquable *Étude sur le poète Ronsard*, dans la *Revue contemporaine*; toute une série de *Notes* et de *Notices* sur les écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles dans le *Cours de littérature française* du colonel Staaff, etc.

ROBERT (Louis-Eugène), médecin et naturaliste français, né à Meudon (Seine-et-Oise) le 6 décembre 1806, reçu docteur à Paris, en 1834, a fait divers voyages scientifiques dans l'Amérique du Centre, puis en Islande, au Groënland, en Scandinavie, en Laponie, etc., comme membre d'une commission qui accompagnait, sur la corvette *la Recherche*, le lieutenant de vaisseau Tréhouart, pendant les années 1835-1836. Il prit ensuite une part active aux belles publications relatives à cette expédition. M. L. E. Robert a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

Nous devons surtout citer de lui, dans le *Voyage en Islande et au Groënland*, publié par ordre du roi, sous la direction de M. P. Gaimard, le tome II de l'*Histoire du voyage* (1838-1850, 2 vol. gr. in-8, avec atlas), et quatre livraisons de *Géologie, minéralogie, botanique, zoologie*, etc. (1840-1843, in-8, avec planches). Il a publié en outre : *Lettres sur la Russie* (1840, in-8); *Histoire et description naturelle de la commune de Meudon* (1843, in-8); *Interprétation naturelle des pierres et des os travaillés par les habitants primitifs des Gaules* (1863, in-8); *Age présumable des monuments celtiques* (1864, in-8), suite de l'ouvrage précédent; *Destination principale des monuments celtiques* (1864, in-8), se rattachant aux deux ouvrages précédents; *Sur les Figures d'hommes et d'animaux de poteries rougeâtres antiques* (1865, in-8); puis un certain nombre de *Mémoires*, *Notes*, *Notices*, articles de journaux sur des questions d'actualités scientifiques ou d'archéologie.

ROBERT (Louis-Valentin-Élias), sculpteur français, né à Étampes, en 1821, étudia à Paris, chez David d'Angers et Pradier, débuta par des *Bustes* au Salon de 1845, et devint, en quelques années, un des sculpteurs les plus en vogue auprès des villes des départements et de l'État. Nous citerons, parmi ses œuvres déjà nombreuses : *l'Enfant-Dieu* (1846); *Houdon*, buste pour les salles du Louvre (1852); *le comte de Pernety*, pour la ville de Roanne; *les généraux Pajol et Bailly*, pour Versailles (1853); *Phryné*, les bustes de *MM. Rouville* père et fils (1855); *le Portrait du docteur Chaussier*, buste, quatre *Cariatides* monumentales, pour l'Opéra de Philadelphie (1857); les docteurs *Nagne* et *Fiyis*, *Mlle Madeleine Brohan* (1859); *la France couronnant l'Art et l'Industrie*, groupe colossal surmontant le fronton du palais des Champs-Élysées (1855); *Rabelais, Jacques Cœur, la Science, l'Industrie*, etc.

tues placées au nouveau Louvre (1856), *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*, pour Orléans (1857); puis, pour Étampes (1859), *Déidamie*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867; *la Justice*, statue de bronze pour la fontaine Saint-Michel; les quatre angles du plafond du grand escalier au Conservatoire des arts et métiers; le maréchal *Jourdan*, pour la ville de Limoges (1861); des *Bustes*; *le Drame*, statue de pierre pour le théâtre du Châtelet (1863); deux *Portraits de femmes*, *l'Agriculture* et *l'Industrie*, statues pour la gare d'Orléans, deux *Cariatides*, pour la façade du nouvel Opéra (1868), etc. M. Élias Robert a obtenu une 3e médaille en 1847 et la décoration le 15 février 1858. — Il est mort à Passy, le 28 avril 1874.

ROBERT (Alexandre), peintre belge, né à Frasignies, dans le Hainaut, en 1817, étudia à l'Académie de Bruxelles sous la direction de M. Navez, débuta au Salon de 1845 et séjourna ensuite jusqu'en 1848 en Italie. Il a notamment exécuté et exposé, depuis son retour : *Luca Signorelli faisant le portrait de son fils expiré; les Capucins, Jeune mendiant, Souvenirs de Rome et de Naples, le Dolce far niente* (1848-1852); un *Portrait*, à l'Exposition universelle de 1855; *Mme Stevens* (1857); *le comte de Morny* (1859); *Sac du couvent des Carmes à Anvers* (XVIe siècle), un *Portrait*, à l'Exposition universelle de 1867, etc. M. Alex. Robert a obtenu une médaille de vermeil en 1845, une d'or en 1848, à Bruxelles, et une 3e médaille à Paris, en 1855.

ROBERT-FLEURY (Joseph-Nicolas-Robert FLEURY, dit), peintre français, membre de l'Institut, né à Cologne (alors département de la Roër), le 8 août 1797, vint étudier à Paris, où il eut pour maîtres Girodet, Gros, H. Vernet, fit un voyage de plusieurs années en Italie, et débuta au Salon de 1824. Il a donné aux Expositions successives : *le Tasse au couvent de Saint-Onuphre* (1827); *Une Scène de la Saint-Barthélemy* (1833), au Luxembourg; *Henri IV rapporté au Louvre* (1836); *les Derniers moments de Montaigne*, *l'Entrée de Clovis à Tours*, au musée de Versailles; *Jane Shore*, *le Colloque de Poissy*, au Luxembourg; *Une Scène d'inquisition*, *Un Auto-da-fé*, *Benvenuto Cellini*, etc. La plupart de ces œuvres ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec le *Pillage d'une maison*, *le Judecca de Venise au moyen âge*. Il a exposé, en 1857, *Charles-Quint au monastère de Saint-Just*, en 1865, le portrait de *M. Devinck*, puis le portrait du docteur *Grisolle*, à l'Exposition de 1867, etc.

Beaucoup des tableaux de M. Robert-Fleury ont été mis au nombre des belles œuvres de l'école française, et ils ont eu les honneurs de toutes les sortes de reproductions. L'auteur, qui compte parmi les chefs d'école, a obtenu une 2e médaille en 1824, deux 1res en 1834 et 1835, et une 1re en 1855 et en 1867. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1836, il a été promu au grade d'officier en 1849, et à celui de commandeur le 7 août 1867. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, en janvier 1850, en remplacement de Granet.

En 1855, M. Robert-Fleury succéda à Blondel comme professeur à l'École des beaux-arts, dont il devint directeur pour cinq ans lors de sa réorganisation, en décembre 1863. Il fut nommé en outre membre du Conseil municipal de Paris, pour le VIe arrondissement, par décret du 15 novembre 1864. L'année suivante, par décret du 20 décembre 1865, il fut envoyé à Rome, comme directeur de l'Académie de France, en remplacement de M. Schnetz; mais il fut remplacé lui-même par M. Hébert, au bout d'une année.

ROBERT-FLEURY (Tony), peintre français, fils du précédent, né à Paris, le 1er septembre 1837, fut élève de P. Delaroche et de M. Léon Cogniet et débuta avec éclat au Salon de 1866, par un grand tableau que lui avait inspiré un épisode de la dernière guerre de l'indépendance polonaise; cette toile, intitulée simplement : *Varsovie, 8 avril 1861*, représentait le massacre de 4000 habitants sur la place du Château de cette ville. Il a exposé depuis : *les Vieilles sur la place Navone* à Rome (1867); *Portraits* (1868); *le Dernier jour de Corinthe* (1870), toile de vastes proportions; *les Danaïdes* (1873) : *Charlotte Corday à Caen* (1874); *Pinel, médecin en chef de la Salpêtrière*, délivrant les aliénées de leurs chaînes (1876); *Portraits* (1877-1878); *Glorification de la sculpture française*, plafond pour le palais du Luxembourg (1880). M. Tony Robert-Fleury a obtenu trois médailles en 1866, 1867, 1868, la médaille d'honneur en 1870, une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1878. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 1er novembre 1873.

ROBERT-DEHAULT (Louis-Rémy-Nicolas ROBERT, dit), industriel et sénateur français, né à Droyes (Haute-Marne), le 22 janvier 1821, étudia le droit, entra dans l'Administration et devint secrétaire général de la préfecture d'Ajaccio, fonctions qu'il abandonna en 1848. Reçu docteur en droit l'année suivante, il s'établit à Saint-Dizier en qualité de maître de forges. Juge, puis président du tribunal de commerce de Vassy, il accepta, le 20 août 1870, les fonctions de maire de Saint-Dizier, et dans ces circonstances difficiles, trouva les moyens de subvenir aux besoins de la classe ouvrière. Par son énergie et sa fermeté, il préserva la ville de l'incendie et du pillage, et obtint le remboursement presque intégral d'une contribution de 500 000 francs. Candidat républicain à l'Assemblée nationale, en 1871, il échoua, et ne se représenta que cinq ans après aux élections sénatoriales. Il fut élu le 30 janvier 1876, le second sur deux, par 336 voix sur 609 votants, et se fit inscrire aux groupes du centre gauche et de la gauche républicaine. Il vota le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie, et fut réélu, au premier renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, par 490 voix sur 606 votants. Conseiller général de la Haute-Marne pour le canton de Saint-Dizier, il en a été élu vice-président.

ROBERT DE MASSY (Paul-Alexandre), homme politique français, ancien député, sénateur, né à Orléans, le 29 septembre 1810, se fit inscrire au barreau d'Orléans, où il devint plus tard bâtonnier. Membre du Conseil municipal de cette ville, il fut candidat de l'opposition, aux élections de 1869, et échoua contre le candidat officiel. Élu représentant du Loiret, à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le deuxième sur sept, par 46 346 voix, il prit place au centre gauche. M. Robert de Massy, qui passait pour appartenir à l'opinion orléaniste, et qui fut rapporteur du projet tendant à restituer aux princes d'Orléans les biens confisqués, se prononça nettement pour la République, lors des tentatives de restauration monarchique (octobre 1873). Il prit une grande part aux travaux de l'Assemblée, et lors de la discussion du projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, combattit l'amendement de M. Chesnelong, qui voulait faire accorder aux diocèses la personnalité civile. Candidat, dans la 1re circonscription d'Orléans, il obtint, le 20 février 1876, une majorité relative de 5144 voix sur 13 105 et fut élu, le 5 mars, au scrutin de

ballottage, par 7907 voix. Il reprit sa place au centre gauche, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8402 voix, contre 6435 obtenues par le candidat officiel, M. Vignat. Au renouvellement partiel du Sénat, du 5 janvier 1879, il fut nommé sénateur du Loiret, le second sur deux, par 301 voix sur 422 votants.

ROBERTS (Arthur-Henry), peintre français, né à Paris, vers 1812, fut élève de Drolling, et débuta au Salon de 1839. Il a cultivé le portrait et les sujets religieux, et a principalement exposé : *Saint Robert fondateur de Cîteaux*, *Marguerite*, *Jésus chez Marthe et Marie* (1842-48); *Nazareth* (1853); *Sainte Claire*, à l'Exposition universelle de 1855; *Intérieur du cabinet de M. Sauvageot* (1857); un *Portrait* (1861); *Tribulation* (1863); *Une Trouvaille* (1864); *le Vin nouveau*, *Portrait de femme* (1865); *Enfance de sainte Thérèse*, portrait de *Seid-effendi* (1866), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1855.

ROBERTSON (James-Craigie), théologien et écrivain anglais, né à Aberdeen, en 1873, est fils d'un négociant, fut élevé au Marischal College, puis à Cambridge, en sortit en 1838, et devint vicaire aux environs de Canterbury. En 1864, il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique au Collège royal de Londres, et se retira en 1874.

On a de lui : *Esquisses de l'histoire de l'Église* (Sketches of Church history; 1855-1878. part. I-II), souvent réimprimé; *Biographie de Thomas Beckett* (1859); *Histoire de l'Église chrétienne depuis la Réformation* (a History of the Christian Church to the reformation; 1853-1873, 4 vol. in-8; 2e éd. 1873-1878, 12 vol. in-12); *Conférences sur les progrès de la Papauté* (Lectures on the growth of the Papacy; 1876). Il a édité pour diverses sociétés des œuvres rares, comme : *Histoire de la Réformation*, de Heylyn; *Alexandre VII et ses Cardinaux*, de Bargrave, et enfin, *Matériaux pour servir à l'histoire de Thomas Beckett*, dans les *Chronicles and memorials of Great Britain* (vol. I-III; 1875-1877).

ROBIE (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, en 1821, et fils d'un serrurier, dont il partagea longtemps les travaux, étudia presque furtivement la peinture, et suivit plus tard les cours de l'Académie de Bruxelles. Il se consacra au genre des fleurs et des fruits, et mérita, dans cette spécialité monotone, un renom d'originalité. Citons parmi ses sujets, forcément les mêmes : *la Guirlande*, *les Raisins*, *la Fenêtre*, *le Parc*, etc. (1846-1851); *le Pain et le Vin*, *Nature morte*, admis à l'Exposition universelle de Paris en 1855; *Fleurs*, *Raisins* (1863); *Raisins et nature morte*, appartenant à M. J. Dixon (1864); *le Massacre des Innocents*, *la Terre Promise* (1865; *l'Automne*, *Fruits*, à l'Exposition universelle de 1867, et quatre toiles, *Fleurs, fruits et accessoires*, à celle de 1878. Il a obtenu à Bruxelles, une médaille d'or en 1848, à Paris, une 3e médaille en 1851, rappelée en 1863; une mention en 1855, et à La Haye, une médaille d'or en 1861. Il a été nommé chevalier de l'ordre de Léopold.

ROBILLARD DE BEAUREPAIRE (Eugène-Hippolyte DE), érudit français, né à Avranches (Manche), le 31 janvier 1827, suivit les cours de l'École des chartes, mais ne se fit point recevoir archiviste, et entra dans la magistrature. substitut à Alençon, puis à Bourges, il devint conseiller à la Cour d'appel de Caen. Il a publié de nombreux opuscules relatifs à la [illegible], parmi lesquels nous citerons : *[illegible] Guillaume de Saint-Pair*, poète [illegible] du XIIe siècle (Caen, 1851, in-4°); [illegible] *Vauquelin de la Fresnaye* (Bruxelles, [illegible] in-8); *Etudes sur la poésie populaire en Normandie, et spécialement dans l'Avranchin* ([illegible] 1856, gr. in-8); *la Prise du Mont-Saint-Michel*, de Jehan de Vitel (Avranches, 18[illegible], in-8); *[illegible]ments sur la captivité et la mort de [illegible] la cage de fer du Mont-Saint-Michel* [illegible] gr. in-8); *les Miracles du Mont-Saint-Michel*, fragment d'un mystère du XIVe siècle ([illegible] 1862 in-8); *les Satires de Sonnet de Courval* ([illegible] 1865, in-8); *La Thaumassière, sa vie, ses relations, ses œuvres* (1868, in-8), etc.

ROBILLARD DE BEAUREPAIRE ([illegible] Marie DE), érudit français, frère du précédent, né à Avranches (Manche), le 24 [illegible] le 25 novembre 1830, le diplôme [illegible] devint archiviste de la Seine-Inférieure [illegible] correspondant de l'Institut, le 8 décembre [illegible]. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Ses principaux travaux, dont [illegible] couronnés aux concours des antiquités [illegible] sont : *Essai sur l'asile religieux dans l'empire romain et dans la monarchie française* [illegible] in-8); *Notes historiques sur le* [illegible] *de la ville de Rouen* (Rouen 18[illegible], [illegible]) *Vicomté de l'eau de Rouen et de ses* [illegible] *XIIIe et XIVe siècles* (Evreux, 18[illegible] [illegible] *de Normandie sous la domination* [illegible] in-8); *Recherches sur les anciennes* [illegible] *Rouen* (Rouen, 1862, in-8); *De l'Administration* [illegible] *la Normandie* (Caen, 1860, in-4°); [illegible] *sommaire des archives de la Seine-Inférieure* (1864, t. Ier, in-4); *Mémoire sur le lieu* [illegible] *de Jeanne d'Arc* (Rouen, 1868, in-8); [illegible] *sur l'instruction publique dans le* [illegible] *Rouen avant 1789* (Evreux, 1872, 3 [illegible]); *Cahiers des Etats de Normandie sous* [illegible] *de Louis XIII et de Louis XIV* ([illegible] Ier, in-8).

ROBIN (Charles-Philippe), [illegible] sénateur, membre de l'Institut et [illegible] médecine, né à Jasseron (Ain), le [illegible] fut reçu interne des hôpitaux, à Paris [illegible] Il remporta, au concours de 184[illegible] l'École pratique de médecine, et [illegible] 1845, avec Lebert, par Orfila, sur [illegible] Normandie et dans l'île de Jersey [illegible] des objets d'histoire naturelle et [illegible] parée pour le musée qu'il [illegible] Reçu docteur le 31 août 1846, [illegible] moteurs de l'application du microscope [illegible] tomie normale et pathologique.

M. Robin, en dehors de ses travaux [illegible] aussi les sciences naturelles. Reçu [illegible] sciences l'année même où il fut [illegible] cours, professeur agrégé à la Faculté [illegible] fit avec éclat un cours particulier [illegible] nérale. Un décret du 19 avril 1862 [illegible] fesseur d'histologie (chaire nouvelle [illegible] de médecine de Paris. Membre de [illegible] médecine depuis 1858, des Sociétés [illegible] philomatique, entomologique et [illegible] Paris, correspondant de l'Académie [illegible] rurgicale de Stockholm, etc., il a [illegible] 11 mai 1866, à l'Académie des sciences [illegible] d'anatomie et de zoologie), [illegible] Valenciennes.

En 1872, M. Robin fut rayé de la [illegible] sur la proposition du juge de paix [illegible] dissement, sous prétexte qu'il ne [illegible] Dieu : exclusion qui provoqua des [illegible]

tumultueuses à l'École de médecine et les protestations énergiques de la presse républicaine. Son nom fut rétabli en 1876. Porté sur la liste républicaine, lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans le département de l'Ain, il fut énergiquement combattu par le parti conservateur, qui le représentait comme matérialiste et l'ennemi de la religion; il répondit qu'il avait employé sa vie à faire de la science et nullement à détruire la religion. Il fut élu, le second sur deux, par 341 voix sur 540 votants, et prit place sur les bancs de la gauche républicaine. Il fit partie de diverses commissions, et refusa le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les écrits publiés par M. Robin, et qui se rapportent en grande partie à l'emploi du microscope, nous citerons sa thèse pour l'agrégation : *Des Fermentations;* un curieux *Mémoire sur l'existence d'un œuf ou ovule, chez les mâles comme chez les femelles des végétaux et des animaux,* etc., lu à l'Institut le 23 octobre 1848, et reproduit dans plusieurs recueils scientifiques français et étrangers; *Observations sur le développement de la substance et du tissu des os* (*Gazette médicale*, 1849); *Mémoire sur l'existence de deux espèces nouvelles d'éléments anatomiques qui se trouvent dans le canal médullaire des os* (1849); *Mémoire sur l'anatomie des humeurs érectiles* (*Comptes rendus de la Société de biologie*, 1853); *Mémoire sur la distinction, à l'aide du microscope, de la matière cérébrale, de l'albumine*, etc. (*Annales d'hygiène et de médecine légale*, 1851); *Mémoire sur le tissu hétérodémique*, lu à l'Académie des sciences (7 avril 1855); *Du microscope et des injections dans leur application à l'anatomie et à la pathologie, suivi d'une classification des sciences fondamentales* (1849, in-8, avec figures et 4 pl. gravées); *Tableaux d'anatomie* (1851, in-4); *Traité de chimie anatomique et physiologique, normale ou pathologique*, (1852, trois vol. in-4, avec un atlas de 45 pl. d'après nature), avec M. Verdeil; *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et les animaux vivants* (1853, in-8, avec atlas de 15 pl. gravées). *Leçons sur les substances amorphes et les blastèmes* (1866, in-18); *Leçons sur les substances organisées et leurs altérations* (1866, in-18); *Leçons sur les humeurs normales et morbides du corps de l'homme* (1867, in-8° avec fig. 2° édit. 1874, in-8); *Leçons sur les vaisseaux capillaires et l'inflammation* (1867, in-18); *Anatomie microscopique* (1868-1869, parties I-II, in-8); *Programme du cours d'histologie* (1870, 2° édit., in-8); *Traité du microscope* (1870, in-8, avec fig. et planches); *Anatomie et physiologie cellulaire, animale et végétale* (1873, in-8); *Mémoire sur le développement embryogénique des hirudinées* (1876, in-4 avec pl.); de nombreux travaux dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, dans des recueils scientifiques, etc. M. Robin a refondu, avec M. Littré, les 10° et 11° éditions du *Dictionnaire de médecine*, etc., de P.-H. Nysten (1855 et 1858, in-8, avec 500 fig.). Dans un autre ordre de travaux, on a de lui : *l'Instruction et l'éducation* (1877, in-18).

ROBINET (Jean-François-Eugène), médecin et publiciste français, né à Vic-sur-Seille (Meurthe), le 24 avril 1825, se fit connaître par son attachement à la personne et aux doctrines d'Auguste Comte, le fondateur de l'école positiviste. Il était son médecin, et fut l'un de ses treize exécuteurs testamentaires. Pendant le siège de Paris, maire du VI° arrondissement, il se présenta plus tard, sans succès, aux élections pour le conseil municipal. M. Robinet a publié sur le maître et sa doctrine un livre considérable, sous le simple titre de *Notice sur l'œuvre et sur la vie d'Auguste Comte* (1860, fort vol. in-8, avec portrait; 2° édit., 1864). Il a donné en outre : *Danton, mémoire sur sa vie privée* (1865, in-8), ouvrage accompagné de pièces justificatives intéressantes et suivi d'un plus important : *le Procès des dantonistes* (1879, in-8); puis quelques discours et brochures.

ROBINSON (Moncure), célèbre ingénieur américain, né à Richmond (Virginie), en 1802, fit ses premières études au collège de William et Mary. A peine sorti des bancs, il fut employé, comme ingénieur-adjoint, à l'étude des travaux de canalisation projetés entre Richmond et l'Ohio. A vingt et un ans, il fut nommé ingénieur en chef du canal de Richmond. Deux ans après, sentant l'insuffisance de ses connaissances scientifiques, il vint en France et fut admis à suivre les cours de l'École des ponts et chaussées. Il voyagea ensuite en Angleterre et en Hollande.

Ses travaux scientifiques le placèrent bientôt au premier rang des ingénieurs de son pays, et on le chargea de construire une des principales lignes ferrées de l'Amérique du Nord, celle de Philadelphie à Reading, qui mettait en communication toutes les mines de charbon du Schuylkill de Pensylvanie avec Philadelphie. Le plan en fut conçu en vue d'assurer les transports de charbon et autres matières lourdes au plus bas prix possible. M. Robinson construisit ensuite successivement : le chemin de fer d'Acquia-Creek à Richmond, qui relie cette capitale à Washington par la ligne des bateaux à vapeur du Potomac, et qui a joué un rôle important dans la guerre de la sécession; le chemin de fer de Petersburg à Richmond, et enfin celui de Norfolk à Weldon (Caroline du Nord), grande ligne qui relie la Virginie aux deux Carolines. Après avoir renoncé aux affaires, M. Robinson se retira à Philadelphie.

ROBIOU (Félix-Marie-Louis-Jean) [DE LA TRÉHONNAIS], professeur et historien français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 10 octobre 1818, fut élève de l'École normale, de 1840 à 1843, et reçu agrégé pour l'enseignement d'histoire en 1847. Il professa cette classe au collège de Pontivy, plus tard Napoléonville, depuis 1843 jusqu'en 1853, sauf une année passée au collège de Laval (1845-1846), occupa ensuite les chaires d'histoire ou de rhétorique de plusieurs lycées, et revint encore une fois à celui de Napoléonville en 1859. Autorisé à prendre un congé de 1864 à 1870, il vint à Paris et fut nommé, en mars 1870, professeur suppléant d'histoire à la Faculté des lettres de Strasbourg; désigné comme directeur-adjoint de l'École pratique des hautes études, en 1871, il passa, comme suppléant d'histoire, à la Faculté de Nancy en 1874, et fut appelé, en qualité de titulaire de la même chaire, à celle de Rennes, l'année suivante.

M. F. Robiou, collaborateur actif de plusieurs revues, *l'Univers catholique, les Annales de philosophie chrétienne, la Revue archéologique*, etc., a publié à part les ouvrages suivants : *De l'Influence du stoïcisme à l'époque des Flaviens et des Antonins*, thèse française pour le doctorat ès lettres (1852, in-8); *le Gouvernement de l'Égypte sous les Ptolémées*, thèse latine (Egypti regimen, etc.; 1852, in-8); *Recherches sur la 14° dynastie de Manéthon* (1860, in-8); *Mémoire sur les connaissances des anciens dans la partie de l'Afrique comprise entre les tropiques*, qui obtint, en 1860, une mention honorable de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, imprimé par frag-

ments dans divers recueils (1861); *Histoire ancienne des peuples d'Orient jusqu'aux guerres médiques* (1862, in-18), ouvrage à l'usage des classes et auquel l'auteur a donné un *Appendice* pour les professeurs (1863, in-18); *Campagne de Manlius Vulso contre les Galates* (1863, in-18); *Histoire des Gaulois d'Orient* (1866, in-8); *Chefs-d'œuvre de l'art antique* (1867-1868, 7 vol.), avec M. F. Lenormant; *Itinéraire des Dix Mille* (1873, in-8); *les Classes populaires en France* pendant le moyen âge (1875, in-8); *les Populations rurales en France*, de la fin des croisades à l'avènement des Valois (1875, in-8); *Deux questions de chronologie et d'histoire éclairées* (1876, in-8); *Mémoire sur l'économie politique de l'Égypte des Lagides* (1876, in-8); *Questions homériques* (1876, in-8); *Observations critiques sur l'archéologie préhistorique* (1873, in-8), etc.

ROCHE (Charles-Louis), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Nevers en 1790, chirurgien militaire de 1808 à 1815, se fit recevoir docteur à Paris, en 1819, avec une thèse sur les *Phlegmasies du système fibreux des articulations*. Ancien membre de la Société de médecine de Paris, membre-adjoint de l'Académie de médecine, dont il fut longtemps secrétaire annuel, il entra définitivement, en 1850, dans la section de pathologie médicale. Décoré de la Légion d'honneur en 1837, il a été promu officier le 14 août 1862. — Il est mort à Paris, le 4 avril 1875.

Disciple de Broussais, M. Roche a publié un certain nombre d'ouvrages, dont plusieurs rappellent l'influence du maître : *Réfutation des objections contre la nouvelle doctrine des fièvres* (1821, in-8); *la Nouvelle doctrine médicale considérée sous le rapport des théories et de la mortalité* (1827, in-8); *Éléments de pathologie médico-chirurgicale* (1825-1828, 5 vol. in-8), avec M. Sanson; ouvrage classique qui a eu sa 4e édition en 1845; *Lettres sur le choléra* (1832 et 1849); *l'Influence de la vaccine sur la population* (1855), etc.; et de nombreux rapports à l'Académie. M. Roche a rédigé, avec MM. Bousquet et Pariset, le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* (1836-1846, 9 vol. in-8), et collaboré au *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*.

ROCHE (Antonin), littérateur français, né le 10 novembre 1813, à Solignac-sur-Loire (Haute-Loire), fit les études les plus brillantes au collège du Puy, puis vint à Paris commencer son droit, et, tout en donnant des leçons, tenter la fortune littéraire. Après avoir professé à Paris, pendant cinq ans, sous la direction d'un ancien élève de l'abbé Gaultier, il alla fonder à Londres des cours de littérature, d'histoire, de géographie et d'astronomie, destinés aux jeunes personnes et fréquentés par les premières familles de l'Angleterre. Ces cours, professés dans un établissement qu'il appela *Educational-Institute*, ont beaucoup contribué à répandre au delà du détroit la langue et la littérature françaises. M. Antonin Roche a été décoré de la Légion d'honneur le 6 avril 1864.

Comme complément à ses leçons, il a publié, à Londres et à Paris, de 1840 à 1865 : *Grammaire française, avec exercices* (4 éditions); *Abrégé de la Grammaire avec exercices; Du Style et de la composition littéraire* (3 éditions); *Histoire des principaux écrivains français* (2 vol. in-12, 2 édit.); *les Poëtes français*, recueil de morceaux, avec notes et notices (8e édit.); *les Prosateurs français*, recueil analogue au précédent (9e édit.); *Histoire d'Angleterre* (1875, 2 vol. in-12, 4e édit.); *Histoire de France* (2 vol. in-8; 3e édit. 1866-1867, 2 vol.), en société avec M. Philarète Chasles; *les Écrivains anglais au XIXe siècle* (1868, in-18), troisième recueil de morceaux choisis, avec notices biographiques; *Histoire de France. Consulat et Empire* (1878, in-18); *Histoire des principaux écrivains français* (1878, in-18), etc. M. [illegible] Roche a publié en outre un roman de jeunesse, *Une Destinée* (1833, 4 vol. in-18).

ROCHE (Édouard-Albert), mathématicien français, né à Montpellier, le 17 octobre 18[illegible], passa, en 1840, ses examens à l'École polytechnique, mais préféra suivre les cours de la Faculté des sciences de sa ville natale, où il se fit recevoir docteur en 1844. Il fut alors attaché par Arago à l'Observatoire de Paris, et devint, en 18[illegible], professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Montpellier. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences le 29 décembre 1873, et décoré de la Légion d'honneur en 1863.

Nous citerons parmi ses travaux, insérés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de sa ville natale : *Réflexions sur la théorie des phénomènes cométaires* (1860); *Nouvelles recherches sur les athmosphères des corps célestes* (18[illegible]); *Recherches sur les offuscations du Soleil et [illegible] cosmiques* (1868); *Essai sur la constitution du système solaire* (1874, in-4); *Note sur la formule barométrique* (1875); *Résultats des observations météorologiques faites à Montpellier de 1851 à 1867* (1875); *Tableau des variations [illegible] de la température* (1877), etc.

ROCHEBOUËT (Gaëtan de Grimaudet de), général français, ancien ministre, né à [illegible] (Maine-et-Loire), le 16 mars 1813, entra à l'École polytechnique en 1831 et en sortit dans l'arme de l'artillerie. Lieutenant le 1er octobre 18[illegible], capitaine, le 18 février 1841, chef d'escadron, le 12 juillet 1849, il prit part à la répression des tentatives de résistance au coup d'État de décembre 1851, et fut promu, à cette occasion, officier de la Légion d'honneur, le 12 du même mois. Lieutenant colonel le 8 janvier 1853, il fut appelé au 14e régiment de l'artillerie à cheval, fut promu colonel, le 5 septembre 1854, fit la campagne d'Italie, devint général de brigade le [illegible] 1859, et commandant de l'artillerie de la garde impériale. Général de division le 1er [illegible] et membre du comité d'artillerie, il reçut, lors de la nouvelle division des corps d'armée, le 28 janvier 1874, le commandement du 18e corps à Bordeaux.

Étranger jusqu'alors à la politique, M. de Rochebouët fut mis en évidence par les événements qui suivirent les élections du 14 octobre 1877. Le maintien du cabinet de Broglie aux affaires étant devenu impossible, le maréchal de Mac-Mahon fit venir à Paris le général, pour le mettre à la tête d'un ministère, composé de personnages pris en dehors des deux Chambres. Il reçut lui-même, avec la présidence du conseil, le portefeuille de la guerre, et eut pour collègues M. de Banneville, ancien ambassadeur [illegible], aux affaires étrangères; M. Faye, membre de l'Institut, à l'instruction publique; M. Lepelletier, conseiller à la Cour de cassation, à la justice; M. Welche, préfet du Nord, à l'intérieur; M. Dutilleul, ancien député, aux finances; M. [illegible], secrétaire général au ministère du commerce, à l'agriculture; le contre-amiral baron [illegible], à la marine, et M. Graëff, inspecteur général des ponts et chaussées, aux travaux publics. Ce ministère, qui prit le nom de cabinet d'affaires, fut constitué le 14 novembre 1877. Le président du conseil le présenta devant la Chambre des députés [illegible] un programme incolore et se vit repoussé, séance tenante, par un ordre du jour [illegible]

déposé par le comité des dix-huit et adopté par la majorité de la Chambre. La situation du ministère s'aggrava bientôt par la divulgation d'ordres de préparatifs militaires paraissant avoir pour but un coup d'Etat dont le sens restait indéterminé. M. de Rochebouët et ses collègues donnèrent leur démission et, après avoir gardé l'expédition des affaires courantes pendant quelques jours encore, se retirèrent définitivement, le 14 décembre, lors de la constitution du cabinet *Dufaure*. Le général reprit son commandement à Bordeaux et, lors des visites officielles du jour de l'an, protesta devant le maire-sénateur, M. *Fourcand*, contre les rumeurs de tentatives militaires, ébruitées quelques semaines auparavant. Au mois de mars 1879, lors de la discussion des conclusions du rapport de la commission d'enquête sur les actes des ministères du 16 mai et du 14 novembre 1877, M. de Rochebouët fut compris, comme tous ses collègues, dans le vote de blâme affiché par ordre de la Chambre dans toutes les communes de France. Il fut admis dans le cadre de réserve en mars 1878. Commandeur de la Légion d'honneur le 8 octobre 1857, il a été promu grand officier le 20 avril 1871.

ROCHEBRUNE (Octave-Guillaume de), dessinateur et graveur français, né à Fontenay-le-Comte (Vendée), le 2 avril 1824, fut d'abord élève de Justin Ouvrié et débuta comme peintre au Salon de 1846, par des vues de monuments : *l'Abside de Notre-Dame de Paris*, *Notre-Dame la Grande de Poitiers*; il exposa encore en 1847 *les Ruines de l'abbaye de Maillezais*, et trois dessins; en 1848, les *Châteaux de Josselin* et de *Saint-Ouen*. Pendant les douze années qui suivirent, M. de Rochebrune s'adonna exclusivement à la pratique de l'eau-forte et ne tarda pas à acquérir une grande habileté. Sans vouloir énumérer ici les planches très nombreuses qu'il a exposées depuis 1861, nous rappellerons quelques-unes des plus importantes : *Cheminée de l'atelier de Terre-Neuve*, château appartenant à l'auteur (1863) ; *Façade orientale du château de Chambord* (1864) ; *Intérieur du château de Blois* (1865); *les Deux façades du château d'Écouen* (1866); *Donjon de Pierrefonds* (1867) ; *le Louvre* (1868); *le Grand escalier de François Ier au château de Blois* (1869) ; *les Neuf premiers caissons du plafond de l'atelier de Terre-Neuve* (1870) ; *Château de Chambord*, vue prise des terrasses (1872); *Azay-le-Rideau* (1873) ; *Chenonceau* (1874) ; *la Sainte-Chapelle de Paris* (1875); *la Maison-Carrée de Nîmes* (1876); *Arc de triomphe et tombeau à Saint-Rémy* (1877) ; *Château de Meillant*, près de Saint-Amand (Cher), *Intérieur de l'escalier de Chambord* (1878); *A travers la France*, vues et monuments (1879-1880). M. de Rochebrune a obtenu comme aquafortiste deux médailles en 1865 et en 1868, une médaille de 2e classe en 1869, et la décoration de la Légion d'honneur en 1874.

Outre ses envois aux Salons de Paris, on doit à cet artiste des planches importantes telles que celles de l'*Incendie de la cathédrale de Strasbourg*, puis des illustrations pour des livres : *Poitou et Vendée*, par M. Benjamin Fillon (Fontenay, 1862 et ann. suiv., in-4) ; *Chants du bocage vendéen*, par M. Emile Grimaud (Nantes, 1868 et 1870, in-8 et in-4) ; *Architecture de la Renaissance. Cartouches et caissons de plafonds provenant du château de Coulonges-lès-Royaux* (Paris, 1876, in-4).

ROCHEFORT (Victor-Henri, marquis de Rochefort-Luçay, dit Henri), journaliste, vaudevilliste et homme politique français, ancien député, né à Paris, le 30 janvier 1830, est le fils du marquis Claude-Louis-Marie de Rochefort-Luçay, qui, sous le nom d'Edmond Rochefort, fut un de nos plus féconds et plus spirituels vaudevillistes. Élevé entre un père légitimiste et une mère républicaine, il fit ses études au collège Saint-Louis, où il se fit remarquer pour son goût pour la poésie. Il fit alors plusieurs pièces de vers, une entre autres en l'honneur de la Sainte-Vierge, composée pour un concours des Jeux floraux et que divers journaux se sont plu à reproduire pour mettre l'écolier en opposition avec l'homme devenu libre penseur. Au 1er janvier 1851, M. Henri Rochefort, qui avait essayé d'étudier la médecine, puis de donner des leçons de latin, fut admis, comme expéditionnaire, dans les bureaux de l'Hôtel de ville. Il rédigea, pour le compte et sous le nom d'Eug. de Mirecourt, un roman historique, *la Marquise de Courcelles* (1858, 4 vol. in-8), collabora à la seconde édition du *Dictionnaire de la conversation*, puis se tourna vers le journalisme. En 1858, il fonda, avec M. Jules Vallès, *la Chronique parisienne*, feuille de correspondances littéraires et artistiques, qui dura peu, écrivit des comptes rendus de théâtre dans divers journaux, et devint un des rédacteurs du *Charivari*. Nommé sous-inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris, il donna sa démission, en 1861, pour se livrer exclusivement à ses tentatives littéraires. En 1863, il suivit M. Aurélien Scholl au *Nain jaune*, où il fit le compte rendu du Salon, puis il écrivit au *Figaro* hebdomadaire. Après avoir été, pendant un an, chroniqueur régulier du *Soleil*, il fut attaché par Villemessant à *l'Événement*, et entra ensuite au *Figaro* quotidien, où il eut des appointements de près de 30 000 francs.

Dans cette première période, M. Rochefort se faisait une notoriété au théâtre comme vaudevilliste. Il donna successivement sur nos scènes de genre : *Un monsieur bien mis*, vaudeville en un acte (Folies-Dramatiques, 15 février 1856), avec M. Commerson; *Je suis mon fils*, comédie-vaudeville en un acte (Palais-Royal, février 1860), avec M. Varin; *le Petit cousin*, opérette en un acte (Bouffes-Parisiens, avril 1860), avec M. Deulin; *les Roueries d'une ingénue*, comédie en trois actes (Vaudeville, août 1861) ; *Une Martingale*, vaudeville en un acte (Variétés, avril 1862), avec MM. Clairville et Cham ; *Un Premier avril*, opérette en un acte (Bouffes-Parisiens, mai 1862), avec M. Adrien Marx; *les Bienfaits de Champavert*, comédie-vaudeville en un acte (Délassements-Comiques, mai 1862); *Un homme du Sud*, vaudeville en un acte (Palais-Royal, août 1862), avec M. Albert Wolf, folie suggérée par la question américaine; *Nos petites faiblesses*, vaudeville en deux actes (Variétés, novembre 1862) ; *les Secrets du grand Albert*, comédie-vaudeville en deux actes (Variétés, janvier 1863), avec M. Eug. Grangé; *Sortir seule!* comédie en trois actes (Gymnase, février 1863), avec le même ; *les Mystères de l'Hôtel des ventes*, comédie-vaudeville en trois actes (Palais-Royal, juin 1863), avec M. Albert Wolf, pièce inspirée du livre de l'auteur portant le même titre; *la Vieillesse de Brididi*, vaudeville en un acte (Variétés, mars 1864), avec M. A. Choler ; *les Mémoires de Réséda*, souvenirs contemporains (Palais-Royal, mai 1865), avec MM. Ern. Blum et Alb. Wolf; *la Tribu des Rousses*, vaudeville en un acte (même théâtre, juillet 1865), avec M. Ern. Blum; *Sauvé, mon Dieu !* vaudeville en un acte (Vaudeville, août 1865), avec M. P. Véron; *la Foire aux grotesques*, courrier de Paris en deux feuilletons (Palais-Royal, février 1866), avec M. P. Véron ; *la Confession d'un enfant du siècle*, comédie en un acte (Vaudeville, septembre 1866). En même temps, son

assiduité à l'Hôtel des ventes, où il achetait et revendait, suivant le caprice du jour, lui permettait d'observer les mœurs singulières des autres habitués du lieu. Ces études lui fournirent le sujet d'une série de feuilletons pour *le Charivari*, qu'il réunit en volume *les Petits mystères de l'Hôtel des ventes* (1862, in-18).

Cependant sa collaboration au *Figaro* changeait peu à peu de caractère et tournait de la critique légère des hommes et des choses de la vie parisienne, à la satire de plus en plus amère du régime impérial. Le chroniqueur d'une feuille non politique était devenu, par la seule ironie, un des journalistes les plus désagréables au pouvoir, et, sous le régime discrétionnaire de la presse, il attirait à son journal des rigueurs administratives, comme l'interdiction de la vente sur la voie publique, ou des condamnations judiciaires. L'âpreté de ses chroniques se retrouvait tout entière dans les volumes qui en étaient formés sous ce titre général: *les Français de la décadence*, et se composant de trois séries (1866, 1867, 1868, in-18), dont la seconde a pour sous-titre: *la Grande Bohême*, et la troisième: *les Signes du temps*. Le second de ces volumes était précédé d'une préface esquissant un « plan de comédie politique », dont les allusions transparentes contre les origines de l'Empire atteignaient à un point d'audace sans exemple jusque-là, dans le journal comme dans le livre.

Écarté du *Figaro* par les menaces de l'administration, M. Henri Rochefort résolut de se créer un journal dont les témérités ne retomberaient que sur lui, et il annonça qu'il allait fonder un journal personnel hebdomadaire, *la Lanterne*. L'autorisation préalable lui ayant été refusée, il attendit la loi nouvelle pour lancer son premier numéro, au milieu de la curiosité surexcitée (1er juin 1868). La permission de la vente sur la voie publique, qui lui avait été d'abord accordée, lui fut retirée; les rigueurs se succédèrent et donnèrent au succès de la publication des proportions inouïes. Plus de 80 000 exemplaires de *la Lanterne* furent enlevés le premier jour; le tirage des numéros suivants ne cessa d'augmenter, sans compter les réimpressions successives de chaque livraison antérieure. La vogue de ce pamphlet hebdomadaire suscita, en outre, sous le même format et sous des titres plus ou moins analogues, une multitude de concurrences, de plagiats et de parodies. *La Lanterne* fut saisie dès le onzième numéro, et l'auteur, traduit devant les tribunaux, fut condamné à un an de prison, 10 000 francs d'amende, et un an de privation des droits civils et politiques (13 août): cette condamnation fut renouvelée pour le numéro suivant. A partir de ce moment, *la Lanterne* parut à Bruxelles. Elle ne s'introduisit plus en France qu'en trompant la surveillance la plus rigoureuse et en exposant ses lecteurs à des poursuites; mais elle continua à avoir en Europe une immense circulation, soit dans le texte original, soit dans des traductions anglaises, espagnoles, italiennes, allemandes.

Au milieu de l'effervescence causée par cette publication, M. Rochefort et ses amis du *Figaro* devinrent eux-mêmes l'objet des plus injurieux pamphlets, signés de MM. Stamir et Marchal. L'auteur de *la Lanterne* ne se borna pas à demander aux tribunaux, contre ses diffamateurs, une réparation dérisoire, il s'en prit à leur imprimeur, voulut le contraindre à lui rendre raison, et, sur son refus, se porta contre lui à des voies de fait pour lesquelles il fut encore condamné à quatre mois de prison. Devant ces condamnations, M. Henri Rochefort se réfugia en Belgique. Diverses provocations allèrent l'y chercher. Au mois de septembre il dut se battre avec M. Ernest Baroche, qu'il blessa assez grièvement. C'était son quatrième duel de journaliste. Le premier avait eu lieu avec un officier espagnol, à propos d'un article irrespectueux pour la reine d'Espagne; le second, avec le prince Achille Murat, au sujet d'indiscrétions de chroniqueur; le troisième et le plus bruyant, avec M. Paul de Cassagnac, sous prétexte d'un article sur Jeanne d'Arc. M. Rochefort avait été blessé dans ces deux derniers.

L'année 1869 fit de l'auteur de la *Lanterne* un personnage politique. Porté comme candidat aux élections générales de mai, dans la 7e circonscription de Paris, en concurrence avec M. Jules Favre, et soutenu, non sans [illegible], dans les réunions publiques, M. Rochefort obtint, au premier tour de scrutin, [illegible] sur 34 308 votants. Une majorité relative de 12 028 voix était donnée à M. Jules Favre, tandis que le candidat de la démocratie socialiste, M. Cantagrel, en réunissait 7437. Malgré la convention générale admise entre les candidats des diverses oppositions, que celui d'entre eux qui aurait eu le plus de voix au premier tour resterait seul au second, M. Henri Rochefort refusa de se retirer devant M. Jules Favre, et, pour s'assurer les voix de M. Cantagrel qui se désistait en sa faveur, donna à ses professions de foi un caractère socialiste qu'elles n'avaient pas eu d'abord. Il réunit au scrutin de ballottage, [illegible] voix, contre 18 267 obtenues par M. J. Favre.

M. Rochefort fut porté avec plus de bruit encore, comme candidat de la 1re circonscription, aux élections partielles du mois de [illegible]. Il rentra en France, bravant l'exécution des jugements prononcés contre lui. Arrêté pendant quelques heures à la frontière par l'autorité [illegible], il reçut, par ordre de l'empereur, un sauf-conduit pour venir à Paris. Les réunions publiques organisées en sa faveur eurent une physionomie toute révolutionnaire. Il y déclara qu'il acceptait le « mandat impératif » avec ses conséquences. Le parti démocratique plus modéré [illegible] tilement M. Carnot. M. Rochefort [illegible] 17 978 voix sur 34 461 votants, contre [illegible] obtenues par son adversaire. A la Chambre [illegible] il se fit rappeler à l'ordre pour les [illegible] riques dirigées contre la personne [illegible] de l'État (décembre), il prit place [illegible] pail, en s'éloignant autant de la gauche [illegible] caine que de la majorité monarchique.

Comme conséquence du mandat [illegible] M. Rochefort rouvrit, à la Villette, [illegible] publiques; il y fit décréter la [illegible] journal ayant pour titre *la Marseillaise* [illegible] gérant et les rédacteurs furent [illegible] jorité des suffrages et dont il fut [illegible] teur en chef. Il y eut pour collaborateurs [illegible] rens, Millière, Arthur Arnould, [illegible] orateurs des réunions populaires de [illegible] la Villette. Les polémiques de ce journal [illegible] nèrent entre M. Rochefort et le prince Pierre Bonaparte un échange de provocations, [illegible] desquelles un des plus jeunes collaborateurs de la *Marseillaise*, Victor Noir, fut tué par le prince dans son salon, d'un coup de revolver. Ce [illegible] fut le point de départ d'une [illegible] dans laquelle M. Rochefort eut [illegible] La véhémence des accusations [illegible] dans *la Marseillaise* (12 janvier 1870) [illegible] non-seulement la saisie du journal, [illegible] demande d'autorisation de poursuites [illegible] faite à la Chambre par le procureur [illegible] L'autorisation fut accordée à la [illegible] voix contre 34, et M. Rochefort, [illegible] tribunal correctionnel le 22 janvier, [illegible]

par défaut à six mois de prison et 3000 francs d'amende. La mise à exécution de la peine fut, à la Chambre, le 7 février, l'objet d'une interpellation sur laquelle on passa à l'ordre du jour, et le soir même l'arrestation de M. Rochefort eut lieu, à l'heure où il allait présider une de ses réunions populaires. Enfermé à Sainte-Pélagie, il lui fut interdit, en vertu d'un règlement longtemps abandonné, d'écrire dans son journal. Pendant sa captivité, il essaya, dans la séance du 12 février 1870, de faire lire en son nom, par M. Ordinaire, un projet de mise en accusation du gouvernement et des ministres. Il fut appelé, comme témoin, dans l'affaire Pierre Bonaparte (audience du 23 mars), devant la Haute Cour de justice de Tours, puis, malgré les protestations de M. Raspail, fut reintégré à Sainte-Pélagie. Quinze jours auparavant, M. Rochefort avait annoncé qu'il suspendait la publication de *la Marseillaise*.

La révolution du 4 septembre rendit à la fois la liberté à l'écrivain et à son journal, et le fit entrer même au gouvernement de la Défense nationale. La violence des attaques de ses collaborateurs de *la Marseillaise* l'obligea à déclarer qu'il restait désormais étranger à cette feuille. Le 19 septembre, il fut nommé président de la commission des barricades. Un mois après, pressé par G. Flourens de donner sa démission de membre du gouvernement, il répondit qu'il fallait remettre toute modification gouvernementale au moment du départ des Prussiens. Cependant sa lutte avec M. Félix Pyat, rédacteur en chef du journal *le Combat*, et la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, entraînèrent sa retraite. Présent à l'Hôtel de Ville au moment de son envahissement par les émeutiers, il s'efforça pendant plus de douze heures de calmer la foule, et promit « la Commune », c'est-à-dire les élections municipales à bref délai. Le gouvernement de la Défense dut le désavouer, et M. Henri Rochefort donna immédiatement sa démission. Pressé de la reprendre, après la victoire des gardes nationaux de l'ordre, il refusa absolument, mais resta président de la commission des barricades.

Le 1er février 1871, il fonda, en vue des élections pour l'Assemblée nationale, un nouveau journal, *le Mot d'Ordre*. Porté à Paris sur la liste républicaine, il fut, au scrutin du 8 février, nommé représentant du département de la Seine, le sixième sur quarante-trois, par 165 670 suffrages, sur 328 970 votants. A Bordeaux, il siégea avec la gauche radicale, vota contre les préliminaires de paix, puis donna sa démission. L'insurrection du 18 mars le trouva à Paris, à la tête de la rédaction du *Mot d'Ordre*, déjà frappé une fois de suspension. Il prit aussitôt parti pour le comité central et l'insurrection, refusa, par raison de santé, toute candidature à la Commune, mais continua contre le gouvernement une polémique ardente, préconisa les mesures révolutionnaires, comme la destruction de l'hôtel de M. Thiers, et poussa à la lutte à outrance. Peu de jours avant l'entrée des troupes régulières à Paris, il se dirigea vers la Belgique, après avoir déclaré « qu'en présence de la situation faite à la presse par la Commune, *le Mot d'Ordre* croyait de sa dignité de cesser de paraître ». Arrêté à Meaux le 20 mai et conduit à Versailles, il y subit, en proie à une maladie cérébrale, une longue détention préventive, et, reconnu coupable de neuf crimes ou délits, fut condamné, le 20 septembre suivant, par le 3e conseil de guerre, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Son recours devant la commission des grâces fut rejeté, et les démarches pressantes faites par M. Victor Hugo auprès de M. Thiers, pour obtenir une commutation de peine, restèrent sans résultat. Il fut interné au fort Boyard, et le bruit courut, à plusieurs reprises, qu'une grave maladie de cœur ne permettait pas de le déporter à la Nouvelle-Calédonie. Transféré, en juin 1872, à la citadelle de Saint-Martin-de-Ré, il en fut extrait au mois de novembre suivant, pour être conduit à Versailles, afin d'y contracter un mariage *in extremis* avec Mlle Renaud, dont il avait eu plusieurs enfants et qui ne survécut que quelques jours à cette cérémonie. L'année suivante, au moment où l'on annonçait son embarquement pour Nouméa, les journaux donnèrent sur sa santé des nouvelles assez graves pour provoquer, de la part de M. Victor Hugo, une démarche auprès de M. de Broglie, à qui il s'adressait, non comme au ministre de l'Intérieur, mais comme à son collègue de l'Académie française, pour obtenir le transfèrement de M. Rochefort, sous le climat plus doux des îles Sainte-Marguerite; mais après une consultation médicale préalable, l'ordre d'embarquement pour Nouméa fut maintenu et exécuté.

M. Rochefort y parvint le 8 décembre 1873, et sembla tout d'abord vouloir vivre tranquille et oublié à la presqu'île Ducos, dans la vallée de Numbo; mais, quelques mois plus tard, on apprit, non sans étonnement, qu'il avait réussi, ainsi que plusieurs compagnons de captivité, MM. Paschal Grousset, Ollivier Pain, Jourde, Baillière et Granville, à s'évader et à gagner au large un navire américain qui les avait débarqués à San-Francisco (20 mars 1874). M. Rochefort y séjourna peu de temps, gagna l'Europe, se rendit à Londres, puis à Genève, où il fit paraître, dès le 20 juin suivant, une nouvelle *Lanterne*. Il vint quelques temps après s'installer aux environs de cette ville, avec sa famille.

Malgré la privation de ses droits civils et politiques, M. Rochefort réussit à insérer sans trop de difficultés des chroniques et des articles, signés d'emblèmes ou d'initiales, dans une autre *Lanterne* quotidienne, publiée à Paris, dans *la Marseillaise*, dans *le Mot d'Ordre* et dans *le Rappel*. Son nom revint souvent dans les discussions que provoquèrent les premiers décrets d'amnistie; toutefois on n'essaya point de soutenir en son honneur une candidature illégale, comme on l'avait fait pour M. Blanqui. Le 23 mai 1880, le fils aîné de M. Rochefort, qui s'était mêlé à la manifestation organisée par le parti communaliste fut plus ou moins maltraité par un agent; M. Rochefort adressa aussitôt à M. Andrieux, préfet de police, une lettre insultante où il le provoquait en duel. M. Georges Kœchlin, beau-frère de M. Andrieux, releva le défi, et une rencontre eut lieu le 3 juin, près de Coppet, dans laquelle M. Rochefort fut assez grièvement blessé à la poitrine. L'amnistie générale du 11 juillet lui permit de rentrer à Paris, où il prenait, le 14, la direction d'un nouveau journal d'opposition radicale, *l'Intransigeant*.

Outre les vaudevilles et recueils d'articles mentionnés dans le cours de cette notice, M. Rochefort a écrit une relation de son évasion sous ce titre : *Retour de la Nouvelle-Calédonie : De Nouméa en Europe* (1877, in-8, ill.), et plusieurs romans, parus en feuilletons dans *le Rappel* : *les Dépravés* (Genève, 1875, in-18); *les Naufrageurs* (Ibid., 1876, in-18), *le Palefrenier* (1878), *l'Aurore boréale* (1879, in-18); *l'Évadé*, roman comique (Paris, 1880, in-18), etc.

ROCHET (Louis), sculpteur français, né à Paris, le 24 août 1813, et fils d'un sculpteur ornemaniste, étudia sous David d'Angers, et débuta au Salon de 1835, par un *Jeune baigneur s'arrachant une épine du pied*. Il se consacra parti-

culièrement aux bustes et statues-portraits, et fut appelé, en 1854, par l'empereur du Brésil pour exécuter le monument de son père. On a surtout de lui : *le comte Ugolin et ses enfants*, groupe (1839); *le Christ et les enfants* (1841); *Saint Caprais, évêque d'Agen*, commandé par le ministère (1843); *le docteur Foderé*, pour la place de Saint-Jean de Maurienne, en Savoie, *le député Dumont* (1846); la statue équestre de *Guillaume le Conquérant*, érigée à Falaise (1851); *Napoléon Bonaparte élève de Brienne*, pour la ville de Brienne-Napoléon (1853), exposé de nouveau en 1855 et 1859; *Notre-Dame de Savoie*, pour Chambéry (1855); *Mahé de la Bourdonnais*, pour la colonie de l'île Bourbon ; un *Buste* en bronze, au Salon de 1857 ; la statue de *Mme de Sévigné*, inaugurée à Grignan en 1857 ; *l'empereur don Pedro Ier*, statue équestre colossale, ornée de figures décoratives (1861) : ce monument était destiné à la ville de Rio de Janeiro où il fut érigé le 30 mars 1862 ; *Portrait d'homme* (1863) ; *Minerve* (1864); *Richard-Lenoir*, pour Villers-Bocage (1865) ; *Cassandre*, groupe (1866); *Charlemagne*, groupe équestre, avec plusieurs des œuvres précédentes, à l'Exposition universelle de 1867 ; *Raphaël*, statue (1868), reproduite en bronze argenté (1869) ; *Cassandre poursuivie par Ajax se réfugiant près de l'autel de Minerve*, groupe, bronze, or et argent (1870) ; la statue de *Daumesnil*, modèle de celle qui a été érigée à Vincennes et à Périgueux (1874) : *Mercure et Bacchus*, groupe plâtre (1875) ; *Notre-Dame de Savoie*, statue en marbre (1878), œuvre posthume. Cet artiste a obtenu deux 3es médailles en 1841 et 1855, et la décoration de la Légion d'honneur, le 28 juin 1856. — Il est mort à Paris, le 21 janvier 1878.

M. Rochet, qui s'était occupé dans sa jeunesse de l'étude des langues et des sciences naturelles, a publié en 1846, un *Manuel de la langue chinoise vulgaire* et en 1875 des *Sentences, maximes et proverbes Mantchoux et Mongols* (in-8). Il a professé en 1869, à l'École des beaux-arts, un cours d'anthropologie appliqué à l'art.

ROCHHOLZ (Ernest-Louis), érudit suisse, d'origine allemande, né à Ansbach, le 3 mars 1809, étudiait le droit à Munich, lorsque, compromis dans les événements politiques, il fut obligé de quitter cette ville et se réfugier en Suisse. Il devint, en 1836, professeur de langue et de littérature allemandes à l'École cantonale d'Aarau. Retraité en 1866 il fut nommé conservateur du Musée d'antiquités.

Il a publié sur la mythologie les légendes et les chants anciens de la Suisse : *Chronique en vers de la Confédération* (Eidgenœssische Liederkromk ; Berne, 1835) ; *Tragemunt* (Essling, 1850) ; *Sagas suisses de l'Argovie* (Schweitzersagen aus Aargau; Aarau. 1856, 2 vol.) ; *la Superstition allemande du miroir chez les païens* (Deutscher Glaube und Brauch im Spiegel, der heidnischen Vorzeit; Berlin, 1867, 2 vol.); *les Trois déesses du pays* (Drei Gaugœttinnen; Leipzig, 1870); *Abécédaire des chansons* (Liederfibel : Stuttgart, 3e édit., 1872); *Poésies épiques du cycle germanique* (Deutsche Volks und Heldenbücher; Leipzig, 1875) ; *la Légende suisse des frères Klaus* (die Schweizerlegende vom Bruder Klaus von Flüe ; Aarau, 1875) ; *Tell et Gessler dans la légende et dans l'histoire* (Tell und Gessler in Sage und Gesch. Ibid. 1877); *le Gessler de l'Argovie* (der Aargauer Gessler, 1877). Depuis 1860, M. Rochholz édite l'Annuaire de la Société historique du canton, *l'Argovie*.

RODAKOWSKI (Henri), peintre originaire de Pologne, né à Lemberg ou Léopol, dans la Galicie autrichienne, au commencement de [illegible], fit ses études à Vienne, et y suivit même les cours de droit. Il vint en 1846 se fixer à Paris, et après cinq ans passés dans l'atelier de M. Léon Cogniet, il débuta au Salon de 1852 par le *Portrait du général Dembinski*. Il a exposé depuis : *le Portrait de sa mère* (1853) ; celui de *M. Fréd. Villot* (1855); *le prince A. Czartoryski*, *Adam* [illegible], *Paysans de la Galicie à l'église* (1857); *le comte Roger Raczynski* (1859) ; *le roi Sobieski promettant de secourir Vienne assiégée par les Turcs en 1683* (1861); un *Portrait de femme* (1863), etc. Citons encore une toile historique de grande dimension (1856), représentant un des faits glorieux de l'histoire polonaise, *la Bataille de Chocim* [11 novembre 1673], *Portrait* (1865); un *Prédicateur* (1866) ; *Sigismond I fait proclamer aux nobles ameutés le rescrit confirmant leurs privilèges* (1872) et en 1879 à Lemberg : *Portrait de sa mère* et *Prédicateur en chaire*. Il a obtenu une 1re médaille en 1852, une 2e en [illegible] et la décoration de la Légion d'honneur le 3 juillet [illegible].

RODAT (Pierre-Marie-Henri), ancien représentant du peuple français, né à Cleyrac, près de Rodez (Aveyron), le 14 janvier 180[illegible], petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de l'opposition, fut élevé dans les idées libérales, étudia le droit, fut nommé, en 1833, substitut du procureur du roi à Espalion et passa l'année suivante au parquet de Rodez. Il donna sa démission en 1841, se fit inscrire au tableau des avocats et fut élu bâtonnier de son ordre. Après la révolution de Février, candidat du parti républicain modéré de l'Aveyron, il fut envoyé à la Constituante par 38 000 voix environ. Membre du comité de la justice, il vota presque constamment avec la droite, soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique de l'Élysée, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et fit partie de la majorité monarchique; mais il ne se rallia point aux derniers actes de la politique de l'Élysée et, rejeté par le coup d'État du 2 décembre 1851 en dehors des affaires publiques, il reprit sa place au barreau de Rodez, qui compta parmi ses membres quatre anciens constituants. — Il est mort à Rodez, en avril 1875.

RODENBERG (Jules), littérateur allemand, né à Rodenberg, dans la Hesse, le 6 juillet 18[illegible], suivit pendant six ans les cours des principales universités allemandes et fut reçu docteur en droit à Marbourg en 1856. Il se tourna alors vers les travaux littéraires et les voyages, et donna, dans de nombreux écrits, des preuves très variées d'un esprit facile et fécond.

On cite d'abord de lui des poésies [illegible], des [illegible] comiques, lyriques, dramatiques, et des [illegible] d'opéras; mais ses principaux ouvrages en prose se rapportent aux excursions faites par l'auteur en France et dans les îles Britanniques [illegible] sont : *la Vie journalière à Londres* ([illegible] in London, Berlin, 1859); *Londres le jour et la nuit* (Tag und Nacht in London; Ibid. 1862, 2e édit. 1865) ; *Paris au soleil et au gaz* ([illegible] Sonnenschein und Lampenlicht ; Leipzig, [illegible]) l'une des meilleures esquisses du Paris du second Empire faites à l'étranger. *Voyage d'études en Angleterre* (Studienreisen in England; Ibid. [illegible]); *Dans les Pays allemands* (In Deutschen Landen; Ibid. 1873) ; *Journées d'été à* [illegible] [illegible] Sommertage ; Ibid., 1874), etc. M. Rodenberg a aussi publié avec succès des romans en volumes ou en feuilletons, comme *la Chanteuse des rues de Londres* (die Strassensængerin von L[illegible], 1863) et *le Nouveau Déluge* (die neue S[illegible]

ibid., 1865), traduit dans plusieurs langues; *Par la grâce de Dieu* (Von Gottes Gnaden; Berlin, 1870); *die Grandidimos* (Leipzig, 1878). La plupart de ses écrits ont paru d'abord dans la *Gazette de Cologne*, *la Gazette de Weser*, *le Magasin allemand*, *la Nouvelle presse libre*, etc.

RODET (Jean-Antoine, dit *Henri*), botaniste et vétérinaire français, né à Mirmande (Drôme), le 2 octobre 1810, étudia l'art vétérinaire à l'école de Lyon où il obtint son diplôme en 1832. Vétérinaire au 7e d'artillerie, à cette époque, il devint, en 1834, chef de service à l'école de Lyon, fut nommé, en 1838, professeur d'hygiène et de botanique à celle de Toulouse; revint à celle de Lyon, comme professeur de pathologie générale et de botanique, et en devint directeur en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1857. — Il est mort à Lyon le 24 octobre 1875.

M. H. Rodet a publié : *Leçons de botanique élémentaire* (Toulouse, 1847, in-8; nouv. édit. Lyon, 1862); *Botanique agricole et médicale* (Lyon et Paris, 1857, in-8, 328 fig.), et plusieurs *Notes* et brochures sur des questions d'anatomie et de physiologie.

Son frère, M. Alexandre RODET, né à Mirmande, le 3 mars 1814, étudia la médecine, comme interne des hôpitaux de Lyon, fut reçu docteur à Paris en 1844, et devint la même année, au concours, chirurgien en chef de l'hospice de l'Antiquaille, à Lyon, où il s'est fait une des premières places, comme praticien et comme administrateur. On cite de lui, outre ses thèses, des *Notes*, *Observations*, *Notices*, *Discours*, etc. (Lyon et Paris, 1847-1867).

RODEZ-BÉNAVENT (Marie-Théophile, vicomte DE), homme politique français, ancien député et sénateur, né à Montpellier, le 27 août 1817, appartient à une riche famille du département. Connu comme légitimiste, sans avoir été mêlé activement à la vie politique, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de l'Hérault à l'Assemblée nationale, le sixième sur huit, par 49 404 voix, alla siéger sur les bancs de l'extrême droite et fit partie de la réunion des Réservoirs. Il signa l'adresse d'adhésion au *Syllabus* et la proposition de M. de La Rochefoucauld, pour le rétablissement de la monarchie et vota tour à tour contre les ministères de M. Thiers et contre celui de M. de Broglie. Porté sur la liste conservatrice, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, avec deux candidats bonapartistes, il fut élu, le second sur trois, par 221 voix sur 420 votants, et continua à combattre par ses votes le régime républicain. Il se prononça pour la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. Lors du renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, il échoua avec la liste conservatrice et n'obtint que 139 voix, sur 418 votants. Il représente le canton de Ganges au Conseil général de son département.

RODIER (Gabriel), ethnographe français, né à Guérande (Loire-Inférieure), le 15 juillet 1800, ancien employé du service du cadastre et de la voirie, au Mans, puis des bureaux des chemins de fer du Midi et du Nord, à Paris, s'est livré avec persévérance à des recherches d'ethnographie et d'archéologie historique. Il a publié dans plusieurs journaux et revues des articles critiques sur la chronologie égyptienne, sur les déluges historiques, sur les origines de la Grèce, etc., et rédigé de nombreux mémoires tendant à substituer à une chronologie traditionnelle et de convention une chronologie nouvelle, résultant de l'étude de tous les documents originaux et souvenirs recueillis par l'érudition et éclairés par les calculs astronomiques. Il en a tiré un volume intitulé : *Antiquité des races humaines, reconstitution de la chronologie de l'histoire*, etc. (1862, in-8; 3e édit. 1874).

RODIÈRE (Aimé-Bernard-Yves-Honoré), jurisconsulte français, né à Albi, en 1810 et reçu docteur en droit, à Toulouse, le 26 mars 1831, devint professeur de procédure civile et de législation criminelle à la Faculté de cette dernière ville. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. — Il s'est noyé par accident, à Toulouse, le 1er novembre 1874.

Il a publié : *Exposition raisonnée des lois, de la compétence et de la procédure en matière civile* (1840-42, 3 vol. in-8; 4e édit., 1874); *Éléments de procédure criminelle* (1845, in-8); *Traité du contrat de mariage* (1847, 1 vol. in-8; 2e édit. 1865-1868, 3 vol.), avec M. Pont; *De la Solidarité et de l'indivisibilité* (1852, in-8); *Grandes scènes de l'histoire moderne* (1858, in-8); *la Morale en comédies* (1868, in-18); *les Grands jurisconsultes* (1873, in-8), etc.

RŒBUCK (John-Arthur), homme politique anglais, né en 1802, à Madras, et petit-fils d'un médecin distingué de Birmingham, fut emmené fort jeune au Canada, où il fut élevé, vint en 1824 étudier le droit à Londres, fut admis au barreau en 1831 et profita de la réforme parlementaire en 1832, pour briguer avec succès le mandat électoral de Bath. A la Chambre des Communes il prit place à côté de J. Hume combattit vivement la politique conservatrice et donna de tels gages au parti radical qu'en 1835 il fut choisi comme l'agent de la Chambre électorale du bas Canada, alors en lutte avec le gouvernement de la métropole. Peu de temps après, il commença la publication d'une série de *Brochures populaires* (Pamphlets for the people), où il attaquait avec beaucoup de franchise la conduite partiale de certains journaux du pouvoir. Sa persévérante opposition aux doctrines des whigs qu'il regardait comme les adversaires du progrès public, lui ayant fait perdre son siège en 1837, il le regagna en 1841, fut battu de nouveau aux élections générales de 1847 et ne rentra aux Communes qu'au mois de mai 1849 pour le bourg de Sheffield, qui le réélut en 1852 et en 1857.

Partisan du scrutin secret, de l'extension du suffrage, de la liberté religieuse et de l'éducation nationale, M. Rœbuck força, en 1855, le ministère Aberdeen à donner sa démission, en présentant sa demande d'enquête au sujet de la conduite de la guerre en Crimée, demande appuyée par une très grande majorité. Dans la même année, il fut un des plus courageux promoteurs de la réforme administrative. En 1857, s'élevant avec force contre l'invasion nouvelle de la Chine, il provoqua la dissolution de la Chambre. On remarqua encore une de ses motions en juin 1858 en faveur du percement de l'isthme de Suez, et surtout, en 1861, ses discours en faveur de l'Autriche, qui causèrent beaucoup d'émoi parmi les électeurs de Sheffield. Il se les aliéna encore davantage, à l'occasion de la guerre civile d'Amérique, par ses déclarations en faveur des esclavagistes du Sud. Il fut néanmoins réélu, en 1865, malgré une forte opposition. Dans les sessions suivantes, il combattit le ministère Russell-Gladstone, puis soutint, avec le bill de réforme présenté par le cabinet Disraëli, la politique générale qui amena ce cabinet à dissoudre la Chambre. Il échoua, à la fin de 1868, dans les élections qui ramenèrent M. Gladstone au pouvoir, et ne rentra à la Chambre qu'après celles de février 1874. I

fut nommé membre du Conseil privé, le 14 août 1878. — Il est mort le 30 novembre 1879.

M. Rœbuck a collaboré aux revues de Westminster et d'Édimbourg, et publié : *les Colonies anglaises* (the Colonies of England) et l'*Histoire du parti whig en* 1830 (History of the whig party in 1830; 1853, 2 vol. in-8).

ROEDER (Charles-David-Auguste), jurisconsulte allemand, né à Darmstadt, le 23 juin 1806, étudia aux Universités de Gœttingue et de Heidelberg. Privat-docent à Giessen en 1830, il y fit des cours remarqués sur la théorie du droit pénal, fut reçu agrégé à Heidelberg en 1839 et nommé professeur en 1842. Il prit une grande part aux congrès philantropiques ou philosophiques tenus à Francfort, à Bruxelles et à Prague (1846-1869). Élu membre du Parlement de Francfort en 1848, il publia à cette occasion : *Principes d'une constitution allemande* (Grundlagen zur deutschen Reichsverfassung, 1848).

Parmi ses autres publications, la plupart traduites en espagnol, nous citerons : *Principes de la politique du droit* (Grundzüge des Politik des Rechts; Darmstadt, 1837); *Principes du droit naturel ou philosophie du droit* (Grundzüge des Naturrechts oder der Rechtsphilosophie; Heidelberg, 1846; 2e édit., Leipzig, 1860-1863); *Fondement du droit de punir* (Zur Rechtsbegründung der Besserungsstrafe; Heidelberg, 1846); *Amélioration des prisons par l'emprisonnement cellulaire* (die Verbesserung des Gefaengnisswesens mittels der Einzelhaft; Prague, 1856); *la Peine de mort et le Droit* (der Strafvollzug im Geiste des Rechts; Leipzig, 1863), etc., sans compter un certain nombre de mémoires.

ROEMER (Robert), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Stuttgart, le 1er mai 1823, étudia le droit à Tubingue et à Heidelberg. Avocat dans sa ville natale en 1846, il appartenait en 1848 au parti radical dont il s'éloigna bientôt. Laissant ensuite le barreau, il prit ses diplômes à l'université de Tubingue où il devint professeur titulaire en 1857. Son enseignement et quelques ouvrages spéciaux lui firent la réputation d'un jurisconsulte très versé dans la connaissance du droit romain et de la procédure civile du Wurtemberg. Élu, en 1864, député à la seconde Chambre en remplacement de son père, il y prit une place importante et parut d'abord assez hostile à la politique prussienne dont il se montra plus tard un des principaux partisans. Il avait fait partie du Reichstag de l'Empire de 1871 à 1876. — Il est mort le 28 octobre 1879.

On cite de lui : *la Constitution de la Confédération de l'Allemagne du Nord et la liberté en Allemagne du Sud, principalement au Wurtemberg* (die Verfassung des Norddeutschen Bundes und die Suddeutsche...... Freiheit, Tubingue, 1867, plusieurs édit.) ; *Principes du droit d'hérédité dans le Wurtemberg* (Grundzuge des wurt. Erbrechts ; Ibid. 1872); *le Droit des hypothèques dans le Wurtemberg* (das Wurtemb. unterpfundsrecht, Leipzig, 1876).

ROENNE (Louis-Maurice-Pierre DE), magistrat et jurisconsulte allemand, né à Gluckstadt (Holstein), le 18 octobre 1804, fit ses études aux universités de Bonn et de Berlin. En 1825 il entra comme auditeur à la Cour de justice de cette dernière ville et dut à la protection du ministre Muther un avancement rapide. En 1828 il devint assesseur et directeur des enquêtes; en 1841 conseiller extraordinaire, en 1843 conseiller ordinaire près la même cour. Dans l'intervalle, il avait rempli les fonctions de juge à Hirschberg et à Breslau. Il fut élu, en 1849 et en [illegible], député à la première Chambre prussienne, et il siégea avec la fraction constitutionnelle dite [illegible]che. En 1858, l'université de [illegible] lui conféra le grade de docteur honoraire en philosophie. Élu député la même année, il se [illegible] bientôt de son mandat, à cause de ses fonctions à la Cour d'appel de Glogau, dont il fut nommé vice-président l'année suivante. Il fut réélu par le district même de Glogau en 1862 et 186[illegible], il prit place dans les rangs du parti libéral. Depuis il ne cessa de faire partie des assemblées parlementaires allemandes, qui se sont [illegible]

M. de Rœnne a produit une série de travaux de jurisprudence dont deux ont une extrême importance; le premier, entrepris avec M. [illegible], est intitulé : *Constitution et administration de l'État prussien* (die Verfassung und Verwaltung des preussichen Staats; Breslau et [illegible], [illegible]-1866, 16 volumes) : c'est un recueil systématiquement ordonné de toutes les sources de la législation et du droit public de la Prusse. [illegible] est *le Droit politique de la monarchie prussienne* (das Staats-Recht der preussischen Monarchie; Leipzig, 1856-1863, 2 vol. [illegible] édit. [illegible]-1874, 4 vol.). Ses autres ouvrages sont : *Système du droit provincial prussien* ([illegible] preussichen Landrechts; Halle, [illegible]); *Commentaire sur la loi de la presse du 12 mai [illegible]* (Commentar über das Pressgesetz); *le Droit constitutionnel de l'Empire allemand* (das Verfassungsrecht des Deutschen Reichs, Leipzig, [illegible]), dont la deuxième édition parut sous le titre de *Droit politique de l'Empire allemand* (das Staatsrecht des Deutschen Reichs; Ibid., [illegible], 3 vol.); puis des dissertations spéciales dans *la Semaine judiciaire de Prusse*, les *[illegible] Archives du droit prussien*, les *Archives de la Silésie*, de Roch. Enfin, il a été le principal collaborateur du grand ouvrage publié sous ce titre : *Compléments et éclaircissements des livres du droit prussien* (Ergaenzungen und Erlaeuterungen der preussichen Rechtsbücher, Breslau, 1847-1857, 15 vol., 6e édit., [illegible], etc.

ROËR (Jean-Henri-Édouard), [illegible] allemand, né à Brunswick, le 26 décembre [illegible], termina ses études à l'université de [illegible] (1827), se rendit à Berlin, y obtint le [illegible] de professeur agrégé (1833) et fit, pendant plusieurs années, un cours de philosophie. Il publia, en 1832, une dissertation sur le système de Spinoza, *De Spinosæ systematis principiis* [illegible] *physica*; un *Essai sur la méthode d'*[illegible], [illegible] professeur (Brunswick, 1834), et divers autres travaux du même genre. Après de longues études sur les systèmes religieux et [illegible] des Hindous, il conçut le projet de faire [illegible] dans l'Inde, comme missionnaire, et, pour rendre cette mission plus efficace, il se fit recevoir docteur en médecine à l'université d'[illegible]. Il arriva en 1839 à Calcutta. Ses prédications n'eurent pas un grand succès; mais il se mit à étudier les langues orientales, et particulièrement [illegible]. En 1841 il fut nommé bibliothécaire, puis, en 1846, secrétaire de la Société asiatique du Bengale. Dans le journal de cette société, il a fait paraître plusieurs traductions précieuses, entre autres de la partie astronomique du [illegible] du *Vedânta-Sâra*, ou Précis de la philosophie *Vedânta*, etc. Depuis 1846, il publia sur [illegible] mensuels la *Bibliotheca indica*, avec des notes et quelques traductions anglaises. Il a donné dans ce recueil *les Deux premiers livres de la* [illegible] *du Rig Veda* (sanscrit et anglais, 1 vol.), [illegible] *Aranyaka Upanishat*, avec le commentaire de Cankara et la glose d'Anandagiri [illegible]

2 vol.); le *Chandogya Upanishat* (texte sanscrit, 3 vol.); *Division des catégories de la philosophie Nydya* (texte et trad., 9 vol.); le *Sâhitaya Darpana* (sanscrit, 10 vol.). Il entreprit aussi une édition du *Yajur-Veda noir*, ouvrage très rare, même dans l'Indoustan.

RŒSS (André), prélat alsacien, né à Sigolsheim (Haut-Rhin), le 6 avril 1794, fut ordonné prêtre en 1816, vint professer la théologie à Mayence, où il avait terminé ses études, dirigea en 1824 le grand séminaire de cette ville, et en 1830 celui de Strasbourg, avec le titre de chanoine. Nommé coadjuteur de Strasbourg en qualité d'évêque *in partibus* de Rhodiopolis (1840), il succéda au titulaire de ce diocèse, M. Lepappe de Trevern (27 août 1842).

Après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne il resta à la tête de son diocèse. En février 1874, il fut élu au Reichstag, dans la circonscription de Schlestadt, comme candidat français et ultramontain, par 10488 voix, contre 1165, partagées entre deux candidats autonomistes; le même mois, lors du dépôt de la proposition des députés alsaciens-lorrains, invitant le gouvernement à consulter les populations sur l'annexion, il demanda la parole et fit, au nom des catholiques de l'Alsace, une déclaration par laquelle il acceptait le traité de Francfort, par soumission aux doctrines du *Syllabus*, mais ajoutant que cette annexion n'avait jamais eu ses sympathies. Cette déclaration fut l'objet d'énergiques protestations de ses commettants; Mgr Rœss, ne se représenta pas aux élections suivantes et accentua de plus en plus son adhésion au nouvel ordre de choses. Il avait été nommé officier de la Légion d'honneur, le 14 juillet 1866.

Ecrivant l'allemand comme le français, ce prélat a fait passer, de chacune de ces deux langues dans l'autre, une foule d'ouvrages religieux, édités presque tous à Mayence. Parmi ses propres écrits, nous citerons: *la Doctrine catholique; les Héros chrétiens sous la Terreur* (1821); des *Esquisses de sermons* (1838); des brochures sur *la Conversion des protestants* (1836), etc. Il a fondé, avec l'abbé Weiss, *le Catholique* (1821), revue de bibliographie, et fourni de nombreux articles à l'*Encyclopédie catholique*.

RŒTING (Jules), peintre allemand, né à Dresde, le 12 septembre 1822, fit ses études à l'Académie de Dusseldorff sous M. Bendemann, et débuta par un *Christophe Colomb devant l'Université de Salamanque*. Il donna ensuite: *Cromwell au lit de mort de sa fille; Christ en croix;* les portraits de *Lentze* et de *Lessing*. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il envoya deux *portraits d'hommes* qui lui ont valu une 3e médaille. A l'Exposition de 1867, on a vu de lui *la Sépulture de Jésus-Christ* et à celle de 1878, un *Portrait d'homme*.

ROGER (Henri-L.), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris en 1809, y fit ses études médicales, et fut reçu docteur en 1839. Il se consacra spécialement aux maladies des enfants, devint médecin de l'hôpital Sainte-Eugénie en 1860 et prit sa retraite en 1875 avec le titre de médecin honoraire. Élu membre de l'Académie de médecine en 1862, dans la section de pathologie médicale, il fut choisi à plusieurs reprises pour secrétaire annuel de cette compagnie savante. Il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 12 août 1866.

On cite de M. Roger: *Séméiotique des maladies de l'enfance* (1864, in-8), leçons professées en 1863; *Recherches cliniques sur la chorée, le rhumatisme et les maladies du cœur chez les enfants* (1867-1868, part. I-II, in-8); *Recherches cliniques sur les maladies de l'enfance* (1872, t. I, in-8); *De la Ponction du péricarde* (1875, in-8); en collaboration avec M. Barth, *Traité pratique d'auscultation* (1840, in-18; 6e édit. 1864, in-18), et avec M. Damaschino, *Recherches anatomo-pathologiques sur la paralysie infantile* (1872, in-8, avec pl.).

ROGER [du Nord] (Édouard-Léon, comte), homme politique français, sénateur né à Paris, le 28 novembre 1803, entra, sous la Restauration, dans le corps diplomatique et fut secrétaire d'ambassade à Constantinople. Décoré en 1831, il fut nommé, en 1834, député de Dunkerque et réélu jusqu'à la révolution de Février. D'abord dévoué à la politique doctrinaire, il soutint les administrations du 13 mars et du 11 octobre et ne passa dans l'opposition de gauche qu'en 1837, à l'époque de la coalition. Ami intime de M. Thiers, il suivit désormais la même ligne de conduite que lui, repoussa l'indemnité Pritchard, le droit de visite et la loi de régence. Après s'être signalé par son courage pendant les journées de juin 1848, il se présenta, sous le patronage de l'Union électorale, comme candidat à la Législative, fut élu par la Seine et le Nord et opta pour ce dernier département. Il s'associa aux vues réactionnaires de la majorité et protesta, avec le parti parlementaire, contre les derniers actes du pouvoir exécutif. Un instant incarcéré, à la suite du coup d'État du 2 décembre, il rentra dans la vie privée.

Lieutenant colonel d'état-major de la garde nationale de la Seine pendant le siège de Paris, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée pour sa conduite dans les journées des 29 et 30 novembre 1870, et devint chef d'état-major du général d'Aurelle de Paladines, lorsque ce dernier fut investi du commandement en chef des gardes nationales de la Seine. Aux élections du 8 février 1871, il obtint, sans être élu, dans le département de la Seine, 63697 voix sur 328970 votants, mais fut nommé représentant du Nord à l'Assemblée nationale, le cinquième sur vingt-huit, par 212895 voix. D'abord inscrit au centre droit, il soutint plus tard la politique de M. Thiers, se rallia à la République, et après le 24 mai 1873, s'inscrivit au centre gauche. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches, lors des élections des sénateurs inamovibles, par l'Assemblée, il fut nommé, le 10 décembre 1875, au second tour de scrutin, le onzième sur soixante-quinze, par 355 voix sur 691 votants. Au Sénat, il siégea aussi au centre gauche, et vota, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le ministère de Broglie. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 24 juin 1871.

ROGER (Paul-André), archéologue français, né à Marseille, le 20 mars 1812, entra dans l'administration sous le dernier règne, et, après avoir été secrétaire particulier de M. Nargeot, beau-frère de M. Duchâtel, qui fut préfet de plusieurs départements, il devint sous-préfet de Ploërmel, de 1844 à 1848. Écarté des affaires par la République, il se tint en dehors des fonctions publiques et passa plusieurs années en Belgique.

M. P. Roger, membre de la Société des antiquaires, est auteur de nombreux travaux d'archéologie dont quelques-uns, exécutés avec un grand luxe, ont rapidement épuisé sa fortune. Nous citerons: *Archives historiques de l'Albigeois et du pays castrais* (Albi, 1841, gr. in-8, fig.); *Archives historiques et ecclésiastiques de la Picardie*

et de l'Artois (Amiens, 1842-1843, 2 vol. in-8, fig.), ouvrages mentionnés avec beaucoup d'éloges par l'Académie des inscriptions; *Noblesse et Chevalerie de Flandre, d'Artois et de Picardie* (1844, gr. in-8, fig.); *Bibliothèque historique, monumentale, ecclésiastique et littéraire de la Picardie et de l'Artois* (1844-1847, in-8, fig.); *la Noblesse de France aux Croisades* (1845, in-8, fig.), etc. Il est aussi auteur d'un certain nombre de publications sur la Belgique : *Biographie générale des Belges* (1850, gr. in-8), *Mémoires et souvenirs sur la Cour de Bruxelles, Mémoires sur la Cour et sur la société belge* (1855, in-8), etc.; puis de quelques brochures d'actualité.

ROGER (Gustave-Hippolyte), chanteur français, né à la Chapelle-Saint-Denis, le 17 août 1815, et fils d'un notaire, était, par sa mère, petit-fils de Corse, l'acteur vaudevilliste, et l'un des premiers directeurs de l'Ambigu-Comique. Orphelin de bonne heure, il passa sous la tutelle de son oncle, M. Jalouzet, qui voulut faire de lui un notaire et l'envoya, comme clerc, à Montargis. Mais son goût pour le théâtre l'emportant, il obtint d'entrer au Conservatoire en 1836. Il y remporta en 1837 les premiers prix de chant et de déclamation et débuta, l'année suivante, dans *l'Éclair*, à l'Opéra-Comique. Il resta dix ans à ce théâtre, y joua le *Pré-aux-Clercs* en 1840, la plupart des œuvres de MM. Auber et Halévy : *Haydée*, *les Mousquetaires de la reine*, *la Part du diable*, *la Sirène*, etc. En 1848, M. Roger quitta l'Opéra-Comique, où il fut difficile de le remplacer.

Après un voyage en Angleterre, avec Jenny Lind, il se risqua, en 1849, à débuter à l'Opéra dans *le Prophète*. Il joua successivement *l'Enfant prodigue*, *le Juif errant*, *la Fronde*, et reprit les anciennes pièces, *les Huguenots*, *la Reine de Chypre*, *Lucie*, *la Favorite*. Mais ses succès y furent plus contestés qu'à l'Opéra-Comique. L'Allemagne, qu'il visita sept fois, de 1850 à 1860, lui fit l'accueil le plus favorable. Il fut applaudi et fêté à Francfort. A Berlin, il fut rappelé trois fois avec Mlle Wagner dans *les Huguenots* et, à une représentation de *la Dame blanche*, le roi et la reine de Prusse descendirent sur le théâtre pour le féliciter; à Munich, il surpassa dans *la Juive* le ténor Hartinger; enfin, à Hambourg, il chanta en allemand le premier acte du *Prophète* de façon à faire dire aux Allemands : « Ces Français sont capables de tout. » Les sérénades et les triomphes le suivirent dans toutes les capitales.

Revenu à l'Opéra en 1855, M. Roger avait repris ses meilleurs rôles, sans retrouver auprès du public et des journaux français une faveur aussi entière, lorsqu'un accident de chasse le priva du bras droit, en 1859. Pourvu d'un bras artificiel d'un remarquable mécanisme, M. Roger a reparu sur la scène, aux Italiens de Paris et de Londres, à l'Opéra-Comique, dans *la Dame blanche*, et sur plusieurs théâtres de la province et de l'étranger. En 1864, il était encore, en Belgique, l'objet de nombreuses ovations, et en 1867, il s'était engagé à l'un des théâtres de Vienne. Un échec complet signala, en octobre 1868, son apparition à la Porte-Saint-Martin, dans un rôle de drame, celui de Saint-Gildas, de *Cadio* de Mme Sand; il dut se retirer devant les blâmes sans réserve de toute la critique théâtrale. Dans ces mêmes jours, il fut nommé professeur de chant, en remplacement de M. Révial, au Conservatoire. — Il est mort à Paris, le 12 septembre 1879. Il avait publié dans le *Figaro*, une série d'articles sous le titre de : *Mémoires d'un ténor*, réunis ensuite en volume (1880, in-18).

ROGER (Adolphe), peintre français, oncle du précédent, né à Palaiseau (Seine-et-Oise), en 1800, fut élève du baron Gros, aborda le genre historique, et débuta au Salon de 1822. On a de lui, aux expositions annuelles : *Enterrement de village* (1822) ; *Une Prise de voile* (1831); *Révolution de Rome en 1793, le duc d'Orléans à la tranchée d'Anvers, Charles V rentrant en barque* (1833-1837) ; *Bataille de Cerisoles* (184[illegible]); [illegible] *Une Vision, Ordination de trois jeunes Africains du Sénégal* (1843); *la Vierge aux bleuets* (1847); *la Providence détournant la guerre civile, les religieuses*, à l'Exposition universelle de 1855; *Justice humaine, Miséricorde divine* (1857), etc. M. Adolphe Roger a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en juin 1841. — Il est mort à Paris, le 23 février 18[illegible].

ROGER-MARVAISE (Théophile-Blaise), homme politique français, ancien député, sénateur, né à Saint-Étienne-en-Coglès (Ille-et-Vilaine), le 7 juillet 1831, étudia le droit à Rennes, fut reçu docteur à Paris en 1858, avec une thèse : *Des Transactions*, et devint avocat à la Cour de cassation en 1863. Sans antécédents politiques, il obtint, aux élections du 8 février 1871, plus de 18000 voix, et fut élu à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet suivant, par 52128 suffrages. Il siégea à gauche, fit partie de nombreuses commissions, vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat, dans l'Ille-et-Vilaine, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua avec la liste républicaine et n'obtint que 173 voix; mais il fut élu député, le 20 février, dans la 1re circonscription de Rennes, par 9663 voix, contre 4636, obtenues par le candidat monarchiste, M. Oberthur. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre suivant, il fut porté candidat dans la même circonscription et dans celle de Fougères; vivement combattu par l'administration, il fut élu à Rennes par 7695 voix contre 4619 réunies par le candidat officiel et il obtint, à Fougères, 9620 voix contre M. de la Villegontier qui fut élu par 9671, mais dont l'élection fut plus tard invalidée. Lors du renouvellement triennal du Sénat, M. Roger-Marvaise se porta de nouveau, dans l'Ille-et-Vilaine et fut élu, le 5 janvier 1879, le second sur trois, par 229 voix sur 452 votants.

ROGERS (révérend Henry), écrivain religieux anglais, né le 18 octobre 1806, fit ses études théologiques à Highbury et fut, pendant quelques années, pasteur d'une secte indépendante, puis entra dans l'enseignement et devint professeur de littérature anglaise au collège de l'University de Londres, puis à Spring-Hill, institution entretenue aux frais des non-conformistes de Birmingham. Collaborateur de la *Revue d'Édimbourg*, il publia la plus grande partie de ses articles sous le titre : *Essays selected from contributions to the Edinburgh Review* (2e édit. augmentée, 1850, 2 vol. in-8). On a encore de lui une étude biographique sur Howe; *l'Éclipse de la foi* (*the Eclipse of Faith*), entretiens avec un sceptique, une réplique très vive aux observations critiques de M. Newman sur ce livre, etc. — Il est mort le 20 août 1877.

ROGERS (le rév. Charles), historien et philologiste écossais, né à Dunino (comté de Fife), le 18 avril 1825, suivit les cours de l'université de Saint-André et devint curé de l'Église écossaise en 1846. Aumônier du château de Stirling de 1855 à 1863, il donna sa démission et alla résider à

Londres. Pendant son séjour au château de Stirling, il entreprit une restauration complète de cette ancienne résidence favorite de la cour d'Écosse; puis, à l'aide de souscriptions publiques, il fit ériger des monuments au patriote Wallace et au roi Robert. Promoteur ou fondateur de plusieurs sociétés, ayant pour sujet l'histoire d'Écosse, il est membre de diverses sociétés savantes.

Les principaux travaux du rév. Ch. Rogers sont relatifs à l'Écosse : *la Société et la famille en Écosse* (Scotland Social and Domestic); *les Monuments d'Écosse et leurs inscriptions* (Monuments, etc., in Scotland; 2 vol.); *Un Siècle de la vie d'Écosse* (a Century of Scottish Life); *Traits et histoires de la vie du peuple écossais* (Traits and Stories of Sc. people). Il a édité : les *Fragments poétiques* du roi James Ier, les *Fragments* du comte de Glencairn, de John Davidson et autres poètes, les *Poèmes* de sir Robert Aytoun, etc. On lui doit des recherches généalogiques sur les familles du comte de Stirling, de sir Walter Scott, de Robert Burns, etc. On cite aussi de lui quelques écrits théologiques : *Notre destinée éternelle* (Our eternal destiny), *les Héros chrétiens des armées de terre et de mer* (Chr. Heroes in the Army, and Navy), etc., et enfin des publications populaires : *Lyra Britannica* et *le Ménestrel écossais moderne* (the Modern Scottish minstrel) : ce dernier répandu à plus de cent mille exemplaires. *

ROGIER (Charles), homme d'État belge, d'origine française, né à Saint-Quentin, le 12 août 1800, alla faire ses études au lycée de Liége, où son père était professeur. Il étudia ensuite le droit, fut reçu docteur, et chercha des ressources dans l'enseignement particulier. Habitant la même ville que MM. Lebeau et Devaux, il contracta avec eux une étroite amitié cimentée par une conformité d'opinions, et tous trois fondèrent le *Mathieu Lænsberg*, qui, bientôt remplacé par *le Politique*, fit une guerre acharnée à la domination hollandaise. M. Rogier y inséra les *Lettres d'un bourgeois de Saint-Martin* qui eurent un grand succès.

Lors des premiers mouvements de 1830, il forma un bataillon de 300 Liégeois, armés de fusils et de canons, et entra dans Bruxelles. Il se caserna à Sainte-Elisabeth, et attendit les événements. Le 19 septembre, à la tête de ses hommes, il s'empara de l'Hôtel de ville, et le préserva du pillage. Les jours suivants, il se distingua encore aux postes les plus périlleux, et, le 24, il forma avec deux autres chefs d'insurgés, le premier gouvernement national belge, connu sous le nom de Commission administrative. Il fit ensuite partie du gouvernement provisoire, puis du Congrès national, où il se prononça pour la monarchie constitutionnelle héréditaire.

Pendant que ses amis, MM. Lebeau et Devaux, entraient au ministère avec M. Nothomb, il se rendait auprès de l'armée pour y raffermir la discipline et y réveiller le sentiment national. De retour à Bruxelles, il vota pour le duc de Nemours, avant d'accepter la candidature du prince Léopold. Nommé gouverneur d'Anvers, en juin 1831, il devint, l'année suivante, ministre de l'Intérieur.

Le parti républicain, soutenu par le peuple, demandait la guerre à grands cris, et chaque jour, M. Lebeau, qui avait accepté le traité des dix-huit articles, était insulté dans les rues. M. Rogier prit à la tribune la défense de son collègue et engagea, avec M. Gendebien, chef du parti radical, une lutte fort vive qui se termina par un duel. M. Rogier eut la joue droite traversée par la balle de son adversaire. Remis de sa blessure, il prit une part active, dans la session de 1834, aux discussions que souleva l'établissement des chemins de fer. Cependant il dut, l'année suivante, quitter le ministère et céder la place à l'administration moins libérale de M. de Theux. Il reprit alors le gouvernement de la province d'Anvers, où il rendit pendant cinq années des services signalés à l'agriculture et au commerce.

Après la dissolution du cabinet de Theux, en 1840, il rentra aux affaires et eut le portefeuille des travaux publics dans le ministère Lebeau. Il le garda jusqu'au jour de la rupture entre MM. Nothomb et Lebeau. Il devint alors l'un des chefs de l'opposition libérale, et attaqua, pendant six ans, les tendances catholiques des ministères Nothomb (1841-1846), et de Theux (1846-1847). Aussi, lorsque le roi jugea prudent d'arrêter les progrès de l'ancien parti de l'Union, M. Rogier fut appelé encore une fois au ministère (12 août 1847). Il s'y maintint cinq ans, soit au département de l'intérieur, soit à celui de la guerre, au milieu des circonstances les plus difficiles, et parvint à préserver la Belgique de cette commotion presque universelle qui agita l'Europe en 1848. Il se retira le 31 octobre 1852, lors des difficultés avec le gouvernement français au sujet de la liberté laissée à la presse belge.

Après être resté le chef de l'opposition libérale, sous les deux ministères de Brouckère et de Decker, M. Rogier fut reporté au pouvoir par le triomphe de l'opinion qu'il représentait sur le parti clérical, dont il était le brillant et constant adversaire. Il reprit le portefeuille de l'intérieur le 9 novembre 1857, et l'échangea contre celui des affaires étrangères le 26 octobre 1861. Ses démarches auprès de Napoléon III et son influence personnelle contribuèrent au maintien des bonnes relations de la Belgique avec la France et à l'élaboration d'un traité de commerce très libéral entre les deux pays. A l'intérieur il rencontra des oppositions qui conduisirent le gouvernement, en 1864, à dissoudre la Chambre des représentants. Il resta au pouvoir après l'avènement de Léopold II et garda le même portefeuille jusqu'au 3 janvier 1868, époque où il se retira avec ses principaux collègues pour faire place au cabinet Frère-Orban.

Son frère, M. Firmin-François-Marie ROGIER, né à Cambrai, le 1er avril 1791, élève de l'École normale française en 1810, professeur à Liége, de 1811 à 1814, entretint des relations étroites avec les promoteurs de la révolution belge et entra, en 1830, dans la carrière diplomatique. Après avoir été attaché à l'ambassade de Paris, sous le comte Lehon et le prince de Ligne, comme secrétaire, puis comme conseiller de légation, il fut nommé, en 1848, plénipotentiaire de la Belgique, auprès du gouvernement républicain, et accrédité, avec le même titre, le 7 décembre 1852, auprès de l'empereur Napoléon III. En 1861, M. Firmin Rogier fut nommé plénipotentiaire de son gouvernement pour la négociation du traité de commerce avec la France, ainsi que de la convention littéraire. Il prit sa retraite en 1864. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur. — Il mort à Bruxelles, le 1er novembre 1875.

ROGUET (Christophe-Michel, comte), général français, ancien sénateur, né à San-Remo (Piémont), le 28 avril 1800, et fils du général Roguet, comte de l'Empire, qui mourut en 1846, fut élevé au Prytanée militaire de Saint-Cyr, admis en 1815 dans les pages de l'empereur et entra, en 1816, à l'École polytechnique, d'où il sortit sous-lieutenant du génie; mais son avancement ne date que de la révolution de Juillet, qui remit en faveur les anciens serviteurs de Napoléon. Son père devint alors pair de France, et lui-même fut

nommé, dans l'infanterie, chef de bataillon (1830), lieutenant-colonel (1836), colonel du 41e ligne (1840) et maréchal de camp (20 avril 1845). Il gagna cette dernière promotion par cinq années de campagnes en Algérie. Après avoir rempli divers commandements à l'intérieur, M. Roguet fut choisi pour aide de camp par le président de la République, qui, en récompense de ses services, l'éleva, après le coup d'État, au grade de général de division (22 décembre 1851) et, un an plus tard, l'appela au Sénat par décret du 31 décembre 1852. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1844, il a été promu grand officier le 13 mars 1858. Il a fait partie du Conseil général de la Haute-Garonne. — Il est mort à Paris, le 25 juillet 1877.

On cite de lui : *l'Officier d'infanterie en campagne, petite guerre, fortifications* (1846; 2e édit., 1869, in-8), et les suivants anonymes : *Frédéric II* (1869, in-18); *Louis XIV* (1869, in-18); *Richelieu* (1869, in-18); *Bacon* (1870, in-18).

ROHAULT DE FLEURY (Charles), architecte français, né à Paris, en 1801, neveu du général mort en 1866, entra à l'École polytechnique, en 1820. Après sa sortie, la sculpture l'occupa un instant; mais en 1825 il se donna complètement à l'architecture, et termina, avec son père, le passage du Saumon. Quatre ans plus tard, la révolution de Juillet arrêtait l'exécution d'une vaste maison de refuge projetée entre lui et M. de Belleyme, préfet de police. Le nouveau gouvernement confia à M. Rohault de Fleury les constructions du Muséum, dont il exposa une partie des plans au Salon de 1837, les cabinets de minéralogie, les serres du Jardin des Plantes et la cage dite *Palais des Singes*. Ces travaux ont été résumés en un volume, sous le titre de *Muséum d'histoire naturelle* (Paris, 1837, in-fol.). Divers projets, entre autres un *Plan d'Opéra* qui fit assez de bruit vers 1840, plusieurs maisons ou cités ouvrières, la construction des *Délassements* et de l'*Hippodrome*, une double réparation de l'*Opéra*, 1847 et 1855 (la dernière a été reprise et corrigée par Visconti), la Chambre des notaires (1855), sont ses plus importants travaux. Il est un des premiers qui aient donné l'exemple de la proportion et de la mesure dans l'emploi de la fonte et du verre. Architecte du gouvernement, attaché à l'Opéra, vice-président de la Société des architectes, il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 mai 1843, et promu au grade d'officier le 19 janvier 1861. Parmi ses publications on cite : *Mémoire sur les instruments de la Passion de N. S. J.-C.* (1869, in-4); *l'Évangile*, études iconographiques et archéologiques (Tours, 1873, 2 vol. in-4); *Souvenirs biographiques* (1877, in-4), ouvrage posthume. — Il est mort à Paris, le 11 août 1875.

Son fils, M. Georges ROHAULT DE FLEURY, né à Paris en 1835, s'est aussi occupé d'architecture et a donné à l'Exposition universelle de 1867 deux dessins qui lui ont valu une médaille. Il a publié : *les Monuments de Pise au moyen âge* (1866, in-8, atlas); *Lettres sur la Toscane en 1400, Architecture civile et militaire* (1874, 2 vol. gr. in-8); *la Toscane au moyen âge* (1874, 2 vol. in-folio), etc.

ROHLFS (Frédéric-Gerhard), voyageur allemand, né à Vegesack, près de Brême, le 14 avril 1831, faisait ses études au gymnase de cette dernière ville, lorsqu'il fut compris dans les levées militaires faites en 1848; l'année suivante, il fit, comme volontaire, la campagne du Schleswig-Holstein avec tant de distinction qu'il fut promu officier. Il reprit ensuite ses études et suivit les cours de médecine aux universités de Heidelberg, de Wurtzbourg et de Gœttingue. A la suite d'excursions en Autriche, en Italie et en Suisse, il passa en Algérie, s'enrôla dans la légion étrangère et fit l'expédition de Kabylie. S'étant familiarisé avec la langue arabe et avec les usages de l'Orient, il passa, en 1861, dans le Maroc, sous un déguisement musulman, et parvint à gagner, comme médecin, la faveur du grand shérif d'Ouezzan, qui jouit d'une autorité religieuse dans tout le nord de l'Afrique. Il explora dès lors toutes les régions voisines. Dans une de ses courses il fut trahi et pillé par ses guides, et laissé pour mort dans le désert au delà de Tafilet. Sauvé par miracle, il n'en reprit qu'avec plus d'ardeur ses expéditions et parcourut une suite de contrées de l'Atlas, où aucun chrétien ne peut pénétrer sans être mis à mort par les habitants.

Après avoir fait, en 1865, un court voyage dans son pays natal, M. Rohlfs repartit pour l'Afrique, passa de Tripoli à Gadamès, d'où il fut forcé par les guerres intestines des Touaregs de se tourner vers le Soudan et se rendit dans le royaume de Bornou par des routes complètement inconnues. Il arriva dans la capitale en juillet 1866, et y acquit la certitude du meurtre du voyageur Beurmann sur les frontières du Waday. Il chercha en vain à pénétrer dans cette dernière contrée, et, pour échapper aux atteintes d'un climat meurtrier, il se dirigea vers le Niger et les côtes de l'Atlantique. Après avoir traversé des contrées inconnues, il arriva au fleuve à la hauteur de l'île Loko et le descendit en barque jusqu'à son embouchure. Arrivé dans les colonies anglaises, il en fit le point de départ de nouvelles courses d'explorations, puis au mois de juin 1867, il s'embarqua à bord d'un paquebot anglais pour Liverpool. M. Rohlfs passa la fin de l'année dans les villes du littoral de la Méditerranée, pour réparer sa santé et se guérir des blessures reçues dans ses excursions. Après avoir accompagné l'expédition anglaise en Abyssinie, il visita Tripoli en 1868 et se rendit en Égypte en traversant Audjila, Djolo et l'Oasis de Jupiter Ammon. Il passa deux années (1875-1876), dans l'Amérique du Nord et entreprit en 1878, une nouvelle expédition dans l'intérieur de l'Afrique. La Société de géographie a décerné à M. Rohlfs une médaille d'or, pour ses voyages au Maroc et aux oasis du Sahara.

Les publications de cet intrépide explorateur de l'Afrique consistent en des cartes géographiques et des relations insérées dans les *Annales* (Mittheilungen) de Petermann, parmi lesquelles nous citerons : *Voyage au Maroc* (Reise durch Marocco; 1869); *Pays et peuples de l'Afrique* (Land und Volk in Afr. 1870); *De Tripoli à Alexandrie* (1871); *A travers l'Afrique* (Quer durch Afr. Leipzig, 1874-1875, 2 vol.), etc.

ROISSARD DE BELLET (François-Alphonse-Camille-Eugène, baron), député français, né à Nice, le 24 octobre 1836, fut d'abord employé dans l'administration de l'enregistrement, puis devint banquier dans sa ville natale. Grand propriétaire dans le canton de Saint-Martin-Lantosque, membre du Conseil général des Alpes-Maritimes, il fut une première fois candidat à une élection partielle pour l'Assemblée nationale en 1874, contre M. Durandy. Mais le 20 février 1876, il fut élu sans concurrent, député de la 1re circonscription de Nice par 9154 voix. Il prit place dans le groupe constitutionnel, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés qui soutinrent, de leur vote, le cabinet de Broglie. Devenu candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 6205 voix, contre 4000 obtenues par M. Magnier, directeur de l'*Événement*.

ROKITANSKY (Charles), médecin allemand, né à Kœniggraetz, en Bohême, le 19 février 1804, suivit les cours de médecine à Prague et à Vienne. Reçu docteur en 1828, il fut attaché, dans cette dernière ville, à l'établissement d'anatomie pathologique, devint ensuite prosecteur de la grande clinique de Vienne, anatomiste légal, etc., et fit lui-même ou fit faire sous ses yeux un nombre de dissections et d'autopsies, dont le nombre, il y a plusieurs années, était déjà porté à plus de 30 000. Il fut nommé successivement, en 1848, recteur honoraire de l'université de Prague, membre de l'Académie des sciences de Vienne en 1849, et président depuis 1871. Doyen des professeurs de l'École de médecine, et, en 1850, recteur de l'université de Vienne, il fut élu correspondant de l'Institut le 13 juin 1870. — Il est mort à Vienne le 23 juillet 1878.

M. Rokitansky, sans avoir beaucoup écrit, compte en Allemagne comme un chef d'école. Son principal ouvrage est un *Manuel d'anatomie pathologique* (Vienne, 1842-1846, 5 vol.), traduit en anglais (Londres, 1845-1850, 3 vol.).

ROLIN-JACQUEMYNS (Gustave), homme politique belge, né à Gand le 31 janvier 1835, fut reçu docteur en droit et en sciences politiques et administratives. Elu représentant de l'arrondissement de Gand, le 11 juin 1878, par 4363 voix sur 8290 votants il fit partie du nouveau cabinet libéral de M. Frère-Orban, comme ministre de l'intérieur (19 juin 1878).

M. Rolin-Jacquemyns, qui est membre de l'Académie royale de Belgique, a publié : *Des Partis et de leur situation actuelle en Belgique* (Brux., 1864, in-8, br.) ; *De la Réforme électorale* (Ibid., 1865, in-8) ; *Archives de droit international et de législation comparée*, avec MM. Osser et J. Westlake (Ibid., 1874, tome Ier); *Annuaire de l'Institut de droit international* dont il est le secrétaire général (Gand, 1877 et 1878, in-8).

ROLLAND (Pierre-Charles-Antoine), ancien représentant du peuple français, sénateur né à Mâcon, le 4 novembre 1818, et fils d'un avoué, étudia le droit, fut reçu avocat en 1841, et se fit inscrire au barreau de Lyon. En 1842, il prit part à la fondation du *Progrès de Saône-et-Loire*, organe de l'opposition libérale. Admirateur enthousiaste de M. de Lamartine, il suivit ses inspirations politiques et devint en quelque sorte son lieutenant. Malgré sa jeunesse, il était maire de Mâcon en 1847, et présida en cette qualité le banquet offert par les démocrates à l'auteur des *Girondins*. Après la révolution de Février, il resta à la tête de l'administration municipale et fut envoyé à l'Assemblée nationale, le cinquième sur les quatorze représentants de Saône-et-Loire, par 117 864 suffrages. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré jusqu'à l'élection du 10 décembre, fit ensuite à la politique de l'Élysée une certaine opposition, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il rentra dans la vie parlementaire, aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale. Élu représentant de Saône-et-Loire, le premier sur douze, il fut envoyé le 15 octobre 1871, comme commissaire extraordinaire, dans son département. Inscrit au groupe de la gauche républicaine, il en fut le questeur, et prit une part importante aux travaux des commissions et aux discussions de l'Assemblée. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Le 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de Saône-et-Loire, le premier sur trois, par 401 voix sur 697 votants. — Il est mort à Romanèche, près Mâcon, le 25 octobre 1876.

Occupé d'études littéraires et historiques, M. Rolland a publié le *Compte rendu des travaux de la Société académique de Mâcon*, de 1841 à 1847 (Mâcon, 1852, in-8). Toujours dévoué à la cause de Lamartine, il fit, pour servir les intérêts de l'illustre poëte, un voyage en Orient, et a fait paraître, au retour, *la Turquie contemporaine* (Paris, 1854, in-8). En 1870, il fut rédacteur en chef du *Journal de Saône-et-Loire*.

ROLLAND (Eugène), administrateur français, membre de l'Institut, né en 1812, fut admis à l'Ecole polytechnique en 1830, en sortit sous-lieutenant du génie et fut envoyé en Algérie. Il donna bientôt sa démission, pour entrer, comme ingénieur dans les manufactures des tabacs ; il apporta diverses améliorations dans ce service et devint directeur général des manufactures de l'État, le 12 mars 1860. Ses connaissances spéciales en mathématiques le firent élire membre de l'Académie des sciences le 18 mars 1872, en remplacement du général Piobert. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 15 août 1860 et commandeur le 19 janvier 1867.

Les recueils de l'Institut contiennent de M. Rolland des mémoires parmi lesquels les deux suivants ont été tirés à part : *Mémoire sur la réglementation de la température dans les fourneaux* (1865, in-4°) et *Mémoires sur la torréfaction mécanique* (1865, in-4, 1 planche.)

ROLLE (Jacques-Hippolyte), journaliste français, né à Dijon, le 8 juin 1804, fit à Paris ses études et son droit, et fut, de 1821 à 1824, élève de l'École des chartes. Dès 1826, il entra à la rédaction de l'ancien *Figaro*, prit une part active aux luttes de la presse, et fut, en 1830, un des signataires de la protestation des journalistes. Attaché, depuis deux ans déjà, au *National*, il y rédigea spécialement la critique dramatique, et passa, en 1844, au feuilleton du *Constitutionnel*, puis à celui de *l'Ordre*. Il écrivait en même temps les courriers de Paris dans *l'Illustration*, des articles de critique dans *l'Artiste*, le *Moniteur*, et se faisait partout remarquer par la sévérité de son goût, la vivacité maligne et l'élégance de son style. M. Rolle devint, sous l'Empire, conservateur-administrateur de la bibliothèque de la Ville de Paris, et conserva ce poste jusqu'à la destruction de cette bibliothèque, dans l'incendie de mai 1871. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 3 mai 1849.

ROLLE (Henri-Armand), homme politique français, ancien député, né le 28 juillet 1829, d'une ancienne famille bourgeoise de Bourgogne, fit son droit à Paris et entra, comme auditeur au Conseil d'État. Il fut nommé, en 1863, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription du département de la Côte-d'Or, par 20 687 voix sur 30 664 votants. Aux élections de mai 1869, il fut réélu au même titre, par 18 959 voix, sur 31 517 votants, contre 8430 voix données au candidat de l'opposition démocratique, M. J. Lavalle, et 4040, au candidat constitutionnel indépendant, M. Gustave Lapeyrouse. Dans la courte session de juillet qui suivit, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral. Il rentra dans la vie privée après le 4 septembre 1870. M. Rolle a été décoré de la Légion d'honneur.

ROLLEAU (Étienne-Théodore DE), prêtre français, né à Verdun (Haute-Garonne), en 1799, fit ses études élémentaires et sa théologie à Toulouse, et passa un an dans la maison des Lazaristes avant d'être ordonné prêtre (1826). Attaché

tour à tour aux églises de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle et de Saint-Étienne du Mont, il devint ensuite curé de Notre-Dame de Lorette (1853) et contribua à faire de cette église, qui n'était point encore achevée, le temple le plus riche et le plus coquet de la capitale. La mode la prit sous son patronage et la baptisa du titre mondain de « boudoir. » Les *mois de Marie* y furent surtout remarquables par le luxe des décorations et de la musique. M. de Rolleau fut nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

ROLLET (Eugène), député français, né à Saint-Amand (Cher), le 12 mai 1814, professait déjà en 1848 les opinions républicaines et lutta contre le coup d'État en 1851. Arrêté et expulsé il ne rentra en France qu'après l'amnistie et resta un des adversaires énergiques de l'Empire. Nommé sous-préfet de Saint-Amand, le 6 septembre 1870, il fut révoqué au 24 mai 1873. Après les élections générales de 1876, M. Devoucoux, élu dans deux circonscriptions, ayant opté pour celle de Bourges, il se porta candidat dans la 2[e] circonscription de Saint-Amand, obtint au premier tour de scrutin une majorité relative sur ses deux concurrents, l'un républicain, l'autre monarchiste et fut élu au scrutin de ballottage, le 30 avril 1876, par 6732. Il se fit inscrire aux groupes de l'Union républicaine et de l'extrême gauche, vota l'amnistie pleine et entière et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 7053 voix contre 6160 obtenues par le candidat officiel.

ROMEY (Louis-Charles-Réparat-Geneviève-Octave), publiciste et historien français, né à Paris, le 26 décembre 1804, fit ses études au collège de Sorèze et visita ensuite l'Italie, et surtout l'Espagne, où il recueillit des matériaux pour l'histoire de ce pays. Après avoir travaillé à une foule de publications et de revues, il dirigea, de 1835 à 1836, *le Foyer*, et eut avec M. Véron un de ces duels si fréquents alors dans la vie de journaliste. Membre de l'Académie de l'histoire de Madrid, il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 juillet 1845. — Il est mort à Paris, le 12 avril 1874.

M. Charles Romey a publié, outre son *Histoire d'Espagne* (1838-1848, 10 vol. in-8), qui reste, quoique inachevée, son principal ouvrage : *Chateaubriand prophète* (1849), brochure; une *Notice sur Fenimore Cooper*, en tête du roman de *Mercédès;* un *Choix des œuvres* d'Armand Carrel, avec des *Notes;* la traduction de *la Case de l'Oncle Tom*, avec M. Rolet, et *la Russie ancienne et moderne*, avec M. Alfred Jacobs. Il a signé quelques articles du nom de *Pierre Rocferré* et de l'anagramme *Sefrach Yémor*.

RONDELET (Antonin-François), professeur et économiste français, né à Lyon, le 28 février 1823, fit ses études à Lyon, où il eut pour professeur de philosophie l'abbé Noirot, entra à l'École normale en 1841, fut chargé de l'enseignement de la philosophie aux collèges de Rennes, de Poitiers et de Marseille, et, après s'être fait recevoir docteur en 1847, fut appelé à la chaire de philosophie à la Faculté de Clermont. Ayant quitté l'Université en 1871, il accepta la chaire de philosophie à la Faculté catholique des lettres de Paris. Lauréat de l'Académie de Lyon (1851), de l'Académie française (1860), et de l'Académie des sciences morales et politiques, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868.

M. Antonin Rondelet a publié : *Exposition critique de la morale d'Aristote* (1847, in-8), thèse française pour le doctorat; *Du Spiritualisme en économie politique* (1859, in-8); *le* [illegible] *d'Antoine*, notions populaires de morale et d'économie politique (1860, in-18); *Mémoires d'un homme du monde* (1861, in-18); *Théorie logique des propositions modales* (1861, in-8), remaniement de sa thèse latine du doctorat (*De* [illegible] *apud Aristotelem*); *la Morale et la* [illegible] (1863, in-18); *le Lendemain du mariage*, [illegible] (1866, in-18); *la Science de la foi*, [illegible] chrétiens de notre temps (1867, in-18); *la Loi du travail et de la production*, conférences professées à Saint-Quentin (1868, in-18); *le Danger de plaire* (1869, in-18); *Du Découragement* (2[e] édit., 1871, in-18); *Mon Voyage au pays des chimères* (1875, in-18); *l'Art de parler* (188[illegible]), etc. Il a collaboré en outre à la *Revue contemporaine* et à la *Revue d'économie chrétienne*.

RONDOT (Natalis), économiste français, né à Saint-Quentin (Aisne), le 23 mars 1821, [illegible] du collège dans une fabrique de tissus de laine. En 1846, sur la présentation de la chambre de commerce de Reims, il fut attaché à l'ambassade de Chine, comme délégué de l'industrie [illegible] et de l'industrie des vins. Au retour de sa mission, il prit part à la lutte en faveur du libre échange. En 1848, il fut un des rapporteurs de l'enquête de la chambre de commerce de Paris sur les industries de cette ville. Il fit partie du jury international de l'Exposition universelle de Londres. Il fut nommé, en outre, secrétaire de la commission permanente des valeurs, [illegible] des chambres de commerce de Lyon et de Saint-Étienne et correspondant de la commission centrale de Belgique. En 1853, il fut chargé d'une mission commerciale dans le Levant. En 18[illegible], il seconda, M. Bourée, notre ministre en Perse, dans la négociation d'un traité de commerce. Depuis, il a séjourné en Russie, où il a donné un concours actif aux créations de l'Institut industriel de Moscou pour le développement [illegible] et des arts industriels. M. Rondot a été décoré de la Légion d'honneur, le 31 mai 1846, et promu officier le 14 novembre 1855.

Rédacteur du *Journal des économistes*, du *Dictionnaire de l'économie politique*, du *Journal asiatique*, etc., il a publié, en outre : *Rapport sur les étoffes de laine françaises convenables pour la Chine, l'archipel Indien et l'Asie* [illegible] (1846-1847, autogr. in-fol.), publié par le ministère du commerce; *Étude pratique des tissus de laine convenables pour la Chine, le Japon, la Cochinchine et l'archipel Indien* (1847, gr. in-8), traduit en plusieurs langues; *Étude pratique du commerce d'exportation de la Chine* (1848, gr. in-8), en collaboration avec les autres délégués du commerce attachés à l'ambassade de Chine; *Rapport au ministre de l'agriculture et du commerce sur l'industrie lainière de la Belgique en 1847* (1849, gr. in-8); *Histoire et statistique des théâtres de Paris* (1852, br. in-8), etc.

RONGE (Jean, dit le Curé), révolutionnaire allemand, né à Bischofswalde (Silésie), le [illegible] octobre 1813, élevé d'abord au collège de Neisse, suivit, en 1837, les cours de l'Université de Breslau. Deux ans après, il entra au séminaire de cette ville. Nommé chapelain à Grottkau [illegible], il acquit sur la jeunesse, par ses prédications [illegible] libérales, une influence qui excita chez ses supérieurs de la défiance. Déjà il avait [illegible] contre eux des querelles assez vives, lorsque la publication de son mémoire, intitulé [illegible] *le Chapitre de Breslau*, vint mettre le comble à leur mécontentement. Au mois de janvier

1843, il fut suspendu de ses fonctions. Obligé de quitter Grottkau, il obtint la place d'instituteur aux fonderies de Laura. De là, il adressa aux journaux une lettre dans laquelle il attaquait avec beaucoup de véhémence le culte des reliques et accusait les supercheries ou les superstitions mises en jeu par l'évêque Arnoldi. L'opposition violente qui s'était formée depuis quelque temps en Allemagne, même dans les provinces catholiques, contre les empiètements du clergé, était favorable au curé Ronge; la procédure dirigée contre lui, son excommunication, les coups d'éclat portés contre lui en firent un martyr. Il devint presque l'apôtre d'une foi nouvelle et entraîna une grande partie de l'Allemagne catholique hors des voies de l'Eglise romaine. Mais, le neo-catholicisme allemand eut plus d'éclat que de durée. La police s'inquiétant de voir la nouvelle Eglise organiser partout des communautés nombreuses, essaya d'entraver le mouvement qui s'accomplissait, comme par miracle, à la voix de M. Ronge: toutes ses mesures échouèrent contre l'engouement général. Le réformateur publia successivement plusieurs écrits : *A mes coreligionnaires et à mes concitoyens*, *Au bas clergé*, *Aux professeurs catholiques*, *Justification*, *Appel*, *l'École catholique allemande*, *Ennemis nouveaux quoique vieux*, etc.; il fit entendre ses prédications dans toute l'Allemagne, attirant à la fois les protestants et les catholiques.

Le succès du curé Ronge était factice, et d'ardents démocrates, tels que Robert Blum, s'étaient servis de son nom pour exciter le peuple, et, sous l'agitation religieuse, préparaient la révolution politique. Aussi les événements de 1848, en soulevant d'autres questions, firent oublier ses prédications et celles de ses amis; l'apôtre lui-même se fit tribun. Membre de l'Assemblée nationale de Francfort, il se rangea parmi les partisans de la République, et, lors de la réaction de 1849, il fut forcé de s'exiler. En 1851, il signa à Londres, avec les principaux chefs de la démocratie allemande, un manifeste révolutionnaire. La popularité se retira de son nom, mais sans le faire renoncer à la propagande du néo-catholicisme et de la démocratie. En 1861, il rentra à Francfort où il fonda une société de réformation religieuse. En 1873, il se fixa à Darmstadt.

RONJAT (Abel-Jules-Antoine), sénateur français, né à Vienne (Isère), le 20 janvier 1827, fils de l'ancien représentant du peuple, de 1848, fut d'abord élève de l'Ecole d'administration, puis suivit les cours de droit et se fit inscrire au barreau de Paris en 1851. Rentré, dix ans plus tard, dans sa ville natale, il fit partie du conseil municipal et fut nommé sous-préfet de Vienne, le 9 septembre 1870. Il ne garda ces fonctions que jusqu'au 13 octobre suivant. Nommé procureur général, près la cour de Grenoble le 12 janvier 1871, il fut révoqué deux mois plus tard (24 mars). Il fut alors élu maire de Vienne et conseiller général de l'Isère, pour le canton d'Heyrieu. M. Ronjat fut porté candidat aux élections pour le renouvellement partiel du sénat et élu, le 8 janvier 1879, le dernier sur trois, par 566 voix sur 647 votants. Il s'inscrivit au groupe de la gauche républicaine, et prit la parole dans quelques questions d'affaires. Il a été nommé avocat général à la cour de cassation, le 13 janvier 1880.

ROON (Albert-Théodore-Émile, comte DE), général et homme d'État prussien, écrivain militaire, ministre, né le 30 avril 1803, fut élevé à l'École des cadets et entra dans l'armée, comme officier, en 1821. Après avoir suivi, de 1824 à 1827, les cours supérieurs de l'École militaire générale, il fut employé, comme instructeur, à celle des cadets à Berlin et se livrant dès lors à l'enseignement des sciences militaires et de la géographie, s'y fit un nom distingué. Il a publié depuis ce moment un certain nombre d'ouvrages dont quelques-uns eurent une grande circulation, notamment : *Principes de géographie ethnographique et politique* (Grundzüge der Erd-Vœlker-und Staatenkunde; 1832, 3 vol.), dont il fit un *Abrégé élementaire* (Anfangsgründe der Erdkunde; Berlin, 1834); *Géographie militaire de l'Europe* (Militaerische Laenderbeschreibung der Eur.; Ibid., 1837); *la Péninsule ibérique sous le rapport militaire* (die iberische Halbinsel, etc. Ibid., 1839), à propos des guerres civiles espagnoles, etc.

Cependant M. de Roon suivait régulièrement sa carrière. Après avoir fait, en 1832, la campagne d'observation de Belgique, à l'occasion du siège d'Anvers, il fut attaché au bureau topographique, puis à l'état-major où il fut nommé capitaine en 1836. Nommé major en 1842, chef d'état-major en 1848, lieutenant-colonel en 1849, major-général en 1856, lieutenant-général en 1859, il eut successivement divers commandements depuis 1848, et remplit d'assez importantes missions. Il fut chargé à deux reprises de la mobilisation de l'armée, notamment en 1859, au moment où la Prusse se préparait à intervenir dans la guerre de l'indépendance italienne, brusquement suspendue par le traité de Villafranca. On lui confia aussi l'éducation militaire du prince Frédéric-Charles, qu'il suivit à l'université de Bonn et qu'il accompagna dans divers voyages en Europe.

Appelé, le 16 avril 1861, au ministère de la marine, le général de Roon prit en outre, le 5 décembre de la même année, le portefeuille de la guerre. A la tête de ce double service, il déploya, dans les années qui suivirent, beaucoup d'énergie et de persévérance pour seconder les projets de réorganisation militaire conçus par le roi Guillaume. Il les réalisa en partie, malgré l'opposition de la majorité, dans la Chambre des députés, contre laquelle il eut à lutter, de concert avec M. de Bismarck. Son nom eut dès lors sa place dans l'histoire des profondes modifications de l'Allemagne accomplies au profit de la Prusse par la force des armes ou l'habileté des négociations, et un peu plus tard dans celle de la guerre franco-prussienne. Aussi le cinquantième anniversaire de son entrée au service fut-il célébré avec une grande solennité, le 9 janvier 1871, à Versailles, et lors de la rentrée des troupes à Berlin il reçut le titre de comte, puis une dotation lui fut votée par le Parlement. Feldmaréchal, le 1er janvier 1873, président du conseil des ministres de Prusse le 28 du même mois, et nommé membre de la Chambre des seigneurs, il donna sa démission de ministre le 9 novembre suivant, pour cause de santé. — Le général de Roon est mort à Berlin le 23 février 1879.

ROQUES (François-Vital-Camille), député français, né à Toulouse, le 11 avril 1828, fit son droit à la faculté de sa ville natale et entra en 1853 au ministère de l'intérieur. Nommé conseiller de préfecture de Tarn-et-Garonne en 1858, puis de l'Aveyron le 28 décembre 1861, il y devint secrétaire général le 25 octobre 1865. Démissionnaire après le 4 septembre 1870, il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Rodez et fut élu au scrutin de ballottage par 7178 voix. Il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6186 voix, contre 1600 environ obtenues par le candidat républicain. Depuis 1876, il représente le canton de Sauveterre au

conseil général de l'Aveyron. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 août 1869.

ROQUETTE (Otto), poète allemand, né le 19 avril 1824, à Krotoschin, dans le duché de Posen, fit de fortes études philosophiques et littéraires aux universités de Heidelberg, de Berlin et de Halle, et prit ses diplômes dans cette dernière ville en 1851. Après plusieurs années d'enseignement à Dresde et à Berlin, il renonça à cette carrière pour se consacrer exclusivement, à partir de 1863, à ses travaux littéraires. En 1869 il accepta cependant, la place de professeur de littérature et d'histoire, à l'École polytechnique de Darmstadt. Il s'était déjà acquis une grande réputation en Allemagne, par plusieurs poëmes d'un genre gracieux et familier surtout *la Fiancée de Waldmeister* (W.'s Brautfahrt; Stuttgart, 1851; 44e éd., 1877).

M. Roquette a publié, dans un genre analogue, un recueil de *Lieder* (Liederbuch; Ibid., 1852); les poëmes de *la Saint-Jacques* (der Tag von St-Jakob; Ibid., 1852); de *Monsieur Henri* (Herr Heinrich; Ibid., 1854) et de *Hans Heidekukuk*, Berlin, 1855). On cite encore de lui un roman artistique, *Henri Falck* (Ibid., 1858, 3 vol.), des volumes de *Récits* (Erzaehlungen; Francfort, 1859; Neue Erz.; Stuttgart, 1862); un recueil de *Poëmes dramatiques* (Ibid., 1867); enfin une *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der Deutschen Lit.; Ibid., 1862-1863, 2 vol., 3e édit., 1878). Comme poëte dramatique il a publié : *les Protestants à Salzbourg; Sébastian; Reineke Fuchs* (Stutt. 1867); *l'Ennemi chez soi; le Jardin de roses; le Serpent* (Ibid., 1876, 2 vol.), etc.

ROS DE OLANO (don Antonio), comte d'ALMINA, général et homme politique espagnol, ancien ministre, né à Marianne de Caracas, en 1808, et fils d'un officier distingué qui mourut jeune, entra dans la carrière militaire et obtint ses premiers grades à l'ancienneté. Il servit, en 1834, en qualité de lieutenant, à l'armée d'Aragon, et plus tard à celle du Nord, assista à divers combats, et se distingua notamment à celui de Elzaburu, comme aide de camp du général Mina. L'année suivante, il repoussa, à la tête d'une brigade, les attaques de Zumalacarreguy. Il se signala encore, sous les ordres du général Bordobas, contre le général carliste Gomez, devint secrétaire du général Narvaez à l'armée de réserve d'Andalousie, et fut promu colonel en 1837. Lors du pronunciamento de 1850, il s'efforça en vain de maintenir l'obéissance au pouvoir.

Partisan d'Espartero, il appuya le soulèvement national de 1853 et prit momentanément la direction politique de la province de Murcie. Il fut alors nommé ministre de l'instruction et des travaux publics, puis délégué comme ministre de l'Espagne en Portugal. Mais il fut presque aussitôt envoyé, en qualité de capitaine général, dans les possessions d'Afrique. Il sut conjurer, à Ceuta, une insurrection parmi les forçats, puis donna sa démission, revint en Espagne, battit de nouveau les carlistes, et fut fait sénateur.

L'un des chefs et des orateurs de l'opposition, de 1852 à 1854, il fut nommé, dans le ministère San-Luis, directeur général du département sanitaire de l'armée, et maintenu malgré son hostilité déclarée contre le cabinet. Sa démission ayant été acceptée, il prépara, avec le général O'Donnell, l'insurrection du 28 juin 1854, et fut, après la victoire, chargé de la direction de l'infanterie. Il eut une part importante aux débats des Cortès constituantes, et, après avoir été promu grand-croix de Saint-Ferdinand, reçut le titre de comte d'Almina. La retraite de Narvaez [illegible] lors à M. Ros de Olano [illegible] de l'infanterie, qu'il [illegible] En 1859, il fut mis à la tête [illegible] l'armée expéditionnaire [illegible] tard il devint et resta jusqu'en [illegible] l'artillerie.

ROSA (Pietro), archéologue [illegible] lien, né à Rome, vers 1815, [illegible] rattache à Salvator Rosa, fut [illegible] l'architecte du prince Borghèse [illegible] époque, il ne cessa de [illegible] vail, qui, même inédit, [illegible] les savants, la *Carte topographique* [illegible] *Latium*, à l'échelle de [illegible] cédé par la restitution [illegible] tombeaux de la voie Appienne [illegible] bles explorations archéologiques [illegible] dans la campagne romaine [illegible] les hivers, des [illegible] tables leçons d'histoire [illegible] pereur Napoléon III le chargea, [illegible] vers travaux de restitution, [illegible] du fameux camp des prétoriens [illegible] qu'il eut acquis de [illegible] les jardins Farnèse, [illegible] palais des Césars, dont les [illegible] ses. M. Rosa fut en même temps [illegible] ger les fouilles [illegible] Élu, en 1861, correspondant [illegible] mie des Beaux-Arts, et décoré de la [illegible] neur. Ses plans de la voie Appienne [illegible] les *Annales de l'Institut archéologique* [illegible]

ROSAMEL (Charles-Joseph-[illegible]), marin et sénateur français, né à [illegible] Boulogne, le 21 juin 1805, [illegible] amiral et petit-fils du ministre de [illegible] Louis-Philippe. Entré au service [illegible] mé aspirant le 1er août 1821, [illegible] gne de vaisseau, le 2 décembre 18[illegible] de vaisseau le 4 mars 1860, [illegible] gate, le 8 décembre 1873. Il [illegible] de la Baltique, d'Islande, de la [illegible] nie, de Taïti, commanda [illegible] une batterie flottante et [illegible] ment à Cherbourg, lorsqu'il [illegible] dans le Pas-de-Calais, aux [illegible] du 30 janvier 1876, en [illegible] teur de droite. » Élu, au [illegible] le troisième sur quatre [illegible] qu'il alla siéger. Il vota, le [illegible] dissolution de la Chambre des députés [illegible] sente le canton d'Étaples [illegible] Pas-de-Calais. M. de Rosamel a [illegible] Légion d'honneur.

ROSATI (Mme Caroline), [illegible] née à Bologne, le 11 décembre 18[illegible] 1836 à Florence, et [illegible] un ballet mythologique. [illegible] trouva ses premiers [illegible] rut ensuite toutes les [illegible] des succès à Rome et à Turin. [illegible] 1854, à la Scala de Milan. [illegible] ville la même année. [illegible] Carlo-Felice de Gênes, [illegible] ensuite pour Londres, [illegible] ralia dans le ballet écrit par [illegible] Elle retourna en Italie, [illegible] venu à Turin et à Naples, [illegible] pour ainsi dire à Paris, [illegible] pour des exécutions [illegible]

Parmi les ballets les plus [illegible] salı, il faut citer : [illegible] *Corsaire* (1856), [illegible] l'Oiseau de bronze, *Giselle* et la *Somnambule* [illegible] avec un succès complet.

[illegible] (Guillaume), économiste allemand, [illegible] octobre 1817, commença ses [illegible] et les compléta aux [illegible] et de Berlin (1835-[illegible]) en philosophie en 1838. Il fut [illegible] d'économie politique à Goettingue [illegible] titulaire en 1844. En 1848, [illegible] l'université de Leipzig, où ses cours [illegible] l'économie politique, les finances, [illegible] les sciences politiques, etc. Il a été [illegible] de l'Académie des sciences [illegible] en octobre 1860).

[illegible] publié : *De Historicae doctrinae* [illegible] (Goettingue, 1843); [illegible] et le siècle de *Thucydide* (Le[illegible] des Thukydides. Ibid., [illegible]); *Considérations sur le socialisme et* [illegible] extrait de la *Revue historique de* [illegible] *Précis d'un cours des sciences éco-*[illegible] (Goettingue, 10-8); [illegible] (Stuttgart et Tubingue, [illegible] éditions); *Histoire de l'éco-*[illegible] *anglaise aux XVIe et XVIIe siècles* [illegible]; *Système d'économie poli-*[illegible] Stuttgart, Ibid., 1854 et suiv., [illegible] édit.), contenant l'exposition complète [illegible] *Économie politique au point* [illegible] Ansichten der Volkswirthschaft [illegible]; Ibid., 1878), [illegible] par l'Académie des sciences de [illegible] l'histoire de l'économie nationale [illegible] qui parut en 1874, sous le [illegible] der Nationalökonomik in [illegible]

[illegible] (Florence MARRYAT), roman[illegible] à Brighton, le 9 juillet 1837, fille [illegible] Marryat, mort en 1848, reçut, [illegible] éducation soignée. Elle publia [illegible] et magazines un certain nombre [illegible] nouvelles qui reparurent en volumes [illegible] ont été traduits à l'étranger. [illegible] en 1872, la direction du [illegible] London Society. Voici les principaux [illegible] de miss Ross-Church : *Conflit* [illegible] (Love's conflict, 1865); *Trop bon pour* [illegible] (Too good for him; 1865); *Femme contre* [illegible] (Woman against woman; 1866); *Toujours* [illegible] (For ever and ever; 1866); *les Con-*[illegible] Estcourt (Conf. of G. E. 1867); [illegible] (Girls of Feversham, 1868); [illegible] *Son seigneur et maître* (Her [illegible], 1871); *le Prix des Dieux* (Prey [illegible] 1871); *Madame Damorecy* (1873); [illegible] (A little Stephen; 1877); *Sa* [illegible] (Her Ward against a [illegible]). Il a publié : *Vie et Correspondance* [illegible] (Life and letters of Capt. [illegible])

[illegible] (Thomas-Hugues), général français, né [illegible] le [illegible] septembre 1812, élève de l'École [illegible] en sortit dans l'infanterie, [illegible] devint capitaine en 1840, aux [illegible] fut fait chef de bataillon le [illegible] lieutenant-colonel du 14e léger [illegible] colonel des tirailleurs [illegible] Signalé dans un grand [illegible] devint général de brigade le [illegible] commandement d'une [illegible] de la garde impériale et séna-[illegible] en Afrique pour y [illegible] 1864. Promu général [illegible] 1865, il fut admis à la retraite le 25 mai 1872. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1858, il a été fait grand officier le 25 juillet 1864.

ROSE (Gustave), chimiste allemand, né le 28 mars 1798 à Berlin, s'appliqua, comme son frère aîné, Henri Rose, à l'étude de la chimie, mais en s'occupant de préférence de l'application de cette science à la minéralogie. Reçu docteur en philosophie en 1821, il se rendit auprès de Berzélius que son frère venait de quitter. De retour à Berlin il fut nommé conservateur de la collection de minéraux de l'université. En 1826, déjà connu par les travaux qu'il avait publiés dans les *Annales de Poggendorf*, il fut nommé professeur adjoint de minéralogie à l'université de Berlin. Alexandre de Humboldt, chargé en 1829 par l'empereur de Russie d'explorer l'Asie septentrionale, le choisit avec M. Ehrenberg, pour compagnon de cette mission mémorable. M. Rose en rendit compte pour sa part dans son *Voyage aux monts Oural et Altaï et à la mer Caspienne* (Reise nach dem Ural, Altai und dem Caspischen Meer; Berlin, 1837-1842, 2 vol.). Rentré à Berlin, il fut nommé en 1839 professeur titulaire à l'université. — M. G. Rose est mort à Berlin, le 15 juillet 1873.

Outre l'ouvrage cité, et plusieurs savantes dissertations, on doit à M. Rose un remarquable *Traité de cristallographie* (Elemente der Krystallographie; Berlin, 2e édit., 1838), et l'ouvrage intitulé : *le Système minéral cristallo-chimique* (Leipzig, 1852), traité fondé sur les caractères morphologiques et chimiques des minéraux.

ROSE (sir Hugues-Henry), général et diplomate anglais, né en 1803, est un des six fils d'un membre du Parlement. Élevé à Berlin où son père était ambassadeur, il entra en 1820 comme enseigne au service militaire et passa par les grades de capitaine (1824) et de major (1826); mis en solde de congé en 1839, il servit en Syrie (1840-1841) et y fut blessé, puis fut chargé à diverses reprises de missions diplomatiques et civiles à l'étranger. C'est ainsi qu'il remplit les fonctions de consul général en Syrie et de secrétaire d'ambassade à Constantinople. Nommé lieutenant-colonel et chevalier du Bain en 1855, il succéda à sir W. Torrens en qualité de commissaire délégué au quartier général de l'armée française en Orient et fut blessé dans les tranchées françaises devant Sébastopol. A la fin de la campagne (1856), il reçut de Napoléon III les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Envoyé dans l'Inde en 1856, il fut élevé, en 1858, au grade de colonel du 45e régiment d'infanterie et chargé du commandement des troupes du centre. Il contribua activement à réprimer la révolte, et en 1860, fut promu en raison de ses éminents services, au grade de lieutenant-général et nommé grand-croix du Bain. Quelques mois plus tard, il reçut, avec le titre de général, le commandement supérieur des forces anglaises dans l'Inde, qu'il garda jusqu'en 1865. L'année suivante, il fut élevé à la pairie, avec le titre de baron Strathnairn, et nommé commandant en chef de l'armée d'Irlande. En 1869, il passa à Londres pour prendre le commandement de la cavalerie de la garde royale et fut promu au grade de feld-maréchal en juin 1877.

ROSEBERY (Archibald-Philippe PRIMROSE, 3e comte de), pair d'Angleterre et d'Écosse, né en 1847, à Londres, fit ses études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford. Il entra à la Chambre des pairs à la mort de son grand-père en 1868, et fut choisi, en 1871, comme membre de la Commission de réponse au discours de la cou-

Paquita, *le Cheval de bronze*, *Giselle* et *la Somnambule*, qu'elle a repris avec un succès complet.

ROSCHER (Guillaume), économiste allemand, né à Hanovre, le 21 octobre 1817, commença ses études au collège de Hanovre et les compléta aux universités de Gœttingue et de Berlin (1835-1839). Docteur en philosophie en 1838, il fut nommé agrégé d'économie politique à Gœttingue en 1840, et professeur titulaire en 1844. En 1848, il passa à l'université de Leipzig, où ses cours embrassèrent l'économie politique, les finances, la statistique, les sciences politiques, etc. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en octobre 1860.

M. Roscher a publié : *De Historicæ doctrinæ apud sophistas majores vestigiis* (Gœttingue, 1848); *la Vie, les travaux et le siècle de Thucydide* (Leben, Werk und Zeitalter des Thukydides, Ibid., 1842, in-8); *Considérations sur le socialisme et le communisme*, extrait de la *Revue historique de Berlin* (1845); *Précis d'un cours des sciences économiques et administratives* (Gœttingue, in-8); *De la Cherté des grains* (Stuttgart et Tubingue, 1847, in-8, plusieurs éditions); *Histoire de l'économie politique en Angleterre aux XVI^e et XVII^e siècles* (Leipzig, 1851, in-8); *Système d'économie politique* (Leipzig et Stuttgart, Ibid., 1851 et suiv., 2 vol., plus. edit.), contenant l'exposition complète de sa doctrine. *Économie politique au point de vue historique* (Ansichten der Volkswirthschaft aus dem geschichtlichen Standpunkt; Ibid., 1878). Il avait été chargé par l'Académie des sciences de Munich, d'écrire l'histoire de l'économie nationale en Allemagne, qui parut en 1874, sous le titre de *Geschichte der Nationalœkonomik in Deutschland*.

ROSS-CHURCH (Florence MARRYAT), romancière anglaise, née à Brighton, le 9 juillet 1837, fille du célèbre capitaine Marryat, mort en 1848, reçut, dans sa famille une éducation soignée. Elle publia dans les revues et magazines un certain nombre de romans et nouvelles qui reparurent en volumes et dont la plupart ont été traduits à l'étranger. Elle a pris elle-même, en 1872, la direction de la revue *London Society*. Voici les principaux titres des ouvrages de miss Ross-Church : *Conflit d'amour* (Love's Conflict, 1865); *Trop bon pour lui* (Too good for Him; 1865); *Femme contre femme* (Woman against woman; 1866); *Toujours en avant* (For Ever and ever; 1866); *les Confessions de Gérald Estcourt* (Conf. of. G. E. 1867); *les Filles de Feversham* (Girls of Feversham, 1868); *Pétronille* (1869); *Son seigneur et maître* (Her lord and master, 1870); *la Proie des Dieux* (Prey of the gods; 1871); *Madame Dumaresq* (1873); *le Petit beau-fils* (A little Stepson; 1877); *Sa parole contre un mensonge* (Her Word against a Lie, 1878). Elle a publié : *Vie et Correspondance du capitaine Marryat* (Life and letters of Capt. Marryat, 1872).

ROSE (Étienne-Hugues), général français, né à Toulon le 25 septembre 1812, élève de l'École militaire de Saint-Cyr, en sortit dans l'infanterie, servit en Afrique, devint capitaine en 1840, aux tirailleurs algériens, fut fait chef de bataillon le 30 juin 1849, puis lieutenant-colonel du 14^e léger le 30 décembre 1852, enfin colonel des tirailleurs algériens le 21 mars 1855. Signalé dans un grand nombre d'affaires, il devint général de brigade le 2 août 1858, fut appelé au commandement d'une brigade d'infanterie de la garde impériale et néanmoins envoyé temporairement en Afrique pour y diriger une expédition en 1864. Promu général de division en mars 1869, il fut admis à la retraite le 25 mai 1872. Commandeur de la Légion d'honneur depuis 1859, il a été fait grand officier le 25 juillet 1864.

ROSE (Gustave), chimiste allemand, né le 28 mars 1798 à Berlin, s'appliqua, comme son frère aîné, Henri Rose, à l'étude de la chimie, mais en s'occupant de préférence de l'application de cette science à la minéralogie. Reçu docteur en philosophie en 1821, il se rendit auprès de Berzélius que son frère venait de quitter. De retour à Berlin il fut nommé conservateur de la collection de minéraux de l'université. En 1826, déjà connu par les travaux qu'il avait publiés dans les *Annales* de Poggendorf, il fut nommé professeur adjoint de minéralogie à l'université de Berlin. Alexandre de Humboldt, chargé en 1829 par l'empereur de Russie d'explorer l'Asie septentrionale, le choisit avec M. Ehrenberg, pour compagnon de cette mission mémorable. M. Rose en rendit compte pour sa part dans son *Voyage aux monts Oural et Altaï et à la mer Caspienne* (Reise nach dem Ural, Altai und dem Caspischen Meer; Berlin, 1837-1842, 2 vol.). Rentré à Berlin, il fut nommé en 1839 professeur titulaire à l'université. — M. G. Rose est mort à Berlin, le 15 juillet 1873.

Outre l'ouvrage cité, et plusieurs savantes dissertations, on doit à M. Rose un remarquable *Traité de cristallographie* (Elemente der Kristallographie; Berlin, 2^e édit., 1828), et l'ouvrage intitulé : *le Système minéral cristallo-chimique* (Leipzig, 1852), traité fondé sur les caractères morphologiques et chimiques des minéraux.

ROSE (sir Hugues-Henry), général et diplomate anglais, né en 1803, est un des six fils d'un membre du Parlement. Élevé à Berlin où son père était ambassadeur, il entra en 1820 comme enseigne au service militaire et passa par les grades de capitaine (1824) et de major (1826); mis en solde de congé en 1839, il servit en Syrie (1840-1841) et y fut blessé, puis fut chargé à diverses reprises de missions diplomatiques et civiles à l'étranger. C'est ainsi qu'il remplit les fonctions de consul général en Syrie et de secrétaire d'ambassade à Constantinople. Nommé lieutenant-colonel et chevalier du Bain en 1855, il succéda à sir W. Torrens en qualité de commissaire délégué au quartier général de l'armée française en Orient et fut blessé dans les tranchées françaises devant Sébastopol. A la fin de la campagne (1856), il reçut de Napoléon III les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Envoyé dans l'Inde en 1856, il fut élevé, en 1858, au grade de colonel du 45^e régiment d'infanterie et chargé du commandement des troupes du centre. Il contribua activement à réprimer la révolte, et en 1860, fut promu en raison de ses éminents services, au grade de lieutenant-général et nommé grand-croix du Bain. Quelques mois plus tard, il reçut, avec le titre de général, le commandement supérieur des forces anglaises dans l'Inde, qu'il garda jusqu'en 1865. L'année suivante, il fut élevé à la pairie, avec le titre de baron Strathnairn, et nommé commandant en chef de l'armée d'Irlande. En 1869, il passa à Londres pour prendre le commandement de la cavalerie de la garde royale et fut promu au grade de feld-maréchal en juin 1877.

ROSEBERY (Archibald-Philippe PRIMROSE, 3^e comte DE), pair d'Angleterre et d'Écosse, né en 1847, à Londres, fit ses études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford. Il entra à la Chambre des pairs à la mort de son grand-père en 1868, et fut choisi, en 1871, comme membre de la Commission de réponse au discours de la cou-

ronne. Bientôt il prit une part active aux discussions de la Chambre haute, principalement à celles relatives à l'enseignement. Il présenta un amendement au bill sur les écoles d'Écosse tendant à exclure tout enseignement religieux des établissements publics. Président de diverses associations ouvrières, de secours mutuels il prononça au congrès des sciences sociales de Glasgow en 1874, un discours sur l'avenir des classes laborieuses, qui fut remarqué par la hardiesse des idées. Il présida, la même année, le comité des pairs représentatifs d'Écosse et d'Irlande. Il fut élu, le 16 novembre 1878, recteur de l'université de Saint-André. Descendant d'une des plus anciennes maisons d'Écosse, il a épousé en 1878, la fille du baron Meyer de Rothschild.

ROSELLEN (Louis-Henri), pianiste français, né à Paris, le 13 octobre 1811, d'une famille de facteurs estimés, entra au Conservatoire de musique à quinze ans: il y reçut tour à tour les leçons de Pradher, de Dourlen, de Fétis et de Halévy, et se consacra dès 1832 à l'enseignement du piano. Il se fit en peu d'années un nom comme professeur, ainsi que comme exécutant, et écrivit pour cet instrument diverses compositions gracieuses et faciles : *Rondos*, *Variations*, *Fantaisies* et *Albums*, dont la plupart ont eu du succès et dont l'une, intitulée *Rêverie*, a été longtemps un des morceaux de salon les plus populaires. — Il est mort à Paris en mars 1876.

ROSEN (Georges), orientaliste allemand, né à Detmold, le 24 septembre 1821, et fils d'un orientaliste distingué, étudia à Berlin et à Leipzig, sous Rückert, Bopp et Fleischer, et publia, en 1843, un premier ouvrage, *Rudimenta persica* (Leipzig, 1843), qui le fit remarquer. Envoyé en mission en Orient par le gouvernement prussien, avec le professeur Koch, il devint, à Constantinople, second drogman de l'ambassade prussienne. En 1852, il fut nommé consul prussien à Jérusalem. Il échangea ce poste, à la fin de 1867, contre le consulat de Belgrade où il resta jusqu'à sa mise à la retraite à la fin de 1875.

On cite encore de M. Rosen une savante dissertation *sur la langue des Lazes* (Ueber die Sprache der Lazen; Lemgo, 1844); une *Grammaire ossète* (Ossetische Grammatik; Lemgo, 1846); un écrit sur *l'Emplacement du temple de Jérusalem* (das Heram Scherif zu Jer. und, etc.; 1865); une *Histoire des Turcs depuis la victoire de la Réforme jusqu'au traité de Paris* (Geschichte der Turkei vom Siege der Reform, etc.; Leipzig, 1866-1867, 2 vol.), et une traduction du bulgare : *die Balkanhaiduken* (Ibid., 1877). Il a fourni au savant Bopp une foule de notes pour son livre *Sur les Membres caucasiques du rameau des langues indo-germaniques.*

ROSENCRANZ (William-Starke), général américain fédéral, est né à Kingston (Ohio), d'une famille juive hollandaise, le 6 décembre 1819. Entré à West-Point en 1838, il sortit, en 1842, le troisième de sa promotion, comme lieutenant en second du génie. Mais peu de mois après, il revint à l'École, comme professeur adjoint, et se maria avec la fille du légiste Hegeman. En 1847, il fut chargé de l'entretien des fortifications de Newport, puis de divers relevés topographiques. En 1854, attaché au bureau des docks et des arsenaux au ministère de la guerre, il fut envoyé, comme ingénieur constructeur, à l'arsenal maritime de Washington. Des raisons de santé l'engagèrent à donner sa démission et il se retira à Cincinnati, où il se fit ingénieur et devint directeur d'une société industrielle.

Lorsque éclata la guerre civile, Mac-Clellan choisit Rosencranz pour son ingénieur en chef avec le grade de major. En juin 1861, le gouverneur de l'Ohio, Dennison, le nomma colonel du 23e régiment des volontaires de cet État, et l'envoya à Washington pour régler les cadres et la solde des contingents. Nommé (20 juin), par le président Lincoln, brigadier-général dans l'armée régulière, il se distingua à Rich-Mountain par une manœuvre habile qui assura le gain de la journée, et remplaça Mac-Clellan dans le commandement de l'armée du Haut-Potomac. Il chassa de la Virginie occidentale les généraux Wise et Floyd, et battit ce dernier à Carnifax-Ferry (10 septembre). Il fut envoyé ensuite dans le sud-ouest et chargé, avec le grade de major-général, de commander l'armée du Mississipi, sous les ordres immédiats de Grant. Il battit à Iuka (19 et 20 septembre) les confédérés commandés par Price; le 3 et le 4 octobre il défit de nouveau, à Corinthe, ce général uni à Van Dorn, et poursuivit ce dernier auquel il infligea (5 octobre) un cruel échec sur le Hatchie. Le 30 octobre, il fut appelé à remplacer Buell, commandant en chef du Cumberland

Après avoir réorganisé l'armée, Rosencranz livra (30 décembre 1862 et 1er janvier 1863) à Braxton Bragg et à Joe Johnston la sanglante bataille de Murfreesborough, où il demeura maître du champ de bataille. Il resta ensuite pendant plusieurs mois sans entreprendre d'opérations importantes, et ayant tenté une pointe aventureuse en Tennessee, il fut battu (19, 20 et 21 septembre) par Braxton Bragg, près de Chattanooga. Il se replia sur cette ville et fut remplacé par le général Thomas, mais il ne tarda pas à rentrer en faveur, et reçut, en janvier 1864, le commandement militaire du Missouri.

ROSENHAIN (Jacques), compositeur et pianiste allemand, né à Manheim (Bade), le 2 décembre 1813, débuta à dix-huit ans par un opéra en un acte, *la Visite à l'hôpital des fous* (der Besuch im Irrenhause), représenté dans plusieurs villes de l'Allemagne, notamment à Weimar, sous la direction de Hummel. En 1837, il alla à Londres, où l'exécution classique des grands maîtres allemands lui valut un bon accueil, et vint la même année se fixer à Paris. Il fonda, avec le concours de J. B. Cramer, un cours de piano qui a longtemps prospéré.

M. Rosenhain fit entendre un des premiers, à Paris, la musique classique de chambre, et fut secondé par MM. Alard, Ernst, Franchomme, etc. Il donna, en outre, des concerts annuels qui achevèrent de marquer sa place parmi les interprètes des grands maîtres. Ses compositions les plus connues en France, en Angleterre et en Allemagne sont : *le Démon de la nuit*, opéra en deux actes, représenté à l'Opéra de Paris (17 mai 1854); *Études caractéristiques*, adoptées par les conservatoires de Paris et de Bruxelles; des *Symphonies*, *Sonates pour piano et violoncelle*, *Sonate pour piano seul*, sans compter ses *Trios*, *Quatuors*, et un grand nombre de morceaux de piano et de chant.

ROSENKRANZ (Jean-Karl-Frédéric), philosophe allemand, né à Magdebourg, le 23 avril [illegible], fit d'excellentes études à Berlin, à Halle et à Heidelberg. Répétiteur à Halle en 1828, il [illegible] professeur adjoint en 1831. En 1833, il obtint une chaire de philosophie à Kœnigsberg. [illegible] le gouvernement l'appela à Berlin et [illegible] avec le titre de conseiller d'État, auprès des divers ministères plus ou moins libéraux [illegible]. Lors du triomphe définitif de la réaction, il [illegible]

z (juin 1849).
.mbre par les
ma sa démis-
ment de cette
rtie, comme
s universitaire
œnigsberg. —
n 1879.
Hegel, M. Ro-
ginalité en les
re, à la théo-
mi les travaux
; *Notes sur le*
rungen, etc.;
ueil d'*Études*
), comprenant
und Abhand-
que (Modifica-
ores du cœur,
ns, Gedichte);
subjectif (Psy-
2e édit., 1843);
, 1844); *Sys-*
enschaft; Kœ-
ystème d'Hegel
ystems; Ibid.,
lesungen über
M. P. Leroux
iben an P. Le-
ce de l'idée lo-
n Idee, Ibid.,
hilosophe na-
dphil. Leipzig,
, etc.
ouvrages sont :
r Dante's Co-
es héros et les
; Ibid., 1829);
au moyen âge
im Mittelalter;
générale de la
en Geschichte
l.); *Introduc-*
llemande (Zur
r; Kœnigsberg,
die Pædagogik
tique du laid
., 1833); *la*
und ihre Ge-
autre ordre
Naturreligion;
ologiques (En-
haften; Halle,
s doctrines de
rmacher'schen
; *Critique des*
Strauss'schen
Notes journa-
, 1854); *Epile-*
ot, sa vie et ses
Leipzig, 1866,
é, avec M. W.
es *Œuvres de*
u'il a enrichie
kantienne (Ge-
hie). Les mé-
nées de sa vie
ouvelles études
, 3 vol.).

ologiste alle-
Posen, le 16
fit ses études.
les cours des
rlin. Il est de-
de physiologie

M. Rosenthal est auteur de plusieurs savants ouvrages, entre autres : *Traité d'électricité médicale* (Elektr. lehre für mediciner, Berlin, 1862, 2e éd., 1869). *Observations sur l'action du centre nerveux automatique, principalement sur les mouvements respiratoires* (Bemerkungen ueber die Thaetigkeit der aut. Nervencentra; Erlangen, 1875); *Physiologie générale des systèmes musculaires et nerveux* (Allg. Physiologie des M. und N.), formant le 27e vol. de la Bibliothèque scientifique internationale, dont M. Rosenthal est le directeur.

ROSETTI (Constantin-X.), poète, publiciste, et homme politique révolutionnaire roumain, né vers 1816, à Bucharest, débuta par des traductions de Byron, de Voltaire et de Lamartine, et publia, en 1840, des *Chants de bonheur* (Césuri de Malta Mire), dont quelques-uns sont restés populaires. Chef de police de Pitesti (1842), puis procureur du tribunal civil à Bucharest, il donna sa démission en 1845, séjourna quelque temps à Paris et épousa à son retour Marie Grant, née à Guernesey en 1819, sœur du secrétaire du consul anglais. Imbu d'idées démocratiques, M. Rosetti ouvrit, en 1846, une librairie. En 1848, membre du comité révolutionnaire roumain, il sauva le prince Bibesco en l'emmenant en voiture à travers les insurgés. D'abord chef de la police à Bucharest, puis l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire et directeur au ministère de l'intérieur, il fonda alors *le Nourrisson roumain* (Pruncul ruman), journal démocratique. Député au camp de Fuad-effendi, il fut arrêté avec ses compagnons et transporté à Orsowa. Sa femme le rejoignit et réussit à le délivrer. Réfugié à Paris, M. Rosetti y fonda successivement, en 1850, *la Roumanie future*, revue politique et littéraire, et *la République roumaine*. La même année, il publia son *Appel à tous les partis* et, en 1852, deux *Lettres* au prince Stirbey, et le *Catéchisme des villageois* (Catihism se Tenului), en collaboration avec M. Jean Bratiano. M. Rosetti rédigea ensuite le journal des *Romanule*.

Rentré dans son pays, il fut quelque temps ministre de l'instruction publique et des cultes à Jassy (juin 1861). Député du parti libéral sous le règne du prince Charles, il fut appelé à la présidence de la Chambre en novembre 1876 et, de concert avec M. Bratiano, poussa la Roumanie à proclamer son indépendance et à s'allier à la Russie pour faire la guerre à la Turquie : ces deux propositions furent en effet votées (mai 1877). En 1878 il fut nommé ministre de l'intérieur, il garda ce poste jusqu'au mois d'août 1880.

ROSIER (Joseph-Bernard), auteur dramatique français, né à Paris, le 18 octobre 1804, débuta, en 1830, par une comédie remplie de verve, *le Mari de ma femme*, qui fut représentée à l'Odéon. Signant seul tout ce qu'il a écrit, il a tour à tour abordé la comédie, le drame et le vaudeville, et quelques-unes de ses pièces ont reçu du public un excellent accueil. M. Rosier a été décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

Nous citerons parmi ses ouvrages *le Mariage par dévouement* (1831); *la Mort de Figaro* (1833), drame en 5 actes, en prose; *Un Procès criminel* (1836); *Maria Padilla* (1838); *À trente ans* (1838), comédie-vaudeville; *le Manoir de Montlouvier* (1839), une des créations de Mlle Georges; *la Mansarde du crime* (1840), écrit pour Arnal; *Zacharie* (1841), drame joué à la Renaissance; *M. de Maugaillard* (1842), qui parut au Théâtre-Français; *la Foi, l'Espérance et la Charité* (1848); *Brutus, lâche César!* (1849); *Chacun pour soi* (1856); *la Cour de Célimène* (1857), opéra-comique, etc.

ROSSET (Mgr Michel), prélat français, est né au Bétonnet (Savoie), le 24 août 1830. Précédemment directeur et professeur de théologie morale au grand séminaire de Chambéry, il fut préconisé évêque de Parium, *in partibus*, avec le titre d'administrateur apostolique du diocèse de Saint-Jean de Maurienne. Il en a été nommé évêque titulaire par décret du 8 novembre 1876, et installé le 17 février 1877.

On cite de lui une exposition de la philosophie de saint Thomas, qu'il a essayé de mettre en rapport avec la méthode moderne : *Prima principia scientiarum seu philosophia catholica juxta divum Thomam ejusque interpretatores respectu habito ad hodiernam disciplinarum rationem* (1865, 2 vol. in-18).

ROSNY (Léon DE), ethnographe et orientaliste français, né à Loss (Nord), le 5 août 1837, se tourna de bonne heure avec une grande activité vers les études relatives à l'histoire, à la géographie et aux langues de l'Orient et fut, en 1852, élève de l'École des langues orientales. Il avait été nommé depuis peu professeur de langue japonaise à la Bibliothèque impériale, lorsqu'en mai 1863, il fut attaché par le ministre des affaires étrangères, en qualité d'interprète, à la personne des ambassadeurs japonais, venus à Paris : il les suivit en Hollande, en Angleterre et en Russie. Il fut chargé de plusieurs missions scientifiques. Fondateur d'une société d'ethnographie américaine et orientale et rédacteur de son bulletin (1858), il concourut à l'établissement de la Société d'ethnographie et du Comité d'archéologie américaine et devint secrétaire perpétuel de la Société asiatique. En juin 1868, une chaire de japonais ayant été créée à l'École spéciale des langues orientales, M. L. de Rosny en fut nommé titulaire. Ses travaux, couronnés à diverses reprises par des académies étrangères, lui ont valu un prix Volney à l'Institut en 1861. Il fut membre de la commission scientifique de l'Exposition universelle de 1867.

Parmi les publications nombreuses de M. L. de Rosny, nous citerons : *Introduction à l'étude de la langue japonaise* (1856, in-4, pl.); *Aperçu général des langues sémitiques et de leur histoire* (1858, in-8) ; *Dictionnaire japonais-français-anglais* (1858, 1[re] livr. in-4) ; *Manuel de la lecture japonaise à l'usage des voyageurs*, etc. (1859, in-18) ; *les Écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples anciens et modernes* (1860, in-4, 10 pl.) ; *Tableau de la Cochinchine*, avec M. E. Cortambert (1862, in-8, avec plans et grav.); *Recueil de texte de japonais*, à l'usage du cours professé par l'auteur (1863, in-8); *Dictionnaire des signes idéographiques de la Chine*, etc. (1864-1867, cinq parties, in 8); *Études asiatiques de géographie et d'histoire* (1864, in 8) ; *Guide de la conversation japonaise* (1865, in-8); *Aperçu de la langue coréenne* (1864, in-8); *Vocabulaire chinois, coréen, aïno*, expliqué en français (1867, in-8); *Variétés orientales, historiques, géographiques*, etc. (1868, in-8 ; 2[e] éd., 1872, in-8) ; *Traité de l'éducation des vers à soie*, traduit du japonais par ordre du ministère de l'agriculture et du commerce (1868, in-8). *De l'Origine du langage* (1869, in-8) ; *le Courent du dragon vert*, comédie japonaise (1873, in-32); *Un Mari sous cloche*, conte chinois (même année, in-8) ; *Extraits des historiens du Japon* (1874-1875, fasc. I-II, in-8) ; *Textes Chinois anciens et modernes* (1876, in-8), etc ; un *Annuaire oriental et américain* (1860, 1[re] année), entrepris avec le concours de la Société d'ethnographie américaine; puis de nombreux extraits de la *Revue orientale et américaine*, etc.

ROSSEEUW-SAINT-HILAIRE (Eugène-François-Achille), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 30 juin 1805, se fit recevoir agrégé des classes supérieures en octobre 1829, et agrégé des Facultés en avril 1840. Agrégé suppléant d'histoire au lycée Louis-le-Grand, de 1829 à 1842, il fut peu après chargé du cours d'histoire ancienne à la Sorbonne en qualité de suppléant de Ch. de Lacretelle, à la mort duquel il devint titulaire (1856). En 1873 il fut admis à la retraite et nommé professeur honoraire. Il a été élu membre de l'Académie des sciences morales, le 24 février 1872, en remplacement de Mortimer-Ternaux. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1844.

M. Rosseeuw-Saint-Hilaire a publié les travaux suivants : *Rienzi et les Colonna, ou Rome au XIVe siècle* (1825, 5 vol. in-12), roman historique; *Compte demandé à M. Odilon Barrot et à l'opposition, en réponse à leur compte rendu* (1839); *Histoire d'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'à la mort de Ferdinand VII* (1836; nouv. édit., 1844-1879, 14 vol.), ouvrage qui a obtenu, en 1855, un prix de l'Institut; *Étude sur l'origine de la langue et des romances espagnoles* (1839), thèse pour le doctorat; *Études religieuses et littéraires* (1863, in-18); *les Légendes d'Alsace* (1868, in-18 ; 3[e] éd., 1872, in-18; nouvelle série, 1873, in-18), traduites de l'allemand; *Thomas Guthrie, sa vie, ses œuvres*, etc. (1875, in-18) ; *la Princesse des Ursins* (1875, in-18); un certain nombre d'articles fournis au *Supplément au Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue chrétienne*, etc.

ROSSELLY DE LORGUES (Antoine-François-Félix), écrivain religieux français, né à Grasse [illegible] le 11 août 1805, a été autorisé par décret du 15 décembre 1860 à ajouter de Lorgues à son nom. Il étudia le droit à la Faculté d'Aix, fut reçu avocat, mais laissa le barreau pour se consacrer à des études philosophiques spéciales, dont la défense des intérêts religieux était le principal but. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en [illegible], il a été promu officier le 23 mai [illegible].

On a de lui : *le Christ devant le siècle* ([illegible], in-8), recueil de nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme, traduit en plusieurs langues et réimprimé seize fois en France; *le Livre des communes* (1837, in-8; 3[e] édit. [illegible] 1842), où l'auteur croit arriver à la régénération du pays par l'accord de ces trois puissances, le presbytère, l'école et la mairie; *De la Mort avant l'homme et du péché originel* (1841, in-8; 3[e] édit. augmentée, 1847); *De la Femme et [illegible]* ([illegible], in-8); *la Croix dans les deux mondes* ([illegible]; 3[e] édit. 1852) ; *Christophe Colomb* ([illegible], 2 vol. in-8; 2[e] éd., 1877, in-4), où l'auteur attribue la découverte de l'Amérique à une inspiration divine et provoque la canonisation de Colomb; *l'Ambassadeur de Dieu et le pape Pie IX* ([illegible], in-8); *Satan contre Christophe Colomb* ([illegible], in-8), etc.

ROSSHIRT (Conrad-François), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 26 août [illegible]. Il fit ses études de droit à Landshut, Erlangen et [illegible]. Docteur en 1812, il remplit quelque temps des emplois subalternes dans la magistrature et l'administration bavaroise, et obtint, en [illegible] une chaire de droit à Heidelberg. — Il est mort dans cette ville le 5 juin 1873.

Les travaux de M. Rosshirt, dont la réputation fut très grande en Allemagne, sont nombreux et portent spécialement sur le droit romain, le droit canonique allemand et le droit [illegible]. Nous citerons : *Considérations sur le droit romain* [illegible]

et sur le droit politique romain allemand (Beitraege zum rœm. Rechte und zum rœm. deutschen Staatsrechte; Heidelberg, 1820-1822, 2 vol.); *Traité du droit criminel* (Lehrbuch des Criminalrechts; Ibid., 1822); *Développement des principes du droit pénal* (Entwickelung der Grundsaetze des Strafrechts; Ibid., 1828); *Histoire et système du droit pénal allemand* (Geschichte und System des deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1838-1839, 3 vol.); *Introduction à la théorie de la succession et exposé de la théorie de la succession ab intestat* (Einleitung in das Erbrecht, etc.; Landshut, 1831); *la Théorie des legs* (die Lehre von den Vermaechtnissen; Heidelberg, 1835, 2 vol.); *Théorie de la succession testamentaire chez les Romains* (das testamentorische Erbrecht bei den Rœmern; Ibid., 1840, 2 vol.); *Histoire du droit au moyen âge* (Geschichte des Rechts im Mittelalter; Mayence, 1846, tome Ier), un des ouvrages les plus importants de l'auteur; *Exposé sommaire du droit ecclésiastique des catholiques et des protestants* (Kirchenrecht der Katholiken und Protestanten; Heidelberg, 1850, 2 vol.); *le Droit civil général de l'Allemagne* (das gemeine deutsche Civilrecht; Heidelberg, 1840-1841, tomes I-V); *Exposé sommaire du droit civil français et badois* (Grundriss des franz. und bad. Civilrechts; Ibid., 1851); *Histoire dogmatique du droit civil* (Dogmengeschichte des Civilrechts; Ibid., 1853), etc.

ROSSI (Jean-Baptiste DE), archéologue et épigraphiste italien, né à Rome le 23 février 1822, élève du Collège romain, étudia sous la direction du R. P. Marchi, et se fit connaître de bonne heure par de beaux travaux épigraphiques sur l'antiquité païenne. Ses découvertes dans les Catacombes, et notamment le fameux cimetière de Saint-Calliste, avec les tombeaux des évêques de Rome ou papes depuis Alexandre Sévère jusqu'à Constantin, sont le titre principal de M. Rossi. Les résultats de ses recherches sont consignés dans les grands ouvrages suivants : *Inscriptiones christianæ urbis Romæ septimo sæculo antiquiores* (Rome, t. Ier, 1857-1861), recueil de douze mille inscriptions chrétiennes de Rome, avec commentaires historiques et l'attribution méthodique des monuments à leur époque; *Roma sotterranea cristiana* (Ibid., 1864-1877 t. I-III), exposé archéologique du plan et des découvertes des catacombes; *Musaici Christiani e saggi di pavimenti delle chiese di Roma anteriori al secolo XV* (1878; livr. I-IV), ouvrage de luxe sur les mosaïques et marbres des églises de Rome. Il a fondé le *Bullettino di archeologia christiana*, qui contient presque exclusivement ses travaux personnels.

M. de Rossi a été nommé, avec MM. Henzen et Th. Mommsen, l'un des trois membres de la commission du *Corpus universale inscriptionum latinarum*, qui poursuit son travail à Berlin et à Rome. Il fait aussi partie de la commission pour la publication des œuvres de M. Borghesi, entreprise sous les auspices de Napoléon III. Président de l'Académie pontificale d'archéologie de Rome, et élu associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1867, il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1860.

ROSSI (Ernest), acteur et auteur dramatique italien, né à Livourne en 1829, d'une famille de commerçants, manifesta, dès l'âge de quinze ans, une vive passion pour les exercices dramatiques. Envoyé par sa famille à Pise pour y faire son droit, il renonça à ses études pour s'engager dans une société de comédiens, et, dès 1846, à peine âgé de dix-huit ans, il joua les rôles d'amoureux à Gênes, puis à Milan au théâtre Carcano, en avril 1847, à Turin au théâtre Carignan, en 1852, à Paris avec Mme Ristori, en 1855. Il fit ensuite un séjour à Vienne où il remit en honneur tout le répertoire de Goldoni. Il revint, en 1866, à Paris, où indépendamment de ses représentations au Théâtre-Italien, il parut à la Comédie-Française, dans une traduction du *Cid*, le jour de l'anniversaire de Corneille. Ses principaux rôles sont : *Faust*, *Hamlet*, *le Cid* et *Othello*. Il les a tour à tour interprétés à Lisbonne (1869), puis à Vienne, pendant l'Exposition universelle de 1873, à Londres en 1874 et à Paris, au Théâtre-Italien, où il obtint un succès prolongé (1875). Ses admirateurs l'ont surnommé le « Talma italien ».

M. Rossi a écrit pour le théâtre, notamment : *Adèle*, drame pour Mme Ristori, *les Hyènes*, comédie sociale, *la Prière d'un soldat*, comédie, *le Consorzio parentole*, etc. Il a été fait chevalier des Saints Maurice et Lazare et de la Couronne d'Italie, commandeur de Saint-Jean, etc.

ROSSIGNOL (Jean-Pierre), érudit français, membre de l'Institut, né à Sarlat (Dordogne), le 27 janvier 1804, fut reçu agrégé des classes supérieures et docteur ès lettres en 1830, et attaché, jusqu'en 1835, comme suppléant au lycée Charlemagne. Après une longue interruption dans sa carrière universitaire, il fut appelé, en 1845, à la suppléance de Boissonade, et nommé titulaire, en 1855, du cours de langue et littérature grecques au Collège de France. En 1853, M. Rossignol fut élu membre de l'Académie des inscriptions en remplacement d'Eugène Burnouf. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Fragmenta Bionis Borysthenitæ philosophi*, *Dissertation sur le drame que les Grecs appelaient satyrique* (1830), thèses; *Tétralogie de l'orateur* (1833); *Vita scholastica* (1836), poème latin en 4 livres; *Explication historique et archéologique des vues de la Grèce, dessinées par de Stokelberg* (1838); *Recherches sur les classes ouvrières et les classes bourgeoises de l'antiquité* (1839); *Virgile et Constantin le Grand* (1846); *Traité du vers dochmiaque* (1845); *Des Services que peut rendre l'archéologie aux études classiques* (1852); *Gygès, Lydien qui passe pour avoir introduit la peinture en Égypte* (1856); *Sur le Métal que les anciens appelaient orichalque* (1862, in-8), mémoire imprimé depuis 1852; *les Métaux dans l'antiquité* (1863, in-8); *Explication et restitution d'une inscription en vers grecs*, etc. (1868, in 8); un nombre assez grand d'annotations et récensions des tragiques grecs, de dissertations et de mémoires insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal de l'instruction publique*, la *Revue archéologique*, le *Journal des savants*, etc.

ROSTAN (Joseph-André DE), auteur dramatique français, né à Constantinople d'une famille originaire de la Perse, le 13 septembre 1819, est fils du chevalier Joseph-Philibert de Rostan, ancien consul général de l'Espagne. Il suivit son père dans plusieurs résidences, vint à Paris en 1830 et y fit ses études jusqu'en 1837. Après avoir essayé plusieurs carrières, il se tourna vers les lettres et écrivit surtout pour le théâtre, dans les deux langues française et espagnole. M. J.-A. de Rostan, qui a le titre de baron en Espagne, a été décoré par la reine Isabelle de l'ordre de Charles III.

Parmi ses ouvrages, on peut citer : *Égill le démon*, drame lyrique en trois actes (1847); *le Dernier troubadour*, *l'École des peuples*, *les Drames du Mexique*, *la Démence de Charles VI*, *Mazeppa*, drames en cinq actes; *la Marquise de Gange*, drame en trois actes, en vers; *le Divorce*, drame en trois actes, avec lequel *le Supplice d'une femme*

de M. de Girardin se trouva offrir, en 1865, une singulière analogie ; puis des comédies en vers, en un acte, *Une Revanche de la Guimard*, *la Fille de Voltaire*, jouée avec succès à l'Odéon (octobre 1859) ; *La Fontaine en ménage* ; *les Exploits de Sylvestre*, *Dans le pétrin* (1866), etc. ; des vaudevilles, des librettos d'opérettes, d'opéras-comiques et de grands opéras, etc. ; enfin des œuvres diverses, poésies, romans, feuilletons, articles de critique et de fantaisies. M. de Rostan a été rédacteur en chef de plusieurs journaux, l'*Aigle*, l'*Europe littéraire*, etc. Il a entrepris lui-même la publication générale de ses *Œuvres françaises et espagnoles*, dédiée à l'impératrice (1863 et suiv. gr. in-8).

ROSTAND (Eugène), poète et littérateur français, né à Marseille le 23 juin 1843, se fit recevoir licencié ès lettres et licencié en droit. Adjoint au maire de Marseille après l'acte du 16 mai 1877, il fut candidat conservateur à l'élection du 27 janvier 1878 dans l'arrondissement de Castellane (Basses-Alpes) et obtint 1653 voix contre 2529 données à M. Arthur Picard.

M. Eug. Rostand s'est fait connaître comme poète par les recueils suivants : *Ébauches* (Lyon, 1865, in-8) ; *la Seconde page* (Lyon, 1866, in-18). *Poésies simples* (Paris, 1874, in-18). Les *Poésies* de Catulle, traduites en vers français, avec un commentaire par M. E. Benoist (1880, in-18) lui ont valu le prix J. Janin à l'Académie française en 1880. Auteur de diverses brochures politiques de circonstance, il a collaboré à la *Revue de France* et à divers journaux de Paris et de la province.

Son frère, M. Jean-Alexis Rostand, né à Marseille le 22 décembre 1844, et directeur dans cette ville de la succursale du Comptoir d'escompte, a écrit un certain nombre de mélodies, de préludes, de morceaux pour piano, etc. Il a collaboré au *Supplément de la biographie des musiciens* de Fétis et publié un recueil d'articles : *l'Art en province*, *la Musique à Marseille* (Paris, 1874, in-18).

ROTH (David-Didier), médecin hongrois, né vers 1800, fut reçu docteur à Paris en 1829. Disciple d'Hahnemann, il a propagé la méthode homœopathique par ses traductions de l'allemand et ses propres écrits qu'il a d'abord fait paraître sous le pseudonyme de Beauvais (de Saint-Gratien). M. Roth a exercé sa profession à Paris. Nous citerons de lui : *Clinique homœopathique* (1836-1840, 9 vol. in-8), répertoire de toutes les observations pratiques publiées jusqu'alors ; *Effets toxiques des médicaments sur l'économie animale en santé* (1837, in-8) ; *Histoire de la musculation irrésistible ou de la chorée* (1850) ; *Matière médicale pure* (1851-1855, 2 vol.), etc. Il a aussi pris part à la rédaction de la *Revue critique et rétrospective de la matière médicale* (1840-1842, 5 vol. in-8) et traduit de l'allemand le *Manuel de thérapeutique homœopathique* de Bœnninghausen.

ROTH (Rodolphe), orientaliste allemand, né à Stuttgart, le 3 avril 1821, suivit les universités de Tubingue, de Berlin, de Paris et de Londres, prit ses grades à Tubingue où il devint, en 1856, professeur de langues orientales et bibliothécaire en chef de l'université. Très versé dans la littérature et la langue des anciens Indiens, il a donné des éditions du *Nirukta* de Jâska (Gœttingue, 1852), et de l'*Atharva-veda* (Berlin, 1856), avec un important *Mémoire* sur ce dernier ouvrage (Abhandlung über den Ath. ; Tubingue, 1856). Son principal travail, dans cette spécialité, est le *Grand dictionnaire sanscrit*, publié en commun avec M. Bœhtlingk, par les soins de l'Académie de Saint-Pétersbourg (Sanskrit Wörterbuch ; Saint-Pétersbourg, 1853-1875, t. I-VII).

On cite encore : *Essai sur la littérature et l'histoire du Veda* (Zur Lit. und Geschichte des Veda ; Stuttgart, 1846) ; *Idée de la destinée dans les sentences indiennes* (Ueber die Vorstellung vom Schicksal, in der ind. Spruchweisheit ; Tubingue, 1866). Comme bibliothécaire il a publié : *Documents pour servir à l'histoire de l'université de Tubingue* (Urkunden zur Geschichte der Univ. Tubingen ; 1877).

ROTHSCHILD (de), famille de banquiers d'origine allemande et de race israélite, anoblis en 1815, créés barons en 1822 par l'empereur d'Autriche. Le fondateur de leur maison fut Meyer-Anselme Rothschild, né à Francfort-sur-le-Mein en 1743, mort dans cette ville en 1812, et le principal agent de cour du prince spéculateur, l'électeur de Hesse-Cassel. Il léguait à ses dix enfants une banque assez florissante, dont les cinq fils dirigés dès ce moment par Anselme, l'aîné de la famille, étendirent rapidement les relations, en se partageant les grandes capitales de l'Europe, Vienne, Francfort, Londres et Paris.

La branche française qui a eu pour chef le baron de James de Rothschild, né à Francfort le 15 mai 1792, mort à Paris le 15 novembre 1868, a aujourd'hui pour représentants :

Rothschild (Edmond de), fils aîné du baron James, né vers 1826, associé de son père puis directeur de la maison, possesseur d'une des plus riches galeries de tableaux de Paris. Il a épousé en 1856, sa cousine germaine, la fille du baron Lionel de Rothschild, de Londres.

Rothschild (Gustave de), frère puîné du précédent, consul général d'Autriche-Hongrie à Paris, commandeur de la Légion d'honneur.

Rothschild (Alphonse de), troisième fils du baron James, régent de la Banque de France, commandeur de la Légion d'honneur.

Rothschild (James de), neveu des précédents et petit-fils du baron James, par sa mère mariée à feu Nathaniel de Rothschild, de Londres, né à Paris en 1844, avocat, administrateur du chemin de fer du Nord. Bibliophile distingué, il a publié, avec M. Anatole de Montaiglon, le tome I du *Recueil de poésies françaises des XVe et XVIe siècle* (1875, in-16).

Rothschild (Arthur de), frère du précédent, né à Paris en 1852, il a publié : *Notice sur l'origine du prix uniforme de la taxe des lettres et sur la création des timbres-poste en Angleterre* (1871, in-18) et *Histoire de la poste aux lettres depuis ses origines les plus anciennes jusqu'à nos jours* (1873, in-18 ; 2e édit., 1874).

La branche anglaise a pour chef actuel :

Rothschild (Lionel-Nathan, baron de), né à Londres en 1808, fils aîné du baron Nathan, établi d'abord à Manchester en 1798, puis à Londres en 1800. Il succéda à son père en 1836 comme banquier et comme baron de l'empire. Connu jusqu'ici par ses idées libérales, partisan de la liberté du commerce, des impôts directs et de l'abolition des droits sur le thé, il a été élu constamment depuis 1847, par la cité même de Londres, membre de la Chambre des communes, mais écarté à chaque session, jusqu'à celle de 1858, pour refus de serment sur l'Évangile. Affranchi enfin de cette condition, il siégea dès lors au Parlement et vota avec le parti whig. Il s'est marié, en 1836, à sa cousine Charlotte, fille du baron Charles de Rothschild de Naples.

ROTOURS (Robert-Eugène des), homme politique français, député, né à Avelin (Nord) le 23 octobre 1833, est fils de l'ancien député de

Corps législatif, mort en 1868. Propriétaire d'une raffinerie, il succéda aussitôt à son père, comme candidat officiel, fut élu député et prit place dans la fraction protectionniste de la Chambre. Aux élections générales de mai 1869, sa candidature, soutenue à la fois par l'administration et le clergé, triompha de celle de M. Thiers : sur 33 088 votants, il obtint 22 282 voix contre 10 366 données à son adversaire. Dans la session de juillet, il signa la demande d'interpellation des 116 du nouveau tiers-parti libéral et en 1870 vota contre la guerre. Il avait présenté au mois d'avril un amendement qui réduisait à 90 000 hommes le contingent annuel, fixé depuis longtemps à 100 000 hommes, et qui fut adopté.

Nommé représentant du Nord, à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le vingt-sixième, il appartint à la réunion des Réservoirs, vota contre le traité douanier et contre le maintien des traités de commerce; il repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu, sans concurrent, dans la 4e circonscription de Lille, par 13 947 voix. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat monarchiste, par 13 642, voix, contre 4391 données à son concurrent républicain. Lors du renouvellement partiel du Sénat, le 5 janvier 1879, M. des Rotours fut porté sur la liste monarchiste qui échoua; il obtint 385 voix, sur 796 votants. Il représente le canton d'Orchies au Conseil général du Nord.

ROUBAUD (Félix-Alexandre), médecin français, né à Grasse, le 8 octobre 1820, et petit-fils de médecins, fit ses classes à Lyon, puis alla commencer ses études médicales à Toulon et les termina à Montpellier et à Paris, où il fut reçu docteur en mai 1844; il alla exercer deux ans dans sa ville natale, puis revint se fixer à Paris, et, après plusieurs essais purement littéraires, se tourna vers la statistique et les publications médicales. En 1859, il fut nommé inspecteur des eaux minérales de Pougues.

M. Roubaud a fondé, en 1848, l'*Annuaire médical et pharmaceutique de la France* (31e année, 1879, in-18), puis, en 1854, *la France médicale*, aujourd'hui hebdomadaire. Il a donné en outre : *Des Hôpitaux au point de vue de leur origine et de leur utilité*, etc. (1855, in-12); *Traité de l'impuissance et de la stérilité* (1856, 2 vol. in-8; 2e éd., 1872, in-8); *Théophraste Renaudot* (1857, in-12); *les Eaux minérales de France* (tome Ier, 1858); *les Eaux de Pougues* (1859, in-18); *les Cures du petit-lait en Suisse, en Allemagne, dans le Tyrol et la Styrie* (1867, in-8); *Des Différents modes d'action des eaux de Pougues* (1867, in-8); beaucoup d'articles dans divers recueils.

ROUDAIRE (François-Élie), hydrographe français, né à Guéret (Creuse) en 1836, entra à Saint-Cyr en 1854 et passa en 1856 à l'École d'état-major. Lieutenant en 1858 il fut promu capitaine d'état-major en 1861 et chef d'escadron en 1878. Chargé, en 1873, de travaux géodésiques pour la détermination de la méridienne de Biskra, il fut frappé de l'abaissement d'une partie du Sahara au-dessous du niveau de la Méditerranée, en conclut qu'une mer avait dû jadis exister là où les sables s'étaient accumulés et conçut dès lors le projet de percer les dunes qui séparent le désert de la Méditerranée afin de transformer en contrées fertiles d'immenses espaces. Il estimait la dépense totale à vingt millions environ. Un crédit de 10 000 francs, voté par l'Assemblée nationale en 1874 permit à M. Roudaire de se rendre de nouveau en Afrique avec une expédition dont il eut le commandement. Il séjourna deux ans en Tunisie et présenta à son retour des conclusions qui furent vivement appuyées par M. Waddington, alors ministre de l'instruction publique, au nom de leur importance scientifique (1877). Depuis, les explorations furent reprises et poussées avec activité (décembre 1878). M. Roudaire a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 octobre 1875.

Il a publié deux brochures relatives à son projet : *Une Mer intérieure en Algérie* (1874 in-8), et *Rapport sur la mission des chotts en Algérie* (1876, in-8).

ROUDIER (Bernard), homme politique français, député, né à Juillac (Gironde) le 25 avril 1823, étudia le droit, fut reçu avocat et nommé en 1848, procureur de la République. Au coup d'État, il renonça à ses fonctions et se retira dans ses propriétés de l'arrondissement de Libourne. Une élection partielle à l'Assemblée nationale en 1874 le fit entrer dans la vie politique; élu le 29 mai, par 68 877 voix, il prit place à l'extrême gauche, mais adopta les lois constitutionnelles. Il se représenta le 20 février 1876, dans la première circonscription de Libourne, fut élu, par 7833 voix, contre 6093 obtenues par le candidat monarchiste, siégea dans le groupe de l'Union républicaine, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent, un vote de confiance au cabinet de Broglie. Aux élections du 14 octobre suivant, il eut pour concurrent M. Pascal, ancien préfet, candidat officiel et bonapartiste, activement soutenu par l'administration; il fut réélu par 8181 voix, contre 6885. Il fut toutefois battu par le même adversaire, au mois de novembre, aux élections pour le Conseil général, dans le canton de Pujols, qu'il représentait depuis plusieurs années.

ROUGÉ (François-Oscar), député français, né à Belvèze (Aude), le 15 décembre 1845, fut d'abord avoué, puis banquier à Limoux. Sans antécédents politiques, il se porta comme candidat républicain, dans cet arrondissement, aux élections du 20 février 1876 et obtint, au premier tour de scrutin 7302 voix, contre 8100 partagées entre ses deux concurrents monarchistes, il fut élu le 5 mars, au scrutin de ballotage, par 8030 voix, contre 7422 obtenues par M. Detours, juge de paix. Il siégea à gauche et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant, avec 7461 voix, contre le même concurrent, devenu candidat officiel et qui en obtint 8515. L'élection de M. Detours ayant été invalidée, M. Rougé se représenta et fut élu, le 3 mars 1878, par 9603 voix, sans concurrent. Il reprit sa place à gauche. Maire de Limoux, il en représente le canton au Conseil général de l'Aude.

ROUGÉ (Olivier-Charles-Camille-Emmanuel, vicomte DE), archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 avril 1811, d'une ancienne famille de Bretagne, fut destiné d'abord par son père, le colonel comte de Rougé, à l'administration et fit son droit. La révolution de 1830 ayant brisé la carrière de son père, il fut rappelé en Anjou, dans les terres de sa famille et s'occupa quelque temps d'agriculture. Son goût pour les études philologiques le ramenait souvent à Paris. Il étudia l'hébreu et l'arabe, puis, se consacra exclusivement aux études égyptiennes. Durant plus de huit années, il poursuivit,

sans bruit et presque sans aucun rapport avec le monde savant, ses travaux sur les inscriptions hiéroglyphiques. En 1844 et 1845, ses premières publications furent remarquées de Letronne et de Biot, et le mirent en relation avec les principaux philologues.

Collaborateur de la *Revue archéologique*, M. de Rougé présenta, en 1850, à l'Académie des inscriptions, une explication d'une inscription funéraire hiéroglyphique qui fut regardée comme une œuvre capitale, et entra dans cette société en remplacement de Pardessus en 1853. Depuis 1849, il avait été appelé à la conservation du musée égyptien du Louvre, dont il a publié le catalogue raisonné. En 1854, il entra au Conseil d'État, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. Successeur de Ch. Lenormant, comme professeur d'archéologie au Collège de France, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1862 et commandeur le 14 août 1868. — Il est mort, à Bois-Dauphin (Sarthe), le 27 décembre 1872.

M. de Rougé a publié : *Rituel funéraire des anciens Égyptiens* (1861-1868, liv. 1-4, in-f°) ; *Recherches sur les monuments qu'on peut attribuer aux six premières dynasties de Manéthon* (1866, in-4, pl.) ; *Chrestomathie égyptienne* (1867-1873, livr. 1-3, in-4) dont la première livraison avait paru sous le titre d'*Introduction à l'étude des écritures et de la langue égyptiennes*; *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien* (1874, gr. in-8, pl.), travail posthume publié par le fils de l'auteur, etc.

ROUGEMONT (Frédéric DE), écrivain et homme politique suisse, né à Neufchâtel le 20 juillet 1808, d'une famille de magistrats, anoblie au XVIII^e siècle, fit ses études dans sa ville natale, à Berne et à Berlin. Il suivit avec ardeur, dans cette dernière ville, les leçons de philosophie de Hegel et celles de géographie de Ritter. Rentré dans son pays, il se tourna vers l'administration et la politique et fit partie, de 1835 à 1848, du grand conseil de son canton, de la Diète fédérale et du Conseil d'État. Dévoué aux idées monarchiques dans une société républicaine, et revenu, en religion, à une orthodoxie protestante portée jusqu'au mysticisme, il se jeta dans une foule de polémiques avec une vivacité qui lui valut non seulement beaucoup d'attaques, mais en 1848, une condamnation à l'amende et à la prison. Vers la fin de l'Empire, il prit avec la même passion le parti de la Prusse contre Napoléon III. — Il est mort le 3 avril 1876.

M. de Rougemont, qui exerçait dans la Suisse romande une notable influence, a publié de très nombreux ouvrages de politique, de philosophie, d'histoire, de géographie, et, dans les derniers temps, d'archéologie ; nous citerons parmi les plus récents : *le Peuple primitif, sa religion, son histoire et sa civilisation* (Genève et Paris, 1855, 3 vol. in-18) ; *Christ et ses témoins* ou lettres d'un laïque sur la révélation et l'inspiration (Ibid., 1856, 2 vol. in-18) ; *l'Age du Bronze ou les Sémites en Occident* (Ibid., 1866); *les Deux cités* ou *la Philosophie de l'histoire aux différents âges de l'humanité* (Ibid., 1878, 2 vol. in-8), ouvrage inspiré des doctrines progressistes de Buchez. *

ROUGIER (Jean-Claude-Paul), avocat et jurisconsulte français, né à Lyon, le 16 juin 1826, fils d'un des principaux médecins du département du Rhône, étudia le droit et fut reçu docteur à la Faculté de Dijon en 1852. Inscrit au barreau de Lyon et suppléant de juge de paix, il s'adonna aux études juridiques, fut l'un des fondateurs de l'École libre de droit de Lyon, devint, en 1858, rédacteur en chef du *Moniteur judiciaire* de cette ville et l'un des collaborateurs de la *Jurisprudence de la Cour de Lyon*.

A part sa thèse de doctorat (*Du Prêt à intérêt et de l'usure*, Dijon, 1852), M. Rougier a publié : *Résumé général de la jurisprudence de la Cour impériale de Lyon*, depuis le commencement du siècle (Lyon et Paris, 1858-1859, 2 parties, in-8); *les Associations ouvrières*, leur passé, leur présent, leurs conditions de progrès (1864, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de Lyon; *les Assurances populaires*, commentaire pratique de la loi du 11 juillet 1868 (Lyon, 1869, in-8); *la Liberté du commerce, les douanes et les* [illegible] (1878, in-8).

ROUHER (Eugène), homme politique français, ancien ministre, député, né à Riom, le 30 novembre 1814, était, avant 1848, un des avocats les plus distingués du barreau de cette ville. Gendre de M. Conchon, ancien maire de Clermont, depuis conseiller à Riom et à Paris, il s'était fait connaître par quelques procès de presse, dans lesquels il avait soutenu avec talent la cause libérale. Il vit échouer, en 1846, sa candidature à la Chambre : il se présentait sous les auspices de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut envoyé, par le département du Puy-de-Dôme, à la Constituante, le quatorzième sur quinze représentants, par 48 282 voix, et réélu, le second, l'année suivante, par 54 115 suffrages, à la Législative. Dans la première de ces Assemblées, il vota constamment avec la droite, et ne s'en sépara que pour appuyer l'abolition de l'impôt du sel.

Lors de la retraite du premier ministère de Louis-Napoléon, présidé par M. Odilon Barrot, M. Rouher succéda à celui-ci, au département de la justice, et fut un des principaux instruments de la politique annoncée par le message du 31 octobre 1849. Il dessina nettement son attitude dans l'Assemblée, en appelant à la tribune la révolution de Février une catastrophe, et fut un des défenseurs de la loi du 31 mai, qui restreignait le suffrage universel. Sorti du ministère, le 11 janvier 1851, à la suite d'un blâme de l'Assemblée contre tout le cabinet, il y rentra, le 24, avec MM. Baroche, Fould, etc. Il en sortit encore une fois, mais pour quelques semaines, le 26 octobre 1851, et reprit les sceaux et le portefeuille de la justice au 2 décembre. Le 22 janvier 1852 il donna sa démission, avec trois de ses collègues, à l'occasion du décret sur les biens de la famille d'Orléans (22 janvier 1852) et reçut, peu après, la vice-présidence du Conseil d'État.

Appelé, en 1855, au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, M. Rouher fut créé sénateur, le 18 juin 1856. Une grande révolution commerciale signala son administration. Vers la fin de 1859, il fut question de [illegible] passer dans nos relations avec l'Angleterre les principes, jusque-là si peu populaires en France, du libre échange. MM. Rouher et Baroche, d'une part, lord Cowley et Cobden, de l'autre, conduisirent les dernières négociations du traité qui fut signé le 22 janvier 1860. En janvier 1861, M. Rouher fut encore choisi comme plénipotentiaire français pour négocier le traité de commerce [illegible] entre la France et la Belgique, sur les mêmes bases de la liberté. Ce traité fut conclu, le 1^er mai suivant, ainsi que la convention de [illegible] et la convention littéraire entre les deux pays. La même année, c'était lui qui présidait, en l'absence du prince Napoléon, la commission française pour l'Exposition universelle de Londres. En 1862, il négocia le traité de commerce avec l'Italie, à la suite duquel il fut nommé grand croix de Saints-Maurice-et-Lazare.

M. Rouher quitta le portefeuille de l'agriculture

et du commerce le 23 juin 1863, et fut nommé ministre, présidant le Conseil d'État, en remplacement de M. Baroche. Il adressa alors à l'empereur un rapport sur l'enseignement professionnel (22 juin), et ce fut sur un autre rapport de lui qu'à la même époque la liberté de la boulangerie fut décrétée (30 juin). Avant la fin de l'année, il venait de remplacer, par intérim, M. Boudet au ministère de l'intérieur, lorsque survint la mort de M. Billault. M. Rouher fut alors nommé ministre d'État (18 octobre). Ce fut lui qui fut surtout chargé, à partir de ce moment, de soutenir devant le Corps législatif la politique du gouvernement, dont il devint le principal orateur.

Les circonstances les plus graves fournirent à M. Rouher, pendant les cinq années suivantes, bien des occasions d'acquérir et de déployer les qualités nécessaires dans ce premier rôle où il avait semblé que M. Billault ne pouvait être remplacé. Elles lui donnèrent tour à tour pour antagonistes les plus célèbres orateurs de l'opposition républicaine ou monarchique.

Au dehors, il eut à soutenir, comme « la plus grande pensée du règne » l'expédition du Mexique, à glorifier l'empire élevé par nos mains, puis à expliquer l'abandon de l'œuvre et à écarter la responsabilité des catastrophes qui la couronnèrent (1865-1867); accessoirement, il fallait pallier les changements de notre attitude vis-à-vis des États-Unis d'Amérique, pendant et depuis la guerre de la sécession, et dégager cette expédition malheureuse de toute relation avec l'affaire des créances Jecker, que l'opposition lui attribuait pour origine : il fallait sauver deux fois, à la tribune, l'honneur du pouvoir accusé d'avoir couru à des désastres pour des intérêts honteux, et d'avoir reculé devant des injonctions menaçantes. Ce fut, pendant quatre sessions, entre M. J. Favre et M. Rouher, l'objet des luttes oratoires les plus retentissantes. Les affaires d'Allemagne ne lui imposaient guère une tâche moins lourde. Il fallut tour à tour justifier l'inaction de la France en présence de l'invasion des duchés danois par les deux grandes puissances de l'Allemagne, au mépris des droits consacrés par les traités (1865), puis l'attitude et les paroles menaçantes du chef de l'État, à la veille du conflit austro-prussien, brusquement dénoué à Sadowa, sans que nous pussions obtenir les compensations territoriales qui devaient être le fruit de notre intervention ou de notre neutralité ; il fallait persuader à la majorité que l'Allemagne nouvelle, s'unissant, sous nos yeux, contre nous, alors qu'on nous la montrait divisée « en trois tronçons », était une voisine moins dangereuse que l'ancienne Confédération germanique. Ici M. Rouher avait à soutenir un véritable duel de tribune avec un orateur rompu aux tournois parlementaires, M. Thiers, qui ne craignait pas de conclure un de ses plus longs discours, plein de faits et de documents, par ces mots (mars 1867) : « Vous n'avez plus de fautes à commettre. » L'année suivante, l'affaire du duché de Luxembourg faisait renaître ces débats, si féconds en accusations contre la politique extérieure de l'Empire. Sur un autre terrain, M. Rouher avait à tenir tête à M. Berryer, ardent à engager le gouvernement français, au delà de sa volonté, dans la cause des intérêts temporels du Saint-Siège, et, pressé par les instances du vieux lutteur, le ministre laissait échapper, au sujet de l'abandon de Rome aux Italiens, ce fameux « Jamais » qui devait avoir tant de retentissement en Italie (5 décembre 1867).

Sur les affaires intérieures les luttes n'étaient pas moins vives. Il s'agissait, de temps en temps, de défendre le principe et les conséquences des traités de commerce devant une Chambre qui avait subi la liberté commerciale plutôt qu'elle ne l'avait acceptée. C'était l'œuvre personnelle de M. Rouher que les protectionnistes de la majorité ou de l'opposition attaquaient également par l'organe de M. Thiers et de M. Pouyer-Quertier. Il la soutint contre tous les deux à la fois, tantôt à propos d'un amendement relatif à l'enquête agricole (9 mars 1866), tantôt contre une demande tendant à la dénonciation des traités de 1860 (mai 1868). Toutes les questions financières appelaient le ministre d'État sur la brèche, dès qu'elles prenaient une importance politique. Le budget de la ville de Paris, avec les emprunts extra-légaux qui le compliquaient, eut M. Rouher pour défenseur, devant le Corps législatif, jusqu'au moment où il fut obligé de reculer devant les résistances d'une majorité moins docile, et de reconnaître dans les traités de la ville avec le Crédit foncier, des opérations financières engageant l'avenir sans l'intervention de la loi (février-mars 1869).

Au milieu de toutes ces luttes parlementaires, le cabinet dont M. Rouher était le principal représentant, n'avait subi à proprement parler, qu'une crise ministérielle, celle du 19 janvier 1867, et elle ne venait pas de la majorité de la Chambre. A cette date parut une lettre impériale adressée à M. Rouher, la fameuse lettre du 19 janvier ; elle annonçait certaines réformes constitutionnelles à régler par un sénatus-consulte et des lois spéciales : la suppression de l'adresse, le droit d'interpellation accordé, en échange, au Sénat et au Corps législatif, la substitution de la juridiction correctionnelle, pour la presse, au régime administratif. A la suite de cette lettre et du décret conforme qui l'accompagnait, tous les ministres donnèrent leur démission ; mais la plupart furent aussitôt rappelés et, au premier rang, le ministre d'État qui fut en outre nommé provisoirement aux finances. Les promesses du 19 janvier furent le prétexte d'une nouvelle série de débats, dans la Chambre, entre la minorité libérale qui en demandait la réalisation et la majorité conservatrice qui ne voyait de la liberté que les dangers. Interprète de ce dernier sentiment, M. Rouher déclara, dans la discussion des lois sur la presse, sur les réunions publiques, etc., que le pays avait autant et plus de libertés qu'il n'en demandait et n'en pouvait porter.

A mesure que la législature approchait de son terme, on sentait décroître, au Corps législatif, l'autorité si longtemps toute-puissante de la parole et de l'action du ministre d'État. Les idées de liberté politique et de contrôle parlementaire que M. Rouher avait toujours si énergiquement comprimées, gagnaient peu à peu les députés, après s'être emparées du pays. M. Rouher toutefois compta jusqu'au bout sur la dépendance réciproque créée par la pratique des candidatures officielles qu'il avait toujours défendue, et, dans l'une des dernières séances, il déclara que « le gouvernement demeurerait fidèle à la majorité, comme la majorité avait été fidèle au gouvernement. »

C'est en effet selon le système des candidatures officielles que M. Rouher et son collègue, M. Forcade-Laroquette, présidèrent aux élections générales de mai 1869. Elles donnèrent une fois de plus au gouvernement la majorité, mais dans une proportion plus faible ; non-seulement un plus grand nombre de candidats de l'opposition l'emportèrent, mais ceux de l'administration passèrent presque partout avec moins de voix ; plusieurs durent ne pas accepter ouvertement le patronage officiel, ou faire pour la première fois des déclarations libérales. La Chambre réunie,

au mois de juillet, pour la simple vérification des pouvoirs, il se trouva, sans compter l'opposition de la gauche, un tiers-parti libéral pour réclamer de l'empereur les garanties d'un gouvernement parlementaire. Ce fut l'objet de la fameuse demande d'interpellation des 116, que M. Rouher s'efforça vainement de détourner. Elle eut pour conséquences immédiates la prorogation de la Chambre, la démission du ministère et la promesse d'un sénatus-consulte modifiant la constitution dans le sens des opinions parlementaires et libérales.

Toute cette révolution s'était faite sans la participation de M. Rouher qui n'apprit qu'après coup et, dit-on, par le *Journal officiel* du 13 juillet, le décret de prorogation, portant sa signature, et imprimé, la nuit même, par les soins de M. Schneider, président du Corps législatif. Sa démission de ministre d'État accompagna celle de tout le cabinet. Il ne rentra pas dans le ministère remanié, mais un décret du 20 juillet l'appela à la présidence du Sénat.

M. Rouher se vit aussi chargé de diriger les débats de la haute Chambre sur les modifications à apporter à la Constitution. On remarqua beaucoup, surtout dans la presse étrangère, l'empressement avec lequel il applaudit, dans sa première allocution au Sénat, à « l'heureux accord entre le gouvernement et le Corps législatif, » qui avait préparé la nouvelle réforme. Il protesta hautement contre ceux qui voudraient « que la France restât stationnaire, pendant que les doctrines libérales prenaient possession de l'Europe entière. » Après le vote du sénatus-consulte (7 septembre), il fut souvent question de la rentrée de M. Rouher aux affaires et de son influence dans les conseils de l'empereur; mais le ministère provisoire du 17 juillet subsista six mois, sans modification, et, quand, aux derniers jours de décembre, il se retira tout entier, ce fut l'adversaire le plus déclaré de l'ancien ministre d'État, M. Ém. Ollivier, qui fut appelé à former un cabinet nouveau. Comme président du Sénat, M. Rouher eut à prononcer l'éloge funèbre du maréchal Niel, de l'amiral Grivel et de Sainte-Beuve, et protesta contre « la suprême témérité » de ce dernier, mort en libre penseur (3 décembre 1869).

A l'avènement du cabinet Ollivier, M. Rouher combattit les nouvelles modifications de la constitution qui devaient le signaler; il dut céder à l'influence des idées libérales, mais sous cette réserve que la promulgation du nouveau sénatus-consulte serait ratifiée par un plébiscite. Le succès de cet expédient accrut encore la confiance de Napoléon III en son ancien conseiller. D'ailleurs, le président du Sénat conservait dans cette haute assemblée son autorité et y défendait les traités de commerce, son œuvre capitale, contre le système des admissions temporaires, proposé par le ministre des finances. Au lendemain de la déclaration de guerre à la Prusse (16 juillet 1870), il prononça, au palais de Saint-Cloud, en présence du Sénat, qui s'était rendu spontanément auprès de l'empereur, un discours où il assurait « que la France était prête » et « que l'heure de la victoire était proche. » Il appuya, à cette époque, la tentative faite par M. Jérôme David pour renverser le cabinet du 2 janvier. Lors des premiers désastres de l'armée française et de l'avènement du ministère Palikao, il rejoignit secrètement l'empereur au camp de Châlons, pour lui rendre compte de la situation de Paris et lui démontrer la nécessité politique du mouvement de Mac-Mahon vers l'armée de Bazaine. Au moment de la révolution du 4 septembre, M. Rouher tenta vainement, d'inspirer au Sénat quelque énergie; lui-même fut contraint de s'enfuir, et, le jour de son embarquement à Calais, celui qu'on appelait le vice-empereur, n'échappa qu'à grand'peine aux colères populaires. A la fin du mois d'octobre, il fonda, à Londres, un journal bonapartiste, la Situation, qui déclarait « seul légitime le gouvernement de la régente, » et invitait le Corps législatif et le Sénat à se réunir dans une ville de province.

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Rouher, qui était rentré à Paris, se présenta dans la Gironde et la Charente-Inférieure, et échoua dans ces deux départements. Au mois d'août 1871, M. Séverin Abbatucci, député d'Ajaccio, consentit, en donnant sa démission, à créer une vacance dans l'Assemblée au profit de M. Rouher, qui accepta la candidature. Les troubles survenus en Corse, à l'occasion de l'élection du prince Napoléon au conseil général, engagèrent le gouvernement à retarder la convocation du collège électoral de ce département jusqu'au 11 février 1872. L'agitation fut extrême. Les principaux chefs bonapartistes s'étaient déjà rendus à Ajaccio pour préparer les moyens d'action. Des milliers de photographies du candidat furent répandues dans l'île, avec une circulaire datée de Paris, dans laquelle M. Rouher, après avoir vivement blâmé le gouvernement des mesures prises, réclamait « le devoir suprême des partis à solliciter les décisions de la volonté nationale. » La lutte électorale provoqua des désordres graves sur plusieurs points, entre les partisans de M. Rouher et ceux de MM. Pozzo di Borgo et Savelli, ses concurrents. Élu le 11 février, par 35 606 voix sur 51 999 votants, tandis que, M. Pozzo di Borgo n'en recueillait que 8796 et M. Savelli [illegible], M. Rouher prit place à la Chambre huit jours après. La vérification de son élection fut l'occasion d'un rapport de M. Dauzon, préfet de la Corse, démontrant que « les fonctionnaires de ce département étaient dévoués au régime déchu et ouvertement hostiles au gouvernement de la République, » et que « l'élection de M. Rouher avait eu le caractère d'une véritable conspiration en faveur de l'Empire. » Après de longues hésitations, et malgré les nombreuses irrégularités signalées, la commission crut devoir proposer la validation pour éviter des agitations nouvelles. M. Rouher prit la parole pour la première fois à la Chambre, le 14 mai 1872, à propos de la convention postale avec l'Allemagne. Il appuya une interpellation à l'occasion du rapport de la commission des marchés militaires et la soutint dans un long discours qui lui attira une réplique célèbre de M. le duc d'Audiffret-Pasquier, président de la commission, et des protestations indignées de presque tous les partis (séance du 22 mai). Son intervention dans la discussion sur les matières premières, ne provoqua pas ces mêmes orages parlementaires (2 juillet).

Lors des tentatives de restauration monarchique de l'automne 1873, M. Rouher protesta par une lettre du 9 octobre, défendit à la tribune le système de l'appel au peuple et fit voir à la majorité qu'en votant le septennat, elle votait malgré elle la République définitive; son discours imprimé à 500 000 exemplaires, fut distribué à profusion dans les campagnes. Plus tard il conseilla à son parti le respect du septennat, comme une trêve, devant aboutir au plébiscite. Il prit encore la parole, le 9 juin 1874, dans la discussion de l'élection de M. de Bourgoing et déclara ignorer l'existence du Comité central de l'Appel au peuple, contrairement à la déposition de M. Léon Renault, préfet de police. « Tout se bornait, selon lui, à un simple comité de comptabilité. » Une instruction ouverte, [illegible]

une perquisition et la saisie de diverses documents, aboutit, en décembre 1874, à une ordonnance de non-lieu et provoqua un incident à l'Assemblée, par suite du refus de M. Tailband, ministre de la justice, de communiquer le dossier à la commission.

Chef de son parti, membre très écouté du conseil de tutelle de l'ex-prince impérial, M. Rouher fit plusieurs voyages à Chislehurst, pour se concerter sur les mesures à prendre en vue des élections de 1876 pour le Sénat et la Chambre il visita aussi la Corse et y prononça un discours très vif, attaquant même le président-maréchal, qui aurait encouru de « lourdes responsabilités ». Il se porta lui-même dans trois circonscriptions, à Riom, à Bastia et à Ajaccio, et dans cette dernière, contre le prince Napoléon. La lutte fut vive, même violente, surtout à Ajaccio. M. Rouher fut élu au premier tour de scrutin : à Bastia, par 8390 voix, contre 4367 obtenues par le candidat républicain, M. de Corsi, et à Riom, par 10 595 voix contre 6911 voix partagées entre deux concurrents ; il ne passa qu'au scrutin de ballottage à Ajaccio, avec 6582 suffrages contre 5837 obtenus par le prince Napoléon. Cette troisième élection fut invalidée, le 10 avril 1876, et M. Rouher, après avoir opté pour Riom, déclara dans une lettre de remerciements, qu'il considérait le vote du 5 mars, comme une reconnaissance des droits du chef de la famille impériale. Après l'acte du 16 mai 1877, il soutint de son vote le cabinet de Broglie et fut réélu à Riom, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et bonapartiste, par 9403 voix sur 15 784 votants. Dans la séance de nuit du 1er février 1878, soutenant une lutte des plus vives avec le chef de la gauche, M. Gambetta, il prit la défense de l'Empire, ainsi que de la candidature officielle, et s'efforça de renvoyer à l'opposition la responsabilité de la guerre contre la Prusse.

Après la mort de l'ex-prince impérial, M. Rouher déclara, dans une réunion des notabilités du parti, que son rôle était désormais fini et manifesta même l'intention de se retirer de la vie publique. Cependant il fit tous ses efforts pour faire reconnaître le prince Napoléon comme chef et représentant de la dynastie. Il assista à Chislehurst à l'ouverture du testament du prince et plus tard à ses funérailles. Sans mêler davantage son nom aux luttes intestines de son parti, il continua de siéger à la Chambre et, lors de la discussion des tarifs de douane, il prononça, dans les séances des 21 et 28 février 1880, un discours d'une grande autorité pour la défense des principes libres-échangistes et des traités de commerce de 1860. Son intervention ne fut pas moins importante dans la discussion sur les moyens de relever notre marine marchande.

M. Rouher, promu en 1856, au rang de grand officier de la Légion d'honneur, a été élevé à celui de grand-croix, le 25 janvier 1860. Au mois de juillet 1867, il en reçut des mains de l'Empereur les insignes en diamants : ce présent impérial n'avait encore été offert que deux fois, au duc de Morny et au comte Walewski. M. Rouher qui avait représenté sous l'Empire un canton de Riom au Conseil général du Puy-de-Dôme, y représenta le canton de Randon, du 26 juin 1876 au 1er août 1880.

ROUILLARD (Pierre-Louis), sculpteur français, né à Paris, le 16 janvier 1820, reçut les premières notions de dessin et de sculpture à l'école gratuite municipale, où il remporta le grand prix à quinze ans ; il suivit ensuite l'École des beaux-arts, sous la direction de Cortot, et débuta par une *Lionne*, à l'Exposition de 1837. Il a figuré depuis à tous les Salons, et a principalement donné : *Dromadaire* (1838) ; *Brebis et son agneau*, *Chien roquet culbutant un chat* (1840) ; *Chasse au sanglier*, *Lion d'Algérie*, *Chien griffon*, *Renard et lapins*, *Hallali sur pied d'un dix-cors* (1842-1853) ; les bustes de MM. *Lasougière*, *S. Félix*, etc. (1843-45) ; *Attelage de bœufs*, exécuté pour l'orfèvre Christophle (1855) ; *Chienne dogue et ses petits* (1859) ; les figures du manège impérial, et divers *Groupes* et *Frontons* au nouveau Louvre (1856-1858) ; une *Coupe*, or et argent, donnée par le ministre de l'agriculture aux concours régionaux de 1861 (1861) : *Ajax*, tête du cheval monté par l'empereur à Solférino (1863) ; *Chien lévrier*, *Hallali d'un cerf* (1864) ; *Combat d'un lion et d'un tigre*, *Combat de taureaux*, bas-reliefs (1865) ; *Vache* en plâtre (1866) ; *Squelette de cheval arabe*, bas-relief, *Lion*, en cire, et huit *Aigles* pour le nouvel Opéra (1868) ; *Portrait de femme* (1869) ; *Vache*, en bronze (1870) : *Combat de taureaux* groupe en cire (1872) reproduit en argent oxydé en 1875 ; *Cheval et jaguar*, groupe plâtre (1873) ; *Porcs de l'école de Grignon*, groupe argent oxydé (1875) : *Biche et faon*, groupe en fonte de fer cuivré pour les hauts fourneaux du Val d'Osne (1876) ; *Cerf d'Europe* et *Cerf d'Amérique* (1877) pour les mêmes établissements. *Étalons* (1878) pour les mêmes établissements ; *Tête de panthère* et *Taureau Durham* (1880), pour la maison Christophle. M. Rouillard a obtenu une 3e médaille en 1842, un rappel en 1861 et la décoration de la Légion d'honneur en 1866.

ROUILLÉ (Emile), ancien représentant du peuple français, né aux Sables-d'Olonne (Vendée), le 2 juin 1821, suivit les cours de droit à la Faculté de Poitiers, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Nommé représentant du peuple par 47 767 voix, le quatrième sur neuf, dans le département de la Vendée, et sous le patronage des légitimistes, il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, où il vota avec l'extrême droite, pour la loi du 31 mai et pour la révision de la Constitution. Adversaire de la politique particulière de l'Élysée, le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique.

ROULAND (Gustave), homme politique français, député, sénateur, ancien ministre né à Yvetot, le 1er février 1806, fit de brillantes classes au collège de Rouen, étudia le droit et débuta dans la magistrature comme substitut du procureur du roi à Louviers, d'où il fut envoyé, en la même qualité, à Évreux, le 1er juin 1831. Nommé procureur du roi à Dieppe, le 3 mars 1832, il passa comme substitut au tribunal civil de Rouen et devint successivement substitut du procureur général (17 février 1835) et avocat général (1er novembre 1838) à la Cour royale de cette ville. Le 28 avril 1843, il passa en qualité de procureur général à la Cour royale de Douai et, le 23 mai 1847, il fut appelé à Paris, comme avocat général près la Cour de cassation. Aux élections de 1846, le 1er arrondissement de Dieppe l'avait envoyé à la Chambre des députés. Dépossédé de son mandat législatif par la révolution de 1848, M. Rouland donna en outre sa démission de ses fonctions près la Cour de cassation. Elles lui furent rendues le 10 juillet 1849. Le 10 février 1853, il les échangea contre celles de procureur général près la Cour impériale de Paris. Parmi les affaires dans lesquelles M. Rouland eut à porter la parole, comme magistrat, on citait celle

de Bouvrand, devant la Cour d'assises de Rouen; celle des marais de Fampoux (accident du chemin du Nord), devant la Cour de Douai; celles du complot de l'Opéra-Comique et de l'Hippodrome, des correspondants étrangers, le procès Pianori, etc., devant la Cour de Paris.

Le 13 août 1856, l'empereur appela M. Rouland au ministère de l'instruction publique et des cultes, en remplacement de M. Fortoul. En présence des innovations si nombreuses, si profondes et à peine accomplies, qui avaient atteint à la fois les hommes et les choses dans tout l'enseignement public, le nouveau ministre s'attacha d'abord à en étudier le but et les effets, se déclarant prêt à maintenir ou à modifier les différentes parties du système, d'après les conseils de l'expérience. Plus tard, sans appeler sur ses actes une éclatante publicité il prit, à son tour, tout un ensemble de mesures destinées à relever, sur certains points, le niveau des études, et surtout à améliorer, à tous les degrés, la position matérielle des maîtres. Dans l'administration des cultes, il eut, en plusieurs circonstances, à défendre les droits de l'État contre les prétentions de quelques évêques et rédigea diverses circulaires dont on a loué la fermeté. Il ne recula même pas, dans les premiers jours de juin 1863, devant la tâche de réprimander ouvertement sept prélats signataires d'une circulaire électorale qui eut alors un grand retentissement.

Peu après, démissionnaire du ministère de l'instruction publique et des cultes qui fut dès lors divisé (24 juin 1863), il fut nommé ministre présidant le Conseil d'État, en remplacement de M. Rouher, le 18 octobre de la même année, et, le 7 novembre suivant, membre du conseil impérial de l'Instruction publique. Comme président du Conseil d'État, il eut à défendre devant les Chambres, la politique du gouvernement et plusieurs de ses projets de lois pendant toute la session suivante. Par décret du 14 novembre 1859, il avait été appelé au Sénat dont il devint plus tard vice-président. Il s'y plaça, par plusieurs de ses discours, notamment à propos de l'adresse de 1866, au rang de ces partisans modérés des libertés publiques qui n'en repoussent pas l'extension, mais l'ajournent à des temps plus opportuns. Un décret du 28 septembre 1864 nomma M. Rouland gouverneur de la Banque de France, en remplacement de M. Vuitry. Un autre décret (19 avril 1865), le nomma président de la commission de surveillance des caisses d'amortissement, dépôts et consignations.

Après la chute de l'Empire, il conserva sa place de gouverneur de la Banque et se tint à l'écart de la politique, jusqu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876; élu dans la Seine-Inférieure, au second tour de scrutin, le dernier sur quatre, par 495 voix sur 871 votants, il prit place à droite et siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Lors du vote de la loi sur la collation des grades, ancien ministre de l'instruction publique, il s'abstint d'y prendre part. Il vota, l'année suivante, pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie (23 juin). Officier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1846, M. Rouland a été promu grand-officier, le 15 août 1857, et grand-croix le 14 août 1861. Il a été publié un recueil de ses *Discours et réquisitoires*, 1864, (2 vol. in-8). — Il est mort subitement à Paris, le 12 décembre 1878.

Son fils, M. Gustave ROULAND, né vers 1830, fut appelé, lors de l'avénement de son père au ministère de l'instruction publique, à remplir, avec le titre de chef de cabinet, les fonctions de directeur du personnel et du secrétariat général. Il reçut le titre de secrétaire général le 15 août 1861, et fut nommé conseiller d'État en service ordinaire hors sections, le 13 décembre [illegible]. Lors de la retraite de son père du ministère, il fut appelé à la recette générale de la [illegible]; il passa à celle des Deux-Sèvres, à la fin [illegible] 1863 et, plus tard à celle de l'Eure, où il est encore (1880). Il a été élu, membre du Conseil général de la Seine-Inférieure pour le canton d'Yvetot. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

ROULEZ (Joseph-Emmanuel-Ghislain), archéologue belge, né à Nivelle, le 6 février [illegible], fit ses études à l'université de Gand. Après y avoir été attaché en qualité de professeur, il en est devenu recteur. Il s'est beaucoup occupé d'archéologie et a consigné le fruit de ses recherches dans les *Mémoires* et les *Bulletins* de l'Académie de Belgique dont il fut membre, le *Messager des sciences historiques*, les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, et des recueils allemands et français. Il a traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres le *Manuel de l'histoire de la littérature grecque* de Schoell (Bruxelles, [illegible]) et a publié un *Cours d'antiquités romaines* (Ibid. 1849). M. Roulez a été élu en 1860, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Il est mort à Gand le 6 mars [illegible].

ROULIN (François-Désiré), naturaliste français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 1er août [illegible], fils d'un ingénieur, vint à Paris étudier la médecine et suivit les cours de Magendie et de Cuvier. Il partit en 1821 pour aller, en Colombie, occuper une chaire de physiologie; mais la nouvelle république n'ayant pas de quoi payer ses professeurs, il se vit réduit à faire, pour [illegible] la topographie du pays. Il revint en France en [illegible], riche de nombreuses observations sur l'histoire naturelle et la géographie de l'Amérique équinoxiale. Il prit part alors à la rédaction de plusieurs journaux pour la partie scientifique, et communiqua plus tard deux mémoires à l'Académie des sciences, l'un sur le *Tapir*, et l'autre sur *la Domestication des animaux*, publiés dans le *Recueil des savants étrangers* (tome VI). Nommé en 1832, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, il passa, en 1835, avec le titre de bibliothécaire, à celle de l'Institut et fut, en outre, chargé de la rédaction des comptes rendus officiels de l'Académie des sciences. En [illegible], il fut élu membre libre de cette académie. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 31 janvier [illegible]. — Il est mort à Paris, le 5 juin 1874.

M. Roulin s'est fait surtout connaître par sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes*, aux *Annales des sciences naturelles*, au *Magasin pittoresque* et à d'autres recueils. Il a traduit de l'anglais l'*Histoire naturelle de l'homme* de Pritchard (1843, 2 vol. in-8). Il a été l'un des éditeurs et annotateurs de la nouvelle édition du *Règne animal* de Cuvier, et a collaboré au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de d'Orbigny.

ROUMANIE. Voy. CHARLES Ier et COUZA.

ROUMANILLE (Joseph), poète provençal, né à Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), le 8 août [illegible], fit ses classes au collège de Tarascon et vint, en 1847, à Avignon, où il se livra dès lors à la poésie provençale. Il s'est fait libraire dans cette ville, et a été décoré de la Légion d'honneur le 3 août 1874.

On cite de lui, à part des improvisations qui lui ont fait un renom spécial: *[illegible]* (1847); *le Campano mountado* ([illegible]); *[illegible]* (1859, 2e édit., 1864, in-18); *[illegible]*

(1863, in-4); *Lis entarro chin galejado boulegarelle* (1874, in-8). Il a organisé *l'Armana prouvençau* (1859), premier annuaire de l'école de poésie dont il est un des chefs.

ROUQUETTE (Adrien), poète américain, né à la Nouvelle-Orléans, en 1813 fit ses études au collège de Nantes, en France, et retourna aux États-Unis, où il se fit homme de loi. Mais il abandonna le droit pour la théologie et fut dès lors attaché au séminaire catholique de la Nouvelle-Orléans. Cultivant également, comme poète, le français et l'anglais, il a écrit dans ces deux langues: *les Savanes* (Paris et la Nouvelle-Orléans, 1841), poésies américaines; *Fleurs sauvages* (Wild flowers: 1848), poésies sacrées; *Fleurs d'Amérique* (1857), poésies françaises, et un ouvrage en prose, en faveur de la vie monacale: *la Thébaïde en Amérique, ou Apologie de la vie solitaire et contemplative* (1852).

Son frère, M. François-Dominique ROUQUETTE, né le 2 janvier 1810, à la Nouvelle-Orléans, élevé aussi au collège de Nantes, est l'auteur d'un volume de poésies: *les Meschacébéennes*, et d'un ouvrage historique, en français et en anglais, sur la nation indienne des Choctaw.

ROUS (Étienne-Hippolyte-Paul), magistrat français, ancien représentant, né à Montauban, le 17 novembre 1803, fut destiné par son père, ancien magistrat, à suivre la carrière du barreau. Reçu avocat à Toulouse, il combattit la politique de la Restauration, fut traduit en police correctionnelle pour délit de presse (1829), et acquitté sur la plaidoirie de Romiguières. Nommé substitut, en 1830, il ne tarda pas à être destitué comme suspect d'opinions républicaines (1834). Ce fut alors qu'il fonda, avec le concours de ses amis, *le Courrier de Tarn-et-Garonne*, journal démocratique. En 1848, il fut mis à la tête de la garde nationale réorganisée, et fut élu, le troisième sur six, représentant de Tarn-et-Garonne à l'Assemblée constituante. Membre du comité de législation, il vota avec la droite dans la plupart des questions importantes, refusa la candidature aux élections pour la Législative, et fut nommé, en avril 1850, juge au tribunal de Montauban. Il était devenu juge honoraire, lorsqu'il fut porté sans succes, comme candidat républicain, aux élections sénatoriales de janvier 1876 dans le Tarn-et-Garonne. — M. Rous est mort à Montauban, le 15 décembre 1879.

ROUSSE (Aimé-Joseph-Edmond), avocat français, membre de l'Academie française né à Paris, en 1816, fit ses études et son droit dans cette ville, au barreau de laquelle il fut inscrit en 1837. Secrétaire de M. Chaix d'Est-Ange, il fut élu, en 1842, l'un des secrétaires de la conférence du stage. Depuis cette époque, il a constamment plaidé, sans remplir aucune fonction publique. Membre du conseil de l'ordre, en 1862, et constamment réélu depuis lors, il devint bâtonnier en 1870. Son élection, vivement disputée, n'eut lieu qu'au troisième tour de scrutin. Il obtint 174 voix contre 139 données à M. Leblond. Après l'insurrection du 18 mars 1871, il se dévoua courageusement à la défense des citoyens arrêtés ou poursuivis qui firent appel à son ministère et fit de vains efforts pour arracher à la mort Gustave Chaudey. Cette généreuse conduite lui valut la croix de la Legion d'honneur, le 14 juillet 1871. Lors de la promulgation des décrets du 29 mars 1880 sur les congrégations non autorisées, M. Rousse fut choisi par les supérieurs de ces congrégations pour rédiger, en leur faveur, une consultation qui parut au commencement de juin et fut intégralement reproduite par un certain nombre de journaux. Dans l'intervalle, il avait été élu membre de l'Académie française, en remplacement de Jules Favre (13 mai 1880).

M. E. Rousse a publié : *Discours et plaidoyers* de M. Chaix d'Est-d'Ange avec *Préface* (1862, 2 vol. in-8° avec pl.); *Études sur le droit nobiliaire français* de Lévêque; *Étude sur les parlements de France*, livre tiré à 300 exemplaires et non mis dans le commerce.

ROUSSEAU (Philippe), peintre français, né à Paris, en 1816, étudia sous le baron Gros et sous Victor Bertin, cultiva d'abord, comme ce dernier maître, le genre du paysage, et débuta au Salon de 1831. On a vu de lui, depuis cette époque, un grand nombre de sites, natures mortes et groupes ou jeux d'animaux, toutes œuvres devenues promptement populaires. Nous rappellerons: *Site d'Auvergne* (1831); *les Côtes de Granville, Vue de Normandie, Saint-Martin près Gisors, Vue de Fréleuse, la Chaise de poste* (1832-1844); *le Rat de ville et le rat des champs* (1845); *le Chat et le vieux rat, la Taupe et le lapin, Fleurs et papillons* (1846-1847); *Une Bass. Cour, Fruits et gibier* (1848); *le Chat et la souris, Intérieur de ferme, Part à deux, Un Importun; le Rat retiré du monde, la Mère de famille Pygargue chassant au marais* (1849-1853); *Deux Artistes de chez Guignol, Cigogne en sieste près d'un bassin, Chevreau broutant*, admis, avec *le Rat de ville*, à l'Exposition universelle de 1855; *Chiens couplés au chenil, Lièvre chassé par des bassets, la Récréation, Perroquets, le Déjeuner* (1857); *Un Jour de gala, Un Déjeuner* (1859); *Musique de chambre, Cuisine* (1861); *la Recherche de l'absolu, le Lièvre et les Grenouilles* (1863); *un Marché d'autrefois, Nature morte* (1864); *Chacun pour soi, Fruits* (1865); *le Singe photographe, Fleurs*, œuvres particulièrement remarquées, acquises par la princesse Mathilde (1866); *le Rat retiré du monde, Intérieur de cuisine* à l'Exposition universelle de 1867; *Résidence de Walter Scott, Fleurs* (1868); *l'Été, l'Automne* (1869), *la Fontaine fleurie; Premières prunes et dernières cerises* (1870); *les Confitures, le Printemps* (1872); *l'Office* (1873); *la Fête Dieu, la Salade* (1873); *le Loup et l'Agneau, les Fromages* (1875); *les Huîtres, les Pavots* (1876); *le Déjeuner, O ma tendre musette*, (1877); *les Roses, le Lunch* (1878); *les Tulipes* (1879); *le Rapport, Basse-cour* (1880).

M. Philippe Rousseau a obtenu une 3e médaille en 1845, une 1re en 1848, une 2e en 1855, la décoration de la Légion d'honneur en juillet 1852 et le grade d'officier le 8 juin 1870.

ROUSSEAU (Jean), littérateur et critique d'art belge, né à Marche (Luxembourg), le 5 août 1829, débuta en 1853 dans *l'Etoile belge*, écrivit ensuite dans *le Messager de Gand, le Journal de Liège, le Précurseur d'Anvers*, puis vint à Paris, collabora, comme chroniqueur, au *Figaro* bi-hebdomadaire et publia en même temps des études d'art et des comptes rendus de Salons dans la *Revue Française*, la *Revue de Paris* (1864), la *Gazette des beaux-arts*, *l'Art*, etc. De retour à Bruxelles, il entra dans l'administration et devint directeur des beaux arts.

M. Jean Rousseau a publié : *le Diable à Bruxelles* (Bruxelles, 1855, 4 vol. in-18), roman en collaboration avec M. L. Hymans; *Paris dansant*, études de mœurs (Paris, 1861, in-18); *les Coups d'épée dans l'eau* (Ibid., 1863, in-18); *les Portes de Berchem et de Borgerhout à Anvers* (1877, in-8); *les Maîtres italiens* (1877, in-8); *les Maîtres flamands en Espagne* (1878, in-8); *l'Espagne monumentale* (1878, in-8°); *le Campo*

Santo de Pise; la Statuaire flamande et wallonne du IXe au XIXe siècle (1879, in-8°); *Types grecs et Types modernes comparés*, pour servir à l'étude de l'antique (1880, in-18); *les Expositions des beaux-arts depuis* 1830 (1880, in-8°), etc.

ROUSSEL (Théophile-Victor-Jean-Baptiste), médecin et homme politique français, ancien représentant, sénateur, membre de l'Académie de médecine, est né à Saint-Chély-d'Apcher (Lozère), le 27 juillet 1816. Interne et lauréat des hôpitaux de Paris, de 1841 à 1845, reçu docteur en médecine en 1845, il fut chargé, en 1847, par le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, d'étudier la pellagre dans les départements du sud-ouest de la France. Élu, en 1849, représentant de la Lozère à l'Assemblée législative, il siégea parmi les républicains modérés et rentra dans la vie privée après le 2 décembre 1851.

Membre de la Société d'agriculture de la Lozère, conseiller général pour le canton de Mende, il fut envoyé, le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, comme représentant de son département, le dernier sur trois, par 9272 voix sur 25000 votants. Dans la séance du 16 février 1872, il déposa une proposition de loi tendant à la répression de l'ivresse, et plus tard, un projet de loi sur les nourrissons; il s'occupa aussi des questions d'hygiène, du sort des enfants dans les fabriques et manufactures et dans les professions ambulantes, et devint président de la *Société protectrice de l'Enfance*. A l'Assemblée nationale, il appartint à la gauche républicaine, avec laquelle il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il échoua avec 118 voix, sur 249 votants; mais il fut élu député, le mois suivant, dans l'arrondissement de Florac par 6027 voix, contre 2845 obtenues par le candidat conservateur. Inscrit aux groupes du centre gauche et de la gauche il fut, après l'acte du 16 mai 1877, l'un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 5774 voix, contre 3637 données au candidat officiel. Au premier renouvellement triennal du Sénat, il se porta de nouveau candidat dans la Lozère et fut élu par 162 voix sur 248 votants. M. Th. Roussel, élu membre de l'Académie de médecine le 19 novembre 1872, a été décoré de la Légion d'honneur en 1850.

On lui doit : *Recherches sur la vie et le pontificat d'Urbain V* (1841), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et en partie inédit; *Études sur le mal de la Rosa des Asturies* (1842, in-8°); et *De la Pellagre, de son origine, de son progrès, de son existence en France, de ses causes et de son traitement curatif et préservatif* (1845, in-8°), mémoires couronnés, en 1850, par l'Académie des sciences; *De la Valeur des signes physiques dans les maladies du cœur*, thèse d'agrégation (1847, in-4°) *Traité de la pellagre et des pseudo-pellagres* (1866, in-8°), ouvrage qui a obtenu, en 1865, le prix de 5000 fr. décerné par l'Académie des sciences; puis divers travaux dans l'*Encyclographie médicale*, la *Revue médicale*, l'*Union médicale* (1843-1849), etc.

ROUSSEL (Pierre-Augustin-Jules), industriel français, ancien représentant, né dans le département de la Mayenne, le 9 mai 1805, eut, sous le règne de Louis-Philippe, comme riche propriétaire et maître de forges à Orthe (Mayenne), de l'influence dans son arrondissement. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, par 48 488 voix. Membre du comité du travail, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Elysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit la direction de ses forges. M. Roussel a obtenu, pour ses fers martelés au bois et ses fontes moulées, diverses médailles aux expositions de Laval et d'Angers. Membre du Conseil général de la Mayenne, il a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Rozières (Cher), le 10 avril 1877.

ROUSSEL (Napoléon), ministre protestant français, né à Sauve (Gard), en 1805. Fut longtemps attaché à la paroisse calviniste de Saint-Étienne. Plus tard il résida à Cannes et à Genève. — Il est mort dans cette ville, le 9 juin 1878.

Controversiste ardent, il est auteur d'un très grand nombre de brochures, de dissertations religieuses, d'opuscules de morale; nous citerons, entre autres : *Prédications chrétiennes* (1835, in-8); *Scènes évangéliques* (1840, in-8); *A mes enfants* (1840-1844, 3 vol. in-16); *le Culte domestique* (1843, 2 vol. in-8; 4e édit. 1855); *Rome et compagnie* (1846, in-12); *Élans de l'âme vers Dieu* (1852, gr. in-8); *Trois mois en Irlande* (1853, in-18); *les Nations catholiques et les nations protestantes* (1854, 2 vol. in-8), comparées sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité; *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1855, 2 vol. in-8), d'après le pasteur américain Albert Barnes; *les Fourmis* (1862, in-8); *la Bible* (1862, in-8); *les Champs* (1862, in-8); *les Abeilles* (1866, in-18); *les Papillons* (1869, in-18); *Petit théâtre de l'enfance ou leçons de morale en actions* (1869, 2 vol. in-18), etc.)

ROUSSELET (Mgr Charles-Frédéric), prélat français, est né à Saint-Amand (Cher), le 15 septembre 1795. Ancien vicaire général d'Autun, il a été nommé évêque de Séez par ordonnance du 26 novembre 1843, préconisé le 25 janvier 1844, sacré le 25 février et installé le 13 mars de la même année. Comte romain et prélat assistant au trône pontifical, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 août 1863.

ROUSSELOT (Xavier), professeur français, né à Metz, le 23 janvier 1805, embrassa de bonne heure la carrière de l'enseignement et occupa pendant vingt-cinq ans la chaire de philosophie au collège de Troyes. Il prit sa retraite en 1861.

Son principal ouvrage, *Études sur la philosophie dans le moyen âge* (1840-1842, 3 vol. in-8), a été l'objet d'une distinction honorable à l'Institut. On a encore de lui : la traduction des *Œuvres philosophiques* de Vanini (1842, in-12), publiée pour la première fois; celle de l'*Économie rurale* de Varron (1844, in-8), ainsi qu'une *Analyse des auteurs philosophiques* (1853, in-12); des *Études d'histoire religieuse aux* XIIe *et* XIIIe *siècle* (1856, in-8; 2e édit. 1867); *le Petit livre de l'homme et du citoyen* (1873, in-18), etc.

ROUSSET (Raymond-Victor-Almut), littérateur français, né à Oullins (Rhône), le 19 pluviôse an VI (7 février 1799), exerça, à Lyon, la profession de teneur de livres, et devint secrétaire de l'administration du dispensaire de la ville, membre, trésorier, puis doyen de la Société littéraire. Il a publié d'assez nombreux ouvrages en vers, notamment : *Vingt livres de fables* (Lyon, 1856, 4 fort vol. in-8), illustrés par les premiers artistes lyonnais; *Anges et démons*, poème en vingt-huit chants (Lyon et Paris, 1867, 2 vol. in-8).

puis plusieurs drames et comédies en vers : *la Mort de Danton*, d'abord anonyme et en trois actes (Lyon, 1839), puis avec nom d'auteur, en cinq actes (Ibid., 1841); *la Mort de Mirabeau* (Ibid., 1842); *un Thé chez Barras*, comédie en un acte (Ibid., 1844); *la Bataille électorale*, comédie en cinq actes (1842), sans compter plusieurs comédies en vers, encore inédites, et des romans en partie inédits.

ROUSSET (Camille-Félix-Michel), professeur et historien français, membre de l'Institut, né à Paris le 15 février 1821, obtint du succès au concours général, puis entra dans l'Université, comme maître d'études surnuméraire, au collège Saint-Louis, en 1841. Deux ans après, il était reçu agrégé d'histoire (1843), et était nommé professeur à Grenoble; il professa, de 1845 à 1863, au collège Bourbon, depuis lycée Bonaparte. Nommé, en 1864, historiographe du ministère de la guerre et conservateur de la bibliothèque de ce ministère il conserva ce poste jusqu'à sa suppression au mois d'août 1876, par la Chambre des députés. Il fut alors admis à la retraite. Aux élections du 11 octobre 1877, M. Rousset tenta d'entrer dans la vie politique; candidat officieux du maréchal de Mac-Mahon dans le VI[e] arrondissement de Paris, il échoua avec 5636 voix, contre le colonel Denfert-Rochereau. Il a été élu, le 30 décembre 1871, membre de l'Académie française, en remplacement de Prévost-Paradol. M. C. Rousset a été promu officier de la Légion d'honneur le 17 juin 1871 et commandeur le 9 août 1877.

On cite de lui : *Précis d'histoire de la Révolution française* (1849, in-8); *Histoire de Louvois et de son administration politique et militaire* (1861-63, 4 vol. in-8), ouvrage qui a obtenu trois ans de suite, de l'Académie française, le 1[er] prix Gobert; *Correspondance de Louis XV et du maréchal de Noailles*, d'après les manuscrits du dépôt de la guerre, avec une *Introduction* (1865, 2 vol. in-8); *le Comte de Gisors*, 1732-1758, étude historique (1868, in-18); *les Volontaires de* 1791-1794 (1870, in-8), critique amère des armées de la première République, et qui a été traduite en allemand; *la Grande armée de* 1813 (1871, in-18); *Histoire de la guerre de Crimée* (1877, 2 vol. in-8, avec atlas et planches); *la Conquête d'Alger* (1879, in-8), etc.

ROUVEURE (Pierre-Marcellin), ancien représentant du peuple et ancien député français, né à Annonay (Ardèche), le 27 avril 1807, d'une famille d'ouvriers mégissiers, parvint à acquérir une grande fortune et devint, en 1836, membre de la Chambre du commerce. Élu représentant à l'Assemblée constituante en 1848, il y fit preuve de courage et d'énergie aux journées de Mai et de Juin; il repoussa l'amendement Grévy, mais vota la Constitution. Non réélu en 1849, à la Législative, il y entra l'année suivante, par une élection partielle. Après le coup d'État, refusant le serment, il donna sa démission de membre du tribunal de commerce et se tint à l'écart sous l'Empire. Élu, le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, le quatrième sur huit, par 44 355 voix, il fit partie du groupe Feray, qui devint plus tard centre gauche, et vota avec le parti républicain. Aux élections du 20 février 1876, il fut élu député, pour la 2[e] circonscription de Tournon, par 7972 voix, contre 5921 obtenues par le candidat conservateur. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, mais ne se représenta point aux élections suivantes, pour raison de santé.

ROUVIER (Maurice), homme politique français, député, est né à Aix, le 17 avril 1842. Avocat à Marseille, il combattit l'Empire dans les journaux de l'opposition, et fut nommé secrétaire général de la préfecture des Bouches-du-Rhône, après le 4 septembre 1870. Candidat à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, il obtint, sans être élu, 44 059 voix, mais passa aux élections complémentaires du 2 juillet, avec 34 156 voix, et prit place à l'extrême gauche. Il protesta contre l'exécution, à Marseille, de Gaston Crémieux, et vit déposer contre lui une demande d'autorisation de poursuites pour un article de *la Constitution*, que la commission des grâces jugea outrageant. Cette demande fut repoussée, en mars 1872, sur la proposition de M. Changarnier, par « l'amnistie du dédain ». Rapporteur de la commission pour la réforme judiciaire en Égypte, M. Rouvier soutint avec zèle les intérêts français en Orient. Il adopta les lois constitutionnelles. Élu député le 20 février 1876, dans la 3[e] circonscription de Marseille, par 8503 voix, contre 3501 voix obtenues par le candidat monarchiste, il reprit sa place à l'extrême gauche et fut élu secrétaire de la Chambre. Au mois de mai suivant, il se vit accuser d'actes d'immoralité commis au Palais-Royal, et auxquels la presse monarchiste donna un retentissement scandaleux. Il demanda lui-même à la Chambre d'autoriser les poursuites contre lui (13 juin 1876), prit pour défenseur M[e] Nicollet, et fut acquitté le 13 juillet, par un jugement dont les dispositifs laissaient planer sur son innocence une incertitude outrageante. Trois ans plus tard, la commission d'enquête parlementaire sur les agissements de la préfecture de police retrouva l'origine de cette invention calomnieuse, dont une feuille plus que légère s'était faite l'écho.

Après l'acte du 16 mai 1877, M. Rouvier fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie; il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, et fut réélu par 8784 voix, contre 2855 obtenues par le candidat officiel. Dans l'une comme dans l'autre Chambre, il prit une part importante aux discussions économiques, commerciales et financières. Il défendit avec autorité les intérêts de la ville de Marseille, se prononça en faveur de l'impôt sur le revenu, mais combattit l'impôt sur le capital, préconisé par M. Menier. M. Rouvier a épousé la femme de lettres connue sous le pseudonyme de Claude Vignon.

ROUVRE (Louis-Pierre-François), député français, né à Saint-Parres-les-Vaudes (Aube), le 15 décembre 1802, fut reçu docteur en médecine en 1827, et se fixa à Chaource, dont il devint maire. Très estimé dans son département, il fut porté candidat aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine, contre M. de Maupas, ancien préfet de police de l'Empire, obtint, au premier tour de scrutin, 6681 voix, contre 6114 données à son concurrent, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 7196 voix, contre 6481. Il siégea au centre gauche, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant, par 7377 voix sur 13 817 votants.

ROUYER (Jean-Eugène), architecte français, né à la Neuville-au-Pont (Marne), le 23 novembre 1827, est le neveu du célèbre hydrographe Beautemps-Beaupré. Appelé par lui à Paris, il fut placé, en 1845, dans l'atelier de l'architecte Baltard, et entra, l'année suivante, à l'École des

Beaux-Arts. En 1864, il obtint, au concours, la première prime pour la construction de la préfecture de Lille. On lui dut depuis : la mairie de sa ville natale, l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry, l'hôtel des Pommiers (1866), démoli plus tard, pour l'ouverture du boulevard Saint-Germain, la restauration du portail de l'église de Villeneuve-sur-Yonne, etc. Au concours pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville de Paris, il obtint la seconde prime (1873). Il avait reçu une médaille au Salon de 1869 et une autre à celui de 1870.

On a de M. Rouyer plusieurs publications : *l'Art architectural en France* (1859-1866, 2 vol. in-4°), ouvrage important; *les Appartements de S. M. l'Impératrice au palais des Tuileries* (1867-1868, in-folio).

ROUX (Honoré-Didier), homme politique français, député, né à Clermont-Ferrand, le 21 mars 1821, fut secrétaire de mairie dans le département du Puy-de-Dôme. Devenu avocat général en 1848, il donna sa démission au coup d'État du 2 décembre 1851, et s'inscrivit au barreau de Riom, où il occupa une des premières places. Élu, le 8 février 1871, représentant du Puy-de-Dôme à l'Assemblée nationale, le deuxième sur onze, par 78 181 voix, il fit partie des groupes de la gauche républicaine et du centre gauche, vota avec la minorité de l'Assemblée, et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat dans la 2e circonscription de Riom, aux élections du 20 février 1876, il eut pour concurrents MM. Gustave Rouher, neveu de l'ancien ministre, et Eugène Tallon, représentant sortant monarchiste. Il fut élu par 10 380 voix, contre 7390 partagées entre ses adversaires. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10 978 voix, contre 6215 obtenues par M. Gustave Rouher, candidat officiel et bonapartiste. M. Roux fut un des membres du centre gauche qui votèrent le 9 juillet 1879 contre le projet de loi sur l'enseignement supérieur de M. J. Ferry. Il représente le canton de Saint-Gervais au Conseil général.

ROUX (Pierre-Marie-Louis-Ferdinand), prêtre français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 mars 1805, et fils d'un ancien soldat, étudia la théologie au séminaire d'Aix et, après avoir professé quelque temps à Juilly, reçut à Rome le diaconat et la prêtrise (1830). Il était vicaire à Notre-Dame des Victoires à Paris, lorsqu'en 1834 il fut désigné à la préfecture apostolique de l'île Bourbon; mais il préféra rester simple prêtre et fut tour à tour attaché aux paroisses de Saint-Germain des Prés, de Saint-François et de Saint-Antoine. A la révolution de Février, il fut président du club de l'Alliance du peuple et du clergé, qu'il avait ouvert au faubourg Saint-Antoine; dans les journées de juin, il exposa sa vie pour arrêter l'effusion du sang, en servant d'intermédiaire entre les insurgés et les généraux. Depuis il a fondé l'œuvre de Saint-Antoine pour fournir du travail aux ouvrières pauvres, institution qui compta des succursales à Paris et dans quelques villes manufacturières.

ROUX (Amédée), littérateur français, né à Billom, le 9 mai 1828, avocat à Issoire, a écrit dans divers journaux de province et collaboré activement, depuis 1858, à la *Correspondance littéraire* de M. Lud. Lalanne. Il a aussi inséré un certain nombre d'articles dans la *Revue historique du droit français et étranger*, dont quelques-uns ont été publiés à part.

50 vol. in-8].
ardente sou-
lôtel de ville
but et l'ave-
venu à l'or-
e l'enseigne-
pour le docto-
qui l'avaient
vait, au mo-
fesseur d'his-
nnes.
tuante par le
andidature fut
te, qui décla-
cipie : « tout à
eprésentant. »
quatorze, par
emarquée aux
favorable au
remiers votes,
5, appuya la
a l'expédition
Législative, et
nnes.
na sa démis-
l'Univers, où
a des articles
vocation pre-
que et fut en-
ogie au sémi-
geac le 16 fé-

ohie de l'his-
pour l'affirma-
dans la géné-
osophia juxta
4 vol. in-12),
n 1856.

ze François-
est né à Beau-
toine de la ca-
rai du même
e Montpellier
préconisé le
19 mars.
es et Mande-
quelque bruit
vérité de Ca-
ournai, 1861,
e-Elisabeth de
nes, 1861, in-
al, prononcé
54, in-8) ; etc.
swes : le Dis-
notes (Ibid.,

·, homme po-
nateur est né
16 août 1818.
re du Conseil
il a été, en
islatif, comme
la 5e circon-
:, où il avait
ler. Il fut élu
En mai 1869,
41 votants : il
dont les trois
0 voix. Réélu
nationale, le
, il siégea à
ppel au peuple
es. Elu séna-
janvier 1876,
r 577 votants,

il se prononça, le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés. Il représente le canton de Loulay au Conseil général de la Charente-Inférieure.

ROY DE LOULAY (Louis), député français, fils du précédent, né le 8 août 1848, venait de terminer ses études de droit, lorsqu'il fit partie pendant la guerre de la garde mobile de son département. Elu, le 20 février 1876, député dans l'arrondissement de Saint-Jean-d'Angély, par 12 533 voix, sur près de 22 000 votants, il se rattacha comme son père au groupe bonapartiste, et fut un des 158 députés qui soutinrent, après l'acte du 16 mai 1877, le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel du maréchal, par 13 242 voix, contre 10 030 obtenues par le candidat républicain. Il représente le canton de Matha au Conseil général de la Charente-Inférieure.

ROYER (Gabriel-Antoine), officier et député français, est né à Sey-Chazelles, près Metz, le 1er octobre 1825, fut élève de l'école militaire de Saint-Cyr, entra dans l'infanterie, et, après de brillants services militaires, fut promu chef de bataillon au 34e régiment de ligne. Il prit sa retraite en 1875, devint maire de Spincourt et conseiller général de la Meuse, pour le même canton qu'il représenta jusqu'au 1er août 1880. Il se porta candidat dans l'arrondissement de Montmédy, en remplacement de M. Billy, décédé, fut élu, le 2 février 1879, par 10 363 voix sans concurrent, et prit place à gauche. M. Royer a été promu officier de la Légion d'honneur le 20 août 1874.

ROYER (Pierre-Marie-Casimir), homme politique français, ancien député, né à Saint-Galmier (Loire), le 29 mai 1791, entra, en 1815, au barreau de Grenoble, et devint en 1828 conseiller auditeur. Après 1830, nommé substitut du procureur général, puis avocat général, il fut, en 1835, nommé conseiller, et, plus tard, appelé à une présidence de Chambre. Premier président en 1848, il fut mis à la retraite en 1861, avec le titre de premier président honoraire. Député de Grenoble en 1846, M. Royer siégea au centre gauche jusqu'à la chute de la dynastie d'Orléans. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du Gouvernement, pour la première circonscription de l'Isère, par 18 870 voix sur 35 086 votants. Il avait pour concurrent M. Casimir Périer. Il ne fut pas réélu en 1869. Membre du Conseil général pour le canton de Vif, il a été promu officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Grenoble, le 29 juin 1876.

ROYER (Paul-Henri-Ernest DE), magistrat français, ancien ministre et sénateur, né à Versailles, le 29 octobre 1808, fit ses classes à Marseille, étudia le droit à Grenoble, puis à Paris, et s'y fit recevoir avocat en 1829. Nommé substitut au tribunal de Die, le 19 mai 1832, il parcourut tous les degrés de la hiérarchie judiciaire, et exerça tour à tour les mêmes fonctions à Sainte-Ménehould (1833), à Châlons-sur-Marne (1834), à Reims (1835) et à Paris (23 avril 1841), où il porta la parole contre le notaire Lehon, accusé d'escroquerie, et dans l'affaire du chemin de fer de la rive gauche. Nommé substitut près la Cour royale (22 octobre 1846), puis avocat général (3 août 1848), il fut chargé, en 1849, de porter la parole devant la Haute-Cour, convoquée à Bourges et à Versailles pour juger les insurrections socialistes ; il se prononça vivement contre le changement politique survenu en Février. Le 17 mars 1850, il fut

nommé procureur général près la Cour d'appel de Paris, et remplaça, l'année suivante, M. Rouher au département de la justice dans le cabinet transitoire du 25 janvier. En quittant le portefeuille, il reprit ses fonctions de procureur général (11 avril 1851) et fut alors promu officier de la Légion d'honneur

Dévoué à la politique de l'Élysée, M. de Royer fut appelé, après le coup d'État, à siéger à la Commission consultative, puis au Conseil d'État (1852). Il succéda à M. Delangle comme procureur général à la Cour de cassation, le 10 février 1853. A la mort de M. Abbatucci, il fut chargé pour la seconde fois du ministère de la justice (16 novembre 1857), d'où il fut, le 5 mai 1859, appelé au Sénat, avec les fonctions de premier vice-président. Nommé premier président de la Cour des comptes, le 1er février 1863, M. de Royer fit partie, pendant plusieurs années, du Conseil supérieur de l'instruction publique. Il fut aussi président du Conseil général de la Marne, où il représentait le canton de Châtillon. Après la chute de l'Empire il se renferma dans ses fonctions de magistrat. Commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1852, il a été promu grand officier le 14 août 1856 et grand-croix le 13 mars 1869. — Il est mort à Paris, le 13 décembre 1877.

On a de M. de Royer, outre ses réquisitoires, un *Commentaire analytique du Code civil, livre I, titre II* (2e édit., 1846, in-4), avec M. Coin-Delisle divers *Discours* de rentrée.

ROYER (Alphonse), littérateur français, né à Paris, le 10 septembre 1803, et fils d'un ancien commissaire-priseur qui a laissé quelques écrits administratifs, se mêla, sous la Restauration, à la jeunesse libérale et romantique et débuta dans la littérature en 1830. A la suite d'un voyage de quelques années en Orient, il aborda définitivement la carrière d'auteur dramatique, dans laquelle il rencontra des succès sérieux et durables. Il eut, dès lors, pour collaborateur habituel, M. Gustave Vaëz, son ami, qui a été même associé jusqu'à la fin de 1859 à son administration théâtrale. M. Royer a dirigé l'Odéon de 1853 à 1856, et depuis, l'Opéra jusqu'en décembre 1862, époque où il devint inspecteur général des beaux-arts. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en décembre 1844 et promu au grade d'officier le 7 août 1867. — Il est mort à Paris, le 11 avril 1875.

On a de lui : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8); *Manoël* (in-8); *Un Divan* (in-8); *Venezia la bella* (1834, 2 vol.); *Aventures de voyage* (1837, 2 vol.); *le Connétable de Bourbon* (1838, 2 vol.); *Robert Macaire en Orient* (1840, 2 vol.); *les Janissaires* (1844, 2 vol.); *Histoire universelle du théâtre* (1869-1871, 4 vol. in-8); *Histoire de l'Opéra* (1875, in-8, avec eaux-fortes), etc. Il a donné au théâtre, avec M. Romieu : *Henri V et ses compagnons* (1830), drame en trois actes; et avec M. G. Vaëz, les opéras : *Lucie de Lammermoor* (1839), *la Favorite* (1840); *Don Pasquale* (1843); *Othello* (1844); *Jérusalem* (1847); *Robert Bruce* (1847); les comédies : *Mon parrain de Pontoise*, en 1 acte (1842); *le Voyage à Pontoise* (1843); *le Bourgeois grand seigneur* (1842); *Mademoiselle Rose* (1843); *la Comtesse d'Altemberg* (1844), drame en 5 actes; *Déménagé d'hier* (1852), vaudeville, avec M. Th. de Langeac; *Cadet la Perle*, drame en cinq actes (1866), etc. Citons encore une traduction du *Théâtre d'Alarcon* (1864, in-18), puis des articles sur la législation musulmane, insérés, de 1836 à 1838, dans *la Gazette des Tribunaux*, et une foule d'articles et fragments, dans divers recueils historiques, pittoresques et littéraires.

ROYER (Mlle Clémence-Auguste), femme auteur et économiste française, née à [illegible], vers 1830, d'une famille catholique et royaliste, passa une partie de son enfance en exil et revint en France achever son éducation au Sacré-Cœur. Elle débuta dans la littérature par quelques poésies insérées dans les revues, fit un voyage en Angleterre, y apprit la langue anglaise et se retira bientôt après en Suisse pour s'y livrer dans la retraite à l'étude des sciences naturelles et philosophiques. En 1859, elle fonda à Lausanne un cours de logique destiné aux femmes, qui fut suivi d'un cours complet de philosophie donné en cette ville et répété depuis ailleurs. La première leçon en a été publiée sous le titre d'*Introduction à la philosophie*. Elle écrivit à la même époque une série d'articles d'économie politique dans le *Nouvel Économiste*, fondé en Suisse par M. P. [illegible].

En 1860, Mlle Royer prit part au concours ouvert par le gouvernement vaudois au sujet de la théorie de l'impôt, et partagea le prix avec Proudhon qui venait de nier dans un de ses livres l'intelligence des femmes. Son mémoire fut publié sous ce titre *Théorie de l'impôt ou la dîme sociale* (1862, 2 vol. in-8). Un an après, elle faisait paraître sa brochure intitulée : *Ce que doit être une église nationale dans une république*, et, en 1862, la traduction du grand ouvrage de Ch. Darwin, *l'Origine des espèces*, précédée d'une introduction où elle signalait avec une grande hardiesse les conséquences de la théorie du naturaliste anglais (in-18; 2e édit., [illegible], in-8). Elle a publié, en outre, un roman [illegible]phique, *les Jumeaux d'Hellas* ([illegible]), *l'Origine de l'homme et des Sociétés* ([illegible]), *Rites funéraires aux époques préhistoriques* ([illegible] in-8), puis diverses brochures: *Sur le* [illegible] *d'un collège international rationaliste*, *Sur l'avenir de Turin*, *sur le Percement* [illegible] *américain*, etc. Mlle Royer, qui a pris part aux conférences d'enseignement libre organisées à Paris, a collaboré à *la Presse*, au *Temps*, au *Journal des économistes*, etc.

ROYS (Richard-Joseph-Timoléon de [illegible] Saint-Michel, comte de), député français, né à Paris, le 14 août 1839, servit quelque temps dans l'armée, puis s'occupa d'agriculture. [illegible] colonel du 47e régiment de l'armée territoriale, [illegible] fut candidat républicain dans l'arrondissement de Bar-sur-Aube, aux élections du 20 février [illegible] obtint, au premier tour de scrutin, [illegible] et échoua au scrutin de ballottage, contre M. [illegible] candidat monarchiste. Après la dissolution de la Chambre, il se reporta contre le même concurrent, devenu candidat officiel, [illegible] son commandement quelques [illegible] élections, mais fut élu par [illegible] inscrire au groupe de la gauche [illegible] prit part aux discussions des questions [illegible] et du budget de l'armée. M. de Roys a [illegible] de la Légion d'honneur.

ROZE (Pierre-Gustave), marin français, [illegible] 28 novembre 1812, entra dans la marine [illegible] devint enseigne en 1832, lieutenant [illegible] en 1839, capitaine de frégate en [illegible] de vaisseau en 1856. Chargé du commandement [illegible] de la Vera-Cruz pendant la période [illegible] tique de la guerre du Mexique [illegible] ces fonctions avec un dévouement qui [illegible] le 19 juillet 1862, le grade de contre-amiral [illegible] 1865 il fut appelé au commandement [illegible] des mers de Chine, eut à faire [illegible] vernement de la Cochinchine, en [illegible] M. de La Grandière et s'y concilia [illegible] sympathies. Il avait repris le commandement [illegible]

36, l'assassinat
s en Corée le
ses forces sur
e l'Asie orien-
ilisation et au
difficultés de
de Kang-hoa,
s, situé sur le
e du royaume.
isposait ne lui
tion, et il dut
e par le feu la
enses approvi-
l'amirauté, et
il fut quelque
g. En septem-
La Roncière
re de la Médi-
ord du navire
t feu le 31 oc-
re du général
à prendre le
nier. Il a été
honneur le 28
sité (de grand-
son admission

ugène DE), ar-
e de l'Institut,
ève de l'École
tions de répé-
binet de M. Gi
re de l'instruc-
cteur général
démie des in-
juin 1871, en
uppléa, depuis
France. M. de
sénateur dans
cond sur deux,
e fit inscrire au
ibliothèque de
du droit fran-
i, par M. La-
ac M. de Mas-
s inscriptions
l, 2 vol. in-8).
r de la Légion

andegavenses
du Saint-Sé-
édites d'après
3); *Formules*
générale des
iptions (1856,
éral du grand
-8); *Disserta-*
astique (1869,
t, recueil des
rie pontificale

lemand, né à
lève de Corné-
à Munich, et
tions pour les
onne et pour
où il retraça
cygne, et les
dames châte-
suite la pein-
bleau célèbre
moment où il
lupart de ses
ohême. Après
gue (1841), il

fut appelé à diriger celle de Vienne (1852). — Il est mort dans cette ville, le 8 juillet 1875.

RUBILLARD (Anselme-Maurice), député français, né à Laval (Mayenne), le 26 septembre 1826, s'établit au Mans, comme géomètre-expert. Nommé maire de cette ville en 1871, il fut révoqué après le 24 mai 1873 et replacé dans ses fonctions en 1876. La même année, il fut élu député (20 février), pour la 1re circonscription du Mans, par 11 460 voix, sur 17 600 votants, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10 468 voix contre 9545 obtenues par le candidat officiel. M. Rubillard représente le premier canton du Mans au conseil général de la Sarthe, dont il a été élu secrétaire.

RUBINSTEIN (Antoine-Grégoire), pianiste et compositeur russe, né le 30 novembre 1829, à Wechwotynetz, sur les frontières de la Moldavie, fut emmené de bonne heure à Moscou, où il eut pour professeurs de piano sa mère et Alexis Villoing. Dès l'âge de huit ans, il parut en public avec succès ; deux ans plus tard il accompagna son maître Villoing à Paris, où il reçut les encouragements de Liszt et où il séjourna près de deux ans. Il exécuta ensuite une longue tournée artistique en Angleterre, en Allemagne, en Suède, puis se retira quelque temps au sein de sa famille à Berlin, où il étudia la composition, sous la direction de Dehn. Après avoir passé près de deux ans à donner des leçons à Vienne et dans quelques villes d'Allemagne, il retourna en Russie et fut nommé, à Saint-Pétersbourg, pianiste particulier de la grande-duchesse Hélène. Plus tard il eut la direction des concerts de la Société musicale russe, puis celle du nouveau Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Dans cet intervalle, M. Rubinstein fit de nouvelles tournées en Europe, il vint plusieurs fois à Paris, notamment au mois de mars 1868, et obtint partout de grands succès de virtuose. Il a été élu correspondant de l'Académie des beaux-arts, le 24 avril 1875.

Il jouit aussi, à l'étranger surtout, d'une assez grande réputation, comme compositeur. On cite de lui toute une série d'opéras russes et allemands : *Dimitri Donskoi*, *les Chasseurs sibériens*, *la Vengeance*, *Tom le fou*, *les Enfants de la bruyère*, *Lalla Rookh*, etc.; puis un oratorio, *le Paradis perdu*, des *Symphonies*, des *Ouvertures*, des *Trios*, des *Sonates*, des *Études* pour piano, des *Romances*, etc. — Son frère, Nicolas RUBINSTEIN, né à Moscou en 1838, élève de Villoing et de M. Kullak, s'est aussi distingué comme pianiste. Il est devenu directeur de la succursale de la Société musicale russe à Moscou. Il a aussi écrit quelques compositions.

RUBIO (Claude-Antoine), géologue français, né en 1798, à Chauvart (Marne), entra, à l'âge de vingt ans, à l'École polytechnique. Admis, en 1820, au corps royal des ingénieurs-géographes, il passa, en 1831, dans celui de l'état-major et fut attaché à l'armée d'Afrique, puis à la carte de France. En 1849, il fut promu au grade de chef d'escadron et retraité en 1856. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1838.

Membre des Sociétés de géologie et d'histoire naturelle, il est auteur d'ouvrages estimés sur ces deux sciences, entre autres : *Description géognostique du bassin du Bas-Boulonais* (1828, in-8) ; *Cours élémentaire de géognosie* (1830, in-8), fait au dépôt de la guerre; *Relation de la*

guerre d'Afrique (1832, 2 vol. in-8), pendant les premières années de la conquête; *Voyage dans la régence d'Alger* (1833, 3 vol. in-8, pl.), où l'on trouve de nombreuses observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, suivies de la description complète du territoire occupé à cette époque; *Description géologique de la partie méridionale des Vosges* (1835, in-8); *la Religion naturelle* (1835, in-12); *Traité élémentaire de géologie* (1837, 2 vol. in-8 et atlas); *Alger* (1853, in-8), pour la collection de l'*Univers pittoresque*; *De la Pluie en Europe* (1855, in-12), etc.; enfin des Mémoires sur *les Environs d'Oran*, *les Volcans d'Amérique*, *les Alpes françaises*, etc.

RUBIO (Louis), peintre italien, né à Rome, en 1797, y fit ses premières études, remporta successivement les grands prix de Canova, de Marie-Louise à Parme, et du Capitole (1822-24), et fut dès 1827 nommé membre de l'Académie de Saint-Luc. Venu à Paris en 1830, il travailla chez M. Léon Cogniet, exposa à plusieurs de nos Salons, exécuta avec succès quelques commandes officielles, retourna en Italie, puis alla se fixer à Genève (1857). Il faut citer parmi ses œuvres : *Priam aux pieds d'Achille*, *le Samaritain* (1822-1827); *le Mariage de Salvator Rosa*, actuellement au Grand-Trianon (1836); *Marie Stuart*, au musée de Rouen; *la Vierge*, *saint Stanislas* et *saint Laurent*, à Varsovie (1845); *le Siège de Bruxelles*, pour les galeries de Versailles (1846); des *Portraits* et des sujets religieux exécutés pour la Pologne et la Russie (1842-1854). Il a reparu au Salon de 1857, avec *Zeuxis peignant les cinq beautés de la Grèce*. M. L. Rubio a obtenu en 1827, à Rome, une médaille d'honneur avec brevet de pension, et une 3e médaille à Paris, au Salon de 1836.

RUCHDI-pacha (Méhémet), surnommé *muterdjim* (le traducteur), homme d'État ottoman, né à Constantinople, en l'an 1225 de l'hégire (1809), de parents pauvres, fut enrôlé comme simple soldat dans les premières troupes turques régulières instituées par Mahmoud (1825); il parcourut un à un tous les grades inférieurs. Aux études littéraires, il voulut joindre l'histoire, la géographie, les mathématiques, la physique, qui pouvaient être utiles à sa carrière. Les livres manquant dans sa langue, il apprit le français sans maître, et en moins de deux ans parvint à traduire en turc quelques-uns de nos opuscules relatifs à l'art militaire. Le sultan Mahmoud ayant entendu parler du *soldat traducteur*, comme on l'avait surnommé dans l'armée, se le fit présenter et le nomma chef de bataillon. Colonel d'état-major à Nezib (1839), il fut à la paix attaché comme aide de camp au seraskier Moustafa-pacha, chargé de la pacification et de l'organisation du Liban (1840-53). A son retour à Constantinople, il devint membre du conseil de la guerre sous le ministère de Riza et eut part à la réorganisation de l'armée ottomane. Chargé spécialement de l'organisation du *rédif* (réserve), il reçut bientôt après le commandement général du nouveau corps avec le grade de *serik* (général de division). En 1853, enfin, il fut nommé ministre de la guerre, et combattit avec énergie dans le divan les prétentions du prince Menschikoff. Peu après la déclaration de guerre, il reçut le commandement en chef du corps d'armée de la garde impériale. Le 2 juin 1855, il fut remis en possession du ministère, et à la mort d'Aali-pacha, lui succéda comme grand vizir. Depuis, les vicissitudes de la politique orientale l'ont éloigné du pouvoir ou l'y ont ramené. En 1861, il revenait de Berlin à Paris, quand il fut nommé ministre de la guerre en remplacement de [illegible]-pacha (28 septembre). Il visita l'[illegible] à Compiègne avant de se rendre à Constantinople. Révoqué de ses fonctions de seraskier dans les derniers jours de 1862, il fut [illegible] au ministère en juillet 1865. Désigné comme plénipotentiaire à la conférence de Londres en [illegible], il fut remplacé en 1873, comme grand vizir, par Essad-pacha, ministre de la guerre. — On a annoncé sa mort en octobre 1874.

Méhémet Ruchdi-pacha a traduit en turc grand nombre d'ouvrages du français; ce sont pour la plupart des traités concernant la [illegible] et l'art militaire : le recueil des ordonnances, le Code militaire français, etc. Décoré de l'ordre du Medjidié de la première classe, il a été [illegible] de divers ordres étrangers.

RÜCKERT (Henri), historien allemand, fils du poète Frédéric Rückert, mort en 1866, est né à Cobourg, le 14 février 1833. Ayant [illegible] études à Erlangen, à Bonn et à Berlin, il se rendit à Iéna en 1845, et y fut reçu professeur. De là il passa à Breslau, où il fut nommé en [illegible] professeur adjoint d'archéologie allemande. On cite parmi ses ouvrages quelques monographies : *Vie de saint Louis, landgrave de Thuringe* ([illegible]); *Vie de frère Philippe*, de l'ordre des [illegible] (1855); puis *les Annales de l'histoire* [illegible] (Leipzig, 1850, 3 vol.); *l'Histoire du* [illegible] (Stuttgart, 1852), et *l'Histoire de la* [illegible] *allemande à l'époque de transition* [illegible] *héroïques aux temps chrétiens* ([illegible] 1854, tomes I et II). — Il est mort à [illegible] le 11 septembre 1875.

RUDDER (Louis-Henri DE), peintre français, né à Paris, le 17 octobre 1807, reçut les premières leçons de Gros, suivit l'atelier de [illegible], entra en même temps à l'École des beaux-arts et débuta, au Salon de 1834, par un sujet de genre : *Enfants dérobant le gibier d'un garde-chasse endormi*. Il a traité depuis l'histoire et les sujets religieux. Nous citerons : *la* [illegible] *d'Armagnac* (1835); *Claude Lorrain*, [illegible] *la Ligue* (1836); *l'Enfant et le* [illegible] *Claude Frollo*, *Charles II et Alice* [illegible] *Marmion* (1838); *Hamlet* [illegible] *les Lansquenets* (1839); *saint Augustin*, [illegible] *trait en pied du Roi*, *saint Georges* [illegible] (1842); *les Proscrits des Cévennes* [illegible] *sion divine*, *Blaise Montluc*, *les* [illegible] commandes (1844-1850); *Christ* [illegible] *nes*, appartenant à l'État (1855); [illegible] *Étoiles* (1857); *l'Écho du matin*, [illegible] *Mater dolorosa*! *Nicolas Flamel* [illegible] *au jardin des Olives*, *saint Jean* [illegible] *des Abruzzes* (1864); *Ecce homo* [illegible] *Bréau*, *Avenue dans les bois de* [illegible] *Tête d'homme*, dessin à la sanguine, [illegible] tion universelle de 1867; *Scène d'un* [illegible] *dottieri*, paysage (1868); *Pecore et* [illegible] *Dans les Bois de Courron* [illegible] *Un Escolier* (1875); *Pierrot à l'* [illegible] *de jeune homme* (1877); *Ecce homo* [illegible] (1878). M. de Rudder a [illegible] *Gringoire* [illegible] relles, comme [illegible] la sanguine ou [illegible] dessins à la sanguine, [illegible] tels que : *l'Étude*, *la Brodeuse*, [illegible] *tuelle*, *les Jeunes artistes*, [illegible] *le Berger et l'enfant*, d'après [illegible] *Tête de jeune homme*, [illegible] des camaïeux sur lave, comme [illegible] *la croix pour la première* [illegible] *pouillé de ses vêtements*, etc. [illegible] 3e médaille en 1840, une [illegible] ration de la Légion d'honneur en [illegible]

t belge, né à
bonne heure
conservateur

imples vérités
)nyme *Charles*
ques, *Zerline*,
nbeau, drame
etc.), on cite
réimpressions
Bienvenue de
der Hæghen
erodami silva
les sept dames
isons, poëmes,
l'histoire des
s bibliophiles
Justification
chant sa que-
(Ibid., 1868);
Saint-Servais
les documents
royale, etc.
de documents
elles 1877, in-
, une traduc-
de MM. Crowe
et publié avec
niennes (1555-
u *Bulletin du*
Belgique, etc.
mse RUELENS,
27 mai 1821,
Bruxelles, le
lonyme de *Ca-*
nouvelles très
été réunis en
ls, 1873-1875,

rateur italien,
830 ses études
ns après pour
puis en Suisse,
Italie en 1869,
Taggia. Atta-
on italienne de
ite de Novare,
revint en 1875

1852 un pre-
fois traduit en
d'un conspi-
d'un réfugié
Antonio (1858,
. français sous
or une famille
(1863, 2 vol.

économiste es-
21 juillet 1806,
ommerce à Sé-
, il prit part à
uté de Séville
1838, il passa
en Angleterre,
des questions
té en Espagne,
La Sagra, une
du commerce
l.). En 1844, il
iales (Maximas
t. augmentée,
sseur titulaire
de des sciences
eur en chef de

l'Ami du Pays (Amigo del País), bulletin de la Société économique de Madrid. Son ouvrage le plus important est l'*Histoire universelle du commerce* (la Historia mercantil universal; Madrid, 1852-1853, 2 vol. in-8).

RUFZ DE LAVISON (Étienne), médecin et administrateur français, né à la Martinique, le 14 janvier 1806, d'une famille bordelaise émigrée en 1790, fit ses classes à Paris, au collège Louis-le-Grand, puis suivit les cours de médecine. Interne des hôpitaux, il obtint la médaille d'or en 1833 et fut reçu le premier au concours d'agrégation de 1835, l'année de son doctorat, fut envoyé à Marseille pour soigner les cholériques, et obtint la décoration de la Légion d'honneur.

M. Rufz retourna ensuite à la Martinique, y exerça la médecine et fut nommé médecin en chef de l'hôpital civil et de la maison des aliénés de la ville de Saint-Pierre. Juge assesseur près le tribunal de Saint-Pierre, il s'occupa spécialement des empoisonnements pratiqués, disait-on, par les nègres, et combattit des exagérations accréditées. Après 1848, il fut nommé maire de Saint-Pierre et président du conseil de la Martinique. Il revint à Paris en 1856, et fut nommé, en 1860, directeur du Jardin zoologique d'acclimatation. Il remplit ces fonctions avec distinction jusqu'en 1865, époque où il eut pour successeur M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire. En 1867, il fut nommé délégué de la Martinique par le comité des colonies. Élu, en 1875, associé de l'Académie de médecine, il avait été promu officier de la Légion d'honneur, le 3 décembre 1850.

Outre de nombreux articles et mémoires dans les journaux de médecine, on cite de M. Rufz de Lavison : *Des Fluides et des solides dans l'économie animale*, thèse pour le doctorat (1835); *Études historiques et statistiques sur la population de Saint-Pierre de la Martinique* (Saint-Pierre, 1854, 2 vol. in-8); *Enquête sur le serpent de la Martinique* (Bothrops lancéolé) (1860, in-8); puis de nombreux articles de politique ou d'économie politique dans les journaux de la colonie, plusieurs *Rapports*, etc.

RUGE (Arnold), publiciste allemand, né à Bergen, dans l'île de Rugen, le 13 septembre 1803, étudia la philosophie et la philologie à l'université d'Iéna. Affilié aux conspirations de la jeunesse allemande contre les gouvernements absolus, il subit une année d'emprisonnement à Kœpinick, et cinq ans de la même peine dans la forteresse de Colberg. A cette époque, il embrassa avec ardeur les doctrines de Hegel. En 1830, il fit paraître à Iéna, outre la traduction d'*Œdipe à Colone*, une tragédie, *Schill et les siens*.

Nommé professeur à l'université de Halle, il fit avec succès un cours de philosophie, et publia son *Esthétique de Platon* (Halle, 1832). En 1838, il fonda, avec son ami Echtermeyer, les *Annales de Halle*, organe d'opposition très vive contre l'Église et l'État. Menacé par la police prussienne, il se retira à Dresde et y acquit le droit de bourgeoisie. Son journal, qui sous le titre d'*Annales allemandes* poursuivait les hardiesses de sa polémique, fut supprimé. M. Ruge y substitua *le Nouvelliste* (1839), puis quitta son pays, comme Henri Heine, en le maudissant, et vint chercher à Paris la liberté. Il tenta d'y reconstituer les *Annales allemandes*, mais son désaccord avec les écoles socialistes l'engagea à se retirer en Suisse. En 1845, parut à Leipzig son ouvrage intitulé *Deux ans à Paris*. Ses *Œuvres complètes* furent publiées l'année suivante (Manheim, 1846, 4 vol.). Puis il rentra dans sa patrie, et en 1847 fonda une maison de librairie à Leipzig.

Après la révolution de 1848, M. Ruge fit paraître d'abord à Leipzig, puis à Berlin, une feuille radicale, *la Réforme*, inspirée de l'esprit du journal français de ce nom. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche, mais il ne tarda point à donner sa démission, et se rendit en Prusse, où il fit partie du congrès des démocrates réunis à Berlin. De retour à Leipzig, il se mêla au mouvement insurrectionnel du mois de mai, et fut forcé de fuir. Il passa en Angleterre au mois de juillet 1850 et y fut inspecteur des écoles. A Londres, il s'unit avec MM. Ledru-Rollin, Mazzini, etc., et fit partie du comité de la propagande européenne. Après les événements de 1866 et 1870, il se prononça pour l'Empire allemand, et obtint du Reichstag une pension de 3000 marcs en février 1878.

On cite de M. Ruge de nombreux écrits littéraires ou politiques : *Esquisses poétiques* (Poetische Bilder; Leipzig, 1847, 2 vol.); *Esquisses politiques* (Polit. Bilder; Ibid., 1848, 2 vol.); *Nouvelles révolutionnaires* (Rev.'s Novellen; Ibid., 1850, 2 vol.); *le Monde Nouveau* (die neue Welt; Ibid., 1856), drame; des *Mémoires de jeunesse* (Aus früherer Zeit; Berlin, 1862-1867, 4 vol.). *Histoire de la civilisation* (Geschichte der Civil, 5e édit., 1875, 5 vol.); un recueil de drames et comédies (Ibid., 1865); quelques traductions d'ouvrages anglais, notamment les *Lettres de Junius*, la *Vie de Palmerston*, d'après L. Bulwer; enfin des manifestes au peuple allemand à propos des événements du jour (Ibid., 1866-1868.)

RUHMKORFF (Henri-Daniel), constructeur d'appareils de physique à Paris, né en Allemagne en 1803, travailla d'abord chez quelques-uns de nos meilleurs constructeurs d'instruments de précision, notamment chez Charles Chevalier. Plus tard, ouvrier en chambre, et enfin chef lui-même d'une maison de plus en plus importante, il se consacra particulièrement à la construction des instruments électro-magnétiques. Ses galvanomètres et ses appareils d'induction auxquels M. Th. Du Moncel a consacré une *Notice* spéciale figurent dans la plupart des cabinets de physique. Il obtint, à la suite de l'Exposition universelle de 1855, une médaille de première classe et la décoration de la Légion d'honneur. Il lui fut décerné une médaille au premier concours du grand prix de 50 000 francs pour les applications de l'électricité, en 1858; puis, en 1864, il obtint le prix lui-même, qui n'avait pas été décerné au concours précédent. — Il est mort à Paris, le 19 décembre 1877.

RUMILLY (Louis-Madeleine-Clair-Hippolyte GAULTHIER DE), homme politique français, sénateur, né à Paris, le 8 décembre 1792, d'une famille dévouée à l'ancienne monarchie, fit de brillantes études au lycée Napoléon, puis suivit les cours de droit et s'inscrivit comme avocat à Paris en 1813. Il plaida dans plusieurs procès de presse ou de politique, notamment pour MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur*, et dans l'affaire des quatre sergents de La Rochelle. Retiré ensuite dans le département de la Somme, il y était, en 1830, un des chefs considérés du parti libéral. En 1831, il fut nommé député d'Amiens, et à part une interruption, de 1835 à 1837, il fut réélu jusqu'en 1848, et resta constamment dans les rangs de la gauche dynastique. Il fut membre ou rapporteur de nombreuses commissions, surtout dans les questions de finances, de commerce, de douanes, de chemins de fer et de budget.

En 1848, M. Gaulthier de Rumilly fut envoyé par le même département, le troisième sur quatorze, à l'Assemblée constituante. Membre du comité des finances, il vota en général avec la droite. Compris, au mois d'avril 1849, parmi les conseillers d'État élus par l'Assemblée législative le maintint dans ses fonctions, il fit partie de la section de législation jusqu'au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, avec vingt et un de ses collègues. Quelques jours après il se retira du Conseil général de la Somme dont il était membre depuis 1843. Il resta dans la vie privée, jusqu'à la chute de l'Empire.

Nommé représentant de la Somme, à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le huitième sur onze, il fit d'abord partie du groupe Féray, puis du centre gauche ; il présida comme doyen d'âge la première séance de l'Assemblée à Bordeaux. Il vota, dans la plupart des questions, avec le parti républicain et adopta les lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu, au 4e tour de scrutin, le 13 décembre 1875, par 347 voix, sur 689 votants. Au nouveau Sénat dont il fut également le doyen d'âge, et qu'il présida en cette qualité, lors de la constitution du bureau provisoire et de la transmission des pouvoirs législatifs, il prononça des allocutions empreintes d'un vif sentiment patriotique et républicain. Le 23 juin 1877, il repoussa la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie.

RUNEBERG (Jean-Louis), poète finlandais, né à Jacobstede, le 5 février 1804, alla commencer ses études à Abo. Reçu docteur en 1827, il obtint, en 1830, la chaire d'éloquence à Helsingfors. De là, il passa au collège de Borgo, comme lecteur de poésie et d'éloquence. En 1842, il fut nommé lecteur de grec au même collège. Vers la fin de 1844, il reçut le titre de professeur.

Aux travaux de l'enseignement, il unit le culte de la poésie et de la littérature. Les Suédois le revendiquent comme un de leurs premiers écrivains. La plupart de ses *Poésies*, écrites en langue suédoise, ont été traduites en allemand et réunies en deux volumes (Helsingfors, [illegible]). Plus tard, il a publié un ouvrage, intitulé : *Sanner Berrættelser* (Ibid., 1856), et une tragédie en forme antique, *Kungarne pa Salamis* (Borgo, 1863). — Il est mort à Borgo, le 6 mai 1877.

RUOLZ-MONTCHAL (Henri-Catherine-Camille, comte DE), chimiste français, né en 1808, se consacra, suivant un double penchant, à la musique et aux sciences, particulièrement aux manipulations chimiques. L'un des premiers inventeurs de la dorure et de l'argenture sur métaux par l'action de la pile voltaïque, le nom de Ruolz est resté attaché à ses procédés, et il sert à désigner toutes les utiles et économiques applications qu'on doit à ses recherches. Comme musicien, il a écrit un opéra, *la Vendetta*, pour le Grand-Opéra de Paris. Inspecteur général des chemins de fer, le comte Henri de Ruolz a été décoré de la Légion d'honneur en 1846 et promu officier le 5 août 1857.

RUPP (Jules), réformateur allemand, né à Kœnigsberg, le 13 août 1809, fit ses études de philosophie et de théologie dans sa ville natale, passa quelque temps au séminaire de prédicateurs de Wittenberg et devint professeur de philosophie et d'histoire littéraire au gymnase de Kœnigsberg. Ses prédications empreintes d'un esprit libéral lui valurent des peines disciplinaires, et contribuèrent à sa réputation. Il se sépara ouvertement de l'Église protestante orthodoxe, le [illegible] décembre [illegible], et créa la *Commune protestante libre*, dans la

adhérents, connus d'abord sous le nom des *Amis de la lumière*, prirent celui d'*Amis protestants*. Bientôt, les communes protestantes libres se multiplièrent, principalement dans la province de Saxe; leurs membres tinrent des congrès et eurent pour organes : *Mittheilungen für Protestantische Freunde* et surtout *la Réforme religieuse*. Assimilées aux réunions politiques, ces communes furent poursuivies et dissoutes; celle de Kœnisberg survécut seule. M. Rupp, élu à plusieurs reprises député à la Chambre de Prusse, y appartint au parti libéral.

On cite de lui : *Vie et opinions de l'évêque Grégoire de Nyssa* (Gregor's des Bischofs von Nyssa Leben und Meinungen ; Leipzig, 1834) ; *le Symbole imposé et la doctrine protestante de la liberté* (der Symbolzwang und die protest. Gewissens und Lehrfreiheit; Koenigsberg, 1843); *De la Liberté* (Von der Freiheit ; Leipzig, 1856, 2 parties); *Emmanuel Kant, caractère de sa philosophie et son rapport aux temps présents* (Imm. Kant. Ueber den Charakter seiner Phil.; Kœnigsberg, 1857) ; *le Caractère des sectes et la Commune libre* (das Sektenwesen und die Freie Gemeinde ; Ibid., 1859), etc.

RUPPEL (Guillaume-Pierre-Édouard-Simon), voyageur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 10 novembre 1794, et destiné d'abord au commerce, dans lequel son père avait acquis une fortune considérable, abandonna les affaires et se mit à voyager. Il visita l'Italie et, de là, partit, en 1817, pour l'Égypte. De 1818 à 1821, il se prépara, par de sérieuses études d'astronomie et d'histoire naturelle, à un grand voyage de découvertes en Afrique et, de 1822 à 1827, il parcourut la Nubie et le Sennaar, le Kordouan et l'Arabie. Au retour, il publia : *Voyages en Nubie, au Kordouan et dans l'Arabie Pétrée* (Reisen in Nubien, etc.; Francfort, 1829); *Atlas pour un voyage dans le nord de l'Afrique* (Francfort, 1831), et plusieurs ouvrages d'histoire naturelle. Après un séjour de quelques mois en France (1829-1830), il s'embarqua, vers la fin de 1830, à Livourne, et ,par l'Égypte, se rendit en Abyssinie. Au mois de février 1833, il arriva dans la ville de Gondar. Son exploration terminée, il revint en Europe, et publia successivement son précieux *Voyage en Abyssinie* (Reisen in Abyssinien; Francfort, 1838-1840, 2 vol.); la *Nouvelle Faune de l'Abyssinie, Vertébrés* (Neue Wirbelthiere zur Fauna Ab., etc.; 1835-1840) et la *Classification systématique des oiseaux du nord et de l'est de l'Afrique* (Systemat. Uebersicht der Vœgel N.- und Ostafricas; Francfort, 1846).

M. Ruppel a rassemblé, dans ses divers voyages, de nombreuses collections d'histoire naturelle, dont il a fait don, moyennant une rente annuelle de mille florins, au musée de Senkenberg à Francfort. Il a donné, à la bibliothèque de la même ville, un grand nombre de médailles et d'antiquités égyptiennes et une collection très précieuse de manuscrits éthiopiens. Il a reçu de la Société géographique de Londres une grande médaille d'honneur.

RUPRICH-ROBERT (Victor-Marie-Charles), architecte français, né à Paris, le 18 février 1820, se livra dès 1836 à l'architecture sous la direction de M. Constant-Dufeux, concourut en même temps à l'École des beaux-arts, où il passa cinq années, et fut attaché ensuite à la commission des monuments historiques. C'est pour elle qu'il a dessiné l'*Église des Templiers* de Montsaunis (Haute-Garonne); la *Paroisse Saint-Nicolas*, de Caen; l'*Église de Saint-Luc* (Calvados) et le *Portail de la façade occidentale de la cathédrale de Sees*. Ces divers dessins, exposés en 1844, 1847 et 1849, ont reparu, à l'Exposition universelle de 1855, avec l'*Église Saint-Sauveur* de Dinan (Côtes-du-Nord) et l'*Église restaurée de la Trinité*, à Caen, ou l'*Ancienne abbaye-aux-Dames*. M. Ruprich-Robert a exécuté, en 1848, le tombeau de la famille Taillepied de Bondy, au cimetière de l'Est Attaché, lors de la réorganisation du service des édifices diocésains, aux diocèses de l'Orne et du Calvados, il fut nommé, en 1856, professeur d'ornement à l'école gratuite et spéciale de dessin et d'architecture de Paris. Cet artiste a obtenu une 3e médaille à l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861, et promu officier le 9 février 1880. M. Ruprich-Robert a publié *Flore ornementale* (1866-1875, in-4, 150 pl.); *l'Église et le monastère du Val-de-Grâce* (1874, in-4, 15 pl.).

RUSCALLA (Juvénal Vegezzi), publiciste italien, né en décembre 1799, à Turin, fils du trésorier de Napoléon Ier pour l'Italie, entra dans le commerce à l'âge de 14 ans, fut employé, en 1818, au ministère des affaires étrangères du Piémont, en devint secrétaire en 1836, et prit part au congrès de Vérone. Nommé ensuite inspecteur général des prisons, il a publié divers écrits sur les questions pénitentiaires. En 1857, il donna sa démission, à l'occasion du système cellulaire inauguré en Piémont par M. Rattazzi. Lié avec Cavour, il fut l'un des principaux collaborateurs de la *Rivista contemporanea* et autres feuilles politiques libérales. Il devint, en 1860, député de Scandiano au Parlement national, et fut nommé plus tard sénateur du royaume d'Italie.

RUSCHENBERGER (S...-W...-William), naturaliste américain, né dans le comté de Cumberland (New-Jersey), le 4 septembre 1807, de parents allemands, fit ses études à New-York et à Philadelphie, étudia la médecine, fut nommé, en 1826, aide-chirurgien dans la marine et, après une croisière de plus de trois ans dans l'océan Pacifique, obtint son diplôme médical en mars 1830. En 1831, nommé chirurgien de marine, il partit pour une nouvelle expédition de trois ans dans le Pacifique. De 1843 à 1847, il résida à l'hôpital de la marine, à New-York, et puis fut attaché à diverses stations navales.

On a de lui des récits de voyages intéressants et de curieuses observations maritimes : *Trois ans dans le Pacifique, par un officier de la marine des États-Unis* (Three Years in the Pacific; Philadelphie, 1835, in-12); *Voyage autour du monde, comprenant le récit d'une ambassade à Siam et à Mascate* (Voyage round the World ; 1838); une série de manuels sur les différentes parties de l'histoire naturelle réunis sous le titre *Elements of natural history* (1850, 2 vol. in-12, 1000 illustrations); *Vocabulaire des termes en usage dans l'histoire naturelle* (Lexicon of terms used in natural History; in-12); de nombreux articles scientifiques et médicaux.

RUSKIN (John), critique anglais, né à Londres, au mois de février 1819, et fils d'un commerçant de cette ville, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, où il remporta, en 1839, le prix de poésie anglaise. Il étudia ensuite la peinture sous la direction de Copley Fielding et J. D. Harding, s'y livra même avec succès, et les rares compositions que l'on connaît de lui décèlent autant de facilité que d'imagination. C'est surtout comme esthéticien qu'il s'est fait une réputation brillante. Son premier livre, publié sans nom d'auteur, *les Peintres modernes* (Modern

painters; 1843-1860, t. I-V, in-8; 4e édit., 1865), est un éloquent plaidoyer en faveur de Turner et de l'école moderne des paysagistes anglais. Plus tard il prit hautement parti pour le *préraphaélitisme*, que représentaient MM. Millais et Hunt, et dont il s'était déjà fait l'avocat en 1851, dans une série de lettres imprimées par le *Times*. Au milieu d'excursions continuelles à travers les pays artistiques, M. Ruskin écrivit *les Sept flambeaux de l'architecture* (the Seven lamps of Architecture; 1849, in-8) et *les Pierres de Venise* (the Stones of Venice; 1853.3 vol. in-8), où il ne montre de sympathie et d'enthousiasme que pour les monuments gothiques. En 1867, il fut nommé lecteur à l'université de Cambridge, et passa deux ans après à celle d'Oxford comme professeur d'esthétique.

On a encore de lui : des brochures sur *l'Art au moyen âge* (1853); *la Décoration et l'ornement* (1854); un *Cours d'architecture et de peinture* (Lectures on Architecture and Painting; 1854); une *Revue de l'Exposition de* 1855; le texte explicatif du magnifique album gravé des *Ports d'Angleterre*, de Turner (Turner's the Harbours of England; 1856, in-4); des *Observations* (Notes on principal pictures) sur quelques-uns des tableaux exposés à l'Académie royale; *Ethics of the dust* et *Sesame and lilies* (1865); *Lectures on art delivered at Oxford* (1870); *Aratra Pentelici* (1872), cours sur les éléments de sculpture; *Ariadna Florentina* (1874); *Val d'Arno* (1875); puis divers articles de critique insérés depuis 1847 dans la *Quarterly Review*, le *Cornhill Magazine*, etc. Une édition complète de ses œuvres a été publiée à Londres (1871-1874, 11 vol.).

RUSSELL (John, 1er comte), célèbre homme d'État anglais, chef du parti whig, né le 18 août 1792, à Londres, est le troisième fils du duc de Bedford, mort en 1839. Sa famille, une des plus illustres de son pays, enrichie et comblée d'honneurs par Henri VIII, se trouve mêlée activement, depuis la réforme, à l'histoire constitutionnelle, et compte parmi ses membres le glorieux martyr des libertés publiques, lord William Russell, que Charles II fit condamner au dernier supplice. Après avoir fait ses classes au collège de Sunbury, le jeune John Russell, auquel on donnait le titre de lord par courtoisie, fut envoyé à Edimbourg, pour y achever son éducation sous la direction spéciale du professeur Dugald Stewart ; c'était alors la seule université anglaise qui ne fût pas envahie par les doctrines du torysme, et il put, en toute liberté, s'exercer aux luttes de la parole, dans cette réunion de jeunes gens nommée la *Speculative society*, où il eut pour émules Brougham, Hormer et Jeffrey. A peine âgé de dix-sept ans, il partit pour visiter le continent, et comme les conquêtes de Napoléon l'avaient presque entièrement fermé à ses compatriotes, il se dirigea vers la Péninsule et débarqua à Lisbonne (1809) ; favorisé par le progrès des armées de Wellington, pour lequel il conçut dès lors une vive admiration, il parcourut à peu près toute l'Espagne. Tout en voyageant, il écrivit le drame de *Don Carlos*, représenté seulement en 1822 et qui reçut un froid accueil. La *Vie de William Russell* (a Life of William, lord Russell; Londres, 1813, in-8), parut au contraire un remarquable morceau d'histoire et eut un grand nombre d'éditions. Il n'en fut pas de même d'un roman, depuis longtemps oublié, ni de ses *Esquisses* (Sketches, by a gentleman).

Dès qu'il eut atteint sa majorité, lord John Russell entra dans la vie politique en qualité de député de Tavistock, bourg qui était placé sous l'influence de sa famille (juillet 1813). Wigh déclaré, comme tous ses ancêtres, il [illegible] avoir, dans une Chambre dont la majorité était hostile à ses principes, qu'une [illegible]. Il parla d'abord contre le traité qui [illegible] la Norvége au Danemark (1814), en faveur du droit d'un peuple à choisir son gouvernement, [illegible] pos du retour de Napoléon de l'île d'Elbe [illegible] contre la suspension de l'*habeas corpus*, [illegible] en 1817 par lord Castlereagh. L'insuccès de ses efforts, les railleries continuelles des tories, l'affaiblissement de sa santé lui firent pendant quelques mois résigner son mandat; il [illegible] même un instant le projet de se consacrer tout à fait à l'étude des lettres pour laquelle il a toujours manifesté une singulière prédilection. Cependant il triompha de cet accès de découragement, reparut au Parlement en 1818 et [illegible] l'année suivante la motion de réforme [illegible] qu'il devait renouveler à chaque session, et [illegible] laquelle son nom s'est identifié dans [illegible] discours; il concluait à la suppression des bourgs pourris, à la transmission de leurs droits à de grandes villes qui en étaient privées, [illegible] Leeds et Manchester, et à une pénalité [illegible] contre le trafic des votes. Si la résistance de ses adversaires lui laissa le loisir de développer plus d'une fois cette question que l'opinion [illegible] tôt à l'ordre du jour, il remporta du moins de légers avantages, notamment la [illegible] de Grampound, qui n'existait que sur le papier (1821) et la seconde lecture d'une [illegible] sur les droits électoraux à concéder aux [illegible] manufacturières (1826). Il prit en outre la [illegible] pour défendre la reine Caroline et demander l'émancipation des catholiques. Il mit [illegible] incessante opposition pendant l'administration de Canning, dont il appréciait les vues [illegible] et réussit, en 1828, sous celle de lord Wellington, à faire rentrer dans le droit commun les non-conformistes, exclus des emplois du gouvernement et des priviléges des corporations.

Jusqu'en 1830 lord John Russell [illegible] acquis dans les luttes parlementaires [illegible] réputation d'un orateur habile, instruit, [illegible] sentiments généreux et de respect pour les institutions constitutionnelles; mais tel était le [illegible] du parti aristocratique qu'il avait [illegible] continuer de siéger à la Chambre des Communes, [illegible] dresser, en 1820, aux électeurs de Huntingdonshire, et, en 1826, à ceux du [illegible] de Bandon-Bridge. L'avénement [illegible] Grey lui ouvrit l'accès des fonctions [illegible] il y débuta un peu modestement [illegible] de payeur général de la marine [illegible]. Par un privilége peut-être unique [illegible] nales de l'administration anglaise, [illegible] quoiqu'il n'eût point de siége au [illegible] préparer, avec lord Durham et sir J. [illegible] projet de loi sur la réforme électorale [illegible] senter au Parlement (1er mars 1831) [illegible].

Cette grande mesure, accueillie [illegible] par les applaudissements les plus [illegible] une première lecture qu'à la [illegible] et fut ensuite rejetée après une [illegible] geuse discussion. Les ministres [illegible] tirer, mais le roi refusa leur [illegible] nonça la dissolution du Parlement [illegible]. Après une lutte électorale des [illegible] eût jamais vues et dans [illegible] l'emporta, le projet de réforme [illegible] vint le 4 juillet devant la nouvelle [illegible] après y avoir été l'objet de [illegible] ments, fut adopté à une majorité [illegible]. Mais les Lords refusèrent [illegible] ner et il ne fallut rien moins, [illegible] adoption par les Communes, [illegible] directe de Guillaume IV et l'[illegible]

du peuple pour vaincre leur obstination. Trois jours après, le bill était devenu loi constitutionnelle (7 juin 1832). Par la réforme le nombre des députés ne fut pas augmenté, mais celui des électeurs se trouva porté à un million, et le droit de représentation, enlevé à cinquante-six bourgs pourris, fut attribué à des villes importantes qui en étaient totalement privées. Le principal résultat de cette mesure, dont tout l'honneur revint aux libéraux et surtout à lord John Russell, fut de replacer les franchises électorales dans les mains des classes moyennes et d'étendre aux détenteurs de biens corvéables (*copyholders*), aux fermiers, aux industriels, le privilège des propriétaires de francs-alleux (*freeholders*).

Élu au Parlement de 1831 par le riche comté de Devon, lord John Russell, dont les dernières luttes avaient accru l'importance politique, fut accepté par toutes les fractions du parti libéral comme leur chef (*leader*) à la Chambre des Communes. Ce fut encore lui, qui, dans la même administration, fut l'auteur du bill sur la réforme de l'Église protestante d'Irlande (*Irish church bill*), qui abolit les taxes ecclésiastiques, diminua les revenus des bénéfices, afferma les propriétés foncières des évêchés et supprima un certain nombre de diocèses et de cures reconnus inutiles. Il prit une part non moins sérieuse à la discussion des lois sur l'abolition du privilège de la Compagnie des Indes, la transformation des dîmes en redevances pécuniaires et la clause d'appropriation, qui devint la cause occasionnelle de la retraite de lord Grey, en décembre 1834. Six mois plus tard, au milieu des débats relatifs à un autre bill des dîmes, il proposa d'y ajouter la clause d'appropriation et fit tomber, par l'adoption de cet amendement, le ministère tory. Aussi obtint-il cette fois, dans le cabinet Melbourne, le portefeuille de l'intérieur (avril 1835), qu'il échangea, au mois d'août 1839, contre celui des colonies.

Partisan déclaré de la liberté civile et religieuse, lord J. Russell chercha à réorganiser l'administration municipale, qui, abandonnée à elle-même, se trouvait dans le plus déplorable état ; il présenta dans ce but, en 1835, un bill qui, soumettant les corporations municipales à la libre élection des populations, conférait le droit de vote à quiconque payait un impôt municipal, et, en 1836, un autre bill de réforme pour les municipalités de l'Irlande, au sein desquelles existaient des abus plus criants encore. Ces deux projets rencontrèrent une extrême résistance à la Chambre haute, qui, malgré les violentes démonstrations populaires, refusa de les sanctionner. Il fut plus heureux avec la loi des pauvres pour l'Irlande, qui passa, dans l'une et l'autre Chambre, à une grande majorité (1837). Comme ministre des colonies, il simplifia cette partie de l'administration, favorisa l'émigration, et eut la difficile tâche de mettre un terme aux troubles du Canada et de la Jamaïque, ainsi qu'au différend avec les États-Unis, relatif à la délimitation des frontières du Nouveau-Brunswick. Sous la pression de l'agitation qui se manifestait contre les lois des céréales, il proposa en 1841, l'établissement d'un droit fixe de 8 shillings par *quarter* de blé, mais cette attaque tardive contre un des monopoles de l'aristocratie fut suivie d'un vote négatif et détermina la chute du cabinet (septembre 1841).

Appelé de nouveau à la tête du parti whig, de beaucoup affaibli par les élections générales, qui eurent lieu la même année, lord John Russell, investi du mandat de la cité de Londres, qui le lui a constamment renouvelé par la suite, appuya le gouvernement dans les questions relatives à l'abaissement des tarifs, à l'amélioration des classes laborieuses et au maintien de la paix publique en Irlande; mais il combattit avec force la politique extérieure. A la fin de 1845, il écrivit d'Édimbourg à ses électeurs une lettre remarquable, où il les adjurait de mettre fin à un système économique qui était « la ruine du commerce, le fléau de l'agriculture, la source des plus irritantes divisions et la cause de la misère. » Cette conversion éclatante au libre échange lui valut, deux mois après, la mission de constituer une administration nouvelle (décembre 1845), mission qui échoua parce que les whigs étaient entre eux aussi partagés d'opinion que leurs adversaires sur la grave question des droits sur le blé étranger.

Enfin en juillet 1846, lorsque Robert Peel eut assuré le triomphe du principe de la liberté commerciale, lord Russell, appelé une seconde fois à lui succéder, parvint à composer un cabinet whig, dans lequel il se réserva la position de premier ministre et de premier lord de la Trésorerie. Son administration, qui eut à lutter contre tant de difficultés, ne répondit pas à l'attente générale. Pourtant il faut signaler, parmi les actes qui lui sont propres, les bills relatifs à l'abaissement du tarif des sucres (1846), à un secours de dix millions de livres sterling pour soulager la misère de l'Irlande (1847), à la suspension de l'*habeas corpus* dans ce dernier pays (1848), à une révision de la législation maritime, complément obligé des réformes commencées par le précédent ministère. En 1850, les prétentions de l'Église catholique romaine lui suscitèrent un nouvel embarras; non seulement il n'hésita pas à les blâmer vivement dans une lettre adressée à l'évêque de Durham, mais, au début de la session suivante (février 1851), il proposa une série de résolutions tendantes à interdire aux catholiques le titre d'évêque et à annuler les donations faites en leur faveur, mesure irritante et sans portée qui ne satisfit personne. Elle fut repoussée par la Chambre des Lords, ainsi que celle, éminemment libérale, qui avait pour but de rendre les Israélites aptes à siéger au Parlement. Après avoir modifié la loi des titres ecclésiastiques, il se fit une arme du blâme infligé à lord Palmerston, qui s'était empressé d'approuver le coup d'État du 2 décembre, pour se débarrasser d'un collègue compromettant; puis, afin de ramener à lui l'opinion publique, il présenta deux projets de loi, l'un sur un nouveau plan de réforme électorale, l'autre sur l'organisation d'une milice mobile destinée à parer au danger d'une invasion. N'ayant réuni, sur ce double point, qu'une majorité insignifiante, il quitta le pouvoir, en se plaignant d'avoir été la dupe de son parti (février 1852).

Les tories, qui avaient pris la direction des affaires, ne tardèrent pas à laisser voir leur impuissance; en décembre 1852, un cabinet dit de coalition se constituait, et lord John Russell y figura successivement comme ministre des affaires étrangères, ministre sans portefeuille (février 1853), et président du conseil (juin 1854). En cette dernière qualité il soumit de nouveau aux Chambres son projet de réforme parlementaire; mais l'attention publique étant absorbée par les événements de la guerre d'Orient, il le retira, en reprochant à ses collègues de sacrifier la liberté politique à une vaine gloriole militaire. Aussi mit-il à profit la crise ministérielle, provoquée en 1855 par la demande d'enquête de M. Roebuck sur la conduite de la guerre, pour cesser de faire partie d'une administration dont il désapprouvait hautement les actes. Cependant il consentit à y rentrer avec le portefeuille des colonies, qui le plaçait dans une situation plus effacée; en même temps il allait représenter son pays aux conférences de Vienne.

Désavoué bientôt pour avoir accepté, ainsi que

M. Drouyn de Lhuys, les conditions de l'Autriche comme base d'un arrangement, lord J. Russell essaya de justifier ses contradictions de conduite, puis se décida à prévenir, par sa démission, le dénouement inévitable des regrettables débats dont sa personne était devenue l'objet (juillet 1855). Rentré au Parlement, il voulut attacher son nom à un projet de loi qui devait fortifier et étendre l'intervention de l'État dans l'instruction publique (avril 1856); mais ce projet suscita une véritable tempête, et les passions religieuses le firent échouer. Au mois de mars 1857 il se réunit à la coalition pour blâmer la guerre de Chine et, après la dissolution de la Chambre, provoquée par ce vote, il obtint de la Cité de Londres le renouvellement de son mandat. La chute de lord Palmerston en février 1858, lui fit une situation plus nette dans l'opposition.

Après avoir combattu, avec cet autre grand chef des whigs, l'administration du dernier cabinet tory, il fut appelé à partager avec lui l'héritage de lord Derby et prit, dans le cabinet du 5 juillet 1859, le département des affaires étrangères. Consommant l'alliance commerciale, sinon politique, avec la France, il signa avec l'empereur Napoléon III le traité du 23 janvier 1860, première application sérieuse des principes du libre échange. En Italie, il soutint, d'abord avec plus de fermeté que d'éclat, la politique de non-intervention, jusqu'à ce qu'au lendemain même de l'entrevue de Varsovie qui semblait destinée à renouer contre l'Italie la Sainte-Alliance, il déclara nettement, par la dépêche du 27 octobre 1860, les sympathies de la Grande-Bretagne pour la cause de l'unité italienne et son adhésion pleine et entière à la politique si hardiment révolutionnaire de Victor-Emmanuel. Il le fit reconnaître comme roi d'Italie en mars 1861.

La même année, il s'efforçait de sauvegarder les intérêts du commerce anglais en Amérique, en prenant des mesures qui paraissaient favorables aux confédérés, et s'appliquait en même temps à calmer le mécontentement des fédéraux, à force de prudence et de ménagements. Par une lettre du 13 novembre 1862, il refusa l'intervention diplomatique aux États-Unis, proposée par M. Drouyn de Lhuys, au nom de la France. L'année suivante, il annonçait par une dépêche officielle (10 juin 1863), l'intention, bientôt réalisée, de restituer spontanément les îles Ioniennes à la Grèce, et de maintenir cet État dans son entière liberté d'action. A la mort de Palmerston, il devint président du cabinet qu'il fut chargé de réorganiser en octobre 1865, et dont il resta le chef jusqu'au mois de juin 1866. Depuis, il a attiré l'attention en présentant à la Chambre des Lords un bill tendant à autoriser la couronne à créer des pairies viagères, afin de rajeunir la haute assemblée par l'adjonction de capacités spéciales et de l'associer ainsi au mouvement de transformation inauguré, dans la seconde Chambre, par la réforme électorale (avril-mai 1869). Depuis 1871 il prit peu de part aux affaires. — Il est mort, le 28 mai 1878.

Lord John Russell, qui fut élevé à la pairie, avec le titre de comte, en 1861, s'est marié deux fois : en 1835 avec la veuve de lord Ribblesdale, et en 1841 avec une fille de lord Minto. Son fils, John, vicomte Amberley, né à Londres en 1842, est mort le 9 janvier 1876, en laissant pour héritier un fils, John-Francis-Stanley, né en 1866, aujourd'hui 2e comte Russell.

Outre les ouvrages cités, on a encore de cet homme d'État : *Essai sur la Constitution anglaise* (Essay on the british Constitution; 1825, in-8); *De l'État politique de l'Europe depuis la paix d'Utrecht* (Memoirs on the affairs of Europe from the peace of Utrecht: 1824-1832, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé qu'il avait dessein de [illegible] jusqu'à la révolution de 1830; *l'Établissement des Turcs en Europe* (the Establishment of the Turks in Europe, 1827); *les Causes de la Révolution française* (the Causes of the french Revolution; 1832), etc. Il a donné aussi des éditions [illegible] soignées des *Mémoires de Charles Fox* (Memorials and correspondance of Ch. F.; 1853, t. I. et II, in-8) et des *Mémoires de Thomas Moore* (Memoirs, journal and correspondance of Th. M.; 1854, 8 vol. in-8); puis un *Choix de lettres du 4e duc de Bedford* (A selection of correspondence of John B. etc.).

RUSSEL (Odo-William-Léopold), diplomate anglais, né à Florence, le 20 février 18[illegible] [illegible] fils du duc de Bedford, frère aîné du [illegible] Russell. Élevé en Allemagne, il visita l'[illegible], devint dès 1849 attaché d'ambassade à Vienne [illegible] échangea ce poste avec celui de Paris, à [illegible] prises successives. Envoyé à Constantinople [illegible] août 1854, il y resta pendant la guerre de [illegible], passa à Washington en 1857 et fut [illegible] taire de légation à Naples en novembre 18[illegible]. Il remplit alors une mission auprès du [illegible] et y resta, comme représentant diplomatique de l'Angleterre, après la chute du royaume de [illegible]. Au commencement de la guerre de 18[illegible] il fut rappelé à Londres, comme sous-secrétaire [illegible] affaires étrangères, reçut la mission [illegible] à Versailles pour aider à conclure un [illegible] entre les belligérants et resta près du roi [illegible] jusqu'au mois de mars 1871. Au mois [illegible] la même année, il fut nommé ambassadeur [illegible] le nouvel empire d'Allemagne, et [illegible] de lord Loftus, dont les chaleureuses [illegible] pour la France avaient provoqué le rappel. Membre du conseil privé, le 5 février 18[illegible] [illegible] Russell fut un des plénipotentiaires de la Grande-Bretagne au congrès de Berlin en 18[illegible].

RUSSELL (William-Howard), [illegible] irlandais, né à Lilywate, près de Dublin [illegible] 1821, et fils d'un commerçant, fit ses études au collège de la Trinité et vint à Londres avec l'intention de suivre la carrière du barreau. [illegible] il quitta la société de Middle-Temple, pour entrer au *Times*, qui lui donna place parmi ses reporters. Il entra ensuite au *Morning-Chronicle* qu'il quitta pour revenir au *Times*. Au début de la guerre d'Orient, il exerça les fonctions de correspondant en Crimée et [illegible] vivre au camp, jusqu'à la prise de Sébastopol. En 1861, M. Russell qui avait suivi les dernières expéditions militaires dans l'Inde, [illegible] aux États-Unis, pour donner au *Times* [illegible] tion de la guerre civile. Ses comptes-rendus de la bataille de Bull-Run et de l'expédition [illegible] heureuse contre Richmond lui aliénèrent les principaux personnages du Nord, et [illegible] de rentrer en Angleterre. En 1866, il [illegible] bord l'armée autrichienne en Bohême [illegible] Sadova et, pendant l'armistice, [illegible] corps du général Kuhn, qui [illegible] Trentin contre les garibaldiens. [illegible] franco-prussienne, il suivit l'armée [illegible] assista aux batailles de Woerth et de [illegible] au siège de Paris. Il accompagna le [illegible] Galles dans son voyage aux Indes, fut [illegible] du jury de l'Exposition universelle de 18[illegible] nommé officier de la Légion d'honneur.

M. Russell qui a donné des articles [illegible] au *Household Words*, au *Bentley's* [illegible] etc., a publié: *les Hommes extraordinaires* [illegible] traordinary men; 1853, in-8), [illegible] pittoresque de la guerre d'Orient, [illegible]

teur (1856, in-8); des relations de toutes les guerres ou expéditions auxquelles il avait assisté : *My Diary North and South ; Canada : its Defences; My Diary in the East; The Great Eastern and the Atlantic cable; My Diary in the Last great tour; The prince of Wales tour in India*, 1877, etc. Il avait fondé à Dublin le *Daily Express*, journal conservateur.

RUSSELL (John-Scott), physicien écossais, né en 1808, dans la vallée de la Clyde, et fils d'un ministre protestant, reçut une éducation universitaire et soutint à seize ans ses examens avec honneur : après avoir fréquenté les bureaux d'un ingénieur, il étudia avec son père la mécanique, la physique, les mathématiques pures et, à la mort de sir J. Leslie, il fut chargé par intérim de son cours de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg (1832). Des recherches qu'il fit sur les causes de la résistance que l'eau oppose au mouvement des corps flottants le conduisirent à améliorer la forme des bâtiments à vapeur, de manière à augmenter leur marche de six à sept milles par heure. Ce perfectionnement lui valut, en 1837, d'être nommé membre de la Société royale d'Edimbourg, qui en même temps lui décerna sa grande médaille d'or. Dix ans plus tard, il entrait à la Société royale de Londres et devenait membre de l'Institution des ingénieurs civils (1847). En sa qualité de secrétaire de la Société des arts, il prit une part très active à l'organisation de l'Exposition universelle de 1851, dont il avait un des premiers conçu l'idée. M. J.-Sc. Russell, depuis 1844, exploite une vaste usine pour la construction des bateaux à vapeur. Fondateur de la Société des constructeurs de navires, il publia dans les *Transactions* de cette Société une série de mémoires qui ont été réunis, sous le titre : *Système moderne d'architecture navale de commerce et de guerre*. Il a donné en outre : *Education systématique et technique pour le peuple anglais* (1869), et *Forme conique comme maximum de résistance*.

RUSSIE (maison impériale de), branche aînée de la maison de Holstein-Gottorp, ligne ducale de la famille de Holstein. — Empereur actuel : *Alexandre*-Nicolaewitch (voy. ALEXANDRE II), fils et successeur de feu *Nicolas I*[er]. — Impératrice : *Marie*-Alexandrowna, ci-devant Maximilienne-Wilhelmine-Auguste-Sophie-*Marie*, fille de feu Louis II, grand-duc de Hesse, née le 8 août 1824, mariée le 28 avril 1841, morte à Saint-Pétersbourg le 3 juin 1880.

Enfants : — *Alexandre*, grand-duc héritier, né le 10 mars 1845, aide de camp général et lieutenant général à la suite de l'empereur, chef du régiment de Cosaques de la garde et du régiment de lanciers n° 3 de Smolensk, ataman de toutes les troupes cosaques, colonel propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne n° 61, chef du régiment de dragons de Péréiaslaff et du bataillon de tirailleurs finlandais n° 9, etc.; marié à la cesarewna et grande-duchesse *Marie*-Feodorowna (auparavant Marie-Sophie-Frédérique-*Dagmar*), née le 26 novembre 1847, fille du roi de Danemark, Chrétien IX, chef du régiment de lanciers russes n° 11 : il en a eu deux fils, et une fille, dont l'aîné, *Nicolas*-Alexandrowitch, est né le 18 mai 1868 ; — *Wladimir*, grand-duc, né le 22 avril 1847, chef du régiment de dragons de la Nouvelle-Russie et du régiment d'infanterie de Dorpat, marié le 28 août 1874, à la grande-duchesse *Marie*-Pavlowna ; fille du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, dont il a eu deux fils : — *Alexis*, grand-duc, né le 14 janvier 1850, chef du régiment d'infanterie d'Ekatherinenbourg ; — *Marie*, grande-duchesse, née le 17 octobre 1853, mariée le 23 janvier 1874 à Alfred, duc d'Edimbourg; — *Serge*, grand-duc, né le 11 mai 1857, chef du 2[e] bataillon de chasseurs de la garde et du régiment d'infanterie de Tobolsk; — *Paul*, grand-duc, né le 5 octobre 1860, chef du régiment d'infanterie de Koura.

Frères et sœur : *Constantin*, *Nicolas* et *Michel* (voy. ces noms); — *Olga*-Nicolaewna, grande-duchesse, née le 11 septembre 1822, mariée le 13 juillet 1846 à Charles, roi de Wurtemberg.

RÜSTOW (Guillaume), écrivain militaire allemand, né dans le Brandebourg, le 25 mai 1821, entra à dix-sept ans au service militaire. Officier du génie dès 1850, ses opinions indépendantes nuisirent à son avancement, et il s'attira même des poursuites par un écrit intitulé : *l'Organisation militaire allemande avant et pendant la Révolution* (der Deutsche Militaerstaat vor und waehrend der Rev.; Zurich, 1850). Il échappa à la condamnation prononcée contre lui par le tribunal de Posen, en se réfugiant en Suisse. Il y prit, comme écrivain et comme professeur de science militaire, une situation importante, et, après avoir reçu le droit de cité dans la petite ville de Bauma, près de Zurich, il fut nommé major dans l'état-major du génie. En 1860, il se joignit, avec le titre de colonel et chef d'état-major général, à l'expédition de Garibaldi en Sicile. Il passa avec lui en Italie, fit toute la guerre de Naples, et eut des commandements importants dans la campagne sur le Volturne. Il rentra en Suisse et ne s'occupa plus que de ses travaux d'histoire militaire. — Il s'est suicidé à Zurich le 14 août 1878.

Les ouvrages de M. G. Rüstow, aussi nombreux qu'importants, embrassent les deux grandes branches de littérature militaire, l'histoire et la tactique. A la première appartiennent, d'une part : *Histoire de la guerre chez les Grecs* (Geschichte des griech. Kriegswesens; Aarau, 1852), avec M. Kœchly ; *l'Armée et les expéditions de César* (Heerwesen und Kriegführung C.'s.; Gotha, 1855) : *Commentaire sur* l'Histoire de Jules César *de Napoléon III* (Commentar zu N's. III, etc.; Stuttgart, 1867); puis la traduction avec commentaires des *Écrivains militaires grecs* (Zurich, 1854-1855, 2 vol.), avec M. Kœchly; d'autre part : *la Guerre de* 1805 *en Allemagne et en Italie* (der Krieg von 1805, etc.; Fraunfeld, 1854) ; *les Premières campagnes de Bonaparte en Italie et en Allemagne* (die ersten Feldzüge B.'s, etc.; Zurich, 1867), puis une série de relations et mémoires sur les guerres de ce temps : *la Guerre contre la Russie* (Ibid., 1855-1856, 2 vol.); *la Guerre d'Italie de* 1859 (Ibid., 1859-1860); *l'Insurrection de Hongrie en* 1848 et 1849 (Ibid., 1860, 2 vol.) ; *la Guerre d'Italie en* 1848 et 1849 (Ibid., 1852), et celle de 1860, à laquelle l'auteur a pris part (Ibid., 1861) ; *la Guerre du Danemark en* 1864 (Ibid., 1864); *la Guerre d'Allemagne de* 1866 (Ibid., 1866); *Guerres des Frontières du Rhin*, 1870-1871 (Ibid., 1871, 2 vol. in-8); *la Guerre en Turquie* (Ibid., 1876); *la Guerre d'Orient dans sa nouvelle phase* (Ibid., 1878).

Comme ouvrages de tactique, on cite de M. Rustow : *le Commandement militaire au* XIX[e] *siècle* (die Feldherrnkunst des XIX[e] Jahrh.; Zurich, 1857) ; *Histoire de l'infanterie* (Geschichte der Inf.; Gotha, 1857-1858, 2 vol.); *Tactique générale* (Allgemeine Taktik; Zurich, 1858) ; *la Nouvelle guerre de places* (die Lehre vom neuern Festungskriege; Leipzig, 1860) ; *la Petite guerre* (die Lehre vom Kleinen Kriege; Zurich, 1862) ; *Stratégie et tactique d'aujourd'hui* (Strategie und Taktik der neuesten Zeit; Ibid., 1873-1874) ; un

traité populaire de l'art de la guerre, *la Guerre et ses moyens* (der Krieg und seine Mittel; Leipzig, 1856); un *Dictionnaire de l'art militaire* (Militaerisches Handwœrterbuch; Ibid., 1859, 2 vol.); *Annales du royaume d'Italie* (Ann. des Koenigr. Ital. Zurich, 1862-1863, 4 parties); *la Guerre et la politique de guerre* (Kriegspolitik und Kriegsgebrauch, Ibid., 1876), des biographies militaires, etc.

RUTHNER (Antoine DE), explorateur autrichien, né à Vienne, le 21 septembre 1817, fut élevé dans une institution de bénédictins, suivit ensuite les cours de droit à l'université de sa ville natale et entra dans la magistrature comme procureur en 1849. En 1871, il passa, comme avocat à Steyer et s'établit plus tard notaire à Salzbourg. Mais c'est surtout comme explorateur des Alpes qu'il s'est fait connaître. Il exécuta l'ascension des plus hauts pics des Alpes autrichiennes et devint président du Club alpin de l'Autriche.

Outre ses mémoires et ses observations consignées dans les *Annuaires* de cette société, il a publié: *les Alpes de l'Autriche et de la Suisse* (die Alpenlaender Oesterreichs und der Schweiz; Vienne, 1843); *Mines et glaciers du Tyrol* (Berg und Gletscherreisen; Ibid., 1869), etc. Depuis 1871, il fait paraître une publication illustrée, *das Kaiserthum Oesterreich.*

RUTIMEYER (Louis), naturaliste suisse, né à Biglen, en 1825, suivit d'abord à Berne les cours de théologie, puis de médecine, et passa en 1850 à l'étranger, pour se perfectionner dans ses études. A Paris, il suivit les leçons d'Élie de Beaumont et de Duvernoy, puis explora les Alpes du Dauphiné, du Piémont, les Alpes Maritimes, et les côtes de la Méditerranée, où il se rencontra avec Charles Vogt. Il poursuivit ensuite ses études à Londres sous la direction de M. Owen et de Murchison et rentra en Suisse en 1853. En 1854, il fut nommé professeur d'anatomie comparée et de zoologie à Bâle.

Les nombreux et importants travaux de M. Rutimeyer appartiennent à la géologie et à la paléontologie: *De la Mer aux Alpes* (Vom Meere bis nach den Alpen, Berne, 1854); *Recherches sur les traces d'animaux dans les habitations lacustres de la Suisse* (Untersuchungen der Thierreste aus den Pfahlbauten in der Schweitz; Zurich, 1860); *la Faune contemporaine aux habitations lacustres de la Suisse* (die F. der Pfahlbauten in der S. Bâle, 1861); *Recherches sur les chevaux fossiles, pour l'étude d'une odontographie en général* (Beitraege zur Kenntniss der fossilen Pferde, etc. Ibid., 1863); *les Tortues fossiles de Soleure et de formation jurassique* (die fossilen Schildkroeten von Solothurn, etc. Zurich, 1866-1873, 2 vol.; *Origines de notre monde animal,* esquisse zoo-géographique (Ueber die Herkunft unserer Thierwelt; Ibid., 1867); *les Limites du monde animal* (die Grenzen der Thierwelt; Ibid., 1868); *Sur la Formation des vallées et des mers* (Ueber Thal-und Seebildung; Ibid., 1869); *Structure de la carapace et du crâne des tortues vivantes et fossiles* (Ueber Bau Schale und Schaedel lebender und fossiler Schildkroeten; Ibid., 1873; *Changements de la faune suisse depuis l'apparition de l'homme* (die Veraenderungen der Thierwelt in der Schweiz. etc. Berlin, 1875); *la Période pliocène et glacière des deux côtés des Alpes* (Ueber Pliocène und Eisperiode, etc. Bâle, 1875), etc. Il faut signaler à part son ouvrage intitulé: *Crania helvetica,* collection de crânes de la Suisse (Bâle, 1868), en collaboration avec M. His.

RYDBERG (Abraham-Victor), littérateur suédois, né à Jonkoeping, le 18 décembre [illegible], fit ses classes à l'école supérieure de [illegible], en 1851, à l'université de Lund. Manquant de ressources pour y terminer ses cours, il se fit précepteur privé, devint, en [illegible], collaborateur à l'important journal de Gothembourg, *Göteborgs Handels och Sjofarts Tidning,* et y inséra ses premiers travaux littéraires. Élu, en [illegible], député à l'assemblée de l'Église, il y représenta les idées libérales, ainsi qu'au Riksdag, où il siégea de 1870 à 1872. En 1876, il fut chargé par l'administration de la ville de Gothembourg de faire des conférences de philosophie et d'histoire, qu'il continua les années suivantes. Il fut élu, en [illegible], un des dix-huit de l'Académie suédoise. La même année, l'université d'Upsala, à l'occasion de son centenaire, lui décerna le diplôme de docteur.

Parmi ses ouvrages nous citerons: *[illegible]* (1857), nouvelle; *le Pirate de la Baltique* ([illegible]), roman; *le Dernier des Athéniens* (den siste Atenaren; 1859, nombreuses éditions), tableau des dernières luttes entre le paganisme et le christianisme, traduit en anglais, en allemand et en danois: *la Doctrine du Christ selon la Bible* (Bibelns laera om Kristus, 1862); *la Magie au moyen âge* (Medelstidens magi, 1864), ouvrage historique et philosophique; *Légendes romaines* des apôtres *Pierre et Paul* (Romeska sagner om apostlarne Paulus och Petrus, 1871); *Clef de la table généalogique des premiers patriarches* ([illegible] nes tafla i genesis, 1873), recherches sur la chronologie de la Bible, traduit en plusieurs langues; *la Vénus de Milo* (den melika [illegible], 1874), étude esthétique; *Journées romaines* (Romerska Dagar, 1875-1877), série d'études psychologiques sur les bustes des empereurs romains. On a encore de lui les poèmes: *le [illegible]* *tôme* et *le Vieux moine*; une traduction [illegible] du *Faust* de Gœthe; enfin une *Cantate* pour le jubilé de l'université d'Upsala, traduite pour la circonstance en latin, en français, en allemand, en polonais et en islandais. M. Rydberg, [illegible] à juste titre par ses compatriotes comme un des premiers littérateurs de la Suède, est un de ceux dont les ouvrages ont été le plus souvent traduits à l'étranger. Il a collaboré aux principales revues de son pays.

RYDQVIST (Jean-Erik), critique et [illegible] suédois, né à Gothembourg, le [illegible] octobre [illegible], et d'abord destiné au commerce, avait près de vingt ans lorsqu'il commença à étudier les langues anciennes. Après avoir passé l'examen de droit en 1826, il travailla dans divers ministères, puis il entra à la bibliothèque royale et il devint premier bibliothécaire en [illegible]. L'Académie suédoise l'élut en 1843 pour succéder à Berzélius. — Il est mort à Stockholm, le [illegible] décembre 1877.

On a de M. Rydqvist: *les Beaux faits littéraires des jours passés* (Framfarna Dagars [illegible] Idroter; Stockholm, 1828); *les Plus anciennes pièces de théâtre du Nord* (Nordens [illegible] skådespel; Upsal, 1836); *les Employés civils en Suède* (de civila Embetsmænnen i Sverige; [illegible]); *Olof Wallin* (1839), esquisse biographique et littéraire; *Voyage en Allemagne, en France et en Italie* (Resa i Tyskland, Frankrike och Italien, 1838); *les Lois de la langue suédoise* (Svenska Sprakets Lagar; 1850-1874, 5 vol. in-8), important traité philologique; puis diverses traductions du grec et de l'anglais; des articles dans *Heimdal,* revue critique qu'il a dirigée à Stockholm (1828-1832), etc.

S

SABATIER (Raymond-Gabriel-Baptiste), diplomate français, né en 1810, fut d'abord attaché au corps d'état-major, où il devint capitaine en 1836, et chef d'escadron, hors cadre, en 1852. Chargé d'une mission topographique en Morée, puis mis à la disposition du ministre des affaires etrangères vers 1840, il devint, en 1852, consul général de France à Alexandrie et acquit dans l'Egypte et sur les côtes de Syrie beaucoup de réputation par sa fermeté et son influence. Il a été créé, le 15 octobre 1854, commandeur de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 12 janvier 1879.

SABINE (sir Edward), physicien anglais, né à Dublin, le 14 octobre 1788, d'une famille originaire de Normandie, entra, comme officier d'artillerie, dans l'armée anglaise, et prit part, en 1814, à la campagne des frontières du Niagara, où il commanda les batteries de siège du fort Érié. Physicien de l'expédition, au voyage de Parry, de 1819 à 1820, de 1822 à 1823, il dirigea lui-même une expédition qui longea les côtes d'Afrique et d'Amérique, puis visita le Spitzberg et le Groënland, pour recueillir, sous les latitudes les plus diverses, des observations relatives au pendule et au magnétisme terrestre. Plus tard, le gouvernement anglais lui confia la rédaction générale des mémoires dressés par les observatoires magnético-météorologiques des colonies. Nommé major d'artillerie en 1837, lieutenant-colonel en 1846, général-major en 1859, lieutenant général en 1865, il fut retraité en 1874 avec le grade de général de l'armée. Il a été créé chevalier en 1869, et nommé commandeur de l'ordre du Bain. Devenu, en 1852, vice-président et trésorier de la Société royale de Londres et président du comité de l'Association pour le développement des sciences, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences, le 12 avril 1875.

On doit à M. Sabine : *l'Expédition du pendule* (Londres, 1825); *Variabilité de l'intensité magnétique sur plusieurs points du globe* (Ibid., 1836); *Observatoire magnétique et météorologique de Sainte-Hélène* (1847); *Sur les Formes cosmiques du magnétisme terrestre* (1862); puis de nombreux articles dans les *Philosophical transactions*; la traduction des *Voyages dans le nord-est de la Sibérie*, du savant russe Wrangel; celle du *Cosmos* et des *Vues de la nature*, d'A. de Humboldt; etc.

SACASE (François), magistrat français, ancien représentant et sénateur, né à Saint-Béat (Haute-Garonne), le 20 janvier 1808, a rempli successivement les fonctions de juge au tribunal civil de Bordeaux, de conseiller à la cour d'Amiens, de conseiller et président de chambre à la cour de Toulouse. Membre de l'Académie des Jeux Floraux, secrétaire perpétuel de l'Académie de législation de Toulouse, conseiller général de la Haute-Garonne, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de ce département à l'Assemblée nationale, le septième sur dix, par 68546 voix. Il prit place à droite, se fit inscrire au centre droit et appartint ensuite au groupe Clercq, qu'il présida. A l'Assemblée, il fut rapporteur du projet de loi contre l'Internationale et membre de la Commission des grâces. Il vota constamment avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Le 30 janvier 1876, il fut élu sénateur de la Haute-Garonne, comme candidat bonapartiste et conservateur; il obtint 368 voix, sur 674 électeurs. Il vota pour la dissolution de la Chambre, le 23 juin 1877. Aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, il échoua avec la liste conservatrice et n'obtint que 302 voix, sur 671 votants. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On doit à M. Sacase : *De la Folie considérée dans ses rapports avec la capacité civile* (1851, br. in-8°); de nombreux rapports à l'Académie de législation de Toulouse, des notices biographiques sur *Cujas*, *Loyseau*, le *cardinal d'Ossat*, des travaux historiques sur le *parlement de Toulouse*, etc.

SACHER-MASOCH (Léopold), littérateur allemand né à Lemberg (Galicie), le 27 janvier 1835, fit ses études de droit aux universités de Prague et de Gratz, fut quelque temps agrégé à cette dernière, puis abandonna l'enseignement pour la littérature et se fixa aux environs de Gratz.

Outre deux ouvrages historiques, *l'Insurrection de Gand sous Charles-Quint* (der Aufstand in Gent unter K. Karl V; Schaffhouse, 1857) et *la Décadence de la Hongrie et Marie d'Autriche* (Ungarns Untergang und Maria von Oesterreich; Liepzig, 1861), M. Sacher-Masoch a publié un grand nombre de romans et de nouvelles: *Kaunitz* (Leipzig, 2e édit., 1873, 2 vol.), remarquable tableau de la civilisation en Autriche au XVIIIe siècle; *Idéal de notre temps* (die Ideale unserer Zeit; Berne, 3e édit., 1875), ouvrage signalé pour ses tendances antiallemandes; *l'Emissaire*, récit animé de la vie polonaise en Galicie, etc. Plusieurs de ses nouvelles ont été traduites en français: *le Legs de Caïn*, conte galicien; *l'Errant*, *Don Juan de Kolomea*, *Frinko Balaban*, *Clair de lune*, *Marcella* (1874, in-18; *les Prussiens d'aujourd'hui* (1877, 2 vol. in-18); *Un Testament*, *Basile Hymen*, *le Paradis sur le Dniester* (1878, in-18); *le Nouveau Job* (1879, in-18); *l'Ennemi des femmes* (1879, in-18); *A Kolomea* (1879, in-18); *le Cabinet noir de Lemberg*, *l'Ilau* (1880, in-18), contes juifs et petits-russiens. On cite à part un écrit polémique: *Sur la Valeur de la critique* (Ueber den Werth der Kritik; Leipzig, 1873).

SACHS (Jules DE), botaniste allemand, né à Breslau, le 2 octobre 1832, suivit les cours de l'université de Prague, où il fut le préparateur du célèbre physiologiste Purkinje. Privat docent de botanique en 1856, préparateur à l'Académie forestière de Tharand en 1859, professeur à l'Académie d'agriculture de Pappelsdorf en 1861, il passa, en 1867, à l'université de Fribourg, et depuis à celle de Wurtzbourg.

Ses recherches portent principalement sur la vie et les fonctions physiologiques des plantes, consignées dans les ouvrages suivants: *Manuel de physiologie expérimentale des plantes* (Handbuch der Experimentalphys. der Pflanzen; Leipzig, 1865); *Traité de botanique* (Lehrbuch der Botanik; Ibid., 1868; 3e édit., 1873), traduit en français par M. Van Tieghem (1873-1874, in-8); *Principes de physiologie végétale* (Grundzüge der Pflanzenphysiologie; Ibid., 1873), traduit en français par M. Micheli (Genève, in-8); *Histoire de la botanique du XVIe siècle jusqu'en 1860* (Geschichte der Botanik, etc.; Munich, 1875).

SACK (Charles-Henri), théologien allemand, né à Berlin, le 17 octobre 1790, étudia le droit à Gœttingue, puis suivit les cours de théologie à l'université de Berlin, où il eut pour maître Schleiermacher. En 1813, il s'engagea, comme volontaire, bien qu'il fût entré déjà dans le ministère ecclésiastique. Il prit une part ardente à la campagne de 1815, comme aumônier de brigade. Après le rétablissement de la paix, il fit un voyage en Hollande, en Angleterre, en Suisse et en Allemagne (1816). Au retour, il publia ses *Aperçus et considérations sur la religion et l'Église anglicanes* (Ansichten und Beobachtungen über Rel. und Kirche in England; Berlin, 1818). Reçu docteur à Berlin, il fut nommé, en 1818, professeur adjoint, puis professeur titulaire de théologie à l'université de Bonn, et remplit en outre les fonctions de pasteur de la communauté évangélique. En 1846, il fit partie du synode général de Berlin, comme député de la Faculté de Bonn, et l'année suivante, il entra au consistoire de la province de Saxe, à Magdebourg. — Il est mort à Pappelsdorff, le 16 octobre 1875.

M. Sack, resté le disciple de Schleiermacher, a publié : *Apologétique chrétienne* (Christliche Apologetik; Hambourg, 1829; 2ᵉ édit., 1841); *Polémique chrétienne* (Christ. Polemik; Ibid., 1832); un poème philosophique sur la *Divinité de la Bible* (die Gœttlichkeit der Bibel; 1832), *Lettres sur l'union des deux Églises évangéliques* (Briefe über die Union der beid. evang. Kirchen; Essen, 1823), sans nom d'auteur; des *Sermons* (Predigten; Bonn, 1835; Berlin, 1850); *l'Église d'Écosse* (die Kirche von Schottland; Heidelberg, 1844-1845, 2 parties).

SACY (Samuel-Ustazade SILVESTRE DE), journaliste, membre de l'Académie française, sénateur, né à Paris, le 17 octobre 1801, est fils du célèbre orientaliste de ce nom, mort en 1838. Il fit de brillantes études au lycée Louis-le-Grand, se fit recevoir avocat et plaida pendant quelques années. En 1836, il fut nommé conservateur à la bibliothèque Mazarine, dont il devint administrateur en 1848. Il fut appelé au Sénat par décret du 26 décembre 1865. Il fit aussi partie du conseil impérial de l'instruction publique. Élu, en 1854, membre de l'Académie française en remplacement de M. Jay, M. de Sacy s'était fait un nom comme écrivain avant d'avoir publié aucun ouvrage. Son seul livre était pour ainsi dire le *Journal des Débats*, auquel il a constamment travaillé depuis 1828. Pendant plus de vingt ans, il a fourni à cette feuille plus des deux tiers de ses articles politiques. Après le coup d'État du 2 décembre, dont il repoussa pendant un temps les conséquences politiques, il ne signa plus guère que des articles littéraires. Décoré de la Légion d'honneur le 26 juin 1837, il a été promu au grade d'officier au mois d'août 1860 et à celui de commandeur le 4 août 1867. — Il est mort à Paris, le 14 février 1879.

Un recueil de ses meilleurs articles, choisis par lui-même, a paru sous le titre de : *Variétés littéraires, morales et historiques* (1858, 2 vol. in-8, 2ᵉ édit., 1861, 2 vol. in-12). M. de Sacy a publié à part : *Deux articles sur l'Histoire de Jules César* (1865, gr. in-8), et a collaboré avec MM. Th. Gautier, P. Féval et Ed. Thierry, à la rédaction du *Rapport sur l'état des lettres et des sciences*, publié à l'occasion de l'Exposition universelle (1868, gr. in-8). On lui doit, en outre, une édition de la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par Michel de Marillac (1854); une édition de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales (1855); une édition des *Lettres spirituelles* de Fénelon (1856, 3 vol. in-16); une édition des *Lettres de Mme de Sévigné* (1861-1864, 11 vol. in-12); etc.

SÁ DA BANDEIRA (Bernardo DE SÁ NOGUEIRA, marquis DE), homme d'État portugais, né à Santarem, le 26 septembre 1795, se distingua comme volontaire dans la guerre de l'indépendance, pendant laquelle il servit depuis 1810 dans le 11ᵉ de cavalerie. Tombé aux mains des Français, qui le trouvèrent mourant sur le champ de bataille, il vint à Paris, y fit d'excellentes études scientifiques et suivit les cours de Gay-Lussac et de Geoffroy Saint-Hilaire. Partisan zélé du mouvement révolutionnaire de 1820, il dut s'exiler, lors du triomphe de la réaction, en 1823, retourna en France, et passa ensuite en Angleterre, où il continua ses expériences scientifiques. Après la promulgation de la charte de don Pedro, il rentra en Portugal, et prit du service dans les rangs de l'armée constitutionnelle. Il était gouverneur d'Oporto pendant le siège, et il perdit le bras droit dans un engagement en rase campagne avec les miguélistes. En récompense de ses services, il fut appelé au ministère de la marine et créé baron de Sá da Bandeira (1832). Au mois de mai de l'année suivante il quitta le ministère et défendit victorieusement, au mois de septembre, les lignes de Lisbonne, contre don Miguel. C'est alors qu'il fut nommé gouverneur de Peniche, gouverneur des Algarves et pair du royaume. Il fut chargé de nouveau du portefeuille de la marine, de novembre 1835 à avril 1836.

La révolution du mois de septembre le ramena encore au ministère. Il travailla avec Passos à établir le gouvernement constitutionnel en Portugal. Chargé de comprimer les insurrections réactionnaires de 1836 et 1837, [illegible] ménager l'amour-propre de la reine qui les avait fomentées et préparer la paix entre les constitutionnels et les chartistes. La répression sanglante de la tentative démocratique de [illegible] fut un gage donné à une union [illegible] leurs par l'amnistie générale du mois [illegible]. M. Sá da Bandeira se mit à la tête de l'insurrection septembriste de 1846, dirigée contre [illegible] de Saldanha, perdit la bataille de Val Passos par la défection de ses troupes, commanda [illegible] et partit, en 1847, pour l'Algarve, avec un corps de troupes qui combattit près de Setubal contre l'armée de la reine, et remit ses armes [illegible] jonction de la quadruple alliance. Il resta [illegible] dans les Cortès, pendant dix ans, un des chefs de l'opposition (1846-1856).

Après la chute du long ministère de M. Saldanha, en 1856, il devint ministre de la marine dans le cabinet présidé par le marquis de Loulé. Membre très influent du ministère, il fut [illegible] le président conserva dans le [illegible] nement qui eut lieu au mois de mars [illegible] représentait l'union des chartistes et des constitutionnels modérés. M. Sá da Bandeira [illegible] outre signalé par son habileté dans l'administration coloniale et par sa constante [illegible] traite des noirs. Il fut appelé au [illegible] la guerre en décembre [illegible] et reprit le portefeuille dans le cabinet du marquis de Loulé en février 1862. Après divers changements ministériels, il fut chargé, en avril [illegible], de former un cabinet, dans lequel il prit, avec la présidence du conseil, le portefeuille [illegible] de la marine. La gravité de la crise [illegible] conduisit, en janvier 1869, à [illegible] sion. Il rentra une dernière fois [illegible] comme ministre des [illegible] 31 août 1870 [illegible] mort à Lisbo[illegible]

SADIK-pacha. Voy. CZAYKOWSKI.

SAFVET-PACHA, homme d'État ottoman, né à Constantinople, en 1815, entra de bonne heure comme employé dans les bureaux du gouvernement, fut secrétaire du sultan Abdul Medjid, puis de l'ambassade turque à Paris, président du Conseil d'État en 1859, ministre du commerce et des travaux publics en 1861, ambassadeur à Paris en 1865. Rappelé l'année suivante et de nouveau ministre du commerce, il passa au ministère de l'instruction publique en 1868, présenta des lois très libérales sur l'enseignement (octobre 1869), et fonda le lycée de Galata, dirigé par des Français. Ministre de la justice en 1872, puis de nouveau de l'instruction publique en 1874, il prit, en février 1875, le portefeuille des affaires étrangères, et assista aux conférences des plénipotentiaires en 1876 et 1877. Il sortit du gouvernement en juillet 1877, par suite du désaccord avec le grand vizir Edhem-pacha, dans la question de la paix avec la Russie. Il rentra dans les conseils du gouvernement, comme ministre des affaires étrangères, en février 1878, et signa, le 3 mars suivant, le traité de San Stefano. Nommé grand vizir le 4 juin 1878, il fut remplacé, le 4 décembre, par Kheredine-pacha, et nommé ambassadeur à Paris, malgré son état de santé et le besoin de repos. Il remit ses lettres de créance à M. Jules Grévy le 12 février 1879, mais ne resta que quelques mois à Paris.

SAGASTA (Praxedes-Mateo), homme d'État espagnol, né à Torrecilla de Cameros, le 21 juillet 1827, fit ses études à l'École des ingénieurs de Madrid, exerça à Valladolid et à Zamora, et fut élu, par cette dernière ville, aux Cortès constituantes de 1854. Il prit part à l'insurrection de juillet 1856, et fut forcé de passer en France. A l'amnistie, il rentra à Madrid et devint professeur à l'École des ingénieurs. Il fut aussi rédacteur en chef de l'important organe du parti progressiste, *la Iberia*. Réfugié en France, pour la deuxième fois, après le soulèvement de juin 1866, il ne rentra en Espagne qu'après la chute d'Isabelle II; ministre de l'intérieur dans le premier cabinet formé par Prim, il se rapprocha de plus en plus de cet homme d'État et du parti conservateur, et rompit complètement avec son ancien ami, Zorilla. Les mesures de rigueur prises par lui, soit contre les ayuntamientos républicains, soit contre la liberté, le mirent souvent aux prises avec la minorité républicaine des Cortès. Nommé ministre d'État en janvier 1870, il fit mettre en état de siège plusieurs villes, entre autres Barcelone, se prononça pour la monarchie, et proposa, le 17 décembre 1870, la dissolution des Cortès, après le serment du roi. Il garda le ministère d'État et celui de l'intérieur dans le premier cabinet d'Amédée (4 janvier 1871), et pendant ce règne éphémère fit partie de plusieurs combinaisons ministérielles, soit comme membre, soit comme président du Conseil. Sous la présidence du maréchal Serrano, en 1874, il fut ministre des affaires étrangères (4 janvier), de l'intérieur (13 mai), président du Conseil (3 août), et se retira de la vie publique après le coup d'État rétablissant la monarchie. En juin 1875, il se rallia à Alphonse XII, et chercha à former un parti constitutionnel libéral; plus tard, il se rapprocha de l'opposition et combattit les ministères Martinez Campos et Canovas (1877-1879).

SAIN BOIS LE COMTE. Voy. BOIS LE COMTE.

SAINCTHORENT (N.... DE) [de la Creuse], ancien député et représentant français, né en 1795, et fils d'un conventionnel, professa sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet des opinions libérales, siégea à la Chambre des Députés de 1834 à 1842, et fit partie de l'opposition. Rentré dans la vie privée, il s'occupa surtout d'agriculture, et fut membre du Conseil général de la Creuse. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le sixième sur sept par 16 500 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec le parti modéré. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses travaux agricoles.

Son fils, Théophile DE SAINCTHORENT, né le 7 juin 1820, commandant des mobiles de la Creuse pendant la guerre, fut élu, le 8 février 1871, représentant à l'Assemblée nationale, le deuxième sur cinq, par 34 849 voix. Il fit partie de la droite légitimiste, signa la proposition en faveur du rétablissement de la monarchie, et repoussa les lois constitutionnelles. Il n'obtint que 519 voix, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Boussac, et ne se représenta pas aux élections du 14 octobre de l'année suivante.

SAINT-ALBIN (Hortensius ROUSSELIN DE CORBEAU DE), magistrat français, ancien député et représentant, né à Lyon, le 20 décembre 1805, est le fils du commissaire de la Convention, ami de Danton et de Camille Desmoulins, qui fut sous la Restauration un des principaux fondateurs du *Constitutionnel*. Avocat du barreau de Paris, il prononça l'éloge funèbre de Barras, son parent, et fut décoré, en 1831, pour avoir sauvé de la fureur populaire le monument de Malesherbes, au Palais de justice. Nommé en 1830 juge suppléant au tribunal civil de la Seine, il devint titulaire sous le ministère de M. Thiers, en 1837.

La même année, les électeurs de Beaumont (Sarthe) l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il siégea à l'extrême gauche jusqu'en 1848. Il parla sur la réforme électorale, le code d'instruction criminelle, les fonds secrets et les conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques. Élu membre de l'Assemblée constituante dans le même département, le quatrième sur douze, par 87 114 suffrages, il vota en général avec le parti démocratique modéré. Nommé conseiller à la Cour d'appel de Paris, il ne put faire partie de la Législative. Il tenta sans succès à plusieurs reprises de rentrer dans la vie politique : après avoir échoué aux élections sénatoriales de 1876, dans la Sarthe, il se présenta sans plus de succès aux élections pour la Chambre des députés, dans la 2e circonscription de Mamers, en 1876 et en 1877. Membre du Conseil général de la Sarthe, il a été nommé officier de la Légion d'honneur. — Il est mort le 25 février 1878.

M. Hortensius de Saint-Albin est auteur de *Poésies lyriques* dont plusieurs ont été mises en musique, de deux *Odes* sur La Fayette, d'une *Histoire de Sulkowski* et d'une *Logique judiciaire* (1841, in-18; 2e édition, suivie d'une *Logique de la conscience*, 1844); il a publié, en outre, les *Tablettes d'un rimeur, contes, apologues et anecdotes*, etc. (1862, in-12).

Son frère, M. Philippe DE SAINT-ALBIN, né vers 1810, mort à Paris, le 14 novembre 1879, fut longtemps bibliothécaire particulier de l'impératrice Eugénie. Possesseur de riches curiosités littéraires et artistiques, il a réparti la majeure partie de ses collections entre divers musées et bibliothèques de l'État.

SAINT-AMAND (Jean-Amand LACOSTE, connu

sous le nom DE), auteur dramatique français, né à Paris, le 1er novembre 1797, débuta en 1823 par le mélodrame fameux de l'*Auberge des Adrets*, dont le principal personnage, interprété par M. Frédérick Lemaître, devint plus tard dans la pièce de *Robert-Macaire* (1835), dont il est aussi un des auteurs, un des types les plus audacieux du théâtre moderne. Il travailla ensuite à un grand nombre de drames et de vaudevilles, dont voici les plus connus : *la Chaise de poste* (1825); *Quatre heures* (1828); *Peblo* (1830); *l'Oraison de saint Julien* (1834); *Philippe II, roi d'Espagne* (1846), etc.

SAINT-FÉLIX (Félix D'AMOREUX, connu sous le nom de Jules DE), littérateur français, né en 1806, à Uzès (Gard), d'une bonne famille du Languedoc, vint jeune encore à Paris, se mêla au mouvement romantique et débuta par un recueil de vers qui fut remarqué: *Poésies romaines* (1830, in-8). Il collabora ensuite à la *Revue de Paris*, au *Livre des conteurs*, aux *Cent et Un* et à diverses publications périodiques, et écrivit un certain nombre de romans qui eurent quelque succès. Nous citerons les suivants : *Dalilah* (1833, in-8); *Autour du monde* (1834, in-8); *le Roman d'Arabelle* (1834, in-8); *Mlle de Marignan* (1836, in-8); *Cléopâtre, reine d'Égypte* (1836, 2 vol. in-8), brillante mise en scène du monde ancien; *Mme la duchesse de Bourgogne* (1837, in-8); *le Colonel Richemond* (1838, in-8); *la Duchesse de Longueville* (1839, in-8); *Louise d'Avaray* (1844, 2 vol. in-8); *le Dernier colonel* (1846, in-4); *les Officiers du Roi* (1848, 2 vol. in-8); *les Soupers du Directoire* (1849-1850); *Régine* (1852, gr. in-8); *les Nuits de Rome* (1853, in-18; nouvelle édit., 1864, in-18, av. figures); *la Chasse aux Cosaques* (1856, in-18); *Rosemonde et Rosalinde* (1857); *le Gant de Diane*, *les Charmilles de Trianon*, *Scènes de la vie de gentilhomme* (1858); *les Amoureux de la Comtesse* (1862, in-18); *les Cousins de Satan* (1863, in-18); *l'Amie de la Reine* (1865, in-18); *les Chevaliers du tour de France* (1866, in-18), etc.

M. J. de Saint-Félix passa pour avoir travaillé à quelques-uns des ouvrages de M. Alexandre Dumas, notamment au drame de *l'Orestie*, représenté en 1856. On lui doit encore : *le Rhône et la Mer* (1845, 2 vol. in-8), souvenirs, légendes, études historiques et pittoresques; *les Tribuns* (1849, gr. in-8), série de portraits politiques des orateurs de l'Assemblée législative, publiés sous le pseudonyme de *Trimalcion*; *Histoire de Napoléon II, roi de Rome* (1853, in-18)); *les Aventures de Cagliostro* (1854, in-16), etc. Entré au ministère de l'intérieur, dans le service de l'imprimerie et de la librairie, il y devint chef de bureau et secrétaire de la commission d'examen des livres. — Il est mort à Paris, le 28 mai 1874.

SAINT-GAUDENS (Jean), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Basses-Pyrénées, vers 1795, fit ses études au lycée de Pau, embrassa la profession d'avocat, et s'établit à Saint-Palais. Attaché de tout temps à l'opposition radicale, il fut, après la révolution de Février, maire de cette ville, puis sous-commissaire à Orthez. Élu représentant du peuple, le sixième sur onze, par 45,507 suffrages, il vota avec l'extrême gauche, et aborda quelquefois la tribune avec succès. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siège de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Saint-Palais. — Il est mort dans cette ville, en décembre 1875.

SAINT-GENEST. Voy. [illegible]

SAINT-GEORGES (Jules-Henri [illegible]), auteur dramatique français, né à Paris, [illegible], débuta à vingt ans par le roman des [illegible] (1821, in-12), puis se tourna vers le théâtre [illegible] il donna le vaudeville de la *Saint-Louis*, [illegible] *Deux dîners*, avec Tarlif (1822). Il a [illegible] ou en collaboration la plupart des ballets, [illegible] et opéras-comiques qui ont le plus [illegible] dant près de quarante ans sur nos scènes [illegible] ques. En 1829, il fut directeur de l'Opéra-Comique, transporté provisoirement à la salle Ventadour. Décoré de la Légion d'honneur, le [illegible] 1837, il a été promu officier le 14 juin [illegible] — Il est mort à Paris, le 23 décembre 1875.

Dans la liste des pièces nombreuses de M. H. de Saint-Georges, nous indiquerons d'abord celles qui ne portent que son nom. Dans l'opéra-comique il a donné : *le Roi et le batelier*, [illegible] acte (1827); *Pierre et Catherine*, en un acte; [illegible] *sina*, en un acte; *Jenny*, en trois actes [illegible] *Ludovic*, drame lyrique en deux actes [illegible] *Sentinelle perdue*, en un acte [illegible] *phonie*, en un acte; *le Planteur*, en [illegible] (1839), *l'Aïeul*, en un acte (1841); [illegible] *Camoens*, en un acte (1843); *le Lazzarone*, [illegible] en deux actes (1844); *Wallace*, en trois actes (1845); *l'Ame en peine*, opéra fantastique en [illegible] actes (1846); *les Mousquetaires de la Reine*, [illegible] trois actes (1846); *le Val d'Andorre*, [illegible] actes (1848); *le Fanal*, en deux [illegible] *Château de Barbe-Bleue*, en trois [illegible] *Carillonneur de Bruges*, en trois [illegible] *Amours du Diable*, opéra fantastique en quatre actes et neuf tableaux (Opéra-National, [illegible]) *Jaguarita l'Indienne*, en trois actes (Théâtre-Lyrique, 1855), *le Corsaire*, ballet [illegible] (Opéra, 1856); *Margot*, en trois [illegible] Lyrique, 1857); *la Pagode* (1859) [illegible] en quatre actes (1862); [illegible] en cinq actes (1869), etc. Il faudrait [illegible] une cinquantaine d'opéras, opéras [illegible] ballets, en société avec M. Scribe, [illegible] *bassadrice* (1837), ainsi qu'avec MM. [illegible] Mazillier, ses trois collaborateurs [illegible] un nombre au moins égal de [illegible] de comédies avec une trentaine [illegible] teurs, notamment en ces derniers [illegible] *de Médicis*, avec M. Émile Pacini [illegible] *Claude*, opéra-comique en un acte [illegible] Leuven (1861), *le Joaillier de Saint-James*, [illegible] trois actes, avec le même (1862); [illegible] opéra-comique en trois actes, avec M. [illegible] (1874, in-18); *le Val d'Andorre*, en trois [illegible] avec M. F. Halévy (1875, in-8).

Nous nous bornerons à rappeler [illegible] mans de M. de Saint-Georges : [illegible] *simple histoire du cœur* (1840, [illegible]) *Mariage de prince* (1849, 2 vol.); [illegible] *grand monde* (1851, 2 vol. in-8; [illegible] 2 vol. in-18), d'où l'auteur a tiré [illegible] le même titre (Ambigu, 1856).

SAINT-GERMAIN (François-Charles [illegible]), homme politique français, ancien [illegible] teur, est né à Avranches, le 16 février [illegible] propriétaire et agronome [illegible] président de la Société d'agriculture [illegible] maire de Saint-Sénier, et, en 1848, [illegible] conseil général pour le canton de [illegible] 1849, il fut envoyé à l'Assemblée législative par le département de la Manche, [illegible] treize, et siégea sur les bancs des [illegible] En 1852, candidat du gouvernement dans la 2e circonscription de la Manche, il [illegible] député au Corps législatif, et fut réélu, [illegible]

titre, et à la presque unanimité, aux élections suivantes. En 1863, il obtint 27 924 voix sur 37 496 votants, et en 1869, 28 492 sur 29 022. Il n'avait pas de concurrent. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Manche, à l'Assemblée nationale, le cinquième sur onze, par 72 390 voix, siégea à droite, repoussa l'amendement Wallon, ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Élu sénateur du département de la Manche, le 30 janvier 1876, le premier sur trois, par 441 voix sur 749 votants, il suivit la même ligne politique au Sénat, et vota, le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie. Aux élections du 5 janvier 1879 pour le renouvellement partiel du Sénat, il échoua, ainsi que les autres candidats de la liste monarchiste, et n'obtint que 333 voix. M. de Saint-Germain a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 août 1866.

SAINT-HERMIDAD. Voy. Thisted.

SAINT-HILAIRE (Émile-Marc Hilaire, plus connu sous le nom de Marco de), littérateur français, né à Versailles, en 1793, fut admis de bonne heure au nombre des pages de l'empereur. Rejeté par la Restauration dans la vie civile, il écrivit une foule de petits livres anonymes ou pseudonymes, sur des sujets peu littéraires; tels sont les recettes « pour faire fortune, fumer et priser, mettre sa cravate, dîner en ville, parler avec grâce, payer ses dettes, et réussir en amour », formant toute une collection d'in-18 et d'in-32 (1821-1830). Il fit aussi de courtes biographies sur les préfets, les prêtres, les nobles, les acteurs et même les nymphes du Palais-Royal. Il raconta, en même temps, la vie de la Dauphine, du duc d'Orléans et de la duchesse de Berry; à cette époque appartiennent encore les deux romans suivants : *le Donneur d'eau bénite* (1825, 2 vol. in-12) et les *Mémoires d'un forçat* (1828-1829, 4 vol. in-8), ce dernier avec Raban.
La révolution de 1830 permit à M. Saint-Hilaire d'exploiter une veine nouvelle de publications à demi historiques, et dont les hommes et les événements du premier Empire lui offrirent l'inépuisable sujet. A part quelques nouvelles œuvres d'imagination qui ne réussirent pas, telles que : *...* (1832, 6 vol. in-12), histoire contemporaine attribuée à M. Alboize; les *Mémoires d'une ... courtisane* (1833, in-8); *Lieutenant et ...* (1834, 2 vol. in-8), il n'écrivit plus rien qui ne se rapportât au règne de Napoléon, illustré par lui de toutes les manières. Voici, en abrégé, la liste de ces ouvrages souvent réimprimés : *Mémoires d'un page de la Cour impériale* (1830, ... vol. in-8, nouv. édit., 1847); *les Petits appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison* (1831, 2 vol. in-8); *Souvenirs de la vie ... de Napoléon* (1838, 2 vol. in-8); *Entretiens sur la vie privée de Napoléon* (1839, 2 vol. in-18), ... *la Bibliothèque populaire de maître Pierre; ... intimes du temps de l'Empire* (1838-..., 6 vol. in-8); *les Aides de camp de l'Empereur* (1841, 2 vol. in-8); *l'Hôtel des Invalides* (...1, 2 vol. in-8); *l'École militaire, le cirque et les Tuileries* (1842, 2 vol. in-8); *Histoire populaire de Napoléon et de la Grande Armée* (1842, grand ..., fig.); *Napoléon au Conseil d'État* (1843, 2 vol. in-8); *les Habitations napoléoniennes* (1844, ... in-8); *Napoléon en campagne* (1844, 2 vol. ...); *la Veuve de la Grande Armée* (1845, 2 vol., ... drame en 1853); *Histoire de la Garde impériale* (1845-1847, gr. in-8, fig.; 2e édit., 1849); *les conspirations sous l'Empire* (1846, 2 vol. ...); *Histoire de la campagne de Russie* (1846-1848, 4 vol. in-8, fig.); *Anecdotes du temps de Napoléon Ier* (1854, in-16), pour la *Bibliothèque des chemins de fer*.

Dans les dernières années, M. Marco de Saint-Hilaire a publié une longue *Histoire des conspirations et des exécutions politiques* (1849, 4 vol. gr. in-8, fig.) dont la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Russie ont été le théâtre; une continuation jusqu'en 1850 de l'*Histoire de France* d'Anquetil (1853); *les Deux empereurs* (1853, in-18); *Histoire de Napoléon III* (1853, in-8); *la Caserne du quai d'Orsay* (1856); *Histoire des Armées françaises depuis 1792* (1859 et suiv.), etc. Il a fourni en outre beaucoup d'articles aux recueils périodiques, et il a dirigé l'*Almanach impérial*.

SAINT-JOHN (James-Augustus), voyageur et écrivain anglais, né dans le Carmarthenshire, le 24 septembre 1804, fit une partie de ses études sous la direction d'un ecclésiastique, et apprit successivement le français, l'italien, l'espagnol, l'arabe et le persan. Il vint très jeune à Londres, écrivit beaucoup dans l'*Oriental Herald* dont il était l'éditeur, et fonda avec M. Richardson le *London Weekly Review*. Il séjourna en France de 1829 à 1830, assista à la révolution de Juillet, puis partit pour visiter la Nubie et la seconde cataracte. Pendant ce voyage, il signala une multitude de volcans éteints dans le désert Libyen, et les traces de l'action volcanique sur les rives mêmes du Nil. A son retour, il étudia l'Égypte dans ses monuments et ses souvenirs historiques, passa à Malte, puis en Sicile, aux îles Lipari, à Naples, à Pompéi et Herculanum, et enfin à Paris, où il assista à la révolution de 1848. — Il est mort le 22 septembre 1875.

M. Saint-John a raconté ses voyages dans divers ouvrages : *Souvenirs d'un constable* (Constable's Miscellany); *l'Égypte et Méhémet-Ali* (Egypt and Mohammed Ali); *Isis*; *Çà et là* (There and Back Again). Il a aussi publié des romans et nouvelles, puis une *Histoire des mœurs et coutumes des anciens Grecs* (1842); des livres de politique, d'économie sociale et de philosophie religieuse; enfin, on cite une *Vie de Louis-Napoléon* (Life of L. N., 1857) et une *Histoire des quatre invasions de l'Angleterre* (History of the four conquests of England, 1861).

SAINT-JOHN (Percy-Bolingbrooke), littérateur anglais, fils aîné du précédent, né à Plymouth, le 4 mars 1821, accompagna son père dans ses voyages, et se consacra de bonne heure à la littérature. Il donna d'abord la relation de son voyage en Amérique et des contes indiens, dans *Chamber's Journal*. Il vint à Paris en 1847, comme correspondant du *North British Daily Mail*, se montra hostile à Napoléon après son élection comme président de la République, et fut obligé de quitter la France. Il soutint activement la cause des Grecs, pendant la guerre de Crimée, et les Chambres de la Grèce lui votèrent des remerciements, ainsi qu'à Michel Chevalier, M. Gladstone et Richard Cobden.

On cite de lui : *Livre des oiseaux du jeune naturaliste* (the Young naturalist's Book of Birds); *Trois jours de février* (Three days of February); *Miranda*; *Paul Peabody*; *le Jeune boucanier* (the Young Buccaneer); *le Navire de neige* (the Snow Ship); etc. Il a été traduit de lui en français : *Quadroona l'Africaine, ou l'Empoisonneur de Londres* (1858, in-4, illustré), et *le Robinson du Nord* (Arctic Crusoe; 1868, in-8). Il a donné de nombreuses conférences sur la politique et la littérature en France.

Un frère du précédent, Spencer Saint-John.

né le 22 décembre 1826, étudia spécialement les langues malaises, fut secrétaire de sir James Brooke, et consul général anglais à Bornéo. Nommé en 1861 chargé d'affaires à Haïti, il rentra à Londres un an après et publia la relation de son séjour en Orient, sous le titre : *Life in the forest of the Far Est.* *

SAINT-MARC GIRARDIN (Marc GIRARDIN, dit), professeur et écrivain français, ancien député, membre de l'Académie française, est né à Paris, le 12 février 1801, d'une famille de commerçants. Il fit ses études au collège Napoléon, plus tard Henri IV, comme élève de l'institution Hallays-Dabot. Il eut des succès dans ses classes, et, au sortir du collège, quoiqu'il se destinât à l'instruction publique, il fit son droit et se fit recevoir avocat, en même temps qu'il était nommé agrégé des classes supérieures au concours de 1823. Il avait eu le premier accessit du prix d'éloquence à l'Académie française, en 1822, pour l'*Éloge de Lesage*. Jusqu'en 1826, il n'obtint de chaire dans aucun collège, à cause de ses opinions libérales. En 1827, il reçut de l'Académie française le prix pour l'*Éloge de Bossuet*, et fut chargé de la classe de seconde au collège Louis-le-Grand; la même année aussi, il débutait, comme journaliste, dans *les Débats*, par un article anonyme sur les troubles de la rue Saint-Denis, dont l'éclat le força de s'avouer l'auteur; à quelque temps de là, il prit part, dans ce journal, à la polémique politique. En 1828, il fut encore une fois couronné par l'Académie française pour son *Tableau de la littérature française au* XVI*e siècle*; il partagea le prix avec Philarète Chasles.

En 1830, M. Saint-Marc Girardin, qui avait déjà, en 1827, visité l'Italie, fit un voyage en Allemagne et passa trois mois à Berlin, où il se lia avec Gans et vit souvent Hegel. Il revint en France peu de jours avant la révolution de Juillet. Sous le nouveau gouvernement, il fut chargé de remplacer M. Guizot, comme professeur d'histoire, à la Faculté des lettres, et nommé maître des requêtes au Conseil d'État. Il fut appelé à la chaire de poésie française, en 1834, en remplacement de Laya. En 1833, il avait parcouru l'Allemagne méridionale jusqu'à Vienne, avec mission d'étudier les établissements d'instruction intermédiaire; il a publié son Rapport sur cette mission. Élu député, en 1834, par le collège électoral de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), il représenta ce collège jusqu'en 1848, sauf une interruption de dix-huit mois, après la coalition qu'il avait combattue. Rapporteur du projet de loi sur l'instruction secondaire, en 1837, il fut plusieurs années de suite rapporteur de l'Adresse. Il prit en outre plusieurs fois la parole sur les questions étrangères, notamment sur celle d'Orient, qu'il s'était rendue familière.

M. Saint-Marc-Girardin ne s'était pas livré toutefois à la vie politique au point de cesser d'être professeur. Il n'interrompit jamais ses cours en Sorbonne, malgré son titre de député et malgré les hautes fonctions qu'il eut bientôt à remplir dans l'administration supérieure de l'enseignement. A la fin de 1837, en effet, il fut nommé membre du Conseil royal de l'instruction publique, et, comme tel, il fut particulièrement chargé de la direction de l'enseignement historique, qui prit alors une importance toute nouvelle. Il fut en même temps nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Aux journées de février 1848, il fut désigné comme ministre de l'instruction publique, dans la dernière combinaison ministérielle de la monarchie.

Resté à l'écart de la politique active sous la République, M. Saint-Marc Girardin garda son influence au *Journal des Débats* et [illegible] dans l'Université. La loi du 15 mars [illegible], qui porta un si grand coup à cette [illegible], le laissa, ainsi qu'à V. Cousin, [illegible] seil : il en resta membre au milieu des [illegible] remaniements dont l'instruction [illegible] l'objet. Il avait été élu membre de l'Académie française, en 1844, en remplacement de [illegible]penon.

Après vingt-trois ans d'abstention, il [illegible] en 1871, sur la scène politique, et fut élu, le 8 février, représentant de la Haute-Vienne à l'Assemblée nationale, le premier sur sept, par 43 880 voix. Il fit partie de la commission chargée de rester en rapport avec les [illegible] des préliminaires de paix. Nommé, [illegible] 1871, vice-président de l'Assemblée nationale, par 262 voix, il fut réélu à plusieurs reprises [illegible]ment, le 5 mars 1872, par 342 voix sur [illegible]tants. Président d'une réunion [illegible] composée d'anciens monarchistes libéraux, [illegible] un des chefs du centre droit, et fit partie des délégués de la droite chargés de [illegible] M. Thiers en demeure de se rallier à une [illegible] conforme aux vues de la majorité (20 [illegible]. Cette démarche, dite des « bonnets [illegible] ayant été vivement blâmée par le *Journal des Débats*, dont M. Girardin était, depuis quarante-cinq ans, un des principaux rédacteurs, il se sépara avec éclat de la feuille académique, pour entrer au *Journal de Paris*, de M. Hervé, [illegible] avoué des princes d'Orléans. L'un des [illegible] les plus résolus de la politique de M. [illegible] eut un des premiers rôles dans les coalitions des droites, qui aboutirent au renversement du premier président de la République. — Il est mort à Morsang-sur-Seine (Seine-et-Oise), [illegible] 1873.

M. Saint-Marc Girardin avait [illegible] hommes qui portèrent dans l'Université [illegible]grès ou le mouvement de la vie [illegible] ne craignit pas de toucher, dans [illegible] dans ses livres, aux questions [illegible]rales, ou même politiques, qui ont le [illegible] intérêt d'actualité. Il éclairait [illegible] par des rapprochements ou des [illegible] le présent, et se montrait libéral [illegible] littérature comme en politique. Il [illegible]culièrement la clarté, le bon sens [illegible] la sûreté de son goût, par la [illegible] aperçus, par beaucoup d'esprit, [illegible] par de malignes allusions, et aussi par [illegible] fréquent aux idées morales, il [illegible] plus de vingt-cinq ans, un auditoire [illegible] et exerça sur la jeunesse des écoles [illegible] autorité. Plusieurs de ses livres [illegible] son enseignement, de nouveau [illegible]vaillé pour l'impression.

Marié en 1831, M. Saint-Marc Girardin [illegible] enlever sa femme par une [illegible] bruit : elle périt, avec une de ses [illegible] 1835, dans une promenade sur l'eau, [illegible]-sur-Seine, pendant l'absence de son [illegible] épousa une sœur de sa première femme [illegible] pour se rattacher à la même famille [illegible] périt aussi, en 1861, d'une [illegible] noya dans l'Yères. Enfin, en [illegible] son gendre le décida à s'éloigner de [illegible] la Sorbonne, qu'il avait occupée [illegible] années. A la fin de l'Empire, il [illegible] réorganisation des conférences [illegible] et parla avec un grand succès à [illegible] du Prince-Impérial (février 1869). [illegible] de Sainte-Beuve, M. Saint-Marc [illegible] choisi pour le remplacer, comme [illegible] *Journal des Savants* (novembre 18[illegible]).

Il a publié : *Rapport sur l'instruction* [illegible]

diaire en Allemagne (1835-1838, 2 parties in-8); *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne* (1834, in-8); *Cours de littérature dramatique, ou de l'Usage des passions dans le drame* (5 vol., 1843, 7ᵉ édit., 1868), son ouvrage capital, comme professeur et comme critique; *Essais de littérature et de morale* (1844, 2 vol.); *Souvenirs et Voyages* (2 vol.), qui contiennent les *Notices sur l'Allemagne; la Syrie en 1861; Condition des chrétiens en Orient* (1862, in-18); *La Fontaine et les fabulistes* (1867, 2 vol. in-8); *la Chute du second Empire* (1874, in-4), extrait de son rapport sur les actes du gouvernement de la Défense nationale; *Jean-Jacques Rousseau, sa vie et ses ouvrages* (1875, 2 vol. in-8), etc. Il a réuni une partie de ses articles du *Journal des Débats* sous ce titre : *Souvenirs et réflexions politiques d'un journaliste* (1859, in-8). M. Saint-Marc Girardin a aussi donné plusieurs travaux dans la *Revue des Deux Mondes*.

SAINT-MARCEAUX (Charles-René DE PAUL DE), statuaire français, né à Reims, en septembre 1845, commença ses études classiques au lycée de sa ville natale, puis fut envoyé à Francfort pour faire des études commerciales, et entra à dix-huit ans dans l'atelier de M. Jouffroy. Il débuta au Salon de 1868, par *la Jeunesse du Dante*, statue en marbre, acquise par l'État et placée au Luxembourg. En 1872, la statue en bronze de *l'abbé Miroy*, fusillé à Reims par les Prussiens, fut exclue du Salon pour motifs politiques, et néanmoins récompensée; elle a été depuis placée sur le tombeau de ce patriote. M. de Saint-Marceaux a exposé depuis deux œuvres d'inspirations très différentes et qui ont fait concevoir de son talent les plus hautes espérances : *Génie gardant le secret de la tombe* (1879), statue en marbre placée au Luxembourg, et *Arlequin* (1880), statue en plâtre. La même année, M. de Saint-Marceaux a exécuté les bustes de MM. *Jadin* et *Meissonier*.

Cet artiste a obtenu une 2ᵉ médaille en 1872, une 1ʳᵉ médaille et la médaille d'honneur de sculpture en 1879, et la décoration de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

SAINT-MARTIN (Marie-Etienne-Aimé DE), député français, né à Guéret (Creuse), le 14 septembre 1831, est petit-fils d'un membre du Conseil des Cinq-Cents. Il fit ses études de droit, puis s'occupa d'agriculture, dans ses propriétés du département de l'Indre. Candidat bonapartiste, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de la Châtre, il fut élu par 7355 voix, contre 5566 partagées entre ses deux concurrents, l'un également bonapartiste, l'autre républicain, et alla siéger sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. L'un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, après l'acte du 16 mai 1877, il fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel, par 10 610 voix, contre 3186 obtenues par le candidat républicain, M. de Talleyrand-Périgord. Maire de Cluis, M. A. de Saint-Martin représente, depuis 1871, le canton de Neuvy-Saint-Sépulcre au Conseil général de l'Indre.

SAINT-MARTIN (Jean), député français, né à Pertuis (Vaucluse), le 5 mai 1840, fit ses études de droit, s'établit avocat dans sa ville natale, et fut élu conseiller général pour le canton du même nom, en 1874. Candidat radical, dans une élection partielle pour la Chambre des députés, à la suite de l'invalidation de M. Du Demaine, il eut pour concurrent, outre ce dernier, un autre candidat républicain, M. Eug. Raspail. Il fut élu au scrutin de ballottage, le 11 février 1877, par 9704 voix contre 9099 obtenues par M. Du Demaine, et se fit inscrire au groupe de l'extrême gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. La pression exercée en faveur de son concurrent légitimiste, devenu candidat officiel, fit échouer sa candidature aux élections du 14 octobre, où il eut 8276 voix contre 10 423. L'élection de son concurrent ayant été invalidée encore une fois, M. Saint-Martin se représenta, fut réélu, le 5 mai 1879, par 9534 voix, et alla reprendre sa place à l'extrême gauche. Au commencement de 1878, il fut le fondateur et le directeur d'un journal consacré à l'enseignement primaire : *l'École laïque*.

SAINT-MAURICE (Charles R... E... DE), littérateur français, né vers 1796, débuta par diverses pièces de vers, dont une, entre autres, sur *l'Institution du jury*, fut honorablement mentionnée, en 1820, par l'Académie française. Après avoir donné, en collaboration avec MM. Crosnier et Jouslin de Lassalle, quelques mélodrames aux théâtres du boulevard, il prit part à la rédaction des journaux littéraires; il traduisit les *Mélanges littéraires et politiques* (1824, in-8) de C.-M. Wieland, puis l'*Histoire de la découverte de l'Amérique* (1835, in-8) de J.-H. Campe, et composa ensuite lui-même un certain nombre d'ouvrages historiques et de romans.

On cite de lui : *Histoire des croisades* (1824) et *Histoire des guerres de religion* (1825), pour la collection des *Résumés* historiques; *Histoire des campagnes d'Allemagne et de Prusse* (1826, in-18); *le Code de la conversation* (1829, in-18), dont la troisième édition a pour titre : *l'Art de causer* (1834); *Rome, Londres et Paris* (1829, in-8), scènes contemporaines; *Histoire de Napoléon* (1830, 4 vol. in-12); *Histoire de la Légion d'honneur* (1833, in-8); des éloges de *Dumont d'Urville* (1843) et de *Sigalon* (1848), couronnés par les Académies de Caen et de Nîmes, etc.; et parmi ses romans : *Gilbert* (1832, 2 vol. in-8; nouv. édit., 1852); *le Comte d'Entraigues* (1841, 2 vol. in-8); *Phalen* (1842, 2 vol. in-8); *l'Élève de Saint-Cyr* (1851, 2 vol. in-8; 1859, in-18). En 1849, M. Saint-Maurice a publié, dans *la Semaine*, la première partie des *Mémoires de Metternich*.

SAINT-PIERRE (Louis-Ladislas-Marie-Marc, vicomte DE), ancien représentant français, sénateur, est né à Caen, le 14 mars 1810. Maire de Saint-Pierre du Fresne, et administrateur des chemins de fer du Nord, il n'avait point de passé politique, lorsqu'il fut envoyé à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, pour le département du Calvados, le cinquième sur neuf, par près de 66 000 voix. Il siégea au centre gauche, repoussa le projet de loi sur l'enseignement supérieur, adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut porté sur la liste constitutionnelle, en opposition à la liste bonapartiste, et fut élu, le seul de cette liste, le dernier sur trois, par 495 voix sur 862 votants. Il continua à siéger au centre gauche, et vota contre la dissolution de la Chambre, le 23 juin 1877. Conseiller général du Calvados, pour le canton de Saint-Pierre, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Un autre représentant du même nom, à l'Assemblée nationale, M. Louis LEMPEREUR DE SAINT-PIERRE, né à Dôle (Jura), le 4 janvier 1825, fils d'un ancien représentant du peuple de 1848, et frère d'un ancien préfet de l'Empire, fut élu, le 8 février 1871, le deuxième sur onze,

par le département de la Manche; il fit partie du cercle des Réservoirs et de la réunion Colbert, signa l'adresse d'adhésion au *Syllabus*, et repoussa les lois constitutionnelles. Il ne se représenta point aux élections de 1876 et 1877.

SAINT-PRIEST (Emmanuel-Louis-Marie DE GUIGNARD, vicomte DE), général et diplomate français, né à Paris, le 6 décembre 1789, est issu d'une ancienne famille du Dauphiné, originaire de l'Alsace. Troisième fils d'un des derniers ministres de Louis XVI, il fut tenu sur les fonts baptismaux par le roi et Marie-Antoinette, emmené en émigration et élevé à Saint-Pétersbourg. A l'âge de seize ans, il obtint un brevet de sous-lieutenant dans la garde impériale russe, se trouva à la bataille d'Austerlitz, reçut un coup de feu à Lutzen, et venait d'être nommé colonel, lorsque, en 1814, il tomba aux mains des Français et faillit être fusillé à Sedan. Attaché à la personne du duc d'Angoulême, il tenta, en 1815, de soulever le Dauphiné, rejoignit, au bout de quelques semaines de captivité à Tunis, le prince en Espagne, et fut promu maréchal de camp.

A son retour, il reçut de Louis XVIII de nombreuses marques de faveur, entre autres les charges de premier écuyer tranchant et de porte-cornette blanche de la couronne. En 1817, il épousa la fille du marquis de Caraman, ambassadeur à Vienne. Mis, en 1823, à la tête d'une brigade de l'armée de Catalogne, il fut chargé de poursuivre Mina et l'atteignit dans la Cerdagne, où il lui fit un millier de prisonniers; ce fait d'armes fut récompensé par le grade de lieutenant général. Après avoir été témoin de la reddition de Cadix, il fut envoyé à Berlin comme ambassadeur (1823), y résida deux ans, et alla, en 1827, remplir le même poste à Madrid; l'année suivante, il négocia le traité en vertu duquel l'Espagne s'engageait vis-à-vis de la France à une restitution annuelle de 4 millions de francs jusqu'à extinction de sa dette, qui s'élevait à 80 millions. En 1830, il donna sa démission et reçut de Ferdinand VII le titre de grand d'Espagne et celui de duc d'Almazan pour son fils.

Au mois de mars 1831, M. de Saint-Priest quitta l'Espagne, passa l'hiver à Massa, auprès de la duchesse de Berri, et fréta, en 1832, le *Carlo Alberto*, qui amena en Provence cette princesse et quelques-uns de ses compagnons; le bâtiment ayant été saisi peu après le débarquement, il fut arrêté, ainsi que l'équipage, et acquitté, après dix mois de détention, par la Cour d'assises de Montbrison (15 mars 1833). Il se rendit alors en Italie, puis en Autriche, où il fit sa cour à Charles X, revint en France avec sa famille, et y vécut, depuis cette époque, dans une retraite absolue. A la chute de la dynastie d'Orléans il se mit de nouveau au service de la branche aînée, entretint une correspondance active avec le comte de Chambord, et fut, en 1849, élu le second sur la liste des représentants de l'Hérault. Il fut encore une fois rendu à la vie privée par le coup d'État de décembre. M. de Saint-Priest, mis à la retraite, comme général, depuis 1830, avait été fait commandeur de la Légion d'honneur le 23 mai 1825. Commandeur de l'ordre de Saint-Louis depuis le 20 octobre 1829, il en est le dernier survivant (1880).

SAINT-RENÉ-TAILLANDIER. Voy. TAILLANDIER (René).

SAINT-SAENS (Camille), pianiste et compositeur français, né à Paris, le 9 octobre 1835, perdit son père à l'âge de quelques mois et fut élevé par sa mère, artiste peintre, connue par divers envois aux Salons, qui le laissa libre de suivre son penchant pour la musique. Il étudia le piano avec M. Stamaty, et entra au Conservatoire, où il remporta à quinze ans le premier prix [illegible]. Organiste de Saint-Merry dès 1852, il [illegible] l'année suivante, à la salle Sainte-Cécile, sa première *Symphonie* qui fut favorablement accueillie. Il a fait un voyage en Italie en 1856, et à la fin de 1857 il succéda à M. Lefébure-Wély comme organiste de la Madeleine. Il a fait exécuter depuis : *Prométhée enchaîné*, qui [illegible] grand prix de l'Exposition universelle [illegible], *Le Timbre d'argent*, *Phaéton* (1873), [illegible] enfin, au théâtre de Lyon, un grand [illegible], *Étienne Marcel* (1879).

M. Saint-Saens a publié : plusieurs [illegible] M. Victor Hugo mises en musique: [illegible] romance; six nouvelles *Mélodies*; une [illegible] exécutée par la Société philharmonique de [illegible] (décembre 1856), etc.

SAINT-VALLIER (Charles-Raymond [illegible] CHOIX DE CHEVRIÈRES, comte DE), diplomate français, sénateur, né à Coucy-lès-Eppes [illegible] le 12 septembre 1833, descend d'une [illegible] famille originaire du Dauphiné. Attaché d'ambassade à Lisbonne le 18 novembre [illegible], à Munich en 1856, et à Vienne en [illegible], attaché au cabinet du ministre le 28 juillet [illegible]. Secrétaire d'ambassade à Constantinople en 1860, détaché au ministère d'État en [illegible], il devint chef du cabinet du marquis de [illegible], en 1866; à la mort de celui-ci, il fut élevé au rang de ministre plénipotentiaire et envoyé à Stuttgart, le 17 décembre [illegible]. Pendant la guerre de 1870-1871, M. de Saint-Vallier fut chargé de diverses missions. Nommé commissaire général auprès de l'armée d'occupation, le 10 janvier 1872, il rendit de grands services aux habitants des départements occupés [illegible] tion de Verdun, dernier point du territoire occupé (22 septembre 1873), [illegible] qui lui valut le grade de ministre plénipotentiaire de 1re classe.

Étranger jusqu'alors à la vie parlementaire, il se porta, comme candidat républicain [illegible] tions sénatoriales du 30 janvier [illegible] département de l'Aisne, et fut élu [illegible] trois, par 624 voix sur 926 électeurs [illegible] au centre gauche et fut nommé [illegible] Sénat le 14 mars suivant. Il se prononça le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de [illegible] la formation du cabinet [illegible] il fut appelé à remplacer, à l'ambassade [illegible] M. de Gontaut-Biron, par décret du [illegible] 1877. Il présenta ses lettres de créance [illegible] vier 1878, et reçut un accueil [illegible] thique à la cour et dans le public. [illegible] il fut un des deux plénipotentiaires de la France au congrès de Berlin, pour le règlement de la question d'Orient. Chevalier de la Légion d'honneur le 13 août 1861, M. de Saint-Vallier [illegible] promu officier le 14 août 1866, commandeur le 25 juin 1872, grand officier le [illegible], grand-croix le 11 juillet 1878.

SAINT-VENANT (Adhémar-Jean-Claude Barré DE), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Fortoiseau, près Melun, [illegible] en 1813 à l'École polytechnique, [illegible] ans. Employé dans le service des poudres et salpêtres, il passa ensuite dans celui des ponts et chaussées, fut professeur de [illegible] à l'Institut agronomique de Versailles [illegible] vers 1852, avec le grade d'ingénieur [illegible]. Il se livra alors entièrement aux [illegible] mathématiques pures et de mécanique, [illegible]

'Académie des
éral Poncelet.
a d'honneur le

oires de M. de
. date de 1828,
l de M. Ciou-
lémie, et autres
enter ceux qui
er la résistance
la flexion des
in-4) : Tableau
rbes dans l'e-
mer houleuse
s manières de
nineuses (1872,
a Sologne, son
(1866).

ue), littérateur
mmença ses étu-
Suisse, et ses
ain. Chargé du
l le Pays, dès
rardin à rédiger
e de M. Théoph.
ord pour le soin
comptes rendus
Victor acquirent
la presse pério-
i de la critique
s, à propos des
sur la peinture
s siècles précé-
e l'Artiste et du
868, il quitta le
endre, sous la
n, celui de la
de Saint-Victor
par M. Maurice
. Décoré de la
été promu offi-

é en volumes:
re et de littéra-
72, in-18); les
s); Barbares et
e (1871, in-18);
8), devant com-
schyle à Beau-

arles), géologue
né à Saint-Tho-
te français, sui-
l'École des mi-
rais, de 1839 à
Antilles, à Té-
l consacra plus
Guadeloupe et
lement de terre
saisis, en 1855,
uivit attentive-
ainte-Claire De-
Beaumont dans
de France, puis
s'occupa égale-
n France et en
météorologiques.
de l'Académie
le Dufrénoy. Il
on d'honneur le
laire Deville est

aux Antilles et
856-1864, liv. I-
avec carte); une série de *Lettres à M. Élie de Beaumont*, sur l'éruption du Vésuve, imprimées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*; un travail sur les *Modifications qu'éprouve le soufre sous l'influence de la chaleur et des dissolvants* (1852), dans les *Annales de chimie et de physique*; *Éruptions actuelles du volcan de Stromboli* (1858); *Recherches sur les principaux phénomènes de météorologie, etc., aux Antilles* (1861, tome Ier, in-4, avec carte); *Sur les Variations périodiques de la température* (1866, in-4, avec pl.); *Coup d'œil historique sur la géologie et sur les travaux d'Élie de Beaumont* (1878, in-8), leçons professées au Collège de France en 1875, etc.

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Henri-Étienne), chimiste français, membre de l'Institut, frère du précédent, né le 11 mars 1818, à Saint-Thomas (Antilles), fit ses études secondaires en France. A la sortie du collège, il construisit à ses frais un laboratoire de chimie et s'y livra pendant neuf années entières, sans maître et sans élèves, à de patientes études d'abord, puis à de savantes recherches. En 1844, il fut chargé d'organiser la Faculté des sciences de Besançon, dont il fut nommé doyen et professeur l'année suivante: en 1851, il succéda à M. Balard dans la chaire de chimie de l'École normale où il devint en outre directeur du laboratoire et suppléa M. Dumas à la Faculté des sciences de Paris, à partir de 1859. Élu membre de l'Académie des sciences, en novembre 1861, en remplacement de P. Berthier, dans la section de minéralogie, M. Sainte-Claire Deville, qui était officier de la Légion d'honneur depuis le 13 mars 1855, a été promu au grade de commandeur le 14 août 1868.

Les premiers travaux de M. Sainte-Claire Deville sont relatifs à diverses essences et résines, et les plus importants sont du domaine de la chimie minérale. En 1849, il fit connaître la préparation et les propriétés de l'acide nitrique anhydre, composé dont on avait jusqu'alors ignoré l'existence (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. XXVIII); en 1852, il publia, dans les *Annales de chimie et de physique*, un important *Mémoire sur les carbonates métalliques et leurs combinaisons*; et, en 1853, il fit connaître une nouvelle méthode d'analyse minérale, dite par la *voie moyenne*, proposant l'emploi exclusif des gaz et des réactifs volatils, contre les erreurs auxquelles donne lieu l'usage du filtre.

C'est à peu près à la même époque que remontent les premières recherches de M. Sainte-Claire Deville sur l'*aluminium*, métal découvert, en 1827, par M. Wœhler, de Gœttingue, et encore très imparfaitement connu. Il en mit en relief les propriétés spéciales. Chargé, par l'empereur, de rechercher les moyens de produire l'aluminium à bon marché, il exécuta, avec M. Debray, de nombreux essais dans l'usine de Javel, et parvint à obtenir, dans l'espace de quelques mois, plusieurs lingots métalliques qui ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Les propriétés de l'aluminium et les résultats des expériences de l'usine de Javel ont été décrits par M. Sainte-Claire Deville dans les *Annales de chimie et de physique* (tomes XLIII et XLVI), et plus tard, sous ce titre : *De l'Aluminium, ses propriétés, sa fabrication* (1859). On cite encore de lui plusieurs notes présentées à l'Académie des sciences, entre autres : *Sur les trois états moléculaires du silicium*; un *Mémoire sur la production des températures élevées* (*Annales*, février 1856) en collaboration avec M. Debray; *Métallurgie du platine et des métaux qui l'accompagnent* (1863, 2 vol. in-8); des Mémoires sur la combustion du pétrole et des huiles minérales dans les machines à vapeur 1863), etc.

SAINTE-CROIX (Louis-Marie-Philibert-Edgard DE RENOUARD DE), administrateur français, est né en mer à bord d'un navire français, le 22 mai 1819. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il entra, en 1832, au corps royal d'état-major et donna sa démission de lieutenant en 1838, pour prendre soin de ses propriétés situées aux colonies. A la suite de fréquents voyages aux Antilles, il publia sur l'industrie du sucre les brochures suivantes : *Manière d'estimer le rendement des cannes à sucre* (1841); deux brochures sur la *Question des sucres* (1842 et 1847), *Fabrication du sucre aux colonies* (1843); *Principes fondamentaux d'agriculture* (1846).

En décembre 1848, M. de Sainte-Croix, appuyé par quelques représentants de la droite, fut nommé préfet de la Dordogne; il y donna, après le coup d'État, des preuves éclatantes de son dévouement à la cause napoléonienne, et fut décoré de la Légion d'honneur le 10 janvier 1852. Mis à la tête du département de l'Eure, il devint ensuite receveur général et trésorier du département de la Mayenne, où il resta jusqu'en 1876.

SAINTE-FOY (Charles-Louis PUBEREAUX, dit), acteur et chanteur français, né à Vitry-le-François, le 13 février 1817, était fils d'un ancien soldat de l'Empire, auquel ses compagnons avaient donné le surnom de *Sainte-Foy*. Sorti du collège en 1836, il suivit les cours du Conservatoire et débuta à l'Opéra-Comique en mai 1840. Doué d'une physionomie favorable aux personnages grotesques, d'un excellent jeu comique, et d'une voix qui se prêtait avec autant de souplesse que de méthode à toutes les excentricités, il fut un des pensionnaires les plus goûtés de ce théâtre, où il remplit, dans le répertoire classique et courant, l'emploi longtemps illustré par Trial et Féréol. Il faut citer, parmi ses rôles les plus heureux, ceux de l'Anglais dans *Fra-Diavolo;* de l'Italien, dans le *Pré-aux-Clercs;* de l'Auvergnat, dans *Jeannot et Colin;* du grand cousin, dans *le Déserteur;* de Corentin, dans *le Pardon de Ploërmel*, etc. — M. Sainte-Foy est mort à Neuilly, le 2 avril 1877.

SAINTE-PREUVE (François-Georges BINET DE), littérateur français, né à Londres le 15 septembre 1800, fit ses études au lycée de Marseille et fut admis à l'École normale comme élève de la section des sciences, en 1817. Agrégé des classes des sciences en 1821, puis professeur de mathématiques dans différents collèges ou lycées, notamment à Charlemagne et à Saint-Louis, il avait créé, dès 1827, une École d'industrie manufacturière, premier type de l'enseignement secondaire spécial. — Il est mort à Paris, le 2 avril 1873.

M. Sainte-Preuve fut l'un des principaux collaborateurs de la *Biographie universelle et portative des contemporains*, dont il dirigea le V^e^ volume (*Supplément*, 1836). Il a publié, dans l'ordre de ses études spéciales, outre divers *Mémoires*, les ouvrages élémentaires suivants : *Leçons élémentaires d'astronomie*, *Notions les plus essentielles sur la physique*, *la chimie et les machines*, *Éléments de cosmographie* (1835-1850), plusieurs tirages). Il a aussi collaboré au *Dictionnaire de l'industrie agricole et manufacturière*.

SAINTIN (Jules-Émile), peintre français, né à Lemé (Aisne) le 14 avril 1829, fut élève de Drolling, de Picot et de Leboucher, et débuta aux Salons de 1850 et 1853, par des portraits aux crayons. Il fit ensuite un long séjour aux États-Unis, envoya de New-York, au Salon de 1859, un tableau représentant des chiffonniers, et reparut régulièrement aux Salons annuels à partir de 1863. Nous citerons parmi ses principaux envois : *Poney express* (1863); *Femme de colon enlevée par les Peaux-Rouges* (1864); *la Petite guerre*, portraits de M. V. Giraud et de Mlle de [illegible] (1865); *Carmella*, *Marthe*, portraits de la princesse *Mathilde* et de *Mlle Edile Riquier* (1866); le [illegible], *portraits* (1867); *Deuil de cour*, portraits de *Mlles Jouassain et Emilie Dubois* (1868); *Fleurs de deuil*, *Fleurs de fête* (1869); *Indécises*, *Déception* (1870); *Deux augures*, le 2 décembre 1871 (1872); *A quoi rêvent les jeunes filles*, le *Tombeau sans fleurs* (1873); *Blanchisseuse de fin*, *la Toilette du rosier* (1874); *Pensée* [illegible], *Distraction* (1875); *la Soubrette industrielle* (1876); *First engagement*, *Self satisfied* (1877); *[illegible]-t-il?* (1878); *[illegible]* (1879); *Fleurs de lis*, *Abandon* (1880). M. Emile Saintin a obtenu des médailles en 1866 et en 1870, et la décoration de la Légion d'honneur en 1877.

SAISSET (Jean-Marie-Joseph-Théodore), marin français, né le 13 janvier 1810, entra à l'École de Brest en 1825. Aspirant en 1827, enseigne en 1832, lieutenant de vaisseau en 1840, capitaine de frégate en 1846, capitaine de vaisseau en [illegible], contre-amiral en 1863, il était en 1869 membre de la commission des phares. Au moment de l'investissement de Paris (15 septembre 1870), il fut nommé commandant du fort de Rosny et du groupe des forts de l'Est. A la suite de l'occupation du plateau d'Avron, où il fit preuve d'une remarquable initiative, il fut promu vice-amiral (29 novembre). Sa popularité fut alors assez grande pour le faire passer aux élections du 8 février 1871, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le septième sur quarante-trois, avec 154379 voix. Il fit partie de la commission chargée de rester en rapport avec les négociateurs des préliminaires de paix. Lors de l'insurrection du 18 mars, il fut nommé commandant provisoire des gardes nationales de la Seine, en remplacement du général d'Aurelle de Paladines, et fit de vains efforts pour amener « la conciliation de tous sur le terrain de la République ». La garde nationale de l'ordre sembla se rallier un instant autour de l'amiral, mais, à part l'élargissement du général Chanzy, son intervention n'obtint aucun résultat, et à la fin de mars il donna sa démission de commandant en chef. A l'Assemblée nationale, l'amiral Saisset prit plusieurs fois la parole sur des questions spéciales. Après avoir siégé au centre gauche, il se rapprocha du centre droit et repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. La séparation de l'Assemblée nationale mit fin à sa carrière politique. Atteint par la limite d'âge, il passa, en 1875, dans le cadre de réserve. Commandeur de la Légion d'honneur, le 11 août [illegible], il a été promu grand officier le 13 juillet [illegible]. — Il est mort à Paris, le 25 mai 187[illegible].

SAISY (Hervé-René-Marie-Elzéar DE), homme politique français, sénateur, né à Glomel (Côtes-du-Nord), le 5 avril 1833, embrassa de bonne heure la carrière militaire, fit les campagnes d'Italie, du Mexique, et commanda, pendant le siège de Paris, le bataillon des mobiles de Loudéac. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant des Côtes-du-Nord à l'Assemblée nationale, le douzième sur treize, par [illegible] voix. Il siégea à la droite de l'Assemblée et se fit remarquer par le nombre des propositions [illegible], particulièrement sur les questions [illegible] budgétaires ou de réforme administrative, [illegible] furent en général repoussées, [illegible] provoqué des incidents. Au mois de [illegible] 1871, il demanda, également [illegible]

la France fût solennellement consultée sur la question de savoir si elle voulait la république ou la monarchie. Après avoir voté les lois constitutionnelles, M. Hervé de Saisy accepta d'être porté sur la liste des gauches, pour l'élection des sénateurs inamovibles, et fut élu, le 50e sur 75, au sixième tour de scrutin, par 349 voix sur 681 votants. Au Sénat, il conserva, dans la majorité monarchique, son attitude indépendante. Il présenta, entre autres motions personnelles, une proposition tendant à rétablir le scrutin de liste départementale pour les élections de la Chambre des députés. Il fut le seul de la droite du Sénat qui, sous le ministère du 16 mai 1877, ne consentit pas à voter la dissolution de la seconde Chambre. Membre du Conseil général des Côtes-du-Nord pour le canton de Maël-Carhaix, il n'a pas été réélu le 1er août 1880. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

SALA (Georges-Auguste-Henri), journaliste et écrivain anglais, né à Londres, en 1828, est le fils d'un gentilhomme portugais et d'une célèbre chanteuse anglaise. Il s'adonna d'abord aux arts puis à la littérature et devint le collaborateur assidu des *Household Words*, du *Temple Bar Magazine* pour lequel il écrivit, dans la manière de Dickens, *les Sept fils de Mammon* (the Seven sons of Mammon), et *le Capitaine dangereux* (Captain Dangerous), plusieurs fois réimprimés en volumes. Il fut aussi éditeur du *Welcome Guest*. Il collabora ensuite à l'*Illustrated London news*, au *Cornhill Magazine*, et écrivit pour le *All the Year Round* un roman intitulé *Quite Alone*, qui fut publié en volume en 1864. Envoyé comme correspondant du *Daily Telegraph* aux États-Unis, en 1863, il publia à son retour le résumé de ses observations dans un livre qui avait pour titre : *l'Amérique pendant la guerre* (America in the midst of War, 1864). Il adressa au même journal d'autres intéressantes correspondances de l'Est de la France au début de la guerre, de Paris après le 4 septembre, de Rome au moment de l'entrée des Italiens dans cette ville, de Venise lors de la visite de l'empereur d'Autriche, de Russie au commencement de la guerre d'Orient, etc. On cite encore de cet écrivain un assez grand nombre de volumes, de romans et de souvenirs de voyages.

SALAVERRIA (Pedro), administrateur espagnol, né en Castille, vers 1810, entra de bonne heure dans l'administration et n'était encore, en 1844, qu'employé secondaire de comptabilité à Séville. En 1845, il fut appelé à Madrid pour travailler à la direction du Trésor. Lorsque M. Collado prit le portefeuille des finances, M. Salaverria fut nommé par lui sous-secrétaire d'État à ce département, et, lors de la retraite de ce ministre, il passa à la direction de la dette, qu'il quitta pour le secrétariat de la banque de San-Fernando. Après le coup d'État d'O'Donnell (juillet 1856), lors de la formation du nouveau cabinet, M. Salaverria, fut chargé de la direction d'outre-mer, puis il prit le portefeuille des finances, que les revirements politiques lui enlevèrent promptement. C'est lui qui organisa le système de la télégraphie électrique en Espagne (1861). Il entreprit aussi la réforme de l'administration douanière. Ses éminents services administratifs le firent conserver ou rappeler au ministère des finances dans les cabinets O'Donnell, Calderon-Collantes et Mon.

SALDANHA OLIVEIRA EDAUN (Joao-Carlos, duc de), homme d'État et général portugais, né à Arinhaga, le 17 novembre 1791, est le petit-fils du célèbre marquis de Pombal, fit ses études au collège des Nobles de Lisbonne et à l'université de Coïmbre, puis devint membre du conseil d'administration des colonies. Il resta en Portugal, lors de la fuite de la famille royale au Brésil, et accepta sans résistance la domination française. Fait prisonnier en 1810 par les soldats de Wellington, il fut transporté en Angleterre. De là on lui permit de passer au Brésil, où il servit avec distinction dans l'armée et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques. Il revint en Portugal après le rétablissement du gouvernement constitutionnel. Le roi Jean VI le choisit, en 1825, pour ministre des affaires étrangères. Après la mort du roi, et pendant la régence de l'infante Isabelle (1826), il devint gouverneur d'Oporto, et comprima énergiquement les premières tentatives miguélistes, dirigées par la reine mère. Il resta dans le ministère modifié du 9 juin 1827 ; mais, ayant voulu imposer à la régente le renvoi de quelques fonctionnaires suspects, il dut lui-même donner sa démission et se retira en Angleterre. L'usurpation de don Miguel, quoique encore déguisée sous le nom de régence, le ramena en Portugal. Il se mit à la tête du soulèvement libéral d'Oporto, et chercha l'occasion d'une bataille décisive. Mais, abandonné de ses troupes, il passa encore une fois en Angleterre, puis en France, où il devint l'ami du général La Fayette (1828). L'année suivante, un secours qu'il amenait aux insurgés de Terceira fut canonné en mer par les Anglais, et il dut rentrer en France. Il y eut, en 1832, quelques démêlés avec don Pedro, et l'expédition franco-portugaise qui partit de Belle-Isle ne le compta point d'abord parmi ses chefs ; mais en 1833, il pénétra dans Oporto bloqué par don Miguel et devint, avec les titres de généralissime et de chef de l'état-major, l'un des conseillers intimes du roi don Pedro. Il conçut et exécuta avec le duc de Terceira cette brillante expédition des Algarves qui débuta par plusieurs victoires et se termina par l'assaut victorieux de Lisbonne. Il mit ensuite le siège devant Santarem et signa avec don Miguel la décisive capitulation d'Evora (1834).

Devenu seul chef de l'armée par la démission du duc de Terceira et nommé maréchal, le duc de Saldanha, dont l'inconstance politique appartient depuis longtemps à l'histoire, crut ajouter à son importance en se mettant à la tête de l'opposition et reçut le portefeuille de ministre de la guerre, le 27 mai 1835, avec la présidence du conseil. Des démêlés avec ses collègues, et l'incertitude d'une majorité suffisante dans les Chambres le déterminèrent à donner sa démission. A la suite de la révolution de septembre 1836, il se mit à la tête d'un soulèvement réactionnaire, favorisé secrètement par la reine et comprimé, malgré elle, par son général das Antas. Odieux aux septembristes, il s'exila dix années en Angleterre ou en France et ne reparut qu'à l'appel de la reine, lors de la terrible émeute de 1846, qui faillit renverser en même temps et la dictature de Costa-Cabral et la royauté de doña Maria. Après l'intervention de la quadruple alliance, il recueillit les fruits de la victoire et composa à son gré le ministère de 1847 auquel succéda, en 1849, la seconde dictature de Costa-Cabral. Celui-ci, désireux d'exploiter la grande popularité du maréchal, lui offrit le ministère. Mais le duc, que sa naissance indisposait contre le tout-puissant plébéien, n'accepta pas et battit en brèche son pouvoir. Ses attaques déjouées par le ministre, et condamnées par la reine aboutirent en fin de compte à une révolution. L'appui des troupes et le concours de l'Angleterre lui permirent de faire un coup d'État à son profit (1851).

Costa-Cabral fut banni, le maréchal sut conserver le pouvoir pendant cinq ans, au milieu des difficultés d'une minorité et d'une régence. Le respect du nouveau roi don Pedro II pour les Cortès occasionna enfin sa chute (juin 1856). Depuis, le vieux maréchal avait donné sa démission de chef de l'armée pour prendre de nouveau place à la tête de l'opposition.

A la fin de 1861, dans le cours d'une dangereuse maladie du maréchal, les journaux annoncèrent sa mort, à la date même du 17 novembre, jour anniversaire de sa naissance. Il ne cessa, plus que septuagénaire, de prendre une part active aux affaires compliquées et laborieuses de son pays. Ambassadeur près le Saint-Siège en 1864, et de 1866 à 1869, il vint encore à Paris, au mois de mars 1869, comme ministre du Portugal, et, dans les crises ministérielles qui suivirent, il passa plusieurs fois de Paris à Lisbonne pour mettre au service du gouvernement ses conseils et son influence. Il prit encore le premier rôle dans les événements, lorsqu'ils se compliquèrent d'un mouvement militaire; le 12 mai 1870, il renversa le ministère Loulé et s'imposa au roi comme président du Conseil; il ne put toutefois se maintenir au pouvoir et fut nommé en février 1871, ambassadeur à Londres. — Il est mort dans cette ville, le 21 novembre 1876.

SALES-GIRONS (*Jean*), médecin français, né à Saint-Girons (Creuse), le 9 août 1808, fit ses études de médecine et prit le grade de docteur à la Faculté de Montpellier en 1830 avec une thèse toute philosophique : *De l'Utilité de la métaphysique dans les sciences naturelles*. Il vint ensuite se fixer à Paris où il se consacra particulièrement au traitement des maladies pulmonaires. En 1844, il reçut du ministère de l'instruction publique la mission d'aller étudier en Allemagne et en Angleterre les traitements spéciaux de ces affections. En 1849, il prit la direction de la *Revue médicale*. L'un des promoteurs des méthodes de pulvérisation des liquides médicamenteux et de la diète respiratoire, il les exposa dans divers Mémoires et en introduisit la pratique dans des établissements d'eaux minérales, surtout à Pierrefonds, près de Compiègne, dont il fut nommé médecin-inspecteur en 1853. M. Sales-Girons a été décoré de la Légion d'honneur en 1859. — Il est mort à Paris, le 6 janvier 1879.

Outre des Mémoires spéciaux et de nombreux articles dans la *Revue médicale*, son principal ouvrage de thérapeutique est : *la Phthisie et les autres maladies de la poitrine, traitées par les fumigations de goudron et le médicinal naphte* (1860, in-8). On cite de lui, comme travaux philosophiques, la traduction française de la 1re partie de la *Somme de saint Thomas*, publiée, par de Genoude, et *Lettres à une provinciale : M. Lamennais devant le peuple* (1841, in-32).

SALIN (Alphonse), vaudevilliste français, né vers 1800, attaché, jusqu'en 1830, aux bureaux de la Chancellerie et, depuis, à la Monnaie de Paris, où il devint, en 1857, contrôleur en chef au monnayage, est auteur de nombreux vaudevilles signés de son nom ou des deux anagrammes *Aslin* et *Nilas*. Nous rappellerons : *le Salon dans la mansarde* (1839); *Une nièce d'Amérique* (1839); *Un cœur et 30 000 livres de rente* (1839); *les Mousquetaires* (1841); *la Nièce du pasteur* (1841); *Dodore en pénitence* (1848), etc., la plupart avec MM. Berruyer et Carpier.

SALISBURY (Robert-Arthur-Talbot Gascoigne-Cecil, 3e marquis de), pair d'Angleterre, né le 3 février 1830, fut élevé à Eton et à Christ-Church collège de l'Université d'Oxford [illegible] à la Chambre des communes par [illegible] Stamford. Il y siégea parmi les [illegible] dans les rangs du parti conservateur [illegible] céda, dans sa pairie, le [illegible] remarquer par son talent, [illegible] connaître les plus [illegible] naissance des États du Sud, [illegible] sécession, et combattit [illegible] tion de M. Gladstone, comme [illegible] tile. L'influence qu'il avait [illegible] par lord Derby, en juillet 1866, [illegible] des Indes; mais il quitta [illegible] vante, ne voulant s'associer à [illegible] *Reform-bill*, par le cabinet. [illegible] chute du cabinet, à la fin de 1868, [illegible] dans les rangs de l'opposition [illegible] les projets présentés par M. Gladstone [illegible] ment le « bill de tenure » [illegible] glise d'Irlande, et décat. [illegible] Derby, le chef du parti conservateur [illegible] bre des lords. A la chute [illegible] en février 1874, il reprit le [illegible] au moment même où [illegible] une affreuse famine. Dans [illegible] 1876, comme délégué [illegible] Grande-Bretagne aux [illegible] nople, il s'y rendit en passant par [illegible] Vienne et Rome, pour [illegible] et les intérêts des puissances [illegible] d'Orient. Chargé d'aller [illegible] 14 janvier 1877, de [illegible], par [illegible] propositions de la Porte, il [illegible] quelques jours après. Les [illegible] Disraeli et de lord Derby, [illegible] rieur, ayant amené la [illegible] Salisbury [illegible] le 31 mars 1878, et fut le [illegible] tière de l'Angleterre, au congrès [illegible] juin 1878 : à son retour, il [illegible] Jarretière. La retraite du [illegible] tions d'avril 1880 [illegible] lord Beaconsfield. Depuis 1870, [illegible] chancelier de l'Université d'Oxford.

SALLARD (Louis-Edouard [illegible]), né à Paris, le 16 décembre 18[illegible], [illegible] cat, puis se livra à l'agriculture [illegible] de Poigny, et devint conseiller [illegible] et-Marne pour le canton de [illegible] républicain aux élections de [illegible] le même arrondissement, il [illegible] tour de scrutin, une majorité [illegible] voix, et fut élu, le 5 mars, [illegible] tage, par 8020 voix, contre M. [illegible] représentant sortant. Membre du groupe [illegible] nion républicaine, il fut un des 363 [illegible] gauches réunies qui, après l'acte du [illegible] refusèrent un vote de confiance [illegible] Broglie, et fut réélu, le 14 octobre [illegible] 7850 voix, contre 5863 données [illegible] concurrent.

M. Sallard a continué et achevé [illegible] de *l'Année* [illegible] *du règne de Louis XV* [illegible] (1851-1859, 3 vol. in-8), de M. [illegible] publié quelques brochures de [illegible]

SALLES (Eusèbe-François [illegible]) et littérateur français, né le [illegible] à Montpellier, où il étudia [illegible] fit recevoir docteur, vint à Paris [illegible] suivit les cours d'arabe, de [illegible] d'hindoustani du Collège de [illegible] des langues orientales [illegible] l'expédition d'Alger, en 1830, [illegible] major interprète. En 183[illegible] chaire d'arabe de [illegible]

[illegible] et décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1852. — Il est mort à Montpellier [illegible]

[illegible] a publié d'assez nombreux ouvrages [illegible], d'ethnographie et même d'[illegible] : *Sakountala ou une* [illegible] *de mœurs* (1833, in-18); *Histoire* [illegible] *légale*, formant partie de [illegible] M. Bayle (1835); *Ali le Re-* [illegible] *conquête d'Alger* (1832, 2 vol. in-8, [illegible] *Pérégrinations en Orient* (1840-[illegible] in-24, trois éditions); *Histoire générale* [illegible], *ou Philosophie ethnographique* [illegible] (1849, 1851, in-16). Citons encore [illegible] *réformateur socialiste et communiste* [illegible] *à l'ère saturnide* (1846); *Nouvelles* [illegible], *ou Réfutation des hypothèses* [illegible] *F. de Perrigny*, (1845); *Traduction* [illegible] *du traité de Rhazes sur la* [illegible]; *Salomon considéré comme homme* [illegible] *et politique*; *Poésies*, *Théâtre*, [illegible] (1865, in-18); *l'Anévrisme et le de-* [illegible] (1866, in-18); *les Déceptions* [illegible] *deux mondes* (1872, in-18), etc.

[illegible] (Fernand-Isidore), littérateur et administrateur français, né à Sainte-Marie (Lan-[illegible]) [illegible] 21. Il fit de bonnes études au collège [illegible] à Paris en 1840. Il entra dans le [illegible] et fournit pendant huit ans, à di-[illegible] sous le pseudonyme d'*Isidore S.* [illegible] travaux scientifiques et littéraires, [illegible] remarque un opuscule ingénieux [illegible], intitulé *Histoire naturelle*, [illegible] *et philosophique des professeurs du* [illegible] *de France*, etc. (1848, in-12). De 1846 [illegible] Salles fut secrétaire de M. Ach. [illegible]

[illegible] 1848, il fut nommé sous-préfet [illegible] son département, d'où il passa, en [illegible] à la sous-préfecture de Villefranche [illegible] et, en juin 1852, à celle de Bar-[illegible]. Il était, depuis 1856, chef de [illegible] la presse et de la librairie au ministère de l'intérieur, lorsqu'il fut appelé, en [illegible] à la préfecture de la Creuse, puis à [illegible]. Membre de la Société des gens [illegible] 1855, M. Salles a été décoré de [illegible] d'honneur le 15 août 1852, et promu [illegible] le 11 août 1866.

[illegible] Y ALONSO (don Nicolas), homme [illegible] espagnol, né à Alhama la Seca, en 1838, [illegible] la littérature et la philosophie à [illegible], et fut attaché à l'Institut de [illegible] de Madrid. En 1860, il entra dans le [illegible] prit part à la rédaction des feuilles [illegible] la *Discusion* et la *Democracia*. [illegible] partie du comité républicain de [illegible] de Madrid, fut mis en prison en [illegible], et ne recouvra la liberté qu'à la [illegible] de septembre. Député aux Cortès en [illegible] devint un des chefs du parti républicain [illegible] l'abdication du roi Amédée, fut [illegible] ministre de la justice, le 23 février [illegible] de l'insurrection de Carthagène et la [illegible] au chef du pouvoir exécutif, M. Pi y [illegible] le remplaça, le 18 juillet 1873, et prit [illegible] les plus énergiques pour rétablir [illegible] notamment déclarer comme pirates [illegible] de la marine de l'État qui passèrent à l'insurrection. Le rétablissement par [illegible] de la peine de mort dans l'armée lui [illegible] démission, le 7 septembre 1873, [illegible] deux jours après, président des [illegible]. Après le coup d'État de [illegible] 1874, il se retira de la vie publique, et depuis le rétablissement de la monarchie, vécut à l'étranger, d'où il adressa, avec M. Ruiz Zorilla, des manifestes républicains aux Espagnols (septembre 1876, décembre 1879).

Son frère, M. François Salmeron membre des Cortès dont il fut président en 1873, est mort à Madrid, le 21 novembre 1878.

SALMON (Charles-Auguste), publiciste et homme politique français, ancien représentant et sénateur, né à Riche (Meurthe), le 27 février 1805, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, il entra dans la magistrature, sans aliéner l'indépendance de ses opinions. Il s'occupa surtout de l'instruction primaire, organisa, dans le département de la Meuse, des conférences pour les instituteurs, et publia, sur les devoirs des maîtres chargés d'instruire les enfants du peuple, un livre remarquable qui fut couronné par l'Académie française. En 1848, il était procureur du roi près le tribunal de Saint-Mihiel. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 47 207 suffrages, le second sur la liste des huit élus de la Meuse. Secrétaire du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la droite, adopta l'ensemble de la Constitution républicaine, ne fit point d'opposition, après l'élection du 10 décembre, à la politique de l'Élysée, et fut réélu, le troisième, à l'Assemblée législative où il suivit la politique constitutionnelle de M. Dufaure. Il resta quelque temps dans la vie privée après le coup d'État du 2 décembre. Nommé successivement procureur impérial au tribunal de Charleville, en 1853, avocat général à la Cour impériale de Metz en 1855, et conseiller à cette même cour en 1858, premier président à la cour de Douai, le 22 septembre 1871, il passa conseiller à la Cour de cassation, le 8 octobre 1874 et fut admis à la retraite le 28 février 1880.

M. Salmon rentra dans la vie politique aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876; élu dans la Meuse, le premier sur deux, par 406 voix, sur 654 votants, il siégea dans le groupe dit constitutionnel qui vota constamment avec les droites et, le 23 juin 1877 accorda la dissolution de la Chambre des députés. Aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, il échoua avec 347 voix sur 649 votants. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 11 avril 1874, et promu officier de la Légion d'honneur le 6 août suivant.

On cite de lui : *Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires* (1842, 3e édit., 1865); *Questions de morale pratique* (1843, in-18); *De la Construction des maisons d'école* (1860, in-18); *Étude sur le comte de Serre* (1864, in-8); *Conférences sur les devoirs des hommes* (1869, in-8; 4e édit., 1873, in-18). On lui doit aussi une traduction anonyme, en vers français des *Travaux et les jours* d'Hésiode de la même année.

SALMON (Louis-Adolphe), graveur français, né à Paris, en 1806, suivit, en 1827, les ateliers de MM. Ingres et Henriquel Dupont, et, concourant en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de gravure en 1830 et le grand prix en 1834. De retour de Rome en 1838, il s'est consacré depuis à la reproduction des maîtres de la peinture italienne et a exposé aux différents Salons, depuis celui de 1847, des copies de quelques œuvres capitales de Raphaël, Vinci, del Sarto, etc., exécutées tour à tour au dessin, à l'aquarelle et au burin.

Nous citerons de cet artiste estimé : parmi ses aquarelles, *la princesse Victoria Colonna*, d'a-

la Légion d'hon-
sort à Montpellier

x nombreux ou-
hie et même d'i-
rountola ou une
, in-18); *Histoire*
faisant partie de
335) ; *Ali le Re-*
1832, 2 vol. in-8,
en *Orient* (1840-
) : *Histoire géné-*
hilosophie ethno-
1-16). Citons en-
ialiste et commu-
1840); *Nouvelles*
tation des hypo-
(1845); *Traduc-*
de Rhazès sur la
ré comme homme
Poésies, *Théâtre*,
nécrisme et le de-
1-18); *les Décep-*
872, in-18), etc.

littérateur et ad-
inte-Marie (Lao-
tudes au collège
). Il entra dans le
t huit ans, à di-
yme d'*Isidore S.*
ques et littéraires,
n opuscule ingé-
istoire naturelle,
es professeurs du
5, in-12). De 1846
aire de M. Ach.

ommé sous-préfet
, d'où il passa, en
re de Villefranche
52, à celle de Bar-
uis 1856, chef de
la librairie au mi-
il fut appelé, en
la Creuse, puis à
Société des gens
s a été décoré de
it 1852, et promu
364.

Nicolas), homme
lo Seco, en 1838,
la philosophie à
ché à l'Institut de
, il entra dans le
action des feuilles
I *la Démocratia*.
 républicain dé-
en prison en fé-
t liberté qu'à la
lé aux *Cortès* en
lu parti républi-
roi Amédée, fut
e, le 12 février
Carthagène et la
exécutif, M. Pi y
illet 1873, et prit
res pour rétablir
er comme pirates
e l'État qui pas-
tablissement par
dans l'armée lui
septembre 1873,
és, président des
e coup d'État de
tira de la vie pu-

blique, et depuis le rétablissement de la monarchie, vécut à l'étranger, d'où il adressa, avec M. Ruiz Zorilla, des manifestes républicains aux Espagnols (septembre 1876, décembre 1879).

Son frère, M. François SALMERON membre des Cortès dont il fut président en 1873, est mort à Madrid, le 21 novembre 1878.

SALMON (Charles-Auguste), publiciste et homme politique français, ancien représentant et sénateur, né à Riche (Meurthe), le 27 février 1805, suivit à Paris les cours de droit et se fit recevoir avocat. Après la révolution de 1830, il entra dans la magistrature, sans aliéner l'indépendance de ses opinions. Il s'occupa surtout de l'instruction primaire, organisa, dans le département de la Meuse, des conférences pour les instituteurs, et publia, sur les devoirs des maîtres chargés d'instruire les enfants du peuple, un livre remarquable qui fut couronné par l'Académie française. En 1848, il était procureur du roi près le tribunal de Saint-Mihiel. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 61 207 suffrages, le second sur la liste des huit élus de la Meuse. Secrétaire du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la droite, adopta l'ensemble de la Constitution républicaine, ne fit point d'opposition, après l'élection du 10 décembre, à la politique de l'Élysée, et fut réélu, le troisième, à l'Assemblée législative où il suivit la politique constitutionnelle de M. Dufaure. Il resta quelque temps dans la vie privée après le coup d'État du 2 décembre. Nommé successivement procureur impérial au tribunal de Charleville, en 1853, avocat général à la Cour impériale de Metz en 1855, et conseiller à cette même cour en 1858, premier président à la cour de Douai, le 22 septembre 1861, il passa conseiller à la Cour de cassation, le 8 octobre 1874 et fut admis à la retraite le 28 février 1880.

M. Salmon rentra dans la vie politique aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876; élu dans la Meuse, le premier sur deux, par 406 voix, sur 6?4 votants, il siégea dans le groupe dit constitutionnel qui vota constamment avec les droites et, le 23 juin 1877 accorda la dissolution de la Chambre des députés. Aux élections du 5 janvier 1879, pour le renouvellement partiel du Sénat, il échoua avec 247 voix sur 649 votants. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 11 avril 1874, et promu officier de la Légion d'honneur le 6 août suivant.

On cite de lui : *Conférences sur les devoirs des instituteurs primaires* (1842, 2e édit., 1845) *Questions de morale pratique* (1842, in-18); *De la Construction des maisons d'école* (1860, in-18); *Étude sur le comte de Serre* (1864, in-8); *Conférences sur les devoirs des hommes* (1869, in-8; 4e édit., 1873, in-18). On lui doit aussi une traduction anonyme, en vers français des *Travaux et les jours* d'Hésiode de la même année.

SALMON (Louis-Adolphe), graveur français, né à Paris, en 1806, suivit, en 1827, les ateliers de MM. Ingres et Henriquel Dupont, et, concourant en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de gravure en 1830 et le grand prix en 1834. De retour de Rome en 1838, il s'est consacré depuis à la reproduction des maîtres de la peinture italienne et a exposé aux différents Salons, depuis celui de 1847, des copies de quelques œuvres capitales de Raphaël, Vinci, del Sarto, etc., exécutées tour à tour au dessin, à l'aquarelle et au burin.

Nous citerons de cet artiste estimé : parmi ses aquarelles, *la princesse Victoria Colonna*, d'a-

près Michel-Ange; *André Doria*, d'après Sébastien del Piombo; une *Vierge*, d'après Léonard de Vinci; *Hérodiade*, d'après Pordenone; *la Fortune*, d'après le Guide; *Galathée*, *Barthold Baldus*, *le Violino*, d'après Raphaël; parmi les gravures, outre plusieurs des sujets précédents, *la Madone de Foligno*, d'après Raphaël; *la Poésie*, *la Théologie*, *la Justice*, allégories du même, le *Portrait d'Andrea del Sarto*, par lui-même; *Mme d'Agoult et sa fille*, d'après Ingres; *Mme Dora d'Istria*, d'après M. Schiavone; *la Charité*, d'après le tableau d'Andrea del Sarto; *Jules César*, d'après Ingres et pour l'*Histoire de Jules César* de l'empereur Napoléon III; *le Christ*, d'après Ary Scheffer, etc. La plupart de ces compositions ont figuré aux Expositions universelles de 1855, de 1867 et de 1878. M. Salmon a obtenu une médaille de 2e classe en 1853, trois rappels : le premier en 1857, le second en 1859 et le troisième en 1863, enfin une médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1867 et la décoration de la Légion d'honneur la même année.

SALNEUVE (Mathieu-Marie-Claude), magistrat français, sénateur, né à Aigueperse (Puy-de-Dôme), le 15 janvier 1815, fit son droit à Paris, obtint le grade de docteur en 1841 et s'inscrivit au barreau de Riom. Il entra dans la magistrature en 1847, fut juge d'instruction au tribunal de Riom, en 1862 et vice-président de celui de Clermont en 1865. Magistrat intègre et d'une grande fermeté, il se signala par son indépendance, en acquittant, à la fin de 1869, le journal l'*Indépendant du Centre*, qui s'était associé à la souscription ouverte par les journaux de Paris pour l'érection d'un monument au représentant Baudin. Après le 4 septembre 1870, M. Salneuve refusa la place de procureur général, continua de siéger, puis prit sa retraite en juin 1874, avec le titre de vice-président honoraire.

Une élection partielle du 2 juillet 1871 le fit entrer à l'Assemblée nationale, où il prit place sur les bancs de la gauche républicaine. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste républicaine du Puy-de-Dôme, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il fut le seul élu de cette liste, au troisième tour de scrutin, par 286 voix. Il se prononça, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie.

SALOMON (Henri), député français, né à Massignac (Charente), le 21 mars 1831, fut avoué à la Cour d'appel de Poitiers et conseiller municipal de cette ville. Candidat républicain aux élections générales du 20 février 1876, il eut pour concurrent M. Ernoul, ancien ministre de la justice et représentant sortant ; il fut élu par 5092 voix, contre 5008. Il siégea sur les bancs de la majorité républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Combattu par l'administration, aux élections du 14 octobre suivant, au profit de son ancien concurrent, M. Ernoul, devenu candidat officiel, M. Salomon fut réélu par 6843 contre 5620.

SALOMON (Adam). Voy. ADAM-SALOMON.

SALOMONS (David), administrateur anglais, né à Londres, en 1797, d'une famille juive, connue depuis longtemps dans le commerce, fut nommé shérif de la capitale en 1835. Élu trois fois alderman et repoussé trois fois par ses collègues à cause de sa religion, il vit la quatrième fois, en 1847, son élection validée. La majorité importante obtenue par lui était un grand triomphe pour le parti whig, [illegible] entrer à la Chambre des Communes, [illegible] religionnaire [illegible] obtint, en 1851, la représentation [illegible] mais les excentricités [illegible] son mandat [illegible] tions générales [illegible] fut, malgré une vive opposition [illegible] de Londres; c'est le premier [illegible] cupé cette haute charge [illegible] ouvrage sur l'état des Juifs [illegible] rédigé d'après les notes [illegible] Il est mort le 18 juillet 1873.

SALVADOR (Joseph), historien [illegible] 1796, à Montpellier, descendant [illegible] juives chassées d'Espagne [illegible] Il s'adonna de bonne heure [illegible] et de la philosophie [illegible] teur en médecine à la Faculté [illegible] (1816), avec une thèse sur [illegible] physiologie à la pathologie, et [illegible] à Paris, où il se consacra [illegible] des travaux d'histoire. — Il est mort [illegible] le 31 mars 1873.

Le premier ouvrage de M. J. Salvador [illegible] pour titre : *Loi de Moïse, ou Système* [illegible] *politique des Hébreux* (1822, in-8) [illegible] faveur par les hommes des plus [illegible] gardé par l'auteur comme [illegible] veloppé dans l'*Histoire des institutions de Moïse et du peuple hébreu* (1828, 3 vol. [illegible] tion, revue et augmentée 1862 [illegible] question incidente, le [illegible] de Jésus-Christ des formes de la [illegible] hébraïque, suscita contre lui [illegible] et, entre autres, une réfutation [illegible] par M. Dupin aîné, sous le titre de *Jésus devant Caïphe et Pilate* (1828).

Poursuivant le cours de ses recherches, M. Salvador écrivit ensuite : *Jésus-Christ et sa doctrine* (1838, 2 vol. in-8; 2e édit., 1864 [illegible] où l'on trouve des renseignements [illegible] ressants sur les origines de l'Église [illegible] *la domination romaine en Judée et la ruine de Jérusalem* (1846, 2 vol. in-8 [illegible] *Rome, Jérusalem, ou la question religieuse au XIXe siècle* (1859), 2 vol. in-12).

SALVIATI (Antoine), artiste et [illegible] lien, né à Vicence, en 1816, fit ses [illegible] versités de Padoue et de Vienne [illegible] Une visite qu'il fit à Rome en 1853 [illegible] contempler ses célèbres [illegible] et la lecture du livre de [illegible] mosaïstes, lui donnèrent l'idée de [illegible] jadis si célèbre à Venise. Il établit [illegible] dans l'île Murano, et à l'Exposition [illegible] Londres, en 1851, ses produits [illegible] Depuis, les mosaïques Salviati [illegible] tation universelle. Il a joint [illegible] une école, d'où sortirent des artistes [illegible] renouvela aussi l'industrie des [illegible] Venise, du moyen âge, et, en 18[illegible] société par actions, dont il [illegible]

Parmi ses principaux travaux [illegible] nous citerons : l'abbaye de Westminster [illegible] pelle de Windsor, la cathédrale de Saint-Paul [illegible] Londres, l'avant-foyer du [illegible] Saint-Marc de Venise, le Saint-[illegible] seum de Londres, l'église de [illegible] d'Erfurt, le Palais du Parlement [illegible] villa Pringsheim à Berlin, etc. [illegible] entrepris la restauration de la [illegible] la-Chapelle (1880).

SALVINI (Tommaso), acteur italien, [illegible]

[illegible] excellente éducation de [illegible] professeur de littérature à Li[illegible] pour le théâtre de précoces [illegible], à l'âge de quatorze ans, [illegible] célèbre acteur Modena (voy. ce [illegible] des leçons. Il fit partie, à [illegible] compagnie royale, fut ensuite en[illegible] très connues en Italie, [illegible] et joua avec succès [illegible] Ristori. Après six années [illegible] troupe de Dominicoli, il se re[illegible] du théâtre pour se livrer à de [illegible] qui lui préparèrent dans le ré[illegible] de nouveaux triomphes. Ses [illegible] jusqu'à ce jour sont : Egisto, [illegible] Paolo, dans *Françoise* [illegible] Othello, divers personnages [illegible] Crébillon et de Voltaire, notam[illegible] dans *Zaïre*. M. Salvini a abordé [illegible]

[illegible] Voy. [illegible]

[illegible] (Antonio-Rodrigues), journaliste et [illegible], né à Espozende (province du [illegible] juillet 1806, se destina à l'état ec[illegible] dans les ordres mineurs ou [illegible] politiques de 1828 l'ayant écarté [illegible] il s'engagea en 1833 dans le ré[illegible] Paris, et débuta, l'année suivante, [illegible] dans la *Voix de la Liberté*, [illegible] Paris. A la suite des événements [illegible] il fut nommé secrétaire géné[illegible] de Bragance, puis, en 1839, [illegible] où il ne resta que six [illegible] alors rédacteur de la *Révolution* [illegible], le plus important des journaux [illegible] dans le pays. Pendant la guerre [illegible] il écrivit en outre le pamphlet [illegible] le *Spectre*, qui parut en dépit [illegible] administratives. A l'avène[illegible] de Saldanha (1851), M. Sampaio [illegible] comme député de la ville de [illegible] partie des progressistes.

[illegible] (Amantine-Lucile-Aurore DUPIN, dame [illegible] connue sous le nom de George), é[illegible] française, née à Paris, le 5 [illegible] conduit par sa famille paternelle de [illegible], fils naturel d'Auguste II, roi de [illegible] de Kœnigsmark. Sa grand'[illegible] de Maurice, revendu comme [illegible] secrètes avec M. Dupin de [illegible] général. Son père, Maurice [illegible] a publié des lettres charmantes [illegible] de sa vie, après avoir servi avec [illegible] la République et l'Empire, mourut [illegible] chute de cheval. Son arrière-père [illegible] Elle fut d'abord élevée [illegible] Nohant, près de La Châtre dans le [illegible] grand'mère, Mme Dupin, qui avait [illegible] siècle. Ses premiers souvenirs [illegible] disposition singulière à sortir de [illegible] par l'imagination. Tout enfant, elle [illegible] histoires sans fin; sa jeunesse fut [illegible] de la composition d'un grand ro[illegible] jamais, mais dont le héros, [illegible] païen, Corambé, était le [illegible] de ses rêves : elle lui éleva un [illegible] à la lumière. Les contes de [illegible] cette disposition. Elle ap[illegible] l'histoire comme un sujet de [illegible] poétiques et de jugements en[illegible] à la campagne, elle adorait [illegible] champêtres; jouant avec les [illegible], elle se faisait des idées d'éga[illegible] communauté absolue.

Les douleurs de son existence à cette époque furent les contestations de sa mère et de sa grand'mère qui se disputaient son cœur. Elle y échappa par le couvent; elle fut mise chez les Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor, chez qui elle passa trois années (1817-1820). Elle y porta ses habitudes de Nohant, le besoin d'activité et de rêverie figura au premier rang parmi *les diables* ou pensionnaires indépendantes jusqu'au moment où, entrée par hasard dans la chapelle et agenouillée sur les dalles, toute aux souvenirs de la conversion de saint Augustin, elle entendit à son tour les mots fameux : *Tolle, lege*. Elle prit et lut l'Évangile qui la transporta. C'était la veille de l'Assomption, elle avait quinze ans. Elle entra dans une dévotion ardente et voulut se faire religieuse. Bientôt elle fut prise de la maladie des scrupules que guérit un vieux confesseur jésuite et homme de bon conseil. Revenue à la tranquillité, elle organisa un petit théâtre dans le couvent et divertit la communauté avec des souvenirs de Molière.

Retournée à Nohant en 1820, elle perdit sa grand'mère à la fin de l'année suivante; pendant ce temps elle continuait sa vie de mouvement physique et de travail intérieur, courant la campagne à cheval, suivie d'un petit paysan et livrée à ses méditations. *Le Génie du christianisme*, qui répondait aux instincts de sa jeunesse rêveuse et poétique, détruisit l'influence de l'*Imitation* : elle lut Mably, dont la modération lui déplut, goûta fort Leibniz, qui lui donna une grande idée de la science; mais J.-J. Rousseau décida d'elle. L'*Émile*, la *Profession de foi du Vicaire savoyard*; les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les *Discours* la séduisirent : Jean-Jacques fut le point d'arrêt de ses travaux d'esprit. Il fut pour elle le vrai politique et le vrai chrétien. Un dissentiment avec son confesseur rompit ses habitudes de pratique religieuse. Son âme changeait aussi; les moralistes lui avaient déjà ôté les illusions sur la vie, elle prit la mélancolie de *René*. Byron l'ébranla fortement, et Shakespeare l'acheva; le *Misanthrope* était devenu son code, elle accusait la société de tout le mal qui accablait les hommes, et le dégoût lui inspira la pensée du suicide, qui lui fit pousser un jour son cheval dans un fossé profond.

Rendue à sa mère après la mort de Mme Dupin, elle éprouva les difficultés de ce caractère irritable et se maria en 1822 à M. Dudevant, fils d'un ancien officier baron de l'Empire : elle en eut deux enfants, un fils et une fille. En 1831, par un arrangement avec son mari, elle alla vivre à Paris, seule avec sa fille et dans l'intention d'écrire pour suffire à ses besoins. Elle essaya de faire des traductions, des portraits au crayon et à l'aquarelle, peignit des fleurs et des oiseaux d'ornement en compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigare en bois de Spa, et réussit dans ce dernier genre. Mais elle voulait mieux; pour pouvoir aller librement dans Paris, surtout aux théâtres, elle reprit le costume d'homme qu'elle avait longtemps porté dans son enfance. Kératry, à qui elle fut présentée pour le consulter, lui déclara qu'une femme ne doit pas écrire; Balzac ne fit pas grande attention à ses projets littéraires; Delatouche, son compatriote, l'accueillit avec faveur et la prit pour collaborateur au *Figaro*. Peu faite pour cette espèce de travail, elle y perdait son temps sans rien gagner. Elle composa alors son premier roman, *Rose et Blanche* (5 vol. in-12), avec M. Jules Sandeau, à qui Delatouche fit prendre le nom de Jules Sand. *Indiana* (2 vol. in-8), qu'ils devaient aussi exécuter ensemble, fut écrit tout entier par elle et parut en 1832. Delatouche encore, pour conserver en

lan, en 1829, reçut une excellente éducation de son père, qui était professeur de littérature à Livourne, manifesta pour le théâtre de précoces dispositions et fut admis, à l'âge de quatorze ans, dans la troupe du célèbre acteur Modena (voy. ce nom), qui lui donna des leçons. Il fit partie, à Naples, de la compagnie royale, fut ensuite engagé par deux impresarios très connus en Italie, Domeniconi et Capocomiro, et joua avec succès à côté de Mme Adélaïde Ristori. Après six années passées dans la troupe de Domeniconi, il se retira pendant un an du théâtre pour se livrer à de sérieuses études qui lui préparèrent dans le répertoire classique de nouveaux triomphes. Ses principaux rôles jusqu'à ce jour sont : Egisto, dans la *Mérope* d'Alfieri ; Paolo, dans *Françoise de Rimini* ; Roméo, Oreste, divers personnages de tragédies de Crébillon et de Voltaire, notamment Orosmane, dans *Zaïre*. M. Salvini a abordé aussi la comédie.

SAMAROW. Voy. Medino.

SAMPAIO (Antonio-Rodrigues), journaliste et député portugais, né à Esposende (province du Minho), le 25 juillet 1806, se destina à l'état ecclésiastique et entra dans les ordres mineurs en 1821 ; les troubles politiques de 1828 l'ayant écarté de cette carrière, il s'engagea en 1833 dans le régiment de D. Maria, et débuta, l'année suivante, comme publiciste, dans *la Vedette de la Liberté*, feuille libérale de Porto. A la suite des événements de septembre 1836, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de Bragance, puis, en 1839, préfet de Castellobranco, où il ne resta que six semaines. Il devint alors rédacteur de *la Révolution de septembre*, le plus important des journaux du parti libéral dans le pays. Pendant la guerre civile de 1847, il écrivit en outre le pamphlet périodique intitulé *le Spectre*, qui parut en dépit de toutes les mesures administratives. A l'avènement du duc de Saldanha (1851), M. Sampaio entra au Parlement, comme député de la ville de Lisbonne; il y fit partie des progressistes.

SAND (Amantine-Lucile-Aurore Dupin, dame Dudevant, connue sous le nom de *George*), célèbre romancière française, née à Paris, le 5 juillet 1804, descendait par sa famille paternelle de Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste II, roi de Pologne, et d'Aurore de Kœnigsmark. Sa grand'mère, fille naturelle de Maurice, veuve du comte de Horn, épousa en secondes noces M. Dupin de Francueil, receveur général. Son père, Maurice Dupin, dont elle a publié des lettres charmantes dans son *Histoire de ma vie*, après avoir servi avec distinction sous la République et l'Empire, mourut en 1808 d'une chute de cheval. Son grand-père maternel était maître oiselier. Elle fut d'abord élevée au château de Nohant, près de La Châtre dans le Berri, par sa grand'mère, Mme Dupin, qui avait les idées du XVIII^e siècle. Ses premiers souvenirs indiquent une disposition singulière à sortir de la vie réelle par l'imagination. Tout enfant, elle inventait des histoires sans fin; sa jeunesse fut très occupée par la composition d'un grand roman qu'elle n'écrivit jamais, mais dont le héros, moitié chrétien, moitié païen, Corambé, était le confident et l'idéal de ses rêves : elle lui éleva un autel comme Gœthe à la lumière. Les contes de la veillée alimentaient cette disposition. Elle apprenait avec plaisir l'histoire comme un sujet de développements poétiques et de jugements enthousiastes. Vivant à la campagne, elle adorait la poésie des scènes champêtres; jouant avec les enfants des paysans, elle se faisait des idées d'égalité parfaite et de communauté absolue.

Les douleurs de son existence à cette époque furent les contestations de sa mère et de sa grand'mère qui se disputaient son cœur. Elle y échappa par le couvent; elle fut mise chez les Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor, chez qui elle passa trois années (1817-1820). Elle y porta ses habitudes de Nohant, le besoin d'activité et de rêverie figura au premier rang parmi *les diables* ou pensionnaires indépendantes jusqu'au moment où, entrée par hasard dans la chapelle et agenouillée sur les dalles, toute aux souvenirs de la conversion de saint Augustin, elle entendit à son tour les mots fameux : *Tolle, lege*. Elle prit et lut l'Évangile qui la transporta. C'était la veille de l'Assomption, elle avait quinze ans. Elle entra dans une dévotion ardente et voulut se faire religieuse. Bientôt elle fut prise de la maladie des scrupules que guérit un vieux confesseur jésuite et homme de bon conseil. Revenue à la tranquillité, elle organisa un petit théâtre dans le couvent et divertit la communauté avec des souvenirs de Molière.

Retournée à Nohant en 1820, elle perdit sa grand'mère à la fin de l'année suivante; pendant ce temps elle continuait sa vie de mouvement physique et de travail intérieur, courant la campagne à cheval, suivie d'un petit paysan et livrée à ses méditations. *Le Génie du christianisme*, qui répondait aux instincts de sa jeunesse vivante et poétique, détruisit l'influence de l'*Imitation*; elle lut Mably, dont la modération lui déplut, goûta fort Leibniz, qui lui donna une grande idée de la science; mais J.-J. Rousseau décida d'elle. *L'Émile*, la *Profession de foi du Vicaire savoyard*; les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les *Discours* la séduisirent; Jean-Jacques fut le point d'arrêt de ses travaux d'esprit, il fut pour elle le vrai politique et le vrai chrétien. Un dissentiment avec son confesseur rompit ses habitudes de pratique religieuse. Son âme changeait aussi; les moralistes lui avaient déjà ôté les illusions sur la vie, elle prit la mélancolie de *René*. Byron l'ébranla fortement, et Shakespeare l'acheva; *le Misanthrope* était devenu son code, elle accusait la société de tout le mal qui accablait les hommes, et le dégoût lui inspira la pensée du suicide, qui lui fit pousser un jour son cheval dans un fossé profond.

Rendue à sa mère après la mort de Mme Dupin, elle éprouva les difficultés de ce caractère irritable et se maria en 1822 à M. Dudevant, fils d'un ancien officier baron de l'Empire; elle en eut deux enfants, un fils et une fille. En 1831, par un arrangement avec son mari, elle alla vivre à Paris, seule avec sa fille et dans l'intention d'écrire pour suffire à ses besoins. Elle essaya de faire des traductions, des portraits au crayon et à l'aquarelle, peignit des fleurs et des oiseaux d'ornement en compositions microscopiques sur des tabatières et des étuis à cigare en bois de Spa, et réussit dans ce dernier genre. Mais elle voulait mieux; pour pouvoir aller librement dans Paris, surtout aux théâtres, elle reprit le costume d'homme qu'elle avait longtemps porté dans son enfance. Kératry, à qui elle fut présentée pour le consulter, lui déclara qu'une femme ne doit pas écrire; Balzac ne fit pas grande attention à ses projets littéraires; Delatouche, son compatriote, l'accueillit avec faveur et la prit pour collaborateur au *Figaro*. Peu faite pour cette espèce de travail, elle y perdait son temps sans rien gagner. Elle composa alors son premier roman, *Rose et Blanche* (5 vol. in-12), avec M. Jules Sandeau, à qui Delatouche fit prendre le nom de Jules Sand. *Indiana* (2 vol. in-8), qu'ils devaient aussi exécuter ensemble, fut écrit tout entier par elle et parut en 1832. Delatouche encore, pour conserver en

partie le pseudonyme sous lequel le premier roman avait réussi, fabriqua à l'auteur le nom de George Sand qu'elle a depuis gardé. Vinrent ensuite *Valentine* (2 vol. in-8), dans la même année, et, en 1833, *Lélia* (2 vol. in-8), écrit sous le coup d'un abattement profond après les massacres de Varsovie, l'émeute avortée de Paris et les ravages du choléra.

George Sand visita alors l'Italie avec Alfred de Musset et se prit de passion pour Venise; elle en revint en 1834. Elle a rendu ses impressions dans plusieurs romans, particulièrement dans les *Lettres d'un voyageur*, publiées à intervalles (2 vol. in-8); *Jacques* (2 vol. in-8) est de cette année; *André* et *Léone Léoni* (in-8) de l'année suivante; *Simon* (in-8) de 1836. En 1835, elle connut dans le Berri l'avocat Michel [de Bourges] qu'elle désigne sous son nom d'Errard, et qui lui prêcha le républicanisme, l'unité de la vérité sociale et religieuse, mais la troubla par des exagérations d'idées. L'impression de Lamennais fut plus nette et plus profonde. M. Pierre Leroux, qu'elle vit alors, ne devait agir sur son esprit que plus tard.

En 1836, sa situation avec son mari s'empira; un jugement du tribunal prononça la séparation et lui attribua l'éducation des deux enfants; M. Dudevant fit appel, puis se désista. Elle visita la Suisse et perdit sa mère au retour. Elle connut Frédéric Chopin, avec qui elle passa huit années, et fit avec lui en 1838 le voyage de Majorque qu'elle a raconté. De 1833 à 1839, elle donna à la *Revue des Deux Mondes*: *le Secrétaire intime* (1834, 2 vol. in-8), *Lavinia*, *Métella*, *Mattéa*, *la Marquise*, *Mauprat* (2 vol. in-8), *la Dernière Aldini*, *les Maîtres mosaïstes* (in-8), *l'Uscoque* (in-8). Après *Pauline* (in-8), qui parut dans la même *Revue* en 1841, elle se brouilla avec le directeur à propos d'*Horace*, qui fut refusé.

Jusqu'ici ses romans ne trahissent aucune influence étrangère dominante; quelques-uns sont de pures œuvres d'art; d'autres posent des questions que son expérience personnelle lui avait suggérées. L'influence de Lamennais parut dans les *Lettres à Marcie* (1837) publiées dans *le Monde*, que Lamennais avait fondé; elles respirent la résignation chrétienne. L'influence de M. Pierre Leroux est visible dans *Spiridion* (in-8) qui lui est dédié, et *les Sept cordes de la lyre* (in-8), œuvres mixtes d'imagination et de philosophie dont le fond est la croyance au progrès, la nécessité de rétablir dans l'âme l'harmonie de toutes les facultés, rompue par les systèmes, et le retour des âmes sur terre dans des corps différents. Cette même inspiration persiste dans *Consuelo* (8 vol. in-8), dont le début n'annonçait qu'une belle œuvre d'esthétique musicale qui lui ramena bien des sympathies, et dans *la Comtesse de Rudolstadt* (4 vol. in-8) qui forme la suite du précédent. Ces deux romans, ou plutôt ces deux parties incohérentes d'un même roman, parurent avec *Horace* (3 vol. in-8), de 1842 à 1843, dans la *Revue indépendante*, créée par M. Pierre Leroux. Le vif sentiment de la musique qui éclate dans *Consuelo* trahit, outre le souvenir de Mme Viardot, personnifiée dans l'héroïne, l'influence de Chopin. Les aspirations socialistes de Michel [de Bourges], mêlées, dans *la Comtesse de Rudolstadt*, à une fantasmagorie mystique qui répond à la nature particulière de l'auteur, se retrouvent toujours plus ou moins altérées dans *le Compagnon du tour de France* (1840, 2 vol. in-8), *le Meunier d'Angibault* (1845, 3 vol. in-8) et *le Péché de M. Antoine* (2 vol. in-8).

Jeanne (3 vol. in-8), en 1844, annonçait un retour à l'art plus désintéressé. Le mouvement se continua de 1846 à 1850 à travers différentes publications, *Isidora* (3 vol. in-8), *Teverino* (2 vol. in-8), *Lucrezia Floriani* (2 vol. in-8), *le Piccinino* (5 vol. in-8), *la Petite Fadette* (2 vol. in-8), *François le Champi* (2 vol. in-8), ébauches heureuses dans le genre de simplicité rustique dont *la Mare au Diable* (2 vol. in-8) est le chef-d'œuvre. *La Filleule*, *Mont-Revêche*, *les Maîtres sonneurs*, en 1853, sont encore des œuvres purement littéraires.

Un grand événement politique, la révolution de Février et la proclamation de la République, était venu agiter la vie et la pensée de l'auteur. Elle se jeta avec ardeur dans le mouvement, écrivit l'*Introduction aux Bulletins de la République* et deux *Lettres au Peuple* (broch. in-8) et fonda un journal hebdomadaire, *la Cause du Peuple*. Son nom fut un instant très compromis par un bulletin du ministère de l'intérieur qu'on lui attribua, et dont les idées et le langage firent peur. Elle collabora, ou du moins elle passa pour collaborer à *la Commune de Paris*, avec Barbès, Sobrier et Cabaigne (1849). Elle fit une préface aux *Conteurs ouvriers* et traduisit et présenta le livre de Mazzini : *République et Royauté en Italie* (1850).

George Sand n'avait pourtant pas renoncé à l'art; elle avait pris un goût nouveau, le goût de la composition dramatique. Sa première pièce, *Cosima, ou la Haine dans l'amour*, drame en cinq actes avec prologue, ne réussit pas et fut retirée (1840); *le Roi attend* n'eut pas grand succès, mais *François le Champi* joué à l'Odéon, 1849, et *Claudie* (1851) furent plus heureux, et ont été repris plusieurs fois avec un grand succès; *le Mariage de Victorine* fut jugé une imitation habile de Sedaine. On a eu depuis: *les Vacances de Pandolphe*, *le Démon du foyer*, *Molière*, *le Pressoir*, *Flaminio*, *Maître Favilla*, *Mauprat*, *Françoise*, etc. Ses compositions pour le théâtre, malgré des mérites reconnus, ne furent pas accueillies pendant longtemps, avec la même faveur que ses récits. On pensait que la nature de son talent réfléchi était plus propre aux développements des livres qu'à la rapidité de la scène.

Le succès du *Marquis de Villemer*, à l'Odéon pendant toute l'année 1864, avait été l'un des plus grands de l'auteur. Le drame fantastique, *le Drac*, au Vaudeville, en collaboration avec M. Paul Meurice, fut beaucoup moins bien accueilli vers la fin de la même année (28 septembre). George Sand a encore fait jouer, en collaboration avec M. Paul Meurice, un drame en cinq actes, tiré de son roman *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (Ambigu, avril 1862), heureusement repris depuis (Odéon, 1867). A la même époque (1862), *le Pavé* avait été joué sans succès au Gymnase. Depuis lors elle a fait représenter *Don Juan de village*, comédie en trois actes, en collaboration avec son fils, M. Maurice Sand (Vaudeville, 1866); *le Lis du Japon*, en un acte (même année). En 1868, elle donna à la Porte-Saint-Martin, dont M. Raphaël Félix venait de prendre la direction, un drame en cinq actes, *Cadio*, tiré d'un de ses récents volumes et qui ne fut pas reçu avec beaucoup de faveur. Le sujet de son roman de *la Petite Fadette* a été mis en musique par M. Semet, pour l'Opéra-Comique, en 1869. Enfin elle a donné à l'Odéon sa dernière grande pièce *l'Autre*, dont on a loué le mérite littéraire, mais contesté vivement la moralité (février 1870). Il a été publié, en 1860, un certain nombre de pièces de l'auteur, sous le titre de *Théâtre de George Sand* (3 vol. in-18). D'autres ont été réunies sous celui de *Théâtre de Nohant* (1864, in-18).

Suivant de nombreux exemples, George Sand publia, en 1854, dans *la Presse*, ses mémoires, [illegible]

titulés : *Histoire de ma vie*. Le public y trouva, au lieu des révélations piquantes attendues, l'histoire exubérante de son développement intime et philosophique, peu d'anecdotes, point de scandales, beaucoup de psychologie.

Le talent de George Sand est resté incontesté. Tous ses romans ne sont pas d'égale valeur, plusieurs renferment trop de théories philosophiques et de discussions sociales, les unes et les autres souvent aventureuses ; la fin de quelques-uns, et des meilleurs, est brusquée, il y a des personnages trop abstraits ; mais certaines parties des œuvres même les moins parfaites et des œuvres entières excellentes lui ont créé une renommée durable. On lui reconnaît un don particulier d'observation intérieure pour suivre les progrès de la passion, une imagination puissante qui crée en se jouant des fables, des scènes et des personnages, tout un monde divers et charmant ; une inspiration spiritualiste, même mystique ; un profond sentiment de la nature et de l'art, de la musique surtout dont elle parle en maître, enfin une langue pure, forte, éclatante et harmonieuse, libre dans ses allures, malgré le soin de la perfection ; elle est pour le talent et l'influence un des premiers écrivains de notre temps.

Quant aux doctrines qui peuvent être considérées comme les siennes propres, au milieu de toutes celles dont elle s'est faite tour à tour l'éloquent interprète, elle les a plus ou moins fidèlement résumées elle-même dans ce passage de l'*Histoire de ma vie* (III[e] partie, chap. IV) : « Ma religion n'a jamais varié quant au fond ; les formes du passé se sont évanouies, pour moi comme pour mon siècle, à la lumière de la réflexion ; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré. »

Il faut citer encore : *le Château des Désertes*, *Adriani*, *Histoire du véritable Gribouille*, *le Diable aux champs*, *Evenor et Leucippe*, sorte d'excentricité cosmogonique ; *la Daniella*, œuvre des plus risquées pour la morale et pour la politique ; *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1856-1858) ; *Narcisse*; *Elle et Lui*, sorte de duel rétrospectif avec la mémoire d'Alfred de Musset, et qui attira de vives répliques ; *les Dames vertes*; *l'Homme de neige* (1859) ; *Jean de la Roche*; *Constance Verrier* (1860) ; *la Famille de Germandre* (1861, in-18) ; *le Marquis de Villemer*, *Valvèdre*, *la Ville-Noire* (même année, in-18) ; *Tamaris* (1862), *Mlle la Quintinie* (1863, in-18), roman philosophique et religieux, destiné à répondre au roman mystique de M. Oct. Feuillet, *Histoire de Sibylle* ; *Laura* (1864) ; *la Confession d'une jeune fille* (1865, 2 vol. in-18) ; *Monsieur Sylvestre* (1866, in-18) ; *le Dernier amour* (1867, in-18) ; *Cadio* (1868, in-18) ; *Mademoiselle Merquem* (même année, in-18) ; *Pierre qui roule* (1869) ; *Malgré tout* (1870, in-18), où l'on se plut à reconnaître sous un voile assez transparent la mise en scène de la jeunesse et des débuts de l'ex-impératrice Eugénie ; *le Beau Laurence* (1870, in-18) ; *Francia* (1872, in-18) ; *Nanon* (1872, in-18), *Contes d'une grand'mère* (1873, in-18) ; *Ma sœur Jeanne* (1874, in-18) ; *les Deux Frères* (1875, in-18) ; *Flamarande* (1876, in-18) ; *Nouvelles lettres d'un voyageur* (1877, in-18) ; *Dernières pages* (1877, in-18), etc. Quelques-unes de ces œuvres d'arrière-saison, publiées dans la *Revue des Deux Mondes* et dans le *Temps*, puis en volumes, ont paru réunir à la maturité du talent toute la vie et la fraîcheur de la jeunesse.

George Sand, qui, après un séjour momentané à Palaiseau (Seine-et-Oise), était revenu habiter son château de Nohant d'où elle s'éloignait seulement quelques semaines par an, pour de rapides voyages, est morte à Nohant le 7 juin 1876. Ses obsèques eurent lieu à l'église du village au milieu d'un petit groupe d'amis et du concours des paysans dont elle s'était fait aimer. MM. de Lacretelle et Ernest Dréolle, députés appartenant à des fractions opposées de la Chambre, déposèrent simultanément, le 11 juin, une proposition de loi ayant pour objet l'érection d'un monument au grand écrivain ; l'urgence fut rejetée, mais la souscription fut autorisée. M. Aimé Millet a été chargé d'exécuter une statue en marbre blanc, destinée à la ville de La Châtre, près de Nohant. Une autre statue, due au ciseau de M. Clésinger, gendre de Mme Sand, a été placée dans le foyer du Théâtre-Français (juin 1877).

SAND (Maurice DUDEVANT, dit Maurice), fils de la précédente, né à Paris, en 1823, s'est fait un nom comme artiste et comme homme de lettres. Il a écrit surtout des romans, dont plusieurs ont été insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, s'est essayé au théâtre, a illustré, comme dessinateur, deux de ses propres ouvrages, et a exposé quelques tableaux aux Salons : il avait été élève d'Eugène Delacroix. M. Maurice Sand a été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

On peut citer parmi ses livres : *Masques et Bouffons*, comédie italienne, texte et dessins, avec préface de sa mère (1859, 2 vol. gr. in-8, 50 grav.) ; *Six mille lieues à toute vapeur* (1862, in-18) ; *Callirhoé* (1864, in-18) ; *Raoul de la Chastre*, aventures de guerre et d'amour (1865, in-8) ; *le Monde des papillons*, causeries à travers champs, texte et dessins, avec une Étude préliminaire de Mme Sand (1866, in-4, avec grav. ; 2[e] édit., 1876) ; *le Coq aux cheveux d'or*, récit des temps fabuleux (1867, in-18) ; *Miss Mary* (1868, in-18) ; *l'Augusta* (1873, in-18) ; *Mademoiselle de Cérignan* (1874, in-18). Au théâtre, il n'a guère figuré que par sa collaboration aux pièces de sa mère, notamment aux *Don Juan de village* (août 1866). Il a exposé aux Salons : *Léandre et Isabelle*, types de comédie, *le Grand Bimestre*, *le Loup garou* (1857), *le Meneu' de loups*, dessin (1859) ; *Muletiers*, *Un Marché à Pompéi*, aquarelle, *la Campagne*, paysage romain, aquarelle (1861).

SANDEAU (Léonard-Sylvain-Jules), littérateur français, membre de l'Académie française, né à Aubusson, le 19 février 1811, vint à Paris pour étudier le droit. Ses relations avec la jeune Mme Dudevant le tournèrent vers la littérature. Ils y débutèrent en commun, vers 1831, par le roman de *Rose et Blanche*, signé d'abord *Jules Sand*, et classé plus tard dans les *Œuvres* de George Sand, qui lui prit dès lors la moitié de son nom. La vie de M. Jules Sandeau est restée depuis consacrée aux travaux littéraires. Il a été élu, en février 1858, membre de l'Académie française. En 1853, il est devenu un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. Nommé en outre, en 1859, bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, il obtint une indemnité de 2000 francs, pour cause de suppression d'emploi (avril 1873). Décoré de la Légion d'honneur en avril 1847, il a été promu officier le 13 août 1858.

On a de lui : *Madame de Sommerville* (1834, 2[e] édit., 3 vol. in-12) ; *les Revenants* (1836, 2 vol.) ; *Marianna* (1839, in-8 ; 2[e] édit., même année, 2 vol.) ; *le Docteur Herbeau* (1841, 2 vol.) ; *Mademoiselle de Kerouare* (1842 ; 2[e] éd., 1870) ; *Vaillance et Richard* (1843) ; *Fernand* (1844) ; *Catherine* (1845) ; *Valcreuse* (1846, 2 vol.) ; *Mlle de La Seiglière* (1848, 2 vol. ; 1870, 2[e] édit.) ; *Madeleine* (1848) ; *la Chasse au roman* (1849, 2 vol.) ; *Un*

Héritage (1850, 2 vol.); *Sacs et parchemins* (1851); *le Château de Montsabrey* (1853); *Olivier* (1854); *la Maison de Penarvan* (1858); *Un Début dans la magistrature* (1862, in-18); *la Roche aux Mouettes* (1871, in-8; 1872, 2ᵉ éd., in-18); *Jean de Thommeray*, *le Colonel Evrard* (1873, in-18), etc. La plupart de ces romans ont paru dans *la Mode*, la *Revue des Deux Mondes* et autres recueils, et ont été fréquemment réimprimés.

M. Sandeau a donné au théâtre : *Mlle de La Seiglière*, comédie en cinq actes (Français, 1851); *la Maison de Penarvan* (Français, 1863), etc. Il a écrit, avec M. Émile Augier, *le Gendre de M. Poirier*, en quatre actes (Gymnase, 1854), le plus grand succès dramatique dû à cette collaboration; *la Pierre de touche*, en cinq actes (Français, 1854); *la Ceinture dorée* (Gymnase, 1855); *Marcel*, drame en un acte (1872), avec M. Decourcelle; *Jean de Thommeray*, avec M. E. Augier, pièce tirée de son propre roman (Théâtre-Français, décembre 1873), etc.

SANDERS (Daniel), lexicographe allemand, né au Vieux-Strelitz, dans le Mecklembourg, le 12 novembre 1819, suivit les cours des universités de Berlin et de Halle, et rentra, en 1842, dans sa ville natale, dont il dirigea l'école dix ans.

Conduit aux études de lexicographie allemande par l'apparition du *Dictionnaire* des frères Grimm, il publia lui-même : *Dictionnaire de la langue allemande* (Wœrterbuch der deutschen Sprache, Leipzig, 1859-1865, 3 vol. in-4), avec documents depuis le temps de Luther; *Dictionnaire des mots étrangers* (Fremdwœrterbuch; Ibid., 1871, 2 vol.); *Dictionnaire des synonymes allemands* (Wœrterbuch deutcher S; Hambourg, 1871); *Dictionnaire abrégé des principales difficultés de la langue allemande* (Kurzgefasstes Wœrterbuch der Hauptsschwierigkeiten in der deutschen Sprache, Berlin, 11ᵉ édit., 1878), etc. Membre de la conférence pour l'orthographie allemande instituée à Berlin en 1876, il a publié : *Dictionnaire orthographique* (Leipzig, 1876, 2ᵉ édit.); *Catéchisme orthographique* (Katechismus der Orth. Ibid. 1878, 4ᵉ édit.), et plusieurs autres écrits sur le même sujet.

SANSON (Justin-Chrysostome), statuaire français, né à Nemours (Seine-et-Marne), en 1839, fut élève de M. Jouffroy et de l'École des beaux-arts et remporta le premier prix de Rome, en 1861, avec un bas-relief représentant *Chryséis rendue à son père Chrysès*; il exposa la même année *Diogène demandant l'aumône aux statues*. Depuis son retour en France, M. Sanson a exposé : *le Danseur de saltarelle* (1866), statue en plâtre, qui reparut en bronze à l'Exposition universelle de l'année suivante; *Suzanne surprise au bain* (1868); *Danseur romain*, statuette (1869); *le Docteur Goupil*, médaillon (1870); *Jeune garçon*, buste en marbre (1875); *Pieta*, groupe en marbre (1876), qui avait figuré en plâtre au Salon de 1869; *M. A. Dupuis*, buste en terre cuite (1877); *le Châtiment*, statue en plâtre 1879), etc.

Parmi les travaux exécutés par M. Sanson pour les monuments publics, nous citerons : *la Paix*, *la Guerre*, *la Science*, *l'Histoire*, bas-reliefs en pierre, pour la cour du Carrousel (1869); *l'Architecture*, bas-relief pour le nouveau Louvre (1870); *Saint Pierre*, statue pour l'église Saint-François-Xavier (1873); un vaste fronton et les statues de la *Loi* et de *la Justice*, pour le Palais de justice d'Amiens, etc.

M. Sanson a obtenu une médaille en 1866, une 3ᵉ médaille à l'Exposition universelle de 1867, une autre médaille en 1869, et la décoration de la Légion d'honneur en 1877.

SANTA-ANNA (Antonio-Lopez de), ou Santana, ancien président et dictateur de la République mexicaine, né à Mexico, ou, suivant d'autres à Zalapa, le 10 juin 1797, se signala, en 1821, dans la guerre de l'indépendance contre l'Espagne. En 1822 il expulsa les royalistes de Vera-Cruz, et fut nommé gouverneur de cette ville. Destitué par l'empereur Iturbide, il contribua à la chute de ce dernier, en 1823. Puis il se mit à la tête des fédéralistes et essuya une sanglante défaite, à la suite de laquelle il se retira dans son domaine de Jalapa. En 1828, il se déclara contre le prétendant Pedrazza, pour Guerrero qui le nomma, l'année suivante, ministre de la guerre et commandant en chef de l'armée. Lors de la présidence de Bustamente, en 1830, il quitta les affaires, se déclara cette fois pour Pedrazza et vainquit l'armée du gouvernement dans un combat qui donna la présidence à ce dernier. Santa-Anna succéda à Pedrazza, en 1833. Mais il n'était vraiment populaire que dans l'armée; encore la plupart des généraux, jaloux de son pouvoir, se montraient-ils prêts à profiter des révoltes provoquées par les abus de pouvoir du président.

Après avoir comprimé deux soulèvements partiels, Santa-Anna eut à combattre, en 1835, la révolte générale du Texas. Il fut vaincu et pris le 21 avril 1836. Relâché en 1831, il eut part à la défense de la Vera-Cruz contre les Français (5 déc. 1848) et y perdit une jambe. A la suite de nouvelles alternatives, il fut de nouveau porté à la présidence, en 1841, et de nouveau renversé en 1845. Banni, il se réfugia à la Havane. Dès l'année suivante la lutte entre le général Herrera et le président Paredes réveilla les espérances de son parti, qui renversa le président (4 août 1846) et rappela Santa-Anna. Après une profession de foi fédéraliste, il fut nommé généralissime des troupes mexicaines contre les États-Unis, puis président de la République. Après des [illegible] qui le firent accuser de trahison, il déploya beaucoup d'activité, mais fut défait à Buenavista par le général Taylor (22 et 23 février 1847) et à Cerro-Gordo, par le général Scott (18 avril). Nommé dictateur, il fut de nouveau vaincu par Scott à Contrera et à Churubusco et dut accepter une trêve, et une paix, encore honorable, par laquelle la République ne perdit que le Texas et le territoire de l'Orégon. Mais la révolte des troupes des guérillas commandé par son ennemi personnel Paredes le contraignit à fuir à la Jamaïque. Une anarchie qui dura quatre années, l'état déplorable des finances et l'impuissance du gouvernement du général Arista rendirent, en 1853, toutes les sympathies à l'énergique Santa-Anna. Il rentra en triomphateur et en sauveur et fut immédiatement investi de la dictature. Il fit disperser le Congrès par ses troupes, puis réorganisa l'armée, les finances, les tribunaux et [illegible] même la Constitution. Malgré les efforts de l'opposition républicaine, les villes de Guadalajara et de Guanaxuato, imitées bientôt, même par Vera-Cruz, demandèrent la prolongation de ses pouvoirs qui furent changés en une dictature à vie (17 décembre 1853). Cependant, à la suite d'un nouveau traité avec les États-Unis pour la délimitation des frontières, de nouveaux mécontentements éclatèrent (1854). Le parti démocratique des puros se souleva de nouveau sous la conduite du général Juan Alvarez. [illegible] Santa-Anna dut se retirer à la Havane [illegible] insurrection des Indiens. [illegible] Le général Carrera fut nommé président [illegible] mois, puis remplacé en octobre par Alvarez qui céda la place en décembre à Comonfort. [illegible] eut encore à combattre des révoltes où l'on retrouvait l'influence de Santa-Anna.

Lors de l'expédition française au Mexique, l'ex-dictateur, rival de Juarez, promit de rester neutre, et, à la suite d'une manifestation qui paraissait propre à agiter le pays en sa faveur, le général Bazaine lui donna l'ordre de quitter le Mexique (février 1864). Quelques mois plus tard, il était nommé par l'empereur Maximilien grand maréchal de l'Empire. On le retrouve pourtant, en 1865, mêlé à de nouvelles agitations, et, l'année suivante, à une vaste conspiration contre Maximilien. A cette époque, son fils, Jose L. de Santa-Anna, protestait hautement dans le journal officiel mexicain, *l'Estafette*, contre les manifestes paternels, et se déclarait « désormais étranger à tout ce que ferait ou écrirait son père dans la voie fatale qu'il s'était tracée. » Le président Juarez retrouva à son tour un compétiteur en Santa-Anna, et dut recourir à la force contre ses manœuvres (juin 1867); ses partisans furent battus et lui-même fait prisonnier. Condamné à mort, il fut gracié par Juarez, à la condition qu'il quitterait pour toujours le Mexique. Il se rendit aux États-Unis, mais rentra à Mexico, après la mort de Juarez. — Il est mort dans cette ville, le 20 juin 1876.

SANTINI (Giovanni), prêtre et savant astronome italien, né en Toscane, le 30 juin 1786, élève du séminaire et de l'université de Pise, s'occupa, de bonne heure, des sciences exactes, et remplaça, en 1814, Vincenzo Cheminello, comme professeur à l'observatoire de Padoue. Recteur de l'université, en 1825, il devint ensuite professeur d'astronomie et directeur des études mathématiques. Il a reçu de nombreuses distinctions et titres honorifiques dans son pays et à l'étranger. L'abbé Santini fut nommé, en 1845, correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences). — Il est mort à Padoue, le 26 juin 1877.

On a de lui : *Arithmétique décimale* (Aritmetica decimale; 1808); *Éléments d'astronomie* (Elementi d'astronomia, con applicazioni alla geographia, etc.; 1820); *Logarithmes et trigonométrie* (Tavole logaritmiche e trigonometriche); *Problèmes d'optique* (Teorica degli strumenti, etc.; 1821-23), et une foule de *Mémoires, Rapports*, et autres travaux, insérés dans les recueils de diverses académies italiennes.

SAPPEY (Marie-Philibert-Constant), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Bourg (Ain), en 1810, suivit les cours de la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1843, puis agrégé pour les sciences chirurgicales. Chef des travaux anatomiques, il fit un cours libre de cette science depuis 1860, et fut nommé professeur titulaire en 1868, en remplacement de Jarjavey. Il a été élu membre de l'Académie de médecine le 3 juin 1862, et promu officier de la Légion d'honneur, le 20 octobre 1878, comme collaborateur du ministère de l'instruction publique à l'Exposition universelle.

M. Sappey a publié un ouvrage devenu classique : *Traité d'anatomie descriptive* (1847-1863, 3 vol. in-18; 2e édit., 1867-1874, 4 vol. in-8; 3e édit., 1876-1878, t. I-II); citons en outre : *Recherches sur l'appareil respiratoire des oiseaux* (1847, in-4); *Recherches sur la conformation de l'urèthre de l'homme* (1854, in-8); *Anatomie, physiologie, pathologie des vaisseaux lymphatiques chez l'homme et les vertébrés* (1874, liv. I-IV, in-folio), en cours de publication; *Atlas d'anatomie descriptive* (1879, 1re partie, in-4); *Études sur l'appareil mucipare et sur le système lymphatique des poissons* (1880, in-folio, avec pl.). Le Muséum possède de lui une remarquable pièce anatomique de l'autruche.

SARCEY (Francisque), littérateur français, né à Dourdan (Seine-et-Oise), le 8 octobre 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, obtint quelques prix au concours général et fut reçu à l'École normale, en 1848, le cinquième de la promotion dont MM. Taine, Libert, About et Lamm étaient les quatre premiers. De 1851 à 1858, il professa successivement, au milieu de tracas administratifs et de menaces de disgrâce, la classe de troisième à Chaumont, la rhétorique à Lesneven (Finistère), la quatrième à Rodez, la seconde, puis la philosophie à Grenoble. Des articles de philosophie et d'actualités qu'il écrivit, sous un pseudonyme, dans un petit journal de cette dernière ville, excitèrent contre lui un orage qui lui fit offrir au ministère sa démission. Mis en congé, il fut présenté au *Figaro* par M. About, auquel l'unissait une étroite amitié, et y publia, sous les noms de *Satané Binet* et de *S. de Suttières*, une série d'études de critique contemporaine, jusqu'au moment où son ami devint l'objet des vives attaques de ce journal. Il écrivit alors des articles littéraires dans la *Revue européenne*.

A la fin de 1859, M. Sarcey fut chargé, dans le nouveau journal de M. Guéroult, *l'Opinion nationale*, du feuilleton dramatique, qu'il rédigea depuis avec une remarquable franchise et une autorité toujours croissante. Il écrivit aussi divers articles de critique et de fantaisie dans ce journal qu'il quitta en 1867 pour prendre le feuilleton dramatique du *Temps*. M. Sarcey eut, de 1868 à 1871, une part de rédaction presque quotidienne dans *le Gaulois*, où il se fit remarquer par l'ardeur de ses campagnes pour ou contre les hommes ou les choses d'actualité. Ses polémiques lui attirèrent plus d'une fois de très injurieuses provocations et des duels; il en eut un, entre autres, avec M. Clément Duvernois (octobre 1868).

Au mois de mai 1871, il publia une brochure hebdomadaire, *le Drapeau tricolore*, qui n'eut qu'une courte durée, puis il entra au journal *le XIXe Siècle*, fondé par M. Edmond About. Sans interrompre sa collaboration toute littéraire au *Temps*, il entreprit alors dans la nouvelle feuille une campagne quotidienne contre les abus de la magistrature, de l'administration et surtout du clergé, que lui signalait de toute part une légion de correspondants. Parmi les poursuites que lui valurent plusieurs fois ces révélations, il faut rappeler le procès qui lui fut intenté par le directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance, au sujet des prétendus petits Chinois dévorés par les porcs; celui que lui fit un magistrat de l'Aube, M. Bonneville de Marsangy (1877), et la condamnation à 3000 francs d'amende et quinze jours de prison qui lui fut infligée pour avoir dénoncé les fraudes commises dans le commerce des eaux de Lourdes (janvier 1878), etc. M. Sarcey s'est fait aussi une notoriété spéciale par sa participation aux conférences libres successivement instituées dans Paris, à l'Athénée, au boulevard des Capucines, au théâtre de la Gaîté, etc. Le sans-façon original de son improvisation et sa connaissance approfondie de l'histoire du théâtre dont il parlait ordinairement lui valurent les plus vifs succès.

M. Sarcey a publié en volumes : *le Nouveau Seigneur de village* (1862, in-18), recueil de nouvelles satiriques; *le Mot et la Chose* (même année, in-18), études et récréations philologiques; *le Siège de Paris*, impressions et souvenirs (1871, in-18, 28e éd. ill.); *Étienne Moret* (1876, in-18), étude psychologique; *le Piano de Jeanne*, etc. (1876, in-18); *Comédiens et Comédiennes, la Maison de Molière* (1877, gr. in-8).

SARDOU (Victorien), auteur dramatique français, membre de l'Académie française, né à Paris,

le 7 septembre 1831, est fils d'un professeur, auteur de livres classiques élémentaires. Il étudia la médecine, puis l'abandonna pour se livrer à des études historiques. Pour se créer des ressources à cette époque, qui fut pour lui une époque de besoin et de misère, il donnait des leçons d'histoire, de philosophie et de mathématiques, écrivait quelques articles dans des revues, des dictionnaires, des petits journaux; en même temps il s'essayait au théâtre. Il fit représenter à l'Odéon, le 1er avril 1854, *la Taverne des étudiants*, dont la chute complète l'éloigna de la scène pour quelque temps. En 1858, il épousa Mlle de Brécourt, dont les relations avec le théâtre lui firent faire la connaissance de Mlle Déjazet qui obtenait à ce moment le privilège du théâtre qui porte son nom. Il rentra alors dans la carrière dramatique, et acquit, outre une fortune énorme, la plus rapide des réputations de ce temps.

M. Sardou a donné successivement au théâtre Déjazet : *Candide*, *les Premières armes de Figaro*, *M. Garat* et *les Prés-Saint-Gervais* (24 avril 1862); au Palais-Royal : *les Gens nerveux*; au Gymnase-Dramatique : *les Pattes de mouche*, *Piccolino* (18 juillet 1861), *la Perle noire* (12 avril 1862), *les Ganaches* (novembre 1862); au Vaudeville : *les Femmes fortes*, *l'Écureuil*, sous le pseudonyme de Carle (9 février 1861), *Nos Intimes*, un de ses plus bruyants succès (16 novembre 1861), à la suite duquel il porta au Théâtre-Français *la Papillonne*, qui ne reçut pas un bon accueil (11 avril 1862).

D'une fécondité infatigable, il a fait jouer dès lors sur divers théâtres : *Bataille d'amour*, opéra-comique en trois actes, avec M. Daclin (1863); *les Diables noirs*, drame en quatre actes (Vaudeville, 1863), quelque temps interdit par la censure; *le Dégel* (Théâtre-Déjazet, 1864); *Don Quichotte*, pièce-féerie en trois actes (Gymnase, 1864); *les Pommes du voisin* (Palais-Royal, 1864); *les Vieux Garçons*, comédie en cinq actes (Gymnase, janvier 1865); *la Famille Benoiton* (vaudeville, novembre 1865), le succès le plus populaire de l'auteur; *Nos bons Villageois* (Gymnase, octobre 1866); *Maison neuve* (Vaudeville, décembre 1866); *Séraphine*, d'abord intitulée d'une façon plus caractéristique : *la Dévote* (Gymnase, décembre 1868); *Patrie* (Porte-Saint-Martin, 1869); *Fernande* (Gymnase, mars 1870); *le Roi Carotte*, opéra-bouffe en quatre actes, et vingt-deux tableaux, musique de J. Offenbach (Gaîté, 1872). Le 1er février 1872, M. Sardou fit représenter au Vaudeville une comédie politique en cinq actes, *Rabagas*, mise en scène aristophanesque de personnages et d'événements contemporains, qui souleva à Paris et en province, de véritables tempêtes. Une autre comédie en quatre actes, *l'Oncle Sam*, d'abord interdite par la censure française par crainte de complications diplomatiques avec les États-Unis, fut jouée à New-York avant de l'être à Paris (mars 1873). M. Sardou donna ensuite : *la Haine*, drame en cinq actes (Gaîté, novembre 1874) qui, bien que très luxueusement monté, dut être retiré après la vingt-cinquième représentation; *les Prés-Saint-Gervais*, opéra-bouffe en trois actes, musique de M. Ch. Lecocq (1874), tiré de la comédie-vaudeville jouée sous le même titre en 1862; *Ferréol* (5 actes, Gymnase, novembre 1875); *Piccolino*, musique de M. E. Guiraud (trois actes, Opéra-Comique, 1876); *Dora* (cinq actes, Vaudeville, janvier 1877); *les Bourgeois de Pont-Arcy* (cinq actes, même théâtre, mars 1878). Une autre grande comédie, *Daniel Rochat*, jouée au Théâtre-Français le 16 février 1880, sembla faire le pendant de *Rabagas* : l'auteur y exposait, par la bouche de personnages aisément reconnaissables, toutes les théories à l'ordre du jour, pour et contre le mariage religieux; le talent supérieur de ses interprètes assura à cette pièce une assez longue suite de représentations.

M. Sardou a épousé en secondes noces Mlle Anne Soulié, fille du conservateur du musée de Versailles, mort en 1876. Candidat au fauteuil de M. J. Autran à l'Académie française, en concurrence avec MM. d'Audiffret-Pasquier et Leconte de Lisle, il fut élu, le 7 juin 1877, après plusieurs tours de scrutin. Sa réception eut lieu le 23 mai 1878. Décoré de la Légion d'honneur, il a été promu officier le 14 août 1869.

Les productions dramatiques de M. Sardou, écrites avec facilité et souvent avec précipitation, se distinguent par des qualités et des défauts qui expliquent le succès populaire de quelques-unes et les contestations auxquelles ce succès a donné lieu. Dès ses débuts, le fécond auteur a porté dans la création des types une incontestable puissance, tout en employant sans façon, dans l'intrigue, les moyens d'effet les plus connus. Il déploya surtout dans l'ensemble une verve, une rapidité de mouvement qui ont fait pardonner, dans les détails, la fréquence des réminiscences ou des emprunts. Le quatrième acte de *Nos Intimes*, comparé à un ancien vaudeville, *le Discours de rentrée*, a donné lieu spécialement au reproche de plagiat qui s'est renouvelé, avec les preuves à l'appui, à propos de plusieurs autres de ses pièces.

SARGENT (Epes), littérateur américain, né le 27 septembre 1816, à Gloucester (Massachusetts), fut élevé à Boston, prit ses grades au collège de Harvard et publia ses premiers essais dans un journal littéraire fondé par les étudiants de l'université. Il y fit paraître quelques *Esquisses d'un voyage en Russie*, pays qu'il avait visité avec son père. Après avoir été rédacteur d'un journal de Boston, il coopéra avec Goodrich à la publication des *Contes de Peter Parley*. En 1836, son premier ouvrage dramatique, *la Fiancée de Gênes* (the Bride of Genoa), drame historique en cinq actes, fut représenté à Boston avec un grand succès. Il donna, l'année suivante (20 novembre 1837), la tragédie de *Velasco*, œuvre travaillée avec soin, qui lui fit une vraie réputation d'auteur dramatique. Elle a été jouée avec succès à Londres en 1850 et 1851.

M. Epes Sargent rentra en [illegible] dans le journalisme, comme rédacteur en chef de l'*Atlas* de Boston, puis du *Mirror* de New-York. Il écrivit aussi un grand nombre d'ouvrages pour les enfants, dont deux entre autres, *Richesse et Mérite* (Wealth and Worth) et *Que faut-il faire?* (What's to be done?) eurent beaucoup de vogue. Une comédie, *Change makes change*, fut jouée à New-York quelque temps après. En 1849, parut à Boston une édition de ses poésies détachées sous ce titre : *Chants de la mer et autres poèmes* (Songs of the Sea and other poems, in-12), [illegible] un poème : *the Woman who dared* (1869, in-16). Ces œuvres ont été louées surtout pour la fraîcheur du style et la richesse des descriptions. Dans l'intervalle, M. Sargent, abandonnant le journalisme, a fait représenter à Boston, avec un succès considérable, une nouvelle tragédie en cinq actes, *la Prêtresse* (the Priestess, 1855), dont le sujet est emprunté à l'opéra italien de *Norma*.

Il a aussi publié quelques ouvrages élémentaires pour les écoles. Son *Recueil de morceaux choisis d'éloquence* (Standard speaker, 1852) a eu environ quinze éditions. Il a surveillé et revu une *Collection de poètes anglais* publiée à Boston, [illegible] pour être mises en tête de leurs œuvres, les Vies de *Campbell*, *Collins*, *Goldsmith*, *Gray*, [illegible]

Rogers, ainsi que la *Vie de Benjamin Franklin*, comme introduction aux écrits de ce dernier, et la *Vie de Henry Clay*, son ami. Citons encore un volume sur *le Spiritualisme du jour* (An Account of modern spiritualism; Londres et Boston, 1869).

Son frère, John Osborne SARGENT, occupé principalement de politique, a aussi écrit plusieurs brochures anonymes sur des questions de droit et de politique; celle intitulée : *Conférence sur les derniers perfectionnements de la navigation à vapeur et de l'art de la guerre navale* (Lecture on the late improvements in steam navigation) a été réimprimée plusieurs fois en Angleterre et traduite dans plusieurs des langues de l'Europe. Il a été chargé d'une mission en Chine par le président Fillmore.

SARIPOLOS (Nicolas-Jean), jurisconsulte et homme politique grec, né à Larnaca (île de Chypre), le 25 mars 1817, est fils d'un riche négociant, qui, soupçonné d'avoir pris part au soulèvement des Grecs contre les Turcs et condamné à mort par décret, réussit toutefois à se réfugier à Trieste avec sa famille. Élevé au lycée grec de cette ville, M. N. Saripolos se rendit en 1836 à Paris, et, selon le désir de son père, suivit les cours de la Faculté de médecine. Rappelé par la mort de celui-ci, il revint à Paris en 1840 et se tourna vers l'étude du droit; en même temps il étudia, sous la direction de MM. Egger et Dehèque, la littérature et l'histoire helléniques. Reçu docteur en droit le 29 août 1844, il devint secrétaire de Colettis, président du conseil des ministres, lequel créa pour lui, à l'université d'Athènes, la chaire du droit constitutionnel et du droit international en 1846. Dénoncé à la reine Amélie, en 1852, comme ayant fait entrevoir la possibilité d'un divorce entre le couple royal, il fut destitué, s'inscrivit au barreau, où il se forma bientôt une nombreuse clientèle, et plaida et gagna divers procès restés célèbres dans les annales judiciaires de la Grèce. L'un des chefs de l'opposition, il combattit le gouvernement du roi Othon, fut réintégré dans sa chaire, après la chute de celui-ci, et joignit à son enseignement celui de la philosophie du droit. Envoyé à l'Assemblée nationale par plusieurs collèges, il opta pour celui de l'Université et prit une part très active aux travaux et discussions, surtout comme membre et rapporteur de la commission de constitution. En 1865, il fut chargé par le ministre de l'instruction publique d'étudier l'état de l'enseignement en Grèce à tous les degrés, et, dans son rapport, publié par ordre du gouvernement, préconisa la gratuité et l'obligation de l'instruction primaire. En 1874, il se prononça pour la revision de la constitution, dont il avait été le principal auteur, mais dont il reconnaissait les imperfections. A la chute du ministère Bulgaris, accusé d'avoir poursuivi l'abolition du régime constitutionnel, il fut révoqué par M. Tricoupis, son ancien élève, et privé de ses droits à la retraite. Il rentra au barreau d'Athènes. M. Saripolos a été élu correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales), le 23 décembre 1876, et, en 1878, associé des Académies de Madrid et de Bruxelles.

Ses ouvrages, qui, entre autres mérites, ont celui d'avoir créé la terminologie juridique en grec moderne, sont : *Traité de droit constitutionnel* (1851, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 5 vol.), avec une étude détaillée des principales constitutions de l'Europe et des États-Unis, comparées au droit public de la Grèce antique et de la Grèce moderne; *Traité du droit international* (1860, 2 vol. in-8); *Traité de législation criminelle* (1868-1871, 5 vol. in-8), comprenant la philosophie du droit et l'histoire du droit pénal, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il a publié en français : *Pro Graecia* (Athènes, 1858, 2 parties, in-8°; Défense de l'hellénisme, traduit en allemand et en anglais; *le Passé, le Présent et l'Avenir de la Grèce* (Trieste, 1866, in-12); dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales : *Pourquoi il n'y a pas eu de jurisconsultes dans la Grèce antique* (1871) : *Des Effets de la chose jugée au criminel sur l'action privée* (1877); *Essai politique et moral sur Thucydide* (1879), considérations sur la législation de Sparte; dans la *Revue du droit international*, de Gand : *Sur la Réforme judiciaire en Égypte* (1877); etc. Mentionnons à part une analyse du *Prométhée* d'Eschyle, au point de vue politique, contenant une interprétation nouvelle de cette tragédie.

SARLANDE (François-Albert), député français, né à Alger, le 29 avril 1847, fils de l'ancien maire de cette ville, étudia le droit, et fut chef de cabinet du préfet des Bouches-du-Rhône. A la chute de l'Empire il se retira dans ses propriétés, à Cantillac (Dordogne), dont il devint maire en 1875. Il se porta, comme candidat bonapartiste, aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Nontron, obtint, au premier tour de scrutin, 6797 voix, sur 16000 votants environ, et fut élu, au scrutin de ballottage, par 10341 voix, contre 6769 obtenues par le candidat républicain. Il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il l'emporta, par 10431 voix, sur M. Dusolier, candidat républicain, qui n'en obtint que 7127.

SARMIENTO (dom Domingo-Faustino), homme politique américain, président de la république argentine, est né en 1811 à San-Juan, au pied des Andes, d'une ancienne maison noble d'Espagne. Destiné d'abord à l'Église, il apprit un peu de latin dans un séminaire de Cordova, puis fut forcé par les événements révolutionnaires de rentrer dans sa ville natale en 1826, et se fit commis dans un magasin de comestibles, tout en continuant ses études auxquelles il consacrait une partie de ses nuits. Bientôt il se fit soldat et s'enrôla dans les troupes levées contre Quiroga et le moine Aldao. Après le combat du Pilar, il fut fait capitaine. Mais la défaite des siens à Chacon, en 1831, l'obligea de s'expatrier. Il passa au Chili où il fut tour à tour maître d'école dans les Andes, cabaretier à Pocuro, commis chez un commerçant de Valparaiso et gérant d'une mine de Copiapo.

Rentré à San-Juan en 1836, il entreprit, avec quelques amis, d'ouvrir deux écoles, l'une pour les jeunes gens, l'autre pour les filles. Il fonda en outre une société dramatique et un journal non politique, *la Zonda*, où il traitait de l'industrie des mines, de la plantation des mûriers, des questions de morale et d'éducation. Le gouverneur de la ville, le général Benavides, prit ombrage de ces travaux, confisqua le journal, mit le journaliste en prison, et lui suscita tant de tracas et de dangers qu'il lui fit repasser les Cordillères (1840). Réfugié une seconde fois au Chili, M. Sarmiento fut très favorablement accueilli par le ministre Manuel Montt, plus tard président. Il prit une part active aux événements politiques, travaillant surtout avec ardeur à répandre l'instruction populaire; il fonda des écoles et des journaux, et parvint même à établir une école normale pour fournir au pays de bons maîtres. Il la dirigea lui-même pendant trois ans. De longs voyages aux États-Unis et en Europe, consacrés à explorer, au nom du gouvernement

chilien, les établissements scolaires, le mirent en relation avec les hommes célèbres de ces pays, Guizot, de Humboldt, Cobden, Horace Mann, etc. Il publia, à son retour, le résultat de ses études dans un livre sur *l'Éducation populaire* (1847) et fit paraître alors quelques bons livres d'instruction ou de lecture pour la jeunesse.

En même temps, M. Sarmiento ne cessait de combattre, dans la presse, la tyrannie du dictateur Rosas. En 1841, il avait pris part à une tentative malheureuse contre lui. Il ne manqua pas de se joindre, en 1857, à celle du général Urquiza qui l'accepta pour chef d'état-major. Il prit part à la victoire de Monte-Caseros (février 1852), mais il se sépara bientôt du général dont il ne partageait pas les idées. Se fixant à Buénos-Ayres, il se mêla activement, comme journaliste et comme publiciste, à tous les événements de cette époque. Nommé inspecteur général des écoles, il donna l'impulsion à l'enseignement populaire, dota Buénos-Ayres de créations scolaires importantes. En 1860, il fut nommé sénateur et appelé au ministère. Il obtint un vote de cinq millions en faveur des écoles; on lui dut un service de télégraphie, les opérations du cadastre et le défrichement d'immenses landes désertes.

En 1862, M. Sarmiento fut nommé gouverneur de San-Juan. Le pays était infesté d'une bande de brigands conduite par le fameux Chaco. Avant tout, le gouverneur se mit à leur poursuite, les dispersa, prit et fit fusiller leur chef. Il s'occupa ensuite de l'administration, et réalisa, en deux années, de grandes améliorations. Il construisit à San-Juan une école modèle et la dota d'une bibliothèque populaire. Il quitta sa ville natale, en 1864, pour aller représenter la république, comme ministre plénipotentiaire, auprès des États-Unis. C'est dans ces fonctions que ses compatriotes allèrent le chercher pour l'élire président de la république argentine, pour la période constitutionnelle de six années, commençant le 12 octobre 1868. Il rentra dans la vie privée à l'expiration de son mandat et remit le pouvoir au président Avellaneda (14 octobre 1874).

On cite de M. Sarmiento quelques autres écrits populaires, comme la *Vie d'Abraham Lincoln*, et surtout une grande étude sur *les Écoles, considérées comme base de la prospérité et de la liberté aux États-Unis*. Ce dernier ouvrage a pour conclusion : « Sans l'instruction point de liberté, » et pour devise : « Ayez des écoles et vous n'aurez point de révolutions. »

SARRANS (Bernard-Alexis), dit SARRANS *jeune*, publiciste français, ancien représentant, né à Cazères-sur-Garonne près de Toulouse, en 1793, passa vers la fin de 1820 en Angleterre et professa, de 1822 à 1826, la littérature générale à l'Athénée royal de Londres. De retour en France en 1827, il écrivit dans *le Commerce* et le *Journal des électeurs*, organes de l'opposition. Après la révolution de 1830, pendant laquelle il fut aide de camp de La Fayette, il fut rédacteur de la *Nouvelle Minerve*, et publia de nombreux écrits de circonstance qui lui attirèrent de fréquentes condamnations. Il eut alors des relations intimes avec le prince Louis-Napoléon et lui donna, pendant un de ses voyages clandestins à Paris, asile dans sa maison. En 1848, il fut élu représentant à la Constituante dans le département de l'Aude, le second sur sept, et vota en général avec la gauche. M. B. Sarrans ne fut pas réélu à la Législative. — Il est mort à Paris, le 7 avril 1874.

On a de lui : *Sur la Guerre d'Espagne et la tyrannie des Bourbons* (Upon the Spanish war and tyranny of Bourbons; Londres, 1821); *Tableau de l'Amérique* (the American Monitor; ibid., 1824, 2 vol.); *La Fayette et la révolution [illegible]* *histoire des choses et des hommes* [illegible] 2 vol., deux éditions; *Louis-Philippe* [illegible] *révolution de 1830* (1834, [illegible]); *De la Décadence de l'Angleterre* [illegible] *la France* (1833, in-8); [illegible] *Charles XIV Jean, roi de Suède* [illegible] (1845, 2 vol.), etc. [illegible] des communes et de la femme. Il [illegible] gnait dans ce dernier journal [illegible] du nom de *Nicolas*.

SARRETTE (Hector [illegible]), [illegible] çais, député, né à [illegible] le 18 octobre 182[illegible] [illegible] Lot-et-Garonne. [illegible] comme volontaire [illegible] officier. Élu, le 8 février [illegible] semblée nationale, dans le [illegible] 56 825 voix, il siégea à [illegible] de l'Appel au peuple [illegible] projet de loi sur le [illegible] taire et repoussa les lois [illegible] à la Chambre des députés [illegible] l'arrondissement de [illegible] voix, contre 8923 données [illegible] blicain, il fut, après [illegible] des 158 députés [illegible] vote le cabinet de Broglie [illegible] tobre suivant, comme [illegible] partiste, par 13 55[illegible] voix, [illegible] par son concurrent, M. [illegible] canton de [illegible] Lot-et-Garonne.

SARRIEN (Jean-Marie-Ferdinand), [illegible] çais, est né à Bourbon-Lancy [illegible] le 15 octobre 18[illegible]. [illegible] natale, il fut révoqué après [illegible] élections, du 20 février 1876, [illegible] la 2e circonscription de [illegible] contre 4611 obtenues par M. [illegible] sous l'Empire. Il [illegible] gauche républicaine, [illegible] gauches réunies qui, [illegible] refusèrent un vote de [illegible] Broglie, et fut réélu [illegible] voix, contre 5152 données [illegible] rent, devenu candidat officiel. [illegible] au maire de Bourbon et [illegible] le canton du même nom, [illegible] d'honneur en 1877.

SARRUT (Germain-Marie), [illegible] publiciste français, [illegible] Canté (Ariége), le [illegible] la médecine, et fut [illegible] Val-de-Grâce et [illegible] il devint professeur [illegible] au collège de [illegible] sa résistance aux [illegible] tourna ensuite vers [illegible] après 1830, se jeta [illegible] ment de la révolution [illegible] recteur de la *Tribune* [illegible] cent quatorze procès [illegible] quelques années [illegible] dix fois la [illegible] vent de sa [illegible] période de lutte, ses [illegible] prince Louis-Bonaparte [illegible] tion à son [illegible] Strasbourg [illegible] tique, [illegible] Sarrut [illegible] mense *Biographie des* [illegible] 1841, 12 parties, [illegible]

[illegible], selon l'opinion politique ou les [illegible] ou en pamphlets.

[illegible] Germain Sarrut fut nommé com[illegible] dans le Loir-et-Cher, [illegible] à l'Assemblée constituante [illegible] sur six élus, par 35 000 [illegible] place dans la gauche radicale. [illegible] de juin, il défendit un grand [illegible] devant les conseils de guerre. [illegible] à l'Assemblée législative par [illegible], il fut un instant écarté [illegible], sous le prétexte d'une [illegible] laquelle il avait été [illegible] à l'Assemblée par M. Clary. [illegible] jusqu'au bout la [illegible] et la politique de l'Élysée, [illegible] du 2 décembre 1851, il [illegible], refusant, malgré son [illegible], les faveurs auxquelles [illegible] il avait servi autrefois la [illegible] lui donner droit.

[illegible] : *Précis d'histoire* (1832, [illegible]); *Quelques* [illegible] *maréchal Clauzel* (1837, in-8); [illegible] *sur l'état de la scène tragique* [illegible] (1842, in-8); *Paris pittoresque* [illegible], avec Saint-Edme; *Sur les Chemins* [illegible] *et sur le système Jouffroy* [illegible], système auquel M. Germain [illegible] toute sa fortune; *Histoire de* [illegible] *à nos jours* (1842-1845, in-4), en [illegible] M. Labourieu, etc.

[illegible] (le comte Eugène DE), diplomate [illegible] sénateur, né à Gannat (Allier), [illegible] 1809, d'une ancienne famille [illegible], entra dans la diplomatie en 1830, [illegible] d'ambassade à Rome, et fut [illegible] secrétaire, chargé d'affaires ou [illegible] plénipotentiaire au Brésil, en Grèce, [illegible], en Perse, aux États-Unis, en [illegible], et eut part à diverses négo[illegible] avec les républiques amé[illegible] ambassadeur à Rome, le 19 mars [illegible] ce poste, au milieu de [illegible] de la politique impériale envers le [illegible] jusqu'au milieu de 1858. Au 14 août [illegible], il fut appelé au Sénat. [illegible] a été promu, le 16 juin 1856, [illegible] de la Légion d'honneur.

[illegible] (Guillaume, baron de WALTERS[illegible]), [illegible] allemand, né le 17 décembre [illegible] Georges Sartorius, mort en [illegible] comme historien et économiste, [illegible] par la publication de quel[illegible] ayant trait à la constitution [illegible] de la Sicile et de l'Islande : *Atlas de* [illegible]; *Esquisse physico-géogra*[illegible] *de l'Islande* (Göttingue, 1847); *Atlas* [illegible]; *Des Roches* [illegible] *Sicile et en Islande*, etc. [illegible] Gesteine in Sicilien und Island; [illegible] — Il est mort à Göttingue, le 16 [illegible]

[illegible], connue d'abord au théâtre [illegible] de Sax, puis de SAXE, cantatrice [illegible] à Gand, le 26 janvier 1838. Fille [illegible] de musique militaire, elle fut mise en [illegible] et montra de très bonne [illegible] pour la musique. [illegible] à la mort de son [illegible] quelques leçons [illegible] pour chanter au [illegible] à Bruxelles. Elle [illegible], puis elle vint à Paris et chanta successivement au café des Ambassadeurs aux Champs-Élysées, au café Jacquin au Palais-Royal, au café du Géant, où Mme Ugalde l'entendit et consentit à lui donner des leçons.

Elle débuta au Théâtre-Lyrique, sous le nom de Marie *Sax*, le 1er octobre 1859, dans la comtesse des *Noces de Figaro*. Mais elle n'y resta que quelques mois, et fut engagée à l'Opéra, où son début eut lieu dans *Robert le Diable*, le 3 août 1860. On l'a entendue depuis dans *la Juive*, *le Trouvère*, *les Vêpres siciliennes*, *les Huguenots*, dans *l'Africaine*, le *Tannhaeuser*, don *Carlos*, don *Juan* et dans les principaux rôles du répertoire. Elle s'essaya aussi, avec succès, à Bade, dans l'opéra italien (septembre 1869). Depuis, elle eut de brillants succès en Italie (1870), en Angleterre (1871) et en Espagne (1872). Mariée en mars 1864 à un chanteur, M. Castan, dit Castelmary, elle en a été séparée judiciairement en janvier 1867. Après avoir dû modifier légèrement son nom de théâtre à la suite d'un procès (1865) qui lui fut intenté par M. Sax, fabricant d'instruments de musique, elle a repris son nom de famille sans altération.

SATHAS (Constantin), érudit grec, né à Athènes en 1842, fit ses études à l'Université de cette ville et commença la médecine, qu'il abandonna bientôt. Il débuta par une étude sur *l'Histoire de Galaxidi et d'Amphissa au moyen âge* (1865). En 1868, à la suite d'une mission ayant pour objet de visiter les bibliothèques des couvents grecs, il publia les principaux documents qu'il y découvrit, sous le titre d'*Anecdota græca* (2 volumes). En 1870, il obtint, au concours, le prix de l'université d'Athènes, pour son *Histoire de la littérature grecque depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'Indépendance hellénique*. La même année, il publia *l'Histoire de la Grèce sous la domination turque* et *l'Histoire de la langue grecque*; en 1870, des *Dissertations historiques* et la *Vie du patriarche Jérémie*. Envoyé en mission en France par le gouvernement grec, il y commença la publication de sa *Bibliotheca* [illegible] (Paris, 1876-1880, 6 vol. in-8). On lui doit encore, en collaboration avec M. Émile Legrand, l'*Épopée byzantine de Digenis Acritas* (1875, in-8), *Histoire du théâtre grec au moyen âge* (1879, 2 vol. in-8); le recueil des *Monumenta historiæ Hellenicæ*, contenant des documents [illegible] et [illegible], tirés des Archives de Venise, et qui formera plusieurs volumes in-folio.

SAUCEROTTE (Antoine-Constant), médecin français, né à Moscou, en 1805, fils d'un médecin français, établi dans cette capitale, fut reçu docteur en 1828 et s'établit à Lunéville, où il devint successivement médecin en chef de l'hôpital civil et militaire, professeur de sciences au collège, membre correspondant de l'Académie de médecine, de la Société des sciences de Nancy et de plusieurs sociétés savantes.

On a de lui : *De l'Influence de l'anatomie pathologique sur les progrès de la médecine depuis Morgagni jusqu'à nos jours* (Paris, 1837, [illegible]), ouvrage couronné par l'Académie de médecine et publié dans ses *Mémoires*; *Petite physique des écoles primaires* (Lunéville, 1837; [illegible] 1839, [illegible]); *Éléments d'histoire naturelle* (Nancy, 2e édit. [illegible]), *suivis d'un Supplément* (1841); [illegible] (Paris, 1853, 4e édit., 1863); *Histoire de la médecine en France* [illegible] *la réorganisation de la médecine* [illegible] (1856); *Histoire critique de la doctrine* [illegible] (1857, in-8); *Étude sur* [illegible] *physiologique* (1857, in-8); *l'Histoire et la philosophie dans leurs rapports avec la médecine* (1863, in-8); *les Colonies agricoles de jeunes* [illegible] (1867),

notices tournent, selon l'opinion politique ou les relations, en panégyriques ou en pamphlets.

En 1848, M. Germain Sarrut fut nommé commissaire de la République dans le Loir-et-Cher, où il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six élus, par 35 000 suffrages. Il y prit place dans la gauche radicale. Après les journées de juin, il défendit un grand nombre d'accusés devant les conseils de guerre. Réélu, le second, à l'Assemblée législative par le même département, il fut un instant écarté par un vote de la majorité, sous le prétexte d'une ancienne faillite dans laquelle il avait été compromis. Il fut remplacé à l'Assemblée par M. Clary. M. Germain Sarrut combattit jusqu'au bout la coalition monarchique et la politique de l'Élysée, et, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il rentra dans la vie privée, refusant, malgré son état voisin de la misère, les faveurs auxquelles l'ardeur avec laquelle il avait servi autrefois la cause bonapartiste semblait lui donner droit.

On a encore de lui : *Procès à l'histoire* (1832, in-8); *Second procès à l'histoire* (1833); *Quelques mots à M. le maréchal Clausel* (1837, in-8); *Études rétrospectives sur l'état de la scène tragique de 1815 à 1830* (1842, in-8) : *Paris pittoresque* (1842, 2 vol.), avec Saint-Edme; *Sur les Chemins de fer en général et sur le système Jouffroy en particulier* (1844), système auquel M. Germain Sarrut a sacrifié toute sa fortune; *Histoire de France de 1792 à nos jours* (1849-1875, in-4), en collaboration avec M. Labourieu, etc.

SARTIGES (le comte Eugène DE), diplomate français, ancien sénateur, né à Gannat (Allier), le 18 janvier en 1809, d'une ancienne famille d'Auvergne, entra dans la diplomatie en 1830, comme attaché d'ambassade à Rome, et fut successivement secrétaire, chargé d'affaires ou ministre plénipotentiaire au Brésil, en Grèce, à Constantinople, en Perse, aux États-Unis, en Hollande et en Italie, et eut part à diverses négociations commerciales avec les républiques américaines. Nommé ambassadeur à Rome, le 19 mars 1864, il garda ce poste, au milieu de tous les ménagements de la politique impériale envers le Saint-Siège, jusqu'au milieu de 1868. Au 14 août de la même année, il fut appelé au Sénat. Le comte de Sartiges a été promu, le 16 juin 1856, grand officier de la Légion d'honneur.

SARTORIUS (Guillaume, baron de WALTERSHAUSEN), géologue allemand, né le 17 décembre 1809, fils du baron Georges Sartorius, mort en 1828 et connu comme historien et économiste, s'est fait remarquer par la publication de quelques bons ouvrages ayant trait à la constitution géologique de la Sicile et de l'Islande : *Atlas de l'Etna* (Berlin, 1845) ; *Esquisse physico-géographique de l'Islande* (Gœttingue, 1847); *Atlas géologique de l'Islande* (Ibid., 1853); *Des Roches volcaniques en Sicile et en Islande*, etc. (Ueber die vulkanischen Gesteine in Sicilien und Island; Ibid., 1853). — Il est mort à Gœttingue, le 16 octobre 1876.

SASS (Marie-Constance), connue d'abord au théâtre sous le nom de SAX, puis de SAXE, cantatrice belge, est née à Gand, le 26 janvier 1838. Fille d'un chef de musique militaire, elle fut mise en pension à Charleroi, et montra de très bonne heure de brillantes dispositions pour la musique. Entrée au Conservatoire de Gand à la mort de son père, elle dut d'abord donner quelques leçons pour vivre, puis elle fut engagée pour chanter au Casino des Galeries-Saint-Hubert, à Bruxelles. Elle y passa un an et demi, puis elle vint à Paris et chanta successivement au café des Ambassadeurs aux Champs-Élysées, au café Jacquin au Palais-Royal, au café du Géant, où Mme Ugalde l'entendit et consentit à lui donner des leçons.

Elle débuta au Théâtre-Lyrique, sous le nom de Marie *Sax*, le 1er octobre 1859, dans la comtesse des *Noces de Figaro*. Mais elle n'y resta que quelques mois, et fut engagée à l'Opéra, où son début eut lieu dans *Robert le Diable*, le 3 août 1860. On l'a entendue depuis dans *la Juive*, *le Trouvère*, *les Vêpres siciliennes*, *les Huguenots*, dans *l'Africaine*, le *Tannhaeuser*, *don Carlos*, *don Juan* et dans les principaux rôles du répertoire. Elle s'essaya aussi, avec succès, à Bade, dans l'opéra italien (septembre 1869). Depuis, elle eut de brillants succès en Italie (1870), en Angleterre (1871) et en Espagne (1872). Mariée en mars 1864 à un chanteur, M. Castan, dit Castelmary, elle en a été séparée judiciairement en janvier 1867. Après avoir dû modifier légèrement son nom de théâtre à la suite d'un procès (1865) qui lui fut intenté par M. Sax, fabricant d'instruments de musique, elle a repris son nom de famille sans altération.

SATHAS (Constantin), érudit grec, né à Athènes en 1842, fit ses études à l'Université de cette ville et commença la médecine, qu'il abandonna bientôt. Il débuta par une étude sur l'*Histoire de Galaxidi et d'Amphissa* au moyen âge (1865). En 1868, à la suite d'une mission ayant pour objet de visiter les bibliothèques des couvents grecs, il publia les principaux documents qu'il y découvrit, sous le titre d'*Anecdota græca* (2 volumes). En 1869, il obtint, au concours, le prix de l'université d'Athènes, pour son *Histoire de la littérature grecque depuis la prise de Constantinople jusqu'à l'Indépendance hellénique*. La même année, il publia l'*Histoire de la Grèce sous la domination turque* et l'*Histoire de la langue grecque;* en 1870, des *Dissertations historiques* et *la Vie du patriarche Jérémie*. Envoyé en mission en France par le gouvernement grec, il y commença la publication de sa *Bibliotheca medii ævi* (Paris, 1874-1880, 6 vol. in-8). On lui doit encore, en collaboration avec M. Émile Legrand, l'Épopée byzantine de *Digenis Acritas* (1875, in-8), *Histoire du théâtre grec au moyen âge* (1879, 2 vol. in-8); le recueil des *Monumenta historiæ hellenicæ*, contenant des documents précieux et inédits, tirés des Archives de Venise, et qui formera plusieurs volumes in-folio.

SAUCEROTTE (Antoine-Constant), médecin français, né à Moscou, en 1805, fils d'un médecin-dentiste français, établi dans cette capitale, fut reçu docteur en 1828 et s'établit à Lunéville, où il devint successivement médecin en chef de l'hôpital civil et militaire, professeur de sciences au collège, membre correspondant de l'Académie de médecine, de la Société des sciences de Nancy et de plusieurs sociétés savantes.

On a de lui : *De l'Influence de l'anatomie pathologique sur les progrès de la médecine depuis Morgagni jusqu'à nos jours* (Paris, 1837, in-4), ouvrage couronné par l'Académie de médecine et publié dans ses *Mémoires*; *Petite physique des écoles primaires* (Lunéville, 1837); *Éléments d'histoire naturelle* (Nancy; 2e édit., 1839, in-8), suivis d'un *Supplément* (1841); *Guide auprès des malades* (Paris, 1843; 4e édit., 1863); *Aperçu de la réorganisation de la médecine en France* (Lunéville, 1845); *Histoire critique de la doctrine physiologique* (1847, in-8); *Étude sur Bichat* (Nancy, 1853); *l'Histoire et la philosophie dans leurs rapports avec la médecine* (1863, in-18); *les Colonies agricoles de jeunes prévenus* (1867,

in-8) ; *les Médecins au Théâtre depuis Molière* (1880, s. presse), etc., ainsi que des ouvrages destinés à la jeunesse, de mémoires, et articles dans la *Revue et Gazette médicale*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

SAULCY (Louis-Félicien-Joseph CAIGNART DE), antiquaire français, membre de l'Institut, ancien sénateur, né à Lille (Nord), le 19 mars 1807, d'une ancienne famille de l'Artois, fut admis, en 1826, à l'École polytechnique et en sortit dans l'artillerie. Il employa dès lors ses loisirs à étudier la numismatique et l'archéologie. Fixé bientôt par un premier mariage et par ses fonctions dans la ville de Metz, où il était attaché comme lieutenant, puis comme capitaine, à l'École d'application, il publia divers *Mémoires*, qui furent bien accueillis et obtint, en 1836, à l'Institut, le prix de numismatique pour un *Essai de classification des suites monétaires byzantines*. L'Académie des inscriptions et belles-lettres l'élut comme correspondant le 8 mars 1839. Officier distingué d'artillerie, il fut nommé, en 1838, professeur de mécanique à l'École d'application; mais à la suite d'une visite du duc d'Orléans à Metz, il obtint la place de conservateur du Musée d'artillerie de la capitale. En 1842, il fut élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement du numismate Mionnet.

M. de Saulcy, devenu veuf, en 1850, partit pour la Palestine, avec son fils, M. l'abbé Michon et M. Édouard Delessert. Il explora la mer Morte et le territoire des villes maudites. De retour en France, il annonça qu'il avait retrouvé les ruines de Sodome et des autres villes que l'on croyait ensevelies dans le lac Asphaltite. Il prétendit aussi établir que les monuments connus sous le nom de *Tombeaux des Rois* étaient ceux des rois de Juda, et il fit don au musée du Louvre d'un sarcophage qu'il supposait être celui du roi David. Ces découvertes provoquèrent de grands débats dans le monde savant. Vers la même époque M. de Saulcy acheva la publication de son *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques* (1852-1854, 2 vol. in-4, cartes et pl., 1858, 2 vol. in-18).

Il reprit depuis, avec le même succès que par le passé, ses travaux de numismatique. Outre ses estimables *Études sur la numismatique judaïque*, M. de Saulcy a encore consigné le fruit de ses recherches dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions, le *Journal asiatique*, la *Revue archéologique*, et surtout la *Revue de numismatique*. En 1852, il fut un des fondateurs de *l'Athenæum français*. En 1857, il fournit une *Revue* scientifique hebdomadaire au *Courrier de Paris*, et son nom a servi souvent de patronage à des publications ou à des entreprises nouvelles.

M. F. de Saulcy fut nommé sénateur, le 14 novembre 1859. Il a épousé, en secondes noces, Mlle de Billing, fille du diplomate de ce nom, qui fut dame du palais de l'impératrice. Promu, le 25 avril 1847, officier de la Légion d'honneur, il a été fait commandeur le 13 août 1862.

Ses dernières publications sont : *Histoire de l'art judaïque, tirée des textes* (1858, in-8); *les Expéditions de César en Grande-Bretagne* (1860, in-8); *Voyage en Terre-Sainte* (1865, 2 vol. in-8, avec carte); *les Derniers jours de Jérusalem* (1866, in-8, avec grav. et pl.); *Histoire d'Hérode, roi des Juifs* (1867, in-8); *Étude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie* (1868, in-8); *Mémoires sur les monnaies datées des Séleucides* (1872, in-8); *Numismatique de la Terre-Sainte* (1873, in-4, avec pl.); *Sept siècles de l'histoire judaïque* (1874, in-18); *Numismatique des rois nabathéens de Petra* (1874, in-8, 2 pl.); *Système monétaire de la république romaine à l'époque de Jules César* (1874, in-4, avec pl.); *Histoire numismatique de François I* (1876, in-4); *Philippe le Bel a-t-il mérité le nom de roi faux monnayeur* (18.., in-8); *Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies depuis Philippe II jusqu'à François I* (1879, t. 1er, in-4); *Histoire numismatique des rois d'Angleterre Henri V et Henri VI en France* (1879, in-4, avec pl.), etc.

SAUSSIER (Félix-Gustave), général français, ancien député, né à Troyes (Aube), le 16 janvier 1828, sortit de l'école militaire de Saint-Cyr, dans l'arme de l'infanterie, le 1er octobre 18... Lieutenant le 23 février 1854, capitaine le 1er août 1855, major le 10 octobre 18.., lieutenant-colonel le 6 mars 1867, il prit part aux campagnes de Crimée, d'Italie, du Mexique et d'Afrique, et fut promu colonel le 23 décembre 1869. Il commandait le 41e régiment d'infanterie durant le siège de Metz, et, lors de la capitulation de cette place, signa, avec quarante-deux de ses officiers, une protestation énergique, [illegible] maréchal Lebœuf. Emmené prisonnier en Allemagne, il réussit à s'échapper, traversa [illegible] et l'Italie, et vint rejoindre l'armée de la Loire. Général de brigade le 5 janvier 1871, il fut chargé du commandement d'une brigade d'infanterie mobile à Alger. Elu représentant de l'Aube à l'Assemblée nationale, dans l'élection partielle du [illegible] novembre 1873, par 42 294 voix, contre [illegible] obtenues par M. Argence, ancien député sous l'Empire, il fut relevé de son commandement, siégea au centre gauche, et prit une part [illegible] aux discussions sur la réorganisation militaire. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles et refusa la candidature sénatoriale pour se consacrer exclusivement à ses devoirs militaires. Appelé, en mai 1876, au commandement de la 58e brigade d'infanterie à Marseille, il fut promu général de division le 6 juillet 1878, et nommé, six mois plus tard, commandant de la 11e division du 6e corps d'armée, à Nancy (janvier 1879). Un décret du 31 mars de la même année l'investit du commandement du 19e corps d'armée, à Alger. Il passa au 6e corps à Châlons, le 19 août 1880. Chevalier de la Légion d'honneur le 22 janvier 1855, le général Saussier a été promu officier le 16 mars 1866, et commandeur le 20 novembre 1872.

SAUTAI (Paul-Émile) peintre français, né à Amiens, le 29 janvier 1842, fit ses études chez les jésuites de sa ville natale, vint en 18.. à Paris et entra à l'École des Beaux-Arts. Il suivit aussi les ateliers de MM. Robert-Fleury et J. Lefebvre, puis séjourna de 1865 à 1870 en Italie. Il a exposé aux Salons de Paris : *la Scala Santa du couvent de San-Benedetto* en 1868; *la Prison de Saint... Pèlerins devant la chapelle de San-Pietro in Carcere*, en 1870; *Fra Angelico peignant la salle du chapitre du couvent de San-Marco à Florence*, en 1872; *Porte sainte de la basilique de Saint-Jean de Latran, la Chapelle de l'Acheropita à Rome*, en 1873; *la Veille d'une exécution à Rome*, en 18.., au musée du Luxembourg; *Saint Bonaventure*, en 1878, au musée de Nantes; *Dernier exil, Sainte Élisabeth de Hongrie*, en 1880.

Il a obtenu une médaille en 1870, une médaille de 2e classe en 1875, et une médaille de [illegible] à l'Exposition universelle de 1878.

SAUVAGE (Thomas-Marie-François), auteur dramatique français, né à Paris, le 5 novembre 1794, débuta en 1814 au théâtre par le vaudeville de *Mademoiselle Hamilton*, qu'il signa avec G. de Lurieu, et fut dès lors le collaborateur assidu de nos plus féconds dramaturges. A la mort

de F. Dupetit-Méré (2 juin 1827), il obtint le privilège de l'Odéon, qu'il résigna le 12 juillet de l'année suivante, sans avoir pu relever la fortune de ce théâtre; puis il se tourna vers les travaux littéraires avec une infatigable activité. — Il est mort à Paris, le 1er mai 1877.

Nous citerons parmi les pièces nombreuses de M. T. Sauvage : *le Portefeuille, ou le Lord impromptu*, en un acte (1820); *le Petit Ramoneur*, drame en trois actes (1826); *Marguerite d'Anjou*, opéra en trois actes (1826), traduit de l'italien; *la Folie de Glaris*, drame lyrique (1827); *l'Ivrogne*, drame grivois, en deux actes (1830); *le Cocher de Napoléon*, vaudeville (1831); *Père et Citoyen, ou le Patriote de Modène*, drame en cinq actes (1832); *Un Panorama*, *Une Conspiration de province*, en un acte (1832); *le Serf et le Boyard*, drame en trois actes (1834); *Pauvre Albert*, drame, *Miss Annette*, comédie (1836); *l'Eau merveilleuse*, opéra-bouffon en deux actes, *Jaspin, ou le Père de l'enfant trouvé*, *Un Cordon bleu*, vaudevilles (1839); *le Premier début de Dazincourt* (1840), *le Début de Cartouche* (1842), vaudevilles; *Éloi l'innocent*, drame en deux actes, *Angélique et Médor*, opéra-bouffon en un acte (1843); *l'Amazone* (1846), *Gilles ravisseur* (1848), opéras-comiques en un acte; *le Caïd*, *le Toreador ou l'Accord parfait*, opéras-bouffes en deux actes (1849); *les Porcherons*, *le Père Gaillard*, opéras-comiques en trois actes (1850 et 1852); *Madelon*, *la Tonelli*, opéras-bouffes en deux actes (1852 et 1863); *le Carnaval de Venise*, opéra-comique en 3 actes (1858); *l'Otage*, drame en cinq actes, avec prologue (Ambigu, 1863); *Gille et Gillotin*, opéra-comique en un acte (1874, in-18), enfin, un nombre considérable de pièces en collaboration, et des articles de critique théâtrale fournis, de 1825 à 1846, au *Journal général de France* et au *Moniteur*.

SAUVAGE (François-Clément), ingénieur et administrateur français, né à Sedan (Ardennes), le 4 avril 1814, entra à dix-sept ans à l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1833, le premier de sa promotion, et opta pour la carrière des mines. Nommé ingénieur ordinaire des mines et envoyé à Mézières, il consacra ses loisirs à des travaux de métallurgie, de chimie, de minéralogie et de géologie, et rédigea sur ces matières de nombreux mémoires qui ont été insérés dans les *Annales des Mines*. Il traça en outre, à cette époque, avec Buvignier, savant géologue de Verdun, les *Cartes géologiques* des Ardennes et de la Marne, ainsi qu'une *Description géologique* du premier de ces départements (in-8, 534 p.).

En 1838 et en 1842, M. Sauvage reçut la mission d'explorer le bassin houiller de la province des Asturies et les gîtes métallifères de la province de Carthagène, en Espagne. Chargé, en 1845, de se rendre en Grèce pour étudier un projet de dessèchement du lac Copaïs, il publia, en rentrant en France, une intéressante *Notice* sur cette question, avec une *Description géologique* de la Grèce continentale et de l'île de Milo.

Ayant quitté, en 1846, le corps des mines, avec un congé illimité, il entra au service de la Compagnie du chemin de fer de Strasbourg et construisit une section de la ligne de Frouard à la frontière. L'année suivante, il devint ingénieur en chef de la première Compagnie concessionnaire du chemin de Paris à Lyon; mais la révolution de 1848 ayant éclaté, il fut envoyé, dès le mois de mars, comme commissaire extraordinaire aux mines du Creuzot, dont les ouvriers s'étaient mis en grève. Le 4 avril suivant, le gouvernement provisoire lui confiait l'administration du séquestre du chemin de fer d'Orléans. En récompense de ces deux missions difficiles, il fut nommé successivement, en quelques mois, ingénieur de 1re classe, puis ingénieur en chef. Le 25 août, M. Sauvage rentrait, comme ingénieur en chef du matériel, au chemin de fer de Lyon, repris et exploité par l'État. En septembre 1852, il passa, avec les mêmes fonctions, à la Compagnie de l'Est, dont il fut enfin nommé directeur, le 1er mars 1861. Sans antécédents politiques, il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le vingt et unième sur quarante-trois, par 102 672 votants. Il prit place au centre gauche et s'abstint lors du vote des préliminaires de paix. Décoré de la Légion d'honneur, le 26 avril 1846, M. Sauvage a été promu officier le 31 mars 1851 et commandeur le 20 septembre 1868. — Il est mort à Paris, le 11 novembre 1872.

SAUVAIRE-BARTHÉLEMY (Barthélemy-Antoine-François-Xavier SAUVAIRE, marquis DE BARTHÉLEMY, dit), né à Marseille, le 16 novembre 1800, est arrière-neveu de l'auteur du *Jeune Anacharsis*, et petit-neveu du marquis de Barthélemy, membre du Directoire et, plus tard, vice-président du Sénat, puis de la Chambre des Pairs. Appelé au Conseil d'État par ordonnance du 26 août 1824, il hérita, dans les derniers jours de la Restauration, du nom et des titres de son grand-oncle, qui avait institué un majorat réversible en sa faveur, et prit place, le 27 septembre 1830, à la Chambre des Pairs. Il y siégea jusqu'en 1848, soutenant avec fidélité, en religion et en politique, les idées conservatrices; il fut, à plusieurs reprises, nommé rapporteur de lois importantes ou difficiles.

Après la révolution de Février, le marquis de Barthélemy fut élu représentant du peuple, dans le département des Bouches-du-Rhône, le cinquième sur dix, par 37 961 voix. A l'Assemblée constituante, il vota constamment avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, la politique intérieure et extérieure du président. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il fit encore partie de la majorité monarchique, jusqu'au moment de la rupture entre l'Élysée et l'Assemblée. Le coup d'État, contre lequel il protesta, à la mairie du Xe arrondissement, le fit sortir de la vie publique. Arrêté, incarcéré à Vincennes, puis remis en liberté, il cessa, à la même époque, de faire partie du Conseil général de son département. M. le marquis de Barthélemy avait depuis longtemps, dans le monde légitimiste, une influence qui s'augmenta, sous le nouveau régime impérial, par la défection de quelques-uns des chefs les plus accrédités de son parti. Aux élections législatives de mai 1869, il se porta comme candidat dans la 1re circonscription de Marseille, en concurrence avec MM. Thiers, de Lesseps et Gambetta et ne réunit que 3075 voix, sur 19 903 votants. — Il est mort à Paris, le 6 février 1875.

SAUZET (Jean-Pierre, dit *Paul*), homme politique français, ancien ministre, né le 29 germinal an VIII (23 mars 1800), à Lyon, est fils d'un médecin estimé de cette ville. Après de brillantes études, il suivit les cours de droit et débuta, comme avocat, au barreau de Lyon, où il ne tarda pas à se faire une position honorable; appartenant alors à l'opinion légitimiste, il accepta, dans le procès des ministres de Charles X, la défense de M. de Chantelauze. Élu député, en 1834, par le premier collège de sa ville natale, il chercha à composer avec Lamartine le parti appelé alors parti social. Il fut chargé de rédiger les rapports sur les lois de septembre contre la presse (1835). Il se rattacha ensuite au centre gauche. Appelé,

le 22 février 1836, à prendre dans le cabinet Thiers, le portefeuille de la justice, il le conserva jusqu'au 15 avril 1837, époque où il entra dans la coalition contre le comte Molé; il signala son passage au pouvoir par le retrait du projet de loi de M. Persil sur l'organisation judiciaire, et par son adhésion empressée à l'amnistie de tous les délits politiques.

Orateur abondant et fleuri, M. Sauzet prononça des discours remarqués sur l'intervention en Espagne et la loi de disjonction. On lui doit, entre autres travaux parlementaires, les rapports relatifs à la responsabilité ministérielle, au budget du ministère de la justice, à l'adresse de 1836, à la conversion des rentes, à l'exploitation des mines, etc. Élevé, par l'élection, en 1839, à la présidence de la Chambre et réélu jusqu'en 1848, il fit paraître dans ces hautes fonctions un entier dévouement au gouvernement. La manière dont il dirigea, aux derniers jours de février, les débats orageux de la Chambre, a montré dans son caractère politique une absence complète d'énergie. Retiré, depuis cette époque, dans la vie privée, il refusa de se porter candidat à l'Assemblée législative, et le bruit courut, plus tard, de son admission dans un ordre monastique. Il resta toujours inscrit au barreau de Lyon. M. Sauzet a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 28 avril 1847. — Il est mort à Lyon, le 12 juillet 1876.

Il a publié, entre autres écrits politiques, un livre pour demander le rétablissement légal du mariage religieux; des brochures : *Rome devant l'Europe* (1860); *les Deux politiques de la France et le partage de Rome* (1862, in-8), etc.

SAVARD (Marie-Gabriel-Augustin), musicien français, professeur au Conservatoire de musique, né à Paris, le 21 août 1814, commença au collège Henri IV ses études classiques, puis s'adonna aux sciences naturelles; mais entraîné par son goût pour la musique, il entra, en janvier 1837, au Conservatoire. Suivant les classes d'harmonie et de composition, il obtint des succès, surtout dans la musique religieuse. En 1841, il fut nommé professeur adjoint d'harmonie et d'accompagnement pratique au Conservatoire; puis, en 1850, professeur titulaire de solfège, et en 1866, professeur d'harmonie en remplacement de Clapisson. Il exerçait en outre, depuis 1843, les fonctions de maître de chapelle à l'église Saint-Étienne-du-Mont. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 7 août 1875.

M. Augustin Savard a écrit de la musique d'église, messes, motets, etc., et harmonisé, à trois et quatre voix, les chants liturgiques. Il a aussi publié des ouvrages didactiques, parmi lesquels nous citerons : *Cours complet d'harmonie théorique et pratique* (2 vol. gr. in-8); *Étude raisonnée des principes de la musique* (1 vol. gr. in-8); *Premières notions de musique* (1866, in-8; 5e édit., 1868, in-8); *Principes de la musique* (1861, in-8; 4e édit., 1875, gr. in-8), ouvrages approuvés par l'Académie des beaux-arts et adoptés pour l'enseignement au Conservatoire.

SAVARY (Charles), homme politique français, député, né à Coutances (Manche), le 21 septembre 1845, suivit les cours de droit, fut reçu docteur, et s'inscrivit au barreau de Paris. Secrétaire de la conférence des avocats en 1869, il fut un des fondateurs de la conférence Tocqueville, et s'y fit remarquer par son talent de parole. Nommé sous-préfet de Coutances le 13 septembre 1870, il ne garda ce poste que quelques jours. Le 8 février 1871, il fut élu représentant de la Manche, le huitième sur onze, par 70 071 voix, prit place au centre droit, et conquit bientôt une place importante, par la part qu'il prit aux discussions de la nouvelle loi sur les Conseils généraux, sur les nouveaux impôts, etc. En 1873, il fit adopter une proposition aux termes de laquelle, pour être élu il fallait réunir la majorité absolue des suffrages exprimés et un nombre égal au quart des électeurs inscrits. Rapporteur de la commission d'enquête sur l'élection de M. de Bourgoing, il présenta, le 25 février 1875, le fameux rapport qui garda son nom, et qui, dévoilant l'organisation et les manœuvres du parti bonapartiste, reçut de la déposition de M. Léon Renault, alors préfet de police, une complète affirmation. Au mois de juillet de la même année, M. Savary prononça un discours très remarqué contre les associations dites de l'Appel au peuple. Bientôt il se détacha du centre droit, avec lequel il avait voté, et adopta l'amendement Wallon ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles.

Candidat républicain dans la 1re circonscription de Coutances, aux élections du 20 février 1876, il fut nommé député par 6921 voix, contre 5866 partagées entre deux autres candidats républicains; il prit place au centre gauche et fut choisi pour secrétaire de la Chambre, le 13 mars 1876. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, par 8659 voix, contre 3993 obtenues par le candidat officiel, il fut appelé, par M. Dufaure, au ministère de la justice, comme sous-secrétaire d'État, en décembre 1877; il en sortit avec lui en février 1879 et reprit son siège au centre gauche. Il a été nommé, le 4 mars 1879, membre du conseil supérieur des voies de communication. Maire de Cerisy-la-Salle, il représente ce canton au Conseil général de la Manche, dont il a été élu président en août 1880.

On cite de M. Savary : *Étude sur l'origine du droit municipal et de la centralisation en France* (1868 in-8°); *Alexis de Tocqueville, sa vie et ses ouvrages* (1868, in-8°), discours prononcé à l'ouverture de la conférence; *Un Projet de loi sur la décentralisation* (3e édit., 1870, in-8°); *Résumé de droit commercial* (1870, in-8°), rédigé conformément aux programmes de la Faculté; *le Gouvernement constitutionnel* (1873, in-8°). M. Savary a été, en 1875, directeur du journal *l'Écho*, qui ne subsista pas. Il fut, en mai 1879, fondateur et directeur du *Globe*, journal républicain modéré, publié dans le format des grands journaux anglais, et renfermant d'abondantes informations politiques et commerciales, mais qui, malgré des ressources considérables, fut obligé de se réduire au format ordinaire. M. Savary le quitta en février 1880.

SAVIGNY (Charles-Frédéric de), diplomate prussien, fils du célèbre jurisconsulte de ce nom, né à Berlin, en 1813, reçut une brillante éducation dans sa famille, puis fréquenta les écoles catholiques de Berlin, le Collège Romain à Rome, le Collège Saint-Sébastien de Naples, le gymnase français de Berlin, l'École de droit et les autres Facultés de Paris. Après une suite de voyages il remplit quelques fonctions judiciaires, puis entra dans la carrière diplomatique, en 1836. Il fut successivement attaché ou secrétaire d'ambassade à Paris, à Londres, à Dresde, à Lisbonne, à Cassel, à Madrid, à La Haye. Après la révolution de 1848, pendant laquelle il se trouvait à Paris, il fut chargé de divers emplois administratifs en Prusse, ou de missions diplomatiques à l'extérieur. En 1859, il occupa le poste d'ambassade à Dresde, à Bruxelles, puis en 1864 auprès de la diète de Francfort. Lorsque celle-ci se déclara, en juin 1866, contre les projets de la

Prusse, il se retira en protestant contre ces résolutions. Après la victoire de Sadowa, M. de Savigny eut une grande part aux négociations et traités ayant pour objet l'unification de l'Allemagne sous l'hégémonie de la Prusse. On le considéra, dans cette œuvre politique, comme le second de M. de Bismarck. En 1867, il abandonna le service de l'État, par suite de difficultés avec le chancelier et fut élu député à la diète de la nouvelle Confédération du Nord. Il y fit partie de l'opposition et fut un des chefs du centre clérical. M. de Savigny a épousé en 1853 une fille du comte d'Arnim Boitzenburg. — Il est mort à Francfort-sur-le-Mein, le 11 février 1875.

SAVOYE (Louis-Charles-Thomas), homme poliqua français, député, né à Saint-Valery-en-Caux, le 7 avril 1836, fit ses études de droit et entra, comme auditeur, au Conseil d'État. Attaché au ministère de l'intérieur en 1862, chef de cabinet de M. de Forcade La Roquette en 1868, il rentra au Conseil d'État, comme maître des requêtes. Le 4 septembre 1870 le rendit momentanément à la vie privée. Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, dans le département de la Seine-Inférieure, le sixième sur treize, par 73 538 voix, siégea au centre droit, puis fit partie du groupe de l'Appel au peuple. Il prit peu de part aux discussions de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionelles. Réélu à la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans la 2ᵉ circonscription d'Yvetot, par 8402 voix, sur 9635 votants, il soutint, après l'acte du 16 mai 1877, le cabinet de Broglie, devint candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, et fut réélu par 8905 voix, contre 3252 obtenues par le candidat républicain. Conseiller général de la Seine-Inférieure pour le canton de Saint-Valery, M. Savoye a été décoré de la Légion d'honneur.

SAX (Antoine-Joseph-Adolphe), industriel français d'origine belge, né à Dinant, le 6 novembre 1814, et fils de Charles-Joseph Sax, grand fabricant d'instruments de musique, se livra d'abord à la facture des clarinettes et figura, en 1835, à l'exposition belge, avec une clarinette basse qui fut très remarquée. Il se tourna peu après vers l'étude des instruments en cuivre, s'établit à Paris et donna, en 1838, son premier *Saxophone*. Il a complété depuis, souvent en adoptant des dimensions jusqu'ici inconnues, toute la famille des instruments de musique militaire. En juin 1857, il fut créé, au Conservatoire, une chaire spéciale de saxophone, dont il fut nommé professeur. Un peu plus tard, M. Sax a été guéri d'un cancer par le traitement du fameux docteur Noir, et les poursuites judiciaires, que des opérations moins heureuses provoquèrent contre ce dernier, donnèrent à cette guérison un grand retentissement (1858-1859). Son nom s'est aussi attaché, dans le monde médical, à une campagne en faveur des instruments à vent, comme propres à prévenir ou à guérir les maladies de poitrine, et, plus tard, à l'invention d'un émanateur à goudron à l'usage des personnes atteintes ou menacées des mêmes affections.

Les inventions et les brevets de M. Ad. Sax ont amené, pendant longtemps, entre lui et ses rivaux, des contestations résumées une première fois, en 1848, sous le titre d'*Affaires Sax* (in-4) et reprises depuis devant un grand nombre de tribunaux. En compensation du tort que ces procès, jugés définitivement en sa faveur, lui ont causé, il lui a été accordé une prolongation pour ses brevets. M. Sax a obtenu, entre autres distinctions et récompenses, une médaille d'argent en 1844, une médaille d'or en 1849, une *council medal* à Londres, en 1851, une grande médaille d'honneur à Paris, en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1845.

SAXE (John-Godefroy), poète américain, né à Highgate (Vermont), le 2 juin 1816, prit ses degrés au collège de Middleburg, en 1839, et étudia le droit. Au milieu de la pratique de la profession d'homme de loi, qu'il n'a cessé d'exercer, il a publié, dans divers *magazines*, un grand nombre de pièces de vers, qui se distinguent, dit-on, par l'originalité de la verve satirique et dont il a réuni une partie dans un recueil publié en 1849 et réimprimé en 1852. On cite surtout de lui : *le Progrès* (1846); *the New Rape of the Look* (1847); *the Proud miss M'Bride* (1848); *Carmen lætum* (1850); *New England* (1851); *the Times, the Telegraph, and other poems* (1865, in-8), etc. En 1869, il a commencé la publication d'une traduction des *Œuvres complètes d'Aristophane*.

SAXE (maison de), famille souveraine d'Allemagne, divisée en deux lignes : l'aînée ou *Ernestine*, qui comprend les branches ducales de *Weimar*, de *Meiningen*, d'*Altenbourg* et de *Cobourg-Gotha*, et la cadette ou *Albertine*, dont la branche unique, de Saxe proprement dite, porte, depuis 1806, le titre royal.

Saxe (maison royale de), Chef actuel : le roi Albert (voy. ce nom). Reine : *Caroline*, fille du prince Gustave de Wasa, née le 5 août 1833. — Frère : le prince Frédéric-Auguste-*George*, né le 8 août 1832, major général au service de Saxe, marié le 12 mai 1859 à *Maria-Anna*, sœur de don Pedro V, dont il a eu deux filles et quatre fils. — Sœur : Marie-*Élisabeth*-Maximilienne, née le 4 février 1830, mariée le 22 avril 1850 au duc de Gênes, veuve le 10 février 1855, remariée morganatiquement en 1856 au marquis de Rapallo.

Saxe-Altenbourg, ci-devant Hildbourghausen (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Ernest*-Frédéric-Paul-George-Nicolas, né le 16 septembre 1826, successeur de son père, le duc *George*-Charles-Frédéric, depuis le 3 août 1853; lieutenant général au service de la Prusse, à la suite de l'armée et du 2ᵉ bataillon prussien de chasseurs de Silésie, nº 6, propriétaire du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs hanovriens; marié, le 28 avril 1853, à la duchesse Frédérique-Amélie-*Agnès*, fille de Léopold-Frédéric, duc d'Anhalt-Dessau, née le 24 juin 1824, dont il a une fille, *Marie*-Frédérique-Léopoldine-Georgine-Auguste-Hélène-Sophie, née le 2 août 1854, mariée le 19 avril 1873, à Albert, prince de Prusse.

Frère du duc régnant : *Maurice*-François-Frédéric, etc., né le 24 octobre 1829, lieutenant-colonel à la suite de l'armée prussienne, marié le 15 octobre 1862 à la princesse *Auguste* de Saxe-Meiningen, née le 6 août 1843, dont un fils et quatre filles.

Saxe-Cobourg-Gotha (maison ducale de). Chef actuel : le duc *Ernest IV* (voy. ce nom), marié le 3 mai 1842 à la duchesse *Alexandrine*-Louise-Amélie-Frédérique-Élisabeth-Sophie, née le 6 décembre 1820, fille de feu Léopold, grand-duc de Bade. Il était frère du prince *Albert*, mari de la reine Victoria et neveu de *Léopold Iᵉʳ*, roi des Belges.

Saxe-Meiningen (maison ducale de). Chef actuel : le duc *George*, né le 2 avril 1826, ayant succédé à son père, par suite de l'abdication de celui-ci, le 26 septembre 1866, général prussien à la suite de l'armée, a épousé le 18 mai 1850, la princesse Frédérique-Louise-Wilhelmine-Marianne-*Charlotte*, fille d'*Albert*, prince de Prusse, née le 21 juin 1831 et morte le 30 mars

1855, et s'est remarié le 28 novembre 1858 à *Féodora*, princesse de Hohenlohe-Langenbourg. De son premier mariage il a eu deux enfants : le prince *Bernard*-Frédéric-Guillaume-Albert-George, né le 1er avril 1851, marié le 18 février 1878 à la princesse Charlotte de Prusse, petite-fille de l'empereur d'Allemagne; la princesse *Marie-Élisabeth*, née le 23 septembre 1853; et du second, le prince *Ernest*-Bernard-Victor-George, né le 27 septembre 1859; et le prince *Frédéric*-Jean-Bernard-Hermann-Henri, né le 12 octobre 1861.

Père du duc régnant : le duc *Bernard*-Éric-Freund, né le 17 décembre 1800, successeur de son père le duc George depuis le 24 décembre 1803; déclaré majeur le 17 décembre 1821; marié le 23 mars 1825, à la duchesse *Marie*-Frédérique-Wilhelmine-Chrétienne, fille de feu Guillaume II, électeur de Hesse, née le 6 septembre 1804, dont il a eu une fille, la duchesse *Auguste*-Louise-Adélaïde-Caroline-Ida, née le 6 août 1843, mariée, le 15 octobre 1862 à *Maurice* de Saxe-Altenbourg, et le prince *George*, qui lui a succédé. Il a abdiqué, à la su[illegible] de la guerre austro-prussienne de 1866, le 26 septembre.

SAXE-WEIMAR-EISENACH (maison grand-ducale de). Chef actuel : le grand duc *Charles*-Alexandre Auguste-Jean, né le 24 juin 1818, successeur, depuis le 8 juillet 1853, de son père le grand-duc *Charles-Frédéric;* recteur de l'université grand-ducale de Iéna, commandant du régiment russe des hussards de l'Ingrie et du 1er régiment de cuirassiers prussiens du Rhin, n° 8, propriétaire du régiment d'infanterie autrichienne, n° 64; marié, le 8 octobre 1842, à la grande-duchesse Wilhelmine-Marie-*Sophie*-Louise, fille de feu Guillaume II, roi des Pays-Bas, née le 8 avril 1824; il a eu un fils, le prince héréditaire *Charles*-*Auguste*-Guillaume-Nicolas-Alexandre, etc., duc de Saxe, né le 31 juillet 1844, et deux filles : les duchesses *Marie*-Alexandrine, etc., née le 20 janvier 1849, et *Élisabeth*-Sybille-Marie, etc., née le 28 février 1854.

Sœur du grand-duc : la duchesse Marie-Louise-*Auguste*-Catherine, née le 30 septembre 1811, mariée le 11 juin 1829, au prince *Guillaume*, devenu Guillaume Ier, roi de Prusse.

SAY (Jean-Baptiste-Léon), économiste français, membre de l'Institut, sénateur, ancien ministre, né à Paris, le 6 juin 1826, petit-fils de Jean-Baptiste Say, et fils d'Horace-Émile Say, suivit les traditions de sa famille, et s'occupa surtout d'économie politique. Il se présenta, aux élections de mai 1869, pour le Corps législatif, comme candidat de l'opposition, dans la circonscription de Pontoise, contre M. Rendu, candidat officiel, et M. Lefèvre-Pontalis, qui fut élu. Le 8 février 1871, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le trente-quatrième sur quarante-trois, par 76 675 sur 328 970 votants, et représentant de Seine-et-Oise, par 24 424 voix. Il opta pour le département de la Seine, dont il devint le préfet, à la suite de la démission de M. Ferry (décret du 5 juin 1871).

Dès son entrée, il s'appliqua à réorganiser les services municipaux des mairies de Paris sur un plan uniforme et divisa l'administration centrale en trois grandes directions, correspondant aux finances, à l'administration générale et aux travaux publics. Après avoir déterminé le bilan de la Ville, il présenta et fit voter par le conseil municipal élu un projet d'emprunt, dont l'émission obtint un succès complet. En même temps, les plans de reconstruction de l'Hôtel de Ville étaient mis à l'étude; la Bibliothèque municipale était rouverte dans l'hôtel Carnavalet; l'instruction primaire était réorganisée sur des bases solides, et avec de plus larges subventions; les fourneaux économiques étaient [illegible] tablis. L'administration favorisait en outre [illegible] des tramways et chemins de fer d'intérêt local, réclamés par les communes suburbaines, [illegible] stituait les actes de l'Éta[illegible] civil, [illegible] montant des dommages causés aux habitants de la Seine par les deux sièges, réclamait à l'État [illegible] deux cents millions payés par la Ville de Paris à l'armée prussienne, etc. Sur l'invitation [illegible] le du lord-maire, le nouveau préfet de la Seine, accompagné du président du conseil municipal de Paris, M. Vautrain, fit, au mois d'octobre [illegible] le voyage de Londres, et présenta [illegible] au corps des aldermen de la Cité la grande médaille d'or frappée en souvenir du [illegible] de Paris par les dons anglais. Ce qui [illegible] surtout l'administration de M. Say, ce [illegible] cord complet avec la majorité du conseil municipal élu. Il fut, à deux reprises, [illegible] de quitter la préfecture de la Seine : [illegible] du vote de l'impôt sur les matières [illegible] (19 janvier 1872), et après le refus, par l'Assemblée, de revenir à Paris (2 février).

M. Léon Say, qui ne partageait [illegible] financières et économiques de M. Thiers, fut néanmoins appelé par celui-ci, au [illegible] des finances, le 7 décembre 1872. Il [illegible] vier 1873, une convention avec la maison Rothschild, pour la garantie de la somme [illegible] magne. Renversé avec Thiers, au 24 mai, [illegible] au centre gauche, qui l'élut pour [illegible] des tentatives de restauration monarchique, [illegible] prononça avec fermeté pour la [illegible] servatrice et repoussa la demande [illegible] le centre droit, à ce sujet, [illegible] narchie imposée « comme une [illegible] L'influence de M. Say, et son [illegible] le firent opposer à M. Buffet, [illegible] cès, pour la présidence de l'Assemblée, [illegible] 1874. Adversaire des plans financiers de M. [illegible] il fit partie des commissions [illegible] 1875 et publia au nom de cette commission [illegible] important rapport sur la [illegible] payement de l'indemnité de [illegible] l'amendement Wallon et l'ensemble [illegible] tutionnelles.

M. Léon Say rentra, le 10 mars 1875, au ministère des finances dans le premier [illegible] stitutionnel, avec MM. Dufaure et [illegible] trouva en désaccord constant [illegible] Le dissentiment entre les deux [illegible] à diverses reprises, notamment [illegible] sénatoriales : à propos de sa candidature [illegible] caine, M. Say donna sa démission, [illegible] du maréchal; mais plusieurs [illegible] déclaré suivre leur collègue dans [illegible] M. Buffet dut céder. Porté dans le [illegible] de Seine-et-Oise, il fut élu, le [illegible] par 559 voix sur 787 votants. Après [illegible] échec électoral de M. Buffet, [illegible] M. Léon Say garda son portefeuille [illegible] binet Dufaure-Ricard, puis [illegible] J. Simon, jusqu'au 16 mai 1877. [illegible] version de l'emprunt Morgan [illegible] passage aux affaires fut signalé [illegible] value constante et croissante du produit [illegible] pôts, par une grande réserve [illegible] les projets prématurés de dégrèvement [illegible] résistance aux propositions de [illegible] mentaire en matière de dépenses [illegible]

Après la déroute de la campagne [illegible] M. L. Say rentra au ministère des finances, [illegible] 14 décembre 1877, et le [illegible] cabinet formé par le président [illegible] de se montrer opposé aux [illegible] pose de garantir avec les [illegible]

courants les crédits supplémentaires, par voie de virements *législatifs*, que consacrerait le vote des Chambres. On lui dut l'abaissement du tarif postal à 15 centimes (avril 1878), une première émission de 113 millions, de 3 0/0 amortissable, souscrite par l'épargne, malgré la malveillance des banquiers et sans leur intervention. Sans contester la justice de la conversion, tant demandée, du 3 0/0, il revendiqua pour le gouvernement le droit de se prononcer à son jour et à son heure sur l'opportunité de cette mesure.

M. Léon Say sortit du ministère le 17 décembre 1879, avec le chef du cabinet, M. Waddington. Il reprit sa place sur les bancs du centre gauche. Nommé, par décret du 30 avril 1880, ambassadeur en Angleterre, avec la mission de préparer la négociation du traité de commerce, il y fut accueilli avec une grande sympathie, mais il n'y resta que quelques semaines, par suite de son élection à la présidence du Sénat, le 25 mai 1880. Membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques, depuis le 12 décembre 1874, il a été élu titulaire, dans la section d'économie politique, le 24 avril 1880, en remplacement de Michel Chevalier. M. Léon Say a épousé Mlle Édouard Bertin, fille et nièce des propriétaires fondateurs du *Journal des Débats*.

On a de M. Léon Say : *Théorie des changes étrangers*, traduit de l'anglais, et précédé d'une introduction (in-folio) ; *Histoire de la Caisse d'escompte* (1848, br. in-8°) ; *la Ville de Paris et le Crédit foncier* (br. in-8°) ; *Deuxième Lettre à MM. les membres de la commission du Corps législatif* (br. in-8°) ; *Observations sur le système financier de M. le Préfet de la Seine* (1865, br. in-8°) ; *Examen critique de la situation financière de la Ville de Paris* (1866, in-8) ; *les Obligations populaires*, en collaboration avec M. Léon Walras (1866, in-8°). Il a traduit de l'anglais, de M. Goschen, *Théorie des changes étrangers*, avec introduction (1866, in-8) : une 2e édition (1875, in-8) est suivie du *Rapport sur le payement de l'indemnité de guerre*. Il a pris une part importante à la rédaction du *Journal des Débats*, et a collaboré à l'*Annuaire de l'Économie politique*, et au *Journal des Économistes*.

SAYCE (Archibald-Henry), philologue anglais, né à Shiretampton, près Bristol, le 25 mars 1846, fit ses études au collège de Bath, et entra à l'université d'Oxford en 1865. Il fut ordonné prêtre en 1871, et obtint, en 1876, la chaire de philologie comparée à la même université.

Membre de la commission pour la revision des textes de l'Ancien Testament, il a inséré dans le *Journal of philology* ou dans les *Transactions of the Society for biblical archeology*, un grand nombre de dissertations ou mémoires très remarqués, et dont quelques-uns ont été publiés à part. Nous citerons : *Grammaire assyrienne* (an Assyrian Grammar, 1871), au point de vue de la philologie comparée ; *Principes de philologie comparée* (the Principles of comparative Philology ; 1874 ; 2e édit., 1875) ; *Astronomie et Astrologie des Babyloniens* (1874) ; *Grammaire élémentaire de l'assyrien et livre de lecture* (an Elementary Ass. Grammar and Reading book ; 1875 ; 2e édit., 1877) ; *Littérature babylonienne* (1877) ; *Phonologie acadienne* (1877) ; *Temps des verbes assyriens* (the Tenses of the Assyrian verb ; 1877) ; *Langage et race* (1877). Il a donné, dans la *Theological Review*, un *Examen critique du récit chaldéen du déluge et des dates de la Genèse* (1873-1874), et édité l'*Histoire de Babylone* de Smith (1877).

SCANZONI DE LICHTENFELS (Frédéric-Guillaume), célèbre médecin allemand, né à Prague, le 21 décembre 1821, fit ses études médicales à l'université de sa ville natale, obtint le diplôme de docteur en 1844, fut quelque temps médecin de l'hôpital général, aide-médecin de la clinique d'accouchement et en 1848 médecin en chef pour les maladies de femmes. En 1850 il alla à Wurtzbourg, où son enseignement et sa pratique lui firent une réputation européenne.

Parmi ses ouvrages, nous citerons ceux qui ont été traduits en français : *Précis théorique et pratique de l'art des accouchements* (Compendium Geburtshülfe, Vienne, 1854), traduit en 1859 (in-12 avec fig.) ; *Traité pratique des maladies des organes sexuels de la femme* (Lehrbuch der Krankheiten der weibl. Sexualorgane ; Ibid., 1855), traduit en 1858 (in-8, avec fig.) ; *Maladies des seins et des organes de la sécrétion* (die Krankheiten der weiblichen Brüste Prague, etc. 2e édit., 1859) ; *la Métrite chronique* (Vienne, 1863), traduit en 1866 (in-8).

SCARTAZZINI (Jean-André), littérateur suisse, né à Boudo (canton des Grisons), le 30 décembre 1857, se destina à devenir missionnaire, par des études à l'Institut des missions de Bâle, puis en suivant les cours de théologie à l'université de cette ville et de Berne. Curé dans les environs de Berne, il fut appelé en 1871, à la chaire de langue et littérature italienne, dans l'École cantonale des Grisons à Chur ; il n'y resta pas longtemps, et après avoir dirigé une institution privée sur les bords du lac de Constance, revint dans sa ville natale, occuper une cure.

On cite de lui une *Biographie de Dante* (Biel, 1869) ; une édition de la *Divina Comedia*, avec d'importants commentaires italiens (Leipzig, 1874, et suivants) ; *Crise théologique et religieuse du temps présent* (die theol.-religiöse Krisis der Gegenwart ; Biel, 1867) ; *Dante in Germania* (Florence, 1878). Il a donné des éditions estimées de *Gerusalemme liberata* (Leipzig, 1871), de *Cecco d'Ascoli* de Fanfani (Ibid, 1871) et rédigé le quatrième volume des *Annuaires* de la Société allemande de Dante.

SCHACK (Adolphe-Frédéric, comte de), littérateur allemand, né à Brusewitz, près de Schwérin, dans le Mecklembourg, le 2 août 1815, fut élevé à Francfort, où son père était député à la Diète, étudia le droit aux universités de Bonn, d'Heidelberg et de Berlin, puis, pour satisfaire son goût pour l'étude des langues et des littératures étrangères, se mit à voyager, parcourut l'Italie et la Sicile, visita l'Égypte, la Syrie et la Turquie, séjourna en Grèce et en Espagne. De retour à Schwérin, il entra au service du grand-duc de Mecklembourg. Bientôt il recommença ses voyages à la suite de ce prince, qu'il accompagna comme chambellan et conseiller de légation en Italie et à Constantinople. Chargé de fonctions diplomatiques auprès de la Diète, il obtint un congé en 1849 et l'employa à visiter de nouveau l'Égypte et la Palestine. Il rapporta de ce voyage une connaissance approfondie des langues orientales, qu'il continua de cultiver dans son poste de chargé d'affaires à Berlin. Après la mort de son père (1852), il se retira du service diplomatique, avec le titre de conseiller privé de légation. Il partit en Espagne, où il poursuivit, jusqu'en 1854, ses recherches sur l'histoire et la civilisation des Maures et fut nommé membre de plusieurs académies, entre autres de celles de Madrid et de Grenade. En 1876, il reçut de l'empereur d'Allemagne, le titre de comte.

Le principal ouvrage de M. Schack est l'*Histoire de la littérature et de l'art dramatique en*

Espagne (Geschichte der dramat. Litterat. und Kunst in Sp.; Berlin, 1845-1846, 3 vol.), livre très remarquable, auquel il a donné des *Appendices* (Nachtraege; Francfort, 1854). Il a publié en outre : *le Théâtre espagnol* (Span. Theater; Francfort, 1845, 2 vol.); des traductions allemandes des *Légendes* de Firdouçi (Berlin, 1851), des *Poésies épiques* du même (Ibid., 1853, 2 vol.); *les Voix du Gange* (Stimmne vom. G.; Ibid., 1856); *la Poésie et l'art des Arabes en Espagne et en Sicile* (Poesie und Kunst der Ar., etc.; Ibid., 2 vol., 2e édit., 1877); sans compter un recueil remarquable de *Poésies* (Gedichte, Ibid., 1866 et 1867, 3e édit., 1874), et dont le succès l'encouragea dans cette voie. Il a publié depuis un certain nombre de volumes de poésies : *Par tous les temps* (Durch alle Wetter, Stuttgart, 3e éd., 1875); *les Pisans* (die Pisaner, Ibid., 1876), drame; *Nuits de l'Orient ou l'antiquité* (Naechte des Orients oder die Weltalter, Ibid., 1878); *Heliodor* (Ibid., 1878).

SCHAEFER (Jean-Guillaume), littérateur allemand, né à Seehausen, près Brême, le 17 septembre 1809, suivit les cours de l'université de Leipzig et devint, en 1831, professeur d'histoire de la littérature à l'école supérieure de Brême. — Il est mort à Brême le 2 mars 1880.

Parmi ses nombreux ouvrages, presque tous relatifs à l'histoire littéraire de son pays, nous mentionnerons : *Bases de l'histoire de la littérature allemande* (Grundriss der Geschichte der deutschen Literatur; Brême, 1836; 12e édit., 1877); *Manuel de l'histoire de littérature allemande* (Handbuch der Geschichte der deutschen Literatur; Ibid., 1842; 2e édit., 1855); *Histoire de la littérature allemande au XVIIIe siècle* (Geschichte der deutschen Literatur des XVIII ten Jahrh. Leipzig, 1855-1857, 3 vol.; 2e édit., 1859). Il a aussi donné une édition revue de l'*Histoire de la poésie allemande* (G. der deutschen Poesie; Leipzig, 1859; 4e édit., 1879), d'Œser, etc. On cite encore de lui : *Vie de Gœthe* (Gœthe's Leben; Brême, 1850; 2e édit., 1877); *Schiller, esquisse biographique* (Schiller, eine biograph. Schilderung; Leipzig, 1853); et enfin un volume de poésies, *Amour et vie* (Liebe und Leben; Brême, 2e édit., 1858).

SCHAEFER (Arnold), historien allemand, frère du précédent, né au même lieu, le 16 octobre 1819, fit aussi ses études à la même université. Après avoir professé l'histoire dans divers établissements d'enseignement secondaire, il fut appelé, en 1858, à l'université de Greifswald et passa en 1865 à celle de Bonn. On cite de lui de savants mémoires : *De Libro vitarum X oratorum* (Dresde 1844), *De Ephoris Lacedemoniis* (Leipzig, 1863); *De Rerum post bellum persicum usque ad tricennale fœdus in Græcia gestarum temporibus* (Ibid., 1865); puis les travaux historiques suivants : *Démosthène et son temps* (Leipzig, 1856-1858, 3 vol.); *Histoire de la guerre de sept ans* (Berlin, 1867-1874, 2 vol.), d'après les archives de Berlin, de Paris, de Vienne et de Londres; *Esquisse des sources pour l'histoire grecque jusqu'à Polybe* (Abriss der Quellenkunde der griech. Gesch. bis auf Polybios; Leipzig, 1867; 2e édit., 1873), etc.

SCHAFF (Philippe), théologien allemand, né à Coire (Suisse), le 1er janvier 1819, étudia au gymnase de Stuttgart et aux universités de Tubingue, de Halle et de Berlin. Il fut reçu en 1841 docteur en philosophie à l'université de Berlin, qui, plus tard, en 1854, lui conféra le diplôme honoraire de docteur en théologie. Il voyagea quelque temps en Europe comme précepteur d'un jeune noble prussien, et en 1842, après avoir passé les examens nécessaires, il fut chargé de conférences de théologie à l'université de Berlin. L'année suivante, désigné par les premiers théologiens de l'Allemagne au choix du synode de l'Église allemande réformée des États-Unis, il fut appelé à la chaire d'exégèse et d'histoire sacrée [illegible] de Mercersburg, d'où, il passa à [illegible], en 1871, devint professeur d'histoire [illegible] de théologie de New-York.

Le docteur Schaff est auteur de nombreux ouvrages théologiques écrits en allemand [illegible] a publiés depuis son séjour aux États-Unis, [illegible] duits simultanément en anglais, [illegible] fois dans les deux langues. Nous [illegible] *le Péché contre le Saint-Esprit* (die Sünde [illegible] den heil. Geist; Halle, 1841]; *Jacques* [illegible] *du Seigneur et Jacques le Mineur* [illegible] essai exégétique et historique; *le Principe du Protestantisme dans ses rapports avec* [illegible] *de l'Église* (Chambersburg, 1845): [illegible] anglaise avec introduction est de [illegible] l'un des collègues de l'auteur : *Qu'est-ce que l'histoire de l'Église?* (What is Church History? Philadelphie, in-12, 1846); *Histoire de l'Église apostolique avec une introduction générale* [illegible] *de l'Église* (Geschichte der apostol. [illegible] glais; Mercersburg, 1851; en allemand [illegible] 1854, gr. in-8); *Vie et actes de* [illegible] (New-York et Berlin, 1854); *État politique, social et religieux des États-Unis de l'Amérique du Nord* (America, die politisch. social. [illegible] religiœsen Zustaende der Vereinigten [illegible] Berlin, 1854; New-York, 1855), [illegible] allemand qui ait fourni sur l'état [illegible] l'Amérique des notions sûres et [illegible] *Christ de l'Évangile* (the Christ of the [illegible] 1864), *Conférences sur la guerre* [illegible] *rique* (Lectures on the civil [illegible] *Revision de la version anglaise du Nouveau Testament* (Revision of the English [illegible] N. Test. 1874); *Bibliotheca* [illegible] *le Concile du Vatican* (1875). Le docteur Schaff a encore publié une grande quantité [illegible] et de discours. Il a dirigé de [illegible] journal religieux écrit en allemand [illegible] sant à Philadelphie : *der Deutsche* [illegible] Parmi ses livres traduits en français [illegible] figurer: *la Personne de Jésus-Christ* [illegible] *de l'histoire* (Toulouse, 1866, in-12).

SCHARLING (Charles-Émile), théologien [illegible] nois, né à Copenhague, le 28 [illegible] l'examen de fonctionnaire ecclésiastique [illegible] et fut reçu docteur, en 1828: [illegible] remarquée *De Stedingis*, l'université [illegible] une pension pour visiter la France [illegible] magne. Nommé, à son retour, [illegible] logie et morale, à l'Académie de [illegible] douze de ses leçons, sous le titre [illegible] *est le but, quelle est la portée* [illegible] *été les résultats des recherches* [illegible] *théologiens sur les livres du* [illegible] (Hvad er Hensigten, Betydningen [illegible] terne af Theologernes, etc. [illegible] in-8). Il devint, en 1834, professeur [illegible] l'université de Copenhague, [illegible] 1842. Lorsqu'il eut pris le grade de [illegible] logie, il publia, avec Engelstoft, la [illegible] *que* (Theologisk Tidsskrift, [illegible] à laquelle il a fourni des mémoires [illegible] M. Scharling est devenu membre [illegible] des sciences de Danemark en [illegible]

Ses autres écrits sont un recueil [illegible] de *Discours de circonstance* [illegible] bedstaler; 1840); des recherches [illegible] (1843, in-4); *Doctrine et* [illegible]

Molinos (M. de Molino's Lære og skjæbne; 1852, in-4), et des commentaires sur diverses parties du Nouveau Testament.

SCHARLING (Édouard-Auguste), frère du précédent, chimiste danois, né à Copenhague, le 1er mars 1807, étudia les sciences physiques à Copenhague, à Gœttingue, à Giessen, à Paris, à Londres et à Heidelberg. Nommé lecteur (1836), puis professeur de chimie à l'Académie de chirurgie (1840), il est devenu, en outre, professeur à l'université de Copenhague et lecteur en chimie à l'Institut polytechnique. L'Académie des sciences de Copenhague, l'admit, en 1843, au nombre de ses membres. On a de lui : *De Chimicis calculorum vesicariorum rationibus* (1839, in-4), thèse de doctorat, qui a été traduite en anglais, et des mémoires insérés dans les savants recueils du pays.

SCHAUENBOURG (baron Pierre RIELLE DE), officier français, ancien pair, né le 10 mars 1793, entré au service sous l'Empire, chef d'escadron d'état-major en retraite, a été, sous le régime de Juillet, attaché au Dépôt de la guerre, membre de la Chambre des Députés pour l'arrondissement de Haguenau (1834-1846), puis appelé à la pairie le 4 juillet 1846. Il était membre du Conseil général du Bas-Rhin. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 5 mai 1847. — Il est mort à Bochfelden (Alsace), le 28 juin 1878.

SCHEFER (Charles-Henri-Auguste), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 16 novembre 1820, fils d'un caissier central du Trésor de la Couronne, fit ses études au collège Louis-le-Grand, puis suivit les cours de l'École des langues orientales vivantes et de celle des Jeunes de langues. À la suite d'un voyage en Orient, il fut nommé, en 1843, maître répétiteur à l'École des Jeunes de langues. Drogman à Beyrouth, en 1843, il passa, comme drogman-chancelier, à Jérusalem en 1844, occupa le même poste à Smyrne, à Alexandrie et en 1849 à Constantinople, près l'ambassade de France. En cette qualité, il prit part à toutes les négociations qui préparèrent la conclusion du traité de Paris. Il devint, le 4 février 1857, premier secrétaire interprète pour les langues orientales au ministère des affaires étrangères. Chargé d'une mission en Syrie, lors des troubles de cette province en 1860, il y resta un an, rentra avec le corps expéditionnaire et retourna encore en 1862 dans la mer Rouge, pour traiter avec les chefs Dangalis la cession du territoire d'Obokh, mission qu'il remplit avec succès. Professeur de persan à l'École des langues orientales, depuis le 23 novembre 1857, M. Schefer devint administrateur de cet établissement en 1867, et procéda à sa réorganisation. Il a été élu le 29 novembre 1878 membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Garcin de Tassy. Décoré de la Légion d'honneur, le 3 mai 1852, il a été promu officier le 14 octobre 1854 et commandeur le 14 octobre 1862.

A part des articles dans les revues spéciales, on a de M. Schefer : *Histoire de l'Asie centrale (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Kogand), depuis les dernières années du règne de Nadir Chah 1153 jusqu'en 1233 de l'hégire* [1740-1818], par Abdul-kerim, texte persan et traduction (1876); *Récit de l'ambassade au Kharezm de Riza Gouly Khan*, texte persan et traduction (1878, 2 vol.); *Iter persicum*, récit du voyage entrepris en 1602 par Étienne Kakasch, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, près la cour de Châh Abbas; *Histoire de l'ambassade de France près la Porte Ottomane* (1879), suivie d'un mémoire sur les capitulations et le commerce de la France dans le Levant, par le comte de Saint-Priest. *

SCHEFFLER (Auguste-Chrétien-Guillaume-Hermann), mathématicien et physicien allemand, né à Brunswick, le 10 octobre 1820, suivit la carrière d'ingénieur, et remplit, soit dans les travaux publics, soit dans l'administration des finances, des postes et des chemins de fer de Brunswick, des fonctions qui ne suspendirent jamais ses travaux scientifiques. Il est auteur de nombreux écrits spéciaux, de mathématiques, de mécanique et d'optique. En mathématiques, on cite de lui : *Rapports de l'arithmétique à la géométrie* (Ueber das Verhaeltniss der Arithm. zur G.; Brunswick, 1846); *Methodus novo æquationem indeterminatam secundi gradus per numeros integros solvendi* (1853); *l'Analyse indéterminée* (die unbestimmte Analytik; Hanovre, 1854); *la Solution des équations algébriques et transcendantes* (die Auflœsung der algebr. und transc. Gleichungen; Brunswick, 1859). En mécanique, il a publié : *Principes d'hydrostatique et d'hydraulique* (die Principien der Hydr., etc.; Ibid., 1847, 2 vol.); *Théorie des voûtes, des contre-murs et des ponts de fer* (die Th. der Gewœlbe, etc., Ibid., 1857), et autres écrits relatifs à la construction; *Causes de l'explosion des chaudières à vapeur* (die Ursachen der Dampfkesselexplosionen; Berlin, 1867); *Mortalité et assurances* (Sterblichkeit und Versicherungswesen, 1868); *le Système de la nature et son rapport avec les sciences abstraites* (die Naturgesetze und ihr Zusammenhang, etc., 1876), nouvelle théorie du système du monde. Parmi ses travaux considérables sur l'optique, nous nous bornerons à citer : *l'Optique physiologique* (die phys. Optik; Brunswick, 1863-1864, 2 vol.), et *le Système de l'optique dans l'espace* (die Gesetze der raümlichen Sehens; 1867). M. Scheffler a fourni en outre de nombreux travaux au *Journal de mathématiques* de Crelle, aux *Archives* de Grunert, etc.

SCHELE VON SCHELENBURG (Édouard-Frédéric-Auguste DE), administrateur allemand, né le 23 septembre 1805, est le second fils de l'homme d'État hanovrien de ce nom, mort en 1844. Après avoir étudié le droit à Gœttingue, il entra dans les services publics du Hanovre, remplit quelques fonctions judiciaires et administratives et fut successivement conseiller de légation, d'État et de cabinet, puis, en 1845, membre de la première Chambre. En 1848, il se fit remarquer par son opposition déclarée contre les privilèges de la noblesse. Le roi Georges V, à son avènement, le prit pour chef du nouveau cabinet (novembre 1851). Il s'efforça de suivre une politique de conciliation dans les conflits entre les ordres de l'État et repoussa l'immixtion de la Diète dans les affaires hanovriennes. Il donna sa démission le 21 novembre 1853. Appelé à la direction générale des postes de Thurn-et-Taxis, il garda ces fonctions jusqu'au moment où elles furent supprimées par le gouvernement prussien (1866). — Il est mort à Francfort-sur-le-Mein, le 13 février 1875.

SCHELER (Jean-Auguste-Udalric), littérateur belge, né le 5 avril 1819, à Ebnat, village du canton de Saint-Gall en Suisse, où son père, originaire de Cobourg, était ministre de l'Évangile, avant de devenir chapelain et bibliothécaire du roi des Belges, fit ses études en Allemagne et fréquenta les universités d'Erlangen, de Bonn et de Munich. Reçu docteur en philosophie à Erlangen, il devint, en 1839, bibliothécaire adjoint, puis, en 1854, bibliothécaire du roi Léopold, dont il dirigea aussi les enfants dans leurs études allemandes. Il fut agrégé à l'université de Liège en 1846.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai linguistique sur les éléments germaniques du diction-*

naire français (Bruxelles, 1844, in-8); *Mémoire sur la conjugaison française considérée sous le rapport étymologique* (1845, in-4); *Étude historique sur le séjour de l'apôtre saint Pierre à Rome* (1845, in-12), sous le pseudonyme d'*Udalric de Saint-Gall*; *Histoire de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha* (1846, gr. in-8), avec tableaux généalogiques; *Annuaire statistique et historique belge* (1854, in-12, et années suivantes) : *Dictionnaire d'étymologie française* (1860-1862, 12 liv. in-8; 2e édit., 1873, in-8) complété par un *Exposé des lois qui régissent la transformation française de mots latins* (1875, in-8); *Lexicographie latine du XIIe et du XIIIe siècle* (1867, in-18), etc. M. Scheler a aussi donné plusieurs éditions de romans, contes ou fabliaux du moyen âge : *Dits et contes de Bodoin de Condé et de son fils Jean de Condé* (1866-1867, 3 vol. in-8); *Li Roumans di Eles* (1868, in-8); *Dits de Watriquet de Couvin* (1868, in-8), etc. Il est devenu, en 1854, directeur du *Bulletin du bibliophile belge*.

SHENK (Charles-Emmanuel), homme politique suisse, né à Berne en 1823, et fils d'un mécanicien distingué, fut destiné au ministère ecclésiastique et devint en 1845 suffragant du pasteur protestant de Schupfen. Appelé en 1847 à Laupen, il revint trois ans après, comme titulaire, à sa première cure. Membre, puis président du conseil exécutif de Berne, il représenta, de 1857 à 1863, son canton au conseil des États dont il fut vice-président en 1862. Conseiller fédéral l'année suivante, il fut élu cinq fois, de 1865 à 1880, président de la Confédération helvétique.

SCHENKEL (Daniel), célèbre théologien allemand, né à Dœgerlin, dans le canton de Zurich, le 21 décembre 1813, eut pour principaux maîtres, de Wette et Hagenbach, à l'université de Bâle. Ayant pris ses grades en 1838, il fut d'abord professeur particulier à Bâle, puis chargé de fonctions ecclésiastiques à Munster et à Schaffouse. Il fut rappelé à Bâle, à la mort de de Wette (1859), comme professeur de théologie et passa, deux ans après, en la même qualité, à Heidelberg, où il devint, en outre, directeur du séminaire, premier prédicateur de l'université et conseiller ecclésiastique du grand duché de Bade. M. Schenkel, mêlé à tous les grands débats de doctrine ou de discipline qui se produisirent, a gardé, soit dans les assemblées ecclésiastiques, soit auprès du public, une grande influence personnelle malgré la coalition des partis opposés aux principes qu'il représentait, c'est-à-dire ceux de la liberté dans le protestantisme allemand. Il avait fondé en 1859, pour les défendre, le *Journal général ecclésiastique* (Allgemeine Kirchliche Zeitschrift), et beaucoup de ses écrits n'ont d'autre objet que de maintenir l'interprétation historique et dogmatique des livres chrétiens dans une ligne libérale. En 1869, à l'approche du nouveau concile œcuménique, ce fut M. Schenkel qui protesta avec le plus d'éclat contre les prétentions religieuses et politiques qui paraissaient devoir être sanctionnées solennellement à Rome; il fut le principal orateur de la réunion de Worms, où 20000 protestants adoptèrent, sur son rapport, des déclarations contre les doctrines des encycliques du pape.

Nous citerons parmi ses ouvrages : *Entretiens sur le Protestantisme et le Catholicisme* (Gespraeche über Prot.; Heidelberg, 1852 et suiv.); *les Réformateurs et la Réforme* (die Reformatoren, etc.; Wiesbaden, 1856); *Dogmatique chrétienne* (Christl. Dogmatik; Ibid., 1858-1859, 2 vol.); *le Caractère de Jésus* (das Charakterbild J.; Ibid., 1864), ouvrage qui excita [illegible] les plus violents orages dans le [illegible] peuple; *la Liberté protestante aux prises avec la réaction cléricale* (das prot. Freiheit [illegible] gegenwaertigen Kampfe, etc.; Ibid., [illegible] défense de l'ouvrage précédent; *le Christianisme, l'Église et la civilisation* (Christenthum [illegible] im Einklang mit der Culturentwickelung; Ibid., 1867); enfin une *Encyclopédie de la Bible* [illegible] bel-Lexicon, etc.; Leipzig, 1869-1875, 5 vol.). Il a publié depuis : *Luther à Worms et à Wittenberg* (Elberfeld, 1878); *Jésus d'après les apôtres et dans les temps post-apostoliques* (das Christusbild der Apostel und der nachapostolischen [illegible], Leipzig, 1879). Sans compter un nombre considérable de brochures, de mémoires ou [illegible] théologie et de polémique insérés dans [illegible] ganes spéciaux.

SCHERER (Edmond-Henri-Adolphe), [illegible] protestant et critique français, [illegible] 8 avril 1815, à Paris, où son père, [illegible] était banquier, fit une partie de ses études au collège Bourbon (lycée Bonaparte), puis [illegible] nées en Angleterre, suivit plus tard des [illegible] de droit, et alla enfin étudier la théologie à Strasbourg. Il fut appelé en 1845 à une chaire [illegible] à l'École évangélique de Genève. Il [illegible] même temps le journal *la Réformation* [illegible] *cle*. Ses vues sur l'inspiration de la [illegible] modifiées, il crut devoir donner sa [illegible] 1850, et devint un des chefs du [illegible] béral au sein du protestantisme français.

Étranger à la vie parlementaire [illegible] M. Scherer fut élu, le 2 juillet de [illegible] présentant de Seine-et-Oise à l'Assemblée nationale, par 47 694 voix, sur 81 [illegible] place au centre gauche, fut [illegible] groupe en 1873, et contribua [illegible] part à maintenir l'union des [illegible] de l'Assemblée. En janvier 1874 [illegible] lés avec M. de Broglie, alors [illegible] rieur, qui avait supprimé une [illegible] envoyée par M. Scherer au journal [illegible] *Daily News*, signalant les dangers qui [illegible] résulter pour le gouvernement [illegible] tien du navire *l'Orénoque* dans les [illegible] Vecchia. Il vota toutes les mesures [illegible] solider le gouvernement républicain [illegible] mendement Wallon, et l'ensemble [illegible] constitutionnelles. Porté sur la liste [illegible] lors des élections de sénateurs [illegible] nommé, le 15 décembre 1875, [illegible] tin, par 343 voix sur 681 votants, [illegible] unième sur soixante-quinze. Au Sénat, [illegible] inscrire aux groupes de la gauche [illegible] gauche et se prononça, le 23 juin 1877, [illegible] la dissolution de la Chambre, [illegible] cabinet de Broglie. L'un des collaborateurs [illegible] naires du journal *le Temps*, où [illegible] des travaux de critique et des [illegible] il se sépara de ce journal, [illegible] tivant sa retraite sur « des [illegible] sonnelle » et sur les « ardeurs de [illegible] auxquelles les habitudes du [illegible] saient difficilement se prêter. Il [illegible] au *National*; mais lors du [illegible] le retour des Chambres à Paris, [illegible] après s'être prononcé contre [illegible] avait autrefois appuyée, il [illegible] nal, en protestant contre l'[illegible] rité.

Zélé collaborateur de la *Revue* [illegible] *de philosophie chrétienne*, [illegible] nom), et l'un des rédacteurs de la [illegible] *universelle* de Genève, M. Scherer [illegible] de nombreux travaux d'exégèse [illegible]

philosophie religieuse, dont il a formé un premier recueil qui fut très remarqué : *Mélanges de critique religieuse* (1860, in-8; plusieurs édit.). Il faut encore citer de lui : *De l'État actuel de l'Église réformée en France* (1844, in-8); *Esquisse d'une théorie de l'Église chrétienne* (1845, in-8); *la Critique et la Foi* (1850), à propos de sa démission; *Alexandre Vinet, sa vie et ses écrits* (1853); *Lettre à mon curé* (anonyme, 2e édit., 1859); *Études critiques sur la littérature contemporaine* (1863-1878, 5 séries, in-18); *Mélanges d'histoire religieuse* (1864, in-8), etc. Il a été publié, à propos des doctrines de M. Edm. Scherer, un écrit anonyme intitulé : *M. Scherer, ses disciples et ses adversaires, par quelqu'un qui n'est ni l'un ni l'autre* (1854).

SCHERER (Guillaume), littérateur allemand, né à Schœnborn (Basse-Autriche), le 26 avril 1841, fit ses études philologiques sous les plus illustres maîtres des universités de Berlin et de Vienne, et obtint son diplôme en 1864, à Vienne, où il succéda, en 1868, à *Pfeiffer* dans la chaire de littérature allemande. Il passa, en 1872, à la même chaire de l'université de Strasbourg et en 1877 à celle de Berlin.

Ses travaux traitent spécialement de l'histoire de la littérature allemande : *Monuments de poésie et de prose allemandes* (Denkmaeler deutscher Poesie und Prosa; Berlin, 1864, 2e édit. 1873) avec M. Mullenhoff; *Sur l'Histoire de la langue allemande* (Zur Geschichte der deutschen Sprache; Ibid., 1868); *Études germaniques* (Deutsche Studien; Vienne, 1872-1874, 2 vol.); *Poètes religieux du temps de l'empire allemand* (Geistliche Poeten der deutschen Kaiserzeit, Strasbourg, 1874-1875, 2 vol.); *Histoire de la poésie allemande des XIe et XIIe siècles* (Geschichte der deutschen Dichtung, etc. Ibid. 1875); *Origines du roman allemand en prose* (die Anfänge des deutschen Prosaromans; Ibid. 1877.) On lui doit encore une *Biographie de Jacob Grimm* (Berlin, 1865); *Sources et recherches pour l'histoire de la langue et de la civilisation des peuples germaniques* (Quellen und Forschungen zur Sprach und Kulturgeschichte der germanischen Vœlker, Strasbourg, 1874 et suivantes) et enfin une *Histoire de l'Alsace* (Geschichte des Elsasses; Ibid. 1871; 2e édit., 1872), avec M. Lorenz.

SCHERR (Jean), littérateur allemand, né à Rohenrechberg, dans le Wurtemberg, le 3 octobre 1817, est le frère du lexicographe Thomas-Ignace Scherr, mort en 1870. Il fit ses études à l'université de Tubingue et fut instituteur de village, comme son frère. Il alla plus tard à Stuttgart et entra dans le mouvement politique par un écrit, *le Wurtemberg en 1844*. Il fit partie de la seconde Chambre des États de Wurtemberg en 1848 et 1849, devint un des chefs du parti démocratique de l'Allemagne du sud, et après le triomphe de la contre-révolution fut forcé d'émigrer en Suisse, après une condamnation à seize ans de reclusion, par contumace. Il devint professeur à l'École supérieure de Zurich en 1852 et à l'École polytechnique de cette ville en 1860.

M. Jean Scherr, qui n'a cessé d'appartenir au parti républicain, a publié un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de littérature, de politique; des nouvelles, des écrits humoristiques, etc. Parmi ses travaux d'histoire, nous citerons : *Histoire de la Religion* (Geschichte der Religion; 1855-1857, 3 vol.); *Blücher, son temps, sa vie* (B. seine Zeit und sein Leben, 1865, 3 vol.); *Du Temps du déluge* (Aus der Sündflutzeit; 1867); *la Tragédie du Mexique* (das Trauerspiel in Mexico, 1868); « 1848 » (1875, 2 vol.). A la littérature se rapportent : *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deutschen Literatur, 1854); *Schiller et son temps* (Schiller und seine Zeit; Leipzig, 1862; plusieurs édit.); *Histoire générale de la littérature* (Allgemeine Geschichte der Lit. 1851, 2 vol., 5e édit. 1875); *Histoire de la littérature anglaise* (Geschichte der engl. Literatur; 1874); *Jeunesse de Gœthe* (Gœthe's Jugend, même année) etc. Comme publiciste il a donné : *Feuilles au vent* (Blætter im Winde, 1875); *Coups de marteau et histoires* (Hammerschlaege und Historien; 1878, 3e édit. 2 vol.) et *la Société et les mœurs allemandes*; ce dernier traduit en français, par M. Tissot, eut un grand succès (1877, in-18).

SCHERZER (le chevalier Charles DE), voyageur allemand, né à Vienne, le 1er mai 1821, fit une étude spéciale des langues étrangères, et, se destinant au commerce de la librairie, fut attaché à de grandes maisons d'Allemagne et de France. Après avoir visité sérieusement les trois parties de la Grande-Bretagne, il revint à Vienne où le brevet de libraire et d'imprimeur lui fut refusé. Il prit, en 1848, une part active aux discussions de réformes économiques et sociales. Dans un voyage qu'il fit ensuite en Italie, il rencontra le voyageur M. Wagner, et conçut avec lui le projet d'une exploration savante dans l'Amérique du Nord. Ils partirent en mai 1852 et après avoir parcouru, soit ensemble, soit séparément, les États-Unis dans tous les sens, ils revinrent en Europe au milieu de 1855, avec les matériaux d'intéressantes publications. Avant de les mettre au jour, M. de Scherzer fut engagé par l'archiduc Ferdinand-Maximilien, depuis empereur du Mexique, à faire partie de l'expédition scientifique de la frégate autrichienne *la Novara*, qui mit à la voile à Trieste, le 30 avril 1857, pour faire le tour du monde. Il explora pendant deux ans le Brésil, les Indes, Singapour, Java, la Chine, l'Australie, Taïti, le Chili, etc., et se sépara de l'expédition en 1859 pour rentrer en Europe, avec les riches collections qu'il avait recueillies. Il fut appelé depuis aux fonctions de conseiller dans le ministère du commerce, puis dans celui des affaires étrangères, et attaché successivement au service de la statistique commerciale et à celui des consulats étrangers. Les travaux de M. de Scherzer lui ont mérité le titre de chevalier de l'empire autrichien. Anobli en 1866, il entreprit en 1869 un troisième voyage, par le canal de Suez, à Singapore, Siam, la Chine et le Japon. Nommé consul à Smyrne en 1872, il passa en cette qualité à Londres en 1875; il devint, en 1878, chargé d'affaires dans le royaume de Saxe et les principautés de Thuringe.

Ses principales relations de voyage sont : *Voyages dans l'Amérique du Nord* (Reisen in Nordamerika; Leipzig, 1854); *la République de Costa-Rica* (Ibid., 1854) : ces deux ouvrages avec M. Wagner; *Excursions dans les États libres de l'Amérique centrale, Nicaragua, Honduras et San-Salvador* (Wanderungen durch die mittelamerik. Freistaaten, etc.; Brunswick, 1857); le texte descriptif du *Voyage de* la Novara *autour du monde, dans les années* 1857-1859 (Reise der œsterr. Fregatte *Novara* um die Erde, etc.; Vienne, 1861-1862, 3 vol.), belle publication dont il fut fait une édition populaire (Ibid., 1864, 2 vol.; 4e édit. 1868); le texte de la « partie statistique et commerciale » de la même expédition (Ibid., 1864, 2 vol.), remanié et publié à part sous ce titre, *Résultats statistiques et commerciaux d'un voyage autour du monde* (Statistich-commerzielle Ergebnisse einer Reise, etc., Leipzig, 1867), enfin *Compte rendu de l'expédition austro-hongroise*

au Siam, en Chine et au Japon (Fachmaennischen Berichte ueber die oesterr-ung. Expédition nach Siam, etc., Stuttgart, 1872), etc., sans compter de nombreuses communications insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Vienne ou dans d'autres recueils.

SCHEURER-KESTNER (Auguste), chimiste et sénateur français, né à Mulhouse, le 11 février 1833, fit ses études de chimie à l'École de médecine de Paris (1852-1853), et prit ensuite à Thann (Haut-Rhin) la direction de l'établissement industriel de M. Kestner, son beau-père, mort en 1870. Ses idées républicaines l'avaient fait condamner, trois ans auparavant, à quatre mois de prison et 2000 francs d'amende, et placé sous l'application de la loi de sûreté générale. Préoccupé de l'amélioration des classes ouvrières, il fonda, en 1865, une société coopérative de consommation. Nommé, pendant la guerre de 1870-1871, par la délégation de Bordeaux, directeur de l'établissement pyrotechnique de Cette, il fut élu, le 8 février 1871, représentant du Haut-Rhin à l'Assemblée nationale, le neuvième sur onze, par 58000 voix, vota contre les préliminaires de paix et se retira, avec ses collègues de l'Alsace, après la cession de cette province à la Prusse. Réélu, le 2 juillet 1871, dans le département de la Seine par 108 038 voix sur 290 823 votants, il prit place dans le groupe de l'Union républicaine avec lequel il vota, adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu, au sixième tour de scrutin, le 15 décembre 1875, le cinquante-cinquième sur soixante-quinze, par 341 voix sur 681 votants. Au sénat, dont il fut depuis 1876 un des secrétaires, il se prononça, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre des députés demandée par M. de Broglie. Président du conseil d'administration du journal *la République française,* il en devient le directeur, lors de l'élection de M. Gambetta à la présidence de la Chambre (6 février 1879).

M. Scheurer-Kestner a collaboré au *Bulletin de la Société chimique de Paris*, de 1863 à 1866, et au journal *l'Association*. Il a publié : *Principes élémentaires de la théorie chimique des types, appliquée aux combinaisons organiques* (1862, in-8), et de nombreux mémoires insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, dans les *Annales de chimie et de physique*, et dans les *Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*. Cette Société lui a décerné, en 1878, une médaille d'or hors classe pour ses travaux sur *la Combustion*.

SCHIAPARELLI (Jean-Virginius), astronome italien, né à Savignano (Piémont), le 5 mars 1835, est le neveu d'un professeur à l'Université, auteur de plusieurs ouvrages d'histoire estimés. Il fit ses études dans sa ville natale, suivit les cours de mathématiques à Turin, de 1850 à 1854, puis alla se perfectionner dans l'astronomie pratique, aux observatoires de Berlin et de Pulkowa, de 1856 à 1860. Astronome à l'observatoire de Milan en 1860, il en devint le directeur deux ans après. Membre de l'Académie de Turin, etc., il a été élu correspondant de l'Institut de France, le 2 juin 1879.

M. Schiaparelli, à qui l'on doit la découverte de la 69e petite planète *Hesperia* (29 avril 1861), est auteur de travaux importants sur les étoiles: *De la Relation entre les comètes et les étoiles filantes* (1866); *Notes et réflexions sur la théorie astronomique des étoiles filantes* (1871), traduit en allemand ; *les Sphères homocentriques d'Eudoxe, de Calliope et d'Aristote* [illegible]; *Observations sur le mouvement de rotation et la topographie de la planète Mars* (Rome, [illegible]), tous à part : *les Précurseurs de Copernic dans l'antiquité* (i Precursori di Copernico nell'antichita; Milan, 1873).

SCHIEFNER (François-Antoine), orientaliste russe d'origine allemande, né à Revel (Esthonie), le 18 juillet 1817, fut élevé au gymnase de sa ville natale, puis suivit les cours de droit et des langues orientales aux universités de Saint-Pétersbourg et de Berlin. Il devint professeur d'un des gymnases de la première de ces villes, bibliothécaire à la bibliothèque impériale et membre de l'Académie des sciences. Il étudia, particulièrement, les idiomes peu connus des tribus du Caucase et de la Sibérie, et publia dans les *Bulletins de l'Académie de Pétersbourg* les grammaires et lexiques des dialectes de ces pays, pour les langues caucasiennes : la langue *Tusch* (1856); *Awar* [illegible]; *Ude* (1863) ; *Abase* (1863); *Tchetchène* [illegible]; *Kasikoum* (1866); *Hurkan* [illegible]; [illegible] (1873). Puis, d'après les matériaux réunis par Castren pendant ses voyages dans le Nord, il donna les grammaires des dialectes sibériens : *Samojede* (1855); *Toungouse* (1856); *Koryaque* [illegible]; *Ostiaque* (1858), etc. On lui doit encore une traduction de l'épopée finlandaise *Kalevala* (Helsingfors, 1852) et de l'*Histoire du Bouddhisme dans les Indes*, de Târanâtha (Pétersbourg, [illegible]).

SCHILLING (Gustave), musicographe allemand, né le 3 novembre 1805, dans le Hanovre, apprit la musique sous la direction de son père, pasteur protestant et bon organiste. Après avoir achevé son éducation aux universités de Gœttingue et de Halle, en 1830, il s'établit à Stuttgart et y prit la direction d'une école de musique, pour laquelle il écrivit un *Lexique* [illegible] de musique (Musikalisches Handwœrterbuch, in-12). Peu après il fit paraître, avec le concours d'écrivains distingués, le *Dictionnaire universel de musique* (Universal Lexikon der Tonkunst, Stuttgart, 1835-1840, 7 vol. gr. in-8), regardé comme le plus complet des dictionnaires spéciaux publiés jusqu'alors. Il y traita l'esthétique, la musique des Hébreux et une partie de la biographie.

Dans le même temps, il posait les bases d'une vaste association pour les progrès de la musique et, encouragé par les adhésions de Chérubini, Meyerbeer, Spontini, Spohr, Schneider, etc., il commençait un recueil d'*Annales de l'Association nationale pour la musique*, qui a paru quelque temps. M. Schilling alla s'établir à New-York, en 1857, et y fonda une école de musique. Membre de plusieurs académies, il a reçu le titre de conseiller de cour à Stuttgart. — Il est mort à Kreta (Nebraska) en février [illegible].

M. Schilling a publié encore : *Essai d'une philosophie du beau dans la musique* (Versuch einer Philosophie des Schœnen in der Musik; Mayence, 1838, gr. in-8) ; *Polyphonomos* (Stuttgart, [illegible], gr. in-8), contenant, dans la [illegible], l'art d'acquérir une connaissance [illegible] de l'harmonie en peu de leçons.

SCHILLING (Jean), sculpteur allemand, né à Mittweida (Saxe), le 23 juin [illegible], fut élève de l'Académie de Dresde et des sculpteurs Rietschel et Hænel. En 1856, il obtint une pension pour aller se perfectionner à Rome. De retour à Dresde, il ouvrit un atelier très fréquenté et devint, en 1868, professeur à l'Académie et membre du conseil académique. Parmi ses œuvres remarquables on cite : *Amour et Psyché*, groupe en plâtre [illegible]; *Groupes des quatre périodes de la journée* [illegible]

place Bruhl de Dresde (1861-1872); *Monument de Schiller*, à Vienne; de *Maximilien, empereur du Mexique*, à Trieste; de *Rietschel*, à Dresde; *Monument commémoratif de la guerre*, à Hambourg; sur le faîte du nouveau théâtre de Dresde un groupe en bronze, *Bacchus et Ariadne dans un attelage de panthères*, et enfin un grand nombre de bustes.

SCHIMPER (Guillaume-Philippe), naturaliste français, né le 8 janvier 1808, à Dosenheim (Alsace), et fils d'un pasteur luthérien, étudia d'abord la théologie à la Faculté de Strasbourg. Changeant ensuite de carrière, il obtint dans cette ville une place au Musée d'histoire naturelle, dont il devint directeur en 1839, puis la chaire de géologie et de minéralogie. En 1871, il refusa la chaire de paléontologie au Muséum, pour rester à Strasbourg auprès des riches collections qu'il avait réunies, et devint professeur à l'université de cette ville. En 1854, il a été élu correspondant de l'Académie des sciences. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 21 avril 1870. — Il est mort à Strasbourg, le 20 mars 1880.

On a de M. Schimper plusieurs ouvrages estimés : *Plantes fossiles des Vosges* (Leipzig, 1844); *Recherches anatomiques et morphologiques sur les mousses; Bryologia Europæa s. genera muscorum Europæorum monographice illustrata* (Stuttgart, 1836-1855, tom. I-VI, 66 livrais. avec plus de 650 gravures), ouvrage capital fait en commun avec MM. Bruch et Th. Gumbel; *Stirpes normales bryologiæ Europeæ* (Strasbourg, 1844-1854); *Mémoire pour servir à l'histoire naturelle des sphagnum* (Paris, 1854, avec 12 planches coloriées); *Palæontologica alsatica* (Strasbourg, 1854 et suiv.); *Corollarium bryologiæ Europeæ, conspectum diagnosticum familiarum, generum et specierum, adnotationes novas atque emendationes complectens* (Stuttgart, 1856, gr. in-4); *Histoire de la formation des sphaignes* (Versuch einer Entwickelungsgeschichte der Torfmoose; 1858, in-4); *Synopsis muscorum europæorum* (Stuttgart, 1860, in-8, 8 pl.); *le Terrain de transition des Vosges* (Strasbourg, 1862, 30 pl.), avec M. Kœchlin; *Traité de paléontologie végétale* (Paris, 1869-1874, 3 vol. in-4, avec 110 pl.), etc.

SCHLAGINTWEIT (Hermann et Adolphe), voyageurs et naturalistes allemands, nés à Munich, le premier le 13 mai 1826, le second, le 9 janvier 1829, sont fils de Joseph Schlagintweit, connu par l'invention et l'amélioration de plusieurs instruments, médecin ophthalmologiste distingué, fondateur d'un hospice de pauvres à Munich, et mort en 1854. Après avoir fini leurs études scientifiques, ils explorèrent ensemble les Alpes, visitèrent l'Écosse et l'Angleterre, et après que l'aîné eut fait, de 1852 à 1854, à l'université de Berlin, des cours publics de météorologie et de géographie physique, repartirent avec un troisième frère, M. Robert, pour les Indes. Cette excursion scientifique, entreprise d'après les conseils de M. Al. de Humboldt, se fit aux frais de la Compagnie des Indes orientales et du roi de Prusse. Les deux frères obtinrent en 1859 la grande médaille d'or de la Société de géographie de Paris, et Hermann fut anobli par le roi de Bavière. Il devint membre de l'Académie de Munich.

On a de ces deux savants quelques ouvrages géologiques et géographiques qui ont été très favorablement accueillis en Allemagne et à l'étranger : *Recherches sur la géographie physique des Alpes* (Untersuchungen ueber die physikalische Geographie der Alpen; Leipzig, 1850), livre auquel M. de Humboldt a collaboré, et *Nouvelles recherches sur l'état géologique et géographique des Alpes* (Neue Untersuchungen über, etc.; Ibid., 1854, avec atlas), un des meilleurs ouvrages sur ce sujet. Enfin M. Hermann Schlagintweit a publié *Results of a scientific mission to Judic and High-Asia* (Leipzig, 1860-1866, vol. I-IV, avec 120 pl.), une édition allemande parut sous le titre *Reisen in Indien und Hochasien* (Jena, 1869-1878, 4 vol.). — M. Adolphe Schlagintweit avait péri le 26 août 1857 à Kasghar, dans le Turkestan chinois.

SCHLEIDEN (Mathieu-Jacques), botaniste allemand, né à Hambourg, le 5 avril 1804, étudia dans sa ville natale et à l'université de Heidelberg, obtint, en 1827, le diplôme de docteur en droit, et revint s'établir à Hambourg comme avocat. A vingt-neuf ans, changeant de carrière, il alla suivre les cours de médecine à Gœttingue, où il s'adonna à l'étude des sciences naturelles, et plus spécialement à la botanique. Il vint continuer ses études à Berlin et publia dès lors une série de dissertations assez importantes pour lui valoir une place de professeur adjoint à l'université d'Iéna, qui lui avait conféré en 1839 le titre de docteur en philosophie, et qui plus tard lui confia une chaire de botanique. Depuis 1862, il habita successivement Dresde, Dorpat et Wiesbaden.

L'ouvrage le plus connu de M. Schleiden est son traité de physiologie végétale, intitulé : *Éléments de botanique scientifique* (Grundzüge der wissenschaftlichen Botanik; Leipzig, 1842-43, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1850), où il combat plusieurs opinions de MM. Liebig, Hartig et autres maîtres. Une discussion scientifique s'engagea qui fut l'occasion, pour M. Schleiden, de plusieurs brochures, telles que : *M. Liebig et la physiologie des plantes* (Ibid., 1842); *Lettre à M. Liebig* (Offnes Sendschreiben and L.; Ibid., 1842), etc.

On a encore de M. Schleiden : *la Plante et sa vie* (Leipzig, 1864, 6ᵉ édit.); *Recherches de botanique* (Beitraege zur Botanik; Ibid., 1844, 1 vol.); *l'Isthme de Suez* (die Landenge von S.; Ibid. 1858), *les Naturalistes modernes allemands et le matérialisme* (Ueber den Materialismus der neuern deutschen Naturwissenschaft; Ibid., 1863); *la Rose* (die Rose; Ibid., 1873); *la Mer* (das Meer, Ibid., 1874); *le Sel* (das Salz, Ibid., 1875); *Influence des Juifs sur la conservation et la renaissance des sciences au moyen âge* (die Bedeutung der Juden für die Erhaltung und Wiederbelebung der Wiss. im Mittelalter, Ibid., 1877), un grand nombre de mémoires scientifiques, etc. Il a collaboré à l'*Encyclopédie des sciences naturelles théoriques* (Enc. der theoretischen Naturwissenschaften; Brunswick, 1850), publié avec M. Schmit, une *Description géognostique de la vallée de la Saale près d'Iéna* (Geogn. Beschreibung des Saalthals, etc.; Leipzig, 1846), et rédigé, de 1844 à 1846, avec Naegeli, la *Revue de botanique scientifique* (Zurich, 4 vol.).

SCHLEIDEN (Rodolphe), homme politique allemand, cousin du précédent, né à Ascheberg (Holstein) le 22 juillet 1815, a exercé, jusqu'en 1848, des fonctions assez importantes, dans une des administrations du gouvernement danois. Lors du soulèvement du Schleswig-Holstein, il se mit à la disposition du gouvernement provisoire de ces duchés et devint membre du premier parlement de Francfort. Plus tard, lorsque la cause des duchés eut été abandonnée par les grandes puissances allemandes, M. Schleiden se rendit à Brême, d'où il fut envoyé en mission à Washington et au Mexique. Nommé en janvier 1865, chargé d'affaires de villes libres à Londres, il donna sa démission lors de la guerre de 1866.

Député d'Altona, au parlement de l'Allemagne du nord, il fit aussi partie du premier Reichstag de l'Empire et appartint au parti libéral.

On cite de lui quelques brochures politiques et financières et un volume de *Souvenirs de voyage aux États-Unis* (Reiseerinnerungen aus den Ver. St von Am. New-York, 1873).

SCHLEINITZ (baron Alexandre-Gustave-Adolphe DE), homme d'État allemand, ancien ministre des affaires étrangères de Prusse, né à Blankenbourg, le 29 décembre 1807, de la branche cadette de la famille de ce nom, établie dans le Brunswick, est fils du baron Guillaume-Charles-Ferdinand, président du tribunal d'appel et du consistoire de Brunswick, mort en 1837. Entré dans la carrière diplomatique, il eut à remplir plusieurs missions politiques, notamment à Londres. Il fut ensuite attaché comme conseiller à la division politique du ministère des affaires étrangères. En 1848, il fut appelé à remplacer H. d'Arnim dans le ministère Camphausen, mais il donna sa démission au bout de quelques jours. Il alla ensuite représenter la Prusse à la cour du Hanovre. En 1849, il fut chargé de traiter de l'armistice et des conditions de paix avec le Danemark. L'abandon qu'il dut faire des droits ou des prétentions du Schleswig souleva de vives protestations (10 juillet).

La même année, M. de Schleinitz fut placé, une première fois, par l'influence de M. de Radowitz et du prince royal, à la tête du ministère des affaires étrangères. Il y resta du 29 juillet 1849 au 26 septembre 1850 et combattit les efforts de l'Autriche pour obtenir la prépondérance en Allemagne. Cédant à M. de Radowitz le portefeuille des affaires étrangères, il reçut le titre de conseiller intime effectif, se tint à l'écart de la politique et se retira à Coblentz. Lorsque le prince royal eut pris en mains, comme régent, les rênes du pouvoir, il rappela M. de Schleinitz aux affaires étrangères dans le cabinet du 6 novembre 1858. La politique extérieure de la Prusse oscilla depuis lors entre les anciens ressentiments contre l'Autriche et les défiances sans cesse renaissantes contre la France, cherchant tour à tour, un point d'appui dans ses relations avec l'Angleterre et la Russie. Un des principaux actes de M. de Schleinitz fut une protestation un peu tardive, contre la politique révolutionnaire du roi Victor-Emmanuel en Italie (18 octobre 1860). Après une administration laborieuse, il fut, sur sa demande, relevé des fonctions de ministre des affaires étrangères et nommé ministre de la maison royale, avec le titre et le rang de ministre d'État (octobre 1861).

SCHLESINGER (Guillaume-Henri), peintre français d'origine allemande, né à Francfort-sur-le-Mein, vers 1814, étudia la peinture à l'Académie de Vienne, puis vint à Paris, où il se fixa, et débuta au Salon de 1840. Il traita le portrait et la peinture anecdotique. Nous citerons : *les Séductions de la vie*, *Promenade à l'église*, *Guérillas espagnols*, *Marguerite et le Tentateur* (1840-1842); *Si jeunesse savait!...* *les Favorites du sérail*, *le Repas*, *Une Journée de J. J. Rousseau*, *Colin-Maillard assis*, *le Pont d'amour*, *l'Indiscret* (1843-1846); *le Discret*, *Intérieur du harem*, *Petite marguerite*, *la Romance* (1847); *le Premier amour de Voltaire*, *les Sens*, *les Confidences de l'amour*, *Improvisation de Piron*; *Ressemblance garantie* (1848-1853); les portraits du *comte d'Appony*, de *Mlle Heineffetter*, de *MM. G. Roger*, *Lambert*, *Paul Dussert*, *Mlle Lia Duport*, etc. (1842-46); *le Bonheur dans les montagnes*, *la Chasse aux papillons*, *les Préférences*, *la Pénitente*, *la Fiancée* (1856); *En l'absence des maîtres* (1857); *la Dernière séance*, *le* [illegible] *Pied*, *Coucou* (1859); *l'Enfant volé*, [illegible] *de l'Amour médecin*, *la Source* (1861); [illegible] *perdue*, *Tête d'étude* (1863); *Tête de la* [illegible], *Tête d'étude* (1864); *les Cinq sens*, tableau qui parut à l'Exposition universelle de 1867 et fut acheté par l'empereur Napoléon III, *Portrait de femme* (1865); *Carmela*, *la Lecture* (1866); *l'Enfant volé*, *deux Enfants*, portraits, à l'Exposition universelle de 1867; *Maria del* [illegible], *Seule dans l'atelier* (1868); *les Beaux yeux*, *Portrait* (1869); *Peine perdue* (1872); *Mlle* [illegible] (1873); *Frère et Sœur* (1874); *le Colombier*, *Jehanne* (1875); *Portrait* (1876); *Écoute*, *Comme grand'maman* (1877); *Double arrêt* ([illegible]), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840 et une 2e en 1847. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1866.

SCHLIEMANN (Henry), archéologue allemand, né le 6 janvier 1822, à Neu-Buckow (Mecklembourg-Schwerin), fit, sous la direction de son père, quelques études classiques, mais se vit obligé, à quinze ans, pour gagner sa vie, d'entrer comme apprenti chez un épicier. A la suite d'un accident qui le rendit incapable d'un travail matériel, et le força de rester quelque temps à l'hôpital de Hambourg, il s'embarqua sur un navire, qui fit naufrage, et fut emmené à Amsterdam, où il trouva un modeste emploi [illegible] quelques loisirs. Il apprit alors, successivement, la plupart des langues de l'Europe. En 1846 il [illegible] une maison de commerce à Saint-Pétersbourg, où il étudia le grec ancien avec le grec moderne. En 1858, il fit des voyages en Suède, en Danemark, en Allemagne, en Italie, en Égypte, et revint à Saint-Pétersbourg par la Syrie et Athènes. En 1863, sa fortune faite, il alla visiter la [illegible], puis passa dans l'Inde, en Chine, au Japon, fit le tour du monde et se fixa à Paris pour étudier l'archéologie. Il retourna en Grèce, y [illegible] et obtint alors de la Turquie l'autorisation de rechercher l'emplacement de l'ancienne Troie, à la condition de partager ses trouvailles avec le musée de Constantinople. Il fit faire des fouilles considérables à Hissarlik, où il trouva, sous une couche épaisse de cendres rouges et de scories de cuivre et de plomb, des murailles de [illegible], et un très grand nombre d'outils de pierre, d'armes de bronze, de vases et d'objets en terre cuite, en os et en ivoire. Il découvrit aussi un amas de vases et de bijoux en or, en argent et en électron, dans lequel il crut voir le trésor de Priam, chanté par Homère. Ces trouvailles donnèrent lieu à de vives discussions dans le monde savant et à de longues demandes en restitution de la part de la Turquie.

Pendant la durée des travaux (septembre 1871-juin 1873) M. Schliemann a adressé à la Société archéologique d'Athènes [illegible] mémoires réunis depuis sous le titre de : *Antiquités troyennes, rapport sur les fouilles de Troie* (Trojanische Alterthümer, Bericht über die Ausgrabungen in Troja; Leipzig, 1874). Il a également publié : *Atlas d'antiquités troyennes*, *reproductions photographiques*, pour le rapport *sur les fouilles de Troie* (Atlas Trojanischer Alterthümer; photographische Abbildungen zu den Berichte über die Ausgrabungen in Troja, Leipzig, 1874), traduit en français par [illegible] (Leipzig, 1874, in-8; avec atlas de [illegible] planches); *la Chine et le Japon au temps présent* ([illegible], in-18); *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* ([illegible], avec pl.) : *Mycènes*, récit de ses recherches, avec une *Préface* de M. Gladstone (Londres et Leipzig, 1878, in-8).

SCHLOEMILCH (Oscar), mathématicien allemand, né à Weimar, le 13 avril 1823, fit ses études aux universités d'Iéna, de Berlin et de Vienne, prit ses grades, en 1844, devint professeur extraordinaire de mathématiques à Iéna en 1846 et passa, trois ans après, à l'École polytechnique de Dresde. En 1874, il fut nommé conseiller pour l'enseignement supérieur, au ministère de l'instruction publique de Saxe. Parmi ses ouvrages dont le succès est attesté par de nombreuses éditions, nous citerons : *Manuel d'analyse algébrique* (Handbuch der algebraischen Analysis ; Iéna 1873, 5e édit.) ; *Traité de géométrie analytique de l'espace* (Lehrbuch der analyt. Geometrie des Raumes ; Leipzig, 1877, 4e édit.) ; *Compendium de la haute analyse* (Brunswick, 3e édit. 1875) ; *Manuel de mathématiques* (Handbuch der Math. Breslau, 1880, in-8). Il a été traduit de lui en français : *Théorie des intégrales et des fonctions elliptiques* (Liège, 1873, gr. in-18, avec 2 pl.) En 1856, il avait fondé un journal de mathématiques et de physique.

SCHLYTER (Charles-Jean), jurisconsulte suédois, né à Carlscrona, le 29 janvier 1795, n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, comptable à l'Amirauté. Recueilli par son beau-frère W. Faxe, évêque de Lund, il fit ses études à l'université de cette ville (1807-1813), se rendit à Rostock (1814), où il se fit recevoir maître en philosophie (1816), et revint à Lund, où il fut nommé *juris docens*. En 1822, le roi le chargea, avec Collin, de publier le texte des anciennes lois suédoises et il poursuivit seul ce travail depuis 1834. M. Schlyter, professeur adjoint à Upsal, puis à Lund, en 1837, professeur titulaire de droit civil et criminel, a été nommé membre de l'Académie des belles-lettres de Stockholm.

La plus importante de ses publications est : *Corpus juris Sueo-Gothorum antiqui*, avec notes, variantes, glossaire et index des noms propres (Samling af Sweriges gamla Lagar ; Stockholm, puis Lund, 1827-1877, 13 vol. in-4), un des monuments les plus considérables publiés, sur l'histoire du droit, de notre temps. Il faut encore citer : *Tentamina ad illustrandam historiam juris Scandinavici* (Lund, 1819) ; *Sur l'Étude de l'histoire du droit* (Om Laghistoriens studium).

SCHMARDA (Louis-Charles), naturaliste allemand, né à Olmütz, le 23 août 1819, étudia la médecine et les sciences naturelles à Vienne, et y prit le double diplôme de docteur en philosophie et en médecine. Après avoir servi comme médecin militaire il entra dans l'enseignement, fut professeur d'histoire naturelle et de géographie à Grætz puis à Prague, et, après un long intervalle consacré à des voyages, il fut nommé, en 1862, professeur de zoologie à Vienne. En 1853 il était parti pour l'île de Ceylan qu'il explora pendant une année, et d'où il passa dans la colonie du Cap puis en Australie. Il visita, les années suivantes, le Chili, Panama, la Jamaïque, toute la mer des Antilles, les États-Unis, le Canada, Cuba, et revint en Europe en 1857. Il a exécuté depuis, pour le compte du ministère de la marine, diverses explorations des côtes de l'Autriche.

M. Schmarda s'est fait connaître en zoologie par des travaux spéciaux sur les invertébrés et par diverses publications d'histoire naturelle : *Étude sur les infusoires* (Beitraege zur Naturgeschichte der Infusorien ; Vienne, 1846) ; *Observations psychologiques sur les animaux* (Andeutungen aus dem Seelenleben der Thiere ; Ibid., 1846) ; *Nouveaux invertébrés* (Neue wirbellose Thiere ; Leipzig, 1859-1861, 2 parties, 37 pl.) ; *Distribution zoographique des animaux* (die geogr. Verbreitung der Thiere ; Vienne, 1853) ; *Précis de zoologie* (Grundzüge der Z. ; Ibid., 1853). *Zoologie* (Vienne, 1871-1872, 2 vol. ; 2e édit. 1877-1878). A ses expéditions se rapportent : *Voyage autour du monde de* 1853 à 1857 (Reise um die Erde, etc. ; Brunswick, 1861, 3 vol.), des études d'histoire naturelle sur *l'Adriatique* (Vienne, 1852), *l'Égypte* (Ibid., 1867) ; des rapports sur la production maritime des côtes autrichiennes, etc.

SCHMERLING (Antoine, chevalier DE), homme d'État autrichien, né à Vienne, le 23 août 1805, y fit ses études de droit, et entra ensuite dans la magistrature, dont il franchit facilement les premiers degrés. Conseiller à la Cour d'appel, en 1846, il fut élu, à la même époque, député des États autrichiens. L'opposition qu'il avait faite à M. de Metternich lui donna, lors des événements de 1848, de la popularité. Il représenta l'Autriche à l'Assemblée préparatoire de Francfort, et prit une grande part aux travaux du comité des dix-sept. Élu membre de l'Assemblée nationale, il y accepta l'idée de la fédération allemande, mais avec la suprématie de l'Autriche. L'archiduc Jean, vicaire de l'Empire, le choisit, le 15 juillet, pour premier ministre, et lui donna les portefeuilles des affaires étrangères et de l'intérieur ; il ne conserva que le dernier. Le vote de la Chambre contre la ratification de l'armistice de Malmoë détermina une première fois sa retraite ; mais il revint au pouvoir au mois de septembre et comprima avec beaucoup d'énergie l'émeute du 18, dirigée contre l'Assemblée nationale.

M. de Schmerling se retira du ministère et de l'Assemblée au mois de décembre, devant les vives attaques de la gauche et l'influence toujours croissante du parti prussien. Rentré alors aux États autrichiens, il contribua, par ses renseignements et ses conseils, à modifier la politique autrichienne à l'égard de l'Allemagne. Le gouvernement le choisit pour son plénipotentiaire à Francfort. Le triomphe définitif de la prépondérance prussienne le ramena de nouveau à Vienne en avril 1849. Il y fut ministre de la justice, de 1849 à 1851 ; mais ses efforts pour modérer la réaction, après avoir résisté à l'émeute, amenèrent sa retraite. On lui donna comme dédommagement, la place de président à la Cour de cassation. A la fin de 1860, le rappel de M. de Schmerling à la tête des affaires, avec le titre de ministre d'État, fut considéré comme une garantie des concessions libérales octroyées par l'empereur à ses peuples, et le bruit de sa démission courut toutes les fois qu'on supposa à la cour des projets de contre-révolution. Il la donna réellement ainsi que les ministres de son cabinet, à la fin de juillet 1865 ; seulement le ministère dut continuer à fonctionner jusqu'à la clôture de la session du Reichsrath. Il reprit la présidence de la Cour de cassation. Il fut aussi nommé, en février 1871, président de la Chambre haute, où il entra, en 1867, comme membre à vie. Écarté pour longtemps du pouvoir par les nécessités politiques qui, après les désastres de 1866, ont forcé l'empereur d'Autriche à recourir au système personnifié dans M. Beust, M. de Schmerling resta comme le symbole des arrière-pensées de réaction centraliste, au milieu du mouvement universel d'organisation fédérale.

SCHMID (Reinhold), jurisconsulte allemand, né le 29 novembre 1800, à Iéna, fut élevé dans un établissement pédagogique fondé par son père, connu autrefois comme écrivain philosophique de l'école de Kant. Il étudia ensuite aux universités

d'Iéna et de Berlin et débuta par une série d'articles, insérés dans la revue périodique *Hermès*, sur la législation des Anglo-Saxons. Ayant pris ses grades à l'université d'Iéna, il y fut nommé professeur adjoint de droit en 1832, puis fut appelé à Berne, en 1836, à la chaire de droit romain. — Il est mort à Iéna, le 21 avril 1874.

M. Schmid a donné, sur la philosophie du droit un ouvrage estimé : *Théorie et méthodologie du droit civil* (Theorie und Methodik des bürgerlichen Rechts; Iéna, 1848). On lui doit en outre : *Lois des Anglo-Saxons* (Gesetze der Angel-Sachsen; Leipzig, 1832), ouvrage qu'il a refondu depuis (Ibid., 1858), et divers écrits de discussions politiques.

SCHMIDT (Guillaume-Adolphe), historien allemand, né à Berlin, le 26 septembre 1812, fit de fortes études de philologie et d'histoire, sous les maîtres les plus célèbres de l'Université, prit ses grades, devint professeur extraordinaire, et fut élu, en 1848, député au parlement de Francfort. En 1851, il passa à Zurich où il fut professeur d'histoire à l'Université et à l'École polytechnique. Il rentra en Allemagne en 1860, comme professeur d'histoire à l'université d'Iéna.

L'un des hommes qui ont le mieux servi les études historiques en Allemagne par la fondation d'associations et de journaux, il a publié : *Histoire de la liberté de penser et de croire au premier siècle des Césars et de l'ère chrétienne* (Geschichte der Denk-und Glaubensfreiheit im, etc., Berlin, 1847); *la Révolte de Constantinople sous Justinien* (der Aufstand in Konst. unter, etc.; Zurich, 1854); *Histoire des aspirations unitaires prusso-allemandes depuis Frédéric le Grand* (Geschichte der Preussdeutschen Unionsbestrebungen seit, etc., Berlin, 1851); *Histoires contemporaines*, la France de 1815 à 1830, l'Autriche de 1820 à 1848 (Zeitgenœssische, Geschichten; Ibid., 1859); *l'Alsace et la Lorraine*, démembrées de l'Empire germanique (Elsass und Lothringen, etc.; Leipzig, 1859); *le Schleswig-Holstein*, histoire et droit (Schleswig-Holsteins Geschichte und Recht; Iéna, 1864); *Tableaux de la Révolution française*, publiés sur les papiers inédits du département et de la police secrète de Paris (Leipzig, 1867-1871, 3 vol. et tables); *Physionomie de Paris au temps de la Révolution* (Pariser Zustaende waehrend der Revolutionszeit, 1789-1880; Iéna 1874-1876, 3 vol.); *Époques et Catastrophes* (Berlin, 1874); *le Siècle de Périclès* (das Perikleische Zeitalter; Iéna, 1877, t. I), etc.

SCHMIDT (Henri-Julien), littérateur allemand, né à Marienwerder, le 7 mars 1818, fit ses études d'histoire et de philosophie à Kœnigsberg, fut quelques années professeur à l'école de Luisenstadt à Berlin, et passa, en 1847, à Leipzig, comme rédacteur ordinaire du journal *die Grenzboten*. Il en devint propriétaire avec son ami, M. Freytag, et y défendit, dès cette époque, la cause de l'hégémonie prussienne. A la fin de 1861, il revint à Berlin où il rédigea, pendant deux ans, *la Gazette générale*. En 1878 il obtint de l'Empereur une pension de 3000 marks.

M. Julien Schmidt est auteur d'importants travaux d'histoire littéraire. Le principal est son *Histoire de la littérature nationale allemande au* XIXe *siècle* (Geschichte der deutschen National-literatur im XIX Jahrh.; Leipzig, 1853, 2 vol.), qui a pris pour titre, à partir de la 4e édition : *Histoire de la littérature allemande depuis la mort de Lessing* (Geschichte der deutschen Lit. seit Lessing's Tod.; Ibid., 1858, 3 vol.). Après cet ouvrage, très répandu et très discuté, vinrent : *Histoire de la littérature française depuis la révolution de* 1789 (Geschichte der franz. Lit. [illegible]; Ibid., 1858 2e édit. 1873-1874); *Histoire de la vie intellectuelle en Allemagne de* [illegible] *à la mort de Lessing* (Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland von, etc.; Ibid., 1859-1864, 2 vol.), formant en quelque sorte l'introduction de son principal ouvrage; *Tableau de la vie intellectuelle de notre temps* (Bilder aus dem geistl. Leben unserer Zeit; Leipzig, 1870-1878, 5 vol.), curieux recueil d'essais littéraires et historiques. Sans compter des études moins étendues d'histoire littéraire et brochures d'actualité politique.

SCHMIDT (Édouard-Oscar), zoologiste allemand, né à Torgau, le 21 février 18[illegible], fut, à Berlin, l'élève de Jean Müller et d'Ehrenberg. Il prit ses grades à Iéna, où il devint professeur extraordinaire en 1849. Appelé à Cracovie en 1855, il quitta cette ville, deux ans après, à la suite des événements politiques qui éclatèrent en Galicie, et passa à l'université de Gratz où il fut élu recteur. En 1872, il accepta la chaire de zoologie à l'Université de Strasbourg.

On cite de lui : *Manuel d'anatomie comparée* (Handbuch der vergleichenden A.; Iéna, [illegible]; 3e édit. 1865), suivi d'un *Atlas* (Handatlas, Ibid., 1854); *Manuel de zoologie* (Lehrbuch der Z.; Vienne, 1853); *Guide de zoologie* (Leitfaden der zoologie; Vienne, 1860; 3e édit. 1874); des recherches spéciales sur *les Éponges de l'Adriatique* (die Spongien des Adriat. Meeres; Leipzig, [illegible]; *Suppléments*, 1864-1866); *les Éponges de l'Atlantique* (Spongienfauna des Atlant. Gebiets; Leipzig, 1870); *l'Antiquité de l'homme et le* [illegible] (das Alter der Menschheit und, etc.; Vienne, [illegible]), avec M. Unger; *les Sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient* (die naturwissenschaftlichen Grundlagen der Philosophie des Unbewussten, Leipzig, 1876); *la Descendance de l'homme et le Darwinisme* (Descendenzlehre und Darwinismus, 1876), ces deux derniers traduits en français eurent plusieurs éditions; [illegible] bre de mémoires, etc.

SCHMIDT (Maurice), helléniste allemand, né à Breslau, le 19 novembre 1823, suivit les cours de philologie, dans cette ville et à Berlin et fut professeur dans plusieurs gymnases de [illegible] à 1857. Appelé à Iéna à la chaire de philologie classique, il y devint professeur ordinaire et [illegible].

Parmi les travaux de philologie et d'érudition de M. Maurice Schmidt, nous citerons : [illegible] *reliquiæ* (Berlin, 1842); *Didymi reliquiæ* (Leipzig, 1854); *Lexicon de Hesychius* (Iéna, [illegible] 1868, 4 vol.), édition critique; une autre édition critique du grammairien Herodien [illegible] *prosodia* (Ibid. 1860); *the Lycian* [illegible] (Ibid. 1868); *Chants de guerre olympiques de Pindare* (Pindar's olymp. Siegesgesaenge, Ibid. 1869); *les Tables d'Idalie et le Syllabaire de Chypre* (die Tafel von Idalion und [illegible] Syllabar; Ibid. 1874); *Recueil d'inscriptions de l'île de Chypre* (Sammlung kyprischer Inschriften, Ibid. 1876). Il a donné une traduction de la *Poétique* d'Aristote (Iéna, 1876), et un certain nombre de mémoires.

SCHMITZ (Isidore-Pierre), général français, né à Neuilly-sur-Marne (Seine-et-Oise), le [illegible] juillet 1820, entra à l'École de Saint-Cyr en [illegible], passa à celle d'état-major en 18[illegible], lieutenant en 1845, capitaine en 1847, chef d'escadron en 18[illegible], lieutenant-colonel en 1859, colonel en [illegible], il a été promu général de brigade le 11 août 18[illegible] et général de division le 30 septembre 18[illegible]. Envoyé à l'armée d'Afrique en 1844, il fut cité [illegible] à l'ordre général de l'armée, reçut en France [illegible]

1849, fut envoyé à Strasbourg et était devenu aide de camp du général Forey lors des événements de décembre 1851. A part de courts intervalles, il resta attaché à la personne du général Forey, qu'il suivit en Crimée, se distingua au siège de Sébastopol, où son frère fut tué.

Nommé officier d'ordonnance de Napoléon III le 9 novembre 1855, le général Schmitz l'accompagna en 1859 à la campagne d'Italie et fut chargé de rapporter à l'Impératrice régente les drapeaux pris à Magenta. Chef d'état-major du corps expéditionnaire en Chine il se distingua lors de la prise d'assaut du camp retranché d'Eangho, où il planta le drapeau national sur le haut du parapet devant toute l'armée (14 août 1860). Il fut encore cité à l'ordre pour sa conduite dans le combat de Koat-Sun, le 19 septembre. En 1866, il alla en Italie suivre les opérations de la guerre et resta à Florence jusqu'à la fin de 1867. L'année suivante, il commanda une brigade à Lyon, fut ensuite chef d'état-major du 6ᵉ corps et commanda la subdivision de la Haute-Garonne.

Au début de la guerre contre la Prusse, appelé par le général Trochu au poste de chef de l'état-major général de l'armée de Paris, le général Schmitz contresigna en cette qualité tous les ordres, dépêches, etc., publiés pendant le siège de Paris. Il laissa prudemment à la garde nationale seule le soin de rétablir l'ordre menacé dans la journée du 31 octobre. Après la guerre, il commanda successivement la 1ʳᵉ brigade du 1ᵉʳ corps d'armée de Versailles, la 5ᵉ brigade d'infanterie du 2ᵉ corps d'armée, la 3ᵉ, puis la 4ᵉ division du même corps et remplaça, en 1879, le général de Lartigue dans le commandement du 12ᵉ corps, à Limoges, où il imposa avec autorité à ses officiers le respect du gouvernement républicain. Le général Schmitz, décoré de la Légion d'honneur le 28 novembre 1848 a été promu officier le 22 septembre 1851, commandeur le 27 décembre 1861 et grand officier le 3 février 1880.

SCHMOLLER (Gustave), économiste allemand, né à Heilbronn, le 24 juin 1838, suivit les cours de l'université de Tubingue et fut, quelque temps employé au bureau royal de statistique du Wurtemberg. Appelé à Halle, en 1864, comme professeur ordinaire de sciences politiques, il passa en 1872, à celle de Strasbourg.

On cite de lui : *le Traité de commerce français et ses adversaires* (der franz. Handelsvertrag und seine Gegner; Francfort 1862); *Histoire du petit commerce en Allemagne au XIXᵉ siècle* (Geschichte des deutschen Kleingewerbe im XIX Jahrh. Halle, 1869); *Sur quelques principes de droit et d'économie politique* (Ueber einige Grundfragen des Rechts und der Volkswirthschaft; Iena 1875), réfutation de l'ouvrage de Treitscke *le Socialisme et ses protecteurs*. Depuis son séjour en Alsace, il a publié sur l'histoire de ce pays : *Prospérité de Strasbourg et la révolution économique du XIIIᵉ siècle* (Strasburgs Blüte und die volkswirth. Revolution im XIIIᵉ Jahrh. Strasbourg, 1875); *Strasbourg au temps de la lutte des corporations* (Str. zur Zeit der Zunftkaempfe; Ibid. 1875); *Corporations des drapiers et tisserands strasbourgeois* (die strasburger Tuchmacher und Weberzunft; Ibid. 1878).

SCHNAASE (Charles), écrivain allemand, né à Dantzig, le 7 septembre 1798, fut élève de Hegel à l'université de Heidelberg (1816), suivit son maître à Berlin, et, pendant quelque temps, se voua tout entier à la philosophie. Mais il l'abandonna pour la peinture et les beaux-arts, et, en 1825, il se rendit en Italie. A son retour, il prit place dans la magistrature prussienne. Nommé assesseur à Kœnigsberg (1826), il devint successivement conseiller du tribunal de Marienwerder, procureur à Dusseldorf, puis, en 1848, conseiller à Berlin. Il a été président de la Société des Amis des arts en Prusse et de la Société de l'art religieux dans l'Église évangélique. — Il est mort à Wiesbaden, le 20 mai 1875.

Outre des *Lettres hollandaises* (Niederlaend. Briefe; Stuttgart, 1834), et divers autres écrits, tels que sa belle introduction à l'ouvrage de Schwanthaler, *la Croisade de Barberousse* (1840), il a publié une *Histoire des beaux-arts* (Geschichte der bildenden Künste; Dusseldorf, 1843-1864, t. I-VII; 2ᵉ édit. 1866-1877, t. I-VIII), œuvre considérable, louée pour l'érudition et le goût.

SCHNEEGANS (Charles-Auguste), publiciste et homme politique alsacien, né à Strasbourg, le 9 mars 1835, fit ses études au collège protestant de cette ville, suivit les cours de la faculté des lettres et fut reçu licencié en 1856. Attaché l'année suivante, en qualité de secrétaire rédacteur, à la Commission européenne du Danube qui siégeait à Galatz, il revint à Paris, après la clôture de ses travaux en visitant Athènes et Constantinople. Rédacteur du *Courrier du Bas-Rhin* depuis 1862, il fut en 1867 correspondant du *Temps* et de la *Revue nationale*. Membre du conseil municipal de Strasbourg en 1870, et adjoint au maire, pendant le siège, il se rendit en Suisse après l'entrée des Allemands dans cette ville, y fonda le journal *Helvetia*, qui fut interdit en Alsace et lui-même fut signalé pour être arrêté.

Elu, le 8 février 1871, représentant du Bas-Rhin à l'Assemblée nationale, le sixième sur douze, par 65 632 voix, il vota contre les préliminaires de paix et, après leur adoption, se retira avec ses collègues des pays cédés. En avril 1871, il fut appelé à Lyon, pour prendre la rédaction du *Journal de Lyon*, et protesta, en 1872, contre les conclusions de la Commission d'enquête, sur les capitulations, en ce qui concerne Strasbourg. Il quitta la rédaction du *Journal de Lyon*, en août 1873, rentra en Alsace et, acceptant les faits accomplis, il ne demanda au gouvernement allemand qu'une autonomie locale pour son pays. C'est en ce sens qu'il fut élu, au Reichstag de l'Empire, en janvier 1877, par la circonscription de Saverne (Zabern). Il devint la même année membre du consistoire supérieur protestant. Trois ans plus tard, il donnait sa démission de député, pour entrer dans l'administration centrale de l'Alsace-Lorraine (janvier 1880).

On cite de M. Schneegans : *Une Saison en Allemagne* (1864, in-16), souvenirs des bords du Rhin; *Contes* (Strasb. 1868, in-18); *la Guerre en Alsace* (Ibid. 1871, in-12); puis en allemand : *Organisation de l'enseignement supérieur en Alsace-Lorraine* (Ueber das hohere Schulwesen in E.-L. Ibid. 1877).

SCHNEIDER (Joseph-Eugène), industriel et homme politique français, député, ancien ministre, né à Bédestroff (Meurthe), le 29 mars 1805, de parents sans fortune, était cousin du général de ce nom, député de la Moselle et ministre sous Louis-Philippe. Il embrassa la carrière commerciale, travailla chez le banquier Seillière et fut chargé, en 1830, de la direction des forges de Bazeilles. Quelques années après, il devint, avec son frère aîné, gérant de l'établissement métallurgique du Creuzot, qui par ses soins atteignit à un haut degré de prospérité et lui valut trois médailles d'or aux expositions de 1839, 1844 et 1849. Au commencement de 1870, une grève subite et générale des ouvriers du Creuzot appela vivement l'attention, pendant quelques semaines, sur l'or-

ganisation de cette admirable usine et sur la personnalité de son directeur.

A la mort de son frère (1845), M. Schneider lui succéda à la Chambre des Députés et au Conseil général de Saône-et-Loire pour le canton de Montcenis, fut réélu en 1846 et fit partie de la majorité ministérielle. Resté à l'écart de l'Assemblée constituante et de la Législative, il accepta dans le cabinet de transition du 20 janvier 1851, « composé, disait le message, d'hommes spéciaux, » le portefeuille de l'agriculture et du commerce qu'il conserva jusqu'au 10 avril suivant, et fut élevé, le lendemain, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Après le coup d'État, il fut appelé à la Commission consultative, et, en 1852, élu, comme candidat du gouvernement, député au Corps législatif, dont il devint un des vice-présidents. Pendant la session de 1865, la mort de M. de Morny laissa la présidence vacante, et M. Schneider l'occupa presque constamment. En 1857 et en 1863, son mandat lui avait été renouvelé par les électeurs de la 1re circonscription de Saône-et-Loire. A ces dernières élections, il avait obtenu 21 049 voix sur 21 601 votants. Il fut également réélu en 1869, par 19 130 voix sur 30 965 votants, contre 7975 voix données au candidat radical, le docteur Michon, et 3803 à un candidat indépendant, le vicomte de Lovencourt.

Depuis 1867, M. Schneider avait été nommé par l'empereur, à l'ouverture de chaque session, président du Corps législatif, et il occupait ce poste difficile au moins avec autant d'aisance que ses prédécesseurs, MM. de Morny et Walewski. Il y représentait même, dans une certaine mesure, une nuance de l'opinion libérale. Aussi, lorsqu'en juin 1869, l'empereur promut au grade de grand officier de la Légion d'honneur l'un des vice-présidents, M. Jérôme David, connu pour l'exaltation de ses idées conservatrices, cette promotion engagea M. Schneider à donner sa démission de président; il la retira sur une lettre de l'empereur, désavouant l'interprétation donnée à la distinction qu'il venait d'accorder (25 juin). Lorsque la Chambre eut recouvré le droit d'élire son président, M. Schneider fut rappelé à ces fonctions par l'élection, à une très forte majorité (décembre 1869). Il les conserva jusqu'à la dernière heure de l'Empire et présida encore, le 4 septembre 1870, la séance qui se termina par la dissolution.

M. Schneider siégeait, depuis 1845, au Conseil général des manufactures, pour lequel il a rédigé plusieurs rapports. Régent de la Banque de France, il a été, jusqu'en novembre 1867, président du Conseil d'administration de la Société générale pour faciliter le développement du commerce et de l'industrie. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur le 14 août 1857 et grand'croix le 14 août 1868. — Il est mort à Paris, le 27 novembre 1875. Il s'était formé une galerie de tableaux contenant un certain nombre d'œuvres de grands maîtres et dont la vente, après sa mort, a produit près de 1 500 000 francs.

SCHNEIDER (Hortense-Catherine), actrice française, est née à Bordeaux, vers 1835. Elle montra les dispositions les plus précoces pour le théâtre, et elle avait quinze ans à peine quand elle se fit applaudir, dans *Michel et Christine*, à l'Athénée de sa ville natale. Un vieux professeur, du nom de Schaffner, lui donna des leçons de chant, et un an plus tard, elle partit pour Agen, où elle resta trois ans, chargée de rôles secondaires. A son arrivée à Paris, elle essaya vainement d'entrer aux Variétés, mais elle obtint un engagement dans la troupe des Bouffes-Parisiens, qui se formait alors. Elle se fit remarquer dans *la Pleine eau*, *le Violoneux*, *le Thé de Polichinelle*, *Trombalcazar*, *la Rose de Saint-Flour*, *les Pantins de Violette*. Elle entra alors aux Variétés, et y débuta dans *le Chien de garde*, le 19 septembre 1856. Malgré le succès qu'elle obtint, elle ne tarda pas à passer au théâtre du Palais-Royal, où ses débuts eurent lieu le 5 août 1858, dans *le Fils de la Belle au bois dormant*. Elle parut ensuite avec un succès toujours croissant, dans *le Punch Grassot*, *la Revue du mardi-gras*, *les Mémoires de Mimi bamboche*, *la Beauté du diable*, *Danaé et sa bonne*, *les Diables roses*, etc.

En décembre 1864, Mlle Schneider retourna aux Variétés et trouva dans *la Belle Hélène* un des rôles les plus favorables à son jeu franc, à la liberté provoquante de son geste et de ses allures, à son aptitude égale pour le chant et la danse. Un succès de même nature, mais beaucoup plus grand encore, lui était réservé dans *la Grande Duchesse de Gérolstein*. Après avoir joué cette pièce à Paris pendant toute l'Exposition universelle de 1867 et en avoir fait la « grande attraction » du public et des souverains de l'Europe, elle la joua sur quelques théâtres étrangers, notamment à Londres, en juillet 1868, aux applaudissements [illegible] d'un « parterre de princes ». En 1868, elle passa aux Bouffes-Parisiens, pour y jouer la Diva de son maëstro ordinaire, M. Offenbach. Après 1870, Mlle Schneider parut avec le même succès dans ses opérettes favorites, à Londres, à [illegible], à Saint-Pétersbourg; elle fit sa rentrée à Paris, au théâtre des Variétés en avril 1872, mais ne se produisit plus que dans des représentations extraordinaires. Les journaux ont fait grand bruit, en octobre 1865, d'un testament du duc de [illegible] Grammont contenant un legs de 30 000 fr. en sa faveur.

SCHNEIDER (Louis), acteur et littérateur allemand, né à Berlin, le 29 avril 1805, fils d'un directeur de musique militaire, débuta de bonne heure, mais avec peu de succès, comme acteur et comme chanteur, puis entra au service, comme volontaire d'un an. Il s'éprit alors de la littérature militaire, rédigea le journal très-populaire *l'Ami du soldat*, et publia, en plusieurs langues, quelques livres pour l'usage de l'armée. Rentré au théâtre en 1834, il devint un des acteurs les plus goûtés des scènes de Berlin. Il [illegible] même ses rôles ou les écrivait tout entiers. Il fut ainsi conduit à transcrire pour la scène allemande une foule de pièces empruntées aux théâtres de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la Russie : vaudevilles, comédies, drames, librettos d'opéras-comiques et de grands opéras. Il fut alors chargé de l'administration de plusieurs théâtres.

L'hostilité qu'il montrait pour les idées démocratiques et révolutionnaires l'exposa, en 1848, à des manifestations qui le forcèrent de quitter ses fonctions et de s'éloigner de Berlin. Retiré à Potsdam, il y fonda un journal [illegible] réactionnaire, *la Gazette de l'armée*. Les rois Frédéric-Guillaume et Guillaume récompensèrent son dévouement. Lecteur du roi, conseiller de cour, bibliothécaire particulier, il fut, pendant la guerre de 1866, attaché au quartier général, fit à part une édition spéciale de son propre journal, il publia des rapports officiels sur les [illegible] dans le *Moniteur de l'État* [illegible], et se vit chargé de plusieurs missions de confiance. — Il est mort à Berlin, le 16 décembre 1878.

M. L. Schneider a aussi fait paraître des nouvelles et romans : *Bellone*, récits militaires [illegible] lona, etc.; Berlin, 1836); *Souvenirs d'acteur* (Schauspieler-Novellen; Ibid., 1838, 2 vol.); *le Mauvais œil*, roman historique [illegible]

Ibid., 1838, 4 vol.); une *Histoire de l'Opéra de Berlin* (Geschichte der berliner Oper: Ibid., 1847); *le Roi Guillaume, sa vie militaire* (Ibid., 1863); *le Roi Guillaume en 1866* (Ibid., 1867); *la Guerre de la triple alliance contre le dictateur Lopez du Paraguay* (der Krieg der Triple-Allianz gegen den Dict. Lopez, Berlin, 1872, 3 vol.); des écrits historiques sur les divers ordres de Prusse, etc.

SCHNORR VON KAROLSFELD (Jules-Guy-Jean), peintre allemand, membre de l'Institut, né à *Leipzig*, le 26 mars 1794, d'une famille d'artistes, fit ses principales études à l'Académie de Vienne, et y fonda, avec quelques amis, une société de peinture, destinée à soutenir les débutants. En 1817, il partit pour Rome, où il passa dix années. De retour en Allemagne, en 1827, il obtint une chaire à l'Académie des beaux-arts de Munich, et fut chargé, par le roi Louis, d'exécuter au rez-de-chaussée de la Nouvelle-Résidence cinq tableaux empruntés aux légendes des *Nibelungen*. En 1832, il peignit, pour le ministre Stein, la *Mort de Barberousse dans les flots du Cydnus*, et décora la Salle des réceptions de cinq toiles colossales empruntées à l'histoire de Charlemagne, de Barberousse et de Rodolphe de Habsbourg. En 1846, M. Jules Schnorr fut appelé à Dresde, où il devint professeur à l'Académie des beaux-arts et directeur du Musée royal. D'abord correspondant de l'Académie des beaux-arts de France, il a été élu membre associé en 1867. — Il est mort à Dresde, le 26 mai 1872.

Ses autres œuvres principales sont: *les Trois cavaliers chrétiens et les Trois cavaliers païens, Sainte Famille, Saint Roch distribuant des aumônes*, des *Scènes* de l'Arioste exécutées à fresque à la villa Massimi, *les Noces de Cana* pour lord Cathcart, *Jacob et Rachel, Madone avec l'enfant Jésus, Ruth et Booz, la Fuite en Égypte, Laissez venir à moi les petits enfants, l'Annonciation de la Vierge*, ainsi qu'une série de huit tableaux empruntés à la vie de Jésus, et pour lesquels il eut plusieurs collaborateurs; enfin, avec M. Neureuther, des illustrations remarquables aux *Nibelungen* de Cotta et des dessins sur bois pour une édition de luxe de la *Bible en images* (Bibel in Bildern; Leipzig, 1852-1860. 240 pl.).

SCHOEDLER (Frédéric-Charles-Louis), vulgarisateur scientifique allemand, né à Diebourg, le 25 février 1813, étudia la pharmacie à Darmstadt et les sciences naturelles à Giessen, où il fut préparateur de Liebig. Après avoir voyagé à l'étranger, il devint professeur de sciences naturelles au gymnase de Worms, en 1842, et, en 1854, directeur de l'Ecole des arts et métiers de Mayence.

Il s'est fait principalement connaître par des ouvrages de vulgarisation qui obtinrent un immense succès. Son *Livre de la nature* (das Buch der Natur; Brunswick, 1846; 21ᵉ édit., 1878), encyclopédie des sciences naturelles, a été traduit en plusieurs langues, notamment en français (1865-1876, 3 vol.); *la Chimie d'aujourd'hui* (die Chemie der Gegenwart; Leipzig, 3ᵉ édit. 1857); *Vie des animaux illustrée pour les écoles et pour la famille* (Illustriste Thierleben für Schule und Haus; Hildbourghausen, 1867-1869, 3 vol.), d'après Brehm; *Atlas de la Chimie technologique* (Atlas der chem. Technik; Leipzig 1873). Il a collaboré au *Manuel de science de la nature* (Handbuch des Naturkunde, etc.) de Wagner, traduit du français: *le Traité de pharmacie* de Soubeiran, etc.

SCHOELCHER (Victor), écrivain et homme politique français, ancien représentant du peuple, sénateur, né à Paris, le 21 juillet 1804, est fils d'un marchand de porcelaine qui fit faire de notables progrès à son industrie. Au sortir du collège Louis-le-Grand, où il acheva ses études, il se mêla aux mouvements du parti libéral contre la Restauration et appartint fort jeune à la loge des *Amis de la Vérité* et à la Société *Aide-toi, le Ciel t'aidera!* Plus tard, il entra dans la Société des Droits de l'homme.

Comme écrivain, il s'occupa d'abord de littérature et de beaux-arts. Il rendit compte de l'Exposition de peinture, en 1822, dans *l'Artiste*; en 1833, dans la *Revue de Paris*. Dévoué au parti républicain, il se jeta tout entier dans la polémique engagée contre la monarchie de Juillet, et mit sa fortune et sa plume au service de la *Revue républicaine*, de la *Revue du Progrès*, de la *Revue indépendante*, du *Journal du Peuple* et de *la Réforme*. Il se préoccupa surtout de la question de l'abolition de l'esclavage des noirs et en fit, pour ainsi dire, sa spécialité.

En 1829, il avait fait un voyage au Mexique, à Cuba et aux Etats-Unis, et, révolté par le spectacle de la servitude, il demanda hautement l'émancipation immédiate. Après avoir publié ses brochures: *De l'Esclavage des Noirs et de la législation coloniale* (1833) et *l'Abolition de l'esclavage, examen critique des préjugés contre la couleur des Africains et des sang-mêlés* (1840), il fit, en 1840, un voyage aux Antilles françaises, danoises, espagnoles, anglaises et à l'île d'Haïti. Au retour, il publia *les Colonies françaises* (in-8, 1842) et *les Colonies étrangères et Haïti* (2 vol. in-8, 1843). Pour compléter ses études sur le même sujet, il se rendit en Égypte, en Grèce et en Turquie. Il donna, dans *l'Égypte en 1845* (in-8, 1846), un tableau énergique de la misère des fellahs et de la servitude en Orient. Revenu à Paris, M. Schœlcher entretenait une correspondance active avec les mulâtres et avec quelques magistrats de la Martinique et de la Guadeloupe, et ses articles, publiés surtout par *la Réforme*, ont retrouvé place dans l'*Histoire de l'esclavage pendant les deux dernières années* (1847, 2 vol. in-8). Parti, en 1847, pour la côte occidentale d'Afrique, il remonta le Sénégal jusqu'à 30 lieues des cataractes et visita ensuite le petit établissement français sur la Gambie. Il revenait en France au moment où éclatait la révolution de 1848.

Arrivé à Paris le 3 mars 1848, il entra au ministère de la marine comme sous-secrétaire d'État, et le 4 il faisait rendre le décret qui proclamait le principe de l'émancipation, et instituait une commission pour préparer la loi de l'affranchissement immédiat des noirs. Cette commission, dont les travaux ont été imprimés en un volume in-4, rédigea, sous la présidence de M. Schœlcher, les décrets du 27 avril 1848, qui abolirent l'esclavage dans nos colonies. On attribue aussi à M. Schœlcher le décret du 12 mars, qui effaçait de notre code maritime la peine du fouet. La Guadeloupe et la Martinique le choisirent pour représentant à la Constituante. Il opta pour la Guadeloupe, qui l'envoya encore à la Législative. Pendant les deux législatures, il continua de défendre l'émancipation, à la tribune et dans la presse, et soutint une lutte ardente contre les anciens possesseurs d'esclaves. Outre *la Vérité aux ouvriers et cultivateurs de la Martinique* (1850, in-8), il publia une *Protestation des citoyens français nègres et mulâtres contre des accusations calomnieuses* (1851), *le Procès de Marie-Galande* (1851), et plusieurs articles dans *la Liberté de penser*.

Vice-président de la réunion de la Montagne, M. Schœlcher vota constamment avec l'extrême gauche. Lors de la discussion sur les chemins de fer, il fit passer un amendement qui oblige les compagnies à fournir aux voyageurs des wa-

gons de 3ᵉ classe couverts et fermés. Avec le colonel Charras, il présenta une proposition pour l'élection des officiers dans l'armée. Une proposition de lui, tendant à l'abolition de la peine de mort, était à l'ordre du jour lorsque le coup d'État supprima l'Assemblée. Le 2 décembre, M. Schœlcher parut, avec son écharpe de représentant, aux barricades du faubourg Saint-Antoine. Expulsé du territoire, puis de Belgique, il se retira en Angleterre où il publia, en 1852, un écrit véhément contre le gouvernement d'alors : *Histoire du crime du 2 décembre*, (Londres, 1 vol. in-8), *le Gouvernement du 2 décembre* (Ibid., 1853, in-8); et, une brochure en anglais : *Dangers pour l'Angleterre de l'alliance avec les hommes du coup d'État* (1854, in-8).

Refusant de profiter de l'amnistie décrétée par l'Empire, il ne rentra en France que le 6 août 1870, à la nouvelle de nos premières défaites. Le 4 septembre, il était à l'Hôtel de ville, et s'éleva contre quelques radicaux qui demandaient l'adoption du drapeau rouge. Nommé, par décret du 16, colonel d'état-major de la garde nationale, puis membre de la Comission des barricades, il fut chargé d'organiser la légion d'artillerie, dont il conserva le commandement pendant toute la durée du siège de Paris. Au 31 octobre, il signa, avec M. Dorian, la proclamation qui convoquait le peuple à élire un conseil municipal, et qui fut annulée le lendemain. Après la capitulation de Paris, il donna sa démission de colonel, et fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le dixième sur quarante-trois, par 149 994 voix sur 328 970 votants, puis représentant de la Martinique et de la Guyane. Il opta pour la Martinique. Après le 18 mars, replacé par les maires de Paris à la tête de la légion d'artillerie de la garde nationale, il figura parmi les représentants qui essayèrent de traiter avec le Comité central. Arrêté par ordre du Comité de salut public, il fut relâché au bout de trois jours (13 mai), et renonça à ses tentatives de conciliation.

M. Schœlcher prit place à l'extrême gauche de l'Assemblée nationale, présenta une proposition de loi sur la levée de l'état de siège dans les départements de la Seine et de Seine-et-Oise, qui ne fut point prise en considération, et fut nommé président de la commission relative à l'enquête sur les établissements pénitentiaires. Il défendit à la tribune les intérêts des colonies, demanda l'abolition de la peine de mort et l'amnistie. Lors des élections de sénateurs inamovibles par l'Assemblée nationale, il fut élu, le 16 décembre 1875, au septième tour de scrutin, par 305 voix sur 591 votants. Au nouveau Sénat, il fit partie du groupe de l'Union républicaine, renouvela sa proposition sur l'abolition de la peine de mort, signa la demande d'amnistie pleine et entière, et se prononça contre la dissolution de la Chambre, demandée par le ministère de Broglie (23 juin 1877).

Outre les publications déjà citées, on a de M. Schœlcher : *Vie de Hændel* (the Life of Haendel; Londres, 1857, in-8°); *le Repos du dimanche* (the Sunday rest; Londres, 1870); *le Crime de décembre en province* (1875, in-32); *la Grande conspiration du pillage et du meurtre à la Martinique* (1875, in-8); *le Vrai Saint Paul*, sa vie, sa morale (1879, in-18). Il lui a été attribué, dans le courant de l'année 1871, une brochure scandaleuse publiée en Belgique, intitulée : *les Amours de Napoléon III*, que le parquet crut devoir poursuivre. M. Schœlcher, qui était absolument étranger à cette publication, se porta partie civile au procès, et obtint des dommages et intérêts, tandis que l'éditeur était condamné correctionnellement. M. Schœlcher, qui avait réuni une des plus belles collections d'instruments de musique en usage chez les peuples sauvages, en a fait don au Conservatoire de musique en [illegible]. Depuis, il a enrichi la bibliothèque de cet établissement d'éditions rares et précieuses. Il a également offert à la bibliothèque de l'École des beaux-arts une importante série d'estampes et de livres relatifs à l'art et à l'archéologie.

SCHOELL (Adolphe), écrivain allemand, né le 2 septembre 1805, à Brünn, en Moravie (Autriche), étudia successivement, à Stuttgart, Tubingue et Gœttingue, vint ensuite à Berlin, fut agrégé à l'université et obtint une place de professeur à l'académie des beaux-arts. Il la quitta, en [illegible], pour suivre son ancien professeur, Ottfried Müller, en Italie et en Grèce. De retour en Allemagne, après avoir occupé quelques mois, à l'université de Halle, une chaire d'archéologie, il fut nommé directeur des musées de Weimar (1843), puis bibliothécaire en chef (1861).

On doit à M. Schœll, outre de savants articles d'esthétique et d'archéologie, dans le [illegible] de Kugler, le *Journal des arts*, de [illegible] (Kunstblatt) et autres recueils semblables, les ouvrages suivants : *Recherches sur la poésie tragique des Grecs* (Beitraege zur Kenntniss der tragischen Poesie der Griechen; Berlin, 1839); *la Vie et Œuvres de Sophocle* (Sophocles, sein Leben und Werken; Francfort, 1842); *Recherches archéologiques en Grèce* (Archaeologische Mittheilungen aus Griechenland; Ibid., 1843), excellent guide des voyageurs, pour les musées qui se trouvent sous la direction de l'auteur, etc. M. Schœll a encore donné la traduction, en allemand, d'*Hérodote* (Stuttgart, 1832, 2 vol.) et celle de l'*Ajax* de Sophocle (Berlin, 1842), du *Roi Œdipe* (Stuttgart, 3ᵉ édit. 1877), d'*Antigone* (1857), de *Philoctète* (1867), d'*Electre* (1868), etc. Il a publié des *Lettres et dissertations de Gœthe*, durant les années 1776-1786 (Briefe und Aufsaetze von Gœthe, etc.; Weimar, 1846) et *Lettres de Gœthe à Mme de Stein* (Gœthe's Briefe an Frau von Stein, etc., 1848-1851, 3 vol.).

SCHOEMANN (Georges-Frédéric), philologue et archéologue allemand, né à Stralsund, le [illegible] 1793, suivit, à l'université d'Iéna, les cours de Luden. En 1813, il entra dans l'enseignement, devint professeur titulaire à l'université de Greifswald, bibliothécaire et conseiller privé de Greifswald. — Il est mort à Greifswald, le 25 mars 1879.

Ses principaux travaux académiques, [illegible] pour l'érudition, la clarté et la précision, sont : *De Comitiis Atheniensium* (Greifswald, 1819); *la Procédure attique* (der attische Process; [illegible] 1824), en collaboration avec H. E. Meyer; *Antiquitates juris publici Græcorum* (Greifswald, 1838); *les Antiquités grecques* ([illegible]thümer; Berlin, 1850-1859, 2 vol., 2ᵉ édit. 1863). Il a publié, en outre, une traduction allemande de l'orateur *Isée* (Stuttgart, 1830), une édition du même, avec commentaire critique et historique (Greifswald, 1831); puis des traductions des poètes grecs, notamment le *Prométhée enchaîné* et des *Euménides*, d'Eschyle. On [illegible] compter un grand nombre de dissertations en latin sur la mythologie grecque, et particulièrement sur la théogonie d'Hésiode. Citons encore un essai sur *les Mœurs et la Religion des Grecs* (Ueber das sittlich-religiöse Verhältniss der [illegible]chen; Greifswald, 1848), et des *Considérations sur les génies* (Ansichten über die Genien; Greifswald, 1845).

SCHOLANDER (Frédéric-Guillaume), [illegible] et peintre suédois, né à Stockholm, le [illegible]

fit ses études à l'école des beaux-arts de sa ville natale, puis vint à *Paris*, comme pensionnaire du roi, et suivit l'atelier d'Hyppolyte Lebas, où il eut pour collègues MM. Ballu et Garnier. Après avoir visité la France, l'Italie et l'Allemagne, il rentra à Stockholm et devint successivement : intendant des monuments civils de Suède, professeur d'architecture à l'École des beaux-arts, membre et secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Membre de la Société des architectes de la Grande-Bretagne, de celle des architectes du nord de la France, il a été élu correspondant de l'Institut le 20 juillet 1878.

Parmi ses travaux d'architecte il faut citer : *l'Église de Wanga* (1857); *le Musée de Gustave Wasa* (1858); *la Chapelle de Bernadotte* (1860); *l'École Polytechnique* (1860); *la Synagogue de Stockholm* (1862); la restauration des châteaux royaux historiques de Stockholm, Calmar et Wadstena, sans compter 14 églises, 2 hôpitaux, des écoles, des constructions particulières, etc. Comme peintre aquarelliste, il a donné : 1100 planches d'*Études de voyages* (1841-1846); *le Temps préhistorique, l'Art en Égypte, en Assyrie, en Perse et dans les Indes* (1870), 220 planches aquarelles ou gouache; quatre séries d'aquarelles, sujets tirés des *Ballades* d'Acharius (1873-1876); *Scènes de la vie intérieure des Scandinaves*, frise de Salon (1876); *le Conte de la vie humaine*, frise de Salon (1878), etc.

M. Scholander s'est aussi fait un nom dans son pays comme poète, et, sous le pseudonyme d'*Acharius*, a publié : *Ballades; Saga du roi Fjolner*, épopée scandinave, illustrée par l'auteur, et dont les dessins à la plume obtinrent à Londres, en 1871, le diplôme d'honneur; *Luisella*, souvenirs de France et d'Italie, stances; *Quatre nouvelles*, etc.

SCHOLL (Aurélien), journaliste et littérateur français, est né à Bordeaux, le 14 juillet 1833. Fils d'un notaire, il eut à peine achevé ses études au collège de cette ville qu'il se tourna vers la littérature et vint à Paris, où il se jeta éperdûment dans le journalisme agressif de l'époque. Il fit ses premières armes en 1850, dans *le Corsaire*, qui fut supprimé en 1852. Il prit part alors à la rédaction du journal *Paris*, fondé par le comte de Villedeuil, puis à celle du *Mousquetaire* de M. Alex. Dumas, de *l'Illustration*, et, pendant quatre ans, à celle du *Figaro* hebdomadaire. Dans l'intervalle, il fonda ou ressuscita le *Satan*, en 1855, et *la Silhouette*, avec M. J. Noriac. Enfin, il quitta tout à fait *le Figaro*, où il avait longtemps rédigé, sous ce titre : *les Coulisses*, une satire hebdomadaire très remarquée, pour faire au journal de M. de Villemessant concurrence en créant *le Nain jaune*. Il fonda en outre *le Club*, *le Jockey*, et *le Lorgnon* (1869), revue satirique hebdomadaire, dont un des premiers numéros lui attira, sur la plainte du comte de Bisson, son beau-frère, des poursuites en diffamation. La vie littéraire de M. Aurélien Scholl était, d'ailleurs, toute remplie de polémiques, d'affaires, de duels, d'incidents enfin, qui, grâce aux échos de la petite presse, eurent souvent le plus grand retentissement. On n'a pas fait moins de bruit de son mariage avec miss Irène Perkins, fille d'un des riches brasseurs de Londres (mai 1866), et des procès auxquels il donna lieu l'année suivante. Collaborateur régulier de *l'Événement* depuis 1872 et un moment rédacteur en chef du *Voltaire*, M. Scholl a été décoré de la Légion d'honneur, le 7 février 1878.

Il a publié un certain nombre de volumes, dont la plupart ont été formés avec les scènes, les nouvelles, les satires, les fantaisies, les articles de circonstance, que sa plume vive et facile a semés dans tant de journaux. On peut citer : *Lettres à mon domestique* (1854, in-18); *les Esprits malades* (1855, in-18); *Denise*, histoire bourgeoise, en vers (1857, in-32), souvent réimprimée, notamment, en 1863, avec ce sous-titre : « Historiette villageoise », et cette indication : « 15e édition »; *la Foire aux artistes*, petites comédies parisiennes (1858, in-16); *Claude le Borgne* (1859, in-16); *les Mauvais instincts, Histoire d'un premier amour* (1860, in-18), dont une 2e édition porte pour premier titre : *Hélène Hermann* (1863, in-18); *les Amours de théâtre* (1862, in-18); *Aventures romanesques* (1862, in-18); *Scènes et Mensonges parisiens* (1863, in-18); *les Gens tarés* (1864, in-18); *les Cris de paon* (1866, in-18); *l'Outrage* (1866, in-18); *les Nouveaux mystères de Paris* (1867, 3 vol. in-18); *les Petits secrets de la comédie* (1867, in-18); *Dictionnaire féodal* (1869, in-32); *la Danse des palmiers* (1873, in-18); *les Amours de cinq minutes* (1875, in-8); *le Procès de Jésus-Christ* (1877, in-8); *les Scandales du jour* (1878, in-18), etc. M. Aurélien Scholl a aussi donné quelques pièces au théâtre : *Jaloux du passé*, comédie en un acte (Odéon, 1861); *Singuliers effets de la foudre*, en collaboration avec M. Théodore de Langeac (théâtre Déjazet, 1863); *la Question d'amour*, avec M. Paul Bocage (Gymnase, 1864); *les Chaînes de fleurs*, comédie en un acte (Variétés, 1866); *l'Hôtel des illusions*, vaudeville en un acte (1869), avec M. Flor O'Squarr; *le Repentir*, comédie en un acte (1876); *On demande une femme honnête* (1877) avec M. V. Koning; *le Nid des autres*, comédie en trois actes, avec M. A. d'Artois (1878), etc.

SCHOLTEN (Jean-Henri), théologien protestant hollandais, né à Bleuten, près d'Utrecht, le 17 août 1811, fils d'un ministre et neveu d'un professeur de l'université de cette ville, y fit de brillantes études philosophiques, fut reçu docteur en philosophie et théologie, et, après avoir exercé pendant quelque temps le ministère et la prédication, devint professeur de théologie à l'université de Leyde. L'un des chefs du mouvement religieux en Hollande, il a donné une impulsion aux études historiques, critiques ou dogmatiques de la théologie protestante, et ses ouvrages ont été souvent signalés par de vives polémiques, tant à l'étranger que dans son pays.

Nous nous bornerons à citer : *De leer der hervormde kerk in hare grondbeginselen* (Leyde, 1848-1850, 2 vol.); *Geschiedenis der Godsdienst en Wysbegeert* (Ibid., 1853), traduit en français par le pasteur A. Réville, sous ce titre : *Manuel d'histoire comparée de la philosophie et de la religion* (Strasbourg, 1861, in-8); *De vrye wil. Kritisch onderzoek* (Leyde, 1859), recherches critiques sur le libre arbitre : *Supernaturalisme in verband mit Bybel. Christendom en protestantisme* (Leyde, 1867); *Het Paulinisch Evangelie* (Ibid., 1878); *Is de der de Evangelist de Schrijver van het boek der Handelingen* (Ibid., 1873).

SCHOPIN (Henri-Frédéric Chopin, dit), peintre français, né de parents français, à Lubeck (Allemagne), le 12 juin 1804, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1821, comme élève du baron Gros, et y remporta, après divers succès aux concours précédents, le grand prix de peinture au concours de 1831, sur ce sujet : *Achille poursuivi par le Xanthe*. De retour de Rome en 1835, il débuta au Salon de cette même année par *les Derniers moments des Cenci*, *Charles IX signant l'acte de la Saint-Barthélemy*, *Une Fontaine à Albano*, et *Une Jeune fille et sa Chèvre*.

Il a exposé depuis : *les Martyrs de Cilicie* (1837);

Jésus et la Vierge apparaissant à saint François d'Assise, le Rapt, la Délivrance, les Adieux, Une Reconnaissance (1838); *Hamadryade réveillée par un Faune, le Jeu de la morre, Charlemagne et Hildegarde* (1839); *la Petite dormeuse, Jean-Baptiste prêchant dans le désert, Jacob demandant Rachel à Laban* (1840); *Ruth et Booz* (1842); *Moïse sauvé des eaux, Moïse protégeant les Filles de Madian, le Jugement de Salomon, Paul et Virginie* (1843), *Virginie au bain, Deux épisodes de Manon Lescaut, Fleur-de-Marie et Rodolphe, Fleur-de-Marie et le curé* (sujets empruntés aux *Mystères de Paris*), *Don Quichotte et les filles d'auberge* (1844); *la Chute des feuilles* (1846); *la Fuite de Louis XIV enfant, le Divorce de Napoléon, la Cage* (1847); *Laban recevant Jacob, la Première entrevue de Jacob et de Rachel* (1848); *le Paradis de Mahomet, le Bûcher de Sardanapale* (1852); *Saül et David* (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Toilette de Judith, la Première Sœur de charité, le Jugement de Salomon* de 1843; aux Salons de 1857 et 1859 : *Sœurs de charité en Crimée*, acquis par le grand-duc Constantin; *Enfance de Paul et de Virginie, Maison juive, Fontaine à Bouffarik, Arrivée de la reine de Saba à la cour de Salomon, Un Harem*, des *Portraits*; à celui de 1861 : *Pierre le Grand vainqueur à Pultawa, la chaste Suzanne*; aux Salons de 1863 et 1864 : *la Légende de saint Saturnin, apôtre de Toulouse*, comprenant deux séries de tableaux pour la chapelle de Saint-Saturnin au palais de Fontainebleau : à celui de 1865 : *le Christ expirant, Un vieux grognard aveugle, dans sa famille*; à celui de 1866 : *la Femme de Putiphar, l'Age d'or*; à celui de 1868 : *Arria et Petus, Jacob chez Laban*; à celui de 1872, *Derniers instants de Duguesclin, Vision de Richelieu*; à celui de 1877, *Premiers succès de Bernard Palissy*, etc.

M. Henri Schopin a de plus exécuté pour les galeries de Versailles : *la Bataille d'Hohenlinden, la Prise d'Antioche*, le *Portrait de Berthier, prince de Wagram*, et divers autres. La plupart des œuvres de cet artiste ont été fréquemment reproduites par la gravure et la lithographie. Il a obtenu une 1re médaille en 1835, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1854.

SCHOTT (Guillaume), orientaliste allemand, né à Mayence, le 3 septembre 1807, étudia successivement au collège de cette ville, aux universités de Giessen et de Halle, puis à Berlin (1830). Il prit pour sujet de ses recherches les langues et l'histoire de l'est et du nord de l'Asie. Nommé professeur à l'université de Berlin, en 1838, il traita dans ses cours l'histoire littéraire des Turcs, des Finnois, des Magyars, des Mongols, des Mantchoux, des Thibétains, des Chinois et des Japonais.

Outre de nombreux articles dans les revues allemandes et dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, dont il est devenu membre en 1841, il a publié un *Essai sur les langues tartares* (Versuch über die tartarisch. Sprachen; Berlin, 1836); le *Catalogue des ouvrages chinois de la Bibliothèque royale* (Ibid., 1840); *De Lingua Tschuwaschorum* (Ibid., 1841); des études sur *les Dialectes altaïques* (Ueber das altaische Sprachengeschlecht; Ibid., 1847), etc. On lui doit encore des travaux historiques et critiques, tels que : *le Bouddhisme dans la Haute Asie et en Chine* (1844); *Documents très anciens sur les Mongols et les Tartares* (1845); *l'Empire de Karachataï ou Si-Liao* (1849); *le Conte finnois de Kullerwo* (1851); *les Légendes de Finlande et d'Esthonie* (1863); *les Vrais Kirguizes* (Ueber die echten Kirgisen, 1865); *Questions des Ouïgoures* (Zur Uigurenfrage, 1874-1875), etc.

SCHOUWALOFF (Pierre, comte), général et diplomate russe, né à Saint-Pétersbourg, en juillet 1827, entra dans la garde impériale et, par avancement rapide, parvint au grade de colonel. Il avait été attaché militaire à l'ambassade de Paris, puis employé au ministère de l'intérieur et gouverneur général des provinces baltiques de 1864 à 1866. A cette époque, il fut nommé au poste important et difficile de chef de la police politique et secrète, formant la troisième division de la chancellerie impériale et parvint à conquérir la confiance absolue de son souverain. Nommé ambassadeur à Londres en octobre 1874, il facilita, pour une grande part, l'alliance conclue entre le duc d'Edimbourg et la fille unique du tzar. En même temps, sur les représentations du gouvernement anglais, il affirma le désintéressement de la politique russe en Turkestan, démenti bientôt par l'annexion de ces territoires à l'empire russe. En 1878, les difficultés entre la Russie et l'Angleterre ne cessant de croître, à propos de la question d'Orient, le comte Schouwaloff se rendit à Pétersbourg, et par ses conseils contribua à empêcher la guerre d'éclater, en résistant fermement à l'opinion de l'entourage du tzar et à celle du prince Gortschakoff dont il est considéré comme le principal adversaire. Délégué de la Russie au congrès de Berlin, il ne put pénétrer les négociations entre l'Angleterre et la Turquie, qui aboutirent à la cession ou plutôt à l'occupation de l'île de Chypre par les troupes anglaises. Avant de rentrer à Londres, il visita (octobre 1878), les chancelleries des puissances, et on attribua à cette tournée un but pacificatrice. Depuis la conclusion du traité austro-allemand, le comte Schouwaloff chercha à rétablir les bonnes relations entre les trois empires et, en se rendant à Pétersbourg, à la fin de 1879, visita le prince de Bismarck à Varzin et la capitale de l'Autriche. Les derniers événements intérieurs de la Russie attirèrent l'attention sur le nom de ce général et à diverses reprises il a été signalé comme devant prendre, soit la direction de la police, érigée en ministère, soit le gouvernement général de Moscou, soit encore le ministère des affaires étrangères.

SCHRADER (Julius), peintre allemand, né à Berlin, le 16 juin 1815, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf et débuta par quelques toiles empruntées aux mœurs orientales : *Sultane dans son kiosque, Égyptiens et Grecs sur le bord de la mer attendant l'embarquement, Trois odalisques faisant de la musique dans le harem*, etc. Il avait encore donné, sans beaucoup de succès, *Une Mère et ses enfants sur le théâtre d'un incendie, Une Femme sur le bord de la mer, Jeune fille cherchant son père sur le champ de bataille*, etc., lorsqu'il se fit enfin connaître par une grande toile historique, *la Tentative d'empoisonnement du chancelier Pierre des Vignes sur son maître l'empereur Frédéric II*. Il exécuta ensuite [illegible] devant *Grégoire VII*, qui lui valut de la cour de Berlin un subside pour un séjour de trois années à Rome. A peine arrivé en Italie il ajouta à sa réputation par une nouvelle toile historique de grande dimension, *Édouard III, roi d'Angleterre, accordant aux prières de sa femme le pardon des Calaisiens* (1853); la même année il peignait pour le nouveau musée, *Inauguration de la cathédrale de Sophie à Constantinople par l'empereur Justinien*. M. Schrader a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *la Mort de Léonard de Vinci*, une de ses œuvres capitales, et *Milton dictant à sa fille le Paradis perdu*, puis au Salon de 1857, *la Tentation*. Il a obtenu une médaille de deuxième classe à la suite de l'Exposition universelle. On cite encore de lui

Frédéric le Grand après la bataille de Kollin, au musée de Leipzig, *la Fille de Jephté*, à Kœnigsberg, *Wallenstein*, *Philippine Welser devant Ferdinand II*, *le Départ d'Oldenbarneveld*, et *Hommage de Berlin à l'électeur Frédéric Ier* (1874), ce dernier à la galerie nationale, etc. Très apprécié comme portraitiste. M. Schrader a envoyé à l'Exposition universelle de 1878 le *Portrait du docteur Becker*.

SCHRAMM (Jean-Paul-Adam, baron, puis comte DE), général français, ancien ministre, et sénateur, né à Arras (Pas-de-Calais), le 1er décembre 1789, entra au service à l'âge de dix ans en 1799 et en moins d'une année, parcourut les grades de sous-officier et fut nommé sous-lieutenant le 30 juillet 1800. Il fut décoré et nommé lieutenant d'infanterie après Austerlitz (1805); un acte de courage au siège de Dantzig lui valut en 1807 le grade de capitaine dans la garde impériale. A peine remis d'un coup de feu qui l'avait atteint à Heilsberg, il passa en Espagne (1808), assista l'année suivante aux batailles de Wagram et d'Essling, revint en Espagne et s'y comporta de telle sorte que l'empereur le nomma chef de bataillon du 2e de voltigeurs. Il fit à la grande armée les campagnes de Russie et de Saxe; il venait d'être promu colonel, lorsqu'à Lutzen il parvint à enlever, au pas de charge et à la baïonnette, le camp retranché des Prussiens; pour ce hardi coup de main qui décida du gain de la bataille, il reçut le titre de baron. Blessé deux fois dans cette affaire, et de façon à faire craindre pour sa vie, le colonel Schramm rejoignit l'armée devant Dresde, se plaça à l'avant-garde, mit l'ennemi en pleine déroute et s'empara d'une partie de ses canons. Puis il conduisit son régiment à Pirna afin de couper les Autrichiens en retraite. Ce fut dans cette ville que Napoléon le nomma général de brigade (26 septembre 1813); il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Employé dans le 14e corps pendant le blocus de Dresde, il dirigea en octobre et en novembre deux sorties qui firent perdre aux Russes beaucoup de monde, et fut conduit en Hongrie comme prisonnier de guerre par suite de la violation de la capitulation conclue avec Gouvion-Saint-Cyr. De retour en France (1814), il n'accepta pas d'emploi sous la première Restauration. Durant les Cent-Jours, il commanda le département de Maine-et-Loire et contribua activement à la défense de Paris. Fidèle comme son père aux souvenirs de l'Empire, il vécut dans la retraite jusqu'en 1830, occupant ses loisirs à des études approfondies sur l'art de la guerre et sur l'administration militaire.

En 1831, ce brave officier fit partie de l'expédition de Belgique pendant laquelle il fut élevé au grade de lieutenant-général (30 septembre 1832), et au siège d'Anvers il fut mis à la tête d'une division d'infanterie de réserve. Dévoué à la royauté de juillet, il s'employa énergiquement à la répression des troubles civils à Lyon, à Chartres et à Paris. En 1839, il passa en Algérie, prit part en qualité de chef d'état-major à l'expédition de Milianah et fut blessé à l'assaut du col de Mouzaïa (juin 1840). Après le rappel du maréchal Valée, il commanda en chef l'armée d'Afrique; mais son administration fut de trop courte durée pour que l'on pût en apprécier les effets. A son retour (1841), le roi le créa comte.

M. Schramm a occupé dans l'État de hautes fonctions politiques : conseiller d'État depuis 1830, il a siégé pendant la législature de 1834 à la Chambre des Députés, et là, comme à la Chambre des Pairs, où il fut appelé le 7 mars 1839, il s'est montré le soutien du système conservateur. Il se tenait à l'écart des affaires lorsque le président de la République lui confia le portefeuille de la guerre (22 octobre 1850); mais, ne voulant pas contresigner la révocation du général Changarnier, il donna bientôt sa démission et fut remplacé par Regnaud de Saint-Jean-d'Angély (9 janvier 1851). Après le coup d'État, il a été élevé à la dignité de sénateur (janvier 1852). Depuis 1847, il a présidé le Comité consultatif de l'infanterie. C'était, dès cette époque le plus ancien des généraux de division en activité. Il reste toujours maintenu dans le cadre comme ayant commandé en chef devant l'ennemi (août 1880). Le général Schramm a été promu grand-croix de la Légion d'honneur le 17 mars 1840.

SCHRAUDOLPH (Jean), peintre allemand, né à Obersdorf (Bavière), en 1808, fut d'abord menuisier comme son père, puis étudia, sous Schlothauer, à l'Académie de Munich, où il devint à son tour professeur de peinture religieuse. Son principal travail est la décoration complète de la cathédrale de Spire, exécutée sur la commande du roi de Bavière, et se composant d'une série de *Scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament*; peintes sur fond d'or. Outre cette œuvre qui l'occupa neuf ans (1844-1853), et pour laquelle il dut voyager en Italie, M. Schraudolph a exécuté, avec M. H. Hess, pour la cathédrale de Ratisbonne et plusieurs églises de Munich, de belles peintures sur verre, et a travaillé aussi à la Glyptothèque. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1867 : deux groupes d'*Anges faisant de la musique* et *Ruth et Noémi*. — Il est mort à Munich, le 31 mai 1879.

SCHREIBER (Henri), historien et théologien allemand, né à Fribourg-en-Brisgau, le 14 juillet 1793, fit ses études dans cette ville, fut ordonné prêtre en 1815 et devint professeur, puis directeur (1822) au collège de sa ville natale. Chargé, en 1826, de la chaire de théologie morale à l'université, il professa, notamment contre le célibat des prêtres, des doctrines hétérodoxes, développées aussi dans son *Traité de théologie morale* (Lehrbuch der Moraltheologie; Fribourg, 1831-1834, 2 vol.) et qui lui attirèrent des poursuites. Dépossédé de sa chaire en 1836, il fit plus tard amende honorable et vécut dans la retraite. — Il est mort à Fribourg le 29 novembre 1872.

On a encore de lui : *Cours général de religion d'après la raison et la révélation* (Allgemeine Religionslehre, etc.; Fribourg, 1829) et le *Catholicisme allemand* (Deutschkatholisches; Ibid., 1846). Comme historien, il a aussi donné un certain nombre d'ouvrages, en général relatifs au pays qu'il habite, à ses origines et à ses monuments (1820-1867).

SCHROEDER (Louis-Jean-Désiré), sculpteur français, né à Paris, en 1828, étudia sous Rude et M. Dantan l'aîné, et se livra à la sculpture d'histoire et à l'allégorie. Il a débuté par un *Buste* au Salon de 1848, et a surtout exposé depuis : *Tristesse de l'Amour à la vue d'une rose brisée*, *Luther enseignant l'Évangile* (1849); *Anaxagore*, *la Déception*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Chute des feuilles* (1857 et 1867); *le Baume maternel*, *le Matin* (1861). Citons encore : *l'Ange de la compassion*, dans la chapelle du Calvaire de l'église Saint-Eustache, *l'Ange de la méditation* et *l'Ange de l'intercession*, à la façade du presbytère de l'église Saint-Leu (1861-1863); *la Poésie pastorale*, deux *Anges*, pour l'église Saint-Augustin (1865); *l'Agriculture*, *le Pasteur Meyer*, médaillon, *le Docteur Rostan*, et *le Génie de la navigation*, pour le palais des Tuileries (1869); *David*, statue, à l'église de Clignancourt (1872);

l'Art étrusque, *Jay*, architecte (1873); *V. Baltard* (1875); *la Danse*, groupe (1876); *le Docteur Andral*, buste (1877); *Œdipe et Antigone* (1880), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1852 et deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859.

SCHROEDTER (Adolphe), peintre allemand, né à Schwedt, le 28 juin 1805, fils d'un peintre-graveur, étudia longtemps la gravure à Berlin, puis la peinture à Dusseldorf, et se fit une réputation rapide dans le genre humoristique. Élu membre de l'Académie de Berlin dès 1835, il devint, en 1859, professeur de dessin à l'École polytechnique de Carlsruhe. L'élément comique, traité avec autant de vivacité que de goût domine dans ses œuvres, parmi lesquelles on cite: *la Dégustation* (1832), heureux tableau de début, *la Vie domestique du Rhin*, les scènes tirées des aventures de *Don Quichotte*, de *Falstaff*, d'*Eulenspiegel* et de *Munchhausen*, *le Cellier d'Auerbach*, *Sa Majesté le vin du Rhin*, une série de quatre aquarelles: *le Vin du Rhin*, *la Boisson de mai*, *le Punch* et *le Champagne*; une autre série, *les Quatre saisons*, destinées à la galerie de Carlsruhe, et dont les cartons ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. — M. Schrœdter est mort à Carlsruhe, le 9 décembre 1875.

SCHUCKING (Christophe-Bernard-Levin), romancier allemand, né dans l'ancien évêché de Munster, le 6 septembre 1814, suivit les universités de Munich, de Heidelberg et de Gœttingue, étudia le droit, puis se tourna vers la carrière littéraire. Il écrivit dans plusieurs journaux, notamment dans *la Gazette d'Augsbourg* et *la Gazette de Cologne*, fit divers voyages en France et en Italie et se livra avec ardeur à la composition de nombreux romans. Il s'est exercé à la fois au genre historique et à la peinture des mœurs actuelles, s'adressant volontiers à la fibre patriotique, et cherchant le réalisme sans exagération.

Nous citerons un peu au hasard: *un Château sur le bord de la mer* (ein Schloss am Meer; Leipzig, 1843, 2 vol.); *un Fils du peuple* (ein Sohn des Volks; Ibid., 1849, 2 vol.); *la Reine de la nuit* (die Kœnigin der Nacht; Ibid., 1852); *un Secret d'État* (ein Staatsgeheimniss; Ibid., 1854, 3 vol.); *le Héros de l'avenir* (der Helder Zukunft; Prague, 1856); *les Conjurés et leur juge* (die Geschworenen und ihre Richter; Hanovre, 1861, 3 vol.); *Femmes et énigmes* (Frauen und Raethsel; Leipzig, 1864, 2 vol.); *Château Dornegge* (Schloss Dornegge, Ibid. 1868, 4 vol.); *la Femme peintre du Louvre* (die Maelerin aus dem Louvre, Hanovre 1869, 4 vol.); *Luther à Rome* (Ibid. 1870, 3 vol.); *les Saints et les Chevaliers* (die Heiligen und die Ritter, Ibid. 1872, 4 vol.); *l'Auberge de l'honnêteté* (die Herberge der Gerechtigkeit, Leipzig, 1878, 2 vol.). L'auteur a fait lui-même un recueil de ses *Romans choisis* (Ausgewaehlte Romane; Ibid., 1864-1874, 12 vol.). Il a écrit en outre quelques drames et comédies, un volume de poésies, plusieurs recueils de *Nouvelles* (Pesth, 1846, 2 vol.; Hanovre, 1859-1865, 6 vol.), et quelques autres travaux littéraires. — Sa femme, Mme Louise Schucking, fille du baron de Gall, née en 1815, qu'il avait épousée en 1844, et qui est morte en 1855, avait aussi composé des romans et des nouvelles, et donné au théâtre une comédie, *Une Mauvaise conscience*. Son mari a publié, sous le titre d'*Une Vie de femme* (Frauenleben; Leipzig, 1856, 2 vol.), un recueil de ses meilleurs ouvrages.

SCHULHOFF (Jules), pianiste et compositeur de Bohême, né à Prague, le 2 août 1825, d'une famille israélite, eut pour premier maître de piano le musicien Kisch et fit avec lui des progrès assez rapides pour débuter en public dès l'âge de neuf ans. Confié aux soins de Tedesco, il eut pour professeur particulier de composition le savant Tomaschek. En 1841, on le dirigea sur Paris. Il donna, sur sa route, des concerts à Dresde, à Weimar et dans d'autres villes. Il passa d'abord à Paris plusieurs années dans une retraite profonde, se livrant à l'étude. Ce fut Chopin qui, ayant fait par hasard sa connaissance et apprécié son talent, le décida à débuter devant le public parisien. M. Schulhoff eut, dès lors, comme compositeur et comme virtuose, un très grand succès; il le retrouva constamment dans les excursions qu'il fit, soit dans nos départements, soit en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie. Habitant tour à tour Paris et Dresde, il est resté un des maîtres les plus goûtés de l'école moderne du piano. Son exécution s'est fait remarquer par la précision, la distinction, l'élégance du style, et ses compositions, destinées à faire valoir ces qualités, consistent en morceaux de salon, études caractéristiques, fantaisies, etc. On cite surtout: son *Carnaval de Venise*, un *Air en mi bémol*, une *Polka*, des *Mazurkas*, les *Airs bohémiens*, des *Idylles*, des *Sonates* et des transpositions d'œuvres classiques.

SCHULTE (Jean-Frédéric, chevalier DE), jurisconsulte et écrivain ecclésiastique allemand, né à Winterberg (Westphalie), le 23 avril 1827, obtint, à Berlin, le grade de docteur en droit en 1851, servit quelque temps dans la magistrature, devint, en 1855, professeur de droit canonique à l'université de Prague et en même temps conseiller du consistoire du prince-archevêque pour les affaires matrimoniales. Appelé, comme membre étranger, au conseil de l'instruction publique de l'Autriche, en 1863, il en fit partie jusqu'à sa suppression et fut alors anobli et décoré de l'Ordre de la Couronne de fer.

L'un des principaux représentants du catholicisme orthodoxe, jusqu'au Concile du Vatican, il passa dans l'opposition, après l'adoption du dogme de l'infaillibilité et devint bientôt un des membres les plus zélés du parti vieux-catholique. Il prit part à tous ses congrès et en présida quelques-uns. En 1874, il fut élu député au Reichstag de l'Empire allemand et y appartint au groupe national libéral.

Les nombreux travaux de M. Schulte traitent principalement du droit ecclésiastique. Nous citerons: *Système du droit de l'Église catholique* (System des Kath. Kirchenrechts, 1856); *Traité des sources du droit catholique* (die Lehre von den Quellen des Kath. Kirchenrechts, 1860); *Traité de droit catholique ecclésiastique* (Lehrbuch des kath. Kirchenrechts; 1863, 2e édit. 1868); *Question de droit sur l'influence des gouvernements dans les élections épiscopales* (die Rechtsfrage des Einflusses der Regierungen bei den Bischofswahlen; Giessen, 1869); *De la Personnalité juridique de l'Église catholique* (die juristische Persœnlichkeit der Kath. Kirche; 1869); *Histoire des sources de la littérature du droit canonique* (die Geschichte des Quellen und Literatur des kanonischen Rechts; Stuttgart, 1875-1877, [illegible]). Parmi ses écrits plus récents, dirigés contre la papauté, il faut mentionner: *le Pouvoir des Papes romains depuis la proclamation du dogme de l'infaillibilité* (die Macht der röm. Päpste; Prague, 1871), traduit en français (1871, in-8); *Mémoire sur la situation des États par rapport à la constitution papale du 18 juillet 1870* (1871); *les Nouveaux Ordres et Congrégations catholiques* (die neuern kath. Orden und Congregationen; Berlin 1872); *la Contrainte du célibat*, [illegible]

Ibatszwang; Bonn, 1876). Il a édité, en 1853, *Canons et décrets du Concile de Trente*.

SCHULZ (Albert), érudit allemand, né à Schwedt, le 18 mai 1802, étudia l'histoire et le droit à Berlin et à Heidelberg, entra dans la magistrature et, après quelques vicissitudes d'avancement et de disgrâce, devint conseiller du gouvernement à Magdebourg. Gendre du savant Lepsius, il consacra ses loisirs à l'étude de l'ancienne littérature allemande et des littératures européennes du moyen âge. Portant ses recherches sur Wolfram d'Eschenbach, il édita le *Parcival* (Magdebourg, 1832), et le traduisit plus tard en allemand moderne, dans son travail sur *la Vie et les œuvres du poète* (Leben und Dichten Wolfram's, etc., Ibid., 1836-1841, 2 vol.). Il a donné aussi le texte remanié de *Gudrun* (Berlin, 1839), de *Walter d'Aquitaine* (Magdebourg, 1853); *la Légende d'Arthur* (die Arthursage; Quedlimbourg, 1842); des *Essais sur la légende héroïque bretonne et celto-germanique* (Ibid., 1847); *les Légendes de Merlin* (Halle, 1853), etc.; puis, dans un autre ordre, *les Légendes nationales de la grande Pologne* (Grosspolens Nationalsagen; Bromberg, 1842), dont une deuxième édition parut en 1869, sous le titre: *Antiquité polonaise en poésies et épopées* (Polens Vorzeit in Dichtung and Sage); *Coup d'œil sur la Poésie et les Sagas allemandes du moyen âge* (Rückblicke auf Dichtungen und Sagen des deutschen Mittelalters; Quedlinbourg, 1872); *Guillaume d'Orange*, épopée de Wolfram de Eschenbach, traduite pour la première fois en allemand moderne (Halle 1873). M. Alb. Schulz est connu sous le pseudonyme de *San-Marte*.

SCHULZE-DELITZSCH (Hermann), homme politique et économiste allemand, né à Delitzsch (Saxe), le 29 août 1808, étudia le droit à Leipzig, termina ses cours universitaires à Halle et entra dans la magistrature. Il consacra les loisirs que lui laissèrent ses premières fonctions d'auditeur et d'assesseur auprès des tribunaux, à l'étude de la philosophie, puis à celle des sciences économiques. Il s'était déjà fait connaître par ses recherches et ses tentatives en faveur des progrès du bien-être populaire, lorsqu'en 1848 il fut élu, dans le district de Delitzsch, membre de l'Assemblée nationale de Berlin. Nommé président du Comité de l'enquête relative aux besoins des classes laborieuses, il trouva dans l'examen de pétitions et de témoignages innombrables, la confirmation de ses idées économiques, aussi opposées à l'ancien système des corporations industrielles qu'aux nouvelles utopies socialistes, et devint dès lors le promoteur d'un nouveau mode d'associations ouvrières d'assistance et de crédit, indépendantes de l'État. Malgré les oppositions d'origines diverses que son système rencontra, il parvint à le réaliser, autour de lui, au profit d'une foule de corps d'états et, en 1866, on comptait plus de seize cents sociétés ouvrières allemandes fondées d'après ses principes et représentant un élément très important du travail national. Des associations analogues établies à l'étranger, en Belgique, dans le nord de l'Italie, en France, par les conseils de M. Schulze-Delitzsch, le reconnurent pour leur président honoraire. A l'époque de notre seconde Exposition universelle, en 1867, il fit, comme agent de l'Union des Sociétés coopératives d'Allemagne, d'inutiles tentatives auprès du gouvernement français pour obtenir l'autorisation d'une réunion à Paris d'un congrès international de ces sociétés. Ramené dans la carrière politique par suite de son influence personnelle, il fut élu, à partir de 1861, membre de la Chambre des députés de Berlin, plus tard, membre de la Diète nationale de l'Allemagne du Nord et enfin du Parlement de l'Empire allemand. Il a énergiquement réclamé de ces assemblées une loi en faveur de la liberté des coalitions.

M. H. Schulze-Delitzsch a développé ou défendu ses idées dans plusieurs écrits: *le Livre de l'Association* (das Associationsbuch; Leipzig 1862); *les Classes laborieuses et l'association* (die arbeitenden Klassen und das Associationswesen; Ibid., 1863); *les Sociétés de prévoyance et de crédit considérées comme banques populaires* (die Vorschuss-und Creditvereine als Volksbanken; Ibid., 4ᵉ édit. 1867, 5ᵉ édit. 1876); *Chapitre du catéchisme allemand du travailleur* (Kapitel zu einem deutschen Arbeiterkatechismus; Ibid., 1863); *Nouveau chapitre de catéchisme*, etc. (Neues Kapitel zu, etc.; Ibid, 1866), à l'occasion d'une vive polémique avec M. Lassalle; *Développement des associations* (die Entwickelung des Genossenschaftswesens; Berlin, 1870), etc. Il a été traduit de lui en français: *Cours de l'économie politique à l'usage des ouvriers et des artisans* (1874, 2 vol., in-18), et *Manuel pratique pour l'organisation et le fonctionnement des sociétés coopératives* (1876, in-8), etc.

SCHUMACHER (Christian-André), mathématicien et physicien danois, né le 6 septembre 1810, à Tjœrnelund (Séeland), perdit son père en 1823 et fut recueilli par son oncle, le célèbre astronome d'Altona, qui encouragea son ardeur pour l'étude des sciences mathématiques. Nommé second lieutenant dans un régiment d'artillerie (1821), il assista son oncle, en 1833, dans des opérations géodésiques et fut ensuite employé au nivellement du chemin de fer de Kiel à Altona. Pour perfectionner ses connaissances théoriques, il se rendit aux universités de Halle, Leipzig et Iéna, et y étudia de nouveau les sciences naturelles. A son retour (1841), il enseigna l'astronomie à Horfens et ses cours ont été publiés (1844).

Il se rendit à Saint-Pétersbourg pour y travailler au chemin de fer de Moscou, mais la condition imposée de devenir sujet du tzar lui fit abandonner son projet. M. Struve, directeur de l'observatoire de Pulkowa, le chargea de faire des recherches qui furent insérées dans les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Rentré à Copenhague (1845), il adressa divers mémoires à l'Académie royale des sciences, qui lui avait déjà décerné un prix en 1836. M. Schumacher a traduit en danois le *Cosmos* de Humboldt (1847) et fourni des articles à plusieurs journaux danois ou étrangers. Il a rédigé depuis 1848, le *Nordlyset* (Aurore boréale), journal de physique et d'industrie.

SCHURZ (Charles), homme politique et publiciste américain, né le 2 mars 1829, à Liblar, près de Cologne, dans la Prusse rhénane, suivit les cours de philologie et d'histoire à l'Université de Bonn. Il s'attacha à la personne de M. Kinkel, au milieu des événements révolutionnaires de 1849, passa en Suisse après les désastres de Bade, puis rentra en Allemagne, sous un faux nom, pour aider à la prodigieuse délivrance de Kinkel, enfermé dans la forteresse de Spandau. Il se réfugia ensuite à Paris et à Londres, se maria dans cette dernière ville et s'embarqua pour l'Amérique.

Établi dans le Wisconsin, il prit bientôt la position d'un chef de parti et contribua, en 1860, au succès des républicains dans cet État. Le président Lincoln, aussitôt après son élection, le nomma à l'ambassade d'Espagne. M. Schurz n'y resta pas six mois. Au commencement de 1862, il revint en Amérique pour prendre part à la guerre

contre les sécessionnistes. Nommé général, il fit avec distinction plusieurs campagnes, assista à la seconde bataille de Bull-Run, et eut le commandement d'une division sous le général Hooker dans la Tenessee. Après la guerre, il fut chargé de visiter les États du Sud pour en étudier la situation politique et sociale et chercher les moyens de remédier aux maux du pays. Cette mission eut pour résultat un rapport qui fut l'occasion, entre le président Johnson et le général Grant, d'un nouveau dissentiment.

Retiré à Détroit, dans le Michigan, M. Schurz y publia un journal républicain le *Detroit post.* En 1867, il passa à Saint-Louis où il fut un des fondateurs de l'importante feuille allemande, *la Poste de l'Ouest* et fut élu, en 1869, sénateur de l'État du Missouri. Adversaire du général Grant, il combattit son administration à l'intérieur et sa politique extérieure. En 1876, il soutint énergiquement la candidature de M. Hayes et, lors de son élection à la présidence, devint ministre de l'intérieur (1877). L'un des orateurs politiques les plus remarqués des États-Unis, il a réuni douze de ses discours sous ce titre : *Speeches of Carl Schurz* (Philadelphie, 1865).

SCHUSELKA (François), publiciste allemand, né le 18 août 1811, à Budweis, en Bohême, étudia le droit à Vienne et s'y établit ensuite comme avocat au tribunal criminel. Plus tard, il devint précepteur dans plusieurs familles nobles. A partir de 1839, il s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Les embarras que lui suscita la censure le forcèrent de quitter Vienne en 1842 ; il se rendit à Weimar, publia un grand nombre d'articles politiques dans les journaux et écrivit plusieurs brochures dont l'une, intitulée : *l'Autriche est-elle allemande ?* (Ist Œsterreich deutsch ? Leipzig, 1843), passa pour l'œuvre du baron Ignace-Henri Wessemberg. Revenu en Autriche, il fut traduit devant les tribunaux à l'occasion d'un écrit sur *la Question orientale, c'est-à-dire russe* (die orientalische Frage, das ist russische Frage ; Hambourg, 1843) et, après un long procès, fut acquitté. Retiré à Iéna, il écrivit, entre autres ouvrages : *la Guerre des Jésuites contre l'Autriche et l'Allemagne* (der Jesuitenkrieg gegen Œsterreich und Deutschland ; Leipzig, 1845) ; *la Nouvelle Église et l'ancienne politique* (die neue Kirche und die alte Politik ; Ibid., 2 édit., 1846). Ces écrits le firent expulser du duché de Saxe-Weimar ; il passa à Hambourg, où il fonda, avec M. Ronge, l'association des catholiques allemands. Plus tard, M. Schuselka se convertit au protestantisme.

Lors du soulèvement de Vienne (mars 1848), il retourna dans cette ville et fut successivement élu membre du parlement de Francfort, du comité des cinquante, de l'Assemblée nationale allemande, où il siégea à l'extrême gauche, et de la Diète autrichienne, où il fit partie de la gauche modérée. Il fut le rapporteur du comité de sûreté lors de la révolution d'octobre à Vienne. Après la dissolution de la Diète de Kremsier (4 mars 1849), M. Schuselka, retourna à Vienne, d'où il fut expulsé sans désignation de motif et interné dans son domaine de Gainfarm (1850). Au bout de deux ans, il recouvra sa liberté, et se retira à Dresde. Rentré en Autriche en 1854, il s'attira encore tout une suite d'ennuis et de procès. Les condamnations que lui valut son journal anticentraliste, *la Réforme*, l'avaient privé des droits civiques depuis 1863, lorsqu'il fut élu député ; une amnistie spéciale de l'empereur lui permit de remplir son mandat ; il siégea jusqu'en 1867, et ne fut point réélu depuis.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui : *Karl Gutherz* (Vienne, 2ᵉ édit., [illegible]), [illegible] eut du succès ; *Progrès et Réaction en [illegible]* (Œsterreichs. Vor-und Rückschritte ; [illegible], 1847), ouvrage que la police autrichienne prohiba avec tous ceux qui avaient été publiés par l'éditeur Hoffmann de Hambourg ; *Allemand ou Russe* (Deutsch oder Russisch), brochure relative à la guerre de Hongrie ; *le Sort de la Turquie et les grandes puissances* (das türkische [illegible] niss und die Grossmaechte ; Leipzig, [illegible]) ; *Politique de la Russie, tableaux historiques* ([illegible] land's Politik in geschichtlichen Bildern ; [illegible], 2 vol. in-8) ; *l'Autriche et la Russie* (Œsterreich und Russland ; Leipzig, 2ᵉ édit., [illegible]) ; *la Prusse comme grande puissance* (Preussen als Grossmacht ; Ibid., 1856, in-8) ; *Fragment de l'histoire de Russie* (Ein Stück Geschichte [illegible] Russland ; Dresde, 1857, in-8).

M. Schuselka a épousé en 18[illegible], [illegible] BRUNNING, actrice distinguée, née à [illegible]. Elle joua successivement sur les théâtres de [illegible] Pétersbourg, Hambourg, Hanovre, enfin à [illegible] (1852), où elle eut du succès. Elle [illegible] les rôles de soubrette, la manière de [illegible]. On lui doit aussi quelques pièces de [illegible].

SCHUTZENBERGER (Paul), chimiste français, né à Strasbourg en 1827, fit ses études [illegible] dans sa ville natale et prit le grade de docteur en 1855. Préparateur au laboratoire de chimie du Conservatoire des arts et métiers, professeur à l'École supérieure de Mulhouse, [illegible] du laboratoire de la Faculté des sciences [illegible] et chef des travaux chimiques [illegible] France, il fut nommé professeur [illegible] chimie dans ce dernier établissement, le [illegible] juillet 1876. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

A part sa thèse (*Du Système* [illegible]), on a de M. Schutzenberger : *Chimie appliquée à la physiologie animale et au diagnostic* [illegible] ([illegible] in-8) ; *Des Matières colorantes* ([illegible], 2 vol. in-8) ; *les Fermentations* (1875, [illegible]) ; *Traité de chimie générale* (1879-1880, [illegible]), en cours de publication. Il a traduit de l'allemand : *Des Couleurs au point de vue physiologique, artistique et industriel* ([illegible]) avec figures) du professeur Brücke, de Vienne. On peut citer aussi de lui des leçons [illegible] à la Société chimique en 1866 et 18[illegible] in-8) ainsi qu'un grand nombre de [illegible] les alcaloïdes végétaux et leurs dérivés [illegible] cial de ses recherches.

SCHWANN (Théodore), physiologiste [illegible] d'origine allemande, né à Neuss (province [illegible] nane), le 7 décembre 1810, se fit recevoir docteur en médecine, à Berlin, en 1834, devint aide naturaliste au Muséum d'anatomie [illegible] et fut appelé, en 1839, à la chaire de physiologie à l'université de Louvain d'où il passa, en [illegible] bre 1848, à celle de Liège. Membre de l'Académie de Bruxelles, il a été élu correspondant de l'Institut de France, le 25 juillet [illegible].

Les recherches et expériences de [illegible] très estimées du monde savant, ont [illegible] *Mémoires* insérés dans des recueils [illegible] allemands et belges ; nous citerons : [illegible] *microscopiques sur l'analogie de [illegible] des animaux et des végétaux* ([illegible]) ; [illegible] *cessité de l'air pour le développement* [illegible] ; *Sur la Texture des muscles* ; *Sur les* [illegible] *vaisseaux capillaires* ; *Sur la* [illegible] *de la digestion* ; *Sur la Génération* [illegible] enfin *Sur la Fermentation et la* [illegible] a donné dans l'*Encyclopédie* [illegible] *l'Anatomie du corps humain* (2 vol. [illegible]).

llaume), théolo-
novembre 1812,
le fils du théo-
s le pseudonyme
s Universités de
ld, et s'attacha,
Schleiermacher.
lle, il subit une
forteresse. Ayant
se fit professeur
it élu député au
ace dans le parti
e suivante, dans
appelé à Gotha,
ateur de la cour
eur. Il y devint,
ateur et membre
dant général.
ux représentants
ogie allemande,
ons comme dans
rrain de la li-
et la civilisation
très importants
la religion (das
ssing *considéré*
, als Theolog.;
ouvelle théologie
Th.; Leipzig;
é réunis en plu-
iscours du temps
genwart; Ibid.,
une *Introduction*
sur la religion

femme de lettres
et 1819, est fille
ducation soignée
Stockholm, pour
r epousa en 1840
abandonnant les
ture. Sa première
, favorablement
rer dans ce genre,
on pays et même

, nous citerons :
a femme du peu-
eux mères de fa-
Guillaume Stjern-
t nom, etc. Il a
n français : *la*
-18); *Une* ver-
ion complète de
rend 44 volumes

DE), femme de
ate (Angleterre),
'un banquier de
-sur-le-Mein, à
bonne heure son
ier de Schwartz,
ie de son second
; éprise d'une
di, elle l'accom-
agea ses dangers
. En septembre
ience au village

onfondue avec la
n nom, soit sous
les nouvelles, ou
s d'une piastre
chen Piasters ;
et un jours à

cheval et excursion à l'île Maddalena (Hundert und ein Tag auf meinem Pferde, etc., Hambourg 1860); *Merveilles de Garibaldi* (Garibaldi's Denkwürdigkeiten; Ibid. 1861, 2 vol.); *Coup d'œil sur les Calabres et les îles Lipari* (Blick auf Calabrien und die Liparischen Inseln; Ibid. 1861); *Excursion à l'île Caprera*, traduit en français (1862, in-8); *Garibaldi à Varignano et à Caprera* (Leipzig, 1864); *l'Île de Crète sous la domination ottomane* (die Insel Kreta unter der ottom. Verwaltung; Vienne 1867); *de Rome à l'île de Candie* (Von Rom nach Kreta; Iena, 1870), traduit en français (Genève, 1871, in-8); *Légendes, chansons, proverbes et dictons de Crète* (Kreta-Biene oder Volkslieder, Sagen, etc. Munich 1874); *Gemma* (Ibid. 1877).

SCHWARZBOURG (maison de), famille princière allemande, comprenant les deux lignes souveraines de Schwarzbourg-Sondershausen et de Schwarzbourg-Rudolstadt.

SCHWARZBOURG-SONDERSHAUSEN (*Gunther*-Frédéric-Charles, prince DE), chef actuel de la ligne de ce nom, né le 24 septembre 1801, a succédé, en août 1835, à son père le prince Gunther, qui abdiqua en sa faveur, deux ans avant sa mort. Veuf de la princesse *Marie*, fille de feu Charles-Gunther, prince de Schwarzbourg-Rudolstadt, il s'est remarié, le 29 mai 1835, à *Mathilde*, fille d'Auguste, prince de Hohenlohe-Œhringen, dont il s'est séparé par un divorce le 5 mai 1852.

De ces deux mariages il a deux filles et deux fils : *Charles*-Gunther, prince héréditaire, né le 7 août 1830, major-général à la suite de l'armée prussienne, marié le 12 juin 1869, à la princesse *Marie* de Saxe-Altenbourg et Gunther-*Léopold*, né le 2 juillet 1832, capitaine de cavalerie à la suite de l'armée prussienne.

SCHWARZBOURG-RUDOLSTADT (*Georges*-Albert, prince DE), né le 23 novembre 1838, chef actuel de la ligne de ce nom succède à son père le 26 novembre 1869. Sa sœur, *Élisabeth*, née le 1er octobre 1833, mariée, le 17 avril 1852, au prince régnant de Lippe.

SCHWEINFURTH (Georges-Auguste), voyageur et naturaliste allemand, né à Riga, le 29 septembre 1836, d'une famille de négociants établis dans cette ville, fit ses premières études au lycée de sa ville natale et suivit les cours de l'université de Heidelberg. Il s'adonna avec ardeur à l'étude de la botanique, explorant la Russie, la France et l'Italie. En 1863, il eut l'occasion d'examiner les collections du baron de Barnim, mort dans une expédition sur le Nil et forma le projet d'entreprendre lui-même une expédition dans l'Afrique centrale. Il se rendit à Khartoum d'où partent les expéditions pour le centre de l'Afrique; il en revint, en 1866, avec de riches collections d'histoire naturelle et soumit, à l'Académie des sciences de Berlin, un projet d'exploration botanique des régions équatoriales du bassin du Nil, qui fut approuvé. Recommandé par Djaffer-Pacha, gouverneur général du Soudan, à un riche marchand d'ivoire de Khartoum, il partit, le 5 janvier 1869, remonta le Nil, parcourut, pendant plusieurs mois, le pays entre le Djor et le Sondi, visita les Dinkas et les Bongos, explora les pays de Mittoo, des Niam-Niam et des Monbuttoo, et constata l'existence, au centre de l'Afrique, d'une race de pygmées, les Akkas. Après des dangers et des privations sans nombre, il perdit dans un incendie, à Kulongo, le 1er décembre 1870, ses bagages, ses instruments, son journal, tout excepté ses collections d'histoire naturelle, qui avaient été déjà envoyées en Europe. Il revint à pied, jusqu'à Meshera et arriva à Suez le 9 août

1871. Il revint en Allemagne, à la fin de l'année, y fut reçu avec enthousiasme et offrit ses collections au musée de Berlin. En 1873 et 1874, M. Schweinfurth explora le grand oasis, El-Chargeh, dans le désert de Lybie et fut nommé par le khédive directeur du musée d'histoire naturelle du Caire; il y fonda une société de géographie et continua l'exploration entre le Nil et la mer Rouge (1876-1878). En 1875, il fut un des vice-présidents du congrès géographique de Paris.

M. Schweinfurth a donné le compte rendu de son voyage dans un ouvrage d'un haut intérêt : *Au cœur de l'Afrique* (Im Herzen von Afrika, Leipzig, 1874, 2 vol. 2ᵉ édit. 1878), traduit dans presque toutes les langues de l'Europe (trad. française, 1875, 2 vol. in-8, avec cartes et grav.). On a aussi de lui des mémoires de botanique descriptive : *Plantæ quædam niloticæ* (Berlin, 1862), *Beitrag zur Flora Æthiopiens* (Ibid. 1867) ; *Reliquiæ Kotschyanæ* (Ibid. 1868) ; *Artes Africanæ* (Leipzig, 1875).

SCHWEIZER (Alexandre), théologien protestant suisse, né le 14 mars 1808, à Morat (canton de Fribourg), fils d'un littérateur assez renommé, étudia au collège de Bâle et à l'université de Zurich et alla, en 1832, suivre à Berlin les leçons du célèbre Schleiermacher. De retour à Zurich, en 1834, il devint agrégé à l'université et vicaire de la cathédrale. Mais dès l'année suivante il fut nommé professeur titulaire de théologie pratique et membre du conseil ecclésiastique, et en 1844 il obtint la place de ministre de la première paroisse de Zurich. Il a pris sa retraite en 1871.

Le principal ouvrage de M. Schweizer est son *Système dogmatique de l'Église réformée* (Glaubenslehre der reformirten Kirche; Zurich, 1844-1847, 2 vol.), qui fit beaucoup de sensation en Allemagne et donna lieu à une longue polémique. Parmi ses autres travaux on remarque : *Schleiermacher prédicateur* (Darstellung des Wirksamkeit Shleiermacher's als Prediger; Halle, 1834) ; *l'Évangile de saint Jean* (Leipzig, 1841); des *Recueils de sermons* (Predigtsammlungen; Ibid., 1834-1862, vol. 1-V); *De la Théologie pratique* (Ueber Begriff und Eintheilung der praktischen Theologie; 1836); *la Science homilétique* (Homiletik; Leipzig, 1848); *les Principaux dogmes protestants dans l'Église réformée* (die protestantischen Centraldogmen innerhalb des reformirten Kirche; Zurich, 1854-1856, tom. I-II); *la Foi en Jésus-Christ selon le protestantisme* (die christl. Glaubenslehre, nach., etc., Leipzig, 1863-1872, 3 vol., 2ᵉ édit. 1877, 2 vol.), etc. M. Schweizer a collaboré en outre aux *Annales théologiques*, aux *Études et critiques de théologie ;* il a donné un choix de ses mémoires dans : *A droite et à gauche* (Nach rechts und links, Ibid., 1876) et *l'Avenir de la religion* (die Zukunft der Religion; Ibid., 1878), etc. Il a publié l'*Éthique philosophique* de Schleiermacher (die philosoph. Ethik; Berlin, 1835).

SCHWERIN (Maximilien, comte DE), homme politique allemand, né le 30 décembre 1804, en Poméranie, où sa famille possédait de vastes domaines, étudia le droit aux universités de Berlin et de Heidelberg, puis retourna dans son pays pour administrer les biens de son père. Élu membre des diverses diètes particulières ou générales, il fit partie, en mars 1848, du cabinet d'Arnim, comme ministre de l'instruction publique et fut député d'un district de Poméranie à l'Assemblée générale allemande dont il se retira en mai 1849. Depuis cette époque, il fit partie de la seconde Chambre prussienne dont il fut président pendant deux sessions. De 1859 à 1862, il eut, dans le ministère Auerswald, le portefeuille de l'intérieur, et se signala par une [illegible] libérale et indulgente envers la presse. [illegible], en 1866, la politique extérieure de M. de [illegible], tout en se déclarant contre les tendances [illegible] stitutionnelles de son programme. Le comte de Schwérin a acquis une grande popularité [illegible] ses idées libérales, que par son influence [illegible] riche propriétaire de sa province. Marié [illegible] du célèbre théologien Schleiermacher, il a été nommé, en 1856, docteur de l'université de Greifswald. — Il est mort à Potsdam, le [illegible] 1872.

SCHYTHE (Jœrgen-Christian), géologue danois, né à Copenhague, le 6 février 1814, [illegible] l'Institut polytechnique, fit, dans plusieurs [illegible] de commerce, des cours publics sur les sciences naturelles (1835-1842), et donna, en 18[illegible], des leçons particulières au prince royal (Frédéric [illegible]). En mai 1850, il se rendit au Chili, comme professeur de sciences naturelles à Santiago, et fut nommé en 1853, gouverneur du territoire [illegible] lanes, où il ne resta que deux ans. — Il est mort à Valparaiso le 30 janvier 1877.

On a de lui : de longs fragments du journal d'un voyage au Groënland (18[illegible]) dans le *Portefeuille* rédigé par Carstensen; une description du *Bailliage de Scanderborg* (18[illegible]), qui forme la dix-huitième partie de la *Description des provinces danoises ;* un *Rapport sur la réunion des paysans danois tenue à* [illegible] (18[illegible]), dont il fut secrétaire. Il a rédigé le *Portefeuille* (1843-1844, in-8) et écrit dans plusieurs journaux. Envoyé en Islande [illegible] pour étudier l'histoire naturelle et la géologie, il fut chargé, en 1846, d'observer l'éruption de l'Hécla, qu'il a décrite sous ce titre : *l'Hécla et sa dernière éruption* (Hecla og dens sidste Udbrud; 18[illegible], avec planches et carte).

SCIALOJA (Antoine), économiste et homme politique italien, né à Geduccio, [illegible], en 1817, donna quelques leçons dans cette ville, se fit ensuite inscrire, comme avocat, à la Cour d'appel et fut attaché, jusqu'en 184[illegible], à la Cour de cassation. Appelé alors à Turin pour [illegible] ser l'économie politique, il revint à [illegible] avril 1848, et fut successivement [illegible] griculture et du commerce, [illegible] rim, des affaires ecclésiastiques [illegible] jusqu'à la dissolution de la Chambre [illegible] 1849; il rentra au barreau et [illegible] Impliqué dans l'affaire du 15 mai, il fut [illegible] comme avocat et comme professeur, et, après trois ans de prison préventive, condamné à [illegible] années de réclusion, qui furent commuées en bannissement perpétuel. Il reprit l'enseignement de l'économie politique à Turin, et [illegible] son arrivée, des lettres de naturalisation, [illegible] de docteur de la Faculté de droit [illegible] de droit commercial près la Chambre [illegible] merce. Élu député de Mercato [illegible] Casale) au Parlement national de 18[illegible] fit partie du nouveau gouvernement [illegible] en 1860, comme ministre des finances [illegible] qui vint à Paris, au commencement [illegible] pour négocier le traité de commerce entre la France et l'Italie.

A la fin de 1865, M. Scialoja fut appelé, dans le cabinet La Marmora, au ministère des finances et accepta la rude tâche de faire [illegible] ces d'une situation menaçante, avec un [illegible] déficit. On était à la veille d'une [illegible] avec l'Autriche. Le 1ᵉʳ mai 1866, il [illegible] le cours forcé des billets de banque, et [illegible] torisé par les Chambres à pourvoir aux [illegible] nécessaires par des moyens [illegible]

autres mesures, il fut établi un emprunt forcé à la suite de l'annexion de la Vénétie (octobre 1866). Le budget de 1867 fut présenté avec un déficit de 159 millions. Remplacé au ministère par M. Cambray-Digny, M. Scialoja passa pour être l'inspirateur de son successeur. C'est lui qui fut nommé rapporteur, en juin 1868, du projet d'impôt sur la rente, et il le défendit avec énergie devant le Sénat. Vers le même temps, il fut aussi rapporteur de la loi sur l'impôt de mouture. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 4 mai 1872. Il a été promu commandeur de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare. — Il est mort à Rome le 14 octobre 1877.

On a de M. Scialoja, très renommé comme économiste : *Principes de l'économie sociale* (Principe dell Economia sociale ; Naples, 1840 ; Turin, 1846), traduits en français et annotés par M. H. Devillers en 1844 ; *Sur la Propriété des produits de l'esprit et sur les moyens de la garantir* (Sulla proprietà de' prodotti d'ingegno ; Naples, 1843) ; *Industrie et protection* (Industria e protezione ; Livourne, 1843) ; *Traité élémentaire d'économie sociale* (Trattato elementare d'economia sociale ; Turin, 1848) ; *Introduction à la première partie du cours d'économie et de droit* (Prolusione alla prima parte del corso di economia e di diritto ; Turin, 1853) et un certain nombre de *Discours*, brochures et articles de revue.

SCLOPIS DE SALERANO (comte Paul-Frédéric), homme politique italien, né à Turin, le 10 janvier 1798, reçut de son père une éducation très soignée, suivit l'université de sa ville natale et prit tous ses degrés en droit. Après avoir été attaché au ministère de l'intérieur, il entra dans la magistrature, fit partie du Sénat du Piémont, alors encore Cour suprême de justice, et devint chef du ministère public et conseiller de la couronne en matière de droit. Il fut, en 1837, un des rédacteurs du code civil sarde, et, en 1847, président de la commission supérieure de censure. Jusqu'en 1848, il sollicita vivement le ministère de séculariser les juridictions en matière religieuse de concert avec la cour de Rome.

Au milieu des événements de 1848, M. le comte Sclopis accepta, le 16 mars, après bien des résistances, le titre de garde des sceaux avec les fonctions de ministre de la justice et des affaires ecclésiastiques. C'est lui qui présida la commission chargée de rédiger la loi sur la presse du 26 mars, restée en vigueur et l'une des plus libérales de l'Europe. Il fut, aux élections générales qui suivirent, élu député par le quatrième collège de Turin. Pendant son ministère, M. le comte Sclopis fit passer la loi d'amnistie générale et la loi sur la liberté de la presse. Les négociations qu'il avait entamées avec Rome au sujet d'un concordat, restèrent, après son départ, sans aucune suite. Il fit partie de la Chambre des Députés jusqu'au ministère Gioberti, sous lequel il se tint en dehors des affaires. A la fin de 1849, il fut appelé à faire partie du Sénat, dont il fut vice-président. Il fut en outre président du conseil du contentieux diplomatique, et prit, en cette qualité, une part active aux débats de l'affaire du *Cagliari*. Nommé arbitre pour l'Italie à la conférence de l'*Alabama*, ouverte à Genève en juin 1872, il fut choisi comme président du tribunal arbitral. Président du comité des études de l'histoire nationale, membre de l'Académie de Turin, M. Sclopis fut élu, en 1845, correspondant, et en 1859, associé étranger de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été promu grand'croix de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare et décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Turin, le 8 mars 1878.

On doit à M. Sclopis : une *Histoire de l'ancienne législation du Piémont* (1833) ; trois volumes de l'*Histoire de la législation italienne* (1840-1857) ; un *Essai sur les États généraux et autres institutions politiques du Piémont et de la Savoie* (1851) ; *Recherches historiques sur les rapports politiques entre la dynastie de Savoie et le gouvernement britannique* (1853) ; divers articles dans la *Revue de législation* de Paris, etc.

SCOTT (George-Gilbert), architecte anglais, né en 1811, à Gawcott, près Buckingham, petit-fils du célèbre auteur des *Commentaires de la Bible*, fut placé de bonne heure chez un architecte et se passionna pour l'art gothique, avant qu'il fût devenu un objet de mode chez ses compatriotes. En 1842, il réussit à frapper l'attention publique par la construction de la chapelle des Martyrs, à Oxford, qui fut suivie, en 1843, de celle d'une église nouvelle à Camberwell. Vinrent ensuite les églises de Croydon, de Leeds et de Liverpool. Profitant alors de l'engouement public pour les formes du moyen âge, M. Scott leur sacrifia tous les autres genres ; bientôt il fut considéré comme le chef de l'école nouvelle. Après l'incendie de Hambourg, en 1846, la reconstruction de Saint-Nicolas ayant été mise au concours, il remporta le premier prix, avec le plan d'une œuvre gothique, presque aussi élevée que la cathédrale de Strasbourg. Il a, dans la même ville, rebâti l'hôtel de ville et le palais du Sénat. Nous mentionnerons encore de lui : l'église Saint-Jean, à Terre-Neuve (1848) ; l'église de Doncaster (1854) ; la restauration des cathédrales d'Ely, d'Hereford, de Westminster, d'Oxford, de Salisbury, etc.

M. Scott a envoyé aux dessins à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *l'Intérieur de Saint-Nicolas à Hambourg*, le *Retable de la cathédrale d'Ely*, la *Salle du chapitre de Westminster*, etc., et a obtenu une médaille de 2e classe. Il n'en a envoyé qu'un seul à l'Exposition de 1867 : *Monument à la mémoire du prince Albert*, élevé au jardin de Kensington, et à l'Exposition de 1878 : *Vue intérieure et extérieure de la cathédrale d'Édimbourg*. Au mois de novembre 1855, il fut élu associé de l'Académie royale des beaux-arts, et devint trésorier du musée d'architecture de Londres. — Il est mort à Londres, le 27 mars 1878.

On cite de lui : *Plaidoyer en faveur de la restauration fidèle des anciennes églises* (Plea for the faithful restoration, etc. ; 1850).

SCROPE (George-Poulet Thomson), géologue anglais, né en 1797, prit, à l'époque de son mariage (1821), le nom de sa femme, sous lequel il est connu. Les ouvrages scientifiques qui lui ont fait une place distinguée parmi les savants de son pays, sont : *Considérations sur la nature des volcans* (On the Volcanoes ; 1825, in-8), où il expose une théorie particulière de la formation du globe ; *Mémoire sur la géologie du centre de la France* (On the geology of central France ; 1827, in-4, pl.). On a encore de lui une *Vie du chancelier lord Sydenham* (1845), ainsi que des traités ou brochures sur l'économie et les matières politiques, la banque, la loi des pauvres, etc. Ces divers travaux l'ont fait admettre à la Société royale de Londres et à la Société de géologie. M. Scrope siégea, depuis 1833, à la Chambre des communes pour le bourg de Stroud ; il s'y montra favorable aux réformes modérées et à la politique libérale. — Il est mort à Londres, le 19 janvier 1876.

SEABRA (Antonio-Luiz de), jurisconsulte et homme d'État portugais, né à Rio de Janeiro en

1796, fit ses études à l'université de Coïmbre, et, signalé par ses idées libérales, dut s'exiler pendant le règne de don Miguel. Membre de la junte de Porto, en 1846, et plusieurs fois élu député au Parlement, il fut ministre de la justice dans le cabinet de Saldanha, après le mouvement de 1851. Il était, à la tribune et dans la presse, un des principaux représentants du parti conservateur progressiste. Juge à la Cour royale de Porto, M. Seabra a dû surtout sa grande réputation de jurisconsulte à la rédaction du code civil portugais, terminé en 1858. Il a été nommé grand-croix de l'ordre de Saint-Jacques, et membre, en 1855, de l'Académie des sciences de Lisbonne.

SEBAUX (Mgr Alexandre-Léopold), prélat français, est né à Laval, le 7 juillet 1820. Précédemment supérieur du grand séminaire de sa ville natale, il a été nommé évêque d'Angoulême, par décret du 16 décembre 1872, préconisé le 21 mars 1873, et sacré à Laval le 4 mai suivant. On ne cite de ce prélat que ses *Lettres pastorales* et *Mandements*.

SEBRON (Hippolyte), peintre français, né à Caudebec (Seine-Inférieure), en août 1801, étudia sous Daguerre, et débuta, comme peintre de genre, à la galerie Lebrun, en 1824. Il travailla longtemps, avec son maître, aux tableaux du Diorama, visita à diverses époques la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne, et en dernier lieu les États-Unis (1852). Il a principalement exposé : *l'Intérieur de Saint-Wandrille*, *le Palais Farnèse*, *Saint-Paul d'Anvers*, *Vue de Florence*, *l'Entrée de Rotterdam*, *l'Intérieur de l'église Saint-Sébastien*, en Espagne (1840); *Souvenir des Alpes*, *la Chapelle de Windsor*, *la Chapelle de Neuilly*, acquis par le roi Louis-Philippe (1844); *les Tombeaux d'Eu*, *l'Alhambra*, *la Mosquée de Cordoue* (1848); *la Distribution des drapeaux en avril* 1848, commandé par le ministère de l'intérieur (1849); *Vue de Broadway*, *la Nouvelle-Orléans*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Palais de Sydenham*, *le Niagara*, *Vue intérieure de la grande mosquée de Cordoue*, au Luxembourg (1857); *Vue de Grenade* (1859); *Vue de Viviers*, *Maison du XVI^e^ siècle dans les montagnes de l'Ardèche*, *Paysage au clair de lune* (1861); *Vue du lac des Crocodiles dans la Louisiane*, *Intérieur de l'église Saint-Marc à Venise* (1863); *la Cartuja de Miraflorès*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867, *Vue de Venise*, et un portrait au pastel de *Mme Anna de La Grange* (1864); *Vue de Biarritz* (1865); *Jésus au jardin des Oliviers*, *les Colosses d'Aménophis et de Memnon* (1866); *une Église de Vienne*, en Autriche (1868); *le Temple d'Isis*, en Nubie, *le Lac Lomond* en Écosse (1869); *Ruines de Balbeck*, *la Vendetta* (1870); *Cheminée*, *Chœur d'église* (1872); *Noce juive* (1873); *Lac Catherine*, *Bords de la Durance* (1874); *Constantinople*, *Atelier de peintre* (1875); *Caravane en Nubie*, *Ce qui se fait et ne se dit pas*, *Vue générale de Smyrne*, aquarelle (1877); des *Portraits*, *Pastels*, etc. M. H. Sebron a obtenu une 3^e^ médaille en 1838, deux 2^es^ en 1849 et 1848, une 1^re^ en 1844, et la décoration en 1867. — Il est mort le 1^er^ septembre 1879.

SECCHI (le P. Angelo), célèbre astronome italien, né à Reggio (Émilie), le 29 juin 1818, entra de bonne heure dans l'ordre des Jésuites, fit ses études au collège de Lorette, puis fut envoyé à celui de Georgetown, à Washington (États-Unis), où il devint professeur de mathématiques. Il fut appelé bientôt au Collège romain, comme professeur de physique. La révolution de 1848 ayant obligé les jésuites de quitter Rome, le P. Secchi entreprit un voyage en France, en Angleterre et aux États-Unis; rappelé à Rome lors de la rentrée du pape, il reçut la direction de l'observatoire du Collège romain, et en fit un établissement de premier ordre parmi ceux de l'Europe. Après les événements politiques de 1870 et la seconde expulsion des jésuites, le P. Secchi, en récompense des services rendus par lui à la science, fut maintenu, par le gouvernement italien, comme directeur de l'observatoire avec augmentation de la dotation de l'établissement. Délégué par le gouvernement pontifical à la première réunion de la commission internationale du mètre à Paris, en 1870, il assista aux séances de cette Commission en 1872; sa présence provoqua une protestation du délégué [illegible], qui refusa de signer les procès-verbaux des séances, mais cet incident fut aplani et le P. Secchi fut retenu dans la commission [illegible] savant. La dernière création du P. Secchi est celle de l'observatoire météorologique [illegible] Mons Albanus, dont les moines du couvent de Monte Calvo ont été chargés de [illegible] vations. Membre de nombreuses sociétés savantes italiennes et étrangères, il appartenait depuis le 11 mai 1857 à l'Académie des sciences [illegible] correspondant; il prit une part [illegible] travaux de cette compagnie, et se [illegible] adversaires des plus convaincus [illegible] M. Faye sur les ouragans, les cyclones [illegible]

On évalue à plus de trois cents [illegible] mémoires publiés par le P. Secchi [illegible] *Nuovi Atti dell' Academia dei lincei*, le *Journal of sciences* de Sillimann, les *Smithsonian contributions*, les *Annales de chimie et physiques*, les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc., qui ont pour objet les mathématiques pures, la mécanique, la physique, l'astronomie : on en trouve l'énumération chronologique dans le *Catalogue of scientific papers* publié par la Société [illegible] *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* la donne, continuée jusqu'[illegible] Secchi s'est livré spécialement [illegible] le premier il avait appliqué la [illegible] verte par M. Janssen aux [illegible] protubérances solaires; le [illegible] émit l'idée, très favorablement [illegible] laquelle le Soleil serait un [illegible] français qu'il publia l'important [illegible] *le Soleil, exposé des découvertes* [illegible] *la structure de cet astre* [illegible] 1875-1877, 2 vol. in-8, 6 pl. [illegible] partie lui est personnelle. [illegible] duit en plusieurs langues [illegible] observations et ses théories [illegible] l'Europe savante, sur la constitution [illegible] Soleil, la distribution de la chaleur [illegible] cet astre, les protubérances et [illegible] les éruptions, la radiation, la [illegible] buleuses, les étoiles doubles, [illegible] étoiles, les étoiles filantes et [illegible] surveillé aussi la traduction, [illegible] lienne, d'un autre ouvrage [illegible] *physiques, essai de philosophie* [illegible] in-12; 2^e^ édit., 1874. [illegible] parut à Milan en 1878: *le Stelle* [illegible] ches); il a été traduit en français [illegible] *les*, 1878, 2 vol. in-8, fig. et pl. [illegible] universelle de 1867, il présenta [illegible] son invention : le météorographe [illegible] enregistrer automatiquement [illegible] baromètre, du thermomètre, etc. [illegible] server la trace; il en a donné la [illegible] *la Météorologie à l'Exposition* [illegible]

rte lui valut la
d'officier de la
gelo Secchi est
8. Ses obsèques
au milieu d'un
gouvernement
voyèrent égale-
is de juin 1880,
une des places

peintre décora-
juin 1803, fut
om par de nom-
ût et avec plus
portent souvent
ou d'intérieurs.
eurs artistes de
rands théâtres,
c, et à l'organi-
bargé, en 1849,
d'Apollon, au
ures architectu-
En 1852 il fut
irigea la déco-
et kiosques, et
l décora vers le
le Baden-Baden.
l'ordre du Mod-
d'honneur en
Paris, le 15 sep-

français, né à
n père était pré-
en 1836 par un
fils, et signa,
ain nombre de
ture légère ont
notoriété à son
rétaire général
ement dans la
, sous-préfet de
jusqu'en 1850,
ès le théâtre de
gion d'honneur

e : *Un Dragon*
avec M. Marc-
t ! en un acte
it d'aînesse, en
lish spoken, en
; *la Comédie à*
aussi avec Lu-
un acte (même
rny, opéra-co-
ce, comédie en
en dehors du
ur les hommes
Mémoires d'un
ystères de l'O-
par le procédé
tient l'amour !
851, in-18) ; le
madaire qui a
851 (2 vol. in-
Vichy-Sévigné,
mbellissements,
planches); *Mi-*
in-18) ; *la Se-*
in-18) ; *la Vi-*
Demoiselles du
année suivante
r.); *le Roman*
etc. Longtemps
cond a rédigé,
, dans le *Fi-*
garo, le *Paris au jour le jour*, signé *Pierre et Jean*. En 1863, il fonda, avec MM. de Villemessant et Dollingen, *le Grand Journal*, dont il devint rédacteur en chef, et où il inséra des chroniques hebdomadaires. Il fut aussi l'un des chroniqueurs du journal littéraire quotidien *l'Événement* (1865), et prit un moment la direction de *l'Entr'acte* (février 1870).

SEDGWICK (rév. Adam), géologue anglais, né en 1785, à Dent (comté d'York), fit ses études au collège de la Trinité, de Cambridge, entra dans les ordres et resta attaché à l'université, d'abord comme agrégé (*fellow*) et, depuis 1818, comme professeur de géologie. L'ouvrage le plus important que le rév. Ad. Sedgwick ait publié à part est intitulé : *Classification des roches paléozoïques de l'Angleterre* (a Synopsis of the classification of the british palæozoic rocks; 2 vol. in-4) ; un professeur de Melbourne, M. M'Coy, y a collaboré. On lui doit ensuite de nombreux articles insérés dans divers recueils scientifiques, entre autres un remarquable mémoire intitulé : *Vestiges of the natural history of creation*, et qui a paru, sans nom d'auteur, dans la *Revue d'Edimbourg*. Comme théologien, il a écrit un discours sur l'enseignement universitaire à Cambridge (*Discourse on the studies of the university of Cambridge*, 5e édit., 1850), sorte de réquisitoire contre la morale utilitaire des disciples de Bentham. Le rév. A. Sedgwick a été élu, en 1858, correspondant de l'Institut. — Il est mort à Cambridge, le 27 janvier 1873.

SÉDILLOT (Louis-Pierre-Eugène-Amélie, et non Amédée), orientaliste français, né à Paris, le 23 juin 1808, est fils de J. J. Sédillot, orientaliste et astronome. Il prit simultanément les grades de licencié ès lettres et de licencié en droit, et se fit recevoir au concours, en 1831, agrégé d'histoire. Nommé successivement professeur d'histoire aux collèges Bourbon, Henri IV et Saint-Louis, il devint, en outre, à la mort de son père, dont il était l'élève pour les langues orientales, secrétaire du Collège de France et de l'École des langues orientales vivantes (1832). Il a été décoré de la Légion d'honneur le 29 avril 1836. — Il est mort à Paris, le 2 décembre 1875.

M. Sédillot publia, en 1834, la traduction du *Traité des instruments astronomiques des Arabes* (tomes I-II, in-4), qui avait mérité à son père, en 1810, l'un des grands prix décennaux, et le compléta par un *Mémoire* sur le même sujet, inséré au *Recueil des savants étrangers*, et tiré à part sous le titre de *Supplément* au traité d'Aboul-Hassan (tome III, in-4). Il donna ensuite un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on remarque : *Lettres sur quelques points de l'astronomie orientale* (1834 et 1859); *Manuel de chronologie universelle* (1835, in-8; 4e édit., 1850, 2 vol. in-18); *Recherches nouvelles pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux* (1837, in-4) ; *Mémoire sur un sceau du sultan Schah-Rokh, fils de Tamerlan* (1840, in-8); *Mémoire sur les systèmes géographiques des Grecs et des Arabes, et en particulier sur la coupole d'Arine*, etc. (1842, in-4); *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux* (1845-1850, 2 vol. in-8) ; *Prolégomènes des tables astronomiques d'Oloug-Beg, texte, traduction, commentaires* (1846-1853, 2 vol. in-8); *Histoire des Arabes* (1854, in-12) ; puis des articles divers dans la *Biographie* Michaud, la *Revue encyclopédique*, la *Revue britannique*, le *Journal asiatique*, le *Bulletin de la Société de géographie*, etc. ; enfin de nombreuses communications à l'Institut.

SÉDILLOT (Charles-Emmanuel), chirurgien militaire français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, frère du précédent, né à Paris, le 14 septembre 1804, était élève interne des hôpitaux de Paris, lorsque en 1824 il embrassa la carrière de la médecine militaire. Chirurgien sous-aide, il fit la campagne de Pologne en 1831 et fut décoré de la croix du Mérite militaire. Il devint, en 1832, chirurgien aide-major au 6ᵉ régiment de dragons; en 1835, agrégé de la Faculté de médecine de Paris, et, en 1836, chirurgien-major et professeur à l'hôpital militaire d'instruction du Val-de-Grâce. L'année suivante, il fit la campagne de Constantine. En 1841, il obtint, au concours, la chaire de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Strasbourg, et fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire de la même ville. Il y est devenu, en 1850, médecin principal de 1ʳᵉ classe et directeur de l'École de médecine militaire. Il a été admis à la retraite en 1869. Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1863. Elu correspondant de l'Académie des sciences en 1846, et membre associé de l'Académie de médecine en 1857, il a été nommé membre de l'Académie des sciences le 24 juin 1872, en remplacement de Laugier.

M. Charles Sédillot est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Manuel de médecine légale* (1830, in-18; 2ᵉ édit., 1836, in-8); *Considérations sur l'emploi du chloroforme* (Strasbourg, 1850, in-8); *Des Règles de l'application du chloroforme aux opérations chirurgicales* (1852, in-8); *Traité de médecine opératoire* (1846, in-8; 2ᵉ édit., 1854, 4 vol. in-18; 4ᵉ édit., 1870, 2 vol. gr. in-8, avec fig.), avec M. Legouest; *De l'Urétrotomie interne* (1858); *De l'Évidement sous-périosté des os* (1860, in-8; nouv. édit., 1867); *Contributions à la chirurgie* (1867, 2 vol. in-8); et un grand nombre de *Mémoires* et de *Notices*.

SÉE (Camille), homme politique français, député, né à Colmar, le 10 mars 1847, est neveu et gendre du docteur G. Sée. Après avoir terminé ses études de droit à la Faculté de Strasbourg, il se fit inscrire au barreau de Paris et devint, en 1869, secrétaire de M. Groualle, alors avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Nommé secrétaire général au ministère de l'intérieur, le 10 septembre 1870, il montra beaucoup d'énergie dans la journée du 31 octobre, et réussit à sauvegarder les services du ministère. Ayant quitté ce poste, le 18 février 1871, il fut nommé sous-préfet de Saint-Denis, le 15 juin 1872, et se démit de ses fonctions lors de la chute de M. Thiers. Aux élections générales de 1876, l'option de M. Louis Blanc pour le Vᵉ arrondissement de Paris ayant laissé une vacance dans l'arrondissement de Saint-Denis, M. Camille Sée y posa sa candidature, et eut pour concurrents MM. de Wimpffen et Bonnet-Duverdier. Il obtint, au premier tour de scrutin 5368 voix sur 12 800 votants et fut élu, le 23 avril par 6308 voix, contre 5997, obtenues par M. Bonnet-Duverdier. Inscrit au groupe de la gauche républicaine, il fit partie du bureau de ce groupe jusqu'à la dissolution de la Chambre. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, par 13 431 voix, sans concurrent, il reprit sa place sur les bancs de la gauche, fit partie de plusieurs commissions importantes et fut nommé l'un des secrétaires de la Chambre. M. Camille Sée déposa, le 28 octobre 1877, une importante proposition de loi sur l'enseignement secondaire de jeunes filles, avec un exposé des motifs, contenant tout l'ensemble des documents historiques relatifs à cette [illegible]. Sa proposition, prise en considération dès [illegible] du 9 décembre 1878, fut discutée et [illegible] la Chambre dans le cours de la session de [illegible] le rapport en fut fait au Sénat par M. [illegible] 1880). Il a aussi déposé, au mois de [illegible] une proposition de loi sur la capacité [illegible] femme.

SÉE (Germain), médecin français, né [illegible] 1818 à Ribeauvillé (Haut-Rhin), d'une [illegible] israélite, fit ses classes à Metz, étudia la médecine, et fut reçu docteur en 1846, à la Faculté de Paris. Nommé médecin des hôpitaux en [illegible], il s'occupa également de la théorie et de la pratique médicales, et après avoir fait, comme agrégé, de [illegible] lantes conférences de pathologie, il succéda, en 1866, au docteur Trousseau dans [illegible] thérapeutique à la Faculté de médecine. Son enseignement, très remarqué dans [illegible] de l'École, acquit une célébrité [illegible] par suite des accusations de matérialisme [illegible] contre M. Sée et quelques-uns de ses collègues, dans une pétition adressée au Sénat [illegible] à la liberté de l'enseignement supérieur, [illegible] la discussion eut un grand retentissement [illegible] 1868). L'année suivante, il fut nommé, en remplacement de M. Monneret, à la chaire de clinique médicale et fut élu membre de l'Académie de médecine le 27 juillet. En [illegible] comme professeur de clinique à [illegible] M. G. Sée a été promu officier de la Légion d'honneur le 26 juillet 1876 et commandeur le [illegible] juillet 1880.

Parmi ses travaux, on cite : *[illegible] ergoté sur le cœur et la circulation* [illegible] *Mémoire sur la chorée et les* [illegible] couronné par l'Académie de médecine [illegible] dans le recueil de ses *Mémoires* [illegible]; *Leçons de pathologie expérimentale: Du Sang et des Anémies* (1866, 1ʳᵉ liv. in-8), *De la Dyspepsie* [illegible] *du Traitement des maladies* [illegible] faites à la clinique de la Charité [illegible] (1878, in-8), ouvrage important [illegible] plusieurs langues étrangères [illegible] leçons sur l'*Action physiologique* [illegible] l'*Épilepsie*, etc., ainsi que des articles [illegible] graphies sur *la Digitale*, le *Chloral* [illegible] traitement du *Rhumatisme* par [illegible] soude, etc., insérés au *Bulletin thérapeutique* [illegible] *Courrier médical*, à la *France* [illegible] (1869-78); des articles sur [illegible] *sification thérapeutique*, dans le [illegible] *tionnaire de médecine pratique* [illegible]

SÉE (Marc), médecin français [illegible] (Haut-Rhin), en 1837, est neveu [illegible] Reçu docteur en 1856, agrégé en [illegible] gien du bureau central en [illegible] successivement du service [illegible] taux de Bicêtre, du Midi (1867) [illegible] génie (1872) et à la maison [illegible] en 1875. Chef des travaux anatomiques [illegible] culté, il a été élu membre de l'Académie de médecine (section d'anatomie), en [illegible]

Outre sa thèse d'agrégation [illegible] *siologie du tissu élastique*), on [illegible] Marc Sée : *Atlas de l'art des* [illegible] texte (1871, gr. in-8, avec 110 [illegible] ration avec MM. Tarnier et [illegible] *sur l'anatomie et la physiologie* [illegible] in-4, avec pl.). Il a collaboré [illegible] *mie descriptive* de Cruveilhier [illegible] mand, avec M. Béclard, les *Éléments* [illegible] *humaine*, de Kœlliker.

SÉGALAS (Pierre-Salomon), [illegible]

ine. né à Saint-
août 1792, ne
qu'à 14 ans, au
ant avec le prix
ière médicale, il
ysiologie et à la
quelques leçons
s. Remarqué par
ecteur, par Ma-
docteur à la fin
l'École pratique
ui fut très suivi.
pathologie mé-
t à l'Institut de
les sur l'absorp-
ublia une *Série*
de physiologie
noire sur les al-
é agrégé de Fa-
e médecine.
de l'étude par-
es génito-urinai-
ir ces maladies,
Traité des réten-
'elles produisent
, qui fut suivi,
autérisation des
La même année,
océdés ou instru-
le traitement de

'es sur la pierre
ne heure perfec-
artout citer, sous
un lithotriteur
modification du
celle intitulée :
n brise-pierre à
t sur la lithotritie
m aux enfants
ut, en juin 1833,
ui lui valut un

Lettre à M. Ma-
'camenteuses de
produit la nois
le *Essai sur la*
, avec pl. 2ᵉ édit.,
ir un cas d'uré-
3 pl.), *Sur l'Uré-*
itie au point de
1856), et de nom-
ls scientifiques.
, depuis 1847,
Seine et du Con-
alas a été aussi
e surveillance de
romu, en 1853,
— Il est mort au
ne), le 21 octo-

te), femme poète
tembre 1814, est
humoristique de
de ses presque
ure son penchant
quelques poésies
ns, son premier
ousa, très jeune,
es frères du mé-

, poésies (1831,
e (1836, in-8;
n-8); *Enfantines*
1864); *la Femme*,
s, poésies (1866,

in-18); *les Mystères de la maison*, roman (1865, in-18), *les Magiciennes d'aujourd'hui*, roman (1869, in-18); *la Vie de feu* (1875, in-18); *les Mariages dangereux* (1878, in-18), etc. Elle a donné au théâtre : *le Trembleur*, comédie en deux actes (Odéon, 1849) *les Deux amoureux de la grand'mère*, vaudeville (Porte-Saint-Martin, 1850); *les Absents ont raison*, comédie en deux actes (Odéon, 1852); *les Inconvénients de la sympathie*, vaudeville (Gaîté, 1854); *la Loge de l'Opéra*, drame en trois actes (Odéon, 1847), etc.; des opérettes de salon; puis un grand nombre d'articles de littérature et des nouvelles qui ont été réunies en 1855, sous le titre de *Contes du nouveau Palais de cristal* (in-8), et, dans une 2ᵉ édition, sous celui de *Semaine de la marquise* (1865, in-18). De 1845 à 1852, elle a rédigé la revue littéraire et dramatique du *Corsaire*. Elle a collaboré aussi au *Voleur*, au *Dimanche*, au *Musée des familles*, à *l'Illustrateur des dames*, au *Petit Journal*, à *la Revue pour tous*, etc.

SEGRIS (Émile-Alexis), homme politique français, ancien député et ministre, né à Poitiers, le 4 mars 1811, fit ses études de droit dans cette ville et alla s'inscrire comme avocat à la Cour impériale d'Angers. Il y devint bâtonnier de son ordre, adjoint au maire et membre du Conseil général pour le canton sud-est de la ville. Il fut, en 1859, lors d'une élection partielle, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement dans la 1ʳᵉ circonscription de Maine-et-Loire. Réélu, au même titre, aux élections générales suivantes, il a obtenu, en 1863, 22 019 voix sur 27 575 votants, et en 1869, 22 010 voix sur environ 32 000 votants, contre 9782 voix données à un candidat indépendant, M. Cubain.

M. Segris prit une situation importante à la Chambre, eut de l'influence dans les bureaux et les commissions et aborda la tribune avec succès. Adversaire déclaré des entraînements révolutionnaires et des réactions violentes, il fut, en 1869, un des promoteurs du nouveau tiers-parti libéral qui, par la fameuse demande d'interpellation des 116, décida le gouvernement impérial à revenir au régime parlementaire, et dans le cabinet du 2 janvier 1870, formé par M. Ém. Ollivier pour inaugurer ce régime, il se vit appelé au ministère de l'instruction publique. Parmi les actes spéciaux de son administration, on remarqua la formation d'une commission des hautes études, sous la présidence de M. Guizot, la révocation de M. Leverrier de ses fonctions de directeur de l'Observatoire (5 février), une amélioration sensible du budget de l'instruction primaire, à l'aide de nouveaux crédits. Un décret du 14 avril nomma M. Segris ministre des finances, en remplacement de M. Buffet, démissionnaire. Il dirigea, en cette qualité, l'émission de l'emprunt de 750 millions, fait en vue de la guerre franco-prussienne, et dont le succès fut très grand. Après les premières défaites essuyées par l'armée française il suivit le cabinet Ollivier dans sa chute (8 août 1870) et rentra dans la vie privée. M. Segris a été promu commandeur de la Légion d'honneur, le 4 août 1867.

SÉGUIER (Pierre-Armand, baron), savant français, membre de l'Institut, né à Montpellier, le 3 juillet 1803, est fils du premier président Séguier, mort en 1848. Il entra fort jeune dans la magistrature, et fut nommé, après la révolution de 1830, conseiller à la Cour royale, que présidait son père. A la mort de celui-ci, il se démit de ses fonctions pour se livrer exclusivement à des travaux de mécanique. Doué d'une grande adresse

et d'une rare aptitude, il passait pour un des hommes les plus versés dans la connaissance des machines et des procédés mécaniques de l'industrie. M. le baron Séguier a été élu membre libre de l'Académie des sciences, le 21 janvier 1833, en remplacement de Rosily-Mesros. Il a été promu en octobre 1851, officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris, le 14 février 1876.

On a de lui : *Mémoires sur les appareils producteurs de la vapeur* (1832, in-8); *Perfectionnements dans la navigation à vapeur* (1838, in-4), ou plan du nouveau système, en fer et en bois, réalisé à bord de la goélette *la Persévérance*; enfin de nombreux *Rapports*, *Observations*, *Communications*, sur les sciences physiques ou mécaniques.

SÉGUIN (Marc), ingénieur français, né à Annonay, le 20 avril 1786, et neveu de Montgolfier, débuta, en 1820, par la construction du pont suspendu de Tournon, dans lequel il expérimenta le premier la résistance du fer, puis s'occupa de la navigation à vapeur, et appliqua, en 1827, la chaudière tubulaire aux locomotives du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon; il surmonta ensuite plusieurs des difficultés que présentait le tracé de cette dernière ligne et, ces travaux terminés, s'occupa de nouveau de la navigation à vapeur sur le Rhône. Au milieu de ces études pratiques, il écrivit plusieurs ouvrages, notamment : *Mémoire sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon* (in-4); *De l'influence des chemins de fer et de l'art de les tracer et de les construire* (1839, in-8). M. Marc Séguin, qui s'était fixé dans la Côte-d'Or, à Montbard, puis à Annonay, a été nommé correspondant de l'Académie des sciences en 1845. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en 1867. — Il est mort à Annonay, le 24 février 1875.

SÉGUR (Philippe-Paul, comte de), général et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 novembre 1780, était fils du grand maître des cérémonies de l'ancienne cour impériale. Élevé sous les yeux de son oncle, littérateur distingué, il fut admis de bonne heure dans la réunion chantante des *Dîners du Vaudeville*, où il se [illegible] quelques bluettes et s'engagea, comme simple hussard, dans la garde des Consuls. L'un des premiers soldats qui se rallièrent au nouveau pouvoir, il obtint d'emblée le brevet de sous-lieutenant. A Hohenlinden, il devint aide de camp de Macdonald, entra ensuite dans l'état-major de Bonaparte, remplit, à la suite de la paix de Lunéville, des missions diplomatiques près des rois de Danemark et d'Espagne, et fut chargé de l'inspection des côtes de la Manche (1804), et de celles de la Calabre (1806). Attaché, à cette époque, au service du roi Joseph, il assista au siège de Gaëte et rejoignit la grande armée avec le grade de chef d'escadron. Ce fut en qualité d'aide de camp de Napoléon qu'il prit une part brillante à la campagne de Pologne, où il fut blessé deux fois, fait prisonnier et envoyé au fond de Moscou; il fut compris dans les échanges qui suivirent la paix de Tilsitt.

En 1808, M. de Ségur passa en Espagne, enleva, au combat de Somo-Sierra, quatre pièces d'artillerie, et reçut plusieurs blessures; ce fait lui valut le grade de colonel et l'honneur de porter au Corps législatif soixante-quatre drapeaux pris à l'ennemi. Après avoir rempli, en 1810, plusieurs missions, il devint général de brigade, le 22 février 1812, et fit partie de l'expédition de Russie, à l'issue de laquelle il eut la direction des pages. En 1813, il commanda le 4ᵉ régiment

des [illegible]

[illegible]

M. de Ségur [illegible]

[illegible]

SÉGUR (Mgr [illegible]), né à Paris en 1820, [illegible] de Ségur et petit-fils [illegible]

[illegible]

SÉGUR (Anatole [illegible]) [illegible]

[illegible]

[illegible]

SEILHEIMER [illegible]

[illegible]

contes et des nouvelles, tels que *Feuilles et épines*, *Pentaméron*, *le Combat pour la fiancée*, *le Joueur de vielle*, *Thomas Damascena*, *la Vengeance muette* (Vienne, 1839-43), etc., et aussi des drames : *la Première violette*, *les Inséparables*, etc.; puis des récits en dialecte viennois, qui eurent une très grande vogue : *la Dernière fenêtre* (S'letzte Fensterln), *Trois ans après la dernière fenêtre* (Drei Jahr nach'm letzten Fensterln) et tout le recueil de *Chants autrichiens* (Gedichte in œsterreicher Mundart; Vienne, 3ᵉ édit., 1844). Un hymne de lui, avec musique de Haydn, a été reconnu officiellement, en 1854, comme chant national de l'empire.

On a de M. Seidl quelques ouvrages plus sérieux : *Chronique des découvertes archéologiques en Autriche* (Chronik der archaeologischen Funde in der œsterr. Monarchie); *Documents pour servir à la chronique*, etc. (Beitraege zur Chronik, etc.; Vienne. 1854); *Documents pour dresser une liste des procurateurs romains du Noricum* (Vienne, 1854), etc. Il a fourni à l'*Allemagne pittoresque et romantique* publiée à Leipzig, des *Excursions dans le Tyrol et en Styrie* (Wanderungen durch Tirol und Steiermark; 1842, 2 vol., avec 60 grav.). Il est devenu, en 1850, un des rédacteurs du *Journal des gymnases d'Autriche*.

SEIGNOBOS (Charles-André), homme politique français, député, né le 28 août 1822, à Lamastre (Ardèche), fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1844. Il voyagea alors, pendant plusieurs années, dans les différentes contrées de l'Europe, pour perfectionner ses études et il se trouvait à Rome, en 1848, au moment des élections à la Constituante, à laquelle ses compatriotes le portèrent sans succès comme candidat. Élu, à cette époque, membre du Conseil général, il en fit depuis constamment partie. Très attentif aux affaires locales, il contribua à fonder dans l'Ardèche un grand nombre de sociétés d'instruction et d'œuvres charitables, dont il fut élu président. Membre du consistoire du département, du conseil presbytéral et du conseil municipal de Lamastre, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868.

Aux élections du 8 février 1871, M. Seignobos fut nommé représentant à l'Assemblée nationale, le dernier sur huit, par 39 258 suffrages. Il prit place au centre gauche, vota pour tous les projets de loi et mesures propres à établir le gouvernement républicain, et adopta les lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans la 1ʳᵉ circonscription de Tournon, par 9114 voix, contre 7394 obtenues par M. de la Tourette ancien député officiel de l'Empire, il fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut encore réélu, le 14 octobre suivant par 9773 voix, contre 8168, réunies par le candidat officiel. En décembre 1879, il déposa une proposition de loi sur la liberté de réunion pour l'exercice d'un culte, prise en considération par la Chambre.

SEISSON (R. P. Dom Charles), religieux et théologien français, est né en 1806 à Avignon. Après avoir professé quelque temps au grand séminaire de cette ville, il entra dans l'ordre des Chartreux, et fut, pendant plusieurs années, supérieur de la Chartreuse de Savoie, qui lui dut d'importantes restaurations. Il devint ensuite prieur de la Chartreuse de Padula, dans l'Italie méridionale, puis secrétaire général de son ordre, enfin prieur de la Chartreuse de Bosserville, près de Nancy. Il était à ce dernier poste en 1863, lorsque, par suite de la démission du titulaire, il fut, à l'unanimité, élu général de

(3e édit. 1862, in-18); *les Congrégations religieuses et le peuple* (1862, in-8); *les Païens et les Chrétiens* (2e édit. 1863, in-18); *Nouvelles fables et contes* (2e édit. 1863, in-18; 4e éd. 1870, in-18); *le Poème de saint François* (1866, in-18); *Sainte Cécile*, poème (1868, in-18), qui a obtenu en 1869 un prix à l'Académie française; *Sabine de Ségur* (1870, in-18; plus. édit.); *Vie du comte Rostopchine* (1872, in-8; 2e édit. 1875, in-18) et un grand nombre de contes et de récits pour la jeunesse.

SÉGUR D'AGUESSEAU (Raymond-Paul, comte DE), ancien sénateur français, oncle des précédents, né à Paris, le 18 février 1803, est neveu du général Ph. de Ségur et petit-fils de l'auteur de l'*Histoire universelle*. Issu d'une des plus anciennes maisons de la Guienne, il a pris le nom de d'Aguesseau de sa mère, dont la famille s'est éteinte en 1826. Après avoir terminé ses études de droit, il entra dans la magistrature et devint, sous la Restauration, substitut à la Cour royale de Paris. Maintenu en 1830, et décoré de la Légion d'honneur, en 1835, il passa dans la carrière de l'administration et fut tour à tour préfet des départements du Lot et des Hautes-Pyrénées; mais, en 1837, il cessa de servir le gouvernement de Juillet et fit retour au parti légitimiste. Après s'être porté sans succès candidat à la Constituante de 1848, avec une profession de foi chaudement républicaine, il siégea dans les rangs du parti de l'ordre à l'Assemblée législative, où il fut envoyé par ses anciens administrés des Hautes-Pyrénées. Il se sépara de la majorité pour seconder les projets de l'Élysée et fit partie de la Commission consultative qui suivit le coup d'État.

Dès le 25 janvier 1852, M. Ségur d'Aguesseau fut appelé à faire partie du nouveau Sénat, où il n'a cessé de se distinguer en réclamant toutes les rigueurs du gouvernement contre le parti démocratique. En février 1866, il demanda que la France, avant de quitter les États-Romains, fit restituer au Pape toutes les provinces détachées du Saint-Siége. Plus tard, il traita à plusieurs reprises de « triste et scandaleux » le discours libéral et démocratique prononcé au Sénat par le prince Napoléon dans la discussion du sénatus-consulte du 2 septembre 1869; à cette occasion, plusieurs journaux reproduisirent ses anciennes professions de foi démocratiques. En dernier lieu, il blâmait les ministres présents et passés de leur faiblesse à l'égard de la presse (15 janvier 1870). Membre du Conseil général des Hautes-Pyrénées, il se retira dans ce département après la chute de l'Empire. M. Ségur d'Aguesseau a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1864.

SEIDL (Jean-Gabriel), poète et archéologue allemand, né à Vienne, le 21 juin 1804, étudia le droit et obtint, en 1829, une place de professeur au collège de Cilli, en Styrie. En 1840, il fut appelé à Vienne, où il devint conservateur du cabinet numismatique et des antiques, et, en 1847, membre de l'Académie des sciences. Il a reçu, en 1867, le titre de conseiller de gouvernement. — Il est mort à Vienne le 18 juin 1875.

La plupart des œuvres poétiques de M. Seidl, répandues dans presque tous les annuaires et recueils littéraires de l'Allemagne, ont été réunies en divers volumes : *Poèmes* (Dichtungen; Vienne, 1826-28, 3 vol.); *Bifolien* (Ibid., 4e édit., 1849); *Chants de la nuit* (Lieder der Nacht; Ibid., 2e édit., 1851); *Nature et cœur* (Natur und Herz; Stuttgart, 1853).

M. Seidl a donné, avec moins de succès, des contes et des nouvelles, tels que *Feuilles et épines*, *Pentaméron*, *le Combat pour la fiancée*, *le Joueur de vielle*, *Thomas Damascena*, *la Vengeance muette* (Vienne, 1839-43), etc., et aussi des drames : *la Première violette*, *les Inséparables*, etc.; puis des récits en dialecte viennois, qui eurent une très grande vogue : *la Dernière fenêtre* (S'letzte Fensterln), *Trois ans après la dernière fenêtre* (Drei Jahr nach'm letzten Fensterln) et tout le recueil de *Chants autrichiens* (Gedichte in œsterreicher Mundart; Vienne, 4e édit., 1844). Un hymne de lui, avec musique de Haydn, a été reconnu officiellement, en 1854, comme chant national de l'empire.

On a de M. Seidl quelques ouvrages plus sérieux : *Chronique des découvertes archéologiques en Autriche* (Chronik der archaeologischen Funde in der œsterr. Monarchie); *Documents pour servir à la chronique*, etc. (Beitraege zur Chronik, etc.; Vienne, 1854); *Documents pour dresser une liste des procurateurs romains du Noricum* (Vienne, 1854), etc. Il a fourni à *l'Allemagne pittoresque et romantique* publiée à Leipzig, des *Excursions dans le Tyrol et en Styrie* (Wanderungen durch Tirol und Steiermark; 1842, 2 vol., avec 60 grav.). Il est devenu, en 1850, un des rédacteurs du *Journal des gymnases d'Autriche*.

SEIGNOBOS (Charles-André), homme politique français, député, né le 28 août 1822, à Lamastre (Ardèche), fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1844. Il voyagea alors, pendant plusieurs années, dans les différentes contrées de l'Europe, pour perfectionner ses études et il se trouvait à Rome, en 1848, au moment des élections à la Constituante, à laquelle ses compatriotes le portèrent sans succès comme candidat. Élu, à cette époque, membre du Conseil général, il en fit depuis constamment partie. Très attentif aux affaires locales, il contribua à fonder dans l'Ardèche un grand nombre de sociétés d'instruction et d'œuvres charitables, dont il fut élu président. Membre du consistoire du département, du conseil presbytéral et du conseil municipal de Lamastre, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1868.

Aux élections du 8 février 1871, M. Seignobos fut nommé représentant à l'Assemblée nationale, le dernier sur huit, par 39 258 suffrages. Il prit place au centre gauche, vota pour tous les projets de loi et mesures propres à établir le gouvernement républicain, et adopta les lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Tournon, par 9114 voix, contre 7394 obtenues par M. de la Tourette ancien député officiel de l'Empire, il fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il fut encore réélu, le 14 octobre suivant par 9773 voix, contre 8168, réunies par le candidat officiel. En décembre 1879, il déposa une proposition de loi sur la liberté de réunion pour l'exercice d'un culte, prise en considération par la Chambre.

SEISSON (R. P. Dom Charles), religieux et théologien français, est né en 1806 à Avignon. Après avoir professé quelque temps au grand séminaire de cette ville, il entra dans l'ordre des Chartreux, et fut, pendant plusieurs années, supérieur de la Chartreuse de Savoie, qui lui dut d'importantes restaurations. Il devint ensuite prieur de la Chartreuse de Padule, dans l'Italie méridionale, puis secrétaire général de son ordre, enfin prieur de la Chartreuse de Bosserville, près de Nancy. Il était à ce dernier poste en 1863, lorsque, par suite de la démission du titulaire, il fut, à l'unanimité, élu général de

son ordre. — Il est mort à la Valbonne (Gard), le 17 avril 1877.

SÉJOUR (Victor), auteur dramatique français, né à Paris, vers la fin de 1816, débuta dans la littérature, en 1841, par une ode sur le *Retour de Napoléon* (in-8). Il a abordé le théâtre en 1844 et, dans les années qui suivirent, il a traité souvent, avec beaucoup de bonheur, le drame à grand spectacle. Il a dû, plus d'une fois, à des confusions d'homonymie, d'être l'objet d'articles nécrologiques dans les journaux de l'étranger. M. Victor Séjour a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1860. — Il est mort le 21 septembre 1874.

On cite de lui : *Diégarias*, drame en cinq actes, en vers (Théâtre-Français, 1844); *la Chute de Séjan*, drame en cinq actes, en vers (1849); *Richard III*, drame en cinq actes, en prose (Porte-Saint-Martin, 1852), pour l'acteur Ligier; *l'Argent du diable*, pièce en trois actes (Variétés, 1854); *les Noces vénitiennes*, drame en cinq actes, (Porte-Saint-Martin, 1855), aussi pour M. Ligier; *le Fils de la nuit*, drame en cinq actes (Ibid., 1857); *André Gérard*, drame en cinq actes (Odéon, 1857), pour les dernières représentations de Frédérick Lemaître; *le Martyre du cœur*, en cinq actes (Ambigu, 1858), avec M. J. Brésil; *les Grands vassaux* (Odéon, 1859); *le Paletot brun*, vaudeville; *la Tireuse de cartes*, drame (Porte-Saint-Martin, 1859); *le Compère Guillery* (Ambigu, 1860); *les Massacres de Syrie* (Cirque, décembre 1860); *les Mystères du Temple*, drame (Ambigu, 1861); *les Volontaires de 1814*, drame (Porte-Saint-Martin, 1861); *les Fils de Charles-Quint* (Ambigu, 1864), mise en œuvre des nouveaux documents historiques sur Philippe II; *le Marquis caporal* (Gaîté, 1864); *les Enfants de la louve*, drame en cinq actes, avec M. Th. Barrière (Gaîté, 1865); *la Madone des Roses*, grande féerie (même théâtre, 1868); *Henri de Lorraine*, drame en cinq actes (mars 1870), etc.

SELLA (Quintino), ingénieur et homme politique italien, né à Mosso, près de Biella (Piémont), le 7 juillet 1827, fit ses études à Turin, puis à l'École des mines de Paris de 1847 à 1851. Professeur de géométrie appliquée à l'Institut technique de Turin, il occupa en outre la chaire de mathématiques à l'université de cette ville (29 novembre 1853), devint deux ans après directeur du cabinet de minéralogie de l'Institut technique, en 1858, membre du conseil supérieur de l'instruction publique et enfin, en 1860, membre du conseil des mines et professeur de minéralogie.

En 1861, il entra dans la vie politique, comme secrétaire général du ministère de l'instruction publique; il reçut le ministère des finances, dans le cabinet Ratazzi, le 3 mars 1862, et y resta jusqu'au 8 décembre. Ministre des finances également dans le cabinet La Marmora, du 28 septembre 1864 au 31 décembre 1865, il prit le même portefeuille dans le cabinet Lanza en décembre 1869. Il élabora un projet de réforme financière, pour diminuer le déficit sans augmenter les impôts. Des économies réalisées dans toutes les branches de l'administration réduisirent le déficit pour 1870 à 161 millions. Une convention fut conclue avec la Banque nationale, les droits d'enregistrement et de timbre augmentés, diverses autres taxes proposées, ainsi que la conversion des biens ruraux des paroisses desservies par des curés ayant moins de 800 francs de revenu annuel, etc. Avec toutes ces mesures M. Sella présentait, en mai 1870, un projet de budget pour 1871 en équilibre. Pendant la guerre franco-prussienne il se prononça contre tout projet d'alliance entre la France et l'Italie et, après l'annexion de Rome, il présenta un projet de loi pour l'unification de la dette pontificale. C'est lui qui fit payer au Pape, le 4 octobre 1870, 50 000 écus, montant du mois de sa liste civile. Cependant les projets financiers de M. Sella ne produisirent point les résultats attendus. Le 4 avril 1871, la Chambre adopta son projet de loi sur la mouture, mais rejeta, le 23 juin suivant, ses projets douaniers : ce qui amena sa démission et celle de tout le cabinet. Depuis, M. Sella continua de siéger à la Chambre et devint le chef de la droite constitutionnelle.

Membre de l'Académie des sciences de Turin et de l'Académie *dei Lincei* de Rome (avril 1871), il a inséré dans les *Mémoires* de l'Académie de Turin, un certain nombre de travaux de minéralogie, de cristallographie, de géologie, de mathématiques. Il a publié à part : *Sulla constituzione geologica e sulle industrie del Biellese* (Biella, 1864); *Lezioni di cristallografia* (Turin, 1867); *Sulle condizioni della industria mineraria in Sardegna* (Florence, 1871); traduit en français sous le titre : *Conditions de l'industrie des mines dans l'île de Sardaigne* (1875, in-8, avec pl.)

SELMER (Hannibal-Pierre), écrivain danois, né le 9 septembre 1802, à Garden-[illegible] (Norvége), chef du secrétariat de la direction de l'université, a profité de cette position pour publier sous les titres : *Nouvelles académiques* (Akademiske Tidender, 1833-45, tomes I-IV) et *Annales de l'université de Copenhague pour 1837 à 1846* (Kjœbenhavns Universitets Aarbog, 1846 et suiv.), deux recueils contenant des documents pour l'histoire du progrès de l'instruction publique en Danemark. Il a visité, de 1836 à 1837, l'Allemagne, l'Italie et la France. Nommé conseiller titulaire de chancellerie en 1840, M. Selmer a pris peu après sa retraite et entrepris la publication d'un *Recueil nécrologique* (Necrologiske Samlinger, 1848-52, 2 vol.).

SELYS-LONGCHAMPS (Michel-Edmond, baron DE), naturaliste belge, né à Paris, le 25 mai 1813, fit ses études à l'université de Liége, ville où il a, depuis sa jeunesse, fixé sa résidence. Il s'adonna par goût à la culture des sciences naturelles, siégea quelque temps à la Chambre des représentants, et fut élu, le 13 février 1855, membre du Sénat pour l'arrondissement de Waremme. Il a été nommé vice-président du Sénat en 1870, et président le 3 août 1880. Il appartient à diverses compagnies savantes de son pays et, entre autres, à l'Académie royale des sciences et arts depuis le 16 décembre 1846. Le baron Selys-Longchamps a été promu grand-croix des Saints-Maurice et Lazare.

Après avoir débuté par un *Catalogue des oiseaux du pays de Liége* (Liége, 18[illegible]), [illegible] tices d'ornithologie et d'entomologie, il a publié : *Essai monographique sur les campagnols de Liége* (Ibid., 1836); *Tableau des lépidoptères de la Belgique* (Ibid., 1837, in-8); *Études de micromammologie* (Ibid., 1839, in-8); *Tableau des libellulidées d'Europe* (Bruxelles, 1840, in-4, [illegible]); *Faune belge* (Liége, 1842 et ann. suiv.), indication méthodique des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, observés jusqu'ici en Belgique; [illegible] *Chasse et de la préparation des* [illegible]. Il a fourni plusieurs tableaux d'histoire naturelle aux *Mémoires* de l'Académie de Belgique, à la *Revue zoologique*, etc.

SEMET (Théophile-Émile-Aimé), compositeur français, né à Lille, le 6 septembre 1824, fit ses premières études musicales au [illegible]

ns d'harmonie de
r le département
845, et entra au
. de composition
ur le théâtre des
Fadette, comédie
, à l'orchestre de
garda cette posi-
un nom comme
: la Légion d'hon-

ître Lyrique, deux
ui réussirent : *les*
. (1858), et *la De-*
tes (1859). Il pro-
e une autre plus
ctes, dont le prin-
nt interprété par
ccès populaire. Il
opéra fantastique
a *Petite Fadette*,
ême théâtre, 1869),
de la comédie de
iit fait les airs.

ecte allemand, né
1803, étudia dans
is suivit des cours
ité de Gœttingue.
e, il fit des études
aris pendant trois
nés et alla étudier
en Grèce. Il y de-
nie des Grecs, et
ige.
mme professeur à
ncilia les bonnes
le décorer le cabi-
l, suivant ses pro-
à 1838, il bâtit la
al des femmes de
e est la nouvelle
l obtint ensuite au
glise Saint-Nicolas
style roman. Il a
de 1861 un *Pro-*
iro, qui lui a valu

1848, M. Semper
l'insurrection de
la défaite de son
e et il jouit bien-
l'Académie royale
en 1856, à Zu-
struction à l'École
69. il fut chargé
, dévoré par l'in-
et le termina en
r, un magnifique
depuis 1871. — Il
879.
s livres estimés :
(Ueber Industrie,
swick, 1852); *les*
re (Ueber die vier
l. 1851); *le Style*
technischen und
cfort, 1860-1865,

te allemand, né à
eu du précédent,
e de Kiel, à l'École
suivit les cours de
1856, il entreprit
pays de l'Europe
à Hambourg pour

les Indes. Il visita successivement Manille, les îles Philippines, la Chine, le Japon et, de retour en Europe, devint en 1866 professeur de zoologie à Wurtzbourg, d'où il passa en 1870 à Gœttingue et y prit la direction de l'Institut zoologique et d'anatomie comparée.

M. Ch. Semper a consigné ses recherches zoologiques dans les publications suivantes : *Histoire du développement de l'Ampullaria polita Deshayes*, suivi du *Développement des autres Gastéropodes tropiques* (Utrecht, 1862) ; *Voyages dans l'archipel des Philippines* (Reisen im Archipel der Philippinen), contenant : *les Holothuries* (Leipzig, 1867-1869) ; *Recherches malacologiques* (Wiesbaden, 1870-1877) ; *les Mollusques terrestres* (Landmollusken ; Ibid., 1872). Citons encore : *les Îles Philippines et ses habitants* (die Philippinen und ihre Bewohner ; Wurtzbourg, 1869) et *les Îles Palaü dans l'océan Pacifique* (die Palau Inseln im Stillen Ocean ; Leipzig, 1873).

SENARD (Antoine-Marie-Jules), avocat français, président de l'Assemblée constituante en 1848, député, né à Rouen, le 9 avril 1800, est fils d'un architecte. Après de brillantes études classiques, il vint faire son droit à Paris et retourna en 1821 dans sa ville natale, où il prit bientôt au barreau une des premières places. En 1830, il se mit à la tête du mouvement insurrectionnel excité à Rouen par les ordonnances de Juillet, et contribua ainsi à l'établissement de la monarchie de Louis-Philippe. Mais il ne tarda pas à être rejeté dans l'opposition, devint le chef des libéraux de la Seine-Inférieure et anima de son esprit la presse de son département. Le 24 décembre 1847, il présida le banquet réformiste de Rouen. A l'avènement de la République, il fut nommé par le gouvernement provisoire procureur général à la Cour d'appel de cette ville. Élu représentant à la Constituante, l'avant-dernier sur dix-sept, il se démit de sa charge pour aller prendre place à l'Assemblée. Il n'était pas encore remplacé comme procureur général, que le parti des républicains extrêmes, mécontent du résultat des élections, se souleva à Rouen. M. Senard y retourna aussitôt, reprit les fonctions dont il était encore légalement chargé et s'employa avec fermeté à comprimer l'émeute.

Lorsqu'il vint à l'Assemblée, il se vit accusé par Barbès d'avoir opposé la force aux volontés du peuple. L'Assemblée avait répondu d'avance à ces attaques en choisissant M. Senard pour son président. Pendant les journées de juin, il seconda de tout son pouvoir le général Cavaignac et tous les deux combattirent de concert l'anarchie au nom de la République. L'Assemblée, pensant exprimer le sentiment général, déclara que tous les deux avaient bien mérité de la patrie. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, s'empressa de prendre le président de l'Assemblée pour ministre de l'intérieur. M. Senard se vit chargé de reconstituer l'administration centrale et celle des départements, puis la police et les municipalités. Il remplaça aussi quelque temps par intérim le ministre de la justice. Lorsque le général crut devoir se donner pour auxiliaires les chefs de l'ancienne opposition de gauche, M. Senard approuva un changement de politique qui entraînait sa sortie du ministère et ne craignit pas de donner la publicité de la tribune à son approbation. Jusqu'à la séparation de la Constituante, il siégea dans les rangs du parti démocratique modéré. Les progrès de l'opinion réactionnaire dans la Seine-Inférieure empêchèrent sa réélection à la Législative. Rentré dans la vie privée, M. Senard se fit inscrire au barreau de Paris, où il occupe,

pendant toute la durée de l'Empire, un rang distingué parmi nos principaux avocats.

Après la révolution du 4 septembre 1870, le gouvernement de la Défense nationale voulant envoyer à Florence, dans l'intérêt d'une alliance possible entre la France et l'Italie, un ambassadeur sympathique à la nation et la politique italiennes, chargea M. Senard d'une mission extraordinaire auprès du roi Victor-Emmanuel. L'accueil fait au ministre de France fut particulièrement bienveillant et amical, et la convention du 15 septembre étant regardée par les deux gouvernements comme abrogée par les derniers événements, l'occupation de Rome par les troupes italiennes suivit de près. Le représentant de la République française félicita le roi, dans une lettre rendue publique, « de l'heureux événement qui délivrait Rome et consacrait l'unité de l'Italie, » en même temps que de l'habileté avec laquelle, en cédant aux nécessités politiques, on avait su « respecter et ménager les sentiments religieux » (22 septembre 1870). Cette entente cordiale resta stérile, et après l'arrivée de M. Thiers à Florence, le gouvernement italien refusa de se départir de son attitude de neutralité. Les troubles survenus dans le département des Alpes-Maritimes (ancien comté de Nice) et l'agitation fomentée dans la Savoie en vue d'une séparation de la France, fournirent à M. Senard l'occasion de demander au gouvernement italien une déclaration assez précise et énergique pour ne laisser aucune espérance aux agitateurs. En même temps, le gouvernement de la Défense nationale, sur les indications de son ministre en Italie, remplaçait l'administrateur provisoire du département des Alpes-Maritimes, et le mouvement séparatiste avortait complètement. M. Senard rentra en France (23 octobre 1870) et reprit, après la guerre, sa place au barreau de Paris.

Il venait d'être élu bâtonnier de l'ordre des avocats, en juillet 1874, lorsque les électeurs de Seine-et-Oise, lui offrirent la candidature à l'Assemblée nationale, en opposition à la candidature bonapartiste de M. le duc de Padoue. La lutte fut vive, le parti bonapartiste accusa M. Senard d'avoir admis la possibilité de la rétrocession de Nice et de la Savoie à l'Italie, ce qu'il put facilement réfuter, en démontrant que sa conduite avait été correcte et patriotique. Il fut élu, le 18 octobre 1874, par 59 839 voix, contre 44 862 obtenues par son concurrent, et vint siéger sur les bancs de la gauche républicaine. Il adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles, et ne se représenta point aux élections du 20 février 1876. La même année il refusa la croix de la Légion d'honneur, que lui avait décernée M. Dufaure. Après l'acte du 16 mai 1877, une candidature lui fut offerte dans la 1re circonscription de Pontoise; il fut élu, le 14 octobre, par 7434 voix, contre 6638 obtenues par le candidat officiel. Après les élections sénatoriales du 5 janvier 1879, qui donnèrent une majorité républicaine à la Chambre haute, ce fut M. Senard qui fut chargé, au nom des groupes de la gauche, de réclamer du ministère, par une solennelle interpellation, une politique résolument républicaine. Il a été élu vice-président de la Chambre, le 24 mai 1879.

SÉNÉCA (Myrtil-Joseph), magistrat français, député, né à Abbeville, le 11 mai 1800, entra dans la magistrature en 1830, comme juge auditeur à Saint-Omer, devint substitut à Lille, puis procureur du roi à Arras (1834) et fut avocat général à Douai (1836), à Orléans (1844) et à Bordeaux (1846). Nommé, en 1849, procureur général à Montpellier et en 1851 à Nancy, il devint, l'année suivante, directeur des [illegible] criminelles et des grâces au ministère de la justice. Il entra, en octobre 1853, comme conseiller, à la Cour de cassation.

Membre du Conseil général du Pas-de-Calais pour le canton d'Esnes, il fut, en 1863, [illegible] officiel dans la 2e circonscription de la [illegible], et nommé député au Corps législatif par 16 799 voix sur 23 226 votants. Il fut réélu, au même titre, en 1869, par 17 532 voix sur 22 846 votants. Officier de la Légion d'honneur depuis le 11 décembre 1852, il a été promu commandeur le [illegible] 1867. — Il est mort au château d'[illegible] (Pas-de-Calais), le 24 septembre 1878.

SENSIER (Alfred), littérateur et critique d'art français, né à Paris le 25 décembre [illegible], fils d'un notaire qui fut un des fondateurs de la Société des Bibliophiles, fut un moment attaché à la direction des musées du Louvre, puis entra au ministère de l'intérieur où il devint chef de secrétariat. Il prit sa retraite en 1872 et fut décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à [illegible] 7 janvier 1877.

Intimement lié dès sa jeunesse avec Th. Rousseau, N. Diaz, J. F. Millet et M. Jules Dupré, M. Sensier avait formé une importante galerie de tableaux et de dessins qui a été dispersée après sa mort, ainsi que sa riche collection d'estampes. Ses travaux, presque tous relatifs [illegible]: *Olivier De Serres* (Privas, 1858, in-8, [illegible] J. F. Millet), notice signée de l'anagramme [illegible]; *Journal de Rosalba Carriera*, [illegible] (1865, in-18); *Souvenirs sur Théodore Rousseau* (1872), in-8, portr.); *Étude sur Georges Michel* (1873, in-8, pl.); *Jean-François Millet*, sa vie et son œuvre (1880, gr. in-8, pl.), [illegible] revu et édité par M. Paul Mantz. Il a collaboré à l'*Époque*, à la *Revue internationale des Arts* et à divers recueils spéciaux.

SEPP (Jean-Népomucène), théologien catholique allemand, né le 7 août 1816, à [illegible], étudia à Munich, puis entreprit un voyage scientifique à travers la Syrie, la Palestine et l'Égypte et obtint à son retour une chaire d'histoire à l'université de Munich. Mais il fut presque aussitôt destitué, ainsi que sept de ses collègues, pour avoir été représenté comme suspect à la [illegible] Lola-Montès. Après quelques mois d'exil, il revint en Bavière et fut élu en 1848 membre de l'Assemblée nationale de Francfort, où il vota avec le parti conservateur. Il fit ensuite partie de la Chambre des Communes de Bavière. En [illegible], il fut enfin réintégré dans ses anciennes fonctions. Mis à la retraite à la fin de [illegible], il fut élu, en février 1868, membre du Parlement douanier et, comme député bavarois, ne se montra [illegible] partisan de la participation à la guerre contre la France en 1870.

Le premier ouvrage de M. Sepp, intitulé : *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ratisbonne, [illegible]; nouvelle édition, 1856) et dirigé, d'après les inspirations de Schelling et de Görres, contre le fameux livre de Strauss, attira sur lui l'attention publique. C'est dans les mêmes [illegible] publié depuis : *le Paganisme et sa* [illegible] *la religion chrétienne* (das Heidenthum [illegible] sen Bedeutung, etc.; Ibid., 1853, 3 vol.), [illegible] comme le complément de la *Mythologie* [illegible] de Schelling; une double réfutation de la *Vie de Jésus* de M. Renan (1864) et de [illegible] (1866), etc. On a encore de lui [illegible] les, tels que : *Joseph de Görres* [illegible] 2e édit., 1848), étude biographique [illegible] *emplacement du Saint-Sépulcre* [illegible] die rechte Lage des heiligen Grabes [illegible]

n archéologique in-
e et politique et qui
n du pape, le brevet
lore, *l'Évangile hé-*
e et Mathieu et leur
. oder die Marcus
nich, 1870). On lui
ravaux historiques:
de la Renaissance
: Wiedergeburt der
des publications de
Phénicie pour le dé-
e Tyr et du tombeau
bach Phönicien zur
t, etc., 1878).

ILANO OBRENOWITCH.

douard LANGLOIS, ba-
s, député, est né à
Propriétaire et agri-
le la Somme, il con-
historiques. Il entra
ections générales du
onapartiste dans la
il eut pour concur-
représentant sortant,
gitimiste. Il fut élu
e 5 mars, par 11 280
ar M. Goblet, et prit
pel au peuple. Après
un des 158 députés
le leur vote le cabi-
e 14 octobre suivant,
t bonapartiste, par
tenues par M. Dieu,
aire déclaré du gou-
e signala, dans les
es interruptions.
. connaître, par des
histoire de l'Espagne
. admettre dans plu-
ance et de l'étranger,
des antiquaires de
lologie de Madrid,
Rome, etc. Il a été
l'Espagne et du Por-
ires et conquêtes de
ion des Maures jus-
; *Découvertes et con-*
deux mondes (1863,
mination portugaise
et l'unité ibérique
res et maritimes du
de historique sur le
e héroïque et cheva-
agne, etc. Il fut le
journal bonapartiste
en 1879, aux mains

r, RIVIÈRES.

omme politique fran-
le 20 mai 1820, fils
tché à la préfecture
ntre dans la vie pri-
e avec succès. Il fut
le département de la
tives de 1863 et 1869,
lat officiel. Aux élec-
t envoyé à l'Assem-
tement, le deuxième
prit place au centre
ité monarchiste, re-
n, mais adopta l'en-

semble des lois constitutionnelles. Candidat dans l'arrondissement de Civray aux élections du 20 février 1876, il obtint l'appui du parti bonapartiste en se prononçant pour l'appel au peuple en 1880, et fut élu par 6718 voix, contre 3984 données au candidat républicain. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 158 députés qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, comme candidat officiel et monarchiste, par 7519 voix contre 3684 obtenues par son concurrent républicain. En décembre 1879, il fut un des fondateurs du groupe dit constitutionnel. Membre du Conseil général de la Vienne, pour le canton de Civray, il en a été élu vice-président.

SERRANO Y DOMINGUEZ (Francisco), duc DE LA TORRE, général et homme politique espagnol, né le 17 septembre 1810, à Arjonilla (Andalousie), est fils du général Serrano y Cuenca, qui se distingua dans les guerres de la péninsule sous le premier Empire. Entré au service comme cadet, il gagna rapidement ses grades dans les guerres civiles incessantes dont la mort de Ferdinand VII fut le signal. Dévoué d'abord aux intérêts de Marie-Christine, et nommé général de division par son influence, à l'âge de trente ans, il fut un des premiers qui, en 1843, proclamèrent, à Barcelone, la déchéance d'Espartero. Après la restauration de la reine mère, le général Serrano se joignit à Narvaez pour combattre et détruire l'influence du ministre Olozaga. En 1845, il fut nommé lieutenant général et sénateur, et reçut dans plusieurs combinaisons ministérielles le portefeuille de la guerre. A la fin de 1846, après le mariage de la reine, l'influence extraordinaire qu'elle accorda dans le gouvernement au général détermina entre elle et le roi des discordes intérieures, trahies bientôt par des événements publics. Le ministère Sotomayor essaya d'éloigner M. Serrano et fut renversé par lui. Le ministère Pacheco-Salamanca, si impopulaire, s'appuya sur son crédit et tomba devant le soulèvement de l'opinion. En présence de la faveur naissante de Narvaez, M. Serrano, devenu libéral, fit rappeler en même temps de l'exil Olozaga et Espartero. A l'avènement de Narvaez, il dut accepter la capitainerie générale de Granade, dont le service l'éloignait de la cour. Depuis lors, il fit, dans le Sénat, l'opposition la plus vive aux divers ministères qui se succédèrent jusqu'à la révolution de juillet 1854. Au mois de février de cette année, il fut impliqué dans un mouvement insurrectionnel à Saragosse et exilé malgré ses protestations.

Après le triomphe des vicalvaristes, M. Serrano fit partie de l'*Union libérale*, qui défendit longtemps la combinaison Espartero-O'Donnell. Quand il fallut opter entre ces deux chefs, il se déclara pour le dernier. Nommé, en 1854, capitaine général de l'artillerie, il avait échangé depuis quelques mois cette place contre la capitainerie générale de la Nouvelle-Castille, qui remettait à peu près le sort de Madrid entre ses mains, quand O'Donnell fit le coup d'État de juillet 1856. Vainqueur de l'insurrection au Prado et au Retiro, il remplaça, quelque temps après, Olozaga à l'ambassade de Paris. La chute d'O'Donnell (septembre 1857) entraîna son rappel. Nommé plus tard gouverneur de Cuba, la tentative, d'abord heureuse, qu'il fit pour restituer Saint-Domingue à l'Espagne, lui valut, en 1862, le titre de duc de la Torre et la grandesse de première classe. Mais le décret d'incorporation qu'il avait fait rendre fut rapporté à la suite d'insurrections victorieuses dans la république dominicaine (5 mai 1856). Depuis le général Serrano s'était joint, dans le Sénat, à tous les généraux vicalvaristes, pour faire

à Narvaez l'opposition formidable qui amena sa chute. Au mois de juin 1865, le nouveau cabinet O'Donnell l'appela aux fonctions de capitaine général de Madrid.

De nouvelles crises l'emportèrent bientôt. Narvaez revint au pouvoir, et le maréchal Serrano, qui avait cependant montré son dévouement à la reine par sa vivacité à comprimer l'émeute de Madrid, en juin 1866, fut rejeté violemment dans l'opposition, avant la fin de l'année, par suite de la prorogation illégale des Cortès. Président du Sénat, il fut chargé, avec le président de la Chambre des députés, M. Rios Rosas, de présenter à la reine une protestation signée d'un grand nombre de membres des deux Chambres. Le ministère fit poursuivre et bannir les présidents et les signataires. Le maréchal Serrano subit une courte détention dans une prison militaire d'Alicante.

La révolution de septembre 1868 lui réservait un de ses premiers rôles. La reine Isabelle chassée et sa dynastie proscrite, le maréchal Serrano accourut à Cadix, le 19, pour prendre, avec le général Prim, la direction du mouvement. Quelques jours après, il était investi provisoirement par la junte de Madrid du pouvoir suprême, et nommé commandant en chef de l'armée révolutionnaire espagnole. Président du conseil des ministres du gouvernement provisoire, avec le général Prim à la guerre et l'amiral Topete à la marine, il eut sinon l'initiative, du moins la principale part de responsabilité dans les actes ou les déclarations qui signalèrent les premières semaines du pouvoir révolutionnaire. Nous rappellerons l'établissement immédiat du suffrage universel, la reconnaissance de la liberté des cultes, de l'enseignement et de la presse, du droit de réunion; l'institution du jury, l'inamovibilité de la magistrature; l'abolition des privilèges des corporations religieuses, la dissolution de quelques-unes d'entre elles et l'expulsion des jésuites, l'introduction en Espagne des lois civiles ou des règles économiques du reste de l'Europe; puis, en face d'une ardente minorité républicaine, l'adhésion de plus en plus marquée du gouvernement provisoire et de son chef aux idées de monarchie constitutionnelle, soit par des déclarations particulières, soit dans des manifestes communs; la convocation, un peu tardive, des Cortès constituantes; les élections municipales et législatives devenant l'occasion de troubles dont l'assassinat du gouverneur de Burgos, provoqué par le fanatisme de l'archevêque de cette ville, fut le plus grave incident (octobre-décembre 1868, janvier 1869).

La réunion des Cortès, dont le maréchal Serrano fut élu membre par la ville de Madrid, devait étendre et consolider ses pouvoirs. C'est lui qui exposa devant elles, le jour de leur ouverture, ce qu'il appela la victoire définitive en Espagne, des idées modernes sur les idées anciennes; et il leur remit la tâche de régler par des lois toutes les libertés proclamées (11 février). Chargé de réorganiser le pouvoir exécutif, le 25 février, il maintint dans leurs fonctions tous ses collègues du gouvernement provisoire. Les travaux des Cortès marchèrent lentement; la question de la forme du gouvernement fut enfin résolue dans le sens monarchique et la constitution votée (1er juin); mais dans l'embarras de trouver un roi, les Cortès décidèrent de donner provisoirement à l'Espagne un régent: le maréchal Serrano fut nommé à ces hautes fonctions, à la majorité de 193 voix sur 238 votants. En cette qualité, il prêta lui-même le serment constitutionnel et le reçut de tous les grands fonctionnaires.

Les difficultés naissent et grandissent pour le gouvernement du général Serrano. L'incertitude de l'avenir ajoute aux complications du présent; on s'entend de moins en moins sur le choix d'un monarque, et il est question de prolonger de trois ans la régence du maréchal. Tous les partis s'agitent; les républicains reprennent de l'espoir; les fidèles de l'ancien ordre de choses se relèvent; les prêtres prennent part au mouvement; des députés se mettent à la tête de l'insurrection. Bientôt des provinces entières, surtout la Catalogne et l'Andalousie, furent en pleine révolte. Le maréchal Serrano retrouva toute son énergie en face de la guerre civile. Les bandes républicaines furent partout battues et dispersées. La ville de Valence seule résiste: elle est bombardée, l'assaut est donné, et, après un siège de neuf jours, elle se rend à discrétion (17 octobre). Un trouble profond suivit la victoire de l'ordre; néanmoins, la répression une fois assurée et malgré les menaces de l'agitation carliste, les Cortès, sur la proposition du gouvernement, approuvèrent à l'unanimité la levée de l'état de siège (9 décembre).

Hors de l'Espagne le maréchal Serrano trouva les difficultés non moins grandes dans la révolte de Cuba qui ne tendait à rien moins qu'à la proclamation de son indépendance. Le gouvernement provisoire ne put y envoyer que des troupes insuffisantes et n'osa pas faire des concessions, comme celle de l'abolition de l'esclavage, qui auraient ôté à l'insurrection son prétexte. La démission forcée du général Dulce, son remplacement par le général Caballero, l'intervention indirecte des États-Unis mettant l'embargo sur les canonnières espagnoles, des levées supplémentaires de marins et de soldats, des sacrifices coûteux pour les finances épuisées: tels furent, sous le gouvernement du maréchal Serrano, les principaux faits de l'histoire des relations de l'Espagne avec sa dernière colonie. Au mois de mars 1870, le bruit de la cession de Cuba aux États-Unis prit une telle consistance que le maréchal crut devoir en faire l'objet des dénégations les plus formelles.

La question intérieure continuait à présenter la même gravité. Malgré le décret qui imposait au clergé le serment constitutionnel, la conspiration carliste restait en permanence dans les campagnes, tandis que l'insurrection menaçait les villes. A Barcelone, lors de la promulgation de la nouvelle loi qui rétablissait la conscription, il fallut attaquer régulièrement la ville et employer l'artillerie pour venir à bout des barricades. Le régent, découragé, fut sur le point de donner sa démission. Les Cortès, faute d'un prince qui consentît à accepter la couronne, essayèrent de consolider le régime provisoire. Les pouvoirs du maréchal Serrano devaient être étendus jusqu'aux prérogatives royales, le Sénat élu et le maréchal Prim chargé de [illegible] le ministère. La candidature Hohenzollern, qui surgit tout à coup, l'opposition qu'elle souleva au sein de tous les partis, et la guerre franco-prussienne dont elle fut le prétexte, ne contribuèrent pas à diminuer le désarroi dans lequel étaient tombés l'administration et le gouvernement espagnol. Enfin, le duc d'Aoste accepta la couronne et fut élu, le 16 novembre 1870, par les Cortès. Six semaines plus tard, l'assassinat du maréchal Prim imposait de nouvelles obligations au maréchal Serrano pour le maintien de l'ordre à Madrid.

Après l'entrée du roi Amédée Ier, le maréchal résigna ses pouvoirs (4 janvier 1871), fut nommé président du conseil et ministre de la guerre, et reçut du roi d'Italie l'ordre de l'Annonciade. Il fit partie, à plusieurs reprises, des nombreux ministères qui se succédèrent sous le règne éphémère du duc d'Aoste. Il fut, notamment, rappelé au pouvoir au moment où éclatait l'insurrection carliste, et nommé commandant en chef de l'ar-

mée destinée à opérer contre les rebelles (avril-mai 1872). La convention conclue par lui avec les chefs carlistes, et qui leur accordait amnistie pleine et entière, avec conservation de tous leurs droits à l'avancement, amena au pouvoir les radicaux, et fit momentanément disparaître le duc de la Torre de la scène politique (19 juin 1872).

Lors de l'abdication du roi Amédée, et de la proclamation de la république (11 février 1873), il parut se tenir à l'écart des événements. Ramené en scène par le coup d'État du général Pavia, il redevint, en janvier 1874, chef du pouvoir exécutif et s'efforça de vaincre les carlistes. Il se trouvait sur le théâtre de la guerre lorsqu'un nouveau pronunciamiento de quelques bataillons proclama Alphonse, fils d'Isabelle II, roi d'Espagne, le 30 décembre 1874. Il quitta l'Espagne avec sa famille sans protester, et arriva à Bayonne le 2 janvier 1875. Il séjourna assez longtemps en France, puis rentra à Madrid et reprit son siège au Sénat.

SERRET (Ernest), littérateur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 3 décembre 1821, vint commencer son droit à Paris, et, se tournant vers la littérature, débuta en 1846 au théâtre par la comédie des *Touristes*, en trois actes, en vers (Odéon). Il a donné depuis : *En province*, en trois actes, en vers (Odéon, 1847); *les Fonds secrets*, comédie en un acte (Gymnase, 1848); *la Paix à tout prix*, en deux actes (Français, 1849); *les Parents de ma femme*, en un acte (Variétés, 1849); *les Familles*, en cinq actes, en vers, *Que dira le monde?* en cinq actes, en prose (Odéon, 1851 et 1854) : ces deux dernières comédies ont obtenu les primes accordées aux pièces les plus utiles aux mœurs; *les Incertitudes de Rosette*, en un acte (Gymnase, 1852) : *Un Mauvais riche*, ou *Bonheur passe richesse*, en cinq actes, en vers (Odéon, 1855); *l'Anneau de fer*, *Un Ange de charité*, en quatre actes (Gymnase, 1856 et 1859); *les Illusions de l'amour*, en un acte (Gymnase, 1862), etc.

Il a encore publié en volumes : *Francis et Léon*, roman par lettres; *Elisa Méraut*, *lettres de trois jeunes filles* (1859, in-18); *Perdue et retrouvée* (1860, in-18), insérés d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* ou dans des feuilles périodiques; *Une jambe de moins*, épisode de la campagne d'Italie (1861, in-18); *les Coudées franches*, épisode de la haute vie parisienne (1863, in-18); *Neuf filles et un garçon* (1864, in-18); *le Prestige de l'uniforme* (1865, in-18); *les Heures perdues* (1866, in-18); *Drames et Comédies* (1866, in-18), ; *les Rancunes des femmes* (1870, in-18); *le Roman de la Suisse* (1873, in-18), etc. — M. Ernest Serret est mort à Versailles le 22 avril 1874.

SERRET (Joseph-Alfred), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 30 août 1819, sortit, en 1840, de l'École polytechnique comme sous-lieutenant d'artillerie, quitta le service militaire au bout d'un an et vint continuer à Paris l'étude des sciences. Il fut nommé, en 1848, examinateur d'admission pour l'École polytechnique. En 1849, il suppléa M. Francœur à la Sorbonne dans son cours d'algèbre supérieure, et, en 1856, M. Le Verrier dans celui d'astronomie physique. Nommé professeur de mécanique céleste au Collège de France (chaire nouvelle), le 14 juin 1861, il occupa en outre depuis le 20 décembre 1863, celle de calcul différentiel et intégral, M. Alfred Serret a été élu, en 1860, membre de l'Académie des sciences, et nommé membre du bureau des longitudes le 16 juin 1873. Il a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

Les recherches de M. A. Serret se rapportent pour la plupart, à l'analyse mathématique; il les a consignées dans plusieurs mémoires fournis au *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville et aux *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences. Nous citerons : *Sur les Fonctions elliptiques* (1843 à 1845); *Sur les Propriétés de la lemniscate et des courbes elliptiques de première classe* (1844-1846); *Sur le Nombre des valeurs que peut prendre une fonction quand on y permute les lettres qu'elle renferme* (1849-1850); *Sur la Théorie des lignes à double courbure* (1851 et 1853); *Sur l'Intégration des équations aux dérivées partielles du premier ordre* (1861, in-4), etc.

M. A. Serret a publié, en outre : *Traité de trigonométrie* (1850, in-8; 5e édit., 1875); *Traité d'arithmétique* (1852, in-8; 6e, 1875); *Eléments de trigonométrie à l'usage des arpenteurs* (1853, in-8); *Cours d'algèbre supérieure* (2e édit., 1854, in-8; 3e édit., 1866, 2 vol.), reproduisant ses leçons de 1849; *Cours de calcul différentiel et intégral* (1867-1869, 2 vol. in-8; 1879-1880, 2e édit., 2 vol. in-8). Il a donné une édition estimée des *Œuvres de Lagrange* (1867-1877, 7 vol. in-4) et une édition du *Traité élémentaire du calcul différentiel et intégral de Lacroix* (1867, 2 vol. in-8), avec M. Hermite.

SERRIGNY (Denis), jurisconsulte français, né à Savigny-sur-Beaune (Côte-d'Or), en 1804, s'est fait recevoir docteur en droit à Dijon, en janvier 1826. En 1833, il fut nommé suppléant à la Faculté de cette ville, où il devint plus tard titulaire de la chaire de droit administratif et doyen. Élu correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques en 1869, M. Serrigny a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Gevrey-Chambertin, le 18 octobre 1876.

On a de lui : *Traité de l'organisation, de la compétence et de la procédure en matière contentieuse administrative*, etc. (1842-46, 3 vol. in-8; 2e édit., 1865); *Traité du droit public des Français*, (1845 2 vol. in-8); *Questions et Traité de droit administratif* (1854); *Droit public et administratif romain, ou Institutions politiques, administratives, etc., du IVe siècle au VIe siècle*, etc. (Dijon et Paris, 1862, 2 vol. in-8), etc. Il a travaillé à la *Revue de droit français et étranger* et au *Journal des économistes*.

SERVICEN, médecin arménien, né à Constantinople, en 1815, d'une famille originaire de la haute Asie, appartient à cette première génération d'Orientaux que les réformes du sultan Mahmoud portèrent à quitter leur pays pour venir étudier en Europe, surtout en France, notre civilisation. Entraîné par ses goûts vers la médecine, qui était alors l'unique carrière ouverte aux chrétiens, et déjà familiarisé avec notre langue, il vint à Paris, grâce à l'appui de l'amiral Roussin, ambassadeur à Constantinople, et fut admis aux cours de l'amphithéâtre de Clamart. Il reçut ensuite une pension de la Porte, poussa ses études jusqu'au bout et prit tous ses grades.

De retour à Constantinople en 1842, après avoir visité l'Angleterre et l'Italie, le docteur Servicen fut nommé médecin ordinaire, et bientôt après, médecin en chef de l'hôpital du Séraskiérat. En 1846, il fut attaché, avec le même titre, à l'état-major de l'École militaire, et fut appelé à la chaire nouvelle de médecine légale à l'École impériale de médecine de Galata-Seraï, où plus tard il fut encore chargé de l'enseignement de la physique, ainsi que d'un cours spécial de pathologie interne. En 1849, il fut chargé de fonder une gazette médicale en langue française, dont

la publication commença aussitôt sous sa direction (1849-1852). Lors de la création de la Société médicale de Constantinople (août 1856), fondée avec le concours des médecins des armées alliées, il en fut un des premiers membres.

Fonctionnaire civil de la première classe du deuxième rang, décoré du Nichan-Iftikhar et de l'ordre impérial du Medjidié, le docteur Servicen a publié plusieurs ouvrages en langue arménienne, dont le plus estimé est son *Traité de l'éducation physique et morale des enfants* (Mangadazoutune; 1844, 2 vol. in-8).

SERVIÈRE [de la Gironde], ancien représentant du peuple français, né à Bazas (Gironde), en 1808, revint, après avoir terminé ses études de droit, se faire inscrire au barreau de sa ville natale, et exerça avec succès la profession d'avocat. L'opposition libérale le fit entrer au Conseil général de la Gironde, et le choisit, mais inutilement, pour candidat à la députation, en concurrence avec M. Galos, député ministériel. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 94 474 suffrages, le quatrième sur quinze. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota assez généralement avec la droite. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Bazas, et devint maire de cette ville.

SERVIN (Élie-Amédée), peintre français, né à Paris le 6 septembre 1829, fut élève de Drolling, mais se tourna de bonne heure vers l'étude de la nature au lieu d'adopter le genre des tableaux d'intérieur qui ont fait la notoriété de son maître; depuis 1850, il a constamment figuré aux Salons annuels avec des paysages empruntés à la Bretagne, à la forêt de Fontainebleau, à Saint-Valery, au Crotoy et surtout au village de Villiers-sur-Morin (Seine-et-Marne) que l'artiste habite une partie de l'année. M. Servin a également exposé, comme sculpteur, *Une brebis*, bronze (1878). Il a obtenu deux médailles en 1867 et 1869 et une médaille de 2e classe en 1872.

SERVOIS (Gustave-Marie-Joseph), paléographe et administrateur français, né à Paris le 7 juin 1829, fut élève de l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste le 14 novembre 1854 et fut membre des comités des travaux historiques et de la Société de l'histoire de France. Entré dans l'administration en 1871, il fut successivement sous-préfet de Dreux, secrétaire général de la Haute-Garonne, préfet du Lot, de l'Aube, du Tarn, de la Sarthe, de l'Isère et du Calvados. En janvier 1880, il fut nommé inspecteur général des archives, en remplacement de M. Francis Wey. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Servois a collaboré à *l'Athenæum français* et à la *Correspondance littéraire* dirigés par M. Lud. Lalanne. Il a donné dans la collection des grands écrivains une édition de *La Bruyère* (3 vol. in-8) dont le *Lexique* a été rédigé par M. Ad. Regnier fils.

SESMAISONS (Olivier DE) ancien représentant du peuple français, né près de Nantes, en 1801, d'une ancienne famille de Bretagne, et neveu du pair de France Humbert Sesmaisons, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr. Il prit part au siège d'Alger, et, après la révolution de Juillet, donna sa démission pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe. Il se consacra dès lors à l'agriculture, devint membre du Conseil général de la Loire-Inférieure, et prit une place assez importante dans le parti légitimiste. En 1848, il fut envoyé à la Constituante par 85 805 suffrages, le sixième sur treize. Membre de l'extrême droite, il vota quelquefois avec l'extrême gauche: contre le maintien de l'état de siège, pour l'incompatibilité de toutes fonctions publiques salariées avec le mandat législatif, pour la sanction, par le peuple, de la Constitution, dont il rejeta l'ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya les lois contre la presse et les clubs. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de se montrer hostile à la démocratie, vota la loi sur l'enseignement et la loi du 31 mai, et ne se sépara point des chefs de la droite lorsqu'ils entrèrent en lutte contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre il resta en dehors des affaires publiques. — Il est mort le 16 février 1874.

SEVAISTRE (Paul), industriel français, ancien représentant du peuple, né à Elbeuf, le 21 novembre 1802, devint un des plus riches manufacturiers de cette ville, où il a fondé, avant 18[illegible], une fabrique de draps. Il avait déjà siégé au tribunal de commerce de cette ville, lorsqu'il y remplit, de 1845 à 1848, les fonctions de président; il commanda aussi la garde nationale. Élu en 1848 représentant à l'Assemblée constituante par le département de l'Eure, le cinquième sur [illegible], il se fit inscrire au comité du travail, [illegible] beaucoup de vivacité contre les actes du Gouvernement provisoire et de la Commission exécutive, et vota constamment avec la droite. À la Législative, où il fut envoyé, le second du département, il s'associa jusqu'au bout à la politique de la majorité. À la suite du coup d'État, il alla reprendre, à Elbeuf, la direction de sa manufacture, qu'il a depuis cédée à ses fils. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut candidat républicain, dans l'arrondissement de Bernay, et échoua avec 3763 voix, contre M. Lanjuinais de la Motte. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1831.

SEWARD (William-Henry), homme politique américain, né à Auburn (État de New-York) le 16 mai 1801, étudia le droit, se fit bientôt connaître comme avocat, et devint [illegible] de la [illegible] dans sa ville natale. Il se mêla de bonne heure à la politique, et en 1830 fut élu au Sénat de l'État de New-York, où il resta quatre ans. Il visita alors l'Europe. Candidat du parti whig pour le poste de gouverneur de l'État, il fut élu en 1838; son administration souleva les oppositions les plus vives, par l'appui qu'il donna aux réclamations des catholiques, relatives au système des écoles. Réélu toutefois en 1840, il se retira en 1843 à Auburn, sans cesser de s'occuper de politique. En 1849, il entra, en qualité de sénateur, au Congrès des États-Unis et fut renommé en 1855; il se distingua par ses discours contre l'esclavage, notamment lors du rappel de la mesure connue sous le nom de *Compromis du Missouri*.

En 1860, l'influence politique de M. Seward, son éloquence populaire, son caractère loyal, sa fortune considérable avaient fait de lui un des chefs du parti républicain. Il fut d'abord porté comme candidat à la présidence des États-Unis, mais il se déclara pour M. Lincoln dont il contribua beaucoup à assurer l'élection. Partisan décidé du maintien de l'Union, il fit déclarer par le comité du Sénat que jamais la présente constitution ne serait modifiée. Ses discours eurent un grand retentissement et marquèrent nettement la situation des fédéraux et des séparatistes.

Premier ministre de Lincoln, M. Seward eut, pendant toute la guerre civile, la plus grande part aux événements intérieurs de l'Amérique et

lations diplomatiques à l'étranger.
si longtemps que possible de cir-
iflit avec les États sécessionnistes,
contre tout projet d'affranchir
laves. Au commencement de 1863,
s ouvertures du gouvernement
es à des préliminaires de paix.
eut un parti qui le proposa pour
is il n'accepta pas la candidature,
ndre suspecte d'intérêt personnel
tion sous la présidence de M. Lin-
de son entier dévouement à la
n américaine, M. Seward, après la
iond, faillit être une des victimes
les assassins suscités par la défaite
r même de l'assassinat de Lincoln,
in coup de poignard, dans son lit,
ent blessé. Son fils fut atteint, au-
n coup mortel (15 avril 1865). Pour
lque temps après, reprendre la di-
aires étangères. Dans les réclama-
contre l'Angleterre, à propos de
affaire de l'*Alabama*, il donna à
de ses notes un ton d'aigreur et de
mblait provoquer une rupture (27
Il est mort le 10 octobre 1872.
té en 1853 une édition complète des
ward (*Speeches, State papers and
Works*; New-York, 3 vol. in-8), qui
divers discours, ses lettres d'Eu-
d'abord dans un journal, et un
rrespondance publique; on y trouve
titre de *Notes on New-York*, une
ante sur les progrès des arts, des
la littérature dans l'État de New-
à servir d'introduction à un ou-
toire naturelle de New-York, pu-
islature de l'État en 1842.

lisabeth-Missing), femme de lettres
dans l'île de Wight, en 1815, s'est
par des romans ou nouvelles, et
ges d'histoire pour la jeunesse, qui
rand succès, tant en Angleterre que
nt.
romans nous citerons ceux qui ont
français: *Amy Herbert* (1850, 2 vol.
, 1873, in 18); *Gertrude* (1847), tra-
la Fille du comte (1854, 2 vol.
Mortimer (1858, in-18): *Ivor ou*
ines (1863, in-18); *Myra Cameron*
in-18); *l'Héritier de Clève* (1864,
D'autre part, elle a publié: *Histoire*
irst History of Greece, 1852); *His-*
ise primitive (Hist. of the Early
); *Catéchisme de l'histoire de*
sm of grecian Hist., 1874); *Histoire*
France depuis les temps anciens
ort de Louis XIV (Popular H. of
the earliest Period to the Dead of
876), etc.

(Jean-Jacques-Étienne-Charles), dé-
, né à Vevey (Suisse), le 6 juillet
au Cateau, où il exploita une
ue de mérinos. Il était colonel de la
ale et membre du Conseil général,
nommé, sous les auspices du parti
présentant du Nord à la Législative
associa à tous les actes de la majo-
ia, en 1850 à la politique de l'Ély-
son appui au coup d'État de décem-
tant une place dans la Commission
En 1852, candidat du gouverne-
8e circonscription du Nord, il fut
u Corps législatif où il fut renvoyé
e, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 21 368 voix sur 22 826 votants. En mai 1869, il fut encore réélu, comme candidat officiel, mais seulement par 15 965 voix sur 28 442 votants, contre 12 334 données au candidat indépendant, M. Corne. M. Seydoux, maire de Cateau-Cambrésis, membre du conseil supérieur du commerce et du conseil général des Églises réformées, a été promu, le 13 juillet 1855, officier de la Légion d'honneur, et commandeur le 4 août 1867. — Il est mort à Bougival, le 13 août 1875.

SEYFFARTH (Gustave), égyptologue allemand, né à Uebigau (duché de Saxe), le 13 juillet 1796, étudia successivement la philologie et la théologie, fut agrégé, en 1823, à l'université de Leipzig et y obtint, deux années plus tard, la place de professeur d'archéologie. Il publia d'abord un ouvrage tout spécial: *De sonis litterarum Græcorum tum genuinis, tum adoptivis*, etc. (Leipzig, 1824, développement d'une première dissertation, *De pronunciatione vocalium Græcorum* (1823). Chargé, après la mort du philologue Spohn (1824), de recueillir ses manuscrits, il se livra à l'étude de la langue et de la littérature égyptiennes, et écrivit, outre le *De lingua et litteris veterum Ægyptiorum* (Leipzig, 1825 et 1831, 2 vol.), qui contenait les écrits inédits laissés par Spohn, un ouvrage personnel: *Rudimenta hieroglyphices* (1826).

En 1826, M. Seyffarth obtint du gouvernement saxon la mission d'explorer les musées égyptiens de l'Allemagne, de l'Italie, de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il rapporta à Leipzig, après une absence de trois ans, plus de dix mille copies de monuments égyptiens et de manuscrits cophtes. En 1855, il passa en Amérique, pour occuper la chaire d'archéologie au collège Saint-Louis (Missouri). Parmi ses nombreux ouvrages sur la chronologie, les sciences, la langue et la religion égyptiennes, nous citerons: *Systema astronomiæ Ægyptiorum quadripartitum* (Leipzig, 1833); *Notre Alphabet, Image du Zodiaque* (Unser Alphabet ein Abbild des Thierkreises; Ibid., 1834); *Alphabeta genuina Ægyptiorum et Asianorum* (Ibid., 1840); *Principes de mythologie et d'ancienne histoire religieuse*, etc. (Grundsaetze der Mythologie und der alten Religionsgeschichte; Ibid., 1843); *Recherches sur l'année de naissance du Christ* (Untersuchungen ueber das Geburtsjahr Christi; Ibid., 1846); *Rectifications de l'histoire de la chronologie, de la mythologie*, etc., *des Romains, des Persans, des Égyptiens*, etc., *d'après de nouveaux documents historiques et astronomiques* (Berichtigungen der roem., griech., etc., Geschichte, Zeitrechnung, etc.; Ibid., 1855); *Grammatica ægyptiaca* (Gotha, 1855, gr. in-8, avec 92 lithogr.), contenant, avec quelques règles grammaticales de l'ancien égyptien, l'histoire de l'interprétation des hiéroglyphes; une première traduction d'un papyrus de Turin, sous le titre d'*Écrits théologiques des anciens Égyptiens* (Theologische Schriften der alten Aegypter; Gotha, 1855, gr. in-8), etc.; sans compter diverses brochures d'érudition ou de polémique en langues anglaise, française, italienne et latine.

SEYMOUR (Horatio), homme politique américain, né le 31 mai 1810, dans le district d'Onondaga (New-York), étudia le droit, et s'établit comme homme de loi à Utika. Juriste distingué, il fut élu membre de l'assemblée législative en 1842. Au milieu de plusieurs candidatures malheureuses, il fut élu deux fois gouverneur de l'État de New-York en 1852 et en 1862. Cette seconde fois, il se trouvait en face d'une situation des plus difficiles, par suite de ses attaches avec

le parti démocratique pendant la guerre de la sécession. Il avait vivement combattu le bill de la conscription, voté par le Congrès, et il fut forcé d'en assurer l'exécution au milieu des émeutes que ce bill soulevait à New-York. Il se vit dès lors en butte aux hostilités du parti républicain et acquit auprès des démocrates une assez grande popularité pour être choisi par la platt-form de New-York, le 4 juillet 1868, comme candidat à la présidence, en concurrence avec le général Grant et de préférence à l'éminent magistrat, M. Chase. Ce choix, malgré la certitude de l'échec, donna au nom de M. Horatio Seymour un surcroît de notoriété. Depuis, il refusa la candidature sénatoriale, pour le Congrès, en 1874, et les autres emplois publics qui lui furent offerts.

SEYMOUR (sir Michael), marin anglais, né en 1802, près Plymouth, est le troisième fils d'un contre-amiral distingué à qui ses services militaires firent accorder, en 1809, le titre de baronnet. Après avoir fait les campagnes de 1813 et de 1814, à bord du vaisseau *l'Annibal*, commandé par son père, il passa trois ans au Collège royal de marine, reprit la mer en 1818 et devint lieutenant en 1822. Il fut alors employé dans les croisières de l'Angleterre ou de la Méditerranée. Capitaine en 1826, il servit dans les eaux de l'Amérique du Sud, où *le Challenger*, qu'il montait, se perdit en 1835, passa de nouveau dans la Méditerranée (1841), et rejoignit l'escadre de sir W. Austen à la station des États-Unis (1845). De 1850 à 1854, il fut chargé de l'inspection générale des docks et magasins de Sheerness et de Devonport, et, lorsque la guerre éclata avec la Russie, il fut choisi par sir Ch. Napier pour son capitaine de pavillon. En 1855, il fut promu au grade de contre-amiral, et revint, sous les ordres de sir Dundas, dans la mer Baltique, avec le commandement en second de la flotte anglaise.

Chef de la station navale de la Chine en 1856, sir M. Seymour intervint inutilement auprès du gouvernement de Canton, afin d'obtenir réparation des insultes faites à un équipage anglais. Ayant pris position devant la ville avec dix bâtiments de guerre, il s'empara de tous les forts de la rivière et des environs (24 octobre), ouvrit ensuite, à coups de canon, une large brèche qui fut franchie par les soldats de marine, et bombarda la ville les 3 et 4 novembre. De cet événement sortirent les premières complications entre la Chine et la Grande-Bretagne; la révolte des Indes en ajourna le dénoûment, devenu, grâce au concours de la France, si favorable (sept. 1858). Déjà commandeur de l'ordre du Bain, pour ses services dans la Baltique, pendant la guerre d'Orient, il fut promu grand'croix pour sa conduite en Chine. Élu membre du Parlement pour Devonport en 1859, sir Michael Seymour est devenu en 1863 commandant de Portsmouth, et en 1876 vice-amiral de la flotte britannique.

SEYMOUR (sir George Hamilton), diplomate anglais, né en 1797, et petit-fils du 1er marquis d'Hertford, acheva ses études à l'université d'Oxford, embrassa la carrière diplomatique et débuta, en 1817, par le poste d'attaché d'ambassade à La Haye. Employé, de 1819 à 1821, à la rédaction des protocoles au *Foreign-Office*, il accompagna le duc de Wellington au Congrès de Vérone (1822) et résida tour à tour, comme secrétaire de légation, à Francfort, à Stuttgart, à Berlin et à Constantinople. En 1831, il représenta son pays à Florence; puis, en 1836, à Bruxelles, où, jusqu'en 1842, il prit part à toutes les discussions auxquelles donnait encore lieu l'arrangement de la question belge. Envoyé à Lisbonne (1846), il ne put, malgré l'intervention armée de l'Angleterre dans la répression du mouvement septembriste d'Oporto, faire adopter toutes ses exigences en faveur du commerce anglais; ce qui, dans la suite, aigrit ses rapports avec le ministère de Costa-Cabral et motiva son rappel en avril 1851. On l'accusa d'avoir fomenté la révolution qui, à cette époque, força ce dernier à céder le pouvoir au maréchal Saldanha.

De Lisbonne, sir G. Seymour passa à Saint-Pétersbourg, en qualité de ministre plénipotentiaire (octobre 1851), et y eut, avec Nicolas, ces fameux entretiens secrets, communiqués à lord J. Russell et ensuite au Parlement, et dans lesquels le tzar offrait à l'Angleterre de partager les dépouilles de l'empire turc, « qui n'était plus, répétait-il, qu'un moribond. » Quelques semaines avant la déclaration des hostilités, il fut forcé, par le gouvernement russe, de prendre ses passeports (février 1854). A la fin de 1855, il succéda à lord Westmoreland comme ambassadeur à Vienne et fut nommé membre du Conseil privé. En [illegible], il prit sa retraite. En récompense de ses services diplomatiques, il a reçu le rang de [illegible] et la grand-croix de l'ordre du Bain. — Il est mort à Londres le 4 février 1880.

SEYMOUR-HADEN (Francis), chirurgien et aquafortiste anglais, né à Londres en [illegible], fils d'un médecin distingué, termina ses études classiques en 1839, fut attaché comme [illegible] à l'hôpital de Grenoble, se fit recevoir docteur en médecine et en chirurgie, puis fonda en [illegible], un hospice d'incurables, devenu hôpital [illegible]. Agrégé du collège royal des chirurgiens d'Angleterre, puis chirurgien honoraire du département des sciences et arts au Musée de South-Kensington, il fut choisi comme membre du jury de la première exposition universelle de Paris en 1855, de la seconde exposition [illegible] de Londres, en 1862, et rapporteur [illegible] de la section des instruments de [illegible]. M. Seymour-Haden, paysagiste de talent, a beaucoup voyagé en Italie et en Écosse, d'où il a rapporté un grand nombre d'eaux-fortes qui ont formé un beau recueil, publié par M. Philippe Burty (Paris, 1866, in-folio).

SHAFTESBURY (Anthony Ashley Cooper, 7e comte DE), homme politique et pair d'Angleterre, né le 28 avril 1801, à Londres, descend d'une ancienne famille, élevée à la pairie en 1661, en la personne d'un chancelier de Charles II. Sous le nom d'Ashley, il fit ses études à l'université d'Oxford (collège de Christ-Church), qui lui conféra, en [illegible], le diplôme honoraire de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes, en [illegible], pour le bourg de Woodstock, il appuya l'administration de Liverpool et de Canning, bien que, par ses tendances générales, il inclinât vers le [illegible] lord Wellington, il consentit à prendre part aux travaux du bureau des Indes. Réélu, en [illegible], par le comté de Dorset, après une lutte [illegible] qui dura quinze jours, il devint lord de l'Amirauté (1834) et refusa un nouvel emploi dans le second ministère de sir R. Peel, plutôt que de renoncer à un projet de loi souvent présenté par lui et restreignant à dix heures la journée de travail [illegible].

S'étant trouvé en dissentiment [illegible] avec ses commettants, au sujet de la question du libre échange, qu'il avait soutenue, il donna sa démission (1846) et ne rentra au Parlement que l'année suivante, lorsque l'appel des [illegible] religieuses le fit nommer député de Bath, en remplacement de M. Roebuck. Au mois de juin [illegible] il succéda aux titres et à la pairie de son père.

Dans la vie publique, il a toujours montré la plus complète indépendance, n'acceptant de son parti que ce qu'il croyait juste et raisonnable. Philanthrope éclairé, il est peut-être, dans l'aristocratie anglaise, l'homme le plus dévoué aux intérêts ou aux besoins du peuple; à chaque session, il développa sa motion sur la journée réduite des ouvriers, le bill des dix heures, comme on le nomma. Protestant rigide, il exerça une influence illimitée, comme membre ou président de nombreuses sociétés religieuses, telles que la Société des Bibles, l'Alliance protestante, la Société des Missionnaires, dont les rentes annuelles s'élèvent à plusieurs millions. Comme écrivain, il s'est distingué par la publicité de quelques bons articles sur des questions sociales et industrielles insérées dans la *Quarterly Review*.

De son mariage avec une fille du comte Cowper (1830), il a eu huit enfants dont l'aîné, Anthony, baron ASHLEY, né à Londres, en 1831, élevé à l'école de Rugby, est entré, en 1848, dans la marine royale et a servi dans la Baltique et la mer Noire contre la Russie. En 1856, attaché à la mission spéciale de lord Granville en Russie, il fut, en 1857, nommé député-lieutenant du comté de Dorset, et la même année, devint député de Hull aux Communes, où son siége lui fut maintenu de 1859 à 1865, par le bourg de Cricklade.

SHAW (Henry), architecte anglais, né vers 1795, étudia le dessin à l'Académie de Londres, travailla quelque temps sous la direction de Pugin et se fit connaître par la publication d'ouvrages artistiques : *l'Histoire et les antiquités de la chapelle du Luton-Park* (the History and antiquities of the chapel at Luton-Park; Londres, 1829, in-fol.); *Choix d'ornements* (Illuminated ornements; 1833, gr. in-4), ouvrage des plus curieux, composé avec sir Fr. Madden et d'après les manuscrits et les anciens livres; *l'Ameublement au moyen âge* (Specimens of ancient furniture; 1836, in-4), portefeuille de 74 planches; *l'Architecture du règne d'Élisabeth* (Details of Elisabethan architecture; 1839, in-4), etc. En 1855, à l'Exposition universelle de Paris, M. H. Shaw a envoyé deux dessins ayant pour sujets : une *Coupe allemande* et un *Poêle funèbre* appartenant à la Compagnie des marchands de poissons de Londres. — Il est mort à Londres 22 juin 1873.

SHELTON (Frederick-William), littérateur américain, né à Jamaica (*Long-Island*), vers 1814, prit ses degrés au collège de New-Jersey en 1834, fut ordonné, en 1847, ministre de l'Église protestante épiscopale, et placé en 1854 à la tête d'une paroisse de l'État de Vermont. Il a écrit de bonne heure dans les revues et les *magazines* des esquisses et des scènes de la vie de campagne ou des légendes fantastiques, qui ont aussi paru en volume, et dont le caractère doux et mélancolique a fait le succès. Nous citerons : *le Curé de Saint-Bardolphe* (the Rector of Saint-Bardolphe; 1852, in-12), roman de mœurs; et les esquisses intitulées : *En remontant la rivière* (Up the river, 1853); *Du Haut d'un beffroi* (Peeps from a belfry; 1855, in-12), etc.

SHERE-ALI, émir de l'Afghanistan, né en 1825, fils de Dost-Mohammed-Khan, décédé le 29 mai 1863, fut désigné par celui-ci pour lui succéder. Il eut cependant à soutenir une lutte contre d'autres membres de sa famille et après avoir perdu la bataille de Schekebud, le 3 mai 1866, fut forcé de se réfugier dans les possessions britanniques de l'Inde et de demander des secours aux Anglais. Signalé au vice-roi des Indes sir John Lawrence, comme ennemi de l'Angleterre, il fut éconduit et se vit préférer son frère consanguin, Afzal-Khan, qui fut reconnu émir. Il rentra bientôt dans l'Afghanistan, et, aidé de son fils Yacoub, parvint à reconquérir le trône après avoir gagné les batailles de Bamian (décembre 1868) et de Ghasne (janvier 1869). Reconnu par le nouveau vice-roi, lord Mayo, en mars 1869, Shere-Ali parut disposé à introduire certaines réformes dans son pays : les chefs militaires ou *jagirs* devaient recevoir à l'avenir, pour leurs services, une rémunération en argent au lieu de vastes domaines et devenaient révocables : l'armée était instruite par des officiers anglais, et en même temps Shere-Ali s'engageait à observer les mouvements des Russes, qui sous la conduite du général Kaufmann, s'avançaient, sur Khokand et Kotab. Une revolte du vieux parti à la tête duquel se mit Yacoub, lui-même, adversaire des réformes, fut réprimée en mai 1870, et un compromis fut conclu entre le père et le fils.

Cependant l'influence russe commença bientôt à prédominer dans l'Afghanistan et lorsque, après la signature du traité de Berlin (13 juillet 1878), l'Angleterre chercha à s'assurer des alliés dans l'Asie centrale, contre les progrès des Russes, l'ambassade qu'elle envoya dans ce but à Cahoul, fut arrêtée à la frontière, avec intimation de quitter le pays, tandis qu'une mission russe recevait un accueil amical de l'émir. Cet acte fut le signal d'une déclaration de guerre, après un ultimatum adressé à Shere-Ali, et laissé sans réponse (21 novembre 1878). Le général Roberts passa la frontière, mit en déroute les Afghans, le 2 décembre, dans la passe de Peiwar, et par suite d'une marche heureuse et rapide sur Caboul, se trouva bientôt en possession d'une grande partie de l'Afghanistan. Shere-Ali s'enfuit de sa capitale suivi de l'ambassade russe, passa dans les possessions russes et implora vainement le secours de Saint Pétersbourg, par l'entremise du général Kaufmann. — Il est mort à Mezaricheff, le 21 fevrier 1879, presque subitement, et le bruit se répandit qu'il avait été empoisonné.

SHERIDAN (Philippe-Henry), général américain, est né à Somerset (Ohio), le 6 mars 1831, en mer, dit-on, à bord d'un navire américain sur lequel avaient pris passage ses parents, Irlandais émigrés du comté de Perry. A dix-sept ans, il entra à l'École de West-Point, s'y fit remarquer par son humeur batailleuse et n'en subit pas moins brillamment ses examens de sortie. La guerre civile mit promptement en relief ses qualités militaires, et son avancement fut rapide. Il commanda d'abord une division dans l'armée du Tennessee, sous les ordres de Rosencranz. A Stone-River (septembre 1863), devant des forces supérieures, il ne battit en retraite qu'après une résistance acharnée et reçut en récompense le grade de major-général.

Peu de temps après, appelé à remplacer Pleasanton dans le commandement en chef de la cavalerie de l'armée du Potomac, il poussa jusqu'aux portes de Richmond une pointe hardie que les confédérés parvinrent à repousser, mais où ils perdirent Stuart, leur meilleur général de cavalerie (11 mai 1864). Chargé ensuite d'opérer dans la vallée de la Shenandoah, Sheridan y fit, pendant tout l'été de 1864, une puissante diversion qui retint loin de Richmond l'armée d'Early, et, après des vicissitudes diverses, il battit complètement son adversaire dans trois rencontres successives (septembre) et ne s'arrêta que devant les renforts nombreux amenés aux confédérés. Attaqué par les généraux Longstreet et Early, près d'Adar-Creek, le 19 octobre, il parvint, malgré le premier désordre des fédéraux, à concentrer son

armée et à mettre l'ennemi en pleine déroute. Il poursuivit ses avantages pendant les derniers mois de l'année et eut encore une part importante à la campagne décisive du printemps suivant. Au mois de mars, il défit encore une fois Early et fit prisonnier presque tout son état-major. Depuis la paix, il commanda dans le Sud, mit la Nouvelle-Orléans en état de siège, à la suite des troubles provoqués par la question du vote des noirs (août 1866), fut désavoué par le président Johnson et transféré dans l'État de Missouri. Nommé lieutenant-général, en remplacement du général Sherman en février 1869 il reçut le commandement de la division militaire de l'Ouest et du Sud-Ouest, en 1878, avec résidence à Chicago.

SHERMAN (William-Tecumseh), général américain, né à Lancastre (Ohio), le 8 février 1820, fut élève de l'École militaire de West-Point, où il fit partie de la promotion de 1836 et entra dans l'artillerie. Il prit part à l'expédition du Mexique, et, au retour, il se fit, dit-on, banquier, puis avocat. La révolte des États du Sud, le ramena dans la carrière militaire. Il se fit remarquer dès le début de la guerre civile : il commandait, à Bull's Run, une batterie qui fit bravement son devoir et, devenu brigadier général de volontaires, il fut chargé, en décembre 1861, de l'expédition contre Beaufort, qu'il mena à bonne fin. Peu après, il fut envoyé dans le sud-est sous les ordres de Hunter, et prit part à la bataille de Pittsburg-Landing (6 et 7 avril 1862), où il fut blessé et eut deux chevaux tués sous lui. On lui confia ensuite l'attaque de Wicksburg, mais il fit de vains efforts pour s'emparer du cours du Mississipi et fut remplacé par Mac-Clellan (janvier 1863). Il fut plus heureux dans le Tennessee, où il obtint des succès marqués sur Braxton Bragg et fit contre Mobile une pointe qui ne réussit pas comme on l'espérait, mais qui témoignait d'une grande audace.

Dans la campagne de 1864, le général Sherman fut nommé commandant des armées du Tennessee, de l'Ohio et de l'Arkansas. Il seconda activement les vues de Grant, en luttant contre Hood qui, après une résistance désespérée, fut forcé de lui livrer l'importante position d'Atlanta, où il établit aussitôt une base solide d'opérations. On a surtout remarqué les marches hardies et rapides qu'il exécuta dans les dernières semaines de l'année au milieu du territoire des Confédérés. Traversant la Géorgie, il gagna le port de Savannah, après avoir pris et brûlé plusieurs villes, tourné celles qui étaient trop fortifiées pour être enlevées d'assaut et accompli ainsi un trajet de 300 milles en vingt-sept jours. Maître de Savannah, le 20 décembre, et combinant ses mouvements avec ceux de la flotte fédérale, il força les armées confédérées d'évacuer devant lui les villes qu'elles occupaient, notamment Charleston, dont il s'empara malgré une garnison de 14 000 hommes, et qu'il livra en partie aux flammes (février 1865). Ses succès contribuèrent beaucoup à la capitulation de Richmond (avril 1865).

L'année suivante, le général Sherman fut chargé, au Mexique, d'une mission dont l'opinion publique se préoccupa : il s'agissait d'établir que les États-Unis ne reconnaissaient d'autre gouvernement que celui de Juarez et étaient disposés à prêter leurs services aux Mexicains pour rétablir l'ordre (octobre 1866). Au mois d'août 1867, il conclut, au nom des États-Unis, un traité avec les tribus indiennes habitant les régions désertes du Kansas, du Nebraska et du Colorado, à travers lesquelles le grand chemin de fer transcontinental du Pacifique allait apporter la civilisation; mais, un an plus tard, la construction même du chemin était l'occasion, de la part des Indiens, d'hostilités et de pillages, et le général Sherman se mettait en devoir de les réprimer par une guerre de destruction. Au mois de mars 1869, il fut nommé commandant en chef des forces fédérales, en remplacement du général Grant, élevé à la présidence. En 1870, le général Sherman se rendit en Europe et assista à la guerre franco-prussienne dans l'État-major général de l'armée allemande, où il se montra très hostile à la France. Il visita ensuite l'Italie, l'Autriche, la Crimée, le Caucase, séjourna à Paris en juin et juillet 1872 et fut reçu partout avec les plus grands honneurs. De retour en Amérique, il reprit son quartier général à Washington, le transféra à Saint-Louis en 1874 et publia, en 1876, le récit de ses opérations militaires (*Narrative of military operations*).

SHERMAN (John), frère du précédent, né à Lawrence (Ohio), le 10 mai 1823, fut admis au barreau en 1844 et élu au congrès en 1855, où il siégea jusqu'en 1877 : il appartint au parti républicain et y prit un rang distingué comme orateur et comme homme d'affaires. Le parti démocratique fit échouer sa candidature en [illegible], mais il fut nommé secrétaire du département du trésor par le président Hayes et continua à poursuivre l'extinction de la dette publique.

SIAM (royaume de). — Roi actuel : Somdetch Phra Paramendr Chao Pha Chulalongkorn, fils aîné du roi précédent, Chao Pha Mongkut, né le 27 septembre 1853, monté sur le trône, après la mort de son père, le 1er octobre 1868, a été proclamé à l'unanimité, par le peuple, premier roi de Siam et de Laos. Son père avait négligé de se désigner un successeur et la loi [illegible] sait pas un ordre de succession [illegible] le cinquième souverain de la dynastie [illegible] de son avènement, l'investiture a été donnée à son cousin, le prince Krom-Mun-[illegible], en qualité de second roi.

Pendant le temps de minorité du souverain, la régence fut confiée par le conseil royal au ministre de la guerre, Chao-Pha-Si-Suriwong. Cet homme d'État, né vers 1808, est regardé comme un des personnages les plus influents du royaume. Il a reçu, en 1868, la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

SIBBERN (Frédéric-Christian), célèbre philosophe et publiciste danois, né le 18 juillet 1785, à Copenhague, où son père était [illegible], fut élevé dans des sentiments religieux. Ses parents, natifs du Holstein, lui apprirent la langue allemande et dirigèrent ses premières études, qu'il acheva à l'université avec le plus grand éclat. Il passa l'examen de [illegible], se fit recevoir docteur en philosophie [illegible] partit pour l'Allemagne et la Suède [illegible] avec plusieurs poètes et savants [illegible] son retour (1813), professeur adjoint de philosophie à l'université de Copenhague, il devint professeur titulaire en 1829. Il était membre de l'Académie des sciences en [illegible]. — Il est mort à Copenhague le 16 décembre [illegible].

Comme philosophe, M. Sibbern a [illegible] son point d'appui dans la révélation [illegible] une sorte de schellingianisme [illegible] croyances chrétiennes et la [illegible] morale pratique. Il a exercé une [illegible] fluence sur la jeunesse du Danemark [illegible] losophie était jusque-là négligée [illegible] secondaire ; mais la terminologie [illegible] adopta rendit ses écrits peu [illegible] avec les sciences naturelles, [illegible] thode d'analyse à l'esprit humain [illegible]

et finesse et se plaît à décrire les opérations de l'âme jusque dans les plus minimes détails.

Ses principaux écrits philosophiques sont : *la Nature et l'essence spirituelle de l'homme* (Menneskets aandelige Natur og Væsen; Copenhague, 1819-1828, 2 vol. in-8), remanié sous le titre de *Psychologie* (1843; 3e édit., 1857), précédé d'un *Traité de biologie*, ouvrage plein d'observations personnelles, et offrant déjà le mélange de la philosophie et de la théologie ; *Lettres posthumes de Gabrielis* (Exterladte Breve af Gabrielis; 1826; 2e édit., 1851); *De l'Amour* (Om Elskov; 1829); *Sur la Connaissance et la recherche* (Om Erkjendels e og Granskning; 1822); *Éléments de la logique* (Logikens Elementer; 1822, 2e édit., 1835); *De præexistentia, genesi et immortalitate animæ* (1823, in-4); *Archives et répertoire philosophiques* (Philosophisk Archiv og Repertorium; 1829-1830, 4 part.); *Sur la Poésie et l'art en général* (Om Poesie og Konst i Almindelighed; 1834-1853, 2 parties; 2e édit., 1865) : *Sur l'Idée, la nature et l'essence de la philosophie* (Om philosophiens Begreb, Natur og Væsen; 1843); *Cosmologie spéculative et éléments d'une théologie spéculative* (Speculativ Kosmologie; 1846, in-8), etc.; *Rapports de l'âme et du corps* (Om Forholdet immellem Sjæl og Legeme 1849); *la Morale des Stoïciens et celle des Épicuriens comparées* (den Stoiske og Epicuræiske Moral; 1853, in-8); *De l'Humanité* (Om Humanitet og Aisind; 1857), enfin son dernier ouvrage : *Compte rendu d'un écrit de l'an 2135* (1865-1872, vol. I-III), contenant un exposé complet de ses idées religieuses et sociales

M. Sibbern a aussi soutenu, dans de nombreux écrits politiques, dont plusieurs lui ont attiré les attaques de la presse libérale, les principes de S. Œrsted, son ami. Nous citerons, entre autres : *Remarques sur l'ordonnance royale concernant l'établissement d'États provinciaux en Danemark* (Bemærkninger vep denk. Anordning, etc.; 1832); *Feuilles d'avis patriotiques* (Patriotiske Intelligents blade; 1835, 2 part., in-8); *De l'Union des divers États provinciaux du Danemark* (Om de danske Stænder-forsamlingers Forening; 1838); *Sur le Droit de consentement aux impôts et sur la Constitution* (Om Skattebevillingsret og Constitution; 1840, in-8); *Dikaiosyne*, discussions politiques (1843, part. I, in-8) : *De la Lutte entre les deux plus hauts pouvoirs politiques en Danemark* (Om og i Anledning af Kampen i mellem de tvende høieste Statsmyn-digheder; 1854, in-8).

SIBUET (Joseph-Prosper, baron), homme politique français, député, est né à Thionville (Moselle), le 17 février 1811. Après avoir terminé ses études de droit, il fut, en 1833, reçu avocat à la Cour de Paris. Il fit ensuite plusieurs voyages, particulièrement en Scandinavie et au cap Nord. En 1838, il fut nommé auditeur au Conseil d'État. En 1852, il fut membre du Conseil général des Ardennes pour le canton de Givet. Appelé auprès de l'empereur, en 1858, comme aide des cérémonies, secrétaire à l'introduction des ambassadeurs, il fut porté candidat du gouvernement, aux élections de 1863, dans la 3e circonscription des Ardennes, et élu député au Corps législatif par 20431 voix sur 25114 votants. A la suite de celles de 1869, où il obtint encore 19675 voix sur 24984 votants, il donna sa démission d'officier de la couronne, mais il fut nommé aux mêmes fonctions à titre honoraire au mois de décembre suivant. M. le baron Sibuet, décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861, a été promu officier en 1869. — Il est mort au château de Vireux (Ardennes), le 25 janvier 1874.

SICKEL (Théodore), paléographe allemand, né à Aken, le 18 décembre 1826, suivit les cours de théologie et de philologie à Halle et à Berlin, et les cours de l'École des Chartes à Paris de 1850 à 1852. Il explora ensuite les bibliothèques et archives de France, de Suisse et d'Italie et obtint une mission du gouvernement français pour des recherches dans les archives de Milan, de Venise et de Vienne. Dans cette dernière ville, il se fit recevoir, en 1857, privat-docent pour l'histoire et les sciences accessoires et devint, en 1867, professeur ordinaire et directeur de l'Institut de l'histoire autrichienne, à Vienne.

On cite de lui : *Monumenta graphica medii aevi ex archivis et bibliotecis imperii Austriaci collecta* (Vienne, 1858-1869, 9 vol.) ; *Contributions à la diplomatique* (Beiträge zur Diplomatik ; Ibid. 1861-1877, 6 vol.) ; *Acta regum et imperatorum Carolinorum* (Ibid. 1867, 2 vol.) ; *Histoire du Concile de Trente* (Zur Geschichte des Concils von Trient ; Ibid. 1872) ; *Études sur Alcuin* (Alcuinstudien ; Ibid, 1875) ; *Sur les Documents impériaux en Suisse* (Ueber Kaiserurkunden in der Schweiz ; Zurich, 1877).

SIDI-MOHAMMED, ancien empereur ou sultan de Maroc et Fez, né en 1803, est monté sur le trône, en août 1859, comme successeur et fils aîné d'Abd-er-Rhaman. Le règne de ce dernier n'avait été qu'une longue suite de différends avec des puissances européennes, terminés presque tous au désavantage du Maroc; celui du fils fut inauguré par un différend avec l'Espagne, plus grave que tous les autres. Nous avons rappelé, sous les noms de plusieurs des généraux espagnols qui y ont pris part, les principaux événements d'une guerre rapide, mais sanglante, et terminée, après une double défaite du généra de l'armée marocaine, Muléi-Abbas, par un traité humiliant pour le chef des États-Barbaresques (novembre 1859, mars 1860).

Après la paix du 26 mars, Sidi-Mohammed fit des efforts pour renouer des relations meilleures avec les différents États de l'Europe. Il prit quelques mesures en faveur de la navigation; il ordonna l'érection de plusieurs phares sur ses côtes. Les concessions qu'il fit aux étrangers, relativement aux douanes, excitèrent parmi ses sujets un mécontentement, qui le mit, en 1862, presque dans la nécessité d'abdiquer. En juin 1864, il promulgua un décret qui accordait aux Européens la liberté de commerce dans toute l'étendue de l'empire du Maroc. Diverses insurrections ont éclaté dans son empire ; en 1867, il se mit à la tête de 20000 hommes pour en comprimer une plus générale que les autres. — Il est mort le 17 septembre 1873.

SIDI-MOHAMMED-ES-SADOK, bey de Tunis, de la famille des Hassan-ben-Ali, né en 1813, en possession de la régence depuis près de deux cents ans, est monté sur le trône le 23 septembre 1859. Il rendit, le 28 juillet de cette même année, un décret organique qui promettait à ses sujets, même aux juifs, une entière tolérance religieuse, l'égalité devant la loi, la liberté et la sécurité individuelle. En 1860, il étendit encore les promesses de cet acte, plutôt que ses garanties. Cherchant à introduire dans son pays les institutions et les mœurs de l'Europe occidentale, il nous emprunta notre système d'impôts, la conscription militaire, nos lois commerciales et jusqu'au libre-échange. Il fonda un Moniteur officiel.

Le bey se lia surtout avec l'Europe par des opérations financières ; il fit des emprunts et émit sur la place de Paris, en 1865, des obligations, remboursables par tirages annuels ;

mais le remboursement fit défaut à la première échéance. Il en résulta des complications diplomatiques, des menaces de notre part, enfin une rupture suivie, au mois de juin 1868, d'un raccommodement et d'engagements nouveaux pris solennellement par le bey entre les mains du consul de France. Ce qui ne rendit pas confiance absolue aux porteurs d'obligations tunisiennes. A l'intérieur, il faut signaler une insurrection de montagnards Kaumirs, à la tête de laquelle se mit le frère même de Sidi-Mohammed, le bey Sidi-el-Abel. Le mouvement fut comprimé assez vite: le prince, battu et fait prisonnier, fut mis à mort dans une chambre murée du Bardo. Il avait trente-deux ans.

SIEBECKER (Édouard), littérateur et journaliste français, né en 1829, à Saint-Pétersbourg, de parents français, fit ses études à Paris au lycée Charlemagne, les acheva à Strasbourg, puis s'engagea. Démissionnaire au bout de trois ans et secrétaire d'Alex. Dumas et d'Augustin Thierry, il entra dans l'administration des chemins de fer de l'Est. Il appartenait depuis peu de temps à cette Compagnie lorsqu'il publia dans *le Figaro* bihebdomadaire une grande étude humoristique qui, reprise et complétée, devint la *Physiologie des chemins de fer* (1867, in-18). Il a collaboré depuis activement au *Courrier français* de Vermorel, au *Réveil*, à *la Cloche*, au *Corsaire*, au *Nain Jaune*, à *la Vie parisienne*, au *Charivari*, au *National* (1880), etc.

M. Edouard Siebecker a encore publié en volumes: *Cocottes et petits crevés* (1867, in-32, illust. de Grévin); *Pamphlets d'un franc-parleur* (1868, in-18); *les Enfants malheureux* (1869, in-8, dessin de Gérard Séguin); *A travers la vie*, histoire du dimanche (1872, in-32); *l'Alsace*, récits historiques d'un patriote (1873, in-8, illust. par F. Lix); *Mœurs du jour* (1874, in-18, illust. par A. Fleury); *les Fédérés blancs*, roman (1876 in-18); des poésies de circonstance, etc.

SIEBOLD (Charles-Théodore-Ernest DE), physiologiste et anatomiste allemand, né le 16 février 1804, à Wurtzbourg (Bavière), frère du célèbre voyageur, étudia dans sa ville natale sous la direction de son père, et exerça la médecine à Heilsberg et à Kœnigsberg. Nommé en 1835 directeur de l'hôpital d'accouchement de Dantzig, il passa en 1840 à Erlangen, en qualité de professeur de zoologie, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire. Cinq ans après, il accepta les mêmes fonctions à l'université de Fribourg, et les remplit avec distinction jusqu'en 1850. C'est pendant cet intervalle qu'il écrivit son important *Traité d'anatomie comparée des animaux invertébrés* (Lehrbuch der vergleichenden Anatomie der wirbellosen Thiere; Berlin, 1848), traduit en français (Paris, 1849) et en anglais (Londres, 1854). En 1853, M. de Siebold, qui, depuis 1850, enseignait la physiologie à l'université de Breslau, et dirigeait l'Institut physiologique de cette ville, fut appelé à Munich, où il fonda un Institut physiologique et où il occupa les chaires de physiologie, d'anatomie comparée et de zoologie. Il devint en même temps directeur en chef du cabinet zoologico-zootomique. Il a été élu correspondant de l'Institut de France, le 6 mai 1867.

On a encore de ce savant: un *Manuel de zootomie* (Handbuch, etc.; Berlin, 2ᵉ édit., 1854); avec H. Stannius; *les Poissons d'eau douce de l'Europe centrale* (die Süsswasserfische von Mitteleuropa, ibid. 1863); puis un grand nombre de mémoires insérés dans le *Journal de zoologie scientifique*, fondé par lui et par M. Kœlliker en 1849, et dans divers autres recueils spéciaux. Plusieurs de ces mémoires ont été réimprimés à part: *Des Vers solitaires*, etc., avec une introduction *sur l'entozoogenèse* (Leipzig, 1854, [illegible]); *Vraie parthénogenèse des papillons et des abeilles* (Ibid. 1856), et *Recherches sur la parthénogenèse des Arthropodes* (Ibid. 1871).

SIEGERT (Auguste), peintre allemand, né à Neuwied, le 5 mai 1820, a étudié à Dusseldorf et produit un certain nombre de toiles historiques et de tableaux de genre, parmi lesquels nous mentionnerons: *le comte Eberhardt de Wurtemberg assis près du cadavre de son fils*, inspiré de la ballade d'Uhland; *l'Entrée de Luther à Worms*; *Joachim Iᵉʳ, électeur de Brandebourg, rendant justice à un marchand dépouillé par un des seigneurs de sa suite*; *Frédéric défendant son fils pressé par les soldats de l'empereur*; *l'Empereur Maximilien tenant l'échelle d'Albert Durer*; *le [illegible] tour du trompette*; *Jeune fille lisant les prières à sa mère malade*; *l'Hospitalité*, *les Enfants dans l'atelier de l'artiste* (1881), etc.

SIEMENS (Ernest-Verner), électricien allemand, né le 13 décembre 1816, à Leuthe, près de Hanovre, se destina de bonne heure à la profession d'ingénieur, s'engagea comme volontaire dans l'artillerie prussienne et suivit à Berlin les cours spéciaux de l'école d'artillerie et du génie. Officier d'artillerie en 1838, il s'occupa avec ardeur des nouvelles découvertes sur l'électricité et particulièrement des applications industrielles et de la galvanoplastie. Il prit même, en 1841, un brevet pour la dorure et l'argenture électriques. En 1848, il fut envoyé dans le Schleswig-Holstein pour disposer des mines sous-marines avec appareils électriques. Il commanda la forteresse de Friedrichsort et fit de remarquables travaux de défense maritime. A cette époque, son nom était déjà connu par d'importantes améliorations de la télégraphie électrique. Il s'attacha à cette [illegible] et fut chargé de la construction de plusieurs lignes souterraines pour le gouvernement prussien. Associé avec un habile mécanicien, M. J.-G. Halske, il fonda à Berlin des usines pour la construction de tous les appareils télégraphiques et entreprit l'établissement des plus importantes lignes de l'Allemagne. La société Siemens, Halske et compagnie eut des succursales en Angleterre, dans l'Amérique du Sud, en Espagne, en [illegible] dans toutes les parties du monde. M. Siemens, dont les découvertes scientifiques sont [illegible] dans les *Annales* de Poggendorf, a été [illegible] en 1860, docteur honoraire en [illegible] l'Université de Berlin et membre de [illegible] des sciences de cette ville en 187[illegible].

Il a eu quatre frères, dont l'un est [illegible] génieur civil à Londres, dès 1842. Deux autres dirigèrent les succursales de la Société à Saint-Pétersbourg, et à Tiflis. Celui qui [illegible] cette dernière ville y est mort le 20 juin 186[illegible].

SIEMIRADZKI (Henri), peintre [illegible] en septembre 1843, fit ses études [illegible] l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, séjourna ensuite quelque temps à Munich et se fixa à Rome. Ses principales toiles sont: *[illegible] romaine du temps des Césars* (1871), *la [illegible] resse*, (1873), à l'Exposition universelle de Vienne, tableau acquis par le grand-duc [illegible] Russie; *le Vendeur d'amulettes* (187[illegible]), Philadelphie; *l'Entrée des Catacombes* (187[illegible]); *l'Élégie* (1875); *les Torches vivantes de Néron* (1876), à l'Exposition universelle de [illegible] ouvrage très remarqué et donné par [illegible] au musée national de Cracovie, malgré l'offre de 120 000 francs faite par un amateur [illegible]

des glaives (1879), au Salon de Paris ; *le Naufragé mendiant* et *Vase ou femme*, à l'Exposition de Munich de 1879 ; *la Résurrection*, pour l'église de la Toussaint à Varsovie ; *des Fresques*, pour l'église Saint-Sauveur de Moscou, etc.

M. Siemiradzki, membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg (1876), de Berlin (1877), de Stockholm (1879), etc., a obtenu une médaille d'or à Vienne en 1873, une autre à Philadelphie, en 1875, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1878. Il a été décoré de l'ordre de Saint-Stanislas en 1875, de la Légion d'honneur, de la Couronne d'Italie et de Saint-Vladimir de Russie en 1878.

SIGEL (François), général américain, né le 18 novembre 1824, à Sinsheim, dans le Grand-duché de Bade, entra, comme cadet, à l'École militaire de Carlsruhe. Il était devenu lieutenant dans l'infanterie lorsqu'en 1847 ses relations avec les chefs du parti avancé, MM. Struve, Hecker, etc., lui firent donner sa démission. Pendant les événements révolutionnaires de 1848, il prit une part active à toutes les luttes à main armée qui eurent pour théâtre le duché de Bade. Il avait été forcé de se réfugier en France, lorsque au commencement de 1849, l'émeute triompha dans le duché de Bade; appelé par le gouvernement provisoire, il fut mis à la tête des troupes révolutionnaires sur le Neckar, et devint ensuite ministre de la guerre et membre du gouvernement provisoire. Il fit, comme adjudant général de Mieroslawski, puis comme général en chef, toute la campagne qui, malgré d'énergiques efforts, aboutit à la défaite des révolutionnaires. Après diverses péripéties, il gagna l'Angleterre (1850).

Deux ans plus tard M. Sigel passa en Amérique, s'employa d'abord à New-York, comme ingénieur, journaliste et professeur. En 1858, il obtint à Saint-Louis une chaire de mathématiques et d'histoire à l'Institut allemand. Dès le commencement de la guerre de la sécession, il organisa la résistance militaire contre les adversaires de l'Union et rendit, dans les premiers moments, d'importants services. Après avoir pris part avec des poignées d'hommes à divers engagements, il commanda une brigade à la bataille de Wilson's-Creek (10 août 1861). Il eut des commandements plus importants, l'année suivante, dans le Missouri et dans l'Arcansas. Il gagna, le 8 mars 1862, la bataille de Pearidge et fut nommé major-général. Au mois de juin, il reçut le commandement des troupes à Harpers-Ferry et, quelques semaines plus tard, celui du premier corps d'armée de la Virginie. Après plusieurs combats heureux sur le Rappahannock, il commanda l'aile droite à la seconde bataille de Bull-Run qui dura trois jours (28-30 août), et sauva l'armée. Mis à la tête du onzième corps, il fut chargé de couvrir Washington. Écarté du commandement en 1863 par son état de maladie, il rentra en activité en 1864 et occupa la Virginie occidentale. Mais l'insuffisance de ses troupes ne lui permit pas d'agir à propos, et il fut remplacé par le général Hunter. Après la guerre, M. Sigel devint rédacteur en chef d'un journal de Baltimore. A la fin de 1867, il retourna à New-York.

SIGNARD (Nicolas-Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Mornay-sur-Vingeanne (Côte-d'Or), en avril 1803, s'établit comme médecin à Autrey, près de Gray (Haute-Saône). Républicain déclaré, sous la Restauration et la monarchie de Juillet, il fut nommé en 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans la Haute-Saône, et fut envoyé à l'Assemblée constituante par 20 167 suffrages, le dernier sur les neuf représentants du département. Membre de la Montagne il vota constamment avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il protesta contre la loi du 31 mai, et ne se réunit à la majorité que pour essayer de résister à la politique de l'Élysée. Écarté de la scène politique par le coup d'État il reprit à Gray l'exercice de la médecine.

SIGNOL (Émile), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 mars 1804, fut élève de Blondel, du baron Gros et de l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix en 1829 et le grand prix en 1830, sur ce sujet : *Méléagre prenant les armes à la sollicitation de son épouse.* Il avait débuté au Salon de 1824 par le tableau de *Joseph racontant son rêve à ses frères*. Pendant son séjour à Rome, il fit également aux Salons de 1834 et 1835 divers envois : un *Portrait*, le *Couvent de Santa-Scholastica*, possédé par M. Asse; *Noé maudissant son fils*; *Christ au tombeau*, acquis par la comtesse de Potowska. De retour à Paris en 1836, il exposa depuis : *le Réveil du juste, le Réveil du méchant*, d'après l'*Apocalypse* (1836); *la Religion consolant les affligés* (1837); *la Vierge* (1839); *la Femme adultère*, qui fut acquise pour le musée du Luxembourg, et qui, reproduite par des copies, par la lithographie et la gravure, valut à l'artiste une très grande popularité (1840); *Jésus-Christ et la femme adultère*, sujet formant le pendant du précédent, mais accueilli avec moins de faveur; *Sainte Madeleine pénitente*, *la Vierge mystique*, pour le ministère de l'intérieur (1842); *la Prise de Jérusalem*, commandée de l'ancienne liste civile pour Versailles (1848); *la Folie de Lucie*, *les Fantômes*, *la Fée et la Péri*, *Sarah la baigneuse*, triple sujet inspiré des poésies de M. Victor Hugo (1850); *Descente de croix*, *les Législateurs sous l'inspiration évangélique*, pour la Chambre du Sénat (1853), etc ; sans compter, dans le même intervalle, un choix de portraits très estimés. Outre plusieurs des sujets précédents, notamment *la Femme adultère*, M. Signol a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 *Pietà*, *Béatrix*, *le Passage du Bosphore*; au Salon de 1859 : une *Sainte Famille* et deux *Portraits*; à celui de 1863 : *Vierge folle et Vierge sage*, *Supplice d'une Vestale*, *Rhadamiste et Zénobie* ; à celui de 1880 *l'Armée chrétienne apercevant Jérusalem* et *Tancrède à la montagne des Oliviers* : l'un et l'autre pour les galeries de Versailles.

Cet artiste a exécuté encore pour les galeries de Versailles (1838-1844), *la Deuxième croisade prêchée à Vezelay*, *le Sacre de Louis XV*, les portraits de *Louis VII*, de *Philippe Auguste*, de *Louis IX* (équestre), de *Godefroy de Bouillon*. Chargé en 1840 de contribuer à la décoration de l'église de la Madeleine, il y a peint *la Mort de Saphira*, et a travaillé activement depuis cette époque à diverses chapelles des églises Saint-Roch, Saint-Séverin et Saint-Eustache et fut chargé, en 1864, de décorer la nouvelle église de Saint-Augustin. Il a aussi exécuté quatre grands tableaux (*Jésus-Christ sortant du tombeau*, *Ascension*, etc.) pour le transept de l'église Saint-Sulpice (1876). M. Émile Signol a obtenu une 2e médaille en 1834 et une 1re en 1835. Il fut élu, en novembre 1860, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement d'Hersent, contre treize concurrents, et après dix tours de scrutin. Chevalier de la Légion d'honneur en

juin 1841, il a été promu officier le 13 août 1865.

Son frère, M. Louis-Eugène Signol, né à Lille, le 17 février 1809, se destina comme lui à la peinture, et suivit quelque temps les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que l'atelier de M. Picot (1829). Pendant le séjour de son frère à la villa Médicis, il fit lui-même un voyage en Italie, et parut ensuite à quelques-uns des Salons; on y a remarqué de 1837 à 1848 des *Vues prises dans les environs de Rome et de Capri*, un sujet religieux, quelques portraits, *don Juan recueilli par Haydée*, etc.

SIGURDSSON (Jon), savant islandais, né à Rafnseyri (bailliage du Sud), le 17 juin 1811, passa en 1834 l'examen de philologie à l'université de Copenhague et obtint, l'année suivante, une des pensions léguées par Arnus Magnus, en faveur d'Islandais distingués par leur érudition. La commission Arna-Magnéenne, dont il devint secrétaire en 1848, et la Société des antiquaires du Nord le chargèrent, en 1841, d'aller étudier à Upsal et à Stockholm les anciens manuscrits islandais. Il fut élu, en 1840, secrétaire de la Société islandaise, devint bibliothécaire et archiviste général de l'Islande, et en 1847, membre du comité de la Société des antiquaires du Nord. Son île natale le députa à l'*Althing*, ou assemblée islandaise, en 1845 et 1847, puis à l'Assemblée législative de Copenhague, en 1848. — Il est mort à Copenhague, le 7 décembre 1879.

On cite de M. J. Sigurdsson : *État politique de l'Islande* (om Islands Statsretlige; Forhold, 1856) et édité, avec O. Stephenson; un vaste *Recueil des Lois concernant l'Islande* (Lovsamling over Island; Copenhague, 1853-1857, 7 vol. in-8); puis, avec Svend Grundtvig, *les Anciens chants islandais* (Islenzk Fornkvædi; Ibid., 1854, in-8 et suiv.). Il a pris part à la publication des *Sagas islandaises* (Islendinga Sœgur; 1843-47, 2 vol.) et fourni des mémoires à divers recueils du Danemark et de l'Islande.

SILBERMANN (Henri-Rodolphe-Gustave), imprimeur français, né à Strasbourg (Bas-Rhin), le 27 août 1801, fut élevé au gymnase protestant, puis à l'Académie de Strasbourg, fit son droit et se fit recevoir avocat, mais son père étant mort, il résolut de le remplacer comme imprimeur et alla passer près de deux ans dans les ateliers de Firmin Didot; il visita ensuite les premières imprimeries de l'Angleterre et de la Hollande, pour en introduire les meilleurs procédés dans sa maison de Strasbourg. Auteur lui-même de divers perfectionnements, M. G. Silbermann a obtenu dans l'impression en couleur, des résultats utiles et brillants, au moyen d'un nombre de planches de plus en plus restreint. Il a produit, à la fois les ouvrages les plus riches et les illustrations les plus populaires. De son imprimerie sortirent annuellement 120000 feuilles de soldats coloriés, circulant dans le commerce. Il a édité : l'*Album typographique*, offrant, dans une série d'épreuves, depuis les caractères primitifs jusqu'aux types orientaux de l'imprimerie royale, la marche et les progrès de la typographie (1840); le *Code historique de la ville de Strasbourg*, où pas un mot coupé ne se rencontre au bout des lignes (1840, in-4; 2 édit.); les *Vitraux de la cathédrale* en 16 à 18 couleurs (1851-1855, in-folio); l'*Ancienne bannière de Strasbourg*, en 36 nuances (1855, 2e édit. 1858); la *Zoologie du jeune âge* (1842-1860, in-4, 34 pl.), etc. M. Silbermann est devenu, en 1840, propriétaire du journal le plus important du département, *le Courrier du Bas-Rhin*.

Honoré de diverses distinctions et décoré de la Légion d'honneur, en juillet 1845, ces tissus, dont les produits ont figuré avec [illegible] aux diverses expositions industrielles, a obtenu une médaille d'argent en 1844, une d'or en 1849 une *price-medal* à Londres, en 1851, et une médaille de première classe à Paris, en 1855. On a également remarqué ses impressions en noir et en couleur à l'Exposition universelle de 1867.

M. Gustave Silbermann s'est aussi distingué dans une branche de l'histoire naturelle, l'entomologie. Il a formé une collection de coléoptères, qui a été déposée au musée de Strasbourg, et a publié, entre autres écrits : *De l'instinct des insectes* (1835, in-8), traduit de l'*Introduction à l'entomologie* de Kirby et Spence; *les Entomologistes vivants* (1835, in-8), et une *Revue entomologique*, avec le concours des principaux [illegible] de l'Europe (1833-1837, 5 vol. in-8, avec pl.). — Il est mort à Paris, le 12 juin 1876.

SILVA (Clément), homme politique français, ancien député, né à Chambéry, le 7 février 1818, avocat au barreau de Chambéry, avant l'annexion de la Savoie, n'avait point de passé politique, lorsqu'il fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Haute-Savoie à l'Assemblée nationale le troisième sur cinq, par 21 402 voix. Il prit place sur les bancs de la gauche républicaine, et se prononça, dès la réunion à Bordeaux, pour la translation de l'Assemblée à Paris. Il [illegible] en 1873, contre les tentatives de restauration monarchique et lors de l'affaire Pr[illegible], en 1874, se déclara au nom de la Savoie, contre toute idée de séparatisme. Il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat républicain, dans le département de la Savoie, aux élections sénatoriales, du 30 janvier 1876, il échoua de deux voix, mais fut élu député, le 20 février suivant, par l'arrondissement de Saint-Julien, avec 6684 voix, contre 3417 obtenues par le candidat monarchiste. L'un des 363 députés, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il se représentait aux élections du 14 octobre, lorsqu'il fut diffamé et attaqué dans son honorabilité par deux feuilles monarchistes locales. Il se désista de sa candidature et intenta un procès aux diffamateurs; les débats, tant au tribunal qu'à la Cour d'appel, prouvèrent non seulement la fausseté des allégations, qui valurent aux gérants de sévères condamnations, mais aussi la provenance officielle des articles [illegible] par le cabinet du ministre de l'intérieur. M. Silva fut alors nommé consul de France à Coni (Italie), le 28 février 1878.

SILVA (Innocentio-Francisco da), bibliographe portugais, né à Lisbonne, le 28 septembre 1810, fut destiné au commerce et étudia les mathématiques. En 1834, après avoir servi comme volontaire dans l'armée de don Pedro, il se consacra à l'enseignement privé, puis entra dans les bureaux de la préfecture de Lisbonne, où il [illegible]. Il a été nommé membre de l'Académie des sciences de cette ville, de l'Institut historique du Brésil et de l'Institut de Coïmbre. — Il est mort dans sa ville natale, en juin 1876.

M. Fr. da Silva a publié : *Poésies de [illegible] J. A. da Cunha* (Composicoes poeticas [illegible], Lisbonne, 1839, in-8), édition qui lui valut des poursuites judiciaires et une saisie de l'ouvrage, à cause des idées de tolérance du poète [illegible] ticien; *Poésies de MM. Barbosa du Bocage*, avec des notes (Lisbonne, 1853, 6 vol.); [illegible] *tomathie portugaise* (Pequena chrestomathia portugueza; Lisbonne, 1850, in-8), et surtout un très important *Dictionnaire bibliographique* [illegible]

gueiz (*Diccionario bibliographico portuguez*; Lisbonne, 1859-1883, t. I-VII; *Supplément*, 1867, in-8), imprimé aux frais du gouvernement; puis de nombreux articles littéraires et politiques dans divers journaux.

SILVA-MENDÈS-LEAL. Voy. MENDÈS-LEAL.

SILVESTRE (Théophile-Louis), littérateur et critique d'art français, né au Fossat (Ariège), le 12 octobre 1823, fit ses études au collège et au petit séminaire de Pamiers, puis les termina au collège de Toulouse, commença le droit et la médecine et vint à Paris où il suivit les cours de l'École des chartes. Sous-commissaire de la République dans l'Ariège, en 1848, il y posa à l'Assemblée législative une candidature qu'il abandonna bientôt et se tourna vers l'étude des beaux-arts. Sa remarquable *Histoire des Artistes vivants*, études d'après nature (1855-1856, in-8 portr., 3e édition 1878, in-18) le fit connaître et lui valut diverses missions du ministère des beaux-arts en Angleterre et en Italie. Plus tard, il fit des conférences en Belgique. En 1864, il eut un moment la direction du *Nain Jaune*, puis collabora au *Pays*, au *Dix Décembre*, etc. — Il est mort subitement à Paris, le 20 juin 1876.

Les autres travaux de M. Th. Silvestre sont : *l'Art, les artistes et l'industrie en Angleterre* (1859, in-18); *l'Apothéose de M. Ingres* (1862, in-8, portr.); *la Conspiration des Quarante* (1864, in-8), pamphlet anonyme; *Eugène Delacroix, documents nouveaux* (1864, in-18); une importante étude sur *Théodore Rousseau* en tête du catalogue de la vente de cet artiste (1868, in-8); *Plaisirs rustiques* (1878, in-18, eau-forte), recueil posthume d'articles parus dans *le Figaro* et *le Nain Jaune*, etc.

SIMÉON (Henri, comte), administrateur français, sénateur, ancien député, né à Paris, le 16 octobre 1803, est fils et petit-fils de pairs de France. Après avoir terminé son cours de droit, il entra au Conseil d'État (1826), où son père avait longtemps siégé avec distinction. Après la révolution de Juillet, il administra tour à tour, en qualité de préfet, les départements des Vosges, du Loiret et de la Somme. En 1842, il fut appelé par M. Humann à la direction générale des tabacs et vint représenter à la Chambre des députés le collège de Remiremont (Vosges); il y siégea au centre parmi les plus fidèles du parti conservateur, jusqu'en 1848. Envoyé à la Législative en 1850, comme représentant du Var, il se rallia au parti napoléonien et fut désigné, après le coup d'État, pour entrer au nouveau Sénat (janvier 1852).

Président du conseil de surveillance de la Caisse générale des chemins de fer, le comte Siméon fut, en 1861, impliqué dans les poursuites dirigées contre M. J. Mirès et déclaré civilement responsable par le jugement du tribunal de 1re instance, ainsi que par l'arrêt de la Cour impériale de Paris. S'étant pourvu, lui aussi, devant la Cour de cassation, il fut acquitté de toute poursuite par l'effet de la réhabilitation de Mirès, par la Cour de Douai (21 avril 1862). Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. — Il est mort à Paris, le 21 avril 1874.

SIMEONI (Giovanni), prélat italien, né à Paliano le 23 juillet 1816, de parents attachés au service de la famille Colonna, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut, en 1847, auditeur du nonce à Madrid. Rappelé à Rome, il fut préfet des études du lycée et du séminaire, fit partie des commissions des rites orientaux, de la révision des conciles, etc. Il prit part aux travaux préparatoires du Concile du Vatican et après la reprise des relations diplomatiques avec l'Espagne, fut nommé nonce à Madrid en 1875, avec le titre d'archevêque de Chalcédoine *in partibus*. Élevé à la dignité de cardinal, le 17 septembre 1875, il quitta Madrid et devint, à la mort d'Antonelli, secrétaire d'État et préfet des palais apostoliques. Dans ce poste, qu'il garda jusqu'à la mort de Pie IX, il soutint la politique de résistance; en 1877, on attribua à son inspiration l'ardeur que le clergé de France déploya, dans la lutte électorale, en faveur des candidats hostiles à la République; toutefois ce bruit fut plus tard démenti, et l'on affirma que les chefs de l'épiscopat français avaient reçu directement leurs instructions du pape. Remplacé en mars 1878, par le cardinal Franchi, le cardinal Simeoni devint préfet de la Propagande.

SIMON (Joseph-François), homme politique français, ancien député, est né à Guémené (Loire-Inférieure), le 5 février 1801. Agriculteur, maire de Saint-Nicolas-de-Redon et membre du Conseil général pour le canton de ce nom, il fut, en 1857, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 3e circonscription de la Loire-Inférieure. Réélu, au même titre, en 1863, il a obtenu 18 121 voix sur 25 965 votants. En mai 1869, son élection fut plus disputée; sur 26 072 votants, il obtint 15 635 voix, contre 10 115 données au candidat indépendant clérical, M. de La Pervenchère. M. Joseph Simon vota constamment avec la droite. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

SIMON (Jules-François Suisse, dit Jules), écrivain et homme politique français, sénateur, membre de l'Institut, né à Lorient (Morbihan), le 27 décembre 1814, porta, dès son enfance, comme nom de famille, le prénom sous lequel était habituellement désigné son père. Il fit ses études au collège de sa ville natale et à celui de Vannes, débuta dans l'enseignement, comme maître suppléant, au collège de Rennes, avant d'entrer à l'École normale en 1833. Reçu agrégé de philosophie en 1836, il fut chargé de l'enseignement de cette science au lycée de Caen, et, l'année suivante, à celui de Versailles, où il ne resta aussi qu'une année. Rappelé à Paris par V. Cousin, dont il était un des plus brillants élèves, il fut chargé à l'École normale, en qualité de suppléant, de la conférence d'histoire de la philosophie, dont il devint, l'année suivante, titulaire. En 1839, il prit la suppléance de V. Cousin lui-même à la Sorbonne, et pendant douze ans, il sut rendre à ce haut enseignement de l'histoire de la philosophie une partie de l'éclat que son maître lui avait autrefois donné. Le 16 décembre 1851, atteint comme homme politique à la fois et comme professeur, il vit son cours suspendu par un arrêté spécial. Quelques mois plus tard, son refus de serment à la constitution nouvelle le fit considérer comme démissionnaire. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845. Il a été élu presque à l'unanimité membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Dunoyer, le 21 février 1863.

M. Jules Simon était entré dans la vie politique un peu avant la révolution de Février. En 1846, candidat de l'opposition libérale dans le département des Côtes-du-Nord, en concurrence avec MM. de Cormenin et Tassel, il avait été écarté par l'influence du clergé. En 1848, il fut élu dans ce département, le dixième sur seize, par 65 638 suffrages. Attaché au parti républicain modéré, il fit partie, dès la réunion de la Con-

stituante, de la commission et du comité de l'organisation du travail, et y combattit l'influence, alors si redoutée, de M. Albert. Aux journées de juin, il fut un des représentants qui pénétrèrent avec le plus de résolution dans les quartiers insurgés, et fut choisi pour président de la commission chargée de visiter les blessés. L'ordre rétabli, il s'occupa plus spécialement des questions d'instruction publique, devint secrétaire de la commission de l'enseignement primaire, et fut nommé rapporteur de la loi organique de l'enseignement. Il élabora et présenta à l'Assemblée un projet complet et conforme à l'esprit comme à la lettre de la Constitution. L'Assemblée n'eut pas le temps de le voter. Dans les discussions accessoires où l'enseignement public était en jeu, M. Jules Simon était le défenseur naturel des droits de l'État, dans la mesure où ils se concilient avec la liberté, et repoussait particulièrement les attaques portées à la tribune contre l'Université et la philosophie par le comte de Montalembert.

Choisi pour secrétaire de la commission chargée provisoirement des fonctions de Conseil d'État, M. Jules Simon fut élu, par ses collègues au commencement de 1849, membre du Conseil d'État réorganisé, et donna, le 16 avril, sa démission de représentant. Il fit partie de la section de législation, et fut président de la commission permanente des recours en grâce. Sorti du conseil, lors de la réélection du premier tiers, il n'y fut pas réintégré par l'Assemblée législative. Éloigné de la vie politique et de l'enseignement public en France, il fut appelé à diverses reprises depuis 1855, en Belgique, pour y faire, dans les principales villes, à Gand, à Liége, à Anvers, des conférences de philosophie qui excitèrent partout le plus vif enthousiasme. En 1863, candidat de l'opposition dans la 8e circonscription de la Seine, il fut nommé député au Corps législatif par 17 809 voix sur 28 685 votants. Il s'y fit remarquer comme un des orateurs les plus écoutés de l'opposition libérale. Il y défendit particulièrement, pendant toute la législature, la liberté de la presse, les droits de l'instruction publique, les intérêts des femmes dans les classes laborieuses, etc. En juin 1865, il proposa et soutint sans résultat un amendement relatif à un emprunt spécial de 140 millions pour l'enseignement primaire.

Membre actif de diverses commissions législatives, il fut choisi pour président de celle qui fut chargée d'examiner le projet de loi sur la propriété littéraire (avril 1866). On doit signaler parmi ses discours de la session de 1867, celui qu'il fit sur la question romaine, en la rattachant à des principes d'une extrême élévation philosophique (3 décembre). Il soutint également les réclamations des communes du département de la Seine et celles de nos colonies, demandant, les unes à élire leurs conseillers municipaux (mai 1868), les autres à être représentées par des députés au Corps Législatif (avril 1869).

Aux élections générales de mai 1869 la candidature de M. Jules Simon fut portée et soutenue dans un assez grand nombre de départements, mais spécialement dans la huitième circonscription de la Seine et dans la seconde circonscription de la Gironde. Il fut élu dans les deux : dans la Gironde il obtint 17 530 voix sur 29 845 votants, contre 12 255 voix données au candidat officiel, M. Blanchy. A Paris, il réunit 30 305 voix sur 39 701 votants, contre 8742 voix obtenues par le candidat de l'administration, M. Lachaud. Dans l'ensemble des départements où il fut porté, son nom n'avait pas réuni moins de 100 000 suffrages. Ce fut le nom le plus populaire de cette période électorale.

M. Jules Simon opta pour la Gironde, afin de laisser, à Paris, plus de chance pour l'élection d'un candidat de l'opposition. Il avait pris, toute l'année, une part très active à l'agitation électorale, allant porter la parole dans une foule de réunions publiques ou privées, soit dans les départements, soit à Paris. Vivement applaudi partout, malgré l'hostilité de quelques réunions où dominait l'élément socialiste, il était devenu un des chefs de l'opinion démocratique, et ses discours, ses lettres, ses moindres démarches donnaient lieu aux commentaires et aux polémiques des divers journaux. C'est à cette époque qu'on a rapporté sa prétendue affiliation à l'Internationale, qui lui fut si souvent rappelée plus tard et qu'il a formellement démentie.

A la rentrée de la Chambre, il prit, comme orateur, de plus en plus d'influence et d'autorité. Sans abandonner les grands débats politiques, il se tourna vers les questions économiques mises à l'ordre du jour par suite du sénatus-consulte restituant au Corps Législatif le droit de se prononcer sur les traités de commerce. On remarqua, comme capital, son discours du 20 janvier en faveur de la liberté commerciale. Il y soutenait la cause du libre échange, moins encore au nom des principes qu'à l'aide des faits, et entrait avec un détail minutieux, dans les questions d'affaires et de chiffres relatives à chacune des branches de notre commerce ou de notre industrie. Un mois plus tard, il traitait avec non moins de compétence la question de la marine marchande (4 février). Il présenta aussi et soutint avec éclat une proposition tendant à l'abolition de la peine de mort (21 mars 1870).

Après la proclamation, au Corps législatif, des résultats du plébiscite du 8 mai 1870, M. J. Simon protesta à la tribune contre la manière dont le vote avait été préparé et dirigé par l'administration. Il s'opposa énergiquement, de concert avec la gauche, à la déclaration de guerre à la Prusse, et, lors de la révolution du 4 septembre, il se vit proclamé, avec toute la députation de Paris, membre du gouvernement de la Défense nationale, installé à l'Hôtel de Ville. Un décret du 5 le nomma ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts. Un des premiers actes de son administration fut l'abolition de la censure théâtrale et la suppression provisoire des subventions aux scènes dites « impériales. » En même temps il préparait un projet de loi sur l'instruction primaire et s'occupait de réorganiser les écoles et d'assurer l'éducation populaire dans le département de la Seine. Il ouvrait au public la bibliothèque du Sénat, attribuait le palais du Luxembourg aux réunions des sociétés savantes, restituait aux principaux lycées de Paris les noms de [illegible], Descartes et Condorcet, rendait à la Faculté de médecine de Paris le droit de se réunir sur la simple convocation de son doyen, pour délibérer sur toutes les questions intéressant le progrès de ses études, soumettait à la loi du concours l'obtention des bourses dans les [illegible] de l'État, créait une faculté de droit à Bordeaux, réorganisait l'étude des langues vivantes et de la géographie dans les lycées, introduisait dans ces établissements l'obligation des exercices militaires, etc.

Les soins de l'administration spéciale de son département ne l'empêchaient point de prendre part aux travaux du gouvernement et de s'associer activement au soin de la défense [illegible]. Il fut notamment président de la commission des subsistances. Prisonnier de l'insurrection [illegible] de Ville, pendant la nuit du 31 octobre, [illegible] vré, ainsi que plusieurs de ses collègues, [illegible] nationale de l'ordre. Le 31 janvier 1871, [illegible]

jours après la capitulation, il fut envoyé à Bordeaux, porteur de pleins pouvoirs, pour le cas où, comme le faisait craindre l'attitude de M. Gambetta, la délégation se refuserait à exécuter les décrets du gouvernement de Paris. Il fit preuve, en ces circonstances difficiles, d'une habileté pleine de fermeté, obtint l'annulation du décret qui frappait d'inéligibilité les fonctionnaires ou candidats officiels de l'Empire, força M. Gambetta à donner sa démission, et, malgré l'attitude des populations du Midi, assura la régularité des élections du 8 février pour l'Assemblée nationale. Porté lui-même candidat dans les départements de la Seine et de la Marne, il n'obtint, dans le premier, que 31 451 voix sur 328970 votants; mais il fut élu représentant dans le second, le cinquième sur huit, par 34 727 suffrages. M. Thiers, devenu chef du pouvoir exécutif, le maintint comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet de conciliation formé le 19 février.

Pendant l'insurrection parisienne, M. J. Simon, adressa aux recteurs une circulaire imposant aux professeurs de l'Université une extrême réserve politique. Il proposa et fit voter la loi ordonnant la reconstruction de la colonne Vendôme et la réparation de la Chapelle expiatoire. Au mois de janvier 1872, il présenta à la Chambre un projet de loi sur l'instruction primaire obligatoire, dont la majorité confia l'examen à une commission présidée par M. Dupanloup et absolument hostile aux idées du ministre. Car celui-ci ne parvenait pas à désarmer les catholiques par ses ménagements pour leurs intérêts et sa déférence pour leurs personnes. Ses projets de réformes pour l'enseignement secondaire mirent le comble aux colères du parti clérical contre lui. Par une circulaire de la fin de septembre 1872, il annonça la suppression officielle du vers latin et du thème grec, et une répartition du temps des études plus favorable aux langues vivantes qu'il s'agissait d'apprendre pour les parler, en se bornant à étudier les langues mortes pour les lire. Il encourageait un esprit de sage indépendance à l'École normale, en mettant à sa tête M. Ernest Bersot; il sanctionnait la réorganisation complète de l'Observatoire où rentrait M. Le Verrier, avec un conseil de surveillance (13 février 1373). Il créait, à Rome, une véritable École française au profit des élèves de l'École d'Athènes, en prolongeant et réglant leur séjour dans la capitale de l'Italie (mars 1873). Comme ministre des beaux-arts, il supprimait, au Louvre, le Musée des souverains, et il ouvrait un Musée des copies destiné à initier le public français à la connaissance des chefs-d'œuvre des musées étrangers (avril 1873).

Pendant que ces mesures et bien d'autres agitaient en sens divers l'opinion publique, l'hostilité croissait dans l'Assemblée nationale contre M. Thiers et sa politique républicaine dont M. J. Simon paraissait être le principal instigateur. Avant la fin de la crise qui devait aboutir, le 24 mai 1873, au renversement du premier président de la République, M. Jules Simon donna sa démission de ministre, le 18 mai, et fut remplacé, pour quelques jours, par M. Waddington. Inscrit à la gauche républicaine, avec laquelle il avait voté comme représentant, il fut élu président de ce groupe qui le maintint à la tête de son comité directeur et se montra empressé à suivre ses inspirations jusqu'à l'établissement définitif de la constitution républicaine. M. J. Simon fut, dans l'Assemblée et au dehors, l'un des hommes qui contribuèrent le plus à faire avorter les tentatives de restauration monarchique pendant l'automne de 1873. Parmi ses principaux discours parlementaires de cette époque, on remarqua celui qu'il prononça, le 18 novembre 1873, contre le projet de prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon. Mêlé aux plus importantes discussions législatives, il trouva son principal succès dans celle de la loi sur l'enseignement supérieur, en défendant, sur la question de la collation des grades, les droits de l'État (15 juin 1875). Après le vote des lois constitutionnelles, il fut encore l'un des promoteurs de cette coalition des gauches avec quelques membres légitimistes, qui, dans l'élection des soixante-quinze sénateurs inamovibles, assura la majorité aux candidatures républicaines, y compris la sienne. Il fut élu, le soixante-quatrième, au septième tour de scrutin, par 318 voix sur 591 votants, le 16 décembre 1875. Le même jour, il était élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Rémusat : six mois auparavant, sa candidature au fauteuil de M. Guizot avait été l'objet de scrutins sans résultat. Ainsi, la même heure le faisait inamovible et immortel.

Dans la période électorale qui s'ouvrit avec l'année 1876, pour la nomination des deux nouvelles Chambres, M. J. Simon exerça une grande influence, comme ancien président de la Gauche républicaine de l'Assemblée nationale et comme directeur du journal *le Siècle*, à la tête duquel il avait été appelé, dix-huit mois auparavant. Devant la situation nouvelle du pays et des partis, il insista sur la nécessité de la modération et de l'union politique entre tous les groupes républicains. Les Chambres réunies, M. Dufaure fut chargé de former le premier cabinet constitutionnel; mais avant la fin de l'année, il était forcé de se retirer devant la difficulté de concilier les concessions aux résistances occultes du maréchal président et de son entourage avec les satisfactions réclamées hautement par la majorité républicaine de la Chambre. M. Jules Simon fut appelé à son tour à faire face à cette fausse et difficile situation. Le 13 décembre 1876, il forma un nouveau cabinet dans lequel il prit, avec la présidence du conseil, le ministère de l'intérieur. Le programme qu'il exposa, le lendemain, plus goûté de la gauche modérée que des groupes plus avancés, le montrait « franchement républicain et résolument conservateur, dévoué profondément à la liberté de conscience, mais sincèrement respectueux de la religion, et prêt à exiger que la République soit servie par des républicains. » Sur ce dernier point, qui paraissait le plus délicat, on peut rappeler que M. J. Simon parvint à faire décréter par le président de la République de très nombreuses modifications dans le personnel administratif auquel il n'avait pas été permis à ses prédécesseurs de toucher.

Mais le cabinet devait lutter moins heureusement sur le terrain des influences cléricales. Répondant à l'un des derniers et plus pressants appels de Pie IX (15 mars 1877), l'épiscopat français, par une suite de mandements, avait excité, en faveur des revendications du Saint-Siège, un pétitionnement général, secondé par l'action ouverte ou clandestine des congrégations religieuses et des comités catholiques. La Chambre s'émut et réclama, au sujet des congrégations non autorisées, une enquête que le ministère s'empressa d'ouvrir (29 mars 1877). En même temps, la dissolution de quelques comités catholiques, spécialement de celui de Paris, était prononcée (5 avril), et par une circulaire aux préfets le colportage des pétitions cléricales était formellement interdit (21 avril). Au retour des vacances de Pâques, se produisit à la Chambre l'interpellation Leblond sur les mesures que le gouvernement comptait prendre pour réprimer les menées cléricales; après une solennelle discus-

sion de plusieurs séances, un ordre du jour était adopté par 361 voix contre 121, invitant le cabinet « à se servir de tous les moyens dont il dispose pour réprimer les agitations cléricales, » et le président du conseil déclarait accepter cet ordre du jour au nom du gouvernement (2-4 mai). Le journal de Mgr Dupanloup, *la Défense*, annonçait dès le lendemain son prochain renversement. Quelques jours plus tard, en effet, le maréchal président de la République prit prétexte du vote d'un article de la loi sur la presse, émis en l'absence de M. J. Simon, pour lui écrire la fameuse lettre, où il le blâmait de son attitude à la Chambre dans la discussion de cette loi et lui reprochait de n'avoir pas su exercer l'influence nécessaire pour faire prévaloir ses vues. Le président du conseil répondit en s'attachant à rétablir les faits, et donna sa démission : tout le cabinet se retira avec lui. Tel fut le coup d'État parlementaire appelé l'Acte du 16 mai. Les gauches y répondirent, le soir même, en décidant, en réunion plénière, qu'elles n'accorderaient leur confiance qu'à un cabinet libre de son action et résolu à gouverner suivant les principes républicains.

Lorsque le gouvernement de combat, immédiatement organisé par son successeur, M. de Broglie, vint demander au Sénat la dissolution de la Chambre des députés, M. Jules Simon fut un des orateurs qui combattirent cette mesure (21-22 juin). Après la mort de M. Thiers, il fut désigné, comme un de ses derniers et plus fidèles amis, pour porter la parole sur sa tombe, dans les magnifiques obsèques que Paris et la France républicaine firent à l'ancien président. Son nom ne fut mêlé à la lutte électorale du 14 octobre que par l'appui qu'il alla donner à son fils, M. Charles Simon, candidat républicain dans l'arrondissement de Castres.

Au dénouement de la crise du 16 mai et pendant la durée du ministère de M. Dufaure, M. J. Simon se tint à l'écart et s'occupa surtout à écrire l'histoire du gouvernement de M. Thiers. Il ne revint sur le premier plan qu'après la démission du maréchal de Mac-Mahon et l'avènement de M. J. Grévy à la présidence. Lors de la réunion du Congrès pour l'abrogation de l'article 9 de la constitution, relatif au siège du parlement à Versailles, il eut l'honneur d'être nommé par les deux Chambres le rapporteur de cette première question de révision constitutionnelle, et conclut pour le retour à Paris, qui fut voté par 526 voix, contre 249 (19 juin 1879). Son rôle fut ensuite marqué par une résistance énergique aux mesures d'exclusion proposées par le nouveau ministre de l'instruction publique, M. J. Ferry, contre les corporations religieuses, dans le projet de loi sur l'enseignement supérieur. Il se déclara contre le fameux article 7 de cette loi qui interdisait toute participation à l'enseignement aux membres des congrégations non reconnues par l'État. Nommé rapporteur de la commission chargée de l'examen de ce projet, il conclut au rejet de l'article 7 et réussit à créer à l'opposition des droites sur cet article une majorité, en lui amenant pour auxiliaires un certain nombre de membres du centre gauche. Il défendit à plusieurs reprises les conclusions de son rapport à la tribune; il soutint la disposition qui rendait la collation des grades exclusivement à l'État et l'interdiction du nom d'universités aux facultés libres; mais il réserva ses grands coups contre l'interdiction générale faite aux membres des corporations enseignantes (3, 6 et 8 mars 1880), et toute cette campagne, qui aboutit au rejet de l'article 7, par 148 voix contre 129, parut sceller une nouvelle alliance entre M. Jules Simon et ses anciens et plus acharnés ennemis. Au moment où elle excitait déjà contre lui toutes les colères de la presse républicaine, M. J. Simon [illegible] chargé de porter la parole, au nom de la [illegible] de M. Thiers, lors de l'inauguration à [illegible] la statue de cet illustre homme d'État. Il en profita pour rappeler que M. Thiers, ne craignant pas de se brouiller avec ses amis de la veille, avait souvent tenu tête à son propre parti, [illegible] pour se justifier d'affronter lui-même l'impopularité.

Soutenu dès lors par tous les groupes conservateurs du Sénat, M. J. Simon combattit [illegible] la loi d'amnistie plénière votée par la Chambre et imposée au cabinet. Une première fois ([illegible] 1880), répondant à M. Victor Hugo, qui en était le principal défenseur dans la Chambre haute, et critiquant la marche générale de la politique du gouvernement, il fit repousser la loi dans les termes absolus où elle se présentait, et dans la seconde délibération, força le ministère et la Chambre des députés à modifier, sinon les dispositions, au moins le libellé de la loi (9 juillet). M. Jules Simon était intervenu aussi, avec l'autorité spéciale qui lui appartenait, dans la discussion de la loi sur le Conseil supérieur de l'instruction publique. [illegible] tous conseils, il voulait, au [illegible] un conseil de perfectionnement composé de représentants de toutes les capacités sociales; il rappelait à ce propos, que les réformes [illegible] par lui-même en 1873, avaient été [illegible] des universitaires, après lui avoir été suggérées par les hommes les plus distingués du [illegible]. Lorsque le Conseil supérieur fut composé [illegible] idées qu'il avait combattues, il [illegible] faire partie, comme membre élu par l'Académie française.

En dehors des assemblées législatives, M. J. Simon s'était spécialement consacré à la propagation de l'instruction primaire et à l'[illegible] de la situation des ouvrières. En 1861, il fit dans plusieurs villes des conférences sur [illegible] des cités ouvrières de Mulhouse, et ses discours provoquèrent en faveur de [illegible] des souscriptions qui s'élevèrent à des chiffres importants. Il n'a cessé de faire des [illegible] en faveur de la même cause, [illegible] phes oratoires les plus incontestés [illegible] conférences sur l'instruction populaire. Il faut ajouter que Mme J. Simon s'était associée à cette active propagande, comme présidente de la Société pour l'enseignement professionnel des femmes, qui fondait à Paris quatre écoles de cet enseignement.

Nommé, par deux élections, dont la seconde fut très orageuse, président de la Société des gens de lettres, en mai et en octobre 1868, il [illegible] avait donné, dans l'intervalle, sa démission [illegible] maintint depuis, en désaveu des démarches faites par ses confrères auprès du gouvernement et de la cour, dans l'intérêt de la Société. Pendant son ministère, il fut fait grand'croix de l'ordre du Brésil et des SS. Maurice et Lazare.

Les divers écrits de M. Jules Simon, autres que ses études spéciales d'[illegible], se sont fait remarquer par le talent [illegible] l'indépendance et l'élévation de la pensée. En voici la liste : *Du Commentaire de Proclus sur le Timée de Platon* (1839, in-8), l'une de ses deux thèses pour le doctorat, [illegible] son nom patronymique; *Études sur la théodicée de Platon et d'Aristote* (1840, in-8); *Histoire de l'école d'Alexandrie* (1844-45, 2 vol. in-8, 2e édition, 1845); puis trois ouvrages [illegible] écrit, formant une série de [illegible] philosophique; *le Devoir* (1854, in-8; [illegible] in-18); *la Religion naturelle* (1856, in-8, 7e édition, 1875, in-18) et *la Liberté de conscience* [illegible]

in-8; 3ᵉ édit. 1872, in-12), résumé des dernières conférences faites en Belgique par l'auteur; un grand ouvrage de philosophie appliquée à la politique et à l'économie politique, *la Liberté* (1859, 2 vol. in-8; 3ᵉ édition, 1867 in-18), reimprimé en deux parties sous les titres de *la Liberté de penser* (4ᵉ édit. 1871, in-12), et *la Liberté civile* (4ᵉ édit. 1872, in-18); *l'Ouvrière* (1863, in-18; 8ᵉ édit. 1876); *l'École* (1864, in-8 et in-18; 9ᵉ édit. 1874), manifeste en faveur de l'instruction primaire gratuite et obligatoire; *le Travail* (1866, in-8); *l'Ouvrier de huit ans* (1867, in-8 et in-18); *la Politique radicale* (1868, in-8 et in-18); *la Peine de mort*, récit (1869, in-18); *le Libre échange* (1870, in-8); *l'Instruction gratuite et obligatoire* (1873, in-32); *la Réforme de l'enseignement secondaire* (1874, in-8 et in-18); *Souvenirs du 4 Septembre*, comprenant : *Régime et chute du second Empire* et *le Gouvernement de la Défense nationale* (1874, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1876, 2 vol. in-8); *le Gouvernement de M. Thiers* (1878, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit. 1879); *le Livre du Petit citoyen* (1880, in-18), manuel d'éducation civique pour les écoles, etc. La plupart de ces ouvrages, fréquemment réimprimés, ont été traduits dans les diverses langues de l'Europe.

M. Jules Simon a donné en outre des éditions d'œuvres philosophiques avec d'importantes introductions : *Œuvres de Descartes* (1842, in-18); *Œuvres philosophiques de Bossuet* (1842, in-18); *Œuvres de Malebranche* (1842-47, 2 vol. in-18); *Œuvres philosophiques d'Antoine Arnauld* (1843, in-18). Il a été, avec Jacques et Saisset, l'un des trois auteurs d'un *Manuel de philosophie* (1841, in-8; huit édit.), brillant résumé de l'enseignement philosophique des lycées sous la monarchie de Juillet, et a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques* dirigé par M. Franck. Il a donné aussi un nombre d'études de critique philosophique à la *Revue des Deux Mondes* depuis 1840, et a été, en 1847, un des principaux fondateurs de *la Liberté de penser*. Il a fourni à celle-ci de nombreux articles, notamment une chronique mensuelle, sous le titre de *l'Assemblée nationale*, pendant toute la durée de la Constituante.

SIMON (Gustave-Marie-Stéphane-Charles et Charles-Eugène), fils du précédent, sont nés, le premier, le 28 novembre 1848, le second, le 8 juillet 1850. L'aîné, M. Gustave Simon, étudia la médecine, devint aide-major au Val-de-Grâce pendant le siège de Paris et assista, en cette qualité, aux batailles de Champigny et de Montretout. Il accompagna son père à Bordeaux en février 1871, comme secrétaire du ministre de l'instruction publique. Il a été reçu docteur en médecine, le 26 avril 1877, avec une thèse : *Sur les Tumeurs gommeuses de la langue*. Correspondant, depuis 1871, de *l'Indépendance belge* et, en outre, du *Sémaphore* de Marseille, il alla fonder à Lille le journal *le Petit Nord*, dont il prit la direction politique. — Le second, M. Charles Simon, entra dans un bataillon de marche de la garde nationale lors de la guerre y fut nommé sous-lieutenant, et prit part au combat de Montretout. Secrétaire de son père au ministère de l'instruction publique, en 1870, il devint chef de son cabinet au ministère de l'intérieur en 1876. Il avait été nommé, au concours, secrétaire-rédacteur du Sénat en 1875. Candidat républicain aux élections législatives du 14 octobre 1877, dans la 2ᵉ circonscription de Castres, il échoua avec 266 voix, contre M. Combes, député monarchiste sortant, qui en obtenait 9870. L'élection de ce dernier ayant été invalidée, il se représenta, le mars 1878, et n'obtint encore que 7444 voix contre 8606 recueillies par son adversaire. M. Charles Simon s'est associé à son frère, en novembre 1878, pour la fondation du *Petit Nord*, dont il fut l'administrateur. A la suite de polémiques avec les bonapartistes, il eut un duel, en Belgique, avec M. de Cassagnac le 23 septembre 1879.

SIMON (Fidèle), homme politique français, député, né à Guémené, le 6 août 1837, neveu de l'ancien député, M. Joseph Simon, fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, dans le département de la Loire-Inférieure, le dernier sur douze, par 40 632 voix. Il prit place au centre gauche, soutint la politique de M. Thiers, et après sa chute, se prononça pour la république, lors des tentatives de restauration monarchique. Il adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il se porta candidat dans la 2ᵉ circonscription de Saint-Nazaire et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage avec une majorité relative de 5761 voix, sur 15300 votants. L'un des 363 députés des gauches réunies, qui après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8702 voix, contre 7646 obtenues par M. de Lareinty, fils du sénateur et candidat officiel. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Maire de Guémené et conseiller général pour le canton du même nom, M. F. Simon a été décoré de la Légion d'honneur.

SIMON (Léon), médecin français, né à Paris, le 26 mars 1823, est fils d'un médecin connu par ses écrits philosophiques et par son zèle à propager l'homœopathie. Reçu docteur en 1847, il s'est, comme son père, consacré à la pratique de l'homœopathie, et l'a défendue dans plusieurs écrits : *l'Homœopathie sous l'allopathie* (1856); *Des Rapports de la théorie des crises et des jours critiques avec les principes et la thérapeutique de l'homœopathie* (1856), couronné par le congrès de Bordeaux; *Guide du médecin homœopathe au lit du malade* (1858); *Des Maladies vénériennes et de leur traitement homœopathique* (1860); *Conférences sur l'homœopathie* (1869, in-8); *Cours de médecine homœopathique* (1869, in-8), etc. On lui doit la traduction du *Traité de la maladie vénérienne*, d'Hahnemann (1855) et celle de la *Médecine homœopathique*, de Hehring (1873, in-8), etc.

SIMONIN (Edmond), médecin français, né à Nancy, en 1812, est fils d'un médecin distingué de cette ville, Jean-Baptiste Simonin, qui a écrit des mémoires dans les *Annales* de la Société des sciences et arts de Nancy, des *Recherches topographiques et médicales sur Nancy* (1854, in-8), etc., et qui fut élu en 1836, correspondant de l'Académie de médecine. S'étant fait recevoir lui-même docteur à Paris en 1839, il se fixa dans sa ville natale. Il y occupa la chaire de clinique chirurgicale à l'École de médecine, dont il devint directeur, et fut admis à la retraite le 26 mai 1879. Secrétaire perpétuel de l'Académie Stanislas de Nancy, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de M. Ed. Simonin différents travaux : *Décade chirurgicale, ou Observations de chirurgie pratique* (1838, in-8); *Du Strabisme* (1841, in-8, broch.); *Sur le Virus vaccin* (1841); *De l'Emploi de l'éther sulfurique et du chloroforme à la clinique chirurgicale de Nancy* (Nancy, 1849-1877, 2 vol. in-8); *Recherches sur les effets de l'éther et du chloroforme* (1854); *Histoire de la médecine et de la chirurgie en Lorraine* (1858); *Une Année de la clinique chirurgicale du docteur Simonin*

[1873-1874] (1875, in-8), etc.; des *Mémoires*, des *Opuscules*, etc.

SIMONIN (Louis-Laurent), ingénieur et voyageur français né le 22 août 1830, à Marseille où son père était imprimeur et journaliste, fit ses études au collège de cette ville, et entra ensuite, comme élève, à l'École des mines de Saint-Étienne. Il sortit, en 1852, avec le brevet d'ingénieur. Depuis, il a été appelé à explorer ou à exploiter des mines dans plusieurs départements français, en Italie et jusqu'en Californie. En 1861 le gouvernement l'envoya en mission à l'île de la Réunion et deux ans plus tard à Madagascar. En 1865, il fut appelé à la chaire de géologie de l'École centrale d'architecture. Il est retourné plusieurs fois en Amérique, notamment à la fin de 1867, pour visiter le tracé et les travaux du nouveau chemin de fer du Pacifique. Il a exposé dans de nombreuses réunions publiques le résultat de ses lointaines explorations. Aux élections législatives de 1869, M. Louis Simonin se porta candidat dans la quatrième circonscription de Paris, comme représentant de la démocratie comprise selon les idées américaines, et n'obtint qu'une insignifiante minorité. Depuis, dans une élection partielle des Bouches-du-Rhône, pour l'Assemblée nationale, il a obtenu, sans être élu, 35 000 voix comme candidat du parti libéral. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867 et promu officier le 14 janvier 1879.

Outre de nombreuses relations de ses voyages dans *la Revue des Deux Mondes*, *le Tour du Monde*, *la Revue Nationale*, *le Moniteur officiel*, et dans les *Comptes rendus* et *Bulletins* de sociétés savantes, il a publié en volumes : *la Richesse minérale de la France* (1865, in-8); *l'Étrurie et les Étrusques* (1866, in-8); *la Vie souterraine* (1867, gr. in-8, avec planches et cartes); *l'Histoire de la Terre* (1867, in-18; 5e édit. 1872, in-18); *la Toscane et la mer tyrrhénienne* (1868, in-18); *le Dénouement*, brochure politique (1869, in-8); *le Grand Ouest des États-Unis* (1869, in-18); *l'Homme américain* (1870, in-8); *les Merveilles du monde souterrain* (1873, in-18); *A travers les États-Unis* (1875, in-18); *le Monde américain* (1876, in-18); *l'Or et l'Argent* (1877, in-18); *les Grands ports de commerce de la France* (1878, in-18), etc.

SIMONIS (Eugène), sculpteur belge, né à Liège, en 1818, étudia successivement à l'école belge de Bologne, puis à Rome, sous Finelli, et revint se fixer en Belgique. Membre de l'Académie royale (1845), officier de l'ordre de Léopold, il a été élu correspondant de l'Institut en 1860. Il fit partie, en 1855, du jury de l'Exposition universelle de Paris. Nous citerons de lui : le *Mausolée du chapelain Triest*, à Sainte-Gudule; la statue équestre de *Godefroi de Bouillon*, sur la place Royale de Bruxelles; *l'Innocence*, au musée national; *Pépin d'Héristall* au palais des Chambres (1837-1848); une *Levrette*, *le Bambin malheureux*, exposés à Paris en 1840 et 1843, etc. Il a obtenu une 2e médaille au Salon de 1840.

SIMROCK (Charles), poète et érudit allemand, né à Bonn, le 28 août 1802, fut élevé au lycée français établi alors dans cette ville, puis étudia le droit à l'université, et alla, en 1822, à Berlin où il resta jusqu'en 1830, employé dans l'administration publique, comme auditeur, puis comme référendaire. Une pièce de vers que lui inspira notre révolution de Juillet 1830, le fit destituer par le gouvernement prussien, et il se livra dès lors exclusivement à la poésie et à ses études de *germaniste* qu'il avait jusque-là [illegible] avec ses fonctions. En 1850, il rentra dans l'enseignement et occupa depuis, à Bonn, une chaire de langue et de littérature allemandes. — Il est mort dans cette ville le 18 juillet 1876.

M. Ch. Simrock a de bonne heure attaché son nom, comme interprète des antiques poésies nationales, aux plus célèbres de toutes, les *Nibelungen*, dont sa traduction, publiée à Berlin en 1827, et plus de vingt fois réimprimée, a été complétée par celle des *Vingt chants des Nibelungen*, restitués d'après les indications de Lachmann (Zwanzig Lieder von den Nib. nach Lachmann Andeutungen wieder hergestellt; Bonn, 1840). Depuis 1830, il n'a cessé de traduire ou d'éditer les anciens ouvrages les plus intéressants et de les éclaircir par des notes savantes. Nous citerons parmi ses publications : *Sources de Shakespeare, dans les nouvelles, contes et traditions* (Quellen des Shakspeare in Novellen, Märchen und Sagen; Berlin, 1831, 3 vol.; 2e édit. Bonn, 1870, 2 vol.), avec Echtermeyer et Henschel; *Trésor des nouvelles italiennes* (Novellenschatz der Italianer; Berlin, 1832, 2e édit., [illegible] 1877); *Poésies de Walther von der Vogelweide* (Gedichte Walther's, etc.; Ibid., 1833, 2 vol.), traduction et commentaires, avec Wackernagel; *Wieland le forgeron*, poème épique (W. der Schmied, deutsche Heldensage; [illegible]); *Traditions du Rhin, recueillies de la bouche du peuple et des poètes* (Rheinsagen, aus dem Munde des Volkes etc.; Bonn, [illegible] édit., [illegible]); *livre de poésie classique du voyageur*; près d'une quarantaine de recueils de proverbes, [illegible], etc., publiés successivement [illegible] collectif de *Livres populaires de l'Allemagne* (Deutsche Volksbücher; Berlin et Francfort, 1839 et suiv.), et parmi [illegible] *du docteur Faust* (Puppenspiel vom Doct. F., 1846), ont eu le plus grand succès; *le Livre des héros* (das Heldenbuch), développement poétique de toute la légende allemande, en suites de légendes traduites ou [illegible] (1843-1855); *Poésies* (Gedichte, Leipzig, 1844), recueil original de romances, ballades et autres poésies personnelles de l'auteur; une traduction de la *Saga de Frithjof* de Tegner (1843, [illegible] 1868); une traduction des *Poèmes de Shakespeare* (1867), et un volume de *Chants de guerre allemands* (Deutschen Kriegslieder, [illegible]). On cite encore de ce savant connaisseur de l'antiquité poétique de la Germanie un *Manuel de mythologie allemande* (Handbuch d. deut. Myth., Bonn, 1853) et un *Livre de lecture de [illegible] allemand en allemand* [illegible] Lesebuch, in, etc.; Stuttgart et [illegible], 1854). Plusieurs poésies de M. Simrock ont été traduites en français, soit en vers, soit en prose, notamment par son neveu, Nicolas Martin (V. ce nom).

SIMSON (Martin-Édouard), [illegible] magistrat allemand, né le 10 novembre 1810, à Kœnigsberg, fit ses études dans cette ville et obtint, en 1829, le grade de docteur en droit. Professeur adjoint dès l'âge de vingt-trois ans, il devint, en 1836, professeur titulaire et fut nommé, en 1846, conseiller du tribunal supérieur. Estimé, comme jurisconsulte et comme professeur, M. Simson dut surtout sa réputation au rôle qu'il prit durant le mouvement révolutionnaire de 1848. Représentant de la ville de Kœnigsberg au Parlement de Francfort, il y exerça successivement les fonctions de secrétaire, de vice-président et de président. Il dirigea l'Assemblée avec une habileté et une impartialité qui lui valurent d'être réélu à la presque unanimité [illegible]

1849, il fut mis à la tête de la fameuse députation qui se rendit à Berlin pour offrir la couronne impériale au roi de Prusse. Ayant échoué dans cette mission, il refusa de présider plus longtemps l'Assemblée nationale, qu'il quitta bientôt avec MM. de Gagern, Dahlmann et les autres chefs du parti libéral modéré.

M. Simson resta encore sur la scène politique jusqu'en 1852, présida le parlement d'Erfurt et se fit remarquer, dans la seconde Chambre de la Prusse, aux premiers rangs de l'opposition. Fatigué enfin des luttes de la vie politique, il alla reprendre à Kœnigsberg ses anciennes fonctions de juge et de professeur; il les a de nouveau quittées pour rentrer à la Chambre, dont il a été élu plusieurs fois président depuis 1861. En 1867, il fut aussi élu membre des deux diètes de la confédération de l'Allemagne du Nord. En décembre 1870, il fut encore le chef de la députation du Reichstag, qui se rendit à Versailles, pour demander au roi de Prusse de prendre le titre d'empereur. Élu en 1871, membre du Parlement de l'Empire, il fut réélu en 1877 et 1878; puis il quitta l'Assemblée, à cause de son état de santé, et pour se consacrer aux fonctions de président de la Cour d'appel de Francfort, auxquelles il a été élevé en 1869. On a de lui une petite *Histoire du tribunal de Kœnigsberg* et des écrits de jurisprudence.

SIRAUDIN (Paul), vaudevilliste français, né à Paris le 18 décembre 1813, a travaillé, dès 1835, pour le théâtre, auquel il a donné, seul ou en collaboration, le plus souvent, dans l'origine, avec M. Delacour, un grand nombre de pièces, vaudevilles, comédies, parodies, librettos d'opéras. La plupart ont été jouées avec succès sur les scènes du Palais-Royal et des Variétés. A la fin de 1860, M. Siraudin s'établit confiseur à Paris : ce qui fit, dans la presse, un certain éclat; mais ses occupations commerciales ralentirent à peine un instant sa collaboration à de nombreux vaudevilles.

Nous rappellerons dans l'ordre des dates: *Une Faction de nuit* (1842); *Un Voyage en Espagne* (1843) et *le Tricorne enchanté* (1845), avec M. Th. Gautier; *Une Histoire de voleurs* (1846); *Lorettes et Artistes* (1849); *la Société du doigt dans l'œil* (1850); *Claudine* (1851); *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852), où Sainville a créé l'un de ses derniers rôles; *le Bourreau des crânes* (1853); *le Télégraphe électrique*, *Un Mari qui ronfle* (1854); *Sous un parapluie*, *le Gendre de M. Pommier*, parodie de la pièce de M. Ém. Augier (1855); *la Queue de la Poêle* (1856); *la Gammina*, parodie en quatre actes de *la Fiammina* (1857); *les Deux Frontins*, comédie en vers (Français, 1858), avec M. Méry; *Mon nez, mes yeux, ma bouche* (1859); *Une Femme aux cornichons*, *Fou yo Po*, *Un Bal sur la tête* (1860), *les Ramoneurs*, vaudeville en un acte, *le Jardinier galant*, opéra-comique *l'Argent fait peur*, *Nos bons petits camarades* (1861), *le Voyage de MM. Dunanan père et fils* (1862), *Mon-Joie fait peur*, parodie, et *les Femmes sérieuses*, comédie-vaudeville en trois actes, avec M. Ern. Blum (1864); *le Déluge*, féerie en cinq actes, avec M. Clairville (Châtelet, 1865); *Cinq cents francs de récompense*, en un acte, avec M. Victor Bernard (1866); *les Idées de Beaucornet*, comédie en un acte (Vaudeville, 1867); *Point d'Angleterre*, en un acte (1867), avec M. Ch. Bridault; *Paris Tohu-Bohu*, revue en trois actes, avec MM. Clairville et E. Blum (1867); *Malbrough s'en va-t-en guerre*, opéra-bouffe en quatre actes, avec M. W. Busnach (1868); *Paul! faut rester*, parodie, avec M. Leprevost (1868); *l'Homme aux 76 femmes*, comédie, avec MM. Thiéry et Bedeau (1869); *V'la l'général*, folie-vaudeville (1870); *El senor Inigo*, opérette en un acte (1872); *la Fille de Madame Angot* (1873), avec M. Clairville; *Mon mari me l'a permis*, comédie, avec le même (1873); *la Revue n'est pas au coin du quai*, avec le même (1873), *la Revue à la vapeur*, un acte (1875), etc.

SIRET (Adolphe), littérateur belge, né à Beaumont, dans le Hainaut, le 15 juillet 1818, attaché depuis longtemps aux bureaux du gouvernement à Namur, se fit connaître à la suite de voyages et de recherches dans les musées d'Europe, par la publication d'un ouvrage des plus importants pour l'histoire de la peinture : *Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles...., précédé d'un abrégé de l'histoire de la peinture, suivi de la nomenclature des peintres modernes, etc.* (1848, grand in-4; 6e édit., 1874, in-8). Il fut élu le 12 janvier 1866, membre de l'Académie de Belgique.

Outre cet ouvrage, on a encore de lui : *les Genêts* (1836); *le Dernier jour du Christ* (1838); *Gloires et Misères* (1840); *Rêves de jeunesse* (1843); *Chants nationaux* (1855), poèmes et poésies; *le Fils d'un empereur* (1840), essai dramatique en vers; *Anne de Boleyn* (1841), tragédie; *la Florentine*, drame en trois actes (1842); *les Trois marquis*, comédie (1844); *Parallèle entre Raphaël et Rubens* (1847); *Revue du Salon* (1848); *les Semailles et la Moisson* (1867, 2 vol. in-18), etc.

SIROUY (Achille-Louis-Joseph), peintre, graveur et lithographe français, né à Beauvais (Oise) le 29 novembre 1834, fut élève d'Émile Lassalle et de Couture et se fit connaître, à partir de 1853, par un grand nombre de lithographies remarquables d'après Delacroix, Decamps, Meissonier, Gérôme, Tassaert, Knauss, etc. Comme peintre, il a figuré aux Salons annuels avec les envois suivants : *Eciratum* (1863); portrait de *Mlle Karoly* (1864); *le Supplice de Tantale* (1866); *le Miroir* (1868); portrait de *M. Wartel*, de l'Opéra-Comique (1867); *l'Enfant prodigue* (1873); *l'Arbre de Jessé* (1874); *la Dame de Sin-Yosinara* (1875); *Ma petite nièce* (1877); *Portraits* (1878); *le Sphinx* (1880). M. Sirouy a obtenu, comme lithographe, trois médailles en 1859, 1861 et 1863 et la décoration de la Légion d'honneur en 1869.

SIRVEN (Alfred), littérateur français, né à Toulouse le 28 mai 1838, descend de la malheureuse famille que défendit Voltaire. Il fit ses études au collège de cette ville, puis vint à Paris, pour se préparer à l'École centrale, mais il se tourna vers la littérature, écrivit dans *l'Encyclopédie universelle* et autres recueils, et publia deux brochures, *le Travail* et *les Cinq centimes*, dédiées l'une à l'archevêque de Paris et l'autre à l'Empereur, auteur de *l'Extinction du Paupérisme*; puis un roman moral, *Liona ou une mauvaise influence*, genre qu'il abandonna depuis. Il fonda, en 1858, la *Petite Presse*, et devint rédacteur en chef du *Gaulois*, où ses articles lui valurent une condamnation à deux mois de prison et 500 fr. d'amende. Étant à Sainte-Pélagie, il fit paraître *les Imbéciles*, satire contemporaine. Il donna ensuite : *les Abrutis*, *l'Homme noir*, roman anticlérical, qui eut trois éditions en quelques mois, *les Crétins de Province*, *les Infâmes de la Bourse*, *les Mauvaises Langues*, *les Vieux Polissons*, et autres volumes ornés de titres à sensation. Le dernier, satire de mœurs un peu trop crue, et une brochure intitulée : *Revenons à l'Evangile*, furent poursuivis et valurent à M. Sirven deux nouvelles condam-

nations à l'amende et à la prison. Une autre brochure, la *Première à Dupanloup*, fit encore quelque bruit.

M. Sirven a entrepris, en 1866, sous le titre de *Journaux et Journalistes*, l'histoire politique et anecdotique des grands journaux existants (1866-1867, 4 vol. in-18). Il commença ensuite une histoire des *Prisons politiques : Sainte-Pélagie, la Conciergerie et Mazas* (1867 et suiv., in-18). Citons encore : *les Orateurs de la liberté* (1869, gr. in-8); *les Gens qu'on salue* (1879, in-18), *le Jésuite rouge* (1879, in-18), roman avec M. Le Verdier; *le Démon de la chair* (1880, in-18), avec le même. Il a été, en 1867, rédacteur en chef du *Pamphlet* et a collaboré au *Siècle*. M. Sirven a été sous-préfet de Dreux (Eure-et-Loir) du 20 septembre au 30 octobre 1870.

SIVORI (Ernest-Camille), célèbre violoniste italien, né à Gênes, le 6 juin 1817, vint au monde au moment où sa mère sortait d'un concert donné par Paganini au théâtre San Agostino. Il étudia de très bonne heure son instrument. A dix ans, il avait déjà de la réputation et vint se faire entendre dans divers concerts à Paris et à Londres. Revenu à Gênes à la fin de 1827, il fut nommé violon solo au théâtre Carlo-Felice et occupa ce poste pendant plusieurs années, faisant de temps à autre des tournées en Italie. En 1841, il entreprit un grand voyage artistique et se fit entendre successivement en Russie, en Allemagne, en Angleterre, aux États-Unis, dans l'Amérique du Sud et en Espagne. Il est revenu en France à plusieurs reprises et a obtenu de grands succès dans les concerts. M. Sivori a publié quelques compositions pour le violon. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1880.

SKENE (William-Forbes), archéologue écossais, né à Inverie (Écosse), le 7 juin 1809, fit ses études en Allemagne et aux universités d'Édimbourg et de Saint-André et entra comme employé au bureau du sceau privé. Occupé de recherches historiques, il a publié des chroniques des anciens poëmes, et quelques ouvrages personnels, qui l'ont fait nommer membre de la Société des antiquaires d'Écosse, vice-président de la Société royale d'Édimbourg et de plusieurs autres compagnies savantes.

On lui doit : *les Highlanders d'Écosse, leur origine, histoire et antiquités* (the Higl. of Scotland, their origin, history and antiquities; 1837, 2 vol.); *le Livre du doyen de Lismore* (the Dean Lismore's Book; 1862), avec notes sur l'ancienne poésie des Celtes ou Gaëls; *Chroniques des Pictes et des Scotts et autres mémoires anciens sur l'histoire écossaise* (Chronicles of the P. and S. and other early memorials, etc., 1868); *Quatre anciens livres du pays de Galles, contenant les poëmes des Cimbres du VI^e siècle* (the Fourth ancient books of Wales, containing the Cymric pœms; 1869, 2 vol.); *Chroniques de nation écossaise de John de Fordun* (John of Fordun's Chronicles of the S. nation; 1871, 2 vol.); enfin un ouvrage capital, *Écosse celtique, ancienne Albion* (Celtic S. a Hist. of ancient Alban; 1876, 1 vol.; *Histoire et Ethnologie* (History and Ethn.; 1876, 2^e vol.); *Église et civilisation* (Church and culture; 1877, 3^e vol.) devant avoir pour quatrième et dernier volume : *Pays et Peuple* (Land and people).

SKODA (Joseph), médecin allemand, né le 10 décembre 1805, à Pilsen, en Bohême, suivit, à partir de 1825, les cours de médecine à l'université de Vienne. Docteur depuis 1831, il exerça la médecine en Bohême pendant que le choléra y sévissait, et fut nommé, en 1833, second médecin de l'hôpital général de Vienne. [illegible] Joseph Heine et Guibrod à l'usage du stéthoscope de Laennec, il se livra particulièrement à l'étude de l'anatomie pathologique et [illegible] nouvelles méthodes d'auscultation et de percussion. Ses cours pratiques, commencés en 1840, eurent un grand succès, et il devint successivement médecin de la division des poitrinaires à l'hôpital de Vienne (1840), médecin en chef de l'hôpital (1841), professeur de clinique [illegible] à 1848, il fut nommé membre de l'Académie des sciences de Vienne.

M. Skoda, qui a formé de nombreux élèves répandus dans toute l'Allemagne, ne compte personnellement que peu de travaux [illegible]. Chef d'une nouvelle école de diagnostic, il a exposé sa méthode sous ce titre : *Traité de l'auscultation et la percussion* ([illegible] Auscult. und Percuss.; Vienne, [illegible], [illegible] 1864).

SLADE (sir Adolphe), marin anglais [illegible] de la Turquie sous le nom de [illegible], est né en 1805. Fils d'un général de [illegible], il fut élevé à Portsmouth, entra en [illegible] à la marine royale et navigua trois ans dans [illegible] de l'Amérique du Sud. Il fut, à son retour en Angleterre, nommé midshipman à bord de la frégate *Revenge*. Après avoir pris part [illegible] dition contre le dey d'Alger qui [illegible] lutte, il commanda un cutter à la bataille de Navarin (1828), se rendit ensuite à Constantinople et fit, sous le capitan-pacha [illegible], la campagne de 1829 dans la mer Noire.

A la fin de cette guerre, le jeune officier rentra à l'École navale de Portsmouth [illegible] jusqu'en 1834 à une étude approfondie de sa profession. Plus tard il consacra encore [illegible] à des recherches théoriques et pratiques (18[illegible]-1841), dont la connaissance a [illegible] des marins les plus distingués de son [illegible]. En [illegible] il servit, comme lieutenant [illegible], à bord du vaisseau *Caledonian*, eut dans [illegible] de visiter Sébastopol et adressa à l'Amirauté un rapport sur les moyens de défense de [illegible]. Promu capitaine, il fut chargé, en [illegible], de faire sur un bâtiment à voiles l'expérience d'un nouveau modèle de construction.

Lorsque la question des réfugiés hongrois [illegible] la guerre imminente entre l'Autriche et la Turquie, le capitaine Slade fut chargé d'introduire dans la marine ottomane des améliorations indispensables. Il partit à bord de la [illegible] à Malte et partit pour Constantinople, [illegible] congé illimité. Depuis 1850, il y [illegible] la tâche difficile de réorganiser la marine [illegible], qui lui confia d'abord le commandement d'un navire modèle, *le* [illegible]. Il fut [illegible] 1858 et nommé vice-amiral dans la marine ottomane. — Il est mort à Londres, le [illegible] novembre 1877.

On cite du capitaine Slade : *Souvenirs d'un voyage en Turquie* (Records of travels in Turkey), et *la Turquie, la Grèce et Malte* (Turkey, Greece and Malta), traduit en français par Mlle Adrienne Sobry (18[illegible], 1 vol. in-8).

SLANE (William Mac Guckin, baron de), érudit français, membre de l'Institut, né à Belfast (Irlande), le 12 août 1801, ancien interprète de l'armée d'Afrique, chargé du cours d'arabe algérien à l'École spéciale des langues orientales, a été élu, en 1862, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Magnin. Il fut promu officier de la Légion d'honneur le 26 décembre 1852. — Il est mort à Paris, le 4 août 1878.

On doit à M. de Slane des publications importantes, depuis son édition du *Divan d'Amro'lkaïs*, avec traduction et notes (Imprimerie royale, 1837, in-4), jusqu'à sa traduction avec commentaires des *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun* (1863-1865, 1re et 2e parties, in-4). Citons à part : *Vies des hommes illustres de l'islamisme*, rédigées sous forme de dictionnaire et traduites en anglais en 1842.

SLINGENEYER (Ernest), peintre d'histoire belge, né à Loochristi, près de Gand, le 29 mai 1823, fit ses études de peinture sous M. Wappers, remporta plusieurs prix à l'Académie des beaux-arts et débuta en 1842 à l'exposition de Bruxelles par le *Vengeur*, exposé ensuite à Paris, puis, à La Haye, et enfin acheté à Cologne. Vinrent ensuite *la Mort de Classicus* (au roi de Hollande); *la Mort de Jacobsen* (au roi des Belges), qui obtint la médaille d'or à l'exposition de 1846 ; *la Bataille de Lépante* (1848); *la Mort de Nelson à Trafalgar* (1850), qui valut à l'artiste la croix de l'ordre de Léopold ; *la Bataille de Brouwershaven* (1852); *le Camoëns*, acheté par le roi de Portugal : *Arrestation du comte Louis de Crécy ; Un Épisode de la Saint-Barthélemy ; les Martyrs du feu*.

SMET (l'abbé Joseph-Jean DE), littérateur belge, né à Gand, le 11 décembre 1794, d'abord professeur au grand séminaire de Gand et régent de rhétorique au collège d'Alost, fut envoyé par sa ville natale au Congrès national de 1830 et s'y fit remarquer par l'énergie avec laquelle il défendit l'indépendance du clergé. Après l'élection du roi Léopold, il retourna à Gand, reprit l'exercice des fonctions ecclésiastiques, entra ensuite dans la Compagnie de Jésus et devint chanoine de la cathédrale de Gand. Il fut nommé membre de l'Académie royale de Belgique en 1835 et officier de l'ordre de Léopold. — L'abbé de Smet est mort à Gand, le 12 février 1877.

On cite de lui : *Histoire de Belgique* (1822, 2 vol.); *Oraison funèbre du pape Pie VII* (1823); *Géographie nouvelle* (1824, 2 vol.); *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique pendant les premières années du XIXe siècle* (1836); *Examen critique de plusieurs monuments historiques* (1842); *Mémoire sur la guerre de Zélande* (1845); *Mission de l'Orégon et voyage aux Montagnes Rocheuses, aux sources de la Colombie*, etc. (1848, in-18); *Institutiones oratoriæ* (1849), *Recueil de mémoires et de notices historiques* (Gand, 1864-1865, t. I et II, in-8) ; l'importante publication du *Corpus chronicorum Flandriæ* (4 vol.), faisant partie de la *Collection des chroniques belges*, etc.; puis une foule d'articles dans les *Mémoires* et les *Bulletins de l'Académie de Belgique*, la *Biographie nationale* et autres recueils.

Un Belge du même nom, M. Eugène DE SMET, né aussi en 1794, a fait également partie du Congrès de 1830, où il a soutenu les mêmes idées. Il a été, à diverses reprises, membre de la Chambre des représentants jusqu'en 1857 et est devenu chevalier de l'ordre de Léopold.

SMILES (Samuël), publiciste écossais, né à Haddington, en 1816, fit ses études médicales et s'établit à Leeds, mais abandonna bientôt la pratique de la médecine pour entrer dans les bureaux de divers chemins de fer, et devint secrétaire du South-Eastern Railway. Il prit sa retraite en 1866.

Directeur du *Leeds Times* et collaborateur du *Quaterly Review*, M. Samuël Smiles s'est livré avec succès aux travaux les plus divers, qui lui valurent, en 1878, le titre de docteur honoraire de l'université d'Edimbourg. Nous mentionnerons dans l'ordre chronologique : *Éducation physique* (Phys. Education, 1837); *Histoire de l'Irlande* (1845); *Conditions et vues sur la propriété de chemins de fer* (Railway property its conditions and prospéris, 1849) ; *Vie de G. Stephenson* (Life of G. Stephenson ; 5e édit. 1858), traduit en français (1868, in-4) ; *Self-Help ou Caractère, conduite et Persévérance* (Self-Help, etc. 1860), traduit en français par M. Talandier (1865, 3e édit. 1870) ; *Vie et œuvres des ingénieurs* (Lives of Engineers, etc. 1862); *Biographie industrielle* (1868) ; *Histoire de quatre ouvriers anglais* : J. Stephenson, H. Maudsley, William Fairbairn, James Nasmyth (traduit en français en 1868, in-18) ; *les Huguenots, leurs colonies, églises et industries en Angleterre et en Irlande* (the H., their settlements, churches and industries, etc., 3e édit. 1869), traduit en français (Genève, 1871, in-8); *les Huguenots de France après la révocation de l'édit de Nantes ; Visite au pays des Vaudois* (the H. in France after the revocation of the edict of Nantes with a visit of the country of the Vaudois, 1874) ; *le Caractère* (traduct. franç., 1877, in-18) ; *Voyage d'un jeune garçon autour du monde*, récit du voyage fait, en 1868, par son fils âgé de dix-sept ans (traduct. franç. 1875, in-18); *George Moore, marchand et Philanthrope* (1878) ; *Vie de Robert Dick, géologue et botaniste* (1878).

SMITH (Robert-Vernon), homme politique anglais, né en février 1800, à Londres, fut élevé à l'université d'Oxford et entra, en 1826, à la Chambre des Communes, où il fut constamment réélu, soit par le bourg de Tralee, soit par celui de Northampton. L'un des membres les plus distingués du parti libéral, il prit une part active aux travaux politiques. A diverses reprises, il remplit des charges importantes dans les ministères wighs : lord de la Trésorerie sous lord Grey (1830-1834), il fut nommé par lord Melbourne secrétaire du bureau des Indes (1835-1839) et ensuite sous-secrétaire d'État aux colonies (1839-1841). Quoique adversaire de sir R. Peel, il n'en appuya pas moins ses réformes économiques. Après avoir occupé quelques semaines le secrétariat de la guerre (février 1852) dans l'administration chancelante de lord J. Russell, il fut appelé par lord Palmerston à présider le bureau des Indes (1855), charge qui lui donna voix délibérative et place au cabinet. En 1841, M. Vernon Smith entra au Conseil privé et fut élevé à la pairie, en 1859, avec le titre de baron Lyveden. — Il est mort le 10 février 1873.

SMITH (William), érudit anglais, est né en 1813, à Londres, où il fit d'excellentes études. Voulant d'abord suivre la carrière du barreau, il reçut les degrés ordinaires de la Société de Gray's-Inn; puis, ayant acquis une connaissance plus approfondie des langues anciennes, il obtint, aux collèges de Highbury et de Homerton, une chaire d'humanités qu'il remplit plusieurs années avec la plus grande distinction. En 1850, son influence détermina la réunion de ces deux collèges avec celui de Coward sous le nom de Nouveau Collège de Londres. En 1853, il a été nommé au concours examinateur de l'université de Londres.

Au milieu de ses travaux d'enseignement, il entreprit des ouvrages mis avec soin au niveau de l'érudition moderne : *Dictionnaire des Antiquités grecque et latine* (Dictionary of greek and roman antiquities ; Londres, 1842, in-8) ; *Dictionnaire biographique et mythologique de l'antiquité* (Dictionary of greek and roman biography and mythology ; 1841-1849, 3 gros vol. in-8), et *Dictionnaire de la Bible* (Dict. of the Bible,

1860-1863, 3 vol.), comprenant les antiquités, la biographie, la géographie, etc., complété en 1875 par un *Atlas*.

En 1850, le professeur W. Smith commença une série d'ouvrages à l'usage des collèges, dont les éditions se sont multipliées rapidement : des *Lexiques* (School dictionaries, 1850-1852), abrégés bien faits de travaux importants; une *Histoire grecque* (History of Greece; 1853), avec des chapitres spéciaux pour la littérature et les arts; un *Dictionnaire de géographie grecque et romaine* (1854-1856, 2 vol.); un *Dictionnaire latin-anglais* (1855), d'après les bases de Forcellini et de Freund et, en 1870 : *A Copious and critical English-Latin Dictionary*, avec Hall, fruit de quinze ans de travail. Il a donné en 1854, une édition très estimée du grand ouvrage de Gibbon, *Décadence et chute de l'Empire romain*.

SMITH (Francis-Pettit), inventeur anglais, né le 9 février 1808, à Hythe (comté de Kent), où son père était maître de poste, reçut une éducation élémentaire et se mit à faire valoir ses propriétés, tout en étudiant la mécanique, pour laquelle il avait un goût dominant. Il avait déjà construit plusieurs bateaux se mouvant par des forces différentes, lorsqu'en 1834 il proposa le propulseur à hélice, dont on a rapporté aussi l'invention au Français Sauvage, et fit valoir la supériorité de ce système de locomotion sur celui des roues à aubes. Ce ne fut toutefois qu'après bien des années et après bien des essais, de la part de M. Smith, que la nouvelle découverte put être appliquée aux navires. Le succès de ses expériences détermina enfin le gouvernement à l'introduire dans la marine royale; la marine marchande ne tarda pas à adopter le nouveau mode de propulsion.

M. Smith eut plusieurs procès à soutenir et retira de son invention moins de profit que de tracas et de mécomptes. A la sollicitation de ses amis, il reçut de la reine une pension viagère de 5000 francs; d'autre part le corps des ingénieurs lui a spontanément offert par souscription une rente d'un chiffre beaucoup plus considérable. — Il est mort le 12 février 1874.

SMITH (Goldwin), publiciste anglais, né à Reading (Berkshire), le 13 août 1823, fut élevé à l'école d'Eton, suivit les cours à l'université d'Oxford et termina ses études d'une manière brillante en 1846. En 1850 il fit partie de la commission royale chargée de faire une enquête sur l'état de l'enseignement et les revenus, des maîtres de l'université d'Oxford, puis fut secrétaire d'une autre commission pour l'introduction des réformes dans cette même université. Il y devint professeur d'histoire moderne et, pendant la guerre civile des États-Unis, soutint énergiquement les fédéraux dans des brochures comme : *l'Esclavage américain est-il sanctionné par la Bible?* et *Sur la Moralité de la proclamation de l'émancipation*. En 1864, il se rendit aux États-Unis, y fut reçu avec enthousiasme, fit des conférences à Boston et y retourna à la fin de 1868, comme professeur d'histoire anglaise à l'Université Cornell (New-York). Après avoir occupé cette chaire quatre ans, il alla au Canada, devint membre de l'université de Toronto et directeur du *Canadian Monthly* qu'il abandonna, en 1875, pour prendre la rédaction d'un journal politique.

A part ses thèses (*Quænam fuerit mulierum apud veteres Græcos conditio* et *Avantages politiques et sociaux de la Réformation en Angleterre*), M. Goldwin Smith a publié un grand nombre de ses conférences; des études sur des questions d'actualité ou d'histoire; enfin il a donné une *Histoire abrégée de l'Angleterre jusqu'à la Réformation* (A Short history of England [illegible] to the Reformation, 1869).

SMOLKA (François), homme politique polonais, né à Kalusz (Galicie), le [illegible] novembre 18[illegible], fit ses études de droit à l'université de Lemberg, obtint le grade de docteur et s'inscrivit au barreau de cette ville en 1840. Arrêté et mis en prison l'année suivante, sous l'accusation d'avoir fait partie d'une société secrète, il fut condamné à mort, après quatre années de captivité [illegible] dure, mais l'amnistie de 1845 lui rendit la liberté, tout en le privant de son grade académique et du droit de plaider. A la révolution de 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante de Vienne et élu vice-président. Il chercha à maintenir [illegible] devant l'insurrection, mais son énergique intervention ne put soustraire à la fureur du peuple le ministre de la guerre Latour, assassiné [illegible] octobre. Après la fuite du président de la Constituante, M. Strobach, il resta la seule autorité légale de la capitale et eut, en cette qualité, [illegible] maintenir l'inviolabilité des députés contre le maréchal Windischgraetz qui entrait [illegible] à Vienne, le 31 octobre 1848. M. Smolka refusa le ministère de la justice, dans le cabinet [illegible]hoff, ainsi que la présidence du Reichstag [illegible] à Kromeryz et, donnant sa démission de député, rentra dans la vie privée.

Le retour du régime constitutionnel en Autriche, en 1861, le rendit à la vie publique. Il fut élu député à la Diète de Gallicie et au [illegible] de Vienne, sans interruption, jusqu'à 18[illegible]. A cette époque s'étant prononcé pour la [illegible] de l'Autriche dans le conflit [illegible], il échoua aux élections de la diète [illegible] mais il continua à siéger au Reichsrath autrichien, dont il devint le vice-président [illegible] bre 1879. Démocrate et fédéraliste, il [illegible] toute occasion, les droits des [illegible] de l'empire et, en 1865, les droits politiques [illegible]. Il combattit le système centraliste [illegible] Schmerling, et fut nommé citoyen [illegible] des principales villes des provinces slaves.

A part ses discours, publiés en [illegible] de M. Smolka : *les Populations de l'Autriche*. *l'Assemblée constituante*; *l'Autriche et la Russie*; ce dernier ouvrage traduit en français ([illegible] in-8), avec une préface de M. Henri [illegible].

SNELLAERT (Ferdinand-Auguste), [illegible] belge, ou plutôt flamand, né à Courtrai, le [illegible] juillet 1809, entra à l'École militaire d'[illegible], servit quelque temps dans l'armée hollandaise. A la suite de la révolution de 1830, il quitta le service et fit à Gand des études de médecine. Il établit tout à coup sa réputation par une *Histoire de la poésie néerlandaise en Belgique* (Over de Nederlandsche dichtkunst in België; Bruxelles, 18[illegible]), qui obtint le prix de l'Académie de Bruxelles. Lié avec l'écrivain flamand Willems, il [illegible] à la rédaction de son *Musée belge* (Belgisch museum), et donna après sa mort une seconde édition de son *Reinaert de Vos* (Gand, 1850). [illegible] il dirigea une revue exclusivement flamande intitulée: *Journal d'art et de littérature* ([illegible] letterblad). Depuis 1846, il prit une part [illegible] active à la rédaction du *de Eendracht*.

Les autres principaux ouvrages de M. Snellaert sont : *Vieux chants flamands* (Oude [illegible] liederen; ibid., 1848); *Vieux et nouveaux chants* (Oude en nieuwe liedjes; Gand, [illegible]); [illegible] *morceaux choisis de la littérature* [illegible] (Kort begrip eener geschiedenis, etc., [illegible] 1849; Gand, 1850), légèrement modifiés et [illegible] classiques dans les collèges; une biographie [illegible]

dotique de *Willems* (Gand, 1847), etc. — Il est mort le 3 juillet 1872.

SOETBEER (George-Adolphe), économiste allemand, né à Hambourg, le 23 novembre 1814, fit ses études aux universités de Gœttingue et de Berlin, se livra aux travaux économiques, devint bibliothécaire puis avocat consultant de la Chambre de commerce de sa ville natale et fut appelé, en juillet 1872, à la chaire d'économie politique de l'Université de Gœttingue. Partisan déclaré du libre-échange il soutint ses idées dans divers congrès économiques ou de commerce.

Voici ses principaux ouvrages : *Statistique du commerce de Hambourg* (Statistik des Hamb. Handels; Hambourg 1840-46, 3 vol.); *Mémoires et matériaux relatifs à la question monétaire et des banques* (Beitraege und Materialien zur Beurtheilung von Geld und Bankfragen; Ibid. 1855); *Mémoire concernant la conclusion du traité douanier et commercial entre le Zollverein et la Russie* (Denkschrift betreffend den Abschluss eines Handels und Zollvertrags, etc. Berlin, 1864); *la Production de l'or de 1849 à 1863* (Ibid. 1865); *les Cinq milliards* (die fünf Milliarden; Ibid. 1874); *Constitution monétaire allemande* (deutsche Munzverfassung; Erlangen, 1874); *la Constitution allemande des Banques* (deutsche Bankverfassung; Ibid. 1875). Il a donné une traduction des *Principes d'économie politique*, de John Stuart Mill, et des articles dans des recueils économiques.

SOITOUX (Jean-François), sculpteur français, né à Besançon, en 1816, vint étudier à Paris, sous Feuchère et David d'Angers, et débuta, au Salon de 1850, par une *République*, qui, reléguée pendant trente ans dans les magasins du garde-meuble, fut inaugurée sur la place de l'Institut, le 24 février 1880. Depuis cette première commande officielle il a exécuté différents travaux au nouveau Louvre : *le Génie des combats*, *Montaigne*, *Denis Papin*, statues, *la Force génératrice*, fronton, *la Force matérielle et la Force intellectuelle*, bas-reliefs, *Erato* et *Clio*, statues pour le palais des Tuileries (1866), etc. M. Soitoux a obtenu une 2ᵉ médaille en 1851 et a été décoré de la Légion d'honneur le 24 février 1880.

SOLA (Mgr Jean-Pierre), prélat français, est né à Carmagnole (Piémont) le 16 juillet 1791. Précédemment vicaire-curé forain de Vigone (Turin), il fut préconisé évêque de Nice le 21 décembre 1857, sacré à Rome le 3 janvier 1858 et installé le 3 avril suivant. L'annexion du comté de Nice le fit passer dans les rangs du clergé français. Sous le ministère du 16 mai 1877, il fut éloigné de son siège et nommé chanoine de premier ordre au chapitre de Saint-Denis par décret du 22 novembre. Un décret du même jour lui donnait pour successeur le supérieur de son séminaire diocésain, Mgr Balain. Assistant au trône pontifical, comte de Drap, commandeur des ordres de Saint-Maurice et Lazare, de Saint-Charles de Monaco, etc., il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 septembre 1860.

SOLACROUP (Antoine-Émile), ingénieur et administrateur français, né à Bazerac (Lot-et-Garonne), le 25 février 1821, entra à l'École polytechnique à l'âge de dix-huit ans. Sorti dans les ponts et chaussées, il fut successivement élève-ingénieur dans l'Aveyron, l'Ille-et-Vilaine et l'Hérault, puis ingénieur ordinaire dans le Morbihan. En 1846, il entra au service de la compagnie du chemin de fer du Centre, avec le titre d'ingénieur ordinaire des travaux de construction et d'entretien, en résidence à Vierzon. Nommé, deux ans plus tard, ingénieur en chef du même service des deux compagnies de Paris et du Centre, il devint, en 1852, chef d'exploitation de la compagnie d'Orléans, après la reconstitution de cette compagnie par la fusion des lignes d'Orléans, du Centre, de Bordeaux et de Nantes. L'activité infatigable et les talents administratifs par lesquels M. Solacroup se distingua dans ces importantes fonctions, le firent appeler, malgré sa jeunesse, au poste de directeur de la compagnie, lors de la retraite de M. Didion, en mars 1862. Officier de la Légion d'honneur du 30 juin 1867, il a été promu commandeur le 4 août 1874. — Il est mort à Cannes le 7 février 1880.

SOLAND (Théobald DE), magistrat français, député, né à Angers, le 1ᵉʳ décembre 1821, entra dans la magistrature comme substitut au tribunal d'Angers, fut successivement substitut, procureur et enfin conseiller à la Cour d'appel de cette ville. Candidat conservateur dans la 1ʳᵉ circonscription d'Angers aux élections du 20 février 1876, il obtint au premier tour de scrutin 6910 voix et fut élu le 5 mars au scrutin de ballottage par 9701 voix contre 6518 obtenues par le candidat républicain. Il siégea sur les bancs de la droite légitimiste et, après l'Acte du 16 mai 1877, fut un des 158 députés des droites qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Candidat officiel aux élections du 14 octobre suivant, il fut réélu par 11 820 voix, contre 7330 réunies par son concurrent républicain. Il a été admis à la retraite, avec le titre de conseiller honoraire, le 3 janvier 1878. Chevalier de la Légion d'honneur, M. de Soland, représente le canton de Thouarcé au conseil général du Maine-et-Loire.

SOLAND (Aimé DE), archéologue et naturaliste français, frère du précédent, né à Angers le 25 novembre 1819, fit de brillantes études au lycée de cette ville et son droit à Paris, revint en province et s'y livra à l'étude de l'archéologie locale et de l'histoire naturelle du Maine-et-Loire. Il a fondé en 1852 le remarquable *Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, et la *Société Linnéenne de Maine-et-Loire*, dont il fut président.

Ses principales publications archéologiques et historiques sont : une *Histoire du surintendant Fouquet* et une *Histoire de l'abbaye de Saint-Serge et Saint-Bach*, puis les *Dictons rimés de l'Anjou* (1853, in-18); sans compter les études fournies par lui aux neuf premiers volumes du *Bulletin historique et monumental*, et des mémoires sur des découvertes archéologiques. Ses travaux d'histoire naturelle ont tous été insérés dans les *Annales* de la Société linnéenne. Ils portent sur l'histoire ou les propriétés des produits angevins et offrent un réel intérêt local. M. de Soland a publié notamment, dans la *Revue d'Anjou*, l'histoire du théâtre angevin.

SOLEIL (Jean-Baptiste-François), constructeur français d'instruments de physique, né à Paris en 1798, eut pour maîtres deux habiles ingénieurs, Hareing et Palmer. En 1823, Fresnel, occupé de l'établissement des phares à lentilles annulaires, le chargea de la construction des mécanismes destinés à les faire mouvoir. Depuis cette époque, et jusqu'en 1830, M. Soleil fut associé aux travaux de l'illustre physicien, fut le témoin de toutes ses découvertes et exécuta la plupart des appareils qui servirent à ses recherches.

Durant ces sept années, il se trouva aussi sans cesse en contact avec tous les savants qui à la

suite de Fresnel, s'occupaient de l'optique moderne, et il résolut de consacrer tous ses efforts à l'avancement de cette branche de la physique. Aidé des conseils d'Arago, Babinet, Delezenne, Rudberg, Nœrremberg, il construisit une série d'instruments destinés aux expériences des cours publics. Son *banc de diffraction*, appareil classique, permit de projeter avec facilité tous les phénomènes d'interférences et de diffractions produits par la lumière solaire, et d'étudier à la loupe ces mêmes phénomènes obtenus à l'aide de la lumière d'une lampe.

Entre tous les instruments dont le dispositif est dû à M. Soleil, nous devons signaler encore deux appareils : l'appareil destiné à mesurer l'angle des axes dans les cristaux bi-axes, et le *saccharimètre optique*, fondé sur des découvertes de Biot, que l'introduction de la *plaque à deux rotations*, due à M. Soleil, a rendu d'un usage facile et sûr.

Ce savant et modeste praticien, après avoir fourni une longue et utile carrière, s'est retiré, en 1849, en laissant la succession de ses affaires et de ses travaux à M. Dubosq, son gendre et son élève. Il a reçu des récompenses aux diverses expositions de l'industrie, notamment la médaille d'or à celle de 1849 et, le 7 novembre suivant, la décoration de la Légion d'honneur. — Il est mort le 17 novembre 1878.

SOLLOHUB (Vladimir-Alexandrowitch, comte), littérateur russe, né en 1814, à Saint-Pétersbourg, d'une ancienne famille de Lithuanie, et fils d'un conseiller intime, reçut une brillante éducation dans une des principales institutions de la capitale, fut admis dans le service diplomatique, et envoyé à Vienne en qualité d'attaché d'ambassade. Il entra ensuite avec le titre de conseiller dans l'administration des provinces transcaucasiennes et se fixa à Moscou en 1865.

En 1841, le comte Sollohub fit paraître deux volumes de nouvelles intitulés *Na son Grjaduschtchii*, et qui furent accueillis avec beaucoup de faveur. Puis il se signala successivement par sa collaboration à quelques-unes des revues importantes de Pétersbourg et de Moscou, entre autres *la Rouskaïa beciéda*, par deux pièces de théâtre fort applaudies et par la publication de plusieurs volumes de nouvelles qui ont popularisé son nom en Russie et à l'étranger, entre autres : *Hier et aujourd'hui* (Wczera i sehodnia, 1845) et *Tarantas* (même année). Quelques-uns de ces petits romans, qui peignent particulièrement la vie du grand monde, et qui se distinguent par des portraits habilement dessinés et un certain mélange de vivacité et de mélancolie, ont été traduits en français par MM. de Loulay, Marmier et Moreau. Plus tard, l'auteur s'est activement associé aux travaux de la Société géographique de Tiflis. Le comte Sollohub a fait représenter avec quelque succès : *Une Preuve d'amitié*, comédie (Gymnase, mai 1859).

SOLMS (Marie DE). Voy. RATTAZZI (Mme).

SOMERSET (Edward-Adolphe SAINT-MAUR, 12e duc DE), homme politique et pair d'Angleterre, né le 20 décembre 1804, à Londres. Connu d'abord sous le nom de baron Seymour, qui est le second titre nobiliaire de la famille, il entra en 1834 à la Chambre des Communes pour le bourg de Totness, qui lui a renouvelé son mandat pendant plus de vingt ans, et jusqu'à ce qu'il vint siéger à la Chambre des Lords (1855). Attaché par tradition au parti libéral, il a rempli à diverses reprises des fonctions ministérielles; il a été successivement lord de la Trésorerie (1835-1839), secrétaire du bureau [illegible] sous-secrétaire d'État à l'intérieur [illegible] tembre 1841, commissaire [illegible] (1849), président du comité [illegible] (1851-1852), premier lord de l'[illegible] lord-lieutenant du comté de [illegible] mars 1869, il se fit [illegible] Chambre des Lords, [illegible] consul anglais qui [illegible] chinoises à cause des [illegible] elles par des [illegible] nait que nous n'avons pu [illegible] la force les mauvais [illegible] gateurs de ses [illegible] ger. La part que le duc de [illegible] l'Exposition universelle de [illegible] l'entrée du Conseil privé.

Il a publié, en 1871 [illegible] *modern scepticism*, dans lequel [illegible] nuer les contradictions [illegible] des apôtres et les [illegible]

De son mariage avec [illegible] Sheridan (1830), le duc de [illegible] enfants, dont l'aîné, Edward-[illegible] né en 1835 à Londres et [illegible] comte Saint-Maur, s'est [illegible] avoir servi dans les [illegible] 1863, à la Chambre des [illegible] baron Seymour.

SOMERVILLE (Marie F[illegible]) mathématicienne et [illegible] le 26 décembre 1780, à Jedburgh [illegible] officier de la marine [illegible] saise, fut instruite dans les [illegible] tines, cultiva la [illegible] commença à étudier les [illegible] son premier mariage. Son [illegible] par l'aptitude extraordinaire [illegible] elle; mais l'élève eut [illegible] Devenue veuve, elle [illegible] fixer à Édimbourg, où elle [illegible] merville et s'illustra sous [illegible] bre honoraire de la Société [illegible] de Londres depuis 1835, elle [illegible] civile une pension de 300 livres [illegible] Elle s'est établie à Florence, [illegible] Elle est morte à Naples le [illegible]

Lord Brougham avait [illegible] d'exécuter, pour la *Bibliothèque* [illegible] *usuelles* (the Library of [illegible] abrégé de la *Mécanique céleste* [illegible] lumineux pour être [illegible] beau travail parut séparément [illegible] *Mécanisme des cieux* (Mechanism [illegible] Londres, 1831). Trois ans après [illegible] *Connexion des sciences physiques* [illegible] of the Physical sciences; [illegible] 1855), tableau raisonné de [illegible] physiques de l'univers, [illegible] furent également [illegible] *Géographie physique* (Physical [illegible] 2 vol.) présentant, [illegible] clature, une intéressante [illegible] globe.

SONDERLAND (Jean-Baptiste [illegible]) veur allemand, né à [illegible] étudia sous Schadow [illegible] ture de genre. On cite [illegible] ses tableaux : *le* [illegible] *faisant le compte*; *le* [illegible] *teau du Rhin*; *le* [illegible] *les Passagers*; *le* [illegible] *sauvage*, d'après [illegible] un grand nombre de [illegible] quelles nous [illegible]

[illegible] *Reine de la nuit*; *les Trois petites* [illegible] *Pierre*; *la Laitière*; *la* [illegible] *sorcière*, d'Uhland; *le Gant*, d'après [illegible] *d'après Bürger*; *l'Apprenti magicien*, d'après Gœthe; *le Chasseur de rats*; *le* [illegible], et autres sujets d'après [illegible]. — Il est mort à Dusseldorf, le 21 juil-[illegible]

[illegible] (Michel-Louis-Joseph-Hippolyte), ma-[illegible] français, né à Nancy, le 2 janvier [illegible] en 1829 à l'École normale et fut reçu [illegible] 1832. Compris dans le licenciement [illegible], il eut à lutter contre [illegible] d'une existence précaire et voyages [illegible]. Rentré en France et reçu docteur [illegible], il devint, après avoir professé dans [illegible], répétiteur à l'École centrale des [illegible] manufactures, puis inspecteur de l'Aca-[illegible] M. Sarrus, décoré de la Légion [illegible] le 11 avril 1847, a été promu officier [illegible] 1860. — Il est mort à Paris le 8 [illegible]

[illegible]: *Polymérie* (1839, in-4), avec M. Qui-[illegible] *Géométrie* (1839, in-18); *Recher-*[illegible] *mouvement uniforme des eaux dans les* [illegible], etc. (1845, in-8); *Notions de* [illegible] *chimie* (1846, in-8); *Algèbre élé-*[illegible] [illegible], in-8; 4e édit., 1875); *Éléments* [illegible] *analytique* (1863, in-8; 3e édit., [illegible] [illegible] E. G. Frantz, et autres livres pour [illegible] qui ont eu plusieurs éditions. Il a pu-[illegible] [illegible] modeste de *Problèmes et exer-*[illegible] *mathématique et d'algèbre* (1858, 2 vol. [illegible] complet sur les principales ques-[illegible] au commerce, à la banque, aux [illegible] aux établissements de prévoyance, [illegible] aux sciences appliquées.

[illegible] Sernet, s'est adonné à l'étude [illegible] et, après avoir été chef d'orches-[illegible] de Versailles et organiste du châ-[illegible], en 1868, chef d'orchestre du [illegible]

[illegible] (Édouard-Charles-Antoine DE), dé-[illegible] est né à Blois le 19 avril 1828. [illegible] dans le département de [illegible] fut candidat républicain, dans [illegible] de Vendôme, aux élections du [illegible], et élu par 9990 voix, contre 7087 [illegible] le candidat constitutionnel. Il fit [illegible] de l'Union républicaine, fut un [illegible] des marches réunies qui, après [illegible] 1877 refusèrent un vote de con-[illegible] cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 [illegible], par 11475 voix, contre 5267 [illegible] le candidat officiel. Il a pris une [illegible] plusieurs discussions politiques ou [illegible], tant les deux législatures. Il re-[illegible] canton de Marchenoir au Conseil gé-[illegible] Loir-et-Cher. On cite de lui : *les Droits* [illegible] *l'électeur* (1861, in-18).

[illegible] (Henri-Clifton), naturaliste anglais, [illegible], près Sheffield, le 10 mai [illegible], se trouva à la mort de [illegible], en 1846, maître d'une grande fortune. [illegible] le commerce pour se livrer à l'étude [illegible] et se consacra principale-[illegible] microscopiques appliquées [illegible] de la géologie et de la physique. [illegible] des fossiles et l'étude mi-[illegible] le conduisirent à dé-[illegible] de lois de la consti-[illegible] du globe dans diverses périodes [illegible]. Il a exposé ses observations et sa [illegible] les rapports et l'échange des forces mécaniques et chimiques, dans l'*Edinburgh New Philosophical Journal*, de 1856 à 1858, et plus tard devant la Société royale de Londres. Il fut aussi l'un des premiers savants qui essayèrent d'appliquer l'analyse spectrale aux recherches microscopiques. Il a été élu, en décembre 1879, un des dix-huit correspondants de l'Académie des *Lyncei*.

SOTHERN (Edward-Askew), acteur comique anglais, né à Liverpool, le 1er avril 1830, fut destiné d'abord à l'église, mais sentit bientôt que ses dispositions naturelles l'appelaient au théâtre, et alla, en 1851, aux États-Unis. Il joua sans succès au Théâtre national de Boston le rôle du docteur Pangloss. Il passa alors aux théâtres Wallack et Keene, à New-York, où il tint les principaux rôles pendant cinq ans. Il y créa le fameux lord Dundreary, dans *le Cousin d'Amérique* (the American Cousin), pièce de sa composition qui fut jouée 1100 fois aux États-Unis, avant de l'être en Angleterre, où elle eut, à Haymarket 496 représentations. Depuis 1861, M. Sothern a joué plusieurs pièces anglaises et des imitations de drames français. Il vint à Paris, en 1867, avec une troupe anglaise, et y donna, pendant l'Exposition universelle, à la salle Ventadour, une suite de représentations du même *Cousin d'Amérique*. Malgré un déploiement, inusité dans notre pays, d'annonces et de portraits-affiches, cette tentative n'eut qu'un très médiocre succès. M. Sothern retourna, avant l'hiver, chercher une meilleure fortune aux États-Unis. Il vint à Londres en 1874, mais retourna aux États-Unis en 1878.

SOUBEYRAN (Jean-Marie-Georges GIRARD, baron DE), homme politique français, député, né à Paris, le 3 novembre 1829, fit ses études au collège Rollin et son droit à la Faculté de Paris. Entré de bonne heure dans l'administration, il fut attaché, en 1849, au cabinet, puis à la direction du personnel au ministère des finances. En 1852, il passa, comme chef de cabinet, au ministère d'État; il devint ensuite directeur du personnel au même ministère. En 1860, il fut appelé au poste de sous-gouverneur du Crédit foncier de France.

Maire de Morthemer et membre du Conseil général de la Vienne pour le canton de Saint-Julien, le baron de Soubeyran fut, en 1860, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 2e circonscription de la Vienne, par 18623 voix sur 23 363 votants. Il fut réélu, au même titre, en mai 1869, par 20211 voix sur 21 716 votants. Il prit part avec autorité aux discussions relatives aux finances et spécialement aux relations financières de l'État avec les chemins de fer. Le 12 février 1870, il proposa à la Chambre un emprunt de 700 millions pour le paiement anticipé des subventions dues aux compagnies. La révolution du 4 septembre l'éloigna momentanément de la vie politique.

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 M. de Soubeyran fut élu représentant de la Vienne à l'Assemblée nationale par 32 381 voix. Il intervint de nouveau dans la plupart des discussions financières, proposa un projet d'emprunt national de quatre milliards, en obligations de 100 francs, avec tirages mensuels, et fit partie de toutes les commissions du budget. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député dans l'arrondissement de Loudun, par 7333 voix, sans concurrent. Il fit partie du groupe de l'Appel au peuple, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un

ir: *les Trois petites*
re: *la Laitière*; *la*
le Gant, d'après
ger: *l'Apprenti ma-*
chasseur de rats: *la*
utres sujets d'après
usseldorf, le 21 juil-

eph-Hippolyte), ma-
Nancy, le 2 janvier
normale et fut reçu
ans le licenciement
eut à lutter contre
précaire et voyages
nce et reçu docteur
avoir professé dans
l'École centrale des
nspecteur de l'Aca-
décoré de la Légion
a été promu officier
mort à Paris le 8

), in-4), avec M. Qui-
839, in-18): *Recher-*
me des eaux dans les
5, in-8); *Notions de*
in-8), *Algèbre élé-*
t., 1875); *Éléments*
863, in-8; 3ᵉ édit.,
t autres livres pour
rs éditions. Il a pu-
Problèmes et exer-
gèbre (1858, 2 vol.
les principales ques-
, à la banque, aux
ments de prévoyance,
pliquées.
s'est adonné à l'étude
r été chef d'orches-
et organiste du châ-
chef d'orchestre du

s-Antoine DE), dé-
le 19 avril 1828.
le département de
républicain, dans
e, aux élections du
90 voix, contre 7087
nstitutionnel. Il fit
républicaine, fut un
réunies qui, après
eut un vote de con-
et fut réélu, le 14
voix, contre 5267
ciel. Il a pris une
sions politiques ou
législatures. Il re-
noir au Conseil gé-
e de lui : *les Droits*
61, in-18).

naturaliste anglais,
heffield, le 10 mai
trouva à la mort de
une grande fortune,
r se livrer à l'étude
consacra principale-
scopiques appliquées
ie et de la physique.
siles et l'étude mi-
conduisirent à dé-
de lois de la consti-
ns diverses périodes
observations et sa
'échange des forces

mécaniques et chimiques, dans *l'Edinburgh New Philosophical Journal*, de 1856 à 1858, et plus tard devant la Société royale de Londres. Il fut aussi l'un des premiers savants qui essayèrent d'appliquer l'analyse spectrale aux recherches microscopiques. Il a été élu, en décembre 1879, un des dix-huit correspondants de l'Académie *dei Lyncei*.

SOTHERN (Edward-Askew), acteur comique anglais, né à Liverpool, le 1ᵉʳ avril 1830, fut destiné d'abord à l'église, mais sentit bientôt que ses dispositions naturelles l'appelaient au théâtre, et alla, en 1851, aux États-Unis. Il joua sans succès au Théâtre national de Boston le rôle du docteur Pangloss. Il passa alors aux théâtres Wallack et Kiene, à New-York, où il tint les principaux rôles pendant cinq ans. Il y créa le fameux lord Dundreary, dans *le Cousin d'Amérique* (the American Cousin), pièce de sa composition qui fut jouée 1100 fois aux États-Unis, avant de l'être en Angleterre, où elle eut, à Haymarket 496 représentations. Depuis 1864, M. Sothern a joué plusieurs pièces anglaises et des imitations de drames français. Il vint à Paris, en 1867, avec une troupe anglaise, et y donna, pendant l'Exposition universelle, à la salle Ventadour, une suite de représentations du même *Cousin d'Amérique*. Malgré un déploiement, inusité dans notre pays, d'annonces et de portraits-affiches, cette tentative n'eut qu'un très médiocre succès. M. Sothern retourna, avant l'hiver, chercher une meilleure fortune aux États-Unis. Il vint à Londres en 1874, mais retourna aux États-Unis en 1878.

SOUBEYRAN (Jean-Marie-Georges GIRARD, baron DE), homme politique français, député, né à Paris, le 3 novembre 1829, fit ses études au collège Rollin et son droit à la Faculté de Paris. Entré de bonne heure dans l'administration, il fut attaché, en 1849, au cabinet, puis à la direction du personnel au ministère des finances. En 1852, il passa, comme chef de cabinet, au ministère d'État; il devint ensuite directeur du personnel au même ministère. En 1860, il fut appelé au poste de sous-gouverneur du Crédit foncier de France.

Maire de Morthemer et membre du Conseil général de la Vienne pour le canton de Saint-Julien, le baron de Soubeyran fut, en 1860, nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, dans la 2ᵉ circonscription de la Vienne, par 18623 voix sur 23 363 votants. Il fut réélu, au même titre, en mai 1869, par 20211 voix sur 21 716 votants. Il prit part avec autorité aux discussions relatives aux finances et spécialement aux relations financières de l'État avec les chemins de fer. Le 12 février 1870, il proposa à la Chambre un emprunt de 700 millions pour le paiement anticipé des subventions dues aux compagnies. La révolution du 4 septembre l'éloigna momentanément de la vie politique.

Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 M. de Soubeyran fut élu représentant de la Vienne à l'Assemblée nationale par 32 380 voix. Il intervint de nouveau dans la plupart des discussions financières, proposa un projet d'emprunt national de quatre milliards, en obligations de 100 francs, avec tirages mensuels, et fit partie de toutes les commissions du budget. Il repoussa l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député dans l'arrondissement de Loudun, par 7333 voix, sans concurrent, fit partie du groupe de l'Appel au peuple, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un

des 158 députés des droites, qui soutinrent de leur vote le cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant par 7171 voix, encore sans concurrent, il reprit sa place sur les bancs du groupe bonapartiste. Après avoir voté à l'Assemblée nationale pour le retour à Paris, il se prononça contre dans la séance du Congrès le 19 juin 1879. M. de Soubeyran, révoqué en 1878, du poste de sous-gouverneur du Crédit foncier, a été mêlé à toutes les polémiques et aux débats judiciaires auxquels donnèrent lieu les anciennes affaires de ce grand établissement. Nommé, en février 1872, membre de la Commission des expositions internationales et, en juin 1875, vice-président de la commission des monuments historiques, il fut remplacé lors de la réorganisation de cette commission en 1879. M. de Soubeyran a épousé, le 15 octobre 1864, Mlle Marguerite de Saint-Aulaire, fille de l'ancien député, petite-fille du membre de l'Académie française. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 12 août 1859.

SOUBIGOU (François-Louis), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Plounéventer (Finistère), le 11 février 1816, fit ses études au collège de Saint-Paul-de-Léon, puis se consacra à l'agriculture et à l'élevage des chevaux. Candidat du clergé aux élections pour la Constituante de 1848, il fut élu représentant du Finistère, le dixième sur quinze, par 68208 voix et siégea à droite. Non réélu à la Législative, il ne reparut sur la scène politique qu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, comme candidat légitimiste et clérical. Élu, le second sur quatre, par 245 voix sur 835 votants, il vint siéger à l'extrême droite, en costume de paysan breton, comme il l'avait fait en 1848. Il vota avec le parti monarchiste du Sénat et se prononça, le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre des députés, demandée par M. de Broglie. M. Soubigou représente le canton de Landivisiau, au Conseil général du Finistère.

SOUBIRANNE (Mgr Pierre-Jean-Joseph), prélat français, est né à Céret (Pyrénées-Orientales), le 18 janvier 1828, ancien directeur général de l'œuvre des écoles d'Orient, à Paris, il a été préconisé évêque de Sébaste, *in partibus infidelium*, le 22 décembre 1871, sacré à Paris le 4 février 1872, et agréé par le gouvernement, comme vicaire-général du diocèse d'Alger, la même année.

SOUCHU-SERVINIÈRE (Théophile), député français, né à Laval, le 17 novembre 1830, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1857, et alla exercer dans sa ville natale, dont il fut élu conseiller municipal. Sans antécédents politiques, il se présenta comme candidat républicain, aux élections du 20 février 1876, dans la première circonscription de Laval, obtint au premier tour de scrutin [illegible] voix et fut élu, au scrutin de ballottage, par 8122 voix, contre 5987 données au candidat légitimiste. Il siégea au centre gauche, fut un des 363 députés des gauches, qui, après l'acte du 16 mai 1877 refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 8233 voix, contre 7416 données par le candidat légitimiste. Le 18 juin 1879, il vota, dans le Congrès, contre le retour des Chambres à Paris.

SOULANGE-TEISSIER (Louis-Emmanuel Soulange, dit), lithographe français, né le 8 juillet 1814, à Amiens, et fils d'un avocat de cette ville, entra, à treize ans, chez un imprimeur de Paris, où il composait, en 1830, les affiches et les programmes des [illegible] ... [illegible] metteur en page, à l'[illegible] commença, en 1834, l'[illegible] sans succès, de 1834 à 1842, pour la peinture, et se livra [illegible] sin de la figure et de [illegible] temps qu'à l'étude et à la pratique [illegible] phie. Il entreprit [illegible] lement la Flandre, la Suisse, [illegible] et travailla pour le compte [illegible] Tessier, qui s'est distingué [illegible] produire les effets de [illegible] dernes, a lithographié [illegible] cent planches d'après [illegible] Mlle Rosa Bonheur, MM. [illegible] Duval-Le-Camus, etc.; [illegible] pour la chalcographie [illegible] d'après Chardin et [illegible] d'hon. Cet artiste a [illegible] 3e classe 1841, une deuxième [illegible] en 1858, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1858.

SOULARY (Joseph-Marie, [illegible]), [illegible] français, né à Lyon, le [illegible] mille de négociants [illegible] à seize ans, comme [illegible] ligne, où il resta jusqu'en 1836 [illegible] de division à la préfecture du Rhône [illegible] 1867 et bibliothécaire [illegible] depuis 1869. Il publia ses premiers [illegible] dicateur de Bordeaux, [illegible] « grenadier ». Il a [illegible] Légion d'honneur.

M. J. Soulary a publié : [illegible] *Cinq cordes du luth* (1838); [illegible] rie (1846); 2e série (1857); [illegible] (1858, in-18; nouvelle édition [illegible]) remarqué par la critique [illegible] tion contenait une *Préface* [illegible] *les Figulines* (1862, in-8, [illegible]) *Diables bleus* (1870, in-8); [illegible] poèmes (1871, in-18); [illegible] 2 vol. in-16); *les Chasses* [illegible] in-8); *Un Grand homme* [illegible] deux actes et en vers, joué [illegible]

SOULÉ (Mgr Dominique-[illegible]), [illegible] français, est né à [illegible] janvier 1821. Précédemment [illegible] d'Aire et vicaire capitulaire [illegible] nommé évêque de Saint-[illegible] décret du 10 octobre 1877, [illegible] cembre suivant, sacré à [illegible] et installé le 15 mai suivant.

SOULLIER (Charles-Simon-[illegible] Roblain, dit Charles), [illegible] Avignon, le 15 avril 1797. [illegible] ville natale, entra dans le [illegible] la composition musicale, [illegible] ons, et vint à Paris, où il [illegible] rature. En 1840 il alla [illegible] gnon, qui devint, lors de [illegible] de Vaucluse (1848). M. Ch. Soullier [illegible] outre, *le Troubadour* [illegible] salons, *Psyché* (1855-1856), [illegible] (1861 et suiv.). — Il est mort à [illegible] cembre 1878.

On cite de lui des [illegible] *la Castronomie*, ou [illegible] (in-12); une traduction [illegible] *de Perse* (1836, in-8); [illegible] poèmes héroï-comiques; [illegible] *tion d'Avignon et du Comtat* [illegible] in-8); *Une Vie de* [illegible] tionnaire de musique [illegible]

[illegible] 1878); *Annuaire musical de* [illegible] in-4); *Pont neuf ou Rêve* [illegible] en vers (1860), gr. in-8, illustré), [illegible] (1863, in-8); *Poésies com-* [illegible] 2 vol. in-8), etc.

SOULTRAIT (Jacques-Hyacinthe-Georges [illegible]), archéologue français, né à [illegible] (Nièvre), le 27 juin 1822, membre [illegible] du Comité des travaux historiques [illegible] 1851, membre actif de l'Académie de [illegible] membre du Conseil général de la [illegible] 1862.

[illegible] les ouvrages suivants, dont plusieurs [illegible] couronnés aux concours des antiquités [illegible] et des Sociétés savantes : *Armorial* [illegible] *ancien duché de Nivernais* (1847); [illegible] *monumentale de la Nièvre* (1852); [illegible] *la numismatique nivernaise* (1854); [illegible] *archéologique dans Nevers* (1856); *Essai* [illegible] *numismatique bourbonnaise* (1858); *Dictionnaire topographique du département de la* [illegible]; *Répertoire archéologique de la* [illegible], etc.

[illegible] (Gabriel). Voy. **Altenheim** (Mme).

[illegible] (Pierre-Philibert), professeur et littérateur [illegible] à Paris, le 19 mai 1818, [illegible] au collège Louis-le-Grand et consacra [illegible] l'enseignement libre [illegible] aux travaux [illegible] d'entrer dans l'université. [illegible] lettres supérieures des lettres en [illegible] en 1853, il a été successivement [illegible] au lycée d'Amiens (1846), [illegible] de Grenoble (1854), suppléant de littérature ancienne à la Faculté de [illegible] de littérature française à celle [illegible] professeur de littérature étrangère [illegible] Besançon (1860), enfin de littérature [illegible] à la Faculté de Lyon (1861). [illegible] sociétés littéraires, il a été [illegible] d'honneur le 13 août 1866. [illegible] de poésies (1840 et 1842), [illegible] doctorat (*Caractère religieux et* [illegible] *latine et Vie et écrits de* [illegible] 1859). M. Ph. Sorpe a publié : [illegible] *la poésie italienne et les études* [illegible]; *Tableau de la littérature dra-* [illegible] année); *Précis de rhétorique et* [illegible] 1876, in-18); *Études sur la litté-* [illegible] (1863, gr. in-8), etc.; de très [illegible] de critique et d'histoire littéraire [illegible] à *Revue contemporaine*, la *Revue* [illegible] *Revue française*, la *Revue des pro-* [illegible] *Journal général de l'instruction pu-* [illegible] et *Salut public de Lyon*, etc.; enfin deux [illegible] *la Cité de Carcassonne* (1869) et [illegible] (1872).

[illegible] (Benoît-Martial), député français, [illegible] 11 février 1820, s'établit banquier [illegible] Sans passé politique, il fut porté, [illegible] républicain, aux élections du 20 [illegible] dans l'arrondissement de Saint-Sever [illegible] concurrence, avec M. Pascal Duprat [illegible] que 1793 voix. Il se représenta, [illegible] l'arrondissement aux élections du [illegible] 1877 et échoua encore avec 9703 voix [illegible] obtenues par le candidat officiel, [illegible] la tentative. Élu le 27 janvier [illegible] 11454 voix, contre 7283 obtenues par [illegible] monarchiste, M. de Faverney, il [illegible] au groupe de l'Union républicaine [illegible] aux questions financières de la [illegible] à celle relative à la conversion [illegible] rente.

SOURY (Jules-Auguste), philosophe français, né à Paris, le 28 mai 1842, et fils d'un opticien, commença fort tard ses études qu'il fit aux lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis. Reçu licencié ès lettres en 1863, il entra à l'École des Chartes, d'où il sortit en 1869, avec le diplôme d'archiviste paléographe. Il avait été attaché dès 1865 à la Bibliothèque nationale. En même temps, il suivit les cours particuliers d'hébreu de M. Renan et celui de l'abbé Bargès à la Sorbonne. Après le 4 septembre 1870, il fit partie de la commission des papiers des Tuileries et fut chargé du dépouillement des documents relatifs à la rédaction de l'*Histoire de César*.

A part sa collaboration active à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Temps*, à la *République française*, à la *Revue philosophique*, à la *Revue scientifique*, etc., M. J. Soury a écrit ou traduit un grand nombre d'ouvrages sur les questions de philosophie, de biologie, de critique religieuse, qui ont passionné le monde savant dans ces dernières années. Parmi ses travaux personnels, on cite : *Des Études hébraïques au moyen âge chez les chrétiens d'Occident* (1867, in-8); *la Bible et l'archéologie* (1872); *Études de psychologie historique; Portraits de femmes* (1875, in-18); *Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie occidentale* (1877, in-8); *Essais de critique religieuse* (1878, in-18); *Portraits du dix-huitième siècle* (1879, in-18); *Bréviaire de l'histoire du matérialisme* (1880, in-18), etc. Il a traduit : *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, de Nœldeke (1873, in-8), avec M. H. Derembourg; *Histoire de l'évolution du sens des couleurs* (1878, in-18), de Hugo Magnus; *les Sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient* de M. Oscar Schmidt (1879, in-18); puis de M. Haeckel : *le Règne des protistes* (1879, in-18), *Essais de psychologie cellulaire* (1879, in-18); et *les Preuves du transformisme* (1880, in-8).

SOUTHWORTH (Emma Nevitte, mistress), femme de lettres américaine, née à Washington, le 26 décembre 1818, perdit son père en 1822, et sa mère se remaria quelque temps après à Boston, où miss Nevitte reçut son éducation. Mariée en 1841 et restée veuve, en 1843, avec deux enfants, elle tomba dans la misère, d'où sa plume la fit sortir. En 1846, elle envoya au *National Era* de Washington un article anonyme qui fut remarqué; le directeur en rechercha l'auteur et l'engagea à écrire. Sur ses conseils, mistress Southworth publia, en 1849, son premier roman, *Retribution*, dont le succès commença sa fortune.

Il fut rapidement suivi de plusieurs autres qui se recommandent par la puissance dramatique et la fidélité des peintures de la vie et des pays du Sud : *la Femme abandonnée* (the Deserted Wife, 1850); *Shannon dale; la Belle-mère* (the Mother in law, 1851); *les Enfants de l'île* (the Children of the Isle); *les Sœurs de lait* (the Foster Sister, 1852); *la Malédiction de Clifton* (the Curse of Clifton); *Vieux voisinages et nouvelles colonies* (Old neighborhoods and new Settlements); *Mark Sutherland* (1853); *l'Héritière perdue* (1854); *Hickory Hall* (1855), etc. Une édition complète des *Œuvres* de mistress Southworth a été publiée en 1869.

SOWERBY (George-Brettingham), naturaliste anglais, né en 1812, est fils d'un savant, connu également comme naturaliste et comme artiste. Il s'est fait connaître par d'importants travaux de conchyliologie, tels que : *Conchological Manual* (1837); *Conchological illustrations* (1841-1845), traduite en français et augmentée par le célèbre Agassiz, sous le titre : *Conchyliologie minéralo-*

nnuaire musical de
is neuf ou *Rère et*
, gr. in-8, illustré),
in-8) ; *Poésies com-*

cinthe-Georges Ri-
ogue français, né à
27 juin 1822, mem-
des travaux histori-
tif de l'Académie de
nseil général de la

suivants, dont plu-
concours des anti-
iétés savantes : *Ar-*
Nivernais (1847);
la Nièvre (1852);
nivernaise (1854);
levers (1856); *Essai*
nnaire (1858); *Dic-*
département de la
rchéologique de la

LTENHEIM (D').

professeur et litté-
le 19 mai 1818, fit
e-Grand et consacra
libre et aux travaux
dans l'université.
res des lettres en
été successivement
ie d'Amiens (1846),
enoble (1854), sup-
ne à la Faculté de
re française à celle
le littérature étran-
0), enfin de littéra-
de Lyon (1862).
littéraires, il a été
ur le 13 août 1866.
ses (1840 et 1842),
ractère religieux et
et *Vie et écrits de*
. Soupé a publié :
ilienne et les études
la littérature dra-
is de rhétorique et
Études sur la litté-
in-8), etc.; de très
e et d'histoire litté-
nporaine, la *Revue*
se, la *Revue des pro-*
le l'instruction pu-
on, etc.; enfin deux
cassonne (1869) et

), député français,
820, s'établit ban-
tique, il fut porté,
aux élections du 20
ment de Saint-Sever
vec M. Pascal Du-
x. Il se représenta,
t aux élections du
core avec 9703 voix
candidat officiel.
Elu le 27 janvier
e 7281 obtenues par
M. de Favernay, il
Union républicaine
financières de la
relative à la con-

SOURY (Jules-Auguste), philosophe français, né à Paris, le 28 mai 1842, et fils d'un opticien, commença fort tard ses études qu'il fit aux lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis. Reçu licencié ès-lettres en 1863, il entra à l'École des Chartes, d'où il sortit en 1869, avec le diplôme d'archiviste paléographe. Il avait été attaché dès 1865 à la Bibliothèque nationale. En même temps, il suivit les cours particuliers d'hébreu de M. Renan et celui de l'abbé Bargès à la Sorbonne. Après le 4 septembre 1870, il fit partie de la commission des papiers des Tuileries et fut chargé du dépouillement des documents relatifs à la rédaction de l'*Histoire de César*.

A part sa collaboration active à *la Revue des Deux-Mondes*, au *Temps*, à la *République française*, à la *Revue philosophique*, à *la Revue scientifique*, etc., M. J. Soury a écrit ou traduit un grand nombre d'ouvrages sur les questions de philosophie, de biologie, de critique religieuse, qui ont passionné le monde savant dans ces dernières années. Parmi ses travaux personnels, on cite : *Des Études hébraïques au moyen âge chez les chrétiens d'Occident* (1867, in-8); *la Bible et l'archéologie* (1872); *Études de psychologie historique; Portraits de femmes* (1874, in-18); *Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie occidentale* (1877, in-8); *Essais de critique religieuse* (1878, in-18); *Portraits du dix-huitième siècle* (1879, in-18); *Bréviaire de l'histoire du matérialisme* (1880, in-18), etc. Il a traduit : *Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, de Nœldeke (1873, in-8), avec M. H. Derembourg; *Histoire de l'évolution du sens des couleurs* (1878, in-18), de Hugo Magnus; *les Sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient* de M. Oscar Schmidt (1879, in-18); puis de M. Haeckel; *le Règne des protistes* (1879, in-18), *Essais de psychologie cellulaire* (1879, in-18); et *les Preuves du transformisme* (1880, in-8).

SOUTHWORTH (Emma NEVITTE, mistress), femme de lettres américaine, née à Washington, le 26 décembre 1818, perdit son père en 1822, et sa mère se remaria quelque temps après à Boston, où miss Nevitte reçut son éducation. Mariée en 1841 et restée veuve, en 1843, avec deux enfants, elle tomba dans la misère, d'où sa plume la fit sortir. En 1846, elle envoya au *National Era* de Washington un article anonyme qui fut remarqué; le directeur en recherche l'auteur et l'engagea à écrire. Sur ses conseils, mistress Southworth publia, en 1849, son premier roman, *Rétribution*, dont le succès commença sa fortune.

Il fut rapidement suivi de plusieurs autres qui se recommandent par la puissance dramatique et la fidélité des peintures de la vie et des pays du Sud : *la Femme abandonnée* (the Deserted Wife, 1850); *Shannon dale; la Belle-mère* (the Mother law, 1851); *les Enfants de l'île* (the Children of the Isle); *les Sœurs de lait* (the Foster Sister, 1852); *la Malédiction de Clifton* (the Curse of Clifton); *Vieux voisinages et nouvelles colonies* (Old neighborhoods and new Settlements); *Mark Sutherland* (1853); *l'Héritière perdue* (1854); *Hickory Hall* (1855), etc. Une édition complète des *Œuvres* de mistress Southworth a été publiée en 1869.

SOWERBY (George-Brettingham), naturaliste anglais, né en 1812, est fils d'un savant, connu également comme naturaliste et comme artiste. Il s'est fait connaître par d'importants travaux de conchyliologie, tels que : *Conchological Manual* (1837); *Conchological illustrations* (1841-1845), traduite en français et augmentée par le célèbre Agassiz, sous le titre : *Conchyliologie minéralo-*

gique de la Grande-Bretagne (1838-1844, in-8, avec 600 pl. coloriées); *Thesaurus conchyliorum* (1842-1871, 32 parties); *Index illustré des mollusques de la Grande-Bretagne* (Illustrated index of British Shells, 1859), enfin en 1875 il donna la suite et la fin de l'ouvrage, laissé inachevé par son grand-père, *Malacostraca.*

SOYE (Joseph-Nelson), député français, né à Eauze (Gers), le 3 mars 1824, suivit les cours de médecine, se fit recevoir docteur en 1851, et alla se fixer à Aubenton, dans le département de l'Aisne. Républicain de la veille, il devint un des chefs de l'opposition, sous l'Empire, et fut élu le 8 février 1871, représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale, le huitième sur onze, par 41 945 voix. Il se fit inscrire aux groupes de la gauche et du centre gauche, vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée et se prononça énergiquement contre les tentatives de restauration monarchique. Il adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Nommé député dans la 1re circonscription de Vervins, le 20 février 1876, par 8361 voix, sans concurrent, il suivit la même ligne politique, et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua, le 14 octobre suivant, avec 6925 voix, contre 7479 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste M. Godelle, dont l'élection fut invalidée. Les deux concurrents se représentèrent à l'élection du 7 avril 1878, et M. Soye l'emporta par 7738, contre 7373 obtenues par son adversaire. Il représente le canton d'Aubenton au conseil général de l'Aisne.

SPACH (Édouard), naturaliste français, né à Strasbourg, le 20 novembre 1801, fut attaché, dès 1826, au Jardin du roi avec les fonctions d'aide naturaliste, qu'il n'a plus quittées et reçut la décoration de la Légion d'honneur en avril 1847. — Il est mort à Paris, le 18 mai 1879.

On a de lui : *les Plantes phanérogames*, dans les *Suites à Buffon* (1835-1847, 2 vol. in-8); *Histoire naturelle des végétaux* (1834 et suiv., 14 vol. in-8, et 15 livr. de fig.); *Illustrationes plantarum orientalium, ou Choix de plantes nouvelles et peu connues de l'Asie occidentale* (1842-1851, 5 vol. in-4), avec M. Jaubert; la partie botanique du *Dictionnaire* de M. d'Orbigny, et des articles dans divers recueils.

SPACH (Louis-Adolphe), littérateur français, frère du précédent, né à Strasbourg, le 27 septembre 1800, fut archiviste du département du Bas-Rhin, de 1847 à 1863, président de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, décoré de la Légion d'honneur. Après l'annexion, il resta archiviste de la ville et reçut de l'autorité prussienne le titre de professeur honoraire de l'université. — Il est mort à Strasbourg, le 16 octobre 1879.

Il a publié sous le pseudonyme de *Louis Lavater*, des romans de mœurs : *Henri Farel* (1834); *le Nouveau Candide* (1839); *Roger de Manesse* (Neuchâtel, 1839), et des poésies allemandes (Strasbourg, 1849). On cite en outre ses mémoires annuels sur le dépôt des archives du Bas-Rhin; *Tableau de l'histoire d'Alsace* (Paris, 1858, in-8); *Lettres sur les archives départementales du Bas-Rhin* (Strasbourg, 1861, in-8); *Œuvres choisies* (Ibid., 1869-1871, 5 vol. in-8); *Henri Waser*, drame (Ibid. 1875); *Tableaux dramatiques du passé de Strasbourg* (Ibid., 1876, 2 vol.); *Essais* (Ibid., 1877); des chartes et lettres concernant l'histoire locale, et un certain nombre de monographies et de biographies dans le *Bulletin* de la Société [illegible] d'Alsace, la *Revue d'Alsace*, etc.

SPENCER (Herbert), philosophe anglais, né le 27 avril 1820 à Derby, fut élevé par [illegible] professeur dans cette ville et par [illegible] pasteur de l'Église anglicane. De dix-sept à [illegible] cinq ans, il fut ingénieur civil et collabora au *Civil Engineer's and Architect's Journal.* En [illegible] de cette spécialité, il publia dans le [illegible] une série de lettres sur la *Sphère propre du gouvernement* (1842) dont une partie parut [illegible] brochures. Ayant abandonné sa profession [illegible] nieur, il collabora pendant cinq ans [illegible] à l'*Economist*, et fit paraître son [illegible] ouvrage sur l'*Équilibre social* (Social statics [illegible]).

Depuis cette époque, M. H. Spencer a [illegible] grand nombre d'ouvrages [illegible] l'ont placé au premier rang des [illegible] temporains. Parmi ses livres connus [illegible] à l'étranger avant d'avoir été traduits [illegible] diverses langues européennes, [illegible] *Principes de Psychologie* (Principles of Psychology; 1855, 2e édit. 1870); [illegible] de revue : *Essais scientifiques et politiques* [illegible] scientific, politic, etc.; 1858-63; [illegible] et l'*Éducation intellectuelle, morale* [illegible] (Education, intellectual, etc.; 1861; [illegible] 1864); *Premiers principes* (First [illegible] nouv. édit. 1867), essai de système [illegible] *la Classification des sciences*, avec [illegible] *Raisons du dissentiment entre l'auteur* [illegible] (the Classific. of the sciences; [illegible] *Principes de Biologie* (Pr. of Biology [illegible] *tude de la Sociologie* (the Study [illegible] 1872); *Sociologie descriptive* (Descr. Soc. [illegible] *Introduction à la science sociale* [illegible] 1873, in-8); *Essais de morale*, [illegible] *thétique* (trad. fr. 1877-1879, 3 vol. [illegible] plupart de ces ouvrages ont été [illegible] français, sous leurs titres ou [illegible] rement modifiés, par MM. Ribot, [illegible] les, Burdeau et par des anonymes.

Le système philosophique de M. [illegible] le rattache étroitement à MM. Stuart [illegible] Darwin. En psychologie, [illegible] ment à l'expérience, il admet [illegible] la sensation, et ne voit dans [illegible] perceptions accumulées et dans [illegible] des perceptions héréditaires, [illegible] solu, qu'il admet contrairement [illegible] selon lui, une donnée nécessaire [illegible] En cosmologie, il posa comme [illegible] la permanence de la force, [illegible] rience et qui la dépasse, [illegible] des lois naturelles, l'équivalence [illegible] la loi d'évolution, et la [illegible] comme condition d'équilibre [illegible] Il admet l'identité du bien et [illegible] para pas la sociologie de la morale [illegible] la moralité individuelle comme [illegible] l'individu au milieu social. Il [illegible] volution aux sociétés comme aux [illegible] comme règle de leur développement [illegible] nance des penchants altruistes sur [illegible] égoïstes. Il en tira cette conséquence [illegible] doit augmenter et l'autorité [illegible] gouvernement, considéré comme [illegible] saire, doit restreindre de plus en plus [illegible] butions pour se réduire à la [illegible] tion.

SPIEGEL (Frédéric-Louis-Ernest [illegible] taliste allemand, né le 11 juillet [illegible] gen, près de Wurtzbourg, [illegible] d'Erlangen, Leipzig et Bonn [illegible] à l'étude des langues orientales [illegible]

séjours dans les villes de Copenhague, de Londres et d'Oxford, pour explorer les collections asiatiques de leurs bibliothèques. En 1849, il devint professeur des langues orientales à l'Université d'Erlangen. M. Fréd. Spiegel a été élu, en 1867, membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris.

Parmi ses travaux importants sur les langues, les littératures et les religions de l'ancienne Asie, on cite : une édition du *Kammavâkya* (Bonn, 1841); *Anecdota Pâlica* (Leipzig, 1845); *Chrestomathia persica* (Ibid., 1846); l'édition en texte Zend, avec traduction, de l'*Avesta* (Ibid., 1853-1858, t. I-II), le principal travail de l'auteur : la traduction allemande a paru à part (1852-1853, 3 vol.); *Introduction aux livres traditionnels des Parsis* (Einleitung in die traditionnellen Schriften der Parsen; Ibid., 1856-1860, 2 vol.); *Grammaire de l'ancienne langue bactrienne* (Grammatik der altbaktrischen Sprache; Ibid., 1867); *les Anciennes inscriptions cunéiformes de la Perse* (die altpers. Keilinschriften; Ibid., 1862); *Antiquités éraniques* (Eranische alterthumskunde, Leipzig, 1871-1878, 3 vol.) ; sans compter de très nombreuses dissertations dans les *Mémoires* de l'Académie de Bavière et autres recueils. M. Spiegel en a lui-même formé un choix sous ce titre : *Eran, ou Entre l'Indus et le Tigre* (Eran, das Land Zwischen, etc., 1863).

SPIELHAGEN (Frédéric), littérateur allemand, né à Magdebourg, le 24 février 1829, fit ses études philosophiques et philologiques à Berlin, Bonn et Greifswald, puis se consacra aux travaux littéraires. Après deux premières nouvelles, *Clara Vere* et *Au bord de la mer* (Auf der Düne), publiées en 1857 et 1858, et favorablement accueillies, il donna un long roman : *Natures problématiques* (problematische Naturen; Berlin, 1860, 4 vol.), et sa non moins longue suite *Des Ténèbres à la lumière* (durch Nacht zum Licht; Ibid. 1861, 4 vol. 7e édit. 1875), qui obtinrent un immense succès, et le classèrent, en Allemagne, parmi les premiers auteurs de ce genre.

M. Spielhagen a produit depuis : *la Douzième heure*, *les Hohenstein*, etc. (1866, 5 vol., 4e édit., 1876), *Hans et Grete*, *Sous les Sapins*, *Ecrits divers*, *le Marteau et l'Enclume*. (Schwerin, 1869, 5 vol. 7e édit., 1879); *la Coquette du village*, *les Pionniers allemands*, *Ultimo*, *l'Inondation* (Leipzig, 1877, 3 vol. 3e édit., 1878), et plusieurs autres séries de nouvelles et d'esquisses de voyage. Il n'eut pas moins de succès comme auteur dramatique; parmi ses comédies on cite : *l'Amour pour l'Amour* (1875); *le Conseiller plaisant* (der lustige Rath; même année), et *Hans et Grete* (1876). Il a donné aussi quelques traductions d'auteurs étrangers, tels que : Curtis, Emerson, Roscoe et Michelet; il a traduit de ce dernier : *l'Amour*, *la Femme* et *la Mer*.

SPINELLI (le commandeur Antonio), homme politique italien, de la famille des princes de Scalea, fut intendant de la province de Naples en 1845. En novembre 1847, il fit partie du ministère libéral que le mouvement réformiste de toute l'Italie imposa au roi Ferdinand II, et, après l'octroi de la constitution de 1848, il devint pair du royaume. Après la réaction du 15 mai, il se tint entièrement à l'écart de la vie publique. Au mois de juin 1860, François II, forcé par les succès de Garibaldi en Sicile de rétablir la constitution arrachée à son père, confia la mission de former le ministère au commandeur Spinelli, qui en eut la présidence sans portefeuille. Ce ministère fut le dernier de la monarchie. Après la chute du royaume de Naples, M. Spinelli resta fidèle à l'ex-roi, et gardant toujours le titre de ministre et de président du Conseil, il contresigna, en 1870, en cette qualité, la protestation de François II, contre l'avènement au trône du roi Humbert.

SPONNECK (Wilhelm-Carl-Eppingen, comte DE), homme d'État et économiste danois, né le 16 février 1815, à Rinkiœbing, d'une famille originaire de Silésie, fit ses études à l'université de Soro (Sealand), puis à Copenhague. Il entreprit, à la fin de ses études de droit (1837), un voyage à l'étranger, et fit un séjour de près d'une année à Paris, où il étudia l'économie politique et surtout la question des douanes. Nommé, à son retour, auditeur à la chambre générale des douanes et au collège du commerce, élevé, en 1842, au rang de chef de section, il prit part à toutes les lois relatives aux douanes qui furent promulguées jusqu'en 1848. On cite son ouvrage *Sur les Douanes en général, et en particulier sur les douanes en Danemark* (Om Toldvæsent Almindelighed; Copenhague, 1840, 2 vol. in-8; traduit en suédois en 1843), comme le premier traité systématique qui ait paru en Europe sur cette matière. Il lui valut une médaille d'or du gouvernement suédois. Membre de la commission du *Tableau statistique*, il en a publié huit volumes (Statistisk Tabelværk, tom. VIII-XV). Le roi le nomma, en 1848, commissaire aux États provinciaux des Iles et à ceux du Jutland, puis à l'Assemblée constituante. Le 16 novembre, il l'appela au ministère des finances, dont les attributions furent alors très étendues.

M. de Sponneck se maintint dans ce poste, malgré la chute des divers ministères, Moltke, Bluhme, Œrsted. Les opinions dont il était d'abord à peu près le seul représentant prenaient de jour en jour plus de force dans les conseils du roi, et à chaque nouvelle combinaison, les hommes du parti du Danemark jusqu'à l'Eider cédaient la place à ceux du parti de l'intégrité. M. de Sponneck, l'un des chefs de ce dernier, rendit surtout de véritables services aux finances de son pays. Mais la majorité de la nation ne voyait en lui que le soutien des idées réactionnaires. Aussi, lorsque le ministère Œrsted fut traduit devant la haute Cour, l'accusateur public requit une aggravation de peine contre le ministre des finances, comme coupable d'avoir ordonnancé, à l'insu de l'Assemblée nationale, des sommes non allouées par les lois. M. de Sponneck fut acquitté purement et simplement, aussi bien que ses collègues (27 février 1856). En 1863, il fut chargé d'accompagner en Grèce le jeune roi George Ier, comme premier conseiller. Il acquit sur son souverain une grande influence, au mécontentement général des hommes politiques du pays, et après une longue résistance, M. de Sponneck fut forcé de quitter la Grèce, et rentra en Danemark.

SPOTTISWOODE (William), mathématicien anglais, né à Londres, le 11 janvier 1825, entra en 1842 à l'université d'Oxford et y suivit les cours de mathématiques. Forcé par les circonstances, il entra dans l'imprimerie royale et y travailla, sans cesser ses études scientifiques et ses recherches sur l'Orient et l'Europe. Examinateur à l'université d'Oxford en 1857, il devint membre de plusieurs Sociétés savantes de l'Angleterre, fut élu membre de la Société royale de Londres en 1871 et correspondant de l'Institut (Académie des sciences) le 27 mars 1876.

A part un grand nombre de mémoires sur la physique, les mathématiques, l'astronomie et l'ethnographie, M. W. Spottiswoode a publié:

Meditationes analyticæ; Polarisation of Light; Nature series, et une relation de son voyage en Russie : *Travels in Russia*.

SPRAGUE (Charles), poète américain, né à Boston, le 26 octobre 1791, entra, en 1816, dans le commerce, et devint, en 1825, caissier d'une maison de banque de Boston. Après avoir débuté dans la littérature par un prologue en vers pour l'ouverture d'un théâtre, il donna un poème didactique, *Curiosity*, rempli de passages satiriques; mais il se fit connaître ensuite avec plus d'avantage dans les peintures intimes des joies et des chagrins de la vie domestique. Une nouvelle édition de ses œuvres, à laquelle on a joint quelques discours de circonstance, a paru en 1870 à Boston, sous ce titre : *Poetical and prose writings* (in-12). Il a entrepris la publication importante des *Annales de la chaire américaine* (the Annals of the amer. pulpit; New-York, 1856, gr. in-8, t. I^er^), contenant un grand nombre de notices biographiques et critiques sur les plus célèbres *clergymen* des États-Unis. — M. Ch. Sprague est mort à Boston, le 21 janvier 1875.

SPRENGER (Aloys), orientaliste allemand, né à Nasseren, dans le Tyrol, le 3 septembre 1813, passa du collège d'Inspruck à l'université de Vienne, où il s'occupa de médecine, de sciences naturelles et surtout de connaissances orientales. En 1836, il se rendit à Londres, où il collabora au grand ouvrage du comte de Munster sur les *Sciences militaires chez les Musulmans*. Il s'embarqua pour Calcutta en 1843, fut nommé, dès l'année suivante, directeur du collège de Delhi, s'efforça d'y introduire les méthodes européennes, et acquit bientôt une grande influence dans le pays. Il traduisit plusieurs ouvrages de l'anglais dans la langue hindoue, établit une presse lithographique et fonda un journal. En 1848, il fut envoyé à Lucknow, pour faire un *Catalogue de la bibliothèque* de cette ville. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1854. En 1850, après avoir visité l'Himalaya et le Thibet, il devint examinateur au collège de Fort-William, interprète du gouvernement et secrétaire de la Société asiatique du Bengale. Ramené en Europe par sa santé, il fit plusieurs voyages en Syrie et dans le Levant, puis rentra en Allemagne, fut appelé comme professeur de langues orientales à Berne, et se retira aux environs de cette ville.

M. Sprenger a écrit ou traduit en anglais, entre autres ouvrages : *Termes techniques des soufis* (Abd-ur-Razzak's technical termes of the Sufees, in arabic; Calcutta, 1845); *Choix des auteurs arabes* (Selections from Arabic authors; Delhi, 1845, tome I, lithographié); *Grammaire anglaise élémentaire traduite en ourdou* (An elementary grammar of the english language explained in Urdu; Delhi, 1845); *Histoire de Mahmoud de Ghazneh* d'Otby (Otby's history of Mahmud of Ghazneh, in arabic; Delhi, 1847); *Vie de Mahomet* (Life of Mohammed; Allahabad, 1851); *les Prés d'or*, de Masudi (Masudi's meadow's of gold, translated from the arabic; Londres, 1849); *le Gulistan de Sadi* (Calcutta, 1851). Ses principaux ouvrages en allemand sont *la Vie et la doctrine de Mahomet* (das Leben und die Lehre des M.; Berlin, 1861-1865, 3 vol.) et *l'Ancienne géographie de l'Arabie* (die alte Geographie Arabiens; Berne 1875). Il a aussi donné des éditions annotées de plusieurs ouvrages de l'Orient pour la *Bibliothèque indienne* de Roër.

SPRING (Gardner), théologien américain, né le 24 février 1785, à Newburyport (Massachusetts), élevé au collège d'Yale, étudia le droit et vécut quinze mois aux Bermudes [illegible]. A son retour, il [illegible] qu'il abandonna [illegible] avoir passé [illegible] il fut autorisé à prêcher [illegible] quelques mois après [illegible] New-York, [illegible] fit, comme orateur [illegible] comme écrivain. — [illegible] cette ville, le 18 août 1873.

Il a publié tous ses [illegible] l'édition complète et [illegible] in-8 : ce sont en général [illegible] et des conférences sur des [illegible] de morale chrétienne [illegible] rons : *Attractions of the* [illegible] *seat; Thoughts suggested* [illegible] (1 vol.); *the Glory of Christ* [illegible] *Power of the pulpit* (1 vol.) [illegible] *the people* (1 vol.), etc. [illegible] de nombreuses éditions et [illegible] langues étrangères : [illegible] quelques-uns a paru dans [illegible] tantes. Le docteur Spring a [illegible] *moires of the late Hannah* [illegible] graphique.

SPRINGER (Cornélis), [illegible] Amsterdam, en 1817, étudia [illegible] sen et choisit le même genre [illegible] vues de villes. Il a fait [illegible] entre autres plusieurs *Vues* [illegible] *de ville de Nimègue, la* [illegible] *la Ville de Zélande, la Ville de* [illegible] *Cuelenbourg*, [illegible] et autres sujets dont plusieurs [illegible] sition universelle de 1855 [illegible] 1864. A l'Exposition de 18[illegible] *Vue de Munster*, et à celle [illegible] *Polders de Delfland à Delft* [illegible] artiste a été nommé chevalier [illegible] chêne du Luxembourg et de [illegible] ordres étrangers.

SPRINGER (Antoine-Henri), [illegible] que d'art allemand, né à Prague [illegible] fit ses études à l'université [illegible] reçu professeur d'histoire [illegible] 1848. En même temps, il [illegible] pour l'adoption d'une constitution [illegible] clusion de l'Autriche de la [illegible] manique. Aussi, [illegible] ses cours furent suspendus [illegible] supprimé. En 1852, il passa [illegible] fesseur de l'histoire de l'art [illegible] l'université de Strasbourg, [illegible] recteur. Il quitta cette [illegible] nommé professeur de l'histoire [illegible]

On cite de M. Springer [illegible] politiques : *Histoire de* [illegible] Geschichte des Revolutionszeitalter [illegible] 1849); *l'Autriche après la* [illegible] nach der Revolution; ibid. [illegible] *Prusse en Allemagne* [illegible] land; ibid. 1851); *Paris au* [illegible] XIII^e^ Jahrhundert; Leipzig [illegible] *l'Autriche depuis le traité de* [illegible] Oesterreichs seit dem Wiener [illegible] 1863-1865, 2 vol.); puis, [illegible] tique : *Lettres sur l'histoire de l'art* [illegible] Briefe; Prague, 1852-1857); [illegible] *tienne au moyen âge* [illegible] alters; Bonn, 1854); [illegible] XIX^e^ *siècle* (Geschichte der [illegible] Jahrh. Leipzig, 1858); [illegible] nographische Studien; Vienne, [illegible] *Michel-Ange* (Leipzig, [illegible]

[illegible] On lui doit une édition [illegible] de MM. Crowe et Cavalcaselle [illegible] *l'ancienne peinture flamande* [illegible]

[illegible] DE MERTZ (Charles), historien et [illegible], né en 1806, à Stuttgart, fit [illegible] l'École militaire de Munich, entra [illegible] l'armée de la Bavière, où il devint [illegible] d'état-major. Il fut [illegible] Maximilien. [illegible] géographiques et historiques [illegible] 1841 le grade de docteur en [illegible] correspondant [illegible] de l'Académie des [illegible] nommé professeur de [illegible] l'École militaire, et, en 1856, offi[illegible] qui le chargea d'exé[illegible] la *Carte historique de la Bavière*, [illegible] *Carte historique de l'Europe* et une [illegible] de la Bavière. Louis II l'a [illegible] général en 1864, et promu [illegible] en 1869.

[illegible] travaux de M. de Spruner, il [illegible] ligne son grand *Atlas* [illegible] en 118 feuilles (Histo[illegible] Gotha, 1837-[illegible] de longues re[illegible] (Baierns Gaue; Bam[illegible] *de la Franconie orientale* [illegible] Ostfranken; ibid., [illegible] *de la Bavière* Histori[illegible] Gotha, 1838); *Guide* [illegible] zur Geschi[illegible] 2^e^ édit., 1853); *Atlas d'his*[illegible] à l'usage des écoles (Illu[illegible] Schulatlas, Gotha, 1854-[illegible] Hist. geogr. Schulatlas [illegible] *Atlas de l'Allemagne* [illegible] Schulatlas von Deutschland. Ibid., [illegible] *Comte Rup*[illegible] Rupert der Cavalier; [illegible] historique, et trois comé[illegible] du comte Ielo, [illegible] de la maison Wittelsbach [illegible] Une poésie [illegible] [illegible] Bonn, 1876) a été [illegible] Spruner.

[illegible] (Eugène), publiciste et homme poli[illegible] le 8 dé[illegible] [illegible] ses études au collège de Dijon, y [illegible] la faculté de droit et s'inscrivit [illegible] Paris, où il se lia avec M. Gam[illegible] et entra dans le journalisme [illegible] d'abord comme correspondant du [illegible] Francfort, puis comme colla[illegible] journaux de Paris : le *Nain* [illegible] *Journal de Paris*, la *Revue politi*[illegible] élections de 1869, il combattit la [illegible] M. Émile Ollivier à Paris et con[illegible] l'élection Bancel. La révolu[illegible] septembre 1870 ouvrit un champ plus [illegible] quitta Paris en ballon avec [illegible] octobre 1870 et fut son collabo[illegible] sans occuper toutefois [illegible] auprès de la délégation [illegible] à Tours, soit à Bordeaux. [illegible] 1871, M. Eug. Spuller prit [illegible] du journal de M. Gambetta, la [illegible] *française*, et devint plus tard rédac[illegible] un talent de publiciste con[illegible] au succès immédiat de [illegible] républicain. Il prit, [illegible] l'initiative du pétitionnement pour la dissolution de l'Assemblée qui, sans hâter le résultat, réunit plus d'un million de signatures. Membre du syndicat de la presse de Paris, il fut choisi par le conseil municipal comme délégué suppléant pour les élections sénatoriales du 30 janvier 1876.

Candidat républicain dans le III^e^ arrondissement de Paris, où il avait pour concurrents MM. Dietz-Monnin, républicain conservateur, et Bonnet-Duverdier, candidat radical, M. Spuller obtint, le 20 février, une majorité relative de 8356 voix et fut élu au scrutin de ballottage, par 12 [illegible] voix contre 490 obtenues par M. Bonnet-Duverdier. Il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine, dont il fut un des membres les plus influents. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu sans concurrent, le 14 octobre suivant, par 14530 voix. A la Chambre, M. Spuller, membre de nombreuses et importantes commissions, a traité avec autorité les questions de politique étrangère et d'enseignement; il fut rapporteur du budget du ministère des affaires étrangères, du projet de loi sur la collation des grades présenté par M. Waddington (mai 1876), de celui de la liberté de l'enseignement supérieur, dû à M. J. Ferry (mars-juin 1879), etc. Depuis son entrée à la Chambre, M. Spuller, sans cesser d'être attaché à la direction de la *République française*, en avait abandonné la rédaction en chef.

A part sa collaboration à divers journaux et recueils, il a publié : *l'Allemagne, du grand interrègne à la bataille de Sadowa* (1273-1866), extrait de la nouvelle *Encyclopédie générale*, à laquelle il a fourni divers autres articles remarqués : *Petite histoire du second Empire*, utile à lire avant le plébiscite (1870, in-16); *Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus* (1876, in-18); *Michelet, sa vie et ses œuvres* (1876, in-8); un recueil de ses *Conférences* (1879), etc.

Son frère aîné, M. François-Auguste SPULLER, préfet de la Haute-Marne du 5 septembre 1870 au 15 mars 1871, et plus tard du département de Vaucluse (décembre 1877) et de la Somme (mars 1879), a été décoré de la Légion d'honneur le 14 juillet 1880.

SPURGEON (Charles-Haddon), prédicateur anglais, né à Kelvedon (Essex), le 19 juin 1834, d'une famille de prédicateurs appartenant à la secte des indépendants, fut destiné aux mêmes fonctions. Il avait seize ans, lorsqu'il prêcha pour la première fois dans un village avec le plus grand succès, et fut choisi comme prédicateur par la population. « L'enfant prêcheur » fut appelé tous les jours à parler dans des réunions de baptistes, souvent en plein air. Il devint, en 1853, prédicateur de la commune baptiste de New-Park-Street à Londres.

Dès ce moment, sa popularité, grâce à l'intervention de la presse anglaise, ne connut plus de bornes. Les temples ordinaires ne suffisant plus à son auditoire, il prêcha dans les plus vastes salles de concerts, contenant jusqu'à quinze mille personnes. En octobre 1856, l'encombrement du local où il parlait ayant causé la mort d'un certain nombre de personnes, on ouvrit une souscription pour lui construire à Londres une nouvelle église qui prit le nom de Tabernacle métropolitain. Cette église, achevée en 1861, était disposée pour contenir environ neuf mille auditeurs. M. Spurgeon n'en prêchait pas moins hors de Londres, et souvent en libre campagne devant des multitudes étagées en amphithéâtre sur les coteaux. Toutefois, il ne s'adressait pas spécialement aux masses, mais aux classes moyennes. Le

de moindre importance. On lui doit une édition remaniée de l'ouvrage de MM. Crowe et Cavalcaselle : *Histoire de l'ancienne peinture flamande* (Leipzig, 1875).

SPRUNER DE MERTZ (Charles) historien et géographe allemand, né en 1803, à Stuttgart, fit ses études à l'École militaire de Munich, entra ensuite dans l'armée de la Bavière, où il devint en 1855 lieutenant-colonel d'état-major. Il fut nommé en 1856, aide de camp du roi Maximilien. Plusieurs travaux géographiques et historiques lui valurent, en 1843, le grade de docteur en philosophie, et le firent nommer correspondant, puis membre ordinaire (1853) de l'Académie des sciences de Munich. Il fut nommé professeur de géographie à l'École militaire, et, en 1855, officier d'ordonnance du roi, qui le chargea d'exécuter en grand la *Carte historique de la Bavière*, une grande *Carte historique de l'Europe* et une *Histoire militaire de la Bavière*. Louis II l'a nommé aide de camp général en 1864, et promu au grade de général-lieutenant en 1869.

Parmi les autres travaux de M. de Spruner, il faut citer en première ligne son grand *Atlas d'histoire et de géographie* en 118 feuilles (Historisch-geographischer Handatlas ; Gotha, 1837-1852 ; 2e édit., 1853-1856), fruit de longues recherches ; puis *la Bavière* (Baierns Gaue ; Bamberg, 1831) ; *Carte de la Franconie orientale* (Gaukarte des Herzogthums Ostfranken ; Ibid., 1835) ; *Atlas historique de la Bavière* (Historischer Atlas von Baiern ; Gotha, 1838) ; *Guide historique de la Bavière* (Leitfaden zur Geschichte, etc ; Bamberg, 2e édit., 1853) ; *Atlas d'histoire et de géographie à l'usage des écoles* (Historisch-geographischer Schulatlas ; Gotha, 1854-1855) ; *Atlas de l'Autriche* (Hist. geogr. Schulatlas Œsterreichs ; Ibid., 1860) ; *Atlas de l'Allemagne* (Hist.-geogr. Schulatlas von Deutschland, Ibid., 1866). Citons, dans un autre ordre : *Comte Ruppert le cavalier* (Pfalzgraf Ruppert der Cavalier ; Munich, 1854), étude historique, et trois comédies historiques : *Mort héroïque du comte Arlo*, *Dernière guerre civile de la maison Wittelsbach* et *le Chemin du bonheur*. Une publication anonyme *les Iambes d'un vieux gibelin* (Iamben eines greisen Ghibellinen, Bonn, 1876) a été attribuée à M. Spruner.

SPULLER (Eugène), publiciste et homme politique français, né à Seurre (Côte-d'Or), le 8 décembre 1835, d'un père étranger, établi dans cette ville, fit ses études au collège de Dijon, y suivit les cours de la faculté de droit et s'inscrivit au barreau de Paris, où il se lia avec M. Gambetta. Il plaida peu et entra dans le journalisme vers 1863, d'abord comme correspondant du journal *l'Europe* de Francfort, puis comme collaborateur de divers journaux de Paris : *le Nain jaune*, *le Journal de Paris*, *la Revue politique*, etc. Aux élections de 1869, il combattit la candidature de M. Emile Ollivier à Paris et concourut au succès de l'élection Bancel. La révolution du 4 septembre 1870 ouvrit un champ plus vaste à son activité. Il quitta Paris en ballon avec M. Gambetta le 7 octobre 1870 et fut son collaborateur assidu en province, sans occuper toutefois aucune position officielle auprès de la délégation du gouvernement soit à Tours, soit à Bordeaux. Au mois de novembre 1871, M. Eug. Spuller prit part à la création du journal de M. Gambetta, *la République française*, en devint plus tard rédacteur en chef, et son habileté de publiciste contribua pour beaucoup au succès immédiat de l'organe de l'opportunisme républicain. Il prit, en décembre 1872, l'initiative du pétitionnement pour la dissolution de l'Assemblée qui, sans hâter le résultat, réunit plus d'un million de signatures. Membre du syndicat de la presse de Paris, il fut choisi par le conseil municipal comme délégué suppléant pour les élections sénatoriales du 30 janvier 1876.

Candidat républicain dans le IIIe arrondissement de Paris, où il avait pour concurrents MM. Dietz-Monnin, républicain conservateur, et Bonnet-Duverdier, candidat radical, M. Spuller obtint, le 20 février, une majorité relative de 8256 voix et fut élu au scrutin de ballottage, par 12065 voix contre 490 obtenues par M. Bonnet-Duverdier. Il s'inscrivit au groupe de l'Union républicaine, dont il fut un des membres les plus influents. L'un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, il fut réélu sans concurrent, le 14 octobre suivant, par 14530 voix. A la Chambre, M. Spuller, membre de nombreuses et importantes commissions, a traité avec autorité les questions de politique étrangère et d'enseignement ; il fut rapporteur du budget du ministère des affaires étrangères, du projet de loi sur la collation des grades présenté par M. Waddington (mai 1876), de celui de la liberté de l'enseignement supérieur, dû à M. J. Ferry (mai-juin 1879), etc. Depuis son entrée à la Chambre, M. Spuller, sans devenir étranger à la direction de *la République française*, en avait abandonné la rédaction en chef.

A part sa collaboration à divers journaux et recueils, il a publié : *l'Allemagne, du grand interrègne à la bataille de Sadowa* (1272-1866), extrait de la nouvelle *Encyclopédie générale*, à laquelle il a fourni divers autres articles remarqués ; *Petite histoire du second Empire, utile à lire avant le plébiscite* (1870, in-16) ; *Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus* (1876, in-18) ; *Michelet, sa vie et ses œuvres* (1876, in-8) ; un recueil de ses *Conférences* (1879), etc.

Son frère aîné, M. François-Auguste SPULLER, préfet de la Haute-Marne du 5 septembre 1870 au 15 mars 1871, et plus tard du département de Vaucluse (décembre 1877) et de la Somme (mars 1879), a été décoré de la Légion d'honneur le 14 juillet 1880.

SPURGEON (Charles-Habdon), prédicateur anglais, né à Kelvedon (Essex), le 19 juin 1834, d'une famille de prédicateurs appartenant à la secte des indépendants, fut destiné aux mêmes fonctions. Il avait seize ans, lorsqu'il prêcha pour la première fois dans un village avec le plus grand succès, et fut choisi comme prédicateur par la population. « L'enfant prêcheur » fut appelé tous les jours à parler dans des réunions de baptistes, souvent en plein air. Il devint, en 1853, prédicateur de la commune baptiste de New-Parkstreet à Londres.

Dès ce moment, sa popularité, grâce à l'intervention de la presse anglaise, ne connut plus de bornes. Les temples ordinaires ne suffisant plus à son auditoire, il prêcha dans les plus vastes salles de concerts, contenant jusqu'à quinze mille personnes. En octobre 1856, l'encombrement du local où il parlait ayant causé la mort d'un certain nombre de personnes, on ouvrit une souscription pour lui construire à Londres une nouvelle église qui prit le nom de Tabernacle métropolitain. Cette église, achevée en 1861, était disposée pour contenir environ neuf mille auditeurs. M. Spurgeon n'en prêchait pas moins hors de Londres, et souvent en libre campagne devant des multitudes étagées en amphithéâtre sur les coteaux. Toutefois, il ne s'adressait pas spécialement aux masses, mais aux classes moyennes. Le

prédicateur baptiste s'emparait de son auditoire par la puissance de son organe, l'inépuisable fécondité de sa parole, la vivacité de l'action, l'extrême clarté de ses explications religieuses et un singulier mélange de réalisme et de fantaisie. Il parlait d'abondance et sa chaire fut une tribune, entourée de sténographes recueillant ses improvisations pour les livrer aux journaux.

M. Spurgeon a fondé des publications périodiques au service de sa communion : l'*Almanach de New-Parkstreet* (1859 et suiv.), et le journal *la Truelle et l'épée* (the Sword and the trowel, 1865 et suiv.). On a composé un recueil anglais de ses sermons, sous le titre de *Perles de M. Spurgeon* (Gems from. S.; 1859), traduit en français sous le simple titre de *Choix de sermons* (Toulouse, 1860-1861, t. I-II), et un recueil d'*Anecdotes et sentences* (Anecdotes and sayings of S.; 1865).

SQUIER (Ephraïm-George), voyageur et antiquaire américain, né à Bethlehem (État de New-York), le 17 juin 1821, fit des études de génie civil, entra de bonne heure dans la presse américaine, et s'attacha au parti whig. Son goût pour les recherches historiques le conduisit, dès 1842, à explorer les antiquités indiennes de la vallée du Mississipi; il prit part à l'expédition archéologique de Davy et à l'ouvrage qui en fut le résultat : *Anciens monuments de la vallée du Mississipi* (Washington, 1848). Peu de temps après, il fut envoyé comme chargé d'affaires dans le Nicaragua. [illegible] alors au parti radical, il combattit avec énergie l'influence anglaise et travailla à ouvrir à son pays les ports de l'Amérique centrale où il fut chargé d'affaires. Il donna à son retour : *Esquisses d'un voyage dans le Nicaragua* (New-York, 1851), puis *le Nicaragua, son peuple, ses vues et ses monuments* (New-York et Londres, 1852, 2 vol.). Dans ce dernier ouvrage, il décrit les débris des antiquités américaines et en tire une vive lumière pour l'histoire des temps primitifs. Il avait donné dans l'intervalle *les Antiquités de l'État de New-York* (Buffalo, 1851).

M. Squier vint ensuite en Europe pour compléter, dans nos bibliothèques, ses recherches sur les anciennes langues de l'Amérique centrale. De retour à New-York il fut envoyé dans l'État de Honduras pour préparer le tracé du chemin de fer projeté entre les deux mers, puis fut nommé agent diplomatique au Pérou, en 1863, et y resta trois ans.

Il faut encore citer de lui un livre intitulé : *Waikna or Adventures on the Mosquito shore* (New-York, 1855), sous le pseudonyme de *Samuel A. Bard*; un traité sur *le Serpent, symbole religieux des anciens peuples*, etc. (Serpent symbol; New-York, 1851); *Notes on Central America; the States of Honduras and San Salvador* (1855), formant le pendant de son principal ouvrage sur le Nicaragua; *les États de l'Amérique centrale* (the States of central Am. 1851; nouv. édit., 1870); *Monographie des auteurs qui ont écrit sur les dialectes des aborigènes de l'Amérique* (Monograph of Autors who have written on the aborig. lang. of America; 1860), etc. Ses recherches géographiques lui ont valu une médaille de la Société de géographie de Paris.

STAAFF (Ferdinand-Nathanaël), officier et littérateur suédois, né à Stockholm, le 7 juillet 1823, est fils d'un jurisconsulte distingué, Pierre Staaff. Entré, dès 1841, dans l'artillerie suédoise, il fut admis, en 1853, dans l'état-major royal de son pays, et chargé, en outre, de l'enseignement de la littérature française à l'Académie militaire de Carlberg. En 1862, il fut nommé au poste d'attaché militaire à la légation de Suède et de Nor-

vège à Paris, avec le grade [illegible] 1876, il fut promu colonel [illegible] mandeur de la Légion [illegible]

Le major Staaff [illegible] pour l'enseignement [illegible] remarquable Cours de littérature [illegible] prenant des extraits de [illegible] poëtes depuis l'origine de [illegible] nos jours, avec [illegible] ques en français [illegible] tuli, etc.; Stockholm, 1859-[illegible] des ouvrages les plus complets [illegible] de ce genre; puis ses [illegible] *française contemporaine* [illegible] contenant, avec notices et [illegible] ces diverses de 190 auteurs [illegible] cemment. L'auteur a publié [illegible] pour y rééditer ses [illegible] forme entièrement française : *la littérature française*, depuis la formation de la [illegible] nos jours (1865-1873, 3 vol. [illegible]

STAEMPFLI (Jacques), [illegible] et l'un des chefs du parti [illegible] Schüpfen (canton de Berne) [illegible] sans, reçut une instruction [illegible] comme petit clerc [illegible] puis vint en France, où [illegible] gue du pays, il se [illegible] mestique. De retour à Berne [illegible] du droit, sous Guillaume [illegible] en 1843. Dès lors il se fit [illegible] membres les plus ardents [illegible] en 1845, à la rédaction de [illegible] qui en était le principal [illegible] giquement la réunion du [illegible] commission spéciale de [illegible] ayant triomphé en 184[illegible] M. Ochsenbein, pour [illegible] mission. Ces deux [illegible] tardèrent pas à se [illegible] détail et devinrent [illegible]

Appelé, en juillet 184[illegible] seil d'État, M. Staempfli [illegible] nances, et s'occupa [illegible] force militaire centrale [illegible] présentait le canton de Berne [illegible] l'anéantissement du [illegible] guerre aux sept cantons [illegible] fit exposa hautement les [illegible] pour une constitution [illegible] tion centrale plus puissante [illegible] ration, et pour l'expulsion [illegible] sorier de guerre pendant [illegible] qui se termina par la [illegible]

M. Staempfli se prononça [illegible] nouvelle constitution [illegible] liberté qu'elle n'en [illegible] avantages commerciaux [illegible] Cette opposition faillit [illegible] bre du conseil national [illegible] ques de M. Ochsenbein, qu'il [illegible] de vouloir introduire [illegible] pays. Cette tactique [illegible] ils fut reconnue de [illegible] promptement de cette [illegible] fut nommé l'année [illegible] président du canton [illegible] gouvernement radical, et [illegible] cession d'avocat, sans [illegible] zeite de Berne et de [illegible] litique. Des l'année [illegible] nèrent de nouveau la [illegible] même fut nommé par la [illegible] national.

Nommé vice-président [illegible] élection très disputée [illegible]

[illegible] 1859. Il est entré, en 1860, [illegible] de la Confédération suisse, [illegible] département militaire. Il fut élu [illegible] fédérale, président de la [illegible], et l'on remarqua son oppo[illegible] faites par la France rela[illegible] de commerce et à la neu[illegible] provinces septentrionales de la [illegible] le département militaire en 1863 [illegible] à la [illegible] l'année par M. Forne[illegible] comme représentant au [illegible] de Vaud. En 1866, il se [illegible] pour prendre la direc[illegible] par actions de la Banque fédé[illegible]. En 1873, il fut appelé à siéger [illegible] arbitral, chargé de juger l'af[illegible]. — M. Staempfli est mort à [illegible] mai 1879.

[illegible] Voy. Hetzel.

[illegible] (Adolphe-Guillaume-Théodore), écri[illegible], né le 22 octobre 1805, à Prenzlau [illegible], il ses grades à Halle, et professa [illegible] pédagogique de cette ville. En [illegible] au collège d'Oldenbourg, dont il fut [illegible]. Forcé par sa santé de se [illegible], il se fixa, en 1854, à Ber[illegible] ses travaux de philosophie, [illegible] d'esthétique. Il a épousé Mme Fan[illegible]. M. Stahr a fait divers [illegible] en France et en Italie. — Il [illegible] Wiesbaden, le 3 octobre 1876.

[illegible] ouvrage a pour titre : *le Torse, ou* [illegible] et les monuments d'art des an[illegible], oder Kunst, Künstler und Kunst[illegible]; Brunswick, 1854-1855, 2 vol.), [illegible] de l'art antique au double point de [illegible] et de l'archéologie. Parmi ses [illegible], plusieurs fois réimprimés, on cite : [illegible] Halle, 1830-1832, 2 vol.); *Aristote* [illegible] (Leipzig, 1863); une édition [illegible] allemande et notice critique de la [illegible] (Ibid., 1836-1838, 3 livrai[illegible] d'Immermann (Hambourg, [illegible] littéraire et biographique; *Revue du* [illegible] (Oldenbourg, 1855, 3 vol.); [illegible] (Ein Jahr in Italien; Ibid., [illegible] 3 vol.; 2[e] édit., 1853), *les Républi*[illegible] (die Republikaner in Neapel; Ber[illegible] vol.), roman historique; *la Revolu*[illegible] (Oldenbourg, 1850; 2[e] édit., 1851); [illegible] à Paris (Ein Monate in Paris; [illegible] 2 vol.); *Weimar et Jena* (Ibid., 1852, [illegible]; *G. E. Lessing*, sa [illegible] 1859; 5[e] édit. 1877); [illegible] (Bilder aus dem Alterthum; [illegible] Ein Winter in Rom [illegible], puis quelques relations de [illegible] du Midi, notamment de [illegible] d'Anatole et les Annales de [illegible] le texte des illustrations de Kaul[illegible] de Goethe [illegible] Grandes Frauen[illegible] 1868, 4[e] édit., 1876), etc., [illegible] un nombre considérable d'articles [illegible] littéraire dans divers journaux et [illegible] de l'Allemagne, enfin deux [illegible], publiés après sa mort : [illegible] (Aus der Jugendzeit,

[illegible] (Camille-Marie), pianiste et compo[illegible], né à Rome, le 13 mars 1811, et [illegible] Civita-Vecchia, fut formé par [illegible] et par M. F. Ze[illegible] Médicis. Il vint à Paris en [illegible] trois ans à la préfecture de la

Seine, et ne put se livrer exclusivement à l'étude du piano qu'en 1830. Il prit alors les leçons de Kalkbrenner et Pessy et fut élève de Reicha, au Conservatoire (1831-34). Depuis 1836, il donna des concerts annuels, particulièrement consacrés à ses propres œuvres. M. Stamaty a été décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

On cite parmi ses compositions : 12 *Études pittoresques*; 12 *Études musicales*; 25 *Études adoptées par le Conservatoire*; *la Sicilienne*; *la Gigue écossaise*; *la Sérénade espagnole*; *la Savoyarde*; *la Marche hongroise*; *la Chasse au cerf*; *Rondo-caprice*; des *Romances*, *Souvenirs*, *Fantaisies* et variations sur plusieurs de nos principaux opéras (1839 et suiv.).

STANHOPE (Philippe-Henry Stanhope, 5[e] comte), historien et pair d'Angleterre, né le 30 janvier 1805, à Walmer-Castle, est le représentant d'une famille élevée à la pairie par la reine Anne, en 1718. Sous le nom de lord Mahon, second titre nobiliaire de la famille, il fit ses études à l'université d'Oxford, qui, en 1834, lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes pour Wooton-Basset (1830), il vota avec le parti conservateur, et, après l'adoption du bill de la réforme parlementaire, qu'il avait combattu, il fut obligé de résigner son mandat pour cause de corruption électorale (1832). Réélu en 1835, il représenta le bourg d'Hertford jusqu'en 1852.

Deux fois lord Mahon est arrivé aux emplois publics, l'une comme sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (1834-1835), l'autre comme secrétaire du bureau des Indes (1845-1846). Faisant partie du cabinet Peel, il fut favorable au rappel des lois sur les céréales, et, dès qu'il fut rentré dans l'opposition, il s'opposa à ce que lord J. Russell abolît l'acte de navigation, qui en était une des conséquences; il perdit son mandat aux élections qui suivirent. La mort de son père le fit entrer à la Chambre des Lords en 1855. Il a reçu le titre de recteur de l'université d'Aberdeen.

Comme historien, lord Stanhope a publié des travaux remarquables. Son premier ouvrage est une *Histoire de la guerre de succession en Espagne* (History of the war of the succession in Spain; 1832, in-8), pour laquelle il mit à contribution les mémoires manuscrits laissés sur cette époque par son aïeul Alexandre Stanhope, qui concourut aux négociations diplomatiques. Il écrivit ensuite une *Histoire d'Angleterre depuis la paix d'Utrecht* (History of England from the peace of Utrecht; 1836, 2 vol.; 5[e] édit., 1873), conduite jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, et que plus tard il continua jusqu'à la paix de Versailles (3[e] édit., 1853-1854, 7 vol.), dans cette histoire, où l'on remarque l'étude consciencieuse des sources et la clarté de l'exposition, on voit l'auteur se dépouiller peu à peu, dans le courant du récit, des préjugés politiques et du torysme; un épisode des plus dramatiques, l'insurrection jacobite de 1745 en Écosse, parut isolément en 1851 sous le titre *the forty five*.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore du noble écrivain : *la Vie de Bélisaire* (a Life of Belisarius; 1848, nouv. édit.); *la Vie du grand Condé* (a Life of the great Condé; 1840, in-8), dont il a pris lui-même le soin de donner une traduction française; l'édition de la *Correspondance du grand comte de Chesterfield* (Letters of the great earl of Chesterfield; 1845, 4 vol.), qu'il compte au nombre de ses aïeux, enfin un choix des articles qu'il a insérés dans la *Quarterly Review* sous le titre : *Essais historiques* (Historical essays; 1848). C'est à lui que, par testament, sir R. Peel et le duc de Wellington ont légué la tâche de mettre leurs papiers en ordre et de les rendre publics

président du conseil en 1859. Il est entré, en 1860, dans le ministère de la Confédération suisse, comme chef du département militaire. Il fut élu en 1861, par l'Assemblée fédérale, président de la Confédération suisse, et l'on remarqua son opposition aux propositions faites par la France relativement à un traité de commerce et à la neutralisation des provinces septentrionales de la Savoie. Il reprit le département militaire en 1863 et fut remplacé à la fin de l'année par M. Fornerod, comme ministre et comme représentant au Conseil fédéral du canton de Vaud. En 1865, il se retira de la vie politique, pour prendre la direction de la Société par actions de la Banque fédérale de Berne. En 1873, il fut appelé à siéger dans le tribunal arbitral, chargé de juger l'affaire de *l'Alabama*. — M. Staempfli est mort à Berne, le 15 mai 1879.

STAHL (P. J.). Voy. HETZEL.

STAHR (Adolphe-Guillaume-Théodore), écrivain allemand, né le 22 octobre 1805, à Prenzlau (Prusse), prit ses grades à Halle, et professa dix ans à l'Institut pédagogique de cette ville. En 1836 il passa au collège d'Oldenbourg, dont il fut un des administrateurs. Forcé par sa santé de se retirer du professorat, il se fixa, en 1854, à Berlin, où il poursuivit ses travaux de philosophie, d'archéologie et d'esthétique. Il a épousé Mme Fanny Lewald (voy. ce nom). M. Stahr a fait divers voyages et séjours en France et en Italie. — Il est mort à Wiesbaden, le 3 octobre 1876.

Son principal ouvrage a pour titre : *le Torse, ou l'Art, les artistes et les monuments d'art des anciens* (Torso, oder Kunst, Künstler und Kunstwerke der Alten; Brunswick, 1854-1855, 2 vol.), qui traite de l'art antique au double point de vue de l'esthétique et de l'archéologie. Parmi ses autres livres, plusieurs fois réimprimés, on cite : *Aristotelia* (Halle, 1830-1832, 2 vol.); *Aristote chez les Romains* (Leipzig, 1834); une édition avec traduction allemande et notice critique de la *Politique* d'Aristote (Ibid., 1836-1838, 3 livraisons); *Caractéristique d'Immermann* (Hambourg, 1842), étude littéraire et biographique; *Revue du théâtre d'Oldenbourg* (Oldenbourg, 1845, 3 vol.); *Une Année en Italie* (Ein Jahr in Italien; Ibid., 1847-1850, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1853); *les Républicains à Naples* (die Republikaner in Neapel; Berlin, 1849, 3 vol.), roman historique; *la Révolution en Prusse* (Oldenbourg, 1850; 2ᵉ édit., 1852); *Deux mois à Paris* (Zwei Monate in Paris; Ibid., 1851, 2 vol.); *Weimar et Iéna* (Ibid., 1852, 2 vol., nouvelle édit., 1855); *G. E. Lessing, sa vie et ses écrits* (Berlin, 1858; 8ᵉ édit. 1877); *Figures antiques* (Bilder aus dem Alterthum; Ibid., 1863-1866, 4 parties) *Un Hiver à Rome* (Ein Winter in R. 1869); puis quelques relations de voyage; des traductions du grec, notamment de plusieurs ouvrages d'Aristote et les *Annales* de Tacite (1871); le texte des illustrations de Kaulbach, *les Femmes de Gœthe* (die Gœthes Frauengestalten; Ibid., 1865-1866, 6ᵉ édit., 1878), etc., sans compter un nombre considérable d'articles de critique littéraire dans divers journaux et revues périodiques de l'Allemagne, enfin deux volumes de poésies, publiés après sa mort : *Souvenirs de jeunesse* (Aus der Jugendzeit, Schwerin).

STAMATY (Camille-Marie), pianiste et compositeur français, né à Rome, le 23 mars 1811, et fils d'un consul de Civita-Vecchia, fut formé par sa mère, excellente musicienne, et par M. F. Benoist, alors à la villa Medicis. Il vint à Paris en 1824, fut attaché trois ans à la préfecture de la Seine, et ne put se livrer exclusivement à l'étude du piano qu'en 1830. Il prit alors les leçons de Kalkbrenner et Fessy et fut élève de Reicha, au Conservatoire (1833-34). Depuis 1835, il donna des concerts annuels, particulièrement consacrés à ses propres œuvres. M. Stamaty a été décoré de la Légion d'honneur le 16 août 1862.

On cite parmi ses compositions : 12 *Études pittoresques*; 12 *Études musicales*; 25 *Études* adoptées par le Conservatoire; *la Sicilienne*; *la Gigue écossaise*; *la Sérénade espagnole*; *la Savoyarde*; *la Marche hongroise*; *la Chasse au cerf*; *Rondo-caprice*; des *Romances*, *Souvenirs*, *Fantaisies* et variations sur plusieurs de nos principaux opéras (1839 et suiv.).

STANHOPE (Philippe-Henry STANHOPE, 5ᵉ comte), historien et pair d'Angleterre, né le 30 janvier 1805, à Walmer-Castle, est le représentant d'une famille élevée à la pairie par la reine Anne, en 1718. Sous le nom de lord Mahon, second titre nobiliaire de la famille, il fit ses études à l'université d'Oxford, qui, en 1834, lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Entré à la Chambre des Communes pour Wooton-Basset (1830), il vota avec le parti conservateur, et, après l'adoption du *bill* de la réforme parlementaire, qu'il avait combattu, il fut obligé de résigner son mandat pour cause de corruption électorale (1832). Réélu en 1835, il représenta le bourg d'Hertford jusqu'en 1852.

Deux fois lord Mahon est arrivé aux emplois publics, l'une comme sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (1834-1835), l'autre comme secrétaire du bureau des Indes (1845-1846). Faisant partie du cabinet Peel, il fut favorable au rappel des lois sur les céréales, et, dès qu'il fut rentré dans l'opposition, il s'opposa à ce que lord J. Russell abolît l'acte de navigation, qui en était une des conséquences; il perdit son mandat aux élections qui suivirent. La mort de son père le fit entrer à la Chambre des Lords en 1855. Il a reçu le titre de recteur de l'université d'Aberdeen.

Comme historien, lord Stanhope a publié des travaux remarquables. Son premier ouvrage est une *Histoire de la guerre de succession en Espagne* (History of the war of the succession in Spain; 1834, in-8), pour laquelle il mit à contribution les mémoires manuscrits laissés sur cette époque par son aïeul Alexandre Stanhope, qui concourut aux négociations diplomatiques. Il écrivit ensuite une *Histoire d'Angleterre depuis la paix d'Utrecht* (History of England from the peace of Utrecht; 1836, 2 vol.; 4ᵉ édit., 1872), conduite jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, et que plus tard il continua jusqu'à la paix de Versailles (3ᵉ édit., 1853-1854, 7 vol.), dans cette histoire, où l'on remarque l'étude consciencieuse des sources et la clarté de l'exposition, on voit l'auteur se dépouiller peu à peu, dans le courant du récit, des préjugés politiques et du torysme; un épisode des plus dramatiques, l'insurrection jacobite de 1745 en Écosse, parut isolément en 1851 sous le titre *the forty five*.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore du noble écrivain : *la Vie de Bélisaire* (a Life of Belisarius; 1848, nouv. édit.); *la Vie du grand Condé* (a Life of the great Condé; 1840, in-8), dont il a pris lui-même le soin de donner une traduction française; l'édition de la *Correspondance du grand comte de Chesterfield* (Letters of the great earl of Chesterfield; 1845, 4 vol.), qu'il compte au nombre de ses aïeux; enfin un choix des articles qu'il a insérés dans la *Quaterly Review* sous le titre : *Essais historiques* (Historical essays; 1848). C'est à lui que, par testament, sir R. Peel et le duc de Wellington ont légué la tâche de mettre leurs papiers en ordre et de les rendre publics

quand il le jugera convenable. Une première partie des *Mémoires de sir R. Peel* (Memoirs of sir R. Peel; 1856, t. I, in-8) a paru, avec le concours de M. Edw. Cardwell.

Lord Stanhope est devenu en 1846 président de la Société des antiquaires d'Angleterre. Il a été aussi élu associé étranger de l'Institut de France (Académie des sciences morales) le 11 mai 1872, en remplacement de Grote. — Il est mort le 24 décembre 1875.

De son mariage avec la fille de sir Edw. Kerrison (1834), il a eu cinq enfants, dont l'aîné, Arthur-Philippe-Henry, né en 1838, à Londres, devenu, en 1862, capitaine aux grenadiers-gardes, sous le titre de vicomte Mahon, est entré au Parlement en 1868.

STANLEY (William-Owen), homme politique anglais, né le 13 novembre 1802, à Alderley (comté de Chester), est frère jumeau du deuxième baron Stanley, mort en 1869. Il fit son éducation au collège d'Eton et dans les universités d'Allemagne, entra en 1822 aux grenadiers de la garde et donna sa démission en 1836 du grade de capitaine. L'année suivante, il devint membre de la Chambre des Communes pour le bourg d'Anglesey qu'il représenta jusqu'en 1847, et fut réélu en 1850 par la ville de Chester et en 1857 reçut un nouveau mandat du bourg de Beaumaris, qui l'a réélu en 1869. Il vota avec le parti libéral et il s'est prononcé ouvertement pour une extension du suffrage, l'impôt direct, la réforme ecclésiastique et le scrutin secret.

STANLEY (Frédéric-Arthur), homme politique anglais, né à Londres en 1841, est le second fils du 14e comte de Derby. Élevé au collège d'Eton, il entra dans l'armée en 1858 et se retira avec le grade de capitaine des grenadiers de la garde en 1862. Il fit partie du conseil de l'Amirauté en 1868, puis devint secrétaire des finances au ministère de la guerre (février 1874). Il représenta le bourg de Preston à la chambre des communes de 1865 à 1868; puis le district de North-Lancashire et appartient au parti conservateur. Il est héritier présomptif du 15e comte de Derby. (Voy. ce nom.)

STANLEY (Arthur-Penrhyn), théologien, prédicateur et historien anglais, né vers 1815, est fils de l'évêque de Norwich. Élevé d'abord à Rugby, par le docteur Arnold, il fit de brillantes études à l'université d'Oxford, obtint plusieurs prix notamment pour son poème *les Bohémiens* (the Gypsies). Après avoir pris ses grades de docteur en théologie, il devint membre du collège de l'université, prédicateur, puis secrétaire de l'université (1862), chanoine de Canterbury (1851) et professeur d'histoire ecclésiastique. Aumônier de l'évêque de Londres de 1858 à 1863, il fut nommé, à cette dernière date, au poste élevé de doyen de Westminster. En 1872, il assista au congrès des vieux catholiques à Cologne. Il a été recteur de l'université de Saint-André, de 1875 à 1877. En 1879, après la mort de l'ex-prince impérial, il consentit à lui faire élever un monument dans Westminster; projet qui devant la désapprobation de la Chambre, n'eut pas de suite. Il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales) en 1864.

Le premier ouvrage du rév. Stanley est une remarquable biographie de son premier maître : *Life of Dr Arnold* (1844). Ses autres travaux sont : *Histoire et essais sur l'époque des apôtres* (Stories and Essays on the apostolical Age, 1846); *Notice sur l'évêque Stanley*, son père (1850); les *Épîtres aux Corinthiens* (Epistles to the Corinthians, 1854); *Sinaï et Palestine* (Sinai and Palestine, etc., 1856); [illegible] Westminster [illegible] 3e édit., 1868); [illegible] Three Irish Churches, 1869 [illegible] et l'État (1870); le Symbole [illegible] Nicean Creed, 1871 [illegible] ses cours : *Cours sur l'histoire* [illegible] (Lectures on the history of [illegible] 2e edit. 1862); *Cours sur* [illegible] *juive* (Lectures on the history [illegible] Churches, 1863-1865, 2 vol.); [illegible] de l'Église d'Écosse (1872), [illegible] prédicateurs de l'Angleterre [illegible] édité plusieurs volumes de sermons [illegible] boré au *Dictionnaire de la Bible* [illegible] Smith, au Dictionnaire [illegible] revues périodiques.

STANLEY (John Rowlands [illegible]) de Henry-Morton), [illegible] anglaise, est né à [illegible] quinze ans il s'embarqua [illegible] comme garçon de cabine, [illegible] Orléans, trouva un [illegible] nommé Stanley, qui l'adopta, [illegible] sans testament, le laissa [illegible] Il s'engagea alors dans l'armée [illegible] fait prisonnier par les fédéraux [illegible] un navire de guerre. [illegible] journal le New-York Herald [illegible] suivre l'expédition anglaise [illegible] ensuite correspondant [illegible] France et l'Espagne. En octobre [illegible] par Gordon Bennett, propriétaire [illegible] expédition à la recherche de [illegible] dont on n'avait plus de [illegible] ans. Il arriva à Zanzibar [illegible] plusieurs semaines de préparatifs [illegible] pour l'intérieur de l'[illegible] d'indigènes; arrêté à plusieurs [illegible] nombreuses difficultés, il [illegible] Livingstone, le 3 novembre [illegible] bords du lac Tanganyika. [illegible] semble la partie nord [illegible] qu'il ne déverse point ses eaux [illegible] deux explorateurs se quittèrent [illegible] et Stanley rentra en Europe [illegible] ce premier voyage, [illegible] fut l'objet d'une publication [illegible] *Comment j'ai retrouvé* [illegible] Livingstone), traduit [illegible] (1873, gr. in-8, avec gravures [illegible] éditions).

En 1874, M. Stanley [illegible] expédition dans l'intérieur [illegible] du *New-York Herald* [illegible] dons. Il reprit le même chemin [illegible] de 300 hommes, en février [illegible] reconnu le lac Victoria [illegible] roi d'Ouganda, chez qui [illegible] français Linant, mort depuis [illegible] 1er janvier 1876, et [illegible] nisme; il employa les années [illegible] ploration des réservoirs du [illegible] des nombreux cours d'eau [illegible] principalement du Congo et [illegible] son retour en Europe, [illegible] par la Société de [illegible] 1878, puis se rendit [illegible] reprit l'établissement [illegible] hollandais en Afrique, [illegible] sence sur le Congo [illegible] année. Il a été décoré [illegible] 28 janvier 1878.

[illegible] plus haut, on a traduit [illegible] *Terre de servitude* [illegible] *les voyages de Livingstone* [illegible] d'un coup d'œil sur [illegible] géographie de l'Afrique; *Lettres* [illegible] *et voyages et ses découvertes* [illegible] (1878, in-18); [illegible] (Through the [illegible] 2 vol. in-8, avec cartes et [illegible] découverte des sources [illegible] la circumnavigation des lacs [illegible]

[illegible], homme politique anglais, [illegible] au collège de [illegible] il entra au barreau en [illegible] à la Chambre des Communes [illegible] et prit place [illegible] promptement remarquer [illegible] de parole et sa connaissance [illegible] présenta, au sujet [illegible] une motion qui [illegible] dans l'administration [illegible] le ministère. [illegible] d'appeler à siéger [illegible] au mois d'avril [illegible] M. Stansfeld se [illegible] une convention [illegible] III, et à cette occasion [illegible] démission [illegible] Hardy [illegible] à Halifax [illegible] président du [illegible] il se retira avec le cabinet [illegible]

[illegible] (Pierre-Albert-Alexandre), [illegible] né à Paris le 26 janvier 18[illegible], fils [illegible] de Suisse à Paris, fit [illegible] la direction de son père, les [illegible] Bourbon, et reçut en outre les [illegible] et de Th. Jouffroy. Après [illegible] traduction anonyme de trois [illegible] Goetz de Berlichingen, Egmont [illegible] sous son nom cette dernière [illegible] magistrales lithographiques [illegible] Rédacteur du [illegible] M. Stapfer qui avait [illegible] de juillet, vécut depuis dans [illegible]

[illegible], M. Paul STAPFER, né à Paris [illegible] au lycée Bonaparte, [illegible] professeur de français au collège [illegible] à [illegible] temps professeur [illegible] le [illegible] juillet 18[illegible], professeur [illegible] à la faculté de Grenoble.

[illegible] Stapfer a publié : *Petite comédie de la* [illegible] *de Molière* [illegible] *les trois écoles* [illegible] *les Artistes juges et* [illegible] *Causeries guernesiaises* [illegible] et *Causeries parisiennes* [illegible] *Laurence Sterne*, sa personne et ses [illegible] précédée d'un fragment [illegible] 2 vol. in-8; M. P. Stapfer [illegible] la *Bibliothèque universelle de Genève* [illegible] etc.

[illegible] (Michel-Ghislain), peintre belge, [illegible] en 179[illegible], et fils de l'imprimeur [illegible] de Namur, après le [illegible] son père, et vint pour [illegible] à Bruxelles. En 1821 et 1823, il remporta le grand prix de peinture historique à Anvers et à Bruxelles, en 1824 le grand prix de portrait à Gand. Il travailla avec David à son dernier tableau *Mars et Vénus*, et après la mort du maître, vint l'exposer en France, au Salon de 1827. David l'avait aussi chargé, en mourant, d'éditer les belles gravures du *Couronnement*, du *Jeu de Paume*, etc.

De France, M. Stapleaux passa en Italie, où il fit les portraits des principaux membres de la famille Bonaparte, *la comtesse de Survilliers*, *la princesse Charlotte*, femme du prince Napoléon-Louis, *la princesse Camerata*, *les Enfants du prince Jérôme*, etc. Il fut ensuite appelé à la cour de Wurtemberg (1834) et passa deux années à Stuttgart. Il fit les portraits des princesses *Marie* et *Sophie*, filles du roi, exécuta divers tableaux pour les palais de la ville, etc. De retour à Bruxelles, en 1836, il n'a plus guère quitté cette ville, où il a obtenu la fortune avec la réputation. M. Stapleaux a été professeur à l'Académie royale des beaux-arts.

On cite parmi ses grands tableaux : *la Mort de Cléopâtre*, *Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un galérien*, *le Retour de l'Enfant prodigue*, *Napoléon à Sainte-Hélène*. Surtout connu comme peintre de portraits, il en a envoyé deux à l'Exposition de Paris, en 1855.

STAS (Jean-Servais), chimiste belge né à Louvain, le 21 septembre 1813, étudia la médecine et fut reçu docteur. Spécialement occupé de chimie, il devint professeur de cette science à l'École militaire de Bruxelles, président de la commission des poids et mesures et commissaire des monnaies. Il fut délégué par son gouvernement à la Commission internationale du mètre et prit une part remarquée à ses travaux. Membre de l'Académie de Bruxelles, depuis le 14 décembre 1841, il a été élu correspondant de l'Institut le 16 juin 1882. Il est officier de l'ordre de Léopold.

Nous citerons de M. Stas : *Recherches sur le véritable poids atomique du carbone*; *Recherches médico-légales sur la nicotine*; *Recherches chimiques sur la phlorizine*; *Mémoire sur les types chimiques*, avec M. Dumas; *Nouvelles recherches sur les proportions chimiques* (1865); *Sur une modification de la méthode d'essai des matières d'argent par voie humide* (1860); *Recherches de statique chimique* (1871), etc.

STAUFFENBERG (François-Auguste, baron Schenk de), homme politique allemand, né à Wurtzbourg, le 3 août 1834, suivit les cours de droit à l'université de sa ville natale et à celle de Heidelberg, appartint quelque temps à la magistrature, puis se retira dans ses propriétés. Élu député à la Chambre de Bavière en 1866 et au Parlement douanier en 1868, il devint un des chefs du parti progressiste et défendit les intérêts nationaux, dans la discussion des conventions de Zollverein, du budget de la guerre en 1870 et de la convention de Versailles. Président de la Chambre de 1873 à 1875, il soutint avec énergie la nouvelle division des circonscriptions électorales faite par le ministère dans un but politique. Député de Munich au Reichsrath de l'Empire, il y appartint au parti national libéral, et l'influence qu'il y acquit le fit choisir constamment pour vice-président. Il s'y occupa spécialement de la législation locale de l'Alsace-Lorraine, qui fut adoptée par le Reichsrath, le 23 mars 1877 et des lois contre les socialistes. Aux élections du 30 juillet 1878, pour le Reichsrath, M. de Stauffenberg, échoua à Munich contre le candidat clérical, mais fut réélu plus tard, dans le collège de Brunswick.

haut, on a traduit
Terre de servitude
voyages de Living-
l'un coup d'œil sur
de l'Afrique; *Lettres*
ages et ses découver-
e 1877 (1878, in-18);
térieur (Trough the
in-8, avec cartes et
rte des sources mé-
navigation des lacs

me politique anglais,
Élevé au collège de
entra au barreau en
a Chambre des Com-
alifax, et prit place
promptement remar-
le et sa connaissance
il présenta, au sujet
, une motion qui si-
s dans l'administra-
nettre le ministère.
de l'appeler à siéger
uté au mois d'avril
m de M. Stansfeld se
azzini dans une con-
., et à cette occasion
donna sa démission
secrétaire pour l'Inde
a Trésorerie, en dé-
lu député à Halifax
1871, président du
etira avec le cabinet

rt-Alexandre), publi-
26 janvier 1802, fils
de Suisse à Paris, fit
on de son père, les
et reçut en outre les
e Th. Jouffroy. Après
anonyme de trois
e Berlichingen, *Eg-*
s son nom cette der-
gistrales lithographies
-folio). Rédacteur du
M. Stapfer qui avait
, vécut depuis dans

TAPFER, né à Paris
au lycée Bonaparte,
des petits-enfants de
français au collège
gu docteur ès lettres
ps professeur libre à
juillet 1876, profes-
à la faculté de Gre-

Petite comédie de la
selon les trois écoles
; *les Artistes juges et*
eries guernesiaises,
Causeries parisiennes
ne, sa réforme et ses
o précédée d'un frag-
in-8°). *Shakespeare et*
, in-8). M. P. Stapfer
universelle de Ge-

lain), peintre belge,
fils de l'imprimeur-
de Nassau, apprit le
son père, et eut pour
à Bruxelles. En 1822

et 1823, il remporta le grand prix de peinture historique à Anvers et à Bruxelles, en 1824 le grand prix de portrait à Gand. Il travailla avec David à son dernier tableau *Mars et Vénus*, et après la mort du maître, vint l'exposer en France, au Salon de 1827. David l'avait aussi chargé, en mourant, d'éditer les belles gravures du *Couronnement*, du *Jeu de Paume*, etc.

De France, M. Stapleaux passa en Italie, où il fit les portraits des principaux membres de la famille Bonaparte, *la comtesse de Survilliers*, *la princesse Charlotte*, femme du prince Napoléon-Louis, *la princesse Camerata*, *les Enfants du prince Jérôme*, etc. Il fut ensuite appelé à la cour de Wurtemberg (1834) et passa deux années à Stuttgart. Il fit les portraits des princesses *Marie* et *Sophie*, filles du roi, exécuta divers tableaux pour les palais de la ville, etc. De retour à Bruxelles, en 1836, il n'a plus guère quitté cette ville, où il a obtenu la fortune avec la réputation. M. Stapleaux a été professeur à l'Académie royale des beaux-arts.

On cite parmi ses grands tableaux : *la Mort de Cléopâtre*, *Saint Vincent de Paul prenant les fers d'un galérien*, *le Retour de l'Enfant prodigue*, *Napoléon à Sainte-Hélène*. Surtout connu comme peintre de portraits, il en a envoyé deux à l'Exposition de Paris, en 1855.

STAS (Jean-Servais), chimiste belge né à Louvain, le 20 septembre 1813, étudia la médecine et fut reçu docteur. Spécialement occupé de chimie, il devint professeur de cette science à l'École militaire de Bruxelles, président de la commission des poids et mesures et commissaires des monnaies. Il fut délégué par son gouvernement à la Commission internationale du mètre et prit une part remarquée à ses travaux. Membre de l'Académie de Bruxelles, depuis le 14 décembre 1841, il a été élu correspondant de l'Institut le 14 juin 1880. Il est officier de l'ordre de Léopold.

Nous citerons de M. Stas : *Recherches sur le véritable poids atomique du carbone; Recherches médico-légales sur la nicotine; Recherches chimiques sur la phloridzine; Mémoire sur les types chimiques*, avec M. Dumas; *Nouvelles recherches sur les proportions chimiques* (1865); *Sur une Modification de la méthode d'essai des matières d'argent par voie humide* (1860); *Recherches de statique chimique* (1871), etc.

STAUFFENBERG (François-Auguste, baron SCHENK DE), homme politique allemand, né à Wurtzbourg, le 3 août 1834, suivit les cours de droit à l'université de sa ville natale et à celle de Heidelberg, appartint quelque temps à la magistrature, puis se retira dans ses propriétés. Élu député à la Chambre de Bavière en 1866 et au Parlement douanier en 1868, il devint un des chefs du parti progressiste et défendit les intérêts nationaux, dans la discussion des conventions de douane, du budget de la guerre en 1870 et de la convention de Versailles. Président de la Chambre de 1873 à 1875, il soutint avec énergie la nouvelle division des circonscriptions électorales faites par le ministère dans un but politique. Député de Munich au Reichsrath de l'Empire, il y appartint au parti national libéral, et l'influence qu'il y acquit le fit choisir constamment pour vice-président. Il s'y occupa spécialement de la législation locale de l'Alsace-Lorraine, qui fut adoptée par le Reichsrath, le 23 mars 1877 et des lois contre les socialistes. Aux élections du 30 juillet 1878, pour le Reichsrath, M. de Stauffenberg, échoua à Munich contre le candidat clérical, mais fut réélu plus tard, dans le collège de Brunswick.

STAUNTON (Howard), joueur d'échecs anglais, né en 1810, fit ses études à Oxford, puis vint s'établir à Londres, où il s'occupa de travaux littéraires et de journalisme. Il avait de bonne heure appris à jouer aux échecs et il devint tellement habile qu'en 1843 il vint à Paris disputer à Saint-Amand « le champion de l'Europe, » son titre et sa suprématie. Il gagna, et pendant six ou sept ans, fut reconnu comme le plus grand joueur d'échecs du continent. En 1849, il abandonna la pratique pour ne plus s'occuper que de la théorie des échecs. — Il est mort le 22 juin 1874.

M. Staunton a publié successivement : *Manuel du joueur d'échecs* (Chess-Player's Handbook, 1847); *Vade mecum du joueur d'échecs* (Chess-Player's companion, 1842) et *Guide du joueur d'échecs* (Chess-Player's Text-book, même année); *le Tournoi d'échecs* (Chess tournament, 1852) et un *Supplément au Manuel* (1860). Il a donné, d'autre part, une édition illustrée de Shakespeare (édition Routledge) et les *Grandes Écoles d'Angleterre* (Great schools of England, 1865).

STEELL (John), sculpteur écossais, né en 1804, à Édimbourg, où il suivit les cours de l'Académie, fit, avant 1830, un voyage à Rome, débuta par un groupe, *Alexandre et son cheval Bucéphale*, et donna, quelque temps après, la statue de *Walter Scott*, en marbre de Carrare. Cet artiste a décoré la plupart des monuments de son pays; à Édimbourg, on voit de lui une colossale figure de *la reine Victoria*, une statue équestre du *duc de Wellington*, élevée en 1852, et dont ce dernier demanda à l'artiste deux copies. M. Steel a encore exécuté : pour l'hôpital de Greenwich, la statue de *l'amiral de Saumarez*, de *lord Melville*, en bronze, de *lord Jeffrey*, en marbre; *du marquis de Dalhousie*; du financier *J. Wilson* pour Calcutta; du *professeur Wilson* à Édimbourg (1865); *le Monument du 93e Higlanders*, dans la cathédrale d'Édimbourg; dans la même ville, les statues colossales du *Prince consort*, de *Thomas Chalmers*, et pour la ville de New-York, celle du poète écossais *Robert Burns*.

STEENACKERS (François-Frédéric), homme politique et historien français, né à Lisbonne (Portugal), le 10 mars 1830, de parents belges, fit ses études en France, où sa famille vint s'établir dès 1838, et se destina d'abord aux beaux-arts. Il travailla pendant trois ans à la sculpture en Italie et il obtint à l'exposition de 1861 une mention honorable. Ayant reçu les lettres de grande naturalisation (5 décembre 1866), il se tourna vers la vie politique, fut élu membre du Conseil général de la Haute-Marne, puis se porta, comme candidat indépendant, aux élections législatives de mai 1869, dans la 2e circonscription. Sur 32 985 votants, il obtint 17 548 voix, contre 12 314 données au candidat officiel, M. Chauchard. Il prit place à la Chambre dans les rangs de la gauche. Entre autres propositions émanées de son initiative, on remarqua celle tendant à soustraire à la curiosité publique les exécutions capitales (26 janvier 1870), et surtout celle tendant à l'abrogation des lois de sûreté générale que le Corps législatif, dans sa séance du 24 mars 1870, vota à l'unanimité. Lors du vote du budget, il demanda sans l'obtenir la suppression du crédit de 100 000 francs affecté à l'entretien des chanoines de Saint-Denis.

Après la révolution du 4 septembre, M. Steenackers fut nommé directeur général des télégraphes par le gouvernement de la Défense nationale, et, en quelques jours, relia entre eux les forts de l'enceinte et les secteurs de Paris, et immergea le câble de la Seine, qui fut presque aussitôt découvert par l'ennemi. Envoyé à Tours, le [illegible], pour y préparer la réorganisation des services télégraphiques et diriger en même temps le service des postes, il déploya, dans ce rôle important une remarquable activité en favorisant le perfectionnement de la navigation aérienne et de la poste aux pigeons, les reproductions de dépêches par la photographie microscopique, et surtout en multipliant les lignes télégraphiques en prévision des progrès de l'invasion et en réorganisant, sur un plan tout nouveau, la télégraphie militaire. Après les élections du 8 février et la réunion à Bordeaux de l'Assemblée nationale, il donna sa démission de directeur général ([illegible] février 1871) et rentra dans la vie privée.

M. Steenackers, a publié : *Histoire des ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France* (1867, in-4) ; *Agnès Sorel et Charles VII*, essai sur l'état politique et moral de la France au XVe siècle (1868, in-8) : *l'Invasion de 1814 dans la Haute-Marne* (1868, in-4).

STEENSTRUP (Jean-Japhet-Smith), naturaliste danois, né le 8 mars 1813, à Vang, où son père était pasteur, étudia la médecine et les sciences naturelles, et alla explorer l'île de Bornholm (1836), les marais du Jutland septentrional ([illegible]), l'Islande (1839-1840), la Haute-Écosse, les Féroeer et quelques parties de la Norvège ([illegible]). L'Académie des sciences de Danemark [illegible] un prix pour son *Mémoire sur les marais du Danemark*, inséré dans son recueil ([illegible]). L'année suivante, il remporta le prix d'histoire naturelle proposé par l'université de Copenhague. Nommé lecteur pour la minéralogie et la botanique à l'Académie de Soroe (1841), il [illegible] 1845, professeur adjoint de zoologie à l'université de Copenhague. M. Steenstrup a été nommé chevalier du Danebrog (1850), membre de l'Académie des sciences de Danemark (1842), et directeur du Musée royal d'histoire naturelle ([illegible]). Il a été élu correspondant de l'Institut le [illegible] juillet 1873.

On a de lui un traité *Sur la Propagation et le développement des animaux à travers une série de générations alternantes* (Om Forplantning og Udvikling giennem; Copenhague, [illegible]) et *Recherches sur l'existence des hermaphrodites dans la nature* (Undersøgelser over Hermaphroditismens Tilværelse i Naturen; [illegible]), ouvrages traduits en anglais et en allemand, [illegible]

STEIFENSAND (François Xavier), graveur allemand, né à Caster, en 1809, [illegible] l'Académie de Dusseldorf, reçut [illegible] leçons de Felsing, et produisit, [illegible] un grand nombre de gravures, parmi lesquelles nous citerons : *l'Orage*, d'après Jacques Becker; *[illegible]*, d'après Schrader; *[illegible]*, d'après Kohler. Cette dernière planche a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, [illegible] *Jésus*, d'après M. Deger. Cet artiste, [illegible] quel se groupait, à Dusseldorf, [illegible] bre d'imitateurs et d'élèves, a obtenu une médaille d'or du roi des Belges. — [illegible] Dusseldorf, le 6 janvier 1876.

STEIN (Lorenz DE), jurisconsulte et [illegible] allemand, né à Eckernförde ([illegible]) le 15 novembre 1815, de parents [illegible] élevé au régiment, avec des enfants [illegible] Recommandé au roi de Danemark, [illegible] qui se chargea des frais de son [illegible] niversité de Flensbourg il alla [illegible] des de philosophie et de droit à [illegible] où il se fit recevoir agrégé en 1840.

Son premier ouvrage : *Histoire de la [illegible]*

civile en Danemark (Geschichte des daenischen Civilprocesses und das heutige Verfahren; Kiel, 1841), lui valut un subside pour voyager en Allemagne et en France. Déjà familier avec les doctrines de Saint-Simon, il étudia celles de Fourier et écrivit son livre, si connu en Allemagne : *le Socialisme et le communisme de la France actuelle* (der Soc. und der Comm. des heutigen Frankreichs; Leipzig, 1844), où était exposé pour la première fois le mouvement des idées socialistes chez nous. L'auteur en a donné une édition complètement refondue et augmentée de matériaux, recueillis pendant un second séjour à Paris, sous un nouveau titre: *Histoire du mouvement socialiste en France, depuis* 1789 *jusqu'à nos jours* (Geschichte der socialen Bewegung in Fr..., etc.; Leipzig, 1849-1851, 3 vol.). C'est également en France qu'il a commencé un ouvrage important, auquel M. Warnkœnig a collaboré : *Histoire de France et histoire du droit français* (Franzœs. Staats-und Rechts-Geschichte; Bâle, 1846-48).

Après son retour en Danemark, M. Stein, qui n'était que professeur adjoint à l'université de Kiel, fut chargé, comme titulaire, d'une chaire de droit (1846). Le roi Christian VIII, ayant promulgué sa fameuse lettre patente du 8 juillet 1846, sur l'indivisibilité des duchés et de la monarchie danoise, il signa, avec huit de ses collègues, une protestation revendiquant les droits antérieurs des duchés à une nationalité séparée, et, durant les troubles qui suivirent, se montra tout dévoué au parti allemand. Ayant contribué au mouvement séparatiste de Flensbourg (24 mars 1848), il fut chargé, par le gouvernement provisoire des duchés, d'une mission politique auprès de la République française, et, pour soutenir la légalité de la révolution des duchés, publia, en français, sa brochure: *Question du Schleswig-Holstein* (Paris, 1848). Après le triomphe des armes danoises, il fut une des premières victimes de la réaction. Suspendu de ses fonctions en 1852, il dut s'éloigner deux ans plus tard et se rendit à Vienne, où il obtint, en 1855, une chaire d'économie politique à l'université. Il fut nommé, en 1878 membre de l'Académie des sciences de cette ville.

M. Stein, depuis lors exclusivement consacré à des travaux d'économie politique, et devenu, en Allemagne, un des propagateurs les plus considérés du libre échange a encore publié: *Système d'économie politique* (System der Staatswissenschaften; Leipzig, 1854), où il essaie de ramener les principales idées des économistes à un corps homogène de doctrines; *l'Argent et le crédit de l'Autriche moderne* (die neue Gestaltung der Geld und Creditverhaeltnisse in Œsterreich; Vienne, 1855); *Traité d'économie populaire* (Lehrbuch der Volkswirthschaft; Ibid 1858; 2ᵉ édit. 1878); *Traité de la science des finances* (Lehrbuch der Finanzwissenschaft, Leipzig, 1860; 4ᵉ édit. 1878); *la Science administrative* (die Verwaltungslehre; Stuttgart, 1865-1868, 4 parties); *Manuel de la science administrative* (Handbuch der Verwaltungslehre, Ibid., 2ᵉ édit. 1876), etc.

STEINBRÜCK (Édouard), peintre allemand, né à Magdebourg, le 3 mai 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis se rendit à Berlin, où il entreprit de sérieuses études, sous la direction de Wach. Il donna, dès lors, quelques essais de peinture religieuse: *la Faute du premier homme, Ange ouvrant la porte du paradis.* En 1829, il se rendit à Dusseldorf, où il peignit une *Agar dans le désert*, qui eut un grand succès, fit ensuite le voyage d'Italie, et, à son retour, se fixa à Berlin; mais il revint encore passer à Dusseldorf treize années (1833-46), consacrées au travail. Il a dû, dès lors, ses succès au genre romantique, et a successivement donné : *Geneviève de Brabant dans la forêt*, sujet tiré de Tieck; *le Petit chaperon rouge, les Elfes, la Nymphe, les Elfes grimpant à un arbre, la Femme du pêcheur sur le rivage, l'Ondine en bateau*, d'après le comte Fr. de La Motte-Fouqué.

En 1846, M. Steinbrück revint à Berlin et s'y fixa définitivement. Il y exécuta une grande toile mythologique, *Pyrame et Thisbé*, puis divers sujets de peinture religieuse : *Marie agenouillée aux pieds de son Fils*, pour l'église Saint-Jacques de Magdebourg; *la Parabole du bon grain* et celle du *Festin nuptial, la Jeune fille en prière*, et plusieurs scènes naïves de la vie de l'enfance. A l'exposition de Berlin, en 1852, il envoya un *Episode du sac de Magdebourg.* On cite aussi de lui des *Paysages*, etc.

STEINHEIL (Louis-Charles-Auguste), artiste français, né à Strasbourg, le 26 juin 1814, étudia sous Decaisne et débuta au Salon de 1836. Il a cultivé, avec succès, les divers genres de peinture et a traité, dans les derniers temps, l'aquarelle architecturale ou décorative. Il a exposé : *Consolations* (1836); *Léonore* (1837); *Jeune vierge présentée au Christ* (1840); *Sainte Philoxène* (1841); *Mon petit doigt me l'a dit, la Mère de famille* (1845); *Fruits et liqueurs, Intérieur* (1846); *Une Mère, les Bulles de savon* (1847); *le Matin, Une Jeune mère* (1848); *Femme et son enfant, Giroflées* (1849); *Fleurs* (1850); *le Matin* (1855); des *Portraits* (1848-1852); *État des peintures de la Sainte-Chapelle* (1855); *Christ du* XIIᵉ *siècle au musée de Cluny* (1855); *Giroflées;* puis divers vitraux, représentant *le Mariage de la Vierge, le Mauvais riche, Panneau*, style du XIIIᵉ siècle.

On lui doit aussi des peintures murales dans la Sainte-Chapelle du Palais de justice de Paris, la composition du dallage et des vitraux, et la restauration des vitraux de la cathédrale de Strasbourg, etc. M. Steinheil a obtenu, comme peintre, une 3ᵉ médaille en 1847, une 2ᵉ en 1848, comme architecte, une 3ᵉ médaille en 1850, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1860. Cet artiste est beau-frère de M. Meissonnier.

STEINLE (Jacques-Édouard), peintre allemand, né à Vienne, le 2 juillet 1810, fit ses études à l'Académie de cette ville, s'attacha à l'école d'Overbeck et aux peintres italiens de l'école primitive. Les leçons de Cornélius, qu'il reçut à Rome, vers 1838, ne purent modifier ce goût exclusif, qui a inspiré la plupart de ses œuvres. On cite : *la Lutte de Jacob avec l'Ange* (1839); une *Madone, Jeanne d'Arc à cheval*; les fresques du château Reineck; celle de la cathédrale de Cologne (1843); *le Jugement de Salomon*, dans la salle impériale de Francfort (1844); *la Résurrection de la fille de Jaïre; la Prédication de saint Pierre*, à Riga (1853); *Ève et Abel* (1854); quatre fresques du musée de Cologne; sept corniches pour l'église Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle (1866). En 1850, M. Steinle fut nommé professeur de peinture historique à l'Institut Staedel. Depuis, il a exécuté un certain nombre de *portraits* et des dessins reproduits par la gravure ou la lithographie. En 1875, il fut chargé de peintures monumentales de la cathédrale de Strasbourg.

STEINMANN (P.-F.), général danois, né en 1812, commença sa carrière militaire en 1830, comme sous-lieutenant d'artillerie. Il servit ensuite dans l'infanterie et la cavalerie, puis devint officier d'état-major. Il fit avec distinction la guerre de 1849. Dans celle de 1864, il reçut le commande-

ment de la première division et fut chargé de défendre l'île d'Alsen. Il ne put s'y maintenir contre les forces supérieures qui vinrent l'y attaquer, mais il opéra sa retraite avec autant d'habileté que de courage. Il fut peu après nommé général en chef, en remplacement du général de Gerlach et reçut le commandement du Jutland et de la Fionie, où il est encore (1880). Le général Steinmann a été décoré de divers ordres suédois et allemands.

STEINMETZ (Charles-Frédéric DE), général prussien, né le 27 décembre 1796, fut élevé dans les écoles militaires de Prusse, et fit, de 1813 à 1815, les campagnes d'Allemagne et de France. Il fut employé quelque temps dans les bureaux de topographie militaire. En 1848, à la tête d'un régiment de la garde, il lutta contre l'émeute à Berlin. A la fin de la même année, il eut le commandement d'un régiment dans la guerre des duchés. Pendant les années suivantes, il tint garnison dans plusieurs villes d'une population difficile à contenir et y fit preuve d'énergie. Nommé à des commandements supérieurs, depuis 1863, il prit, à la tête du 5e corps d'armée une part considérable à la guerre de 1866 contre l'Autriche. Avec les mêmes troupes, il battit, trois jours de suite, du 27 au 29 juin, trois corps d'armée ennemis, à Nachod, Skalitz et Schweinschædel. Les jours suivants, le vieux général participa encore à divers engagements. L'éclat de ses services dans cette campagne lui valut la décoration de l'Aigle noir et une dotation considérable. En 1867, le général de Steinmetz fut élu membre des diètes de la Confédération de l'Allemagne du nord.

Au moment de l'ouverture des hostilités contre la France (juillet 1870), il commandait en chef la première armée qui, appelée à opérer aux environs de Metz contre le maréchal Bazaine, prit une part importante à la bataille de Borny (10 août) et compléta plus tard l'investissement de la place, de concert avec la seconde armée, commandée par le prince Frédéric-Charles. Les modifications incessantes apportées à la composition de la première armée, quelques malentendus avec le prince Frédéric-Charles et le général Manteuffel, et l'état de sa santé, décidèrent, le 9 septembre, le vieux général à demander d'être relevé de ses fonctions. Le roi fit droit à sa réclamation, et, en récompense de ses services, le nomma, le 12, gouverneur général des 5e et 6e corps d'armée à Posen. Le commandement en chef qu'il laissa vacant ne fut donné que le 29 octobre, jour de la capitulation de Metz, au général de Manteuffel. M. de Steinmetz reçut alors le titre de gouverneur militaire des provinces de Posen et de Silésie, et fut élevé à la dignité de membre à vie de la Chambre haute de Prusse le 30 novembre 1872. — Il est mort à Landeck, près de Goerlitz, le 4 août 1877.

STEINSCHNEIDER (Maurice), hébraïsant allemand, né à *Prossnitz* (Moravie), le 30 mars 1816, de famille israélite, fut d'abord élevé dans une école chrétienne. Il alla en 1832 à Prague, y étudia la philosophie, les langues et la pédagogie, continua l'étude des langues orientales à Vienne, à Leipzig sous Fleischer et à Berlin, sous Zunz. En 1842, il rentra à Prague et y devint professeur à l'école supérieure des filles. Lié avec les savants Sachs et Rapoport, il suivit le premier à Berlin, en 1859, et devint, dix ans plus tard, directeur de l'école des filles de la communauté juive de cette ville.

Versé dans la littérature hébraïque ancienne et moderne, M. Steinschneider a publié d'importants travaux bibliographiques : *Catalogus librorum hebræorum* [illegible] 1852-1860), auquel se rattache [illegible] *cum manuscriptorum* [illegible] *lesens* (Ibid. 1861), les [illegible] hébreux des bibliothèques [illegible] Munich (1875). [illegible] On lui doit [illegible] *langue et littérature hébraïque* [illegible] Handbuch [illegible] *Reshith Halimud* (Berlin [illegible]) pour écoles ; l'article [illegible] l'*Encyclopédie* de Ersch et Gruber, [illegible]

STEINTHAL (Heymann), [illegible] d'origine israélite, né à [illegible] mai 1823, acheva ses études à [illegible] Berlin et vint à Paris, en 1852 [illegible] de langue et littérature [illegible] extraordinaire de philologie à Berlin [illegible] il devint en 1872, professeur [illegible] cien Testament, de morale [illegible] d'histoire des religions à l'[illegible] sciences hébraïques.

Élève de Guillaume de Humboldt [illegible] rappelle l'enseignement de [illegible] sieurs de ses ouvrages. [illegible] *cation des langues au point* [illegible] *ment intellectuel du langage* [illegible] Sprachen, dargestellt als [illegible] Sprachidee ; Berlin 1850) [illegible] *en rapport avec les* [illegible] *science* (der Ursprung der Sprache [illegible] menhange mit den letzten Fragen [illegible] Ibid. 1851 ; 3e édit. 1877) [illegible] *l'écriture* (Entwickelung der Schrift [illegible] *Grammaire, logique, psychologie* [illegible] *pes et leurs relations* (Gramm[illegible] ihre Principien und ihr Verhältniss [illegible] Ibid. 1855), ouvrage [illegible] *de la science du langage* [illegible] senschaft, Ibid. 1871) [illegible] *langage chez les Grecs et les Romains* [illegible] der Sprachwissenschaft bei den [illegible] Rœmern ; Ibid. 1863), etc.

STEPHENS (Alexander-Hamilton), homme politique américain, vice-président [illegible] fédérés d'Amérique, est né [illegible] février 1812. Appartenant à [illegible] resté orphelin, il dut à la [illegible] amis d'être élevé au collège [illegible] qua à l'école de droit, et [illegible] exercer la profession d'avocat [illegible] où il acquit bientôt une grande [illegible]

Sa popularité le désigna [illegible] ques. En 1842, il fut [illegible] géorgien, et, l'année suivante [illegible] grès à une forte majorité [illegible] chefs du parti appelé whig, [illegible] crates du Sud. Son influence [illegible] en 1856, à l'élection du président [illegible] avait eu aussi la plus grande part [illegible] la Chambre des représentants [illegible] l'organisation des territoires [illegible] braska (1854), bill faisant [illegible] vage dans ces territoires [illegible] vention qui en avait fixé la [illegible] de latitude. Il en résulta, par [illegible] tion du parti républicain qui [illegible] arriver au pouvoir.

En 1859, M. Stephens [illegible] ment du Congrès. Lors des [illegible] combattit vivement la [illegible] déclarant que la séparation [illegible] quence certaine du triomphe [illegible] blicains, serait pour les [illegible] malheurs. Aussitôt après [illegible]

[illegible] président des États séparés. [illegible] dans ces fonctions par le [illegible] du Sud, sous la présidence de Jefferson Davis. Malgré les opinions exprimées tout [illegible] par M. Stephens sur les calamités qui [illegible] fatalement de la séparation des [illegible], il fut un des plus ardents à organiser [illegible] et à prolonger la lutte. Lors [illegible] du Sud, il fut un des commissaires [illegible] à la conférence qui eut lieu le 2 [illegible], dans les eaux du fort Monroë, et [illegible] à une conciliation. La destruction [illegible] armées du Sud et la prise de Richmond [illegible], deux mois plus tard, au gouvernement [illegible] M. Stephens faisait partie. Il se [illegible] la Géorgie, fut fait prisonnier, en[illegible] fort Warren, près de Boston, et relâché [illegible] 1865, sans jugement. En décembre, [illegible] au Congrès, mais il ne lui [illegible] de siéger, avant que son État, [illegible] conditions imposées pour rentrer [illegible]. Il siégea en 1874, fut réélu en [illegible] à établir la concorde entre les [illegible] ceux du Nord.

[illegible] Stephens : *Discours et lettres* (Speeches [illegible], 1863) ; *Histoire de la guerre* [illegible] (Hist. of the war betwen the states [illegible]) *Examen constitutionnel sur la dernière* [illegible] (a Constitutional view of the late [illegible]

[illegible] (Anne), romancière américaine, [illegible] Connecticut, se maria de bonne [illegible] Portland (Maine), où elle [illegible] pendant quelque temps, un journal [illegible] Vers 1837, elle se fixa à New-York, [illegible] depuis. Une nouvelle, *Mary Der*[illegible] sa réputation, à laquelle elle a [illegible] depuis en écrivant, dans les [illegible] de son pays, un grand nombre [illegible] poésies et de romans. Un de ces [illegible], le plus soigné de tous : *Opulence* [illegible] (Fashion and famine ; New-York, [illegible]), se distingue par des caractères énergiques [illegible] et des scènes dramatiques d'un [illegible]. Il en existe trois traductions françaises [illegible] a paru dans les premières livraisons [illegible] *Journal pour tous* (1855, in-18). Nous [illegible] : *le Vieux foyer de la famille* [illegible]; New-York, 1856, in-12). [illegible] américaine s'est occupée aussi à [illegible] complète de ses Œuvres [illegible] en 1869 (14 vol. in-12).

[illegible] (Henry), agronome écossais, né à [illegible] Bengale, le 25 juillet 1795, et fils [illegible] de la Compagnie des Indes, étudia [illegible] à l'université d'Édimbourg, et [illegible] dans une ferme, où il fit trois ans [illegible]. Il vint ensuite observer les [illegible] méthodes de culture en usage sur le [illegible], en 1820, acquéreur d'une terre [illegible], il l'exploita lui-même pendant [illegible] et fut, en 1832, l'éditeur du *Journal* [illegible] *d'agriculture* et des *Transactions* [illegible] *highlandaise et agricole de l'Écosse*, [illegible] jusqu'en 1854. Il composa lui-même [illegible] un ouvrage pratique, et [illegible] *livre de la ferme* (the Book of the [illegible], 1844, 3 vol. in-8, avec planches [illegible], dont une seconde édition plus [illegible] 2 vol. in-8) contient les nouvelles [illegible] science et un résumé des travaux [illegible] l'application de la chimie à l'agriculture [illegible] reçut pour cet ouvrage une médaille [illegible] de l'empereur de Russie.

[illegible] : *le Drainage des terres* (the Drainage of the lands, 1846 ; 3e édit., 1848) ; *Catéchisme d'agriculture pratique* (the Catechism of practical agriculture ; 1856, in-12) ; *la Culture profonde d'Yester* (the Yester deep land culture ; 1855, in-12), où l'auteur rend compte des opérations par lesquelles le marquis de Tweeddale, inventeur de la charrue sous-sol, a transformé récemment les landes stériles de son domaine d'Yester. M. Stephens a obtenu une médaille à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. — Il est mort à Bonnington (Écosse), le 7 juillet 1874.

STEPHENS (Édouard-Bowring), sculpteur anglais, né à Exeter, fut élève de Baily, obtint une médaille d'or à l'Académie royale, en 1843, pour un bas-relief ayant pour sujet : *Lutte entre Centaures et Lapithes*, et alla passer trois ans à Rome. Il se fixa à Londres et devint associé de l'Académie des beaux-arts. Parmi ses œuvres, on cite : *Satan tentant Ève* et *Satan vaincu*, à l'Exposition universelle de 1851 ; *Ève contemplant la Mort* (1854) ; *Euphrosine et Cupidon*, groupe (1856) ; *l'Ange de la résurrection* (1861) ; *Sir Thomas Dycke Ackland*, statue colossale (1862) ; *Baigneuses* et *Lutteur*, à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

STERN (Marie DE FLAVIGNY, comtesse D'AGOULT, dite Daniel), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, de parents français, fut élevée au couvent du Sacré-Cœur de Paris et épousa, en 1827, le comte d'Agoult. Après un long séjour en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle consentit, sur les sollicitations de ses amis, à publier dans le journal *la Presse* deux simples nouvelles, *Hervé* (1841) et *Valentia* (1842), puis une critique des *Salons* de 1842 et 1843. Ces débuts firent quelque sensation, et l'auteur se trouva lancée dans un monde artistique et littéraire, signalé par la liberté des allures et des doctrines. La *Revue des Deux Mondes* reçut d'elle, sous le nom de *Daniel Stern*, pseudonyme que Mme d'Agoult n'a plus quitté, plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue indépendante* fondée par M. Pierre Leroux et G. Sand (1847). Dès lors, elle abordait les questions de philosophie appliquée, dans un *Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine* (1846 ; nouv. édit., 1862, in-18). En même temps elle donnait le roman passionné de *Nélida* (1845), son meilleur ouvrage en ce genre.

Après la révolution de Février, Mme d'Agoult n'avait pas hésité à faire des incursions dans le domaine de la politique. Elle donna, à cette époque, des *Lettres républicaines*, dans *le Courrier français*, et un volume d'*Esquisses morales et politiques*. *Pensées, réflexions et maximes* (1849 ; nouv. édit., 1856 et 1859). Elle a fait paraître depuis : *Histoire de la révolution de 1848* (1851, 2 vol., 3e édit. illustrée, 1869, in-4) ; *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (1856), *Florence et Turin*, études d'art et de politique (1862, in-12) ; *Dante et Gœthe*, dialogues (1866, in-8) ; *Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas* 1581-1625 (1872, in-8), couronné par l'Académie française, *Mes Souvenirs* 1806-1833 (1877, in-8). — La comtesse d'Agoult est morte à Paris, le 5 mars 1876.

STEVENS (Joseph), peintre belge, né à Bruxelles, en 1823, est fils d'un ancien officier de l'Empire, amateur distingué des arts et qui inspira le goût de la peinture à ses deux enfants. Passant pour n'avoir eu d'autre maître que la nature, il s'est fait, en Belgique et en France, le renom d'un peintre original, et a produit

re des États séparés.
ces fonctions par le
la présidence de Jef-
inions exprimées tout
ur les calamités qui
de la séparation des
plus ardents à orga-
olonger la lutte. Lors
fut un des commis-
nce qui eut lieu le 2
t du fort Monroë, et
ation. La destruction
l et la prise de Rich-
is plus tard, au gou-
s faisait partie. Il se
fait prisonnier, en-
le Boston, et relâché
ement. En décembre,
ngrès, mais il ne lui
avant que son État,
posées pour rentrer
1874, fut réélu en
la concorde entre les
rd.
cours et lettres (Spea-
Histoire de la guerre
war betwen the sta-
utionnel sur la der-
onal view of the late

ancière américaine,
se maria de bonne
and (Maine), où elle
elque temps, un jour-
t se fixa à New-York,
nouvelle, *Mary Der-*
tion, à laquelle elle a
écrivant, dans les
rs, un grand nombre
romans. Un de ces
oigné de tous : *Opu-*
l famine; New-York,
r des caractères éner-
nes dramatiques d'un
ois traductions fran-
ans les premières li-
us (1855, in-18). Nous
foyer de la famille
-York, 1856, in-12),
s'est accordée aussi à
nplète de ses *Œuvres*
d. in-12).

onome écossais, né à
5 juillet 1795, et fils
agnie des Indes, étu-
sité d'Edimbourg, et
ne, où il fit trois an-
ensuite observer les
ture en usage sur le
acquéreur d'une terre
loita lui même pen-
32, l'éditeur du *Jour-*
et des *Transactions*
agricole de l'Écosse,
54. Il composa lui-
ouvrage pratique, et
rme (the Book of the
vol. in-8, avec plan-
seconde édition plus
contient les nouvelles
résumé des travaux
le la chimie à l'agri-
cet ouvrage une mé-
Russie.
inage des terres (the

Drainage of the lands, 1846; 3e édit., 1848); *Catéchisme d'agriculture pratique* (the Catechism of practical agriculture; 1856, in-12); *la Culture profonde d'Yester* (the Yester deep land culture; 1855, in-12), où l'auteur rend compte des opérations par lesquelles le marquis de Tweeddale, inventeur de la charrue sous-sol, a transformé récemment les landes stériles de son domaine d'Yester. M. Stephens a obtenu une médaille à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. — Il est mort à Bonnington (Écosse), le 7 juillet 1874.

STEPHENS (Édouard-Bowring), sculpteur anglais, né à Exeter, fut élève de Baily, obtint une médaille d'or à l'Académie royale, en 1843, pour un bas-relief ayant pour sujet : *Lutte entre Centaures et Lapithes*, et alla passer trois ans à Rome. Il se fixa à Londres et devint associé de l'Académie des beaux-arts. Parmi ses œuvres, on cite : *Satan tentant Ève* et *Satan vaincu*, à l'Exposition universelle de 1851 ; *Ève contemplant la Mort* (1854); *Euphrosine et Cupidon*, groupe (1858); *l'Ange de la résurrection* (1861); *Sir Thomas Dycke Ackland*, statue collossale (1862) : *Baigneuses* et *Lutteur*, à l'Exposition universelle de Paris en 1878.

STERN (Marie DE FLAVIGNY, comtesse D'AGOULT, dite Daniel), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, de parents français, fut élevée au couvent du Sacré-Cœur de Paris et épousa, en 1827, le comte d'Agoult. Après un long séjour en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle consentit, sur les sollicitations de ses amis, à publier dans le journal *la Presse* deux simples nouvelles, *Hervé* (1841) et *Valentia* (1842), puis une critique des *Salons* de 1842 et 1843. Ces débuts firent quelque sensation, et l'auteur se trouva lancée dans un monde artistique et littéraire, signalé par la liberté des allures et des doctrines. La *Revue des Deux Mondes* reçut d'elle, sous le nom de *Daniel Stern*, pseudonyme que Mme d'Agoult n'a plus quitté, plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue indépendante* fondée par M. Pierre Leroux et G. Sand (1847). Dès lors, elle abordait les questions de philosophie appliquée, dans un *Essai sur la liberté considérée comme principe et fin de l'activité humaine* (1846 ; nouv. édit., 1862, in-18). En même temps elle donnait le roman passionné de *Nélida* (1846), son meilleur ouvrage en ce genre.

Après la révolution de Février, Mme d'Agoult n'avait pas hésité à faire des incursions dans le domaine de la politique. Elle donna, à cette époque, des *Lettres républicaines*, dans *le Courrier français*, et un volume d'*Esquisses morales et politiques*. *Pensées, réflexions et maximes* (1849; nouv. édit., 1856 et 1859). Elle a fait paraître depuis : *Histoire de la révolution de 1848* (1851, 2 vol., 3e édit. illustrée, 1869, in-4); *Trois journées de la vie de Marie Stuart* (1856), *Florence et Turin*, études d'art et de politique (1862, in-12); *Dante et Gœthe*, dialogues (1866, in-8); *Histoire des commencements de la République aux Pays-Bas* 1569-1625 (1872, in-8), couronné par l'Académie française; *Mes Souvenirs* 1806-1833 (1877, in-8). — La comtesse d'Agoult est morte à Paris, le 5 mars 1876.

STEVENS (Joseph), peintre belge, né à Bruxelles, en 1822, est fils d'un ancien officier de l'Empire, amateur distingué des arts et qui inspira le goût de la peinture à ses deux enfants. Passant pour n'avoir eu d'autre maître que la nature, il s'est fait, en Belgique et en France, le renom d'un peintre original, et a produit

un certain nombre de toiles où les animaux, les chiens surtout, sont représentés avec esprit et avec un vif sentiment de la réalité. Nous rappellerons, entre autres sujets exposés à Bruxelles et à Paris, où cet artiste résida tour à tour : *la Lice et sa compagne*, *les Mendiants*, ou *Bruxelles le matin*, *Plus fidèle qu'heureux*, *Un Temps de chien*, *le Protecteur* (1844-1846) ; *le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître* (1847); *le Supplice de Tantale* (1849); *Un Métier de chien*, *Souvenir des rues de Bruxelles* (1852) ; *la Surprise*, *Taureau flamand poursuivi par un chien* (1853) ; *Un Épisode du marché aux chiens à Paris*, *l'Intrus*, *la Bonne mère*, *le Philosophe sans le savoir*, admis, avec plusieurs des sujets précédents, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Intérieur du Saltimbanque*, *le Chien et la Mouche*, *le Chien de la Douairière*, *Distrait de son travail*, *le Repos* (1857); *les Bœufs*, *Une Pauvre bête*, *Un Heureux moment* (1859); *la Cuisine*, *le Coin du feu*, *Chien criant au perdu* (1861); *la Protection*, *les Solliciteurs* (1863); *les Méritants*, *les Cancans de la première heure*, *la Chambre du Saltimbanque*, *Mélancolie de la première pipe*, *la Patience de l'expérience*, le portrait de *Fox*, à l'Exposition universelle de 1867, et à celle de 1878 : *Chien regardant une mouche*, etc. M. J. Stevens, chevalier de l'ordre de Léopold depuis 1851, puis officier de cet ordre en 1863, a obtenu à Paris deux secondes médailles, en 1852 et en 1855, avec rappels en 1857, et la décoration de la Légion d'honneur le 13 juillet 1861.

STEVENS (Alfred), frère du précédent, né à Bruxelles, le 11 mai 1828, s'est également distingué dans la peinture et eut pour maîtres Navez en Belgique et, à Paris, C. Roqueplan. Il a traité spécialement des sujets de genre et des scènes de mœurs. Il a également exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles, depuis 1849 : *Un Soldat malheureux*, *le Matin du Mercredi des Cendres*, *Bourgeois et Manants trouvant à la pointe du jour le cadavre d'un seigneur*, *Découragement de l'Artiste*, *l'Assassinat*, *l'Amour de l'or*, etc. (1850-1853); *Ce qu'on appelle le vagabondage*, *le Premier jour de dévouement*, *la Lecture*, *Méditation*, *la Sieste*, *Souvenir de la patrie*, à l'Exposition universelle de 1855; *Petite industrie*, *Consolation*, *Chez soi*, *l'Été* (1857); *le Bouquet*, *une Veuve*, *un Fâcheux*, *la Nouvelle*, *une Mère* (1861); *Un Temps incertain*, *les Rameaux*, *Bonheur* (1863), etc.

Cet artiste, dont l'activité a égalé le talent, n'a pas envoyé moins de dix-huit toiles à l'Exposition universelle de 1867 : en voici les titres : *la Visite*, acheté par le roi des Belges, *la Dame rose*, acquis pour le musée de Bruxelles, *Tous les bonheurs*, *Rentrée du monde*, *Innocence*, *Pensive*, *Miss Fauvette*, *Ophelia*, *Fleurs*, *l'Inde à Paris*, *Temps incertain*, *la Consolation*, *une Douloureuse certitude*, *une Matinée à la campagne*, *une Bonne lettre*, *la Mendicité tolérée*, *une Duchesse*, *les Amours éternelles*. M. A. Stevens a obtenu à Bruxelles une 1re médaille en 1851, et à Paris une 3e médaille en 1853, une 2e en 1855 et une 1re à l'Exposition de 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1863, il a été promu officier en 1867, et commandeur le 20 octobre 1878. Il avait été décoré de l'ordre de Léopold en 1855 et a la suite fut promu commandeur de cet ordre à la suite de l'Exposition de Bruxelles en 1863.

STEWART (Balfour), savant anglais, né à ... le 1er novembre 1828, suivit les cours de cette ville, puis devint directeur ... de Kew, le 1er juillet 1859, ... Owen de Man-

... swick, 1862-1864), traduit en italien ; *les Juifs en Allemagne au moyen âge au point de vue politique, social et juridique* (die Juden in Deutschland waehrend des Mittelalters, etc. ibid. 1866); *Herman Conring, le fondateur de l'histoire du droit allemand* (H. C. der Begründer der deutschen Rechtsgeschichte ; Berlin 1870); *Manuel du droit privé allemand* (Handbuch des deutschen Privatrechts; ibid. 1871-1878, vol. I-III).

STODDARD (Richard-Henry), littérateur américain, né à Hingham (Massachusetts), en 1825, fut conduit à New-York et entra en apprentissage chez un fondeur. En 1848, il réussit à insérer dans des publications périodiques quelques essais en prose et en vers. Nommé en 1853, employé à la douane de New-York, il y resta vingt ans, poursuivant ses travaux littéraires, puis devint bibliothécaire de la ville de New-York.

M. Stoddard a publié un grand nombre d'ouvrages, récits, nouvelles, biographies, études d'histoire littéraire, etc., notamment : *Empreintes de pieds* (Foot-prints, 1849); *Aventures dans la Terre de feu* (Advent. in Fairy-land, 1873); *Chants d'été* (Songs of summer, 1857); *Villes et Campagnes* (Town and country, 1857); *Vie d'Alexandre de Humboldt* (Life of A. von H. 1859) ; *le Bourdon* (the Kings Bell, 1863) ; *Anciens poëtes anglais* (Late english poets, 1865) ; *Mélodies et madrigaux des anciens poëtes anglais* (Melodies and Madrigals, etc., 1865) ; *Putnam le brave* (1869) ; *le Livre de l'Est et autres poésies* (the Book of the East, etc., 1871); *Poëtes de l'Amérique* (1872) ; *Femmes poëtes de l'Amérique* (1874) ; *Poëtes et poésies en Angleterre au XIXe siècle* (1875), etc. Il a donné un choix de ses œuvres, sous les titres : *Bric-a-brac Series* et *Sans souci Series*. — Sa femme, Mme Elizabeth STODDARD, a collaboré activement à la presse périodique et publié à part quelques nouvelles.

STOEBER (Auguste), littérateur français, né à Strasbourg, le 9 juillet 1808, est fils aîné du poëte Daniel Stoeber, fit de brillantes études au lycée et à la Faculté de sa ville natale, et reçut le grade de docteur en 1833. Après avoir professé ...

Glasgow, en 1818, prit ses grades au collège de la Trinité à Cambridge. Il est devenu membre de la Société des bibliophiles de Londres. Le comté de Perth l'a envoyé, depuis 1852, à la Chambre des Communes. — Il est mort à Venise, le 15 janvier 1878.

Livré à de patientes recherches sur l'histoire espagnole, M. Stirling publia d'abord les *Annales des artistes d'Espagne* (Annals of the artists of Spain; Londres, 1848, 3 vol. in-8). Son ouvrage le plus important est la *Vie de Charles-Quint après son abdication* (Cloister life of Charles V; 1852). qui parut d'abord dans le *Fraser's Magazine*. Comme MM. Mignet et A. Pichot, il puisa de précieux documents dans le manuscrit de Thomas Gonzalez, du monastère de Saint-Just, après avoir exploré les bibliothèques de Paris et les archives historiques de Simancas. En 1855, M. Stirling a publié: *Velasquez et ses œuvres* (Velasquez and his works ; in-8).

STIRLING (James-Hutchinson), philosophe et critique anglais, né à Glasgow (Écosse), le 22 juin 1820, étudia la médecine à l'université de sa ville natale, puis en France et en Allemagne et fut attaché comme médecin aux mines de la Nouvelle-Galles du Sud. En 1851, il abandonna l'exercice de sa profession et se consacra à la philosophie et à l'histoire. Rentré en Angleterre en 1857, il s'y occupa de la publication de ses travaux, parmi lesquels il faut citer : *le Secret de Hegel* (1865) ; *Sir William Hamilton ou la philosophie de la perception* (1865); *Histoire de la philosophie de Schwegler* (1867, 6e édit. 1877), traduction annotée ; *Jerrold, Tennyson, Macaulay et autres essais critiques* (1868); *Discours sur le matérialisme* (1868) ; *A propos du protoplasme* (As regards Protoplasm, 1869, 2e édit. 1872); *Conférences sur la philosophie du droit* (Lectures on the philosophy of Law, 1873). *

STIRLING (Patrick-James), économiste anglais, né à Dunblane, en Écosse (comté de Perth), en 1809, et d'abord destiné au barreau, étudia l'économie politique sous la direction du docteur Chalmers, auteur de l'*Économie civile et chrétienne des grandes villes*, etc. Il a publié un petit nombre d'ouvrages qui se distinguent par la sûreté des déductions économiques, tels que; *Philosophie du commerce* (Philosophy of trade; Edimbourg, 1846, in-8), où il examine les lois qui déterminent la valeur relative du blé, du travail et des monnaies, et son principal ouvrage, *De la Découverte des mines d'or en Australie et en Californie, et de leurs conséquences probables* (the Australian and Californian gold discoveries; Edimbourg, 1852, in-12), où il expose l'influence des mines américaines, depuis 1492 jusqu'à nos jours, sur le prix des marchandises en Europe : ce dernier a été traduit en français par M. Augustin Planche (1853, gr. in-18).

STOBBE (Jean-Ernest-Othon), jurisconsulte allemand, né à Kœnisberg, le 28 juin 1831, fit ses études de droit à l'université de cette ville et alla se préparer à l'enseignement, à Leipzig et à Gœttingue. Reçu, en 1855, privat-docent à Kœnigsberg, il y devint l'année suivante, professeur ordinaire de droit allemand, passa en 1859 à Breslau, et fut appelé, en 1872, à Leipzig.

A part des mémoires insérés dans des recueils spéciaux, ayant pour objet l'histoire du droit allemand, on cite de M. Stobbe les ouvrages suivants : *De l'Histoire du droit contractuel allemand* (Zur Geschichte des deutschen Vertragsrechts, Leipzig, 1855); *Histoire des sources du droit allemand* (Geschichte der deutschen Rechtsquellen ; Brunswick, 1860-1864), traduit en italien ; *les Juifs en Allemagne au moyen âge au point de vue politique, social et juridique* (die Juden in Deutschland waehrend des Mittelalters, etc. Ibid. 1866); *Herman Conring, le fondateur de l'histoire du droit allemand* (H. C. der Begründer der deutschen Rechtsgeschichte; Berlin 1870); *Manuel du droit privé allemand* (Handbuch der deutschen Privatrechts; Ibid. 1871-1878, vol. I-III). *

STODDARD (Richard-Henry), littérateur américain, né à Hingham (Massachusetts), en 1825, fut conduit à New-York et entra en apprentissage chez un fondeur. En 1848, il réussit à insérer dans des publications périodiques quelques essais en prose et en vers. Nommé en 1853, employé à la douane de New-York, il y resta vingt ans, poursuivant ses travaux littéraires, puis devint bibliothécaire de la ville de New-York.

M. Stoddard a publié un grand nombre d'ouvrages, récits, nouvelles, biographies, études d'histoire littéraire, etc., notamment : *Empreintes de pieds* (Foot-prints, 1849) ; *Aventures dans la Terre de feu* (Advent. in Fairy-land, 1873); *Chants d'été* (Songs of summer, 1857); *Villes et Campagnes* (Town and country, 1857); *Vie d'Alexandre de Humboldt* (Life of A. von H. 1859); *le Bourdon* (the Kings Bell, 1863) ; *Anciens poètes anglais* (Late english poets, 1865); *Mélodies et madrigaux des anciens poètes anglais* (Melodies and Madrigals, etc., 1865); *Putnam le brave* (1869) ; *le Livre de l'Est et autres poésies* (the Book of the East, etc., 1871); *Poètes de l'Amérique* (1873); *Femmes poètes de l'Amérique* (1874); *Poètes et poésies en Angleterre au XIXe siècle* (1875), etc. Il a donné un choix de ses œuvres, sous les titres : *Bric-à-brac Series* et *Sans souci Series*. — Sa femme, Mme Élisabeth STODDARD, a collaboré activement à la presse périodique et publié à part quelques nouvelles. *

STŒBER (Auguste), littérateur français, né à Strasbourg, le 9 juillet 1808, et fils aîné du poète Daniel Stœber, fit de brillantes études au lycée et à la Faculté de sa ville natale, et reçut le grade de docteur en 1833. Après avoir professé dans plusieurs petites villes, soit la théologie, soit la langue et la littérature allemandes, il obtint, en 1841, une chaire au collège de Mulhouse et devint plus tard bibliothécaire de Strasbourg.

Parmi ses travaux sur les antiquités alsaciennes, on cite : *Légendes de l'Alsace* (die Sagen des Elsass; Saint-Gall, 1852), son ouvrage le plus important; des *Esquisses alsaciennes* (Alsabilder; Strasbourg, 1836) ; un *Dictionnaire des légendes de l'Alsace* (Elsässisches Sagenbuch ; Ibid., 1842); un *Petit livre populaire alsacien* (Elsässisches Volksbüchlein; Ibid., 1842); *Curiosités de voyage en Alsace* (1874, in-8). M. Stœber a été rédacteur assidu ou directeur de plusieurs journaux scientifiques, tels que *Erwinia*, publié à Strasbourg de 1838 à 1839, et les *Nouvelles Annales alsaciennes*, de 1843 à 1848. On lui doit aussi quelques petits traités d'éducation, de grammaire ou de littérature, et un volume de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1842).

Son frère, M. Adolphe STŒBER, né à Strasbourg, le 7 juillet 1810, fit de sérieuses études de théologie à la Faculté de cette ville, et, après avoir occupé plusieurs chaires subalternes dans de petites villes, fut nommé, en 1839, professeur au collège et à l'école municipale de Mulhouse où il fit, comme pasteur, des sermons qui eurent du succès. En 1871, il opta pour l'Allemagne et devint conseiller des écoles en 1877.

Occupé, comme son frère aîné, des vieilles légendes alsaciennes il a publié des *Poésies*

(Gedichte; Hanovre, 1846), où il a imité avec talent le patois primitif de l'Alsace. On a aussi de lui des *Esquisses de voyage en Suisse* (Reisebilder aus der Schweiz; Saint-Gall, 1850 et 1857, 2 vol.); des *Sermons*; un *Catéchisme évangélique* (Evang. Katechismus, Mulhouse et Bâle, 1873), etc. Il faut citer à part : *Alsace est-elle Venise?* (Elsas ein Venetien? 1871) et *Simples questions d'un ami du peuple alsacien* (Einfache Fragen eines elsass. Volksfreundes, Mulh. 1872), où il combat la haine contre les Allemands, etc.

STŒKHARDT (Jules-Adolphe), chimiste allemand, né le 4 janvier 1809, à Rœhrsdorf, près Meissen (Saxe), commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, étudia ensuite la pharmacie et fréquenta, pendant plusieurs années, l'université de Berlin. A la suite d'un voyage en Angleterre et en France il travailla dans le laboratoire de Struve à Dresde, et en 1838, il entra dans la carrière de l'enseignement. Il professa la chimie et les sciences naturelles à l'institut de Blochmann de Dresde, et à l'École des arts et métiers de Chemnitz (1839-1847), et devint enfin professeur de chimie à l'Académie d'économie rurale de Tharand. Ses travaux relatifs à la chimie agricole l'ont fait placer en Allemagne à côte de M. Liebig. Il a surtout contribué à vulgariser les résultats pratiques des découvertes de la science. Il a été nommé conseiller du royaume de Saxe.

Les plus importants de ses écrits sont : *De la Composition, de l'usage et des caractères distinctifs des couleurs, surtout des couleurs vénéneuses* (Ueber die Zusammensetzung, Erkennung und Benutzung der Farben, etc.; Leipzig, 2ᵉ édit., 1844); *Chimie organique* (Organische Chemie; Brunswick, 1846); *École de chimie* (Schule der Chemie, Brunswick, 1846; 15ᵉ édit., Ibid., 1868); *Leçons de chimie à l'usage des agriculteurs allemands* (Chemische Feldpredigten für deutsche Landwirthe: Ibid., 5ᵉ édit., 1852-1853, 2 vol.), traduites deux fois en anglais (Londres, 1853 et 1855); *Du Guano* (Guanobüchlein : Leipzig, 3ᵉ édit., 1854), etc. M. Stœkhardt a publié depuis 1840 jusqu'en 1875, avec M. Schober, un *Journal des agriculteurs allemands*.

STOFFEL (Eugène-Georges-Henri-Céleste, baron), officier français, né en 1823, entra à l'École polytechnique et en sortit dans l'artillerie, où il passa par tous les grades, jusqu'à celui de chef d'escadron, puis fut nommé attaché militaire à l'ambassade de France à Berlin et promu lieutenant-colonel le 21 décembre 1866. Après la révolution du 4 septembre 1870, la publication par les soins du gouvernement de la Défense des *Papiers et correspondances trouvés aux Tuileries*, porta à la connaissance du public, les rapports confidentiels du baron Stoffel sur l'organisation militaire de la Prusse, et sur les résultats matériels et moraux de la défaite de l'Autro-Hongrie, en 1866, par l'Allemagne du Nord. Ces révélations rétrospectives produisirent l'effet de prophéties écrites après l'événement, et furent tournées en accusations contre le gouvernement impérial qui avait pu s'engager dans une guerre terrible, lorsqu'un de ses agents les plus autorisés lui en avait si clairement prédit les dangers et les conséquences. Rappelé à Paris, M. Stoffel fut nommé colonel pendant le siège, et chargé de l'armement et de la défense du plateau d'Avron. Cette position avancée rendit d'excellents services lors de la grande sortie du 30 novembre sur Champigny, et, le 21 décembre, pendant le combat du Bourget. Les Allemands commencèrent le 18 décembre leurs préparatifs d'attaque contre Avron, et construisirent, depuis le [illegible] jusqu'à Gagny, une série de [illegible] santes, qui ouvrirent leur feu le 27 [illegible] et obligèrent le colonel Stoffel à abandonner la position le 29, à 5 heures du matin, en [illegible] tout son matériel. Après la conclusion de la paix, il publia en volume (1871, in-8°) ses rapports sur l'organisation militaire de la Prusse, [illegible] une lettre-préface, qui renfermait des attaques contre le gouvernement de M. Thiers, et lui valut un blâme sévère du ministre de la guerre. Il fut retraité d'office le 1ᵉʳ septembre 1871. Porté à Paris par les bonapartistes et les légitimistes, comme candidat à l'élection partielle du 27 avril 1873, à l'Assemblée nationale, contre M. Barodet et de Rémusat, il obtint [illegible] voix sur près de 340 000 votants. M. Stoffel a été promu commandeur de la Légion d'honneur le [illegible]bre 1870.

STOKES (Georges-Gabriel), physicien [illegible], né à Skreen, comté de Sligo (Irlande), le [illegible] 1819, fut élevé aux collèges de Dublin et de Bristol et termina ses études à Cambridge en [illegible]. Professeur de mathématiques en [illegible] ville, il obtint en 1852, la grande médaille Rumford de la Société royale de Londres, pour ses découvertes sur les changements de la [illegible] de la lumière. Reçu membre de la Société royale il en devint le secrétaire en 1854, et professa la physique au Musée de géologie pratique de Londres. Il a été élu correspondant de l'Institut le 9 juin 1879.

STOLBERG-WERNIGERODE (Othon, comte DE), homme politique et diplomate allemand, né à Gedern (Hesse), le 30 octobre 1837, suivit les cours de droit, aux universités de [illegible] et de Heidelberg, servit dans l'armée prussienne de 1859 à 1861, et se retira sur ses [illegible] le Hanovre. Nommé gouverneur général de cette province en 1867, il eut à lutter contre les difficultés de la situation. Il fit partie, en 1867, du Reichstag de l'Allemagne du Nord, en 1871, de celui de l'Empire et appartint au parti [illegible] rial. Membre de la Chambre des [illegible] de Prusse, il en fut le président, de [illegible] à 1876, et fut nommé, le 4 mars de cette dernière année, ambassadeur à Vienne. Rappelé le [illegible] mai 1878, il reçut le titre de vice-président du ministère d'État de Prusse et fut appelé à la suppléance de la Chancellerie de l'Empire. En [illegible], il a présidé le synode général [illegible] pour l'élaboration d'une constitution de l'Église protestante en Prusse.

STOLLE (Louis-Ferdinand), littérateur allemand, né le 29 septembre 1806, à [illegible], étudia le droit à Leipzig, puis, se jetant dans la carrière littéraire, se retira à Grimma, [illegible] Saxe. En 1855, il alla se fixer à Dresde, [illegible] mort dans cette ville, le 25 septembre 18[illegible].

Il s'est fait connaître comme auteur de [illegible] breux romans historiques et [illegible] du succès, entre autres : [illegible] *veau César* (der neue Cæsar); [illegible] *le Cosmopolite* (der Weltbürger, [illegible] *lemands* (die deutschen Pickwickier [illegible] *de Caboul* (die Erbschaft in Kabul [illegible] dans ses *Œuvres* (Stolle's Werke, [illegible] 25 vol.) et réimprimés sous le titre [illegible] *du barbier du village* (des Dorfbarbiers [illegible] waehlte Schriften; 1863, 1865 [illegible] publié en outre deux recueils de [illegible] *Poésies* (Gedichte, Grimma, 1847 [illegible] *mes de la paix* (Palmen des Friedens [illegible] 1857; 4ᵉ édit. 1866). De 1841 à [illegible]

rédigea un journal, *le Barbier du village* (der Dorfbarbier), petite gazette traitant avec esprit les questions politiques du jour, et très répandue en Allemagne. Un choix de ses articles du *Barbier* est intitulé : *Bibliothèque populaire humoristique* (Humoristische Volksbibliothek ; Plauen, 1851, 2ᵉ édit.).

STOLTZ (Joseph-Alexis), médecin français, est né à Andlau-au-Val (Bas-Rhin), le 14 décembre 1803. Fils d'un officier de santé de la République et de l'Empire, il fit ses études littéraires à Strasbourg, et prit sa première inscription à la Faculté de médecine de cette ville, à peine âgé de seize ans. Bientôt il obtint au concours la place d'aide de clinique, et devint successivement prosecteur d'anatomie et chef de clinique. Reçu docteur en 1826, il fut nommé agrégé en 1829, et attaché spécialement à la chaire d'accouchements, de maladies des femmes et des enfants, chaire dont il devint titulaire, après un brillant concours en 1834. Deux ans après, ses collègues le désignèrent pour la présidence des jurys médicaux de l'arrondissement de la Faculté, fonction qu'il occupa jusqu'en 1848. Il fut nommé directeur de l'école départementale d'accouchements en 1846. Le docteur Stoltz fut appelé depuis aux fonctions de doyen de la Faculté de Strasbourg et, après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, passa avec la même qualité, à la faculté de Nancy. Il a été admis à la retraite en 1878. Membre associé national de l'Académie de médecine de Paris depuis 1864, correspondant de la Société impériale des naturalistes de Moscou, de celles des sciences naturelles et médicales de Bruxelles, de Heidelberg, d'Erlangen, etc., etc., il fut décoré de la Légion d'honneur en 1843, promu officier le 12 août 1865 et commandeur le 9 août 1877. Il représentait, depuis 1848, le canton de Marckolsheim au Conseil général du Bas-Rhin et avait été élu membre du conseil municipal de la ville de Strasbourg.

L'un des praticiens les plus renommés de l'Alsace, M. Stoltz s'est surtout occupé des matières relatives à son enseignement. Sa dissertation inaugurale, *Sur quelques points relatifs à l'art des accouchements*, fut très remarquée. En 1829, il traduisit de l'allemand le *Traité sur les grossesses douteuses*, de Schmitt, de Vienne; en 1835, il publia une monographie *Sur l'Accouchement prématuré provoqué dans les cas de rétrécissement du bassin*; en 1836, *des Recherches sur l'opération césarienne*; en 1841, un *Mémoire sur les polypes du rectum chez les enfants*; en 1845, un travail *Sur la Hernie vagino-labiale*; en 1847, un autre *Sur les Fistules vésico-utérines*, et, chaque année, des Mémoires et des observations dans les journaux spéciaux de Paris ou de Strasbourg.

STOLTZ (Victoire NOEB, dite Rosina), cantatrice française, née en Espagne, le 13 février 1815, vint de bonne heure en France, où elle obtint la protection de la duchesse de Berri. Entrée au couvent des Bénédictines de la rue du Regard, elle suivit en même temps, d'après le désir de la duchesse, les cours du Conservatoire et la classe de Choron, et prit part, de 1829 à 1832, aux concerts de la rue de Vaugirard. Son succès dans le rôle de Rosine lui valut le prénom qu'elle a depuis adopté. En 1833 elle fit un voyage en Belgique et en Hollande, et, après d'heureux débuts dans *Robert le Diable*, elle contracta son premier engagement dramatique au théâtre de la Monnaie à Bruxelles; elle y obtint, de 1835 à 1837, une série de succès qui la firent appeler à l'Opéra de Paris, où elle débuta le 25 août 1838. Avant de quitter Bruxelles, elle avait épousé M. A. Lécuyer, de Rouen, mais à la condition de garder son nom et la liberté de sa profession.

Mme Stoltz choisit pour ses débuts le rôle de Rachel dans *la Juive* et les continua dans Valentine des *Huguenots*, et dans dona Anna de *Don Juan*. Depuis elle a créé ou repris : Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, Marguerite dans *le Lac des fées*, Léonor dans *la Favorite*, Odette dans *Charles VI*, Zaïda dans *Don Sébastien de Portugal*, Estrella dans *l'Étoile de Séville*, Desdémone dans *Othello*, Marie Stuart, etc. (1838-1847). Mais après avoir joui pendant neuf années auprès de l'administration de notre première scène, dirigée alors par M. Pillet, d'une autorité sans partage, elle reçut du public, dans le rôle de Lazzarone, de *Robert Bruce*, le 1ᵉʳ mai 1847, le plus violent et le plus injurieux accueil; elle fit ses adieux au public dans le rôle de Léonor, et sa retraite amena celle de la direction.

Mme Stoltz ne s'est attachée depuis à aucun théâtre. Engagée seulement pour quelques représentations, sur la plupart des scènes de la province ou de l'étranger, elle y a presque exclusivement chanté ce rôle de Léonor, qui est toujours resté un de ses triomphes et qu'elle a été appelée à reprendre encore une fois sur la scène de l'Opéra en 1858. On a annoncé que, devenue baronne Kirschendorf, elle s'était adonnée avec ardeur au spiritisme et qu'un livre d'elle allait paraître, sous l'inspiration de Marie-Antoinette et sous le titre de *Dictées spirites* (*Moniteur* du 1ᵉʳ février 1870).

STONE (Marc), peintre d'histoire et de genre anglais, né à Londres, le 4 juillet 1840, fut élève de l'école des beaux-arts de cette ville, séjourna longtemps à Paris et en Italie. Il donna d'abord des dessins pour les œuvres de Dickens, de A. Trollope, et pour le *Cornhill Magazine*. Depuis 1858, il prit part avec succès aux expositions annuelles de Londres, où ses tableaux ont été surtout remarqués pour l'habileté du coloris. Nous citerons : *De Waterloo à Paris* (1863), représentant Napoléon dans une cabane de paysan, et l'un de ses plus grands succès; *Vol de clefs* (1866); *la Princesse Elisabeth entendant la messe* (1869); *Henry VIII et Anne Boleyn* (1870); *Chambre d'enfants du roi* (1871); *Édouard II et Pierre Gaveston* (1871); *le Roi est mort — Vive le Roi!* (1873); *Sain et sauf* (1875); *Demande de grâce* (1876). On a remarqué de lui à l'Exposition universelle de Paris en 1878 : *le Refus* et *Milady est veuve et sans enfants*. La plupart ont été reproduits par la gravure. M. Stone a obtenu une médaille à l'Exposition de Vienne (1873) et une à celle de Philadelphie (1876). Il a été élu associé de l'Académie royale, le 24 janvier 1877.

STORCH (Louis), écrivain polygraphe allemand, né à Ruhla, dans la forêt de Thuringe, le 14 avril 1803, fut destiné d'abord au commerce. Il avait seize ans quand il entra dans la dernière classe du collège de Gotha, où il fit de rapides progrès, puis il alla étudier la théologie et la philologie aux universités de Leipzig et de Nordhausen. Après avoir travaillé quelque temps comme ouvrier typographe, il suivit sa vocation littéraire, débuta, en 1827, par un roman en trois volumes : *Kunz von Kaufungen* (Leipzig, 1827), et ne cessa dès lors de produire. Toutefois, comme la littérature ne suffisait pas à le faire vivre, il essaya de fonder à Gotha, en 1840, une librairie et une imprimerie. Mais son double établissement dut disparaître à la suite d'un procès de concurrence. Il essaya alors de fonder une école qui fut fermée par ordre du gouverne-

ment prussien. Malade et privé de la vue, il revint tout entier à la littérature.

Sans compter parmi les premiers écrivains de son pays, M. Storch s'est signalé par de sérieuses qualités de conteur et d'historien. Nous citerons parmi ses œuvres: *Fœrbert Henns* (Leipzig, 1830, 3 volumes); *le Libre valet* (der Freiknecht; Ibid., 1830. 3 volumes); *le Tisserand allemand* (Ein deutscher Leineweber; Ibid., 1849-1850, 9 volumes); *les Gens d'hier* (Leute von gestern; Ibid., 1853, tomes I-III); *Histoire de l'empereur Charles-Quint* (Geschichte Kaiser Karls des Fünften; Ibid., 1854); ainsi qu'un certain nombre d'ouvrages relatifs à son pays natal : *Chronique de Thuringe* (Thüring. Chronik; Gotha, 1841-1843, 4 livraisons) : *Guide à travers la forêt de Thuringe* (Wanderbuch durch den Thüringerwald; Ibid., 1851, 2ᵉ édition). On a beaucoup loué, sous le rapport du style et du sentiment, ses *Poésies* (Gedichte; Leipzig, 1854).

STOREY (Georges-Adolphus) peintre anglais, né à Londres, le 7 janvier 1834, fut élevé à Paris, par M. Joseph Morand, professeur de l'Athénée royal et étudia la peinture sous J.-L. Dulong. De retour à Londres il fréquenta l'atelier de Leigh et exposa pour la première fois en 1852 un *Portrait* et en 1853 *la Vierge et l'Enfant* et fut admis comme élève de l'Académie. Après avoir exposé plusieurs autres toiles, il passa une année à Madrid, où il peignit des portraits, puis se fixa à Londres, et produisit un nombre considérable de tableaux de genre, parmi lesquels on a particulièrement remarqué : *Provocation royale*, représentant Henry VIII jouant au jeu de cannes avec un paysan (1865); *Enfants à déjeuner* (1866); *le Duo* (1870); *Leçon* (1871); *le Scandale, l'Amour troublé, Mistress Dorothée* (1873); *Visite de Noël à la Grand' mère* (1874); *Leçon de danse, Milady Bella* (1876); *le Jugement de Paris* (1877) et à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, *le Vieux soldat et Médisance*. M. Storey a été élu associé de l'Académie royale en 1876.

STORM (Théodore), littérateur allemand, né à Husum (Schleswig), le 14 septembre 1817, étudia à Lubeck et suivit les cours des universités de Kiel et de Berlin. Il se lia avec les frères Mommsen et collabora à leur recueil de *Sagas du Schleswig-Holstein*. Avocat dans sa ville natale, il quitta les duchés après le mouvement de 1853 et entra dans la magistrature prussienne. En 1864, il retourna dans son pays natal, où il devint d'abord bailli, puis juge.

Parmi ses poésies et nouvelles, très goûtées en Allemagne et souvent réimprimées, nous citerons : *Immensee* (Berlin 1852, 21ᵉ édit. 1878); *Au clair de la lune par une nuit d'été* (in der Sommermondnacht, Ibid. 1860); *Trois Nouvelles* (Ibid. 1861) : *Lenore* (Ibid. 1865); *Au delà de la mer* (Von jenseit des Meers; Ibid. 1867); *le Capital dissipé* (Zerstreuter Kapitel, Ibid. 1873); *Aquis submersus* (Ibid. 1878); *Carsten Curator* (Ibid. 1878), etc.

STORY (William-Wetmore), artiste et littérateur américain, né à Salem (Massachussets), le 19 février 1819, étudia le droit sous la direction de son père jurisconsulte distingué, puis se tourna vers la sculpture et la littérature. Il a produit un grand nombre de groupes et bustes et on cite particulièrement ses statues de *Edward Everett* et celle de *George Peabody*, pour la corporation de Londres. Comme écrivain il a publié en prose : *Vie et correspondance de Joseph Story* Life and letters of J. S. 1851); *Roba di Roma* (1862); *la Question américaine* [illegible] *tions de la figure de l'homme* [illegible] man figure, 1866); *Graffiti d'Italia* [illegible] vers : *Nature et Art* (1844) [illegible] de *Poésies* (1847); *les Juristes romains* [illegible] *salem* (the Roman lawyer in Jerusalem [illegible] *Tragédie de Néron* (18[illegible]) [illegible] (1877).

STOSCH (Albrecht de) [illegible] ministre de l'empire allemand, né [illegible] avril 1818, fut élevé à l'École [illegible] entra en 1835, dans l'infanterie, fut [illegible] ment employé à l'École militaire, [illegible] la garde, au bureau topographique, [illegible] taine en 1852, et fut appelé, [illegible] l'état-major-général. Colonel en 18[illegible] tier maître général du 1ᵉʳ corps [illegible] mandé par le prince héritier, pendant [illegible] austro-prussienne. Nommé, en [illegible] l'intendance au ministère de la [illegible] grade de général-major, il se [illegible] teur. Lieutenant-général en [illegible] chargé de l'intendance de l'armée [illegible] la guerre franco-prussienne et [illegible] l'approvisionnement des troupes. [illegible] partie du corps du grand-duc de [illegible] Schwérin, et assista aux combats [illegible] léans, Beaugency et de Montmirail [illegible] il resta attaché au corps d'[illegible] en janvier 1872, à la direction de [illegible] l'Empire, avec le titre de ministre [illegible] Prusse et de chef de l'amirauté [illegible] novembre suivant, à la Chambre [illegible] obtint, en 1875, le grade de [illegible] terie et, en 1876, celui d'amiral [illegible] tion, la flotte prit un rapide [illegible] malgré quelques désastres, [illegible] *Grosse Kurfürst* (le 31 mai 18[illegible]) [illegible] fin de 1879, un nombre important [illegible] à vapeur et de canons.

STOUGHTON (John), théologien [illegible] Norwich, le 18 novembre 18[illegible] collège d'Islington et au collège [illegible] de Londres, et devint pasteur [illegible] gationiste de Windsor, puis président [illegible] « Congregational union ». Il professa pendant quelque temps l'histoire de la [illegible] milétique au nouveau collège [illegible] reçut en 1869 le titre de docteur [illegible] l'université d'Édimbourg et [illegible] 1875, avec une pension de [illegible] congrégation.

Le révérend Stoughton est auteur de nombreux ouvrages : *l'Ancien Windsor* (Windsor in the olden time, 1844); *Époques de* [illegible] (Ages of Christendom, 1856); *l'Église* [illegible] *y a deux cents ans* (Church and [illegible] dred years ago, 1852); *Histoire* [illegible] *de l'Angleterre* (Ecclesiastical [illegible] gland; 1867-1874, 5 vol.); [illegible] *de Martin Luther* (Haunts and [illegible] 1875); *les Lumières du monde* [illegible] world, 1870); *Progrès de la* [illegible] (Progress of divine revelation, 18[illegible]) [illegible] *anglaise : ses traductions et* [illegible] english Bible : its translations and [illegible] tors, 1878), etc.

STOURDZA (Michel), ex-hospodar de [illegible] né en 1795, et fils unique du [illegible] Grégoire Stourdza, remplit diverses [illegible] sous l'hospodarat de Ch. Callimachi [illegible] Soutzo, et devint, sous l'administration [illegible] de Kisseleff, ministre des finances [illegible] partie de la commission chargée de la [illegible]

…u règlement organique (1829), il fut désigné, …année suivante, conjointement avec M. Villara, …u nom de la Valachie, pour aller à Saint-Péters…ourg présenter la nouvelle constitution à la sanc…ion de la cour protectrice. Quatre ans plus tard, …rs du renouvellement des hospodars de Moldo-…alachie, conformément à la convention de Saint-…étersbourg, la volonté toute-puissante de la …ussie le mit à la tête de la Moldavie. Pendant …s quatorze années de son gouvernement (1834-…849), Mich. Stourdza fit preuve de capacité ad…ministrative. Il améliora l'état matériel du pays, …erça des routes, construisit des ponts et des …haussées, donna une vive impulsion à l'agricul…ure et au commerce, en amassant lui-même une …mmense fortune. Attentif à maintenir une sorte …e balance entre les prétentions de la Russie ou …e la Turquie et les exigences du parti national, …l réussit à se garantir des secousses qui préci…itèrent ses deux collègues, Alexandre Ghika …1841) et Georges Bibesco (1848). La tranquillité …e la principauté ne fut troublée que par le com…lot de Galatz, en 1839, ourdi à l'instigation de …a Russie et par le mouvement libéral de Jassy, …u mois de mars 1848, prélude de la révolution …ui éclata deux mois après à Bucharest.

Cette révolution, à laquelle la Moldavie de…meura complètement étrangère, n'en eut pas …moins des suites funestes pour l'hospodar. Un an plus tard (16 juin 1849), à la suite de la conven…tion de Balta-Liman, intervenue entre les deux cours suzeraines, le gouvernement de la Moldavie passa de ses mains dans celles de son neveu Grégoire Ghika.

Le prince Michel Stourdza, qui comptait parmi les plus riches propriétaires de l'Europe, vécut depuis à Paris. Il avait épousé, en premières noces, Mlle Elise Rosetti, dont il a eu deux fils: les beyzadés Démétrius et Grégoire Stourdza; le dernier, entré au service ottoman, sous le nom de Muklis-Pacha, a été nommé commissaire de la Porte pour la délimitation de la frontière de la Bessarabie. De son second mariage avec la fille du prince Étienne Vogoridès (1834), le prince Stourdza a en plusieurs enfants. Il a été pu-blié à Paris, en 1872 : *Michel Stourdza ancien prince régnant de Moldavie* (1834-1849).

STOWE (Harriet-Elisabeth Beecher, mistress), célèbre romancière américaine, née le 14 juin 1812, à Litchfield (Connecticut), est la fille du docteur Lyman Beecher pasteur presbytérien, mort en 1864. Son père la destinait à l'enseignement et lui fit donner une éducation solide. Dès l'âge de quinze ans, elle alla seconder sa sœur Catherine dans la direction d'une grande école pour l'éducation des femmes à Hartford (Connecticut), puis à Cincinnati, jusqu'en 1825, époque à laquelle elle se maria avec le docteur Calvin Stowe. Celui-ci, un des théologiens les plus distingués des États-Unis, après avoir pris ses degrés au collège de Bowdoin et ses grades théologiques à Andower, avait été nommé professeur de littérature biblique à Dartmouth. En 1832, le professeur Stowe fut appelé par son beau-père au séminaire de Cincinnati. Mistress Stowe y accompagna son mari et y vécut jusqu'en 1850. MM. Beecher et Stowe, persécutés comme abolitionnistes, furent alors obligés de quitter le séminaire, où ils ne pouvaient plus vivre, et de chercher un refuge dans les États de l'Est. Après un court séjour dans le Maine, M. Stowe alla occuper la chaire de littérature biblique à Andower.

Jusque-là mistress Stowe n'avait écrit que des contes ou nouvelles, réunies en 1849, sous ce titre : *Fleurs de Mai* (Mayflowers, nouvelle édition, augmentée, 1855); il en a paru plusieurs traductions françaises. Mais ces dix-huit années de séjour à Cincinnati avaient développé son talent et agrandi sa pensée. Elle prit dans sa vie même, et dans les scènes dont elle avait été témoin, le sujet d'une suite d'esquisses, qui parurent d'abord dans un journal abolitionniste de Washington, *the National Era*, et furent bientôt réunis en deux volumes sous ce titre : *la Case de l'Oncle Tom* (Uncle Tom's cabin; Boston, 1852, 2 vol. in-12). Jamais livre ne fut aussi populaire dans les deux parties du monde : il fut traduit dans toutes les langues, et plusieurs fois dans chaque pays; en Amérique seulement, il fut tiré, la première année, à 305 000 exemplaires.

L'impression produite s'expliquait par l'intérêt du sujet et par la vivacité avec laquelle l'auteur peignait et flétrissait un système admis encore par une partie de l'Amérique. La critique littéraire lui reprocha bien des défauts d'ordre et de composition; mais le public les pardonna à un livre écrit avec le cœur pour le service d'une noble cause. Cependant un procès fut intenté à mistress Stowe au nom des lois en vigueur. Quelque temps après l'auteur publia sous ce titre : *Clef de la Case de l'Oncle Tom* (a Key to Uncle Tom's cabin; Boston, in-8), un commentaire qui prouvait que son ouvrage était emprunté tout entier à la réalité.

Dans l'été de 1853, mistress Stowe visita l'Europe avec son mari et son frère Charles Beecher. Elle fut accueillie avec enthousiasme, surtout en Angleterre. A son retour, elle rendit compte de son voyage dans un agréable récit intitulé *Souvenirs heureux des terres étrangères* (Sunny Memories of foreign lands; Boston et Londres, 1854, 2 vol. in-12). Ce volume a été traduit en français par M. Eugène Forcade, (2 vol. in-12).

Citons ensuite : *Dred* (Boston et Londres, 1856, in-12), également traduit en français, nouvelle satire contre l'esclavage, où se révèlent encore le christianisme philanthropique et la sensibilité de son premier roman; *la Fiancée du ministre* (1860, in-12); *la Perle de l'île d'Orr* (1862, in-18); *the Chimney comer* (1868), en faveur de l'égalité juridique des femmes; *A propos d'un tapis* (1869, in-18); *Une Poignée de contes* (1870, in-8); *Pussy Willow ou fleur des champ et fleur de serre* (1870, in-18); *les Petits renards* (1872, in-18); *Ma femme et moi*, histoire de Henri Henderson (1872-1875, part. I-II. in-18); *Coups d'épingles ou tyrannie domestique* (1874, in-18); *la Tyrannie rose et blanche* (1874, in-18) : tous romans traduits en français; puis quelques écrits religieux, un entre autres sur *l'Observation du Dimanche* (Four ways of observing, etc.; 2e édition, Liverpool, 1853); des *Cantiques*, etc. A la fin de 1869, les révélations d'un caractère scandaleux que mistress Stowe publia sur la vie privée du poète Byron donnèrent lieu, dans les journaux anglais et américains, à des polémiques passionnées qui ont eu leur écho dans la presse française et ont été l'objet de sa part d'une autre publication, *Lady Byron Vindicated* (1870). L'auteur s'est retiré dans une magnifique propriété en Floride. — Pour ses frères et sœurs, voy. Beecher.

STRACK (Jean-Henri), architecte allemand, né à Bückebourg (Prusse), le 24 juillet 1806, apprit de son père, artiste distingué, les premiers éléments de dessin. De fortes études sur l'antiquité classique lui fournirent le sujet d'un ouvrage estimé : *De la Construction des théâtres dans l'ancienne Grèce* (Ueber das Theatergebaeude der alten Griechen; Potsdam, 1843). Il a aussi collaboré activement, avec le peintre Meyerheim, aux

Monuments d'architecture de l'ancienne marche de Brandebourg (Architektonische Denkmaeler der Altmark Brandenburg; Berlin, 1834 et suivants), dont le texte est de Kugler, et, avec M. Stüler, aux *Modèles d'ébénisterie* (Vorlegeblaetter für Mœbeltischler, 1835 et suivants).

On doit à M. Strack un certain nombre de constructions, palais, églises, habitations particulières qui appartiennent à l'architecture éclectique; on cite particulièrement le château de Frédériksbourg, pour le roi de Danemark, la décoration intérieure du château de Babertsberg et de la résidence grand-ducale de Schwérin, la nouvelle église de Saint-Pierre à Berlin, dans le style gothique, l'église de Saint-Nicolas, à Hambourg, l'atelier de Cornélius à Berlin, enfin le monument commémoratif de la guerre de 1870-1871, sur la place royale de Berlin, accompagné de bas-reliefs en mosaïque représentant, d'après les dessins de M. Werner, les principaux épisodes de la guerre. Pendant un séjour à Athènes, en 1862, M. Strack découvrit les ruines du théâtre Dionysius et les dépendances sud de l'Acropole. La plupart de ses plans sont consignés dans l'*Album de la Société prussienne d'architecture* (Album des preuss. Architektenvereins; 1830 et suiv.). Élu correspondant de l'Académie des beaux-arts le 9 juillet 1864, il en fut nommé, l'année suivante associé en remplacement de Stüler. — Il est mort à Berlin, le 13 juin 1880.

STRAFFORD (George-Stevens BYNG, 2e comte), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, fut par courtoisie appelé vicomte Enfield. Dès 1831, il entra à la Chambre des Communes, où il prit une place distinguée parmi les membres du parti libéral, et, à l'exception d'un intervalle de quatre années, y siégea jusqu'en 1852. Sous le ministère Melbourne il fut un des lords de la Trésorerie (1834), et, sous celui de lord J. Russell, il fit partie du bureau des Indes (1846). Il a aussi rempli les charges de trésorier et de contrôleur dans la maison de la reine. Au mois d'avril 1853, il fut élevé à la pairie. Marié deux fois, en 1829 et en 1848, il a eu neuf enfants, dont l'aîné, George-Henry-Charles BYNG, vicomte Enfield, né à Londres en 1830, élevé à Eton et à Oxford, a été nommé député au Parlement en 1852 pour le bourg de Tavistock et en 1857 pour le Middlesex. Devenu en 1854, député de ce dernier comté, il a été attaché, en 1855, à la mission spéciale du comte Russell à Vienne. De 1865 à 1866, il a été secrétaire du Bureau des pauvres.

STRATFORD DE REDCLIFFE (Stratford CANNING, vicomte), diplomate et pair d'Angleterre, né le 6 janvier 1788, est le quatrième fils d'un négociant de Londres, qui eut pour neveu le célèbre ministre Canning. Après avoir fait ses études au collège d'Eton, il fut attaché, en 1807, au département des affaires étrangères, accompagna Adair à Constantinople et y reçut, en 1809, le rang de secrétaire d'ambassade. Peu de temps après, il revint en Angleterre et s'occupa sérieusement de compléter son éducation à l'université de Cambridge qui lui conféra, en 1813, le diplôme de maître ès arts. Envoyé l'année suivante en Suisse comme ministre plénipotentiaire (1814), il contribua au changement de la constitution fédérale, assista, en 1815, au Congrès de Vienne et fut chargé, en 1820, d'aplanir certains différends avec le gouvernement des États-Unis; les conclusions qu'il présentait à ce sujet n'ayant pas été ratifiées, il fut rappelé en 1823 et se rendit, en 1824, à Saint-Pétersbourg avec mission d'ouvrir des négociations relatives à la Grèce.

Nommé en 1825 ambassadeur en Turquie, sir Stratford Canning déploya, dans l'exercice de ses fonctions, toutes les ressources d'un diplomate consommé pour faire prévaloir par-dessus tout les intérêts de son pays. Après avoir, d'une façon assez tiède, soutenu la cause des Grecs auprès du sultan Mahmoud, il mit la plus grande activité à résoudre les difficultés existantes entre la Porte et la Russie, présenta, au nom des grandes puissances, une proposition aux termes de laquelle toute la terre ferme devait rentrer de nouveau sous l'autorité musulmane et se retira seulement après la bataille de Navarin, quand tout espoir d'arrangement fut perdu. Les insignes civils de la grand'croix du Bain furent la récompense de ses services (1829). Très attaché au parti whig, il ne put rentrer en fonctions que sous le ministère Grey (1831) : chargé des négociations à suivre pour la délimitation des frontières de la Grèce, il ne négligea rien pour concilier les partis, fit valoir la nécessité d'un pouvoir central fortement constitué, et ce fut d'après ses plans que fut dirigé plus tard le protocole des puissances médiatrices. Nommé à l'ambassade de Saint-Pétersbourg en 1833, il ne put faire agréer par le czar le choix qui avait été fait de lui, [illegible] resta longtemps sans nouvelle mission et prit part, de 1835 à 1842, aux travaux de la Chambre des Communes, où il avait déjà représenté des bourgs avant la réforme parlementaire.

Au mois d'octobre 1841, sir Stratford Canning, qui porta ce nom jusqu'en 1852, fut de nouveau accrédité auprès de la Porte, où il remplaça lord Ponsonby; il fut maintenu à ce poste par les diverses administrations et ne le quitta qu'en 1858 pour prendre sa retraite. Ami de Reschid pacha, il favorisa le développement intellectuel et commercial de la Turquie; ayant une connaissance approfondie des hommes et des choses de ce pays, il jouissait à la cour du sultan d'une influence qui s'étendit même à la direction des affaires intérieures. L'usage qu'il en faisait [illegible] de la politique exclusive de son pays fut plus d'une fois de nature à porter ombrage aux autres puissances européennes. Parmi les concessions honorables que sir Stratford Canning obtint de la Porte, il faut rappeler l'abolition de la loi qui condamnait à la peine capitale tout [illegible] qui, après avoir embrassé l'Islamisme, retournait à sa foi primitive. C'est lui enfin qui, par sa rigueur personnelle et ses efforts contre [illegible], amena, malgré la mollesse des conférences de Vienne, la déclaration de guerre contre la Russie. En 1852, sir Stratford Canning a été créé vicomte de Redcliffe et il a siégé depuis en cette qualité, à la Chambre haute où il appartint au parti conservateur. En novembre 1869, il a été fait chevalier de la Jarretière. Son grand âge ne l'empêcha point de prendre part aux débats soulevés par la question d'Orient, de 1876 à 1878, et ses lettres insérées, pendant cette période, dans le *Times*, furent très remarquées. Marié deux fois, il a eu un fils George, né en 1832 [illegible]. — Il est mort lui-même le 14 août 1880.

On cite de lord Stratford Redcliffe un recueil de poésies inspirées des souvenirs de sa longue carrière : *les Ombres du passé* (Shadows of the past; Londres, 1866); un livre intitulé : *Comment je suis chrétien* (1873; 2e éd. 1879), et une tragédie : *Alfred le Grand à Athelney* (1876).

STRAUSS (Isaac), musicien français, né à Strasbourg, le 3 juin 1806, d'une famille israélite, vint à Paris vers 1827. Plein d'ardeur pour la musique et déjà violoniste habile, il organisa des quatuors avec plusieurs de ses camarades, et exécuta les œuvres de Haydn, de Beethoven et

de Mozart, auxquelles il joignait de la musique de danse de sa composition. Bientôt il se vit recherché dans les salons du faubourg Saint-Germain, où il jouait tour à tour, avec son modeste orchestre de chambre, les symphonies des maîtres ou des valses et des contredanses : c'étaient celles-ci surtout qui alors le faisaient vivre. Il concourut pour entrer dans une classe de violon au Conservatoire, et fut admis. Quelques semaines plus tard, une place de premier violon se trouva vacante à l'orchestre du Théâtre-Italien; il l'obtint et l'occupa pendant quinze ans sans laisser de diriger les orchestres de la plupart des grandes fêtes de cette époque. Pendant l'été, il organisa et dirigea les concerts et les bals des salons d'Aix en Savoie. En 1844, il fut nommé par le ministre du commerce, directeur des bals et concerts de Vichy, contribua à la vogue de cet établissement thermal. Chef des bals de la cour de 1852 à 1870, il a dirigé pendant la même période, avec un entrain célèbre, les bals masqués de l'Opéra. Il a été décoré de la Légion d'honneur, au 1er janvier 1810.

Les compositions de M. Strauss, qui ne lui ont pas fait autant de réputation que son talent de chef d'orchestre, consistent surtout en quadrilles, valses, polkas et autres motifs de danses, réunis pour la plupart en *albums*.

STRAUSS (David-Frédéric), célèbre théologien protestant allemand, né à Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg, le 27 janvier 1808, acheva à Tubingue ses études théologiques, commencées dans un établissement de la petite ville de Blaubeuren. Admis dans le ministère ecclésiastique, en 1830, il devint, l'année suivante, professeur au séminaire de Maulbronn, qu'il quitta pour aller reprendre ses cours à Berlin. Après y avoir étudié, pendant six mois, la philosophie de Hegel et entendu le célèbre Schleiermacher, il revint à Tubingue et fut employé, comme répétiteur, au séminaire théologique, tout en suivant les cours de philosophie à l'université. Le jeune docteur était profondément inconnu en 1835, lorsque, tout à coup, il produisit le livre de théologie qui peut-être a fait le plus de bruit dans ce siècle, *la Vie de Jésus, examen critique de son histoire* (das Leben Jesu, kritisch bearbeitet; Tubingue, 1835, 2 vol.). Cet ouvrage, qui faisait jouer un rôle si important à l'explication mythique dans la vie du Christ et la fondation de sa doctrine, aboutissait, sinon à la négation absolue de sa personne, du moins à la substitution de symboles et d'allégories aux principaux faits de son histoire. Réimprimé d'année en année, en Allemagne, il fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Une version française en fut donnée par M. Littré (Paris, 1839-1840, 4 vol. in-8; 2e édit., 1856).

Au milieu des discussions orageuses que souleva *la Vie de Jésus*, l'auteur se vit destitué de ses fonctions de répétiteur. Il fut appelé comme professeur au collège de Ludwigsbourg, d'où il revint bientôt à Tubingue, pour y vivre dans la retraite et l'étude. Dans les années qui suivirent, il publia ses *Écrits polémiques* (Streitschriften; ibid., 1837) et ses *Deux Feuilles pacifiques* (Zwei friedliche Blaetter; Altona, 1838), publications qui apportaient des adoucissements à sa doctrine. En 1839, le conseil de l'instruction à Zurich l'appela à l'université, comme professeur de dogmatique et d'histoire de l'Église. Cette nomination parut un scandale et provoqua un soulèvement que la prompte retraite de M. Strauss ne suffit pas à calmer (6 septembre). Il donna bientôt après un autre grand ouvrage : *la Dogmatique chrétienne dans son développement historique et dans sa lutte avec la société moderne* (die Christliche Glaubenslehre, in ihrer, etc.; Tubingue, 1840-1841, 2 vol.), où l'exégèse, la critique et l'histoire étaient présentées sous des points de vue nouveaux; sa dissertation *Sur Schleiermacher et Daub* (Ueber Schl., etc.; Leipzig, 1839), en forme la préface.

Pendant l'année révolutionnaire 1848, M. Strauss fut candidat à l'Assemblée nationale allemande; mais les animosités qu'on excita contre lui, dans les campagnes, le firent échouer. A cette occasion, il fit paraître *Six Discours au peuple* sur la théologie et la politique (Sechs theologisch-politische Volksreden; Stuttgart et Tubingue, 1848). La même année, sa ville natale le nomma à la Diète wurtembergeoise, où il prit rang, au grand étonnement des divers partis, parmi les conservateurs : les manifestations malveillantes de ses électeurs lui firent donner presque aussitôt sa démission (décembre 1848).

M. Strauss n'a publié depuis que des études biographiques : *Vie de Schubart, d'après ses lettres* (Schubart's Leben, in seinen Briefen; Berlin, 1849, 2 vol.), accompagnant une édition de la correspondance du poète; *Christian Maerklin ou un type moderne* (Christ. Maerklin, ein Lebens-und Charakterbild aus der Gegenwart; Manheim, 1851), où l'auteur a inséré des détails autobiographiques; *Vie et écrits de Nicodème Frischlin* (Leben und Schriften des Dichters und Philologen N. Fr.; Francfort, 1856), étude sur l'Allemagne savante du XVIe siècle; *Ulrich de Hutten* (Leipzig, 1858-1860, 3 vol.); deux recueils de Petits écrits biographiques, littéraires et artistiques (Kleine Schriften biograph., litterat. und kunstgeschichtlichen Inhalts ibid., 1862 et Berlin, 1867); une critique spirituelle de *Nathan le sorcier* de Lessing (Berlin, 1865; 2e édit. 1867), et *la Foi ancienne et la Foi nouvelle, confession* (der alte und der neue Glaube. Ein Bekenntniss; Leipzig, 1872, 7e édit. 1874), qui montrait l'auteur passant, comme autrefois Feuerbach, de la doctrine hegelienne au matérialisme. — M. Strauss est mort à Ludwigsbourg, le 8 février 1874. Une édition complète de ses œuvres parut en douze volumes (Bonn 1875-1877).

Parmi les travaux critiques dont l'auteur de *la Vie de Jésus* a été l'objet, avant l'apparition de la *Vie de Jésus* de M. Renan, nous nous bornerons à citer l'article de M. Edg. Quinet dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1838; la *Réponse au livre du docteur Strauss, etc.* (1842, in-8), de M. Ath. Coquerel; *la Vie de Jésus au point de vue de la science* (1842-43, in-8), de M. J. Kuhn, traduit de l'allemand par M. Nettement (Paris, 1842, in-12). Après la publication du livre de M. Renan, M. Strauss a donné une nouvelle édition de son fameux ouvrage, spécialement remaniée pour les Allemands (das Leben Jesu, für das deutsche Volk bearbeitet; Leipzig, 1864). Après sa mort il a encore été publié divers travaux sur Strauss, par Zeller (1874), Lang (1874), Reuschle (1874), Gottschall (1876), etc.

M. Strauss avait épousé, en 1840, une actrice allemande, Mlle Agnès Schebest, née à Vienne, en 1813, et qui a joué et chanté avec succès sur plusieurs théâtres. Il s'est séparé d'elle depuis. Cette dame, auteur de quelques écrits, notamment de *Souvenirs d'une artiste* (Aus dem Leben einer Künstlerin; Stuttgart, 1856), est morte à Stuttgart le 22 décembre 1870.

STRAUSS (Frédéric-Adolphe), théologien protestant allemand, né à Elberfeld, le 1er juin 1817, fit toutes ses études à Berlin. Consacré ministre, il obtint, sous son père, une place de prédicateur à l'église de la cour et de la cathédrale. En 1835,

il fit un grand voyage en Orient, et à son retour, il visita Rome, où il fut bien accueilli, malgré le culte auquel il appartenait. Il a raconté son voyage dans un livre intitulé : *Sinaï et Golgotha, voyage en Orient* (Sinaï und Golgotha, Reise in das Morgenland; Berlin, 1847; 10e édition, 1873; une édit. de luxe, 1866), ouvrage traduit chez la plupart des peuples protestants, et dans un autre : *Pays et villes de l'Écriture sainte* (die Laender und Staetten der H. Schrift; 1861; Leipzig, 2e édit. 1877). Nommé aumônier en 1846, il suivit les troupes prussiennes dans la campagne du Schleswig, dont il a retracé certains épisodes sous ce titre : *Foi de Guerrier* (Kriegertreue; Berlin, 1851). En 1859, il devint professeur de théologie à l'université de Berlin, en 1870, prédicateur de la cour et en 1872, inspecteur des écoles du district. M. Strauss a publié, en outre, un certain nombre d'ouvrages de théologie, de liturgie et de piété et des sermons.

STREET (George-Edmond, architecte anglais, né à Woodford (Essex) en 1824, étudia sept ans l'architecture, d'abord sous Carter, puis sous G. Scott. Admirateur du style gothique, il consacra tous ses efforts, pour le faire connaître et revivre en Angleterre. Architecte des diocèses d'Oxford, d'York, de Ripon et Winchester, vice-président de l'Institut des architectes de la Grande-Bretagne, membre de la Société des antiquaires, il devint associé de l'Académie des beaux-arts de Londres, en 1866, et membre titulaire en juin 1871. On lui doit la construction de nombreuses églises, ou la restauration des anciens monuments de l'Angleterre: *St-Jacques-et-St-Philippe*, à Oxford; église de *la Toussaint* à Clifton; *Ste-Marguerite*, à Liverpool; *Ste-Marie-Madeleine*, à Paddington; *la chapelle du Jésus-Collège* à Oxford, etc. Il a produit à l'Exposition universelle de Paris en 1878 : *Vue, plans et élévation de la nef de la cathédrale*, de Bristol; *Plans, élévation et section de la nouvelle cathédrale de Christ-Church*, à Dublin; *Vue à vol d'oiseau du nouveau Palais de justice*, à Londres.

M. Street a fait en outre des cours et des conférences sur l'architecture, et a publié : *l'Architecture en briques et en marbre du nord de l'Italie au moyen âge* (the Brick and Marble Archit. of N. It. in the Middle Age; 1855); *Exposé de l'architecture gothique en Espagne* (Some account of G. archit. in Spain, 1865. Il a obtenu à l'Exposition universelle de Paris de 1878, une médaille de 1re classe et la décoration de la Légion d'honneur.

STRICKLAND (miss Agnès), femme de lettres anglaise, née le 19 juillet 1796, à Reydon-Hall (Suffolk), et la plus connue de quatre sœurs qui ont embrassé la carrière littéraire, reçut sous les yeux de son père une éducation solide où l'histoire et les sciences s'alliaient à l'étude des langues anciennes. A la suite d'un revers de fortune, elle se résigna sans peine à se créer des ressources par sa plume, et, à quinze ans, elle écrivait le poème du *Champ de bataille de Worcester* (Worcester field), suivi de l'épisode de *Démétrius*, dont la Grèce moderne lui avait fourni le sujet. Ses premiers essais imprimés, auxquels collaborèrent ses sœurs, parurent dans les *Annuaires* et les *Albums* de l'époque. Elle publia ensuite une série de petits livres à l'usage de la jeunesse : *les Historiettes de l'histoire* (Stories from the history); *les Enfants célèbres de l'Angleterre* (Illustrious british children); *Alda ou les petits Robinsons Crusoés* (the Rival Crusoes), qui obtinrent un débit considérable.

La première œuvre importante de miss Agnès Strickland est un roman [illegible] tableaux historiques, intitulé : *les Pèlerins de Walsingham* (the Pilgrims of Walsingham [illegible] 3 vol.). Elle entreprit ensuite la *Biographie des reines d'Angleterre depuis la conquête jusqu'à Victoria* (the Lives of the queens of England; 1840-1851, 8 vol. in-8; nouv. édit. [illegible] abrégée, 1872), ouvrage auquel a collaboré une de ses sœurs, miss Élisabeth, et qui [illegible] recherches consciencieuses; il fut immédiatement suivi de la *Biographie des reines d'Écosse* (the Lives of the queens of Scotland; 1850-1859, t. I à V, in-8), dont une réimpression a été commencée en 1855. On a encore de cette dame un choix de poésies sous le titre : *Scènes historiques* (Historical scenes; in-8). — Elle est morte à Southwold, le 13 juillet 1874.

STRICKLAND (miss Jane-Marguerite), sœur de la précédente, née vers 1800, à [illegible], inséra ses premiers écrits dans les [illegible] entre autres le *Juvenile forget me not*, [illegible] sacra pendant plusieurs années à la [illegible] la jeunesse et à des publications [illegible] gieuses destinées à l'amélioration des classes ouvrières. En 1854, elle a fait paraître la première partie d'une *Histoire de Rome* (History of Rome, t. I, in-8), où elle traite de l'ancienne [illegible] divers points de vue de la conquête, [illegible] tion, des lettres et des arts.

Strickland (Catherine-Parr), [illegible] tress *Trail*, sœur des précédentes, [illegible] quelques volumes d'esquisses sur le Canada, où elle accompagna son mari, lieutenant au [illegible] régiment : *les Forêts d'Amérique* (the Woods of America); *les Robinsons canadiens* (the Canadian Crusoes), etc. En 1855, elle a fait paraître un *Guide des émigrantes* (a Guide to female emigrants; in-12), écrit spécialement pour les femmes qui s'expatrient dans le Sud-Amérique.

Strickland (Susannah), sœur cadette des précédentes, a épousé un officier du [illegible] régiment, nommé John Moodie. Elle est [illegible] nue aux États-Unis, où ses romans ont obtenu du succès; nous citerons notamment : *[illegible] dlestone*, *Flora Lindsay*, qui ont été réimprimés à Londres. Elle a donné dans un journal le récit de ses aventures personnelles durant son séjour au Canada, où son mari s'est établi.

Strickland (major), frère des précédentes, a embrassé la carrière militaire et publié, sous le titre de *Vingt-sept ans dans l'ouest du Canada* (Twenty seven years in Canada west; 2 vol.), un ouvrage qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

STROGANOW (Serge, comte), [illegible] russe, né à Saint-Pétersbourg, vers 1794, [illegible] grâce à son mariage avec une héritière de la branche aînée de sa famille, le [illegible] même avant son père. Nommé en 1831 [illegible] de Riga, il s'acquit une popularité [illegible] sa bienfaisance et son courage [illegible] De 1835 à 1847, il fut curateur de [illegible] Moscou, lieutenant général, [illegible] l'empereur et sénateur. Il fut promu [illegible] grade de général de cavalerie et nommé [illegible] gouverneur de Moscou. Ensuite il devint précepteur du grand-duc Nicolas, puis en 1865, président du comité [illegible] de Russie. Président de la Société des [illegible] russes, il dirigea les fouilles entreprises aux frais du cabinet de l'empereur, et [illegible] relations en français et en russe : *Comptes rendus de la Commission archéologique* [illegible] *d'antiquités de la Scythie* (1866), [illegible] outre, contribué au développement [illegible] et de l'industrie russes, soit [illegible]

soit comme possesseur de mines et de forges considérables en Sibérie.

STROGANOW (Alexandre, comte), second fils du comte Grégoire Stroganow, né à Saint-Pétersbourg, vers 1805, prit part, comme colonel, aux guerres contre la Pologne et la Turquie, et devint membre du conseil d'administration du royaume de Pologne et gouverneur de la Petite-Russie. De 1839 à 1841, il exerça les fonctions de ministre de l'intérieur. Il devint adjudant général de l'empereur, lieutenant général de l'artillerie, et membre du Conseil d'État. Nommé, en 1855, gouverneur général de la Nouvelle-Russie et de la Bessarabie, il a été chargé de la réorganisation de la Crimée et de la reconstruction des fortifications de Sébastopol.

Un troisième fils du comte Grégoire, Alexis Stroganow, né à Saint-Pétersbourg, en 1808, remplit les fonctions de chargé d'affaires à Turin, puis celles d'ambassadeur à Lisbonne, de 1841 à 1848. Il a été nommé chambellan particulier de l'empereur et membre du Conseil d'Empire.

STROMEYER (Georges-Frédéric-Louis), chirurgien allemand, né le 6 mars 1804, à Hanovre, fils de l'introducteur de la vaccination en Allemagne, commença ses études médicales à l'Institut de sa ville natale, fréquenta ensuite les universités de Gœttingue et de Berlin (1823-1826), et, après avoir obtenu le grade de docteur en médecine, visita les principales capitales de l'Europe. Appelé, en 1828, à Hanovre, il exerça durant dix ans les fonctions de chirurgien de la Cour royale et de professeur de l'École chirurgicale. De 1838 à 1848, il occupa tour à tour des chaires aux universités d'Erlangen, de Munich et de Fribourg. En 1848 il fut appelé, comme professeur de chirurgie, à Kiel, et, après avoir assisté aux campagnes de 1849 et 1850, en qualité de médecin en chef de l'armée des duchés, il devint directeur des affaires médicales du Holstein. En 1854, il fut rappelé dans sa patrie avec le titre de médecin en chef de l'armée. En 1866, il assista à la campagne de Bohême, puis s'établit à Hanovre. — Il est mort dans cette ville, le 15 juin 1876.

On doit à M. Stromeyer plusieurs ouvrages estimés; entre autres: *Compte rendu d'un voyage officiel à Dantzig en* 1831 *à l'occasion du choléra* (Skizzen und Bemerkungen von einer Reise nach Danzig, etc.; Hanovre, 1832); *De la Paralysie des muscles de respiration* (Ueber Paralysie der Inspirationsmuskeln; Ibid., 1839); *Études d'orthopédique chirurgicale, ou Expériences d'opérations sous-cutanées de muscles raccourcis* (Beitraege zur operativen Orthopaedik, etc.; Ibid., 1838), où l'auteur donne le premier l'idée de l'opération du strabisme; *De Combinatione rationis nervorum et motoriorum et sensoriorum*, (Erlangen, 1839); *le Korektom, nouvel instrument servant à la formation artificielle de pupilles et à l'extraction de la cataracte* (das Korektom, ein neues, etc.; Ausbourg, 1842); *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie; Fribourg, 1844-60, 2 vol.); *Des Lésions des os causées par des coups de feu* (Ueber die bei Schusswunden vorkommenden Knochenverletzungen; Fribourg, 1850); *Du Typhus sous l'influence d'une ventilation méthodique* (Ueber den Verlauf des Typhus unter dem Einfluss einer methodischen Ventilation; Hanovre, 1855); *Expériences sur les plaies des armes à feu en* 1866 (Erfahrungen ueber Schusswunden im Jahre 1866; Hanovre, 1867), enfin une autobiographie: *Souvenir d'un vieux médecin allemand* (Erinnerungen eines deutschen Arztes; Hannovre, 1875, 2 vol.).

STROOBANT (François), peintre belge, né à Bruxelles, en 1819, est élève de M. Lauters. Renommé comme paysagiste, il a donné des aquarelles et des pastels estimés, ainsi que de nombreuses illustrations lithographiques. Nous citerons: *Monuments de Belgique* (planches in-4); *la Terre Sainte* (Id.), tous deux commandés par la Société des beaux-arts; *l'Orage*, grand pastel, des *Vues et Sites pittoresques* (1843-1853); *le Pont Saint-Jean à Bruges*, *Maison de charité à Malines*, à l'Exposition universelle de Paris; *Vue de Bruxelles*, *Intérieur du palais de Casimir le Grand*, à Cracovie, *Ancien Palais des princes-évêques à Liège*, à l'Exposition de 1867; *Vue de Bruges prise du Canal du Béguinage* et *la Porte du Môle à Dordrecht*, à l'Exposition de 1878. M. Stroobant a obtenu une médaille d'or en 1854 à Bruxelles, et une mention à Paris, en 1855. Il a été nommé en 1863, chevalier de l'ordre de Léopold.

STROSSMAYER (Joseph-Georges), prélat croate, né à Essek (Slavonie), le 4 février 1815, acheva ses études à l'université de Pesth, fut reçu docteur en philosophie et en théologie, et ordonné prêtre en 1838, après avoir passé quelques temps au couvent des Augustins de Vienne. Il devint bientôt professeur au séminaire de Diakovar, aumônier de la cour et fut sacré évêque en 1849. Il acquit dans son diocèse, qui comprend également la Serbie, une grande influence, et devint le chef du parti national croate. On lui doit l'ouverture de nombreuses écoles primaires, d'un séminaire pour les Bosniaques, la restauration de l'antique chapitre illirien San-Girolamo à Rome, la fondation de l'université d'Agram, d'une société académique, la création d'une précieuse galerie de tableaux, léguée à cette Académie, la construction d'une cathédrale à Diakovar, etc.

Le prélat croate se signala par le rôle particulier que lui fit, en 1870, au Concile du Vatican, la franchise de son opposition contre la direction partiale et intolérante des débats; il quitta Rome, sans vouloir reconnaître le dogme de l'infaillibilité. Dans un voyage qu'il fit plus tard à Rome, il persista avec fermeté dans son attitude, malgré les instances de la curie romaine. Au Reichsrath autrichien dont il faisait partie depuis 1860, il se rangea du côté des fédéralistes, et soutint les droits des nationalités. Depuis le compromis hongro-croate, il se retira de la vie politique.

On doit à Mgr Strossmayer la publication d'ouvrages importants, tels que: *Monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia* (Rome, 1863); des recueils de chansons, des éditions populaires, etc.

STRUVE (Othon-Guillaume de), astronome russe, fils du célèbre astronome mort en 1864, né à Dorpat, le 7 mai 1819, fit ses études sous la direction de son père, obtint, à vingt ans, une place à l'observatoire de Poulkova et devint, quelques années plus tard, second astronome de ce grand établissement scientifique et en 1862 directeur. Membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et conseiller d'État, il a dirigé en outre les grands travaux astronomico-géographiques entrepris par l'état-major de l'empereur de Russie. Élu correspondant de l'Institut, le 15 mars 1865, il présida, en 1872, à Paris la commission internationale du mètre. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur.

On cite de ce savant, à côté des travaux de son père, plusieurs belles observations astronomiques. Il a calculé le premier la quantité du mouvement de translation de notre système solaire dans l'es-

pace, découvert plus de 500 nouvelles étoiles doubles et un satellite d'Uranus, et publié sur Saturne et son anneau, sur l'orbite de certaines comètes, et sur plusieurs étoiles doubles, des écrits estimés pour la rigoureuse exactitude des observations. Il a dirigé aussi plusieurs explorations scientifiques, notamment les grandes expéditions chronométriques qui eurent pour résultats la détermination de la longitude de l'observatoire central de Russie et de quelques positions géographiques importantes de l'empire russe. Il a aussi pris part à la détermination des longitudes entre Valentia (Irlande) et Orsk, sur la frontière de l'Asie.

Les comptes rendus des travaux de ce savant se trouvent insérés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et dans quelques écrits publiés à part, et dont les titres rappellent l'objet : *Expédition chronométrique exécutée par ordre de l'empereur Nicolas Ier entre Altona et Greenwich, pour la détermination de la longitude géographique de l'observatoire central de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1846); *Expéditions chronométriques de 1845 et 1846* (1853, gr. in-4); *Observations de la comète de Biela dans l'année 1852* (Ibid., 1853), *Revue des travaux de l'Observatoire de Poulkova de 1839 à 1864* (Pétersbourg 1865); *Observations de Poulkova* (Ibid. 1869-1878, vol. I-IX), etc.

STUBBS (William), historien anglais, né à Knaresborough, le 21 juin 1825, fut élevé à l'école de Ripon et suivit les cours de l'université d'Oxford. Entré dans les ordres en 1848, il fut vicaire à Navestock, puis devint successivement bibliothécaire de l'archevêque Longley en 1862, inspecteur des écoles du diocèse de Rochester, professeur d'histoire moderne à Oxford en 1866 et conservateur de la bibliothèque Bodléienne. Ses travaux relatifs à l'histoire de son pays l'ont fait nommer membre de plusieurs académies ou sociétés savantes.

On lui doit les éditions suivantes : *Registrum sacrum anglicanum* (1858), *Tractatus de Sancta Cruce de Waltham* (1861), *Chroniques et mémoires sur Richard Ier* (1867); *Chronique de Benedict de Peterborough* (1867); *Chronique de Roger Hoveden* (1868-1871); [illegible] *Coventry* (1872-1873); *Memorial de Walter de* [illegible] (1873), *Œuvres de Ralph de Diceto* (1876), [illegible] *Memorial de S. Dunstan* [illegible] ces ouvrages : *Choix de Chartes de l'histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis les temps les plus anciens jusqu'au règne d'Edouard Ier* (Select Charters and other illustrations of english constitutional history, etc., 1870); *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre dans ses origines et son développement* (the constitutional History of England in its origin and development, 1874-1878, 3 vol.).

STUDER (Bernard), géologue suisse, né le 21 août 1794, à Büren sur l'Aar, et fils d'un ministre protestant, a fut destiné à l'état ecclésiastique, mais, cédant son goût pour les sciences exactes, se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, et les [illegible] au collège de Berne. L'année [illegible] il alla compléter ses études à Gœttingue. Divers voyages lui permirent de se lier avec quelques naturalistes distingués, entre autres [illegible] qu'il accompagna dans plusieurs excursions dans les Alpes, et qui le détermina à [illegible] particulièrement de la constitution géologique des montagnes de sa patrie. A la suite de la publication de sa *Monographie du terrain de Molasse* (Berne, 1825), le gouvernement suisse créa pour lui, à l'Académie de Berne, une chaire de géologie, qu'il garda jusqu'en 1873. Depuis 1840, M. Studer a entrepris annuellement,

dans les diverses parties [illegible] ges dans [illegible] la *Société géologique* [illegible] Leonhard et Bronn, il [illegible]

Son œuvre principale [illegible] la *Suisse* (Winterthur, 18[illegible]) [illegible] men avec M. Arnold [illegible] sée sur la *Carte géographique* [illegible] Ziegler, elle est accompagnée [illegible] des noms et de [illegible] On cite encore de ce [illegible] géologue : *Les Alpes* [illegible] westlichen Schweizer [illegible] *gie de la Suisse* [illegible] comme ouvrage [illegible] *graphie* [illegible] 1844); *Traité de* [illegible] 1847, 2 vol.); *Histoire de la* [illegible] *de la Suisse* (Geschichte [illegible] Ibid. 1863); *Index de la* [illegible] *stratigraphie de la Suisse* [illegible] importants travaux [illegible] titre de correspondant de l'Insti[illegible] le 8 juin 1874.

STÜVE (Jean-Charles-Bertram [illegible]) que allemand, né à Osnabrück [illegible] fils du bourgmestre de cette [illegible] ses études aux universités [illegible] tingue. Inscrit avocat [illegible] en 1820, il se livra à des [illegible] de sa ville natale, et [illegible] spéciaux, un supplément [illegible] de Justus Moser (Berlin, 18[illegible]) tion de l'*Histoire de la ville* [illegible] des documents originaux [illegible] Osnabrück aux Archives [illegible] 3 vol.), commencée par [illegible] secrétaire d'État Frédéric [illegible] tempe, dans divers journaux [illegible]

En 1830, il commença [illegible] faires politiques, en [illegible] la *Réduction de l'impôt* [illegible] *de Hanovre* (Ueber die [illegible] thums und Vermittlung [illegible] en 1831, mettre les [illegible] d'y réclamer une [illegible] rapporteur du projet de [illegible] la commission chargée [illegible] de rachat (Ablösungs[illegible]) cette époque, sur le [illegible] plupart de ses idées [illegible] d'une commission spéciale [illegible] constitution, et marqua [illegible] dans une brochure [illegible] *royaume de Hanovre* [illegible] Lage des Königreichs Hannover [illegible] puté de la ville d'Osnabrück [illegible] tée de Hanovre, lors de [illegible] nest-Auguste, en 1833, [illegible] l'adhésion du nouveau roi [illegible] 1833, et publia sa *défense de* [illegible] *l'État* (Vertheidigung des Staats[illegible]) et protestant, et [illegible] ture d'Osnabrück, [illegible] franchises des États et le [illegible] neure [illegible] Il fut [illegible] les efforts combinés [illegible] fraction du parti libéral [illegible] individuelle et de la [illegible] dit en toute occasion [illegible] les magistrats [illegible] tous les officiers [illegible] cours, brochures, [illegible] la réunion des deux [illegible] aussi plusieurs fois [illegible]

La révolution de 1848 [illegible]

[illegible] de constituer un nouveau [illegible] choisit pour collègues MM. Ben[illegible] Une foule de privilèges [illegible] l'administration réformée, l'in[illegible] reconnue, la liberté [illegible] assurée, le serment aboli. Mais, [illegible] de la politique générale, [illegible] peu libéral. Fédéraliste, il s'op[illegible] à Constituante allemande, encore [illegible] de la suprématie de la Prusse, et il [illegible] contre-cœur l'alliance du 26 mai [illegible] cette dernière puissance. Il fut ren[illegible] britannique de 1850; mais après avoir [illegible] sa voie de politique libérale, où [illegible] eux-mêmes se montre[illegible] Nommé à l'Assemblée des États, [illegible] à défendre son œuvre, [illegible] Il reprit alors ses fonc[illegible] d'Osnabrück, qu'il garda jusqu'en [illegible] mort le 18 février 1872.

[illegible] Voy. Albanie.

[illegible] (Théodore-Rose-Léon-Alfred), publi[illegible] né à Paris, le 5 février 1820, a [illegible] début dans la carrière littéraire par [illegible] de communisme, ou *Réfutation his*[illegible] *des utopies socialistes* (1848, in-12), cou[illegible] l'Académie a décerné, en 1849, le [illegible] Montyon. Publiée quelques semaines [illegible] de Février, cette histoire [illegible] une courageuse défense des [illegible] la propriété, de la famille et de l'hé[illegible] au moment où ils paraissaient le plus me[illegible] a encore donné : *Histoire de la* [illegible] 1851, 1re partie, in-8; 2e édit., [illegible] *Études sur les circulations et les* [illegible] in-18), etc.

[illegible] NORVÈGE (maison royale de), [illegible] — Roi : OSCAR (Voy. ce [illegible]) le 6 juin 1857, à la princesse *Sophie* [illegible] née le 9 juillet 1836, dont il a eu [illegible] Gustave-Adolphe, duc de Ver[illegible] le 16 juin 1858; Oscar-Charles-Au[illegible] Gotland, né le 15 novembre 1859; [illegible] Guillaume, duc de Westrogothie, [illegible] 1861; Eugène-Napoléon-Nicolas, [illegible] Néricie, né le 1er août 1865.

[illegible], magistrat et administrateur fran[illegible] né le 28 octobre 1797, était, avant [illegible] 1848 avocat à Laon et membre [illegible] de l'Aisne. Après l'élection de [illegible] à la présidence de la République, [illegible] dont il avait soutenu la candi[illegible] son département le fit nommer, le [illegible] avocat général à la Cour de Paris. [illegible] M. Suin soutint l'ac[illegible] dans un grand nombre de procès poli[illegible] qui furent alors portés devant [illegible] Après le coup d'État du 2 décem[illegible] appelé au Conseil d'État, lors de sa [illegible] (janvier 1852), et il n'a cessé de [illegible] la section de législation, jusqu'au [illegible] 1863, M. Suin, décoré de la Légion [illegible] 1846, a été promu officier le 21 dé[illegible] commandeur le 13 août 1861, et [illegible] 1867. — Il est mort à Chatou, [illegible] 1877.

[illegible] pacha, général turc, né à Cons[illegible] entra à l'École militaire pré[illegible] passa à celle de l'état-major, [illegible] il parcourut rapidement [illegible] passa dans l'état-major et

fit, en 1867, la campagne de Crète. De retour à Constantinople, il fut promu colonel, devint professeur à l'école dont il avait été élève, fut nommé, en 1874, pacha et général de brigade (mir-i-liwa), puis directeur de l'École de l'état-major à laquelle il réunit celle de l'artillerie et du génie. Appartenant au parti de la jeune Turquie, il prit part au complot qui renversa du trône le sultan Abdul-Aziz, et fut promu général de division par le nouveau sultan, Mourad V, le 30 mai 1876. Pendant la guerre turco-serbe, le général Suleyman-pacha commanda une division mobile (Fyrka), défit à plusieurs reprises les Serbes, et les repoussa jusqu'à l'intérieur de leur pays. Il fut alors élevé au grade de maréchal (muchir).

Nommé, le 3 janvier 1877, commandant en chef des troupes, dans l'Herzégovine, il conduisit avec succès les opérations après l'expiration de l'armistice entre la Turquie et le Montenegro ; envahissant subitement le Montenegro, il poussa dans la direction de Cetatbals et opéra, en juin, sa jonction avec Ali-Sahib, qui s'avançait du sud. Mais les Turcs ne purent profiter des résultats de cette brillante campagne, et les positions conquises durent être abandonnées le mois suivant, lorsque l'avant-garde de l'armée russe, passant les Balkans, vint menacer Andrinople. Suleyman-pacha fut appelé en Roumélie; il s'embarqua à Elle pour Antirasi, avec 42 bataillons, et arriva à temps pour forcer l'ennemi à la retraite. Le 1er août, il remporta la victoire d'Eski-Zagra, battit les Russes, le 16, à Kazanlick et s'empara de cette ville ; le 21, il prit le village de Chipka, attaqua la passe, fortement occupée par l'ennemi, s'empara, le 15, du débouché et des hauteurs qui dominent la passe Chipka, en infligeant des pertes sérieuses aux Russes, mais perdit lui-même près de 10 000 hommes. Continuant avec ténacité sa campagne, il s'empara, le 16 septembre, du fort Saint-Nicolas, dans les défilés de Chipka, mais se vit forcé de l'abandonner le lendemain.

Nommé commandant en chef de l'armée turque, le 3 octobre, il remporta encore des succès sur le Lom (25 novembre-5 décembre), les derniers de cette campagne ; puis il se vit forcé de transporter son quartier général à Tatar-Basardschik, fut coupé d'Andrinople, et ne put sauver les débris de son armée qu'en abandonnant son artillerie. Il fit embarquer une partie de ses troupes pour Constantinople, dans la baie de Megri, et prit lui-même position dans la place fortifiée de Boulaïa. Relevé de son commandement à la fin de février 1878 et interné à Gallipoli, il fut accusé de haute trahison et amené à Constantinople. Après une instruction de près de quatre mois, son procès commença en juillet et se termina en décembre 1878. Le jeune général présenta lui-même sa défense, avec un rare sang-froid, se montra par ses connaissances militaires supérieur à ses accusateurs et à ses juges, et réfuta point par point les quatre-vingt-treize chefs d'accusation portés contre lui. Il fut privé de son grade de maréchal, condamné à quinze ans de détention dans une forteresse et transporté à Bagdad. Le bruit de sa mort, démenti bientôt, se répandit en novembre 1879.

SUMNER (Charles), orateur et homme politique américain, né à Boston, le 6 janvier 1811, prit ses degrés au collège de Harward en 1830, et entra à l'École de droit de la même université. Dès cette époque, il écrivit dans un journal judiciaire, *the American Jurist*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Admis au barreau de Boston en 1834, il fut chargé des comptes rendus judiciaires par la Cour de circuit des États-Unis, l'une des neuf

de constituer un nou-
ır collègues MM. Ben-
/ne foule de privilèges
stration réformée, l'in-
s reconnue, la liberté
serment aboli. Mais,
la politique générale,
al. Fédéraliste, il n'ap-
nte allemande, encore
itie de la Prusse, et il
l'alliance du 26 mai
puissance. Il fut ren-
850; mais après avoir
e politique libérale, où
eux-mêmes se mainte-
'Assemblée des États,
défendre son œuvre,
Il reprit alors ses fonc-
:, qu'il garda jusqu'en
évrier 1872.

t.

-Léon-Alfred), publi-
, le 5 février 1820, a
carrière littéraire par
me, ou *Réfutation his-
tes (1848, in-12), ou-
t décerné, en 1849, le
lée quelques semaines
Février, cette histoire
courageuse défense des
le la famille et de l'hé-
paraissaient le plus me-
donné : *Histoire de la*
partie, in-8; 2e édit.,
es circulations et les
.

(maison royale de).
Roi : Oscar (Voy. ce
, à la princesse *Sophie*
llet 1836, dont il a eu
-Adolphe, duc de Ver-
58; Oscar-*Charles*-Au-
é le 15 novembre 1859;
duc de Westrogothie,
gène-Napoléon-Nicolas,
oût 1865.

et administrateur fran-
tobre 1797, était, avant
cat à Laon et membre
ne. Après l'élection de
ence de la République,
avait soutenu la candi-
ent, le fit nommer, le
éral à la Cour de Paris.
l. Suin soutint l'ac-
nombre de procès poli-
rent alors portés devant
coup d'État du 2 décem-
seil d'État, lors de sa
52), et il n'a cessé de
le législation, jusqu'au
au Sénat, par le décret
in, décoré de la Légion
promu officier le 21 dé-
ir le 13 août 1861, et
- Il est mort à Chatou,

néral turc, né à Cons-
à l'École militaire pré-
celle de l'état-major.
l parcourut rapidement
sa dans l'état-major et

fit, en 1867, la campagne de Crète. De retour à Constantinople, il fut promu colonel, devint professeur à l'école dont il avait été élève, fut nommé, en 1874, pacha et général de brigade (mir-i-liwa), puis directeur de l'École de l'état-major à laquelle il réunit celle de l'artillerie et du génie. Appartenant au parti de la jeune Turquie, il prit part au complot qui renversa du trône le sultan Abdul-Aziz, et fut promu général de division par le nouveau sultan, Mourad V, le 30 mai 1876. Pendant la guerre turco-serbe, le général Suleyman-pacha commanda une division mobile (Fyrka), défit à plusieurs reprises les Serbes, et les repoussa jusqu'à l'intérieur de leur pays. Il fut alors élevé au grade de maréchal (muchir).

Nommé, le 3 janvier 1877, commandant en chef des troupes, dans l'Herzégovine, il conduisit avec succès les opérations après l'expiration de l'armistice entre la Turquie et le Montenegro ; envahissant subitement le Montenegro, il poussa dans la direction de Cetathals et opéra, en juin, sa jonction avec Ali-Sahib, qui s'avançait du sud. Mais les Turcs ne purent profiter des résultats de cette brillante campagne, et les positions conquises durent être abandonnées le mois suivant, lorsque l'avant-garde de l'armée russe, passant les Balkans, vint menacer Andrinople. Suleyman-pacha fut appelé en Roumélie ; il s'embarqua à Lile pour Antirasi, avec 42 bataillons, et arriva à temps pour forcer l'ennemi à la retraite. Le 1er août, il remporta la victoire d'Eski-Zagra, battit les Russes, le 16, à Kazanlick et s'empara de cette ville ; le 21, il prit le village de Chipka, attaqua la passe, fortement occupée par l'ennemi, s'empara, le 25, du débouché et des hauteurs qui dominent la passe Chipka, en infligeant des pertes sérieuses aux Russes, mais perdit lui-même près de 20 000 hommes. Continuant avec ténacité sa campagne, il s'empara, le 16 septembre, du fort Saint-Nicolas, dans les défilés de Chipka, mais se vit forcé de l'abandonner le lendemain.

Nommé commandant en chef de l'armée turque, le 3 octobre, il remporta encore des succès sur le Lom (25 novembre-5 décembre), les derniers de cette campagne ; puis il se vit forcé de transporter son quartier général à Tatar-Basardschik, fut coupé d'Andrinople, et ne put sauver les débris de son armée qu'en abandonnant son artillerie. Il fit embarquer une partie de ses troupes pour Constantinople, dans la baie de Megri, et prit lui-même position dans la place fortifiée de Boulaïa. Relevé de son commandement à la fin de février 1878 et interné à Gallipoli, il fut accusé de haute trahison et amené à Constantinople. Après une instruction de près de quatre mois, son procès commença en juillet et se termina en décembre 1878. Le jeune général présenta lui-même sa défense, avec un rare sang-froid, se montra par ses connaissances militaires supérieur à ses accusateurs et à ses juges, et réfuta point par point les quatre-vingt-treize chefs d'accusation portés contre lui. Il fut privé de son grade de maréchal, condamné à quinze ans de détention dans une forteresse et transporté à Bagdad. Le bruit de sa mort, démenti bientôt, se répandit en novembre 1879.

SUMNER (Charles), orateur et homme politique américain, né à Boston, le 6 janvier 1811, prit ses degrés au collège de Harward en 1830, et entra à l'École de droit de la même université. Dès cette époque, il écrivit dans un journal judiciaire, *the American Jurist*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Admis au barreau de Boston en 1834, il fut chargé des comptes rendus judiciaires par la Cour de circuit des États-Unis, l'une des neuf

cours supérieures de justice : ce qu'il en a rédigé forme trois volumes. Il fit aussi paraître, trois années de suite, à la requête de la Faculté, des conférences sur le droit, qu'il avait faites à l'École de Cambridge. En 1836, il donna une édition du *Traité sur la pratique des cours d'amirauté dans les causes civiles de juridiction maritime*, par Andrew Dunlap, avec un *Appendice*. L'année suivante, il vint en Europe, où il resta trois ans, et, pendant son séjour à Paris, il écrivit, sur la demande du général Cass, alors ambassadeur des États-Unis en France, une défense des droits des États-Unis sur la frontière du nord-est, avec une netteté et une force de logique qui furent fort remarquées. Ce rapport sur un sujet tout national contribua beaucoup à sa réputation. En 1843, il reprit ses leçons à l'université de Cambridge, et annota l'importante compilation judiciaire intitulée : *Vesey's reports* (1844-1846, 20 vol.).

Dans les affaires publiques, M. Charles Sumner se fit connaître par son opposition à l'annexion du Texas, et par l'appui qu'il prêta, en 1848, à la candidature de Van Buren. En 1851, il fut admis, pour six ans, au Congrès des États-Unis, en remplacement de Daniel Webster. Ses *Discours* ont paru en 1850 (Orations and speeches; Boston, 2 vol. in-12). Il a aussi publié un ouvrage contre l'esclavage, sous ce titre : *l'Esclavage blanc dans les États barbaresques* (White slavery in the Barbary States; Boston, in-12); car M. Sumner, un des hommes politiques les plus radicaux des États-Unis, représentant ardent et dévoué des doctrines sociales du Congrès de la paix, qui lui ont inspiré quelques-uns de ses plus beaux morceaux oratoires, était également connu, avant la guerre civile de 1861, pour l'énergie de son zèle abolitioniste. A la fin de la lutte contre les États séparatistes, il a proposé au Sénat de Washington de déclarer applicable à ces États toutes les mesures votées en faveur de l'abolition de l'esclavage, par les États du Nord, pendant la période de la sécession (février 1865).

Resté le chef du parti radical, dans le Sénat il fut, après la soumission des États confédérés, l'un des principaux adversaires de la politique de reconstruction, tendant à faire rentrer au plus vite les révoltés du Sud dans l'Union : ce fut un des motifs de son opposition contre le président Johnson. Il se signala aussi, comme président du comité des affaires étrangères, en se faisant l'interprète des exigences du sentiment national américain dans l'affaire de l'*Alabama*, et ce fut sur un discours prononcé par lui au Sénat, que fut rejeté un premier traité de conciliation signé par M. Reverdy Johnson avec la Grande-Bretagne (mai 1869). Il combattit avec la même énergie la politique, tant extérieure qu'intérieure du président Grant, et l'attaqua principalement à propos du trafic d'armes avec la France pendant la guerre. En 1872, il soutint la candidature à la présidence de H. Greeley, lorsque sa santé le força d'abandonner la lutte et de partir pour l'Europe. — M. Ch. Sumner est mort à Washington, le 11 mars 1874.

SUMNER (rév. Charles-Richard), évêque de Winchester et pair d'Angleterre, né en 1790, à Kenilworth, était le frère puîné du primat d'Angleterre, archevêque de Canterbury. Il fit ses études au collège de la Trinité, à Cambridge, où il reçut les grades universitaires, ainsi que le diplôme de docteur en théologie (1825); ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut quelque temps chanoine de Canterbury et recteur d'Abingdon. Nommé évêque de Llandaff en 1826, il passa l'année suivante au siège de Winchester, qui donne droit à la pairie. A la Chambre des lords, son vote, comme celui de son frère, fut acquis au parti conservateur. Le revenu de son diocèse était estimé par an à 10 500 liv. st. (262 500 fr.). On a de lui quelques livres religieux. — Il est mort le 15 août 1874.

SUNDEVALL (Charles-Jacques), naturaliste suédois, né le 22 octobre 1801, à Högestad, termina ses études à l'université de Lund, et s'y fit recevoir docteur en philosophie, avec une thèse intitulée : *Genera araneidum Sueciæ* (Lund, 1823). Il visita, de 1821 à 1826, diverses provinces de la Suède et le Danemark, et passa aux Indes orientales en 1827. A son retour, il prit le grade de docteur en médecine. Chargé du cours d'histoire naturelle à Lund, en 1829 et 1831, il fut, en 1839, nommé directeur du Musée d'histoire naturelle. Il devint membre de la Société de physiographie de Lund, de l'Académie des sciences de Suède, de celle de Moscou, chevalier de l'ordre suédois de l'Étoile polaire, et de la Légion d'honneur. — Il est mort à Lund, le 6 février 1875.

On remarque, parmi ses écrits scientifiques, une *Description des araignées suédoises*, dans les Mémoires de l'Académie des sciences (1829-1831, et séparément; Stockholm, 1830-1831); *Sur quelques Espèces de la famille des oiseaux* [illegible], dans le même recueil (1833, [illegible], Stockholm, 1834); *Conspectus arachnidum* (Lund, 1838); des traités élémentaires, etc.

SURVILLE (Laure DE BALZAC, dame), femme de lettres française, née en 1800, et la sœur d'Honoré de Balzac, mort en 1850, était mariée à M. Allain, dit Surville, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Elle a donné, après la mort de son frère, une *Notice sur Balzac*, publiée d'abord dans la *Revue de Paris*, puis publiée à part (in-12), et où se trouvent de précieux fragments de la correspondance du célèbre romancier. Elle a publié en outre : *le Compagnon du foyer, Contes des familles* (1854); *le* [illegible] *la reine Mab*, récit plus [illegible] que les contes précédents, par [illegible] filles de l'auteur. Ces contes de Mme Surville, insérés d'abord sous divers pseudonymes dans le *Journal des enfants*, paraissent offrir, avec une touche plus douce et plus délicate, quelques-unes des qualités d'observation et d'imagination de son frère. Quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés. L'un d'eux, *le Voyage en coucou*, a été le germe d'une des œuvres de Balzac, *Un début dans la vie* (1842). — Mme de Surville est morte le 6 janvier 1871.

SUTTON (John-Henry-Thomas MANNERS), homme politique anglais, né en mai 1814, à Londres, est frère et héritier présomptif du 2[e] vicomte de Canterbury. Après avoir pris ses grades universitaires au collège de la Trinité, de Cambridge, [illegible] la députation de ce bourg, en [illegible] à le représenter durant la [illegible] 1847. Partisan de sir R. Peel, il [illegible] cabinet en qualité de sous-secrétaire d'État pour l'intérieur (1841-1846). Au mois de juin 1854, M. Th. Sutton fut nommé lieutenant-gouverneur de la colonie américaine du Nouveau-Brunswick, et conserva ce poste jusqu'en 1861. Il fut ensuite gouverneur de la Trinité, de 1864 à 1866, [illegible] de Victoria, jusqu'en décembre 1872. Il a été fait grand-croix de l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges en 1873. Il avait succédé à son frère dans la pairie en 1869. — Il est mort le 24 juin 1877.

Son cousin, John-Henry Manners [illegible] en 1822, fils d'un ministre [illegible] 1854 à 1857 à la Chambre des communes, [illegible]

urg de Newark; il y votait avec le
lteur.

S (Guillaume-Erick), jurisconsulte
e 5 mai 1816, fut reçu docteur en
n 1839 et devint, en 1856, professeur
l'université de Lund. En 1862 il fut
ssais pour prendre la chaire des
ques et celle d'éloquence. Un des
l'Académie suédoise depuis 1864,
e de l'Académie des sciences de
epuis 1870, et de diverses autres
ates des pays scandinaves.
i un certain nombre d'ouvrages de
de droit politique, dont les deux
ont le *Traité sur la responsabilité*
et des conseillers d'État (om Stats-
righet 1856), et le *Traité sur le droit*
s (Schwedisches Staatsrecht, 1856).
s ensuite : *Études sur les sciences*
Suède (Studier i sveriges Statskuns-
. I); *Introduction à l'étude du droit*
rope et en Amérique (Inledning till
Amer. Statsk.; 1876, 2 vol.). Connu
ys comme orateur, M. Svedelius a
ns les solennités académiques des
lement publiés en volumes.

harles), poète anglais, né en 1803, à
reçut, sous la direction de sa mère,
n soignée, puis entra chez un de ses
y étudier les divers procédés de
gré sa répugnance pour l'industrie,
un établissement de gravure, dont
ssocié. C'est au milieu de travaux
es goûts qu'il composa ses ouvrages
n et de poésie.
ébuta par des pièces de vers insérées
rs annuaires et recueils périodiques,
arquer par la grâce et la facilité de
l donna ensuite : *Essais poétiques*
ys; 1827) et *l'Intelligence* (the Mind;
ernier poème, son meilleur, peut-
is éditions successives et mit l'auteur
vec diverses notabilités littéraires.
moins plus de quinze ans sans rien
une élégie sur la mort de W. Scott
bbey; 1832). En 1847, quand sa for-
eu près faite, il se remit à écrire, et
ssivement une série de recueils ou de
isodes dramatiques (Dramatic chap-
Mélodies anglaises (English melodies;
ttres de Laura d'Auverne (the Letters
Auverne and others poems; 1853),
œurs intimes, etc. — Il est mort le
e 1874.

NE (Algernon-Charles), poète et au-
que anglais, né à Londres, le 5 avril
études à l'université d'Oxford et visita
nna en 1861 deux comédies : *la Mère*
(the Queen mother) et *Rosamonde*,
t inaperçues et furent suivies de deux
Atalante à Calydon (1864), et *Char-*
); puis un volume de *Poëmes et bal-*
is il a publié : *Rêve sur l'Italie* (Song
57); *Sienne*, poème (1868); *Ode sur*
ation de la République française du
(1870); *Chants de l'aurore* (Songs
se, 1871), poésies empreintes du sen-
ublicain et glorifiant le panthéisme;
ragédie (1874); *Poëmes et ballades*
velle série. Ses essais critiques eurent
de succès : *William Blake a critical*
7, deux édit.); *Essais et études* (Es-
studies, 1875); *Notice sur Charlotte*
ote on C. B., 1877), etc.

SWINEY (Gustave), député français, né à Bordeaux, le 11 janvier 1808, s'occupa d'agriculture dans ses propriétés, fut maire de la commune de Plouégat-Guerrand, et comme tel révoqué par M. de Broglie. Une élection partielle, du 14 décembre 1873, le fit entrer à l'Assemblée nationale, où il prit place dans le groupe de la gauche républicaine, avec lequel il vota l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Nommé à la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Morlaix, par 7611 voix, contre 6612 obtenues par le candidat légitimiste, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 8757 voix, contre 6781 obtenues par le candidat officiel, M. de Champagny.

SYBEL (Henri DE), historien et homme politique allemand, né à Dusseldorf, le 2 décembre 1817, suivit pendant quatre ans, à Berlin, les leçons d'histoire du célèbre professeur Ranke, prit ses grades à l'université de Bonn, et y devint professeur extraordinaire en 1844. Il passa, l'année suivante, comme professeur ordinaire, à Marbourg, où il fut élu, à partir de 1847, membre des États de Hesse et député à la diète d'Erfurt. Appelé en Bavière, en 1856, par Maximilien II, il fut membre de l'Académie des sciences de Munich et chargé de diverses fonctions et missions scientifiques. En 1861, il retourna à Bonn, comme professeur, et fut élu, par l'université, membre de la Chambre des députés de Berlin. Il combattit vivement les illégalités de la réorganisation de l'armée prussienne, et, après la dissolution de la Chambre, se vit réélu à l'unanimité. Il fut envoyé de nouveau, en 1867, à la diète constituante de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Il fonda à la même époque l'Association allemande rhénane, pour combattre l'ultramontanisme. Il fit partie du parlement de l'Empire depuis 1874, et fut nommé, en 1875, directeur des archives de l'État et membre de l'Académie de Berlin.

Le principal ouvrage de M. Sybel est une *Histoire de la Révolution de 1789 à 1795* (Geschichte der Revolutionszeit, etc.; Düsseldorf, 1853-1867; 4e édit., 1878), traduite en anglais, et considérée comme un des plus importants travaux publiés hors de France sur cette époque. On cite de plus : *Origine de la royauté en Allemagne* (Entstehung des deutschen Kœnigthums; Francfort, 1845); *le Soulèvement de l'Europe contre Napoléon Ier* (die Erhebung Europas gegen N.; Munich, 1860); un recueil de *Petits écrits historiques* (Kleine hist. Schriften; Ibid., 1863-1869, 2 vol.); un mémoire sur la *Paix avec la France* (Frieden mit Frankreich; Dusseldorf, 1871); *Politique cléricale au XIXe siècle* (Klerikale Politik im XIX. Jahrh.; Bonn, 1874); sans compter de nombreux articles dans le *Journal historique*, fondé par lui-même en 1856, et dans divers recueils; des brochures sur des questions politiques; des discours, etc. Il a entrepris, en 1878, une publication de documents des Archives de l'État, qui doit comprendre 70 volumes.

SYDOW (Théodore-Émile DE), géographe allemand, né à Frieberg, le 15 juillet 1812, suivit, par goût, la carrière militaire, et fut chargé de l'enseignement de la géographie dans plusieurs écoles spéciales de l'armée. Après avoir pris son congé, en 1855, pour se livrer plus librement aux travaux géographiques, il fut de nouveau attaché à l'état-major, en 1860, en qualité de major, et nommé professeur de géographie à l'Académie militaire. La campagne de 1866, dans laquelle ses

cartes spéciales furent très utiles, lui valurent le grade de lieutenant-colonel, et, l'année suivante, la direction de la division de géographie et de statistique, fondée par l'état-major. Pendant la guerre de 1870, ses très remarquables cartes de France rendirent à l'armée des services qui furent récompensés par le grade de colonel. — M. Sydow est mort à Berlin, le 13 octobre 1873.

Ses travaux les plus connus consistent en cartes et en atlas, très estimés pour l'exactitude et la clarté. A part des cartes murales de toutes les parties du monde, et des cartes spéciales de provinces allemandes, il a composé un *Atlas méthodique pour l'étude scientifique de la géographie* (Methodischer Handatlas für, etc.; Gotha 4e édit., 1867), et un *Atlas classique* (Schulatlas; Ibid.; 28e édit., 1876), très souvent réimprimé et divisé en plusieurs atlas spéciaux. Il a fourni, depuis 1856, aux *Mittheilungen* de Petermann de savants rapports annuels sur l'état des travaux cartographiques en Europe.

SYLVESTRE (Joseph-Noël), peintre français, né à Béziers (Hérault), le 24 juin 1847, fut élève de M. Cabanel et débuta au Salon de 1873 par un tableau intitulé : *Jeu de Bergers*. Il a donné depuis : *la Mort de Sénèque* (1875) ; *Locuste essayant, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus* (1876), toile qui fut très remarquée et achetée par l'État pour le musée du Luxembourg ; *Derniers moments de Vitellius César* (1878) ; portrait de *Mlle E. Letellier* (1880). M. Sylvestre a obtenu une médaille de 2e classe en 1875, une 1re médaille en 1876, ainsi que le prix du Salon, qui lui conférait le droit de faire un séjour de trois ans en Italie.

SZARVADY (Frédéric), homme politique hongrois, né à Ujvidek, en 1822, étudia le droit à Vienne et à Prague, et se fit recevoir avocat à [illegible], en 1847. En politique, il s'efforça de seconder le mouvement libéral et de concilier les éléments serbe et magyare. Partisan de Kossuth, il fut chargé par celui-ci, en 1848, d'une mission secrète à Paris, et, après la nomination de Teleki comme représentant hongrois en France, il devint premier secrétaire d'ambassade. Après la journée du 12 octobre, il apporta à Kossuth le traité d'alliance conclu avec la république de Venise, et fut servi d'intermédiaire auprès de M. de Cavour, lors de la guerre d'Italie.

On doit à M. Szarvady différents articles politiques sur la Hongrie, dans les journaux étrangers, entre autres, la *Gazette de Cologne*, une brochure anonyme, *l'Isthme de Suez* (Leipzig, in-8) ; une traduction de Szechenyi ; *Paris*, en allemand, et diverses traductions.

SZARVADY (Wilhelmine CLAUSS, dame), femme du précédent, née en 1834, à Prague, s'est fait connaître comme pianiste. Élève de Proksch, elle commença, en 1849, ses voyages artistiques, et interpréta de préférence les œuvres classiques des grands maîtres, Bach, Haendel, Mozart, Beethoven, Mendelssohn, Schubert, Weber, etc. Elle épousa, en 1855, M. Szarvady, et vint se fixer à Paris, où

elle s'est fait connaître [illegible] plusieurs [illegible] ses concerts, et [illegible]

SZIGLIGETI [illegible], dramatique hongrois, né [illegible] comitat de Bihar, en 1814 [illegible] dans sa ville natale, et [illegible] suivre des cours de [illegible] son père à [illegible] vers le théâtre [illegible] avec sa famille [illegible] qu'il a donnés [illegible] nombreux, et [illegible] nés par l'Académie [illegible]

On cite comme les principales [illegible] (Rozza) ; *les Déserteurs* [illegible] *la Couronne et l'Épée* [illegible] *Faux André* [illegible] *Bela III, le Fils de* [illegible] *serteur* (Szokott Katona) ; [illegible] pistolet) ; *le Juif* [illegible] poète, l'un des plus [illegible] de la Hongrie, [illegible] que par une grande [illegible] gage, par la [illegible] l'intrigue, la [illegible] mœurs nationales [illegible] que répertoire de la scène [illegible] rent les troupes de province [illegible] capitale. M. Szigligeti [illegible] ministrateur du Théâtre [illegible] 1873. — Il est mort le 19 janvier [illegible]

SZMITT (Henry), [illegible] Lemberg, en 1811. [illegible] heure, il continua ses études [illegible] leçons pour vivre. [illegible] prit part à la rédaction [illegible] raires, et fut membre de [illegible] Arrêté en 1846, et condamné [illegible] deux ans de détention [illegible] sons de Spielberg. [illegible] il entra comme conservateur [illegible] Pawinkowski, et se consacra [illegible] de l'histoire de sa patrie [illegible] nombre d'ouvrages [illegible] ques qui se distinguent [illegible] critique ; notamment : *[illegible] Pologne depuis les* [illegible] 1763 [illegible] in-8) ; *Matériaux pour* [illegible] *après la mort d'Auguste* [illegible] jew, etc. ; Ibid., [illegible] *peuple polonais* [illegible] 1858, 3 vol. in-8 ; [illegible] *Pologne aux XVIIIe siècle* [illegible] Cracovie, 1860, 3 vol. in-8 ; [illegible] *Auguste* (Panowanie S[illegible] berg, 1870, 2 vol. in-8), le plus important des ouvrages qu'il a [illegible] cette matière. Il a donné [illegible] de poésies, intitulé [illegible] *ster d'État ou Spielberg* [illegible] 1858, in-8).

T

TAAFE (Édouard, comte DE), homme d'État autrichien, né le 24 février 1833, d'une ancienne famille noble irlandaise, fut élevé avec l'empereur actuel, entra au service, en 1857, comme secrétaire de la lieutenance de Hongrie, et fut nommé, en 1861, conseiller de la lieutenance de Bohême. Il administra, de 1863 à 1867, le duché

de Salzbourg et la [illegible] 7 mars 1867, [illegible] placement de M. [illegible] au Reichsrath [illegible] Bohême. Il [illegible] pays et fut [illegible] janvier 1870. Après [illegible]

[illegible] Parelli (avril 1870), avec [illegible] de l'intérieur et de la dé[illegible] [illegible] 1871 et devint gouver[illegible] Vorarlberg. Après la démis[illegible] [illegible] en février 1879, il reprit le [illegible] dans le cabinet Stremayr, [illegible] d'août suivant, président du [illegible] qualité, il eut à veiller au main[illegible] [illegible] du traité d'alliance entre [illegible] et l'Allemagne et réclama de [illegible] pour dix ans de la loi [illegible] hommes le [illegible]

[illegible] par l'Autriche, en [illegible] du Congrès de Berlin, [illegible] aux autorités politiques toute [illegible] dans les cas où des musulmans se [illegible] au christianisme. Il parut égale[illegible] à l'intervention, trop active dans [illegible] de la Turquie, contraire[illegible] de M. Gladstone, lors de son ar[illegible]

[illegible] (Antonio), général et homme poli[illegible] est né dans la province de [illegible] le 31 août 1815. Son libéralisme [illegible] de bonne heure en butte aux per[illegible] Rosas, et il dut émigrer à [illegible] prit du service, sous le général [illegible] cet officier toute la campagne [illegible] fut fait prisonnier après la sanglante [illegible] Cancha-Rayada, échappa par mi[illegible] exécution qui suivit cette ba[illegible] une longue détention à Buenos-[illegible] à s'évader sous un déguisement [illegible] au Chili, puis rentra secrètement [illegible] de Santiago. Il y vécut à l'écart [illegible] de soulèvement général qui décida [illegible] de Rosas. Nommé gouverneur de sa [illegible] il y combattit la réaction à Tucu[illegible] avec quelques soldats [illegible] de bonnes commandés [illegible]

[illegible] Taboada accompagna, à tra[illegible] du Chaco, la commission scientifi[illegible] par le gouvernement des États-[illegible] le Rio Salado, jusqu'à la ville [illegible] fut conduite avec [illegible] par le président : cent hommes [illegible] à qui le gouverne[illegible] deux mille soldats et une [illegible] pour mener à bien cette entre[illegible] même à contracter de sérieux [illegible] avec les caciques les plus [illegible] la République argentine n'eut [illegible] contingent de troupes pour [illegible] frontières. En 1861, sous [illegible] Derqui, ce fut le [illegible] fin à l'anarchie résul[illegible] entre les provinces et le [illegible] Il fut alors nommé député [illegible] En 1867, il commanda les [illegible] contre les insurgés du [illegible] la victoire de Pozo de Vargas [illegible] en 1868, à l'expiration [illegible] général Mitre, l'un des candidats [illegible] avec son frère, don Manuel, gou[illegible] pour candidat à la vice-pré[illegible] Sarmiento qui fut élu.

TADEMA (L. ALMA-) Voy. ALMA-TADEMA.

TAGLIONI (Marie), célèbre danseuse, est née à [illegible] en 1804, d'une famille où l'il[illegible] semble héréditaire. [illegible] Taglioni, né à Milan, en 1777, fut premier danseur et

maître de ballets au théâtre de Stockholm, au temps de Gustave III, puis maître de ballets à Cassel, sous le roi Jérôme, enfin maître de ballets à Varsovie, où il resta jusqu'en 1853. Marié avec Mlle Karsten, fille du premier tragédien de la Suède, il alla, en 1853, célébrer avec elle, en Italie, le second mariage de la cinquantaine. Sa fille reçut ses leçons et dansa à Vienne, à Stuttgart et à Munich de 1822 à 1826. Son succès à l'Opéra de Paris fut immense de 1827 à 1832. En 1832, elle alla danser à Berlin, dans la *Bayadère*, et ne put ensuite suffire aux engagements qui lui venaient d'Allemagne, de France, d'Italie, d'Angleterre et de Russie. Mariée, en 1832, avec le comte Gilbert de Voisins, elle resta à la scène jusqu'en 1847, et se retira ensuite en Italie, où elle avait de magnifiques résidences à Venise et sur le lac de Côme. On a annoncé que, ruinée par suite de la guerre de 1870-1871, elle était réduite à donner à Londres des leçons de maintien et de danse. Les principaux ballets illustrés par le talent de Marie Taglioni, souvent appelée la grande Taglioni, sont : *Cendrillon*, *Flore et Zéphire*, *Guillaume Tell*, *Nathalie*, *la Révolte au sérail*, mais surtout *la Sylphide* et *la Fille du Danube*.

TAGLIONI (Paul), frère de la précédente, est né à Vienne, en 1808. Après avoir étudié à Paris au collège Bourbon, il reçut au Conservatoire des leçons de danse de Coulon, débuta avec éclat à Paris, à Vienne et à Stuttgart, puis obtint un brillant engagement à Berlin, où il se maria avec la première danseuse du théâtre, Mlle Amélie Galster. Après avoir été pendant nombre d'années maître de ballets à Londres, il a accepté la même place au théâtre Saint-Charles de Naples en 1853. M. Paul Taglioni jouit d'une triple réputation comme danseur, comme organisateur et comme compositeur de ballets. En septembre 1864, il fut élu président du congrès musical de Naples.

Les principales œuvres où le talent de sa femme et le sien ont brillé dans les diverses capitales des deux hémisphères, sont : *l'Ondine*, *Don Quichotte*, *les Flibustiers*, *les Patineurs*, *Théa ou la Fée aux fleurs*, *Coralie*, *le Lac des Amazones*, *Electre*, *Satanella*, etc. M. Paul Taglioni a formé d'excellents élèves, tels que Karl Müller et Ebel du théâtre de Vienne.

Sa fille, Marie TAGLIONI, née à Berlin le 27 octobre 1833, débuta à Londres, en 1847, avec un brillant succès, et dansa ensuite à Berlin. Elle a obtenu depuis un engagement au théâtre San-Carlo de Naples. En 1866 elle épousa le prince Windischgraetz et abandonna la carrière théâtrale.

TAILHAND (Adrien-Albert), sénateur français, ancien ministre né à Aubenas (Ardèche), le 1er juillet 1810, entra en 1844 dans la magistrature, comme procureur à Privas. Destitué en 1848, il fut rappelé au parquet, l'année suivante, comme procureur à Draguignan, passa à la cour de Nîmes, comme avocat général, y devint conseiller en 1853, et président de chambre en 1869. Élu représentant de l'Ardèche à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par 43 347 voix, il prit place à l'extrême droite légitimiste. Au 24 mai 1874, il fut appelé au ministère de la justice, dans le cabinet présidé par le général de Cissey. On signala ses rigueurs à l'égard de la presse républicaine et son intervention directe en faveur des candidats monarchistes, dans les élections partielles à l'Assemblée nationale, notamment ses circulaires et lettres aux juges de paix, lors de l'élection des Côtes-du-Nord (février 1875). Son refus de communiquer les pièces du

cki (avril 1870), avec
intérieur et de la dé-
871 et devint gouver-
berg. Après la démis-
rier 1879, il reprit le
; le cabinet Stremayr,
suivant, président du
eut à veiller au main-
raité d'alliance entre
nagne, et réclama du
our dix ans de la loi
t 800 000 hommes le
nne.
ie par l'Autriche, en
u Congrès de Berlin,
eités politiques toute
ù des musulmans se
isme. Il parut égale-
ion, trop active dans
a Turquie, contraire-
stone, lors de son ar-

néral et homme poli-
s la province de San-
1815. Son libéralisme
sure en butte aux per-
as, et il dut émigrer à
ervice, sous le général
ier toute la campagne
nier après la sanglante
ado, échappa par mi-
n qui suivit cette ba-
détention à Buenos-
sous un déguisement
is rentra secrètement
go. Il y vécut à l'écart
ent général qui décida
mé gouverneur de sa
nt la réaction à Tucu-
quelques soldats fidè-
e hommes commandés

la accompagna, à tra-
commission scientifi-
vernement des États-
ialado, jusqu'à la ville
fut conduite avec au-
udence : cent hommes
al, à qui le gouverne-
mille soldats et une
ner à bien cette entre-
contracter de sérieux
caciques les plus im-
iblique argentine n'eut
ingent de troupes pour
ntières. En 1861, sous
ur Derqui, ce fut le
in à l'anarchie résul-
ntre les provinces et le
it alors nommé député.
1867, il commanda les
contre les insurgés du
re de Pozo de Vargas
n 1868, à l'expiration
itre, l'un des candidats
rère, don Manuel, gou-
candidat à la vice-pré-
qui fut élu.

y. **Alma-Tadema.**

re danseuse, est née à
, d'une famille où l'il-
s semble héréditaire.
i, né à Milan, en 1777,
et premier danseur et maître de ballets au théâtre de Stockholm, au temps de Gustave III, puis maître de ballets à Cassel, sous le roi Jérôme, enfin maître de ballets à Varsovie, où il resta jusqu'en 1853. Marié avec Mlle Karsten, fille du premier tragédien de la Suède, il alla, en 1853, célébrer avec elle, en Italie, le second mariage de la cinquantaine. Sa fille reçut ses leçons et dansa à Vienne, à Stuttgart et à Munich de 1822 à 1826. Son succès à l'Opéra de Paris fut immense de 1827 à 1832. En 1832, elle alla danser à Berlin, dans *la Bayadère*, et ne put ensuite suffire aux engagements qui lui venaient d'Allemagne, de France, d'Italie, d'Angleterre et de Russie. Mariée, en 1832, avec le comte Gilbert de Voisins, elle resta à la scène jusqu'en 1847, et se retira ensuite en Italie, où elle avait de magnifiques résidences à Venise et sur le lac de Côme. On a annoncé que, ruinée par suite de la guerre de 1870-1871, elle était réduite à donner à Londres des leçons de maintien et de danse. Les principaux ballets illustrés par le talent de Marie Taglioni, souvent appelée la grande Taglioni, sont : *Cendrillon*, *Flore et Zéphire*, *Guillaume Tell*, *Nathalie*, *la Révolte au sérail*, mais surtout *la Sylphide* et *la Fille du Danube*.

TAGLIONI (Paul), frère de la précédente, est né à Vienne, en 1808. Après avoir étudié à Paris au collège Bourbon, il reçut au Conservatoire des leçons de danse de Coulon, débuta avec éclat à Paris, à Vienne et à Stuttgart, puis obtint un brillant engagement à Berlin, où il se maria avec la première danseuse du théâtre, Mlle Amélie Golster. Après avoir été pendant nombre d'années maître de ballets à Londres, il a accepté la même place au théâtre Saint-Charles de Naples en 1853. M. Paul Taglioni jouit d'une triple réputation comme danseur, comme organisateur et comme compositeur de ballets. En septembre 1864, il fut élu président du congrès musical de Naples.

Les principales œuvres où le talent de sa femme et le sien ont brillé dans les diverses capitales des deux hémisphères, sont : *l'Ondine*, *Don Quichotte*, *les Flibustiers*, *les Patineurs*, *Théa ou la Fée aux fleurs*, *Coralie*, *le Lac des Amazones*, *Électre*, *Satanella*, etc. M. Paul Taglioni a formé d'excellents élèves, tels que Karl Müller et Ebel du théâtre de Vienne.

Sa fille, Marie Taglioni, née à Berlin le 27 octobre 1833, débuta à Londres, en 1847, avec un brillant succès, et dansa ensuite à Berlin. Elle a obtenu depuis un engagement au théâtre San-Carlo de Naples. En 1866 elle épousa le prince Windischgraetz et abandonna la carrière théâtrale.

TAILHAND (Adrien-Albert), sénateur français, ancien ministre né à Aubenas (Ardèche), le 1er juillet 1810, entra en 1844 dans la magistrature, comme procureur à Privas. Destitué en 1848, il fut rappelé au parquet, l'année suivante, comme procureur à Draguignan, passa à la cour de Nîmes, comme avocat général, y devint conseiller en 1853, et président de chambre en 1869. Élu représentant de l'Ardèche à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par 43 347 voix, il prit place à l'extrême droite légitimiste. Au 24 mai 1874, il fut appelé au ministère de la justice, dans le cabinet présidé par le général de Cissey. On signala ses rigueurs à l'égard de la presse républicaine et son intervention ouverte en faveur des candidats monarchistes, dans les élections partielles à l'Assemblée nationale, notamment ses circulaires et lettres aux juges de paix, lors de l'élection des Côtes-du-Nord (février 1875). Son refus de communiquer les pièces du

dossier judiciaire du comité de l'Appel au peuple, à la commission chargée de la vérification de l'élection de M. de Bourgoing, menaçait de provoquer un incident parlementaire, lorsqu'eut lieu la retraite du cabinet, dont M. Tailhand faisait partie, le 10 mars 1875. Sa démission donnée, il signala les derniers moments de son ministère par un large mouvement de nominations, à tous les degrés de la hiérarchie judiciaire, dans un sens monarchiste. M. Tailhand qui avait fait partie de la commission des Trente et de celle des grâces, avant son entrée au pouvoir, ne prit plus part aux débats de l'Assemblée. Il repoussa les lois constitutionnelles.

Élu sénateur de l'Ardèche, le 30 janvier 1876, le dernier sur deux, par 204 voix sur 405 votants, il continua de siéger à droite et vota la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie, le 23 juin 1877. Il fut le président du comité sénatorial des droites, lors des élections, pour le renouvellement partiel de la Chambre haute (janvier 1879), et en signa seul le manifeste de la dernière heure, qui ne produisit aucun effet sur le corps électoral. Il représente, depuis 1865, le canton de Montpezat au conseil général de l'Ardèche. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

TAILLADE (Paul-Félix Tailliade, dit), acteur français, est né à Paris, le 15 janvier 1827. Élevé à Rosny chez des paysans, il fut placé à sept ans et demi au lycée Bonaparte, où il fit toutes ses études. Passionné pour le théâtre, il refusa d'entrer dans une étude d'huissier, et s'aliéna ainsi la protection anonyme qui jusque-là avait pourvu à ses besoins; il fut forcé, pour vivre, de se faire professeur dans un petit pensionnat du quartier Poissonnière. Bientôt, sur la recommandation de Mlle Mars, il fut admis au Conservatoire dans la classe de M. Provost. Il y resta quinze mois, puis, en 1847, débuta au Théâtre-Français dans les rôles de Séide, d'Égisthe et de Clinias dans *la Ciguë*. En 1850, il créa, à la Gaîté, le rôle de Bonaparte dans *les Premières pages d'une grande histoire*. En 1852, il joua à l'Ambigu : *Berthe la Flamande*, *Roquelaure* et *Jean le Cocher*. Revenu à la Gaîté, en février 1853, il parut dans *le Comte Hermann*, *le Courrier de Lyon*, *la Pie voleuse*, *les Cosaques*, *la Closerie des Genêts*, *le Sanglier des Ardennes*, *le Masque de poix*. Il passa ensuite au Cirque, et s'y fit remarquer dans *la Reine Margot*, *les Maréchaux de l'Empire*, *Marie-Stuart en Écosse*, *la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, *les Deux Faubouriens*; à la Porte-Saint-Martin, où on le vit dans *la Jeunesse de Louis XI*, *le Gentilhomme de la montagne*, *l'Outrage*, *Pierre Lenoir*, *Richard d'Arlington*; à l'Odéon, où il se fit applaudir dans *Macbeth* (1863), et surtout dans *le Roi Lear* (1868). En dehors de ces créations, il faut mentionner encore *les Fils de Charles-Quint* à l'Ambigu, *la Nonne sanglante* à la Porte Saint-Martin, et les rôles qu'il a interprétés dans ses propres pièces. Il s'engagea de nouveau à la Porte-Saint-Martin pour jouer Gennaro dans *Lucrèce Borgia* (février 1870).

Parmi les essais de compositions dramatiques de M. Taillade, on cite : *le Château des Ambrières*, en collaboration avec M. Th. Barrière; *Charles XII*, avec M. Eustache Lorsay, et sans collaboration : *André Rubner*, *les Catacombes de Paris*, *le Contrat rompu*, *Il est fou*, etc.

TAILLANDIER (René-Gaspard-Ernest Taillandier, dit Saint-René-), littérateur français, membre de l'Académie française, né à Paris, le 16 décembre 1817, et fils d'un ancien avoué près le tribunal de Paris, auteur de diverses poésies, alla compléter ses études en Allemagne et prit divers grades à la Faculté d'Heidelberg. Nommé, dès 1841, professeur suppléant de littérature à la Faculté de Strasbourg, il passa, en 1843, à celle de Montpellier, où il devint titulaire en [illegible]. Appelé à Paris, à la fin de 1863, pour [illegible] M. Saint-Marc Girardin dans la chaire de poésie française à la Sorbonne, il fut nommé professeur d'éloquence française en 1868. Au mois de janvier 1870, M. Saint-René Taillandier fut choisi par M. Segris pour secrétaire général du ministère de l'instruction publique, et fut nommé conseiller d'État en service ordinaire hors sections et membre du Conseil supérieur de l'enseignement secondaire spécial. Après la Révolution du 4 septembre, il fut maintenu dans ses fonctions par M. J. Simon et, pendant le séjour de ce dernier à Bordeaux, eut, par délégation, la signature ministérielle. Il conserva son poste jusqu'au mois d'août 1872. Il a été élu membre de l'Académie française, le 16 janvier 1873, en remplacement du P. Gratry, et reçu le 22 janvier [illegible], [illegible] de la Légion d'honneur en décembre [illegible], [illegible] promu officier le 7 août 1870. — M. Saint-René Taillandier est mort subitement, à Paris, le 22 février 1879.

On a de cet écrivain, qui a adopté [illegible] le nom qu'il a conservé depuis : *Béatrix*, poème (1840); *Des Écrivains sacrés au* [illegible] broch.); *Scott Érigène et la philosophie scolastique* (1843); *Histoire de la jeune Allemagne*, études littéraires (1848); *Études sur la révolution en Allemagne* (1853, 2 vol.); *la Procession de* [illegible] *et la cathédrale de Montpellier* (18[illegible]); *Allemagne et Russie, études historiques et littéraires* ([illegible], in-12); *le Poète du Caucase*, ou la vie et les œuvres de Michel Lermontoff (1856); *Histoire et philosophie religieuse* (1860, in-18); *Littérature étrangère, écrivains et poètes modernes* ([illegible], in-18); *la Comtesse d'Albany* (186[illegible], in-18); *Lettres inédites de Sismondi* (1863, in-8); *Maurice de Saxe* (1865, 2 vol. in-18); *Corneille et ses contemporains*, discours d'ouverture [illegible]; *Tchèques et Magyars. Bohême et Hongrie* ([illegible], in-8); *Drames et romans de la vie* [illegible] ([illegible], in-18); *la Serbie* (1871, in-8); *Dix ans de l'histoire d'Allemagne* (1875, in-8); *le général Philippe de Ségur, sa vie et son temps* (187[illegible]); *Les Renégats de 89*, souvenirs du cours [illegible] à la Sorbonne (1877, in-8); *le roi Léopold et la reine Victoria* (1878, 2 vol. in-8), etc. M. Saint-René Taillandier a été un des plus assidus collaborateurs de la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle il a fourni la plupart des études mentionnées ci-dessus.

Un de ses frères, M. Édouard Taillandier, né le 1er août 1816, attaché à la magistrature avant 1848, sous-préfet de la République [illegible], a écrit quelques brochures [illegible] économiques, notamment : *Des Titres* [illegible] *actuelle de l'impôt de la propriété* [illegible] (1849, in-8). — Un autre frère, l'abbé Taillandier, né en 1821, est devenu [illegible] de Paris et curé de Saint-Augustin.

TAILLEFER (François-Joseph-Oscar [illegible]), [illegible] français, né à Cénac (Dordogne), le [illegible] septembre 1836, est petit-fils d'un conventionnel et fils d'un député sous l'Empire. Entré [illegible] de la marine en 1853, il devint aspirant [illegible], le 1er avril 18[illegible], enseigne de vaisseau, le 9 mai 1863 et lieutenant de vaisseau, [illegible]. Candidat bonapartiste [illegible] démission en 1871. [illegible] élections du 20 février 1876, [illegible] il fut élu [illegible] scription de Sarlat, [illegible] contre 3766 obtenues par le candidat républicain, M. Lafon de Fongaufier, [illegible]

roupe de l'Appel au
5 mai 1877, fut un des
de leur vote le cabinet
u, le 14 octobre, par
nts. Conseiller général
canton de Domme et
a été décoré de la

rre-François), homme
, né à Niort, le 5 jan-
nagistrature en 1836.
élections pour la
fut point élu et exerça
ge de paix, de 1849 à
Assemblée nationale,
8 février 1871, par
centre droit et fut le
on chargée d'examiner
ment de la Défense
nent avec la *majorité*
te et repoussa les lois
sur la liste bonapar-
nion conservatrice »,
lu 30 janvier 1876, il
ux, par 232 voix, sur
tinua de siéger à droite
de la Chambre, le 23
été de 1851 à 1877 le
il général des Deux-
ident. Il a été nommé
nneur.

çois-Joseph), magistrat
né à Douai, le 7 avril
tudes au collège roy
oit à Paris. Inscrit au
dans la magistrature,
eur au tribunal de Va-
onseiller auditeur à la
substitut du procureur
iller en 1834. Devenu
a pris sa retraite avec
aire. Correspondant du
publique pour les tra-
France, il a fait par-
et a présidé la Société
rts de Douai. Il a été
on d'honneur le 4 mars
ai, le 8 juillet 1878.
otes des XI^e et XIII^e siè-
allone du nord de la
ion et des notes (Douai,
stoire des institutions
celtique (Ibid., 1852,
le Livre des usages et
comté de Guynes, avec
es, etc. (Saint-Omer et
des communes du nord
Essais sur l'histoire des
otice sur l'origine et la
ord de la France (1863,
s l'histoire (1867, gr.
ines du Christianisme
8); *Défense du terri-*
cle (1875, in-8); *Chro-*
7, 3 vol. in-8), etc.;
es ou juridiques, ex-
Société scientifique
eils.

he), littérateur fran-
né le 21 avril 1828, à
brillantes études au
le prix d'honneur de
énéral de 1847 et fut
premier à l'École nor-

male. Après avoir obtenu, en 1853, le diplôme de docteur ès lettres avec ces deux thèses : *De Personis platonicis* (in-8) et *Essai sur les Fables de La Fontaine* (in-8), il renonça à la carrière de l'enseignement universitaire et fit paraître plusieurs ouvrages. Deux, entre autres, sous une forme brillante, contenaient les appréciations les plus contraires aux doctrines traditionnelles de l'Université et causèrent une grande sensation : c'étaient un *Essai sur Tite-Live* (1854, in-18), couronné par l'Académie française, et présenté après coup par l'auteur comme une application et une démonstration du système de Spinosa, puis, sous le titre *les Philosophes français du XIX^e siècle* (1856, in-18; 2^e édit. 1860), une critique très vive des maîtres de l'enseignement spiritualiste officiel. Plus tard, en mars 1863, M. Taine fut appelé aux fonctions d'examinateur pour les lettres de l'École militaire de Saint-Cyr et, en octobre 1864, nommé professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des Beaux-Arts. En 1866, il fut décoré de la Légion d'honneur. En juin 1868, il a épousé la fille d'un architecte distingué, M. Denuelle, mort en 1879.

M. Taine a publié encore un certain nombre d'ouvrages, la plupart sous l'inspiration des doctrines fatalistes et dans un esprit d'opposition ouverte au spiritualisme : *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855, in-18; édit. illustrée, gr. in-8); *Essais de critique et d'histoire* (1857, in-18); *La Fontaine et ses fables* (1860, in-8); *Histoire de la littérature anglaise* (1864, 4 vol. in-8), œuvre importante, à propos de laquelle l'auteur se vit enveloppé dans les accusations d'athéisme dirigées par l'évêque d'Orléans contre MM. Littré et Renan, et qui, présentée aux concours de l'Académie française, fut repoussée à cause des doctrines; *Idéalisme anglais*, étude sur Carlyle (1864, in-18); *le Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill (1864, in-18); *les Écrivains anglais contemporains* (1865, in-8), étude refondue dans la 2^e édition de l'*Histoire de la littérature anglaise*; *Nouveaux essais de critique et d'histoire* (1865, in-18); *Philosophie de l'art* (1865, in-18); *Philosophie de l'art en Italie* (1866, in-18); *Voyage en Italie*, Naples, Rome, Florence, Venise (1866, 2 vol. in-8); *Notes sur Paris*, ou Vie et opinions de M. Fréd.-Thomas Graindorge (1867, pet. in-8 et in-18); *l'Idéal dans l'art*, leçons professées à l'École des Beaux-Arts (1867, in-18); *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas* (1868; in-18); *De l'Intelligence* (1870, 2 vol. in-8); *Du Suffrage universel et de la manière de voter* (1871, in-16); *Un Séjour en France de 1792 à 1795*, lettres d'un témoin de la Révolution française, traduites de l'anglais (1872 in-18); *Notes sur l'Angleterre* (1872, in-18, 5^e édit. 1880, in-16, ill.). L'œuvre capitale de M. Taine, en ces dernières années, est une grande étude historique et politique ayant pour titre général : *Origines de la France contemporaine*, et comprenant : *l'Ancien régime* (1876, in-8), *la Révolution* (1878, tom. 1, in-8). Elle soulèva de vives polémiques et, très favorablement accueillie par les partis hostiles à la démocratie, elle permit à l'auteur de renouveler avec succès sa candidature à l'Académie française; repoussé en 1874 lorsqu'il disputait à M. Caro le fauteuil de M. Vitet, M. Taine fut élu, en remplacement de M. de Loménie, par 20 voix sur 26, le 14 novembre 1878. A la suite de conférences faites à Oxford, en 1871, sur les personnages tragiques de Corneille et de Racine, il avait reçu le diplôme de docteur en droit civil de l'Université de cette ville.

TAIT (Archibald-Campbell), pair ecclésiastique et primat d'Angleterre, né à Édimbourg, le

22 décembre 1811, fit ses études dans sa ville natale, puis aux universités de Glasgow et d'Oxford et devint professeur et examinateur à cette dernière. En 1833, il s'opposa à la propagation des fameux *Tracts for the Times*, du docteur Newman. Après avoir été principal du collège de Rugby, puis doyen de Carlisle, il fut nommé à l'évêché de Londres (1856), entra en cette qualité à la Chambre des pairs et, en 1868, fut élevé à la dignité d'archevêque de Canterbury. Estimé pour son zèle et sa charité, il a participé à de nombreuses œuvres des sociétés de bienfaisance.

A part plusieurs volumes de *Sermons*, on cite de ce prélat : *Parole de Dieu, principe de la vérité* (Word of God and the Ground of Faith, 1863); *Charges du clergé* (Charge to the clergy, 1866); *Pensées sur les devoirs de l'Église anglicane* (Some thougths on the duties of the church of England, 1876).

TALABOT (Paulin-François), homme politique français, ancien député, né à Limoges (Haute-Vienne), le 18 août 1799, entra à l'École polytechnique en 1819, fut admis en 1821 à l'École des ponts et chaussées, et en sortit quatre ans plus tard avec le diplôme d'ingénieur. Il resta jusqu'en 1830 dans le service du gouvernement, mais alors il s'occupa de l'établissement des chemins de fer, et prit une grande part dans la création du réseau du S. E. de la France et dans le développement de l'industrie houillère du département du Gard. Nommé ingénieur en chef des ponts et chaussées, il devint directeur général de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée et membre du Conseil général pour le troisième canton de Nîmes. En 1863, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1re circonscription du Gard, par 17 294 voix sur 19 960 votants. Réélu, au même titre, en 1869, mais seulement au second tour de scrutin, par 9896 voix, contre 9412 données au candidat de l'opposition démocratique, M. E. Teulon, il se renferma, après la révolution du 4 septembre 1870, dans les affaires industrielles. M. Paulin Talabot a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 août 1855 et commandeur le 13 août 1864.

TALANDIER (Pierre-Théodore-Alfred), député français, né à Limoges le 7 septembre 1822, fit ses études de droit et s'inscrivit au barreau de sa ville natale. Substitut du procureur en 1848, destitué l'année suivante, et condamné à deux ans de prison, pour l'affaire dite du 27 *avril*, il fut proscrit au coup d'État du 2 décembre 1851, se réfugia en Angleterre où il donna des leçons pour vivre. Rentré en France après le 4 septembre 1870, il fut nommé sous-préfet de Rochechouart et révoqué après la guerre. Il prit part au congrès des journalistes tenu à Moulins pendant la Commune, comme directeur du journal *la Défense républicaine* de Limoges; il signa une protestation envoyée à M. Thiers, fut traduit pour ce fait devant un conseil de guerre et acquitté, mais vit son journal suspendu. Chargé du cours de la langue anglaise au lycée Henri IV, il fut révoqué, après son élection comme conseiller municipal de Paris, pour le quartier Saint-Victor (29 novembre 1874) et s'associa à toutes les manifestations du parti radical.

Après avoir échoué aux élections du 8 février 1871 et du 7 janvier 1872, à l'Assemblée nationale, dans la Haute-Vienne, M. Talandier se porta candidat à celles du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Sceaux, obtint au 1er tour de scrutin 6133 voix et fut élu député, le [illegible], au scrutin de ballottage par 6934. Il [illegible] l'extrême gauche, se prononça pour l'amnistie pleine et entière, pour la suppression du budget des cultes, pour l'enseignement laïque, etc. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des [illegible] députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10726 voix contre 2962 obtenues par le candidat monarchiste. Il reprit sa place à l'extrême gauche, s'associa à toutes les propositions de ce groupe, déposa en 1879 une demande tendant à allouer une indemnité aux victimes du coup d'État, et une autre tendant, suivant l'auteur, à l'extinction graduelle du paupérisme.

M. Talandier a donné la traduction de *Self-Help ou Caractère, conduite et persévérance* ([illegible] in-18), de Samuel Smiles; du récit de [illegible]son : *Dans l'Extrême Far-West* ([illegible], in-18), et des extraits des *Contes d'un grand-père*, de Walter Scott (1874, in-16, avec notes).

TALBOT (Eugène), professeur français, né à Chartres, le 17 août 1814, fit de [illegible] études dans cette ville, puis à Paris, aux collèges Bourbon et Charlemagne, et entra dans l'enseignement comme répétiteur. Reçu agrégé des lettres en 1845, il fut nommé professeur à Nantes. Le titre de docteur qu'il obtint [illegible] en 1850, le fit appeler à Paris, où, après avoir occupé différentes chaires, il devint professeur [illegible] de rhétorique à Louis-le-Grand, puis titulaire de la même classe au collège Rollin et au lycée Bonaparte, redevenu depuis le lycée Fontanes. M. Talbot a été décoré de la Légion d'honneur le 11 août 1862.

Outre plusieurs ouvrages à l'usage des classes, on a de lui : *Sur la Légende d'Alexandre dans les romans du XIIe siècle* (1850, in-4), thèse pour le doctorat; la traduction des Œuvres complètes de *Lucien* (1857, 2 vol. in-18), de [illegible] ([illegible], 2 vol. in-18), de *Sophocle* ([illegible]), de [illegible] ([illegible]), des *Vies de Plutarque* ([illegible]), etc.; un *Dictionnaire français-grec* (1858, in-18); un *Dictionnaire grec-français* (2e édit. 1865); des [illegible] littéraires pour l'*Enseignement spécial* ([illegible], in-18); *Histoire de la littérature française* ([illegible], in-18), *Histoire romaine* ([illegible] in-18), [illegible] *choisis des grands écrivains du XVIIe siècle* ([illegible], in-18), des articles dans la *Revue de l'instruction publique* et autres recueils.

TALBOT (Denis-Stanislas MONTALANT, dit), acteur français, né à Paris, le [illegible] juin [illegible], fut admis, comme élève, au Conservatoire, le [illegible] 1849. Il suivit la classe de déclamation de M. [illegible]vallet jusqu'au 1er octobre 1850, et obtint cette année-là, un premier accessit de comédie. Il entra, dès lors, à l'Odéon, où il débuta dans la tragédie par le rôle d'Oreste, d'*Andromaque*. En [illegible], il passa au Théâtre-Français pour y tenir spécialement l'emploi des financiers. [illegible] le 1er janvier 1859, M. Talbot a successivement joué avec un succès croissant, les grands rôles des rôles comiques du répertoire classique et [illegible] créations dans les pièces modernes. Il a pris sa retraite comme sociétaire en 1879, et s'est consacré à l'enseignement dramatique.

TALHOUËT-ROY (Auguste-[illegible] de [illegible]NAMOUR, marquis DE), ancien député [illegible] français, né le 11 octobre 18[illegible], à [illegible], [illegible] d'une ancienne famille de Bretagne. [illegible] en 1842, auditeur de seconde classe au Conseil d'État, il passa dans la première en 18[illegible]. Un des trois ou quatre propriétaires de France [illegible]

ıne immobilière, il fit
nseil général du dépar-
le canton de Lude, où
onsidérables. En 1849,
es représentants de ce
législative et s'associa
ux actes de la majorité,
rnières luttes contre la
ès le coup d'État du 2
il protesta à la mairie
fut incarcéré plusieurs

'en fut pas moins accepté
uvernement, aux élec-
atif, dans la 3ᵉ circon-
élu député dès 1852.
1857 et en 1863, il avait
lections, 23 566 voix sur
e mai 1869, il se porta
position libérale, mais
officiel, et fut nommé
votants, contre 2425
idat d'opposition radi-
urte session de juillet,
t un rôle en évidence. Il
fameuse demande d'in-
libéral, qui provoqua le
t le régime parlemen-
lors mêlé à toutes les
les. Le droit d'élire
du à la Chambre, il fut
rte majorité (décembre
il fut appelé au minis-
dans le premier cabi-
par M. Em. Ollivier,
u plébiscite eut été ac-
u conseil, il refusa de
et suivit M. Daru dans
résident de la Chambre
fut désigné, à la fin du
nbre du Comité de dé-
Paris.
er 1871, le marquis de
tant de la Sarthe à l'As-
isième sur neuf, par
au centre droit et se fit
s Réservoirs, mais ne
ire. Vice-président de
des Trente, il vota
ste de l'Assemblée. Aux
30 janvier 1876, il fut
a liste de l'Union con-
nier sur trois, par 308
iéges à droite et vota,
tion de la Chambre de-
. Par décret du 30 dé-
de Talhouët fut nommé
supérieure des expo-
Officier de la Légion
ût 1865, il a été promu
69.

tin-Marie-Élie-*Charles*
chef de la première
énéral français, ancien
is, le 10 janvier 1788,
Bretagne du feu prince
premières études en
à Paris. Nommé sous-
rds (1809), il se trouva
et fit auprès du général
l'aide de camp, les
de France. Il était chef
ion, qui lui donna, en
irassiers de la garde et
grade de maréchal de
re des pairs par droit de succession (1829), il fit partie de plusieurs commissions. Mais le rôle politique de M. de Talleyrand se termina en quelque sorte à la révolution de Juillet. Gentilhomme de la Chambre sous la branche aînée, il s'abstint de paraître à la cour de Louis-Philippe; comme général de brigade, il fut depuis longues années, admis à la retraite. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 18 mai 1870. — Il est mort à Paris, le 9 juin 1879.

M. de Talleyrand a épousé, en 1807, Mlle de Choiseul-Praslin, dont il a eu deux fils : Élie-Louis-*Roger*, prince de CHALAIS, né le 22 novembre 1809, et *Paul*-Adalbert-René de TALLEYRAND, comte de PÉRIGORD, né le 28 novembre 1811, mort le 25 septembre 1879.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Napoléon-Louis, duc DE), ancien pair de France, plus connu sous le nom de duc DE VALENÇAY, chef de la deuxième branche, né le 12 mars 1811, est fils du général Alexandre de Talleyrand-Périgord (1787-1872). Il suivit d'abord la carrière militaire, puis fut élevé à la pairie le 19 avril 1845 et rejeté dans la vie privée à la révolution de février 1848. Chevalier de la Toison-d'or, depuis 1838, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 30 juin 1867, comme membre du jury de l'Exposition.

D'un premier mariage avec Mlle Alix de Montmorency, il a eu deux fils : *Boson*, prince de Sagan, né en 1832, et *Adalbert*, né en 1837. C'est à celui-ci qu'un décret impérial du 14 mai 1864 a conféré le titre de duc de Montmorency, qui s'était éteint en la personne de son oncle maternel en 1862. La famille de Montmorency s'adressa aux tribunaux pour obtenir l'annulation de ce décret, et les journaux firent mention d'un duel du nouveau duc de Montmorency avec M. de La Rochefoucauld, duc de Doudeauville, à la suite du jugement du tribunal de la Seine qui le confirmait dans la possession de son titre. Au moment de cette substitution, on racontait que l'empereur Napoléon III avait fait demander au duc de Talleyrand et obtenu l'ajournement de la publication des Mémoires du prince de Talleyrand, à l'expiration du délai fixé par l'auteur.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Maurice-Camille, marquis DE), neveu du précédent, né le 25 janvier 1843, voyagea longtemps en Amérique et épousa une Américaine Élisabeth Curtis. Au commencement de 1877, il publia deux brochures : *les Alliances* et *Un de plus*, dans cette dernière, il déclarait se rallier franchement à la République. Il fut alors attaqué avec violence par la presse monarchiste et se vit l'objet d'une provocation en duel, qui n'eut pas de suite. Candidat républicain aux élections du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de La Châtre, il fut énergiquement combattu par l'administration et n'obtint que 3200 voix, sur 13 800 votants environ.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Archambaud-Anatole-Paul DE), neveu et frère des précédents, né le 25 mars 1845, possesseur de grandes propriétés en Silésie, entra dans l'armée prussienne. Il fit la campagne contre la France, comme lieutenant des lanciers de la garde, et sa conduite pendant la guerre fut vivement relevée par la presse française, à propos de son mariage, en 1876, avec Marie de Gontaut-Biron, fille de l'ancien ambassadeur de France à Berlin.

TALLEYRAND-PÉRIGORD (Charles-Angélique baron DE), chef de la troisième branche, diplomate français, ancien sénateur, né le 28 novembre 1821, est fils du baron *Alexandre-Daniel*, pair de France, mort en 1838. Successivement secré-

taire à Lisbonne, à Madrid, à Saint-Pétersbourg et à Londres, puis ministre à Weimar, à Bade, à Turin et à Bruxelles, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le roi des Belges, en remplacement du comte de Montessuy, le 22 juin 1861. L'année suivante, il remplaça M. Latour d'Auvergne comme ambassadeur à Berlin (17 octobre) et passa, en la même qualité, à Saint-Pétersbourg, en novembre 1864, comme successeur du duc de Montebello. Il garda ce poste jusqu'en novembre 1869. Le mois précédent, il avait été nommé sénateur. Le baron de Talleyrand-Périgord, en quittant la Prusse, reçut des mains du roi les insignes de l'Aigle-Noir, qui donnent de plein droit le titre de grand-croix de l'Aigle-Rouge. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 28 juin 1860. Il a épousé, le 17 juin 1862, Mlle Vera Bernardake.

TALLON (Jean-Marie-Alfred), député français, né à Clermont-Ferrand, le 17 mai 1828, étudia le droit et s'inscrivit au barreau de sa ville natale. Candidat républicain aux élections du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il échoua avec plus de 31 000 voix et se représenta à celles du 20 février 1876, pour la Chambre des députés, dans la 2e circonscription de Clermont. Élu par 10 755 voix, contre 7760 environ, partagées entre ses deux concurrents, il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Réélu le 14 octobre suivant, par 11 289 voix contre 8225 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste, il s'est fait inscrire au groupe de l'Union républicaine.

Son cousin, M. Eugène Tallon, né en 1837, avocat à Riom, fut élu représentant du Puy-de-Dôme à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, et siégea au centre droit. Secrétaire de la deuxième commission des Trente, il prit part à plusieurs discussions, repoussa l'amendement Wallon, mais adopta les lois constitutionnelles. Il échoua dans la 2e circonscription de Riom, aux élections du 20 février 1876 et se tint depuis en dehors des affaires publiques.

TALON (Jules), ancien représentant du peuple français, né le 8 juillet 1810, à Valenciennes (Nord), fut admis, en 1829, à l'École polytechnique. Après avoir servi quelque temps dans l'artillerie, il donna sa démission, en 1836, pour se livrer exclusivement à des travaux d'agriculture et jusqu'en 1848 se tint à l'écart des luttes politiques. Élu le premier des huit représentants des Ardennes à l'Assemblée constituante, il vota en général avec la droite. A la Législative, où il siégea pour le même département, il suivit la même ligne de conduite, et appuya toutes les mesures contre-révolutionnaires, tout en refusant son concours à la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État le rendit à la vie privée. M. Talon devint depuis directeur des Messageries maritimes à Marseille.

TAMBERLICK (Henri), ténor italien, né à Rome, le 16 mars 1820, fit ses études au séminaire de Montefiascone, jusqu'à la théologie morale, puis étudia le chant sous Borgna et Guglielmi. Il débuta au théâtre del Fondo, de Naples, en 1841, dans *i Capuletti*, puis passa à celui de San-Carlo, et, en 1843, à l'Opéra de Lisbonne; dans cette ville, sa voix subit une transformation, et monta du ton de ténor *serio* à celui du *sfogato*. Il parut ensuite avec un grand succès au théâtre de Santa-Cruz, à Barcelone, au Circo de Madrid, au théâtre de Covent-Garden, à Londres, où il chanta *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, les [illegible], et créa le *Pietro il Grande*, écrit pour lui par Jullien. Un de ses théâtres de prédilection fut le théâtre de Saint-Pétersbourg, où il chanta le *Prophète* et *le Pardon de Ploërmel*; il [illegible] attaché à la musique de chambre de la cour. M. Meyerbeer fit tous ses efforts pour lui faire accepter à l'Opéra de Paris un brillant engagement; M. Tamberlick n'osa pas se risquer à chanter en français. Hors de l'Europe, il chanta à Rio-Janeiro, Buenos-Ayres, Montevideo, avec des appointements de trente mille francs par [illegible].

Après la rupture d'un engagement pour l'Amérique du Nord, il fut enfin appelé, en 1858, au Théâtre-Italien de Paris, où, à part son talent de chanteur, le phénomène de son « ut dièse » obtint un grand succès d'étonnement et d'admiration. Également apte aux rôles comiques et sérieux, il a joué principalement dans *Otello*, *Poliuto*, *il Trovatore*, ainsi que dans [illegible] et *Rigoletto*. A la fin de 1868, M. Tamberlick se trouvait à Madrid où venait de s'accomplir la révolution qui chassait Isabelle et sa dynastie; il y eut un succès de fanatisme dans le [illegible] au préjudice de celui qu'il obtint dans des pièces sans application politique, comme l'affirmèrent les journaux lui attribuaient alors des [illegible] d'enthousiasme révolutionnaire qui [illegible] étrangères à ses triomphes. Il revint, en 1869, aux Italiens de Paris et y reparut dans ses meilleurs rôles. Il retourna bientôt à Madrid, et le bruit courut qu'il était entré dans [illegible], mais il s'est fait entendre encore aux [illegible] de Paris et de Londres en 1877.

TAMBURINI (Antonio), chanteur italien, né à Faenza, le 28 mars 1800, et fils d'un habile instrumentiste, directeur de musique militaire, apprit d'abord le cor, et à neuf ans faisait sa partie à l'orchestre. A la suite d'une maladie grave, il abandonna son instrument et se tourna tout entier vers le chant. Il y fit de rapides progrès et à l'âge de douze ans fut engagé dans les chœurs de l'Opéra de sa ville natale. Là, il eut occasion d'entendre d'habiles chanteurs et, sans prendre de leçons, s'inspira par [illegible] méthode. Il eut bientôt de la réputation, et [illegible] les églises se disputèrent sa belle voix.

Mais les goûts de M. A. Tamburini [illegible] au théâtre. A dix-huit ans il quitta furtivement la maison paternelle, et débuta à Bologne avec [illegible] dans un opéra de Generali. Dès lors il parcourut toute l'Italie, trouvant partout les [illegible] à Mirandola, à Coreggio, à [illegible] Naples, où il triompha des [illegible] et resta jusqu'à la révolution de 1820. [illegible] position grave lui enleva à Florence [illegible] ses succès habituels. Il prit sa revanche à Livourne, à Turin et à Milan. La ville de Trieste l'avait engagé pour le carnaval de 1822; mais comme il passait à Venise, où se [illegible] empereurs d'Autriche et de Russie, il [illegible] par ordre supérieur, avec tous les [illegible] son talent, et contraint de se faire applaudir par Leurs Majestés. De Trieste il passa à Rome et à Palerme. En 1825 le célèbre impresario Barbaja l'attacha pour six ans à ses théâtres de Naples, de Milan et de Vienne. Enfin, en 1832, après avoir visité l'Angleterre, il vint à Paris et débuta au Théâtre-Italien dans le rôle de Dandini de la *Cenerentola*. Pendant plus de [illegible] ans, il fit les délices du dilettantisme parisien. [illegible] des saisons qu'il donnait à la France [illegible] l'Italie et reçut plusieurs fois en Russie [illegible] accueil. Comme plusieurs artistes [illegible] italiens, M. Tamburini s'était fait [illegible] monde. Maître d'une fortune [illegible]

ce, au milieu de sa fa-
t, le 10 novembre 1876.

- Laurent - Alphonse),
, sénateur, né à Lons-le-
1809, ancien élève de
vint capitaine d'artillerie
s travaux relatifs à son
i des officiers les plus
avait exposé les prin-
l'adoption des canons
tes à Vincennes en 1850,
atisfaisants. En 1848, il
Jura, le cinquième sur
membres de la gauche.
sur sept. Il continua de
du président et de ses
: le coup d'État du 2 dé-
· arrondissement, où les
désignèrent pour orga-
sous les ordres du géné-
France, il se réfugia en
ips une vie difficile.
4 septembre 1870, M.
imandant supérieur des
Seine, en remplacement
uge. Il se trouva tout à
répression de l'insur-
Le gouvernement de la
· novembre, le général
adjudant général; mais
as accepter la situation
par cette nomination,
'prit ses fonctions d'offi-
'de nationale. Aux élec-
fut nommé représentant
ationale, le troisième sur
i fit inscrire à la réunion
ine avec laquelle il vota
énateur du Jura, le 30
c, il repoussa, le 23 juin
la Chambre, demandée
réélu au premier renou-
énat, le 5 janvier 1879,
tants. Il représentait de-
r canton de Clairvaux au
M. Tamisier a été dé-
sur le 23 mai 1845. — Il
ai 1880.

QUE (Jacques-Philippe),
ntaud (Lot-et-Garonne),
, de 1860 à 1870, maire
e de nombreuses sociétés
espondant du ministère
il a été élu correspon-
inscriptions, le 14 dé-
chevalier de la Légion
9.
. Tamizey de Larroque,
oixante, sont principale-
e littéraire et aux anti-
n'en pouvons citer que
que *Thomas A. Kempis*
tion (1862, in-8); *Notes*
hie de Mascaron (Agen,
Barias, documents iné-
De la Question d'empla-
bid., 1865, in-8); *De la*
té des bibliophiles de
i-8); *Essai sur la vie et*
ond de Raymond (Bor-
toire de la commune des
aronne), (Agen, 1869,
rieuré de Sainte-Livrade
Grand homme oublié: le
1871, in-8); *Des Récents* *travaux sur Massillon* (1872, in-8); *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agénais* (Agen, 1874, in-8); *Documents inédits sur Gassendi* (1877, in-8); *Notes sur la vie et les ouvrages de l'abbé J.-J. Boileau* (Agen, 1877, in-8); *De l'Emprisonnement de l'abbé Faydit*, notes et documents inédits (1878, in-8); *De la Correspondance inédite de B. de Montfaucon* (1877, in-8); *Mazarinades inconnues* (1879, in-18), etc. M. Tamizey de Larroque a publié, en les annotant, les diverses *Vies* des poètes agénais écrites par G. Colletet, ainsi qu'une foule de fragments historiques ou littéraires relatifs aux provinces du Midi. Il a édité les importantes *Lettres de Jean Chapelain* (1880, t. I, Impr. nat.), pour la collection des Documents inédits sur l'histoire de France; il prépare, pour la même collection, le recueil de la *Correspondance de Peiresc* qui doit former 6 vol. in-4.

TAMPUCCI (Hippolyte), poète ouvrier français, né à Paris en 1802, a été tour à tour, d'après les titres dont il aime à accompagner son nom, ouvrier cordonnier, garçon de classes au collège Charlemagne et chef de bureau à la préfecture de la Marne, où il était spécialement chargé du service des enfants trouvés. Écarté de ce dernier poste en 1853, par suite de ses opinions, il revint à Paris, où il fut contrôleur au théâtre Beaumarchais en 1855 et employé dans diverses administrations.

On a de lui : *Poésies*, avec *Notice sur l'auteur* (1832); *le Réveil du poète* (1838); *Quelques fleurs pour une couronne* (1841); *les Crèches* (Châlons-sur-Marne, 1846); *Lettres champenoises* (Ibid., 1847); *De l'Organisation de la charité sociale* (1853), suite de lettres à M. Marbeau; *les Chercheurs d'or*, poème (1857); *A, E, I, O, U*, ou les Rimes françaises classées d'après leur ordre naturel de son, etc. (1864, in-8, 2ᵉ édit. 1866), *Maximes d'Épictète* (1865, in-32, 2ᵉ éd. 1870), etc.

TANN-RATHSAMHAUSEN (Louis, baron VON UND ZU DER, c'est-à-dire DE ET A LA), général bavarois, né le 18 juin 1815, fut admis parmi les pages du roi Louis Iᵉʳ, puis entra au service militaire, devint, dès 1833, lieutenant dans l'artillerie, passa, en 1840, dans l'état-major, et fut aide de camp du prince royal Maximilien. En 1848, il fit avec un grande distinction la campagne des duchés de Schleswig-Holstein contre les Danois. L'année suivante, il fut attaché comme chef d'état-major à la division commandée par le prince de Saxe-Altenbourg, et en 1850, il obtint dans l'armée du Schleswig-Holstein, avec le titre de chef d'état-major général, le grade de colonel. Rentré en Bavière il fut de nouveau aide de camp de Maximilien devenu roi, fut nommé lieutenant général en 1860 et mis à la tête d'une division. Dans la guerre austro-prussienne de 1866, il fut encore chef d'état-major général du feld-maréchal le prince Charles de Bavière, commandant en chef des contingents de l'Allemagne du sud. On lui a attribué tout l'insuccès des Bavarois et des troupes alliées dans une campagne dont il n'avait pas seul la direction, et particulièrement la déroute des Hanovriens à Langensalza. Il fut blessé au combat de Kissingen. Le baron von und zu der Tann-Rathsamhausen reprit cependant, après la paix, son rang de général de division et d'aide de camp général du roi. Il fut nommé, en 1869, au commandement général de Munich.

A l'ouverture des hostilités entre la France et la Prusse, en 1870, il commandait le Iᵉʳ corps bavarois, compris dans la 3ᵉ armée sous les ordre, du prince royal de Prusse, et qui surprit le 30 août

à Beaumont, le 5e corps, commandé par le général de Failly. Lorsque cette armée, abandonnant la vallée de la Marne, remonta vers Sedan à la suite du maréchal Mac-Mahon, le corps bavarois commença, le 1er septembre, sur Bazeilles, une attaque, pendant laquelle le maréchal Mac-Mahon fut grièvement blessé, et s'empara de cette position après une lutte acharnée. C'était le prélude de la terrible bataille qui devait se terminer le lendemain 2 septembre par le désastre de Sedan. Le général von und zu der Tann revint alors sur Paris, avec l'armée du prince royal, et contribua à l'investissement de la capitale. Au moment où la 1re armée de la Loire, à peine constituée, poussa ses reconnaissances d'Orléans à Toury, 40 000 hommes environ furent placés sous les ordres du général bavarois, dont le quartier général était à Lonjumeau. Ces troupes s'avancèrent d'abord lentement sur Étampes, puis, prenant l'offensive, marchèrent sur la Loire, et, au combat d'Artenay, forcèrent les recrues du général La Motterouge à abandonner Orléans. Le général d'Aurelle, qui succéda à M. de La Motterouge, attaqua à son tour avec succès l'armée bavaroise, et, après la bataille de Coulmiers (9 novembre 1870), l'obligea à la retraite sur Toury; mais des contingents considérables, détachés de l'armée du prince Frédéric-Charles, rendue libre par la capitulation de Metz, vinrent renforcer le corps du général de Tann et l'armée d'observation de la Loire, dont le commandement en chef fut donné au grand-duc de Mecklembourg, puis au prince Frédéric-Charles lui-même. Le 2 décembre, le général bavarois avait attaqué sans succès, à Patay, le 16e corps français, commandé par Chanzy. Pendant la seconde occupation d'Orléans, il leva dans cette ville de lourdes contributions de guerre, en menaçant d'arrêter des otages, si les sommes demandées n'étaient pas fournies à bref délai. Il prit part ensuite aux opérations militaires dans l'Ouest. Après la conclusion de la paix, il occupa, au mois de septembre 1871, les départements limitrophes de la Seine, mais les évacua après le payement du troisième demi-milliard, et transporta le corps bavarois dans les Ardennes. Rentré en Bavière, il resta commandant du 1er corps d'armée, avec quartier général à Munich.

TAPPAN (Henry-P....), philosophe américain, né à Rhinebeck (New-York), vers 1810, d'une famille protestante d'origine française, a professé la philosophie à l'université de la ville de New-York et est devenu, en décembre 1852, président de l'université de Michigan. Séduit d'abord par les doctrines fatalistes, il en reconnut l'erreur et les dangers et tourna tous ses efforts contre elles. De là ses nombreux écrits sur ce sujet, tous très estimés aux États-Unis : *la Doctrine de la volonté dans ses rapports avec la conduite et la responsabilité morale* (the Doctrine of the Will applied to moral agency; New-York, in-12); *Revue critique de l'ouvrage de Jonathan Edwards sur le libre arbitre* (Review of Edward's Inquiry, etc.; Ibid., in-12); *Appel au sens intime pour fixer la doctrine de la volonté* (Appeal to consciousness to determine, etc.: Ibid., in-12). M. Tappan a écrit en outre un *Traité de logique* (Elements of logic; Ibid., in-12), très loué par V. Cousin.

Il est aussi auteur d'un certain nombre d'écrits relatifs à l'organisation de l'enseignement : *l'Éducation universitaire* (University education; New-York, 1851, in-12); *Un Pas du Nouveau Monde dans l'Ancien, avec des considérations sur les avantages et les défauts des deux sociétés* (a Step from the new world; 1852, 3 vol. in-12), relation d'un voyage qu'il fit en Prusse et en Angleterre, pour y étudier les systèmes d'éducation. M. Henry Tappan a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 2 février 1866.

TARBÉ DES SABLONS (Edmond-Joseph-Louis, et Eugène), journalistes et littérateurs français, nés à Paris, le premier le 20 février 18[illegible], et le second le 9 septembre 1846, appartenant à l'une des nombreuses branches de la famille de Louis Hardouin-Tarbé qui fut ministre des finances de 1791 à 1792. Petits-fils de Sébastien Tarbé des Sablons, auteur du premier livre classique sur les poids et mesures, leur père était officier d'artillerie, et leur mère, née Andryane, s'est acquis une certaine réputation par la composition de plusieurs opéras. Les deux frères ont collaboré, soit sous leur nom soit sous des pseudonymes, à plusieurs journaux; ils ont particulièrement fait en commun, sous le nom unique de M. [illegible] Tarbé, la critique musicale du *Figaro*, à l'époque où ce journal devint quotidien. M. Edmond Tarbé avait déjà fait le même travail dans l'*Époque* de M. Feydeau, sous le pseudonyme de *Zanco*, et publié quelques romans sous d'autres pseudonymes, notamment sous celui de [illegible].

Le 5 juillet 1868, M. Edmond Tarbé fonda, avec M. Henri de Pène, le journal quotidien *le Gaulois*, dont il resta, l'année suivante, [illegible] directeur, et qu'il ne quitta qu'en [illegible]. Il a rédigé lui-même dans ce journal [illegible] *Impressions politiques* qui ont été remarquées. On cite de lui un volume : *les* [illegible] (1875, in-18). M. Eugène Tarbé, à part [illegible] de critique, s'est exercé à la composition musicale, et a publié chez divers éditeurs des morceaux de chant et de musique de [illegible]. — Il est mort à Paris le 20 novembre 18[illegible].

TARDIEU (Augustin), homme politique français, député, né à Arles, le [illegible] décembre 18[illegible], servit quelque temps dans l'armée, [illegible] d'agriculture. Nommé maire au [illegible], il fut élu représentant des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale, dans les élections complémentaires du 2 juillet 1871 et prit place sur les bancs de l'Union républicaine. Il [illegible] la politique de la minorité républicaine [illegible], fut révoqué de ses fonctions de maire, vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Nommé député de l'arrondissement d'Arles, le 20 février 1876, par 9764 voix contre [illegible] obtenues par le candidat légitimiste, M. de Cadillan, il suivit la même ligne politique à la nouvelle Chambre et fut réintégré dans ses fonctions de maire. En cette qualité, il fit fermer un [illegible] catholique non autorisé (janvier 18[illegible]), [illegible] ensuite le président du conseil, M. J. Simon, au sujet de l'exécution de son arrêté, et [illegible] de la réponse obtenue, donna sa démission. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent [illegible] de confiance au cabinet de Broglie. Il [illegible] élections du 14 octobre suivant, avec [illegible] contre 10 313 obtenues par le même [illegible], devenu candidat officiel, mais après l'invalidation de cette élection, il fut réélu, le 3 mars 18[illegible], par 10 842 voix sans concurrent. Nommé maire de nouveau, il interdit, en juin 18[illegible], les processions dans la ville d'Arles. Il a été nommé [illegible] président du conseil général des Bouches-du-Rhône.

TARDIEU (Auguste-Ambroise), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, le 10 mars 1818, et fils du graveur géographe de ce nom, fit de brillantes études au collège Charlemagne, fut interne des hôpitaux, prit le grade de docteur en janvier 1843, et [illegible]

fut nommé au concours agrégé de la Faculté. Il devint successivement médecin en chef de l'hospice Lariboisière, depuis son inauguration (1850), membre du comité de consultation et d'hygiène publique, expert près la Cour impériale, suppléant du cours de médecine légale à la Faculté, professeur titulaire de la même chaire (11 décembre 1861), doyen de la Faculté, en remplacement de M. Rayer, démissionnaire (16 janvier 1864), médecin consultant de l'empereur; membre du conseil municipal de Paris, pour le VI[e] arrondissement (15 novembre 1864), etc. Il a été élu membre de l'Académie, en 1858. Président du comité consultatif d'hygiène publique depuis 1867, président de l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France à Paris, M. Ambr. Tardieu a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1849, promu officier en 1860 et commandeur le 23 août 1876. — Il est mort à Paris, le 12 janvier 1879.

On a de lui : *Observations et recherches nouvelles sur la morve chronique, etc.* (1841); *De la Morve et du farcin chroniques chez l'homme et chez les solipèdes* (1843); *Manuel de pathologie et de clinique médicales* (1848, in-18, nombr. édit.) : *Du Choléra épidémique* (1849), leçons; *Selecta praxis medico-chirurgica, quam Mosquæ exercet A. Aubert* (1848-1850, in-8); *Supplément au dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers* (1851, gr. in-8); *Des Voiries et cimetières de Paris* (1852); *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité, ou Répertoire de toutes les questions relatives..., avec les lois, arrêtés, etc.* (1852-1854, 3 vol., nouv. édit. 1862, 4 vol.); *Étude hygiénique sur la profession de mouleur en cuivre* (1855); *Mémoire sur l'empoisonnement par la strychnine* (1857); *Étude médico-légale sur l'attentat aux mœurs* (1858, in-8; 6[e] édit. 1872, in-4); *Sur la Strangulation* (1859); *Étude médico-légale sur l'avortement* (1863, in-8); *Étude sur les maladies provoquées ou communiquées* (1864, in-8); *Étude sur l'empoisonnement* (1868, in-8, avec pl. et fig.), avec M. Roussin; *Étude sur l'infanticide* (1868, in-8, avec pl.); *Étude médico-légale sur la pendaison* (1870, in-8); *Étude médico-légale sur la folie* (1872, in-8); *Question médico-légale de l'identité*, etc. (1874, in-8), etc. M. Ambr. Tardieu fut un des principaux rédacteurs des *Annales d'hygiène publique et de médecine légale.*

Son frère, M. Eugène-Amédée TARDIEU, né à Paris, le 18 août 1822, licencié ès lettres, élève de l'École des chartes de 1839 à 1842, ensuite attaché, comme son père, au ministère des affaires étrangères, en qualité de géographe, depuis 1857, sous-bibliothécaire et en 1874, bibliothécaire à l'Institut, a contribué, jusqu'en 1851, à diverses publications officielles, ainsi qu'à l'*Atlas universel* de son père, dont il rédigea le texte (1842, in-fol.). On lui doit la traduction de la *Géographie* de Strabon (1866-1873, 3 vol. in-18). Il a collaboré à *l'Univers pittoresque*, à l'*Encyclopédie moderne*, etc. — M. Am. Tardieu a épousé, en 1852, Mlle Charlotte de Malleville, pianiste distinguée, née en 1829, connue par quelques compositions et surtout par des séances de musique classique qui remontent à 1848.

TARDIEU (Ambroise), archéologue français, né à Clermont-Ferrand, le 3 avril 1840, se consacra de bonne heure aux recherches sur l'histoire de son pays natal et ses travaux lui valurent, outre le titre de membre de l'Académie des sciences de Clermont et de diverses autres sociétés savantes, une médaille d'or de l'Académie de Clermont, et une grande médaille de mérite à l'Exposition universelle de Vienne (1873).

Nous citerons de lui : *Histoire de l'abbaye de l'Eclache* (1862, in-fol., avec pl.); *Histoire de la maison de Bosredon* (1863, in-4); *Histoire du pays, de la ville et de la baronnie d'Herment* (Moulins, 1866, in-4); *Histoire de la ville de Clermont-Ferrand* (Ibid. 1871-1872, 2 vol. gr. in-4); *Histoire de la ville de Montferrand* (Ibid. 1875, gr. in-4), et enfin ses deux plus importants ouvrages : *Grand dictionnaire historique du département du Puy-de-Dôme* (1877, gr. in-4) et *Grand dictionnaire biographique des personnages historiques nés dans le département du Puy-de-Dôme* (1878, in-4).

TARDIF (Alexandre), littérateur français, né en 1801, fit ses classes au collège Bourbon. Après avoir collaboré, de 1823 à 1828, à quelques pièces de théâtre, il cultiva la poésie et publia plusieurs recueils : *Essais dramatiques* (1835, in-8); *Derniers essais dramatiques* (1837, in-18); *Distiques et quatrains* (1837) sur les tableaux du musée de Versailles; *les Pas de clerc* (1838, in-18), chansons rééditées et augmentées sous le titre de *Momus l'Ancien* (1847); *les Voyages d'un Parisien* (1838), itinéraire poétique; *Variétés poétiques* (1841, in-12); *Nouvelles variétés poétiques* (1844, in-12); *les Lauriers et les Myrtes* (1847, in-12), poèmes. Il a traduit en vers *l'Art d'aimer* (1839) et *le Remède d'amour* (1846) d'Ovide, et, sous le titre : *l'Allemagne poétique* (1840, in-8), diverses pièces de Klopstock, Schiller, Gœthe, etc.

TARENTE (Louis-Marie-Alexandre-Charles MACDONALD, duc DE), ancien député et sénateur français, né à Paris, le 11 novembre 1824, est fils du maréchal Macdonald, mort en 1840, et de sa troisième femme, Mlle de Bourgoing. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par Charles X et la Dauphine, et épousa, en 1849, sa cousine Sidonie Weltner. Lors de la création de la maison de l'empereur, à la fin de 1852, il fut nommé chambellan et décoré de la Légion d'honneur. Envoyé au Corps législatif, en 1852, comme candidat du gouvernement, par la 2[e] circonscription du Loiret, dont il était un des plus riches propriétaires, il fut réélu au même titre en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 11 838 voix sur 17 206 votants. Il fut aussi membre du Conseil général du Loiret pour le canton de Châtillon-sur-Loire. A l'approche des élections de 1869, il fut nommé sénateur par un décret du 6 mai. Le duc de Tarente a été promu officier de la Légion d'honneur le 6 juin 1856.

TARGET (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), le 30 mars 1805, entra, en 1819, dans les chantiers du port, comme apprenti charpentier, fut admis en 1824 à l'Ecole de maistrance, et y obtint le premier prix. Nommé contre-maître dans les ateliers de l'État, il se fit remarquer de ses chefs par d'utiles inventions. Connu de ses camarades par la vivacité de ses convictions démocratiques, il fut, après la révolution de Février, choisi pour candidat à l'Assemblée nationale par les nombreux ouvriers de Rochefort, fut nommé représentant, le sixième sur douze, par 81 553 voix, fit partie du comité de la marine, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il s'unit à la gauche pour combattre la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne. Non réélu à la Législative, il rentra dans l'industrie. — Il est mort à Rochefort le 14 septembre 1873.

TARGET (Paul-Léon), agriculteur, et publiciste

français, ancien député, né à Lisieux, vers 1821, petit-fils de l'ancien constituant, et fils d'un ancien préfet du Calvados, était, en 1851, membre du Conseil d'État et conseiller général. Éloigné de la vie publique après le coup d'État par suite de refus de serment, il se livra à l'agriculture, et obtint, en 1863, la prime d'honneur de l'Association normande. Il prit part, en 1870, aux travaux de la Commission de décentralisation présidée par M. Odilon Barrot. Élu, le 8 février 1871, représentant du Calvados à l'Assemblée nationale, le dernier sur neuf, il fut membre et vice-président de la réunion Saint-Marc-Girardin. C'est lui qui proposa, le 1er mars, l'ordre du jour proclamant la déchéance de l'empereur « responsable de l'invasion, de la ruine et du démembrement de la France. » Il prit une part importante à la discussion de la loi départementale, fut l'auteur de l'ordre du jour relatif à la question du pouvoir temporel, fit admettre par la majorité la suppression de la partie de la proposition Ravinel, qui aurait eu pour conséquence l'établissement de tous les ministères à Versailles et vota le retour de l'Assemblée à Paris.

Lors de la crise du 24 mai 1873, ce fut M. Target qui malgré ses déclarations républicaines, détermina la chute de M. Thiers, en votant et faisant voter les seize membres de son groupe avec la majorité. Quelques jours après, il était récompensé par sa nomination au poste de ministre à La Haye. Il n'en continua pas moins de prendre part aux travaux de l'Assemblée et adopta l'amendement Wallon, ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Candidat constitutionnel aux élections générales du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Lisieux, il n'obtint, au premier tour de scrutin, que 3393 voix et ne se présenta pas au scrutin de ballottage. Il conserva ses fonctions diplomatiques jusqu'au 5 décembre 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Target a collaboré à divers journaux, notamment au *Courrier du Dimanche*, dont il était le directeur politique, en août 1866, lors de la suppression de ce journal, et au *Journal de Paris*. Il a publié : *Législation électorale*, droits et devoirs des électeurs (1863, in-8°) et *la Crise agricole* (1866, in-18).

TARNIER (Étienne-Auguste), professeur de mathématiques français, né à Paris, le 29 décembre 1808, commença ses études au collège de Tournon et les acheva avec distinction aux collèges Charlemagne et Saint-Louis. Successivement maître de conférences au collège Louis-le-Grand, et chargé des cours au collège Saint-Louis, reçu docteur de la Faculté des sciences, il fut nommé examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr, en juin 1846. Révoqué de ces fonctions en 1848, cette mesure donna lieu à de nombreuses réclamations, et il fut presque aussitôt réintégré. Il fut nommé, en juillet 1856, inspecteur de l'instruction primaire de la Seine et admis depuis à la retraite. Lors de la création des universités catholiques, il devint professeur de mathématiques pures et doyen à la faculté des sciences de celle d'Angers. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 15 août 1859.

M. Tarnier est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de mathématiques, destinés à l'enseignement et fréquemment réimprimés, tels que : *Éléments d'arithmétique*, pour la préparation au baccalauréat ès sciences et aux écoles du gouvernement ; *Nouvelle arithmétique théorique et pratique*, à l'usage des commerçants ; *Éléments d'algèbre* (1re partie), à l'usage des classes élémentaires (5e édition, 1864) ; *Éléments d'algèbre* (2e partie), à l'usage des classes de mathématiques spéciales, avec M. Dieu, professeur à la Faculté des sciences de Lyon; *Éléments de géométrie pratique* (1872, in-8, avec atlas); *Trigonométrie théorique et pratique*; *Nouvelle théorie des logarithmes*, etc.

TASCHEREAU (Jules-Antoine), [illegible] français, ancien député et représentant, né à [illegible] le 19 décembre 1801, vint de bonne heure à Paris, et, grâce à son savoir et à la protection [illegible] personnages, prit une assez [illegible] position dans les lettres et la presse : il donna des articles au *Courrier français*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue française*, etc., et publia les *Œuvres complètes de Molière* (1823-1824, 8 vol. in-8, avec un commentaire nouveau; les *Œuvres de* [illegible] (1827, 2 vol. in-8); la *Correspondance* [illegible] *de Grimm et de Diderot* (1829-1830, [illegible] in-8), etc. Il se fit surtout connaître par son *Histoire de la vie et des écrits de Molière* (1825, [illegible]), réimprimée plusieurs fois, et par son *Histoire de la vie et des ouvrages de Corneille* ([illegible]; nouv. édit., 1857; 3e édit. 1869, 2 vol. in-18).

Ami d'Armand Carrel et l'un des rédacteurs du *National* depuis sa fondation, M. Taschereau devint, à la suite de la révolution de 1830, secrétaire général de la préfecture de la Seine, puis maître des requêtes. Il quitta ses fonctions administratives, le 4 janvier 1831, et rentra dans l'opposition militante, collabora [illegible] feuilles libérales, édita avec M. [illegible] les *Historiettes de Tallemant des Réaux* ([illegible], 6 vol. in-8) et fonda, sous le titre de *Revue rétrospective* (1833-1837, 20 vol. in-8), un [illegible] recueil historique, contenant des mémoires et documents authentiques, inédits et [illegible], pour servir à l'histoire de la littérature et à la [illegible]phie. Élu, en 1838, député de l'arrondissement de Loches, il votait habituellement avec l'opposition; mais il fut obligé de renoncer, en 1840, à son mandat, ne pouvant plus, à la suite de [illegible]tions malheureuses, payer le [illegible]. Redevenu journaliste, il [illegible] *l'Illustration*, et ouvrit la campagne [illegible] de Girardin à propos des [illegible] et des scandales électoraux de la Creuse.

Un mois après la révolution de Février, M. Taschereau, « reprenant une publication interrompue, » fit paraître sa nouvelle *Revue rétrospective* (31 mars 1848), [illegible] que cette fois, et qui débutait par [illegible] *Déclarations faites par **** devant le ministre *de l'intérieur* au sujet de l'émeute de 1839. La nature des réponses de M. Blanqui, [illegible] désigné comme auteur de ce rapport, [illegible] la part de M. Taschereau, une [illegible]mation, et il résulta de l'instruction [illegible] publiée était une copie qui [illegible] laquelle, dans l'absence de l'original, des témoignages importants donnaient [illegible]. Ce fut, avec une série de listes des [illegible]nantes aux anciens fonds secrets, le [illegible] plus compromettant publié par la *Revue*, qui ne parut qu'une année (1848, in-8).

Cependant M. Taschereau était élu, comme candidat du parti démocratique modéré, représentant d'Indre-et-Loire à la Constituante, le [illegible] sur huit, par 47 310 voix. À part la question du bannissement à perpétuité de la famille [illegible] pour lequel il se prononça avec la gauche, il vota constamment avec la droite, [illegible] pour les deux Chambres, la proposition [illegible], l'expédition d'Italie, les lois contre la presse, etc. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et recommanda aux électeurs de son département la candidature du général Cavaignac. À l'Assemblée législative, il se fit remarquer par sa [illegible]

cité de ses attaques contre le parti républicain. Lorsque la lutte arriva à sa fin, entre la majorité parlementaire et l'Élysée, il se rallia au président, fut appelé, peu de temps après le coup d'État, aux fonctions d'administrateur adjoint à la Bibliothèque impériale et spécialement chargé des catalogues. Il poursuivit la publication du *Catalogue des imprimés* (1855 et suiv., in-4). Le catalogue de l'Histoire de France forme à lui seul 11 volumes. A la fin de 1858, lors de la réorganisation de cet établissement, il eut le titre d'administrateur-directeur général de la Bibliothèque impériale. — Admis à la retraite pour cause d'infirmités, le 10 septembre 1874 et nommé administrateur général honoraire, il est mort à Paris, le 10 novembre 1874. Décoré de la Légion d'honneur en 1859, M. Taschereau avait été promu officier le 12 août 1865.

TASSAERT (Nicolas-François-Octave), peintre français, né à Paris, le 26 juillet 1800, suivit, à partir de 1817, les ateliers de Pierre Girard et de Guillon Lethière, ainsi que les cours de l'École des Beaux-Arts, où il resta jusqu'en 1825. Il débuta comme portraitiste au Salon de 1831, puis se livra à la peinture historique et travailla pour le musée de Versailles, pour lequel il a notamment exécuté *les Funérailles de Dagobert à Saint-Denis*. Il a traité aussi la peinture de genre. Il a exposé: *la Mort du Corrège, Diane au bain, la Mort d'Héloïse, les Voleurs volés, Érigone, l'Ange déchu, le Marchand d'esclaves, les Enfants heureux, les Deux mères, la Famille malheureuse*, au musée du Luxembourg, *Intérieur d'atelier, les Jardins d'Armide, le Retour au village, le Vieux musicien, la Rentrée du bal, Madeleine au désert, le Christ aux Oliviers, le Doute et la Foi, la Vierge allaitant Jésus, la Tentation de saint Antoine, le Ciel et l'Enfer*, plusieurs *Portraits* d'artistes, d'enfants, etc. (1831-1857) et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *le Sommeil de l'enfant Jésus, le Fils de Louis XVI dans la tour du Temple, la Triste nouvelle, Sarah la baigneuse*. Plusieurs de ces sujets ont été popularisés par la gravure ou la lithographie, quelques-uns ont été reproduits dans *l'Artiste*. M. Tassaert a obtenu une 2ᵉ médaille en 1838, une 3ᵉ en 1855 et une 1ʳᵉ en 1849. — Il s'est donné la mort à Paris, le 24 avril 1874. Enterré dans la fosse commune, son corps a été transféré, en 1879, dans une tombe particulière, par les soins de M. Alex. Dumas fils.

TASSEL (Yves), ancien député français et représentant du peuple, né à Plouberre (Finistère), le 24 janvier 1803, était notaire à Perros-Guirec, près de Lannion, et professait, sous la monarchie de Juillet, des opinions radicales. Les électeurs de son arrondissement l'envoyèrent au Conseil général, puis, en 1846, à la Chambre des députés; il avait pour concurrent M. Jules Simon. Malgré une alliance momentanée avec la droite, le député de Lannion s'associa aux efforts de l'extrême gauche contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le même département, le huitième sur seize, par 95 551 voix, et vota ordinairement avec la fraction modérée du parti démocratique; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Elysée et repoussa la proposition Rateau, qui hâtait l'avènement de l'Assemblée législative, à laquelle il ne fut pas réélu. — Il est mort à Louannec, le 19 janvier 1875.

TASSIN (Pierre), député français, né à Noyers (Loir-et-Cher), le 21 janvier 1837, commença l'étude du droit que les circonstances ne lui permirent pas de terminer. Maire de sa commune à l'âge de vingt-huit ans, il fut élu, l'année suivante, membre du conseil d'arrondissement de Blois, malgré l'appui donné par l'administration à son concurrent. Aux élections législatives de mai 1869, il se présenta, comme candidat indépendant, dans la 1ʳᵉ circonscription de Loir-et-Cher. La lutte fut vive au premier tour de scrutin: sur 32 521 votants, il obtint 12 616 voix contre 11 112 données au vicomte Clary, candidat officiel, 6097 à M. Cantagrel, candidat de l'opposition socialiste, et 2597 à M. Lenormand de Grandcourt, autre candidat local et indépendant. Au second tour, le candidat officiel s'étant désisté, il eut 24 083 voix sur 25 654 votants. M. Tassin s'attacha au tiers-parti libéral et, dans la courte session de juillet, signa l'interpellation des 116. En 1870, il vota contre la guerre et fut chargé, après le 4 septembre, d'organiser la défense dans le département du Loir-et-Cher. En 1866, il avait été momentanément directeur-gérant de *la Presse*, devenue le journal de M. J. Mirès.

Élu représentant du Loir-et-Cher à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, le quatrième sur cinq, par 18 417 voix, il se fit inscrire aux groupes de la gauche républicaine et du centre gauche, vota tous les projets de loi et mesures favorables à l'établissement définitif du gouvernement républicain et adopta les lois constitutionnelles. Aux élections générales du 20 février 1876, il fut élu député, dans la 2ᵉ circonscription de Blois, par 9907 voix, contre 4608 obtenues par M. de Sers, représentant sortant et candidat monarchiste. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 10 281 voix contre 4011 obtenues par le même concurrent, devenu candidat officiel. Conseiller général du Loir-et-Cher pour le canton de Saint-Aignan, il en fut le vice-président.

TASTU (Sabine-Casimir-Amable VOIART, dame), femme de lettres française, née à Metz (Moselle), le 31 août 1798, est fille de l'artiste J. Ph. Voiart, et d'Élisabeth Petitpain, connue sous le nom de Wouters. Après une première jeunesse ignorée, elle vivait modestement, s'occupant d'éducation, lorsqu'en 1816 elle épousa M. Joseph Tastu, imprimeur. Quatre ans après, elle débuta par *la Chevalerie française*, petit volume composé de pièces en vers et en prose. De 1821 à 1823, elle remporta trois couronnes aux Jeux floraux et fixa enfin l'attention publique par *les Oiseaux du Sacre* (1824), poëme de circonstance. La révolution de Juillet, en compromettant la position de son mari, détourna Mme Tastu des travaux littéraires; elle les reprit, en 1840, et remporta le prix à l'Académie française, pour son *Éloge de Mme de Sévigné*. Elle se consacra principalement depuis aux livres d'éducation.

On a d'elle: *la Liberté, ou le Serment des trois Suisses*, inspiré du tableau de Steuben (1825); *Poésies* (1826); *Poésies nouvelles* (1834); *Œuvres poétiques* (1837); *Chroniques de France* (1829); *Soirées littéraires de Paris* (1832); *Éducation maternelle* (1835, in-4; 5ᵉ édit. 1861, gr. in-8, avec 500 vignettes), simples leçons d'une mère à ses enfants; *le Livre des enfants* (1836-1837, 2 vol.), contes choisis; *Cours d'histoire de France* (1836-1837, 2 vol.), lectures tirées des chroniques et des mémoires; *les Enfants de la vallée d'Andlau, ou Notions familières sur la religion*, etc. (1836, 2 vol.); *Prose*, (1836, 2 vol.); *Lectures pour les jeunes filles, ou Leçons et modèles de littérature*,

en prose et en vers (1840-1841, 2 vol.); *le Bon petit garçon, ou les Récits du maître d'école* (1842); *l'Honnête homme* (1841); *Des Andelys au Havre, illustrations de Normandie* (1842); *Tableau de la littérature italienne* (1843); *Tableau de la littérature allemande* (1844); *Voyage en France* (1845); plusieurs traductions d'ouvrages anglais, des *Voyages, Excursions, Contes moraux* (1833-1849) et des rééditions ou remaniements de ses premiers ouvrages sous de nouveaux titres (1848-1859) et ses *Poésies complètes* (1859).

Son fils, M. Eugène Tastu, a été nommé, en 1848, vice-consul à Malte, où sa mère l'a accompagné. Depuis il est passé à Larnaca (Chypre), puis à Bagdad et à Belgrade comme consul général; il a été depuis admis à la retraite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1844 et promu commandeur, le 24 décembre 1864.

TAUBERT (Charles-Gottfried-Guillaume), musicien et compositeur allemand, né le 23 mars 1811, à Berlin, fit ses études musicales aux frais du roi et suivit les cours de l'université. Connu de bonne heure dans sa ville natale comme pianiste et comme professeur, il fit de 1831 à 1840 plusieurs voyages artistiques à l'étranger, fut nommé membre de l'Académie des Beaux-arts de Berlin en 1839, et directeur de l'Opéra royal en 1841. Il organisa en même temps des concerts de musique classique, qu'il dirigea d'abord avec Mendelssohn, puis seul, et qui obtinrent un grand succès. En 1869, il fut nommé maître de chapelle de la cour, et en 1875, membre du sénat de l'Académie des beaux-arts.

Comme compositeur, il a donné les opéras : *Kirmes* (1832), *Macbeth* (1857), *Cesario* (1874); les opéras comiques : *les Bohémiens* (1834); *le Marquis et le Voleur* (1842), *Joggeli* (1853); la musique de *Médéa*, d'Euripide (1843), de l'*Orage*, de Shakespeare (1855), de *Phèdre* (1868), etc. On a encore de lui des *Chansons d'enfants* (Kinderlieder, 1843-1870, 12 recueils); des *Concertos*, des *Cantates*, des *Ouvertures*, etc.

TAUCHNITZ (Charles-Chrétien-Philippe), libraire allemand, né le 4 mars 1798, dirigea la maison établie à Leipzig, vers la fin du dernier siècle, par son père Charles-Christophe-Traugott Tauchnitz, mort en 1836, et qui doit surtout sa réputation à ses éditions d'auteurs classiques, signalées, par la correction du texte. Outre la continuation de cette collection, M. Tauchnitz a aussi donné un certain nombre de publications de science philologique et de dictionnaires de langues anciennes ou modernes. En 1865, il se retira des affaires.

Une seconde librairie du même nom a été fondée, en 1837, par M. Chrétien-Bernard, baron de Tauchnitz, cousin du précédent, né le 25 août 1816. C'est cette maison qui édita cette collection d'ouvrages anglais (*Collection of british authors*), très répandue en Allemagne et à l'étranger. Le chef de cette librairie reçut du duc de Saxe-Cobourg le titre de baron qui lui a été aussi reconnu par le roi de Saxe et fut nommé membre à vie de la première chambre saxonne.

TAYLER (John-William), minéralogiste anglais, né vers 1827, et fils de l'amiral J. N. Tayler, s'était déjà fait connaître par quelques travaux sur la chimie inorganique lorsque, au printemps de 1850, il fut chargé d'une pénible expédition d'exploration dans le Groënland, par une compagnie industrielle qui venait d'obtenir le monopole des mines de ce pays. Il y fit deux voyages, qui eurent des résultats assez précieux pour la science; s'étant avancé une première fois jusqu'à Arksuk, il corrigea plusieurs erreurs des cartes géographiques. En 1854, il s'établit à Arksuk, y commença l'exploitation d'une mine de plomb argenté et profita d'un [illegible] pour étudier en détail la nature du sol. [illegible] a entrepris depuis de nouvelles expéditions.

TAYLER (Frederick), peintre anglais, né le 30 avril 1804, à Barham-Wood (comté d'Hertford), a surtout représenté les mœurs du [illegible], des chevaux, des chiens et des parties de chasse. On cite de lui : *les Promeneurs*, *le* [illegible], la série des *Pastorales anglaises*, exécutée en collaboration avec feu George Barrett; *la Chasse au faucon*; des tableaux de genre dont les sujets sont empruntés à W. Scott; enfin plusieurs dessins pour les livres à la mode, entre autres l'édition illustrée de *sir Roger de Coverley*.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Tayler a envoyé : *les Chevaux* [illegible], *la Chasse au Cerf*, *la Chasse au faucon*, *le Tir au papegai*, *le Tir au lièvre de montagne*, remarquables aquarelles qui lui ont valu une médaille de deuxième classe. Il a donné à celle de 1867 : *le Héron abattu dans le village*, [illegible] *du troupeau*, *la Grande veneur*, *la Chasse en Écosse*. A celle de 1878, il a envoyé les aquarelles : *la Fille du garde-chasse*, *la Chasse au bois* et *Changement de pâturage*.

TAYLOR (Isidore-Séverin-Justin, baron), voyageur et littérateur français, sénateur, membre de l'Institut, né à Bruxelles, le 15 août 1789, appartient par son père à une famille d'origine anglaise, naturalisée en France, et par sa mère à celle des Walvein, qui ont joué un rôle dans l'histoire de la Flandre. Il fit ses études à Paris et se prépara d'abord à l'École polytechnique; mais ses goûts le portaient plutôt vers les arts et la littérature, et il étudia le dessin sous le peintre [illegible]. A dix-huit ans il vivait modestement de son crayon et de sa plume. Ses articles de critique étaient bien accueillis dans les journaux du temps. Désigné une première fois à la conscription en 1809, à cause de la délicatesse de sa santé, il fut exempté l'année suivante. Il put se racheter et commença son premier voyage d'exploration [illegible] vers la Flandre, une partie de l'Allemagne et l'Italie. De retour en France, au milieu des derniers désastres de l'Empire, il s'enrôla dans les gardes mobiles, où son titre de neveu d'un général lui valut d'abord le grade de sous-lieutenant.

Dès la première rentrée des Bourbons, [illegible] baron Taylor embrassa leur cause. [illegible] la garde royale, il obtint au [illegible] de lieutenant dans la compagnie d'[illegible] de Wagram. C'est à cette époque que, [illegible] la passion de la littérature dramatique [illegible] des arts, il composa les cinq pièces [illegible] dont nous donnons plus loin les titres [illegible] tous ses congés à des voyages, il parcourut successivement, suivant un plan arrêté, l'Allemagne [illegible] (1816), la Hollande (1817), l'[illegible] fit la campagne d'Espagne à la [illegible] en artiste. Chargé, comme officier [illegible] et aide de camp du général d'Orsay, de [illegible] missions importantes ou difficiles, [illegible] ment à l'ordre du jour et [illegible] fin des hostilités, il avait, au milieu de [illegible] pations et de ces dangers, [illegible] matériaux destinés à [illegible] ceux qu'il avait amassés jusque-là [illegible] même commencé la publication [illegible] avec le grade de chef d'escadron [illegible] à ses travaux artistiques et littéraires.

D'honorables préoccupations [illegible] utiles vinrent plus d'une fois [illegible]

d'arrêter les dévastations de la bande noire de 1818 à 1830, il obtint des Chambres, par une suite de pétitions, la restauration de nos principaux monuments du moyen âge. Nommé, en 1824, commissaire royal de la Comédie-Française, il y introduisit le soin, jusque-là inconnu, de la mise en scène et de la perspective théâtrale, et osa tenter un rapprochement entre deux écoles rivales arrivées au plus haut point de lutte et d'animosité. Ce fut à lui que le public dut la reprise, si longtemps refusée, du *Mariage de Figaro*, et M. Victor Hugo sa première représentation d'*Hernani*. Trois ans plus tard le gouvernement de Charles X l'envoyait en Égypte pour traiter de l'acquisition des obélisques de Loucqsor et des plus rares curiosités de notre musée égyptien. La négociation ne fut terminée que dans un second voyage, après l'avènement de la dynastie de Juillet. Au retour du premier, pendant lequel il n'avait dépensé que 17 000 francs sur 100 000 qui lui étaient alloués, il remit scrupuleusement 83 000 francs au gouvernement nouveau. Le roi Louis-Philippe confia aussi au baron Taylor d'importantes missions, telles que celle de retrouver en Espagne les chefs-d'œuvre que les alliés nous avaient enlevés ou de recueillir en Angleterre le musée Standish. Cependant il reprenait de temps en temps, dans l'intérêt de ses travaux, les excursions en Italie, en Grèce, en Turquie, en Asie Mineure, en Syrie, en Égypte et sur les côtes d'Afrique, et en rapportait chaque fois de nouvelles richesses archéologiques ou des objets de curiosité, qui ont pris place dans les galeries de Versailles, du Louvre et de nos divers musées.

M. Taylor a encore attaché son nom, en France, à la création de ces sociétés de secours mutuels destinées à soutenir les gens de lettres et les artistes, et dont la bienfaisante organisation lui a fait un juste renom de philanthropie. Dans l'espace de quatorze ans, il a, par l'activité de son initiative et de ses démarches, doté les associations des peintres, des musiciens, des artistes dramatiques, des inventeurs industriels. Il en fut le président perpétuel et il en dirigea chaque année les séances solennelles.

Les ouvrages de M. Taylor, dont certaines parties touchent d'assez près à l'art pour avoir pu figurer aux Salons de 1824 et 1827, résument cette immense quantité de faits et de renseignements artistiques recueillis dans tant de lieux. Il faut citer d'abord : les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (1820-1854, in-folio), vaste collection, restée inachevée, entreprise avec la collaboration littéraire de MM. de Cailleux et Nodier, et le concours artistique d'Isabey, de Géricault, de MM. Ingres, Viollet-le-Duc, Dauzats, etc., la première publication qui ait adopté la gravure lithographique, et destinée à offrir, dans l'ensemble de ses vastes séries, la topographie, l'histoire et les souvenirs artistiques de tous les départements français rattachés à la circonscription de nos anciennes provinces. Viennent ensuite : *Voyage pittoresque en Espagne, en Portugal et sur la côte d'Afrique, de Tanger, à Tétouan* (1826 et suiv., in-4) ; *la Syrie, l'Égypte, la Palestine et la Judée* (1837 et suiv., in-4), considérées sous leur aspect historique, archéologique, descriptif et pittoresque ; *Pèlerinage à Jérusalem* (1841) ; *Voyage en Suisse, en Italie, en Sicile, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Grèce*, etc. (1843) ; les cinq pièces de théâtre dont nous avons parlé plus haut, drames et comédies : *Bertram, ou le Château de Saint-Aldobrand, le Délateur, Ismaïl et Marie, le Chevalier d'Assas, Amour et Étourderie* (1815-1822) ; les *Annuaires* des cinq associations qu'il a fondées, publiés régulièrement sous sa direction, etc.

M. Taylor a été nommé membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1847, en remplacement du comte de Clarac. Un décret du 6 mai 1869 le fit entrer au Sénat. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1822, il a été promu officier en 1833, commandeur en 1837 et grand officier le 6 février 1877. Il a obtenu, comme dessinateur, une médaille au Salon de 1827. — Il est mort à Paris, le 6 septembre 1879.

TAYLOR (Bayard), voyageur et littérateur américain, né le 11 janvier 1825, à Kennett-Square (Pensylvanie), où il a passé sa jeunesse, manifesta de bonne heure ses penchants littéraires et débuta à dix-huit ans par un long poème tiré de l'histoire chevaleresque de l'Espagne. En 1844, il visita l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie et la France, et publia le récit de ses voyages sous le titre de : *Views a-foot* (1846). A la même époque il s'établit à New-York et devint un des rédacteurs habituels de *la Tribune*, feuille démocratique, à laquelle il adressa, en 1848 et 1849, une correspondance sur les mœurs et l'état politique de la Californie. Nommé par le président Lincoln secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, il occupa ce poste jusqu'en 1863, puis fut appelé comme ambassadeur à Berlin, le 7 mai 1878. — Il est mort le 19 décembre suivant.

Touriste infatigable, M. Taylor, à peine âgé de trente ans, avait exploré presque tous les points du globe : en 1851, il a fait le tour de la Méditerranée ; en 1853, il a visité l'Inde, la Malaisie, la Chine et le Japon avec l'escadre d'expédition du commodore Perry ; l'année suivante, il était de retour dans l'ancien monde et allait explorer la Syrie, l'Arabie, la haute Égypte. Il remonta le cours du Nil bien au-dessus des rapides, et pénétra dans l'Afrique centrale jusqu'à la petite mer verte connue sous le nom de lac des Gazelles. En 1857 il visita la Laponie, la Norvège, la Russie, la Pologne, la Grèce et l'île de Crète. *La Tribune* de New-York a reçu la primeur des relations exactes, mais un peu sèches, de ces voyages ; l'auteur les a réimprimées à bas prix sous les titres suivants : *l'Eldorado* (1850), qui n'est autre que la Californie ; *Vues et paysages de l'Égypte, Tableaux de Palestine, Voyage au centre de l'Afrique* (1854), *l'Inde, la Chine et le Japon* (1855) ; *Voyage au Nord* (1857) ; *Grèce et Russie* (1859), *Chez soi et à l'étranger* (1860-1861, 2 séries) ; *Colorado* (1867) ; *Égypte et Islande* (1874), etc. M. Taylor a encore écrit un volume d'*Orientales* (Eastern poems) et donné des traductions du *Faust* de Goethe (1871), de la *Saga* de Fritjof, etc.

TAYLOR (Tom), littérateur anglais, né en 1817, à Sunderland (comté de Durham), fut élevé à l'Université de Glasgow, où il remporta trois médailles d'or, et à celle de Cambridge (1837), qui lui conféra le grade de maître ès arts. Il entra quelque temps après dans l'enseignement, occupa deux ans la chaire de langue et de littérature anglaise au Collège de l'université à Londres, puis étudia le droit et fut admis au barreau sous les auspices de la société d'Inner Temple (1845). Il était secrétaire adjoint au comité de santé lorsque, à la réorganisation de cette institution en 1854, il fut chargé des fonctions de secrétaire. — Il est mort à Londres le 12 juillet 1880.

M. Taylor a fait représenter plusieurs ouvrages dramatiques, qu'il a écrits seul ou en collaboration avec M. Charles Read, drames, comédies et pièces diverses, dont quelques-unes n'ont pas manqué de succès. Il a fourni au *Punch* des articles remarquables par leur entrain. En 1853, il a édité la curieuse *Autobiographie du peintre B. R. Haydon* (Autobiography, 3 vol. in-8), soi-

gneusement extraite du volumineux journal que cet artiste tint pendant toute sa vie, et en 1859, *Autobiographie et correspondance du peintre Leslie.*

TCHAMOURDGIAN ou TCHAMOURJI-OGHLOU (Jean), dit *Badréli* (honorable), érudit et publiciste arménien, né à Brousse (Turquie), vers 1797, exerça pendant longtemps les fonctions de professeur au village arménien d'Adapazar. Appelé en 1830 à Constantinople par le patriarche, et chargé de l'enseignement de l'arménien à l'école de Scutari, il entra peu après dans les bureaux du séra-kierat en qualité de traducteur. En 1837 il redevint professeur à Scutari, où venait d'être établie une haute école arménienne, qui, fermée en 1842 par suite de dissensions, fut rouverte, après 1848, sous la direction même de M. Tchamourdgian. Mais ses tendances catholiques provoquèrent de nouveaux troubles, qui amenèrent la suppression de l'école. Il vécut depuis à Scutari dans une modeste retraite.

M. Tchamourdgian acquit à Constantinople, comme savant et comme écrivain, une réputation considérable. On cite de lui un grand nombre d'ouvrages pour l'enseignement, entre autres : une *Grammaire arménienne* (1840, tome I); puis des écrits de polémique ou d'histoire religieuse, la plupart en arménien; *Abrégé d'histoire ancienne; Histoire de l'Église* (inédit); *le Chemin du bonheur*; *Réfutation du Protestantisme*, etc.; plusieurs traductions d'ouvrages italiens et français, comme les *Principes de la Politesse* de [illegible] (4 vol.); la *Logique* de Condillac, les *Pensées* de Pascal, l'*Essai sur l'Indifférence* de Lamennais (inédit); enfin la première revue arménienne spéciale qui se soit publiée à Constantinople, le *Haïasdan* (l'Arménie), qui parut de 1846 à 1852, et qu'il remplaça, en 1856, par une nouvelle revue bimensuelle, *Zohal*, écrite en langue turque, avec des caractères arméniens.

TCHIHATCHEF (Pierre DE), géologue et naturaliste russe, né en 1812, à Gatchina, près de Saint-Pétersbourg, d'une famille noble de la Bohême, qui émigra au XIVe siècle en Pologne, et destiné à la carrière diplomatique, éprouva, de bonne heure, la passion des voyages d'exploration et de découvertes. Entré fort jeune au ministère des affaires étrangères, il fut attaché à l'ambassade de Russie à Constantinople, où il demeura [illegible] (1841-1844), et songea dès lors à faire de l'Orient le théâtre de ses futures explorations scientifiques. En 1845, il quitta la diplomatie pour se livrer à l'étude des sciences naturelles, et, après deux années passées à l'Académie des mines [illegible], il fut chargé d'une mission scientifique dans l'Altaï. Il en a publié la relation sous ce titre : *Voyage scientifique dans l'Altaï et dans les contrées adjacentes* (Paris, 1845, in-4, avec Atlas).

Au retour, M. de Tchihatchef s'occupa de réaliser le projet d'explorer en grand l'Asie Mineure, et, pour être plus libre, il renonça à toute position officielle, se démit de sa charge de gentilhomme ordinaire de la chambre de l'empereur, et vendit toutes les propriétés dont il avait hérité du chef maternel; une partie de sa fortune fut employée aux préparatifs de cette expédition. Il partit seul, sans nulle protection officielle, sans interprète, sans guide même, accompagné seulement d'un domestique français qui [illegible] aux fatigues du voyage. Il parcourut toute cette contrée, qui n'était connue que sous le rapport archéologique, et, après six années de labeurs et de dangers, il put entreprendre d'en publier le tableau physique le plus complet. Ses laborieuses [illegible] descriptive physique, [illegible] de cette contrée, se [illegible] et ultérieurement successivement [illegible] sique; 2° la [illegible] logie; 4° la [illegible] les deux premières [illegible] 2 vol. gr. in-8, avec [illegible] rent pour faire [illegible] riaux recueillis par [illegible] avec laquelle [illegible] deux autres [illegible] *Atlas* in-4). Il [illegible] *Bosphore et Constantinople* [illegible] pays limitrophes (1864 [illegible] figures), et *Espagne, Algérie* [illegible] in-8, avec cartes).

Une foule d'autres [illegible] lement à Paris, par M. de Tchihatchef [illegible] de mémoires, dans les [illegible] tous des diverses sociétés [illegible] membre, notamment [illegible] sciences, l'*Annuaire* [illegible] aristique, etc. Nous [illegible] *Lettres* de M. Hahl sur les [illegible] neure; *Considérations* [illegible] mènes de congélation [illegible] la mer d'Azof; *Sur la* [illegible] turalisation en Europe [illegible] montagnes de l'Asie Mineure [illegible] écrits de circonstance [illegible] tion d'Orient (1850, in-8); [illegible] in-8); *le Royaume d'Italie* [illegible] mêmes (1862, in-8); [illegible] in-18; 2e édit., 1871).

M. de Tchihatchef a [illegible] ris pendant les [illegible] les sociétés savantes [illegible] on peut citer celle de [illegible] il remplaça Léopold de Buch [illegible] logique et des [illegible] de Philadelphie, l'Académie [illegible] lin. Il a été élu [illegible] l'Académie des sciences, [illegible] mandeur des ordres de Saint-[illegible] Stanislas et de Saint-Wladimir [illegible] officier de l'Aigle-Rouge [illegible] promu commandeur de la Légion [illegible]

TECHENER (Jacques-Joseph) [illegible] né à Orges (Haute-Marne) [illegible] chirurgien militaire [illegible] taché au Cercle [illegible] Delange, et le dirigea [illegible] suivit la mort du propriétaire [illegible] à son compte une librairie [illegible] premières de France [illegible] curieuses, livres ou [illegible] *Catalogues* et les [illegible] qui a été reprise en 1865 [illegible]

M. Techener a fondé [illegible] *bibliophile*, recueil [illegible] signé lui-même [illegible] autre publié [illegible] de la *Bibliothèque* [illegible] *able pour faire le catalogue* [illegible] *De l'Amélioration* [illegible] du perfectionnement [illegible] Il a paru, sous le nom [illegible] fils, une *Histoire de la* [illegible] sur les bibliothèques [illegible] teurs, etc. (1861-1863 [illegible]) — M. Joseph Techener est mort [illegible] le 10 juin 1873.

TEDESCO (Ignace-[illegible]) né en 1817, à Prague [illegible]

[illegible] à Tiebensee et à Tomaschek, et [illegible] dans les concerts publics, [illegible] à côté du violoniste La-[illegible] à Vienne et fit ensuite une [illegible] dans le midi de la Russie. De [illegible] 1841, il visita le nord de l'Al-[illegible] avoir donné quelques soirées [illegible] l'année suivante se faire [illegible] ses compositions, on cite : [illegible] l'Étoile du soir, le Chant de la [illegible], etc.

[illegible] DE BORT (Pierre-Edmond), ad-[illegible] et publiciste français, ancien mi-[illegible], né à [illegible], le 17 sep-[illegible] entra à l'École polytechnique en [illegible] 1835, pour entrer dans les [illegible], et fit d'abord partie de [illegible] alors. Appelé, dès l'origine, [illegible] l'organisation des chemins de fer, [illegible] général de la commission établie [illegible] en 1842, quelques années [illegible] général du gouvernement [illegible] autorisées, et enfin spé-[illegible] comme administrateur au che-[illegible] de Lyon à la Méditerranée (1852). [illegible] de député, en 1846, du dépar-[illegible]. Il fut chargé, en outre, de [illegible] relatives à l'étude des voies [illegible] Angleterre, en Belgique et en Alle-[illegible] dans la vie privée en 1848, il [illegible] agricoles dans ses propriétés [illegible].

[illegible] du 8 février 1871, il fut élu re-[illegible] l'Assemblée nationale, le quatrième [illegible] voix, prit place au centre [illegible] contre l'impôt sur le revenu, [illegible] qui fut très remarqué. Parta-[illegible] politiques de M. Thiers, il fut [illegible] 1871 au ministère de l'agriculture [illegible] et remplacement de M. de Gou-[illegible] aux finances. Il quitta le pouvoir [illegible], à la chute de M. Thiers, se fit [illegible] et vota tous les projets [illegible] favorables à l'affermissement du [illegible] Paris sur la liste républicaine [illegible] aux élections [illegible] 1876, il fut élu dans son [illegible], premier sur deux, par [illegible] voix, [illegible] le portefeuille de l'a-[illegible] cabinet constitutionnel [illegible]. Il eut alors l'in-[illegible] à Paris d'une Exposition [illegible] de l'agriculture et de [illegible] des beaux-arts : les crédits [illegible] furent votés et [illegible] qui avait conservé son [illegible] J. Simon, donna [illegible] après l'acte du [illegible] le 22 juin 1877, [illegible] A la constitution [illegible], il rentra pour [illegible] le 14 décembre [illegible] le 1er mai 1878, [illegible] à la [illegible] Après [illegible] le 30 jan-[illegible] il fut nommé [illegible] de santé, il a été re-[illegible] le 17 avril [illegible] décoré de la [illegible] 1846.

On a de lui : *les Travaux publics en Belgique et les chemins de fer en France* (1839); *Lettre adressée au ministre des travaux publics sur sa mission en Angleterre* (1839, in-8); *De la Politique des chemins de fer et de ses applications diverses* (1842); *Étude d'un chemin de fer de Paris à Toulouse et à Bordeaux* (1842); *Des Principes économiques qui doivent présider au choix des tracés de chemins de fer* (1843); *Statistique des voies de communication en France* (1845); *Études sur les voies de communication perfectionnées et sur les lois économiques de la production du transport, suivies de Tableaux, Statistiques, etc.* (1847, 2 parties ou vol. in-8); *De la Perception des tarifs sur les chemins de fer* (1856), etc.

TEILHARD (Louis-Marie-Paul-Arsène), député français, est né à Faycelles (Lot), le 30 juin 1826. Ancien maire de Figeac et ancien conseiller général, il fut porté comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Figeac, aux élections générales du 20 février 1876, fut élu par 11366 voix, contre 9548 partagées entre deux candidats monarchistes, et siégea au centre gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 12391 voix, contre 9048 réunies par le candidat officiel. Il se fit alors inscrire au groupe de la gauche républicaine.

TEISSÈDRE (Guillaume-Raymond-Henri), député français, né à Murat, le 21 juin 1816, s'établit notaire dans sa ville natale et fut élu en 1871, membre du Conseil général du Cantal, dont il eut la présidence. Candidat républicain, dans l'arrondissement de Murat, aux élections générales du 20 février 1876, il échoua avec 1634 voix contre M. de Castellane, représentant sortant, mais il fut élu, le 14 octobre 1877, par 4275 voix, contre 2349 obtenues par le candidat officiel et monarchiste, et se fit inscrire au centre gauche.

TEISSIER (Marius-Charles-Antoine-Octave), archiviste et statisticien français, né à Marseille, le 10 janvier 1825, fut successivement employé dans l'administration des finances en Algérie, receveur municipal à Toulon et archiviste de la ville de Marseille. Membre de diverses sociétés savantes et correspondant de la Société des antiquaires de France, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 18 avril 1874.

Parmi ses nombreux travaux on cite : *Histoire de la commune de Cotignac* (Draguignan, 1860, in-8); *Notice sur les archives communales de Toulon* (1863, in-8); *Lorgues et Toulon* (1864, in-8); *Napoléon III en Algérie* (1865, in-8); *Marseille sous Napoléon III* (1866, in-8); *Marseille et ses monuments* (1867, in-18); *le Suffrage universel et le vote obligatoire* (1868, in-8); *la Famille de Forbin et la bourgeoisie de Marseille en 1693* (1868, in-8); *Toulon en 1354* (1868, in-8); *État de la noblesse de Marseille au moyen âge* (1869, in-32); *Histoire de Toulon au moyen âge* (1869, in-8); *les Rues de Toulon et des fortifications* (1872, in-8); *Histoire des divers agrandissements de Toulon*; un *mémoire inédit du maréchal de Vauban* (1874, in-8), avec un certain nombre de notices politique au moyen âge [illegible] historiques, etc. Membre de notices [illegible] des bulletins, M. Te[illegible] et, in-8 [illegible]

e et à Tomaschek, et
ıs les concerts publics,
côté du violoniste La-
:nne et fit ensuite une
midi de la Russie. De
visita le nord de l'Al-
lonné quelques soirées
ınnée suivante se faire
compositions, on cite :
u soir, *le Chant de la*

(Pierre-Edmond), ad-
français, ancien mi-
ıteauroux, le 17 sep-
:ole polytechnique en
pour entrer dans les
l fit d'abord partie de
Appelé, dès l'origine,
ı des chemins de fer,
la commission établie
842, quelques années
ıl du gouvernement
torisées, et enfin spé-
:dministrateur au che-
Mediterranée (1852).
é, en 1846, du dépar-
chargé, en outre, de
s à l'étude des voies
Belgique et en Alle-
.e privée en 1848, il
ies dans ses propriétés

ır 1871, il fut élu re-
ıtionale, le quatrième
prit place au centre
l'impôt sur le revenu,
très remarqué. Parta-
ıs de M. Thiers, il fut
nistère de l'agriculture
ıcement de M. de Gou-
ıs. Il quitta le pouvoir
: de M. Thiers, se fit
ıt vota tous les projets
ı à l'affermissement du
ur la liste républicaine
ırvatrice, aux élections
176, il fut élu, dans son
ı deux, par 153 voix,
e portefeuille de l'a-
abinet constitutionnel
176). Il eut alors l'ini-
ıte du 4 avril 1876,
ris d'une Exposition
ə l'agriculture et de
é par celui du 13 avril,
beaux-arts ; les crédits
:ment furent votés et
ı commencés.
ıi avait conservé son
ıet J. Simon, donna
ègues, après l'acte du
lace sur les bancs du
vota, le 23 juin 1877,
Chambre. A la consti-
ıfaure, il rentra pour
ıère, le 14 décembre
ıême, le 1er mai 1878,
conçu l'idée, et, dans
ıt bonneur à la Répu-
onsidérable. Après la
Mac-Mahon, le 30 jan-
nistère et fut nommé,
à Vienne. Il a été re-
ıe de santé, le 17 avril
avait été décoré de la
1846.

On a de lui : *les Travaux publics en Belgique et les chemins de fer en France* (1839) ; *Lettre adressée au ministre des travaux publics sur sa mission en Angleterre* (1839, in-8) ; *De la Politique des chemins de fer et de ses applications diverses* (1842) ; *Étude d'un chemin de fer de Paris à Toulouse et à Bordeaux* (1842) ; *Des Principes économiques qui doivent présider au choix des tracés de chemins de fer* (1843) ; *Statistique des voies de communication en France* (1845) ; *Études sur les voies de communication perfectionnées et sur les lois économiques de la production du transport, suivies de Tableaux, Statistiques, etc.*, (1847, 2 parties ou vol. in-8) ; *De la Perception des tarifs sur les chemins de fer* (1856), etc.

TEILHARD (Louis-Marie-Paul-Arsène), député français, est né à Faycelles (Lot), le 26 juin 1826. Ancien maire de Figeac et ancien conseiller général, il fut porté comme candidat républicain, dans l'arrondissement de Figeac, aux élections générales du 20 février 1876, fut élu par 11 366 voix, contre 9543 partagées entre deux candidats monarchistes, et siégea au centre gauche. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 12 391 voix, contre 9048 réunies par le candidat officiel. Il se fit alors inscrire au groupe de la gauche républicaine.

TEISSÈDRE (Guillaume-Raymond-Henri), député français, né à Murat, le 21 juin 1816, s'établit notaire dans sa ville natale et fut élu en 1871, membre du Conseil général du Cantal, dont il eut la présidence. Candidat républicain, dans l'arrondissement de Murat, aux élections générales du 20 février 1876, il échoua avec 2634 voix contre M. de Castellane, représentant sortant, mais il fut élu, le 14 octobre 1877, par 4275 voix, contre 2209 obtenues par le candidat officiel et monarchiste, et se fit inscrire au centre gauche.

TEISSIER (Marius-Charles-Antoine-Octave), archiviste et statisticien français, né à Marseille, le 10 janvier 1825, fut successivement employé dans l'administration des finances en Algérie, receveur municipal à Toulon et archiviste de la ville de Marseille. Membre de diverses sociétés savantes et correspondant de la Société des antiquaires de France, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 18 avril 1874.

Parmi ses nombreux travaux on cite : *Histoire de la commune de Cotignac* (Draguignan, 1860, in-8) ; *Notice sur les archives communales de Toulon* (1863, in-8) ; *Lorgues et Toulon* (1864, in-8) ; *Napoléon III en Algérie* (1865, in-8) ; *Marseille sous Napoléon III* (1866, in-4) ; *Marseille et ses monuments* (1867, in-18) ; *le Suffrage universel et le vote obligatoire à Toulon en 1354* (1868, in-8) ; *la Famille de Forbin et la bourgeoisie de Solliès* (1868, in-8) ; *État de la noblesse de Marseille en 1693* (1869, in-32) ; *Histoire de Toulon au moyen âge* (1869, in-8) ; *les Rues de Toulon* (1872, in-8) ; *Histoire des divers agrandissements et des fortifications de Toulon* (1874, in-8), avec un mémoire inédit du maréchal de Vauban ; *Économie politique au moyen âge* (1875, gr. in-8), un certain nombre de notices biographiques, économiques, etc. Membre du Comité des travaux historiques, M. Teissier a donné la *Table générale des bulletins* de ce comité (Impr. nationale, 1873, gr. in-8).

TELL (Christian), général révolutionnaire roumain, né en 1808, à Cronstadt, en Transylvanie,

servit dans le corps des *dorobantz* (troupes irrégulières), avec le rang de capitaine, entra dans l'armée régulière lors de sa formation (mars 1830), et parcourut lentement les grades inférieurs. Lors de la révolution de 1848, étant chef de bataillon, il s'entendit avec les chefs de l'opposition, mit son bataillon à la disposition de l'insurrection, et signa, avec MM. Héliade et Stephan Golesco, la proclamation du camp d'Islaz (9/21 juin 1848). Il fut membre du Gouvernement provisoire, qui lui conféra le grade de général, et ensuite de la lieutenance princière. Après l'entrée des Russes et la chute du gouvernement national, il s'était retiré à Smyrne, où il reçut de la Porte la solde d'inactivité de son grade. Rentré en Valachie, en 1857, le général Tell fut député au divan *ad hoc*, et choisi pour questeur du bureau. En 1871, il fut appelé au ministère de l'Instruction publique et des cultes, détaché de celui de l'intérieur et l'occupa jusqu'en 1874.

TELLIEZ-BÉTHUNE (Joseph-Joachim), député français, est né à Carnières, le 8 mars 1818. Riche propriétaire dans ce chef-lieu de canton, il le représenta au Conseil général du Nord. Aux élections du 14 octobre 1877, il se présenta dans la 2e circonscription de Cambrai, comme candidat ouvertement bonapartiste, et fut élu par 11 742 voix, contre 9465 obtenues par M. Desmoutiers, député sortant, un des 363. Il se fit inscrire au groupe de l'Appel au peuple. M. Telliez-Béthune a été décoré de la Légion d'honneur.

TEMME (Jodocus), jurisconsulte allemand, [illegible] à Lette (Westphalie), le 22 octobre 1798, étudia successivement dans cinq grandes universités : Munster, Gœttingue, Heidelberg, Bonn et Marbourg. Après avoir passé par plusieurs emplois subalternes, il fut appelé, en 1839, à Berlin, comme second président du tribunal criminel, place qu'il perdit, en 1844, pour s'être prononcé contre le nouveau projet de loi sur le mariage. Ses opinions libérales le firent nommer, en 1848, premier président de la Cour supérieure de Munster et élire député à l'Assemblée nationale prussienne, où il vota avec l'extrême gauche. Destitué par le gouvernement, il fut nommé, par plusieurs districts, membre du Parlement de Francfort, et réélu à l'Assemblée de Prusse, dont il fit partie jusqu'à la dernière séance de Stuttgart. Lorsqu'il revint à Munster, il fut arrêté et mis en accusation. Après une prévention de neuf mois, le tribunal l'acquitta, en le déclarant incapable de fonctions publiques. De 1851 à 1852, il dirigea la *Nouvelle Gazette de l'Oder*. Depuis, il devint professeur à l'École de droit de Zurich.

Jurisconsulte et littérateur distingué, M. Temme a publié : *Traité du droit civil prussien* (Lehrbuch des Preuss. Civilrechts; Berlin, 2e édit., 1846); *Archives de droit pénal* (Archiv für die strafrechtlichen Entscheidungen, etc.; 1853-1855); *Traité de droit pénal prussien* (Lehrbuch des preuss. Strafrechts; Berlin, 1853); *Traité du droit pénal suisse d'après la nouvelle législation fédérale* (Lehrbuch des schweiz. Strafrechts, etc.; Aarau, 1855); *Introduction à la procédure civile* (Anleitung zur Civilprocesspraxis; Schaffouse, 1855); *Traité du droit pénal allemand* (Lehrbuch des deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1876); *les Malfaiteurs* (die Verbrecher; Leipzig, 1855), et de nombreux romans judiciaires; puis la *Relation de son procès* (Brunswick, 1851), etc.

TEMPLIER (Émile-François), libraire-éditeur français, né à Paris le 19 avril 1821, fit ses études au collège Stanislas, suivit l'École de droit, fut reçu avocat et s'inscrivit au barreau en 1843. En 1849, il épousa [illegible] L. Hachette, dont [illegible] prit tout aussitôt [illegible] Il est [illegible] publications [illegible] et de vulgarisation [illegible] M. Émile Templier [illegible] de commerce en 1868 [illegible] d'honneur en 1868, [illegible] verselle de Paris.

TENAILLE-SALIGNY [illegible] dore), homme politique français [illegible] Clamecy, le 22 février 18[illegible] et fut reçu avocat en 18[illegible] d'État et à la Cour de Cassation [illegible] il fut nommé maire du [illegible] le 5 septembre 1870 et [illegible] par une élection [illegible] le 26 février 1871, [illegible] 23 juillet suivant, [illegible] envoya sa démission [illegible] de M. Thiers (24 mai 1873) [illegible] cipal de Paris, [illegible] administrés, il fut rappelé [illegible] le 21 mars 1876, [illegible] et y resta jusqu'à [illegible] cembre 1877, il fut nommé [illegible] Garonne.

M. Tenaille-Saligny, [illegible] reprises aux élections [illegible] dissement de Clamecy, [illegible] d'Aunay, candidat [illegible] et en 1877, et avait obtenu [illegible] 18 000 votants; porté [illegible] aux élections sénatoriales [illegible] entra dans la Chambre [illegible] ment triennal du 5 janvier [illegible] 194 voix sur 374 votants [illegible] groupe de la gauche républicaine [illegible] de la Légion d'honneur [illegible]

M. Tenaille-Saligny a [illegible] *tique de droit français,* [illegible] *caux et étrangers*, au [illegible] *litique*, de M. Block, etc.

TENNYSON (Alfred, [illegible] à Somerby, comté de Lincoln [illegible] pasteur, fit d'excellentes études [illegible] Cambridge et y [illegible] De bonne heure indépendant [illegible] put se livrer à loisir aux [illegible] donner au public ces [illegible] et longuement mûries [illegible] vécut presque constamment [illegible] une maison de campagne [illegible] ou dans l'île de Wight.

M. Alfred Tennyson débuta [illegible] son frère Charles, un recueil [illegible] puis il donna seul deux [illegible] *ques* (Poems chiefly lyrical, [illegible] essais de jeune homme, qu'il [illegible] partie dans la réimpression [illegible] fit paraître *la Princesse* (the Princess [illegible] poème dramatique d'un [illegible] 1850, *In Memoriam* [illegible] de son plus cher ami Arthur [illegible] fils du célèbre historien. Tennyson [illegible] céda à Wordsworth, comme [illegible] en cette qualité qu'il [illegible] *les funérailles de Wellington* [illegible] le poème de *Maud* [illegible] *les Idylles du roi* [illegible] *Enoch Arden* (1864); [illegible] *rostaiet* (the W[illegible] 1870); *Gareth and Lynette* [illegible] genre dramatique. Il a [illegible]

[illegible] avril 1872). Il travailla à un *Thomas* [illegible]

[illegible] excelle dans la peinture des [illegible] tendres et délicats; sa sensibilité [illegible] en beaux vers élégiaques, pleins, har[illegible] le caractère religieux et moral de sa [illegible] contribué à sa popularité. Avec [illegible] et de souci de la forme, il a [illegible] l'école méditative des la[illegible] proclamé « le plus classique des [illegible] » On avait annoncé, en jan[illegible] le titre de baronnet avait été dé[illegible] Alfred Tennyson, mais il ne l'a pas [illegible] de ses poèmes ont été traduits [illegible] Elaine, Genièvre, Vi[illegible] par M. F. Michel (1866, 1869), in[illegible] par M. G. Doré.

[illegible] (Pierre-Paul-Eugène), journaliste et [illegible] né à Lannemezan (Hautes-Pyré[illegible] 1830, fit ses classes à Pau, et se [illegible] de cruels malheurs de famille de se [illegible] au sortir du collège. Il fut [illegible] de cours dans divers collèges com[illegible] notamment à Alger. Venu à [illegible] y publia, l'année suivante, une [illegible] *le Suffrage universel et les Paysans*, et [illegible] ouvrage d'histoire politique, *le Pro*[illegible] 1851 (1865, in-8), qui ne fut [illegible] que trois ans plus tard, après l'ap[illegible] destiné à lui faire pendant : [illegible] 1851, étude historique sur le [illegible] 1868, in-8). Ce dernier livre eut un [illegible] et un succès très rapide; il [illegible] quelques semaines à sa deuxième édi[illegible] en circulation l'ouvrage pré[illegible] double publication, signalée, com[illegible] par extraits dans une foule de [illegible] un des éléments de l'agitation dé[illegible] de ce temps. Dans l'intervalle, M. Eug. [illegible] depuis 1865, à la rédaction du [illegible] et devint un des principaux collabora[illegible] préfet des Hautes-Pyrénées, le 6 [illegible] il occupa ces fonctions jusqu'au [illegible] et alla à Bordeaux prendre la rédac[illegible] du journal *la Gironde*, l'un des plus [illegible] organes de province. Il a été décoré [illegible] le 7 février 1877.

[illegible] a encore publié, avec M. A. [illegible] *le Suspects de 1858*, étude historique [illegible] de sûreté générale (1869, in-8) et seul, [illegible] *des crimes du second Empire* (1872, [illegible]

[illegible] (Jacques-Marie), homme politique [illegible] député, né à Lyon, le 11 mai [illegible] d'un médecin qui fut maire et député [illegible] devint maire de Saint-Just d'Avray [illegible] Conseil général pour le canton de [illegible] Il fut, en 1854, nommé député au [illegible] comme candidat du gouvernement [illegible] circonscription du Rhône. Réélu, en [illegible] par 33 473 voix, sur 39 015 votants, [illegible] données à M. Jules Favre, il si[illegible] courte session de juillet, la demande [illegible] des 116 du nouveau tiers-parti [illegible] a été nommé chevalier de la [illegible] le 5 novembre 1864 et promu [illegible]

[illegible] M. Frédéric Terme, né à Lyon, en [illegible] jeune dans la carrière des con[illegible] général à Trieste en 1848, il se [illegible] mouvements patriotiques de Venise di[illegible] L'un des fondateurs du *Progrès* [illegible] plus tard rédacteur de *l'Époque*, [illegible] l'un des rédacteurs du *Peuple Fran*[illegible] aux élections législatives du mois de mai

de la même [illegible] agréable, [illegible] de la Seine, [illegible] et Carnot, et [illegible] que 2290 suf[illegible] pées de suc[illegible] comme concu[illegible] à l'élection [illegible] vant. M. Fre[illegible] la Légion d'h[illegible]

TERRIS [illegible] français, est [illegible] 1826. Précéd[illegible] Seffroin à Carp[illegible] jos et Toulon, [illegible] démissionnair[illegible] cotisé le 7 a[illegible] de la même a[illegible]

TESSIÉ DE [illegible] sentans du pe[illegible] l'âge de dix-h[illegible] qu'il fut oblig[illegible] libérales. Il p[illegible] du général Ber[illegible] contumace et [illegible] Conspirant de [illegible] la croix de la Lé[illegible] commune aux [illegible] tre des volonta[illegible] ment royaliste [illegible] puté de Doué, [illegible] révolution de [illegible] l'opposition de [illegible] de 1848, il fut [illegible] présentants de [illegible] il vota constan[illegible] réélu à la Lég[illegible] Rosiers (Maine[illegible]

TESTE (Alph[illegible] le 16 avril 181[illegible] 1837, s'est liv[illegible] mences sur le [illegible] magnétique, [illegible] exclusif ompre[illegible] nombreux cer[illegible] *Goutte, de* [illegible] *rationnel* (184[illegible] *podiatre uni*[illegible] in-8); *Transac*[illegible] in-8; *Expos*[illegible] *tique* (1842, in[illegible] *tisce sur le* [illegible] *Magnétisme* [illegible] *Confessions d'*[illegible] sultation méd[illegible] *Mme Lafarge* [illegible] *pathique des* [illegible] *enfants* (1850 [illegible] *de la* [illegible] fect in-8); *Com*[illegible] in-18; 2e édit.[illegible] opuscules. (Ou [illegible] science. [illegible] (1843, in-32).

TESTELIN [illegible] français, ancie[illegible] le 8 juillet 18[illegible] ris et retourn[illegible] la monarchie [illegible] actifs de l'op[illegible] nommé comm[illegible] département [illegible] février 1848.

i travailla à un *Thomas*

dans la peinture des
délicats; sa sensibilité
élégiaques, pleins, har-
eligieux et moral de sa
ué à sa popularité. Avec
souci de la forme, il a
école méditative des *la-*
; « le plus classique des
n avait annoncé, en jan-
baronnet avait été dé-
son, mais il ne l'a pas
poèmes ont été traduits
Elaine, Genièvre, Vi-
Michel (1866, 1869, in-
i. Doré.

Eugène), journaliste et
Larreule (Hautes-Pyré-
ses classes à Pau, et se
alheurs de famille de se
sortir du collège. Il fut
ans divers colleges com-
mment à Alger. Venu à
, l'année suivante, une
verset et les Paysans, et
toire politique, *la Pro-*
1865, in-8), qui ne fut
ns plus tard, après l'ap-
tiné à lui faire pendant :
étude historique sur le
Ce dernier livre eut un
m succès très rapide; il
sines à sa douzième édi-
rculation l'ouvrage pré-
lication, signalée, com-
traits dans une foule de
ments de l'agitation dé-
Dans l'intervalle, M. Eug.
1865, à la rédaction du
s principaux collabora-
Hautes-Pyrénées, le 6
a ces fonctions jusqu'au
rdeaux prendre la rédac-
a Gironde, l'un des plus
rovince. Il a été décoré
e 7 février 1877.
orn publié, avec M. A.
1858, étude historique
rale (1869, in-8) et seul,
'n *second Empire* (1872,

rie), homme politique
né à Lyon, le 11 mai
in qui fut maire et député
ire de Saint-Just d'Avray
néral pour le canton de
863, nommé député au
ndidat du gouvernement
n du Rhône. Réélu, en
nx, sur 29 076 votants,
s à M. Jules Favre, il si-
on de juillet, la demande
du nouveau tiers-parti
nommé chevalier de la
ovembre 1864 et promu

: Terme, né à Lyon, en
ns la carrière des con-
Trieste en 1848, il se-
atriotiques de Venise di-
es fondateurs du *Progrès*
l rédacteur de *l'Époque*,
acteurs du *Peuple Fran-*
latives du mois de mai

de la même année, il se porta, comme candidat agréable, sinon officiel, dans la 1^re^ circonscription de la Seine, en concurrence avec MM. Gambetta et Carnot, et n'obtint, sur plus de 35 000 votants que 7290 suffrages. Il se représenta aussi sans plus de succès dans la même circonscription, comme concurrent de MM. Rochefort et Carnot, à l'élection partielle du mois de novembre suivant. M. Fréd. Terme a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

TERRIS (Joseph-Sébastien-Ferdinand), prélat français, est né à Bonnieux (Vaucluse), le 20 janvier 1824. Précédemment curé-archiprêtre de Saint-Siffrein à Carpentras, il fut nommé évêque de Fréjus et Toulon, en remplacement de Mgr Jordany, démissionnaire, par décret du 17 mars 1876, préconisé le 7 avril et sacré à Carpentras le 29 juin de la même année.

TESSIÉ-DELAMOTTE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né en 1798, entra à l'âge de dix-huit ans dans les gardes du corps, qu'il fut obligé de quitter à cause de ses opinions libérales. Il prit part à la conspiration militaire du général Berton (1820), fut condamné à mort par contumace et résida plusieurs années à l'étranger. Combattant de Juillet, en 1830, il reçut, en 1831, la croix de la Légion d'honneur, devint maire d'une commune aux environs de Saumur, et fut au nombre des volontaires qui s'opposèrent au soulèvement royaliste de la Vendée. Élu, en 1837, député de Doué, il siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février et vota constamment avec l'opposition de gauche. Aux élections générales de 1848, il fut nommé le second sur les treize représentants de Maine-et-Loire. A la Constituante, il vota constamment avec la droite. Il ne fut pas réélu à la Législative en 1849. — Il est mort aux Rosiers (Maine-et-Loire), le 18 décembre 1877.

TESTE (Alphonse), médecin français, né à Gray, le 16 avril 1814, reçu docteur à Paris en juillet 1837, s'est livré depuis à de nombreuses expériences sur le magnétisme et le traitement homœopathique, pour lesquels il a témoigné le plus exclusif empressement. Nous citerons parmi ses nombreux écrits relatifs à ces doctrines : *De la Goutte, de ses causes, de son traitement le plus rationnel* (1840, in-8) ; *Manuel pratique de magnétisme animal* (1840), in-12; 5e édition, 1853, in-8); *Transactions du magnétisme animal* (1841, in-8); *Exposé sommaire de la médecine magnétique* (1842, in-8); *Lettre d'un médecin de province sur la médecine empirique* (1843, in-8); *le Magnétisme animal expliqué* (1845, in-8); *les Confessions d'un magnétiseur, suivies d'une consultation médico-magnétique sur les cheveux de Mme Lafarge* (1849, 2 vol. in-8); *Traité homœopathique des maladies aiguës et chroniques des enfants* (1850, in-12); *Systématisation pratique de la matière médicale homœopathique* (1853, fort in-8); *Comment on devient homœopathe* (1864, in-18; 3e édit., 1873, in-18); divers *Mémoires* et opuscules, dont quelques-uns étrangers à la science: *Ou la République, ou la Guerre civile* (1848, in-32); etc.

TESTELIN (Armand-Achille), homme politique français, ancien représentant, sénateur, né à Lille le 6 juillet 1814, vint étudier la médecine à Paris et retourna l'exercer dans sa ville natale. Sous la monarchie de Juillet, il fut un des membres actifs de l'opposition républicaine. Aussi fut-il nommé commissaire de la République dans le département du Nord, après la révolution de février 1848. Élu par son département membre

de l'Assemblée législative, il y siégea dans les rangs de la gauche jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851, à la suite duquel il fut expulsé de France. Il alla s'établir comme médecin à Bruxelles et ne rentra dans son pays qu'après l'amnistie de 1859. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé d'abord préfet du Nord, puis, le 30 septembre, commissaire de la Défense nationale dans les départements de l'Aisne, du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme. Il s'efforça de soutenir par l'organisation administrative et par la création de ressources financières, les opérations militaires du général Faidherbe, et après avoir lutté avec énergie contre des difficultés insurmontables il ne craignit pas de conseiller au parti de la résistance à outrance des démarches et des négociations en vue de la paix. Candidat à l'Assemblée nationale dans le département du Nord, il ne fut élu représentant qu'aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, conjointement avec le général Faidherbe et à une forte majorité. Pendant la Commune, il s'était chargé, avec l'assentiment de M. Thiers, de démarches auprès d'un des premiers chefs des révoltés, Charles Delescluze, son ancien collègue de 1848, en vue de le détacher du parti de l'insurrection, et de désorganiser ainsi la résistance. Cette mission fut rappelée et justifiée lors de la vérification de ses pouvoirs devant l'Assemblée.

M. Testelin prit place à l'extrême gauche, il se mêla à de nombreuses discussions, excita quelques fois par la vivacité de ses apostrophes d'orageux incidents (Séance du 30 août 1871). Il prit la parole sur la loi pour la répression de l'ivresse, sur le recrutement de l'armée, le monopole des allumettes, l'impôt sur la chicorée (1872), le projet de loi relatif à l'enseignement de la médecine (1873), le travail des enfants dans les manufactures, la création de facultés de médecine, etc. (1874), la loi électorale (1875). Avant la séparation de l'Assemblée nationale, il fut élu sénateur inamovible, le cinquante neuvième sur 75, au sixième tour de scrutin, par 349 sur 687 votants. Au Sénat, il garda sa place dans l'Union républicaine et prit encore une part active aux débats. Le 23 juin il vota contre la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie. On a beaucoup remarqué, pour la vivacité, l'humour et les piquantes citations, le discours qu'il prononça contre le projet de loi de M. de La Sicotière sur la destruction des insectes nuisibles et la protection des oiseaux utiles (12 février 1878). M. Testelin a été élu, depuis 1867, conseiller général du Nord, pour le canton sud-ouest de Lille et nommé, en août 1880, président du Conseil.

TEULET (Augustin-François), jurisconsulte français, né à Carcassonne, en 1799, étudia le droit à Paris et fut inscrit, dès 1823, au tableau des avocats de la Cour royale. Il est auteur de plusieurs ouvrages de droit pratique souvent réimprimés, tels que : *Dictionnaire des Codes français* (1836, gr. in-8 ; nouvelle éd., 1874, gr. in-8) ; *Les Codes annotés* (1863, 2 vol. gr. in-8) ; *Tarif des actes de procédure* (1847, in-8) ; *Formulaire des actes* (1848, in-8) ; *Manuel du citoyen français* (1848, in-8), recueil des constitutions qui ont régi la France depuis 1791 ; *Journal des tribunaux de commerce* (1852, in-8), avec M. Camberlin ; *Nouveau manuel des tribunaux de commerce* (1856, in-8 ; 2e édit., 1876, in-8), avec le même ; *Répertoire alphabétique de jurisprudence commerciale* (1873, in-8) ; *les Codes de la République française* (1874, gr. in-8), etc. Il a aussi collaboré à des journaux de jurisprudence et au *Dictionnaire de la conversation*. — Il est mort à Paris, le 31 mars 1877.

TEULON (Émile), magistrat français, [illegible] à Milhaud (Gard), [illegible] et s'inscrivit comme avocat [illegible]. A la suite de [illegible] milie euta [illegible], en 1830, [illegible] liste, il fit à la Restauration [illegible] stante et [illegible], en 1831, [illegible] liberté de la presse [illegible] acheta une charge [illegible] de Juillet, il devint [illegible] fecture du Gard, [illegible] 1831, il élu [illegible] rondissement de [illegible] des députés sur les [illegible]. Peu après, il fut nommé [illegible] d'appel de Limoges, [illegible] Nîmes. En 1848, le [illegible] confia l'administration [illegible] tristes l'envoyèrent à l'Assemblée [illegible] le premier sur dix. [illegible] vota en général avec la parti [illegible] du 10 décembre, il se [illegible] saires de la politique [illegible] maladie l'empêcha de [illegible] l'expédition de Rome. [illegible] M. Teulon reprit ses fonctions [illegible] dent à la Cour de Nîmes, [illegible] 1848. Il fut admis à la retraite [illegible] porta comme candidat [illegible] législatives de 1869, dans [illegible] Gard, où il réunit [illegible] nées à M. Talabot. — Il [illegible] avril 1877.

On a de ce magistrat un [illegible] *Teulon* (Émile) de ses [illegible] tragédie, *Henri III*, dont [illegible] ments dans la *Notice des travaux* [illegible] du *Gard*.

TEXIER (Edmond), littérateur [illegible] Rambouillet (Seine-et-Oise), [illegible] des à Paris, aux collège [illegible] dix-neuf ans, il publia, [illegible] volume de poésies, intitulé : [illegible] in-8), puis il se tourna vers le [illegible] jeta avec ardeur dans le [illegible] *Le Figaro*, *le Charivari*, [illegible] *Corsaire* le comptèrent au [illegible] dacteurs habituels (1838-184[illegible]) [illegible] même temps, sous différents [illegible] tons au *Temps*, au *Commerce* [illegible] blisit la *Physiologie du* [illegible] in-32) et l'*Âne d'or*, par [illegible].

Après la révolution de [illegible] partenait à l'opinion républicaine [illegible] attaché au *Crédit*, dirigé par [illegible] chute de ce journal, il entra [illegible] d'abord des articles sur des [illegible] du jour et des critiques [illegible] treprit une chronique [illegible] tinuée depuis vingt-cinq [illegible] M. Ed. Texier cessa [illegible] avant la loi sur l'[illegible] avait toujours gardé l'anonyme [illegible] s'était caché sous des pseudonymes [illegible] rature. Il a été, en 1860, [illegible] *Illustration*. Il a été décoré de [illegible] le 16 août 1859, à la suite de [illegible] où il suivit l'armée française [illegible] du *Siècle*.

Nous devons citer encore [illegible] *illustrées de la Révolution* (1848 [illegible]) d'auteur ; une pièce [illegible] *lestes* (1850, in-18 ; *Lettres* [illegible] in-18) ; *Critiques et récits* [illegible] *Contes et voyages* (1862, in-18, [illegible])

[illegible] vol. in-8) ; une traduction de la *Ca*[illegible] (1854, in-8 ; 1858, in-4) ; [illegible] (1854, in-18, nouv. édit. [illegible] *Souvenirs de la guerre d'Orient* (1855, [illegible]) ; *Une histoire d'hier* (1855, in-32) ; [illegible] (Bruxelles, 1855, in-32) ; *les Argo*[illegible] in-18) ; *Guide sur les bords du Rhin* [illegible] *Appel au Congrès* (1856) ; *Amour et* [illegible] (1859) ; *Chronique de la guerre d'Italie* [illegible] *les Choses du temps présent* (1862), [illegible] *Paris capitale du monde*, avec M. A. [illegible] in-18) ; *le Journal et les Journa*[illegible] in-32), faisant partie des *Physiono*[illegible] ; *Madame Frusquin* (1873, in-18), [illegible]; puis avec le même collabora[illegible] *de Cendrillon* (1879, in-8), [illegible] par l'Académie française ; [illegible] in-8) ; *Madame Ferraris* (1879, [illegible] *du lac* (1880, in-18), etc. M. [illegible] des *Mémoires* [illegible] (1851, 1 vol. in-16), parodie des *Mé*[illegible] *bourgeois de Paris* ; des *Petits-Paris* [illegible], etc.

[illegible] (Hippolyte), officier et dé[illegible], né à Saint-Martin-ès-Vignes (Aube), [illegible] 1815, est fils d'un sous-préfet d'Ar[illegible]. Élève de l'École [illegible] en 1834, puis de l'École d'applica[illegible] il entra dans l'arme du génie et [illegible] expéditions du maréchal Vallée, [illegible], en Algérie, en 1839 et 1840. [illegible] en 1848 à Arras, il vint à Pa[illegible] l'insurrection de juin, retourna [illegible], puis assista aux campagnes [illegible] d'Italie. Chef de bataillon en 1860, [illegible], après l'annexion de la Savoie, de [illegible] nouvelles frontières, au point de [illegible] et passa en résidence à Laon [illegible] à la défense de Paris, dans l'ar[illegible], il devint chef d'état-ma[illegible] de l'armée de Versailles, pendant le [illegible] de la capitale et prit sa retraite [illegible] le grade de colonel.

[illegible] républicain, dans l'arrondissement [illegible] aux élections du 20 février 1876, [illegible] par 5495 voix, contre 3554 [illegible] M. de Plancy, ancien député officiel [illegible]. Il fit partie du groupe de la gauche [illegible]. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut [illegible] des gauches réunies qui refu[illegible] vote de confiance au cabinet de Broglie, [illegible] le 14 octobre suivant, par 5850 voix, [illegible] par le même concurrent [illegible] M. Thenard prit part aux discussions [illegible] militaires et fit partie de plusieurs [illegible] chargées de les élaborer. Décoré de la [illegible] en 1851, à la suite d'une expé[illegible], il a été promu officier le 30 dé[illegible].

[illegible] (William), sculpteur anglais, né à [illegible] (comté de Stafford), en 1804, fut élève [illegible]. Il a exécuté un grand nombre de sta[illegible] reliefs, parmi lesquels on a re[illegible] *la Reine et le Prince Consort*, groupe [illegible] le palais de Windsor ; statues du [illegible] à Cobourg, à Sydney et à Balmo[illegible] *duchesse de Kent*, statue en marbre à [illegible] ; *la Duchesse de Gloucester*, monument [illegible] dans la chapelle de Windsor ; *Isaac* [illegible], statue colossale en bronze, à Grantham ; [illegible], statue dans la cathédrale [illegible] ; *Burke et Hallam*, dans la cathé[illegible] Saint-Paul ; [illegible], dans l'abbaye de [illegible] ; *William Peel*, statue en marbre, à [illegible] Greenwich ; deux autres statues du

même à Cal[illegible] verpool et a[illegible] *bert Peel*, [illegible] que, group[illegible] groupe en [illegible] les sujets [illegible] terre, pour [illegible]

THEINER [illegible] né à Breslau [illegible] logien J. A[illegible] contre le ca[illegible] 1860. Il étu[illegible] philosophie [illegible] avec chaleur [illegible] lui un ouvra[illegible] de ses contr[illegible] genen Ehelo[illegible] chen, etc. ; [illegible] 1845). L'anné[illegible] *mentatio de* [illegible] *decretalium* [illegible] subside du go[illegible] en Autriche, [illegible] doutes sur la [illegible] conduisirent [illegible] Reçu au sémi[illegible]. Il s'engagea, [illegible] que, parmi les [illegible] devint conser[illegible] Saint-Siège. Il [illegible] procurer aux [illegible] concile du Va[illegible] saires pour co[illegible] et en charge [illegible] 1870. — Il es[illegible]

Les ouvrag[illegible] polémique rel[illegible] Theiner a publ[illegible] néral de sa fe[illegible] *Recherches su*[illegible] *décrétales du* [illegible] *du pontificat* [illegible] *Pontificis Cl*[illegible] 2 vol.), *Histo*[illegible] *ecclésiastique* [illegible] *anstalten* ; *Ma*[illegible] *des maisons* [illegible] *dans le sein* [illegible] *der Zurückker*[illegible] Braunschweig [illegible] *sitiones su* [illegible] *collectiones* (H[illegible] *fique en Silés*[illegible] kath. Kirche [illegible] *Clementis XI*[illegible] *Documents in*[illegible] *gieuses de la F*[illegible] *Vetera monum*[illegible] *les* (Rome, 18[illegible] *minis teuton*[illegible] 3 vol.) ; *Veter*[illegible] *lium historia*[illegible] *monumenta* [illegible] *illustrantia* ([illegible] ad unionem [illegible] *Histoire des* [illegible] *française* (Ba[illegible] enfin son pri[illegible] *nasina ecume*[illegible] 1874, 2 vol.)[illegible]

THÉNARD [illegible] chimiste et a[illegible] savant de ce[illegible] taire dans [illegible] et de Saône-e[illegible]

une traduction de *la Ca-*
), in-8; 1858, in-4) : *le*
r (1854, in-18, nouv. édit.
guerre d'Orient (1855,
re d'hier (1855, in-32);
, 1855, in-32); *les Argo-*
de sur les bords du Rhin
Congrès (1856); *Amour et*
que de la guerre d'Italie
du temps présent (1862,
du monde, avec M. A.
le Journal et les Journa-
ant partie des *Physiono-*
ne Frusquin (1878, in-18),
avec le même collabora-
Cendrillon (1879, in-8),
ne française; *Delbourg* ■
dame Ferraris (1879,
(1880, in-18), etc. M.
s anonymes des *Mémoires*
in-18), parodie des *Mé-*
le Paris; des Petits-Paris

ippolyte), officier et dé-
Martin-ès-Vignes (Aube),
ls d'un sous-préfet d'Ar-
e Juillet. Élève de l'École
puis de l'École d'applica-
dans l'arme du génie et
ns du maréchal Vallée,
Algérie, en 1839 et 1840.
48 à Arras, il vint à Pa-
rrection de juin, retourna
assista aux campagnes
hef de bataillon en 1860.
nnexion de la Savoie, de
frontières, au point de
passa en résidence à Laon
nse de Paris, dans l'ar-
il devint chef d'état-ma-
de Versailles, pendant le
pitale et prit sa retraite
e colonel.
dans l'arrondissement
ctions du 20 février 1876,
5 voix, contre 3554 obte-
, ancien député officiel
du groupe de la gauche
du 16 mai 1878, il fut
gauches réunies qui refu-
ce au cabinet de Broglie,
e suivant, par 5850 voix,
ar le même concurrent
prit part aux discussions
et fit partie de plusieurs
les élaborer. Décoré de la
), à la suite d'une expé-
é promu officier le 26 dé-

sculpteur anglais, né à
ford), en 1804, fut élève
un grand nombre de sta-
parmi lesquels on a re-
Prince Consort, groupe
le Windsor; statues du
g, à Sydney et à Balmo-
al, statue en marbre à
le Gloucester, monument
pelle de Windsor; *Isaac*
en bronze, à Grantham;
tatue dans la cathédrale
Hallam, dans la cathé-
kintosh, dans l'abbaye de
Peel, statue en marbre, à
deux autres statues du

même à Calcutta et à Sandy; *Lord Derby*, à Liverpool et au Junior Carlton club de Londres; *Robert Peel*, statue colossale à Huddersfield; *Afrique*, groupe colossal en marbre; *Agar et Ismaël*, groupe en marbre; douze reliefs en bronze, dont les sujets sont empruntés à l'histoire d'Angleterre, pour la Chambre des pairs, etc.

THEINER (Augustin), théologien allemand, né à Breslau, le 11 avril 1804 est le frère du théologien J. Antoine Theiner, connu par ses luttes contre le catholicisme ultramontain, et mort en 1860. Il étudia dans sa ville natale la théologie, la philosophie et la jurisprudence. Embrassant d'abord avec chaleur les idées de son frère, il publia avec lui un ouvrage intitulé: *Du Célibat des prêtres et de ses conséquences* (die Einführung der erzwungenen Ehelosigkeit bei den christlichen Geistlichen, etc.; Altenbourg, 1828, 2 vol.; 2e édition, 1845). L'année suivante, sa thèse de docteur (*Commentatio de Romanorum pontificum epistolarum decretalium collectionibus antiquis*) lui valut un subside du gouvernement prussien, pour voyager en Autriche, en Angleterre et en France. Des doutes sur la valeur de ses premières idées le conduisirent à Rome au mois de mars 1831. Reçu au séminaire des jésuites de Saint-Eusèbe, il s'engagea, pour conserver sa liberté scientifique, parmi les prêtres de l'Oratoire de Rome et devint conservateur des archives secrètes du Saint-Siège. Il se vit accusé par les jésuites, de procurer aux évêques de l'opposition, pendant le concile du Vatican, tous les documents nécessaires pour combattre le dogme de l'infaillibilité, et sa charge d'archiviste lui fut retirée en août 1870. — Il est mort à Rome, le 10 août 1874.

Les ouvrages très nombreux de théologie, de polémique religieuse ou de droit, que le P. Augustin Theiner a publiés après 1830, témoignèrent en général de sa ferveur ultramontaine. Nous citerons *Recherches sur plusieurs publications inédites de décrétales du moyen âge* (Paris, 1832); *Histoire du pontificat de Clément XIV* (Geschichte des Pontificats Clement XIV; Leipzig et Paris, 1853, 2 vol.), *Histoire des établissements d'éducation ecclésiastique* (Geschichte der geistlichen Bildungsanstalten; Mayence, 1835); *Histoire du retour des maisons régnantes de Brunswick et de Saxe dans le sein de l'Église catholique* (Geschichte der Zurückkehr der regierenden Hæuser zu Braunschweig und Sachsen, etc.; 1843); *Disquisitiones in præcipuas canonum et decretalium collectiones* (Rome, 1836); *État de l'Église catholique en Silésie de 1740 à 1758* (Zustænde der kath. Kirche in Schlesien, etc.; 1852, 2 vol.); *Clementis XIV epistolæ et brevia* (Paris, 1852); *Documents inédits, relatifs aux affaires religieuses de la France, de 1750 à 1800* (1858, 2 vol.); *Vetera monumenta Hungariam sacram illustrantia* (Rome, 1859, 2 vol.); *Codex diplomaticus dominii temporalis Sanctæ Sedis* (Ibid., 1862, 3 vol.); *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia* (Ibid., 1863); *Vetera monumenta Hibernorum et Scotorum historiam illustrantia* (Ibid., 1864); *Monumenta spectantia ad unionem ecclesiæ Græcæ et Romanæ* (Vienne); *Histoire des deux Concordats de la République française* (Bar-le-Duc, 1869-1870, 2 vol. in-8); enfin son principal ouvrage peut-être : *Acta genuina œcumenici concilii Tridentini* (Leipzig, 1874, 2 vol.), publié après sa mort.

THÉNARD (le baron Arnould-Paul-Edmond), chimiste et agriculteur français, fils de l'illustre savant de ce nom, est né en 1810. Riche propriétaire dans les départements de la Côte-d'Or et de Saône-et-Loire, il s'occupa de l'agriculture

et de chimie agricole et acquit dans ces questions une grande autorité. Élu membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale), le 15 février 1864, il devint un des membres les plus actifs de cette société. Pendant l'occupation allemande il fut enlevé de son domicile, le 2 décembre 1870, et emmené à Brême, comme ôtage, avec plusieurs autres notables de la Côte-d'Or; il y resta jusqu'à la conclusion de la paix. Cet acte fut l'objet d'une protestation solennelle des cinq Académies de l'Institut, dans la séance générale du 4 janvier 1871. Aux élections du 14 octobre 1877, M. Thénard s'est présenté, comme candidat officiel du ministère du 16 mai, dans la 1re circonscription de l'arrondissement de Châlons-sur-Saône, mais il n'obtint que 4327 voix, contre 11 941 données au candidat républicain, M. Boysset. Il avait été conseiller général de la Côte-d'Or, pour le canton de Pontailler, jusqu'en 1871. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal de l'agriculture pratique* et les *Comptes rendus* de l'Académie des Sciences contiennent du baron Paul Thenard un grand nombre de *Mémoires* et de *Notices*. Il n'a publié à part qu'une *Notice sur le vinage des vins en franchise des droits sur l'alcool*, etc. (1864, in-8).

THÉRÉSA (Emma VALADON, dite), chanteuse française, née à la Bazoche-Gonet (Eure-et-Loir), le 25 avril 1837, s'est fait à Paris, vers 1864, comme chanteuse de café-concert, après avoir été, dit-on, modiste, une réputation qui franchit les limites ordinaires de cette vulgaire spécialité. Elle avait débuté sans succès en disant la chanson sentimentale à la manière sérieuse et convaincue; elle la prit alors en parodie et réussit outre mesure. Les gens du monde voulurent l'entendre et se rendirent, discrètement d'abord, puis avec entraînement, dans l'établissement de l'Eldorado où elle était engagée. Les hommes politiques le plus haut placés, des dames de la cour même la firent chanter dans leurs salons. Ce fut un engouement que plusieurs villes de province partagèrent. Le grand polémiste catholique, M. Louis Veuillot, consacra le succès, en faisant un vigoureux portrait de la chanteuse populaire dans ses *Odeurs de Paris*. Il peignit à la fois la personne et son genre de talent. « Elle sait chanter, dit-il. Quant à son chant, il est indescriptible comme ce qu'elle chante. Il faut être Parisien pour en saisir l'attrait, Français raffiné, pour en savourer la profonde et parfaite ineptie. Cela n'est d'aucune langue, d'aucun art, d'aucune vérité. Cela se ramasse dans le ruisseau... Elle joue sa chanson autant qu'elle la chante. La musique a le même caractère que les paroles, un caractère de charge corrompue et canaille. » On s'est accordé à reconnaître que chacune des chansons de mademoiselle Thérésa était très étudiée et tous les effets de l'exécution savamment calculés. Les plus populaires avaient pour titre : *le Sapeur, la Femme à Barbe, C'est dans le nez que ça me chatouille, la Gardeuse d'ours*, etc. Elle a fait elle-même les paroles et la musique de quelques-unes.

A propos de l'Exposition universelle de 1867, il fut question de spéculations de théâtre dont mademoiselle Thérésa serait l'objet, mais une maladie la tint à l'écart pendant toute cette période. A la fin de l'année, elle fut engagée à la Porte-Saint-Martin pour jouer un rôle dans la revue intitulée : 1867. L'année suivante, elle parut avec le plus grand succès à la Gaîté, dans une suite de représentations spéciales et fut depuis attachée à ce théâtre, où elle eut, dans quelques féeries, comme *la Chatte blanche* (1869), une vogue soutenue, et qui lui a valu, dit-on, une fortune considérable.

THÉRY (Antoine-Théodore-Joseph), [illegible] français, né à Lille le 4 mars 18[illegible], était avocat au barreau de Lille et était resté jusqu'en 1871 en dehors de la politique lorsqu'aux élections du 8 février pour l'Assemblée nationale, il fut porté sur la liste des comités monarchiques du département du Nord, et élu, le vingt-troisième sur vingt-huit, par 195 650 voix. Il siégea à droite et s'inscrivit à la réunion des Réservoirs. [illegible] les questions politiques avec le parti légitimiste, il prit une part assez active aux discussions de diverses lois commerciales et d'affaires. Après le vote des lois constitutionnelles, contre lesquelles il s'était prononcé, il accepta d'être porté sur la liste des gauches pour l'élection des sénateurs inamovibles et fut nommé, le vingt-unième sur les soixante-quinze, au troisième tour de scrutin, par 350 voix 690 votants. Le 23 juin 187[illegible], d[illegible] la dissolution de la Chambre.

Son fils, Gustave THÉRY, avocat à Lille, a professé avec éclat les opinions catholiques et légitimistes de son père. C'est lui qui fut chargé, en mai 1872, de porter au comte de Chambord, à Anvers, le drapeau de satin blanc [illegible], offert par les dames françaises. Un peu plus tard, au Congrès catholique de Lille, il appuya, comme rapporteur, un projet de pétition tendant à faire passer le mariage religieux avant le mariage civil.

THÉRY (Augustin-François), littérateur et administrateur français, né à Paris le 1[illegible] [illegible]bre 1796, fit ses classes au lycée [illegible], fut admis, le premier, à l'École normale en 1816, prit les grades de docteur ès lettres et de licencié en droit, et entra dans l'enseignement en 1819. Professeur de second[illegible] [illegible] torique au collège de Versailles, il y devint en 1826, censeur des études, et en 18[illegible], proviseur. Après vingt-deux ans de service dans cet établissement, il passa dans l'administration académique et fut successivement, de 18[illegible] à 18[illegible], recteur de Montpellier, Rennes, Caen et Clermont. Il reçut depuis le titre d'inspecteur général honoraire. Membre de plusieurs sociétés savantes, il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 13 août 1866. — Il est mort [illegible] 14 mars 1878.

M. Théry débuta, comme littérateur, par deux morceaux qui obtinrent, l'un, le prix d'éloquence, l'autre, l'unique accessit de poésie, aux concours de l'Académie française de 1821 et de 18[illegible] : [illegible] de Rousseau, et Génie poétique, en prose, et [illegible] en vers. Il a donné depuis : *Histoire des opinions littéraires* (184[illegible], 2 vol. in-8; 2e édit., 18[illegible]); *Conseils aux mères*, faisant partie d'[illegible] *cation des jeunes filles*, édité [illegible] [illegible]chette, et couronnés du prix Montyon [illegible] *Lettres sur la profession d'institutrice* [illegible] [illegible] de la médaille de la Société [illegible] [illegible] [illegible]mentaire (185[illegible]). On a encore de lui : [illegible] *Perse*, traduction en vers; [illegible] de *Versailles* (broch.); *Précis* [illegible] *terre; Choix d'oraisons funèbres*. [illegible] *cours* (18[illegible]-18[illegible]); *Histoire de* [illegible] *France depuis le Ve siècle* (18[illegible]) [illegible] (18[illegible]); *le Génie philosophique* [illegible] *Projet* [illegible] *Augustin* (186[illegible], in-8); [illegible] *l'enseignement des langues* [illegible] in-8); puis, d'excellents recueils [illegible] le titre modeste d'*Exercices de* [illegible] et de *Concours français* [illegible] *lecture* (184[illegible]) qui eurent plusieurs éditions.

THESIGER (sir Frédéric). — Voy. CHELMSFORD.

THEURIET (André), littérateur français, né à

Marly-le-Roi (Seine-et-Oise) en septembre 1833, d'une famille lorraine, fit ses études au collège de Bar-le-Duc et son droit à Paris. Reçu licencié en 1857, il entra peu de temps après au ministère des finances. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 janvier 1879.

M. Theuriet, qui avait débuté dès 1857 dans la *Revue des Deux Mondes* par un poëme intitulé : *In memoriam*, a publié plusieurs recueils de vers : *le Chemin des bois* (1867, in-18, 2ᵉ édition 1877, couronné par l'Académie française; *les Paysans de l'Argonne*, 1792 (1871, in-18); *le Bleu et le Noir*, poëme de la vie réelle (1873, in-18); *les Nids* (1879, in-folio illustré par Giacomelli), puis un certain nombre de romans : *Nouvelles intimes* (1870, in-18), *Mlle Guignon* (1874, in-18); *le Mariage de Gérard* suivi de *Une Ondine* (1875, in-18); *la Fortune d'Angèle* (1876, in-18); *Raymonde* (1877, in-18) : *Nos enfants ; le Filleul d'un marquis* (1878, in-18); *le Fils Maugars* (1879, in-18); *la Maison des deux Barbeaux; le Sang des Finoël* (1879, in-18), etc. Citons à part : *Sous bois*, impressions d'un forestier (1878, in-18). M. Theuriet a fait représenter à l'Odéon en 1871 *Jean-Marie*, drame en un acte et en vers. Il a collaboré au *Moniteur*, au *Musée universel*, à *l'Illustration*, etc.

THEUX DE MEYLANDT * (Barthélemy-Théodore comte DE), homme d'État belge, né au château de Schabroek, le 25 février 1794, d'une ancienne famille du Limbourg, étudia le droit à Liége. Député suppléant, au Congrès national qui s'assembla après la révolution de 1830, il eut une part active à ses travaux, prit souvent la parole dans la discussion de la constitution belge, vota l'exclusion de la maison de Nassau, appuya les candidatures à la royauté du duc de Leuchtenberg et du prince Léopold, vota les dix-huit articles et combattit, en toute occasion, l'intervention et l'influence françaises. Membre de la Chambre des représentants depuis l'origine (1831), il y devint l'un des chefs du parti catholique. M. de Theux a été quatre fois ministre : de l'intérieur (1831-1832), puis des affaires étrangères (1834-1840); de l'intérieur (1846-1848) et enfin président du conseil et ministre sans portefeuille le 7 décembre 1871. Ses quatre ministères marquent les alternatives de puissance de son parti. Dans les intervalles il a toujours été réélu à la Chambre des députés. Grand officier de l'ordre de Léopold, il a été décoré de plusieurs ordres étrangers. — M. de Theux de Meylandt, dont on a annoncé par erreur la mort en 1861, est mort à Bruxelles le 22 août 1874.

THIAUDIÈRE (Edmond), littérateur français, né à Gençay (Vienne), le 17 mars 1837, d'une famille poitevine alliée à celle de Voltaire, fit ses études au lycée de Poitiers, où il remporta le prix d'honneur de philosophie, fut reçu avocat à vingt et un ans, à la Faculté de la même ville, mais se consacra exclusivement aux lettres.

Il a successivement publié : *l'Apprentissage de la vie* (1861, in-18), roman; *Un Prêtre en famille* (1864, in-18); *Sauvagerie* petits poëmes et sonnets (1866, in-18); *le Désaveu du Christ* (1869, in-8); *la Confédération française*, forme nouvelle du gouvernement (1872, in-18); *la Dernière bataille* [die letzte Schlacht], épopée allégorique présentée comme une traduction de l'allemand, d'un auteur fictif, Frédéric Stampf (1873, in-18); *Voyage en Bubaterbro au pays des jolis bœufs*, traduit de l'anglais de lord Humour (1874, in-18), autre traduction fictive cachant une satire politique; *les Légendes bouddhiques* (1875, in-18); poëmes extraits des livres sacrés de l'Inde; *Voyage de lord Humour, dans l'île Servat-Abus, ou pays des Rétrogrades* (1876, in-18); *le Dindon blanc*, conte politique en vers (1878, in-18); *M. Martin, légitimiste*, première comédie d'un *Théâtre républicain* (1899, in-18); *la Petite fille du curé* (1880, in-18), roman. Collaborateur d'un certain nombre de journaux politiques et littéraires. M. Thiaudière a, en outre, fondé et dirigé, depuis 1876, *la Revue des idées nouvelles* (in-8), mensuelle.

THIBAUDIER (Mgr Odon), prélat français, est né à Millery (Rhône), le 30 septembre 1823. Précédemment vicaire général de Lyon, il fut sacré évêque de Sidonie, *in-partibus*, le 9 mai 1875, puis nommé évêque de Soissons et Laon par décret du 20 avril 1876, préconisé le 26 juin suivant et installé le 6 août de la même année. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en juillet 1879.

THIBAUT (Nicolas-Germain), industriel français, ancien député, né en 1800, entra dans les affaires, en 1824, et dirigea dès cette époque, jusqu'en 1837, les importantes fabriques de Bohain, près de Saint-Quentin, et d'Esnes, connues par leurs tissus mélangés de coton, de laine et de soie. Ses produits obtinrent deux médailles d'argent aux Expositions de 1834 et 1839, et une médaille d'or à celle de 1844. En 1852, M. Germain Thibaut entra dans la carrière politique, et fut, par suite de la non acceptation du général Cavaignac, élu député de la Seine au Corps législatif; en 1857, la nouvelle candidature de l'ancien chef du pouvoir exécutif fit échouer la sienne. M. Germain Thibaut fut nommé syndic du conseil municipal de la Seine, dont il faisait partie depuis 1849. Il a en outre rempli de nombreuses et importantes fonctions, entre autres, celles de juge, puis de président du tribunal de commerce, et de membre de la chambre de commerce, dont il devint président en 1855. Décoré en 1849, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854. — Il est mort à Paris, le 10 avril 1878.

THIELE (Just-Matthias), écrivain danois, né le 13 décembre 1795, à Copenhague, où son père, natif de Westphalie, était venu établir une imprimerie, entra comme copiste à la bibliothèque royale (1820) et y devint l'un des secrétaires. Nommé, en 1835, inspecteur de la collection d'estampes, puis secrétaire et bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts et bibliothécaire aux manuscrits, il fut nommé conseiller réel de justice (1840), conseiller d'État (1851) et chevalier de divers ordres. — Il est mort à Copenhague, le 9 novembre 1874.

M. Thiele a publié, sur Thorwaldsen, une série d'écrits très estimés : *Histoire de la jeunesse de Thorwaldsen*, 1770-1804, d'après sa correspondance et ses papiers (Thorwaldsens Ungdomshistorie; Copenhague, 1851, in-8); *Thorwaldsen et ses œuvres* (Den danske Billedhugger Bertel Thorwaldsen og hans værker; Ibid., 1831-1850, 4 vol. in-4, avec 363 estampes), traduit en allemand (1832, 1856, in-4); *Om den danske etc.* (1837, in-4; 2ᵉ édit., 1849), traduit aussi en allemand (1837). On cite ensuite : *la Vallée du mineur* (Bjergmands'dalen; 1817); *Traditions populaires danoises* (Danske Folkesagn; Copenhague, 1818-1823, 2 vol. in-8); *Histoire de la collection royale des estampes de Copenhague* (Geschichte der K. Kupferstichsammlung zu Copenhagen; Leipzig, 1835, gr. in-8), avec C. F. Rumohr; puis des poésies détachées; *Pilegrimen*, tragédie (1820); *Kynast*, drame (1821); des *Lettres datées*

d'Angleterre et d'Écosse (Breva fra England og Skotland, 1837), etc.

THIERRY (Amédée-Simon-Dominique), historien et administrateur français, membre de l'Institut, sénateur, né à Blois, le 2 août 1797, fit de de bonnes études, et se destina, comme son frère, l'illustre Augustin Thierry, à la carrière de l'enseignement, qu'il abandonna aussi pour s'occuper plus particulièrement de littérature. Il donna des articles à la *Revue encyclopédique* et se lia avec les rédacteurs du *Globe*. En 1825 parut son *Résumé de l'histoire de Guyenne*, et, en 1828, *l'Histoire des Gaulois* (3 vol. in-8), son principal ouvrage, qui lui valut, sous le ministère Martignac, la chaire d'histoire à la Faculté de Besançon ; mais la popularité du professeur libéral déplut au ministère suivant, qui suspendit son cours. Aussitôt après la révolution de Juillet, M. Amédée Thierry fut nommé préfet de la Haute-Saône et signala son administration par un grand nombre d'importantes réformes dont la Franche-Comté a gardé le souvenir. Appelé au Conseil d'État, comme maître des requêtes en 1838, il conserva ces fonctions après le 2 décembre, passa conseiller en service ordinaire et fut nommé sénateur le 18 janvier 1860. Officier de la Légion d'honneur le 6 mai 1846, il a été promu commandeur le 16 juin 1856 et grand officier le 14 août 1868. — Il est mort à Paris, le 27 mars 1873.

De 1840 à 1842, M. Amédée Thierry publia son *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine*, qui traite des origines celtiques et romaines de notre pays et est à la fois une suite et un commentaire de *l'Histoire des Gaulois*. L'auteur fut élu, en 1841, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du baron Bignon. Il a publié depuis : *Histoire d'Attila et de ses successeurs* (4e édit., 1873, 2 vol. in-8 et in-18) ; *Tableau de l'empire romain* (1862, in-8) ; *Récits* et *Nouveaux récits de l'histoire romaine* (1860 et 1864, in-8) ; *Saint Jérôme, la Société chrétienne à Rome et l'émigration romaine en Terre Sainte* (1867, 2 vol. in-8) ; *Saint-Jean Chrysostome et l'impératrice Eudoxie* (1872, in-8).

Son fils, M. Augustin-Gilbert Thierry, s'est aussi occupé de travaux historiques. Il a donné, en 1864, dans la *Revue française*, des études sur la révolution en Angleterre et publié, *l'Aventure d'une âme en peine* (1875, in-8). Dans un voyage que le père et le fils firent à Oxford en juin 1862, ils furent nommés *doctors civil law*.

THIERRY (Édouard), littérateur français, né à Paris, le 14 septembre 1813, fils d'un pharmacien connu par des travaux scientifiques, et frère du peintre paysagiste distingué, Joseph Thierry, suivit avec succès les cours du collège Charlemagne et publia, à vingt ans, ses premiers essais poétiques, sous ce titre : *les Enfants et les Anges* (1833, in-16). Il donna ensuite, avec M. Henri Trianon, un petit volume de contes : *Sous les rideaux* (1834, in-8). En 1836, il commença, dans la *Revue du théâtre*, à s'occuper de la critique dramatique, à laquelle il s'est depuis consacré dans divers journaux, notamment : *la Charte de 1830*, *le Messager des Chambres*, *la France littéraire*, *le Moniteur du soir*, *la Chronique*, *le Conservateur*, *le Monde musical*, et, après 1848, *l'Assemblée nationale*, *la Vérité*, enfin *le Moniteur universel*, où il fit en outre la revue littéraire. Il était alors bibliothécaire de l'Arsenal.

Nommé, en 1855 et 1856, membre de la commission des primes à décerner aux meilleures pièces de théâtre, M. Thierry est devenu, en octobre 1859, administrateur de la Comédie-Française. Son administration, malgré quelques querelles intérieures divulguées par les journaux, n'a cessé d'être des plus prospères. À côté de la tradition classique activement développée, il s'est produit, sous sa direction, un certain nombre d'œuvres importantes et non sans hardiesse, comme celles de la nouvelle manière de M. Émile Augier, et des essais de débutants, dans des genres plus ou moins étrangers jusque-là au Théâtre-Français. On doit aussi rapporter à son initiative la mise à la scène d'une partie du répertoire d'Alfred de Musset, qui ne semblait pas faite pour la représentation. Il eut l'honneur de reprendre, en 1867, *Hernani*, de M. V. Hugo, qui fut un des grands succès littéraires de Paris, pendant toute la durée de l'Exposition universelle. Le refus de deux pièces en vers, l'*Alexandre*, de M. [illegible] Saint-Ybars, et le *Gutenberg*, de M. Éd. Fournier, fit beaucoup de bruit autour du nom de M. Thierry (octobre-novembre 1868) et amena [illegible] une légère modification du comité de lecture (avril 1869). Pendant le siège de Paris, le Théâtre-Français, fermé d'abord comme tous les autres, fut rouvert exceptionnellement pour des représentations au profit d'œuvres patriotiques ou de bienfaisance. Ayant donné sa démission, en 1871, M. Thierry rentra à la bibliothèque de l'Arsenal avec le titre de conservateur-administrateur. Décoré de la Légion d'honneur, le [illegible] avril 1857, il a été promu officier le [illegible].

Outre une foule d'articles dans la presse quotidienne, M. Éd. Thierry a encore publié : [illegible] *sur M. Le Chanteur*, commissaire [illegible] de la marine (Cherbourg, 1849, in-16) ; [illegible] *Djouder le pêcheur*, conte traduit de l'arabe, [illegible] M. Cherbonneau (1853, in-18) ; *De l'influence du théâtre sur les classes ouvrières* (1862, in-18), conférences faites à l'Association [illegible] ; *Rapport sur le progrès des lettres*, à propos de l'Exposition universelle de 1867 (1868, gr. in-8), avec M. Féval, de Sacy et Th. Gautier ; *F. Ponsard*, discours pour l'inauguration de sa statue à Vienne (1870, in-8) et diverses études sur des points de l'histoire du théâtre. Il a présidé à la publication du fameux *Registre de Lagrange*, [illegible] au nom de la Comédie-Française (1876, [illegible]).

THIERS (Louis-Adolphe), célèbre homme d'État et historien français, premier président de la République française, membre de l'Institut, né à Marseille, le 16 avril 1797, d'une famille de commerçants en draps ruinée par la Révolution. Parent d'André et de Marie-Joseph Chénier par sa mère, il dut à la famille de celle-ci d'obtenir une bourse, au lycée de Marseille, où il fit des études brillantes. Il alla à l'âge de [illegible] ans faire son droit à Aix. Il s'y lia avec M. Mignet d'une amitié inaltérable. Reçu avocat en [illegible], M. Thiers s'aperçut bientôt qu'il était moins fait pour la carrière du barreau que pour celle de la politique et des lettres, et se tourna [illegible]ment à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Protégé et encouragé par M. d'Arlatan de Lauris, magistrat libéral et membre de l'Académie d'Aix, il concourut la même année pour le prix [illegible] par cette académie et dont le sujet [illegible] de *Vauvenargues*. Son discours [illegible] meilleur, mais les royalistes [illegible] parmi les juges, auprès desquels M. Thiers passait pour un jacobin, le concours fut ajourné à l'année suivante. Il se vengea spirituellement de cette injustice : il renvoya son mémoire sans rien changer, mais, en même temps, il composait un second discours qu'il avait [illegible] expédier de Paris par la poste. Il eut [illegible] un mémoire nouveau et l'accessit [illegible]

M. Thiers vint alors chercher fortune à Paris (septembre 1821), peu de temps après son fidèle compagnon d'études, M. Mignet, qui venait de remporter un prix à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Pauvres et sans protecteurs, les deux amis travaillèrent nuit et jour à se frayer une voie. M. Thiers, le plus hardi des deux, alla frapper à la porte de Manuel, son compatriote. Le grand orateur libéral le présenta et le recommanda à Étienne, et, le 30 novembre 1821, *le Constitutionnel*, ouvrant ses colonnes au jeune lauréat, publia plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*. À part le talent qu'elles mettaient en lumière, ces quelques pages, patronnées par la feuille libérale, commencèrent la fortune politique et littéraire de M. Thiers. Attaché définitivement à la rédaction du *Constitutionnel*, il ne tarda pas à se faire remarquer par son aptitude à écrire sur tous les sujets, et par la nouveauté de ses aperçus. Prompt à l'attaque et à la défense, vif, résolu, entreprenant, il avait déjà un style net et précis, et ses articles faisaient autorité, même parmi ses collaborateurs. Celui qu'il publia, en mars 1822, sur le livre de Montlosier : *De la Monarchie française*, parut une révélation complète de l'homme d'État et de l'écrivain.

Après la critique politique et littéraire, M. Thiers aborda la critique d'art. Il fit dans le journal le compte rendu du Salon. Ses articles, réunis et précédés d'un aperçu historique sur les révolutions de la peinture et de considérations générales sur le goût et sur la critique des arts, parurent en un volume intitulé : *Salon de 1822* (Paris, 1822, in-8, orné de 5 fig. lithog.). M. Thiers publiait en même temps sur la vie de mistress Bellamy, actrice du théâtre de Covent-Garden, une *Notice* qui figure en tête des *Mémoires* de cette dame, dans la collection des *Mémoires sur l'art dramatique*. Vers la fin de l'automne, à la suite d'un voyage dans le Midi et dans les Pyrénées, il en publia, dans le *Constitutionnel*, une relation animée et pittoresque, qui parut aussi à part sous le titre : *les Pyrénées, ou le Midi de la France pendant les mois de novembre et de décembre* 1822 1823; 3ᵉ édit., 1833).

A cette époque M. Thiers était déjà sorti de la pauvreté et pouvait faire une pension à sa mère. Outre ses honoraires au *Constitutionnel*, il jouissait, non de la propriété d'une action de ce journal, comme on le disait, mais d'une partie du revenu de cette action. Ce n'était pas non plus à Laffitte, comme on le croyait encore, mais à un riche libraire allemand, Cotta, épris pour lui d'une affection enthousiaste, qu'il devait cette libéralité. Déjà *le Constitutionnel* ne suffisait plus à son activité. En 1823, lors de la guerre d'Espagne et de la lutte entre de Villèle et Chateaubriand, il prit part à la rédaction des *Tablettes historiques*, recueil politique et littéraire, avec Jouffroy, Dubois, de Remusat et M. Mignet.

Dans les salons de l'opposition, la fortune de M. Thiers n'avait pas été moins rapide que dans le monde de la presse. « Admis d'abord chez Laffitte, il s'y fit remarquer, dit M. de Loménie, par son esprit causeur et la vivacité de son imagination méridionale. La petitesse de sa taille, l'expression commune des traits de son visage, à demi caché sous une vaste paire de lunettes, la cadence singulière de son accent, le sautillement continuel auquel il se livrait, le balancement si étrange de ses épaules, un manque absolu d'usage, tout contribuait à en faire un être à part. » Rien ne lui semblait étranger, ni les finances, ni la guerre, ni l'administration. Il devint le commensal de Laffitte, se vit recherché de tout ce que l'opposition comptait d'esprits éminents, et reçu familièrement par le vieux Talleyrand.

M. Thiers travaillait dès lors à son *Histoire de la Révolution française*, dont il avait conçu le dessein depuis longtemps. Félix Bodin, l'un des collaborateurs les plus en vogue du *Constitutionnel*, qui passait de son côté pour en avoir eu la première idée, voulut patronner de son nom, associé à celui de M. Thiers, les débuts de cette œuvre. Mais il ne tarda pas à se retirer et, au troisième volume, son nom disparut. Les deux premiers, comprenant l'histoire de la Constituante et de la Législative, furent publiés dans l'automne de 1823. Bien que remarquables par la clarté du style et l'intérêt dramatique du récit, ils trahissaient l'inexpérience de l'auteur. M. Thiers le sentit et il se mit résolûment à toutes les études spéciales que supposait son plan. Il apprit du baron Louis, les finances; du général Foy, et surtout de Jomini, l'art de la guerre. Il avait des amis artilleurs à Vincennes, qui l'initièrent à l'attaque et à la défense des places. Cartes géographiques et stratégiques, journaux du temps, mémoires publiés ou inédits, procès verbaux, rapports officiels, il consulta tout ce qui pouvait l'éclairer sur les hommes et les choses de cette grande époque, dont les survivants, qu'il rencontrait dans les rangs du parti libéral, lui fournirent, en outre, les renseignements les plus précieux. C'est ainsi préparé qu'il écrivit son troisième volume, et alors seulement il entra pleinement dans son sujet.

L'*Histoire de la Révolution française depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire* (1823-1827, 10 vol. in-8), achetée pour un prix fort modique par les éditeurs Lecointe et Durey, fut publiée par livraisons. Elle excita les sympathies de tout ce qui était jeune et libéral, mais elle fut accueillie diversement par les acteurs, les témoins ou les victimes des événements. Elle eut, en somme, un succès qui devait redoubler après 1830; consacrée en quelque sorte par la révolution nouvelle, elle se propagea rapidement et devint populaire. Depuis, M. Thiers passa pour l'avoir retouchée et modifiée sous l'inspiration de ses diverses fortunes politiques. Répandue sous deux formats à plus de 150 000 exemplaires, elle compta, sans parler de contrefaçons nombreuses, plus de quinze éditions. Peu de livres ont exercé plus d'influence. On en comprit de bonne heure les qualités et les défauts. La critique reprocha généralement à l'auteur une sorte de fatalisme historique qui fait de lui tour à tour l'homme du parti le plus fort, et l'apologiste de quiconque triomphe : Mirabeau, Danton, la Gironde, Robespierre; une indulgence excessive pour les vices, et même les crimes; un certain laisser-aller dans le langage, peu d'accord parfois avec la dignité de l'histoire. Mais tout le monde fut frappé de la marche rapide, soutenue, dramatique, du récit : de la connaissance approfondie de chaque question; de la clarté admirable qui semblait naître de la simplicité même du style. L'ouvrage se recommandait en outre au parti libéral comme une réhabilitation, dans une certaine mesure, des principes et des actes révolutionnaires, réhabilitation assez nouvelle, et qui n'était pas sans courage, en face d'une royauté que la Révolution avait décapitée, d'une noblesse qu'elle avait nivelée, d'un clergé qu'elle avait dépouillé, trois pouvoirs relevés alors et menaçants.

Après son *Histoire de la Révolution*, M. Thiers eut le projet d'écrire une *Histoire générale*, et résolut de s'y préparer par des voyages. Une expédition de circumnavigation se préparait sous les ordres du capitaine Laplace; il demanda et obtint d'en faire partie, en payant son passage. Il allait s'embarquer quand, le 5 août 1829, le ministère Polignac fut constitué. M. Thiers resta pour combattre : les libertés publiques étaient chaque

jour plus menacées; les royalistes poussaient ouvertement le roi à un coup d'État, tandis que de son côté la jeunesse se jetait avec ardeur dans les luttes du libéralisme. M. Thiers comprit que la vieille arme du *Constitutionnel* ne suffisait plus pour cette lutte décisive, et il fonda, avec M. Mignet et Armand Carrel, *le National*. Chacun de ces trois écrivains devait être à son tour, pendant un an, rédacteur en chef. M. Thiers commença. Si le ministère Polignac avait été créé pour renverser la Charte, *le National* le fut pour la défendre, au prix même de la dynastie. Tout y fut dirigé vers ce but, dès les premiers numéros (1er janvier 1830). M. Thiers y mit la Restauration en état de siège, et fit de son journal une machine de guerre. L'article qu'il publia sur cette maxime constitutionnelle devenue si célèbre : *Le roi règne et ne gouverne pas*, fut un événement et prépara les esprits à la résistance. *Le National*, ne portant pas alors au delà d'un changement de dynastie ses vues révolutionnaires, posa nettement, dans son numéro du 9 février, la candidature éventuelle du duc d'Orléans. Cette déclaration lui valut un procès et une condamnation ; mais les sympathies lui vinrent en foule, et l'amende fut couverte par des souscriptions.

A dater du mois de juillet, les attaques du *National* prirent le caractère d'un défi. Chaque jour, il sommait le pouvoir de faire son coup d'État. Aussi, quand parurent les ordonnances, le 26 juillet, on se réunit, dans la journée même, au *National*. Journalistes et députés de l'opposition chargèrent M. Thiers de rédiger une protestation. Dès qu'elle fut faite, comme on parlait de la mettre dans les journaux : « Non pas, il faut des noms au bas, » répondit M. Thiers, « il faut des têtes au bas! » On signa. Dans la soirée, un commissaire de police se présenta au *National* pour lui interdire de paraître le lendemain. « Nous ne céderons qu'à la violence! » s'écria M. Thiers. Après avoir assisté, le 27 et le 28 juillet, à plusieurs réunions où il s'efforça, mais en vain, de faire prévaloir le système de la résistance légale, M. Thiers, décrété de prise de corps, se retira à Montmorency. Il reparut le 29, à deux heures de l'après-midi, et se trouva à la réunion Laffitte, où il rédigea la proclamation qui appela l'attention du peuple sur le duc d'Orléans. Dans la nuit du vendredi au samedi 31 juillet, il se rendit, de la part de Sébastiani, Gérard et Laffitte, à Neuilly, pour vaincre les scrupules manifestés par le prince, qui fut proclamé, le 1er août, lieutenant général du royaume. M. Thiers travailla à lui rallier des partisans. Il fut l'un des fondateurs de la royauté du 9 août, qui, à peine installée, le nomma conseiller d'État et secrétaire général au ministère des finances, sous le baron Louis. Après quatre mois d'administration, celui-ci céda la place à Laffitte (2 novembre 1830). M. Thiers voulut également se retirer, malgré les instances du nouveau ministre, et il ne fallut rien moins qu'un « commandement exprès du roi » pour le décider à garder son poste. Il fut nommé sous-secrétaire d'État aux finances (4 novembre 1830).

Déjà M. Thiers avait été élu membre de la Chambre des députés par le collège d'Aix. Homme du mouvement, il parlait alors de passer le Rhin et les Alpes, de sauver la Pologne, de délivrer la Belgique et l'Italie. Il était l'âme et le conseil de Laffitte, qui, chef du cabinet en même temps que ministre des finances, se reposait, en grande partie, du soin de son administration sur l'habileté et l'activité de son jeune collaborateur. Quinze jours après l'installation du nouveau ministère, M. Thiers avait déjà fait face à la crise financière, en opérant de grands changements dans le mode de perception des impôts et dans l'administration des domaines. Cet heureux début fut [illegible] par des accusations qu'on fit remonter jusqu'à [illegible]. On avait trafiqué de quelques places [illegible] « et l'homme qui se livrait à ce [illegible], dit Loève-Veymars, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 décembre 1835), portant un [illegible] qui touchait de trop près à M. Thiers pour que sa [illegible] colère pût l'atteindre ».

Réélu député en janvier 1831, M. Thiers, à la chute du ministère Laffitte (13 mars), se [illegible] également et partit pour le Midi. A son retour, on s'attendait à le voir figurer dans l'opposition, dont Laffitte était redevenu le chef. Il prit la parole, le 5 avril, mais pour combattre ses anciens amis, auxquels il avait jusque-là donné un concours administratif, sans partager toutes leurs vues politiques. Il conseilla donc la paix et la résignation aux traités de 1815, avec Casimir Perier. Il s'opposa à la réunion de la Belgique à la France, dans la crainte de nous exposer à une guerre générale. A l'intérieur, il [illegible] diverses mesures illibérales et impopulaires. [illegible] dans la Chambre, le défenseur de l'hérédité de la pairie (1831). C'est à cette occasion qu'il adopta le genre d'éloquence qui convenait à sa personne et à son talent. Jusque-là il avait usé [illegible] d'une parole pompeuse, dont l'exiguïté de sa taille et sa voix perçante faisaient encore [illegible] l'emphase. Il essaya alors d'une sorte de conversation qui révéla son vrai talent. Il parla quatre heures, sans notes, persuada peu, [illegible] beaucoup et apprit à se faire écouter, même de ses adversaires.

Aux 5 et 6 juin 1832, jours difficiles pour la royauté de Juillet, M. Thiers fut l'un des premiers à conseiller au gouvernement l'emploi de mesures de vigueur contre les républicains et les légitimistes. Aussi, après la mort de Casimir Perier, désigné par la majorité au choix du roi, il prit place, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet du 11 octobre. La situation était des plus alarmantes : la Vendée en feu, la Belgique menacée, les partis remuants. A l'aide des fonds secrets, M. Thiers profita de la trahison de Deutz, et, par l'arrestation de la duchesse de Berri [illegible] bre 1832, mit fin à la guerre civile. Après cet acte mémorable dans l'histoire de la police, il contribua à envoyer une armée à Anvers [illegible] bre). La prise de cette citadelle ([illegible] décembre), en sauvant la Belgique, vint rendre quelque éclat à la France et à la politique du ministère.

M. Thiers se montre alors sous un [illegible] passant, le 25 décembre 1832, du ministère de l'intérieur au ministère du commerce et des travaux publics, il avait commencé par demander aux Chambres un crédit de 100 millions qui fut voté et eut pour effet la reprise des grands travaux d'utilité publique. La statue de Napoléon est replacée sur sa colonne ; l'Arc de l'Étoile, l'église de la Madeleine, le palais du quai d'Orsay s'achèvent ; le monument expiatoire, [illegible] en mémoire du duc de Berri, sur la place Louis-XV, fait place à [illegible] des routes, des canaux sont construits, [illegible] commence à renaître, avec elle la prospérité publique. C'est la plus belle époque de la vie politique de M. Thiers ([illegible]).

Au commencement de 1834, les clubs et les sociétés populaires menaçaient le pouvoir. M. Thiers soutint la loi sur les associations. [illegible], le danger pressant, il repasse au ministère de l'intérieur. L'insurrection lyonnaise [illegible] son contre-coup à Paris. M. Thiers paye de sa personne et [illegible] aux barricades, dans les journées du 13 et du 13 avril 1834. Cependant [illegible] de juger les insurgés, [illegible] des pairs seil, l'intervention de la [illegible] par la présidence du

N'ayant pu s'entendre

conseil, ni avec le maréchal Soult, ni avec le maréchal Gérard, ni avec Molé, M. Thiers donna sa démission (11 novembre 1834). Après une crise ministérielle et un ministère qui dura trois jours, sous la présidence du duc de Bassano, il reprit ses fonctions dans le cabinet présidé par le maréchal Mortier (18 novembre 1834), qui ne tarda pas à se retirer, ne voulant pas, disait-il, d'une présidence purement nominale. De là une nouvelle crise ministérielle, où les rivalités de M. Thiers et de M. Guizot commencèrent à éclater. Depuis quinze jours, ces tristes débats fatiguaient le roi et la Chambre. Plusieurs députés intervinrent, et M. Thiers accepta la présidence du duc de Broglie, d'accord avec M. Guizot. A quelques jours de là, le 13 décembre 1834, il fut reçu membre de l'Académie française, qui l'avait élu, dès 1833, en remplacement d'Andrieux; son discours de réception fut très remarqué.

Aux fêtes de juillet 1835, M. Thiers se trouvait à côté du maréchal Mortier quand celui-ci fut tué par l'explosion de la machine Fieschi (28 juillet). On se hâta de réunir les Chambres, et le ministère présenta les lois sur la presse et sur le jury, dites *lois de septembre*, que M. Thiers défendit avec moins de réserve que le duc de Broglie, comme un moyen de prévenir le retour de tels attentats.

Opposés de doctrine et d'esprit, M. Thiers et M. Guizot avaient pu se réconcilier, mais non abdiquer des tendances dont l'opposition couvrait une rivalité d'ambition et de talent. Chacun d'eux personnifiait, dans le Conseil, l'une des deux divisions de la majorité : M. Thiers le centre gauche, et M. Guizot le centre droit. Tout en donnant des gages aux doctrinaires, qui semblaient dominer dans la Chambre, M. Thiers se fit appeler à la tête des affaires par le concours d'une fraction de la majorité et de l'opposition dynastique, et avec l'aide de Talleyrand. Quand surgit la crise de la conversion des rentes (janvier 1836), il donna sa démission, comme ses collègues; mais, en même temps, une habile négociation aboutit à la formation d'un cabinet centre gauche, où il eut la présidence du Conseil avec le portefeuille des affaires étrangères (22 février 1836). Il adopta alors une politique plus libérale à l'intérieur, et à l'extérieur plus ferme. Il tomba du moins dignement. Appuyé sur le traité de la quadruple alliance, il voulut intervenir en Espagne; mais le roi s'y opposant, M. Thiers se retira (25 août 1836) et fut remplacé par Molé.

Dans l'été de 1837, M. Thiers alla faire un voyage d'études artistiques en Italie. A son retour, vers le milieu de 1838, il prit part aux travaux de la session. L'un des chefs de la coalition parlementaire, il dirigea contre le cabinet Molé toute l'habileté de ses manœuvres, et contribua à le renverser. Maître du champ de bataille une seconde fois, il ne lui restait qu'à vaincre les répugnances du roi, qui mettait pour condition à sa rentrée au pouvoir la présidence du maréchal Soult. M. Thiers refusa. Devenu de nouveau président du conseil et ministre des affaires étrangères dans le cabinet du 1er mars 1840, il ne put, à l'intérieur, que louvoyer entre les deux opinions qui se disputaient la majorité dans la Chambre. Il maintint les lois de septembre et fit ajourner la réforme électorale et parlementaire. Au dehors, partisan, en Europe, de Méhémet-Ali, qu'il soutenait dans ses projets contre la Turquie, il se vit surprendre par les événements dans la question d'Orient. Le traité du 15 juillet, qui excluait ouvertement la France du concert européen, se conclut à son insu, sous les yeux de M. Guizot, son rival et son ambassadeur à Londres, le premier trompé sans doute dans toute cette affaire. En présence de la coalition qui menaçait la France, M. Thiers sentit se réveiller ses instincts patriotiques : il se rapprocha de l'opposition et se prépara sérieusement à la guerre. De là les ordonnances relatives à l'appel des classes de 1836 et 1839, à la mobilisation des gardes nationales et à la construction des fortifications de Paris, qui semblèrent alors à plusieurs, malgré les protestations de M. Thiers, plutôt destinées à contenir la capitale qu'à la défendre (29 juillet-10 septembre 1840).

On semblait devoir être prêt à entrer en campagne au printemps suivant; on parlait d'une descente en Italie, pour effrayer l'Autriche. Mais ni le roi ni la majorité du Conseil ne partageaient ces vues belliqueuses. Après six mois d'agitations stériles, après des *casus belli* hautement posés et restés sans effet, après le bombardement de Beyrouth par les Anglais et l'*ultimatum* du 8 octobre, suivi, le 25, du rappel de la flotte, M. Thiers, dont la démission avait été deux fois donnée et deux fois reprise, se retira définitivement, le 29 octobre, aimant mieux laisser le champ libre à M. Guizot que de subir plus longtemps la responsabilité d'une semblable situation. Dans la discussion de l'Adresse, au risque de découvrir la couronne, il s'excusa assez clairement de son inaction sur le mauvais vouloir royal. « Si le 29 octobre a remplacé le 1er mars, dit-il, dans la séance du 25 novembre, c'est parce que le 1er mars n'a pu obtenir les mesures qu'il jugeait nécessaires. »

Tombé du pouvoir, M. Thiers se réfugia dans les lettres et reprit ses grands travaux d'historien. Après avoir raconté comment le pays avait conquis ses libertés pendant la Révolution, il voulut montrer ce qu'il en avait fait sous le Consulat et l'Empire. Il se prépara à cette seconde tâche comme à la première : il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre, soit pour explorer les champs de bataille, soit pour puiser, dans les chancelleries, des notes et des renseignements (1841-1845). A son retour, il publia deux premiers volumes (mars 1845), dont l'apparition était attendue, en France et à l'étranger, comme un événement. Jamais écrivain n'eut à sa disposition un plus riche trésor de documents authentiques, de papiers originaux, et ne puisa de plus près l'histoire à ses sources. Divisé en livres dont chacun porte un nom particulier, le nom du fait dominant, le nouvel ouvrage devait former vingt volumes.

Si le premier monument historique de M. Thiers était l'œuvre d'une jeunesse déjà puissante, l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1862, 20 vol. in-8; plus. édit.), parut l'œuvre d'une maturité vigoureuse. Pensée et écrite avec modération, calme et liberté d'esprit, elle était moins dramatique, mais plus abondante. La grande figure de Napoléon dominait tout, sans tout absorber. On s'apercevait, à l'infinité des détails, de la multitude de matériaux que l'auteur avait rassemblés, et, malgré la rapidité de l'exposition, le désir d'être complet entraînait à des longueurs. Le style, toujours simple (M. Thiers se disait amoureux de la simplicité), aussi clair et aussi net, avait de temps en temps encore de ces négligences qui sentent l'improvisation. En citant un passage de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, dans un de ses messages au Corps législatif, l'empereur Napoléon III affecta de donner à l'auteur la qualification d'historien national. En 1861, l'ouvrage fut proposé par l'Académie française pour le prix biennal de 20 000 fr., fondé par l'empereur, et cette désignation fut ratifiée par tout l'Institut. M. Thiers accepta cet honneur, mais il fit abandon des 20 000 fr. à l'Académie, pour en consacrer le

revenu à la fondation d'un nouveau prix, portant son nom.

Pendant les trois premières années consacrées à ce vaste travail, M. Thiers n'avait reparu à la tribune que pour soutenir, en 1842, la loi de régence qui excluait la duchesse d'Orléans. Il rentra dans la lutte à propos de la discussion de l'adresse, en janvier 1844 : il fit une critique amère du ministère Guizot et lui reprocha son impuissance. Chef du centre gauche, il essaya de rallier l'opposition dynastique. Traitant toutes les thèses populaires, il parla contre l'accroissement du pouvoir des jésuites (2 mai 1845); sur les droits de l'Université, violés par une ordonnance (21 février 1846); sur les incompatibilités des fonctions publiques avec le mandat législatif (16 mars 1846). Dans ce dernier débat surtout, il s'éleva à une grande hauteur. « Serions-nous donc réduits, s'écria-t-il, à n'avoir que la fiction du gouvernement représentatif? Ah! il fallait nous le dire en juillet 1830! » Comme autrefois Laffitte, M. Thiers en était aux regrets.

Sans paraître aux banquets réformistes de 1847, qu'il n'approuvait pas, il n'en prit pas moins part à l'agitation libérale. Il y excitait par l'organe du *Constitutionnel*; il y contribua surtout par ses discours dans la session mémorable de 1848, la dernière de la monarchie de Juillet. Jamais il ne fut plus éloquent ni plus agressif. Il parla sur les finances, sur la politique extérieure; il protesta, au nom de l'humanité, contre les massacres de la Gallicie, le bombardement de Palerme, etc.; il reprocha au gouvernement une coupable condescendance à l'égard de l'Autriche et son indifférence à l'égard de l'Italie; il critiqua sa politique dans l'affaire du Sonderbund et le mit au défi de demander à la France un seul homme et un seul écu pour marcher sur Berne; il déclara enfin « qu'il était du parti de la Révolution, en Europe, et qu'il ne trahirait jamais sa cause » (janvier-février 1848).

M. Thiers avait reconquis sa popularité. Dans les cercles, dans les cafés, on lisait à haute voix ses discours, comme, en 1830, ses articles du *National*. Néanmoins, quand le ministère interdit le banquet du XII[e] arrondissement, il fut d'avis qu'il fallait y renoncer. Il voulait que l'opposition donnât sa démission collective. Appelé aux Tuileries, dans la nuit du 23 au 24 février, il fut chargé par le roi de former, avec M. Odilon Barrot, un nouveau ministère. Après avoir donné l'ordre de suspendre le feu, il adressa aux citoyens de Paris une proclamation où il prenait pour devise : « Liberté! ordre! union! réforme! » Il était neuf heures. La veille, cette proclamation eût peut-être tout calmé. A ce moment, Paris se couvrait de barricades, et *la République!* était le mot d'ordre des insurgés. En butte aux violences et aux injures de la foule, et voyant qu'il ne suffisait plus à la situation, M. Thiers donna sa démission. Il ne parut à la Chambre que pour déclarer qu'il n'y avait plus rien à faire.

Après la proclamation de la République, croyant « la royauté bien finie », il envoya son adhésion au gouvernement provisoire, et se présenta aux élections pour la Constituante, dans le département des Bouches-du-Rhône, « ne voulant pas, disait-il, rester étranger aux destinées nouvelles de son pays »; il n'entendait « désavouer aucune de ses opinions antérieures, tout en contribuant à fonder l'ordre nouveau sur des bases solides et durables. » Il échoua aux élections générales; mais le 4 juin suivant, il fut élu par quatre départements, la Seine, la Seine-Inférieure, l'Orne et la Mayenne. Il opta pour la Seine-Inférieure, qui l'avait nommé, en remplacement de M. de Lamartine, avec plus de 60 000 voix. Son élection

1866), ses discours sur l'état de nos finances, lors de la discussion des budgets. Il appartenait à la minorité de l'opposition, tout en se séparant d'elle sur quelques questions capitales, comme la question romaine (discours du 13 avril 1865).

Les discussions de politique étrangère faisaient de lui, cependant, l'adversaire le plus redouté du gouvernement. Son discours du 3 mai 1866, sur la politique prussienne depuis la guerre des duchés, eut le plus grand effet sur toute la Chambre, qui applaudit vivement aux dispositions pacifiques qu'il exprimait, au milieu des menaces de conflagration universelle. L'empereur y répondit personnellement, deux jours après, par son discours d'Auxerre, où il protestait avec éclat de sa haine contre les traités de 1815. Les événements d'Allemagne accomplis, M. Thiers reprit l'histoire de notre politique en Europe dans un autre discours fameux, qu'il conclut par ces mots: « Il ne reste plus de fautes à commettre. » Il s'appliqua aussi à combattre les errements financiers du baron Haussmann dans l'administration municipale de Paris (février 1869); puis se montra, à la veille des élections générales, le grand adversaire du système des candidatures officielles (avril 1869).

Sa réélection à Paris, au mois de mai suivant, fut vivement combattue, et par l'administration qui lui opposa M. Devinck, et par le parti démocratique, sollicité par la candidature révolutionnaire du comte d'Althon-Shée. Un premier tour de scrutin sans résultat donna, sur 32 683 votants 13 333 voix à M. Thiers, contre 10 404 obtenues par M. Devinck et 8721 par M. d'Althon-Shée. Au second tour, M. Thiers fut élu, par 15 912 voix contre 9262, données au candidat officiel et 5741 au candidat de l'opposition radicale qui n'avait pas cru devoir, suivant les usages suivis en cas de ballottage, retirer sa candidature. Dans le nouveau Corps législatif. M. Thiers ne se signala d'abord que par sa très ardente opposition aux traités de commerce fondés sur les principes de libre échange, dont il avait été de tout temps l'inflexible adversaire; son grand discours du 24 janvier en faveur du système protectionniste, à propos de l'enquête commerciale, resta sans action sur la majorité, qui nomma une commission d'enquête, sous l'inspiration des idées contraires à celles de l'orateur. Élu cependant membre de cette commission, M. Thiers refusa d'en faire partie.

Le premier cabinet parlementaire du 2 janvier 1870, formé par M. E. Ollivier, trouva d'abord dans M. Thiers, qui comptait des amis personnels parmi ses membres, un appui sympathique et comme une sorte de protection. Mais lorsque l'Empire voulut chercher une sanction à ses tentatives libérales dans un nouveau plébiscite, il fut du petit nombre de députés qui combattirent cette entreprise, dans la Chambre et devant le pays. Il fut bientôt mis autrement en évidence par l'opposition qu'il fit, avec une très faible minorité du Corps législatif, au funeste projet de guerre contre la Prusse à propos de l'incident Hohenzollern. Le principal discours qu'il prononça contre cette déclaration de guerre (15 juillet) fut accueilli par les interruptions et les injures les plus violentes: elles eurent leur écho dans Paris, et un comité des électeurs du XVI[e] arrondissement se forma pour protester contre la conduite de leur député, en « la qualifiant avec indignation d'antifrançaise, antinationale, antipolitique » et en « le sommant de donner sa démission. » En même temps des meneurs excitaient une certaine populace à des violences contre sa maison de la place Saint-Georges, dont la Commune devait plus tard ordonner la destruction. La guerre engagée, M. Thiers en suivit la marche avec autant d'intérêt que de compétence, et l'on a dit que, de sa villégiature de Trouville (Calvados), il adressa à l'empereur des notes stratégiques dont il ne put être fait aucun usage.

La rapidité de nos revers ramena les crises politiques. Au milieu des plaintes orageuses que souleva au sein du Corps législatif l'imprévoyance dévoilée du gouvernement, M. Thiers repoussa la proposition Kératry tendant à mettre en accusation le maréchal Lebœuf, tout en montrant clairement que l'échec de la France retombait sur les hommes et non sur le pays (11 août). Plus tard il soutint énergiquement une autre proposition du même député, ayant pour objet d'adjoindre neuf membres du Corps législatif au comité de défense formé par le ministère. Aux dernières heures de l'Empire, le 4 septembre, quand, sous l'impression du désastre de Sedan, on réclamait de toutes parts la déchéance, M. Thiers fut l'auteur d'une proposition qui tendait à rendre le pays à lui-même par ces deux articles: « Article 1[er]. Une commission de défense nationale « est instituée par le Corps législatif. — Art. 2. « Une Constituante sera nommée aussitôt que les « circonstances le permettront. » Le comte de Palikao se ralliait à ce projet, dont l'Assemblée adoptait l'urgence, lorsque le Corps législatif dut se retirer devant l'unanimité du sentiment qui réclamait la chute immédiate de l'Empire.

Quoique M. Thiers n'eût pas voulu suivre jusqu'au bout le mouvement d'où était sorti le gouvernement provisoire de la Défense nationale, il se tint néanmoins à sa disposition pour aller tenter des efforts diplomatiques auprès des grandes puissances européennes, et obtenir d'elles, sinon un appui, du moins une intervention utile en vue de la paix. Le 13 septembre, il partit de Paris avec une mission dans ce sens pour Londres. Le 19, il revenait auprès de la Délégation de Tours, et, deux jours plus tard, il repartait pour Vienne et Saint-Pétersbourg, sans compter Florence, siège encore du gouvernement italien. Partout M. Thiers fut accueilli par de grandes marques de considération pour sa personne et de sympathie pour la France; mais il ne put décider aucune cour à une action efficace en faveur d'une nation précipitée du haut d'une prospérité menaçante par de foudroyants revers. Toute la France suivait avec anxiété les pérégrinations de son négociateur. Rentré à Tours le 21 octobre, M. Thiers fut autorisé à faire à M. de Bismarck des ouvertures relatives à un armistice, et partit, le 26, avec un sauf-conduit, pour Paris et Versailles. Ces douloureuses excursions au milieu de nos campagnes ravagées par la guerre, de notre capitale assiégée et de nos résidences royales occupées victorieusement par l'ennemi, ne purent aboutir à l'objet tant désiré : l'armistice avec élection d'une Assemblée nationale, parce que le gouvernement prussien y mettait pour condition que Paris ne serait pas ravitaillé pendant sa durée, condition jugée inacceptable par le gouvernement de la Défense nationale. Le récit de la mission de M. Thiers fut l'objet d'une note remise, le 9 novembre, aux représentants des puissances étrangères.

Les rigueurs de la famine à Paris et les ravages croissants de la guerre en province forcèrent bientôt de subir l'armistice avec les clauses les plus rigoureuses, et la France put enfin procéder à l'élection d'une Assemblée chargée de négocier la paix. M. Thiers se vit porté spontanément candidat dans une foule de départements, et, le 8 février 1871, fut élu, à de fortes majorités, dans vingt-six, dont voici les noms : Basses-Alpes, Aude, Bouches-du-Rhône, Charente-Inférieure,

Cher, Dordogne, Doubs, Drôme, Finistère, Gard, Gironde, Hérault, Ille-et-Vilaine, Landes, Loire, Loir-et-Cher, Loiret, Lot-et-Garonne, Nord, Orne, Pas-de-Calais, Saône-et-Loire, Seine, Seine-Inférieure, Seine-et-Oise, Vienne. Il opta pour Paris où, malgré le succès de nombreuses candidatures radicales, il était passé avec 102 945 voix. Il en avait obtenu 225 115 dans le Nord.

Sous l'influence de ces multiples élections et du sentiment public qu'elles manifestaient, M. Thiers, le 17 février, fut élu par l'Assemblée nationale, à la presque unanimité, chef du pouvoir exécutif, avec mission de choisir les ministres et de les présider. Le 19, il composa son premier cabinet, dans lequel, par une transaction conforme aux circonstances, il fit entrer les hommes du gouvernement de la Défense nationale qui avaient donné des preuves de modération au milieu des entraînements révolutionnaires, et des représentants des idées monarchiques, en majorité dans l'Assemblée. C'étaient : MM. J. Favre, aux affaires étrangères; Ernest Picard, à l'intérieur; J. Simon, à l'instruction publique; Dufaure, à la justice; Lambrecht, au commerce; Le Flô, à la guerre; Pothuau à la marine; Pouyer-Quertier, aux finances, et de Larcy aux travaux publics. Dès le 21, M. Thiers repartait pour Versailles avec la mission douloureuse de négocier une paix dont les conditions ne pouvaient être que funestes. Le 26, après les plus pénibles débats, il en arrêtait les préliminaires avec le prince de Bismarck, et le lendemain, il retournait à Bordeaux et en présentait l'exposé déplorable à l'Assemblée, qui se débattait en vain contre la nécessité de subir cette énorme rançon de cinq milliards et la perte cruelle de deux de nos plus patriotiques provinces. M. Thiers terminait son discours, souvent entrecoupé de larmes, par ces paroles qui peignent parfaitement son attitude dans les situations décisives : « J'ai engagé ma responsabilité, il faut engager la vôtre. Tous nous devons prendre notre part de responsabilité. » Les préliminaires de paix furent adoptés, le 1er mars, par 546 voix contre 107, après un des plus remarquables discours que M. Thiers eût faits sur la situation et les ressources militaires de la France.

Depuis ce moment, la part du nouveau chef du pouvoir de la République française devint tout à fait prépondérante dans les événements qui forment l'histoire de notre pays. Soit par entraînement de caractère, soit par la conscience de sa supériorité sur les hommes qui l'entouraient et le sentiment raisonné des services que lui permettait de rendre son expérience universelle, M. Thiers se mêla, s'associa, s'imposa presque à toutes les parties de l'administration et du gouvernement, à l'étude, à la décision, à l'exécution, en toutes choses. Politique intérieure et extérieure, législation, finances, commerce, diplomatie, questions militaires, il possédait tout; il portait dans l'exposition des matières les moins accessibles une incomparable clarté. D'autre part, son empressement à accepter la responsabilité avec le pouvoir ne lui permettait pas de se contenter de l'apparence de l'autorité ou de garder un rôle secondaire dans l'action. Aussi l'intervention directe et personnelle de M. Thiers dans toutes les affaires ne cessa de se faire sentir, et les luttes de tribune dans lesquelles il se jeta, malgré ses soixante-quinze ans, avec une ardeur juvénile et toute nerveuse, l'accentuèrent encore davantage.

Il faudrait donc reprendre ici toute l'histoire de ces deux années, si remplies de malheurs et d'efforts féconds, pour dire tout ce que M. Thiers tenta ou fit pour le relèvement de la France, par une suite de transactions entre les principes,

les passions, [illegible]
semblaient [illegible]
pays. C'est [illegible]
à Versailles, par [illegible]
demandaient [illegible]
ville [illegible]
contre la Commune, [illegible]
rieuse du 18 mars, [illegible]
toutes les difficultés [illegible]
ment de l'ordre [illegible]
aux flammes. [illegible]
traité de paix avec l'Allemagne, [illegible]
tions que l'état de [illegible]
de certaines grandes villes [illegible]
vainqueur d'y apporter [illegible]
gration aussi [illegible]
français [illegible]
la majorité monarchique de l'Assemblée [illegible]
tion de la République, [illegible]
villes et le sens des [illegible]
la dissolution de toutes [illegible]
gée impérieusement par [illegible]
plie avec des ménagements [illegible]
difficultés et les périls. [illegible]
d'un emprunt de [illegible]
émissions, dont la [illegible]
souscrite quatorze fois. [illegible]
de ces grandes opérations [illegible]
tion successive et rapide [illegible]
l'ennemi. C'est, à l'extérieur, [illegible]
gereuses complications [illegible]
de l'Italie, l'ardeur des [illegible]
pour les intérêts temporels [illegible]

Au milieu de toutes ces [illegible]
le succès desquelles M. Thiers [illegible]
leté, une éloquence et [illegible]
survint la fameuse proposition [illegible]
conséquence le changement [illegible]
voir exécutif en celui de président [illegible]
(30 août 1871) : modification [illegible]
par les considérants de la loi [illegible]
au fond, parce qu'elle [illegible]
l'État et lui assurait [illegible]
l'Assemblée. Malgré ces [illegible]
sentiments entre M. Thiers [illegible]
rent ni moins fréquents ni [illegible]
menace de la démission [illegible]
primer, en les signalant [illegible]
nourries contre lui. [illegible]
éclatèrent, le 20 janvier 1872 [illegible]
réellement sa démission [illegible]
témoignages de déférence [illegible]
rent de retirer; ce fait [illegible]
de l'instabilité dont [illegible]
avoir écarté le danger, [illegible]
la poursuite de [illegible]
puissance de leurs [illegible]
des manifestes des prétendants [illegible]
ouvertement [illegible]
elle, à la République [illegible]

Une cause sérieuse [illegible]
du président avec l'Assemblée [illegible]
opinions personnelles [illegible]
politique, de douane et de [illegible]
l'adversaire irréconciliable [illegible]
M. Thiers obtint, [illegible]
dénonciation des traités [illegible]
pher les principes, et il [illegible]
plus vives résistances, [illegible]
tecteur, dans la mesure [illegible]
après les résolutions [illegible]
L'impôt sur les matières premières [illegible]
de longs mois, le [illegible]
idées anciennes [illegible]
les nouvelles [illegible]
blée. Un autre sujet de [illegible]
question militaire. M. Thiers [illegible]

[illegible] service obligatoire universel auquel
[illegible] majorité de l'Assem-
[illegible] principe, mais
[illegible] qui tendaient à l'annuler;
[illegible], au fait de soldats, c'était
[illegible] la qualité, et pour obtenir
[illegible] un long séjour sous les
[illegible] que les finances d'aucun
[illegible] d'imposer à tous les citoyens.
[illegible] diverses concessions faites à la
[illegible] la loi militaire, demanda encore
[illegible] cinq ans au moins de service dans
[illegible] et pas content de soutenir sa
[illegible] savants discours, crut
[illegible] à ce propos la ques-
[illegible] (10 juin 1872). C'est ainsi qu'il
[illegible] la plénitude d'un pouvoir qui
[illegible] compatible avec la souveraineté si
[illegible] par lui de l'Assemblée na-
[illegible] lui fit sentir plus d'une fois
[illegible] notamment en décidant, à propos
[illegible] que les membres en seraient
[illegible] et non par le pouvoir exécutif,
[illegible] parmi les conseillers qu'une
[illegible] des candidats agréables
[illegible]. Malgré ces manifestations dans
[illegible] d'une opposition timide dans les
[illegible] président de la République française
[illegible] sans constitution, un pou-
[illegible] qu'aucun souverain constitution-
[illegible], et il le fit servir, avec un succès
[illegible] relèvement de la France.

[illegible] entre M. Thiers et les
[illegible] un caractère d'hostilité déclarée,
[illegible] le Message qu'il lut, le 13 novem-
[illegible] de l'Assemblée, et où, après
[illegible] tableau de notre situation au dedans
[illegible] il conviait tous les amis du pays
[illegible] la République. « La
[illegible], disait-il; elle est le gouver-
[illegible] pays, vouloir autre chose serait
[illegible] révolution et la plus redoutable de
[illegible]: « La République sera con-
[illegible] elle ne sera pas. » Pendant que ce
[illegible] accueilli par l'opinion libérale avec
[illegible], et par les gouvernements étran-
[illegible] sympathie, le mécontentement qu'il
[illegible] la droite se traduisit, par une
[illegible] de M. Changarnier à propos de
[illegible] à Grenoble par M. Gambetta sur
[illegible] des nouvelles couches sociales, par
[illegible], sur l'initiative de M. Audren de
[illegible] commission chargée de préparer
[illegible] au Message, enfin et surtout par
[illegible] de la célèbre commission des Trente,
[illegible] tâche de régler les attributions des
[illegible] et les conditions de la responsa-
[illegible] (5 décembre). Cette commis-
[illegible] 13 membres de la droite, se
[illegible] interdire la tribune à M. Thiers,
[illegible], comme compensation, un veto
[illegible], sur de lui en rendre l'accès diffi-
[illegible] son intervention dans les
[illegible] conditions et formalités que le spi-
[illegible] qualifiait de « chinoise-
[illegible] longue suite de négociations et
[illegible], de résistances et de con-
[illegible] des débats parlementaires pleins
[illegible] la droite reprochait au président de
[illegible] et où celui-ci répondait qu'il n'était
[illegible] assez maison pour être un man-
[illegible] les mains de l'Assemblée » (3 fé-
[illegible] la loi sur les attributions des pouvoirs
[illegible] votée, le 13 avril, par 407 voix
[illegible] qui elle était dirigée, ne
[illegible] la subir.
[illegible] pourtant encore, à l'égard de

M. Thiers, u[illegible]
Le 11 mars 1[illegible]
apportée à l[illegible]
traité signé l[illegible]
territoire, un[illegible]
rant « que M.[illegible]
trie. » Mais l[illegible]
loi municipal[illegible]
la mairie cen[illegible]
M. Barodet fu[illegible]
tés radicaux, [illegible]
ment de la Se[illegible]
nistre de M. T[illegible]
rodet fut élu, [illegible]
de 45 000 voix [illegible]
servatrice « fu[illegible]
malgré les eff[illegible]
que l'élection [illegible]
les partis lui [illegible]
municipalités [illegible]
à l'envi de ch[illegible]
la libération [illegible]
millions allue[illegible]
peu un rema[illegible]
mant « un p[illegible]
valeur. » Le 1[illegible]
formé, sous la[illegible]
comprenant, a[illegible]
Léon Say, Te[illegible]
noms nouveaux[illegible]
le jour même, [illegible]
comportait l'éle[illegible]
celle d'une Cha[illegible]
tribution du po[illegible]
République. E[illegible]
ses amis porta[illegible]
signés par 30[illegible]
soutint son in[illegible]
battue par M.[illegible]
adressé, confor[illegible]
sident de l'As[illegible]
il demandait à [illegible]
cussion fut re[illegible]
tout ménageme[illegible]
saires, M. Thie[illegible]
dans le vote qu[illegible]
l'approbation [illegible]
s'adressant, po[illegible]
même, lui [illegible]
l'Empire. » La[illegible]
se termina par[illegible]
blâme présent[illegible]
l'appoint des se[illegible]
dirigé par M.[illegible]
344. M. Thiers[illegible]
lui permettait [illegible]
retraite de l'As[illegible]
diatement sa d[illegible]
tres (24 mai 18[illegible]

Pendant que[illegible]
le pays avec [illegible]
narchiques a[illegible]
prenait place [illegible]
salué par les [illegible]
nimes applaud[illegible]
d'ailleurs, et [illegible]
discussion [illegible]
(3 mars 1874[illegible]
Mais son influ[illegible]
rable; lorsque [illegible]
par ses soins, [illegible]
bre 1873), les [illegible]
titude, les o[illegible]
en foule de [illegible]
France ou à l[illegible]
démonstration[illegible]
bles ovations. [illegible]

toire universel auquel
; majorité de l'Assem-
corder le principe, mais
i tendaient à l'annuler;
fait de soldats, c'était
ualité, et pour obtenir
1 long séjour sous les
t les finances d'aucun
oser à tous les citoyens.
concessions faites à la
taire, demanda encore
moins de service dans
ontent de soutenir sa
avants discours, crut
nt à ce propos la ques-
1872). C'est ainsi qu'il
itude d'un pouvoir qui
avec la souveraineté si
lui de l'Assemblée na-
sentir plus d'une fois
en décidant, à propos
s membres en seraient
par le pouvoir exécutif,
les conseillers qu'une
les candidats agréables
ces manifestations dans
position timide dans les
la République française
ans constitution, un pou-
souverain constitution-
t servir, avec un succès
nt de la France.
re M. Thiers et les
ère d'hostilité déclarée,
u'il lut, le 13 novem-
Assemblée, et où, après
notre situation au dedans
tous les amis du pays
nt la République: « La
-il; elle est le gouver-
ouloir autre chose serait
t la plus redoutable de
La République sera con-
s pas. » Pendant que ce
ar l'opinion libérale avec
s gouvernements étran-
mécontentement qu'il
t se traduisit, par une
angarnier à propos du
le par M. Gambetta sur
s couches sociales, par
ative de M. Audren de
n chargée de préparer
, enfin et surtout par
ommission des Trente,
ler les attributions des
nditions de la responsa-
cembre). Cette commis-
embres de la droite, se
la tribune à M. Thiers,
compensation, un veto
n rendre l'accès diffi-
intervention dans les
et formalités que le spi-
ualifiait de « chinoise-
suite de négociations et
de résistances et de con-
s parlementaires pleins
prochait au président de
ci répondait qu'il n'était
ion pour être un man-
de l'Assemblée » (3 fé-
attributions des pouvoirs
le 13 avril, par 407 voix
qui elle était dirigée, ne
iber.
nt encore, à l'égard de

M. Thiers, un élan passager de reconnaissance. Le 17 mars 1873, à la suite de la communication apportée à la tribune par M. de Rémusat, du traité signé le 15 pour l'évacuation anticipée du territoire, un vote d'acclamation eut lieu, déclarant « que M. Thiers avait bien mérité de la patrie. » Mais bientôt un nouvel incident surgit: La loi municipale du 4 avril 1873 ayant supprimé la mairie centrale de Lyon, le maire dépossédé, M. Barodet fut porté, comme candidat des comités radicaux, à une élection partielle du département de la Seine et opposé à M. de Rémusat, ministre de M. Thiers et son ami particulier. M. Barodet fut élu, le 27 avril, par une majorité de plus de 45 000 voix, et cet échec de la « République conservatrice » fut exploité à outrance par la droite, malgré les efforts de M. Thiers pour démontrer que l'élection de Paris n'avait pas la portée que les partis lui attribuaient, et au moment où les municipalités de toute la France lui adressaient à l'envi de chaleureuses félicitations au sujet de la libération du territoire dont les derniers millions allaient être soldés, la majorité lui imposa un remaniement du ministère, en réclamant « un pouvoir fort, résolument conservateur. » Le 19 mai, un nouveau cabinet était formé, sous la présidence de M. Casimir Périer, comprenant, avec MM. Dufaure, de Rémusat, Léon Say, Teisserenc de Bort et Cissey, deux noms nouveaux, MM. Waddington et de Fourtou; le jour même, un projet de loi était déposé qui comportait l'élection d'un Sénat de 265 membres, celle d'une Chambre de 500 représentants et l'attribution du pouvoir exécutif au président de la République. En même temps, M. de Broglie et ses amis portaient à la tribune une interpellation signée par 300 membres. Le 23, M. de Broglie soutint son interpellation qui fut d'abord combattue par M. Dufaure; puis M. Thiers ayant adressé, conformément à la nouvelle loi, au président de l'Assemblée, un Message par lequel il demandait à être entendu, la suite de la discussion fut renvoyée au lendemain. Dégagé de tout ménagement par l'appui même de ses adversaires, M. Thiers déclara hautement qu'il verrait dans le vote qui allait suivre la condamnation ou l'approbation de sa vie politique personnelle et s'adressant, pour finir, au duc de Broglie lui-même, lui prédit qu'il serait « le protégé de l'Empire. » La lutte, plus ardente que jamais, se termina par le vote d'un ordre du jour de blâme présenté par M. Ernoul et qui, grâce à l'appoint des seize membres du groupe républicain dirigé par M. Target, recueillit 360 voix contre 344. M. Thiers, sans invoquer la loi Rivet qui lui permettait de garder le pouvoir jusqu'à la retraite de l'Assemblée elle-même, envoya immédiatement sa démission avec celle de ses ministres (24 mai 1873).

Pendant que cette nouvelle était accueillie par le pays avec stupeur, celui que les journaux monarchiques appelaient « le sinistre vieillard, » prenait place au centre gauche de l'Assemblée, salué par les trois fractions de la gauche d'unanimes applaudissements (29 mai). Il siégea peu d'ailleurs, et ne prit la parole que dans une discussion technique, le système des fortifications (9 mars 1874), sans faire prévaloir ses idées. Mais son influence n'en resta pas moins considérable; lorsque la libération du territoire, préparée par ses soins, fut un fait accompli (5 septembre 1873), les adresses, les témoignages de gratitude, les offrandes patriotiques lui arrivèrent en foule de tous les points, et ses voyages en France ou à l'étranger devinrent l'occasion des démonstrations les plus flatteuses et de véritables ovations. Ses moindres discours, ses libres

et familières conversations, ses lettres, répandus par la presse libérale, servaient avec autorité la cause des institutions républicaines.

Lors des élections sénatoriales du 30 janvier 1876, M. Thiers refusa toute candidature, sauf celle que lui offrit le territoire de Belfort où il fut nommé. Il se représenta néanmoins, aux élections de la Chambre des députés, dans le IXe arrondissement de Paris, où il fut élu par 10 399 voix contre 5923, recueillies par M. Daguin, président du tribunal de commerce. Il opta pour la Chambre. Il n'y prit la parole que pour combattre la proposition Laisant sur la durée du service militaire obligatoire. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés qui votèrent un ordre du jour de blâme contre le ministère de Broglie-Fourtou, et, à la veille de la dissolution de la Chambre, le 16 juin, un passage d'un discours de M. de Fourtou, faisant honneur à l'Assemblée nationale de l'accomplissement de la libération du territoire valut au promoteur de cette grande œuvre une dernière ovation aussi spontanée qu'éclatante : toute la majorité se leva et se tourna vers l'ancien président en s'écriant : « Le véritable libérateur du territoire, le voilà ! » Après la dissolution, M. Thiers, l'un des premiers inspirateurs de l'union de toutes les fractions du parti républicain, avait préparé, en vue des élections du 14 octobre, un long manifeste qui s'adressait moins à ses électeurs du IXe arrondissement qu'au pays tout entier. Il en avait à peine rédigé la première partie, à Saint-Germain-en-Laye, où il était venu passer le reste de l'été, lorsque le 3 septembre au matin, il fut frappé, en déjeunant, d'une attaque d'apoplexie. Il expira quelques heures plus tard.

Cette fin causa en France et dans l'Europe entière une profonde sensation. Tandis que quelques-uns des organes bonapartistes laissaient éclater une joie cynique, et se répandaient en insultes contre celui dont la mort, dans une telle crise, semblait anéantir les chances de triomphe du parti républicain, la plupart des souverains adressaient à Mme Thiers des condoléances auxquelles se joignaient par milliers les adresses les plus émues. Dès le lendemain, M. de Fourtou faisait signer au maréchal de Mac-Mahon un décret portant que les funérailles de son prédécesseur auraient lieu aux frais de l'État, dans l'église des Invalides. Mme Thiers déclara aussitôt qu'elle ne pouvait accepter, que si on la laissait libre de régler le convoi, et devant cette exigence, le décret fut rapporté. M. Guibert, archevêque de Paris, refusa l'autorisation nécessaire pour célébrer les obsèques dans une autre paroisse que celle à laquelle appartenait M. Thiers. Elles eurent lieu, le 8 septembre, dans la petite église de Notre-Dame-de-Lorette, au milieu d'une innombrable affluence qui accompagna le cercueil jusqu'au Père Lachaise où des discours furent prononcés par MM. Jules Grévy, Jules Simon, Silvestre de Sacy et Vuitry. Malgré les centaines de milliers d'assistants, l'ordre ne fut pas un instant troublé. Quelques jours après, la publication, par les soins de M. Mignet, du suprême manifeste électoral de son illustre ami, exerçait une dernière influence sur le résultat inespéré des élections du 14 octobre. Depuis lors, les témoignages de la reconnaissance publique se sont encore produits à diverses reprises ; le nom de M. Thiers a été donné aux rues et boulevards d'une foule de villes ; quelques-unes lui ont voté et érigé des statues. Celle que lui a élevée la ville de Nancy, a été inaugurée avec une solennité particulière, en avril 1879. Il lui en est dressé une, en ce moment, à Saint-Germain (19 septembre 1880).

M. Thiers, promu grand officier de la Légion d'honneur le 27 avril 1840, est devenu grand-croix, comme chef de l'État, le 21 février 1871. Il a été fait dignitaire d'une foule d'ordres étrangers.

Outre les deux grands ouvrages historiques de M. Thiers et les autres livres que nous avons déjà cités, on a encore de lui : *Law et son système de finances* (Paris, br., 1826, [illegible]), *la Monarchie de 1830* (broch. in-8, Paris, 1831), apologie de la révolution de Juillet ; *Congrès de Vienne* (2e édit., 1853, in-18) ; un grand nombre d'articles politiques ou littéraires dans le *Globe* (1824), l'*Encyclopédie progressive* (1826), la *Revue française* (1829), la *Revue des Deux Mondes* (1840), etc. Il a été donné une édition spéciale de ses *Discours au Corps législatif* (Tours, 1867, in-18). Après sa mort, une publication complète des *Discours parlementaires de M. Thiers* a été faite par sa veuve, avec le concours de M. Calmon (1879-1880, tomes I-IX). Parmi les principales publications dont M. Thiers a été l'objet, nous citerons les anciennes *Études historiques sur la vie privée, politique et militaire de M. A. Thiers*, par M. Alex. [illegible] (1846, 2 vol. in-8), puis *le Gouvernement de M. Thiers* par M. Jules Simon (1878, 2 vol. in-8), [illegible] suite d'articles en cours de publication dans la *Nouvelle Revue*, par M. E. Spuller (1880).

THIERSCH (Henri-Guillaume-[illegible]), [illegible] religieux allemand, né à Munich, [illegible] 1817, fit ses études de philologie dans sa ville natale et de théologie à Erlangen. Il professa successivement de 1838 à 1849 à Bâle, à Erlangen et à Munich et abandonna l'enseignement, après un voyage en Angleterre, pour se livrer à la propagande de l'irvingianisme, secte religieuse [illegible] répandue en Angleterre, en Écosse, en [illegible] et qui poursuit le retour à la communauté chrétienne primitive.

On a de lui des écrits divers, *Grammaire élémentaire de la langue hébraïque* ([illegible]) ; *Du Point de vue historique dans la critique du Nouveau Testament* (Versuch zur Herstellung des historischen Standpunkts für, etc. ; Ibid., 1845) ; *Leçons sur le Protestantisme et le Catholicisme* (Vorlesungen ueber, etc. ; Ibid., 1846, 2 vol. ; 2e édit., 1848) ; *Histoire de l'Église au temps des Apôtres* (Geschichte der Kirche im apost. Zeitalter, Francfort, 1857) ; *les Destinées de la Grèce depuis la guerre de l'indépendance jusqu'à l'époque actuelle* (Griechenlands Schicksale, etc. Ibid., 1863) ; *Vie d'une famille chrétienne* ([illegible] Familienleben, Ibid., 1876) ; *les Origines de l'histoire sainte* (die Anfänge der heilig. Geschichte, Bâle, 1876), etc.

THIERSCH (Charles), médecin allemand, frère du précédent, né à Munich, le 20 avril 18[illegible], commença ses études de médecine dans sa ville natale, et les poursuivit à Berlin, à [illegible] et à Paris. Pendant la guerre des duchés, [illegible] en qualité de chirurgien, fut [illegible] teur d'anatomie pathologique à Munich [illegible] en 1854, professeur de chirurgie à Erlangen [illegible] il passa, en 1867, à Leipzig. Pendant la guerre franco-prussienne il fut médecin en chef du 12e corps d'armée.

Parmi ses travaux insérés dans [illegible] ciaux ou publiés séparément il faut citer : *Recherches sur le développement des organes génitaux internes* (Untersuchung über die Entwickelung der innern Genitalien, [illegible]) ; [illegible] *expérimentale sur la contagion du choléra* [illegible] couronné par l'Académie de Paris ; *le Cancer épithélique* (der Epithelialkrebs, Leipzig, [illegible], atlas), etc.

THIERSCH (Louis), peintre allemand, frère des précédents, né au même lieu, le 12 avril 1825, suivit quelque temps les cours de l'université, puis se consacra à la peinture et entra à l'Académie de Munich. Après un séjour de trois ans à Rome, où son attention fut attirée par les anciennes mosaïques, il se rendit à Athènes en 1852, y devint professeur à l'École des beaux arts et fut chargé de la décoration de l'église de l'ambassade russe, dans le style byzantin. Il exécuta les fresques de l'église grecque de Vienne et décora dans le genre stéréochromique les chapelles des grands-ducs Michel et Nicolas à Pétersbourg. Il se fixa à Munich en 1864. A part ses autres travaux dans les églises ou chapelles de Munich, de Bade, etc., On cite de M. L. Thiersch quelques tableaux : *Caron conduisant les âmes*, *la Marche triomphale de Bacchus*, *la Plainte de Thétis*, appartenant au baron de Sina ; *Saint Paul prêchant à Athènes*, à l'Hôtel de ville de cette capitale, et des *Portraits*.

THIESSÉ (Jules-Théodore), député français, né à Niort (Deux-Sèvres), le 6 décembre 1833, est fils d'un homme de lettres, devenu préfet sous la monarchie de Juillet. Ancien juge au tribunal de commerce de Gournay, propriétaire à Forges, il avait été secrétaire de 1860 à 1866, du baron Leroy, préfet de la Seine-Inférieure. Aux élections du 20 février 1876, il se présenta, dans l'arrondissement de Neufchâtel, comme candidat républicain, et fut nommé par 10 391 voix, contre 6778 obtenues par le marquis de Roys représentant sortant et candidat monarchiste. Il siégea au centre gauche, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies, qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 10 140 voix sur 18 249 votants. Il est conseiller général de la Seine-Inférieure, pour le canton de Forges.

THIRION-MONTAUBAN (Stephen-Albert), député français, né à Paris, le 23 septembre 1843, est le fils du ministre plénipotentiaire de la république Dominicaine, mort en 1876, et gendre de M. Magne. Secrétaire d'ambassade sous l'Empire, il fut chef de cabinet de son beau-père, au ministère des finances, après le 24 mai 1873 et se présenta sous son patronage, aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Bergerac. Élu par 8481 voix contre 4658 obtenues par le candidat républicain, il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et après l'acte du 16 mai 1877, soutint de son vote le cabinet de Broglie. Il a été réélu le 14 octobre suivant par 8243 voix. M. Thirion-Montauban représente le canton de Villefranche-de-Longchapt au Conseil général de la Dordogne.

THIRLWALL (rév. Connop), historien et pair ecclésiastique d'Angleterre, né le 11 février 1797, à Stepney (Middlesex), fils d'un recteur du comté d'Essex, étudia au collège de la Trinité à Cambridge, y resta quelque temps comme répétiteur, puis embrassa la carrière du barreau et fut reçu avocat, en 1825, par la Société de Lincoln's-Inn. Après trois années d'exercice, il renonça à cette profession, étudia la théologie (1828) et devint ministre. Son premier rectorat fut celui de Kirby Underdale dans le Yorkshire. Il revint ensuite à l'enseignement et fut nommé examinateur aux universités de Cambridge et de Londres. En 1840, le rév. Thirlwall fut élevé au siège épiscopal de Saint-Davids, qui donne droit à la pairie et dont le revenu annuel est de 4500 livres (112 000 fr.). La même année il acheva de publier sa grande *Histoire de la Grèce* (History of Greece, 1840; nouv. édit., 1856, 8 vol. in-8), pour laquelle il a mis largement à contribution les travaux épars de l'Allemagne et qui lui a fait beaucoup de réputation dans son pays. A la Chambre des Lords, il vota ordinairement avec le parti libéral. — Il est mort à Londres, le 27 juillet 1875.

THIRON (Charles-Jean-Joseph), acteur français, est né à Paris, en 1831. Fils d'un bonnetier, il fut destiné, malgré lui, au commerce et placé en peu de temps, dans une dizaine de maisons. Il entra ensuite au Conservatoire des arts et métiers, pour étudier le dessin industriel, échoua aux examens pour l'école d'Angers, et se fit enfin recevoir, en 1848, au Conservatoire de déclamation. Il y obtint un accessit en 1849, un premier prix en 1850, et en sortit pour débuter à l'Odéon. Remercié par le directeur Bocage, pour cause d'incapacité et d'exiguïté de taille, il voyagea, pendant trois ans, avec Mlle Rachel, et parcourut l'Angleterre, la Russie, l'Allemagne et l'Italie. Dans l'intervalle d'un congé, il débuta avec honneur, au Théâtre-Français, mais n'y obtint pas d'engagement. En 1854, il rentra à l'Odéon où une suite de succès, dus à la rondeur et au naturel de son jeu, lui firent acquérir l'un des premiers rangs. M. Thiron y trouva ses principaux rôles dans *la Jeunesse* de M. Ém. Augier, *Madame de Montarcy* et *Hélène Peyron*, de M. L. Bouilhet, *l'Usurier du village*, de M. A. Rolland, l'une de ses meilleures créations, *le Mur mitoyen*, de M. Éd. Pailleron, *le Raisin*, de M. Roger de Beauvoir, *les Relais*, de M. L. Leroi, *les Parasites*, de M. Rasetti (1865). En janvier 1869, il entra à la Comédie-Française, débuta, non sans éclat, dans le théâtre de Molière, se produisit avec succès dans le répertoire ancien et moderne, et fut admis, en 1872, au nombre des sociétaires.

THIRY (François-Augustin), général français, sénateur, né le 24 février 1794, à Nancy (Meurthe), fut reçu à l'École polytechnique en 1810, il en sortit dans l'artillerie en 1812. Capitaine dans les derniers jours de 1813, il servit, pendant la Restauration, dans le 1er régiment à cheval et fut employé à Paris. Officier d'ordonnance du roi et officier de la Légion d'honneur après 1830, il ne devint cependant chef d'escadron qu'en 1834. Lieutenant-colonel du 1er régiment d'artillerie en 1840, colonel du 9e, le 3 avril 1845, général de brigade, le 2 décembre 1850, il commanda l'artillerie à Toulouse. Général de division, le 29 août 1854, il commanda en chef l'artillerie de l'armée de Crimée. Maintenu dans le cadre d'activité en 1859, il fut, le 16 août de la même année, nommé sénateur. Il a été promu grand officier de la Légion d'honneur, le 22 septembre 1855. — Le général Thiry est mort à Nancy, le 20 décembre 1875.

THISTED (Waldemar-Adolphe), poète et romancier danois, connu sous le pseudonyme d'*Emmanuel de Saint-Hermidad*, né à Aarhuus, le 28 février 1815, est fils aîné d'un pasteur, auteur de nouvelles et de plusieurs ouvrages de religion. Après avoir passé l'examen théologique en 1840, il fonda à Skanderborg un établissement d'éducation qu'il dirigea jusqu'en 1844. Il fit ensuite un voyage en Allemagne et en Suisse, et à son retour il obtint une place de maître à l'École des arts et métiers de sa ville natale (1846). Grâce à un subside que lui accorda le roi en 1849, il visita de nouveau l'Allemagne, et parcourut l'Italie, qu'il a décrite dans plusieurs de ses romans. Il obtint depuis une place de professeur au lycée de sa ville natale, qu'il occupa jusqu'en 1870. Ses ouvrages, dont le premier parut en

1834, sous le titre d'*Étrennes* (Nytaarsgave), sont cités comme moraux et religieux.

Il a publié depuis deux poèmes : *le Cœur du désert*, en douze chants (Œrkenens Hjerte; Copenhague, 1850), et *la Fiancée*, en neuf chants (Bruden, 1851); des scènes dramatiques, sous le titre : *le Danemark subsiste* (Danmark bestaaer; 1849); enfin des romans et des esquisses de voyages : *Une Excursion dans le Sud* (En vandring i Syden, 1843); *la Femme de mer, épisode de la vie de mon grand-oncle* (Havfruen; 1846), *Perdu et gagné* (Tabt og vunden, 1849, 2 vol.); *Contes, esquisses et traditions* (Eventyr, Skizzer og Sagen, 1850), dont une partie avait déjà paru dans *Kjoebenhavnsposten*, et dans *Gœa*, en 1847; *Épisodes d'une vie de voyage* (Episoder fra et Reiseliv; 1850, par lettres); *Mosaïques romaines*, lettres (Romerske mosaiker, 1851); *Aquarelles napolitaines* (Neapolitaniske Aquareller, 1853, 2 vol.); *Chez soi et en voyage* (Hjemme og paa Vandring; 1854), récits; *l'Ile des Sirènes* (Sirenernes Œ, 1853, 2 vol.); *le Trésor de famille* (1854). La plupart de ces écrits ont été traduits en allemand. M. Thisted a lui-même traduit en danois plusieurs des romans de M. Alexandre Dumas et rédigé *le Nord, revue de la littérature française* (Copenhague, 1845).

THOEL (Jean-Henri), jurisconsulte allemand, né à Lubeck, le 6 juin 1807, fit son droit à Leipzig et à Heidelberg, et fut professeur à Rostock et à Goettingue. Après avoir siégé au centre gauche de l'Assemblée nationale allemande, de 1848 à 1849, il fut juge au tribunal supérieur de Lubeck, conseiller d'État (1860) et conseiller supérieur de justice (1872). Connu par ses travaux sur le droit commercial et le droit maritime, il fit partie à trois reprises de la commission des jurisconsultes, chargée d'élaborer un code de droit commercial allemand.

On cite de lui, entre autres ouvrages : *le Droit commercial* (das Handelsrecht; Goettingue, 1re partie, 1841, 5e édit. 1875; 2e partie, 1848, 4e édit. 1878); *Esquisse d'un règlement commercial pour le Mecklembourg* (Entwurf einer Wechselordnung für M., Rostock, 1847); *Introduction au droit allemand privé* (Einleitung in das deutsche Privatrecht: Goettingue, 1851); *Législation pratique du droit commercial et des effets de commerce* (Praxis des Handelsrechts und Wechselrechts; Leipzig, 1re partie 1874).

THOLUCK (Frédéric-Auguste-Gottreu), théologien protestant allemand, né à Breslau, le 30 mars 1799, fils d'un orfèvre et destiné d'abord à la profession paternelle, obtint de suivre son goût pour les sciences et alla achever ses études académiques à Berlin. Il y cultiva les langues orientales, puis se tourna, sous l'influence de Néander, vers la théologie, dont il devint professeur titulaire à Halle en 1826, au retour d'un voyage exécuté aux frais du gouvernement prussien, en Hollande et en Angleterre. En 1843, il fut nommé membre du consistoire de Magdebourg, où il devint conseiller supérieur en 1867. — Il est mort à Halle le 9 juin 1877.

M. Tholuck a exercé une grande influence en Allemagne par son enseignement, par ses prédications et par ses écrits, dont voici les principaux : *la Vraie Consécration du sceptique* (Wahre Weihe des Zweiflers; 1834, nombreuses éditions), réfutation du livre de de Wette, traduite dans plusieurs langues, notamment en français; *Commentaire pratique des Psaumes* (Prakt. Comm. zu den Psalmen, 1843); *Commentaire de l'Évangile de saint Jean* (Comm. zum. Ev. Joh., nombreuses éditions); *Authenticité de l'histoire évangélique* (Glaubwürdigkeit der ev. Geschichte, 18[illegible], réfutation de l'*Histoire de Jésus* de M. Strauss; *Mélanges et écrits apologétiques* (Vermischte Schriften, grösstentheils apolog. Inhalts: 18[illegible], 2 vol.); *Introduction à l'histoire du rationalisme* (Vorgeschichte des Ration., 1853, 1re partie); *la Foi luthérienne avant et pendant la Guerre de Trente Ans* (Lebenszeugen der luth. Kirche aus allen Staenden, vor, etc.; Berlin, 18[illegible]); *Heures de recueillement* (Stunden der Andacht; Gotha, 7 édit. 1866), traduit en français, etc.; sans compter plusieurs publications de [illegible] sur la littérature orientale, des écrits [illegible] et surtout un grand nombre de Sermons (Predigten, 1838-1851, t. I-VI). M. Tholuck a donné une édition générale de ses Œuvres (Werke, Gotha, 1863-1873, t. I-XI).

THOMAS (Mgr Léon-Benoît-Charles), prélat français, est né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 29 mai 1826. Précédemment vicaire général d'Autun, il a été nommé évêque de la Rochelle et Saintes, par décret du 17 janvier 18[illegible], préconisé le 27 mars, et sacré à Autun le 1[illegible] mai suivant. Il a reçu la dignité de prélat assistant au trône pontifical, et a été fait chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1869.

THOMAS (Jean-Alfred), médecin et député français, né à Saint-Masmes, le [illegible], et fils d'un cultivateur, étudia la médecine avec succès, fut reçu docteur en 18[illegible], devint professeur d'anatomie et de physiologie à l'École préparatoire de Reims en 1858, puis professeur de clinique interne. Pendant la guerre de 1870, il établit à Reims et dans le département de la Marne un service entre les comités [illegible]ques, qui permettait de se tenir en communication continuelle avec le gouvernement de la Défense nationale. Dénoncé à l'ennemi, il fut arrêté et emprisonné dans la forteresse de [illegible]bourg, où il se trouvait encore lorsqu'il fut nommé représentant à l'Assemblée nationale, par [illegible] voix. Il siégea à la gauche républicaine, vota tous les projets de loi ou mesures propres à consolider le régime républicain et [illegible] les lois constitutionnelles. Réélu dans la 1re circonscription de Reims, le 20 février 1876, par [illegible] voix contre 7700 partagées entre ses deux concurrents monarchistes, il reprit sa place à gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il échoua aux élections du 14 octobre suivant avec [illegible] voix, contre 9608 obtenues par le candidat officiel M. Rœderer; l'élection de ce dernier ayant été invalidée les deux concurrents se [illegible] le 7 juillet 1878, et M. Thomas fut élu par [illegible] voix sur 18 505 votants.

THOMAS (Frédéric), avocat et littérateur français, né à Castres (Tarn), le 5 janvier [illegible], étudia le droit dans cette ville, et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Lauréat de l'Académie des Jeux floraux, il collabora à divers recueils tels que *la Revue du Midi* et *la France méridionale*, et fonda, en 1833, un journal littéraire, [illegible], puis un journal politique, *la Patrie*, qui [illegible] un procès en Cour d'assises; il se défendit lui-même par un plaidoyer en vers, et [illegible]. Le procureur général prit le journaliste en [illegible]tion et l'envoya à Carrel, avec une lettre de recommandation. M. Fr. Thomas vint à Paris en 18[illegible], se fit inscrire au tableau de la Cour royale, et écrivit successivement dans *la Minerve*, *le Figaro*, *la Presse*, et dans les journaux de droit. Il a écrit en collaboration une douzaine de pièces de théâtre

tre, et composa plusieurs romans, parmi lesquels nous citerons : *Un Coquin d'oncle* (1840, 2 vol. in-8) et *la Chanson des trois capitaines*, insérée dans la *Bibliothèque des feuilletons*. En 1848, il alla s'établir à Castres, où il fonda *l'Électeur du Tarn*. Il revint, en 1854, reprendre à Paris ses travaux littéraires et la profession d'avocat. Depuis longtemps membre et rapporteur du comité de la Société des gens de lettres, il a été élu président, en décembre 1868, après la démission de M. Jules Simon, et maintenu deux fois dans ces fonctions aux élections suivantes (mars 1869 et 1870). Nommé préfet du Tarn, le 6 septembre 1870, il occupa ce poste jusqu'au 16 mars de l'année suivante. Conseiller général dans le canton de Castres, depuis le 8 octobre 1871, il fut porté, comme candidat républicain, aux élections législatives du 20 février 1876, dans la 1re circonscription de Castres, obtint, au premier tour de scrutin une minorité de 4800 voix et échoua au scrutin de ballottage avec 7841 voix. Le 12 janvier 1880, il a été nommé conseiller de préfecture de la Seine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 25 avril 1847.

De 1855 à la fin de 1857, M. Fr. Thomas a rédigé un recueil mensuel intéressant, *les Petites causes célèbres*, qui parut par livraisons in-32, et formait, en 1858, 9 volumes. Chargé aussi à la même époque, dans *l'Estafette*, de la chronique judiciaire, il a fait *le Courrier du palais*, dans *la Presse* jusqu'en 1859, puis dans *l'Audience* et dans *le Siècle*. Il a publié *les Vieilles lunes d'un avocat: Premier quartier* (1863, in-8) ; *Dernier quartier des vieilles lunes d'un avocat* (1869, in-18) ; *Du Châtiment et de la réhabilitation* (1873, in-8).

THOMAS (Pierre-Émile), publiciste français, né à Paris, en 1822, fut élève de l'École centrale des arts et manufactures, reçut, à sa sortie, le diplôme d'ingénieur civil, et professa, en 1846, l'économie rurale à l'Athénée de Paris. Après les journées de Février 1848, il fut appelé par M. Marie à la périlleuse direction des ateliers nationaux. Le 27 mai, peu de jours après l'avènement de M. Trélat au ministère des travaux publics, il se vit enlevé et conduit à Bordeaux sous le prétexte d'une « mission » qui n'existait que dans le *Moniteur* du lendemain. Vers la fin de 1848, M. Émile Thomas fut chargé d'aller étudier la question du travail libre aux colonies; il rédigea ensuite le journal *le Dix-Décembre*, et revint, en 1851, à ses travaux d'ingénieur.

On a de lui un volume important, sous le titre d'*Histoire des ateliers nationaux* (1848, in-8); *Rapport sur la réorganisation du travail libre et l'immigration européenne aux Antilles* (1849); *Des Conditions vraies de la science économique, de la théorie de la rente et du principe de population* (1850) ; la traduction de l'ouvrage de M. Banfield, *sur l'Organisation de l'industrie* (1852), et divers articles sur la liberté commerciale.

THOMAS (Charles-Louis-Ambroise), compositeur français, membre de l'Institut, né à Metz, le 5 août 1811, et fils d'un professeur de musique de cette ville, avait déjà fait d'assez fortes études de violon et de piano, lorsqu'il fut admis au Conservatoire en 1828. Élève de Zimmermann pour le piano, de Dourlen pour l'harmonie et l'accompagnement, de Lesueur pour la composition, il reçut aussi les conseils de Kalkbrenner et de M. Barbereau. En 1829, il obtint le premier prix de piano, en 1830, le premier prix d'harmonie, et en 1832 le premier grand prix de composition musicale. Après trois ans d'études en Italie, il revint en France et fit représenter successivement à l'Opéra-Comique, avec des alternatives de succès et d'échec : *la Double échelle* (1837) ; *le Perruquier de la Régence* (1838) ; *le Panier fleuri* (1839); *Carline* (1840); *le Comte de Carmagnola* (1841); *le Guerillero* (1842); *Angélique et Médor* (1843); *le Caïd* (1849). *le Songe d'une nuit d'été* (1850); *Raymond* (1851); *la Tonelli* (1853); *la Cour de Célimène* (1855); *Psyché* (1856); *le Carnaval de Venise* (1857); *le Roman d'Elvire* (1860); *Mignon* (1866); *Gilles et Gillotin* (1874), etc. Mais ce fut pour le Grand-Opéra qu'il écrivit son œuvre capitale, *Hamlet* (9 mars 1868), qui obtint un très grand succès et fut accueillie avec une égale faveur dans toute l'Europe et aux États-Unis. Il a arrangé aussi en grand opéra son opéra-comique de *Mignon*, pour le théâtre de Bade, et il fut joué sous cette forme par les artistes les plus renommés sur les scènes lyriques de l'Allemagne et à Saint-Pétersbourg. En 1839, il avait donné à l'Opéra, avec M. Benoist, le ballet de *la Gipsy*.

A part ces compositions dramatiques, qui, plus ou moins riches sous le rapport de l'invention, révèlent toutes une heureuse facilité et un sentiment habile du goût du public, M. Ambroise Thomas a produit plusieurs œuvres de musique instrumentale, des *Fantaisies*, des *Nocturnes*, des *Rondos*, un *Requiem* écrit à Rome, etc. Il a remplacé Spontini comme membre de l'Académie des beaux-arts en 1851 et M. Auber comme directeur du Conservatoire, le 8 juillet 1871. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845, il a été fait officier, le 3 juillet 1858, et commandeur, le 3 août 1868.

THOMAS (Félix), architecte, peintre et voyageur français, né à Nantes, le 29 septembre 1815, entra à l'École polytechnique en 1834 et à l'École des beaux-arts, en 1837, comme élève de Hip. Le Bas, et suivit aussi les leçons de Gleyre. Il remporta diverses médailles et le grand prix d'architecture au concours de 1845, sur un *Projet de cathédrale*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par l'envoi du *Temple de Neptune*, étude faite à Pæstum en 1849, et admise à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1851, il fut chargé, avec M. V. Place, d'une mission scientifique et artistique en Babylonie. Il a rapporté de nombreux dessins et de précieux documents sur ces contrées inconnues, dont il préparait la *Description pittoresque*.

Outre les nombreux dessins relatifs à cet ouvrage, qu'il a exposés au Salon de 1859, nous devons mentionner ceux qu'il a donnés au Salon de 1865 et qui ont rapport à un projet de restaurations des ruines découvertes à Khorsabad, par M. Victor Place; ils ont reparu à l'Exposition universelle de 1867. Parmi les tableaux qu'il a exposés, nous citerons: *Une Ferme dans la campagne de Rome*, *les Dunes d'Escoublac*, *Entrée de la rivière de Nantes* (1861); *le Portau*, *Vue d'une mosquée persane*, *Visite du pacha de Mossoul aux fouilles de Khorsabad* (1863); *Bords du Tibre*, *Vue prise dans l'île de Noirmoutiers* (1864); *Vue d'Ostie*, *l'Anse des étangs* (1865); *Environs d'Alcamo* (Sicile), *Environs de Pornic* (1866), *Bords de la Néra*, *Chevaux au pâturage* (1868); *les Roches Scironiennes*, *Pâturages dans les dunes de Saint-Michel* (Loire-Inférieure), etc. M. Félix Thomas a obtenu une médaille de 2e classe en 1859, une médaille en 1865 et une 3e médaille à l'Exposition de 1867. Il a été aussi décoré de la Légion d'honneur en 1867. — Il est mort dans sa ville natale, le 15 avril 1875.

THOMAS (Gabriel-Jules), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1824, suivit l'atelier de M. Dumont et l'École des beaux-arts,

où il remporta le grand prix, au concours de 1848, sur ce sujet : *Philoctète partant pour Troie.* De retour de Rome, en 1855, il a exposé : *Orphée*, statue, *Soldat spartiate rapporté à sa mère*, bas-relief ; *Attila* (1857) ; *Ève* (1859) ; *Virgile*, appartenant au ministère d'État (1861), qui a figuré aussi à l'Exposition universelle de 1867 ; *Lucien Bonaparte*, prince de Canino ; *la Mort de saint Étienne*, tympan de l'église de Saint-Étienne du Mont (1864) ; *Mlle Mars*, statue en marbre (1865), qui a reparu à l'Exposition de 1867 ; *Jeune guerrier* (1866) ; *Tête d'étude*, un *Portrait* (1869) ; *la Pensée*, statue en marbre (1870) ; *les Quatre Parties du monde*, statues en bois (1872), pour la banque de France à Toulouse ; *Christ en croix*, bronze (1876) ; *Perraud, statuaire*, buste en plâtre, et *P. Lorain*, buste en marbre (1877) ; *Mgr Landriot*, statue en marbre (1880), pour la cathédrale de la Rochelle, etc.

M. Gabriel Thomas a obtenu une 3e médaille en 1857, une 1re en 1861 et une 1re à l'Exposition universelle de 1867, un rappel de 1re médaille à l'Exposition de 1878 et la médaille d'honneur au Salon de 1880. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 29 décembre 1875, en remplacement de Barye. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867.

THOMAS (Frederick-William), romancier américain, né à Providence le 25 octobre 1808, alla habiter en 1830 Cincinnati, et y débuta dans la carrière littéraire par un poème intitulé : *l'Émigrant*, ou *Réflexions en descendant l'Ohio* (the Emigrant, 1833). Il fit paraître ensuite plusieurs romans, où sont décrites avec vérité et intérêt la vie et les mœurs de l'ouest des États-Unis ; les principaux sont : *Clinton Bradshaw* (1835) ; *Est et Ouest* (East and West, 1836) ; *Howard Pinckney* (1840), etc. Il a écrit encore un conte en vers : *le Hêtre* (the Beechen tree) et d'autres poésies estimées.

THOMAS (Édouard), orientaliste anglais, né à Londres, le 31 décembre 1813, fils et petit-fils de médecins distingués, ne suivit point la carrière traditionnelle de sa famille mais entra de bonne heure au service de la Compagnie des Indes, comme commis aux écritures. Il compléta en même temps ses études à l'institution de Haileybury et partit pour les Indes en 1832. Après un assez court voyage en Angleterre, nécessité par sa santé, il devint juge à Delhi, puis juge supérieur des territoires de Saugor et de Nerbudda. Ayant obtenu sa retraite, il put se livrer à l'étude des antiquités orientales, et ses travaux, très appréciés du monde savant, lui valurent le titre de membre de la Société royale de Londres, de diverses sociétés asiatiques ou orientales de l'Europe et celui de correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (3 janvier 1873).

On a de M. Thomas : *Époques de la dynastie Gupta* (1855) ; *Numération indienne* (Indians numerals, 1863), dans le *Journal de la Société asiatique* de Paris ; *Inscriptions, sceaux et coins sassaniens* (Early Sassanian inscriptions, seals and coins, 1868) ; *the Cronicles of the Pathan Kings of Delhi* (1875) ; *Anciens poids indiens* (Ancient indian weights), introduction de l'ouvrage paru en 1877, *la Numismatique internationale orientale*. On lui doit en outre une édition revue et augmentée de ses propres recherches des *Essais sur les antiquités indiennes* (Essays on indian antiquities, 1858, 2 vol.), de James Prinsep.

THOMAS (Alexandre), peintre belge d'origine allemande, né à Malmedy (Prusse), vers 1820, alla se fixer, jeune encore, à Bruxelles. Il y a exécuté, entre autres tableaux, commandés ou acquis par le gouvernement belge, [illegible] *pendant la nuit de la condamnation de* [illegible], toile très remarquée à l'Exposition universelle de Paris en 1855, et qui a valu à son auteur une 3e médaille ; *la Vierge au Calvaire*, à l'Exposition de 1867.

THOMPSON (révérend Robert-Archer), [illegible] religieux anglais, né en 1821, à Durham, reçut une première éducation scientifique dans sa ville natale et vint la compléter, en 1844, à [illegible]. Il entra dans les ordres, fut quelque temps attaché à l'observatoire de Durham, obtint ensuite le vicariat de Louth et celui de [illegible] dans le voisinage de Lincoln. On a de lui [illegible] un volume d'*Observations astronomiques* [illegible] publié aux frais de l'université de Durham ; un *Recueil de sermons* (1853) et un *Essai philosophique* qui a mérité le premier des [illegible], de la valeur de 1800 liv. (45000 fr.).

THOMPSON (sir Henry), chirurgien anglais, né à Framlingham, le 6 août 18[illegible], fit ses études médicales à l'université de Londres, devint chirurgien de l'hôpital du collège de [illegible] en 1853 et professeur de clinique [illegible] en 1866. Appelé auprès de l'ex-empereur Napoléon III pour une opération de [illegible], il se vit accusé d'avoir causé la mort de son client, mais n'eut pas de peine de se justifier. Membre de la Société de chirurgie de Paris et [illegible], chirurgien honoraire du roi de Belgique, il a été créé chevalier en 1867.

On cite de sir H. Thompson : *Pathologie et traitement de l'étranglement de l'urèthre* [illegible], *Anatomie normale et pathologique de la prostate* (1860), mémoires couronnés par le Collège des chirurgiens de Londres ; *Lithotomie et lithotritie pratique* (1863) ; *Leçons sur les maladies des voies urinaires* (1868 ; 3e édit. 187[illegible]), traduit en français par MM. Hue et Gignoux [illegible] ; *Traité pratique des maladies des voies urinaires*, traduit par les mêmes (1874, in-8 [illegible]).

THOMS (William-John), antiquaire anglais, né à Westminster, le 16 novembre 18[illegible], fut employé au secrétariat de l'hospice de Chelsea, et dans ses loisirs traita divers points d'histoire dans la *Quarterly Review* et autres recueils [illegible]. Outre plusieurs notices insérées dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de Londres et d'Edimbourg, il a publié une *Collection des anciens romans en prose* (a Collection of early prose romances ; 1828, 3 vol.) ; *Légendes de* [illegible] (Lays and Legends ; 183[illegible]), *le Livre de la cour* (Book of the court ; 183[illegible]) ; une édition des *Anecdotes et traditions* (183[illegible]), *Reynard le renard* de Caxton (1844), *Trois notes sur Shakespeare* (1865), *la Princesse polonaise de* [illegible] et des réimpressions de manuscrits et d'ouvrages anciens et enfin en 18[illegible] [illegible] *l'homme*. Il a, plus tard, fondé [illegible] revue fort curieuse sous le titre de *Notes et questions* (Notes and queries) qu'il [illegible] en 1873, et qui passa aux mains de [illegible]. Nommé en 1838 membre de la Société des antiquaires anglais, il devint ensuite [illegible] de la Société de Camden et fut associé [illegible] d'étranger aux Sociétés d'antiquaires d'Edimbourg et de Copenhague.

THOMSON (Gaston-Arnold-Marie), député français, né à Oran, le 29 janvier 184[illegible], [illegible] rédacteurs du journal *la République française* depuis 1873, lorsqu'il fut élu député de Constantine au scrutin de ballottage, dans une élection partielle, le 26 avril 1877, sous le patronage [illegible]

M. Gambetta. Quelques jours après, il faisait partie des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de M. de Broglie. Réélu, le 14 octobre, par 6497 voix, il se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine et fut membre de plusieurs commissions importantes. On cite de lui, l'*Herzégovine, géographie, histoire*, etc. (1878, in-8). — Son frère, M. Charles Thomson, a été préfet de la Drôme et du Doubs (1880).

THOMSON (William), prélat et pair ecclésiastique d'Angleterre, né à Whitehaven, le 11 février 1819, fut élevé à Shrewsbury, puis suivit les cours de l'université d'Oxford. Entré dans les ordres en 1843, pasteur et prédicateur à Guilford et à Oxford, et plus tard, chapelain ordinaire de la reine il fut nommé, en 1861 à l'évêché de Bristol, d'où il passa, un an après, à l'archevêché d'York, siège, dont le revenu annuel est évalué à 250 000 francs.

A part ses sermons et lettres pastorales, on cite de M. W. Thomson, un traité de logique pure et appliquée, sous le titre : *An Outline of the necessary laws of thought*, très répandu en Amérique; puis *Crime and its excuses* (1855), et des articles dans le *Dictionnaire de la Bible* de Smith.

THOMSON (sir William), physicien anglais, né à Belfast, en juin 1824, fils d'un professeur de mathématiques, commença ses études sous la direction de son père et les termina, en 1845, à l'université de Cambridge. Nommé professeur de physique à Glasgow en 1846, il se livra à d'heureuses et importantes recherches sur l'électricité et la chaleur. Après le succès de l'immersion du câble transatlantique, auquel il avait beaucoup contribué, il fut créé chevalier (knight bachelor), en 1866, et obtint les plus hautes distinctions scientifiques, dans la Grande-Bretagne et à l'étranger. Il a été élu associé étranger de l'Institut de France, le 3 décembre 1877.

Directeur du *Cambridge and Dublin mathematical Journal* de 1845 à 1853, sir W. Thomson y inséra ses premiers travaux, notamment sur la *Distribution de l'électricité par les conducteurs sphériques*. On cite en outre : *Sur les Propriétés électrodynamiques des métaux* (1855); *Théorie mathématique de l'élasticité; Densité de la terre; Mémoires réunis sur l'électricité statique et le magnétisme* (1872); *Navigation* (1876); *Abord causé par la vibration; Effets thermaux des fluides en mouvement* et un *Traité de physique* (1866). On lui doit aussi l'invention de divers instruments, tels que : l'électromètre en quart de cercle, l'électromètre portatif, le galvanomètre miroir, le siphon enregistreur, etc.

THOMSON (Charles WYVILLE), naturaliste anglais, né à Bonsyde, le 5 mars 1830, fit ses études à l'université d'Edimbourg et professa dès 1850 les sciences naturelles au collège d'Aberdeen, à celui de Cork et à Belfast. En 1868, les vaisseaux de l'État *Lightming* et le *Porcupine*, furent mis à sa disposition pour opérer des dragages et étudier la faune des profondeurs de l'océan Atlantique. Ses sondages amenèrent la découverte de plusieurs espèces inconnues d'animaux inférieurs, sans compter d'intéressantes observations sur la température de la mer et les courants. Nommé à son retour, à la fin de 1870, professeur à l'université d'Edimbourg, il fut mis, deux ans après, à la tête d'une expédition scientifique à bord du vaisseau *le Challenger*. Il traversa l'océan Atlantique, pénétra aussi loin que possible, dans les régions antarctiques, visita l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'archipel malaisien et explora l'océan Pacifique. Il débarqua en Angleterre, le 27 mai 1876, après avoir parcouru en trois ans et six mois 68 000 lieues anglaises. Il reçut alors le titre de chevalier et diverses distinctions honorifiques des universités. La première partie de ses explorations, de 1868 à 1870, parut en 1873 sous le titre : *les Abîmes de la mer* (Depths of the Sea) et fut traduite en français par M. Lortet (1874, gr. in-8, avec cartes et gravures). La seconde partie a été publiée à Londres en 1877.

THONISSEN (Jean-Joseph), économiste belge, né à Hasselt, le 21 janvier 1817, étudia le droit et fut reçu avocat; après avoir été chargé de fonctions administratives ou judiciaires, il fut attaché en 1847 comme professeur de droit criminel à l'université catholique de Louvain. Il a été élu membre de la Chambre des représentants. Ses travaux l'ont fait nommer en 1855 membre de l'Académie de Bruxelles et, en 1869, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *le Socialisme et ses promesses* (1850, 2 vol.); *le Socialisme dans le passé* (1851, 3 vol.); *le Socialisme depuis l'antiquité jusqu'à la Constitution française du 14 janvier 1852* (1852, 2 vol.); *Principes d'économie politique* (1854); *Histoire de Léopold et de la Belgique sous son règne* (1855-1856, 4 vol. in-12; 2e édit., 1861, 3 vol.); *Léopold Ier* (1860), *De la Prétendue nécessité de la peine de mort* (Louvain, 1864, broch. in-8, plus. édit.); *Étude sur l'histoire du droit criminel des peuples anciens* (Bruxelles, 1869, 2 vol. in-8); *Mélanges d'histoire, de droit et d'économie politique* (Ibid., 1873, in-8); *la Constitution belge annotée* (Ibid., 1876, in-8), dont une nouvelle et plus récente édition a été en plusieurs points modifiée conformément à l'esprit du *Syllabus*; *le Droit pénal de la république athénienne* (Ibid., 1876, in-8), etc.

THORBECKE (Jean-Rodolphe), homme d'État et publiciste néerlandais, né le 15 janvier 1798, à Zwolle, fit de brillantes études à l'Athénée illustre d'Amsterdam, puis à Leyde, où il fut reçu docteur en 1820, et obtint un subside pour aller étudier aux universités d'Allemagne. D'abord professeur particulier à Giessen, puis à Gœttingue, il fut appelé en 1825 à la chaire de politique de l'université de Gand. Obligé de la quitter en 1830, il devint professeur de droit à l'université de Leyde. Il fut chargé en 1844, avec sept délégués, de proposer un projet de constitution que le roi rejeta comme trop libéral. Membre de la première Chambre depuis 1840, il ne fut pas réélu en 1845. Mais, le 18 mars 1848, il fut placé à la tête d'une commission de revision de la constitution, et réussit à faire voter un projet analogue à celui de 1844.

Élu dans plusieurs districts membre des États généraux, M. Thorbecke fut, le 30 octobre 1849, appelé à former un ministère, le composa des membres appartenant au parti constitutionnel progressiste, et introduisit successivement, avec le concours des Chambres, des réformes importantes. Mais l'opposition que rencontrèrent ses projets relatifs à l'enseignement public et aux établissements de charité, les dissensions qui s'élevèrent entre les catholiques et les protestants occasionnèrent la dissolution du ministère (14 avril 1853) et la démission de M. Thorbecke, qui, réélu à la seconde Chambre, ne cessa plus de faire partie du Corps législatif. Il fut rappelé au ministère avec le portefeuille de l'intérieur, à la fin de janvier 1862. Conduit par des dissentiments sur la question des colonies à donner sa démission en janvier 1866, il redevint, dans la Chambre des

députés, l'un des chefs du parti libéral et se signala dans les plus importantes discussions. Il se montra très inquiet, pour les petits États, des conséquences de la politique prussienne après la victoire sur l'Autriche et éleva contre l'inexécution du traité de Prague des protestations qui eurent en Allemagne du retentissement (janvier 1870). Au mois de mai 1868, le roi avait chargé M. Thorbecke de former un cabinet; il n'avait pas réussi à réunir autour de lui des hommes politiques l'acceptant pour président du conseil et forma un cabinet qui eut pour président M. Fock. Il fut encore, pour la troisième fois, ministre de l'intérieur, du 4 janvier 1871 au 2 mai 1872. — Il est mort à la Haye le 4 juin 1872.

On cite de lui : *Opinions sur le droit politique* (Bedenkingen aangaande het Regt an den Staat, Amsterdam, 1826); *Des Changements du système politique en Europe résultant de la Révolution française* (Over de Verandering van het algemeene Staten, etc., 1830); *De la Nécessité de reconnaître l'indépendance de la Belgique* (Over de erkenning, etc.); *Remarques sur la loi fondamentale* (Aanteekening op de Grondwet); *Essai de revision de la constitution* (Proeve van herziene Grondwet). Il a réuni, en 1860, un choix d'anciens articles sous le titre d'*Esquisses historiques* (hist. Sketsen), et ses discours politiques : *Parlementaire redevoeringen* (1867-1870, 6 vol.).

THORBURN (Robert), peintre écossais, né à Dumfries, en 1818, fut à quinze ans envoyé à Édimbourg, où il étudia dans l'atelier de sir W. Allan; il remporta un des premiers prix de l'Académie écossaise et vint se faire inscrire en 1836 aux cours de l'Académie de Londres. En 1837, il débuta par deux *portraits* anonymes; en 1838, il envoya à l'exposition de l'Académie huit *miniatures*, toutes de personnages titrés. A peine âgé de vingt ans, il devenait le rival de Ross et de Newton, les peintres favoris du grand monde. Dès 1845, M. Thorburn obtint la commande d'un portrait du *prince Albert*; il peignit ensuite *la Duchesse de Mecklembourg-Strélitz*, les *Enfants du roi des Belges* (1847), *la reine Victoria* (1848), ladies *Vane*, *Grosvenor*, etc. C'est dans les groupes qu'il déploie de préférence ses belles qualités d'agencement et de coloris; nous citerons : *la Famille de mistress Norton* (1844), *la Marquise de Waterford*, *la Vicomtesse Canning* (1845) *la Duchesse de Buccleugh*, ladies *Scott*, *Balfour*. On a vu de lui à Paris, en 1855, les admirables miniatures de *lady Lindsay et sa sœur*, et de *mistress Sydney Herbert et ses enfants*, qui ont valu une médaille de première classe à cet artiste si renommé dans son pays, par la grâce, la légèreté, le dessin correct et le sentiment profond de ses compositions. Il n'a envoyé qu'une seule toile à l'Exposition de 1867, *la Madeleine*.

THORESEN (Anne-Madeleine KROGH, dame), femme de lettres norvégienne, née à Fridericia (Danemark) en 1819, épousa un pasteur norvégien, et publia dans la langue de son mari des ouvrages en prose et en vers, qui dénotaient une connaissance profonde de la vie populaire et se distinguaient par le charme de la description de la nature sauvage de son pays d'adoption. A part un recueil de poésies, qui eut plusieurs éditions, on cite d'elle plusieurs volumes de nouvelles : *Fortoellinger* (1863); *Signes historiques* (1864); *Jolen i Siljedalen* (1868); *Tableaux des côtes ouest de la Norvège* (Billeder fra vestkysten af Norge, 1872); *Nyère Fortoellinger* (1873), etc.

THORNTON (William-Thomas), économiste anglais, né 14 février 1813, à Burnham (comté de Buckingham), résida à Malte depuis [illegible] fut procureur et consul général à Constantinople en 1835. Employé depuis 1836 dans les [illegible] de la Compagnie des Indes orientales [illegible] coré de l'ordre du Bain en 1873, pour services rendus comme secrétaire du département des travaux publics. Il a écrit quelques ouvrages d'économie politique, plus estimés pour les documents qu'ils renferment que pour l'exposition : *Excès de population et moyen d'y remédier* (Over Population and its remedy; Londres, 1846, in-8), ouvrage spécialement relatif à l'Angleterre; *Plaidoyer pour les cultivateurs propriétaires* (A plea for peasant proprietors; 1848, in-8; 2e édit., 1873); *Éthique ancienne et sens-commun de la métaphysique* (Old-fashioned Ethics and Commonsense met. 1869). Il a publié en vers : *[illegible] poems* (1854) et *Modern manichaeism and other poems* (1856), etc. — Il est mort le 8 juin [illegible]

THORNYCROFT (Mary FRANCIS, [illegible]), femme sculpteur anglaise, née en 1815, à [illegible]ham (comté de Norfolk), fille d'un sculpteur, prit de bonne heure le goût des arts et [illegible] dès l'âge de vingt ans, aux expositions de l'Académie royale, des *bustes*, une *Pénélope* et un groupe, *Ulysse reconnu par son chien*, première œuvre qui attira l'attention sur elle [illegible] *Jeune fille à la fleur*, statue de grandeur naturelle. En 1840, elle épousa un sculpteur, M. Thornycroft, ancien élève de son père, et [illegible] bientôt en Italie (1839). A Rome, elle [illegible] les modèles de *Sapho* et de l'*Enfant* [illegible] dernier plut tant à M. Gibson qu'il [illegible] teur la commande des statues de la [illegible] (1843), de la *Princesse royale*, du prince de Galles et du prince *Alfred*, que l'artiste a représentés [illegible] l'allégorie des quatre saisons. On a encore d'elle des *Études d'enfants*, une *Jeune fille* [illegible] (1854), un buste en bronze de la reine. On a [illegible] à l'Exposition universelle de 1855, deux [illegible] en marbre, figurant, sous les traits de [illegible] des princesses de la famille royale, [illegible] et *la Paix* (1856).

THORPE (Thomas-Bangs), littérateur américain, né à Westfield (Massachusetts), le 1er mars 1815, entra en 1843 à l'université méthodiste wesleyenne de Middletown (Connecticut), et passa dans la Louisiane, qu'il habita jusqu'en [illegible] Il cultiva d'abord la peinture, puis se tourna vers les lettres et se fit connaître par une [illegible] de contes et d'esquisses sur le Sud-Ouest. Il les publia dans différents journaux sous le nom de Tom Owen, *le chasseur d'abeilles*. On cite particulièrement : *le Grand ours de l'Arkansas* (the big bear of Arkansas; New York, 1835, in-12); les *Mystères du fond des bois* (the Mysteries of the backwoods, 1846).

M. Thorpe a été longtemps le rédacteur en chef d'un journal whig de la Nouvelle-Orléans. Lors de la guerre du Mexique, chargé de porter des dépêches au général Taylor, il resta [illegible] toute la campagne, le correspondant d'un journal de la Nouvelle-Orléans, et [illegible] Matamoras il fit paraître : *Notre armée sur le Rio Grande* (Our army on the Rio Grande; Philadelphie, 1847, in-12) et *Notre armée à Monterey* (Our army at Monterey; in-12). En 18[illegible] il alla s'établir à New-York et y publia une collection de ses esquisses, sous ce titre : *la Ruche du chasseur d'abeilles* (the Hive of the Bee-hunter, 18[illegible], in-12). En 1862 et 1863 il servit sous le général Butler et fut intendant de la Nouvelle-Orléans.

THORTSEN (Charles-Adolphe), littérateur danois, né à Copenhague, le 21 décembre 17[illegible]

prit les grades de maître ès arts (1827), de docteur en philosophie (1836), et, après avoir enseigné les langues anciennes dans différentes écoles, devint recteur de l'École latine de Randers (1844), sur laquelle il publia annuellement des *Avertissements* (Efterretninger). L'université de Copenhague lui décerna, en 1821, le prix d'esthétique pour ses travaux, parmi lesquels on remarque : *Essai de métrique danoise* (Forsøg til en dansk Metrik; Copenhague, 1833-1834, 2 vol in-8); *Coup d'œil historique sur la littérature danoise jusqu'en* 1814 (Historisk Udsigt over den danske Litteratur indtil; Aar. 1814; 3e édit., Ibid., 1851). M. Thortsen a publié aussi quelques poésies et fourni des articles de critique à divers recueils.

THOUREL (André-Albin-François-Bruno), député français, né à Montpellier, le 6 octobre 1800, exerça la profession d'avocat au barreau d'Aix. Procureur général dans cette ville en 1848, il fut nommé au même poste le 11 septembre 1870. Il donna sa démission après le 24 mai 1873. Candidat républicain aux élections de février 1876, dans l'arrondissement de Sisteron (Basses-Alpes), il obtint, au premier tour de scrutin, 2509 voix sur 5682 votants, et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage, par 3388 voix, contre 556 obtenues par son concurrent. Inscrit au groupe de la gauche républicaine, il fut un des 363 députés des gauches réunies, qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et réélu, le 14 octobre, par 3150 voix, contre 2583 données au candidat officiel. De 1874 à 1877, il avait représenté un canton de Marseille au Conseil général des Bouches-du-Rhône.

THUILLIER (Mlle Louise), dame DE MORNARD, fille du paysagiste distingué, mort en 1858, née à Amiens, en 1879, fit avec sa famille, à l'âge de dix ans, un séjour de quatre ans en Italie, et plus tard accompagna son père dans les trois voyages qu'il entreprit en Algérie. Elle a exposé, de 1847 à 1850 : *Lisière de bois*, divers sites algériens, tels que *le Pont-El-Cantara*, *le Chemin maure*, *l'Entree du désert*; une collection de dessins ou *Portraits des scheiks arabes*, maintenant à Versailles; *Jeune Provençale à la fontaine*, *Rêverie*, des *Vues* de Normandie, et plusieurs portraits, notamment celui de *M. Bastion de Fontenay*, son grand-père. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847. Mlle Louise Thuillier a envoyé à l'Exposition universelle de 1867 deux œuvres posthumes de son père : *Vue du Dauphiné* et *Vallée de Chamouniz*. Elle a exposé, sous son nom de dame, au Salon de 1877, *les Brumes dans les roches d'Escalgrin* (*Normandie*).

THULIÉ (Henri), médecin et homme politique français, né à Bordeaux en 1832, fit ses classes au collège de cette ville et entra, comme interne, à la maison de santé de Charenton. Tout en poursuivant ses études médicales, il contribua, avec MM. Assézat et Duranty, à la fondation du journal intitulé *Réalisme*. Reçu docteur en 1865, il traita spécialement les maladies mentales. Il se faisait remarquer en même temps par son opposition à l'Empire. Il fut nommé, en 1871, adjoint au maire du XVIe arrondissement; mais il donna l'année suivante sa démission, afin de se porter dans une election partielle comme candidat au Conseil municipal pour le quartier de la Muette. Réélu le 29 novembre 1874, il fut choisi comme président le 11 janvier 1875, et fit partie pour la troisième fois de la même assemblée en janvier 1878. Il en avait été réélu président, lorsqu'il donna sa démission motivée, en juin 1880, en protestant contre des projets de décentralisation municipale émanés d'une commission du conseil et qui lui paraissaient propres à conduire la France républicaine à la désorganisation.

M. le docteur Thulié a publié plusieurs ouvrages spéciaux : *Étude sur le délire aigu sans lésions* (1865, in-8), *la Folie et la loi* (1866 in-8); *la Manie raisonnante du docteur Campagne* (1869, in-8), écrit polémique contre un de ses confrères, enfin une brochure de circonstance : *la Coalition cléricale* (1875 in-32).

THUN ET HOHENSTEIN (Léo, comte), homme politique autrichien, né à Tetschen, le 7 avril 1811, fit son droit à l'université de Prague, et, après avoir séjourné quelque temps à Dresde, à Paris et en Angleterre entra dans la magistrature à Prague, fut ensuite conseiller du gouvernement en Galicie et président du gouvernement de Bohême. Envoyé à la diète de Bohême en juillet 1848 il siégea à l'extrême gauche, soutint les droits de sa nationalité, et contribua par ses écrits au réveil de la littérature tchèque. Nommé ministre de l'instruction publique et des cultes, le 28 juillet 1849, il réorganisa l'enseignement secondaire et supérieur sur le modèle prussien, et plaça les écoles sous la domination du clergé. D'autre part, il conclut en 1855, avec Rome, le concordat qui ne fut aboli qu'en 1870. Sorti du ministère en 1860, il fut nommé membre de la Chambre des seigneurs et élu en même temps à la diète de Bohême, où il fut le chef du parti national féodal. Il soutint encore les idées cléricales et la féodalité à la Chambre haute du Reichsrath, combattit inutilement, en 1866, le compromis avec la Hongrie et l'introduction du système dualiste dans la monarchie. Après avoir demandé vainement sa démission de la Chambre des seigneurs, en 1868, il s'éleva contre les nouvelles lois confessionnelles, soutint en 1871, le ministère fédéraliste Hohenwart et, après la chute de celui-ci, conseilla aux Tchèques l'abstention. Il échoua lui-même aux élections pour la diète de Bohême.

Le comte Thun et Hohenstein a publié : *Sur la Situation présente de la littérature tchèque* (Ueber den gegenwaertigen Zustand der boehmischen Literatur; Prague, 1842) et *Position des Slovaques en Hongrie* (die Stellung der Slowaken in Ungarn; Ibid 1843).

THUREL (Jules-Hermann), homme politique français, sénateur, est né à Orgelet (Jura), le 20 août 1818. Ingénieur civil à Lons-le-Saunier, il fut sous l'Empire un des chefs de l'opposition démocratique dans le Jura, et fut nommé maire après le 4 septembre 1870. Élu à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, le quatrième sur huit, par 25 607 voix, il fit partie de la gauche républicaine, et vota l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Il suivit la même ligne politique au Sénat où il fut élu le 30 janvier 1876, par 446 voix et réélu le 5 janvier 1879, par 556 suffrages. Il repoussa la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie, le 23 juin 1877. M. Thurel représente le canton de Lons-le-Saunier au Conseil général du Jura.

THUROT (François-Charles-Eugène), philologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 février 1823, est fils et neveu des hellénistes de ce nom. Il fit ses études au collège Saint-Louis, entra, en 1841 à l'École normale supérieure, et débuta, en 1844, comme professeur de seconde à Pau. Après avoir occupé diverses chaires de lettres aux lycées de Reims (1846), de Bordeaux (1848), et la rhétorique à Besançon (1849), il se fit recevoir docteur ès lettres en 1850, et fut nommé professeur de littérature ancienne à la Faculté de

Clermont en 1854, puis maître de conférences de grammaire à l'École normale supérieure, en 1861. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 30 juin 1871, en remplacement de Villemain, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1865 et promu officier le 12 juillet 1880.

A part ses thèses de doctorat (*De l'Organisation de l'enseignement dans l'université de Paris au moyen âge*, 1850, in-8, et *De Alexandri de Villa-Dei doctrinali, ejusque fortuna*, 1850, in-8), M. Thurot a publié : *Études sur Aristote* (politique, rhétorique, dialectique) (1860, in-8); *Extraits de divers manuscrits latins pour servir à l'histoire des doctrines grammaticales au moyen âge* (1869, in-4); *Cicéron* (1874, in-8), notices sur un manuscrit du XIIe siècle; *Alexandre d'Aphrodisias* (1875, in-4). Il a édité le *Manuel d'Épictète* (1874, in-16), texte et traduction.

TIDEMAND (Adolphe), peintre norvégien, né le 14 août 1816, à Mandal, ville de l'Amt, suivit les cours de l'Académie de Copenhague, puis ceux de Dusseldorf, et retourna s'établir en Norvège, où il cultiva le paysage et le genre historique. Nommé peintre de la couronne, il a décoré le château d'Oscarshall, situé près de Christiania. Il a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec un paysage historique, ayant pour titre : *Funérailles dans les campagnes de la Norvège, costumes du siècle passé*, et qui lui a valu une médaille de 1re classe. A l'Exposition de 1867, il a envoyé: *Combat singulier en Norvège* et *Distribution des sacrements* d'après le culte luthérien. Son dernier tableau, commandé par le roi, est : *Fondation de la ville de Christiania* (1876). M. A. Tidemand est devenu chevalier de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, de l'ordre de la Légion d'honneur, et membre des Académies des beaux-arts de Berlin, de Copenhague, de Stockholm et d'Amsterdam.— Il est mort à Christiania le 24 août 1876.

TIELEMANS (Jean-François), jurisconsulte et homme politique belge, né à Bruxelles, le 15 novembre 1799, fit de brillantes études à l'université de Liège, fut reçu docteur en droit en 1823, se mit avec ardeur au service de la cause libérale, devint l'ami de M. de Potter, et rédigea pendant quelques années le *Journal de Gand*. En 1827, il reçut du gouvernement hollandais la mission de visiter les universités d'Allemagne et d'étudier l'esprit et les méthodes de l'enseignement, particulièrement celui du droit ecclésiastique. A son retour il obtint une place lucrative au ministère des affaires étrangères (1828); il n'en resta pas moins fidèle au parti libéral, et, lors de l'alliance entre les libéraux et les catholiques contre le gouvernement hollandais, il prêta l'appui de son talent aux journaux de l'opposition : *le Belge, le Catholique, le Courrier des Pays-Bas*. Le 30 avril 1830, traduit, avec Bartels et de Potter en cour d'assises, il fut condamné à sept ans de bannissement pour excitation à la révolte contre le gouvernement. Il se retira en France.

La révolution de Juillet ayant eu pour contrecoup, en Belgique, les journées de septembre et l'expulsion des Hollandais, M. Tielemans rentra dans son pays, fut nommé administrateur général de l'intérieur, et fit partie de la commission de constitution. Dans une lettre au gouvernement provisoire (7 novembre 1830), il hasarda une proposition qu'il soutint ensuite inutilement devant le congrès, et qui tendait à soumettre, au bout de trois ans, à un nouveau congrès la question de la monarchie ou de la république, selon que le premier congrès aurait adopté l'une ou l'autre (art. 1 et 2). Pendant cet intervalle, les choses de première nécessité seraient exempts de tout impôt. Le 26 février 1831, M. Tielemans reçut le portefeuille de l'intérieur, qu'il ne garda qu'un mois. Après avoir été successivement gouverneur des provinces d'Anvers et de Liège, il devint conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles (octobre 1834). A l'avènement du ministère libéral, en 1847, il vint à la Chambre, comme député de Bruxelles; mais la loi des incompatibilités le força de renoncer à son mandat. Il devint président de la Cour de Bruxelles en 1867, et fut admis à la retraite en 1872.

M. Tielemans s'est associé très activement à la fondation de l'université libre de Bruxelles, et y a fait un cours très suivi de droit administratif. Il avait commencé, avec M. Ch. de Brouckère, la publication d'un recueil intitulé : *Répertoire du droit administratif de la Belgique*, qu'il a continué seul et qui fait autorité (1834-1856, [illegible]).

TIERSOT (Edmond-Pierre-Lazare), homme politique français, député, né à Bourg (Ain), le 29 août 1822, étudia la médecine et se fit recevoir docteur en 1850. Établi dans sa ville natale, il fit à l'Empire une opposition énergique et devint adjoint au maire après le 4 septembre 1870. Représentant de l'Ain à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 26 610 voix, il fit partie du groupe de l'Union républicaine avec lequel il vota et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Renvoyé à la Chambre des députés, le 20 février 1876, par la 1re circonscription de Bourg, avec 8826 voix, il continua à faire partie de l'Union républicaine, dont il fut le trésorier et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Il a été réélu le 14 octobre suivant, par 9181 voix, contre 1534 [illegible] par M. Le Hon, ancien député bonapartiste et candidat officiel.

TILDEN (Samuel-Jones), homme politique américain, né à New-York, le 9 février 18[illegible], il fit ses études de droit à Yale-Collège, entra au barreau de sa ville natale, et acquit dans sa profession une grande fortune. Appartenant au parti démocratique et président du comité de l'État de New-York, il exerçait beaucoup d'influence, sans avoir jamais recherché pour lui des fonctions publiques. En 1871, il poursuivit et fit condamner les employés du trésor, pour pillage et détournements. Il fut élu gouverneur de l'État de New-York en 1874, avec une majorité de 50000 voix sur le candidat républicain. Porté par le parti démocratique aux élections présidentielles de 1876, il [illegible] le candidat républicain, M. Hayes, qui fut [illegible] élu à une voix de majorité d'après le recensement officiel, malgré les protestations des démocrates. En 1880, M. Tilden déclina toute candidature présidentielle.

TILLANCOURT (Édouard [illegible]), homme politique français, né à la Doultre, près de Château-Thierry (Aisne), le 14 octobre 1800, est fils d'un ancien officier de l'Empire qui s'était fait agriculteur. Il fit ses classes au collège Charlemagne, étudia le droit, fut inscrit en 1821 au barreau de la Cour de Paris, plaida avec talent plusieurs causes politiques, et se distingua surtout par la part qu'il prit, avec M. Marie, à l'affaire des [illegible]. A la fin de 1834, il abandonna le palais et se retira aux environs de Château-Thierry, pour se livrer à l'exploitation de ses propriétés. Après s'être en vain porté, en 1846, candidat de l'opposition dans cet arrondissement, il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante, le huitième sur [illegible]

par 80 420 suffrages. Il s'y fit surtout remarquer par un sens droit et pratique dans les discussions économiques; ce fut lui aussi qui prit l'initiative d'une proposition sur l'incompatibilité des fonctions publiques avec le mandat législatif. Républicain modéré, il vota souvent avec la droite, mais il se prononça contre les deux Chambres, la proposition Rateau et l'expédition de Rome.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. de Tillancourt rentra dans la vie privée. Il fit de nombreux voyages en France et à l'étranger, écrivit un livre sur les Pyrénées (1858), ainsi que des brochures sur des questions d'agriculture, s'occupa plus activement de son exploitation rurale de la Doultre et obtint aux Expositions françaises et internationales différentes médailles pour ses produits agricoles et forestiers. En 1865, il fut rendu à la vie politique par l'élection partielle d'un député au Corps législatif, dans la quatrième circonscription de l'Aisne. Porté comme candidat indépendant, il fut vivement combattu par l'administration et élu malgré tous ses efforts. A la Chambre, il fut un des fondateurs du parti du centre gauche, qui présenta, dans la discussion de l'adresse de 1866, l'amendement des 45, point de départ des mesures libérales promises par la lettre impériale du 19 janvier 1867.

Aux élections générales de mai 1869, M. de Tillancourt fut réélu, comme candidat libéral, par 21 125 voix sur 32 010 votants, contre 10 000 voix environ partagées entre MM. Waddington et de Montesquiou. Dans la courte session de juillet, il fut l'un des promoteurs de la demande d'interpellation des 116 du tiers parti réclamant le régime parlementaire et qui provoqua le sénatus-consulte du 9 septembre 1869. Nommé représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, le cinquième sur onze, par 59 339 voix, il appartint aux groupes du centre gauche et de la gauche républicaine et fut président de la Commission des postes et des télégraphes. Il vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée, et adopta les lois constitutionnelles. Réélu le 20 février 1876 à la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Château-Thierry, par 9705 voix, sans concurrent, il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. Le 14 octobre il fut renvoyé à la Chambre par 10 226 voix contre 4129 obtenues par le candidat officiel.

L'un des membres les plus laborieux et les plus assidus de l'ancien Corps législatif, M. de Tillancourt s'est laissé faire, dans le public, la réputation d'un représentant jovial de l'esprit français. Outre les mots caractérisant les situations ou les hommes dont il put être l'auteur, les journaux lui attribuaient, comme autrefois aux présidents Sauzet et Dupin, tout ce qui se colportait de jeux de mots et de calembours plus ou moins plaisants dans les couloirs du Corps législatif.

TILMANT (Alexandre-Théophile-Joseph), musicien français, né à Valenciennes, le 2 octobre 1808, entra au Conservatoire en 1821, obtint le premier prix de violoncelle en 1829, et devint plus tard chef d'orchestre au Théâtre-Italien. En 1849, il remplaça Girard à l'orchestre de l'Opéra-Comique. Il lui a encore succédé comme chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire; il avait été longtemps premier violon de cette société. M. Tilmant s'est retiré en 1868. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 15 août 1861. — Il est mort à Paris, le 13 juin 1880. Il a été quelquefois confondu avec son frère aîné, également violoniste, né à Valenciennes, en 1799, mort à Asnières (Seine), le 19 mai 1878.

TIMBAL (Louis-Charles), peintre français, né à Paris, en 1821, étudia sous Drolling et débuta par un *Portrait* au Salon de 1847. Il a souvent traité les sujets chrétiens et bibliques, et a exposé: *le Christ mis au tombeau, la Vierge et Madeleine au Calvaire* (1848); *l'Agonie du Christ aux Oliviers, la Vieillesse de saint Jean, Résurrection de la fille de Jaïre, les Juifs à Babylone, la Vierge au prétoire pendant la flagellation* (1849-1853); *Jésus montant au Calvaire, Mgr Donnet*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Vierge à la croix, saint Jean à Éphèse; Savonarole* (1857); *les Funérailles, l'Église triomphante, Charles Lévêque* (1859), *l'Étude, Un Sculpteur florentin* (1861); *Une jeune Fille florentine, la Vénitienne* (1863); *la Présentation de la Sainte Vierge au temple* (1855), pour l'église Saint-Étienne du Mont; *la Muse et le poète*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867, *Joannina* (1866); un *Portrait* (1868); *Italie* XVI*e siècle, Angleterre* XVI*e siècle*, têtes d'étude italienne et anglaise (1869), etc. M. Ch. Timbal, en dehors des Salons, a exécuté une chapelle à Saint-Sulpice (1869), trois tableaux (*Présentation au Temple, Sermon sur la montagne* et *Cène*), à Saint-Étienne du Mont, deux fresques magistrales (*la Théologie* et *les Facultés de l'esprit humain rendant hommage au Christ*, à l'église de la Sorbonne (1871-1880), et des études et portraits.

Il a obtenu une 2e médaille en 1848, deux rappels, l'un en 1857, l'autre en 1859, et une 1re médaille en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1864. Il a collaboré, comme critique d'art, à *la Revue des Deux Mondes*, à *la Gazette des Beaux-Arts*, au *Correspondant* et au *Français*.

TIMBS (John), littérateur anglais, né à Londres, le 17 août 1801, fut l'éditeur d'un recueil hebdomadaire à bas prix, *the Mirror* (le Miroir), l'un des premiers essais de presse populaire (*two pence paper*) que lord Brougham, ne craignait pas de ranger parmi les découvertes utiles au progrès de l'humanité. M. Timbs est surtout connu par des compilations historiques dont quelques-unes ont eu du succès: *les Arcanes de la science; les Curiosités de Londres* (Curiosities of London; 1855, in-8); un *Annuaire* sous ce titre: *Year-Book of Facts in science and art*, avec un nécrologe, etc. M. Timbs fut un des rédacteurs-propriétaires du *London illustrated News*. — Il est mort à Londres le 4 mars 1875.

TINGUY (Charles, marquis DE), ancien représentant du peuple aux assemblées républicaines, né à Nantes, le 15 novembre 1813, appartient à une ancienne famille de la Bretagne. Gendre de M. de Grandville, il faisait partie, sous Louis-Philippe, de cette fraction du parti royaliste qui prétendait allier le progrès et la liberté au principe de la légitimité, et il fonda à Bourbon-Vendée un journal, *le Publicateur de la Vendée*, pour en soutenir les opinions. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Vendée, le septième sur neuf, il vota constamment avec l'extrême droite. Absent, lors du vote sur l'ensemble de la Constitution, il écrivit pour réclamer contre cette « œuvre illogique et illibérale. » En 1849, il vint siéger, le troisième du même département, à la Législative et s'y fit remarquer par le même esprit d'opposition au maintien des institutions républicaines. D'accord avec M. de Laboulaye, il proposa, dans la discussion de la loi sur la presse, un amendement, plus important

que la loi même, par lequel la signature des auteurs était exigée pour les articles de discussions politiques, philosophiques ou religieuses, insérés dans un journal. Cette disposition, inconnue jusqu'alors et qui fut étendue indistinctement à tous les articles publiés par la même voie, fut adoptée, après d'insignifiants débats, par 513 voix contre 281 (9 juillet 1850). Après le coup d'État, M. de Tinguy reprit la direction de son journal.

TIRARD (Pierre-Emmanuel), homme politique français, député, ministre, né à Genève le 27 septembre 1827, d'une famille française, originaire de Voiron (Isère), fit ses études dans sa ville natale, et vint à Paris en 1846, où il entra dans l'administration des ponts et chaussées. Attaché à la direction des travaux de navigation de la Seine, il y remplit les fonctions de chef de bureau jusqu'en 1851, époque à laquelle, désireux de se créer une position indépendante, il donna sa démission pour faire du commerce et fonder une maison d'exportation en orfèvrerie et bijouterie. Il fut élu en 1868, membre du Conseil des prud'hommes de Paris. Adversaire déclaré de l'Empire, il soutint, en 1869, dans la 3e circonscription de la Seine, la candidature indépendante de M. Bancel, contre celle de M. Émile Ollivier. Après la révolution du 4 septembre 1870, il fut nommé maire provisoire du IIe arrondissement, et confirmé dans ses fonctions au scrutin du 5 novembre 1870, par 7143 voix sur 12 324 votants.

Le 8 février 1871, M. Tirard fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le trente-huitième sur quarante-trois, par 75 207 voix sur 328 970 votants. Revenu à Paris, au moment du 18 mars, il organisa, dans le 2e arrondissement, qui devint alors le centre de ralliement des amis de l'ordre, la résistance contre le comité central. Il signa l'affiche des maires et des députés de la Seine, consentant aux élections du 26 mars, fut nommé membre de la Commune dans son arrondissement, par 6386 voix sur 11143 votants, se présenta à l'Hôtel de ville lors de la première réunion de cette assemblée, protesta contre les actes du comité central, et donna sa démission en protestant contre les droits politiques que prétendaient s'arroger les nouveaux élus. Décrété d'accusation, mais non arrêté séance tenante, il se réfugia à Versailles, où il reprit sa place aux bancs de l'extrême gauche. Il a porté la parole dans plusieurs discussions importantes de finances, sur la liberté de la presse, etc., et fit partie des commissions de permanence. Il vota contre les préliminaires de paix, pour le maintien des traités de commerce; il adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Candidat aux élections du 20 février 1876 dans le 1er arrondissement de Paris, M. Tirard eut, outre trois concurrents républicains, deux candidats monarchistes, MM. Haussmann et de Pleuc, représentant démissionnaire. Il obtint, au premier tour de scrutin, 6411 voix sur 15 596 votants et fut élu, le 5 mars, au scrutin de ballottage par 8761 voix contre 3148 réunies par M. de Pleuc. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Lors de la discussion du budget, il déposa un amendement demandant la suppression du traitement de l'ambassadeur auprès du pape (avril 1876); cet amendement qu'il retira eut pour effet de faire élever au rang d'ambassadeur le ministre de France en Italie. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 9301 voix sur 11 171 votants. Membre de l'importante commission [illegible] venait d'en être élu le président, [illegible] 1879, en remplacement de M. [illegible], qu'il fut appelé au ministère de l'[illegible] du commerce, le 5 mars [illegible] cussion parlementaire [illegible] février 1880, par un [illegible] invitant tous les députés à [illegible] tels qu'ils sont et non tels qu'il [illegible] drait qu'ils fussent, [illegible] et en déclarant lui-même [illegible] doctrine. A plusieurs reprises, il a [illegible] réunion des comices [illegible] au public la situation [illegible] ciale de la France.

M. Tirard a publié, en 18[illegible], *le Mouvement de la bijouterie et de l'orfèvrerie [illegible] liberté des titres de l'or et de l'argent* [illegible]. Son secrétaire particulier [illegible] dissement, M. Frédéric Dam[illegible], mois d'octobre 1871, un livre [illegible] M. Tirard, intitulé : *la Résistance [illegible] Paris et le Comité central*, [illegible] (in-8), qui renfermait des [illegible] et des documents inédits sur [illegible] surrection communale.

TISCHENDORF (Lobegott-F[illegible]), érudit allemand, né le 18 janv[illegible] genfeld (Voigtland), étudia [illegible] et à l'université de Leipzig, [illegible] ses licences, et donna une [illegible] *Testament*, qui lui valut un [illegible] ment pour se rendre à Paris, [illegible] plorer nos bibliothèques. Il [illegible] gleterre, la Hollande, la Suisse, [illegible] l'Égypte, la Palestine, la Syrie, [illegible] ple, etc., etc., et rapporta en [illegible] sors de documents pour une [illegible] la Bible. Ces excursions [illegible] foule de savantes publications, [illegible] le livre intitulé : *Voyage en Orient* [illegible] Orient ; Leipzig, 2 vol., 1845-18[illegible] des notices bibliographiques [illegible] notamment sur la bibliothèque [illegible] mont Sinaï. L'université de [illegible] M. Tischendorf, en 1843, le [illegible] en théologie. En 1845, il [illegible] niversité de Leipzig, où il [illegible] fesseur ordinaire de théologie [illegible] troisième voyage en Orient [illegible] vernement russe, et, de 1856 à 18[illegible] Les universités de Cambridge et [illegible] mèrent docteur ès lois en 18[illegible] savants dont il a exploré les [illegible] firent un grand accueil. Il a [illegible] russe en 1869. — Il est mort à [illegible] cembre 1874.

Parmi ses travaux, [illegible] remarque : *Codex Ephraemi* [illegible] *fragmenta Vet. Testamenti* [illegible] chiffré par l'éditeur à la bibliothèque [illegible] Paris; *Codex Friderico-Augustanus* [illegible] plus ancien de toute l'Europe; [illegible] *Monumenta sacra inedita* [illegible] *Evangelium Palatinum ineditum* [illegible] *Amiatianus* (1850 et 1854); [illegible] (1852); *Fragmenta sacra* [illegible] *Evangeliorum apocryphorum* [illegible] vrage couronné par l'Académie de [illegible] *Acta apostolorum apocrypha* [illegible] *apocrypha* (1853); [illegible] puis sa précieuse édition du [illegible] *triglottum, græce, latine,* [illegible] 1865 gr. in-8), qui joint à [illegible] texte d'excellentes notes critiques [illegible] *et profana* (1855 et 1860); [illegible]

[illegible] le plus ancien monument biblique en [illegible], publié sous les auspices de l'empereur [illegible]; *Philonea* (1868), etc.; sans [illegible] *Voyage en Terre-Sainte* (Aus dem [illegible] Lande; 1862) qui a été traduit en français [illegible] (1868).

[illegible] des trois textes du *Novum testamentum* [illegible] à part, par le savant éditeur : l'e[illegible], das *Neue Testament, Deutsch* [illegible] *Martin Luther* (1844), contient plusieurs [illegible] bibliographiques nouvelles. On cite [illegible] édition de la version des *Septante* [illegible] accompagnée de notes critiques, et un [illegible] nombre d'autres éditions du *Nouveau Testament* [illegible] avec deux textes en regard : deux de ces [illegible] ont paru à Paris.

[illegible]IER (Albert), architecte français, né [illegible] (Marne) le 1er octobre 1839, fut élève [illegible] des beaux-arts et suivit l'atelier de [illegible]. En 1865, il obtint le premier prix au [illegible] ouvert par la ville de Bourges pour un [illegible] d'eau adossé à de grands réservoirs et [illegible] de l'exécution des réservoirs nécessaires [illegible] projetée. Sous-inspecteur des [illegible] de la ville de Paris, il fut attaché à [illegible] du nouvel Opéra, sous les ordres de M. [illegible]. Pendant le siège de Paris, il partit en [illegible] le 14 octobre 1870, et fit en province, [illegible] son frère Gaston, divers essais, sans résultat [illegible] dans la ville assiégée, par voie [illegible]. Il resta attaché à l'armée de la Loire [illegible] fin de la campagne. Depuis il s'occupa [illegible] et, parmi ses ascensions, nous [illegible] celle de *l'Univers*, avec le colonel [illegible] faillit avoir une issue fatale.

[illegible] a exposé comme architecte, aux [illegible] de 1874 à 1880, divers dessins : *Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle, Saint-Na*[illegible] [illegible] Carcassonne, etc.

[illegible]IER (Gaston), aéronaute et chimiste [illegible] est né à Paris, le 21 novembre 1843. [illegible] fit ses études au lycée Bonaparte, il [illegible] à la chimie et fut admis dans un des [illegible] du Conservatoire des Arts et Métiers. En [illegible] directeur du laboratoire d'essais et [illegible] de l'Union nationale, et fut chargé d'ex[illegible] à la Chambre syndicale des produits chimiques [illegible]. Il s'occupa dès lors de météorologie. Le [illegible] 1868, il exécuta sa première ascension à [illegible] avec M. Duruof, s'aventurant au-dessus de [illegible] pour revenir à l'aide du courant [illegible] du courant supérieur. Depuis, il [illegible] de vingt-quatre voyages aériens, [illegible] soit avec son frère, avec lequel il sortit [illegible] de Paris assiégé, soit avec MM. Crocé-Spinelli et Sivel dans le ballon le *Zénith*. La [illegible] ascension de ce dernier ballon (15 avril [illegible]), où les aéronautes s'élevèrent à une altitude [illegible] 8000 mètres, amena la mort des compagnons de M. Tissandier qui fut sauvé grâce à son [illegible] particulier et à son sang-froid. [illegible] de la Société chimique et professeur à [illegible] polytechnique, il a fait de nombreuses [illegible]. Il a été décoré de la Légion [illegible] le 15 novembre 1872.

[illegible] répétées de M. Tissandier ne [illegible] sans résultat pour la science. Il [illegible] d'intéressantes notices sur les observations [illegible] recueillies dans les Comptes [illegible] de l'Académie des sciences et s'est [illegible] en outre par les publications suivantes [illegible] *Éléments de chimie* (1861-1870, 4 vol. [illegible]) avec M. Dehérain; quatre volumes de la [illegible] des merveilles : *l'Eau* (186[illegible], in-18), *les Merveilles* [illegible]

4 vol.), le plus ancien monument biblique en langue grecque, publié sous les auspices de l'empereur Alexandre. *Philonea* (1868), etc.; sans compter un *Voyage en Terre-Sainte* (Aus dem Heiligen Lande ; 1862) qui a été traduit en français (Paris, 1868).

Chacun des trois textes du *Novum testamentum* a été publié à part, par le savant éditeur ; l'édition allemande, *das Neue Testament, Deutsch von Dr. Martin Luther* (1844), contient plusieurs dissertations bibliographiques nouvelles. On cite encore une édition de la version des *Septante* (1840), accompagnée de notes critiques, et un certain nombre d'autres éditions du *Nouveau Testament*, avec deux textes en regard: deux de ces éditions ont paru à Paris.

TISSANDIER (Albert), architecte français, né à Anglure (Marne) le 1er octobre 1839, fut élève de l'École des beaux-arts et suivit l'atelier de M. André. En 1865, il obtint le premier prix au concours ouvert par la ville de Bourges pour un *Château d'eau adossé à de grands réservoirs* et fut chargé de l'exécution des réservoirs nécessaires à la fontaine projetée. Sous-inspecteur des travaux de la ville de Paris, il fut attaché à l'agence du nouvel Opéra, sous les ordres de M. Garnier. Pendant le siège de Paris, il partit en ballon, le 14 octobre 1870, et fit en province, avec son frère Gaston, divers essais, sans résultat pour rentrer dans la ville assiégée, par voie aérienne. Il resta attaché à l'armée de la Loire jusqu'à la fin de la campagne. Depuis il s'occupa d'aérostation et, parmi ses ascensions, nous mentionnerons celle de *l'Univers*, avec le colonel Laussedat qui faillit avoir une issue fatale.

M. Tissandier a exposé comme architecte, aux Salons de 1874 à 1880, divers dessins : *Notre-Dame de Paris*, la *Sainte-Chapelle*, *Saint-Nazaire* de Carcassonne, etc.

TISSANDIER (Gaston), aéronaute et chimiste français, est né à Paris, le 21 novembre 1843. Après avoir fait ses études au lycée Bonaparte, il se consacra à la chimie et fut admis dans un des laboratoires du Conservatoire des Arts et Métiers. En 1864, il devint directeur du laboratoire d'essais et analyses de l'Union nationale, et fut chargé d'expertises par la Chambre syndicale des produits chimiques. Il s'occupa dès lors de météorologie. Le 16 août 1868, il exécuta sa première ascension à Calais, avec M. Duruof, s'aventurant au-dessus de l'Océan, pour revenir à l'aide du courant superficiel inverse du courant supérieur. Depuis, il exécuta plus de vingt-quatre voyages aériens, soit seul, soit avec son frère, avec lequel il sortit en ballon de Paris assiégé, soit avec MM. Crocé-Spinelli et Sivel dans le ballon *le Zénith*. La deuxième ascension de cedernier ballon (15 avril 1875), où les aéronautes s'élevèrent à une altitude de 8600 mètres, amena la mort des compagnons de M. Tissandier qui fut sauvé grâce à son tempérament particulier et à son sang-froid. Membre de la Société chimique et professeur à l'Association polytechnique, il a fait de nombreuses conférences. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 15 novembre 1872.

Les ascensions répétées de M. Tissandier ne sont pas restées sans résultat pour la science. Il a inséré d'intéressantes notices sur les observations météorologiques recueillies dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et s'est fait connaître en outre par les publications suivantes : *Éléments de chimie* (1867-1870, 4 vol. in-18), avec M. Dehérain ; quatre volumes de la *Bibliothèque des merveilles* : *l'Eau* (1867, in-18), *la Houille* (1869, in-18), *les Merveilles de la photographie* (1873, in-18) et *les Fossiles* (1874, in-18); *En ballon* (1871, in-18), souvenirs d'un aéronaute; *les Ballons dirigeables* (1872, in-18), expériences de M. Giffard en 1852 et 1855 et de M. Dupuy de Lôme en 1872; *Histoire de la gravure typographique* (1875, in-8); *les Poussières de l'air* (1877, in-18, fig.): *Histoire de mes ascensions* (1868-1877) (1877, gr. in-8): *les Martyrs de la science* (1879, in-8). Depuis 1873, il dirige une revue scientifique *la Nature*.

TISSERAND (François-Félix), astronome français, membre de l'Institut, né le 15 janvier 1845, entra à l'École normale dans la section des sciences, en 1863, fut reçu agrégé en 1866 et docteur ès sciences en 1868; mais il ne suivit point la carrière de l'enseignement et entra à l'Observatoire comme astronome adjoint. A la réorganisation du service astronomique, par Le Verrier, en 1873, il fut nommé directeur de l'observatoire de Toulouse et professeur d'astronomie à la Faculté des sciences de cette ville. Il a été adjoint à M. Janssen dans son voyage au Japon, pour l'observation du passage de Vénus du 9 décembre 1874. Nommé correspondant de l'Académie des sciences le 2 février 1874, il a été élu membre titulaire, le 18 mars 1878, en remplacement de Le Verrier et la même année nommé membre du Bureau des longitudes. Il a été decoré de la Légion d'honneur en 1874.

Parmi les mémoires de M. Tisserand, publiés dans *les Comptes Rendus* de l'Academie des sciences, nous rappellerons : *Note sur l'interpolation* (1869); *Détermination des orbites des planètes* 116 et 117 (1871) ; *Sur la Recherche de la planète perdue* 99 (1872), avec M. Lœvy; *Sur le Mouvement des planètes autour du Soleil, d'après la loi électrodynamique de Weber* (1872); *Sur les Étoiles filantes* (1873); *Observation des taches du Soleil à Toulouse en* 1874 *et* 1876 (1876), etc.

TISSERANT (Jean-Hippolyte), acteur français, né à Meudon, en 1809, et fils d'un jardinier, apprit le métier de peintre sur porcelaine et vint à Paris, où il se lia avec Mélingue (voy. ce nom). Entraînés tous deux vers le théâtre par un penchant irrésistible, ils finirent par abandonner chacun leur art, pour s'engager dans une troupe ambulante qui exploita la Flandre, et menèrent quelques années une vie errante et malheureuse. Rentré à Paris, en 1837, M. Tisserant obtint un engagement au Gymnase, y débuta dans *Schubry* et *la Maîtresse au logis*, et devint un des acteurs les plus utiles de ce théâtre.

Après une courte apparition à la Porte-Saint-Martin, dans *Pied-de-fer* (1844), il vint débuter à l'Odéon, dans le *Testament d'un garçon*, puis dans *les Contes d'Hoffmann*, avec un quadruple rôle. Là, entre autres créations, il a rempli avec le plus de succès les rôles d'Andre del Sarto, dans la pièce d'Alfr. de Musset, de Rodolphe dans *l'Honneur et l'argent*, de Reynold dans *la Bourse*, de Benvenuto dans *France de Simiers*, de Miller dans *Louise Miller*, du Taupier dans *l'Ouvrier de village*, de l'oncle Million dans la pièce de ce nom, etc. Un de ses derniers succès a été dans *la Dernière idole*, de M. Daudet. M. Tisserant avait, dans le jeu et le débit, de la rondeur et de la verve, de la sensibilité, une franche accentuation dans les tirades de morale. Il s'éloigna du théâtre en 1865 et ne reparut sur la scène qu'en 1867, à la Porte-Saint-Martin, où il s'est fait applaudir dans plusieurs pièces, notamment dans *la Closerie des genêts*. Il avait été nommé, en 1858, directeur de la scène à l'Odéon. Il a fait représenter sur ce théâtre, en 1854, avec M. E. Nus, une pièce

en cinq actes, *le Vicaire de Wakefield*. M. Tisserand a publié aussi : *Plaidoyer pour ma maison*, 1867, in-18). — Il est mort à Paris, le 15 octobre 1877.

TISSIER (Jean-Baptiste-Ange), peintre français, né à Paris, le 6 mars 1814, suivit, de 1835 à 1837, les ateliers d'Ary Scheffer et de Paul Delaroche et les cours de l'École des beaux-arts. Il adopta l'histoire et le portrait et débuta au Salon de 1838. Il a principalement exposé : *Nymphe endormie surprise par deux faunes, la Bacchante, la Jeune fille à l'oiseau, Tête de Vierge, Mater Dolorosa* (1844); *le Christ portant sa croix*: de nombreux portraits, entre autres ceux de *Mlle Noblet*, d'*Abd-el-Kader* et du *comte de Goyon* (1838-1848); dix *Portraits* anonymes, à l'Exposition universelle de 1855 : *le général Mayran, le colonel Martenot* (1857); *l'Annonciation*, six *Portraits* (1859); une *Algérienne et son esclave*, deux *Portraits de femme, Portrait de jeune fille* et *Portrait d'enfant* (1861) ; *Tête d'étude* (1863) et deux *Portraits* (1864) ; *Portrait de femme* (1865) ; *l'Achèvement du Louvre*, un *Portrait* (1866) ; deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1867 ; *Jeune fille, Mendiant breton* (1868) ; *Italienne*, un *Portrait* (1869); *l'Attente, le Sourire* (1875). M. Ange Tissier a obtenu deux 3es médailles, en 1845 et 1855, deux secondes, en 1847 et 1848, et un rappel en 1861. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1867. — Il est mort en avril 1876.

TISSOT (Claude-Joseph), littérateur français, né le 26 novembre 1801, aux Fourgs (Doubs), fut reçu avocat à Paris, où il suivit le barreau jusqu'en 1829. Il avait fait en même temps des études de théologie et de médecine. Ayant passé ses examens de docteur ès lettres il embrassa la carrière de l'enseignement et fut reçu agrégé de philosophie en 1831. Après avoir professé, de 1834 à 1837, la classe de philosophie au collège royal de Dijon, il fut appelé à remplir la chaire correspondante à la Faculté des lettres de cette ville, où son enseignement et ses travaux lui ont valu une grande considération. Il a été élu, en février 1869, membre correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques. M. Tissot a été décoré de la Légion d'honneur en 1855. — Il est mort à Dijon, le 17 octobre 1876.

On a de lui : *Influence comparée des dogmes du paganisme et du Christianisme sur la morale* (1828, in-18) ; *Parallèle du Christianisme et du Rationalisme* (1828, in-8), sous le rapport dogmatique; *Cours élémentaire de philosophie* (1837, in-8 ; 2^e édit. refondue, 1840); *Sur l'Observation du dimanche* (1839), mémoire qui partagea le prix proposé par l'Académie de Besançon ; *Éthique, ou Science des mœurs* (1840, in-8) ; *Histoire abrégée de la philosophie* (1840, in-8) ; *De la Manie du suicide* (1841, in-8) ; *Du Morcellement du sol* (1841) ; *le Droit pénal étudié dans ses principes, dans les usages*, etc. (1859, 2 vol. in-8) ; *Méditations morales* (1860, in-8) ; *la Vie dans l'homme* (1861, tomes I-II, in-18) ; *Turgot, sa vie, son administration et ses adversaires* (1862, in-8) ; *l'Animisme et ses adversaires* (1863, in-8) ; *l'Animisme ou la Matière et l'Esprit conciliés* (1865, in-8) ; *le Patois des Bourgs* (1865, in-8) ; *Principes de la morale* (1866, in-8) ; *Essai de logique objective, ou théorie de la connaissance de la vérité et de la certitude* (1867, in-8) ; *l'Imagination, ses bienfaits et ses égarements* (1868, in-8); *le Mariage, la Séparation et le Divorce*, considérés au point de vue du droit naturel, du droit civil, du droit ecclésiastique et de la morale (1868, in-8); *Principes du droit public* (1872, part. I-II, in-8) ; *Introduction philosophique à l'étude du droit pénal* (1874, in-8); *Introduction philosophique à l'étude du droit privé* (1875, in-8); *Introduction historique à l'étude du droit* (1875, in-8); *Th. Jouffroy, sa vie et ses écrits* (1875, in-8), etc. M. Tissot a aussi traduit de l'allemand un certain nombre d'ouvrages philosophiques, entre autres, les plus importantes œuvres de Kant (1830-1843, 5 vol. in-8) ; l'*Histoire de la philosophie* (1835) de H. Ritter; la *Morale* [illegible] (1838) de W. Snell; l'*Éducation du genre humain* (1856) de Lessing, etc.

TISSOT (Charles-Joseph), diplomate et archéologue français, fils du précédent, né à Paris, le 29 août 1828, acheva ses études au lycée Charlemagne, eut des succès au concours général, alla étudier le droit à Dijon, puis fut, en 1848, élève de l'École d'administration. Attaché au ministère des affaires étrangères, il fut nommé successivement vice-consul à Tunis, et consul à la Corogne (Espagne), à Salonique où il eut à protéger les chrétiens contre les massacres [illegible] alors sur plusieurs points de l'Orient [illegible] fanatisme musulman, à Andrinople et à [illegible]. Diverses missions lui furent confiées, dans l'intervalle. Il fut, en 1866, nommé sous-directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères. Secrétaire d'ambassade à Londres en [illegible], il devint ministre plénipotentiaire à [illegible], le 8 avril 1871, passa en la même qualité, à [illegible], le 20 octobre 1876 et fut envoyé comme ambassadeur de la République française à Constantinople, le 15 juin 1880. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions, le 22 décembre [illegible]. M. Ch. Tissot, décoré de la Légion d'honneur, le 12 août 1861, a été promu officier, le [illegible] 1866 et commandeur, le 7 février [illegible].

A part différentes études d'histoire, d'archéologie ou de géographie comparée, publiées dans des recueils périodiques, on cite ses thèses pour le doctorat ès lettres : *les Proxènes* [illegible] *leur rapport avec les institutions* [illegible] *modernes*, et *De Tritonide lacu* (1863, in-8).

TISSOT (Victor) journaliste et littérateur français, d'origine suisse, né à Fribourg en [illegible], entra de bonne heure dans le journalisme [illegible] rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*, [illegible] vint se fixer à Paris en 1874, puis visita l'Allemagne et l'Autriche et publia sur ces pays plusieurs ouvrages qui obtinrent un immense succès, mais dont la traduction et la circulation furent prohibées en Allemagne et qui provoquèrent des perquisitions domiciliaires, après le passage de l'auteur, en Bavière en [illegible].

A part un premier essai, *les Beaux-Arts en Suisse* (1869, in-32), on a de M. Tissot : *Voyage au pays des milliards* (1875, in-18, [illegible] éditions) ; *les Prussiens en Allemagne* (1876, in-18) ; *Voyage aux pays annexés* (1876, [illegible]) suite des précédents ; *Vienne et la vie viennoise* (1878, in-18) ; et, avec la collaboration de [illegible] *les Aventures de Gaspard von der Gruen* [illegible] *tie, la Comtesse de Montretout* (1879, [illegible]), 2^e partie, *les Mystères de Berlin* (1879, [illegible]) *Voyage au pays des Tsiganes* (1880, [illegible]) traduit en outre de l'allemand : *A la recherche du bonheur* (1871, in-8), recueil de [illegible] Heyse, Kœrner, Mulbach, etc., et la [illegible] *les mœurs allemandes* (1877, in-18), [illegible] J. Scherr.

TISZA (Koloman DE), homme d'État hongrois, né à Geszt, le 16 décembre 1830, reçut une brillante éducation dans la maison paternelle [illegible] venait d'entrer au ministère de l'intérieur [illegible] blique, lorsque éclata la révolution de 1848 [illegible]

se retira alors dans ses propriétés puis voyagea dans les pays étrangers. Devenu en 1859 protecteur d'un district ecclésiastique protestant, il combattit énergiquement les nouveaux règlements du ministre, M. Thun, tendant à abolir l'autonomie de l'Église protestante hongroise. Après le rescrit du 20 octobre 1860, qui restituait à la Hongrie une certaine autonomie, il fut élu député et devint chef du centre gauche après le suicide du comte Teleki. A la suite de la fusion de ce groupe avec le parti Deak, sous le nom de Parti libéral en mars 1875, M. Tisza devint ministre de l'intérieur et président du ministère hongrois (octobre). Parmi les principaux actes de ce cabinet, il faut citer le compromis administratif avec la Transylvanie et la fondation si laborieuse d'une banque d'État austro-hongroise. Dans la politique étrangère, il soutint le comte Andrassy, mais se montra adversaire résolu de la Russie et du panslavisme. Lorsque l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche suscita des embarras financiers à cette puissance et amena la retraite du ministre des finances de Hongrie, M. Tisza et ses collègues donnèrent également leur démission, le 1er octobre 1878, mais il reprit, le 5 décembre, la présidence du conseil et sut s'y maintenir, avec une majorité flottante dans la Chambre des députés. L'année suivante il approuva l'alliance entre l'Autriche et l'Allemagne.

TOBLER (Adolphe), philologue suisse, né à Hirzel (canton de Zurich), le 24 mai 1835, fit ses études à l'école supérieure de son canton et à l'université de Bonn, puis résida successivement à Rome, à Florence et à Paris, pour se perfectionner dans les langues romanes. En 1861, il obtint une place à l'école cantonale de Soleure, passa plus tard à Berne et fut appelé, en 1867, à la chaire des langues romanes de l'université de Berlin dont il a été nommé professeur ordinaire.

A part sa collaboration à divers recueils littéraires allemands, tels que *le Journal de philologie romane*, et *les Annuaires de littératures romane et anglaise*, il a édité : *Poésies* de Jehan de Condet (Stuttgart 1860); *Fragment du chevalier au Lyon* (Bruchstück aus dem, etc. Soleure, 1862) ; des *Extraits d'anciens manuscrits français* (Mittheilungen aus altfranz. Handschriften, Leipzig, 1870); *Li dis don vrai aniel* Leipzig, 1871, in-8), etc. M. Tobler prépare un dictionnaire général de l'ancien français.

TOCQUEVILLE (François-Hippolyte CLÉREL, comte DE), homme politique français, sénateur, né le 1er novembre 1797, est le frère aîné du célèbre publiciste, Alexis de Tocqueville, mort à Cannes, le 16 avril 1859. Ancien officier de cavalerie, maire pendant plus de vingt ans de la commune de Nacqueville, du canton de Beaumont, qu'il représentait au Conseil général de la Manche, il s'occupait des questions agricoles et administratives intéressant particulièrement la Normandie. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871 pour l'Assemblée nationale, il se présenta dans son département, comme candidat républicain, et fut élu, au second tour, par 38320 voix. Il siégea au centre gauche et vota, dans presque toutes les questions politiques, avec la minorité républicaine. Il prit la parole pour appuyer la proposition Rivet qui affermissait les pouvoirs de M. Thiers, et pour combattre la proposition Ravinel réclamant l'installation complète du pouvoir exécutif à Versailles. Sous l'administration du 24 mai 1873, il se prononça contre la loi sur les maires et se vit bientôt révoqué lui-même des fonctions de maire de sa commune : cette mesure, que le préfet de la Manche, M. de Champagnac, s'efforça en vain d'adoucir par des marques personnelles de déférence, fut une des plus impopulaires du gouvernement à cette époque. A la fin de 1873, M. de Tocqueville appuya la proposition d'appel au peuple déposée par le représentant bonapartiste, M. Eschasseriaux, tout en protestant, dans les journaux de la fermeté de ses convictions républicaines. Après l'adoption des lois constitutionnelles qu'il avait votées, il fut porté sur la liste des gauches pour l'élection des sénateurs inamovibles et fut nommé le cinquante-huitième sur les 75, par 340 voix sur 681 votants. On cite de lui, outre des *Lettres politiques* qui ont été remarquées, quelques brochures d'économie politique et agricole. — M. le comte de Tocqueville est mort à Paris le 19 mai 1877. Il était décoré de la Légion d'honneur.

TOCQUEVILLE (René CLÉREL, vicomte DE) ancien député, neveu du précédent, né au Pecq, près de Sain-Germain, le 1er septembre 1835, servit comme engagé volontaire aux chasseurs d'Afrique, de 1854 à 1859, fit avec distinction les campagnes d'Italie, de Chine et de Cochinchine, passa aux guides avec le titre d'officier, gagné devant l'ennemi, puis donna sa démission en 1863, pour épouser Mlle Crombaz, nièce du vice-président de la Chambre des représentants de Belgique. Il se porta sans succès aux élections de mai 1869 pour le Corps législatif, dans la circonscription de Cherbourg et Valognes. Il avait été élu, peu auparavant, membre du conseil général de la Manche, mais son élection avait été annulée pour un défaut de formalités. Pendant la guerre de 1870, il reprit du service, comme lieutenant-colonel des mobiles de la Manche et fit toute la campagne de la Loire avec l'armée de Chanzy. Sa femme, qui le suivit, en soignant les malades et les blessés, fut faite prisonnière par les Prussiens, au Mans, et mourut un peu après des fatigues et des souffrances de sa captivité.

Maire de Tourlaville où il possède un des châteaux les plus remarquables de la Normandie et membre du Conseil général de la Manche pour le canton de Saint-Pierre-Église, le vicomte de Tocqueville protesta contre la mesure prise contre son oncle par l'administration du 24 mai, en donnant lui-même sa démission des fonctions de maire. Dans une lettre adressée au préfet et rendue publique, il rappelait la circulaire de M. de Broglie, qui recommandait de ne révoquer que les maires radicaux, dangereux ou tarés, et demandait avec indignation dans laquelle de ces trois catégories son oncle, était placé, tout en convenant des divergences politiques qui le séparaient de lui (25 février 1874). Aux élections générales du 20 février 1876, pour la nouvelle Chambre des députés, M. de Tocqueville se porta dans l'arrondissement de Cherbourg, comme candidat « républicain conservateur constitutionnel, » et n'obtint, au premier tour de scrutin, que 4641 voix, contre 6280 données au candidat républicain, M. Lavieille, et 3952 à un autre candidat constitutionnel, M. de la Germonière ; mais au scrutin de ballottage, malgré la persistance de ce dernier, il fut élu par 7195 voix. A la Chambre, il suivit les conservateurs monarchiques dans leur alliance avec le parti bonapartiste et, après la dissolution obtenue par le cabinet du 16 mai, il fut soutenu par les comités de ce parti et par l'administration aux élections générales du 14 octobre; il n'obtint alors que 7865 voix contre 11 424 réunies par M. Lavieille, son adversaire républicain des élections précédentes. Décoré de la Légion d'honneur pour sa conduite en Cochinchine, le vicomte de

Tocqueville a été promu officier après la guerre contre la Prusse le 3 octobre 1871.

TOLAIN (Henri-Louis), sénateur français, né à Paris, le 18 juin 1828, exerça de bonne heure l'état de ciseleur, tout en se livrant à des études d'économie politique. Nommé, en 1861, secrétaire adjoint de la Commission ouvrière pour l'Exposition de Londres, et envoyé en Angleterre, en 1862, avec la délégation des ouvriers français subventionnés par le gouvernement pour y étudier et comparer les diverses industries, il se présenta sans succès, en 1863, à la députation, comme candidat des ouvriers de Paris. L'année suivante, il fut un de ceux qui, le 28 septembre, au meeting de Saint Martin's Hall, à Londres, arrêtèrent les bases d'une *Association internationale des travailleurs*, fondée sur le modèle des *Trade's Unions* anglaises, pour rendre les ouvriers solidaires des grèves, en quelque pays qu'elles éclatassent, et les généraliser si besoin était. A l'origine l'Association était simplement économique; elle devint bientôt politique, et s'organisa en sections obéissant à un comité central siégeant à Londres. Différents congrès ouvriers se réunirent successivement à Genève (1866), Lausanne (1867), Bruxelles (1868) et Bâle (1869). M. Tolain fut délégué par la section parisienne à ces diverses assemblées. En 1868 il proposa au congrès de décider que si une guerre générale venait à menacer l'Europe « les ouvriers devraient, dans la mesure de leurs forces, l'empêcher d'éclater. » En 1869, il défendit énergiquement le principe de la propriété individuelle. Il avait été condamné correctionnellement à cent francs d'amende, le 6 mars 1868, comme prévenu de faire partie d'une société non autorisée de plus de vingt personnes. A la même époque, il collabora au *Courrier français* que venait de fonder M. Vermorel. Il était poursuivi de nouveau en 1870, lorsqu'éclata la révolution du 4 septembre. Resté à Paris pendant le siège, il fut, aux élections municipales du 7 novembre, nommé adjoint du 11e arrondissement par 13 046 voix sur 15 018 votants.

Le 8 février 1871, M. Tolain fut élu représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, le trente-deuxième sur quarante-trois, par 89 132 voix sur 328 970 votants. Après l'insurrection du 18 mars, il signa la proclamation dans laquelle les députés et les maires de Paris acceptaient les élections municipales, fixées au 26 par le Comité central de la garde nationale. Porté, malgré lui, dans le 11e arrondissement, comme candidat à la Commune, il n'obtint que 283 voix. Dans l'intervalle il était revenu prendre sa place à l'Assemblée. Sa courageuse attitude en présence de l'insurrection lui valut de violentes attaques de la part des organes accrédités de l'Internationale, sans préjudice des calomnies des journaux conservateurs. M. Tolain a pris la parole à la Chambre sur la plupart des questions économiques ou intéressant les classes laborieuses, particulièrement lors de la discussion sur la marine marchande, et les matières premières. Il fit aussi sur l'Internationale un long discours qui excita une vive curiosité (13 et 14 mars 1872). Il déposa un projet de loi sur le droit d'association et une demande de crédit pour l'envoi des ouvriers à l'Exposition universelle de Vienne, qui furent repoussés par l'Assemblée. Inscrit au groupe de l'Union républicaine, il vota contre les préliminaires de paix et adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Candidat aux élections sénatoriales, du 30 janvier 1876, dans le département de la Seine, il fut élu le second sur cinq, par 136 voix, sur 216 électeurs. Au nouveau Sénat il signa la première demande d'amnistie pleine et entière, avec M. Victor Hugo, et vota, le 23 [illegible], contre la dissolution de la Chambre [illegible] par M. de Broglie.

TOLBECQUE (Jean-Baptiste-Joseph), [illegible] français, né dans un de nos départements de Belgique, le 17 avril 1797, entra en [illegible] au Conservatoire de Paris, où il étudia sous [illegible] Kreutzer. Il obtint des succès, puis entra à l'orchestre des Italiens. Vers la fin de la Restauration, connu déjà comme excellent virtuose et comme habile arrangeur de contredanses, il fut chef d'orchestre à Tivoli et dans plusieurs autres bals et jardins publics, et jouit, avant M. Musard, de la vogue la plus absolue. Il dirigea, de [illegible] à [illegible] avec le concours de son frère, M. [illegible] Tolbecque, les bals de la cour. M. Tolbecque a publié, chez les principaux éditeurs, ce nombre presque incalculable de *Quadrilles*, [illegible], [illegible] *à grand orchestre*, et *Variations* sur les opéras nouveaux.

TOLDY (Franz SCHEDEL, dit), critique hongrois, né le 10 août 1805, à Ofen, où son père était employé du gouvernement, entra à l'[illegible] de Pesth en 1819, et fut reçu en 1829 docteur en médecine. Lié avec les meilleurs [illegible] de la Hongrie et déjà connu comme [illegible], il fit en 1829 des cours sur la littérature hongroise à Berlin, où il était allé entendre Hegel. En 1830 il parcourut la Belgique, visita Londres, Paris, Ferney, traversa l'Italie supérieure, et, à son retour dans sa patrie, fut nommé membre de l'Académie hongroise, dont il devint premier secrétaire (1831). Il fonda avec Bugát, et rédigea jusqu'en 1833, l'*Orvosi Tar*, [illegible] médical qui ait été publié en hongrois, et remplit, comme professeur adjoint, la chaire d'hygiène à l'université de Pesth (1838). Il composa [illegible] *Éléments de l'hygiène* (die Elemente der Diätetik; Pesth, 1839). Mais voulant [illegible] études sur l'histoire de la littérature hongroise, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner à l'université de Pesth, il donna sa démission de professeur de médecine en 1844, et fut nommé directeur de la bibliothèque de l'université. En 1848, M. Toldy ne prit aucune part au mouvement [illegible], et reçut alors le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences de Vienne. [illegible] devenu en 1841 directeur de la Société [illegible], dont il fut l'un des fondateurs. — Il est mort à Pesth, le 10 décembre 1875.

Ses principaux ouvrages sont : *Lettres critiques sur les œuvres épiques de M. Vœrœsmarty* (Pesth, 1827); *Manuel de poésie hongroise* (Handbuch der ungarischen Poesie; Pesth et Vienne, 1828, 2 vol.); remanié sous le titre de *Geschichte der ungarischen Poesie* (Pesth, 1853, t. I-II); *la Poésie historique hongroise* avant Zrinyi (die ungarische historische Dichtung vor Zrinyi; Vienne, 1850); une histoire de la langue et de la littérature hongroises, en hongrois, à l'usage des gymnases, sous le titre de *A Magyar nemzeti irodalom tœrténete* (Pesth, 1851-1853, t. I-II), et en allemand sous celui de *Handbuch der ungarischen Sprache und Literatur* (Pesth, [illegible]); *Hommes d'État et littérateurs hongrois* (Magyar Államférfiak ès irók, ibid., 1848, 2 vol.); *Biographies des poètes hongrois* (Magyar [illegible]; ibid., 1870, 2 vol.). Il a rédigé, de [illegible] à [illegible], avec MM. Vœrœsmarty et Bajza, l'*Athenæum* et son appendice (Figyelmezö), revues qui ont exercé une très grande influence sur la littérature hongroise, et publié une *Anthologie* [illegible] *hongroise* (Blumenlese aus ungarischen Dichtern; Pesth et Vienne, 1828) et une *Chrestomathie magyare* (Magyar Chrestomathia; Pesth, 1853 [illegible]

Il rédigea les *Annales* de l'Académie hongroise et de la Société Kisfaludy, et, depuis 1850, le *Muséum hongrois* (Uj Magyar Muzeum).

On doit encore à M. Toldy un très grand nombre d'éditions : celles des poëtes modernes Dayka (Pesth, 1833), Czuczor (1836), Kazinczy (1836-1845, 5 vol.); les *Œuvres complètes de Charles Kisfaludy* (Saemmtliche Werke des K.; Ofen, 1831, 10 vol.; 5e édit., 1855); *Restes des poëtes hongrois* (Reliquien ungarischer Dichter; Pesth, 1828); *Légende rimée de saint Catalin d'Alexandrie* (Gereimte Legende des alexandrinischen Heiligen Catalin; Pesth, 1854), etc.

TOMMASEO (Nicolo), écrivain italien, un des chefs de la révolution de Venise en 1848, né en 1803, à Sebenico, en Dalmatie, fit ses études en Italie, et passa plusieurs années à Florence, où il collabora à l'*Anthologie*. Suspect au gouvernement autrichien, il dut se retirer en France, en 1833. L'amnistie de 1838 lui permit de rentrer à Venise. Pendant près de dix années, il se renferma dans ses études historiques et littéraires; mais vers la fin de 1847, il s'unit à Manin pour réclamer par une pétition à l'empereur d'Autriche l'adoucissement de la censure. Il fut regardé alors comme un des chefs du parti national. En janvier 1848, la popularité de Tommaseo et Manin amena leur arrestation; mais à la nouvelle du soulèvement de Milan, le peuple de Venise obtint par ses menaces leur mise en liberté (17 mars). Cinq jours après, l'armée autrichienne était forcée de quitter la ville, la république de Saint-Marc proclamée, et M. Tommaseo nommé membre du gouvernement provisoire. Il se retira avec lui, lorsque le peuple exigea l'alliance avec le Piémont et la guerre offensive contre l'Autriche (8 juin).

L'issue malheureuse de la première campagne, et les nécessités de la résistance ramenèrent Manin et M. Tommaseo au pouvoir (11 août 1848). Ce dernier devint ministre du culte et de l'instruction publique, fit en vain deux voyages à Paris pour demander le secours de la République française et dut, s'effacer devant Manin, le représentant de la résistance plus active. Il fut exilé avec lui et trente-huit patriotes, après la capitulation de la ville. Il se retira à Corfou pour y reprendre ses anciens travaux. En 1865, il était retourné à Florence, où, quoique frappé de cécité, il donnait encore de nouvelles publications. — Il est mort à Rome le 1er mai 1874.

M. Tommaseo qui appartenait, comme homme d'État et comme philosophe, à l'école jalouse de concilier avec les tendances libérales les traditions du catholicisme, a beaucoup écrit, notamment : *De l'Education* (Lugano, 1834; 3e édit., 1836); un *Commentaire du Dante* (Venise, 1837); *Nouveaux écrits* (Ibid., 1839-1840, 4 vol.); *Études critiques* (Ibid., 1843, 2 vol.); *Nouveau Dictionnaire des synonymes de la langue italienne* (Florence, 1832; nouvelle édit., 1839-1840), etc. Ses principaux travaux historiques sont la *Collection des papiers d'ambassade vénitiens qui ont rapport à l'histoire de France du seizième siècle*, avec un commentaire français (Paris, 1838, 2 vol.), et les *Lettres de Pascal Paoli* (Florence, 1846). Son *Duc d'Athènes* (Paris, 1836) tient autant du roman que de l'histoire. Ses *Poésies* ont eu peu de succès; mais sa *Collection des chants populaires toscans, corses, dalmates et grecs*, avec des notices historiques (Venise, 1839, 4 vol.), est très estimée. Il a encore publié, en 1865, de *Nouvelles études sur le Dante*, et il préparait, à la même époque, un *Grand Dictionnaire de la langue italienne*, avec Bellini : il n'a été publié qu'après sa mort.

TOMMASI (Ferdinando, chevalier), compositeur italien, né à Naples, en 1824, et second fils de l'ancien président du conseil des ministres, eut pour parrain le roi Ferdinand Ier. Il s'essaya à la poésie, se livra ensuite à la peinture, et obtint quelques succès aux Expositions des beaux-arts de Naples. Mais l'étude de la musique l'absorba bientôt tout entier. Après avoir reçu des leçons d'harmonie et de contrepoint du professeur Gaetano Corcia (1842), il se mit à écrire un grand nombre de morceaux de musique sacrée et profane, entre autres l'oratorio de *Judith*. Sa première œuvre théâtrale, *Comma*, ne put être représentée; il fut plus heureux avec *Guido e Ginevra*, drame lyrique dont il a écrit aussi les paroles, et qui fut joué avec un grand succès à Naples (8 décembre 1855), et à Vienne en juin 1856. M. Tommasi a été nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Naples.

TONDU (Jacques-Charles-Henri), député français, est né à Pont-de-Veyle (Ain), le 26 mai 1827. Ancien notaire et maire de sa commune natale, il se présenta aux élections du 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Bourg, comme candidat républicain, et fut élu par 8353 voix, contre 5538 obtenues par M. Le Hon, ancien député officiel sous l'Empire. Il siégea au groupe de la gauche républicaine, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie et fut réélu, le 14 octobre, par 8898 voix, contre 992 recueillies par le même concurrent. Il représente le canton de Pont-de-Veyle au Conseil général de l'Ain.

TOPELIUS (Zacharie), littérateur suédois, d'origine finlandaise, né à Kuddnäs (Finlande), le 14 janvier 1818, fit ses études à Uleaborg, fut élève du célèbre poète Runeberg, à Helsingfors, et suivit les cours d'histoire et de sciences naturelles à l'université de cette ville. Il y devint, en 1854, professeur d'histoire russe et des pays scandinaves, et prit sa retraite, en 1878, pour se consacrer entièrement à la littérature.

A part deux recueils de poésies : *Fleurs des landes* (Ljungblommor; Helsingfors et Stockholm, 1845-1850, 3 vol., plus. édit.) et *Feuilles nouvelles* (Nya Blad), on cite de M. Topelius une série de *Nouvelles* très répandues en Scandinavie (Faelskaerens berasttelser), dont les sujets sont empruntés à l'histoire de la Finlande, et des *Contes pour les enfants* (Laesning for Barn) empreints d'un vif sentiment religieux et patriotique.

TOPETE (Jean-Baptiste), marin et homme politique espagnol, ancien ministre, né le 24 mai 1821, à Tlacotalpa (Mexique), entra dans la marine dont il devint un des officiers les plus brillants. Attaché au corps expéditionnaire du Maroc, il fit cette campagne avec distinction. En 1866, il se fit remarquer à l'attaque de Callao de Lima où il fut blessé grièvement. Lorsque le malheureux amiral Pareja se fut brûlé la cervelle, il prit le commandement de la flotte et la ramena en Espagne. La grande notoriété du contre-amiral Topete date de la révolution de septembre. Commandant l'escadre cuirassée, à l'ancre dans le port de Cadix, il adressa une proclamation aux habitants de cette ville, leur promettant de se mettre à la tête de l'insurrection. Le général Prim vint à bord de son vaisseau *la Saragosse*. Les troupes royales de Cadix et la garde civile se joignirent aux deux chefs, autour desquels vinrent se ranger les généraux bannis par le gouvernement de la reine. Toute l'Andalousie se déclara pour la révolution, sans qu'aucun combat eût lieu. L'amiral Topete fit partie du gouvernement provisoire, dans lequel il eut le

portefeuille de la marine (8 octobre 1868), et fut élu député aux Cortès constituantes, par une circonscription de Madrid.

Parmi les faits spéciaux de son ministère, on doit signaler ses efforts pour comprimer l'insurrection de l'île de Cuba. Manquant du nombre d'hommes nécessaire pour compléter les équipages, il demanda et obtint d'urgence le vote par les Cortès de levées supplémentaires (avril 1869). Des dissentiments avec ses collègues, sur la solution des difficultés politiques, l'engagèrent, trois fois de suite, à donner sa démission, trois fois refusée par le régent Serrano, qui se déclarait résolu à quitter le pouvoir en même temps que lui. L'amiral Topete repoussait la candidature du duc de Gênes, patronnée par la majorité du cabinet, et à laquelle il préférait celle du duc de Montpensier. Sorti momentanément du ministère, au mois de novembre, il se vit porté à la vice-présidence de la Chambre et élu à la presque unanimité. Dans les premiers jours de janvier 1870, il accepta de reprendre sa place à la tête du département de la marine. La candidature du duc de Montpensier continua de l'avoir pour partisan déclaré, soit au sein du ministère, soit devant les Cortès. Cependant il accepta, en décembre 1871, le ministère des colonies, dans le cabinet Sagasta, et celui de la marine dans le cabinet Serrano, en juin 1872. Il fut encore ministre de la marine du 3 janvier au 30 décembre 1874, et rentra dans la vie privée après l'avènement d'Alphonse XII.

TOPIN (Marius), littérateur français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 25 décembre 1838, fils d'un ancien recteur d'académie, fit ses études à Aix et à Gap, et écrivit, de 1859 à 1863, dans quelques journaux de province. A cette dernière date, il remporta le prix d'éloquence de l'Académie française, avec une étude sur le cardinal de Retz, publiée l'année suivante sous ce titre : *le Cardinal de Retz, son génie, ses écrits* (1864, in-18). Il s'attacha depuis avec succès aux travaux historiques, et l'Académie française lui a décerné encore, en 1868, le prix Thiers, pour son livre intitulé : *l'Europe et les Bourbons sous Louis XIV* (1868, in-8), et dont la vie du cardinal de Polignac est le principal sujet. Commandant du 193ᵉ bataillon pendant le siège de Paris, M. Marius Topin, qui avait été décoré à la suite de ses succès académiques, fut promu officier de la Légion d'honneur le 22 août 1871. En 1879, il a été nommé inspecteur général des bibliothèques scolaires et populaires.

M. Marius Topin a encore publié : *Histoire d'Aiguesmortes* (1865); *l'Homme au masque de fer* (1869, in-8 et in-18, 3 éditions), ouvrage couronné aussi par l'Académie française et traduit dans plusieurs langues; *Louis XIII et Richelieu* (1876, in-8), où il essaye la réhabilitation de ce roi, également couronné par l'Académie française; *Romanciers contemporains* (1876, in-18). Il a collaboré à *la Revue française* en 1863, et depuis au *Correspondant*, où il inséra des études remarquées sur le Masque de fer, au *Courrier de France* (1872) et à *la Presse*.

TORCY (Raphaël VILLEDIEU, marquis DE), ancien député français, est né le 16 mars 1827. Après avoir servi dans la marine, il se consacra à l'agriculture et devint membre du Conseil général pour le canton de Messey. Nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la troisième circonscription de l'Orne, le 22 avril 1860, il fut réélu au même titre en 1863, par 23 839 voix sur 26 746 votants. M. le marquis de Torcy a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1862.

TORELL (Otto-Martin), géologue suédois, né à Warberg, le 5 juin 1828, étudia à l'université de Lund, puis accompagna M. Nordenskiöld dans ses expéditions au Spitzberg et au Groenland, et étudia spécialement la faune marine de ces contrées. Intendant du musée d'histoire naturelle à Lund, puis professeur de géologie depuis 1866, il fut nommé, en 1871, directeur de l'Institut royal des recherches géologiques. Il a été admis, en 1870, à l'Académie des sciences de Stockholm.

On cite de lui des mémoires d'histoire naturelle, insérés dans les *Mémoires* de l'Académie et dans les *Annuaires* de l'université de Lund; mais le principal titre de ce savant est sa belle *Carte géologique de la Suède*, en cours d'exécution, et dont les feuilles parues permettent de la classer parmi les meilleures du genre.

TORNBERG (Charles-Jean), orientaliste suédois, né le 23 octobre 1807, à Linköping, acheva ses études à l'université d'Upsal, où il obtint le grade de docteur en philosophie en 1835. Nommé agrégé pour la littérature arabe en 1835, il habita Paris de 1836 à 1838, et y suivit les leçons de S. de Sacy, Ét. Quatremère et Am. Jaubert. Nommé successivement professeur adjoint, puis titulaire de langues orientales à l'université de Lund (1844-1850), il est devenu membre de l'Académie de Stockholm en 1850, et de plusieurs sociétés savantes étrangères. Il a donné un assez grand nombre de publications très estimées, éditions, traductions, dissertations, relatives à la littérature et aux antiquités arabes, et force de savants mémoires aux recueils d'érudition de son pays. — Il est mort à Lund, le 6 septembre 1877.

TORREARSA (Vincenzo FARDELLA, marquis DE), homme politique italien, né à Trapani, le 17 juillet 1808, d'une famille aristocratique, fut élevé dans les idées libérales par un précepteur, exilé politique de Naples. Un de ses oncles, ministre de la guerre du roi François Iᵉʳ, le fit entrer à un emploi important dans les douanes de Sicile. Il était parvenu au poste d'inspecteur général, en résidence à Palerme, lorsque éclata dans cette ville l'insurrection du 12 janvier 1848. Le comité révolutionnaire ayant constitué un gouvernement provisoire, le marquis de Torrearsa fut élu président d'un comité de finances : il contribua au succès de la résistance des Palermitains contre les troupes bourboniennes, qui furent obligées de se rembarquer après 25 jours de combat. Lorsque, le 25 mars, le Parlement sicilien fut réuni, le marquis de Torrearsa refusa le ministère des finances et fut élu président de la Chambre des communes où il siégeait comme député de Trapani. Il dirigea les débats le 13 avril, prononça, comme président, la déchéance des Bourbons, puis le 10 juillet, proclama le duc de Gênes, roi des Siciliens. La situation devenant plus grave, il accepta, au mois d'août, la présidence d'un nouveau ministère, avec le portefeuille des affaires étrangères. MM. Cordova et La Farina en firent partie (août). Aux premiers jours de 1849, il reprit la présidence de la Chambre des communes. Lorsque la révolution sicilienne succomba, il prononça la prorogation du Parlement et émigra en Piémont. Il se fixa à Nice et entra en relations avec Cavour. En 1860, aussitôt après l'entrée de Garibaldi à Palerme, il y accourut. Le 17 juin, nommé secrétaire d'État chargé de présider le conseil en l'absence du dictateur, il donna peu de jours après sa démission, à cause de la résistance qu'éprouva sa proposition de convoquer une Assemblée constituante sicilienne. Au mois d'octobre le prodictateur Mordini convoquait cette assemblée, et le marquis de Torrearsa était élu député de Trapani.

il fut, peu après, chargé de porter à Naples au roi Victor-Emmanuel le vœu de la Sicile en faveur de l'unité. A la suite d'un mouvement populaire, il fut élevé à la présidence du conseil et rétablit l'ordre. Il fut élu député au Parlement national de Turin par Trapani et par Palerme, et nommé par la Chambre second vice-président. En juin 1861, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire du nouveau royaume d'Italie à Stockholm et à Copenhague. Sous le ministère Ricasoli, il devint préfet à Florence, puis fut nommé sénateur et grand officier des Saints-Maurice et Lazare. Président du Sénat, le 2 décembre 1870, il garda cette fonction jusqu'en 1875.

L'un de ses frères, le général Enrico FARDELLA, après avoir combattu avec honneur dans son pays en 1848 et en 1860, passa en Amérique lors de la sécession des États du Sud et prit du service dans les rangs des fédéraux.

TORRENS (William-Torrens MAC CULLAGH, plus connu sous le nom maternel de), homme politique irlandais, né à Dublin en octobre 1813, fit ses études dans sa ville natale et s'inscrivit au barreau en 1836. Membre de la commission d'enquête sur la loi des pauvres, il représenta successivement depuis 1848, plusieurs bourgs à la Chambre des communes et appartint au parti libéral avancé. Il s'occupa spécialement des questions des pauvres et des écoles populaires; il proposa et soutint des amendements à « l'Education Bill » de M. Forster sur l'organisation du Bureau des écoles, dont il devint lui-même membre.

On cite de M. Torrens des études biographiques, des conférences sur l'étude de l'histoire et les ouvrages suivants : *Histoire industrielle des nations libres* (Industrial History of free nations); *Domination en Asie; comment nous l'avons conquise* (Empire in Asia; how we came by it), et une édition des *Mémoires du vicomte Melbourne* (1877, 2 vol.).

TORRES-CAÏCEDO (José-Maria), poète et publiciste américain, né à Bogota, le 30 mars 1830, commença, dès l'âge de dix-sept ans, à publier des vers et à écrire dans les journaux. Il rédigea d'abord *El Progreso*, puis *El Dia*, soutint une rude guerre contre le gouvernement qui fit saccager son imprimerie, et fut blessé dangereusement d'un coup de feu dans ces luttes au nom de la liberté. La confiance de ses concitoyens l'en récompensa. Il devint successivement député au Congrès grenadin, secrétaire de légation à Paris et à Londres, intendant des finances des États de Bolivar et de Magdalena, secrétaire d'une mission extraordinaire à Washington, consul, puis chargé d'affaires du Vénézuéla près des gouvernements de France et des Pays-Bas. En 1864, M. Torrès-Caïcedo a donné sa démission pour se consacrer exclusivement aux travaux littéraires, mais il reprit, en janvier 1872, le poste de chargé d'affaires de la république de San Salvador. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 4 mai 1872. En dehors de sa collaboration à de nombreux journaux, le *Nuevo Eco de Ambos Mundos*, *la America* de Madrid, le *Correo de Ultramar*, dont il fut rédacteur en chef, il a donné : *Religion, Patrie et Amour*, poésies (Paris, in-8); *Essais biographiques sur les principaux publicistes, poètes et littérateurs latino-américains* (2 vol. in-8; Paris, 1863). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur en 1871.

TOTLEBEN (François-Édouard, comte), général russe, né à Mittau (Courlande), le 20 mai 1818, d'une famille de négociants, fut élevé à Riga et reçu à l'Institut des ingénieurs de Saint-Pétersbourg, où brille aujourd'hui son nom gravé en lettres d'or, avec l'inscription : *Sébastopol*, 1854-1855. Lorsque la guerre d'Orient éclata, il était capitaine en second dans le corps des ingénieurs de campagne. S'étant distingué, sous le général Schilder, dans la campagne du Danube, il fut envoyé en Crimée, en 1855, et en moins d'une année parcourut successivement les grades de capitaine, lieutenant-colonel et général-major. C'est lui qui, par un admirable système de défense, fit d'une ville ouverte, sous le feu de l'ennemi, une forteresse redoutable, et l'énergique résistance de Sébastopol fut due en grande partie à ses travaux. Aussi, malgré sa situation encore modeste, il reçut la haute décoration de l'ordre de Saint-André qui n'est conférée qu'aux membres de la famille impériale et aux souverains. Vers la fin du siège, M. Totleben fut gravement blessé au pied. En 1856, il parcourut l'Allemagne et une partie de l'Europe, pour étudier la construction des principales forteresses. Promu lieutenant général en 1860, il devint directeur du département du génie, au ministère de la guerre et adjoint du grand-duc Nicolas. Pendant son séjour à Berlin en 1872, les journaux allemands ont rappelé les relations de l'état-major allemand avec le général, pour les mesures à prendre pendant le siège de Paris.

Après les désastres de l'armée russe en Turquie en 1877, M. Totleben fut appelé à prendre le commandement supérieur de l'armée russo-roumaine (septembre). Il mit le siège devant Plewna, et reçut le titre de comte, après la prise de cette place. Lors de la conclusion des préliminaires de paix, il fut maintenu comme commandant en chef du corps d'occupation russe, établit son quartier général à Andrinople, chercha à rétablir l'ordre profondément troublé, et exerça avec modération et fermeté les difficiles fonctions d'administrateur des provinces occupées. Il quitta la Turquie, en mars 1879, et fut nommé le 20 avril suivant, gouverneur général provisoire d'Odessa, avec pouvoirs illimités pour la poursuite des nihilistes. A la suite d'échecs subis par les Russes, dans l'Asie centrale, à la fin de 1879, il fut question de lui confier la mission d'organiser une nouvelle expédition dans ces contrées pour le printemps de 1880, mais, au mois de mai, il fut nommé gouverneur de Wilna en Lithuanie. M. Totleben a publié, en 1864 : *Défense de Sébastopol* (Saint-Pétersbourg).

TOUCHARD (Philippe-Victor), marin français, député, né le 21 juillet 1810, entra au service en 1826, devint aspirant le 7 octobre 1827, enseigne le 31 janvier 1832, lieutenant de vaisseau le 21 août 1839 et attaché, comme aide de camp, au prince de Joinville, capitaine de corvette le 17 octobre 1844, capitaine de vaisseau le 8 mai 1850, et enfin contre-amiral le 16 mars 1859. Il a été chargé du commandement de la station française du Levant en 1861. Président de la commission d'artillerie formée au ministère de la marine (13 février 1864), il devint membre titulaire du conseil d'amirauté le 14 septembre, et fut promu vice-amiral le 5 novembre suivant. M. le vice-amiral Touchard a publié divers ouvrages spéciaux, relatifs à la navigation et aux navires, et a inséré plusieurs travaux dans la *Revue maritime*. Président de la commission de perfectionnement de l'École navale, puis du conseil des travaux de la marine, il passa dans le cadre de réserve en 1875. Candidat conservateur aux élections du 14 octobre 1877, dans le IXe arrondissement de Paris, il fut élu par 6334 voix, sur 11 575 votants et siégea au centre droit. M. Tou-

chard a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854, grand officier en 1869 et grand-croix le 10 mai 1875. — Il est mort à Paris le 20 janvier 1879.

TOUCHATOUT. Voy. BIENVENU (Léon).

TOULMIN (mistress Camilla CROSLAND, plus connue sous le nom de miss), femme de lettres anglaise, née à Londres, le 9 juin 1812, perdit de bonne heure son père, avocat et, livrée à ses propres ressources, se tourna vers la carrière des lettres, à laquelle une forte éducation l'avait préparée. Elle débuta par un petit poème inséré au *Book of beauty* de 1838. Depuis cette époque, elle collabora assidûment à divers recueils, entre autres, au *Chamber's journal* et dirigea quelques années, une revue mensuelle, *Ladie's Companion and Magazine*. Elle a épousé, en 1848, un négociant de Londres, M. Crosland.

Miss Toulmin a publié séparément : *Légendes de la vie anglaise* (Lays and Legends illustrative of english Life) ; *les Associés, Peines et Épreuves, Lydia, Heldreth*, romans de mœurs modernes ; des contes de Noël, un volume de *Poésies* et un *Dictionnaire biographique des femmes illustres* (Memorable Women) ; *l'Ile de l'Arc-en-Ciel* (the Island of the rainbow, 1865) ; *les Noces de diamant* (the diamond Wedding : 1871) et enfin *la Prospérité de Hubert Freeth* (the H. F. Prosperity, 1873, 3 vol.). Ces divers écrits ont pour thème principal les misères de la classe pauvre et l'instruction politique et sociale du peuple.

TOULMOUCHE (Auguste), peintre français, né à Nantes, le 21 septembre 1829, fut élève de Gleyre, et débuta au Salon de 1848 par un *Portrait*. Après avoir pendant quelques années cherché sa voie et même abordé la peinture d'histoire avec *Joseph et la femme de Putiphar* (1851), il adopta la peinture de genre appliquée aux scènes de la vie intime et mondaine, et s'y fit une rapide notoriété. Voici la liste de ses principaux envois depuis 1852 : *Après déjeuner, le Premier pas* (1853) ; *la Leçon, la Terrasse* (1855), à l'Exposition universelle ; *Un Baiser* (1857) ; *la Prière, le Château de cartes* (1859) ; *le Premier chagrin, le Sommeil, la Montre* (1861) ; *Un Chagrin, le Repos, le Coin du feu* (1863) ; *la Confidence, le Lendemain du bal* (1864) ; *la Première visite, le Fruit défendu*, composition souvent reproduite (1865) ; *Un Mariage de raison* (1866) ; *le Lilas blanc* (1867) ; *Un Dernier coup d'œil, Un Jour de fête* (1868) ; *la Lettre d'amour, la Toilette du matin* (1869) ; *l'Heure du rendez-vous* (1872) ; *l'Hiver* (1873) ; *le Livre sérieux* (1874) ; *Flirtation, l'Été* (1876) ; *la Rose* (1878) ; *le Miroir*, et plusieurs des précédents à l'Exposition universelle de 1878, etc.

M. Toulmouche a obtenu une 3ᵉ médaille en 1852, avec rappel en 1859, une 2ᵉ médaille en 1861, une médaille de 3ᵉ classe à l'Exposition universelle de 1878, et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

TOULZA (Paul-Hélène-Philippe, comte DE), littérateur français, né à Rabastens (Tarn), en 1813, d'une ancienne famille noble du midi, fit ses études au collège de Toulouse, composa de bonne heure des poésies dont plusieurs ont été couronnées aux Jeux Floraux (1832-1834). Retiré à la campagne et occupé d'agriculture, il se borna, pendant de longues années, à fournir quelques articles à des recueils périodiques ; il revint aux travaux littéraires en publiant une traduction du livre italien *Vie et lettres de Rosa Ferrucci* (1865, in-18 ; 2ᵉ édit., 1870), puis la traduction plus importante de l'*Histoire de la conquête du Mexique*, d'Antonio de Solis, avec notes archéologiques et historiques (1868, 3 vol. in-18) ; *Élégies chrétiennes anciennes et modernes* (1870, in-18). — Il est mort à Paris, le 8 février 1880.

Son fils, Étienne DE TOULZA, né à Rabastens, le 6 février 1846, auteur de quelques travaux sur le droit administratif, entre autres : *De l'administration des communes en France* (1869, in-8), a été attaché, comme secrétaire, au cabinet de M. Ém. Ollivier (janvier 1870).

TOUNG-TCHI (c'est-à-dire *Union pour la cause de la légalité et de l'ordre*), ancien empereur de Chine, né le 21 avril 1856, a succédé à Hien-Foung, son père, le 21 août 1861, sous la régence de sa mère, ayant pour premier ministre son oncle le prince Kong. Il s'appelait auparavant Tsai-Tchun. Lorsque Hien-Foung mourut à Moukden, le vieux parti chinois, dont l'influence avait été toute-puissante sous le règne précédent, voulut convenir le jeune prince et l'impératrice [illegible] pour laisser le prince Kong à Pékin dans l'isolement et l'impuissance. Mais celui-ci ne leur laissa pas le temps de réaliser ce projet. Il courut à Moukden, eut une longue conférence avec l'impératrice, et parvint à la décider à revenir à Pékin avec l'empereur. Le 1ᵉʳ novembre 1861, Toung-Tchi rentra dans sa capitale.

De ce jour commence le nouveau règne. Le lendemain le prince Kong, fort de ce premier succès et soutenu par la présence des ministres étrangers, prononça la dissolution du conseil suprême qui s'était formé à Moukden de tous les hommes hostiles aux Européens ; le père et les princes Tchen et Soo-Tchen, chefs de ce parti, furent arrêtés, traduits devant un tribunal que le prince Kong présida lui-même, condamnés à mort le 8 novembre et exécutés [illegible]. Un nouveau Conseil fut formé sous la direction du prince Kong, revêtu des plus hautes dignités et nommé premier ministre, en même temps que la régence était donnée à l'impératrice douairière. — Le jeune souverain eut à peine le temps de régner par lui-même ; il mourut, dans sa [illegible] année, le 12 janvier 1875, et eut pour successeur le prince Tsai-Tien, né en 1871, qui prit le nom de Kouang-Tsiü.

TOUPET-DESVIGNES (Edmond-Édouard-Ernest-Victoire), ancien représentant du peuple français, sénateur, né à Givet, le [illegible] 1816, commandait la garde nationale de cette ville, où il était regardé comme un des chefs de l'opposition, lorsqu'en avril 1848 il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le cinquième sur huit. Membre du comité de [illegible] qui le choisit pour secrétaire, il vota avec le parti républicain modéré contre les deux chambres, la proposition Rateau et l'expédition de Rome. A l'Assemblée législative, où il représenta aussi les Ardennes, il se [illegible] et s'opposa aux actes contre-révolutionnaires de la majorité comme à la politique du pouvoir exécutif. Le 2 décembre l'écarta de la vie [illegible].

Aux élections du 8 février 1871, il fut élu représentant des Ardennes, à l'Assemblée nationale, le premier sur dix, par [illegible] voix, se fit inscrire au centre gauche. Le [illegible] et fit adopter par l'Assemblée la proposition de M. Louis Blanc, portant que les membres du Gouvernement de la Défense nationale [illegible] compte de la manière dont ils [illegible] pouvoir. Il vota, dans plusieurs questions religieuses, avec la droite de l'Assemblée, [illegible] repoussa la loi sur l'enseignement supérieur et adopta les lois constitutionnelles. [illegible]

l'Assemblée, depuis le 25 février 1874, il fut appelé aux mêmes fonctions au Sénat, où il fut envoyé par son département, le 30 janvier 1876, le premier sur deux, avec 439 voix sur 580 électeurs. Il siégea également au centre gauche et vota, le 23 juin 1877, contre la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie, mais dans d'autres circonstances avec les groupes conservateurs. Il a représenté à plusieurs reprises le canton de Givet au Conseil général.

TOURANGIN (Denis-Victor), ancien sénateur français, ancien conseiller d'État, né à Issoudun (Indre), le 25 octobre 1788, élevé au collège de Pontlevoy, alla suivre les cours de droit à Paris et s'établit, en 1814, à Bourges, où il exerça la profession d'avocat. Il participa à la fondation ainsi qu'à la rédaction du *Journal du Cher*, une des feuilles de l'opposition libérale, protesta, en 1830, contre les ordonnances de Juillet et fut, le 5 août suivant, nommé préfet de la Sarthe, où il sut, par des moyens efficaces, arrêter l'insurrection carliste de 1832. Il administra, de 1833 à 1848, le département du Doubs, où il laissa des regrets pour l'esprit conciliant et la modération dont il avait fait preuve, puis en 1849, celui du Rhône. La majorité de l'Assemblée législative mit M. Tourangin au nombre des nouveaux conseillers d'État, où il entra dans la section de législation. Il y fut maintenu en 1852, et un décret du 4 décembre 1854 l'éleva à la dignité de sénateur. M. Tourangin a été promu, le 25 juin 1849, grand officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Menetou (Indre), le 3 juin 1880.

TOURGUÉNEFF (Jean-Sergiewitz), romancier russe, né à Orel, le 9 novembre 1818, fut élevé à Moscou et y commença ses études, qu'il alla terminer en 1833 à Saint-Pétersbourg, et en 1838 à Berlin. De retour en Russie, il fut attaché au ministère de l'intérieur et se fit connaître par quelques volumes de poésies nationales; mais une étude qu'il publia sur Gogol lui attira une disgrâce et un arrêt d'exil qui ne fut levé que par le crédit du grand-duc Alexandre, depuis empereur. Depuis 1847, M. Tourguéneff habita tour à tour l'Allemagne et la France, où ses œuvres sont devenues presque populaires. Il a concouru à la traduction en français de plusieurs de ses livres, puis il en a écrit lui-même quelques-uns dans notre langue, avec autant de correction que d'originalité.

On a de lui : *Panascha* (1843); *la Conversation* (1844), poésies; *Mémoires, ou Journal d'un chasseur* (1852, 2 vol.), traduits, en 1854, par M. Em. Charrière, sous le titre de : *Mémoires d'un seigneur russe, ou Tableau de la situation actuelle des nobles et des paysans dans les provinces russes* (Biblioth. des chemins de fer), et, par M. H. Delaveau, sous le titre de : *Récits d'un chasseur* (1858); *Scènes de la vie russe* (Biblioth. des chemins de fer, 1858, 2 vol. in-18), traduites, avec la collaboration de l'auteur, par MM. Marmier et Viardot; *Une Nichée de gentilshommes* (1859); *Dimitri Roudine, suivi du Journal d'un homme de trop* (1862, in-18); *Nouvelles scènes de la vie russe* (1863, in-8), traduites par M. H. Delaveau; *Pères et Enfants*, avec une préface de M. Prosper Mérimée (1863, in-18); *Fumée* (1868, in-18); *Nouvelles moscovites* (1869, in-18), traduites par l'auteur; *les Eaux printanières* (1873, in-18); *Étranges histoires* (1873, in-18); *Nouvelles* (1876, in-18); *Terres vierges* (1877, in-18), etc.

TOURNACHON. Voy. NADAR.

TOURNEMINE (Charles-Émile VACHER DE), peintre français, né à Toulon, en 1814, fils du général mort en 1865, étudia à Paris, dans l'atelier de M. Eugène Isabey et débuta au Salon de 1846, après avoir exploré la Bretagne et la Normandie, dont il reproduisit les divers types dans la plupart de ses tableaux. Il a aussi visité, au commencement de la guerre d'Orient, la Turquie et les bords du Danube. On cite parmi ses envois aux Salons : *Souvenirs de Concarneau, les Environs de Vannes, Cavaliers bretons, une Plage de Bretagne, Vue près du Croisic, Pâtres bretons ramenant un troupeau, Plage à la marée basse*, ces deux derniers acquis par la Maison de l'empereur (1853); *Berger de Smyrne, Jeune bergère bretonne, Berger turc, le Cours du Danube*, à l'Exposition universelle de 1855; *Café oriental*, qui a figuré aussi à l'Exposition universelle de 1867, *Cavaliers turcs* (1857); *Souvenirs de Tyr, Oiseaux pêcheurs en Asie* (1859); *Café à Adalia, Flamants et Ibis, Souvenirs du bas Danube*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867, *Environs de Rosette, Soleil couchant*, acquis par le prince Napoléon (1861); *Ébats d'oiseaux pêcheurs, Habitation à Adana, Promenade de femmes turques en Asie* (1863); *Vue d'une ville de Turquie, Vue de Smyrne* (1865); *Kemmer*, dans la Turquie d'Asie (1866); *Retour de chasse, la Halte*, scènes indiennes (1868); *Fête dans l'Inde, Épisode d'une chasse en Afrique* (1869); *Vue de Luxor* (Égypte 1870); *Éléphant d'Afrique, Lac sacré d'Oudeypour* (1872), etc.

Cet artiste reçut la décoration le 1er janvier 1853 et fut attaché en qualité de sous-conservateur au musée du Luxembourg. — Il est mort à Toulon, le 20 décembre 1872.

TOURNEUX (Félix), ingénieur français, né le 2 mars 1811, à Strasbourg, et fils d'un ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort en 1834, fut admis, en 1828, à l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1830, avec le grade de sous-lieutenant dans l'artillerie de terre. Démissionnaire en 1832, et l'un des disciples du père Enfantin à Ménilmontant, il parcourut l'Égypte avec Félicien David. Il fut attaché, en 1843, comme ingénieur en chef, à la ligne de Dôle à Salins. Il a dirigé et exécuté lui-même en partie l'*Encyclopédie des chemins de fer*, publiée par la maison Renouard, en 1841. C'est sous ses ordres que se fit une partie des travaux de plusieurs chemins de fer espagnols. — Il est mort à Paris, le 5 mars 1872.

TOURNEUX (Prosper), frère du précédent, né à Lauterbourg (Bas-Rhin), le 18 avril 1812, fut aussi élève de l'École polytechnique, d'où il sortit, en 1835, dans l'artillerie de terre. Il obtint, deux ans après, le grade de lieutenant en second. Il donna sa démission en 1838 et entra au ministère des travaux publics au moment de l'organisation du service des chemins de fer (1842). Nommé peu après chef de bureau, il devint, en 1847, chef de division du même département. M. Prosper Tourneux fut nommé depuis inspecteur général des chemins de fer. De 1870 à 1878, il a dirigé la construction des chemins de fer du Nord-Est. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 22 février 1848, et promu officier, le 8 août 1867.

M. Pr. Tourneux a traduit la *Législation des chemins de fer en Allemagne*, du baron de Reden, avec *Introduction et notes* (1845, in-8), et fourni des articles spéciaux à l'*Encyclopédie moderne*, au *Dictionnaire de l'administration française*, à la *Revue nouvelle*, à l'*Illustration*; en 1846, il a donné une longue *Note* sur les chemins de fer de Belgique et d'Allemagne. Il a pris part au congrès de statistique tenu à Paris en 1851.

TOURNEUX (François-Jules), frère des précédents, né à Châlons-sur-Marne, le 13 mai 1820, fut aussi admis à l'École polytechnique d'où il passa, en 1841, dans l'artillerie de marine. D'abord associé aux travaux de M. Félix Tourneux comme chef de la comptabilité au chemin de fer de Dôle à Salins, il devint inspecteur du service d'exploitation de la ligne de Lyon. — Il est mort à Dijon, le 12 mars 1880.

Un neveu des précédents, M. Jean-Maurice TOURNEUX, né à Paris le 12 juillet 1849 et fils du peintre de ce nom, mort en 1867, a publié divers travaux bibliographiques (*Th. Gautier*, *Mérimée*, (1876 et 1879), terminé l'édition des *Œuvres complètes* de Diderot, commencée par M. Assézat, et donné une édition revue et augmentée de la *Correspondance littéraire* de Grimm (1877-1880, 16 vol. in-8).

TOUROUDE (Alfred), auteur dramatique français, né au Havre, en 1839, fils d'un des principaux libraires de cette ville, débuta de bonne heure dans les lettres par un volume de mélanges, intitulé *Par-ci, par-là* (1861, in-18). Il se tourna bientôt vers le théâtre et fit jouer dans sa ville natale quelques pièces en vers : *la Paix à tout prix*, comédie en trois actes, *Mes beaux habits*, en un acte (1865), et *les Duperies de l'esprit* (1866). Il fournit, vers le même temps, à un journal du Havre, des études sur les écrivains de ce pays : Bernardin de Saint-Pierre, Scudéry, Casimir Delavigne, etc. M. Touroude débuta sur les scènes parisiennes, en 1868, par une pièce de circonstance, *la Vie privée ou les Remords de M. Guilloutet*, jouée au théâtre Déjazet ; puis il donna, en 1869, au théâtre de Cluny, *le Droit des femmes*, comédie en un acte, et surtout au théâtre de l'Odéon, un grand drame en quatre actes, *le Bâtard*, dont le succès se soutint pendant plusieurs mois ; en février 1870, à l'Ambigu, *la Charmeuse*, drame en cinq actes ; *Une Mère*, drame en quatre actes (1872) ; *l'Oubliée*, drame en quatre actes (1873) ; *Un Lâche*, drame en cinq actes et six tableaux (1873) ; *Jane*, drame en trois actes (1873). — M. Touroude est mort à Paris le 6 juin 1875.

TOURRETTE (Marie Félix-Imbaud DE LA RIVOIRE, marquis DE LA), ancien député français, né à Paris en 1812, d'une famille noble du Vivarais, petit fils, par sa mère, du comte Chaptal, fit ses études au collège Henri IV, entra à l'école de St-Cyr en 1830 et en sortit, en 1832, sous-lieutenant au 37ᵉ de ligne. Il donna sa démission de ce grade en 1839, épousa, la même année, une nièce du malheureux colonel de La Bédoyère, et s'établit dans ses terres, dans le département de l'Ardèche. Élu député de Tournon en 1846, il siégea au centre droit. En 1848, il fut nommé commandant de la garde nationale de Tournon, mais échoua aux élections pour la Constituante. En mars 1850, il fut élu représentant de l'Ardèche à la Législative par 37 [illegible] voix, contre 27 622, données à M. Carnot. Une demande d'enquête sur son élection fut rejetée par l'Assemblée. M. de la Tourrette siégea à l'extrême droite.

En 1852, il fut élu membre du Conseil général de l'Ardèche pour le canton de St-Felicien, qu'il y représenta jusqu'en 1871. En 1858, il fut nommé maire de Tournon. En 1857, il s'était présenté, comme candidat du parti clérical, au Corps législatif ; il ne se représenta pas en 1863 ; mais en 1864, M. Boissy d'Anglas, député de la circonscription, étant mort, M. de la Tourrette, devenu candidat officiel, fut élu député, au premier tour de scrutin, contre M. Chalamet, avocat à Tournon, candidat libéral. Aux élections générales de 1869, soutenu de nouveau par l'administration, il fut réélu, mais au second tour de scrutin [illegible] tour, il avait obtenu [illegible] nées à M. Hérold, candidat [illegible] données à M. le comte [illegible] pendant ; au second tour, M. de la T[illegible] nit 18 993 voix contre [illegible] Son élection ayant été [illegible] législatif, il la défendit [illegible] sentait particulièrement le [illegible] pris jusque-là une part [illegible] la Chambre, il se signala [illegible] la droite les plus opposés [illegible] rales. Écarté de la vie p[illegible] du 4 septembre 1870, il [illegible] portant aux élections de [illegible] la 1ʳᵉ circonscription de [illegible] 7394 voix, sur 16660 votants [illegible] la Légion d'honneur en 186[illegible]

TOUSSAINT (Anna-Louise-Ger[illegible] BOOM, romancière hollandaise, [illegible] 16 septembre 1812, débuta dans [illegible] lettres en 1837, avec [illegible] qui eut du succès, et qui fut [illegible] *Devonshire* (de Graaf van [illegible] des *Anglais à Rome* (de [illegible] 1840). Elle publia ensuite : [illegible] (1841, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1851), [illegible] l'histoire et aux mœurs de [illegible] en Hollande un succès prodigieux [illegible] dans presque toutes les langues [illegible] ainsi qu'une sorte de trilogie [illegible] aventures du comte de Leicester [illegible] *Nederland; de Vrouwen van* [illegible] *Tijdperk; Gideon Florensz* [illegible] Une de ses dernières compositions [illegible] obtint également un grand succès [illegible] triotes de Mme Toussaint [illegible] Scott pour ses qualités dramatiques [illegible] ville natale lui conféra, par [illegible] droits civiques. Depuis 1849 elle [illegible] *manach du beau et du bon* [illegible] Schœne und Gute), recueil [illegible] 1851, elle a épousé, à Alkmaar, [illegible] boom, dont les tableaux [illegible] recherchés en Allemagne et [illegible]

TOUSSENEL (Alphonse), [illegible] né à Montreuil-Bellay (Maine-[illegible] s'occupa jusqu'à trente ans de [illegible] et devint en 1833 un des [illegible] Fourier. Mêlé dès la même [illegible] doctrinaire, il soutint vivement [illegible] struction primaire de 1833, [illegible] de *la Paix* en 1837, décoré [illegible] neur en mai 1839, et [illegible] commissaire civil à [illegible] avec l'autorité militaire [illegible] mission en 1842. De retour [illegible] des fondateurs de la *Démocratie* [illegible] tie, après la révolution de [illegible] mission du Luxembourg et [illegible] *vail affranchi*, avec M. F. V[illegible] tint à l'écart du mouvement [illegible] ferma dans ses études d'histoire [illegible]

On a de lui : *les Juifs rois de l'époque, histoire de la féodalité financière* [illegible] 1847, 2 vol.); *l'Esprit des bêtes* [illegible] *çaise et Zoologie passionnelle* [illegible] édit. 1868); *Travail et fainéantise* [illegible] *démocratique* [illegible] oiseaux, *Ornithologie passionnelle* [illegible] 1872-1874, 2 vol. in-8); *Tristia* [illegible] *sères et des fléaux de la chasse* [illegible] in-18), et un certain [illegible] ments insérés dans la [illegible] *le Globe* et autres recueils [illegible]

[illegible] (Théodore), frère puîné du précé[dent], [né] au même lieu, le 30 avril 1806, a été [pendant] plus de vingt ans professeur titulaire [au] lycée Charlemagne, avant de passer [aux fonctions] de censeur au lycée Bonaparte, en [illegible] devenu depuis inspecteur d'académie [illegible] nommé membre du conseil départemental [illegible] académique. Il a été décoré de la [Légion d']honneur le 27 avril 1845 et promu offi[cier le] 7 août 1870.

[M. T]oussenel a traduit : *Wilhelm Meister*, de [Gœthe]; *les Contes d'Hoffmann* (1838, [illegible]), *les Traditions allemandes* des frères [Grimm], etc., et publié un *Précis chronologique [de l'h]istoire de France* (1838, in-4), ou texte ex[plicatif] des gravures obtenues par le procédé Col[las]; [l'Hi]stoire de l'Europe de 1610 à 1789 (1879, [illegible]) [illegible] pour les classes de rhétorique. Il a [illegible], surtout de 1830 à 1842, au *Temps* et [au Glo]be *de Paris*.

[TO]WIANSKI (André), philosophe et réformateur [illegible], né en 1797 en Lithuanie, fit toutes [ses études] à l'université de Wilna. Aveugle de [illegible], il puisa dans le sentiment de sa situa[tion une] sorte d'exaltation mystique, qu'il com[muniqu]a à la plupart de ses camarades de [illegible]. Ayant recouvré la vue d'une manière [illegible], il se maria, et bientôt commencèrent [illegible] et ses entretiens avec les esprits, avec [les anges] et la Vierge. Il se donna pour saint [illegible] sa femme pour sa nte Philomèle, exal[illegible] [illegible] conviction par une sorte de [illegible]. Cette doctrine, renouvelée des [illegible] [illegible] dans un hôpital par ordre [du gouv]ernement russe. Bientôt relâché, parce [illegible] paraissait inoffensive, il se re[illegible] de sa famille et prit peu de [part à la] révolution de 1830.

[Quelque] temps après, M. Towianski se rendit à [illegible] qu'il était prophète, envoyé de [illegible] même des conférences avec l'arche[illegible]. Après de vaines tentatives de pro[illegible] en Pologne, en Saxe et en Belgique, il [vint à] Paris, où il séduisit Mickiewicz, en se [illegible] par Dieu de lui confier une mission [illegible] l'émigration polonaise, et en guéris[sant] par miracle sa femme, atteinte de fo[lie. Mic]kiewicz, alors professeur au Collège de [France], essaya, du haut de sa chaire, de popula[riser] sous le nom de messianisme, la nouvelle [doctri]ne philosophique et sociale de Towianski [illegible] même un ouvrage intitulé : *l'Église of[ficielle] et le Messianisme* (1842-1843). Un diman[che] [illegible] la messe, M. Towianski entra à Notre-[illegible] qu'il était le Messie de l'humanité [illegible]. Plusieurs autres excentricités [illegible] le firent éloigner de la France [illegible]. On prétendit qu'il avait prophétisé, [illegible] à l'avance, la mort du duc d'Orléans. [illegible] le cours de Mickiewicz au Collège de [France] était suspendu et les théories du mystique [illegible] de tribune, tombèrent peu [illegible]. Depuis, M. Towianski se retira [illegible] à Bruxelles, en Suisse et à Rome. [illegible], dans cette dernière ville, s'entendre [illegible] sur ses doctrines. Il fut expulsé et [illegible] de nouveau en Suisse, où il sembla [illegible] son rôle de prophète. — Il est mort [illegible], le 13 mai 1878.

[TR]ANSON (Abel-Louis-Étienne), ingénieur fran[çais, né] à Versailles, le 25 décembre 1805, fut [admis] en 1823 à l'École polytechnique. Placé [illegible] service des mines, il était ingénieur de [illegible] classe lorsqu'en 1830 il devint un des [illegible] adeptes de la secte de Saint-Simon ; il

TOUSSENEL (Théodore), frère puîné du précédent, né au même lieu, le 30 avril 1806, a été pendant plus de vingt ans professeur titulaire d'histoire au lycée Charlemagne, avant de passer en qualité de censeur au lycée Bonaparte, en 1857. Il est devenu depuis inspecteur d'académie et a été nommé membre du conseil départemental et du conseil académique. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 27 avril 1845 et promu officier, le 7 août 1870.

M. Toussenel a traduit : *Wilhelm Meister*, de Goethe (1829); les *Contes d'Hoffmann* (1838, 2 vol.); les *Traditions allemandes* des frères Grimm, etc., et publié un *Précis chronologique de l'histoire de France* (1838, in-4), ou texte explicatif des gravures obtenues par le procédé Collas; *Histoire de l'Europe de* 1610 à 1789 (1879, in-18), cours pour les classes de rhétorique. Il a collaboré, surtout de 1830 à 1852, au *Temps* et à la *Revue de Paris*.

TOWIANSKI (André), philosophe et réformateur polonais, né en 1797 en Lithuanie, fit toutes ses études à l'université de Wilna. Aveugle de naissance, il puisa dans le sentiment de sa situation une sorte d'exaltation mystique, qu'il communiqua à la plupart de ses camarades de l'université. Ayant recouvré la vue d'une manière prodigieuse, il se maria, et bientôt commencèrent ses visions et ses entretiens avec les esprits, avec les saints et la Vierge. Il se donna pour saint Pierre et sa femme pour sainte Philomèle, expliquant son étrange conviction par une sorte de métempsycose. Cette doctrine, renouvelée des Grecs, le fit renfermer dans un hôpital par ordre du gouvernement russe. Bientôt relâché, parce que son exaltation paraissait inoffensive, il se retira dans un domaine de sa famille et prit peu de part à la révolution de 1830.

Quelque temps après, M. Towianski se rendit à Posen, annonça qu'il était prophète, envoyé de Dieu, et eut même des conférences avec l'archevêque Dunin. Après de vaines tentatives de prosélytisme en Pologne, en Saxe et en Belgique, il vint à Paris, où il séduisit Mickiewicz, en se disant chargé par Dieu de lui confier une mission auprès de l'émigration polonaise, et en guérissant comme par miracle sa femme, atteinte de folie. Mickiewicz, alors professeur au Collège de France, essaya, du haut de sa chaire, de populariser, sous le nom de *messianisme*, la nouvelle doctrine philosophique et sociale de Towianski et publia même un ouvrage intitulé : *l'Église officielle et le Messianisme* (1842-1843). Un dimanche, après la messe, M. Towianski entra à Notre-Dame et s'écria qu'il était le Messie de l'humanité et de la Pologne. Plusieurs autres excentricités de la même espèce le firent éloigner de la France en août 1841. On prétendit qu'il avait prophétisé, huit jours à l'avance, la mort du duc d'Orléans. Cependant le cours de Mickiewicz au Collège de France était suspendu et les théories du mystique Polonais, dépourvues de tribune, tombèrent peu à peu dans l'oubli. Depuis, M. Towianski se retira successivement à Bruxelles, en Suisse et à Rome. Il prétendit, dans cette dernière ville, s'entendre avec le pape sur ses doctrines. Il fut expulsé et se retira de nouveau en Suisse, où il sembla avoir abdiqué son rôle de prophète. — Il est mort à Zurich, le 13 mai 1878.

TRANSON (Abel-Louis-Étienne), ingénieur français, né à Versailles, le 25 décembre 1805, fut admis en 1823 à l'École polytechnique. Placé dans le service des mines, il était ingénieur de deuxième classe lorsqu'en 1830 il devint un des principaux adeptes de la secte de Saint-Simon; il collabora au *Globe*, propagea par des prédications publiques les nouvelles idées en province, adressa cinq *Discours aux élèves de l'École polytechnique* et partagea, en 1832, la retraite du père Enfantin à Ménilmontant. Dans la même année, il passa dans les rangs de l'école sociétaire fondée par Ch. Fourier, dont il exposa la *Théorie* (1832, in-8). En 1841, il reçut à l'École polytechnique les fonctions de répétiteur d'analyse. Il devint président des examinateurs d'admission. Mathématicien distingué, il a donné des notes et des mémoires au *Journal* de M. Liouville, aux *Annales d'hygiène publique*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur. — M. Transon est mort à Paris, le 23 août 1876.

TRARIEUX (Jacques-Ludovic), député français, né à Aubeterre (Charente), le 30 novembre 1840, se fit inscrire au barreau de Bordeaux dont il fut élu bâtonnier. Candidat républicain aux élections du 14 octobre 1877, dans l'arrondissement de Lesparre, il échoua avec 4823 voix contre 5796 obtenues par M. de Bouville, candidat officiel, ancien préfet sous l'Empire; il fut porté dans la 4e circonscription de Bordeaux, en remplacement de M. de Lur-Saluces, nommé sénateur, et fut élu le 6 avril 1879, par 10507 voix. Il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine et prit part à la discussion du projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur, en soutenant divers amendements, mais il adopta l'ensemble de la loi (9 juillet 1879).

TRAUTMANN (François), littérateur allemand, né à Munich, le 28 mars 1813, fit son droit à l'université de sa ville natale, et entra dans la magistrature. Vers 1840, il publia ses premières poésies, favorablement accueillies, et se détermina à se consacrer aux lettres. Après avoir inséré plusieurs contes, empruntés à l'histoire ancienne de la Bavière, dans les *Fliegende Blætter*, et dirigé lui-même un journal humoristique à Nuremberg, il publia un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers.

Nous mentionnerons : *Eppelein de Gailingen* (Francfort, 1852); *les Aventures du duc Christophe de Bavière* (Ibid., 1853; 2e édit., 1855); *le Bon vieux temps* (die gute alte Zeit; Ibid., 1855); *Chronique de M. Pierre Nœckerlein, chevalier de bonne fortune de l'ancien temps* (Chronica des Herrn P. N. eines Glücksritters, etc.; Ibid., 1856); *les Fantômes de Munich* (Münchener Geister, Munich, 1856); *Histoires allemandes de villes* (Deutsche Stædtegeschichten, Francfort, 1857); *Rêve et légende* (Traum und Saga; Munich, 1854); *Vie, aventures et mort du docteur Thadée Donner dans l'autre monde* (Leben, Abenteuer und Tod des D. T. D. im jenseits, Ibid., 1864); *Maître Nicolas Prugger, le polisson de Trudering* (Meister N. P. der Bauernbub von Trudering; Ratisbonne 1879), histoire d'artiste du dix-septième siècle, etc.; et en vers : *Proteus* (Munich, 1844), et *Asters et roses, chardons et mimoses* (Astern und Rosen, Disteln und Mimosen; Berlin, 1870), poésies inspirées par la guerre. On cite aussi de lui quelques comédies : *le Château de Latour* (Schloss Latour), *Souffrances de Bleneor* (Blenеor's Leiden), un drame *Cagliostro*; enfin, dans un autre genre : *Art et arts industriels du commencement du moyen âge jusqu'à la fin du dix-huitième siècle* (Kunst und Kunstgewerbe vom frühesten Mittelalter, etc. Nœrdlingen, 1869).

TRAVERS (Julien-Gilles), littérateur français, est né le 31 janvier 1802, à Valognes (Manche). D'abord professeur dans divers collèges communaux, et, en 1832, principal de celui de Falaise,

il entra, en 1839, à la Faculté des lettres de Caen, en qualité de suppléant, et y devint, en 1842, professeur de littérature latine. En 1856, il prit sa retraite avec le titre de professeur honoraire. Il a été nommé membre de plusieurs compagnies savantes, et, en 1839, secrétaire de l'Académie de Caen. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 6 novembre 1876.

Parmi ses travaux personnels, nous citerons: *les Algériennes* (1827, in-8), poésies; *les Distiques de Muret* (1834, in-8), imités en quatrains français; *De l'Avenir de la littérature française* (1837, in-8), thèse de doctorat; *Deuil* (1837), poésies; *le Phénix*, traduit du cardinal Bona (1858, in-32); *Gerbes glanées*, recueils de poésies (1859-1864, 1re-5e gerbes; in-18); *la Pitié sous la Terreur*, drame en vers, en quatre actes, avec préface et notes (Caen, 1869, gr. in-8), etc. Il est aussi l'auteur d'une traduction inédite d'Arnobe, préparée pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, et l'éditeur des *Vaux-de-vire d'Olivier Basselin* (1833, in-18) et des *Œuvres poétiques* de Boileau (dern. édit., 1853). Il a dirigé la publication de l'*Annuaire de la Manche* (1829-1860), collection historique et statistique importante et du *Bulletin de l'instruction publique et des sociétés savantes de l'Académie de Caen* (1840-1843, 6 vol. in-8). Il a collaboré à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle biographie générale*, à *la Normandie illustrée* (1852), etc.

TRAVOT (Victor), homme politique français, ancien député, né le 7 octobre 1808, est le second fils du baron Travot qui se distingua, sous Hoche, dans la guerre de Vendée. Entré dans la carrière militaire, il servit en Afrique, et y devint capitaine et chevalier de la Légion d'honneur. Il quitta ensuite le service, devint maire de Bouillac et membre du Conseil général pour le canton de Carbon-Blanc. En 1852, il fut nommé député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la 2e circonscription de la Gironde, et fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 15 270 voix sur 20 814 votants. Aux élections de mai 1869, maintenu comme candidat officiel, il échoua, au second tour de scrutin, avec 12 568 voix contre 13 396, données à M. A. Larrieu, candidat de l'opposition. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 13 août 1864.

TRAYER (Jean-Baptiste-Jules), peintre français, fils d'un peintre qui a figuré à divers Salons depuis 1831, est né à Paris, en 1824. Élève de Lequien, il cultiva la peinture de genre et exposa un assez grand nombre de toiles, depuis 1848. Nous rappellerons: *Scènes d'intérieur, la Dernière grappe, le Panier vide, le Dernier regard* (1848); *Shakespeare s'écoutant juger au cabaret, Léonard de Vinci et ses élèves, Jeune fille cousant, la Liseuse, la Leçon de broderie* (1850-53); *Atelier de couture, le Bain de pieds, Excès de travail*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Deux parts, la Retenue, le Marché aux grains* (1857); *la Famille, Sérénité* (1859); *Un Examen, le Point de tapisserie, Anxiété, la Prière* (1861); *Un Jardin public, les Premiers sourires, la Becquée* (1863); *les Cueilleuses de moules du Pollet à Dieppe* (1864); *Un Intérieur dans la Haute-Savoie, les Jumeaux* (1865); *la Marchande de crêpes*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867; *la Gardeuse d'enfants* (1866), *l'Alphabet* (1868); *École de filles, les Deux sœurs* (1869); *Une Sœur du Bon-Secours, le Livre d'images* (1870); *Tailleuses de Pont-Aven* (1872); *le Ruban neuf, Un peu de soleil* (1873); *Couturières* (1874); *Laveuses et enfants, la Difficulté* (1877), etc. M. J. Trayer a obtenu une 3e médaille en [illegible] et une 2e en 1855.

TRÉCUL (Auguste-Adolphe-Lucien), [illegible] français, membre de l'Institut, né en [illegible], étudia la pharmacie à Paris, et fut reçu interne des hôpitaux en 1841; mais il se tourna vers l'étude de la botanique, et publia, dès 1843, plusieurs mémoires qui lui firent confier une mission scientifique aux États-Unis par le Muséum d'histoire naturelle et par le ministère de l'agriculture, pour rechercher spécialement les racines féculentes usitées comme alimentaires par les tribus sauvages de l'Amérique du Nord. Il partit au commencement de 1848, traversa les États-Unis pour se rendre directement dans la contrée indienne, suivit seul une tribu sauvage dans ses pérégrinations à travers les immenses prairies qui séparent les Montagnes Rocheuses des États-Unis, et recueillit des collections de plantes et d'animaux qui lui étaient demandées, et qui, expédiées en France par le consul de New-York, furent malheureusement perdues, dans les parages des îles Açores, avec le navire qui les portait. M. Trécul passa un hiver rigoureux sur les prairies couvertes de glace et de neige, au milieu de la tribu indienne Osage. En 1849, il herborisa dans les États de l'Ouest et du Sud, et fit des [illegible] croissance des arbres dicotylédonés. [illegible] 1849 il visita le Texas et le Mexique [illegible] et expédia de belles collections de plantes pour le Muséum, principalement de la [illegible] *Cactées*, dont plusieurs espèces nouvelles [illegible] son nom. Il rentra en France en [illegible], [illegible] de la détermination des plantes recueillies pendant son voyage pour l'herbier du Muséum, et continua ses recherches d'anatomie, de physiologie et d'organogénie végétale, restant en dehors de toute fonction publique. Il s'occupa aussi de l'étude des fermentations, et ses conclusions, contraires à celles de M. Pasteur, provoquèrent des discussions orageuses au sein de l'Académie des sciences (1871-1872) dont il fut élu membre [illegible] mars 1866, en remplacement de Moquin. [illegible] de la Légion d'honneur le 15 août [illegible], il ne porta pas les insignes.

Ses mémoires publiés par les *Comptes rendus* de l'Académie, par les *Annales des sciences naturelles*, etc., ont pour objet: la *Formation des feuilles*, la *Structure des racines*, [illegible] *Formations vésiculaires dans les cellules végétales*.

TRÉHOUART (François-Thomas), [illegible] français, sénateur, né à Vieuville, le [illegible] entra comme mousse dans la marine [illegible] aux derniers combats de l'Empire. [illegible] tenant de vaisseau après la [illegible] (1828), capitaine de corvette en [illegible] capitaine de vaisseau en [illegible] rine française au combat d'Obligado [illegible] il y gagna le grade de contre-amiral [illegible] 1846). Il commanda dans la [illegible] vision navale, lors de l'expédition [illegible] élevé le 2 avril 1851 au grade de [illegible] et chargé peu après de la préfecture [illegible] 2e arrondissement, à Brest. [illegible] tobre 1855, M. Tréhouart fut [illegible] mandement en chef de l'escadre [illegible] la Méditerranée en remplacement [illegible] Bruat, et chargé, en cette qualité, [illegible] ment de l'armée de Crimée. Il [illegible] avec un grand succès, et [illegible] rine lui écrivit « que l'attente [illegible] avait été dépassée. » En février [illegible] pelé aux fonctions de membre [illegible] de l'amirauté, fonctions qu'il a [illegible]

temps. Maintenu, en 1863, dans la section d'activité, M. Tréhouart fut élevé à la dignité d'amiral par décret du 20 février 1869. Il avait été appelé au Sénat par décret du 13 août 1859. Grand officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1849, il a été promu grand-croix le 12 août 1860. — Il est mort à Arcachon, le 8 novembre 1873.

TREILHARD (Achille, comte), administrateur français, né en juin 1815, à Toulouse, où son père était préfet, est le petit-fils du conventionnel Treilhard. Il a débuté dans la magistrature comme substitut à Rouen en 1848. En 1858, étant juge au tribunal de la Seine, il fut chargé à Paris de l'instruction dans le procès Pierri et Orsini, et à la suite de cette mission il fut nommé conseiller à la Cour impériale. En 1861, le gouvernement français l'envoya en Suisse pour étudier le différend qui venait d'être soulevé à propos de la vallée des Dappes. Le 28 août 1862, M. Treilhard quitta son siège de conseiller à la Cour impériale pour remplacer M. Imhaus comme directeur de la presse. A la fin de 1862, il fut nommé membre de la commission de la propriété littéraire et artistique. Un décret du 5 novembre 1864 l'appela au Conseil d'État comme conseiller en service ordinaire. Il passa dans le service extraordinaire en mars 1870. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 22 juin 1863.

TREITSCHKE (Henri-Gotthard DE), publiciste allemand, né à Dresde, le 15 septembre 1834, suivit les cours des sciences politiques dans plusieurs universités allemandes, passa sa thèse d'agrégation, en 1858, à Leipzig et enseigna quelque temps l'économie politique à l'Académie d'économie rurale de Lutzschena. Professeur en 1863, à l'université de Fribourg-en-Brisgau, il abandonna ce poste, pendant la guerre de 1866, comme partisan de la Prusse et alla prendre à Berlin, la direction des *Annuaires prussiens*, dont il était le collaborateur depuis 1858. Après avoir professé plus tard à Heidelberg, il fut appelé à l'université de Berlin en 1874. Membre du parlement depuis 1871, il appartint au parti national-libéral et se montra le champion le plus ardent de l'unité allemande et de la centralisation gouvernementale. Orateur de talent et publiciste distingué il a exercé de l'influence par ses discours comme par ses écrits.

A part deux volumes de poésies : *Poésies patriotiques* (Vaterlaendische Gedichte, Goettingue 1856) et *Études* (Studien, Leipzig, 1857), on cite de M. Treitschke des travaux importants de publiciste : *Mémoires historiques et politiques* (Historische und polit. Aufsaetze, Berlin, 1871, 4e édit., 3 vol.), trois séries d'études sur le fédéralisme et l'unité, sur la république des Pays-Bas, sur la liberté et la royauté, le bonapartisme, etc., *le Socialisme et ses protecteurs* (der Socialismus und seine Goenner, Berlin 1875), dirigé contre la doctrine du socialisme de la chaire; *Dix ans de luttes allemandes* (1865-1874) (Zehn Jahre deutscher Kaempfe, Berlin 1875), etc. Il a entrepris une *Histoire des Allemands au XIXe siècle* (Deutschen Geschichte im 19e Jahrh.; 1879-1880, tom. I-II), l'ouvrage doit comprendre cinq volumes. On a traduit de lui en français : *l'Avenir des moyens Etats de l'Allemagne du Nord* (1866, in-8).

TRÉLAT (Ulysse), médecin français, ancien représentant, ancien ministre, né à Montargis, le 13 novembre 1795, fit ses classes à Mâcon et étudia la médecine à Paris. Il fut d'abord chirurgien militaire et fit en cette qualité, à dix-sept ans, la campagne de 1813. De retour à Paris, il reprit ses études médicales, fut plusieurs années interne à Charenton et fut reçu docteur en 1821. Partisan du libéralisme le plus avancé, il se jeta bientôt dans les sociétés secrètes les plus actives de la Restauration. Il resta un des chefs de l'opposition démocratique après la révolution de 1830 et rédigea à Clermont *le Patriote du Puy-de-Dôme* jusqu'en 1835. Il vint alors défendre à Paris les accusés d'avril, et la vivacité avec laquelle il s'attaqua, dans le cours du procès, à plusieurs des juges d'alors, autrefois ses compagnons dans le carbonarisme, lui valut à lui-même une condamnation à 11 000 fr. d'amende et à trois ans d'emprisonnement à Clairvaux. En 1838, il rentra dans la carrière médicale et devint, au concours, médecin de la Salpêtrière.

La révolution de 1848 ramena M. Trélat dans la vie politique. Le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République, avec pouvoirs illimités pour les quatre départements du Puy-de-Dôme, de l'Allier, de la Creuse et de la Haute-Vienne. Il fut ensuite maire du XIIe arrondissement de Paris, colonel de la cavalerie de la garde nationale, lieutenant-colonel de la 12e légion, sous Barbès. L'Assemblée nationale, où le département du Puy-de-Dôme l'envoya, le cinquième sur une liste de quinze, avec 70460 suffrages, le choisit pour vice-président. Le 12 mai 1848, M. Trélat fut appelé au ministère des travaux publics. Il eut à contenir, pendant les jours les plus difficiles, l'organisation toujours menaçante des ateliers nationaux; il fit enlever le directeur, M. Émile Thomas, et le fit conduire à Bordeaux (27 mai), mesure qu'il nomma le lendemain, dans le *Moniteur*, « une mission extraordinaire », et à l'Assemblée, une « détermination de médecin. » Il sortit du ministère le 18 juin, peu de jours avant la dissolution des ateliers. Il borna dès lors son rôle politique à ses votes à l'Assemblée, où il se prononça en général avec la fraction avancée du parti démocratique. Non réélu à l'Assemblée législative, il redevint médecin des aliénés à la Salpêtrière. Membre du Conseil municipal de Paris de 1871 à 1874, il en fut plusieurs fois le président comme doyen d'âge. M. Trélat a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1849. — Il est mort à Menton (Alpes-Maritimes), le 29 janvier 1879.

On a de lui, en dehors de ses articles et discours politiques : *Précis élémentaire d'hygiène*, avec M. Buchez (1825), reproduit sous le titre d'*Éléments d'hygiène* (1826); *De la Constitution du corps des médecins et de l'enseignement médical* (1828, broch.); *Recherches historiques sur la folie* (1839); *Des Causes de la folie* (1856); *la Folie lucide* (1861, in-8), résumé de ses observations sur les aliénés, et un grand nombre d'articles dans le *Journal du progrès des sciences médicales*, etc.

TRÉLAT (Emile), architecte français, fils aîné du précédent, né à Paris le 6 mars 1821, devint professeur des constructions civiles au Conservatoire des arts et métiers et fut, en 1865, un des fondateurs d'une Ecole spéciale d'architecture reconnue, le 11 juin 1870, comme établissement d'utilité publique. Architecte en chef du département de la Seine en 1871, il fut décoré de la Légion d'honneur en 1855, lors de l'Exposition universelle, où il mit en mouvement toutes les machines, à l'aide d'un arbre de couche de 450 mètres; il a été promu officier, le 27 juillet 1871, comme capitaine de la garde mobile.

TRÉLAT (Ulysse), médecin français frère du précédent, né à Paris, le 13 août 1828, suivit, comme son père la carrière médicale et fut reçu docteur en 1854. Agrégé en 1857 avec une thèse

sur la Nécrose par le phosphore et chirurgien du bureau central des hôpitaux en 1860, il a été attaché successivement à la Maternité et à l'hôpital Saint-Antoine en 1864, à la Pitié en 1868 et à la Charité en 1872. Pendant la guerre il dirigea une ambulance, qui, après le désastre de Sedan, fut, pendant quelque temps retenue par les Prussiens sur la frontière belge. Nommé professeur de pathologie chirurgicale à la Faculté de Paris le 24 juin 1872, il a été élu membre de l'Académie de médecine le 20 janvier 1874. Décoré de la Légion d'honneur en 1871, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

A part des mémoires insérés dans des recueils spéciaux, on cite de lui : *de l'Hypertrophie unilatérale partielle ou totale du corps* (1869, in-8), avec le docteur Monod, et *Leçons de clinique chirurgicale professées à la Charité en* 1875 *et* 1876 (1877, in-8).

TRENCH (Rév. Richard Chenevix), théologien anglais, né le 9 septembre 1807, d'une famille d'origine irlandaise, fut élevé à l'université de Cambridge, reçut l'ordination sacerdotale et fut tour à tour attaché aux paroisses de Curdridge et d'Alverstoke; lord Ashburton lui donna ensuite un des bénéfices dont il dispose. Après avoir passé deux ans comme prédicateur (1845-1846), il fut nommé, en 1847, à la chaire de théologie du collége du Roi à Londres. Au mois d'octobre 1856, il a succédé au docteur Buckland dans les fonctions de doyen de Westminster, une des places les plus honorées du clergé anglican. Le 1er janvier 1864, le R. Trench a été appelé au siège archiépiscopal de Dublin. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur en 1871.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages qui traitent surtout de questions de morale ou de théologie : *Observations sur les paraboles* (Notes on the parables; 1874, 12e édit.); traduites en français en 1879; *Saint Augustin considéré comme interprète des Écritures* (St Augustinus as an interpreter of Scripture; 1841); *l'Étoile des hommes sages* (the Star of the wise men); *Des Leçons des proverbes* (On lessons in proverbs); *Synonymes du Nouveau Testament* (Synonyms of the New Testament; 1854, in-8), traduit en français (Bruxelles, 1869, in-8); *Des Miracles de Jésus-Christ* (Notes on the miracles of our Lord; 1856, 5e édit.); *Cours d'histoire de l'Église au moyen âge* (Lectures on mediaeval church history, 1878), etc. Le rév. R. Trench a également publié quelques volumes de vers : *le Martyre de saint Justin* (Justin martyr), poème sacré; *Poésies orientales* (Poems from Eastern sources); *Chants élégiaques* (Elegiac poems), et de critique, comme : *Essais sur la vie et le génie de Calderon* (an Essay on the life and genius of C.), etc.

TRENDELENBURG (Frédéric-Adolphe), philosophe allemand, né le 30 novembre 1802, à Eutin en Oldenbourg, étudia à Kiel, à Leipzig et à Berlin, obtint en 1826 le grade de docteur en philosophie, se fit agréger bientôt après à l'université de Berlin et y fut nommé professeur de philosophie en 1833. Membre de l'Académie des sciences depuis 1846, il devint, l'année suivante, secrétaire de la section d'histoire et de philosophie. Il a été élu associé étranger de l'Académie des sciences morales, le 20 mars 1869. — Il est mort à Berlin, le 24 janvier 1872.

Élu en 1849 représentant de la ville de Berlin, à la seconde Chambre, M. Trendelenburg y vota avec le parti conservateur; mais il quitta l'Assemblée, en janvier 1851, lorsque la cause de l'union allemande fut abandonnée par elle. A cette époque se rapporte son seul écrit étranger à la philosophie : *Sur la Méthode de votation* (Ueber die Methode bei Abstimmungen; Berlin, 1851).

M. Trendelenburg qui s'est surtout occupé de la philosophie d'Aristote a publié le *De Anima* (Berlin, 1833) et écrit lui-même *Elementa logices Aristoteleæ* (Berlin, 1837; 6e édit., 18[illegible]) et l'*Histoire de la doctrine des catégories* (Geschichte der Kategorienlehre; Ibid., 1846). Il a posé dans ses *Recherches logiques* (Logische Untersuchungen; Berlin, 1840) les principes d'un [illegible] philosophique personnel dont il a poursuivi les développements dans ses écrits [illegible] (1846); *Idée morale du droit* (Sittliche Idee des Rechts; 1849); *la Cathédrale de Cologne* (185[illegible]) et *le Droit naturel fondé sur l'éthique* (Naturrecht auf dem Grund. etc. Leipzig, 1860. 2e édit. [illegible]). Combattant à la fois la logique formelle de Kant, la dialectique de Hegel et la métaphysique de Herbart, il a provoqué des critiques et des [illegible]ques opposées auxquelles répondent la *Question logique dans le système de Hegel* (Die logische Frage in Hegel's System; 1843) et *De la Métaphysique de Herbart et d'une nouvelle manière de l'envisager* (Ueber Herbart's Metaphysik und eine neue Auffassung derselben; 1853).

On a encore de M. Trendelenburg une [illegible] dissertations, d'études, etc., pour servir à l'histoire et à la critique de la philosophie. [illegible] se trouvent insérées dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, et les plus importants ont été imprimés à part.

TRENTINIAN (Arthur-Ernest, [illegible]), général français, né à Paris, le 10 décembre 18[illegible], étudia à l'École militaire de Saint-Cyr, [illegible] sortit, en 1846, comme sous-lieutenant [illegible] ligne. Il passa trois ans plus tard dans l'infanterie de marine. Lieutenant en 1853, capitaine en 1855, chef de bataillon en 1861, [illegible] nel en 1865, colonel en 1869, il fut chef d'état-major de l'infanterie de marine détachée à l'armée du Nord, pendant la guerre, et fut [illegible] au combat de Bazeilles. Rentré en France, il prit part au second siège de Paris. Il a été promu général de brigade le 13 juin 1875 et nommé inspecteur général adjoint. En 1878, il fut envoyé à la Nouvelle Calédonie, lors de l'insurrection canaque, et passa, l'année suivante, en Cochinchine avec le titre de commandant supérieur des troupes de cette colonie. Décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1862, le [illegible] de Trentinian a été promu officier le 11 mars 18[illegible] commandeur le 10 juin 1871.

Un de ses fils M. Louis-Edgar [illegible], né le 25 août 1851 entra au service [illegible] terie de marine, fut nommé [illegible] 1er septembre 1871. Envoyé en Cochinchine, il prit à la brillante expédition de Francis Garnier au Tongkin, en 1873, une part qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur. Il a été [illegible] lieutenant le 11 mars 1874.

TRESCA (Henri-Édouard, [illegible] français, membre de l'Institut, [illegible] 1814, fut, de 1833 à 18[illegible], élève de [illegible] technique et entra dans les [illegible] qu'il quitta peu après pour se [illegible] des sciences. Choisi, en 1850, [illegible] principal de l'Exposition française à [illegible] a été chargé, quatre ans après, et [illegible] commissaire général, du classement [illegible] universelle de 1855. Il devint [illegible] teur du Conservatoire des arts et [illegible] professeur de mécanique [illegible] établissement et professeur de [illegible] quée à l'École centrale des arts et [illegible]. Il a été élu membre de l'Académie des [illegible]

le 29 mai 1872, en remplacement de M. Combes et nommé membre du conseil supérieur de l'enseignement technique le 24 mars 1879. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855, il a été promu officier le 13 août 1865.

On a de lui : *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1851 ; 2e édit. 1863, in-8, avec atlas), d'après celui de Th. Olivier; *Visite à l'Exposition universelle de 1855* (1855, fort in-18), ouvrage rédigé en quelques semaines, avec la collaboration de plusieurs hommes spéciaux, et qui dut au soin avec lequel sont partout expliqués tous les objets exposés, un grand succès ; *Mécanique pratique, machines à vapeur*, avec le général Morin (1863, tome I, in-8) ; *Cours de mécanique appliquée* (1876, in-4), leçons professées à l'École centrale. Il faut citer encore son beau mémoire sur *l'Écoulement des solides*, inséré dans le recueil des *savants étrangers* et qui obtint, en 1862, le grand prix de mécanique à l'Académie des sciences.

TRESCKOW (Hermann DE), général prussien, né le 1er mai 1818, à Blankenfelde près Kœnigsberg, fit ses études militaires à l'École des cadets et entra au service en 1835. Il prit part aux tentatives de répression de la révolution de Berlin en 1848 et fut promu lieutenant. Attaché militaire à Paris de 1854 à 1856, il suivit l'état-major général russe pendant l'insurrection polonaise et fit partie, en 1864, du corps d'observation sur la frontière de Pologne. Promu général en 1865, et nommé aide de camp du roi de Prusse, il fut en même temps chef du personnel au ministère de la guerre. Aide de camp du roi pendant la guerre de 1866, il le suivit en la même qualité en France en 1870, puis demanda un service plus actif et obtint le commandement d'une division d'infanterie dans le corps d'armée du grand-duc de Mecklembourg. Il occupa, en novembre, la ville de Dreux et prit part aux engagements de Loigny, Orléans, Beaugency, Le Mans, etc. Il commanda ensuite la division hanovrienne du corps d'occupation, devint, en janvier 1875, commandant du 9e corps d'armée et obtint, deux mois plus tard, le grade de général d'infanterie.

TRESCKOW (Udo DE), général prussien, né à Jerichow (Saxe prussienne), le 7 avril 1808, entra au service en 1824, fut promu major en 1856 et commanda le contingent militaire du duché de Saxe-Altenbourg. Il prit part à la guerre contre le Danemark, en 1863, fut promu colonel et commanda un régiment d'infanterie à Mayence. Pendant la guerre de 1866, il servit sous de Gœben et le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, dans l'Allemagne du Sud et fut promu général-major. Au début de la guerre franco-prussienne il commanda, à Stettin, une division de landwehr, chargée de la défense des côtes, puis vint avec cette division prendre part au siège de Strasbourg, et, après la capitulation de cette place, se dirigea sur Belfort. Il livra en novembre 1870, une série de petits combats aux francs-tireurs, repoussa la sortie du 26, mais ne put prendre cette forteresse. Il occupa Belfort après l'armistice, fut promu général-lieutenant et rentra en Allemagne à la fin de 1871. En 1874, après cinquante ans de services, il devint général d'infanterie et fut mis en disponibilité. Il a été confondu avec le précédent, dans plusieurs recueils publiés après la guerre.

TRESSAY (l'abbé Georges-Alexandre-François-Marie DU) ou DU TRESSAY, historien et publiciste français, né à Mormaison (Vendée) le 7 avril 1815, vécut dans le monde jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, et fut ordonné prêtre le 21 septembre 1845, après avoir fait une partie de ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice. Successivement vicaire aux Sables, curé de l'Ile-Dieu et de Chantonnay, puis chanoine, il donna sa démission de cette dernière fonction pour se livrer à la prédication et à l'étude.

M. l'abbé du Tressay a publié : *Vie de Matthieu de Gruchy* (Luçon et Paris, 1868, in-18); *Histoire des moines et des évêques de Luçon* (Luçon et Paris, 1869-1870, 3 vol. in-8); *Vie de Mgr Soyer*, évêque de Luçon (Nantes et Paris, 1872, in-8); *Puitesson* (Nantes, 1873, in-18) ; *Dix pièces dramatiques*, à l'usage des cercles d'ouvriers, collèges, salons, etc. (Lyon, 1877, in-18), etc. Il a dirigé et rédigé, de 1869 à 1876, un journal politique, *le Vendéen*.

TREUILLE DE BEAULIEU (Antoine-Hector-Thésée, baron), général français, né à Lunéville (Meurthe) le 7 mai 1809, fils d'un colonel de cavalerie baron de l'Empire, élève de l'École polytechnique en 1829, en sortit dans l'artillerie, où il devint lieutenant en 1833 et capitaine en 1840, à l'ancienneté. Attaché à la manufacture d'armes de Châtellerault, le capitaine Treuille de Beaulieu se signala par des expériences sur les turbines, par l'établissement des modèles de carabines de guerre et d'attache du sabre-baïonnette aujourd'hui en usage, par l'invention d'une machine à rayer, par l'émission d'une théorie nouvelle des armes à feu au point de vue de la justesse du tir; cette théorie, formulée dans un mémoire adressé, en juin 1842, au comité d'artillerie, ne justifiait pas seulement le chargement par la culasse, mais renfermait le germe des principes qui plus tard ont permis de résoudre le problème du canon rayé. Les idées du capitaine Treuille de Beaulieu furent d'abord jugées paradoxales et faillirent avoir une influence funeste sur sa carrière. Il lui fallut, pour ne pas perdre tout espoir d'avancement, se faire oublier en rentrant dans les régiments.

Cependant, en 1851, M. Treuille de Beaulieu était appelé à l'atelier de précision du dépôt central de l'artillerie. L'invention d'un fusil de petit calibre d'une grande justesse, appela l'attention sur lui et, en 1852, il recevait la décoration de la Légion d'honneur. Nommé chef d'escadron le 14 février 1854, il acquit tout à coup une grande notoriété spéciale par l'application qu'il fit de sa théorie du canon rayé, en dirigeant la construction de canons demandés par l'empereur, qui avait été frappé de l'insuffisance de notre artillerie devant Sébastopol. En 1855, les canons de siège sur le nouveau modèle étaient prêts à fonctionner lorsque la paix survint. En 1857, les canons de campagne étaient expérimentés sur les Kabyles ; en 1859, ils assuraient la victoire à nos troupes dans la campagne d'Italie.

Nommé directeur de l'atelier de précision, M. Treuille de Beaulieu fut promu lieutenant-colonel le 30 décembre 1857, colonel le 3 août 1859, général de brigade le 1er mars 1867 et général de division le 2 février 1871. Placé dans le cadre de réserve en 1874 il a été admis depuis à la retraite. Officier de la Légion d'honneur le 13 mars 1861, puis commandeur le 14 mars 1865 et grand officier le 6 décembre 1873, il fit partie des commissions des Expositions de Londres et de Paris en 1862 et en 1867, et rédigea les *rapports* de ces commissions sur les armes de guerre.

TRÈVE (Auguste-Hubert-Stanislas), marin et physicien français, né le 1er novembre 1829, entra à l'École navale en 1845, fut nommé aspirant de marine en 1847, enseigne de vaisseau en 1851, lieutenant de vaisseau en 1859, et capitaine de

frégate en mai 1869. Il fit avec distinction la campagne de Chine et remplit ensuite les fonctions de consul à Tien-tsin et de secrétaire d'ambassade à Pékin, où l'absence de M. de Bourboulon lui laissa toute la direction de la légation (1862). De 1864 à 1866, il prit part, comme commandant de l'aviso *le Kien-Chan*, aux opérations militaires du Japon et de Corée.

Au moment de l'investissement de Paris par l'armée prussienne (15 septembre 1870), M. Trève fut chargé du service des torpilles sur le front sud de Paris. Ces engins produisirent un assez grand effet dans les ouvrages de Châtillon. Nommé commandant du fort de Noisy au mois d'octobre 1870, il occupa ce poste jusqu'au moment de la capitulation. Au scrutin du 8 février 1871 il se présenta dans le département de la Seine, mais ne fut pas élu. Après l'insurrection du 18 mars, au moment où l'amiral Saisset tentait de centraliser la résistance des gardes nationaux de l'ordre, il fut nommé colonel de la légion du 6e arrondissement. Lorsqu'un second siège de Paris devint nécessaire, il offrit ses services, comme électricien, à l'armée de Versailles. Il constata l'abandon du rempart au Point-du-Jour, et, grâce aux indications de M. Ducatel, réussit, le 21 mai, à pénétrer dans Paris, suivi du corps d'armée du général Douay. Cet acte d'audace intelligente le fit nommer capitaine de vaisseau en juin 1871.

M. Trève avait depuis longtemps attiré l'attention par ses études sur les applications de l'électricité à la marine. On a remarqué, dès 1859, ses essais de signaux et d'éclairage électriques, à Toulon, et plus tard, l'emploi de l'électricité pour l'inflammation des torpilles, la régularisation des compas, et surtout les découvertes de faits scientifiques relatifs à la coloration des gaz par le magnétisme (1869). Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 février 1863.

TREVELYAN (George-Otto), homme politique anglais, né à Rothley (comté de Leicester), le 20 juillet 1838, est le neveu du célèbre historien Macaulay. Il fit de brillantes études à l'université de Cambridge et entra dans la vie politique en 1865, comme député libéral de Tynemouth, il représenta ensuite le bourg de Border (1868), et celui de Hawick (Ecosse), depuis 1874. Lord de l'Amirauté dans le cabinet Gladstone, en décembre 1868, il donna sa démission en juillet 1870, par suite de son opposition à la présentation du « Education bill » par le gouvernement. Il se signala dans le Parlement ou dans les meetings, par sa lutte persévérante pour l'abolition de la vente des grades dans l'armée.

On cite de lui des articles de revues, réunis et publiés en volumes, tels que : *Letters of competition Walloh* (1864); *Cawnpore* (1865) et *les Femmes au Parlement* (the Ladies in Parliament, 1869); puis *la Vie et correspondance de lord Macaulay* (the Life and letters of lord M., 1876, 2 vol.; 2e édit. 1877).

TRÉVENEUC (Henri-Louis-Marie CHRESTIEN, comte DE), ancien représentant du peuple français, sénateur né à Lantic (Côtes-du-Nord), le 13 septembre 1815, d'une famille légitimiste, ne suivit point d'abord les mêmes traditions politiques, mais s'affilia au parti libéral, fut renvoyé de l'École militaire de Saint-Cyr, avec une vingtaine d'élèves, fut simple soldat, puis sous-officier au 11e léger et donna sa démission. Il suivit alors les cours d'architecture à l'École des beaux-arts (1836-1837), puis fit son droit et se fit recevoir licencié. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs des Côtes-du-Nord et fut nommé représentant le quatrième sur seize, par 94 132 voix. Il vota en général avec le [illegible] républicain qui soutenait la politique du général Cavaignac. Le 30 novembre 1848, il proposa, sur l'expédition de Civita-Vecchia, l'ordre du jour adopté par la Constituante, ainsi conçu : « L'Assemblée approuve les mesures de précaution prises par le gouvernement pour assurer la liberté du Saint-Père et se réserve de prendre une décision sur des faits ultérieurs et encore imprévus. » Après l'élection du 10 décembre, il [illegible] opposition au gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire; mais, aux approches du coup d'État, il se prononça contre la politique de l'Élysée, fut arrêté et incarcéré à Vincennes. Il se tint à l'écart de la politique jusqu'à la chute de l'Empire.

Aux élections du 8 février 1871, M. de Tréveneuc fut nommé représentant des Côtes-du-Nord à l'Assemblée nationale, le douzième sur treize, par 80 220 voix. Ce fut lui qui présenta, au mois d'août 1871, la fameuse proposition de loi qui autorisait les conseils généraux, en cas d'insurrection ou de coup d'État dispersant l'Assemblée ou empêchant sa réunion, à reconstituer provisoirement la représentation du pays au moyen de l'élection de délégués pris dans leur sein. Cette loi fut votée au mois de février 1872, par [illegible] sur 557 votants. Membre de la réunion des Réservoirs, il prit place à droite, et vota, dans toutes les questions, avec la majorité [illegible] mais il s'abstint sur l'ensemble des lois constitutionnelles. Porté sur la liste de l'Union conservatrice, aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, dans les Côtes-du-Nord, il fut élu, au second tour de scrutin, le deuxième sur quatre, par [illegible] voix sur 419 électeurs. Il [illegible] le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie.

TRÉVILLE (Herman CALOTTE, comte DE), sénateur français, né à Castelnaudary, le [illegible] 1802, servit, sous la Restauration, dans l'armée, comme officier de dragons et prit part à la campagne d'Espagne. Après la révolution de juillet 1830, il quitta le service et rentra dans la vie privée en refusant même les fonctions de conseiller municipal de sa commune. Aux élections de février 1871, il fut envoyé à l'Assemblée nationale comme représentant de l'Aude, le [illegible] sur six, par 32 014 voix, et prit place à [illegible] droite. Il signa la proposition tendant au rétablissement de la monarchie, et l'adresse [illegible] putés au pape, et fut un des [illegible] légitimistes qui refusèrent leur vote à la prorogation des pouvoirs du maréchal de Mac-Mahon (21 novembre 1873). Après l'adoption des lois constitutionnelles, contre lesquelles il [illegible] il fut porté sur la liste des gauches [illegible] élections des sénateurs inamovibles [illegible] huitième sur 75, au troisième tour de scrutin, par 350 voix sur 690 votants. Le [illegible] vota la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie.

TRIANON (Henri), littérateur français, né à Paris le 11 juillet 1811, débuta dans [illegible] ristenne par un *Examen du Salon de* [illegible] in-8). Puis il publia, avec M. Ed. [illegible] *Sous les* [illegible] recueil de nouvelles, [illegible] in-8), et abandonna quelque temps la [illegible] lettres pour suivre celle de [illegible] donna alors des éditions revues [illegible] poëmes d'Homère (1841) et des [illegible] phon (1846). Nommé sous-bibliothécaire [illegible] Geneviève en 1842, il obtint, le [illegible] les fonctions de conservateur. [illegible]

il fut associé par M. Nestor Roqueplan à l'administration de l'Opéra-Comique. M. H. Trianon a été décoré de la Légion d'honneur.

Outre des articles de fantaisie et de critique insérés dans le *Musée des familles*, *l'Artiste* et autres recueils périodiques, on a encore de lui : le ballet d'*Orfa* (1853), et plusieurs livrets d'opéras : *le Maître chanteur* (1853); *Pantagruel* (1855), l'un et l'autre en un acte; *Salvator Rosa*, en trois actes, avec M. E. Grangé (Opéra-Comique, 1861); *le Trésor de Pierrot*, en deux actes, avec M. Cormon (même théâtre, 1864); avec le même, *les Bleuets*, opéra-comique en trois actes, etc. M. H. Trianon a donné en 1868, à la Comédie-Française, avec M. Eug. Nyon, une comédie en deux actes, en vers, *le Coq de Micylle*, dont le sujet est tiré d'un dialogue de Lucien.

TRIBERT (Louis-Pierre), homme politique et sénateur français, né à Paris, le 29 juin 1819, fils aîné de M. Tribert, député des Deux-Sèvres de 1839 à 1848, fit ses études au collège Bourbon, suivit les cours de l'université de Berlin, et parcourut ensuite une partie de l'Europe et de l'Amérique. Conseiller général sous l'Empire, il se présenta sans succès aux élections législatives comme candidat indépendant; aux élections de 1869 il obtint cependant dans les Deux-Sèvres une imposante minorité. Après les premiers désastres qui signalèrent la déclaration de guerre à la Prusse, il s'engagea, au mois d'août 1870, dans le 95e de ligne, fut fait prisonnier à la Ville-Evrard et envoyé en Silésie, où il se trouvait encore, le 8 février 1871, lorsqu'il fut élu représentant des Deux-Sèvres à l'Assemblée nationale, le quatrième sur sept, par 47 307 voix. Il prit place au centre gauche et vota avec la minorité républicaine de l'Assemblée, sans prendre part aux débats. Porté sur la liste des gauches, lors des élections de sénateurs inamovibles, il fut élu le 13 décembre 1875, le quarante et unième, sur soixante-quinze, par 346 voix sur 689 votants. Au Sénat, il siégea à gauche, et le 23 juin 1877, repoussa la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie. Il vota, le 19 juin 1879, contre le retour des Chambres à Paris, comme il l'avait déjà voté à l'Assemblée nationale. Depuis le 8 octobre 1871, il représente le canton de Champdeniers au Conseil général des Deux-Sèvres.

TRICHON (François-Auguste), graveur sur bois, né à Paris le 1er novembre 1814, fut destiné au commerce et y renonça, à vingt et un ans, pour étudier la gravure. Il fit de rapides progrès, entra à l'École royale de dessin, et suivit l'atelier du peintre Monvoisin. Il commença bientôt à se faire connaître. La maison Andrew, Best et Leloir lui fit prendre part à la gravure de toutes les publications illustrées qu'elle édita de 1836 à 1840. M. Trichon n'a envoyé qu'une fois au Salon, en 1848. Il obtint une mention. Il a accepté, en 1865, la direction des écoles de gravures sur bois fondées à Paris en faveur des jeunes filles, et a réalisé de notables progrès dans l'enseignement populaire de son art.

Les principales publications auxquelles M. Trichon a collaboré sont : *l'Espagne pittoresque*, *la Hongrie ancienne et moderne*, *le Musée des Familles*, *l'Histoire des peintres*, *le Tour du Monde*, *la Bibliothèque des chemins de fer*, *le Journal pour tous*, *la Semaine des enfants*, *le Dictionnaire d'Histoire et de Géographie* de M. Décembre-Alonnier, *le Dante*, *Atala*, *La Fontaine* et *la Bible*, sur les dessins de M. Doré, etc.

TRICOUPIS (Spiridion), homme d'État et littérateur grec, fils d'un primat de Missolonghi, est né dans cette ville, le 20 avril 1788. Après avoir complété ses études en France et en Angleterre, il passa dans les îles Ioniennes, où il seconda activement lord Guilford dans la création de l'université de Corfou (1820). Rappelé, l'année suivante, dans sa patrie par l'insurrection, il joua un rôle actif dans toute cette lutte mémorable dont il devait être un jour l'historien. Depuis 1821, sauf pendant la présidence de Capo d'Istria, il ne cessa d'occuper les postes les plus importants dans l'administration et dans la diplomatie. Il fut successivement président du conseil avec son beau-frère Maurocordato et Colletti; après l'avènement du roi Othon, envoyé extraordinaire à Londres à deux reprises différentes (1835-38 et 1841-43); ministre des affaires étrangères et de l'instruction publique après la révolution du 3/15 septembre 1843, dont il avait été un des principaux moteurs; vice-président du Sénat, de 1844 à 1849; envoyé extraordinaire à Paris lors du blocus des ports de la Grèce par les forces navales de l'Angleterre (1850), et accrédité, la même année, pour la troisième fois, près la cour de Londres, poste qu'il refusa d'échanger, lors de la démission du ministère Maurocordato (1855), contre la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères. Dans les troubles qui amenèrent ou suivirent la chute du roi Othon, il fut appelé à faire partie de diverses combinaisons ministérielles éphémères. — Il est mort à Athènes, le 24 février 1873.

M. Tricoupis a acquis, en outre, une grande réputation comme écrivain et comme orateur. Son oraison funèbre de lord Byron, dont il avait été l'ami et le compagnon assidu, prononcée dans la cathédrale de Missolonghi quelques jours après la mort du grand poète, a été traduite dans toutes les langues. D'autres discours de lui, soit religieux soit politiques, ont été réunis en volume (Paris, 1836). On cite encore un poème guerrier (ποίημα κλέφτικον), sur les Klephtes (Paris, 1820); mais son principal titre est son *Histoire de la révolution grecque* (Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως; Londres, 1853-1854, tom. I-II), louée pour l'exactitude et le style.

TRICOUPIS (Charilaos), homme politique grec, fils du précédent, né à Nauplie, en 1832, fit ses études à Paris et son droit à Athènes, entra, en 1852, dans la diplomatie, comme attaché à la légation de Londres, fut promu secrétaire en 1855, et chargé d'affaires en 1863. Représentant à l'Assemblée nationale, puis député de Missolonghi, il fut chargé, en 1865, des négociations, concernant la cession des îles Ioniennes à la Grèce. A la suite de cette affaire, il reçut, en décembre 1866, le portefeuille des affaires étrangères qu'il reprit depuis dans diverses combinaisons ministérielles. En rivalité déclarée avec M. Coumoundouros, il fut appelé à deux reprises à le remplacer comme président du Conseil (1875-1879). M. C. Tricoupis, oubliant les bons offices de la France, se laissa aller un jour à de telles violences de parole contre notre gouvernement que la Chambre, à l'unanimité, invita son président à les désavouer et à exprimer officiellement son indignation (22 novembre 1878). Il a été promu grand-croix de la Légion d'honneur.

TRIMM (Timothée). Voy. LESPÈS (Léo).

TRINCHANT (de l'Aude), ancien représentant français, né en 1802, à Limoux, étudia le droit à Toulouse et fut reçu avocat. Après la révolution de Février, nommé commissaire de l'Aude avec M. Sarrans, il se distingua par son administration ferme et conciliante, se vit porté le premier sur la liste des représentants de ce département à la Constituante. Il y prit plusieurs fois la parole et

se fit remarquer par l'indépendance de ses votes, en général favorables au maintien des institutions républicaines. L'état de sa santé, qui le força, en 1849, de s'éloigner de Paris, l'empêcha de se représenter à la Législative. Peu de temps après, il se fit inscrire au barreau de Carcassonne. Il a exercé les fonctions de préfet de l'Aude du 11 mars 1871 au 7 août de la même année.

TRIQUETI (Henri, baron DE), sculpteur français, né à Conflans (Loiret), en 1802, s'occupa d'abord de peinture et débuta au Salon de 1831 par quatre tableaux de genre et d'histoire : *le Jugement de Galilée par l'inquisition, l'Assassinat du duc d'Orléans*, etc.; il exposait en même temps *la Mort de Charles le Téméraire*, groupe en fonte, dont le succès le décida à se consacrer uniquement à la sculpture. Il travailla activement, vers cette époque, à la décoration intérieure de la Madeleine, et fit presque sans interruption des envois aux Salons. Il faut citer de cet artiste, qui n'est plus connu que comme statuaire : *la Ville de Paris sous les traits de la Charité accueillant les cholériques* (1833); *la Vierge et l'Enfant* (1838); *Pétrarque lisant ses vers à Laure, Thomas Morus se préparant à la mort* (1839); *le Crucifiement, Jésus nourrissant des oiseaux, Bacchus enfant, le Dante aux Champs-Élysées* (1840-49); *la Sainte Famille*, groupe; *Miles F. et S. Wellesley*, à l'Exposition universelle de 1855; *Moïse exposé, Suzanne au bain*, bas-relief pour fontaine, plusieurs *Portraits* (1857); un *Vase de bronze*, orné d'un bas-relief d'ivoire représentant les songes de la jeunesse et ceux de l'âge mûr (1861); un grand nombre de bustes, médaillons, groupes et bas-reliefs, servant de motifs pour des vases et des décorations (1836-54). Il a donné quatre bas-reliefs à l'Exposition universelle de 1867. M. H. de Triqueti a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839 et la décoration en juin 1842. — Il est mort à Paris, le 11 mai 1874.

TROBRIAND (Régis de), officier et publiciste américain, d'origine française, né vers 1817, d'une ancienne famille noble de Bretagne, fit son droit à Rennes, fréquentant les salons et faisant des vers. Un roman plein de personnalités, publié par lui sous le titre *les Gentilshommes de l'ouest*, le brouilla avec la société de la ville, et sa fortune se trouvant dissipée, il partit à vingt-deux ans environ pour l'Amérique. Il fit d'abord de la critique dans le *Courrier des États-Unis*, puis épousa la fille d'un riche négociant de New-York, et fonda une revue nouvelle, *le Nouveau Monde*.

Lorsque la guerre de la sécession éclata en 1864, il se déclara pour les États du Nord, et fut mis à la tête des gardes Lafayette. Devenu colonel du 55e régiment de New-York, il prit part, sous les ordres du général Burnside, à toutes les campagnes de l'armée du Potomac, et se signala par sa bravoure et son sang-froid, notamment à la sanglante bataille de Fair-Oaks. Dans les premiers jours de janvier 1864, il fut compris dans la promotion de six nouveaux brigadiers généraux de l'armée fédérale. M. de Trobriand a publié : *Quatre ans de campagnes à l'armée du Potomac* (1868, 2 vol. in 8; 2e éd., 1872).

TROCHU (Louis-Jules), général français, ancien président du gouvernement de la Défense nationale, né à Palais, près Belle-Ile-en-Mer (Morbihan), le 12 mars 1815, fut élève de Saint-Cyr et de l'École d'application du corps d'état-major. Lieutenant en 1840, capitaine en 1843, il fut attaché au maréchal Bugeaud, en Algérie. Chef d'escadron en 1846, lieutenant-colonel en 1853, il fut aide de camp du maréchal Saint-Arnaud en Crimée, fut nommé général de brigade le 24 novembre 1854 et commanda en cette qualité jusqu'à la fin de la campagne. Le [illegible] il fut nommé général de division, et [illegible] avec distinction, la campagne d'Italie. A la fin de 1866, il eut mission de préparer les études relatives à la réorganisation de l'armée et publia, l'année suivante, sans nom d'auteur, *l'Armée française en 1867* (1867, in-18), volume qui eut en quelques mois dix éditions.

Laissé à l'écart depuis lors, il resta sans emploi même au moment de l'organisation des corps d'armée pour la guerre contre la Prusse (juillet 1870). Les premières défaites ramenèrent à lui le ministère. On voulut d'abord lui donner le commandement du corps expéditionnaire de la Baltique, et, les événements se précipitant, il fut même question de lui confier le ministère de la guerre, lors de la chute du cabinet Ollivier. Le général de Palikao, devenu président du Conseil, le chargea de l'organisation et du commandement du 12e corps, en formation au camp de Châlons. C'est là que, le 17 août, l'empereur Napoléon le nomma gouverneur de Paris et commandant en chef de toutes les forces destinées à la défense de la capitale. Cette nomination, qui coïncidait avec l'annonce du [illegible] l'empereur à Paris, fut accueillie [illegible] par l'impératrice et par le ministre de la guerre [illegible] Conseil de régence dissuada Napoléon [illegible] Paris. M. Trochu fit alors paraître sa [illegible] proclamation aux « Habitants de Paris » [illegible] être suivie d'un si grand nombre d'autres. [illegible] l'impératrice ayant supprimé la phrase [illegible] le retour de l'empereur, il n'était fait [illegible] mention du gouvernement impérial [illegible] ment célèbre, dans lequel le général [illegible] maintenir l'ordre dans la cité par le seul ascendant de la « force morale », se terminait [illegible] « Pour accomplir mon œuvre, [illegible] l'affirme, je rentrerai dans [illegible] sors, j'adopte une des vieilles devises [illegible] vince de Bretagne où je suis né : — Avec l'aide de Dieu, pour la patrie! » (18 août).

Le nouveau gouverneur entré en fonctions [illegible] cupa avec un zèle infatigable de la [illegible] des fortifications, de l'armement [illegible] l'approvisionnement et des mesures [illegible] térieure. C'est sur ce dernier point que, dès le premier jour, il se trouva en conflit [illegible] avec le général de Palikao, dont il eut [illegible] 4 septembre, à combattre l'opposition [illegible] céda cependant à l'expulsion en masse des [illegible] Allemands domiciliés à Paris, que l'opinion publique, surexcitée par des faits trop [illegible] sait d'espionnage universel [illegible] moment, M. Gambetta proposait au Corps législatif de centraliser tous les pouvoirs [illegible] mains de M. Trochu, en vue de la défense de Paris. M. de Palikao s'opposa à cette [illegible] mais le désastre de Sedan [illegible] situation. Dès le 3 septembre, l'impératrice [illegible] même, informée de notre désastre, [illegible] gouverneur de Paris, qui, peu de jours auparavant, affirmait sa fidélité à la dynastie [illegible] triple titre « de Breton, de catholique et de soldat » ; celui-ci attendit au lendemain [illegible] dre aux Tuileries. Quelques heures [illegible] gouvernement de Défense nationale [illegible] à l'Hôtel de ville. Les députés [illegible] le composaient, comprenant que [illegible] geait un nom militaire, offrirent à M. Trochu [illegible] place au milieu d'eux. Il l'accepta [illegible] d'être confirmé dans les fonctions [illegible] et d'être nommé président du gouvernement républicain. Il signa aussitôt [illegible] lité, le décret qui déclarait [illegible]

dissous et le Sénat aboli, puis, successivement, les principaux décrets du gouvernement de la Défense, dus à son initiative, entre autres ceux relatifs à la liberté de la fabrication et du commerce des armes (5 septembre), à la mobilisation de la garde nationale sédentaire, à l'organisation de divers corps spéciaux auxiliaires, au licenciement de la garde impériale (28 octobre), à la Légion d'honneur exclusivement réservée aux services militaires (même jour), à la répartition en trois armées des forces de Paris (4 novembre), à l'interdiction de rendre compte des opérations de guerre (1er décembre), à la suppression de l'élection pour les officiers de la garde mobile (18 décembre), à la suppression des fonctions de gouverneur de Paris (22 janvier 1871). Ces diverses dates résument son rôle d'organisateur officiel pendant le siège.

L'histoire de ses opérations militaires, pour lesquelles il disposait de 120 000 hommes de troupes régulières, de 80 000 mobiles, et de 330 000 gardes nationaux, commence le 19 septembre par le combat de Châtillon, où l'aile droite française s'étant retirée « avec une regrettable précipitation », le mouvement de flanc des Allemands sur Versailles, et, par suite, l'investissement du sud de Paris ne purent être évités. Le 23 septembre, le corps du général Vinoy réoccupa les Hautes-Bruyères, poste avancé au sud du fort de Bicêtre, que le génie civil transforma, par des travaux considérables rapidement achevés, en une formidable position. Le 30, un nouvel effort fut tenté sur le front sud; Chevilly, l'Hay et Thiais, solidement occupés par les Prussiens, furent attaqués sans succès. Le 21 octobre, une grande sortie sur Montretout qui, mieux conduite, aurait pu amener le général Ducrot aux portes de Versailles, échoua complètement. Le 28, le général de Bellemare s'empara du Bourget, se maintint un jour dans cette position et, n'étant pas soutenu, fut chassé par l'ennemi. Cet échec, auquel vint s'ajouter la désastreuse nouvelle de la capitulation de Metz, provoqua la tentative insurrectionnelle du 31 octobre, à la suite de laquelle M. Trochu et la plupart des membres du gouvernement, faits prisonniers par les bataillons radicaux, furent délivrés, dans la nuit, par la garde nationale de l'ordre. Cet événement fut l'occasion de la confirmation du pouvoir du gouvernement de la Défense par le scrutin plébiscitaire du 3 novembre, qui lui donna 557 996 votes affirmatifs sur 620 634 votants.

Les sorties, interrompues pendant un mois, reprirent le 29 novembre. L'armée d'opérations, comprenant 150 000 hommes et 400 pièces de canon et commandée par le général Ducrot, passa la Marne le 30, s'empara de Champigny, de Bry-sur-Marne et de Villiers, s'avançant sur Chelles et menaçant de tourner et de couper l'armée d'investissement sur Villeneuve-Saint-Georges. En même temps, le général Vinoy au sud, et le vice-amiral La Roncière au nord, opéraient de vigoureuses diversions. Ce premier succès sérieux excita dans Paris le plus vif enthousiasme, et le gouvernement, s'associant au sentiment de la population, adressa à M. Trochu une lettre de félicitation dans laquelle « saluant ces belles et grandes journées où l'homme de guerre s'était révélé tout entier, » il prédisait la prochaine délivrance de Paris. Ces illusions durèrent peu. Le 2 décembre, les Allemands, renforcés de troupes fraîches, et prenant l'offensive, réussirent à refouler l'armée française. Un vigoureux retour ramena nos soldats aux positions occupées la veille; mais cet effort fut le dernier. Le lendemain, le général Ducrot repassait la Marne et cantonnait son armée harassée dans le bois de Vincennes. En même temps arrivait la nouvelle de la défaite de l'armée de la Loire et de la reprise d'Orléans. Le découragement des Parisiens n'alla pas jusqu'à les empêcher de manifester encore un très vif désir de combattre. Le 21 décembre, pour obéir à la pression d'une opinion publique de plus en plus surexcitée, un grand mouvement en avant, qui embrassait tout le cercle d'investissement, fut ordonné et dirigé par M. Trochu. La lutte fut très vive à l'est de Paris, sur la Ville-Évrard, la Maison-Blanche et le Bourget. Le froid était extrême (19e centigrades), et lorsque l'ennemi démasqua les batteries à grande portée, préparées de longue main contre le plateau d'Avron, le gouverneur se vit contraint d'abandonner précipitamment cette importante position stratégique, occupée la veille de la bataille de Champigny, fortifiée et armée par le colonel Stoffel, et où l'artillerie de marine avait rendu les plus grands services. A partir de cette époque, l'irritation contre M. Trochu devint générale. La garde nationale mobilisée demandait toujours à combattre avec une menaçante insistance. Enfin, le 19 janvier 1871, 100 000 hommes, dont une moitié environ appartenait à la garde nationale, attaquèrent, par un brouillard épais, les positions retranchées des Prussiens sur la gauche du Mont-Valérien, occupèrent la redoute de Montretout et la crête de la Bergerie, atteignirent Buzenval, mais furent obligés de se replier le soir même. La dépêche du gouverneur qui, le 20, à neuf heures du matin, annonçait l'insuccès définitif de l'opération, portait qu'un armistice et des moyens extraordinaires de transport seraient nécessaires pour enlever les blessés. Ces manifestations décourageantes, ajoutées à la douleur d'une suprême défaite, provoquèrent, de la part de quelques bataillons de la garde nationale de marche, une tentative de surprise de l'Hôtel de Ville que l'attitude énergique des mobiles bretons fit échouer (22 janvier).

Cependant, M. Trochu qui, le 8 janvier encore, avait affirmé, dans une de ses proclamations, « que le gouverneur de Paris ne capitulerait pas », se dépouillait de ce titre, en séparant, par le décret du 22, les fonctions de gouverneur qu'il transmit au général Vinoy, de celles de président du gouvernement de la Défense nationale dont il restait investi. Il se mit alors en devoir de rendre les forts. Les pourparlers engagés par M. Jules Favre aboutirent le 26 janvier, et le général Vinoy signa la capitulation, sous le nom d'armistice. Le moment de stupeur passé, la presse de toutes les nuances attaqua violemment le président du gouvernement de la Défense, qui, après avoir beaucoup parlé de son plan et l'avoir même déposé chez le notaire Ducloux, paraissait n'en avoir aucun et ne compter, dans son catholicisme mystique, que sur des moyens surnaturels de salut. M. Gambetta, après l'avoir beaucoup loué, le traitait, dans sa dernière dépêche, de « discoureur infatigable, militaire irrésolu et présomptueux ». Le journal *le Figaro* se signala entre tous par la persistance et l'âpreté de son injurieuse critique. M. Trochu en demanda plus tard satisfaction au jury, qui condamna MM. A. Vitu et de Villemessant, mais n'admit que le délit d'outrage et repoussa la diffamation (mars 1872).

Aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, M. Trochu fut élu dans les Bouches-du-Rhône, par 51 784 voix; dans les Côtes-du-Nord, par 94 204 voix; dans le Finistère, par 55 422 voix; dans l'Ille-et-Vilaine, par 106 366 voix; dans la Vendée, par 64 944 voix; dans le Rhône, par 70 588 voix; dans la Seine-Inférieure, par 78 536 voix, et, enfin, dans le Morbihan, son département natal. Il opta pour ce dernier. Cette multiple élection répondait à la réputation que

lui avaient faite, en province les proclamations de M. Gambetta. A la Chambre M. Trochu siégea au centre droit et vota avec lui. Il prit plusieurs fois la parole, appuya la prise en considération de la proposition ayant pour objet d'examiner la conduite du gouvernement qu'il avait présidé, et lors de la discussion sur le recrutement de l'armée, soutint avec compétence la réforme radicale du service obligatoire réel, réduit pour tous à trois années (mai-juin 1872). Le 1er juillet suivant, tenant enfin une promesse plusieurs fois renouvelée il donna sa démission de représentant et rentra dans la vie privée. Il fut admis à la retraite le 28 février 1873. Il avait été promu commandeur de la Légion d'honneur le 22 août 1855 et grand officier le 12 août 1861. M. Trochu a donné un pendant à sa publication de 1867, sous ce titre : *l'Armée française en* 1879, par un officier en retraite (1879, plus. édit.).

TROELTSCH (Antoine-Frédéric baron DE), médecin allemand, né à Schwabach (Bavière), le 3 avril 1829, suivit d'abord les cours de droit à Erlangen, puis ceux des sciences naturelles à Munich, et étudia la médecine à Wurtzbourg. Reçu docteur en 1853, il fut attaché à la polyclinique de Munich pendant le choléra de 1854, se livra spécialement à l'étude des maladies de l'oreille sous les plus célèbres maîtres à Prague, à Dublin et à Londres. Pendant son séjour à Paris en 1856, il exposa sa nouvelle méthode sur l'application du miroir concave pour l'étude de l'oreille. Il soutint à Wurtzbourg sa thèse d'agrégation, qui fut publiée, peu après, en russe et en français (*Anatomie de l'oreille appliquée à la pratique des maladies de l'organe auditif*; Bruxelles, 1863, in-8), et y devint professeur.

On doit à ce spécialiste, outre sa thèse, les ouvrages suivants : *Traité des maladies de l'oreille* (Lehrbuch der Ohrenheilkunde, etc. Wurtzbourg, 1862; 6e édit. 1877), traduit en français; *Maladies chirurgicales de l'oreille* (die chirurgischen Krankheiten des Ohrs, Erlangen, 1866), dans le *Manuel de chirurgie* de Billroth et *les Maladies de l'organe auditif des enfants* (die Krankheiten der Gehœrorgans im Kinderalter, Tubingue, 1879), dans le *Manuel des maladies des enfants* de Gerhardt. Il a fondé en 1864 un journal spécial : *Archiv für Ohrenheilkunde*.

TROLLOPE (Edouard), prélat et littérateur anglais, né le 15 avril 1817, fut élevé à Eton et à Oxford, entra dans les ordres et après avoir parcouru tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, fut sacré en 1877 évêque de Nottingham, suffragant de celui de Lincoln.

On cite de lui des travaux portant sur des sujets très variés : *Illustrations de l'art ancien* (1854); *Vie du pape Adrien IV* (1856); *Captivité de Jean, roi de France, au château de Somerton* (1857); *Introduction du christianisme dans le Lincolnshire* (1857); *Labyrinthes anciens et du moyen âge* (1858); *les Danois dans le Lincolnshire* (1859); *Usage et abus de briques rouges* (the Use and abuse of red bricks, 1859); *Ombres du passé* (Shadows of the past, 1863); *Sculptures normandes de la cathédrale de Lincoln* (1866); *Style normand et style anglais ancien de l'architecture gothique* (the norman and early english styles of gothic Architecture, 1869); *les Flèches des églises* (Church Spires, 1874), etc.

TROLLOPE (Thomas-Adolphe), littérateur anglais, né le 29 avril 1810, est fils de la célèbre romancière morte en 1863. Il fit ses études au collège de Winchester et à l'université d'Oxford, séjourna quelque temps en France, où il écrivit en 1840 et 1841 deux volumes sur la [illegible], puis se fixa à Florence et les ouvrages qu'il publia se rapportent la plupart à l'Italie.

Nous mentionnerons : *la Jeunesse de Catherine de Médicis* (Girlhood of C. de M.; [illegible]); *Une décade de femmes italiennes* (a Decade of it. women; 1859); *la Toscane en 1849* ([illegible]); *Filippo Strozzi* (1860), épisode des derniers jours de l'antique liberté italienne; *Paul le pape et Paul le moine* (Paul the Pope and the Paul [illegible]); *Histoire de Florence depuis les premiers temps de la Commune jusqu'à la chute de la République en 1531* (History of the commonwealth of Florence, etc., 1865, 4 vol.), citée [illegible]; *Histoire de la vie de Pie IX* (the Story of [illegible] Pius IX; 1877, 2 vol.). On cite en outre de lui des romans et nouvelles : *Marietta* (1861); *Giulio Malatesta* (1863); *Gemma* (1866); *le Château d'Artingall* (Art. Castle, 1857); *Leonora Casaloni* ([illegible]); *l'Abbaye de Durnton* (1871), etc.

TROLLOPE (Anthony), littérateur [illegible] du précédent, né le 24 avril [illegible], fut [illegible] élevé à Winchester. Attaché à [illegible] postes, il a été chargé à plusieurs [illegible] négociations de conventions postales [illegible] puissances étrangères. Il a en outre [illegible] temps aux Etats-Unis, aux Indes et en [illegible].

Parmi ses nombreux ouvrages qui [illegible] connaître, il faut citer : *les Macdermott de Ballycloran* (1847); *les Kellys et les O'Kellys* ([illegible]); *la Vendée* (1850), roman historique; *le* [illegible] (the Warden, 1855), traduit en français [illegible]; *les Tours de Barchester* (Barchester towers, [illegible]); *le Docteur Thorne* (1858), traduit en français [illegible] 1864; *les Bertram* (1859), traduit en français [illegible] 1865; *le Château de Richmond* (R. castle, [illegible]); *Contes de tous les pays* (Tales of all countries, [illegible] 2 vol.); *Rachel Ray* (1863); *la Petite maison d'Allington* (the Small House at Allington, [illegible]), traduit en français en 1866; *le Clergé et l'Église anglicane* (Clergymen of the Church of England, 1866); *le Domaine de Belton* (the Belton estate, 1866), traduit en français en 1865; *la Dernière chronique de Barset* (Last Chronicle of Barset, [illegible]); *le Lion d'or du grand-père* (the golden lion of Grandpere, 1872); *les Diamants d'Eustace* (the Eustace diamonds, 1873); *le Sénateur Américain* [illegible] (1877, 3 vol.), etc. Ses voyages fournirent [illegible] publications suivantes : *les Indes occidentales et le continent espagnol* (the West Indies and the spanish main, 1859); *l'Amérique du Nord* ([illegible]); *l'Australie et la Nouvelle-Zélande* ([illegible]); *la Nouvelle-Galles du Sud et* [illegible] *l'Australie méridionale et occidentale* [illegible] *toria et la Tasmanie* (1874); *l'Afrique* [illegible] (South Africa; 1878, 2 vol.). Il a donné [illegible] duction des *Commentaires de César*, dans [illegible] lection des *Anciens classiques*.

TRON (Charles-Laurent), ancien [illegible] du peuple français, député, est né à [illegible] de-Luchon, le 13 mars 1813. [illegible] sa ville natale, il appartenait à [illegible] la monarchie de Juillet. Elu représentant [illegible] semblée législative en 1849, dans la [illegible] Garonne, par 58 055 voix, il appuya la politique de l'Elysée et rentra dans la vie privée [illegible] d'Etat du 2 décembre. Aux élections [illegible] 1869, il fut élu, comme candidat [illegible] la 4e circonscription de la Haute-Garonne [illegible] 17 837 voix sur 24 891 et [illegible] en juillet 1870. Elu député, le [illegible] dans la 2e circonscription de [illegible] 7447 voix, contre 5792 données au [illegible] blicain, M. Campan, son élection [illegible] pour cause de pression [illegible]

ıis il fut réélu le 1er octo-
ıntre le même concurrent
fit partie du groupe de
un des 158 députés des
.e du 16 mai 1877 soutin-
abinet de Broglie, et fut
ar 7732 voix, contre 5643
paran. Depuis longtemps
la Haute-Garonne pour le
'a pas été réélu le 1er août
fficier de la Légion d'hon-

ph), chimiste français, né
e 1825, entra en 1848 à
ieure, fut reçu agrégé en
ences en 1857. Professeur
ıaparte, il devint, en 1868,
à l'Ecole Normale et fut
1874 professeur à la Fa-
Paris. Il a été décoré de la

erches sur le lithium et ses
, on cite de M. Troost :
; 6e édit. 1874, in-18 avec
ire de chimie (1865, in-18;
ec fig.); *Un Laboratoire de*
Scheele (1866, in-18); une
atique d'analyse chimique,
-12 avec pl.) et un grand
nsérés dans les publications
e, les *Annales de chimie*

ıguste), littérateur français,
9 septembre 1836, fit ses
ville natale, commença la
et, après avoir été un mo-
. Champfleury, fut choisi
uve pour remplir le même
usqu'à la mort de l'illustre
. Désigné par lui comme
M. Troubat, qui a montré
lévouement à sa mémoire,
ses œuvres posthumes :
. in-18) ; *Souvenirs et in-*
du Vendredi-Saint (1872,
dis (1875, 3 vol. in-18) ;
(1875, in-18); *les Cahiers*
i, in-18); *Correspondance*
avoir appartenu, comme
ıportantes librairies pari-
ıbat a été nommé biblio-
Compiègne le 23 décembre

ns personnelles, nous cite-
notée des *Œuvres choisies*
; une *Vie de Sainte-Beuve*,
documents inédits, placée
édition du *Tableau de la*
xvie *siècle*; la traduction
e de Jean l'ont pris, conte
é Favre (1877, in-16); *Plume*
art et de littérature (1878,
en outre collaboré à une
e recueils : la *Revue politi-*
finement, la *République du*
, l'*Art*, la *Vie littéraire*,

. (Ariste), ancien représen-
is et ancien ministre, né à
1805, entra, après avoir
s une maison de commerce
o un voyage de trois ans en
ıse. En 1833, il revint au
nmerce des draperies, puis

fonda la banque de la Sarthe, dont il fut nommé directeur, et qui contribua au succès de plusieurs entreprises utiles. Il fut nommé par élection maire de la ville du Mans. En 1843, une harangue officielle qu'il prononça devant le duc de Nemours, et où il prétendait exprimer les sentiments et les besoins du pays, le fit destituer, ainsi que tous ses collègues du conseil municipal et même les employés dépendant de la mairie. Mais il fut réélu, quinze jours après, membre du conseil. En 1847, son intervention, comme adjoint au maire, arrêta les troubles causés dans la ville par la cherté des grains.

Après la révolution de Février, M. Trouvé-Chauvel se mit à la tête de l'administration municipale et fut confirmé dans ce poste par le Gouvernement provisoire. Il fut nommé, en outre, commissaire général des départements de la Mayenne et de Maine-et-Loire. Aux élections pour la Constituante, le département le nomma le premier de ses douze représentants, avec 115 106 suffrages. Il se montra l'un des hommes d'ordre et d'organisation du parti républicain. Au lendemain de l'attentat du 15 mai, il fut appelé par la Commission exécutive à remplacer M. Caussidière à la préfecture de police (18 mai), et eut à traverser, dans ce poste, les cruelles journées de Juin. Comme son prédécesseur et son successeur, il s'efforça de recourir le moins possible au crédit spécial des fonds secrets. Le 19 juillet, il laissa son poste à M. Ducoux, pour recevoir du général Cavaignac, le titre et les attributions, récemment rétablis, de préfet de la Seine, et l'Assemblée nationale applaudit à ce choix. Trois mois plus tard, lors du remaniement ministériel qui donna M. Dufaure et Vivien pour successeurs à M. Senard et Recurt, M. Trouvé-Chauvel accepta de remplacer Goudchaux au ministère des finances (25 octobre). Il le garda jusqu'à l'expiration du pouvoir du général. A l'Assemblée, il avait constamment appuyé, par ses votes, l'administration et la politique de Cavaignac. A partir de l'élection présidentielle, il ne prit plus aucune part aux travaux de la Constituante, et ne fut pas réélu à la Législative.

TROWER (rév. Walter-John), évêque anglais, né en 1804, à Londres, fit ses études au collège d'Eton et à l'université d'Oxford, embrassa l'état ecclésiastique, et fut consacré en 1829. Il a exercé son ministère dans le comté de Sussex, et il était attaché à l'église de Chichester en qualité de doyen rural, lorsqu'il a été nommé, en 1848, évêque de Glasgow et de Gallow. Il passa plus tard au siège épiscopal de Gibraltar et donna sa démission en 1868. — Il est mort à Exeter, le 22 octobre 1877.

On a de ce prélat un certain nombre d'écrits religieux, tels que des *Sermons sur l'Exode* (on the Exodus), une exposition raisonnée des Epitres et Évangiles, et plusieurs livres d'éducation pour la Société des connaissances utiles.

TRUBERT (Eugène-Pierre-Gabriel), député français, né à Paris, le 10 novembre 1845, fut auditeur au Conseil d'Etat. Elu, en août 1871, conseiller général de Tarn-et-Garonne pour le canton de Valence, il se porta aux élections législatives de 1876, dans l'arrondissement de Moissac, comme candidat monarchiste, contre M. Chabrié, candidat républicain, qui fut élu. Après l'acte du 16 mai 1877, il devint chef-adjoint du cabinet de M. le duc de Broglie. Aux élections du 14 octobre 1877, il se représenta comme candidat officiel, et fut élu par 8630 voix, contre 6434 obtenues par son concurrent, député sortant et l'un des 363. Son élection ayant été invalidée, il se

porta de nouveau et fut réélu, le 7 juillet 1878, par 7386 voix, contre le même concurrent qui en obtint 6976. Il prit place au centre droit.

TRUBNER (Nicolas), éditeur anglais, d'origine allemande, né à Heidelberg, le 12 juin 1817, fut apprenti dans plusieurs librairies importantes de l'Allemagne, et entra, en 1843, dans la grande maison de Longman de Londres, où il se familiarisa avec les littératures des principaux pays de l'Europe. En 1852, il fonda lui-même une maison, qui prit une rapide extension, surtout par ses relations avec les Etats-Unis. Il se rendit lui-même dans ce pays, en visita les principales villes, et publia, en 1859, un manuel de la bibliographie américaine : *Bibliographical Guide to american literature*, comprenant les ouvrages parus de 1817 à 1857. Il visita ensuite l'Orient, et s'assura, dans les grandes villes de l'Asie, des collaborateurs et des correspondants. Il fonda, en 1865, le recueil mensuel : *Trubner's american and oriental literary record*, consacré à la linguistique, à la philologie, à l'archéologie et à la philosophie de l'Orient. On doit à M. Trubner l'édition en russe des *Œuvres d'Alexandre Herzen*, dont il a répandu les écrits dans toute l'Europe.

TRUEBA Y LA QUINTANA (Antonio DE), poète et romancier espagnol, né à Sopuerta, dans la Biscaye, le 24 décembre 1821, d'une famille de paysans, resta dans son village jusqu'à l'âge de quinze ans. Déjà possédé de l'amour de la poésie, il alla auprès d'un de ses parents, marchand à Madrid, prit un emploi dans son magasin, mit à profit ses heures de loisir pour étudier, et reçut quelques grades à l'université. A vingt-six ans, il quitta le commerce, se fit journaliste et écrivit depuis dans plusieurs feuilles. Il reçut d'Isabelle II les titres de historiographe de la Biscaye et de poète de la Reine (poeta de la Reina), et, après la révolution de 1868, échangea ce dernier titre contre celui du poète du peuple (poeta del Pueblo).

Les œuvres poétiques de M. Antonio de Trueba y La Quintana consistent en des chansons dont le recueil (*Libro de los cantares*) a eu en Espagne de nombreuses éditions et a été traduit à l'étranger, particulièrement en Italie et en Allemagne, et eut pour suite un autre recueil, *el Libro de las montañas* (Bilbao, 1868). La popularité de ces chansons d'une forme très simple, a fait surnommer l'auteur « le Béranger espagnol ».

Le chansonnier a écrit aussi en prose, avec succès, divers recueils de *Contes*, empruntés particulièrement aux traditions populaires de l'Espagne, surtout de la Biscaye, et publiés sous ces titres : *Cuentos de color de rosa* (Madrid, 1859); *Cuentos campesinos* (Ibid., 1862); *Cuentos de vivos y muertos* (Ibid., 1866); *Cuentos de varios colores* (1874); *Narraciones populares* (1874); *Cuentos de madres é hijos* (1879). Une traduction libre de ses *Nouvelles castillanes* a paru en français (1867, in-8). On cite encore de lui des romans historiques : *le Cid Campeador*; *les Filles du Cid*; *le Rédempteur moderne* (1877), etc.

TRUELLE (Charles), député français, est né à Paris, le 20 février 1816. Ancien négociant et membre de la Chambre de commerce de Paris, il était devenu maire de Coudreceau, lorsqu'il se présenta comme candidat républicain aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou. Elu par 6974 voix contre 2934 partagées entre ses deux concurrents monarchistes, il siégea au centre gauche, fut un des 363 députés des gauches réunies qui, après l'acte du 16 mai 1877, refusèrent un vote de confiance au ministère de [illegible] 14 octobre, par [illegible] par le candidat officiel, M. [illegible] Il représente le canton de [illegible] néral d'Eure-et-Loir.

TRUPHÈME (François), [illegible] à Aix (Bouches-du-Rhône), [illegible] M. Bonnassieux et débuta [illegible] avec *l'Amant malheureux*, [illegible] de *Borély* et un groupe: [illegible] de *Rusia*. Il a exposé depuis [illegible] *l'Amour* (1852); *Jeune fille* [illegible] *attachée aux rochers*, [illegible] *Chénier*, statuette, [illegible] l'Exposition universelle [illegible] en bronze pour la [illegible] statue en marbre (185[illegible]); [illegible] buste en terre cuite (186[illegible]); [illegible] statue en plâtre (1863) [illegible] Salon de 1865; *Jeune fille* [illegible] plâtre (1864); *Vénus* [illegible] *Olympie* [illegible] *Saint Thaddée* (1868); [illegible] *temps* (1873); [illegible] *Moïse*, groupe (1875); [illegible] bre (1876); [illegible] *l'Oiseleur*, [illegible] die, statue en plâtre [illegible] bre : *Félicien David*, pour [illegible] dorcet pour la préfecture [illegible]

M. Truphème a en outre [illegible] veau Louvre *la Pêche* et [illegible] *les Heures du soir*; pour [illegible] aux Tuileries, *Théocrite*, [illegible] tue en pierre pour l'église [illegible] corations monumentales pour [illegible] champs à Marseille, et [illegible]

Cet artiste a obtenu une [illegible] l'Exposition universelle de [illegible] en 1859, 1864 et 1865, et la [illegible] gion d'honneur le 12 juillet [illegible]

TRYSTRAM (Jean-Baptiste [illegible]) député français, né à Ghyvelde [illegible] vier 1821, arriva, par son travail [illegible] fonder à Dunkerque une des [illegible] maisons de commerce du [illegible] de la Chambre de commerce [illegible] longue date à l'opinion [illegible] nommé, le 24 septembre 18[illegible] Dunkerque. Il donna sa [illegible] 1871, fut élu, en [illegible] Nord et président de la [illegible] Il s'occupa activement de [illegible] ports de la ville. Candidat [illegible] tions du 20 février 1876, dans la [illegible] tion de Dunkerque, il fut élu [illegible] contre 3930 obtenues par M. [illegible] candidat bonapartiste. Il siégea [illegible] l'acte du 16 mai 1877, fut un des [illegible] gauches réunies, qui refusèrent [illegible] fiance au cabinet de Broglie, et [illegible] tobre suivant, avec [illegible] officiel, qui en obtint [illegible] dernier ayant été invalidé, [illegible] se retrouvèrent en présence, [illegible] nommé le 7 juillet 1878, par [illegible]

T'SCHAGGENY (Charles-Philogène [illegible]) belge, né à Bruxelles, [illegible] gene Verboeckhoven, [illegible] tre, la peinture d'animaux [illegible] citerons de lui : *le* [illegible] *de chevaux en* [illegible] *Chevaux flamands*, [illegible] versellé de 1855, où il [illegible]

[illegible] *dans la neige*, *Attelage flamand*, à [illegible] de 1867; et à celle de 1878, *Avant* [illegible] M. T'Schaggeny a été décoré de l'ordre [illegible] de Belgique.

[illegible] M. Edmond T'SCHAGGENY, né à [illegible] en 1818, a étudié sous le même [illegible] même genre et obtenu une mé[illegible] en 1846, et la croix de Léopold en [illegible] de lui : *l'Empirique*, *la Contrition* [illegible] des troubles du XVIe siècle, *Giotto* [illegible] *troupeau de moutons* (1855); *Marche d'A*[illegible] [illegible], souvenir d'Afrique (1867). — [illegible] à Bruxelles, le 15 septembre 1873.

[illegible]TCHEBYSCHEF (Pafnoutij), mathématicien [illegible] à Borowsk, le 14 mai 1821, fit ses études [illegible] de Moscou, devint adjoint à celle de [illegible] en 1853 et professeur ordinaire en [illegible] de l'Académie des sciences de [illegible] et du Comité scientifique au [illegible] de la guerre, il a été élu correspondant [illegible] le 28 mai 1860 et associé étranger, [illegible] 1874, en remplacement de La Rive. [illegible] et savants mémoires de haute [illegible] de M. Tchébyschef ont été insérés, pour [illegible], dans le *Journal de M. Liouville*, dans [illegible] de l'Académie de Saint-Pétersbourg [illegible] *Comptes rendus* de l'Académie des [illegible] en a exposé personnellement [illegible] aux congrès annuels de l'Association [illegible] pour l'avancement des sciences. [illegible] que les suivants : *Sur la* [illegible] *des cartes géographiques* (1856), [illegible] de Tchébyschef (1859), *Sur les Quadra*[illegible] (1873) et *Du Régulateur centrifuge* [illegible]

[illegible]RMAK (Gustave), minéralogiste autri[illegible] à Littau (Moravie), le 19 avril 1836, fit [illegible] au gymnase d'Olmutz et à l'université [illegible], et devint conservateur du cabinet mi[illegible] de la cour. Après avoir visité les Car[illegible] les Alpes, et les principales chaînes de la [illegible] de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Italie, [illegible] directeur du même cabinet minéralo[illegible] démit en 1877 de ce poste, pour se [illegible] exclusivement à sa chaire de minéralo[illegible] l'université de Vienne, à laquelle il avait [illegible] en 1868. Il est membre de l'Académie [illegible] de Vienne.

[illegible] les mémoires insérés dans les *Comptes* [illegible] de l'Académie de Vienne, il faut citer : *les* [illegible] de l'Autriche (1869), ses études sur [illegible], *les Amphiboles*, *les Silicates*, *les* [illegible] Il a fondé en 1871 une publication [illegible] *Mineralogische Mittheilungen*, devenu [illegible] des organes les plus autorisés de la [illegible]

[illegible]TCHERNAJEW (Michel-Grigorjewitsch), géné[illegible] le 24 octobre 1828, fit ses études [illegible] à l'Académie d'état major, et prit part [illegible] de l'armée. Employé ensuite à l'état [illegible] de l'armée en Pologne, il fut envoyé, en [illegible] Orenbourg, et chargé de conduire une [illegible] contre les tribus Kirghises, sur les [illegible] Ani. Il resta plusieurs années dans [illegible], guerroyant contre les tribus du [illegible] et du Khokan, et exécuta une marche [illegible] à travers les steppes, à la rencontre d'un [illegible] russe, venant de la Sibérie, et avec [illegible] s'empara de la forteresse de Tschemkend, [illegible] par les Khokandiens (octobre 1864). Il se [illegible] ensuite sur Taschkend, et quoique re[illegible] de cette place, il n'en étendit pas moins [illegible] russe au centre de l'Asie. Nommé [illegible] il fut accueilli avec enthousiasme à son

retour à P[illegible] sabre d'hon[illegible] fonda le [illegible] Monde rus[illegible] lors de l'in[illegible] vine, et pr[illegible] et des p[illegible] souscripti[illegible] villages, d[illegible] furent exp[illegible] najew se r[illegible] 1876, suiv[illegible] déserteurs [illegible] tuniers. Il [illegible] l ss me de [illegible] disparates, [illegible] taire; il la [illegible] commander[illegible] ment décla[illegible] possa la fro[illegible] 6, à Novib[illegible] Ak-Palank[illegible] toire turc. [illegible] désastreuse[illegible] poussés dan[illegible] tembre). L'[illegible] jew, procla[illegible] le 15 septem[illegible] par les Turc[illegible] Djunis-Delig[illegible] chemin de B[illegible] de son comm[illegible] l'armistice, [illegible] toire, et div[illegible] par les com[illegible] de continue[illegible] expulsion de[illegible] Paris et y r[illegible] trer en Russ[illegible]

TSCHERN[illegible] danois, né à [illegible] ses études [illegible] comme offi[illegible] tard, il fut [illegible] quitter une [illegible] en 1850, à [illegible] années insp[illegible] ment. En 18[illegible] plusieurs au[illegible] d'occupation[illegible] venu dans s[illegible] fesseur à l'E[illegible] 1853, il fut [illegible] de l'Europe, [illegible] d'année le [illegible] tion. Il em[illegible] les résultats[illegible] grès de l'ar[illegible]

En 18[illegible] France, et [illegible] l'exposition [illegible] gue. La mê[illegible] travaux du [illegible] Rentré encor[illegible] en 1841, que [illegible] ne tarda pas [illegible] années à Co[illegible] pant d'indus[illegible] pant aussi [illegible] ment repre[illegible] avait pour b[illegible] le Danemar[illegible] aux affaires, [illegible] 24 mars, il [illegible] mettre l'arm[illegible] envoyer 40[illegible]

neige, *Attelage flamand*, à et à celle de 1878, *Avant* geny a été décoré de l'ordre .

ond T'SCHAGGENY, né à étudié sous le même genre et obtenu une mé- la croix de Léopold en *Empirique, la Contrition* bles du XVIe siècle, *Giotto outons* (1855); *Marche d'A-* venir d'Afrique (1867). — le 15 septembre 1873.

afnoutij), mathématicien e 14 mai 1821, fit ses études u, devint adjoint à celle de et professeur ordinaire en cadémie des sciences de du Comité scientifique au il a été élu correspondant 1860 et associé étranger, emplacement de La Rive. vants mémoires de haute chef ont été insérés, pour *rnal de M. Liouville*, dans émie de Saint-Pétersbourg *rendus* de l'Académie des a exposé personnellement grès annuels de l'Associa- avancement des sciences. que les suivants : *Sur la* *es géographiques* (1856), *schef* (1859), *Sur les Qua-* *Du Régulateur centrifuge*

avel), minéralogiste autri- ravie), le 19 avril 1836, fit d'Olmutz et à l'université onservateur du cabinet mi- . Après avoir visité les Car- s principales chaînes de la , de l'Écosse et de l'Italie, même cabinet minéralo- 877 de ce poste, pour se nt à sa chaire de minéralo- ienne, à laquelle il avait est membre de l'Académie .

insérés dans les *Comptes* le Vienne, il faut citer : *les* *e* (1869); ses études sur *hiboles, les Silicates, les* dé en 1871 une publication *che Mittheilungen*, devenu s les plus autorisés de la

chel-Grigorjewitsch), géné- tobre 1828, fit ses études d'état major, et prit part Employé ensuite à l'état ologne, il fut envoyé, en chargé de conduire une tribus Kirghises, sur les esta plusieurs années dans ant contre les tribus du an, et exécuta une marche eppes, à la rencontre d'un nant de la Sibérie, et avec forteresse de Tschemkend, niens (octobre 1864). Il se aschkend, et quoique re- il n'en étendit pas moins u centre de l'Asie. Nommé i avec enthousiasme à son retour à Pétersbourg et reçut de l'empereur un sabre d'honneur. Retiré du service en 1874, il fonda le journal panslaviste *Russkij Mir* (le Monde russe), qui eut une grande importance, lors de l'insurrection de Bosnie et de l'Herzégovine, et provoqua l'agitation en faveur des Serbes et des populations slaves de la Turquie : des souscriptions s'organisèrent dans les villes et les villages, des convois d'armes et de munitions furent expédiés en Serbie, où le général Tschernajew se rendit lui-même au commencement de 1876, suivi d'une foule de volontaires russes, de déserteurs de l'armée, de désœuvrés et d'aventuriers. Il fut nommé, en mai 1876, généralissime de l'armée serbe, composée d'éléments disparates, sans discipline et sans instruction militaire; il la divisa en quatre corps et prit le commandement du 1er. La guerre étant officiellement déclarée le 3 juillet 1876, l'armée serbe passa la frontière et subit un premier échec, le 6, à Novibazar; le général Tschernajew, battu à Ak-Palanka, le 18, fut obligé d'évacuer le territoire turc. La campagne fut aussi rapide que désastreuse pour les Serbes, successivement repoussés dans l'intérieur de leur pays (août-septembre). L'acte personnel du général Tschernajew, proclamant le prince Milan roi de Serbie, le 15 septembre 1876, resta sans effet; la prise par les Turcs des dernières lignes de défense de Djunis-Deligrad, le 30 octobre, leur ouvrit le chemin de Belgrade, et le général russe se démit de son commandement, lors de la conclusion de l'armistice, le 8 novembre. Son incapacité notoire, et diverses accusations portées contre lui par les comités panslavistes, ne l'empêchèrent pas de continuer son rôle d'agitateur jusqu'à son expulsion de l'Autriche, en janvier 1877. Il vint à Paris et y résida assez longtemps avant de rentrer en Russie.

TSCHERNING (Antoine-Frédéric), homme d'État danois, né à Frederikswærk, le 12 décembre 1795, fit ses études à l'École des cadets d'artillerie, et entra comme officier dans ce corps en 1813. Plus tard, il fut envoyé à Paris et à Metz, pour y acquérir une instruction plus forte, et retourna, en 1820, à Frederikswærk, où il resta plusieurs années inspecteur des fabriques du gouvernement. En 1828, il entra, comme volontaire, avec plusieurs autres officiers danois, dans le corps d'occupation française en Morée. Rentré de nouveau dans son pays, en 1830, il fut nommé professeur à l'École pratique royale d'artillerie. En 1834, il fut chargé de visiter les différents pays de l'Europe, pour étudier les nouveaux systèmes d'artillerie et les meilleurs procédés de fabrication. Il employa cinq années à ce voyage, dont les résultats ont beaucoup contribué aux progrès de l'artillerie en Danemark.

En 1839, M. Tscherning repartit pour la France, et fut mis par un particulier à la tête de l'exploitation d'une mine de charbon en Auvergne. La même année il fut chargé de diriger les travaux du chemin de fer de Cette à Montpellier. Rentré encore une fois dans sa patrie en 1840, il fut, en 1841, chef de batterie dans l'artillerie; mais il ne tarda pas à donner sa démission, et passa sept années à Copenhague dans la vie privée, s'occupant d'industrie, écrivant des brochures, s'occupant aussi de politique. Partisan du gouvernement représentatif, il fonda une société qui avait pour but de préparer une constitution pour le Danemark. Aussi la révolution de 1848 le porta aux affaires. Nommé ministre de la guerre dès le 24 mars, il déploya une extrême activité pour mettre l'armée sur un bon pied. Bientôt il put envoyer 40000 hommes contre les grands-du-

chés. Il quitta le ministère en novembre, mais il conserva une influence prépondérante dans le comité de constitution, et fut nommé membre de la Diète. Conservateur libéral, le gouvernement l'a fait conseiller d'État en 1854. Il a résumé l'histoire des débats de 1849 et 1863 sur la constitution danoise, dans une brochure (1865). — Il est mort à Copenhague, le 28 juin 1874.

TSCHERNYSCHEWSKIJ (Nicolas-Gawrilowitsch), publiciste russe, né à Saratow, en 1828, fils d'un prêtre, étudia d'abord au séminaire ecclésiastique, puis à l'université de Saint-Pétersbourg, devint en 1853 collaborateur de la revue *le Sowremiennik* (le Contemporain) qui prit, sous sa direction beaucoup d'importance; il y traita d'abord les questions littéraires et plus tard les questions économiques et relatives à l'émancipation des paysans. Condamné, en 1864, à douze années de travaux dans les mines, et plus tard à trois autres années de la même peine, il fut envoyé dans la Sibérie orientale.

M. Tschernyschewskij a publié, dans son exil un roman de tendances nihilistes : *Que faire ?* (Czto dielat? Vevay, 1867, 2e édit. 1877) qui a été traduit en français (Milan, 1876, in-18) : c'est un tableau philanthropique de l'avenir, qui a soulevé bien des discussions entre les admirateurs et les adversaires de l'auteur. Il a traduit en russe *l'Économie politique* de Stuart Mill. Une édition complète de ses *Œuvres* a paru à Vevay (1868-1870, 4 vol.). — On a annoncé par erreur sa mort en janvier 1880.

TSCHUDI (Jean-Jacques DE), voyageur et naturaliste suisse, né à Glaris, le 25 juillet 1818, descend d'une ancienne et illustre famille suisse qui compte parmi ses ancêtres plusieurs généraux et hommes politiques remarquables. Après avoir étudié les sciences naturelles et la médecine à Neuchâtel, à Leyde et à Paris, il s'embarqua, en 1838, sur un vaisseau français, dans l'intention d'accomplir un voyage autour du monde. Pendant la route le capitaine ayant vendu son bâtiment au gouvernement péruvien, M. de Tschudi resta cinq ans au Pérou, employa son temps à explorer ce pays en tous sens et revint en 1843 en Europe. Retiré ensuite dans une propriété qu'il possédait en Autriche, il y a écrit plusieurs de ses ouvrages. De 1857 à 1859, il alla visiter de nouveau le Brésil et divers États de l'Amérique du Sud. Un an plus tard, il fut nommé ministre de la Confédération suisse au Brésil et reprit ses explorations. Le 10 septembre 1868, M. de Tschudi fut accrédité à Vienne.

Nous citerons de lui : *Recherches sur la Faune péruvienne* (Untersuchungen etc.; Saint-Gall, 1844-1847, 76 planches); *le Pérou, esquisses de voyages durant les années* 1838-1842 (Peru, Reiseskizzen, etc.; ibid., 1846, 2 vol.); *Antiguedades Peruanas* (Vienne, 1851, avec *Atlas*), publié en commun avec don Mariano Eduardo de Rivera; *la Langue kechua* (die Kechuasprache; Vienne 1853, 2 vol.), avec un *Dictionnaire*; *Voyages dans l'Amérique du Sud* (Reisen durch Sudamerika; Leipzig, 1866-1868, 5 vol.). Citons encore son *Manuel des chasseurs* (Handbuch für Jaeger, Leipzig, 5e édit., 1878, 2 vol.), d'après Winckel.

Un de ses parents, M. Frédéric DE TSCHUDI, né à Glaris en 1820, d'abord pasteur jusqu'en 1846, puis conseiller d'État du canton de Saint-Gall et membre du conseil fédéral suisse, est auteur d'un remarquable ouvrage intitulé : *la Vie animale des Alpes* (das Thierleben der Alpenwelt; Leipzig, 1852; 2e vol., 1854 à 1856), traduit en français (Strasbourg, 1858). Citons aussi : *les Insectes nuisibles et les oiseaux* (1860, in-12) et *Lectures agricoles dédiées à la jeunesse* (Frauenfeld, 1861, in-8).

TU-DUC, empereur d'Annam, de la dynastie Nguyen, fils cadet de l'empereur Treui-tri, est né en 1830, mais pour son peuple il est plus âgé de trois ans, parce que, à son avènement au trône, sa mère lui a donné une année, le sénat une autre, et le peuple une troisième. C'est aussi à cette époque (1851) qu'il changea son nom [illegible] Haong-giàm contre celui de Tu-Duc. Son caractère, relativement doux et conciliant, attira de bonne heure sur lui l'attention de son père, et l'engagea à écarter du trône le prince aîné Hoang-bao, qui lui semblait d'un naturel [illegible]. Aussi, quand Treui-tri se sentit près de mourir, il dicta son testament en faveur de Tu-Duc, pendant que les médecins tenaient Hoang-bao [illegible]. L'empereur mort, les grands s'assemblèrent et présentèrent le testament aux deux frères devant la famille réunie. Hoang-bao dut se soumettre, mais il ne tarda pas à conspirer. Ses menées furent découvertes, et il fut enfermé à [illegible] lais. Il s'y trouvait depuis six ans, lorsque l'ambassadeur du roi de Siam fut arrêté [illegible] sur les confins du Cambodge et de [illegible] porteur des insignes de la royauté [illegible] de Treui-tri. Ce prince, d'après la [illegible] cielle, vit dans cette arrestation [illegible] feste que le ciel le repoussait [illegible] pendit, et trois jours après, son fils [illegible] cides qui ne furent peut-être pas [illegible] lontaires.

Tu-Duc ne fut pas longtemps [illegible] non seulement il eut à réprimer [illegible] sions intestines, mais bientôt il [illegible] nir la guerre contre les Européens, [illegible] avec d'autant plus d'ardeur qu'il voyait, [illegible] moindre empiétement des étrangers, le commencement de la dissolution totale de [illegible] favorisait les persécutions contre les [illegible] catholiques, et en 1856 il ne voulut [illegible] laisser débarquer un envoyé de la France [illegible] venait lui proposer un traité de [illegible] née suivante, la mise à mort de l'év[illegible] Diaz fut le signal de la lutte. La France et [illegible] s'unirent pour envoyer une expédition [illegible] les ordres de l'amiral Rigault de [illegible] dans la baie de Tourane au mois [illegible] emporta les forts de cette ville. Toutefois [illegible] climat meurtrier, la maladie [illegible] l'inaction, et ce ne fut que quatre mois [illegible] qu'on eût l'idée d'attaquer Saïgon, [illegible] parut un coup décisif. Une première [illegible] d'hostilités eut lieu, mais Tu-Duc [illegible] reprendre les armes, car ce traité [illegible] ruse par laquelle il réussit à [illegible] afin de comprimer une révolte [illegible] miral Page ouvrit au commerce [illegible] et la rivière de Saïgon, et [illegible] continuèrent les amiraux Charner et [illegible] miral Charner ayant conquis trois [illegible] Tu-Duc dut signer, le 15 juin [illegible] Saïgon. Dès le mois de décembre [illegible] née, il fit une nouvelle tentative [illegible] mais il fut bientôt réduit à signer [illegible] la paix. Alors il envoya en France [illegible] chargée de proposer l'annulation [illegible] d'offrir une indemnité de [illegible] dollars pour prix de l'évacuation [illegible] sultat de cette double mission à [illegible] fut un nouveau traité franco-[illegible] 15 juillet 1864, et portant que [illegible] que de vingt millions de dollars, [illegible] conserverait le protectorat [illegible] garderait Saïgon et ses [illegible]

erts sur la côte de Cochin-

ac à l'égard des brigands nom de Pavillons noirs, amena de nouvelles com- n fut le principal théâtre. ruineuses exercées contre , une manifestation offi- ng-Koï, à la fin de 1873, vaisseau, Francis Garnier ouva conduit à s'emparer et à faire la conquête du pays. Malgré l'issue n héroïque, un traité fut ars 1874, avec le roi Tu- lance des rois d'Annam à s autres puissances étran- rt de Ha-Noï, avec deux nerce européen, sous la militaire française.

h), statuaire belge, né à , à l'Académie d'Anvers, t entra ensuite dans l'ate- . Il avait déjà donné plu- ertaine valeur, lorsqu'il les leçons de Paul Dela- rendit à Rome, où il fit, rieuses études. Il paraît, dilection pour la manière n a de lui un grand nom- es et des statues : *Daphnis tto s'essayant à dessiner*, *Marguerite d'Autriche*, lace de Malines. Ces deux rèrent à l'Exposition de lles valurent à M. Tuer- or; à celle de Paris, en ne mention.

né), naturaliste français, é à Azay-le-Rideau, le 12 le droit et se fit recevoir cra bientôt à la botanique ude, négligée jusqu'alors, champignons parasites. Il ouverte du *polymorphisme* t époque dans la science. e au Muséum en 1842 et n juillet 1872. Ses impor- dmettre à l'Académie des ne successeur d'Adrien de s Académies de l'Europe. tion d'honneur en 1856. rt quelques *Extraits* de x excellents ouvrages : *ie des champignons hypo-* vec M. Charles Tulasne, l. et planches); *Selecta* c. (1862-1866, t. I-III, in-4, ration avec son frère et plet de ses recherches et

John), théologien écos- ermoir (comté de Perth), a longtemps administrée lise indépendante, fit ses Saint-André, fut consi- t attaché au clergé de la . En 1849, il fut appelé t y exerça son ministère céda au révérend Haldane principal du collège de sité de Saint-André. Il y le docteur en théologie. critique littéraire insérés dans le *Quaterly Review* et le *North British Review*, parmi lesquels on remarque ceux sur Carlyle, Bunsen et Vinet, M. Tulloch a publié un traité sur *l'Existence et les attributs de Dieu* (Being and attributes of God), qui lui valut, en 1855, un des prix Burnett de la valeur de 600 livres (15 000 fr.) ; *Théologie rationnelle et philosophie chrétienne au* XVII*e siècle* (Rational theol. and christian philosophy, 1872, 2 vol.); *Religion et théologie* (1875), et *Pascal* (1878) ; des *Sermons*, etc.

TUNIS (bey de). Voy. SIDI-MOHAMMED-ES-SADOK.

TUPPER (Martin-Farquhar), littérateur anglais, né à Londres, en 1810, fut élevé au collège de Christ-Church, où il prit ses degrés de bachelier et de maître ès arts, puis étudia le droit dans la Société de Lincoln's-Inn, qui l'admit ensuite au barreau. Mais, au lieu de plaider, il se tourna tout entier vers la littérature. Il a publié en prose : *Philosophie des proverbes* (Proverbial philosophy; plusieurs éditions); *Pyramide moderne en l'honneur de 70 héros*, *l'Esprit d'un auteur*, *le Pot d'or*, *le Cœur*, *les Deux jumeaux*, nouvelles, etc. En poésie, il a fait paraître plusieurs recueils ; *Trois cents sonnets* (Three hundred sonnets, 1860) : *Un millier de vers* (A thousand lines) et un grand nombre de pièces éparses dans les revues et *Magazines*.

TURCK (Léopold), médecin français, ancien représentant du peuple, né à Nancy (Meurthe), le 11 novembre 1797, fit au collège de cette ville de bonnes études, puis suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur. Ami de Buchez, il le seconda activement dans ses travaux de propagande libérale et contribua à fonder en Lorraine la Charbonnerie. En 1822, il entreprit la publication d'un *Almanach du peuple*, qui parut jusqu'en 1835. Des articles dirigés contre la monarchie de Juillet firent traduire l'auteur devant la Cour d'assises. Établi comme médecin aux eaux de Plombières, il ne cessa point de professer ouvertement ses opinions républicaines. Aussi, après la révolution de Février, fut-il nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département des Vosges. Il donna sa démission pour protester contre les circulaires de Ledru-Rollin. Élu représentant des Vosges, le septième sur onze, par 59 021 voix, il fit partie du conseil de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la gauche. A l'occasion de la loi sur les attroupements (7 juin), il demanda que les maires fussent nommés par le peuple. Il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom) et se prononça pour quelques-unes des propositions émanant du socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et vota même pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de médecin à Plombières.

M. L. Turck, a publié : *Mémoire sur la fièvre typhoïde* (1842, in-8) ; *Du Mode d'action des eaux thermales de Plombières* (4e édition, 1847, in-8); *De la Vieillesse étudiée comme maladie et des moyens de la combattre* (2e édit., 1852, in-8; 3e edit. 1868) ; *Recherches cliniques sur diverses maladies du larynx, de la trachée et du pharynx* (1862, in-8) ; *l'École aliéniste française* (1864, in-18) ; *Médecine populaire* (1870, in-32) ; des brochures, etc.

TURGAN (Julien), publiciste français, né à Paris en 1824, étudia la médecine, fut interne des

hôpitaux, et reçut deux médailles d'honneur, à la suite des journées de juin et du choléra. Lors de la fondation de l'*Événement*, en 1849, il y fut chargé du compte rendu de l'Académie des sciences, puis fut appelé au *Bien-être universel*, de M. E. de Girardin. Il fonda lui-même *la Fabrique, la Ferme et l'Atelier*. A la retraite de M. Grün, il devint, avec M. P. Dalloz, un des deux directeurs du *Moniteur universel*. Plus tard, il collabora à *la France* et soutint, dès 1876, avec M. E. de Girardin, le projet de l'Exposition universelle qui fut réalisé en 1878. M. Turgan a rédigé une importante publication intitulée : *les Grandes usines de France, tableau de l'industrie française au XIXe siècle* (1860-1877, 211 livraisons in-4, formant 12 vol. avec gravures). Il a publié en outre : *Études sur l'Exposition universelle de 1867* (1868, gr. in-8); *l'Artillerie moderne à grande puissance* (1867, in-8); *Études sur l'artillerie moderne* (1872, gr. in-8).

TURGENEW. Voyez TOURGUENEFF.

TURIGNY (Jean-Placide), homme politique français, député, né à Nevers, le 17 janvier 1822, étudia la médecine et fut reçu docteur en 1850. Établi à Saint-Pierre-le-Moutier il fut, sous l'Empire, un des chefs du parti républicain dans la Nièvre et collabora au journal *la Tribune nivernaise*. Après avoir échoué aux élections du 8 février 1871, avec 25 500 voix, il se présenta à l'élection partielle du 27 avril 1873 et fut élu, après une lutte des plus vives, par 33 071 voix contre 31 954 obtenues par le candidat monarchiste, M. Gillois. Son élection vivement contestée fut invalidée, le 27 juin, pour manœuvres électorales, et le 12 octobre suivant, M. Turigny l'emporta encore avec 39 872 voix, tandis que M. Gillois n'en obtenait que 28 253. D'abord membre du groupe de l'Union républicaine, il vota la constitution, puis se rangea parmi les intransigeants qui repoussèrent les lois complémentaires. Nommé député, le 20 février 1876, dans la 2e circonscription de Nevers, par 5988 voix contre 3777 obtenues par le candidat monarchiste, il siégea à l'extrême gauche et se prononça pour l'amnistie pleine et entière. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 6284 voix contre 4721 obtenues par le candidat officiel. *

TURINAZ (Mgr Charles-François), prélat français, est né à Chambéry le 2 février 1838. Ancien professeur au séminaire de Chambéry, il a été nommé évêque de Tarentaise (Savoie), par décret du 10 janvier 1873, préconisé le 21 mars et sacré à Chambéry, le 11 juin de la même année. Prélat assistant au trône pontifical, il a été nommé prélat de la maison de Sa Sainteté Pie IX. *

TURMELIÈRE (Charles-Baptiste-Joseph THOINNET DE LA), homme politique français, député, est né à Ancenis, le 26 octobre 1823. Après avoir terminé ses études de droit, il fut attaché au ministère de l'intérieur, puis nommé conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, le 25 septembre 1848. En juin 1857, il donna sa démission. Maire de Liré et membre du Conseil général pour le canton de Nozay, il fut élu, en 1857, député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement pour la première circonscription de la Loire-Inférieure, et fut réélu, au même titre, en 1863, par 23 062 voix sur 23 735 votants. En mai 1869, il fut encore réélu, comme candidat officiel, par 19 956 voix sur 32 564 votants, contre 12 598 voix données au candidat indépendant, M. de Cornulier. Il vota en 1870, pour la guerre et ne rentra dans la vie politique qu'aux élections du 20 février 1876. Élu dans l'arrondissement d'Ancenis, par 6057 voix sur 10 400 votants, il siégea sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint le cabinet de Broglie. Il fut réélu, le 14 octobre, comme candidat officiel et bonapartiste, par 8337 voix sur [illegible] votants. Chambellan honoraire de l'empereur en 1860, M. Thoinnet de La Turmelière a été nommé officier de la Légion d'honneur le [illegible] 1866.

TURPIN (Étienne-Louis-Mathieu-[illegible]), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Julien (Landes), le 30 mai 1802, fils d'un [illegible] de la République, étudia le droit et se fit recevoir licencié. Sous la Restauration, il fit partie de la Société des *carbonari*, continua après la révolution de 1830, de combattre la royauté, et représenta l'opposition radicale dans le Conseil général du département des Landes. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par environ 36 000 suffrages, le dernier sur sept représentants. Il vota presque constamment avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le [illegible] à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité hostile à la République, sans être personnellement attaché à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il ne reparut plus dans les assemblées politiques, mais il fut maire de Lit-et-Mixe et siégea au Conseil général des Landes. — Il est mort à [illegible], le 19 mai 1873.

TURQUET (Edmond-Henri), homme politique français, député, né à Senlis, le 31 mai 18[illegible], entra dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur impérial à [illegible], à Saint-Quentin et à Beauvais. Il était procureur impérial à Vervins, lorsqu'il donna sa démission le 16 décembre 1868, par suite de [illegible] avec le préfet de l'Aisne, au sujet de la fondation d'une école dans la prison de Vervins. Candidat indépendant, aux élections de mai 1869, dans la [illegible] circonscription de l'Aisne, il échoua avec [illegible] voix contre le candidat officiel, M. [illegible]. Pendant la guerre, M. Turquet s'engagea dans le corps des éclaireurs de la Seine, fut blessé trois fois, cité à l'ordre du jour de l'armée et décoré de la Légion d'honneur après le combat de la Malmaison. Élu, le 8 février 1871, représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale, par [illegible] voix, il fut arrêté, lors de son arrivée à Paris, le [illegible] mars, avec le général Chanzy, par ordre du Comité central et mis en liberté par l'intervention de M. Léo Melliet, plus tard membre de la Commune, auquel à son tour il sauva la vie en facilitant sa fuite en Belgique.

Inscrit aux groupes de la gauche et de l'Union républicaine, M. Turquet vota [illegible] lois d'exil et appuya la proposition [illegible] faite en novembre 1873, par [illegible] au peuple, comme le seul remède [illegible] provisoire; mais s'associa aux autres [illegible] minorité républicaine et adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. [illegible] il se présenta aux élections du 20 février 1876, et fut élu [illegible] circonscription de Vervins [illegible] voix, contre 2277 obtenues par le [illegible] monarchiste. Après l'acte du 16 mai [illegible] des 363 députés des gauches [illegible] rent un vote de confiance au cabinet [illegible] et fut réélu, le 14 octobre, par [illegible] 3756 obtenues par le candidat [illegible]

nission supérieure des beaux-arts, il fut , le 5 février 1879, sous-secrétaire d'État stère de l'instruction publique et chargé ement de la direction des Beaux-Arts; anisa le conseil supérieur de ce service, activement des musées et des théâtres ix et renouvela le personnel administratif ra et de l'Odéon. Il fit aussi un nouveau nt du Salon annuel, très diversement ap- ir la presse. M. Turquet est lui-même pos- l'une intéressante galerie de tableaux mo- signalé par des actes de courage, il a été dent de la Société des sauveteurs en dé- 1878. Il représente le canton de Sains au général de l'Aisne.

UIE (maison impériale de), dynastie depuis 1299. — Sultan : ABDUL-HAMID- le 22 septembre 1842, ayant succédé à son urad, le 31 août 1876. — Enfants : *Me- Selim* effendi, née le 11 janvier 1870; *adir* effendi, né le 23 février 1878; ffendi, né le 14 mars 1878 et deux filles. et sœurs : ex-sultan *Méhemmed-Mourad*, septembre 1840; ayant succédé à son oncle *zis* le 30 mai 1876, et détrôné le 30 août *hemmed-Rechad*, né le 3 novembre 1844; *Kemaleddin*, né le 3 décembre 1847; *lin*, né le 14 avril 1851; *Suleiman-* né le 12 janvier 1861; sultane *Fatimé*, novembre 1840, mariée le 11 août 1854 alib-pacha, troisième fils de Réchid, 30 octobre 1858, remariée à Mehemet- cha; sultane *Réfigé*, née le 6 février 1842, 21 juillet 1857 à Ethem-pacha, fils de -Ali-pacha; sultane *Djémilé*, née le 843, mariée le 3 juin 1858 à Mahmoud- in-pacha, fils d'Ahmet-Féti-pacha; sul- *é*, sultane *Mediké*.

(Étienne), général hongrois, né à Baja, entra comme volontaire dans l'armée au- e, devint lieutenant dans une compagnie ent de l'archiduc François-Charles, avec fit, sous les ordres de Radetzky, la pre- mpagne d'Italie, en 1848. Il comptait ni les officiers distingués au service de , lorsque, gagné à la cause de l'affran- it de la Hongrie, il déserta, en janvier passa en Piémont. Il fut chargé par lbert d'organiser une légion hongroise, manda à la bataille de Novare. Après le le cette journée, il passa dans le duché où il fut nommé colonel dans l'armée naire, qui fut bientôt vaincue. Il se ré- ondres, et lorsque éclata la guerre d'O- ntra au service de la Grande-Bretagne, un grade supérieur dans la légion anglo- argé par le gouvernement anglais d'aller es chevaux dans les provinces danu- la fin de 1855, il trouva dans Bucha- pée par les Autrichiens, son ancien Dans sa nouvelle position et sous l'uni- lais, il fut arrêté et dirigé, par la Transyl- ar Pesth, sur Vienne, traduit devant un guerre et condamné à mort, malgré les ons des gouvernements anglais et turc. our le sauver l'intervention personnelle e Victoria. Rentré en Turquie en 1856, à la lutte des Tcherkesses contre la prépara une expédition dans le Caucase. la guerre de l'indépendance italienne commencement de 1859, le colonel urut pour combattre les Autrichiens. sous les ordres de Garibaldi, qui orga- chasseurs des Alpes. A la tête d'un de ce corps, il se signala au combat de Varèse et reçut à Castel-Nedolo une très grave blessure au bras gauche. Il n'en était pas guéri, lorsqu'en mai 1860, il fit partie de l'expédition de Sicile, comme commandant supérieur et comme aide de camp de Garibaldi. Il combattit constam- ment à ses côtés depuis le débarquement à Mar- sala jusqu'à la prise de Palerme. Blessé de nou- veau dans les rues de cette ville, il n'en resta pas moins auprès du général, contribua par son acti- vité et par l'ascendant de ses conseils à l'organi- sation de l'armée et à la solution des difficultés inséparables d'une administration révolutionnaire. Il eut encore le commandement d'une division devant Messine, se signala par sa bravoure à Mi- lazzo, et suivit Garibaldi sur la terre ferme. Ad- versaire du parti radical qui tentait de pousser Garibaldi dans des voies violentes, il eut sur les événements une influence modératrice, et fut un des promoteurs de l'annexion immédiate de Na- ples à la monarchie italienne, sous le gouverne- ment de Victor-Emmanuel.

Pendant les agitations produites en Hongrie, le général Türr adressa, de Paris, au général Klapka une lettre destinée à mettre ses compatriotes en garde contre un mouvement prématuré (mars 1861). Il fut à cette époque confirmé, par un dé- cret du roi Victor-Emmanuel, dans son grade de lieutenant général dans le corps des volontaires italiens. Le 10 septembre de la même année il épousa, à Mondovi, la princesse Adeline Wyse Bo- naparte, âgée de dix-sept ans. Le roi lui conféra à cette occasion le titre de commandeur de l'or- dre militaire de Savoie. Après la guerre de 1866 et le retour du régime constitutionnel en Hongrie, il rentra dans son pays. Très dévoué à la France il s'employa activement aux approches de la guerre de 1870, mais sans aucun caractère officiel, à la conclusion d'une alliance entre la France, l'Autriche et l'Italie. Son nom revint dans les journaux en 1878, à propos de la polémique du duc de Gramont avec le prince Napoléon. Pendant la guerre turco-russe, il se montra très hostile à la Russie sans se mettre au service des Turcs.

Le général Türr a publié quelques mémoires et brochures : *Arrestation, procès et condamna- tion du général Türr, racontés par lui-même* (1863, in-8); et *la Maison d'Autriche et la Hongrie* (1865, in-8), etc.

TUTHILL (Louisa-Caroline HIGGINS, mistress), femme de lettres américaine, née à New-Haven (Connecticut), en 1800, d'une vieille famille de la Nouvelle-Angleterre, épousa, en 1817, un litté- rateur de cette ville, M. Cornelius Tuthill, qui mourut en 1825. Elle écrivit, peu après, dans les *magazines*, et commença bientôt la publication d'un grand nombre de volumes destinés aux enfants, et généralement consacrés à décrire un état ou une profession. Elle paraît y avoir porté une élégance littéraire, un bon sens pratique très goûtés de ses compatriotes. Elle résidait, en dernier lieu, à Princeton (New-Jersey).

Mistress Tuthill est aussi l'auteur d'un roman : *Ma femme* (My Wife, 1846, in-12), et d'une *His- toire de l'architecture depuis les temps les plus reculés* (History of architecture from, etc., Phila- delphie, 1848, in-8 avec planches).

TWISS (sir Travers), jurisconsulte anglais, né à Westminster, en 1810, prit ses grades à l'uni- versité d'Oxford et y devint examinateur. Succes- sivement professeur d'économie politique à Ox- ford, de droit international à Londres, puis de droit civil à Oxford, il fut admis au barreau de Lincoln's Inn et nommé commissaire général de l'archevêché de Canterbury et chancelier de l'é- vêché de Londres pour les affaires matrimoniales.

Lorsque cette juridiction devint de la compétence des tribunaux civils, il fut nommé conseiller de la reine, substitut, puis avocat général. Chevalier depuis 1867, il a été retraité en 1872.

Parmi ses nombreux travaux sur des questions de droit international, nous citerons: *la Question de l'Orégon examinée au point de vue des faits et du droit des gens* (the Oregon question examined, etc., 1846); *Coup d'œil sur les progrès de l'économie politique en Europe depuis le XVI[e] siècle* (View at the progress of political economy, etc., 1847); *les Duchés du Schleswig-Holstein par rapport à la couronne du Danemark et à la Confédération germanique* (the Relation of the Duchies, etc., 1848); *Lettres apostoliques de Pie IX au point de vue du droit anglais et du droit européen* (the Letters apostolic of pope Pius IX, considered with reference, etc., 1851); *Cours de droit international* (Lectures on the Science of international law, 1856); *le Droit des gens au point de vue politique* (the Law of nations considered as independent political communities, 1861; 2[e] édit. 1875); *le Droit des gens en temps de guerre* (Law of nations in times of war, 1863); *Droit pénal de la marine* (the Black-Book of the Admirality, 1874), etc.

TYLOR (Édward-Burnett), philosophe anglais, né à Camberwell, le 2 octobre 1832, fit ses études à l'École de la « Société des amis » de Tottenham et se livra aux travaux philosophiques qui l'ont fait nommer membre de la Société royale de Londres, en 1871 et lui ont valu en 1873, le titre de docteur de l'université de Saint-André.

On cite de lui: *Anahuacs ou le Mexique et les Mexicains* (1861); *Recherches sur l'histoire de l'humanité* (Researches into the history of mankind, 1865) et *la Civilisation primitive* (Primitive Culture, 1871, 2 vol.), études sur le développement de la mythologie, la philosophie des religions, des arts, etc.: ce dernier ouvrage a été traduit en français, le volume 1[er] par Mme P. Brunet (1876, in-8), le second par E. Barbier (1878, in-8).

TYNDALL (John), célèbre physicien anglais, né au village de Leighlin-Bridge [illegible] 21 août 1820, de parents pauvres, [illegible] connaissances de mathématiques [illegible] au Comité d'artillerie. [illegible] Queenwood, il se rendit, en 1848 [illegible] et étudia à Marbourg sous M. Bunsen [illegible] sous Magnus. Ses recherches sur le magnétisme, la polarisation, les propriétés optiques des cristaux et les rapports du magnétisme avec l'affinité moléculaire [illegible] dès son retour à Londres, en 1852 [illegible] Société royale et professeur de physique [illegible] tution royale de la Grande-Bretagne [illegible] en 1867, à l'illustre Faraday, comme [illegible] En 1856, il explora les glaciers [illegible] M. Huxley, continua seul, pendant [illegible] années suivantes, ses études sur les [illegible] et passa une partie de l'hiver de 1859 [illegible] nix. Il entreprit plus tard de rechercher [illegible] chaleur rayonnante, dont les résultats [illegible] pour la science, furent publiés [illegible] *sophical Transactions*. En 1872, il [illegible] États-Unis, où ses conférences [illegible] immense succès, et dont le bénéfice [illegible] le savant à un comité pour aider [illegible] dans leurs recherches scientifiques [illegible] membre de nombreuses sociétés [illegible] obtenu de plusieurs universités [illegible] Bretagne le titre honorifique de [illegible]

On doit à ce savant, dont les principaux ouvrages ont été traduits à l'étranger [illegible] par M. l'abbé Moigno: *les Glaciers des Alpes* (the Glaciers of the Alps, 1860 [illegible]) *gnes* (Mountaineering, 1861 [illegible] 1869, in-18); *Un Voyage* [illegible] tion tour, 1862); *la Chaleur* [illegible] *un mode de mouvement* [illegible] 1863; traduction française, 186[illegible] 1874); *le Rayonnement* [illegible] *teur* (1868); *le Son*, cours [illegible] (1869, in-8; 2[e] édit. 18[illegible]) *transformations de l'eau* [illegible] çaise 1874, in-8), etc. Il a [illegible] Moigno, sous le titre: *les* [illegible] les mémoires de MM. Tyndall [illegible] poussières, la fermentation et [illegible]

U

UBICINI (Jean-Henri-Abdolonyme), publiciste français, né à Issoudun, le 20 octobre 1818, d'une famille originaire de Lombardie, alla achever, de 1836 à 1838, ses études au lycée de Versailles, entra dans l'enseignement et professa, pendant plusieurs années, la rhétorique au collège de Joigny. En 1846, il se rendit en Italie; il passa de là en Orient, et visita la Grèce, la Turquie, les Principautés danubiennes; il se trouvait à Bucharest, lors de l'insurrection de 1848. Lié avec la plupart des hommes que ce mouvement amena aux affaires, il y prit lui-même une part active, comme secrétaire du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. Il quitta la Valachie après l'entrée des troupes turco-russes, se rendit à Constantinople, revint à Paris, et s'y fit connaître par des ouvrages historiques et politiques. Il a été décoré de la Légion d'honneur au mois d'août 1868.

On a de lui: *Lettres sur la Turquie* (1847-1851, 2 vol.; 2[e] édit., 1853), tableau statistique, religieux, politique, administratif et militaire de l'empire ottoman, publié en partie dans *le Moniteur* et qui a été traduit en italien (Milan, 1853), et en anglais (Londres, 1856); *la Question d'Orient devant l'Europe* (1854); *Provinces roumaines* (1856, in-8), faisant partie [illegible] *pittoresque*; *la Question des principautés danubiennes devant l'Europe* (1858 [illegible]) aux *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855); *Études historiques sur les populations chrétiennes de la Turquie d'Europe* [illegible] *les Constitutions de l'Europe orientale* [illegible] in-18); *État présent de l'empire ottoman* [illegible] in-8), avec M. Pavet de Courteille [illegible] *ottomane expliquée et* [illegible] des articles dans *la Presse*, [illegible] *de Paris*, la *Revue de l'Orient*, [illegible] traduction des *Souvenirs de* [illegible] (1845), dans la *Bibliothèque* [illegible] Panckoucke et une édition de [illegible] (1856, 2 vol. in-12).

UCHARD (Toussaint-François [illegible]), architecte français, né à Paris [illegible] étudia l'architecture sous [illegible] et remporta le grand prix [illegible] sur ce sujet: *une Cathédrale* [illegible] à la villa Médicis, il [illegible] *Mars vengeur et le Forum* [illegible] 1844, et admise [illegible] de 1855. Il devint à [illegible] [illegible] des bâtiments civils, architecte de la ville de Paris, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

UCHARD (Mario), littérateur français, né à Paris, le 28 décembre 1824, mari de la célèbre actrice du Théâtre-Français, Mme Madeleine Brohan, se fit tout à coup connaître en donnant à ce théâtre (12 mars 1857) pendant le séjour de sa femme en Russie, un drame en quatre actes, *la Fiammina* dans lequel la presse prétendait voir des situations personnelles. Le drame, très favorablement accueilli, eut pour pendant un autre drame en quatre actes, *le Retour du mari*, joué au même théâtre avec moins de succès (mars 1858). M. Mario Uchard a fait représenter depuis: *la Seconde jeunesse*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 27 avril 1859); *la Postérité d'un bourgmestre*, « extravagance en un acte », sous le pseudonyme de *Durand* (Variétés, 9 juin 1864); *la Charmeuse*, drame en quatre actes (Vaudeville 28 décembre 1864), joué par autorité de justice sans son dénouement, à la suite d'un [illegible] procès avec le directeur du théâtre.

M. Uchard a publié en outre: *Raymond* (1861, in-18); *le Mariage de Gertrude* (1862, in-18, plusieurs éditions); *J'avais une marraine* (1863); *la Comtesse Diane* (1864, in-18); *Une Dernière passion* (1866, in-18); *Jean de Chazol* (1869, in-18); [illegible], comédie en quatre actes (1870, in-18); *Mon oncle Barbassou* (1876, in-18); *l'Étoile de Jean* (1878, in-18); *Inès Parker* (1880, in-18), etc.

UCHATIUS (François, baron d'), général et [illegible] autrichien, né à Theresienfeld (Basse-Autriche), le 20 octobre 1811, fit ses études [illegible], entra dans l'artillerie, prit part aux campagnes d'Italie et de Hongrie, en 1848 et 1849, et arriva au grade de colonel, en 1867. Signalé à l'attention du gouvernement par ses études et ses [illegible] de métallurgie, il fut appelé, en 1871, à la direction de la fonderie des canons de Vienne et [illegible] général en 1874.

[illegible] inventeur d'une méthode améliorée de [illegible] du bronze et de l'acier, pour la fonte de [illegible], et ce métal connu sous le nom d'acier [illegible] fut adopté pour l'artillerie de l'Autriche-Hongrie. On doit, en outre, à cet officier [illegible] des projectiles creux, entrés en usage dans les armées de tous les pays, d'un appareil [illegible] mesure de la pression du gaz dans les canons, d'un autre appareil pour l'essai de la poudre, etc.

UECHTRITZ (Frédéric DE), poète dramatique et [illegible] allemand, né en 1800, à Gœrlitz, près [illegible], en Prusse, fit ses études de droit à l'université de Leipzig, débuta dans la magistrature, en 1828, comme assesseur, à Dusseldorf, [illegible] diverses fonctions, devint en 1858 conseiller de justice privé. Il prit sa retraite en 1863. Il est mort à Gœrlitz, le 15 février 1875.

Encore étudiant, M. Uechtritz avait débuté dans la littérature dramatique par différents essais qui [illegible] inaperçus: *Chrysostomus* (Brandebourg, 1822), drame; *Rome et Spartacus* (Berlin, [illegible]), tragédie; *Rome et Othon III* (Ibid., 1823). [illegible] tragédie d'*Alexandre et Darius* (ibid., 1827), [illegible] sous le patronage de Tieck et précédée [illegible] dissertation de ce poète, attira l'attention en [illegible] de vives polémiques. Vinrent ensuite deux [illegible]: *le Sabre d'honneur* (das Ehrenschwert, Berlin, 1827) et *Rosamonde* (Dusseldorf, [illegible]) un poème dramatique intitulé: *les Babyloniens à Jérusalem* (Dusseldorf, 1836) et un recueil de *Poésies* (Vermischte Gedichte; Dusseldorf, 1842). [illegible] de lui, en prose: *Esquisses de la vie ar-*

au conseil des bâtiments civils, architecte de la ville de Paris, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1861.

UCHARD (Mario), littérateur français, né à Paris, le 28 décembre 1824, mari de la célèbre sociétaire du Théâtre-Français, Mme Madeleine Brohan, se fit tout à coup connaître en donnant à ce théâtre (12 mars 1857) pendant le séjour de sa femme en Russie, un drame en quatre actes, *la Fiammina* dans lequel la presse prétendait voir des situations personnelles. Le drame, très favorablement accueilli, eut pour pendant un autre drame en quatre actes, *le Retour du mari*, joué au même théâtre avec moins de succès (1er mars 1858). M. Mario Uchard a fait représenter depuis : *la Seconde jeunesse*, comédie en quatre actes (Vaudeville, 27 avril 1859); *la Postérité d'un bourgmestre*, « extravagance en un acte », sous le pseudonyme de *Durand* (Variétés, 9 juin 1864); *la Charmeuse*, drame en quatre actes (Vaudeville 28 décembre 1864), joué par autorité de justice, sans son dénouement, à la suite d'un curieux procès avec le directeur du théâtre.

M. Uchard a publié en outre : *Raymond* (1861, in-18), *le Mariage de Gertrude* (1862, in-18, plusieurs éditions); *J'avais une marraine* (1863); *la Comtesse Diane* (1864, in-18); *Une Dernière passion* (1866, in-18); *Jean de Chazol* (1869, in-18); *Tamara*, comédie en quatre actes (1870, in-18); *Mon oncle Barbassou* (1876, in-18); *l'Etoile de Jean* (1878, in-18); *Inès Parker* (1880, in-18), etc.

UCHATIUS (François, baron D'), général et technologiste autrichien, né à Theresienfeld (basse Autriche), le 20 octobre 1811, fit ses études militaires, entra dans l'artillerie, prit part aux campagnes d'Italie et de Hongrie, en 1848 et 1849, et parvint au grade de colonel, en 1867. Signalé à l'attention du gouvernement par ses études et ses recherches de métallurgie, il fut appelé, en 1871, à la direction de la fonderie des canons de Vienne et promu général en 1874.

Il est l'inventeur d'une méthode améliorée de l'alliage du bronze et de l'acier, pour la fonte de canons, et ce métal connu sous le nom d'acier d'Uchatius, fut adopté pour l'artillerie de l'Autriche-Hongrie. On doit, en outre, à cet officier l'invention des projectiles creux, entrés en usage dans les armées de tous les pays, d'un appareil pour la mesure de la pression du gaz dans les canons, d'un autre appareil pour l'essai de la poudre, etc.

UECHTRITZ (Frédéric DE), poète dramatique et écrivain allemand, né en 1800, à Gœrlitz, près Liegnitz, en Prusse, fit ses études de droit à l'université de Leipzig, débuta dans la magistrature, en 1829, comme assesseur, à Dusseldorf, et, après diverses fonctions, devint en 1858 conseiller de justice privé. Il prit sa retraite en 1863. — Il est mort à Gœrlitz, le 15 février 1875.

Encore étudiant, M. Uechtritz avait débuté dans la littérature dramatique par différents essais qui passèrent inaperçus : *Chrysostomus* (Brandebourg, 1822), drame; *Rome et Spartacus* (Berlin, 1833), tragédie; *Rome et Othon III* (ibid., 1823). Sa tragédie d'*Alexandre et Darius* (ibid., 1827), publiée sous le patronage de Tieck et précédée d'une dissertation de ce poète, attira l'attention en soulevant de vives polémiques. Vinrent ensuite deux autres tragédies : *le Sabre d'honneur* (das Ehrenschwert; Berlin, 1817) et *Rosamonde* (Dusseldorf, 1833); un poème dramatique intitulé : *les Babyloniens à Jérusalem* (Dusseldorf, 1836) et un recueil de *Poésies* (Vermischte Gedichte; Dusseldorf, 1842). On a de lui, en prose : *Esquisses de la vie artistique à Dusseldorf* (Blicke in das Dusseldœrfer Kunst-und Künstlerleben; Dusseldorf, 1839-1841, 2 vol.); *Albrecht Holm* (Berlin, 1851-53, 7 vol.), roman historique du temps de la Réforme et d'autres romans; puis *Etudes d'un laïque sur l'Evangile de Saint-Jean* (Studien eines Laien, etc. Gotha, 1876).

UGALDE (Delphine BEAUCÉ, dame), cantatrice française, née à Paris, le 3 décembre 1829, reçut de sa mère, excellente musicienne, ses premières leçons de musique, débuta à la salle Chantereine, sous les auspices du prince de La Moskowa, se maria à un jeune musicien, Ugalde, mort en 1858, et se fit entendre dans plusieurs concerts. Plus tard elle devait chanter au Château des Fleurs, avec lequel elle était sur le point de contracter un engagement, lorsque sur la recommandation de M. Limnander, elle fut agréée à l'Opéra-National, par Adolphe Adam et M. Mirecour, pour chanter le principal rôle des *Monténégrins*. Mais la révolution de Février ayant compromis la fortune du nouveau théâtre, M. Limnander porta sa pièce à l'Opéra-Comique, et y fit engager la jeune cantatrice. Elle parut d'abord dans *le Domino noir* (1848) et obtint un succès complet qu'elle soutint dans *l'Ambassadrice, le Caïd* (1849), *les Monténégrins*, *le Toréador*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *la Dame de pique*, *le Tableau parlant*, *la Tonelli*, et enfin *Galathée*, celle de toutes ses créations qui allait le mieux à la nature de son talent.

Deux subites extinctions de voix éloignèrent, à deux reprises, Mme Ugalde de la scène. Dans le cours d'une de ces retraites forcées, elle eut la fantaisie de chanter pendant quelques semaines, au théâtre des Variétés, la comédie à ariettes des *Trois sultanes*, de Favart. Après avoir fait un voyage dans le Midi, pour rétablir sa santé, elle rentra à l'Opéra-Comique (23 décembre 1854), et y retrouva tout son ancien succès. Elle fut immédiatement rengagée pour quatre ans. Une de ses créations d'alors fut celle de l'Amour, dans *Psyché* (1857). En 1858, elle fut attachée au Théâtre-Lyrique, pour la reprise des *Noces de Figaro*, et, en 1865, au théâtre de la Porte-Saint-Martin pour jouer une féerie : *la Biche aux bois*, dans laquelle on avait intercalé les morceaux rendus populaires par cette artiste. Elle parut aussi sur ce même théâtre dans la féerie de *Cendrillon*.

Mme Ugalde prit, en 1866, la direction des Bouffes-Parisiens et essaya de rendre à ce théâtre d'opérettes la vogue qu'il avait perdue. Elle y remonta les pièces du maestro du lieu, M. Offenbach, reprit *Daphnis et Chloé* (octobre 1866), puis *Orphée aux enfers*, où elle joua le rôle d'Eurydice, et accorda le rôle de l'Amour à une femme d'une célébrité étrangère jusque-là à l'art dramatique, Mlle Cora Pearl. Cet incident occupa les Parisiens toute une saison (janvier 1867), sans ramener la prospérité au théâtre. Mme Ugalde a fait de nombreuses tournées en province et à l'étranger. Remariée à M. Varcollier, elle a été séparée de lui judiciairement en février 1869.

Musicienne autant qu'actrice, Mme Ugalde possédait un soprano d'une belle vibration : vocalisant avec justesse et agilité elle a brillé surtout par la verve de son chant et la hardiesse des traits. Entre autres élèves, elle a formé Mlle Sass, devenue cantatrice à l'Opéra. On cite d'elle quelques compositions, même la musique d'un opéra-comique, *la Halte au moulin*, qu'elle fit reprendre aux Bouffes (février 1867).

UHLICH (Leberecht), philosophe et théologien allemand, né à Kœthen, le 27 février 1799, étudia la théologie à l'université de Halle, fut profes-

seur particulier à Kœthen (1820), puis pasteur à Diebzig, près d'Aix-la-Chapelle (1824). Une biographie du prince d'Anhalt qu'il publia, lui attira l'inimitié du duc, nouvellement converti à la religion catholique. Destitué successivement de plusieurs emplois, il passa en Prusse, où il se fit dans une petite paroisse une certaine popularité. En 1841, il établit, avec quelques penseurs rationalistes, des conférences théologiques d'où se forma la Société des *Amis du protestantisme*, avec ses succursales. Le gouvernement prussien en fit dissiper les réunions, en 1845, et interdit à M. Uhlich de sortir de sa paroisse. Appelé, peu après, à Magdebourg, comme prédicateur, ses opinions sur le baptême lui attirèrent des démêlés avec le consistoire; suspendu de ses fonctions, il se jeta dans l'église libre de Magdebourg et fut souvent traduit devant les tribunaux. — Il est mort à Magdebourg, le 23 mars 1872.

Nous citerons, parmi ses principaux ouvrages: *Confessions* (Bekenntnisse; Leipzig, 1845); *le Petit livre du royaume de Dieu* (das Büchlein vom Reiche Gottes, Magdebourg, 1845); *Sermons* (Predigten; 1846-1847); *le Nouveau livre des cantiques de la cathédrale* (das neue Domgesangbuch; Ibid., 1852); *Essai sur la religion de la raison* (Aus der Vernunftreligion; 1855); *Dix ans à Magdebourg de 1845 à 1855* (Zehn Jahre in Magdeburg 1845-1855; Ibid., 1855); *le Procès de l'Église libre de Magdebourg* (der Process der freien Gemeinde in Magdeburg, 1856); *Leberecht Uhlich et sa vie* (L. U. und sein Leben, Gera, 1872), autobiographie parue après sa mort.

UHRICH (Jean-Jacques-Alexis), général français, né à Phalsbourg, le 15 février 1802, fut élève de Saint-Cyr, et devint sous-lieutenant au 3e léger en 1820, lieutenant en 1824, capitaine en septembre 1831. Chef de bataillon au 3e de ligne, en mars 1841, lieutenant colonel du 69e, colonel du 3e léger en avril 1848, il a été fait général de brigade le 3 janvier 1852 et général de division le 11 août 1855. Il fit la campagne de Crimée, et commanda depuis, à Paris, une division d'infanterie qui fut comprise dans le 5e corps d'armée d'Italie; puis il fut admis dans le cadre de réserve. Il a été promu, le 31 décembre 1857, commandeur de la Légion d'honneur et grand officier le 2 août 1862.

Au début de la guerre franco-prussienne (15 juillet 1870), il rentra sur sa demande, dans l'activité et fut nommé commandant de l'importante place de Strasbourg, dont les fortifications déjà anciennes se trouvaient dans un état incroyable de désordre et d'abandon. De plus, la garnison ne comptait pas plus de 3000 hommes de troupes régulières, avec quelques bataillons, à peine organisés, de gardes nationales mobile et sédentaire. Le 8 août, au milieu du trouble jeté dans les esprits par nos premiers désastres, l'investissement de la ville était à peu près complet. Le 23, le général de Werder, chargé des opérations de siége, somma le général Uhrich de rendre la place et, sur son refus, commença le bombardement dès le lendemain. Les ravages furent immenses et supportés héroïquement par la population. L'ennemi dut recourir à un siége en règle. Les travaux commencèrent le 29 août contre les ouvrages de l'angle nord-ouest. Les sorties du général Uhrich ne produisaient pas grand effet, à cause du petit nombre de troupes régulières dont il disposait, et, le 27 septembre, à cinq heures du soir, après la destruction de deux grands ouvrages avancés et l'ouverture d'une brèche, il dut se rendre, sans attendre un assaut qu'il n'avait pas les moyens de repousser. La ville avait reçu deux cent mille projectiles, dont 50000 bombes. Prisonnier [illegible] Tours, le 2 octobre, et [illegible] accueilli par la population [illegible] bre 1870, lui conféra la dignité [illegible] de la Légion d'honneur, malgré [illegible] criptions particulières s'organisèrent [illegible] de province pour lui offrir [illegible]. Malgré l'autorisation qu'il [illegible] Délégation d'aller habiter [illegible] se retira en Suisse pour [illegible] ses anciens soldats.

Aux élections du 8 février 1871 [illegible] Uhrich fut porté candidat [illegible] associé à celui de [illegible] grands honneurs et amitié [illegible] à l'ancienne avenue de [illegible] n'obtint que 53459 voix [illegible] se présenta aux élections [illegible] 2 juillet, et ne réunit qu'un [illegible] de suffrages. Cité devant le [illegible] sur les capitulations [illegible] reçut des éloges pour certains [illegible] de Strasbourg, mais [illegible] tails techniques, un blâme [illegible] il protesta. Sa bravoure [illegible] incontestés, mais il paraît [illegible] tiative, de la hardiesse [illegible] à la pénurie des moyens [illegible] Uhrich a pris sa retraite, le [illegible]. Il a publié: *Documents relatifs au siége de Strasbourg* (1872, in-8).

UJFALVY (Ch.-Eugène [illegible]), [illegible] çais d'origine hongroise, [illegible] sa de bonne heure avec les [illegible] finnoises du nord de l'Europe [illegible] se fixer à Paris, où il fut, en [illegible] professeur de la langue allemande [illegible]. En 1877 et 1878, il fit partie de [illegible] tifique française en Russie, [illegible] Turkestan et, à son retour, il [illegible] des langues orientales [illegible] complementaire d'histoire, de [illegible] gislation orientales. En [illegible] d'une nouvelle mission scientifique [illegible] centrale. Ses travaux d'ethnographie [illegible] la décoration de la Légion d'honneur [illegible] 1878.

M. de Ujfalvy a publié [illegible] l'histoire et les langues des peuples [illegible] grand nombre d'ouvrages, parmi [illegible] citerons: *la Langue magyare* [illegible] *Hongrie*, son histoire, sa langue [illegible] 1872, in-8); *la Migration des peuples* [illegible] avec cartes et pl.); *Recherches* [illegible] *nographique de la Bible* (1873, [illegible]); *Mélanges altaïques* (1874, [illegible]); [illegible] *phonétique dans la langue finnoise* [illegible]; *Éléments de grammaire magyare* [illegible]; *Essai de grammaire vêpse* [illegible] d'après Ahlquist et Lonnrot; [illegible] *langues ougro-finnoises* (1875 [illegible]); *Grammaire finnoise* (1876, [illegible]); rendu de l'expédition scientifique [illegible] trois volumes: *le Kohistan*, [illegible] *Kouldja* (1878, gr. in-8, avec cartes [illegible]); *Daria*, *le Zérofchâne et le pays du* [illegible] *de la Sibérie* (1879, gr. in-8, [illegible]); *les Bachkirs*, *les Vêpses* (1880, [illegible]) *anthropologique des peuples* [illegible] gr. in-8). Cette publication [illegible] la Société anthropologique. M. [illegible] a donné, avec M. H. Desbordes-Valmore [illegible] duction d'un choix de *Poésies* [illegible] in-8), et des *Poésies* d'Alexandre Petöfi, [illegible] mencé celle du *Kalevala*, [illegible] 1re livr. in-8).

[illegible] (Louis), littérateur français, né à [illegible] (Aube), le 7 mars 1822, vint terminer [illegible] à Paris, où il remporta, en 1840, le [illegible] prix de discours français au concours [illegible]. Fixé de bonne heure dans la maison [illegible] Hugo, il débuta par un volume de poésies [illegible] (1844, in-8). Il appartint, de 1844 à [illegible], à la rédaction de *l'Artiste* et du *Musée des* [illegible]. En mars 1848, il devint rédacteur en [illegible] *le Propagateur de l'Aube*, où il s'écrivit à [illegible], sous le pseudonyme de *Jacques Souffrant*, une suite de lettres sur la poli[illegible], qui furent réunies en un volume; [illegible] les réponses à *Jacques Souffrant*. [illegible] pour une de ces lettres, il fut acquitté [illegible] plaidoirie de M. J. Favre. Ces nouvelles [illegible] aussi réunies en volume (1851).

[illegible] le 2 décembre, M. L. Ulbach revint à [illegible] à la rédaction de la *Revue de Paris*, [illegible] la direction au 1er juin 1853 et qui fut [illegible] en janvier 1858. Il collabora depuis [illegible] de journaux et recueils pério[illegible], fut chargé, lors de la création du jour[illegible] *Temps*, du feuilleton dramatique et publia [illegible] *Figaro*, devenu quotidien, beaucoup d'ar[illegible] pseudonymes ou signés. La série qu'il ap[illegible] *Lettres de Ferragus*, lui fit, sous ce nom de [illegible], une grande notoriété comme écrivain [illegible]: c'est encore sous ce pseudonyme qu'il [illegible] une série de *Portraits contemporains*, [illegible] quelques-uns, ceux de M. Haussmann et de [illegible] (avril-juin 1868), furent très [illegible]. La même année, au moment où la [illegible] de M. Henri Rochefort était supprimée, [illegible] publia, sous son pseudonyme de Fer[illegible], un pamphlet hebdomadaire de genre ana[illegible], *la Cloche* (août 1868), qui subsista un an [illegible] sous cette forme et valut à son rédac[illegible] condamnation à six mois de prison et [illegible] d'amende (mars 1869). En décembre 1869, [illegible] devint un des grands journaux quoti[illegible] de l'opposition radicale.

[illegible] du siége, M. Ulbach suspendit la [illegible] de son journal, fit partie de la com[illegible] des barricades, et ne reprit la plume [illegible] l'époque des élections du 8 février 1871. [illegible] la Commune, la *Cloche* fut suspendue et le [illegible] décrété d'arrestation; mais il réussit à [illegible] chez M. Laurent-Pichat. Quelque temps [illegible] comparaissant à Versailles comme témoin, [illegible] le troisième conseil de guerre, il fut [illegible] par l'un des juges d'avoir été favorable à [illegible]. Il protesta, le lendemain, dans *la* [illegible] contre cette imputation, en termes qui [illegible], pour outrage à la justice mi[illegible] devant ce même conseil de guerre et [illegible] à trois ans de prison et [illegible] francs [illegible]. Ce jugement réduit, par le 4e conseil, [illegible] mois de prison et 3000 francs d'amende, [illegible] confirmé par la Cour de cas[illegible], le 2 mai 1872. Il subit encore une con[illegible], le mois suivant, pour avoir ouvert [illegible] souscription destinée au payement d'une [illegible]. En décembre 1872, M. Ulbach aban[illegible] son journal, qui disparut peu après, et [illegible] collaborateur de l'*Indépendance belge* et de [illegible] *politique et littéraire*. Il a été nommé [illegible] de l'Arsenal, le 23 décembre 1878, [illegible] remplacement d'Hipp. Lucas. Il avait été décoré [illegible] Légion d'honneur le 9 février 1877.

[illegible] L. Ulbach a encore publié: *Philosophie ma*[illegible] (1853); *Argine Piquet* (1853), nouvelle; [illegible] *cent louis d'or* (1854); *Suzanne Duche*[illegible] roman par lettres (1855); *les Roses sans le* [illegible] (1856, in-18); *Écrivains et hommes de let*[illegible] (1857, in-18); *la Voix du sang*, *les Secrets du* [illegible]; *l'Île des rêves*, *Pauline Foucault*

ULBACH (Louis), littérateur français, né à Troyes (Aube), le 7 mars 1822, vint terminer ses études à Paris, où il remporta, en 1840, le premier prix de discours français au concours général. Reçu de bonne heure dans la maison de M. Victor Hugo, il débuta par un volume de poésies, *Gloriana* (1844, in-8). Il appartint, de 1844 à 1848, à la rédaction de *l'Artiste* et du *Musée des familles*. En mars 1848, il devint rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube*, où il s'écrivit à lui-même, sous le pseudonyme de *Jacques Souffrant*, ouvrier, une suite de lettres sur la politique générale, qui furent réunies en un volume; puis il publia les réponses à *Jacques Souffrant*. Poursuivi pour une de ces lettres, il fut acquitté après une plaidoirie de M. J. Favre. Ces nouvelles lettres furent aussi réunies en volume (1851).

Après le 2 décembre, M. L. Ulbach revint à Paris, entra à la rédaction de la *Revue de Paris*, dont il prit la direction au 1er juin 1853 et qui fut supprimée en janvier 1858. Il collabora depuis à un grand nombre de journaux et recueils périodiques, fut chargé, lors de la création du journal *le Temps*, du feuilleton dramatique et publia dans *le Figaro*, devenu quotidien, beaucoup d'articles pseudonymes ou signés. La série qu'il appela *Lettres de Ferragus*, lui fit, sous ce nom de guerre, une grande notoriété comme écrivain satirique; c'est encore sous ce pseudonyme qu'il publia une série de *Portraits contemporains*, dont quelques-uns, ceux de M. Haussmann et de M. Dupanloup (avril-juin 1868), furent très remarqués. La même année, au moment où *la Lanterne* de M. Henri Rochefort était supprimée, M. Ulbach publia, sous son pseudonyme de Ferragus, un pamphlet hebdomadaire de genre analogue, *la Cloche* (août 1868), qui subsista un an et demi sous cette forme et valut à son rédacteur une condamnation à six mois de prison et 1000 fr. d'amende (mars 1869). En décembre 1869, *la Cloche* devint un des grands journaux quotidiens de l'opposition radicale.

Au moment du siège, M. Ulbach suspendit la publication de son journal, fit partie de la commission des barricades, et ne reprit la plume qu'à l'époque des élections du 8 février 1871. Sous la Commune, *la Cloche* fut suspendue et le rédacteur décrété d'arrestation; mais il réussit à se cacher chez M. Laurent-Pichat. Quelque temps après, comparaissant à Versailles, comme témoin, devant le troisième conseil de guerre, il fut accusé par l'un des juges d'avoir été favorable à la Commune. Il protesta, le lendemain, dans *la Cloche*, contre cette imputation, en termes qui le firent traduire, pour outrage à la justice militaire, devant ce même conseil de guerre et condamner à trois ans de prison et 6000 francs d'amende. Ce jugement réduit, par le 4e conseil, à trois mois de prison et 3000 francs d'amende, fut définitivement confirmé par la Cour de cassation, le 2 mai 1872. Il subit encore une condamnation, le mois suivant, pour avoir ouvert une souscription destinée au payement d'une amende. En décembre 1872, M. Ulbach abandonna son journal, qui disparut peu après, et devint collaborateur de *l'Indépendance belge* et de la *Revue politique et littéraire*. Il a été nommé bibliothécaire de l'Arsenal, le 23 décembre 1878, en remplacement d'Hipp. Lucas. Il avait été décoré de la Légion d'honneur le 9 février 1877.

M. L. Ulbach a encore publié : *Philosophie maçonnique* (1853) ; *Argine Piquet* (1852), nouvelle; *l'Homme aux louis d'or* (1854); *Suzanne Duchemin*, roman par lettres (1855); *les Roués sans le savoir* (1856, in-18); *Écrivains et hommes de lettres* (1857, in-18); *la Voix du sang*, *les Secrets du diable* (1858); *l'Île des rêves*, *Pauline Foucault* (1859); *M. et Mme Fernel* (1860, in-18), le plus populaire des romans de l'auteur; *Histoire d'une mère et de ses enfants*, *Mme Gottlieb* (1861, in-18), suite de *la Voix du sang*; *Françoise* (1862, in-18); *le Mari d'Antoinette* (1862, in-18); *Causeries du dimanche* (1863, in-18); *Louise Tardy* (1864, in-18); *Mémoires d'un inconnu* (1864, in-18); *l'Amour et la mort*, recueil de nouvelles, publiées en Belgique; *le Parrain de Cendrillon* (1865, in-18); *le Jardin du chanoine* (1866, in-8); *la Chauve-souris* (1867, in-18); *les Parents coupables* (1867, in-18); *le Roman de la bourgeoise*, 1re série, *la Cocarde blanche* (1868, in-18); *le Sacrifice d'Aurélie* (1873, in-18); *les Compagnons du Lion-Dormant* (1874, in-18); *la Ronde de nuit* (1874, in-18); *le Secret de Mlle Chagnier* (1875, in-18); *les Cinq doigts de Birouck* (1875, in-18); *Aventures de trois grandes dames de la cour de Vienne* (1876, 3 vol. in-18); *Lettres d'une honnête femme* (1876, in-18); *le Livre d'une mère* (1876, in-18), ces deux derniers, publiés avant sous un pseudonyme; *Mémoire d'un assassin* (1879, in-18); *le Baron américain* (même année); *Madame Gosselin* (même année, in-18); *le Comte Orphée* (1878, in-18); *Monsieur Paupe* (1878, in-18); *les Buveurs de poison* (1879, in-18); *l'Enfant de la morte* (1879, in-18), etc. M. L. Ulbach a aussi abordé le théâtre; il a donné, sans beaucoup de succès, à l'Odéon, en 1863, *le Doyen de Saint-Patrick*, drame en cinq actes, tiré d'un roman de Léon de Wailly, et au Vaudeville, en 1864, *M. et Mme Fernel*, comédie en quatre actes, tirée de son roman, en collaboration avec M. Crisafulli.

ULE (Otto), naturaliste allemand, né à Lossow, le 22 janvier 1820, fils d'un conseiller du Consistoire, étudia à Berlin la théologie, en même temps que les mathématiques et les sciences naturelles, reçut le titre de docteur en philosophie à Halle en 1845, fut professeur au gymnase de Francfort jusqu'en 1848 et revint à Halle pour suivre la carrière de l'enseignement. Entraîné à plusieurs reprises vers la politique, il fit partie, de 1863 à 1866, de la Chambre des députés de Prusse, où il s'occupa surtout des questions de l'enseignement. — Il est mort à Halle le 6 août 1876.

M. Ule s'est fait un nom en Allemagne par ses nombreux écrits de vulgarisation scientifique : *l'Univers* (das Weltall; Halle, 1850, 3 vol.; plus. édit.); *Esquisses physiques* (Phys. Bilder; Ibid., 1854-1857, 2 vol.); *les Merveilles du ciel* (Wunder der Sternenwelt; Leipzig, 1860); *l'Histoire naturelle populaire* (Populaere Naturlehre; Ibid., 1865 et suiv.); *les Nouvelles découvertes en Afrique, en Australie et au pôle Arctique* (die neuesten Entdeckungen in Africa, etc.; Ibid., 1861). Il a fondé, en 1852, le journal *la Nature*.

ULLATHORNE (William-Bernard), prélat catholique anglais, né à Pocklington (York), le 7 mai 1806, fit ses études au collège Saint-Grégoire près Bath, fut ordonné prêtre et partit, en 1832, comme missionnaire pour l'Australie. Il y déploya un grand zèle en faveur des transportés, visita l'île de Norfolk, obtint la nomination d'un évêque catholique pour cette colonie, et, de retour en Angleterre, fut sacré évêque *in partibus* en 1846. Lors de la restauration de la hiérarchie catholique, il fut nommé au siège épiscopal de Birmingham (29 septembre 1850).

On cite de ce prélat : *Horreurs de la transportation* (Horrors of tr., 1835) ; *la Mission australienne* (the Austr. mission, 1838); *Lettres sur l'Association pour le développement de l'Union chrétienne* (Letters on the assoc. for promoting the Union of Christendom, 1865); *Conférences*

sur la vie conventuelle (Lectures of the conventual life, 1868); *Lettres sur le Concile et l'Infaillibilité papale* (Letters on the Council, etc., 1870); *les Reproches de M. Gladstone réduits à néant* (M. Gladstone expostulation unravelled, 1875); *Histoire de la restauration de la hiérarchie catholique* (History of the R., etc., 1875).

ULMANN (Benjamin), peintre français, né à Blotzheim (Alsace) le 24 mai 1829, élève de Drolling et de Picot, obtint le second prix de Rome en 1858 avec *Adam et Ève retrouvant le corps d'Abel*. Il avait déjà figuré aux Salons avec *Dante aux enfers* (1855) et *Junius Brutus* (1857). Il exposa depuis : *Sylla chez Marius*, au musée du Luxembourg (1861); *Patrocle chez Amphidamas* (1861); *Samson et Dalila* (1863); *Une Défaite* (1864); *l'Ora del pianto* (1867); *M. G. Hayem* et *Mme Lecomte* (1868); *Ariane* (1869); *le Deux Août* 1358, rentrée de Charles V à Paris (1870): *les Sonneurs de Nuremberg* (1872); *Education* (1873); *les Gitanos* à Grenade, *Mme Jules Claretie* (1874); *le Remords de Caïn* (1875); *M. Victor Schœlcher* (1876); *Mlle Marcelle* (1877); *Lorely* (1878); *Caton arraché du Sénat*, *M. Adolphe Crémieux* (1879); *Portraits* (1880).

M. Ulmann a exécuté diverses peintures décoratives à la Cour de cassation, à la Cour d'assises du nouveau Palais de justice et dans la salle des séances publiques du Conseil d'Etat. Il a obtenu trois médailles, en 1859, 1866, 1872, une médaille à l'Exposition de Vienne et la décoration de la Légion d'honneur le 1er juillet 1872.

ULLOA (Jérôme), général italien, né à Naples, en 1810, avait à peine quinze ans quand il fut reçu, le premier, au collège de la *Nunziatella*, d'où il sortit, le premier aussi, avec le grade d'enseigne d'artillerie. Arrêté, en 1833, pour n'avoir pas révélé ce qu'il savait d'une conspiration, il fut détenu préventivement pendant six mois. Lieutenant en 1837, capitaine en 1845, il dirigea les exercices des écoles pratiques d'artillerie. En 1848, lorsque les hostilités eurent commencé entre le Piémont et l'Autriche, il demanda un congé de six mois, afin d'aller combattre dans la haute Italie pour l'indépendance nationale. Mais lorsqu'il fut décidé qu'un corps d'armée napolitain irait opérer contre l'Autriche, sous les ordres de Guillaume Pepe, ce général attacha M. Ulloa à son état-major, en qualité d'aide de camp. Ce corps ayant été bientôt rappelé par le roi Ferdinand, M. Ulloa n'en marcha pas moins, avec son général en chef et une partie de ses soldats, au secours de Venise où il entra le 13 juin. Il se distingua dans les plus brillantes rencontres; nommé successivement lieutenant-colonel, colonel, général de brigade, il dut chacun de ses grades à une action d'éclat. Le 27 avril 1849, Venise étant déjà serrée de près, on lui confia le commandement du fort Malghera. Il y tint un mois entier, avec une faible garnison, contre dix-huit mille Autrichiens. Le 28 mai, il évacua la forteresse démantelée, sans laisser un seul homme dans les mains des assiégeants. Il fut, peu après, nommé membre de la haute commission militaire, investie dans la ville de pouvoirs illimités. Quand les ravages du choléra, la faim et le manque de munitions forcèrent l'héroïque Venise à se rendre, il partit pour l'exil. Au mois de mai 1848, il avait été élu député au Parlement de Naples, et, en janvier 1849, il le fut à l'Assemblée nationale de Venise. De 1849 à 1859, il résida à Paris. Aussitôt que la dernière guerre de l'indépendance eut éclaté, il retourna en Italie et fut mis à la tête de l'armée de Toscane, qui opéra de concert avec le corps d'armée français confié au prince Napoléon. La paix de Villafranca mit fin au rôle militaire de M. Ulloa, qui ne cessa de s'employer, jusqu'à l'annexion de la Toscane, au service de la cause de l'unité italienne.

M. Ulloa compte aussi parmi les écrivains militaires. On cite de lui, outre une série d'écrits publiés dans l'*Anthologie militaire de Naples*, de 1832 à 1848, les ouvrages suivants: *Tactique des trois armes* (Naples, 1838); *Naples considéré politiquement et militairement* (Ibid., [illegible]); *Sur l'Organisation de l'armée napolitaine* (Ibid., [illegible]); *Instruction sur le tir pour les sous-officiers d'artillerie* (Ibid., 1847); *De l'Art de la guerre* (Turin, 1851); *Guerre de l'indépendance italienne en 1848 et 1849* (Paris, 1859, 2 vol.); *Du Caractère belliqueux des Français et des causes de leurs derniers désastres* (1872, in-18), traduit en français par Ernest Moullet; *Des Temps [illegible] à la venue des grands capitaines* (Dei Tempi contrari, etc. Naples, 1874 in-8), etc.

ULLOA (Pierre), frère du précédent, s'est fait connaître particulièrement, en 1860, par sa fidélité au roi de Naples, François II; il fut son dernier ministre de la guerre, le suivit à Gaëte, puis vint, ainsi qu'un autre de ses frères, remplir en France, à la fin de 1860, des [illegible] que plusieurs journaux ont rapportées au général Jérôme Ulloa. Son nom a encore été [illegible] dans diverses négociations plus [illegible]. Il a publié, en 1864, des *Lettres napolitaines* [illegible] aux hommes politiques de France et [illegible] et dans lesquelles il réclamait encore la [illegible]tion de François II; puis les *Lettres d'un [illegible] émigré* (1870, in-8).

ULRICH (Titus), poète allemand, né le [illegible] 1813, à Habelschwerdt, dans le comté de Glatz (Prusse), reçut de son père une éducation française, termina ses études aux universités de Breslau et de Berlin, et prit, en 1836, le grade de docteur en philosophie. La mort de son père le réduisit à donner, pour vivre, des leçons particulières. C'est au milieu des privations qu'il composa sa première épopée lyrique, *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied; Berlin, 1845), dans laquelle il retrace la destinée humaine, de l'enfance à l'âge mûr. Trois ans après, à la suite des événements révolutionnaires de 1848, M. Ulrich publia un autre grand poème, *Victor* [illegible], dirigé contre la politique du [illegible] (1848), dirigé contre la politique [illegible], interdit par la police, obtint, après la révolution de 1848, un grand succès de popularité. [illegible] l'un des collaborateurs ordinaires de [illegible] *Zeitung*, il y a publié notamment une série d'articles intéressants sur un voyage d'Italie qu'il exécuta en 1854.

ULRICI (Hermann), philosophe et [illegible] allemand, né à Pfœrten, le 23 mars 1806, [illegible] à Leipzig, à Halle et à Berlin, et entra dans la magistrature. Devenu référendaire à [illegible] sur-l'Oder, il abandonna ses fonctions, à la mort de son père, pour se consacrer aux travaux littéraires. Professeur à Berlin, en 1833, il obtint l'année suivante, une chaire à l'université de Halle.

Il a publié : *Caractères principaux de l'historiographie des anciens* (Charakteristik der antiken Historiographie; Berlin, 1833); *Histoire de la poésie grecque* (Geschichte der hellenischen Dichtkunst; Ibid., 1835, 2 vol., 3e édit. 1868); *Études sur l'art dramatique de Shakespeare* (Ueber Shakespeare's dramatische Kunst; Halle, 1839; 2e édit. [illegible]), avec [illegible] une édition de *Roméo et Juliette*, avec des commentaires (Leipzig, 1853); *Sur le Principe et la méthode de la philosophie de Hegel* (Ueber Princip und Methode der hegel'schen Philosophie; Halle, 1841), où l'auteur renouvelle [illegible]

philosophe les arguments de Bachmann; *le Principe fondamental de la philosophie* (das Grundprincip der Philosophie; Leipzig, 1845-1846, 2 vol.); *Système de logique* (System der Logik; Ibid., 1852); *Foi et science* (Glauben und Wissen; Ibid. 1858); *Dieu et Nature* (Gott und Natur; 1862); *Dieu et l'homme* (G. und der Mensch; 1866); *Principes de philosophie pratique* (Grundzüge des praktischen Phil., Leipzig, 1873, t. Ier) *Mémoires sur l'histoire de l'art appliquée à l'esthétique* (Abhandlungen zur Kunstgeschichte als angewandte Aestheitk, Ibid., 1876); des études sur Shakespeare, etc.

UNGER (Joseph), jurisconsulte et homme politique autrichien, né à Vienne, le 2 juillet 1828, étudia le droit dans sa ville natale, fut attaché à la bibliothèque impériale et se fit recevoir privatdocent. Nommé, en 1853, professeur de droit privé autrichien à l'Université de Prague, il passa en 1857 à celle de Vienne. Le retour du régime constitutionnel en 1860, lui ouvrit la carrière politique; élu à la Diète de la Basse-Autriche et délégué par celle-ci au Reichsrath, il fut nommé, en 1869, membre de la Chambre des seigneurs, où il soutint les idées libérales. Après la chute de M. Hohenwart, il entra, comme ministre sans portefeuille, dans le cabinet Auersperg, et soutint devant les Chambres les principales discussions au nom du gouvernement. Il quitta le ministère en février 1879.

On cite de M. Unger : *Système du droit privé autrichien* (System des œsterr. allgemeinen Privatrechts, Leipzig, 1856-1859, 2e édit. 1868, 6 vol.); *Situation juridique des détenteurs de lettres de change* (die rechtliche Natur der Inhaberpapiere, Ibid. 1857); *Sur la Solution de la question hongroise* (Zur Lœsung der ungarischen Frage, Vienne, 1861); *Projet de révision d'un code municipal pour le royaume de Saxe* (der revidirte Entwurf eines bürgerlichen Gesetzbuchs, etc., Ibid., 1861); *le Droit de succession autrichien* (das œsterr. Erbrecht, Ibid. 1864, 2e édit. 1871); *les Contrats en faveur des tiers* (die Vertræge zu Gunsten Dritter, Iena, 1869). Il a édité avec MM. Glaser et Walther : *Recueil des arrêts civils de la Cour suprême de Vienne* (Sammlung von civilrechtlichen Entscheidungen, etc., Vienne, 1856-1878, 9 vol.).

UNGER (Guillaume), graveur allemand, né à Gœttingue en 1837, fils d'un professeur d'esthétique mort en 1876, étudia la gravure sur cuivre à Dusseldorf, sous Keller, l'eau-forte à Munich, sous J. Tæter et alla se fixer à Vienne, où il se plaça parmi les plus féconds artistes. En 1878, on lui devait déjà plus de cent gravures d'après les maîtres de diverses écoles et principalement des écoles hollandaise et italienne. Il reproduisit les galeries de tableaux de Cassel, de Brunswick, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris de 1878, les eaux-fortes : *la Ronde de nuit*, de Rembrandt, et le *Portrait de Rembrandt* du même; *Fête de Vénus* de Rubens, *Chasse au sanglier* de Snijders, etc. Il obtint une médaille de 3e classe.*

UNRUH (Jean-Victor D'), ingénieur et homme politique prussien, né à Tilsitt, le 28 mars 1806 fils d'un officier supérieur, se destina à l'architecture, suivit les cours de l'Académie de Berlin, puis entra dans les services publics et devint inspecteur à Breslau et plus tard conseiller à Gumbinnen et à Potsdam. Se tournant vers l'industrie privée il dirigea l'exécution de grands travaux, devint administrateur ou directeur de Sociétés industrielles ayant pour objet soit la construction soit l'exploitation des établissements, soit la fabrication de leur matériel. Il contribua surtout à l'exécution des chemins de fer de la Silésie supérieure, de Potsdam à Magdebourg et à Wittenberg.

Il eut néanmoins un rôle politique important. Élu, en 1848, député du cercle de Magdebourg à l'Assemblée nationale prussienne, il y fit partie de la gauche puis du centre-droit, et fut appelé successivement à la vice-présidence et à la présidence de l'Assemblée. Malgré le mouvement contre-révolutionnaire, il fut élu, en 1849, membre de la seconde chambre et y prit rang dans l'opposition libérale. Écarté de la politique pendant les années suivantes, il rentra à la Chambre, en 1863, comme député de Magdebourg, fut alors membre des comités les plus influents et l'un des fondateurs du parti progressiste prussien. Il fut encore porté à la vice-présidence par ses collègues. Après les événements de 1866, M. d'Unruh se sépara du parti progressiste, pour s'attacher au parti national et libéral. Il a été aussi élu à Magdebourg membre des deux premières diètes de la Confédération de l'Allemagne du Nord puis à celles du Reichstag de l'Empire.

On cite de lui : *Esquisses de l'histoire moderne de la Prusse* (Skizzen aus Preussens neuester Geschichte, Berlin, 1849); *Expériences des trois dernières années* (Erfahrungen aus den letzten drei Jahren, Ibid. 1851), et des articles d'économie politique.

UNSGAARD (Yves-Jean), homme d'État danois, né à Copenhague, le 4 septembre 1797, passa, en 1821, l'examen de fonctionnaire judiciaire. et entra, l'année suivante, comme copiste à la chambre des rentes, où il devint chef de la première section (1841). Il reçut le titre de commandeur du Danebrog en 1848, et la même année, fut nommé grand bailli d'Odensée. Élu membre de la seconde Chambre de l'Assemblée nationale (1850-51), il se fit connaître comme homme politique, et reçut le portefeuille de l'intérieur pour le Danemark proprement dit, dans le cabinet présidé par M. Bang (12 déc. 1854). Le 18 octobre 1856, il a remplacé ce dernier comme ministre de l'intérieur pour toute la monarchie.

UPHAM (Thomas-Cogswell), théologien et philosophe américain, né à Deerfield (New-Hampshire), le 30 janvier 1799, fut depuis 1824, professeur de psychologie et de morale au collège Baudoin (Maine) et en même temps chargé d'un cours de langue hébraïque. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de philosophie où le sens psychologique s'unit à l'esprit religieux : *Éléments de philosophie intellectuelle* (Elements of mental philosophy; New-York, 2 vol. in-12); *Traité philosophique et classique de la volonté* (Philosophical and practical Treatise on the Will; Ibid., in-12); *Aperçu sur les désordres et les imperfections de l'action mentale* (Outlines of imperfect and disordered mental action; Ibid., 1843, in-18); puis, de plusieurs ouvrages mysticisme chrétien : *Principes de la vie intérieure ou la vie cachée* (Principes of the interior, or, etc., Ibid., in-12); *Vie de foi* (Life of faith; Ibid., in-12); *Traité de l'union divine* (Treatise of divine union; Boston, in-12); *Vie et opinions religieuses de Mme Guyon* (Life and religious opinions of Mme Guyon; New-York, 1855, 2 vol. in-12), étude approfondie sur les doctrines de cette femme célèbre, avec un appendice sur la vie et les écrits de Fénelon, etc. — Il est mort à New-York, le 2 août 1872.

UPPSTRŒM (Anders), savant suédois, né le 29 juin 1806, à la forge de Hammarby, en Ge-

strikland, et fils d'un journalier, dut à la générosité du patron de la forge sa première éducation. Il devint professeur à l'École cathédrale d'Upsal et maître de langue gothique à l'Académie de cette ville. Ses travaux sur la langue gothique l'ont fait connaître et estimer en Allemagne. On cite surtout : *Airaggeljo thairh Matthaiu*, fragments de l'évangile de saint Matthieu, texte gothique, accompagné d'explications (Upsal, 1850) ; et le célèbre *Codex argenteus, sive sacrorum evangeliorum versionis Gothicæ fragmenta* (1854), avec des caractères latins. La première de ces éditions valut à l'auteur une médaille d'or décernée par l'Académie de Suède, la seconde, une pension de 600 rixdalers banco (1278 fr.), accordée pour trois ans par les États du royaume, et un prix de 300 rixdalers banco donné par le roi. M. Uppstrœm a fourni des mémoires et des articles de critique aux recueils intitulés *Eos* et *Frey*.

URQUHART (David), homme politique anglais, né en 1805, à Blackenwell (comté de Cromarty), étudia l'économie politique et les langues orientales à l'université d'Oxford, accompagna lord Cochrane en Grèce en 1827, et travailla ardemment aux améliorations intérieures de ce pays. Après la paix d'Andrinople, il visita Constantinople et la Turquie, et, à son retour en Angleterre (1831), publia un ouvrage remarquable, *la Turquie et ses ressources* (Turkey and his ressources), où il s'efforçait de prouver, dès cette époque, que la politique russe tend, par la destruction de la Turquie, à l'affaiblissement des autres puissances, mais que l'empire ottoman a dans son sein des éléments de résistance et de progrès. Bientôt après, M. Urquhart entreprit un long voyage en Allemagne, en Turquie, en Perse, en Asie, surtout dans le but d'étudier l'influence politique et commerciale de la Russie. Pendant son séjour à Constantinople, il publia : *Observations sur la Turquie d'Europe* (Observations on European Turkey), et plusieurs brochures (*l'Angleterre et la Russie; le Sultan Mahmoud et Méhémed-Ali-pacha*, etc.), dirigées contre les projets de la Russie.

M. Urquhart fut nommé par lord Palmerston, en 1835, secrétaire d'ambassade à Constantinople, quelque temps après la publication du *Portefeuille* (Port-folio), où il prétendait mettre à découvert les plus secrètes vues de la Russie. N'ayant pu s'accorder avec l'ambassadeur Ponsonby, il revint en Angleterre et se montra l'ardent adversaire de lord Palmerston, qu'il accusa de tendances russes. En 1840, lorsque la question d'Orient fit craindre une rupture avec la France, il se rendit à Paris, où il soutint une politique qui parut peu nationale et lui aliéna un grand nombre de ses concitoyens. C'est à cette époque qu'il publia son remarquable écrit : *la Crise, ou la France devant les quatre puissances* (Paris, 1840), traduit en français par M. E. Poujade. De retour en Angleterre, et après beaucoup d'efforts infructueux pour arriver au Parlement, il fut élu, en 1847, par la ville de Stafford. Bientôt la révolution de Février et les agitations politiques de l'Europe diminuèrent l'intérêt qu'avait excité la question d'Orient, et M. Urquhart ne fut pas réélu en 1852. L'année suivante, au moment même de la rupture avec la Russie, son opiniâtreté à soutenir que le cabinet anglais, de concert avec les Russes, ne travaillait qu'à la ruine de la Turquie, diminua de plus en plus le nombre de ses partisans, et, malgré le retentissement de quelques nouvelles publications, il ne put rentrer au Parlement. Il alla se fixer en Italie. — Il est mort à Naples, le 16 mai 1877.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Urquhart : *Esprit de l'Or*
1838); *Exposition des*
(Exposition of the affai
d'Hercule, récit d'un v
le Maroc (the Pillars o
1850); *Progrès de la*
et le sud (Progress of R
événements dans l'Or
1854); *le Liban* (the L

USEDOM (Charles-G
D'), diplomate allemar
pauté de Hohenzollern
tient à une famille or
Après avoir étudié le
ques dans plusieurs
voyagea à l'étranger
comme secrétaire à l
avoir été employé au
la préparation d'un c
retourna à Rome, con
fut chargé, en 1850,
Danemark, remplit, e
dres, puis resta en dis
tentiaire de la Prusse
manique en 1858, il
1863 il fut nommé au
sit à conclure l'allian
lors de la guerre de
quelques négociations
en février 1869. Le co
à la fin de la même
l'inauguration du ca
en 1872, directeur gé

USSING (Tage-Alg
risconsulte danois, n
land, le 11 octobre
testant, alla suivre l
versité de Copenhag
obtint une place dan
tration; en 1836, il d
Cour de justice roya
hague; en 1841, ass
de la Cour suprême
hague; en 1846, cons
chancellerie danoise,
ral du royaume de D
obtenait une chaire à
et se faisait un nom
et une popularité com
A la suite d'un v
magne et en Italie,
ciaux de Roeskilde c
le désigna avec M. B
pour rédiger sa gazet
tif des comités, et ra
importants, il réclama
des finances, la réun
Assemblées danoises,
complète liberté de
libéralisme ne l'emp
meilleurs termes ave
comblé de ses faveurs
ment aux nouveaux
finit par inspirer de
tiques, qui se sépar
prononça, malgré l
contre la nécessité d'
Envoyé à la diète
de porter devant l'As
chés. Selon lui, la d
pas que le Schleswig
tie de la monarchie
la branche directe de
combattit toutes les
allemande des duchés

gage et de leurs mœurs, de la lettre des traités. Les discussions et les querelles diplomatiques auxquelles il fut mêlé, durèrent quatre ans (1844-1848), puis la guerre éclata, et, grâce à l'appui de l'Angleterre et de la Russie, le Danemark se maintint encore en possession des duchés, après deux ans d'une lutte acharnée (1848-1850).

M. Ussing, nommé député à la Diète de 1848, s'était vu forcé par l'opinion publique de présenter un projet de constitution. Il le fit avec une mesure qui ne satisfit pas les exigences des libéraux et se vit forcé de se retirer. Pendant six années il vécut en dehors des affaires politiques. En 1854, le roi l'appela dans son conseil privé. — Il est mort à Taarbök, le 25 juin 1872.

On a de M. Ussing deux ouvrages très importants : *Manuel du droit pénal danois* (Haandbog il den danske criminaret; Copenhague, 2ᵉ édit., 1841, 2 vol.) et *Traité des servitudes* (Lœren om servituter; Ibid., 1846). Il fut en outre éditeur depuis 1841 de la *Collection des résolutions et des rescrits royaux*, et, depuis 1850, de la *Collection des lois danoises*.

USSING (Jean-Louis), philologue danois, né à Copenhague, en 1820, fit ses études à l'université de cette ville et voyagea, de 1844 à 1846, en Italie, en Grèce et surtout en Thessalie. En 1849, il fut nommé professeur de philologie et d'archéologie à Copenhague. Il est auteur de quelques ouvrages estimés : *Esquisses de voyages dans le Sud* (Reisebilleder fra syden; Copenhague, 1847); *De Nominibus vasorum græcorum* (Ibid., 1841); *Inscriptiones græcæ ineditæ* (Ibid., 1847), etc.

UVAROW (Alexis, comte), écrivain russe, est le fils du célèbre savant et homme d'État de ce nom, créé comte en 1836, mort en 1855. Il s'est fait connaître lui-même par ses voyages au nord de la mer Noire. Il en a consigné les résultats dans un ouvrage intitulé : *Izsledovanija o drevnosiach Jushnoi Rossii i beregow Tschernago Morja* (Saint-Pétersbourg, 1852).

UZÈS (Armand-Géraud-Victurnien-Jacques Emmanuel DE CRUSSOL, duc D'), ancien député français, né en 1808, est le chef d'une famille du Vivarais, élevée dès le XVIᵉ siècle à la duché-pairie. Fils d'un pair de France mort en 1838, il servit quelque temps dans un régiment de cavalerie, et fit, comme volontaire dans l'armée russe la campagne du Balkan, épousa en 1837 Mlle de Talhouët, et siégea, de 1844 à 1848, à la Chambre des Députés, pour l'arrondissement de Bourbonne. Il s'y montra un des plus dévoués partisans de la politique conservatrice et, à propos de l'indemnité Pritchard, il soutint son opinion et son vote l'épée à la main contre le marquis de Calvière. Écarté des assemblées législatives par la révolution de 1848, il fut, en 1852, un des cinq ou six candidats au Corps législatif élus en dehors des choix du gouvernement, et représenta la circonscription d'Uzès, où il possédait de grands domaines. Il retira sa candidature aux élections générales de 1857. M. le duc d'Uzès a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 décembre 1828. Il a donné quelques articles aux *Annales de la charité*. — Il est mort le 22 mars 1872.

Son fils, Amable-Antoine-Jacques-Emmanuel DE CRUSSOL duc D'UZÈS, né le 18 janvier 1840, fut élu le 8 février 1871, à l'Assemblée nationale, dans le département du Gard, par 56 729 voix. Il siégea à l'extrême droite, repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles, et ne se représenta point aux élections suivantes. — Il est mort le 28 novembre 1878.

V

VACHER (Léon-Cléry), médecin français, député, né à Treignac (Corrèze), le 28 mars 1832, étudia la médecine, se fit recevoir docteur en 1864, et exerça sa profession à Paris. Élu député, le 20 février 1876, dans la première circonscription de Tulle, par 8512 voix sur 10 387 votants, il fit partie du groupe de l'Union républicaine, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 9527 voix contre M. Lachaud père, candidat officiel et bonapartiste, qui n'en eut que 5162.

Collaborateur des journaux de Brives, *le Contribuable* et *la République*, de *la Réforme économique* et du *Journal de statistique*, M. Vacher a publié : *Étude médicale et statistique sur la mortalité à Paris, à Londres, à Vienne et à New-York en* 1865 (1866, in-8, avec carte) ; *Des Maladies populaires et de la mortalité à Paris, à Londres et à Vienne en* 1866 (1867, in-8) ; *De l'Obésité et de son traitement* (1873, in-8).

VACHEROT (Étienne), philosophe français, ancien représentant, membre de l'Institut né à Langres, le 29 juillet 1809, entra à l'École normale en 1827, professa la philosophie plusieurs années en province, fut reçu agrégé de philosophie en 1833, docteur ès lettres en 1836, et choisi, l'année suivante, par V. Cousin, comme directeur des études à l'École normale. Outre ces fonctions, il remplit celles de maître des conférences de philosophie, et suppléa, pendant l'année 1839, V. Cousin dans sa chaire de la Sorbonne. Vers la fin du règne de Louis-Philippe, et plus tard, dans les derniers temps de la République, l'indépendance et la franchise des doctrines philosophiques exposées dans son *Histoire critique de l'école d'Alexandrie* (1846-1851, 3 vol. in-8), ouvrage couronné par l'Institut, donnèrent lieu à des attaques très vives de la part du clergé et particulièrement de celle de l'abbé Gratry, l'aumônier de l'École. Cette querelle finit, en 1851, par la mise en disponibilité du directeur, déclaré démissionnaire, l'année suivante, pour refus de serment.

Parmi ses écrits postérieurs, celui intitulé *la Démocratie* (1859, in-8), eut beaucoup de retentissement; il valut à l'auteur des poursuites judiciaires, et, outre l'amende, une condamnation à un an de prison, réduite en appel à trois mois. M. Ém. Ollivier, son avocat, fut frappé lui-même de la peine de la suspension. La conséquence de ce jugement fut, pour M. Vacherot, la privation des droits politiques, maintenue contre lui, malgré les amnisties, jusqu'en mars 1870, et levée à la suite de son refus de faire partie de la haute commission de l'enseignement supérieur. En 1865, candidat à l'Académie des sciences morales et politiques, il se vit, malgré la supériorité incontestée de ses titres, repoussé pour ses doctrines peu orthodoxes, comme l'avait été l'année précédente, M. Littré, par l'Académie française. Trois ans plus tard, il fut élu, dans la section de philosophie, en remplacement de Cousin, le 7 mars 1868.

Maire du Vᵉ arrondissement de Paris, pendant le siège, M. Vacherot fut élu, le 8 février 1871, représentant de la Seine à l'Assemblée

nationale, le vingt et unième sur quarante-trois, par 94 621 voix sur 328 970 votants. Il fut un des trois députés de Paris qui acceptèrent les préliminaires de paix, et, contre l'attente du parti républicain, il prit place au centre gauche et se signala par sa modération. Cependant il soutint jusqu'au bout, le gouvernement de M. Thiers et donna sa démission de maire après le 24 mai 1873. Un an plus tard, il se rallia au ministère de Broglie et accepta de faire partie de la deuxième commission des Trente, d'où la minorité se trouvait exclue. Il soutint la loi de reconstitution du Conseil supérieur de l'instruction publique et celle de la liberté de l'enseignement supérieur, adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Après la séparation de l'Assemblée, M. Vacherot parut renoncer à la vie politique, mais il continua de collaborer à la *Revue des Deux Mondes* où ses jugements sévères sur le parti républicain firent sensation. En janvier 1880, il fut candidat des droites du Sénat pour le siège de sénateur inamovible, laissé vacant par la mort de Montalivet, mais sa candidature, à laquelle une manœuvre du dernier moment opposa celle de M. Bétolaud, n'obtint que 11 voix au premier tour de scrutin et fut abandonnée au deuxième tour. M. Vacherot a été décoré de la Légion d'honneur le 28 avril 1844.

On a encore de lui : *Théorie des premiers principes suivant Aristote*, et *De Rationis auctoritate, tum in re, tum secundum Anselmum considerata* (1836, in-8), thèses; la rédaction de deux volumes du *Cours d'histoire de la philosophie au* XVIII*e siècle*, professé par V. Cousin en 1819 et 1820 : *École sensualiste* (1839, in-8) et *École écossaise* (1840, in-8), ce dernier volume en collaboration avec son beau-frère, M. Danton; une *Introduction au cours d'histoire de la philosophie morale au* XIX*e siècle*, du même professeur (1841, in-8); une *Lettre à M. l'abbé Gratry*, en réponse à l'*Étude sur la sophistique contemporaine*, de ce dernier (1851); *la Métaphysique et la science* (1858, 2 vol. in-8; 2e édit. 1863, 3 vol. in-18); *Essais de philosophie critique* (1864, in-8); *la Religion* (1868, in-8), genèse psychologique du sentiment religieux; *la Science et la conscience* (1870, in-18), etc. M. Vacherot a collaboré au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck, au journal *l'Avenir*. — Son fils, M. Arsène VACHEROT, nommé sous-préfet de Sens, le 7 avril 1871, a été appelé au Conseil d'État, comme maître des requêtes dans la section des finances d'où il est passé dans celle du contentieux.

VACHETTE (Eugène). Voy. CHAVETTE.

VACQUERIE (Auguste), littérateur français, né à Villequier (Seine-Inférieure), en 1819, est le frère de Charles Vacquerie, mort si malheureusement près du Havre, en 1843, peu après son mariage avec Léopoldine Hugo. Il fut lui-même, au sortir du collège, un des disciples les plus enthousiastes de l'école romantique, débuta, vers 1840, par des articles de critique dans *le Globe* et dans *l'Époque*, et fut, après la fondation de *l'Événement*, en 1848, un des actifs collaborateurs de cette feuille complètement faite en famille. Après la disparition du journal et la dispersion de ses rédacteurs, M. A. Vacquerie habita tour à tour la France et Jersey, témoignant à la personne et aux œuvres de M. Hugo le même dévouement. En 1869, il fut avec MM. Charles, François-Victor Hugo et Paul Meurice, l'un des fondateurs du *Rappel*, et y inséra non seulement des études littéraires, mais de nombreux articles politiques dont plusieurs provoquèrent, sous l'Empire, des poursuites judiciaires et des condamnations. Depuis la République, il en est devenu rédacteur en chef.

On cite de lui, dans divers genres : *l'Aile de l'esprit*, poésies (1840); *Demi-teintes*, poésies [illegible]; *Tragaldabas*, mélodrame incompris, qui eut à la Porte-Saint-Martin une chute complète et qui ne fut publié en volume qu'en 18[illegible]; une comédie en vers : *Souvent homme varie* (Français, 18[illegible]); *les Funérailles de l'honneur*, drame en [illegible] actes, conforme à la tradition romantique (18[illegible], Porte-St-Martin); *Jean Baudry*, comédie en 4 actes (1863, Théâtre-Français), le mieux accueilli des essais dramatiques de l'auteur; *le Fils*, comédie en 4 actes (même théâtre, novembre 186[illegible]). M. Vacquerie a encore publié : *Drames de la grève* en vers (1855, broch.); *Profils et grimaces* (18[illegible], 4e édit. 1864, in-18), recueil d'articles; *les Miettes de l'histoire*, livre d'impressions sur Jersey (18[illegible], in-8); *Mes premières années de Paris* (18[illegible] et 2e édit., 1877); *Aujourd'hui et demain* (18[illegible], in-18), etc. M. Vacquerie a collaboré à quelques traductions ou imitations d'œuvres [illegible] avec M. P. Meurice. En 1879, il a donné le [illegible] volume d'une édition complète de ses [illegible]

VAHLEN (Jean), philologue [illegible], né à Bonn, le 28 septembre 1830, fit ses études à l'université de sa ville natale, où il eut pour maîtres Welcker et Ritschl et devint privat-docent de philologie en 1854. Nommé professeur à Breslau en 1856, il passa, en 18[illegible], à Fribourg-en-Brisgau et, la même année, à Vienne, où il reçut aussi la direction du séminaire philologique et fut nommé recteur de [illegible] en 1874. En 1876, il accepta une chaire à l'université de Berlin. M. J. Vahlen est membre des Académies de Vienne et de Berlin.

On lui doit, outre des mémoires dans plusieurs recueils, les éditions suivantes : *Ennianæ poesis reliquiæ* (Leipzig, 1854); *Naevi de bello Punico reliquiæ* (Ibid., 1858); *Analecta* [illegible] (Ibid. 1859); *Lorenzo Valla* (Vienne, 18[illegible], 2e édit., Berlin, 1870); *Laurentii Vallæ* [illegible] (Vienne, 1864).

VAILLANT (Jean-Baptiste-Philibert), maréchal de France, sénateur, ministre, né à Dijon, le 6 décembre 1790, fut admis à dix-sept ans à l'École polytechnique, sortit dans le génie et [illegible] quelque temps à l'École de Metz. [illegible] de sous-lieutenant le 1er octobre 18[illegible], [illegible] dès ce moment une part active aux [illegible] campagnes de l'Empire. D'abord lieutenant [illegible] premier dans le bataillon des sapeurs [illegible] Dantzig, puis capitaine en second dans [illegible] de la grande armée, il fit preuve, pendant la campagne de Russie, d'une énergie et d'un [illegible] tels qu'il fût cité à l'ordre général de l'armée. Le 8 août 1813, il reçut la croix de la Légion d'honneur; mais à la fin du même mois [illegible] entouré d'ennemis dans un combat [illegible] fait prisonnier et sa captivité ne cessa qu'au rétablissement de la paix. Rentré [illegible] dans les rangs de l'armée, il se signala, en 1815, [illegible] travaux de défense de la capitale et par sa courageuse conduite à Ligny et à Waterloo.

Après la seconde Restauration, [illegible] continua, comme officier d'état-major, [illegible] travaux de son art. Nommé capitaine de première classe en 1816, il utilisa ses loisirs [illegible] de l'anglais un *Essai sur les principes de la construction des ponts militaires* (18[illegible]). [illegible] devint chef de bataillon en 1826. L'expédition d'Alger lui fournit l'occasion de mettre ses talents en lumière; ce fut lui qui dirigea [illegible] siège du fort l'Empereur, dont l'[illegible]

mina la capitulation du dey; renversé par un coup de biscaïen, il eut la jambe cassée, dut revenir en France, et fut nommé lieutenant-colonel pour ce brillant fait d'armes (1830). Deux ans plus tard, il assista au siege d'Anvers, qui lui valut le grade de colonel (7 janvier 1833), ainsi que la croix d'officier de l'ordre de Léopold. Envoyé en Algérie, pour diriger les fortifications et commander les troupes du génie (1834), il couvrit en peu de temps ce pays de blockhaus et de remparts fortifiés qui facilitaient les opérations militaires, et prit part aux combats multipliés de cette époque. De retour en France et promu au grade de maréchal de camp (21 octobre 1838), il fut chargé, en 1839, du commandement de l'École polytechnique et appelé, en 1840, à diriger une partie des fortifications de Paris (rive droite).

Devenu lieutenant général (20 octobre 1845), M. Vaillant présida le comité supérieur des fortifications jusqu'au moment où il se joignit à l'armée expéditionnaire d'Italie en qualité de commandant en second (11 mai 1849). Lors du siège de Rome, il sut, en peu de temps, réparer les premières fautes commises, et, par une bonne ligne d'opérations, assura la prise de la ville; le décret qui lui conféra, le 11 décembre 1851, la dignité de maréchal de France, déclare que, placé au second rang, il eut en réalité dans cette campagne la direction effective. Sénateur de droit, il reçut, entre autres faveurs la charge de grand maréchal du palais.

Lorsque le maréchal Saint-Arnaud fut mis à la tête de l'armée d'Orient, il lui succéda au ministère de la guerre (11 mars 1854) garda ce portefeuille jusqu'en avril 1859 et, lors de la guerre d'Italie, il l'échangea avec le maréchal Randon contre les fonctions de major général de l'armée des Alpes. Il commanda, après la campagne, le corps d'occupation à Milan, jusqu'en mai 1860. Comme maréchal du palais, il fut investi de l'administration de la Maison de l'empereur, avec le titre de ministre par décret du 24 novembre 1860. C'est sous son administration que fut effectuée la reorganisation radicale de l'École des Beaux-arts, en novembre 1863. Un acte plus important encore fut la promulgation de la liberté des théâtres, décretée par l'empereur, sur le rapport du maréchal, le 6 janvier 1864. Il faut aussi mentionner le décret qui permit à la liste civile de disposer d'objets d'art des collections et musées de Paris, au profit des établissements des départements (mars 1864), puis diverses mesures relatives aux théâtres, comme la réorganisation du comité de lecture à la Comédie-Française (avril), l'institution d'un comité spécial d'examen auprès du théâtre de l'Odéon (mai), etc. Les Beaux-Arts furent détachés du ministère de la Maison de l'empereur, dans le nouveau cabinet parlementaire formé par M. Ém. Ollivier (2 janvier 1870). Retiré en Espagne après le 4 septembre 1870, il revint à Paris à la fin de 1871. — Il y est mort le 4 juin 1872. Le maréchal Vaillant qui avait été fait grand-croix de la Légion d'honneur le 12 juillet 1849, était décoré de presque tous les ordres existants.

Élu, en 1853, membre libre de l'Académie des sciences en remplacement du baron Heron de Villefosse, membre du Bureau des longitudes depuis le 26 mars 1862, il en avait été le président annuel à plusieurs reprises. On cite de lui : *Rapport sur la situation de l'Algérie* (1845, in-4).

VAÏSSE (Marc-Antoine-Henri-Marius), magistrat français, né à Marseille, le 8 septembre 1805, étudia le droit à la Faculté d'Aix et exerça quelque temps la profession d'avocat dans sa ville natale. Entré dans la magistrature après la révolution de Juillet, il fut successivement substitut à Tarascon (13 août 1830), puis à Marseille, procureur du roi à Toulon (1833), avocat général à Aix (1839), procureur du roi à Marseille (1847). Révoqué en 1848, il rentra dans la magistrature, comme vice-président du tribunal de Marseille, le 6 février 1849, puis devint procureur général à Nancy (17 mars 1852), avocat général à la Cour de cassation (18 décembre 1852), et fut attaché comme tel à la chambre civile. Conseiller à la même Cour (31 octobre 1855), il passa à la chambre criminelle.

Nommé procureur général à la Cour de Paris, le 16 août 1856, M. Vaïsse porta la parole à la Cour d'assises de la Seine dans l'affaire de l'assassinat de l'archevêque Sibour. Il rentra à la Cour de cassation, comme président de la chambre criminelle, le 23 novembre 1857, en remplacement de M. Laplagne-Barris, et devint président honoraire en 1868. Il a été admis à la retraite, en 1868, avec le titre de président honoraire à la Cour de cassation. M. Vaïsse fit en outre partie de la Commission municipale de la Seine, et devint conseiller d'État en service ordinaire hors sections en 1856. Chevalier de la Légion d'honneur en 1835, officier en 1855, commandeur depuis le 12 août 1857, il a été promu grand officier le 12 août 1865. — Il est mort à Marseille, le 18 juillet 1874.

VAISSE (Léon), administrateur français, né à Paris, le 29 décembre 1807, entra, en 1826, comme aspirant-instituteur à l'Institution royale des sourds-muets. En 1830, il passa en Amérique et réorganisa les études à l'établissement de New-York. De retour en France, en 1834, il rentra, deux ans plus tard, comme professeur à l'Institution royale des sourds-muets, où il devint, en 1860, censeur chef de l'enseignement. Nommé ensuite directeur, il a été admis à la retraite avec le titre de directeur honoraire. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. Léon Vaïsse les écrits spéciaux suivants : *le Mécanisme de la parole mis à la portée des sourds-muets de naissance* (1838); *Essai de grammaire symbolique, ou Démonstration de l'analyse grammaticale au moyen d'un système de caractères* (1839); *Des Conditions et des moyens de l'instruction des sourds-muets* (1848); *De la Pantomime comme langage naturel et moyen d'instruction* (1854), etc. Il a fourni, en outre, à l'*Encyclopédie moderne* des articles d'histoire, de pédagogie et de linguistique.

VALENTIN (Marie-Edmond), homme politique français, sénateur né à Strasbourg, le 27 avril 1823, était, depuis le 9 octobre 1848, sous-lieutenant au 6ᵉ bataillon de chasseurs à pied, lorsqu'il fut élu représentant du Bas-Rhin à l'Assemblée législative, le 10 mars 1850. Il prit place dans les rangs de la gauche républicaine, fut arrêté dans la nuit du 1ᵉʳ au 2 décembre 1851 et figura en tête de la liste des représentants bannis. Réfugié en Angleterre, il fut, de 1860 à 1870, attaché comme professeur à l'école d'application d'artillerie et de génie, de Woolwich. Il rentra en France au mois de mai 1870. Le lendemain de la révolution du 4 septembre, un décret du gouvernement de la Défense nationale le nomma préfet du Bas-Rhin. Le dispositif de ce décret « s'en rapportait à son énergie et à son patriotisme pour aller occuper son poste. » Il réussit à entrer dans Strasbourg assiégé, en franchissant à la nage la rivière de l'Ill et les fossés des fortifications, sous le feu croisé de l'ennemi et de la place (19 septembre). Après la capitulation (27 septembre) et au mépris des conditions qui

l'avaient réglée, il fut arrêté sur les ordres du général de Werder, et détenu pendant quatre mois dans les casemates de la forteresse d'Ehrenbreitstein. Rendu à la liberté au moment de l'armistice, il fut nommé préfet du Rhône et commissaire extraordinaire de la République, le 6 février 1871, en remplacement de M. Challemel-Lacour démissionnaire; il eut, aux mois de mars et d'avril, à combattre l'insurrection dans les faubourgs de Lyon, et fut blessé d'un coup de feu, le 30 avril, après avoir ramené au combat les troupes repoussées par les insurgés. A trois reprises, il abattit, de ses propres mains, le drapeau rouge arboré ou relevé par les partisans de la Commune. Violemment attaqué par la presse monarchique, qui lui reprochait la modération et les ménagements dont il avait usé, après avoir rétabli l'ordre, il fut enfin relevé de ses fonctions et remplacé par M. Pascal, le 24 janvier 1872. Décoré de la Légion d'honneur au mois d'octobre 1871, il a été promu commandeur, pour services exceptionnels, le 10 février 1872. Le conseil de l'Institut de Woolwich prit, au mois d'août suivant, une décision qui, en reconnaissance « des services rendus », doublait la pension de retraite à laquelle il avait droit, comme ancien professeur de cette école. A la même époque paraissait le rapport du conseil d'enquête sur la capitulation de Strasbourg, et M. Valentin avait à protester contre une injurieuse exclusion dont il était l'objet : le conseil, dédaignant de l'appeler, n'avait entendu que M. Pron, le dernier préfet de l'Empire.

M. Valentin, après sa mise en disponibilité, s'était fixé à Versailles et s'occupait de ses compatriotes de l'Alsace, lorsqu'il fut porté candidat dans le département de Seine-et-Oise, à une élection partielle pour l'Assemblée nationale. La lutte fut des plus vives; il avait pour concurrents le duc de Padoue, ancien sénateur, et le comte de Kératry. On essaya d'exploiter contre lui la malveillance du Conseil d'enquête à son égard, en mettant en œuvre, sur le seul témoignage du dernier préfet de l'Empire, des imputations qu'il n'eut pas de peine à confondre. Élu, le 7 février 1875, par 56 220 voix, contre 42 117 obtenues par M. de Padoue et 4100 par M. de Kératry, il prit place à gauche, vota les lois constitutionnelles et repoussa la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur. Après la séparation de l'Assemblée, les électeurs sénatoriaux du Rhône lui offrirent la candidature; il accepta et se désista de sa candidature à Corbeil pour la Chambre des députés. Il fut élu, le 30 janvier 1876, le dernier sur quatre par 175 voix sur 333 électeurs. Il siégea sur les bancs de la gauche républicaine et vota contre la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. — M. Valentin est mort à Paris, le 31 octobre 1879.

VALENTIN (Gabriel-Gustave), physiologiste allemand, né le 8 juillet 1810, à Breslau (Prusse), où il fit toutes ses études, obtint, en 1832, le grade de docteur en médecine. Élève favori de Purkinje, il publia avec son concours son premier écrit : *De Phænomeno generali fondamentali motus vibratoris continui* (Breslau, 1835). Après avoir exercé la médecine dans sa ville natale, jusqu'en 1836, il fut nommé professeur à l'université de Berne.

On remarque parmi les ouvrages de M. Valentin : *Manuel de l'histoire des phases du développement de l'homme* (Handbuch der Entwickelungsgeschichte, etc.; Berlin, 1835); *De Functionibus nervorum cerebralium et nervi sympathici libri quatuor* (Berne, 1839); *Traité de physiologie de l'homme* (Lehrbuch der Physiologie des Menschen; Brunswick, 1845, 2 vol.; 2e édit. [illegible]); *Précis de physiologie de l'homme* [illegible] der, etc.; Brunswick, 1846, avec 519 [illegible] 6 planches; 4e édit., augmentée, [illegible], ouvrage très répandu en Allemagne; *Recherches sur le tissu végétal et le tissu animal dans la lumière polarisée* (Untersuchung der Pflanzen und der Thiergewebe, etc. Leipzig, 1861); *Pathologie des nerfs* (Versuch einer phys. Pathologie der Nerven, Ibid., 1864); *Pathologie du sang et [illegible] du corps* (Versuch einer physiol. Pathologie des Blutes, etc. Ibid., 1866), plus un certain nombre de mémoires et de monographies, [illegible] 1836, dans le *Répertoire d'anatomie et de physiologie*, soit, depuis 1846, dans les *Annales de Canstatt-Eisenmann* (Wurtzbourg, [illegible] 7 vol. gr. in-4).

VALENTIN-SMITH (Joannes-Erhard), magistrat français, né à Trévoux (Ain), le 15 [illegible] 1796, reçu avocat en 1819, plaida au barreau de Saint-Étienne jusqu'en 1830. Après les journées de Juillet, ses opinions libérales le firent [illegible] dans la magistrature. D'abord procureur [illegible] au tribunal de Saint-Étienne (18[illegible]), il fut nommé conseiller à la Cour royale de [illegible] à celle de Lyon (20 mars 1850), enfin à celle de Paris (1er juin 1864). Membre du Conseil général de la Loire, il rédigea un *Rapport sur le chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon* (18[illegible]), qui eut trois éditions, et qui le désigna, en [illegible], au choix de M. Dufaure, alors ministre des travaux publics, pour remplir les fonctions de [illegible] dans la commission supérieure des chemins de fer : il eut une grande part aux procès-verbaux imprimés en 1840. Depuis, il remplit plusieurs missions en vue de préparer divers projets de lois. Il a pris sa retraite, en 1866, avec le titre de conseiller honoraire. M. Valentin-Smith a représenté le canton de Villars, au Conseil général de l'Ain, de 1868 jusqu'en 1878 [illegible] de Trévoux. Décoré de la Légion d'honneur, le 25 janvier 1832, il a été promu [illegible] avril 1863.

Il a publié : *Aperçu sur l'état de la [illegible] en France* (1828); *Rapport sur les [illegible] de la Seine* (1838), suivi de documents [illegible]; *Mémoire sur la mendicité* (18[illegible]); *De [illegible] la possession annale* (1854, in-8), [illegible] historiques et critiques sur les [illegible] res; *Statistique sommaire du département de l'Ain* (1858, in-8); *Considérations sur [illegible] de la ville de Nantua* (1859, in-4); *De [illegible] de police en Angleterre* (1863, [illegible] *Moniteur*; *De l'Origine des peuples de [illegible] transalpine* (2e édit. 1866, in-18 [illegible]) a fait à la Sorbonne, des lectures [illegible] le recueil du comité des sociétés savantes [illegible] lement sur les peuples et les [illegible] Gaule, etc.

VALÉRIE (Wilhelmine-Joséphine [illegible]), dame Gustave Fould, ancienne [illegible] femme de lettres, née en 1831, [illegible] élève de Samson, les cours du [illegible] d'où elle sortit, en 1851, avec le [illegible] comédie. Après d'heureux débuts [illegible] *l'Honneur et l'argent*, elle parut, en [illegible] à la Comédie-Française, aborda le rôle [illegible] dans *les Jeux de l'amour et du hasard*, [illegible] jusqu'en 1859, pensionnaire de ce théâtre, [illegible] a surtout réussi dans les personnages [illegible] les soubrettes. En 1857, Mlle Valérie [illegible] reçu des leçons de sculpture de M. [illegible] nier, envoya au Salon une *Tête de* [illegible] médaillon en marbre.

Tout d'un coup elle disparut de la [illegible]

était passée en Angleterre avec M. Gustave Fould, depuis député, qu'elle épousa. Elle exerça, dit-on, à Londres, l'art de la reliure et de la restauration des livres dans lequel elle passait pour exceller. De retour en France, elle s'occupa de littérature dramatique. Sous le pseudonyme de *Gustave Haller*, elle fit représenter au théâtre de Cluny, à la fin de janvier 1870, une grande comédie, *le Médecin des dames*, qui malgré des incidents propres à exciter la curiosité publique, n'eut qu'un médiocre succès. En 1875, elle publia, sous le même pseudonyme, un roman qui fut fort bien accueilli; *le Bleuet*, avec préface de George Sand et frontispice de Carpeaux. Elle a donné depuis : *Vertu* (1876, in-8 et in-18); *le Clou au couvent. Aimez-vous* (1878, in-8 et in-18), etc.

VALÉRIO (Théodore), peintre et graveur français, né en 1819, aux forges d'Herserange, près de Longwy (Moselle), vint faire ses études à Paris, se livra dès lors à divers essais de peinture et de lithographie, et entra, vers 1834, dans l'atelier de Charlet. En 1836, il visita l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile. Il débuta au Salon, en 1838, par un *Corps de garde flamand*, et exposa successivement des sujets de genre, des portraits et des dessins à la mine de plomb. On remarqua principalement de lui, en 1842, les portraits au crayon de *Charlet* et de *sa Fille;* en 1848, *la Position critique, la Pêche aux écrevisses;* plusieurs aquarelles : *les Apprentis forgerons, Chenil, Jeune fille de Calabre, les Marais Pontins, Rue de Rome, Souvenir de Naples;* etc.

Dès le début de la guerre d'Orient (1852), M. Valério suivit l'armée turque au milieu des principautés danubiennes, et parcourut avec elle la Bosnie et le pays des frontières militaires. Il commença ainsi la curieuse collection ethnographique dont les études à l'aquarelle ont figuré à l'Exposition universelle de 1855 et aux Salons de 1857 et 1859. Il a aussi exposé deux séries de gravures à l'eau-forte, dont les sujets étaient également empruntés à l'Orient. Au Salon de 1861, il a donné trois gravures à l'eau-forte : *Pêcheurs Hongrois*, une *Pusta*, un *Musicien Tsigane*, et plusieurs tableaux : le *Ghetto de Sienne, Fortunata, Jeune femme de Sienne tressant la paille, l'Oiseau;* à celui de 1863 : une *Dévideuse à Assise, Paysanne d'Assise*, le *Marché aux Herbes;* au Salon de 1864 : *Gardeuse d'armes, de pipes et de berceaux, à l'entrée du monastère de Cættigne*, deux *Études de femme Tsigane*, aquarelles, et *Berger des frontières du Monténégro*, gravure; à celui de 1865 : *Famille monténégrine pleurant ses morts après un combat*, peinture, *Intérieur d'un village hongrois*, et *Marchand de Cœttigne*, gravures; à celui de 1866 : *Campement de tsiganes nomades, Musiciens morlaques*, peintures, *Gardes du prince de Monténégro*, gravure; à celui de 1868 : *Convoi de blessés*, peinture; à celui de 1869 : *Chef kurde et son escorte.* M. Valério a encore exposé : *Chevaux bretons et attelage breton à la marée montante* (1870); *les Pierres druidiques de Carnac* (1872); *l'Abreuvoir* (1873); *la Coupe du goëmon à la grande marée du mois d'août* (1874); *le Départ pour les champs* (1875); *Souvenir du lavoir de Ploumarch* (1878), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1859, et la décoration de la Légion d'honneur en août 1861. — M. Valério est mort à Vichy, le 14 septembre 1879.

VALETTE (Claude-Denis-Auguste), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né à Salins (Jura), le 15 août 1805, fils d'un ancien officier de la République montra des aptitudes très diverses, fut, à neuf ans, reçu comme élève au Conservatoire, et manifesta une vocation musicale remarquable. Toutefois, il entra, l'année suivante, au lycée de Besançon, d'où il passa à celui de Versailles. Il obtint les deux prix d'honneur de rhétorique et de philosophie. Il fit son droit à Paris, fut reçu licencié (1827), puis docteur (1830), avec un grand éclat. Il prit part à la révolution de 1830 et reçut la médaille de Juillet. En 1831, il publia une brochure assez vive contre la pairie héréditaire considérée comme corps politique et judiciaire. Il fut nommé au concours, en 1833, professeur suppléant, puis, en 1837, titulaire de la chaire de droit civil qu'il occupa depuis à la Faculté de droit de Paris.

Unissant, dans son enseignement, à l'exposition de nos lois civiles les notions historiques et philosophiques propres à les éclairer et à en montrer les origines tour à tour dans la tradition et dans la science, M. Valette fut, hors de l'École et jusqu'en Allemagne, un des plus brillants représentants du droit français. La connaissance de plusieurs langues et surtout des législations de l'Europe lui permit de signaler les *desiderata* de notre code sans en abandonner les principes. En 1840, il devint, avec M. Duvergier, un des directeurs de la *Revue de droit français et étranger*, fondée par M. Fœlix. En 1845, il fut nommé membre de la Commission de réforme hypothécaire, auprès de laquelle la Faculté de Paris le délégua comme son rapporteur.

Après la révolution de Février, M. Valette, fit partie des deux Assemblées nationales, comme représentant du Jura. Élu, le quatrième sur huit à la Constituante, il y fut vice-président du comité de législation, rapporteur de commissions importantes, et prit une part sérieuse aux discussions législatives. Il votait, en général, avec le parti républicain modéré. Le 23 juin, il eut à rendre compte à l'Assemblée de l'état de l'insurrection qu'il avait visitée sous le feu des barricades. Il avait reçu le général Damesme mourant dans ses bras. Il n'en réclama pas moins l'application régulière des lois aux insurgés et aux journaux, et celle du jury aux délits de presse. Il demanda aussi l'égalité dans la poursuite des coalitions, soit des maîtres, soit des ouvriers, la révision des procès criminels et la réhabilitation des condamnés reconnus innocents, etc. Il fit partie de presque toutes les commissions chargées d'examiner des modifications à apporter au droit civil. M. Valette, renvoyé à la Législative par une élection partielle, en juillet 1849, prit surtout une part sérieuse à la loi hypothécaire, qui, presque achevée, fut interrompue au 2 décembre 1851. Au coup d'État, apprenant l'arrestation des représentants réunis à la mairie du Xe arrondissement, il y courut, réclama l'honneur de partager le sort de ses collègues par cette belle parole : « J'ai deux titres pour être arrêté : je suis représentant du peuple et professeur de droit », et fut incarcéré à Vincennes. Pendant toute la durée de l'Empire, il se tint à l'écart et accepta seulement de faire partie de la Commission des réformes de l'enseignement présidée par M. Guizot, en 1869. M. Valette a été élu le 5 juin 1869, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de M. Troplong. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a été promu officier le 14 août 1869. — M. Valette est mort à Paris, le 10 mai 1878.

Ses publications principales sont les *Notes* fournies au *Traité de l'état des personnes* de Proudhon (Paris, 3e édit., 1843, 2 vol. in-8), notes qui, en doublant l'étendue de l'ouvrage, l'ont véritablement transformé; *De l'Effet ordinaire de l'inscription en matière de privilège sur les immeubles* (1843, 2e édit., br. in-8), destiné à éclaircir une

matière regardée jusque-là comme inextricable; *De la Jurisprudence actuelle en matière d'enregistrement* (1843), satire très vive contre certains abus judiciaires; *Traité des hypothèques* (1846, in-8, tom. Ier, 1re livraison); *Explication sommaire du livre Ier du Code Napoléon* (1859, in-8), avec *Notes* sur l'ouvrage de Proudhon; *Cours de code civil* (1872, t. Ier, in-18); puis de nombreux articles dans la *Revue de Droit français et étranger*, la *Revue pratique*, etc. Il a été publié par MM. Herold et Lyon-Caen, un ouvrage posthume de M. Valette : *De la Propriété et de la distinction des biens* (1879, in-8), ainsi qu'un recueil de *Mélanges* (1879-1880, 2 vol. in-8).

VALFONS (Camille-Régis MATHÉI DE LA CALMETTE, marquis DE), homme politique français, député, né à Nîmes, le 11 janvier 1837, appartient à une ancienne famille légitimiste. Ancien zouave pontifical, il signa, après le 4 septembre la proclamation républicaine de la commission municipale de Nîmes et commanda, pendant la guerre, la garde nationale mobilisée du Gard. Lors de l'organisation de l'armée territoriale, il fut nommé chef de bataillon au 117e régiment. Élu représentant du Gard à l'Assemblée nationale le 8 février 1871, le quatrième sur huit, par 56 189 voix, il siégea à droite et appartint à la réunion des Réservoirs. Il vota constamment avec la majorité monarchiste et repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Aux élections du 20 février 1876, il se porta candidat dans la 2e circonscription d'Alais, après le refus du général de Chabaud-Latour, son oncle, et fut nommé par 9448 voix, contre 5008 obtenues par le candidat républicain, M. Favand. Après l'acte du 16 mai 1877, il soutint le cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, comme candidat officiel, par 10 415 voix sur 16 955 votants.

M. de Valfons a édité les mémoires de son grand-oncle : *Souvenirs du marquis de Valfons, lieutenant général des armées du roi* [1710-1786] (1860, in-18).

VALLAURI (Thomas), philologue italien, né à Chiusa di Cuneo, dans le Piémont, le 23 janvier 1805, fit ses premières études à Mondovi, et fréquenta ensuite l'université de Turin. Nommé très jeune encore professeur de rhétorique, il fut agrégé au Collège des sciences et lettres en 1833. Cinq ans plus tard, il devint professeur suppléant d'éloquence grecque et latine à l'université de Turin, et professeur titulaire en 1843.

On lui doit une série de publications qui ont rapport pour la plupart à la littérature nationale ou à la littérature latine : *Histoire de la poésie en Piémont* (Turin, 1841, 2 volumes); *De la Société littéraire du Piémont* (Ibid., 1844); *Histoire des universités du Piémont* (Ibid., 1846, 3 volumes); *Historia critica litterarum latinarum* (Turin, 1849; 7e édit., 1868) une édition refondue du *Dictionnaire latin-italien* de Bazzarini (Ibid., 1850-1854, inachevé); un *Dictionnaire latin-italien à l'usage des classes* (Turin, 1852-1854); une édition de l'ouvrage d'Ausonius Pompa : *De Differentiis verborum* (1852); de l'*Aulularia*, et du *Miles gloriosus* de Plaute (1853-1854); des *Discours* (Orationes), etc. Il a donné une *Collection à bon marché des historiens classiques latins*, 1850-1854, vol. I-XXVIII).

Citons encore, comme travaux d'histoire nationale : *Fasti rerum gestarum à rege Carolo-Alberto* (Turin, 1843); *Fastes de la maison royale et de la monarchie de Savoie* (Ibid., 1845-1846); *le Cavalier Marin en Piémont* (1847), et un recueil de *Discours* (Ibid., 1852) et des *Nouvelles* (Ibid., 4e édit. 1868).

VALLDEMOSA (Francesco Frontera de), compositeur espagnol, né à Palma (Majorque) en 1815, montra de bonne heure de grandes dispositions pour la musique et donna des leçons de piano et de chant dès l'âge de dix-neuf ans pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille. En 1836, il vint se perfectionner à Paris et étudia, au Conservatoire, la composition sous [illegible] et l'harmonie sous Elwart. Il se produisit dans les concerts où sa voix de basse fut remarquée. Recommandé et appuyé par Rossini et [illegible], il ne tarda pas à se faire à Paris une grande clientèle d'élèves. En 1841, il fut appelé à Madrid, comme professeur de chant de la reine et de sa sœur, la duchesse de Montpensier, devint professeur au Conservatoire de cette ville, directeur du [illegible] particulier de la Reine et fut nommé, le [illegible] septembre 1846, directeur des concerts [illegible]. M. Valldemosa fut élu correspondant de l'Institut le 11 juillet 1863. En 1878, il s'est retiré à Palma.

A part un grand nombre de morceaux de musique vocale, de marches, cantates, hymnes, barcaroles, etc., on a de lui un ouvrage [illegible] *Equinotacion musical o nuevo método [illegible] para leer y trasportar facilmente [illegible] escrita para piano*.

VALLÉE (Louis-René-Oscar [illegible]), magistrat et littérateur français, [illegible] à La Mothe-Saint-Héraye, le 1er [illegible], d'une ancienne famille noble de [illegible] ses études classiques à Lyon, [illegible] succès les cours de droit de [illegible] il s'inscrivit au barreau de cette [illegible] l'année suivante à celui de Paris, [illegible] attaché jusqu'à la révolution de [illegible] 4 mars 1848, il fut choisi pour substitut du procureur de la République près le tribunal de la Seine. Nommé substitut du procureur [illegible] près la Cour d'appel le 28 juin [illegible], le 4 novembre 1855, avocat général près la [illegible] impériale et premier avocat général [illegible] cite, parmi les causes où il a porté la parole, l'affaire du duel entre MM. Ch. [illegible] fils, le procès Deguerry contre la [illegible] de Picpus, celui des héritiers du [illegible] contre l'éditeur des *Mémoires* du duc de [illegible] (1858), etc. Il fut nommé conseiller [illegible] décret du 30 novembre 1867. Au début de la guerre, M. de Vallée fut envoyé dans les départements de l'ancienne Normandie [illegible] les préparatifs de la Défense nationale [illegible] dans la vie privée à la chute de [illegible] fit inscrire au barreau de Paris [illegible] élections générales de février 1876, [illegible] succès de poser sa candidature à [illegible] fut choisi au mois de novembre [illegible] candidat de la droite pour l'un des [illegible] de sénateurs inamovibles. Élu, [illegible] temps que MM. Baragnon et [illegible] fit partie du groupe bonapartiste [illegible] toute occasion la politique [illegible] cale à la Chambre haute. Il [illegible] cier de la Légion d'honneur le 11 [illegible]

M. O. de Vallée a publié [illegible] *maistre et ses contemporains*, [illegible] XVIIe siècle (2e édit., 1858, [illegible] *d'argent*, études historiques et [illegible] 1857] (1857, in-12, plusieurs éditions [illegible] ront l'occasion d'une *Lettre de l'empereur* [illegible] *d'Orléans et le chancelier d'Aguesseau* [illegible] bord publié dans *le Moniteur* [illegible] *et portraits* (1880, in-18); enfin des [illegible] des questions d'actualité.

VALLÈS (Jules-Louis-Joseph), [illegible] çais, né au Puy (Haute-Loire), le 11 juin [illegible]

;eur de l'université, suivit son
anne, à Nantes, et termina avec
s au lycée Bonaparte. Étant étu-
il fut arrêté et conduit à Mazas,
ı de conspiration républicaine.
levint le secrétaire de Gustave
ı donnant des leçons pour vivre.
lia un pamphlet anonyme: *l'Ar-*
.omme de lettres, devenu homme
uis dans une *Revue Européenne*
ıiques signées *Max*, et ayant pour
'resent. Il passa de là au *Figaro*,
:ourrier pittoresque de la Bourse,
ıeu, et se tournant vers l'admi-
comme employé à la Préfecture
ourna presque aussitôt au *Figaro*,
études sur le *Paris bizarre et mi-*
dans *le Progrès* de Lyon la cri-
A la suite d'une conférence qu'il
ent sur Balzac, il se vit interdire
donner sa démission d'employé

ne chroniqueur, à *l'Époque* qui se
Vallès envoya de Londres à cette
d'articles sur la vie anglaise. Il
'Événement, dont il inaugura la
lienne. Il ne fit que passer à la
le son premier article valut un
ınaçant, et fonda lui-même, en
l hebdomadaire, *la Rue*, qui fut
ı huit mois d'existence, par un
ixième chambre, pour un article
s vendus (janvier 1868). Il rentra
puis fut rédacteur ou fondateur
lles nouvelles, du *Courrier de*
ui valut aussi une condamnation
u *Peuple*, qui disparut devant un
de poursuites (février 1869). Il
els, dont l'un avec M. Poupart-
e bruit. Aux élections législatives
il se porta, comme candidat so-
huitième circonscription de la
t qu'un nombre insignifiant de
·oubles qui signalèrent l'annonce
s défaites, au mois d'août 1870,
onduit à Mazas.
lution du 4 septembre, nommé
on de la garde nationale, M. Val-
a tentative insurrectionnelle du
ıara de la mairie du 19ᵉ arrondis-
ıerça pendant vingt heures l'au-
, et, après avoir été révoqué de
' de bataillon, fut condamné à six
ıar le 3ᵉ conseil de guerre. Aux
vrier 1871, pour l'Assemblée na-
., à Paris, quelques milliers de
'euple avait été fondé pour sou-
ture. Cette feuille, rédigée par
collaborateurs du *Peuple*, provo-
.tions en armes des gardes natio-
laudit. Après l'insurrection du
ıt l'organe officieux du comité
le nationale, exalta « la victoire
ple », soutint que l'autonomie de
·ation d'avec la France étaient
possible de la question, et de-
ıns municipales à bref délai. Au
Vallès fut nommé membre de la
le 15ᵉ arrondissement, par 4403
: la création du Comité de salut
r de soutenir toutes les mesures
n de l'insurrection, il réussit à
et se fixa plus tard à Genève
ıe collaboration anonyme à plu-
Il fut condamné à mort par le
ırre, le 5 juillet 1872. Il reparut
onistie du 12 juillet 1880.

M. J. Vallès a publié en volumes: *les Réfractaires* (1866, in-18), *la Rue* (1867, in-18); et, sous le pseudonyme de *Jean La Rue*, un roman: *Jacques Vingtras* (1879, in-18).

VALLIER (Germain), sénateur français, est né à Lyon, le 17 janvier 1821. Républicain de la veille, il fut exilé au coup d'État du 2 décembre 1851 et se retira à Annecy où il fut le secrétaire d'Eugène Sue jusqu'à sa mort. De 1871 à 1873, il exerça les fonctions de 1ᵉʳ adjoint des maires de Lyon, MM. Hénon et Barodet. Il collabora à divers journaux démocratiques, principalement au *Lyon républicain*. Il fut élu, en 1875, conseiller général du Rhône, et devint le vice-président du Conseil. Candidat républicain dans l'élection sénatoriale partielle du 14 mars 1880, il fut nommé sénateur par 246 voix sur 323 votants et prit place sur les bancs de l'Union républicaine. On a, sous le nom de M. G. Vallier, l'ouvrage suivant: *Document pour servir à l'histoire de Grenoble en 1814 et 1815* (Grenoble, 1861, in-8, avec fac-simile).

VALON (Adrien-François-Gaëtan-Arthur DE), homme politique français, député, est né à Beauvais, le 15 octobre 1835. Nommé, en 1866, conseiller de préfecture à Cahors il occupa ce poste jusqu'en janvier 1871. Élu, le 8 février suivant, représentant du Lot, à l'Assemblée nationale, le quatrième sur six, par 38 993 voix sur plus de 71 000 votants, il fut du petit nombre des représentants qui votèrent contre la déchéance de l'Empire. Au mois de juin, il mit M. Jules Favre en cause, en portant à la tribune une déclaration de celui-ci, relative aux conditions de paix proposées par M. de Bismarck dans l'entrevue de Ferrières. Il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et du Comité qui organisa le pèlerinage à Chislehurst, lors de la majorité de l'ex-prince impérial le 16 mars 1874. Il vota avec la majorité de l'Assemblée, repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Élu député, le 20 février 1876, dans la 2ᵉ circonscription de Cahors, par 11 350 voix contre 4606 partagées entre ses deux concurrents, M. Valon soutint, après l'acte du 16 mai 1877, le ministère de Broglie, et fut réélu le 14 octobre suivant comme candidat officiel et bonapartiste, par 11 658 voix contre 5207 réunies par deux concurrents.

VALROGER (François-Lucien DE), jurisconsulte français, né à Avranches, en 1808, fit son droit à la Faculté de Caen, et se fit recevoir docteur en mars 1832. D'abord suppléant, puis titulaire du cours de Code civil à la même Faculté depuis 1837, il a obtenu au concours, en 1850, la chaire d'histoire du droit romain et du droit français à la Faculté de Paris. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 août 1851.

On cite de lui: *les Barbares et leurs lois* (1867, in-8), études sur les monuments du droit primitif en France, et *les Celtes, la Gaule celtique* (1879, in-8).

VAMBÉRY (Arminius), voyageur hongrois, né en 1832, à Duna-Szerdahely, dans l'une des plus grandes îles du Danube, était étudiant à Pesth, lorsque éclata la révolution de 1848. Il se jeta dans le mouvement national hongrois, et prit part au siège de Comorn, où il eut une jambe cassée: il en devait rester boiteux. Lors du triomphe de l'Autriche, il ne dut la vie, au milieu de la répression qui suivit, qu'à sa jeunesse et à sa blessure. Il émigra et passa en Turquie. Pendant plusieurs années, il se livra, à Constantinople, à l'étude des langues orientales, puis s'imagina d'a-

ler chercher dans l'Asie centrale le berceau de la nation magyare. Il fut le premier Européen qui parcourut au delà de la Perse les provinces turkomanes, où tout étranger était assassiné ou vendu comme esclave. Il échappa à tous les dangers, en se déguisant en derviche et en se mêlant à une troupe de pèlerins du pays. Après s'être préparé pendant près de deux ans à son rôle, à l'ambassade ottomane de Téhéran, il en partit en 1863, traversa le désert des Turkomans, visita Khiva, sur l'Oxus, puis la ville principale, Boukhara, où il fut reçu par l'émir, sans être reconnu, Samarkand, la ville sainte de Méchejd, etc., et revint par le sud du désert. Il ramena avec lui à Téhéran, à Constantinople et à Pesth, un de ses compagnons de pèlerinage, un vrai derviche, en lui faisant croire qu'il le conduisait à la Mecque.

M. Vambéry rapporta de cette exploration une foule de notions géographiques, philologiques, ethnographiques, etc., qu'il consigna dans un livre publié simultanément en Hongrie, en Allemagne et en Angleterre, sous le titre de *Relation de voyage dans l'Asie centrale, pendant les années 1862-1864, par un faux derviche*: une traduction française en a paru dans *le Tour du Monde*, en 1865, puis en volume (1865, gr. in-8, avec carte et gravures). L'intrépide et savant voyageur a été nommé, à son retour, professeur de langues orientales à l'université de Pesth.

On cite en outre de lui: *Mes courses et mes aventures en Perse* (Meine Wanderungen und Erlebnisse in Persien; Leipzig, 1867); *Études philologiques sur le Cagataï* (Cagataische Sprachstudien; Ibid., 1867); *Esquisses sur l'Asie centrale* (Skizzen aus Mittelasien, Ibid., 1868); *Voyage d'un faux derviche en Asie centrale* (1868, in-18), édition abrégée de l'ouvrage cité plus haut; *Puissance russe en Asie* (Russische Machtstellung in Asien, Leipzig, 1871); *Histoire de la Boukharie et de la Transoxanie* (Stuttgart, 1872, 2 vol., et Londres, 1873); *l'Asie centrale et la question de la frontière russo-anglaise* (Central Asien, etc. Leipzig, 1873); *l'Islamisme au XIXe siècle* (der Islam, etc., Ibid. 1875); *Tableaux de mœurs des pays d'Orient* (Sittenbilder aus dem Morgenlande, Berlin, 1876); *Dictionnaire étymologique des langues turco-tartares* (Etymologisches Woerterbuch, etc., Leipzig, 1878); *la Civilisation primitive des peuples turco-tartares* (die Primitive Cultur des turco-tart. V. Ibid. 1879), etc.

VAN. Chercher à la lettre qui suit cette particule les noms qui ne se trouveraient pas ici.

VAN BEMMEL (Eugène), littérateur belge, né à Gand le 16 avril 1824, fit ses études à l'Université libre de Bruxelles, prit part au concours ouvert en 1844 entre les Universités du royaume sur l'histoire de *la Langue et de la poésie provençales* et transforma sa thèse, qui fut très remarquée, sans être couronnée, en un livre (1846, in-18). Professeur de littérature française, puis d'histoire politique moderne, de littérature comparée et d'archéologie à l'université de Bruxelles, M. Van Bemmel a publié: *Voyage à travers champs* (1847, in-18), avec M. Gravrand, *l'Harmonie des passions humaines*, à propos du fronton de M. Simonis pour le théâtre de la Monnaie; *Éloge du baron de Stassart* (1855, in-8); *Histoire de Saint-Josse-ten-Noode* (1869, in-8); *Don Placide, Mémoires du dernier moine de l'abbaye de Villers* (1875, in-18), roman. Il a fondé et dirigé la *Revue trimestrielle* (1854-1869) à laquelle a succédé la *Revue de Belgique* (mensuelle), puis, avec divers collaborateurs, la *Patria Belgica* (3 vol. in-8) et *la Belgique illustrée* (1880), en cours de publication. — Il est mort à Bruxelles, le 19 août 1880.

VAN BENEDEN [illegible] belge, né à Malines, le 19 [illegible] recevoir docteur ès sciences et [illegible] cine en 1832, fut conservateur [illegible] toire naturelle de Louvain et [illegible] la zoologie à l'université [illegible]. L'année suivante, il passa [illegible] lique de Louvain. Correspondant [illegible] de Bruxelles en 1836 et membre [illegible] 1842, il a été élu correspondant [illegible] (Académie des sciences), [illegible] respondant de l'Académie de [illegible] bre 1873.

Les nombreux et importants travaux [illegible] Beneden, ont été insérés dans [illegible] les *Mémoires* de l'Académie [illegible] les *Annales des sciences naturelles* [illegible] citerons que ses publications [illegible] *nuel d'anatomie comparée* [illegible] *Mémoire sur les vers intestinaux* [illegible] 28 pl.); *Iconographie des helminthes* [illegible] *rasites de l'homme* (1860, [illegible]) *ches sur les bdellodes et les* [illegible] (1863, gr. in-4); *Recherches* [illegible] *et les trématodes marins* [illegible] col.); *Recherches sur la* [illegible] *gique* (1866, in-4, avec pl.); [illegible] les plus importants: [illegible] *vivants et fossiles* (1868-1881, [illegible]) avec atlas), en collaboration [illegible] *Commensaux et parasites* [illegible] (1875, in-8, 2e édit. 1878).

VANDAL (Jacques-Pierre-[illegible]) administrateur français, né [illegible] blentz (ancien département [illegible]) fut successivement commis [illegible] merce (octobre 1832), [illegible] ministre des finances [illegible] finances (juillet 1847), chef [illegible] sous-directeur au ministère [illegible] bre 1850) et directeur général [illegible] directes (7 avril 1852). [illegible] avait été chargé, comme [illegible] intérim, de l'organisation [illegible] d'État. Le 27 mai 1861, M. Vandal [illegible] direction générale des postes [illegible] suivant, nommé conseiller d'État. [illegible] verses fonctions, il fut chargé [illegible] missions à l'étranger [illegible] questions relatives à son service [illegible] voyé trois fois en Allemagne, [illegible] questions du sucre de betterave [illegible] (1847) et des assurances [illegible] en Italie, pour installer le service [illegible] postes de la Méditerranée [illegible] les régimes du cadastre et [illegible] l'impôt foncier, enfin dans [illegible] y étudier des questions de [illegible] et d'administration postale [illegible].

Sous la direction de M. Vandal, [illegible] postes en France [illegible] ment que réclament [illegible] merce et les besoins [illegible]. On remarqua surtout, [illegible] verselle de 1867, [illegible] service complet [illegible] fois mêlé par ses fonctions [illegible] chargé de défendre [illegible] commissaire du gouvernement [illegible] avait prises, [illegible] qui fit le plus de bruit [illegible] dans tous les bureaux [illegible] d'une lettre du comte de [illegible] de Saint-Priest sur la [illegible] elle donna lieu à des [illegible] la presse et à une [illegible]

[illegible] (?? février 1867). M. Vandal fut élu membre [illegible] conseil général du Bas-Rhin, en 1868. La [illegible] du 4 septembre 1870, mit fin à sa [illegible] administrative. Décoré de la Légion [illegible] en décembre 1847, il a été promu [illegible] le 15 janvier 1853 et commandeur le [illegible] 1863.

[illegible]DERSTRAETEN (Edmond), musicographe [illegible], né à Audenarde (Belgique) le 3 décem[illegible] 18[illegible], fit ses études à Gand, fut secrétaire [illegible] de Fétis, contribua au classement de [illegible] bibliothèque royale et des archives du royaume [illegible] la direction de M. Gachard et fut chargé de [illegible] à Weimar en 1871 et en Italie en 1875. [illegible] deux publications historiques: *Recher[illegible] sur les communautés religieuses et les insti[illegible] de bienfaisance d'Audenarde* (Audenarde, [illegible], 2 vol. in-8), et *Tableau des Assemblées* [illegible] *depuis le XVe siècle* (in-4, inachevé). [illegible] Van der Straeten s'est surtout occupé de l'his[illegible] de la musique et des musiciens; il a donné [illegible]: *la Musique aux Pays-Bas* [illegible], 1867-1878, tomes I-IV, in-8); *le* [illegible] *liégeois* (1876, tome I); *les Ménestrels* [illegible] (1878, in-8); *Voltaire musicien* [illegible] 1878, in-8); *la Mélodie populaire dans* [illegible] *Tell* (Ibid., 1879, in-8); *Lohengrin*, [illegible] et philosophie (Ibid., 1879), [illegible] Le rapport de M. Van der Straeten sur [illegible] en Italie a été imprimé dans le *Moni[illegible]* et tiré à part sous ce titre: *les Musi[illegible] en Italie* (Bruxelles, 1875, in-18).

[illegible] EVEN (Gérard-Édouard), érudit belge, [illegible] le 6 décembre 1821, fut encouragé [illegible] dans ses études par l'illustre [illegible], devint en 18[illegible] conservateur [illegible] de la bibliothèque de l'Université de [illegible] 14 janvier 18[illegible], aux archives [illegible] dont il est devenu directeur. [illegible] publications sont: *les Artistes* [illegible] *de Louvain* (18[illegible], in-18); [illegible] *description historique*, etc., (1860, [illegible] pl.); *Inventaire des registres des trois* [illegible] *chambres échevinales de Louvain* (18[illegible]); *l'Ancienne école de peinture de Louvain* [illegible], pl.); *Inventaire chronologique et* [illegible] *des chartes et autres documents de la* [illegible] *Louvain* (1873, in-8). M. Van Even a [illegible] écrit divers livres et opuscules en [illegible], traduit de la même langue les *Annales* [illegible] de Deraens (1855-1857, 2 vol. in-18) [illegible] une *Chronique du XVIe siècle* relative à [illegible] (2 vol. in-4).

VANHOVE (Victor-Guillaume), sculpteur et [illegible] belge, né à Renaix, en 1826, étudia d'a[illegible] la sculpture et envoya aux expositions des [illegible] de France quelques œuvres qui furent [illegible]: *Enfant jouant avec un chat* (1853); [illegible] *après la bastonnade*, groupe, à [illegible] *Exposition universelle* de 1855; *Mlle Amélie* [illegible], buste (1857). A cette époque il sembla [illegible] la sculpture pour se vouer à la pein[illegible] et réussit dans ce genre et exposa en 1863, *les* [illegible] *allant à la messe, environs de Dor*[illegible] [illegible] depuis: *le Dimanche d'une* [illegible] *protestante* et un *Portrait* (1865); *Filles* [illegible] *des côtes de Flandre*, *le Chemin de* [illegible] (1866); *la Mère malade* (1866); *Femme de* [illegible] *après le bain* (1868); *le Dimanche matin*, [illegible] *de femme* (1869); *les Images*, intérieur [illegible] (1870), etc. M. Vanhove a obtenu une [illegible] en 1865 pour la sculpture, et une [illegible] en 1863 pour la peinture.

latif (22 février 1867). M. Vandal fut élu membre du Conseil général du Bas-Rhin, en 1868. La révolution du 4 septembre 1870, mit fin à sa carrière administrative. Décoré de la Légion d'honneur, en décembre 1847, il a été promu officier le 15 janvier 1853 et commandeur le 18 juin 1863.

VAN DER STRAETEN (Edmond), musicographe belge, né à Audenarde (Belgique) le 3 décembre 1826, fit ses études à Gand, fut secrétaire particulier de Fétis, contribua au classement de la Bibliothèque royale et des archives du royaume sous la direction de M. Gachard et fut chargé de missions à Weimar en 1871 et en Italie en 1875.

Outre deux publications historiques : *Recherches sur les communautés religieuses et les institutions de bienfaisance d'Audenarde* (Audenarde, 1858-1860, 2 vol. in-8), et *Tableau des Assemblées nationales depuis le* XV*e siècle* (in-4 inachevé), M. Van der Straeten s'est surtout occupé de l'histoire de la musique et des musiciens; il a donné successivement : *la Musique aux Pays-Bas* (Bruxelles, 1867-1878, tomes I-IV, in 8); *le Théâtre villageois* (1874, tome I); *les Ménestrels néerlandais* (1878, in-8); *Voltaire musicien* (Paris, 1878, in-8); *la Mélodie populaire dans Guillaume Tell* (ibid., 1879, in-8); *Lohengrin, instrumentation et philosophie* (ibid., 1879, in-16), etc. Le rapport de M. Van der Straeten sur sa mission en Italie a été imprimé dans *le Moniteur* belge et tiré à part sous ce titre : *les Musiciens belges en Italie* (Bruxelles, 1875, in-18).

VAN EVEN (Gérard-Édouard), érudit belge, né à Louvain le 6 décembre 1821, fut encouragé de bonne heure dans ses études par l'illustre Joachim Lelewel, devint en 1845 conservateur adjoint de la bibliothèque de l'Université de Louvain et passa, le 14 janvier 1853, aux archives de la même ville dont il est devenu directeur.

Ses principales publications sont : *les Artistes de l'Hôtel de ville de Louvain* (1852, in-18); *Marie de Brabant* (1853, in-8); *Louvain monumental en description historique*, etc., (1860, in-4, 112 pl.); *Inventaire des registres des trois ci-devant chambres échevinales de Louvain* (1863, in 8); *l'Ancienne école de peinture de Louvain* (1870, in-8, pl.); *Inventaire chronologique et analytique des chartes et autres documents de la ville de Louvain* (1873, in 8). M. Van Even a également écrit divers livres et opuscules en flamand, traduit de la même langue les *Annales de Louvain* de Devaens (1856-1857, 2 vol. in-18) et édité une *Chronique* du XVI*e* siècle relative à la même ville (2 vol. in-4).

VANHOVE (Victor-Guillaume), sculpteur et peintre belge, né à Renaix, en 1826, étudia d'abord la sculpture et envoya aux expositions des Beaux-Arts de France quelques œuvres qui furent remarquées : *Enfant jouant avec un chat* (1853); *Esclave nègre après la bastonnade*, groupe, à l'Exposition universelle de 1855; *Mlle Amélie Gallait*, buste (1857). A cette époque il sembla abandonner la sculpture pour se vouer à la peinture, réussit dans ce genre et exposa en 1863, *les Orphelines allant à la messe, environs de Dordrecht*. Il a donné depuis : *le Dimanche d'une jeune fille protestante* et un *Portrait* (1864); *Filles de pêcheurs des côtes de Flandre*, *le Chemin de l'école* (1865); *la Mère malade* (1866); *Femme de marin*, *Après le bain* (1868); *le Dimanche matin*, *Portrait de femme* (1869); *les Images*, intérieur hollandais (1870), etc. M. Vanhove a obtenu une 3*e* médaille en 1855 pour la sculpture, et une 3*e* médaille en 1863 pour la peinture.

VAN MOER (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, en 1819, a traité surtout le paysage et les intérieurs. Il s'est fixé dans sa ville natale, et a exposé à Paris, à la suite de voyages en Italie et en France : *Intérieur de cour à Bruxelles*, *Un Corridor à Bruxelles*, *Un Atelier à Bruxelles* (1853); les deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Cour d'un cocher*, *l'Église Sainte-Gudule*, *le Canal Saint-Jean-Saint-Paul*, à Venise, *la Porte du Palais ducal* et *Saint-Marc*. Citons encore *la Cour du Palais ducal*, à Venise, et *la Chapelle Saint-Jean à Saint-Marc* de Venise (1861); *Intérieur d'une église de Portugal* (1865), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1867 avec les tableaux suivants : *l'Ile Saint-George*, à Venise, *Fort de Belem*, en Portugal, acquis par le roi des Belges, *l'Église Saint-Marc* à Venise, et à celle de 1878, avec : *le Grand chœur de l'Église Saint-Marc à Venise*, *les Arcades romaines sur la place du Temple à Spalato* et *le Vieux Bruxelles*, etc. M. Van Moer a obtenu une 3*e* médaille en 1853, une 2*e* en 1855 et un rappel en 1861.

VAN MUYDEN (Jacques-Alfred), peintre suisse, né à Lausanne, en 1818, étudia sous différents maîtres, et notamment à Munich, sous Kaulbach. Il se fixa depuis à Rome, après un court séjour en France et, de retour à Genève, y prépara la publication d'un *Traité de peinture*. Il a envoyé à nos Salons : *Joseph se faisant reconnaître par ses frères* (1846); *Chiaruccia, Gardeuse de moutons des Abruzzes* (1850); *Paysans romains à la moisson* (1853); *Réfectoire de capucins à Albano*, *Une Mère et son Enfant*, à l'Exposition universelle de 1855; *École de petits enfants à Albano*, *la Visite du Curé*, *Une Puce* (1859), *Cache-cache*, *Moine en prière*, *Capucins dans leur intérieur*, *les Délices de la maternité* (1861). Il a obtenu une 2*e* médaille en 1855 et un rappel en 1861.

VAN PRAET (Jules), historien et diplomate belge, né à Bruges, le 2 juillet 1806, neveu du célèbre bibliographe Joseph Van Praet, termina ses études classiques à l'Athénée de Bruxelles, fit son droit à l'université de Gand, et s'attacha avec ardeur aux sciences historiques, tout en suivant la carrière politique. Au commencement de 1831, il accompagna à Londres, en qualité de secrétaire de légation, le comte d'Arschot, et prit part aux négociations qui placèrent Léopold sur le trône. D'abord secrétaire du cabinet du prince, il fut ministre de la Maison du roi en 1840 et chargé de plusieurs missions délicates. Il conserva ses fonctions sous le règne de Léopold II. Possesseur d'un des plus riches cabinets de tableaux de la Belgique, il a été nommé membre de l'Académie royale en 1846. Grand-croix de l'ordre de Léopold et de divers ordres étrangers, il a été fait grand officier de la Légion d'honneur.

On peut citer de M. Van Praet : *Histoire de Flandre depuis le comte Gui de Dampierre jusqu'aux ducs de Bourgogne* (1280-1383) (Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8); un excellent travail intitulé : *De l'Origine des communes flamandes et de l'époque de leur établissement* (Gand, 1829, in-8) : *Essais sur l'histoire politique des derniers siècles* (Bruxelles, 1867, in-8; 2*e* édit., 1874) : cet ouvrage soigneusement écrit, mais auquel on reproche trop de discrétion dans les jugements, a obtenu, en 1804, le prix quinquennal d'histoire nationale.

VAN TIEGHEM (Philippe-Edouard-Léon), botaniste français, membre de l'Institut, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1839, fut élève de l'École normale de 1858 à 1861, reçu agrégé dans cette

dernière année et docteur ès sciences en 1865. Maître de conférences à l'École normale, il a été nommé professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle le 12 mai 1879. Au mois de décembre 1876, il a été présenté comme candidat à l'Académie des sciences, et malgré les titres éminents de son concurrent, M. Baillon, il fut élu membre, après une lutte très vive, le 8 janvier 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1878.

M. Van Tieghem a publié jusqu'à présent : *Recherches sur la structure du pistil et sur l'anatomie comparée de la fleur* (1871, 2 vol. in-4, 16 pl.); *Recherches sur la symétrie de structure des plantes vasculaires* (1872, in-8, 1er fasc). Il a traduit de l'allemand, *Traité de Botanique*, de M. Sachs (1873-1874, in-8).

VAPEREAU (Louis-Gustave), littérateur et administrateur français, né à Orléans, le 4 avril 1819, commença ses études au petit séminaire d'Orléans, les acheva au collège, remporta, en 1838, le prix d'honneur de philosophie au concours extraordinaire établi par M. de Salvandy entre les divers collèges de France, et fut admis à l'École normale, la même année. A sa sortie de l'École, il resta une année à Paris, et fut, en 1842, secrétaire particulier de V. Cousin, qu'il aida dans ses travaux sur les *Pensées de Pascal*. Reçu agrégé de philosophie en 1843, il professa de 1842 à 1852 et, accessoirement, les cours de langue allemande pendant cinq ans. Mis en disponibilité, en 1852, il revint à Paris, où, tout en donnant des leçons, il acheva son droit, se fit recevoir avocat, et inscrire au barreau en 1854, puis se consacra tout entier aux travaux littéraires. Nommé préfet du Cantal le 14 septembre 1870, il s'employa activement à faire concourir ce pays éloigné du théâtre de la guerre à l'œuvre de la défense nationale et réussit à faire face, au moyen d'un emprunt départemental, aux dépenses de la mobilisation, sans troubler aucun service ni recourir à l'impôt. Il passa, le 26 mars 1871, à la préfecture de Tarn-et-Garonne qu'il occupa dans des circonstances difficiles, jusqu'aux dernières crises de la présidence de M. Thiers (31 mars 1873). Rentré dans l'Université, comme inspecteur général de l'Instruction publique (enseignement primaire) depuis le 23 janvier 1877, il a été décoré de la Légion d'honneur le 7 février 1878.

On doit particulièrement à M. G. Vapereau la rédaction, plusieurs fois remaniée, du *Dictionnaire universel des Contemporains* (gr. in-8 à deux colonnes, 1re édition, 1858; *Supplément*, 1859; nouvelle édition, refondue et considérablement augmentée, 1861, *Supplément*, 1863; 3e et 4e éditions, 1865 et 1870; *Supplément* à la 4e édit. par M. L. Garnier, 1873; 5e édit., 1880). Il a aussi dirigé et, en grande partie, rédigé le *Dictionnaire universel des Littératures* (1876, gr. in-8, à 2 col.), encyclopédie spéciale d'histoire, de théorie et de bibliographie littéraires. Il a donné, pendant onze ans, sous le titre de *l'Année littéraire et dramatique* (1859-1869, tom. I-XI, in-18), une revue annuelle des principales productions de la littérature française. Il a fourni, en outre, à *la Liberté de penser* des études sur la *Colonie de Mettray*, le *Divorce*, la *Réforme pénitentiaire* (1847-49); au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, quelques articles sur des questions touchant à la fois au droit et à la philosophie; à *l'Encyclopédie générale* l'article *Allemagne*, *Littérature et Théâtre*; à *l'Encyclopédie pédagogique* l'histoire de la *Littérature française*. Il a collaboré à la *Revue de l'instruction publique*, à la *Revue française*, à *l'Illustration*, etc.

VARAMBON (François-Laurent-Léon), député français, né à Lyon, le 7 juillet 18[illegible], se fit inscrire au barreau de sa ville natale et combattit l'Empire au Conseil général du Rhône, dont il fit partie depuis 1864. Nommé procureur général à la Cour d'appel de Besançon, le 19 septembre 1870, il garda ces fonctions jusqu'au 24 mai 1873, puis reprit sa place au barreau de Lyon. Candidat républicain, dans la 3e circonscription de cette ville, aux élections du 20 février 1876, il fut élu député par 14 086 voix, contre 4068 obtenues par le candidat constitutionnel et se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine. Après l'acte du 16 mai 1877, il fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 15 482 voix, contre 6022 obtenues par le candidat officiel. Il a fait partie, dans les deux législatures, de plusieurs commissions importantes.

VARIN (Pierre-Amédée), graveur français, né à Châlons-sur-Marne le 21 septembre 1818, fils d'un professeur de dessin d'Epernay, fut l'élève de M. Monvoisin, puis s'adonna à la gravure et reproduisit un grand nombre de tableaux et de dessins d'après Hipp. Bellangé, Karl Girardet, Lenfant de Metz, Compte-Calix, A. de Neuville, E. Leroux, etc.

M. Am. Varin a publié *l'Architecture pittoresque en Suisse* (1862, in-4); *Costumes nationaux de la Suisse* (in-4); il avait précédemment rédigé le texte et fourni les dessins de deux publications conçues dans le goût des dernières œuvres de Grandville : *les Papillons*, métamorphoses des peuples de l'air (1852, in-8), et *[illegible]* (même année, in-8). Il a obtenu, comme graveur, une médaille de 3e classe en 1852 avec rappels en 1857, 1859, 1861 et 1863.

VARIN (Pierre-Adolphe), graveur français, frère du précédent, né à Châlons-sur-Marne le 24 mai 1821, vint à Paris en 1834, entra dans l'atelier de gravure de Rouargue frères, puis à l'Ecole des beaux-arts et reçut en outre les conseils du peintre Monvoisin. Il a gravé depuis 184[illegible] de nombreuses planches d'après divers maîtres et composé un certain nombre de sujets qu'il a ensuite reproduits au burin. Nous rappellerons : *les Amants surpris* (1853); *Ch.-N. Varin*, graveur du XVIIIe siècle, aïeul de l'auteur ([illegible]); *Châsse d'orfèvrerie* (1866); *Statues antiques* [illegible]; *Armures* (1872); *Guerrier du XVe siècle*, [illegible] *de l'hôtel Lauzun*, eau-forte et dessin ([illegible]); *Robert de Lamennais*, fondateur des Frères de Ploërmel, *Claude Valdec de Lessart*, [illegible] (1875); *Buenos-Ayres* et *Caracas*, d'après les statues de M. Mathurin Moreau (1876); *M. Edmond de Goncourt*, *M. Vignères*, marchand d'estampes (1875); *les Quatre saisons* d'après les statues allégoriques de M. Math. Moreau (1878); *de Longueil*, par Eisen, *Choffard* (1879); *M. S.* [illegible]; [illegible] *trait de femme* (1880), etc. M. Ad. Varin a [illegible]ment collaboré comme graveur à une foule de revues et de publications illustrées. Il a obtenu une médaille de 3e classe en 1861.

Un frère des précédents, M. Eugène-Napoléon VARIN, né à Epernay le 15 février 1831, fut élève de ses deux frères et de l'Ecole des beaux-arts. Il a gravé également un grand nombre de planches d'après Rembrandt, V. Baltard, MM. Ed. Hamman, Bouguereau, Ch. Muller, Anker, Michetti, [illegible] Brion, etc. M. Eugène Varin s'est essayé dans la peinture sur faïence; il a exposé en 187[illegible] la [illegible] d'après Carpeaux. Il a obtenu, pour la gravure, une médaille en 1865, et une 2e médaille en 1879.

VARNBÜLER (Frédéric-Gottlob-Charles, baron DE), homme d'État allemand, ministre de Wurtemberg, né le 13 mai 1809, fut élevé au gymnase de Stuttgart, et étudia aux universités de Tubingue et de Berlin. Après avoir été attaché plusieurs années au ministère de l'intérieur, il quitta le service public en 1839 et se rendit à Rome où il resta sept ans. Membre de la seconde Chambre du Wurtemberg, comme appartenant à l'ordre équestre, il y acquit de l'autorité dans les discussions économiques et se montra partisan de la liberté commerciale. En 1848, il défendit les privilèges de l'aristocratie. La carrière politique du baron de Varnbüler s'agrandit tout d'un coup à la mort du roi Guillaume. Le roi Charles, le nomma, dès le 24 septembre 1864, ministre des affaires étrangères et des affaires de sa maison, et mit en outre entre ses mains la direction de tous les grands établissements de commerce, ainsi que les chemins de fer. L'influence du nouveau ministre fut bientôt décisive, et il eut dans la seconde Chambre une majorité assurée.

Au milieu du conflit austro-prussien qui divisa l'Allemagne, en 1866, il fut l'adversaire de la politique prussienne et la combattit par les armes. Mais les troupes wurtembergeoises furent battues par l'armée du Mein que commandait le général Manteuffel, et les forces de l'Autriche ayant été écrasées presque aussitôt en Bohême, le baron de Warnbüler fut réduit à demander une suspension d'armes, en attendant la conclusion du traité de paix de Prague. Le Wurtemberg dut payer sa part des frais de la guerre et accepter une alliance défensive en vertu de laquelle il remettait, en cas de guerre, le commandement de ses troupes au roi de Prusse. En échange, l'intégrité de son territoire lui fut garantie. Depuis cette époque, le royaume fut un des pays allemands qui préoccupèrent le plus l'opinion publique par des projets secrets de rapprochement avec la Prusse et les tentatives de fusion entre l'Allemagne du sud et la Confédération de l'Allemagne du nord. Au milieu de ces mouvements, plus ou moins contraires à ses anciennes vues politiques, le baron de Varnbüler resta à la tête du pouvoir jusqu'au 31 août 1870. Élu au Reichsrath, deux ans après, il appartint au parti de l'Empire, ne prit aucune part aux discussions politiques, mais soutint les idées protectionnistes dans les questions économiques. Aussi fut-il nommé par le prince de Bismarck, président de la commission pour la réforme des tarifs de douanes.

VARNEY (Pierre-Joseph-Alphonse), musicien français, né à Paris, le 1er décembre 1811, entra au Conservatoire en 1832, passa en Belgique en 1835, fut chef d'orchestre à Gand et dans quelques autres villes, puis vint prendre les mêmes fonctions au Théâtre-Historique, créé à Paris pour M. Alex. Dumas. Il composa alors, pour *le Chevalier de Maison-Rouge*, le fameux *Chant des Girondins*, devenu si populaire en 1848; il retourna en Belgique, puis, après avoir été chef d'orchestre à Rouen, il devint, en 1857, chef d'orchestre du théâtre des Bouffes-Parisiens, dont il fut directeur en 1862.—Il est mort en février 1879.

M. Varney a écrit : *Atala*, oratorio-cantate (1848); *le Moulin joli*, opéra-comique en un acte (1849); *la Ferme de Kilmoor*, en deux actes (Théâtre-Lyrique, 1852); *l'Opéra au camp*, en un acte (Opéra-Comique, 1854); plusieurs opérettes aux Bouffes-Parisiens, etc.

VARROY (Henry-Auguste), ingénieur français, sénateur et ministre, né à Vittel (Vosges), le 25 mars 1826, sortit le premier de l'École polytechnique en 1846, le premier de l'École des ponts et chaussées en 1849 et fut attaché, comme ingénieur ordinaire, aux travaux de navigation du Rhin, de 1849 à 1860. Chargé de la construction du chemin de fer de Lunéville à Saint-Dié, de 1860 à 1863, puis du contrôle de l'exploitation des chemins de fer de l'Est, à la résidence de Nancy, il contribua à la création d'un réseau important de chemins de fer d'intérêt local et fut nommé ingénieur en chef des ponts et chaussées le 14 mars 1870. Le 8 février 1871, il fut élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée nationale, le premier sur sept, par 64 357 voix, fit partie du groupe de la gauche républicaine, vota avec la minorité de l'Assemblée, repoussa les préliminaires de paix et adopta l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles.

Élu sénateur de Meurthe-et-Moselle, le 30 janvier 1876, le premier sur deux, par 389 voix sur 666 votants et réélu, le 5 janvier 1879, également le premier, par 546 voix sur 667 votants, M. Varroy se montra l'un des membres les plus actifs de la Chambre haute. Rapporteur de la commission du budget à plusieurs reprises, il fut membre ou rapporteur de diverses commissions spéciales de travaux publics et de projets de loi sur les chemins de fer, présentés par M. de Freycinet. Aussi fut-il appelé au ministère des travaux publics, le 27 décembre 1879, lorsque M. de Freycinet prit la présidence du conseil. Membre et président du Conseil général, il a été décoré de la Légion d'honneur. On cite de M. Varroy : *Chemin de fer d'intérêt local, Avricourt-Blamont-Cirey* (1875, petit in-folio).

VASCHALDE (Joseph), député français, né à Joyeuse (Ardèche), le 12 octobre 1840, n'avait point de passé politique lorsqu'il se présenta à une élection législative partielle, le 21 juillet 1878, dans la 2e circonscription de Largentière, à la suite de l'invalidation de M. Lauriol. Il fut élu par 6834 voix sur 11 730 votants, et se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine. Il représente le conseil de Joyeuse au Conseil général de l'Ardèche.

VASCHALDE (André-Henry), littérateur français, né à Largentière en 1833, administrateur du principal établissement thermal de Vals (Ardèche), s'est fait connaître par un grand nombre de publications relatives à l'histoire du Vivarais, qui lui ont valu le titre de membre de plusieurs sociétés savantes des départements.

Nous citerons : *les Ballons depuis leur invention jusqu'au siège de Paris* (1872, in-8); *les Mercuriales du Vivarais* (1874, in-8); *Vals* (1874, in-8); *Recherches sur les pierres mystérieuses du Vivarais et du Dauphiné* (1874, in-8); *Curiosités de l'histoire du Vivarais* (1873); *Anthologie patoise du Vivarais* (même année, in-8); *Histoire des poëtes du Vivarais* (1877, in-8); *Établissement de l'imprimerie du Vivarais* (1877, in-8), etc. Il prépare la publication d'une *Bibliographie ardéchoise*.

VASCONCELLOS (Antonio-Augusto TEIXEIRA DE), littérateur portugais, né à Porto, le 1er novembre 1816, se maria dès 1832, entra comme officier au régiment des milices de Penafiel, en 1834, puis termina son droit, fut reçu docteur à Coïmbre, en 1844, et acquit, l'année suivante, *l'Illustraçao*, qu'il dirigea jusqu'en 1846. Il devint alors, au milieu des troubles civils, officier d'ordonnance de Sa da Bandeira, puis préfet de Villa-Real, secrétaire de la Junta, et rédacteur de *la Revoluçao de setembro*. En 1853, il fonda *l'Arauto*, puis parcourut l'Europe, et fit, en 1855, partie du congrès de statistique à Paris. Grand

officier de Charles III d'Espagne et décoré de divers ordres, il a été nommé membre de l'Institut de Coïmbre (1839), de l'Académie royale des sciences de Lisbonne (1860), etc. — Nommé ambassadeur du Portugal en Suède, il est mort subitement lors de son passage à Paris, le 29 juillet 1878.

M. T. de Vasconcellos a fondé à Paris, en 1858, la Société Ibérique, qui avait pour but de publier divers ouvrages relatifs au Portugal, à l'Espagne et au Brésil. Il a donné le premier volume d'une collection qui devait en avoir vingt-cinq : *le Portugal et la maison de Bragance* (1859, gr. in-8), et pour la même série : *Sampaio* (1859, gr. in-8 et in-32) ; *a Fundaçao da monarchia portuguesa* (Lisbonne, 1860, in-32), etc. On cite en outre : *Carta philosophica do estudo da historia portuguesa* (1840) ; *o Juramento dos deputados realistas* (1843) ; *Roberto Valença*, roman (1846) ; *Carta do trafico dos Escravos na provincia d'Angola, etc.* (1853), etc.

VASSEUR (Félix-Augustin-Joseph-Léon), compositeur français, né à Bapaume (Nord), le 28 mai 1844, commença ses études musicales sous la direction de son père qui était organiste et obtint, en 1856, de l'évêque d'Arras une bourse à l'école de Niedermeyer, à Paris. Organiste de Saint-Symphorien, à Versailles, en 1863, il devint, en 1870, organiste de la cathédrale de cette ville.

Bien qu'il ait écrit un *Office divin* pour orgue et une *Méthode d'orgue-harmonium*, M. Vasseur s'est surtout fait connaître par des partitions d'opérettes dont quelques-unes ont obtenu un succès prolongé : *la Timbale d'argent* (3 actes, 1872, Bouffes), qui dut au talent de Mme Judic plus de deux cents représentations consécutives ; *la Petite Reine* (3 actes, 1873) et *le Grelot* (1 acte) au même théâtre ; *le Roi d'Yvetot* (3 actes, 1873), joué d'abord à Bruxelles, puis au théâtre Taitbout ; *la Famille Trouillat* (3 actes, Renaissance, 1874) ; *les Parisiennes* (5 actes, Bouffes-Parisiens, 1874), qui n'eurent que quelques représentations ; *la Blanchisseuse de Berg-op-Zoom* (3 actes, Folies-Dramatiques (1875) ; *la Cruche cassée* (3 actes, théâtre Taitbout, 1877), qui fut très applaudie ; *la Sorrentine* (3 actes, Bouffes-Parisiens, 1877) ; *le Droit du Seigneur* (3 actes, Fantaisies-Parisiennes, 1878), qui obtint une vogue comparable à celle de *la Timbale d'argent*, etc.

VAST-VIMEUX (Charles-Antoine-Honoré-Alfred, baron), homme politique français, ancien député, sénateur, est né à Lunéville le 8 juillet 1826. Il servit d'abord dans la cavalerie, devint capitaine au 12e chasseurs et officier d'ordonnance du prince Napoléon. Membre du Conseil général du département de la Charente-Inférieure pour le canton d'Aigrefeuille, il devint député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la première circonscription de la Charente-Inférieure, le 17 novembre 1859 à la mort de son père. Réélu au même titre en 1863, il obtint 16931 voix sur 21957 votants. En mai 1869, il fut renvoyé à la Chambre, comme candidat officiel, par 16261 voix, sur 24300 votants, contre 7176 voix données au candidat libéral, M. Ernest Breslay.

Au début de la guerre M. Vast-Vimeux prit le commandement du 8e régiment de mobiles, fit la campagne de la Loire et se distingua aux combats d'Orléans et de Sugny. Élu représentant de la Charente-Inférieure à l'Assemblée nationale, le cinquième sur dix, par 46737 voix, il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et s'associa aux manifestations du parti bonapartiste. Il vota avec la majorité monarchiste de l'Assemblée et repoussa l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876 il fut élu dans la Charente-Inférieure le premier sur trois, par 357 voix, sur 577 électeurs, continua de faire partie du groupe bonapartiste et vota la dissolution de la Chambre des députés, le 23 juin 1877. M. Vast-Vimeux a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 18[illegible] et promu officier, le 9 janvier 18[illegible].

VATKE (Jean-Charles-Guillaume), théologien protestant allemand, né le 14 mars 1806, à Behndorf, près Magdebourg (Prusse), fit ses études aux collèges de Helmstædt et de Halle et aux universités de Halle, de Berlin et de Gœttingue, et devint en 1830 agrégé, et en 18[illegible] professeur de théologie à l'université de Berlin.

On cite de lui deux ouvrages importants : *la Religion de l'Ancien Testament* (die Religion des Alten Testaments ; Berlin, 1835, tome Ier) ; *la Liberté humaine considérée dans ses rapports avec le péché et avec la grâce divine* (die menschliche Freiheit in ihrem Verhaeltniss zur Sünde und zur gœttlichen Gnade ; Berlin, 1841).

VAUBLANC (Vincent-Victor-Henri, vicomte), historien français, chambellan du roi de Bavière, né à Montpellier (Hérault), le 15 juin 18[illegible], fils du chevalier de Vaublanc, inspecteur en chef aux revues, sous l'Empire, mort dans la retraite de Russie. Il vint, de 1816 à 18[illegible], achever ses études au collège Louis-le-Grand. Grâce au crédit de son oncle, le comte de Vaublanc, ancien ministre, il fut compris, en 1824, dans la nomination des six premiers auditeurs au Conseil d'État, lorsque ce titre fut rétabli. En 18[illegible], il renonça à la carrière administrative, par fidélité à la branche aînée des Bourbons, et se livra à des études approfondies sur l'histoire de la monarchie et de la société française, au moyen âge. En 18[illegible] il accepta de passer une année en Allemagne auprès du prince royal de Bavière, puis resta attaché à sa personne, comme chambellan et grand maître de la maison de la reine. Il a épousé en 18[illegible], Mlle Jeanne de Raismes. Il a été nommé grand-croix de divers ordres étrangers. — Il est mort à Munich, le 16 août 1874.

M. de Vaublanc a publié : *la France au temps des Croisades*, ou recherches sur les mœurs et coutumes des Français aux XIIe et XIIIe siècles (1844-1847, 4 vol. in-8), ouvrage important accompagné de planches dessinées par l'auteur sur les manuscrits du temps ; *Un Coup d'œil sur Paris*, ou observations sur des objets d'art et de goût (1861, in-8).

VAUCHELET (Auguste-Théophile), peintre français, né à Passy-lès-Paris, le [illegible] mars 18[illegible], entra, vers la fin de 1822, à l'École des beaux-arts et fut en même temps élève de Abel de Pujol et Hersent. Il remporta le second prix de peinture en 1827, et l'un des deux grands prix de Rome au concours de 1829, sur ce sujet : *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. [illegible] de la pension de l'Académie par suite de l'ordre interverti des concours, il débuta par un Portrait au Salon de l'année suivante. Il a exposé depuis : *la Première naissance* (1831) ; *la Pauvre jeune fille* (1833) ; *l'Assomption* (1831) ; *la Mort de la Vierge* (1837) ; *la Mort des saints Donatien et Rogatien*, commandé par le ministère de l'intérieur (1839) ; *la Charité chrétienne* (18[illegible]) ; de nombreux *Portraits* (1831-1849). *La Mort de la Vierge* a reparu à l'Exposition universelle de 18[illegible], avec le portrait de *Louis Visconti*. [illegible] le Portrait de *Visconti*, architecte (18[illegible]), [illegible] par le ministre d'État ; *l'Homme soutenu par la Religion dans le chemin de la vie* (18[illegible]).

En dehors des tableaux de genre et des sujets religieux, M. Th. Vauchelet a exécuté, au musée de Versailles, la *Capitulation de Magdebourg* et le *Combat d'Ocaña*, dans les campagnes de l'Empire, et, pour la galerie des maréchaux ou lieutenants généraux français, les portraits en pied du *prince Poniatowski*, de *Jacques Choiseul*, de *Joseph Lecourbe*, et divers autres, les peintures décoratives de la grande salle du Palais du Sénat : au milieu, la *France modératrice*, à droite, la *Puissance favorisant le bien*, à gauche la *Prudence empêchant le mal*, etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1831, une 1ʳᵉ en 1846, un rappel et la décoration le 2 juillet 1861. — M. Vauchelet est mort à Paris, le 22 avril 1873.

VAUCORBEIL (Auguste-Emmanuel), musicien et administrateur français, né à Rouen en décembre 1821 est fils du comédien distingué connu sous le nom de Ferville, qui se retira du gymnase en 1863 et mourut en 1864. Se destinant à la carrière musicale, il entra au Conservatoire et fut l'élève de Chérubini. Il occupa, dans cet établissement, les fonctions de professeur suppléant, qu'il quitta pour se livrer tout entier à la composition. Il publia quelques recueils de mélodies et écrivit un grand nombre d'œuvres symphoniques, des quatuors, des trios, etc. Au mois d'avril 1863, il fit jouer, à l'Opéra-Comique, un ouvrage en trois actes, *Bataille d'amour*, dont le libretto était de MM. V. Sardou et Karl Daclin. Il donna ensuite une importante scène lyrique, *la Mort de Diane*, qui, interprétée par Mlle Krauss, au Conservatoire, en mars 1870, prit place au répertoire de la Société des concerts. Il avait essayé d'aborder le grand opera, en écrivant une partition de *Mahomet*, sur un poème de M. Henri de Lacretelle; mais elle n'a pas été représentée.

M. Vaucorbeil entra dans les fonctions administratives en 1872, comme commissaire du gouvernement près des théâtres subventionnés, et reçut, six ans plus tard, le titre d'inspecteur général des beaux-arts. Au mois de mai 1879, il fut nommé directeur de l'Opéra pour sept ans, à partir du 1ᵉʳ novembre suivant. Les débuts de son administration ont été signalés par une intervention active dans les détails de la partie musicale, l'orchestre, les chœurs, etc. Le premier grand ouvrage qu'il monta fut l'opéra de M. Verdi, *Aïda*, dont les répétitions et les premières représentations furent dirigées par le maëstro lui-même. M. Vaucorbeil, élu à plusieurs reprises président de la Société des compositeurs de musique, a été décoré de la Légion d'honneur. *

VAUDOYER (Léon), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris le 7 juin 1803, étudia sous son père et sous Hipp. Lebas, entra à l'École des beaux-arts en 1819, et y remporta le second prix en 1824, et le grand prix en 1826, sur ce programme : un *Palais pour l'Académie de France à Rome*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya à Paris les *Arcs de Trajan* d'Ancône et de Bénévent, la *Porte la Majeure*, la *Porte d'Auguste*, de Fano, les *Aqueducs de Claude*, les *Temples de Vénus et Rome*, à Rome (1830); ces deux dernières études ont figuré à l'Exposition universelle de 1855.

De retour à Paris en 1832, il prit la direction de l'atelier de son père et forma de nombreux élèves, qui devinrent des maîtres distingués. Il exécuta de nombreux travaux particuliers. Il fut ensuite chargé de l'achèvement du Conservatoire des arts et métiers. En 1854 on lui confia la construction de la nouvelle cathédrale de Marseille, dans un style dérivé du byzantin. Il en dirigea les travaux jusqu'à l'achèvement du gros œuvre. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs projets ayant figuré aux Salons, des *Études architecturales sur la Renaissance*, faites à Orléans pour le comité des monuments historiques, et obtint une 1ʳᵉ médaille.

M. Léon Vaudoyer a été attaché à la commission permanente des monuments historiques, chargé de l'entretien des portes Saint-Denis et Saint-Martin, etc. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 1ᵉʳ février 1868, en remplacement de Le Bas. Chevalier de la Légion d'honneur depuis décembre 1849, il a été promu officier le 15 décembre 1855. — Il est mort subitement à Paris, le 9 février 1872.

Son fils, M. Alfred VAUDOYER, né à Paris le 13 mars 1846, suivit la même carrière que son père, dont il fut l'élève. Il a exposé aux Salons les plans et projets suivants : *Monument funéraire de la défense de Paris*, avec M. Ratouin, *Reconstruction du Temple-Neuf à Strasbourg* (1872); *Monument à Lamartine*, avec M. Perrey (1878); *Façades des États de l'Amérique centrale et méridionale et du grand-duché de Luxembourg* sur la rue des Nations, au Champ de Mars; *Église de Jouy-en-Josas* (1879). Il a obtenu une médaille de 2ᵉ classe en 1879.

VAUDREMER (Joseph-Auguste-Émile), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris en 1829, fut élève de Blouet et de l'École des beaux-arts, et obtint, en 1854, le grand prix de Rome. Architecte des diocèses d'Agen et de Beauvais, il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts, le 22 mars 1879, en remplacement de M. Duc.

On cite de lui les dessins ou plans exposés aux Salons : *Maison d'arrêt et de correction de la Santé* (1865); *Intérieur de la librairie de Sienne*, *Intérieur de l'église Saint-Marc* (1866); *Intérieur de la chapelle Palatine à Palerme* (1869); *Vue de Capri*, *Vue de Viterbe* (1870); *Église Saint-Pierre de Montrouge*, *Groupe scolaire de la rue d'Alésia* (1873), et à l'Exposition universelle de 1878 : *Église Notre-Dame*, à Auteuil; *Temple protestant*, rue Julien-Lacroix; *Restauration de la façade latérale de l'église Saint-Germain l'Auxerrois*; *Évêché de Beauvais*. Son projet, lors du concours pour la reconstruction de l'Hôtel de ville de Paris, classé le quatrième, obtint une prime de 10 000 francs. Citons encore : *Monument commémoratif de la bataille de Champigny*, *Monument de Pierre Larousse*, des tombeaux, chapelles, etc. M. Vaudremer a obtenu une médaille en 1865 et la décoration de la Légion d'honneur en 1867. *

VAUGHAN (Roger-Bede), prélat catholique anglais, né à Courtfield, le 9 janvier 1834, fit ses études au collège de Downside et à Rome, et entra dans l'ordre des Bénédictins. Professeur de philosophie au gymnase de Saint-Michael, près de Belmont, prieur de Newport, il fut sacré à Liverpool, le 19 mars 1873, archevêque de Naziance *in partibus* et nommé coadjuteur de l'archevêque de Sydney (Australie). Il devint titulaire de ce siège le 16 mars 1877.

Prédicateur renommé, M. Vaughan a publié *Vie et travaux de saint Thomas d'Aquin* (Life and labours of S. T. of Aquin, 1871-1872, 2 vol.); *Observations sur l'éducation catholique* (Views on cath. education, 1873); *Exercices de Carême* (Lenten exercices, 1877); *Pie IX et la Révolution* (1877), plusieurs sermons ou conférences, etc. Il a collaboré à la presse catholique.

Son frère aîné, Herbert VAUGHAN, né le 15 avril 1832, fit ses études en France, puis à Rome, entra dans les ordres et fonda à Mill-Hill le collège des Missions étrangères. Il alla lui-même en mission

dans le Maryland, auprès des populations de couleur en 1871, et à son retour fut sacré évêque de Salford, en octobre 1872. Propriétaire des journaux *Catholic opinion* et *Tablet*, il est auteur de diverses brochures de circonstance, dont on vante le style, notamment d'une réponse à M. Gladstone: *Submission to a divine Teacher* (1875). *

VAULABELLE (Achille TENAILLE DE), historien français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à Châtel-Censoir (Yonne), en 1799, fut quelque temps attaché, sous la Restauration, au cabinet du préfet de son département; puis vint à Paris, où il essaya, en 1824, de ressusciter *le Nain jaune*, et fut un des fondateurs du journal *le Pour et le Contre*, qui devint *la Révolution de* 1830. Après la chute de Charles X, il continua son opposition aux idées monarchiques. En 1838, il entra au *National*. Mais les travaux du journaliste n'étaient pas alors sa principale préoccupation. Après avoir fait paraître l'*Histoire de l'Égypte moderne de* 1801 *à* 1833 (1835, 2 vol. in-8), il entreprit d'écrire l'*Histoire des deux Restaurations*. Il y consacra quinze années de recherches et de travail. On loue, dans ce livre, l'abondance et la sûreté des renseignements, la bonne foi des appréciations, la chaleur communiquée au style par un vif amour du pays et de la liberté, et l'appui de toute la presse libérale lui assura un rapide succès (1844 et suiv., 8 vol. in-8; 7e édition, 1868 et suiv.).

En 1848, M. de Vaulabelle, qui avait refusé du gouvernement provisoire les ambassades de Londres et de Berlin, fut élu dans le département de l'Yonne représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 60590 voix; il fit partie de la commission de Constitution, et fut élu président du comité de l'instruction publique. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Le général Cavaignac lui confia le portefeuille de l'instruction publique après la retraite de M. Carnot et ne le remplaça plus tard que pour satisfaire, par un changement de personnes, aux vœux de la majorité. Durant son passage au pouvoir, M. de Vaulabelle suivit le système de ménagement adopté par le général Cavaignac à l'égard des anciens conservateurs. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, repoussa la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il consacra ses loisirs à l'achèvement de son *Histoire des deux Restaurations* et à la publication d'une édition nouvelle. Il avait préparé une *Histoire de la monarchie de Juillet, de la deuxième République et du second Empire*. — Il est mort à Nice le 27 mars 1879.

VAUTHIER (Louis-Léger), ingénieur français, ancien représentant, né, en 1815, à Bergerac (Dordogne), où son père était ingénieur des ponts et chaussées, fut admis, en 1834, dans les premiers rangs à l'École polytechnique et en sortit dans le corps auquel appartenait son père. En 1839, il se rendit au Brésil, où il dirigea les travaux de routes et de constructions de la province de Fernambouc. De retour en France en 1846, il fut employé successivement dans les départements du Morbihan et du Cher. Partageant les opinions de l'école phalanstérienne, il accueillit la révolution de 1848 avec enthousiasme et fut envoyé, en 1849, par le département du Cher, comme député à l'Assemblée législative. Compromis presque aussitôt dans le mouvement du 13 juin 1849, et pris au Conservatoire des arts et métiers, il comparut, en octobre, devant la haute Cour de

Versailles, fut du pet
consentirent à répon
la déportation. Détenu
et à Belle-Ile, il obtin
à Sainte-Pélagie. Il s'o
détention de diverses
littéraires, dont quel
Magasin pittoresque.
tint son élargissement
fut employé comme i
en France et se fixa
conseil municipal de
le quartier de la Gout
M. Vauthier a publ
aux fonctions de con
l'Impôt progressif (18
Simplon et les intér
(1875, in-8, avec car

VAUTHIER-GALLE
et graveur en médail
1818, étudia, jeune en
Petitot. A 21 ans, il r
gravure à l'École des
années d'usage à la vi
retour, il épousa, ain
petites-filles de Galle
il joignit le nom au s
Pendant son séjour
fait quelques envois de
copiés dans les cabine
pitolin. Plus tard il
Portrait de Gaspard
monnaies (1845); *la*
victimes de l'inonda
bronze, et le *Portrai*
(1848); les modèles, e
Tête de la République
de la même année; p
toires d'Afrique, com
l'intérieur; *Portraits*
l'*Épreuve* des médail
des Beaux-Arts; les n
nard de Palissy, de
de *MM. Dufresnoy, J.*
Chauvinière, Duvern
Jean, admis à l'Expo
enfin deux médailles
ques médaillons à l'E
statues remarquées d
Printemps et d'*Omph*
1850 et de 1859. Il a
2e médaille en 1852, e

VAUTIER (Benjami
né à Morges (canton
alla étudier la peinture
et reçut les leçons pa
dan. Il débuta par de
famille chez les paysa
geoisie, rendues avec
sentiment; par exempl
dans l'église, un *Dépa*
une *Fileuse*, une *Ren*
manche en Souabe, le
(1858-1864). Il a exposé
de genre aux Salons
tier et paysans dans l
la galerie de Bâle et
universelle de 1867; e
sement, scène du cant
Cologne; en 1867, ave
berg, *la Traversée* du
Première leçon de dan
à la galerie nationale d
apaisée et à l'Expositi
Dîner de circonstance.

médaille de 2e classe à l'Exposition universelle de 1867 et une de 1re classe à celle de 1878 avec la décoration de la Légion d'honneur.

VAUTRAIN (Eugène-Joseph), avocat et administrateur français, né à Nancy, le 15 novembre 1818, fit son droit à Paris, fut reçu docteur, et exerça en cette ville la profession d'avocat. Nommé, le 12 avril 1848, adjoint au maire du 9e arrondissement, devenu depuis le 4e, et le 22 novembre suivant, maire du même arrondissement, il donna sa démission lors du coup d'État du 2 décembre 1851. Pendant tout l'Empire il se tint à l'écart des fonctions publiques. Au 4 septembre 1870, il refusa l'offre d'une préfecture, pour rester à Paris. Lors des élections municipales du 5 novembre 1870, il fut élu maire du 4e arrondissement par 9811 voix sur 14 804 votants. Au scrutin du 8 février 1871, pour l'Assemblée nationale, il obtint, sans être élu, 43 560 voix sur 328 970 votants. Il résista d'abord au mouvement insurrectionnel du 18 mars 1871, mais fut bientôt obligé, ainsi que ses adjoints, de se retirer devant la force. Arrêté, le 25 mars, sur l'ordre du Comité central, il fut rendu à la liberté par les gardes nationaux de son arrondissement. A la rentrée de l'armée régulière dans Paris, il reprit ses fonctions de maire (24 mai), et le 23 juillet suivant, fut élu, au premier tour de scrutin, membre du conseil municipal de Paris, pour le quartier Notre-Dame, par 1525 voix sur 1528 votants. Nommé président du conseil, à l'unanimité des votants, il se fit remarquer par son attitude, à la fois ferme et conciliante. Au mois d'octobre 1871, il accompagna à Londres M. Léon Say, préfet de la Seine, pour remercier le lord maire, au nom de la ville de Paris, des dons envoyés par l'Angleterre au moment du ravitaillement. A son retour, il fut élu président du conseil général de la Seine, le 23 octobre 1871, par 61 voix sur 81 votants. Dans l'élection partielle du 7 janvier 1872, il fut nommé, comme candidat républicain modéré, représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, par 122 395 voix sur 231 900 votants, en opposition à M. Victor Hugo, candidat radical qui obtenait 95 900 voix. Ce résultat fut considéré comme une sage et ferme protestation contre les dispositions de la majorité de l'Assemblée nationale à l'égard de la capitale. Dans la séance du 2 février 1872, M. Vautrain prononça un discours très modéré, demandant le retour de l'Assemblée à Paris, et qui fut accueilli par de violentes interruptions.

Lors du renouvellement du conseil municipal en 1874, il déclina la candidature pour se consacrer à son mandat de député. Il vota l'amendement Wallon et l'ensemble des lois constitutionnelles. Il se représenta aux élections du 20 février 1876 dans le 4e arrondissement de Paris, fut combattu par le parti républicain avancé et échoua avec 4385 voix, contre M. Barodet.

VAUX (William-Sandys-Wright), archéologue anglais, né à Romsey, en 1818, fit ses études à l'école de Westminster et à l'université d'Oxford, entra, en 1841, au Musée britannique et y devint conservateur au département des monnaies et médailles en 1861. Sa santé le força de prendre sa retraite en 1870.

Membre de nombreuses sociétés savantes, M. Vaux a publié : *Ninive et Persepolis* (Nineveh and Persepolis), résumé historique et archéologique de toutes les fouilles et recherches exécutées en Assyrie et en Perse : cet ouvrage a eu quatre éditions et a été traduit en allemand; *Manuel des antiquités du British Museum* (Handbook to the antiquities, etc.); *Catalogue des monnaies de la bibliothèque bodleienne* [*Oxford*] (Catalogue of the coins, etc.); *Histoire ancienne d'après les monuments* (Ancient history from the mon.); *la Perse depuis l'antiquité jusqu'à la conquête des Arabes* (Persia from the earliest period, etc.); *Villes et îles grecques de l'Asie Mineure* (Greek cities and islands of Asia Minor), etc.

VAUZELLES (Louis dit Ludovic DE), magistrat français, né à Paris, le 4 avril 1828, fils d'un magistrat lettré, mort en 1859, fit ses études au collège d'Orléans, son droit à Paris, fut substitut du procureur impérial à Montargis (1852) et à Tours (1854), substitut du procureur général à Orléans (1856) et devint conseiller à la Cour impériale de cette ville (1862). Il a été retraité en 1874, pour cause de santé, avec le titre de conseiller honoraire, et décoré de la Légion d'honneur.

Outre deux essais de tragédie antique, en vers : *Alceste* (1860, in-18), et *Polyxène* (1862, in-18), M. Lud. de Vauzelles a publié : *Vie de Jacques, comte de Vintimille*, littérateur et savant du XVIe siècle (Orléans, 1865, in-8); *Marc de Vintimille ou les Chevaliers de Rhodes*, drame historique en cinq actes, en prose (1866, in-8); un recueil d'*Anciennes et nouvelles poésies* (1869, in-8); *Histoire du prieuré de la Magdeleine-lez-Orléans* (1874, in-18), etc.

VEAUCE (Charles-Eugène DE CADIER, baron DE), homme politique français, ancien député, sénateur, est né à Paris, le 1er janvier 1820. Agronome distingué, il devint maire de Veauce, et entra en 1852 au Conseil général pour le canton ouest de Moulins. Il s'occupa activement de l'amélioration des chevaux et de l'organisation du Crédit foncier, sur lequel il publia une notice en 1850. Nommé en 1852 député au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, pour la 1re circonscription de l'Allier, il fut réélu, au même titre, en 1857 et en 1863. A ces dernières élections, il obtint 17 930 voix sur 19 016 votants. En mai 1869, il fut encore renvoyé au Corps législatif, sans avoir de concurrent, par 18 808 voix sur 19 390 votants. A la chute de l'Empire il se tint à l'écart des affaires publiques, jusqu'aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876. Il fut alors élu par 203 voix sur 386 électeurs, fit partie de la droite, et se prononça le 23 juin 1877, pour la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur le 14 août 1868.

On cite du baron de Veauce : *De l'Elevage du cheval, des courses et de l'amélioration des races chevalines en France* (1849).

VEIT (Philippe), peintre allemand, né à Berlin, le 13 février 1793, et beau-fils du célèbre Frédéric Schlegel, fut initié par lui aux théories idéalistes de la philosophie allemande. Lors de la guerre de l'indépendance, il quitta l'Académie de Dresde pour s'engager dans un corps de volontaires et fit les campagnes de 1813 à 1816. Il partit ensuite pour Rome, où il s'attacha à l'école romantique fondée par Overbeck et Cornelius, et travailla aux grandes fresques de l'*Histoire de Joseph* dans la villa Bartholdy. Plusieurs des grands tableaux qui ont fait sa réputation se rapportent à cette époque : *les Sept années d'abondance*, *le Triomphe de la religion* (galerie du Vatican), plusieurs scènes du *Paradis* du Dante (villa Massimi) et la décoration du maître-autel de l'église de la Trinité-du-Mont.

Rentré en Allemagne, vers 1826, il fut nomm directeur de l'École des beaux-arts de Staedel Francfort, et donna dès lors un grand nombr

de travaux dont plusieurs sont comptés parmi les chefs-d'œuvre de la peinture allemande. Il faut citer : *saint Georges*, *les Deux Marie au tombeau*; des *Portraits* et des fresques. Il ne négligea rien pour encourager ses élèves à se livrer à ce dernier genre, et peignit lui-même, dans la grande salle de l'école, *le Christianisme apportant à l'Allemagne l'art et la civilisation*; les figures allégoriques de l'*Allemagne* et de l'*Italie*, et *le Bouclier d'Achille*. En 1843, à la suite de dissentiments avec M. Lessing, M. Veit quitta l'école de Staedel, et ouvrit un atelier particulier à Francfort. Il exécuta pour la cathédrale de cette ville une *Assomption*; puis pour le roi de Prusse, *la Parabole du bon Samaritain* et *les Ténèbres d'Égypte*; enfin, le dessin de la grande fresque de la nouvelle cathédrale de Berlin : *Glorification de la foi chrétienne dans son alliance avec la maison régnante de Prusse*. — M. Veit est mort à Mayence, le 18 décembre 1877.

VELA (Vincent), sculpteur italien d'origine suisse, né en 1822, à Ligornetto (canton du Tessin), et fils de pauvres paysans, apprit, dès l'âge de douze ans, à tailler la pierre dans les carrières de Viggio, et manifesta une grande disposition pour la sculpture. A quatorze ans il se rendit à Milan et fut employé aux travaux de restauration de la cathédrale. Il se mit à étudier le dessin avec ardeur, et son frère aîné qui, lui aussi, de simple tailleur de pierre s'était fait artiste à force de talent naturel, le plaça dans l'atelier du sculpteur Cacciatori. Pressé par la misère, il fut obligé de travailler, souvent la nuit, à faire des modèles pour les orfèvres. Il prit part, en 1848, au concours de sculpture ouvert à Venise, et obtint le prix. Le sujet était un bas-relief représentant *le Christ ressuscitant la fille de Jaïre*. Des bustes importants lui étaient déjà confiés, quand sa statue de *la Prière* vint achever sa réputation. Il se rendit à Rome, en 1847, et y fit le modèle de son *Spartacus*; mais il fut appelé tout à coup dans le Tessin, comme milicien suisse, par la guerre du Sunderbund. En 1848, il assista, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance italienne, et il se distingua même au siège de Peschiera. La campagne finie, il reprit son ciseau et exécuta en marbre son *Spartacus*, grande statue qui diffère également par l'idée et la forme du *Spartacus* de Foyatier. Cette œuvre, acquise par le duc Antonio Litta, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et a obtenu une mention.

Nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Milan, M. Vela refusa ce titre et passa à Turin, où il exécuta plusieurs statues, entre autres *l'Espérance et la Résignation*, destinées à être placées sur des tombeaux. En 1855, il a achevé, à Bergame, une *Harmonie en pleurs*, pour le monument de Donizetti. Il exposa au Salon de 1863 un groupe en marbre, *la France et l'Italie*, offert par les dames de Milan à l'impératrice, qui lui valut la décoration de la Légion d'honneur (2 juillet 1863). M. Vela a envoyé à l'Exposition universelle de 1867 : *les Derniers jours de Napoléon Ier*, œuvre très remarquée et qui a reçu tous les éloges de la critique française, *Christophe Colomb et l'Amérique*, groupe colossal en plâtre, *le Printemps*, statue en marbre. Il obtint alors une 1re médaille et fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il n'a rien exposé en 1878. Il a été élu correspondant de l'Institut, le 12 mars 1870.

VENDEUVRE (Raymond, comte LEFORESTIER DE), général et député français, né à Manneville (Calvados), le 23 septembre 1813, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr et en sortit dans la cavale-

rie en 1833. Lieutena
chef d'escadron en
1859, au 3e régiment
colonel, commandan
siers, le 13 août 18
Rhin, lors de la gue
nommé général de b
la guerre, il comma
Calvados, puis une b
d'armée et la subd
dans le cadre de rése

Candidat conserva
les de 1876, dans le
dœuvre échoua avec
comme candidat off
du 14 octobre 1877,
de Caen, fut élu pa
nues par M. Houyve
les bancs de la dro
Légion d'honneur le
promu officier le 23
10 septembre 1868.

VENTAVON (Lo
TOURNO DE), sénateu
(Hautes-Alpes), le 2
propriétaire dans les
de passé politique, l
à l'Assemblée natio
18 263 voix. Il prit p
partie de la réunion
il présenta le rappor
Ravinel tendant à l
services administrat
membre de la Comm
nelles et en devint l
sans succès le projet
n'était ni la monarch
surnomma malicieu
démit de ses fonctio
mission des Trente,
du refus de celle-ci
proposant le rétabli
vota constamment a
de l'Assemblée et re
nelles. Cependant il
tion dans sa professio
toriales du 30 janvier
mier sur deux, par
réunissant les voix de
cains, contre la liste
combattit les cabine
J. Simon, et, le 23 ju
dissolution de la Ch
Broglie. Il a fait pa
Hautes-Alpes. — M. d
Georges (Isère), le 12

VÉRA (Auguste),
français, né à Amal
philosophie en 1843,
membre de la Société
Lille, a professé su
aux collèges de Ven
Limoges, Rouen, Str
que temps en Anglet
langue du pays.

M. Véra a publié :
Platonis, Aristotelis
doctrina, thèses de
philosophie de Hege
and experimental s
tian church, tradu te
der; *la Logique de*
mière fois et accomp
pétuel (Paris, 1859,
et la philosophie (18

phiques (Naples et Paris, 1862, in-8); *Essais de philosophie hégélienne* (1864, in-18); *Strauss et l'ancienne et la nouvelle foi* (1873, in-8); *Cavour et l'Eglise libre dans l'Etat libre* (1874, in-8), etc. Il a traduit de Hegel: *la Philosophie de la nature* (1863-1865, 3 vol. in-8), *la Philosophie de l'esprit* (1867, t. I, in-8) et *la Philosophie de la religion* (1876, t. II, in-8). Il a fourni des articles à *la Liberté de penser*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, à la *Revue de Lyon*, à *l'Écho du Nord*, à *l'Athenæum* et au *Literarium* anglais, à divers journaux italiens, etc.

VERBOECKHOVEN (Eugène-Joseph), peintre belge, né à Warneton (Flandre occidentale), le 8 juin 1799, apprit seul le dessin et s'adonna spécialement à la peinture des animaux. On a de lui: *Moutons surpris par l'orage*, *Convoi de chevaux attaqué par des loups*, *Animaux à la prairie*, *Empsaël, étalon arabe*, exposés à Bruxelles, en 1824, et à Paris, en 1841. A l'Exposition universelle de 1855, il envoya une *Bergerie campinoise*, *Brebis et agneaux, ou la Bonne mère;* au Salon de 1857, deux *Souvenirs d'Écosse;* à celui de 1861, *Moutons, coqs et poules;* à l'Exposition universelle de 1878: *Intérieur d'étable flamande*, *Poneys écossais*, *Bergère campénoise*, *Bergère flamande*, *Moutons*, etc. Il a fait aussi quelques paysages, dont les plus remarquables sont une *Campagne de Rome* et une *Vue du Mont-d'Or;* des portraits, notamment ceux de *Horace Vernet* et de *Solimanpacha* (peint en grisaille). Enfin, il s'est essayé dans la sculpture et a donné une statue en plâtre, *la Méditation*, qui ne parut pas sans mérite. M. Eug. Verbœckhoven a été élu, en 1845, membre de l'Académie royale de Belgique, et promu officier de l'ordre de Léopold. Il a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1841, une 3e en 1845, et a été décoré de la Légion d'honneur en 1845. On cite de lui des recueils d'*Etudes à l'eau-forte* (Bruxelles, 1839), d'*Études de paysages* (Ibid., 1839) et d'*Études d'animaux* (Ibid., 1842).

VERBOEKHOVEN (Charles-Louis), peintre belge, frère du précédent, né au même lieu, en 1802, fut élève de son frère: il fit d'abord des animaux; mais bientôt il se consacra plus spécialement à peindre des marines. Il séjourna longtemps en Hollande, et y prit le sujet de ses principales toiles. On a de lui: *Bâtiments pêcheurs séchant leurs voiles au mouillage;* *Marée montante;* *Navires pêcheurs en vue du fort de Lillo près d'Amsterdam*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec une *Vue du port de Flessingue*. Il a obtenu, à Bruxelles, deux médailles de vermeil (1833 et 1836).

VERCONSIN (Eugène), auteur dramatique français, né à Paris en 1825, entra de bonne heure au ministère de l'agriculture et du commerce. Il débuta dans les lettres, vers 1858, par une parodie de *Télémaque*, qui fut jouée fréquemment dans les salons. Il produisit depuis toute une série de pièces en un acte, à deux ou trois personnages qui, d'abord représentées dans des concerts, des soirées de bienfaisance ou les casinos des villes d'eaux, furent pour la plupart reprises depuis par les théâtres de genre: *A la Porte* (1861); *Une Dette de jeunesse* (1862), avec M. R. Deshazeilles; *C'était Gertrude* (vaudeville, 1864); *En Wagon* (1865); *Adélaïde et Vermouth* (1865); *les Erreurs de Jean* (1868); *les Rêves de Marguerite* (1869); *la Madone d'Ephèse* (Gymnase, 1869); *les Curiosités de Jeanne* (Vaudeville, 1870); *Quête à domicile* (Gymnase, 1875); *Ici, Médor!* (Palais-Royal, 1875); *la Crise de M. Thomassin* (3 actes, 1876); *le Rideau rouge*, monologue (1879); etc., etc. M. Verconsin a réuni quelques-unes de ces agréables bluettes sous le titre de *Saynètes et Comédies* (1869, in-18; 2e édition, 1873).

VERDI (Giuseppe), célèbre compositeur italien, né le 9 octobre 1814, dans l'ancien duché de Parme et fils d'un aubergiste de village, reçut d'un organiste obscur ses premières leçons, et, grâce à de rares dispositions, eut bientôt dépassé son maître. Par la protection d'Antonio Barezzi, il put se rendre à Milan, où, de 1833 à 1836, il étudia avec ardeur sous la direction de Lavigna, qui se trouvait à la tête du théâtre de la Scala. En 1839, il donna son premier ouvrage à Milan, c'était un drame musical intitulé: *Oberto di San Bonifazio*. Après ce début, qui fut heureux, il fit représenter *Un Giorno di regno*, partition écrite à la hâte, sur un libretto bouffe, et qui eut une chute complète. Découragé, M. Verdi resta dix mois sans travailler: mais, l'année suivante, il se remit à l'œuvre, et écrivit son *Nabucco*, représenté à la Scala, dans le carnaval de 1842, avec un succès éclatant. Compté dès lors parmi les maîtres, du moins en Italie, il produisit successivement, en 1843: *I Lombardi alla prima crociata;* de 1844 à 1845, *Ernani*, *i Due Foscari*, et *Giovanna d'Arco;* en 1845, à Naples, *Alzire*, qui n'eut point de succès; en 1846, au même théâtre, *Attila*, qui réussit complètement; en 1847, *Macbeth:* cette partition, par laquelle le musicien osait s'attaquer à Shakespeare, fut écrite pour le théâtre de Florence. Le public rappela M. Verdi plus de trente fois à chacune des trois premières représentations: une foule, exaltée d'ailleurs par des allusions politiques, l'escortait à la sortie du théâtre; on lui offrit une couronne de lauriers en or. La même année, M. Verdi faisait représenter à Londres: *I Masnadieri*, interprété par Jenny Lind, Gardoni, Lablache, etc. Ce fut à cette époque que la musique du nouveau maestro fut introduite en France. A. Royer et G. Vaëz traduisirent le libretto de *I Lombardi*, représenté à l'Opéra, sous le titre de *Jérusalem*, le 26 novembre 1847.

Dans l'automne de 1848, le *Corsaro*, eut un échec complet à Trieste, et la *Battaglia di Legnano*, représentée à Rome, fut interdite pour la couleur politique du poème. Vinrent ensuite, à des intervalles très rapprochés: *Luisa Miller*, à Naples (1849); *Stiffelio*, à Trieste (1850); puis, d'après *le Roi s'amuse* de M. V. Hugo, *il Rigoletto*, à Venise (1851), opéra que M. Verdi regardait comme son chef-d'œuvre, et sur lequel la critique fut, à l'origine, très partagée; *il Trovatore* (*le Trouvère*), joué à Rome pendant le carnaval de 1853; *la Traviata*, dont le sujet n'est autre que celui de *la Dame aux camélias*, et représentée à Venise, la même année.

En juin 1855, pendant l'Exposition universelle, l'Académie impériale de musique représenta *les Vêpres siciliennes*, écrites pour la scène française, où fut encore transporté *le Trouvère*, en 1857, avec addition de musique nouvelle et ballet. Le Théâtre-Italien a donné, de 1845 à 1860, presque tous les opéras de M. Verdi: *Ernani*, *Nabucco*, *Il Trovatore*, *Rigoletto*, *la Traviata*, etc.

M. Verdi n'avait donc pas écrit moins de vingt opéras en dix-sept ans, sans compter: *Aroldo*, *Simone Boccanegra*, *una Vendetta in domino*, joués en Italie, *le Roi Lear*, *Un ballo in maschera*, dont le libretto est la traduction de *Gustave III*, de Scribe. Malgré tous ses succès sur les scènes italiennes, il était difficilement accepté par le dilettantisme parisien, et ses partitions rencontrèrent en France des préventions et des antipathies profondes auxquelles succéda à la fin une grande vogue. En présence du silence obstiné de Rossini et de la lenteur de production de

Meyerbeer, on devait accueillir un maestro fécond, dont le talent plein de facilité et d'éclat, sinon le génie créateur, venait répondre au besoin d'émotions nouvelles.

Une des principales œuvres écrites par M. Verdi pour une scène française fut son grand opéra en cinq actes, *Don Carlos* (Opéra, 11 mars 1867), sur un livret de Méry et de M. C. Du Locle : cet ouvrage où une instrumentation très soignée s'unissait aux grands effets dramatiques et rappelait la puissante manière des Meyerbeer et des Halévy, eut à Paris un succès mêlé de beaucoup de discussions et passa sur les principaux théâtres de l'Europe. On a joué depuis, aux Italiens de Paris, *Giovanna d'Arco*, en quatre actes (mars 1868), qui fut un des triomphes de Mlle Patti, à la Scala de Milan, *la Forza del destino* (février 1869), qui fut un triomphe pour le maestro lui-même, etc. Nous ne parlons pas de certaines appropriations à la scène française d'ouvrages anciens, comme *les Brigands* (Athénée, 3 février 1870), traduction des *Masnadieri*. M. Verdi a écrit depuis un grand opéra en quatre actes, *Aïda*, dont le sujet était emprunté à l'histoire égyptienne et spécialement destiné au théâtre du Caire. Représenté pour la première fois dans cette ville, en décembre 1871, il fut joué depuis en Autriche, en Russie et en Amérique, avant d'être monté à Paris, d'abord au théâtre Italien (avril 1876) puis à l'Opéra (1880), où il eut sur ces deux scènes un grand succès : ce fut le maestro lui-même qui surveilla les répétitions et dirigea l'orchestre aux premières représentations. M. Verdi a composé en l'honneur de Manzoni une *Messe* qui, exécutée pour la première fois à Milan, en mars 1874, fut reprise à l'Opéra-Comique, puis à la salle Ventadour, le mois suivant.

Élu correspondant de l'Académie des beaux-arts, le 10 décembre 1859, M. Verdi est devenu associé étranger en remplacement de Meyerbeer, le 15 juin 1864. Il avait été nommé par le czar, en 1862, grand-croix de l'ordre de Stanislas, distinction qu'aucun artiste n'avait encore obtenue. Commandeur de la Légion d'honneur, le 30 avril 1875, il a été promu grand officier en mars 1880.

En dehors des beaux-arts, le nom du maestro a joui, sous l'empire des aspirations à l'unité italienne, d'une certaine popularité politique. Il appartenait depuis longtemps au parti du mouvement, et par une singularité remarquable, son nom, formé des cinq initiales de la fameuse devise *Victor-Emmanuel, Roi d'Italie* (VERDI), fut pendant plusieurs années, le cri adopté dans les mouvements populaires de l'Italie du Nord. M. Verdi a fait partie, en 1859, de l'Assemblée nationale de Parme qui vota l'annexion à la Sardaigne. En 1861, il fut élu député au Parlement italien et devint sénateur du royaume d'Italie, le 21 novembre 1874.

VERDIER (Aymar), architecte français, né à Tours, en 1819, s'est consacré, sous la direction de M. H. Labrouste, à l'étude et au dessin de l'archéologie monumentale et fut de 1850 à 1872, architecte du diocèse de Beauvais. Il a figuré honorablement à plusieurs Salons, depuis 1846, avec des envois, parmi lesquels nous citerons : *Détails et restauration de l'abbaye de Saint-Leu d'Esserant* (1846) ; *Château de Pierrefonds, Cathédrale de Rouen* (1847); *Ferme de Meslay, Hôpital d'Angers, Maison de Provins, Maison de Cluny, Grande salle du château de Ribeauvillé*, et autres morceaux choisis dans le style gothique (1848) ; *Salle capitulaire de l'ancienne cathédrale de Noyon*, admis, avec plusieurs des précédents, à l'Exposition universelle de 1855. Il a donné à celle de 1878 : *Eglise de Saint-Martin-aux-Bois (Oise)*
nais (Saône-et-Loi
civile et domestiq
2 vol. in-4, avec p
Verdier a obtenu
rappel en 1859, e
est mort subitem

VERESCHAGIN
Tchereporets (gou
26 octobre 1842, s
la marine et avait
lorsqu'il se tourn
l'Académie des be
eut pour maîtres
obtint, en 1861, u
premier tableau, *l*
Pénélope par Ulys
trop classique. Il
caucasie, vint ens
M. Gérôme et expo
Douchoborlsi chas
il suivit, autant e
tion du général Ka
y resta trois ans.
dans les Indes, et
russe, fut attaché
Nicolas; blessé sur
transporté à l'hôpi
guérison, il suivit
Gourko, et vint à l
bleaux de la campa
été exposés à Sain
galerie spéciale au
à Paris, en janvie
une exposition gén
bleaux empruntés à
guerre turco-russe,
la première et 21 p
par la puissance de
du peintre, a produ
le public parisien.
Tour du monde le r
de ses voyages.

VERGÉ (Charle
membre de l'Institu
fit son droit et prit,
En 1845, il fut cha
sion en Allemagne
1848, secrétaire d
études de droit. Il
de la *Jurisprudence*
des séances et trava
morales et politiqu
1842, avec le conco
Il fut élu lui-même
des sciences morale
placement de More
décoré de la Légio

On a de lui : *De l*
la tutelle des fem
Dictionnaire des h
seau ; *Rapport adr*
struction publique
en Allemagne ; *Dip*
la traduction du *Dr*
riæ (1854-1859, 5
nombreux articles d
nal des économistes,
le *Droit*, le *Moniteu*

VERGNES (Paul),
ple français, né à To
fils d'un prefet de l'E
inscrire au barreau
que temps maire de

tion de Février, il fut envoyé, le premier des représentants de Lot-et-Garonne, à la Constituante, par 43 631 voix. Il vota ordinairement avec la fraction non socialiste de la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, et ne fut pas réélu à la Législative. Il reprit sa place au barreau de Marmande. Il a fait partie du Conseil général de Lot-et-Garonne. — Il est mort à Bordeaux, le 5 avril 1877.

VERGNETTE-LAMOTTE (Gérard-Elisabeth-Alfred, vicomte DE), agronome français, né à Beaune (Côte-d'Or), en 1806, entra en 1826 à l'Ecole polytechnique, passa à celle des mines et devint ingénieur en 1831. Il renonça au service de l'État, en 1836, pour se consacrer à l'agriculture dans ses propriétés et publia des travaux estimés sur la fermentation et la conservation des vins, qui le firent nommer membre de plusieurs Sociétés savantes des départements et être correspondant de l'Institut (Académie des sciences), le 20 février 1865. Ancien maire de Beaune, il a été décoré de la Légion d'honneur.

On cite de M. de Vergnette-Lamotte : *Géologie des terrains en vigne dans la Côte-d'Or* (1845, in-8); *Application de la météorologie à l'agriculture* (1846, in-8); *Viticulture et œnologie dans les grands crus de la Côte-d'Or* (1846, in-8); *Traité de viticulture* (1864, in-8), *le Vin* (1867, in-18, avec pl.; 2ᵉ édit., 1868), le plus important de ses ouvrages, puis des articles dans *les Annales* de la Société centrale d'agriculture et le *Journal d'agriculture* de Beaune; *Action du froid sur les vins*; *Effets de la chaleur sur les vins*; *Application de la microscopie à l'étude du vin* (1850-1855), etc.

VERLAT (Charles), peintre belge, né à Anvers, en 1824, entra, à dix-sept ans, chez M. Nicaise de Keyser, dans l'atelier duquel il étudia le genre historique, et suivit les cours de l'Académie de sa ville natale. Il s'appliquait en même temps à la peinture des animaux et des groupes. Il était déjà connu en Belgique par un tableau de genre et un tableau d'histoire, *les Deux amis*, *le Tintoret instruisant sa fille*, lorsqu'après quelques voyages il vint se fixer à Paris, en 1847. Il a exposé depuis cette époque : *Étude arabe*, *Deux Loups se disputant une proie* (1847); *Buffle surpris par un tigre* (1852) : *Gérard Dow dans l'atelier de Rembrandt* (1853); *Godefroy de Bouillon à l'assaut de Jérusalem*, grande toile historique, commandée par le gouvernement belge : *Buffles attaqués par un tigre*, *Chien et chat*, *Renard guettant des perdreaux*, *le Canard échappé*, ces deux derniers mis en pendant, sous le titre d'*Espoir et déception* (1855); *Un Coup de collier*, *le Chant du matin*, *le Passage dangereux* (1857) ; *Convoitise*, *Chasse au chevreuil* (1859) ; *Au loup!* (1861); *le Mauvais réveil*, *Une Singerie*, *Chasse aux faisans* (1863); *Un Taureau se défendant contre des loups*, *Un Froid de chien* (1864); *Une Vierge*, *Bertrand et Raton* (1865); *Chasse aux chiens terriers dans les bruyères*, *Plus lourd que l'air* (1866) ; *la Sainte famille*, *Un jour de Deuil* (1868) ; *Chien en arrêt* (1869). On a remarqué de lui à l'Exposition universelle de 1867 : *la Vierge et l'Enfant Jésus*, acheté par l'impératrice, *le Christ mort au pied de la croix*, *Au loup!* acquis par le roi des Belges, et le *Portrait de J. Lies*, qui appartient au Musée royal d'Anvers; à celle de 1878 : *Nous voulons Barabbas*, *Mon portrait*, *Porteur d'eau*, *Au pays du soleil*, *la Mère du messie*, *le Lion et le serpent*, *la Défense du troupeau*, *le Marchand de pastèques*.

M. Charles Verlat a obtenu, outre un prix de première classe à Bruxelles, une 3ᵉ médaille à notre Salon de 1853, une 2ᵉ en 1855, un rappel en 1861, et une médaille de 1ʳᵉ classe à l'Exposition universelle de 1878. Officier de l'ordre de Léopold, M. Ch. Verlat a été décoré de la Légion d'honneur en 1868 et promu officier en 1878.

VERNE (Jules), littérateur français, né à Nantes, le 8 février 1828, fit ses études dans cette ville et son droit à Paris. Il débuta dans la littérature dramatique, en 1850, par une comédie en vers, *les Pailles rompues*, jouée au Gymnase, puis il donna *Onze jours de siège*, comédie en trois actes, au Vaudeville, et composa plusieurs opéras-comiques. En 1863 il apporta à l'éditeur M. J. Hetzel son premier livre : *Cinq semaines en ballon*, sorte de roman scientifique où, sous la simple apparence d'inventions fantastiques, il ne mettait en œuvre que des éléments réels, fournis par les découvertes de la science moderne, et où l'intérêt consistait dans la recherche de la solution des problèmes non encore résolus. Le succès encouragea M. J. Verne à exploiter cette veine, et il donna successivement : *les Aventures du capitaine Hatteras*, *le Voyage au centre de la terre*, *De la terre à la lune*, *les Enfants du capitaine Grant*, *Vingt mille lieux sous les mers*, *une Ville flottante*, *le Tour du Monde en quatre-vingts jours*, *le Pays des fourrures*, *le Docteur Ox*, *le Chancellor*, *Michel Strogoff*, *Hector Servadac*, *les Indes noires*, *Un Capitaine de quinze ans*, *les Cinq cents millions de la Begum*, *les Tribulations d'un chinois en Chine*, etc., qui ont paru en partie dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, puis en volumes (1863-1880, in-18 et in-8, illustrés). Plusieurs portent le titre général de *Voyages extraordinaires*.

M. J. Verne a publié en outre, avec M. Th. Lavallée, une *Géographie illustrée de la France* (1867-1868, gr. in-8 avec grav. et cartes) et, seul, une *Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs* (1879, 3 vol. in-18). Deux de ses romans, *les Enfants du capitaine Grant*, *le Tour du Monde*, ont fourni les éléments de drames à grand spectacle qui ont eu des centaines de représentations; un autre, *le Docteur Ox*, a été transformé en opérette (Variétés, 1877). M. Jules Verne a fait jouer au théâtre Cluny une comédie en trois actes, *Un Neveu d'Amérique* (1873). Il a été décoré de la Légion d'honneur.

VERNEUIL (Philippe-Édouard POULLETIER, comte DE), géologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 février 1805, fit d'abord son droit, et fut ensuite attaché, jusqu'en 1833, au ministère de la justice. Il entreprit alors des voyages scientifiques, parcourut la Turquie et la Crimée (1836), la Russie (1840), et se fit rapidement une réputation de géologue et de paléontologue des plus distingués. En 1854, M. de Verneuil entra, comme membre libre, à l'Académie des sciences, en remplacement du vicomte Héricart de Thury. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1846, il a présidé en 1852 la Société de géologie, et est devenu membre de la Société philomatique et correspondant de la Société géologique de Londres. — Il est mort à Paris, le 29 mai 1873.

On lui doit : *Mémoire sur les fossiles des bords du Rhin* (1842), avec d'Archiac; *Mémoire géologique sur la Crimée* (1837); le tome II de la *Géologie de la Russie d'Europe* (1845, 2 vol. in-4), avec sir R. T. Murchison et le comte Al. de Keyserling; *Description des fossiles du Néocomien supérieur de Utrillas et de ses environs* (Espagne), avec M. G. de Lorrière (1868 et suiv. in-4, avec pl.) : *Carte géologique d'Espagne*, et *Explication* (1869, in-8), avec M. Collomb, et un certain nombre de *Mémoires* insérés dans les recueils de la Société de géologie.

VERNEUIL (Aristide-Auguste-Stanislas), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1823, étudia à la Faculté de cette ville, fut interne des hôpitaux, en 1848, se fit recevoir docteur en 1852, agrégé en 1853, et entra au bureau central des hôpitaux en 1856. Il fut chargé successivement du service chirurgical à l'hôpital de Lourcine (1862), du Midi (1865), de Lariboisière (1865) et à la Pitié (1872), et fut nommé professeur titulaire de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine en 1868. Il a été élu membre de l'Académie de médecine le 30 mars 1869. Ancien président de la Société de chirurgie, il a été décoré de la Légion d'honneur le 4 février 1871 et promu officier le 4 août 1880.

A part ses thèses de doctorat (*Recherches sur la locomotion du cœur*, 1852) et d'agrégation (*Système veineux, anatomie et physiologie*, 1853), on cite du docteur Verneuil : *Documents inédits tirés des Archives de l'ancienne Académie de chirurgie. Découverte de la staphyllorrhaphie au XVIIIe siècle* (1861, in-8); *Eloge du chirurgien C. A. Robert* (1864, in-8); *De Quelques réformes à introduire dans la statistique chirurgicale* (1873, in-8); enfin *Chirurgie réparatrice* (1877, in-8), qui n'est que le 1er volume d'un ouvrage, d'un titre plus général : *Mémoires de chirurgie*. Il a traduit de l'allemand *le Premier pansement sur le champ de bataille*, du docteur Esmarch.

VERNHES (Emile-Hercule), médecin et député français né à Béziers (Hérault), le 20 octobre 1820, fut reçu docteur en médecine en 1848 et s'établit dans sa ville natale. Sous-préfet de Béziers du 9 septembre au 27 décembre 1870, il fut élu député dans la 1re circonscription de cet arrondissement, le 20 février 1876, par 9766 voix, contre 5700 obtenues par un candidat monarchiste. Il prit place à l'extrême gauche, signa la demande d'amnistie pleine et entière, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 9876 voix, contre 7816 obtenues par le candidat officiel et bonapartiste. Conseiller général de l'Hérault pour un des cantons de Béziers, depuis 1871, il donna sa démission à la fin de 1878, avant les élections pour le renouvellement triennal du Sénat.

VERNHETTE (Louis-Maurice), ancien représentant du peuple français, né à Montjaux, près de Milhau (Aveyron), le 28 octobre 1801, entra, sous la Restauration, dans la magistrature et protesta contre la révolution de Juillet, en donnant sa démission. Avocat à Milhau, il professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions légitimistes. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur dix, par 31 000 suffrages, et vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, se prononça contre la politique de l'Élysée et désapprouva le retrait de la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Milhau et fut, depuis 1865, l'objet de poursuites judiciaires qui ont eu du retentissement.

VERNIER (Valery-Lucien-François), littérateur français, né à Lille (Nord), en juin 1828, d'une ancienne famille de cette ville, débuta, en 1856, dans la *Revue des Deux Mondes*, par des fragments d'un roman-poëme, qui parut, l'année suivante, en volume, sous le titre d'*Aline*, journal d'un jeune homme (1857, in-18; 2e édit., 1869). Il fonda lui-même, en 1859, une petite revue littéraire bimensuelle, *le Quart d'heure*, avec MM. Zacharie Astruc et Arthur Louvet. Il la fondit plus tard dans *l'Artiste*, où il fit la critique théâtrale. Il a collaboré à la *Revue internationale*, à la *Revue nouvelle*, etc.

M. Valery Vernier a encore publié : *Grêta* (1861, in-18); *les Femmes* [illegible] (1862, in-18); *Comment aiment les femmes* (1862, in-18), recueil de nouvelles; *Une* [illegible] *de ce temps-ci* (1864, in-18); *les Filles de* [illegible] (1866, in-18; 2e édit. 1877). Il a donné avec M. P. [illegible] *les Comédiens errants*, à-propos en un acte (1873), et traduit de l'italien *les Poésies complètes de Léopardi* (1867, in-8).

VERNIER (Emile-Louis), peintre et lithographe français, né à Lons-le-Saunier (Jura) en 18[illegible], vint à Paris en 1850, fut élève de [illegible] et débuta au Salon de 18[illegible] comme lithographe, et à celui de 1864 comme peintre. Il a exposé : *Vue près Besançon*, *Vallée de l'*[illegible] (1864); *Port à Champigny* (1865); *Une rue à Champigny* (1866); *Bords du Doubs*, *Chemin aux* [illegible] (1867); *Village d'Avane*, *Bords de la Loue* (1868); *Vue à Cléron* (1869); *Plage près d'Étretat* (1870); *Plage d'Yport*, *Bateaux* [illegible] *d'Yport* (1872); *Marée basse*, *Rentrée à Yport* (1873); *les Martigues* (1874); *Bateaux de* [illegible] (1875); *la Tour des Pleureuses à Amsterdam*, [illegible] *de Wissant allant chercher* [illegible] (1876); *Bateaux séchant leur voile*, *Un* [illegible] *ment à Yport* (1877); *les Pêcheurs de* [illegible] *à Yport*, *la Seine à Bercy en décembre* (1879), *la Vente du coquillage à* [illegible] (1880), etc.

Comme lithographe, M. Vernier a reproduit plusieurs tableaux de Courbet, de [illegible], de Chaplin, de Corot, de M. Breton et de [illegible]; citons particulièrement : *Othello et Desdemona*, d'après Rodriguez (1869); *Rendez-vous de chasse*, de Claude, et neuf *Paysages* de Corot (1870); *Portrait de M. Grévy, président de la République*, d'après M. Bonnat (1880). Douze lithographies, d'après Corot, ont été réunies en album, avec un texte, par Ph. Burty (1867, in-folio). Il a obtenu, comme peintre, une 3e médaille en 1870, et comme lithographe une 3e médaille en 1869, et une 2e en 1870.

VERNINAC SAINT-MAUR (Raymond-Jean-Baptiste), marin français, ancien ministre, né le 11 juin 1794, fils d'un avocat qui fit partie du corps diplomatique sous la République, entra en 1812, au service maritime, et fut successivement enseigne (1819), lieutenant (1828), capitaine de corvette (1833) et capitaine de vaisseau (1842). Il fut chargé du commandement de l'expédition entreprise pour transporter de l'Égypte à Paris un des obélisques de Sésostris, lequel fut déposé, le 11 août 1835, sur la place de la Concorde. M. Verninac Saint-Maur publia à ce sujet : *Voyage du Luxor en Égypte* (1835, in-8).

Après la révolution de Février, il occupa au ministère de la marine le poste de sous-secrétaire d'Etat, du 6 juin au 17 juillet 1848, fut ensuite lui-même ministre; mais il remit son portefeuille, le 20 décembre suivant, après avoir fait adopter par l'Assemblée l'indemnité de [illegible] lions accordée aux colons lésés par l'abolition de l'esclavage. Quatre jours avant de quitter le pouvoir, le général Cavaignac l'éleva au rang de contre-amiral (16 décembre 1848). Après avoir été gouverneur de la Réunion (1848), il a servi en la même qualité dans les établissements français de l'Inde, rappelé quatre ans plus tard [illegible] et admis dans la section de réserve. Il a fait partie, de 1848 à 1852, du Conseil général de la [illegible]

a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 30 décembre 1854. — Il est mort, dans le département du Lot, le 24 février 1875.

* **VERNOIS** (Auguste-Gabriel-Maxime), médecin français, né à Lagny (Seine-et-Marne), le 24 janvier 1809, fut reçu docteur à Paris en 1837. Interne et lauréat des hôpitaux de Paris, il fit, aux Enfants malades et aux Enfants trouvés, une étude spéciale des maladies du jeune âge. Il fut successivement médecin du bureau central, des salles d'asile et des salles communales du II^e arrondissement, de l'hôpital Necker, médecin consultant de l'empereur, membre du conseil d'hygiène, etc. Il a été élu membre de l'Académie impériale de médecine, le 26 novembre 1861. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, il a été promu officier le 15 août 1859. — M. Vernois est mort à Paris, le 10 février 1877.

On a de lui : *Études physiologiques et critiques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (1837, in-4); *Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann* (1837); *De l'état fébrile chronique* (1838); *Du Diagnostic anatomique des maladies du foie* (1844); *Du Lait chez la femme* (1853); *Traité pratique d'hygiène industrielle et administrative* (1860, 2 vol. in-8); *État hygiénique des lycées de l'Empire en 1867* (1868, in-8), etc. Rédacteur des *Annales d'hygiène publique*, il a inséré des mémoires dans divers autres journaux et a rédigé, en 1844, le bulletin scientifique de *la Réforme*.

VÉRON (Pierre), journaliste et littérateur français, est né à Paris en 1833. Après de brillants succès universitaires, il songea à entrer à l'École normale, mais sa vocation l'entraîna vers la littérature. En 1854, il débuta par un volume de poésies, *les Réalités humaines*, qui le fit accueillir à la *Revue de Paris*, dont il resta rédacteur jusqu'à sa suppression, en 1858. Il donnait en même temps des articles à *la Chronique*. Il entra en 1859 au *Charivari*, dont il devint le rédacteur en chef et le directeur. Doué d'une rare fécondité, il alimenta sans relâche de nombreux journaux : *le Courrier de Paris*, *le Monde illustré*, *l'Illustration*, *le Petit journal*, *le Journal amusant*, *l'Avenir national*, *l'Opinion nationale*, *le Nain jaune*, etc. A part ses articles pleins d'humour et de verve M. Pierre Véron publia presque chaque année, des volumes de fantaisies sur les mœurs contemporaines. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 7 février 1878.

Nous citerons parmi ses livres remarqués : *Paris s'amuse* (1861); *les Marionnettes* (1862); *le Roman de la femme à barbe*, *les Souffre-Plaisir* (1863); *Maison Amour et Cie* (1864); *la Famille Hasard* (1865); *la Foire aux grotesques* (1865, in-18); *le Pavé de Paris* (même année); *la Comédie en plein vent* (1866, in-18); *Par-devant M. le maire* (1866, in-18); *Monsieur et madame Tout-le-Monde* (1867, in-18); *la Mythologie parisienne* (1867, in-18); *l'Age de fer-blanc* (1868, in-18); *les Pantins du boulevard* (même année, in-18); *les Phénomènes vivants* (même année), *la Boutique à treize* (1869, in-18); *les Grimaces parisiennes* (même année); *Je, tu, il, nous, vous, ils* (même année); *les Dindons de Panurge* (1875, in-18); *Paris à tous les diables* (même année); *les Coulisses artistiques* (1876, in-18); *la Vie fantasque* (même année); *les Chevaliers du Macadam* (1877, in-18); *le Nouvel art d'aimer* (même année); *les Mangeuses d'hommes* (1878, in-18); *En 1900* (même année); *la Comédie du voyage* (même année); *Ohé! vitrier* (1879, in-18); *Visages sans masques* (même année), etc. M. Pierre Véron a donné au Vaudeville, avec M. H. Rochefort, en août 1866, une comédie, *Sauvé, mon Dieu!*

VÉRON (Eugène), littérateur et publiciste, français, né à Paris, le 29 mai 1825, ancien élève de l'École normale, de la promotion de 1846, reçu agrégé pour les classes des lettres en 1850, servit plusieurs années dans l'Université et appartint ensuite à l'enseignement libre. Collaborateur de la *Revue nationale*, de la *Revue de l'instruction publique*, du *Courrier du dimanche*, etc., il prit en 1868 la rédaction en chef du *Progrès de Lyon*, et fonda, en 1871, dans la même ville *la France républicaine* qui fut supprimée par arrêté de M. Ducros, préfet du Rhône. Appelé à Paris, en 1875, pour diriger une somptueuse publication hebdomadaire, *l'Art*, à laquelle il n'a cessé de collaborer, il fonda en 1876, *l'Avant-Garde*, journal républicain, qui dura peu.

M. Eugène Véron a publié en volumes : *Du Progrès intellectuel dans l'humanité* (1862, in-8); *Des Associations ouvrières de consommation, de crédit et de production* (1865, in-18); *les Institutions ouvrières de Mulhouse* (1866, in-8); *Histoire de la Prusse depuis Frédéric II jusqu'à Sadowa* (1867, in-18); *Histoire de l'Allemagne depuis Sadowa* (1874, in-18; *la Troisième invasion* (1876-1877, in-folio avec cartes et eaux-fortes); *l'Esthétique* (1878, in-18), origine des arts, le goût et le génie, etc.

VERSIGNY (Claude-Marie-Agapite), député français, né à Gray (Haute-Saône), le 18 août 1814, avocat au barreau de Gray et bâtonnier de l'ordre, fut un des chefs de l'opposition sous l'Empire. Nommé sous-préfet de Gray, le 14 septembre 1870, il remplit ses fonctions avec un dévouement patriotique fut pris par l'ennemi comme otage et envoyé à Brême en décembre 1870. A la paix, il revint à sa sous-préfecture et fut révoqué, en janvier 1875. Élu député de Gray, le 20 février 1876, par 9711 voix contre 6120 partagées entre ses deux concurrents, il fit partie de la gauche républicaine, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés, qui refusèrent leur vote de confiance au ministère de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre suivant, par 10 694 voix, contre 8737, obtenues par le candidat officiel.

VERSIGNY (Jean-Baptiste-Victor), avocat et jurisconsulte français, ancien représentant, frère du précédent, né à Gray (Haute-Saône), le 7 octobre 1819, se fit inscrire au barreau de Paris en 1842. Après avoir été pendant plusieurs années secrétaire de M. Bonjean, alors avocat au conseil d'État et à la cour de cassation, il fut élu, en 1849, représentant de la Haute-Saône à l'Assemblée législative, où il fit partie de la minorité républicaine. Exilé de France après le coup d'État de 1851, il s'établit à Neuchâtel, en Suisse, et s'y occupa activement de l'établissement des chemins de fer. Rentré dans sa patrie en 1864, il se fit inscrire de nouveau au barreau de Paris. Le 19 septembre 1870, il fut nommé conseiller d'État dans la commission provisoire chargée de remplacer l'ancien conseil, et attaché à la section des finances et des travaux publics, mais non réélu par l'Assemblée. M. Versigny a publié : *De l'Influence du criminel sur le civil* (1843, in-8°). — Il est mort le 29 novembre 1872.

VERVEER (Samuel-Léonidas), peintre hollandais, né à La Haye, le 30 novembre 1813, étudia sous la direction de Barthelemy-Jean Van Hove, et se livra spécialement aux vues de ville et aux marines. Il s'est fixé dans sa ville natale, d'où il

a fait quelques envois aux Salons de Paris, et a principalement exécuté : *Vue prise à Dordrecht*, effet du matin (1844) ; *Vue d'Amsterdam*, *Départ pour le marché* (1846-1849) ; *Vue de Rotterdam*, *Pêche du Saumon*, *Scènes de déménagement*; ces trois derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Verveer a reparu au Salon de 1857 avec plusieurs sujets de genre, et à celui de 1864 avec une *Vue prise à Dordrecht*. A l'Exposition de 1867, il a envoyé : *Vue de Kat-Wyk*, *Vue de Bruges*, *Vue de d'Oudewater*, *une Rue dans le quartier juif d'Amsterdam*. Cet artiste a obtenu une mention en 1855, et a été décoré des ordres de Léopold de Belgique et de la Couronne de chêne du Luxembourg. Il a été nommé membre honoraire des Sociétés des beaux-arts de Bruxelles et de Gand. — Il est mort à La Haye, en février 1876.

VESCO (Nicolas-Martin), général français, né à Metz le 14 mars 1789, est fils d'un Piémontais. Il entra, en 1806, au Prytanée militaire de Saint-Cyr, en sortit dans l'infanterie, l'année suivante, comme sous-lieutenant, fit les campagnes de Prusse, de Pologne, d'Espagne et d'Autriche et fut promu lieutenant en 1809. Capitaine le 7 septembre 1811 et chef de bataillon au 29e léger en 1813, il se distingua dans les campagnes de Russie et de France, et fut grièvement blessé à Brienne. Promu lieutenant-colonel pendant les Cent-Jours, mais non reconnu dans ce grade par la Restauration et mis en disponibilité, il ne rentra dans le service actif que le 17 août 1830 comme lieutenant-colonel de la garde municipale de Paris. Colonel le 17 août 1832 et commandant la 18e légion de gendarmerie à Grenoble, il fut promu général de brigade le 20 avril 1845 et exerça les fonctions d'inspecteur de la gendarmerie, puis commanda les subdivisions de la Côte-d'Or et de la Haute-Marne. Admis, en 1851, dans le cadre de réserve, il fut admis à la retraite le 22 mai 1879. M. Vesco, doyen d'âge des généraux de France, a été décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1812, promu officier le 18 février 1814 et commandeur le 19 avril 1843.

VESSERON (Damien-Henry), avocat et littérateur français, né à Sedan, le 7 mai 1819, fit ses études au collège Henri IV, puis à la Faculté de droit de Paris, obtint le grade de docteur, en 1844, et alla s'inscrire au barreau de sa ville natale, dont il fut élu, à plusieurs reprises, bâtonnier. Juge suppléant au tribunal de Sedan en 1848, il fut déclaré démissionnaire, pour refus de serment, après le coup d'État du 2 décembre 1851. Il se renferma alors dans l'exercice de sa profession, fit partie de diverses commissions locales et du conseil municipal depuis 1870.

M. Vesseron, membre de plusieurs sociétés savantes, a publié des traductions en vers des *Odes d'Anacréon* (1856, 2e édit. 1875, in-12), des *Odes d'Horace* (1864, in-18), des *Chefs-d'œuvre de la scène grecque* (1872, in-18) et donné un volume de poésies personnelles, *Études et souvenirs* (1870, in-18).

VÉTAULT (Alphonse-Anatole), archiviste français, né à la Ménitré (Maine-et-Loire), le 14 mai 1843, entra en 1865 à l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste paléographe le 20 janvier 1868 et devint archiviste du département de la Marne.

Il s'est signalé par plusieurs publications historiques, éditées avec luxe par la maison Mame : *Suger* (1871, gr. in-8) ; *Godefroi de Bouillon* (1874, gr. in-8), et surtout *Charlemagne* (1876, in-8, gravures et carte), avec préface de [illegible] Gautier : cet ouvrage valut à l'auteur, en [illegible], le grand prix Gobert de 10 000 francs, de l'Académie française.

VÉTILLART (Michel-Marcellin), sénateur français, est né à Pontlieue, le 20 octobre [illegible]. Possesseur d'une importante usine pour blanchir les fils et les toiles, il introduisit les procédés [illegible] en Angleterre, qu'il avait étudiés sur place. Adjoint au maire du Mans, juge au tribunal de commerce, puis président de la chambre de commerce de cette ville, il fut élu représentant de la Sarthe à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par 57 834 voix, prit place à droite et se fit [illegible] aux réunions des Réservoirs, Colbert et [illegible] droit. Il vota avec la majorité [illegible] et repoussa l'amendement Wallon ainsi que l'ensemble des lois constitutionnelles. Réélu, le 30 janvier 1876, au Sénat, le deuxième sur trois, par [illegible] sur 463 électeurs inscrits, il suivit la [illegible] politique dans la Chambre haute, et, le [illegible] se prononça pour la dissolution de la Chambre demandée par M. de Broglie. Conseiller général de la Sarthe, pour un canton du Mans, [illegible] il ne fut pas réélu en 1874.

VETTER (Jean-Hégésippe), peintre français, né à Paris, en 1820, fut élève de [illegible], et peignit le portrait, le genre et [illegible]. Nous citerons de lui : *Bayard enfant* (1844) ; *Molière chez le barbier de Pézenas* (1847) ; [illegible] (1848) ; *Étude à la lampe* (1850) ; *le [illegible] de Rabelais*, *le Maître d'armes*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *le Fumeur*, *la Lecture*, [illegible] (1857) ; *Femme à sa toilette*, *le Départ pour la promenade* (1859) ; *Bernard Palissy*, [illegible] *tion* (1861) ; *Molière et Louis XIV* [illegible] *rille présentant Jodelet à Cathos et à [illegible]*, scène de Molière (1865), acquise par l'État pour le musée du Luxembourg ; *Un Mignon [illegible] au bilboquet*, un *Portrait* (1866) ; deux Portraits dont celui de *M. Flandrin*, [illegible] (1869) ; *Mazarin* (1872) ; *Fuite en Égypte* [illegible] *le Raffiné* (1875) ; *Portrait de Mlle [illegible]* *Billet* (1878) ; *Portraits* (1880), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, [illegible] en 1847, 1848 et 1855, une 3e en [illegible] médaille à l'Exposition universelle de [illegible] 1873, et la décoration en 1855.

VEUILLOT (Louis), littérateur et [illegible] français, né en 1813, à Boynes en [illegible], est fils d'un pauvre ouvrier tonnelier [illegible] quant de travail dans son village, [illegible] 1818, à Paris, sur le port de Bercy, [illegible] de vin. L'aîné de quatre enfants, il fut [illegible] l'école mutuelle, et à l'âge de treize ans, [illegible] dans une étude d'avoué. Il y passa son temps à lire de mauvais romans et à fréquenter les petits théâtres. Bientôt il sentit ses instincts [illegible] s'éveiller ; mais toute son éducation [illegible]. Il se mit à l'œuvre avec courage et, [illegible] ans il avait acquis assez de littérature [illegible] de sa plume. Il entra dans les bureaux [illegible] *public* et s'engagea dans « la presse [illegible] faire. » On l'envoya débuter, comme [illegible] ministériel, dans l'*Écho de la Seine-Inférieure* (1832). Il s'y fit remarquer par son [illegible] talent pour la polémique, et eut deux [illegible] avec un acteur, pour un article de critique [illegible] trale, et l'autre avec l'un des rédacteurs [illegible] *nal de Rouen*, feuille républicaine. [illegible] 1832, il passa à Périgueux comme [illegible] chef du *Mémorial de la Dordogne*. Il [illegible] eut à soutenir par des duels le [illegible] et acerbe de son journal. Rappelé en [illegible]

pour collaborer à *la Charte de* 1830, journal du gouvernement, et qui cessa bientôt de paraître, il prit ensuite la rédaction en chef de *la Paix*, journal doctrinaire.

Étranger jusque-là, si nous en croyons ses propres confessions, à toute idée sérieuse, M. L. Veuillot n'avait encore révélé d'autre mérite, comme écrivain, que la vivacité du style. Sceptique et railleur, il s'était fait le joyeux disciple d'un homme d'esprit, alors préfet de Périgueux. Il réussissait à merveille dans la littérature plus que légère, et ne reculait pas devant les hardiesses ou les bouffonneries de la chanson. N'ayant pas plus de foi politique que de foi religieuse, il était sur le point de devenir « un de ces *condottieri* de la presse, » comme il le dit lui-même, quand un de ses amis, M. Olivier Fulgence, lui proposa un voyage en Italie (1838). M. Veuillot arriva à Rome pendant la semaine sainte. Le spectacle des pompes religieuses de la Ville éternelle l'impressionna vivement. Il se fit présenter au pape. Quand il revint à Paris, il avait dépouillé le vieil homme. Voué à la défense des intérêts catholiques, il ne croyait pas seulement, il pratiquait. Il écrivit des livres pieux; il publia *les Pèlerinages de Suisse*, légendes, récits et descriptions (1838; 8e édition, 1856); *Pierre Saintive*, roman religieux sous forme épistolaire (1840); *le Saint Rosaire médité*, petit livre de piété (1840). Il composa même des cantiques, comme si sa conversion l'avait rendu poète. Il donna alors *Rome et Lorette*, souvenir de son voyage en Italie, avec une *Introduction* autobiographique (1841; 6e édit., 1855), et *Agnès de Lauvens ou Mémoires de Sœur Saint-Louis*, tableau d'un pensionnat de jeunes filles (1842).

Pendant son séjour à Périgueux, M. Veuillot avait été en relations avec le général Bugeaud, qui le prit pour secrétaire et l'emmena avec lui en Afrique (1842). A ce voyage se rapportent, outre son livre des *Français en Algérie* (1844), ses idées sur le rôle du soldat, dont il devait faire un des deux pivots, avec le moine, de son ordre social catholique. A son retour d'Afrique, il fut nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur. Il quitta cette place, dix-huit mois plus tard, pour entrer à *l'Univers religieux* (1843). D'abord simple rédacteur, il fut bientôt l'âme et la tête du journal qui, sous sa direction, devint une puissance avec laquelle il fallut compter. A propos du procès Combalot et de la question de la liberté d'enseignement, M. Veuillot déclara une guerre à mort à l'Université, et par ses attaques contre cette institution de l'État s'attira quelques mois de prison (1844). Dans la campagne du Sonderbund, en 1847, il encouragea vivement les séparatistes.

Quand éclata la révolution de Février, M. Veuillot la salua comme un événement providentiel. Puis il la répudia et en poursuivit les actes et les hommes avec une ardeur qui lui valut, dans les journaux de ses adversaires, la réimpression de ses premières apologies. En 1848, il était devenu, par la retraite de M. de Coux, rédacteur en chef de *l'Univers;* il marcha d'accord avec MM. de Montalembert et de Falloux, jusqu'au 10 décembre. Bientôt il s'en sépara. Déjà il avait fait scission avec *l'Ami de la Religion* et *l'Ère nouvelle*. Outre ses luttes de tous les jours dans la feuille ultramontaine, il attaqua, dans diverses publications, les universitaires, les philosophes, les révolutionnaires et les socialistes. Ainsi parurent successivement : en 1848, *les Libres penseurs;* en 1849, *l'Esclave Vindex*, pamphlet plein de verve, et *le Lendemain de la victoire*, scènes socialistes; en 1850, *Petite philosophie*, comprenant cinq nouvelles sur la charité chrétienne, avec préface et épilogue; en 1852, *la Légalité*, dialogues philosophiques; etc.

Un grand débat s'étant élevé entre les évêques au sujet des classiques, M. Veuillot ne craignit pas de censurer les prélats qui ne se rangeaient pas à l'avis de *l'Univers*, adversaire implacable de l'antiquité grecque et latine. Censuré à son tour par l'archevêque de Paris, plus pour le ton de sa polémique que pour ses doctrines mêmes, le journaliste en appela au pape et alla plaider lui-même sa cause à Rome, plaçant ainsi le souverain juge de l'Église en demeure de prononcer entre lui et ceux qui n'approuvaient ni le langage ni les tendances de son journal. M. Veuillot fut absous, et *l'Univers* continua sa guerre à outrance contre la liberté, la raison, la science et le progrès. Son journal n'en fut pas moins interdit dans plusieurs diocèses. En 1853, l'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, en défendit expressément la lecture à son clergé.

A quelque temps de là, M. Dupin s'étant avisé de parler de certains droits du seigneur dans les temps féodaux, M. Veuillot prit à partie le célèbre avocat et lui répondit par un gros livre (*le Droit du seigneur*, 1854), qui, sans justifier le moyen âge de ce que l'auteur appelle une calomnie, fit reconnaître en celui-ci une assez grande science du droit coutumier. Dans les polémiques auxquelles donna lieu la question du pouvoir temporel du pape, à la suite de notre campagne d'Italie, M. Veuillot fut un des plus ardents à soutenir la cause de Rome contre tous ses ennemis, secrets ou déclarés (1859-1861). Alors *l'Univers* parut un danger pour la paix publique et fut supprimé. Quelques jours après, il renaissait sous le titre, *le Monde;* mais la redoutable personnalité de M. Veuillot avait disparu. Un voyage qu'il fit alors à Rome lui attira quelques nouveaux démêlés avec le gouvernement impérial.

L'Univers ne lui fut rendu que six ans plus tard (avril 1867); il redevint aussitôt, entre ses mains, l'instrument des mêmes polémiques au service des mêmes doctrines et l'organe des colères de même style contre les personnes. A l'approche du conseil œcuménique de Rome, M. Veuillot redoubla d'ardeur contre les adversaires ou contre les amis trop tièdes des deux causes dont il se constituait spécialement le champion : l'infaillibilité du pape et la transformation des anathèmes du *Syllabus* contre les sociétés modernes en articles de foi. Non seulement *l'Univers*, qui parut avec les armes pontificales en tête, poursuivit à outrance les dissidents, comme le père Hyacinthe, mais les prêtres et les prélats suspects de gallicanisme ou simplement effrayés des exagérations ultramontaines, comme le père Gratry, Mgr Maret ou Mgr Dupanloup. Présent à Rome, dès l'ouverture du concile, il parut, simple laïque, exercer une surveillance active et redoutée sur un grand nombre de membres du clergé.

Les services rendus par M. L. Veuillot à la cause de l'infaillibilité papale ne cessèrent d'être reconnus par Pie IX qui lui prodigua jusqu'à sa mort les témoignages de bienveillance. Mais l'ardeur du journaliste pour les intérêts de Dieu et de l'Église ne fut pas sans lui causer en France quelques ennuis et des démêlés avec l'administration et la justice. Son zèle parut excessif même au gouvernement de l'ordre moral, sous M. de Broglie et ses successeurs. A la fin de janvier 1874, *l'Univers* fut suspendu pour deux mois, par suite de la publication d'un mandement de l'évêque de Périgueux sur la politique religieuse du gouvernement allemand. Il reparut le 20 mars, avec les félicitations du pape. Au mois d'octobre de la même année, il était suspendu pour quinze jours; l'arrêté, dont les considérants étaient plus sévères

que la peine prononcée, déclarait que l'*Univers* avait « porté une grave atteinte à la dignité de la presse française, compromis nos relations extérieures, troublé la paix publique, provoqué au mépris des gouvernements établis par d'inqualifiables outrages, etc. » Parmi les procès que le journal de M. Veuillot eut à subir à cette époque, il faut rappeler celui qu'il s'attira en signalant à l'animadversion des fidèles un marchand mercier pour inobservance du repos du dimanche. Après des débats retentissants, une condamnation à 4000 francs de dommages et intérêts, prononcée par le tribunal de la Seine (29 avril 1875), fut confirmée par la Cour (2 juillet). Une affaire plus originale est celle du conflit qui s'éleva entre *l'Univers* et *le Figaro*, à la suite des efforts de M. de Villemessant pour étendre sa clientèle dans le clergé, aux dépens de son confrère. Après de longues et vives polémiques entre les deux journalistes, qui aspiraient, par des moyens si différents, à servir les mêmes causes, M. Veuillot poursuivit, pour concurrence déloyale, son adversaire devant le Tribunal de commerce, lui réclama 20 000 francs de dommages et intérêts, et en obtint 500, avec insertion dans les principales feuilles religieuses.

A part les écrits rappelés ci-dessus, on cite encore de M. Veuillot : *l'Honnête femme*, roman moins édifiant que ne le fait croire le titre, publié dans *le Correspondant* en 1843 (1844), 2 vol. in-12; 4ᵉ édit. 1872, in-18); *les Nattes*, recueil de petites nouvelles (1844, in-12), reproduites dans *les Historiettes et fantaisies* (1862, in-18); *Corbin et d'Aubecourt*, essai de roman chrétien (1850); une *Histoire de la Bienheureuse Germaine Cousin* (1854); *la Guerre et l'homme de guerre* (1855), etc.; un double recueil d'articles sous le titre de *Mélanges religieux, historiques et littéraires* (1857-1875, tom. I-VI, in-8); *De Quelques erreurs sur la papauté* (1859, in-8); *Çà et là* (1859, 2 in-18); *Waterloo* (1861, in-18); *le Pape et la diplomatie* (1861, in-18); *Deux commensaux du cardinal Dubois* (1861, in-18); *le Fond de Giboyer*, dialogue avec prologue, etc. (1863, in-18), réponse à la comédie de M. Em. Augier, *le Fils de Giboyer*, dont le type principal passait pour être un portrait satirique du célèbre défenseur de l'Église; *Biographie de Pie IX* (1863, in-8); *Satires* (1863, in-18, deux édit.); *le Parfum de Rome* (1865, 2 vol. in-8, 7ᵉ édit.); *l'Illusion libérale* (1866, in-8); *les Odeurs de Paris* (1866, in-8 et in-18), celui des livres de l'auteur qui eut le plus de retentissement dans la presse; *les Couleuvres* (1869, in-18); *Paris pendant les deux sièges* (1871, 2 vol. in-8); *Dialogues socialistes* (1862, in-18); *Jésus-Christ* (1873, in-4°); *Molière et Bourdaloue* (1877, in-18); *Œuvres poétiques* (1878, in-18), etc. Il a été publié par l'abbé Charbonnel, un recueil des *Pensées de M. Louis Veuillot*, tirées de tous ses ouvrages (1868, in-8).

VEUILLOT (Eugène), écrivain français, frère du précédent, né en 1818, à Boynes (Loiret), eut le bonheur d'entrer au collège vers treize ans, et de faire ses études. Après avoir rédigé, comme son frère, des journaux en province, il l'avait suivi au ministère de l'intérieur; il en sortit comme lui, pour entrer, en 1844, à *l'Univers religieux*. Pendant la guerre du Sonderbund (1847), ce journal ayant ouvert, au profit des catholiques, une souscription qui s'éleva à plus de 100000 fr., M. E. Veuillot fut chargé de leur porter cette somme. A son retour il publia une *Histoire des guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1790-1832). Cette œuvre, écrite au point de vue ultramontain, avait pour but d'encourager le Sonderbund, en lui proposant un illustre exemple. Chargé, en 1850, de porter à l'archevêque de Turin la croix offerte à ce prélat par une autre souscription, il sut tromper la surveillance de la police sarde et s'acquitter de sa mission. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut présenté au pape, qui le nomma chevalier de Saint-Sylvestre.

M. Eugène Veuillot prit part à toutes les campagnes du journal de son frère contre l'Université, les philosophes, les classiques et les socialistes. Il porta non moins de fougue dans l'attaque de ce qu'il appelait « les Sébastopols de l'impiété. » Parmi ses publications nous citerons : la *Croix et l'Épée* (1856, in-18), récit de la guerre d'Orient, anonyme; *la Cochinchine et le Tonquin* (1859, in-8); *le Piémont dans les États de l'Église* (1861, in-18); *les Vies des Pères des déserts d'Orient, leur doctrine, etc.*, d'après le R. P. Michel-Ange Marni (1863-1864, 6 vol. in-8, avec gravures); *Critiques et croquis* (1865, in-18; 2ᵉ édit. 1873), etc. Il a aussi collaboré aux *Célébrités catholiques*.

VÉZIAN (Jacques-Marie-Alexandre), savant français, né à Montpellier, en 1821, fit ses études à la Faculté des sciences de sa ville natale et obtint le diplôme de docteur ès sciences en 1856. Suppléant de la chaire de géologie à [illegible], puis à Rennes, il fut nommé, en [illegible] professeur titulaire de géologie à la Faculté de Besançon, dont il devint le doyen en 1879.

M. Vézian a publié : *Mollusques et zoophytes des terrains nummulitiques et tertiaires de Barcelone* (1856, in-4); *Du Terrain post-pyrénéen des environs de Barcelone* (1856, in-4 [illegible]); *Observations sur le terrain nummulitique de la province de Barcelone* (1857, in-8, avec [illegible]); un excellent traité classique, *Prodrome de géologie* (1863-1865, 3 vol. in-8, avec planches); *Études géologiques sur le Jura* (1874-1876, 2 vol. in-8), avec planches et figures.

VIBERT (Jehan-Georges), peintre et littérateur français, né à Paris le 30 septembre 1840, fut élève de MM. Barrias et Picot et débuta au Salon de 1863 par deux tableaux de genre : *la Sieste*, *Repentir*. Il a donné depuis : *Narcisse changé en fleur*, *Insouciance* (1864); *Martyrs chrétiens dans la fosse aux lions*, *le Mouton mort* (1865); *Daphnis et Chloé*, *Entrée des toreros*, peint en collaboration avec M. Zamacoïs, *Un Cabaret* [illegible] dessin, *Porteur d'eau*, aquarelle (1866); [illegible] *après le pillage*, *la Tentation*, et deux aquarelles : *Savetier ambulant*, *Don Quichotte* (1867); *le Barbier ambulant* (Espagne), *le Convent sous les armes* (Espagne, 1811), et diverses aquarelles (1868); *le Retour de la dîme*, *le* [illegible] *noce*, et deux aquarelles : *Arlequin chez* [illegible] *le Fripier* (1869); *Gulliver*, *l'Importun* [illegible] *Départ des mariés*, *le Premier-Né* (1873) [illegible] *mande*, *Moine cueillant des radis*, M. [illegible] *aîné, dans le rôle de Mascarille* [illegible] *et la fourmi*, *le Repos du peintre* [illegible] *chambre de Monseigneur* (1876); *le* [illegible] *mis*, *la Sérénade* (1877); *Apothéose de* [illegible] (1878), toile de vastes proportions, [illegible] lent le classique et le réel, et qui, [illegible] quise par l'État pour la Chambre des [illegible] fut envoyée au Luxembourg. M. Vibert [illegible] en 1879 et en 1880, qu'aux expositions [illegible] Société des aquarellistes français, dont [illegible] des fondateurs. Il a obtenu trois [illegible] 1864, 1867 et 1868, une médaille de [illegible] l'Exposition universelle de 1878 et la décoration de la Légion d'honneur en 1870.

Cet artiste qui, pendant le siège de [illegible] blessé à l'attaque de la Malmaison (21 [illegible]

s'est fait connaître au théâtre par quelques saynètes et monologues : *la Tribune mécanique* (Palais-Royal, mai 1872); *les Chapeaux*, conférence faite par Berthelier (Variétés, 1874), publiée en brochure in-4 avec 20 dessins de l'auteur; *les Portraits*, autre conférence faite également par Berthelier (1875); *le Verglas*, comédie en un acte (Variétés, avril 1876).

VIARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon, le 31 juillet 1800, et fils d'un procureur général près la Cour d'appel de cette ville, perdit son père en 1807, vint à Paris achever ses études de droit et s'inscrivit au tableau des avocats. A la suite d'un voyage en Espagne, en 1823, il laissa le barreau pour la littérature et collabora aux journaux d'opinion avancée, au *Globe*, au *National*, et, à partir de 1836, au *Siècle*. En 1841, il fonda la *Revue indépendante*, avec Pierre Leroux et George Sand. En 1838, il avait été nommé, avec Robert, directeur du Théâtre-Italien, reconstruit après l'incendie de 1837, et était devenu seul directeur en octobre 1839. C'est lui qui attacha à ce théâtre le chanteur Mario. Il quitta la direction en 1840, à l'époque de son mariage avec Mlle Pauline Garcia, qu'il avait engagée dès le début de son administration. Dès lors, M. Viardot, accompagnant sa femme dans ses tournées musicales, visita toutes les contrées de l'Europe. Membre de l'Académie espagnole, il a été nommé commandeur de l'ordre de Charles III.

On a de lui : *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1832, 2 vol. in-8); *Scènes de mœurs arabes*, etc. (1833, in-8); *Études sur l'histoire des institutions et de la littérature en Espagne* (1835, in-8), traduit en espagnol et en allemand; *Notices sur les principaux peintres d'Espagne* (1839, in-8), ouvrage servant de texte aux gravures de la galerie Aguado; *Des Origines traditionnelles de la peinture moderne en Italie* (1840, in-8); *les Musées d'Italie* (1842, in-12); *les Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique* (1843, in-12); *les Musées d'Allemagne et de Russie* (1844, in-12); *Souvenirs de chasse* (1849, in-12; 6e édit., 1854, *Bibliothèque des chemins de fer*); *Histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* (1851, 2 vol. in-8); *Musées de France* (1855, in-12); *les Jésuites jugés par les rois, les évêques et les papes* (1857, in-18); *Espagne et beaux-arts*, mélanges (1866, in-18); *les Merveilles de la peinture* (1868-1869, 2 vol. in-18, avec grav.); *les Merveilles de la sculpture* (1869, in-18); *Libre examen* (1877, in-18), dont les éditions abrégées avaient paru sous les titres d'*Apologie d'un incrédule* et de *la Science et la conscience*, etc.

M. Viardot a donné en outre un grand nombre de traductions : celles de *Don Quichotte* (1836), des *Nouvelles* de Cervantès (1838; 2e édit., 1857, in-12), de l'*Histoire du soulèvement d'Espagne*, par le comte de Toreno (1838, 5 vol. in-8), des *Nouvelles choisies* de Nicolas Gogol, d'Al. Pouchkine et d'Ivan Tourgueneff (1853-1860, *Bibliothèque des chemins de fer*). Il a aussi collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue de Paris*, à *la Liberté de penser*, au *Musée des familles*, etc.

VIARDOT (Michelle-Pauline Garcia, dame), cantatrice française, femme du précédent, née à Paris, le 18 juillet 1821, fille du célèbre Emmanuel Garcia, eut pour parrain le maestro Paër, suivit ses parents en Angleterre, aux États-Unis, au Mexique, et revint en France en 1828. Elle avait, au milieu de sa famille, appris la musique sans s'en apercevoir. Après avoir eu pour maître de piano Meysenberg, et plus tard le célèbre Liszt, elle fit l'essai de son talent aux concerts de Mme Malibran, sa sœur. Après la mort de son père, en 1832, elle vécut quelque temps à Bruxelles avec sa mère, et débuta, en mai 1839, à Londres, dans *Otello* et *la Cenerentola*. L'année suivante elle parut aux Italiens dans les mêmes opéras, ainsi que dans *Tancrède* et dans *le Barbier*, où elle remplit le rôle de Rosine. Mariée à M. Louis Viardot (voy. ci-dessus), elle parcourut avec lui l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Russie, et joua avec le même succès à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Moscou et à Londres. Dans cette dernière ville, *les Huguenots* furent un de ses plus beaux triomphes. Mme Viardot revint ensuite à Paris, en mai 1848, pour créer dans *le Prophète* le rôle de Fidès, où elle a eu un s grand succès. Elle a été spécialement appelée à jouer ce rôle aux théâtres de Berlin, de Saint-Pétersbourg, et, en 1851, à celui de Londres, au moment de l'Exposition universelle. En 1860, elle a chanté avec le plus grand succès l'*Orphée* de Glück, au Théâtre Lyrique.

Outre les opéras que nous avons indiqués, Mme Viardot jouait encore tout le répertoire classique et courant, et, sans s'être engagée, dans ces derniers temps, à aucun théâtre, elle a donné, sur diverses scènes, d'assez fréquentes représentations. Son nom a paru souvent sur les programmes des concerts de charité.

Mme Viardot a possédé une des plus belles voix de mezzo-soprano, étendue et remarquablement souple. Elle vocalise avec goût et sûreté, et joint au sentiment de l'expression musicale une méthode parfaite. Parlant avec facilité le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais, elle a chanté dans ces différentes langues. Dévouée aux intérêts de son art, elle a facilité souvent aux artistes dramatiques et aux compositeurs l'accès de leur carrière. Elle a écrit elle-même d'assez importantes compositions, notamment *l'Ogre*, opérette dont le livret est de M. Tourgueneff et qui fut jouée chez elle, à Bade, en 1868; *le Dernier magicien*, opéra en deux actes, représenté en 1869 chez la grande-duchesse de Saxe-Weimar.

VIARDOT (Léon), peintre français, né à Dijon, en décembre 1805, et frère de M. Louis Viardot, a étudié sous M. Picot, et s'est fait une réputation de portraitiste estimé. Il a surtout exposé, depuis ses débuts au Salon de 1831 : *Mme de Souza*, *MM. Ch. Ledru, D. Nisard, Leroy d'Étiolles, Donizetti, M. et Mme Louis Viardot* (1831-1848); *Une Dame corse*, *le Roi Cléphis*, *le Chien Sultan*, *l'Épée de Damoclès*, *Jésus guérissant la parente de Simon Pierre* (1836-1850); des pastels, etc.; *le lieutenant-colonel Vaissier*, peint de souvenir, *M. Alph. Karr* (1857); *le Christ et la Samaritaine* (1859); *Chevreuil défendant ses faons contre l'attaque d'un renard; Tête de chienne de chasse* (1864); *Chien d'arrêt se désaltérant*, *le Mouton mort* (1865); *le Maraudeur surpris*, *Tête de chien tenant à la gueule une perdrix* (1866); *Chienne de chasse et ses petits* (1868); *Tête de chienne* (1872); *Une Rencontre* (1874); *Chiens* (1875); *Chienne d'arrêt rapportant une perdrix* (1877), *Tête de chienne espagnole* (1878), etc. M. Léon Viardot a obtenu une 2e médaille en 1835.

VICENCE (Armand-Alexandre-Joseph-Adrien de Caulaincourt, duc de), ancien sénateur français, né à Paris, le 13 février 1815, est le fils aîné du général de Caulaincourt qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Il ne prit avant 1852 aucune part aux affaires publiques. Héritier d'une grande fortune et d'un nom illustre dans les fastes de l'Empire, il avait en quelque sorte sa place marquée dans le nouveau Sénat, où il

entra dès la fondation (26 janvier 1852). Il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur, le 14 août 1866. M. le duc de Vicence a épousé en 1849 Mlle de Cypierre, veuve du vicomte d'Auteuil.

VICTOIRE (duc DE LA). Voyez ESPARTERO.

VICTOR-EMMANUEL II (Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas), roi de Sardaigne, et, depuis 1870, roi d'Italie, né le 14 mars 1820, est fils du roi Charles-Albert et de la reine Thérèse, fille du feu grand-duc Ferdinand de Toscane. Il reçut une éducation savante en même temps que guerrière, et n'étant encore que duc de Savoie, épousa, en 1842, l'archiduchesse Adélaïde d'Autriche. Nommé commandant de la brigade de Savoie quand éclata la révolution de 1848, il accompagna son père dans les campagnes contre l'Autriche, prit une grande part à la bataille de Goïto, où il reçut une balle à la cuisse, et se distingua par sa bravoure à la désastreuse journée de Novare (23 mars 1849). Charles-Albert, qui avait en vain cherché la mort dans la mêlée, abdiqua, le soir même de la défaite, en faveur de son fils, auquel Radetzky paraissait devoir faire des conditions moins dures. Victor-Emmanuel eut un triste avénement: il avait une guerre à soutenir, des factions ardentes à comprimer; le peuple voyait en lui l'époux d'une Autrichienne et l'élève des jésuites. Cependant le nouveau roi s'est montré constamment fidèle au serment qu'il avait prêté à la constitution, au *statuto fondamentale* qu'avait juré son père. Après avoir choisi d'habiles ministres, il entreprit une réorganisation générale des finances, de l'armée, de l'instruction publique, conclut avec l'Angleterre des traités de commerce signa, avec l'Autriche la paix du 6 août 1849, et parut renoncer à l'idée de l'unité italienne, sans abdiquer les espérances d'une prépondérance légitime. Malgré les difficultés extérieures et les propositions de l'Autriche, qui lui promettait Parme en échange de la violation de son serment; malgré Rome, qui le menaçait de son excommunication, il maintint le gouvernement représentatif, avec toute la liberté qu'il comporte, et l'indépendance de la couronne vis-à-vis de la papauté. Les droits de l'État, opposés aux privilèges du clergé, la vente des biens de la nation, proposée et exécutée par M. de Cavour, le monopole de l'enseignement enlevé aux corporations religieuses, enfin l'accueil fait aux réfugiés attirèrent sur le roi les foudres du Vatican. Mais, sans se laisser effrayer, il protesta par un courageux *memorandum*, et arbora le drapeau national aux trois couleurs, sur lequel il mit, comme son père, la croix de Savoie. Quand survint la guerre d'Orient, en 1855, Victor-Emmanuel entra, par le traité du 10 avril, dans l'alliance contre la Russie, et envoya en Crimée, sous le commandement du général de La Marmora, déjà connu par la vigueur avec laquelle il avait réprimé l'insurrection de Gênes, 17 000 hommes, qui se distinguèrent par leur bonne tenue et leur intrépidité à la Tchernaïa.

Cependant le roi était rudement éprouvé dans ses affections. Sa mère, sa femme, son frère, son plus jeune enfant moururent coup sur coup, et lui-même tomba dangereusement malade. Le parti ultramontain et ses principaux organes en Italie et en France montraient, dans ces malheurs, une punition du ciel. Victor-Emmanuel n'en garda pas moins une noble fermeté, et sanctionna la loi de réforme, déjà frappée des anathèmes de Rome. Après le rétablissement de sa santé, il visita, en 1855, les cours de Paris et de Londres, et fut accueilli avec enthousiasme par les deux nations. Les élections générales, à la fin de 1857, malgré l'extrême abus d'influence auquel eut recours le parti clérical, sanctionnèrent la politique du roi et raffermirent le pays dans la liberté constitutionnelle que ne parurent pas compromettre les concessions faites, après l'attentat d'Orsini, par la loi De Foresta (mai 1858) à la sécurité des souverains alliés.

Les deux années suivantes du règne de Victor-Emmanuel amenèrent pour le Piémont une transfiguration véritable. Après avoir resserré son alliance avec la France par le mariage de sa fille Clotilde avec le prince Napoléon (voy. ce nom), il s'empressa de prendre lui-même le commandement général de l'armée piémontaise dans la nouvelle guerre de l'indépendance italienne et se mit en campagne dès le lendemain du passage du Tessin par les Autrichiens (1er mai). Suivant une tradition de famille de la maison de Savoie, il se fit accompagner par son fils aîné, auquel, malgré son extrême jeunesse, il remit le commandement de la brigade de Savoie. Il se signala par sa bravoure au combat de Palestro, qui eut pour résultat le passage de la Sesia. A la suite de cette brillante affaire, le 3e de zouaves, qui y avait pris part, nomma le roi caporal. Après la bataille de Magenta (4 juin), il entra à [illegible] avec l'empereur. Les populations, successivement affranchies par les armes des alliés de la domination autrichienne, se placèrent sous son gouvernement.

Après la bataille de Solferino, dans laquelle Victor-Emmanuel se trouva, de sa personne, opposé au général de Benedeck, en avant de Pozzolengo, la paix de Villafranca sembla couper court à ses espérances d'agrandissement [illegible] en Italie. Mais le mouvement d'annexion [illegible] reprit bientôt avec plus de force. La Toscane, Parme, Modène, les Romagnes votèrent leur réunion à la Sardaigne. La cession de la Savoie et de Nice à la France, sous la réserve du vote populaire, rendit celle-ci, malgré le traité de Zurich, en quelque sorte solidaire de ces remaniements de territoire. De plus grands [illegible] allaient s'accomplir. L'expédition de Garibaldi en Sicile et dans l'Italie méridionale, désavouée [illegible]ment, puis encouragée et enfin aidée par une intervention ouverte, donna au roi de Piémont tout le royaume de Naples et, sauf Rome et ses territoires voisins, les États pontificaux. Partout la conquête fut sanctionnée par le suffrage universel, et, en dix-huit mois, la monarchie italienne, sous le sceptre constitutionnel de Victor-Emmanuel et de ses descendants, fut en grande partie un fait accompli. Le Sénat italien accorda au roi Victor-Emmanuel le titre de roi d'Italie, le 26 février 1861, à la majorité de 129 voix contre deux; la Chambre des députés émit le même vote à la majorité de 293 voix contre une. Dès la fin de 1860, le roi d'Italie avait visité, au milieu d'ovations perpétuelles, les principales villes du nouvel empire, Florence, Naples, Palerme (décembre 1860), et partout des proclamations habiles et hardies tout ensemble avaient eu pour objet de répondre aux espérances des peuples et aux inquiétudes de l'Europe.

A partir de 1861, la politique de Victor-Emmanuel fut de calmer les impatiences du parti de l'action, à la tête duquel était le général Garibaldi, et l'influence personnelle du roi sur ce chef contribua à le maintenir quelque temps dans la ligne tracée par le comte de Cavour. [illegible] la scission fut devenue violente entre les garibaldiens et le gouvernement, une proclamation de Victor-Emmanuel condamna hautement toutes tentatives révolutionnaires (août 1862); mais après la défaite des garibaldiens à Aspromonte, il s'empressa de signer une amnistie (octobre [illegible]

Depuis cette pacification intérieure, le gouvernement italien, sans renoncer à la double question de Venise et de Rome, parut en avoir prudemment ajourné la solution. Les élections générales pour le Parlement, en octobre 1865, donnèrent encore une majorité favorable à la politique du roi.

Au dehors, Victor-Emmanuel fut successivement reconnu par les diverses puissances de l'Europe comme roi d'Italie, et il prit part, à ce titre, à de nombreuses négociations. Le refus de conclure des traités de commerce avec les gouvernements qui ne reconnaîtraient pas le royaume d'Italie, a tour à tour amené ou préparé les États de l'Allemagne à cette reconnaissance, que le nouvel empereur du Mexique et la reine d'Espagne admirent en 1865. Victor-Emmanuel fut un des premiers, en 1863, à adhérer au projet de congrès européen mis en avant par l'empereur des Français (22 novembre). L'année suivante, il signa avec notre gouvernement la convention du 15 septembre qui préparait l'évacuation de Rome par les troupes françaises. Une des conditions était la translation de la capitale du royaume à Florence. Une loi du 12 décembre 1864 sanctionna ce traité, malgré les troubles qui avaient ensanglanté Turin en septembre, et sur lesquels le roi étendit une amnistie générale, et Florence devint la capitale du royaume d'Italie dès le commencement de 1865. A la fin de cette même année, la France se mettait en devoir de rappeler ses troupes de Rome, où se réorganisait l'armée pontificale.

D'autres événements devaient ajourner ou compromettre la solution de la question romaine. L'année 1866 vit renouveler la lutte de l'Italie contre l'Autriche, et donna à Victor-Emmanuel les provinces, si convoitées, de la Vénétie, grâce à l'alliance de la Prusse, et malgré le double échec de son armée à Custozza et de sa flotte à Lissa (juin-juillet). Il fit son entrée solennelle à Venise, le 7 novembre, trois jours après le décret déclarant la Vénétie désormais annexée à son royaume. L'annexion de Rome devenait au contraire de plus en plus impraticable. Au mois d'octobre se produisit la nouvelle tentative de Garibaldi contre cette ville; le roi Victor-Emmanuel protesta contre ce coup de main, et, malgré les manifestations de quelques villes, se vit obligé d'intervenir pour protéger, contre ses propres sujets, les frontières du pape, au moment où la France aidait l'armée pontificale à écraser les garibaldiens à Mentana (4 novembre).

En présence des difficultés financières contre lesquelles ses ministres et la Chambre luttaient avec plus de courage que de bonheur, Victor-Emmanuel se prêta à une réduction de 4 millions sur sa liste civile. Les troubles qu'entraîna sur certains points du pays la perception des nouveaux impôts ne parurent pas altérer les sentiments du peuple pour son souverain. Ils éclatèrent, à l'occasion d'une grave maladie dont il fut atteint au mois de novembre 1869. On remarqua, dans cette circonstance la réconciliation momentanée de Victor-Emmanuel avec le Pape, qui leva, sous condition, l'excommunication majeure pesant sur le malade, et lui permit de recevoir les sacrements. Lorsque les premiers désastres de la guerre de 1870 eurent forcé le gouvernement français à rappeler de Rome l'armée d'occupation, Victor-Emmanuel reçut aussitôt des adresses de diverses villes des provinces romaines réclamant la prompte entrée des troupes italiennes sur le territoire pontifical. Le 11 septembre, l'ordre fut donné au général Cadorna de marcher sur Rome et, après divers incidents que nous avons rappelés à l'article PIE IX (voy. ce nom), la ville éternelle fut officiellement occupée le 21 du même mois. Le plébiscite qui suivit donna une majorité de plus de 40 000 oui en faveur de l'annexion, le 11 octobre, en recevant la commission qui lui apportait le résultat des votes, Victor-Emmanuel déclara qu'il avait la ferme résolution d'assurer la liberté de l'Église et l'indépendance du souverain pontife; le 5 décembre, en ouvrant la session du Parlement, il dit : « Avec Rome capitale, j'accomplis mes promesses et j'achève l'entreprise commencée par mon père il y a vingt-cinq ans. » Le 31 décembre, il fit à Rome une entrée triomphale et s'installa dès lors au Quirinal.

Les années qui suivirent furent marquées à l'intérieur par quelques progrès dans les finances, et l'agriculture, par la reconstitution de l'armée, mais aussi par de fréquents changements de ministères au milieu desquels la popularité du roi « galantuomo » ne fut nullement amoindrie (voy. CAIROLI, CRISPI, MINGHETTI, SELLA, etc); à l'extérieur par une politique prudente et par l'entretien des relations les plus courtoises avec les empereurs d'Allemagne, d'Autriche et de Russie, sans paraître s'alarmer outre mesure des manifestations provoquées en France par le parti légitimiste et clérical en faveur du pouvoir temporel du pape. — Le 9 janvier 1878 Victor-Emmanuel mourut d'une fièvre compliquée de pleurésie. Il refusa de recevoir le confesseur que Pie IX lui avait adressé en apprenant sa maladie, mais il reçut les sacrements de la main de son chapelain et déclara mourir en catholique sincère. Malgré la résistance d'un petit groupe de cardinaux, Pie IX autorisa les funérailles royales au Panthéon où elles eurent lieu le 17 janvier avec une grande solennité.

Victor-Emmanuel avait épousé morganatiquement, en 1868, à San-Rossora la comtesse de Mirafiori dont il avait eu plusieurs enfants, et qui ne lui survécut que quelques mois. Il était roi titulaire de Chypre et de Jérusalem. La reine d'Angleterre lui a conféré l'ordre de la Jarretière en 1855. — Pour la famille royale, voy. ITALIE.

VICTORIA, actrice française. Voy. LAFONTAINE.

VICTORIA I (Alexandrine), reine d'Angleterre, née à Londres, le 24 mai 1819, est la fille unique d'Édouard, duc de Kent, quatrième fils de George III, et de Louise-Victoria, princesse de Saxe-Cobourg et veuve en premières noces du prince héréditaire de Leiningen. Devenue, par la mort de son père, héritière de ses droits à la couronne, elle fut élevée avec le plus grand soin, sous la direction de la duchesse de Northumberland, et acquit des notions solides en histoire, en musique et dans les sciences naturelles. Plus tard, et sur la volonté expresse du roi, son oncle, lord Melbourne, familiarisa son esprit avec la connaissance des principes politiques et le mécanisme du gouvernement constitutionnel. Aussi, lorsque, le 20 janvier 1837, elle succéda à Guillaume IV, elle conserva à ce ministre, au grand désappointement des tories, la direction des affaires. Son couronnement eut lieu le 20 juin 1838 et donna lieu à de magnifiques fêtes; deux ans après, elle épousait le prince Albert (10 février 1840).

Grâce à la constitution anglaise et au sentiment de réserve qui a présidé à la conduite de la reine Victoria, il est inutile d'analyser les événements d'un règne qui se sont en quelque sorte accomplis en dehors de son influence personnelle. Quant aux faits de sa vie propre, ils sont peu nombreux; ce sont trois ou quatre attentats sur sa personne, qu'on a jugés comme des actes de folie, la naissance de ses nombreux enfants et quelques visites de cérémonies faites aux souverains du continent,

entre autres celle de 1843 au château d'Eu, celle de 1855 à l'Exposition universelle de Paris, celle de 1858 au port de Cherbourg, celle au roi des Belges en 1860, etc. Devenue veuve le 11 décembre 1861, elle resta longtemps plongée dans une profonde douleur et vécut très retirée. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'elle rouvrit en personne le Parlement (28 janvier 1866). En mai 1868, un membre de la Chambre des Communes fit une motion pour mettre en délibération la question de son abdication ou d'une régence. Fidèle à son rôle de souveraine constitutionnelle, et servant ainsi ses sympathies personnelles pour la Prusse, la reine Victoria, dans les événements de 1870-1871, garda une neutralité qui était toute en faveur de l'Allemagne. Laissant dominer tour à tour, suivant les courants de l'opinion, la politique de M. Gladstone et de lord Beaconsfield, elle ne prit pas une part effective aux débats diplomatiques et parlementaires soulevés par les invasions des Russes en Asie et la nouvelle guerre d'Orient. Le seul événement important qui touche directement à sa personne, est la proclamation de son titre d'Impératrice des Indes (*Empress of India*) qui lui fut voté, le 26 mars 1876, après le voyage officiel du prince de Galles dans ces contrées.

Il a circulé, sous le nom de la reine, quelques publications édifiantes, notamment les *Méditations sur la mort et l'éternité* (1863), composées de fragments traduits de l'allemand, et les *Feuillets du journal de notre vie dans les montagnes d'Écosse* (1869) : ce dernier a été traduit en français. Le lieutenant-général C. Grey a rédigé sous la direction de la reine, *la Jeunesse de S. A. R. le prince Albert* (the Early days of his, R. H. R. p. Consort, 1867-69) : ouvrage qui a été aussi traduit en français par Mme de Witt (1868, in-8). — Pour les enfants et toute la famille royale, voy. GRANDE-BRETAGNE.

VIDAL (Jérôme-Léon), administrateur et littérateur français, né à Marseille en 1797, collabora, dans sa jeunesse, à plusieurs journaux littéraires, créa *le Diogène*, et fut, de 1828 à 1830, un des rédacteurs les plus actifs de l'ancien *Figaro*, auquel il fournit, après M. Auguste Blanqui, les *Esquisses de la Chambre des députés*, qui firent une grande sensation. Après la révolution de Juillet, il fut attaché au *Constitutionnel* et au *Temps*, puis entra au ministère de l'intérieur et y fut chargé de la rédaction politique et de la direction des journaux. Nommé chef de bureau en 1840, il résigna ses fonctions en 1848, et publia le *Bulletin de Paris*, correspondance adressée aux journaux de la province et de l'étranger. Il fut un des secrétaires du Comité de la rue de Poitiers, au moment des élections pour l'Assemblée législative. Après le coup d'État de 1851, M. Léon Vidal rentra au ministère de l'intérieur, comme chef de bureau, puis fut nommé inspecteur général des prisons. Membre de diverses sociétés savantes, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1845. — Il est mort le 19 décembre 1873.

M. L. Vidal a beaucoup écrit et des choses très diverses, notamment un résumé de l'*Histoire du Languedoc*, une *Vie du général Foy*; puis quelques vaudevilles qu'il fit jouer aux Variétés, aux Nouveautés, etc., sous le pseudonyme de *Céran*; enfin des volumes et brochures sur l'administration, le droit pénal, l'économie politique, etc., par exemple : *François Perrin*, épreuves et réhabilitation d'un condamné libéré; *Note aux conseils généraux sur la revision de la Constitution; Mémoire sur la nouvelle législation pénale de l'Angleterre; Notice sur les prisons*, etc., dans le royaume de Sardaigne; [illegible] *sons militaires*, etc., en France, en [illegible], en Piémont, etc.; *les Monts-de-piété*; [illegible] *en 1860*; *Mémoire sur l'éducation* [illegible] *des jeunes détenus*, couronné par la Société de patronage de la Seine; *Conseils pour la formation des bibliothèques spéciales*, [illegible] *communales* (1864, in-8); *Loi sur les prisons* (1870, in-8), etc.

VIDAL (François), économiste français, ancien représentant, né à Coutras (Gironde), en [illegible], étudia l'économie politique et [illegible] doctrines de Saint-Simon et de Fourier. En [illegible], il fit paraître à la librairie sociétaire [illegible] complète sur *les Caisses d'épargne*. [illegible] *la Démocratie pacifique*, il se sépara sur beaucoup de points de l'école phalanstérienne [illegible] préconisa l'intervention de l'État dans les [illegible] du travail et du capital. Les articles [illegible] dans *la Presse* et dans la *Revue* [illegible] furent remarqués et Fr. Bastiat, [illegible] opinions, rendit plus d'une fois hommage à son talent. En 1846, parut son ouvrage [illegible] *la Répartition des richesses, ou* [illegible] *tributive en économie sociale*, [illegible] tique des diverses théories des [illegible] socialistes.

Pendant quelque temps, M. Fr. Vidal [illegible] employé, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, aux travaux d'expropriation [illegible] la construction des fortifications de Paris [illegible]. En 1848, M. Louis Blanc, le [illegible] de la commission du Luxembourg. Il [illegible] au mois de juillet, un écrit intitulé : [illegible] *travaillant, Projets, vues et* [illegible] *sociales* (1848, gr. in-8). En janvier [illegible] treprit, avec M. A. Toussenel, la [illegible] journal hebdomadaire *le Travail* [illegible] élections partielles du 10 mars 1850, [illegible] représentant du peuple, avec MM. [illegible] Carnot, par le département de la Seine, [illegible] même temps par les électeurs du [illegible] opta pour Paris. Jusqu'à la dissolution de l'Assemblée, il siégea sur les bancs de l'extrême [illegible]. En 1851, parut son *Organisation du* [illegible] *sonnel et réel, mobilier et immobilier*, [illegible] vrage où il sacrifiait encore une [illegible] individuel à l'action de l'État. Après le [illegible] bre, M. Vidal vécut loin de Paris. Il a [illegible] 1860 : *Théologie de la religion* [illegible] — Il est mort à Bordeaux, en [illegible]

VIDAL (Vincent), dessinateur et [illegible] çais, né à Carcassonne, en 1812, [illegible] Paul Delaroche, et s'est fait, malgré [illegible] rente au genre, un renom distingué [illegible] et ses pastels. Nous citerons de lui, [illegible] buts au Salon de 1843 : *Saint* [illegible] *Portrait de l'auteur* (1843-1846); [illegible] *Pouancé* (1847); *l'Ange déchu*, [illegible] *pentir* (1849); *Polymnie* (1850); [illegible] *Saison des épis* (1852); [illegible] *Amours des anges* (*la Chute*, [illegible] avec trois *Portraits*, également au [illegible] position universelle de 1855; [illegible] *ton, la Pluie en Bretagne* (1857); [illegible] *Bretagne, la Muse de la* [illegible] *quetière*, dessin (1861); [illegible] *Taupier breton, Fougères et* [illegible] *prises en Bretagne* (1869); [illegible] (1870); *Fiévreux bretons, la* [illegible] *la Lisière d'une lande en Bretagne*, [illegible] *tonne, le Pain noir* (1874); [illegible] *Prise d'eau, Bords de l'Aven*, [illegible] *Bennos-Doué* (1876); *Portrait*, [illegible] *bords de l'Aven, Voilà le marchand* [illegible]

(1877); *le Hellé*, *Étang de Quimerets* (1880). Il a exposé en 1878, plusieurs des tableaux précédents et un certain nombre de dessins au pastel dont les sujets sont tirés des *Amours des anges* de Thomas Moore, et un grand nombre de *Portraits*. M. V. Vidal a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849 et la décoration le 16 juillet 1852.

VIEHOFF (Henri), professeur et littérateur allemand, né le 28 avril 1804, dans la Prusse rhénane, étudia à Dusseldorf et à Bonn, et devint professeur ou directeur dans plusieurs établissements d'instruction à Dusseldorf, puis à Trèves. Il a été retraité en 1875. Il est auteur d'importants travaux critiques et biographiques sur Gœthe et Schiller, d'une *Vie de Gœthe* (G. s. Leben; Stuttgart, 1847-1849, 4 vol.; 3e édit., 1874), de *Commentaires* sur les poésies de Gœthe (4 vol.) et de Schiller (3 vol.), de *la Vie de Schiller* (S. s. Leben; Stuttgart, 1874-1875, 3 vol.), etc. Il faut encore citer son *Manuel de la littérature allemande* (Handbuch der deutschen national Literatur; Brunswick, 14e édit., 1878, 3 vol.); puis un grand nombre de traductions d'œuvres dramatiques anciennes ou étrangères, de Sophocle, de Racine, de Molière, de Shakespeare.

VIEILLE (Jules-Marie-Louis), mathématicien français, né à Besançon, le 23 décembre 1814, élève de l'École normale, de 1833 à 1836, agrégé près la Faculté des sciences de Paris, maître de conférences à l'École normale, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, puis inspecteur de l'Académie de Paris, a été nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire pour l'ordre des sciences le 12 février 1862. Il devint, en 1867, recteur de l'Académie d'Aix et en 1873, de celle de Dijon. Il a été nommé inspecteur général honoraire de l'instruction publique, le 5 février 1874. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847, il a été promu officier le 12 août 1864.

M. Vieille, aussi estimé comme savant que comme professeur, a publié, dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville, plusieurs importants mémoires d'analyse et de mécanique (1845-1855), et, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (1841), une *Note sur la précession des équinoxes et sur le mouvement des nœuds de l'équateur lunaire*, etc. On lui doit en outre trois ouvrages classiques: *Théorie générale des approximations numériques*, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement (2e édit., 1854, in-8): *Cours complémentaire d'analyse et de mécanique rationnelle*, professé à l'École normale (Paris, 1851, in-8, avec pl.), et *Éléments de mécanique* (1865, in-8; 3e édit., 1875).

VIEL-CASTEL (Charles-Louis-Gaspard-Gabriel DE SALVIAC, baron DE), administrateur et littérateur français, membre de l'Académie française, né à Paris le 14 octobre 1800, est le frère du comte Horace de Vieil-Castel, auteur d'assez nombreux écrits, mort en 1864. Il entra, en 1818, comme surnuméraire, au ministère des affaires étrangères; attaché, en 1821, à l'ambassade d'Espagne, il en devint secrétaire, puis passa, en la même qualité, à celle de Vienne, en 1828. L'année suivante, il fut nommé sous-directeur de la direction politique au ministère des affaires étrangères. Écarté par la révolution de 1830, il rentra, en 1831, dans le même poste qu'il occupa jusqu'en 1848. Il fut nommé directeur l'année suivante, mais il donna sa démission lors du coup d'état de 1851, et prit sa retraite en 1853. Il a été élu membre de l'Académie française, en remplacement du général de Ségur, le 1er juin 1873 et reçu le 27 novembre suivant. Il avait fait partie de la commission des archives et de celle du programme des examens au ministère des affaires étrangères (1877-1879). Il a été promu commandeur de la Légion d'honneur le 14 novembre 1849.

M. Louis de Viel-Castel a publié un grand nombre d'articles dans la *Revue des Deux Mondes*, notamment sur le théâtre espagnol, sur les deux Pitt, sur le prince Eugène, etc. Il a entrepris et terminé une importante *Histoire de la Restauration* (1860-1878, t. I-XX, in-8).

VIELLARD-MIGEON (François-Christophe-Nicolas-Juvénal), homme politique français, sénateur, est né à Belfort le 21 novembre 1803. Maître de forges à Delle, dans le Haut-Rhin, et conseiller général du département, il fut révoqué, en 1857, des fonctions de maire de la commune de Delle, pour cause d'opposition au candidat officiel. Aux élections de mai 1869, pour le Corps législatif, il se porta, dans la 3e circonscription du Haut-Rhin, comme candidat indépendant et fut élu au second tour de scrutin par 14 371 voix contre 13 046 obtenues par le candidat officiel; il signa l'interpellation des 116, vota pour la guerre et après la chute de l'Empire rentra dans la vie privée. Après avoir posé sa candidature aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, il la retira, devant celle de M. Thiers; mais après l'option de celui-ci pour la Chambre des députés, où il avait été envoyé par le IXe arrondissement, M. Viellard-Migeon se porta de nouveau et fut élu, le 11 juin, par 82 voix, sur 111 électeurs inscrits et votants. Il prit place à droite, s'associa à tous les votes des partis hostiles au gouvernement républicain et accorda, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre, demandée par M. de Broglie. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

VIETTE (François), député français, né à Blamont (Doubs), en 1843, appartint sous l'Empire à la rédaction de plusieurs journaux de l'opposition de son département. Il écrivit, dans *le Doubs*, *le Républicain de l'Est* et fut un des fondateurs de *la Démocratie franc-comtoise*. Pendant la guerre, il servit dans les mobilisés. Candidat aux élections du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Montbéliard, soutenu par les sénateurs de son département et recommandé par M. Gambetta, il fut élu par 9091 voix, contre 5502 obtenues par M. Grosjean, ancien préfet, candidat républicain modéré. Il fit partie de la gauche républicaine, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches réunies qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 10 279 voix, contre 6418 obtenues par le candidat officiel, M. Mettetal, ancien représentant. M. Viette, membre de plusieurs commissions, prit la parole lors de la vérification des élections, et attaqua particulièrement celle du duc Decazes (décembre 1878). Lors de la discussion du tarif général des douanes, il combattit à la fois le projet protectionniste de la Commission et celui du ministère, qu'il qualifiait de faux libre-échangiste (février 1880). Il a été conseiller général du Doubs de 1871 à juillet 1879. *

VIEUXTEMPS (Henri), célèbre violoniste belge, né à Verviers, le 17 février 1820, est fils d'un ancien militaire, luthier et accordeur d'instruments. Ses dispositions précoces pour la musique intéressèrent un amateur, qui se chargea de lui et le confia au professeur de musique Lecloux. A huit ans il jouait en public dans plusieurs villes

de Belgique, et Bériot, frappé de son talent, lui donna des leçons pendant quelques mois. Il fut aussi, pour la composition, l'élève de Reicha. La vie de M. Vieuxtemps ne fut bientôt plus qu'un voyage à travers l'Europe. Il se fit applaudir à Paris en 1830 et à Vienne l'année suivante. A Londres son talent fut moins goûté. Mais de nouveaux succès à Paris, en Hollande, à Vienne, à Bruxelles, le dédommagèrent de cet échec. En même temps il apprenait la composition et faisait paraître ses premières œuvres. A Saint-Pétersbourg et à Moscou il excita un vif enthousiasme. Il composa en Russie un concerto supérieur à toutes ses autres productions et que, par son mérite même, on refusa quelque temps de lui attribuer. De 1840 à 1843 il revit Bruxelles, Anvers et Paris, visita encore la Hollande et l'Allemagne, et parcourut la Pologne. Il partit ensuite pour l'Amérique, où il retourna, ainsi qu'en Russie, à diverses reprises. Nommé professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles, il donna sa démission le 19 juillet 1879, pour cause de santé, mais la retira quelque temps après.

Comme virtuose, M. Vieuxtemps s'est distingué par la gravité, l'énergie, l'ampleur, en même temps que par l'élégance et la sûreté de l'exécution. Ses compositions répondent à son jeu; elles concilient le caractère classique avec les qualités modernes.

Sa femme, Mme Vieuxtemps (Joséphine Eder), née à Vienne, vers 1818, s'adonna de très bonne heure à l'étude du piano, et joua dans divers concerts à Prague, à Berlin, etc. Elle se consacra ensuite au théâtre et chanta en 1835, à Vienne, dans *les Noces*, dans *Norma*, puis elle parut à Manheim, à Cassel, etc. dans un certain nombre de rôles. Vers 1845, elle épousa M. Vieuxtemps. Elle quitta alors le théâtre et servit souvent d'accompagnateur à son mari. — Elle est morte en juin 1868.

VIGAROZY (Jean-Baptiste-Claude-Charles-Joseph), sénateur français, né à Mirepoix (Ariège) le 23 juin 1822, fit ses études de droit à Paris, et obtint le diplôme de docteur, le 29 août 1851, avec une thèse : *Du Principe de l'irrévocabilité entre vifs*. Riche propriétaire dans le canton de Mirepoix, qu'il représentait au Conseil général de l'Ariège, et connu pour ses opinions républicaines, il fut porté candidat aux élections sénatoriales du 30 janvier 1876, et élu, le second sur deux, par 205 voix sur 387 électeurs; il se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Il repoussa, le 23 juin 1877, la dissolution de la Chambre des députés, demandée par le ministère de Broglie.

VIGLA (Eugène-Napoléon), médecin français, né à Paris, le 16 octobre 1813, fit ses études médicales à la Faculté de cette ville, fut longtemps interne des hôpitaux dans le service de M. Rostan et fut reçu agrégé, le premier, à la suite d'un très brillant concours en mai 1847. Médecin des hôpitaux depuis 1844, il dirigea d'abord le service de la Maison municipale de santé, puis fut chargé de l'un des services de l'Hôtel-Dieu. Il est devenu médecin du lycée Louis-le-Grand. Détourné de l'enseignement par la pratique de sa profession, il a été néanmoins élu membre de l'Académie de médecine en 1865. M. Vigla a été décoré de la Légion d'honneur, le 23 août 1848, pour sa conduite comme capitaine de la garde nationale, dans les journées de juin. — Il est mort à Paris, le 18 août 1872.

Ses principaux travaux sont les suivants : *Étude microscopique de l'urine* (1837, in-8); *Observations sur l'épidémie de grippe de* 1837 (1837); *De*

la Morve aiguë chez
(1839); *Recherches*
la rate (1843); *Reche*
accidentelles de l'a
(1846); *De l'Absence*
Études sur les com
rhumatisme articula
de la cavité thoraciq

VIGNANCOUR (L
Orthez vers 1834, fi
de cette ville, s'inscri
de la Cour de Pau. O
sés de son départem
porta aux élections
Chambre des députés
thez, comme candida
position au candida
tain M. Chesnelong.
M. Chesnelong fut
majorité, mais son é
M. Vignancour l'emp
8998 voix, contre 8
saire. Il siégea au ce
du 16 mai 1877, fut
ches réunies qui ref
au cabinet de Broglie
14 octobre, qui sui
8253 voix, contre le
nit 9190, et ne rentr
validation de son c
il obtint cette fois 9
Il se fit inscrire au
blicaine.

VIGNE (Louis-Jose
çais, est né à Grign
1826. Précédemment
il a été nommé évê
1er mars 1876, préc
Valence, le 27 mai de

VIGNE (Pierre DE)
deux peintres distingu
très jeune dans l'ateli
en 1832, à l'âge de vin
ture à Gand, sur ce su
de la Lys et de l'Esc
rir à Anvers sur cet a
mier visité par ses
M. de Vigne parut si
de M. Geefs, qui obt
gouvernement lui don
dinaire pour faire le
quatre années, de 18
bustes nombreux, par
du *docteur Kluysken*
mais l'œuvre capital
collection des statue
Pas-Perdus au palais
de Vigne est membr
beaux-arts de cette v
universelle de Paris,
en marbre, *Dominic*
nia, *Femme romain*
et trois *Portraits*, qu
de 1re classe et la déc
neur.

VIGNES (Antoine-A
avocat français, ancie
1812, à Pamiers (Ari
sident du tribunal c
louse. Il exerçait da
d'avocat, lorsqu'en
par les traditions de
pre dévouement à la

sous-commissaire du gouvernement dans son pays natal. Élu représentant de l'Ariège par 21 000 suffrages, malgré une assez violente opposition, il fit partie, à l'Assemblée constituante, du comité d'agriculture et vota en général avec l'extrême gauche républicaine. A la Législative, où il siégea pour le même département, il ne se départit pas de cette ligne de conduite, fut arrêté lors du coup d'État, subit quelques jours d'emprisonnement, puis se retira à Pamiers, où il reprit sa place au barreau. Élu membre du conseil général, pour le canton de Pamiers, le 8 octobre 1871, il fut également élu, le 20 février 1876, député du même arrondissement à la Chambre des députés, par 9731 voix sur 17800 voix et prit place à l'extrême gauche. Il se prononça pour l'amnistie pleine et entière, et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie. — Il est mort dans sa ville natale, le 9 septembre 1877.

VIGNON (Noémie Cadiot, dame Constant, puis Rouvier, connue sous le nom de Claude), artiste et femme de lettres française, née à Paris vers 1832, d'un père qui avait appartenu à la presse sous la Restauration, se maria vers 1848 avec l'ex-abbé Constant (*Éliphas Lévi*), dont elle fut séparée judiciairement quelques années après, prit du sculpteur Pradier des leçons de statuaire, et acquit une certaine situation personnelle sous l'Empire. Veuve de son premier mari depuis 1875, elle a épousé M. Maurice Rouvier, député des Bouches-du-Rhône.

Mme Claude Vignon a figuré aux Salons annuels sous le nom de Noémi Constant, puis sous le pseudonyme dont elle a également signé ses productions littéraires. Elle a successivement exposé : *l'Enfance de Bacchus* (1852), statue en plâtre qui reparut en marbre au Salon de 1853 avec un buste de *Romieu*; *M. Goupy*, buste en marbre (1855); *Idylle*, groupe en marbre; *M. Lefuel, M. Pierre Gavarni*, bustes (1857); *le baron de Beaulieu*; buste en terre cuite (1874); *M. Lefebvre Duruflé*, buste (1866); *M. Montferrier*, buste; *Mme Vignon mère*, médaillon (1868); *Bacchus enfant*, statue en bronze (1869); *Canova*, buste en marbre (1873), pour l'Institut; *Petit danseur aux castagnettes*, statue en terre cuite; *La Fontaine*, buste en marbre pour la maison du poète à Château-Thierry (1874); *M. Maurice Rouvier*, buste; *Daphné*, statue en terre cuite émaillée (1875); *M. de Tillancourt*, buste en terre cuite (1877); *Pêcheur à l'épervier*, statue en plâtre (1878); *M. Thiers*, buste en marbre, acquis par l'État (1879), etc. Mme Vignon a exécuté des bas-reliefs pour la bibliothèque du Louvre, détruite en 1871; le bas-relief central de la fontaine Saint-Michel; les groupes d'enfants qui décorent le square Montholon; quatre figures pour le porche de l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, etc.

Parmi ses publications littéraires nous citerons quatre volumes de comptes rendus de *Salons* (1851-1855); puis des romans : *Jeanne de Mauguet*, mœurs de province (1861, in-18); *Récits de la vie réelle* (1861, in-18); *Victoire Normand* (1862, in-18); *les Complices* (1863, in-18); *Un Drame en province* (1863, in-18); *Un Naufrage parisien* (1869, in-18); *Château-Gaillard* (1874, in-18); *Élisabeth Verdier* (1875, in-18); *les Drames ignorés* (1876, in-18); *Révoltée!* (1879, in-18), etc. On attribue à Mme Claude Vignon des comptes rendus quotidiens des séances du Corps législatif (1868-1870), signés H. Morel dans *le Moniteur* et une correspondance, également quotidienne, adressée à *l'Indépendance belge* sur les séances de l'Assemblée nationale à Versailles.

VIGUIER (Joseph-Étienne-Adrien), littérateur français, ancien professeur, né à Béziers, le 20 janvier 1805, débuta dans la carrière littéraire par une pièce de poésie : *le Sacre de Charlemagne* (1824). Entré dans l'enseignement, il professa la rhétorique en province, puis pendant près de vingt ans, les classes de cinquième et de quatrième au collège Charlemagne; il écrivit quelques livres classiques. Décoré de la Légion d'honneur en 1847, il a pris sa retraite en 1853.

M. Adr. Viguier a donné quelques pièces aux théâtres de genre, entre autres *Chérubin* (1835), *Notre étoile, les Aventures de Chopart, Un Amour à l'espagnole, les Deux Césars*, cette dernière pièce en collaboration avec Arvers, il a présenté au Théâtre-Français un drame en cinq actes, *la Légende de Jeanne d'Arc*, reçu, mais non représenté (1870), etc. Il a aussi écrit, sous le pseudonyme d'*Adrien Delaville*, un certain nombre de romans : *Roger* (1842, in-8), *Lore* (1843, in-8), *le Dernier des touristes* (1844, in-8), *Régine* (1845, in-8), et plus récemment : *Napoleo epicus* (1871, 2 vol. in-18).

VILAIN (Nicolas-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 3 août 1813, suivit l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : *David apaisant Saül*. De retour de Rome en 1844, il reprit ses envois aux Salons, où il avait débuté dès 1838. Nous citerons de lui : la *Statuette de d'Arcet* (1838); *Saint-Jean, l'Automne, la Bienfaisance*, bas-relief (1845); *Hébé et l'aigle de Jupiter*, le buste d'*Étienne*, pour l'Institut (1846); le même, pour les Français (1847); les bustes de *M. Victor Hugo*, de *Mlle Vilain*, du *général Jamin* (1849); le *Fronton* du palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées (1854); quelques décorations de portes et tympans, au nouveau Louvre (1856); *Watteau, Pradier, MM. Senard, Loysel*, bustes (1859); *Marius, debout au milieu des ruines de Carthage*, appartenant au ministère d'État, *Saint-Germain l'Auxerrois*, à la tour de ce nom (1861); le buste de *Mme Vilain* et deux autres portraits (1863); *la Musique et la danse, Kleber* (1864); *Un Évêque*, statue, un bas-relief et un fronton pour le palais des Tuileries (1865); *Saint-Thomas d'Aquin* (1867); *M. Sénart* (1868); *Mme Haussmann* (1870); *Saint-Paul, Duc d'Aumale* (1874); *Portrait de Mlle H.* (1876); *les Bienfaits de la paix* (1877); *l'Aurore*, statue en plâtre (1879); *Portraits* (1880), etc.

M. V. Vilain a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848 et la décoration de la Légion d'honneur en novembre 1849.

VILAIN XIIII (Charles-Ghislain-Guillaume, vicomte), homme politique belge, est né à Bruxelles, le 15 mai 1803, d'une ancienne famille bourgeoise, les Vilain, anoblis, dit-on, par Louis XIV, lors de son entrée à Gand. Son grand-père s'était fait en Belgique, après 1789, le promoteur des idées révolutionnaires. Son père, hautement protégé par Napoléon, servit ensuite Guillaume d'Orange, puis embrassa la cause de la nationalité belge en 1830, et devint vice-président du Sénat. Il est mort en 1856. Le vicomte Charles Vilain XIIII étudia successivement au collège Charlemagne, puis aux jésuites de Saint-Acheul, enfin à l'université de Liège, avec MM. Nothomb, Tielemans, Dechamps, Ducpétiaux, etc. Vers 1828, il embrassa les doctrines de Lamennais, et devint un des collaborateurs de *l'Avenir*. Après la révolution de 1830, nommé membre du Congrès national par le district de Maëstricht, il en fut un des secrétaires. Ce fut lui qui, en cette qualité, lut, un an après, au roi Léopold, sur la place royale de Bruxelles, la constitution qu'il devait

jurer. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau, se prononça contre toute idée de république, et combattit le traité des dix-huit articles. Membre de la Chambre des représentants, il reçut des missions qui l'empêchèrent, pendant plusieurs années, de prendre une part active aux travaux législatifs. En 1832, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le Saint-Siège, le roi des Deux-Siciles et le grand-duc de Toscane; mais ayant déplu au pape, il dut être rappelé en 1834. Il fut encore accrédité près des diverses cours d'Italie de 1835 à 1839. Il fut en outre gouverneur de la Flandre orientale.

Membre influent du parti catholique, le vicomte Vilain XIIII fut élu vice-président de la Chambre en 1833, et se montra l'un des plus fermes soutiens des deux cabinets de Theux. Après la chute des ministères libéraux Rogier et de Brouckère, il eut à son tour le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet mixte formé par M. de Decker le 30 mars 1855. Il en fut l'homme le plus populaire. Le catholique qui avait aimé Lamennais, protégé les saint-simoniens, donné l'hospitalité à Raspail (1854), fut respecté au milieu des plus violentes querelles des partis. Une fois même, il excita l'enthousiasme général de la Chambre et du pays, quand, interpellé sur les projets de réforme de la constitution qu'on attribuait au cabinet, sous la pression étrangère, il répondit son fameux : « Jamais ! » Le vicomte Vilain XIIII tomba avec ses collègues, à l'occasion de la loi sur la charité en 1857; mais il fut du petit nombre des membres du parti catholique réélus aux élections générales suivantes; il siégea à la Chambre jusqu'en juin 1878, et ne fut pas réélu. Il a été décoré de la Croix-de-Fer et nommé officier de l'ordre de Léopold. — Il est mort à Leuth, le 16 novembre 1878.

VILBACK (Alphonse-Zoé-Charles Renaud de), musicien français, né à Montpellier, le 3 juin 1829, entra au Conservatoire de Paris, en 1842, obtint le premier prix d'orgue, en 1844, en même temps qu'il partageait le prix de Rome avec M. Massé. Après deux ans de séjour en Italie et en Allemagne, il revint à Paris se livrer à l'enseignement. Il a été nommé, en 1846, organiste de l'église Saint-Eugène. M. Renaud de Vilback a fait représenter : *Au clair de la lune*, en un acte (Bouffes-Parisiens, 1857), et *Almanzor*, en un acte (Théâtre-Lyrique, 1858). Il a publié de nombreux morceaux pour le piano.

VILBORT (Joseph), littérateur et publiciste français, d'origine belge, né à Bruxelles, le 9 août 1829, fit ses études à l'université libre de cette ville, débuta par quelques pièces de théâtre et des poésies, et vint à Paris en 1855. Il collabora successivement à la *Revue de Paris*, au *Courrier de Paris*, à l'*Opinion nationale* et au *Siècle*; il assista à la campagne austro-prussienne de 1866, comme correspondant de ce dernier journal. Après la révolution du 4 septembre 1870, M. Vilbort se fit naturaliser Français. Il est devenu, en 1880, rédacteur en chef du journal *le Globe*.

Il a publié en volumes : *Œuvres dramatiques* (Bruxelles, 1857, in-8); *Cavour* (1861, in-8); *la Pologne et son droit* (1861, in-8); *Varsovie*, lettre à S. M. Alexandre II (1861, in-8); *les Héroïnes*, nouvelles polonaises (1864, in-18); *les Cyniques* (1866, in-18); *l'Œuvre de M. de Bismarck* (1869, in-18); *En Kabylie*, voyage d'une Parisienne au Djurjura (1875, in-18); *Nouvelles campinoises* (1877, in-18), etc. M. Vilbort a rédigé en outre, avec Félix Mornand, le texte d'un *Voyage illustré dans les deux mondes* (1863, in-4, 775 gravures).

VILLARET (Pierre-François), chanteur français, né à Milhaud (Gard), le [illegible] avril 18[illegible], passa presque toute sa jeunesse à Nîmes, où il reçut les premières leçons de musique du professeur Josselot. Il entra ensuite, comme [illegible], dans une brasserie de Beaucaire, et se fit remarquer dans l'orphéon de cette ville. Lors d'un concours d'orphéonistes à Marseille, il connut M. Brun, directeur de l'orphéon d'Avignon, qui le pressa de venir étudier sous lui. Il se laissa persuader, et étudia pendant un an à Avignon. En mai 18[illegible], il chanta Arnold de *Guillaume Tell*, dans une représentation montée par M. Brun avec ses orphéonistes et des élèves du Conservatoire d'Avignon. Accueilli peu de temps après à Orange chez M. Nogent Saint-Laurens, il fut présenté par ce dernier à M. Royer, directeur de l'Opéra, qui l'engagea comme ténor. M. Villaret débuta, avec succès, le 21 mars 1863, dans Arnold de *Guillaume Tell*, resté son meilleur rôle. Il a joué depuis, dans le répertoire courant, *le Prophète*, *les Huguenots*, *la Muette*, *l'Africaine*, etc.

VILLAIN (Jean-Louis-Henri), homme politique et industriel français, député, né à [illegible], le 27 décembre 1819, s'établit de bonne heure fabricant de sucre à Mont-Saint-Martin et y acquit une fortune considérable. Il entra dans la politique aux élections du 8 février 1871, comme représentant de l'Aisne à l'Assemblée nationale. Élu le septième sur onze par 4[illegible] voix, il fit partie de la gauche républicaine, [illegible] de la commission chargée d'étudier la législation des sucres, vota tous les projets de lois [illegible] favorables au régime républicain et [illegible] constitutionnelles. Nommé, le 20 février 1876, député de la 1re circonscription de Saint-Quentin, par 10 623 voix, sans concurrent, il suivit la même ligne politique et, [illegible] 16 mai 1877, fut un des 363 députés [illegible] réunies, qui refusèrent un vote de [illegible] au cabinet de Broglie. Il fut réélu, le [illegible] suivant, par 10 257 voix, contre 267[illegible] [illegible] candidat officiel.

VILLARI (Pasquale), historien et [illegible] italien, né à Naples, en 1827, fit ses études de droit à l'université de sa ville natale. Détenu en prison quelque temps lors de la révolution de 1847, il alla se fixer à Florence, donna des leçons privées et s'occupa des études historiques. Nommé professeur d'histoire à l'université de Pise, en 1859, il fut délégué du gouvernement italien à l'Exposition universelle de Londres de 1862 et à son retour obtint de passer à Florence, comme professeur d'histoire à l'Institut supérieur.

M. Villari, qui a beaucoup contribué aux réformes de l'instruction publique en Italie, est l'auteur des ouvrages suivants : *Jérôme Savonarole et son temps* (Storia di Gir. Savonarola e de' suoi tempi, Florence, 1859-1861, 2 vol., traduit en français par M. G. Gruyer (1874, 2 vol. in-1[illegible]); *Leggendi et tradizioni che illustrano la Divina Commedia* (Ibid. 1865); *Saggi critici* [illegible] *vari* (Ibid. 1868); *l'Insegnamento* [illegible] (Milan, 1869); *la Peinture moderne en Italie et en France* (la Pittura moderna, etc. [illegible]); *la Guerre actuelle et l'Italie* (la G[illegible] e l'Italia, Ibid., 1870); *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi* (Ibid., 1877), et quelques [illegible] la question sociale en Italie.

VILLEFORT (Gabriel-Jacques-[illegible]), administrateur français, né à [illegible] 1820, fit son droit à Paris, fut [illegible] 25 avril 1846 et entra, le mois suivant, [illegible] tère des affaires étrangères. [illegible]

sous-direction du contentieux en 1857 et sous-directeur, le 21 janvier 1864, il fut nommé ministre plénipotentiaire de 2e classe le 30 novembre 1874, puis directeur-adjoint du contentieux politique et commercial, le 1er février 1877. Il est membre du comité de la législation étrangère au ministère de la justice. Décoré de la Légion d'honneur, le 10 août 1854, il a été promu officier, le 9 août 1864, et commandeur le 12 juillet 1880.

On cite de M. Villefort : *De la Propriété littéraire et artistique au point de vue international* (1851, in-8); *Des Crimes et des délits commis à l'étranger* (1855, in-8); *Droit international. Privilèges diplomatiques* (1858, in-8).

VILLEMESSANT (Jean-Hippolyte Cartier, dit de), journaliste français, né à Rouen, le 22 avril 1812, porta jusqu'à quatorze ans le nom de son père, le colonel Cartier. Baptisé seulement à cet âge, il prit celui de sa mère, Augustine de Villemessant, se maria à dix-huit ans à peine, dans la ville de Blois, et y tint quelques années, sous la raison Cartier-Briard, un commerce de rubans qui fut interrompu par une première faillite. Il passa ensuite trois ans à Tours et à Nantes, vint à Paris en 1839 et entra, peu après, dans le journalisme. En 1840, il fonda, à grands frais, *la Sylphide*, fut déclaré une seconde fois en faillite, le 27 mai 1844, sous le nom de Jean-Baptiste Cartier de Villemessant et afferma, sous le nom de *Louise de Saint-Loup*, celui de sa grand'-mère et marraine, le feuilleton de modes de *la Presse*. Il se lia, dès cette époque, avec le parti légitimiste. Après la révolution de Février 1848, il fonda, avec MM. A. de Calonne et L. Boyer, *le Lampion*, qui fut supprimé deux mois après et valut au gérant dix jours de prison. Il le remplaça par *la Bouche de fer*, dont le premier numéro fut saisi dans les bureaux, et enfin par *la Chronique de Paris* (1er janvier 1850), qui fut supprimée en juin 1852.

Au commencement d'avril 1854, secondé par MM. J. B. Jouvin et Bourdin, ses gendres, il ressuscita une troisième fois le *Figaro*, tant de fois poursuivi et condamné sous les divers régimes. L'histoire des procès qu'il a subis depuis cette réapparition ferait encore un volume. La plupart, étrangers à la politique, avaient pour cause les écarts d'une littérature trop légère ou des plaintes en diffamation. Dans cette feuille, devenue bi-hebdomadaire, le rédacteur en chef sut attirer, pour exploiter leurs accès de malignité, toute une succession d'écrivains et de chroniqueurs qu'il a souvent le plus vivement attaqués plus tard. A la suite du bruit que fit le duel de M. Henri de Pène, l'un de ses principaux rédacteurs, M. de Villemessant céda à MM. Villemot et Jouvin *le Figaro*, qu'il reprit au bout de quelques mois à peine. La rédaction de cette feuille compta, en moins de dix ans, douze duels, dont trois personnels à son directeur, qui se battit avec MM. Vieyra, de Martonis, et Gustave Naquet, sans compter les provocations, rendues publiques, auxquelles il ne crut pas devoir répondre. D'autres affaires eurent encore, dans les journaux et devant les tribunaux, une bruyante publicité, comme les violences dont il fut l'objet, dans son propre domicile, de la part de M. Didier, député, et surtout sa revendication judiciaire du nom maternel (janvier 1863).

Parmi les entreprises littéraires auxquelles le directeur du *Figaro* s'est encore mêlé, ou dont il eut l'initiative, nous citerons : le *Figaro-programme*, la *Gazette de Paris*, la *Gazette Rose*, le *Grand journal*, devenu, en modifiant son format, le *Paris-Magazine*, l'*Autographe*, recueil intéressant de *fac-simile*, la *Gazette des abonnés*, journal gratuit, l'*Événement*, journal quotidien, non politique, à dix centimes (novembre 1865), remplacé par le *Figaro* quotidien, et lorsque celui-ci fut devenu politique, par le *Petit Figaro* (octobre 1867), *le Diable à quatre*, pamphlet hebdomadaire (octobre 1868), destiné à remplacer la fameuse *Lanterne* de M. H. Rochefort, à la publication de laquelle l'administration du *Figaro* avait concouru, etc. Au milieu de toutes ces publications plus ou moins passagères, le *Figaro*, hebdomadaire ou quotidien, littéraire ou politique, ayant toujours, dans ses variations incessantes, l'intérêt d'actualité pour principe et pour règle, resta le centre et comme la base d'opérations de son directeur, dans son habile exploitation du domaine de la presse périodique. Son tirage atteignit souvent à cette époque le chiffre de 50000 exemplaires qu'il devait bien dépasser plus tard.

Après la révolution du 4 septembre 1870, *le Figaro* soutint d'abord le gouvernement de la Défense nationale; puis, revenant bientôt à ses allures d'opposition, il attaqua presque journellement les actes du nouveau régime et leurs auteurs. Lors de la réunion de l'Assemblée à Bordeaux et pendant l'insurrection du 18 mars, il se fit l'écho de toutes les rancunes et de toutes les haines soulevées contre la République. Après la victoire du gouvernement sur les fédérés, M. de Villemessant prit l'initiative d'une souscription pour offrir au maréchal de Mac-Mahon une épée d'honneur qui fut refusée. Sous la présidence de M. Thiers et, après son renversement, pendant les deux périodes du gouvernement de combat, inaugurées le 24 mai 1873 et le 16 mai 1877, le *Figaro* prit contre les hommes et les choses de la République un rôle que les noms de MM. A. Vitu et Bucheron, dit Saint-Genest, rappellent suffisamment (voy. ces noms). Acceptant l'influence cléricale comme un élément capital de réaction, le *Figaro*, s'efforça d'associer à ses traditions de rédaction légère et mondaine la note édifiante, et nous avons rappelé ailleurs le retentissement judiciaire de ses tentatives pour disputer la clientèle du clergé au journal de M. Veuillot (voy. ce nom). En ce qui concerne M. de Villemessant personnellement, il nous suffira de dire que, lors des tentatives de fusion monarchique (octobre 1873), il se rendit avec éclat auprès de M. le comte de Chambord, sans parvenir plus que les autres délégués, à ébranler sa ferme résolution. Il poursuivit alors et obtint la réhabilitation judiciaire de sa double faillite (5 mai 1875). Après avoir annoncé plusieurs fois l'intention d'abandonner entièrement le journalisme, il résolut de confier la rédaction en chef effective du *Figaro* à M. Francis Magnard, et de passer la majeure partie de l'année dans sa propriété de Monte-Carlo. — Il y est mort le 11 avril 1879.

On cite de M. de Villemessant, en dehors du grand nombre d'articles fournis à ses divers journaux, et souvent signés, pendant quelques années, *Villemessant* et *Jouvin* : *les Cancans*, petit album de la *Chronique de Paris*, et *M. le comte de Chambord et la France à Wiesbaden, ou Petit vocabulaire de la fidélité* (1850-1852). Il a entrepris, dans *le Figaro*, en 1860, une revue de *Paris au jour le jour*, signée *Pierre* et *Jean*, puis *Jean-Jean*. Il a été publié sous son nom les *Mémoires d'un journaliste* (1867-1876, 5 vol. in-18) dont la rédaction a été, pour la plus grande partie, attribuée à M. Ph. Gille.

VILLERMÉ (Louis), publiciste et agronome français, né à Paris, en mai 1819, s'occupa un instant de médecine, fit ensuite aux frontières de

France, particulièrement du côté de la Suisse et du Piémont, un voyage pendant lequel il approfondit la question des douanes, et se livra enfin aux études agricoles et à l'exploitation d'une ferme importante aux environs d'Alençon ; il a fait partie du Conseil général de l'Orne pour le canton de Moulins-la-Marche.

On a de lui des articles insérés dans *le Journal des économistes* et publiés séparément : *le Droit au travail et le droit à l'assistance*, *Coup d'œil historique sur le papier-monnaie, etc.* (1848-1850); *les Douanes et la contrebande* (1851, in-8) : présenté avec éloge par Blanqui à l'Institut.

VILLETARD DE PRUNIÈRES (Charles-Edmond), littérateur francais, né à Paris, le 20 octobre 1828, est petit-fils du conventionnel Villetard, qui fit partie des Cinq-Cents et du Sénat. Entré à l'École normale en 1849, il fut nommé professeur à la Rochelle en 1852, y resta jusqu'en 1855, puis quitta l'Université. Il collaborait depuis trois ans à la *Revue contemporaine*, lorsqu'il fit jouer à l'Odéon, le 30 septembre 1859, en collaboration avec M. Ad. Belot, *le Testament de César Girodeau*, l'un des succès les plus populaires de ce théâtre. En 1860, M. Villetard publia dans *l'Opinion nationale* une série de feuilletons intitulés *Réflexions et menus propos d'un flaneur parisien*. En 1862, il devint rédacteur en chef du *Courrier du Dimanche*, supprimé par décret au mois d'août 1866, et, pendant quatre ans, collabora activement à la rédaction politique et littéraire de cette feuille d'opposition. Il entra au *Journal des Débats* au mois de décembre 1866 et dirigea *le Soir* de 1873 à 1874. Nommé membre de la commission d'examen des ouvrages dramatiques et inspecteur des théâtres, le 15 juillet 1874, il devint rédacteur en chef du *Journal officiel* en 1875.

A part sa collaboration à ces diverses feuilles, on cite encore de M. Villetard : *l'Internationale* (1871, in-18); *l'Insurrection du 18 mars* (1872, in-18) ; *le Japon* (1879, in-18), etc.

VILLIAUMÉ (Nicolas), publiciste et historien français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), le 12 août 1818, d'une famille qui comptait dans ses ancêtres Pierre Darc, frère puiné de Jeanne, fit ses études dans sa ville natale et son droit à Paris, puis revint à Nancy exercer la profession d'avocat. En 1847, il vint à Paris, prit part aux journées de février 1848 et fut blessé, le 24, en sauvant la vie à plusieurs gardes municipaux. En 1850, il publia son *Histoire de la Révolution* de 1789 (4 vol. in-8) : panégyrique passionné des Montagnards, et réquisitoire contre les Girondins, plein de faits curieux et de jugements étranges, ce livre eut un succès attesté par de rapides éditions.

M. Villiaumé fit paraître ensuite : *Nouveau traité d'économie politique* (1857, 2 vol. in-8), où il défend le droit de l'indigent à l'assistance sociale, le principe des associations ouvrières, etc., *l'Esprit de la guerre* (1861, in-8; 5e édit. 1867), exposé du droit des gens, de la stratégie et de la tactique ; *l'Espagne et ses chemins de fer* (1861, in-8) ; *Histoire de Jeanne d'Arc* (1863, in-18), réfutant des erreurs accréditées et faisant de l'héroïne un tacticien bien plus qu'une illuminée; *la Politique moderne* (1873, in-8), traité complet de politique. — Il est mort à Paris le 9 août 1877.

VILLIERS (François-Émile), député français, né à Sully-sur-Loire (Loiret), le 4 août 1824, fut élève de l'école de Saint-Cyr, servit dans l'infanterie et donna sa démission en 1850. Élu conseiller municipal à Brest et nommé adjoint au maire, en 1865, il prit l'initiative de diverses réformes des services municipaux et contribua particulièrement à l'amélioration de l'enseignement primaire. Candidat catholique et légitimiste aux élections du 20 février 1876, il fut élu dans la 1re circonscription de Brest, par 6677 voix, contre 3915, obtenues par le candidat républicain. Il siégea à l'extrême droite et, après l'acte du 16 mai 1877, soutint le cabinet de Broglie. Il fut réélu le 14 octobre suivant par 7297 voix contre 5021 données au candidat républicain. Secrétaire du conseil général du Finistère, où il représenta jusqu'en août 1880 le canton de Daoulas, M. Villiers a été décoré de la Légion d'honneur en 1868.

VILLOT (Marie-Joseph-Frédéric), [illegible]teur et critique d'art français, né à Liège, de parents français, le 31 octobre 1809, étudia de bonne heure les procédés techniques de la [illegible] et de la gravure à l'eau forte. Intimement lié dès l'âge de vingt ans avec Eug. Delacroix, il grava avec lui et d'après lui un certain nombre de planches. En 1842, il fonda avec MM. Eug. [illegible] et Th. Gautier, le *Cabinet de l'amateur et de l'antiquaire*, publia en 1847 une brochure [illegible] sur les réformes des expositions et du jury et fut nommé, le 24 mars 1848, conservateur des peintures du Louvre. Il réorganisa entièrement cette partie du musée et publia, de 1849 à 1855, le remarquable, catalogue historique et descriptif des collections qui lui étaient confiées. En 1861, M. Villot devint secrétaire général des [illegible] le 5 septembre 1870, remplaça M. de Nieuwerkerke comme président du conservatoire de [illegible]sement. Ce fut lui qui, secondé par MM. [illegible] de Jouy, F. Reiset et de Tauzia, réussit à sauvegarder de tout danger les trésors d'art de la capitale pendant le siège de Paris et durant la Commune. Les musées furent rouverts [illegible] septembre 1871, et M. Villot continua pendant deux ans encore, malgré un état de santé des plus précaires, à surveiller leurs intérêts et à provoquer des améliorations indispensables. — Il est mort à Paris, le 27 mai 1875.

Outre ses *Catalogues*, M. Villot a publié une étude sur *F. Hall, le miniaturiste* (1867, in-8), et *les Plus beaux oiseaux des deux mondes* (1873, 2 vol. in-4, avec pl.). Il a traduit en grec moderne *Memnon*, conte de Voltaire.

VINÇARD (Pierre-Denis), publiciste français, né à Paris en 1820, embrassa, après 1830, les idées saint-simoniennes, fit partie de la retraite de Ménilmontant en 1832 et publia des chansons sur divers sujets socialistes. Puis il exploita à Paris un commerce de librairie, fournit des articles aux journaux populaires et devint, de 1853 à [illegible] secrétaire de la rédaction de la *Presse*. Il a donné : *Histoire du travail et des travailleurs* (1845, 3 vol. in-8), statistique [illegible]ment faite des corps de métiers de Paris; *le Banquet des sept gourmands* (1853, in-18); *les Criers de Paris* (1863, in-18); *Feuillets* [illegible] in-18), récits et nouvelles, etc.

VINCENT (Hubert-Charles), dit CHARLES-VINCENT, chansonnier français, né à Fontainebleau, le 15 avril 1826, sortit, à treize ans, de l'École supérieure de cette ville, et fut quelque temps clerc de notaire et d'avoué. Il vint à Paris en 18[illegible] ouvrier tapissier, fut plus tard [illegible] et, simultanément chargé de représenter [illegible] quinze maisons commerciales, il exécuta, de [illegible] à 1849, de fréquents voyages. Après un [illegible] Espagne, il rentra, en 1850, à Paris, [illegible] déjà fait un nom par quelques refrains [illegible]res, s'occupa presque exclusivement de [illegible] et devint un des rédacteurs du *Siècle*. [illegible]

après il fonda l'*Innovateur, ou Moniteur de la cordonnerie*, journal spécial, qui eut l'originalité de payer en chaussures ses collaborateurs.

Outre de nombreux articles, moitié prose et moitié couplets, donnés au *Siècle*, et reproduits dans plusieurs journaux français ou étrangers, M. Charles Vincent a publié, dès 1848, un premier volume de *Chansons*, dont plusieurs, intercalées dans quelques drames, furent applaudies sur le théâtre. Il se mit alors lui-même à travailler pour la scène, et donna, comme auteur dramatique, *l'Enfant du tour de France*, drame en cinq actes, avec M. Lermite (théâtre Beaumarchais, avril 1856), et *la Crème des domestiques*, vaudeville en un acte (1858). Il a publié, en collaboration avec M. Édouard Plouvier, un second volume de poésies et de chansons les *Refrains du dimanche* (Paris, 1856, in-8), et seul, en 1860, l'*Histoire de la chaussure et des cordonniers* (in-8). On lui doit aussi quelques romans, comme *Enclume ou marteau*, avec M. Ed. Didier (1865, in-18), etc.

VINCKE (Ernest-Frédéric-Georges, baron DE), homme politique prussien, né le 15 mai 1811, à Busch, près de Hagen (dans le comté de Mark), est fils aîné du fonctionnaire et publiciste Frédéric-Louis-Guillaume-Philippe, mort le 2 décembre 1844. Il étudia le droit à Gœttingue (1832) et à Berlin, fut nommé auditeur au tribunal municipal de cette ville, en 1832, occupa deux autres postes judiciaires à Minden et à Münster, et fut élu prévôt, en 1837, par les États du cercle de Hagen, charge dont il se démit en mai 1848. Député de la noblesse du comté de Mark, il se fit remarquer, en 1843 et en 1845, aux États provinciaux de Westphalie, et, en 1847, membre de la Diète prussienne, il combattit pour les idées constitutionnelles anglaises contre la réaction féodale. Le cercle électoral de Hagen l'envoya, en 1849, à l'Assemblée nationale allemande. M. de Vincke y fut l'un des principaux chefs du parti qui voulait une constitution avec un empereur héréditaire. Il fit aussi partie de la Chambre du peuple, dans le parlement qui siégea à Erfurt, de mars à mai 1850. La seconde Chambre prussienne le compta également parmi ses membres à partir de 1849. M. de Vincke, qui, au commencement, essaya d'y tenir un milieu entre les opinions démocratiques et les tendances contraires, y prit une grande part à toutes les discussions importantes, et sa parole eut souvent beaucoup de retentissement à l'étranger. Ses discours éloquents, spirituels, incisifs, lui ont mérité la réputation de l'un des premiers orateurs parlementaires de l'Allemagne. Sauf une retraite volontaire, de 1858 à 1861, il fut réélu successivement membre de la Chambre des députés jusqu'en 1867 par divers cercles; il a aussi représenté celui de Hagen aux deux diètes de la Confédération de l'Allemagne du nord. M. de Vincke hérita, en 1846, du domaine d'Ostenwalde, dans le Hanovre, et y fit sa résidence habituelle. — Il est mort à Oeynhausen le 3 juin 1875.

VINGTRINIER (Artus-Barthélemy), médecin et économiste français, né à Rouen en 1796, fit de bonnes études littéraires et scientifiques, fut reçu docteur en médecine à Paris, en 1818, et alla s'établir dans sa ville natale, où il fut nommé médecin adjoint, puis médecin en chef des prisons. Il s'occupa dès lors d'études sur le système pénitentiaire et sur la réforme des lois pénales, et fit partie de plusieurs sociétés philanthropiques et savantes. — Il est mort à Rouen, le 11 juillet 1872.

On a remarqué, parmi plus de trente brochures médicales du docteur Vingtrinier : *Sur l'Opération de la pupille artificielle* (1818); *Sur l'Action des saignées locales et générales* (1826); *Sur la Théorie de la vision* (1828); *De la Vaccine considérée comme une véritable variole* (1838); *Des Aliénés dans les prisons et devant la justice* (1852); un *Traité du goître endémique dans le département de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1854), etc.; puis, dans l'ordre philanthropique : *Des Prisons et des prisonniers* (1840, fort in-8), ouvrage remarquable de statistique, de morale et de jurisprudence; *Notice sur les prisons de Rouen* (1826, in-8); *Sur la Réforme des lois pénales* (1828); *Des Pénitenciers des enfants* (1839); *Réflexions sur les Sociétés de secours mutuels* (1852); *Nouvelles observations sur la criminalité en France* (1854), tendant à prouver qu'elle n'augmente pas; *Des Enfants dans les prisons et devant la justice* (1855), etc.

VINGTRINIER (Marie-Émile-Aimé), imprimeur et littérateur français, né à Lyon le 31 juillet 1812, d'une famille consulaire, a acquis dans sa ville natale une double notoriété, comme typographe et comme écrivain. Éditeur et directeur de la *Revue du lyonnais*, il devint vice-président de la Société littéraire, membre actif de la Société d'éducation, du Comité d'histoire et d'archéologie, de l'Institut égyptien et de diverses autres académies françaises ou étrangères.

M. Aimé Vingtrinier a écrit, entre autres ouvrages : *Mazagran*, poème (1841, in-8), sous le pseudonyme d'*Antonin Vidal; les Voyageuses*, poésies (Lyon, 1848, in-18); *Histoire des journaux de Lyon*, depuis leur origine jusqu'à nos jours (Ibid.; 1852, 1re partie, in-8); *Catalogue de la bibliothèque lyonnaise de M. Coste* (Lyon et Paris, 1853, très fort vol. in-8, avec portrait); *Vieux papiers d'un imprimeur*, scènes et récits, etc., en prose et en vers (Lyon, 1859, in-8; 2e édit., 1871); *Histoire du château de Varey* (1873, in-8), puis un assez grand nombre de *Notes* et *Notices*, extraites pour la plupart de la *Revue du lyonnais* (Ibid., 1854-1869, in-8).

VINOY (Joseph), général français, ancien sénateur et ancien grand chancelier de l'ordre national de la Légion d'honneur, est né à Saint-Étienne-de-Geoirs, le 10 août 1800. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique et entra même au séminaire, qu'il quitta bientôt après pour s'engager, en 1823, dans la garde royale. Sergent au 14e de ligne en 1826, il fit en 1830 la campagne d'Alger, fut nommé sous-lieutenant, et conquit successivement tous ses grades en Afrique, jusqu'à celui de colonel. En 1850, il revint en France à la tête du 54e de ligne, et, deux ans après, reçut le commandement du 2e régiment de zouaves, nouvellement formé. En 1854, il était général de brigade dans l'armée de Crimée, division Canrobert. Il se signala particulièrement à l'Alma et à l'assaut de Malakoff. Nommé général de division à la fin de 1855, il fit, en 1859, la campagne d'Italie dans le corps du général Niel. Lorsque la guerre de 1870 éclata, M. Vinoy, qui avait été nommé sénateur par décret du 21 décembre 1865, appartenait au cadre de réserve. Il fut rappelé à l'activité et mis à la tête du 13e corps, concentré à Mézières. Il n'arriva pas à temps pour prendre part à la bataille de Sedan, mais sut, par une retraite heureuse sur Paris, où il arriva le 7 septembre, échapper à la poursuite des Allemands.

Au moment de l'organisation par le général Trochu des trois armées destinées à la défense de la capitale, M. Vinoy, d'abord désigné comme commandant du 1er corps de la deuxième armée, fut nommé au commandement en chef de la troisième ar-

mée, destinée à opérer sur le front sud de Paris. Le 23 septembre, il réoccupa la redoute des Hautes-Bruyères, abandonnée dans une panique; le 30, il fit sur Chevilly, l'Hay et Thiais une grande reconnaissance, qui, poussée plus à fond, aurait pu avoir des résultats considérables; le 13 octobre, il livra un combat heureux à Châtillon et à Bagneux; le 29 novembre, il occupa le Port-à-l'Anglais et la Gare-aux-Bœufs; le 30, il concourut au mouvement général de la bataille de Champigny, par une attaque sur Montmesly et Créteil. Le 21 décembre, il enleva Neuilly-sur-Marne, Ville-Evrard et la Maison-Blanche, mais ne put s'y maintenir. Dans la grande sortie du 19 janvier 1871, il commandait le corps d'armée qui s'empara un instant de Montretout. M. Trochu ayant assuré, dans une proclamation du 6 janvier, « que le gouverneur de Paris ne capitulerait pas, » fit décréter, le 22, la séparation du commandement de Paris et de la présidence du gouvernement, et nommer M. Vinoy commandant en chef de l'armée de Paris. Il accepta ce poste, et adressa aux troupes, le 24, un ordre du jour dans lequel il annonçait « qu'il ne fallait plus se faire d'illusions. » Il demanda, pour le maintien de l'ordre, la fermeture des réunions publiques et la suppression des journaux *le Réveil* et *le Combat*. Lors de la capitulation, il resta à la tête des 12 000 hommes auxquels l'ennemi laissait leurs armes.

Au scrutin du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, le général Vinoy obtint à Paris, 54 180 voix sur 328 970 votants. Le 15 février, il fut nommé au commandement supérieur de toutes les forces de Paris, gardes nationales et armée. Le 11 mars, il suspendit toutes les feuilles radicales et interdit la publication de nouveaux journaux avant la levée de l'état de siège. Chargé, le 18 mars, de préparer l'opération militaire qui devait assurer la reprise des canons de Montmartre et le désarmement des quartiers ouvriers, il échoua, par suite d'un retard dans l'exécution de ses ordres. Après le triomphe de l'insurrection, il se replia sur Versailles, où, dans les premiers jours d'avril, il eut à veiller sur l'Assemblée, menacée par les fédérés; puis il fut mis à la tête de l'armée de réserve, chargée des opérations de la rive gauche. Le 23 mai, il entrait dans Paris, et arrivait aux Tuileries et au Louvre, déjà en proie à l'incendie. Un arrêté du chef du pouvoir exécutif du 24 juin 1871 conféra la médaille militaire à M. Vinoy. Nommé, le 5 avril précédent, grand chancelier de la Légion d'honneur, il ouvrit, pour la reconstruction de la grande chancellerie, incendiée par les fédérés, une souscription à laquelle ne devaient prendre part que les légionnaires. Cette souscription produisit, en quelques mois, plus de 700 000 francs. La reconstruction de l'hôtel ne fut terminée qu'en 1874. L'administration du général fut signalée par la radiation des matricules de la Légion d'honneur de plusieurs membres ou dignitaires, compromis dans des affaires commerciales, par la modification des statuts en ce qui concerne la suspension et l'exclusion, etc. — Le général Vinoy, qui avait été remplacé comme grand chancelier par le général Faidherbe le 28 février 1880, est mort à Paris le 29 avril suivant. Décoré de la Légion d'honneur, le 8 octobre 1834, il avait été promu successivement : officier le 27 avril 1845, commandeur le 17 février 1852, grand-officier le 17 juin 1859, et enfin grand-croix le 8 décembre 1870.

M. Vinoy a publié : *Opérations de l'armée pendant le siège de Paris* (1872, in-8, avec cartes stratégiques); *l'Armistice et la Commune* (Ibid.); *l'Armée française* (1873, in-8).

VIOLLET-LE-DUC (Eugène-Emmanuel), architecte français, né à Paris, le 27 janvier 1814, fut élève d'Ach. Leclère, s'occupa spécialement de l'architecture gothique, et commença de sérieuses études sur les travaux du moyen âge, sous le double aspect des constructions civiles, religieuses et militaires. De 1836 à 1837, il étudia en Italie et en Sicile les vestiges de l'art grec et romain, notamment à Rome et à Taormine. Ses excursions les plus importantes eurent lieu ensuite dans le midi de la France, à Carcassonne, à Sens, à Toulouse, dont il dessina les principaux monuments. Nommé, dès 1840, inspecteur des travaux de la Sainte-Chapelle avec Lassus, sous la direction de Duban, il fut, la même année, chargé de la restauration de l'ancienne église abbatiale de Vezelay par la Commission des monuments historiques, dépendant alors du ministère de l'intérieur; puis, de 1840 à 1848, de celle des églises de Saint-Père, de Montréale (Yonne), de la restauration de l'Hôtel de ville de Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne), de celle de l'Hôtel de ville de Narbonne, de la réparation des églises de Poissy (Seine-et-Oise), de Saint-Michel de Carcassonne, de l'église de Semur, dans la Côte-d'Or. A la suite d'un concours ouvert en 1845, il fut chargé de concert avec Lassus, de la restauration de Notre-Dame de Paris et de la construction de la nouvelle sacristie. Il obtint de compléter la restauration de cette basilique, en 1856, par des peintures intérieures. En 1846, il fut chargé comme architecte de l'abbaye de Saint-Denis et 1849, il entreprit la restauration des fortifications de Carcassonne, les travaux de la cathédrale d'Amiens et ceux de la salle synodale de Sens. Nommé en 1853, un des trois inspecteurs généraux chargés par l'administration des cultes du service diocésain en France, il conduisit ou dirigea comme autres restaurations, celles de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, de la cathédrale de Laon, du château de Pierrefonds. A la fin de 1863, il fut nommé professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des beaux-arts réorganisée; mais il fut remplacé par M. H. Taine dès l'année suivante. A cette époque, M. Viollet-le-Duc était un des familiers des Tuileries et de Compiègne, et l'un des conseillers les plus écoutés de l'empereur.

Pendant le siège de Paris, l'artiste devint ingénieur et prit une part active à l'organisation du corps auxiliaire du génie, qui, sous son commandement et sous celui de M. Alphand, rendit de grands services à la défense. Désormais, abandonnant ses anciennes opinions politiques, il passa dans les rangs du parti républicain avancé et fut élu, comme tel, conseiller municipal pour le quartier du Faubourg-Montmartre en 1874. Il donna sa démission d'inspecteur général des édifices diocésains, réclama, comme conseiller général de la Seine, l'amnistie pleine et entière, et aux élections générales de février 1876, préconisa l'abstention des démocrates dans le 1er arrondissement de Paris, où se portait M. Tirard. Il quitta, en ce moment, comme trop conservateur, *le* XIX[e] *Siècle* auquel il collaborait depuis sa fondation, mais il y rentra l'année suivante. Membre de la commission supérieure des Expositions internationales, c'est sur son rapport que furent adoptés, pour celle de 1878, les projets de palais du Champ-de-Mars et du Trocadéro, reliés par une galerie sur le pont d'Iéna. Réélu conseiller municipal, en janvier 1878, il s'y occupa particulièrement des questions des beaux-arts et proposa de multiplier dans Paris, les statues des grands hommes. Il chercha à justifier aussi l'emploi du bonnet phrygien dans les statues de la République (février 1879). — M. Viollet-le-Duc est mort subitement dans sa maison de campagne, près de

Lausanne (Suisse), le 17 septembre 1879, et y fut enterré sans aucune cérémonie religieuse. Une exposition générale de ses œuvres fut organisée au mois de février 1880 au musée de Cluny et obtint un grand succès.

Dans le cours de ces nombreux travaux, M. Viollet-le-Duc avait recueilli d'immenses matériaux qu'il a classés dans divers ouvrages. Le plus important est le *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle* (1853-1869, 10 vol., gr. in-8), qui a obtenu deux prix de l'Institut, en 1860 et en 1861. *L'Essai sur l'architecture militaire au moyen âge* (1854, in-8) et un *Dictionnaire du mobilier français, de l'époque carlovingienne à la Renaissance* (1854-1875, 6 vol. gr. in-8) ne sont que la suite ou le développement d'articles du premier dictionnaire. En 1860, il a fourni au *Moniteur* une série de *Lettres sur la Sicile*, réunies ensuite en volume. De 1858 à 1872, il a encore publié une série d'*Entretiens sur l'architecture* (2 vol. gr. in-8). Il a donné, en 1862, avec MM. Ferdinand Denis et Charnay la splendide publication des *Cités et ruines américaines* (in-8, avec *Atlas* in-plano de photographies); avec M. Ouradou, son gendre, deux ouvrages intitulés : *Chapelles de Notre-Dame de Paris* (1867-1869, 20 livr. in-fol. avec pl.), et *Habitations modernes* (1874, 1877, 2 vol. in-folio); puis seul : *Histoire d'une maison* (1873, in-8); *Monographie de l'église abbatiale de Vézelay* (1873, in-folio, avec pl.); *Histoire d'une forteresse* (1874, gr. in-8, avec grav.); *Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques* (1875, gr. in-8); *le Massif du Mont-Blanc* (1876, in-8, avec fig.); *l'Art russe* (1877, gr. in-8, avec pl.); *Histoire d'un hôtel de ville et d'une cathédrale* (1878, gr. in-8); *De la Décoration appliquée aux édifices* (1879, gr. in-4); *Histoire d'un dessinateur* (gr. in-8), etc. Citons à part : *Mémoire sur la défense de Paris* (1871, in-8, avec atlas).

Outre les nombreux dessins composés pour tous ces volumes, M. Viollet-le-Duc a exposé des aquarelles et des dessins artistiques : *les Arcades des Tuileries*, du côté du jardin ; une *Façade du XV^e siècle;* une *Cheminée du XVI^e siècle; Façade de la Chambre des comptes*, en 1572 ; *Vue de la cathédrale de Palerme*, avant l'addition de la coupole ; *Vue de Saint-Marc*, le *Forum de Trajan*, l'*Ancien théâtre de Taormine* (*la Ville et le Théâtre*) pendant une représentation scénique, et la coupe d'une travée des *Loges;* 44 dessins appartenant aux archives des monuments historiques, et résumant ses principaux travaux (1833-1845).

M. Viollet-le-Duc a obtenu, comme artiste, une 3^e médaille en 1834, une 2^e en 1838, une 1^{re} en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en 1849, il a été promu officier le 30 juillet 1858 et commandeur le 14 août 1869. Il a été élu membre de l'Académie royale des Beaux-Arts de Belgique.

Viollet-le-Duc (Adolphe-Etienne), frère du précédent, né à Paris, en octobre 1817, succéda à son oncle E. J. Delécluze comme rédacteur de la critique d'art au *Journal des Débats*, se fit connaître comme peintre paysagiste; il a fréquemment exposé aux Salons depuis 1837 et obtenu une 3^e médaille en 1852, un rappel en 1861 et une médaille en 1870. — Il est mort à Paris le 13 mars 1878.

VIRCHOW (Rodolphe), médecin et homme politique prussien, est né le 13 octobre 1821, à Schivelbein (Poméranie). Disciple de Jean Muller, il fut reçu docteur en médecine en 1843, se distingua dès ses débuts, comme *privat-docent*, et devint, en 1847, prosecteur à l'Université de Berlin. La même année, il reçut du gouvernement la mission d'aller combattre le typhus en Silésie. A cette époque, il fonda, avec son ami Reinhardt, les *Annales d'anatomie pathologique et de clinique médicale*, dont il resta seul directeur à la mort de celui-ci.

En 1848, il aborda la vie politique, et y porta un enthousiasme révolutionnaire analogue à ses idées de novateur en médecine. Il fonda en même temps la *Réforme médicale*, et un club démocratique où il se fit rapidement remarquer comme orateur populaire. Il fut élu représentant à l'Assemblée nationale, mais il n'y put être admis, parce qu'il n'avait pas encore l'âge d'éligibilité.

Lorsque la réaction se produisit, M. Virchow vit son journal supprimé et perdit sa place. Mais une chaire d'anatomie pathologique lui fut offerte par l'Université de Wurtzbourg ; il accepta, et donna à ce cours un éclat inusité. Il se livra, pendant cette période, à d'importants travaux scientifiques ayant pour but des réformes médicales, et étudia particulièrement les tissus cellulaires. La juste popularité dont il jouissait ne permettait pas de le tenir plus longtemps éloigné des premiers postes, et, en 1856, M. de Manteuffel dut le rappeler à Berlin ; il y reprit sa chaire, et devint directeur de l'Institut pathologique dont il fit un établissement de premier ordre.

En 1859, quand le mouvement libéral reprit le dessus, M. Virchow fut nommé membre du conseil municipal de Berlin, et se signala tout d'abord par une campagne heureuse contre les malversations et les abus de la police municipale ; bientôt après, il reçut le mandat de député dans le collège électoral de Saarbruck et dans deux des collèges de Berlin. Devenu rapidement un des chefs de l'opposition, il fit preuve d'une activité parlementaire des plus remarquables, et se tint constamment sur la brèche dans la lutte de la Chambre contre les empiétements du pouvoir royal. C'est lui notamment qui, en janvier 1863, proposa et fit accepter le projet d'adresse qui accusait les ministres d'avoir violé la Constitution. L'énergie de son attitude fut telle que, au mois de juin 1865, il fut question d'une provocation en duel qui lui aurait été adressée par M. de Bismarck. M. Virchow ne s'était pas cependant rattaché à la démocratie radicale : il acceptait la constitution, mais en se réservant le droit de réclamer tous les développements qu'elle comporte. Les événements de 1866 rejetèrent dans l'ombre le parti libéral et progressiste dont il était le chef; mais dans la Prusse agrandie par le remaniement de l'Allemagne, M. Virchow reprit peu à peu ses luttes contre les excès de militarisme et de centralisation. On remarqua, à la fin de 1869, ses efforts pour provoquer un désarmement international. Une motion qu'il fit dans ce sens à la Chambre des députés fut, à la suite de discussions très retentissantes, repoussée par 215 voix contre 99 (5 novembre). Élu, en 1867, député de Saarbruck à la diète de la Confédération de l'Allemagne du Nord, et plus tard au Reichstag de l'Empire, il déclina les deux mandats comme adversaire de la constitution de l'Empire et n'entra au Reichstag que le 14 avril 1880, pour une des circonscriptions de Berlin. Invité par une société savante allemande à donner sa démission de membre de plusieurs sociétés françaises, il s'opposa formellement à la rupture des relations scientifiques avec notre pays, comme contraire aux intérêts de la civilisation, de la science et de l'humanité (mars 1872). En 1879, il alla visiter, en Asie Mineure, les fouilles faites par M. Schliemann.

Parmi les écrits de M. Virchow, on remarque : *De Rehmnate corneæ*, thèse inaugurale (1843); *Phlébites, Tromboze, Embolie et Leucohémie* (1845-1847); *la Fièvre typhoïde en Silésie* (1848), résumé de sa mission, au point de vue médical et

social; *Sur les Pigments pathologiques hématoïdines, Sur les Tumeurs colloïdes des ovaires, le cancer* (1847); *Sur le Choléra* (1848-1849); *Sur les Flexions de l'utérus, la scrofule, la tuberculose, la fièvre typhoïde* (1850); *la Pathologie cellulaire appliquée à l'enseignement physiologique et pathologique* (1850), traduit en français par M. Strauss (1874, in-8); *Sur le Tissu conjonctif, rachitis, développement des os* (1851); *Dégénérescence amyloïde* (1853); *Pathologie cellulaire* (1858); *Sur le Morbus spedalska*, maladie épidémique de peau observée en Norvège (1859); *Trichiniasis* (1860), résultat d'observations importantes sur les trichines du porc et les ravages de ces insectes dans les muscles de l'homme : ce travail a été traduit en français, par E. Onimus (1864, in-8); *Discours sur la vie et la maladie* (Vier Reden ueber Leben und Kranksein, 1862); *Sur le Typhus en Hongrie* (1868), etc.; sans compter des essais de littérature scientifique, comme *Gœthe naturaliste* (G. als Naturforscher, 1861), et des écrits sur des questions sociales comme l'*Éducation des femmes d'après leur vocation* (Ueber die Erziehung des Weibes, für seinen Beruf; 1865); *Problèmes des sciences naturelles dans la nouvelle vie nationale d'Allemagne* (die Aufgaben der Naturwissenschaften in dem neuen nationalen Leben Deutschland's, Berlin, 1871); *la Liberté de la science dans l'État moderne* (die Freiheit der Wissenschaft in modernen Staat, Ibid., 1877); il a été publié en français la traduction de son cours à l'université de Berlin : *Pathologie des tumeurs* (1867-1876, vol. I-IV gr. in-8, avec fig.). Nommé membre honoraire de la Société royale de médecine de Londres en 1856, M. Virchow a été élu, le 30 mai 1859, correspondant de l'Académie des sciences de Paris. L'un des fondateurs de la Société anthropologique allemande, il en devint le président en 1870.

VISCHER (Frédéric-Théodore), professeur et critique allemand, né à Ludwigsbourg (Wurtemberg), le 30 juin 1807, fut élevé au Gymnase de Stuttgard et alla étudier la théologie à Tubingue. Attiré, dès cette époque, vers les applications de la philosophie à l'art, un voyage qu'il fit, de 1832 à 1833 à Gœttingue, à Berlin, à Dresde, à Vienne et à Munich, développa encore son goût pour la critique artistique. Après avoir été, de 1833 à 1836, répétiteur au séminaire de Tubingue, il renonça à la théologie, se fit recevoir agrégé à l'université de cette ville et devint professeur extraordinaire à la faculté de philosophie en 1837. De plus importants voyages en Italie et en Grèce étendirent le champ de ses études esthétiques. Il fut nommé professeur ordinaire en 1844. Ses opinions de libre penseur lui valurent une suspension de deux ans. Il venait de rentrer dans ses fonctions académiques, quand éclata la révolution de 1848. Élu député à l'Assemblée nationale, il fit partie de la gauche modérée. Il suivit, en 1849, le parlement à Stuttgard et rentra, à la fin de la même année, dans l'enseignement. En 1855, il fut appelé à Zurich, comme professeur à la Haute école cantonale et à l'École polytechnique fédérale. Rentré, en 1866, dans sa patrie, il fut chargé du double enseignement de l'esthétique et de la littérature allemande à l'université de Tubingue et à l'École polytechnique de Stuttgard.

L'ouvrage principal de M. Vischer, que les Allemands appellent le « premier esthéticien contemporain, » est intitulé : *Esthétique, ou Science du beau* (Aesthetik oder Wissenschaft des Schœnen; Stuttgard, 1847-1857, 6 vol.): le sujet y est traité au double point de vue de la théorie philosophique et de l'histoire; c'est l'exposé le plus complet qui existe sur la matière. On cite encore : un mémoire *Sur le Sublime* [illegible] das Erhabene und [illegible] *les Excursions critiques* [illegible] bingue, 1844, 3 livr.; [illegible] livr.); quelques écrits [illegible] tels que *Faust*, [illegible] (Ibid., 1862), satire de [illegible] vre de Gœthe; *Epigrammes* [illegible] (Epigramme aus B.; Ibid., [illegible] *lemande de 1810-1871* [illegible] poésie héroïque; [illegible] Cynismus, Ibid., 1878), etc.

VISCONTI (Pierre-Hercule, [illegible]) italien, né à Rome vers 18[illegible] tecte mort en 1853 et petit-[illegible] nus Visconti. Il est auteur d'un [illegible] travaux et de notices insérés [illegible] *de l'Académie pontificale* [illegible] *Giornale arcadico*. Il [illegible] Canina dans les fonctions [illegible] tiquités et collections [illegible] devint professeur d'archéologie [illegible] France. Correspondant de [illegible] beaux-arts depuis 1850, grand [illegible] gion d'honneur, M. Visconti [illegible] de vingt-cinq ordres étrangers [illegible] 1853, les fouilles importantes [illegible] la catacombe de Saint-Alexandre [illegible] mentane. — Son parent, le [illegible] a débuté comme épigraphiste [illegible] logue sous les auspices de [illegible] d'Al. Hertzen.

VISCONTI-VENOSTA (Émile, [illegible]) politique italien, est né à [illegible] avoir écrit de bonne heure dans [illegible] naux libéraux, il fut, en 18[illegible] comte de Cavour, commissaire [illegible] baldi; il signa, de Varèse, la [illegible] tion au nom de Victor-Emmanuel [illegible] à Farini, à Parme et à Modène, [illegible] ment avec lui l'annexion de [illegible] janvier 1860, il fut adjoint au [illegible] voyé en mission extraordinaire [illegible] de Paris et de Londres. De [illegible] tions générales, il fut nommé [illegible] et devint membre du comité [illegible] national au ministère des affaires [illegible] la fin de l'année, il accompagna [illegible] nommé lieutenant du roi. [illegible] faires extérieures, sans titre [illegible] été incompatible avec son [illegible] pelé ensuite comme secrétaire [illegible] étrangères, il remplaça M. [illegible] tère, le 24 mars 1863, mais [illegible] le cabinet, le 24 septembre 186[illegible] de la ville de Turin.

Nommé alors ambassadeur à [illegible] M. Visconti-Venosta fut rappelé par [illegible] ministère des affaires étrangères [illegible] le 12 décembre 1869 il prit en [illegible] du conseil. Dans les graves [illegible] il déclara, à propos du concile, [illegible] ques toute leur liberté, [illegible] sant pour protéger les institutions [illegible] se prononça en principe pour [illegible] l'Église et de l'État. Dans le [illegible] mand il soutint la nécessité [illegible] servation et de neutralité; [illegible] Rome, l'exécution de la convention [illegible] mais lorsque l'occupation de [illegible] fait accompli, il envoya une circulaire [illegible] nets étrangers, expliquant [illegible] de pourvoir à la sécurité de [illegible] autre l'accomplissement des [illegible] M. Visconti-Venosta garda son [illegible]

[illegible] remaniements ministériels jusqu'au 19 [illegible]; rappelons parmi les faits de son mi[illegible] difficultés avec la Tunisie, l'inaugura[illegible] tunnel du Mont-Cenis; les circulaires sur [illegible] du conclave, et enfin le rapprochement [illegible] et l'Autriche. Depuis, il défendit à [illegible], comme simple député, sa politique [illegible].

[illegible]GUET (Marie-Xavier-Ernest), homme po[illegible] français, sénateur, né au Puy, le 4 no[illegible] 18[illegible], s'établit avocat dans sa ville natale [illegible] fut nommé procureur de la Républi[illegible] septembre 1870, et donna sa démission [illegible] juin 1871. Après avoir échoué aux [illegible] février 1871, avec plus de 13 000 voix, [illegible] 20 février 1876, dans la 2[e] circonscrip[illegible] Puy, par 7665 voix, contre 6166 obtenues [illegible] Bernard de Lafayette, représentant sor[illegible] candidat monarchiste. Il siégea sur les [illegible] gauche républicaine et, après l'acte [illegible] 1877, fut un des 363 députés des gau[illegible] refusèrent un vote de confiance au cabi[illegible] Broglie. Sa candidature, vivement com[illegible] par l'administration aux élections du 14 oc[illegible] 1877, échoua devant celle du candidat [illegible] M. Vinay. M. Vissaguet renonça à se [illegible] à l'élection partielle, par suite de l'in[illegible] de son concurrent, mais fut choisi pour [illegible] aux élections sénatoriales du 5 janvier [illegible] il fut élu par 206 voix sur 322 votants. [illegible] général de la Haute-Loire pour le can[illegible] Saugues, il en fut le vice-président.

[illegible]HERS (Guillaume-Joseph-Auguste), ad[illegible] belge, né à Maëstricht, le 31 août 1804, [illegible] de la notoriété en Belgique, par ses [illegible] sur les questions spéciales de législation et [illegible] D'abord conseiller des mines, puis [illegible] de la section des mines au ministère des [illegible] publics, il se fit, à Bruxelles, le promoteur [illegible] mutualistes, comprenant 70 000 individus, [illegible] rapporteur de la loi sur les pensions ci[illegible] ecclésiastiques, et rédacteur des statuts [illegible] de retraite et de secours pour les [illegible] des chemins de fer de l'État. Président [illegible] président de commissions administrati[illegible] membre ou correspondant de nombreuses [illegible], il a présidé le Congrès des Amis de la [illegible] Bruxelles, en 1849, et pris part, comme [illegible] président, aux Congrès de Paris, Francfort [illegible] (1850-51). — M. Visschers est mort [illegible] le 3 juin 1874.

[illegible] : *De l'Établissement d'une caisse de [illegible] en faveur des ouvriers mineurs* (Liège, [illegible]); *Du Premier essai tenté en Belgique [illegible] abolition de la peine de mort* (1873, in-8), [illegible] divers Mémoires.

[illegible] (Ludovic ou Louis), littérateur et homme [illegible] français, membre de l'Institut, né à [illegible] 18 octobre 1802, est le petit-fils d'un [illegible] de Lyon. Destiné à la carrière de [illegible], il fut admis, en 1819, à l'École [illegible], professa quelque temps, et fit ses débuts [illegible] à la rédaction du *Globe*. Deux ans plus [illegible] publia, sous le voile de l'anonyme, *les [illegible]* (1826, in-8; 4[e] édit., 1850), scènes [illegible] empruntées aux troubles de la Ligue. [illegible] introduction originale du drame moderne [illegible] eut un grand succès et sembla [illegible] une voie nouvelle à la littérature. L'auteur [illegible] de faire paraître dans le même cadre : [illegible] *de Blois* (1827, in-8), et *la Mort de [illegible] III* (1829, in-8; 3[e] édit., 1849). En 1844, il [illegible] de ces différentes scènes d'une même épo[illegible] ouvrage intitulé *la Ligue* (2 vol. in-18).

ents ministériels jusqu'au 19
ıs parmi les faits de son mi-
avec la Tunisie, l'inaugura-
ont-Cenis; les circulaires sur
·e, et enfin le rapprochement
triche. Depuis, il défendit à
simple député, sa politique

e-Xavier-Ernest), homme po-
ıateur, né au Puy, le 4 no-
lit avocat dans sa ville natale
né procureur de la Républi-
: 1870, et donna sa démission
71. Après avoir échoué aux
1871, avec plus de 13 000 voix,
r 1876, dans la 2e circonscrip-
36 voix, contre 8166 obtenues
Lafayette, représentant sor-
onarchiste. Il siégea sur les
républicaine et, après l'acte
un des 363 députés des gau-
un vote de confiance au cabi-
candidature, vivement com-
ration aux élections du 14 oc-
ıa devant celle du candidat
M. Vissaguet renonça à se
ı partielle, par suite de l'in-
:current, mais fut choisi pour
ons sénatoriales du 5 janvier
ır 206 voix sur 322 votants.
ı la Haute-Loire pour le can-
n fut le vice-président.

llaume-Joseph-Auguste), ad-
é à Maëstricht, le 31 août 1804,
toriété en Belgique, par ses
ons spéciales de législation et
bord conseiller des mines, puis
on des mines au ministère des
fit, à Bruxelles, le promoteur
comprenant 70 000 individus,
e la loi sur les pensions ci-
ıes, et rédacteur des statuts
raite et de secours pour les
ns de fer de l'État. Président
e commissions administrati-
orrespondant de nombreuses
: le Congrès des Amis de la
n 1849, et pris part, comme
Congrès de Paris, Francfort
). — M. Visschers est mort
n 1874.
*Établissement d'une caisse de
r des ouvriers mineurs* (Liège,
*mier essai tenté en Belgique
a peine de mort* (1873, in-8),
es.

ı Louis), littérateur et homme
membre de l'Institut, né à
ɔ 1802, est le petit-fils d'un
ɣon. Destiné à la carrière de
fut admis, en 1819, à l'École
ıelque temps, et fit ses débuts
:tion du *Globe*. Deux ans plus
s le voile de l'anonyme, *les*
n-8; 4e édit., 1850), scènes
ıtées aux troubles de la Ligue.
originale du drame moderne
un grand succès et sembla
velle à la littérature. L'auteur
paraître dans le même cadre :
(1827, in-8), et *la Mort de*
8; 3e édit., 1849). En 1844, il
ntes scènes d'une même épo-
lé *la Ligue* (2 vol. in-18).

Quand la révolution de Juillet 1830 porta aux affaires les rédacteurs du *Globe* et les doctrinaires, M. Vitet, qui avait appartenu à la société libérale *Aide-toi, le ciel t'aidera!* obtint de M. Guizot une place d'inspecteur des monuments historiques qui fut créée exprès pour lui, en 1831. En 1834, il passa au secrétariat général du commerce, sous le ministère de M. Duchâtel, entra, en 1836, au Conseil d'État, et, de 1846 à 1848, figura dans ce dernier corps au nombre des vice-présidents (section des finances). Dès 1834, il brigua le mandat de député. Élu à Bolbec (Seine-Inférieure), il fut un des plus constants partisans du système conservateur, appuya la politique extérieure de M. Guizot et repoussa toutes les réformes proposées par la gauche. Il fut rapporteur de la loi sur les patentes.

Continuant ses travaux littéraires au milieu de ces positions si diverses, M. Vitet publiait : *Histoire de la ville de Dieppe* (1838, 2 vol. in-8), essai malheureux d'une entreprise de librairie qui embrassait les annales de toutes les villes de France; *Eustache Lesueur* (1843), très intéressante étude sur l'art, et qui parut dans la *Revue des Deux Mondes*; *Monographie de l'église Notre-Dame de Noyon* (1845, in-4); *Fragments et mélanges* (1846, 2 vol. in-18), qui comprennent des articles de critique littéraire et d'archéologie. Déjà membre libre de l'Académie des inscriptions (1839), il entra en 1845 à l'Académie française, en remplacement de Soumet.

La révolution de 1848 rejeta M. Vitet dans l'opposition contre-révolutionnaire. Écarté des élections de la Constituante, il réussit à représenter la Seine-Inférieure à la Législative, où il vota, avec la majorité, toutes les mesures hostiles aux institutions républicaines. Mais, attaché au gouvernement parlementaire, il fit partie, lors du coup d'État du 2 décembre, de la réunion de la mairie du Xe arrondissement, qui le choisit même pour vice-président. Le nouveau régime le fit rentrer dans la vie privée. Il n'en sortit qu'aux élections du 8 février 1871 pour l'Assemblée nationale, et fut nommé représentant de la Seine-Inférieure à l'Assemblée nationale, le dixième sur seize, par 72 885 voix. Élu vice-président de l'Assemblée au mois de février 1871, par 319 voix sur 536 votants, et constamment réélu depuis, notamment le 5 mars 1872, par 282 voix sur 434 votants, membre de la commission chargée de rester en rapport avec les négociateurs des préliminaires de paix, il fut l'un des signataires de la proposition Grévy, ayant pour but de nommer M. Thiers chef du pouvoir exécutif. Choisi comme rapporteur de la proposition Rivet, il réclama nettement pour l'Assemblée la plénitude du pouvoir constituant. Un décret du 30 décembre 1871 le nomma membre de la commission des expositions internationales. Le 22 juin 1872, il figurait parmi les délégués de la droite, chargés d'imposer à M. Thiers une politique monarchique. — M. Vitet est mort à Paris, le 5 juin 1873. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1843.

On cite encore de lui : *les États d'Orléans* (1849, in-18), scènes historiques et dramatiques analogues à ses premières; *le Louvre* (1852, in-8); *l'Académie royale de peinture et de sculpture*, étude historique (1861, in-8; 2e édit., 1880, in-18); *Essais historiques et littéraires* (1862, in-18); *Études sur l'histoire de l'art* (1864, quatre séries, in-18); *Lettres sur le siège de Paris* (1871, in-18), publiées précédemment dans la *Revue des Deux Mondes*; *Études philosophiques et littéraires* (1874, in-18); *le Comte Duchâtel* (1875, in-8).

VITU (Auguste-Charles-Joseph), publiciste français, né le 7 octobre 1823, à Meudon, près Paris,

débuta, en 1841, par quelques articles dans la *Biographie* Michaud et fut un des principaux rédacteurs du *Corsaire* et du *Portefeuille*. De 1844 à 1848, il écrivit plusieurs volumes de littérature légère : *Paris l'été* (1847), *les Bals d'hiver* (1848), quelques pièces de théâtre, avec M Faulquemont, des articles sous divers pseudonymes, et rédigea, sous le nom de *Vidocq*, le roman des *Chauffeurs du Nord* (1845-1846, 5 vol. in-8). En 1848, il fut un des principaux rédacteurs de *la Liberté*, puis du *Pamphlet* et du *Journal des Chemins de fer*, et alla, en 1849, diriger à Clermont-Ferrand *le Bon Sens d'Auvergne*, puis à Grenoble *l'Ami de l'Ordre*. De retour à Paris, il travailla successivement au *Dix Décembre*, au *Pouvoir*, au *Pays, journal de l'Empire*, et, depuis 1860, au *Constitutionnel*, dont il resta longtemps le rédacteur principal. En 1867, il devint rédacteur en chef de *l'Étendard*, journal conservateur qui fit beaucoup de bruit par ses primes industrielles et par ses débats judiciaires. Il eut le bonheur d'être dépossédé de ses fonctions par jugement (août 1868), avant la découverte de l'origine criminelle des fonds qui alimentaient le journal et la terrible catastrophe du gérant Jules Pic. En juin 1870, il remplaça M. Cl. Duvernois, comme rédacteur en chef du journal *le Peuple français*, et après le 4 septembre 1870, entra au *Figaro*, où il avait déjà rédigé les comptes rendus des théâtres. L'un de ses articles politiques lui valut un procès en diffamation, intenté par le général Trochu. Il fut condamné, ainsi que M. de Villemessant à un mois de prison et 3000 francs d'amende que l'ex-empereur Napoléon offrit inutilement de payer (juin 1872). Depuis il passa au *Gaulois*. M. Vitu avait été promu officier de la Légion d'honneur le 30 juin 1867.

On cite encore de lui : *Revision de la Constitution* (1851); *l'Empereur à Grenoble* (1852); *Histoire de Napoléon III* (1854, in-8) ; *Études littéraires sur la Révolution française* (1854); *Guide dans le Dauphiné et l'Isère* (1855); *Contes à dormir debout* (1860, in-12 ; 3[e] edit. 1876) ; *Ombres et vieux murs* (même année ; 2[e] edit., 1876); *Guide financier* (1864, in-18), répertoire général des valeurs financières et industrielles; *Opinion sur la question des banques* (1866, in-18); *Histoire civile de l'armée* (1868, in-18); *Notice sur François Villon* (1873, in-8); les éditions à petit nombre de *la Chronique de Louis IX* faussement attribuée à Jean de Troyes (1873, in-8), et de *la Mort d'Agrippine veufve de Germanicus*, tragédie de Cyrano Bergerac (1875, in-16) ; quelques brochures, etc.

VIVENOT (Auguste), sénateur français, né à Bar-le-Duc, le 23 septembre 1835, fut admis à l'École polytechnique en 1854, mais n'entra pas dans les services publics, à sa sortie de l'école. Nommé secrétaire général de la préfecture de la Meuse en 1871, il fut révoqué après le 16 mai 1877. Il fut élu, au mois de novembre suivant, conseiller général pour le canton de Ligny. Candidat républicain aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, il fut nommé par 399 voix, sur 649 votants, et fit partie du groupe de la gauche républicaine.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN (Louis), géographe français, né à Saint-Martin de Fontenay (Calvados), le 17 mai 1802, vint de bonne heure à Paris et se fit d'abord connaître par la publication d'une *Carte électorale et administrative* (1823) et d'un *Atlas universel* (1825), un des plus complets de cette époque. Il fonda ensuite, avec M. Bailleul, *le Bibliomappe*, feuille spéciale, qui parut de 1828 à 1830 et qui concourut à développer le [illegible] publia des *Tables* [illegible] une *Géographie de la France* [illegible] temps après, il fut [illegible] frères de diriger un [illegible] (1834, 4 vol. in-8), [illegible] duction le *Tableau historique* [illegible] de Loubon, qu'il [illegible] de refondre le *Dictionnaire* [illegible] et de donner une [illegible] de *Walter Scott* [illegible] vit pour la même [illegible] *de la Révolution française* [illegible] 1842, 4 vol. gr. in-8), [illegible] béral et qui fut suivie [illegible] (1843, 2 vol.).

Revenant à ses études [illegible] main la rédaction des *Nouvelles* [illegible] *ges*, qu'il a gardée de 18[illegible] il fonda l'*Athenæum français* [illegible] qu'une année. A cette époque, [illegible] *Histoire universelle des découvertes* [illegible] *ques des nations européennes* [illegible] *parties du monde* [illegible] devait être l'œuvre capitale [illegible] fut interrompue par les [illegible] M. Vivien de Saint-Martin [illegible] *cherches sur les populations* [illegible] *case* (1847, in-8); *Études de* [illegible] *et d'ethnographie asiatique* [illegible] in-8), recueil de sept mémoires [illegible] des inscriptions ou dans la [illegible] Sociétés de géographie et [illegible] l'auteur appartient; *Étude* [illegible] *grecque et latine de l'Inde* [illegible] in-4); *le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine* (1863, gr. in-8) [illegible] *de la géographie et des découvertes* [illegible] *ques* (1873, gr. in-8, avec [illegible]) outre, traduit de l'anglais [illegible] *cassie*, de Th. Bell (18[illegible]) littéraire et scientifique [illegible] 1829 à 1842, de la *Revue* [illegible] 1854, de la *Revue germanique* [illegible] *Bulletin des sciences* [illegible] en 1859. Il a entrepris [illegible] de l'*Année géographique* [illegible] voyages de terre et de mer [illegible] missions, publications, etc. [illegible] à XIII, in-18), dont il [illegible] 1876, pour se consacrer [illegible] *naire de géographie universelle* [illegible] I-XII, in-4), en cours de publication [illegible] gistral auquel ont pris part [illegible] savants géographes contemporains.

VIVIER (Auguste), [illegible] français, né en Corse, en 18[illegible] [illegible]gnaire de Normandie, [illegible] lège de Brioude (Haute-Loire) [illegible] ministration des finances, [illegible] père, qui fut successivement [illegible] sieurs départements. Il étudia [illegible] Poitiers et à Lyon. Mais [illegible] cor le préoccupaient plus [illegible] à Paris, où il fut accueilli [illegible] pour ses qualités sérieuses [illegible] tout d'un coup, vers 18[illegible] plus brillantes par la [illegible] singulier phénomène [illegible] tirer du même instrument [illegible] nouveauté du fait [illegible] siasme, grossi avec [illegible] naux. M. Vivier figura [illegible] grands concerts, notamment [illegible] rent donnés au château d'Eu [illegible] terre. Il a été attaché sur [illegible]

[illegible] et de l'Opéra. Il a voyagé en Allemagne, [illegible]eterre, etc. Il a été décoré de la Légion [illegible] en juillet 1861.

[illegible]CHOS (Ange), littérateur grec, né à Athènes, [illegible] 1835, y fit ses premières études et fut reçu [illegible] en droit en 1859. Après un voyage en Al[illegible], il fut nommé chef de bureau au minis[illegible] l'intérieur; chef de division au ministère [illegible]struction publique en 1865, il passa en 1875 [illegible] même qualité au ministère des affaires [illegible]gères. M. Vlachos, décoré de plusieurs or[illegible] a été fait officier de la Légion d'honneur. [illegible] principalement de lui des comédies : *la [illegible] l'épicier*, *le Siége d'un gendre*, *le Mariage [illegible] de pluie*, *le Capitaine de la garde na[illegible]*, *le Mari bureur d'eau*, *Pourquoi ne [illegible] pas? A qui l'aura?* etc. ; des recueils [illegible] : *l'Aurore* (1857); *les Heures* (1859); [illegible] *et Périclès* (1863), traduit deux fois en [illegible]; une *Grammaire du grec moderne*, un [illegible] *grec-français* (1871, in-8) ; une [illegible], des dissertations critiques, des [illegible] du *Léonidas* de Michel-Pichat, des [illegible] de Lamartine, de *Nathan le Sage*, [illegible], de l'*Histoire de la Grèce* de Men[illegible]-Bartholdy, etc.

[illegible]INCKX (Jean-François), médecin belge, [illegible] Bruxelles, le 3 novembre 1800, a publié sur [illegible] questions médicales un grand nombre [illegible] et de mémoires. Membre de plu[illegible] sociétés savantes nationales, inspecteur [illegible] du service de santé de l'armée, il a été [illegible] de l'Académie royale de médecine de [illegible], depuis 1853, associé étranger de [illegible] France. — Il est mort à Ixelles, le [illegible] 1876.

[illegible]GEL (Adolphe), compositeur français, né le [illegible] 18[illegible], à Lille (Nord), est le petit-fils de Vo[illegible] auteur de *Démophon*. Son père, habile [illegible] de violon, lui donna les premières le[illegible] [illegible] à l'âge de seize ans à Paris, où [illegible] perfectionna sur le violon et entra dans la [illegible] d'harmonie et de composition de Reicha. Il [illegible] en même temps sous la direction de Paër. [illegible] révolution de Juillet, il écrivit un chant [illegible], *les Trois couleurs*, qui fut populaire. [illegible], M. Vogel fit représenter à l'Opéra-Co[illegible] *le Pedestal*, en un acte. L'opéra en trois [illegible] de *Marie Stuart*, qu'il écrivit l'année sui[illegible], fut laissé par l'administration dans les [illegible] du théâtre. Le jeune compositeur, dé[illegible], se mit à écrire de la musique de salon, [illegible]lodies, des romances, dont quelques-unes [illegible] fort goûtées, entre autres, de 1836 à 1838, [illegible] *l'Excommunié*, pour voix de basse, [illegible] par tous les chanteurs en vogue; *Manfred*, [illegible] *le Kabyle* ; puis son opéra biblique, *le [illegible] dernier*, représenté au théâtre de la [illegible], et sur les théâtres de province.

[illegible] partit ensuite pour la Hollande, dont [illegible] témoigna la plus grande faveur et le [illegible] d'écrire la musique du *Siége de Leyde*, [illegible] de M. Hippolyte Lucas. Ce grand [illegible], en quatre actes, fut représenté à La Haye, [illegible] 1847, et fut accueilli avec enthou[illegible]. Le roi lui remit de ses mains la croix du [illegible] néerlandais. La partition du *Siége de Leyde* [illegible] au répertoire en Hollande.

[illegible] retour à Paris, M. Adolphe Vogel espé[illegible] aborder une de nos premières scènes lyriques; [illegible] malgré les plus puissantes recommanda[illegible], il rencontra partout une invincible inertie. [illegible] du grand Opéra lui resta fermée, et la [illegible] de l'Opéra-Comique reçut de lui deux

Italien et de l'Opéra. Il a voyagé en Allemagne, en Angleterre, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 1861.

VLACHOS (Ange), littérateur grec, né à Athènes, le 24 mars 1838, y fit ses premières études et fut reçu docteur en droit en 1859. Après un voyage en Allemagne, il fut nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur; chef de division au ministère de l'instruction publique en 1865, il passa en 1875 avec la même qualité au ministère des affaires étrangères. M. Vlachos, décoré de plusieurs ordres, a été fait officier de la Légion d'honneur.

On cite principalement de lui des comédies : *la Fille de l'épicier*, *le Siège d'un gendre*, *le Mariage pour cause de pluie*, *le Capitaine de la garde nationale*, *le Mari buveur d'eau*, *Pourquoi ne danse-t-il pas? A qui l'aura?* etc.; des recueils de poésies : *l'Aurore* (1857); *les Heures* (1859); *Phidias et Périclès* (1863), traduit deux fois en français; une *Grammaire du grec moderne*, un *Dictionnaire grec-français* (1871, in-8); une *Chrestomathie*, des dissertations critiques, des traductions du *Léonidas* de Michel-Pichat, des *Méditations* de Lamartine, de *Nathan le Sage*, de Lessing, de l'*Histoire de la Grèce* de Mendelssohn-Bartholdy, etc.

VLEMINCKX (Jean-François), médecin belge, né à Bruxelles, le 3 novembre 1800, a publié sur diverses questions médicales un grand nombre de dissertations et de mémoires. Membre de plusieurs sociétés savantes nationales, inspecteur général du service de santé de l'armée, il a été président de l'Académie royale de médecine de Belgique et, depuis 1853, associé étranger de celle de France. — Il est mort à Ixelles, le 17 mars 1876.

VOGEL (Adolphe), compositeur français, né le 6 mai 1808, à Lille (Nord), est le petit-fils de Vogel, l'auteur de *Démophon*. Son père, habile professeur de violon, lui donna les premières leçons, et l'envoya à l'âge de seize ans à Paris, où il se perfectionna sur le violon et entra dans la classe d'harmonie et de composition de Reicha. Il étudia en même temps sous la direction de Paër. A la révolution de Juillet, il écrivit un chant national, *les Trois couleurs*, qui fut populaire.

En 1832, M. Vogel fit représenter à l'Opéra-Comique *le Podestat*, en un acte. L'opéra en trois actes de *Marie Stuart*, qu'il écrivit l'année suivante, fut laissé par l'administration dans les cartons du théâtre. Le jeune compositeur, découragé, se mit à écrire de la musique de salon, des mélodies, des romances, dont quelques-unes furent fort goûtées, entre autres, de 1836 à 1838, *l'Ange déchu*, *l'Excommunié*, pour voix de basse, adopté par tous les chanteurs en vogue; *Manfred*, *Caïn*, *le Kabyle*; puis son opéra biblique, *le Jugement dernier*, représenté au théâtre de la Renaissance, et sur les théâtres de province.

M. Vogel partit ensuite pour la Hollande, dont le roi lui témoigna la plus grande faveur et le chargea d'écrire la musique du *Siège de Leyde*, sur un libretto de M. Hippolyte Lucas. Ce grand ouvrage, en quatre actes, fut représenté à La Haye, le 4 mars 1847, et fut accueilli avec enthousiasme. Le roi lui remit de ses mains la croix du Lion néerlandais. La partition du *Siège de Leyde* est restée au répertoire en Hollande.

A son retour à Paris, M. Adolphe Vogel espérait aborder une de nos premières scènes lyriques; mais, malgré les plus puissantes recommandations, il rencontra partout une invincible inertie. La scène du grand Opéra lui resta fermée, et la direction de l'Opéra-Comique reçut de lui deux ouvrages sans les jouer. Une scène lyrique fit cesser enfin cette sorte d'interdit. Le Théâtre-Lyrique représenta, le 3 septembre 1853, un opéra de M. Vogel, *la Moissonneuse*, en quatre actes. Cet ouvrage, qui renfermait de beaux morceaux et des chœurs d'une excellente facture, attesta, une fois de plus, les qualités du compositeur : une grande abondance mélodique, un style noble mais un peu solennel, de l'habileté à manier les masses musicales. On lui doit aussi quelques *Quintettes* estimées et un oratorio, *le Jugement dernier*, exécuté au théâtre de la Renaissance, puis en Belgique.

VOGEL DE FALCKENSTEIN (Ernest-Frédéric-Edouard), général prussien, né le 5 janvier 1797, neveu du prince-évêque de Breslau, fut destiné à l'état ecclésiastique; mais lors du soulèvement général de l'Allemagne contre Napoléon en 1813, il voulut s'engager comme volontaire. Son âge et la faiblesse de sa santé le firent refuser dans plusieurs régiments. Admis par un colonel ami de sa famille, il devint aussitôt officier, fit la campagne de France, en 1814, et fut décoré de la croix de fer à Montmirail où son bataillon eut tous ses officiers blessés. Pendant les années qui suivirent, sa carrière militaire fut presque interrompue par ses études et ses travaux de peinture; le prince royal, Frédéric-Guillaume, l'occupa à fonder un atelier de peinture sur verre.

Il reprit le service d'une manière plus active en 1848. Mis à la tête d'un bataillon du régiment de l'empereur François, il fut employé dans la guerre du Danemark, puis nommé chef d'état-major et attaché au général de Wrangel. Promu général depuis 1855, il fit, en 1864, la seconde campagne contre le Danemark, comme chef d'état-major du général de Wrangel, devenu feld-maréchal; ensuite, sous le commandement en chef du prince Frédéric-Charles, il commanda le 3e corps d'armée chargé de l'occupation du Jutland. Dans la guerre austro-prussienne de 1866, M. Vogel de Falckenstein, général d'infanterie, fut chargé, au mois de juin, des opérations contre le Hanovre : il occupa la capitale le 17, prit la direction générale de l'administration du royaume, et poursuivit l'armée hanovrienne qui, après les engagements de Langensalza (27-29 juin), dut capituler. Il forma alors l'armée du Mein et commença les opérations contre les forces coalisées des États du Sud. Il repoussa les Bavarois à Kissingen et à Hammelbourg (10 juillet), et, après une suite de succès sur les troupes fédérales, il entra dans la ville libre de Francfort le 17, prononça la dissolution des deux Assemblées législatives et frappa la ville d'une contribution de guerre de six millions de florins, qui fut quadruplée trois jours après par son successeur dans le commandement de l'armée du Mein, le général de Manteuffel. Pour lui, il était appelé en Bohême avec le titre de gouverneur général militaire. Après la paix qui suivit la bataille de Sadowa, le général Vogel de Falkenstein, récompensé par une dotation, fut nommé au commandement du 1er corps d'armée. Il fut remplacé dans ces fonctions, en 1868, par le général de Manteuffel. L'année précédente, il avait été élu député à la diète de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Il acquit du prince d'Augustenbourg la seigneurie de Dolzig.

A l'ouverture des hostilités contre la France, il fut nommé gouverneur du royaume de Hanovre et des duchés de l'Elbe, et chef des forces militaires chargées de défendre les côtes de la Baltique (25 juillet 1870). Il organisa des divisions de marins commandés par des officiers en retraite, fit éteindre tous les phares et bouées

du littoral, et harcela la flotte française sur des bateaux légers, tirant peu d'eau, qui échappaient facilement, dans les bas-fonds de la mer du Nord et de la Baltique, aux lourds cuirassés français. Le 4 novembre, croyant au départ des vaisseaux ennemis, il fit rallumer les phares des côtes; mais une nouvelle escadre, qui apparut quelques jours après, le força à revenir à sa première détermination, si funeste qu'elle fût au commerce allemand. L'absence de troupes de débarquement réduisit du reste à l'impuissance les amiraux Bouët et Fourichon, et la plupart des troupes de réserve mises sous les ordres du général de Falkenstein vinrent faire en France un service de garnison. Dans le cas où les préliminaires de paix n'auraient pas été acceptés par l'Assemblée nationale, et où la continuation de la guerre eût rendu nécessaire l'occupation de Paris, M. Vogel de Falkenstein, qui jouissait dans l'armée allemande d'une réputation d'inflexible dureté, trop justifiée pendant la guerre de 1866, était désigné comme futur gouverneur de la capitale française. En décembre 1873, il a été admis à la retraite.

VOGIN (Pierre-Auguste), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Dieuze (Meurthe), le 2 février 1809, entra à l'École polytechnique en 1828, et passa, en 1830, à l'École des ponts et chaussées comme ingénieur; il a fait, en Corse, des travaux assez importants qui lui valurent la décoration de la Légion d'honneur le 29 avril 1847. En 1848, il se présenta, comme candidat démocrate, à ses compatriotes de la Meurthe et fut élu par 63 401 voix, le huitième sur onze. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche; après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition énergique à la politique de l'Élysée et appuya la proposition de l'extrême gauche tendant à mettre en accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siège de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, M. Vogin rentra dans les ponts et chaussées comme ingénieur ordinaire de 1re classe; il devint ingénieur en chef le 1er janvier 1856. Il a été depuis admis à la retraite.

VOGT (Charles), naturaliste allemand, né à Giessen, le 5 juillet 1817, est fils d'un naturaliste distingué, auteur d'écrits estimés sur la médecine. Élevé au gymnase et à l'université de sa ville natale, il y étudia la médecine, puis suivit à Berne son père, nommé professeur de clinique dans cette ville. Il s'y livra, sous la direction de M. Valentin, à des travaux d'anatomie et de physiologie. Ayant pris ses grades, en 1839, il passa à Neuchâtel, où il se lia avec MM. Desor et Agassiz (voy. ces noms), et devint l'actif collaborateur de ce dernier. Il est particulièrement l'auteur de tout le premier volume de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce*. Il publiait, pour son compte, de nombreux mémoires dans divers recueils scientifiques et faisait paraître ses premiers ouvrages, tels que : *Montagnes et glaciers* (Im Gebirg und auf den Gletschern; Soleure, 1843); *Traité de géologie et des pétrifications* (Lehrbuch der Geologie und Petrefactenkunde; Brunswick, 1846, 2 vol.; 5e édit. 1879); *Lettres physiologiques* (Physiologische Briefe; Stuttgart, 1845-1846; 4e édit., 1874; édit. franç., Paris, 1875, in-8).

De 1844 à 1846, M. Charles Vogt vécut à Paris, où il poursuivit ses travaux et fonda, avec quelques compatriotes, la Société scientifique des médecins allemands de Paris. Il visita l'Italie, s'arrêta à Rome et à Nice, et revint en Allemagne au milieu de 1847, pour prendre possession d'une chaire à l'université de Giessen. Sa carrière fut brisée par la révolution de 1848. Il se jeta avec [illegible] le mouvement démocratique, fut élu par la ville de Giessen colonel de la garde civique et député au Parlement préparatoire, ainsi qu'à l'Assemblée nationale allemande. Il y prit place à l'extrême gauche et s'y distingua comme orateur. Il suivit le parlement à Stuttgart, et fut un des derniers soutiens du parti national. Destitué de sa chaire et forcé de quitter l'Allemagne, il se retira à Berne. En 1851, il alla reprendre à Nice ses recherches zoologiques, et fut appelé, l'année suivante, comme professeur, à Genève. En [illegible], il fut élu aux Conseils fédéral et national.

On cite encore de M. Charles Vogt : *Océan et Méditerranée* (Ocean und Mittelmeer, Francfort, 1848, 2 vol.), relation de son premier voyage en Italie; *Recherches sur les sociétés d'animaux* (Untersuchungen über Thierstaaten; Ibid., [illegible]), critique piquante des travers et des vices des [illegible] humaines; *Scènes de la vie des bêtes* (Bilder aus dem Thierleben; Ibid., 1852), etc. Il faut mentionner à part l'écrit intitulé : *Science et superstition* (Kœhlerglaube und Wissenschaft; Giessen, 1855; 4e édition, 1856), véritable déclaration de guerre contre les partisans de l'intervention de la religion dans la science, spécialement dirigée contre les tendances de M. Rodolphe Wagner, et qui fit de l'auteur un des chefs du matérialisme scientifique allemand; *Leçons sur l'homme* (Vorlesungen über den Menschen; Ibid., [illegible]); *Leçons sur les animaux utiles et nuisibles* (Vorlesungen ueber nützliche und schädliche Thiere, 1865); *les Microcéphales ou l'Homme singe* ([illegible] Mikrocephalen oder Affenmenschen; Ibid., [illegible]); *les Provenances des entozoaires de l'homme et leur évolution* (1876, in-8, avec fig.); *[illegible] l'homme, sa place dans la création et dans l'histoire de la terre* (1878, in-8), traduite par M. Moulinié et revue par M. Barbier.

VOGÜÉ (Léonce, marquis DE), ancien représentant du peuple français, né à Paris, [illegible] 1805, entra au service en 1823, comme [illegible] tenant de cavalerie, prit part à l'expédition d'Espagne et assista en 1830 au siège d'[illegible] révolution de Juillet, il donna sa démission pour ne pas prêter serment à Louis-Philippe [illegible] dès lors tout entier à l'agriculture et [illegible] Il établit dans le département du Cher [illegible] derie importante. En 1839, il fut élu [illegible] général, et quelque temps après il [illegible] congrès général d'agriculture. En 1848 [illegible] cueillit la République, prit le titre de [illegible] dans ses circulaires électorales, et [illegible] M. Félix Pyat, commissaire de la République [illegible] le département, une sorte d'[illegible] succès de leur double candidature à la [illegible] tuante. Nommé représentant du peuple [illegible] voix, il fit partie du comité du travail [illegible] avec le parti démocratique contre les [illegible] bres et pour l'abolition de la peine [illegible] mais se prononça avec la droite dans les [illegible] tres questions. Après l'élection du 10 décembre [illegible] soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement [illegible] Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée [illegible] fit partie de la majorité monarchique [illegible] du 31 mai. Mais il se sépara de la politique [illegible] sée, et, après le coup d'État du 2 décembre [illegible] retira dans ses propriétés. Il ne [illegible] fois entièrement étranger à la politique [illegible] la distribution d'exemplaires d'une [illegible] de Chambord, il s'attira un procès [illegible] fut défendu par M. Berryer. Nommé [illegible] tant du Cher à l'Assemblée nationale [illegible] vrier 1871, par 52 000 voix [illegible] les bancs de la droite et appartint [illegible] Colbert et des Réservoirs. Il [illegible]

avec le parti monarchiste et repoussa les lois constitutionnelles. Après la séparation de l'Assemblée, il renonça à la vie publique. Le marquis de Vogüé a été nommé membre de la Société impériale d'agriculture en 1863. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1824. — Il est mort à Paris, le 25 juin 1877.

VOGÜÉ (Charles-Jean-Melchior, comte, puis marquis DE), archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris en 1829, fils du précédent, tourna de bonne heure ses études vers l'histoire religieuse et les arts de l'Orient. Il fit, de 1853 à 1854, un voyage en Syrie et en Palestine, et ces pays devinrent l'objet de grandes publications qui le firent élire, en 1868, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement du duc de Luynes.

Nommé ambassadeur de France à Constantinople en avril 1871, il profita de son séjour en Turquie pour faire rechercher dans les archives de l'ambassade et du consulat de Smyrne des documents sur l'état de la *Vénus de Milo*, lors de sa découverte en 1820; il retrouva une lettre constatant que les bras de la *Vénus* étaient cassés. Le 8 mai 1875, il passa à l'ambassade de Vienne. Plus considéré dans ces deux postes importants comme savant que comme diplomate, il donna sa démission lors de l'élection de M. Grévy à la présidence de la République (février 1879). Le marquis de Vogüé représente le canton de Léré au Conseil général du Cher. Décoré de la Légion d'honneur le 11 octobre 1873, il a été promu officier le 12 mars 1875, et commandeur le 14 janvier 1879.

On cite de lui : *les Églises de la Terre-Sainte* (1859, in-4, 53 grav.); *les Événements de Syrie* (1860, in-8); *le Temple de Jérusalem*, monographie du Harem-ech-Chérif (1864-1865, in-fol., 50 pl.); *l'Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle, dans la Syrie centrale* (1865-1877, liv. I-XXX, gr. in-4, avec pl.); *Mélanges d'archéologie orientale* (1869, in-8, avec pl.); *Inscriptions sémitiques* (1869-1877, gr. in-4, 43 pl.), traduction et commentaire; *Stèle de Yehawmelek, roi de Gébal*. Il a publié un ouvrage posthume du duc de Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte* (1871-1874, 2 vol. in-4, avec atlas).

VOIGHTS-RHETZ (Constantin-Bernard DE), général prussien, né le 16 juillet 1809, entra au service en 1827, devint lieutenant en 1829, fut attaché au bureau topographique, puis fit partie du corps d'armée chargé des opérations contre les Polonais du grand-duché de Posen, et se signala par une sévère répression. Général en 1858, il fut directeur au ministère de la guerre, puis successivement commandant de la forteresse du Luxembourg, de la garnison de Francfort, et chef d'état-major du corps d'armée commandé par le prince Frédéric-Charles, pendant la guerre de 1866. A la paix, il fut chargé d'organiser et de commander le 10e corps d'armée, composé des anciennes troupes du Hanovre, qui fut versé dans l'armée du prince Frédéric-Charles, pendant la guerre franco-prussienne. Il prit part au siège de Metz, à la campagne de la Loire, et se distingua à la bataille de Beaune-la-Rolande. — Relevé de son commandement pour cause de santé, en 1873, il est mort après une longue maladie, à Wiesbaden le 14 avril 1877. Il a été quelquefois confondu avec son frère, commandant de Versailles pendant l'occupation.

VOIGTEL (Charles-Édouard-Richard), architecte allemand, né à Magdebourg le 31 mai 1829, fit ses études dans cette ville et alla suivre les cours de l'Académie de Berlin. Après avoir été employé à divers travaux de construction dans plusieurs villes du Nord, il fut appelé dans la Prusse rhénane, pour l'érection d'une église, et se lia avec le célèbre Zwirner, architecte de la cathédrale de Cologne. Il lui fut donné, en 1855, pour architecte adjoint et lui succéda en 1862, dans la direction des travaux. Nommé alors architecte du ministère du commerce et des travaux publics, M. Voigtel devint, en 1864, inspecteur royal des bâtiments et en 1873 conseiller d'État.

A part la construction de plusieurs églises et la restauration de divers monuments publics, cet architecte doit surtout sa notoriété en Allemagne à l'activité qu'il a déployée, pendant plus de dix ans, pour l'achèvement de la cathédrale de Cologne. Ce fut d'abord sur ses dessins que furent établis le toit en fer du monument et la charpente de la tour du milieu ; il réunit ensuite le chœur à la nef de l'église, renouvela ou acheva les vitraux, et surtout commença la construction de la haute tour du nord dont il poussa l'exécution avec rapidité; il enleva la fameuse grue légendaire qui dominait, depuis près de quatre siècles, le monument inachevé. M. Voigtel dirigea en outre les travaux de dégagement et d'embellissement de la place, mise en harmonie avec le célèbre édifice (1880).

VOILLEMIER (Léon), chirurgien français, né à Chaumont (Haute-Marne), en 1809, fut reçu docteur à Paris en 1842. Il s'était déjà fait connaître auparavant par un excellent mémoire sur *la Fièvre puerpérale*, couronné par l'Académie en 1839, et par de nombreux articles dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*. Agrégé de la Faculté de médecine en 1844, il est devenu successivement chirurgien à l'hôpital de La Riboisière, à Saint-Louis, puis à l'Hôtel-Dieu. Il a été élu membre de l'Académie de médecine, le 28 janvier 1873. M. Voillemier a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1848, promu officier le 14 août 1865 et commandeur, le 18 janvier 1872. — Il est mort à Paris, le 16 février 1878.

On cite de lui des mémoires : *sur les Luxations du poignet* (1839); *les Fractures des extrémités inférieures du radius* (1841); *l'Étranglement dans quelques hernies* (1844); *les Grossesses extra-utérines*, *la Claudication* (1844); *les Kystes du cou* (1851); puis, *Clinique chirurgicale* (1860, in-8); *Traité des maladies des voies urinaires* (1868, t. I, in-8); *Eléphantiasis du fourreau de la verge* (1873, gr. in-8, avec pl.), etc.

VOILLEMOT (Charles), peintre français, né à Paris, le 13 décembre 1822, fut élève de Drolling et de l'École des beaux-arts, et débuta en 1855, par des portraits. Il a exposé depuis : *Zéphire*, *le Rêve* (1859); *Fête galante*, *le Festin de pierre*, *Cupidon* (1863) ; *Jeunesse* portrait (1864) ; *le Nid* (1868); *Velléda* (1869); *la Cigale et la Fourmi* (1870) ; *le Renouveau* (1873) ; *la Femme aux roses* (1874) *Crépuscule* (1876) ; *l'Innocence en danger* (1878); *Georges et Jeanne Hugo* (1879). *Rêverie*, *Mme P. C* (1880). M. Voillemot a aussi décoré plusieurs hôtels et maisons particulières et dessiné divers frontispices de livres. Il a obtenu à la fois, en 1870, une médaille et la décoration de la Légion d'honneur.

VOISIN (Félix), médecin français, né en 1794, au Mans, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1819. Élève d'Esquirol, dont il suivait assidûment les cours à la Salpêtrière, il s'associa, en 1821, avec M. Jean-

Pierre Falret pour fonder aux environs de Paris une maison de santé pour les aliénés; en 1831, il fut attaché au service de l'hospice de Bicêtre et reçut la croix d'honneur le 29 avril 1841. Le docteur Voisin, appliquant à l'étude des maladies mentales le système phrénologique de Gall, s'efforça de rattacher chaque genre de folie aux conditions physiques et morales du cerveau. — Il est mort à Vanves, le 23 novembre 1872.

Ses principaux ouvrages sont: *Du Bégayement* (1821, in-8), mémoire où il a l'un des premiers posé ce principe, que le bégayement résulte moins d'un vice de conformation que d'un manque d'accord entre les organes vocaux et le cerveau; *Des Causes morales et physiques des maladies mentales* (1826, in-8), notamment l'hystérie, la nymphomanie et le satyriasis; *De l'Homme animal* (1839, in-8); *De l'Idiotie chez les enfants* (1843, in-8); *Du Traitement intelligent de la folie* (1847, in-8); *Analyse de l'entendement humain* (1851-1857, 2 vol. in-8), qui traite du développement des facultés dans leurs rapports avec Dieu, la société et l'individu; *Nouvelle loi morale et religieuse de l'humanité*, analyse des sentiments moraux (1862, in-8); *De l'Homme*, considéré dans ses facultés intellectuelles, industrielles, artistiques et perspectives (1867, in-8).

VOISIN (Auguste-Félix), médecin français, petit-fils du précédent, né à Paris, le 25 mai 1829, docteur en médecine de la Faculté de Paris, en janvier 1858, ancien interne des hôpitaux, membre de la Société anatomique, de la Société médicale d'observation, et de la Société de médecine de la Seine, devint médecin de l'hospice de Bicêtre et y fut chargé d'un cours complémentaire sur les maladies mentales. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Aug. Voisin a lui-même publié : *De l'Anesthésie cutanée hystérique* (1858); *Des Signes propres à faire distinguer les hémorrhagies cérébelleuses des hémorrhagies cérébrales* (1859); *De l'Hématocèle rétro-utérine* (1860, in-8, avec figures); *De l'État mental dans l'alcoolisme* (1864, in-8); *Recherches cliniques sur le Bromure de potassium* (1866, in-8); *Du Traitement curatif de la folie par le chlorhydrate de morphine* (1874, in-8); *De l'Emploi du Bromure de potassium dans les maladies nerveuses* (1875, in-4); *Traité de la paralysie générale des aliénés* (1879, gr. in-8, avec pl.), etc. Il a collaboré à un grand nombre de recueils scientifiques.

VOISIN (Félix), magistrat français, ancien représentant, né à Paris, le 3 décembre 1832, frère du précédent, fit son droit, et fut secrétaire de la conférence des avocats en 1858. Juge suppléant à Versailles en 1860, il fut successivement substitut à Étampes (1863), à Melun (1864), à Versailles (1868) et procureur à Melun en 1869. Il resta dans ce poste pendant l'invasion, se vit accuser d'entretenir des relations avec le gouvernement français, et fut conduit prisonnier en Allemagne. Élu représentant de Seine-et-Marne à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, par 25 815 voix, il siégea au centre gauche jusqu'à la chute de M. Thiers, puis se rapprocha du centre droit. Il fit partie du bureau de l'Assemblée comme secrétaire, appartint à la commission des grâces, et fut chargé, avec M. d'Haussonville, d'une mission en Hollande, en Belgique et en Suisse, pour l'étude de l'organisation des établissements pénitentiaires. Il adopta l'amendement Wallon et vota les lois constitutionnelles. Chargé, le 9 février 1876, des fonctions de préfet de police, en remplacement de M. Léon Renault, il donna sa démission de procureur : il avait gardé ce titre en devenant membre de l'Assemblée. [illegible] de police un mois plus [illegible] tions sous les cabinets [illegible] faure et J. Simon, et [illegible] nistère de combat [illegible] Il fut remplacé par M. [illegible] sous le nouveau cabinet [illegible] seiller à la Cour de cassation [illegible] promu, officier de la Légion d'honneur [illegible] août 1876.

VOISINS-LAVERNIÈRE [illegible] politique français, ancien représentant, sénateur, né à Toulouse, le [illegible] tient à une ancienne famille [illegible] présentant à l'Assemblée constituante [illegible] dans le Tarn, le cinquième [illegible] voix, il vota ordinairement [illegible] adopta la Constitution. Il [illegible] semblée législative, et resta [illegible] publiques jusqu'en 1871. Élu [illegible] de cette année, conseiller général [illegible] le canton de Lavaur, il se porta [illegible] républicain, aux élections sénatoriales [illegible] vier 1876, et fut élu, le [illegible] 204 voix sur 398 électeurs. Il [illegible] gauche, refusa, le 23 juin 1877, [illegible] la Chambre des députés, demandée [illegible] de M. de Broglie, mais [illegible] reprises du parti [illegible] retour à Paris, le 19 juin [illegible] 9 mars 1880, l'article 7 de la loi [illegible] supérieur. Rapporteur du projet [illegible] nistie pleine et entière, il [illegible] qui, rejeté d'abord par le Sénat, [illegible] ques jours plus tard avec des [illegible] pure forme (juillet 1880).

VOLGER (George-Henri-Otto [illegible] giste allemand, né à Lunebourg [illegible] 1822, étudia les sciences naturelles [illegible] et alla professer à Muri, canton [illegible] Professeur à l'université de [illegible] l'enseignement en 1851, et [illegible] sur-le-Mein, où il s'occupa [illegible] ques, et releva la Société [illegible] sciences et des arts, dont il devint [illegible] bres les plus actifs. En 1862, [illegible] propre compte la maison natale [illegible] plétement abandonnée, la [illegible] à la Société libre.

A part la monographie sur la [illegible] *Gœthe* (Gœthe's Vaterhaus, 3e [illegible] de M. Volger des travaux de [illegible] géologie : *Études géologiques sur* [illegible] *l'Allemagne du Nord* (Beiträge [illegible] Kenntniss, etc.; Gœttingue, 18[illegible]; [illegible] *système minéral* (Studien zur [illegible] geschichte der Mineralien : [illegible] *et Éternité* (Erde und Ewigkeit; [illegible] *Recherches sur les phénomènes* [illegible] *terre en Suisse* (Untersuchungen [illegible] der Erdbeben in der Schweiz; [illegible] 3 vol.); *la Formation houillère* [illegible] Steinkohlenbildung Sachsens, [illegible] *Salines de Lunebourg* (das [illegible] Lunebourg; Francfort, 1863), etc.

VOLK (Guillaume), écrivain [illegible] sien, né en 1804, à Berlin, fit ses [illegible] versité de Gœttingue, puis [illegible] régence à Erfurt en 1838. Il [illegible] cupa sérieusement de l'étude [illegible] tholique, fit de nombreux voyages [illegible] Autriche et se lia avec le [illegible] avait abjuré la foi protestante [illegible] de Cologne, il prit part pour [illegible]

[illegible] les *Vierges extatiques du Tyrol*, où [illegible] d'expliquer les phénomènes mystiques [illegible] analogies tirées de la nature de l'âme [illegible]. Sous le nom de *Clarus*, dont il s'est [illegible] 1845, M. Volk a écrit : une *Histoire* [illegible] *espagnole pendant le moyen âge,* [illegible] *et moderne*, un *Manuel de la* [illegible], et deux brochures qui excitèrent de nombreuses répliques : *Aveux d'un Pro-* [illegible] *l'Apprentissage de la foi.*

[illegible] s'est surtout efforcé de propager en [illegible] les auteurs mystiques du catholicisme; [illegible] les *Œuvres complètes de sainte Thé-* [illegible] *Cité mystique* de Marie d'Agreda, deux [illegible] des Méditations de sainte Hildegonde, [illegible] prépara la traduction des *Révélations* [illegible] *de sainte Brigitte.* Entraîné depuis [illegible] vers le catholicisme, il abjura enfin [illegible] protestante dans l'église d'Aign, près Salz- [illegible] octobre 1855), en même temps que sa [illegible] fille d'un pasteur luthérien.

[illegible]HARDT (Guillaume), peintre d'histoire [illegible] l'école de Dusseldorf, né à Herdecke, [illegible], le 23 juin 1815, s'est essayé à la fois [illegible] peinture religieuse et historique et dans [illegible] de genre. Son premier ouvrage, *le* [illegible], fut suivi de *Frithiof et Ingeborg,* [illegible] *Tancrède blessé, la Vierge de* [illegible] *dragon, la Promenade de Faust et de* [illegible], etc. Nous citerons entre autres tableaux [illegible] *le Meurtre du chanteur Rizzio, l'Ab-* [illegible] *de la reine au château de Lochleven, la* [illegible] *Marie Stuart*, inspirée du drame de [illegible], et la *Mort de l'amiral de Coligny.*

[illegible] un séjour qu'il fit en Italie, M. Volk- [illegible] exécuta une *Scène des Machabées, Char-* [illegible] *Catherine de Médicis s'emparant de* [illegible] *Marie Stuart et Jean Knox, le duc* [illegible] *la comtesse de Rudolstadt, Wallen-* [illegible] *comtesse de Helfenstein demandant la* [illegible] *mari.* Il rapporta de ce voyage un [illegible] de têtes d'étude prises dans les [illegible] se fixa ensuite à Dusseldorf, où il s'oc- [illegible] spécialement du portrait. — Il est [illegible] cette ville, le 14 mars 1876.

[illegible]MANN (Alfred-Guillaume), physiologiste [illegible] né à Leipzig, le 1er juillet 1801, petit- [illegible] écrivain Jean-Jacques Volkmann, fut [illegible] École des Princes de Meissen et à l'uni- [illegible] de Leipzig. Il se consacra, dès le principe, [illegible] sciences naturelles et à la médecine. Docteur [illegible], il alla compléter ses études dans les [illegible] de Paris et de Londres. En 1828, il fut [illegible] à la Faculté de médecine de Leipzig où il [illegible] ans plus tard, une place de professeur [illegible]. Il se fit avantageusement con- [illegible] par sa collaboration aux *Archives de physio-* [illegible] Müller et aux *Annales* de Poggendorf, et [illegible] publication d'une *Anatomia animalium* [illegible] *illustrata* (Leipzig, 1831-1833), et d'un [illegible] ouvrage intitulé : *Recherches pour servir* [illegible] *de la physiologie de l'organe de la vue* [illegible] Beiträge zur Physiologie des Gesichts- [illegible] ibid., 1836). En 1837, il obtint la chaire [illegible] à l'université de Dorpat, en Rus- [illegible] il occupa jusqu'en 1843. Il y continua ses [illegible] sur le système nerveux de l'organe de [illegible] et commença ensuite de sérieuses re- [illegible] sur le mouvement du sang. Après avoir [illegible] de nouveaux ouvrages tels que : *la Science* [illegible] *vie corporelle* (die Lehre vom leiblichen [illegible], Leipzig, 1837) et l'*Indépendance du sys-* [illegible] *nerveux sympathique* (Ibid., 1842), il fut [illegible] en Allemagne en qualité de professeur [illegible] de physiologie à Halle, où il eut aussi

plus [illegible]
tête d[illegible]
De[illegible] cipale[illegible] cies, scient[illegible] tionn[illegible] à part[illegible] tat de[illegible] *Reche*[illegible] tersuc[illegible] 1864), Halle,
Vol[illegible] sulte, de dro[illegible] de doc[illegible] sulte [illegible] plusieu[illegible] du dr[illegible] des im[illegible] Leipzi[illegible] *civile* saechs[illegible] Ibid., [illegible] tembre
Volk[illegible] précéde[illegible] le droit 1845, d[illegible] d'avocat de la S[illegible] écrits s[illegible] ment : *d'art d*[illegible] Kunst.

VOL[illegible] né à Le[illegible] logiste [illegible] haut). Giessen dernièr[illegible] clinique alleman[illegible] puis de en Alle[illegible] plaies, *chirurg*[illegible] 1875, a[illegible] nyme d[illegible] *ries au* franz. [illegible] *Poésies*

VOL[illegible] le 20 av[illegible] arts de [illegible] une vig[illegible] *gourma*[illegible] il n'a p[illegible] *rieur d*[illegible] *Singe d*[illegible] Lyon ([illegible] (1867); *pêcheur* *le bat* ([illegible] *de mer* (1872); (1875); *Henri* [illegible] M. Volk[illegible] restrein[illegible] été très
Cet a[illegible] 1868 et l'Expos[illegible]

dia *les Vierges extatiques du Tyrol*, où d'expliquer les phénomènes mystiques ıalogies tirées de la nature de l'âme Sous le nom de *Clarus*, dont il s'est is 1845, M. Volk a écrit : une *Histoire ature espagnole pendant le moyen âge, ancienne et moderne*, un *Manuel de la italienne*, et deux brochures qui exciıombreuses répliques : *Aveux d'un Prol'Apprentissage de la foi.*

s'est surtout efforcé de propager en les auteurs mystiques du catholicisme; t les *Œuvres complètes de sainte Théité mystique* de Marie d'Agreda, deux les Méditations de sainte Hildegonde, répara la traduction des *Révélations s de sainte Brigitte*. Entraîné depuis vers le catholicisme, il abjura enfin estante dans l'église d'Aign, près Salzoctobre 1855), en même temps que sa le d'un pasteur luthérien.

ARDT (Guillaume), peintre d'histoire le l'école de Dusseldorf, né à Herdecke, r, le 23 juin 1815, s'est essayé à la fois inture religieuse et historique et dans ıx de genre. Son premier ouvrage, *le ur*, fut suivi de *Frithiof et Ingeborg, pansant Tancrède blessé, la Vierge de u dragon, la Promenade de Faust et de* etc. Nous citerons entre autres tableaux : *le Meurtre du chanteur Rizzio, l'Abe la reine au château de Lochleven, la Marie Stuart*, inspirée du drame de t la *Mort de l'amiral de Coligny*.

un séjour qu'il fit en Italie, M. Volkcuta une *Scène des Machabées, Char- Catherine de Médicis s'enquérant de Marie Stuart et Jean Knox, le duc la comtesse de Rudolstadt, Wallenomtesse de Helfenstein demandant la on mari*. Il rapporta de ce voyage un ıbre de têtes d'étude prises dans les ie fixa ensuite à Dusseldorf, où il s'ocspécialement du portrait. — Il est cette ville, le 14 mars 1876.

ANN (Alfred-Guillaume), physiologiste né à Leipzig, le 1er juillet 1801, petitcrivain Jean-Jacques Volkmann, fut cole des Princes de Meissen et à l'uniLeipzig. Il se consacra, dès le principe, es naturelles et à la médecine. Docteur il alla compléter ses études dans les e Paris et de Londres. En 1828, il fut ı Faculté de médecine de Leipzig où il ans plus tard, une place de professeur tire. Il se fit avantageusement cona collaboration aux *Archives de physio*üller et aux *Annales* de Poggendorf, et blication d'une *Anatomia animalium ustrata* (Leipzig, 1831-1833), et d'un age intitulé : *Recherches pour servir le la physiologie de l'organe de la vue* raege zur Physiologie des Gesichtsd., 1836). En 1837, il obtint la chaire ogie à l'université de Dorpat, en Rusccupa jusqu'en 1843. Il y continua ses ır le système nerveux de l'organe de commença ensuite de sérieuses reur le mouvement du sang. Après avoir ıouveaux ouvrages tels que : *la Science corporelle* (die Lehre vom leiblichen ipzig, 1837) et l'*Indépendance du sysius sympathique* (Ibid., 1842), il fut ı Allemagne en qualité de professeur de physiologie à Halle, où il eut aussi plus tard la chaire d'anatomie, et fut mis à la tête du musée anatomique de Meckel.

Depuis cette époque, M. Volkmann, occupé principalement de travaux sur l'irritabilité des muscles, a collaboré aux divers recueils et revues scientifiques de l'Allemagne, entre autres au *Dictionnaire physiologique* de Wagner. Il a publié à part : *Hémodynamique* (Leipzig, 1850), résultat de ses recherches sur le mouvement du sang, *Recherches d'optique physiologique* (Phys. Untersuchungen im Gebiete der Optik; Ibid., 1863-1864), etc. — M. A.-G. Volkmann est mort à Halle, le 21 avril 1877.

VOLKMANN (Jules), frère du précédent, jurisconsulte, né à Leipzig, en 1804, étudia à la Faculté de droit de cette ville, obtint, en 1830, le grade de docteur, et se fixa plus tard, comme jurisconsulte et avocat, à Chemnitz, en Saxe. Il a écrit plusieurs ouvrages estimés, entre autres : *Traité du droit criminel du royaume de Saxe* (Lehrbuch des im Kœnigr. Sachsen geltenden Criminalrechts; Leipzig, 1831, 2 vol.) et *Système de la procédure civile et administrative en Saxe* (System des saechsischen Civil-und administrativprocesses; Ibid., 1841-1845, 2 vol.). — Il est mort le 23 septembre 1873.

VOLKMANN (Adalbert-Guillaume), frère des deux précédents, né à Leipzig, en 1815, étudia aussi le droit à Leipzig, puis à Berlin, et se fixa, en 1845, dans sa ville natale. Il y exerça la profession d'avocat et il fut chargé spécialement des procès de la Société des libraires. Il a publié quelques écrits sur les droits d'auteur et d'éditeur notamment : *Garantie des droits d'auteur d'œuvres d'art dans les codes allemands* (die Werke der Kunst, etc. Munich, 1856 ; Leipzig, 1877).

VOLKMANN (Richard), chirurgien allemand, né à Leipzig, le 17 août 1830, est fils du physiologiste Alfred-Guillaume Volkmann (voy. plus haut). Il étudia la médecine aux universités de Giessen, de Berlin et de Halle, et devint dans cette dernière professeur de chirurgie et directeur de clinique chirurgicale. Il suivit en France l'armée allemande, comme médecin en chef du 4e corps, puis de l'armée du Sud. On lui doit l'introduction en Allemagne du traitement antiseptique des plaies, qu'il a exposé dans ses *Contributions à la chirurgie* (Beitraege zur Chirurgie; Leipzig, 1875, avec planches). Il a publié, sous le pseudonyme de *Richard Leander*, deux volumes : *Rêveries au coin du feu, en France* (Träumereien an franz. Kaminen; Leipzig, 1871; 7e édit., 1876), et *Poésies* (Gedichte, Halle, 1877).

VOLLON (Antoine), peintre français, né à Lyon le 20 avril 1833, fut élève de l'École des beaux-arts de cette ville et débuta au Salon de 1864 par une vigoureuse étude de nature morte : *Art et gourmandise*. Il a donné depuis dans ce genre où il n'a pas tardé à prendre le premier rang : *Intérieur de cuisine* (1865) ; *Retour du marché*, *le Singe à l'accordéon*, aujourd'hui au musée de Lyon (1866) ; *Poissons de mer*, *Raisin du Midi* (1867) ; *Curiosités*, *Portrait de Pierre Plachat pêcheur à Mers près du Tréport* (1868) ; *Après le bal* (1869) ; *Un Coin de mon atelier*, *Poissons de mer* (1870) ; *le Jour de l'an*, *le Chaudron* (1872) ; *Coin de halle* (1874) ; *le Cochon*, *Armures* (1875) ; *Femme du Pollet* (1876) ; *le Casque de Henri II*, *Espagnol* (1878) ; *Courges* (1880). M. Vollon a envoyé aussi à des exhibitions plus restreintes des paysages et des aquarelles qui ont été très remarquées.

Cet artiste a obtenu trois médailles, en 1865, 1868 et 1869, et une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1878. Décoré de la

Légion d'honneur en 1870, il a été promu officier le 20 octobre 1878.

VOLNYS (Léontine Fay, dame), actrice française, née en 1811, débuta, tout enfant, au théâtre de Francfort, en 1816, dans la pièce d'*Adolphe et Clara*. Cinq ans après elle jouait au Gymnase *la Petite merveille*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, au milieu d'un engouement général. Après de nouveaux succès en province, où elle se maria, vers 1829, à l'acteur Charles Joly, dit *Volnys*, elle revint à Paris, parut quelques mois à la salle Bonne-Nouvelle et fut appelée aux Français, en même temps que son mari. Elle y obtint, dans *la Camaraderie* et *la Marquise de Senneterre*, qu'elle créa dès l'origine, de nombreux applaudissements; mais, devant les jalousies qu'elle y excita, elle se retira et revint au Gymnase. En 1834, Mme Volnys quitta cette dernière scène et se rendit en Russie : elle y devint première lectrice de l'impératrice douairière, qu'elle accompagna dans ses voyages. Elle brillait comme comédienne par le goût, la finesse et la vérité. Elle se retira à Nice, où, elle s'occupa activement d'œuvres de charité. — Elle est morte dans cette ville, le 21 août 1876.

VRÉTOS (André-Papadopoulos), ou Vréto, littérateur grec, né à Ithaque (îles Ioniennes), en 1800, alla compléter ses études en Italie, et, à son retour dans sa patrie, occupa pendant plusieurs années la charge de bibliothécaire de l'université ionienne à Corfou. Il se rendit en Grèce, en 1830, et y fonda un journal conservateur, *le Miroir grec* (en grec et en français). Plus tard, il remplit les fonctions de consul hellénique à Varna (1849-1851) et à Venise (1854-1855). Durant son séjour dans la première de ces villes, il découvrit auprès de Kustendjé une inscription déposée plus tard au musée du Louvre, qui fixe le lieu de l'exil et de la mort d'Ovide. En 1855, il entra au service de la Russie, qu'il abandonna, en 1858, pour revenir dans son pays natal. En 1877, ayant perdu la vue, il a épousé une Française.

M. Papadopoulos Vrétos a publié en grec, en italien et en français, un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire, l'archéologie et la bibliographie. Voici les principaux : *Ricerche storico-critiche su le tre città anticamente conosciute sotto il nome di Leucade* (Venise, 1830, in-8); *Mémoires biographiques-historiques sur le président Jean Capo d'Istria* (Paris, 1837-38, 2 vol. in-8); *Abrégé de la vie de Scanderberg* ('Επιτομὴ τοῦ βίου Γεωργίου τοῦ Καστριώτου, κ. τ. λ.), traduit de l'italien; Athènes, 1842, 2 vol. in-16); *Memoria su la scoperta di Tomi, è sulla bilingue iscrizione rinvenuta in Varna* (Ibid., 1853, in-8); *Littérature de la Grèce moderne, ou Catalogue raisonné des ouvrages publiés par des Grecs, en grec ancien et moderne, depuis la chute de Constantinople jusqu'à la fondation du royaume de Grèce en 1832* (Νεοελληνικὴ φιλολογία, ἤτοι Κατάλογος κ. τ. λ. Ibid., 1854-1857, 2 vol. in-8); *la Bulgarie ancienne et moderne* (Saint-Pétersbourg, 1856, in-8); *Biographie de l'archevêque Eug. Bulgari*, etc. (1860, Athènes, in-8); *Un Grec très dévoué à la Russie, victime du chancelier Gortschakoff* (1874, in-8).

VRIES (Matthias de), philologue et érudit hollandais, né à Harlem, le 9 novembre 1820, fut d'abord professeur au Gymnase de Leyde, et plus tard aux universités de Groningue et de Leyde. Ses études sur l'histoire de sa langue natale l'amenèrent à entreprendre l'édition des anciens auteurs hollandais, avec plusieurs collaborateurs, sous le titre : *Vereeniging ter bevordering der oude Nederlandsche Letterkunde* [illegible] même les *Wareen* [illegible] *Lekenspieghel* [illegible] *Spiegel Historiael* [illegible] du XIIIe siècle [illegible] sur l'étymologie, ce [illegible] anciens textes, il occupe [illegible] *de la langue hollandaise* [illegible] landsche Taal; Leyde, [illegible] cours de publication. [illegible] ouvrages (*Grondbeginselen* [illegible] *spelling*; Leyde, 1872 [illegible] *voor de spelling der Nederlandsche* [illegible] 1872, 2e édit.), les règles [illegible] graphe, qui fut adoptée par [illegible]

VUATRIN (Édouard-[illegible]), [illegible] français, professeur de [illegible] Faculté de Paris, né le 21 [illegible] (Doubs), et fils d'un officier, il [illegible] lantes au lycée Louis-le-Grand [illegible] au concours général. Reçu [illegible] 1833 et docteur l'année [illegible] professeur suppléant à la [illegible] cours, en 1844. Après avoir [illegible] la chaire de droit coutumier [illegible] concours de 1851, celle de [illegible] Il a été décoré de la Légion d'honneur [illegible] 1863. On cite de lui : *Lois* [illegible] *çaises* (1875, in-8), avec M. [illegible]

VUILLAUME (Jean-Baptiste), [illegible] né à Mirecourt (Vosges) en [illegible] Paris sous la Restauration, et [illegible] de violons qui acquit rapidement [illegible] périorité. Tous ses instruments [illegible] la régularité des formes, le [illegible] dirent enfin aux lois longtemps [illegible] coustique, et durent leur [illegible] plus à des tâtonnements, [illegible] rigoureux. Il inventa lui-même [illegible] façonner les tables et les [illegible] qui permet la reproduction [illegible] dèle donné. M. Vuillaume a [illegible] sitions, deux médailles d'argent [illegible] deux médailles d'or (1839 et [illegible]) *medal* à l'Exposition universelle [illegible] 1851, et une grande médaille [illegible] de Paris, en 1855. Il a été [illegible] d'honneur le 22 novembre [illegible] rateur de Stradivarius, il a [illegible] en Italie, pour recueillir [illegible] notice sur ce luthier célèbre. [illegible] suivre cette notice, rédigée par [illegible] *Analyses théoriques sur l'archet* [illegible] auteur de ses derniers [illegible] est mort à Paris, le 19 février 18[illegible]

VUILLEFROY (Charles-Amédée [illegible]), [illegible] teur français, sénateur, né à [illegible] le 23 avril 1810, étudia le droit [illegible] successivement auditeur de [illegible] Conseil d'État en 1830, [illegible] classe en 1834, maître des requêtes [illegible] extraordinaire en 1837, et [illegible] l'année suivante. Il fut du [illegible] l'Assemblée constituante, [illegible] tions par l'Assemblée législative, [illegible] le conseil réorganisé [illegible] Un décret du 1er juillet 18[illegible] lefroy au Sénat. Décoré de la [illegible] le 6 mai 1835, promu officier [illegible] 1855, commandeur le 12 [illegible] nommé grand officier le 30 [illegible] mort à Thury, près [illegible] tobre 1878.

M. de Vuillefroy a publié: [illegible] [illegible] *des avis du Conseil d'État et du* [illegible] *ministère de l'intérieur* (Paris, 1837, [illegible]) en société avec M. Monnier; *Traité de l'administration du culte catholique* (Paris, 1842, [illegible]), etc.

[VUI]LLEFROY (Dominique-Félix de), peintre [illegible], fils du précédent, né à Paris, en 1841, [illegible] droit, fut reçu licencié et entra au Conseil [d'État] comme auditeur; puis, abandonnant la carrière administrative pour se consacrer à la peinture, il devint élève de MM. Hébert et Bonnat, [et prit] rang parmi nos meilleurs peintres d'animaux. Il débuta au Salon de 1867, avec une [illegible] *à Côte de Grâce à Honfleur* et exposa depuis : [illegible] *sur la neige*, *Harde de cerfs en au[tomne]* ([illegible]); *Espagnols sur les bords du Tage*, [illegible], *Attelage de bœufs à Saint-Jean de* [illegible] (1869); *Bornage de Chailly*, *le Matin dans* [illegible] (forêt de Fontainebleau) (1870); [illegible], *forêt de Fontainebleau* (1872); *le* [illegible] *du fagot*, *les Grands chênes de la* [illegible], *à Fontainebleau* (1873); *Meule* [illegible] *plaine de Chailly*, *Herbage* (1874); *la* [illegible], *Un Franc marché en Picardie*, [un de] ses meilleurs tableaux (1875); *la Traite* [illegible] *dans le Cantal*, *la Place du Marché à* [illegible] (1876); *Souvenir du Morvan* (1877); [illegible] *et génisses*, *Un Mauvais temps sur les* [illegible] *le Tréport* (1878); *Vaches dans l'Oberland*, [illegible] *Retour du troupeau*, *Chiens et piqueur* [illegible]. Plusieurs de ses toiles ont été reproduites [par la] gravure ou la lithographie.

M. Félix de Vuillefroy a obtenu une médaille en [illegible], une 2e médaille en 1875, une médaille à [l'Exposition] universelle de Vienne en 1873, et la [décoration] de la Légion d'honneur le 12 juillet [illegible]

[VU]ITRY (Adolphe), économiste français, an[cien] [illegible], membre de l'Institut, né à Sens [illegible], le 31 mars 1813, et fils d'un ancien dé[puté] de l'arrondissement de Sens, entra à l'École [polytechnique] en 1832 et en sortit dans les ponts [et chaussées], mais il se fit recevoir avocat à Paris, [fut] nommé par M. Martin (du Nord) chef de [la] [illegible] section de l'administration des cultes, [illegible] emploi qu'il résigna en 1846 pour passer [au Conseil] d'État en qualité de maître des requêtes [illegible] en 1848, il remplit les fonc[tions du] ministère public près la section du con[tentieux]. En 1851, il fut nommé sous-secrétaire [d'État] des finances sous le ministère de M. Fould, [illegible] au Conseil d'État le 25 janvier 1852, il [devint] président de la section des finances et [exerça] ces fonctions jusqu'au 15 mars 1863. [À] cette époque, il fut nommé gouverneur de la [Banque] de France, en remplacement du comte [illegible]. Il fut, en outre, nommé conseiller [illegible] en service ordinaire hors sections, avec [le] rang de président honoraire. Le 18 octobre [de la] même année, il était nommé vice-président [illegible] du Conseil d'État, et, l'année suivante, [illegible] l'élevait au rang de ministre prési[dant le] Conseil d'État, en remplacement [illegible], auquel il succéda aussi dans [illegible] impérial de l'instruction publique [illegible] la parole au Corps législatif [illegible] des gouvernement [illegible] M. Vuitry a été [illegible] de l'Académie [illegible] [illegible]

tration extraits des avis du Conseil d'État et du comité du ministère de l'intérieur (Paris, 1837, in-8), en société avec M. Monnier; *Traité de l'administration du culte catholique* (Paris, 1842, in-8), etc.

VUILLEFROY (Dominique-Félix DE), peintre français, fils du précédent, né à Paris, en 1841, fit son droit, fut reçu licencié et entra au Conseil d'État comme auditeur; puis, abandonnant la carrière administrative pour se consacrer à la peinture, il devint élève de MM. Hébert et Bonnat, et prit rang parmi nos meilleurs peintres d'animaux. Il débuta au Salon de 1867, avec une marine, *la Côte de Grâce à Honfleur* et exposa depuis: *Chevreuils sur la neige, Harde de cerfs en automne* (1868); *Espagnols sur les bords du Tage, près Tolède, Attelage de bœufs à Saint-Jean de Luz* (1869); *Bornage de Chailly, le Matin dans le Bas-Bréau* (forêt de Fontainebleau) (1870); *Novembre, forêt de Fontainebleau* (1872); *le Commencement du fagot, les Grands chênes de la reine Blanche, à Fontainebleau* (1873); *Meule dans la plaine de Chailly, Herbage* (1874); *la Rue d'Allemagne, Un Franc marché en Picardie*, un de ses meilleurs tableaux (1875); *la Traite des vaches dans le Cantal, la Place du Marché à Montferrand* (1876); *Souvenir du Morvan* (1877); *Taureaux et génisses, Un Mauvais temps sur les falaises de Dieppe* (1878); *Vaches dans l'Oberland* (1879); *le Retour du troupeau, Chiens et piqueur* (1880). Plusieurs de ses toiles ont été reproduites par la gravure ou la lithographie.

M. Felix de Vuillefroy a obtenu une médaille en 1870, une 2ᵉ médaille en 1875, une médaille à l'Exposition universelle de Vienne en 1873, et la décoration de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

VUITRY (Adolphe), économiste français, ancien sénateur, membre de l'Institut, né à Sens (Yonne), le 31 mars 1813, et fils d'un ancien député de l'arrondissement de Sens, entra à l'École polytechnique en 1832 et en sortit dans les ponts et chaussées, mais il se fit recevoir avocat à Paris, et fut nommé par M. Martin (du Nord) chef de la première section de l'administration des cultes (1841), emploi qu'il résigna en 1846 pour passer au Conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Maintenu en 1848, il remplit les fonctions du ministère public près la section du contentieux. En 1851, il fut nommé sous-secrétaire d'État des finances sous le ministère de M. Fould. Rappelé au Conseil d'État le 25 janvier 1852, il y devint président de la section des finances et garda ces fonctions jusqu'au 15 mars 1863.

A cette époque, il fut nommé gouverneur de la Banque de France, en remplacement du comte de Germiny. Il fut, en outre, nommé conseiller d'État en service ordinaire hors sections, avec titre et rang de président honoraire. Le 18 octobre de la même année, il était nommé vice-président honoraire du Conseil d'État, et, l'année suivante, un décret l'élevait au rang de ministre présidant le Conseil d'État, en remplacement de M. Rouland, auquel il succéda aussi dans le conseil impérial de l'instruction publique. Il porta la parole au Corps législatif, comme commissaire du gouvernement, avec beaucoup d'autorité. M. Vuitry a été élu, le 15 mars 1862, membre de l'Académie des sciences morales et politiques (administration et finances), en remplacement de M. Greterin. Le 21 juillet 1869, un décret impérial l'éleva à la dignité de sénateur. Depuis la chute de l'Empire, il se tint en dehors des affaires publiques et fut pendant plusieurs années président du Conseil d'administration des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée. Officier de la Légion d'honneur depuis le 13 mai 1858, il a été promu commandeur le 22 août 1860, grand officier le 13 août 1864, enfin grand-croix le 4 août 1867.

M. Vuitry a publié: *Étude sur le régime financier de la France avant la Révolution* (1877, t. Iᵉʳ, in-8), embrassant les impôts romains et le régime de la monarchie féodale jusqu'au XIIIᵉ siècle. Il a communiqué à l'Académie plusieurs mémoires, qui en forment la suite.

VUKALOVICH (Luca), chef monténégrin, est né en 1812, près de Niedgowiz, d'une famille slave. Longtemps armurier à Cattaro, il ne commença à se faire remarquer que vers 1848, en montrant une rare bravoure lors des incursions faites par les montagnards dans le district de cette ville. Comprenant que le Monténégro avait besoin d'un débouché, il profita, en 1859, des embarras de l'Autriche pour lui enlever le petit village de la Suttorina, situé sur une baie dont il fortifia l'entrée en y élevant deux fortins. Mais, après la paix de Villafranca, il fut forcé d'évacuer sa conquête. Dans la guerre de 1862 contre la Turquie, il combattit vaillamment, comme simple partisan d'abord, puis ensuite comme général en chef des forces monténégrines. Mais lorsque ce commandement lui fut confié, les affaires étaient déjà tellement compromises qu'il ne put les relever. Le 22 septembre 1862, il se présenta à Kurchid Pacha, gouverneur de l'Herzégovine et fit par écrit sa soumission à la Porte au nom de tous les districts insurgés. Il obtint en échange une amnistie pleine et entière, le grade de bimbaschi et le commandement d'un corps de 500 hommes choisis par lui parmi les chrétiens du pays, pour maintenir l'ordre. Mais dès le mois de février 1863, il donna sa démission et rentra dans la vie privée. A la fin de 1869, on a parlé de sa réapparition en Bosnie et de projets de soulèvement contre la Turquie préparés par son influence. — Luca Vukalovich est mort au village de Soltakschi, le 8 juillet 1873.

VULLIEMIN (Louis), historien suisse, né à Yverdun (canton de Vaud), en 1797, d'une famille aisée, a consacré toute sa vie à des travaux historiques sur son pays. Le principal a été la traduction et la continuation de l'*Histoire des Suisses*, laissée inachevée par Jean de Muller. Cette publication, entreprise avec M. Monnard, comprend 18 volumes in-8; les tomes X-XIII, contenant l'histoire des XVIᵉ et XVIIᵉ siècles et celle du commencement du XVIIIᵉ, sont spécialement de M. Vulliemin. On cite aussi ses travaux sur Charlemagne et son époque, un *Tableau du canton de Genève*, et, sous ce titre: *le Château de Chillon*, une série importante de monographies, sans compter sa collaboration au recueil de documents et mémoires publié par la Société pour l'histoire de la Suisse française, dont il a été un des fondateurs, ainsi qu'à la *Bibliothèque de Genève*, à la *Revue chrétienne* de Paris, etc. — Il est mort à Lausanne, le 9 août 1879.

VULPIAN (Edme-Félix-Alfred), médecin français, membre de l'Institut, né le 5 janvier 1826, fils d'un avocat distingué, fut reçu docteur en médecine en 1854. Agrégé de la Faculté et attaché au Muséum d'histoire naturelle, il y occupa avec distinction, comme suppléant, la chaire de Flourens et poursuivit les recherches du célèbre physiologiste sur le système nerveux. En 1867, il fut appelé, comme professeur d'anatomie pathologique, à la Faculté de médecine. A cette époque, l'accusation de matérialisme avait déjà été portée contre lui, et le conseil académique auquel Mgr

Maret avait dénoncé M. Vulpian comme athée, ne le nomma à cette chaire qu'à une voix de majorité. Ses leçons furent l'objet d'attaques analogues, au Sénat, dans la discussion de la pétition Giraud contre l'enseignement de l'École de médecine (mai 1868). En novembre 1872, il passa à la chaire de pathologie comparée et expérimentale et fut nommé doyen de la Faculté de médecine en décembre 1875. Membre de l'Académie de médecine depuis le 4 mai 1869, M. Vulpian a été élu à l'Académie des sciences, le 22 mai 1876, en remplacement [illegible] la Légion d'honneur [illegible] cier le 5 août 18[illegible].

On cite de lui, [illegible] *Des Pneumonies* [illegible] cueil de ses *Leçons sur la* [illegible] *et comparée du système* [illegible] séum (1866, in-8 ; *Leçons sur* [illegible] *moteur* (1874-1875, 2 vol. [illegible] *cale de l'hôpital de la Charité* [illegible] *ladies du système nerveux* [illegible]

W

WACHENHUSEN (Hans), reporter allemand, né à Trieste, le 31 décembre 1827, entreprit de bonne heure un long voyage dans les pays scandinaves, la Laponie et l'Islande, puis devint correspondant militaire de divers journaux. A ce titre il passa en Turquie le temps de la guerre d'Orient, puis vint habiter Paris, et visita l'Espagne et le Sahara. Il assista, en 1859, à la campagne d'Italie, dans l'armée autrichienne, accompagna, en 1860, Garibaldi dans son expédition en Sicile, et, en 1863, Langiewicz pendant l'insurrection de Pologne. L'année suivante, il se trouva dans les duchés de Schleswig-Holstein, et en 1866 suivit l'armée prussienne lors de la guerre contre l'Autriche. Après avoir assisté à l'inauguration du canal de Suez, il fut correspondant de *la Gazette de Cologne* pendant la guerre franco-prussienne.

Toutes ces pérégrinations lui fournirent le sujet d'une suite de publications: *De Widdin à Constantinople* (Leipzig, 1855); *Visite au camp turc* (Ein Besuch im türk. Lager, Ibid. 1855); *le Nouveau Paris* (das neue Paris; Ibid., 1855); *Sous l'aigle blanc* (Unter der weissen Adler, Berlin, 1863); *Derrière les retranchements de Duppel* (Von den Düppeler Schanzen, Ibid., 1864); *Volontaires et royalistes* (Freischaren und Royalisten, Ibid., 3ᵉ édit., 1867); *les Femmes du troisième Empire* (die Frauen des Kaiserreichs, Berlin 1872, 7ᵉ édit.), etc.; sans compter ses récits des campagnes de 1859, 1866, 1870-1871, sous le simple titre de *Journal*.

WACHTEL (Théodore), chanteur allemand, né à Hambourg, le 10 mars 1823, fils d'un loueur de voitures, resta après la mort de son père à la tête de la maison. Le hasard révéla la magnifique voix de ténor dont il était doué et le parti qu'il en pouvait tirer. Il prit des leçons et, au bout d'un an et demi d'études, il se fit entendre à Hambourg dans des concerts publics et sur la scène. Après un court engagement au théâtre de Schwérin, il passa à Dresde où il ne séjourna aussi que quelques mois. Il fut engagé successivement sur les théâtres de Wurtzbourg, de Darmstadt, de Hanovre et de Cassel, fut appelé au théâtre de la cour à Vienne et plus tard à l'Opéra royal de Berlin. A partir de 1862, il alla passer des saisons à Londres, chantant l'opéra italien à Coventgarden et donnant des concerts.

M. Wachtel ne vint à Paris qu'à la fin de 1869. Il débuta au Théâtre-Italien, sans obtenir un succès en rapport avec la réputation dont il jouissait en Allemagne et en Angleterre. Sa voix commençait à perdre l'étendue et la puissance extraordinaires qui l'avaient surtout fait remarquer. Après une excursion aux États-Unis, il fut engagé en 1877, à l'Opéra de Berlin. Chantant à la fois l'opéra comique et le grand opéra, il a trouvé ses principaux rôles dans *le Postillon de Longjumeau, la Dame Blanche, Guillaume Tell, Don Juan, le Trovatore*, etc.

WADDINGTON (William-[illegible]), numismate français, [illegible] stitut, ancien ministre, [illegible] l'Avre (Eure-et-Loir) [illegible] famille anglaise. Fils [illegible] plus tard naturalisé Français [illegible] un lycée de Paris et [illegible] à l'université de Cambridge [illegible] il opta lui-même pour [illegible] consacra les loisirs que lui [illegible] des travaux d'épigraphie et [illegible] devint membre de la Société [illegible] suite d'un premier voyage [illegible] neure, en 1850, il en [illegible] deux *Mémoires* qui furent [illegible] démie des inscriptions et belles-[illegible] cond voyage dans les mêmes [illegible] vers 1862, lui permit [illegible] sance plus approfondie des [illegible] et archéologiques qui s'y [illegible] M. Waddington fut élu [illegible] des inscriptions et belles-lettres [illegible] du comte Beugnot. La même [illegible] senta, sans être élu, dans le [illegible] l'Aisne, comme candidat libéral [illegible] partielle pour le Corps législatif [illegible] vie politique aux élections de [illegible] comme représentant de l'Aisne, [illegible] nationale. Élu, le troisième [illegible] voix, il siégea d'abord au centre droit [illegible] remarquer par son rapport [illegible] relative à l'organisation des [illegible] qu'il soutint avec succès à la [illegible] adoptée, le 10 août 1871. Appelé [illegible] l'instruction publique, dans le [illegible] du 19 mai 1873, quelques jours [illegible] M. Thiers, il donna sa démission [illegible] rapprocha du centre gauche, [illegible] le plus souvent. Il soutint [illegible] la disposition qui reculait la [illegible] à vingt-cinq ans. Lors des [illegible] tion monarchique, il se prononça [illegible] blique, et fut membre de la [illegible] constitutionnelles. Il refusa, [illegible] la chute de M. de Broglie, le [illegible] l'instruction publique, vota contre [illegible] liberté de l'enseignement supérieur [illegible] mendement Wallon et l'ensemble [illegible] tutionnelles.

Élu sénateur, dans le [illegible] 30 janvier 1876, le second [illegible] sur 926 votants, M. Waddington [illegible] au centre gauche et fut [illegible] dans le cabinet Dufaure-Ricard, [illegible] l'instruction publique, dont [illegible] cultes, à cause de sa qualité de [illegible] déclara fermement résolu à [illegible] commises par quelques-uns de [illegible] et à soutenir les droits de l'État [illegible] des grades. Dans l'enseignement [illegible] prononça pour le groupement [illegible]

[illegible] complètes et puissantes, pour l'insti[illegible] des cours libres privés, dans l'enceinte [illegible] des Facultés, pour le développement des [illegible], collections et laboratoires, et de[illegible] la création de bourses pour les étudiants [illegible] dans l'instruction primaire, il adhéra [illegible] de l'éducation et chercha à en pré[illegible] par l'accessibilité des écoles et la [illegible] des maîtres. Il transforma plusieurs [illegible] en lycées, créa des facultés de droit à [illegible] à Bordeaux (24 septembre 1876), etc. [illegible] et soutint un projet de loi restituant [illegible] des grades à l'État ; ce projet, adopté [illegible] Chambre des députés, fut rejeté au Sénat, [illegible] juillet 1876, par 144 voix, contre 139. [illegible] Waddington, qui avait conservé son porte[illegible] lorsque M. J. Simon prit la présidence du [illegible] 12 décembre 1876), quitta le ministère [illegible] du 16 mai 1877, et vota, le 23 juin [illegible] dans le Sénat, contre la dissolution de [illegible] Chambre des députés.

[illegible] au pouvoir le 14 décembre 1877, dans [illegible] cabinet Dufaure, comme ministre des [illegible] étrangères, et sa nomination fut favora[illegible] accueillie par la diplomatie étrangère, [illegible] en Allemagne. Il fut un des plénipo[illegible] français au congrès de Berlin, qui s'ou[illegible] 13 juin 1878, pour le règlement de la [illegible] l'Orient. Il y réclama la liberté des [illegible] l'égalité politique de tous les citoyens, [illegible] et en Serbie, conformément au [illegible] des pays civilisés. Il soutint sur[illegible] d'une rectification de frontières [illegible] Turquie et la Grèce, et en fit adopter par [illegible] le principe, sans en assurer l'applica[illegible] les difficultés inextricables qui devaient [illegible] années suivantes, soit du mauvais vou[illegible] la Porte, soit du désaccord des puissances. [illegible] à Paris, il rendit compte de sa mission [illegible] la rentrée de la France dans le [illegible] des grandes puissances, sans cesser d'être [illegible] engagements ». Le chef du cabinet, [illegible], lui adressa, au nom du gouverne[illegible], une lettre publique de félicita[illegible]

[illegible] la démission du maréchal Mac-Mahon [illegible] de M. Dufaure, M. Waddington fut [illegible] par M. J. Grévy à garder le même minis[illegible] prenant la présidence du conseil (4 fé[illegible]). Il eut, en cette qualité, à soutenir [illegible] parlement une politique exposée à pa[illegible] trop républicaine au Sénat et trop modérée [illegible] Chambre. Il combattit, à la tribune de celle-[illegible] poursuites contre les ministres du 16 mai, [illegible] l'amnistie pleine et entière; mais il [illegible] le retour des Chambres à Paris et pré[illegible] nouveau projet de loi sur l'enseignement [illegible], comme une loi essentiellement poli[illegible] ses actes spéciaux comme ministre [illegible] étrangères, il faut rappeler, outre la [illegible] de ses réclamations en faveur de la [illegible] l'accord de la France avec l'Angleterre [illegible] question des finances égyp[illegible]

[illegible] déjà une partie de la majorité républicaine [illegible] Chambre témoignait de son impatience à [illegible] de la politique intérieure du cabinet; la [illegible] du personnel, dans les diverses branches [illegible] services publics, excitait surtout des plaintes [illegible] moins contenues; le président du [illegible] une demande d'interpellation [illegible] 1879, et obtint un vote de con[illegible] crut néanmoins devoir se retirer, le 27 [illegible], et fut remplacé comme ministre [illegible] étrangères et comme président du [illegible] par un de ses collègues, M. de Freyci[illegible] l'ambassade de Londres et fit un

complètes et puissantes, pour l'insti- cours libres privés, dans l'enceinte Facultés, pour le développement des ies, collections et laboratoires, et de- :réation de bourses pour les étudiants ans l'instruction primaire, il adhéra e de l'obligation et chercha à en pré- pies par l'accessibilité des écoles et la à des maîtres. Il transforma plusieurs lycées, créa des facultés de droit à Bordeaux (24 septembre 1876), etc. et soutint un projet de loi restituant des grades à l'État : ce projet, adopté mbre des députés, fut rejeté au Sénat, et 1876, par 144 voix, contre 139. ngton, qui avait conservé son porte- que M. J. Simon prit la présidence du décembre 1876), quitta le ministère e du 16 mai 1877, et vota, le 23 juin ins le Sénat, contre la dissolution de e des députés.

au pouvoir le 14 décembre 1877, dans cabinet Dufaure, comme ministre des rangères, et sa nomination fut favora- ccueillie par la diplomatie étrangère, t en Allemagne. Il fut un des plénipo- français au congrès de Berlin, qui s'ou- juin 1878, pour le règlement de la l'Orient. Il y réclama la liberté des l'égalité politique de tous les citoyens, anie et en Serbie, conformément au erne des pays civilisés. Il soutint sur- cessité d'une rectification de frontières 'urquie et la Grèce, et en fit adopter par s le principe, sans en assurer l'applica- eles difficultés inextricables qui devaient années suivantes, soit du mauvais vou- Porte, soit du désaccord des puissances. à Paris, il rendit compte de sa mission tant la rentrée de la France dans le es grandes puissances, sans cesser d'être l'engagements ». Le chef du cabinet, ire, lui adressa, au nom du gouverne- t entier, une lettre publique de félicita-

la démission du maréchal Mac-Mahon aite de M. Dufaure, M. Waddington fut r M. J. Grévy à garder le même minis- prenant la présidence du conseil (4 fé- 9). Il eut, en cette qualité, à soutenir parlement une politique exposée à pa- p républicaine au Sénat et trop modérée ibre. Il combattit, à la tribune de celle- ursuites contre les ministres du 16 mai, l'amnistie pleine et entière; mais il e retour des Chambres à Paris et pré- nouveau projet de loi sur l'enseignement r, comme une loi essentiellement poli- rmi ses actes spéciaux comme ministre es étrangères, il faut rappeler, outre la ce de ses réclamations en faveur de la accord de la France avec l'Angleterre énébreuse question des finances égyp-

jà une partie de la majorité républicaine ambre témoignait de son impatience à e la politique intérieure du cabinet; la du personnel, dans les diverses branches ces publics, excitait surtout des plaintes en moins contenues; le président du provoqua une demande d'interpellation mbre 1879, et obtint un vote de con- crut néanmoins devoir se retirer, le 27 e mois, et fut remplacé comme ministre res étrangères et comme président du par un de ses collègues, M. de Freyci- refusa l'ambassade de Londres et fit un voyage en Italie, où il fut reçu par le roi (mars 1880).

Conseiller général de l'Aisne, pour le canton de Neuilly-Saint-Front, depuis 1871, M. Waddington en fut choisi pour président jusqu'en 1880. Trois fois ministre et membre de l'Institut, il n'a pas été décoré de la Légion d'honneur; il est grand-croix des ordres de Saint-Étienne d'Autriche, de Léopold de Belgique, du Sauveur de Grèce, de Saint-Jacques de Portugal, etc.

Outre son *Voyage en Asie Mineure au point de vue numismatique*, publié après son premier voyage dans ce pays, il a fait paraître, en 1861 : *Mélanges de numismatique et de philologie* (in-8), et en 1864 : *Edit de Dioclétien*, établissant le maximum dans l'empire romain, avec de nouveaux fragments et un commentaire (gr. in-4). Il a continué la publication, pour les inscriptions grecques et latines, du *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure*, de Philippe Lebas (1868-1877, 85 livraisons, gr. in-4, avec pl.).

WADDINGTON (Richard), député et industriel français, frère du précédent, est né à Rouen, le 22 mai 1838. Riche manufacturier, juge au tribunal de commerce et secrétaire de la Chambre de commerce de Rouen, il organisa pendant la guerre l'artillerie de la garde mobilisée, en fut capitaine, et obtint la décoration de la Légion d'honneur en 1871. Candidat républicain dans la 3ᵉ circonscription de Rouen, aux élections législatives du 20 février 1876, il fut élu par 11 521 voix, contre 5 192 obtenues par le candidat conservateur. Il siégea au centre gauche, fut, après l'acte du 16 mai 1877, un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au cabinet de Broglie, et fut réélu, le 14 octobre, par 11 854 voix, contre 7621 obtenues par le candidat officiel. M. Waddington avait été membre de la commission des chemins de fer en 1877, et, en 1879, de celle des tarifs de douanes, et a soutenu à la tribune les principes protectionnistes. Il représente le canton de Darnetal au Conseil général de la Seine-Inférieure.

WADDINGTON (Charles-Tzaunt), connu quelque temps sous le nom de KASTUS, philosophe français, cousin des précédents, né à Milan le 19 juin 1819, d'une famille protestante, acheva ses études au lycée de Versailles, entra, en 1838, à l'École normale, fut reçu agrégé de philosophie en 1842, et professa cette classe dans divers collèges, à Bourges, puis à Henri IV et à Louis-le-Grand, comme suppléant. Après avoir été maître surveillant à l'École, il se fit recevoir, en 1848, docteur ès lettres et agrégé des Facultés, puis ouvrit des cours complémentaires à la Sorbonne sur la logique, science dont il s'est particulièrement préoccupé. Sa carrière étant entravée par son culte, il quitta l'enseignement universitaire en 1856, pour entrer, comme professeur, au séminaire protestant de Strasbourg. Il rentra dans l'université en 1864, fut nommé professeur de philosophie au lycée Saint-Louis, à Paris, et chargé en 1875 d'un cours complémentaire de philosophie à la Faculté des lettres, où il devint professeur titulaire de philosophie moderne à la fin de 1879. Élu correspondant de l'Académie des sciences morales, le 20 juin 1863, il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1866.

On a de lui d'abord ses deux thèses : *De la Psychologie d'Aristote* et *De Petri Rami vita, scriptis, philosophia* (1848, in-8); la première fut couronnée par l'Institut; de la seconde il a tiré, en la développant, un ouvrage intitulé : *Ramus, sa vie*, etc. (1855, in-8). Il a publié en outre : *Essais de logique* (1858), qui ont obtenu un prix

Montyon; *De l'Ame humaine, études de psychologie* (1863, in-8); *Dieu et conscience* (1870, in-8), etc.; une traduction littérale du *Criton* (1850, in-12; 3ᵉ édit., 1874, in-18); plusieurs discours prononcés à la Sorbonne : *Utilité des études logiques* (1851), *De la Méthode déductive* (1852), etc.

WADE (sir Thomas-Francis), diplomate anglais, né en 1820, entra dans l'armée en 1838, devint lieutenant en 1841, fut envoyé en Chine et nommé interprète de la garnison de Hong-Kong, en 1843, interprète près la Cour Suprême de cette ville en 1846. Vice-consul à Shanghaï en 1852, et secrétaire traducteur de la légation en janvier 1862, il remplit à deux reprises les fonctions de chargé d'affaires, de juin 1864 à novembre 1865 et de novembre 1869 à juillet 1871. Élevé à cette époque au rang de ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire, il fut nommé en même temps surintendant du commerce anglais en Chine.

Sir Thomas Wade se signala particulièrement par l'énergie dont il fit preuve, après l'assassinat en Birmanie du consul anglais Margery (19 janvier 1875). Soutenu par la présence de plusieurs navires de guerre, il menaça de quitter Pékin, si ses demandes n'étaient pas admises et obtint la garantie par le gouvernement chinois de la sécurité des étrangers qui voyagent dans l'intérieur du Céleste-Empire, en faisant confier l'enquête sur l'assassinat à des commissaires anglais. Il insista sur l'observation plus rigoureuse des traités en ce qui concerne les taxes levées sur le commerce et exigea l'envoi en Angleterre d'une mission chargée de lettres d'excuses pour l'outrage commis. Les services de M. Wade lui ont valu, en 1861, la décoration de l'Ordre du Bain et, en janvier 1876, la promotion au grade de commandeur du même ordre. L'un des Européens les plus familiers avec la langue chinoise, il a publié, en 1867, un *Cours progressif* de cette langue, avec dialogues sous le titre de *Tzŭ-Erh-Chi*.

WAECHTER (Charles-Georges DE), célèbre jurisconsulte allemand, né le 24 décembre 1797, à Marbach sur le Neckar, étudia successivement aux lycées d'Esslingen et de Stuttgart, aux universités de Tubingue et de Heidelberg, et fut nommé, en 1819, assesseur à la Cour d'appel d'Esslingen. Un an après il fut nommé professeur suppléant à la Faculté de droit de Tubingue. En 1822 il y devenait professeur titulaire, et, en 1825, à l'âge de vingt-huit ans, recteur de l'université de cette ville. Il fut en outre, de 1829 à 1830, vice-chancelier, passa, en 1833, à Leipzig comme professeur de droit, mais retourna à Tubingue, en 1836, avec le double titre de professeur et de chancelier.

En cette dernière qualité, M. de Waechter, membre des États de Wurtemberg, fut élu à deux reprises, et chaque fois pour six ans, président de la Chambre des députés (1839-1851). En 1848, il fut envoyé au parlement préparatoire de Francfort et fit partie de la commission des Cinquante, puis fut nommé, à Stuttgart, président de la commission d'organisation. Il avait repris à Tubingue ses anciennes fonctions universitaires, quand il fut appelé à Lubeck, en qualité de président de la Cour suprême des quatre villes libres. Il donna sa démission au bout d'un an et obtint, en 1852, la chaire de droit romain à l'université de Leipzig, et plus tard les titres de conseiller d'État et de conseiller intime, etc. De 1866 à 1867, il fit partie de la Diète constituante de la Confédération de l'Allemagne du nord. — Il est mort à Leipzig, le 15 janvier 1880.

Parmi les ouvrages de M. de Waechter, qui joint à la connaissance exacte du droit wurtembergeois une science profonde du droit [illegible] néral, et de ses origines, il faut [illegible] citer : *Manuel du droit pénal romain-germanique* (Lehrbuch des rœmisch-deutschen [illegible], Stuttgart, 1825-1826, 2 vol.); *les Peines et les prisons du Wurtemberg* (die Strafarten und Strafanstalten des Koenigsreichs W.; Tubingue, [illegible]); *Dissertations de droit pénal* (Abhandlungen aus dem Strafrechte; Leipzig, 1835); *le Droit commun de l'Allemagne, plus [illegible] droit pénal commun de l'Allemagne* [illegible] Recht Deutschlands, etc.; Ibid., [illegible]; *[illegible] sur l'histoire de l'Allemagne, plus [illegible]ment sur l'histoire du droit pénal de l'Allemagne* (Beitræge zur deutschen Geschichte [illegible] zur Geschichte des deutschen Strafrechts, Tubingue, 1845); *Manuel du droit particulier du royaume de Wurtemberg* (Handbuch des [illegible] Kœnigr. Würtemb. geltenden Privatrechts, Stuttgart, 1845-1846); *Commentaires sur le droit particulier romain, germanique et wurtembergeois* (Erœrterungen aus dem rœmischen, [illegible] und würtemb. Privatrecht; Ibid., [illegible], cahiers 1-3); *Critique du plan d'un Code civil pour le royaume de Saxe* (Beurtheilung des Entwurfs eines Civilgesetzbuchs fur das Kœnigr. Sachsen; Leipzig, 1853); *die Bona fides* (Ibid. [illegible]); *l'Amende pour outrage, coups et blessures* (die [illegible] bei Beleidigungen und Kœrperverletzungen, 1874), sans compter d'importants [illegible] les *Archives de procédure civile*, les [illegible] *archives du droit pénal*, le *Journal critique de jurisprudence*, etc.

WAECHTER (Oscar DE), fils du [illegible] à Tubingue, le 29 avril 1825, [illegible] procureur à Stuttgart. Il combattit [illegible] Concordat, fut alors élu député, et [illegible] la minorité qui s'opposa à la [illegible] guerre à la Prusse en 1866. Il continua de siéger à la Chambre du Wurtemberg jusqu'en [illegible].

M. Oscar de Waechter a publié, [illegible] sulte : *le Droit commercial d'après [illegible] cial allemand* (das Handelsrecht [illegible] meinen deutschen Handelsgesetzbuch, [illegible] 1865); *Législation des effets de commerce [illegible] fédération de l'Allemagne du Nord* (das Wechselrecht des Norddeutschen Bundes; [illegible]); *Encyclopédie du droit sur les effets de commerce* (Encycl. des Wechselrecht der europ. [illegible] europ Laender, etc. Stuttgart, 1874), [illegible] écrits spéciaux sur les droits d'auteur [illegible] de littérature, d'art et d'industrie, [illegible] études à propos du Concordat, comme : *Wurtemberg et Rome avant trois siècles* (Würt. und Rom vor 300 Jahren, Stuttgart, [illegible]); *le Concordat et la loi dans le Wurtemberg* ([illegible] und Recht in Würtemberg, Ibid., [illegible]), [illegible] volumes sur la vie, les travaux et la [illegible]dance du théologien Bengel, etc.

WAGENER (Frédéric-Guillaume-[illegible]), publiciste et homme politique allemand, né [illegible]gelitz, dans le cercle de Neu-Ruppin, [illegible] 1815, fils d'un ministre ecclésiastique, [illegible] études de droit et de finances à Berlin, [illegible] dans l'administration et remplit [illegible] en province. Assesseur au consistoire [illegible]bourg, en 1847, il s'était fait remarquer par son hostilité aux tendances libérales qui [illegible] duisaient alors, et fut révoqué, en 1848. Le parti conservateur lui confia la direction de son [illegible] journal, la célèbre *Gazette de la Croix* ([illegible]zeitung) qui se signala par son ardeur dans les luttes politiques et acquit beaucoup d'[illegible]. En 1854, M. Wagener rentra dans [illegible] tion, fut attaché au tribunal supérieur [illegible]

titre de conseiller de justice, et en 1866, fut appelé comme conseiller rapporteur, au ministère d'État. Élu en outre, membre de la Chambre des députés, il y prit rang parmi les chefs les plus actifs et les plus résolus du parti conservateur. Il fut aussi envoyé à la Diète de l'Allemagne du Nord et y défendit énergiquement la constitution fédérale. Il abandonna ses fonctions en 1873, à la suite d'une interpellation, dévoilant des opérations frauduleuses dans les chemins de fer.

Auteur de divers écrits politiques, M. Wagener a publié un *Dictionnaire des sciences politiques et sociales* (Staats-und Gesellschaftslexikon; Berlin, 1858-1867, 23 vol.; *supplément*, 1868), ouvrage important malgré le caractère exclusif des opinions politiques qui y dominent.

WAGNER (Jean), horloger-mécanicien français, né à Pfalzel, près de Trèves, le 7 mars 1800, est le neveu de Bernard Wagner, le plus célèbre des membres de cette famille illustrée par les arts mécaniques. A l'âge de 13 ans il entra comme apprenti chez son oncle, étudia, la théorie des sciences appliquées à l'industrie, et fut plus de quinze ans, après la mort de Bernard, l'associé de son cousin. En 1836, diverses circonstances ayant rompu cette union, il fonda, pour l'horlogerie et les instruments de précision, un établissement qui s'accrut rapidement, et d'où sortirent, outre les horloges et les pendules ordinaires, des chronomètres, des marégraphes, des métronomes, des dynamomètres, des phares et autres appareils, qui supposent des connaissances d'un ordre plus élevé. Les jurys des diverses expositions ont décerné à M. Jean Wagner deux médailles d'argent, trois médailles d'or, une *council-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en novembre 1851, il a été, de 1847 à 1850, président du conseil des prud'hommes de son industrie. — Il est mort le 14 février 1875.

WAGNER (Maurice-Frédéric), voyageur et écrivain allemand, né le 13 octobre 1813, à Bayreuth (Bavière), fut destiné au commerce et entra dans une maison de Marseille. Un voyage qu'il fit à Alger éveilla en lui le goût des expéditions lointaines, et dès lors sa vie ne fut plus qu'une suite de voyages et de publications destinées à les raconter. Après avoir étudié à Paris les sciences naturelles et surtout la zoologie, il retourna, en 1836, à Alger, parcourut deux ans toute la province et entra avec nos soldats dans Constantine. A son retour, il voulut se fixer à Augsbourg, mais il se lança bientôt dans un plus grand voyage et parcourut, de 1843 à 1846, les pays du Caucase et l'Arménie. Il visita ensuite l'Italie pendant plusieurs années: mais, en 1850, il retourna en Asie, explora la Perse et le pays des Kourdes. En 1852 il passa en Amérique avec M. Scherzer et étudia à loisir pendant trois années les pays du nord et du centre. A peine rentré à Munich, il repartit, à la demande du roi Maximilien II, pour explorer une seconde fois le Nouveau Monde. Ce voyage pour lequel il eut tous les instruments et toutes les ressources désirables, dura encore trois ans. M. Wagner explora spécialement les montagnes de l'État de Panama, la province de Chiriqui, la partie orientale des Andes d'Ecuador, et rentra à Munich en 1860, avec les plus riches collections. Il fut nommé professeur honoraire de géographie à l'université, conservateur du nouveau musée ethnographique et membre de l'Académie. Il se livra alors aux recherches archéologiques et fut assez heureux pour découvrir des habitations lacustres dans les lacs de la Bavière et principalement dans celui de Starnberg.

Voici les principaux de ses ouvrages: *Voyages dans la régence d'Alger de 1836 à 1838* (Reisen in der Regentschaft Algier in, etc.; Leipzig, 1841, 3 vol.); *le Caucase et le pays des Cosaques* (der Kaukasus und, etc.; Ibid., 1847, 2 vol.) *Voyage en Perse et au pays des Kourdes* (Reise nach Persien und, etc.; Ibid., 1852-1853, 2 vol.); *Voyages dans l'Amérique du Nord* (Reisen in Nordamerica; Ibid., 1854, 3 vol.); *la République de Costa-Rica* (die Rep., etc.; Ibid. 1856); *Sur l'Origine des habitations lacustres* (Ueber das Vorkommen von Pfahlbauten, etc., Munich, 1867); *Topographie, but et âge des habitations lacustres* (Ueber Top. Zweck und Alter der Pfahlbauten; Ibid. 1867); sans compter les importants comptes rendus fournis aux *Mémoires* de Petermann, au *Journal général de géographie* de Berlin, etc.

WAGNER (Richard), compositeur allemand, né à Leipzig, le 22 mai 1813, fit ses études académiques à Dresde et à l'université de sa ville natale, tout en laissant paraître de bonne heure son goût et ses dispositions extraordinaires pour l'art auquel il se consacra ensuite tout entier. En 1836, il devint maître de chapelle au théâtre de Magdebourg. Pendant quatre ans, il séjourna dans diverses villes, Kœnigsberg, Dresde, Riga, s'attachant aux orchestres de théâtre et poursuivant ses études de composition. En 1841, il vint à Paris, en passant par Londres et éprouva, dans la traversée, une tempête qui lui fournit, dit-on, quelques inspirations musicales. A Paris, au milieu d'embarras et de privations, il acheva son premier opéra, *Rienzi*, qu'il avait commencé à Riga, et en écrivit un second, *le Hollandais volant ou le Vaisseau fantôme*. Il retourna à Dresde, l'année suivante, et y fit représenter, en 1843, son *Rienzi*, qui lui valut la place de maître de chapelle.

M. Wagner écrivit alors une ouverture pour le *Faust* de Gœthe, puis un *Hommage à Frédéric le bien-aimé*, et le *Banquet des apôtres* (1844-45). Il faisait jouer en même temps un nouvel opéra, *Tanhaeuser ou le Tournoi poétique de Wartbourg* (Saengerkrieg auf Wartburg; 1845), qui fut exécuté sur la plupart des scènes d'Allemagne et qui est resté comme l'expression la plus complète de la révolution musicale tentée par M. Wagner. Il lui donna pour pendant l'opéra de *Lohengrin*, qu'il écrivit et fit représenter en Suisse, en 1852. Il avait été obligé de se réfugier dans ce pays, à la suite des événements qui éclatèrent à Dresde, au mois de mai 1849, et auxquels il avait été activement mêlé. Accueilli avec empressement à Zurich, il y prit la double direction du cercle musical et de l'orchestre du théâtre. Il écrivit, dans cette ville, deux nouveaux opéras: *Tristan et Yseult* et *les Niebelungen* (1855).

La musique de M. Richard Wagner, « le musicien de l'avenir, » était depuis longtemps présentée par lui-même et par tous les critiques allemands comme essentiellement révolutionnaire, que la France restait assez étrangère aux grands débats de l'esthétique allemande sur la prétendue nouvelle ère ouverte à l'art musical. Ce ne fut guère qu'à la suite de l'entrevue des deux empereurs à Stuttgart, où *Tanhaeuser* fut joué devant eux (septembre 1857), que les journalistes français, historiographes du voyage impérial, entretinrent le public, avec quelque détail, de la nouvelle réformation musicale. Dès lors certains fragments de M. Wagner circulèrent dans les concerts de Paris. Dans l'hiver de 1860, l'artiste vint faire exécuter lui-même, à notre Théâtre-Italien, plusieurs parties de son œuvre; et à la fin de l'année, il obtint que son *Tanhaeuser* fût mis en répétition à l'Opéra. A cette occa-

sion il publia, à Paris même un recueil de ses quatre principaux librettos, avec une *Lettre sur la musique* pour leur servir d'introduction (1860, in-18). Cette œuvre fameuse fut enfin représentée très solennellement chez nous le 18 mars 1861, mais elle n'y eut aucun succès et fut retirée de l'Opéra après trois représentations très orageuses. Depuis, la musique de M. Richard Wagner n'a cessé d'avoir des sectateurs passionnés en Allemagne, et, en France, quelques timides défenseurs. Un partisan plus zélé, M. Pasdeloup, essaya de la faire accepter; les morceaux qu'il fit exécuter dans ses concerts populaires, y excitèrent des orages, et l'opéra de *Rienzi*, qu'il monta au Théâtre-Lyrique, acheva de ruiner son administration.

En Allemagne, les anciens opéras de M. Wagner ont été plusieurs fois repris; en 1864, on joua avec éclat son *Rienzi* à Cologne et son *Vaisseau-fantôme* à Munich. A la suite de cette dernière représentation, le jeune roi de Bavière attacha le compositeur à sa cour, lui fit une pension de 4000 florins et mit le théâtre de sa capitale à sa discrétion. M. R. Wagner fut nommé, en 1869, membre étranger de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin. Il épousa vers cette époque Mme Hans de Bulow, fille de l'abbé Liszt, séparée de son mari par divorce. Le célèbre abbé était un des fervents admirateurs de la musique wagnérienne.

A l'occasion du mariage d'un prince de Bavière, M. Wagner fit représenter un nouvel opéra, *les Maîtres chanteurs* (1868) et, l'année suivante, *le Rheingold* (Or du Rhin), accueilli, à Munich même, par de très vives contestations. En 1872, le maestro, faisant appel à une société d'actionnaires, entreprit à Bayreuth la construction d'un théâtre exclusivement consacré à la représentation de ses œuvres; il fut inauguré, en avril 1876, par une « tétralogie » intitulée : *l'Anneau des Nibelungen*, et comprenant quatre suites : *le Rheingold, la Walkyrie, Siegfried, le Crépuscule des dieux*. Malgré tout le renfort de la réclame nationale, le succès en fut très douteux. La même année, M. Pasdeloup essaya de faire entendre aux concerts populaires une *Marche funèbre* tirée du dernier de ces quatre opéras; il dut céder, pour le moment, devant les dispositions hostiles du public. M. Wagner, qui n'avait jamais été populaire parmi nous, venait d'insulter grossièrement la France, en publiant une prétendue « comédie à la manière antique, » intitulée *Une Capitulation*, et où l'ancien hôte de notre capitale tournait en ridicule les souffrances des Parisiens assiégés. Cette comédie, publiée dans le tome IX des *Œuvres* de l'auteur (1871-73), avait été traduite dans un journal, *l'Éclair* (novembre 1876). Pour compléter le cycle de ses opéras héroïques du moyen âge allemand, il a publié le texte et préparé la partition d'un nouveau drame lyrique, *Parcival* (1878 à 1880).

Poète et critique, M. Wagner n'a pas seulement écrit lui-même ses librettos; il a aussi exposé et défendu, dans quelques écrits, ses théories personnelles, où se mêlent l'art, la métaphysique et la politique. On cite particulièrement : *l'Art et la Révolution* (die Kunst und die Rev.; Leipzig, 1849); *Opéra et Drame* (Oper und Drama; Leipzig, 1852) *Art allemand et Politique allemande* (Deutsche Kunst und deutsche Politik; Ibid., 1868); etc. L'abbé Liszt a publié, sous le titre : *Lohengrin et Tanhaeuser de M. Richard Wagner* (Leipzig, 1851, en français; Cologne, 1852, en allemand), une étude sur les principales œuvres et la méthode de ce compositeur.

WAGNER (Jeanne), cantatrice allemande, nièce du précédent, née le 13 octobre 1828, a pris un des premiers rangs sur les scènes lyriques de l'Allemagne; elle excellait dans les rôles héroïques ou tragiques. Elle avait déjà été [illegible] au théâtre de la Cour de Dresde, [illegible] à Paris suivre les leçons de Garcia. Elle [illegible] Dresde, puis passa à Hambourg et à Berlin. Dans cette dernière ville, elle fut nommée, en [illegible], cantatrice de la chambre royale. Elle épousa, en 1859, le conseiller de province prussien, M. [illegible]mann et se retira de la scène [illegible] toujours à la chapelle de la maison royale, jusqu'à sa retraite en 1872.

WAGNER (Rodolphe-Jean DE), [illegible] allemand, né à Leipzig, le 13 février [illegible], étudia la chimie à Leipzig, à Berlin, à la [illegible] des sciences de Paris et au Conservatoire des arts et métiers de cette ville. Attaché d'abord [illegible]toire, il fut appelé à la chaire de chimie de l'École supérieure des métiers de Nuremberg [illegible] il passa à l'université de Wurtzbourg. Il fut en outre nommé inspecteur de l'enseignement [illegible]nique en Bavière, fut commissaire aux [illegible] expositions internationales, et [illegible] de Vienne.

A part ses comptes rendus des expositions de Paris (1867), de Vienne et de Philadelphie [illegible] et des mémoires sur *la Préparation* [illegible], sur *la Fabrication de la soude*, etc., [illegible] d'excellents traités ou manuels, traduits en plusieurs langues : *la Chimie* (die Chemie, Leipzig, 6ᵉ édit., 1874); *Manuel de chimie technologique* (Handbuch der chemischen Technologie; [illegible] 1879, 11ᵉ édit.), etc.

WAGNER (Adolphe-Henri-Gotthilf), [illegible] allemand, né à Erlangen, le 25 mars [illegible] du célèbre physiologiste Rodolphe Wagner, [illegible] en 1864. Il fit ses classes au gymnase de Gœttingue, suivit les cours de droit et de sciences politiques à Heidelberg, et devint [illegible] professeur à l'École commerciale de [illegible] professa depuis l'économie politique à [illegible], à Dorpat, à Fribourg et fut appelé à Berlin en 1870 où, à la suite d'une discussion sur les principes du libre échange, il fonda une nouvelle école économique sous le nom des « [illegible] de la chaire » (Kathedersocialisten), [illegible] il se sépara plus tard, pour se [illegible] socialistes purs.

On cite de lui : *Règlement des finances de l'État en Autriche* (die Ordnung des österreich. [illegible] haushalts, Vienne, 1863); *Valeur du papier-monnaie russe* (die russische Papierwährung; Riga, 1868); *l'Abolition de* [illegible] (die Abschaffung des privaten [illegible] Leipzig, 1870); *Système du papier-monnaie allemand* (System der deutschen Zettelbank[illegible]bung; Fribourg, 1870); *Réforme* [illegible] *naie dans l'Empire allemand* (die [illegible] form im deutschen Reiche; Berlin, [illegible]); *Traité d'économie politique* (Lehrbuch der [illegible] Œkonomie; Leipzig, 1870).

WAGRAM (Napoléon-Louis-Joseph-[illegible] Charles BERTHIER, duc et prince DE), [illegible] teur français, né à Paris, le 11 septembre [illegible] est le fils unique du maréchal-prince de [illegible] Ayant hérité de la pairie à la mort de son père (1815), il ne put, à cause de son âge, [illegible] Luxembourg qu'en 1836, et fut du [illegible] de ceux qui refusèrent, après l'affaire de Boulogne, de juger le prince Louis [illegible] poléon III. Propriétaire du [illegible] de Grosbois (Seine-et-Oise), il [illegible] ture après que la révolution [illegible] éloigné des fonctions publiques. Il [illegible] Sénat, dès la fondation (26 janvier [illegible]

de part aux travaux de cette assemblée … même rarement aux séances. Concurrent … éon Renault dans l'arrondissement de … il échoua aux élections de 1876, avec …, sur 15000 environ votants, et en 1877, …7 voix, sur 16 400 votants. De 1871 à … fut conseiller général de Seine-et-Oise, … canton de Boissy-Saint-Léger. Le prince …am a épousé, en 1832, la fille du feu …ry, cousine germaine de la reine douai… Suède. Il a pour gendre le prince Joachim (…oy. ce nom). Il a été décoré de la Légion …r, le 5 mai 1846.

…BERG (Pierre-Frédéric), naturaliste sué… à Gothembourg, le 19 juin 1800, reçut …s d'un ancien disciple de Linné, prit le docteur en médecine (1827), fut nommé …r-adjoint d'histoire naturelle à l'Institut …t devint titulaire en 1828. Il a parcouru …ark, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la 1828-1829), et exploré, en botaniste, la …eptentrionale de la Suède (1843-1847). … de l'Étoile polaire (1842), et membre …es sociétés suédoises et étrangères, il … Berzélius (1848) comme secrétaire per… l'Académie des sciences, dont il faisait … 1830. Plusieurs familles de plantes ou …s portent son nom. — Il est mort à …m, le 22 mai 1877.

…incipaux écrits sont : *Flora gothenbur-*…847); *Rapports annuels* (Arsberættelser) à l'Union suédoise des jardins botani… 32-1839) ; des mémoires, sur *les Four… Suède*, sur *la Maladie des pommes de Suède* (1845-1846), etc., dans le recueil …émie des sciences de Suède, de l'Acadé… sciences militaires, la *Revue des méde…es pharmaciens*, etc.

…BERG (Herman-Alfred-Léonard), peintre … né à Stockholm, le 13 février 1834, alla de …ure à Dusseldorf, où il étudia la peinture, …itre et sans entrer à l'Académie de cette … exposa la première fois à Paris à l'Expo…iverselle de 1867, se fixa l'année sui…ns cette ville, et prit part aux Salons … avec des tableaux, qui lui ont fait la ré… d'un des meilleurs peintres de paysages. …onné, en 1868 : *Vue prise sur les côtes …slan*, *Vue prise à Fjellbacka*, *Paysage …rons de Paris*, *Vue prise aux environs* (1869) ; *Souvenir de Suède*, *Effet de lune, …e en Sudmanie, Suède* (1870); *Vue prise …otland* (Suède), *Vue prise sur les côtes …agne* (1872) ; *le Port de Vaxholm*, *Un …ctobre* (1873) ; *Bois de hêtres à Durcha…t de pêcheurs à Vaxholm* (1874) ; *Nuit … Winga*, *Bouleaux aux environs de Stock…875)* ; *Nuit d'été en Suède*, *Paysage sué…air de lune à Vaxholm*, *Paysage à Beau…s Nice*, *Intérieur de forêt*, *Marine*, …ie (golfe de Gascogne), à l'Exposition …lle de 1878 ; *Soir à l'île de Waderon*

…re de l'Académie des beaux-arts de Stock… …I. Wahlberg a obtenu une médaille en …e 2ᵉ médaille en 1872, une médaille de …e à l'Exposition universelle de 1878. Dé… plusieurs ordres suédois, il a été nommé …r de la Légion d'honneur en 1874 et …fficier en 1878.

…LY (Gabriel-Gustave DE), auteur drama…ançais, petit-fils du savant grammairien du …ècle, N.-F. de Wailly, est né à Paris le … 1804. Ancien maître des requêtes au Conseil d'État, successivement chef de la division centrale et du secrétariat général, puis inspecteur général de l'ancienne liste civile, il se fit connaître en littérature, comme auteur dramatique. Il a donné : *le Mort dans l'embarras*, comédie en trois actes (1825) ; *Amour et intrigue*, drame imité de Schiller, en cinq actes, en vers (1826) ; *la Folle, ou le Testament d'une Anglaise*, comédie en trois actes (1827) ; *l'Attente*, drame en un acte, en vers (1838), sous le pseudonyme de *Mme Marie Sénan*, etc. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 30 juillet 1832. — Il est mort à Paris, le 28 avril 1878.

WAILLY (Joseph-Noël, dit *Natalis* DE), érudit français, membre de l'Institut, né à Mézières, le 10 mai 1805, frère du précédent, se fit recevoir avocat, entra aux Archives et y fut, après 1830, nommé chef de la section administrative. Se consacrant alors tout entier à l'étude des chartes et des anciens diplômes, il fit paraître, en 1838, ses *Éléments de paléographie* (2 vol. g. in-4), où est exposée toute la science de l'archiviste paléographe. Élu, le 14 mai 1841, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il a composé pour les *Mémoires* de cette compagnie, pour la *Bibliothèque de l'École des chartes* et le *Journal des savants*, un certain nombre de dissertations sur des points de paléographie et d'histoire de France, entre autres : *Sur des Fragments de papyrus écrits en latin et déposés à la Bibliothèque royale et au musée de Leyde* (1842) ; *Examen de quelques questions relatives à l'origine des Chroniques de Saint-Denis* (1847); *Sur les Tablettes de cire, conservées au Trésor des chartes*; *Sur Geoffroy de Paris*; *Sur un Opuscule anonyme, intitulé :* Summaria Brevis, etc. (1849), *Examen critique de la vie de saint Louis*, par Geoffroy de Beaulieu (1844); *Notice sur Guillaume Guiart* (1846). Il a fourni aussi des articles à la *Gazette littéraire* et à l'*Annuaire de la Société d'histoire de France*. M. N. de Wailly a enfin publié le tome XXIII de la grande collection des *Historiens de France*. Citons encore la publication de l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, en texte rapproché du langage moderne (1865, in-18), et ses : *Mémoire sur la langue de Joinville* (1868, gr. in-8), *Mémoire sur Joinville et les enseignements de saint Louis à son fils* (1875, in-4) : *Mémoire sur le Romant ou Chronique en langue vulgaire*, dont Joinville a reproduit plusieurs passages (1875, gr. in-8), et celle de *la Conquête de Constantinople*, de Ville-Hardouin (1871, in-18; 2ᵉ édit., 1874, gr. in-8, avec carte et chromolith.).

A la mort de M. Guérard, dont il avait été l'ami, il le remplaça au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il en fut nommé conservateur, par décret du 11 mars 1854. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 10 mars 1839 et promu officier le 14 août 1868.

WAITZ (Georges), historien allemand, né le 9 octobre 1813, à Flensborg (Schleswig), étudia le droit et l'histoire aux universités de Kiel et de Berlin, (1832-36). Collaborateur actif des *Annales* de M. Ranke et des *Monumenta Germaniæ historica*, édités par M. Pertz, il explora, pendant plusieurs années, les bibliothèques de Copenhague, de Lyon, de Montpellier, de Paris, de Luxembourg, de Trèves, etc., rentra dans son pays et fut nommé, en 1842, professeur à Kiel. En 1848, il prit part aux mouvements politiques. Membre du gouvernement provisoire de Rendsbourg, il fut envoyé à Berlin pour défendre les intérêts des duchés de Schleswig et Holstein, et, plus tard, il fut nommé député à l'Assemblée nationale de Franc-

fort. Il fut du parti qui tenta d'établir l'unité germanique par la voie des réformes, et quitta l'Assemblée avec MM. de Gagern et Dahlmann. Il accepta une chaire à l'université de Gœttingue et y resta jusqu'en 1875. Il fut appelé alors par l'Académie des sciences de Berlin pour succéder à M. Pertz, comme directeur de la publication des *Monumenta Germaniæ historica*.

M. Waitz, comme toute l'école de M. Ranke, s'est efforcé de mettre les faits dans tout leur jour, sans proposer de jugement au lecteur. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la constitution allemande* (Deutsche Verfassungsgeschichte ; Kiel, 1843-1878, 8 vol.) ; *Histoire du Schleswig et du Holstein* (Schleswig-Holsteins Geschichte ; Gœttingue, 1851-1854), un des chefs-d'œuvre de ce genre d'étude historique ; une monographie plus détaillée encore : *Lubeck sous Wullenwever*, homme d'État des villes hanséatiques au XVIe siècle (Lüb. unter Jürgen W., etc. Berlin, 1855-1856, 3 vol.). Citons encore : *la Vie et la doctrine d'Ulfilas* (Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila ; Hanovre, 1840) ; *l'Ancien droit des Francs saliens* (das alte Recht der Salischen Franken ; Kiel, 1846) ; *Empereurs allemands de Charles le Grand jusqu'à Maximilien* (Deutsche Kaiser von Karl der Gr. bis Max. Berlin, 1872), sans compter divers travaux pour les *Monumenta Germaniæ historica*, et autres recueils, des éditions savantes, etc.

WALCOTT (Mackenzie-Edward-Charles), littérateur anglais, né à Bath, en 1822, fils d'un amiral, termina ses études à Oxford en 1844, entra dans les ordres, devint prébendier de la cathédrale de Chichester en 1863 et ministre de la chapelle Berkeley en 1866. Membre de plusieurs sociétés savantes d'Angleterre il fut nommé correspondant de la Société française d'archéologie et de celle des Antiquaires de Normandie.

Il est auteur de nombreuses publications d'histoire des anciens chapitres, monastères, ordres et cathédrales d'Angleterre, notamment : *Mémorial de Westminster* (1849) ; *Histoire, légalité et catholicisme du rituel anglais* (History, validity and catholicity of the english ordinal, 1851) ; *Ruines des monastères et abbayes du royaume-Uni* (Minsters and abbay ruins of the U. K. 1860) ; *Archéologie sacrée* (1869), répertoire populaire de l'art religieux ; *l'Ancienne Église d'Écosse* (The ancient Church of Scotland, 1874), histoire des cathédrales, églises collégiales, couvents et hospices de ce pays ; des inventaires et des cartulaires de diverses cathédrales, chapitres et couvents anglais au moment de leur dissolution, etc.

WALDECK (Jean-Frédéric DE), voyageur et artiste français, centenaire, est né le 16 mars 1766, d'une ancienne famille de Prague. Porté aux voyages dès ses premières années, il se trouvait déjà, en 1785, au cap de Bonne-Espérance, avec Levaillant, et explorait l'Afrique méridionale. Revenu à Paris en 1788, il fréquenta les ateliers de David et de Prud'hon, puis, en 1794, partit comme volontaire pour la campagne d'Italie, assista au siège de Toulon, puis suivit l'armée en Égypte, mais comme spéculateur et non comme soldat. Ne voulant pas être compris dans la capitulation, il résolut de traverser l'Afrique du nord au sud. Dans ce dessein, il partit d'Assouan avec quatre compagnons, traversa le désert de Dougola, franchit le Jibel-il-Eumery, mais la fatigue et les maladies atteignirent la petite troupe : quatre des voyageurs moururent, et M. de Waldeck, resté seul, ne put atteindre les établissements portugais de la côte qu'après quatre mois de privations et de danger.

Revenu en France par Madagascar et à la [illegible], il se rembarqua pour l'Ile-de-France, puis à la course dans les mers de l'Inde, sous les ordres de Surcouf. En 1819, il était avec lord Cochrane au Chili. Il alla ensuite faire une exploration archéologique dans le Guatémala, puis vint s'établir à Londres, et fit, en 1822, les lithographies pour la publication du capitaine del Rio sur les ruines de Palenqué et la province de Chiapa. Mais, croyant ces dessins inexacts, il voulut lui-même s'en assurer, et partit comme ingénieur-mineur des sites argentifères de Tlalpuxahua. Il conserva ce poste fort peu de temps, puis se mit à voyager, dessinant les ruines et les antiquités toltèques et aztèques. Encouragé d'abord et soutenu par le gouvernement, il passa trois ans à étudier en détail les ruines de Palenqué, à dresser des cartes et à recueillir tout ce qui concernait la faune et la flore du pays. Mais ayant été rendu suspect à Santa-Anna, il se vit dépouillé de la plus grande partie de ses dessins et de ses manuscrits, et il dut renoncer à poursuivre ses recherches. Il revint en France après douze années d'exploration dans le Nouveau Monde. Depuis son retour, il s'occupa spécialement d'études iconologiques et vendit au gouvernement français ses dessins de Palenqué, dont la publication commença en 1866, et dont lui-même, plus que centenaire, fit les lithographies. M. de Waldeck a été nommé membre du conseil de la Société d'archéologie américaine. Il a publié encore : *Voyage archéologique et pittoresque dans le Yucatan* (1837). Il a exposé au Salon de 1869 deux toiles représentant des sujets d'archéologie aztèque et portant ce curieux sous-titre : « Loisir du Centenaire. » — M. de Waldeck est mort à Paris le 29 avril 1875.

WALDECK-ROUSSEAU, ancien représentant du peuple français, est né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1812. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Nantes. Sous le règne de Louis-Philippe, il professa des opinions libérales et fit même partie de la Société des Droits de l'homme. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Loire-Inférieure et fut nommé représentant du peuple par 86 329 voix, le cinquième sur une liste de treize élus. Membre de la gauche modérée, il soutint la politique du général Cavaignac et fut fréquemment membre ou rapporteur de diverses commissions. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, et se prononça contre l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Nantes.

Son fils, M. Pierre-Marie WALDECK-ROUSSEAU, né le 2 décembre 1846, avocat, a été élu député le 6 avril 1879, pour la 1re circonscription de Rennes par 8703 voix. Il prit place sur les bancs de l'Union républicaine, présenta un projet de loi sur la réforme de la magistrature et en fut nommé rapporteur.

WALDNER DE FREUNDSTEIN (Édouard, comte), général français, sénateur, né à [illegible] (Haut-Rhin), le 24 mai 1789, entra jeune au service, fit plusieurs des campagnes de la grande armée, et prit part, comme capitaine de cuirassiers, à la guerre de Russie, où il reçut plusieurs blessures. Il devint colonel du 10e régiment de cuirassiers le 27 mars 1834. Nommé quelques années après général de brigade, il fut promu général de division le 3 janvier 1851, et chargé du commandement de la 6e division militaire (Strasbourg). Ce fut dans ce poste qu'il atteignit l'âge d'être placé dans le cadre de réserve

Nommé sénateur le 7 mai 1863, il fut promu grand officier de la Légion d'honneur le 24 décembre de la même année. Il a été élevé au grade de grand-croix le 12 août 1866. — Il est mort à Paris le 3 avril 1879.

WALFERDIN (François-Hippolyte), physicien français, né à Langres (Haute-Marne), le 8 juin 1795, entra jeune encore dans l'administration des douanes, et devint directeur du matériel des finances. Il se distingua par d'utiles applications de la science au contrôle des produits soumis aux agents du Trésor. Ami d'Arago, qui l'associa à plusieurs de ses travaux, il s'appliqua surtout à l'étude de la physique et de la géologie. Il contribua au succès du forage du fameux puits de Grenelle; ce fut dans cette circonstance qu'il inventa son thermomètre *a maxima* à déversement, et qu'il établit, avec Arago et Dulong, la loi de variation de la température croissante avec la profondeur à l'intérieur du globe. Le même principe du déversement, heureusement modifié, le conduisit au thermomètre *a minima*, qui permet de constater les variations de la température aux diverses hauteurs de l'atmosphère.

Parmi les autres instruments dus à M. Walferdin, il faut citer l'*hypsothermomètre* ou thermomètre donnant les hauteurs des stations accessibles et remplaçant avantageusement le baromètre; l'*hydrobaromètre* ou sonde marine, qui indique les profondeurs verticales de la ligne de sonde; le thermomètre *a maxima* à bulle d'air; le thermomètre *a minima* modifié de Rutherford; divers thermomètres différentiels à alcool et mercure, et des thermomètres métastatiques d'une extrême délicatesse. Il fut décoré de la Légion d'honneur en avril 1844.

En 1848, M. Walferdin fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans la Haute-Marne. Ses fonctions administratives l'empêchèrent de remplir ce mandat politique. Élu représentant du peuple dans ce département, le quatrième sur sept, par 31 715 voix, il donna sa démission de sa place de chef aux douanes, et vint siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche par ses votes et son opposition à la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à la Législative. — Il est mort à Paris, le 25 janvier 1880.

M. Walferdin, connu par son goût pour le XVIIIe siècle, a publié, sous la Restauration, une édition complète des *Œuvres* de Diderot, son compatriote, dont il a donné en 1857, dans la *Revue de Paris*, plusieurs *Salons* inédits. Sa riche collection de tableaux de Fragonard et d'autres maîtres du même temps a été dispersée après sa mort, mais il a légué au Louvre les bustes de Diderot et de Mirabeau par Houdon.

WALLACE (Richard, 1er baronnet), célèbre philanthrope anglais, est né à Londres, le 26 juillet 1818. Il vint habiter Paris auprès du marquis d'Hertford, qui lui légua en mourant (25 août 1870) son immense fortune. Il y resta pendant le siège et la Commune, et, par son inépuisable bienfaisance, contribua à soulager les souffrances de la population pauvre. Après avoir pourvu à l'existence de ses compatriotes nécessiteux, il offrit à la Société internationale de secours aux blessés la somme de 300 000 francs, pour fonder une ambulance portant le nom de *marquis d'Hertford*. Il en ouvrit une autre dans sa maison même, et distribua des sommes considérables entre les divers arrondissements de Paris. Il servit aussi d'intermédiaire, lorsque les Anglais envoyèrent des vivres aux Parisiens. En reconnaissance de ce dévouement, il fut élevé par la reine au rang de baronnet; la Chambre des Communes lui rendit un solennel hommage et le gouvernement français le nomma commandeur de la Légion d'honneur le 16 juin 1871.

Depuis, sir Richard Wallace n'a cessé de participer à toutes les œuvres de bienfaisance: celle du sou des chaumières (1872), l'exposition au profit des Alsaciens-Lorrains (1874), les souscriptions pour les inondés (1875), etc., le comptèrent au premier rang des souscripteurs les plus généreux. En 1873, il a doté *Paris* d'une foule de fontaines, auxquelles le public reconnaissant a donné son nom. Il a fondé, dans l'avenue de Neuilly, un hôpital d'un parfait aménagement qui porte aussi son nom et qui fut inauguré le 20 avril 1879.

Amateur passionné des arts, sir Richard Wallace s'est attaché à enrichir sans cesse les merveilleuses et célèbres collections qui lui ont été léguées par le marquis d'Hertford. Ses acquisitions aux Salons annuels se sont élevées à des sommes considérables. Il fonda dans Bethnal-Green un des quartiers populeux de Londres, un musée de peinture, céramique, meubles, joyaux et armes dont l'ouverture; en 1873, fut un événement artistique pour l'Angleterre: une autre collection de sir Richard Wallace, placée dans le Pantechnicon et estimée à cinq millions, fut détruite, le 13 février 1874, par un incendie. Commissaire de la section des beaux-arts, à l'Exposition universelle de Vienne, il se chargea, à défaut du gouvernement, de l'emballage, expédition et assurances des œuvres des artistes anglais, et construisit à Vienne deux maisons en fer, pour loger les ouvriers anglais visitant cette exposition. Il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des beaux-arts), le 27 juillet 1878.

L'un des plus riches propriétaires fonciers de la Grande-Bretagne, sir Richard Wallace fut élu, en janvier 1873, député à la Chambre des Communes, par le bourg de Lisburn, et siégea sur les bancs du parti conservateur. — De son mariage avec Mlle Julie-Amélie-Charlotte Castelnau, fille du général, il a eu un fils, Edmond-Richard WALLACE, né en 1840, qui fit la campagne de 1870, sous le général Vinoy, devint capitaine de cuirassiers, donna sa démission après la Commune et fut décoré de la Légion d'honneur.

WALLACE (Alfred-Russell), voyageur et naturaliste anglais, né à Usk (Monmouthshire), le 8 janvier 1822, travailla quelque temps chez son frère, architecte, puis se tourna vers l'étude des sciences naturelles. En 1848 il se rendit dans l'Amérique du Sud, avec son ami, M. Bates (voy. ce nom), explora l'Amazone et le Rio-Negro, et rendit compte de son voyage dans l'ouvrage intitulé : *Voyage sur l'Amazone et le Rio-Negro* (Travels on the Am. and Rio-Negro). En 1854, il repartit pour l'Archipel de la Malaisie, en étudia la faune et la flore pendant huit ans, et, sans connaître la théorie de Darwin, arriva aux mêmes conclusions, dans des mémoires communiqués à la Société linnéenne de Londres. Il rentra dans cette ville en 1862, avec de riches collections ornithologiques et entomologiques. La Société royale de L[illegible]res lui décerna une médaille d'or; il en o[illegible]t une aussi de la Société de géographie de Paris.

A part l'ouvrage cité plus haut, on a de M. Wallace : l'*Archipel Malais, le pays des orang-outang et des oiseaux de paradis* (the Malay Archipelago, the land of the Orang Utang, etc.; 2e édit. 1869, 2 vol.); *la Sélection naturelle* (Contributions to the theory of nat. selection, 1870), traduit en français (1872, in-8); *De la Distribution géo-*

graphique des animaux (On the geographical distribution of animals, 1876, 2 vol.) ouvrage très important au point de vue de la géographie zoologique. Dans les dernières années, M. Wallace s'est occupé du spiritisme et a réuni les articles publiés par lui sur cette matière, sous le titre : *Miracles and modern spiritualismus* (1875).

WALLON (Henri-Alexandre), historien français, sénateur, membre de l'Institut, né à Valenciennes, le 23 décembre 1812, fut, de 1831 à 1834, élève de l'École normale, fut reçu agrégé d'histoire et suivit avec éclat la carrière de l'enseignement. Maître de conférences à l'École normale, en 1840, il devint, à la même époque, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne. Après la révolution de Février, ses travaux sur l'esclavage l'ayant fait connaître de M. Schœlcher, devenu président de la commission pour l'abolition de l'esclavage, il fut choisi pour secrétaire de cette commission, et ces fonctions lui valurent, dans les élections de la Guadeloupe, le mandat de second suppléant à l'Assemblée constituante, où il ne fut pas appelé à siéger. Aux élections de 1849 pour la Législative, il fut porté sur la liste du parti modéré, dans le département du Nord, et élu le neuvième sur vingt-quatre, par 92 290 suffrages. Il y fit partie de la majorité dévouée à la politique contre-révolutionnaire. Néanmoins, à l'occasion de la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel, pensant que l'Assemblée, par cette loi, outrepassait les pouvoirs qu'elle avait reçus, il donna sa démission et resta en dehors des affaires publiques, pendant la durée de l'Empire.

Aux élections du 8 février 1871, M. Wallon fut nommé représentant du Nord à l'Assemblée nationale, le vingt-cinquième sur vingt-huit, par 181 217 voix. Il prit place au centre droit, mais vota en toute indépendance pour le retour à Paris. Il se prononça pour le maintien de l'état de siège, contre le gouvernement dans la question du pouvoir temporel et contre la dissolution. Après la signature de la convention assurant la libération anticipée du territoire, il déposa une proposition déclarant que « M. Thiers a bien mérité de la patrie »; mais, le 24 mai 1873, il vota l'ordre du jour Ernoul, tendant au renversement du président de la République dont il repoussa toutefois la démission. Il soutint alors le ministère de Broglie, puis, après sa chute, se rapprocha du centre gauche, en formant un groupe qui porta son nom.

L'acte le plus important de la vie politique de M. Wallon se rattache à la discussion de la loi relative à l'organisation des pouvoirs publics; il présenta un amendement ainsi conçu : « *Le président de la République est élu à la pluralité des suffrages par le Sénat et par la Chambre des députés réunis en Assemblée nationale. Il est nommé pour sept ans; il est rééligible* ». Il le soutint avec ardeur et conviction, et après avoir démontré l'impuissance des monarchistes à rétablir la royauté, il adjurait l'Assemblée de sortir du provisoire et ajoutait : « Ma proposition ne proclame pas la République, elle la fait. » Cet amendement célèbre, connu sous le nom de son auteur, adopté, le 30 janvier 1875, à une voix de majorité, fut le point de départ du vote des lois constitutionnelles et valut à M. Wallon, le surnom de « père de la constitution. » Il prit une part importante à la discussion sur l'organisation du Sénat et entra, le 10 mars 1875, dans le premier cabinet constitutionnel, comme ministre de l'instruction publique et des cultes.

Il prit, dès le début, quelques mesures administratives utiles et justes, créa un certain nombre de chaires dans diverses facultés des départements, c'est le [illegible] des sciences et des lettres, [illegible] de la discussion de la loi [illegible] gnement supérieur [illegible] rôle d'un grand-maître de [illegible] donna, sur la question de la [illegible] le droit absolu de l'État, [illegible] des universités catholiques [illegible] jury mixte. La loi [illegible] promulguée le 26 juillet 187[illegible] des sénateurs inamovibles, [illegible] droites, il ne put réunir, [illegible] scrutin le nombre de voix [illegible] candidature; il fut élu [illegible] tour, le 18 décembre 1875, le [illegible] sur soixante-quinze, par [illegible] Il sortit du ministère, le [illegible] M. Buffet. Au Sénat, il fit partie [illegible] constitutionnel, qui vota [illegible] avec la droite monarchiste, [illegible] lors du vote, pour la dissolution [illegible] le 23 juin 1877. Depuis [illegible] projets de loi sur l'enseignement [illegible] et J. Ferry, notamment la [illegible] seignement supérieur, celle [illegible] Conseil supérieur de l'instruction [illegible] protesta contre la transformation [illegible] gréganistes en écoles laïques, [illegible]

M. H. Wallon, professeur [illegible] de géographie moderne à [illegible] nommé doyen de la Faculté [illegible] 1876. Élu membre de l'Académie [illegible] et belles-lettres, comme [illegible] mère de Quincy en 1850, [illegible] taire perpétuel, le 24 janvier [illegible] mission de M. Guigniaut. [illegible] valier de la Légion d'honneur [illegible] et promu officier le 14 août [illegible] le 20 septembre 1875, par un [illegible] sauvetage, accompli de [illegible] bains de mer des Petites-Dalles [illegible] M. Wallon reçut une [illegible] une médaille d'argent.

On a de lui : *Géographie* [illegible] *modernes* (1839); *De l'* [illegible] (1847), servant d'introduction [illegible] *clavage dans l'antiquité* [illegible] 3 vol.), couronnée par l'Institut [illegible] l'auteur attribue la plus grande [illegible] du christianisme sur l'abolition [illegible] *sainte Bible résumée dans son histoire* [illegible] *enseignements* (*Ancien et Nouveau* [illegible] (1854, in-8, nouv. édit. [illegible] *Croyance due à l'Évangile* [illegible] *nées de Jésus-Christ* (18[illegible] *Du Monothéisme chez les races* [illegible] *Jeanne d'Arc* (1860, 2 vol. [illegible] obtint le grand prix Gobert [illegible] çaise, une nouvelle édition [illegible] trée), valut à l'auteur, [illegible] *tres et Évangiles des dimanches* [illegible] des traductions de Bossuet [illegible] in-18); *les Saints Évangiles*, [illegible] *Bossuet*, etc. (1863, 2 vol. [illegible] plus tard pour la splendide [illegible] *Évangiles* publiée par la [illegible] *Vie de Jésus et son nouvel historien* [illegible] examen critique du livre de M. [illegible] *épisode de la rivalité de la France* [illegible] *gleterre* (1864, 2 vol. in-8); [illegible] *Jésus-Christ selon les* [illegible] *évangélistes* (1865, in-18); [illegible] critiques sur l'histoire de la [illegible] çaise (1873, 2 vol. in-18); [illegible] *temps* (1875, 2 vol. in-8, [illegible] avec grav. et cartes [illegible] *las Julien, Ch. Lenormant* [illegible]

[illegible]LLON (Jean-Gustave), philosophe français, [illegible] (Aisne), le 7 septembre 1821, fit ses [illegible] au collège de Laon et au lycée Louis-le-[illegible], puis vint au quartier Latin, où il se lia [illegible] avec le groupe de littérateurs et [illegible] dont Henri Murger a raconté les joies [illegible] souffrances dans les *Scènes de la vie de Bo*[illegible] figure même dans ce livre sous le pseudonyme de Colline. En 1848, il fonda la *Revue de* [illegible] qui dura deux ans, collabora à la [illegible] *de Paris*, au *Journal des villes et des campagnes*, et fut un des champions en France du [illegible]

[illegible] ses ouvrages, qui n'ont pas tous été mis [illegible] commerce, nous citerons : *Du Pouvoir* [illegible] (1852, in-8); deux brochures très vives [illegible] le livre de M. Cousin : *Du Vrai, du* [illegible] *du Bien* (1853, in-8) et contre le philosophe [illegible] (1855, in-18); *le Positivisme ou la* [illegible] (1858, in-8); *Un Mois de journalisme* [illegible] in-18); *le Testament de Richelieu* (1866, in-[illegible]) [illegible] *des peines* (1816, in-18); *la Cour* [illegible] *et la France* (1871, in-18), *la Vérité* [illegible] (1872, in-18); *le Clergé de 89* (1876, [illegible]) *Emmanuel ou la discipline de l'esprit* [illegible] in-18); *Jésus et les Jésuites* (1878, in-18); [illegible] *de Jésuites* (1880, in-18). M. Wallon [illegible], avec M. H. Sloman, *la Logique subjective de Hegel* (1854, in-18).

[illegible]LPOLE (Spencer Horace), jurisconsulte et [illegible] anglais, né en 1806, fit ses études [illegible] de Cambridge, où il obtint un prix [illegible] et un prix pour le meilleur mémoire [illegible] caractère et la politique de Guillaume III. [illegible] barreau en 1831 par la Société de Lincoln's Inn, dont il est devenu bâtonnier (bencher), [illegible] avec un grand succès dans les [illegible] à la Chancellerie. En 1846 il entra au [illegible] de la reine et fut envoyé à la Chambre [illegible] par le bourg de Midhurst. Ses connaissances spéciales lui acquirent une grande autorité auprès de ses collègues; il se distingua surtout dans les débats auxquels donnèrent lieu, en [illegible] les relatives à la navigation et, en 1851, [illegible] les titres ecclésiastiques.

[illegible] de l'arrivée du parti conservateur au pouvoir, M. Walpole sacrifia sa riche clientèle du barreau de la Chancellerie pour accepter du lord [illegible] les fonctions de secrétaire d'État de l'intérieur [illegible] garda jusqu'aux élections générales [illegible], on lui doit le bill d'organisation de [illegible] des comtés. Il rentra au département de [illegible] dans le nouveau ministère Derby (25 février [illegible]), et conserva ce poste jusqu'en mars [illegible] Il l'occupa de nouveau de 1866 à 1867. Il [illegible] président du Great Western Railway, [illegible] des plus considérables lignes de fer de l'Angleterre, et entra au Conseil privé en 1852.

[illegible]LTER (Ferdinand), jurisconsulte allemand, [illegible] (Bavière), le 30 novembre 1794, fit [illegible] au gymnase de Cologne, où il s'occupa [illegible] des mathématiques et des sciences naturelles. [illegible] après avoir pris part à la guerre de l'indépendance allemande, il revint, en 1814, étudier le [illegible] à Heidelberg. Docteur en 1818, il donna [illegible] des conférences particulières, puis fut [illegible] comme titulaire à l'université de Bonn, [illegible] fondée. Il s'y acquit une grande [illegible], tant par son enseignement que par [illegible] ouvrages où la science s'unit à l'élégance et à la clarté. Nommé député à l'Assemblée [illegible] prussienne en 1848, réélu en 1849 et [illegible] M. Walter fut le rapporteur de différentes [illegible], et monta souvent à la tribune, pour [illegible] les opinions modérées et conservatrices.

WALLON (Jean-Gustave), philosophe français, né à Laon (Aisne), le 7 septembre 1821, fit ses études au collège de Laon et au lycée Louis-le-Grand, puis vint au quartier Latin, où il se lia particulièrement avec le groupe de littérateurs et d'artistes dont Henry Murger a raconté les joies et les souffrances dans les *Scènes de la vie de Bohème*; il figure même dans ce livre sous le pseudonyme de *Colline*. En 1848, il fonda *la Revue de l'ordre social* qui dura deux ans, collabora à la *Revue de Paris*, au *Journal des villes et des campagnes*, et fut un des champions en France du vieux catholicisme.

Parmi ses ouvrages, qui n'ont pas tous été mis dans le commerce, nous citerons: *Du Pouvoir en France* (1852, in-8); deux brochures très vives contre le livre de M. Cousin : *Du Vrai, du Beau, du Bien* (1853, in-8) et contre le philosophe lui-même (1855, in-18); *le Positivisme ou la foi d'un athée* (1858, in-8) ; *Un Mois de journalisme* (1866, in-18) ; *le Testament de Richelieu* (1866, in-18); *l'Éternité des peines* (1816, in-18) ; *la Cour de Rome et la France* (1871, in-18), *la Vérité sur le Concile* (1872, in-18); *le Clergé de 89* (1876, in-18); *Emmanuel ou la discipline de l'esprit* (1877, in-18) ; *Jésus et les Jésuites* (1878, in-18) ; *Un Collège de Jésuites* (1880, in-18). M. Wallon a traduit, avec M. H. Sloman, *la Logique subjective* de Hegel (1854, in-18).

WALPOLE (Spencer-Horace), jurisconsulte et homme politique anglais, né en 1806, fit ses études à l'université de Cambridge, où il obtint un prix d'éloquence et un prix pour le meilleur mémoire sur le caractère et la politique de Guillaume III. Admis au barreau en 1831 par la Société de Lincoln's-Inn, dont il est devenu bâtonnier (*bencher*), il plaida bientôt avec un grand succès dans les cours de la Chancellerie. En 1846 il entra au Conseil de la reine et fut envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Midhurst. Ses connaissances spéciales lui acquirent une grande autorité auprès de ses collègues; il se distingua surtout dans les débats auxquels donnèrent lieu, en 1849, les lois relatives à la navigation et, en 1851, le bill des titres ecclésiastiques.

Lors de l'arrivée du parti conservateur au pouvoir, M. Walpole sacrifia sa riche clientèle du barreau de la Chancellerie pour accepter de lord Derby les fonctions de secrétaire d'État de l'intérieur, qu'il garda jusqu'aux élections générales (1852-1853); on lui doit le bill d'organisation de la milice des comtés. Il rentra au département de l'intérieur dans le nouveau ministère Derby (25 février 1858), et conserva ce poste jusqu'en mars 1859. Il l'occupa de nouveau de 1866 à 1867. Il devint président du Great Western Railway, une des plus considérables lignes de fer de l'Angleterre, et entra au Conseil privé en 1852.

WALTER (Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Wetzlar (Bavière), le 30 novembre 1794, fit ses études au gymnase de Cologne, où il s'occupa surtout des mathématiques et des sciences naturelles. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance allemande, il revint, en 1814, étudier le droit à Heidelberg. Docteur en 1818, il donna d'abord des conférences particulières, puis fut appelé comme titulaire à l'université de Bonn, nouvellement fondée. Il s'y acquit une grande réputation, tant par son enseignement que par une série d'ouvrages où la science s'unit à l'élégance et à la clarté. Nommé député à l'Assemblée nationale prussienne en 1848, réélu en 1849 et 1850. M. Walter fut le rapporteur de différentes commissions, et monta souvent à la tribune, pour soutenir les opinions modérées et conservatrices. Il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), en 1848. — Il est mort à Bonn, le 13 décembre 1879.

Nous citerons de lui : *Leçons de droit canon* (Lehrbuch des Kirchenrechts; Bonn, 1822; 14e édit., 1871), ouvrage important, où il a établi avec plus d'exactitude qu'aucun auteur moderne les fondements du droit canonique et qui a été traduit en français (1840), en italien (1846), en espagnol (Madrid, 1852) ; *Corpus juris germanici antiqui* (Berlin, 1824, 3 vol.) ; *Histoire du droit romain jusqu'à Justinien* (Geschichte des rœm. Rechts bis auf Justinian, Bonn, 1840, 2 vol.; 3e édit., 1845-1860) ; *Histoire du droit allemand* (Deutsche Rechtsgeschichte; Ibid., 1853); *Système général du droit privé allemand* (System des gemeinen deutschen Privatrechts; Ibid., 1854).

WALTER (John), publiciste anglais, né à Londres, en 1818, devint le principal propriétaire du plus influent journal politique de l'Angleterre, le *Times*, dont le premier numéro fut édité, le 1er janvier 1788, par un écrivain du nom de Walter. Le père de M. John Walter avait porté ce journal à un degré de prospérité inouï jusqu'alors dans les annales de la presse. Il joua un certain rôle au Parlement et laissa après sa mort (1857) la direction du *Times* à son fils John, élevé au collège d'Eton, et gradé à l'université d'Oxford. M. J. Walter étudia le droit dans la Société de Lincoln's-Inn et fut admis au barreau en 1847. A la même époque il fut envoyé à la Chambre des Communes par les électeurs de Nottingham, et continua de défendre en leur nom cette politique libérale et conservatrice tout ensemble qui ralliait sur les questions difficiles les hommes modérés des partis whig et tory. Sir Ed. Bulwer Lytton, dans un discours du 27 mars 1855, donnait, en ces termes, une idée de l'importance d'un homme qui dispose d'un organe de publicité aussi puissant que le *Times* : « Si j'avais à transmettre aux âges futurs une preuve de civilisation anglaise au XIXe siècle, je ne choisirais ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni nos édifices publics, ni même le magnifique palais où nous sommes; non, il me suffirait, pour donner cette preuve, d'un simple numéro du *Times*. » La prééminence de ce journal data surtout de l'administration de M. John Walter : en 1838, son tirage quotidien n'était encore que de 38 000 exemplaires; dans le second semestre de 1854 il avait atteint le chiffre de 51 000, et dépassé celui de 60 000 en 1855, et de 70 000 en 1874.

WALTNER (Claude-Albert), graveur français, né à Paris, le 24 mars 1846, étudia d'abord la peinture dans l'atelier de M. Gérôme, puis suivit les leçons de MM. Martinet et Henriquel-Dupont et remporta le grand prix de Rome en 1868. Pendant son séjour à la villa Médicis, et depuis cette époque, il n'a cessé de figurer aux Salons annuels par des planches très estimées entre lesquelles nous citerons : *le baron de Vicq*, d'après Rubens (1870) ; *la Vierge et l'Enfant Jésus*, d'après le Corrège (1872) ; *Portrait d'homme*, d'après Rembrandt, *Portrait de femme*, d'après Lawrence, *Femmes d'Alger*, d'après Delacroix (1874); *Miss Fitzherbert* d'après Romney; *Suzanne*, d'après Henner, *Dans la rosée*, d'après C. Duran (1875); *la Comtesse de Barck*, d'après Henri Regnault, *Alfred de Musset*, d'après David d'Angers, *le Printemps et l'Automne*, d'après Lévy (1876); *l'Infante Marguerite*, d'après Vélasquez (1877) ; *Rembrandt*, d'après lui-même, *la Bohémienne*, d'après Ricardi, *Mme Vigée-Lebrun*, d'après elle-même, à l'Exposition universelle de 1878;

Portrait d'homme, d'après Jordaëns, *Jacqueline de Cordes*, d'après Rubens, *l'Étude*, d'après Fragonard (1878); *Lions*, d'après Rubens, *Vaches*, d'après Troyon, portrait de *Mme Bischoffsheim* (1879), *the Blue Boy*, d'après Gainsborough (1880), etc.

M. Waltner a obtenu une médaille en 1870, une de 2e classe en 1874, une de 3e classe à l'Exposition universelle de 1878, et une médaille de 1re classe en 1880.

WAPPERS (Égide-Charles-Gustave, baron), peintre belge, né à Anvers, le 22 août 1803, reçut à l'Académie les leçons de Herreyns et de Mathieu Van Brée, puis vint à Paris, où il se passionna pour la manière nouvelle des romantiques. De retour en Belgique, il exposa, en 1830, *le Dévouement des bourgmestres de Leyde*, qui rallia autour de lui toute une école. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit part avec ardeur, il exposa successivement: *le Christ au tombeau*, *Scène des journées de Septembre*, *l'Adieu de Charles Ier à ses enfants*, *Charles IX pendant la Saint-Barthélemy*, *la Tentation de saint Antoine*, *le Camoëns*, *Geneviève de Brabant*, *Christophe Colomb*, *Pierre le Grand parmi les charpentiers de Saardam*, *le Supplice d'Anne de Boleyn*, *Guillaume le Beau sur son lit de mort*, *Jeune fille romaine faisant l'aumône à un mendiant*, *Boccace chez Jeanne de Naples*. A la prière du roi Louis-Philippe, il peignit *la Défense de l'île de Rhodes par les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, pour le musée de Versailles, puis *la Grande pêche d'Anvers*, pour la reine Victoria. On a encore de lui de nombreux *Portraits*.

M. G. Wappers, nommé, en 1846, directeur de l'Académie des beaux-arts d'Anvers et premier peintre du roi des Belges, reçut en 1847 le titre de baron et prit pour devise: *Rege et arte*. En 1853, il résigna ses fonctions de directeur de l'Académie et fut remplacé par M. N. de Keyser. Il fut élu, en 1854, correspondant de l'Institut. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1844, M. G. Wappers a été promu officier en 1855. — Il est mort à Paris, le 9 décembre 1874.

WARD (Mathieu-Édouard), peintre anglais, né à Pimlico, en 1816, fut admis aux leçons de l'Académie royale de Londres sous les auspices du peintre Wilkie. Après avoir exposé un portrait assez original, il se rendit à Rome en 1836, parcourut les galeries d'Italie, reçut à Munich les conseils de Cornélius et ne rentra qu'en 1839 dans son pays. A l'exception de *Cimabuë et Giotto* (1839) et de *Bonaparte en prison à Nice* (1840), acheté par le duc de Wellington, il ne fit rien qui mérite d'être signalé avant 1845. Il a peint depuis des tableaux d'histoire ou plutôt d'un genre à demi historique: *le docteur Johnson dans l'antichambre de lord Chesterfield* (1845); *la Chute de Clarendon* (1846), tous deux à la Galerie nationale de Londres; *Entrevue de Charles II et de Nelly Gwynne* (1848); *Daniel de Foë écrivant Robinson Crusoé* (1849); *Jacques II apprenant le débarquement du prince d'Orange* (1850); *la Famille royale de France au Temple* (1851); *Charlotte Corday conduite à la mort* (1852). A l'Exposition universelle de 1855, il a notamment envoyé: *les Déceptions des actionnaires de la mer du Sud*, acquis en 1847 par la Galerie nationale: *l'Exécution de Montrose* et *le Dernier sommeil d'Argyle*, deux des huit compositions qu'il devait donner au nouveau Parlement, et à celle de 1878: *Lady Russell et Charles II*, *la Fille d'un roi* et *Alice Lisle cachant les fugitifs*. Il a obtenu une 2e médaille en 1855. M. Ward a été nommé membre de l'Académie royale la même année. — Il est mort le 16 janvier 1879.

Sa femme, mistress [illegible] Ward, doyen des [illegible] beaux-arts, a cultivé avec [illegible] a remarqué d'elle à l'exhibition [illegible] une scène fort animée, *le Camp [illegible]* à l'Exposition universelle de Paris. [illegible] *Jeunesse de Jeanne d'Arc*, [illegible] *lotte de Galles*.

WARNER (Susan), [illegible] née en 1818, fille d'un avocat [illegible] York, retirée dans une île [illegible] voisinage de West-Point, [illegible] en 1849, une grande [illegible] en Angleterre, par la [illegible] donyme de miss W[illegible] *Monde, le vaste monde* [illegible] 2 vol. in-12; New-York [illegible] une illustrée, in-8), [illegible] 2 vol. in-12). Ils ont été [illegible] en français. Elle donna [illegible] *de Shatemue* (the Hills [illegible] 1856). Parmi ses autres [illegible] *l'Echelle d'or* (1862: [illegible] *Mebourne-House* (1864). [illegible] il a été encore traduit [illegible] in-18; 2e édit., 1875, [illegible] 2 vol. in-18); *Trois* [illegible] *la Petite Annette* (1874 [illegible]

On a encore de miss Susan [illegible] théologique assez important [illegible] *gnage* (The Law and the [illegible] 1853, in-8) et un *Essai* [illegible] *de la femme américaine* [illegible] triotisme; in-32).

WARNER (Anna B.), [illegible] s'est fait connaître assez [illegible] nom d'*Amy Lothrop*, par [illegible] politique américaine: [illegible] and cents; New-York, 18[illegible] deux séries de nouvelles [illegible] sous les titres généraux: [illegible] *thèque d'Anne Montgomery* [illegible] Book Shelf); et *Contes du* [illegible] Winegar Hill; 6 vol. 1871), [illegible] autres *les Enfants de M.* [illegible] ford's Children; New-York, [illegible] *Krinken* (1 vol.), ont été traduits [illegible] deux sœurs ont écrit plusieurs [illegible] laboration.

WARREN (Samuel), célèbre [illegible] giste anglais, né le 23 mai 1807 [illegible] de Denbigh), abandonna l'étude [illegible] qu'il avait commencée à Edimbourg [illegible] de la jurisprudence, vint à Londres [illegible] fit des progrès si rapides qu'il [illegible] une clientèle assurée comme [illegible] Cette carrière ne fut pas un obstacle [illegible] littéraire; après avoir écrit [illegible] pour le *Blackwood's Magazine*, [illegible] *Blucher, ou les aventures d'un* [illegible] *Neuve* (Blucher, or the Adventures [illegible] Foundland dog; 1834) il donna [illegible] nal les premiers chapitres du [illegible] *médecin* (Passages from a diary [illegible] sician; 1830), qui parurent [illegible] furent traduits en français par [illegible] Chasles; puis *Dix mille* [illegible] thousand a year; 1839-1841, 3 vol. [illegible] Guiffrey, 1855). Ces deux ouvrages [illegible] par l'observation piquante et la [illegible] ractères, suffirent à sa réputation [illegible]

M. Warren, qui avait cru [illegible] son nom au public, dans [illegible] de lui sa nombreuse clientèle [illegible] signa de son nom le roman [illegible]

[illegible] and then; 1847, 3 vol.; 4e édit., 1853), qui, [illegible] de succès que ses œuvres anonymes. [illegible] intitulée *le Lis et l'abeille* (The [illegible] and the Bee; 1851), écrite à l'occasion de [illegible] du Palais de Cristal, fut aussi di[illegible] appréciée. Les *Mélanges critiques et* [illegible] (Miscellanies critical and imaginative, [illegible] a publiés en 1854, sont un recueil [illegible] du *Blackwood's Magazine*.

[illegible] au barreau en 1837, M. Warren devint [illegible] de la reine en 1851 et président de la cor[illegible] de jurisprudence d'Inner-Temple, où [illegible] ses études. Lord Derby, durant [illegible] passage aux affaires, en 1852, lui [illegible] l'importante charge d'archiviste (*recorder*) [illegible] et en 1853 l'université d'Oxford lui con[illegible] diplôme de docteur en droit civil. En 1856, [illegible] député au Parlement par le bourg de [illegible], et siégea dans le parti conservateur. [illegible] Il donna sa démission, pour accepter [illegible] de juge spécialement chargé des [illegible] relatives aux aliénés. — Il est mort à [illegible], le 29 juillet 1877.

[illegible] ses ouvrages de droit on remarque: *Des* [illegible] *des procureurs et des avoués* (On the du[illegible] attorneys and solicitors); *Observations* [illegible] *électorale de l'Angleterre* (On the par[illegible] election law of the United Kingdom, [illegible] véritable code sur la matière: *Introduc*[illegible] *à l'étude du droit* (Popular and prac[illegible] introduction to law studies), etc. On cite en[illegible] brochure intitulée *le Pape et la reine* [illegible] and the Pope; 1850), véhémente dia[illegible] les prétentions de l'Église romaine; [illegible] etc. Il a été fait une [illegible] des *Œuvres littéraires de Sa*[illegible] *Warren* (Works, 1853-1855, 18 vol.).

WARTEL (Pierre-François), chanteur et pro[illegible] français, né à Versailles, le 3 avril [illegible] de Choron, de 1823 à [illegible] du Conservatoire, où il obtint le pre[illegible] de chant en [illegible]. Il a été pendant quinze [illegible] à l'Opéra (1831-1846), puis a chanté en [illegible]. Mais c'est surtout comme professeur [illegible] à Paris depuis longtemps, qu'il a [illegible] une importante notoriété. Il a eu pour élè[illegible] un grand nombre d'artistes distingués, entre [illegible] Mlle Nilsson. Il a été nommé membre de [illegible] des beaux-arts de Stockholm en 1869.

WASA (Gustave, prince DE), dernier chef du [illegible] rameau de la branche cadette de Hol[illegible]-Gottorp, fils du roi de Suède Gustave IV, est [illegible] Stockholm, le 3 novembre 1799. Destiné au [illegible] par sa naissance, il perdit ses droits de [illegible] royal, par l'abdication de son père en [illegible]. Il s'est soumis à la volonté de la nation [illegible], et n'a jamais protesté contre la révolu[illegible] qui a fait passer aux mains de Bernadotte [illegible] la famille l'héritage de Gustave Wasa. Du [illegible] de son père, qui est mort en 1837, il a [illegible] le titre de prince de Wasa (5 mai 1829). Il [illegible] feld-maréchal-lieutenant dans l'armée au[illegible], et propriétaire du 60e régiment d'in[illegible]. — Il est mort à Pillnitz, le 5 août 1877. [illegible], le 9 novembre 1830, à la princesse *Louise-*[illegible]-Stéphanie de Bade, dont il s'est séparé, [illegible] 24 août 1844, et qui est morte, le 19 juillet [illegible], il a eu une fille, la princesse *Caroline*, [illegible] au roi de Saxe (voy. SAXE).

WATERHOUSE (Alfred), architecte anglais, né à Liverpool, le 19 juillet 1830, entra en 1848 dans l'atelier d'un architecte de Manchester, où [illegible] jusqu'en 1853, et alla visiter l'Italie. De [illegible] en Angleterre, il obtint au concours, en

hen; 1847, 3 vol.; 4e édit., 1853), qui, le succès que ses œuvres anonymes. ie, intitulée *le Lis et l'abeille* (The he Bee; 1851), écrite à l'occasion de on du Palais de Cristal, fut aussi dt ppréciée. Les *Mélanges critiques et* Miscellanies critical and imaginative, a publiés en 1854, sont un recueil *Blackwood's Magazine*.

barreau en 1837, M. Warren devint reine en 1851 et président de la cor jurisprudence d'Inner-Temple, où t ses études. Lord Derby, durant passage aux affaires, en 1852, lui ortante charge d'archiviste (*recorder*) en 1853 l'université d'Oxford lui conme de docteur en droit civil. En 1856, éputé au Parlement par le bourg de et siégea dans le parti conservateur. donna sa démission, pour accepter s de juge spécialement chargé des atives aux aliénés. — Il est mort à 29 juillet 1877.

ouvrages de droit on remarque : *Des procureurs et des avoués* (On the duttorneys and solicitors); *Observations lectorale de l'Angleterre* (On the parelection law of the United Kingdom, itable code sur la matière ; *Introduc e à l'étude du droit* (Popular and pracaction to law studies), etc. On cite enochure intitulée *le Pape et la reine* and the Pope; 1850), véhémente dia les prétentions de l'Église romaine; s philosophiques; etc. Il a été fait une ulaire des *Œuvres littéraires de Sa*n (*Works*, 1853-1855, 18 vol.).

(Pierre-François), chanteur et prohant français, né à Versailles, le 3 avril ève de l'école de Choron, de 1823 à du Conservatoire, où il obtint le pre chant en 1829. Il a été pendant quinze l'Opéra (1831-1846), puis a chanté en Mais c'est surtout comme professeur xé à Paris depuis longtemps, qu'il a importante notoriété. Il a eu pour élèd nombre d'artistes distingués, entre Nilson. Il a été nommé membre de des beaux-arts de Stockholm en 1869.

Gustave, prince DE), dernier chef du neau de la branche cadette de Holp, fils du roi de Suède Gustave IV, est e, le 3 novembre 1799. Destiné au a naissance, il perdit ses droits de il, par l'abdication de son père en st soumis à la volonté de la nation n'a jamais protesté contre la révolufait passer aux mains de Bernadotte ille l'héritage de Gustave Wasa. Du on père, qui est mort en 1837, il a de prince de Wasa (5 mai 1829). Il maréchal-lieutenant dans l'armée auet propriétaire du 60e régiment d'in Il est mort à Pillnitz, le 5 août 1877. novembre 1830, à la princesse *Louise*hanie de Bade, dont il s'est séparé, 1844, et qui est morte, le 19 juillet eu une fille, la princesse *Caroline*, oi de Saxe (voy. SAXE).

IOUSE (Alfred), architecte anglais, né le 19 juillet 1830, entra en 1848 er d'un architecte de Manchester, où u en 1853, et alla visiter l'Italie. De ngleterre, il obtint au concours, en 1859, la construction d'une *Cour d'assises* de Manchester, et plus tard de la *Prison* de cette ville. Il a construit *l'Orphelinat des marins* à Liverpool, un *Collège* à Oxford, un autre à Cambridge, un *Musée d'histoire naturelle*, le *New University Club* à Londres, des hôtels privés, etc. Il a exposé les plans de plusieurs de ses œuvres à Paris, en 1867, et donné, à l'Exposition universelle de 1878, ceux de la *Tour de l'horloge de l'Hôtel de ville* de Manchester, du *Musée South Kensington* et de *la Chapelle privée* au château du duc de Westminster. M. Waterhouse, qui passe pour un des principaux représentants du style gothique en Angleterre, a obtenu une médaille d'honneur en 1876 et un rappel en 1878; il a été élu associé de l'Académie royale en 1878. *

WATTEAU (Louis), littérateur français, né à Maulde (Nord), en octobre 1824, appartient à la famille du grand peintre. Entré dans la médecine militaire et attaché comme élève au Val-de-Grâce, il prit part à diverses manifestations en 1848, fut compromis ensuite dans plusieurs conspirations à Paris et à Lille, condamné à trois ans de prison et transféré, en 1854, de Sainte-Pélagie à Belle-Isle-en-Mer, où il se lia particulièrement avec M. Blanqui. A l'expiration de sa peine, il fut arrêté de nouveau et compris dans une liste de déportés pour Cayenne, en vertu de la loi de sûreté générale. Il réussit à s'évader et gagna la Belgique, où il vécut depuis, en se livrant à l'exercice de la médecine.

Collaborateur du *Candide* (1865) il fonda à Bruxelles un journal, *le Bien-être social*. Il a publié deux romans : *Pauvres gens* et *Au village* (1854, in-18) et une étude sur le peintre Wiertz (*Catalogue et Biographie*; 1861, in-16). *

WATTENBACH (Guillaume), paléographe allemand, né à Ranzau (Holstein), le 22 septembre 1819, fit ses études de philologie à Bonn, Guettingue, Berlin, et devint, en 1843, collaborateur de la célèbre publication *Monumenta Germaniae historica*. Il fut envoyé en Autriche par la commission centrale de cette publication, pour y explorer les bibliothèques, les archives de l'État et des couvents, se fit recevoir à son retour privat-docent, et fut nommé, en 1855, archiviste de la Silésie. Devenu professeur d'histoire à Heidelberg, il visita plusieurs contrées de l'Europe, fut appelé, en 1873, à la chaire d'histoire de Berlin.

On cite de lui : *Mémoires sur l'Église chrétienne en Bohême et en Moravie* (Beitraege zur Geschichte der christl. Kirche in Bœhmen und Maehren; Vienne, 1849); *Sources pour l'histoire de l'Allemagne au moyen âge, jusqu'au milieu du XIIIe siècle* (Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des XIII Jahrh.; Berlin, 1858; 4e édit., 1878); *Guide de paléographie grecque* (Anleitung zur griech. Palaeographie; Leipzig, 1867, 2e édit., 1877); *Guide de paléographie romaine* (Anleitung zur lat. P., Ibid., 1869; 3e édit. 1878). *Écriture au moyen âge* (Schriftwesen im Mittelater; Ibid., 1871; 2e édit., 1875); *Histoire de la papauté* (Geschichte des rœm. Papstthums; Berlin, 1876). Ses voyages furent également l'objet des publications suivantes; *Algérie* (Berlin, 1867); *Vacances en Espagne et en Portugal*. (Eine Ferienreise nach Sp. und Port; Ibid, 1869); *Stockholm* (Ibid., 1875), etc. On lui doit en outre le catalogue des manuscrits de la cathédrale de Cologne (Berlin 1874). *

WATTS (George-Frederick), peintre anglais, né en 1820, à Londres, fut élève de l'Académie royale des beaux-arts, et admis dès 1837 à ses Expositions, où il envoya d'abord des portr its

puis des scènes de genre tirées de Boccace et de Shakespeare, et son carton de *Caractacus* (1843). En 1844 il partit pour l'Italie, et, durant un séjour de trois années, s'attacha surtout à l'école vénitienne, qu'on l'a accusé de reproduire avec trop de servilité. A son retour, il se présenta à Westminster Hall avec deux grandes compositions, *Écho* et *Alfred excitant les Saxons à une expédition maritime*, achetées pour les salles du nouveau Parlement (1847). En 1853, il acheva pour le même palais la fresque de *Saint Georges terrassant le dragon*, qui a été placée dans la galerie des poëtes. Nous citerons encore de cet artiste : *Paolo et Francesca*, *la Fée Morgane* (1849); un portrait de *lady Holland*, *les Illusions de la vie* (1849), *le Bon Samaritain* (1850), offert par l'auteur à la maison de ville de Manchester; *Rolland poursuivant le feu follet*, et un *Portrait*, à l'Exposition universelle de 1867, etc. Il a donné à celle de 1878 : *Portrait du duc de Cleveland*, *Pallas, Junon et Vénus*, *Portrait de Percy Wyndham*, *l'Amour et la mort*, *Esaü*, *lord Lawrence*, *Robert Browning*, *P. H. Calderon*. M. G. F. Watts a aussi peint à fresque, dans une salle de l'École de droit de Lincoln's-Inn, à Londres, une vaste scène allégorique représentant les principaux législateurs du monde. Associé de l'Académie royale en 1867, il fut élu membre titulaire en 1871. Il a obtenu à l'Exposition universelle de 1878, une médaille de 1^{re} classe.

WAUTERS (Alphonse-Guillaume-Ghislain), littérateur belge, né à Bruxelles, le 13 avril 1817, archiviste de cette ville, professeur d'histoire nationale au Musée de l'industrie, membre de la Société de littérature de Gand, puis de l'Académie de Belgique, s'est fait connaître par différents ouvrages, dont la plupart concernent sa ville natale ou la Belgique entière. Nous citerons: *Atlas pittoresque des chemins de fer de Belgique* (Bruxelles, 1840); *Histoire de la ville de Bruxelles* (1843, 3 vol. in-8); *Histoire des environs de Bruxelles* (1843); *le Duc Jean I*^{er} *et le Brabant, de 1267 à 1294* (1862, in-8); *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique* (1866, et suiv. t. I-V, in-4); *De l'Origine et des premiers développements des libertés communales* (1869, in-8); *la Belgique ancienne et moderne* (1876, in-8); *les Tapisseries bruxelloises* (1878, in-8); *les Libertés communales* (1878, 2 vol. in-8), etc. M. Wauters a écrit dans la plupart des journaux de la Belgique : la *Revue de Bruxelles*, le *Messager des sciences historiques*, *le Trésor national*, *la Belgique communale*, *l'Athénée historique*, *l'Émancipation*, *la Revue universelle des arts*, *la Revue trimestrielle*, etc.; presque tous ses articles ont été tirés à part.

WAUTERS (Émile-Charles), peintre belge, neveu du précédent, né à Bruxelles, le 29 novembre 1846, débuta de bonne heure dans les Expositions de son pays natal, et ne tarda pas à prendre un rang des plus distingués parmi les peintres d'histoire. Ses principaux tableaux sont, jusqu'à ce jour : *Marie de Bourgogne implorant la grâce de ses ministres* (1870), à l'Hôtel de ville de Liége; *la Folie du peintre Hugues Van der Gœs*, exposée au Salon de Paris en 1872 et acquise par le Musée royal de Bruxelles : *Portrait de M. C. Somzée* (1876); *Marie de Bourgogne jurant de respecter les privilèges de la ville de Bruxelles* (1877), et *Jean IV et les métiers de Bruxelles* (1878), tous deux à l'Hôtel de ville de cette capitale.

M. Emile Wauters est membre des Académies des beaux-arts de Vienne, de Berlin et de Madrid. Il a obtenu à Paris une 2^e médaille en 1875, un rappel en 1876, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1878 et une [illegible] de Munich en 1879, il a été décoré de plusieurs ordres étrangers, et fait chevalier de la Légion d'honneur.

WEBER (Frédéric), graveur suisse, né à Bâle en août 1813, vint de bonne heure en France, apprit la gravure et le dessin sous Oberlin, à Strasbourg, et compléta ses études, quelques années plus tard, par son séjour et ses travaux dans l'atelier de M. Forster. Il se fit [illegible] à Paris en même temps que les frères Girardet et plusieurs de ses compatriotes, et [illegible] eux par des planches destinées aux *Galeries historiques de Versailles* (1843 et suiv.). Il a gravé et exposé, entre autres sujets destinés à cet ouvrage, les portraits de *Marie-Adélaïde de Bourgogne*, d'après Santerre; de *Louise-Adélaïde d'Orléans*, de *la princesse de Lamballe*, celui de l'*Impératrice Joséphine*, d'après David (1844-[illegible]), et parmi d'autres sujets de son choix, en 18[illegible]: *Napoléon et le roi de Rome*, d'après Steuben, et les portraits d'*Holbein* et de *Jules Romain*, tirés de la galerie du Louvre (1845 et 1848). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec plusieurs des gravures précédentes, *les Gitanes* et *l'Italienne à la fontaine*, et aux Salons de 1857, 59 et 1863 : *Jeune Suissesse*, d'après M. [illegible]; *la Vierge au linge*, d'après Raphaël, l'*Impératrice Eugénie*, d'après M. Winterhalter, [illegible] 1866 : *Portrait d'un jeune homme*, d'après Raphaël, à l'Exposition de 1867 : *la Laïs corinthienne*, d'après Hans Holbein, le portrait de la *Princesse Korsakoff*, et les trois gravures précédentes; au Salon de 1868 : *la Bella Visconti*, d'après Raphaël; à celui de 1869 : les portraits du prince et de la princesse de Prusse; *Madonna* di [illegible] de Luini, et *Amerbach*, d'Holbein (187[illegible]); *l'Amour sacré et l'amour profane*, gravure au burin d'après Titien (1876) : ces trois dernières reparurent à l'Exposition universelle de 1878. Il a obtenu une 2^e médaille en 1847, deux rappels en 1859 et 1863, une 2^e médaille à l'Exposition universelle de 1878, et la décoration de la Légion d'honneur. Il a été élu correspondant de l'Institut le 12 décembre 1874.

WEBER (Guillaume-Édouard), célèbre physicien allemand, né le 24 octobre 1804, à Wittenberg, en Saxe, entra, en 1815, à l'[illegible] des orphelins de Halle. Il commença ses recherches scientifiques de bonne heure, et à vingt et un ans il publia, avec son frère, son ouvrage classique sur la *Théorie des Ondes* (Leipzig, 1825). Convaincus que l'expérience doit précéder la théorie, ils s'attachèrent à observer et à décrire tous les phénomènes qui accompagnent les mouvements des ondes dans les liquides et dans l'air. [illegible] ouvrage, ne contenant que des faits bien constatés, est resté longtemps la base de toute théorie possible sur cette matière. En récompense de cet heureux début, M. Weber fut nommé, en 18[illegible], professeur-adjoint à l'université de Halle, et appelé bientôt après comme professeur titulaire à Gœttingue. Au mois de décembre 183[illegible], le gouvernement le révoqua de ses fonctions avec plusieurs de ses collègues, pour avoir protesté contre la violation de la Constitution. Il resta à Gœttingue et continua ses recherches sur l'acoustique, et en exposa les résultats dans les journaux scientifiques de l'Allemagne, tels que les *Annales de chimie et de physique* de Schweigger, les *Annales* de Poggendorf, la *Cæcilia*, etc. Il commença en même temps à s'occuper avec succès de l'électricité et du magnétisme. En 1843, il fut nommé professeur de physique à Leipzig, et [illegible]

jusqu'en 1849; il fut alors réintégré à Gœttingue, avec plusieurs de ses anciens collègues.

Pendant son premier séjour dans cette ville, M. Weber avait déjà cherché, de concert avec l'illustre Gauss, à fonder une nouvelle théorie du magnétisme terrestre, qui renversait les théories admises et les méthodes de détermination de cette force. Tandis que le grand géomètre trouvait par ses recherches mathématiques la mesure absolue de l'intensité du magnétisme et une méthode exacte pour la déterminer, M. Weber s'occupait principalement de la partie pratique et purement physique. A l'instigation de ces deux savants, des observatoires magnétiques furent établis sur les principaux points du globe, pour marquer jour par jour la déclinaison de l'aiguille aimantée et pour fixer l'intensité du magnétisme terrestre. Les résultats de leurs recherches sont contenus dans l'ouvrage qu'ils publièrent ensemble sous le titre: *Résultats des observations de la Société magnétique, avec un atlas de magnétisme terrestre* (Leipzig, 1840). M. Weber donna ensuite seul un ouvrage fort important : *Recherches sur la détermination des forces électro-dynamiques* (Electrodynamische Massbestimmungen; Leipzig, 1846-1852) : l'auteur y traite de quelques lois fondamentales de l'action des courants électriques, puis des méthodes servant à déterminer la résistance que les conducteurs opposent au courant électrique, enfin du diamagnétisme.

La physique doit à M. Weber la démonstration expérimentale de deux lois fondamentales qui avaient été supposées par Ampère, savoir : que la force électro-dynamique, avec laquelle deux fils, parcourus par des courants de même intensité, agissent l'un sur l'autre, est proportionnelle au carré de cette intensité, et que les influences électro-dynamiques de deux rouleaux de fil l'un sur l'autre, à une certaine distance, suivent les mêmes lois que les actions mutuelles de deux aimants. Pour les démontrer, M. Weber se servit d'un instrument fort ingénieux que M. Gauss et lui ont introduit dans la physique, le magnétomètre bifilaire. Dans ses recherches sur le diamagnétisme, M. Weber établit principalement l'influence que les corps dans lesquels le diamagnétisme est développé par l'action d'un aimant, exercent à leur tour sur des aimants, et il fonda sur ces observations une théorie qui lui est propre, celle des courants moléculaires circulant dans les corps diamagnétiques. M. Weber a été élu correspondant de l'Institut, le 3 avril 1865.

Parmi ses autres travaux, nous citerons encore le *Mécanisme de la marche* (Mecanismus der menschlichen Gehwerkzeuge; Gœttingue, 1836), auquel son plus jeune frère a collaboré et qui a été traduit en français (1843, in-8).

WEBER (Ernest-Henri), frère du précédent, physiologiste et anatomiste, né à Wittemberg, le 24 juin 1795, étudia la médecine, obtint en 1815 le grade de docteur et se fit agréger à la Faculté de médecine de Leipzig, où il ouvrit un cours particulier d'anatomie. La publication de son *Anatomia comparata nervi sympathici* (Leipzig, 1817) lui valut, l'année suivante, la chaire d'anatomie comparée, avec le titre de professeur-adjoint. Devenu, quelques années plus tard, professeur titulaire d'anatomie, il fut, en outre, depuis 1840, professeur de physiologie. — Il est mort à Leipzig, le 26 janvier 1878.

On a de M. Ern. Weber un travail fort remarquable : *De Aure et auditu hominis et animalium* (Leipzig, 1820); *Nouvelles recherches sur la constitution et les fonctions des organes sexuels* (Zusætze zur Lehre vom Bau und von der Verrichtung der Geschlechtsorgane; Ibid., 1846); un grand nombre de dissertations et de mémoires d'anatomie et de physiologie, réunis en partie dans le recueil intitulé : *Annotationes anatomicæ et physiologicæ* (Ibid., 1851). Il a collaboré aux recherches de son frère sur la *Théorie des ondes* (Wellenlehre; Ibid., 1825) et réédité le *Traité d'anatomie* de Rosenmüller (Ibid., 1834, 5ᵉ édit.), ainsi que le *Manuel d'anatomie* de Hildebrandt (Brunswick, 1830-32; 4ᵉ édit., 4 vol.).

WEBER (Georges), historien allemand, né à Bergzabern, le 10 février 1808, fit à Erlangen des études de théologie qu'il abandonna pour l'histoire et la littérature. Après avoir été précepteur d'une famille anglaise établie à Heidelberg et avoir voyagé en Suisse, en Italie et en France, il devint professeur et directeur de l'École communale supérieure de Heidelberg.

Les plus répandus de ses écrits destinés aux classes sont : un *Manuel d'histoire universelle* (Lehrbuch der Weltgeschichte; Leipzig, 2 vol., 18ᵉ édition, 2 vol. 1879), dont il a publié un abrégé, et une *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deutschen Lit.; Ibid., 10ᵉ édit., 1874), traduit en français par M. Lauth (Bruxelles, 1867, in-18). Il a rédigé ensuite, dans de plus grandes proportions, une *Histoire universelle pour les gens du monde* (Allgemeine Weltgeschichte für die gebildeten Staende; Ibid., 1857-1878, 13 vol.). Ces divers ouvrages ont été traduits dans plusieurs langues, et le dernier en français, par M. J. Guillaume (1861-1869, tome I-IX, in-18). M. G. Weber a encore publié une *Histoire du peuple d'Israël et de l'origine du christianisme*. (Leipzig,., 1867, 2 vol.), avec M. H. Holtzmann; *F. C. Schlosser historien* (Ibid., 1876), souvenirs, etc.

WEBER (Philippe-Charles-Maximilien-Marie, baron DE), fils du grand compositeur Charles-Marie de Weber, est né à Dresde, en 1822. Après avoir longtemps voyagé en Europe et dans le nord de l'Afrique, il a exercé à Dresde les fonctions de directeur des chemins de fer. Il fut appelé à Vienne, au ministère du commerce, en 1870, et en 1875 occupa le même poste à Berlin.

M. Weber s'est fait connaître par des publications de genres bien différents, un recueil de poésies : *Roland à la recherche du Saint-Graal* (Rolands Graalfahrt; Dresde, 1854); *Biographie de Ch. M. de Weber*, son père (Leipzig, 1864-1866, 3 vol.); *le Monde des Travailleurs* (Aus dem Welt der Arbeit; Berlin, 1868); *Travaux et jours* (Werke und Tage, Weimer, 1869); *Action et contemplation* (Schaffen und Schauen; Stuttgart, 1878); une brochure sur *l'Algérie et l'émigration* (Algerien und die Auswanderung dahin; Leipzig, 1854), et un grand nombre de publications spéciales aux chemins de fer.

WEBER (Albert-Frédéric), orientaliste allemand, né le 17 février 1825, à Breslau, où son père était professeur d'économie politique, étudia dans cette ville et à Berlin, suivit les leçons de Bopp, et s'occupa spécialement de littérature et d'archéologie sanscrites. Il fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, en vue de ces études. Reçu docteur à Breslau, agrégé de l'université de Berlin, il devint dans cette dernière ville, en 1856, professeur extraordinaire, et, en 1867, professeur ordinaire de langue et de littérature anciennes de l'Inde. Membre de l'Académie des sciences de Berlin, il a été élu, en 1865, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Parmi les travaux de M. Albert Weber, qui ont contribué aux progrès des études sanscrites, il faut citer à part son édition du *White Yajurveda*

(Berlin, 1849-1859, 3 vol.), et son grand recueil d'*Études indiennes* (Indische Studien; Berlin et Leipzig, 1849-1878, t. I-XV), contenant un grand nombre de recherches archéologiques d'un ordre spécial. Il a publié en outre beaucoup de dissertations détachées, de leçons, de textes, de traductions, etc., sans compter des mémoires et des rapports insérés dans les recueils des sociétés savantes.

WEBSTER (Thomas), peintre anglais, né à Londres, le 20 mars 1800, passa la première partie de sa vie à Windsor, où son père était attaché à l'établissement de George III. Ses envois aux Expositions de l'Académie datent de 1823, et furent assez rares jusqu'en 1835. Ses premiers essais : *le Retour du soldat*, *les Dégustateurs*, *les Dénicheurs d'oiseaux*, furent peu remarqués. Il fut plus heureux avec *l'École enfantine* (1825), *l'Entrée à l'école* et *la Sortie de l'école* (1836), *le Jeu du ballon* (1839), *les Petits amis* (1841), qui réunissent une foule de types enfantins rendus avec beaucoup de grâce et de naturel. En 1840, sa jolie toile de *Punch* le fit élire associé de l'Académie. Aux Expositions suivantes, il a donné : *le Sourire* et *la Moue* (1841), que la gravure a rendus populaires; *l'École buissonnière* (1842), *le Colporteur* (1844), *l'École des dames* (1844). Nous signalerons encore : *Bonsoir!* (1846), *Un Chœur d'église de village* (1847), *la Glissade* (1849); *Une Salle de récréation* (1852), *la Course* (1855); *Automne et Hiver* (1860), *la Bataille de Waterloo* (1864), *Exercices des artilleurs volontaires* (1871), *le Souffleur* (1874), *Jeunesse et vieillesse* (1876), *la Lettre* (1877), *Portrait de l'auteur* (1878), et, sous forme de simples esquisses, des études sur les paysans et les scènes d'intérieur.

M. Webster est un des peintres qui, à l'Exposition universelle de Paris en 1855, ont le mieux représenté l'école anglaise. Il y avait donné quatre tableaux, vrais modèles du genre expressif et fini : *le Jeu du ballon* et le *Chœur d'église*, cités plus haut; *les Vents contraires*, représentant des marmots qui font une tempête dans un baquet, et *la Marchande de cerises*, exprimant avec bonheur toute la vivacité de sentiment que l'enfance porte dans les plus petites choses. Ces compositions ont valu à l'artiste une 2e médaille. Il n'a envoyé qu'une seule toile à l'Exposition de 1867, *les Commères du village*. M. Th. Webster a été nommé membre titulaire de l'Académie des beaux-arts de Londres en 1846.

WECKERLIN. Voy. WEKERLIN.

WEGELE (François-Xavier), historien allemand, né à Landsberg (Haute-Bavière), le 28 octobre 1823, suivit les cours d'histoire de plusieurs universités et devint en 1857 professeur d'histoire à celle de Wurtzbourg. Dès l'année suivante il fut appelé à la commission historique de l'Académie des sciences de Munich et chargé de l'édition de la *Biographie générale allemande* (Allgemeine deutsche Biographie), en cours de publication depuis 1875.

Parmi ses travaux personnels, nous citerons : *Charles-Auguste de Weimar* (Weimar, 1850); *Sources pour l'histoire de la Thuringe* (Thuringer Geschichtsquellen; Iéna, 1854-1855, 3 vol); *Monumenta Eberacensia* (Nœrdlingen, 1863) : *Goethe historien* (Gœthe als historiker; Wurtzbourg, 1875); *Vie et œuvres de Dante Alighieri* (Dante Alighieri's Leben und Werke; Iéna, 1879, 3e édit.), etc. *

WEGENER (Gaspard-Frédéric), savant historien et publiciste danois, né le 13 décembre 1802, à Gudbjerg, en Fionie, passa, en 1828, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, et, en 1836, prit le grade de docteur en philosophie. Il s'acquit une grande réputation de savoir par ses premiers écrits : *De aula attalica artium fautrice* (Copenhague, t. I, 1836) : *Sur Charles le Danois, comte de Flandre* (1839, in-4), etc. : il exposa ensuite avec talent les événements contemporains, dans le *Programme* (Indbydelse) *des solennités célébrées à Soroë pour les funérailles de Frédéric VI* (Ibid., 1840, in-4), qui résume l'histoire du développement de l'esprit public en Danemark et dans la *Petite chronique du roi Frédéric VI et du paysan danois* (Liden Krœnike om Kong Fr., etc., 1843), qui contient l'histoire de l'émancipation des paysans danois. Il obtint, en 1847, la charge d'historiographe royal, et en 1851, celle d'historiographe des ordres royaux.

Lors de l'insurrection du Schleswig-Holstein, M. Wegener, pour contribuer à sa manière à la défense de la nationalité menacée, se mit à la suite des armées danoises et pénétra avec elles dans les villes conquises. Il fouillait les archives et en tirait des documents à l'appui des prétentions danoises. Il publia ainsi : *Souveraineté sur le vieux Rendsborg dans l'île de l'Eider* (Om Landshøiheden over det gamle Rendsborg, etc., 1848); *Sur l'union politique inséparable du Schleswig et du Danemark* (Om den evige Forbin desle [illegible], etc., 1848); *le Duc d'Augustenbourg et la révolte de Holstein, exposé authentique*, etc. (Om Hertugen af August., etc., 1849); *Documents authentiques relatifs à l'histoire du Danemark au* [illegible] (Actmæssige Bidrag til Danmark Histoire, etc., 1851). Tous ces écrits ont eu plusieurs traductions allemandes; deux ont même été traduits en français. M. Wegener fit partie, en 1848-1849, de l'Assemblée nationale, comme député du roi.

Rentré aux Archives nationales, dont il était devenu directeur depuis 1848, il [illegible] gouvernement norvégien une [illegible] aux documents concernant la Norvège. Il a commencé à publier, sous le titre de *Rapports annuels* (Aarsberetninger fra det K. Geheime Archiv; Copenhague 1855, in-4), un recueil de pièces historiques inédites. En 1852, il [illegible] une remarquable brochure intitulée : *Un Manuscrit*, le message royal du 4 octobre, qui introduisait dans la Constitution danoise le principe de la loi salique. Traduit devant les tribunaux par ordre du ministère Œrsted, il fut acquitté à [illegible] degrés de juridiction. A la suite de cet échec éprouvé par ses ministres, le roi adressa des réprimandes à M. Wegener, dans un acte public, qui donna lieu à des manifestations populaires en faveur du savant archiviste. Commandeur du Danebrog (1850) et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf (1851), il est devenu vice-président de la Société des antiquaires du Nord (1848), directeur de la Société pour l'histoire et la langue danoises (1851), et membre de l'Académie des sciences (1844), où il fit partie de la commission chargée de publier les *Regesta* et le *Diplomatarium* [illegible] trairement à l'usage des savants danois. M. Wegener n'a pas voyagé à l'étranger.

WEHLÉ (Charles), compositeur et pianiste allemand, né à Prague, en Bohême, le [illegible] 1825, fut destiné au commerce et travailla dans divers bureaux à Leipzig, puis à Marseille et à Paris. Muni de lettres de recommandation [illegible] berg, qui le décida à suivre son goût pour la musique, il retourna à Leipzig, et étudia [illegible] trois ans, sous Moschelès et Richter, [illegible] ensuite à Berlin, où les leçons de [illegible] l'initièrent à la manière de l'école [illegible] En 1853, il vint à Paris, où il prit une place [illegible]

guée parmi nos pianistes. Entre ses compositions, d'un rythme très original, on remarque : *les Bohémiennes*, *Marche cosaque*, *Fête bohémienne*, une *Grande sonate* en quatre parties, pour piano.

WEIERSTRASS (Charles-Théodore-Guillaume), mathématicien allemand, né à Osterfelde, le 31 octobre 1816, fit ses classes au gymnase de Paderborn et abandonna l'étude du droit à Iéna pour les mathématiques. Après avoir professé successivement à Paderborn, Marienwerder et Brunswick, il fut appelé en 1856 à l'université de Berlin et enseigna aussi les mathématiques à l'Institut militaire de cette ville. Membre de l'Académie des sciences de Berlin, il a été élu correspondant de l'Institut le 21 décembre 1868.

Parmi ses travaux de haute analyse, insérés dans le *Journal de Crelle* et les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, nous mentionnerons : *Sur la Théorie des intégrales abéliennes; Sur l'Intégration des différentielles algébriques à l'aide des logarithmes; Nouvelle solution du problème de rotation; Sur la Théorie des fonctions elliptiques*, etc.

WEIL (Henri), helléniste français, d'origine allemande, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1818, suivit les cours de l'université de Heidelberg, puis ceux de la faculté des lettres de Paris et prit, en 1845, le diplôme de docteur. Il se fit alors naturaliser et obtint la chaire de littérature ancienne à la faculté des lettres de Besançon, dont il devint le doyen en 1873. Il fut nommé, le 7 mars 1876, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure et directeur adjoint de l'Ecole pratique des hautes études. M. Henri Weil a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions le 28 décembre 1866 et décoré de la Légion d'honneur.

A part ses thèses de doctorat (*De Tragædiarum graecarum cum rebus publicis conjuratione* et *Question de grammaire générale*), on cite de lui : *Théorie générale de l'accentuation latine* (1855, in-8); *De la Composition symétrique du dialogue dans les tragédies d'Eschyle* (1860 in-8); *la Règle des trois acteurs dans les tragédies de Sénèque* (1865, in-8). Il a donné une édition d'Euripide : *Sept Tragédies* (1868, in-8) avec commentaire et notes, et une édition des *Harangues* de Démosthène (1873, in-8), avec un commentaire critique.

WEIL (Gustave), orientaliste et historien allemand, né le 25 avril 1808, à Sulzbourg, dans le grand-duché de Bade, avait pour grand-père le rabbin de Metz, qui l'appela auprès de lui et lui fit commencer des études sérieuses sur le Talmud, dans la pensée de faire de lui un théologien; il préféra devenir historien, philologue et orientaliste. En 1830, M. Weil vint à Paris, où les études vers lesquelles il se sentait porté avaient pris une grande extension, sous la direction de Silvestre de Sacy. Il passa ensuite en Orient et, pendant cinq années de séjour au Caire, il reçut des leçons de persan, de turc et d'arabe de plusieurs personnages importants. Il occupait en même temps différents emplois dans les écoles publiques de la ville, et rendait d'utiles services, soit comme interprète, soit comme professeur de français.

De retour en Allemagne, vers 1836, il fut d'abord employé comme collaborateur à la bibliothèque de l'université d'Heidelberg, et, après avoir rempli quelques autres fonctions provisoires, fut définitivement nommé professeur de langues orientales, en 1845. Il n'eut pourtant le titre de professeur ordinaire qu'au mois d'août 1861, et sa nomination, longtemps repoussée par le ministère du grand-duché de Bade, fit alors sensation, parce que c'était le premier israélite admis à cet honneur. Il a été élu correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 28 décembre 1860.

M. G. Weil a publié des travaux très importants : une traduction des *Colliers d'or* de Samachschari (Stuttgart, 1836); *la Littérature poétique des Arabes* (die poetische Literatur der Araber; Ibid., 1837), et une traduction des *Mille et une nuits* (Ibid., 1837-1841, 4 vol.), ainsi que deux ouvrages historiques : *le Prophète Mohammed* (Ibid., 1843), et *Introduction historique et critique au Koran* (Historich-kritische Einleitung in den Koran, 1844 ; nouvelle édit. 1878). Il donna depuis : *Légendes bibliques des musulmans* (Biblische Legenden der Muselmaenner; Francfort, 1845) ; une très remarquable *Histoire des kalifes* (Geschichte der Kalifen; Manheim, 1846-1851, 3 vol.); une *Histoire des peuples musulmans, depuis Mahomet jusqu'à Sélim* (Geschichte der islamitischen Vœlker, etc.; Stuttgart, 1866).

WEILEN (Joseph DE), auteur dramatique allemand, né à Tetin (Bohême), le 28 décembre 1828, fit ses études au lycée de Prague, et interrompit son droit à Vienne, en 1848, pour se faire soldat. Il fit la campagne contre les Hongrois et devint officier en 1850. Professeur d'histoire et de géographie dans divers établissements militaires depuis 1852, et principalement à l'Académie de génie militaire, et professeur de langue et littérature allemandes à l'École d'état-major, il devint, en 1861, conservateur de la Bibliothèque de la cour. M. Weilen a été décoré, en 1874, de l'ordre de la Couronne de fer, qui donne droit à la noblesse.

Ses principaux drames sont : *Tristan* (1860) ; *Heinrich von der Aue* (1865); *Edda* (1865); *Drahomira* (1867) ; *Rosamunde* (1868) ; *le Comte Horn* (1871); *le Nouveau Achille* (1872); *Dolores* (1874) ; *Sur la frontière* (An der Grenze, 1876). On cite encore de lui : un roman, *l'Irréparable* (Unersetzlich; Breslau, 1879); des poésies de circonstance : *l'Anniversaire d'Oudenaarde* (Am Tage von Oudenaarde; Vienne, 1869), etc. Il a donné une édition complète des *Œuvres* du poète Grillparzer (Stuttgart, 1871, 10 vol.), et des *Œuvres* de Mosenthal (Ibid. 1876, 6 vol.).

WEILL (Alexandre), littérateur français, né en 1813, en Alsace, d'une famille israélite, acquit de bonne heure une grande connaissance de l'hébreu. A l'âge de quinze ans il passa en Allemagne, où il poursuivit ses études au milieu des plus dures vicissitudes, et écrivit dans les journaux de Berlin, de Leipzig, de Cologne et de Stuttgart. Rentré en France en 1838, il collabora à la *Revue du progrès* de M. L. Blanc, au *Journal des écoles*, à *la Démocratie pacifique*, où il donna *la Guerre des paysans* (1847, in-18). Sa première brochure politique est *Feu contre feu*, dirigée contre *Feu ! feu !* de M. Cormenin. En 1848, attaché à *la Presse*, où il était chargé spécialement de la politique étrangère, il y combattit, le 13 mars, les circulaires de Ledru-Rollin. Il passa ensuite à la *Gazette de France*, où il s'efforçait de défendre, au point de vue légitimiste, la monarchie constitutionnelle. Il s'en retira après les conférences de Wiesbaden.

On a encore de M. Weill, très empressé à discuter toutes les questions d'actualité : *Feu et flamme* (1845); *le Génie de la monarchie* (1849, in-8); *Roi et président* (1851); *République et monarchie* (1848, 6 édit.); *Debout, la province!* (1849); *le Livre des rois* (1852, in-8) ; *Histoires de village* (1852, in-18); *Une Madeleine* (1853), drame en vers qui n'a pas été représenté; *les Mys-*

tères de la création (1854, in-18), traduits de l'hébreu ; *Schiller* (1854, broch. in-8), étude historique; *l'Idéal* (1854, in-18), essai d'esthétique ; *Gumper* (1844, in-18), nouvelles; *Contes d'amour* (1856, in-18); *Lettres fraternelles à M. Louis Veuillot* (1858); *Mon fils ou le nouvel Émile* (1861, in-8); *Frohny*, avec dessins (1862, in-18); *Que deviendront nos filles ?* (1863, in-18) ; *les Livres de Dieu*, Moïse et le Talmud (1864, in-8); *la Parole nouvelle* (1866, in-18); *Mes batailles*, etc. (1867, in-18); *Dix mois de révolution* (1868, in-18); *le Justicier* (1869); *la République nouvelle* (1869, in-18) ; *Ma jeunesse* (1870, 3 vol. in-18) ; *Lettre de vengeance d'un Alsacien* (1871, in-18) ; *Hommes noirs, qui êtes-vous ? A nous deux* (1872, in-18) ; *Cinq mille mots logiquement inhérents à la langue française* (1873, in-8) : *Histoire de la guerre des anabaptistes* (1874, in-18) ; *Un Monde nouveau* (1874), drame en prose en cinq actes: *Moïse, le Talmud et l'Évangile* (1875, 4 vol. in-32); *Si j'avais un fils à élever* (1872, 5 vol. in-32); *Si j'avais une fille à marier* (1876, 2 vol. in-32); *Vérités absolues* (1877, in-18); *l'Athéisme déraciné de la science et de la démocratie* (1878, in-18); *Ludovic Boerne* (1878, in-18) : *Agatina, ma femme* (1879, in-18); des romans philosophiques, comme *Couronne, Emeraude, Romans de châteaux et chaumières*, etc.; un recueil de vers : *Amour et blasphèmes*, publié à Bruxelles, en 1862, et dont l'introduction fut interdite en France ; de nombreuses brochures de circonstance.

WEINLIG (Christian-Albert), naturaliste et économiste allemand, né à Dresde, le 9 avril 1812, fils du musicien de ce nom, étudia, à Leipzig, les sciences naturelles et la médecine, se fit recevoir docteur et devint professeur particulier pour les sciences naturelles, qu'il enseigna à l'École du commerce. Nommé professeur à Erlangen, en 1845, il passa l'année suivante au ministère de l'intérieur, comme conseiller, dans la section de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. En février 1849, il reçut le portefeuille de l'intérieur, dans le ministère de transition, formé sous la présidence de Held; mais il le résigna au mois de mai et reprit, comme conseiller privé, la direction des affaires industrielles et commerciales. Il a été choisi pour commissaire du gouvernement saxon aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851-1867). — Il est mort à Dresde, le 18 janvier 1873.

On a de lui plusieurs traductions avec commentaires, celles de l'*Introduction à l'étude des sciences naturelles*, d'Herschell (Leipzig, 1836, in-8), de la *Chimie végétale*, de Thompson (1838, in-8), etc.; puis divers ouvrages scientifiques : *Leçons de chimie théorique* (Lehrbuch der theoretischen Chemie; Leipzig, 1840-41); *Esquisse de la mécanique naturelle* (Grundriss der mechanischen Naturlehre ; Ibid., 1843), etc. Il a rédigé, de 1835 à 1845, la *Feuille centrale pharmaceutique* et la *Feuille centrale polytechnique*.

WEISS (Jean-Jacques), professeur et journaliste français, né le 19 novembre 1827, à Bayonne, au régiment Suisse de Bontemps, où servait son père, suivit, comme enfant de troupe, plusieurs régiments. En garnison à Paris, il était élève du collège Louis-le-Grand et se préparait à l'École Saint-Cyr, lorsque ses succès dans les lettres et notamment le prix d'honneur de philosophie qu'il remporta, en 1847, au concours général, le décidèrent à entrer à l'École normale. Professeur agrégé d'histoire au lycée de La Rochelle, il sortit momentanément de l'Université en 1855, vint à Paris, et tout en se consacrant au journalisme, se fit recevoir docteur ès lettres. En 1856, il fut appelé à remplir la chaire de [illegible] Faculté d'Aix, [illegible] Prévost-Paradol, et [illegible] enseignement [illegible] tard, il passa, comme [illegible] Faculté de Dijon, [illegible] guement, pour entrer, [illegible] naire, au *Journal des Débats* [illegible] d'articles politiques et littér[illegible] quelque temps la [illegible] 1867 à la suite de la [illegible] vier, annonçant un [illegible] presse, M. J. J. Weiss [illegible] le *Journal de Paris*, qui [illegible] très vive aux ministres [illegible] l'instruction publique, [illegible] tion du premier cabinet [illegible] M. Ém. Ollivier, il fut [illegible] secrétaire général du [illegible] (7 janvier 1870), et [illegible] service ordinaire hors sections.

Après la chute de l'Empire, [illegible] rentra dans le journalisme [illegible] d'État par l'Assemblée [illegible] par 286 voix sur 538 [illegible] désigné par le sort en [illegible] décret du 24 juillet [illegible] en exécution de la [illegible] Ses fonctions ne l'[illegible] borer à la presse, [illegible] période du 16 mai 1877 [illegible] blique sous le pseudonyme [illegible] *nal* en excitant le gouvernement [illegible] force. Après la victoire [illegible] il déclara se rattacher [illegible] publique. Révoqué le 1er juillet [illegible] mença à combattre le [illegible] journal d'informations, le [illegible] rédacteur en chef.

M. J. J. Weiss a publié, [illegible] pour le doctorat (*Essai sur* [illegible] *de Goethe*, et *De Inquisitione* [illegible] *ceronis tempore*; 1856, in-8). [illegible] été remarquée pour la [illegible] société romaine, un choix de [illegible] ticles sous le titre d'*Essais sur l'*[illegible] *littérature française* (1865, [illegible]) et revues auxquels il a collaboré [illegible] *et le Journal de Paris*, [illegible] *Constitutionnel*, la *Revue des* [illegible] *Revue contemporaine*, jusqu'en 18[illegible] *l'instruction publique*, le [illegible] *le Soleil*, *le Figaro*, la *Revue* [illegible]

WEISS (Siegfried), publiciste [illegible] en France, né à Dantzig [illegible] famille israélite, acheva ses [illegible] de Berlin, fut reçu docteur [illegible] nombreux voyages en France, [illegible] quie et jusqu'en Asie. Ses [illegible] *Études* (Studien; Berlin, 184[illegible]) [illegible] barras de la part du gouvernement [illegible] sa conversion au christianisme [illegible] ciens coreligionnaires. Il [illegible] et des hostilités contre [illegible] à plusieurs reprises [illegible]

M. Siegfried Weiss a [illegible] allemand, soit en français, [illegible] nous nous bornerons à citer [illegible] (Berlin, 1845); *la Prusse*, [illegible] *chés* (Vienne, 1852); [illegible] *mande* (Leipzig, 185[illegible]) [illegible] *voir d'une puissance* [illegible] *Honorable paix* (Londres, [illegible]) *du droit maritime international* [illegible] depuis les temps les plus [illegible] devrait exister, etc. (Paris, 18[illegible])

[illegible] : *l'Allemagne et son projet d'unité* [illegible], 1859 ; *Explication métaphysique sur* [illegible] *de Dieu, l'immortalité de l'âme*, etc. [illegible] 1860; *Mémoire diplomatique et juridique* [illegible] *question du Schleswig-Holstein* (Paris et [illegible] 1865) ; *la Prusse et la France devant* [illegible] *du Rhin* (1866, in-8); *la Guerre de* [illegible] *et la neutralité* (1871, in-8), et un grand [illegible] d'autres mémoires et brochures sur des [illegible] de droit, de politique, etc.

[illegible] (Jean-Baptiste-Théodore), originairement [illegible], compositeur français, né à [illegible] (Haut-Rhin), le 9 novembre 1821, et fils [illegible] manufacturier, amateur de musique, qui lui [illegible] de bonne heure ses goûts, partagea [illegible] temps les travaux industriels de son père, [illegible] à Paris et fut élève du Conservatoire de [illegible] 1849. Bientôt, abandonné à lui-même, il [illegible] au cachet, et trouva, grâce à Mme Da[illegible] un éditeur pour ses premières romances. [illegible] 1847, il fit jouer au Conservatoire [illegible] grande scène héroïque, et, six ans après, [illegible] Théâtre-Lyrique l'*Organiste*, opéra qui [illegible] succès (mai 1853). Le directeur, Jules [illegible] que la mort enleva peu après, lui confia [illegible] partition d'un libretto en trois actes [illegible] pas joué. A la fin de 1876, il succéda [illegible] David, comme bibliothécaire du Con[illegible] de musique et devint, en février 1877, [illegible] bibliothécaire de la Société des com[illegible] de musique. En 1855, M. Wekerlin a [illegible] la fille de Mme Damoreau.

[illegible] la fin de 1853, il avait formé, avec M. Se[illegible], la Société Sainte-Cécile, qui donna, pen[illegible] plusieurs années, des concerts de musique [illegible]. M. Wekerlin, qui s'était réservé la di[illegible] de la partie chorale, a fait exécuter, entre [illegible] : *le Jugement dernier*, [illegible] Gilbert ; *Roma*, scène de bohémiens ; [illegible] des *Ouvertures*, des *Symphonies*, etc. Il [illegible] composé : *les Revenants bretons*, *Tout* [illegible] *qui finit bien*, opéras de salon ; *les Poèmes* [illegible], ode-symphonie, exécutée au Théâtre-[illegible] (décembre 1860); *les Trois noces de la* [illegible] *des Balais* (die Dreyfach Hochzeit, etc.), [illegible] en trois actes, et en dialecte de [illegible] joué dans cette ville (septembre 1863). Il [illegible] la transcription de la musique du *Bour*[illegible] *gentilhomme* de Lulli, joué à la Gaîté aux [illegible] du dimanche en 1876.

[illegible] Wekerlin a publié : *Échos du temps passé*, [illegible] anciens airs du XIIe au XVIIIe siècle (1855-[illegible]) *Chants et chansons populaires*, avec pré[illegible] Champfleury ; (1869, gr. in-8); *Opuscules* [illegible] *populaire et sur la musique* [illegible], gr. in-8 ; *Musiciana* (1877), curieux et [illegible] recueil de mélanges.

WELHAVEN (Jean-Sébastien), poète et littéra[illegible] norvégien, né à Bergen, le 22 décembre [illegible], acheva ses études à l'Université de Chris[illegible], où le poète Wergeland, était alors en [illegible] faveur auprès des étudiants et publia, une [illegible] intitulée : *Art poétique de Henri Wer*[illegible], qui souleva des tempêtes, et l'exposa à [illegible] attaques violentes. Bientôt pourtant il se [illegible] autour de lui une pléiade de jeunes litté[illegible], avec lesquels il fonda, pour la propa[illegible] de ses idées, un journal hebdomadaire, *le* [illegible]. Puis il publia un poème satirique, *le* [illegible] (Vorges damring ; Christiania, 1834). [illegible] ayant disparu en 1835, M. Welhaven [illegible] par le *Constitutionnel*, qui soutint, [illegible] dix années, la lutte la plus vive contre [illegible] de la vieille école classique. Il y publia [illegible] compte, de nombreux articles de polé-

cipal ouvrage: *l'Allemagne et son projet d'unité* (Berlin, 1859); *Explication métaphysique sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme*, etc. (Ibid., 1860); *Mémoire diplomatique et juridique sur la question du Schleswig-Holstein* (Paris et Bruxelles, 1865); *la Prusse et la France devant les frontières du Rhin* (1866, in-8); *la Guerre de 1870 et la neutralité* (1871, in-8), et un grand nombre d'autres mémoires et brochures sur des questions de droit, de politique, etc.

WEKERLIN (Jean-Baptiste-Théodore), originairement WECKERLIN, compositeur français, né à Guebviller (Haut-Rhin), le 9 novembre 1821, et fils d'un manufacturier, amateur de musique, qui lui communiqua de bonne heure ses goûts, partagea quelque temps les travaux industriels de son père, puis vint à Paris et fut élève du Conservatoire de 1844 à 1849. Bientôt, abandonné à lui-même, il dut chanter au cachet, et trouva, grâce à Mme Damoreau, un éditeur pour ses premières romances. En novembre 1847, il fit jouer au Conservatoire *Roland*, grande scène héroïque, et, six ans après, donna au Théâtre-Lyrique *l'Organiste*, opéra qui eut du succès (mai 1853). Le directeur, Jules Séveste, que la mort enleva peu après, lui confia alors la partition d'un libretto en trois actes qui ne fut pas joué. A la fin de 1876, il succéda à Félicien David, comme bibliothécaire du Conservatoire de musique et devint, en février 1877, archiviste bibliothécaire de la Société des compositeurs de musique. En 1855, M. Wekerlin a épousé la fille de Mme Damoreau.

Vers la fin de 1853, il avait formé, avec M. Seghers, la Société Sainte-Cécile, qui donna, pendant plusieurs années, des concerts de musique classique. M. Wekerlin, qui s'était réservé la direction de la partie chorale, a fait exécuter, entre autres œuvres personnelles : *le Jugement dernier*, pièce de Gilbert; *Eloa*, scène de bohémiens; *l'Aurore*, des *Ouvertures*, des *Symphonies*, etc. Il a encore composé : *les Revenants bretons*, *Tout est bien qui finit bien*, opéras de salon; *les Poèmes de la mer*, ode-symphonie, exécutée au Théâtre-Italien (décembre 1860); *les Trois noces de la vallée des Balais* (die Dreyfach Hochzitt, etc.), opéra-comique en trois actes, et en dialecte de Colmar, joué dans cette ville (septembre 1863). Il a donné la transcription de la musique du *Bourgeois gentilhomme* de Lulli, joué à la Gaîté aux matinées du dimanche en 1876.

M. Wekerlin a publié : *Échos du temps passé*, série d'anciens airs du XIIe au XVIIIe siècle (1854-1856); *Chants et chansons populaires*, avec préface de Champfleury; (1869, gr. in-8); *Opuscules sur la Chanson populaire et sur la musique* (1874, gr. in-8); *Musiciana* (1877), curieux et intéressant recueil de mélanges.

WELHAVEN (Jean-Sébastien), poète et littérateur norvégien, né à Bergen, le 22 décembre 1807, acheva ses études à l'Université de Christiania, où le poète Wergeland, était alors en grande faveur auprès des étudiants et publia, une brochure intitulée : *Art poétique de Henri Wergeland*, qui souleva des tempêtes, et l'exposa à des attaques violentes. Bientôt pourtant il se rangea autour de lui une pléiade de jeunes littérateurs, avec lesquels il fonda, pour la propagation de ses idées, un journal hebdomadaire, *le Widar*. Puis il publia un poème satirique, *le Crépuscule* (Vorges damring; Christiania, 1834).

Le Widar ayant disparu en 1835, M. Welhaven le remplaça par *le Constitutionnel*, qui soutint, pendant dix années, la lutte la plus vive contre les débris de la vieille école classique. Il y publia pour son compte, de nombreux articles de polémique, d'une grande finesse et d'une grande verve. On cite, parmi ses écrits de cette époque : *Sur la Révision de nos psaumes* (Christiania, 1840); *Opposition de l'école poétique norvégienne avec l'ancienne poésie d'Ewald* (1849); *Anthologie des poésies de Frimann*, avec commentaires (1851); *Biographie de Louis Holberg* (1854), etc.

Non content de plaider la cause d'une poésie nouvelle, il prêcha d'exemple et donna plusieurs recueils de vers intitulés : *Digte* (Christiania, 1839); *Nye digte* (Ibid., 1844); *Halvhundrede digte* (Copenhague, 1848); *Reisebilleder og digte* (Christiania, 1851). Il a été publié une édition complète de ses œuvres (1867-1868, 8 vol.).

M. Welhaven devint en 1846, professeur de philosophie à Christiania et abandonna l'enseignement en 1867, pour cause de santé. — Il est mort à Christiania, le 24 octobre 1873.

WELLES DE LA VALETTE (Samuel, comte), homme politique français, ancien député, né à Boston, le 22 mai 1834, a été adopté par le marquis de La Valette, ancien ministre, le 9 mai 1857, et naturalisé Français par décret du 16 mai 1863. Entré fort jeune dans la diplomatie, il avait été secrétaire d'ambassade, et était devenu administrateur du chemin de fer de l'Ouest et gendre de M. Rouher, lorsqu'il fut porté, comme candidat du gouvernement, aux élections législatives de mai 1863, dans la 3e circonscription de la Dordogne; il fut élu par 14 685 voix, sur 24 201 votants, et prit rang dans la majorité conservatrice. En 1869, il fut réélu au même titre, par 21 441 voix sur 22 477 votants. M. Welles de La Valette a été promu officier de la Légion d'honneur, le 14 août 1868.

WELLS (David-Ames), vulgarisateur américain, né à Springfield (Massachusetts), en 1827, fit ses études à l'université de Cambridge, devint professeur à l'école Lawrence, puis refusa plusieurs chaires dans diverses universités américaines. Receveur général des Etats-Unis, de 1866 à 1870, il publia de remarquables rapports : *Annual reports as Special commissioner of the revenue to the Secretary of the Treasury U. S.* (1867-1870), qui l'ont fait nommer, le 28 mars 1874, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

Plus connu comme vulgarisateur que comme économiste, M. Wells a publié : *Rapport sur l'engrais de la vallée de Scioto* (Report of the soils, etc., 1851, in-8); *la Préparation et la manufacture du lin* (On a preparation and manuf. of Flax, Springfield, 1854, in 8); *Well's familiar science* (1856, in-8; 2e édit. 1870, in-12); *Connaissance des choses ordinaires* (Science of Common Things; New-York, 1857, in-12, nombreuses éditions); *Éléments de physique* (1857), *de chimie* (1858), *de géologie* (1861); *Nos charges et nos forces* (Our burden and our Strength, 1864, in-8), qui a eu de nombreuses éditions tant en Amérique qu'en Allemagne; *les Récentes expériences financières, industrielles et commerciales des Etats-Unis*, traduit en français par M. Thibaud (1873, in-8). Il a publié depuis 1850 un intéressant *Annual of scientific discoveries Year-Book of facts in science and art*.

WELLS (Henry-Tanworth), peintre anglais, né à Londres, en décembre 1828, débuta à l'exposition de l'Académie en 1844, comme miniaturiste, avec un portrait, *Master Arthur Prinsep*, et exposa depuis des portraits qui lui firent une grande réputation. On cite de lui *le colonel lord Ranelagh* (1861); un groupe comprenant l'auteur, sa femme et ses deux amis (1862); *le comte, la*

comtesse Spencer et leurs amis à Wimbledon; le chancelier lord Haterley, le chancelier Selborne, etc. Il a donné à l'Exposition universelle de 1878 : *Lettres et nouvelles au bord du lac, Portrait de miss Magniac, Portrait de Mme Coleridge Kennard, Portrait du docteur Beale.* M. Wells a été élu membre de l'Académie royale de Londres en juin 1870.

WERDER (Auguste-Charles-Frédéric-Guillaume-Léopold, comte DE), général prussien, né le 12 septembre 1808, entra en 1825 dans le régiment des gardes du corps de la cavalerie de la garde prussienne, et, en 1826, fut nommé officier dans le 1er régiment à pied de la garde. En 1842 et en 1843, attaché à l'armée russe, il fit les campagnes du Caucase, et, à son retour, passa comme capitaine dans l'état-major général, d'où il rentra dans l'infanterie en 1848. Général-major en 1863, général-lieutenant en 1866, il commanda, la même année, la 3e division d'infanterie dans l'armée du prince Frédéric-Charles, et obtint l'ordre du Mérite pour sa conduite à Gitschin et à Kœnigsgrætz.

Au début des hostilités dans la guerre franco-prussienne, il passa la Lauter le 5 août, à la tête du corps badois-wurtembergeois, qu'il renforça bientôt après de la division de landwehr de la garde et de deux divisions de la réserve. A la tête de ces troupes, il investit Strasbourg, dont les moyens de défense étaient absolument insuffisants, et après sommation commença le bombardement le 24 août. Les ravages furent considérables : la cathédrale fut endommagée, la bibliothèque brûlée, ainsi que l'hôpital militaire, et un grand nombre de maisons particulières détruites. Cependant ces rigueurs n'ayant pu vaincre la courageuse constance des habitants de Strasbourg et du général Uhrich, qui, du haut de la citadelle, avait brûlé la ville de Kehl, M. de Werder commença, le 27 août, un siège en règle contre les ouvrages du nord-ouest et contre la citadelle. Cette double attaque obligea, le 27 septembre, le général Uhrich à se rendre. Les Allemands avaient alors en batterie 299 pièces de siège, et avaient envoyé sur la ville plus de 200 000 projectiles. La capitulation conclue, le 28 septembre, sur les bases de celle de Sedan, livrait au général de Werder plus de 1000 bouches à feu. Dès que Strasbourg fut tombé, une colonne mobile fut envoyée dans les Vosges pour détruire les francs-tireurs.

Le 30 septembre, M. de Moltke ordonna la formation d'un 14e corps d'armée, sous les ordres de Werder, promu général d'infanterie, pour disperser les troupes françaises qui se formaient dans l'Est. M. de Werder marcha d'abord sur Épinal, puis sur Vesoul, et, partout, réprima sans pitié les moindres tentatives de résistance tout en imposant de lourdes contributions. Renonçant à surprendre Besançon, il se rejeta sur Gray, terrorisa les campagnes environnantes, s'empara de Dijon après un combat acharné, le 31 octobre, et essaya d'investir Belfort, après avoir soumis en partie les petites places de l'Alsace. Le mois de novembre et une partie de celui de décembre se passèrent à lutter sans grands résultats contre les francs-tireurs. Cependant le mouvement projeté dans l'Est par l'état-major français, et à la tête duquel était placé Bourbaki, commençait à se dessiner. Le général de Werder ne disposait que de 47 000 hommes, dont 15 000 étaient absorbés par le siège de Belfort. Menacé par des forces supérieures en nombre, mais à peine organisées, il fit un mouvement offensif sur Villersexel, qui lui donna le temps de se concentrer, puis prit position à Héricourt, sur la Lisaine, et s'y fortifia avec des ouvrages en terre, garnis de pièces de siège. Après une bataille qui [illegible] les 15, 16 et 17 janvier 1871, Bourbaki [illegible] à une retraite, qui devint une [illegible] tentative de suicide et l'arrivée de [illegible] Manteuffel. La presque totalité [illegible] çaise fut obligée de se retirer en Suisse.

Remercié personnellement par l'empereur Guillaume et décoré de la grand'croix de l'ordre [illegible] le général de Werder fut, après la [illegible] préliminaires de paix, l'objet de chaleureuses ovations dans l'Allemagne du Sud, et [illegible] de Bourbaki avait un moment [illegible] invasion. La ville de Fribourg [illegible] nument et l'université lui décerna [illegible] d'honneur de docteur en philosophie [illegible] fut donné à un des forts de Strasbourg [illegible] et lors du 50e anniversaire de [illegible] service, il reçut les insignes de l'ordre [illegible] Noir (12 septembre 1875). En 1879, il [illegible] en disponibilité et élevé au titre de [illegible]

WERDER (Charles), professeur [illegible] allemand, né à Berlin, le 13 décembre [illegible] dia à l'université de cette ville, y [illegible] losophie, comme maître répétiteur [illegible] puis comme professeur adjoint [illegible] dant de Hegel, il a exercé de l'influence [illegible] facultés de philosophie et de [illegible] philosophiques sont, du reste, [illegible] une dissertation latine sur le *Parménide* [illegible] *ton* (Berlin, 1851), une *Logique* [illegible] cours prononcé, en 1849, à l'[illegible] Guillaume, sur les *Notions* [illegible] *fournir la philosophie.*

M. Werder a aussi cultivé la poésie [illegible] sieurs pièces de vers dans l'*Almanach* [illegible] de Berlin, il a donné une trilogie [illegible] *Colomb*, dont la première partie a été [illegible] devant la cour de Frédéric-Guillaume [illegible] lais de Charlottenbourg : la pièce [illegible] jouée avec succès sur plusieurs [illegible] encore publié : *Hamlet* (1875), [illegible] à l'université sur ce drame.

WERLÉ (Mathieu-Édouard), [illegible] français, ancien député, est né à Reims [illegible] bre 1801. L'un des grands négociants [illegible] de Champagne, il devint, en [illegible] du tribunal de commerce, et, en [illegible] de Reims. Il fut aussi nommé conseiller général par le 2e canton de cette ville. En [illegible] il entra au Corps législatif comme candidat du gouvernement pour la 3e circonscription de la Marne, et fut réélu, au même titre, [illegible] 23 855 voix sur 25 325 votants. En [illegible] fut encore renvoyé au Corps législatif comme candidat officiel, par 18 699 voix sur [illegible] tants, contre près de 12 000 [illegible] les deux candidats d'opposition, [illegible] Pâris. M. Werlé a été promu officier de la Légion d'honneur le 11 avril 1855, et [illegible] le 24 juin 1865.

WERNER (Reinhold), marin allemand, né le 10 mai 1825, à Weferlingen, près de [illegible] entra jeune dans la marine marchande [illegible] fait sept fois le voyage des Indes [illegible] il passa dans la nouvelle flotte allemande [illegible] essaya en vain de créer à cette époque [illegible] en 1852, officier de marine au service de la [illegible] il fit partie de plusieurs expéditions [illegible] ment où éclata la guerre contre le [illegible] (1864). Il reçut le commandement d'un [illegible] à vapeur et fit la campagne avec [illegible] s'occupa ensuite, avec M. Petermann, de [illegible] ratifs d'une expédition scientifique [illegible] pôle nord. Lors de la guerre d'Allemagne [illegible]

...mmé commandant du vaisseau cuirassé, *l'Arminius*, il contribua à la prise des fortifications maritimes du Hanovre. Après la paix, il fut envoyé en mission dans les ports militaires de France et d'Angleterre, puis fut nommé, en 1867, directeur des chantiers de Dantzig. Promu capitaine de vaisseau, et nommé commandant du *Kronprinz*, il dirigea quelque temps l'École d'artillerie de marine et fut mis à la tête d'une petite escadre (octobre 1872), chargée d'un voyage de circumnavigation dans les mers de la Chine, du Japon, de l'Indo-Chine et les côtes de l'Afrique, dans le but de préparer l'étude de l'emplacement des établissements coloniaux. Il se trouvait dans les eaux espagnoles lors de l'insurrection carliste et, après le décret du gouvernement assimilant les insurgés à des pirates il s'empara, le 15 juillet 1873, de la frégate cuirassée *la Vigilante*, qui avait arboré le drapeau rouge. Cet acte déplut au prince de Bismarck, qui le fit révoquer de son commandement et traduire devant un conseil de guerre : le capitaine Werner fut acquitté à l'unanimité. Promu contre-amiral en 1875, et nommé chef de la station de l'Est, il demanda sa mise à la retraite en 1878, et rentra dans la vie privée.

M. R. Werner a publié quelques ouvrages spéciaux : *l'Expédition prussienne en Chine, au Japon et à Siam* (die preuss. Exp. nach China, etc ; Leipzig, 1863, 2 vol.; 2ᵉ éd. 1873); *la Marine prussienne*, son rôle dans la guerre du Danemark, son avenir (die Preuss. Marine, ihre Betheiligung am, etc.; Berlin, 1864), écrit anonyme; *École de marine* (die Schule der Seewesens, Leipzig, 1866); *Atlas de marine* (Ibid. 1871); *Esquisses maritimes* (Seebilder, Bielefeld, 1876). Il a fondé le journal maritime la *Hansa* et en a été le rédacteur en chef pendant six ans.

WERNER (Charles), peintre allemand, né à Weimar le 4 octobre 1808, étudia à l'Académie de Leipzig et s'exerça spécialement dans la peinture à l'aquarelle qu'il n'a cessé de traiter avec une supériorité remarquable. Il a visité à diverses reprises une grande partie de l'Europe, surtout l'Italie et l'Espagne, et il en a reproduit les paysages et les monuments, avec les scènes historiques qui s'y rattachent, dans des aquarelles dont quelques-unes atteignent des dimensions inusitées. On cite comme remarquables par des effets extraordinaires de coloris, ses *Vues* de Rome, de Venise, de plusieurs villes de Sicile, de l'Alhambra, etc. (1831-1858). Plus tard, il étendit ses voyages hors de l'Europe, parcourut l'Égypte, la Syrie, la Palestine et trouva, dans les paysages de l'Orient, le sujet de nouvelles œuvres. Ses aquarelles furent très recherchées en Angleterre, cette terre classique du genre. M. Charles Werner, outre ses tableaux représentant les lieux saints, a donné à Londres une grande publication pittoresque : *Jérusalem et la Terre Sainte* (Jerus. and the Holy Land ; 1866-1867, avec 30 feuilles en couleur). Un dernier voyage en Grèce et en Sicile (1875-1878), lui fournit encore la matière d'études remarquables, parmi lesquelles il faut citer *Théâtre de Taormina* et *la Chapelle Palatine* de Palerme.

WERNER (Antoine-Alexandre DE), peintre allemand, né à Francfort-sur-Oder, le 9 mai 1843, fit ses études artistiques à l'Académie de Berlin et les continua à Carlsruhe. Ses premiers tableaux : *Luther et Gaëtan*, *Conradin Goetz de Berlichingen à Heilbronn*, *Quatuor dans un atelier*, lui firent obtenir une bourse en 1867; il se rendit alors à Paris, séjourna quelque temps en Italie et peignit pour le gymnase de Kiel *Luther à Worms* et *la Levée de* 1813. En 1870, il accompagna l'état-major du 3ᵉ corps d'armée et resta en France jusqu'à la fin de la guerre. Professeur à l'Académie de Berlin en 1873 et depuis membre et directeur de cette Académie, il a été chargé en 1878 de la section allemande des beaux-arts à l'Exposition universelle de Paris et fait officier de la Légion d'honneur.

Parmi ses tableaux plus récents, il faut mentionner : *Proclamation de l'Empire allemand à Versailles*, offert à l'empereur Guillaume par les princes allemands; *Moltke sous Paris*, au musée de Kiel; *Moltke à Versailles; Luther en famille; la Festa*; des décorations pour l'arc de triomphe de Berlin, exécutées en mosaïque par M. Salviati de Venise; *Jésus et le denier*, pour l'église de Francfort-sur-Oder, et enfin *le Congrès de Berlin*.

WERTHER (baron Charles DE), diplomate allemand, né à Kœnigsberg, le 30 janvier 1809, est fils du baron de Werther qui fut ministre plénipotentiaire de la Prusse à Paris de 1824 à 1837. Ayant achevé son éducation en France, auprès de son père, il débuta dans la carrière diplomatique comme attaché à la légation de Paris, puis fut successivement secrétaire de légation à La Haye, à Londres, à Paris (1840), ministre plénipotentiaire en Suisse (1842), ministre à Athènes (1844), à Copenhague (1849), à Saint-Pétersbourg (1854), et à Vienne (1859). Dans cette dernière ville, il prit part aux négociations les plus délicates entre la Prusse et l'Autriche, notamment, après la lutte contre le Danemark, à l'élaboration du traité de paix de 1864, dont il fut un des signataires. Lorsque la guerre eut éclaté, en 1866, entre les deux grandes puissances allemandes, M. de Bismarck, suivant le roi au camp, confia le ministère des affaires étrangères au baron de Werther qui eut une part importante à la rédaction du traité de Prague et le signa, comme plénipotentiaire de la Prusse. Au mois d'octobre 1869, il fut appelé à remplacer à Paris le comte de Goltz, avec le double titre d'ambassadeur de la Prusse et de la Confédération de l'Allemagne du Nord. Il garda ce poste jusqu'à la rupture des relations diplomatiques, puis resta en disponibilité. Envoyé en 1874, comme ambassadeur, à Constantinople, il a pris sa retraite en janvier 1877.

WEST (Auguste-César), homme politique français, ancien député, est né à Soultz, le 13 juillet 1810. D'abord conseiller de préfecture, il devint secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, le 25 septembre 1848, puis préfet de ce département le 3 décembre suivant. Il passa de là à la préfecture du Bas-Rhin, le 11 mai 1850, puis à celle de la Haute-Garonne, le 13 avril 1855, et fut mis en non activité le 3 février 1859. En 1863, candidat du gouvernement, dans la 4ᵉ circonscription du Bas-Rhin, il fut élu député au Corps législatif, au 3ᵉ tour de scrutin, par 13829 voix sur 26517 votants. Son concurrent était M. Migeon. M. West a été promu officier de la Légion d'honneur le 14 juin 1856.

WESTERCAMP (Charles-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Wissembourg (Bas-Rhin), le 17 décembre 1799, suivit, à Strasbourg, les cours de la Faculté de droit et acheta, en 1825, une charge de notaire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il fit toujours partie de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il se présenta, comme candidat démocrate, aux électeurs du Bas-Rhin, fut nommé représentant du peuple, l'avant-dernier sur quinze, par 50415 voix et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il com-

battit très vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la revision de la Constitution. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée. Après l'annexion de l'Alsace à l'Allemagne, il vint habiter Paris.

WESTERGAARD (Niels-Louis), orientaliste danois, né le 27 octobre 1815, à Copenhague, fit ses études à l'université de cette ville. En 1838, il se rendit à Bonn pour apprendre le sanscrit. L'année suivante, il visita Paris, Londres et Oxford, puis il partit pour l'Inde (1841). Le roi et l'université payèrent les frais de son voyage. Au retour (1844), il passa par Tiflis, Moscou et Saint-Pétersbourg. En 1845, il fut nommé professeur de langues orientales à Copenhague. M. Westergaard, élu député à l'Assemblée constituante, au mois d'octobre 1848, y remplit les fonctions de secrétaire. Il a été élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres le 11 décembre 1863. — Il est mort à Copenhague, le 10 septembre 1878.

Outre ses deux principaux ouvrages, les *Radices sanscritæ* (Bonn, 1841) et une édition critique du *Zendavesta* (Copenhague, 1852-1853), contenant, avec le texte et la traduction en anglais, une grammaire et un dictionnaire, on cite encore de lui : le *Formulaire sanscrit*, la *Lecture du sanscrit* (Copenhague, 1846) et le *Catalogue des manuscrits en langue sanscrite de la bibliothèque royale de Copenhague* (1846). Enfin, il a essayé de déchiffrer les inscriptions cunéiformes de Persépolis, dont il avait rapporté, en 1844, des copies exactes.

WESTMACOTT (Richard), sculpteur anglais, né à Londres, en 1799, et élève de son père, fit en Italie un séjour de plusieurs années. Associé de l'Académie royale, en 1838, il en devint titulaire en 1849. On cite surtout de lui : *le Joueur de cymbales* (1832 et 1855), au duc de Devonshire; *l'Ange gardien* (1842), pour la sépulture de la famille Ashburton, et plusieurs bas-reliefs : *Vénus et Ascagne* (1831), *Vénus et Cupidon*, *la Jacinthe des bois*, dans la galerie de lord Ellesmere; *Paolo et Francesca* (1838), *Allez et ne péchez plus* (1850), *Ariel*, d'après Shakespeare, *David tenant la tête de Goliath*, etc. M. Rich. Westmacott a fait à l'Académie des leçons sur l'art classique et l'art oriental. — Il est mort à Londres, le 19 avril 1872.

WESTPHAL (Rodolphe-Georges-Hermann), philologue allemand, né à Obernkirchen, le 3 juillet 1826, étudia à Marbourg et à Tubingue, fut quelque temps professeur à Breslau et à Iéna, puis partit, en 1873, pour la Russie et devint professeur dans un des lycées de Moscou.

On cite de lui : *Métrique des poètes lyriques et dramatiques grecs* (Metrik der griechieschen Dramatiker und Lyriker, Leipzig, 1854-1865, 3 vol., 2e édit., 1867-1868); *Rhythmique des anciens* (System der antiken Rhythmik, Breslau, 1865); *Histoire de la musique dans l'antiquité et au moyen âge* (Geschichte der alten und mittelalterlichen Musik, Ibid., 1865-1866, 2 vol.); *Grammaire historique et philosophique de la langue allemande* (Philosophisch-historische Grammatik der deutschen Sprache, Iena, 1868); *Grammaire grecque* (Grammatik der griechieschen Sprache, Iena, 1870-1872, 2 vol.); *Éléments de rythmique musicale et coup d'œil sur la musique d'opéra* (Elemente des musikalischen Rhythmus mit Rücksicht auf unsere Opernmusik, Iena, 1872, 1er vol.); *Grammaire comparée des langues indo-germaniques* (Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen, Ibid., 1873, 1er vol.).

WETHERELL (miss). Voy. Warner.

WEY (Francis-Alphonse), littérateur français, né à Besançon, le 12 août 1812, d'une ancienne famille de commerçants originaires du Piémont, fit ses premières études au collège de Poligny et fut admis en 1830, à l'École centrale. Entraîné vers les arts et les lettres, il s'essaya à la peinture, puis collabora à *l'Artiste*, au *Globe*, au *Courrier français*, à *la Phalange*, sous le pseudonyme d'*Hazaël* à *l'Europe littéraire*, etc. En 1833, il prit ses grades universitaires et fut nommé élève de l'École des chartes l'année suivante, mais il ne reçut du gouvernement aucun des emplois réservés aux archivistes paléographes et se consacra à la littérature.

La première œuvre remarquée de M. Fr. Wey fut le roman des *Enfants du marquis de Ganges* (1838, in-8), qui inaugura le système du roman-feuilleton dans *la Presse*, où l'auteur fut plus tard chargé de la critique des livres. Dans les années suivantes il ne donna qu'une série de nouvelles : *la Balle de plomb*, *le Diamant noir*, *Ivo de Fresnes*, *Ottavio Rinuccini* et *Un jour d'enfance*, dans la *Revue de Paris*; *le Chevalier de Marsan*, dans *le Siècle*; *le Sphinx et les Deux masques de fer*, dans *la Presse*, etc. Il parcourut, de 1837 à 1842, le plus souvent à pied, la Belgique, la Hollande, la Provence, une partie de l'Italie et de la Suisse et fit le récit [illegible] de ses voyages dans plusieurs livres : *Scilla e Cariddi* (1843, 2 vol. in-8), *Déceptions de voyage aux bords du Rhin*, dans le *Musée des familles*, *Souvenirs de l'Oberland*, réimprimés en [illegible] sous ce titre : *Une Passion avant le bal* [illegible].

Deux ouvrages, d'une autre nature, recommandèrent M. F. Wey, comme écrivain et comme philologue : *les Remarques sur la langue française au XIXe siècle* (1845, 2 vol. in-8) et l'*Histoire des révolutions du langage en France* (1848, in-8), qui lui coûta plusieurs années de travail. Ces publications, le firent nommer membre du comité de la langue et de l'histoire au ministère de l'instruction publique, puis membre du comité des travaux historiques, et enfin, en 1852, inspecteur général des archives départementales. Il fut admis à la retraite en janvier 1880. Élu à diverses reprises président de la Société des gens de lettres, M. Fr. Wey, décoré de la Légion d'honneur en 1845, a été promu officier le 15 août 1861.

On cite encore de lui : *Vie de Charles Nodier* (1844, in-8) placé en tête du catalogue de sa bibliothèque; *Manuel du citoyen*, [illegible] *démocratique* (1848, in-8 et in-18); *le Bouquet de cerises* (1852, in-8; 7e éd. 1872); *Stella*, comédie en quatre actes (Théâtre-Français [illegible]); *les Anglais chez eux* (1853; in-18; 7e éd. [illegible]); *Christian* (1859, in-18); roman en partie autobiographique; *Gildas* (1861, in-18); *Dick Moon en France, journal d'un Anglais* (1862, [illegible] 3 éditions, dont une in-folio ill.); *la Haute-Savoie, récits d'histoire et de voyage* (1865, in-18), livre qui fut demandé à l'auteur par le Conseil général de ce département après l'annexion; *Chronique du siége de Paris* (1871, in-18); *Rome, descriptions et souvenirs* (1871, in-4, 358 grav.; 4e éd. corrigée et augmentée, 1880). *Le Bouquet de cerises* et quelques autres nouvelles ont été réunis sous le titre de *Petits romans* (1877, [illegible]). M. Fr. Wey prépare, dit-on, la publication de ses *Mémoires*.

WEYER (Sylvain VAN DE), homme d'État belge, né à Louvain, le 19 janvier 1802, étudia le droit dans cette ville et s'établit à Bruxelles comme avocat. Mais il cessa de plaider lorsqu'il eut été nommé bibliothécaire de la ville, conservateur de la Collection manuscrite des ducs de Bourgogne et professeur au Muséum. Membre du parti national et l'un des rédacteurs du *Courrier des Pays-Bas*, il fut privé de ses fonctions par le gouvernement hollandais. M. de Potter le choisit pour l'un de ses défenseurs. Lors de la révolution de 1830, à laquelle il prit une part active, M. Van de Weyer fut nommé membre du comité de sûreté, puis du gouvernement provisoire. Plusieurs missions diplomatiques lui furent confiées. En novembre 1830, il se rendit en Angleterre pour s'informer des intentions du gouvernement, et fut de nouveau envoyé comme commissaire à la conférence de Londres. De retour dans sa patrie, il fut nommé ministre des affaires étrangères, et contribua beaucoup à l'élection du roi Léopold, qui, après son couronnement, lui confia les fonctions d'ambassadeur à Londres. Après la retraite du ministère Nothomb, en 1835, M. Van de Weyer fut mis à la tête du nouveau cabinet avec le titre de ministre de l'intérieur. Il donna sa démission en 1846, à l'occasion des discussions entre les libéraux et les catholiques, sur l'enseignement public. En 1851 il reprit son ancien poste à Londres, où il a épousé une riche Anglaise (1839). M. Van de Weyer passe pour un amateur intelligent des sciences et des arts. — Il est mort à Londres, le 23 mai 1874.

WHEATSTONE (Charles), physicien anglais, né en 1802, à Gloucester, s'est fait connaître par de nombreux travaux scientifiques; mais il est surtout célèbre par les progrès qu'il a fait faire à la partie de la physique relative à l'électricité. Les Anglais lui attribuent quelquefois l'invention de la télégraphie électrique, qu'il a du moins contribué à rendre d'une application pratique. Dans ses travaux et ses découvertes, il eut M. Cooke pour collaborateur. Il est aussi cité comme l'inventeur du stéréoscope. A la suite de l'Exposition universelle de Paris en 1855, M. Wheatstone qui avait été un des jurés pour la classe de *chaleur, lumière et électricité*, reçut la décoration de la Légion d'honneur. Plus récemment il a perfectionné l'application des sonneries électriques aux mouvements des chemins de fer. Professeur de physique au Collège royal de Londres, et fait chevalier bachelor en 1868, il fut élu correspondant de l'Institut en 1842, et associé étranger de l'Académie des sciences, le 30 juin 1873. — Il est mort à Paris le 19 octobre 1875.

WHITNEY (William-Dwight), orientaliste américain, né à Northampton (Massachusetts), le 9 février 1827, fit ses études aux collèges William et Yale, vint en 1850 en Europe pour se perfectionner dans le sanscrit et suivit les cours de cette langue à Berlin, Tubingue, Paris et Oxford. Rentré en Amérique en 1853, il devint professeur de philologie à Yale Collège et bibliothécaire de la Société orientale de Boston. Ses études sur la littérature sanscrite, et autres travaux de philologie, très appréciés du monde savant, l'ont fait élire correspondant de l'Académie des inscriptions, le 28 décembre 1877.

On cite de M. W. Whitney de savantes éditions: *Atharva-Veda* (Berlin, 1856, in-8); *Sûrya-Siddhânta* (New-Hawen, 1860, in-8), texte, traduction et commentaires sur l'astronomie hindoue: *Atharva-Veda-Pratiçâkhya* (Ibid., 1862, in-8); *Tâittiriya-Pratiçâkhya*, couronnée par l'Académie de Berlin en 1870, et puis des travaux originaux : *le Langage et études sur le langage* (Language and the study af language; New-York, 1867, in-8); *Études orientales et de linguistique* (Oriental and linguistic studies; New-York, 1872-1874, 2 vol.); *la Vie du langage* (Life and growth of language, 1875), traduit en français (1879, 2ᵉ édit. in-8); des grammaires : *allemande* (1869), *anglaise* (1877) et *sanscrite* (1879), etc.

WHITTIER (John-Greenleaf), poète américain, né le 17 décembre 1807, près de Haverhill (Massachusetts), resta jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans la ferme de son père. En 1829, après deux ans d'études dans un collège, il alla à Boston, puis à Hartford (Connecticut), et devint rédacteur de diverses feuilles économiques et commerciales. En 1831, il débuta dans la littérature par un petit volume intitulé : *Legends of New-England* (Hartford, petit in-8), dont il donna comme la suite, seize ans plus tard, sous le titre : *the Supernaturalism in New-England* (New-York, 1847, in-12). Dans l'intervalle, exploitant toujours la riche matière que le surnaturel présente au conteur dans l'histoire des États de la Nouvelle-Angleterre, il publia un bon nombre de légendes poétiques du même genre, auquel se rattache encore son ouvrage intitulé : *Leaves from Margaret Smith's journal*, où il se plaît à reproduire les mœurs, les coutumes, et jusqu'au langage des premiers colons du XVIIᵉ siècle.

Secrétaire d'une grande société abolitionniste, M. Whittier, en 1836, dirigeait à Philadelphie un journal destiné à répandre ses principes d'émancipation. A cette même époque il publia ses *Voix de la liberté* (Voices of Freedom; Philadelphie, in-12). En 1840, il alla résider à Amesbury (Massachusetts), d'où il envoya de nombreux articles au *National era* de Washington. En 1850, parurent ses études sur différents écrivains anglais et américains : *Old portraits and modern Sketches* et ses *Chants du travail* (Songs of Labor; Boston, in-12), où il célèbre les grandes conquêtes de la science et de l'industrie modernes. Un autre volume de poésies, *the Chapel of the hermits and other poems*, parut en 1853, et, l'année suivante, ses premières poésies furent réunies en un volume (*Poems;* Boston, 1854, gr. in-8 illustré). M. Whittier a encore donné *the Panorama and other poems* (Ibid., 1856, in-12), cité avec éloges; *Songs of labor and other poems* (1859), *Home ballads and poems*, chants du temps de la guerre civile; *the Pensylvania pilgrim* (1872); *Hasel blossoms* (1875), etc.

WHITWORTH (Joseph), célèbre mécanicien anglais, né à Stockport (Lancastre), le 21 décembre 1803, établit à Manchester une première fabrique de machines qui, après avoir pris de l'extension, fut exploitée par une grande compagnie. Son meilleur titre, celui qui, suivant M. Michel Chevalier, devrait porter son nom à la postérité, est l'invention des machines-outils, qui a transformé d'une manière si heureuse tant d'industries. Les modèles des diverses applications de ces machines ont figuré avec honneur dans tous les concours industriels depuis l'Exposition universelle de Londres, en 1851.

M. Whitworth est cependant plus généralement connu comme constructeur de canons, depuis le concours ouvert par le gouvernement anglais pour le perfectionnement des armes à feu, à la suite de la guerre de Crimée. Quoique le prix eût été remporté d'abord par le célèbre sir William Armstrong, le canon Whitworth n'en fut pas moins remarqué pour ses qualités de tir et sa puissance. Depuis, les améliorations qu'il reçut de l'inventeur en ont fait, au jugement des hommes de l'art, une des premières armes de guerre.

M. Whitworth s'est signalé en 1868, par une grande fondation pour l'encouragement de l'enseignement technologique en Angleterre. Une donation de 100 000 livres sterling permet d'accorder à un certain nombre de jeunes gens désignés par le concours, des pensions pour toute la durée des études professionnelles les plus complètes. En 1869, il reçut le titre de baronnet en récompense de ses services.

On cite de lui : *Mélanges de mécaniques* (Miscellaneous papers of mechanical subjects, 1858), et *Canon et acier* (Guns and steel, 1873).

WICHERN (Jean-Henri), philanthrope allemand, né à Hambourg, le 21 avril 1808, étudia la théologie à Gœttingue et à Berlin (1830), puis se consacra tout entier au soulagement des misères sociales. Il commença par diriger, à Hambourg, une école libre du dimanche dans laquelle il donna l'instruction gratuite à quatre ou cinq cents élèves. Bientôt après, il prit part à l'établissement d'une des premières maisons de correction et de refuge. Il organisa, en 1848, une *mission intérieure*, société charitable, composée de protestants laïques, rivalisant de dévouement avec les communautés religieuses de l'Église catholique, et qui obtint l'appui des Chambres prussiennes et le patronage du roi. M. Wichern, infatigable apôtre de la charité, visita toutes les parties de l'Allemagne et suscita partout des sociétés et des asiles pour le soulagement et la moralisation des pauvres, des malades et des prisonniers. En 1849, il exposa ses principes sur l'exercice libre et actif de la charité chrétienne dans une brochure intitulée : *la Mission intérieure de l'Église évangélique allemande*. Les *Feuilles volantes de la maison Rauh* (Rauhes Haus), qu'il a publiées depuis 1844, furent un incessant appel aux sentiments généreux. M. Wichern a reçu de l'université de Halle le titre de docteur en philosophie. Nommé en 1858, conseiller au ministère de l'intérieur pour les affaires des prisons, il se retira du service en 1872.

WIDAL (Auguste) professeur et littérateur français, né en 1822, à Wintgenheim (Haut-Rhin), fit ses études au collège de Colmar, puis au lycée Charlemagne. Il devint, en 1847, suppléant de rhétorique dans cet établissement. Docteur ès lettres en 1852, il fut chargé du cours de littérature ancienne à la Faculté des lettres d'Aix : il passa, en 1855, à celle de Poitiers, et, en 1859, à celle de Douai, où il devint professeur titulaire. En 1875 une délégation lui fut offerte pour l'inspection générale de l'enseignement secondaire, et aussitôt retirée, à cause de sa qualité d'israélite. — Il est mort à Paris le 7 mai 1875.

On a de lui : *Des Divers caractères du misanthrope chez les écrivains anciens et modernes* (broch. in-8) ; *Dissertation sur le dialogue des orateurs de Tacite* (broch. in-8); *Études sur trois tragédies de Sénèque imitées d'Euripide* (1 vol. in-18) ; *Études littéraires et morales sur Homère* (1863, 2 vol. in-18) ; *Juvénal et ses satires*, (1869, in-8 ; 2e édit., 1870, in-18). M. Widal a traduit de l'allemand, sous le pseudonyme de Daniel Stauben, les *Nouvelles juives* de Léopold Kompert (1 vol. in-18.)

WIDNMANN (Maximilien), sculpteur allemand, né le 16 octobre 1812, à Eichstaedt, en Bavière, étudia à l'Académie de Munich où il eut pour maître Eberhard et Schwanthaler, alla à Rome en 1836, et revint, au bout de trois ans, se fixer à Munich où il devint, en 1849, professeur à l'Académie. C'est dans cette ville qu'il exécuta un grand nombre de statues, de bustes, de bas-reliefs ou de groupes qui ont fait sa réputation en Allemagne. Plusieurs, commandés par le roi Louis, étaient destinés aux musées et aux jardins publiques de Munich. On cite, entre autres : *Apollon et Coronis*, groupe; le prince-évêque *Echter de Mespelbrunn*, statue colossale pour Wurtzbourg, *Orlando di Lasso*, les bustes de *Rauch*, de *Canova*, pour la Glyptothèque, les statues de *Michel-Ange* et de *Jean de Bologne* pour le même musée, le *Monument du roi Louis Ier*, grande statue équestre, *Schiller*, *Iffland*, *Cornelius*, *Gœthe*, *Hermès enfant*, *Hercule et Hermès*, groupe, une *Victoire* gigantesque, pour le grand Maximilianeum, etc., sans compter quelques sujets de fantaisie, des scènes d'amour et de chasse, etc.

WIELOPOLSKI (le comte Alexandre), marquis de GONZAGA-MYSZKOWSKI, homme politique polonais, né le 15 mars 1803, s'engagea, au début de sa carrière politique, dans le parti du prince Adam Czartoryski, et prit part au soulèvement de 1830. En 1831, le gouvernement insurrectionnel de Varsovie l'envoya, en qualité d'ambassadeur, à Londres, pour solliciter la médiation de l'Angleterre. Au retour des Russes à Varsovie il fut banni et passa plusieurs années à l'étranger. En 1846, lors des massacres de Galicie, il publia, sous le titre de *Lettres d'un gentilhomme polonais au prince de Metternich*, un écrit qui produisit une vive sensation. Il conseillait à ses compatriotes de renoncer à toute tentative de délivrance par les armes, et de chercher à recouvrer leur puissance et leur liberté en s'unissant à la Russie et en faisant le sacrifice de leurs souvenirs nationaux.

Neuf ans plus tard, le marquis de [illegible] rentra en Pologne et, persistant dans [illegible] malgré les nombreuses protestations qui les avaient accueillies, il fit entrer son fils aîné dans la garde impériale russe, se tint en dehors de toutes les tentatives du parti national, et refusa même de faire partie de la Société agricole où son absence fut remarquée. Cependant, en [illegible] de février 1861, il présenta à cette société une pétition qu'elle rejeta à cause de ses [illegible] politique, et en même temps parce qu'elle condamnait l'insurrection de 1831. Quelques jours après, à la suite des troubles du [illegible] signer l'adresse envoyée à l'empereur [illegible]. Nommé alors directeur des cultes et de l'instruction publique, il fut d'abord assez bien accueilli, mais diverses circonstances vinrent nuire à sa popularité. Sur l'ordre du prince Gortschakoff, il ordonna aux gouverneurs civils [illegible] l'arrestation et au procès de tout [illegible] qui, par ses prédications ou par des cérémonies religieuses, aurait essayé d'exciter l'esprit public. Après les massacres du 8 avril [illegible] à la vérité, essayé de prévenir, il [illegible] pouvoir, ajoutant le ministère de la justice à ses précédentes attributions et parut prendre la responsabilité des mesures de rigueur à [illegible] quelles ses collègues avaient donné leur démission.

Le marquis Wielopolski avait espéré obtenir quelques concessions libérales qui, en [illegible] liant la Pologne et la Russie, [illegible] ses anciens projets. Mais le prince [illegible] qui était, disait-on, gagné à ces idées, [illegible] à coup (30 mai), et fut remplacé par le général Soukhozanett, qui engagea aussitôt la lutte [illegible] les ministres du culte, et lui donna [illegible] caractère plus grave. Après avoir [illegible] donné sa démission sans pouvoir [illegible] ter, M. Wielopolski partit pour [illegible] et n'ayant point obtenu pour ses [illegible]

réformes satisfaisantes, fut officiellement relevé de ses fonctions (décembre 1861). Il ne resta pourtant pas inactif, et il paraît avoir contribué à fixer le choix du czar sur le grand-duc Constantin, comme gouverneur de la Pologne. Dans cette nouvelle combinaison, le marquis Wielopolski fut lui-même placé à la tête de l'administration civile, et, le 1er juillet 1862, il ouvrit en cette qualité les séances du Conseil d'État à Varsovie. Sa modération, regardée comme une trahison par le parti révolutionnaire, souleva contre lui des haines qui ne reculèrent pas même devant l'assassinat, et le marquis échappa à plusieurs tentatives de meurtre (7 août, 15 août 1862, février 1863). Découragé, M. Wielopolski donna une seconde fois sa démission à la fin de septembre 1862. Il se retira alors à Dresde. — Il est mort dans cette ville, le 30 décembre 1877.

WIENBARG (Ludolf), publiciste allemand, né le 25 décembre 1802, et fils d'un forgeron hollandais, étudia à Kiel et à Bonn. Après avoir débuté dans l'enseignement par un cours d'esthétique et de littérature allemande, il se rendit à Francfort-sur-le-Mein pour y publier, avec M. Gutzkow, la *Revue allemande*. Cet organe des idées libérales fut supprimé par la police, et M. Wienbarg dut se tenir quelque temps à l'écart. Appelé à Hambourg pour rédiger l'*Écho de la bourse*, il fut, jusqu'en 1847, un des collaborateurs les plus actifs du *Nouveau journal de Hambourg*, du *Mercure d'Altona* et des *Feuilles littéraires et critiques*. Il se préparait à partir pour l'Amérique lorsque les duchés de Schleswig-Holstein se soulevèrent contre le Danemark. Il s'enrôla dans le corps franc et fit, comme adjudant-major, la campagne de 1848. Après la défaite du parti allemand il se retira à Hambourg. — Il est mort à Altona, le 2 janvier 1872.

Comme journaliste, M. Wienbarg s'est particulièrement occupé de critique. Ses *Campagnes esthétiques*, publiées à Hambourg en 1834, et dédiées à la jeune Allemagne, furent suivies, en 1835, d'*Études sur la littérature moderne*, et, en 1838, de *Considérations historiques sur l'ancienne langue et l'ancienne littérature allemandes*. En 1840, il fit paraître à Altona un volume de *Mélanges*. Il se montra, dans tous ces ouvrages, l'admirateur passionné et exclusif de Gœthe. Il a publié des observations très intéressantes sur *la Hollande en 1831 et 1832* (Hambourg, 1833, 2 vol.); le *Journal d'Helgeland* (Ibid., 1838); *le Défi au Danemark* (Ibid., 1846); *les Campagnes de Schleswig-Holstein* (Kiel, 1850-1851, 2 vol.); *le Secret de la parole* (Ibid., 1852); *Histoire du Schleswig* (Geschichte S.; Hambourg, 1861-62, 62, 2 parties), etc.

WIESE (Louis), pédagogue allemand, né à Herford (Westphalie), le 30 décembre 1806, fit ses études à Berlin et fut professeur ou recteur de plusieurs gymnases. En 1850, il alla en Angleterre et en Écosse, pour y étudier l'organisation de l'enseignement supérieur, et fut appelé, en 1852, au ministère de l'instruction publique en qualité de référendaire. En 1865, il vint à Paris avec une mission semblable. C'est lui qui fut chargé, en 1871, de rattacher à l'organisation prussienne les écoles des provinces annexées. Il prit sa retraite en 1875 et se retira à Potsdam.

On cite de M. Wiese : *Lettres allemandes sur l'instruction en Angleterre* (Deutsche Briefe ueber engl. Erziehung; Berlin, 1852; 3e édit., 1877); *Écoles supérieures de Prusse*. Exposé historique et statistique (das hœhere Schulwesen in Preussen; Historisch-statist. Darstellung; Berlin, 1864-1873, part. I-III); *Dispositions et règlements des écoles supérieures de Prusse* (Verordnungen und Gesetze für die hœhern Schulen in Preussen; Berlin, 1867-1868; 2e édit., 1875); *l'Éducation de la volonté* (die Bildung des Willens; Berlin, 1873).*

WIESELGREN (Pierre), critique et prédicateur suédois, né à Wieslanda près de Wexiœ, le 1er octobre 1800, fit ses études à Lund, où il fut reçu docteur, en 1823, et où il devint répétiteur d'histoire littéraire, professeur adjoint d'esthétique (1824), puis bibliothécaire de l'université (1830). Mais il embrassa bientôt la carrière ecclésiastique, et fut nommé, en 1834, pasteur et doyen à Vesterstad (Scanie), d'où il passa avec les mêmes titres, à Helsinborg, en 1847, et à Gothenbourg en 1857. Adversaire zélé de l'ivrognerie, il parcourut la Suède, prêchant contre l'abus des liqueurs fortes, et fondant des sociétés de tempérance. Il a publié : *Histoire de la législation suédoise sur le brandevin* (Historik œfver svenska Brænvins-Lagstiftningen; Lund, 1840), et plusieurs de ses sermons ont été traduits en allemand. Il a été un des fondateurs de l'Institut des missions, dont le siège est à Lund. — Il est mort à Gothembourg, le 11 octobre 1877.

L'ouvrage principal de M. Wieselgren est une *Histoire des belles-lettres en Suède* (Sveriges skœna Litteratur; Lund, 1832-33, 3 vol. in-8; 2e édit., Upsal, 1846-49, 5 vol.). On cite ensuite : *Description du nouveau Smaland* (Ny Smalands Beskrifning; Wexiœ, 1845-1847, 3 vol.); *le Droit d'aînesse chez les Scandinaves du Sud* (Syd skandinavernas Fœrstfœdsloraett; Upsal, 1846), etc. Il devint un des rédacteurs, et, depuis 1852, le directeur du grand *Dictionnaire biographique suédois* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenskamœn; 1835-1857, 23 vol. in-8), commencé par Palmblad (*Supplément*, 1857-1877, t. I-VII). Il a édité *De la Gardeska archivet* (Lund, 1831-1843, 20 vol. in-8), recueil de documents tirés de la bibliothèque des comtes de La Gardie, à Lœberœd.

WIGGERS (Jules-Otto-Auguste), homme politique allemand, né à Rostock, le 17 décembre 1811, suivit les universités de Rostock, Berlin et Bonn, et devint professeur à la Faculté de théologie dans la première. Envoyé à l'Assemblée constituante de 1848, puis membre du Landtag du Mecklembourg en 1850, il abandonna sa chaire en 1852, se mêla à diverses tentatives révolutionnaires, fut accusé de haute trahison, subit quarante-quatre mois de prison préventive, puis fut condamné à quinze mois de détention et privé de sa pension. Après sa mise en liberté, il se fit professeur libre, fut élu, en 1867, au Parlement de l'Allemagne du Nord, et continua à siéger plus tard au Reichstag de l'Empire, où il appartint au groupe des nationaux-libéraux.

On cite de M. Wiggers : *De Cornelii Nepotis Alcibiade questiones criticæ historicæ* (Leipzig, 1833); *Histoire de l'Église dans le Mecklembourg* (Kirchengeschichte Mecklemburgs; Parchim, 1840); *l'Assemblée constituante du Mecklembourg* (die Mecklemb. constituirende Versammlung; Rostock, 1850); *Droit constitutionnel du grand-duché de Mecklembourg-Schwerin* (Verfassungsrecht im Grossherzogthum M.-S.; Berlin, 1860); *Quarante-quatre mois de prison préventive* (Vierundvierzig Monate Untersuchungshaft; Ibid., 1861); des grammaires italienne, espagnole, etc.

WIGGERS (Maurice), homme politique allemand, frère du précédent, né à Rostock, le 17 octobre 1816, étudia le droit à Heidelberg et Gœttingue et s'établit avocat et notaire dans sa ville natale. En 1848, il fut à la tête du parti de la

réforme constitutionnelle du Mecklembourg et président de l'Assemblée constituante, qui fut dispersée avant d'avoir accompli sa tâche. M. Wiggers, un moment arrêté, fut encore impliqué dans l'évasion de M. Kinkel et, en 1853, compris dans le procès de haute trahison ; il subit, ainsi que son frère, un emprisonnement préventif de quatre ans et fut condamné, en 1857, à trois ans de détention. Gracié par le grand-duc, il fut cependant privé du droit de plaider et d'exercer le notariat. Il se tourna alors vers l'étude de l'économie politique, fit partie de divers congrès et publia plusieurs écrits sur les réformes de douane, le Zollverein, la condition des paysans du Mecklembourg, les finances de ce pays, les canaux, les travaux publics, etc. En 1867, il fut élu au Parlement de l'Allemagne du Nord, par une circonscription de Berlin, qui lui continua son mandat au Reichstag de l'Empire ; plus tard il représenta une circonscription du Mecklembourg et appartint au parti progressiste.

WILBERFORCE (Samuel), prélat anglais, né le 7 septembre 1805, est le troisième fils du célèbre philanthrope de ce nom, qui plaida avec tant d'éloquence l'émancipation des nègres esclaves. Élevé au collège d'Oriel à Oxford, il entra dans les ordres, et, après avoir été recteur à Brightstone et à Alverstoke, il devint chapelain du prince Albert. Il venait de recevoir le diplôme de docteur en théologie de l'université d'Oxford, lorsqu'il fut élevé à l'épiscopat de cette ville (1845), dignité qui lui conféra, de plein droit, le titre de chancelier de l'ordre de la Jarretière. Ce prélat a écrit divers ouvrages religieux, tels que : *Agathos*, *Eucharistica*, *Tablettes d'un pasteur de campagne*, *l'Ile des Roches*, etc., et plusieurs volumes de *Sermons* prononcés à Oxford ou devant la reine. — Il est mort le 19 juillet 1873.

WILBRANDT (Adolphe), auteur dramatique allemand, né à Rostock, le 24 août 1837, fils d'un professeur d'esthétique, suivit les universités de Rostock, Berlin et Munich, et fut rédacteur du *Journal de l'Allemagne du Sud*, dans cette dernière ville. Après avoir visité l'Italie et la France il se fixa, en 1871, à Vienne et y épousa une actrice du théâtre de la cour.

On a de lui un certain nombre de drames, comédies, tragédies, etc., représentés avec beaucoup de succès sur les principales scènes de l'Allemagne ; nous citerons les drames ou tragédies : *le Comte de Hammerstein* (Berlin, 1870) ; *Gracchus, le tribun du peuple* (Vienne, 1872) ; *Arria et Messaline* (Ibid., 1874) ; *Giordano Bruno* (Ibid., 1874) ; *Néron* (Ibid., 1876) ; *Kriemhild* (Ibid., 1877) ; puis les comédies : *les Amours de jeunesse* (Jugendliebe, Ibid., 1872) ; *les Peintres* (die Maler, Ibid., 1872), et *Natalie* (1878). Il a publié encore, mais avec moins de succès, plusieurs volumes de poésies, des nouvelles, quelques romans : *Hommes et esprits* (Menschen und Geister, Nœrdlingen, 1865) et *le Mariage secret de Fridolin* (Fridolin's heimliche Ehe ; Vienne, 1875) ; les biographies de : *Heinrich von Kleist* (Nœrdlingen, 1863) et de *Hœlderlin le poète panthéiste* (Hœlderlin der Dichter des Pantheismus ; Munich, 1870), etc.

WILH (Louis), poète allemand, né le 24 octobre 1807, à Wevelinghoven, près de Dusseldorf (Prusse rhénane), d'une famille israélite, étudia d'abord le Talmud à Crefeld, puis suivit à Cologne le collège protestant de Frédéric-Guillaume, prit ses grades universitaires à Bonn et à Munich, pour se livrer au professorat, mais sa qualité de juif l'écarta de cette carrière. Il alla alors à Francfort, s'y lia avec M. Gutzkow, et publia ses premières poésies dans le *Phénix*. Après un voyage à Londres et à Paris, il collabora au *Télégraphe* de M. Gutzkow, dirigea pendant dix-huit mois une institution et publia [illegible] *artistique et littéraire*. En 1848, collaborateur d'un journal politique à Paderborn, il fut condamné à un an de forteresse et passa en France, où il se fit professeur de langue allemande.

On cite de M. Wilh, sans compter de nombreux articles de journaux : *les Hirondelles* [illegible] 1847, 2e édit. Paris, 1860) ; *le* [illegible] *pour la Pologne*, poésies allemandes et françaises (Paris, 1864, in-8) ; *le Pays bleu* (Paris, 1865, in-18), etc.

WILIBALD-ALEXIS. Voy. Haering.

WILKES (Charles), marin et voyageur américain, né en 1801, dans l'État de New-York, était déjà connu dans la marine par sa science et son esprit d'investigation, lorsqu'il reçut, en 1838, du gouvernement des États-Unis, le commandement d'une expédition destinée à explorer le littoral des océans Pacifique et Austral. Il eut alors le grade de capitaine. On lui donna deux sloops de guerre, un brick et deux tenders. Parti le 18 août 1838, il doubla le cap Horn, parcourut la Polynésie, Van Diémen et l'Australie, s'avança jusqu'au 61e degré de latitude sud, où il resta plusieurs jours enfermé dans les glaces, visita ensuite les îles Fidji, Sandwich, [illegible] et rentra le 10 juin 1842, à New-York, après avoir mouillé à Singapore et au cap de Bonne-Espérance. Il a raconté lui-même cette expédition mémorable, si fertile en observations [illegible] dans un ouvrage sobrement écrit : [illegible] *voyage d'exploration, parti des États-Unis pendant les années* 1838-1842 (Narrative of the United States' exploring expedition ; New-York, [illegible] 5 vol. in-8). En 1848, la Société géographique de Londres lui décerna la médaille d'or. On a encore de cet officier : *Amérique occidentale* (Western America ; Philadelphie, 1849), renfermant de nombreux détails de statistique et de géographie sur la Californie et l'Orégon, et accompagné de cartes soigneusement dressées.

Le nom de M. Charles Wilkes eut, en 1861, un grand retentissement dans toute l'Europe, à la suite de l'affaire du *Trent*. Au service des fédéraux, commandant la frégate *le San-Jacinto*, il enleva, le 8 novembre, à bord du paquebot anglais, *le Trent*, MM. Masson et Slidell, commissaires des États confédérés envoyés en Europe. Cet acte qui faillit amener une rupture ouverte entre les États-Unis et l'Angleterre, M. Wilkes déclara l'avoir accompli sous sa propre responsabilité. L'année suivante, il fut nommé commandant d'une escadre chargée de croiser dans la mer des Antilles et de bloquer les ports du Sud (septembre 1862). Il fut presque aussitôt rappelé à protéger Washington avec ses canonnières. En 1863, M. Wilkes, ayant le titre de vice-amiral, exécutait avec une grande rigueur le blocus du golfe du Mexique et excitait encore les réclamations de l'amirauté anglaise. En mai 1864, son nom fut aussi mêlé à l'affaire de l'*Alabama*. Après la guerre, il resta en disponibilité. — Il est mort à New-York, le 9 février 1877.

WILLEMS (Florent), peintre belge, né à Liège le 8 janvier 1823, étudia d'abord à l'Académie de Malines, et s'inspira, dans ses premières œuvres, du genre des anciens maîtres flamands. [illegible] en France, en 1839, il s'est fait [illegible] et a fréquemment exposé des sujets [illegible] se rapprochent du style moderne et familier. Nous citerons de cet artiste, soit avant, soit depuis [illegible]

son séjour en France : *les Arbalétriers, Huguenots après la Saint-Barthélemy, l'Après-dîner sous Louis XV, Une Conversation, Une Partie de musique* (1837-1844); *la Visite à la nourrice* (1845); *Une Vente de tableaux à Anvers en 1660* (1853); *Une Boutique d'autrefois, Coquetterie, l'Heure du duel*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Visite, J'y étais...! le Choix de la nuance, les Adieux* (1857); *Au Roi!* ayant appartenu au duc de Morny (1861); *la Veuve, la Présentation du futur*, appartenant à M. H. des Van Donckt de Bruxelles (1863); *l'Accouchée, la Sortie* (1864), etc.

M. Florent Willems, qui s'est acquis par ses œuvres une grande réputation, a envoyé treize toiles, très remarquées, à l'Exposition universelle de 1867 : *Visite de Marie de Médicis à Rubens, l'Anneau des fiançailles, l'Armurier, la Veuve, l'Accouchée, le Message, les Adieux, J'y étais, les Intimes, la Confidence, la Sortie, le Messager, la Visite ;* tous ces sujets avaient déjà figuré aux Salons précédents. Il en a donné dix toiles à celle de 1878 : *le Baise-main, la Visite, la Toilette, l'Offre de la bague, Aux armes de Flandres, la Pavane, la Présentation du futur, l'Innocence, la Berceuse, Frivolité.* Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844, une 2ᵉ en 1846, une 1ʳᵉ en 1855 et une autre première en 1867 et un rappel de 1ʳᵉ médaille en 1878. Décoré de la Légion d'honneur en 1853, M. Fl. Willems a été promu officier le 9 août 1864 et commandeur le 20 octobre 1878.

WILLIAMS (William Fenwick), général anglais, né le 4 décembre 1800 à Annapolis (Nouvelle-Écosse), entra, en 1825, dans l'artillerie, atteignit en 1840 le grade de capitaine, et passa, à cette époque, au service de la Turquie. Ayant été envoyé à Erzeroum, il prit part avec les plénipotentiaires turcs et persans, aux conférences qui préparèrent le traité de paix conclu, en 1847, dans cette ville, et fut promu lieutenant-colonel. En 1848, il concourut en sa qualité de commissaire anglais, à la délimitation exacte des frontières de la Turquie et de la Perse, et reçut, pour prix de ses services, la décoration du Bain. Dès 1854, il fut attaché à l'état-major de lord Raglan, à qui sa connaissance de l'Orient fut extrêmement utile, suivit les premières opérations de l'armée et fut, en l'espace de quelques mois, nommé colonel et général-major.

En 1855, le général Williams rallia l'armée turque qui guerroyait, avec des chances diverses, sur les frontières de l'Anatolie, et s'enferma dans Kars, dont le commandement lui fut donné. La glorieuse victoire, gagnée le 8 septembre sur Mourawieff, qui avait investi cette place depuis quatre mois, mit pour la première fois en relief ses qualités stratégiques ; elle lui valut, de la part du sultan, le titre de *mouchir*, qui équivaut en Turquie à celui de général en chef. Mais le blocus de Kars fut repris avec plus de vigueur et la garnison, réduite de jour en jour, fut bientôt en proie aux horreurs de la famine ; le 14 novembre, Mourawieff somma le général anglais de se rendre, et celui-ci, après avoir acquis la conviction qu'il n'avait aucun secours à attendre de Sélim-pacha, qui campait sous les murs d'Erzeroum, capitula sans conditions le 24, fut conduit à Saint-Pétersbourg, et, à l'issue de la guerre, put regagner son pays, où il fut accueilli avec de grandes démonstrations d'enthousiasme. Il reçut le commandement de l'arsenal de Woolwich et fut élu membre de la Chambre des Communes (juillet 1856). Au mois de juin précédent il avait reçu la croix de grand officier de la Légion d'honneur. En 1859, le général Williams fut promu lieutenant général et chargé du commandement des troupes anglaises au Canada. En 1870, il devint gouverneur général de Gibraltar et prit sa retraite en 1877.

WILLIAMS (Monier), orientaliste anglais, né à Bombay, le 12 novembre 1819, fit ses études au collège de la Compagnie des Indes de Hayleybury et à Oxford et devint en 1844 professeur de sanscrit et d'hindoustani à Hayleybury. Il fut en outre examinateur pour les services civils des Indes. Appelé, en 1860, à la chaire de sanscrit à Oxford, il retourna visiter les Indes et chercha ensuite à fonder à Oxford un Institut indien, comme centre des études pour l'Angleterre.

On doit à M. Williams : *Dictionnaire anglais-sanscrit* (Londres, 1851), très apprécié des savants ; *A practical hindustani grammar* (1865, 2ᵉ édit.) ; *Dictionnaire sanscrit-anglais* (Londres, 1872) ; des traductions ou des ouvrages sur la littérature indienne : *Indian epic poetry* (1863) ; une édition de *Bagh o Bihar* (1859) ; *Çacantalâ* (1872, 4ᵉ édit.), traduction et *Index* (1876) ; *Livre indien de sagesse* (Indian Wisdom, Londres, 1877, 3ᵉ édit.), exposé des doctrines religieuses, philosophiques et morales des Indiens ; *Hinduism* (1878) ; *Modern India and the Indians* (1879), etc.

WILLIAMSON (Alexandre-William), chimiste anglais, né le 1ᵉʳ mai 1824, fit ses études à Londres, à Paris, à Dijon et après avoir suivi les cours de chimie à Heidelberg et à Giessen, revint à Paris, où, pendant trois ans, il étudia les mathématiques et entra en relations avec les principaux savants de cette ville. Nommé professeur de chimie appliquée au Collège de l'université de Londres en 1849, il succéda, en 1855, à Graham dans la chaire de chimie pure. Membre de la Société royale de Londres et son secrétaire pour l'étranger, depuis 1873, il fut élu correspondant de l'Institut, le 24 novembre de la même année.

A part un livre élémentaire de *Chimie* (Chemistry for students), on lui doit des travaux remarquables sur *l'Éthérification, la Théorie atomique, la Composition des gaz, une Nouvelle méthode de l'analyse des gaz, la Classification des corps simples d'après leur atomicité*, etc., qui lui valurent la grande médaille de la Société royale.

WILLISEN (Guillaume de), général prussien, né à Staszfurth, dans le Magdebourg, le 30 avril 1790, entra, à quinze ans, au service de la Prusse et fit, contre la France, la campagne de 1806. Après la paix de Tilsitt, il quitta l'armée, et se rendit à Halle pour compléter ses études. En 1809, il fut compris dans le contingent militaire du nouveau royaume de Westphalie ; mais il refusa de servir un prince étranger, et se fit réfractaire. Arrêté par la police du roi Jérôme, il parvint à s'échapper et se réfugia en Autriche. Là, il s'engagea dans un corps franc, et combattit contre les Français en Tyrol et en Italie. Au mois de juin 1811, il rentra dans l'armée prussienne. Pendant les campagnes de 1813, de 1814 et de 1815, il fut attaché, comme officier, à l'état-major de Blücher.

La guerre terminée, il fut chargé d'enseigner aux élèves de l'École militaire l'histoire et la stratégie. En 1831, il fit paraître, dans *la Feuille militaire hebdomadaire*, quelques articles sur la guerre de Pologne. Ses sympathies, peu déguisées pour la cause de l'indépendance, lui attirèrent une disgrâce momentanée de la part du gouvernement prussien. En 1840, il obtint le grade de colonel et fut nommé chef de l'état-major général du cinquième corps d'armée ; en 1845, il devint général-major, et prit le commandement d'une brigade à Breslau.

Après la révolution de Berlin, en 1848, un grand mouvement national, dirigé par Mieroslawski, éclata dans la province de Posen; le roi Frédéric-Guillaume IV prit le parti de promettre à ses sujets polonais une constitution particulière, et le général Willisen, qui connaissait à fond la situation de la Pologne, fut envoyé à Posen avec de pleins pouvoirs pour réorganiser le grand-duché. M. Willisen par sa modération et son impartialité souleva contre lui les officiers allemands placés sous ses ordres, fut accusé de connivence avec les révolutionnaires polonais, dénoncé au gouvernement et révoqué. Il partit avec un congé pour la France, passa quelque temps à Paris, et, de là, se rendit en Italie. Il assista, comme spectateur, à la fin de la guerre entre l'Autriche et le Piémont, et vit la prise de Malghera. En 1849, il demanda sa retraite. Sur ces entrefaites, le gouvernement des duchés de Schleswig-Holstein, révoltés contre le Danemark, lui offrit le commandement d'une armée laissée sans chef par le rappel du général prussien de Bonin. Willisen accepta la proposition qui lui était faite au nom de la nationalité allemande; mais ses opérations furent malheureuses. Elles se terminèrent par la reddition d'Idstedt et par un échec à Friederichstadt. En butte à de vifs reproches, il donna sa démission et rentra dans la vie privée. Il en sortit pour remplir quelques missions, notamment à Paris et à Turin. — Il est mort à Dessau le 25 février 1879.

Le général Willisen a écrit plusieurs ouvrages; le plus important est sa *Théorie de la grande guerre appliquée à la campagne de* 1831 *et à la campagne d'Italie de* 1848 (Theorie des grossen Kriegs, etc., 3 vol.; Berlin, 1840-1850). Il faut citer aussi ses *Actes et remarques sur ma mission dans le grand-duché de Posen au printemps de* 1848 (Acten und Bemerkungen über meine Sendung nach, etc.; Kiel, 1850) et *les Campagnes de* 1859 *et* 1866 (die Feldzüge von, etc.; Leipzig, 1868).

WILLKOMM (Ernest-Adolphe), littérateur allemand, né à Herwigsdorf (Saxe), le 10 février 1810, fit ses études au gymnase de Zittau et suivit les cours de l'université de Leipzig. Encore étudiant, il publia un drame : *Bernhard, duc de Weimar*, et une trilogie *Eric XIV*, collabora à divers journaux et rédigea les *Annuaires du théâtre*. En 1845, il visita l'Italie. Après avoir pris part à la guerre des duchés en 1849, il alla rédiger *le Correspondant* de Hambourg, où il fonda une pension.

A part sa collaboration à un grand nombre de journaux, M. Willkomm a donné un certain nombre de romans et nouvelles, entre autres : *Lord Byron; l'Interprète des songes* (der Traumdeuter); *Fer, or et esprit* (Eisen, Gold und Geist); *Wallenstein; Nègres blancs* (Weisse Sklaven); *le Baiser de la mariée* (der Brautkuss); *la Famille Ammer* (die Familie Ammer; Frankfort, 1855, 3 vol.); *Orateur et Matelot* (Rheder und Matrose; Ibid., 1857, 3 vol.); *Banco* (Gotha, 1857, 2 vol.); *Poète et Apôtre* (Dichter und Apostel; Francfort, 1859, 2 vol.); *Péchés modernes* (Moderne Sünden; 1861, 2 vol.); *Ames égarées* (Verirrte Seelen; Leipzig, 3 vol.); *les Compagnons du diable* (Gesellen des Satan; Iéna, 1866-1867, 6 vol.); *la Décadence par le bonheur* (Im Glück verwildert; Berlin, 1873, 3 vol.); *le Beau-fils de la prospérité* (Ein Stiefkind des Glückes; Leipzig, 1878, 3 vol.), etc. Citons à part un ouvrage d'impression de son séjour en Italie sous le titre de *Nuits italiennes* (Ital. Naechte; Leipzig, 1847, 2 vol.). *

WILLKOMM (Henri-Maurice), botaniste allemand, frère du précédent, né au même lieu, le 29 juin 1821, étudia les sciences naturelles à Leipzig et alla passer deux années en Espagne. Il prit ses grades en 1850, retourna encore en Espagne, fut successivement professeur à l'université de Leipzig, à l'Académie forestière et accepta en 18[illegible] la chaire de botanique à Dorpat avec la direction du jardin botanique. Le climat, peu favorable, le força de se démettre en 1872, il alla se rétablir aux îles Baléares. Après avoir parcouru encore une fois l'Espagne il passa à Prague et y devint professeur de l'université.

On doit à M. Maurice Willkomm d'importants travaux de botanique pure ou appliquée exécutés avec beaucoup de soin. On cite notamment : *Recherches sur l'organographie et la classification des Globulariées* (Leipzig, 1850, in-4° avec pl., en français; *Sertum floræ hispanicæ* (Leipzig, 1852); *Icones plantarum novarum et rariorum Europæ austro-occidentalis, præcipue Hispaniæ* (Ibid., 1852-1864, 166 planches); *Guide pour l'étude de la botanique* (Anleitung zum Studium der wissenschaftlichen Botanik; Ibid., 1854, 2 vol.); *Prodromus Floræ Hispanicæ* (Stuttgart, 18[illegible]-1878, 3 vol.), avec M. Lange de Copenhague, et pour la botanique forestière : *Arbres à feuillage d'Allemagne en hiver* (Deutschlands Laubhölzer im Winter; Dresde, 1859); *les Ennemis microscopiques des bois* (die mikroskopischen Feinde des Waldes; Dresde, 1866-1867, livr. I-II), et son ouvrage le plus populaire : *les Merveilles du microscope* (die Wunder des Mikroskops; Leipzig, 1856; 4e édit., 1878). En dehors de ces travaux scientifiques il a publié : *Deux ans en Espagne et en Portugal* (Zwei Jahre in Spanien und Portugal; Leipzig, 1847, 3 vol.); *Pérégrinations à travers les provinces du nord-est et du centre de l'Espagne* (Wanderungen durch die nordöstlichen und centralen Provinzen Spaniens; Ibid. 1852, 2 vol.); *la Presqu'île des Pyrénées* (die Halbinsel der Pyrenäen; Ibid. 1855), etc.

WILSON (Daniel), homme politique français, député, est né à Paris, le 6 mars 18[illegible]. Propriétaire du château historique de Chenonceaux, il fut élu en 1869 député au Corps législatif. Il passa au second tour, comme candidat indépendant, avec 19052 voix sur 26731 votants contre 6455 voix obtenues par M. Duval, candidat officiel substitué à M. Mame, qui avait eu, au premier tour, 12 090 voix contre 11210. Secrétaire de la Chambre, il siégea dans l'opposition modérée et vota contre la guerre. Après la révolution du 4 septembre 1870, il se rallia au groupe de députés de la gauche à la tête duquel était M. Grévy. Aux élections du 8 février 1871, il fut nommé représentant d'Indre-et-Loire à l'Assemblée nationale, le cinquième sur six, par 31 [illegible] voix et le 23 juin 1872, conseiller général pour le canton de Loches. D'abord membre du centre gauche, il se fit inscrire plus tard au groupe de la gauche républicaine et fit partie des commissions du budget. Il adopta l'amendement Wallon et fut absent au moment du vote des lois constitutionnelles. Réélu, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Loches, par 8255 voix, contre [illegible] obtenues par son concurrent, il fit partie du groupe de la gauche et, après l'acte du 16 mai 1877, fut un des 363 députés des gauches qui refusèrent un vote de confiance au ministère de Broglie. Énergiquement combattu par l'administration, aux élections du 14 octobre, il l'emporta avec 8452 voix, sur M. Fernand Raoul-Duval, dont le caractère de candidat officiel avait été spécialement marqué par une visite personnelle du maréchal président, et qui n'en obtint que 5705. M. Wilson, qui n'avait cessé de faire partie de la Commission du budget, en

nommé rapporteur général, et rapporteur du budget du ministère des finances. Il fut appelé, le 29 décembre 1879, à ce ministère, comme sous-secrétaire d'État, et chargé spécialement du personnel.

WIMPFFEN (Emmanuel-Félix DE), général français, né à Laon (Aisne), le 13 septembre 1811, fut élève de Saint-Cyr, en sortit dans l'infanterie, devint capitaine en 1840, chef de bataillon aux tirailleurs algériens en 1847, et colonel du même régiment en août 1853. Employé en Crimée, il fut fait général de brigade le 17 mars 1855, fut attaché à la garde impériale, fit avec distinction la campagne d'Italie en 1859, et fut promu général de division le 5 juin de la même année. Après avoir commandé en 1860 une division d'infanterie à Lyon, il fut appelé au commandement de la province d'Alger, puis de celle d'Oran. L'insurrection qui éclata sur la frontière marocaine, au mois de mars 1870, lui donna l'occasion de faire preuve d'une remarquable activité et de mener à bonne fin, dans le sud-ouest de la province qu'il commandait, une expédition difficile.

Après les premières défaites de l'armée française dans la guerre franco-prussienne et la chute du ministère Ollivier, le général de Wimpffen fut rappelé par dépêche du général de Palikao, et mis à la tête du 12ᵉ corps, puis envoyé à l'armée de Mac-Mahon pour remplacer le général de Failly à la tête du 5ᵉ corps. Il arriva le 28 août à Paris, reçut un ordre de commandement en chef, pour le cas où le maréchal de Mac-Mahon serait mis hors de combat, et, après avoir adressé à ses compatriotes du département de l'Aisne une énergique proclamation qui les engageait à la résistance à outrance contre les envahisseurs, il repartit immédiatement pour le Nord. Il était à Sedan le 31, au moment où la bataille venait de s'engager. Le 1ᵉʳ septembre, dès qu'il eut appris la blessure de Mac-Mahon, il produisit son ordre de commandement en chef, et, suspendant les mouvements déjà ordonnés par le général Ducrot, fit reprendre aux troupes les positions de la veille, espérant encore la victoire. Vers quatre heures, les Français reçurent l'ordre de se retirer sur Sedan. Cet ordre ne venait pas du général de Wimpffen, mais du quartier général de l'empereur Napoléon. Au même moment, le général de Wimpffen proposait à l'empereur de le sauver en cherchant à se faire jour sur Carignan. L'empereur n'y consentit pas. Le général offrit sa démission, que l'empereur refusa. Il ne lui restait plus qu'à conclure et signer la capitulation inouïe qui livrait une armée entière et son immense matériel.

M. de Wimpffen fut interné à Stuttgart. Après les préliminaires de paix, il rentra en France, publia sur la bataille de Sedan un mémoire qui suscita de la part de plusieurs officiers généraux de vives réclamations, et protesta lui-même contre le rapport de la commission d'enquête sur la capitulation de Sedan (avril 1872). A la même époque il fut admis à la retraite, sur sa demande. Il écrivit alors dans *le XIXᵉ Siècle*, et combattit l'institution du volontariat. Attaqué avec violence par le journal *le Pays*, il traduisit sans résultat, devant le tribunal de la Seine, puis devant la Cour d'assises, le rédacteur en chef, M. Paul de Cassagnac (février 1875). Au mois d'avril 1876, il se porta comme candidat républicain à une élection partielle pour la Chambre des députés, dans l'arrondissement de Saint-Denis, obtint au 1ᵉʳ tour de scrutin (9 avril), 1717 voix, se désista pour le 2ᵉ tour et rentra dans la vie privée. Promu, le 21 août 1854, commandeur de la Légion d'honneur, il a été nommé grand officier le 12 août 1861.

M. de Wimpffen a publié *Sedan* (1871, in-8); *Réponse au général Ducrot* (1871, in-8); *la Situation de la France et les réformes nécessaires* (1873, in-18); *la Nation armée* (1876, in-18).

WINDTHORST (Louis), homme politique allemand, né à Osnabruck, le 17 novembre 1812, étudia le droit à Gœttingue et à Heidelberg, fut avocat à Osnabruck et entra, en 1849, dans la deuxième Chambre hanovrienne. Chef du parti ministériel, il devint président de la Chambre, puis ministre de la justice, en 1851. Il fonda alors un évêché à Osnabruck et entoura le roi de catholiques. Sorti du ministère en 1853, il y rentra en 1862, dans le cabinet anticonstitutionnel Platen, et poussa à l'alliance du Hanovre avec l'Autriche, qui devait aboutir à l'incorporation du royaume dans la Prusse. Il organisa l'opposition hanovrienne, fut élu député à l'Assemblée constituante de l'Allemagne du Nord et à la Chambre prussienne. En juin 1869, il fit partie d'un congrès catholique de Berlin et signa l'adresse des catholiques allemands à leurs évêques, contre l'infaillibilité du pape.

Après la proclamation de l'Empire allemand, M. Windthorst devint le chef du parti ultramontain, qui siégea au centre du Reichstag, et fut l'adversaire infatigable du prince de Bismarck. Il combattit la prolongation du régime dictatorial en Alsace-Lorraine, l'expulsion des jésuites, l'introduction du mariage civil obligatoire, les lois de mai, la loi contre les socialistes, etc. Il soutint la convocation d'un landtag en Alsace-Lorraine, l'introduction du suffrage universel en Prusse, la création d'un ministère pour le culte catholique. Changeant de tactique, en juillet 1879, il conclut un compromis avec le chancelier, qui amena le départ de M. Falk, ministre de l'instruction publique et des cultes, et le vote par le centre des nouveaux impôts indirects et de douanes. Conseiller de l'ex-royale famille du Hanovre, il obtint en 1879, du prince de Bismarck, pour la reine Marie, veuve du roi, une dotation accordée sur le fonds guelfe séquestré en 1866.

WINSLOW (Forbes), médecin anglais, né à Londres, en août 1810, fut élevé à Scotland, près Londres, et à Manchester, manifesta de bonne heure du goût pour les études médicales, les commença à New-York et revint les achever en Angleterre. Reçu docteur à Aberdeen vers 1835, et peu après élu membre du Collège royal des médecins d'Édimbourg, il a fait depuis partie du Collège royal des médecins de Londres.

Le docteur Winslow s'est occupé surtout d'aliénation mentale et de médecine légale. Il a publié un grand nombre de mémoires sur ces sujets. Il a collaboré surtout à la *Gazette of Practical Medicine*, au *Times*, à la *Lancet*, au *Quarterly journal of Psychological Medecine*, qu'il a fondé et dirigé seize ans. Sa longue pratique et sa réputation l'ont fait choisir comme expert des tribunaux, dans tous les cas difficiles de médecine légale. — Il est mort à Brighton, le 3 mars 1874.

WINTER (Louis DE), peintre belge, né à Anvers, en 1819, étudia dans cette ville sous M. Jacobs-Jacobs, et s'y fixa, après quelques excursions en France et en Allemagne. Il a traité le paysage, et a donné, entre autres sujets estimés : *le Passage du gué*, *Site des Ardennes*, *Coucher du soleil*, *Clair de lune* (1843-1854); ces deux derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; deux *Marines*, au Salon de 1859, etc.

WINTERHALTER (François-Xavier), peintre de genre et portraitiste allemand, né à Menzenschwand, le 20 avril 1806, étudia la peinture à Munich et surtout à Rome, où il resta plusieurs années. Depuis, malgré ses fréquentes excursions en Allemagne, à Bruxelles, à Londres, en Espagne, pendant lesquelles il a laissé une foule de portraits dans les résidences ou les galeries royales ou princières, il a régulièrement exposé à nos Salons des personnages officiels ou célèbres à divers titres: *Louis-Philippe* (1839 et 1846), *la reine Amélie* (1842), et tous les membres de la famille d'Orléans; *le prince de Wagram*, *la comtesse Duchâtel*, *Napoléon III*, trois ou quatre différents portraits de *l'Impératrice* (1857-1864), *l'Impératrice et le Prince impérial*, *Mme Ducos* (1857); les princesses *Woronzoff* et *Gagarine* (1859); la grande-duchesse *Hélène de Russie* (1863), *le Prince impérial* (1864); etc. A l'Exposition universelle de 1867, il a donné un de ses portraits de *l'Impératrice*.

Les tableaux de genre de M. Winterhalter sont moins nombreux, mais empreints d'une plus grande variété. Les plus connus ont pour titre : *l'Amour maternel* (1836), *le Décaméron*, *Jeune fille de l'Ariccia* (1838), *Florinde* (1853), ayant pour pendant *l'Impératrice et ses dames d'honneur;* etc. Ils le placèrent au premier rang de cette école de peintres modernes qui aiment à prodiguer le rose dans leur coloris et exagèrent la grâce; mais il s'est fait plus d'une fois remarquer par un grand bonheur d'arrangement et de composition. Ils lui ont valu, concurremment avec ses autres œuvres, diverses distinctions et récompenses : une 2e médaille en 1836; deux 1res en 1837 et en 1855, la croix de la Légion d'honneur en 1839, et le grade d'officier en août 1857. M. Winterhalter, que son long séjour à Paris et la suite de ses travaux faisaient considérer comme un peintre français, rentra en Allemagne lors de la guerre franco-prussienne. — Il est mort à Munich, le 8 juillet 1873.

WINTHER (Rasmus-Willads-Christian-Ferdinand), célèbre poète danois, né le 29 juillet 1795, à Fensmark, en Zélande, et fils d'un pasteur, perdit son père à l'âge de douze ans, et fut élevé avec une bienveillance toute paternelle par le second mari de sa mère, l'évêque Rasmus Mœller. Il passa, en 1824, l'examen de fonctionnaire ecclésiastique et devint professeur particulier. Un héritage lui permit de compléter son éducation par les voyages. Il visita particulièrement l'Italie. Après son retour, il mena une vie assez retirée, jusqu'à ce qu'en 1841 il fut chargé d'enseigner le danois à la princesse Caroline de Mecklembourg, fiancée du prince héréditaire.

Un des premiers écrits de M. Winther fut un chant pour les étudiants (1822), qui fut aussitôt accueilli par eux avec le plus grand enthousiasme. En 1828, il réunit en un volume ses premiers *Poëmes* (Digte, 4e édit., 1846). Divers autres recueils, publiés sous les titres suivants : *Nogle digte* (Quelques poëmes; Copenhague, 1835; 2e édit., 1852), *Sang og sagn* (Chant et tradition, 1840), *Hoandtegninger* (Esquisses, 1840), *Digtninger* (Poésies, 1843), *Lyriske digter* (1849), *Nye digte* (1851), *Nye digtninger* (1853), témoignèrent de la fécondité du poète et de la faveur croissante du public. Dans le genre du roman, M. Winther a donné avec succès : *Deux récits* (To fortaellinger, 1839), réédités sous le titre de : *Trois récits* (Tre fort..., 1851), et *Quatre nouvelles* (Fire noveller), qui, réunies avec l'ouvrage précédent, ont été plusieurs fois traduites en allemand. Il n'a pas dédaigné non plus d'écrire quelques contes à l'usage des enfants.

A la poésie, il a joint les travaux d'érudition. Il a composé un *Dictionnaire de l'idiome de* Laaland, de Falster, etc., inséré dans le *Dialect-lexicon*, de Molbech (1841), et donné plusieurs éditions, dont les plus remarquables sont : les *Cent romances de poètes danois* (Hundrede romanzer af danske digter; Copenhague, [illegible], 3e édit., 1851), et les *Chants héroïques* (Kæmpeviserne, 1840). L'allemand lui est assez familier pour qu'il ait écrit dans cette langue [illegible], fragment de poème (1837), et quelques traductions d'ouvrages danois. Il a traduit en danois, de l'allemand et du français, des contes, des fables et des ouvrages de théologie. Jusque dans ce genre d'écrits, il a obtenu un rare succès, et plusieurs de ses traductions ont été réimprimées. Il a été donné une édition générale de ses *Poésies* (Samlede Digtninger; Copenhague, [illegible] vol.).

Le grand nombre de notices étendues publiées sur M. Winther, en danois, en allemand, en suédois (*Aftonbladet*, mars 1846), l'importance des articles de critique et d'analyse consacrés à ses ouvrages, la reproduction fréquente de son portrait par la peinture, la gravure et la lithographie, attestent également la popularité de ce poète. En 1851, la Diète danoise voulut lui donner un témoignage de l'admiration publique, en décidant qu'il recevrait de la nation une pension annuelle de 1000 rixdalers (5600 fr.). — Il est mort à Paris, le 30 décembre 1876. Son corps a été transporté dans son pays aux frais du gouvernement danois.

WINTHROP (Robert-Charles), homme politique et orateur américain, est né à Boston, le [illegible] 1809. Sorti du collège de Harvard, en [illegible], il étudia le droit sous la direction de Daniel Webster. En 1834, il fut nommé à la législature de l'État de Massachusetts, et fut le président de la Chambre des représentants de cet État, depuis 1838 jusqu'à son élection au Congrès ([illegible]), dont il devint aussi président, pour les sessions de 1848 et de 1849. En 1850, lorsque Webster se retira du sénat des États-Unis, pour prendre le ministère de l'intérieur, sous le président Fillmore, M. Winthrop fut choisi pour son successeur. En 1851, il se porta candidat pour le poste de gouverneur du Massachusetts, et obtint, sur deux autres concurrents, une forte majorité. Mais la loi requérant la majorité absolue, il ne fut pas élu. Il est président de la Société historique du Massachusetts, membre de la Société des antiquités américaines, et de plusieurs autres sociétés savantes. A part les postes politiques qu'il a remplis et où il s'est montré un des chefs influents du parti whig, M. Winthrop a pris un rang distingué dans la littérature par ses *Discours* ([illegible] *Adresses*), qui se distinguent à la fois par la méthode et le trait, malgré un certain [illegible] pleur. On en a formé un recueil sous le titre : *Address and speeches on various occasions* (Boston, 1852, fort in-8); il en a été fait une suite contenant *les Discours* prononcés de [illegible] à 1867 (1868, in-8) : un certain nombre de ses discours ont été publiés séparément. On cite en outre : *Life and letters of J. Winthrop* ([illegible] 1867, 2 vol. in-8; 3e édit., 1872) et *Éloge du comte Ad. de Circourt* (1880, in-8).

WIPPLE (Edwin-Percy), critique américain, né [illegible] à Glocester (Massachusetts), le [illegible], élevé à Salem, où il publia, à quatorze ans, quelques articles de journaux. Après avoir [illegible] plusieurs années dans diverses maisons de commerce et publié de temps à autre quelques poésies, il attira l'attention, en 1845, par une critique de l'historien anglais Macaulay, publiée [illegible]

feuille littéraire de Boston. A la fin de la même année, une conférence sur la vie des hommes de lettres, considérée comme expliquant leurs œuvres, lui ouvrit, comme *lecturer*, une nouvelle carrière de succès.

Les essais de critique littéraire de M. Wipple, qui éclairent, par la biographie et l'histoire, la littérature proprement dite, ont surtout pour objet les écrivains classiques de l'Angleterre et de l'Amérique. Ils ont paru dans les meilleures revues d'Amérique, et surtout dans la *North American review*. Ils ont été réunis sous le titre de : *Essays and reviews* (Boston, 2 vol. in-12). On a encore de lui : *Lectures on subjects connected with literature and life* (Boston, in-12), et un petit volume intitulé : *Washington and Revolution* (Ibid., in-12).

WIRTH (Jean-Ulrich), philosophe allemand, né à Dizingen (Wurtemberg), le 17 avril 1810, étudia, comme élève de l'Église évangélique, à l'université de Tubingue, la philosophie et la théologie. Revenu à Weinsberg, il publia contre les magnétiseurs et les charlatans sa *Théorie du somnambulisme* (Theorie des Somnambulismus; Leipzig et Stuttgart, 1836). Bientôt après, il devint, par élection, pasteur de la ville de Kleingartach. Dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, il n'oublia point la philosophie. Son *Système de l'éthique spéculative* (System der spec. Ethik; Heilbronn, 1841-1842, 2 vol.) fut suivi, en 1845, de *l'Idée spéculative de Dieu* (die spec. Idee Gottes; Stuttgart et Tubingue), et d'articles importants dans diverses revues allemandes. Depuis 1852, M. Wirth a publié avec MM. Fichte et Ulrici la *Revue de la philosophie et de la critique philosophique*, organe hégélien. — M. Wirth est mort à Stuttgart, en septembre 1878.

WISLICENUS (Gustave-Adolphe), théologien réformateur allemand, est né le 20 novembre 1803, à Battaune, près Eilenbourg (Prusse). Fils d'un ministre protestant, il fut destiné à la carrière ecclésiastique, et étudia la théologie à l'université de Halle. Compromis dans les affaires des sociétés secrètes appelées *Burschenschaften*, il fut condamné à douze ans de prison. Après avoir été détenu pendant quatre ans, il obtint, en 1828, de rentrer dans la carrière ecclésiastique. En 1834 il fut nommé pasteur au village de Kleineichstaedt, et en 1841 à Halle.

Il se déclara alors ouvertement pour la secte rationaliste des Amis de la lumière, qui s'était formée, au sein de l'Église protestante, pour combattre la constitution d'un dogmatisme orthodoxe, au profit de l'autorité des membres du haut clergé prussien; et comme son talent et sa hardiesse le signalèrent plus particulièrement, il se vit accusé de travailler à renverser les bases mêmes de la religion protestante; il répliqua par une brochure : *la Lettre ou l'Esprit?* (Ob Schrift ob Geist? Leipzig, 1846, 4ᵉ édit.), sorte de complément des *Confessions* d'Uhlich (voy. ce nom). C'était la substitution du déisme pur et simple au christianisme. Soumise à l'examen d'un conseil ecclésiastique, sa doctrine fut condamnée, et lui-même fut destitué de ses fonctions de ministre. Alors la Commune libre de Halle, qui avait succédé à la Société des *Lichtfreunde*, le nomma son président, et la séparation de M. Wislicenus avec l'Église officielle fut consommée.

Il rendit compte dans une brochure intitulée : *la Destitution du pasteur Wislicenus de Halle* (die Amtsentsetzung des Pfarrers W. in H.; Leipzig, 1846), de la procédure suivie contre lui. D'autres écrits irritèrent de plus en plus le haut clergé. En 1853, l'apparition de son opuscule *la Bible au point de vue de notre époque* (die Bibel im Lichte der Bildung unserer Zeit; Leipzig), fut l'occasion de nouvelles poursuites. Il avait franchi les frontières de la Prusse, lorsqu'une condamnation à deux ans de prison fut portée contre lui. Il partit pour l'Amérique du Nord, d'où il a adressé à ses compatriotes une brochure (*Aus Amerika*; Leipzig, 1854) exposant les raisons de son émigration. Il rentra en Europe en 1856, s'établit en Suisse, et fonda à Zurich une institution d'enseignement qu'il quitta plus tard pour s'occuper de ses travaux théologiques. Il a publié depuis: *la Bible pour les gens qui pensent* (die Bibel für denkende Leser; Leipzig, 1863-1864). — Il est mort à Fluntern, près de Zurich, le 14 octobre 1875.

WISLICENUS (Hermann), peintre allemand, né à Eisenach, le 20 septembre 1825, eut pour maîtres, à Dresde, Bendemann et surtout Schnorr. Une de ses premières toiles, *Misère et Abondance*, le fit remarquer par le grand-duc de Saxe-Weimar, qui l'envoya à ses frais en Italie; il y resta quatre ans, étudia les peintres de la Renaissance et reçut les conseils de Cornelius. De retour à Weimar, exécuta : *la Nuit avec son cortège; l'Inondation de Deucalion*; des décorations murales, sur des sujets d'histoire et de mythologie; *Brutus juge entre ses fils et la mère des Gracques*, dans la Maison romaine de Leipzig; *Bacchanales des dieux; Anges psalmodiant*, dans les niches du chœur de la chapelle du château de Weimar; *la Fantaisie entourée de rêves*, pour la galerie Schack de Munich, etc. Nommé professeur à l'Académie de Dusseldorf en 1868, il vit ses collections de dessins, ses cartons et ses toiles en cours d'exécution, détruites dans l'incendie des bâtiments de l'Académie, en mars 1872. Il a donné depuis *les Quatre saisons*, pour la galerie nationale de Berlin, et obtenu, en 1877, au concours, la décoration du palais impérial de Goslar.

WITT (Cornelis-Henri DE), homme politique et littérateur français, né à Paris, le 20 novembre 1828, s'occupa d'abord d'affaires industrielles et financières et fut administrateur de la Société générale algérienne, de la Compagnie des mines de la Grand'Combe et de celle des chemins de fer austro-italiens. Candidat indépendant, aux élections de 1863 et de 1869, pour le Corps législatif, il échoua contre le candidat officiel et ne fut élu que le 8 février 1871, représentant du Calvados à l'Assemblée nationale, le sixième sur neuf par 75 000 voix. Il siégea au centre droit, fit partie de la commission de l'armée et de celle de la révision des grades; son rapport sur les travaux de cette dernière, déposé en avril 1872, souleva de nombreuses réclamations. Du 21 juillet 1874 au 15 mars 1875, il fut sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, sous M. de Chabaud-Latour. Il repoussa l'amendement Wallon, mais adopta les lois constitutionnelles. Après avoir échoué comme candidat des droites aux élections de sénateurs inamovibles, il se porta aux élections législatives du 20 février 1876, dans l'arrondissement de Pont-l'Évêque, obtint, au premier tour, 3431 voix, et se désista au scrutin de ballottage.

M. Cornelis de Witt a publié : *Histoire de Washington et de la fondation de la République des États-Unis* (1855; 2ᵉ édit., 1859, in-8 et in-18, avec portrait), précédé d'une étude par M. Guizot, son beau-père; *Thomas Jefferson* (1861, in-8; 3ᵉ édit., 1862, in-18), étude historique sur la démocratie américaine; *la Société française et la Société anglaise au XVIIIᵉ siècle* (1864, in-18). Il a traduit de l'anglais : *Histoire constitutionnelle de l'Angleterre* de May (1865, in-8).

Son frère, M. Conrad DE WITT, propriétaire et agriculteur dans le département du Calvados, remplaça en 1874 son frère au Conseil général pour le canton de Cambremer.

WITT (Henriette GUIZOT, dame Conrad DE), femme de lettres française, née à Paris, le 6 août 1829, est la fille aînée de M. Guizot. Restée de bonne heure orpheline de mère, elle fut élevée par sa grand'mère et épousa, en 1850, M. Conrad de Witt. Elle s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages d'éducation et par des traductions de l'anglais, signés d'abord de l'initiale W, puis du nom patronymique de l'auteur, associé au nom de son mari. Voici les principaux de ses ouvrages personnels : *Contes d'une mère à ses petits enfants* (1861, in-18) ; *Une Famille à la campagne* (1861, in-18); *les Petits enfants* (1861, in-18); *Petites méditations chrétiennes* (1862, in-18; nouvelle série, 1864, in-18); *Une Famille à Paris* (1863, in-18); *les Promenades d'une mère* (1863, in-18); *l'Histoire sainte racontée aux enfants* (1865, in-18); deux séries de *Scènes d'histoire et de famille du XIe au XVIIIe siècle* (1867, in-18; 1868, in-18); *Histoire du peuple juif depuis son retour de Babylone jusqu'à la ruine de Jérusalem* (1868, in-18); *Charlotte de la Tremoille, comtesse de Derby* (1869, in-18); *Citadins et campagnards* (1870, in-18); *Riches et pauvres* (1870, in-18); *Scènes historiques* (1871, gr. in-8, avec grav.); *Scènes historiques et religieuses* (1872, in-18); *Une Sœur* (1873, gr. in-8); *Recueils de poésies pour les jeunes filles* (1873, in-18); *Légendes et récits pour la jeunesse* (1876, in-8, avec vign.); *En Quarantaine* (1879, in-18); *Seuls! ou la volonté du cœur* (1879, in-18); *Un Nid* (1879, gr. in-8, ill.); *Scènes historiques du protestantisme français* (1879, in-18). Plusieurs de ces ouvrages ont paru dans le *Journal de la jeunesse*; d'autres font partie de *la Bibliothèque rose*.

Parmi les traductions de Mme de Witt, nous citerons : *la Chine et le Japon*, de Oliphant (1860, 2 vol. in-8), avec préface de M. Guizot; *le Bon vieux temps ou les premiers protestants en Auvergne*, de Mme Bolle (1862, in-18); *William Pitt et son temps*, de Stanhope (1862-1863, 4 vol. in-8), précédé également d'une préface de M. Guizot; *le Collier de perles* (1868-1869; 2 vol. in-8), *Trois petites filles et trois jardins*, de Mlle Suzan Warner (1870, in-12); *Un Enfant sans mère* de Montgomery (1872, in-18) : *les Premiers pas dans la vie chrétienne*, du rév. Wilkinson (1872, in-18); *les Annales d'un vieux manoir*, de G. Sargent (1874, in-8, avec grav.) ; enfin *le prince Albert, son caractère, ses discours*, ouvrage attribué à la reine Victoria (1863, in-8), ainsi que *la Jeunesse de S. A. R. le prince Albert* (1868, in-8), écrit sous l'inspiration de la même souveraine. Mme Conrad de Witt, qui avait aidé son père dans les travaux de ses dernières années, a achevé, d'après ses notes, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants* (t. V, in-8, illustré), *l'Histoire d'Angleterre racontée à mes petits-enfants* (1876-1877, 2 vol. gr. in-8, illustrés) et *l'Histoire contemporaine* (1879, gr. in-8, illustré). Elle a en outre publié : *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis* (1880, in-18, plus. édit.). On lui doit enfin un *Abrégé des chroniques de Froissart* (1880, gr. in-8).

Sa sœur, Pauline GUIZOT, dame Cornelis DE WITT, née à Paris le 22 juin 1831, morte à Cannes le 28 février 1874, a également donné quelques ouvrages ou traductions : *Guillaume le Conquérant ou l'Angleterre sous les Normands* (1854; 3e édit., 1865, in-18), ouvrage revu par M. Guizot; *la Fondation de la République des Provinces-Unies*, de Motley (1859, 4 vol. in-8), revu par M. Guizot; *Un Missionnaire* [illegible] *champs*, de Mme Bolle (1864, [illegible]) [illegible] *brins de fils*, de Mme Prenties (1866, [illegible] grav.), etc.

WITTE (Charles), jurisconsulte et [illegible] allemand, né à Lochau, près de [illegible], le 1er [illegible]let 1800, reçut une éducation [illegible] conté l'histoire (Leipzig, 1819, 2 [illegible]. [illegible] précocité vraiment surprenante, à [illegible] ans il finit ses études de collège et [illegible] après examen, à l'université de [illegible] roi de Westphalie, pourvut aux [illegible] struction. Après avoir achevé à [illegible] cours de philosophie, il publia, en [illegible] thèse latine et se fit recevoir docteur [illegible] le 10 avril 1814. Pendant deux ans [illegible] il étudia le droit à Heidelberg : de là [illegible] à Berlin pour ouvrir un cours public [illegible] extrême jeunesse ne lui permit pas de [illegible] Le roi de Prusse lui confia alors une [illegible] scientifique. Après avoir visité pendant [illegible] en Italie les bibliothèques et les musées [illegible] vint, ayant vingt et un ans, demander [illegible] une chaire de droit à Breslau. [illegible] 1821, il fut nommé professeur ordinaire [illegible] Cinq ans après, il passa avec le [illegible] l'université de Halle. Il a été élu membre [illegible] cadémie della Crusca.

M. Witte a publié plusieurs ouvrages [illegible] prudence dont le plus important est [illegible] *sienne sur les héritiers ab intestat* [illegible] *commun en Allemagne sur les* [illegible] Preuss. Intestaterbrecht, etc.; Leipzig, [illegible] cite ensuite, comme travaux littéraires [illegible] sertation sur le *Décaméron* de Boccace [illegible] duction avec commentaire des *Poésies* [illegible] Dante (Leipzig, 1842-1843, 2 vol. [illegible] avec Kannegiessier; une édition critique [illegible] italien de *la Divine comédie* (1862, [illegible] la traduction en vers avec commentaire [illegible] 3e édit., 2 vol.); *Recherches sur* [illegible] Forschungen; 1869-1879, 2 vol.), etc.

WITTE (Jean-Joseph-Antoine-Marie [illegible]), érudit belge, né à Anvers, le [illegible] membre de l'Académie royale de Belgique [illegible] 1851, a été élu correspondant de l'Académie [illegible] inscriptions et belles-lettres, en 1845, [illegible] étranger, le 2 décembre 1864. Membre [illegible] autres académies ou sociétés savantes, il a [illegible] coré de plusieurs ordres.

Le baron de Witte est auteur d'un grand nombre de *catalogues* estimés, parmi [illegible] citerons : *Description... du cabinet* [illegible] *Durand* (1836); *Musée du prince de* [illegible] *Collection de M. de M...* [Magnoncour] [illegible] *Collection d'antiquités de M. le vicomte* [illegible] (1840); *Médailles et antiques du cabinet* [illegible] *H. G...* [Greppo] (1856); *Choix de* [illegible] *antiques du cabinet du vicomte H. de* [illegible]

Il a publié en outre, avec Ch. Lenormant [illegible] trois premiers volumes de *l'Élite des* [illegible] *céramographiques* (1844-1858, [illegible] tome IV; *Recherches sur les empereurs* [illegible] *régné dans les Gaules au IIIe siècle de l'ère chrétienne* (1869, in-4, avec pl.). On [illegible] ment de la traduction française de [illegible] *la monnaie romaine* de Th. de Mommsen [illegible] mencée par le duc de Blacas [illegible] in-8, 40 pl.). Il a collaboré, [illegible] *Annales* et aux *Bulletins* de l'Institut [illegible] pondance archéologique; à la *Revue* [illegible] *tique*; aux *Mémoires*, *Bulletins* et *Annuaire* [illegible] l'Académie belge; à la *Revue* et au [illegible] *chéologique*; à la *Revue de la* [illegible] *belge*.

WITTICH (Frédéric-Guillaume-Louis DE), général prussien, né à Munster (Westphalie), le 15 octobre 1818, entra dans l'armée en 1840, remplit les fonctions d'aide de camp de plusieurs généraux ou fut attaché aux états-majors de divers corps. Lieutenant-colonel en 1861, il fit la campagne d'Autriche de 1866, sous les ordres du général de Steinmetz, fut promu général en 1868 et commanda une brigade à Darmstadt. Placé à la tête d'une brigade au début de la guerre de 1870, il prit part aux batailles de Mars-la-Tour, Gravelotte, Noisseville, et au siège de Metz. Il commanda une division sous Paris, fut envoyé à l'armée du grand-duc de Mecklembourg, assista à toutes les batailles de l'armée de la Loire, et entra à Alençon le 15 janvier 1871. Atteint de la petite vérole, il fut transporté à Versailles et, à peine guéri, commanda quatre bataillons de l'armée qui occupa Paris, le 1er mars. Promu général de division, il rentra avec ses troupes à Cassel en septembre, commanda, en 1872, une division à Strasbourg, et fut retraité l'année suivante. Il a donné le récit de sa participation à la guerre, sous le titre : *Aus meinem Tagebuche* 1870-1871 (Cassel, 1872).

WOEHLER (Frédéric), chimiste allemand, né le 31 juillet 1800, à Eschersheim, près Francfort (Hesse-Électorale), et destiné à la médecine, étudia de bonne heure les sciences naturelles aux universités de Marbourg et de Heidelberg. Promu au grade de docteur, il se décida à se consacrer exclusivement à la science, et se rendit, en 1824, en Suède, où il reçut les leçons de Berzélius. De retour en Allemagne, il fut, pendant plusieurs années, professeur à l'École des arts et métiers de Berlin, et passa en 1832 à Cassel, où il obtint une chaire de chimie et de technologie à la nouvelle École des arts et métiers qu'il avait concouru à organiser. Durant son séjour dans cette ville, M. Wœhler fit plusieurs découvertes chimiques, entre autres celle d'une nouvelle méthode pour obtenir le nickel à l'état de pureté. Il fonda, avec deux de ses amis, une fabrique de ce métal. Néanmoins, il quitta Cassel, en 1836, pour occuper, à Gœttingue, une chaire de médecine et y prendre la direction de l'Institut chimique. Il est le premier qui ait isolé, dès 1827, le corps métallique dit *aluminium*, obtenu en masse compacte par M. Deville (1854). Nommé, en récompense de cette découverte, chevalier de la Légion d'honneur, et depuis promu officier, M. Wœhler a été décoré de plusieurs autres ordres. Inspecteur général des pharmacies du royaume de Hanovre, il a été élu membre correspondant et, au mois de juin 1864, associé étranger de l'Institut de France, en remplacement de Mitscherlich. Il est devenu en outre membre de l'Académie des sciences de Gœttingue, de l'Académie de Vienne, etc.

M. Wœhler a rendu compte des découvertes dont il a enrichi la chimie, dans de nombreux *Mémoires*, insérés dans les *Annales de chimie et de pharmacie* de Liebig, les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorf, les *Dissertations* de l'Académie de Gœttingue, et autres recueils.

On lui doit aussi un excellent *Traité de chimie*, très répandu en Allemagne et à l'étranger, et composé de deux parties : *Traité de chimie inorganique* (Grundriss der unorganischen Chemie; Berlin, 1831 ; 15e édit., 1873) et *Traité de chimie organique* (Grundriss der organischen Chemie; Berlin, 1840 ; 9e édit., 1874) : il a été traduit en français par M. L. Grandeau (1858, in-8; 2e édit., 1872, in-8). Nous signalerons encore : *Sources sulfureuses de Nenndorf* (die Schwefelwasserquellen zu Nenndorf: Cassel, 1836); *Exercices pratiques d'analyse chimique* (Practische Uebungen der chemischen Analyse; Berlin, 1854) ; les traductions allemandes du *Traité de chimie* (Lehrbuch der Chemie; Dresde, 1825, 4 vol.; Dresde et Leipzig, 1835-41, 10 vol.), et du *Rapport annuel des progrès des sciences physiques* (Jahresbericht Ueber die Fortschritte der physikal. Wissenschaften), de Berzélius.

WOILLEZ (Eugène), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais), le 19 janvier 1811, étudia la médecine à Paris, y fut reçu docteur en 1835, et fut d'abord médecin de l'asile des aliénés de Clermont (Oise). Il vint à Paris en 1851 et fit partie du Bureau central, fut médecin des hôpitaux Saint-Antoine, Cochin, Necker, La Riboisière et de la Charité. Il a été élu membre de l'Académie de médecine, le 11 février 1873, et décoré de la Légion d'honneur en 1849.

On a de lui : *Recherches sur l'inspection et la mensuration de la poitrine* (1838, in-8); *Archéologie des monuments religieux de l'ancien Beauvoisis, depuis le Ve jusqu'au XIIe siècle* (Clermont, 1839-1849, in-folio, 100 planches) ; *De l'Amélioration du sort de l'homme aliéné* (1849, in-8); *Dictionnaire de diagnostic médical et de séméiologie* (1861, in-8 ; 2e édit., 1870, in-8) ; *Études sur l'auscultation des organes respiratoires* (1866, in-8); *Recherches cliniques sur la congestion pulmonaire* (1867, in-8) : extraits des *Archives générales de médecine; Traité clinique des maladies aiguës des organes respiratoires* (1872, in-8, avec fig. et pl.), couronné par l'Institut; *l'Homme et la science au temps présent* (1877, in-18); *Traité théorique et clinique de percussion et d'auscultation* (1879, in-18, avec fig.) et des mémoires dans *le Bulletin* de l'Académie de médecine, parmi lesquels nous citerons sur *le Spiroscope* (1875) et sur *le Spirophore* (1876), etc.

WOIRHAYE (Charles-François), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Metz, le 31 mai 1798, étudia le droit et se fit recevoir avocat en 1818. Inscrit au barreau de sa ville natale, il y prit bientôt une place importante. Défenseur habituel des accusés politiques et du *Courrier de la Moselle*, il obtint déjà de brillants succès devant les tribunaux de la Restauration. Après la Révolution de 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma premier avocat général de la Cour de Metz. Mais il ne conserva pas longtemps cette position, et fut révoqué, en 1831, pour avoir inscrit son nom sur les listes de l'Association nationale contre le retour des Bourbons. L'opposition le reconnut pour chef, dans le département de la Moselle, et le fit élire colonel de la garde nationale de Metz, membre du conseil municipal, etc. De son côté, le barreau de Metz le nomma bâtonnier de l'ordre. En 1831, il prononça, en présence du roi Louis-Philippe, un discours chaleureux en faveur de la Pologne. En 1835, il fut un des défenseurs des accusés d'avril. Après le 24 février 1848, le Gouvernement provisoire le nomma procureur général.

Élu représentant du peuple de la Moselle, le premier de la liste, par 94582 voix, c'est-à-dire à la presque unanimité des suffrages, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot et la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la magistrature comme président de chambre.

M. Woirhaye, nommé premier président de la Cour impériale de Metz, en 1856, devint conseiller à la Cour de cassation en 1862. Il a été admis à la retraite en 1873. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1856, il fut promu officier le 12 août 1860. — Il est mort à Nancy, le 11 janvier 1878.

WOLFF (Albert), journaliste français, d'origine allemande, né à Cologne (Prusse rhénane), le 31 décembre 1835, se prépara, dans sa jeunesse, à un assez grand nombre de diverses professions. Envoyé de bonne heure à Paris, chez un négociant allié de sa famille, il renonça au commerce, lors de son retour en Prusse, et s'adonna au dessin d'illustration et à la littérature humouristique, tout en reprenant le cours de ses études à l'université de Bonn. Un *Voyage humouristique sur les bords du Rhin*, qu'il composa à cette époque et illustra lui-même, eut un grand succès. Mais il abandonna tout à coup ce genre et composa des nouvelles et surtout des contes d'enfants, qui lui valurent deux fois le prix dans des concours littéraires organisés à Stuttgart et à Hambourg, et le firent charger, en 1857, d'écrire toute une série de contes d'enfants pour M. Winkelmann, de Berlin, le principal éditeur de ce genre d'ouvrages.

Le désir de revoir Paris lui fit rompre son traité. Il y vint pour faire le compte rendu du Salon de 1857, pour *la Gazette d'Augsbourg*, et il y resta. Après avoir été six mois secrétaire d'Alexandre Dumas, il écrivit son premier article français dans l'ancien *Gaulois*, fut remarqué de MM. de Villemessant et Louis Huart, et entra en même temps au *Figaro* et au *Charivari* (1859). Attaché depuis aux principaux journaux littéraires et politiques créés par M. de Villemessant, il fut un des assidus rédacteurs du journal quotidien *l'Evénement*, et fit ensuite dans *le Figaro*, devenu quotidien à son tour, des chroniques régulières et des comptes rendus dramatiques. Il avait en outre collaboré, pendant deux ans, au *Nain jaune* de M. Aurélien Scholl, puis comme chroniqueur à l'*Avenir national* (1865), et fait, de 1865 à 1867, la chronique de l'*Univers illustré*, sous la signature de *Gérôme*. Après la guerre de 1870-1871, pendant laquelle on l'accusa faussement d'avoir servi de correspondant à un journal allemand, il demanda à être naturalisé Français, et reprit sa place dans la presse parisienne. Il traita spécialement, au *Figaro*, les questions de critique d'art et fournit à *l'Evénement* les comptes rendus dramatiques.

M. Albert Wolff, dont les articles ont formé souvent des séries, en a réuni un certain nombre en un volume intitulé : *Mémoires du boulevard* (1866, in-18). Il a publié en outre : *les Deux empereurs* (1871, in-18) ; *le Tyrol et la Carinthie* (1872, in-18) ; *Victorien Sardou, et l'Oncle Sam* (1873, in-18), etc. Il a aussi donné au théâtre quelques vaudevilles : *le Dernier couplet* (théâtre de Bade, 1861, Vaudeville, 1862); *Un Homme du Sud* (Palais-Royal, 1862), avec M. H. Rochefort; *les Petits mystères de l'Hôtel des ventes* (même théâtre, 1863), avec le même; *les Mémoires de Réséda* (même théâtre, 1865), avec MM. H. Rochefort et Ernest Blum; *les Thugs à Paris*, revue en trois actes (Variétés, 1866), avec M. Grangé; *Fin courant* (Palais-Royal, 1870), avec M. Edm. Gondinet; *les Points noirs* (1870); *Paris en actions* (Athénée, 1879), etc.

WOLFF (Émile), sculpteur allemand, né à Berlin, le 2 mars 1802, fit ses études à l'Académie de cette ville, alla à Rome, en 1823, comme pensionnaire de l'Académie, et se fixa dans cette ville. Plus tard il visita la Grèce. Ses œuvres principales, dont on loue la grâce et le naturel, sont : *le Chasseur*, *la Bergère*, *le Petit berger*, *le* [illegible], *Thétis et les armes d'Achille*, *l'Amour* [illegible], *la Néréide juge du combat des Amazones*, les bustes de *Niebuhr*, de *Thorwaldsen*, de [illegible] et du *prince Albert*, un des *Groupes* [illegible] du pont du château de Berlin, une *Femme racontant à un enfant les exploits des héros*; *Achille au tombeau de Patrocle*, pour l'empereur Nicolas, *Jeune femme romaine, offrant ses bijoux pour la défense de la patrie*, *Sophie* [illegible], *Psyché*, *Pénélope*, *Circé*, *Judith*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Canéphore*, statuette, et une [illegible]. M. Emile Wolff, membre de l'Académie de Berlin, a été nommé chevalier de l'ordre de l'Aigle Rouge. — Il est mort à Rome, le 29 septembre 1879.

WOLFF (Albert), sculpteur allemand, né à Neustrelitz (Mecklembourg), le 14 novembre [illegible], entra en 1831 dans l'atelier de Rauch, qui l'aida dans plusieurs de ses œuvres, et [illegible] Italie en 1844, pour y exécuter, en marbre, à Carrare, les sculptures destinées à [illegible] Sans-Souci. Membre de l'Académie de Berlin depuis 1849, et professeur depuis [illegible], M. Albert Wolff, l'un des plus féconds artistes allemands, a exécuté : *la comtesse Raczynska*, [illegible] pour une fontaine de Posen; *Jésus* [illegible] *et Marie*, marbre, pour l'église de [illegible]; *la Nuit*, groupe de candélabre; *les Quatre évangélistes*, statues pour l'église du château de Neustrelitz; les statues du *grand-électeur* [illegible], du *roi Guillaume*, du *prince* [illegible] *Guillaume*, du *duc Albrecht*, fondateur de l'université de Koenigsberg; les statues [illegible] des facultés, pour la même [illegible] pour l'université de Pesth; *Un* [illegible], groupe idéal, au Musée de Berlin; plusieurs [illegible] des membres de la famille régnante [illegible] bourg; *le feld-maréchal de* [illegible] *Prutz*; *le professeur Busch*; *Frédéric II*, [illegible] en bronze à l'École des cadets de [illegible] *la Paix*, statue colossale en marbre, [illegible] de Berlin; enfin une œuvre récente : *Lion* [illegible] *dant ses petits contre un boa*, etc.

WOLFF (Guillaume), fondeur et [illegible] mand, né à Fehrbellin, le 6 avril 1816, [illegible] destiné au métier de mécanicien, puis [illegible] à la fonderie royale de Berlin. Il montra de bonne heure de grandes dispositions pour la sculpture, fréquenta l'Académie et obtint une [illegible] pour se rendre à Paris, où il entra dans la fonderie de Soyer. Il y resta un an, alla à [illegible] de retour à Berlin, établit une fonderie [illegible] qui prospéra, mais qu'il abandonna [illegible] pour se livrer à la sculpture.

M. Wolff, que sa supériorité dans la [illegible] des animaux a fait surnommer [illegible] Wolff des animaux), a produit aussi des [illegible] de diverse nature, notamment : en [illegible] statue de *Herder*, pour Mohrungen, en [illegible] statue de *l'électeur Joachim II*, pour [illegible] en 1858, la statue de *l'électrice* [illegible] pour Oranienbourg; les statues de [illegible] *François Kugler*, etc. Parmi ses [illegible] groupes d'animaux, on cite : [illegible] *des chiens-loups* (1846); *Lion* [illegible] *pent* (1848); *Chien courant* [illegible] de grandeur colossale, au château [illegible] (1858); *Bacchante jouant avec une panthère* [illegible] *de chasse*, de grandeur naturelle [illegible] *avec un cygne*, groupe pour [illegible] *Gazelles* de grandeur naturelle (1866); [illegible] *sant auprès du cadavre d'un* [illegible]

colossal en bronze, au jardin zoologique de Berlin (1877), etc.

WOLFF (Édouard), pianiste polonais, né le 15 septembre 1816, à Varsovie, et fils d'un médecin israélite, alla passer quatre années à Vienne, où il devint élève de Würfel pour le piano, retourna en 1832 dans sa ville natale, prit des leçons d'harmonie d'Elsner et vint habiter Paris en 1835. Il s'est fait connaître par ses concerts et ses compositions. Le chiffre de ces dernières est considérable, et elles se font remarquer, dit Fétis, « par l'élégance du style, qui a de l'analogie avec celui de Chopin ». On cite de grands *Concertos*; des *Études* de piano; des *Duos* originaux ou sur des thèmes d'opéra, pour piano et violon; quelques-uns en collaboration avec Bériot et Vieuxtemps, des *Fantaisies*, *Valses*, *Mazurkas*, etc.

WOLKOFF (Mathieu), économiste russe, né à Porchoff, en 1802, servit d'abord dans le corps impérial des ingénieurs de la Russie, et prit une part active à l'exécution des grandes voies de communication que fit entreprendre Nicolas Ier. Parvenu au grade de colonel, il prit sa retraite en 1853, et fit plus tard d'assez longs voyages, pendant lesquels il se lia avec les principaux économistes de la France et de l'étranger.

On cite de M. Wolkoff : *Reconnaissances statistiques dans les travaux relatifs à la rédaction des projets d'utilité publique* (Saint-Pétersbourg, 1839, en français et en russe); une *Table* des questions contenues dans les *Lettres sur la physiologie du cerveau humain* (1849, en russe); *Prémisses philosophiques de l'économie nouvelle des sociétés* (Paris, in-8, même année); *Opuscules sur la rente foncière* (Paris, 1854, in-8); *le Salaire naturel et son rapport au taux de l'intérêt* (1857), traduit de Thunen; *Précis d'économie politique rationnelle* (1868, in-18), etc.

WOLOWSKI (Louis-François-Michel-Raymond), économiste français, d'origine étrangère, membre de l'Institut, sénateur, né à Varsovie, le 31 août 1810, et fils de l'ancien président de la Diète polonaise, vint terminer, de 1823 à 1827, ses études en France, et retourna ensuite à Varsovie, où ses manifestations patriotiques lui attirèrent les rigueurs de la police russe. Il prit une part active à la révolution de 1830, fut capitaine d'état-major pendant la première lutte, puis vice-maître des requêtes au Conseil d'État, et vint à Paris, en qualité de secrétaire de légation. Les désastres de la Pologne le retinrent en France. Il reçut, en 1834, des lettres de naturalisation.

M. Wolowski se mêla aussitôt au mouvement intellectuel et économique de notre pays. Il fonda, en 1833, la *Revue de législation et de jurisprudence*, s'occupa spécialement des questions industrielles et financières, souvent avec Léon Faucher, dont il épousa la sœur, et devint, en 1839, professeur de législation au Conservatoire des arts et métiers, puis, en 1848, membre du conseil de cet établissement. A cette dernière époque, ses opinions libérales le firent élire représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, le seizième sur trente-six, par 132 353 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré, prit une part active à plusieurs discussions parlementaires, et fut réélu, le dix-neuvième, à la Législative, par 116 636 voix. Sa carrière politique se termina en 1851. L'année suivante, il fonda la première compagnie du Crédit foncier de Paris, qui, plus tard, a constitué le Crédit foncier de France, et reprit ses cours au Conservatoire. En novembre 1869, on mit en avant la candidature de M. Wolowski pour le Corps législatif, mais il la retira avant le scrutin. Aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, il fut nommé représentant de la Seine à l'Assemblée nationale, par 147042 voix sur 290823 votants. Il prit une part très active à la discussion des questions financières et économiques, particulièrement à l'occasion de la dénonciation des traités de commerce (1er février 1872), et déposa diverses propositions de lois. Il siégea au centre gauche et adopta les lois constitutionnelles. Porté sur la liste des gauches, lors des élections des 75 sénateurs inamovibles, il fut élu au second tour de scrutin, le quinzième, par 349 voix sur 691 votants. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1855, en remplacement de Blanqui, il a été promu officier de la Légion d'honneur le 7 octobre 1851. — Il est mort à Gisors, le 14 août 1876.

On cite de lui : *Des Sociétés par actions* (1838); *Mobilisation du Crédit foncier* (1839); *Des Fraudes commerciales* (1843); *De l'Organisation du travail* (1845); *Études d'économie politique et de statistique* (1848); *De l'Organisation du Crédit foncier* (1849); *Henri IV économiste; Introduction de l'industrie de la soie en France* (1855); *Introduction de l'économie politique en Italie* (1859); *les Finances de la Russie* (1864, in-8); *la Question des banques* (1864, in-8); *Enquête sur les principes et les faits généraux qui régissent la circulation monétaire et fiduciaire* (1866, in-4); *la Banque d'Angleterre et les banques d'Écosse* (1867, in-8); *la Liberté commerciale et les résultats du traité de commerce de 1860* (1868, in-8); *le Change et la Circulation* (1869, in-8); *Enquête sur la question monétaire* (1870, in-8); *l'Or et l'Argent* (1870, in-8); puis un certain nombre de *Mémoires*, *Traités*, *Discours*, *Conférences*, traductions, notamment celle des *Principes d'économie politique*, de G. Roscher (1856), etc.

WOLSELEY (sir Garnet-Joseph), général anglais, né à Dublin, le 4 juin 1833, entra dans l'armée en 1852, fit avec distinction les campagnes de Birmanie, de Crimée, où il fut grièvement blessé au siège de Sébastopol, de l'Inde et de Chine. Colonel en 1865, il fut envoyé au Canada et conduisit l'expédition contre les Indiens de Red-River, à la suite de laquelle il fut promu général-major et fait chevalier (1870). Attaché, l'année suivante, comme aide de camp général à la cavalerie de la garde royale, il fut nommé en 1873 au commandement en chef de l'expédition contre les Aschantis, sur la Côte d'Or, en Afrique, remporta une première victoire, le 15 octobre, prit la capitale Koumassi, réduisit le roi Calcalli à subir toutes les conditions imposées et à payer une indemnité d'un million (février 1874). Il fut promu à son retour général-lieutenant, et le Parlement lui vota une dotation de 625 000 francs. Après avoir rempli, en 1875, une mission au Natal, il faisait partie du Conseil des Indes, lorsqu'il fut chargé de prendre possession de l'île de Chypre, cédée à l'Angleterre, par la Turquie, le 8 juillet 1878. La guerre contre les Zoulous étant, à cette époque, mollement conduite par le général Chelmsford, sir G. Wolseley se vit confier le gouvernement de la colonie du Natal, le 30 mai 1879, en remplacement de sir Bartle Frère; il débarqua au Cap à la fin de juin, et réussit à terminer les opérations vers la fin de l'année, après avoir fait prisonnier le roi Cettiwayo. Grand-croix ou commandeur de divers ordres anglais, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1855.

Sir Garnet Wolseley s'est fait en outre connaître comme écrivain; il a publié : *Récit de la guerre de Chine, de l'insurrection de Taï-Ping et du voyage à Hankon* (Narrative of the war with

China, etc., 1862); *Manuel du soldat pour le service de campagne* (the Soldier pocket book for field service, 1869; 2ᵉ édit., 1871), ouvrage très estimé; *Système des manœuvres de campagne* (the System of field manœuvres, 1872); une étude insérée dans le *Nineteenth Century*: *la France comme puissance militaire, en 1870 et en 1878* (1878), et dans un autre ordre, un roman: *Marley castle* (1877, 2 vol.).

WOLZOGEN (Charles-Auguste-Alfred, baron DE), littérateur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 27 mai 1823, et fils d'un général, étudia le droit à Berlin et à Heidelberg, fut employé dans l'administration de l'État, et entreprit, en 1852, un voyage dans le midi et l'ouest de l'Europe. En 1854, il rentra dans l'administration, fut conseiller à Breslau, obtint en 1867, l'intendance du théâtre de Schwerin et devint chambellan du grand-duc.

M. le baron de Wolzogen s'est livré à des travaux assez divers; outre l'édition des *Mémoires* de son père (1851), nous citerons dans l'ordre chronologique: *l'Administration en Prusse et sa constitution* (Preussens Staatsverwaltung mit Rücksicht auf seine Verfassung; Berlin, 1854); *Voyage en Espagne* (Leipzig, 1857); *Histoire de la famille des barons de Wolzogen* (Geschichte des reichsfreiherrlichen W. Geschlechts; Ibid., 1859, 2 vol.); *le Théâtre et la musique* (Ueber Theater und Musik; Breslau, 1860); *Wilhelmine Schrœder-Devrient* (Leipzig, 1863); *Schinkel architecte, peintre et esthéticien* (Berlin, 1864); *Raphaël Santi* (Leipzig, 1865); *Pierre de Cornelius* (Berlin, 1867), etc. On lui doit des pièces originales ou des adaptations pour le théâtre: *Blanche*, *Sophia Dorothea*, *Princesse Orsini*, drames; *Sakuntala*, arrangée pour la scène; *Don Juan*, de Mozart; *Wallenstein*, trilogie de Schiller, tragédie en cinq actes; *la Fiancée heureuse* (die glückliche Braut), comédie; *les Hohenstaufen* et *Don Juan et Faust* de Grabbe; *Alma*, opéra de Flotow, d'après le libretto de Saint-Georges, etc.

WOOD (Ella PRICE, dame Henry), romancière anglaise, née en 1820, fille aînée de Thomas Price de Worcester, littérateur et érudit distingué, épousa de bonne heure M. Henry Wood, qui faisait le commerce maritime. Ses premiers articles furent publiés dans le *New Monthly Magazine* et les *Bentley's Miscellany*. Son ouvrage de début, *Maison Danesbury* (Danesbury House), qui parut en 1860, lui valut un prix de 2500 fr. et commença sa réputation d'écrivain pathétique et moral, dont elle jouit en Angleterre et à l'étranger. Il fut bientôt suivi d'*East Lynne*, traduit en français sous le titre de *Lady Isabel*, par M. North Peat (1862, 2 vol. in-18), dont le succès fut très grand. Puis vinrent *les Channings* (the Channings), tableau de mœurs anglaises, traduit en français par Mme Abric-Encontre (1864, 2 vol. in-18); *les Chagrins de Mme Halliburton* (Mrs. Halliburton Troubles); *l'Orgueil de Verner* (Verner's Pride); *l'Ombre d'Ashlydyat* (the Shadow of Ashlydyat); *Trenlin Hold*; *les Filles de lord Oakburn* (Lord Oakburn's daughters), traduit en français en 1876; *Oswald Crag*; *Mildred Arkell*, *Veille de la Saint-Martin* (Saint-Martin's Eve), *Elsters Tully*, *Orrille College*, traduit en français; *le Secret d'une vie* (a Life secret); *William Allair*, charmante nouvelle destinée à l'enfance; *Une Heureuse nuit à Oxford* (a happy Night at Oxford); *la Famille Halliburton*, traduit en français (1868, 2 vol. in-18); *Roland Yorke* (1869); *le Testament de George Canterbury* (G. Canterbury's Will, 1870), ces deux derniers traduits en français; *Dene Hollow* (1871); [illegible] *Greylands* (1873); *Edina* (1876); *le Secret de lady Adelaïde* (1878); *la Gloire de* [illegible] (1878); *l'Abbaye de Pomeroy* (1878), etc. Mme Wood a fondé une revue [illegible] suelle, *la Galère* (the Argosy).

WOODS (Léonard), écrivain américain, fils [illegible] fameux théologien de ce nom mort en [illegible], fut nommé, en 1839, président du collège Bowdoin (Maine). Il donna sa démission en [illegible], et entreprit un voyage en Europe, pour [illegible] les documents concernant l'histoire de l'État du Maine, publication entreprise sous les auspices du gouvernement de cet État. Il acquit sa réputation d'écrivain philosophique et de théologien en dirigeant les premiers volumes de la *Literary and theological review*, fondée par lui, à New-York, en 1834. Il a en outre traduit une partie des écrits politiques de Joseph de Maistre, sous ce titre: *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques.*

WOOLSEY (Théodore-Dwight), érudit américain, né à New-York, le 31 octobre 18[illegible], fit son éducation au collège d'Yale (Connecticut) et au séminaire de Princeton, passa plusieurs années en Europe, et se perfectionna dans l'étude du grec et de l'allemand. Il fut nommé, à son retour, professeur de langue grecque au collège d'Yale, et garda ce poste vingt ans ([illegible]).

M. Woolsey, regardé comme l'un des premiers hellénistes des États-Unis, s'est borné à donner, dans cette spécialité, d'excellentes éditions du *Prométhée* d'Eschyle, de l'*Antigone* et de l'*Électre* de Sophocle, de l'*Alceste* d'Euripide et du *Gorgias* de Platon. On cite en outre de lui des *Éloges* et *Adresses* officielles très [illegible] par le style. Enfin, dans un autre ordre, il a publié deux traités: *Introduction à l'étude du droit international* (1860; nouvelle édit., 18[illegible]), et *Essai sur le divorce et la législation du divorce aux États-Unis* (1869).

WORBOISE (Emma-Jeanne), femme de lettres anglaise, née en 1825, est fille d'un [illegible] anglican. Restée orpheline de bonne heure, elle fut élevée à l'École spéciale des filles, [illegible] anglican, fondée par le rév. Wilson. Elle publia de nombreux romans, qui eurent du succès. Nous citerons: *Helen Bury* (1850); [illegible] *rayons et ombres de la vie chrétienne* ([illegible] ton: lights and shades of christian life, [illegible]); *la Vie d'écolière de Grâce Hamilton* (G. [illegible] School life, 1856); *les Épreuves de la femme* (Wife's trials a tale, 1858); *Millicent Kendrick*, [illegible] *la recherche du bonheur* (M. Kendrick, [illegible] search after happiness, 1862), traduit en français (1872, 2 vol. in-18); *Lottie Lonsdale* (Lottie Lonsdale, or Chains and links, 1865); *la Vie* [illegible] *gale* (Married life); *Thornycroft Hall* (1864); *la Femme de sir Julian* (1866); *Violet* [illegible] (1866); *Chrystabel* (1872); *la Maison de* [illegible] (the House of bondage, 1873); etc.

WORDSWORTH (Rév. Charles), théologien anglais, né en 1806, à Bocking (comté d'Essex), est neveu du célèbre poète de ce nom, qui fut le chef de l'école des *Lakistes*. Après avoir reçu une brillante éducation au collège de Christ-Church, à Oxford, il fit, pendant deux ans, partie du personnel enseignant de cette université, entra dans les ordres et fut appelé, en 1835, à la direction du collège de Winchester. Au bout de dix ans, il se démit de ses fonctions pour s'associer au conseil d'administration de l'école de Glenalmond, qui s'ouvrit, en 1847, sous les auspices du haut clergé

de l'Écosse. En 1852, il remplaça le révérend Torry comme évêque de Saint-André, et fut consacré l'année suivante.

On a de lui des livres d'enseignement, tels que : une *Grammaire grecque* (Græcæ grammaticæ rudimenta, 1839); *l'Enfance chrétienne dans les collèges* (the Christian boy hood at a public school); des ouvrages de piété : *Instruction préparatoire*, *les Synodes*, deux volumes de *Sermons*, et diverses brochures sur les questions du moment.

Son frère, le rév. Christophe WORDSWORTH, né en 1807, embrassa également l'état ecclésiastique, et fut prédicateur à Cambridge, chanoine de Westminster, et sacré évêque de Lincoln en 1869, siège qui le fit entrer à la Chambre des lords. Il est auteur de plusieurs écrits d'histoire et de polémique religieuse. En 1872, il prit part au congrès vieux-catholique de Cologne.

WORMS (Émile), économiste français, né à Frisange (Luxembourg), de parents français, en 1838, commença ses études de droit à Heidelberg, alla les terminer à Paris, et obtint le grade de docteur. Reçu agrégé en 1866, il fut nommé professeur de droit commercial à la Faculté de Rennes, et échangea sa chaire, en 1876, contre celle d'économie politique nouvellement créée. Il a été élu correspondant de l'Académie des sciences morales le 29 décembre 1877. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 12 juillet 1880.

M. Worms a publié : *Histoire commerciale de la ligue hanséatique* (1863, in-8), couronnée par l'Institut; *Sociétés par actions et opérations de bourse* (1868, in-8); *Théorie et pratique de la circulation monétaire et fiduciaire* (1869, in-8); *Sociétés humaines et privées* (1874, in-8); *l'Allemagne économique, ou Histoire du Zollverein* (1874, in-8); *Exposé élémentaire de l'économie politique, à l'usage des écoles* (1879, in-18).

WORMS (Jules), peintre français, né à Paris, le 16 décembre 1832, élève de Lafosse, peintre et lithographe, fut attaché à *l'Illustration* de 1853 à 1867, et collabora à plusieurs autres publications illustrées. Il envoya au Salon, depuis 1859, des tableaux dont les sujets sont pour la plupart empruntés à l'Espagne, où il fit de fréquents voyages. Nous citerons : *Forges de campagne*, camp de Châlons, *Place Royale* (1859); *Une Arrestation pour dettes* (1861); *le Romancero Burgalès*, *Une Fontaine à Burgos*, *Un Maragato* (1863); *le Départ des contrebandiers* (1865); *Course de « novillos » dans la province de Valence* (1866); *Scène de mœurs dans la Vieille-Castille*, *Garçon d'auberge et servante en Aragon* (1867); *la Romance à la mode*, au musée du Luxembourg, *la Ronda* (1868); *Bienvenu qui apporte*, *Un Talent précoce* (1869); *la Boite aux lettres*, *la Vente d'une mule* (1870); *les Tondeurs à Grenade* (1872); *la Tante à succession* (1873); *le Petit ébéniste* (1874); *Une Nouvelle à sensation* (1875); *la Danse du Vito à Grenade*, *le Départ pour la revue* (1876); *la Fleur préférée*, *la Fontaine du taureau à Grenade* (1877); *le Maréchal ferrant*, *le Tambour de ville*, *le Compliment*, avec quelques-uns des précédents, à l'Exposition universelle de 1878; *Devant l'alcade* (1880).

M. Worms a obtenu une médaille de 1re classe à Madrid, en 1865; trois médailles aux Salons de 1867, 1868, 1869; une médaille de 3e classe à l'Exposition universelle de 1878, et la décoration de la Légion d'honneur en 1876.

WORSAAE (Jean-Jacques-Asmussen), archéologue danois, né à Veile (Jutland), le 14 mars 1821, commença ses études au collège de Horsen, et les acheva de 1836 à 1838, à l'École de civisme de Copenhague. Il abandonna la théologie et la jurisprudence pour se consacrer tout entier à l'histoire de son pays. De 1838 à 1842, il étudia, au Musée royal, les antiquités scandinaves, et fit plusieurs explorations archéologiques en Danemark, en Suède et en Norvège. En 1845, il visita l'Allemagne, et rendit compte de ses recherches sous ce titre : *les Antiquités nationales en Allemagne* (Copenhague, 1846). Suivant partout les traces d'une ancienne civilisation scandinave, il fit, de 1846 à 1847, un voyage en Angleterre, en Écosse et en Irlande, contrées longtemps gouvernées, au moyen âge, par des princes danois et norvégiens. Il visita également la Bretagne et la Normandie, pour y retrouver quelques vestiges de ses aïeux, les anciens Northmans. Inspecteur et conservateur des antiquités du Danemark, il a été nommé, en 1854, professeur titulaire. La même année, il partit pour l'Italie, séjourna à Rome et à Naples, et rentra dans son pays, en passant par le Piémont, la Savoie et la France. Inspecteur général des monuments archéologiques du Danemark, il devint, en 1861, directeur de ce service. De 1855 à 1866, M. Worsaae occupa la chaire d'archéologie à l'université de Copenhague, et fut nommé directeur du Musée d'antiquités scandinaves.

Parmi ses écrits, qui lui ont acquis une réputation européenne et qui ont été presque tous traduits en allemand et en anglais, nous nous bornerons à citer : *Danemarks oldtid* (Copenhague, 1843; en anglais, Londres, 1849); *Blekingske mindesmärker fra Hedenold* (Copenhague, 1846; zum Alterthumskunde des Norden; Leipzig, 1846); *Minder om de Danske og Nordmaendene i England, Skotland og Irland* (Copenhague et Leipzig, 1852); *Aftbildninger fra det Kongelige museum for nordiske oldsager* (Copenhague, 1854; nouv. édit. remaniée, 1859); *den Danske Erobring af England og Normandiet* (Ibid., 1863); *Om Sleswigs eller Sønderjyllands Oldtidsminder*; Ibid., 1865); etc. Il a été traduit de lui en français : *la Colonisation de la Russie et du Nord scandinave, et leur plus ancien état de civilisation* (1875, in-8, avec grav.).

WRANGEL (Frédéric-Henri-Ernest, comte DE), général prussien, est né à Stettin, le 13 avril 1784. Entré dans les dragons en 1796, il fit la plupart des campagnes de l'Empire, devint lieutenant-colonel en 1814 et colonel en 1815. Nommé, plusieurs années après, lieutenant général, il reçut, en 1848, le commandement du 2e corps d'armée des troupes fédérales dans la campagne du Schleswig-Holstein. En 1856, à l'anniversaire de sa soixantième année de service, il fut promu feld-maréchal général. Il était commandant en chef dans les Marches et gouverneur de Berlin, lorsqu'il fut appelé au commandement supérieur de l'armée austro-prussienne envoyée contre le Danemark en 1864. Sa conduite dans cette guerre souleva de vives réclamations qui se firent même jour en Angleterre, à la Chambre des communes. Il fut, au mois de mai, remplacé par le prince Frédéric-Charles de Prusse, élevé au titre de comte, et brillamment récompensé pour ses rapides succès. Il assista, en 1866, à la guerre de Bohême, sans avoir de commandement à cause de son grand âge. — Le général de Wrangel est mort, à Berlin, non en 1869, comme on l'avait annoncé, mais le 1er novembre 1877.

WREDE (Fabian-Jacob-Fabianson, baron), physicien suédois, fils du feld-maréchal Fabian Wrede, est né le 9 octobre 1802. Contrarié dans ses goûts pour l'étude de la physique et de la mécanique, il ne s'y livra qu'à l'insu de ceux à qui était con-

fiée son éducation, et apprit seul les sciences, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner, en qualité de directeur de l'École d'artillerie de Marienbourg (1836). Sous-lieutenant d'artillerie en 1817, il fut nommé colonel en 1848, et général-major en 1854. Chevalier de la Légion d'honneur et commandeur du Danebrog, il a été nommé membre des Académies suédoises de musique, des sciences et des sciences militaires.

Le recueil (*Handlingar*) publié par ces deux dernières académies renferme d'importants mémoires du baron de Wrede ; quelques-uns ont été insérés dans les *Annales* de Poggendorf ou traduits dans des recueils étrangers, et mis à profit par des savants français. Il a publié, en 1840 et 1841, des *Rapports annuels sur la physique* (Ærsborættelser i fysik).

WRIGHT (Thomas), antiquaire anglais, né le 21 avril 1810, sur les frontières du pays de Galles, fut élevé au collège d'Édouard VI, à Ludlow, puis à l'université de Cambridge, où il prit les degrés de bachelier et de maître ès arts. Il s'adonna, dès sa jeunesse, à l'étude des origines et des antiquités nationales, et fournit de nombreux articles sur ces matières au *Fraser's Magazine*, à la *Foreign Quarterly Review*, ainsi qu'aux *Mémoires* de diverses compagnies savantes. Il fut l'un des fondateurs de la Société de Camden et de la *British archæological Institution*. En 1842, il fut élu correspondant de l'Institut de France (section des inscriptions et belles-lettres). — Il est mort à Londres, le 23 décembre 1877.

M. Wright a édité un grand nombre d'auteurs anciens, tels que : *les Contes de Chaucer, les Visions du laboureur Piers* (Visions of Piers, a ploughman); un *Poëme anglo-normand sur la conquête de l'Irlande par Henry II* (1837) ; *la Vie de Merlin* (1838), écrite en latin par Geoffroy de Monmouth. Mais c'est surtout par les recueils de pièces rares ou inédites qu'il s'est placé au premier rang des archéologues de son pays; nous mentionnerons : l'*Ancienne poésie anglaise* (Early english poetry, 1836, 4 vol.); les *Anciens mystères* (Early mysteries, 1838, in-8); *la Reine Élisabeth et ses contemporains* (Queen Elizabeth and her times, 2 vol.), recueil de lettres originales; *Reliquiæ antiquæ* (1839-1843, 2 vol.), choix de poésies saxonnes et normandes; *Anciens traités populaires* composés au moyen âge (Treatises of science, in-8); des recueils de *Chants politiques anglais* (Political songs of England, in-4), depuis le règne de Jean jusqu'à celui d'Édouard II, et de *Poëmes et chants politiques*, pour servir à l'histoire anglaise (Political poems and songs, relatings, etc., 1859-1861, 2 vol.), etc.

On cite ensuite de M. Wright un ouvrage écrit en français et intitulé : *Coup d'œil sur les progrès de la littérature anglo-saxonne en Angleterre* (Paris, 1836, in-8), formant une sorte de préface à un livre de M. Fr. Michel sur le même sujet ; et dans un autre ordre de travaux : *Histoire de la caricature et du grotesque dans l'art*, traduite par M. O. Sachot (1866, in-8 ; 238 grav.). En 1856, il a découvert, au *Hunterian Museum* de Glasgow, un manuscrit inconnu des *Cent nouvelles nouvelles* de la reine de Navarre, dont il a publié une édition dans la *Bibliothèque elzévirienne*.

WRIGHT (William), orientaliste anglais, né au Bengale, le 17 janvier 1830, fit ses études aux universités de Saint-André et de Halle. Professeur d'arabe au collège de l'université de Londres, en 1855, et à Dublin l'année suivante, il fut attaché au département des manuscrits du British museum en 1861 et y devint conservateur en 1869. Il a été appelé depuis à la chaire d'arabe à l'université de Cambridge. Docteur honoraire de plusieurs universités de la Grande-Bretagne et de l'étranger, il a été élu correspondant de l'Institut le [illegible] décembre 1878.

M. Wright a publié : *Voyages d'Ibn Jubair* (the Travels of Ibn Jubair ; Leyde, [illegible]) ; *Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*, de Al-Makkari (Ibid., [illegible]) ; *le Livre de Jonas en quatre versions orientales*, avec glossaire (the Book of Jonas, etc., Londres, [illegible]) ; *Grammaire de la langue arabe* (a Grammar of the arabic language ; Londres, [illegible], 2 vol.) ; *le Kamil d'el-Mubarrad* (Leipzig, [illegible]), pour la Société orientale allemande ; *Contributions à la littérature apocryphe du Nouveau Testament* (Contributions to the apocryphal, etc. ; Londres, [illegible]) ; *Actes apocryphes des apôtres* (Apocryphal acts, etc., Ibid., 1871, 2 vol.), ces deux derniers en syriaque et en anglais ; *Catalogue des manuscrits syriaques du British museum* (Ibid., [illegible], 3 vol.), etc.

WÜLLERSTORF-URBAIR (Bernard, baron de), marin et homme politique allemand, né à [illegible], le 29 janvier 1816, entra à dix-sept ans comme cadet, dans la marine autrichienne, et, après quelques années de service dans la Méditerranée, obtint d'aller reprendre à Vienne ses études scientifiques. En 1839, n'étant qu'enseigne de vaisseau, il fut nommé directeur de l'Observatoire et professeur d'astronomie à l'Académie de marine de Venise. Partagé entre ses études, [illegible] missions et commandements, il devint lieutenant de vaisseau en 1848, capitaine de corvette en 1849, de frégate en 1852, de vaisseau en [illegible] et commodore en 1857. En cette dernière qualité il dirigea la belle expédition de la *Novara* [illegible] conde en observations scientifiques. Après avoir commandé une division de la flotte dans les eaux de la Sicile pendant l'année [illegible], il fut nommé contre-amiral. Il fut chargé alors d'aller étudier dans les principaux États de l'Europe les nouveaux procédés de construction des navires. En 1863, il reçut le commandement du port de Venise. Il prit part l'année suivante à la campagne du Danemark. En 1865, le contre-amiral de Wüllerstorf-Urbair entra dans le cabinet autrichien, comme ministre du commerce et de l'économie politique ; il garda deux ans ce portefeuille, et se montra zélé partisan de la liberté commerciale. Ayant donné sa démission, en [illegible], il fut nommé membre à vie de la Chambre des seigneurs, et se retira à Gratz, en Styrie.

Entre autres publications spéciales du baron de Wüllerstorf-Urbair, on cite des mémoires sur la *Distribution des vents à la surface du globe* (Vienne, 1860), *sur les Phénomènes physiques de l'Adriatique* (Ibid., 1863), etc., et de nombreux articles de physique, d'astronomie, de science économique et d'art militaire, dans des recueils périodiques et dans les Bulletins des sociétés savantes dont il a été élu membre.

WUNDERLICH (Charles-Auguste), médecin allemand, né le 4 août 1815, à Sulz, sur le Neckar, étudia à Stuttgart et à Tubingue, et, après avoir obtenu le grade de docteur, fréquenta plusieurs autres universités de l'Allemagne, et visita la Belgique et la France. De retour en Wurtemberg, il fut nommé (1838) aide-médecin à l'hôpital de Sainte-Catherine de Stuttgart ; mais, l'année suivante, il alla s'établir à Tubingue comme professeur particulier. Nommé bientôt ([illegible]) [illegible] à la Clinique et directeur provisoire de l'établissement, il devint, en 1834, professeur adjoint, et, en 1846, directeur de la Clinique et professeur

titulaire de médecine. En 1850, il fut appelé à une chaire à l'université de Leipzig. Il a été nommé conseiller intime en 1857. — Il est mort à Leipzig, le 25 septembre 1877.

On a de M. Wunderlich un certain nombre d'ouvrages : *Sur la Médecine française et allemande* (Ueber die franz. und deutsche Medicin; Stuttgart, 1841); *Essai d'une physiologie pathologique du sang* (Versuch einer path. Phys. des Blutes; Ibid., 1844), etc.; et surtout un *Manuel de pathologie et de thérapeutique* (Handbuch der Pathol. und Therapie; Stuttgart, 1846-1854), dont la seconde édition commença à paraître avant que la première ne fût complètement publiée; *De la Température du corps dans les maladies* (Eigenwaerme in Krankheiten; Leipzig, 1868; 2ᵉ édit., 1870), traduit en français par le docteur Labadie-Lagrave (1872, in-8, avec fig. et planches). M. Wunderlich a fondé, en 1841, avec M. W. Rosen, les *Archives de médecine physiologique*, organe très important des nouvelles tendances de la science médicale en Allemagne.

WUNDT (Guillaume-Max), physiologiste allemand, né à Neckarau (Bade), le 16 août 1832, étudia la médecine à Tubingue, Heidelberg et Berlin, devint en 1857 privat-docent à Heidelberg et professeur en 1864. Appelé à Zurich en 1874, à la chaire de physiologie, il passa l'année suivante à Leipzig. Il avait été député de Heidelberg à la Chambre badoise en 1866.

Parmi ses ouvrages ou mémoires, qui ont été plusieurs fois analysés et discutés dans la presse française, on remarque : *Étude sur le mouvement des muscles* (die Lehre von der Muskelbewegung; Brunswick, 1858); *Théorie de la perception des sens* (Beitræge zur Theorie der Sinneswahrnehmung; Leipzig, 1862); *Leçons sur l'âme de l'homme et des animaux* (Vorlesungen ueber die Menschen und Thierseele; Ibid., 1863, 2 vol.); *Traité de physiologie de l'homme* (Lehrbuch der Phys. des Menschen; Erlangen, 1865; 4ᵉ édit., 1878); *Recherches sur le mécanisme des nerfs et des centres nerveux* (Untersuchungen zur Mechanik der Nerven und Nervencentren; Ibid., 1871-1876, part. I-II); *Principes de psychologie physiologique* (Grundzüge der physiol. Psychologie; Leipzig, 1874); enfin, lors de la discussion sur le spiritisme entre plusieurs savants, il a publié : *le Spiritisme, une soi-disant question scientifique* (der Spiritismus. Eine sogenannte wissenschaftliche Frage; Ibid. 1879).

WURTEMBERG (maison royale de). Chef actuel : *Charles Iᵉʳ* Frédéric-Alexandre, fils du roi *Guillaume Iᵉʳ*, mort le 25 juin 1864, né le 6 mars 1823; chef du régiment de dragons russes Nijni-Novgorod et du 6ᵉ régiment de hussards autrichiens, appelé au trône à la mort de son père, marié le 13 juillet 1846, à la grande-duchesse *Olga*-Nicolaewna, née le 11 septembre 1822, fille de feu l'empereur Nicolas Iᵉʳ.

Sœurs du roi : 1° du premier mariage de Guillaume avec *Catherine*-Paulowna, fille de l'empereur Paul, morte le 9 janvier 1819 : la princesse *Marie*, mariée au comte Alfred de Neipperg; de son troisième mariage avec *Pauline* : les princesses *Catherine*-Frédérique-Charlotte, née le août 1821, mariée le 20 novembre 1845, à son cousin le prince *Frédéric*-Charles-Auguste, et *Auguste*-Wilhelmine-Henriette, mariée au prince *Hermann* de Saxe-Weimar.

WURTZ (Charles-Adolphe), chimiste français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Strasbourg, le 26 novembre 1817, fit ses classes au gymnase protestant, puis étudia la médecine à la Faculté de cette ville, où il fut chef des travaux chimiques de 1839 à 1844, et reçu docteur en 1843. Venu à Paris, il y devint préparateur du cours de chimie organique de la Faculté (1845), chef des travaux chimiques à l'École des arts et manufactures (1846-1851), agrégé (1847), professeur à l'Institut agronomique de Versailles (1851), et, après la retraite de M. Dumas et la mort d'Orfila (1853-1854), titulaire de leurs deux chaires réunies sous le nom de cours de chimie médicale. Élu membre de l'Académie de médecine en 1856, M. Wurtz a fait en outre partie du Comité d'hygiène, de la Société chimique, dont il devint secrétaire, de la Société philomatique, etc. Nommé doyen de la Faculté de médecine en 1866, il s'est fait remarquer à la fois par sa fermeté et sa modération, lors des troubles excités parmi les étudiants par les dénonciations portées au Sénat contre leurs meilleurs professeurs (1867-1868). Il donna sa démission de doyen en avril 1875, et fut nommé, le 1ᵉʳ août suivant, professeur de chimie organique à la faculté des sciences. En juillet 1865, sur la désignation de l'Académie des sciences, il obtint le prix biennal de 20 000 fr., institué par l'empereur, et en 1878, la grande médaille « Faraday » de la Société royale de Londres. En 1867, il a été élu membre de l'Académie des sciences (section de chimie), en remplacement de M. Pelouze. Décoré de la Légion d'honneur le 11 décembre 1850, et promu officier le 24 janvier 1863, comme membre de la section française du jury international de l'Exposition universelle de Londres, il a été fait commandeur le 11 août 1869.

Auteur d'un grand nombre de découvertes en chimie, M. Wurtz en a fait l'objet d'importants *Mémoires*, insérés, depuis 1842, dans les *Annales de chimie et de physique*, et dans le *Répertoire de chimie pure*, qu'il a dirigé depuis 1858. Il a publié à part : *Mémoire sur les ammoniaques composées* (1850); *Sur l'Insalubrité des résidus provenant des distilleries* (1859); *Leçons de philosophie chimique* (1864, in-8); *Traité élémentaire de chimie médicale* (1864-1865, 3 vol. in-8, avec fig.; 2ᵉ édit. 1868-1875, 2 vol. in-8); *Leçons élémentaires de chimie moderne* (1866; 3ᵉ édit., 1875, in-18); enfin un important *Dictionnaire de chimie pure et appliquée* (1868-1878, 3 vol. grand in-8, avec fig.) : l'*Introduction* en a été publiée séparément, sous ce titre : *Histoire des doctrines chimiques* (1868, gr. in-8); *la Théorie atomique* (1878, in-8); *Traité de chimie biologique* (1880, 1ʳᵉ partie, in-8); des discours, des éloges, etc.

WURZBACH (Constant), poète et bibliographe allemand, né à Laybach, en Illyrie, le 11 avril 1818, fils d'un jurisconsulte, étudia de bonne heure le droit, s'engagea comme volontaire, en 1836, dans l'infanterie autrichienne, fit partie du corps d'occupation de Cracovie, puis, se trouvant caserné à Lemberg, obtint presque en même temps le grade de lieutenant et le diplôme de docteur en philosophie. En 1844, il quitta le service, et prit un emploi à la bibliothèque de la même ville. En 1848, il fut appelé à la bibliothèque de Vienne et aux archives du ministère de l'intérieur, et créa une bibliothèque administrative dont il demeura directeur.

Très versé dans la langue polonaise et dans les langues slaves, M. Wurzbach s'est fait une double réputation de savant et de poète. Ses premiers poèmes, insérés dans les plus importants recueils de l'Autriche, sous son prénom de *Constant*, ont été rassemblés sous le titre général de *Mosaïque* (Cracovie, 1841). Il donna ensuite : *Une Ville morte* (Von Einer verschollenen Kœnigs-

stadt, 1850 ; 2ᵉ édit., Hambourg, 1857) ; *Napoléon* (1851) ; *le Page de l'empereur* (der Page des Kaisers ; Dusseldorf, 1854) ; *Perles* (Gemmen ; Hambourg, 1855) ; *Camées* (Cameen ; Dusseldorf, 1856), etc. ; puis un ouvrage humoristique qui fit grand bruit : *Parallèles* (Parallelen ; Leipzig, 1849 ; 3ᵉ édit., 1852). Parmi ses travaux de critique, d'archéologie, d'histoire et de science, nous citerons : *Éléments de géométrie* (Lemberg, 1843) ; *Proverbes de la Pologne* (Sprichwœrter der Polen ; Lemberg, 1847 ; 2ᵉ édit., Vienne, 1852) ; *Chants populaires de la Pologne* (Volkslieder der Polen ; Lemberg, 1846) ; *les Églises de Cracovie* (die Kirchen der Stadt Krakau ; Vienne, 1853) ; *Coup d'œil bibliographique et statistique sur la littérature de l'empire d'Autriche* (Bibliographisch-statistische Uebersicht der Literatur, etc. ; Vienne, 1854 ; 6ᵉ édit., 1856) ; *Dictionnaire biographique de l'empire d'Autriche* (Vienne, 1856-1879, t. I-XXXIX), livre capital embrassant les personnages des vingt nationalités dont se compose l'empire d'Autriche, et qui lui valut le titre de baron en 1875 ; *Joseph Haydn et son frère Michel* (Ibid., 1861) ; *Étude biographique et généalogique des Hapsbourg* (Habsburg und Habsburg-Lothringen, etc. ; Ibid., 1861) ; sans compter diverses publications de circonstance et des articles fournis aux recueils périodiques.

WÜSTENFELD (Henri-Ferdinand), orientaliste allemand, né à Munden, le 31 juillet 1808, fit ses classes au lycée de Hanovre, et abandonna la théologie pour l'étude des langues orientales, qu'il étudia à l'université de Berlin. Reçu docteur en philosophie à Gœttingue, en 1831, et privat-docent l'année suivante, il y devint bibliothécaire en 1838 et professeur ordinaire en 1856.

On lui doit de nombreuses éditions de textes d'ouvrages arabes, entre autres : *Liber concinnitatis nominum* (Gœttingue, 1832) ; *Liber classium virorum qui Korani et traditionum cognitione excelluerunt*, de Abn-Abdallah Dahabis (Ibid., 1833-1834) ; *Specimen el-Lobabi* (Ibid., 1835) ; *Tabulæ quædam geographicæ*, d'Abulfeda (Ibid., 1835) ; *Vitæ illustrorum virorum*, d'Ibn-Challikan (Ibid., 1835-1850, parties 1-13) ; *Histoire des Coptes*, de Makrizi (Geschichte der Kopten ; Ibid., 1845) ; *Manuel de l'histoire*, d'Ibn-Coteiba (Handbuch der Geschichte ; Ibid., 1850) ; *Chroniques de la ville de la Mecque* (Chroniken der Stadt Mekka ; Leipzig, 1857-1861, 4 vol.) ; *Vie de Mahomet*, d'Ibn-Hischam (Leben Mohammeds ; Gœttingue, 1857-1860, 3 parties) ; la traduction du *Synaxarium* ou Calendrier des chrétiens coptes (Gotha, 1879), etc. Comme ouvrages originaux, nous citerons : *Académies arabes et leurs professeurs* (die Akad. der Araber und ihre Lehrer ; Gœttingue, 1837) ; *Histoire des médecins et naturalistes arabes* (Geschichte der arab. Aerzte, etc. ; Ibid., 1840), etc.

WYATT (Matthew DIGBY), architecte anglais, né en 1820, à Rowde, près Devizes, où il a été élevé, entra à seize ans dans l'atelier de son frère aîné, Th.-N. Wyatt, et remporta un prix de dessin à la Société d'architecture. En 1844 il visita le continent, où pendant deux ans il étudia les antiquités et les monuments religieux de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. En 1848 il fut chargé de la restauration complète du théâtre d'Adelphi à Londres. L'année suivante il lut à la Société des Arts un *compte rendu* très impartial de l'exposition de l'industrie, qu'il venait de visiter à Paris, et appelé, en 1851, à participer aux travaux de la commission royale de l'Exposition universelle de 1851, il y rendit de véritables services. En 1855, il fit partie du jury international à l'Exposition universelle de Paris. M. Wyatt a été décoré de la Légion d'honneur. — Il est mort à Londres, le 21 mai 1877.

On lui doit de beaux ouvrages artistiques, tels que : *les Arts industriels au XIXᵉ siècle* (the industrial arts of the nineteenth century, 1851, 160 planches, imprimé en or et en couleur) ; la *Mosaïque géométrique du moyen âge* (the Geometrical mosaics of the middle ages ; 1853, 12 planches), d'après des dessins rapportés de Sicile et d'Italie ; *les Métaux et leurs dessins* (Metal work and its artistic design ; 50 pl. col.) ; un portefeuille de *Vues du palais de Sydenham* (Views of the cristal palace and park at Sydenham ; 1854, 1ʳᵉ série), palais qu'il a décoré en grande partie ; *Notes d'un architecte en Espagne* (an architect's note-book in Spain, 1872). Il a envoyé à Paris, en 1855 : *l'Arc de Titus à Rome* ; trois *Vues du palais de Sydenham*, etc., qui ont obtenu une mention, et à l'Exposition universelle de 1867 : *Cour des bureaux de l'administration des Indes*, *Œil-de-Bœuf*, *Maison à Dublin*.

WYLD (William), peintre anglais, né à Londres en 1806, entra d'abord dans la diplomatie et fut attaché comme chancelier au consulat de Calais ; ce fut alors qu'il connut un peintre aquarelliste de cette ville, Louis Francia, et sous son influence, il s'adonna exclusivement à la peinture. Il voyagea en Allemagne, en Italie, dans l'Algérie et la Palestine et s'étant fixé à Paris, exposa depuis 1833 aux Salons de cette ville.

Nous citerons parmi les nombreuses toiles de M. Wyld : *la Plage d'Honfleur* (1833) ; *la Piazza de Venise* (1839) ; *Alger* (1831) ; *Départ des Israélites pour la Terre-Sainte* (1839) ; [illegible] ; *Halte des contrebandiers* (1848) ; *Environs d'*[illegible] (1850) ; *Pont du Gard*, *Oran* (1853) ; *Environs de Rome*, *Régates à Venise* (1855) ; *Entrée de la ville de Fougères* (1867) ; *Mont-Saint-Michel* (1869), au Musée du Luxembourg ; *le Dôme de Milan*, *Canal à Venise* (1878) ; *le Couvent des Arméniens à Venise* (1880), etc. Membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam, il a obtenu deux médailles en 1839 et 1841 et la décoration de la Légion d'honneur en 1852.

WYSOCKI (Joseph), général polonais, né en 1809, dans le gouvernement de Podolie, fit ses études au collège de Krzemieniec, entra, en 1830 dans l'armée du royaume de Pologne, fut attaché au corps de l'artillerie et se distingua pendant la campagne de 1831. Chassé de son pays, il vint en France, où il consacra plusieurs années de son exil à l'étude approfondie de l'art militaire. Après avoir été employé à la fonderie de canons à Toulouse, il passa à l'École d'application de Metz. Il publia, en polonais, un *Précis de l'art militaire* (Paris, 1842, 2 vol.), puis les *Ordonnances d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie* (1846). Complétant son enseignement par la pratique, faisant en même temps pour les émigrés un cours très estimé des juges compétents. M. Wysocki s'était affilié, dès l'origine, à la Société démocratique polonaise. Pendant les agitations de 1846 il fixa son séjour à Cracovie. Au mois de novembre, il se rendit en Hongrie auprès de Kossuth et demanda, sans l'obtenir, l'autorisation de former une légion polonaise. La part qu'il prit à la bataille de Comorn (26 avril), lui mérita le grade de général. Une grave maladie l'empêcha de paraître à la bataille de Temesvar, mais à peine rétabli, il couvrit la retraite du gouvernement insurrectionnel. Le 18 août 1849, il franchissait la frontière de Turquie. La Porte l'interna à Kutaia avec Kossuth, Dembinski, etc. En 1851 il partit pour l'Angleterre ; de là il revint à Paris au commencement de 1852. Au début de la

d'Orient, un grand nombre de ses com- :s l'envoyèrent à Constantinople avec de pouvoirs pour représenter auprès du Divan :rêts et les droits de la Pologne et former une légion polonaise. Il prit part encore à l'insurrection polonaise de 1863, puis revint à Paris. — Le général Wysocki est mort dans cette ville, le 31 décembre 1874.

Y

'ES (Edmond-Hodgson), romancier an- né à Londres, en juillet 1831, est fils d'un . Il entra dans l'administration des postes, chef de bureau et donna sa démission en pour se consacrer entièrement à la littéra- Il alla aux Etats-Unis et y fit des confé- sur la littérature anglaise et de retour à es fonda un journal hebdomadaire *le* (the World), qui ne tarda pas à se faire ce dans la presse anglaise.

mi ses romans ou nouvelles d'une remar- e originalité, il faut mentionner : ***Mes lieux is et leurs habitués*** (My haunts and their nters, 1854); ***Après les heures du bureau*** office hours, 1861); ***la Bride sur le cou*** en to harness, 1865); ***En baisant les verges*** ng the rod, 1866); ***Terre enfin*** (the Rock d, 1868); ***Naufrage au port*** (Wrecked in 1869); ***le Bon mal***(A Righted wrong, 1870); ***aladea du docteur Wainwrights*** (1871); ***la ne de Nobody*** (1871); ***le Drapeau jaune*** 'ellow flagg, 1873); ***le Glaive suspendu*** (the ıding swort, 1874), etc. Il a collaboré au ***e Year Round***, de Dickens; au ***Daily News***, ***emple Bar Magazine***, au ***New-York Herald***, Comme critique théâtral, M. Yates a ***la Vie et la correspondance de C. Ma- l'aîné***, célèbre acteur de Londres.

AMES (Frédéric-William), peintre anglais, décembre 1835 à Taganrog, port de la mer ff (Russie), où son père était consul, vint 48, à Londres où il reçut les premières no- de dessin et d'anatomie. En 1852, il alla ılie, entra à l'Académie des beaux-arts de nce, et de retour à Londres débuta à l'Ex- on annuelle de 1859 par un tableau, *l'Ami* Il a donné depuis une série de toiles parmi elles nous citerons : *la Toilette* (1862); *l'En- de sir Thomas More avec sa fille, après sa mnation à mort* (1863); *la Reine mal- use* (1864); *la Reine Elisabeth recevant des ssadeurs français la nouvelle du massacre Saint-Barthélemy* (1866); *l'Aurore de la mation* (1867); *Lady Jane Grey dans la de Londres* (1868); *les Jacobites fugitifs : le Docteur Harvey et les enfants de es Ier* (1871); *le Chemin des roses* (1873); *ptême* (1874); *Campo dei S. S. Apostoli, e* (1876), et à l'Exposition universelle de *Amy Robsart*, *Pour les Pauvres*, *le Der- ropos du jour*. Il a été nommé associé de émie royale de Londres en 1866 et re titulaire, le 19 juin 1878.

Y (Edmond-Charles), peintre et graveur is, né à Paris, en 1836, étudia la gravure dessin et se fit d'abord connaître par des abilement traités, d'après Van der Meulen, on, Anastasi, J.-F. Millet, etc., et par des ortes. Il a également fait preuve d'un très t talent de paysagiste dans les tableaux ıls : *Un Chemin à Vélizy* (1867); *les Buttes martre en 1870* (1870); *Bords de la Seine à Montereau, les Alouettes* (1873); *Un Matin : Bras de Seine* (1875); *la Seine près de n* (1876); *le Morin à Villiers* (1877); *Avant ie* (1878); *le Bas de Montigny. Bords de la Marne* (1879); *le Canal de la Villette, hiver de 1879-1880* (1880), etc. M. Edmond Yon a obtenu, comme graveur, deux médailles en 1872 et en 1874, et, comme peintre, une 3e médaille en 1875 et une 2e en 1879.

YONGE (Charlotte-Marie), femme de lettres anglaise, née en 1823, est fille d'un magistrat du Hampshire. Elle s'est fait connaître par un grand nombre de publications, romans ou ouvrages historiques et religieux, dont le succès est attesté par de nombreuses éditions et traductions en langues étrangères, principalement en français. Elle contribua, en outre, à favoriser et à soutenir de ses deniers diverses œuvres apostoliques, comme la construction d'un collège de missionnaires à Auckland (Australie).

On cite parmi ses romans : *l'Héritier de Redclyffe*, *la Terrasse de Dynevor*, *la Chaîne de marguerites*, *la Jeune belle-mère*, *le Petit-Duc*, *le Collier de perles*, *la Colombe dans le nid de l'aigle*, *le Lion captif*, *Violette* (Heartsease), *le Livre d'or*, *Kenneth ou l'arrière-garde de la grande armée*, etc. Dans le genre historique elle a donné : *Prince et page*, histoire de la dernière croisade, *les Rois d'Angleterre*, *Guide de l'histoire ancienne, du moyen âge et moderne*, *Récits d'histoire grecque*, *Récits d'histoire d'Angleterre*, etc. Enfin l'œuvre des missions lui doit : *Histoire des missionnaires anglais* (1871), *Vie de J.-C. Patteson, évêque missionnaire de la Mélanésie* (1873, 2 vol.), etc.

YENDIS (Sidney). Voy. DOBELL.

YOUNG. Voy. BRIGHAM (Young).

YRIARTE (Charles-Emile), littérateur français, né à Paris, le 5 décembre 1832, d'une famille originaire d'Espagne, suivit à la fois la carrière des arts et celle de l'administration. Attaché au ministère d'État, il fut nommé inspecteur des asiles impériaux et ensuite inspecteur de l'Opéra. Il collaborait en même temps, à divers journaux illustrés français et étrangers. Lors de l'expédition de l'Espagne contre le Maroc, à la fin de 1859, il fut chargé de suivre l'armée espagnole et envoya au *Monde illustré* une suite de dessins et d'articles sur cette campagne. Il renonça alors à sa position officielle pour se livrer tout entier au journalisme. L'année suivante, il fit avec les Italiens, les campagnes de Sicile, des Marches et de l'Ombrie; revenu en France après de longues excursions, il devint directeur de la partie artistique et rédacteur en chef du *Monde illustré* qu'il abandonna en 1870. Il a été nommé, en juin 1864, commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique et décoré de la Légion d'honneur le 9 août 1877.

M. Ch. Yriarte, à part son active collaboration au *Monde*, a écrit, sous son nom, ou sous les pseudonymes de *Junior*, de *Marquis de Villemer*, etc., au *Figaro*, au *Grand journal*, à *la Vie parisienne*, etc. Il a publié en volumes : *la Société espagnole* (1861, in-18); *Sous la tente, souvenirs du Maroc*, récits de guerre et de voyage (1862, in-18, illustré); *les Cercles de Paris* [1828-1864] (1864, gr. in-8, avec grav.); *Paris grotesque, les célébrités de la rue* [1815-1863]

(même année, in-8, 28 grav.; 2ᵉ édit. 1868, in-18); *les Portraits parisiens* (1865); *Goya*, sa vie et son œuvre (1867, in-4, avec pl.); *Nouveaux portraits parisiens* (1869, in-18); *les Portraits cosmopolites* (1870, in-18); *les Tableaux de la guerre* (1870, in-8); *les Prussiens à Paris et le 18 Mars* (1871, in-8); *Campagne de France 1870-1871* (1871, in-8); *les Princes d'Orléans* (1872, in-8, portraits); *le Puritain*, scènes de la vie parisienne (1873, in-8); *la Vie d'un patricien de Venise* (1874, in-8), couronnée l'année suivante par l'Académie française; *Bosnie et Herzégovine* (1876, in-18), souvenirs de voyage; *Venise* (1877, in-4, avec grav.); *les Bords de l'Adriatique et le Montenegro* (1877, in-4, avec grav.). Il a traduit de l'espagnol plusieurs écrits d'auteurs anciens ou contemporains, Alarcon, Antonio de Trueba, Fernandez y Gonzalez, etc. M. Yriarte a exposé plusieurs fois au Salon des aquarelles, soit d'après des croquis de voyage, soit d'après Goya (1867-1868).

YSABEAU (Victor-Frédéric-Alexandre), médecin et agronome français, né à Rouen, le 14 mars 1793, de la famille des membres du Parlement de ce nom, est le fils de Claude-Alexandre Ysabeau le conventionnel, mort en 1831. A douze ans, il suivit son père en Belgique, fit ses études à Liége, prit ensuite le grade de docteur en médecine et revint, quelques années après, à Paris. En 1813, il s'enrôla comme volontaire et fut blessé à Montereau. Il s'occupa ensuite à la fois d'études agricoles et littéraires, et écrivit des *contes* et des *chansons*, dont il publia un petit volume sous le titre de *l'Aiguillon* (1831). Pendant l'épidémie de 1832, il se signala comme docteur en chef du quartier Popincourt.

Depuis lors, M. Ysabeau s'est appliqué à l'économie rurale. Outre de nombreux articles dans les feuilles spéciales, il a publié : *Entretiens sur la minéralogie* (Strasbourg et Paris, 1837, in-18), dans la collection intitulée *Maître Pierre; Guide manuel de l'épicier droguiste, ou Traité des substances simples et composées, de leur valeur et de leur préparation* (Paris, 1827, in-12; dans la *Bibliothèque industrielle*); le tome V de *la Maison rustique* (1838, in-8); *le Jardinage, ou l'Art de créer et bien diriger un jardin* (1854, in-12); *Leçons élémentaires d'agriculture* (1857, in-18), pour l'enseignement primaire; *le Jardinier de tout le monde*, *le Médecin de la famille* (1859); *Entretiens familiers d'un instituteur sur les insectes nuisibles* (1860, in-18); *Cours d'agriculture pratique* (1860-1862, tomes I-IV, in-18); *Histoire nouvelle populaire de la France* (1864, in-18); *Cours de législation civile, industrielle et commerciale* (1866, in-18); *Cours d'économie rurale* (1868, in-18); *Traité pratique de jardinage* (1873, in-18), etc. Il a dirigé en Belgique, *la Sentinelle des campagnes*, et une feuille en langue populaire intitulée : *le Packeter, ou le Fermier*. Il a été un des principaux rédacteurs de la *Revue villageoise*. De 1848 à 1850, il a fourni une dizaine de petits volumes à la Bibliothèque agricole de l'*Encyclopédie populaire*, publiée sous le patronage du roi des Belges. — M. Ysabeau est mort en mai 1873.

YVAN (Melchior), médecin, littérateur et homme politique français, ancien représentant, né à Digne (Basses-Alpes), en 1803, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur en 1835. Il exerça quelque temps dans son pays, puis alla occuper la chaire d'histoire naturelle à l'École secondaire de Marseille. En 1843, il fut nommé médecin de la mission conduite en Chine par M. de Lagrenée et reçut la décoration à son retour (juillet 1846). Candidat du parti démocratique aux élections de 1849 pour la Législative, il fut élu, dans son département natal, le dernier, par 13 418 suffrages. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut forcé de se réfugier en Belgique, où il passa deux années. En 1858, il fut attaché au cabinet du prince Napoléon, alors ministre de l'Algérie et des colonies. Plus tard, il devint inspecteur général de l'imprimerie et de la librairie. — Il est mort à Carras, près de Nice, le 15 avril 1873.

On a de M. Yvan, outre plusieurs [illegible] sur l'histoire naturelle, la médecine légale, etc. : *la Chine et la presqu'île Malaise* (1850, in-8), relation du voyage exécuté de 1843 à 1846, insérée d'abord dans *les Mille et un romans*; *l'Insurrection de Chine* (1853, avec M. Callery); *Voyages et récits* (Bruxelles, 1852, 2 vol.); *De France en Chine* (1855, in-18); *Légendes et récits* (1860, in-18), etc. Il a fait partie de la rédaction de la *Presse*, où il écrivit le *Bulletin* [illegible] avec M. Ad. Guéroult, jusqu'en 1851.

YVAN (baron Napoléon-Alexandre), cousin du précédent et fils de l'ancien chirurgien en chef des Invalides créé baron sous l'Empire, a été reçu docteur en 1828. D'abord chirurgien [illegible] attaché, sous son père, aux Invalides, en même temps qu'à l'hôpital du Gros-Caillou, il se tourna en 1830 vers la pratique civile. Il n'a rien publié que sa thèse de doctorat : *Sur le Sulfate de quinine* (in-4). Le baron Yvan a été décoré de la Légion d'honneur.

YVAN (Henri), dit Théodore Hurat, journaliste français, né à Montpellier, le 13 août 18[illegible], entra dans le journalisme à l'âge de dix-sept ans, comme rédacteur du *Petit Marseillais*, dont il devint le correspondant à Paris. Il a publié quelques romans : *le Médecin à la Corde* (18[illegible], in-18), *la Duchesse Hélène* (1879, in-18), *le Roman* [illegible] (1880, in-18), *Mademoiselle Coxon*, dans la *Presse*, *la Belle Miette* (1880, in-8, illustré), etc. Il a fait représenter quelques pièces de théâtre [illegible] en province et un drame en cinq actes, et [illegible] tableaux : *les Nuits du Boulevard*, et [illegible] avec M. Pierre Zaccone représenté au [illegible] des Nations (septembre 1880).

YVERT (Eugène), littérateur français, né à Marly-le-Roy (Seine-et-Oise), le 25 février 17[illegible], fut, de 1820 à 1830, secrétaire de la Société [illegible] des bonnes lettres. En 1831, il alla se fixer à Amiens et y prit la rédaction en chef de la *Gazette de Picardie*, devenue, en 1848, *l'Ami de l'ordre*, et fut membre de l'Académie de la Somme. — M. Yvert est mort à Amiens, le [illegible] février 18[illegible].

On a de lui quelques poésies : *Épître en faveur de Molière*, *les Inconvénients du* [illegible], *Épître royaliste à un officier de l'expédition d'Alger* (1830); *Ma Gazette*, imitation de la [illegible] de Boileau (1844); *Esquisses parlementaires*, comptes rendus en vers des séances de la [illegible] bre; *Mœurs politiques* (1832 et 1848); [illegible] *poétiques* (1857); *Mélanges poétiques* [illegible] et autres pièces extraites de la *Gazette de Picardie*.

YVES (Renaud), ancien représentant du peuple français, né à Colmar, le 12 février 18[illegible], fils d'un magistrat de la République, [illegible] études à Strasbourg, se fit recevoir [illegible] scrivit au barreau de Colmar. En 18[illegible] de l'Eure le nomma substitut du procureur [illegible] Son libéralisme avancé le fit destituer [illegible] reprit sa place au barreau. Après [illegible] Février, il fut commissaire de la [illegible] le Haut-Rhin, puis procureur général [illegible] remarquer par sa modération. Envoyé à la [illegible] tuante, le second sur onze, par [illegible] frages, il vota ordinairement avec la [illegible]

l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation du président, à l'occasion du siège de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Colmar.

YVON (Adolphe), peintre français, né à Eschwiller (Moselle), en 1817, vint à Paris à la fin de ses classes, et étudia la peinture chez Paul Delaroche, contrairement au vœu de ses parents, qui le destinaient à l'administration. En 1843, il fit un voyage en Russie, y reçut un fort bon accueil et en rapporta une série de dessins exposés aux Salons de 1847 et de 1848. Après avoir debuté au Salon de 1842, avec un portrait de *Mme Ancelot*, il a donné successivement : le portrait du *général Neumayer* (1844); *le Remords de Judas* (1846); *la Bataille de Koulikowo* (1850); *Un Ange déchu* (1852); *le Premier Consul descendant les Alpes* (1853), au palais de Compiègne.

En 1855, M. Yvon envoya à l'Exposition universelle : *le maréchal Ney soutenant l'arrière-garde en Russie*, grande page d'un bel effet, avec *les Sept péchés capitaux*, suite de dessins interprétés d'après le Dante. A la suite d'une mission en Crimée, où il fut le seul artiste envoyé officiellement, M. Yvon exposa au Salon de 1857, *la Prise de la tour de Malakoff*, tableau commandé pour les galeries de Versailles, et qui fut accueilli comme une des belles pages de l'histoire des batailles modernes. Cette œuvre, restée la plus populaire de l'auteur, a reparu à l'Exposition universelle de 1867 avec les deux suivants : *la Gorge de Malakoff, la Courtine de Malakoff*. Rappelons encore : les portraits de *M. et Mme Méligue* (1857); *la Bataille de Solférino*, le portrait du *Prince impérial* (1861); *Magenta, Évacuation des blessés* (1863), qui a figuré aussi à l'Exposition de 1867, un *Portrait* anonyme et le portrait de *M. Couder*, de l'Institut, dessin (1864); *les États-Unis d'Amérique* (1870), vaste composition allégorique exécutée pour un riche particulier, M. Stewart; *Une Rue à Constantinople*, *Secrets d'État* (1873); *Mme la Comtesse de Caen*, *Charge de cuirassiers à Reichshoffen* (1875); *Portraits* (1877); *M. Gatineau*, député, *M. le Dr Péan* (1879); *M. Henri Martin*, *M. Paul Bert* (1880). Cet artiste, en qui l'on s'est accordé à louer la science, le mouvement, l'effet, une touche puissante, a reçu une 1re médaille en 1848, une 2e en 1855, la grande médaille d'honneur en 1857, et une 2e médaille en 1867. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855, il a été promu officier le 29 juin 1867.

YVON-VILLARCEAU (Antoine-Joseph-François), astronome français, membre de l'Institut, né à Vendôme, le 15 janvier 1813, adopta après 1830 les doctrines saint-simoniennes et partit en 1833 pour l'Orient avec Félicien David. Attaché à l'École fondée au Caire par Lambert-Bey, il revint à Paris en 1837, entra à l'École centrale des arts et manufactures en 1840 et obtint le titre d'ingénieur civil; mais il se tourna vers l'étude de l'astronomie et entra, comme astronome, à l'Observatoire en 1846. Membre du bureau des longitudes depuis 1855, il a été à plusieurs reprises, secrétaire de cet établissement. Élu le 17 juin 1867, membre de l'Académie des sciences pour remplir l'une des trois places nouvelles créées dans la section de géographie et navigation, il a rempli plusieurs missions scientifiques en Allemagne et en Espagne et accompli de nombreux et importants travaux de triangulation géodésique. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1858 et promu officier le 12 juillet 1880.

M. Yvon-Villarceau a publié comme ingénieur : *Théorie de la stabilité des machines locomotives en mouvement* (1852, in-8); *Sur l'Établissement des arches de ponts droits* (1853, in-4, 2 pl.), et comme astronome : *Études sur les étoiles doubles* (1852); *Méthodes pour la détermination des orbites des planètes et des comètes* (1857); *Théorie analytique du gyroscope de Foucault* (1855); *Nouvelle navigation astronomique*, théorie et pratique (1877, in-4), en collaboration avec le lieutenant de vaisseau de Magnac. Il a donné également le calcul des éléments et éphémérides des planètes : *Astraea*, *Hebe*, *Iris*, *Victoria*, etc. On lui doit la construction de plusieurs instruments de précision, tels que le grand équatorial, le cercle méridien, etc.

Z

ZACCONE (Pierre), littérateur français, né à Douai, le 2 avril 1817, et fils d'un officier d'infanterie, fut élevé comme enfant de troupe à la suite du régiment, et n'en reçut pas moins l'éducation universitaire. Il eut pour professeur, à Brest, M. Émile Souvestre et débuta sous son inspiration dans la carrière littéraire, en 1837, en insérant des vers et des nouvelles dans *la Vigie du Morbihan*, *l'Auxiliaire breton*, *l'Hermine*, *la Revue bretonne*, etc. Il fit jouer en même temps une petite pièce au théâtre de Brest, *Aurélie, ou l'Amant sous clef*, et publia ensuite, dans cette ville, un volume intitulé : *Époques historiques de la Bretagne* (1845). Entré à dix-huit ans dans l'administration des postes, il vint en 1843 à Paris, où il fut attaché à la direction générale.

M. P. Zaccone s'est fait connaître par une active production de romans-feuilletons. On cite de lui en volumes : *Histoire des sociétés secrètes, politiques et religieuses* (1847; nouvelle édit. 1868, in-4); *les Ouvriers de Paris et les Ouvriers de Londres* (1850, 2 vol.), avec M. P. Féval; *les Mémoires d'un roi* (1851, 4 vol.), avec M. de Foudras; *Marguerite et Béatrix* (2 vol.), avec M. P. Féval; *le Dernier rendez-vous* (1852, 2 vol.); *le Roi de la bazoche* (1353, 2 vol.); *Éric le mendiant* (id.); *les Mystères du vieux Paris* (1854); *le Vieux Paris* (1855); *les Plaisirs du roi*, *le Nouveau langage des fleurs* (même année); *le Nouveau Paris* (1856); *le Fils du ciel* (1857), roman chinois; *les Deux Robinsons* (1863, in-18); *les Drames des catacombes* (1864, in-4); *les Mystères de Bicêtre* (1864, in-4); *De Batna à Tuggurt et au Souf* (1865, in-18); *le Condamné à mort* (1866, 25 livraisons); *la Poste anecdotique et pittoresque* (2e édit. 1867, in-18); *le Fils du forçat*, roman (1867, in-4); *Histoire de l'Internationale* (1871, in-8); *les Drames de l'Internationale* (1872, 3 vol. in-8); *la Lanterne rouge* (1873, in-4); *Un Drame sur les Pontons* (1873, in-4); *les Misérables de Londres* (1874, in-8); *Mémoire d'un commissaire de police* (1875, 2 vol. in-18); *la Cellule n° 7* (1875, in-4); *Histoire des bagnes* (1876, in-4); *les Nuits du Boulevard* (1876, 2 vol. in-18); *l'Homme des foules* (1877, in-18); *la Vie à outrance* (1878, in-18); *le Fer rouge* (1879, in-18), etc.

Il a donné au théâtre : *le Vingt-Quatre février*, scène dramatique, en vers (1848), avec M. P. Féval; *le Cousin Verdure*, vaudeville en un acte (1855), avec MM. Pommereux et Saint-Yves; *l'Oncle Traub*, opéra-comique, avec M. Valois (1862); *les Nuits du Boulevard* drame en 5 actes,

et 8 tableaux, tiré de son roman, avec M. Théod. Henry (Théâtre des Nations, sept. 1880), etc.

ZACHARIÆ (Henri-Albert), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Herbsleben (duché de Gotha), le 20 novembre 1806, étudia le droit à Gœttingue, y fut reçu docteur en 1829, et y prit ses grades pour l'enseignement. Nommé, en 1835, professeur extraordinaire, et, en 1842, professeur ordinaire, il embrassa dans ses cours le droit canonique, le droit public et la législation européenne comparée. De nombreux ouvrages de science juridique et des brochures sur les diverses questions politiques du temps lui firent en Allemagne une grande notoriété. En 1848, il fut membre du Parlement préparatoire et du Comité des cinquante, plénipotentiaire du roi de Hanovre dans les négociations relatives au projet d'une constitution allemande générale et membre de l'Assemblée nationale allemande. Il devint conseiller d'État du Hanovre en 1863 et fut chargé de diverses missions jusqu'à la suppression de ce royaume. Élu, en 1867, membre de la première diète de l'Allemagne du Nord, il prit part à la constitution de la Confédération nouvelle. A la fin de la même année, sur la présentation de l'université de Gœttingue, il fut nommé membre à vie de la Chambre des seigneurs de Prusse. — Il est mort à Canstatt, le 29 avril 1875.

Les principaux travaux juridiques de M. Zachariæ portent sur le droit pénal et l'instruction criminelle, ainsi que sur le droit public allemand. Nous nous bornerons à citer : *Traité de la recherche des délits* (Lehre vom Versuche der Verbrechen; Gœttingue, 1836-1839, 2 vol.); *Esquisse d'une procédure criminelle allemande générale* (Grundlinien des gemeinen deutschen Criminalprocesses; Ibid., 1837); *Manuel de procédure criminelle allemande* (Handbuch des deutschen Strafprocesses; Ibid., 1861-1868, 2 vol.), *le Droit public fédéral allemand* (Deutsche Staats und Bundesrecht; Ibid., 1841-1845, 3 vol.; 3e édit. 1865-1866, 2 vol.), et *les Lois constitutionnelles de l'Allemagne moderne* (die deutschen Verfassungsgesetze der Gegenwart; Ibid., 1855; *suites*, 1858-1863). Ses brochures traitent successivement des duchés de Schleswig-Holstein, de 1847 à 1866, de la Confédération Suisse et du Sunderbund, des projets de constitution allemande produits depuis 1848, de la situation et des intérêts du Hanovre au milieu des événements de l'Allemagne, etc.

ZACHARIÆ von Lingenthal (Charles-Edouard), jurisconsulte allemand, né à Heidelberg, le 21 décembre 1812, est le fils du savant auteur d'ouvrages sur le droit civil français qui, traduits dans notre langue, ont acquis chez nous de l'autorité. Après avoir étudié le droit aux universités de Leipzig, de Heidelberg et de Berlin, il prit ses diplômes à Heidelberg où il fut professeur pendant quelques années, puis se retira dans ses terres. Élu, en 1850, membre du Parlement d'Erfurt, il avait fait partie depuis 1856 jusqu'en 1870, de la Chambre des députés de Prusse.

Editeur des *OEuvres posthumes* de son père (Nachlass, etc., Stuttgart, 1843), il a donné lui-même d'importantes publications sur le droit romain et byzantin, entre autres : *Histoire du droit privé grec-romain* (Geschichte des griech-rœm. Privatrechts; Leipzig, 1856-1864, livr. I-III; 2e édit. 1877), traduit en français en 1869 et en 1870, et *Jus græco-romanum*, recueil de sources byzantines (Ibid., 1856-1870, t. I-VI).

ZAÏMIS (Thrasybule), homme politique grec, fils d'André Zaïmis, l'un des héros de la Révolution de 1821, est né le 29 octobre 1829. Après avoir fait ses études en Grèce il se rendit, en 1843, à Paris où il fut reçu licencié [illegible] retour à Athènes, il embrassa la carrière politique, et, depuis 1850, il a représenté presque sans interruption l'éparchie de [illegible] à la Chambre des Députés, dont il est la présidence. Il entra à plusieurs reprises dans diverses combinaisons ministérielles, et eut même, avec le portefeuille des affaires étrangères, le titre de président du Conseil (1864). Son rôle fut particulièrement remarqué en 1869, au moment de l'adhésion de la Grèce au protocole de Paris. Lors de l'annexion des îles Ioniennes à la Grèce en 1863, il avait été envoyé à Corfou, comme représentant du roi Georges pour prendre en son nom possession des Sept-Iles.

ZAMOYSKI (comte André), homme politique et agronome polonais, né le 2 avril 1800, d'une famille illustrée par ses services publics, est un des sept fils du comte Stanislas, qui, en 1809, présidait le gouvernement provisoire de la [illegible]. Dès 1810, il fut porté, avec quatre de ses frères, sur les contrôles du régiment Zamoyski, [illegible] ligne du duché de Varsovie, levé aux frais de son père. Élève d'un des lycées impériaux de Paris, de 1812 à 1814, il retourna en Pologne à la chute de l'Empire, puis alla continuer ses études à Genève et à Édimbourg. Son père lui confia de bonne heure la gestion de domaines considérables. En 1823, il entra dans le service civil au département de l'intérieur et devint, quelques années après, chef de la direction de l'agriculture et de l'industrie. En 1831, le gouvernement national le nomma ministre de l'intérieur. Il prit part aux luttes pour l'indépendance et combattit à la grande affaire de Grochow. Chargé d'une mission diplomatique auprès de l'Autriche, il [illegible] au moment où le général Paskiewitch prenait Varsovie d'assaut.

Resté en Pologne, sous le régime qui [illegible] alors, il s'efforça de raviver dans le pays l'industrie, l'agriculture et le commerce. Il [illegible] beaucoup d'entreprises utiles, et, malgré toutes les entraves, organisa une société qui [illegible] la navigation à vapeur sur la Vistule, [illegible] d'un quartier affecté aux travaux de construction et de réparations navales, et pourvut à l'instruction des ouvriers polonais à l'étranger. [illegible] devenu président de la Société du Crédit hypothécaire qui réunissait presque la totalité des propriétaires fonciers du royaume.

En 1842, le comte André Zamoyski [illegible] une revue spéciale, intitulée *Annales agronomiques*, qui devint le noyau d'une société [illegible], autorisée par Alexandre II, peu après son avènement. Cette Société prit aussitôt une importance considérable, eut des correspondants dans tous les arrondissements de la Pologne, compta 5000 membres, et disposa d'un budget de 300 000 fr. Ses séances publiques tenues à Varsovie, pendant une semaine, chaque année, eurent, malgré leur objet spécial, le caractère de [illegible] nationales et inquiétèrent le gouvernement [illegible] M. Mouchanow, en 1860, en fit restreindre les attributions. Le comte André empêcha [illegible] des principaux membres; mais la crainte [illegible] par l'influence de la Société agricole [illegible] en 1861, de nouvelles rigueurs contre les Polonais et sa dissolution fut prononcée la veille même des événements qui vinrent ensanglanter Varsovie. Le comte Zamoyski, nommé alors par le prince Michel Gortschakoff membre du comité chargé d'élaborer la loi sur le Conseil d'État de la Pologne, se vit même offrir la présidence de ce [illegible] (avril 1861). L'année suivante, le comte Zamoyski donna sa démission de membre du conseil [illegible]

cipal de Varsovie, lorsque Wielopolski en devint président (août 1862), et reçut aussitôt l'ordre de quitter le pays. — Il est mort à Cracovie le 29 octobre 1874.

ZANGIACOMI (Marie-Joseph-Prosper, baron), magistrat français, né à Paris, le 25 mars 1802, est fils du conventionnel, baron de l'Empire, pair de France, président de chambre à la Cour de cassation et célèbre par sa résistance à la révision du procès Lesurques. D'abord avocat au barreau de Paris, il devint, en 1830, juge suppléant, et, en 1832, juge au tribunal de la Seine, et fut chargé de l'instruction des affaires politiques les plus importantes : le procès de la Société des droits de l'homme, celui des accusés d'Avril, celui de Fieschi, etc. Conseiller à la Cour en 1841, il fut un des présidents d'assises les plus remarqués. On parlait de sa nomination comme préfet de police, quand survint la révolution de Février. Sous le second Empire, il présida encore souvent les assises, notamment en 1853, dans l'affaire du complot de l'Opéra-Comique. Nommé aussitôt après président de chambre à la Cour impériale, il devint, en 1858, conseiller à la Cour de cassation où il siégea à la Chambre criminelle. Membre de la Haute-Cour de justice, il fut d'abord question de lui pour la présider, à Tours, dans l'affaire du prince Pierre Bonaparte. Décoré de la Légion d'honneur le 20 février 1836, il fut promu officier le 12 août 1857, et commandeur le 5 août 1867. — Le baron Zangiacomi est mort à Paris, le 21 février 1877.

ZELL (Charles), philologue allemand, né le 8 avril 1793, à Manheim (Bade), étudia dans sa ville natale, à Heidelberg, à Gœttingue et à Breslau, et obtint, dès 1814, une chaire au lycée de Rastadt, où il publia son édition avec commentaire de l'*Ethica Nicomachea* d'Aristote (Heidelberg, 1820, 2 vol.). Appelé, en 1821, à l'université de Fribourg, comme professeur titulaire de philologie, il y fonda un séminaire philologique et y publia une série de savantes dissertations : *Ferienschriften* (Fribourg, 1826-1833, 3 vol.).

Durant le mouvement révolutionnaire de 1831, il fut envoyé par l'université de Fribourg à la première Chambre. En 1834, il alla prendre part à un congrès de savants réunis à Carlsruhe. Il fut remarqué du grand-duc qui lui offrit une place dans le conseil de l'instruction publique; il l'occupa douze ans. En 1847, il fut appelé à une chaire à l'université de Heidelberg. Il a siégé, de 1848 à 1853, à la seconde Chambre des états badois, et présidé, en 1852 et en 1853, les assemblées générales des catholiques allemands à Munster et à Vienne. — Il est mort à Fribourg le 24 janvier 1873.

On cite encore de M. Zell : une collection des *Auteurs classiques latins* (Stuttgart, 1827-1831, 17 vol.); un *Manuel d'épigraphie romaine* (Handbuch der rœm. Epigraphik, Heidelberg, 1850-1857, 3 vol.); une traduction allemande de l'*Organum* d'Aristote (Stuttgart, 1836-40, 5 vol.); *Lioba et les saintes femmes anglo-saxonnes* (Fribourg, 1860); *Commentatio de latinitate ecclesiastica studiose colenda* (ibid. 1870).

ZELLER (Jules-Sylvain), historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 avril 1820, fit de brillantes études au collège Charlemagne, commença son droit, puis se tourna vers la littérature et l'histoire et alla passer quelque temps en Allemagne. Reçu agrégé d'histoire en 1844, docteur ès lettres en 1849, il professa successivement l'histoire dans les lycées de Bordeaux, de Rennes et de Strasbourg. De 1854 à 1858, il occupa avec éclat la chaire d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix. Appelé alors à Paris, comme maître de conférences à l'École normale, il suppléa en outre M. Rosseeuw Saint-Hilaire à la Sorbonne, et y professa un cours complémentaire d'histoire moderne (1858-59). En 1863, il fut nommé professeur d'histoire à l'École polytechnique, en remplacement de M. Duruy. Envoyé comme recteur de l'Académie, de Strasbourg au moment du siège de cette ville (1870), il ne put exercer ses fonctions que pour rapatrier les fonctionnaires de l'enseignement restés français. Le 2 novembre 1876, il fut nommé inspecteur général de l'enseignement supérieur. Il avait été élu membre de l'Académie des sciences morales le 30 mai 1874, en remplacement de Michelet. Décoré de la Légion d'honneur le 14 août 1863, il a été promu officier le 14 octobre 1873, et fait officier des SS. Maurice et Lazare en 1880.

M. Zeller a publié : *Ulrich de Hutten, sa vie, ses œuvres, son époque, histoire du temps de la Réforme* (1849, in-8), thèse française pour le doctorat; une thèse latine *Sur le* De consideratione *de saint Bernard* (même date); *Histoire de l'Italie depuis l'invasion des barbares jusqu'à nos jours* (1852, in-18; 3e édit. 1875), faisant partie de la collection Duruy; *Épisodes dramatiques de l'histoire d'Italie* (1855, in-18) : *l'Année historique* (1860-1863, t. I-IV, in-18), ou revue annuelle des questions et des événements politiques, soit en France, soit à l'étranger; *les Empereurs romains, caractères et portraits historiques* (1863, in-18); *Entretiens sur l'histoire*, antiquité et moyen âge (1865, in-18; 2e édit. 1873, in-18); *Italie et Renaissance* (1869, in-8); *Histoire d'Allemagne* (1872-1876, vol. I-III, in-8), en cours de publication; *les Tribuns et les révolutions en Italie* (1874, in-18); *Pie IX et Victor-Emmanuel* (1846-1878) (1879, in-8), etc. M. Zeller a aussi collaboré avec MM. Geoffroy et Clément aux *Rapports sur les études historiques* (1868, gr. in-8), publication officielle à propos de l'Exposition de 1867.

Son fils, M. Berthold Zeller, né le 25 septembre 1848, élève de l'École normale supérieure (1869-1872), agrégé d'histoire (1872), successivement professeur d'histoire à Bourges (1872), à Amiens (1873), au collège Rollin (1876) et au lycée Charlemagne (1876), reçu docteur en 1880, avec une thèse sur *Richelieu et les ministres de Louis XIII*, a publié en outre un travail sur *Henri IV et Marie de Médicis*, couronné par l'Institut en 1876.

ZELLER (Édouard), philosophe allemand, né le 22 janvier 1814, à Kleinbottwar, village dans le Wurtemberg, fut destiné à l'état ecclésiastique et entra au séminaire de Maulbronn. Il suivit ensuite, à Tubingue, les cours des célèbres théologiens Strauss et Baur, et alla se perfectionner à Berlin. De retour à Tubingue il y exerça comme privat-docent, et fonda en 1847 les *Annuaires théologiques*, organe de l'école théologique critique dans cette ville. Appelé à l'université de Berne en 1847, son enseignement, présenté par le parti conservateur comme dangereux pour la religion, provoqua dans le canton une agitation et une polémique des plus vives, qui se calma peu à peu, le Grand Conseil s'étant prononcé à une grande majorité pour le maintien du professeur. Cependant M. Zeller quitta la Suisse en 1849, pour aller occuper une chaire à Marbourg. Il passa, en 1862, à Heidelberg et, en 1872, à Berlin. Il a été élu correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales), le 10 avril 1869.

A part des articles et dissertations insérés dans les *Annuaires théologiques* et les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, dont il est membre, on a

de M. Zeller, l'un des plus savants historiens de la philosophie ancienne : *Études sur Platon* (Platonische Studien, Tubingue, 1839) ; *la Philosophie des Grecs* (die Phil. der Griechen; Ibid. 1844-1852, 3 vol.; 4ᵉ édit. Leipzig, 1876), le plus important de ses ouvrages et dont M. Boutroux a entrepris une traduction française (1877, t. I, in-8) ; *le Système théologique de Zwingli* (das theol. System Zwingli's; Tubingue, 1853) ; *Histoire des Apôtres d'après les sources* (die Apostelgeschichte nach ihrem, etc., Stuttgart, 1854); *De Hermodoro Ephesio et Hermodoro platonico* (Marbourg, 1859); *l'Église et l'État* (Kirche und Staat, Leipzig, 1873); *Histoire de l'Église chrétienne* (Geschichte der christl. Kirche, Stuttgart, 1874); *David-Frédéric Strauss* (Bonn, 1874); *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibniz* (Geschichte der deutschen Philos. seit Leibniz ; 2ᵉ édit. 1875), et plusieurs moindres écrits, parmi lesquels nous citerons : *la Légende de saint Pierre, premier évêque de Rome*, traduit en français (1876, in-18).

ZENDER (le Rév. Joachim-Denis-Laurent), médecin américain, ministre ecclésiastique, né à Paris, le 22 novembre 1805, fit toutes ses classes au collège Louis-le-Grand, puis entra au séminaire de Saint-Sulpice, y étudia trois ans la théologie et reçut la tonsure en 1827. Destiné aux missions, il fut envoyé aux États-Unis et professa chez les Lazaristes et les Sulpiciens, dans le Missouri et le Maryland jusqu'en 1832. Il quitta alors le clergé, étudia la médecine à Baltimore et à New-York, fit des voyages dans les divers États du Nord, se maria en 1840, donna des leçons, fut chef d'institution, puis pratiqua la médecine, la phrénologie et le magnétisme, suivant un système philosophique personnel, compliqué de doctrines religieuses et humanitaires. En 1844, ayant renoncé ouvertement au catholicisme, il fut ordonné ministre de l'église congrégationnelle de New-York. Il fonda, en 1848, un *Almanach français des États-Unis* contenant, avec les renseignements des annuaires ordinaires, une revue philosophique, politique et religieuse et l'apologie du christianisme transformé de l'auteur.

Ses autres publications sont : *Manual of phrenology* (Philadelphie, 1843); *Antroponomy* ou la loi de l'homme, nouveau système de magnétisme humain; un *Abécédaire français et anglais pittoresque* (New-York, 500 vignettes); *Guide des États-Unis*, traitant du commerce, de la géographie, des lois, etc.; enfin des brochures en plusieurs langues.

ZETTERSTEDT (Jean-Guillaume), naturaliste suédois, né le 20 mai 1785, à Miœlby, où son père était arpenteur, prit, en 1808, le grade de docteur en philosophie à l'université de Lund, et fut successivement répétiteur de botanique (1810), professeur adjoint d'histoire naturelle (1812), puis en 1839 professeur titulaire de botanique et d'économie à l'université de Lund, dont il a été recteur de 1846 à 1847. Il a exploré les îles d'Œland et de Gothland, et publié la relation de deux voyages qu'il fit en Laponie, le premier avec B.-F. Fries (*Naturhistorisk resa*, etc., Lund 1822, 2 part. avec pl.), le second avec M. A.-G. Dahlbom (*Resa genom Umeæ Lappmarker*, Œrebro, 1833). L'université de Lund a reçu de lui une partie de ses collections d'histoire naturelle et de sa correspondance avec les plus célèbres naturalistes de l'Europe. Quelques plantes portent le nom de M. Zetterstedt, décoré de divers ordres et membre de nombreuses sociétés savantes. — Il est mort à Lund, le 23 décembre 1874.

On cite encore de lui : *De Fœcundatione plantarum* (Lund, 1810-1812, 3 part.): [illegible] *Sueciæ* (Ibid., 1821); *Fauna insectorum Lapponica* (1828); *Monographia scatophagarum Scandinaviæ* (Paris, 1835, avec fig.); *Remarques sur les mœurs des hirondelles* (Anmærkningar rörande svalornas Lefnadsætt; Christianstadt, [illegible]); *Conspectus plantarum horti botanici Lundensis* [illegible]; *Diptera Scandinaviæ disposita et descripta* (Lund, 1842-1860, in-8, t. I-XIV), ouvrage imprimé aux frais du trésor public, et auquel l'Académie de Stockholm a décerné un grand prix. [illegible]

ZÉVORT (Charles-Marie), administrateur français, né à Bourges, le 23 avril 1816, [illegible] 1836 à l'École normale (section des [illegible]). D'abord professeur de rhétorique à [illegible] et à Amiens, il fut nommé professeur de philosophie à Rennes, en 1839; il y fut l'objet, de la part des adversaires de l'enseignement laïque, des plus vives hostilités, et, après deux ans de [illegible], fut envoyé, avec le même titre, au collège de [illegible] (1846). Il devint, en 1848, inspecteur de l'académie d'Orléans, et à la fin de la même année de celle de Montpellier. L'attitude qu'il prit dans un conflit qui intéressait la dignité du corps universitaire, le fit mettre en disponibilité par M. de Parieu en 1850. Après avoir consacré quelques années à l'éducation des enfants [illegible] d'Uzès, il rentra dans l'université, [illegible] comme inspecteur d'académie à Aix [illegible] vice-recteur à Chambéry, en 1860, puis [illegible] 28 août 1862, il passa, en 1867, à l'académie de Bordeaux. Il conserva ce poste jusqu'en janvier 1874, époque où il fut envoyé [illegible] de Bordeaux à Aix par le gouvernement du 24 mai. Il fut réintégré à Bordeaux, au [illegible] 1878, par M. Bardoux et fut en même temps nommé membre du Conseil supérieur de l'instruction publique. Appelé à Paris le 10 [illegible] par le même ministre, comme [illegible] M. Zévort entra, un mois plus tard, au ministère de l'instruction publique, sous M. J. Ferry, en qualité de directeur de l'enseignement secondaire, avec le titre d'inspecteur général hors cadre. Il [illegible] en outre nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Dans cette situation, il eut une part considérable à l'élaboration des réformes que le Conseil supérieur, reconstitué par la loi de [illegible] a introduites dans l'enseignement secondaire. Décoré en 1860, il a été promu officier de la Légion d'honneur, le 21 janvier 1866 et commandeur le 6 janvier 1874.

Auteur d'une *Dissertation sur la vie et la doctrine d'Anaxagore* (1843), M. Zévort avait donné d'abord, avec M. Pierron, la traduction de la *Métaphysique* d'Aristote (1840-1841, 2 vol. in-8), la première qui ait été essayée dans notre langue; elle a obtenu de l'Académie un prix de [illegible]. Il a encore traduit : *Vies des philosophes de l'antiquité*, de Diogène Laërce (1848, 2 vol. in-18); l'*Histoire de la guerre du Péloponèse*, de Thucydide (1853, 2 vol. in-18); les *Romans grecs* ([illegible], 2 vol. in-18), et les *Comédies d'Aristophane*, en cours de publication.

Son fils Edgar Zévort, historien et publiciste, né à Rennes le 15 juin 1842, fit de brillantes études au lycée de Marseille et au lycée Henri IV et fut admis à l'École normale (section des lettres) en 1861, occupa diverses chaires à l'École de Cluny, aux lycées de Brest, d'Angers, de [illegible] et de Versailles (1864-1873), et fut appelé comme professeur d'histoire au lycée Henri IV. Il fut reçu docteur ès lettres, en 1880, avec deux thèses remarquées, ayant pour objet, la thèse latine, *De Gallicanis imperatoribus* et la thèse française, *le marquis d'Argenson* (1880, in-8). Il a publié en outre : *la Suisse à l'Exposition* (18[illegible], in-8

l'Histoire de Louis-Philippe, dans la *Bibliothèque utile* (1878, in-32); *l'Histoire moderne* (1880, in-18), et de nombreux articles sur la réforme de l'enseignement dans le *Journal des Débats*.

ZIEBLAND (Georges-Frédéric), célèbre architecte allemand, né à Ratisbonne, le 7 février 1800, étudia à Munich, où il eut pour maîtres Marie Quaglio et Fischer. Au sortir de l'Académie de cette ville, en 1824, il attira sur lui, par divers *Projets*, l'attention du roi Louis, aux frais duquel il fit un voyage en Italie, pour y étudier spécialement la construction des basiliques et préparer de longue main les plans de celle que le roi voulait dès lors élever à Munich. M. Ziebland étudia en outre, en Italie, les décorations murales de Pompéi, et en fit exécuter, dans le même goût, à la villa Malta, à Rome. De retour à Munich, en 1829, il fut nommé membre du comité d'architecture, et chargé d'une suite de travaux importants, parmi lesquels nous citerons : l'hôtel du conseil des taxes (1831); le monument du roi Othon, à Aibling, en vieux style germanique, le riche baldaquin, en bronze, du caveau des princes à l'église des Théatins de Saint-Cajetan (Munich, 1842-43); l'achèvement de l'église de Notre-Dame de Secours dans le faubourg d'Au, commencée par Ohlmüller; les agrandissements considérables du château Hohenschwangau. Mais l'œuvre capitale de cet architecte fut la basilique de Saint-Boniface, dont la première pierre fut posée le 12 octobre 1835, et qui a été achevée en 1848. Cette église, avec son extérieur presque tout en briques, et dont la simplicité fait ressortir la grandeur et la beauté des proportions, avec toute sa magnificence intérieure, les colonnes de marbre qui séparent ses cinq nefs, ses peintures murales, dont les principales sont dues au pinceau de M. H. Hess, les ornements et les dorures de toute sa charpente, est un des monuments qui font l'orgueil de la Bavière. Elle se relie au cloître de Saint-Boniface, et forme un même ensemble avec la Glyptothèque et le Palais de l'exposition des arts. — M. Ziebland est mort à Munich le 24 juillet 1873.

ZIEM (Félix-François-Georges-Philibert), peintre français, né à Beaune, le 25 février 1821, vint à Paris étudier la peinture et fit, de 1845 à 1848, un voyage en Orient et en Italie. Il a débuté comme paysagiste au Salon de 1849, et principalement exposé : *Vue du Bosphore, le Grand canal de Venise, le Bois sacré* (1849); *Vue de Meudon* (1850); *Chaumière à La Haye*, à la suite d'un voyage en Hollande (1852); *le Port de Marseille, le Soir à Venise*, acquis par M. de Morny (1854); *Fête à Venise, Vue d'Anvers*, acquis par l'État, à l'Exposition universelle de 1855; *Place de Saint-Marc pendant une inondation, Constantinople* (1857); *Damanhour, Gallipoli* (1859); *Vues de Venise* (1861); *Constantinople, Tripoli, Tamaris* (1863); *Stamboul, Venise* (1864); une autre *Venise, Mas Vincent*, dans la Camargue (1865); *Venise*, soirée de septembre, *Stamboul*, soleil couchant (1866); *le Bucentaure, Mort de Carmagnola* (1867); *Venise le soir, Venise le matin*, à l'Exposition universelle de la même année; *Venise*, une partie de plaisir, *Vue de Marseille*, quai du Vieux-Port (1868); puis des aquarelles, dessins, tableaux de fruit, etc. M. Ziem a dès lors cessé de figurer aux Salons annuels et n'a point pris part non plus à l'Exposition universelle de 1878.

Cet artiste a obtenu deux 3es médailles, en 1850 et en 1855, une 1re en 1852, la décoration de la Légion d'honneur le 6 août 1857 et le grade d'officier le 7 février 1878.

ZIMMERMANN (Albert), peintre paysagiste allemand, né à Zittau, en 1809, abandonna les études musicales pour la peinture et se rendit en Bavière pour étudier le paysage. Ses premiers tableaux obtinrent du succès, il peignit alors des toiles de grandes dimensions représentant les montagnes, les lacs ou les forêts de Bavière et des Alpes, et obtint des récompenses dans diverses expositions. Professeur à l'Académie de Milan en 1857 et à celle de Vienne de 1859 à 1872, il se retira à Salzbourg. Nous citerons de lui : *Paysage de montagnes*, à l'institut Staedel de Francfort, qui obtint une médaille d'or à Bruxelles; *Montagnes pendant l'orage avec un troupeau fuyant*, et à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, *Incendie d'une forêt*.

ZIMMERMANN (Robert-Arthur-Théodore), philosophe autrichien, né à Prague, le 2 novembre 1824, suivit les cours de philosophie à l'université de sa ville natale et de mathématiques et des sciences naturelles à celle de Vienne. Aide-astronome, en 1847, à l'observatoire de Vienne, il se fit recevoir agrégé de philosophie en 1849 et après avoir professé à Olmutz et à Prague, il fut appelé à la chaire de philosophie à l'université de Vienne, en 1861 et y devint, en 1869, membre de l'Académie des sciences.

Disciple de Herbart en esthétique et adversaire de l'école de Hegel, M. Zimmermann a publié : *Monadologie de Leibniz* (Leibniz'Monadologie ; Vienne, 1849) ; *Leibniz et Herbart* (Ibid. 1849); *le Principe de droit chez Leibniz* (das Rechtsprincip bei Leibniz, Ibid. 1852); *Sur le Tragique et la tragédie* (Ueber das Tragische und die Tragedie : Ibid. 1856) ; *Esthétique* (Ibid. 1858-1865, 2 vol.), son principal ouvrage; *Préliminaires philosophiques* (Philos. Propaedeutik : Ibid., 3e édit. 1867) ; un recueil d'*Études et critiques de philosophie et d'esthétique* (Studien und Kritiken zur Phil. und Aesthetik : Ibid. 1879, 2 vol.). Il a édité *la Correspondance inédite de Herbart* (Ungedruckte Briefe; Vienne, 1877).

ZOELLNER (Jean-Charles-Frédéric), astronome et physicien allemand, né à Berlin le 8 novembre 1834, fit ses études aux universités de sa ville natale et de Bâle, obtint dans cette dernière le diplôme de docteur en philosophie et se livra à l'étude de la photométrie, appliquée à l'astronomie et à la physiologie. En 1862, il alla à Leipzig, pour continuer ses études auprès du nouvel observatoire de cette ville, se fit recevoir agrégé en 1865 et après avoir refusé plusieurs chaires, accepta celle d'astronomie physique à Leipzig ; il y devint professeur ordinaire en 1872.

Les travaux de M. Zoellner embrassent l'astronomie physique, l'étude des comètes, l'électrodynamique, etc. Nous citerons de lui : *Recherches photométriques* (Photom. Untersuchungen ; Bâle, 1859), thèse de doctorat ; *Théorie de la force relative de la lumière dans les phases de la lune* (Theorie der relativen Lichtstaerke der Mondphasen; Leipzig, 1865), thèse d'agrégation ; *Sur la Nature des comètes* (Ueber die Natur der Kometen ; Ibid. 1872, deux édit.); *Principes de la théorie électro-dynamique de la matière* (Principien einer elektrodynamischen Theorie der Materie; Ibid. 1876-1879, vol. I-II). Préoccupé de l'éclaircissement des soi-disant apparitions spirites, il a publié : *Apparitions de la lumière opposées aux apparitions des ténèbres* (die Tagesansicht gegenueber der Nachtansicht ; Ibid. 1879). Il est l'inventeur d'un instrument spécial spectroscopique, pour l'observation des protubérances solaires et des raies du spectre, adopté par les savants.

ZOEPFL (Henri-Mathieu), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 6 avril 1807, et fils d'un conseiller à la Cour d'appel de cette ville, étudia le droit à l'université de Wurtzbourg, prit ses grades à Heidelberg, où il devint, en 1839, professeur adjoint et, en 1842, professeur titulaire de droit politique. Nommé protecteur de l'université en 1848, il fut élu par l'université député à la première Chambre badoise, en 1850. — Il est mort à Heidelberg, le 4 juillet 1877.

On a de M. Zœpfl : *Principes du droit politique allemand et international* (Grundsaetze des allgemeinen und deutschen Staatsrechts; Heidelberg, 1839; 5ᵉ édit. 1863); *Histoire judiciaire et politique de l'Allemagne* (Deutsche Rechts-und Staatsgeschichte; Ibid., 1834-1836, 2 vol., 4ᵉ édit.; 1874); *l'Ancien droit de Bamberg* (das alte bamberger Recht; 1839); *Organisation de la procédure criminelle sous Charles-Quint* (die peinliche Halsgerichtsordnung, etc., 1842); *Antiquités du droit allemand et de l'Empire* (Alterthümer des deutschen Reichs und Rechts; 1860-1861, 3 vol.); ainsi que des brochures politiques : *la Question de la succession espagnole* (die Span. Successionsfrage; 1839); *la Démocratie en Allemagne* (die Democratie in Deutschland, 1853); *De la Compétence de l'Assemblée fédérale sur les successions princières* (Rechtsgutachten über die Competenz der Bundesversammlung, etc. 1864), etc.

ZOLA (Émile), littérateur français, né à Paris, le 2 avril 1840, est fils d'un ingénieur italien, François Zola, l'auteur du canal Zola, à Aix en Provence, mort en 1847. Après avoir passé sa jeunesse dans le Midi, il vint achever ses études à Paris, au lycée Saint-Louis. Employé dans la librairie Hachette, et spécialement chargé du service des relations de la maison avec les journaux, il consacra ses loisirs aux travaux littéraires et s'attacha avec énergie à se faire une place dans la presse. Il fournit la collaboration la plus active au *Progrès de Lyon*, au *Petit Journal* et à *l'Événement*. Dans ce dernier journal, il prit en main la défense du peintre Édouard Manet dont les fantaisies excentriques étaient repoussées par le jury du Salon; il préludait ainsi à la justification des laideurs et des trivialités systématiques dont il allait entreprendre l'exploitation en littérature. Il collabora ensuite au *Gaulois*, à la *Cloche* quotidienne de M. Ulbach, au *Corsaire* qu'il quitta à la suite d'un article politique (*le Lendemain de la crise*), qui faillit amener la suppression du journal (décembre 1872), etc.

Malgré cette activité du journaliste, c'était surtout comme romancier que M. Zola se faisait connaître. Sans parler d'essais de jeunesse, conçus en dehors des préoccupations de système ou d'école, tels que *les Mystères de Marseille*, *le Vœu d'une morte*, plus tard réunis en volumes, il avait donné un recueil de nouvelles, *Contes à Ninon* (1864, in-18), bien accueilli de la critique; puis un roman du genre appelé physiologique, *la Confession de Claude* (1865, in-18), qui marquait déjà la tendance préférée de son esprit. Vinrent ensuite : *Thérèse Raquin* (1867, in-18), peinture toute physique de l'obsession et des hallucinations du remords, et *Madeleine Férat* (1868, in-18), étude des influences héréditaires.

Se croyant alors assez fort pour découvrir sa prétention de marcher de pair avec les maîtres, il entreprit toute une série de romans reliés entre eux, suivant le procédé favori de Balzac, par la réapparition des mêmes personnages, sous ce titre général : *les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire* (1871-1880), et d'après un plan rigoureusement arrêté d'avance. Il publia tour à tour : *la Fortune des Rougon*, épisode de l'histoire du coup d'État en province; *la Curée*, peinture des désordres du *high life* parisien de 1860 à 1870, dont la publication fut interrompue dans *la Cloche* sur l'invitation du parquet; *le Ventre de Paris*, particulièrement consacré à la description des Halles centrales et de leurs habitués; *la Conquête de Plassans* et *la Faute de l'abbé Mouret*, une étude des mœurs du Midi et des souffrances infligées à un prêtre par le célibat; *Son Excellence Eugène Rougon*, pseudonyme transparent d'un des personnages politiques les plus importants de l'époque de Napoléon III; *l'Assommoir*, dont le succès fut plus grand dans le livre que dans le journal, où l'auteur, par la peinture minutieuse et crue des putréfactions sociales, mettait en relief toute l'exagération de ses procédés; *Une Page d'amour* qui fit moins de bruit, et, en dernier lieu, *Nana*, annoncée à grand renfort de réclames, comme dépassant toutes les trivialités et les audaces auxquelles s'était voué l'auteur. Tous ces livres ont eu de nombreux tirages; *le Ventre de Paris* et *l'Assommoir* ont été publiés en livraisons illustrées. *Les Rougon-Macquart* doivent comprendre une douzaine d'autres épisodes.

M. Zola ne devait pas trouver par lui-même, au théâtre, la vogue qui s'était attachée à ses titres de romancier. Il n'y arriva que par la collaboration et en sacrifiant son système aux exigences impérieuses du genre. Ses tentatives personnelles ne furent pas heureuses; *Thérèse Raquin*, drame en quatre actes (Renaissance 1873) n'eut que quelques représentations; il en fut de même de deux comédies : *les Héritiers Rabourdin* (Cluny, 1874) et *le Bouton de rose* (Palais-Royal, 1878). En province même, un drame tiré par l'auteur d'un de ses premiers récits, *les Mystères de Marseille*, avait eu au Gymnase de cette ville une chute complète. En revanche, *l'Assommoir*, arrangé pour la scène par deux « hommes du métier », MM. Busnach et O. Gastineau, qui surent adoucir ou sauver par le contraste les grossièretés et les hideurs populaires, obtint à l'Ambigu plus de deux cents représentations consécutives (janvier 1879). On annonce aussi la mise à la scène, en collaboration, d'un drame tiré de *Nana* (septembre 1880).

Cependant, M. Zola ne cessait d'appeler à lui-même l'attention sur ses procédés littéraires par la défense bruyante des théories esthétiques et scientifiques auxquelles il prétendait les rattacher. Les uns et les autres étaient baptisés par lui du nom nouveau, le *naturalisme*, pour les distinguer des audaces ou des puérilités du réalisme, connues de longue date dans la littérature comme dans l'art. Chargé du feuilleton dramatique dans les journaux républicains *le Bien public* et *le Voltaire*, il trouvait l'occasion de développer son programme à propos des œuvres qui se produisaient à la scène; et il le faisait avec la confiance d'un dogmatisme intolérant, aussi hautain à l'égard des anciens que des modernes, ne s'inclinant pas devant les gloires acquises ou le génie incontesté. Une telle attitude ne manqua pas de soulever des polémiques. La plus vive de toutes fut provoquée par une correspondance que M. Zola envoyait à un journal de Moscou, *le Messager de l'Europe*, et dans laquelle, au nom du naturalisme, il traitait avec autant de rigueur que de mépris ses confrères et rivaux du roman français contemporain. Traduite par *le Figaro* (décembre 1878), cette critique retour de Russie excita dans le monde des gens de lettres une émotion dont M. Zola profita pour donner plus de retentissement encore à ses théories et à ses pratiques. Il essaya même de les élever à la hauteur d'une question politique, et, dans un

feste communiqué au *Figaro* et publié ensuite en brochure sous ce titre : *la République et la littérature* (1879, in-8), il alla jusqu'à condamner à une mortelle décadence un gouvernement qui permet au « premier imbécile venu » de faire du bruit à la tribune, et, s'appropriant un dilemme célèbre, il concluait : « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » Au mois de septembre 1880, il quitta bruyamment *le Voltaire* et passa au *Figaro*, « afin de pouvoir parler plus librement des hommes et des faits de notre République. »

Outre les œuvres mentionnés dans cet article, on doit citer de M. Zola d'autres livres plus ou moins empreints de sa personnalité : ***Mes haines***, causeries littéraires et artistiques (1866, in-18; 2ᵉ édit. augm. 1879, in-18); ***Mon Salon*** (1866, in-18); ***Édouard Manet***, étude biographique et critique (1867, in-8, port. réimp. dans la 2ᵉ édition de ***Mes haines***); ***Nouveaux contes à Ninon*** (1874, in-18), recueil des plus agréables fantaisies de l'auteur; ***Théâtre*** (1878, in-18), comprenant ***Thérèse Raquin, les Héritiers Rabourdin*** et ***le Bouton de rose***. Enfin M. Zola a donné une nouvelle, ***l'Attaque du Moulin*** dans un recueil appelé ***les Soirées de Médan*** (1880, in-18), du nom d'un village de Seine-et-Oise où il possède une propriété; sous le même titre collectif, ont été réunis des essais des sectateurs de M. Zola : MM. J. K. Huysmans, Henry Céard, Paul Alexis, Léon Hennique et Guy de Maupassant. Nous ne mentionnerons que pour mémoire ***Un Duel social*** (sous le pseudonyme d'***Agrippa***) et ***la Famille Cayol***, qui ne furent, dans des journaux de Paris (*le Corsaire* et *l'Événement*), que la reproduction sous des titres différents, des ***Mystères de Marseille***, publiés, en 1867, par ***le Messager de Provence***.

ZORILLA (don Manuel-Ruiz), homme politique espagnol, né à Burgo-de-Osma (Castille), en 1834, étudia le droit à Valladolid, devint avocat à Madrid, et en 1856, fut élu député aux Cortès, où il appartint au parti progressiste. Il s'attira les poursuites par la publication d'une brochure dirigée contre les néo-catholiques : *Tres negaciones y una afirmacion*, prit part à l'insurrection de juin 1866 et se réfugia en France. Lors de la révolution de septembre 1868, il se trouva à Cadix, avec l'amiral Topete et entra dans le gouvernement provisoire, comme ministre des travaux publics; parmi les actes de son premier ministère, il faut signaler une loi organique très libérale sur l'instruction publique qui ne fut point mise en exécution et un décret ordonnant la prise de possession au nom de l'État, des archives, bibliothèques, collections d'objets d'art ou de science, appartenant aux cathédrales, chapitres, monastères, etc., pour empêcher leur détournement, ou leur vente. Ce décret provoqua une vive agitation dans le clergé, qui poussa même à l'assassinat les fonctionnaires chargés de son exécution. Sous la première régence du maréchal Serrano (15 juin 1869), M. Zorilla prit le portefeuille de la justice, qu'il abandonna peu après et fut élu, le 17 janvier 1870, président des Cortès. Il soutint la candidature du duc d'Aoste, au trône d'Espagne et fut mis à la tête de la députation chargée d'aller à Florence lui offrir la couronne.

Ministre des travaux publics, dans le premier cabinet formé par le roi Amédée (4 janvier 1871), il fut tour à tour renversé ou porté au pouvoir dans la longue crise de 1871-1872, et se retira à la campagne, lors de la constitution du ministère Topete-Serrano (25 mai). Mais il fut rappelé, un mois après, par le roi qui refusait d'adopter une politique de répression, conseillée par M. Serrano et devint président du conseil. Il l'était encore lors de l'abdication du roi Amédée, qu'il accompagna en Portugal, où il se fixa momentanément (février 1873). Rallié depuis au parti républicain, il fut forcé de s'exiler, à l'avènement au trône du roi Alphonse, et ne cessa d'entretenir les espérances du parti, en publiant divers manifestes, datés soit de France, où le séjour lui fut interdit en 1875, soit de Genève, et fut impliqué dans plusieurs conspirations découvertes en Espagne (1876-1879).

ZORRILLA Y MORAL (don José), poète espagnol, né à Valladolid, le 21 février 1817, fit ses études au séminaire des nobles de Madrid, puis voyagea à l'étranger. De retour dans son pays, il alla étudier quelque temps le droit à l'université de Tolède, pour obéir à la volonté paternelle : mais il n'y fit guère que des vers. Il obtint toutefois un petit emploi dans la magistrature de Valladolid, et il s'occupa plus que jamais de poésie. Ses débuts dans le journalisme espagnol datent de cette époque (1836). Maltraité dans la maison paternelle, il s'enfuit, et, dépourvu de toutes ressources, arriva à Madrid, où la mort tragique et les funérailles de l'infortuné poète Larra lui inspirèrent une élégie qui commença sa réputation et sa fortune littéraire. D'autres essais poétiques qu'il fit alors paraître trahissaient une imitation trop complète de la nouvelle école romantique française, surtout de Chateaubriand, ainsi que de la vieille poésie espagnole, particulièrement de Calderon. Pendant un certain nombre d'années, le poète habita tour à tour Paris et Bruxelles, puis passa en Amérique. Rentré à Madrid, il fit des conférences à l'Athénée scientifique et littéraire.

M. Zorrilla y Moral montra toute son originalité dans ses *Chants du troubadour* (Cantos del trovador, colleccion de leyendas y tradiciones historicas; Madrid, 1840-41, 3 vol.), ouvrage qui lui fit d'un seul coup une belle réputation. Il fut suivi de : *Fleurs perdues* (Flores perdidas; Madrid, 1843); *Grenade, poème oriental, avec la légende d'Al-Hamar* (Granada poema oriental, etc.; Paris, 1853-1854, 2 vol.), cité comme son chef-d'œuvre; *Album de un loco* (Madrid 1867); *Poema religioso* (Ibid., 1869); *Composiciones varias* (Ibid., 1877), etc.

Ce poète a également réussi dans la comédie. On cite surtout de lui : *le Cordonnier et le roi* (el Zapatero y el rey); *A bon juge meilleur témoin* (A buen juez mejor testigo), deux pièces écrites dans le vieux style espagnol, et *Don Juan Tenorio*. Ses essais de drames ont été cités avec moins d'éloges.

ZUBER (Jean-Henri), peintre français, né à Rixheim (Alsace), le 24 juin 1844, entra à l'École navale en 1861, donna sa démission d'enseigne de vaisseau en 1868 et étudia la peinture sous la direction de Gleyre. Il reprit du service en 1870, pour la durée de la guerre. M. Zuber débuta au Salon de 1869 avec deux toiles : *Grande rue de Pékin* et *Tour de porcelaine de Yuen-min-Yuen*, au palais d'été de l'empereur de Chine. Il a exposé depuis : *Jonque chinoise au port de Ting-Hae, les Rochers de San-Montana* (1870); *le Bain des nymphes, la Mare* (1873); *Près de la ferme, Hylas et les nymphes* (1874); *Lisière de forêt dans la Haute-Alsace, l'Étang de Ferrette* (1875); *les Chercheurs de marne, Un Soir dans la lande* (Ille-et-Vilaine) (1876); *Un Troupeau d'oies à Seppois-le-Haut* (Alsace), *les Bords de l'Ill à Fislis* (Alsace) (1877); *Dante et Virgile, Soir d'automne* (1878); *le Flon à Mussignieu, Une Halte* (1880), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille au Salon de 1875, une 2ᵉ à celui de 1878 et une médaille à l'Exposition universelle de Philadelphie (1876).

ZUMBUSCH (Gaspard-Clément), sculpteur allemand, né à Herzebrock (Westphalie), le 23 novembre 1830, entra dans l'atelier de Halbig, à Munich, en 1848, et le suivit plus tard en Italie. Après avoir exécuté plusieurs médaillons, il retourna en Italie en 1857, pour se perfectionner et séjourna assez longtemps à Rome, concourut pour le monument de *Frédéric-Guillaume III* à Cologne, exécuta le buste de *Louis II*, roi de Bavière, et fut chargé du monument du roi *Maximilien*, élevé à Munich avec de nombreux groupes accessoires. Il fut appelé, en 1873, à l'Académie de Vienne comme professeur de sculpture.

Nous citerons de M. Zumbusch : des médaillons de MM. *R. Wagner*, *Liszt*, *Schœnlein*, *Moltke*, *Martius*, *Mme Schroeder-Devrient*, *l'empereur François-Joseph*, l'archiduc *Charles-Joseph*, etc., la statue de l'historien *Otto de Freising*, le monument funéraire *de Waldenbourg*, à Berlin, les statues du *général Rumford*, à Munich, de l'anatomiste *Herz*, à Nuremberg, le monument *de la Victoire* à Augsbourg, les principales figures des opéras de Wagner, pour le roi Louis de Bavière. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, la statue de *Beethoven* et un *Prométhée*, groupe en bronze, qui lui valurent une médaille de 1re classe et la décoration de la Légion d'honneur.

ZUMPT (Auguste-Guillaume), épigraphiste allemand, né à Kœnigsberg, le 4 décembre 1815, neveu du célèbre philosophe du même nom, qui mourut en 1849, fit, à Francfort-sur-l'Oder et à Berlin, de fortes études, à la suite desquelles il entra, comme professeur, dans un collège de cette ville (1837). Depuis 1851, il occupa une chaire au collège Frédéric-Guillaume. — Il est mort à Berlin, le 23 avril 1877.

On cite de lui : une édition de *Rutilius Numatianus* (Berlin, 1840); *De Caii Cæsaris coloniis* (1840); *De Lavinio et Laurentibus Lavinatibus* (1845); *De Augustalibus et Seviris Augustalibus* (1846); *De Fastorum Campanorum fragmento defensio* (1852); *le* [illegible] *mento ad C. R. de* [illegible] (Berlin, 1854) [illegible] *graphicæ ad* [illegible] (Berlin, 1850-1855, [illegible] tions de Rome et [illegible] *mana* (Ibid. 1868); [illegible] *sous la république* [illegible] Rep.; Ibid., 1868-1869 [illegible] *naissance de Jésus-Christ* [illegible] Ibid. 1869); *la* [illegible] *blique romaine* [illegible] Republik, Leipzig, 1871); [illegible] *natali* (Berlin 1874); [illegible] (Leipzig, 1875), etc.

ZUNZ (Léopold), [illegible] né le 10 août 1794, à [illegible] à 1819, la philologie à l'[illegible] fut successivement [illegible] de cette ville (1820-1835), [illegible] de *Spener* (1834-1835), [illegible] de Berlin, directeur de l'[illegible] (1825-1829) et directeur de l'[illegible] 1850). Il est cité comme le [illegible] qui ait traité la littérature [illegible] nière scientifique. Il fut, [illegible] commissions chargées de [illegible] coreligionnaires. La communauté [illegible] lui a voté une pension [illegible]

On cite de lui : *De la* [illegible] *juive* (Ueber die [illegible] 1818); *Discours religieux* [illegible] diensttlichen Vorträge der [illegible] *les Noms des Juifs* (die [illegible] 1836); *Études historiques* [illegible] schichte und Literatur; [illegible] *synagogale du moyen âge* [illegible] des Mittelalters; Ibid., 18[illegible] écrits sur cette matière; [illegible] *poésie synagogale* [illegible] Poesie; Ibid. 1865), [illegible] sammelte Schriften. Berlin, [illegible]

FIN DU DICTIONNAIRE

ADDITIONS ET R[illegible]

RECUEILLIES PENDAN[illegible]

A

DAIH

[illegible] (Edm.). — Dernier alinéa, avant-dernière [illegible], au lieu de 1846, lisez : 1864.

[illegible]ARD (Léon). — Lignes 1 et 2, à supprimer [illegible] fils du précédent, se rapportant à un [illegible]

[illegible]KERMANN (Louise-Victorine CHOQUET, [illegible]), femme de lettres française, née à Paris, [illegible] novembre 1813, d'une famille de Picardie, [illegible] de bonne heure un goût très vif pour [illegible] Elle voyagea en Allemagne, rencontra [illegible] et épousa un jeune théologien, M. Paul [illegible]mann, qui, se préparant au ministère évangélique, fut détaché par ses études mêmes de la [illegible], et qui mourut à l'âge de trente-[illegible] ans. Toute l'œuvre de Mme Ackermann, [illegible] par Geruzez, MM. Caro et Havet, [illegible] à trois volumes de contes et poésies, [illegible] fois réimprimés : *Contes* (1855, in-18; [illegible], in-16), *Contes et poésies* (1863, in-18) [illegible], *premières poésies*, *poésies philosophiques* (1874, in-18). Elle a écrit une autobiographie dont il a [illegible] des fragments.

[illegible]BERI [illegible] — Mort en juin 1878.

[illegible]BERT [illegible] — Mort à Paris, le 21 juin 1880.

[illegible]ARDI [illegible]. Mort à Vérone, le 17 juillet [illegible]

[illegible] — Mort subitement à Biarritz, [illegible] 1880.

[illegible]DERSON (sir H.-L.). — Mort à Londres, [illegible] avril 18[illegible].

[illegible]DERSSEN (A.). — Mort à Breslau, le 13 février 1879.

[illegible]DIGNÉ DE LA CHASSE (Ch.-Fr., marquis [illegible]), Mort à Paris, le [illegible] janvier 1879.

[illegible]DRÉ (Marius). — Mort à Bourgoin (Isère), [illegible] octobre 1878.

[illegible]GELINI (T.). — Mort à Naples, en février [illegible]

B

[illegible]CHELET (J.-L.-T.). Mort subitement à [illegible] le 24 septembre 1879.

[illegible]GEHOT (W.). — Mort le 24 mars 1877.

[illegible]LHAUT (Charles), député et ingénieur français, né à Paris, le 2 avril 1843, entra en 1862 à l'École polytechnique puis à celle des mines, [illegible] se retira du service et se fixa à Mollans, [illegible] de Lure. Aux élections du 14 octobre 1877, il se porta comme candidat républicain, dans la [illegible] circonscription de cet arrondissement, et fut élu par 5494 voix contre 6927 obtenues par [illegible], député sortant et candidat officiel. [illegible] il se fit inscrire au groupe de l'Union

.DDITIONS ET RECTIFICATIONS

RECUÉILLIES PENDANT L'IMPRESSION

A

(Edm.). — Dernier alinéa, avant-der-t, au lieu de 1846, lisez : 1864.

) (Léon). — Lignes 1 et 2, à supprimer fils du précédent, se rapportant à un conservé.

IANN (Louise-Victorine CHOQUET, ıme de lettres française, née à Paris, mbre 1813, d'une famille de Picardie, de bonne heure un goût très vif pour Elle voyagea en Allemagne, rencontra : épousa un jeune théologien, M. Paul n, qui, se préparant au ministère évan-ıt détaché par ses études mêmes de la nne, et qui mourut à l'âge de trente-s. Toute l'œuvre de Mme Ackermann, mière par Geruzez, MM. Caro et Havet, à trois volumes de contes et poésies, fois réimprimés : *Contes* (1855, in-18; , in-16), *Contes et poésies* (1863, in-18) :, *premières poésies, poésies philoso-* 1874, in-18). Elle a écrit une auto-: dont il a circulé des fragments.

I (E.) — Mort en juin 1878.

F (P). — Mort à Paris, le 21 juin 1880.

DI (G.). Mort à Vérone, le 17 juillet

OU (J.-M.).— Mort subitement à Biarritz, et 1880.

SON (sir H.-L). — Mort à Londres, 1879.

SSEN (A). — Mort à Breslau, le 13 fé-ı.

VÉ DE LA CHASSE (Ch.-Fr. marquis ı Pau, le 20 janvier 1879.

: (Marius). — Mort à Bourgoin (Isère), re 1873.

INI (T.). — Mort à Naples, en février

ANOT DE MAIZIÈRES (C.). — Mort à Versailles, le 5 janvier 1879.

ANSTED (D.-T.) — Mort le 13 mai 1880.

ARRAZAT (Eugène), député français, né à Lodève, le 3 octobre 1826, propriétaire et avocat, dans sa ville natale, fut élu représentant de l'Hérault à l'Assemblée nationale, aux élections complémentaires du 2 juillet 1871, par 51 683 voix. Il fit partie du groupe de l'Union républicaine, et adopta l'amendement Wallon et les lois constitutionnelles. Candidat dans l'arrondissement de Lodève, le 20 février 1876, il échoua avec 7 019 voix, contre 7520 obtenues par M. Vitalis, également représentant sortant et candidat monarchiste. Il échoua encore, le 14 octobre 1877, avec 7344 voix contre le même concurrent, devenu candidat officiel, et qui en réunit 7607. Après l'invalidation de l'élection de M. Vitalis, il se représenta, le 7 juillet 1878, et fut élu par 8 038 voix, contre 4 479 obtenues par M. Leroy-Beaulieu, candidat conservateur. M. Arrazat s'est fait inscrire au groupe de l'extrême gauche. Ancien maire de Lodève, il a été élu membre du Conseil général de l'Hérault et en a été à plusieurs reprises président.

ARRIVABENE (J.). — Né à Lugnano, le 23 juin 1787.

ASSING (L.) — Morte en avril 1880.

AUBRELICQUE (L.). — Mort à Compiègne, le 2 avril 1879.

AUCHER (P.-A.) — Mort à Paris, le 31 janvier 1880.

AUTENRIETH (H.-F.). — Mort à Tubingue, le 9 janvier 1874.

AUVRAY (L.-J.-B.). — Mort le 8 mai 1871.

AUZOUX (Th.-L.). — Mort à Paris, le 7 mai 1880.

AYMARD (E.-A.-A. baron). — Mort à Paris, le 10 juin 1880.

B

LET (J.-L.-T.). Mort subitement à ı 24 septembre 1879.

IOT (W.). — Mort le 24 mars 1877.

UT (Charles), député et ingénieur fran-à Paris, le 2 avril 1843, entra en 1862 polytechnique puis à celle des mines, retira du service et se fixa à Mollans, .ure. Aux élections du 14 octobre 1877, ı comme candidat républicain, dans la ıscription de cet arrondissement, et fut 9395 voix contre 6927 obtenues par député sortant et candidat officiel. ıt se fit inscrire au groupe de l'Union républicaine, réclama les poursuites contre les ministres du 16 mai, et prit part aux discussions sur les travaux publics. Il a été élu conseiller général pour le canton de Lure.

BARBEREAU (A.-M.-B.). — Mort à Paris, le 16 juillet 1879.

BARDSLEY (sir J.-L.). — Mort le 10 juillet 1876.

BARRIAS (L.-E.) — Frère et non fils du précédent.

BARRY (E.-M.). Mort subitement à Londres, le 27 janvier 1880.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (J.). — A la suite de la crise ministérielle à laquelle donna

lieu l'exécution des décrets contre les congrégations non autorisées, il accepta le portefeuille des affaires étrangères, en remplacement de M. de Freycinet, dans le cabinet reconstitué sous la présidence de M. J. Ferry (23 septembre 1880).

BATAILLE (Mgr. L.-D.-C.). — Mort à Amiens, le 9 juin 1879.

BASTID (M.-R.). — Mort à Paris, le 30 mars 1880. — Il a été remplacé, comme député de l'arrondissement d'Aurillac, par son fils, M. Adrien Bastid, professeur suppléant à la faculté de droit de Douai, qui fut élu le 23 mai 1880, par 8899 voix, contre 7087 données à M. Léon Cabanes, candidat de l'Union républicaine.

BAUDRY (l'abbé F.). — Mort au Bernard (Vendée), le 24 juillet 1880.

BAUMSTARK (A.). — Mort le 28 mars 1876.

BAUNE (E.). — Mort à Bâle, le 8 mars 1880.

BEATTIE (W.). — Né en 1793, mort le 17 mars 1875.

BEAUQUIÉR (Ch.). — A été élu, le 25 avril 1880, au second tour de scrutin, député de l'arrondissement de Besançon, par 3989 voix, contre 3560, données à M. Ordinaire, et a pris place, à la Chambre, sur les bancs de l'extrême gauche.

BECK (Charles). — Mort à Waehring, près de Vienne, le 10 avril 1879.

BELHOMME (J.-E.). — Mort à Neuilly (Seine), en février 1880.

BELL (Th.). — Mort le 13 mars 1880.

BELMONTET (L.). — Né le 25 mars 1798, mort à Paris, le 14 octobre 1879.

BELPER (Ed. Strutt, baron). — Mort le 30 juin 1880.

BENARY (F.). — Mort à Berlin, le 7 février 1880.

BENOIST D'AZY (D. vicomte). — Mort à Azy (Nièvre), le 25 février 1880.

BERSOT (Ernest). — Mort à Paris, le 1er février 1880.

BERTIN DE VAUX (A.-F.-T.). — Mort à Villepreux (Seine-et-Oise), le 3 septembre 1879.

BEST (J.). — Mort à Paris, le 3 octobre 1879.

BEUDIN (J.-F.). — Mort à Paris, le 6 septembre 1880.

BIÉVILLE (Ch.-H.-E.-E. de). — Mort à Paris, le 1er janvier 1880.

BILLNARK (Ch.-J.). — Mort à Paris, le 2 novembre 1870.

BLACKWOOD (J.). — Mort le 29 octobre 1879.

BLANCHARD (E.-Th.). — Mort à Paris, le 24 octobre 1879.

BLANCHE (A.-G.). — Ligne 6, au lieu de 1835, lisez : 1855.

BLANCHEMAIN (Prosper). — Mort à Longefont (Indre), le 25 décembre 1879.

BOHTZ (A.-G.). — Mort à Goettingue, le 7 mai 1880.

BOISSY D'ANGLAS (François-Antoine, baron), député français, né à Paris, le 19 février 1846, est petit-fils du célèbre conventionnel. Ancien conseiller de préfecture et membre du Conseil général de l'Ardèche, il se porta, comme candidat républicain, aux élections du 14 octobre 1877, dans la 2e circonscription de Tournon et fut élu par 9065 voix, contre 6321 obtenues par le candidat officiel. Il se fit inscrire au groupe de la gauche.

Son frère aîné, le comte Boissy d'Anglas, candidat officiel et monarchiste aux mêmes élections, dans la 1re circonscription de Tournon, échoua avec 8168 voix contre 9773 données à M. Seignobos, l'un des 363.

BONNE (F.-J. de). — Mort à Bruxelles, le 1er décembre 1879.

BONNEL (Léon). — Mort à Narbonne, le 18 janvier 1880.

BORIE (V.). — Mort à Paris, le 6 juillet 1880.

BOSREDON (Alexandre Dupont de), sénateur français, né à Chavagnac (Dordogne), [illegible] février 1831, est le frère de M. Philippe de Bosredon, conseiller d'État sous l'Empire. Il entra dans la vie politique, en 1868, comme député de la 4e circonscription de la Dordogne, et y fut réélu, en mai 1869, par 19 132 voix sur [illegible]; il vota pour la guerre en 1870. Réélu à la Chambre des députés, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Sarlat, par 9256 voix sur [illegible], il fit partie du groupe de l'Appel au peuple et soutint le ministère de Broglie après l'acte du 16 mai 1877. Il se représenta aux élections du 14 octobre suivant, comme candidat officiel, et fut renommé, par 8931 voix, contre 5012 [illegible] par le candidat républicain. Il se porta [illegible] Fourtou, à l'élection sénatoriale partielle [illegible] 1880, et passa, au second tour de scrutin, avec 368 voix sur 673 votants. Maire de Chavagnac, M. de Bosredon représente le canton de [illegible] au Conseil général de la Dordogne. Il a été [illegible] de la Légion d'honneur en 1869.

BOST (Alex.-Arm.). — Mort à Paris, le [illegible] janvier 1880.

BOUCHETAL LAROCHE (P.-Ch.-R.). — Mort à Saint-Bonnet-le-Château (Loire), le 9 octobre [illegible].

BOULAY DE LA MEURTHE (F.-J. [illegible]). — Mort à Paris, le 7 mai 1880.

BOURGUIGNAT (E.-A.). — Mort à [illegible] 2 mai 1879.

BOUTRON CHARLARD (A.-F.). — Mort à Paris, le 5 novembre 1879.

BOUVILLE (Louis-Alexandre-Henri [illegible]), administrateur et député français, né [illegible] ville, le 12 octobre 1814. Rédacteur [illegible] *Pays*, il entra, au commencement de [illegible] l'administration et fut successivement [illegible] guerre de 1870, préfet des Basses-Alpes, [illegible] Manche, de la Haute-Vienne, et [illegible] Gironde. Candidat à l'Assemblée nationale, [illegible] élections complémentaires du 2 juillet 1871 dans la Gironde, il échoua avec 27 534 voix; il eut encore moins de succès, le 20 février 1876, dans l'arrondissement de Bellac (Haute-Vienne), [illegible] n'obtint que 3764 voix sur 15 614 [illegible] il fut élu, le 14 octobre 1877, dans [illegible] ment de Lesparre, comme candidat [illegible] bonapartiste, par 5796 voix contre [illegible] par M. Trarieux, candidat républicain [illegible] place sur les bancs du groupe de l'Appel au peuple. Au mois de juillet 1880, un jugement de la 8e chambre du tribunal de la Seine l'a condamné, pour faits d'escroquerie, à trois mois de prison, sans compter l'amende et les dommages-intérêts. M. de Bouville avait été promu [illegible] de la Légion d'honneur en 1855 et [illegible] le 12 août 1866.

BRANCAS (maison ducale et princière de). — Ferdinand Hibon, comte de Frohen, [illegible] 1807, substitué duc de Brancas par son beau-père, Louis-Marie Bufile, dernier représentant [illegible] du nom et du titre, en vertu de son contrat de mariage avec Marie-Ghislaine-Iolande, [illegible] de Brancas et grande d'Espagne, [illegible] du duc, mort en 1852, s'est pourvu en [illegible] contre l'arrêt de la cour d'appel de la Seine, qui lui interdisait le nom de Brancas et les titres l'accompagnant. Il s'est vu renvoyé [illegible] juridiction espagnole. La Cour suprême de Madrid a décidé, le 1[illegible] janvier [illegible] desse de 1re classe et le titre de duc [illegible] y est uni, appartiennent à Henri Hibon [illegible] fils de Ferdinand, parce qu'en lui se [illegible] les droits de la mère, ceux de son [illegible] Bufile, et ceux du maréchal de Brancas, premier titulaire de cette grandesse.

BRANICKI (X.). — Mort à Syout (Haute-Égypte), le 20 novembre 1879.

(Jacques-Antoine-Charles), ingénieur membre de l'Institut, né à Vienne (Isère), e 1822, fut élève de l'Ecole polytechni- il passa en 1845 à celle des pon et et devint ingénieur ordinaire en 1851. mé, en 1854, professeur de mécanique à l'Ecole des ponts et chaussées, puis ur à l'Ecole polytechnique. Promu in- n chef de 1re classe le 1er juin 1876, a été élu, le 31 mai 1880, membre de e des sciences (section de mécanique), cement du général Morin. Il a été dé- Légion d'honneur le 28 juin 1856 et icier le 12 juillet 1880.

un certain nombre de *Mémoires* de tiques appliquées ou de mécanique, ans les *Comptes rendus* de l'Académie es, les *Annales des ponts et chaussées* recueils spéciaux, on cite de ce savant : *s sur la flexion de pièces courbes* (1854, 3 planches); *Cours de mécanique appli-* 9-1860, 2 vol. in-8, avec fig.; 2e édit. , 2 vol. in-8); *Calcul des moments de ns une poutre* (1865, in-8, avec fig. et 24 planches in-folio), formant la 3e partie de l'ouvrage précédent.

BROCA (Paul). — Mort à Paris, le 9 juillet 1880. Candidat de l'Union républicaine pour le siège de sénateur inamovible, vacant par suite du décès de M. de Montalivet, il obtint, le 29 janvier 1880, 126 suffrages et fut élu, au second tour, le 5 février, par 140 voix contre 132, données à M. Bétolaud. Inscrit au groupe de l'Union républicaine, il fut rapporteur du projet de loi sur l'enseignement secondaire des filles (juin 1880).

BROWNE (J.-R.). — Mort le 8 décembre 1875.

BROWNLOW (W.-G.). — Mort le 28 avril 1877.

BUCKSTONE (J.-B.). Mort à Londres, le 31 octobre 1879.

BUDDEUS (Aurelio). — Mort à Munich, le 1er avril 1880.

BULL (O.-B.). — Mort à Bergen, le 17 août 1880.

BULOW (B.-E. DE). — Mort à Francfort-sur-le-Mein, le 20 octobre 1879.

BURCKHARDT (H.). — Mort le 14 décembre 1879.

BUSCHMAN (J.-Ch.-Fd.). — Mort à Berlin, le 21 avril 1880.

BUTT (J.). — Mort le 5 mai 1879.

C

OBERT (Fr. CERTAIN). — Il a été élu séna- la Charente, le 9 novembre 1879, en ment de M. Hennessy décédé, par 314 voix 66, partagées entre deux candidats répu-

CELATRO (V.). — Né en 1815, mort à , le 7 octobre 1874.

Y (H.-Ch.). — Mort à Philadelphie, le 16 1879.

ANDET (J.-B.) — Mort à Saint-Dizier, en 1880.

OT (M.-Fr.-S.). — Il a été appelé à rem- M. Varroy, comme ministre des travaux , lorsque celui-ci, après la crise ministé- u 18 septembre, suivit M. de Freycinet retraite (23 septembre 1880).

EY (E.). — Mort le 9 février 1880.

IAU (Adelson). — Mort le 19 décembre

IAS (L.- A. duc DE). — Mort à Rio de , le 8 mai 1880.

LLES (M.-B.). — Mort à La Folie, près y-lez-Compiègnes, le 13 août 1880.

OT (Th.-J.-J.). — Mis à la tête du minis- la justice dans le cabinet Freycinet (27 dé- e 1879), il prit une grande part à l'exécu- les décrets du 29 mars 1880 contre les s et les congrégations non autorisées. la crise ministérielle du 18 septembre, uée par les difficultés relatives à l'applica- e ces décrets, il reprit le même portefeuille, e cabinet reconstitué sous la présidence de Ferry (23 septembre 1880).

TOFANTI (S.). — Mort le 6 janvier 1880.

AM (Am. de Noé, dit). — Mort à Paris, le 6 nbre 1879.

ASOT (P. DE). — Mort à La Vallée, près d'E- s (Orne), le 20 mai 1880.

AUFFOUR (Ignace). — Mort à Colmar, le 6 nbre 1879.

ENIER (L.-J.-G. DE). — Mort à Jouy-en-Josas, e-et-Oise), le 26 février 1880.

ENU (J.-Ch.). — Mort à Paris, le 12 novem- 879.

EVALIER (Michel). — Mort à Montplaisir, le Lodève (Hérault), le 28 novembre 1879.

EVALLIER (J.-B.-A.). — Mort à Paris, le vembre 1879

CIALDI (Alexandre), ingénieur et marin italien, né à Civita-Vecchia, le 9 avril 1807, fit ses études à l'École navale de Gênes et fit plusieurs voyages en Amérique, d'abord comme apprenti, puis comme second, sur un navire de commerce sarde. Il entra ensuite au service de la marine pontificale, comme lieutenant de vaisseau, et fut plus tard commandant en chef, avec le grade de capitaine de vaisseau et le rang de ministre auprès du pape. Président de l'Académie dei Lincei, il a été élu, le 11 mars 1878, correspondant de l'Institut de France.

On cite de M. Cialdi : *Relation de deux voyages exécutés par a marine des Etats romains dans les années* 1840 *à* 1842 (Paris, 1843); *Du Navire à vapeur* (Delle Barche a vapore, etc. Rome, 1845); *Notions préliminaires d'un traité pour la construction des ports dans la Méditerranée* (Nozioni preliminari; Ibid. 1874); *Fanaux et signes du littoral et dans les ports* (Illuminazione e segnalamento dei litt. e dei porti; Ibid. 1877); *Sul Moto ondoso del mare e sul le correnti di esso spécialmente su quelle littorali* (Ibid. gr. in-8, avec tables), le plus important de ses ouvrages; enfin un grand nombre de *Mémoires* de physique, de mécanique, d'hydrographie, etc.

CLINCHAMP (François-Etienne-Victor, marquis DE), peintre et écrivain français, né à Toulon, en 1787, décoré de la Légion d'honneur en 1826, n'est pas mort en 1860, comme il est dit aux éditions précédentes du *Dictionnaire*, mais seulement le 2 septembre 1880, à Paris, à l'âge de 93 ans. — Il a publié encore, en 1879, *Guéridon ou la vitrine du Bazar* (in-18).

CLOUÉ (G.-Ch.). — Il a reçu le portefeuille de la marine dans le cabinet reconstitué sous la présidence de M. J. Ferry, à la suite de la crise provoquée par l'exécution des décrets contre les congrégations non autorisées (23 septembre 1880).

COBLENCE (S.-V.). — Mort à Paris, le 24 septembre 1880.

CODET (L.-P.-E.). — Mort à Saint-Junien (Haute-Vienne), le 7 mai 1880.

COHEN (Ju'es-E.-D.). — Ligne 3, au lieu de 2 novembre 1855, lisez : 1835.

COLLADON (Jean-Daniel), ingénieur suisse né à Genève, le 15 décembre 1802, vint à Paris en

1826, avec son compatriote Sturm, pour se perfectionner dans les sciences mathématiques et remporta, dès l'année suivante, le grand prix de l'Académie des sciences pour son mémoire *Sur la Compression des liquides et la vitesse du son dans l'eau*. Professeur de mécanique, en 1829, à l'École des arts et manufactures et plus tard à l'université de Genève, il a été élu correspondant de l'Institut, le 8 mai 1876. M. Colladon a été décoré de la Légion d'honneur en 1874.

On cite de lui un certain nombre de mémoires sur l'électricité, l'acoustique, la météorologie et surtout la mécanique. On lui doit aussi l'invention d'un *dynamomètre*, adopté par l'amirauté anglaise; l'emploi de l'air comprimé pour le percement de longs tunnels, notamment de celui du Mont-Cenis, ainsi que des pompes à grande vitesse pour la compression de l'air, mises en œuvre pour le percement du tunnel du Saint-Gothard.

COMBESCURE (Edouard-Jean-Clément), mathématicien et sénateur français, né à Gignac (Hérault), le 15 janvier 1819, entra dans l'enseignement en 1843, comme régent de mathématiques élémentaires à Pézenas, et passa, en 1852, professeur au lycée de Montpellier. Chargé du cours d'astronomie à la faculté des sciences de Montpellier, en 1868, il devint depuis professeur titulaire. Candidat républicain dans l'Hérault, aux élections sénatoriales du 5 janvier 1879, M. Combescure fut élu, le deuxième sur trois, par 278 voix sur 418 votants; il s'est fait inscrire au groupe de la gauche républicaine. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 9 février 1877.

M. Combescure a inséré dans divers recueils scientifiques, des mémoires de haute analyse, qui lui ont valu, en avril 1879, une médaille d'or de l'Association scientifique de France. Nous citerons : *Sur divers points de la théorie des invariants* (1855) ; *Théorème sur le triangle sphérique* (1857) ; *Sur les lignes de courbure de la surface des ondes* (1859) ; *Sur quelques problèmes relatifs aux surfaces réglées* (1863) ; *Sur le déplacement d'une courbe* (1863) ; *Sur le pendule conique* (1869) ; *Sur un point de la théorie des surfaces* (1872).

COMPAYRÉ (Jules-Gabriel), professeur français, né à Albi (Tarn), le 2 janvier 1843, fils d'un employé à la [illegible] d'*Études historiques* [illegible] ses classes à Castres et à [illegible] ver à Paris, au lycée [illegible] élève à l'École normale en 18[illegible] losophie en 1866, il [illegible] lycées de Pau, de [illegible] ayant pris le diplôme [illegible] professeur suppléant à la [illegible] cette ville, où il devint [illegible] payré a été décoré de la [illegible] juillet 1880.

A part ses thèses de doct[illegible] *Sebondo* et de l'[illegible] in-8, et *Philosophie de* [illegible] dont la seconde fut [illegible] française, M. G. Compayré [illegible] *critique des doctrines de l'*[illegible] (1879, 2 vol. in-8), qui [illegible] concours de l'Académie des [illegible] politiques de 1877. On [illegible] tion française de la [illegible] in-8) ; un certain nombre [illegible] de brochures, etc.

COMPTE-CALIX (Fr.-Cl.). — [illegible] d'Azergues (Rhône), le 29 [illegible]

CONSTANS (J.-A.-E.). — [illegible] au ministère de l'Intérieur [illegible] le cabinet Freycinet (28 décembre [illegible] mis à la tête de ce ministère [illegible] de M. Lepère, le 17 mai 18[illegible] culièrement chargé de l'[illegible] du 29 mars contre les [illegible] risées, et les appliqua [illegible] (29 juin). Après la crise [illegible] tembre, qui amena la retraite [illegible] il reprit le même portefeuille [illegible] constitué (23 septembre 188[illegible]

COOKE (W.-F.). — Mort [illegible]

COQ (Paul). — Mort à Paris [illegible]

CORONINI-CRONBERG [illegible] Mort près de Goertz, le 25 juillet [illegible]

CRÉMIEUX (Is.-Ad.). — [illegible] février 1880.

CUNIN-GRIDAINE (Charles [illegible] 24 février 1880.

D

DAVID (Jean-Justin-Fritz-Etienne), député français, né à Auch (Gers), le 6 juillet 1834, est le fils de l'ancien représentant de 1848, mort en 1862. Avocat au barreau de sa ville natale et conseiller municipal depuis 1865, il fonda, en 1868, le journal *l'Avenir*, dans lequel il combattit le gouvernement impérial. Candidat de l'opposition aux élections de 1869 pour le Corps législatif, il échoua contre M. Aylies, candidat officiel. Après le 4 septembre 1870, il fut nommé maire d'Auch, fonctions qu'il a conservées depuis dix ans, sauf pendant les périodes du 24 mai 1873 et du 16 mai 1877 qui amenèrent sa révocation. Porté candidat à l'Assemblée nationale, le 8 février 1871, il obtint, sans être élu, 13 231 voix. Aux élections générales, du 20 février 1876 pour la Chambre des députés, M. J. David entreprit contre le candidat bonapartiste, M. Peyrusse, une lutte acharnée qui, après une suite de défaites, fut couronnée de succès. Son concurrent ayant d'abord obtenu 600 voix seulement de majorité, vit son élection invalidée pour abus de propagande électorale, et fut réélu, le 21 mai suivant, avec une majorité d'une centaine de voix qui s'évanouit lors de la revision des votes par la commission parlementaire. [illegible] d'être renvoyé à la Chambre [illegible] l'acte du 16 mai 1877. Aux élections [illegible] bre, M. David échoua encore [illegible] avec 7555 voix contre [illegible] son concurrent ayant été [illegible] pression administrative, M. [illegible] senta et l'emporta, le 7 avril [illegible] voix contre 7114. Il [illegible] l'Union républicaine et [illegible] Chambre. On a remarqué [illegible] budget relatifs à l'Opéra, [illegible] la subvention accordée à [illegible] luxe des décors qu'elle [illegible] l'art musical, particulièrement [illegible] Il a repris sa thèse sur [illegible] chure (1879, in-8).

DÉJAZET (Eugène). — [illegible] février 1880.

DELPECH (A.). — Mort à [illegible] Marne), le 4 septembre 188[illegible]

DENUELLE (D.-A.). — [illegible] décembre 1879.

DESJARDINS (Arthur et [illegible] de droit commercial [illegible]

[illegible] 1880, tome II) est de M. Arthur Des[illegible] [illegible] de son frère, Albert.

[illegible] (P.-F.). — Mort à Montlignon [illegible] le 28 janvier 1880.

[illegible] (Paul). — Mort le 30 janvier 1880.

[illegible] (R. P.), prédicateur français, né près de [illegible] (Isère), vers 1840, entra dès l'âge de [illegible] chez les dominicains, y connut La[illegible] qui eut une grande influence sur la [illegible] de sa pensée, et prononça ses vœux en [illegible] fut ensuite envoyé à Rome, au couvent [illegible] pour y compléter ses études, et [illegible] un grand enthousiasme pour la philo[illegible] de saint Thomas d'Aquin. De retour en [illegible] il se prépara à la prédication et se fit [illegible] d'abord dans l'église de Saint-Germain-[illegible] à Paris, en prenant la défense des [illegible] et de leur rôle social (1868). On signala [illegible] parmi ses discours et conférences, l'*O*[illegible] *funèbre de l'archevêque Darboy* qu'il alla [illegible] à Nancy en 1871, et des *Sermons sur la* [illegible] ainsi qu'un *Discours sur le patrio*[illegible] à Marseille, en 1872. Il devint à cette [illegible] prieur des dominicains de la rue de [illegible]

[illegible] Didon entreprit ensuite trois séries de [illegible] auxquelles la presse donna un grand [illegible] à la chapelle des dominicains, sur *l'Homme* [illegible] *science et la foi* (1875), à Saint-Philippe [illegible] sur *l'Indissolubilité du mariage et le* [illegible] (décembre 1879), à la Trinité, sur *l'E*[illegible] *Société moderne*. Les conférences [illegible] brûlant du divorce furent interrom[illegible] sur l'ordre de l'archevêque de Paris. Dans [illegible] traitaient de la situation actuelle de [illegible] l'orateur mettait vivement en relief l'an[illegible] des forces et des intérêts qu'il voulait [illegible] Cette tactique étant jugée hardie et im[illegible] le Père Didon fut appelé à Rome pour [illegible] (avril 1880). Sans pouvoir obtenir [illegible] du pape Léon XIII, dont son admi[illegible] pour saint Thomas lui avait autrefois [illegible] les sympathies, il se vit condamné par ses [illegible] au silence et à l'exil, et envoyé pour [illegible] temps au couvent de Corbara en Corse. [illegible] Didon, qui, dans son désir de concilier [illegible] avec la science, avait suivi le cours de [illegible] Bernard au Collège de France, fit auprès [illegible] au moment de sa mort, quelques [illegible] qui donnèrent lieu à des polémiques ; [illegible] que l'illustre physiologiste, malgré [illegible] de ses amis, était revenu, dans [illegible] moments, à la foi de son enfance.

E

[illegible] (A.-M.). — 1er alinéa, ligne 8, au [illegible] de l'armée française, lisez : hollandaise. — [illegible] ligne 6 : au lieu de : les offi-

F

[illegible] (Ariodante), archéologue italien, [illegible] le 1er octobre 1816, fit ses études [illegible] ville natale et se livra aux recherches [illegible] En 1848, il représenta la ville de [illegible] à l'Assemblée constituante de Rome, fut [illegible] après la révolution, de s'exiler à Turin, et [illegible] directeur du Musée des antiquités et [illegible] d'archéologie à l'Université. Membre [illegible] des sciences de Turin, il a été élu [illegible] de l'Institut le 22 décembre 1876. [illegible] de la Légion d'honneur.

880, tome II) est de M. Arthur Des- non de son frère, Albert.

SONS (P.-E.). — Mort à Montlignon ise), le 28 janvier 1880.

(Paul). — Mort le 30 janvier 1880.

e R. P.), prédicateur français, né près de Isère), vers 1840, entra dès l'âge de s chez les dominicains, y connut La- ui eut une grande influence sur la e sa pensée, et prononça ses vœux en it ensuite envoyé à Rome, au couvent erve, pour y compléter ses études, et n grand enthousiasme pour la philo- saint Thomas d'Aquin. De retour en se prépara à la prédication et se fit d'abord dans l'église de Saint-Germain- à Paris, en prenant la défense des de leur rôle social (1868). On signala armi ses discours et conférences, *l'O- sèbre de l'archevêque Darboy* qu'il alla à Nancy en 1871, et des *Sermons sur la* ainsi qu'un *Discours sur le patrio-* Marseille, en 1872. Il devint à cette rieur des dominicains de la rue de e-Beauvais.

Didon entreprit ensuite trois séries de es, auxquelles la presse donna un grand chapelle des dominicains, sur *l'Homme cience et la foi* (1875), à Saint-Philippe sur *l'Indissolubilité du mariage et le* novembre 1879), à la Trinité, sur *l'E- nt la Société moderne*. Les conférences jet brûlant du divorce furent interrom- l'ordre de l'archevêque de Paris. Dans i traitaient de la situation actuelle de orateur mettait vivement en relief l'an- e des forces et des intérêts qu'il voulait Cette tactique étant jugée hardie et im- , le Père Didon fut appelé à Rome pour ier (avril 1880). Sans pouvoir obtenir ce du pape Léon XIII, dont son admi- pour saint Thomas lui avait autrefois s sympathies, il se vit condamné par ses rs au silence et à l'exil, et envoyé pour temps au couvent de Corbara en Corse.

Didon, qui, dans son désir de concilier vec la science, avait suivi le cours de Bernard au Collège de France, fit auprès vant, au moment de sa mort, quelques es qui donnèrent lieu à des polémiques; nt que l'illustre physiologiste, malgré égations de ses amis, était revenu, dans iers moments, à la foi de son enfance.

Outre les *Discours* et *Conférences* mentionnés ci-dessus, et qui ont été imprimés à leur date, le P. Didon a publié, à propos des projets de loi sur la matière : *l'Enseignement supérieur et les Universités catholiques* (1875, in-18).

DIDOT (H.-F.). — Mort au château de Chandai (Orne), le 6 août 1880.

DIXON (H.). — Mort à Londres, le 27 décembre 1879.

DRAEXLER-MANFRED (F.). — Mort à Darmstadt, le 31 décembre 1879.

DUBREUIL (Mgr. L.-A.). — Mort à Avignon, le 13 janvier 1880.

DUPASQUIER (Charles). — Mort à Chambéry, le 16 avril 1880.

DUPONT (Paul-F.). — Mort à Paris, le 11 décembre 1879.

DUPRAT (Hippolyte), musicien français, né à Toulon, le 31 octobre 1824, fit des études spéciales, dans lesquelles la musique ne figura que d'une manière accessoire. Entré dans la marine de l'État, comme chirurgien, il fit, entre autres campagnes, celle du Sénégal, à la suite de laquelle il fut décoré de la Légion d'honneur. Cédant enfin à son goût pour la composition musicale, qu'il avait déjà beaucoup cultivée, il quitta le service de la marine, pour se livrer tardivement à sa vocation. Il se rendit à Paris et entreprit d'écrire la musique d'un grand opéra en cinq actes, *Pétrarque*, dont il avait lui-même fait le livret en collaboration avec M. Dharmenon. Il déploya jusqu'en 1870 beaucoup d'activité et d'énergie pour le faire représenter, soit à l'Opéra, soit au Théâtre-Lyrique. Après la guerre, il se décida à le porter en province et obtint de le faire jouer, le 19 avril 1873, au Grand-Théâtre de Marseille. La représentation, hors de Paris, d'un ouvrage de cette importance, monté avec beaucoup de soin, fut très remarquée, et *Pétrarque*, grâce à la facilité mélodique qui suppléait, en partie, à l'inexpérience du compositeur, fut ensuite favorablement accueilli à Lyon, à Avignon et à Toulon. M. Duprat a réussi plus récemment à le faire jouer à Paris, sur le nouveau théâtre lyrique, l'Opéra-populaire, où il ne reçut pas un aussi bienveillant accueil (février 1880).

DUPRÉ (L.-V.). — Mort à Paris, le 31 octobre 1879.

DUPREZ (Édouard). — Mort à Paris, en juin 1879.

DURANTY (L.-E.-E.). — Mort à Paris, le 10 avril 1880.

E

ENS (Al.-M.). — 1er alinéa, ligne 8, au : armée française, lisez : hollandaise. — éa, ligne 6 : au lieu de : les officiers hollandais, lisez : les officiers belges.

ESCUDIER (Marie). — Né en 1809, mort à Paris, le 16 avril 1880.

F

RETTI (Ariodante), archéologue italien, érouse, le 1er octobre 1816, fit ses études a ville natale et se livra aux recherches logiques. En 1848, il représenta la ville de e à l'Assemblée constituante de Rome. fut après la révolution, de s'exiler à Turin, et int directeur du Musée des antiquités et seur d'archéologie à l'Université. Membre cadémie des sciences de Turin, il a été élu pondant de l'Institut le 22 décembre 1876. é décoré de la Légion d'honneur.

Directeur des *Atti della Societa di Archeologia et Belli Arti* de Turin, il y inséra, ainsi que dans les *Atti* de l'Académie des sciences, un grand nombre de dissertations et mémoires. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Biografie dei capitani venturieri dell' Umbria* (Montepulciani, 1842-1846, 5 vol.); *Chroniques et histoires inédites de la ville de Pérouse* (Florence 1850-1851, 2 vol.); *Corpus inscriptionum italicarum antiquioris ævi* (Turin, 1867, gr. in-4), ouvrage capital de l'auteur, suivi de deux *suppléments* avec notes paléo-

graphiques et grammaticales; *le Musée d'antiquités de Turin*, notice (ibid. 1872); *Gli Scavi di carrù* (Ibid. 1879), etc.

FANFANI (P.). — Mort en mars 1879.

FARRE (J.-J.-Fr.-Ad.). — Nommé ministre de la guerre, dans le cabinet Freycinet (27 décembre 1879), il a gardé son portefeuille dans le cabinet reconstitué sous la présidence de M. J. Ferry, à la suite de la crise ministérielle causée par l'exécution des décrets contre les congrégations non autorisées. Le général Farre a été fait grand-officier de la Légion d'honneur, le 16 juillet 1880, à l'occasion de la grande solennité de la distribution des drapeaux.

FAVRE (Jules-Cl.-G.). — Mort à Versailles, le 20 janvier 1880.

FAVRE (l'abbé Pierre-Etienne-Lazare), orientaliste français, né à Joinville (Eure-et-Loir), le 12 février 1812, se livra d'abord à l'étude des sciences. A l'âge de vingt-deux ans, attiré vers l'état ecclésiastique, il alla faire ses études spéciales au séminaire d'Orléans et fut ordonné prêtre en 1838. Après avoir exercé quelques années dans ce diocèse, il entra dans la congrégation des missions étrangères, fut envoyé dans l'Indo-Chine, et remplit son ministère au milieu des tribus sauvages de la péninsule malaise. Pour élever une église à Malaca, il parcourut avec une activité infatigable toutes les contrées de l'Orient. Sa santé altérée par le climat le força de rentrer en France, une première fois en 1855 et une seconde fois en 1858. Il fut, deux ans plus tard, chargé du cours de malais et javanais à l'École des langues orientales vivantes et devint professeur titulaire en 1864. Chargé de missions scientifiques en Angleterre, en 1861, et en Hollande, en 1863, il a été décoré de la Légion d'honneur en 1870.

M. l'abbé P. Favre a publié: *Grammaire de la langue javanaise*, avec exercices de lecture (1866, in-8); *Dictionnaire javanais-français* (1870, in-8); *Dictionnaire malais-français* (Vienne, Impr. impériale, 1875, 2 vol. gr. in-8); *Grammaire de la langue malaise* (Ibid., 1876, in-8); *Dictionnaire français-malais* (Ibid., 1879, 2 vol. in-8). Il a donné en outre, en anglais, une *Relation sur les populations sauvages de la Malaisie* (1855, in-8).

FÉRON (Mgr. L.-Ch.). — Mort à Clermont, le 24 décembre 1879.

FERRY (Jules-Fr.-C.). — A la suite de la crise ministérielle du 18 septembre 1880, provoquée par les difficultés relatives à l'exécution des décrets contre les congrégations non autorisées, il fut appelé à remplacer M. de Freycinet comme président du Conseil, et [illegible] portefeuille de l'instruction publique [illegible] reconstitué (23 septembre 1880).

FEUERBACH (Fr.-H.). — Mort à [illegible], le 24 janvier 1880.

FIGUIER (J. Bouscaren, dame). — Morte à Paris, le 6 décembre 1879.

FLAUBERT (G.). — Mort au Croisset, près de Rouen, le 7 mai 1880.

FONSECA BENEVIDES (François [illegible]), physicien portugais, né à Lisbonne, le [illegible], entra dans la marine en 1851, puis [illegible] en 1854, professeur de physique à l'Institut de l'industrie et, en 1855, professeur de [illegible] d'artillerie à l'École navale de Lisbonne. [illegible] de l'Académie de Lisbonne depuis 186[illegible], [illegible] le Musée technologique de cette ville.

On a de M. Fonseca Benevides: *Cours d'artillerie* (Curso de artilheria, 1858); *Cours élémentaire de physique* (Curso elementar de physica, 1863-1868, 2 vol.); *Traité de l'électricité et magnétisme* (Tratado elementar de electr. [illegible]tismo, 1868); *Principes d'optique* ([illegible] optica 1868); *Éléments de balistique* ([illegible]); *Physique moderne* (Noçoès de physica [illegible], 1880, 2 vol.), et un certain nombre de [illegible] en français ou en portugais. Citons à part une histoire des *Reines de Portugal* (Rainhas de Portugal, 1878-1879, 2 vol. in-8, avec [illegible] portraits).

FORTUNE (R.). — Mort en avril 1880.

FOULD (Mme Gustave). — Voy. Valence.

FOURNIER (L.-P.-N.). — Mort à Paris, le 24 avril 1880.

FOURNIER (Edouard). — Mort à Paris, le 10 mai 1880.

FOURTOU (O. Bardy de). — Il a été élu sénateur de la Dordogne, le 7 mars 1880, par [illegible] sur 673 votants.

FREPPEL (Mgr. Ch.-Em.). — Il a été élu député de la 3ᵉ circonscription de Brest, le 6 juin 1880, par 8778 voix, contre [illegible] à M. Glaizot, candidat républicain.

FREYCINET (Ch.-L. de Saulces de). — Appelé à la présidence du Conseil, le 27 décembre 1879, en remplacement de M. Waddington, [illegible] portefeuille des affaires étrangères, il a donné sa démission, à la suite de difficultés relatives à l'exécution des décrets contre les congrégations non autorisées, le 19 septembre 1880.

FROMMANN (G.-Ch.). — Mort à Iena, le [illegible] décembre 1879.

G

GAGERN (H.-G.-A. baron de). — Mort à Darmstadt, le 22 mai 1880.

GAGNEUR (F.-J.-F.). — Mort à Paris, le 12 février 1880.

GAILLY (G.). — A été élu sénateur des Ardennes, en remplacement de M. Cunin-Gridaine, le 9 mai 1880, par 285 voix contre 244, données à un candidat républicain plus avancé, M. Léon Robert.

GALIMARD (N.-A.). — Mort à Montigny-les-Cormeilles (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1880.

GAMBETTA (L.-M.). Page 768, col. 2, ligne 36, au lieu de deux ans, lire trois ans.

GARNIER (Francis). — 2ᵉ alinéa, ligne 10; au lieu de 2362 voix, lisez: 27 362.

GASTAMBIDE (J.-A.). — Mort à Paris, le 15 mai 1880.

GAUDIN (M.-A.-A.). — Mort à Paris, le [illegible] 1880.

GIRARDET (Ed.-H.). — Mort à Versailles, le 5 janvier 1880.

GLEIZAL (A). — Mort le 2 septembre 18[illegible].

GLINKA (F.-N.). — Mort à Twer, le [illegible] 1880.

GONZALÈS (E.). — Dernier alinéa, [illegible] au lieu de *l'Histoire*, lire *l'Hôtesse*.

GRANIER DE CASSAGNAC (Adolphe [illegible]) a été remplacé, à la Chambre des députés, par son second fils, M. Georges de Cassagnac, élu le 14 mars 1880, par 11 372 voix, contre [illegible] données au candidat républicain, M. [illegible].

GRÉVY (Jules-F.-P.). — Le Président de la République, que, sur des documents [illegible] acceptés tour à tour comme authentiques, [illegible]

fait naître à cinq dates différentes, entre les années 1807 et 1813, est né, d'après les renseignements les plus sûrs, le 15 août 1807, ainsi que le portaient nos 2e et 3e éditions, dont nous avons rectifié à tort l'indication dans les suivantes. Cette incertitude, sur un pareil point, provient de ce que les registres de l'état civil de la commune de Mont-sous-Vaudrey, comprenant les années 1802 à 1810, ont été détruits dans un incendie de la mairie de cette commune en 1832.

GRÉVY (Albert). — A été élu sénateur inamovible, en remplacement de M. Crémieux, le 6 mars 1880, par 152 voix, sur 229 votants et 159 suffrages exprimés.

GRÉVY (Paul). — A été élu sénateur du Jura, en remplacement de M. Tamisier, le 15 août 1880, par 516 voix, sur 645 votants.

GUDIN (Th.). — Mort à Boulogne-sur-Seine, le 12 avril 1880.

GUYARD-DELALAIN (A.-P.). — Né à Saint-Dizier (Haute-Marne), le 10 mars 1797.

GUEYMARD (Louis). — Mort à Saint-Fargeau, près de Corbeil, le 8 juillet 1880.

H

HAGEN (E.-A.). — Mort à Koenigsberg, le 16 février 1880.

HALLBERGER (E. DE). — Mort près de Stuttgart, le 29 août 1880.

HALLER (Gustave), pseudonyme de Mme G. Fould. — Voy. VALLER E.

HARTZENBUSCH (J.-E.). — Mort à Madrid, le 2 août 1880.

HAUER (F.-S. baron DE). — S'est suicidé à Vienne, le 2 août 1880.

HEBRA (Ferd. DE). — Mort à Vienne, le 5 août 1880.

HENAUX (F.). — Mort à Liège, le 2 janvier 1880.

HERMANN (K.-H.). — Mort à Dresde, le 30 avril 1880.

HLUBEK (F.-X.). — Mort à Graetz, le 10 février 1880.

HOLTEI (Ch. DE). — Mort à Breslau, le 12 février 1880.

HUGUENIN (J.-F.-A.). — Mort à Lure, le 2 juillet 1880.

J

JABLONOWSKI (St. prince). — Mort le 16 août 1878.

JACQUEMART (J.-F.). — Mort à Paris, le 26 septembre 1880.

JAMETAL (G.-L.) — Lisez JAMETEL.

JAURÉGUIBERRY (J.-B.). — Il a quitté le ministère de la Marine à la suite de la crise ministérielle du 18 septembre 1880, provoquée par l'exécution des décrets contre les congrégations non autorisées.

JOTTRAND (L.-L.). — Mort à Saint-Josse-ten-Noode, près de Bruxelles, le 17 décembre 1877.

K

KREBS (Ch.-A. MIEDKE). — Mort à Dresde le 16 mai 1880.

KREYSSIG (F.). Mort à Francfort-sur-le-Mein, le 20 décembre 1879.

L

LABARTE (Ch.-J.). — Né le 23 juillet 1797, mort à Boulogne-sur-Mer, le 14 août 1880.

LA BLANCHÈRE (P.-R.-M.-H. MOULLIN DU COUDRAY DE). — Mort au Havre, le 15 avril 1880.

LACAN (A.-J.-B.), mort à Paris et non à Pau.

LA VIEILLE (François-Sébastien), marin et député français, né à Urville-Hague (Manche), le 11 janvier 1829, entra dans le commissariat de la marine le 1er août 1845, devint aide-commissaire le 16 avril 1850 et sous-commissaire le 28 avril 1860. Il fit les campagnes de la Baltique, de la mer Noire et de la Chine et fut, en 1870, intendant en chef du camp du Cotentin. La commission de revision des grades, ne pouvant maintenir M. La Vieille dans l'intendance, le recommanda spécialement au ministre de la marine. Il quitta le service avec le grade de commissaire-adjoint et fut élu conseiller d'arrondissement à Cherbourg. Candidat républicain, dans le même arrondissement, aux élections du 20 février 1876, il échoua avec 6861 voix, contre M. H. de Tocqueville, mais il fut élu, le 14 octobre 1877, par 9559 voix, contre 7986 obtenues par le même concurrent, et se fit inscrire au groupe de la gauche républicaine. Maire de Cherbourg et conseiller général de la Manche, M. La Vieille jouit dans le département d'une influence personnelle qui a été particulièrement mise en relief lors du voyage du président de la République à Cherbourg, au mois d'août 1880. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 15 juillet 1871.

LAVOIX (Michel-Henri), numismate et littérateur français, né à Nant (Aveyron), le 19 janvier 1820, fit ses études à Poitiers et sa philosophie au collège Sainte-Barbe. Après avoir été professeur particulier, il entra, en 1849, au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale et en devint conservateur-adjoint. Il a été décoré de la Légion d'honneur.

M. Lavoix a publié : *les Arts musulmans, les peintres arabes* (1876, in-8) ; *Monnaies et légendes arabes frappées en Syrie par les croisés* (1877, in-8) et, dans un autre ordre de travaux : *la Première représentation du Misanthrope* (1877, in-18). Collaborateur du *Journal asiatique*, il a fourni, sous son propre nom, des revues littéraires au *Moniteur* et au *Journal officiel* et, sous le pseudonyme de *Savigny*, des comptes rendus dramatiques à *l'Illustration*.

Son fils, M. Henri-Marie-François LAVOIX, né à Paris le 26 avril 1846, suivit les cours du lycée Louis-le-Grand, s'occupa tout jeune d'études mu-

sicales et entra, en 1866, à la Bibliothèque nationale (département des imprimés). Il a publié: *les Traducteurs de Shakespeare en musique* (1869, in-8), *la Musique dans la nature* (1869, in-8); *Histoire de l'instrumentation depuis le* XVI^e *siècle jusqu'à nos jours* (1878, in-8), ouvrage qui a obtenu une médaille de l'Académie des beaux-arts. Il a collaboré au *Journal officiel*, à *l'Illustration*, à *l'Art musical*, à la *Revue contemporaine*, etc.

LEMAIRE (Ph. H.). — Mort à Paris, le 2 août 1880.

LÉONHARDT (G.-A.-G.) — Mort à Hanovre le 7 mai 1880.

LERDO DE TEJADA (Sébastien), ex-président de la république du Mexique, né le 25 avril 1827, à Jalapa, fut, en 1855, membre du tribunal supérieur de justice. Appelé, en 1857, par le président Comonfort au ministère des affaires étrangères et à la présidence du Conseil, il quitta ce poste, trois mois après, par suite de divergence d'opinion avec le président. Élu membre du Congrès en 1861, et choisi pour président, il suivit Juarez lors de sa fuite devant l'armée française et resta jusqu'au bout l'un des adversaires du nouvel empire mexicain. A cette époque le bruit de sa mort fut par erreur accrédité en Europe. Après le rétablissement de la République, M. Lerdo de Tejada devint président du tribunal supérieur.

A la mort de Juarez, en juillet 1872, M. Lerdo de Tejada prit en mains le pouvoir et fut confirmé président par le Congrès, en automne de la même année. En 1875, il eut à combattre une formidable insurrection et fut réélu président [illegible] juillet 1876, par 131 voix contre [illegible]. [illegible] éclata une nouvelle insurrection, [illegible] deux autres candidats, rivaux entre eux, [illegible] et le général Porfirio Diaz. Ce dernier [illegible] Iglesias, puis les troupes du gouvernement [illegible] cembre 1876), et se fit proclamer président. [illegible] de Tejada fut obligé de quitter le Mexique, [illegible] rendit aux États-Unis et protesta contre l'[illegible] à la présidence du général Diaz. [illegible] de son gouvernement il faut signaler [illegible] des voies ferrées et l'organisation [illegible] liers (janvier 1873), la modification [illegible] douane dans un sens libéral (juillet [illegible]), la création d'un Sénat (octobre 1874), la [illegible] tion de la liberté religieuse, qui amena [illegible] de fanatisme et de cruauté, commis à [illegible] tion du clergé, sur des protestants [illegible]; enfin, à l'extérieur, des tentatives de rapprochement avec la France. On attribue au président Lerdo de Tejada un ouvrage publié en [illegible] *bleau synoptique de la république mexicaine*.

LEROUX (Alfred). — Mort à Paris, le 1^{er} [illegible]

LESSING (Ch.-Fr.). — Mort à Carlsruhe, [illegible] juin 1880.

LÉVÊQUE (H.-F.). — Ligne 3, au lieu de [illegible] lisez : 1829.

LIGNE (E. Lamoral, prince de). — Mort [illegible] mai 1880.

LISSAJOUX (J.-A.). Mort à Plombières [illegible] en juin 1880.

M

MACHELARD (E.) — Mort à Paris, le 13 août 1880.

MARTIGNY (l'abbé J.-A.). — Mort à Belley en août 1880.

MASSÉ (F.-M.-V.). — Alinéa 2, lignes 24-26 : Il a donné aussi... Supprimer cette phrase, intercallée par erreur dans cette notice (Voyez ci-dessus, art. Duprat).

MORAND (Amé-François-Louis), archéologue français, né à Boulogne-sur-Mer, le 7 juillet 1808, fut d'abord avocat au barreau de sa ville natale, nommé plus tard juge au tribunal de Boulogne; il a été admis à la retraite avec le titre de juge honoraire. L'un des plus anciens membres du Comité des travaux historiques, il a été décoré de la Légion d'honneur, le 21 avril 1870.

Parmi les nombreux travaux de M. Morand, nous citerons : *Lettres à M. Augustin Thierry, sur la nécessité d'une constitution régulière des archives de France* (1839, nouv. édit. [illegible]); *[illegible] bibliographique sur les principales [illegible] boulonnaises et sur l'établissement de l'imprimerie à Boulogne-sur-Mer au* XVI^e *siècle* ([illegible], in-8); *Notice sur l'établissement de l'imprimerie dans la ville d'Aire* (1865, in-8); *Notice sur l'église collégiale de la ville d'Aire* ([illegible]), qui obtint une mention honorable de l'Académie des Inscriptions; *Matheolus et son traducteur Jean Le Fèvre* (1851, in-8); *l'Année historique de Boulogne-sur-Mer* (1859, in-12); *Notes de bibliographie et d'histoire littéraire* ([illegible]); *les Jeunes années de Sainte-Beuve* ([illegible], in-8), etc. Il a donné, pour la Société de l'histoire de France, une nouvelle édition de la *Chronique de Jean Le Fèvre, seigneur de Saint-Remy* (1876, 1^{er} vol.), et pour le Comité des travaux historiques plusieurs publications d'un intérêt spécial.

N

NICOLET (J.). — Mort à Paris, le 9 septembre 1880.

O

OLESZCZYNSKI (A.). — Mort à Paris, le 28 février 1879.

P

PERSON (F.). — Mort à Graye (Calvados).

PFORDTEN (L.-Ch.-H. von der-). Mort à Munich le 18 août 1880.

POMPÉRY (Th. de). — Mort à Rosnoën, le 28 août 1880.

POTRIN (Ch.). — Lisez Potvin.

PRUDHOMME (Sully). — Voyez ci-dessus Sully-Prudhomme.

R

RACINET (A.). — Mort à Goarec, le 1^er septembre 1880.

RIBOT (Théodule-Augustin), peintre français, né à Saint-Nicolas-d'Athèze (Eure) en 1823, fils d'un ingénieur civil, dut se livrer d'abord aux travaux géométriques et au dessin linéaire. Il se préparait à la carrière artistique, lorsque la mort de son père le força de demander des ressources à l'industrie. Après avoir peint des bordures pour un fabricant de glaces et suivi quelque temps l'atelier de Glaize, il alla passer trois années en Algérie, pour surveiller et diriger des constructions. A son retour, en 1851, il exécuta pour des industriels un grand nombre de dessins. Il ne put figurer au Salon qu'à partir de 1861; il y envoya, pour son début, six toiles d'intérieur de cuisine et de basse-cour. Il a exposé depuis : *Prière des petites filles*, *Toilette du matin* (1864); *Chant du cantique*, *Rétameurs*, *le Martyr de saint Sébastien* (1865), acquis par l'État pour le Luxembourg, *le Christ au milieu des docteurs*, *le Flûteur* (1866); *le Supplice des coins*, d'une énergie très remarquée, *Un Vieillard* (1867); *l'Huître et les Plaideurs* (1868), acquis pour le musée de Caen; *les Marionnettes au village*, *les Philosophes* (1869), pour le musée de Saint-Omer; *le Bon Samaritain*, *Jeune homme à la manche jaune*, acquis pour le Luxembourg (1870), *la Lecture*, *Une Jeune fille* (1874); *Cabaret normand* (1875); *Loge de famille*, portrait de *Mme Gueymard-Lauters* (1876); *Bretonne de Plougastel*, *Vieux pêcheurs de Trouville* (1877); *Ménagère relevant ses comptes*, *Mère Morieu* (1878). M. Th. Ribot a aussi traité avec succès l'eau-forte et l'aquarelle. Il a obtenu deux médailles en 1864 et 1865, une médaille de 3^e classe à l'Exposition universelle de 1878, et la décoration de la Légion d'honneur la même année.

ROLL (Albert-Philippe), peintre français, né à Paris, le 10 mars 1847, fit ses études au collège Chaptal et s'occupa d'abord de dessin industriel, puis obtint de suivre l'atelier de M. Gérôme, d'où il passa dans celui de M. Bonnat. Il débuta au Salon de 1872 avec le *Fuyard blessé*, et exposa depuis les principales œuvres suivantes : *Don Juan et Haydée* (1874); *Halte-là!* scène militaire (1875); *la Chasseresse* (1876); *l'Inondation dans la banlieue de Toulouse en juin 1875* (1877), œuvre importante, acquise par l'État pour le musée du Havre, et qui reparut l'année suivante à l'Exposition universelle; portrait de *M. Jules Simon* (1878); *la Fête de Silène* (1879), dans la manière flamande; *la Grève des Mineurs* (1880), acquis pour le ministère de l'intérieur. Il a été chargé, cette dernière année, d'un tableau commémoratif de la fête nationale du 14 juillet. M. Roll a obtenu une médaille de 3^e classe en 1875 et une de première classe en 1878.

S

SCARTAZZINI (J.-A.). — Ligne 3, au lieu de 1857, lisez : 1837.

SCHWETSCHKE (Charles-Gustave), éditeur et bibliographe allemand, né à Halle, le 5 avril 1804, est fils d'un libraire. Il fut rayé de l'université de Heidelberg, où il suivait les cours, pour avoir pris une part active dans les sociétés dites *Burschenschaften*, et prit alors la direction du *Journal de Halle*. Élu en 1848 à l'Assemblée de Francfort, il y appartint au parti de l'Empire, et publia une double satire contre la démocratie et contre la réaction : *Novæ epistolæ obscurorum virorum* (Francfort, 1849), et *Novæ epistolæ clarorum virorum* (Brême, 1855).

Livré spécialement aux recherches bibliographiques sur l'histoire de l'imprimerie et de la librairie, il a donné entre autres publications : *De Donati Minoris fragmento Halis nuper reperto* (Halle, 1859); *Histoire de l'imprimerie à Halle au temps préacadémique* (Vorakademische Buchdruckergeschichte von Halle; Ibid., 1840), cette publication lui valut le grade de docteur honoraire; *Codex nundinarius, ou Annuaires des foires de la librairie allemande de 1554 à 1764* (C. n. oder Messjahrbücher der deutschen Buchhandels, etc.; Ibid., 1860), continué par lui jusqu'en 1846 (Ibid., 1877), etc. Il a donné des traductions de poésies de Scarron, de Spencer, etc., et des poésies personnelles : *Poésies d'un ami protestant* (Gedichte eines protestant. Freundes; Leipzig, 1847); *l'Obéron de Sans-Souci* (Halle, même année); le chant : *Recta via ex taberna* (Ibid., 1865); des épopées burlesques : *Bismarckias* (Ibid., 1870, 6^e édit.), *Varzinias* (1870), et *Gaudeamus congressifile*, chant pour la clôture du Congrès de Berlin de 1878, distribué aux membres du Congrès par le prince de Hohenlohe.

SÉGRIS (E.-A.). — Mort en Suisse, le 4 septembre 1880.

SOUPÉ (A.-Ph.). — C'est par erreur que les recueils bibliographiques lui ont attribué, en 1869 et en 1872, les deux opérettes : *Un Oncle de Carcassonne* et *l'Oncle Grapillard*, signées des prénoms *A. Philibert*. D'ailleurs, M. Ph. Soupé avait, dans sa jeunesse, écrit un certain nombre de pièces de théâtres (*Mainfroy le Maudit*, drame; *Un Secret de femme*, drame vaudeville; *le Tribunal rose*, *l'Ile des Marmitons*, *la Mouche du coche*, 1840-1845), et publié deux volumes de poésies (*Inania*, 1840 et *les Étincelles*, 1842).

STAPFER (Fr.-A.-A.). — Dernier alinéa, ligne 7, au lieu de *sa réforme*, lisez : *sa personne*.

SULLY-PRUDHOMME (René-François-Armand, PRUDHOMME, dit), poète français, est né à Paris le 16 mars 1839. Fils d'un négociant, il fit ses études au lycée Bonaparte, entra de bonne heure dans l'industrie et fut employé dans l'administration de l'usine Schneider, au Creusot, puis devint clerc chez un notaire de Paris. Il débuta, en 1865, par un volume simplement intitulé *Stances et poèmes* qui fut très remarqué du public lettré. Une des pièces de ce recueil, *le Vase fêlé*, a été, entre toutes, souvent citée comme un petit chef-d'œuvre. M. Sully-Prudhomme, à qui une fortune indépendante a depuis fait des loisirs, a publié toute une série de poésies où domine particulièrement l'inspiration philosophique : *les Épreuves* (1866, in-18); *les Solitudes* (1869, in-18); *les Destins* (1872, in-18); *les Vaines tendresses* (1875, in-18); *la Justice* (1878, in-18), etc. Il a été donné des premières poésies de l'auteur des éditions de luxe (1872, 2 vol. in-16, avec portrait). Citons à part la traduction en vers du premier livre du *De Natura rerum* de Lucrèce, avec une remarquable préface (1869, in-18). M. Sully-Prudhomme a été décoré de la Légion d'honneur, le 7 février 1878.

T

TAMIZEY DE LARROQUE (J.-P.). — Ligne 17, au lieu de *Salinte du Bartas*, lisez : *Salluste*.

THOUREL (A.-A.-Fr.-B.). — Mort à [illegible], le [illegible] septembre 1880.

V

VAN MARCKE (Emile), peintre français, est né à Sèvres (Seine-et-Oise), en 1829, d'une famille flamande, qui, deux ans plus tard, retourna en Belgique et se fixa à Liège. Il étudia de bonne heure le dessin sous la direction de son père, puis entra à l'Académie de cette ville, où il eut de brillants succès. Ayant épousé la fille de M. Louis Robert, attaché depuis longtemps à la manufacture de Sèvres pour les travaux de peinture, il y fut employé lui-même de 1853 à 1862, et y exécuta des ouvrages qui furent très recherchés. Il s'adonna ensuite à la peinture de paysage et de scènes d'animaux, sous la direction de Troyon. Il débuta au Salon de 1857 avec un paysage animé, les *Environs de Villeneuve-l'Étang*. Il n'a cessé d'envoyer, chaque année, des toiles du même genre, représentant des sites d'un caractère simple, des pâturages avec troupeaux, des ruisseaux, des gués, des étangs, des bois, des habitations rustiques, des falaises, etc. : plusieurs sont empruntés à la Normandie, au bassin d'Arcachon, à la forêt de Fontainebleau, etc. M. Van Marcke a obtenu des médailles en 1867, 1869, 1870, et une médaille de 1re classe à l'Exposition universelle de 1878, il avait été décoré de la Légion d'honneur en 1872.

VARROY (H.-A.). — Lors de la crise ministérielle du 18 septembre 1880, provoquée par les difficultés relatives à l'exécution des décrets du 29 mars contre les congrégations non autorisées, il a suivi son ami personnel, M. de Freycinet, dans sa retraite.

LISTE DES PERSONNES

DONT LES NOTICES ONT FIGURÉ DANS LES QUATRE PREMIÈRES ÉDITIONS ET NE SE TROUVENT PLUS DANS L'ÉDITION PRÉSENTE

ABADIE (Paul), architecte français né à Bordeaux, le 22 juillet 1783, mort le 1 décembre 1868 (I-IV).

ABBATUCCI (Jacques-Pierre-Charles), magistrat et homme politique français, né le 28 mai 1792, mort le 11 novembre 1857 (I-II).

ABD EL HAMID, bey (DU COURET), voyageur français, né à Huningue (Haut-Rhin), en 1812, mort au Caire, le 1er avril 1867 (I-IV).

ABD-ER-RAHMAN (MULÉI), empereur du Maroc, né le 28 novembre 1778, mort en août 1859 (I-II).

ABD-UL-MEDJID Khan, sultan, né le 20 avril 1823, mort le 25 juin 1861 (I-III).

ABDY (Mira SMITH, mistress), femme auteur anglaise, née à Londres vers 1818, morte à Margate, le 19 juillet 1867 (I-IV).

ABECKETT (sir William), magistrat anglais, né à Londres en 1806, mort le 27 juin 1869 (I-IV).

ABECKETT (Gilbert-Albert), littérateur anglais, né en 1811, mort le 30 avril 1856 (I-III).

ABEGG (Jules-Frédéric-Henri), jurisconsulte allemand, né à Erlangen, le 27 mars 1796, mort à Berlin, le 29 mai 1868 (I-IV).

ABEKEN (Bernard-Rodolphe), écrivain allemand, né à Osnabrück le 1er décembre 1780, mort au même lieu, le 24 février 1866 (I-IV).

ABEL (Charles D') homme d'État bavarois, né le 17 septembre 1788, mort le 30 janvier 1859 (I-II).

ABEL DE PUJOL (Alexandre-Denis), peintre français, né à Valenciennes, le 30 janvier 1785, mort le 28 septembre 1861 (I-III).

ABERDEEN (George HAMILTON GORDON, 4e comte), célèbre homme d'État anglais, né à Édimbourg, le 28 janvier 1784, mort le 14 décembre 1860 (I-III).

ABERDEEN (George-John-James HAMILTON GORDON, 5e comte), né à Stanmore-Priori, en 1816, mort en mars 1864 (I-III).

ABINGER (Robert-Campbell SCARLETT, 2e baron), pair d'Angleterre, né 1796, mort le 24 juin 1861 (I-III).

ABRAHAM-DUBOIS (Hippolyte-Abraham DUBOIS, dit), magistrat et homme politique français, né à Avranches (Manche), le 11 mars 1792, mort le 3 octobre 1863 (I-III).

ABRANTÈS (Adolphe-Alfred-Michel JUNOT, duc D'), né en 1810, mort le 21 juillet 1859 (I-III).

ACHARD (Jacques-Michel-François, baron), général français, né aux Antilles, le 14 octobre 1778, mort le 6 janvier 1865 (I-III).

ACHARD (Pierre-Frédéric), acteur français, né à Lyon, le 4 novembre 1808, mort le 14 août 1856 (I-II).

ACKNER (Michel), savant hongrois, né à Schasbourg (Transylvanie), le 25 janvier 1782, mort à Hammersdorf, le 12 août 1862 (I-IV).

ADAM (Jean-Victor-Vincent), peintre français, né à Paris, le 29 février 1801, mort à Viroflay (Seine-et-Oise), le 30 décembre 1865 (I-IV).

ADAM (Adolphe-Charles), compositeur français, né à Paris, le 24 juillet 1803, mort le 3 mai 1856 (I-II).

ADAM (Albert), peintre allemand, né à Nordlingue, le 16 avril 1786, mort à Munich, le 27 août 1862 (I-III).

ADDINGTON (Henry UNWIN), diplomate anglais, né en 1790, mort le 8 mars 1870 (I-IV).

ADELON (Nicolas-Philibert), médecin français, né à Dijon, le 20 août 1782, mort le 19 juillet 1862 (I-III).

ADER (Jean-Joseph), littérateur français, né à Bayonne, le 16 octobre 1796, mort à Bassussarry, le 12 avril 1859 (I-II).

ADHÉMAR (Alphonse-Joseph), mathématicien français, né à Paris en février 1797, mort en 1862 (I-IV).

ADLER (Georges-J.), grammairien américain, né en Allemagne en 1821, mort à New-York, le 24 août 1868 (I-IV).

ADLER-MESNARD (Edouard-Henri-Emmanuel), linguiste français, né à Berlin, le 9 mars 1807, mort à Paris le 30 avril 1868 (I-IV).

ADORNE DE TSCHARNER (Marie-Augustin), médecin militaire français né à Strasbourg, le 11 juin 1876, mort à Paris, le 6 juillet 1861 (I-IV).

ADRIAN (Jean-Valentin), littérateur allemand, né à Kingenberg-sur-Mein, le 17 septembre 1793, mort en juillet 1864 (I-III).

AFFRE-SAINT-ROMME (Louis-Denis), homme politique français, né à Saint-Romme-de-Tarn (Aveyron), le 2 décembre 1792, mort à Rodes, en janvier 1858 (I-III).

AGARDH (Charles-Adolphe), théologien et naturaliste suédois, né à Bastad, le 3 janvier 1785, mort à Karlstad, le 28 janvier 1858 (I-III).

AGOP (Jacques), logothète arménien, né à Constantinople en 1807, mort à Jérusalem en décembre 1862 (I-IV).

AHMED-FETHI pacha, général ottoman, mort à Constantinople en février 1858 (I-II).

AHMED-RIFAAT pacha, prince égyptien, né au Caire en 1825 (I-IV).

AIFFRE (Raymond-René), peintre français, né à Rodez, le 30 juin 1806, mort le 18 août 1867 (I-IV).

AILESBURY (George-William-Frédéric-Brudenell-Bruce, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né à Londres en 1804, mort le 7 janvier 1878 (I-IV).

AILSA (Archibald KENNEDY, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né à Dunottar en 1816, mort le 20 mars 1870 (I-IV).

AIMON (Pamphile-Léopold-François), compositeur français, né à l'Isle (Vaucluse), le 4 octobre 1779, mort à Paris, le 2 février 1866 (I-IV).

AINMULLER (Maximilien-Emmanuel), peintre allemand, né à Munich le 14 février 1807, mort dans cette ville le 8 décembre 1870 (I-IV).

AKRELL (Charles-Frédéric), topographe suédois, né le 13 janvier 1779, mort à Stockholm le 11 septembre 1868 (I-IV).

ALAMAN (Lucas), publiciste mexicain, né à Mexico en 1775, mort le 2 juin 1855 (I-IV).

ALAUX (Jean), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 15 janvier 1786, mort le 3 mars 1864 (I-III).

ALBACH (Joseph-Stanislas), savant hongrois, né à Presbourg, le 2 février 1795, mort à Eisenstadt, le 12 novembre 1853 (I-IV).

ALBERS (Jean-Frédéric-Hermann), médecin allemand, né à Dorsten (Prusse), le 14 novembre 1805, mort à Bonn, le 12 mai 1867 (I-IV).

ALBERT (Auguste-François THIRY, dit), artiste et auteur dramatique français, né à Reims en juillet 1803, mort le 10 août 1865 (I-III).

ALBERT (Thérèse VERNET, Mme), actrice française, née à Toulouse en 1805, morte à Paris, le 25 mars 1860 (I-III).

ALBERT (François-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel, prince), mari de la reine Victoria, né le 6 août 1819, mort au château de Windsor, le 11 décembre 1861 (I-III).

ALBY (Ernest), littérateur français, né à Marseille, le 1er juillet 1809, mort le 24 juin 1868 (I-IV).

ALCOCK (Joseph-François), ma-

gistrat et homme politique français, né à Roanne (Loire), le 21 avril 1790, mort le 17 novembre 1864 (I-III).

ALCOCK (Thomas), homme politique anglais, né en 1801, mort le 22 août 1866 (I-IV).

ALDERSON (sir Edw. HALL), magistrat anglais, né en 1787, mort le 27 janvier 1857 (I-II).

ALDRIDGE (Ira), acteur nègre, né à Bellaire, près de Baltimore, vers 1810, mort à Lodz (Pologne), le 7 août 1867 (I-IV).

ALEM-ROUSSEAU (François), homme politique français, né à Aubiet (Gers), le 21 décembre 1793, mort à Auch, en janvier 1866 (I-IV).

ALEXANDRE (Charles), helléniste français, né à Paris, le 17 février 1797, mort le 1er juin 1870 (I-IV).

ALEXANDRE (Rabbi-Aaron), célèbre joueur d'échecs, né à Hohenfeld-sur-le-Mein, vers 1766, mort à Londres, le 16 novembre 1850 (I-IV).

ALHOY (Philadelphe-Maurice), littérateur français, né à Paris vers 1802, mort à Paris, le 27 avril 1856 (I-II).

ALI-GHALIB pacha, homme d'État ottoman, né à Constantinople en 1830, mort le 30 octobre 1858 (I-IV).

ALISON (sir Arduhald), historien anglais, né à Kenley, le 29 décembre 1792, mort à Glasgow, le 23 mai 1867 (I-IV).

ALIX (l'abbé Céleste), écrivain ecclésiastique français, né à Oppède (Vaucluse) en 1824, mort à Paris, le 17 juillet 1870 (I-IV).

ALLAN-KARDEC (Hippolyte-Léon-Denizard RIVAIL, dit), écrivain spirite français, né à Lyon, le 3 octobre 1803, mort le 1er avril 1869 (I-IV).

ALLÈGRE (Jean-Marie), représentant français, né à Guéret (Creuse), le 12 avril 1793, mort en juillet 1869 (I-IV).

ALLIER (Antoine), sculpteur et homme politique français, né à Embrun (Hautes-Alpes), le 6 décembre 1793, mort à Paris, le 27 juillet 1870 (I-IV).

ALLIEY (Camille-Théodore-Frédéric), collectionneur français, né à Briançon, le 9 février 1799, mort à Montpellier en 1856 (I-IV).

ALLONVILLE (Armand-Octave-Marie D'), général français, né le 25 janvier 1809, mort à Versailles, le 16 octobre 1867 (I-IV).

ALMASY (Maurice et Paul DE), hommes politiques hongrois, nés, le premier le 17 janvier 1808, le second en 1818 (I-IV).

ALMODOVAR (don Ildefonso-Diaz DE RIBERA, comte DE), général espagnol, né à Grenade en 1777, mort à Valence, le 26 janvier 1846 (I-IV).

ALMONTE (Juan-Nepomuceno), général mexicain, né vers 1812, mort à Paris en mars 1869 (I-IV).

ALMQUIST (Ch.-Jonas-Louis), littérateur suédois, né à Stockholm, le 28 novembre 1793, mort à Brême le 26 octobre 1866 (I-IV).

ALQUIÉ (Jean-Dominique), chirurgien militaire français, né à Montréjeau (Haute-Garonne), le 18 mai 1792, mort en avril 1868 (I-IV).

ALQUIÉ (Alexis), médecin français, né à Perpignan, en 1812, mort en septembre 1865 (I-IV).

ALTIERI (Louis D'), cardinal italien, né à Rome, le 17 juillet 1805, mort à Albano le 11 août 1867 (I-III).

ALVAREZ (Juan), général mexicain, né vers 1780, mort le 28 septembre 1864 (I-IV).

ALVENSLEBEN (Albert D'), homme d'État prussien, né à Halberstadt, le 23 mars 1794, mort à Berlin, le 2 mai 1858 (I-III).

AMARI (Émeric), publiciste italien, né à Palerme en 1810, mort dans cette ville le 20 septembre 1870 (I-IV).

AMBROSCH (Joseph-Jules-Athanase), archéologue allemand, né à Berlin, le 18 décembre 1804, mort le 29 mars 1856 (I-II).

AMÉLIE (Marie-Frédéric-Auguste), duchesse de Saxe, auteur et compositeur dramatique, née le 10 août 1794, morte à Pillnitz, le 18 septembre 1870 (I-IV).

AMHERST (William-Pitt, comte), homme d'État anglais, né en janvier 1773, mort le 13 mars 1857 (I-II).

AMICI (Jean-Baptiste), astronome italien, né à Modène, le 25 mars 1786, mort le 10 avril 1864 (I-III).

AMIEL (Louis-Félix), peintre français, né à Castelnaudary, le 3 mars 1802, mort à Joinville-le-Pont en 1864 (I-IV).

AMILHAU (Pierre-Catherine), magistrat français, député, né à Toulouse, le 3 avril 1793, mort dans la même ville le 29 juin 1860 (I-III).

AMMON (Frédéric-Guillaume-Philippe D'), théologien allemand, né à Erlangen, le 7 février 1791, mort le 19 septembre 1855 (I-IV).

AMMON (Frédéric-Auguste D'), médecin allemand, né à Gœttingue, le 10 septembre 1799, mort à Dresde en 1861 (I-III).

AMMON (Charles-Guillaume), vétérinaire allemand, né en 1777, mort le 19 novembre 1855 (I-II).

AMPÈRE (Jean-Jacques-Antoine), littérateur français, né à Lyon, le 12 août 1800, mort à Pau, le 27 mars 1864 (I-III)

AMUSSAT (Jean-Zuléma), médecin français, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1796, mort le 13 mai 1856 (I-II).

ANCKARSWAERD (Ch.-Henri, comte D'), homme politique suédois, né à Svéaborg, le 22 avril 1782, mort à Stockholm, le 25 janvier 1865 (I-IV).

ANDERS (Gottfried-Engelbert), littérateur français, né en 1795, mort à Paris le 22 septembre 1866 (I-IV).

ANDERSON (Arthur), administrateur anglais, né en 1792, mort à Norwood, le 28 février 1868 (I-IV).

ANDERSON (William), théologien écossais, né à Kilsyth, en 1800, mort près de Glasgow, le 15 septembre 1872.

ANDRÉ (Antoine-Joseph-Maurice, marquis D'), général français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 janvier 1789, mort le 8 janvier 1869 (I-III).

ANDRÉ (Jules), peintre français, né à Paris, en 1804, mort en novembre 1869 (I-IV).

ANDRÉ (Émile), sylviculteur allemand, né à Schnepfenthal, le 1er mars 1790, mort à Kisberg [illegible], le 26 février 1866 (I-IV).

ANDREA (Jérôme D'), cardinal italien, né à Naples, le 12 [illegible], mort à Rome, le 14 mai 1868 [illegible].

ANDRIES (Joseph-Olivier), ecclésiastique belge, [illegible] Ruddervoorde (Flandre-Occidentale) en 1796 (I-IV).

ANDRIEUX (Émile), médecin français, né à Paris, le 30 mai [illegible], mort à Montlhéry [illegible], le [illegible] bre 1863 (I-IV).

ANGAR (Charles), homme politique français, né à Paris le [illegible] 1789, mort à Lechâtre, le [illegible] 1850 (I-IV).

ANGELIS (Pietro DE), publiciste italien, né à Naples, en [illegible], mort à Buénos-Ayres, en 1859 (I-II).

ANGEVILLE (Adolphe, comte D'), agronome et homme politique français, né à Lompnes (Ain), le [illegible] 1796, mort au même lieu, le [illegible] 1856 (I-II).

ANGLESEY (Henri Paget, marquis D'), homme politique anglais, né en 1797, mort le 6 février [illegible] (I-IV).

ANNE (Théodore), littérateur français, né le 7 avril [illegible], mort le [illegible] 1869 (I-IV).

ANOUL (Victor-Prosper-[illegible]), général belge, né à Bruxelles en [illegible], mort le 6 septembre [illegible] (I-II).

ANSCHUTZ (Henri), acteur allemand, né à Luckau, le [illegible] février [illegible], mort à Vienne, le 29 décembre [illegible] (I-IV).

ANSELME (Jean-Baptiste-[illegible] BERT, dit), acteur français, né [illegible] 23 février 1820, mort le 11 juin [illegible] (I-II).

ANSON (George), général anglais, né le 13 octobre 1797, mort à Kurnaul, le 27 mai 1857 (I-IV).

ANSTER (John), littérateur anglais, né à Charleville (Cork), en 1793, mort à Dublin, le 9 juin [illegible] (I-IV).

ANTHOINE DE SAINT-JOSEPH (François, baron), général français, né à Marseille en 1787, mort [illegible] (Seine-et-Oise), le 12 mars [illegible]

ANTHON (Charles), littérateur américain, né à New-York en [illegible], mort le 29 juillet 1867 (I-IV).

ANTIER (Benjamin), auteur dramatique français, né à Paris, le [illegible] 1787, mort dans cette ville, le [illegible] 1870 (I-IV).

ANTOINE ([illegible]), homme politique français, né à [illegible] 21 janvier 1783, mort dans [illegible] en décembre 1855 (I-IV).

APOIL (Charles-Alexis), peintre français, né à Nantes (Seine-Inférieure) le 24 octobre 1809, mort [illegible] bre 1861 (I-III).

APPERT (Eugène), peintre français, né à Angers, en 1814, mort à Cannes le 1 mars 1867 (I-IV).

APPIANI (André), peintre italien, né à Milan, vers 1812, mort [illegible] cembre 1857 (I-IV).

APPONYI (Antoine-Rodolphe, comte), homme d'État [illegible], né le 1 septembre 1782, mort [illegible] tobre 1852 (I-IV).

ARAGO (Jacques-Étienne-Victor,

littérateur français, né à Estagel, le 10 mars 1790, mort au Brésil, en janvier 1855 (I-II).

ARAN (F.....A.....), médecin français, né à Bordeaux, en 1817, mort le 22 février 1861 (I-IV).

ARBANÈRE (Étienne-Gabriel), littérateur français, né le 6 juin 1784, mort le 8 mars 1858 (I-II).

ARCHAMBAULT (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Prémery (Nièvre), le 11 juin 1793, mort le 3 mars 1873 (I-IV).

ARCHIAC (Étienne-Jules-Adolphe DESMIER DE SAINT-SIMON, vicomte D'), géologue français, né à Reims le 24 septembre 1802, mort le 24 décembre 1868 (I-IV).

ARDANT (Paul-Joseph), général français, né le 22 décembre 1800, mort le 25 novembre 1858 (I-II).

ARDOUIN (Beaubrun), historien haïtien, né en 1796, mort le 2 décembre 1865 (II-IV).

ARENALES (Jose), géographe américain, né à Buénos-Ayres vers 1790 (I-IV).

ARENS (François-Joseph, baron D'), professeur allemand, né à Arnsberg, le 7 juin 1779, mort à Darmstadt, le 1er avril 1855 (I-II).

ARETIN (Karl-Maria, vicomte D'), historien allemand, né à Munich, le 14 juillet 1796, mort à Berlin, le 29 avril 1868 (I-IV).

ARGENSON (Charles-Marc-René DE VOYER, marquis D'), littérateur français, né à Boulogne (Seine), le 20 avril 1796, mort le 31 juillet 1862 (I-III).

ARGOUT (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte D'), administrateur français, né le 28 août 1782, mort le 15 janvier 1858 (I-II).

ARGOWTINSKI-DOLGOROUKI (Moïse-Zacharie, prince), général russe, mort le 5 mars 1855 (I-IV).

ARGY (Ch.-Henri-Louis D'), officier français, né à Malmy (Ardennes) en 1805, mort à Rome le 26 janvier 1870 (IV).

ARGYROPOULO (Périclès), homme d'État grec, né à Constantinople le 17 septembre 1811, mort le 22 décembre 1860 (I-III).

ARIF-HIKMET bey, haut dignitaire et bibliophile ottoman, né en 1786 (I-IV).

ARISTARCHI (Nicolas), logothète grec, né à Constantinople, en 1800, mort le 2 février 1866 (I-IV).

ARLINCOURT (Charles-Victor PRÉVOT, vicomte D'), littérateur français, né au Château de Mérantrais, près de Versailles, le 28 septembre 1789, mort le 23 janvier 1856 (I-III).

ARMANDI (Pierre-Damien), général italien, né à Fusignano, en 1778, mort à Aix-les-Bains, le 3 août 1855 (I-III).

ARMELLINI (Charles), jurisconsulte et homme politique italien, né à Rome, en janvier 1777, mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 4 juin 1863 (I-III).

ARMENGAUD (Jean-Germain-Désiré), littérateur français, né à Castres, en 1797, mort à Passy le 21 mars 1860 (I-IV).

ARNAUD (Henri), du Var, homme politique français, né à Draguignan en 1799, mort à Brignolles, le 9 juillet 1866 (I-IV).

ARNAULT (François-Alphonse), artiste et auteur dramatique français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), le 14 juillet 1819, mort à Saint-Pétersbourg en décembre 1860 (I-III).

ARNAULT (Lucien), frère du précédent, né en 1816, mort à Paris le 3 novembre 1871 (I-IV).

ARNAULT (Émile-Lucien), littérateur et administrateur français, né à Versailles, le 1er octobre 1787, mort le 24 avril 1863 (I-III).

ARNIM (Élisabeth, comtesse D'), femme de lettres allemande, née à Francfort-sur-le-Mein, le 4 avril 1785, morte à Berlin, le 22 janvier 1859 (I-II).

ARNOLDI (Guillaume), prélat catholique allemand, né à Baden, le 4 janvier 1798, mort à Trèves le 7 janvier 1864 (I-IV).

ARNOT (Ernest-Maurice), poète allemand, né à Schoritz (Rugen), le 26 décembre 1769, mort le 29 janvier 1860 (I-III).

ARNOTT (Archibold), médecin écossais, né en 1771, mort le 6 juillet 1855 (I-II).

ARNOULD (Edmond-Nicolas), professeur et littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 13 mars 1811, mort le 1er février 1861 (I-III).

ARNOULD (François-Désiré), économiste belge, né à Namur, le 2 novembre 1788, mort à Verviers, le 16 avril 1860 (I-III).

ARNOUX (Jean-R....-Claude), ingénieur français, né au Cateau (Nord), le 16 décembre 1792, mort le 2 juin 1866 (I-IV).

ARONDEAU (Jean CHARRIGNAC), statisticien français, né à Marthon (Charente) en 1802, mort à Poitiers le 21 septembre 1863 (I-IV).

AROUX (Eugène), magistrat, homme politique et littérateur français, né à Rouen, le 21 octobre 1793, mort à Paris, le 17 octobre 1859 (I-IV).

ARSAKIS (Apostolos), médecin grec, né en Épire en 1789, mort à Bucharest en décembre 1869 (I-IV).

ARSÈNE-PAKRADOUNI (le père), arménien mékhitariste, né à Constantinople, en 1788, mort à Venise, le 24 décembre 1866 (I-IV).

ARSENNE (Louis-Charles), peintre français, né à Paris, le 23 décembre 1780, mort le 2 août 1855 (I-II).

ARTAUD (Nicolas-Louis-Marie), littérateur et professeur français, né à Paris le 6 décembre 1794, mort le 9 novembre 1861 (I-III).

ARWIDSSON (Adolphe-Iwar), publiciste suédois, né à Padasjoky, le 7 août 1790, mort à Wiborg, le 21 juin 1858 (I-II).

ASBOTH (Alexandre), général américain, d'origine hongroise, né le 18 décembre 1814, mort à Buenos-Ayres en février 1868 (IV).

ASCHER (Joseph), pianiste anglais, né à Londres en 1829, mort dans cette ville, en juin 1869 (III-IV).

ASHBURNHAM (Thomas), général anglais, né en 1807, mort le 3 mars 1872.

ASHBURNHAM (Bertram-Ashburnham 4e comte D'), pair d'Angleterre, frère du précédent, né le 23 novembre 1797, mort le 24 juin 1878 (I-IV).

ASSAKI (Georges), poète moldave, né à Jassy en 1788, mort dans cette ville, le 23 novembre 1869 (I-IV).

ASTON (sir Arthur-Ingram), diplomate anglais, né à Londres, en 1798, mort à Runcom, le 5 mai 1859 (I-IV).

ATHOLE (Georges-Auguste-Frédéric-John MURRAY, 6me duc D'), pair d'Angleterre, né en 1776, mort le 16 janvier 1864 (I-IV).

ATTHALIN (Louis-Marie-Jean-Baptiste, baron), général français, né à Colmar, le 22 juin 1784, mort en septembre 1856 (I-II).

AUBERGÉ (Firmin-Louis), homme politique français, né à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne) le 16 décembre 1788, mort à Paris, le 7 mai 1851 (I-IV).

AUBERMESNIL (Stanislas-Jules LEMOYNE D'), homme politique français, né à Dieppe, le 6 juin 1792, mort à Aubermesnil (Seine-Inférieure), le 12 juillet 1855 (I-IV).

AUBERT (l'abbé Marius), ecclésiastique français, né vers 1800, mort en 1858 (I-II).

AUBERTHIER (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Neuville-sur Saône, le 10 mars 1801, mort à Lyon, le 28 mars 1870 (I-IV).

AUBÉRY DU BOULET (Prudent-Louis), compositeur français, né à Verneuil (Eure), le 9 décembre 1796, mort au même lieu en février 187 (I-IV).

AUBRY (Pierre-François-Joseph), homme politique français, né à Cambrai, le 8 mai 1789, mort à Avesnes, le 25 mai 1861 (I-III).

AUBRY-BAILLEUL (Tranquille), marin français, né le 6 janvier 1798, mort à Anglesqueville (Seine-Inférieure), le 11 mai 1860 (I-III).

AUBRY-LECOMTE (Hyacinthe-Louis-Victor-J.-B.), dessinateur-lithographe français, né à Nice, le 31 octobre 1797, mort à Paris le 2 mai 1858 (I-II).

AUCKLAND (rév. Robert-John-Eden, 3e baron), prélat et pair d'Angleterre, né en 1799, mort le 25 avril 1870 (I-IV).

AUDIBERT (Louis-François-Hilarion), littérateur français, né le 27 avril 1797, mort à Paris le 12 octobre 1861 (I-III).

AUDLEY (George-Edward-Thicknesse-Touchet, 20e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, mort le 18 avril 1872 (I-IV).

AUDOT (Louis-Eustache), littérateur français, né à Paris, le 26 février 1783, mort à Paris, le 1er mars 1870 (I-IV).

AUDOUARD (Mathieu-François-Maxence), médecin militaire français, né à Castres, le 29 juillet 1776, mort à Paris, le 6 janvier 1856 (I-II).

AUER (Aloïs), administrateur autrichien, né à Wels, le 11 mai 1793, mort à Vienne, le 10 juillet 1869 (II-IV).

AUFAUVRE (Pierre-Amédée), journaliste français, né à Troyes, le 17 novembre 1818, mort en avril 1864 (I-III).

AUFFENBERG (Joseph, vicomte D'), auteur dramatique allemand, né à Fribourg-en-Brisgau, le 25 août 1798, mort le 26 décembre 1857 (I-II).

AUGER (Charles), général français, né à la Charité (Nièvre), le 2 juillet 1809, mort le 30 juin 1859 (I-II).

AUGOYAT (Antoine-Marie), écrivain militaire français, né à Mâcon le 28 décembre 1783, mort en octobre 1864 (I-III).

AUPICK (Jacques), général français, né à Gravelines, le 28 février 1789, mort le 29 avril 1857 (I-II).

AURE (Anne-Louis-Philippe CORNIER, comte D'), ancien chef des haras et professeur d'équitation, né en 1798, mort à Saint-Cloud, le 7 avril 1863 (I-III).

AUSTEN (sir Francis-William), amiral anglais, né à Steventon, le 16 mars 1774, mort le 10 août 1865 (I-III).

AUSTIN (Sarah), femme de lettres anglaise, née à Norwich en 1793, morte à Weybridge le 8 août 1867 (II-IV).

AUTRAN (Paul), administrateur et littérateur français, mort à Marseille, le 3 novembre 1869 (I-IV).

AUVITY (Alphonse), général français, né à Liège (département de l'Ourthe), le 16 mars 1799, mort le 10 avril 1860 (I-IV).

AUZOU (l'abbé Louis-Napoléon), prêtre dissident français, né à Versailles, le 1er janvier 1806 (I-IV).

AVISSEAU (Jean-Charles), céramiste français, né le 25 décembre 1796, mort le 10 février 1861 (III-IV).

AVOND (Auguste), ancien représentant français, né à Paulhaguet (Haute-Loire), le 9 novembre 1819, mort le 22 avril 1866 (I-IV).

AYCARD (Marie), romancier français, né à Marseille, le 9 novembre 1794, mort le 6 juin 1859 (I-II).

AYLESFORD ([illegible], 6e comte D'), [illegible] 1824, mort le 10 janvier [illegible]

AYMARD (Antoine, baron), général français, né à [illegible] 13 octobre 1773, mort [illegible] (I-III).

AYTOUN (William-Edmonstoune), poète écossais, né [illegible] mort à Edimbourg le [illegible] (I-IV).

AZEGLIO (Massimo Taparelli, chevalier D'), écrivain [illegible] italien, né à Turin [illegible] 15 janvier 1866 (I-IV).

AZEGLIO (Robert TAPARELLI, [illegible]), peintre italien, né le 3 [illegible] mort le 23 décembre 1862 [illegible]

AZÉMA DE MONTGRAVIER (Michel-Auguste-Marie-[illegible]), [illegible] ficier français, [illegible] Montpellier, [illegible]

B

BABARCKY (Antoine), homme politique hongrois, né à Ofen, en 1813, (I-IV).

BABO (Lambert-Joseph-Léopold, baron DE), agronome allemand, né à Weinheim (Bade), le 26 octobre 1790, mort dans cette ville, le 20 juin 1862 (I-IV).

BAC (Jean-Baptiste-Théodore), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Limoges, le 14 avril 1809, mort à Paris, en juin 1865 (I-IV).

BACHE (Alexandre-Dallas), hydrographe américain, né à Philadelphie, le 19 juillet 1806, mort à Newport, le 17 février 1867. — Franklin BACHE, cousin du précédent, mort en avril 1864 (I-IV).

BACHELOT DE LA PYLAIE (Aug.-Jean Marie), botaniste français, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 25 mai 1786, mort en 1856 (I-II).

BACCHI (Claudia), femme de lettres française, née en 1819, morte le 24 septembre 1864 (I-III).

BACHMANN (Ch.-Frédéric), philosophe allemand, né le 24 juin 1785, à Altenbourg, mort le 20 septembre 1855 (I-II).

BACIOCCHI (Napoleone-Elisa), princesse de la famille Bonaparte, née en Italie, le 3 juin 1806, morte à Kour-el-Ouet (Bretagne), le 3 février 1869. — Le comte Félix BACIOCCHI, neveu de la précédente, sénateur, né à Ajaccio le 2 mars 1803, mort en septembre 1866 (I-IV).

BACOT (César-Joseph), ancien représentant français, né à Paris, le 4 avril 1787, mort le 24 avril 1870 (I-III).

BADICHE (l'abbé Marie-Léandre), écrivain ecclésiastique français, né à Fougères, en 1798, mort à Paris, le 16 mars 1867 (I-IV).

BADON (Alphonse), ancien représentant français, né à Valence, le 4 décembre 1794, mort au Puy, le 28 décembre 1870 (I-IV).

BAFFOS (Achille-René), médecin français, né à Montflanquin en 1777, mort à Paris, le 16 avril 1866 (I-IV).

BAGSHAW (John), financier anglais, né en 1784, mort à Norwood, le 20 décembre 1861 (I-IV).

BAILLY [de Merlieux] (Charles-François), littérateur français, né à Merlieux (Aisne), le 3 mai 1800, mort le 18 janvier 1862 (I-IV).

BAILY (Edouard-Hodges), sculpteur anglais, né à Bristol, le 10 mars 1788, mort à Londres, le 22 mai 1867 (I-IV).

BAINES (Mathew TALBOT), homme politique anglais, né en 1799, mort le 13 janvier 1860 (I-IV).

BAJARD (Hippolyte-Égalité), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Donat (Drôme), le 8 octobre 1793, mort le 25 janvier 1863 (I-III).

BAJZA (Antoine), poète et historien hongrois, né à Szucsi, le 21 janvier 1804, mort en mars 1858 (I-II).

BAKE (Jean), philologue hollandais, né à Leyde, le 1er septembre 1787, mort le 26 mars 1864 (I-III).

BALFE (Michel-William), compositeur anglais, né à Dublin, le 15 mai 1808, mort le 21 octobre 1870 (I-IV).

BALLEYDIER (Alph.), littérateur français, né à Lyon en 1818, mort dans cette ville en novembre 1859 (I-II).

BALLUE (Hippolyte-Omer), peintre français, né à Paris, en mai 1820, mort le 28 novembre 1867 (I-IV).

BALLY (Victor), médecin français, né à Beaurepaire (Isère), le 22 avril 1775, mort à Salon (Bouches-du-Rhône), le 21 avril 1866 (I-IV).

BALUFFI (Gaëtan), cardinal italien, né à Ancône, le 29 mars 1788, mort le 11 novembre 1866 (I-IV).

BANCE (Balthazar), éditeur français, né à Paris, le 24 mai 1804, mort en septembre 1862 (I-III).

BANKES (George), homme politique anglais, né en 1788, mort le 6 juillet 1856 (I-II).

BANTRY (Richard WHITE), pair représentatif d'Irlande, né à Cork en 1800, mort le 16 juillet 1868 (I-IV).

BAR (Adrien-Aimé Fleury, comte DE), général français, sénateur, né à Thiais (Seine), le 13 [illegible] mort à Paris, le [illegible] (I-III).

BABALT (Rafaël-[illegible]), [illegible] américain, né à [illegible] le 2 juillet 1810, mort [illegible] 2 janvier 1869 (I-IV).

BARANTE (Amable-[illegible] Prosper BRUGIÈRE, baron DE), [illegible] rien et publiciste français, [illegible] l'Institut, né à Riom [illegible] le 10 juin 1782, mort le [illegible] 1866 (I-IV).

BARATEAU (Émile), [illegible] français, né à Bordeaux, [illegible] à Paris, en février [illegible]

BARRA (Gustave), [illegible] çais, né à Paris, [illegible] cette ville, le 18 mai [illegible]

BARBANÇOIS (Léon-[illegible] marquis DE), sénateur [illegible] château de Villegongis [illegible] 24 mars 1792, mort [illegible] 1863 (I-III).

BARBANTANE ([illegible] Rabin, comte DE), [illegible] politique français, [illegible] 3 août 1812, mort le [illegible] (I-IV).

BARBARA (Louis-[illegible]), [illegible] cier français, né à [illegible] mort à Paris, le 13 [illegible] (I-IV).

BARBAROUX ([illegible]), [illegible] gistrat français, [illegible] seille, le 16 août 17[illegible] (Seine-et-Oise), le 10 [illegible]

BARBÈS (Armand), [illegible] que français, [illegible] (Guadeloupe), le [illegible] mort à la Haye [illegible] 1870 (I-IV).

BARBIANI DI BELGIOJOSO (Louis-Antoine, prince [illegible]) italien, né le [illegible] 6 novembre 186[illegible] (I-II).

BARBIER (Louis-[illegible]) [illegible] lyse), ecclésiastique [illegible] [illegible] le 2 avril 1864 (I-III).

BARBIER ([illegible]), peintre français, [illegible]

tobre 1789, mort à Sceaux (Seine), le 4 février 1864 (I-IV).

BARCHOU DE PENHOEN (Aug.-Théodore-Hilaire, baron DE), publiciste français, ancien représentant, né à Morlaix (Finistère), le 20 avril 1801, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 29 juillet 1855 (I-II).

BARD (Joseph), littérateur français, né à Beaune (Côte-d'Or), en 1803, mort le 21 octobre 1861 (I-III).

BARDIN (Libre) [de la Moselle], représentant du peuple français, né le 18 novembre 1794, mort à Paris, le 20 décembre 1867 (I-IV).

BARDOU (J.-J. David) prélat français, né à Lautrec (Tarn), le 6 décembre 1798, mort le 31 janvier 1863 (I-III).

BARDOU (Noël-Édouard), acteur français, né à Montpellier, le 25 décembre 1808, mort à Neuilly, le 1er août 1863 (I-III).

BARESTE (Eugène), littérateur et journaliste français, né à Paris, le 5 août 1814, mort le 3 juin 1861 (I-III).

BARING (sir Francis-Thornhill, 3e baronnet), homme politique anglais, né en 1796, mort le 6 septembre 1864 (I-III).

BARJAVEL (C.-F.-Henri), médecin et érudit français, né à Carpentras (Vaucluse), en 1803, mort dans cette ville, le 27 septembre 1868 (I-IV).

BARLOW (Pierre), mathématicien anglais, né à Norwich, le 13 octobre 1776, mort le 1er mars 1862 (I-III).

BARNES (Albert), théologien américain, né à Rome (New-York), le 1er décembre 1798, mort à Philadelphie, le 24 décembre 1870 (I-IV).

BAROCHE (Pierre-Jules), homme politique français, ancien ministre, né à Paris, le 18 novembre 1802, mort le 29 octobre 1870. — Son fils Ernest BAROCHE, tué au Bourget le 30 octobre 1870 (I-IV).

BARON (Aug.-Alexis-Floréal), littérateur français, naturalisé belge, né à Paris, le 1er mai 1794, mort en mars 1861 (I-III).

BARRAL (Hipp.-Amédée-François, comte DE), sénateur français, né à Troyes, le 21 août 1787, mort à Paris, le 13 avril 1856 (I-II).

BARRAU (Théodore-Henri), littérateur français, né à Toulouse, le 18 octobre 1794, mort en mai 1865 (I-IV).

BARRAULT (Alexandre), ingénieur français, né à Sarrelouis (Alsace-Lorraine), le 9 septembre 1812, mort à Paris, le 18 novembre 1865 (I-IV).

BARRAULT (Émile), publiciste français, né à Paris en 1800, mort le 2 juillet 1869 (I-IV).

BARRE (Jean-Jacques), graveur en médailles français, né à Paris, le 3 août 1793, mort le 10 juin 1855 (I-II).

BARRÉ (Louis), littérateur français, né à Lille en 1799, mort le 18 février 1857 (I-II).

BARRESWILL (Charles-Louis), chimiste français, né à Versailles en 1817, mort à Boulogne-sur-Mer, le 23 novembre 1870 (I-IV).

BARRIER (F.-Marguerite), médecin français, né à Saint-Étienne, en 1812, mort à Montfort-l'Amaury, le 9 juillet 1870 (I-IV).

BARRIÈRE (Jean-François), littérateur français, né à Paris, le 12 mai 1786, mort en août 1868 (I-IV).

BARROIS (Pierre, comte), général français, né à Ligny (Meuse), le 30 octobre 1774, mort à Paris, le 19 octobre 1860 (I-IV).

BARROT (Théodore-Adolphe), diplomate français, né à Paris le 15 octobre 1801, mort dans cette ville, le 16 juin 1870 (I-IV).

BARRY (Martin), physiologiste anglais, né à Fratton (Hampshire), en mars 1802, mort le 27 avril 1855 (I-II).

BART (Charles-François-Célestin), administrateur français, né à Boulogne (Haute-Garonne), en 1800, mort à Monguyon, le 12 mars 1866 (I-IV).

BARTH (Henri), voyageur et géographe allemand, né à Hambourg, le 16 février 1821, mort à Berlin le 25 novembre 1865 (I-IV).

BARTHE (Félix), magistrat et homme politique français, membre de l'Institut, sénateur, né à Narbonne, le 28 juillet 1795, mort le 28 janvier 1863 (I-III).

BARTHÉLEMY (Auguste-Marseille), poète français, né à Marseille, en 1796, mort le 23 août 1867 (I-IV).

BARTHÉLEMY (Jean-Joseph-Hippolyte), représentant du peuple français, né à Lauterbourg (Alsace-Lorraine), le 8 janvier 1801, mort le 16 janvier 1863 (I-III).

BARTHOLD (Frédéric-Guillaume), historien allemand, né à Berlin, le 4 septembre 1799, mort le 12 janvier 1858 (I-II).

BARTHOLOMEW (Annie-Fayermann, mistress), femme de lettres et artiste anglaise, née en 1806 à Soddon (comté de Norfolk), morte le 18 août 1862 (I-III).

BASCANS (Ferdinand), journaliste français, né à Toulouse, en 1801, mort à Neuilly, le 31 décembre 1861 (I-III).

BASSET (André-Alexandre), littérateur français, né à Nice, en 1796, mort à Paris, le 22 avril 1870 (I-IV).

BASSET (Adrien-Charles-Alexandre), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 12 juillet 1822, mort le 24 mai 1869 (I-IV).

BASTARD (Jean-Denis-Léon DE), érudit et diplomate français, né à Paris, le 16 avril 1822, mort à Hong-Kong, le 2 décembre 1860 (I-IV).

BASTIDE (Louis-Barthélemy-Élisabeth), poète français, né à Marseille, vers 1805, mort à Saint-Valéry-en-Caux (Somme), en octobre 1854 (I-IV).

BASTIDE (Jenny DUFOURQUET, dame), née à Rouen, le 8 juillet 1792, morte dans cette ville, en avril 1854 (I-IV).

BATAILLE (Charles), littérateur français, né à Paris, en 1831, mort le 10 décembre 1868 (IV).

BATHURST (Henry-George Bathurst, 4e comte), pair d'Angleterre, né en 1790, mort le 25 mai 1866. — Son frère et héritier de sa pairie, William-Lennox BATHURST, né en 1791, mort à Londres, le 24 février 1878 (I-IV).

BATTHYANY-STRATTMANN (Philippe), chef d'une famille princière hongroise, né le 13 novembre 1781, mort à Vienne, le 22 juillet 1870 (I-IV).

BATTON (Désiré-Alexandre), compositeur français, né à Paris, le 2 janvier 1797, mort à Versailles, le 15 octobre 1855 (I-II).

BATTU (Léon), auteur dramatique français, né à Paris, en 1829, mort dans cette ville le 22 novembre 1857 (I-II).

BAUCHERY (Francis-Roland), littérateur français, né à Paris, le 17 septembre 1798, mort dans cette ville le 18 décembre 1863 (I-IV).

BAUDE (Jean-Jacques, baron), homme politique français, membre de l'Institut, né à Valence (Drôme), en 1792, mort le 7 février 1862. — Son fils Elphège BAUDE, né en juillet 1826, tué à Paris, le 22 mars 1871 (I-III).

BAUDELAIRE-DUFAYS (Charles-Pierre), littérateur français, né à Paris, le 9 avril 1821, mort dans cette ville, le 31 août 1867 (II-IV).

BAUDELOCQUE (Louis-Auguste), médecin français, né en 1799, mort à Paris, le 18 décembre 1863 (I-IV).

BAUDELOT (Joseph-Alexandre), magistrat français, ancien représentant, né à Hirson (Aisne), vers 1804, mort à Bondoncourt, près Corbigny (Aisne), le 14 novembre 1862 (I-IV).

BAUDEMENT (Émile), naturaliste français, né à Paris, en 1810, mort en janvier 1864 (I-III).

BAUDENS (Jean-Baptiste-Lucien), chirurgien français, né à Aire (Pas-de-Calais), le 3 avril 1804, mort le 3 décembre 1857 (I-II).

BAUDIN (Désiré-Pierre), ingénieur français, né le 22 janvier 1809, mort le 20 avril 1870 (I-IV).

BAUDISSIN (Othon-Frédéric-Magnus DE), officier danois, né à Rantzau, le 5 juillet 1793, mort à Teplitz, le 25 juin 1865 (I-IV).

BAUERLE (Adolphe), auteur comique allemand, né à Vienne (Autriche), le 9 avril 1787, mort à Bâle, le 19 septembre 1859 (I-IV).

BAUFFREMONT (Alphonse-Charles-Jean, duc DE), sénateur français, né le 4 février 1792, mort le 10 mars 1860 (I-III).

BAUGIER (Antoine), ancien représentant français, né à Niort (Deux-Sèvres), en 1799, mort à Sainte-Pezenne, le 11 septembre 1863 (I-III).

BAUME (Edmond), avocat français, ancien représentant, né à Draguignan (Var), le 15 octobre 1803, mort à Paris, le 20 septembre 1863 (I-III).

BAUMÈS (Pierre-Prosper-François), médecin français, né à Montpellier, le 10 février 1791, mort à Lagnieu, (Ain), en avril 1871 (I-IV).

BAUMGARTNER (André, baron DE), physicien allemand, ancien ministre, né à Friedberg (Bohême), le 23 novembre 1793, mort le 28 juillet 1865 (I-IV).

BAUMGARTNER (Gallus-Jacques), publiciste et homme politique suisse, né dans le canton de Saint-Gall, le 18 octobre 1797, mort dans cette ville, le 15 juillet 1869 (I-IV).

BAUR (Ferdinand-Chrétien), célèbre théologien protestant allemand, né le 21 juin 1792, mort à Tubingue, le 2 décembre 1860 (I-IV).

BAUTAIN (l'abbé Louis-Eugène-Marie), philosophe et théologien fran-

çais, né à Paris, le 17 janvier 1796, mort le 18 octobre 1867 (I-IV).

BAVA (Jean-Baptiste-Eusèbe, baron), général piémontais, né à Verceil au mois d'août 1790, mort à Turin le 30 avril 1854 (I-IV).

BAWR (Alexandrine-Sophie COURY DE CHAMPGRAND, dame DE), femme de lettres française, née à Paris, en 1773, morte en janvier 1861 (I-III).

BAYARD (Antoine), vaudevilliste français, connu sous le nom de *Léon Picard*, né à Paris le 13 novembre 1807, mort dans cette ville, le 1er mai 1872 (I-IV).

BAYLE (Antoine-Laurent-Jessé), médecin français, né au Vernet (Basses-Alpes), le 13 janvier 1799, mort à Paris en mars 1858 (I-II).

BAYLE MOUILLARD (Mlle Élisabeth CANARD, dame), femme de lettres française, plus connue sous le nom de *Celnart*, née le 1er octobre 1796, morte en 1865 (I-IV).

BAYNING (révérend Henri WILLIAM POWLETT, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, mort le 5 août 1866 (I-IV).

BAZANCOURT (César, baron DE), littérateur français, né vers 1810, mort le 25 janvier 1865 (I-IV).

BAZIN (Antoine-Pierre-Louis), orientaliste français, né à Saint-Brice (Seine-et-Oise), le 26 mars 1799, mort en janvier 1863 (I-III).

BAZIN (Pierre-Charles), peintre français, né à Paris, le 3 avril 1802, mort en janvier 1859 (I-II).

BAZOT (Étienne-François), littérateur français, né à Château-Chinon (Nièvre), le 13 mars 1782 (I-IV).

BÉARN (Louis-Hector DE GALART, comte DE), sénateur français, né à Paris, le 12 avril 1802, mort à Bruxelles, le 26 mars 1871 (I-IV).

BEAU (Joseph-Honoré-Simon), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Collonges (Ain), le 8 mai 1806, mort le 11 août 1865 (II-IV).

BEAUCHAMP (Henry LYGON, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1829, mort le 4 mars 1866 (III-IV).

BEAUFFORT (Louis-Léopold-Amédée, comte DE), administrateur belge, né à Tournai, le 4 avril 1806, mort à Bruxelles, le 29 juillet 1858 (I-II).

BEAUFORT (sir Francis), marin anglais, né vers 1775, mort le 13 décembre 1857 (I-II).

BEAULIEU (Jean-Louis DUGAS DE), archéologue français, né à Nancy, le 26 août 1788, mort à Paris, en août 1862 (I-III).

BEAUMONT [DE LA SOMME] (Félix-Bellator, comte DE), sénateur français, né à Paris, le 25 décembre 1793, mort le 23 février 1866 (I-IV).

BEAUMONT (Gustave-Auguste DE LA BONNINIÈRE DE), homme politique et écrivain français, membre de l'Institut, né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe), le 16 février 1802, mort à Tours le 2 mars 1866 (I-IV).

BEAUPRÉ (Jean-Nicolas), antiquaire français, né à Dieuze (Meurthe), vers 1792, mort à Nancy, en décembre 1869 (I-IV).

BEAUVEAU (Charles-Juste-François-Victurnien, prince de CRAON ET DE), sénateur français, né à Haroué (Meurthe), le 7 mars 1793, mort le 14 mars 1864 (I-III).

BEAUVOIR (Éléonore-*Léocadie* DOZE, dame ROGER DE), actrice et femme de lettres française, née à Hennebon (Morbihan), le 20 octobre 1822, morte le 30 octobre 1859 (I-II).

BEAUVOIR (Edouard ROGER DE BULLY, dit ROGER DE), littérateur français, né à Paris, le 28 novembre 1809, mort le 27 avril 1866 (I-IV).

BÉCHARD (Jean-Jacques-Marie-Ferdinand), publiciste français, ancien représentant, né à Saint-Gervais (Gard), le 16 novembre 1799, mort à Paris, le 6 janvier 1870 (I-IV).

BECHSTEIN (Louis), écrivain allemand, né à Weimar, le 24 novembre 1801, mort à Meiningen, le 14 mai 1860 (I-II).

BECK (Jean-Louis-Wilhem), jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 21 octobre 1788, mort dans cette ville le 14 février 1869 (I-IV).

BECKER (Julius), compositeur et critique allemand, né à Freiberg, le 5 février 1811, mort à Oberloesnitz, le 5 février 1859 (I-IV).

BECKERATH (Hermann DE), homme politique allemand, né à Crefeld (Prusse-Rhénane), en décembre 1801, mort dans cette ville, le 12 mai 1870 (I-IV).

BECKMANN (Frédéric), acteur allemand, né à Breslau, le 13 janvier 1803, mort à Vienne, le 7 septembre 1866 (I-IV).

BECQUEREL (Louis-Alfred), médecin français, né à Paris, en 1814, mort en mars 1862 (I-III).

BÉDARRIDE (Jassuda), jurisconsulte français, né à Aix en 1804, mort à Montpellier en novembre 1869 (I-IV).

BEDEAU (Marie-Alphonse), général français, né à Vertou, près de Nantes, le 10 août 1804, mort le 28 août 1863 (I-III).

BEDFORD (William-Russel, 8e duc DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1809, mort le 26 mai 1872 (I-IV).

BEECHER (Lyman), théologien américain, né à New-Haven (Connecticut), le 12 septembre 1775, mort en janvier 1863 (I-III).

BEECHEY (Frédéric-William), navigateur anglais, né le 7 février 1796, mort le 22 novembre 1856 (I-II).

BÉGIN (Louis-Jacques), chirurgien français, né à Liège, le 2 novembre 1793, mort le 14 avril 1859 (I-II).

BEHR (Jean-Henri-Auguste), homme politique allemand, né à Freiberg (Saxe), le 13 novembre 1793, mort à Dresde, le 29 février 1871 (I-IV).

BEHR (Jean-Nicolas-Joseph DE), magistrat belge, né à Liège, en 1796, mort en avril 1862 (I-III).

BEIN (Jean), dessinateur et graveur français, né à Gerveiler (Bas-Rhin), le 16 août 1789, mort le 23 mars 1857 (I-II).

BEISLER (Hermann DE), homme politique allemand, né à Bensheim, en 1790, mort le 15 octobre 1859 (I-IV).

BELHAVEN ET STANTON (Robert-Montgomery, 8e baron), pair d'Angleterre, né en 1793, à Vishamhouse (Lanark), mort le 22 [illegible] 1868 (I-IV).

BELL (John), [illegible] américain, né à Nashville [illegible], en 1791, mort en [illegible].

BELL (Robert), [illegible] né à Cork (Irlande), le [illegible] mort à Londres, le [illegible].

BELL (Charles [illegible] NICHOLS, plus connue [illegible] de CURRER), femme de lettres anglaise, née en 1816, à [illegible] d'York), morte le 31 mars [illegible].

BELLANGÉ [illegible], peintre d'histoire français, né à Paris, le 17 [illegible], mort le 12 avril 1866 (I-IV).

BELLEGARDE [illegible] représentant français, né à [illegible] le 13 avril 1898, mort dans [illegible] le 19 novembre 1876 (I-IV).

BELLERMANN [illegible], littérateur allemand, né à [illegible] le 8 juillet [illegible], mort à [illegible] 24 mars 1863 (I-IV).

BELLEYME (Louis-Marie DE), magistrat français, né à Paris, le [illegible] vier 1787, mort le 24 [illegible] (I-III).

BELLOC (Jean-Hilaire), [illegible] français, né à Nantes, le [illegible] 1787, mort le 9 décembre [illegible]

BELLOT (Pierre), poète [illegible] né à Marseille en 17[illegible], mort dans sa ville natale en octobre 18[illegible].

BELMAS (Jacques-[illegible]) et écrivain militaire français, né à Paris, le 10 août 17[illegible], mort [illegible] en janvier 18[illegible]. — [illegible] Denis-Génie BELMAS, [illegible] Paris, le 25 décembre [illegible] Poissy le 22 octobre 18[illegible].

BENAGLIA (Antoine), [illegible] italien, né à Rome vers 18[illegible].

BENARY (Albert-Agathon), philologue allemand, né à Cassel, le [illegible] vier 1807, mort le [illegible] (I-IV)

BENEDETTI (Thomas), [illegible] italien, né à Rome, en 18[illegible], mort à Pesth, le 18 février 18[illegible].

BENNIS (George-Geary), [illegible] anglais, né à Limerick, en 17[illegible].

BENOISTON DE CHATEAUNEUF (Louis-François), [illegible] français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 mars 1776, mort [illegible] 1856 (I-II).

BENOIT (Philippe-Martin [illegible]), ingénieur et typographe français, né à Saint-Pons [illegible], le 12 août 1791, mort à [illegible] en juin 1867 (I-IV).

BENOUVILLE (François-[illegible]), peintre français, né à Paris, [illegible] 1821, mort le 18 février [illegible]

BENTON (Thomas [illegible]), homme politique américain, né [illegible] line du Sud, en 17[illegible] Washington, le 10 avril [illegible]

BÉRANGER (Jean-Pierre DE), célèbre poète-chansonnier français, né à Paris, le 19 août 1780, mort dans cette ville, le 16 juillet 18[illegible].

BÉRANGER [illegible] çais, né le 21 [illegible] 15 mars 1857 (I-IV).

BÉRARD (Auguste-[illegible]), homme politique et [illegible]

français, né à Paris, le 3 juin 1783, mort à la Membrolle, près Tours, en janvier 1859 (I-II).

BÉRARD (Pierre-Honoré), dit Bérard aîné, médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Lichtemberg (Bas-Rhin), le 27 octobre 1797, mort à Charenton-Saint-Maurice, le 12 décembre 1858 (I-II).

BÉRAT (Frédéric), compositeur français, né à Rouen, en 1800, mort à Paris, en décembre 1855 (I-II).

BÉRAUD (Antoine-Nicolas, dit Antony), littérateur français, né à Aurillac (Cantal), le 11 janvier 1792, mort à Paris le 6 février 1860 (I-III).

BÉRAUD (B.-J.), médecin français, né à Monteux (Vaucluse), en 1820, mort à Paris, en avril 1865 (I-IV).

BERBRUGGER (Louis-Adrien), littérateur et philologue français, né à Paris, le 11 mai 1801, mort le 2 juillet 1869 (I-IV).

BEREDNIKOFF (Iakoff-Ivanowitch), archéologue russe, né en 1802, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 octobre 1854 (I-IV).

BÉRENGER [de la Drôme] (Alphonse-Marie-Marcellin-Thomas), jurisconsulte et magistrat français, ancien pair, membre de l'Institut, né à Valence, le 31 mai 1785, mort à Paris, en mars 1866 (I-IV).

BERGER (Jean-Jacques), homme politique français, sénateur, né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 21 juin 1790, mort à Paris, le 8 septembre 1859 (I-II).

BERGER (Julien-François-Adolphe), professeur français, né le 2 septembre 1810, mort à Paris, le 28 octobre 1869 (I-IV).

BERGER (Jean-Népomène), jurisconsulte allemand, né à Prossnitz (Moravie), le 16 septembre 1816, mort à Vienne, le 9 décembre 1870 (I-IV).

BERGER DE XIVREY (Jules), érudit français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 16 juin 1801, mort à Saint-Sauveur-les-Bray, le 29 juillet 1863 (I-III).

BERGERET (Jacques), marin et sénateur français, né à Bayonne, le 19 mai 1771, mort à Paris le 29 août 1857 (I-II).

BERGERY (Claude-Lucien), mathématicien français, né à Orléans, le 8 janvier 1787, mort en avril, 1863 (I-III).

BERGHES - SAINT - WINOCK (Charles-Alphonse-Désiré-Eugène), prince français, né le 14 août 1791, mort le 6 octobre 1864 (I-IV).

BERGMANN (Ignace), peintre et lithographe allemand, né à Au, près de Munich, en 1797 (I-IV).

BERINGER (Beatus), inventeur français, né à Haguenau (Alsace), le 29 janvier 1801, mort à Paris en 1853 (I-IV).

BÉRIOT (Charles-Auguste de), célèbre violoniste belge, né à Louvain, le 20 février 1802, mort le 8 avril 1870 (I-IV).

BERLING (Jean-Charles-Ernest), homme politique danois, né à Copenhague, le 30 août 1812, mort à Ismaïlia (Égypte), le 30 mars 1871 (I-IV).

BERLIOZ (Louis-Hector), compositeur français, membre de l'Institut, né à la Côte-Saint-André (Isère), le 18 décembre 1803, mort à Paris, le 9 mars 1869 (I-IV).

BERMUDEZ DE CASTRO (Manuel), homme politique espagnol, mort subitement à Madrid, le 12 mars 1870 (IV).

BERNARD (Louis-Rose-Désiré), dit Bernard de Rennes, magistrat français, né à Brest, le 13 mai 1788, mort à Paris, le 10 janvier 1858 (I-II).

BERNARD (Joseph), homme politique français, frère du précédent, né à Brest, le 15 août 1792, mort le 10 août 1864 (I-IV).

BERNARD (Auguste-Joseph), archéologue français, frère puîné de Martin Bernard, né à Montbrison (Loire), le 1er janvier 1811, mort à Paris, le 5 septembre 1868 (I-IV).

Bernard (Michel), frère aîné du précédent, né à Montbrison, en 1806, mort en mars 1863 (I-III).

BERNARD (Laure de Lagrave, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 4 novembre 1799 (I-IV).

BERNARDI (Amédée-Elzéar-Félicien de), homme politique français, né à Monteux (Vaucluse), le 12 avril 1788, mort à Carpentras, le 27 juillet 1873 (I-IV).

BERNATZ (Jean-Martin), peintre allemand, né à Spire (Prusse Rhénane) en 1802, mort à Munich, le 19 décembre 1878 (I-IV).

BERNHARD (Karl Saint-Aubin), romancier danois, né le 18 novembre 1798, mort à Copenhague, le 24 novembre 1865 (I-IV).

BERNIER (Adhelme), littérateur et érudit français, né à Senlis, le 18 mai 1806, mort le 26 novembre 1868 (IV).

BERNOUILLI (Christophe), économiste et savant allemand, né à Bâle, le 15 mars 1782, mort le 6 février 1863 (I-III).

BERNSTEIN (Georges-Henri), orientaliste allemand, né à Kospeda, près de Jena, le 12 janvier 1787, mort le 7 avril 1860 (I-III).

BEROLDINGEN (Joseph-Ignace, comte de), général allemand, né à Elwangen, le 27 novembre 1780, mort à Stuttgart, le 24 janvier 1868 (I-IV).

BERRI (Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, duchesse de), princesse de la branche aînée des Bourbons, née à Naples le 5 novembre 1798, morte à Brunsée (Styrie), le 17 avril 1870 (I-IV).

BERRIAT-SAINT-PRIX (Charles), littérateur et jurisconsulte français, né à Grenoble, le 1er décembre 1802, mort à Riom, le 11 septembre 1870 (I-IV).

BERRUYER (Alexandre-Auguste de), littérateur français, né à Paris, le 4 février 1806, mort à Rouen, le 20 octobre 1857 (I-IV).

BERRYER (Pierre-Antoine), célèbre avocat français, ancien député, membre de l'Institut, né à Paris le 4 janvier 1790, mort à Augerville, le 29 novembre 1868 (I-IV).

BERRYER (Hippolyte-Nicolas), général français, frère du précédent, né à Paris, le 4 janvier 1795, mort dans cette ville, au mois de mars 1857 (I-II).

BERTHIER (Pierre), minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Nemours (Seine-et-Marne), le 3 juillet 1861, mort le 24 août 1861 (I-III).

BERTHOIS (Auguste, baron de), général français, né à Calais, en 1787, mort à Paris, le 15 février 1870 (I-IV).

BERTHOLD (Arnould-Adolphe), naturaliste allemand, né à Soest (Westphalie), le 26 février 1803, mort le 3 février 1861 (I-III).

BERTON (Jean-Michel), littérateur français, né à Cahors, le 13 juillet 1794, mort dans sa ville natale, en novembre 1865 (I-IV).

BERTRAND (François-Gabriel), professeur et député français, né le 15 décembre 1797, mort à Caen, le 4 avril 1875 (III-IV).

BERTRAND (Jean), ancien représentant du peuple français, né à Vitry-le-Français (Marne), le 11 janvier 1809, mort en juillet 1869 (I-IV).

BERTRAND (Jean-Pierre-Louis-Toussaint), ancien représentant du peuple, né à Saint-André-de-Sangonis (Hérault), le 27 octobre 1793, mort à Montpellier, le 27 avril 1870 (I-IV).

BERTRAND (Michel), médecin français, né dans le Puy-de-Dôme, vers 1775, mort en novembre 1857 (I-II).

BERVANGER (Martin de), ecclésiastique français, né le 14 mai 1795, à Sarrelouis (Moselle), mort en janvier 1865 (I-IV).

BERVILLE (Saint-Albin), magistrat et littérateur français, né le 22 octobre 1788, à Amiens, mort à Paris, le 25 septembre 1868 (I-IV).

BESKOW (Bernard, baron de), littérateur et poète suédois, né à Stockholm, le 17 avril 1796, mort dans cette ville, le 7 novembre 1868 (I-IV).

BESSON (Louis-Édouard), ancien pair de France, né à Dijon, le 9 juin 1784, mort le 19 janvier 1865 (I-IV).

BÉSUCHET [de Saunois] (Jean-Claude), médecin français, né à Boulogne (Seine), le 13 octobre 1790, mort à Paris, le 24 octobre 1867 (I-IV).

BETHELL (Sir Richard), homme politique anglais, né en 1800, mort en juillet 1873 (I-III).

BETHMANN (Philippe-Henri-Maurice-Alexandre, baron), banquier allemand, né le 8 octobre 1811, mort à Francfort, le 2 décembre 1877 (I-IV).

BETHMONT (Eugène), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Paris, au mois de mai 1804, mort dans cette ville, le 31 mars 1860 (I-III).

BÉTHUNE (George-W.), littérateur américain, né à New-York, en mars 1806, mort à Florence, le 27 avril 1862 (I-IV).

BETTING DE LANCASTEL (Nicolas), littérateur français, né à Saar-Union (Bas-Rhin), le 5 mars 1798, mort à Paris, le 18 février 1863 (I-IV).

BEUGNOT (Arthur-Auguste, comte), archéologue français, membre de l'Institut, né à Bar-sur-Aube, le 25 mars 1797, mort à Paris, le 15 mars 1865 (I-IV).

BEURET (Georges), général français, né à la Rivière (Haut-Rhin), le 15 juin 1803, tué à Montebello, le

20 mai 1859. — BEURET (Eugène Georges-Jacques, vicomte), général français, né en 1806, mort le 15 octobre 1868 (III-IV).

BEUTH (Pierre-Christian-Guillaume), fonctionnaire allemand, né à Clèves, le 28 décembre 1781, mort le 27 septembre 1853 (I-IV).

BEZANSON (de Seine-et-Oise), représentant du peuple, né à Rethel (Ardennes), le 25 mars 1804, mort à Poissy, le 28 avril 1860 (I-III).

BEZERÉDY (Étienne), homme politique hongrois, né le 28 novembre 1796, à Szedahely, mort à Tolna, le 6 mars 1856 (I-II).

BEZZUOLI (Joseph), peintre italien, né à Florence, en 1784, mort dans cette ville, en septembre 1855 (I-IV).

BIANCHI (Thomas-Xavier DE), orientaliste français, né à Paris, le 25 juin 1783, mort en avril 1864 (I-III).

BIANCHI (Vincent-Frédéric, baron DE), duc DE CASALANZA, général autrichien, né à Vienne, le 2 février février 1768, mort le 21 août 1855 (I-II).

BIANCHI (Frédéric), fils du précédent, né à Presbourg en 1815, mort le 28 septembre 1865 (I-IV).

BIANCHI-GIOVINI (Aurèle), publiciste italien, né à Côme (Lombardie), le 25 novembre 1799, mort le 16 mai 1862 (I-III).

BIENAIMÉ (Paul-Émile), musicien français, né à Paris, le 7 juillet 1802, mort dans cette ville, en janvier 1869 (I-IV).

BIENER (Frédéric-Auguste), jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 5 février 1787, mort à Dresde, le 2 mai 1861 (I-IV).

BIESTA (Hippolyte-Guillaume), administrateur français, né en 1811, mort à Paris, le 15 octobre 1870 (I-IV).

BIET (Léon-Marie-Dieudonné), architecte français, né à Paris, le 26 mai 1783, mort dans cette ville, le 30 avril 1857 (I-II).

BIÉTRY (Laurent), industriel français, né à Bagnolet (Seine), le 4 octobre 1799 (I-IV).

BIERCHER (Mathieu), architecte allemand, né à Cologne, en 1797 (I-IV).

BIGNAN (Anne), poète français, né à Lyon, le 3 août 1795, mort à Pau, en novembre 1861 (I-III).

BIGNON (François), administrateur français, ancien député, né en 1789, mort à Paris, le 25 juillet 1863 (II-IV).

BIGOT (Louis-Jules-Henri), représentant du peuple, né le 17 septembre 1805 (I-IV).

BILLARD (Pierre-Joseph, baron), général français, né à Paris, le 28 décembre 1772, mort dans cette ville, le 28 avril 1855 (I-II).

BILLAULT (Auguste-Adolphe-Marie), homme politique français, sénateur, ministre, né à Vannes, le 12 novembre 1805, mort au château de la Gouluene, près de Nantes, le 13 octobre 1863 (I-IV).

BINEAU (Amand), chimiste français, né à Douez-la-Fontaine (Maine-et-Loire), le 18 janvier 1812, mort à Lyon, le 10 février 1861 (I-IV).

BINEAU (Jean-Martial), ingénieur français, ancien ministre, né à Gennes (Maine-et-Loire), le 19 mai 1805, mort le 8 septembre 1855 (I-II).

BINET (Jacques-Philippe-Marie), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Rennes, le 2 février 1786, mort le 12 mai 1856 (I-II).

BINTERIM (Antoine-Joseph), théologien catholique allemand, né à Dusseldorf, le 19 septembre 1779, mort le 17 mai 1855 (I-II).

BIOCHE (Charles-Jules-Armand), jurisconsulte français, né à Paris, le 25 juillet 1805, mort en 1866 (IV).

BION (Louis-Eugène), sculpteur français, né à Paris, le 12 octobre 1807, mort le 26 janvier 1860 (I-III).

BIOT (Jean-Baptiste), célèbre savant français, né à Paris, le 21 avril 1774, mort le 2 février 1862 (I-III).

BIRCH-PFEIFFER (Charlotte), actrice allemande et écrivain dramatique, née à Stuttgart, le 23 juin 1800, morte à Berlin, le 25 août 1868 (I-IV).

BIS (Hippolyte-Louis-Florent), auteur dramatique français, né à Douai, le 29 août 1789, mort le 7 mars 1855 (I-II).

BISCHOF (Charles Gustave), géologue allemand, né près de Nuremberg, le 18 janvier 1792, mort à Bonn, le 30 novembre 1870 (I-IV).

BISHOP (sir Henri ROWLEY), célèbre compositeur anglais, né à Londres en 1782, mort le 30 avril 1855 (I-II).

BISMARK (Frédéric-Guillaume, comte DE), général allemand, né à Windheim (Westphalie), le 28 juillet 1733, mort à Constance, le 18 juin 1860 (I-III).

BISSEN (Wilhem-Hermann), sculpteur danois, né à Silding, près Schleswig, le 12 octobre 1798, mort à Copenhague, le 10 mars 1868 (I-IV).

BISSETTE (Cyrille-Charles-Auguste), publiciste français, né au Fort-Royal (Martinique), le 9 juillet 1795, mort à Paris, le 22 janvier 1858 (I-II).

BIXIO (Jacques-Alexandre), médecin-naturaliste et homme politique français, né à Chiavari, le 20 novembre 1808, mort à Paris, le 16 décembre 1865 (I-IV).

BLACAS D'AULPS (Louis-Charles-Pierre-Casimir, duc DE), né le 15 avril 1815, mort à Venise, le 10 février 1866 (I-IV).

BLACHE (Jean-Gaston-Marie), médecin français, né à Senlis (Oise), le 15 janvier 1799, mort à Paris, le 19 septembre 1871 (I-IV).

BLACK (John), journaliste et littérateur écossais, né près Dunse (comté de Berwick), en 1783, mort à Birling, au mois de juin 1855 (I-II).

BLACKBURNE (Francis), magistrat anglais, né à Great-Footston (Irlande), en 1782, mort à Dublin, le 13 septembre 1867 (I-IV).

BLAKENEY (sir Edward), général anglais, né à Newcastle-sur-Tyne, en 1778, mort le 2 août 1868 (I-III).

BLANC (Étienne), avocat français, né à Lyon, le 11 mars 1805, mort à Paris, le 18 février 1874 (I-IV).

BLANC (Jean-Alphonse-Gustave), représentant du peuple français, né à

monde (Suffolk), le 29 mai 1786, mort le 5 août 1857 (I-II).

BLONDEAU (Pierre-Auguste-Louis), compositeur français, né à Paris, le 15 août 1784 (I-IV).

BLOOMER (mistress Aurélia), fondatrice de la Société américaine des bloomeristes (I-IV).

BLOOMFIELD (John-Arthur-Douglas, 2e baron), diplomate anglais, né le 12 novembre 1802, mort le 18 août 1879 (I-IV).

BLOT (Jean-François-Joseph), ancien représentant du peuple, né à Évreux (Aisne), le 22 avril 1781, mort à Niort, le 25 décembre 1857 (I-IV).

BLOUDOFF (comte Dimitri), homme d'État russe, né en 1785, mort le 2 mars 1864 (I-III).

BLUHME (Chrétien-Albert), homme politique danois, né à Copenhague, le 27 décembre 1794, mort le 27 décembre 1866 (I-IV).

BLUM (Charles), poète et musicien allemand, né à Berlin, en 1788, mort dans cette ville, le 2 juillet 1844 (I-IV).

BLUMROEDER (Auguste-Frédéric DE), publiciste allemand, né à Gehren, le 2 août 1776, mort à Sondershausen, le 14 juin 1860 (I-IV).

BLUNT (rév. John-James), théologien anglais, né à Newcastle-sur-Tyne, en 1794, mort à Cambridge, le 17 juin 1855 (I-II).

BOCAGE (Pierre-Martinien TOUSEZ, dit), acteur français, né à Rouen, en 1801, mort le 30 août 1863 (I-III).

BOCCOMINI (Pietro), artiste dramatique italien, né à Rome, le 16 janvier 1819, mort à Amsterdam, le 15 juillet 1860 (I-IV).

BOCHARD (de l'Ain), ancien représentant du peuple français, né à Marboz, le 20 janvier 1779, mort à Bourg, le 20 février 1857 (I-II).

BOCHSA (Robert-Nicolas-Charles), musicien français, né à Montmédy (Meuse), le 9 août 1789, mort en Australie, en juin 1856 (I-II).

BODMER (Théophile), lithographe allemand, né à Munich, en 1806, mort dans cette ville, en 1837 (I-IV).

BODMER (Georges), mécanicien et industriel suisse, né à Zurich, en décembre 1786, mort en juin 1864 (I-III).

BOECKH (Auguste), célèbre philologue allemand, né à Carlsruhe, le 24 novembre 1785, mort le 3 août 1867 (I-IV).

BOECKH (Frédéric DE), homme d'État allemand, frère du précédent, né à Carlsruhe, le 13 août 1777, mort le 21 décembre 1855 (I-II).

BOECKING (Édouard), jurisconsulte allemand, né le 20 mai 1802, à Traerbach-sur-Moselle (Prusse), mort à Bonn, le 3 mai 1870 (I-IV).

BOEHM (Jean-Daniel), sculpteur hongrois, né à Wallendorf, en 1794, mort à Vienne, le 15 août 1865 (I-IV).

BOEHMER (Georges-Guillaume-Rodolphe), théologien protestant allemand, né à Bourg, près Magdebourg, le 3 mars 1800, mort à Breslau, le 25 novembre 1863 (I-IV).

BOEHMER (Jean-Frédéric), historien allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1795, mort le 22 octobre 1863 (I-IV).

BOERJESSON (Jean), poète suédois, né à Tanum, le 22 mars 1790, mort à Upsal, le 5 mai 1866 (I-IV).

BOETTGER (Adolphe), poète et traducteur allemand, né à Leipzig, le 21 mai 1815, mort dans cette ville, le 16 novembre 1870 (I-IV).

BOETTIGER (Charles-Guillaume), historien allemand, né à Bautzen, le 15 août 1790, mort le 26 novembre 1862 (I-III).

BOHAIN (Alexandre-Victor), journaliste français, né à Paris, vers 1805, mort le 20 juillet 1856 (I-II).

BOHRER (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Munich, en 1783, mort à Hanovre en 1852 (I-IV).

BOHRER (Maximilien), violoniste allemand, frère du précédent, né à Munich, en 1785, mort à Stuttgart en 1867 (I-IV).

BOILAY (Antoine-Fortuné), administrateur et publiciste français, né à Paris, en 1802, mort dans cette ville, le 22 novembre 1866 (I-IV).

BOIS (François-Victor), ingénieur français, né à Paris, en octobre 1813, mort dans cette ville, le 24 septembre 1870 (I-IV).

BOIS DE MOUZILLY (Théodore), député français, né à Chateaulin, en 1813, mort à Marseille, le 18 novembre 1864 (III-IV).

BOIS-LE-COMTE (Charles-Joseph-Edmond, comte DE) diplomate français, né à Paris, le 23 janvier 1796, mort le 9 mars 1863 (I-III).

BOISMILON (Jacques-Dominique-TONDARD DE), professeur français, né à Fécamp, le 27 novembre 1795, mort le 28 décembre 1871 (I-IV).

BOISSEL (Jean-Marie-Hercule), ancien représentant du peuple, né en 1795, mort à Paris le 13 février 1861 (I-IV).

BOISSONADE (Jean-François), helléniste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 12 août 1774, mort à Passy, le 8 septembre 1857 (I-III).

BOISSY (Hilaire-Étienne-Octave ROUILLÉ, marquis DE), homme politique français, né à Paris, le 4 mars 1798, mort à Louveciennes, le 26 septembre 1866 (I-IV).

BOISSY D'ANGLAS (Jean-Gabriel-Théophile, comte DE), intendant militaire français, ancien député, né à Nîmes, le 2 avril 1783, mort à Paris, le 6 mai 1864 (I-III).

BOISTEL D'EXAUVILLEZ (Philippe-Irénée), littérateur français, né à Amiens, le 6 décembre 1786, mort à Paris, le 30 mars 1862 (I-III).

BOITARD (Pierre), botaniste français, né à Mâcon, le 27 avril 1789, mort en août 1859 (I-II).

BOJER (Wenceslas), botaniste tchèque, né à Prague, le 1er janvier 1797, mort à l'île Maurice, le 4 juin 1856 (I-IV).

BOMMART (Amédée-Alexandre-Hippolyte), ingénieur français, ancien député, né le 11 mai 1807, mort à Paris, le 18 juillet 1865 (I-IV).

BON DE LIGNIM (Henri-Antoine, baron), général français, né à Rochecorbon (Indre-et-Loire), le 14 février 1777, mort à Versailles, le 24 mai 1856 (I-II).

BONALD (Louis-Jacques-Maurice DE), prélat français, cardinal, archevêque de Lyon, né à Milhau (Aveyron), le 30 octobre 1787, mort à Lyon, le 25 février 1870 (I-IV).

BONARD (Louis-Adolphe), marin français, né à Cherbourg, le 27 mars 1805, mort le 31 mars 1867 (III-IV).

BONET (Jean-Pierre-François, comte), général français, sénateur, né à Alençon, le 8 août 1768, mort dans cette ville, le 25 novembre 1857 (I-II).

BONIN (Édouard DE), général prussien, né à Stolpe (Poméranie), le 8 mars 1793, mort à Coblentz, le 13 mars 1865 (I-IV).

BONJOUR (Casimir), littérateur français, né à Clermont (Meuse), le 15 mars 1795, mort à Paris, le 24 juin 1856 (I-II).

BONNARD (Auguste-Henri DE), géologue français, membre de l'Institut, né à Paris le 8 octobre 1781, mort dans cette ville le 5 janvier 1857 (I-II).

BONNEFOND (Jean-Claude), peintre français, né à Lyon, vers 1790, mort dans cette ville le 27 juin 1860 (I-III).

BONNELIER (Hippolyte-Marie-Louis-Philibert), littérateur français, né en 1799, mort à Passy, en décembre 1868 (I-IV).

BONNET (Guillaume), général français, né à Genève, en 1784, mort le 25 novembre 1861 (I-III).

BONNET (Amédée), dit BONNET DE LYON, médecin français, né le 19 mars 1809, à Ambérieux (Ain), mort le 1er décembre 1858 (I-II).

BONNIN (François-Urbain-Saliste), ancien représentant du peuple, né à Nouillet (Vienne), le 18 mars 1795, mort en mars 1862 (I-III).

BONPLAND (Aimé), voyageur et botaniste français, né le 22 août 1773, à la Rochelle, mort à Santa-Anna, le 11 mai 1858 (I-II).

BONVALOT (Antoine-François), professeur et poète français, né à Salins en 1784, mort dans cette ville, le 25 février 1872 (I-IV).

BOPP (Frantz), célèbre philologue allemand, né à Mayence le 14 septembre 1791, mort à Berlin, le 23 octobre 1867 (I-IV).

BOQUILLON (Nicolas), publiciste français, né à Réthel, le 1er avril 1795, mort à Paris en octobre 1867 (I-IV).

BORDAS-DEMOULIN (Jean-Baptiste), philosophe français, né à Montagnac-la-Crempse (Dordogne), le 12 février 1798, mort en août 1859 (I-II).

BORDOGNI (Giulio-Mario), chanteur français, d'origine italienne, né le 24 janvier 1791, mort à Paris en juin 1856 (I-II).

BOREL (Pierre *Borel d'Hauterive*, plus connu sous le nom de *Petrus*), romancier français, né à Lyon, le 28 juin 1809, mort à Mostaganem le 14 juillet 1859 (I-II).

BORGHESI (comte Bartolommeo), savant numismate et épigraphiste italien, né à Savignano (Romagne),

11 juillet 1781, mort à Saint-Marin, le 16 avril 1860 (I-IV).

BORNEMANN (Wilhelm), jurisconsulte allemand, né en Poméranie, le 28 mars 1798, mort le 28 janvier 1864 (I-III).

BORSATO (Joseph), peintre décorateur italien, né en 1771, mort à Venise, le 15 octobre 1849 (I-IV).

BOSC (Jean-Urbain), général français, né à Olonzac (Hérault), le 16 août 1804, mort à Montpellier en décembre 1855 (I-II).

BOSCO (N.....), célèbre prestidigitateur italien, né à Turin en 1793, mort à Dresde en 1862 (I-III).

BOSQUET (Pierre-François-Joseph), maréchal de France, sénateur, né à Mont-de-Marsan (Landes), le 8 novembre 1810, mort le 3 février 1861 (I-III).

BOSSANGE (Martin), libraire français, né à Bordeaux, en février 1766, mort en octobre 1865 (I-III).

BOSSANGE (Adolphe), frère du précédent, né en 1797, mort à Paris, le 25 janvier 1862 (I-III).

BOTTA (Paul-Émile), archéologue français, né à Turin 1802, mort à Achères, le 25 mars 1870 (I-IV).

BOTTOMRY (Joseph), musicien anglais, né à Halifax (York), en 1786 (I-IV).

BOUBÉE (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Auch en 1794, mort dans cette ville en novembre 1865 (I-IV).

BOUBÉE (Nérée), appelé souvent **NERÉE-BOUBÉE**, géologue français, né à Toulouse le 12 mai 1806, mort en août 1863 (I-III).

BOUCAUMONT (Marie-Louis-Auguste), homme politique français, député, né à Montmarault (Allier), le 13 septembre 1803, mort le 2 septembre 1870 (III-IV).

BOUCHARDY (Joseph), auteur dramatique français, né à Paris, en mars 1810, mort à Chatenay, le 28 mai 1870 (I-IV).

BOUCHER DE CRÈVECŒUR DE PERTHES (Jacques), littérateur français, né à Rethel, le 10 septembre 1788, mort à Abbeville, le 5 août 1868 (I-IV).

BOUCHET (Frédéric-Jules), architecte français, né à Paris en 1799, mort le 22 janvier 1860 (I-III).

BOUCHITTÉ (Louis-Firmin-Hervé), philosophe français, né à Paris, le 15 février 1795, mort à Versailles, le 5 mars 1861 (I-IV).

BOUDIN (Jean-Christiern-Marc-François-Joseph), médecin français, né à Metz, le 27 avril 1806, mort le 9 mars 1867 (I-IV).

BOUDOUSQUIÉ (Pierre-Alain), homme politique français, né à Cahors (Lot), le 9 mai 1791, mort dans cette ville, le 4 septembre 1867 (I-IV).

BOUGENEL (Jean-François), général français, né à Paris le 16 mai 1786, mort dans cette ville, le 28 mars 1865 (I-IV).

BOUHIER DE L'ÉCLUSE (Robert-Constant), ancien représentant du peuple français, né aux Sables-d'Olonne, le 8 octobre 1799, mort à Paris, le 24 janvier 1870 (I-IV).

BOUHOT (Étienne), peintre français, né à Bard-lès-Époisses (Côte-d'Or), le 8 août 1780, mort à Semur, le 17 juillet 1862 (I-III).

BOUILHET (Louis), littérateur français, né à Cany (Seine-Inférieure), en 1824, mort à Rouen, le 19 juillet 1869 (I-IV).

BOUILLET (Marie-Nicolas), philosophe et lexicographe français, né à Paris, le 5 mai 1798, mort le 28 décembre 1864 (I-III).

BOULANGER (Louis), peintre français, né à Verceil (Piémont), le 11 mars 1806, mort à Dijon le 6 mars 1867 (I-IV).

BOULAY DE LA MEURTHE (François-Joseph, comte), sénateur, ex-vice-président de la République française, né à Nancy, le 15 juillet 1797, mort à Paris le 24 novembre 1858 (I-II).

BOULAY-PATY (Évariste-Cyprien-Félix), poète français, né à Donges (Ille-et-Vilaine), le 19 octobre 1804, mort le 7 janvier 1864 (I-III).

BOULÉ (Louis-Auguste-Désiré), auteur dramatique français, né le 1er septembre 1790, mort à Paris, le 3 juillet 1865 (III-IV).

BOULGARINE (Thaddaeus), écrivain russe, né en 1789, mort à Dorpat, le 13 septembre 1859 (I-II).

BOULLAY (Pierre-François-Guillaume), pharmacien français, né à Caen, en 1777, mort à Paris, le 2 novembre 1869 (I-IV).

BOULLÉE (Aimé-Auguste), historien français, né à Bourg (Ain), le 4 novembre 1795, mort à Passy le 1er juin 1870 (I-IV).

BOURBON-BUSSET (François-Louis-Joseph, comte DE), général, ancien pair de France, né à Paris, le 4 février 1782, mort le 16 décembre 1856 (I-II).

BOURBOUSSON (Théophile-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Gigondas (Vaucluse), le 6 juillet 1811, mort à Sablet, le 27 septembre 1864 (I-IV).

BOURCIER DE VILLIERS (Charles-Jean-Baptiste, comte DE), député français, né le 8 décembre 1798, mort à Nancy, le 12 juin 1871 (III-IV).

BOURDON (Jean-Baptiste-Isidore), médecin français, né à Merry (Orne), le 26 août 1796, mort à Paris, le 26 novembre 1861 (I-III).

BOURDON (François), ancien représentant du peuple français, né à Seurre (Côte-d'Or), le 29 juillet 1797 (I-IV).

BOURGADE (l'abbé François), missionnaire et philologue français, né à Gaujou (Gers), le 7 juillet 1806, mort à Paris, le 21 mai 1866 (I-IV).

BOURGOING (Paul-Charles-Amable, baron DE), diplomate français, sénateur, né à Hambourg, le 19 décembre 1791, mort le 16 août 1864 (I-III).

BOURLON (Pierre-Henri-Dieudonné), député français, né à Port-au-Prince, le 22 juin 1801, mort à Paris, le 25 octobre 1873 (III-IV).

BOURQUELOT (Louis-Félix), archiviste paléographe et littérateur français, né à Provins (Seine-et-Marne), le 19 août 1815, mort à Paris, le 15 décembre 1868 (I-IV).

t (Charles), littérateur à Gisors (Eure), le 7, mort le 24 avril 1864

(Chrétien-Auguste), lemand, né à Hildesheim 15 février 1790, mort à juillet 1867 (I-IV).

(Henri DE), général et mand, né en Westphalie t à Berlin, le 23 janvier

SAT (Jacques-Raymond), ais, membre de l'Institut, x, le 30 août 1805, mort février 1867 (I-IV).

Auguste-Émile), archéo-héticien allemand, né le , mort le 12 septembre

(Alexandre-Charles-Her-consulte allemand, né à), le 10 mai 1807, mort le, le 23 mars 1868 (I-IV).

Jean-Guillaume-Joseph), atholique allemand, né à sse), le 27 avril 1801, ptembre 1863 (I-III).

(Auguste), géomètre mbre de l'Institut, né à 23 août 1811, mort le (I-III).

D (Toussaint), représen-, né à Arlanc (Puy-de- octobre 1808, mort en I-IV).

D-VETRIÈRES (Pierre-Baptiste), jurisconsulte ien représentant du peu-3 février 1804, mort en -III).

(don Nicolas), général vers 1790 (I-IV).

(Alfred BREZENEC, dit littérateur français, né à éhat (Côtes-du-Nord), en Paris, en janvier 1866 (IV).

Christian-Louis), ornitho-nand, né à Schœrau, le 787, mort le 23 juin 1864

G (Herman), chanteur à Augsbourg, le 24 août à Hoffheim (Hesse), le 5 60 (I-IV).

(Mlle Frederika), célè-re suédoise, née à Tuorla, Finlande), le 17 août 1801, décembre 1865 (I-IV).

D (Jean-François), pein-né à Paris en 1807, mort 68 (I-IV).

ER (Louis-Jacques), orien-ais, né à Montargis (Loi-, mort en juin 1869 (IV).

N (Jacques), économiste à Paris, le 11 mars 1798, eptembre 1860 (I-IV).

harles-Wangel), sénateur à Lyon, le 24 février 1791, ieux, le 15 septembre 1860

IL (Achille-Charles-Sta- LE TONNELIER, comte r, ancien pair de France, le 29 mars 1781, mort le (I-III).

(Alexandre-Hippolyte), çais, né à Melun (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, mort le 8 septembre 1855 (I-III).

BRETONNEAU (Pierre), médecin français, né le 3 avril 1778, à Tours, mort en février 1862 (I-III).

BREVIÈRE (Louis-Henri), graveur français, né à Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure), le 15 décembre 1797, mort le 2 juin 1869 (IV).

BREWSTER (sir David), célèbre physicien anglais, né à Jedburgh (Écosse), le 11 décembre 1781, mort à Allerly, près Melrose, le 8 février 1868 (I-IV).

BRIAS (Louis-Antoine, comte DE), général belge, né à Luxembourg, en 1781, mort à Bruxelles, le 4 septembre 1855 (I-II).

BRICHETEAU (Isidore), médecin français, né à Saint-Christophe (Aude), le 3 février 1789, mort le 9 décembre 1861 (I-III).

BRIFAUT (Charles), poète français, membre de l'Institut, né à Dijon, le 15 février 1781, mort à Paris, le 5 juin 1857 (I-II).

BRISSET (Joseph-Alexandre), littérateur français, né en 1793, mort le 6 juin 1856 (I-II).

BRISTOL (Frédéric-William HERVEY, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né le 15 juillet 1800, mort le 30 octobre 1864 (I-III).

BRITTON (John), archéologue anglais, né le 7 juillet 1771, mort à Londres, le 1er janvier 1857 (I-II).

BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), poète français, né à Lorient, le 12 septembre 1806, mort à Montpellier, en mai 1858 (I-II).

BROD (Henri), musicien français, né à Paris, le 13 juin 1799, mort dans cette ville, le 5 avril 1839 (I-IV).

BRODERIP (William-John), naturaliste anglais, né à Bristol, vers 1794, mort le 27 février 1859 (I-II).

BRODIE (sir Benjamin COLLINS), chirurgien anglais, né à Winsterslow, le 9 juin 1783, mort le 21 octobre 1862 (I-III).

BROFFERIO (Ange), avocat et homme politique italien, né à Castel-Nuovo, en 1802, mort le 26 mai 1866 (I-IV).

BROGLIE (Achille-Charles-Léonce-Victor, duc DE), homme d'État français, membre de l'Institut, né le 28 novembre 1785, mort à Paris, le 25 janvier 1870 (I-IV).

BRONN (Henri-George), naturaliste allemand, né à Ziegelheim, le 3 mars 1800, mort à Heidelberg, le 5 juillet 1862 (I-IV).

BROOKE (sir James), navigateur anglais, né à Bandel (Bengale), le 29 avril 1803, mort à Devon (Angleterre), le 11 juin 1868 (I-IV).

BROSSARD (Amédée-Hippolyte, marquis DE), général français, né à Follony (Seine-Inférieure), le 8 mars 1784, mort à Montfermeil, le 21 janvier 1867 (I-IV).

BROTONNE (Frédéric-Paul DE), littérateur français, né à Maureville-sur-Risle, le 29 mai 1797, mort le 12 mars 1865 (II-IV).

BROUCKÈRE (Charles-Marie-Joseph-Ghislain DE), économiste et homme politique belge, né à Bruges, en 1796, mort le 18 avril 1860 (I-III).

BROUGHAM (Henri BROUGHAM ET VAUX, 1er baron), homme d'État anglais, né le 17 septembre 1778, à Edimbourg, mort à Cannes, le 9 mai 1868 (I-IV).

BROWN (John), colon américain, né dans l'État de Connecticut, vers 1815, exécuté le 2 décembre 1859 (III).

BROWN (sir George), général anglais, né à Linkwood, en août 1790, mort dans cette ville, le 27 août 1865 (I-IV).

BROWN (Robert), célèbre botaniste anglais, né à Montrose (Écosse), le 21 décembre 1773, mort à Londres, le 10 juin 1858 (I-II).

BROWNING (Élisabeth BARRETT, mistress), femme poète anglaise, né en 1809, morte à Florence, le 29 juin 1861 (I-III).

BRUAT (Armand-Joseph), marin français, né à Colmar, le 26 mai 1796, mort le 19 novembre 1855 (I-II).

BRUCK (Charles-Louis baron DE), homme politique allemand, né à Elberfeld, le 18 octobre 1798, mort le 23 avril 1860 (I-III).

BRUGGEMANN (Jean-Henri-Théodore), homme d'État prussien, né à Soert (Westphalie), le 31 mars 1796, mort à Berlin le 7 mars 1866 (I-IV).

BRUN-ROLLET (Antoine), voyageur savoisien, né en 1810, à Saint-Jean de Maurienne, mort à Khartoum, le 25 septembre 1858 (I-II).

BRUNE (Aimée PAGÈS, dame), femme peintre française, née à Paris, le 24 août 1803, morte le 11 août 1866 (I-IV).

BRUNEL (Isambard-Kingdom), ingénieur anglais, né à Portsmouth, en 1806, mort le 15 septembre 1859 (I-II).

BRUNET (Jean-André-Louis), général français, né à Valence (Drôme), en 1803, mort le 18 juin 1855 (I-III).

BRUNET (Jacques-Charles), bibliographe français, né à Paris, le 2 novembre 1780, mort le 16 novembre 1867 (I-IV).

BRUNET-DENON (Vivant-Jean, baron), général français, né à Givry (Saône-et-Loire), le 9 mai 1778, mort le 13 juillet 1866 (I-IV).

BRUNIUS (Charles-Georges), archéologue suédois, né à Tanum, le 23 mars 1792, mort à Lund, en novembre 1869 (I-IV).

BRUNO (Adrien-François, baron), général français, né à Pondichéry, le 10 juin 1771, mort à Paris le 1er mars 1861 (I-IV). — Son fils Edouard-Hubert-Joseph BRUNO, général de brigade, né le 16 janvier 1802, mort le 30 avril 1870 (I-IV).

BRUNSWICK (Léon LÉVY, dit LHERIE, plus connu sous le nom de), auteur dramatique français, né le 20 avril 1805, mort au Havre, le 29 avril 1859 (I-II).

BRZEZANSKI (Augustin), patriote polonais, né à Posen en 1789, mort en 1858 (I-IV).

BUCHANAN (James), ex-président des États-Unis, né à Stony-Batter (Pensylvanie), le 23 avril 1795, mort à Lancaster, le 1er juin 1868 (I-IV).

BUCHEZ (Philippe-Joseph-Benjamin), publiciste français, né à Mata-

gne-la-Petite, le 31 mars 1796, mort à Rodez, le 22 juin 1866 (I-IV).

BUCKINGHAM (Joseph), journaliste et homme politique américain, né le 21 décembre 1779, mort à Boston, le 10 avril 1861 (I-IV).

BUCKINGHAM (Richard-Plantagenet TEMPLE-NUGENT-BRYDGES-CHANDOS-GRENVILLE, 2e duc DE), pair d'Angleterre, né à Londres, le 11 février 1797, mort en juillet 1861 (I-III).

BUCKINGHAM (James-Silk), littérateur anglais, né à Truro, en 1786, mort le 30 juin 1855 (I-II).

BUCKLAND (rév. William), géologue anglais, né à Axminster (Devonshire), le 12 mars 1784, mort à Clapham, le 14 août 1856 (I-II).

BUGNET (Jean-Joseph), jurisconsulte français, né à Leviers (Doubs), en 1793, mort à Blandaz près de Besançon, le 4 octobre 1866 (II-IV).

BULAU (Frédéric), écrivain allemand, né à Freiberg (Saxe), le 8 octobre 1805, mort à Leipzig, le 8 décembre 1859 (I-II).

BÜLOW (Frédéric-Kubech-Henri DE), général danois, né à Neustrup (Schleswig), le 4 février 1791, mort à Sundewetz, en juin 1858 (I-IV).

BUNSEN (Christian-Charles-Josias, chevalier DE), savant et homme d'État allemand, né à Korbach, le 25 août 1791, mort à Nice le 28 novembre 1860 (I-IV).

BUOL-SCHAUENSTEIN (Charles-Ferdinand comte DE), diplomate et homme d'État allemand, né le 17 mai 1797, mort à Vienne, le 28 octobre 1865 (I-IV).

BURDIN (Charles), médecin français, né à Paris, vers 1776, mort le 4 avril 1858 (I-II).

BUREAUX DE PUSY (Maurice-Poivre), représentant du peuple français, né à Paris, le 22 juin 1799, mort le 12 mars 1864 (I-III).

BUREN (Martin VAN), ancien président des États-Unis, né à Kinderhook (New-York), le 5 décembre 1782, mort à Linden-Wold, le 25 juillet 1862 (I-III).

BURGOS (don Francisco-Xavier DE), homme d'État et écrivain espagnol, né à Motel (Andalousie), le 22 octobre 1778, mort en 1848 (I-IV).

BURGOYNE (sir John FOX, 1er baron), général anglais, né en 1782, mort à Londres, le 7 octobre 1871 (I-IV).

BÜRKEL (Henri), peintre allemand, né à Pirmasentz (Bavière), le 9 septembre 1802, mort à Munich, le 10 juin 1869 (I-IV).

BURLINGAME (Anson), diplomate américain au service de la Chine, né en 1822, mort à Saint-Pétersbourg, le 11 février 1870 (IV).

BURNAP (George-W.), théologien américain à Merrimack (New-

C

CABET (Étienne), publiciste français, né à Dijon, le 2 janvier 1788, mort à Saint-Louis (Missouri), le 9 novembre 1856 (I-II).

CACHEUX (l'abbé Narcisse), théologien français, né en 1800, mort à Issenheim (Haut-Rhin), le 29 janvier 1869 (I-IV).

CADET-GASSICOURT (Charles-Louis-Félix), pharmacien français, né à Paris, le 11 octobre 1789, mort le 22 décembre 1861 (I-III).

CADOGAN (George, 3e comte), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1783, mort le 15 septembre 1864 (I-III).

CADORE (Louis-Alix NOMPÈRE DE CHAMPAGNY, duc DE), ancien pair de France, né le 12 janvier 1796, mort à Boulogne (Seine), le 27 janvier 1870 (I-IV).

CAFFI (Hippolyte), peintre italien, né à Bellune, en 1814, tué à bord du vaisseau *Re d'Italia*, au combat de Lissa, le 20 juillet 1866 (I-IV).

CAGNIARD DE LA TOUR (Charles, baron), physicien français, né à Paris, le 31 mars 1777, mort le 5 juillet 1859 (I-II).

CAHEN (Samuel), hébraïsant français, né à Metz, le 4 août 1796, mort le 8 janvier 1862 (I-III).

CAILLIAUD (Frédéric), voyageur français, né à Nantes, le 17 mars 1787, mort dans cette ville, le 1er mai 1869 (I-IV).

CAILLOUETTE (Louis-Denis), sculpteur français, né à Paris, le 9 mai 1790, mort dans cette ville, le 8 février 1868 (I-IV).

CALAMATTA (Louis), graveur français d'origine italienne, né à Civita-Vecchia, en 1802, mort à Milan, le 9 mars 1869 (I-IV).

CALAME (Alexandre), peintre suisse, né à Vevay, le 28 mai 1810, mort à Menton le 19 mars 1864 (I-III).

CALDERON (don Séraphin-Étienne), poète espagnol, né à Malaga en 1801, mort à Madrid, le 7 février 1867 (I-IV).

CALDERON-COLLANTÈS (Saturnino), homme politique espagnol, né à Reinosa (prov. de Santander), vers la fin du XVIIIe siècle, mort à Paris, le 10 octobre 1864 (III-IV).

CALÈS (Godefroi), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Denis (Seine), le 21 mars 1799, mort à Villefranche-Lauragais en juillet 1868 (I-IV).

CALLERY (J..... M.....), sinologue français, né en 1810, mort à Paris, le 8 juin 1862 (I-III).

CALLIMACHI (le prince), diplomate ottoman, né vers 1800 (I-IV).

CALLISEN (Adolphe-Charles-Peter), médecin danois, né à Glückstadt (Holstein), le 8 avril 1786, mort à Wandsbeck, près Hambourg, en 1866 (I-IV).

CALMON (Jean), homme d'État français, né à Carluset (Lot), en 1774, mort à Paris, le 13 mars 1857 (I-II).

CALONNE (Pierre-Fabius DE), littérateur français, né à Paris, le 2 février 1794, mort à Dangu (Eure), le 7 novembre 1872 (I-IV).

CALTHORPE (Frédéric GOUGH, 4e baron), pair d'Angleterre, né à

CAMPERDOWN (Adam DUNCAN-[illegible], 2e comte), pair d'Angleterre, né à Édimbourg, en 1812, mort [illegible] janvier 1867 (I-IV).

CAMPINEANO (Jean), homme [illegible], né vers 1798 (I-IV).

CANDLISH (rév. Robert-Smith), [illegible] écossais, né le 23 mars [illegible], mort le 19 octobre 1873 (I-IV).

CANINA (Luigi), architecte et ar[illegible] italien, né à Casal en 1795, [illegible] Florence, le 17 octobre 1856 [illegible]

CANINO (Charles-Lucien-Jules-[illegible] BONAPARTE, prince DE), [illegible] italien et savant na[illegible], né à Paris, le 24 mai 1803, [illegible] le 29 juillet 1857 (I-II).

CANNING (Charles-John CANNING, [illegible]), pair d'Angleterre, né le [illegible] 1812, mort le 17 juin [illegible] (I-III).

CANNON (N.....), général anglais, [illegible] (I-IV).

CANONGE (Jules), poète français, né à Nîmes, le 20 mars 1812, mort le [illegible] (I-IV).

CANTACUZÈNE (Constantin), [illegible] d'État roumain, né vers 1800, [illegible] 27 mars 1875 (I-IV).

CANTERBURY (Charles-John [illegible]-SUTTON, 2e vicomte), pair [illegible], né en 1812, mort le [illegible] (I-IV).

CANUTI (Philippe), publiciste et [illegible] politique italien, né à Bologne, 31er avril 1802 (I-IV).

CAPENDU (Ernest), romancier et [illegible] dramatique français, né en [illegible], mort en mai 1868 (II-IV).

CAPO DE FEUILLIDE (Jean-Ga[illegible]), publiciste français, [illegible] Antilles, en 1800, mort en dé[illegible] (I-III).

CAPOCCI DE BELMONTE (Er[illegible]), astronome italien, né à Pici[illegible], le 28 mars 1798, mort [illegible], le 10 janvier [illegible]

CARAMAN (Victor-Antoine-Char[illegible], duc DE), né en 1810, mort le 4 avril 1868 (I-IV).

CARBONNEAU (Achille), ancien représentant du peuple français, né à [illegible], en 1803, mort le 9 juin [illegible] (I-IV).

CARDIGAN (James-Thomas BRU[illegible], 7e comte DE), général et pair d'Angleterre, né en 1797, mort le [illegible] septembre 1868 (I-III).

CAREL (Philibert-Flore), général [illegible], né à Troyes, le 7 mai 1789, [illegible], le 10 décembre 1859 [illegible]

CAREW (John), sculpteur anglais, [illegible] 1785, mort le 20 novembre 1868 [illegible]

CARISTIE (Augustin-Nicolas), ar[illegible] français, membre de l'Insti[illegible], né à Avallon (Yonne), le 5 dé[illegible] 1783, mort le 5 novembre [illegible] (I-III).

CARLA (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Cahors [illegible], en 1806, mort en mars 1865 [illegible]

CARLETON (William), romancier [illegible], né à Clogher (comté de Ty-

CAMPERDOWN (Adam DUNCAN-HALDANE, 2e comte), pair d'Angleterre, né à Édimbourg, en 1812, mort le 30 janvier 1867 (I-IV).

CAMPINEANO (Jean), homme d'État valaque, né vers 1798 (I-IV).

CANDLISH (rév. Robert-Smith), théologien écossais, né le 23 mars 1807, mort le 19 octobre 1873 (I-IV).

CANINA (Luigi), architecte et archéologue italien, né à Casal en 1795, mort à Florence, le 17 octobre 1856 (I-II).

CANINO (Charles-Lucien-Jules-Laurent BONAPARTE, prince DE), homme politique italien et savant naturaliste, né à Paris, le 24 mai 1803, mort le 29 juillet 1857 (I-II).

CANNING (Charles-John CANNING, 1er vicomte), pair d'Angleterre, né le 12 décembre 1812, mort le 17 juin 1862 (I-III).

CANNON (N.....), général anglais, né en 1797 (I-IV).

CANONGE (Jules), poète français, né à Nîmes, le 20 mars 1812, mort le 14 mars 1870 (I-IV).

CANTACUZÈNE (Constantin), homme d'État roumain, né vers 1800, mort le 27 mars 1875 (I-IV).

CANTERBURY (Charles-John MANNERS-SUTTON, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812, mort le 14 mars 1869 (I-IV).

CANUTI (Philippe), publiciste et homme politique italien, né à Bologne, le 1er avril 1802 (I-IV).

CAPENDU (Ernest), romancier et auteur dramatique français, né en 1826, mort en mai 1868 (II-IV).

CAPO DE FEUILLIDE (Jean-Gabriel CAPPOT, ou), publiciste français, né aux Antilles, en 1800, mort en décembre 1863 (I-III).

CAPOCCI DE BELMONTE (Ernest), astronome italien, né à Picinisco (Naples), le 26 mars 1798, mort à Capodimonte, le 10 janvier 1864 (I-IV).

CARAMAN (Victor-Antoine-Charles RIQUET, duc DE), né en 1810, mort le 4 avril 1868 (I-IV).

CARBONNEAU (Achille), ancien représentant du peuple français, né à Lectoure, en 1803, mort le 9 juin 1865 (I-IV).

CARDIGAN (James-Thomas BRUDENELL, 7e comte DE), général et pair d'Angleterre, né en 1797, mort le 15 septembre 1864 (I-III).

CAREL (Philibert-Flore), général français, né à Troyes, le 7 mai 1789, mort à Corbeil, le 10 décembre 1859 (I-IV).

CAREW (John), sculpteur anglais, né en 1785, mort le 30 novembre 1868 (I-IV).

CARISTIE (Auguste-Nicolas), architecte français, membre de l'Institut, né à Avallon (Yonne), le 6 décembre 1783, mort le 5 novembre 1862 (I-III).

CARLA (Victor), ancien représentant du peuple français, né à Cahors (Lot), en 1804, mort en mars 1865 (I-IV).

CARLETON (William), romancier irlandais, né à Clogher (comté de Tyrone), en 1798, mort à Dublin, le 30 janvier 1869 (I-IV).

CARLIER (Pierre-Charles-Joseph), homme politique français, né à Sens (Yonne), en 1799, mort dans cette ville, le 28 mars 1858 (I-II).

CARLISLE (George-William-Frédéric HOWARD, 7e comte DE), homme politique anglais, né le 18 avril 1802, mort le 5 décembre 1864 (I-IV).

CARLOS (Charles-Marie-Isidore DE BOURBON, connu sous le nom de DON), infant d'Espagne, né le 29 mars 1788, mort à Trieste, le 10 mars 1855 (I-II).

CARLOWITZ (Aloyse-Christine, baronne DE), femme de lettres française, née le 13 février 1797, à Fiume (Illyrie), morte à Gallardon (Eure-et-Loir), le 30 avril 1863 (I-III).

CARMOUCHE (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique français, né à Lyon, le 9 avril 1797, mort à Paris, en décembre 1868 (I-IV).

CAROLATH-BEUTHEN (*Henri*-Charles-Guillaume, prince DE), comte de Schoenaich, chef de la maison allemande de ce nom, élevé à la dignité princière en 1741, né le 29 novembre 1783, mort le 14 juillet 1864 (I-III). — Son frère *Frédéric*-Guillaume-Charles de CAROLATH-BEUTHEN, né le 29 octobre 1790, mort le 21 novembre 1859 (I-IV).

CARON (Adolphe-Alexandre-Joseph), graveur français, né à Lille, le 7 janvier 1797, mort à Clamart, le 22 décembre 1867 (I-IV).

CARREIRA (Louis-Antoine D'ABREU E LIMA, comte DE), homme d'État portugais, né à Viarra, le 17 octobre 1785, mort à Lisbonne en 1871 (I-IV).

CARRERA (Rafael), président de la république de Guatemala, né dans la ville de ce nom, en 1814, mort en avril 1865 (III-IV).

CARRETTO (François-Xavier marquis DE), ancien ministre de la police à Naples, né à Salerne (Deux-Siciles), mort en décembre 1861 (I-III).

CARRÉ (Félix-Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Laval, le 5 novembre 1794, mort au Rocher, près Langast (Côtes-du-Nord), le 17 février 1866 (I-IV).

CARRIÈRE (l'abbé Joseph), théologien français, né dans l'Aveyron, le 19 février 1795, mort le 23 avril 1864 (I-III).

CARRINGTON (Robert-John CARRINGTON, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1796, mort le 17 mars 1868 (I-III).

CARRION-NISAS (André-Henri-François-Victor, marquis DE), publiciste français, né à Lésignan-la-Cèbe (Hérault), le 24 janvier 1794, mort dans sa ville natale, le 23 novembre 1867 (I-IV).

CARRO (Jean DE), médecin allemand, né le 8 août 1770, à Genève, mort le 12 mai 1857 (I-II).

CARTERON (E.-A.-Édouard), littérateur français, né en 1816, mort à Paris, le 22 juillet 1863 (II-IV).

CARUS (Carl-Gustave), médecin, physiologiste et peintre allemand, né à Leipzig, le 3 janvier 1789, mort à Dresde, le 28 juillet 1869 (I-IV).

CARY (Pierre), représentant du peuple français, né à Boulogne-sur-Mer, le 25 avril 1793, mort le 1er octobre 1857 (I-II).

CARY (miss Alice), femme de lettres américaine, née à Mount-Healthy, près de Cincinnati (Ohio) en 1822, morte le 12 février 1871. — CARY (miss Phœbe), sœur de la précédente, morte le 31 juillet 1871 (I-IV).

CARYSFORT (Granville-Leveson PROBY, 3e comte DE), amiral et pair d'Angleterre, né en 1781, mort le 3 novembre 1868 (I-IV).

CASANELLI D'ISTRIA (Archange-Xavier-Toussaint-Raphaël), prélat français, évêque d'Ajaccio, né à Vico (Corse), le 24 octobre 1794, mort le 12 octobre 1869 (I-IV).

CASPER (Johann-Ludwig), médecin allemand, né à Berlin le 11 mars 1796, mort le 24 février 1864 (I-III).

CASS (Louis), homme d'État américain né à Exeter, le 9 octobre 1782, mort à Detroit (Michigan), le 17 juin 1866 (I-IV).

CASSE (Antoine-Jean-Baptiste DE), ancien représentant du peuple français, né à Marseille, le 17 janvier 1790, mort à Lavelanet (Ariège), le 23 juillet 1863 (I-IV).

CASTELBAJAC (Barthélemy-Dominique-Jacques-Armand, marquis DE), général français sénateur, né à Ricaud (Hautes-Pyrénées), le 12 juin 1787, mort à Pau, le 3 avril 1864 (I-IV).

CASTELBAJAC (Marie-Barthélemy, vicomte DE), ancien pair de France, cousin du précédent, né le 8 juillet 1776, mort à Pau, le 12 février 1868 (I-IV).

CASTELLANE (Esprit-Victor-Élisabeth-Boniface, comte DE), maréchal de France, sénateur, né à Paris, le 21 mars 1788, mort le 16 septembre 1862 (I-III).

CASTELLANE (Louis-Joseph-Alphonse-Jules, comte DE), né en 1790, mort à Algalades (Bouches-du-Rhône), le 23 février 1861 (I-III).

CASTELLI (Ignace-Vincent-Frédéric), auteur dramatique allemand, né à Vienne, le 6 mars 1781, mort dans cette ville, le 5 février 1862 (I-III).

CASTILLA (don Ramon), général et homme d'État péruvien, né à Javacapa, le 31 août 1797, mort le 30 mai 1867 (I-IV).

CASTLEMAINE (Richard HANDCOCK, 3e baron), pair représentatif d'Irlande, né à Dublin en 1791, mort le 4 juillet 1869 (I-IV).

CASY (Joseph-Grégoire), marin français, vice-amiral, sénateur, né à Auribeau (Var), le 8 octobre 1787, mort le 19 février 1862 (I-III).

CATARDJI (Barbo), homme d'État valaque, né à Bucharest en 1808, mort le 20 juin 1862 (I-III).

CATTANEO (Charles), homme politique italien, né à Milan, vers 1815, mort en février 1869 (I-IV).

CATTERMOLE (George), célèbre peintre anglais, né à Dickleburgh (Norfolk), en 1800, mort le 24 juillet 1868 (I-IV).

CAUCHOIS-LEMAIRE (Louis-Auguste-François), publiciste français, né à Paris, le 28 août 1789, mort le 9 août 1861 (I-III).

CAUCHY (Augustin-Louis, baron),

mathématicien français, né à Paris, le 21 août 1789, mort à Sceaux, le 23 mai 1857 (I-II).

CAUCHY (Alexandre-Laurent), magistrat français, frère du précédent, né à Paris, le 12 mars 1792, mort dans cette ville, le 31 mars 1857 (I-III).

CAULAINCOURT (Olivier-Joseph, marquis DE), officier français, député, né à Paris en 1818, mort le 11 février 1865 (I-IV).

CAUSSIDIÈRE (Marc), homme politique français, préfet de police à Paris, représentant du peuple, né à Genève, le 18 mai 1808, mort à Paris, le 27 janvier 1861 (I-III).

CAUVAIN (Henri-Alexis), journaliste français, avocat, né vers 1815, mort le 13 octobre 1858 (I-II).

CAVAIGNAC (Louis-Eugène), général français, chef du pouvoir exécutif, en 1848, né à Paris, le 15 octobre 1802, mort le 28 octobre 1857 (I-II). — Antoine-Louis-Stanislas CAVAIGNAC, général de brigade, cousin du précédent, né en 1789, mort le 28 juillet 1867 (I-IV).

CAVÉ (François), mécanicien français, né le 12 novembre 1794, mort à Paris, le 6 mars 1875 (I-IV).

CAVENNE (François-Alexandre), ingénieur français, sénateur, né au village de Mont-d'Origny-Sainte-Benoîte (Aisne), le 3 mai 1773, mort à Paris, le 11 avril 1856 (I-II). — Son fils François-Alexandre CAVENNE, né à Paris, en 1799, mort à Arras, en août 1861 (I-IV).

CAVOUR (Camille BENSO, comte DE), homme d'État italien, né à Turin, le 10 août 1810, mort le 6 juin 1861 (I-III).

CAVOUR (Gustave, marquis DE), frère aîné du précédent, mort en février 1864 (I-III). — Son fils Eynard BENSO DE CAVOUR, mort à Turin, le 31 août 1875 (I-IV).

CAYX (Charles), historien français, député, né à Cahors (Lot), le 5 juillet 1795, mort le 5 septembre 1855 (I-II).

CAZEAUX (Paulin), médecin français, né à Paris, en 1808, mort le 16 avril 1862 (I-IV).

CÉNAC-MONCAUT (Justin), littérateur français, né à Saint-Elix (Gers), en 1814, mort au même lieu, le 21 février 1871 (I-IV).

CERISE (Laurent-Alexandre-Philibert CERISE, dit), médecin français, né à Aoste (Piémont), en 1809, mort à Paris le 5 octobre 1869 (I-IV).

CESARE (Giuseppe, chevalier DE), historien italien, né à Naples, vers 1783, mort le 15 avril 1856 (I-II).

CESBRON-LAVAU (Charles), ancien représentant du peuple, né à Cholet (Maine-et-Loire), le 30 octobre 1791, mort dans sa ville natale, le 27 juillet 1857 (I-IV).

CESENA (Sébastien GAYET DE), dit *Sébastien Rhéal*, littérateur français, né à Beaujeu (Rhône), en 1815, mort en avril 1863 (I-III).

CHABAILLE (François-Adrien-Poixcarpes), bibliographe français, né à Abbeville (Somme), en 1798, mort le 14 octobre 1863 (I-III).

CHABANNES-LA-PALICE (Jean-Jacques-Gilbert-Frédéric-Hugues, marquis DE), général français, né à La Palice (Allier), le 31 décembre 1791, mort à la fin de janvier 1869 (I-IV).

CHABANNES-LA-PALICE (Alfred-Jean-Eginhard, comte DE), général français, frère du précédent, né à Barnes près de Londres, le 13 janvier 1799, mort à Versailles, le 13 juin 1868 (I-IV).

CHABOT DE BOUIN (Jules), littérateur français, né vers 1805, mort en 1857 (I-II).

CHABRILLAN (Louis-Olivier-Théodose DE MORETON, comte DE), ancien député français, né à Paris, le 6 mai 1811, mort le 28 février 1866 (I-IV).

CHABRILLAN (Lionel, comte DE), frère puîné du précédent, né à Paris vers 1820, mort à Melbourne (Australie), le 29 décembre 1858 (I-II).

CHAILLOU DES BARRES (Claude-Etienne, baron), administrateur et publiciste français, né à Beaumont-la-Ferrière (Yonne), en 1784, mort à Paris, le 22 août 1857 (I-II).

CHAILLY (Nicolas-Charles), ou CHAILLY-HONORÉ, médecin français, né à Paris, en 1805, mort dans cette ville le 19 janvier 1866 (I-IV).

CHAIS (Auguste), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Riez (Basses-Alpes), le 26 octobre 1793, mort dans sa ville natale en novembre 1870 (I-IV).

CHALON (Alfred-Edouard), peintre anglais, né à Genève en 1780, mort à Londres, le 3 octobre 1860 (I-III).

CHALYBAEUS (Henri-Maurice), philosophe allemand, né le 3 juillet 1796, à Pfaffroda en Saxe, mort le 22 septembre 1862 (I-III).

CHAMIER (Frédéric), romancier anglais, né à Londres, en 1796, mort le 1er novembre 1870 (I-IV).

CHAMPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur français, né à Paris le 1er mars 1796, mort en 1858 (I-IV).

CHAMPANHET (Jean-André-Hippolyte), magistrat français, ancien député, né à Vals (Ardèche), en 1787, mort à Paris le 14 février 1868 (II-IV).

CHAMPANHET (Jean-Marie-Auguste), ancien représentant du peuple français, parent du précédent, né à Aubenas (Ardèche), le 26 novembre 1790, mort à Annonay, le 2 janvier 1868 (I-IV).

CHAMPIN (Jean-Jacques), peintre français, né à Sceaux, le 8 septembre 1796, mort le 10 mars 1860 (I-III).

CHAMPOLLION-FIGEAC (Jacques-Joseph), archéologue français, né à Figeac (Lot), le 5 octobre 1778, mort le 9 mai 1867 (I-IV).

CHANAY (Philibert), ancien représentant du peuple français, né à Belleville (Rhône), le 27 décembre 1800, mort en septembre 1852 (I-IV).

CHANTELAUZE (Jean-Claude-Balthazar-Victor DE), magistrat et ministre français, né à Montbrison (Loire), en 1787, mort le 10 août 1859 (I-II).

CHAO-PHA-MONGKOUT, principal roi de Siam, né en 1805, mort le 1er octobre 1868 (I-IV).

CHAPUY (Nicolas-Marie-Joseph), architecte français, né à Paris, en 1790, mort le 23 juillet 1858 (I-IV).

[illegible]

[illegible], le 16 avril 1799, mort dans [illegible], le 16 janvier 1858 (I-II).

[illegible] DE CRAZANNES ([illegible]-Alexandre, baron), [illegible] français, né à [illegible], le 31 juillet 1782, [illegible] en juillet 1862 (I-[illegible]).

[illegible] (Adolphe), jurisconsulte français, né à Poitiers, le 29 mai [illegible], mort à Toulouse en mai 1869 [illegible].

[illegible] (Gustave [illegible]), homme politique français, né le [illegible] 1812, mort à Angers le [illegible] 1868 (I-IV).

[illegible] (Victor), homme de [illegible] français, né à Argentan (Orne), [illegible] 1823, mort le 23 novembre 1866 (III-IV).

[illegible] (Michel-Charles), [illegible] français, député, né à [illegible] 1802, mort le 20 janvier [illegible].

[illegible] (Hippolyte-André-Jean-[illegible]), compositeur français, né à [illegible] le 1er [illegible] 1789, mort à [illegible], le 12 février 1861 (I-III).

[illegible] (Antoine-Elisée), [illegible], né à Genève, le [illegible] 1797, mort à Zurich, le [illegible] (I-IV). — Son frère Joel [illegible], né à Genève en 1806, [illegible] cette ville, le 31 octobre [illegible].

[illegible] (Rose-Marie CIZOS, dite [illegible]), [illegible] française, née à Etam-[illegible] en 1834, morte à Passy, le [illegible] 1861 (I-III).

[illegible] DE LA CHARBON[illegible] (Jean-Pierre-François-Adol-[illegible] DE), littérateur français, [illegible] le 21 septembre 1771, mort [illegible] (I-III).

[illegible]TERFIELD (George-Au-[illegible], 6e comte [illegible] d'Angleterre, né en 1805, [illegible] le 1er juin 1866 (I-IV).

[illegible]VALIER (Guillaume-Au-[illegible]), [illegible] politique français, [illegible] le 26 octobre 1809, mort [illegible] 1863 (III-IV).

[illegible]VALIER (Charles-Louis), in-[illegible] français, né à Paris [illegible], mort dans cette ville, [illegible] 1859 (II).

[illegible]VALLET (baron Joseph-Bal-[illegible] D'ALEX DE [illegible]), [illegible], le 26 janvier 1812 [illegible] juillet 1858 (I-II).

[illegible]VALLON (des Deux-Sèvres), [illegible] représentant du peuple, né à [illegible] en 1798, mort [illegible], le 29 juillet 1875 (I-IV).

[illegible] (Désiré), ancien représentant du peuple français, né à [illegible] le 15 juillet 1811, [illegible] 1864 (I-IV).

[illegible] (Emile-Joseph-Maurice), [illegible] français, né à [illegible] 1809, mort le 26 août [illegible]. — Madame Emile CHEVÉ, [illegible] Paris, morte à Paris, le [illegible] juillet 1864 (I-IV).

[illegible] (Guillaume DE), écrivain [illegible] allemand, né à Heidel-[illegible] le 21 mars 1806, mort à Vienne [illegible] 1865 (I-IV).

[illegible] (Alexandre MAUDUIT-LARIVE[illegible]), ancien député français, né le [illegible]

19 octobre 1794, [illegible] Montal, le 10 avril [illegible]

CHMEL (Joseph), [illegible] mand, né à [illegible] mort à Vienne, le 2[illegible] (I-IV).

CHOATE (Rufus [illegible]) cain, né à Ipswich [illegible] 1er octobre 1799, [illegible] 13 juillet 1859 (I-IV).

CHODZKO (Jen[illegible]) polonais, né en 1795 [illegible] le 1er août 1865 (I-IV).

CHOLAT (Fran[illegible]gène), ancien repré[illegible] français, né à la Tou[illegible] le 4 novembre 1806, [illegible] 1861 (I-II).

CHOLMONDELE[illegible] race CHOLMONDELEY [illegible] pair d'Angleterre, [illegible] 1792, mort le 8 mai [illegible]

CHOMEL (August[illegible]) decin français, né [illegible] mort à Paris, le 9 av[illegible]

CHOPIN (Jean-M[illegible]) français, né en Allem[illegible] mort à Saint-Pétersbo[illegible] 1870 (I-IV).

CHOULANT (Loui[illegible]) lemand, né à Dresde, [illegible] 1791, mort le 18 juil[illegible]

CHOUMARA (Pier[illegible]dore), écrivain militai[illegible] à Nonancourt (Eure), [illegible] à Paris, le 5 février [illegible]

CHRISTIAN-AUG[illegible] tian-Frédéric-Charles [illegible] prince), né à Copenha[illegible] let 1798, mort le 11 m[illegible]

CHRISTOPLE (C[illegible]) triel français, né à [illegible] mort le 16 décembre [illegible]

CHRZANOWSKI ([illegible]) ral polonais, né en 17[illegible] le 2 mars 1861 (I-III).

CIBRARIO (Jean [illegible]) chevalier), historien [illegible] tique italien, né à Tu[illegible] 1802, mort dans cette [illegible] tobre 1870 (I-IV).

CICÉRI (Pierre-Lu[illegible]) tre décorateur françai[illegible] Cloud, le 17 août 17[illegible] Chercq (Seine-et-Ois[illegible]) 1868 (I-IV).

CICOGNA (Emm[illegible]) littérateur italien, n[illegible] 17 janvier 1789, mort [illegible] le 22 février 1868 (I-I[illegible]).

CIVIALE (Jean), [illegible] né à Thiézac (Cantal), [illegible] mort à Paris, le 13 j[illegible]

CLAPEYRON (Ben[illegible]) ingénieur français, m[illegible] brun, né à Paris, le [illegible] mort le 28 janvier 18[illegible]

CLAPISSON (A[illegible]) compositeur français [illegible] l'Institut, né à Naples [illegible] bre 1808, mort à Pa[illegible] 1866 (I-IV).

CLARE (Richard [illegible] GIBSON, 3e comte DE) [illegible] tarre, né à Dublin, [illegible] 19 mai 1864 (I-III).

CLARE (John), po[illegible] au bourg d'Helpsto[illegible] 1793, mort le 20 ma[illegible]

Paris, le 14 avril 1799, mort dans cette ville, le 16 janvier 1858 (I-II).

CHAUDRUC DE CRAZANNES (Jean-Marie-César-Alexandre, baron), littérateur français, né à Crazannes, près de Saintes, le 31 juillet 1782, mort à Castelsarrasin en juillet 1862 (I-III).

CHAUVEAU (Adolphe), jurisconsulte français, né à Poitiers, le 29 mai 1802, mort à Toulouse en mai 1869 (I-IV).

CHAUVIGNÉ (Gustave Buchera de), homme politique français, né le 12 avril 1802, mort à Angers le 23 juin 1866 (I-IV).

CHAUVIN (Victor), homme de lettres français, né à Argentan (Orne), le 22 août 1829, mort le 23 novembre 1866 (III-IV).

CHÉGARAY (Michel-Charles), magistrat français, député, né à Bayonne le 18 avril 1802, mort le 20 janvier 1859 (I-II).

CHELARD (Hippolyte-André-Jean-Baptiste), compositeur français, né à Paris, le 1er février 1789, mort à Weimar, le 12 février 1861 (I-III).

CHERBULIEZ (Antoine-Elisée), économiste suisse, né à Genève, le 29 juillet 1797, mort à Zurich, le 7 mars 1869 (I-IV). — Son frère Joël Cherbuliez, né à Genève en 1806, mort dans cette ville, le 31 octobre 1870 (I-IV).

CHÉRI (Rose-Marie Cizos, dite Rose), actrice française, née à Étampes, en 1824, morte à Passy, le 21 septembre 1861 (I-III).

CHESNEL DE LA CHARBOUCLAIS (Louis-Pierre-François-Adolphe marquis de), littérateur français, né à Paris le 24 septembre 1771, mort en octobre 1862 (I-III).

CHESTERFIELD (George-Auguste-Frédéric Stanhope, 6e comte de), pair d'Angleterre, né en 1805, mort le 1er juin 1866 (I-IV).

CHEVALIER (Guillaume-Auguste), homme politique français, né à Limoges, le 26 octobre 1809, mort en novembre 1868 (III-IV).

CHEVALIER (Charles-Louis), ingénieur opticien français, né à Paris, le 18 avril 1804, mort dans cette ville, le 21 novembre 1859 (II).

CHEVALLET (baron Joseph-Balthazar-Auguste-Albin d'Abel de), philologue français, né à Orpierre (Hautes-Alpes), le 26 janvier 1812, mort le 18 juillet 1858 (I-II).

CHEVALLON [des Deux-Sèvres], ancien représentant du peuple, né à La-Motte-Saint-Heraye en 1798, mort à Paris, le 20 juillet 1874 (I-IV).

CHEVASSUS (Désiré), ancien représentant du peuple français, né à Poligny, (Jura), le 15 juillet 1810, mort en mai 1869 (I-IV).

CHEVÉ (Emile-Joseph-Maurice), professeur français, né à Douarnenez (Finistère), en 1800, mort le 26 août 1864 (I-III). — Madame Emile Chevé, née Nanine Paris, morte à Paris, le 4 juillet 1868 (I-IV).

CHEZY (Guillaume de), écrivain polygraphe allemand, né à Heidelberg, le 21 mars 1806, mort à Vienne le 13 mars 1865 (I-IV).

CHISEUIL (Hyacinthe Maublanc de), ancien député français, né le 19 octobre 1796, mort à Paray-le-Monial, le 10 avril 1870 (III-IV).

CHMEL (Joseph), historien allemand, né à Olmutz, le 18 mars 1798, mort à Vienne, le 28 novembre 1858 (I-IV).

CHOATE (Rufus), avocat américain, né à Ipswich (Massachusetts), le 1er octobre 1799, mort à Halifax, le 13 juillet 1859 (I-IV).

CHODZKO (Ignace), littérateur polonais, né en 1795, mort à Vilno, le 1er août 1865 (I-IV).

CHOLAT (François-Joseph-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à la Tour-du-Pin (Isère), le 4 novembre 1806, mort le 13 février 1861 (I-III).

CHOLMONDELEY (George-Horace Cholmondeley, 2e marquis de), pair d'Angleterre, né à Paris, en 1792, mort le 8 mai 1870 (I-IV).

CHOMEL (Auguste-François), médecin français, né le 13 avril 1788, mort à Paris, le 9 avril 1858 (I-II).

CHOPIN (Jean-Marie), littérateur français, né en Allemagne, vers 1795, mort à Saint-Pétersbourg, le 17 août 1870 (I-IV).

CHOULANT (Louis), médecin allemand, né à Dresde, le 12 novembre 1791, mort le 18 juillet 1861 (I-IV).

CHOUMARA (Pierre-Marie-Théodore), écrivain militaire français, né à Nonancourt (Eure), en 1787, mort à Paris, le 5 février 1870 (I-IV).

CHRISTIAN-AUGUSTE (Christian-Frédéric-Charles-Auguste, dit prince), né à Copenhague, le 19 juillet 1798, mort le 11 mars 1869 (I-IV).

CHRISTOFLE (Charles), industriel français, né à Paris, en 1805, mort le 16 décembre 1863 (I-III).

CHRZANOWSKI (Adalbert), général polonais, né en 1788, mort à Paris, le 2 mars 1861 (I-III).

CIBRARIO (Jean-Antoine-Louis, chevalier), historien et homme politique italien, né à Turin, le 23 février 1802, mort dans cette ville, le 1er octobre 1870 (I-IV).

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur français, né à Saint-Cloud, le 17 août 1782, mort à Saint-Chéron (Seine-et-Oise), le 22 août 1868 (I-IV).

CICOGNA (Emmanuel-Antoine), littérateur italien, né à Venise, le 17 janvier 1789, mort dans cette ville, le 22 février 1868 (I-IV).

CIVIALE (Jean), médecin français, né à Thiézac (Cantal), en juillet 1792, mort à Paris, le 13 juin 1867 (II-IV).

CLAPEYRON (Benoît-Paul-Émile), ingénieur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 26 février 1799, mort le 28 janvier 1864 (I-III).

CLAPISSON (Antoine-Louis), compositeur français, membre de l'Institut, né à Naples, le 15 septembre 1808, mort à Paris le 20 mars 1866 (I-IV).

CLARE (Richard-Hobart Fitz-Gibbon, 3e comte de), pair d'Angleterre, né à Dublin en 1793, mort le 10 mai 1864 (I-III).

CLARE (John), poète anglais, né au bourg d'Helpstone, le 13 juillet 1793, mort le 20 mai 1864 (I-III).

CLARENDON (George-William-Frédéric Villiers, baron Hyde, 4e comte de), homme d'État et pair d'Angleterre, né à Londres, le 26 janvier 1800, mort le 7 juin 1870 (I-IV).

CLARK (sir James), médecin anglais, né à Finlater en 1788, mort à Londres, le 29 juin 1870 (I-IV).

CLAUSEL DE MONTALS (Claude-Hippolyte), prélat français, né au Château de Coussergues (Aveyron), le 5 avril 1769, mort à Chartres, le 4 janvier 1857 (I-II).

CLAYTON (John-Middleton), homme politique américain, né dans le Delaware, le 24 juillet 1796, mort à Douvres (Delaware), le 9 novembre 1856 (I-II).

CLÉMENT (Auguste), représentant du peuple français, né à Grenoble, le 6 octobre 1798, mort en septembre 1862 (I-III).

CLÉMENT (Jean-Pierre), historien et économiste français, membre de l'Institut, né à Draguignan, le 2 juin 1809, mort à Paris, le 8 novembre 1870 (I-IV).

CLERK (sir George), homme politique anglais, né à Édimbourg en 1787, mort le 22 décembre 1867 (I-IV).

CLERMONT-TONNERRE (Aimé-Marie-Gaspard, marquis, puis duc de), général, ancien ministre et pair de France, né à Paris le 27 novembre 1779, mort en janvier 1865 (I-IV).

CLEVELAND (Henry Vane, 2e duc de), général et pair d'Angleterre, né à Londres, en 1788, mort en janvier 1864 (I-III).

CLIFDEN (Henry Agar-Ellis, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1825, mort le 20 février 1866 (I-IV).

CLINTON (Charles-Rodolphe Trefusis, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1791, mort le 10 avril 1866 (I-IV).

CLODT-JURGENSBOURG (Pierre, baron de), sculpteur russe, né le 29 mai 1805, mort à Helsingfors, le 8 novembre 1867 (I-IV).

CLONCURRY (Edmond Lawless, 3e baron), pair d'Angleterre, né à Lyons-Castle (Kildare), en 1816, mort le 4 avril 1869 (I-IV).

CLOT (Antoine), dit Clot-Bey, médecin français, né à Grenoble, le 5 novembre 1793, mort à Marseille, en septembre 1868 (I-IV).

COBB (Howell), homme politique américain, né à Cherry-Hill (Géorgie), le 7 septembre 1815, mort à New-York, le 9 octobre 1868 (I-IV).

COBDEN (Richard), homme politique et économiste anglais, né à Dunford (comté de Sussex), le 3 juin 1804, mort le 2 avril 1865 (I-IV).

COCHELET (Adrien-Louis), sénateur français, né à Charleville, le 29 avril 1788, mort à Paris, le 7 mars 1858 (I-II).

COCHRANE (sir Thomas-John), marin anglais, né à Edimbourg, en 1789, mort le 19 octobre 1872 (I-III).

COCKERELL (Charles-Robert), architecte anglais, né à Londres, le 27 avril 1788, mort le 17 septembre 1863 (I-III).

CODAZZI (Augustin), ingénieur-géographe italien, né à Lugo, en

1792, mort dans la Nouvelle-Grenade, en juin 1859 (I-IV).

COEHORN (Louis-Eugène, baron DE), homme politique français, né le 18 floréal an IX (III-IV).

COENE (Jean-Henri DE), peintre belge, né à Veder-Brakel (Flandre-Orientale), en 1798, mort à Bruxelles, le 6 avril 1866 (I-IV).

COEUR (Pierre-Louis), prédicateur français, né à Tarare (Rhône), le 14 mars 1805, mort le 16 octobre 1860 (I-III).

COFFINIÈRES (Antoine-Siméon-Gabriel), avocat et publiciste français, né à Castelnaudary, le 5 janvier 1786, mort en juillet 1862 (I-III).

COGHEN (Jacques-André, comte), homme politique belge, né en 1791, mort à Bruxelles, le 16 mai 1858 (I-II).

COIGNET (Jules-Louis-Philippe), peintre français, né à Paris, le 2 decembre 1798, mort le 1er avril 1860 (I-III).

COIGNY (Augustin-Louis-Joseph-Casimir-Gustave DE FRANQUETOT duc DE), général français, ancien pair, né à Paris le 4 septembre 1788, mort en juin 1865 (I-IV).

COIN-DELISLE (Jean-Baptiste-César), jurisconsulte français, né à Paris, le 8 mai 1789, mort à Paris, le 27 août 1865 (I-IV).

COLBRUN (Eugène-Auguste), artiste dramatique français, né à Paris en 1833, mort en octobre 1866 (I-IV).

COLCHESTER (Charles ABBOT, 2e baron), amiral et pair d'Angleterre, né à Londres, le 12 mars 1798, mort le 21 octobre 1867 (I-IV).

COLEBROOKE (sir William-Macbean-George), général anglais, né en 1787, mort le 6 février 1870 (I-IV).

COLIN (Jean-Jacques), chimiste français, né à Riom (Puy-de-Dôme), le 16 décembre 1784, mort à Lavaine (Puy-de-Dôme), le 9 mars 1865 (I-IV).

COLLARDEAU DU HEAULME (Charles-Félix), mécanicien français, né en 1796, mort en juin 1869 (I-IV).

COLLAS (Achille), inventeur français, né à Paris, le 24 février 1795, mort dans cette ville, le 6 juin 1859 (I-II).

COLLIN (Jonas), administrateur et économiste danois, né à Copenhague, le 6 janvier 1776 (I-III).

COLLINEAU (Jean-Charles), médecin français, né à Chinault (Indre), en 1781, mort à Paris, le 14 août 1860 (I-III).

COLONNA D'ISTRIA (Ignace-Alexandre, comte), magistrat français, né à Ajaccio, le 30 juillet 1782, mort à Bastia, le 2 mars 1859 (I-II).

COLT (Samuel), colonel américain, né à Hartford (Connecticut), le 19 juillet 1814, mort dans cette ville, le 16 juillet 1862 (I-III).

COLTON (Calvin), économiste et théologien américain, né à Long-Meado (Massachusetts), en 1789, mort le 18 mars 1857 (I-II).

COMANDRÉ (Jean-Joseph-Marie-Édouard), représentant du peuple français, né à Florac, le 5 décembre 1791, mort dans cette ville en août 1863 (I-IV).

COMBE (George), phrénologue écossais, né à Edimbourg, le 21 octobre 1788, mort à Surrey, le 14 août 1858 (I-II).

COMBERMERE (Stapleton STAPLETON-COTTON, 1er vicomte), général et pair d'Angleterre, né à Llewenny-Hall (comté de Denbigh), le 14 novembre 1772, mort le 21 février 1865 (I-IV).

COMET (Charles-Jean-Baptiste), médecin français, né à Paris, le 23 mars 1796, mort à Saint-Adresse, près le Havre, en décembre 1869 (I-IV).

COMONFORT (Ignacio), président de la République du Mexique, né à Puebla, le 12 mars 1812, mort le 13 novembre 1863 (I-III).

COMTE (Isidore-Auguste-Marie-François-Xavier), mathématicien et philosophe français, né à Montpellier, le 19 janvier 1798, mort à Paris, le 5 septembre 1857 (I-II).

COMTE (Achille-Joseph), naturaliste français, né à Grenoble, le 29 septembre 1802, mort à Nantes, le 17 janvier 1866 (I-IV).

COMTE (Louis-Christian-Emmanuel-Appollinaire), prestidigitateur français, né à Genève, le 18 juin 1788, mort le 25 novembre 1859 (I-II).

CONGNET (l'abbé Louis-Henri), grammairien français, né à Soissons, le 6 décembre 1795, mort dans cette ville, le 5 juillet 1870 (I-IV).

CONRADI (Jean-Guillaume-Henri), médecin allemand, né à Marbourg, le 22 septembre 1780, mort à Gœttingue, le 17 juin 1861 (I-IV).

CONSTANTIOS (Constantin), expatriarche de Constantinople, né dans cette ville en 1770 (I-IV).

CONVERS (César), représentant du peuple français, né à Besançon, le 15 décembre 1796, mort en janvier 1864 (I-III).

COOKE (Thomas), compositeur irlandais, né à Dublin vers 1785, mort à Londres, le 26 février 1848 (I-IV).

COQUEREAU (l'abbé Félix), prédicateur français, né à Laval, le 27 novembre 1808, mort le 12 décembre 1866 (I-IV).

COQUEREL (Athanase-Laurent-Charles), pasteur protestant, représentant du peuple, né à Paris le 27 août 1795, mort dans cette ville, le 10 janvier 1868 (I-IV).

CORBIN (Joseph-Louis), général français, né à Rennes, le 2 février 1792, mort en novembre 1859 (I-II).

CORDIER (Pierre-Louis-Antoine), géologue français, né à Abbeville, le 31 mars 1777, mort le 30 mars 1861 (I-III).

CORMENIN (Louis-Marie DE LA HAYE, vicomte DE), publiciste français, représentant du peuple, né à Paris, le 6 janvier 1788, mort dans cette ville, le 6 mai 1868 (I-IV). — Son fils Louis DE CORMENIN, né en 1826, mort le 20 novembre 1866 (I-IV).

CORNEILLE (Pierre-Alexis), professeur français, député, né à Carpentras, le 23 janvier 1792, mort à Paris, le 15 mars 1868 (I-IV).

CORNELIUS (Pierre DE), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 16 septembre 1787, mort à Berlin, le 6 mars 1867 (I-IV).

CORNILLE (Timothée-[illegible]), ancien représentant, né à Arras le 15 septembre 17[illegible], mort à [illegible] (Pas-de-Calais), le [illegible] (I-IV).

CORNU (Sébastien-Melchior), peintre français, né à Lyon en [illegible], mort à Longpont, en octobre 18[illegible] (I-IV).

CORNUDET DES CHAUMETTES (Étienne-Émile, comte), ancien pair de France, né à Pelletin le [illegible] février 1795, mort au Crocq (Creuse), le [illegible] décembre 1870 (I-IV).

CORRÉARD (Frédéric), général français, né à Pajols (Drôme), le 9 septembre 1789, mort à [illegible], en octobre 1869 (I-IV).

CORRÉARD (Alexandre), [illegible] français, né à Serres (Hautes-Alpes), en octobre 1788, mort le 5 mars 1857 (I-II).

CORRÉARD (Joseph), écrivain militaire français, frère du précédent, né en 1792, mort à Paris, le [illegible] 1870 (I-IV).

CORSINI (don Tommaso), homme politique italien, né à Rome en 17[illegible], mort le 6 janvier 1856 (I-II).

CORSINI (don Andrea), [illegible] du précédent, né le 15 juillet 18[illegible], mort le 14 mars 1868 (I-IV).

CORSINI (don Neri), né le [illegible] 1805, mort le 1er décembre 18[illegible] (I-II).

CORTA (Charles-Eustache), [illegible] français, né à Bayonne le [illegible] novembre 1805, mort à Arcachon [illegible] Dax, le 17 juin 1870 (III-IV).

COSSÉ-BRISSAC (Dominique-Emmanuel-Délie-Louis-Michel-Timoléon, comte DE), homme politique français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 3 juillet 1793, mort à Paris le 22 avril 1870 (I-IV).

COSTELLO (Mme Louisa Stuart), femme de lettres anglaise, née en Irlande en 1815, morte le 24 avril 1870. — Son frère Dudley COSTELLO, littérateur, né en 1801, mort le [illegible] septembre 1865 (I-IV).

COSTER (Jacques), médecin français, né à Montagny (Mont-Blanc), le 8 septembre 1795, mort à Paris le 21 janvier 1868 (I-IV).

COTTA (George, baron DE), libraire allemand, né le 19 juillet 1796, mort le 1er février 1863 (I-III).

COULVIER-GRAVIER (Rémi-Armand), astronome [illegible] français, né à Reims, en février 18[illegible], mort le 12 février 1868 (IV).

COUDER (J. B. Amédée), [illegible] français, né à Paris en 17[illegible], mort dans cette ville, le 21 [illegible] 1864 (I-IV).

COUPART (Antoine-Marie), auteur dramatique français, né à Paris le 13 juin 1780, mort le 19 [illegible] (I-III).

COURAND (Jean), [illegible] français, né à Ajaccio, le 11 avril 17[illegible], mort à Paris, le 12 [illegible] 18[illegible].

COURT (Joseph-Désiré), peintre français, né à Rouen, le 14 septembre 1796, mort le 23 janvier 18[illegible].

COUSIN (Victor), philosophe français, né à Paris, le [illegible] novembre 17[illegible], mort à Cannes, le 13 janvier 18[illegible] (I-IV).

COUTANCEAU (J.-B.), représentant du peuple français, né à Saint-Julien de Lescap, le 13 février 1787, mort le 4 novembre 1866 (I-IV).

COUVREUX-DAGUIN (Auguste-Alfred), représentant du peuple français, né à Langres, le 14 février 1811, mort dans cette ville, en avril 1858 (I-II).

CRAIK (George-Lillie), littérateur anglais, né dans le comté de Fife (Ecosse), en 1799, mort le 25 juin 1866 (I-IV).

CRAMAYEL (René-Eleuthère Fontaine, marquis de), général et sénateur français, né à Moissy-Cramayel, le 24 juillet 1789, mort à Paris, le 6 février 1863 (I-IV).

CRANWORTH (Robert Monsey-Rolfe, 1er baron), chancelier et pair d'Angleterre, né à Cranworth, le 18 décembre 1790, mort le 26 juillet 1866 (I-IV).

CRAVEN (William Craven, 2e comte de), pair d'Angleterre, né à Londres en 1809, mort le 25 août 1866 (I-IV).

CRAWFORD (James Lindsay, 24e comte de), pair d'Angleterre, né à Balcarres, en 1783, mort le 15 décembre 1869 (I-IV).

CREDNER (Charles-Auguste), théologien protestant allemand, né à Waltershausen, près Gotha, le 10 janvier 1797, mort le 16 juillet 1857 (I-II).

CRELINGER (Augusta Düring), actrice allemande, née le 7 octobre 1796, à Berlin, morte le 1er octobre 1862 (I-IV).

CRELLE (Auguste-Léopold), mathématicien et ingénieur allemand, né à Eichenwerder, le 17 mai 1780, mort à Berlin, le 6 octobre 1855 (I-II).

CRÉPU (Alexandre-Marie), ancien représentant français, né à Grenoble, le 28 mars 1796, mort en décembre 1862 (I-III).

CRESPEL-DELISSE (Louis-François-Xavier-Joseph), agronome français, né à Lille, le 22 mars 1789, mort à Neuilly, le 22 novembre 1865 (I-IV).

CRESWICK (Thomas), peintre anglais, né à Sheffield en 1811, mort le 28 décembre 1869 (I-IV).

CRETON (Nicolas-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Amiens, le 7 mars 1798, mort dans cette ville, le 3 novembre 1864 (I-IV).

CREUZER (Georges-Frédéric), philologue allemand, né à Marbourg (Hesse), le 10 mars 1771, mort à Heidelberg, le 16 février 1858 (I-II).

CRILLON (Marie-Gérard-Louis-Félix-Rodrigues Berton des Balbes, duc de), général français, né à Paris, le 15 décembre 1782, mort dans cette ville, le 22 août 1870. — Crillon (Louis-Marie-Félix-Prosper Berton des Balbes, marquis de), frère du précédent, pair de France, né le 30 juillet 1784, mort le 4 mars 1869 (I-IV).

CROFTON (Edward Crofton, 1er baron), pair représentatif d'Irlande, né à Londres en 1806, mort le 27 décembre 1869 (I-IV).

CROKER (John-Wilson), littérateur et homme politique irlandais, né à Galway, le 20 décembre 1780, mort à Hampton, le 10 août 1857 (I-II).

CROSNIER (François-Louis Croisnu, dit), administrateur français, né à Versailles, le 12 mai 1792, mort en septembre 1867 (I-IV).

CROUSEILHES (Marie-Jean-Pierre-Pie Dombidau, baron de), ancien pair et ministre français, né à Oleron (Basses-Pyrénées), le 11 juillet 1792, mort le 18 février 1861 (I-III).

CROY-DULMEN (duc *Alfred*-François-Frédéric-Philippe), né le 22 décembre 1789, mort le 14 juillet 1861 (I-III).

CRUICE (Patrice-François-Marie), prélat et humaniste français, né à Clonfert (Irlande), le 27 juillet 1875, mort à Marseille, le 15 octobre 1866 (II-IV).

CRUSENSTOLPE (Magnus-Jacob), publiciste et romancier suédois, né à Jonkoeping, le 11 mars 1795, mort à Stockholm, le 18 janvier 1865 (I-IV).

CSASZAR (François), publiciste et poète hongrois, né à Zalaugerseeg en 1807, mort à Kerepès (Hongrie), le 17 août 1858 (I-IV).

CSORICH DE MONTE-CRETO (Antoine, baron de), général autrichien, né à Machichno (Croatie), en 1795, mort à Dornbach, le 15 juillet 1864 (I-IV).

CUNIN-GRIDAINE (Laurent Cunin, dit), industriel français et ministre, né à Sedan, en 1778, mort dans cette ville, le 19 avril 1859 (I-II).

CUNNINGHAM (William), théologien écossais, né à Hamilton, le 2 octobre 1805, mort le 14 décembre 1861 (I-IV).

CUNNINGHAM (Peter), littérateur anglais, né à Londres, le 7 avril 1816, mort le 18 mai 1869 (I-IV).

CURIAL (Napoléon-Joseph, comte), sénateur français, né à Paris, le 6 janvier 1809, mort le 22 septembre 1861 (I-III).

CURMER (Henri-Léon), libraire français, né à Paris, le 17 décembre 1801, mort à Passy le 29 janvier 1870 (II-IV).

CURNIER (Marie-Pierre-Laurent-Jean-Charles), représentant du peuple français, né à Valence, le 2 juillet 1817, mort en janvier 1863 (I-III).

CUST (sir Edward), général anglais, né le 17 mars 1794, mort à Londres, le 15 janvier 1878 (I-IV).

CUSTINE (Astolphe-Louis-Léonard, marquis de), littérateur français, né à Niederwiller (Meurthe), le 18 mars 1790, mort le 29 septembre 1857 (I-II).

CYBULSKI (Adalbert), érudit polonais, né à Konin (grand-duché de Posen), le 10 avril 1812, mort à Breslau, le 15 février 1867 (I-IV).

CZARTORYSKI (Adam-George, prince), homme politique polonais, né à Varsovie, le 14 janvier 1770, mort à Paris, le 15 juillet 1861 (I-III).

CZARTORYSKI (Constantin-Adam-Alexandre, prince), frère du précédent, né le 28 octobre 1773, mort le 23 avril 1860 (I-III).

CZERNY (Charles), pianiste et compositeur allemand, né à Vienne, le 21 février 1791, mort le 15 juillet 1857 (I-II).

CZUCZOR (Georges), poète et littérateur hongrois, né à Andod, le 17 décembre 1800, mort à Pesth, le 9 septembre 1866 (I-IV).

D

DABEAUX (François), représentant du peuple français, né à Aurignac (Haute-Garonne), le 18 mai 1796, mort en juin 1864 (I-III).

DA COSTA (Isaac), poète et théologien hollandais, né à Amsterdam, le 14 janvier 1798, mort le 28 avril 1860 (I-III).

DADIAN-BEY (Boghos), administrateur arménien, né à Constantinople en 1800, mort à Paris, le 1er décembre 1863 (I-IV).

DAHL (Jean-Christian-Claude), peintre norvégien, né à Bergen, le 24 février 1788, mort à Dresde, le 14 octobre 1857 (I-II).

DAHLBOM (André-Gustave), entomologiste suédois, né à Forssa, le 3 mars 1806, mort le 3 mai 1859 (I-II).

DAHLGREN (Charles-Jean), poète suédois, né à Quillinge (Ostrogothie), le 28 juin 1791, mort à Stockholm, le 2 mai 1844 (I-IV).

DAHLMANN (Frédéric-Christophe), historien et publiciste allemand, né à Wismar, le 17 mai 1785, mort le 5 décembre 1860 (I-III).

DALBAN (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur français, né à Grenoble, le 14 décembre 1784, mort à Paris, le 5 mai 1864 (I-IV).

DALE (révérend Thomas), poète et théologien anglais, né à Londres, le 27 août 1797, mort dans cette ville, le 14 mai 1870 (I-IV).

DALHOUSIE (James-Andrew-Broun Ramsay, 10e comte de), homme d'État anglais, né à Londres, le 12 avril 1872, mort le 19 décembre 1860 (I-III).

DALLAS (George-Mafflin), homme d'État américain, né à Philadelphie, le 10 juillet 1792, mort le 31 décembre 1864 (I-IV).

DALLOZ (Victor-Alexis-Désiré), avocat français, né à Septmoncel (Jura), le 12 août 1795, mort à Paris, le 12 janvier 1869. — Son frère Pierre-Armand Dalloz, avocat, mort en juin 1857 (I-IV).

DALMATIE (Napoléon-Hector Soult, duc de), diplomate français, né en 1802, mort à Paris, le 31 décembre 1857 (I-II).

DALTON (Alexandre, comte), général français, né à Brives (Corrèze), le 20 avril 1776, mort à Versailles, le 20 mars 1859 (I-III).

DAMAS (Anne-Hyacinthe-Maxence, baron de), général et ministre français, né à Paris, le 30 septembre 1785, mort le 6 mai 1862 (I-III).

DAMBRY (Pierre-Charles-André),

député français, né le 20 octobre 1796, mort à l'Isle-Adam, en septembre 1869 (III-IV).

DAMIRON (Jean-Philibert), philosophe français, né à Belleville (Rhône), le 10 mai 1794, mort à Paris, le 11 janvier 1862 (I-III).

DAMOREAU (Mme Laure-Cinthie MONTALANT, dite CINTI), cantatrice française, née à Paris, le 6 février 1801, morte le 25 février 1856 (I-II).

DAMPIERRE (Auguste-Philippe-Henri DU VAL, comte DE), général français, né à Hans (Marne), le 3 juin 1786, mort au mois de décembre 1856 (I-II).

DANBY (Francis), peintre anglais, né près Wexford (Irlande), le 16 novembre 1793, mort le 10 février 1861 (I-IV).

DANIEL (Jacques-Louis), prélat français, né à Coutrières (Manche), le 13 janvier 1794, mort au mois de juin 1862 (I-III).

DANIELO (Julien), littérateur français, né à Noyal-Muzillac (Morbihan), en 1806, mort à Paris, le 6 février 1866 (I-IV).

DANIELO (l'abbé Jean-Paul), représentant du peuple français, né à Port-Louis (Morbihan), le 4 décembre 1808, mort le 10 mai 1857 (I-II).

DANILO Ier (Petrovitch-NIEGOSH), ancien prince régnant de Montenegro, né le 25 mai 1826, mort le 12 août 1860 (I-III).

DANJOU (Louis-Félix), littérateur et musicien français, né à Paris, en 1812, mort le 4 mars 1866 (II-IV).

DANTAN (Jean-Pierre), dit DANTAN, jeune sculpteur français, né à Paris, le 28 décembre 1800, mort à Bade, le 6 septembre 1869 (I-IV).

DANTON (Joseph-Arsène), professeur et administrateur français, né à Plancy (Aube), le 1er janvier 1814, mort à Paris, en décembre 1869 (I-IV).

DANYAU (Antoine-Constant), médecin français, né à Paris, en 1803, mort le 19 février 1871 (I-IV).

DARGAN (William), capitaliste irlandais, né en 1799, mort à Dublin, le 7 février 1867 (I-IV).

DARGAUD (Jean-Marie), littérateur français, né à Paray-le-Monial, le 22 février 1800, mort le 5 janvier 1866 (I-IV).

DARLING (sir Ralph), général anglais, né en 1775, mort en avril 1858 (I-II).

DARMAGNAC (Jean-Barthélemy-Claude-Toussaint, vicomte), général français, né à Toulouse, le 1er novembre 1766, mort à Bordeaux, le 12 décembre 1855 (I-II).

DARRICAU (Daniel-Charles-Auguste, baron), administrateur français, né à Saint-Denis (Seine), le 24 septembre 1804, mort à Versailles, le 13 juillet 1868 (I-IV).

DARTHENAY (V.....), journaliste français, né à Carentan (Manche), vers 1805, mort le 27 décembre 1862 (I-III).

DARTOIS (François-Victor-Armand), auteur dramatique français, né à Beauvais (Oise), le 3 octobre 1788, mort en mars 1867 (I-IV).

DASSANCE (l'abbé), ecclésiastique français, né à Ustaritz (Basses-Pyrénées), en 1801, mort à Bayonne, en janvier 1858 (I-II).

DAUBIGNY (Pierre), peintre français, né à Paris, le 30 octobre 1793, mort le 15 juillet 1858. — Sa femme, Amédée DAUTEL, née à Paris, en 1795, morte le 22 mars 1861 (I-IV).

DAUDE (du Cantal), ancien représentant du peuple, né à Saint-Flour, en 1809, mort dans cette ville, en février 1875 (I-IV).

DAUPHIN (François-Gustave), peintre français, né à Belfort, vers 1807, mort à Paris, le 23 mai 1859 (I-II).

DAUSSY (Pierre), savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 octobre 1792, mort en septembre 1860 (I-III).

DAUZATS (Adrien), peintre français, né Bordeaux, le 16 juillet 1804, mort à Paris, le 18 février 1868 (I-IV).

DAVELUY (Amédée), directeur de l'École française d'Athènes, né le 24 juillet 1798, mort à Athènes, le 21 avril 1867 (I-IV).

DAVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrateur français, né à Paris, le 12 janvier 1789, mort à Joinville-le-Pont, en juillet 1869 (I-IV).

DAVID (Irénée), représentant du peuple français, né à Auch, en 1791, mort à Haizre (Gers), le 12 avril 1862 (I-IV).

DAVID (D'ANGERS) (Pierre-Jean), célèbre statuaire français, né à Angers, le 12 mars 1789, mort à Paris, le 5 janvier 1856 (I-II).

DAVID (Maxime), peintre miniaturiste français, né à Châlons-sur-Marne, le 24 août 1798, mort à Passy, le 24 septembre 1870 (I-IV).

DAVID-DESCHAMPS (Louis-Charles), homme politique français, né à Paris, le 16 octobre 1802, mort le 11 novembre 1865 (III-IV).

DAVIEL (Alfred), jurisconsulte français, sénateur, né à Evreux, le 3 mars 1800, mort à Paris, le 11 juin 1856 (I-II).

DAVYS (révérend George), pair ecclésiastique d'Angleterre, né le 1er octobre 1780, mort le 18 avril 1864 (I-III).

DAY (Jeremiah), mathématicien américain, né à New-Preston (Connecticut), le 3 août 1773, mort le 22 août 1867 (I-IV).

DAYTON (William-Lewis), diplomate américain, né à Baskinridge (New-Jersey), le 17 février 1807, mort à Paris, le 4 décembre 1864 (I-III).

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, né à Malines, le 16 octobre 1779, mort à Paris, le 14 juin 1863 (I-IV).

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, fils aîné du précédent, né à Nantes, le 31 août 1802, mort le 7 janvier 1862 (I-III).

DEBAY (Auguste-Hyacinthe), peintre et sculpteur français, frère du précédent, né à Nantes, le 2 avril 1804, mort en mars 1865 (I-IV).

DEBELAY (Jean-Marie-Mathias), prélat français, né à Viriat (Ain), le 24 février 1800, mort le 27 septembre 1863 (I-III).

DEBREYNE (Pierre-Jean-Corneille), médecin français, trappiste, né à Quœdypre, près de Dunkerque, le

…il 1798, mort à Paris, le 13 août …I-III).

…LACROIX (Auguste), peintre …a, né à Boulogne-sur-Mer, en …mort dans cette ville, le 13 no…e 1868 (I-IV).

…LACROIX D'AZOLETTE (Ni…Augustin), prélat français, né à …rres (Rhône), le 15 juillet 1779, …e 6 juin 1861 (I-IV).

…LAFOND (Mamert-Onésime), …in vétérinaire français, né à …Amand (Nièvre), en 1805, mort …décembre 1861 (I-III).

…LAIRE (Jacques-Auguste), com…ur français, né à Moulins, le …re 1795, mort en septembre 1864

…LAMARRE (Théodore-Casimir), …ier français), député, né à Dam…(Seine-Inférieure), le 16 janvier …mort le 18 février 1870 (I-IV).

…LAMARRE (C…), jurisconsulte …is, né en 1780, mort à Rennes, …il 1868 (II-IV).

…LANGLE (Claude-Alphonse), …drat et sénateur français, mem…à l'Institut, né à Varzy (Nièvre), …vril 1797, mort à Paris, le 25 dé…bre 1869 (I-IV).

…LAPALME (Émile), magistrat …ais, né à Paris, le 14 novembre …mort le 5 février 1868 (I-IV). — …frère DELAPALME (Adolphe), no…et député, né à Paris, le 1er juil…796, mort dans cette ville, le …tobre 1858 (I-III).

…LAPOINTE (Jean-Baptiste-Ga…Marie-Emmanuel), général fran…né à l'île Saint-Louis (Antilles), …juin 1772, mort à Paris, le 7 août …(I-II).

…LAROCHE (Hippolyte, dit …), célèbre peintre d'histoire fran…membre de l'Institut, né à Paris, …juillet 1797, mort le 4 novembre …(I-II).

…LARROQUE (Joseph-Brice), …cin français, né à Saliès (Basses-…nées), en 1783, mort à Paris, le …février 1858 (I-II).

…LARUE (Joseph-Amédée), ou …exactement DELERUE, architecte …çais, né à Lille, en 1790, mort à …… en 1866 (I-IV).

…ELATRE (Paul), représentant du …le français, né à Ramburelles …mme), en 1792, mort à Saint-Ri…r, en juillet 1861 (I-III).

…ELAVAL (Pierre-Louis), peintre …çais, né à Paris, le 27 avril 1790, …t en 1868 (I-IV).

…ELAVIGNE (Germain), auteur …matique français, né le 1er février …6, à Giverny (Eure), mort à Mont…rency, le 30 novembre 1868 (I-IV).

…DE LA WARR (George-John SACK…LE WEST, 5e comte), pair d'An…terre, né en 1791, mort le 23 février …9 (I-IV).

…ELBREL (Michel-André), ancien …présentant du peuple français, né à …sac (Tarn-et-Garonne), le 19 no…embre 1803, mort dans cette ville, en …ril 1863 (I-IV).

…DELCAMBRE (Victoire-Joseph, …ron DE CHAMPVERT, vicomte), géné…l français, né à Douai, le 10 mars …770, mort en octobre 1858 (I-II).

DELEAU (Nicolas), médecin fran-

çais, né à Vezelise (Meurthe), le 21 avril 1797, mort le 30 novembre 1862 (I-III).

DELÉCLUZE (Étienne-Jean), littérateur et critique français, né à Paris le 20 février 1781, mort à Versailles, le 12 juillet 1863 (I-III).

DELESCLUZE (Louis-Charles), publiciste français, né à Dreux (Eure-et-Loir), le 2 octobre 1809, mort à Paris, le 25 mai 1871 (IV et *supplém.*).

DELESSERT (Abraham-Gabriel-Marguerite), homme politique français, préfet de police, né à Paris, le 17 mars 1786, mort à Passy, le 29 janvier 1858 (I-II).

DELESSERT (François-Marie), membre de l'Institut, frère du précédent, né à Lyon, le 2 avril 1780, mort le 15 octobre 1868 (I-IV).

DELESSERT (Benjamin), représentant du peuple français, fils du précédent, né à Paris, le 15 novembre 1817, mort à Passy, le 25 janvier 1868 (I-IV).

DELESTRE (Jean-Baptiste), artiste et écrivain d'art français, né à Lyon, le 10 janvier 1800, mort à Paris, en janvier 1871 (I-IV).

DELESTRE-POIRSON (Charles-Gaspard POIRSON, dit), vaudevilliste français, né à Paris, le 22 août 1790, mort le 19 novembre 1859 (I-II).

DELEUIL (Louis-Joseph), opticien français, né en 1794, mort à Paris, le 9 août 1862 (I-IV).

DELFOSSE (Noël-Joseph-Auguste), homme politique belge, né à Liège, le 9 mars 1801, mort dans cette ville, le 22 février 1858 (I-II).

DELOFFRE (Théodore), marin français, né à Lorient, le 28 septembre 1787, mort le 4 février 1865 (II-IV).

DELORME (Pierre-Claude-François), peintre français, né à Paris, en 1783, mort en novembre 1859 (I-II).

DELTHEIL (Jean), homme politique français, né à Souillac (Lot), le 2 septembre 1795, mort à Sarlat (Dordogne), le 21 mars 1871 (III-IV).

DELTON (Etienne-Albert), architecte français, né à Paris le 3 mai 1806, mort dans cette ville, le 5 février 1862 (I-III).

DELVAU (Alfred), littérateur français, né à Paris en 1825, mort dans cette ville, le 3 mai 1867 (II-IV).

DEMANTE (Antoine-Marie), jurisconsulte français, né à Paris, le 26 septembre 1789, mort dans cette ville, le 29 décembre 1856 (I-II).

DEMARCAY (Horace), ancien représentant du peuple, né à Paris, en 1812, mort à Bressuire, le 8 mars 1866 (I-IV).

DEMBINSKI (Henri), général polonais, né à Cracovie, le 16 janvier 1791, mort à Paris, le 13 juin 1864 (I-III).

DEMIDOFF DE SAN-DONATO (Anatole, prince), né à Florence, en 1812, mort à Paris, le 29 avril 1870 (I-IV).

DENBIGH (William-Basile-Percy FEILDING, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1796, mort le 26 juin 1865 (I-IV).

DENIERE (N…), industriel français, né le 17 août 1775, mort en 1866 (I-III).

DENISSEL (Célestin-Louis-Thomas), représentant du peuple français, né à Saint-Venant (Pas-de-Calais), le 30 décembre, 1808, mort au même lieu, le 22 août 1863 (I-III).

DENJOY (Jean-François-Polynice), conseiller d'État français, né à Lectoure (Gers), le 6 juin 1809, mort le 6 septembre 1860 (I-IV).

DENNE-BARON (René-Dieudonné), littérateur et musicien français, né à Paris, le 1er novembre 1804, mort dans cette ville, le 23 octobre 1865 (I-IV).

DEPANIS (Barnabé-Louis-Paulin), général français, né à Toulouse, le 14 janvier 1787, mort dans cette ville, le 28 janvier 1860 (I-III).

DEPAULIS (Alexis-Joseph), graveur français, né à Paris, le 30 août 1792, mort dans cette ville, le 15 septembre 1867 (I-IV).

DEPÉRY (Jean-Irénée), prélat français, né à Challex (Ain), le 6 mars 1796, mort à Gap, le 9 décembre 1861 (I-IV).

DE QUINCEY (Thomas), littérateur et critique anglais, né en 1784, mort le 8 décembre 1859 (I-IV).

DERBY (Edward-Geoffroy SMITH STANLEY, 14e comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 29 mars 1799, mort le 23 octobre 1869 (I-IV).

DERCSNEYI (Jean-Louis, baron DE), publiciste hongrois, né à Tokai, en 1802, mort à Pesth, en août 1861 (I-IV).

DÉRODÉ (Louis-Emile), représentant du peuple français, le 20 mars 1812, mort le 21 mars 1864 (I-III).

DESABES (N….), représentant du peuple français, né à Laon, le 20 juin 1784, mort à Azay-le-Rideau en mars 1863 (I-III).

DESART (John OTWAY O'CONNOR CUFFE, 3e comte DE), pair représentatif d'Irlande, né en 1818, mort en avril 1865 (I-IV).

DESBŒUFS (Antoine), sculpteur français, né à Paris, le 13 octobre 1793, mort le 12 juillet 1862 (I-III)

DESBORDES-VALMORE (Marceline-Josèphe-Félicité DESBORDES, dame), femme de lettres française, née à Douai, le 20 juin 1785, morte le 23 juillet 1859 (I-II).

DES CARS ou **D'ESCARS** (Amédée-François-Régis DE PERUSSE, duc), général français, ancien pair, né à Chambéry le 30 septembre 1790, mort le 19 janvier 1868 (I-IV).

DESCAT (Louis-Théodore-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Roubaix le 18 janvier 1800, mort en septembre 1869 (I-IV).

DESCHAMPS (Antony), littérateur et poète français, né à Paris, le 12 mars 1800, mort à Passy, le 29 octobre 1869 (I-IV).

DESCLAIS (l'abbé Jacques-Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Caen, le 4 avril 1801, mort dans cette ville, en mars 1870 (I-IV).

DES ESSARTS (de la Manche), magistrat français, ancien représentant, né à Coutances, le 4 mai 1802,

mort à Caen, le 25 novembre 1870 (I-IV).

DESFOSSÉS (Romain-Joseph), marin français, sénateur, né le 8 décembre 1798, mort le 26 octobre 1864 (I-III).

DES GARETS (l'abbé Nicolas), écrivain français, né à Saint-Julien (Rhône), vers 1799, mort à Lyon, le 4 novembre 1871 (I-IV).

DESJOBERT (Louis-Rémy-Eugène), peintre français, né à Châteauroux (Indre), le 16 avril 1817, mort à Paris, le 25 octobre 1863 (I-III).

DESMARS (Joseph-Marie), représentant du peuple français, né à Savenay (Loire-Inférieure), le 12 février 1812, mort le 27 août 1857 (I-II).

DESMAZIÈRES (Jean-Baptiste-Henri-Joseph), botaniste français, né à Lille, le 10 juillet 1786, mort à Lambersart, le 23 juin 1862 (II-IV).

DESMICHELS (Ovide-Chrysanthe), historien français, né au Val (Var), le 2 janvier 1793, mort à Hyères, le 2 janvier 1866 (I-IV).

DESMOLLES (Léon), représentant du peuple français, né à Saint-Germain-de-Calberte (Lozère), le 30 janvier 1805, mort en décembre 1868 (I-IV).

DESNOYER (Louis-François-Charles), auteur dramatique français, né à Amiens, en 1806, mort le 5 février 1858 (I-II).

DESNOYERS (Louis-Claude-Joseph-Florence), littérateur et journaliste français, né à Replonges (Ain), en 1805, mort à Paris, le 17 décembre 1868 (I-IV).

DESNOYERS (Auguste-Gaspard-Louis-BOUCHER, baron), graveur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 décembre 1779, mort dans cette ville, le 15 février 1857 (I-II).

DESORMES (Charles-Bernard), représentant du peuple français, né à Dijon, le 3 juin 1777, mort à Verberie le 30 août 1862 (I-III).

DESPEAUX (Eloi, baron), général français, né à Auteuil (Oise), le 14 octobre 1761, mort le 25 octobre 1856 (I-II).

DESPORTES (Auguste), littérateur français, né à Aubenas (Ardèche), le 12 août 1797, mort à Paris le 8 mai 1866 (I-IV).

DESPRETZ (César-Mansuète), physicien français, né à Lessines (Hainaut), en 1792, mort le 15 mars 1863 (I-III).

DESPREZ (Louis), sculpteur français, né à Paris, le 7 juillet 1799, mort dans cette ville, le 15 novembre 1870 (I-IV).

DESRUELLES (Henri-Marie-Joseph), chirurgien français, né à Lille, en 1791, mort à Paris, en mai 1858 (I-II).

DESTIGNY (Pierre-Daniel), horloger français, né à Sanneville (Seine-Inférieure), en 1770, mort au même lieu, le 18 septembre 1855 (I-III).

DES VERGERS (Marie-Joseph-Adrien NOEL), orientaliste français, né à Paris en 1805, mort à Nice, le 2 janvier 1867 (I-IV).

DESVERNOIS (Nicolas-Philibert, baron), général français, né à Lons-le-Saunier, le 23 septembre 1771, mort en novembre 1859 (I-II).

DETMOLD (Jean-Herman), homme politique allemand, né à Hanovre, en 1807, mort le 17 mars 1856 (I-II).

DETOURS (Hippolyte), ancien représentant français, né à Moissac (Tarn-et-Garonne), le 5 janvier 1799 (I-IV).

DEVÉRIA (Jacques-Jean-Marie-Achille), peintre et dessinateur français, né à Paris le 6 février 1800, mort dans cette ville, le 23 décembre 1857 (I-II).

DEVÉRIA (Eugène-François-Marie-Joseph), peintre français, frère du précédent, né à Paris, en 1805, mort le 5 février 1868 (I-IV).

DEVILLAINE (de la Loire), représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), en février 1796, mort dans cette ville, le 13 juin 1868 (I-IV).

DEVILLENEUVE (Jean-Esprit-Marie-Pierre LEMOINE), jurisconsulte français, né le 25 décembre 1790, mort le 11 mars 1859 (I-IV).

DEVILLIERS (Claude-Germain-Louis, vicomte), général français, né le 3 septembre 1770, mort à Paris, le 21 août 1857 (I-III).

DEVONSHIRE (William-Spencer CAVENDISCH, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né le 21 mai 1790, mort le 18 janvier 1858 (I-II).

DEVRIENT (Charles-Auguste), acteur allemand, né à Berlin, le 5 août 1795, mort à Lauterbourg, le 3 août 1872 (I-IV).

DEVRIENT (Gustave-Emile), frère du précédent, né à Berlin, le 4 septembre 1803, mort à Dresde le 7 août 1872 (I-IV).

DEWEY (Orville), moraliste américain, né à Sheffield (Massachussets), en 1794 (I-IV).

DICKENS (Charles), romancier anglais, né à Portsmouth, le 7 février 1812, mort à Londres, le 9 juin 1870 (I-IV).

DICKSON (Samuel-Henry), médecin américain, né à Charleston en 1798, mort à Philadelphie, le 31 mars 1872 (I-IV).

DIDELOT (Claude-Nicolas), magistrat français et homme politique, né à Béblanc-Gotte (Vosges), le 28 septembre 1795, mort le 30 janvier 1856 (I-II).

DIDIER (Henry), homme politique français, député, né le 1er janvier 1823, mort à Paris, le 8 avril 1868 (I-IV).

DIDIER (Charles), littérateur français, né à Genève, en 1805, mort à Paris, le 13 mars 1864 (I-III).

DIDIER (Pierre-Paul), éditeur français, né à Paris, en 1800, mort le 2 décembre 1865 (II-IV).

DIDIOT (Charles-Nicolas-Pierre), prélat français, né à Esnes (Meuse), en 1797, mort le 15 juin 1866 (I-IV).

DIDRON aîné (Adolphe-Napoléon), archéologue français, né à Hautvillers (Marne), le 13 mars 1806, mort le 13 novembre 1867 (I-IV).

DIEBOLT (Georges), statuaire français, né à Dijon, le 6 mai 1816, mort à Paris, le 7 novembre 1861 (I-III).

DIEN [illegible] (I-IV).

DIEN [illegible] 29 novembre [illegible]

DIESTERWEG [illegible] Guillaume [illegible] 1790, [illegible] (I-IV).

DIETERICI [illegible] déric), [illegible] Stendal (Prusse), [illegible] mort à Berlin, [illegible] (I-IV).

DIETERICI [illegible] Guillaume), [illegible] allemand, [illegible] 1790, mort dans cette ville, [illegible] let 1859 (I-II).

DIETRICH [illegible] mand, [illegible] à Berlin, le 22 mai [illegible]

DIGOT [illegible] en 1815, mort [illegible]

DILKE [illegible] 1789, mort le 10 août [illegible]

DILKE (sir [illegible] fils aîné du précédent [illegible] le 18 février 1810, [illegible] bourg, le 11 mai [illegible]

DINAUX [illegible] teur français, né à [illegible] 8 septembre [illegible] le 15 mai 1864 (I-III).

DINOCOURT [illegible] Robert), romancier français [illegible] Doullens (Somme), le [illegible] 1791, mort en janvier [illegible]

DIRICHLET [illegible] JEUNE), mathématicien [illegible] Duren [illegible] 1805, mort à Gottingue, [illegible] 1859 (I-II).

DMOCHOWSKI [illegible] bliciste polonais, né à [illegible] 1801, mort dans cette ville, [illegible] 1871 (I-IV).

DOBLHOFF [illegible] homme politique [illegible] 10 novembre 1800, [illegible] le 16 avril 1872 [illegible]

DOD [illegible] anglais, né le [illegible] Londres, le 21 février [illegible]

DŒDERLEIN [illegible] allemand, né [illegible] 1791, mort à Erlangen, [illegible] bre 1863 (I-III).

DŒNHOFF [illegible] comte DE), [illegible] né à Potsdam, [illegible] mort à Francfort, [illegible] (I-IV).

DOGUEREAU [illegible] néral français, né à [illegible] Loir), le 13 juillet [illegible] 10 septembre 1826 [illegible]

DOHNA-SCHLOBITTEN [illegible] prussien, né le [illegible] Berlin, le 21 février [illegible]

DOLLFUS [illegible] nufacturier français [illegible]

Mulhouse, le 10 avril 1805, mort à Bade, le 27 août 1858 (I-II).

DOMARD (Joseph-François), graveur français en médailles, né à Paris, le 12 février 1792, mort en octobre 1858 (I-II).

DONICI (Alexandre), poète moldave, né à Jassy vers 1800 (I-IV).

DORET (Louis-Isaac-Pierre-Hilaire), marin français, sénateur, né à Saint-Jean-d'Angely, le 15 janvier 1789, mort en février 1866 (I-IV).

DORLAN (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Schlestadt, le 3 janvier 1803, mort dans cette ville, le 20 avril 1862 (I-IV).

DORMER (Joseph-Thaddée Dormer, 11e baron), pair d'Angleterre, né à Gran (Hongrie), en 1790, mort le 5 juillet 1871 (I-IV).

DORNIER (Aimé-Antoine-Marie), médecin français, né le 29 janvier 1783, à Bourg (Ain), mort le 24 décembre 1858 (I-IV).

DOSSABHOY-SORABJEE, savant et orientaliste indien, né en 1800, à Broach (province de Guzerat), mort à Bombay, en juillet 1863 (II-IV).

DOUBLET DE BOISTHIBAULT (François-Julie), littérateur français, né à Chartres, le 13 février 1800, mort le 16 janvier 1862 (I-III).

DOUDART DE LAGRÉE (Ernest-Marc-Louis-de-Gonzague), officier de marine et voyageur français, né à Saint-Vincent-de-Mercuze (Isère), le 31 mars 1823, mort à Tong-tchouan, le 12 mars 1868 (IV).

DOUGLAS (Stephen), homme politique américain, né dans l'État de Vermont, en 1812, mort le 3 juin 1861 (III).

DOWNES (Ulysse DE BURGH, 2e baron), général et pair d'Angleterre, né à Dublin, en 1788, mort en juillet 1863 (I-III).

DOWNSHIRE (Arthur WILLS BLUNDELL SANDYS TRUMBULL WINDSOR HILL, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1812, mort le 6 août 1868 (I-IV).

DOYEN (Charles-Pierre, baron), administrateur français, né à Orléans, en 1797, mort à Paris, le 20 avril 1866 (II-IV).

DOYÈRE (Louis), naturaliste français, né à Saint-Jean-des-Essartiers (Calvados), en 1811, mort à Bastia, le 3 juillet 1863 (I-III).

DRAGONETTI (le marquis Louis), littérateur et publiciste italien, né en 1790 (I-IV).

DRAPIER (Pierre-Augustin-Joseph), minéralogiste belge, né à Lille, le 28 août 1779, mort à Bruxelles, à la fin de décembre 1856 (I-IV).

DREUX-BRÉZÉ (Emmanuel-Joachim-Marie, marquis DE) officier français, né aux Andelys (Eure), le 25 décembre 1797, mort au château de Brézé (Eure), le 21 novembre 1845 (I-IV).

DREVES (Lebrecht-Blucher), poète allemand, né à Hambourg, le 12 septembre 1816, mort à Feldkirch (Vorarlberg), le 19 décembre 1870 (I-IV).

DREW (André), marin anglais, né en 1790, mort le 19 décembre 1878 (I-III).

DREYSCHOCK (Alexandre), pianiste tchèque, né à Zack (Bohême), le 15 octobre 1818, mort à Prague, le 1er avril 1869 (IV).

DREYSE (Jean-Nicolas DE), armurier allemand, inventeur du fusil à aiguille, né à Soemmerda, le 20 novembre 1787, mort le 9 décembre 1867 (IV).

DROUET (Charles), archéologue et agronome français, né au Mans, le 22 avril 1779 (I-III).

DRUET-DESVAUX (Jacques-Mathieu-Louis), représentant français, né à Alençon, le 21 septembre 1793, mort dans cette ville, le 5 février 1868 (I-IV).

DRUEY (Daniel-Henri), homme d'État Suisse, né à Faoug, le 12 avril 1799, mort le 18 mars 1855 (I-II).

DRUMANN (Charles-Guillaume), érudit allemand, né à Danstedt, le 11 juin 1786, mort à Kœnigsberg, le 29 juillet 1861 (I-III).

DUBAN (Jacques-Félix), architecte français, né à Paris, le 14 octobre 1797, mort le 20 décembre 1870 (I-IV).

DUBARLE (Pierre-Eugène), magistrat français, né le 8 juillet 1805, mort au prieuré de Pomponne (Seine-et-Marne), le 15 avril 1870 (II-IV).

DUBARRY (Jean-Pierre), représentant français, né à Campan (Hautes-Pyrénées), le 22 juin 1808, mort à Bigorre, en juin 1856 (I-IV).

DUBEUX (Louis), orientaliste français, né à Lisbonne, le 2 novembre 1798, mort en octobre 1863 (I-III).

DUBNER (Frédéric), philologue français, d'origine allemande, né à Hoerselgau, le 21 décembre 1802, mort à Montreuil-sous-Bois (Seine), le 13 octobre 1867 (I-IV).

DUBOIS (Eugène-Joseph-Napoléon-Louis, comte), conseiller d'État français, né à Paris, en 1812, mort en avril 1868 (I-IV).

DUBOIS (Louis-François), littérateur français, né à Lisieux (Calvados), le 30 novembre 1773, mort dans cette ville, le 9 juillet 1855 (I-IV).

DUBOIS (Pierre), horloger technologiste français, né à Châtellerault (Vienne), le 15 décembre 1802, mort à Paris, le 12 octobre 1860 (I-III).

DUBOIS (Paul-Antoine, baron), médecin français, né à Paris, le 7 décembre 1795, mort le 29 novembre 1871 (I-IV).

DUBOIS (François), peintre français, né à Paris, le 11 mai 1790, mort dans cette ville, le 6 février 1871 (I-IV).

DUBOIS (Émilie-Désirée), actrice française, née à Paris, le 8 mai 1837, morte en octobre 1871 (III-IV).

DUBOIS-DAVESNE (Fanny-Marguerite), femme sculpteur française, morte le 4 mars 1870 (I-IV).

DUBOULOZ (Jean-Auguste DUBOULEAU, dit), peintre français, né à Paris, le 20 février 1800, mort dans cette ville, le 23 août 1870 (I-IV).

DUBOURDIEU (Louis-Thomas-Rose-Napoléon, baron), marin français, sénateur, né à la Martinique, le 15 juin 1804, mort à Toulon, le 20 juin 1857 (I-II).

DUBOUSQUET-LABORDERIE (Joseph-Nicolas-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Brives (Corrèze), en 1794, mort dans cette ville, le 7 mars 1864 (I-IV).

DUBRETON (Jean-Louis, baron), général et pair de France, né à Ploërmel (Morbihan), le 18 janvier 1773, mort à Versailles, le 25 mai 1855 (I-II).

DUBUFE (Claude-Marie), peintre français, né à Paris, en 1790, mort dans cette ville, le 24 avril 1864 (I-III).

DUCASSE (Jean-Marie-Auguste), médecin français, né à Toulouse, le 26 avril 1786, mort dans cette ville, le 7 mai 1859 (I-IV).

DUCHAPT (Claude-Théophile), magistrat et littérateur français, né à Bourges, le 5 juillet 1802, mort dans cette ville, en avril 1858 (I-II).

DUCHATEL (Charles-Marie TANNEGUY, comte), homme politique français, membre de l'Institut, ancien ministre, né à Paris, le 19 février 1803, mort le 5 novembre 1867 (I-IV).

DUCHESNE (Jean), iconographe français, né à Versailles, le 28 novembre 1799, mort à Paris, le 4 mars 1855 (I-II).

DUCHESNE (Alphonse), littérateur français, né à Lisieux (Calvados), le 13 mai 1825, mort le 14 juin 1870 (IV).

DUCHESNE [DE GISORS] (Jean-Baptiste-Joseph), peintre français, né à Gisors (Eure), le 8 décembre 1770, mort dans cette ville, le 25 mars 1856 (I-II).

DUCHESNE (Édouard-Adolphe), médecin français, né à Paris, en 1804, mort à Cannes, en décembre 1869 (I-IV).

DUCHESNE-DUPARC (Louis-Victor), médecin français, né à Moulins-Lamarche (Orne), en 1805, mort à Paris, le 21 novembre 1870 (I-IV).

DUCORNET (Louis-César-Joseph) [*né sans bras*], peintre français, né à Lille, le 10 janvier 1806, mort le 27 avril 1856 (I-II).

DUCOS (Jean-Étienne-Théodore), homme politique français, né à Bordeaux, le 22 août 1801, mort à Paris, le 18 avril 1855 (I-II).

DUCPÉTIAUX (Édouard), économiste belge, né à Bruxelles, le 29 juin 1804, mort dans cette ville, le 21 juillet, 1868 (I-IV).

DUCROS DE SIXT (J.... P....), littérateur français, né à Sixt-en-Savoie, en 1787, mort à Paris, le 25 mars 1855 (I-II).

DUDOUYT [de la Manche], représentant français, né à Coutances, en 1797, mort dans cette ville, en novembre 1858 (I-IV).

DUFAÏ (Gabriel-Alexandre), littérateur français, né à Étampes en août 1807, mort à Bicêtre, en mars 1857 (I-IV).

DUFÊTRE (Dominique-Augustin), prélat et prédicateur français, né à Lyon, le 17 avril 1796, mort le 7 novembre 1860 (I-III).

DUFONT (Adolphe), ancien représentant du peuple, né à Valenciennes, le 2 février 1807 (I-IV).

DUFOUR (Théophile), homme politique français, né à Saint-Quentin, le 18 juin 1800, mort dans cette ville, le 19 novembre 1866 (I-IV).

DUFOUR (Gabriel-Michel), jurisconsulte français, né à Moulins, le 2 mars 1811, mort à Luxeuil (Haute-Saône), le 30 mai 1868 (I-IV).

DUFOUR (Léon), naturaliste français, né à Saint-Sever (Landes), en 1780, mort dans cette ville, le 18 avril 1865 (I-IV).

DUFOUR (Auguste-Henri), géographe français, né à Paris, en 1798, mort dans cette ville, le 8 janvier 1865 (I-IV).

DUFRENOY (Pierre-Armand), géologue français, membre de l'Institut, né à Seuran (Seine-et-Oise), en 1792, mort à Paris, le 20 mai 1857 (I-II).

DUFRESNE (Alfred-Jean-Henri), magistrat français, né le 8 novembre 1788, à Étampes, mort en 1862 (I-III).

DUJARDIN (Félix), naturaliste français, né à Tours, le 5 avril 1801, mort à Rennes, le 8 avril 1860 (I-III).

DULCE, marquis de CASTELL-FLORIT, général espagnol, né vers 1806, mort le 23 novembre 1869 (IV).

DULK (Frédéric-Philippe), chimiste allemand, né le 22 novembre 1788, à Schirwindt, mort à Kœnigsberg, le 14 décembre 1851 (I-IV).

DUMANOIR (Philippe-François PINEL), ou DU MANOIR, auteur dramatique français, né à la Guadeloupe, le 31 juillet 1806, mort à Pau, en novembre 1865 (I-IV).

DUMAS (Alexandre), romancier et auteur dramatique français, né à Villers-Cotterets, le 24 juillet 1803, mort au village de Puys, près Dieppe, le 5 décembre 1870 (I-IV).

DUMAS (Adolphe), poète français, né en 1805, à Bompas (Vaucluse), mort le 15 août 1861 (I-III).

DUMÉRIL (André-Marie-Constant), médecin français, membre de l'Institut, né à Amiens, le 1^er^ janvier 1774, mort à Paris, le 2 août 1860 (I-III).

DUMÉRIL (Auguste-Henri-André), naturaliste français, fils du précédent, né à Paris, le 30 novembre 1812, mort dans cette ville, le 12 novembre 1870 (III-IV).

DUMÉRIL (Edelestand PONTAS), philologue et paléographe français, né à Valognes, en 1801, mort à Passy, le 24 mai 1871 (I-IV).

DUMESNIL (Louis-Alexis LEMAISTRE), littérateur français, né à Caen, le 10 septembre 1783, mort le 27 septembre 1858 (I-II).

DUMOLARD (le baron BOUVIER), administrateur français, né à Bouzonville (Moselle), en 1780 (I-III).

DUMON (Pierre-Sylvain), ancien ministre, membre de l'Institut, né à Agen, en 1797, mort à Paris, le 24 février 1870 (I-IV).

DUMONCEL (comte Alexandre-Henri-Adéodat), ou DU MONCEL, général et pair de France, né le 6 décembre 1784, mort à Paris, le 20 octobre 1861 (I-III).

DUMONT (Louis-Victor-Adrien), magistrat français, né à Crest (Drôme), le 14 décembre 1810, mort à Saint-Cloud, le 3 juillet 1869 (III-IV).

DUMONT (Hubert-André), géologue belge, né à Liège, le 15 février 1809, mort à Liège, le 28 février 1857 (I-II).

DUNAL (Michel-Félix), botaniste français, né en 1777, mort à Montpellier, le 28 juillet 1856 (I-II).

DUNCOMBE (Thomas-Slingsby), homme politique anglais, né en 1796, mort le 14 novembre 1861 (I-III).

DUNDAS (sir James WHITLEY-DEANS), marin anglais, né le 4 décembre 1785, mort le 3 octobre 1862 (I-III).

DUNDAS (Richard SAUNDERS), marin anglais, né le 11 avril 1802, à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), mort le 3 juin 1861 (I-III).

DUNDONALD (Thomas-Cochrane, 10^e^ comte), pair d'Angleterre, marin, né le 14 octobre 1775, mort le 31 octobre 1860 (I-III).

DUNFERMLINE (James-Abercromby, 1^er^ baron), homme politique anglais, né en 1776, mort le 17 avril 1858 (I-II). — Son fils, Ralph ABERCROMBY, diplomate anglais, né en 1803, mort le 13 juillet 1868 (I-IV).

DUNGANNON (Arthur HILL-TREVOR, 3^e^ vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en novembre 1798, mort le 11 août 1862 (I-III).

DUNIN-BORKOWSKI (Stanislas, comte DE), géologue et antiquaire polonais, né à Koda, le 3 mai 1782, mort à Urlowo, le 29 décembre 1850 (I-IV).

DUNLOP (Alexander MURRAY), littérateur écossais, né à Greenock, en 1798, mort à Édimbourg, le 1^er^ septembre 1870 (I-IV).

DUNOYER (Barthélemy-Charles-Pierre-Joseph), économiste français, né à Carennac (Lot), le 20 mai 1786, mort le 4 décembre 1862 (I-III).

DUPARC (Jean-Louis-Léon-René), marin français, né à Leyde (Pays-Bas), le 28 mars 1798, mort à Paris, en juin 1855 (I-IV).

DUPERREY (Louis-Isidore), marin français, membre de l'Institut, né le 3 août 1793, mort, à Paris, le 10 septembre 1865 (I-IV).

DU PETIT-THOUARS (Abel AUBERT), marin français, né le 3 août 1793, mort le 17 mars 1864 (I-III).

DUPEUTY (Désiré-Charles), auteur dramatique français, né à Paris, le 6 février 1798, mort le 20 octobre 1865 (I-IV).

DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques), dit DUPIN AINÉ, jurisconsulte et magistrat français, né à Varzy (Nièvre), le 1^er^ février 1783, mort à Paris, le 10 novembre 1865 (I-IV).

DUPONCHEL (Edmond), artiste français, né à Paris, en 1795, mort dans cette ville, le 10 avril 1868 (I-IV).

DUPONT [DE L'EURE] (Jacques-Charles), homme politique français, né à Neubourg (Eure), le 27 février 1767, mort le 3 mars 1855 (I-II).

DUPONT (Jacques-Marie-Antoine-Célestin), prélat français, sénateur, né à Iglesias (Sardaigne), le 2 février 1792, mort le 27 mai 1859 (I-II).

DUPONT (A...-Pierre), poète et chansonnier français, né à Lyon, le 23 avril 1821, mort dans cette ville, le 24 juillet 1870 (I-IV).

DUPORT (Nicolas-Paul), auteur dramatique français, né à Paris, le 23 avril 1798, mort le 25 décembre 1866 (I-IV).

DUPOTY (Michel-Auguste), journaliste français, né [illegible] 1797, mort [illegible].

DU PRAT [illegible] dore), écrivain français, né à Versailles, le 22 janvier [illegible] cette ville, le [illegible].

DUPRESSOIR [illegible], peintre français, né à Paris, le [illegible] 1800, mort dans cette ville, le [illegible] 1859 (I-III).

DUPUCH [illegible] lat français, né à Bordeaux [illegible] mort dans cette ville, [illegible] (I-II).

DUPUIS-DELCOURT [illegible] çois), aéronaute français, né [illegible] près Reims, le 23 mars [illegible] 2 avril 1864 (I-III).

DUPUIT [illegible] Juvénal), ingénieur français, né [illegible] sano (Piémont), le [illegible] à Paris, le 5 octobre [illegible].

DUQUESNOIS [illegible] et grammairien français [illegible] en 1797, mort en octobre [illegible].

DURAN (Augustin) [illegible] térateur espagnol, né à Madrid [illegible] 14 octobre 1789, mort [illegible] 1862 (I-III).

DURAND (Hippolyte [illegible]) [illegible] cien représentant du peuple [illegible] né à Versailles, en [illegible] vers, le 18 juillet [illegible].

DURAND-SAVOYAT [illegible] représentant du peuple [illegible] (Isère), le 24 octobre [illegible] 25 avril 1859 (I-II).

DURANDO (Jean) [illegible] né à Mondovi, le [illegible] à Florence, le 27 mai [illegible].

DURANTON (Alexandre) [illegible] consulte français, né [illegible] le 25 janvier 1783 [illegible] — Son fils Antoine [illegible] RANTON, né vers 1815, [illegible] le 2 mars 1870 (I-IV).

DURAS (Léopold) [illegible] çais, né à Limoges, [illegible] le 1 mars 1863 (I-III).

DUREAU DE LA MALLE [illegible] phe-Jules-César-Auguste [illegible] çais, né à Paris, le [illegible] à Landres (Orne), le [illegible].

DURET (Francisque-Joseph) [illegible] teur français, né à Paris [illegible] bre 1804, mort le 25 mai [illegible].

DUROCHER [illegible] minéralogiste français, né [illegible] 1817, mort à Rennes, [illegible] 1860 (II-IV).

DURRIEU (Antoine-Simon [illegible]), général français, né à Grasse [illegible] des), le 20 juillet 1775, [illegible] Sever-sur-l'Adour, le [illegible] (I-III).

DURRIEU (Xavier) [illegible] sentant, journaliste français, né [illegible] tillos (Ariège), le 25 [illegible] mort à Barcelone (Espagne), [illegible] vrier 1868 (I-IV).

DUSCHEK (François) [illegible] litique bohémien, né à [illegible] (Bohême), le 28 août [illegible] Tschernowitz, le 17 octobre [illegible].

DUSEIGNEUR (Bernard-Jean [illegible]) [illegible] tuaire français, né à Paris [illegible] 1808, mort le 6 mars 186[illegible].

DUTHILLOEUL (Hippolyte-Romain-Joseph), littérateur [illegible]

phe français, né à Douai, le 8 novembre 1786, mort en mars 1862 (I-III).

DUTILLEUL (Alexandre-Jules COLLART), administrateur français, né à Paris, le 6 novembre 1790, mort dans cette ville, le 22 mars 1865 (II-IV).

DUTREY (Gabriel-Fort), administrateur français, né à Bordeaux, le 19 novembre 1792, mort à Paris, le 22 mars 1870 (III-IV).

DUTROULEAU (Auguste-Frédéric), médecin français, né le 31 mars 1808, mort à Brest, le 2 février 1872 (II-IV).

DUVAL (Maurice-Jean), administrateur français, né le 11 juillet 1778, mort en octobre 1861 (I-III).

DUVAL (Charles-Jérôme-Alphonse), architecte français, né à Beauvais (Oise), en 1800, mort en 1870 (I-IV).

DUVAL (Jules), publiciste français, né à Rodez, en 1813, mort à Bordeaux, le 20 septembre 1870 (II-IV).

DUVEAU (Louis-Jean-Noël), peintre français, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), en 1818, mort à Paris, le 26 mai 1867 (I-IV).

DUVEYRIER (Aimé-Honoré-Joseph), auteur dramatique français, connu sous le pseudonyme de *Mélesville*, né à Paris, le 13 novembre 1787, mort en novembre 1865 (I-IV).

DUVEYRIER (Charles), littérateur français, né à Paris, le 12 avril 1803, mort dans cette ville, le 7 novembre 1866 (I-IV).

DUYSE (Prudent Van), écrivain hollandais, né à Termonde, le 17 septembre 1804, mort à Gand, le 13 novembre 1859 (I-IV).

DUZ (Boghos), administrateur turc, né en 1797, à Constantinople. — Duz (Mihran), neveu du précédent, né à Kouron-Tchenné, sur le Bosphore, en 1817 (I-IV).

DWERNICKI (Joseph), général polonais, né à Varsovie, le 14 mars 1779, mort à Lopatyn (Galicie), le 23 novembre 1857 (I-IV).

DYCE (Alexandre), éditeur et littérateur écossais, né à Edimbourg, le 30 juin 1797, mort à Londres, le 15 mai 1869 (I-IV).

DYCE (William), peintre anglais, né en 1806, mort le 14 février 1864 (I-IV).

DYHRN (Conrad-Adolphe, comte DE), homme politique prussien, né à Reesewitz, le 21 novembre 1803, mort au même lieu, le 3 décembre 1869 (I-IV).

DYNEVOR (George RICE RICE-TREVOR, 4ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1795, mort le 7 octobre 1869 (I-IV).

DZIALYNSKI (Adam-Titus, comte), historien et patriote polonais, né à Posen, en 1797, mort le 12 avril 1861 (I-III).

E

EASTLAKE (sir Charles LOCK), peintre anglais, né à Plymouth, le 17 novembre 1793, mort le 24 décembre 1865 (I-IV).

EBERWEIN (Charles), compositeur allemand, né à Weimar en 1784, mort dans cette ville, le 2 mars 1868 (I-IV).

EBLÉ (Charles), général français, né en 1799, mort à Paris, le 19 décembre 1870 (I-IV).

ECKSTEIN (Ferdinand-Frédéric, baron D'), publiciste français, né à Altona, en septembre 1790, mort en novembre 1861 (I-III).

EDWARDES (sir Herbert-Benjamin), général anglais, né le 12 novembre 1819, mort le 23 décembre 1868 (I-IV).

EGG (Auguste), peintre anglais, né à Londres en 1816, mort le 26 mars 1863 (I-III).

EGLINTON (Archibald-William MONTGOMERIE, 15ᵉ comte D'), pair d'Angleterre, né à Palerme en 1812, mort le 4 novembre 1861 (I-III).

EGRESSY (Gabriel), acteur hongrois, né à Lasslofalu, en 1810, mort à Pesth, le 20 juillet 1866 (I-IV).

EICHENDORFF (Joseph, vicomte DE), écrivain allemand, né à Lubowitz, le 10 décembre 1788, mort à Neisse, le 26 novembre 1857 (I-II).

EICHHORN (Jean-Albert-Frédéric), homme d'État prussien, né à Wartheim, le 2 mars 1779, mort le 6 janvier 1856 (I-II).

EISENMANN (Gottfried), médecin et homme politique allemand, né à Wurtzbourg, le 20 mai 1795, mort dans cette ville, le 23 mai 1867 (I-IV).

ELGIN (George-Charles-Constantin BRUCE, 3ᵉ comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né à Pera (Turquie), le 5 avril 1800, mort le 20 novembre 1863 (I-III).

ELLENBOROUGH (Edward LAW, 1ᵉʳ comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né le 8 septembre 1790, mort le 22 décembre 1871 (I-IV).

ELLENRIEDER (Marie), femme peintre allemande, née à Constance en 1791, morte en juin 1863 (I-III).

ELLESMERE (Francis EGERTON, 1ᵉʳ comte D'), pair d'Angleterre, né à Londres le 1ᵉʳ janvier 1800, mort le 18 février 1857 (I-II).

ELLIOT (George), marin anglais, né en 1784, mort en juin 1863 (I-III).

ELLIOTSON (John), médecin anglais, né en 1786, mort le 29 juillet 1868 (I-IV).

ELPHINSTONE (John-ELPHINSTONE, 13ᵉ baron), pair d'Écosse, né en 1807, mort le 19 juillet 1860.

ELSHOECT (Karl), ou ELSHOECT-VITAL, sculpteur français, né à Bergues (Nord), le 8 mai 1791, mort à Paris, le 25 février 1856 (I-II).

ELSHOLTZ (François DE), poète dramatique allemand, né à Berlin, le 1ᵉʳ octobre 1791, mort à Munich, le 22 janvier 1872 (I-IV).

ELSNER (Jean-Godefroi), économiste allemand, né à Gottesberg (Silésie), le 14 janvier 1784, mort à Waldenbourg (Silésie), le 5 juin 1869 (I-IV).

ELY (John-Henry LOFTUS, 3ᵉ marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1814, mort le 15 juillet 1857 (I-II).

EMBURY (Emma-Catherine MAULEY, mistress), femme de lettres américaine, né à New-York, né en 1806, morte le 10 février 1863 (I-IV).

EMERY (Edouard-Félix-Etienne), médecin français, né à Lomps (Isère), le 25 juin 1788, mort à Paris, le 6 mars 1856 (I-II).

EMPIS (Adolphe-Dominique-Florent-Joseph SIMONIS-), littérateur français, né à Paris, le 29 mars 1795, mort à Paris, le 11 décembre 1868 (I-IV).

ENCKE (Jean-François), astronome allemand, né à Hambourg, le 23 septembre 1791, mort à Spandau, le 26 août 1865 (I-IV).

ENFANTIN (Barthélemy-Prosper), dit *le père Enfantin*, l'un des fondateurs du Saint-Simonisme, né à Paris, le 8 février 1796, mort le 31 mai 1864 (I-III).

ENGELHARDT (Jean-Georges-Valentin), théologien allemand, né à Neustadt (Bavière), le 12 novembre 1791, mort le 13 septembre 1858 (I-II).

ENGELVIN (Joseph-Marie-Louis), moine français, né à Pontgibaud, le 26 janvier 1795, mort en août 1861 (I-III).

ENGLAND (sir Richard), général anglais, né à Detroit (Haut-Canada), en 1793 (I-IV).

ENGSTRŒM (Jean), littérateur suédois, né à Kaernebo, le 7 avril 1794, mort le 27 janvier 1870 (I-IV).

EPAGNY (Jean-Baptiste-Rose-Bonaventure VIOLET D'), auteur dramatique français, né à Gray (Haute-Saône), le 30 août 1787, mort le 4 novembre 1868 (I-IV).

EPINAY (Eve-Olive-Angèle DE BRADY, baronne de BRUCHEZ, dite Marie DE L'), femme de lettres française, née près d'Orléans, en 1802, morte le 1ᵉʳ février 1864 (I-III).

ERARD (Jean-Baptiste-Orphée-Pierre), industriel français, né à Paris, en 1794, mort à son château de la Muette, le 5 août 1855 (I-II).

ERBEN (Charles-Jaromir), historien bohémien, né à Miletin (Bohême), en 1811, mort à Prague, le 21 novembre 1870 (I-IV).

ERDELYI (Jean), poète et littérateur hongrois, né à Ka[illegible], en 1814, mort le 23 janvier 1868 (I-IV).

ERDMANN (Otto-Linné), chimiste allemand, né à Dresde, le 11 avril 1804, mort à Leipzig, le 9 octobre 1869 (I-IV).

ERSLEW (Thomas-Hansen), bibliographe danois, né à Randers, le 10 novembre 1803, mort à Copenhague en mars 1870 (I-IV).

ESAAD-effendi (Mohammed), historien turc, né à Constantinople, le 16 décembre 1790, mort dans cette ville, le 11 janvier 1848 (I-IV).

ESBRAT (Noël-Raymond), peintre français, né à Paris en 1809, mort en 1856 (I-II).

ESCAYRAC DE LAUTURE (Stanislas, comte D'), voyageur français, né le 6 décembre 1830, mort à Fontainebleau, le 20 décembre 1868. — Son père, le marquis Joseph-Henri-Léonce ESCAYRAC DE LAUTURE, ancien pair de France, né le 19 février 1786, mort le 12 février 1867 (II-IV).

ESCHBACH (Louis-Prosper-Auguste), jurisconsulte français, né à Phalsbourg (Meurthe), en 1814, mort à Marseille, le 1er avril 1860 (I-III).

ESCHRICHT (Daniel-Frédéric), naturaliste danois, né à Copenhague, le 18 mars 1798, mort le 22 février 1863 (I-III).

ESCODECA (Jean-Arnaud D'), marquis DE BOISSE, littérateur français, né à Beaumont (Dordogne) en 1808, mort le 20 octobre 1865 (III-IV).

ESNAULT (Charles-Louis-Benjamin), officier français, ancien député, né à Vendôme, le 27 juillet 1786, mort en décembre 1860 (I-IV).

ESPAIGNOL DE LA FAYETTE (Jean-Nicolas D'), géomètre français, né à Mer (Loir-et-Cher), en 1796 (I-IV).

ESPEUILLES (Ant.-Théod. DE VIEL-LUNAS, marquis D'), ancien sénateur français, né le 25 avril 1803, mort le 31 décembre 1871 (I-IV).

ESPINASSE (Esprit-Charles-Marie), général français, né à Soissac (Aude), le 2 avril 1815, mort le 4 juin 1859 (I-II).

ESSEN (Pierre, comte D'), général russe, né en Livonie, en 1780, mort à Dorpat, le 1er mai 1863 (I-IV).

ESTANCELIN (Louis), administrateur français, né le 31 janvier 1777, à Eu (Seine-Inférieure), mort le 3 mars 1858 (I-II).

ESTERHAZY DE GALANTHA (Paul-Antoine), ancien chef d'une maison princière hongroise, né le 10 mars 1786, mort le 21 mai 1866 (I-IV).

ESTOURMEL (Alexandre-César-Louis, comte d'), homme politique français, né à Paris, le 29 mars 1780, mort en 1852 (I-III).

ETCHEVERRY (Jean-Amédée-Hector), représentant du peuple français, né à Saint-Etienne de Bigorre, le 1er novembre 1801, mort en septembre 1855. — Son frère Jean-Baptiste ETCHEVERRY, ancien député, né le 3 novembre 1805, mort à Paris, le 4 mars 1874 (I-IV).

ÉTIENNE (Paul-Henri), magistrat français, né à Paris, le 21 février 1800, mort dans cette ville, le 26 février 1861 (I-IV).

EUDES-DESLONGCHAMPS (Jacques-Amand), [illegible] vers 1800, mort à Caen, le [illegible] 1867 (I-IV).

EUGÉNIE (Bernardine-[illegible] CLARY, reine de Suède et de Norvège, née le [illegible] à Stockholm le [illegible] (I-III).

EUSTACHE ([illegible]), auteur dramatique français, connu sous le pseudonyme [illegible] Auteuil, le 15 octobre [illegible] 14 mai 1861 (I-III).

EVANS (sir George de Lacy), général anglais, né [illegible] 1787, mort le 9 janvier [illegible].

EVERETT (Édouard), homme politique, écrivain américain, né à Dorchester, le 11 avril [illegible], mort à Boston, le 15 janvier [illegible].

EVERSLEY (Charles-Shaw-Lefèvre, 1er vicomte), homme politique anglais, né à Londres, le [illegible] 1794 (I-IV).

EWING (Thomas), homme politique et jurisconsulte américain, né [illegible] ginia (Ohio), le [illegible] mort le 26 décembre 1871 [illegible].

EXETER (Brownlow [illegible] marquis DE), pair d'Angleterre, né [illegible] 1795, mort le 16 janvier [illegible].

F

FABRE (Michel), ingénieur et statisticien français, né à Bourges en 1782, mort dans cette ville, le 11 octobre 1867 (I-IV).

FABRE (Paul-André), magistrat français, né à Paris, le 21 juillet 1809, mort à Versailles le 30 mars 1871 (I-IV).

FABVIER (Charles-Nicolas, baron), général et pair de France, né le 10 décembre 1782, à Pont-à-Mousson, mort à Paris, 15 septembre 1855 [illegible] le

FABURE (Jean-Jacques-Louis), marin français, né à Saint-Jean-d'Angely, le 31 décembre 1800, mort à Brest, le 13 octobre 1864 (I-III).

FAGEL (Robert, baron DE), général et diplomate hollandais, né en 1772, mort à Paris, le 26 décembre 1856 (I-II).

FAHLCRANTZ (Chrétien-Erik), théologien suédois, né le 30 août 1790, mort à Westeras, le 6 août 1866. — Son frère FAHLCRANTZ (Charles-Jean), peintre, né le 29 novembre 1774, mort le 9 janvier 1861 (I-IV).

FALLMERAYER (Philippe-Jacques), voyageur allemand, né le 10 décembre 1791 à Tschoetsch (Tyrol), mort à Munich, le 26 avril 1861 (I-III).

FALRET (Jean-Pierre), médecin français, né à Marsillac (Lot), en 1794, mort dans cette ville, le 28 octobre 1870 (I-IV).

FANTI (Manfred), général italien, né à Carpi (Modène), le 24 février 1806, mort à Florence, le 5 avril 1865 (II-IV).

FANTIN DES ODOARDS (Louis-Florimond), général français, né à Embrun, le 23 décembre 1778, mort le 17 mai 1866 (I-IV).

FARADAY (Michel), physicien anglais, né à Newington, le 22 septembre 1791, mort le 25 août 1867 (I-IV).

FARCONNET (Frédéric), représentant du peuple français, né à Montferrat (Isère), le 27 novembre 1807, mort à Biviers, le 15 juillet 1863 (I-III).

FARCY (François-Charles), littérateur français, né à Paris, le 30 août 1792, mort en mars 1867 (I-IV).

FARÈS-ECCHIDIAK (le cheikh), littérateur arabe, né vers 1796 (I-IV).

FAREZ (Fénelon), magistrat et représentant français, né à Cambrai, le 6 février 1793, mort le 1er février 1862 (I-III).

FARINI (Charles-Louis), écrivain et homme politique italien, né à Russi (Romagne), le 22 octobre 1812, mort à Gênes, le 1er août 1866 (I-IV).

FARNHAM (Elisa W. BURHANS, dame), femme de lettres américaine née à New-York (Albany), le 17 novembre 1815, morte le 15 décembre 1864 (III-IV).

FAROCHON (Jean-Baptiste-Eugène), statuaire et graveur en médailles français, né à Paris en 1807, mort dans cette ville, le 1er juillet 1871 (I-IV).

FARRAGUT (David-Glascoe), marin américain, né près de Knoxville (Tennessee), le 5 juillet 1801 mort à Portsmouth (États-Unis), le 14 août 1870 (III-IV).

FARREN (William), comédien anglais, né en 1787, mort le 24 septembre 1861 (I-III).

FAUCHE (Hippolyte), orientaliste français, né à Auxerre (Yonne), le 22 mai 1797, mort à Juilly (Seine-et-Marne), le 28 février 1869 (IV).

FAUGIER (Victor-Auguste), député français, né le [illegible], mort le 13 février 1867 [illegible].

FAURE (Pascal-Joseph), représentant du peuple français, né à [illegible] casloa (Hautes-Alpes), [illegible] mort en juillet 1864 (I-II).

FAURE (Joseph-Denis-[illegible]), magistrat, ancien pair de France, né à Grenoble, le 18 mai [illegible] 31 janvier 1859 (I-II).

FAVART (Antoine-Pierre-[illegible]), littérateur français, né à [illegible] 1784, mort dans cette ville, le [illegible] (I-IV).

FAVRE (Ferdinand), [illegible] français, sénateur, né à [illegible] le 28 janvier 1779, mort à [illegible] 17 juillet 1867 (I-IV).

FAVREAU (Louis-Jacques), représentant du peuple français, né à [illegible] le 8 novembre 1811, mort en [illegible] (I-IV).

FAY (András), poète hongrois, né à Kohány, le 30 mai [illegible] 26 juillet 1864 (I-III).

FAYOT (Alfred-Charles-[illegible]), littérateur français, né à Paris, le 25 décembre 1797, mort près Montmorency, en mai 1864 (I-III).

FEIN (Georges), homme [illegible] allemand, né à Helmstedt, [illegible] 1803, mort à Diessenhofen (Suisse), le 18 janvier 1869 (I-IV).

FEIN (Édouard), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Brunswick, le 22 septembre [illegible], mort le 28 octobre 1858 (I-II).

FELDSBAUSCH (Félix-Sébastien), philologue allemand, né à [illegible] le 25 novembre 179[illegible], mort à Carlsruhe, le 1er février 1868 [illegible].

FÉLIX (N...), acteur français, né à Paris, vers 1825, mort le 11 [illegible]bre 1870 (I-IV).

FELTON (Cornélius-Conway), érudit américain, né à Newbury (Massachusetts), le 6 novembre 1807, mort le 26 février 1862 (I-III).

FENNER DE FENNEBERG (Daniel), homme politique allemand, né à Trente, en 1820, mort à Brageux en février 1863 (I-III).

FERDINAND II, roi des Deux-Siciles, né à Palerme, le 12 janvier 1810, mort le 22 mai 1859 (I-III).

FERRANTI (Marc-Aurèle Zani de), virtuose italien, né à Pise, le 6 juillet 1800, mort dans cette ville, le 28 novembre 1878 (I-IV).

FERRUS (Guillaume-Marie-André), médecin français, né à Queyras (Hautes-Alpes), en 1784, mort à Paris, le 23 mars 1861 (I-III).

FERVILLE (N... Vaucorbeil, dit), acteur français, né à Paris, vers 1784, mort en août 1864 (I-III).

FÉTIS (François-Joseph), compositeur et musicographe belge, né à Mons, le 25 mars 1784, mort à Bruxelles, le 26 mars 1871 (I-IV).

FEUGÈRE (Léon-Jacques), littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne, le 2 février 1870, mort à Paris, le 12 janvier 1858 (I-II).

FEUILHADE-CHAUVIN (André), magistrat français, né à Bordeaux, le 30 novembre 1796, mort en mars 1861 (I-III).

FEUTRIER (Alexis, baron), pair de France et conseiller d'État, né à Paris, le 3 juillet 1787, mort le 24 juin 1861 (I-III).

FEZENSAC (Raymond-Emery-Philippe-Joseph de Montesquiou, duc de), général, pair de France, né à Paris, le 26 février 1784, mort au château de Marsan (Gers), le 21 novembre 1867 (I-IV).

FIEFFÉ (Eugène), littérateur français, né à Paris en 1821, mort dans cette ville, le 10 décembre 1862 (III-IV).

FIÉRON (Jacques-Amable-Philippe), général français, né le 18 août 1796, mort à Montpouillant (Lot-et-Garonne), le 14 décembre 1871 (I-IV).

FIÉVÉE DE JEUMONT (Fulgence), médecin français, né en 1794, à Givry (Belgique), mort à Paris, le 28 janvier 1858 (I-III).

FIGANIÈRE (Joachim-César de), littérateur portugais, né à Lisbonne, le 6 octobre 1798, mort à Brooklyn (États-Unis), le 24 décembre 1866 (I-IV).

FILANGIERI (Charles), général italien, né à La Cava, près Salerne, le 10 mai 1784, mort à Portici, le 14 octobre 1867 (I-IV).

FILIPPI (Giuseppe de), médecin italien, né en 1781, à Varallo-Piomba (Piémont), mort le 23 avril 1856 (I-II).

FILIPPI (Filippo de), naturaliste italien, fils du précédent, né à Milan, le 20 avril 1814, mort à Hong-Kong, le 9 février 1867 (I-IV).

FINGALL (Arthur-James Plunkett, 9e comte de), pair d'Angleterre, né à Genève, en 1791, mort le 21 avril 1869 (I-IV).

FIORENTINO (Pierre-Ange), littérateur et critique français, né à Naples en 1806, mort le 31 mai 1864 (I-III).

FIRMIN (Jean-François Becquerel, connu sous le nom de), comédien français, né à Paris en 1787, mort au Coudray, près Corbeil, le 30 juillet 1859 (I-II).

FITZ-ROY (Henri), homme politique anglais, né en 1807, mort le 22 décembre 1859 (I-II).

FITZ-ROY (Robert), marin et savant anglais, né le 5 juillet 1805, mort à Norwood le 1er mai 1865 (III-IV).

FIX (Delphine-Éléonore), actrice française, d'origine israélite, née à Tellancourt (Moselle), le 8 septembre 1831, morte en juin 1864 (I-III).

FLAHAUT DE LA BILLARDERIE (Auguste-Charles-Joseph, comte de), général français, né à Paris, le 20 avril 1785, mort le 2 septembre 1870 (I-IV).

FLAN (Marie-Alexandre), auteur dramatique et chansonnier français, né à Paris le 30 mai 1827, mort le 15 septembre 1870 (IV).

FLANDRIN (Jean-Hippolyte), peintre français, né à Lyon, le 23 mars 1809, mort à Rome, le 21 mars 1864 (I-III).

FLERS (Camille), paysagiste français, né à Paris, le 15 février 1802, mort à Aunet (Seine-et-Marne), le 27 juin 1868 (I-IV).

FLEURY (Léon) paysagiste français, né à Paris en 1804, mort le 19 octobre 1858 (I-IV).

FLOCART DE MÉPIEU (Adolphe), député français, né le 30 janvier 1802, mort le 28 février 1869 (III-IV).

FLOCON (Ferdinand), homme politique français, né à Paris, le 1er novembre 1800, mort à Lausanne le 15 mai 1866 (I-IV).

FLORESTAN Ier (Tancrède-Florestan-Louis-Roger Grimaldi), prince de Monaco, né le 10 octobre 1785, mort à Paris, le 20 juin 1856 (I-II).

FLOTTE (Paul-Louis-François-René de, ou Deflotte), représentant du peuple français, né à Landerneau (Finistère), le 2 février 1817, mort à Reggio, le 22 août 1860 (I-III).

FLOTTES (l'abbé Jean-Baptiste-Marcel), philosophe et critique français, né à Montpellier, le 10 janvier 1789, mort dans cette ville, en décembre 1864 (I-III).

FLOTWELL (Édouard-Henri), homme politique allemand, né le 23 juillet 1786, mort à Berlin, le 24 mai 1865 (I-III).

FLOURENS (Marie-Jean-Pierre), physiologiste français, membre de l'Institut, né à Maureilhan (Hérault), le 13 avril 1794, mort à Paris, le 6 décembre 1867 (I-IV).

FLOURENS (Gustave), homme politique français, fils du précédent, né à Paris, le 4 août 1838, mort à Chatou, le 3 avril 1871 (III-IV-Suppl).

FLOYD (John-Buchanan), homme politique américain, né à Pulaski (Virginie), en 1805, mort à Abington (Virginie) le 26 août 1863 (III-IV).

FLÜGEL (Gustave-Lebrecht), orientaliste allemand, né à Bautzen le 18 février 1802, mort à Dresde, le 5 juillet 1870 (I-IV).

FOERSTER (Frédéric), écrivain allemand, né à Münchengosserstaedt, le 24 septembre 1791, mort à Berlin le 8 novembre 1868 (I-IV).

FOLEY (Thomas-Henry-Foley, 4e baron) pair d'Angleterre, né à Londres en 1808, mort le 20 novembre 1869 (I-IV).

FONTAINE DE RESBECQ (Adolphe-Charles-Théodore), littérateur français, né à Fives (Nord) le 3 avril 1813, mort à Paris, en janvier 1865 (III).

FONTANIER (Victor), voyageur français, né à Saint-Flour (Cantal), en 1796, mort à Civita-Vecchia, le 9 juin 1857 (I-II).

FORBES (sir John), médecin anglais, né à Cuttlebræ, en 1787, mort le 13 novembre 1861 (I-III).

FORCADE (Eugène), littérateur français, né à Marseille en 1820, mort le 7 novembre 1869 (II-IV).

FORCHHAMMER (Jean-George), chimiste et géologue danois, né à Husum (Schleswig), le 26 juillet 1794, mort à Copenhague, le 14 décembre 1865 (I-IV).

FORGET (Charles-Polydore), médecin français, né à Saintes, le 17 juillet 1800, mort à Strasbourg, le 21 mars 1861 (I-III). — Amédée Forget, médecin, mort le 14 mai 1869 (I-IV).

FORT (Jean-Antoine-Siméon), dit aussi Siméon-Fort, peintre français, né à Valence (Drôme), le 24 août 1793, mort à Charenton en novembre 1861 (I-III).

FORTESCUE (Hugues-Fortescue, 2e comte), homme politique et pair d'Angleterre, né à Londres, le 13 février 1783, mort à Exeter, le 14 septembre 1861 (I-III).

FORTIN (Charles), paysagiste français né à Paris, le 12 juin 1815, mort dans cette ville, le 19 octobre 1865 (I-IV).

FORTOUL (Hippolyte-Nicolas-Honoré), littérateur français, ministre, né le 13 août 1811, à Digne, mort aux eaux d'Ems, le 7 juillet 1856 (I-II).

FOSS (Henri-Hermann), poëte et homme politique norvégien, né à Bergen, le 17 septembre 1790, mort à Christiania, le 21 septembre 1853 (I-IV).

FOUCART (Émile-Masseux-Victor), jurisconsulte français, né à Compiègne en 1800, mort le 14 août 1860 (I-III).

FOUCAULT (Jean-Bernard-Léon), physicien français, né à Paris, le 18 septembre 1819, mort dans cette ville, le 13 février 1868 (I-IV).

FOUCHER (Joseph-Désiré), général français, né au village de Quelaineil (Mayenne), le 17 avril 1786, mort le 27 février 1860 (I-III).

FOUCHER (Victor-Adrien), magistrat français, né à Paris, le 1er juin 1802, mort à Paris, le 3 février 1866 (I-IV).

FOUQUETEAU (N.....) représentant du peuple et magistrat français, né à Saumur le 7 juin 1802, mort le 1er novembre 1863 (I-III).

FOULD (Achille), homme politique et financier français, né à Paris, le 17 novembre 1800, mort à Tarbes le 5 octobre 1867 (I-IV).

FOUQUET (Paul-Philémon), député français, né à Rugles (Eure), le 18 décembre 1817, mort en avril 1872 (III-IV).

FOURMENT (François-Luglien, baron DE), sénateur français, né à Paris, le 18 janvier 1788, mort le 17 novembre 1864 (I-III).

FOURNAS (Balthazar DE), ancien représentant du peuple, né à Hennebon (Morbihan), le 20 octobre 1806, mort au château de Kervegant, le 7 mai 1871 (I-IV).

FOURNET (Victor), géologue français, né à Paris, le 15 mai 1801, mort à Lyon, le 8 janvier 1869 (I-IV).

FOURNEYRON (Benoît), ingénieur français, né à Saint-Étienne le 31 octobre 1802, mort à Paris, le 8 juillet 1867 (I-IV).

FOX (William JOHNSON), homme politique anglais, né près de Wrentham, en 1786, mort le 3 juin 1864 (I-III).

FOY (François), médecin français, né à Fontaine-sous-Mont-Aiguillon (Seine-et-Marne), en 1793, mort le 20 avril 1867 (I-IV).

FOYATIER (Denis), sculpteur français, né à Bussière (Loire), en 1793, mort le 18 septembre 1863 (I-III).

FRANCE (Joseph), [de la Martinique], publiciste français, né vers 1795, mort à Albertroff (Meurthe) le 23 mai 1869 (I-IV).

FRANCIS (John-W.), médecin américain, né à New-York, le 17 novembre 1789, mort dans cette ville en janvier 1861 (I-III).

FRANCK-CARRÉ (Pons-François CARRÉ, dit), magistrat français, né à Montmorency, le 21 septembre 1800, mort le 23 juin 1862 (I-III).

FRANCKE (Charles-Philippe), homme politique holstenois, né à Schleswig, le 17 janvier 1805, mort à Kiel, le 23 février 1870 (I-IV).

FRANÇOIS (Charles-Remy-Jules), graveur français, né à Paris, le 24 décembre 1809, mort en novembre 1861 (I-IV).

FRANQUE (Alfred), jurisconsulte français, né à Arcis-sur-Aube, le 4 juin 1805, mort à Paris, le 29 septembre 1861 (I-IV).

FRANSCINI (Stéphan-Étienne), homme d'État suisse, né à Bodio en 1796, mort le 19 juillet 1857 (I-II).

FRANTIN (Jean-Marie-Félicité), littérateur français, né à Dijon, le 10 juillet 1778, mort dans cette ville, le 14 août 1863 (II-III).

FRANTZ (Nicolas-Jacques), avocat et patriote français, né à Sarrelouis (Moselle), le 25 juillet 1787, mort à Paris, le 29 juillet 1868 (I-IV).

FRANZINI (Marino-Miguel), général et géographe portugais, né le 12 janvier 1778, mort à Lisbonne, le 29 novembre 1861 (I-IV).

FRANZONI (Luigi), prélat italien, né à Gênes, le 29 mars 1789, mort le 26 mars 1862 (I-III).

FRASER (Alexandre), peintre anglais, né en Écosse, le 7 avril 1786, mort à Hornsey (Écosse), le 15 février 1865 (I-IV).

FRASER (Charles), peintre américain, né à Charleston (Caroline du Sud), le 20 août 1782, mort en 1860 (III-IV).

FRÉCHON (l'abbé Faustin-Irénée), représentant du peuple français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 28 juin 1804, mort à Arras, le 1er avril 1852 (I-IV).

FRÉDÉRIC VII (Charles-Chrétien), roi de Danemark, né le 6 octobre 1808, mort le 15 novembre 1863 (I-III).

FRÉDÉRIC (Émile-Auguste), prince de Noër, né à Copenhague, le 23 août 1800, mort à Beiruth (Syrie), le 2 juillet 1865 (I-IV).

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, roi de Prusse, né le 15 octobre 1795, mort le 2 janvier 1861 (I-III).

FRÉGIER (Honoré-Antoine), économiste français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 15 juillet 1789, mort dans cette ville, le 10 novembre 1860 (I-III).

FRESLON (Alexandre), avocat, représentant du peuple [illegible] La Flèche (Sarthe), le [illegible] mort en [illegible]

FRESNEL [illegible] français, né à [illegible] 15 avril 1788, mort à [illegible] 30 novembre 18[illegible] (I-II).

FRESSE-MONTVAL [illegible] çois-Michel-Alphonse [illegible] çais, né à Perpignan, [illegible] 1795, mort à Paris, [illegible] (I-IV).

FREYTAG (Georg-Guillaume-Frédéric), orientaliste [illegible] Luneburg, le 19 septembre [illegible] à Bonn, le 16 novembre [illegible]

FRIANT (Jean-François, comte), général français, né à Paris [illegible] 1790, mort au château de [illegible] le 15 février 1867 (I-IV).

FRIEDEMANN [illegible] gott), écrivain pédagogique [illegible] né à Stolpen, près [illegible] 1793, mort à [illegible] (I-IV).

FRŒHLICH (Abraham-Emmanuel), poète suisse, né à Brugg [illegible] govie), le 1er février [illegible] Gebensdorf, près Aarau [illegible] bre 1865 (I-IV).

FROMENT (Paul-Gustave), mécanicien français, né en [illegible] février 1865 (I-IV).

FRORIEP (Robert [illegible]) allemand, né à Iéna en [illegible] Weimar, le 15 juin [illegible]

FUAD-MEHEMED [illegible] d'État et littérateur [illegible] Constantinople, en 18[illegible] le 11 février 1869 (I-II).

FUCHS (Conrad-[illegible]) allemand, né à Bamberg [illegible] 2 décembre 1803, mort [illegible] 1855 (I-II).

FULCHIRON [illegible] me politique et littérateur [illegible] né à Lyon, le 21 [illegible] mars 1859 (I-II).

FURNE (Charles [illegible]) né à Paris, le 15 décembre [illegible] le 15 juillet 1859 (I-[illegible]).

G

GABOURD (Amédée), littérateur français, né à Grenoble en 1809, mort à Paris, le 19 novembre 1867 (I-IV).

GABRIAC (Paul-Joseph-Alphonse-Marie-Ernest DE CADOINE, marquis DE), diplomate et sénateur français, né à Heidelberg, le 1er mars 1792, mort à Paris, en juin 1865 (I-IV).

GABRIEL (l'abbé Marie), prêtre français, né en 1797, mort à Pont-ar-Velin (Finistère), le 4 juillet 1866 (I-IV).

GABRIEL (Gabriel-Joseph-Jules, dit), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 février 1792, mort le 28 novembre 1869 (I-IV).

GAGE (sir William-Hall), amiral anglais, né à Londres en 1777, mort le 5 janvier 1865 (I-IV).

GAILLARD (Louis-Nicias), ou NICIAS-GAILLARD, magistrat français, né à Parthenay (Deux-Sèvres), le 11 juillet 1804, mort en avril 1865 (I-IV).

GAIMARD (Joseph-Paul), naturaliste et voyageur français, né à Saint-Zacharie (Var) en 1793, mort à Paris, le 10 décembre 1858 (I-II).

GAINSBOROUGH (Charles-Noël NOEL, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né à Catmore, en 1781, mort le 10 juin 1866 (I-IV).

GAISFORD (rév. Thomas), philologue anglais, né à Iford, le 22 décembre 1779, mort à Oxford, le 2 juin 1855 (I-II).

GALIANO (don Antonio-Alcala), homme politique espagnol, né à Cadix, en 1789, mort en avril 1865 (I-IV).

GALIBERT (Léon), littérateur français, né à Narbonne en 1803 (I-III).

GALLAY (Jacques-François), musicien français, né à Perpignan, le 8 décembre 1795, mort à Paris, en octobre 1864 (I-III).

GALLEGO (don Juan-Nicasio), poète espagnol, né à Zamora, le 14 décembre 1777, mort à [illegible] 2 janvier 1853 (I-III).

GALOPPE D'ONQUAIRE (Cléophas-Hyacinthe-Adonis-Célestin), [illegible] çais, né à Montdidier, [illegible] au Vésinet, le 8 janvier [illegible]

GALY-CAZALAT [illegible] nieur français, représentant [illegible] Saint-Girons, le 8 juillet [illegible] à Paris, le 8 décembre 18[illegible]

GAND (P....), jurisconsulte [illegible] à Bar-le-Duc, le 23 septembre [illegible] mort à Paris, le 25 février [illegible]

GANDILLOT [illegible] triel français, né à Besançon [illegible] 1797, mort en octobre 18[illegible]

GARELLA (Félix-[illegible]) génieur français, né [illegible] mort le 26 mai 18[illegible]

GARNAUD (Antoine-[illegible]) chitecte, né à Paris, le [illegible] 1798, mort en décembre [illegible]

GARNIER (Adolphe [illegible]) français, né à Paris [illegible] mort le 4 mai 1864 (I-II).

GARNIER (Hippolyte-Louis), peintre et lithographe français, né à Paris en 1802, mort le 12 juin 1855 (I-II).

GARNIER-KERUAULT (Édouard-Charles-Marie), ancien représentant du peuple, né à Saint-Malo, le 14 juillet 1809, mort en mars 1868 (I-IV).

GARNON (François-Nicolas-Achille), député, représentant du peuple, né à Sceaux, le 18 juillet 1797, mort le 7 avril 1869 (II-IV).

GARRAUBE (Jean-Alexandre VALLETON, dit DE), général français, né en 1790, mort à Ris (Seine-et-Oise), le 25 juin 1859 (I-II).

GASCQ (René-Blaise-Bernard DE), magistrat français, né le 15 septembre 1786, mort à Paris, le 9 avril 1870 (II-IV).

GASKELL (mistress Élisabeth-Cleglorn), femme de lettres anglaise, née en 1811, morte le 12 novembre 1865 (I-IV).

GASPARIN (Adrien-Étienne-Pierre, comte DE), agronome français, ancien ministre, né à Orange, le 29 juin 1783, mort dans cette ville, le 7 septembre 1862 (I-III).

GASPARIN (Agénor-Étienne DE), publiciste français, fils du précédent, né à Orange, le 10 juillet 1810, mort à Genève, le 4 mai 1871 (I-IV).

GASSELIN [de Chatenay] (Louis), représentant du peuple français, né à Authon (Eure-et-Loir), le 28 avril 1794, mort en janvier 1868 (I-IV).

GASSIER (Édouard), chanteur français, né en 1822, mort à la Havane, le 18 décembre 1871. — Josefa FERNANDEZ, dame GASSIER, femme du précédent, né à Bilbao en 1821, morte à Madrid le 8 octobre 1866 (I-IV).

GATINE (Adolphe-Ambroise-Alexandre), avocat français, né à Paris, le 30 mars 1803, mort le 21 août 1864 (I-III).

GATTI DE GAMOND (Zoé GAMOND, Mme), femme de lettres française, né à Bruxelles le 12 février 1812, morte dans cette ville le 1er mars 1854 (I-IV).

GAUBERT (Paul-Léon-Marie), médecin français, né à Ermenonville (Oise), le 13 mars 1805, mort à Paris, le 24 janvier 1866 (I-IV).

GAUERMANN (Frédéric), peintre allemand, né à Miesenbach (Autriche), le 20 septembre 1807, mort au même lieu, le 7 juillet 1862 (I-III).

GAUJAL (Marc-Antoine-François, baron DE), magistrat français, né à Montpellier, le 28 janvier 1772, mort à Vias (Hérault), le 16 février 1856 (I-II).

GAULTIER DE CLAUBRY (Charles-Emmanuel-Simon), médecin français, né à Paris, le 25 décembre 1785, mort le 24 décembre 1855 (I-II).

GAUPP (Ernest-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Kleingaffron, le 31 mai 1796, mort à Breslau, le 10 juin 1859 (I-II).

GAUSS (Charles-Frédéric), mathématicien et astronome allemand, né à Brunswick, le 23 avril 1777, mort à Gœttingue, le 23 février 1855 (I-II).

GAUTHEY (Louis-François-Frédéric), pédagogue suisse, né à Grandson (Vaud), le 8 mai 1795, mort à Paris le 10 novembre 1864 (I-III).

GAUTHIER (Martin-Pierre), architecte français, né à Troyes, le 9 janvier 1790, mort le 8 août 1855 (I-II).

GAUTIER (Jean-Elie), financier français, sénateur, né à Bordeaux, le 6 octobre 1781, mort à Paris, le 28 janvier 1858 (I-II).

GAVARD (Jacques-Dominique-Charles), officier et éditeur français, né à Paris en 1794, mort à Versailles, le 14 juin 1871 (I-IV).

GAVARNI (Sulpice-Guillaume CHEVALLIER, dit Paul), dessinateur français, né à Paris, le 13 janvier 1801, mort le 23 novembre 1866 (I-IV).

GAY (Jacques-Étienne), botaniste français, né à Nyon (Suisse), le 11 octobre 1786, mort à Paris le 17 janvier 1864 (I-III).

GAYRARD (Raymond), statuaire et graveur en médailles français, né à Rodez en 1777, mort à Paris le 5 mai 1858 (I-II).

GEEL (Jacques), philologue hollandais, né à Amsterdam, en 1789, mort à Leyde, le 11 novembre 1862 (I-IV).

GELÉE (François-Antoine), dessinateur et graveur français, né à Paris, le 13 mai 1796, mort dans cette ville en janvier 1860 (I-III).

GELLIBERT DES SÉGUINS (Nicolas-Prosper), général français, né à Ronsenac, en 1788, mort à Toulouse, le 11 décembre 1861 (I-III). — Son fils Ernest GELLIBERT DES SÉGUINS, député, né le 27 février 1825, mort le 5 octobre 1868 (III-IV).

GEMEAU (Auguste-Pierre-Wahlbourg), général français, sénateur, né à Paris, le 4 janvier 1790, mort à Sens, en janvier 1868 (I-IV).

GENDEBIEN (Alexandre-Joseph-Sébastien), homme politique belge, né à Mons en 1789, mort à Bruxelles, en décembre 1869 (I-IV).

GENELLI (Jean-Bonaventure), dessinateur allemand, né à Berlin, le 26 septembre 1798, mort à Weimar, le 13 novembre 1868 (I-IV).

GÉNIN (François), philologue français, né à Amiens, le 16 février 1803, mort à Paris le 20 mai 1856 (I-II).

GENOD (Michel-Philibert), peintre français, né à Lyon, en 1795, mort dans cette ville, en juillet 1862 (I-III).

GENTY DE BUSSY (Pierre), intendant militaire et député français, né à Choisy-le-Roi (Seine-et-Oise), le 28 septembre 1793, mort à Paris, le 13 février 1867 (I-IV).

GEOFFROY DE VILLENEUVE (Ernest-Louis), député français, né le 28 octobre 1820, mort le 30 mai 1865 (III-IV).

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore), naturaliste français, né à Paris, le 16 décembre 1805, mort le 10 novembre 1861 (I-III).

GEORGE-MASSONNAIS (Jean-Baptiste-Amédée), prélat français, né à Saint-Denis de Gatine (Mayenne), le 17 avril 1805, mort à Bayeux le 20 décembre 1862 (I-III).

GEORGES (Marguerite-Joséphine-Georges WEMMER, connue sous le nom de Mlle), artiste dramatique française, née à Bayeux le 23 février 1787, morte à Passy, le 11 janvier 1867 (I-IV).

GÉRARD (François-Antoine-Christophe), général français, né à Nancy, le 25 juillet 1786, mort au château des Ormes (Eure-et-Loir), le 23 décembre 1856 (I-II).

GÉRARD (Cécile-Jules-Basile), officier français, surnommé *le Tueur de lions*, né à Pignant (Var), le 14 juin 1817, mort en septembre 1864 (I-III).

GÉRARD DE NERVAL (Gérard LABRUNIE, dit), littérateur français, né à Paris, le 21 mai 1808, mort dans cette ville, le 26 janvier 1855 (I-II).

GÉRARDIN (Nicolas-Vincent-Auguste), médecin français, né à Nancy, le 15 février 1790, mort le 26 juin 1862 (I-III).

GERBET (Olympe-Philippe), prélat français, né à Poligny (Jura), le 3 février 1798, mort en août 1864 (I-III).

GERDY (Pierre-Nicolas), médecin français, né à Loches (Aube), le 1er mai 1797, mort le 19 mars 1856 (I-II).

GERGONNE (Joseph-Duez), mathématicien français, né à Nancy, le 19 juin 1771, mort le 4 avril 1859 (I-II).

GERHARD (Édouard), archéologue allemand, né à Posen, le 29 novembre 1795, mort à Berlin le 12 mai 1867 (I-IV).

GERHARDI (Ignace, chevalier DE), général allemand, né à Vienne, en 1779, mort le 13 février 1856 (I-II).

GERHARDT (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Strasbourg, le 21 août 1816, mort le 19 août 1856 (I-II).

GERLACH (Léopold DE), général prussien, né en 1790, mort à Berlin, le 10 janvier 1861 (I-IV).

GERLACH (George-Daniel), général danois, né à Eckernførde (Schleswig), le 31 août 1798, mort le 11 mars 1865 (III-IV).

GERLACHE (Étienne-Constantin, baron DE), magistrat, publiciste et homme politique belge, né à Biourge (Luxembourg) le 26 décembre 1785, mort à Bruxelles, le 10 février 1871 (I-IV).

GERMINY (Charles-Gabriel LEBÈGUE, comte de), administrateur, ministre et sénateur français, né à Clipouville (Seine-Inférieure), le 8 novembre 1789, mort au Havre le 25 février 1871 (I-IV).

GERUZEZ (Nicolas-Eugène), littérateur français, né à Reims, le 6 janvier 1799, mort à Paris, le 29 mai 1865 (I-IV).

GERVAIS [de Caen], médecin et administrateur français, né à Caen, le 6 mai 1803, mort à Paris, le 3 décembre 1867 (I-IV)

GERVINUS (Georges-Godefroid), historien et homme politique allemand, né à Darmstadt le 20 mai 1805, mort à Heidelberg, le 18 mars 1871 (I-IV).

GESNER (Abraham), géologue américain né à Cornwallis (Nouvelle-Écosse), en 1797, mort à Halifax, le 29 avril 1864 (I-IV).

GFROERER (Auguste-Frédéric), historien allemand, né à Calw (Forêt-Noire), le 5 mars 1803, mort à Karlsbad, le 10 juillet 1861 (I-III).

GHEGA (Charles DE), ingénieur italien, né à Venise, en 1800, mort à Vienne, le 14 mars 1860 (I-IV).

GHIKA (Alexandre), ou GHIKA IX, ex-hospodar et caïmacam de Valachie, né le 1er mai 1795, mort à Torre-del-Monte, près Naples, en janvier 1862 (I-III).

GHIKA (prince Grégoire), ou GHIKA IX, ex-hospodar de Moldavie, né à Botochani, le 25 août 1807, mort à Meudon, le 26 août 1857 (I-II).

GIBERT (Camille-Melchior), médecin français, né à Paris, en 1797, mort le 6 août 1866 (I-IV).

GIBSON (John), sculpteur anglais, né à Gyffyn, pays de Galles, en 1791, mort le 27 janvier 1866 (I-IV).

GIDE (Casimir), musicien et libraire français, né à Paris, le 4 juillet 1804, mort dans cette ville, le 18 février 1868 (I-IV).

GIFFARD (Stanley-Lees), journaliste anglais, né en 1788, mort à Folkestone, le 6 novembre 1858 (I-IV).

GIFFORD (Robert-Francis GIFFORD, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, mort le 13 mai 1872 (I-IV).

GIFFORD (George, comte DE), pair d'Angleterre, né en 1822, mort en janvier 1862 (I-IV).

GIL Y ZARATE (don Antonio), poète dramatique espagnol, né le 1er décembre 1793, mort à Madrid, le 27 janvier 1861 (I-III).

GILBART (James-William), économiste anglais, né le 9 mars 1794, mort le 8 août 1863 (I-IV).

GILBERT (Antoine-Pierre-Marie), archéologue français, né à Paris, le 8 novembre 1785, mort le 4 janvier 1858 (I-II).

GILBERT (Jean-Désiré-Louis), littérateur français, né à Marssemy (Aisne), le 16 septembre 1819, mort le 16 octobre 1870 (IV).

GILLESPIE (William-Mitchell), ingénieur américain, né en 1816, mort à New-York, le 1er janvier 1868 (I-IV).

GIMELLE (Pierre-Louis), médecin français, né à Gimelle (Corrèze), le 6 novembre 1790, mort le 19 juin 1864 (I-IV).

GIOVANELLI (André), chef d'une maison princière d'Autriche, né le 18 juillet 1783, mort en janvier 1860 (I-IV).

GIRARD (Narcisse), musicien français, né à Mantes, le 27 janvier 1797, mort à Paris, le 15 janvier 1860 (I-III).

GIRARDET (Charles-Samuel), graveur et lithographe suisse, né au Locle, près de Neufchâtel (Suisse), en 1780, mort à Versailles en 1863 (I-III).

GIRARDET (Karl), peintre suisse, fils du précédent, né au Locle (Suisse), le 13 mai 1810, mort à Paris, le 24 avril 1871 (I-IV).

GIRARDIN (Alexandre, comte DE), général français, né le 16 janvier 1776, mort à Paris, le 5 août 1855 (I-II).

GIRARDIN (Delphine GAY, Mme Émile DE), femme de lettres française, née à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804, morte à Paris, le 29 juin 1855 (I-II).

GIRAUDEAU (Jean), dit GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS, médecin français, né à Saint-Gervais (Vienne), le 5 novembre 1802, mort à Bauffemont (Seine-et-Oise), le 2 juin 1861 (I-III).

GIRAULT DE SAINT-FARGEAU (Pierre-Augustin-Eusèbe), littérateur français, né à Saint-Fargeau (Yonne), le 11 avril 1791 (I-IV).

GIRERD (Frédéric), représentant du peuple français, né à Saint-Héand (Loire), en 1801, mort le 29 août 1859 (I-II).

GIROD (Jean-Marie-Félix), général français né à Gex (Ain), en 1796, mort à Paris, le 15 avril 1876 (I-IV).

GIROT-POUZOL (du Puy-de-Dôme), représentant du peuple français, né à Issoire, en 1794, mort en janvier 1858 (I-II).

GISCLARD (Jean-Jacques), ancien représentant du peuple français, né à Albi (Tarn), en 1795, mort dans cette ville, le 15 novembre 1871 (I-IV).

GISORS (Henry-Alphonse DE), architecte français, né à Paris, le 3 septembre 1796, mort le 17 août 1866 (I-IV).

GISQUET (Henri), homme politique français, ancien préfet de police, né à Vézin (Moselle), le 14 juillet 1792, mort en janvier 1866 (I-IV).

GLAESER (Frantz), compositeur allemand, né le 19 avril 1798, à Obergeorgenthal (Bohême), mort à Copenhague, le 25 août 1861 (I-III).

GLASGOW (James CARR-BOYLE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1792, mort le 11 mars 1869 (I-IV).

GLENELG (Charles-GRANT, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né à Kidderpour (Bengale), en 1783, mort le 23 avril 1866 (I-IV).

GLINKA (Serge), écrivain russe, né en 1774, mort à Moscou en 1847. — GLINKA (Michel), compositeur russe, né le 1er juin 1804, mort à Berlin, le 15 février 1857 (I-IV).

GLOCKER (Ernest-Frédéric), minéralogiste allemand, né à Stuttgart, le 1er mai 1793, mort dans cette ville, le 15 juillet 1858 (I-IV).

GNAEDITSCH (Nicolas), poète russe, né à Poltawa, le 2 février 1784, mort à Petersbourg, le 15 février 1833 (I-IV).

GOBLET (Albert-Joseph), comte D'ALVIELLA, général belge, né à Tournai, le 26 mai 1790, mort le 5 mai 1873 (I-IV).

GODARD-DESMARETS (Hippolyte), homme politique, député français, né à Paris, le 8 octobre 1790, mort le 7 janvier 1867 (III-IV).

GODDE (Étienne-Hippolyte), architecte français, né à Breteuil (Oise), le 26 décembre 1781, mort à Paris, le 7 décembre 1869 (I-III).

GODEBSKI (Xavier), littérateur polonais, né à Frankenthal en 1801, mort à Lemberg, le 17 mai 1869 (II-IV).

GOESCHEL (Charles-Frédéric), philosophe et théologien allemand, né à Langensalza (Thuringe), le 7 octobre 1784, mort à Naumbourg, le 22 septembre 1862 (I-III).

GOETHE (Ottilie DE), veuve du fils unique du grand poète, née à Dantzig, en 1796, morte à Weimar (Saxe), le 28 octobre 1872 (I-IV).

GOETTLING (Charles-Guillaume), philologue allemand, né à Iéna, le 19 janvier 1793, mort dans cette ville, le 20 janvier 1869 (I-IV).

GOETZINGER (Maximilien-Guil-

[illegible]

GOUBAUX (Prosper-Parfait), auteur dramatique français, né le 10 juin [illegible], mort à Paris, le 31 juillet 1859 (I-II).

GOUDCHAUX (Michel), homme politique français, ancien ministre, né [illegible] 1797, mort le 27 décembre [illegible] (I-III).

GOUGH (Hugues GOUGH, 1er vicomte), général et pair anglais, né à [illegible] (comté de Limerick), le [illegible] novembre 1779, mort à Londres, le [illegible] mars 1869 (I-IV).

GOURCY (Conrad, comte DE), [illegible] français, né à Nancy, en [illegible], mort le 3 janvier 1869 (I-IV).

GOURDON (Édouard), littérateur [illegible], né à Bordeaux, le 6 mars [illegible], mort à Neuilly (Seine), le 10 septembre 1868 (II-IV).

GOURIEFF (Alexandre), général [illegible], né en 1795, mort à Pétersbourg [illegible] décembre 1865 (I-IV).

GOURLIER (Pierre-Charles), architecte français, né à Paris, le 15 mai [illegible], mort le 17 février 1857 (I-II).

GOURLIER (Paul-Dominique), [illegible] français, fils du précédent, [illegible], le 13 juin 1813, mort dans cette ville, le 7 mars 1869 (I-IV).

GOUSSET (Thomas-Marie-Joseph), [illegible] et cardinal français, né à Montigny-lès-Cherlieux (Haute-Saône), le [illegible] mai 1792, mort à Reims, le 24 décembre 1866 (I-IV).

GOUTY (Eugène), peintre français, né à Chalon-sur-Saône, en 1807, mort le 11 mai 1857 (I-II).

GOYON (Charles-Marie-Auguste, comte DE), général et sénateur français, [illegible] 1802, mort à Paris [illegible] mai 1870 (II-IV).

GOZLAN (Léon), romancier et auteur dramatique français, né à Marseille le 1er septembre 1803, mort à Paris, le 14 septembre 1866 (I-IV).

GRABOWSKI (Ambroise), archéologue polonais, né à Kenty, en 1782, mort à Cracovie, le 3 août 1868 (II-IV).

GRAEFE (Henri), professeur et [illegible] politique allemand, né à Buttstaedt, le 3 mars 1802, mort à Brême, le [illegible] juillet 1868 (I-IV).

GRAEVELL (Maximilien-Charles-Frédéric-Guillaume), homme politique et écrivain allemand, né à Belgard [illegible], le 28 août 1781, mort à [illegible], le 29 septembre 1860 (I-III).

GRAFSTROEM (André-Abraham), poète suédois, né à Sundsvall, le [illegible] janvier 1790, mort le 24 juillet 1870 (I-IV).

GRAFTON (Henry FITZ-ROY, [illegible] DE), pair d'Angleterre, né en [illegible], mort en mars 1863 (I-III).

GRAHAM (sir James-Robert-George, 2e baronnet), homme d'État anglais, né en juin 1792, mort à Netherby, le 25 octobre 1861 (I-III).

GRAHAM (rév. John), évêque de Chester, pair d'Angleterre, né le 23 février 1794, mort le 15 juin 1865 (I-III).

GRAMMONT (Jacques-Philippe [illegible] DE), général français, représentant du peuple, né le 22 juillet [illegible], mort le 14 juin 1862 (I-III).

GRANDET (Joseph-Marie), ancien représentant du peuple français, né à

Rodez, le 10 févri[illegible] cette ville, le 25 [illegible]

GRANTLEY [illegible] 3e baron), pair [illegible] Edimbourg en 17[illegible] 1875 (I-IV).

GRASSOT (P[illegible] acteur français, n[illegible] cembre 1800, mor[illegible] (I-III).

GRATIOLET [illegible] raliste français, [illegible] ronde), le 6 juillet [illegible] le 16 février 1865 [illegible]

GRATTAN (T[illegible] mancier irlandais, [illegible] 4 février 1864 (I-I[illegible]

GRAZIANI (I[illegible] italien, né à Ferm[illegible] en août 1823, mor[illegible] (II-IV).

GRENIER DE [illegible] (Francisque-Mart[illegible] François), peintre [illegible] le 22 juillet 179[illegible] ville, le 21 décemb[illegible]

GRETERIN (T[illegible] trateur français, [illegible] goy-la-Forêt, le [illegible] mort le 16 mai 186[illegible]

GRETSCH (Ni[illegible] russe, né à Sain[illegible] 3 août 1787, mort [illegible] (I-IV).

GREVEDON (P[illegible] peintre et lithogra[illegible] Paris, le 17 octob[illegible] 1er juin 1860 (I-III)

GREY (Charles[illegible] né en 1804, mort [illegible] GREY (Frédéric [illegible] anglais, frère du pré[illegible] mort le 2 mai 1878

GREY (sir John [illegible] né Morwick en 17[illegible] vrier 1856 (I-II).

GRIEPENKERL [illegible] teur allemand, né [illegible] de Berne), le 4 [illegible] Brunswick, le 17 o[illegible]

GRIESHEIM [illegible] DE), général allema[illegible] 1793, mort à Coble[illegible] 1854 (I-IV).

GRIGOLETTI [illegible] peintre italien, né [illegible] le 29 août 1801, [illegible] 10 février 1870 (I-I[illegible]

GRILLE (Fran[illegible] rateur français, né [illegible] cembre 1782, mort [illegible] Marly, le 12 décemb[illegible]

GRILLON [illegible] Adrien), ancien rep[illegible] ple français, né à C[illegible] le 15 septembre 180[illegible] ville le 29 février [illegible]

GRILLPARZER [illegible] dramatique allemand [illegible] 15 janvier 1791, mo[illegible] le 21 janvier 1872 [illegible]

GRIMALDI (Je[illegible] et littérateur franç[illegible] (Corse), en 1805, [illegible] 1864 (II-IV).

GRIMM (Jacque[illegible] logue allemand, né [illegible] vier 1785, mort à [illegible] tembre 1863 (I-III).

GRIMM (Guillau[illegible]

…BAUX (Prosper-Parfait), au… …matique français, né le 10 juin … …ort à Paris, le 31 juillet 1859 …

…DCHAUX (Michel), homme …e français, ancien ministre, né … en 1797, mort le 27 décembre …III).

…GH (Hughes Gough, 1er vi… général et pair anglais, né à …town (comté de Limerick), le …mbre 1779, mort à Londres, le … 1869 (I-IV).

…RCY (Conrad, comte de), …me français, né à Nancy, en … mort le 3 janvier 1869 (I-IV).

…JRDON (Édouard), littérateur …s, né à Bordeaux, le 6 mars … mort à Neuilly (Seine), le 19 sep… 1869 (II-IV).

…ORIEFF (Alexandre), général … né en 1785, mort à Pétersbourg … décembre 1865 (I-IV).

…URLIER (Pierre-Charles), ar…te français, né à Paris, le 15 mai … mort le 17 février 1857 (I-II).

…URLIER (Paul-Dominique), …giste français, fils du précédent, …Paris, le 13 juin 1813, mort dans … ville, le 7 mars 1869 (I-IV).

…USSET (Thomas-Marie-Joseph), … et cardinal français, né à Mon…-les-Cherlieux (Haute-Saône), le …ai 1792, mort à Reims, le 24 dé…e 1866 (I-IV).

…YET (Eugène), peintre français, … Chalon-sur-Saône, en 1807, … le 17 mai 1857 (I-II).

…YON (Charles-Marie-Auguste, … de), général et sénateur français, … 19 novembre 1802, mort à Paris … mai 1870 (II-IV).

…ZLAN (Léon), romancier et au… dramatique français, né à Mar… le 1er septembre 1803, mort à …, le 14 septembre 1866 (I-IV).

…ABOWSKI (Ambroise), archéo…e polonais, né à Kenty, en 1782, … à Cracovie, le 3 août 1868 (II-IV).

…RAEFE (Henri), professeur et …me politique allemand, né à Butt…, le 3 mars 1802, mort à Brême, … juillet 1868 (I-IV).

…RAEVELL (Maximilien-Charles-…déric-Guillaume), homme politique …écrivain allemand, né à Belgard …méranie), le 28 août 1781, mort à …lde, le 29 septembre 1860 (I-III).

…RAVSTROEM (André-Abraham), …te suédois, né à Sundswall, le … janvier 1790, mort le 24 juillet …0 (I-IV).

…RAFTON (Henry Fitz-Roy, …duc de), pair d'Angleterre, né en …0, mort en mars 1863 (I-III).

…RAHAM (sir James-Robert-Geor… 2e baronnet), homme d'État an…is, né en juin 1792, mort à Nether… le 25 octobre 1861 (I-III).

…GRAHAM (rév. John), évêque de …ester, pair d'Angleterre, né le 23 fé…er 1794, mort le 15 juin 1865 …IV).

…GRAMMONT (Jacques-Philippe …LMAS DE), général français, repré…ntant du peuple, né le 22 juillet …92, mort le 14 juin 1862 (I-III).

…GRANDET (Joseph-Marie), ancien …présentant du peuple français, né à Rodez, le 10 février 1787, mort dans cette ville, le 25 janvier 1875 (I-IV).

GRANTLEY (Fletcher Norton, 3e baron), pair d'Angleterre, né à Édimbourg en 1796, mort le 5 août 1875 (I-IV).

GRASSOT (Paul-Louis-Auguste), acteur français, né à Paris, le 25 décembre 1800, mort le 10 janvier 1860 (I-III).

GRATIOLET (Louis-Pierre), naturaliste français, né à Sainte-Foy (Gironde), le 6 juillet 1815, mort à Paris, le 16 février 1865 (I-IV).

GRATTAN (Thomas-Colley), romancier irlandais, né en 1796, mort le 4 février 1864 (I-IV).

GRAZIANI (Ludovic), chanteur italien, né à Fermo (États-Romains), en août 1823, mort en septembre 1869 (II-IV).

GRENIER DE SAINT-MARTIN (Francisque-Martin Grenier, dit François), peintre français, né à Paris le 22 juillet 1793, mort dans cette ville, le 21 décembre 1867 (I-IV).

GRETERIN (Théodore), administrateur français, sénateur, né à Sévigny-la-Forêt, le 12 novembre 1794, mort le 16 mai 1861 (I-III).

GRETSCH (Nicolas), littérateur russe, né à Saint-Pétersbourg, le 3 août 1787, mort le 24 janvier 1867 (I-IV).

GREVEDON (Pierre-Louis-Henri), peintre et lithographe français, né à Paris, le 17 octobre 1776, mort le 1er juin 1860 (I-III).

GREY (Charles), général anglais, né en 1804, mort le 31 mars 1870.

Grey (Frédéric-William), marin anglais, frère du précédent, né en 1805, mort le 2 mai 1878 (I-IV).

GREY (sir John), général anglais, né Morwick en 1785, mort le 16 février 1856 (I-II).

GRIEPENKERL (Robert), littérateur allemand, né à Hofwyl (canton de Berne), le 4 mai 1810, mort à Brunswick, le 17 octobre 1868 (I-IV).

GRIESHEIM (Karl-Gustave-Jules de), général allemand, né à Berlin en 1798, mort à Coblentz, le 1er janvier 1854 (I-IV).

GRIGOLETTI (Michel-Ange), peintre italien, né Pordenone (Frioul), le 29 août 1801, mort à Venise, le 10 février 1870 (I-IV).

GRILLE (François-Joseph), littérateur français, né à Angers, le 29 décembre 1782, mort à l'Étang-sous-Marly, le 12 décembre 1853 (I-II).

GRILLON (Eugène-Victor-Adrien), ancien représentant du peuple français, né à Châteauroux (Indre), le 15 septembre 1800, mort dans cette ville le 29 février 1868 (I-IV).

GRILLPARZER (François), poète dramatique allemand, né à Vienne, le 15 janvier 1791, mort dans cette ville le 21 janvier 1872 (I-IV).

GRIMALDI (Jean-Titus), médecin et littérateur français, né à Corscia (Corse), en 1805, mort le 2 février 1864 (II-IV).

GRIMM (Jacques-Louis), philologue allemand, né à Hanau, le 4 janvier 1785, mort à Berlin, le 20 septembre 1863 (I-III).

GRIMM (Guillaume-Charles), philologue allemand, frère du précédent, né à Cassel, le 24 février 1786, mort à Berlin, le 16 décembre 1859 (I-II).

GRIMM (Louis-Émile), peintre et graveur allemand, frère du précédent, né à Hanau en 1790, mort à Cassel le 4 avril 1863 (I-III).

GRIS (Jean-Antoine-Arthur), botaniste français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 11 décembre 1829, mort à Paris, le 18 août 1872 (IV).

GRISAR (Albert), compositeur français, né à Anvers (Belgique), le 26 décembre 1808, mort à Asnières (Seine), le 14 juin 1869 (I-IV).

GRISI (Julie), cantatrice italienne, née à Milan, le 28 juillet 1811, morte à Berlin, le 28 novembre 1869 (I-IV).

GRISIER (Augustin-Edme-François), maître d'armes français, né le 26 novembre 1791, mort le 14 mai 1865 (I-IV).

GRISOLLE (Auguste), médecin français, né à Fréjus (Var), le 10 février 1811, mort à Paris, le 9 février 1869 (I-IV).

GRISWOLD (Rufus-William), littérateur américain, né le 15 février 1815, mort le 27 août 1857 (I-II).

GRIVAS (Théodoraki), général grec, né vers 1800, mort le 3 novembre 1862 (I-III).

GRIVEL (Jean-Baptiste, baron), marin français, sénateur, né à Brives (Corrèze), le 29 août 1778, mort à Brest, le 11 septembre 1869 (I-IV).

GRIVEL (Louis-Jean-Joseph), prêtre français, né à Ambert (Puy-de-Dôme), le 8 septembre 1800, mort le 21 décembre 1866 (I-IV).

GROLHIER-DESBROUSSES [de la Dordogne], représentant du peuple français, né à Nontron, en 1790, mort en janvier 1857 (I-II).

GROLMAN (Guillaume-Henri de), magistrat prussien, né à Berlin le 8 février 1781, mort le 1er janvier 1856 (I-II).

GROS (Jean-Baptiste-Louis), diplomate français, sénateur, né à Ivry-sur-Seine, le 8 février 1793, mort à Paris, le 17 août 1870 (II-IV).

GROS (Jean-Nicolas), prélat français, né à Reims, le 7 octobre 1794, mort à Versailles, le 13 décembre 1857 (I-II).

GROS (Étienne), humaniste français, né le 27 juillet 1797, à Carcassonne (Aude), mort à Paris, le 22 juillet 1856 (I-II).

GROSCLAUDE (Louis), peintre français d'origine suisse, né au Locle, canton de Neuchâtel le 26 septembre 1788, mort à Paris-Batignolles, le 11 décembre 1869 (I-IV).

GROTE (George), historien anglais, né à Clayhill (Kent), le 17 novembre 1794, mort à Londres, le 18 juin 1871 (I-IV).

GROUCHY (Alphonse-Frédéric-Emmanuel, marquis de), général français, sénateur, né à la Vilette (Seine-et-Oise), le 5 septembre 1789, mort à Paris, le 21 août 1864.

Grouchy (Victor, comte de), général français, frère du précédent, né le 20 février 1795, mort à Paris, le 20 mars 1864 (I-III).

GROZELIER (Alfred de), journa…

liste français, né à Dijon en 1813, mort à Belpech (Aude), en août 1865 (III-IV).

GRÜN (Alphonse), publiciste français, né à Strasbourg, le 8 mars 1801, mort à Paris, en septembre 1866 (I-IV).

GRUNDTVIG (Nicolas-Frédéric-Séverin), littérateur danois, né à Udby (Zélande), le 8 septembre 1783, mort à Copenhague, le 3 septembre 1872 (I-IV).

GRUNERT (Jean-Auguste), mathématicien allemand, né à Halle le 7 février 1797, mort à Greifswald, le 7 juin 1872 (I-IV).

GUBITZ (Frédéric-Guillaume), graveur et littérateur allemand, né à Leipzig, le 27 février 1786, mort à Berlin le 5 juin 1870 (I-IV).

GUEIDON ou **GUEYDON** (Alexandre-Marius), littérateur et éditeur français, né à Marseille, le 22 février 1809, mort en mai 1866 (IV).

GUENEAU DE MUSSY (François), médecin français, né en 1774, mort le 30 avril 1857 (I-II).

GUÉNON (François), cultivateur français, né à Libourne (Gironde), le 28 février 1796, mort dans cette ville, le 13 novembre 1855 (I-IV).

GUÉRIN (Eugène-Louis), littérateur français, né en 1807, mort en 1848 (I-IV).

GUÉRIN (Jean-Baptiste-Paulin), peintre français, né à Toulon, le 25 mars 1783, mort le 19 janvier 1855 (I-II).

GUERNON DE RANVILLE (Martial-Côme-Annibal-Perpétue-Magloire, comte DE), ancien ministre français, né à Caen, le 2 mai 1787, mort au château de Ranville, le 30 avril 1866 (I-IV).

GUERRY (André-Michel), statisticien français, né à Tours, en 1802, mort le 9 avril 1866 (I-IV).

GUERVILLE (Paul DE), auteur dramatique français, né à Sedan, le 20 mars 1798, mort en janvier 1865 (II-IV).

GUËT (Charlemagne-Oscar), peintre français, né à Meaux, le 24 janvier 1801, mort à Paris, le 29 novembre 1871 (I-IV).

GUES-VILLER (Philippe-Antoine), général français, sénateur, né à Paris, le 10 mars 1791, mort le 8 novembre 1865 (I-IV).

GUÉZO, roi de Dahomey, régnant depuis 1807, mort à Whidah en février 1859 (I-II).

GUIBOURT (Nicolas-Jean-Baptiste-Gustave), pharmacien français, né à Paris en 1790, mort dans cette ville, le 22 août 1867 (I-IV).

GUILBERT (Aristide-Mathieu), littérateur français, né à Rouen, le 31 février 1804, mort le 21 juin 1863 (I-III).

GUILFORD (rév. Francis NORTH, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1772, mort le 29 janvier 1861 (I-IV).

GUILLAUME Ier (Frédéric-Charles), roi de Wurtemberg, né le 27 septembre 1781, mort le 25 juin 1864 (I-III).

GUILLAUMIN (Urbain-Gilbert), éditeur français, né à Couleuvre (Allier), en 1801, mort en décembre 1864 (I-III).

GUILLEMAIN (Michel-Jacques-Laurent-Germain), général français, né à Autun, le 24 août 1788, mort à Corbigny (Nièvre), le 23 décembre 1855 (I-II).

GUILLEMIN (Nicolas-Alexandre), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), le 11 août 1789, mort à Paris le 3 mars 1872 (I-IV).

GUILLIÉ (Sébastien), médecin et littérateur français, né à Bordeaux, le 24 août 1780, mort à Asnières, en novembre 1865 (I-IV).

GUILLOIS (l'abbé Ambroise), écrivain catholique français, né à Laval (Mayenne), en 1796, mort au Mans (Sarthe), en 1856 (I-III).

GUILLOIS (Marc-François), littérateur français, né à Versailles, le 1er janvier 1774 (I-III).

GUILLO'S (Charles-Antoine-Gabriel), marin français, fils du précédent, né à Paris, le 25 juillet 1795, mort dans cette ville, le 19 mai 1860 (I-III).

GUILLOT (Natalis), médecin français, né en 1802, mort à Paris, le 12 novembre 1866 (I-IV).

GUIMET (Jean-Baptiste), chimiste et industriel français, né à Voiron (Isère), le 30 juillet 1795, mort à Lyon, le 8 avril 1871 (I-IV).

GUINOT (Eugène), homme de lettres français, né à Marseille en 1805, mort à Paris, le 9 février 1861 (I-III).

GUIRAUDET ([illegible] Eugène), [illegible], à Paris, le 10 août [illegible], le 4 mai 1868 (I-III).

GUIZARD (Sylvain), [illegible] du peuple français, né à [illegible]ret (Creuse), le 12 [illegible], [illegible] dans cette ville, en juin [illegible] (I-IV).

GUMERY (Charles-Alphonse), statuaire français, né à Paris, le [illegible] 1827, mort dans cette ville, le [illegible] janvier 1871 (I-IV).

GUMPRECHT (Thédore-Gotfroid), économiste allemand, né à Hambourg, le 11 octobre [illegible], mort à Berlin, le 14 janvier [illegible] (I-IV).

GUNTHER (Charles-Frédéric), [illegible] allemand, né à Leipzig, en 1786, mort en juin 1866 (I-II).

GUROWSKI (Adam, comte), publiciste polonais, né [illegible] 1801, mort à Washington, le [illegible] mai 1866 (I-IV).

GUSLER (Pierre-Georges), [illegible] français, né à [illegible], le 22 octobre 1780, mort à [illegible]néville, le 1er avril 1857 (I-II).

GUTHRIE (rév. Thomas), [illegible] philanthrope écossais, né à [illegible] (comté de Forfar) en [illegible], mort à Edimbourg, le 24 février 1873 (I-IV).

GUTTINGUER (Ulric), littérateur français, né à Rouen en [illegible], mort le 21 septembre 1866 (I-IV).

GUYON (Jean-Louis-Geneviève), chirurgien français, né à [illegible] (Somme), le [illegible] avril 1791, mort à Alger, le 23 août 1870 (I-IV).

GUYON (Richard-Debaufre), général anglais, plus connu sous le nom de Kourchid Pacha, né à [illegible] Bath, en mars 1813, mort à Constantinople, le 12 octobre 1856 (I-II).

GUYOT (Jules), [illegible], né à Gyé-sur-Seine (Aube), en [illegible], mort en avril 1872 (I-IV).

GUYOT DE FÈRE (François-Fortuné), littérateur français, né [illegible], le 30 août 1791 (I-IV).

GWILT (Joseph), architecte anglais, né le 11 janvier [illegible], mort le 13 septembre 1863 (I-IV).

GYULAY (François, comte), général autrichien, né à Pesth le [illegible] septembre 1798, mort à Vienne, le [illegible] septembre 1868 (I-IV).

H

HAAG (Eugène), théologien protestant français, né à Montbéliard (Doubs), le 11 février 1808, mort en mars 1868. — HAAG (Emile), frère du précédent, né le 8 novembre 1810, mort le 11 mai 1865 (I-IV).

HAASE (Henri-Dieudonné-Frédéric-Aurélien), philologue allemand, né à Magdebourg (Prusse), le 4 janvier 1808, mort à Breslau, le 16 août 1867 (I-IV).

HACHETTE (Louis-Christophe-François), éditeur français, fondateur de la maison de librairie *L. Hachette et Cie*, né à Rethel (Ardennes), le 5 mai 1800, mort le 31 juillet 1864 (I-III).

HADDINGTON (Thomas-Hamilton HADDINGTON, 2e comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1780, à Edimbourg, mort le 1er décembre 1858 (I-II). — Son cousin et héritier George BAILLIE, comte d'HADDINGTON, né en 1802, mort le 25 juin 1870 (I-IV).

HAEBERLIN (Charles-Louis), romancier allemand, né à Erlangen, le 25 juillet 1784, mort à Potsdam, le 1er janvier 1858 (I-II).

HAEUSSER (Louis), historien et homme politique allemand, né à Cleebourg (Basse-Alsace), le 26 octobre 1818, mort à Heidelberg, le 19 mai 1867 (I-IV).

HAGBERG (Charles-Auguste), littérateur suédois, né le [illegible], mort à Lund, le [illegible] janvier [illegible].

HAGEN (Frédéric-Henri [illegible]), linguiste allemand, né à [illegible]berg, le 19 février 1780, mort [illegible], le 11 juillet 1856 (I-II).

HAHN (Charles-Auguste, [illegible]), [illegible]gue allemand, né à Heidelberg, [illegible] juin 1807, mort le 26 février [illegible].

HAIDINGER (Guillaume [illegible]), [illegible]logue allemand, né à Vienne, [illegible] février 1795, mort dans cette ville, le 19 mars 1871 (I-IV).

HAIZINGER (Antoine), chanteur allemand, né à Wilfersdorf (Autriche), en 1796, mort à Karlsruhe, le [illegible] décembre 1869 (I-IV).

don Juan Van), comte de
s, général espagnol, né
Léon, le 16 février 1790,
ix, le 8 novembre 1864

(Jacques-François-Elie-
compositeur français, né
7 mai 1799, mort à Nice,
862 (I-III).

RTON (Thomas-Chan-
in américain, né en 1796,
ivelle-Ecosse, mort le 27
-IV).

T (sir Colin), général an-
1773, mort le 24 octobre

mes), publiciste et roman-
in, né à Philadelphie, le
3, mort à Loveland, près
e 5 juillet 1868 (I-IV).

I (Henry), historien an-
Windsor en 1777, mort à
Kent), le 22 janvier 1859

RG-BROICH (Théodore-
I, baron de), voyageur et
lemand (l'*Ermite de Gau-
Broich*, le 8 septembre
près de Straubing, le 17
(I-III).

K (Fitz-Greene), poète
é à Guilford (Connecticut),
790, mort le 19 novembre

-CLAPARÈDE (Léonce,
me politique français, né
rt à Colmar, le 10 avril
— Hallez-Claparède
comte), parent du précé-
n avril 1858 (I-II).

(Victor-Auguste, comte
eur français, né à Paris,
810, mort dans cette ville,
re 1870 (I-IV).

N (Ferdinand-Alphonse),
ais, sénateur, ministre, né
re 1796, à Pont-l'Évêque,
, le 16 janvier 1864 (I-III).

ON (William-Alexandre-
chibald Hamilton-Dou-
luc d'), pair d'Angleterre,
s, le 19 février 1811, mort
1863 (I-III).

ON (sir William), philo-
sis, né à Glasgow, le 8
mort à Edimbourg, le 6
II).

ON (rév. James), théolo-
is, né à Strathblane, en
e 24 novembre 1867 (I-IV).

R (Jules), littérateur alle-
Dresde, le 7 juin 1810,
itz, le 23 août 1862 (I-IV).

R-PURGSTALL (Joseph,
rientaliste allemand, né à
ie), le 9 juin 1774, mort
23 novembre 1856 (I-II).

N (rév. Kenn-Dickson),
t pair ecclésiastique an-
ile Barbade, en 1792, mort
868 (I-IV).

(Henriette-Wilhelmine
ne), romancière allemande.
le 24 juin 1785, morte le
862 (I-III).

E (Désiré-Joseph), repré-
euple français, né à Aves-
le 3 mai 1800, mort en
853 (I-II).

IANN (David-Jules-Louis), homme politique et publiciste allemand, né à Finkenwerder, près Hambourg, le 12 juillet 1790, mort à Schlangenbad, le 4 août 1864 (I-III).

HANSSENS (Charles-Louis), musicien belge, né à Gand, le 12 juillet 1802, mort à Bruxelles, le 8 avril 1871 (I-IV).

HANUSCH (Ignace-Jean), philosophe allemand, né à Prague en 1812, mort dans cette ville, le 19 mai 1869 (I-IV).

HARCOURT (François-Eugène-Gabriel, duc d'), diplomate français, ancien pair, né à Jouy, le 22 août 1786, mort à Paris, le 2 mai 1865 (I-IV).

HARDING (Chester), peintre américain, né à Convay (Massachusets), le 1er septembre 1792, mort le 1er avril 1866 (III-IV).

HARDING (James-Duffield), peintre et auteur anglais, né en 1798, mort le 4 décembre 1863 (I-III).

HARDINGE (Henri Hardinge, 1er vicomte), général anglais, né à Wrotham (Kent), le 30 octobre 1785, mort le 24 septembre 1856 (I-II).

HARDOIN (Louis-Eugène), magistrat français, né à Paris, le 26 juillet 1789, mort à Pau, le 21 décembre 1870 (II-IV).

HARE (Robert), chimiste américain, né en Pensylvanie, en 1781, mort à Philadelphie, le 15 mai 1858 (I-II).

HARISPE (Jean-Isidore, comte), maréchal de France, né à Saint-Etienne de Bigorre, le 8 décembre 1768, mort le 26 mai 1855 (I-II).

HARMS (Claude), théologien danois, né à Fahrstedt, le 25 mai 1778, mort à Kiel, le 1er février 1855 (I-II).

HARNISCH (Guillaume), écrivain allemand, né à Wilsnach, le 28 août 1787, mort à Berlin, le 15 août 1864 (I-III).

HARRING (Harro-Paul), écrivain allemand né à Ibenadorf (Schleswig), le 28 août 1798, se suicida à Jersey, le 28 mai 1870 (I-IV).

HARRINGTON (Leicester-Fitz-Gerald-Charles Stanhope, 5e comte d'), pair d'Angleterre, né à Dublin, en 1784, mort le 31 août 1862 (I-III).

HARRIS (George-Francis-Robert Harris, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, mort le 23 novembre 1872 (I-IV).

HARRIS (rév. John), auteur religieux anglais, né en 1804, mort le 21 décembre 1856 (I-II).

HARRIS (William-Snow), physicien anglais, né à Plymouth, en 1791, mort le 22 janvier 1867 (I-IV).

HARSCOUET DE SAINT-GEORGES (Jean-René), représentant du peuple, né au château de Pommereu (Côtes-du-Nord), le 3 octobre 1781, mort au même lieu, le 20 janvier 1867. — Harscouet (Paul-René), son fils, représentant du peuple à la Législative, né le 8 septembre 1807, mort à Plurvignies, le 1er avril 1870 (I-IV).

HART (Laurent-Joseph), graveur belge, né à Anvers, en 1810, mort à Bruxelles, le 10 janvier 1860 (I-III).

HARTMAN (André-Frédéric), ancien pair de France, né le 19 octobre 1772, mort à Munster, le 1er mai 1861 (I-III).

HARTSHORNE (Charles-Henry), savant anglais, né en 1803, mort le 11 mars 1865 (III-IV).

HASE (Charles-Benoît), philologue français, né à Sulza (Saxe), le 11 mai 1780, mort à Paris, le 21 mars 1864 (I-III).

HASSAN PACHA MONASTIRLI, homme d'État égyptien, d'origine albanaise, né à Monastir (Macédoine), en 1794 (I-IV).

HASSE (Frédéric-Rodolphe), théologien protestant allemand, né à Dresde, le 29 juin 1808, mort à Bonn, le 14 octobre 1862 (I-III).

HASSENPFLUG (Hans-Daniel-Louis-Frédéric), homme politique allemand, né à Hanau, le 24 février 1794, mort à Marbourg, le 10 octobre 1862 (I-III).

HATHERTON (Edward-Richard Littelton, 1er baron), pair d'Angleterre, né le 18 mars 1791, mort le 4 mai 1863 (I-III).

HATIN (Auguste-Félix), médecin français, né à Saint-Julien du Sault (Yonne), en 1805, mort à Paris, le 6 mai 1861 (I-III).

HATZFELD (Maximilien), comte de), diplomate prussien, né à Berlin, le 7 juin 1813, mort à Paris, le 19 janvier 1859 (I-II).

HAUBERSART (comte Alexandre-Auguste d'), homme politique, député français, né en 1804, mort à Paris, le 20 mai 1868 (I-IV).

HAUDOS (Justin), homme politique français, député, né le 23 janvier 1797, mort le 1er octobre 1864 (I-III).

HAUENSCHILD (Richard-Georges-Spiller de), poète allemand, connu sous le nom de *Max Waldau*, né à Breslau, le 24 mars 1825, mort à Bauerwitz, le 20 janvier 1855 (I-II).

HAUPTMANN (Maurice), compositeur allemand, né à Dresde, le 13 octobre 1792, mort à Leipzig, le 8 janvier 1868 (I-IV).

HAUSMANN (Jean-Frédéric-Louis), minéralogiste et géologue allemand, né à Hanovre, le 22 février 1782, mort à Goettingue, le 26 décembre 1859 (I-IV).

HAUTEFEUILLE (Anne-Marie-Cornélie, comtesse Eugène d'), femme de lettres française, née à Paris en 1786, morte à Saint-Vrain (Seine-et-Oise), le 15 septembre 1862 (I-IV).

HAUTERIVE (Auguste Blanc de Lanautte, comte d'), diplomate français, ancien député, né en 1795, mort à Pau, le 14 décembre 1870 (I-IV).

HAUTPOUL (Alphonse-Henri, marquis d'), général français, sénateur, né à Versailles, le 4 janvier 1789, mort à Paris, le 28 juillet 1865 (I-IV).

HAVAS (Charles), administrateur français, fondateur de l'Agence qui porte son nom, né en 1785, mort le 21 mai 1858 (I-II).

HAVELOCK (sir Henry), général anglais, né à Bishop's-Wearmouth, le 5 avril 1795, mort à Alumbagh, près Lucknow, le 25 novembre 1857 (I-III).

HAVEMANN (Guillaume), historien allemand, né à Lunebourg, le 27 septembre 1800, mort à Goettingue, le 23 août 1869 (II-IV).

HAVIN (Léonor-Joseph), publiciste français, né à Paris, le 3 avril 1799,

mort à Torigny-sur-Vire, le 12 novembre 1868 (I-IV).

HAWKE (Edward-William HARVEY-HAWKE, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1799, mort le 8 janvier 1869 (I-IV).

HAWKS (L. Francis), écrivain et prédicateur américain, né à Newbern (Caroline-du-Nord), le 10 juin 1798, mort le 27 septembre 1866 (I-IV).

HAWLJZCEK (Karl), publiciste allemand, né à Borau (Bohême), le 31 décembre 1821, mort à Prague, le 29 juillet 1856 (I-IV).

HAWTHORNE (Nathaniel), écrivain américain, né à Salem (Massachusetts), le 4 juillet 1804, mort à Plymouth, le 19 mai 1864 (I-III).

HAY (David-Ramsay), peintre et écrivain anglais, né à Édimbourg, en 1798, mort le 10 septembre 1866 (I-IV).

HAYES (miss Catherine), cantatrice irlandaise, née à Limerick, vers 1820, morte à Sydenham, le 11 août 1861 (I-III).

HAYNAU (Guillaume-Charles-Édouard, baron DE), homme d'État allemand, né à Munich, le 5 décembre 1804, mort le 24 janvier 1863 (I-III).

HAYTER (sir George), peintre anglais, né en 1792, à Londres, mort le 18 janvier 1871 (I-IV).

HEAD (sir George), écrivain anglais, né en 1792, mort à Londres, le 2 mai 1855 (I-II).

HEADFORT (Thomas TAYLOUR, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1787, mort le 6 décembre 1870 (I-IV).

HEBBEL (Frédéric), poète dramatique allemand, né le 18 mars 1813, à Wesselburen, mort à Vienne, le 13 décembre 1863 (I-III).

HÉBERT (Pierre), sculpteur français, né à Villabé (Seine-et-Oise), le 31 octobre 1804, mort à Paris, en octobre 1869 (I-IV).

HECKSCHER (Jean-Gustave-Maurice), homme politique allemand, né à Hambourg, le 26 décembre 1797, mort à Vienne, le 7 avril 1865 (I-IV).

HEDENBORG (Jean), voyageur suédois, né à Héda (Ostergotland), en 1787, mort à Florence en août 1865 (I-IV).

HÉDOUIN (Pierre), littérateur et musicien français, né à Boulogne-sur-mer, le 28 juillet 1789, mort à Paris, le 20 décembre 1868 (II-IV).

HEIBERG (Jean-Louis), auteur dramatique danois, né à Copenhague, le 14 décembre 1791, mort dans cette ville, le 25 août 1860 (I-III).

HEIDEGGER (Charles-Guillaume), ou baron DE HEIDECK, général et artiste allemand, né à Saaralbon (Lorraine), en 1788, mort le 21 février 1861 (I-III).

HEIDELOFF (Charles-Alexandre), architecte allemand, né à Stuttgart, le 2 février 1788, mort à Hassfurt, le 28 septembre 1865 (I-IV).

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire français, né à Belfort, le 16 décembre 1787, mort à Paris, le 2 octobre 1865 (I-IV).

HEIMBACH (Charles-Guillaume-Ernest), jurisconsulte allemand, né à Merseburg, le 29 septembre 1803, mort à Iéna, le 4 juillet 1865 (I-IV).

HEINE (Henri), écrivain allemand français, né à Dusseldorf, le 13 décembre 1799, mort à Paris, le 17 février 1856 (I-II).

HELL (Anne-Chrétien-Louis DE), marin français, né à Strasbourg le 25 mai 1783, mort à Oberkirch (Alsace), le 8 octobre 1864 (I-IV).

HELLER (Samuel), médecin français, né en 1796, mort à Paris, le 19 janvier 1861 (I-IV).

HELLER (Robert), littérateur allemand, né à Grossdrebnitz près de Stolpen (Saxe), le 24 novembre 1813, mort à Hambourg, le 7 mai 1871 (I-IV).

HELM (Charles), économiste allemand, né à Vienne, le 3 mars 1808, mort dans cette ville, le 31 mars 1868 (II-IV).

HENDERSEN (Ebenezer), missionnaire anglais, né en 1784 à Dunfermline (Écosse), mort à Highbury en 1858 (I-IV).

HENGSTENBERG (Ernest-Guillaume), théologien allemand, né à Froendenberg, le 20 octobre 1802, mort à Berlin, le 28 mai 1869 (I-IV).

HENNEQUIN (Amédée), littérateur français, né à Paris, le 4 août 1817, mort dans cette ville, le 25 août 1859 (I-IV).

HENRION (Mathieu-Richard-Auguste baron), magistrat et historien français, né à Metz, le 19 juin 1805, mort à Aix, en septembre 1862 (I-III).

HENSEL (Guillaume), peintre allemand, né à Trebbin (Prusse), le 6 juillet 1794, mort à Berlin, le 26 novembre 1861 (I-III).

HENTZ (Caroline-Lee WHITING, mistress), femme de lettres américaine, née à Lancaster (Massachusetts), en 1804, morte à Marianna (Floride), le 11 février 1856 (I-II).

HÉQUET (Charles-Joseph-Gustave), journaliste et compositeur français, né à Bordeaux, le 22 août 1803, mort à Paris, le 26 octobre 1865 (I-IV).

HERBERT (Henry-William), littérateur américain, né à Londres, le 7 avril 1807, mort à New-York, le 17 mai 1858 (I-II).

HERBERT (sir Thomas), marin anglais né à Cahirmane (Kercy), en 1793, mort le 4 août 1861 (I-III).

HERBERT (Sydney), homme politique anglais, né à Richmond, le 16 septembre 1810, mort au château de Wilton, le 2 août 1861 (I-III).

HERBILLON (Émile), général français, né à Châlons-sur-Marne, le 23 mars 1794, mort le 24 avril 1866 (I-IV).

HERCOLANI (Alphonse-Astor, prince), né à Bologne, le 15 septembre 1826, mort le 8 janvier 1869 (I-IV).

HÉRICOURT (Achmet, comte D'), antiquaire français, né à Hébecourt (Somme), le 19 avril 1819, mort au même lieu, le 19 janvier 1871 (I-IV).

HERLINCOURT (Louis-Marie WARTELLE, baron D'), homme politique français, né le 2 mars 1806, mort à Éterpigny, le 6 novembre 1868 (III-IV).

HERMAN (Antoine-Édouard), sénateur français, né à Londres, le 23 avril 1795, mort à Neuilly, le 27 août 1864 (I-III).

HERMANN (Frédéric-[illegible] Guillaume), économiste [illegible] le 5 décembre [illegible], à [illegible] (Bavière), mort à Munich, [illegible] vembre 1868 (I-IV).

HERMANN (Charles-Frédéric), philologue et archéologue [illegible] né à Francfort-sur-le-Mein, le [illegible] 1804, mort à Gottingue, le [illegible] 1856 (I-II).

HERMANN-LÉON (Léonard HERMANN, dit), chanteur français, né à Lyon, le 23 juillet [illegible], mort aux Batignolles, le 3 [illegible]

HERMÈS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à [illegible] février 1800, mort à [illegible] tobre 1856 (I-II).

HERNOUX (Claude-Charles-[illegible]), marin français, né [illegible] 17 mars 1797, mort à [illegible] mai 1861 (I-III).

HEROLD (Jean-Maurice-[illegible]), naturaliste allemand, né [illegible] 3 janvier 1790, mort à [illegible] 30 décembre 1862 (I-IV).

HERRING (John-Frédéric), peintre anglais, né en [illegible] comté de Surrey, mort le [illegible] bre 1865 (I-IV).

HERSCHEL (John-Frédéric-William, 1er baronnet), astronome anglais, né à Slough, le [illegible] mort à Londres, le 11 mai [illegible]

HERSENT (Louis), peintre français, né à Paris, le [illegible] mort dans cette ville, le [illegible] 1860 (I-III).

HERSENT-MAUDUIT (Mme Jeanne-Louise MAUDUIT, dite), femme peintre française, née à Paris [illegible] 1784, morte dans cette ville, le [illegible] vier 1862 (I-III).

HERTFORD (Richard SEYMOUR-CONWAY, 4e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1800, mort à [illegible] le 25 août 1870 (I-IV).

HERTZ (Henri), poète danois, né à Copenhague, le 25 août [illegible] mort dans cette ville, le 25 février [illegible] (I-IV).

HERTZEN (Alexandre), publiciste russe, né à Moscou, le 25 [illegible] mort à Paris, le 21 janvier 1870 [illegible]

HERVEY (Thomas-Kibble), [illegible] anglais, né à Paisley, en 1799, mort à Kentish-Town, le 17 février [illegible] (I-IV).

HESS (Henri-Hermann-Joseph baron DE), général autrichien, né à Vienne, le 17 mars 1788, mort dans cette ville, le 13 avril 1870 [illegible]

HESS (Pierre DE), peintre allemand, né à Dusseldorf, le [illegible] 1792, mort à Munich, le 4 [illegible] (I-IV).

HESS (Henri-Marie DE), peintre allemand, frère du précédent, né à Dusseldorf, le 19 avril 1798, mort à Munich, le 30 mars 1863 (I-II).

HESSE (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, en [illegible] mort dans cette ville, le 14 juin [illegible]

HESSE (Adolphe-Frédéric), organiste allemand, né à Breslau, le 30 août 1809, mort dans cette ville, le 5 août 1863 (I-IV).

HETSCH (Gustave-Frédéric), architecte danois, né à Stuttgart, le [illegible] septembre 1788, mort à Copenhague, le 7 septembre 1864 (I-IV).

HEUCHEL [du Bas-Rhin], ancien représentant du peuple, né en 1808, à Cernay, mort dans cette ville, le 29 janvier 1851 (I-IV).

HEUDELET DE BIERRE (Étienne, comte), général français, né à Dijon, le 12 novembre 1770, mort le 20 avril 1857 (I-II).

HEURTELOUP (baron Charles-Louis-Stanislas), médecin français, né à Paris, le 16 février 1793, mort à Paris, en octobre 1864 (I-IV).

HEURTIER (Nicolas-Jean-Jacques-François), administrateur français, né à Saint-Étienne, le 21 mars 1812, mort à Paris, le 10 mars 1870 (I-IV).

HEURTIER (Auguste), agent consulaire, frère du précédent, né à Chambon-Feugerolles (Loire), le 5 juin 1818, mort à Paris, le 5 mars 1866 (III-IV).

HEYDEN (comte DE), amiral russe, né dans les Pays-Bas, en 1772 (I-III).

HEYFELDER (Jean-Ferdinand), médecin français, né à Custrin (Prusse), le 19 janvier 1798, mort à Wiesbaden, le 21 juin 1869 (I-IV).

HEYSE (Charles-Guillaume-Louis), philologue allemand, né à Oldenbourg, le 15 octobre 1797, mort à Berlin, le 25 novembre 1855 (I-II).

HEYTESBURY (William A'COURT, baron), diplomate anglais, né à Salisbury, le 11 mai 1779, mort le 31 mai 1860 (I-III).

HIEN-FOUNG, empereur de Chine, né vers 1831, mort en juillet 1861 (I-III).

HIGGIN (rév. William), pair ecclésiastique d'Angleterre, né à Lancastre, en 1793, mort le 12 juillet 1867 (I-III).

HILDEBRANDT (Édouard), peintre prussien, né à Dantzig, le 9 septembre 1817, mort à Berlin, le 29 octobre 1868 (I-IV).

HILDRETH (Richard), historien et économiste américain, né à Deerfield (Massachusetts), le 28 juin 1807, mort à Florence, le 11 juillet 1865 (I-IV).

HILL (Rowland HILL, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né le 10 mai 1800, mort le 1er janvier 1875 (I-IV).

HILLEBRAND (Joseph), philosophe et littérateur allemand, né à Grossdüngeng, près de Hidelsheim, en 1788, mort à Rodelheim, le 25 janvier 1871 (I-IV).

HILLERUP (Frédéric-Charles), littérateur danois, né à Vedelsborg (Fionie), le 12 mai 1793, mort le 5 mai 1861 (I-IV).

HINDS (Rév. Samuel), théologien anglais, né en 1793, à l'île Barbade, mort le 7 février 1872 (I-IV).

HINKELDEY (Charles-Louis-Frédéric), fonctionnaire allemand, né en 1803, mort le 10 mars 1856 (I-II).

HINGRAY (Charles), libraire français, ancien représentant, né le 24 octobre 1795, mort à Paris, le 7 juin 1870 (I-IV).

HINRICHS (Hermann-Frédéric-Guillaume), philosophe allemand, né à Karlseck, le 22 avril 1794, mort à Friederichroda, le 17 août 1861 (I-III).

HINTON (rév. John Howard), littérateur anglais, né le 24 mars 1791, mort le 17 décembre 1873 (I-IV).

HIRSCHER (Jean-Baptiste DE), théologien allemand, né à Alt-Ergarten (Suisse), le 20 juillet 1788, mort à Fribourg, le 4 septembre 1865 (I-IV).

HITCHCOCK (rév. Edward), géologue americain, né à Deerfield (Massachusetts), le 24 mai 1793, mort à Amherst, le 27 février 1864 (I-IV).

HITTORFF (Jacques-Ignace), architecte français, né à Cologne, le 20 août 1793, mort à Paris, le 26 mars 1867 (I-IV).

HJERTA (Lars-Jean), publiciste suédois, né le 22 janvier 1801, mort à Stockholm, le 20 novembre 1872 (I-IV).

HJORT (Pierre), grammairien danois, né dans l'île d'Amagre, près Copenhague, le 19 juillet 1793, mort à Copenhague, le 11 novembre 1871 (I-IV).

HOBHOUSE (John-Cam), 1er baron BROUGHTON, homme politique anglais, pair, né à Londres, le 27 juin 1786, mort le 3 juin 1869.

HOCKERT (Jean-Frédéric), peintre suédois, né à Jonköping (Suède), mort à Paris en 1867 (I-IV).

HOEVEN (Jan VAN DER), naturaliste hollandais, né à Rotterdam, le 9 février 1801, mort à Leyde, le 10 mars 1868 (I-IV).

HOGAN (John), sculpteur anglais, né à Tallow (Irlande), en octobre 1800, mort en mars 1858 (I-II).

HOGARTH (George), littérateur anglais, né en Écosse en 1777, mort le 12 février 1870 (I-IV).

HOGUET (Charles), peintre français, né à Berlin en 1813, mort en 1867 (I-IV).

HOHENHAUSEN (Bernard, baron DE HOCHHAUS et DE), général allemand, né à Dachau, le 26 juin 1788 (I-III).

HOHENZOLLERN-HECHINGEN (Frédéric-Guillaume-Constantin, prince DE), dernier chef de la branche éteinte de Hechingen, né le 16 février 1801, mort le 3 septembre 1869 (I-IV).

HOHNBAUM (Charles), médecin allemand, né à Cobourg, le 10 janvier 1780, mort à Hildbourghausen, le 17 septembre 1855 (I-III).

HOLBROOK (John-Edwards), naturaliste américain, né en 1795 à Beaufort (Caroline du Sud), mort à Norfolk (États-Unis), le 8 septembre 1871 (I-IV).

HOLFELD (Dominique-Hippolyte), peintre français, né à Paris en 1804, mort dans cette ville, le 13 janvier 1872 (I-IV).

HOLLAND (Henry-Edward FOX, 4e baron), diplomate anglais, pair, né le 7 mars 1802, mort le 18 décembre 1859 (I-II).

HOLLARD (Henri), médecin français, né à Lausanne (Suisse), en 1801, mort à Neuilly, le 26 décembre 1866 (I-IV).

HOLMAN (Christophe-André), voyageur anglais, né en 1787, mort à Londres, le 26 juillet 1857 (I-II).

HOLST (Frédéric), médecin et publiciste norvégien, né à Holmestrand, le 12 août 1791, mort à Christiania, le 4 juin 1870 (I-IV).

HOLTZMANN (Adolphe), philologue allemand, né à Karlsruhe, le 2 mai 1810, mort à Heidelberg, le 3 juillet 1870 (I-IV).

HOMBRES-FIRMAS (Louis-Auguste baron D'), savant français, né à Alais (Gard), vers 1790, mort au même lieu, le 5 mars 1857 (I-II).

HONNORAT (Simon-Jude), philologue français, né à Digne en 1786, mort dans cette ville, le 6 août 1852 (I-IV).

HONORÉ (Charles-Honoré RÉMY, dit), auteur dramatique français, né à Paris en 1793, mort le 13 mars 1858 (I-II).

HOOKER (sir William-Jackson), botaniste anglais, né à Exeter, en 1785, mort à Kew, près Londres, le 12 août 1865 (I-II).

HOPE (sir James-Archibald), général anglais, né en 1785, mort le 30 décembre 1871 (I-IV).

HOPKINS (John-Henry), théologien protestant américain, né à Dublin (Irlande), le 30 janvier 1792, mort à Vermont, le 9 janvier 1868 (I-IV).

HORN (Uffo-Daniel), littérateur allemand, né à Trautenau (Bohême), le 18 mai 1817, mort au même lieu, le 23 mai 1860 (I-IV).

HORN (Charles-Edouard), compositeur anglais, né à Londres, en 1786, mort à Boston (Etats-Unis), le 21 octobre 1849 (I-IV).

HOTHAM (Beaumont HOTHAM, 3e baron), général anglais, né à Lullington-Castle en 1794, mort le 10 décembre 1870 (I-IV).

HOTHAM (sir Charles), marin anglais, cousin du précédent, né le 14 janvier 1806, mort le 31 janvier 1856 (I-II).

HOTTINGER (Jean-Jacques), historien suisse, né à Zurich, le 18 mai 1763, mort dans cette ville, le 18 mai 1859 (I-III).

HOUDETOT (Frédéric-Christophe, comte D'), homme politique français, pair, né à Paris, en mai 1778, mort le 5 mai 1859 (I-II).

HOUDETOT (Charles-Ile-de-France, comte D'), frère du précédent, né à l'Ile-de-France, le 6 juillet 1786, mort le 6 octobre 1866 (II-IV).

HOUDETOT (César-François-Adolphe, vicomte D'), administrateur français, frère des précédents, né en 1799, mort au Havre, le 1er août 1869 (II-IV).

HOUNAU (Henri-Michel), médecin français, né à Pau (Basses-Pyrénées), en 1784, mort à Pau, en octobre 1868 (III-IV).

HOUNG-SIEOU-TSIUEN, général en chef de l'armée insurrectionnelle en Chine (I-III).

HOUSTON (Samuel), général américain, né à Rockbridge-Cor (Virginie), le 2 mars 1793, mort le 23 juillet 1863 (I-III).

HOWARD DE WALDEN (Charles-Auguste ELLIS, 6e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né à Londres, le 5 juin 1799, mort le 29 août 1868 (I-IV).

HOWE (Elias), industriel et inventeur américain, né à Spencer (Massachusetts), le 10 juillet 1819, mort à Cambridge-Port, le 3 octobre 1867 (IV).

HOWE (Richard-William-Pen-

Curzon-Howe, 1er comte), pair d'Angleterre, né à Gopsall-House (Leicester), le 11 décembre 1796, mort à Londres, le 12 mai 1870(I-IV).

HUART (Louis), littérateur et journaliste français, né à Trèves, en 1813, mort à Paris, le 10 décembre 1865 (I-IV).

HUBER (Aloysius), révolutionnaire français, né à Wasselonne (Alsace), en 1812, mort à Autun, le 8 janvier 1865 (II-III).

HUBER (Victor-Aimé), historien, critique et publiciste allemand, né à Stuttgart, le 10 mars 1800, mort près de Wernigerode, le 19 juillet 1869 (I-IV).

HÜBSCH (Henri), architecte allemand, né à Weinheim (Wurtemberg), le 9 février 1795, mort à Karlsruhe, le 3 avril 1863 (I-III).

HUC (l'abbé Évariste-Régis), missionnaire français, né à Toulouse, le 1er août 1813, mort à Paris en mars 1860 (I-III).

HUET (François), philosophe français, né à Villeau (Eure-et-Loir), le 26 décembre 1814, mort à Paris, le 1er juillet 1869 (I-IV).

HUET (Paul), peintre paysagiste français, né à Paris, le 3 octobre 1804, mort dans cette ville, le 9 janvier 1869 (I-IV).

HÜFFEL (Jean-Jacques-Louis), prélat et théologien allemand, né le 6 mai 1784, mort le 26 juin 1856 (I-II).

HÜGEL (Charles-Alexandre-Anselme, baron DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Ratisbonne, le 25 avril 1796, mort à Bruxelles, le 2 juin 1870 (I-IV).

HUGHES (John), prélat américain, archevêque catholique de New-York, né en Irlande en 1797, mort le 3 janvier 1864 (I-III).

HUGON (Gand-Amable, baron), marin français, né le 31 janvier 1783 à Granville (Manche), mort le 1er décembre 1862 (I-III).

HUGUENIN (Jean-Pierre-Victor), sculpteur français, né à Dôle, le 21 février 1801, mort en avril 1860 (I-III).

HUILLARD-BRÉHOLLES (Jean-Louis-Alphonse), historien français, membre de l'Institut, né à Paris le 8 février 1817, mort dans cette ville, le 23 mars 1871 (I-IV).

HULST (Félix-Alexandre VAN), publiciste belge, né à Fleurus, le 19 février 1799, mort à Liège, le 12 avril 1872 (I-IV).

HUMBOLDT (Frédéric-Henri-Alexandre, baron DE), naturaliste allemand, né à Berlin, le 14 septembre 1769, mort dans cette ville, le 16 mai 1859 (I-II).

HUNCKLER (l'abbé François-Xavier), auteur religieux français, né à Colmar (Alsace), le 3 septembre 1794, mort à Wasselonne, le 9 avril 1853 (I-IV).

HUNT (James-Henri-Leigh), poète anglais, né à Londres, le 19 octobre 1784, mort à Putney, le 29 août 1859 (I-III).

HUNT (Thornton), journaliste anglais, né le 10 septembre 1810, mort à Londres, le 25 juin 1873 (I-IV).

HUNT (William), peintre anglais, né à Londres, en 1790, mort le [illegible] février 1864 (I-III).

HUNTINGDON (Fran[illegible]-le-Henri HASTINGS, [illegible] d'Angleterre, né à Newp[illegible] Wight, en 1808, mort le [illegible] 1875 (I-IV).

HUNTLY (Charles-Gordon, [illegible] marquis), pair d'Angleterre, [illegible] en 1792, mort le 17 [illegible] (I-III).

HUOT (Pierre-[illegible]), ancien représentant de [illegible], né à Bourmont [illegible] juin 1783, mort à [illegible] let 1857 (I-II).

HUPFELD (Hermann), [illegible] et théologien protestant allemand, né à Marbourg, en 1796, mort dans cette ville, le 24 avril 1866 (I-II).

HURLSTONE (Frédéric-[illegible]), peintre anglais, né à Londres, [illegible], mort le 10 juin 1869 (I-IV).

HURTER (Frédéric-Emmanuel), historien allemand, né à [illegible] (Suisse), le 15 mars [illegible], mort à Gratz (Autriche), le 27 [illegible] (I-IV).

HUSSON (Eugène-[illegible]), général et sénateur français, né à Reims, le 19 mars 1786, mort [illegible] en avril 1861 (I-IV).

HUSSON (Jean-[illegible]), sculpteur français, né à [illegible] juillet 1803, mort à [illegible] juillet 1864 (I-III).

HYDE DE NEUVILLE (Jean-Guillaume, baron), ancien [illegible] français, ministre, né à La Charité-sur-Loire (Nièvre), [illegible] mort à Paris, le 28 mai 1857 (I-II).

I

IANKO (Abraham), chef de partisans roumains (I-IV).

IDELER (Charles-Guillaume), peintre allemand, né à Benditsch, le 25 octobre 1795, mort à Kamiosen, le 29 juillet 1860 (I-III).

ILCHESTER (William-Thomas-Horner FOX-STRANGWAYS, 4e comte D'), pair d'Angleterre, né le 7 mai 1795, mort le 10 janvier 1865 (I-IV).

INCHIQUIN (Lucius O'Brien, 13e baron), homme politique anglais, né à Dromoland (comté de Clare), en 1800, mort le 22 mars 1872 (III-IV).

INGEMANN (Bernard-Sévérin), poète danois, né à Tarkildstrup (Fionie) le 28 mai 1789, mort le 24 mai 1862 (I-III).

INGERSOLL (Jared-Charles), homme politique et historien américain, né à Philadelphie, le 3 octobre 1782, mort dans cette ville, le 14 janvier 1862 (I-IV).

INGLIS (sir-Robert-Harry), homme politique anglais, né à Londres, le 12 janvier 1786, mort dans cette ville, le 5 mai 1855 (I-II).

INGRAHAM (Duncan-N...), marin américain, né en 1803, mort à Charlestown, le 10 juin 1861 (III-IV).

INGRES (Jean-Dominique-Auguste), peintre français, né à Montauban, le 15 septembre 1781, mort à Paris, le 14 janvier 1867 (I-IV).

IRVING (Washington), écrivain américain, né à New-York, le 3 avril 1783, mort à Tarrytown, le 28 novembre 1859 (I-II).

ISABEY (Jean-Baptiste), peintre français, né à Nancy, le 11 [illegible], mort à Paris, le 18 avril [illegible].

ISAMBERT (François-[illegible]), magistrat, jurisconsulte et homme politique français, né à Aunay (Eure-et-Loir), le 28 novembre 1792, mort à Paris, le 13 avril 1857 (I-II).

ISKENDER-bey ([illegible]), général de cavalerie dans l'armée ottomane, né près de [illegible] (Bessarabie) en 1814, mort à [illegible] décembre 1861 (I-III).

ISMAIL-pacha ([illegible]), général ottoman, né en Circassie, [illegible] mort en Bosnie en juin [illegible].

ISMAIL-pacha (Georges [illegible]), général hongrois, né en [illegible] 25 avril 1863 (I-IV).

ISTURIZ (don Xavier de), homme politique espagnol, né [illegible] 1790, mort le 16 avril [illegible].

J

JACKSON (Thomas-Jonathan) surnommé Stonewall, général américain séparatiste, né à Clarksbourg (Virginie), le 21 janvier 1824, mort à Guinea-Station, le 10 mai 1863 (III).

JACOB (Pierre-Irénée), chirurgien français, né en 1782, mort en mai 1855 (I-III).

JACOB (Nicolas-Henri), lithographe français, né à Paris en 1781, mort le 1er février 1871 (I-IV).

JACCOBER (Jacob BER dit), peintre français, né à Bliekastel (Bavière), en 1794, mort à Paris, le 17 juillet 1863 (I-III).

JACOB-PETIT (Jacob PETIT, dit), artiste et industriel français, né à Paris en 1796, mort dans cette ville, le 8 décembre 1868 (I-IV).

JACOBS (Paul-Émile), peintre allemand, né à Gotha, le 14 août 1803, mort dans cette ville, le [illegible] (I-IV).

JACOBSON ([illegible]), canoniste allemand, né à [illegible] le 8 juin 1804, mort à [illegible] le 19 mars 1868 (I-IV).

JACQUEMINOT ([illegible] François), comte de [illegible], [illegible] français, pair de [illegible], né à Nancy, le [illegible], mort le 10 juin 1865 (I-III).

JACQUEMINOT (Jean-François, vicomte), général français, pair et député, né à Nancy, le 23 mai 1787, mort le 3 mars 1865 (I-III).

JACQUES (Amédée-Florent), philosophe français, né à Paris, le 4 juillet 1813, mort à Buenos-Ayres, le 14 octobre 1865 (I-IV).

JADIOUX (Alphonse), médecin français, né vers 1785, mort à Paris, le 30 mars 1867 (I-IV).

JAEGER (Gustave), peintre allemand, né à Leipzig, le 12 juin 1808, mort dans cette ville, le 29 avril 1871 (I-IV).

JAGER (l'abbé Jean-Nicolas), théologien et helléniste français né à Greniug (Moselle), le 17 juin 1790, mort à Paris, le 5 février 1868 (I-IV).

JAHN (Otto), archéologue allemand, né à Kiel, le 16 juin 1813, mort à Bonn, le 9 septembre 1869 (I-IV).

JALEY (Léon-Louis-Nicolas), sculpteur français, né à Paris, le 27 janvier 1802, mort le 30 mai 1866 (I-IV).

JAMES (George PAYNE-RAINSFORD), écrivain anglais né à Londres, en 1801, mort à Venise, le 9 juin 1860 (I-III).

JAMESON (Anna MURPHY, mistress), femme de lettres anglaise, née à Dublin, le 19 mai 1797, morte à Londres, le 17 mai 1860 (I-III).

JAN DE LA HAMELINAYE (Jacques-Félix, comte), général français, né à Montauban (Ille-et-Vilaine), le 22 février 1769, mort à Rennes, le 12 avril 1861 (I-III).

JANCIGNY (Adolphe-Philibert DU BOIS DE), diplomate français, né à Paris, en 1795, mort à Chandernagor, le 20 mars 1860 (I-III).

JANIN (Antoine, baron), général français, né à Chambéry, le 16 septembre 1775, mort en mai 1861 (I-III).

JANNET (Pierre), bibliophile français, né à Saint-Germain-de-Graves (Gironde), le 5 janvier 1820, mort à Paris, le 22 novembre 1870 (II-IV).

JANVIER DE LA MOTTE (Elie), homme politique français, né vers 1798, mort à Angers, en mai 1869 (III-IV).

JAQUOTOT (Mme Marie-Victoire), artiste peintre française, née à Paris, en 1778, morte à Toulouse, le 27 avril 1855 (I-II).

JARJAVAY (J....., F.....), médecin français, né à Savignac (Dordogne), en 1819, mort à Paris, le 22 avril 1868 (I-IV).

JARRY DE MANCY (Adrien), historien français, né à Paris le 6 décembre 1796, mort à Saint-Paul-les-Soissons (Aisne), en décembre 1862 (I-III).

JASMIN (Jacques), ou Jansmin, poète français, né à Agen le 6 mars 1798, mort dans la même ville, le 4 octobre 1864 (I-III).

JAY (William), publiciste américain, né à New-York, le 16 juin 1789, mort le 27 décembre 1853 (I-IV).

JAY (Adolphe-Marie-François), architecte français, né à Lyon, le 13 juillet 1789, mort à Paris, le 6 janvier 1871 (I-IV).

JAZET (Jean-Pierre-Marie), graveur français, né à Paris, le 31 juillet 1788, mort à Yerres près Montgeron (Seine-et-Oise), en janvier 1871 (I-IV).

JEANDEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Charolles (Saône-et-Loire), le 18 septembre 1812, mort dans cette ville, en juillet 1857 (I-IV).

JELLACHICH DE BUZIM (Joseph, ban), feld-maréchal autrichien né à Peterwardein, le 16 octobre 1801, mort à Agram, le 19 mai 1859 (I-II).

JERDAN (William), publiciste écossais, né à Kelso, le 16 avril 1782, mort le 11 juillet 1869 (I-IV).

JÉROME (Jérôme-Napoléon BONAPARTE), prince français, roi de Westphalie, né à Ajaccio, le 15 décembre 1784, mort à Paris, le 24 juin 1857 (I-III).

JERROLD (Douglas), littérateur anglais, né à Londres, le 3 janvier 1803, mort dans cette ville le 8 juin 1857 (I-II).

JOBARD (J.-B.), savant belge d'origine française, né à Baissey (Haute-Marne), le 14 mai 1792, mort à Bruxelles, en octobre 1861 (I-III).

JOBERT [DE LAMBALLE] (Antoine-Joseph), chirurgien français, né à Lamballe (Côtes-du-Nord), en 1799, mort à Paris, le 22 avril 1867 (I-IV).

JOERG (Jean-Chrétien-Godefroy), médecin allemand, né à Predel (Saxe prussienne), le 24 décembre 1779, mort à Leipzig, le 20 septembre 1856 (I-II).

JOHNSTON (Alexandre-Keith), géographe anglais, né à Kirkhill (Écosse), le 28 décembre 1804, mort à Edimbourg, le 11 juillet 1871 (I-IV).

JOLLIVET (Pierre-Jules), peintre français, né à Paris, le 27 juin 1803, mort dans la même ville, le 7 septembre 1871 (I-IV).

JOLY (Jean-Baptiste-Jules DE), architecte et lithographe français, né à Montpellier, le 22 novembre 1788, mort à Paris, le 2 février 1865 (I-III).

JOLY (Vincent-Victor), écrivain belge, né à Bruxelles, le 15 juin 1807, mort à Ixelles, le 2 février 1870 (I-IV).

JOMARD (Edme-François), archéologue français, né à Versailles, le 22 novembre 1777, mort à Paris, le 22 septembre 1862 (I-III).

JOMINI (Henri, baron), général et historien français, né à Payerne (canton de Vaud, Suisse), le 6 mars 1779, mort à Passy, le 22 mars 1869 (I-IV).

JONAGE (César, comte DE), homme politique et député français, né le 24 avril 1798, mort le 19 septembre 1865 (IV).

JORDAN (Sylvestre), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Omes (Tyrol), le 30 décembre 1792, mort à Cassel, le 14 avril 1861 (I-III).

JOSEPH (Frédéric-Ernest-Georges Charles), ancien duc régnant de Saxe-Altenbourg, né le 27 août 1789, mort le 25 novembre 1868 (I-IV).

JOSIKA (Nicolas, baron DE), homme politique et romancier hongrois, né à Torda (Transylvanie), le 28 septembre 1796, mort à Dresde, le 25 février 1865 (I-IV).

JOSSON (Louis-Joseph), magistrat et député français, né à Orchies (Nord), le 6 octobre 1791, mort le 17 novembre 1863 (I-III).

JOST (Isaac-Marc), historien israélite allemand, né à Bernbourg, le 22 février 1793, mort à Francfort-sur-le-Main, le 25 novembre 1860 (I-III).

JOURDY (Paul), peintre français, né à Dijon, le 15 décembre 1805, mort à Paris, le 28 octobre 1856 (I-II).

JOURNET (Jean), publiciste français, né à Carcassonne, en 1799, mort à Toulouse, le 25 octobre 1861 (II-IV).

JOUSLIN DE LA SALLE (Armand-François), auteur dramatique français, né à Vierzon (Cher), le 15 septembre 1797, mort à Paris, le 1er juillet 1863 (I-III).

JOUSSELIN (François-Marie-Joseph), jurisconsulte français, né à Paris, le 22 mars 1794, mort le 3 décembre 1858 (I-II).

JOUVET (Antoine-Félix), ancien représentant du peuple français, né à Busséol (Puy-de-Dôme), le 19 septembre 1796, mort à Clermont-Ferrand, le 2 janvier 1869 (I-IV).

JULIEN (René-François), ancien représentant du peuple et avocat français, né à Tours en 1793, mort dans cette ville, le 18 novembre 1871 (I-IV).

JUNGHUHN (François-Guillaume), voyageur et naturaliste allemand, né à Mansfeld (Prusse), le 26 octobre 1812, mort à Lembang, le 24 avril 1864 (I-III).

JURGENS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Brunswick, le 3 mai 1801, mort à Wiesbaden, le 2 décembre 1860 (I-IV).

JUSSIEU (Laurent-Pierre DE), écrivain moraliste français, né à Villeurbanne (Isère), le 7 février 1792, mort à Passy, le 23 février 1866 (I-IV).

JUSSIEU (Alexis DE), administrateur français, frère du précédent, né le 17 août 1802, mort au château de Beauverney (Ain), le 25 octobre 1865 (I-IV).

JUSUF, général français, né à l'île d'Elbe, en avril 1805, mort à Cannes, le 16 mars 1866 (I-IV).

JUYNBOLL (Théodore-Guillaume-Jean), orientaliste hollandais, né à Rotterdam, le 6 avril 1802, mort en décembre 1861 (I-III).

K

KALERGIS (Démétrius), général grec, ancien ministre, né dans l'île de Candie en 1803, mort à Athènes, le 24 avril 1867 (I-IV).

KALI-KRISCHNA BAHADOUR, littérateur de l'Inde, né à Calcutta en 1808 (I-IV).

KAMEHAMEHA IV (Alexandre LIHO-LIHO), roi constitutionnel d'Hawaï (Iles Sandwich), né en 1833, mort en novembre 1863 (I-III).

KANE (Elisha-Kent), voyageur américain, né à Philadelphie, le 3 février 1822, mort à la Havane, le 16 février 1857 (I-II).

KANNEGIESSER (Charles-Frédéric-Louis), littérateur allemand, né à Wendenmarck (Haute-Marche), le 9 mai 1781, mort à Berlin, le 14 septembre 1861 (I-IV).

KARADJICH (Vuk-Stefanowitch), littérateur slave, né le 26 octobre 1787 à Trschich, Serbie turque, mort à Vienne, le 7 février 1864 (I-III).

KASTNER (Charles-Guillaume-Dieudonné), chimiste et physicien allemand, né à Greifenberg (Poméranie), le 31 octobre 1783, mort le 15 juillet 1857 (I-II).

KASTNER (Jean-Georges), musicien français, né à Strasbourg, le 9 mars 1812, mort à Paris, le 19 décembre 1867 (I-IV).

KATTENDYKE (William-J.-C. VAN HUISSEN DE), marin hollandais, né vers 1816, mort le 5 février 1866 (IV).

KEAN (Charles-Jean), tragédien anglais, né à Waterford (Irlande), le 18 janvier 1811, mort à Liverpool, le 23 janvier 1868 (I-IV).

KEARNY (Philippe), général américain au service de l'Union, né vers 1815, mort le 29 août 1862 (III).

KEBLE (le révérend John), poète religieux anglais, né le 25 avril 1792, mort le 29 mars 1866 (I-IV).

KEFERSTEIN (Chrétien), géologue allemand, né à Halle, le 20 janvier 1784, mort dans cette ville, le 20 août 1866 (I-IV).

KEIL (Jean-Georges), littérateur allemand, né à Gotha, le 20 mars 1781, mort le 1er juillet 1858 (I-II).

KELLER VON STEINBOCK (Frédéric-Louis), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 17 octobre 1799, mort à Berlin, le 12 septembre 1860 (I-III).

KEMBLE (John-Mitchell), philologue anglais, né à Londres, en 1807, mort à Dublin, le 27 mars 1857 (I-II).

KENDALL (George-Wilkins), publiciste américain, né dans l'État de Vermont en 1810, mort au Texas, le 31 octobre 1867 (I-IV).

KENNEDY (John-Pendleton), romancier américain, né à Baltimore, le 25 octobre 1795, mort le 18 août 1870 (I-IV).

KENRICK (François-Patrick,) archevêque catholique américain, né à Dublin (Irlande), le 3 décembre 1797, mort à Baltimore, le 8 juillet 1863 (I-IV).

KERATRY (Auguste-Hilarion DE), homme politique et littérateur français, né à Rennes, le 28 octobre 1769, mort en novembre 1859 (I-II).

KERAUDREN (Pierre-François), médecin français, né à Brest, le 16 mai 1769, mort le 16 août 1858 (I-II).

KERCKHOVE VAN DER VARENT (vicomte Joseph-Romain-Louis DE), médecin belge né à Nath (Limbourg), le 3 septembre 1789, mort à Anvers, le 10 octobre 1867 (II-IV).

KERNER (André-Justin), poète et médecin allemand, né à Ludwigsbourg (Wurtemberg), le 18 septembre 1786, mort à Weinsberg, le 21 février 1862 (I-III).

KERVÉGUEN (Marie-Aimé-Philippe-Auguste LE COAT, vicomte DE), député français, né à Toulon, le 17 novembre 1811, mort à Madrid, le 8 août 1868 (III-IV).

KESTNER (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, né le 30 juin 1803, mort à Thann (Haut-Rhin), le 12 août 1870 (I-IV).

KHALIBOFF (Haroutioun-Boghossian), administrateur arménien, né à Nakhitchévan, le 2 février 1790 (I-IV).

KIEDERICH (Paul-Joseph), peintre allemand, né à Cologne en 1810, mort à Dusseldorf en 1850 (I-IV).

KIESER (Dietrich-George), médecin et naturaliste allemand, né le 24 août 1779, à Harbourg (Hanovre), mort à Jena, le 11 octobre 1862 (I-III).

KI-IN, ministre de l'empire chinois, membre de la famille impériale, mort le 25 juin 1858 (I-II).

KILIAN (Hermann-Frédéric), médecin allemand, né à Leipzig, le 5 février 1800, mort à Liebenstein, le 7 août 1863 (I-IV).

KIND (Charles-Théodore), philologue allemand, né à Leipzig, le 7 octobre 1799, mort dans cette ville, le 7 décembre 1868 (I-IV).

KING (Charles), publiciste américain, né à New-York, le 16 mars 1789, mort à Frascati, près Rome, le 7 septembre 1867 (I-IV).

KINGLAKE (Jean-Alexandre), homme politique anglais, né en 1802, mort le 8 juillet 1870 (I-IV).

KINGSTON (Robert KING, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, mort le 21 janvier 1867 (I-IV).

KINNOUL (Thomas-Robert-Drummond HAY, 10e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1785, mort le 18 février 1866 (I-IV).

KIRKLAND (Caroline-Mathilde STANSBURY, mistress), romancière américaine, née à New-York en 1800, morte dans cette ville, en avril 1864 (I-III).

KISS (Auguste), sculpteur prussien, né à Pless (Silésie), le 11 octobre 1802, mort à Berlin, le 24 mars 1865 (I-IV).

KISSELEFF (Nicolas DE), diplomate russe, né en 1800, mort à Florence, le 7 décembre 1869 (I-IV).

KITTL (Jean-Frédéric, [illegible]) allemand, né au château de [illegible] (Bohême), le [illegible], mort [illegible] en juillet 1868 (I-IV).

KLAGMANN (Jean-Baptiste-[illegible]), sculpteur français, né à Paris, le 1er avril 1810, mort [illegible], le 18 janvier 1867 (I-IV).

KLEIN (Charles-[illegible], baron DE), compositeur allemand, né à Mannheim en 1786, mort [illegible] 1870 (I-IV).

KLEIN DE [illegible] (Georges-Charles [illegible]), [illegible] français, né à [illegible] (Bas-Rhin), le 6 septembre [illegible], mort à Saint-Germain-en-Laye, en [illegible] 1856 (I-II).

KLEMM (Frédéric-Gustave), historien allemand, né à Chemnitz [illegible], le 12 novembre 1802, mort à Dresde, le 26 août 1867 (I-IV).

KLENZE (Léon DE), architecte allemand, né à [illegible], le 29 février 1784, mort à Munich, le 27 janvier 1864 (I-III).

KLOTZ (Reynold, [illegible] allemand, né à Stolberg [illegible], [illegible] 1807, mort à Leipzig, le [illegible] (I-IV).

KLUMPP (Frédéric-Guillaume), écrivain pédagogique allemand, né à Closter-Reichenbach (Wurtemberg), le 30 avril 1790, mort à Stuttgart, le 12 juillet 1868 (I-IV).

KNAPP (Albert), poète allemand, né à Tubingue, le 25 juillet 1798, mort à Stuttgart, le 18 juin 1864 (I-III).

KNOWLES (James-Sheridan), auteur dramatique anglais, né à Cork (Irlande), le 12 mai 1784, mort à Torquay (Devonshire), le 30 novembre 1862 (I-III).

KOCH (Jean-Baptiste-Frédéric), officier et écrivain militaire français, né à Nancy en 1782, mort à Paris en mai 1861 (I-III).

KOCH-STERNFELD (Joseph-Ernest, chevalier DE), historien et économiste allemand, né à [illegible] (Autriche), en 1778, mort à [illegible], le 29 juin 1866 (I-IV).

KOCK (Charles-Paul DE), romancier français, né à Passy en 1794, mort à Paris, le 29 août 1871 (I-IV).

KOECHLIN (Daniel), chimiste et industriel français, né le [illegible] 1785, mort à Mulhouse, le [illegible] (I-IV).

KOEHLER (Chrétien [illegible]), [illegible] allemand, né à [illegible], le [illegible] 1809, mort à Montpellier, le [illegible] 1861 (I-III).

KOEK-KOEK (Bernard-[illegible]), paysagiste hollandais, né à Middelbourg, le 11 octobre 1803, mort à Clèves, le 5 avril 1862 (I-II).

KOENIG-bey (Mathieu-Auguste KOENIG, dit), savant français au service de l'Égypte, né à Paris en 1802, mort à Alexandrie, le [illegible] (I-IV).

KOENIG (Heinrich-Joseph), écrivain allemand, né à Fulda [illegible] Cassel), le 19 mars 1790, mort à [illegible]

Wiesbaden, le 23 septembre 1869 (I-IV).

KOENIGSEGG - AULENDORF (*François-Xavier*, comte DE), né le 15 mars 1787, mort le 6 juillet 1863 (I-III).

KOEPPEN (Frédéric), philosophe allemand, né à Lubeck, le 21 avril 1775, mort à Erlangen, le 5 septembre 1858 (I-II).

KOEPPEN (Pierre DE), statisticien russe, né à Charkow, le 19 février 1793, mort à Karabagh (Crimée), le 4 juin 1864 (I-IV).

KOESTLIN (Chrétien-Reinhold), jurisconsulte allemand, né à Tubingue, le 29 janvier 1813, mort au même lieu, le 14 septembre 1856 (I-II).

KOLOWRAT (François-Antoine-LIEBSTEINSKI), homme politique allemand, né à Prague, le 13 janvier 1778, mort le 4 avril 1861 (I-III).

KOMMISAROFF-KOSTROMSKY (N.....), paysan russe anobli, né vers 1838, mort en juin 1869 (IV).

KOPPE (Jean-Gottlieb), économiste allemand, né à Beesdau le 21 janvier 1782, mort au même lieu, le 1er janvier 1863 (I-IV).

KORTE (Pierre-Chrétien), général français, sénateur, né en Prusse, le 7 juillet 1788, mort le 1er mars 1862 (I-III).

KOSEGARTEN (Jean-Gottfried-Louis), orientaliste allemand, né à Alten-Kirchen (île de Rügen), le 10 septembre 1792 mort à Greifswald, le 18 août 1860 (I-III).

KRAFT (Jens-Edvard), savant norvégien, né à Christiansand, le 22 décembre 1784, mort à Mandel, le 21 juillet 1853 (I-IV).

KRAHL (Auguste-Louis-Dieudonné), philologue et théologien protestant allemand, né à Eisleben (Prusse), le 2 février 1784, mort à Leipzig, le 14 août 1855 (I-II).

KREIL (Charles), physicien et astronome allemand, né à Ried (Autriche), le 4 novembre 1798, mort à Vienne, le 21 décembre 1862 (I-III).

KROEYER (Henri-Nicolas), naturaliste danois, né à Copenhague le 22 mars 1799, mort dans cette ville, le 15 février 1870 (I-IV).

KROGH (Gérard-Christophe DE), général danois, né en 1785, mort le 12 avril 1860 (I-IV).

KRÜGER (François), peintre allemand, né à Radegast (Anhalt), le 3 septembre 1797, mort à Berlin, le 21 janvier 1857 (I-II).

KRUSE (Frédéric-Charles-Hermann DE), historien allemand, né à Oldenbourg, le 21 juillet 1790, mort à Gohlis près Leipzig, le 24 août 1866 (I-IV).

KRUSEMAN (Cornélis), peintre hollandais, né à Amsterdam, le 25 septembre 1797, mort le 14 novembre 1857 (I-II).

KRUSEMAN (Jean-Adam), peintre hollandais, cousin du précédent, né à Harlem, le 12 février 1804, mort dans cette ville, en mars 1862 (I-III).

KUGLER (François-Théodore), esthéticien allemand, né à Stettin le 19 janvier 1808, mort à Berlin, le 16 mars 1858 (I-II).

KUHN (Otto-Bernard), chimiste allemand, né à Leipzig, le 6 mai 1800, mort dans cette ville, le 5 décembre 1863 (I-IV).

KURRER (Jacques-Guillaume-Henri DE), savant industriel allemand, né à Langenbranden (Wurtemberg), le 8 juin 1781, mort à Zwickau le 22 décembre 1862 (I-IV).

KÜSTNER (Charles-Théodore DE), administrateur et auteur dramatique allemand, né à Leipzig, le 26 novembre 1784, mort dans cette ville, le 27 octobre 1864 (I-III).

L

LABANOFF DE ROSTOFF (Alexandre, prince), général russe né en 1788, mort à Pétersbourg, le 8 décembre 1866 (I-IV).

LABARRE (François-Théodore), harpiste français, né à Paris, le 8 avril 1805, mort dans cette ville, le 10 mars 1870 (I-IV).

LABENSKI (Xavier, comte), poète russe, né en Pologne vers 1790, mort le 27 décembre 1855 (I-II).

LABINTZOFF (Jean), général russe né à Toula, en 1800 (I-IV).

LABLACHE (Louis), chanteur italien, né à Naples, le 7 décembre 1794, mort dans cette ville, le 23 janvier 1858 (I-II).

LA BOISSIÈRE (Paul-TRAMIER DE), ancien représentant du peuple français, né à Pernes (Vaucluse), le 4 mars 1799, mort à Bollène, le 22 décembre 1860 (I-IV).

LABORDE (Étienne), officier français, ancien représentant, né à Carcassonne, le 3 décembre 1782, mort le 30 juillet 1865 (I-IV).

LABORDE (Léon-Emmanuel-Simon-Joseph, marquis DE), archéologue français, né à Paris, le 12 juin 1807, mort dans cette ville, le 29 mars 1869 (I-IV).

LABOUCHÈRE (sir Henry), homme d'État anglais, né à Highlands (comté d'Essex), en 1798, mort le 13 juillet 1869 (I-III).

LABOULIE (Joseph-Balthazar-Gustave DE), homme politique français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 25 août 1800, mort à Bade, le 4 septembre 1867 (I-IV).

LABOULLAYE (Ferdinand DE), auteur dramatique français, né en 1810, mort le 19 avril 1869 (I-IV).

LABOURT (L....-A....), archéologue français, né à Montmorillon, en 1793, mort à Doullens en juillet 1859 (I-IV).

LABROUSSE (Emile), ancien représentant du peuple français, né à Cahors (Lot), en 1800, mort à Bruxelles, le 11 octobre 1867 (I-IV).

LABROUSSE (Nicolas-Henri), marin et savant français, né le 17 juillet 1807, mort par suicide à Brest, le 22 août 1871 (I-IV).

LABROUSTE (Pierre-Victor-Alexandre), directeur du collège Sainte-Barbe, né à Paris, le 4 mars 1796, mort le 18 février 1866 (I-IV).

LA CECILIA (Napoléon), général de la Commune de Paris, de 1871, né en Italie en 1834, mort, non pas à Vincennes, le 29 mai 1871, mais au Caire (Égypte), le 25 novembre 1878 (IV supplém.).

LACOMBE (Joseph-Félix-LEBLANC DE), officier français, né à Lorient, le 18 mars 1790, mort à Tours, le 18 mars 1862 (I-IV).

LACOMBE (François), journaliste français, né à Toulouse, en 1817, mort à Arcachon, le 5 septembre 1867 (I-IV).

LACORDAIRE (Jean-Baptiste-Henri), prédicateur français, membre de l'Académie française, né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 12 mai 1802, mort à Sorèze (Tarn), dans la nuit du 21 au 22 novembre 1861 (I-III).

LACORDAIRE (Jean-Théodore), naturaliste français, frère aîné du précédent, né le 1er février 1801 à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), mort à Liège, le 18 juillet 1870 (I-IV).

LACORNÉE (Jacques), architecte français, né à Bordeaux, le 22 septembre 1782, mort à Paris, le 4 février 1856 (I-II).

LACRETELLE (Charles-Jean-Dominique DE), dit *Lacretelle jeune*, historien français, né à Metz, le 3 septembre 1766, mort à Mâcon, le 26 mars 1855 (I-II).

LACROSSE (Bertrand-Théobald-Joseph, baron DE), sénateur français, ancien ministre, né à Brest le 29 janvier 1796, mort à Paris, le 26 mars 1865 (I-IV).

LADENBERG (Adalbert DE), homme d'État prussien, né à Ansbach, le 18 février 1798, mort à Berlin, le 15 février 1855 (I-II).

LADOUCETTE (Louis-Napoléon-Lætitia-Charles DE), sénateur français, né à Gap, en février 1809, mort le 12 décembre 1869 (I-IV).

LADREIT DE LA CHARRIÈRE (Jules Marie), général français, né à Coux (Ardèche), le 30 mars 1806, mort à Paris, le 3 décembre 1870 (III-IV).

LAEMLEIN (Alexandre), peintre français, d'origine allemande, né à Hohenfeld-sur-le-Mein (Bavière), le 9 décembre 1813, mort à Pontlevoy (Loir-et-Cher), le 25 avril 1871 (I-IV).

LAFAGE (Juste-Adrien-LENOIR DE), compositeur français, né à Paris, le 30 mars 1805, mort à Charenton, le 8 mars 1862 (I-III).

LA FARINA (Joseph), littérateur et homme politique italien, né à Messine en 1815, mort en septembre 1863 (I-III).

LAFAYE (Pierre-Benjamin-LAFAIST et), philologue français, né au Mont-Saint-Sulpice (Yonne), le 6 juillet 1809, mort à Aix, le 5 janvier 1867 (I-IV).

LAFERRIÈRE (Louis-Firmin-JULIEN), jurisconsulte français, né à Jonzac (Charente-Inférieure), le 5 novembre 1798, mort le 14 février 1861 (I-III).

LAFONT (Charles), auteur drama-

tique français, né à Liège, le 16 décembre 1809, mort à Paris, le 23 janvier 1864 (I-III).

LAFONTAINE (Joseph-Pierre), général français, né à Moscou, le 21 mars 1792, mort à Neuilly, en avril 1858 (I-II).

LAFOREST (Démophile), ancien représentant du peuple français, né à Mâcon en 1796, mort à Saint-Léonard-sur-Mer (Angleterre), le 7 avril 1867 (I-IV.)

LAGNEAU (Louis-Vivant), médecin français, né à Chalon-sur-Saône, le 8 novembre 1781, mort à Paris, le 15 décembre 1867 (II-IV).

LAGRANGE (Léon-Marius), critique d'art français, né à Marseille, le 8 mai 1828, mort à Nice, le 14 janvier 1868 (IV).

LAGRANGE (Armand-Charles-Louis LE LIÈVRE, marquis DE), général français, pair et sénateur, né le 21 mai 1783, mort à Paris, le 31 juillet 1864 (I-III).

LAGRANGE (Charles), homme politique français, ancien représentant, né à Paris, le 28 février 1804, mort à La Haye, le 22 décembre 1857 (I-II).

LAGRENE ou LAGRÉNÉE (Théodore-Marie-Melchior-Joseph DE), diplomate et pair de France, né près d'Amiens, le 14 mars 1800, mort le 27 avril 1862 (I-III).

LAHODDE (Lucien DE), chansonnier et pamphlétaire français, né vers 1808 (I-IV).

LAISSAC (Jean-Pierre-Gustave), publiciste français, né à Montpellier, le 2 août 1809, mort le 25 juillet 1858 (I-II).

LAJARD (Jean-Baptiste-Félix), archéologue français, né à Lyon, le 30 mars 1783, mort à Tours, le 19 septembre 1858 (I-II).

LALAING D'AUDENARDE (Charles-Eugène, comte DE), général français, né à Paris, le 13 février 1779, mort le 4 mai 1859 (I-II).

LA LOYÈRE (Pierre-Joseph-Armand-Jean-Baptiste-Marie-Catherine DE BEUVERAND, comte DE), général français, né à Dijon, le 26 février 1782, mort à Chalon-sur-Saône, le 4 janvier 1857 (I-III).

LAMARCHE (Hippolyte DUMAS DE), journaliste français, né à Trévoux (Ain), le 8 février 1789, mort en avril 1869 (I-III).

LA MARMORA (Albert FERRERO, comte DE), général italien, né en 1789, mort en mai 1863 (I-III).

LA MARMORA (Alexandre FERRERO, chevalier DE), général italien, frère du précédent, né en 1799, mort en Crimée, en 1855 (I-III).

LAMARTINE (Alphonse-Marie-Louis PRAT DE), poète français, né à Mâcon, le 21 octobre 1790, mort à Paris, le 1er mars 1869 (I-IV).

LAMBERG (Gustave-Joachim, prince DE), né le 21 décembre 1812, mort le 3 février 1862 (I-III).

LAMBERT bey (Charles-Joseph), ingénieur français, ex-fonctionnaire égyptien, né le 2 mai 1804, à Valenciennes, mort le 13 février 1864 (I-III).

LAMBERT (Édouard), archéologue français, né à Saint-Lô, le 8 juillet 1794, mort à Bayeux, le 23 juillet 1870 (II-IV).

LAMBQUIN (Estelle GUÉNARD, dame), actrice française, née à Briare (Loiret), en 1811, morte le 20 juin 1872 (I-IV).

LAMBRECHT (Félix-Édouard-Hippolyte), homme politique français, né le 4 avril 1819, mort à Versailles, le 8 octobre 1871 (II-IV et *Suppl.*).

LAMÉ (Gabriel), mathématicien français, né à Tours, le 22 juillet 1795, mort à Paris, le 1er mai 1870 (I-IV).

LAMENNAIS (abbé Jean-Marie ROBERT DE), né à Saint-Malo, en 1779, mort à Ploërmel, le 27 décembre 1860 (I-III).

LAMORICIÈRE (Christophe-Louis-Léon JUCHAULT DE), général français, ancien ministre, né à Nantes, le 5 février 1806, mort au château de Prousel (Somme), le 10 septembre 1865 (I-IV).

LANCE (George), peintre anglais, né le 24 mars 1802, à Little-Easton, près Colchester, mort le 18 juin 1864 (I-III).

LANDOR (Walter-Savage), écrivain anglais, né à Ipsley Court (Warwick), le 30 janvier 1775, mort à Florence, le 17 septembre 1864 (I-III).

LANDRIN (Armand-Pierre-Émile), avocat français, ancien représentant, né à Versailles, le 19 mai 1803, mort le 7 juillet 1859 (I-II).

LANE (Richard-James), lithographe anglais, né en 1800, mort le 21 novembre 1872 (I-IV).

LANGENN (Frédéric-*Albert* DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Merseburg (Saxe), le 26 janvier 1798, mort à Dresde, le 30 décembre 1868 (I-IV).

LANGERON (Gaspard-Louis, chevalier DE), général français, né à Landau (Bas-Rhin), le 1er janvier 1772, mort à Miramion (Loiret), le 20 février 1858 (I-II).

LANGLAIS (Jacques), avocat et publiciste français, conseiller d'État, né à Mamers (Sarthe), le 27 février 1810 mort au Mexique, le 23 février 1866 (I-IV).

LANGLÉ (Joseph-Adrien-Ferdinand), auteur dramatique français, né à Paris, le 21 novembre 1798, mort le 18 octobre 1867. — Son fils, AYLIC LANGLÉ, auteur dramatique, mort le 12 janvier 1870 (I-IV).

LANGLOIS (Jean-Louis), représentant du peuple français, né au Goulet (Eure), le 21 janvier 1805, mort le 18 avril 1855 (I-II).

LANGLOIS (Jean-Charles), officier français, peintre de batailles, né à Beaumont-en-Auge (Calvados), le 22 juillet 1789, mort Paris, le 31 mars 1870 (I-IV).

LANGLOIS (Victor), orientaliste français, né à Dieppe, le 20 mars 1829, mort à Paris, le 14 mai 1869 (IV).

LANGSDORFF (Emile, baron DE), diplomate français, né à Fumel (Lot-et-Garonne), en 1804, mort le 13 juillet 1867 (I-IV).

LANJUINAIS (Victor-Ambroise, vicomte), homme politique français, né le 5 novembre 1802, mort à Paris, le 2 janvier 1869. — Son frère aîné, Paul-Eugène, comte LANJUINAIS, ancien pair de France, né à Rennes le 6 avril 1789, mort le 6 mai [illegible].

LANNO (François-[illegible]), sculpteur français, né à [illegible] 7 janvier 1800, mort à [illegible] (Seine-et-Oise), en septembre [illegible] (I-IV).

LANNOY (Marie-Antoine DE, ou DELANNOY), architecte français, né à Paris, le 28 juin [illegible] (I-IV).

LANOUE (Félix-[illegible]), peintre français, né à Versailles, [illegible] octobre 1812, mort dans cette ville, le 22 janvier 1872 (I-IV).

LANSDOWNE (Henry, PETTY FITZ-MAURICE, 3e marquis DE), pair d'Angleterre, né le 2 juillet [illegible], mort le 30 janvier 1863 (I-III).

LANTHONNET (Pierre, général français, né à [illegible] mai 1788, mort à [illegible] octobre 1858 (I-II).

LAPEYRE (Jacques-Germain), général français, né à Villeneuve (Haute-Garonne), le 6 avril 179[illegible] (I-II).

LAPLAGNE-BARRIS (Raymond-Jean-François-Marie-[illegible]), magistrat français, né à Montesquiou (Gers), le 21 [illegible], mort au même lieu, le [illegible] (I-II).

LAPPE (Charles), poète [illegible], né le 24 avril 1773, à [illegible], mort à Stralsund, le [illegible] (I-IV).

LAPPENBERG (Jean-Martin), historien et archéologue allemand, né à Hambourg, le 30 juillet 17[illegible], mort dans cette ville, le 28 novembre [illegible] (I-IV).

LARDNER (Dionysius), physicien et mathématicien anglais, né à Dublin, le 3 avril 1793, mort à Naples, le [illegible] avril 1859 (I-II).

LARGETEAU (Charles-Louis), astronome français, né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), le [illegible], mort à Paris, le 11 septembre [illegible] (I-II).

LA RIBOISIÈRE (Ferdinand BASTON, comte DE), sénateur français, né à Fougères, le 21 septembre [illegible], mort le 22 mars 1868 (I-IV).

LA ROCHEJACQUELEIN (Marie-Louise-Victoire DE DONNISSAN, marquise DE), née à Versailles, [illegible] octobre 1772, morte à Orléans, le [illegible] février 1857 (I-II).

LA ROCHEJACQUELEIN (Henri-Auguste-Georges DU VERGIER, marquis DE), né au château de Citran (Gironde), le 28 septembre [illegible], mort le 7 janvier 1867 (I-IV).

LA ROCHEJACQUELEIN ([illegible]-guste DU VERGIER, comte DE), [illegible] français, né dans le Poitou [illegible] 1784, mort le 30 novembre [illegible].

LAROCHE-LAMBERT ([illegible]-chel-Scipion, marquis DE), [illegible] français, né à Paris, le [illegible] 1789, mort à [illegible] 1863 (I-III).

LA RUE (comte Aristide-Jean-Marie DE), général français, sénateur, né le 21 mars 179[illegible], mort à Paris, le 21 mars 1872 (I-IV).

LASAULX (Ernest DE), [illegible] et archéologue allemand, [illegible]

Mentz, le 16 mars 1805, mort à Munich, le 10 mai 1861 (I-III).

LASSAGNE (Alphonse), acteur français, né en 1809, mort le 22 août 1863 (I-III).

LASSAIGNE (Jean-Louis), chimiste français, né à Paris, le 22 septembre 1800, mort dans cette ville, le 18 mars 1859 (I-II).

LA SUSSE (Aaron-Louis-Frédéric REGNAULT, baron DE), marin français, né le 3 juillet 1788, mort en août 1860 (I-III).

LASSUS (Jean-Baptiste-Antoine), architecte français, né à Paris, le 19 mars 1807, mort à Vichy, le 15 juillet 1857 (I-II).

LATOUR (Jean-Baptiste TENANT DE), bibliothécaire au château de Compiègne, né en 1779, mort au Chalard (Haute-Vienne), en septembre 1862 (I-IV).

LA TOUR D'AUVERGNE-LAURAGUAIS (prince *Henry*-Godefroy-Bernard-Alphonse DE), diplomate français, né à Paris, le 21 octobre 1823, mort au château des Angliers, près Loudun, le 6 mai 1871 (IV-*Suppl.*).

LATOUR-MAUBOURG (Rodolphe DE FAY, comte DE), général, ancien pair de France, né à Paris, le 8 octobre 1787, mort le 31 mai 1871 (I-IV).

LAUDER (Robert-Scott), peintre écossais, né près d'Edimbourg en 1803, mort le 21 avril 1869 (I-IV).

LAUDERDALE (James MAITLAND, 9e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1784, mort le 22 août 1860 (I-III).

LAUGIER (Stanislas), chirurgien français, né à Paris, en 1799, mort dans cette ville, le 15 février 1872 (II-IV).

LAUGIER (Auguste-Ernest-Paul), astronome français, frère du précédent, né à Paris, le 22 décembre 1812, mort dans cette ville, le 5 avril 1872 (I-IV).

LAUGIER (César DE BELLECOUR, comte DE), général toscan, né le 5 octobre 1789, à Porto-Ferrajo (île d'Elbe), mort à Florence, le 25 mars 1871 (I-IV).

LAURE (Jean-François-Hyacinthe-Jules), peintre français, né à Grenoble, le 14 mai 1806, mort à Paris, en mai 1861 (I-III).

LAURENCE (Justin), administrateur français, né à Mont-de-Marsan, le 28 août 1794, mort en juillet 1863 (I-III).

LAURENÇOT (Charles-Henri-Léonce), auteur dramatique français, né à Arbois (Jura), le 15 octobre 1805, mort à Grange-Fontaine (Jura), le 30 avril 1862 (I-III).

LAURENT (Jean-Antoine-Aimé), ancien représentant du peuple, né au Puy, en 1801, mort le 24 novembre 1867 (I-IV).

LAURISTON (Auguste-Jean-Alexandre LAW, marquis DE), général français, né à la Fère (Aisne), le 10 octobre 1790, mort en juillet 1860 (I-III).

LAVALLÉE (Théophile-Sébastien), historien français, né à Paris, le 13 octobre 1804, mort à Versailles, le 29 août 1866 (I-IV).

LAVARANDE (Louis-Léopold DE PECQUEULT DE), général français, né en 1813, mort en Crimée, le 9 juin 1856 (I-II).

LAVELEYE (Auguste-François LAMORAL DE), ingénieur belge, né à Lille, le 2 février 1796, mort à Bruxelles, le 29 avril 1864 (IV).

LAVERGNE (Jules DE LAVAISSIÈRE DE), marin français, né le 29 mars 1819, mort à Port-Aden, le 5 août 1862 (I-III).

LAVIEILLE (Jacques-Eugène-Adrien), graveur français, né à Paris, en janvier 1818, mort dans cette ville, le 15 juillet 1862 (I-IV).

LAVILLE (Gaétan-Prosper-Joseph-César, baron DE), général piémontais, né à Turin, le 31 août 1775, mort dans cette ville, en juin 1856 (I-II).

LAVOCAT (Gaspard), homme politique français, député, né en 1794, mort, dans les Ardennes, le 8 novembre 1860 (I-III).

LAWOESTINE (Alexandre-Charles-Anatole-Alexis, marquis DE), général et sénateur français, né le 25 décembre 1786, mort à Paris, le 24 avril 1870 (I-IV).

LAWRENCE (Abbott), homme politique et philanthrope américain, né à Groton (Massachusetts), le 16 décembre 1792, mort à Boston, en août 1855 (I-II).

LAWRENCE (William), chirurgien anglais, né à Cirencester, le 16 juillet 1783, mort à Londres, le 5 juillet 1867 (I-IV).

LAZAREFF (Jean et Christophe, comtes DE), conseillers d'État russes, morts, le premier, le 18 février 1858, le second le 26 octobre 1871 (I-IV).

LEAKE (William-Martin), officier et voyageur anglais, né près Colchester, en 1777 mort à Brighton, le 8 janvier 1860 (I-IV).

LEBAS (Philippe), helléniste et archéologue français, né à Paris, le 18 juin 1794, mort à Paris, le 16 mai 1860 (I-III).

LEBAS (Louis-Hippolyte), architecte français, né à Paris, en 1782, mort à Paris, le 12 juin 1867 (I-IV).

LEBEAU (Jean-Louis-Joseph), homme d'État belge, né à Huy, le 2 janvier 1794, mort au même lieu, le 19 mars 1865 (I-IV).

LEBER (Jean-Michel-Constant), littérateur français, né à Orléans, le 8 mai 1780, mort dans cette ville, le 22 décembre 1859 (I-III).

LEBLANC (Urbain), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à la Commanderie, (Deux-Sèvres), le 26 novembre 1796, mort à Paris, en avril 1871 (I-IV).

LEBORNE (Aimé-Ambroise-Simon), compositeur français, né à Bruxelles, le 29 décembre 1797, mort le 1er avril 1866 (I-IV).

LEBORNE (Joseph-Louis), peintre français, né à Versailles, le 13 juin 1796, mort le 16 mars 1865 (I-IV).

LE BOYS DES GUAYS (Jean-François-Etienne), auteur religieux français, né à Châtillon-sur-Loing (Loiret), en 1794, mort à Saint-Amand (Cher), le 18 décembre 1864 (I-III).

LEBRALY (Charles-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Courtais (Corrèze), le 14 janvier 1809 (I-IV).

LECANU (Louis-René), pharmacien français, né à Paris, le 18 novembre 1800, mort dans cette ville, le 19 décembre 1871 (I-IV).

LECLERC (François) [de la Meurthe], ancien représentant du peuple, né à Nancy, le 1er décembre 1797, mort dans cette ville, le 29 juillet 1875 (I-IV).

LE CLERC (Joseph-Victor), érudit français, né à Paris, le 2 décembre 1789, mort dans cette ville, le 12 novembre 1865 (I-IV).

LECLERC (Louis), économiste français, né à Paris, en 1799, mort dans cette ville, le 10 janvier 1854 (I-IV).

LECLERC-DOSTEIN (François LAFAGE, baron), général français, né à Pontoise, le 10 avril 1776, mort à Joigny, en janvier 1857 (I-II).

LECLERC D'OSMONVILLE (Jules-Olivier), député français, né à Laval (Mayenne), le 27 avril 1797, mort dans cette ville, le 16 janvier 1871 (IV).

LECLÈRE (Adolphe-Victor-Jean-Baptiste), acteur français, né à Reims, en 1802, mort à Paris, le 29 octobre 1861 (I-III).

LECOINTE (Jean-François-Joseph), architecte français, né à Abbeville, le 21 juillet 1783, mort à Versailles, en avril 1858 (I-II).

LECOINTE (Suzanne-Alexandre), littérateur français, né à Laon (Aisne), le 11 novembre 1797, mort dans cette ville, le 8 septembre 1870 (I-IV).

LECOMTE (Jules), littérateur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 20 juin 1814, mort à Paris, le 22 avril 1864 (I-III).

LECOMTE (Hippolyte), peintre français, né à Puyseaux (Loiret), en 1781, mort en 1857 (I-III).

LECOQ (Henri), naturaliste français, né à Avesnes (Nord), le 14 avril 1802, mort à Clermont-Ferrand, le 4 août 1871 (I-IV).

LEDHUY (Carle), romancier français, né à Coucy-le-Château (Aisne), en 1808, mort à Paris, en décembre 1862 (I-III).

LÉDIER (Stanislas-Xavier-Sylvain), ancien député français, né à Bacqueville (Seine-Inférieure), le 30 décembre 1798, mort à Paris, le 1er mars 1873 (II-IV).

LEE (Robert-Edmund), général américain confédéré, né à Stafford, le 19 juin 1807, mort à Lexington (Virginie), le 12 mai 1870 (III-IV).

LEE (Sarah BOWDICH, mistress), femme auteur anglaise, née à Colchester, en 1791, morte à Erith, le 23 septembre 1856 (I-IV).

LEECH (John), dessinateur anglais, né à Londres, le 29 août 1817, mort le 28 octobre 1864 (I-III).

LEEDS (Francis-Godolphin d'ARCY-OSBORNE, 7e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1798, mort le 3 mai 1859 (I-II).

LEESER (Isaac), hébraïsant américain, né à Neukirch (Westphalie), en 1806, mort à Philadelphie, le 1er février 1868 (I-IV).

LEFÉBURE DE FOURCY (Louis-Étienne LEFEBVRE, ou), mathématicien français, né à Saint-Domingue, le 26 août 1785, mort à Paris, le 12 mars 1869 (I-IV).

LEFÉBURE-WÉLY (Louis-James-

Alfred), organiste français, né à Paris, le 13 novembre 1817, mort dans cette ville, le 31 décembre 1869 (I-IV).

LEFEBVRE (Armand-Édouard), conseiller d'État français, né en Hollande, en 1807, mort à Asnières, le 1er septembre 1864 (I-III).

LEFEBVRE (Charlemagne-Théophile), voyageur français, né le 26 avril 1811, mort à Marseille, le 6 juillet 1860 (I-II).

LEFÈVRE (Jacques), éditeur français, né à Neufchâteau (Vosges), en 1779, mort à Paris, le 5 janvier 1858 (I-II).

LEFÈVRE (Désiré-Achille), graveur français, né à Paris, en 1798, mort à Paris, le 2 novembre 1864 (I-III).

LEFÈVRE (Amédée), médecin français, né à Paris, le 4 juin 1798, mort à Rochefort, le 12 décembre 1869 (II-IV).

LEFÈVRE-DEUMIER (Jules Lefèvre, dit), littérateur français, né à Paris, en 1797, mort dans cette ville, le 13 décembre 1857 (I-II).

LE FLAGUAIS (Joseph-Alphonse), poète français, né à Caen, le 19 mars 1805, mort à Caen, le 2 janvier 1861 (I-IV).

LEGEARD DE LA DIRIAYS (Joseph-Prudent), représentant du peuple français, né à Rhétiers (Ille-et-Vilaine), le 31 mai 1788, mort en février 1862 (I-III).

LEGENDRE (Alexandre-Joseph), ancien représentant du peuple, né à Pont-Audemer (Eure), le 10 novembre 1782 (I-IV).

LEGENTIL (Charles), industriel français, pair de France, né à Rouen, le 9 mars 1782, mort le 1er octobre 1855 (I-II).

LEGLAY (André-Joseph-Ghislain), archéologue français, né à Arleux (Nord), le 29 octobre 1785, mort à Lille, le 14 mars 1863 (I-III).

LEGOARENT DE TROMELIN (Benjamin-Ollivier-Louis-Guillaume-Marie), officier de génie et grammairien français, né à Girnin (Morbihan), le 22 avril 1781, mort à Lorient, le 17 septembre 1870 (II-IV).

LE GOARANT de Tromelin (Louis-François-Marie-Nicolas), marin français, frère du précédent, né le 11 janvier 1786, mort à Lorient, le 15 mai 1867 (II-IV).

LE GORREC (Claude-Jean-Marie), député français, né à Saint-Brieuc, le 5 mai 1800, mort en novembre 1868 (I-IV).

LEGRAND (Pierre), publiciste et député français, né à Lille, le 12 juin 1804, mort dans cette ville, le 13 avril 1859 (I-IV).

LEGRAND (d'Amiens) (Alexandre), médecin français, né à Amiens, en 1800, mort à Paris, le 31 décembre 1862 (I-IV).

LEHMANN (Pierre-Martin-Orla), homme politique danois, né à Copenhague, le 19 mai 1810, mort dans cette ville, le 13 septembre 1870 (I-III).

LE HON (Charles-Aimé-Joseph, comte), homme politique belge, né à Tournai en 1792, mort en avril 1868 (I-IV).

LEISNIER (Nicolas-Auguste), graveur français en taille-douce, né à Paris, le 15 janvier 1787, mort à Clamart, le 29 juillet 1858 (I-III).

LEJEUNE (Alexandre-Louis-Simon), botaniste belge, né à Verviers le 23 décembre 1779, mort à Verviers, le 28 décembre 1858 (I-III).

LELEWEL (Joachim), historien et homme politique polonais, né à Varsovie, le 21 mars 1786, mort à Paris, le 29 mai 1861 (I-III).

LEMAIRE (Auguste), humaniste français, né à Triaucourt (Meuse), le 11 janvier 1802. — Lemaire (Hector), frère du précédent, mort en février 1871 (I-IV).

LEMAIRE [de l'Oise] (Théodore-Eugène), député français, né à Nanteuil-le-Haudoin (Oise), le 24 avril 1785, mort en août 1865 (I-IV).

LEMAITRE (Augustin-François), graveur français, né à Paris en 1797, mort dans cette ville, le 24 février 1870 (I-IV).

LE MAROIS (Jules-Napoléon Polydore, comte), sénateur français, né à Paris, le 25 décembre 1802, mort le 4 avril 1870 (I-IV).

LEMÉLOREL DE LA HAICHOIS (Joseph-Hyacinthe-Auguste), député français, né à Rennes, le 17 février 1807, mort en janvier 1868 (III-IV).

LEMERCIER (Augustin-Louis, comte), sénateur français, né le 22 février 1787, mort à Paris, le 4 mai 1864 (I-III).

LEMERCIER (Jean-Baptiste-Nicolas, vicomte), député français, né en 1789, mort le 19 octobre 1854 (I-III).

LEMOINE (Edouard), littérateur français, né à Paris, mort dans cette ville, le 15 mars 1868 (I-IV).

LEMON (Marc), journaliste anglais, né le 30 novembre 1809, mort à Londres, le 23 mai 1870 (I-IV).

LEMULIER (Henri), officier et représentant français, né en 1803, mort à Paris, le 26 mars 1872 (I-IV).

LENNÉ (Pierre-Joseph), horticulteur et architecte allemand, né à Bonn, le 29 septembre 1789, mort à Potsdam, le 23 janvier 1866 (I-IV).

LENNEP (Jacob Van), romancier hollandais, né à Amsterdam, le 24 mars 1802, mort à Oosterleck, le 26 août 1868 (I-IV).

LENNOX (lord Arthur), homme politique anglais, né le 2 octobre 1806, mort à Brompton, en janvier 1864 (I-III).

LENOIR (Adolphe), chirurgien français, né à Meaux en 1802, mort à Paris, en juin 1860 (I-III).

LENORMANT (Charles), archéologue et historien français, né à Paris, le 1er juin 1802, mort à Athènes, le 24 novembre 1859 (I-II).

LÉONHARD (Charles-César de), géologue et minéralogiste allemand, né le 12 septembre 1779, à Rumpenheim (Hesse), mort à Heidelberg, le 23 janvier 1862 (I-IV).

LÉOPOLD Ier (Georges-Chrétien-Frédéric), roi des Belges, né à Cobourg, le 16 décembre 1790, mort au palais de Laeken, le 10 décembre 1865 (I-IV).

LÉOPOLD II (Jean-Joseph-Ferdinand-Charles), dernier grand-duc de Toscane, né à [illegible] tobre 1797, mort à [illegible] vier 1870 (I-IV).

LE PAYS DE [illegible] (Jean-Alexandre), [illegible] teur français, né à [illegible] le 24 mars 1791, mort à [illegible] 13 septembre 186[illegible] [illegible]

LE PAYS DE [illegible] SERMAISE ([illegible] Édouard), général français, né à [illegible] ladelphie, [illegible] juin 1793, mort à Paris, [illegible] bre 1871 (I-IV).

LE POITTEVIN ([illegible] deste-Eugène Poitevin, [illegible] français, né à Paris, le [illegible] mort à Auteuil, le [illegible]

LE PRÉDOUR ([illegible] Hyacinthe), marin et [illegible] çais, né le 16 février 17[illegible] 20 février 1866 (I-IV).

LEPRÉVOST ([illegible] quaire et historien français, né à Bernay (Eure), le [illegible] à La Vaupalière [illegible] 15 juillet 1859 (I-[illegible]).

LE PUILLON DE [illegible] (Théodore), [illegible] né à Poutiny, le [illegible] mort en mars 18[illegible]

LEQUEUX ([illegible] Marie), théologien français, né [illegible] juillet 1800, mort à Paris, [illegible] 1866 (I-IV).

LEQUIEN (Arthur), [illegible] çais, ancien représentant, [illegible] mort à Paris, le 21 [illegible]

LERCHENFELD ([illegible] de), homme d'État [illegible] Munich, le 30 mai 18[illegible] octobre 1866 (I-IV).

LERENBOURE ([illegible] the-Alexandre), ancien représentant du peuple français, né [illegible] vers 1790, mort à [illegible] en avril 1866 (I-IV).

LÉRIS (Alfred [illegible] sous le nom de [illegible] tique français, né à Paris [illegible] mort le 21 mai 18[illegible]

LERMINIER ([illegible] littérateur français, né à Paris [illegible] mars 1803, mort dans cette ville [illegible] 25 août 1857 (I-II).

LEROUX (Pierre), [illegible] économiste français, né à [illegible] 6 avril 1797, mort dans [illegible] le 12 avril 1871 (I-IV).

LEROUX (Hippolyte, [illegible] matique français, né à Paris [illegible] mort dans cette ville, le [illegible] 1860 (I-III).

LEROUX (Jean-Marie, [illegible] dessinateur français, né [illegible] 6 janvier 1788, mort dans [illegible] en janvier 1871 (I-IV).

LEROUX (Émile-[illegible] politique français, né [illegible] (Oise), le 10 juin 18[illegible] Maronnière (Loiret), le [illegible] (I-IV).

LEROUX DE LINCY ([illegible] Jean-Victor), bibliographe [illegible] quaire français, né à Paris [illegible] 1806, mort dans cette ville [illegible] 1869 (I-IV).

LEROY (Ernest-[illegible] Boisaumarié, homme politique français, sénateur, né à Lang[illegible]

juin 1809, mort à Fleurus (Landes), 9 juillet 1872 (I-IV).

LEROY D'ÉTIOLLES (Jean-Jacques-Joseph), médecin français, né à ris, le 5 avril 1798, mort le 26 août 60 (I-III).

LESCORNÉ (Stanislas-Joseph), ulpteur français, né à Langres, en 99, mort le 19 avril 1872 (I-IV).

LESBROS (Joseph-Aimé), officier ançais, né à Veynes (Hautes-Alpes), 3 juillet 1790, mort à Paris, le 11 ai 1860 (I-IV).

LESBROUSSARD (J.-B.-Philippe), ofesseur et poète belge, né à Gand, 26 mars 1781, mort à Ixelles, le mars 1855 (I-II).

LESLIE (miss Elisa), femme de ttres américaine, née à Philadelphie, 15 novembre 1787, morte à Glocester, le 2 janvier 1858 (I-IV).

LESLIE (Charles-Robert), célèbre intre anglais, né à Londres, en 1794, ort dans cette ville, le 5 mai 1859 -IV).

LÉTANG (Georges-Nicolas-Marc, ron DE), général et sénateur français, né à Meulan (Seine-et-Oise), le mai 1788, mort à Ath (Belgique), le septembre 1864. — Son frère, Philippe-Éléonore DE LÉTANG, vaudevilliste sous le nom de *Marville*, ort le 25 avril 1859 (I-III).

LE TAROUILLY (Paul-Marie), architecte français, né à Coutances, le octobre 1795, mort à Paris, le 25 ctobre 1855 (I-II).

LETTE (Guillaume-Adolphe), économiste et homme politique allemand, né à Kienitz (Prusse), le 10 mai 1799, mort à Berlin, le 3 décembre 1868 (I-IV).

LEUTZE (Emmanuel), peintre allemand, né à Gmünd (Wurtemberg), le 4 mai 1816, mort à Washington, le 8 juillet 1868 (I-IV).

LEVAILLANT DE FLORIVAL (Paul-Émile), orientaliste français, né à Paris, le 11 février 1799, mort dans cette ville, en janvier 1862 (I-III).

LEVASSEUR (Polycarpe-Anne-Nicolas), général français, sénateur, né à Beaugency, le 26 janvier 1790, mort le 13 novembre 1867 (I-IV).

LEVASSEUR (Nicolas-Prosper), chanteur français, né à Bresle (Oise), le 9 mars 1791, mort le 7 décembre 1871 (I-IV).

LEVASSOR (Pierre), acteur comique français, né à Fontainebleau, en 1806, mort le 14 janvier 1870 (I-IV).

LEVEIL (Jean-Armand), architecte français, né à Paris, le 29 août 1806, mort en 1866 (I-IV).

LEVET (Henri), ancien représentant du peuple français, né à Montbrizon, le 25 décembre 1798, mort dans cette ville, en mars 1869 (I-IV).

LEVI-ALVARÈS (David-Eugène), professeur et écrivain pédagogique français, né à Bordeaux, le 12 octobre 1794, mort à Choisy-le-Roi, le 20 juillet 1870 (I-IV).

LÉVIS (Gaston duc DE), ancien pair de France, né en 1794, mort à Venise, le 9 février 1863 (I-III).

LEVITSCHNIGG (Henri, chevalier DE), poète allemand, né à Vienne, le 25 septembre 1810, mort en janvier 1862 (I-III).

LEWALD (Jean-Charles-Auguste), littérateur allemand, né à Kœnigsberg, le 14 octobre 1792, mort à Munich, le 10 mars 1871 (I-IV).

LEWINSKI (Jacques), général polonais, né en 1792, mort à Varsovie, le 17 décembre 1867 (III-IV).

LEWIS (sir George-Cornewall), écrivain et homme politique anglais, né à Londres, le 21 octobre 1806, mort à Harpton-Court, le 13 avril 1863 (I-III).

LEYMARIE (Achille), historien français, né à Limoges, le 15 novembre 1812, mort à Paris, en mars 1816 (I-III).

LEYNADIER (Camille), homme de lettres français, mort en 1862 (I-III).

LEYRAUD (André), homme politique français, né le 25 janvier 1786, à Gueret (Creuse), mort dans sa ville natale, en janvier 1865 (I-IV).

LEYS (Jean-Auguste-Henri, baron), peintre belge, né à Anvers, le 18 février 1815, mort au même lieu, le 26 août 1869 (I-IV).

LEZAY-MARNESIA (Albert-Madeleine-Claude, comte de), sénateur français, né le 5 juin 1772, mort à Blois, le 31 mai 1857 (I-II).

LHERBETTE (Armand-Jacques), homme politique français, né le 16 septembre 1791, mort en mai 1864 (I-III).

LIADIÈRES (Pierre-Chaumont), littérateur et homme politique français, né à Pau, en 1792, mort à Paris, le 17 août 1858 (I-II).

LIBERT (Adrien-Charles-Jules), littérateur français, né le 18 décembre 1827, à Joigny (Yonne), mort à Montpellier, le 20 juillet 1857 (I-II).

LIBRI-CARUCCI (Guillaume-Brutus-Icilius-Timoléon, comte), mathématicien français, d'origine italienne, né à Florence, le 2 janvier 1803, mort à Londres, le 28 octobre 1869 (I-IV).

LICHTENSTEIN (Martin-Henri-Charles), naturaliste allemand, né à Hambourg, le 10 janvier 1780, mort sur mer, le 3 septembre 1847 (I-II).

LIEBNER (Théodore-Albert), théologien allemand, né en 1806, près Naumbourg, mort à Méran (Tyrol), le 24 juin 1871 (I-IV).

LIEVEN (Dorothée DE BENCKENDORFF, princesse DE), princesse russe, née en 1784, morte à Paris, le 27 janvier 1857 (I-II).

LILFORD (Thomas-*Atherton* POWYS, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né le 2 décembre 1801, mort le 15 mars 1861 (I-IV).

LIMAYRAC (Paulin), littérateur français, né à Caussade (Tarn-et-Garonne), le 26 février 1817, mort à Cahors, en juillet 1868 (I-IV).

LIMERICK (William-Henry-Tennyson PERY, 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1812, mort en 1866 (I-IV).

LIMPO D'ABREU (Antonio), homme d'État brésilien, né à Coimbre (Portugal), en 1797 (I-IV).

LINCOLN (Abraham), 16ᵉ président de la république des États-Unis, né dans l'État de Kentucky, le 12 février 1809, mort à Washington, le 15 avril 1865 (I-III).

LINDBERG (Jacob-Christian), théologien et philologue danois, né à Ribe (Jutland), en 1797, mort à Lilli-Linby, le 10 décembre 1857 (I-IV).

LINDLEY (John), botaniste anglais, né à Catton, le 15 février 1799, mort au même lieu, le 1ᵉʳ novembre 1865 (I-IV).

LINDNER (Frédéric-Guillaume), pédagogue allemand, né à Weida, le 11 décembre 1779, mort à Leipzig, le 2 novembre 1864 (I-III).

LINDPAINTNER (Pierre-Joseph), compositeur allemand, né à Coblentz, le 8 décembre 1791, mort à Nonnenhorn, le 21 août 1856 (I-II).

LINDSAY (James), général anglais, né le 17 avril 1793, mort le 5 décembre 1855 (I-II).

LIOUVILLE (Félix-Sylvestre-Jean-Baptiste), avocat français, né à Toul, le 31 octobre 1803, mort le 7 avril 1860 (I-III).

LIPARINI (Ludovico), peintre italien, né à Bologne, le 17 février 1800, mort à Venise, le 19 mars 1856 (I-II).

LIPINSKI (Charles), violoniste polonais, né à Ratzin, en novembre 1790, mort à Urlowo (Galicie), le 16 décembre 1861 (I-IV).

LIPRANDI (Paul Petrowitsch), général russe, né en 1796, mort à Odessa, le 9 novembre 1864 (I-IV).

LIREUX (Auguste), littérateur français, né à Rouen, vers 1810, mort à Bougival, le 23 mars 1870 (I-IV).

LLANTA (Jacques-François-Guedérique), lithographe français, né à Perpignan, le 18 novembre 1807, mort à Paris, le 5 mai 1864 (I-IV).

LOBECK (Chrétien-Auguste), philologue allemand, né à Naumbourg (Prusse), le 5 juin 1781, mort à Kœnigsberg, le 25 août 1860 (I-III).

LOBIN (Julien-Léopold), peintre français, né à Loches, en 1815, mort à Tours, en octobre 1864 (I-III).

LOCKE (Joseph), ingénieur anglais, né à Attercliffe, en 1805, mort le 17 septembre 1860 (I-III).

LOEBELL (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Berlin, le 15 septembre 1786, mort à Bonn, le 13 juillet 1863 (I-III).

LOEWE (Jean-Charles-Godefroid), compositeur allemand, né à Lœbejun, le 30 novembre 1796, mort à Kiel, le 20 avril 1869 (I-IV).

LOEWE (Louis), acteur allemand, né à Rinteln, le 29 janvier 1795, mort à Vienne, le 7 mars 1871 (I-IV).

LOEWE (Sophie), cantatrice allemande, née à Oldenbourg, le 24 mars 1815, morte à Pesth, le 29 novembre 1866 (I-IV).

LOISET (Alexandre-Benoît), ancien représentant du peuple français, né à Lille, le 18 février 1797, mort le 26 septembre 1858 (I-II).

LOLA MONTÈS (Maria Dolores PORRIS Y MONTEZ, dite), danseuse et aventurière célèbre, née à Montrose (Écosse), en 1820, morte à New-York, le 30 juin 1861 (I-III).

LONDE (Charles), médecin français, né à Caen, en 1795, mort à Paris, le 18 octobre 1862 (I-III).

LONGET (François-Achille), médecin et physiologiste français, né à Saint-Germain-en-Laye, en 1811, mort à Bordeaux, le 20 avril 1871 (I-IV).

LONGLEY (rév. Charles-Thomas), pair ecclésiastique, primat d'Angleterre, né Boley-Hill (Rochester), en 1794, mort à Canterbury, le 27 octobre 1868 (I-IV).

LONGPRÉ (Alexandre DE), auteur dramatique français, né à Paris, le 17 juillet 1795, mort à Chaulnes (Seine-et-Marne), le 5 octobre 1856 (I-II).

LONGUERUE (Gabriel-François DEHAT, marquis DE), général français, né au Vigan (Gard), le 17 février 1778, mort en 1864 (I-III).

LOOZ-CORSWAREM (Charles-François-Guillaume-Ferdinand, duc DE), dernier chef d'une famille belge, né le 9 mars 1804, mort en janvier 1869 (I-IV).

LOPEZ (François-Solano), président de la république de l'Assomption, né le 24 juillet 1827, tué à Aquidaban, le 1er mars 1870 (III-IV).

LORAIN (Paul), professeur français, né à Paris, le 5 février 1799, mort à Paris, en janvier 1861 (I-III).

LORDAT (Jacques), médecin français, né à Tournay, près Tarbes, le 11 février 1773, mort à Montpellier, le 24 avril 1870 (I-III).

LOROIS (Édouard-Louis), administrateur français, né à Nantes, le 27 janvier 1792, mort dans cette ville, en mars 1863 (I-III).

LORTET (Pierre), médecin français, représentant du peuple, né à Lyon, le 4 juin 1792, mort à Oullins, le 12 mars 1868 (I-IV).

LOS HERREROS (Don Manuel BRETON DE), poète espagnol, né à Quel (province de Logrono), le 19 décembre 1800, mort à Madrid, le 13 novembre 1873 (I-IV).

LOTHIAN (William-Schomberg-Robert KERR, 8e marquis DE), pair d'Angleterre, né près d'Édimbourg, en 1832, mort le 4 juillet 1870 (I-IV).

LOUBON (Charles-Joseph-Émile), peintre français, né à Aix, le 12 janvier 1809, mort à Marseille, le 1er mars 1863 (I-III).

LOUDON (Jane WEBB, mistress), femme auteur anglaise, née en 1800, morte le 13 juillet 1858 (I-IV).

LOUIS Ier (Charles-Auguste), ex-roi de Bavière, né le 25 août 1786, mort à Nice, le 29 février 1868 (I-IV).

LOUIS (Pierre-Charles-Alexandre), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1787, à Ai (Marne), mort à Paris, le 24 août 1872 (I-IV).

LOURDOUEIX (Jacques-Honoré LELARGE, baron DE), publiciste et journaliste français, né au château de Beaufort (Creuse), en 1787, mort à Paris, le 2 octobre 1860 (I-III).

LOURDOUEIX (Sophie VESSIER, veuve PANNIER, dame DE), femme du précédent, né à Paris, le 8 juin 1793, morte dans cette ville, le 31 décembre 1859 (I-IV).

LOVER (Samuel), peintre et littérateur irlandais, né à Dublin, en 1797, mort le 6 juillet 1868 (I-IV).

LOVY (Jules), journaliste français, né à Furth (Bavière), en 1801, mort le 8 juin 1863 (I-III).

LOYD (Samuel-James), économiste anglais, né vers 1797, mort en avril 1859 (I-II).

LUBBERT (Emile-Thimothée), compositeur français, né à Bordeaux, le 18 février 1794, mort au Caire (Egypte), en mars 1859 (I-II).

LUBBOCK (sir John-William), physicien anglais, né à Londres, le 26 mars 1803, mort à High-Elms, le 20 juin 1865 (I-IV).

LÜBECK (Ernest-Heinrich), pianiste hollandais, né le 24 août 1829, à la Haye, mort en mars 1865 (I-IV).

LUBIS (E.... P....), publiciste français, né en 1806, mort en novembre 1859 (I-II).

LUBIZE (Pierre-Henri, MARTIN, dit), auteur dramatique français, né à Bayonne, le 21 février 1800, mort le 28 janvier 1863 (I-III).

LUCCHESI-PALLI (Hector, comte DE), diplomate italien, époux morganatique de la duchesse de Berri, né en 1808, mort à Venise, le 1er avril 1864 (I-III).

LUCKE (Godefroy-Chrétien-Frédéric), savant théologien allemand, né à Egeln, le 23 août 1790, mort à Göttingue, le 14 février 1855 (I-II).

LUDWIG (Otto), littérateur allemand, né à Eisfeld, le [illegible], mort à Dresde, le 25 février [illegible].

LUGEOL [illegible] le 9 septembre 1793, mort à [illegible], le 24 mars 1866. — Son frère, Alexis LUGEOL, [illegible], né le 8 septembre 1808, mort à [illegible], le 8 janvier 1862 (II-IV).

LUGNOT (Joseph), [illegible] français, né à Charenton [illegible], le 12 décembre 1788, mort [illegible], le 13 février 1858 (I-II).

LUNEL (Adolphe-[illegible]), [illegible]rateur français, né à [illegible], en 1822, mort à [illegible], en [illegible] 1864 (I-III).

LURINE (Louis), [illegible] français, né à Burgos, en [illegible], mort à Paris, le 30 novembre 1860 (I-II).

LUSSON (Adrien-Louis), architecte français, né à la [illegible], le 4 août 1790, mort à Rome, [illegible] 1864 (I-III).

LUYNES (Honoré-Théodore-Paul-Joseph D'ALBERT, duc DE), [illegible] français, né à Paris, le [illegible] 1802, mort à Rome, le [illegible] 1867 (I-IV).

LUZARCHE (Victor, [illegible]) français, né à Tours [illegible], le 20 juillet 1805, mort [illegible] Bains, en octobre [illegible].

LUZY-PELLISSAC ([illegible] François, marquis DE), [illegible] français, né le 13 août 1781, mort [illegible] 1869 (II-IV).

LYAUTEY (Hubert-Joseph, général et sénateur français, né à [illegible]faux (Haute-Saône), le 13 juillet [illegible], mort à Paris, le 27 [illegible]. — LYAUTEY (Antoine-Nicolas), [illegible] français, né à Besançon, le [illegible] 1794, mort dans cette ville, le [illegible] let 1877 (I-IV).

LYNDHURST (John-Singleton COPLEY, 1er baron), homme d'État anglais, né à Boston, le [illegible], mort à Londres, le 12 [illegible] (I-III).

LYONS (Edmond, [illegible] baron), amiral et pair d'[illegible], à White-Hayes, le 21 novembre [illegible], mort à Arundel, le 23 novembre [illegible] (I-II).

M

MACAULAY (Thomas BABINGTON, 1er baron), historien anglais, né à Rothley-Temple (Leicester), le 25 octobre 1800, mort à Londres, le 28 décembre 1859 (I-II).

MAC-CROHON (José), général et administrateur espagnol, né au Ferrol, en 1805, mort au Caire, le 12 septembre 1860 (II-IV).

MAC-CULLOCH (John-Ramsay), économiste anglais, né à Whithorn (Ecosse), le 1er mars 1789, mort à Londres, le 12 novembre 1864 (I-IV).

MAC-CULLOCH (Horatio), paysagiste écossais, né en 1806, mort le 24 juin 1867 (I-IV).

MACDOWELL (Patrick), sculpteur anglais, né le 12 août 1799, à Belfort (Irlande), mort le 10 décembre 1870 (I-IV).

MAC-GREGOR (John), économiste anglais, né à Stornoway, en 1797, mort à Boulogne-sur-Mer, le 23 avril 1857 (I-II).

MACKAU (Ange-René-Armand, baron DE), amiral français, né à Paris, le 19 février 1788, mort le 15 mai 1855 (I-II).

MACKINNON (William-Alexander), littérateur anglais, né en 1789, mort en mai 1870 (I-IV).

MACLISE (Daniel), peintre anglais, né à Cork (Irlande), le 23 janvier 1811, mort le 25 avril 1870 (I-IV).

MAC-NAB (sir Allan-Napier, 1er baronnet), homme politique anglais, né à Niagara, le 19 février 1798, mort à Toronto, le 8 août 1862 (I-III).

MAC-SHEEHY (Jean-Bertrand-Louis), journaliste français, né à Paris, le 4 décembre 1783, mort dans cette ville, le 25 juillet 1867 (I-IV).

MADIER DE MONTJAU ([illegible]), magistrat français, né à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche), en 1785, mort à Saint-Gervais, le 18 mai [illegible].

MADOZ (Pascal), homme politique espagnol, né à Pampelune, le [illegible] 1806, mort à Gênes, le 11 [illegible] 1870 (I-IV).

MADROLLE ([illegible]), [illegible] religieux et politique [illegible], né au bourg de Saint-Seine [illegible] 1792, mort à Paris, en mai [illegible].

MAGALHAESS ([illegible] COELHO), député [illegible] décembre 1869, mort [illegible] (I-III).

MAGE (Abdon-Eugène), [illegible] français, voyageur, né le [illegible] 1837, mort dans le [illegible] près Brest, le 18 [illegible] (IV).

MAGENDIE (François), médecin français, né à Bordeaux, le 15 octobre 1782, mort à Paris, le 7 octobre 1855 (I-II).

MAGIN (Alfred-Joseph-Auguste), ou MAGIN-MARENS, professeur et administrateur français, né à Modène (Italie), le 31 décembre 1806, mort à Paris, le 4 juillet 1870 (I-IV).

MAGNAN (Bernard-Pierre), maréchal de France, né à Paris, le 7 décembre 1791, mort dans cette ville, le 29 mai 1865 (I-IV).

MAGNIN (Charles), érudit et critique français, né à Paris, le 4 novembre 1793, mort dans cette ville, le 8 octobre 1862 (I-III).

MAHUL (Alphonse-Jacques), homme politique français, né à Carcassonne (Aude), le 31 juillet 1795, mort le 25 août 1871 (I-IV).

MAILATH (Jean-Népomucène-Joseph, comte), historien et poète allemand, né à Pesth, le 5 octobre 1786, mort au lac de Starnberg, le 3 janvier 1855 (I-II).

MAILHER DE CHASSAT (Antoine), jurisconsulte français, né à Brives (Corrèze), le 27 janvier 1781, mort à Paris en 1864 (I-III).

MAILLART (Louis-Aimé), compositeur français, né à Montpellier, le 24 mars 1817, mort à Moulins, en juin 1871 (I-IV).

MAITLAND (Samuel-Roffi), littérateur anglais, né à Londres en 1795, mort le 9 janvier 1866 (II-IV).

MALAN (César-Henri-Abraham), pasteur suisse, chef de la secte des mômiers, né à Genève, le 17 juillet 1787, mort à Vandœuvres, le 8 mai 1864 (I-III).

MALBOIS (Jean-Pierre-Marie-Gaudens), représentant du peuple français, né à Isle-en-Dodon (Haute-Garonne), le 21 mai 1787, mort en janvier 1864 (I-III).

MALGAIGNE (Joseph-François), médecin français, né à Charmes-sur-Moselle (Vosges), le 14 février 1806, mort à Paris, le 19 octobre 1865 (I-IV).

MALITOURNE (Armand), journaliste français, né à l'Aigle (Orne), en 1797, mort en avril 1866 (I-IV).

MALLEFILLE (Jean-Pierre-Félicien), littérateur français, né à l'Ile-de-France (île Maurice), le 3 mai 1813, mort à Bougival, le 24 novembre 1868 (I-IV).

MALLET (Jacques), ingénieur et sénateur français, né le 28 août 1787, mort à Paris, le 22 mai 1869 (II-IV).

MALO (Charles), polygraphe français, né à Paris, le 19 juillet 1790, mort à Auteuil, le 16 février 1871 (I-IV).

MALOU (Jean-Baptiste), prélat belge, né à Ypres, le 30 juin 1809, mort à Bruges, le 23 mars 1864 (I-III).

MALTBY (Edward), prélat anglais, né en 1770, mort le 3 juillet 1859 (I-IV).

MANCEL (Georges-Jean-Baptiste), archéologue français, né à Caen, le 10 décembre 1811, mort dans cette ville, le 23 mai 1862 (I-III).

MANCINI (Laura-Beatrice OLIVA, dame), femme poète italienne, né à Naples, en 1823, morte à Florence, le 17 juillet 1869 (I-IV).

MANIN (Daniel), homme politique italien, président de la république de Venise, né dans cette ville, le 13 mai 1804, mort à Paris, le 22 septembre 1857 (I-II).

MANNA (Giovanni), publiciste et homme politique italien, né à Naples, le 21 janvier 1813, mort en juillet 1865 (II-IV).

MANNERS (John-Henry-Thomas MANNERS, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Dublin, en 1818, mort le 12 novembre 1864 (I-IV).

MANNO (baron Joseph), écrivain italien, né à Alghera (île de Sardaigne), le 16 mars 1786, mort à Turin, le 25 janvier 1868 (IV).

MANUEL (Jacques-André), sénateur français, né à Nevers, le 8 juin 1791, mort dans cette ville, le 7 janvier 1857 (I-II).

MARCELLUS (Lodoïs DEMARTIN DU TYRAC, comte DE), littérateur français, né à Marcellus (Lot-et-Gar.), le 19 janvier 1795, mort à Paris, en juillet 1865 (I-IV).

MARCHAIS (André-Louis-Augustin), homme politique français, né à Paris, le 11 octobre 1800, mort à Smyrne, en janvier 1859 (I-II).

MARCHAL (Charles), dit DE BUSSY, littérateur français, né à Paris, en 1822, mort dans cette ville, en avril 1870 (I-IV).

MARCHAL (François-Joseph-Ferdinand), littérateur belge, né à Bruxelles, le 9 décembre 1780, mort à Schaerbeck, le 9 mai 1858 (I-II).

MARCHAND (Armand-Louis-Marie), administrateur français, né en 1803, mort à Paris, le 28 février 1870 (I-IV).

MARCHANT (Antoine-Philibert), sénateur français, né à Maubeuge, le 27 novembre 1796, mort à Amiens, le 12 novembre 1859 (I-II).

MARCHESI (Pompée, chevalier), sculpteur italien, né à Saltrio, le 7 août 1789, mort à Milan, le 6 février 1858 (I-II).

MARCY (William-Larned), homme d'État américain, né à Sturbridge (Massachusetts), le 12 décembre 1786, mort le 4 juillet 1857 (I-II).

MARÉCHAL (Etienne), ancien représentant français, né à Beaune, le 8 septembre 1797, mort à Bligny-sous-Beaune, le 7 mars 1869 (I-IV).

MAREY-MONGE (Guillaume-Stanislas), comte DE PELUSE, général français, sénateur, né le 17 mars 1796, à Nuits (Côte-d'Or), mort à Pomard, le 12 juin 1863 (I-III).

MARGARITA (Louis-Clément SOLAR, comte DELLA), homme d'État italien, ancien ministre, né à San-Quirico (États-Sardes), le 8 mai 1792, mort le 12 novembre 1869 (I-IV).

MARIANINI (Pietro), médecin et physicien italien, né le 30 juin 1787, mort à Modène, le 9 juin 1866 (I-IV).

MARIE (Pierre-Thomas-Alexandre-Amable MARIE DE SAINT-GEORGES, connue sous le nom de), avocat français, ancien ministre, né à Auxerre, le 15 février 1797, mort à Paris, le 27 avril 1870 (I-IV).

MARIE-AMÉLIE (Amélie-Marie DE BOURBON), reine de France, de 1830 à 1848, née à Caserte, le 26 avril 1782, morte à Claremont, le 24 mars 1866 (I-IV).

MARIN-LAVIGNE (Louis-Stanislas), peintre et lithographe, né à Paris, le 12 avril 1797, mort en 1867 (I-III).

MARION (Jean-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 2 avril 1802, mort à Pleudihen (Côtes-du-Nord), le 7 octobre 1870 (I-IV).

MARION [DE FAVERGES] (André), magistrat français, ancien représentant, né à Grenoble, en 1794, mort dans cette ville, le 1er février 1867 (I-IV).

MARKHAM (Frédéric), général anglais, né en 1805, mort à Londres, le 21 novembre 1855 (I-IV).

MARLE (C. L.), grammairien français, né à Tournus (Saône-et-Loire), en 1795 (I-III).

MARNIER (Ange-Ignace), jurisconsulte français, né à Paris, le 29 juillet 1786, mort dans cette ville, le 17 janvier 1861 (I-III).

MARNIX (Gustave-Ghislain-Marie-Charles, comte DE), diplomate belge, né à Bornhem, en 1807, mort le 7 mars 1862 (I-III).

MAROCHETTI (Charles, baron), sculpteur français, né à Turin, en 1805, mort à Londres, le 28 décembre 1867 (I-IV).

MAROLLES (Louis-Roger DE), général français, né à Batavia, en 1805, mort le 8 septembre 1855 (I-II).

MARSCHNER (Henri), compositeur allemand, né à Zittau (Lusace), le 16 août 1795, mort à Hanovre, le 14 décembre 1861 (I-III).

MARTENS (Charles, baron DE), diplomate et écrivain français, né à Francfort, vers 1790, mort à Dresde, le 28 mai 1863 (III-IV).

MARTIN (Louis-Alexandre), représentant du peuple français, né à Rouen, le 5 août 1805, mort le 2 mars 1863 (I-III).

MARTIN (de Strasbourg) (Edouard), représentant du peuple français, né le 7 juin 1801, mort à Paris, le 20 décembre 1858 (I-II).

MARTIN (François-Marie-Emile), ingénieur et ancien représentant français, né en 1794, mort à Legarade, près Marseille, le 23 juillet 1871 (I-IV).

MARTIN (Edouard), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1828, mort en juillet 1866 (IV).

MARTIN (Ferdinand), chirurgien français, né à Groslay (Seine-et-Oise), le 10 juin 1795, mort à Paris, le 10 février 1868 (III-IV).

MARTIN (Chrétien-Reinhold-Dietrich), jurisconsulte allemand, né à Bovenden, près Gœttingue, le 2 février 1772, mort à Gotha, le 13 août 1857 (I-II).

MARTIN-BEAULIEU (Marie-Désiré), musicien français, né à Paris, le 11 avril 1791, mort à Niort, le 21 décembre 1863 (II-IV).

MARTIN DE MOUSSY (Jean-Antoine-Victor), voyageur et médecin français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 26 juin 1810, mort à Bourg-la-Reine, le 28 mars 1869 (III-IV).

MARTIN-SOLON (M....), médecin français, né en 1795, mort à Paris, le 16 janvier 1857 (I-II).

MARTINENG (André-Jules-Fran-

çois), marin français, né à Toulon, le 29 novembre 1776, mort à Versailles, le 15 février 1860 (I-III).

MARTINET (l'abbé Antoine), théologien français, né à Queige, canton de Beaufort (Savoie), en 1802, mort à Chambéry, le 17 juin 1871 (I-IV).

MARTINEZ DE LA ROSA (Francisco), homme politique espagnol, né à Grenade, le 10 mars 1789, mort à Madrid, le 7 février 1862 (I-III).

MARTINS (Charles-Frédéric-Philippe DE), voyageur et botaniste allemand, né à Erlangen, le 17 avril 1794, mort à Munich, le 13 décembre 1869 (I-IV).

MARTINS (Théodore-Guillaume-Chrétien DE), pharmacien allemand, frère du précédent, né le 1er juillet 1796, mort le 17 septembre 1863 (I-IV).

MARTY (Jean-Baptiste), acteur français, né le 17 mai 1779, mort en octobre 1863 (I-III).

MARX (Adolphe-Bernard), compositeur et musicographe allemand, né à Halle, le 27 novembre 1799, mort à Berlin, le 17 mai 1866 (I-IV).

MARY (Louis-Charles), ingénieur français, né le 11 janvier 1791, mort à Paris, le 6 janvier 1870 (I-III).

MARZOCCHI DE BELLUCCI (Tito), peintre italien, né à Florence, en 1805, mort à Paris, le 20 février 1870 (IV).

MASON (James-Murray), homme politique américain, né dans la Virginie, le 3 novembre 1798, mort à Londres, le 28 avril 1870 (III-IV).

MASSIMINO (Frédéric), musicien italien, né à Turin (Italie), en 1786, mort à Paris, le 15 mai 1858 (I-II).

MASSON (Antoine-Philibert), physicien français, né à Auxonne (Côte-d'Or), le 22 avril 1806, mort à Paris, le 1er décembre 1860 (II-III).

MATER (Denis), magistrat français, né à Viarmes (Seine-et-Oise), le 30 septembre 1780, mort le 25 février 1862 (I-III).

MATHEW (le père Théobald), prêtre irlandais, surnommé *l'apôtre de la tempérance*, né à Thomastown, le 10 octobre 1790, mort le 8 décembre 1856 (I-II).

MATHIEU (Pierre-Louis-Aimé), marin français, né le 13 août 1790, mort à Paris, le 15 mai 1870 (I-IV).

MATHIEU (Philippe-Antoine) [de la Drôme], ancien représentant du peuple, né à Saint-Christophe, le 7 juin 1808, mort à Romans, le 16 mars 1865 (I-IV).

MATHIEU (Auguste), peintre français, né à Dijon, en 1807, mort à Paris, en mars 1866 (I-III).

MATHIEU (Joseph-Lambert), peintre belge, né à Bure, près Namur, en 1804, mort à Louvain, le 9 juillet 1861 (I-III).

MATHON DE FOGÈRES (Henri-Napoléon), économiste français, député, né à Bourg-Argental (Loire), le 26 novembre 1806, mort en novembre 1864 (I-IV).

MATTER (Jacques), philosophe français, né à Alt-Eckendorf (Bas-Rhin), le 31 mai 1791, mort à Strasbourg, en juin 1864 (I-III).

MATTEUCCI (Charles), physicien et homme politique italien, né à Forli, le 21 juin 1811, mort à Ardenza, près Livourne, le 25 juin 1868 (II-IV).

MAUDUIT (Hippolyte-Hyacinthe DE), écrivain militaire français, né à Moëlan (Finistère), en 1794, mort à Sainte-Marthe (Nouvelle-Grenade), en 1862 (I-IV).

MAUPAS (Memmie-Rose DE), député français, né à Bar-sur-Aube, en 1796, mort le 2 juin 1861 (I-III).

MAURICE-DESCOMBES (Jean-Charles-François), auteur dramatique et critique français, né à Paris, le 26 mars 1782, mort dans cette ville, le 10 septembre 1869 (I-IV).

MAUROCORDATO (Alexandre), homme d'État grec, né le 11 février 1791, à Constantinople, mort à Égine, le 15 août 1865 (I-IV).

MAXIMILIEN II JOSEPH, roi de Bavière, né le 28 novembre 1811, mort le 10 mars 1864 (I-III).

MAXIMILIEN Ier (Ferdinand-Joseph), empereur du Mexique, archiduc d'Autriche, né le 6 juillet 1832, fusillé à Queretaro, le 18 juin 1867 (III-IV).

MAYNARD (Henry MAYNARD, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né le 13 mars 1786, mort en mai 1865 (I-III).

MAYO (Robert-BOURKE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, mort le 12 août 1867 (I-IV).

MAYRAN (Joseph-Décius-Nicolas), général français, né en 1801, mort en juin 1855 (I-II).

MAYSEDER (Joseph), violoniste allemand, né à Vienne, le 26 octobre 1789, mort dans cette ville, le 21 novembre 1863 (I-IV).

MAZAS (Alexandre), littérateur français, né à Castres, le 26 décembre 1797, mort à Paris, le 5 février 1856 (I-II).

MAZENOD (Charles-Joseph-Eugène DE), prélat français, sénateur, né à Aix, le 1er août 1782, mort le 22 mai 1861 (I-III).

MAZÈRES (Édouard-Joseph-Ennemond), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 septembre 1796, mort dans cette ville, le 19 mars 1866 (I-IV).

MAZILLIER (Joseph MAZELIER, dit), chorégraphe et danseur français, né à Marseille, le 13 mars 1797, mort à Paris, le 19 mai 1868 (I-IV).

MAZURE (P.-Adolphe), littérateur français, né à Niort, le 26 mai 1799, mort à Carouge, près Genève en 1870 (II-IV).

MEDHURST (Walter-Henry), sinologue et missionnaire anglais, né à Londres en 1796, mort dans cette ville, le 24 janvier 1857 (I-II).

MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André DU), archéologue français, né à la Haye en 1788, mort à Toulouse, le 5 juin 1862 (I-IV).

MÉHÉMET-ALI-pacha, homme d'État ottoman, grand vizir, né à Trébizonde en 1807, mort le 25 juin 1868 (I-IV).

MÉHÉMET-ALI-pacha, dernier-né des enfants de Méhémet-Ali, né au Caire en 1833, mort le 30 juin 1861 (I-III).

MÉHÉMET-DJEMIL-pacha, diplomate ottoman, né en 1828, à Constantinople, mort le 21 septembre [illegible] (I-IV).

MEHEMET-KIBRISLI-pacha, homme politique turc, né dans l'île de Chypre vers 1810, mort le [illegible] septembre 1871 (I-IV).

MEIER (Maurice-Hermann-Édouard), philologue allemand, né à Glogau, le 1er janvier [illegible], mort à Halle le 5 décembre [illegible] (I-II).

MEIFRED (Joseph-Jean-Pierre-Émile), musicien français, né à Colmars (Basses-Alpes), le [illegible] 1791, mort à Paris, le [illegible] (I-IV).

MEILHEURAT (Alfred), [illegible] français, né en 17[illegible], mort à Paris, le 10 février 1856 (I-II).

MEILLET (Auguste-[illegible]), chanteur français, né à Nevers le [illegible] avril 1828, mort le 31 août [illegible].

MEINEKE (Jean-Albert-Frédéric-Auguste), philologue allemand, né le 8 décembre 1790, à Soest, mort à Berlin, le 12 décembre 1870 (I-IV).

MEISSAS (Alexandre-[illegible]), mathématicien français, né en 17[illegible], mort en 1866 (I-IV).

MEJIA (Thomas), général mexicain, né à Queretaro, fusillé [illegible], le 18 juin 1867 (IV).

MELIER (François), médecin français, né à Chasseneuil (Charente) en 1798, mort à Marseille, le [illegible] septembre 1866 (I-IV).

MELLINET (François), général belge, d'origine française, né à [illegible] (Seine-et-Oise), le 29 août 17[illegible], mort à Saint-Josse-ten-Noode, le [illegible] 1852 (I-III).

MELVILL VAN CARNBEE (Pierre, baron), géographe hollandais, né à La Haye, le 20 mai 18[illegible], mort à Batavia, le 24 octobre 18[illegible] (I-II).

MENJAUD (Jean-Adolphe), [illegible] français, né à Paris, le [illegible], mort le 24 novembre 18[illegible] (I-[illegible]).

MENKEN (Dolorès-Adah-[illegible]), actrice américaine, née à la Nouvelle-Orléans en 1841, morte à Paris, [illegible] août 1868 (IV).

MENNE (Pierre-Maurice), [illegible] français, né à Agen (Lot-et-Garonne), le 29 décembre 1795, mort à [illegible], le 23 mai 1871 (I-IV).

MENSCHIKOFF (Alexandre-Sergejewitch), amiral russe et homme d'État, né en 1789, mort à Saint-Pétersbourg, le 2 mai 1869 (I-IV).

MENSDORF-POUILLY (Alexandre, comte DE), général et homme d'État autrichien, né le [illegible] août 18[illegible], mort à Prague, le 13 février 18[illegible] (I-IV).

MENZEL (Charles-Adolphe), [illegible] et archéologue allemand, né à Grunberg, le 7 décembre 17[illegible], mort à Breslau, le 19 août 18[illegible] (I-[illegible]).

MERCADANTE (Giuseppe-Saverio), compositeur italien, né à Altamura, le 17 septembre 17[illegible], mort à Naples, le 17 décembre 18[illegible] (I-[illegible]).

MERCEY (Frédéric Bourgeois DE), peintre et littérateur français, né à Paris en 1803, mort à La [illegible] (Somme), le 5 septembre 18[illegible] (I-[illegible]).

MERCIER (Jacques-[illegible]), homme politique français, né en 17[illegible], mort le 5 mars 1858 (I-II).

MERCX (Maurice DE), général belge, né à Bruxelles, le 17 février 1781, mort dans cette ville, en août 1858 (I-II).

MÉRILHOU (Joseph), homme politique et magistrat français, né le 15 octobre 1788, à Montignac (Dordogne), mort à Paris, le 18 octobre 1856 (I-II).

MÉRIMÉE (Prosper), littérateur français, né à Paris, le 28 septembre 1803, mort à Cannes, le 23 septembre 1870 (I-IV).

MERLIEUX (Louis-Parfait), sculpteur français, né à Paris, le 27 novembre 1796, mort dans cette ville, le 8 septembre 1855 (I-IV).

MERLIN (Romain), bibliographe français, né à Montfort l'Amaury, le 13 mars 1793, mort à Paris, le 4 février 1871 (I-IV).

MÉRODE (Philippe-Félix-Balthazar-Othon-Ghislain comte DE), homme d'État belge, né à Maëstricht, le 13 avril 1791, mort le 7 février 1857 (I-II).

MERSON (Louis-François), écrivain militaire français, né en 1795, mort à Paris, le 25 août 1859 (I-IV).

MERY (Joseph), poète français, né aux Aygalades (Bouches-du-Rhône), le 21 janvier 1798, mort à Paris, le 17 juin 1866 (I-IV).

MESLIN (Jacques-Félix), général français, né à Briquebec (Manche), le 1er mars 1795, mort à Valogne, le 23 avril 1872 (I-IV).

MESNARD (Jacques-André), magistrat français, né à Rochefort, le 11 novembre 1792, mort le 24 décembre 1858 (I-II).

MÉSONAN (Séverin-Louis-Marie LE DUFF DE), officier et homme politique français, né à Quimper (Finistère), le 10 décembre 1781, mort le 23 avril 1872 (I-IV).

MESSAROS (Lazare), général hongrois, né à Boja (Hongrie), le 20 février 1796, mort en Angleterre, le 16 novembre 1858 (I-III).

MESTRO (Henri-Joseph), administrateur français, né le 8 novembre 1804, mort le 28 avril 1858 (I-II).

METAXAS (André), homme d'État grec, né dans l'île de Céphalonie en 1796, mort le 5 septembre 1860 (I-III).

METHFESSEL (Albert-Gottlieb), compositeur, allemand, né le 28 septembre 1786, à Stads-Ilm, mort à Heckenbeck, le 23 mars 1869 (I-IV).

METTERNICH (Clément-Wenceslas-Népomucène-Lothaire, prince DE), diplomate autrichien, né à Coblentz, le 15 mai 1773, mort à Vienne, le 11 juin 1859 (I-II).

MEURICE (François-Désiré-Froment), artiste orfèvre français, né à Paris, le 31 décembre 1802, mort dans cette ville, le 17 février 1855 (I-II).

MEYENDORFF (Pierre, baron DE), diplomate russe, né le 5 août 1798, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 mars 1863 (I-III). — Son frère Alexandre baron de MEYENDORFF, administrateur russe, mort le 25 février 1865 (I-IV).

MEYER (Hermann DE), naturaliste allemand, né le 3 septembre 1801, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 2 avril 1869 (I-IV).

MEYER (Jean-Louis-Henri), peintre hollandais, né à Amsterdam le 9 mars 1809, mort à Utrecht, le 4 avril 1866 (I-IV).

MEYERBEER (Meyer-Liebmann BEER, dit Giacomo), compositeur dramatique, né à Berlin, le 5 septembre 1791, mort à Paris, le 2 mai 1864 (I-III).

MEZA (Christian-Julius DE), général danois, né à Elseneur le 14 janvier 1792, mort à Copenhague, le 18 septembre 1865 (III-IV).

MICHAUD (Louis-Gabriel), littérateur et libraire français, né à Bourg d'Albens (Savoie), en 1772, mort, aux Ternes, le 28 mars 1858 (I-II).

MICHEL (Marc-Antoine-Amédée), dit MARC-MICHEL, littérateur et vaudevilliste français, né à Marseille le 22 juillet 1812, mort à Paris, le 12 mars 1868 (I-IV).

MICHEL OBRENOVITCH, ancien prince régnant de Serbie, né le 4 septembre 1828, assassiné le 10 juin 1868 (I-IV).

MICHELOT (Charles-Auguste-Jean), littérateur français, né à Strasbourg, le 26 novembre 1792, mort en mai 1866 (I-IV).

MICHON (Louis-Marie), médecin français, né en 1805, mort à Paris, le 8 mai 1866 (I-IV).

MICKIEWICZ (Adam), poète polonais, né à Nowogrodek (Lithuanie), le 24 décembre 1798, mort à Constantinople, le 26 novembre 1855 (I-II).

MIDDLETON (William-John BRODRICK, 7e vicomte), pair d'Angleterre né en 1798, mort le 29 août 1870 (I-IV).

MIGEON (Jules, dit comte), publiciste français, né à Mézire (Haut-Rhin), le 7 février 1815, mort à Zug (Suisse), en mars 1868 (I-IV).

MIGUEL (don Maria-Evariste), ex-roi du Portugal, né à Lisbonne, le 26 octobre 1802, mort à Bronnbach, le 15 novembre 1866 (I-IV).

MILES (Pline), voyageur américain, né à Watertown (New-York), en 1818, mort à Malte, le 6 avril 1865 (I-IV).

MILLAUD (Moïse), banquier et journaliste français, né à Bordeaux le 27 août 1813, mort à Paris, le 13 octobre 1871 (I-IV).

MILLER (Hugues), géologue écossais, né à Cromarty, en 1802, mort à Portobello, le 24 décembre 1856 (I-II).

MILLET (Frédéric), portraitiste français, né à Charlieu (Loire), en 1785, mort à Paris, le 20 octobre 1859 (I-II).

MILLON (Auguste-Nicolas-Eugène), chimiste français, né à Châlons-sur-Marne, le 24 avril 1812, mort à Saint Seine (Côte-d'Or), le 14 décembre 1865 (III-IV).

MILMAN (rév. Henry-Hart), littérateur et poète anglais, né à Londres, le 10 février 1791, mort à Ascot, le 24 septembre 1868 (I-IV).

MILMAN (Francis-Miles), général anglais, frère du précédent, né le 22 août 1783, mort à Londres, le 15 décembre 1856 (I-IV).

MILOCH OBRENOVITCH, ex-prince de Serbie, né en 1780, mort le 20 septembre 1860 (I-III).

MILUTINOWITCH (Siméon), poète serbe, né à Serajewo (Bosnie), en 1791, mort à Belgrade en 1847 (I-III).

MILWARD (Clément), amiral anglais, né en 1776, mort le 14 janvier 1857 (I-III).

MIMEREL [de Roubaix] (Pierre-Auguste-Remy, comte), sénateur français, né à Amiens le 1er juin 1786, mort à Roubaix, le 21 avril 1871 (I-IV).

MINARD (Charles-Joseph), ingénieur français, né à Dijon en 1781, mort à Bordeaux, le 24 octobre 1870 (I-IV).

MINAS (Minoïdis), érudit et littérateur grec, né à Serès (Macédoine), en 1790, mort à Paris, en février 1860 (I-III).

MINCKWITZ (Jean DE), homme politique allemand, né à Altenbourg, le 1er février 1787, mort à Dresde, le 18 mars 1857 (I-IV).

MINTROP (Théodore), peintre allemand, né à Heithausen (Bavière), le 17 avril 1814, mort à Dusseldorf, le 4 juillet 1870 (I-IV).

MINUTOLI (Jules, baron DE), homme d'État prussien, né à Berlin, le 30 août 1804, mort à Berlin, le 5 novembre 1860 (I-III).

MIRAFLORES (le marquis de), homme politique et publiciste espagnol, né le 24 décembre 1792, mort à Madrid, le 20 février 1872 (IV).

MIRAMON (Miguel), ex-président de la république du Mexique, né à Mexico, le 29 septembre 1832, fusillé à Queretaro, le 19 juin 1867 (III-IV)

MIRÈS (Jules), banquier français, né à Bordeaux, le 9 décembre 1809, mort à Marseille, le 6 juin 1871 (I-IV).

MIRZA (Mohammed-Ali), ou Alexandre KAZEM-BEG, orientaliste persan, né à Recht (Perse), le 1 août 1803, mort à Saint-Pétersbourg, le 8 décembre 1870 (III-IV).

MITCHELL (sir Thomas-Livingston), voyageur anglais, né en 1791, mort à Sydney (Australie), le 5 octobre 1855 (I-II).

MITIVIÉ (Jules-Etienne-Frumenthal), médecin français, né à Castres (Tarn) en 1796, mort le 22 janvier 1871 (I-IV).

MITRAUD (Antoine-Théobald), ecclésiastique et théologien français, né à Magnac-Laval (Haute-Vienne), le 15 septembre 1797, mort à Foume, en novembre 1858 (I-II).

MITSCHERLICH (Eilhard), chimiste allemand, né à Neuende (grand-duché d'Oldenbourg), le 7 janvier 1798, mort à Berlin, le 28 août 1863 (I-III).

MITTERMAIER (Charles-Joseph-Antoine), jurisconsulte et homme politique allemand, né à Munich, le 5 août 1787, mort à Heidelberg, le 28 août 1867 (I-IV).

MOCQUARD (Jean-François-Constant), littérateur et homme politique français, né à Bordeaux, le 11 novembre 1791, mort à Paris, le 10 décembre 1864 (I-III).

MODENA (Gustave), tragédien italien, né à Venise en 1803, mort à Turin, le 22 février 1861 (I-IV).

MOEBIUS (Auguste-Ferdinand), astronome allemand, né à Schulpforte (Prusse), le 17 novembre 1790, mort à Leipzig, le 26 septembre 1868 (I-IV).

MOELLER (Pierre-Louis), poète et critique danois, né à Aalborg (Jutland), le 18 avril 1814, mort à Rouen, en novembre 1865 (I-IV).

MOENCH-MUNICH (Charles-Victoire-Frédéric), peintre français, né à Paris, le 10 avril 1784, mort en 1867 (I-IV).

MOHAMMED-BEN-OMAR (le scheikh), surnommé *El-Tounsy* (le Tunisien), voyageur arabe, né à Tunis en 1789 (I-IV).

MOISSON-DESROCHES (Pierre-Michel), ingénieur français, né à Caen, à Paris, le 9 juillet 1785, mort le 30 mars 1865 (IV).

MOKE (Henri-Guillaume-Philippe), historien belge, né au Havre, le 11 janvier 1803, mort à Gand, le 29 décembre 1862 (I-III).

MOLBECH (Christian), philologue danois, né à Soroe, le 8 octobre 1783, mort à Copenhague, le 23 juin 1857 (I-II).

MOLÉ (Mathieu-Louis, comte), homme d'État français, né à Paris, le 24 janvier 1780, mort au château de Champlatreux, le 25 novembre 1855 (I-II).

MOLÉ GENTILHOMME (Paul-Henri-Joseph), littérateur français, né à Paris, le 9 décembre 1814, mort dans cette ville, au mois d'août 1856 (I-II).

MOLÈNES (Dieudonné-Jean-Baptiste-Paul, GASCHON DE), littérateur français, né à Paris, en 1821, mort en mars 1862 (I-III).

MOLESWORTH (sir William), homme politique anglais, né à Camberwell, le 23 mai 1810, mort à Londres, le 22 octobre 1855 (I-II).

MOLINE DE SAINT-YON (Alexandre-Pierre), général français, ancien pair et ministre, né à Lyon, le 26 juin 1786, mort à Bordeaux, le 17 novembre 1870 (I-IV).

MOLLOT (François-Étienne), magistrat français, né à Chaumont en 1794, mort à Paris, le 21 novembre 1870 (I-IV).

MOLTENI (Joseph), peintre italien, né à Alféri en 1800, mort en janvier 1867 (I-IV).

MOLTKE (Magnus, comte DE), homme politique danois, né à Noer (Schleswig), le 20 août 1783, mort en avril 1864 (I-III).

MOLTKE (Adam-Guillaume, comte DE), homme politique danois, né le 25 août 1785, mort le 15 février 1864 (I-III).

MOLTKE (Charles, comte DE), homme politique danois, né le 15 novembre 1795, mort le 12 avril 1866 (I-II).

MONCLAR (André-Victor-Amédée DE RIPERT, marquis DE), économiste français, né à Apt (Vaucluse) en 1807, mort à Paris, le 4 février 1871 (I-IV).

MONE (François-Joseph), philologue et économiste allemand, né à Mingolsheim, le 12 mai 1796, mort à Carlsruhe, le 12 mars 1871 (I-IV).

MONMERQUÉ (Louis-Jean-Nicolas), magistrat et littérateur français, né à Paris, le 6 décembre 1780, mort dans cette ville, le 27 février 1860 (I-III).

MONNAIS (Désiré-Guillaume-Édouard), littérateur français, né à Paris, le 27 mai 1798, mort dans cette ville, le 2 mars 1868 (I-IV).

MONNARD (Charles), homme politique et historien suisse, né à Berne, le 17 janvier 1790, mort à Bonn (Prusse), en janvier 1865 (II-IV).

MONNERET (Jules-Auguste-Édouard), médecin français, né à Paris en 1810, mort en septembre 1868 (I-IV).

MONNET (François), ancien représentant français, né à Dijon, le 30 avril 1796, mort à Paris, le 20 avril 1850 (I-IV).

MONNIER (Désiré-Hippolyte), archéologue français, né à Lons-le-Saunier en 1788, mort à Domblans (Jura), le 10 octobre 1867 (I-IV).

MONNY DE MORNAY (Marie-Joseph), agronome français, né à Langres, le 1er avril 1804, mort à Paris, le 18 novembre 1868 (I-IV).

MONOD (Frédéric-Joël-Jean-Gérard), ministre protestant français, né à Monnay, canton de Vaud (Suisse), le 17 mai 1794, mort à Paris, le 30 décembre 1863 (I-III).

MONOD (Adolphe), ministre protestant, frère du précédent, né à Copenhague, le 21 janvier 1802, mort à Paris, le 6 avril 1856 (I-II).

MONTAGNE (Jean-François-Camille), botaniste français, né à Vaudoy (Seine-et-Marne), le 15 février 1784, mort au même lieu, le 5 janvier 1866 (I-IV).

MONTAL (Claude), industriel français, facteur de pianos, né à La Palisse (Allier), le 28 juillet 1800, mort le 7 mars 1865 (I-IV).

MONTALEMBERT (Charles-Forbes DE TRYON, comte DE), publiciste et homme politique français, né à Londres, le 29 mai 1810, mort à Paris, le 13 mars 1870 (I-IV).

MONTANELLI (Joseph), écrivain et homme politique italien, né à Fucecchio (Toscane) en 1813, mort le 17 juin 1862 (I-III).

MONTARAN (Marie-Constance-Albertine, DE MOISSON DE VAUX, baronne DE), femme de lettres française, née à Rouen en 1796, morte le 1er janvier 1870 (III-IV).

MONTEAGLE (Thomas SPRING-RICE, 1er baron), homme politique anglais, né le 8 février 1790, mort le 31 janvier 1866 (I-IV).

MONTEMOLIN (Charles-Louis-Marie-Ferdinand, comte DE), infant d'Espagne, né le 31 janvier 1818, mort le 14 janvier 1861 (I-III).

MONTÉMONT (Albert-Étienne DE), littérateur français, né à Remiremont (Vosges), le 20 août 1788, mort à Paris, le 31 décembre 1861 (I-III).

MONTFERRIER (Alexandre-André-Victor SARRAZIN, marquis DE), mathématicien français, né à Paris, le 31 août 1792, mort à Argenteuil, le 13 mars 1863 (I-III).

MONTFORT (Alexandre), compositeur français, né à Paris, en 1803, mort à Paris, le 12 février 1856 (I-II).

MONTGOMERY (Robert), poète et théologien anglais, né à Bath en 1807, mort à Londres, le 3 décembre 1855 (I-II).

MONTLIVAULT (Jacques-Pierre-

s, né à Loudéac (Côtes-
, mai 1805, mort à Paris,
'e 1864 (I-IV).

(François-Nicolas-Ma-
t français, né à Langres
), le 28 décembre 1795,
, le 29 décembre 1862

D (Félix), littérateur
à Mâcon, le 12 juillet
à Paris, le 16 juin 1867

GTON (William Pole-
-Wellesley, 4e comte
Angleterre né en 1788,
uillet 1857 (I-III).

(Charles-Auguste-Louis-
e, puis duc de), homme
ançais, né à Paris, le
11, mort dans cette ville,
865 (I-IV).

(Louis-Michel), général
le 17 octobre 1803, mort
1867 (I-IV)..

(George-P...), poète et
méricain, né à Philadel-
2, mort à New-York, le
(I-IV).

R (Hector-Charles-Henri-
mte), diplomate et pair
né le 25 mars 1797, mort
3 mars 1864 (I-III).

VAL (Furcy Guesdon,
sous le nom de), histo-
ancier français, né à Paris
mort à Saint-Cloud en

LÉS (Ignace), pianiste et
allemand, né à Prague,
1794, mort à Dresde, le
(I-IV).

(Julius), poète allemand,
ey (Saxe), le 8 juillet 1803,
bourg, le 10 octobre 1867

NA (Joseph-Napoléon
de la), homme politique
à Paris, le 8 mai 1803,
int-Germain en Laye, le
57 (I-II).

(Joseph), prélat français,
(Lot), vers 1803, mort à
décembre 1868 (III-IV).

-EDGCUMBE (Ernest-
dgcumbe, 3e comte de).
terre, né à Richmond-Hill
ort le 3 septembre 1861

AIN (rév. George-Jeho-
rélat protestant américain,
(Canada), en 1789, mort

dans cette ville, le 8 janvier 1863 (I-IV).

MOURAWIEFF (Nicolas, prince), général russe, né à Moscou en 1794, mort le 4 novembre 1866 (I-IV).

MOURAWIEFF (Michel, comte), ingénieur russe, né en 1796, mort aux environs de Luga, le 10 septembre 1866 (I-IV).

MOURAWIEFF (Alexandre), frère aîné des précédents, né en 1792, mort à Moscou, en janvier 1864 (I-IV).

MOURLON (Claude-Etienne-Frédéric), jurisconsulte français, né à Chambon (Creuse), le 13 février 1811, mort le 28 décembre 1866 (I-IV).

MOUSTAFA-FAZIL-pacha, prince égyptien, né au Caire, en 1830, mort à Constantinople, le 12 décembre 1875 (I-IV).

MOUSTAFA-NAÏLI-pacha, grand vizir ottoman, né en Albanie en 1796 (I-IV.

MOUSTIER (*Léonel*-Desle-Marie-François-René, marquis de), diplomate français, né le 23 août 1817, mort à Paris, le 5 février 1869 (IV).

MOUTOU (l'abbé Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Masnau (Tarn), le 5 octobre 1799, mort à Albi, en février 1867 (I-IV).

MOWERS (François-Charles), philologue allemand, né à Koesfeld (Westphalie), le 17 juillet 1806, mort à Breslau, le 28 septembre 1856 (I-II).

MOZIN (Charles-Louis), peintre français, né à Paris, en 1806, mort dans cette ville, le 7 novembre 1862 (I-III).

MUELENAERE (Félix-Amand de), homme d'Etat belge, né à Pithem (Flandre occid.), le 9 février 1794, mort en juillet 1862 (I-III).

MÜGGE (Théodore), écrivain allemand, né à Berlin, le 8 novembre 1806, mort le 18 février 1861 (I-III).

MÜLLER (Jean), physiologiste allemand, né à Coblentz, le 14 juillet 1801, mort à Berlin, le 28 avril 1858 (I-II).

MULREADY (William), peintre anglais, né à Ennis (Irlande) en 1786, mort à Londres, le 7 juillet 1863 (I-III).

MÜNCH (Ernest-Hermes-Joseph de), historien allemand, né à Rheinfelden, le 25 octobre 1798, mort au même lieu, le 9 juin 1841 (I-IV).

MUNCH (Pierre-André), philologue norvégien, né à Christiania, le 15 décembre 1810, mort à Rome, le 25 mai 1863 (I-III).

MÜNCH - BELLINGHAUSEN (Eligius-François-Joseph, baron de), poète et auteur dramatique allemand, connu sous le pseudonyme de *Frédéric Halm*, né à Cracovie, le 2 avril 1806, mort à Vienne, le 21 mai 1871 (I-IV).

MUNDT (Théodore), écrivain allemand, un des chefs de l'école littéraire d te la jeune Allemagne, né à Potsdam, le 19 septembre 1808, mort à Berlin, le 30 mai 1861 (I-III).

MUNK (Salomon), orientaliste français, né à Glogau, le 14 mai 1805, mort à Paris, le 6 février 1867 (I-IV).

MUNTZ (George-Frédérik), industriel et homme politique anglais, né à Birmingham en 1794, mort dans cette ville, le 30 juillet 1857 (I-IV).

MURAT (Jean), peintre français, né à Felletin (Creuze), en août 1807, mort à Paris, le 25 septembre 1863 (I-III).

MURCHISON (sir Roderick Impey), géologue anglais, né à Tarradale (Ecosse), le 19 février 1792, mort à Londres, le 22 octobre 1871 (I-IV).

MURE (William), antiquaire écossais, né à Caldwell (comte d'Ayr), en 1799, mort en avril 1860 (I-III).

MURET (Théodore-César), littérateur français, né à Rouen, le 24 janvier 1808, mort à Soisy-sous-Montmorency, le 23 juillet 1866 (I-IV).

MURGER (Henry), littérateur français, né à Paris, en 1822, mort dans cette ville, le 28 janvier 1861 (I-III).

MURHARD (Karl), publiciste allemand, né à Cassel, le 23 février 1781, mort dans cette ville, le 8 février 1863 (I-III).

MURRAY (Nicolas), théologien américain, né en Irlande en 1802, mort à Elisabethtown, le 4 février 1861 (I-IV).

MUSARD (Philippe), musicien français, né le 5 décembre 1792, mort à Auteuil, le 30 mars 1859 (I-II).

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de), poète français, né à Paris, le 11 novembre 1810, mort dans cette ville, le 2 mai 1857 (I-II).

MUSTOXIDIS (André), littérateur et historien grec, né à Corfou, en 1787, mort le 12 avril 1860 (I-III).

MYLIUS (Ferdinand-Frédéric-Henri de), général français, né à Louisbourg (Wurtemberg), le 6 février 1781, mort à Paris, le 25 avril 1866 (I-IV).]

N

IOW (Paul-Stephano-
iral russe, né dans le gou-
de Smolensk, en 1803, mort
ol, le 10 juillet 1855 (I-II).

N (Jean-Guillaume-Elzi-
re français, né à Paris, le
7, mort dans cette ville, le
1867 (I-IV).

Y (Véridique), ancien re-
du peuple français, né à
u (Vosges), le 2 janvier
en mai 1874 (I-IV).

(Antoine), littérateur
geois, né à Luxembourg,

le 12 mars 1812, mort le 31 mars 1869 (III-IV).

NANA-SAIB (Dhondoopunt-Nanajec), prince hindou, né vers 1820, chef de la révolte de 1857 (I-III).

NANTEUIL (Charles-François Lebœuf, dit), sculpteur français, né à Paris en 1792, mort à Paris, le 2 novembre 1865 (I-IV).

NANTIER-DIDIÉE (Marie), artiste dramatique française, née à l'île Bourbon, en 1832, morte à Madrid, le 3 décembre 1867 (IV).

NAPIER (sir Charles), marin anglais, né le 6 mars 1786, à Merchistoun-Hall, mort le 6 novembre 1860 (I-III).

NAPIER (sir William-Francis-Patrick), général et historien anglais, né le 17 décembre 1785, à Castletown, mort à Clapham, le 12 février 1860 (I-III). — Son frère Georges-Thomas Napier, général, né à Whitehall, le 30 juin 1784, mort à Genève, le 15 septembre 1855 (I-II).

NARSÈS ou Naerses Chahasisian, patriarche universel des Arméniens, né en 1770, mort à Tiflis, le 24 février 1857 (I-IV).

NARVAEZ (Ramon-Marie), duc de Valence, général et homme d'État espagnol, né à Loja (Andalousie), le 4 août 1800, mort à Madrid, le 23 avril 1868 (I-IV).

NATHANSON (Mendel-Levin), économiste danois, né à Altona, en 1780, mort à Copenhague, le 6 octobre 1868 (I-IV).

NAUMANN (Jean-Frédéric), naturaliste allemand, né à Ziebigk, le 14 février 1780, mort au même lieu, le 15 août 1857 (I-II).

NAUMANN (Maurice-Ernest-Adolphe), médecin allemand, frère du précédent, né à Dresde le 7 octobre 1798, mort à Bonn, le 19 octobre 1871 (I-IV).

NAVEZ (François-Joseph), peintre belge, né à Charleroi, le 16 novembre 1787, mort à Bruxelles, le 11 octobre 1869 (I-IV).

NAZLÉ-HANEM, princesse égyptienne, fille de Mehemet-Ali, connue sous le nom de Grande Princesse (*Buyuk-Hanem*), née en 1799, morte à Alexandrie, en août 1860 (I-IV).

NEBENIUS (Charles-Frédéric), économiste et homme d'État allemand, né à Rhodt, le 29 septembre 1784, mort à Carlsruhe, le 8 juin 1857 (I-II).

NEES VON ESENBECK (Chrétien-Godefroy), botaniste allemand, né à Reichenberg, le 14 février 1776, mort à Breslau, le 16 mars 1858 (I-II).

NEGRETE (Santiago-Fernandez), homme politique espagnol, né dans les Asturies vers 1800, mort en mars 1869 (II-IV).

NÉGRIER (André-Charles), officier et ancien représentant du peuple français, né à Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire), le 23 février 1788, mort au même lieu, le 20 juillet 1872 (I-IV).

NÉGRUZZI (Constantin), poète moldave, né à Jassy, en 1809, mort en 1868 (I-IV).

NEIGEBAUR (Jean-Daniel-Ferdinand), voyageur et publiciste allemand, né à Dittmannsdorf (Silésie), le 24 juillet 1783, mort à Breslau, le 23 mars 1866 (I-III).

NESSELRODE (Charles-Robert, comte de), diplomate russe, né à Lisbonne, le 14 décembre 1780, mort à Saint-Pétersbourg, le 23 mars 1862 (I-III).

NESTEROFF (Pierre), général russe, né dans le gouvernement de Kalouga en 1807 (I-IV).

NETTEMENT (Alfred-François), littérateur français, né à Paris, le 22 juillet 1805, mort dans cette ville, le 15 novembre 1869 (I-IV).

NEUMANN (Charles-Frédéric), orientaliste allemand, né à Reichmansdorff, le 22 décembre 1798, mort à Berlin, le 10 avril 1870 (I-IV).

NEUMAYER (Maximilien-Georges-Joseph), général français, né à Neuhaus (Hesse), le 1er avril 1789, mort à Nantes en novembre 1866 (I-IV).

NEWCASTLE (Henry Pelham Clinton, 5e duc de), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 22 mai 1811, mort le 18 octobre 1864 (I-II).

NICCOLINI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Florence, le 31 octobre 1783, mort à Florence, le 20 septembre 1861 (I-III).

NICHOL (John-Pringle), astronome écossais, né à Brechin (Montrose), le 4 janvier 1804, mort à Rothesay, le 19 septembre 1859 (I-II).

NICHOLSON (John), général anglais, né le 11 décembre 1822, mort à Delhi, le 23 septembre 1857 (I-II).

NICOLAS Ier Pawlowitch, empereur de Russie, né à Gatchina, le 7 juillet 1796, mort le 2 mars 1855 (I-II).

NIEDERMEYER (Abraham-Louis), compositeur français, né à Nyon, près Genève, le 27 avril 1802, mort le 14 mars 1861 (I-III).

NIEL (Adolphe), maréchal de France, né à Muret (Haute-Garonne), le 4 octobre 1802, mort le 13 août 1869 (I-IV).

NIELSEN (Nicolas-Pierre), acteur et écrivain danois, né à Fredericksborg (Sélande), le 28 juin 1795, mort à Copenhague, le 13 mars 1860 (I-IV).

NIEPCE DE SAINT-VICTOR (Claude-Marie-François), chimiste et photographe français, né à Saint-Cyr, près Chalon-sur-Saône, le 26 juillet 1805, mort à Paris, le 5 avril 1870 (I-IV).

NIOL (Louis-René), général français, né le 22 mai 1802, mort à Paris, le 17 janvier 1868 (II-IV).

NITSCH (Charles-Emmanuel), théologien allemand, né à Borna, le 21 septembre 1787, mort à Berlin, le 21 août 1868 (I-IV).

NITSCH (George-Guillaume), philologue allemand, frère du précédent, né à Wittemberg, le 22 novembre 1790, mort à Leipzig, le 22 juillet 1861 (I-III).

NORACK (Charles-Auguste), économiste allemand, né à Kulleda (Thuringe), le 18 juin 1810, mort à Prague, le 1er février 1870 (I-IV).

NOEL (François-Jean-Baptiste), jurisconsulte et littérateur français, né à Nancy, le 7 juillet 1783, mort le 18 mars 1850 (I-II).

NOIR (Victor), Yvan Salmon, dit, journaliste français, né à Attigny

O

OBERHOEUSER (Georges), opticien français, né le 16 juillet 1798, à Asfeld (Bavière), mort à Paris, le 10 janvier 1868 (I-IV).

O'BRIEN (William-Smith), homme politique irlandais, né à Dromoland, le 17 octobre 1803, mort le 16 juin 1864 (I-III).

OBRY (Jean-Baptiste-François), orientaliste français, né à Albert (Somme), en 1793, mort à Amiens, le 4 mars 1871 (I-IV).

O'CONNELL (John), député irlandais, né en 1808, mort à Kingstown, le 24 mai 1858 (I-II).

O'CONNOR (Feargus-Edward), chef du parti Chartiste en Angleterre, né en 1795, mort le 30 août 1855 (I-II).

ıme politique espagnol, ıort à Biarritz, le 6 no- I-IV).

ı·s (Constantin), théo- ·rateur grec, né en Thes- eptembre 1780, mort à mars 1857 (I-II).

ı (Anders-Sandœ), hom- et jurisconsulte danois, ıing (île de Langeland), ıhague, le 1er mai 1860

;EN - WALLERSTEIN Ernest, prince DE), hom- emand, né au château de (Bavière), le 31 janvier à Lucerne (Suisse), le (I-IV).

(Marie-Gustave-Hector), is, né le 5 août 1814, ·seille, le 30 novembre

·tin), mathématicien alle- ·rlangen, le 6 mai 1792, n, le 1er avril 1872 (I-IV).

(Constantin, baron D'), historien suédois, né à ıle en 1779, mort à Berlin I).

;YNSKI (Ladislas), gra- s, né en 1809, mort à avril 1866 (I-IV).

D (Denison), savant amé- East-Hartford (Connec-)1, mort à New-Haven, le (I-IV).

Oluf-Nicolay), topographe Kjoege, le 4 mars 1794, écembre 1848 (I-IV).

SEN (Théodore), homme emand, né à Gluckstadt e 19 juin 1802, mort à le 20 mars 1869 (I-IV).

ıcha (Michel LATTAS, le nom d'), général otto- 'laski (Croatie), en 1806, ıstantinople, le 18 avril

ONSLOW (Arthur-Georges ONSLOW, 3e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1770, mort le 24 octobre 1870 (I-IV).

ORBIGNY (Alcide DESSALINES D'), naturaliste français, né à Coueron (Loire-Inférieure), le 6 septembre 1802, mort à Paris, le 30 juin 1857 (I-II).

ORDENER (Michel, comte), général français, sénateur, né à Huningue (Haut-Rhin), le 3 avril 1787, mort à Paris, le 22 novembre 1862 (I-III).

ORELLI (Conradin), philologue suisse, né à Zurich, le 6 novembre 1788, mort le 10 juillet 1834 (I-II).

ORFILA (Anne-Gabrielle LESUEUR, dame), veuve du célèbre chimiste, née à Paris, le 21 janvier 1793, morte à Passy, le 15 juillet 1864 (I-III).

ORLÉANS (Hélène-Louise-Elisabeth de MECKLEMBOURG-SCHWERIN, duchesse D'), princesse de la famille d'Orléans, née le 24 janvier 1814, morte à Richmond, le 18 mai 1858 (I-II).

ORLOFF (Alexis, comte), diplomate et général russe, né en 1787, mort à Pétersbourg, le 21 mai 1861 (I-III).

ORNANO (Philippe-Antoine, comte D'), maréchal de France, né à Ajaccio, le 17 janvier 1784, mort à Paris, le 13 octobre 1863 (I-III).

ORNANO (Rodolphe-Auguste, comte D'), fils du précédent, né à Liège, le 9 juin 1817, mort au château de la Branchoire, près Tours, le 15 octobre 1865 (I-IV).

ORSINI (Felice), révolutionnaire italien, né à Maldola (Etats romains), en décembre 1819, mort sur l'échafaud à Paris, le 13 mars 1858 (I-II).

ORTIGUE (Joseph-Louis D'), littérateur et musicographe français, né à Cavaillon (Vaucluse), le 22 mai 1802, mort à Paris, le 20 novembre 1866 (I-IV).

OSCAR Ier (Oscar-Joseph-François BERNADOTTE), roi de Suède et de Norvège, né à Paris, le 4 juillet 1799, mort le 8 juillet 1859 (I-II).

OSMAN-pacha, marin ottoman, né à Rizé, vers 1780 (I-III).

OSTEN-SACKEN (Dmitri, comte D'), général russe, né en 1793, mort à Pétersbourg, en juillet 1864 (I-III).

OTHON Ier (Othon-Frédéric-Louis), ex-roi de Grèce, né le 1er juin 1815, mort à Bamberg (Bavière), le 26 juillet 1867 (I-IV).

OTTO (Frédéric-Jules), chimiste allemand, né le 8 janvier 1809, à Grossenhain (Saxe), mort à Brunswick, le 12 janvier 1870 (I-IV).

OUDET (Jean-Victor), médecin français, né à Paris en 1790, mort le 14 avril 1868 (I-IV).

OUDINOT (Nicolas-Charles-Victor), duc DE REGGIO, général et représentant français, né le 3 novembre 1791, à Bar-le-Duc (Meuse), mort à Paris, le 7 juillet 1863 (I-III).

OUDOT (François-Julien), jurisconsulte français, né à Ornans (Doubs), le 10 avril 1804, mort le 14 septembre 1864 (I-III).

OUTKIN (Nicolas-Iwanowitch), graveur russe, né près de Twer, en 1785, mort à Saint-Pétersbourg, le 17 mars 1863 (I-IV).

OUTRAM (sir James, 1er baronnet), général anglais, né à Butterby-Hall, le 29 janvier 1803, mort à Pau le 11 mars 1863 (I-III).

OVERBECK (Frédéric), peintre allemand, né à Lubeck, le 3 juillet 1789, mort à Rome, le 12 novembre 1869 (I-IV).

OVERSTONE (Samuel-Jones-Loyd, 1er baron), économiste et pair d'Angleterre, né le 25 septembre 1796 (I-IV).

OWEN (Robert), réformateur anglais, né à Newtown, le 14 mai 1771, mort à New-Harmony (Etats-Unis), le 17 novembre 1858 (I-II).

P

(Henri-Guillaume), agro- ınd, né à Maar (Hesse), le e 1798, mort à Hutteldorf, le 10 juillet 1868 (I-IV).

D (Alexis), architecte à Paris, le 19 janvier 1813, ıbre 1867 (I-IV).

Jean), compositeur italien, le 11 février 1790, mort près Lucques, le 6 décem- IV).

L (Camille-Pierre-Alexis), tique et littérateur fran- ris, en 1797, mort à Paris, ıre 1859 (I-II).

Théogène-François), marin le 31 mars 1807, mort à 2 février 1867 (II-IV).

.RE (Charles-Antoine), ·ais, né à Paris, le 15 août à Saint-Ouen-l'Aumône, oise, le 27 juin 1867 (II-IV).

T (Alphonse-Gabriel-Vic- français, ancien représen- ·le, né à Soissons, le 17 no- 5, mort le 10 novembre

PAILLHOU (vicomte Louis), général français, né en 1786, mort à Paris, le 4 juin 1862 (I-III).

PAILLIET (Jean-Baptiste-Joseph), ou PAILLET, jurisconsulte français, né à Orléans, le 17 decembre 1789, mort en avril 1861 (I-III).

PALEOCAPA (Pietro, Chevalier), ingénieur italien, ministre, né à Bergamo, en 1789, mort à Turin, le 13 février 1869 (I-IV).

PALGRAVE (sir Francis COHEN), archéologue anglais, né à Londres, en 1788, mort dans cette ville, le 6 juillet 1861 (I-III).

PALLUEL (Joseph-Ferdinand), homme politique et député français, né à Chambéry, le 10 avril 1796, mort à Albertville (Savoie), le 7 juillet 1866 (III-IV).

PALMELLA) don Pedro, duc DE), marquis de SOUZA-HOLSTEIN, homme d'Etat portugais, né à Turin, en 1786, mort à Lisbonne, le 12 octobre 1850 (III).

PALMERSTON (Henry-John-TEMPLE, 3e vicomte), homme d'Etat anglais né à Broadlands (comté de Southampton), le 20 octobre 1784, mort à Brockett-Hall (Hadfield-Herts), le 18 octobre 1865 (I-IV).

PALMSTEDT (Charles), savant suédois, né le 9 juin 1786, mort à Stockholm, le 6 avril 1870 (I-IV).

PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe, vicomte DE), homme politique français, né à l'Isle-en-Jourdain (Gers), le 21 mars 1787, mort à Toulouse, le 25 juin 1860 (I-II).

PANOFKA (Théodore), archéologue allemand, né à Breslau, le 25 février 1801, mort dans cette ville, le 20 juin 1858 (I-II).

PANSERON (Auguste-Mathieu), musicien français, né à Paris, le 26 avril 1795, mort en juillet 1859 (I-II).

PAPE (Jean-Henri), industriel français, d'origine allemande, né dans le Hanovre, en 1789, mort à Paris, le 1er février 1875 (I-IV).

PARADIS (Jean-Baptiste), journaliste français, né à Lyon, le 12 janvier 1827, mort à Naples, en août 1871 (I-IV).

PARANA (Honorio-Hermeto Carneiro-Leao, marquis de), homme d'État brésilien, né vers 1802 mort en septembre 1856 (I-II).

PARAVEY (Charles-Hippolyte de), orientaliste français, né à Fumay (Ardennes), le 25 septembre 1787, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 15 mai 1871 (I-IV).

PARAVEY (Jean-Baptiste), prêtre français, né à Gray, en 1767, mort en 1856 (I-III).

PARAVIA (Pierre-Alexandre), littérateur italien, né à Zara (Dalmatie), le 17 juin 1797, mort à Turin, le 18 mars 1857 (I-II).

PARCHAPPE (Charles-Jean-Baptiste), général et député français, né à Épernay (Marne), le 4 avril 1787, mort le 6 janvier 1865 (I-IV).

PARCHAPPE (Jean-Baptiste-Max), médecin français, né à Épernay (Marne), en 1800, mort le 12 mars 1866 (I-IV).

PARDOE (miss Julia), femme auteur anglaise, née à Beverley (comté d'York), en 1806, morte le 26 novembre 1862 (I-III).

PAREJA (don José-Manuel), amiral espagnol, né au Pérou, vers 1813, mort sur mer, le 3 décembre 1865 (IV).

PARIS (Claude-Jean), musicien français, né à Lyon, le 19 septembre 1808, mort le 25 juillet 1866 (I-IV).

PARIS (John Ayrton), médecin anglais, né à Cambridge, le 7 août 1785, mort le 24 décembre 1856 (I-II).

PARISIS (Pierre-Louis), prélat français, né à Orléans, le 11 avril 1795, mort à Arras, le 6 mars 1866 (I-IV).

PARISOT (Valentin), littérateur français, né à Vendôme, le 16 août 1800, mort le 9 octobre 1861 (I-III).

PARKER (Theodore), théologien américain, né à Lexington, le 24 août 1810, mort à Florence, le 10 mai 1860 (I-III).

PARKER (sir William, 1er baronnet), marin anglais, né à Almington-Hall, en 1781, mort le 13 novembre 1866 (I-IV).

PARRY (sir William-Edward), navigateur anglais, né à Bath, le 19 décembre 1790, mort à Ems (Allemagne), le 7 juillet 1855 (I-II).

PARSEVAL-DESCHÊNES (Alexandre-Ferdinand), amiral français, né à Paris, le 27 novembre 1790, mort le 12 juin 1860 (I-III).

PARTOES (Henri-Louis-François), architecte belge, né à Bruxelles, le 24 août 1790, mort dans cette ville, le 29 décembre 1873 (I-IV).

PARTOUNEAUX (comte François-Maurice-Emmanuel), général français, né à Menton, le 17 décembre 1798, mort le 1er février 1865 (II-IV).

PASCAL (Louis-Jean-François), ancien représentant du peuple français, né à Arcs (Var), le 28 décembre 1812, mort à Genève, le 3 août 1867 (II-IV).

PASCAL (Joseph-Adrien), écrivain militaire français, né au Puy (Haute-Loire), en 1814, mort en août 1863 (I-III).

PASHLEY (Robert), économiste anglais, né en 1805, mort à Londres, le 29 mai 1859 (I-IV).

PASKEWITCH (Jean-Fedorowitch), général russe, né à Poltava, le 19 mai 1782, mort à Varsovie, le 1er février 1856 (I-II).

PASQUIER (Étienne-Denis duc), homme d'État français, né à Paris, le 22 avril 1767, mort le 5 juillet 1862 (I-III).

PASSAVANT (Jean-David), artiste et littérateur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 18 septembre 1787, mort dans cette ville, le 12 août 1861 (I-III).

PASSOS (Manoël da Silva), homme politique portugais, né à Boucas, près Porto, le 5 janvier 1801, mort à Santarem, le 16 janvier 1862 (I-III).

PASTA (Judith), cantatrice italienne d'origine israélite, née à Saronno, près de Milan, en 1798, morte le 1er avril 1865 (I-IV).

PASTORET (Amédée-David, marquis de), sénateur français, né à Paris, le 2 janvier 1791, mort dans cette ville, le 19 mai 1857 (I-II).

PATAILLE (Alexandre-Simon), magistrat français, député, né à Dijon, le 24 décembre 1781, mort le 21 août 1857 (I-II).

PATISSIER (Philibert), médecin français, né à Saint-Amour, près Mâcon, en 1791, mort le 19 novembre 1863 (I-III).

PAUFFIN (Jean-Charles-Chéri), littérateur français, magistrat, né à Mézières (Ardennes), le 13 février 1801, mort à Rethel, le 9 août 1863 (I-IV).

PAULDING (James-Kirke), écrivain américain, né à Pleasant-Valley, Dutchess (New-York), le 22 août 1779, mort à Tarrytown, le 9 avril 1860 (I-III).

PAULIN (J... B... Alexandre), éditeur français, né en 1796, mort le 2 novembre 1859 (I-II).

PAUTET (Jules), littérateur français, né à Beaune, le 9 novembre 1799, mort en juillet 1870 (IV).

PAUWELS (Antoine), industriel français, né à Paris, le 16 avril 1796, mort dans cette ville, le 26 juillet 1852 (I-IV).

PAVY (Louis-Antoine-Augustin), prélat français, né à Roanne (Loire), le 18 mars 1805, mort à Alger, le 16 novembre 1866 (II-IV).

PAXTON (sir Joseph), architecte et horticulteur anglais, né à Milton-Bryant, le 3 août 1803, mort à Rockhill, près Sydenham, le 8 juin 1865 (I-IV).

PAYEN (Jean-François), médecin et littérateur français, né à Paris, le 24 juin 1800, mort dans cette ville, le 7 février 1870 (III-IV).

PAYER (Jean-Baptiste), botaniste français, représentant du peuple, né à Asfeld (Ardennes), le 3 février 1818, mort à Paris, le 5 septembre 1860 (I-III).

PEABODY (Georges), philanthrope américain, né à Danvers (Massachusetts), le 18 février 1795, mort à Londres, le 4 novembre 1869 (IV).

PÉAN (Nicolas-Lucien-Émile), ancien représentant du peuple, né à Orléans, le 9 novembre 1809, mort dans cette ville, le 16 janvier 1868 (I-IV).

PÉCOURT (Louis-Marie-Gervais), magistrat français, né à Paris, le

énéral, né en 1780, mort 1; Pepe (Gabriel), cousin nt, né en 1781, mort en -II).

:RON (Achille-Remy), na-nçais, né à Paris, le 25 jan-mort dans cette ville, le (I-IV).

AL (James-Gates), poète américain, né à Kensing-cticut), le 15 septembre Hasel-Green (Visconsin), 6 (I-IV).

INET (Jean-Albert-Vin-t), ingénieur français, né 12 mars 1801, mort à Can-eptembre 1867 (I-IV).

UD (Antoine), archéologue à Lyon, le 4 décembre dans cette ville, le 25 oc-I-IV).

(Arthur), acteur français, en 1786, mort en juin 1863

ON (baron Paul), magis-, député, né le 8 décembre à Paris, le 8 octobre 1855 n frère, Alfred Perignon, Etat, est mort à Paris, le 860 (I-II).

'Y (Joseph-Marie, vicomte l français, sénateur, né à mai 1766, mort le 29 avril

' (Alexandre-François), nçais, né à Vassy (Haute-uin 1793, mort dans cette 65 (I-IV).

SKI (Léon-Alexiejewitch), inistre russe, né en 1794, int-Pétersbourg, en dé-7 (I-II).

T (Sébastien Bingy, dit), çais, né à Schlestadt (Al-mars 1786, mort à Paris, 5 (I-II).

(Benoît-Hippolyte), hom-e français, député, né à e), le 9 avril 1804, mort à mars 1870 (III-IV).

VE (Henri), jurisconsulte à Lyon, le 25 juillet 1799, s, le 14 mars 1869 (I-IV).

(Louis-Benoît), imprimeur n Lyon, le 12 mai 1799, ette ville, le 7 avril 1865

ON (Auguste-François), Non, représentant du peu-né à Saint-Pierre-de-la-le 30 septembre 1812, mort Martin, en décembre 1860

' (Benjamin-Pierre), géné-né le 19 juin 1791, mort -Oise, le 19 octobre 1865

IN (Charles-Arthur), édi-, né en 1796, mort à Cha-), le 3 octobre 1866 (I-IV).

II (Mlle Fanny Tacchi-), cantatrice italienne, née octobre 1818, morte en Persiani (Joseph), com-ri de la précédente, né mort à Paris, le 14 août

Jean-Charles), homme po-ais, ancien ministre, né à rs), le 13 octobre 1785, mort à Antony (Seine), le 10 juillet 1870 (I-IV).

PERSOZ (Jean-François), chimiste français, né à Gex (Suisse), le 9 juin 1805, mort à Paris, en août 1867 (I-IV).

PETERSEN (Nicolas-Mathieu), philologue et historien danois, né à Sanderum (île de Fionie), le 24 octobre 1791, mort à Copenhague, le 11 mai 1862 (I-III).

PETERSEN (Frédéric-Chrétien), philologue et archéologue danois, né à Antvorskow (Sélande), le 9 décembre 1786, mort à Copenhague, le 20 octobre 1859 (I-II).

PETIET (Auguste-Louis, baron), général français, député, né à Rennes, le 19 juillet 1784, mort en juillet 1858 (I-II).

PETIET (Jules-Alexandre), ingénieur français, né le 5 août 1813, mort à Paris, le 29 janvier 1871 (II-IV).

PETIGNY (François-Jules de), historien français, né à Paris, le 14 mars 1801, mort à Blois, le 4 avril 1858 (I-II).

PETIT (Jean-Martin, baron), général français, né à Paris, le 22 juillet 1772, mort le 8 juin 1856 (I-II).

PETIT (Georges), administrateur français, né à Saintes (Charente-Inférieure,) le 6 décembre 1818, mort le 26 décembre 1875 (I-IV).

PETIT-SENN (Jean-Antoine), littérateur suisse, né à Genève, le 6 avril 1792, mort dans cette ville, le 10 mars 1870 (I-IV).

PETITET (Nicolas), administrateur français, né vers 1800, mort le 26 juillet 1862 (I-III).

PETITOT (Louis-Messidor-Lebon), statuaire français, né à Paris, le 23 juin 1794, mort à Paris, le 1er juin 1862 (I-III).

PETROZ (Antoine), médecin français, né à Montmeillan (Savoie), le 2 juillet 1781, mort le 29 août 1859 (II).

PETROZ (Claude-Henri), pharmacien français, né à Montmeillan (Savoie), en 1788, mort à Paris, le 10 janvier 1867 (I-IV).

PETTER (Antoine), peintre allemand, né à Vienne, le 12 avril 1783, mort dans cette ville, le 14 mai 1858 (I-II).

PEUPIN (Henri-Alexandre) ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 2 septembre 1809, mort en 1872 (I-IV).

PEYRON (l'abbé Victor-Amédée), orientaliste italien, né à Turin, le 2 octobre 1785, mort dans cette ville, le 27 avril 1870 (I-IV).

PEZERAT (Philibert), représentant du peuple français, né à Pressy-sous-Dondin (Saône-et-Loire), le 3 septembre 1789, mort à Poisson, le 21 décembre 1871 (I-III).

PFEIFFER (Ida Reyer, dame), femme célèbre par ses voyages, né à Vienne, le 15 octobre 1797, morte dans cette ville, le 28 octobre 1858 (I-II).

PFEIL (Guillaume), écrivain forestier allemand, né à Rammelbourg, près du Flortz, le 28 mars 1783, mort à Warmbrunn, le 4 septembre 1859 (I-II).

PFIZER (Paul-Achatius), publiciste et homme politique allemand, né à Stuttgart, le 12 septembre 1801, mort à Tubingue, le 30 juillet 1867 (I-IV).

PHARMAKIDIS (Théoclite), théologien de l'Église grecque, né le 6 février 1784, mort à Athènes, le 3 mai 1860 (I-IV).

PHILARÈTE (Basile Drosdoff), métropolite de Moscou, né à Kolomna, en 1782, mort à Moscou, le 1er décembre 1867 (III-IV).

PHILIPON (Antoine), journaliste français, né à Lyon, le 19 avril 1806, mort à Paris, le 25 janvier 1862 (I-III).

PHILIPPAR (François-Aken), agronome français, né à Peuring (Autriche), en 1801, mort en juin 1849 (I-IV).

PHILLIMORE (Jean-Georges), jurisconsulte anglais, né en 1809, mort à Londres, le 27 avril 1865 (I-IV).

PHILIPPES DE KERHALLET (Charles-Marie), marin et hydrographe français, né à Rennes, le 17 septembre 1809, mort à Paris, le 16 février 1863 (III).

PHILLIPS (Charles), avocat et littérateur irlandais, né à Sligo, en 1787, mort à Londres, le 1er février 1859 (I-IV).

PIAT (Jean-Pierre, baron), général français, né à Paris, le 6 juin 1774, mort le 12 avril 1862 (I-III).

PICAS (Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Perpignan, en 1798, mort dans cette ville, le 25 novembre 1861 (I-IV).

PICCOLOS (Nicolas-Sava), médecin et écrivain grec, né à Ternova (Bulgarie), le 15 novembre 1792, mort à Paris, le 16 mars 1865 (I-III).

PICOT (François-Édouard), peintre français, né à Paris, en 1786, mort dans cette ville, le 15 mars 1868 (I-IV).

PIENEMAN (Nicolas), peintre hollandais, né à Amersfoort, le 1er janvier 1809, mort à Amsterdam, en janvier 1861 (I-IV).

PIERCE (Franklin), homme d'État américain, ancien président des États-Unis, né à Hillsborough (New-Hampshire), le 23 novembre 1804, mort à Concord, le 8 octobre 1869 (I-IV).

PIÉRON (Charles-Philippe-René), magistrat et député français, né à Arras, le 27 février 1798, mort le 9 août 1857 (I-II).

PIERPONT (John), poète américain, né à Lichtfield (Connecticut), le 6 avril 1785, mort à Medford (Massachusetts), le 29 août 1866 (I-IV).

PIERQUIN [de Gembloux] (Claude-Charles), médecin français, né à Bruxelles, le 26 décembre 1798, mort en septembre 1863 (I-III).

PIERRON (Eugène-Athanase), artiste dramatique français, né à Mesy, près Meulan, le 2 mai 1819, mort en septembre 1865 (I-IV).

PIETRI (Pietre-Marie), sénateur français, ancien préfet de police, né à Sartène, le 23 mai 1809, mort le 28 février 1864 (I-III).

PIETRI (Jean-Marie-François), officier et administrateur français, né à Sartène, le 20 octobre 1789, mort en septembre 1865 (I-IV).

PILETTE (Égide-Armand-Désiré), journaliste français, né à Saint-Amand (Nord), le 11 juillet 1817, mort au même lieu, en juillet 1877 (I-IV).

PILLET (Raymond-François-Léon), littérateur et administrateur français, né à Paris, le 6 décembre 1803, mort à Venise, en mars 1868 (I-IV).

PILLET-WILL (Michel-Frédéric-comte), financier français, né à Montmélian (Savoie), le 26 août 1781, mort le 10 février 1860 (I-III).

PINARD (Marie-Oscar), magistrat français, né à Auxerre, le 25 mai 1801, mort à Paris, le 22 janvier 1867 (I-IV).

PINGEL (Christian), naturaliste danois, né à Copenhague, en 1793, mort dans cette ville, le 22 décembre 1852 (I-IV).

PINGRET (Joseph-Arnould), sculpteur et graveur en médailles, français, né à Bruxelles en 1798 (I-III).

PIOBERT (Guillaume), général et mathématicien français, né à Lyon, le 30 novembre 1793, mort à Paris, le 9 juin 1871 (I-IV).

PIRO (Joseph-Marie DE), baron de BUDACK, administrateur maltais, né le 10 août 1794, à La Valette (île de Malte), mort en 1873 (I-IV).

PIROGOFF (Nicolas), médecin russe, né le 15 novembre 1810, mort en avril 1868 (I-IV).

PISARONI (Benedetta-Rosamunda), cantatrice italienne, née à Plaisance, le 6 février 1793, morte dans cette ville, le 6 avril 1872 (I-IV).

PISCATORY (Théobald-Émile-Arcambal), ancien pair de France, né à Paris, le 30 septembre 1799, mort dans cette ville, le 18 novembre 1870 (I-IV).

PITRE-CHEVALIER (Pierre-Michel-François CHEVALIER, dit), littérateur français, né à Paimbœuf (Loire-Inférieure), en 1812, mort à Paris, le 15 juin 1863 (I-III).

PLAISANCE (Anne-Charles LEBRUN, duc DE), général français, né à Paris, le 28 décembre 1775, mort à Paris, le 21 janvier 1859 (I-II).

PLANA (baron Jean-Antoine-Amédée), mathématicien italien, né à Voghera, le 8 novembre 1781, mort à Turin, le 21 janvier 1864 (I-III).

PLANCHE (Jean-Baptiste-Gustave), littérateur et critique français, né à Paris, le 16 février 1808, mort le 18 septembre 1857 (I-II).

PLANCHE (Louis-Augustin), littérateur français, frère du précédent, né en 1802, mort à Paris, le 1 août 1862 (I-III).

PLATNER (Ernest-Zacharias), écrivain allemand, né à Leipzig, le 1er octobre 1774, mort à Rome, le 14 octobre 1855 (I-II).

PLATNER (Édouard), jurisconsulte allemand, né à Leipzig, le 30 août 1786, mort à Marbourg, le 5 juin 1860 (I-III).

PLEYEL (Camille), pianiste et facteur français, né à Strasbourg, le 18 décembre 1788, mort le 4 mai 1855 (I-II). — Sa femme, Marie-Félicité MOKE, née à Paris, le 4 juillet 1811, professeur au Conservatoire de Bruxelles, morte dans cette ville, le 30 mars 1875 (I-IV).

PLOUGOLM (Pierre-Ambroise), magistrat français, né à Rouen, le 16 janvier 1795, mort le 17 mars 1863 (I-III).

PLUMRIDGE (sir James-Hanway), amiral anglais, né à Londres, en 1787, mort le 29 novembre 1863 (I-III).

PLUNKETT (rév. Thomas PLUNKETT 2e baron), pair et évêque d'Angleterre, né à Dublin, en 1792, mort à Tourmakeady, le 19 octobre 1866 (I-IV).

PLUYETTE (Auguste-Victor), peintre français, né à Paris, le 12 mars 1820, mort en octobre 1870 (I-IV).

POEPPIG (Édouard), naturaliste allemand, né à Plauen (Saxe), le 16 juillet 1797, mort à Leipzig, le 4 septembre 1868 (I-IV).

POERIO (baron (Charles), homme d'État napolitain, né à Naples, en avril 1803, mort à Florence, le 28 avril 1867 (I-IV).

POINSOT (Louis), mathématicien français, né à Paris, le 3 janvier 1777, mort dans cette ville, le 5 décembre 1859 (I-II).

POINTE (Jacques-Pierre), médecin français, né à Lyon, le 1er septembre 1787, mort dans cette ville, le 11 janvier 1860 (I-III).

POIRSON (Auguste-Simon-Jean-Chrysostome), historien français, né à Paris, le 20 août 1795, mort à Versailles, le 19 juillet 1871 (I-IV).

POISEUILLE (Jean-Louis-Marie), médecin français, né à Paris, en 1799, mort dans cette ville, le 26 décembre 1869 (I-IV).

POLEWOI (Nicolas-Alexejewitsch), littérateur russe, né à Irkutsk (Sibérie), le 22 juin 1796, mort à Pétersbourg, le 22 février 1846 (I-IV).

POLK (Léonidas), évêque et général confédéré américain, né dans la Caroline du Nord en 1806, tué sur le champ de bataille, en juin 1864 (III-IV).

POLLET (Joseph-Michel-Ange), statuaire français, né à Palerme (Italie), en 1814, mort le 31 décembre 1870 (I-IV).

POLTORATZKY (Serge), bibliophile russe, né à Moscou, le 6 février 1803, mort à Saint-Pétersbourg, en septembre 1868 (I-IV).

POLWARTH (Henri-Francis HEPBURNE-SCOTT, 5e baron), pair représentatif d'Écosse, né à Brighton, en 1800, mort le 16 juillet 1867 (I-IV).

POMFRET (Georges-William-Richard FERMOR, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né le 31 décembre 1824, mort le 8 juin 1867 (I-IV).

POMMIER (André), publiciste français, né à Solers (Seine-et-Marne), le 2 janvier 1798, mort le 8 mars 1862 (I-III).

PONCELET (Jean-Victor), général et mathématicien français, né à Metz, le 1er juillet 1788, mort à Paris, le 22 décembre 1867 (I-IV).

PONCHARD (Jean-Frédéric-Auguste), chanteur français, né à Paris, le 31 août 1787, mort le 6 janvier 1866 (I-IV).

PONGERVILLE (Jean-Baptiste-Antoine-Aimé SANSON DE), littérateur français, né à Abbeville, le 3 mai 1792, mort à Paris, le 24 janvier 1870 (I-IV).

PONSARD (François), poète dramatique français, né à Vienne (Isère), le 1er juin 1814, mort à Passy, le 13 juillet 1867 (I-IV).

PONSON DU TERRAIL (Pierre-

allemand, né à Hambourg, le 15 septembre 1809, mort à Weimar, le 21 juin 1861 (IV).

PRÉMARAY (Jules-Martial REGNAULT DE), littérateur français, né à Pont-d'Armes (Loire-Inférieure), le 11 juin 1819, mort à Paris, le 11 juin 1868 (I-IV).

PRESCOTT (William-Hickling), historien américain, né à Salem (Massachusetts), le 4 mai 1796, mort à New-York, le 1er février 1859 (I-II).

PREUSS (Jean-David-Erdmann), historien allemand, né à Landsberg, le 15 avril 1785, mort à Berlin, le 24 février 1868 (I-III).

PREVOST (Antoine-Constantin DE), général français, né à Lieuvillers (Oise), le 17 juillet 1788, mort en septembre 1857 (I-II).

PRÉVOST (Louis-Constant), géologue français, né à Paris, le 4 juin 1787, mort à Armenon (Seine-et-Oise), le 18 août 1856 (I-II).

PRÉVOST (Zachée), graveur français, né à Paris, en 1797, mort dans cette ville, le 27 mars 1861 (I-III).

PRÉVOST-PARADOL (Lucien-Anatole), littérateur français, né à Paris, le 8 août 1829, mort à Washington, le 19 juillet 1870 (I-IV).

PRICE (Sterling), général américain, né en Virginie, mort le 1er janvier 1865 (III).

PRIM (don Juan), comte de REUS, marquis de LOS CASTILLEJOS, général espagnol, né à Reus (Catalogne), le 6 décembre 1814, mort à Madrid, le 30 décembre 1870 (I-IV).

PROCTER (Bryan-Walter), poète anglais, connu sous le nom de *Barry-Cornwall*, né à Londres, en 1788, mort à Londres, le 4 octobre 1874 (I-III).

PROMPSAULT (l'abbé Jean-Henri-Romain), érudit français, né à Montélimar (Drôme), le 7 avril 1798, mort à Paris, le 7 janvier 1858 (I-II).

PROTET (Auguste-Léopold), marin français, né le 20 février 1808, mort le 17 mai 1862 (III).

PROUDHON (Pierre-Joseph), publiciste français, né à Besançon, le 15 juillet 1809, mort à Passy, le 26 janvier 1865 (I-IV).

PROVOST (Jean-Baptiste-François), acteur français, né le 29 janvier 1798, mort le 24 décembre 1865 (I-IV).

PROVOSTAYE (Ferdinand HERVÉ DE LA), physicien français, né à Redon (Ille-et-Vilaine), le 15 février 1812, mort à Alger, le 28 décembre 1863 (I-III).

PRUDENT (Racine GAULTIER, dit Emile), pianiste et compositeur français, né à Angoulême, le 3 février 1817, mort le 14 mai 1863 (I-III).

PRUMIER (Antoine), musicien français, né à Paris, le 2 juillet 1794, mort dans cette ville, le 20 janvier 1868 (I-IV).

PUCHELT (Frédéric-Auguste-Benjamin), médecin allemand, né à Bornsdorf, le 27 avril 1784, mort le 2 juin 1856 (I-II).

PÜCKLER-MUSKAU (Hermann-Louis-Henri, prince DE), voyageur et écrivain allemand, né à Muskau (Saxe), le 30 octobre 1785, mort à Branitz, le 4 février 1871 (I-IV).

PUGNI (Cesare), compositeur italien, né à Milan, en 1812, mort en novembre 1869 (IV).

PUIBUSQUE (Adolphe-Louis DE), littérateur français, né à Paris, le 7 mars 1801, mort dans cette ville, le 31 mai 1863 (I-IV).

PULSZKY (Thérèse WALDER, dame), femme de lettres hongroise, née à Vienne en 1819, morte à Ofen, le 8 septembre 1866 (I-IV).

PYM (sir Samuel), marin anglais, né à Edimbourg, en 1778, mort à Londres, le 2 octobre 1855 (I-II).

PYNE (James-Baker), paysagiste anglais, né à Bristol, le 5 décembre 1800, mort le 29 juillet 1870 (I-IV).

Q

QUANDT (Jean-Dieudonné DE), esthéticien allemand, né à Leipzig, le 9 avril 1787, mort à Dittersbach, le 18 juin 1859 (I-II).

QUATREBARBES (Théodore, comte DE), officier français, né en 1807, mort à Angers, le 8 avril 1871 (III-IV).

QUATREMÈRE (Étienne-Marc), orientaliste français, né à Paris, le 12 juillet 1782, mort dans cette ville, le 18 septembre 1857 (I-II).

QUÉRARD (Joseph-Marie), bibliographe français, né à Rennes, le 25 décembre 1797, mort à Paris, le 3 décembre 1865 (I-IV).

QUINTANA (don Manuel-Joseph), célèbre poète espagnol, né à Madrid, le 11 avril 1772, mort le 11 mars 1857 (I-II).

QUOY (Jean-René-Constant), naturaliste français, né à Maillée (Vendée), le 10 novembre 1790, mort à Brest, le 4 juillet 1869 (I-IV).

R

RABAN (Louis-François), romancier français, né à Damville (Eure), le 14 décembre 1795, mort à Paris, le 27 mars 1870 (I-IV).

RABANIS (Joseph-François), historien français, né à Chambéry, le 11 février 1801, mort à Paris le 13 novembre 1860 (I-III).

RABOU (Charles-Félix-Henri), littérateur français, né à Paris, le 6 septembre 1803, mort dans cette ville, le 1er février 1871 (I-IV).

RACHEL (Elisa-Rachel FÉLIX, dite), tragédienne française, née à Munf (Suisse), le 28 février 1820, morte au Cannet près Toulon, le 3 janvier 1858 (I-II).

RADAMA II, ou RAKOTO-RADAMA, roi de Madagascar, né vers 1830, mort assassiné, le 12 mai 1863 (I-III).

RADETZKY (Joseph-Wenzel), comte DE RADETZ, général autrichien né à Trzebnitz (Bohême), le 2 novembre 1766, mort le 5 janvier 1858 (I-II).

RADNOR (William PLEYDELL-BOUVERIE, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né le 11 mai 1779, mort à Londres, le 9 avril 1869 (I-IV).

RADOULT DE LAFOSSE (Pierre-Thomas), général français, ancien représentant, né à Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), le 30 décembre 1783, mort le 12 novembre 1869 (I-IV).

RAEDER (Jacob-Tode), écrivain militaire danois, né à Gaarden-Naess (Norvège), le 11 février 1798, mort à Copenhague, le 18 juillet 1853 (I-IV).

RAFFENEL (Anne-Jean-Baptiste), voyageur français, né à Versailles, le 26 avril 1809, mort à Madagascar, le 12 juin 1858 (I-II).

RAFFET (Denis-Auguste-Marie), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 1er mars 1804, mort à Gênes, le 18 février 1860 (I-III).

RAFFLES (le rév. Thomas), littérateur anglais, né à Londres, le 17 mai 1788, mort le 18 août 1863 (I-III).

RAFN (Charles-Christian), archéologue danois, né à Brahesborg (île de Fionie), le 16 janvier 1795, mort à Copenhague, le 24 octobre 1864 (I-III).

RAGGI (Nicolas-Bernard), sculpteur italien, né à Carrare, le 7 juillet 1791, mort à Paris, le 24 mai 1862 (I-III).

RAGLAN (James-Henry FITZ-ROY SOMERSET, 1er baron), général et pair d'Angleterre, né le 30 septembre 1788, mort devant Sébastopol, le 28 juin 1855 (I-II).

RAGON (Jean-Marie), littérateur français, né à Bray-sur-Seine, le 25 février 1781, mort en mars 1862 (I-III).

RAHDEN (Guillaume, baron DE), écrivain militaire allemand, né près Breslau, le 10 août 1793, mort à Gotha, le 2 novembre 1860 (I-IV).

RAHL (Charles), peintre allemand, né à Vienne, le 13 août 1812, mort dans cette ville, le 9 juillet 1865 (IV).

RAIKEM (Antoine-François-Joseph), médecin belge, né à Liège, le 21 juillet 1783, mort en octobre 1862 (I-III).

RAM (Pierre-François-Xavier DE), théologien belge, né à Louvain, le 2 septembre 1804, mort dans cette ville, le 14 mai 1865 (I-IV).

RAMBOURGT (Amand-Ambroise-Charles, vicomte DE), député français, né à Ervy (Aube), le 25 octobre 1819, mort à Troyes, le 6 décembre 1868 (III-IV).

RAMBUTEAU (Claude-Philibert BARTHELOT, comte DE), administrateur français, ancien pair, né à Mâcon, le 9 novembre 1781, mort au château de Rambuteau, près Mâcon, le 23 avril 1869 (I-IV).

RANDON (Jacques-Louis-César-

Alexandre, comte), maréchal de France, ancien ministre, né à Grenoble (Isère), le 25 mars 1795, mort à Genève, le 16 janvier 1871 (I-IV).

RAPOPORT (Salomon-Jehuda), savant écrivain israélite, né à Lemberg le 17 mai 1790, mort à Prague, le 16 octobre 1867 (I-IV).

RASTRELLI (Joseph), compositeur allemand, né à Dresde, le 13 avril 1789, mort dans cette ville, le 14 novembre 1842 (I-IV).

RATIER (Félix-Séverin), médecin français, né à Paris, en 1797, mort dans cette ville, le 8 février 1866 (I-IV).

RATTIER (Marie-Stanislas), philosophe français, né à Provins (Seine-et-Marne), le 1er juin 1792, mort à Troyes, le 3 octobre 1871 (I-IV).

RAU (Charles-Henri), économiste politique allemand, né à Erlangen le 23 novembre 1792, mort à Heidelberg, le 18 mars 1870 (I-IV).

RAUCH (Chrétien), sculpteur prussien, né à Arolsen, le 2 janvier 1777, mort à Berlin, le 3 décembre 1857 (I-II).

RAUCOURT (Achille), artiste dramatique français, né à Rennes en 1804, mort le 5 juin 1855 (I-II).

RAUMER (Charles-Georges DE), géologue allemand, né à Woerlitz, le 9 août 1783, mort à Erlangen, le 2 juin 1865 (I-IV).

RAUMER (Georges-Guillaume DE), historien allemand, né à Berlin, le 19 septembre 1800, mort dans cette ville, le 11 mars 1856 (I-II).

RAVERGIE (Auguste-Léonce), littérateur français, né à Paris, le 15 janvier 1817, mort en septembre 1859 (I-II).

RAVIGNAN (le P. Gustave-François-Xavier DELACROIX DE), prédicateur français, né à Bayonne, le 2 décembre 1795, mort à Paris, le 26 février 1858 (I-II).

RAVINEL (Henri-Félix-Dieudonné, baron DE), ancien représentant du peuple français, né à Nossoncourt (Vosges), le 16 avril 1806, mort en septembre 1867 (II-IV).

RAYER (Pierre-François-Olive), médecin français, né à Saint-Sylvain (Calvados), le 7 mars 1793, mort à Paris, le 10 septembre 1867 (I-IV).

RAYNEVAL (Alphonse GÉRARD DE), diplomate français, né à Paris, le 1er août 1813, mort dans cette ville, le 10 février 1858 (I-II).

READ (Buchanan), poète américain, né dans le comté de Chester (Pensylvanie), le 12 mars 1822, mort à New-York, le 11 mai 1872 (I-IV).

REBOUL (Jean), poète français, représentant du peuple, né à Nîmes, le 3 janvier 1796, mort dans cette ville, le 29 mai 1864 (I-IV).

RÉCHID-pacha (Mostapha-Mehemed), homme d'État turc, né à Constantinople en 1802, mort à Candie, le 7 janvier 1858 (I-II).

REDDING (Cyrus), écrivain et journaliste anglais, né à Penryn (Cornouailles), en 1785, mort le 28 mai 1870 (I-IV).

REDEN (Frédéric-Guillaume-Otton-Louis), statisticien allemand, né à Wendlinghausen, le 11 février 1804, mort à Vienne, le 12 décembre 1857 (I-II).

REED (le rév. André), pasteur anglais, né le 27 novembre 1788, mort le 25 février 1862 (I-III).

REEDTZ (Holger-Christian), homme politique danois, né à Odensée, le 14 février 1800, mort le 11 février 1857 (I-II).

REGNAUD DE SAINT-JEAN D'ANGÉLY (Auguste-Michel-Marie-Étienne, comte), maréchal de France, né à Paris, le 29 juillet 1794, mort à Nice, le 2 février 1870 (I-IV).

REGNAULT (Antoine-Louis, baron), général français, né à Paris, le 14 mars 1788, mort dans cette ville, le 15 septembre 1856 (I-III).

REGNAULT (Elias-George-Soulange-Oliva), historien français, né à Londres, le 22 avril 1801, mort à Paris, le 24 janvier 1868 (I-IV).

REGNIER (Jacques-Augustin), peintre français, né à Paris, en 1787 (I-III).

REIBELL (Félix-Jean-Baptiste-Joseph), ingénieur français, ancien représentant, né à Strasbourg, le 22 novembre 1795, mort à Paris, le 22 février 1867 (I-IV). — Son frère Eugène-Louis-Joseph REIBELL, général, né le 11 avril 1796, mort à Strasbourg, le 20 octobre 1865 (II-IV).

REICHENBACH (Charles baron DE), naturaliste allemand, né à Stuttgart, le 12 février 1788, mort à Leipzig, le 23 janvier 1869 (I-IV).

REID (sir William), officier et physicien écossais, né à Kinglassie, le 25 avril 1791, mort à Londres, le 31 octobre 1858 (I-II).

REILLE (Honoré-Charles-Michel-Joseph comte), maréchal de France, né à Antibes (Var), le 1er septembre 1775, mort le 1er mars 1860 (I-II).

REIMER (Charles-Auguste), éditeur allemand, né le 26 octobre 1801, mort à Berlin, le 29 juillet 1858 (I-II).

REINAUD (Joseph-Toussaint), orientaliste français, né à Lambesc (Bouches-du-Rhône), le 4 décembre 1795, mort à Paris, le 13 mai 1867 (I-IV).

REINACH (baron Charles de), ancien pair de France, né le 11 août 1785, mort à Hirtzbach (Alsace), le 21 février 1871 (I-IV).

REINHOLD (Chrétien-Ernest-Théophile-Joseph), philosophe allemand, né à Iena, le 18 octobre 1793, mort dans cette ville, le 17 septembre 1855 (I-II).

REINICK (Robert), peintre et poète allemand, né à Dantzig, le 22 février 1807, mort à Dresde, le 5 février 1852 (I-IV).

REISINGER (François), médecin allemand, né en 1788, mort à Munich, le 20 avril 1855 (I-II).

REISSIGER (Charles-Théophile), compositeur allemand, né à Belzig, près Wittemberg, le 31 janvier 1798, mort à Dresde, le 7 novembre 1859 (I-II).

RELLSTAB (Louis), littérateur allemand, né à Berlin, le 13 avril 1799, mort dans cette ville, le 28 novembre 1860 (I-III).

REMACLE (Bernard-Benoît), économiste français, né à Avignon, le 19 août 1805, mort à Arles, le 28 février 1871 (I-IV).

REMILLIEUX (Pierre-Étienne), peintre français, né à Vaux [illegible], vers 1811, mort à Lyon, le 9 février 1856 (I-III).

RENARD (Jean-Baptiste-Charles-Bruno), architecte belge, né à Tournai, le 29 décembre 1781, mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 17 [illegible] (I-III).

RENAULDIN (Léopold-Joseph), médecin français, né à Nancy, [illegible] juin 1775, mort le [illegible] février [illegible] (I-II).

RENAULT (Pierre-Hippolyte-Publius), général français, né à [illegible], le 20 janvier 1807, mort de [illegible] à Paris, le 2 décembre 1870 (I-IV).

RENAULT (Eugène), [illegible] français, né à Pontoise, en [illegible], mort à Bologne (Italie), le [illegible] (I-III).

RENDU (Louis, évêque d'Annecy), né à Meyrin (Ain), le 9 décembre [illegible], mort à Annecy, le 1er septembre [illegible] (I-II).

RENDU (Louis-Athanase, [illegible]), magistrat français, né à Paris, [illegible] 1777, mort à Enghien (Seine-et-Oise), le 4 janvier 1861 (I-II).

RENDU ([illegible]-Marie), administrateur [illegible] Paris, le 28 octobre 1778, [illegible] mars 1860 (I-III).

RENDU (Ambroise-[illegible]-Eugène-Charles-Marie), [illegible] français, né à Paris, [illegible] 1820, mort à Vichy, le [illegible] (I-III).

RENÉE (Lambert-Amédée), publiciste français, né à Caen, le [illegible], mort à Marseille, le 9 [illegible] (I-II).

RENOUVIER (Jules), [illegible] français, représentant du peuple, [illegible] Montpellier, le 13 [illegible], mort dans cette ville, le 23 [illegible] 1860 (I-III).

RENWICK (James), [illegible]ricain, né le 31 août [illegible], New-York, le 31 janvier [illegible]

REPELLIN (Joseph-[illegible]) [illegible] présentant du peuple [illegible] Moirans (Isère), le 10 [illegible] mort au même lieu, le [illegible] (I-II).

REPLAT ([illegible]) [illegible]sien, né à Chambéry, le [illegible] 1807, mort à Annecy, le [illegible] 1866 (II-IV).

REPP (Thorleif-Gudmundson), littérateur danois, né [illegible] lande), le 5 juillet [illegible] Copenhague, le 4 décembre [illegible]

RESSÉGUIER (Jules, comte), littérateur français, né à T[illegible] 1789, mort à [illegible] Pyrénées), le 7 septembre [illegible]

RETHEL (Alfred), [illegible] allemand, né à Aix-la-Chapelle, [illegible] 1816, mort à [illegible] décembre 1859 (I-II).

RETZIUS ([illegible]), médecin suédois, né à Lund, [illegible] 1793, mort à Stockholm, [illegible] 1871 (I-IV).

RETZIUS ([illegible]) suédois, frère du pr[illegible] le 3 octobre 1796, [illegible] le 18 avril 1860 (I-III).

CH (Frédéric-Auguste-Mau-
ainateur allemand, né à
9 décembre 1779, mort à
tz, le 11 juin 1857 (I-II).

E (Auguste-Joseph DEREUME
bibliographe belge, né à
t en 1807, mort à Saint-
Noode, le 1er juillet 1868

ERDAHL (Henri), théologien
archevêque d'Upsal, né à
le 10 septembre 1795, mort à
29 juin 1870 (I-IV).

IL (Pierre-Oscar), chimiste
né à Villeneuve-de-Marsan,
1821, mort à Chaville (Seine-
le 8 juin 1865 (II-IV).

AL (Alphonse), musicien
né à Toulouse, le 29 mai
rt le 14 octobre 1871 (II-IV).

LLE (Jean), ministre et écri-
testant, né à Luneray (Seine-
e), le 16 septembre 1794,
Dieppe, le 15 janvier 1861

(Claude), prélat français, né
Bouches-du-Rhône), le 27 oc-
73, mort au même lieu, le 17
8 (I-II).

(Joseph-Philippe-Étienne),
le et magistrat français, né à
e, le 24 octobre 1779, mort
tte ville, le 18 décembre 1855

(Philippe), général français,
représentant, né à La-Bastide
le 9 juillet 1793, mort le 31
860 (I-III).

BAUD (Joseph-Charles), litté-
français, né à Marseille, le 10
1801, mort le 16 octobre 1864

BAUD (Henriette-Etiennette-
ARNAUD, dame Charles), ro-
re française, femme du précé-
née à Aix, le 13 décembre 1802,
le 1er janvier 1871 (I-IV).

NAUD (Jean-Ernest), philo-
français, représentant du peuple,
yon, le 14 février 1806, mort
s, le 28 juin 1863 (I-III).

NAUD-LA-GARDETTE (Jo-
sidore), ancien représentant du
, né à Auriples (Drôme), le
obre 1799, mort en février 1865

NCEY (Henri-Léon CAMUSAT
ublicisle français, né à Paris,
octobre 1816, mort dans cette
le 9 mars 1870 (II-IV).

NCEY (Charles-Louis CAMUSAT
rère du précédent, né à Paris,
octobre 1819, mort dans cette
le 3 février 1861 (II-IV).

BEAUPIERRE (Alexandre,
DE), diplomate russe, né le 21
1783, mort à Saint-Pétesbourg,
uin 1865 (I-IV).

BEROLLES (Barthélemy-Jean
magistrat et député français, né
iers (Puy-de-Dôme), le 4 février
, mort le 23 mars 1859 (I-II).

CARD (Joseph-Barthélemy-Hono-
ouis-Aimable, marquis DE), géné-
français, né à Cette (Hérault), le 17
mbre 1787, mort à Paris, le 12
l 1867 (I-IV).

CAUDY (Louis-Anselme-Al-
sse DE), marin français, né le 4
et 1769, mort à Perpignan, le 16
ier 1856 (I-II).

RICHARD (Jules), publiciste français, ancien représentant, né à La Moth-Saint-Héraye (Deux-Sèvres), le 1er janvier 1810, mort en juillet 1868 (I-IV).

RICHARD (Fleury-François), peintre français, né à Lyon, le 25 février 1777, mort à Ecully (Rhône), le 14 mars 1852 (I-III).

RICHARD (Théodore), peintre français, né à Millau (Aveyron), en 1782, mort à Toulouse, le 10 décembre 1859 (I-III).

RICHARDSON (Charles), philologue anglais, né en juillet 1775, mort à Londres, le 6 octobre 1865 (I-III).

RICHARDSON (sir John), naturaliste écossais, né à Dumfries, le 5 novembre 1787, mort à Grasmere, le 5 juin 1865 (I-IV).

RICHELOT (Henri-Ange-Jules-François), économiste français, né à Nantes, le 17 octobre 1811, mort à Paris, en octobre 1864 (I-III).

RICHTER (Emile-Louis), jurisconsulte allemand, né à Stolzd (Saxe), le 15 février 1808, mort à Berlin, le 8 mai 1864 (I-III).

RIDOLFI (Côme, marquis), homme politique et agronome italien, né à Florence, en 1794, mort le 5 mars 1865 (I-IV).

RIEPENHAUSEN (Jean), peintre et graveur allemand, né à Gœttingue en 1788, mort à Rome, en septembre 1860 (I-III).

RIETSCHEL (Ernest), célèbre sculpteur allemand, né à Pulsnitz (Saxe), le 5 décembre 1804, mort à Dresde, le 21 février 1861 (I-III).

RIFAAT-pacha (Sadik), homme d'État turc, né en 1798, mort le 12 février 1856 (I-III).

RIFFAUT (Adolphe-Pierre), graveur français, né à Paris en 1821, mort en août 1859 (I-II).

RIGAULT (Ange-Hippolyte), littérateur français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 2 juillet 1821, mort à Evreux, le 21 décembre 1858 (I-II).

RIOULT (Louis-Edouard), peintre français, né à Montdidier (Somme), le 26 octobre 1790, mort à Paris, le 10 mars 1855 (I-III).

RIPON (Frédéric-John ROBINSON, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né le 1er novembre 1782, mort le 28 janvier 1859 (I-II).

RITCHIE (Leitch), littérateur anglais, né à Greenock en 1801, mort à Edimbourg, le 16 janvier 1865 (I-IV).

RITT (Georges), mathématicien français, né à Toulon, le 1er mai 1800, mort le 10 janvier 1864 (II-III).

RITTER (Charles), géographe allemand, né à Quedlinbourg (Prusse), le 17 août 1779, mort à Berlin, le 29 septembre 1859 (I-II).

RITTER (Henri), philosophe allemand, né à Zerbst, le 21 novembre 1791, mort à Gœttingue, le 3 février 1869 (I-IV).

RITTER (Henri), peintre américain, né à Montréal (Canada), le 24 mai 1816, mort à Dusseldorf, le 21 décembre 1853 (I-III).

RIVERS (George PITT-RIVERS, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, mort le 24 avril 1866 (I-IV).

RIVES (Dominique-Bernard), jurisconsulte français, né à Miélan (Gers), le 11 mars 1769, mort le 26 novembre 1863 (I-III).

RIVET (Marie-Constant-Alphonse), général français, né en 1810, mort à Sébastopol, le 8 septembre 1855 (I-II).

RIZA-HASSAN-pacha, homme d'Etat ottoman, né vers 1809, mort en avril 1858 (I-II).

ROBERT (César-Alphonse), chirurgien français, né à Marseille en 1801, mort à Paris, le 1er décembre 1862 (I-III).

ROBERT (Henri), horloger français, né à Mâcon, le 29 mars 1795 (I-IV).

ROBERT-HOUDIN (Jean-Eugène), prestidigitateur français, né à Blois, le 6 décembre 1805, mort à Saint-Germain, près Blois, le 18 juin 1871 (II-IV).

ROBERTI (Albert), peintre belge, né à Bruxelles en 1811, mort, dans cette ville, le 15 décembre 1864 (I-IV).

ROBERTS (David), peintre écossais, né à Edimbourg, le 24 octobre 1796, mort à Londres, le 25 novembre 1864 (I-III).

ROBERTSON (Pierre-Charles-Théodore LAFFORGUE, dit), professeur d'anglais, né à Paris, en 1803, mort dans cette ville, le 19 janvier 1871 (II-IV).

ROBIAC (Louis-Michel-Ilide DE VEAU, marquis DE), député français, né à Alais, en l'an V, mort le 15 juillet 1864 (II-IV).

ROBINET (Stéphane), chimiste français, né à Paris, le 6 décembre 1799, mort dans cette ville, le 2 décembre 1869 (I-IV).

ROBINET (Edmond), littérateur français, né à Saint-Pol-de-Léon (Finistère), en 1811, mort le 22 novembre 1864 (I-III).

ROBINSON (le rév. Edouard), orientaliste américain, né à Southington, le 10 avril 1794, mort à New-York, le 27 janvier 1864 (I-III).

ROBINSON (Thérèse-Albertine-Louise, VON JAKOB, femme de lettres allemande, femme du précédent, née à Halle, le 26 janvier 1797, morte à Hambourg, le 13 avril 1870 (I-IV).

ROBINSON (John-Henry), graveur anglais, né à Bolton (comté de Lancastre), en 1796, mort à Londres, le 20 octobre 1871 (I-IV).

ROCHECHOUART (Louis-Victor-Léon, comte DE), général français, né à Paris, le 14 septembre 1788, mort au château de Jumilhac (Dordogne), le 26 février 1858 (I-III).

ROCHEMURE (Jean-Xavier-Victor-Charles DE FANGES DE LA TOUR, comte DE), député français, né le 10 octobre 1818, mort à Paris, le 23 octobre 1870 (III-IV).

ROCHER (Joseph), magistrat français, né à la Côte-Saint-André (Isère) le 7 juillet 1794, mort à Lyon, le 27 janvier 1864 (I-III).

ROCQUANCOURT (Jean-Thomas), écrivain militaire français, né à Saint-Waast (Calvados), le 24 avril 1792, mort à Torigny-sur-Vire, le 3 janvier 1871 (I-IV).

RODEN (Robert JOCELYN, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né à Brockley-

Park (Irlande) en 1788, mort le 20 mars 1870 (I-IV).

RODENBACH (Alexandre), homme d'État belge, né à Roulers (Flandre occidentale), le 28 septembre 1786, mort en août 1869 (III-IV).

RODIER (Anne-Charles-Prosper, baron), magistrat français, né à Paris, le 31 mars 1790, mort à Paris, le 26 avril 1865 (I-III).

RODRIGUEZ DE EVORA Y VEGA (Charles-Joseph-Marie-Ghislain), marquis de Rodes, homme politique belge, né à Gand, le 12 juin 1790, mort à Berleghem, le 26 septembre 1868 (I-IV).

RODRIGUES DE BASTOS (José-Joachim), littérateur portugais, né à Vallonge, le 8 novembre 1777 (I-IV).

ROEDERER (Antoine-Marie, baron), ancien pair de France, né à Metz, le 15 mai 1782, mort à Pacy (Eure), le 15 mars 1865 (I-IV).

ROEHN (Jean-Alphonse), peintre français, né à Paris, en 1799, mort dans cette ville, le 10 mai 1864 (I-III).

ROEMER (Frédéric DE), homme politique allemand, né à Erkenbrechtsweiler (Wurtemberg), le 4 juin 1794, mort le 11 mars 1864 (I-III).

ROELANDT (Louis), architecte belge, né à Nieuport (Flandre occidentale), le 31 janvier 1786, mort à Bruxelles, le 5 août 1864 (I-IV).

ROETSCHER (Henri-Théodore), poète dramatique allemand, né à Miltenwalde, le 20 septembre 1803, mort à Berlin, le 9 avril 1871 (I-IV).

ROGERS (Samuel), poète anglais, né à Stoke-Newington, le 30 juillet 1763, mort à Londres, le 18 décembre 1855 (I-II).

ROGNETTA (Filippo), médecin italien, né vers 1800, mort le 11 octobre 1857 (I-II).

ROGRON (Joseph-Adrien), juriste français, né à Fontaine-la-Guyon (Eure-et-Loir), le 30 mai 1793, mort à Taillane (Var), le 16 octobre 1871 (I-IV).

ROHAN-CHABOT (Anne-Louis-Fernand, duc DE), général français, né le 14 octobre 1789, mort au château de Renil (Seine-et-Marne), le 13 septembre 1869 (I-IV).

ROHAULT DE FLEURY (Hubert, baron), général français, ancien pair, né à Paris, le 2 avril 1779, mort le 21 septembre 1866 (I-IV).

ROHDE (Lewin-Joergen), marin danois, né à Saint-Thomas, Côte des Antilles, le 28 octobre 1786, mort à Copenhague, le 2 avril 1857 (I-IV).

ROHRBACHER (l'abbé François-René), historien ecclésiastique français, né à Langatte (Meurthe), le 27 septembre 1789, mort à Paris, le 17 janvier 1856 (I-II).

ROLLAND (Amédée), littérateur français, né à Paris en février 1829, mort dans cette ville, le 26 juillet 1868 (IV).

ROLLAND DE VILLARGUES (Jean-Joseph-François), jurisconsulte et magistrat français, né à Beaumont-sur-Oise, le 27 novembre 1783, mort le 18 mars 1856 (I-II).

ROLLER (Jules), peintre français, né à Paris, en 1812, mort dans cette ville, le 21 novembre 1866 (I-IV).

ROLLINAT (François), ancien représentant du peuple, né à Argenton (Indre), le 24 juin 1806, mort à Châteauroux, le 13 août 1867 (I-IV).

ROMEUF (Barthélemy DE), homme politique français, né à la Voute-Chilhac (Haute-Loire), le 17 mai 1799, mort au Puy (Haute-Loire), le 7 septembre 1871 (III-IV).

ROMIEU (Auguste), administrateur et littérateur français, né à Paris, le 17 octobre 1800, mort le 20 novembre 1855 (I-II).

ROMMEL (Dietrich-Christophe DE), historien allemand, né à Cassel, le 17 avril 1781, mort au même lieu, le 21 janvier 1859 (I-II).

RONJAT (Joseph-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Marcel-d'Eyzin (Isère), le 14 juillet 1790, mort à Paris, le 22 décembre 1857 (I-II).

RONNA (Antonio), révolutionnaire italien, né à Crema, le 8 janvier 1801, mort à Livourne, le 16 septembre 1866 (II-IV).

ROQUEPLAN (Joseph-Étienne-Camille ROCOPLAN, dit), peintre français, né à Malemort (Bouches-du-Rhône), le 18 février 1802, mort le 29 septembre 1855 (I-II).

ROQUEPLAN (Louis-Victor-Nestor), littérateur et administrateur français, frère du précédent, né à Malemort, en 1804, mort à Paris, le 24 avril 1870 (I-IV).

ROSAS (Antoine DE), médecin autrichien, né à Fünfkirchen (Hongrie), en 1791, mort à Vienne, le 31 mai 1855 (I-IV).

ROSAS (Don Manuel ORTIZ DE), ancien dictateur de la République Argentine, né à Buenos-Ayres, le 30 mars 1793, mort à Swathling, près de Southampton, le 14 mars 1877 (I-IV).

ROQUES-SALVAZA (Paul-Auguste), ancien député français, né à Carcassonne, le 24 décembre 1793, mort dans cette ville, le 11 mai 1871 (III-IV).

ROSE (Henri), chimiste allemand, né à Berlin, le 6 août 1795, mort dans cette ville, le 27 janvier 1864 (I-III).

ROSE (sir George-Henry), homme politique et littérateur anglais, né vers 1773, mort le 17 juin 1855 (I-II).

ROSEBERY (Archibald-John PRIMROSE, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1783, mort le 4 mars 1868 (I-IV).

ROSEN (Georges, baron DE), poète russe né à Saint-Pétersbourg, vers 1803, mort dans cette ville, le 6 mars 1860 (I-III).

ROSENZWEIG-SCHWANNAU (Vincent, chevalier DE), orientaliste autrichien, né à Brunn, en 1791, mort à Vienne, le 8 décembre 1865 (I-IV).

ROSINI (Giovanni), poète italien, né à Lucignano (Toscane), le 24 juin 1776, mort à Pise, le 16 mai 1855 (I-III).

ROSS (sir John), amiral et navigateur anglais, né à Balsarroch (Wigton), le 24 juin 1777, mort à Londres, le 30 août 1856 (I-II).

ROSS (sir James-Clark), navigateur anglais, né à Londres, le 15 avril 1800, mort à Aylesbury, le 3 avril 1862 (I-III).

ROUSSEAU (Louis-François-Emmanuel), naturaliste français, né à Belleville (Seine), le 25 décembre 1748, mort à Paris, le 17 septembre 1868 (I-IV).

ROUSSEAU (Théodore), peintre français, né à Paris, en 1812, mort à Barbizon, en décembre 1867 (I-IV).

ROUSSELIN (Pierre-Marcellin), magistrat, ancien pair de France, né le 16 janvier 1788, mort à Bully, près Caen, le 27 mai 1863 (I-IV).

ROUSTAIN (Aran-Jean-Baptiste-Pierre), jurisconsulte français, né à Paris, le 21 octobre 1804, mort le 8 août 1856 (I-II).

ROUVIÈRE (Philibert), peintre et acteur français, né à Nîmes, le 19 mars 1806, mort le 19 octobre 1865 (I-IV).

ROUX-CARBONNEL (Louis-Michel), représentant du peuple français, né à Nîmes (Gard), le 22 juillet 1788, mort le 12 juillet 1857 (I-II).

ROY (Just-Jean-Étienne), littérateur français, né à Marnay (Haute-Saône), le 13 octobre 1794, mort à Pontlevoy, le 22 juin 1871 (I-IV).

ROY-BRY, homme politique français, né à Rochefort, le 7 décembre 1810, mort le 18 novembre 1864 (III-IV).

ROY DE PIERREFITTE (l'abbé Jean-Baptiste-Louis), archéologue français, né à Felletin (Creuse), le 29 août 1819, mort au Crocq (Creuse), le 13 février 1870 (III-IV).

ROYER (Louis), sculpteur hollandais, d'origine belge, né à Malines, le 19 juin 1793, mort à Amsterdam, le 4 juin 1868 (I-IV).

ROYER-COLLARD (Albert-Paul), jurisconsulte français, né à Paris, le 13 avril 1797, mort le 5 février 1866 (I-IV).

RÜCKERT (Frédéric), poète et orientaliste allemand, né à Schweinfurth (Bavière), le 16 mai 1789, mort à Neusen, près Cobourg, le 31 janvier 1866 (I-IV).

RUDD (Jean-Bruno), architecte belge, né à Bruges, le 13 décembre 1792, mort dans cette ville, le 22 février 1870 (I-IV).

RUDE (François), sculpteur français, né à Dijon, le 4 janvier 1784, mort à Paris, le 3 novembre 1855 (I-II).

RUDE (Sophie Frémiet, dame), ou Rude-Frémiet, artiste peintre française, femme du précédent, née à Dijon, le 20 juin 1797, morte à Paris, le 4 décembre 1867 (I-IV).

RUDELBACH (André-Dieudonné), théologien danois, né à Copenhague, le 30 septembre 1792, mort à Slagelse, le 3 mars 1862 (I-III).

RUDIGER (Fedor-Wassiliewitsch, comte), général russe, né en 1784, mort à Carlsbad, le 22 juin 1856 (I-II).

RUETE (Chrétien-Georges), médecin oculiste allemand, né à Scharmbeck, près Brême, le 2 mai 1810, mort à Leipzig, le 23 juin 1867 (I-IV).

RULLIÈRE (Joseph-Marcellin), général et pair de France, ministre, né à Saint-Didier-la-Seauve (Haute-Loire), le 9 juin 1787, mort à Paris, le 24 août 1863 (I-III).

RUMIGNY (Marie-Théodore de Gueulluy, comte de), général français, né le 21 mars 1789, mort le 24 juin 1860 (I-III). — Son frère aîné, le marquis Marie-Hippolyte de Gueulluy de Rumigny, diplomate, né le 7 septembre 1784, mort à Bruxelles, le 14 mars 1871 (I-IV).

S

SAAVEDRA (Angel de), duc de Rivas, homme politique et poète espagnol, né à Cordoue, le 1er mars 1791, mort à Madrid, le 26 juin 1865 (I-IV).

SAGRA (don Ramon de la), botaniste et économiste espagnol, né à La Corogne (Espagne), en 1798, mort à Cartaillad (Suisse), le 25 mai 1871 (I-IV).

SAÏD-pacha, vice-roi d'Egypte quatrième fils de Méhémet-Ali, né en 1822, mort au Caire, le 18 janvier 1863 (I-III).

SAIGEY (Jacques-Frédéric), mathématicien français, né à Montbéliard, le 17 janvier 1797, mort à Paris, le 22 mai 1871 (I-IV).

SAILLET (Charles-Joseph-Alexandre de), littérateur français, né en 1811, mort à Provins (Seine-et-Marne), le 25 décembre 1860 (I-IV).

SAINT-AMOUR (Jules), représentant du peuple français, né à Zutkerque (Pas-de-Calais), le 5 juin 1800, mort à Saint-Omer, le 11 décembre 1861 (I-III).

SAINT-CHAMANS (vicomte Auguste de), homme politique et publiciste français, né en 1777, mort à Chaltrait (Marne), le 7 décembre 1860 (I-III).

SAINT-ERNEST (Louis-Nicolas Brette, dit), artiste et auteur dramatique français, né à Orléans en 1806, mort le 20 mars 1860 (I-III).

SAINT-ÈVE (Jean-Marie), graveur français, né à Lyon, le 9 mai 1810, mort à Lyon, le 16 septembre 1856 (I-II).

SAINT-GENOIS (Jules-Ludger-Dominique-Ghislain, baron de), historien belge, né à Lenniek-Saint-Quentin (Brabant), le 22 mars 1813, mort à Gand, le 10 septembre 1867 (I-IV).

SAINT-GEORGES (Jean-Baptiste-Marie Vernoy de), administrateur français, né à Paris, le 11 juillet 1810, mort à Bruxelles, le 20 mars 1869 (I-IV).

SAINT-JEAN (Simon), peintre de fleurs français, né à Lyon, le 14 octobre 1808, mort dans cette ville, le 3 juillet 1860 (I-III).

SAINT-JOHN (Bayle), littérateur anglais, né à Londres, en 1822, mort le 1er août 1859 (I-II).

SAINT-LÉON (Charles-Victor-Arthur), danseur et chorégraphe français, né vers 1815, mort à Paris, le 5 septembre 1870 (I-IV).

SAINT-LÉONARDS (Edward Bartenshaw Sudden, 1er baron), homme politique anglais, né en février 1781, mort à Londres, le 25 janvier 1875 (I-IV).

SAINT-LUBIN (Léon de), compositeur italien, né à Turin en 1801, mort à Berlin, en février 1856 (I-IV).

SAINT-POL (Jules, comte de), général français, né à Reims, le 14 décembre 1810, mort en Crimée, le 8 septembre 1855 (I-II).

SAINT-PRIEST (Pierre-François-Félix), représentant du peuple français, né à Bretenoux (Lot), le 13 janvier 1801, mort à Saint-Céré, le 12 mai 1851 (I-III).

SAINT-ROMME (Henri-François-Sylvestre), représentant du peuple français, né à Roybon (Isère), le 15 septembre 1798, mort dans cette ville, le 8 février 1862 (I-III).

SAINT-SIMON (Henri-Jean-Victor de Rouvroy, marquis, puis duc de), général et sénateur français, né à Blanzac, le 11 février 1782, mort à Paris, le 19 mars 1865 (I-IV).

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), poète et critique français, né à Boulogne-sur-Mer, le 23 décembre 1804, mort à Paris, le 13 octobre 1869 (I-IV).

SAINTE-BEUVE (Pierre-Henri), représentant du peuple français, né à Plailly (Oise), le 23 février 1819, mort en mai 1855 (I-II).

SAINTE-FOI (Eloi Jourdain, dit *Charles*), théologien français, né à Beaufort (Maine-et-Loire), le 7 août 1805, mort à Paris, le 20 novembre 1861 (I-III).

SAINTE-HERMINE (Jean-Hélie-Emile, marquis de), député français, né à Niort, le 22 janvier 1809, mort à la Roche-sur-Yon (Vendée), le 19 novembre 1870 (I-IV).

SAINTINE (Joseph-Xavier Boniface, connu sous le nom de), littérateur et auteur dramatique français, né à Paris, le 10 juillet 1798, mort dans cette ville, le 21 janvier 1865 (I-IV).

SAISSET (Emile-Edmond), philosophe français, né à Montpellier, le 16 septembre 1814, mort à Paris, le 17 décembre 1863 (I-III).

SALICETI (Aurèle), jurisconsulte italien, né dans les Abruzzes, le 16 mai 1806, mort à Turin, en février 1862 (I-III).

SALINIS (Louis-Antoine de), prélat français, né à Morlaas (Basses-Pyrénées), le 11 août 1798, mort à Auch, le 20 janvier 1861 (I-III).

SALISBURY (James-Brownlow-William Gascoigne-Cecil, 2e marquis de), pair d'Angleterre, né à Londres, le 17 avril 1791, mort le 12 avril 1868 (I-IV).

SALIS-SOGLIO (Jean-Ulric de), général allemand, né à Chur (Suisse), le 16 mars 1790, mort le 27 avril 1874 (I-II).

SALLANDROUZE DE LAMORNAIX (Charles-Jean), industriel français, député, né à Paris, le 27 mars 1809, mort dans cette ville, le 13 juin 1867 (I-IV).

SALLES (Charles-Marie-J.-M., comte de), général français, sénateur, né à la Martinique, le 30 septembre 1803, mort à Mornas, le 1er novembre 1858 (I-II).

SALM-KYRBOURG (*Frédéric IV*, Ernest-Othon-Philippe-Antoine-Fournibert, prince médiatisé de), né le 14 décembre 1789, mort le 14 août 1859 (I-III).

SALOMON (Dieudonné), théologien israélite allemand, né à Sandersleben (Anhalt), le 1er novembre 1784, mort à Hambourg, le 7 novembre 1862 (I-IV).

SALVANDY (Narcisse-Achille, comte DE), écrivain et homme d'État français, ministre, né à Condom (Gers), le 11 juin 1795, mort au château de Graveron (Eure), le 15 décembre 1856 (I-II).

SALVAGNOLI (Vincenzo), homme politique italien, né à Corniola (Toscane), le 28 mars 1802, mort à Pise, le 21 mars 1861 (I-III).

SALVAT (Jean-François-Xavier), représentant du peuple français, né à Peyruis (Basses-Alpes), le 10 octobre 1791, mort le 28 juillet 1859 (I-II).

SAMHIRI (Ignace-Antonio), patriarche catholique syrien, né à Mossoul, en 1801, mort en novembre 1864 (I-III).

SAMSON (Joseph-Isidore), artiste dramatique français, né à Saint-Denis, le 2 juillet 1793, mort à Paris, le 28 mars 1871 (I-IV).

SANDRAS (Claude-Marie-Stanislas), médecin français, né à Rocroy (Ardennes), le 18 mai 1802, mort à Paris, en mai 1856 (I-II).

SANGUSZKO LUBARTOWICZ (Romain-Adam, prince), patriote polonais, né le 6 mai 1800. — SANGUSZKO-LUBARTOWICZ (Ladislas-Jérôme), frère du précédent, né le 30 septembre 1803, mort à Cannes, le 15 avril 1870 (I-IV).

SAN-MIGUEL (duc Evariste), général espagnol, né en 1780, mort le 29 mai 1862 (I-III).

SANTA CROCE (don Antonio-Publicola, prince), prince romain, né le 12 octobre 1817, mort à Florence, le 15 octobre 1867 (I-IV).

SANTA CRUZ (André), homme politique américain, né dans le Pérou en 1794, mort à Saint-Nazaire en septembre 1865 (I-III).

SANTAREM (Manuel-Francisco DE BARROS Y SOUZA, vicomte DE), homme politique et érudit portugais, né à Lisbonne, le 18 novembre 1790, mort à Paris, le 17 janvier 1856 (I-II).

SAPEY (Jean-Baptiste-Charles), homme politique français, sénateur, né à Grand-Lemps (Isère), le 7 juin 1775, mort le 6 mai 1857 (I-II).

SAPHIR (Maurice), écrivain humoristique allemand, né à Pesth, le 8 février 1795, mort à Baden, le 5 septembre 1858 (I-II).

SAPIENZA (Antonio), compositeur russe, d'origine italienne, né à Saint-Pétersbourg, le 18 juin 1794 (I-IV).

SARRUS (Pierre-Frédéric), mathématicien français, né à Saint-Affrique (Aveyron), à la fin du dix-huitième siècle, mort au même lieu, le 20 novembre 1861 (I-IV).

SARTORIUS (Ernest-Guillaume-Chrétien), théologien protestant allemand, né à Darmstadt, le 10 mai 1797, mort à Kœnigsberg, le 13 juin 1859 (I-IV).

SARTORIUS (Luis-Joseph), comte de SAN-LUIS, homme politique espagnol, né vers 1810, mort en mars 1871 (I-IV).

SAUVAGE (Pierre-Louis-Frédéric), inventeur français, né à Boulogne-sur-Mer, le 19 septembre 1785, mort à Paris, le 17 juillet 1857 (I-II).

SAUVAGE (Élie), auteur dramatique français, né à Mayenne, en 1814, mort à Paris, le 30 décembre 1871 (I-IV).

SAUVAGE (Etienne-Noël-Joseph, comte DE), magistrat belge, ancien ministre, né à Liége, le 24 décembre 1789, mort à Bruxelles, le 24 août 1867 (I-IV).

SAVIGNY (Frédéric-Charles DE), jurisconsulte allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, le 21 février 1779, mort à Berlin, le 25 octobre 1861 (I-III).

SAVOYE (Henri-Charles-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Deux-Ponts, le 13 février 1802, mort en avril 1869 (I-IV).

SAVY (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Périgueux, en 1784, mort à Chanterac (Dordogne), le 13 juillet 1871 (I-IV).

SAY (Horace-Emile), économiste français, né à Noisy, près Paris, le 11 mars 1794, mort à Sceaux, le 24 juillet 1860 (I-II).

SAY (Constant-André), industriel français, né à Nantes en 1816, mort à Biarritz, en août 1871 (IV).

SAYOUS (Pierre-André), littérateur français, né à Genève, le 9 novembre 1808, mort à Paris, le 22 février 1870 (I-IV).

SCARLETT (sir James-Yorke, général anglais, né le 1er février 1799, mort à Londres, le 6 décembre 1871.

SCHADOW (Frédéric-Guillaume), peintre allemand, né à Berlin, le 6 septembre 1789, mort à Dusseldorf, le 19 mars 1862 (I-III).

SCHAERTLICH (Jean-Christian), musicien allemand, né à Dresde, le 25 mars 1785, mort à Potsdam, le 29 septembre 1859 (I-III).

SCHAFARIK (Paul-Joseph), écrivain tchèque, né à Kobeljarowo, le 13 janvier 1795, mort à Prague, le 26 juin 1861 (I-III).

SCHALDEMOSE (Frédéric-Julien), littérateur danois, né à Wedelsberg (île de Fionie), le 15 février 1782, mort à Copenhague, le 22 février 1853 (I-IV).

SCHALLER (Jules), philosophe allemand, né à Magdebourg, le 13 juillet 1810 mort à Karlsfeld, le 21 juin 1868 (I-IV).

SCHALLER (Louis), sculpteur allemand, né à Vienne, le 13 octobre 1804, mort à Munich, le 29 avril 1865 (I-IV).

SCHAMYL (Imam), prophète guerrier et chef suprême des peuples caucasiens, né au aul Himry, en 1797, mort à Medina, le 19 avril 1871 (I-IV).

SCHAYES (Antoine-Guillaume-Bernard), érudit belge, né à Louvain, le 11 janvier 1808, mort à Bruxelles, le 8 janvier 1859 (I-II).

SCHEFER (Léopold), poète allemand, né à Muskau, le 30 juillet 1784, mort au même lieu, le 13 février 1862 (I-III).

SCHEFFER (Ary), peintre français, né à Dordrecht (Hollande), le 10 février 1795, mort à Argenteuil, le 5 juin 1858 (I-II).

SCHEFFER (Arnold), journaliste français, frère du précédent, né en 1796, mort à Paris, le [illegible] 1853 (I-IV).

SCHEFFER (Henri), peintre français, frère des précédents, né à La Haye, le 27 septembre [illegible] Paris, le 15 mars [illegible]

SCHERR (Thomas-Ignace), [illegible]graphe allemand, né à [illegible] (Wurtemberg), le 15 [illegible] mort à Hemmishofen, [illegible] 1870 (I-IV).

SCHIFFER (André), [illegible] nieur danois, né à Copenhague, le 25 août 1779, mort dans [illegible] 31 décembre 1853 (I-IV).

SCHIMPER (Guillaume), [illegible] allemand, né à Mosbach, [illegible] 1804, mort à Adam, le [illegible] — SCHIMPER (Frédéric-[illegible]), botaniste, frère du précédent, [illegible] vrier 1803, mort à Schwetzingen, le 21 décembre 1867 (I-IV).

SCHINAS (Constantin), littérateur et homme d'État [illegible] à Constantinople, en [illegible] Athènes, en mars 1870 (I-V).

SCHINDLER (Antoine), [illegible] allemand, né près de Neustadt [illegible] che), 1796, mort en janvier [illegible]

SCHIRMER (Guillaume), [illegible] allemand, né à Berlin, le [illegible] mort à Nyon, le 8 juin [illegible]

SCHIRMER (Jean-Guillaume), paysagiste allemand, né à [illegible] 5 septembre 1807, mort à [illegible] 11 septembre 1863 (I-III).

SCHLAYER (Jean DE), [illegible] d'État allemand, né à [illegible] 11 mars 1792, mort à [illegible] 3 janvier 1860 (I-III).

SCHLEICHER (Auguste), [illegible] gue allemand, né à Meiningen, le 19 février 1821, mort à Iéna, le [illegible] cembre 1868 (IV).

SCHLIK (François, [illegible] SANO), général autrichien, [illegible] gue, le 23 mai 1789, mort [illegible] le 16 mars 1862 (I-III).

SCHLOSSER (Jean-[illegible]), [illegible] présentant du peuple français, [illegible] Blenschweiller, le [illegible] à Dambach, le 21 novembre [illegible]

SCHMALTZ (Clément [illegible]), allemand, ministre de [illegible] Grèce, né le 29 septembre [illegible] à Ansbach (Bavière), le [illegible] (I-III).

SCHMALTZ (Maurice-[illegible]), théologien protestant allemand, [illegible] Stalpen, près Dresde, le [illegible] mort à Hambourg, le [illegible] (I-III).

SCHMIDT (Gaspard), [illegible] mand, connu sous le nom de *Stirner*, né à Bayreuth [illegible] 25 octobre 1806, mort à [illegible] 26 juin 1856 (I-II).

SCHMITT (Aloys), [illegible] mand, né à Erlenbach [illegible] 1789, mort à Francfort-sur-le-[illegible] le 25 juillet 1866 (I-III).

SCHNEIDER (Charles-Ernest-Christophe), philologue allemand, né à Wiehe, le 16 novembre [illegible] Breslau, le 4 août 1856 (I-II).

SCHNEIDER (Jean-Gottlieb), compositeur et organiste allemand, né à Vieux-Gersdorf, le 28 octobre [illegible] mort le 13 avril 1864. — [illegible] Jean Gottlieb SCHNEIDER, [illegible]

ort à Hirschberg, le 4 août

DER (Guillaume), musicien
né à Neudorf, le 21 juillet
à Merseburg, le 9 octobre

IDEWIN (Frédéric-Guil-
ilologue allemand, né à
(Brunswick), le 6 juin 1810,
tingue, le 11 janvier 1856

Z (Jean-Victor), peintre
rançais, né à Versailles, le
7, mort à Paris, le 15 mars
.

ZLER (Jean-Henri), sta-
ançais, né à Strasbourg, le
02, mort dans cette ville, le
re 1871 (I-IV).

ERLECHNER (François),
r allemand, né à Vienne,
t 1797, mort le 7 janvier

ERLECHNER (Sophie
CA, dame), cantatrice ita-
mme du précédent, née à
sbourg, en 1807, morte dans
en janvier 1864 (I-IV).

LEIN (Jean-Lucas), mé-
nand, né à Bamberg (Ba-
0 novembre 1793, mort dans
le 23 janvier 1864 (I-III).

BURGK (sir Robert-Her-
ageur allemand, au service
terre, né à Fribourg-sur-
le 5 juin 1804, mort à
g, le 11 mars 1865 (I-III).

LCRAFT (Henry-Rowe),
méricain, né dans le comté
le 22 février 1788, mort à
n, le 10 décembre 1864

ENHAUER (Arthur), phi-
lemand, né à Dantzig, le
1788, mort à Francfort, le
re 1860 (I-III).

PE (Amélia-Emma Weise,
mme de lettres allemande,
le de Femern, sur les côtes
n, le 9 octobre 1791, morte
dy, le 25 septembre 1858

(Joachim-Frédéric), natu-
nois, né à Copenhague, le
789, mort le 28 avril 1852

EDER-DEVRIENT (Guil-
ntatrice allemande, née à
le 6 décembre 1804, morte
le 26 janvier 1860 (I-III).

ERT (Gotthelf-Henri de),
et naturaliste allemand, né
in (Saxe), le 26 avril 1780,
ufzorn, le 1er juillet 1860

ERT (Frédéric-Guillaume),
homme politique allemand,
nigsberg, le 20 mai 1799,
cette ville, le 21 juillet

ERT (Ferdinand), virtuose
teur allemand, né à Vienne,
re 1794, mort le 27 février

TZ-SCHULTZENSTEIN
nri), physiologiste alle-
à Altruppin (Prusse), le
798, mort à Berlin, le
71 (I-IV).

E (Guillaume), écrivain po-
mand, né à Darmstadt, le
18 mars 1797, mort à Zurich, le 9 janvier 1860 (I-IV).

SCHULZE (Johannes), administrateur et écrivain allemand, né le 15 janvier 1786, mort à Berlin, le 21 février 1869 (I-III).

SCHULZE (Frédéric-Théophile), économiste allemand, né à Obergraevernitz, près Meissen, le 28 janvier 1795, mort à Iéna, le 3 juillet 1860 (I-III).

SCHUMANN (Robert), musicien et critique allemand, né à Zwickau, le 8 janvier 1810, mort à Bonn, le 29 juillet 1856 (I-II).

SCHUTZEMBERGER (Georges-Frédéric), homme politique français, député, né à Strasbourg, en 1779, mort le 27 janvier 1859 (I-II).

SCHWARTZE (Gotthilf-Guillaume), médecin allemand, né à Weissenfels (Saxe), le 13 février 1787, mort le 11 octobre 1855 (I-II).

SCHWARZ (Jean-Charles-Edouard), théologien protestant allemand, né à Halle, le 20 juin 1802, mort à Iéna, le 18 mai 1870 (I-IV).

SCHWEIGAARD (Antoine-Martin), publiciste et jurisconsulte norvégien, né à Krageroe, le 11 avril 1808, mort à Christiania, le 2 février 1870 (I-IV).

SCHWEIGLER (Albert), écrivain allemand né à Michelbach (Wurtemberg), le 20 février 1819, mort à Tubingue, le 5 janvier 1857 (I-II).

SCHWEITZER (Chrétien-Guillaume), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Naumbourg, le 1er novembre 1781, mort le 26 octobre 1856 (I-II).

SCHWILGUÉ (Jean-Baptiste), ingénieur français, né à Strasbourg, le 18 décembre 1776, mort dans cette ville, le 5 décembre 1856 (I-II).

SCHWIND (Maurice de), peintre allemand, né à Vienne, le 21 janvier 1804, mort à Munich, le 8 février 1871 (I-IV).

SCORESBY (William), savant anglais, né le 5 octobre 1789, à Cropton, mort à Torquay, le 21 mars 1857 (I-II).

SCOTT (Winfield), général américain, né dans la Virginie, le 13 juillet 1786, mort à Washington, le 29 mai 1866 (I-IV).

SCOUTETTEN (Robert-Joseph-Henri), chirurgien français, né à Lille, le 24 juillet 1799, mort à Metz, en avril 1871 (I-IV).

SCRIBE (Augustin-Eugène), auteur dramatique français, né à Paris, le 24 décembre 1791, mort dans cette ville, le 20 février 1861 (I-III).

SCRIVE (Gaspard-Léonard), écrivain militaire français, né à Lille, le 13 janvier 1815, mort à Paris, le 20 octobre 1861 (I-III).

SCRIWANECK (Céleste), actrice française, née à Grenoble en 1824 (I-IV).

SCUDO (Paul), compositeur et littérateur français, né à Venise, le 6 juin 1806, mort à Blois, le 14 octobre 1864 (I-III).

SCULLY (Vincent), député irlandais, né en 1810, mort le 6 juin 1871 (I-IV).

SEATON (John Colborne, 1er baron), général et pair d'Angleterre, né en 1777, mort le 17 avril 1863 (I-III).

SEBASTIANI (Jean-André-Tiburce, vicomte), général français, né à la Porta (Corse), le 31 mars 1788, mort à Bastia (Corse), le 17 septembre 1871 (I-IV).

SECRETAN (Marc-François-Louis), ingénieur opticien, établi à Paris, né à Lausanne, en 1804, mort dans cette ville, le 28 juin 1867 (IV).

SEDGWICK (miss Catherine-Maria), femme de lettres américaine, née en 1789, à Stockbridge (Massachusetts), morte à Roxbury, le 31 juillet 1867 (I-IV).

SÉGAUD (Jean-Paul-Gustave), administrateur français, né à Lyon, le 7 mai 1817, mort le 22 octobre 1865 (III-IV).

SELWIN (William), jurisconsulte anglais, né en 1774, mort le 25 juillet 1855 (I-III). — Son fils aîné George-Augustus Selwin, évêque de Lichfield, né en 1809, mort le 11 avril 1878. — Charles-Jasper Selwin, frère du précédent, avocat, né en 1813, mort le 11 août 1869 (I-IV).

SÉNARD (Charles-Adolphe-Victor), médecin français, né à Brest, le 5 juin 1808, mort le 24 décembre 1868 (II-IV).

SÉNARMONT (Henri Harrau de), minéralogiste français, né à Broué (Eure-et-Loir), le 6 septembre 1808, mort à Paris, le 30 juin 1862 (I-III).

SENIOR (Nassau-William), économiste anglais, né à Uffington, le 26 septembre 1790, mort à Londres, le 4 juin 1864 (I-III).

SÉRÉ (Ferdinand), archéologue français, né à Paris en 1818, mort le 5 mars 1855 (I-II).

SERRES (Antoine-Étienne-Renaud-Augustin), médecin français, né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 12 décembre 1786, mort à Paris, le 22 janvier 1868 (I-IV).

SERVAIS (Adrien-François), violoncelliste belge, né à Hal (Belgique), le 7 juin 1807, mort au même lieu, le 26 novembre 1866 (I-IV).

SETTIMO (Ruggiero), homme politique italien, né à Palerme, en 1778, mort le 2 mai 1863 (I-III).

SEURRE aîné (Gabriel-Bernard), statuaire français, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 juillet 1795, mort dans cette ville, le 6 octobre 1867 (I-IV).

SEURRE jeune (Charles-Marie-Émile), statuaire français, frère du précédent, né à Paris, le 22 février 1798, mort le 10 janvier 1858 (I-II).

SEVERINE (Dmitri-Petrowitch de), diplomate russe, né à Saint-Pétersbourg, le 25 juillet 1792, mort en février 1865 (I-IV).

SÈVES (Octave-Joseph-Anthelme), plus connu sous le nom de Soliman-Pacha, général égyptien d'origine française, né à Lyon, le 17 mai 1788, mort subitement à Alexandrie, le 14 mars 1860 (I-III).

SÈZE (Jean-Pierre-Aurélien de), ancien représentant du peuple français, né à Bordeaux, le 25 septembre 1799, mort dans cette ville, le 25 janvier 1870 (I-IV).

SHAKESPEAR (John), orientaliste

anglais, né à Lonnt en 1775, mort le 10 juin 1858 (I-II).

SHORT (rév. Thomas-Vowler), pair ecclésiastique anglais, né le 16 septembre 1790, mort le 13 avril 1872 (I-III).

SHREWSBURY (Henry-John-Chetwynd TALBOT, 18e comte DE), pair d'Angleterre, né le 8 novembre 1803, mort le 4 juin 1868 (I-IV).

SIAO-TCHA-KOUÉI, ou SI-WANG, le roi de l'Ouest, un des chefs de l'armée insurrectionnelle e … n Chine (I-III).

SIBERT DE CORNILLON (Charles-Louis-Adolphe, baron DE), magistrat français, né à Avignon, en 1800, mort en octobre 1864 (I-III).

SIBOUR (Marie-Dominique-Auguste), prélat français, sénateur, né à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), le 4 avril 1792, mort à Paris, le 3 janvier 1857 (I-II).

SIBOUR (Léon), prêtre français, ancien représentant du peuple, cousin du précédent, né à Istres (Bouches-du-Rhône), le 9 février 1807, mort à Antibes, le 18 novembre 1864 (I-IV).

SICARD (François), écrivain militaire français, né à Thionville (Moselle), le 6 juillet 1787, mort à Paris, le 13 mars 1860 (I-IV).

SICHEL (Jules), médecin français, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1802, mort à Paris, le 11 novembre 1868 (I-IV).

SIDMOUTH (rév. William-Léonard ADDINGTON, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né à Londres en 1794, mort en mars 1864 (I-III).

SIEBOLD (Philippe-François DE), voyageur allemand, né à Wurtzbourg, le 17 février 1796, mort à Munich, le 18 octobre 1866 (I-IV).

SIEBOLD (Édouard-Gaspard-Jacques DE), médecin allemand, frère du précédent, né au même lieu, le 19 mars 1801, mort à Berlin, le 27 octobre 1861 (I-III).

SIEBOLD (Marianne-Théodore-Charlotte HEILAND, par adoption), femme médecin allemande, née à Heiligenstadt (Prusse), le 12 septembre 1788, morte à Darmstadt, le 8 juillet 1859 (I-I).

SIGOURNEY (Lydia HUNTLY, mistress), femme de lettres américaine, née à Norwich, le 1er septembre 1791, morte à Hartford (Connecticut), le 10 juin 1865 (I-IV).

SILLIG (Charles-Jules), philologue allemand, né à Dresde, le 12 mai 1801, mort le 11 janvier 1855 (I-II).

SILLIMAN (Benjamin), naturaliste américain, né à Trumbull (Connecticut), le 8 août 1779, mort à New-Haven, le 24 novembre 1864 (I-III).

SILVESTRE (Balthazar-Joseph), paléographe français, né à Avignon, le 21 août 1791, mort à Tours, en décembre 1869 (III-IV).

SIMART (Pierre-Charles), statuaire français, membre de l'Institut, né à Troyes, le 27 juin 1806, mort à Paris, le 27 mai 1857 (I-II).

SIMÉON CHAUMIER (Pierre-Siméon CHAUMIER, dit), littérateur français, né à Nantes, le 25 avril 1806, mort en septembre 1860 (I-III).

SIMMS (William-Gilmore), poète et romancier américain, né à Charleston, le 17 avril 1807, mort dans cette ville, le 11 juin 1870 (I-IV).

SIMON (Victor), magistrat et archéologue français, né le 3 mars 1797, mort à Metz, le 25 décembre 1865 (I-IV).

SIMON (Léon-François-Adolphe), médecin français, né à Blois, le 27 novembre 1798, mort à Paris, le 23 avril 1867 (II-IV).

SIMON-LORIÈRE (Charles-Louis), général français, né à Blois, le 18 octobre 1785, mort à Pau, le 23 mars 1866 (I-III).

SIMONNIN (Antoine-Jean-Baptiste), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 janvier 1780, mort dans cette ville, le 4 mai 1856 (I-II).

SIMPSON (sir James), général anglais, né à Édimbourg, en 1792, mort le 18 avril 1868 (I-IV).

SIMPSON (sir James-Young), célèbre chirurgien écossais, né à Bathgate en 1811, mort à Édimbourg, le 6 mai 1870 (I-IV).

SINA (Alexandre, baron DE), banquier grec, né à Sorrès (Macédoine), en 1783, mort à Vienne, le 19 mai 1856 (I-II).

SINCLAIR (miss Catherine), femme de lettres anglaise, née à Édimbourg, le 17 avril 1800, morte dans cette ville, le 6 août 1864 (I-III).

SINNER (R. G. Louis DE), helléniste français, d'origine suisse, né à Aarberg (Berne), le 8 mars 1801, mort à Pise (Italie), le 16 avril 1860 (I-IV).

SINTENIS (Charles-Frédéric-Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Zerbst, le 25 juin 1804, mort à Dessau, le 2 août 1868 (I-IV).

SIVRY (Alphonse-Joseph-Constant DE), sénateur français, né à Milan, le 17 janvier 1799, mort le 6 avril 1862 (I-III).

SKAU (Laurids-Pedersen), orateur populaire de Schleswig, né à Sommerstedt en 1817, mort en mai 1864 (I-III).

SLIDELL (John), homme politique américain, né à New-York, en 1793, mort à Cowes (île de Wight), le 26 juillet 1871 (III-IV).

SMIDT (Jean), homme d'État allemand, né à Brême, le 5 novembre 1773, mort dans cette ville, le 7 mai 1857 (I-II).

SMIRKE (sir Robert), architecte anglais, né à Londres, en 1780, mort le 18 avril 1867 (I-III).

SMIRKE (Sydney), architecte, fils du précédent, né en 1799, mort le 8 décembre 1877 (I-IV).

SMITH (Henry-George WAKELYN), général anglais, né à Whittlesea (comté de Cambridge), en 1788, mort le 12 octobre 1860 (I-III).

SMITH (Albert), littérateur anglais, né à Chertsey, le 24 mai 1816, mort en mai 1860 (I-III).

SMITH (Alexandre), poète anglais, né à Glasgow, le 31 décembre 1830, mort à Wardie, près Édimbourg, le 5 janvier 1867 (I-IV).

SMITH (Thomas-Southwood), médecin anglais, né le 21 décembre 1788, à Martock (Somerset), mort à Florence, en juin 1861 (I-III).

…ussels), le 14 mars 1866

…IRE (Gehr-George), roman-…dois, né à Lessebo, le 4 mai …ort à Carlscrona, le 25 juil-… (I-IV).

…E (John-Hanning), voyageur … né à Jordans (Somerset), en …7, mort à Bath, le 15 septem-… (I-III).

…KER (Chrétien-Guillaume), …ien protestant allemand, né à …abourg (Prusse), le 7 avril …ort à Francfort-sur-l'Oder, le … 1858 (I-II).

…RS (Alexandre), linguiste an-… né à Gosport (Hampshire), en …nort à Paris, le 28 août 1869

…IDLER (Karl), romancier al-…l, né à Breslau, le 16 octobre …nort à Freiersbach, le 12 juil-…5 (I-II).

…FTA (Charles-Jean-Philippe), … allemand, né à Hanovre, le …R 1801, mort à Bourgdorf, le …tembre 1859 (I-III).

…HR (Louis), virtuose allemand, …runswick, le 5 avril 1784, mort …ctobre 1859 (I-II).

…ENGEL (Charles), agronome …nd, né à Schullerslage, près Ha-…en 1787, mort à Hegenwalde, le …il 1859 (I-III).

…CKELBERG (Ernest, comte …iplomate russe, né le 21 mars …mort le 12 mai 1870 (IV).

…LLBAUM (Godefroi), philo-… allemand, né à Zaach, près de …ch, le 25 septembre 1793, mort …zig, le 24 janvier 1861 (I-III).

…NFIELD (Clarkson), peintre …s, né en 1798, mort le 18 mai …I-IV).

…NHOPE (Philippe-Henry Stan-…4ᵉ comte), pair d'Angleterre, …7 décembre 1781, mort le 2 mars …(I-II).

…NLEY D'ALDERLEY (Ed-… John Stanley, 2ᵉ baron), hom-… litique anglais, né le 13 novembre … mort le 16 juin 1869 (I-IV).

…ANTON (Edwin-M.), homme …t américain, né à Steubenville …), le 19 décembre 1814, mort le …cembre 1869 (IV).

…AUNTON (sir George-Thomas), …ogue anglais, né à Salisbury, le …mai 1781, mort à Londres, le …oût 1859 (I-II).

…EIN ou FERHAD-PACHA, gé-… et homme politique hongrois, …ervice de la Turquie, né près de …ovio, en 1811, mort en novembre …(III).

…EINLA (Maurice Müller, dit), …eur allemand, né à Steinla (Ha-…e), en 1791, mort à Dresde, le 21 …mbre 1858 (I-II).

…TEPHEN (sir James), historien …ais, né à Saint-Christophe, le 3 …ier 1789, mort à Coblentz, le 12 …embre 1859 (I-III).

…TEPHEN DE LA MADELAINE …enne-Jean-Baptiste-Nicolas Made-…E, dit), littérateur et musicien …çais, né à Dijon, le 16 avril 1801, …t à Paris, le 4 septembre 1868 …).

…TEPHENSON (Robert), célèbre ingénieur anglais, né à Willington, le 16 octobre 1803, mort à Londres, le 12 octobre 1859 (I-II).

STERBINI (Pierre), homme politique italien, né à Frosinone, en 1795, mort à Rome le 30 septembre 1863 (I-IV).

STERNBERG (Alexandre, baron d'Ungern), écrivain allemand, né à Noistfer (Esthonie), le 22 avril 1806, mort à Dannenwalde (Mecklembourg), le 24 août 1868 (I-IV).

STEUBEN (Charles), peintre d'histoire et portraitiste français, né à Mannheim (Bade), le 19 avril 1788, mort à Paris, le 21 décembre 1856 (I-II).

STEVENS (Thaddeus), homme politique américain, né en Calédonie (Vermont), le 4 avril 1793, mort le 24 août 1868 (IV).

STIER (Guillaume), architecte allemand, né à Blonie, près Varsovie, le 5 mai 1799, mort à Berlin, le 19 septembre 1856 (I-II).

STIEVENART (Jean-François), helléniste français, né à Commercy (Meuse), le 24 novembre 1794, mort à Paris, le 19 mai 1860 (I-III).

STIFTER (Adalbert), littérateur allemand, né à Oderplan (Bohème), le 23 octobre 1806, mort à Linz, le 28 janvier 1868 (I-IV).

STILKE (Hermann), peintre allemand, né à Berlin, en 1803, mort dans cette ville, le 22 septembre 1860 (I-III).

STIRBEY (Barbo-Démètre Bibesco, prince), ex-hospodar de Valachie, né à Crayova, en août 1801, mort à Nice, le 13 avril 1869 (I-IV).

STOCKFLETH (Niels-Joachim-Christian-Vibe), théologien norvégien, né à Christiania, le 11 janvier 1787, mort à Sondefjord, le 26 avril 1866 (I-IV).

STOLZE (Heinrich-August-Wilhelm), sténographe allemand, né à Berlin, le 20 mai 1798, mort à Berlin, le 9 janvier 1867 (I-IV).

STONE (Frank), peintre anglais, né à Londres en 1799, mort dans cette ville, le 18 novembre 1859 (I-IV).

STOURM (Auguste-Africain), ancien représentant du peuple, sénateur, né à Metz, le 22 juillet 1797, mort à Paris, le 9 décembre 1865 (I-III).

STRAFFORD (John Byng, 1ᵉʳ comte), général anglais, pair, né à Londres en 1775, mort le 3 juin 1860 (I-III).

STRANGFORD (Percy-Clinton Sidney-Smythe, 6ᵉ vicomte), diplomate anglais, né le 31 août 1780, mort à Londres, le 29 mai 1855 (I-II).

STRANGFORD (George-Augustus-Frédéric-Percy, Sidney Smythe, 7ᵉ vicomte), fils du précédent, né à Stockholm, en 1818, mort en 1857 (I-II).

STRANGWAYS (William-Thomas-Hower-Fox), diplomate anglais, né en 1795, mort en janvier 1865 (I-IV).

STRAUSS (Gerhard-Frédéric-Abraham), théologien protestant allemand, né à Iserlohn, le 24 septembre 1786, mort à Berlin, le 19 juillet 1863 (I-III).

STREET (Alfred-B…), poète américain, né à Poughkepsie (New-York), en 1811, mort le 9 juin 1859 (I-IV).

STRINHOLM (Anders-Magnus) historien suédois, né à Umea, le 25 novembre 1786, mort à Stockholm, le 19 janvier 1857 (I-II).

STROGANOW (Grégoire-Alexandrowitsch, comte), diplomate russe, né à Moscou en 1770, mort à Saint-Pétersbourg, le 19 janvier 1857 (I-II).

STRUVE (Gustave de), publiciste et homme politique allemand, né à Munich, le 11 octobre 1805, mort à Vienne, le 21 août 1870 (I-IV).

STRUVE (Frédéric-George-Guillaume de), astronome russe, né à Altona, le 15 avril 1793, mort à Pétersbourg, le 23 novembre 1864 (I-III).

STUART (James-E.-B.), général américain, né en 1835, mort à Yellow-Tawern, le 11 mai 1864 (I-III).

STULER (Auguste), architecte allemand, né à Berlin, le 28 janvier 1800, mort dans cette ville, le 18 mars 1865 (I-IV).

STURM (Jacques-Charles-François), mathématicien français, né à Genève, le 29 septembre 1803, mort à Paris, le 18 décembre 1855 (I-II).

STURTZENBECHER (Oscar-Patrick), journaliste suédois, né à Stockholm, le 28 novembre 1811, mort à Helsingfors, le 15 février 1869 (I-IV).

SUBERVIE (Jacques-Gervais, baron), général et ministre français, né à Lectoure (Gers), le 1ᵉʳ septembre 1776, mort à Parenchère (Gironde), le 10 mars 1856 (I-II).

SUC (Nicolas), sculpteur français, né à Lorient le 22 juin 1802, mort à Nantes, le 16 mars 1855 (I-II).

SUCKAU (William de), grammairien et traducteur français, né à Riga, en 1798, mort à Aix, le 3 mai 1866 (I-IV).

SUDRE (Jean-Pierre), lithographe français, né à Albi, le 19 septembre 1783, mort à Paris, en 1866 (I-IV).

SUE (Marie-Joseph, dit Eugène), romancier français, né à Paris, le 10 décembre 1804, mort à Annecy, le 3 août 1859 (I-II).

SUIN (Marie-Alfred de), marin français, né le 15 avril 1796, mort en septembre 1861 (I-III).

SULEAU (Louis-Ange-Antoine-Élysée, vicomte de), sénateur français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 11 mars 1793, mort le 12 février 1871 (I-IV).

SUMNER (Edwin-Vose), général américain, au service de l'Union, né à Boston, en 1796, mort à Syracuse, en mars 1863 (I-III).

SUMNER (John-Bird), primat d'Angleterre, archevêque de Canterbury, né en 1780, mort le 6 septembre 1862 (I-III).

SUTHERLAND (George Granville Sutherland Leveson Gower, 2ᵉ duc de), pair d'Angleterre, né à Londres, le 8 août 1786, mort le 28 février 1861 (I-III).

Sutherland (Henriette-Elisabeth Carlisle, duchesse de), femme du précédent, née en 1806, morte le 27 octobre 1868 (I-IV).

SUYS (Tilman-François), architecte belge, né à Ostende, le 1ᵉʳ juillet 1783, mort à Bruxelles, le 11 mai 1861 (I-III).

SYME (Jacques), chirurgien écossais, né à Kinross (Fife), en 1800, mort à Edimbourg, le 26 juin 1870 (I-IV).

SZALAY (Ladislas DE), publiciste et homme d'État hongrois, né à Ofen, le 18 avril 1813, mort à Salzbourg, le 17 juillet 1864 (I-III).

SZECHÉNYI (Étienne, comte DE), homme politique hongrois, né à Vienne, le 21 septembre 1792, mort dans cette ville, le 8 avril 1860 (I-III).

T

TADOLINI (Adam), sculpteur italien, né à Bologne, en 1789, mort à Rome, le 16 février 1868 (I-IV).

TADOLINI (Jean), compositeur italien, né à Bologne, en 1793, mort dans cette ville, en décembre 1872 (I-IV).

TAILLANDIER (Alphonse-Henri), jurisconsulte français, né à Paris, le 10 mars 1797, mort dans cette ville, le 16 juillet 1867 (I-IV).

TAILLEFER (Louis-Auguste-Horace-Sydney-Timoléon), homme politique français, né à Domme (Dordogne), le 2 décembre 1802, mort à Paris, le 28 mars 1868 (I-IV).

TALANDIER (Marie-Claude-Félix), général français, né à Limoges, le 26 juin 1790, mort dans cette ville, en avril 1859 (I-II).

TAPIA (don Eugenio DE), jurisconsulte et littérateur espagnol, né à Avila, en 1776, mort à Madrid, en août 1860 (I-IV).

TARBÉ (Louis-Hardouin-Prosper), archéologue français, né à Paris, en 1809, mort à Reims, le 3 janvier 1871 (I-IV).

TARDIEU (Alexandre), littérateur français, né à Rouen, en 1803, mort à Paris, le 7 juin 1868 (III-IV).

TARDIEU (Jules-Romain), libraire et littérateur français, frère du précédent, né à Rouen, le 28 janvier 1805, mort à Paris, le 20 juillet 1868 (II-IV).

TARDIEU (Amand-Louis), publiciste belge, frère des précédents, né à Rouen, le 22 avril 1807, mort à Bruxelles, le 5 janvier 1867 (III-IV).

TARDIEU DE SAINT-AUBANET (Jean-Gabriel-Alexandre), général français, né aux Pilles (Drôme), le 22 mars 1785, mort à Asnières (Seine), le 20 février 1864 (I-III).

TARLÉ (Adolphe-Paulin-Pierre-Benoît DE), général français, né le 27 juillet 1738, mort à Versailles, le 11 octobre 1868 (I-IV).

TARNOW (Fanny), femme de lettres allemande, née à Gustrow, le 17 décembre 1783, morte à Dessau, le 4 juillet 1862 (I-III).

TARTAS (Émile), général et représentant français, né à Mezin, le 2 août 1796, mort à Paris, le 25 février 1860 (I-III).

TASCHER (Jean-Samuel-Ferdinand, comte DE), ancien pair de France, né à Orléans, le 22 décembre 1779, mort à Paris, le 25 décembre 1858 (I-II).

TASCHER DE LA PAGERIE (Pierre-Claude-Louis-Robert, duc DE), sénateur français, né au Fort-Royal (Martinique), le 1er avril 1787, mort à Paris, le 3 mars 1861 (I-III).

TASSEL (Hippolyte), ancien représentant du peuple, né à Lannion, en 1802, mort dans cette ville, le 2 janvier 1869 (I-IV).

TAULIER (Marc-Joseph-Frédéric), jurisconsulte français, né à Grenoble, le 15 décembre 1806, mort dans cette ville, le 24 janvier 1861 (I-IV).

TAULIER (Henri-Joseph-Jules), littérateur français, frère du précédent, né à Grenoble, le 6 novembre 1806 (I-IV).

TAYLOR (Isaac), écrivain religieux anglais, né en 1787, mort à Stanford, le 25 juin 1865 (I-IV).

TEGHETOFF (Guillaume, baron DE), amiral autrichien, né à Marbourg, en 1827, mort à Vienne, le 6 avril 1871 (IV).

TEGOBORSKI (Louis DE), économiste polonais, né à Varsovie, en 1793, mort à Saint-Pétersbourg, en mars 1857 (I-II).

TEICHMANN (Jean-François-Théodore), homme politique belge, né à Venloo, le 3 août 1788, mort à Anvers, le 3 juin 1867 (I-IV).

TELEKI (Ladislas, comte), homme politique hongrois, né le 11 février 1811, mort le 8 mai 1861 (III).

TEMPLE (sir William), diplomate anglais, né à Londres, le 19 janvier 1783, mort dans cette ville, le 24 août 1856 (I-II).

TENERANI (Pierre), sculpteur italien, né à Torano, le 11 novembre 1789, mort à Rome, le 14 décembre 1869 (I-IV).

TENNENT (sir James EMERSON, baron), homme politique anglais, né à Belfast, en 1804, mort le 9 mars 1869 (I-IV).

TENNYSON D'EYNCOURT (Charles), député anglais, né en 1784, mort à Londres, le 21 juillet 1861 (I-III).

TENORE (Michel), botaniste italien, né à Naples, en 1781, mort dans cette ville, le 19 juillet 1861 (I-III).

TENTERDEN (John-Henry ABBOTT, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1796, mort le 13 avril 1870 (I-IV).

TERCEIRA (comte de VILLAFLOR, duc DE), général et homme d'État portugais, né le 18 mars 1792, mort à Lisbonne, le 26 avril 1860 (I-III).

TERNAUX (Louis-Mortimer), ancien représentant du peuple, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 novembre 1808, mort à Versailles, le 6 novembre 1871 (I-IV).

TERQUEM (Olry), mathématicien français, né à Metz, le 16 juin 1782, mort à Paris, le 6 mai 1862 (I-III).

TERREBASSE (Louis-Alfred JACQUIER DE), littérateur français, né à Lyon, le 17 décembre 1801, mort au château de Terrebasse (Isère), le 10 décembre 1871 (I-IV).

TESNIÈRE (François-Pierre), député français, né à Saint-Amand (Charente), le 30 juillet 1827, mort le 9 juin 1862 (I-III).

TESTE (François-Antoine, baron), général français, né à Bagnols (Gard), le 19 novembre 1775, mort à Angoulême, le 8 décembre 1862 (I-III).

...NEMANN (Frédéric-Auguste-... naturaliste allemand, né à ... Prusse), le 25 décembre 1793, ... Frachenberg (Saxe), le 24 juin ...II).

...ÉRION (Anne-Constantin-...e), officier et député français, ...786, mort à Paris, le 2 sep-... 1872 (II-IV).

...RRIAT (Augustin-Alexan-... intre français, né à Lyon, le ...1789, mort dans cette ville, ...ril 1870 (I-III).

...ERRY (Jacques-Augustin-Ni-... historien français, né à Blois, ...ai 1795, mort à Paris, le 22 ...6 (I-II).

...ERRY (Joseph-François-Dé-... eintre français, né à Paris, en ...812, mort dans cette ville, le ...bre 1866 (II-IV).

...ERRY (Alexandre), médecin ..., né à Paris, le 13 février 1803, ...ans cette ville, le 28 décembre ...-II).

...ERSCH (Frédéric-Guillaume), ... allemand, né à Kirchscheidun-... 17 juin 1784, mort à Munich, ...vrier 1860 (I-III).

...ERSCH (Bernard), philologue ... le précédent, né au même lieu, ...avril 1794, mort à Bonn, le ...tembre 1855 (I-III).

...ESSÉ (Léon), littérateur fran-...é à Rouen, le 9 décembre 1793, ... Paris, le 22 avril 1854 (I-IV).

...EULLEX (Jean-Baptiste-Nico-...ron DE), sénateur français, né ...m, le 30 novembre 1789, mort ...nvier 1862 (II-III).

...IOLLET (François), architecte ...is, né à Poitiers, le 23 septembre ... mort à Paris, le 26 octobre 1859 ...

...IRY (Charles-Ambroise), géné-...ançais, né à Nancy, le 9 dé-...e 1791, mort dans cette ville, le ...embre 1868 (II-IV).

...OMANDER (Jean-Henri), théo-... suédois, né à Schonen, le 16 ...798, mort à Lund, le 9 juillet ...I-IV).

...OMAS (Clément), ancien repré-...t du peuple français, né à Li-...e, le 31 décembre 1809, assassiné ...s, le 18 mars 1871 (I-IV).

...OMAS (Alexandre-Gérard), lit-...ur français, né à Paris, le 21 ...r 1818, mort à Bruxelles, le 5 mai ...(I-II).

...OMAS (Jean-Simon-Joseph), ad-...trateur français, né à Lunéville, ... mars 1789 (I-IV).

...OMAS (George-Henry), général ...icain, né à Southampton (Vir-...), le 21 juillet 1816, mort à ...Francisco, le 28 mars 1870 ...V).

...OMASSY (Marie-Joseph-Ray-...), littérateur français, né à Mont-...er, le 10 mai 1810, mort à la ...elle-Orléans (États-Unis), en no-...re 1863 (I-III).

...OMPSON (Danier-Pierce), ro-...cier américain, né à Charlestown ...sachusetts), le 1er octobre 1795, ... à Montpellier (Vermont), en 1868 ...). — THOMPSON (John-R.), litté-...r américain, né à Richmond, en ..., mort à New-York, le 30 avril ... (I-IV).

THOMPSON (Thomas-Perronet), général et réformateur anglais, né à Hall, le 15 mars 1783, mort à Blackheath, le 6 septembre 1869 (I-III).

THOMPSON (William), industriel anglais, né dans le Westmoreland, en 1793, mort à Monmouth, le 10 mars 1854 (I-IV).

THOMSEN (Christian-Jurgensen), archéologue danois, né à Copenhague, le 29 décembre 1788, mort dans cette ville, le 21 mai 1865 (I-IV).

THORÉ (Théophile), publiciste français, né à La Flèche, le 23 juin 1807, mort à Paris, le 30 avril 1869 (I-IV).

THORIGNY (Pierre-François-Élisabeth-Tiburce LEULLION DE), magistrat français, ancien ministre, né à Bessenay (Rhône), le 19 juillet 1798, mort à Montrésor (Indre-et-Loire), le 22 janvier 1869 (I-IV).

THORPE (Benjamin), philologue anglais, né en 1782, mort à Londres, le 23 juillet 1870 (I-IV).

THORSTENSEN (John), savant islandais, né à Hunavatu, le 7 juin 1794, mort à Reikjavik (Islande), le 15 février 1855 (I-IV).

THOUAR (Pierre), écrivain italien, né à Florence, le 23 octobre 1809, mort dans cette ville, le 1er juin 1861 (I-III).

THOURET (Vincent-Ferrare-François-Antony), publiciste français, ancien représentant, né à Tarragone (Espagne), le 15 juillet 1807, mort à Bouvignies, en octobre 1871 (I-IV).

THOUVENEL (Édouard-Antoine), diplomate français, né à Verdun, le 11 novembre 1818, mort à Paris, le 18 octobre 1866 (II-IV).

THUILLIER (Constant), administrateur français, né en 1816, mort à Paris, le 30 décembre 1865 (IV).

THUILLIER (Pierre), peintre français, né à Amiens, le 17 juin 1799, mort dans cette ville, le 19 novembre 1858 (I-II).

THURMANN (Jules), géologue et botaniste suisse, né à Neufbrisach, le 5 novembre 1804, mort à Porentruy, le 25 juillet 1855 (I-II).

TIBY (Paul-Alexandre), littérateur français, né à Paris, le 28 janvier 1800, mort dans cette ville, le 10 mai 1871 (II-IV).

TICKNOR (George), historien américain, né à Boston, le 1er août 1791, mort dans cette ville, le 26 janvier 1871 (I-IV).

TIEDEMANN (Frédéric), physiologiste allemand, né à Cassel, le 23 août 1781, mort à Munich, le 23 janvier 1861 (I-III).

TIEN-TÉ, chef de l'insurrection chinoise des Taï-pings (I-IV).

TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE (Prosper-Abbeville DE MAUTORT, baron), homme politique français, né à Abbeville, le 4 décembre 1789, mort le 7 décembre 1859 (I-II).

TIMMERHAUS (Charles-Frédéric-Théodore), écrivain militaire belge, né à Corbach, en 1800, mort à Liége, le 21 janvier 1865 (I-III).

TITTMANN (Frédéric-Guillaume), historien allemand, né à Wittemberg, le 28 avril 1784, mort à Dresde, le 23 mai 1864 (I-III).

TIXIER (Michel-Félix), ancien représentant du peuple français, né aux Salles-la-Vauguyon (Haute-Vienne), le 18 février 1796, mort en janvier 1864 (I-III).

TOCQUEVILLE (Alexis-Charles-Henri CLÉREL, comte DE), homme politique français, né à Verneuil (Seine-et-Oise), le 29 juillet 1805, mort à Cannes, le 16 avril 1859 (I-II).

TOELKEN (Ernest-Henri), archéologue allemand, né à Brême, le 1er novembre 1785, mort à Berlin, en avril 1864 (I-III).

TOEPFER (Charles), écrivain allemand, né à Berlin, le 26 décembre 1792, mort à Hambourg, le 22 août 1871 (I-IV).

TONDU DU METZ (Jean-Isaac), ancien représentant du peuple français, né à Noyon (Oise), le 20 mars 1789, mort à Attichy, le 1er décembre 1871 (I-IV).

TOOKE (Thomas), économiste anglais, né à Saint-Pétersbourg, en 1774, mort à Londres, le 26 janvier 1858 (I-II).

TOUGARD (Jérôme-François), administrateur et horticulteur français, né au Havre, le 30 septembre 1781, mort à Rouen, le 1er mars 1860 (I-III).

TOULONGEON (Hippolyte-Alexandre-Paul-Léonel, comte DE), député français, né à Éclaus, le 31 décembre 1820, mort le 21 mai 1868 (III-IV).

TOUPOT DE BÉVEAUX (Henri-Camille), ancien représentant du peuple français, né à Chaumont, le 1er avril 1800, mort dans cette ville, le 20 août 1858 (I-IV).

TOURGUÉNEFF (Nicolas-Alexis), écrivain russe, né à Simbirsk, en 1789, mort à Paris, le 10 novembre 1871 (II-IV).

TOURNEMINE (Bernard VACHER, baron DE), général français, né à Aurillac, le 10 octobre 1786, mort à Villeneuve-sur-Lot, le 8 janvier 1865 (I-III).

TOURNEUX (Jean-François-Eugène), peintre et littérateur français, né à Banthouzel (Nord), le 6 octobre 1809, mort à Paris, le 26 juin 1867 (I-IV).

TOURNEUX (Édouard), ingénieur, frère du précédent, né en 1822, mort en décembre 1852 (I-IV).

TOURRET (Charles-Gilbert), homme politique français, ministre, né à Montmarault (Allier), le 22 décembre 1795, mort le 17 mai 1858 (I-II).

TOUSSAINT (François-Christophe-Armand), statuaire français, né à Paris, le 7 avril 1806, mort dans cette ville, le 24 mai 1862 (I-III).

TRACY (Antoine-César-Victor-Charles DESTUTT, comte DE), homme politique français, ministre né en 1781, mort à Paray-le-Fraisil, le 13 mars 1864 (I-III).

TRANCHANT (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Vouziers (Ardennes), vers 1795, mort en novembre 1864 (I-III).

TRAVAUX (Pierre), sculpteur français, né à Corsaint (Côte-d'Or), en 1822, mort à Paris, le 19 mars 1869 (I-IV).

TRAVIÈS DE VILLERS (Charles-Joseph), peintre français, d'origine

suisse, né à Wulflingen (Zurich), le 21 février 1804, mort à Paris, le 13 août 1859 (I-II).

TRÉBUCHET (Adolphe), administrateur français, né à Nantes, le 11 décembre 1801, mort en octobre 1865 (I-IV).

TREBUTIEN (Guillaume-Stanislas), antiquaire français, né à Fresney-le-Puceux (Calvados), le 9 octobre 1800, mort à Caen, le 23 mai 1870 (I-IV).

TREITSCHKE (Charles-Georges), jurisconsulte allemand, né à Dresde, le 27 décembre 1783, mort dans cette ville, le 5 septembre 1855 (I-III).

TRENTOWSKI (Ferdinand-Bronislas), philosophe polonais, né à Opole près de Varsovie, le 21 janvier 1807, mort à Fribourg-en-Brisgau, le 16 juin 1869 (I-IV).

TREVIRANUS (Ludolf-Chrétien), botaniste allemand, né à Brême, le 10 septembre 1779, mort à Bonn, le 6 mai 1864 (I-III).

TRÉVISE (Napoléon MORTIER, duc DE), sénateur français, né à Paris, le 7 août 1804, mort à Sceaux, le 30 décembre 1869 (I-IV).

TRÉZEL (Camille-Alphonse), général français, pair et ministre, né le 5 janvier 1780, mort à Paris, le 11 avril 1860 (I-III).

TRÉZEL (Pierre-Félix), peintre français, né à Paris, le 16 juin 1782, mort dans cette ville, le 16 juin 1855 (I-II).

TRIP (Henri-Rudolphe), général hollandais, né à Bois-le-Duc, le 2 avril 1779 (I-III).

TROBRIAND (Jacques-Pierre-Romain-Marie-Denis KERGERN DE), général français, né à Pleubian (Côtes-du-Nord), le 29 février 1780, mort à Brest, le 25 septembre 1867 (I-IV).

TROLLEY (François-Alfred), jurisconsulte français, né à Nederzwallen (Escaut), le 11 novembre 1808, mort à Caen, en juin 1869 (II-IV).

TROLLOPE (Frances MILTON, mistress), femmes de lettres anglaise, née à Heckfield, en 1778, morte à Florence, le 6 octobre 1863 (I-III).

TROPLONG (Raymond-Théodore), jurisconsulte français, né à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), le 8 octobre 1795, mort à Paris, le 2 mars 1869 (I-IV).

TROUBRIDGE (Thomas-Saint-Vincent COCHRANE, 3e baronet), officier anglais, né en 1817, mort le 2 octobre 1867 (I-IV).

TROUSSEAU (Armand), médecin français, né à Tours, le 14 octobre 1801, mort à Paris, le 22 juin 1867 (I-IV).

TROUVÉ (Claude-Joseph, baron), administrateur français, né à Chalonnes-sur-Loire, le 24 septembre 1768, mort à Paris, le 28 octobre 1860 (I-III).

TROYA (Charles), historien italien, né à Naples, le 7 juin 1785, mort dans cette ville, le 28 juillet 1858 (I-II).

TROYON (Constant), peintre français, né à Sèvres, le 25 août 1810, mort à Paris, le 21 février 1865 (I-IV).

TSCHERNYSCHEW (Alexandre-Iwanowitsch, prince), général et homme politique russe, né en 1779, mort à Castellamare, le 20 juin 1857 (I-II).

TUCH (Jean-Chrétien-Frédéric), théologien et orientaliste allemand, né à Quedlinbourg, le 17 décembre 1806, mort à Leipzig, le 12 avril 1867 (III-IV).

TUCKERMAN (Henry-Théodore), écrivain américain, né à Boston, le 20 avril 1813, mort à New-York, le 17 décembre 1871 (I-IV).

TUDOT (Edmond), dessinateur et archéologue français, né à Bruxelles, le 20 septembre 1805, mort à Moulins, le 6 décembre 1861 (III).

TUGNOT DE LANOYE (Charles-Antoine), général français, né à Gray (Haute-Saône), le 18 juillet 1783, mort à Paris, le 3 avril 1875 (I-IV).

TUGNOT DE LANOYE (Auguste-Ferdinand), géographe français, [illegible] du précédent, né à [illegible] (Vaucluse), en 1810, mort à Vienne (Isère), le 10 avril 1870 (II-IV).

TULOU (Jean-Louis), flûtiste français, né à Paris, le 12 septembre [illegible], mort à Nantes, le 23 juillet [illegible] (I-IV).

TURGOT (Louis-Félix [illegible], marquis DE), diplomate et [illegible] français, né à Bons (Calvados) [illegible] novembre 1796, mort à Versailles [illegible] 1er octobre 1866 (I-IV).

TURNER (Samuel-Hulbeart), théologien américain, né à Philadelphie, le 23 janvier 1790, mort à New-York, le 21 décembre [illegible].

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), artiste français, né à Paris, en 1782, mort dans cette ville, le 15 mai 1859 (I-II).

TURQUETY (Édouard), poète français, né à Rennes, le 31 mai [illegible], mort à Passy, en décembre [illegible].

TURTON (rév. Thomas), évêque et pair ecclésiastique d'Angleterre, [illegible] le 25 février 1878, mort le 7 juillet 1864 (I-III).

TWEEDDALE (George Hay, [illegible] marquis DE), général anglais, [illegible] février 1787, mort le 10 octobre [illegible] (I-IV).

TWESTEN (Charles), homme politique prussien, né à Kiel, le [illegible] 1820, mort à Berlin, le [illegible] (IV).

TYLER (John), homme d'État américain, président des États-Unis, né dans le comté de Charles City (Virginie), le 29 mars 1790, mort à Richmond, le 18 janvier 1862 [illegible].

TYLER (sir George), [illegible] anglais, né dans le comté de [illegible], en 1792, mort le [illegible] juin 1862 [illegible].

TYNTE (Charles-John Kemeys), littérateur et député [illegible] Somerset, en 1788, mort [illegible] novembre 1860 (I-I).

U

UGONI (Camillo), littérateur italien, né à Brescia, le 8 août 1784, mort dans cette ville, en mars 1855 (I-II).

UHLAND (Jean-Louis), poète allemand, chef de l'école romantique, né à Tubingue, le 26 avril 1787, mort dans cette ville, le 13 novembre 1862 (I-III).

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle Sophie), femme de lettres française, née à Lorient, le 19 avril 1794, morte à Paris, le 20 avril 1862 (I-III).

ULLMANN (Charles), prélat évangélique allemand, né à Epfenbach, le 15 mars 1796, mort à Carlsruhe, le 12 janvier 1865 (I-III).

UMBREIT (Frédéric-Guillaume-Charles), théologien protestant allemand, né à Sonneborn (Gotha), le 11 avril 1795, mort à Heidelberg, le 26 avril 1860 (I-III).

URE (Andrew), chimiste anglais, né à Glasgow, le 18 mai 1778, mort à Londres, le 2 janvier 1857 (I-II).

URQUHART (William [illegible]), économiste anglais, né [illegible] (Westmeath), en 1806, mort à Londres, le 1er juin 1871 (I-IV).

URQUIZA (don Justo-José DE), général argentin, né [illegible], en 1800, mort [illegible], le 11 avril 1870 [illegible].

UWINS (Thomas), [illegible] né à Londres, en [illegible], mort dans cette ville, le 25 août 1857 [illegible].

V

VAERST (Frédéric-Chrétien-Eugène, baron DE), littérateur allemand, né à Wesel, le 10 avril 1792, mort à Herrndorf, le 16 septembre 1855 (I-II).

VAEZ (Jean-Nicolas-Gustave VAN NIEUWENHUYSEN dit), littérateur français, né à Bruxelles, le 6 décembre 1812, mort à Paris, le 12 mars 1862 (I-III).

VAILLANT (Auguste-Nicolas), marin français, né le 2 juillet 1793, mort le 1er novembre 1858 (I-II).

VAÏSSE (Claude-Marius), administrateur français, né à Marseille, le 8 août 1799, mort à Lyon, le 29 août 1864 (I-III).

VALENCIENNES (Achille), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 9 août 1794, mort dans cette ville, le 14 avril 1865 (I-IV).

VALENTINO ([illegible] Joseph), musicien français, [illegible] le 14 octobre 1787 [illegible] le 28 janvier 1865 [illegible].

VALLADIER [illegible] ancien représentant [illegible] Valaus (Ardèche) [illegible] 1794, mort [illegible] vier 1871 [illegible].

VALLÉE [illegible]

né à Sèvres en 1784, mort à 5 mars 1864 (I-III).

…IX (François-Louis-Isidore), français, né à Toulouse en … rt à Paris, le 12 juillet 1855

…ET DE VIRIVILLE (Au… archéologue français, né à … 23 avril 1815, mort dans …e, le 20 février 1868 (I-IV).

…ON (Paul-Louis-Marie-Athanard), administrateur fran… à Saint-Dié-sur-Loire, le 1805, mort à Lille, le 5 no… 865 (I-IV).

…V (François-Christophe-de Kellermann, duc de), … français, né à Paris, le 1802, mort à Passy, le 2 oc…s (I-IV).

… (Jean-Elie-Benjamin), as… français, né à Nîmes, le 1767, mort à Marseille, le … 1867 (II-IV).

…LÉRMPUTTE (Lucien-Tyr… itecte français, né à Paris, 1795, mort dans cette ville, …t 1871 (I-IV).

…ERBURCH (Louis-Emile), …r français, né à Paris, le …mbre 1794, mort à Rueil en …2 (I-III).

…ERBURCH (Jacques-Hippo… ntre français, frère du précé… à Paris, en 1796, mort dans …, le 20 octobre 1854 (I-II).

…ERMAELEN (Philippe-Ma…ume), géographe belge, né …les, le 25 décembre 1795, …s cette ville, le 29 mai 1869

…EROW (Charles-Adolphe …sconsulte allemand, né à …ich (Hesse-Electorale), le 1808, mort à Heidelberg, le …o 1870 (I-IV).

…HUEVEL (Jean-Baptiste), … belge, né à Bruxelles, le …ibre 1802 (I-IV).

…CHENDEL (Petrus), pein… né à Bréda, le 25 avril 1806, …schaerbeek, le 28 décembre …V).

…NNE (Charles, comte de la), … français, né à Paris, le 2 dé…828, mort dans cette ville, …867 (III-IV).

…NNE (Jacques-Edouard, ba…IGNOT de), sénateur français, …lon-sur-Saône), le 21 sep…795, mort au château de Cré…ône-et-Loire), le 15 septem… (I-IV).

…NNES (Auguste-Adrien-Ed… Goddes, marquis de), litté…ançais, né à Coulommiers …-Marne), le 24 mars 1801, … même lieu, le 16 février 1864

…N (Charles), auteur drama…nçais, né à Nancy, en jan…, mort à Paris, le 24 avril …

…HAGEN VON ENSE (Char…stei, littérateur allemand, né …dorf, le 21 février 1785, mort … le 10 octobre 1858 (I-II).

…ONCELLOS (Francisco-…rnardo Perreira de), … d'Etat brésilien, né dans le …racs en 1794 (I-IV).

VAST-VIMEUX (Charles-Louis, baron), général français, député, né à La Rochelle, le 26 octobre 1787, mort dans cette ville, le 25 septembre 1859 (I-II).

VATIMESNIL (Antoine-François-Henri Lefebure de), homme politique français, né à Rouen, le 10 décembre 1789, mort à Paris, le 10 novembre 1860 (I-III).

VATRY (Alphée Bourdon de), ancien député français, né dans la Meurthe, le 27 décembre … mort le 25 juillet 1871 (I-IV).

VAUCHELLE (André-Jean, baron), administrateur français, né à Versailles, le 28 janvier 1779, mort le 28 février 1860 (I-III).

VAUDREY (Claude-Nicolas), général français, sénateur, né à Dijon, le 25 novembre 1784, mort à Cessey (Côte-d'Or), le 11 mars 1857 (I-II).

VAUGHAN (le rév. Robert), publiciste anglais, né à Londres, en 1795, mort dans cette ville, le 30 juin 1868 (I-IV).

VAULABELLE (Eléonore Tenaille de), vaudevilliste français, né à Chatel-Censoir, en octobre 1802, mort à Paris, le 12 octobre 1859 (I-II).

VAUZELLES (Jean-Baptiste de), magistrat français, né à Brioude (Haute-Loire), le 26 novembre 1792, mort en septembre 1859 (I-II).

VAVIN (Alexis), homme politique français, né le 2 septembre 1792, mort à Paris, le 7 décembre 1863 (I-III).

VECHTE ou **WECHTE** (Antoine), sculpteur et orfèvre français, né à Vir-sous-Bil (Côte-d'Or), en 1799, mort à Avallon (Yonne), en septembre 1868 (I-IV).

VEHSE (Charles-Edouard), historien allemand, né à Freibourg (Saxe), le 18 décembre 1802, mort à Dresde, le 18 juin 1870 (I-IV).

VELPEAU (Alfred-Armand-Louis-Marie), chirurgien français, né à Brèche (Indre-et-Loire), le 18 mai 1795, mort à Paris, le 24 août 1867 (I-IV).

VENEDEY (Jacob), homme politique et écrivain allemand, né à Cologne, le 24 mai 1805, mort à Oberweiler, le 8 février 1871 (I-IV).

VENTIGNANO (César Della Valle, duc de), polygraphe et auteur dramatique italien, né à Naples, le 9 février 1777, mort dans cette ville en 1860 (I-III).

VENTURA (révér. père G. D. Joachim), orateur et théologien italien, né à Palerme, le 8 décembre 1792, mort à Versailles, le 2 août 1861 (I-III).

VERCELLONE (Charles), théologien italien, né à Sordevola (Piémont), le 14 janvier 1814, mort à Rome, le 19 janvier 1869 (IV).

VERDÉ (Henri) [Verdé de l'Isle], médecin français, né vers 1795, mort le 12 juillet 1871 (I-IV).

VERDÉ-DELISLE (Marie-Eve-Alexandrine Perignon, dame), femme peintre française, femme du précédent, né à Paris en 1805, morte dans cette ville, en 1866 (I-IV).

VERDET (Marcel-Emile), physicien français, né à Nîmes, le 13 mars 1824, mort à Paris, le 6 juin 1866 (II-IV).

VERDIER (Marcel), peintre français, né à Paris, le 20 mai 1817, mort dans cette ville, en août 1856 (I-II).

VERHAEGEN (Pierre-Théodore), homme politique belge, né à Bruxelles, vers 1800, mort en décembre 1862 (I-III).

VERMOREL (Auguste-Jean-Marie), journaliste français, né à Denice (Rhône), le 21 juin 1841, mort de blessures à Versailles, le 6 juin 1871 (IV-*Suppl.*).

VERNET (Emile-Jean-Horace), peintre français, né à Paris, le 30 juin 1789, mort dans cette ville, le 17 janvier 1863 (I-III).

VÉRON (Louis-Désiré), publiciste français, né à Paris, le 5 avril 1798, mort à Paris, le 27 septembre 1867 (I-IV).

VERPLANCK (Gulian-Crommalin), littérateur américain, né à New-York, en 1786, mort dans cette ville, le 18 mars 1870 (I-III).

VÉSIN (Marie-François-Emile), ancien représentant du peuple, né à Monrepos, près de Millau, le 9 juillet 1803, mort à Rodez, le 6 avril 1867 (I-IV).

VIALE (Salvadore), magistrat français et poète italien, né à Bastia, le 6 septembre 1787, mort dans cette ville, en décembre 1861 (II-III).

VIALE-PRELA (Michele), diplomate et cardinal italien, frère du précédent, né à Bastia (Corse), le 29 septembre 1799, mort le 15 mai 1860 (I-III).

VIARD (Louis-René, baron), député français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), en décembre 1795, mort à Paris, le 18 mai 1859 (I-II).

VICARI (Hermann de), prélat catholique allemand, né Aulendorf (Souabe), le 13 mai 1773, mort à Fribourg, le 14 avril 1868 (I-IV).

VICAT (Louis-Joseph), ingénieur français, né à Nevers, le 31 mars 1786, mort à Grenoble, le 10 avril 1861 (I-III).

VIDAL (Auguste-Théodore), dit Vidal de Cassis, médecin français, né à Cassis, le 3 janvier 1803, mort le 15 avril 1856 (I-II).

VIDAURRI (Santiago), homme politique mexicain, né en 1803, fusillé le 8 août 1867 (I-IV).

VIEILLARD (Narcisse), sénateur français, né le 25 janvier 1791, mort à Paris, le 19 mai 1857 (I-II).

VIEILLARD DE BOISMARTIN (Pierre-Ange), homme de lettres français, né à Rouen, le 17 juin 1778, mort à Paris, le 12 janvier 1862 (III).

VIEL (Jean-Marie-Victor), architecte français, né à Paris, le 31 décembre 1796, mort dans cette ville, le 8 mars 1863 (I-IV).

VIEL-CASTEL (Horace, comte de), littérateur français, né à Paris, en 1802, mort dans cette ville, le 1[er] octobre 1864 (I-III).

VIENNET (Jean-Pons-Guillaume), littérateur et homme politique français, né à Béziers (Hérault), le 18 novembre 1777, mort au Val-Saint-Germain, le 11 juillet 1868 (I-IV).

VIEUSSEUX (Jean-Pierre), litté-

rateur et éditeur italien, né à Oneglia (Piémont), le 29 septembre 1779, mort à Florence, le 28 avril 1863 (I-III).

VIGNE (Félix DE), peintre belge, né à Gand, en 1806, mort dans cette ville, le 7 décembre 1862 (I-IV).

VIGNE (Edouard DE), peintre, frère du précédent, né à Gand, en 1808, mort au même lieu, le 9 mai 1866 (I-IV).

VIGNY (Alfred-Victor, comte DE), poète français, né à Loches, le 27 mars 1799, mort à Paris, le 18 septembre 1863 (I-III).

VILLAIN DE SAINT-HILAIRE (Amable), auteur dramatique français, né vers 1795 (I-II).

VILCOCQ (Antoine), député français, né à Paris, le 14 septembre 1822, mort en février 1867 (III-IV).

VILLECOURT (Clément), prélat français, cardinal, né à Lyon, le 9 octobre 1787, mort à Rome, le 17 janvier 1867 (I-IV).

VILLEGARDELLE (François), publiciste français, né à Miremont (Lot-et-Garonne), le 2 octobre 1810, mort à Saint-Germain-du-Rupt (Gironde), le 23 décembre 1856 (I-IV).

VILLEMAIN (Abel-François), écrivain français, ancien pair, membre de l'Institut, né à Paris, le 11 juin 1790, mort dans cette ville, le 8 mai 1870 (I-IV).

VILLEMAIN (François-Emile), sénateur français, frère du précédent, né le 5 mars 1795, mort à Castres, le 30 mars 1867 (I-IV).

VILLEMIN (Eugène-Louis-Pierre-Valentin), littérateur et médecin français, né à Orléans en 1815, mort dans cette ville, le 27 août 1869 (I-IV).

VILLEMOT (Auguste), journaliste français, né à Versailles, en 1811, mort à Paris, le 18 septembre 1870 (II-IV).

VILLENAVE (Théodore), littérateur français né à Nantes, le 26 juillet 1798, mort en 1866 (I-III).

VILLENEUVE (Théodore-Ferdinand VALLON DE), vaudevilliste français, né à Boissy-Saint-Léger, le 5 juin 1801, mort à Paris, le 26 août 1858 (I-II).

VILLENEUVE DE CHENONCEAUX (François-René VALLET, comte DE), sénateur français, né à Paris, le 7 juin 1777, mort au château de Chenonceaux, le 12 février 1863 (I-III).

VILLERMÉ (Louis-René), statisticien français, né à Paris, le 10 mai 1782, mort dans cette ville, le 16 novembre 1863 (I-III).

VILLIERS (George-Auguste-Frédéric, vicomte), homme politique anglais, né à Londres, en 1808, mort le 24 octobre 1859 (I-II).

VILLIERS (Henry-Montagu), évêque et pair d'Angleterre, né en 1813, mort le 12 janvier 1861 (I-III).

VILLIERS DU TERRAGE (Paul-Etienne, vicomte DE), pair de France, né à Versailles, le 24 janvier 1774, mort à Tours, le 20 décembre 1858 (I-II). — VILLIERS DU TERRAGE (René-Edouard), frère du précédent, né au même lieu, le 24 janvier 1774, mort le 21 avril 1855 (I-II).

VILMAR (Auguste-Frédéric-Christian), homme politique et littérateur allemand, né à Solz (Hesse), le 20 novembre 1800, mort à Marbourg, le 30 juillet 1868 (I-IV).

VIMONT (Joseph), médecin français, né à Caen, le 27 mars 1795, mort à Paris, le 1er juin 1857 (I-IV).

VINCENDON-DUMOULIN (Clément-Adrien), ingénieur français, né à Chatte (Isère), le 4 mars 1811, mort à Chevrières (Isère), en mai 1858 (I-II).

VINCENT (Louis-Charles-Marie, baron DE), officier et administrateur français, sénateur né au Cap-Français (Saint-Domingue), le 8 septembre 1792, mort à Passy, le 1er avril 1872 (I-IV).

VINCENT (Alexandre-Joseph-Hydulphe), mathématicien et érudit français, né à Hesdin (Pas-de-Calais), le 20 novembre 1797, mort à Paris, le 26 novembre 1868 (I-IV).

VINCHON (Auguste-Jean-Baptiste), peintre français, né à Paris, le 5 août 1789, mort à Ems, le 16 août 1855 (I-II).

VINCKE (Charles-Frédéric-Louis, baron DE), homme politique prussien, né à Minden, le 17 avril 1800, mort à Berlin, le 18 mai 1869 (IV).

VINIT (Charles-Léon), peintre français, né à Paris, le 9 septembre 1806, mort dans cette ville, le 1er mai 1862 (I-III).

VIOLLET-LE-DUC (Emmanuel-L.-Nicolas), littérateur français né à Paris, en mai 1781, mort à Fontainebleau, le 17 juillet 1857 (I-II).

VIRGIN (Christian-Adolphe), navigateur suédois, né à Gothembourg, le 4 septembre 1797, mort à Stockholm, le 8 février 1870 (I-IV).

VISINET (Auguste-Théodore), publiciste et économiste français, né à Paris, en avril 1797, mort à [illegible], le 1er novembre 1855 (I-II).

VOEROESMARTY (Michel), poète hongrois, né à Nyék (comitat de Stuhlweissenbourg), le 1er décembre 1800, mort à Pesth, le 19 novembre 1855 (I-II).

VOGEL (Jean-Charles-Christophe), écrivain pédagogique allemand, né à Stadt-Ilm (Schwarzbourg), le [illegible] juillet 1795, mort à Krefeld, le 13 novembre 1862 (I-III).

VOGEL (Edouard), voyageur allemand, fils du précédent, né à Krefeld, le 7 mars 1829, mort assassiné en Afrique, en février 1856 (I-II).

VOGEL DE VOGELSTEIN (Charles-Christian), peintre allemand, né à Wildenfels, le 26 juin 1788, mort à Munich, le 4 mars 1868 (I-IV).

VOGL (Jean-Népomucène), poète allemand, né à Vienne, le [illegible] 1802, mort dans cette ville, le [illegible] novembre 1866 (I-IV).

VOGORIDÈS (Stéphanaki), [illegible] de Samos, prince [illegible] de Valachie, né en 1775, mort en août 18[illegible] (I-III).

VOGORIDÈS (Nicolas), fils du précédent, caïmacan de la Moldavie, né à Jassy, en 1821, mort à [illegible], le 23 avril 1863 (I-III).

VOGT (Auguste-[illegible]), musicien français, né à Strasbourg, le 18 mars 1781 (I-III).

VOIART (Anne-Elisabeth-Élise PETIT-PAIN, dame), femme de lettres française, née à Nancy en 1786, morte dans cette ville, le 21 janvier 18[illegible] (I-IV).

VOIGT (Jean), historien allemand, né à Bettenhausen (Saxe), le [illegible] 1786, mort à Kœnigsberg, le [illegible] septembre 1863 (I-III).

VOÏNESCO (Jean), [illegible] et homme politique roumain, né à Bucharest, vers 18[illegible], mort à [illegible], le 31 décembre 185[illegible] (I-II).

VOIZE (Adolphe DE), [illegible] tique français, né à [illegible] mars 1807, mort le [illegible] juin 18[illegible] (III-IV).

VOLGER (Guillaume-[illegible]), pédagogue allemand, né à [illegible] 31 mars 1794, mort à [illegible] 6 mars 1879 (I-II).

VRÉTOS (Marino), [illegible] publiciste grec, né à Corfou [illegible] décembre 1826, mort à [illegible] mars 1871 (I-IV).

W

WAAGEN (Gustave-Frédéric), esthéticien allemand, né à Hambourg, le 11 février 1794, mort à Copenhague, le 15 juillet 1868 (I-IV).

WACHSMUTH (Ferdinand), peintre français, né à Mulhouse (Haut-Rhin), en 1802, mort à Versailles, le 21 novembre 1869 (I-IV).

WACHSMUTH (Ernest-Guillaume-Gottlieb), historien allemand, né à Hildesheim, le 28 décembre 1784, mort à Leipzig, le 23 janvier 1866 (I-IV).

WACKERNAGEL (Charles-Henri-Guillaume), érudit allemand, né à Berlin, le 23 avril 1806, mort à Bâle, le 21 décembre 1869 (I-IV).

WAGNER (Rodolphe), physiologiste allemand, né à Bayreuth (Bavière), le 30 juin 1805, mort à Gœttingue, le 13 mai 1864 (I-IV).

WAHL (Christian-Albrecht), théologien protestant allemand, né à Dresde, le 1er novembre 1773, mort à Koetschenbroda, près Dresde, le 30 novembre 1855 (I-II).

WAHLBERG (J. A.), voyageur suédois, né le 9 décembre 1810, mort dans l'Afrique méridionale, le 6 mars 1856 (I-IV).

WAHLBOM (Jean-Guillaume-Charles), peintre suédois, né à Calmar, le 16 juin 1810, mort à Londres, [illegible] 1858 (I-II).

WAILLY ([illegible]), lexicographe français, né [illegible] 10 décembre 1806, mort dans cette ville, le 2 avril 1863 (I-III).

WAILLY (Armand-François-[illegible] DE), littérateur français, né [illegible] le 28 juillet 1804, mort [illegible] 1863 (I-III). — WAILLY [illegible] fils du précédent, né en 18[illegible], mort 21 février 1873 (IV).

WAITZ (Théodore), [illegible] allemand, né à Gotha [illegible], mort à Marbourg, le 21 [illegible]

WALDECK (Benedikt-François-Léon), homme politique allemand, né à Munster, le 31 juillet 1802, mort à Berlin, le 12 mai 1870 (IV).

WALDOR (Mélanie VILLENAVE, dame), femme de lettres française, née à Nantes, en 1796, morte à Paris, le 14 octobre 1871 (I-IV).

WALDORP (Antoine), peintre hollandais, né à T'Bosch, près de La Haye, en 1803, mort à Amsterdam, le 12 octobre 1866 (I-IV).

WALEWSKI (Alexandre-Florian-Joseph COLONNA, comte), homme politique français, né à Walewice (Pologne), le 4 mai 1810, mort à Strasbourg, le 27 octobre 1868 (I-IV).

WALKER (William), aventurier américain, né à Nashville, le 8 mai 1824, mort fusillé à Honduras, le 12 septembre 1860 (I-III).

WALLACE (William-Vincent), virtuose et compositeur anglais, né à Waterford (Irlande), le 1er juin 1814, mort au château de Baven (Pyrénées), le 12 octobre 1865 (III-IV).

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte), littérateur français, né à Serrant (Maine-et-Loire), le 25 avril 1782, mort à Paris, le 11 février 1860 (I-III).

WALSH (Robert), publiciste américain, né à Baltimore, en 1784, mort à Paris, le 7 février 1859 (I-IV).

WALSIN-ESTERHAZY (Jean-Louis-Marie-Ladislas), général français, né le 12 novembre 1804, mort à Paris, le 15 décembre 1871 (I-IV).

WALSIN-ESTERHAZY (Louis-Joseph-Ferdinand), général français, né à Nîmes, le 18 mai 1807, mort à Marseille, le 1er septembre 1857 (I-II).

WARD (sir Henry-George), homme politique anglais, né à Madras, vers 1796, mort en août 1860 (I-III).

WARNKŒNIG (Léopold-Auguste), professeur de droit canon allemand, né à Bruchsal (Bade), le 1er août 1794, mort à Stuttgart, le 19 août 1866 (I-IV).

WASSIF-pacha, général ottoman, originaire de Circassie, mort à Constantinople en novembre 1865 (I-IV).

WATELET (Louis-Étienne), paysagiste français, né à Paris, le 25 août 1780, mort dans cette ville, le 19 juin 1866 (I-IV).

WATT (James-Henry), graveur anglais, né à Londres, en 1799, mort dans cette ville, le 18 mai 1867 (I-IV).

WATTEVILLE (Adolphe DU GRABE, baron DE), économiste français, né à Paris, le 25 avril 1801, mort dans cette ville, le 18 novembre 1866 (I-IV).

WATTIER (Charles-Émile), peintre français, né à Paris, le 8 novembre 1800, mort dans cette ville, le 22 novembre 1868 (I-IV).

WATTS (Alaric-Alexandre), journaliste anglais, né à Londres, le 16 mars 1799, mort le 6 avril 1864 (I-III).

WAUTERS (Charles-Augustin), peintre belge, né à Boom (Anvers), le 23 avril 1808, mort à Malines, le 4 novembre 1869 (I-IV).

WAYLAND (Francis), économiste américain, né à New-York, en 1796, mort à Providence (Rhode-Island), le 30 septembre 1865 (I-IV).

WEBBER (Charles-Wilkins), romancier et aventurier américain, né à Russellville (Kentucky), né le 29 mai 1818, présumé mort dans une expédition, vers 1856 (I-III).

WEBER (Beda), écrivain allemand, né à Lienz (Tyrol), le 26 octobre 1798, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 28 février 1858 (I-II).

WEBER (Édouard-Frédéric), physiologiste allemand, né à Wittemberg, le 10 mars 1806, mort à Leipzig, le 18 mai 1871 (I-IV).

WECKHERLIN (Auguste DE), agronome allemand, né à Stuttgart, en 1794, mort dans cette ville, le 21 décembre 1868 (I-IV).

WEDEKIND (Georges-Wilhelm, vicomte DE), économiste allemand, né à Strasbourg, le 28 juillet 1796, mort à Darmstadt, le 22 janvier 1856 (I-II).

WEEKES (Henry), sculpteur anglais, né à Canterbury, en 1807, mort à Londres, le 28 mai 1877 (I-III).

WEIR (William), journaliste écossais, né Edimbourg vers 1802, mort le 15 septembre 1858 (I-II).

WEISBACH (Jules), mathématicien allemand, né à Mittelschmiedeberg (Saxe), le 10 août 1806, mort à Freibourg, le 24 janvier 1871 (I-IV).

WEISS (Charles), littérateur et bibliographe français, né à Besançon, le 15 janvier 1779, mort dans cette ville, le 11 février 1866 (I-IV).

WEISS (Charles), historien français, né à Strasbourg, le 10 décembre 1812, mort à Paris en 1864 (I-III).

WEISSE (Chrétien-Hermann), philosophe allemand, né à Leipzig, le 10 août 1801, mort à Stœtteritz le 19 septembre 1866 (I-IV).

WEITLING (Guillaume), écrivain socialiste allemand, né à Magdebourg, en 1808, mort à New-York, le 25 janvier 1871 (I-III).

WELCKER (Frédéric-Gottlieb), savant archéologue allemand, né à Grunberg (Hesse), le 4 novembre 1784, mort à Bonn, le 17 décembre 1868 (I-IV).

WELLESLEY (lord Charles), homme politique anglais, né en 1808, mort le 9 octobre 1858 (I-II).

WELSCHOW (Jean-Mathias), historien danois, né à Copenhague, le 22 novembre 1790, mort dans cette ville, le 8 juillet 1862 (I-IV).

WENDEL (Alexis-Charles, baron DE), homme politique français, né le 15 décembre 1809, mort à Paris, le 15 avril 1870 (III-IV).

WERLAUFF (Éric-Christian), savant danois, né à Copenhague, le 2 juillet 1781, mort dans cette ville, le 5 juin 1871 (I-IV).

WERY (Nicolas-Lambert), musicien belge, né à Huy (Liége), en 1789, mort à Bande (Luxembourg), le 6 octobre 1867 (I-IV).

WEST (Charles-Richard, lord), officier anglais, né à Londres, en 1815, mort le 21 avril 1873 (I-IV).

WESTERMANN (Antoine), philologue allemand, né à Leipzig, le 18 juin 1808, mort dans cette ville, le 24 novembre 1869 (I-IV).

WESTMACOTT (sir Richard), sculpteur anglais, né à Londres, en juillet 1775, mort dans cette ville, le 1er septembre 1856 (I-II).

WHATELY (Richard), théologien et économiste anglais, né à Londres, le 1er février 1787, mort à Dublin, le 8 octobre 1863 (I-III).

WHEWELL (Guillaume), mathématicien et philosophe anglais, né à Lancastre, le 24 mai 1794, mort à Cambridge, le 5 mai 1866 (I-IV).

WHITE (Charles), officier et publiciste anglais, né dans le Shropshire, le 16 janvier 1793, mort à Bruxelles, en octobre 1861 (I-III).

WICHMANN (Louis-Guillaume), sculpteur allemand, né à Potsdam, en 1784, mort à Berlin, le 27 juin 1859 (I-II).

WIED (Guillaume-*Hermann*-Charles DE), prince allemand, né le 22 mai 1814, mort le 5 mars 1864 (I-III).

WIERTZ (Antoine), peintre belge, né à Dinant, le 22 février 1806, mort à Ixelles, le 18 juin 1865 (I-IV).

WIETERSHEIM (Édouard DE), homme politique allemand, né à Luxembourg, en 1789, mort à Neupouch, le 16 avril 1865 (I-III).

WIGAND (Paul), historien allemand, né à Cassel, le 10 août 1786, mort à Wetzlar, le 4 janvier 1866 (I-IV).

WIKSTROEM (Jean-Emmanuel), botaniste suédois, né à Wenesborg, le 1er novembre 1789, mort le 2 mai 1856 (I-II).

WILBERFORCE (Robert-Isaac), théologien anglais, né le 19 décembre 1802, mort à Albano (Italie), le 3 février 1857 (I-II).

WILD (François), chanteur allemand, né à Hollabrunn (Autriche), le 31 décembre 1791, mort à Oberdoebling (Autriche), le 9 août 1856 (I-II).

WILDA (Guillaume-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Altona, le 17 août 1800, mort à Kiel, le 9 août 1856 (I-II).

WILLARD (Emma HART, mistress), femme de lettres américaine, née à New-Berlin (Connecticut), le 23 février 1787, morte à Tray, le 15 avril 1870 (I-III).

WILLENT (Joseph), musicien français, né à Douai (Nord), le 6 décembre 1809, mort à Paris, le 11 mai 1852 (I-IV).

WILLIS (Nathaniel-Parker), écrivain américain, né à Portland (Maine), le 20 janvier 1806, mort à Idlewild, le 20 janvier 1867 (I-IV).

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), général belge, né à Luxembourg, le 29 novembre 1790, mort à La Haye, le 28 janvier 1858 (I-II).

WILLMORE (James-Tibbits), graveur anglais, né à Handsworth, le 15 septembre 1805, mort à Londres, le 12 mars 1863 (I-III).

WILLS (William-Henry), journaliste anglais, né à Plymouth, le 13 janvier 1810, mort en février 1865 (I-IV).

WILSON (sir Robert-Thomas), général anglais, né à Londres, le 17 août 1777, mort le 9 mai 1849 (I-II).

WILSON (sir John), général anglais, né en 1782, mort le 21 juin 1856 (I-II).

WILSON (Horace-Hayman), orientaliste anglais, né à Londres, le 26 septembre 1786, mort à Oxford, le 8 mai 1860 (I-III).

WILSON (James), économiste anglais, né à Harwick (Écosse), en 1805, mort à Calcutta (Indes), le 11 août 1860 (I-III).

WIMPFFEN (François-Émile-Laurent-Hermann DE), général autrichien, né à Prague, le 2 avril 1797, mort à Goertz, le 26 novembre 1870 (I-IV).

WINDHAM (Charles ASHE), général anglais, né à Norfolk, en 1810, mort à Londres, le 7 février 1870 (I-IV).

WINDISCH-GRAETZ (Alfred, prince DE), général autrichien, né à Bruxelles, le 11 mai 1787, mort à Vienne, le 21 mars 1862 (I-III).

WINDISCHMANN (Frédéric), théologien catholique allemand, né à Aschaffenbourg, le 13 octobre 1811, mort à Munich, le 24 août 1861 (I-III).

WINER (Georges-Benoît), philologue et théologien protestant allemand, né à Leipzig, le 13 avril 1789, mort dans cette ville, le 12 mai 1858 (I-VI).

WINTERFELD (Charles-Georges-Auguste VIRIGENS DE), musicographe allemand, né le 28 janvier 1784, mort à Berlin, le 19 février 1852 (I-IV).

WISE (Henri-Augustus), littérateur américain, né à Brooklyn, en mai 1819, mort à Naples (Italie), le 1er avril 1869 (I-IV).

WISEMANN (Nicolas), prélat anglais, cardinal, né à Séville, le 2 août 1802, mort à Londres, le 15 février 1865 (I-IV).

WISZNIEWSKI (Michel), écrivain polonais, né à Firlejow (Galicie), en 1793, mort à Nice, en décembre 1869 (I-IV).

WIT (Ferdinand-Jean), homme politique allemand, connu sous le nom de *Doerring*, né à Altona, en 1800, mort à Méran (Tyrol), le 22 octobre 1863 (I-III).

WOCQUIER (Léon), littérateur belge, né à Haloy-la-Neuve (Luxembourg), en 1822, mort à Gand, en mars 1864 (I-III).

WOETS (Joseph-Bernard), pianiste français, né à Dunkerque, le 17 février 1783 (I-IV).

WOILLEZ (Nathalie), femme de lettres française, née en 1781, morte le 11 novembre 1859 (I-II).

WOILLEZ (Emmanuel), archéologue français, né à Saint-Venant (Pas-de-Calais), le 10 décembre 1799, mort à Compiègne, le 23 novembre 1871 (III-IV).

WOLF (Ferdinand), philologue allemand, né à Vienne, le 8 décembre 1796, mort dans cette ville, le 18 février 1866 (I-IV).

WOLL (Adrien), général français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 2 décembre 1795, mort à [illegible] février 1875 (III-IV).

WOOD [illegible] ricain, né à Newburyport [illegible], en 17[illegible] (I-III).

WORONZOFF [illegible] russe, né à Moscou, le 17 mai [illegible], mort à Odessa, le [illegible] (I-II).

WRANGELL (Ferdinand, [illegible]gateur russe, né à [illegible], le 29 décembre 1796, mort à [illegible], le 10 juin 1870 (I-IV).

WRONSKI (Hoené), philosophe et mathématicien français, d'origine polonaise, né à Posen, en 1777, mort à Neuilly, le 8 août 1853 (I-IV).

WROTTESLEY [illegible], savant anglais, né le 5 [illegible], mort le 27 octobre 18[illegible] (I-IV).

WUNDER (Édouard), philologue allemand, né à Wittenberg, le [illegible] 1800, mort à Grimma, le [illegible] 1869 (I-IV).

WURM [illegible] écrivain allemand, né à [illegible] (Wurtemberg), en 1803, mort à [illegible], le 1er février 1853 (I-II).

WYNDHAM (Henri), général anglais, né à [illegible], en 1790, mort le 2 août 1860 (I-[illegible]).

Y

YARREL (William), naturaliste anglais, né à Londres, en 1780, mort dans cette ville, le 6 septembre 1856 (I-II).

YATES (James), antiquaire et économiste anglais, né près de Liverpool, le 30 avril 1789, mort à Highgate, le 7 mai 1871 (I-IV).

YOUNG (sir Henry-Édouard Fox), administrateur anglais, né à [illegible]burne (Kent), en 1810, mort le [illegible] septembre 1870 (I-IV).

Z

ZAHN (Jean-Charles-Guillaume), architecte allemand, né à Rodenburg (Hesse), le 21 août 1800, mort à Berlin, le 22 août 1871 (I-IV).

ZAMBELIOS (Jean), poète et littérateur grec, né à Sainte-Maure (Îles Ioniennes), en 1787, mort le 27 mai 1856 (I-II).

ZAMBELLI (André), historien italien, né à Lonato, en 1794, mort à Pavie, le 30 septembre 1862 (I-III).

ZANTH (Charles-Louis), architecte allemand, né à Breslau, le 6 août 1796, mort à Stuttgart, en octobre 1857 (I-II).

ZARAGOZA (Ignacio), général mexicain, né à Mateguala en 1829, mort le 8 septembre 1862 (III).

ZASTROW (Henri-Adolphe DE), général prussien, né à Dantzig, le 11 août 1801, mort à Schœneberg, près de Berlin, le 12 août 1875 (IV *Suppl.*).

ZEDLITZ (Joseph-Christian, baron DE), poète allemand, né à Johannisberg (Silésie autrichienne), le 28 février 1790, mort à Vienne, le 16 mars 1862 (I-III).

ZESCHAU (Henri-Antoine DE), homme d'État allemand, né à Jessen, le 4 février 1789, mort à Dresde en 1868 (I-III).

ZEUSS (Jean-Gaspard), historien et philologue allemand, né à Vogtendorf, le 22 juillet 1806, mort à Vorstendorf, le 10 novembre 1856 (I-II).

ZIEGLER (Claude-Louis), peintre français, né à Langres, en 1804, mort à Dijon, le 29 décembre 1856 (I-II).

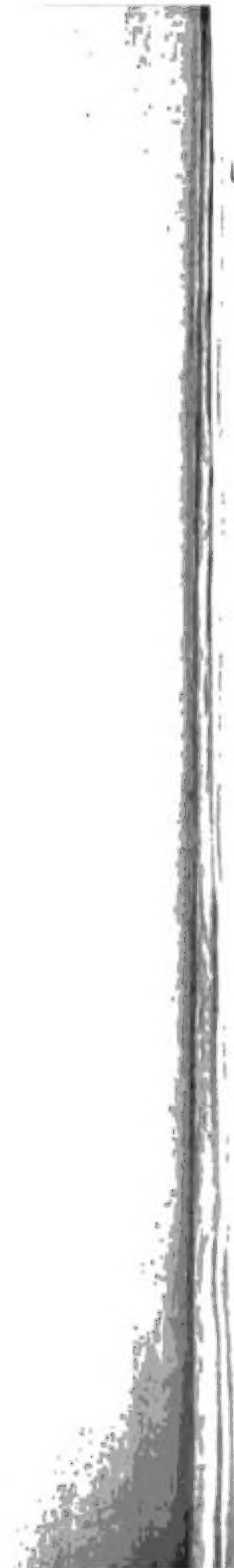
ZINKEISEN [illegible], historien allemand, né à [illegible], le 11 avril 1803, mort à [illegible], le 5 janvier 1863 (I-III).

ZIVER-pacha, poète et [illegible]naire turc, né en 17[illegible], mort à [illegible], en juin 1862 (I-III).

ZOBEL (Thomas-Frédéric, [illegible] DE), général autrichien, né à [illegible], le 17 mars 1799, mort à [illegible], le 12 juillet 1869 (III-IV).

ZOGRAPHOS (Constantin), homme d'État grec, né à [illegible], en 17[illegible], mort en [illegible] (I-II).

ZWIRNER (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né à [illegible] (Silésie), le 28 février 18[illegible], mort à Cologne, le 22 septembre 18[illegible] ([illegible]).

FIN DE LA LISTE DES NOTICES DES QUATRE PREMIÈRES ÉDITIONS SUPPRIMÉES DANS LA CINQUIÈME.

Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.